Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

— Archives des Écrits de ce temps —

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

SIXIÈME ANNÉE



PARIS

A. QUANTIN
Imprimeur-Éditeur

OCTAVE UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

1885

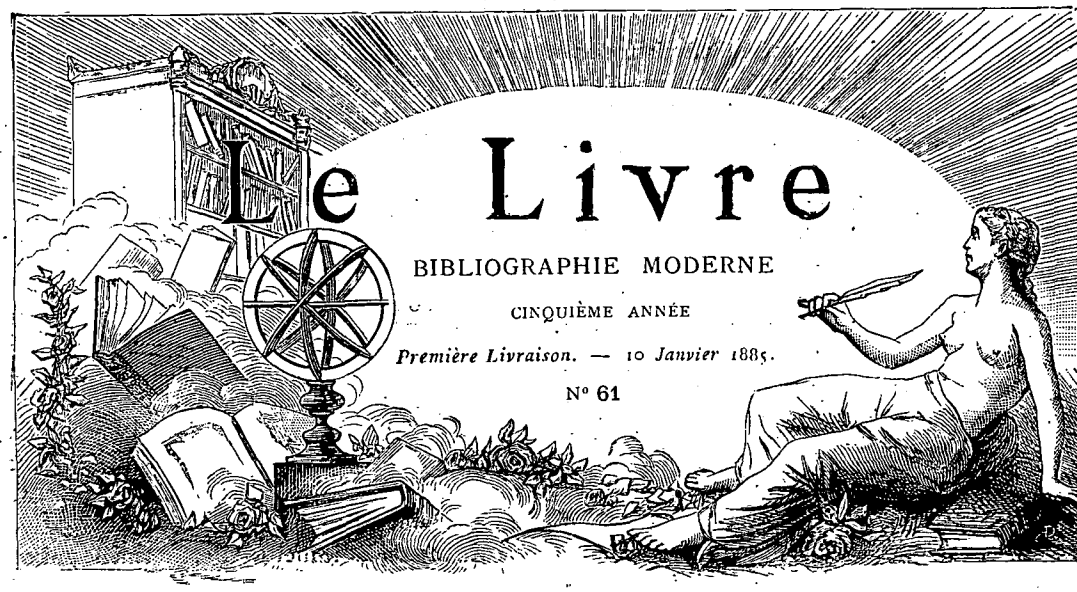

L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE.

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Causerie d'un curieux, par Octave Uzanne. — **Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Histoire. — Livres d'amateurs. — Beaux-Arts. — Géographie. — Sciences philosophiques. — Sciences naturelles. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.**

CAUSERIE D'UN CURIEUX

Autour d'un clocher *et* Charlot s'amuse *devant les assises de la Seine. — L'éditeur Kistemaeckers et la consultation des avocats belges. — L'Histoire des ouvrages poursuivis et condamnés. — Le Livre du monde d'après Balzac. — Adieux d'un éditeur au public. — Malassis et Liseux. — Une nouvelle illustration de* Mademoiselle de Maupin. *— Difficultés de l'interprétation d'une telle œuvre. — MM. Toudouze et Champollion.* — Les œillets de Kerlaz, *par André Theuriet. — Une devise pour les éditions Conquet.*

Il faut que les balances de la justice soient bien singulièrement faussées pour qu'à quinze jours d'intervalle les jurés des assises de la Seine aient, contre toute équité, condamné l'auteur et l'éditeur du roman *Autour d'un clocher* et acquitté le peintre de *Charlot s'amuse*. M. Desprez, le jeune romancier de talent qui vient de subir un mois de prison pour outrage aux bonnes mœurs, comme un simple monomane ou *exhibitionniste,* avait fait avant tout œuvre d'art littéraire dans sa très remarquable description de mœurs villageoises; quelques passages seuls étaient incriminés, mais il ne faut, dit-on, que dix lignes d'un homme pour le faire pendre et les honorables négociants page des assises confondent volontiers *autour* avec *alentour,* et sont aptes à juger de la morale en littérature comme M. Jourdain à distinguer les vers de la prose.

Voici, d'autre part, M. Paul Bonnetain mis en cause et acquitté, deux longues années après la publication de ce *Charlot s'amuse* qui fit justement scandale lors de son apparition; ici, il y avait, à n'en point douter, recherche voulue d'un succès malsain. Après l'ouvrage universellement connu de Tissot et le livre anglais *Onania,* il était superflu de romantiser, dans sa stérilité, la pollution volontaire et de décrire un mal honteux avec des complaisances et des raffinements inouïs. Ce livre eût été saisi et condamné au feu, à l'antique méthode, aussitôt sa mise en vente, que personne, j'ose l'affirmer, n'y aurait trouvé à reprendre;

trature, d'un pas boiteux, s'avise d'ouvrir une enquête sur cette production d'un auteur jaloux d'acquérir un nom en se faisant si mal la main au dur métier des lettres. Aussi n'est-on point médiocrement étonné de voir l'indulgence d'un tribunal qui, par sa maladroite mise en accusation de *Charlot s'amuse,* n'a fait qu'aviver la curiosité publique au sujet d'une œuvre digne d'être condamnée au silence des vices solitaires.

Cette coïncidence bizarre de deux verdicts si opposés, portés ostensiblement à faux sur deux ouvrages publiés par la même librairie, mérite de fixer un instant la pensée des lecteurs, et il n'y a qu'à la cour du roi Pétaud qu'on aurait chance de trouver des jugements si contraires au bon sens et même à la morale. Le glaive de la justice ressemble au couteau de Janot : on en change tantôt le manche, tantôt la lame, mais il est rarement intact et n'est plus tenu que par le caprice. En ce qui concerne le roman *Autour d'un clocher,* l'éditeur belge, M. Henry Kistemaeckers, a été soumis à la même peine que l'auteur, M. Desprez ; c'est là un fait sans précédent et qui réduit à néant cette frontière de Belgique que l'on aimait à traverser, sous l'empire, pour remplir ses poches de petits livres gaillards publiés sous le manteau. Le temps est proche où MM. les éditeurs de Belgique iront au Congo pour mettre au jour leurs grasses fantaisies illustrées de cartes transparentes. Bruxelles est aujourd'hui à portée des foudres de la Thémis française.

***

M. Kistemaeckers, citoyen belge, bien que déclarant avoir mis lui-même en vente sur la place de Paris et envoyé aux libraires de province le livre *Autour d'un clocher,* supposait qu'on ne pouvait sérieusement instruire contre lui, et il se croyait sûrement abrité par un curieux mémoire rédigé en sa faveur par les sommités du barreau de Bruxelles et dont il est curieux d'étudier la logique :

« M. Kistemaeckers, y est-il dit, n'a fait en France que ce que les éditeurs français font régulièrement en Belgique : il est venu s'entendre avec les libraires pour la vente de son ouvrage et n'a, en définitive, rien vendu ; la preuve en est qu'il n'a droit à recevoir le payement de ses exemplaires qu'après leur vente au public par les libraires, et non autrement.

« Erreur matérielle de fait, source d'une erreur de droit ; M. Kistemaeckers, *éditeur* à Bruxelles, n'a pas vendu l'ouvrage ni à Paris ni en France, il a fait simple acte d'éditeur en venant se mettre en rapport avec les libraires français chargés éventuellement de cette vente.

braire mais d'éditeur, il ne peut être poursuivi devant la justice française ; les seuls actes qui lui incombent, c'est-à-dire l'édition ou la publication et l'expédition des exemplaires, ayant été accomplis en Belgique et par un Bruxellois.

« Ce point est incontestable en droit ; s'il en était autrement, tout éditeur pourrait être poursuivi devant toutes les juridictions du monde ; la loi et le bon sens s'opposent à ces abus internationaux ; aussi M. Kistemaeckers, bien que qualifié éditeur dans l'arrêt et dans la citation, est poursuivi comme libraire.

« Supposons cependant que M. Kistemaeckers, contrairement à la réalité, ait agi en France comme libraire, encore ne tomberait-il pas sous le coup de la loi répressive.

« La loi du 29 juillet 1881 est formelle ; ni son texte ni son esprit ne permettent, dans l'espèce, de poursuivre les libraires. L'art. 42 fixe la hiérarchie des coupables dans l'ordre suivant : 1° les gérants ou éditeurs ; 2° à leur défaut, les auteurs 3° à défaut des auteurs, les imprimeurs ; 4° à défaut des imprimeurs, les vendeurs.

L'éditeur ne pouvant être poursuivi parce qu'il est Belge et domicilié en Belgique, l'auteur seul est responsable ; puisque l'auteur ne fait pas défaut, les libraires ne peuvent être poursuivis.

« Cela est si vrai que les trois cents libraires français auxquels l'éditeur belge a non pas vendu mais expédié son ouvrage de Belgique en France, et qui, eux, ont vendu le livre incriminé, n'ont pas même été inquiétés.

« A part, dit M. Lisbonne, rapporteur de la loi, « le cas où on pourra mettre éditeur et auteur en « cause, il n'y aura *jamais qu'une* personne à tra« duire en justice. » M. Floquet, voulant prévenir toute controverse, ajoutait sans soulever d'objection : « *A défaut,* cela veut donc dire *à l'exclu*« *sion.* » (Discours du 15 février 1881.)

« Le principe de la loi n'est-il pas que la librairie et l'imprimerie sont libres, et, dans le système opposé, que devient notamment la circulaire du ministre de l'intérieur postérieure à la loi et d'après laquelle la librairie étrangère peut entrer librement en France ?

« Il semble, au contraire, d'après ce qui précède, que, même le libraire étranger introduisant des livres en France et les vendant à des libraires français, ce qui n'est pas le cas de M. Kistemaeckers, ne peut être poursuivi devant la juridiction française.

« On objectera que l'exemption de complicité accordée par l'art. 43 aux imprimeurs n'a pas été étendue aux libraires, qu'elle figurait dans le projet de rédaction de cet article, mais qu'elle a été

« Cette suppression est une simple inadvertance, puisqu'elle est contraire à toutes les déclarations des rapporteurs de la loi et des orateurs qui ont pris part à sa discussion.

« L'art. 22 de la loi de 1881 ne punit comme complices, conformément au droit commun, que les colporteurs et distributeurs, c'est-à-dire les vendeurs ambulants, à l'exclusion des libraires établis à domicile fixe.

« En résumé, M. Kistemaeckers, éditeur belge et domicilié en Belgique, ne peut être poursuivi en France, comme libraire, colporteur ou distributeur de l'ouvrage *Autour d'un clocher*. Il n'a exercé dans ce pays aucun acte caractéristique de ces professions ; la vérité est qu'il ne s'est rendu en France que pour y faire ce que font régulièrement, en Belgique, les éditeurs français : s'entendre avec les libraires pour lancer, comme on dit, le livre dont s'agit et en préparer le succès. »

***

MM. les magistrats et jurés des assises de la Seine ne se sont point rendus à l'argumentation de MM. les avocats de Bruxelles ; l'éditeur de *Autour d'un clocher* a été condamné par défaut à un mois de prison et à 1,000 francs d'amende.

O sottise humaine ! Voilà un roman qui avait eu son heure de vogue et qui allait peut-être se confondre avec tant d'excellents romans trop obscurs dans l'oubli des lendemains de succès. Sa condamnation le glorifie et le classe parmi les martyrs du livre, à côté des *Diaboliques* et de la *Chanson des gueux*. On ne le verra plus maintenant parmi les ouvrages en lots dans les ventes publiques ; il aura l'honneur d'être catalogué à part avec la mention : *très rare ;* il sera recherché à l'égal de ces éditions originales de certains romans de la jeunesse de Balzac, que l'ineptie de la Restauration condamna à être brûlés par la main du bourreau.

Le pauvre Kistemaeckers s'arrêtera dorénavant à Feignies, dans la crainte que l'express de France ne le conduise directement à Sainte-Pélagie.

***

L'histoire des livres poursuivis, supprimés ou condamnés au cours seul de ce siècle suffit à prouver, à distance, l'impuissance et le ridicule de certaines de ces manifestations judiciaires, et à démontrer combien le sentiment de morale varie selon les temps, les milieux et les gouvernements. — On n'a qu'à ouvrir les divers catalogues des écrits soumis à la censure depuis le premier Empire jusqu'a nos jours, pour se convaincre que écrivains ont tour à tour été soumis à cette singulière inquisition de la pensée imprimée. Tel ouvrage, qui aujourd'hui nous semble fade comme la guimauve, fit il y a quelque vingt ans sauter sur la moleskine la magistrature assise. La Fontaine, Voltaire, Rousseau ont été mis à l'index durant de longues années ; et, s'il nous fallait seulement parcourir ce martyrologe littéraire, la revue menacerait de traîner en longueur.

« On nous parle, écrivait ironiquement l'auteur des *Contes drôlatiques*, de l'immoralité des *Liaisons dangereuses* et d'un autre livre qui a un nom de femme de chambre ; mais il existe un livre horrible, sale, épouvantable, corrupteur, toujours ouvert, qu'on ne fermera jamais : le grand livre du monde. — Sans compter un autre livre mille fois plus dangereux, qui se compose de tout ce qui se dit à l'oreille, entre hommes, ou sous l'éventail, entre femmes, le soir, au bal. »

Les condamnations intermittentes — et au hasard — de livres soi-disant immoraux ne servent qu'à surrexciter les imaginations naïves, comme les feuilles de vigne en zinc des musées nationaux.

***

Un éditeur érudit dont j'ai eu en mainte occasion le plaisir de parler, et qui eut maille à partir avec dame Justice, le sieur Isidore Liseux, publie son dernier ouvrage de curiosité ancienne : *La Rafaëlla*, dialogue de la gentille éducation des femmes, par Alessandro Piccolomini, archevêque de Patras et coadjuteur de Sienne, au XVIe siècle, avec texte traduit par Alcide Bonneau et une notice de haut intérêt. — En tête de cet ouvrage, qui est la digne suite des *Dialogues de Luisa Sigea*, l'éditeur, à la manière des anciens maîtres, fait ses adieux aux amateurs de curiosité en des termes d'une philosophie si doucement chagrine que j'en dois donner ici quelques aperçus :

« Comme Horace parlant aux jolies filles de Tibur, j'ai guerroyé, *Militavi*, et comme lui je suis las. — Il y a dix ans que j'édite ; au seuil de la onzième année, j'éprouve un peu de cette torpeur, de ce pressentiment de la fin qui paralysaient, à la fin de l'an 1000, les chrétiens du moyen âge.

« J'ai amusé les uns : les gens de sens et de belle humeur, les tolérants, les sceptiques ; j'ai irrité les autres : les envieux, les malingres, ceux qui enragent du plaisir d'autrui. — Des animaux malfaisants, hiboux encapuchonnés, renards mitrés, chats fourrés, vipères, fouines, belettes, ont voulu me nuire sans trop de succès — plaies d'argent ou d'honneur (j'entends *honneur* à la façon de

« Des magistrats, qui auraient dû se rappeler l'adage : *De minimis non curat Prætor,* ont déployé à mon intention l'appareil majestueux et formidable de la Cour d'assises. — Il paraît que j'avais outragé les bonnes mœurs (de vieilles demoiselles que je ne connais même pas de vue, ne les ayant rencontrées nulle part) en imprimant à cent cinquante exemplaires des poésies du XVIe siècle ; — un jury de bourgeois fort civils, maîtres chaudronniers, maçons, bouchers, fumistes, m'a déclaré coupable. — Voilà certes une loi bien raisonnable, qui remet à des juges de cette compétence l'appréciation d'un délit de littérature.

« N'importe ! Je m'incline devant le fait brutal. J'accepte ce verdict; sans doute je pourrais demander ce que c'est qu'un délit de littérature ; je pourrais plaider les traditions, les immunités de l'art. Les autorités ne me manqueraient pas.

« Mais, encore une fois, à quoi bon ? Je perdrais mon latin à prêcher mes juges, les fumistes, bouchers, maçons et *tutti quanti.* Ayons plutôt la sagesse du philosophe Renau, et, à son exemple, respectons la bête irresponsable qui peut nous mordre, « ayons des égards pour les chiens », surtout pour les chiens.

« Donc, lecteurs, dit en terminant l'ex-éditeur du *Musée secret,* vous qui avez suivi et encouragé mes travaux, adieu ! — En vieillissant, le diable se fait ermite, mon prochain volume sera un gros ouvrage de théologie. »

L'épître n'est-elle pas spirituelle? — Henri Estienne l'eût signée et elle fleure bon son terroir gaulois ; — il ne faut voir là cependant, à mon avis, qu'une boutade d'éditeur Alceste, et je gagerais que ce n'est qu'une fausse sortie : — on n'a point, durant dix années consécutives, vécu passionnément dans les épreuves, redressant les textes, scrutant la pensée des auteurs oubliés, annotant de ci, préfaçant de là ; on ne s'est pas impunément nourri, grisé d'encre d'imprimerie, on n'a pas en vain habitué son œil aux caractères elzéviriens durant des veilles prolongées, pour abandonner aisément la vie factice qu'on s'est créée et qui rend toute autre existence impossible. — L'érudition est une tunique de Nessus qu'on ne pourra jeter négligemment aux orties ; elle consume ceux qui l'ont revêtue. — Malassis autrefois essaya également de se soustraire à la librairie de curiosité ; il y revint malgré lui, et tous nous l'avons vu, durant les dernières années de sa vie, errant de bouquiniste en bouquiniste, toujours épris de réimpressions nouvelles, ne vivant que des lettres, dévoré par la nostalgie de l'édition, tué par son inactivité.

des plus originales figures d'éditeurs-lettrés de ce siècle, n'abdiquera pas avec l'aisance qu'il affecte ; si la lassitude qui transpire dans son *Adieu au Public* était feinte, le catalogue complet de ses publications démontrerait surabondamment qu'il a droit à quelque repos; mais j'ose prédire que nous le verrons avant peu revenir à ses anciennes amours. Peut-être abordera-t-il un genre littéraire nouveau, moins susceptible d'effaroucher les âmes constipées et la pudeur brevetée de la magistrature; ce qui est certain, c'est qu'il fera sa rentrée comme ces coquettes de théâtre qui se sentent mourir dans les somnolences de la vie privée et qui voient un flux de jeunesse reparaître en elles à l'approche des feux de la rampe.

***

Voici un livre, par exemple, qu'on réédite à grand luxe chez Conquet, et qui, lors de son apparition, a frisé de bien près le réquisitoire de MM. les procureurs du Palais ; je veux parler de *Mademoiselle de Maupin*, cette œuvre maîtresse de Théophile Gautier. — Qui songerait aujourd'hui à voiler de mépris ce roman idéaliste, dont la préface, pleine de fantaisie ironique, échauda jadis tous les chats châtrés de l'Académie !

Ce livre est classé parmi les meilleurs, que dis-je? c'est un classique du romantisme, si l'on veut bien me passer cette figure ; aussi son dernier éditeur a-t-il voulu lui donner la consécration d'une illustration qui me paraît définitive.

On connaît la réimpression en deux volumes, parue il y a plus d'une année, d'un tirage hors ligne, à 500 exemplaires, et qui fait sinon prime, — un mot dont on abuse, — du moins bonne figure dans la bibliothèque des amateurs difficiles. — Chacun attendait l'illustration avec impatience ; Louis Leloir s'en était chargé; mais la mort surprit ce gracieux artiste, à l'heure même où il caressait son rêve de résurrection Louis XIII. M. Conquet s'adressa alors à M. Édouard Toudouze, ancien pensionnaire de la villa Médicis, et qui, jusqu'alors, n'avait point abandonné le pinceau du peintre pour le crayon de l'illustrateur.

L'entreprise était hardie ; déjà divers éditeurs s'étaient essayés dans l'illustration de ce livre si contraire aux interprétations hâtives et vulgaires. Aucun n'avait entièrement réussi. — Comment rendre le mélange d'idéalité chevaleresque, la sentimentalité et à la fois le sensualisme délicat d'une œuvre si profondément littéraire ? Ici, tout vit dans la fiction la plus fine, toutes les silhouettes de personnages se meuvent dans le vague

et héroïnes appartiennent au début du siècle dix-septième, ou si plutôt ce ne sont point de jeunes créatures de l'an de grâce 1830. — Rien ne repose sur des données précises ; la fantaisie seule a pris son vol aérien dans le cerveau puissant de l'artiste, et le moindre défaut de goût ou de tact dans l'interprétation d'un roman si légèrement tissé d'audacieuses « songeries » menaçait de tourner à la déroute, en contrariant l'esthétique du lecteur.

D'autre part, comment se maintenir décemment dans le milieu de passions troublantes ; comment ne pas incendier le nu de ces compositions ; comment ne pas tomber de l'extase amoureuse dans la peinture des lascivités ? — Rien de plus difficile, et je croyais bien que jamais illustrateur n'aurait la main assez experte pour faufiler son talent dans le labyrinthe intellectuel d'une si originale production.

Si M. Édouard Toudouze ne m'a pas absolument détrompé, je dois déclarer qu'il est allé au delà des limites concevables, et que ses compositions sont surprenantes de délicatesse, d'ingéniosité, d'habileté et de rendu. — Ses dix-huit compositions sont autant de tableaux charmants, autant d'heureux spécimens de bon goût et de grâce. — Ses costumes n'empruntent rien aux banalités du travesti, et, sans copier de trop près le document exact, demeurent dans le pittoresque même rêvé par le maître.

Décoration, ameublement, tout est à l'avenant, rien ne choque ; chaque personnage a été posé dans son milieu et revu par la fantaisie du compositeur. — On essayera évidemment par la suite d'autres illustrations de *Mademoiselle de Maupin*, on y apportera peut-être plus de piment dans la recherche des scènes à peindre, mais M. Toudouze aura lancé un singulier défi à l'avenir, et aucun peintre n'apportera dans cette œuvre plus de conscience, plus d'honnêteté de dessin et aussi plus de sensibilité artistique.

M. Conquet a trouvé dans M. Champollion l'aquafortiste un admirable collaborateur, qui sait mettre, dans sa gravure si fine et si sobre d'effets tapageurs, l'esprit, le moelleux, la grâce des maîtres du siècle dernier. M. Champollion est un des rares aquafortistes modernes qui sachent faire *blond* et harmonieux, un des seuls qui répugnent aux appels brutaux du burin ; il ne tourne pas la difficulté, il la domine ; ses cuivres ont un cachet de morsure, un enveloppement de pointe qui ravissent les connaisseurs en la matière.

Voilà donc Mlle de Maupin habillée pour longtemps de son vrai costume original, en grande dame qui en impose par la distinction discrète de sa mise. Nous sommes, de ce fait, heureusement débarrassés des *Maupin* vêtues en blanchisseuses de la mi-carême et des *Théodore* revêtus de la cape et du feutre empanaché des mousquetaires d'Opéra.

*
* *

Je ne quitterai pas la librairie artistique de la rue Drouot sans examiner la dernière publication de M. Conquet : *les Œillets de Kerlaz*, œuvre originale de M. André Theuriet, éditée dans le format in-12 et illustrée de huit en-têtes et culs-de-lampe de Giacomelli, gravés par de Mare, et de quatre eaux-fortes hors texte de Rudaux.

Le nouveau roman de M. Theuriet est une sorte d'idylle bretonne avortée qui impressionne encore après vingt ans passés l'imagination naïve et ardente de l'héroïne Anne de Ploudaniel. — Ce n'est là qu'une légère étude psychologique, sans entassements de faits, une peinture mièvre d'une passion qui se développe dans la solitude de la lande sauvage des environs de Douarnenez ; — ce conte honnête et simple, sobrement exposé, contient une expression de tristesse doucement troublante. — L'écrivain est resté dans la gamme grise, donnant en littérature l'exemple d'un savoir-faire volontairement primitif, comme Bastien Lepage fit en peinture dans quelques-unes de ses toiles.

J'avoue ne pas raffoler outre mesure de cette petite bluette, qui n'est aucunement capiteuse et reste dans la froideur du camaïeu ; cela tient évidemment à un goût un peu blasé et surchauffé ; je n'insisterai donc pas sur mon opinion personnelle de critique, d'autant que j'ai sous les yeux un volume ravissant, fait pour passionner mes frères bibliophiles. Les gravures hors texte de Rudaux sont d'un artiste qui sait rendre le moderne avec la brillante manière des Duez et des Dagnan-Bouverent ; de plus, le peintre est doublé d'un fin graveur, ce qui est rarissime à l'heure présente. Ces quatre planches de plein air et d'intérieur sont absolument dignes de remarque.

Il faut louer aussi les en-têtes de Giacomelli ; notre rêverie aime à se perdre dans ces paysages pleins de pittoresques perspectives : au demeurant, livre charmant. Je voudrais que l'éditeur Conquet, dont le nom devient synonyme de succès, fît graver, à l'exemple des vieux éditeurs du XVIe siècle, une originale marque typographique avec ces mots en exergue : *Conquérir*, ou plutôt, s'il le préfère : *de Conquet en conquêtes.*

OCTAVE UZANNE.



— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

Eugène Onéghine. Roman en vers (1825-1832), par Pouchkine, traduit du russe par Wladimir Mikhaïlon. 1 vol. in-12 de VI-282 pages. Paris, Auguste Ghio, éditeur, 1884. — Prix : 4 francs.

Dans la préface de sa traduction de la *Divine Comédie*, M. Louis Ratisbonne argumente pour démontrer que si toutes les traductions sont « de belles ou de laides infidèles », celles que l'on fait d'un poète en prose sont les plus perfides. « La musique des paroles, dit-il, est retranchée avec le mètre, en même temps que les tours, les hardiesses, les images du poète s'alanguissent au milieu des pruderies de la prose, surtout dans la phrase française.

Il serait facile de prendre le contre-pied de ce plaidoyer *pro domo meâ* et de prouver qu'au passage d'une langue dans une autre il ne reste rien de « la musique des paroles » originales; que le changement de mètre — qui est le cas le plus fréquent — fausse le mètre original; que notre prose, enfin libre des entraves de la versification et prude seulement quand on le veut bien, est infiniment plus souple que le vers français, et beaucoup plus vive à rendre les tours originaux, les hardiesses et les images originales du poète. Si d'innombrables exemples n'avaient depuis longtemps fait notre conviction en ce sens, la tentative de M. Wladimir Mikhaïlon suffirait à l'établir. Il n'est pas nécessaire de pouvoir lire Pouchkine dans sa langue pour être fixé à cet égard. Si terre à terre que soit une traduction en prose de son célèbre roman en vers, *Eugène Onéghine*, il est impossible qu'elle atteigne à la monotonie — pour ne pas dire plus — d'alexandrins comme ceux-ci :

> Voit-on tableau plus triste, plus ignoble même,
> Que celui d'un ménage où l'indigne mari
> Négligeant, délaissant une femme qui l'aime,
> A toutes ses vertus n'accorde pas de prix ?
> Il les voit cependant, les reconnaît lui-même
> Et n'en souffre pas moins; il maugrée et maudit
> Son existence à lui, car il était écrit
> Qu'ils ne pourraient jamais faire un heureux ménage;
> Qu'il ne la valait pas...

Environ cinq mille vers de ce mètre, de ce tour, de cette hardiesse! La question est jugée, n'est-ce pas ?

L'Innocent, par Émile Pouvillon. Paris, A. Lemerre, 1884, 1 vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50.

M. Émile Pouvillon est un écrivain d'un rare mérite et d'une grande conscience littéraire, dont l'Académie française a récemment reconnu les efforts et le talent, en couronnant son roman intitulé *Césette*, l'histoire d'une paysanne.

C'est encore une paysannerie qu'il nous donne aujourd'hui, et il a certes bien raison de consacrer son talent à peindre ce qu'il connaît le mieux, ce qu'il sent, ce qu'il apprécie, la terre, la campagne et ceux qui la cultivent. L'histoire du pauvre *Innocent* est simple et naïve comme *l'Innocent* lui-même; sa vie et sa mort ne font pas plus de bruit sur cette terre que s'il n'existait pas, que s'il n'avait jamais existé. Et quand, l'histoire finie par la noyade du pauvre être, on ferme le livre, on n'éprouve qu'un navrement doux, à peine perceptible. « Ça ou rien!..... » comme dit l'un des paysans qui retrouvent le cadavre dans une flaque d'eau. Ce n'est pas grand'chose, ce court récit; mais les détails en sont exquis, pleins de paysages délicieux, de charmantes études de la nature, de fins croquis de paysans et de paysannes. Quelle ravissante figure que celle de la petite Bernade, parvenant à se faire épouser par l'homme qui l'a séduite, puis abandonnée! M. Émile Pouvillon retrouvera certainement là le succès mérité par sa première œuvre, *Césette*, et les lettrés apprécieront à sa juste valeur ce roman délicat.

Le Baiser de Ténèbres, par Melandri. Illustrations de Loir, Uzès, Rivière et Quinsac. Paris, E. Dentu, 1884. 1 vol. in-18.

La couverture illustrée représente une femme donnant un baiser à un grand Christ étendu. C'est le Baiser de Ténèbres, et voici comment il est donné. Un seigneur brutal et laid a fait pendre un manant qui a coupé un arbre dans ses bois. Tristan, le fils du pendu, jure de venger son père et devient capitaine flibustier. Le rustre, un jour, tue le seigneur. La dame du « chastel », à qui son mari n'avait jamais inspiré que terreur et répulsion, voit le brigand et l'aime; le brigand, naturellement, l'aime aussi. Il tente

de l'enlever de vive force; mais un vieux seigneur, son parent, auquel le fou du château, amoureux lui-même de la châtelaine, a tout révélé, emmène, au milieu de la bataille, sa parente éplorée, et l'enferme dans les inexpugnables murailles de son propre château. Le vagre offre de se livrer à condition que dame Alde sera libre. Le vieux seigneur y consent, et, à la cérémonie des *Ténèbres,* au temps pascal, il mène sa prisonnière accomplir, dans la chapelle du château, la cérémonie annuelle du baisement des plaies du crucifié. « La pénitente se prosternant touchait de ses lèvres l'auguste front meurtri. Alors une voix faible comme le dernier souffle des mourants, une voix qui semblait celle du cadavre divin murmura dans les flots d'or de sa chevelure : — Merci, dame Alde!... La châtelaine se rejeta en arrière, elle arracha son voile et sa coiffe. Un instant, ses prunelles dilatées regardèrent fixement le supplicié dont les lèvres bleuies s'entr'ouvrirent dans un sourire d'extase... Puis la voûte répercuta un cri tel que jamais malédiction plus terrible ne jaillit d'une poitrine humaine — et la frêle jeune femme s'étendit, rigide, sur le corps de Tristan qu'elle étreignait de ses bras morts. »

Le tout est saupoudré d'une légère couche de style moyen âge et forme, dans sa truculence, une ingénieuse et amusante fantaisie. B.-H. G.

Yvette, par Guy de Maupassant. Paris, Victor Havard, 1885, 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Toute œuvre nouvelle de Guy de Maupassant est attendue, à la fois, par les lettrés et par le public, avec une impatience gourmande que justifient toujours la donnée, l'allure et les qualités supérieures de chacune de ses productions, même les plus courtes.

Dans *Yvette,* en dehors de ce qui fait d'habitude sa force et son charme, l'écrivain nous semble avoir voulu donner une autre face de son talent, un côté presque ignoré, et il l'a fait avec une sûreté de plume, un à-propos non ordinaires. Ses personnages, plus que dans ses livres précédents, se posent en personnages de théâtre; son dialogue est rapide, intéressant, solide, soutenu par un esprit paisible et par une pensée d'observateur consciencieux. Jean de Servigny, une sorte de raisonneur vicieux, viveur et sceptique, est admirablement compris et reste entier depuis la première jusqu'à la dernière page. Nous ne connaissons pas beaucoup de tirades mieux lancées que celles dans lesquelles il raconte à son ami Saval quelle est la société où il va le mener, chez la marquise Obardi, de son vrai nom Octavie Bardin, mère d'Yvette. C'est troussé avec une habileté, une légèreté de main que l'on chercherait en vain chez d'autres écrivains, mais dans cette langue énergique et simple, bien que disant tout, qui est le véritable héritage littéraire laissé à Guy de Maupassant par le maître, Gustave Flaubert... En outre, rien d'inutile, pas de banalités; toute cette conversation est nécessaire, indispensable; elle expose l'action, elle peint sobrement le caractère des gens et donne comme un pénétrant arome des milieux où va se trouver conduit le lecteur. Le style de Maupassant a ce mérite particulier d'être pour ainsi dire tangible, tellement il déborde de vie; on croirait à chaque instant le voir, le sentir, le tenir entre ses doigts, contre sa chair; il a des muscles, du sang, une âme; il vous envahit et vous caresse, en dominateur absolu, sans que jamais sa limpidité soit troublée par les incohérences et les recherches tortillées qui sont l'obsession de beaucoup de jeunes écrivains, désireux de paraître, avant même d'être. Chez l'auteur d'*Yvette,* il affirme son existence dans les moindres phrases, à tout moment, avec une opportunité des plus heureuses, plantant les figures chez vous, en vous, les faisant agir, parler comme si on avait affaire à des êtres véritables.

Dans ce volume, ses moindres créations ont une puissance de réalité qui inquiète et gêne parfois, car on éprouve une sensation de griserie, de séduction, contre laquelle on essayerait inutilement de se défendre.

Il est curieux de voir le parti que Guy de Maupassant arrive à tirer de ce merveilleux et ensorcelant corps de la femme, qu'il est parvenu à connaître jusque dans ses plus intimes frémissements; sous sa plume les chairs s'animent, les baisers jaillissent de la pulpe voluptueuse des lèvres, des flammes incendient les prunelles, et, qu'il s'agisse d'Yvette, qu'il s'agisse de sa mère, la splendide Obardi, l'obsession passionnée est aussi capiteuse, aussi empoignante pour le lecteur, mordu aux sens et au cœur avec une délicieuse et irrésistible violence.

Ce n'est pas seulement dans son ensemble qu'il faudrait analyser ce livre; il faudrait l'étudier page par page pour en tirer l'essence, pour en détailler les morceaux de choix; mais ils sont si nombreux, ces fragments, qu'on finirait par faire un volume de critique pour rendre dignement ce volume si remarquable. — Comment choisir, comment indiquer une préférence et dépareiller un tout si complet? Ce n'est pas telle ou telle partie de l'œuvre qui est réussie, c'est l'œuvre entière. Ce caractère d'Yvette est adorable et nullement grossi; celui de la marquise est d'une sincérité terrible; quant aux deux scènes entre Servigny et Yvette, entre Yvette et sa mère, il suffit de les indiquer, en laissant au lecteur le plaisir de ces deux morceaux d'un si rare talent et d'une exécution si étonnante.

Ce que nous aimons le moins, ayons le courage de l'avouer, en dépit de la perfection de l'œuvre, c'est l'idée de suicide, le seul point faible, à notre avis, de cette étude si vivante, nous disons l'idée seulement, car les sensations d'Yvette sous l'influence du narcotique sont des plus intéressantes et des plus vraies: on jurerait que l'auteur les a étudiées sur lui-même. Cette critique faite, nous nous trouvons plus à l'aise pour affirmer que le personnage d'*Yvette* restera, car il est pris en pleine vie, en pleine vérité, et se soutient non seulement parce qu'il est de chair et d'os, mais parce qu'il a aussi une âme, une âme poétique et rêveuse qui l'arrache au terre à terre journalier.

Guy de Maupassant a complété son volume par

quelques nouvelles ciselées avec le soin et la conscience qu'il apporte dans tout ce qu'il écrit; nous nous contenterons de les signaler, pour ne rien enlever à *Yvette* de l'auréole qui lui est due.

La belle Mme Le Vassart, par Alain Bauquenne. Roman parisien. Paris, Paul Ollendorff, 1884. 1 vol. in-18.

Un enrichi se remarie avec une jeune institutrice qui a, du vivant de sa première femme, donné des leçons de musique à son fils. Ce fils, pensionnaire de l'Académie de musique à Rome, revient d'une sorte de haine jalouse contre celle qui a pris au foyer la place de sa mère, et à laquelle le bruit public prête déjà un amant. Cette haine se change vite en amour, inconscient d'abord, puis constaté et reconnu avec effroi. La jeune femme éprouve le même sentiment; mais, avec l'impétuosité de ses sens et la spontanéité vicieuse de sa nature, elle poursuit de son amour le jeune homme qui stoïquement résiste au sien. Elle va jusqu'à ménager une scène où le père prend son fils pour l'amant de sa femme, et meurt frappé d'apoplexie. Daniel s'éloigne pour toujours, et, dans un dépit assoiffé de vengeance, la belle Mme Le Vassart traîne son nom dans toutes les boues, jusqu'à ce qu'un jour il le voit affiché sur les murs de Paris, à côté de celui d'un dompteur dont elle est devenue la maîtresse et sous les auspices duquel elle va se donner en pâture, en public, dans la cage aux lions. A ce dernier outrage fait au nom qu'il porte si douloureusement, Daniel se rend chez sa belle-mère et la tue d'un coup de poignard; puis il va se jeter à l'eau.

Cette analyse est à peine ce qui reste d'un cadavre quand on en a ôté les chairs et les tendons. Elle ne saurait donner une idée de cette œuvre chaude, colorée à outrance, fouillée et touffue, étude de style autant que de passion, et dont le grand défaut est une exubérance dans les détails qui empêche de voir l'ensemble et qui fatigue l'attention.

On a dit qu'une belle dame de Paris se reconnaissait dans la peinture de *la belle Mme Le Vassart,* et que Mme Gauthereau allait intenter à l'auteur un procès en diffamation. Je ne sais quels peuvent être les traits communs ni s'il a été ou s'il sera donné suite à cette idée de réclame, dont profiteraient à la fois, bien qu'en des sens divers, la renommée du romancier et celle de la dame; mais ce serait le cas d'émettre cette vérité en manière d'aphorisme : « On n'est jamais mieux diffamé que par soi-même. » B.-H. G.

Les Idées de Jean-François, par Jean Macé, sénateur, président de la Ligue française de l'enseignement. Paris, Charavay frères, 1884. 1 vol. in-16.

M. Jean Macé, auteur de l'*Histoire d'une bouchée de pain,* est célèbre et sénateur. Il préside aussi, comme il appert du titre ci-dessus transcrit, la Ligue française de l'enseignement, et il nous donne, à nous enseignés, ses idées à lui, Jean-François, enseignant. Grand merci! Ce n'est pas que les idées soient mauvaises. Mais elles ne gagnent pas à venir de si haut. Elles sont le plus souvent justes, mais toujours vulgaires; d'ordinaire utiles, mais ennuyeuses constamment. Puis, c'est du réchauffé. Jean-François a parfois les idées vieillottes et les souvenirs lointains, sans compter qu'il n'est pas ennemi d'un doux rabâchage. Enfin, c'est de la politique, et je suis bien heureux d'avoir cette raison, excellente ici, pour n'en pas parler plus longtemps.

Croquis de femmes, par Jules de Glouvet. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1884. 1 vol. in 18.

Le premier de ces croquis, intitulé *Léontine Duval,* est bien près d'être un petit chef-d'œuvre. Cela vaut du Balzac. Cette pauvre institutrice, qui devient Mme Milient et la victime du mauvais enfant que son mari lui donne à élever, est peinte avec une vérité d'observation et une émotion sobre et poignante qui se communique au lecteur. *Madame Raveneau* et *Angélina* sont dans la même note et participent des mêmes mérites. Le reste, excepté peut-être l'histoire forestière et âprement sauvageonne qui a pour titre : *la Foi du charbonnier,* n'est pas dépourvu de talent, sans doute; mais ne sort pas de l'ordinaire. Les sujets patriotiques, comme celui du *Rosier,* ont toujours quelque chose qui fait vibrer le cœur; mais enfin je ne retrouve ni dans ce récit, ni dans les deux ou trois autres du recueil, les qualités si frappantes que j'ai signalées tout d'abord.

Les Romaines. — *Mitsa.* — Mœurs valaques, par Louis de Chardonne. Paris, Frinzine, Klein et Cie, 1884. 1 vol. in-18.

Une jeune institutrice, enthousiaste et belle, s'éprend d'un officier qui sincèrement croit l'aimer; ce qui ne l'empêche pas de la laisser enceinte et de se marier avec une demoiselle de bonne famille et de meilleure dot. Un jeune magistrat, qui depuis longtemps aimait Marie, ou plus familièrement Mitsa, l'institutrice, vient à elle dans son abandon, s'occupe de l'enfant, et, — dénouement prévu, mais cruellement retardé, — le consolateur et l'inconsolable tombent un beau jour dans les bras l'un de l'autre. Mœurs romaines, si l'on veut; mais, en somme, histoire assez banale et de tous les pays du monde. La lecture en est, d'ailleurs, agréable. Mitsa, qui est capable d'aimer et qui se donne quand elle aime, est une créature charmante.

Babiole, par Fortuné du Boisgobey. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1884. 2 vol. in-18.

On connaît le talent de M. Fortuné du Boisgobey à enchevêtrer les fils d'une ou de plusieurs aventures combinées, et à promener le lecteur à travers les incidents les plus variés, les plus émouvants et les plus touffus, sans le lasser jamais. C'est un conteur de race, et Alexandre Dumas père le reconnaîtrait pour

un des siens. Ce nouveau roman n'est ici, pour moi, qu'une occasion d'exprimer une opinion depuis longtemps faite. Si elle ne l'était pas, il serait d'ailleurs de nature à la suggérer. Les coquins, les naïfs, les drôlesses, les jeunes filles candides, les petites ouvrières délurées, mais honnêtes, les banquiers malheureux et les boursicotiers véreux, les employés fidèles et les caissiers voleurs, tout ce monde s'agite dans le livre de M. F. du Boisgobey comme dans la société parisienne. Sans viser au document, il nous donne une idée juste du milieu composite où est placée l'action. Le récit est, en outre, d'un bout à l'autre, fort attachant, et quand on est arrivé à la dernière ligne, on ne s'attarde point à discuter les mérites littéraires de l'œuvre, mais on s'arrête un moment pour jouir par la mémoire du plaisir qu'on y a pris.

B.-H. G.

L'Argent et la Femme, par ALBERT LE ROY. In-18. Paris, Ollendorff, éditeur, 1884. — Prix : 3 fr. 50.

Le nouveau roman de M. Albert Le Roy met en scène un type très curieux de rastaquouère sans scrupule, alphonse de vrai monde, entraînant à la faute la femme de son ami, qui l'a recueilli dans sa propre maison, et se faisant sauver par elle de la ruine, comme il a fait jadis commencer sa fortune par une autre. Mais celle-ci était vieille, celle-là est jeune; l'une était corrompue, l'autre est honnête; elle ne cède qu'une fois, et elle a plaisir à payer de son argent, car elle achète ainsi sa délivrance et le droit de dire à ce Faublas combien elle le méprise.

L'analyse des sentiments complexes de Renée de Valméry est le côté délicat de l'ouvrage. La partie dramatique est dans les moyens du dénouement. Ce drôle de San-Lucas a une sœur charmante et pure. Le mari de Renée a un frère, Paul, brave officier de marine : Juana et Paul s'aiment. Et c'est lui qui tuera en duel le frère de son amante, pour l'honneur de la famille, mais pour la ruine de son amour. Ce qui ne sert pas à grand'chose, d'ailleurs, puisque le mari connaît quand même son accident.

Pour être renouvelé du *Cid,* le drame n'en est pas moins émouvant. Dans son roman, M. Le Roy n'a pas voulu être plus cruel que Corneille : il laisse entrevoir la réconciliation des amants et les y encourage par la réconciliation des époux. M. Le Roy, qui dédie son roman à Alexandre Dumas, est d'avis que le mari pardonne : c'est, en général, l'opinion des femmes et des célibataires.

Les Mystères de Marseille, par ÉMILE ZOLA. Nouvelle édition. Paris, G. Charpentier et Cie, 1884. 1 vol. in-18.

Cette réédition d'un livre qu'on ne connaissait plus guère que par ouï-dire a aujourd'hui pour le public l'intérêt qui s'attache à l'auteur. Elle n'est point faite pour changer l'opinion que l'on a de M. E. Zola, comme romancier. L'ouvrage, tout bien fait qu'il soit, n'ajouterait guère à la réputation de quiconque en a; et il a été écrit à une époque et dans des circonstances telles qu'on ne saurait s'attendre à y trouver les indices de ce que l'auteur portait en lui. Mais la place qu'il a conquise dans la littérature contemporaine ne nous permet pas de nous désintéresser de ses commencements. Ce sont, pour lui emprunter un terme qu'il affectionne, des documents indéniables, où l'on peut puiser plus d'un enseignement. C'est à ce point de vue, d'ailleurs, que M. Zola se place, en ajoutant *les Mystères de Marseille* à la collection de ses œuvres. Dans une préface qui est certainement, bien qu'elle soit courte, le morceau capital du volume nouveau, il raconte brièvement et nettement comment il a été forcé d'écrire ce roman et comment il a été amené à le republier. Il a été forcé de l'écrire par le besoin : « C'était en 1867, aux temps difficiles de mes débuts; il n'y avait pas chez moi du pain tous les jours. » Pendant près d'un an, ce roman, brodé sur des drames judiciaires dont s'était naguère émue la Provence, et fait sur commande pour le feuilleton d'un journal marseillais, apporta chez l'auteur ce pain quotidien qui manquait parfois. « C'est un labeur dont je n'ai pas de honte, dit-il, et j'avoue même que j'en suis un peu fier. » Et il a raison. C'est par cette besogne, faite consciencieusement sans doute, mais qui ressemble plus à celle du manœuvre qu'à celle de l'artiste, qu'il a gagné les moyens de s'appliquer à son œuvre véritable et d'écrire des études qui resteront parmi les chefs-d'œuvre.

Dans le temps même où il fabriquait pour le *Messager de Provence* son roman-feuilleton, « sur tout un ensemble de documents exacts », a-t-il soin de faire remarquer, M. E. Zola écrivait *Thérèse Raquin.* Assurément, les deux sous qu'il gagnait par ligne au dit *Messager* n'ont pas été de l'argent perdu.

Quant aux causes qui ont déterminé M. Zola à donner une nouvelle édition des *Mystères de Marseille,* les voici telles qu'il les expose lui-même : « J'entends détruire une des légendes qui se sont formées sur mon compte. Des gens ont inventé que j'avais à rougir de mes premiers travaux... La plus simple façon de détruire la légende est donc de réimprimer ce roman. » Ceci est la première raison, mais je crois bien qu'elle n'est pas la meilleure, ni la plus forte. L'auteur est d'avis qu'un écrivain doit se donner tout entier au public, et, pour ce qui est des *Mystères de Marseille,* « il ne lui déplaît pas, si ce roman est d'une qualité si médiocre, qu'il fasse songer au lecteur quelle somme de volonté et de travail il lui a fallu dépenser pour s'élever de cette basse production à l'effort littéraire des *Rougon-Macquart* ».

Légitime orgueil qui, à nous aussi, ne déplaît pas.

B.-H. G.

L'élève Gendrevin, par ROBERT CAZE. Paris, Tresse, 1884, 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

L'histoire écrite sous ce titre par M. Robert Caze a toute la conscience méticuleuse et serrée d'une autobiographie; c'est une très minutieuse étude de la vie intime du lycée. L'auteur entre dans tous les détails

nous faisant assister à une classe, à une étude, nous conduisant un peu partout, depuis le séquestre avec ses étroites cellules, diminutif de celles de Mazas, et son cachot, soupente sous les toits, jusqu'à son infirmerie. Il nous trace de si vivantes études de professeurs et de maîtres d'étude, de ceux que l'on désigne ironiquement sous le sobriquet de *pions*, que tous ceux qui ont subi les tortures de l'internat croient y retrouver des figures connues et des personnalités détestées. En effet, le roman de M. Robert Caze est un éloquent plaidoyer contre l'internat, procédant par exemples vivants, par tableaux tour à tour ironiques ou lamentables, de manière à bien graver dans le cœur du lecteur le dégoût et la haine de cette séquestration de l'enfant, séquestration contraire à toute hygiène morale et physique. Tous ceux que les souvenirs plutôt pénibles qu'agréables de l'internat poursuivent encore liront avec une certaine reconnaissance l'histoire tristement vraie et impitoyablement sincère de *l'Élève Gendrevin*. G. T.

Les merveilleux récits de l'amiral Lekelpudubeo, par Armand Silvestre, Paris, Paul Ollendorff. 1884. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le joyeux conteur Armand Silvestre, en digne successeur de Rabelais, en franc Gaulois, continue à publier avec une intarissable verve les désopilantes séries de sa *Vie pour rire. Les merveilleux récits de l'amiral Lekelpudubec* ne le cèdent en rien aux six volumes déjà publiés précédemment. C'est la même gaieté communicative, la même bonne humeur, avec cette pointe de philosophie sensuelle, ces élans d'idéalisme spécial qui trahissent par moments le poète amoureux des divinités anciennes, le fervent adorateur de la forme féminine. L'auteur a d'inénarrables trouvailles de noms, dont peut donner une idée celui dont il a si plaisamment affublé son excellent amiral, proche parent des barons de Crac et Munchhausen.

Rions avec Silvestre, un des rares écrivains qui sachent de nos jours provoquer le rire, un des rares modernes qui sachent rire à ventre déboutonné ; rien ne saurait être plus véritablement français et c'est un aimable moyen d'oublier un moment le pessimisme qui nous déborde.

Voyages et aventures du capitaine Marius Cougourdan, commandant le trois-mâts *la Bonne-Mère*, du port de Marseille, par Eugène Mouton (Mérinos), avec le portrait du capitaine dessiné par l'auteur. Paris, Paul Ollendorff, 1884. 1 vol. in-18.

Le capitaine Marius Cougourdan, avec son trois-mâts *la Bonne-Mère* du port de Marseille, fait la course sans lettres de marques et pille consciencieusement les Anglais ; il fait aussi la traite, parce que le commerce du *bois d'ébène* est encore plus fructueux que celui de l'indigo ; il triomphe d'un gorille, soutient la conversation avec le spectre d'une de ses victimes qu'il a repêché, se laisse entraîner sur toutes les mers à la poursuite d'une femme blonde dont il croit que le vent lui a apporté un cheveu et apprend, après les plus émouvantes péripéties, que son cheveu n'est qu'un filament de *phormium tenax* ; il rencontre le kraken, qui n'est autre que le grand serpent de mer du *Constitutionnel*, et le met en morceaux ; il écrase d'un coup de poing la mouche noire du Gange dont la piqûre fait en quelques heures d'un homme un cadavre en putréfaction ; il ramène tout seul, au port de Marseille, son navire dont tous les hommes d'équipage sont successivement morts de la fièvre du Sénégal, et il a beaucoup d'autres aventures héroïques et merveilleuses, fort délectables à lire, au milieu desquelles il conserve la plus robuste foi à Notre-Dame de la Garde. Enfin, l'heure de la retraite venue, il meurt à bord de son trois-mâts qu'il a fait installer au milieu des champs et qu'il habite en guise de maison de campagne.

C'est un conte de bonne humeur, plus intéressant, et, comme le démontre paradoxalement l'auteur dans sa préface, plus véridique que bien des histoires.

B.-H. G.

La Joie d'aimer, par René Maizeroy. Illustrations de F. Besnier. Paris, C. Marpon et E. Flammarion. 1 vol. in-18.

Collection de lestes et agréables historiettes, comme il est de mode aujourd'hui d'en raconter dans les journaux à prétentions littéraires, et dont il est d'usage de tirer une seconde mouture en les réimprimant en volume. Je ne sais si celles-ci sont inédites, n'étant point grand liseur de journaux ; mais elles n'en ont pas l'air. Elles valent, d'ailleurs, celles que l'on connaît déjà de l'auteur, qui possède un joli talent. Je me permettrai cependant de regretter qu'il ne relise pas plus attentivement les légères productions de sa plume agile. Il corrigerait sans doute des phrases comme celle-ci, que j'abrège, mais dont je conserve toute la charpente grammaticale : « Peut-être ces flambées d'amour, ces étreintes d'agonisants, ces idylles l'avaient-*ils* assouvie à jamais. » Il verrait aussi qu'à la page 110, où il parle de « rebuffades essuyées par des rosières farouches », c'est le contraire qu'il veut dire.

Les illustrations sont gentiment réussies, et le frontispice est d'un horrible fort amusant. B.-H. G.

La Reine des Gueux, par Paul Mahalin. Roman d'aventures. Paris, Tresse, 1884. 1 vol. in-18.

Le premier chapitre a pour titre : « Halte de Bohémiens », et le dernier : « Par la Fenêtre ». Une note, au-dessous du mot « Fin », nous avertit que « le tome deuxième et dernier de *la Reine des Gueux* paraîtra prochainement sous ce titre : *le Duc Rouge* ».

Le lecteur me pardonnera d'attendre cette apparition prochaine pour lire le tout ensemble et lui rendre compte des deux volumes d'un même coup. M. Paul Mahalin a, du reste, fait ses preuves comme artisan habile à charpenter les romans de cape et

d'épée; on peut donc dire d'ores et déjà, sans s'avancer imprudemment, que sa nouvelle machine intéressera ceux qui ne cherchent dans la lecture qu'une pâture à la curiosité et un délassement à l'esprit. B.-H. G.

Le dernier Scapin, par RICHARD LESCLIDE. Illustrations de Réganey et Tofani. Paris, Charavay frères, 1884. 1 vol. pet. in-8°.

C'est un épisode peu connu de la vie de Louvet, l'auteur de *Faublas,* qui fut un jeune homme sentimental, passionné et fidèle, comme il convient au créateur d'un type littéraire cousin de Lovelace et de don Juan. Le héros n'est cependant pas Louvet; c'est son frère de lait, Cadet de son nom, valet voleur, mais dévoué, et que M. Richard Lesclide nous présente comme le dernier de la race des Scapin. L'histoire est simple. La fiancée de Louvet a été mariée de force, par des parents insensibles et pressés d'argent, à un financier de province. Cadet entreprend de retrouver et de reconquérir l'objet des amours de son maître, la tendre et malheureuse Lodoïska. Chemin faisant, il se marie « en bohème » avec une belle fille gitane, car on reconnaît que, dans ses veines, tout comme en celles de notre ami Jean Richepin, coule par hasard le pur sang du Touran. Le touranien Cadet et la touranienne Carmenata, à travers une série d'aventures périlleuses ou drôlatiques et toujours alertement contées, parviennent à réunir les deux pauvres Aryas amoureux. Une telle conduite est méritoire par elle-même d'abord, et ensuite parce qu'elle a fourni à M. Richard Lesclide le sujet d'un livre amusant et spirituel. B.-H. G.

Les monstres roses, par EDMOND DESCHAUMES. Paris, Frinzine, Klein et Cᵉ, 1885, un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

De temps en temps, laissant de côté pour un moment la plume de chroniqueur, qu'il manie avec une maîtrise si brillante, cette plume de fer que l'ironie lui fait souvent aiguiser en burin, Edmond Deschaumes choisit certaine plume fort joliment taillée, ma foi! et arrachée à l'aile de l'oiseau bleu couleur du temps.

Cette plume, que nous connaissons déjà pour nous avoir donné les révélations piquantes de *l'Amour en boutique,* fraîchement affilée, vient de tracer une série de petits romans, d'autant plus amusants qu'ils sont pris sur le vif, à droite, à gauche, et ont pour unique objet la femme, sous les aspects les plus divers, mais toujours à ce point de vue bien réel, qu'elle n'est que le plus joli, le plus ravissant, le plus exquis des monstres, un *Monstre rose* pour tout dire en un mot expressif.

Suffisamment sceptique pour traiter ce séduisant sujet avec esprit, l'auteur peint ses portraits féminins avec un sensualisme raffiné et communicatif, qui donne envie de connaître les modèles qui ont posé si complaisamment devant lui. Le style en est amu-

mots tortillés, et relevé par une fine pointe de gaillardise, permettant de lire entre les lignes. La phrase, simple, se détache avec une netteté incisive, qui découpe les images et les place bien nettes sous les yeux du lecteur charmé. Le public fera bon accueil à ces *Monstres roses,* qui sont d'un écrivain de la bonne école, celle du bon sens, celle de l'esprit, celle qui amuse. G. T.

Les Monach, par ROBERT DE BONNIÈRES. Paris, Paul Ollendorff, 1885, un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

En même temps qu'une étude très fouillée de la situation faite aux Israélites dans notre société moderne et qu'une peinture curieuse de leurs mœurs intimes de famille, *les Monach* sont le roman parisien dans la plus véritable et la plus complète expression du mot. L'allure en est rapide, amusante; les portraits suffisamment indiscrets pour émoustiller la curiosité émoussée des blasés, et le style très soigné.

C'est plus qu'il n'en faut pour assurer et justifier le succès de ce volume, début dans le roman d'un écrivain qui n'avait jusqu'alors fait ses preuves que dans le journalisme, mais dont les articles justement remarqués prouvaient cette constante préoccupation littéraire qui éloigne du métier et rapproche de l'art.

G. T.

Champagne-Cornod, par ADOLPHE RACOT. Paris, Dentu, un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Un bon conseil à ceux qui ont déjà eu le plaisir de lire le roman d'Adolphe Racot en feuilleton dans *le Figaro,* c'est de relire en volume cette œuvre intéressante et consciencieuse, dont certaines qualités ont pu être appréciées par les lecteurs au jour le jour, mais qui ne retrouve vraiment toute sa valeur que dans cette forme définitive.

Le dernier livre de l'auteur connu du *Plan d'Hélène,* de *la Maitresse invisible,* du *Supplice de Lovelace,* etc., etc., est une œuvre d'observation et d'action à la fois, une étude curieuse de mœurs, tantôt placée en province, dans la Champagne, tantôt se déroulant à Paris, avec un grand mouvement de personnages parfaitement peints, dont quelques-uns ont le plus étonnant relief, comme ce rusé Pitrou-Gouju, un paysan sournois, plein de vices, violent jusqu'au crime et qui eût tenté Balzac.

Autour de cette figure centrale, pivot d'un drame très complexe et d'un tissu très serré, s'agitent les comparses touchants, grotesques ou terribles du roman : — le peintre Lecantrec, celui qui, épousant la fille du fameux Pitrou-Gouju, malgré celui-ci, deviendra propriétaire de la célèbre maison de vins de Champagne, et substituera au *Champagne-Cornod* le champagne Lecantrec; — la malheureuse Sylvanie de Morangis, mariée au gros Thomas Cornod, grâce à la ruse ourdie par sa tante, Mᵐᵉ Daguzon, et par

Sylvanie, et qui est aimé d'elle ; — Fargeau, l'être infime, le vaurien qui fera tomber Pitrou-Gouju, au moment même où celui-ci croira triompher.

Touffu, sans que jamais l'action en souffre, le roman se poursuit aussi intéressant, aussi adroitement coupé d'un bout à l'autre, avec ses péripéties multiples, ses scènes saisissantes et ses exactes peintures de caractère. Il apportera un franc succès de plus à l'acquit du sympathique et laborieux écrivain, qui a su se faire apprécier dans des genres très différents, grâce à son honnêteté littéraire, à son infatigable ardeur et à sa conscience.

Au Régiment, par René Maizeroy. Paris, Victor Havard, 1885. Un vol in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Ce pauvre Jules Noriac, enlevé trop tôt, eût souri affectueusement et eût fait bon accueil à ce petit-fils de son fameux *101e*. C'est en effet un 101e tout moderne, parfois même un peu trop musqué et parfumé de poudre à la maréchale, même dans son fumier d'écurie, mais d'une amusante allure et d'une couleur très intense, que le volume intitulé *Au Régiment*, par René Maizeroy.

Le sourire s'y mêle joliment aux larmes ; on sent l'impression saisie sur le vif, dans la virtuosité nettement vibrante de la première fleur de jeunesse, ce quelque chose d'endiablé et d'ardent qu'il vaut mieux avoir en trop qu'en moins. Il y a beaucoup plus de l'aquarelliste que du peintre à l'huile ou du graveur à l'eau-forte, dans le faire de l'auteur de *Au Régiment ;* ce sont de légers coups de pinceau, des lavis d'un brio étourdissant, de ces esquisses joliment enlevées, mais qui gagneraient à être poussées plus à fond, jusqu'au cœur humain. Même souvent, chez lui, c'est le pastel qui domine, donnant ce gracieux coloris, dont la poudre brillante reste aux doigts, comme lorsqu'on a maladroitement froissé l'aile d'un papillon. De là, du reste, un peu de maniérisme, mais aussi une fraîcheur coquette, qui donne une animation particulière, une irrésistible séduction à l'œuvre de René Maizeroy. G. T.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

Le Moulin Blant, par Émile Podillon. Paris, Alphonse Lemerre, 1885. 1 volume in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Une paysannerie très vivement peinte dans certaines parties, mais où le procédé finit par alourdir et défigurer le style au point de le rendre souvent indéchiffrable. Plus de simplicité donnerait à l'œuvre une allure plus vivante.

Le Crime et le Châtiment, par Th. Dostoievsky. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1884, 2 volumes in-18 jésus. — Prix : 7 francs.

Un roman traduit du russe, par Victor Derély.

Madame-Mère, par Édouard Sylvin. Paris, Marpon et Flammarion, 1885. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Une Académie sous le Directoire, par Jules Simon. Paris, 1885. Calmann Lévy, édit. ; in-8°. — Prix : 7 fr. 50.

Il n'est jamais trop tard pour parler d'un livre aussi complet et aussi intéressant. Si du reste nous ne l'avons fait dès son apparition, c'est qu'il ne suffisait pas de l'annoncer, comme ces ouvrages éphémères qu'il faut s'empresser de saluer au passage, parce qu'ils ne reviennent pas.

Il semble au premier regard que M. Jules Simon n'ait eu d'autre prétention que d'écrire une monographie, celle de l'Académie des sciences morales et politiques. Mais une fois entré dans le courant du livre, on s'aperçoit que les pièces élémentaires d'horizon se découvre, et l'on a sous les yeux un travail neuf, original, d'histoire morale et politique, une analyse fine et forte à la fois des idées d'une époque et d'un gouvernement.

Ce livre pourrait s'appeler *Histoire des rapports du gouvernement avec la philosophie.*

Il se divise en deux parties : l'une, plus générale, retrace le développement des Académies, les causes de leur faveur et de leur discrédit, et la genèse de l'Académie « philosophique ».

L'autre, plus spéciale, examine le fonctionnement et ce qui était « la seconde classe de l'Institut ». L'auteur reprend avec un soin scrupuleux les travaux et les hommes des diverses sections qui le composent,

sociale et législation, économie politique, histoire, géographie, et dévoile ainsi ses forces, ses faiblesses, ses tendances, son esprit intérieur.

A l'origine des Académies la philosophie était condamnée ou absente; à l'origine de l'Institut, elle était triomphante. Elle s'était peu à peu fait son nid dans l'Académie française; les encyclopédistes y étaient entrés presque tous; Diderot ne fut excepté qu'à cause de l'opposition formelle de Louis XV. C'est elle qui avait mis en mouvement la force réformatrice et révolutionnaire. Malgré ces services rendus à l'esprit humain et au peuple français, la philosophie n'eut pas droit de cité à l'Institut.

La Convention avait aboli les Académies et autorisé les Académies libres (décret du 8 août 1793). Mais les Académies, pour être populaires et enviées, ont besoin d'être un peu protégées, de ne l'être pas trop, et de sentir cependant de temps à autre la pression du pouvoir pour se donner le mérite de l'opposition. Libres, les Académies manquèrent de prestige et de vitalité. Il leur faut pour être imposantes une sorte de cachet officiel.

Cependant le gouvernement aperçut bien les services que peut rendre un corps savant organisé; il l'avait reconnu, puisque par une exception provisoire il avait, tout en supprimant les Académies (qui ressemblaient à des corporations), maintenu celles des sciences, dont les travaux intéressaient l'État. Il fonda l'Institut national en 1795. Poursuivant l'unité et le nivellement presque dans une institution où la nature amène elle-même la diversité et l'inégalité, il décréta la formation d'un seul corps dont tous les membres sans distinction de classes prendraient part à l'élection des nouveaux titulaires et travailleraient ensemble aux mêmes ouvrages. Le Directoire lui-même nomma dans chaque classe un certain nombre de membres. Et le sublime de l'organisation symétrique fut que chaque classe et chaque section devaient compter un nombre égal de membres résidents et un nombre égal de membres non résidents. Six partout : de sorte qu'il fallait bon gré mal gré qu'il y eût en France, six poètes à Paris et six en province, six géomètres, six physiciens, six géographes, etc.

M. Jules Simon explique avec clarté et avec humour toutes les difficultés du règlement imposé par le gouvernement, et les inconvénients de cette communauté des classes de l'Institut, qui était bien plutôt une confusion. Eh bien, à cette époque la philosophie — non pas tant la chose, mais le nom — était suspecte ou dédaignée à ce point qu'on ne prononce pas son nom. Il n'y a pas la classe de philosophie, mais celle de l'*Analyse des idées et des sensations*.

En réalité, l'Académie des sciences morales — plus tard supprimée et enfin ressuscitée grâce à Guizot en 1832, — cette Académie existait avant d'être fondée. Elle était par excellence l'Académie de la Révolution, et quand le premier Consul voulut rétablir l'influence de la religion sur le peuple, il fit le Concordat et supprima la seconde classe de l'Institut.

C'est la vie intime de l'Institut que M. Jules Simon nous apprend. Tous les détails de logement, de costume, de budget, il les expose et les critique de telle sorte qu'à côté du renseignement exact qui ne vaut que ce que vaut un fait, se trouve un lumineux commentaire qui vérifie et élève la question, la replace dans son milieu, la rattache à l'ordre des idées générales, et ainsi telles mesures, qui par elles-mêmes paraîtraient secondaires ou trop spéciales, recouvrent de l'importance comme significatives : elles sont la manifestation des idées régnantes.

Par exemple, l'unification de tous les groupes de lettrés, d'artistes et de savants. Cette prétention de les plier à un même règlement — ce qui était sage — et de les employer à la même tâche — ce qui était absurde; — la suppression du secrétaire perpétuel, le costume officiel, qui date de l'an IX; l'organisation des séances publiques qu'on multiplie, les conditions d'appointements des membres de l'Institut, les charges réelles qui leur sont imposées, tous ces points particuliers intéresseraient seulement le nombre restreint de lecteurs que l'Institut préoccupe, si M. Jules Simon ne possédait l'art d'y apercevoir des causes et d'en tirer des conséquences.

Un écrivain ordinaire eût consciencieusement noté tous ces détails, mais c'est un carnet de renseignements pour les curieux. M. Jules Simon, philosophe, homme d'État et académicien, féconde son sujet et y sème des idées philosophiques, politiques et académiques.

Tout en allant et sans sortir le pied de son terrain une minute, le maître écrivain soulève des problèmes passionnants, décrit une scène curieuse et émouvante, esquisse ou grave un portrait animé, lance un trait de malice, rapporte un épisode amusant. Une telle diversité explique qu'on suive sans fatigue et sans ennui pendant plus de 400 pages les premiers pas de la grave Académie des sciences morales et politiques.

M. Jules Simon, qui a connu les amertumes du reflux de la popularité, explique admirablement comme on devient impopulaire, et les cent premières pages de son livre sont l'analyse exacte des causes de la destruction des Académies, surtout de l'Académie française que Chamfort, académicien, invectivait et sapait de son mieux. M. Jules Simon a écrit à ce propos une page qui attirera contre lui de nouvelles colères : il ne s'y montre pas admirateur exclusif de tout ce que discuta la Convention, il lui reproche d'avoir été trop touchée de l'utilité : « L'amour du beau y cède partout la place à la recherche de l'utile... L'indifférence en matière de religion et l'indifférence en matière de culture littéraire sont de la même famille. Notre Révolution n'a pas eu de Milton. Chateaubriand, Lamartine et Victor Hugo nous ont ramenés de loin. »

Ailleurs, à propos du costume attribué aux membres de l'Institut, l'écrivain ne se prive pas de coups de malice. Il rappelle cette fête annuelle fondée par le Directoire pour célébrer le 18 fructidor : un mannequin représentant l'hypocrisie politique tenait dans ses mains les tables de la loi; le Directoire s'avançait processionnellement, les lui arrachait et les portait en

triomphe, dit le programme, sur l'autel de la patrie. A cette occasion on assigna à tous les corps constitués un costume. Le goût du panache, l'amour de la différence, s'exerçaient de tous côtés.

Les séances publiques de ce temps-là avaient de quoi satisfaire la manie du solennel qui s'infiltrait partout. Dans cette société renouvelée et qui croyait avoir tout inventé, on se portait avec une dévotion magnifique à toutes les cérémonies. Celles de l'Institut ne duraient pas moins de quatre heures; on y entassait jusqu'à quinze lectures, chacune par respect de l'égalité, strictement limitée à vingt minutes, ce qui amenait des incidents comme celui de Mercier, que M. Jules Simon raconte avec infiniment d'esprit. Mercier, malgré les murmures de l'auditoire qui ne comprend pas son mémoire métaphysique, s'obstine à lire; tumulte, huées; il lit quand même, on s'en va; il lit toujours. Il reste seul, mais il ne s'arrête pas, poursuit jusqu'à la dernière ligne devant les banquettes vides et se retire enfin très fier d'avoir vaincu.

Un autre jour, c'est Bernardin de Saint-Pierre et Cabanis engageant une querelle violente à cause d'une profession de foi religieuse du premier. M. Jules Simon nous fait assister à la scène et ne dissimule nullement sa préférence pour le spiritualiste. Et il est vrai qu'il eut le beau rôle.

Les nouveaux qui seront le plus lus révèlent un aspect nouveau du talent si varié de l'illustre écrivain, ce sont les portraits : Garat, Mercier, Sieyès, Bernardin de Saint-Pierre, Grégoire, Cabanis ; ils sont dessinés avec une sûreté de main merveilleuse; la couleur est discrète, mais les tons d'une harmonie charmante. Il s'y mêle une pointe d'humeur caustique, et parfois aussi le portrait se double, comme pour Cabanis, d'une étude critique des idées ou des systèmes, qui pour être rapide n'en est pas moins précise.

En mainte occasion cette plume féconde et attentive à elle-même, je ne dis pas rencontre, mais engendre une expression heureuse, un ton imprévu et décisif : par exemple, dans les pages sur la religion de Bernardin de Saint-Pierre, cette phrase : « On avait pris son parti de ne plus parler de Dieu. » A l'impiété débordante et sanglante de 1793 avait succédé la période de l'*impiété par prétérition.*

On sent dans tout cet ouvrage un amour profond de la philosophie mère et nourrice de la liberté, et ceux qui l'aiment, comme ceux qui la détestent, liront la revendication superbe de sa dignité qu'a écrite (à la page 182) le philosophe qui, ayant comme l'Académie française d'autrefois préparé le retour de la liberté, tomba comme elle dans l'impopularité pour avoir voulu rester logique avec ses principes et concilier la philosophie et le gouvernement. PZ.

La Comédie satirique au XVIIIe siècle, par Gustave Desnoiresterres. Un vol. in-8°; Paris, Émile Perrin, 1885.

Complétons le titre de l'ouvrage : *Histoire de la société française par l'allusion : la personnalité et la satire au théâtre.* Pendant la Régence, sous les règnes de Louis XV et Louis XVI, pendant la Révolution, tout comme et bien plus qu'aujourd'hui, les auteurs s'empressaient de porter à la scène tel ou tel événement, petit ou grand, qui occupait les esprits; plus qu'aujourd'hui, parce qu'alors les gazettes étaient moins nombreuses, parce que le goût artistique était moins exigeant, parce que la curiosité, disons mieux, la malignité était aussi vive; et lors de la Révolution, l'on sait quel fut le débordement des passions. Les procès, les scandales, tout devait tomber sous le coup de l'allusion, quelquefois brutale, rarement fine et spirituelle, cela pendant la première moitié du siècle. Vinrent les encyclopédistes et la comédie, la tragédie, déjà pamphlets sous la plume des jésuites, se firent pièces aristophanesques; quand la Convention, le Comité de salut public, sinon les communes et les sections, décident des destinées de la France, les pièces sont données et acceptées comme programmes politiques. Car le public est complice, et là où l'auteur n'a pensé faire ni allusion, ni satire, ni profession de foi, les spectateurs en trouvent et se jouent des censeurs. *Athalie,* la *Mort de César* donnent lieu à des manifestations, et avec Racine et Voltaire, Corneille et Molière, raillent des parlements ou proposent des leçons aux puissants du jour.

M. Desnoiresterres sait toutes les pièces représentées ou non, tous les retranchements faits par la censure, ou toutes les corrections exigées; il analyse et il commente, car il sait les mémoires du temps, et les articles des journaux, et les correspondances que les Charavay cataloguent. Il dit les vices, les ridicules, qu'on voulait donner à blâmer; il dit les applaudissements de la noblesse se vengeant des fermiers généraux, et les résistances des mesmériens qui n'entendent pas raillerie quant au baquet,— et l'on s'était gaussé des *miracles* opérés sur le tombeau du diacre Pâris; — il dit les transports d'hilarité qu'excite la vue d'une laitue à demi sortie de la poche du philosophe qu'on nomme tout haut; il dit les odieuses vociférations d'une foule injuriant la reine.

On a écrit plusieurs histoires du théâtre français, on a traité du théâtre sous la Révolution, mais M. Desnoiresterres ne répète aucun auteur. Son livre est œuvre de grande érudition, de cette érudition qui ne laisse pas le cœur froid, indifférent. Tout ce qui fut, pense avec raison l'écrivain, ne devait pas être nécessairement; tout pouvait être et aurait dû être autrement; des fautes, des crimes furent commis, et chaque ordre, avec la royauté, a sa part de responsabilité. F. G.

Études sur la vie et les œuvres de Molière. *revues et mises en ordre par M. Paul Lacroix et précédées d'une préface par M. Auguste Vitu,* par Édouard Fournier. Paris, Laplace, Sanchez et Cie, un vol. in-18.

Voici un volume qui, indépendamment du nom de Molière, m'intéresse à tant de titres que je crains

aux lecteurs du *Livre :* il est signé d'Édouard Fournier, un de nos plus anciens amis, et le dernier travail de Paul Lacroix, l'aimable bibliophile que nous venons de perdre, paraît avoir été d'en recueillir et d'en coordonner les divers chapitres; enfin, c'est à un maître moliériste, M. Auguste Vitu, que nous en devons la préface, hommage rendu à l'écrivain et à l'ami.

Éd. Fournier était un fureteur, un fureteur heureux. J'ai toujours cru qu'il savait, surtout sur le XVIIe siècle, tout ce qu'on peut savoir: pas de livre connu où il n'eût aperçu quelque détail qui avait échappé à tous les yeux ; pas de livre ignoré qu'il n'eût feuilleté et où il n'eût fait quelque découverte; pas un qui ne lui eût fourni des données d'où son ingénieuse sagacité savait tirer des déductions souvent heureuses et qui ménageaient au lecteur, même érudit, de fréquentes et agréables surprises.

Je connaissais une partie des *Études* dont Paul Lacroix s'est fait l'éditeur, celles du moins qui avaient paru dans les *Revues :* car les articles, même les meilleurs, les journaux quotidiens échappent trop souvent aux plus curieux. Je viens de lire ou relire tout l'ouvrage : pas une page où je n'aie retrouvé avec plaisir les qualités que j'avais toujours connues à l'habile investigateur.

Je ne puis faire ici l'analyse d'un livre composé de chapitres détachés, sans cette unité que Fournier leur aurait donnée, si le temps ne lui avait pas manqué pour publier son *Molière au théâtre et chez lui,* annoncé depuis si longtemps à la librairie académique Didier et Cie; nous n'avons que les *dijecti membra auctoris.* Mais si l'on n'y trouve l'unité de composition, on y suit du moins toujours une pensée unique, toujours d'accord avec elle-même depuis la première jusqu'à la dernière page du volume.

Les amis de Molière ne pourront se dispenser de l'acquérir, ce volume, où sont réunis les longs et intéressants travaux d'Éd. Fournier sur notre grand comique; ils y puiseront mille détails piquants, mille faits peu connus ou présentés sous un nouveau jour; ils admireront cette merveilleuse richesse d'érudition et cette perspicacité à laquelle rien n'échappait.

L'ouvrage a été imprimé après la mort d'Éd. Fournier : s'il eût pu reviser ses articles, il n'eût pas manqué de corriger quelques erreurs que des études postérieures aux siennes lui auraient permis de reconnaître, ou quelques fautes d'impression qui ont échappé à son éditeur.

De ces dernières, nous citerons quelques-unes : le nom de Claude Basset, l'auteur d'une tragédie d'*Irène* jouée à Lyon, par Molière, et dont nous aurions oublié, si une note ne nous l'avait rappelé, que nous avions appris l'existence à notre ami, est écrit *Busset.* — Il parle, à propos du *Bourgeois gentilhomme,* d'un récit *tudesque* débité par Lulli : c'est *turquesque* qu'il faut lire; il cite E. J. B. Rathey : lisez Rathery; enfin le nom de ce curé de Saint-Barthélemy qui réclamait le bûcher pour l'auteur du *Tartuffe* est Pierre Roullé et non Roulles.

Des questions plus graves auraient provoqué de sa part de nouvelles études, et peut-être, si le temps ne lui avait pas manqué, aurait-il modifié sa manière de voir. En voici quelques-uns.

En différents passages, Éd. Fournier présente les jésuites comme hostiles à Molière : je connais beaucoup de jésuites qui ont vanté son mérite, — *cum permissu superiorum,* — tels que le P. Maury, le P. Le Jay, le P. Vavasseur, le P. Porée, le P. Bouhours et d'autres; les plus louangeuses épitaphes de Molière sont dues à des jésuites ; je n'en connais aucun qui l'ait attaqué; et si l'on m'objecte le P. Bourdaloue et son sermon sur l'hypocrisie, je prierai simplement mes contradicteurs d'en lire la troisième partie, où Bourdaloue donne amplement raison à Molière, sans le citer toutefois plus que dans la première ou la seconde.

En rappelant le vers où, dans son testament, Scarron lègue

A Molière le cocuage,

Fournier semble avoir oublié que ce testament est antérieur à 1660, antérieur au mariage de Molière; qu'il est contemporain de la comédie de *Sganarelle,* et que Scarron, faisant allusion à la pièce, a simplement voulu dire : je livre à Molière le cocuage comme sujet de comédie.

Ailleurs, et ceci est plus important, Fournier reproduit un passage de *la Fameuse comédienne* où il croit voir la transcription d'une lettre de Molière à Chapelle. Dans l'édition que nous avons donnée de ce pamphlet sans valeur, pour en combattre les assertions erronées qu'on avait adoptées, jusque-là, comme articles de foi, je crois avoir démontré que Molière n'a jamais ni écrit ni pensé ce qu'on lui prête et nous sommes convaincu que Fournier se serait rendu à nos raisons.

Quand il parle du sieur de Rochemont, il regarde comme un nom vrai ce nom qui n'est qu'un pseudonyme : il n'y avait pas alors de sieur « B. A. sieur de Rochemont, avocat en parlement»; mais il y avait un avocat en parlement nommé Barbier d'Aucour, qui écrivait du même style. Nous aurions aimé à discuter avec notre ami cette question; nous croyons, mais il ne nous appartient pas de décider que nous l'avons résolue de la même façon.

On voit que nous avons voulu être impartial; nous prions donc que l'on nous croie si nous affirmons, en terminant, que, malgré quelques erreurs et quelques assertions douteuses, ces *Reliquiæ* de Fournier sont un des livres les plus substantiels, les plus intéressants qu'on puisse lire sur Molière et ses œuvres.

CH.-L. L.

Tartuffe, *études;* par C. COQUELIN.
Paris, Ollendorff, 1884. Un vol. in-16.

M. Coquelin continue ses études, toujours spirituelles, toujours soutenues par une érudition de bon aloi, mais quelquefois paradoxale, sur les comédies de Molière. On se rappelle de quelle façon brillante il nous a présenté *l'Avare* et le *Misanthrope*

jourd'hui il aborde le rôle de *Tartuffe*. Nous trouverons dans son travail les qualités qui ont fait le succès de ses précédentes publications, mais aussi la même tendance un peu aventureuse et le même tempérament un peu batailleur, un peu porté à rompre en visière aux idées reçues et aux traditions consacrées.

Quelques points nous ont particulièrement frappé, et nous demandons la permission de les discuter, aussi compendieusement que possible, pour ne pas trop dépasser les bornes qui nous sont assignées.

Pour M. Coquelin, Molière a voulu atteindre le prêtre, et quel prêtre? le jésuite dans la famille. Pour nous, Molière a visé le *domestique* du grand seigneur qui s'introduit dans les maisons riches, soit en habit noir, comme Valère, dans *l'Avare*, soit en habit long, l'habit long que portaient Loret chez le maréchal de Schomberg, Ballesdens ou La Chambre chez le chancelier Séguier et autres : l'habit long qui était celui des magistrats du Châtelet ou du Parlement, des professeurs, des médecins, des avocats, des procureurs, protestants ou catholiques. Les prêtres, cadets de famille, qui formaient le plus grand nombre de ces porte-soutanes, furent plus tentés que les autres de se croire visés par Molière lorsque Tartuffe parut, en 1664, avec l'habit long; mais Molière y tenait peu et lui donna, sans hésiter, l'habit court, à la première réclamation : ce qu'il voulait, en effet, c'était peindre l'imposteur, spéculant sur une captation et la préparant à l'aide de menées hypocrites.

Donc, selon nous, Tartuffe n'est pas plus un prêtre que Valère. A plus forte raison ce n'est pas un jésuite. Et pourquoi Molière aurait-il voulu mal aux jésuites? Est-ce parmi eux qu'il trouvait des ennemis? Qu'on m'en cite un seul. Ils avaient été ses premiers maîtres au collège de Clermont; ils étaient loin d'avoir une haine féroce pour le théâtre, puisqu'ils faisaient jouer eux-mêmes par leurs élèves des tragédies, des comédies et même des ballets plus indécents qu'on n'en a jamais vu sur les théâtres laïques; ils ont imité plusieurs de ses pièces, entre autres *l'Avare*, dans *le Philochrysus*.

J'ai sous les yeux *la Lettre sur les spectacles*, de Desprez de Boissy et *la Bibliographie moliéresque*, de Paul Lacroix : dans *la Liste des ouvrages pour et contre le théâtre*, qui accompagne la *Lettre*, je ne trouve aucun ouvrage contre le théâtre écrit par un jésuite; dans la bibliographie, je ne vois aucun ouvrage contre Molière lancé par un jésuite. J'ai répondu ailleurs à ceux qui m'opposent le sermon de Bourdaloue sur l'hypocrisie en démontrant que la troisième partie de ce sermon est une justification complète du *Tartuffe*.

Je vais plus loin : les jésuites ont été grands admirateurs de Molière; et je ne dis pas : tel ou tel jésuite, j'insiste, et je dis : les jésuites. N'y en eût-il qu'un, le corps entier serait engagé, puisque aucun membre de l'Ordre ne pouvait rien imprimer sinon « cum permissu superiorum », et que l'Ordre tout entier était engagé par un de ses membres. Or ce n'est pas un, ce sont dix jésuites que je compte parmi les ennemis de Molière. Le P. Bouhours, le P. Vavasseur, n'ont-ils pas laissé les épitaphes les plus louangeuses de Molière? Le P. Le Jay n'a-t-il pas écrit sa tragédie française de *Joseph vendu par ses frères*, en trois actes, à l'exemple de quelques pièces de Molière, « le plus célèbre auteur qu'ait eu la comédie dans le siècle passé, et qu'on a regardé comme un modèle digne d'être mis en parallèle avec ce que l'antiquité a produit de plus parfait en ce genre? »

Il faut donc, jusqu'à preuve contraire, cesser de compter les jésuites parmi les ennemis de Molière. Sont-ce les jésuites que je défends? Non, c'est la vérité.

M. Coquelin croit à un Tartuffe qui serait un dévot exagéré, mais sincère, et ne serait point hypocrite... — Mais que dit donc Molière? « Je ne me suis servi, dans cette peinture, que des couleurs expresses et des traits essentiels qui font connaître d'abord un véritable et franc hypocrite. » — Passons.

Enfin, M. Coquelin voit dans Tartuffe un comique. Ici encore nous nous permettons de n'être pas de son avis. Sans doute Tartuffe n'est pas le pleutre papelard que l'on a vu trop souvent sur la scène; c'est un homme bruyant, emporté, mangeant bien, buvant de même, le teint fleuri, l'oreille rouge, parlant en maître et ne s'humiliant que devant Orgon; c'est ainsi que nous avons présenté le rôle, en l'analysant, en tête de notre édition du *Tartuffe*. Mais est-ce à dire qu'il est comique? Non, bien qu'il se trouve dans des situations comiques. La situation est comique, en effet, quand il se jette dans les bras d'Orgon, croyant embrasser Elmire... Mais lui-même est-il comique? Non, encore une fois non : jamais il ne s'est montré plus « abominable homme », qu'à ce moment même et son cri : « C'est à vous d'en sortir! » sera bien mieux proféré par un tragédien que par un comique.

Tout en combattant certaines idées de M. Coquelin, je suis de ceux qui apprécient fort le soin avec lequel il analyse ses rôles. Quelque jour, il nous jouera *le Tartuffe* comme il l'a compris : le public lui dira si son interprétation est la bonne, et alors je... non, je ne m'inclinerai pas; plutôt que de voir dans *Tartuffe* un jésuite, un dévot exagéré, mais sincère, un comique, je mourrai dans l'impénitence finale.

Histoire générale de la littérature moderne : *la Renaissance de Dante à Luther*, par MARC MONNIER, doyen de la Faculté des lettres à Genève. Un vol. in-8° de 528 pages. Librairie Firmin-Didot.

Il ne manque pas, à l'usage des esprits studieux en France, d'histoires, tant de la littérature française que des littératures étrangères. Il suffit de rappeler les ouvrages considérables de MM. Nisard, Taine, et en de moindres dimensions, comme de date plus récente, ceux de MM. Demogeot, L. Étienne, A. Filon, Ch. Gidel, E. Hallberg, etc., pour constater un effort général fait en vue de nous rendre familier le génie des divers peuples. Mais, à notre connaissance, il n'existait pas d'histoire comparée, en quelque sorte synoptique, de l'Europe littéraire. C'était une lacune assurément regrettable, mais qui s'explique aisément

si l'on réfléchit un instant à la somme énorme d'érudition nécessaire pour entreprendre et conduire à bon terme une telle œuvre. Mener toutes les littératures de front, montrer à chaque pas l'action des unes sur les autres ; noter ainsi, non plus seulement en deçà ou au delà de telle frontière, mais partout à la fois, le mouvement de la pensée et de l'art, cela suppose, outre une connaissance des langues assez approfondie pour les suivre dans toutes les étapes de leur développement, une puissance de jugement et une sûreté de goût peu communes. Quatorze années d'enseignement public avaient préparé à l'accomplissement de cette lourde tâche l'éminent doyen de la Faculté des lettres de Genève, qui paraît l'avoir accueillie avec allégresse.

Quoique le volume que publie aujourd'hui M. Marc Monnier ne porte aucun chiffre de tomaison, il y a lieu de supposer que nous sommes en présence d'un premier volume, puisqu'étant intitulé *Histoire générale de la littérature moderne,* il n'embrasse que la période de *la Renaissance à la Réforme.* Il s'ouvre à l'aurore de l'ère moderne en littérature, à cette date de l'an 1300, qui est celle où Dante donne la première partie de *la Divine Comédie, l'Enfer,* et se ferme en 1535, à la date où parut à Lyon *la Vie inestimable du grand Gargantua,* dont l'auteur alors est encore anonyme. De Dante à Rabelais, M. Marc Monnier analyse, cite, traduit par fragments et commente tour à tour Pétrarque, Boccace et les trécentistes, en Italie; Froissart, en France; les troubadours, en Espagne; les Minnesinger, les dominicains, les universités, en Allemagne; les premiers hérétiques, Lollard, Nicleff et les poètes (Chaucer), en Angleterre, pour le XIVe siècle. Au XVe, il retrouve le latinisme, les princes lettrés et les humanistes italiens; les théologiens et les poètes français, l'Espagne italianatisée, le « Robin Hood » anglais, puis Jean Huss, l'invention de l'imprimerie, les Turcs à Constantinople, les Grecs à Florence, l'académie platonicienne : Marsile Ficin, Laurent de Médicis, Pic de la Mirandole, Jérôme Savonarole, hors d'Italie, Philippe de Commines, François Villon, etc. Le premier tiers du XVIe siècle occupe la seconde moitié du volume : Érasme, Machiavel, l'Arioste, ces trois importantes figures sont l'objet de chapitres spéciaux, où nous les voyons en contact avec leurs contemporains : Érasme avec Scaliger, Reuchlin, Ulric de Hutten, Luther, Machiavel avec Guichardin. Un autre chapitre intitulé « le siècle de Michel-Ange » sert de cadre aux vivantes peintures où M. Marc Monnier met en scène la cour de Jules II, celle de Léon X, celle de François Ier, celle de Charles-Quint et leurs cortèges d'artistes, de lettrés, de poètes, d'humanistes, de bouffons, de comiques. Les dernières pages du livre enfin sont consacrées à l'an mil cinq cent trente-cinq : à Luther et à Vergèce, à Thomas More, à Genève protestante, à Clément Marot et à Jean Calvin, à la cour de Ferrare (Renée de France), à Rabelais et à son *Gargantua,* à Ignace de Loyola et aux jésuites. Par cet aperçu sommaire des hommes et des choses dont il est parlé dans ce livre, on peut juger de sa plénitude. Il est plein, en effet, bourré de faits caractéristiques, de textes et d'interprétations. Cependant l'auteur est tellement maître de son vaste sujet, il y met tant de clarté, il possède un art d'exposition tel que l'esprit le suit, non seulement sans fatigue, mais encore avec le charme continu d'une attention que tient en éveil constant l'évocation sans cesse variée des plus belles pages de la pensée humaine. Il n'est pas de lecteur de *la Renaissance de Dante à Luther* qui n'attende avec la plus sympathique impatience la suite du beau travail de M. Marc Monnier.

E. C.



Les Contre-Blasphèmes, par ALF. DUBOUT, un vol. in-18. Paris, De Bayle, édit.; — 2° **Poésies d'Alfred Busquet,** 2 vol. in-16. Paris, Hachette, édit. ; 3 fr. 50 chaque. — 3° **Ruades et Caresses,** par GEORGES BERTAL, un vol. in-18. Paris, Ghio, édit. ; 3 fr ; — 4° **L'Idylle éternelle,** par JACQUES MADELEINE, vol. in-18. Paris, Ollendorff, édit. ; — 5° **A mi-côte,** par JEAN VAUDON. Paris, Bray et Retaux, édit. ; in-18.

Les volumes de vers pullulent : j'en fais une gerbe, et dans toute gerbe il y a plus de paille que de fleurs. En vérité, tout ce qui ne vaut pas la peine d'être écrit en prose on le met en vers. Et rien n'est plus funeste aux vrais poètes que cette incontinence des rimeurs qui déroute le public. Voilà M. Dubout qui se raccroche au succès de scandale des *Blasphèmes* de M. Richepin, et avec plus de toupet que de vérité appelle *Contre-Blasphèmes* ses petits sonnets, dont pas un ne vaut un poème qui ne serait pas long. Il s'est contenté, pour justifier son titre, de piquer en tête de chacun une citation quelconque de Richepin. C'est d'une banalité navrante. M. Dubout semble se faire gloire d'avoir produit tous ces sonnets très vite. Il n'y a point de quoi se vanter. Et à sa façon nous pouvons attendre de lui un volume par saison.

Si M. Dubout, qui ne manque pas d'un certain esprit, se donnait un peu de peine pour rendre son vers plus imprévu et son expression plus originale, plus vivante, ses idées plus mûres, alors nous le traiterions avec plus d'indulgence.

Que dire aussi de ces deux volumes de M. Busquet ? Ils sont édités avec un soin et un luxe ! Sa caisse est plus riche que ses rimes ! Mon Dieu, que c'est donc futile et maigre, ces poésies !

Et il paraît qu'il était « en pleine possession de son talent », c'est l'éditeur qui le dit. Ce sont des balivernes qu'on usurpe le droit de décocher à ses amis, qui ne peuvent s'en protéger. Ils déclarent... c'est

charmant!... Sur cette affirmation menteuse, on court chez l'imprimeur!

Les deux volumes de M. Busquet nous révèlent un honnête homme, qui, tranquillement, vécut dans son foyer avec des amis lettrés; il semble lui-même avoir été un amateur délicat de littérature. Ce n'est pas assez pour être poète. Et, après cela, vous comprenez qu'il serait trop malheureux de ne pas rencontrer un jour quelques jolis vers quand on en écrit tant. Le pire défaut, c'est le vide absolu de ces versiculets! Ils n'échappent à la familiarité vulgaire que pour se guinder dans le ton solennel de M. Prudhomme. Le meilleur, c'est quelques traductions de poésies étrangères.

Dans le recueil de M. Bertal se trouvent au moins quelques vibrations personnelles. Abandonnons tout de suite ses essais dramatiques, qui ne promettent pas beaucoup, mais retenons quelques vers de ses *Ruades* et de ses *Caresses*. Sa tendresse n'est pas toujours bien mélodieuse, ses coups de pied dépassent parfois le but et parfois aussi ne l'atteignent pas. Mais, de ci de là, une idée surgit, un sentiment personnel et vigoureux jette sa note claire et retentissante, d'un vers bien frappé s'échappe le son d'une trompette. Tenez, ce sonnet, intitulé *Un fou*, mérite l'attention:

Il tomba foudroyé par la bêtise humaine.

Les vers à Richepin, à propos des *Blasphèmes*, en disent plus que tout le volume de M. Dubout. Si M. Bertal consentait à quelques amputations, son livre, allégé, s'envolerait mieux vers les amateurs de poésie. Mais ils sont si rares que ce n'est peut-être pas la peine!

Avec M. Jacques Madeleine il faut rengainer sa critique. Il s'est fait estampiller par Catulle Mendès. Le poète d'*Hespérus* a écrit pour lui une préface où il lui donne ainsi l'accolade: « Il y a chez M. Jacques Madeleine, en même temps qu'un poète naïf, un artiste singulièrement subtil ».

Art si subtil, en effet, que je ne l'aperçois pas dans nombre de vers déhanchés et désarticulés à la façon des parnassiens imitateurs, dans des rejets invraisemblables qui tirent l'oreille jusqu'à la déchirer. M. Madeleine appelle ce recueil l'*Idylle éternelle*. C'est, en effet, la commune aventure et les ordinaires soupirs des amoureux de vingt ans.

Pour de la fraîcheur, je ne contredis pas, ni pour de la sincérité, dans quelques pages du moins, et c'est dans ces parties-là où « l'art subtil » ne s'est pas insinué, où le vers est sorti tout seul parce qu'il était senti, c'est là que M. Madeleine a le mieux fait acte de poète.

M. Jean Vaudon impose plus de retenue à sa muse; il ne conte pas, comme M. Madeleine, les surprises de l'amour. Il s'adonne à la poésie de famille. Ce n'est pas raillerie: il a vraiment dans son recueil, modestement intitulé *A mi-côte*, plusieurs pièces d'un sentiment intime dont la délicatesse est charmante. Voyez plutôt *la Vieille maison*, qui cependant ne vaut pas celle de Theuriet. Ses aspirations religieuses se manifestent librement, il a la foi candide, il est porté à l'optimisme; son inspirateur paraît être Victor de Laprade. On peut choisir moins bien.

Au demeurant, ce sont des voix qui s'essayent à chanter; nous voudrions que ce fussent aussi des esprits s'essayant à penser.

P. Z.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Les guerres sous Louis XV, par le comte Pajol, général de division. Tome III (1740-1748). In-8°. Paris, Firmin-Didot, 1884.

Le règne de Louis XV est une mine précieuse dont les chercheurs paraissent résolus à extraire jusqu'au dernier filon. Toutefois, ce n'est pas la politique extérieure de ce prince qui fait l'objet de leurs plus fréquents travaux. Ils se laissent séduire davantage par le côté intime ou anecdotique de l'histoire de cette époque si peu éloignée, et, malgré cela, si radicalement différente de la nôtre. Qu'on se garde de les blâmer! De tous les ouvrages historiques, nos contemporains le goût des livres instructifs, à les détourner des romans vides d'intérêt, mais non pas de scandale, qui embellissent l'étalage de certains libraires. Il faut ajouter, d'ailleurs, que, pour être moins nombreuses, les études approfondies sur la politique extérieure de Louis XV ne manquent point. Des hommes tout particulièrement versés dans l'art auquel leurs travaux se rattachent, des diplomates, des hommes d'État ou de guerre, des *spécialistes*, en un mot, ont souvent le courage et la persévérance de mener à bonne fin les études les plus longues et les plus difficiles, études auxquelles leur compétence donne un prix inestimable. Tel était le cas de M. le

Marie-Thérèse, œuvre remarquable par la forme et par la profondeur des vues ; tel est, aujourd'hui, celui de M. le général de division comte Pajol, auteur des *Guerres sous Louis XV*, dont la librairie Didot met en vente le troisième volume. Notons, en passant, que le travail de M. le général Pajol ne fait pas double emploi avec celui du duc de Broglie ; il en forme, au contraire, le complément, étant écrit au point de vue des opérations militaires, tandis que *Frédéric II* est un ouvrage diplomatique.

Le second volume des *Guerres sous Louis XV* finissait en 1741 et entamait la guerre de la succession d'Autriche, guerre infructueuse pour la France et d'une utilité contestable. Le troisième est entièrement consacré à cette dernière campagne. Six cents pages nous conduisent du mois de novembre 1741 au mois d'octobre 1748, date du traité d'Aix-la-Chapelle. Pour plus de clarté, l'auteur les a divisées en deux parties : 1° Campagne d'Italie ; 2° Campagne de Flandre. Cela fait quinze chapitres, dont chacun est précédé d'un résumé très complet, avec renvois aux pages pour les événements importants ; ce genre de résumé est très pratique, facilite beaucoup les recherches et devrait être adopté par tous les historiens. Signalons enfin deux bonnes nouvelles qu'un avis, placé en tête du volume, nous annonce : la première, c'est qu'un atlas, indispensable à l'intelligence des opérations militaires, paraîtra avec le tome V. La seconde, c'est que la publication du quatrième volume ne se fera pas longtemps attendre ; il est déjà sous presse. L'ouvrage complet se composera de sept volumes, les deux derniers consacrés aux guerres en dehors du continent et à l'organisation, aux règlements et ordonnances sur l'armée, de 1715 à 1774. Quatre dessins d'uniformes, promis par Édouard Detaille, paraîtront en même temps, avec une eau-forte représentant Louis XV. P. C.

L'Armée en France. — *Histoire et organisation depuis les temps anciens jusqu'à nos jours.* 3 vol. in-18 de 400 pages, par Dussieux, professeur honoraire à Saint-Cyr ; 1884. Baudoin et Cie.

A tous ces livres qui surgissent chaque jour de je ne sais quel bas-fond malsain, et qui tendent à discréditer notre armée, nous sommes heureux d'opposer aujourd'hui un ouvrage vraiment patriotique, dû à un de nos historiens les plus distingués, M. Dussieux, ancien professeur d'histoire à Saint-Cyr. C'est l'histoire de l'armée française depuis les Gaulois jusqu'à nos jours, l'exposé de son organisation à toutes les époques de nos annales militaires, le récit des hauts faits de nos soldats.

Trois volumes sont consacrés à ce tableau des transformations successives de notre armée. Le premier nous mène depuis les origines les plus reculées de notre histoire jusqu'aux guerres de religion et de la Ligue. L'auteur y expose successivement la nature et la formation des armées gauloises, des légions romaines, des hordes franques, des armées féodales et des premières troupes permanentes. L'écueil inévitable d'une pareille étude est la sécheresse ; plusieurs de ses prédécesseurs n'ont pu l'éviter. M. Dussieux a su rendre attachant l'exposé de l'organisation des armées de l'ancienne France, en nous donnant un aperçu de l'histoire militaire de notre pays et en faisant ressortir, par des faits, les points remarquables de chaque époque. Nos chroniques, nos archives, nos historiens lui ont fourni tous les éléments de ce travail, qui est vraiment des plus attrayants.

Le même ordre d'idées, la même abondance de détails historiques curieux se font remarquer dans le deuxième volume, qui va de Henri IV à Napoléon Ier. C'est au Béarnais que nous devons la première armée solide et véritablement digne de ce nom.

Le volume s'étend longuement sur les perfectionnements dus à des ministres comme Louvois et Choiseul, et nous présente une histoire complète des longues guerres qui eurent lieu dans le XVIIe et le XVIIIe siècle.

Nous arrivons ainsi à la Révolution. Si l'auteur eût voulu consacrer à la partie historique de cette époque et des années ultérieures des développements analogues, il eût sans doute excédé les bornes qu'il s'était imposées. Aussi, à partir de 1789, toutes nos campagnes tiennent dans un simple mémorandum : une date et un fait, et cela, non seulement pour les quatorze armées légendaires de la République, mais bien pour les trente-huit armées qui furent créées à cette époque et eurent chacune une existence déterminée, quelquefois presque éphémère.

Dans le troisième volume, l'auteur a accentué davantage cette nouvelle méthode. Sa critique des agissements de l'ère impériale est dure, mais bien méritée ; elle n'est, du reste, que l'écho de nombreux ouvrages qui ont jugé à leur valeur l'œuvre du grand capitaine, tout en s'inclinant devant son prodigieux génie. Toutes les armées de l'Empire défilent devant nous, dans cette revue rétrospective, avec leurs millions d'hommes. Puis vient la Restauration avec ses campagnes de Grèce, d'Espagne et d'Algérie, Louis-Philippe, et enfin Napoléon III.

L'auteur nous donne la composition des diverses armées qui ont combattu sous le second empire, en Crimée, en Italie, au Mexique, et enfin pendant la guerre de 1870. Il s'étend longuement sur les efforts du gouvernement de la Défense nationale pour pourvoir nos divisions improvisées de tout ce qui leur était nécessaire, alors que tout notre matériel avait été presque englouti à la suite des catastrophes de Sedan, de Metz, et après la prise de nos principales places fortes.

L'analyse des dernières lois votées par le parlement de la troisième République et l'exposé de notre organisation militaire actuelle terminent cet intéressant volume, qui fourmille de renseignements militaires des plus précieux. Citons, entre autres, la description et la légende des drapeaux distribués à l'armée en 1852 et en 1880 ; la liste de tous les maréchaux de France, des ministres de la guerre, des principaux généraux des armées républicaines et impériales, etc.

C. M.

Le duc de Rohan et les protestants sous Louis XIII, par HENRY DE LA GARDE. Un vol. in-8° de 334 pages. Paris, 1884. Librairie Plon.

L'histoire des protestants en France, considérés comme parti politique, peut se diviser en trois périodes successives. La première est remplie par la lutte qu'ils soutiennent, les armes à la main, contre les pouvoirs publics, et s'étend de la conjuration d'Amboise à l'avènement de Henri IV, de 1560 à 1589; elle dure trente ans. Pendant trente ans, sous les derniers Valois, la France est déchirée par les guerres civiles auxquelles met un terme le fameux édit de Nantes, rendu par le prince dont les protestants ont soutenu les droits au trône et qui leur accorde une existence politique. Ils en jouissent jusqu'à leur nouvelle prise d'armes, en 1621. Cette seconde période dure donc un peu plus de trente ans encore. La troisième, de beaucoup la plus courte, est remplie par une nouvelle et vaine lutte armée pour le maintien de la situation conquise; elle s'étend de 1621 à 1629, date de la paix d'Alais qui consacre leur défaite. C'est précisément cette dernière phase du protestantisme militant en France que retrace M. Henry de la Garde en ce volume; c'est l'histoire de leurs suprêmes et inutiles efforts pour étendre d'abord, puis pour maintenir leur condition politique. L'auteur, avec une remarquable impartialité, nous montre et leurs fautes et leurs malheurs. Ils ne surent pas se contenter de voir l'exercice public de leur culte non seulement autorisé, mais garanti par leur admissibilité aux charges, emplois, honneurs et dignités de l'État, par la création de chambres dites de l'Édit au parlement de Paris et à Castres, par des assemblées provinciales, par la possession de places de sûreté où ils exerçaient la souveraineté dans toute sa plénitude. C'est l'étendue même de ces privilèges qui causa leur perte. Ils voulurent empiéter sur la prérogative royale et, dans la main de chefs puissants, des Bouillon, des Sully, des Duplessis-Mornay, de Rohan surtout, présentèrent enfin tous les dangers d'un État dans l'État. M. de La Garde, dans cette étude, suit pas à pas le déclin de leur condition politique avec ses intermittences de combats et de trêves, sans s'attarder d'ailleurs à la constitution religieuse de leurs églises. Pour en marquer les étapes, il les a désignées par le nom de la ville qui en perpétue le souvenir dans l'histoire. Ainsi, dans la premiere partie consacrée à la prise d'armes de 1621, ou première guerre civile des protestants sous Louis XIII, c'est *Montauban,* une de leurs principales places de sûreté, qui fixe tous les regards par sa résistance victorieuse contre l'armée royale; dans la seconde, c'est *Montpellier,* qui subit un long siège, se soumet et obtient un édit de pacification; dans la troisième partie, l'inexécution de cette paix provoque la révolte de *La Rochelle,* drame saisissant et douloureux scindé en deux tableaux : la *Révolte,* la *Chute* (1627). Enfin, la quatrième partie, sous le double titre de *Privas-Alais,* résume l'effort suprême, suivi de la destruction du parti protestant en 1629. Dans ses ruines s'engloutissent les derniers vestiges du monde féodal; sur ces ruines l'impassible Richelieu jette les fondements du monde moderne. E. C.

Un Publiciste au XVIe siècle, Juste Lipse, par ÉMILE AMIEL. Un vol. in-18 de 330 pages. Paris, 1884. A. Lemerre, éditeur.

Le livre est bien fait, intéressant, et même par certains points remarquable. En ce travail sur Juste Lipse, humaniste à peu près oublié, figure de second plan dans l'érudite Renaissance, l'auteur fait revivre tout ce milieu de savants, de commentateurs, de légistes qui, n'ayant que le latin pour instrument d'action, fondent un monde nouveau avec les matériaux provenant des ruines du monde ancien. « Voilà pourquoi, dit M. Amiel, nos études s'adressent de préférence à ce siècle novateur... Voilà pourquoi nous ne pouvons pas être indifférent à ses conquêtes, à ses souffrances, à ses hommes grands ou petits, catholiques ou protestants, tous marqués plus ou moins du sceau révolutionnaire. Nous reconnaissons ses faiblesses, ses tâtonnements, ses erreurs, ses crimes même. Mais nous sommes attirés, captivés par ces natures plantureuses, par ces caractères ardents, forts, tout d'une pièce, voués uniquement à leur œuvre de régénération et de justice. Saluons ces types de la Renaissance, nous ne les verrons plus. »

M. Amiel ne se borne pas à exposer des faits; il les commente, les juge, en tire des conclusions et des applications au temps présent; bien plus, de l'aveu de l'auteur, le souci de tout ramener aux choses du jour a été le mobile déterminant de son travail. « L'art pour l'art n'est plus de mise, affirme-t-il. Cela lui plaît à dire. Mais nous ne sommes pas, nous, éloignés de penser qu'en détournant son effort de l'étude désintéressée pour l'engager dans le courant de la politique contemporaine, M. Amiel a diminué singulièrement l'autorité de son livre. En relevant le problème brûlant des rapports de l'Église et de l'État, il n'a pu se défendre de quelque parole de haine, il a perdu de cette sérénité nécessaire pour asseoir dans l'esprit du lecteur le crédit du philosophe et de l'histoire. Cette réserve faite, et si la place ne nous manquait, nous trouverions bien des glanes à recueillir. C'est Mirée disant : « D'après la mauvaise habitude de nos écoles, les maîtres consacrent un temps infini aux règles, aux questions grammaticales, et n'arrivent jamais ainsi au sanctuaire des belles-lettres. » Juste Lipse également : « Le plus grand défaut de notre enseignement, c'est la variété des grammaires. C'est entre pédants une affaire de parti : chacun donne la préférence à celle-ci ou à celle-là, parce qu'un rival aura fait un autre choix. » Et Montaigne : « On nous tient quatre ou cinq ans à entendre les mots et à les coudre en classes. » Il y a trois siècles de ces plaintes. Tiendrait-on aujourd'hui un langage très différent ? E. C.

Henri IV. Vie privée. Détails inédits, par G.-B. DE LAGRÈVE. Un vol. in-16 de XIV-326 pages. Paris, 1884. Librairie Firmin-Didot.

Les grands hommes et les grands patriotes de notre temps considèrent-ils le roi Henri comme un grand patriote et un grand homme ? Permettraient-ils l'entrée des écoles et des bibliothèques *populaires* à un livre apologétique du prince vaillant et galant ? Je n'ose pas dire non, mais je ne suis pas sûr que si. Et pourtant est-il dans toute notre histoire une figure plus *populaire* et plus digne de l'être ! Aussi n'est-il pas de personnage historique sur lequel on ait plus écrit, et semble-t-il impossible de rien apporter de nouveau et d'inédit en un tel sujet. En dépit des apparences, pourtant, M. G.-B. de Lagrève a découvert une mine inépuisable de renseignements sur Henri IV aux archives des Basses-Pyrénées, où furent transportés, en 1836, tous les papiers (4,000 cartons) de la Chambre des comptes de Pau. Sur le goût du roi pour les ameublements, les vêtements, les joyaux et bijoux somptueux, pour les lettres et les arts, pour les animaux, sur ses plaisirs, sur son esprit, sa gaieté, sa bonne grâce et sa bonté, sur son amour pour le peuple et les pauvres gens, l'auteur a réuni en ces petits volumes cent traits du plus vif intérêt et d'une authenticité incontestable, présentés sous la forme vive, aimable et facile qui convenait au sujet.

E. C.

LIVRES D'AMATEURS — ÉDITIONS DE LUXE

— Réimpressions — Miscellanées —

Les Sonnets du Docteur. A Paris, chez les principaux libraires. 1 vol. Prix : 5 francs.

Le docteur... le nommerai-je ?... est un honorable oculiste dijonnais, natif du Vendômois, qui a conservé la pleine verdeur de son pays d'origine. — Poète rabelaisien de la bonne école, il aime le large rire gaulois et courtise la muse gaillarde et grasselette de Grécourt et de Panard. — Ses sonnets sont exquis et pleins d'originalité; c'est de la médecine lyrique qui pourrait, dans une note spirituelle et délicate, faire une redoutable concurrence au *Livre des Convalescents* du pitre Cadet. Le docteur, en outre, est un parnassien très moderne, qui se plaît à ouvrer son vers et à ciseler sa rime ; une des pièces de son recueil est déjà célèbre, c'est *le Homard à la Coppée*, pastiche étonnant du jeune académicien, qu'on attribue à tort à Monselet, lequel a le tort de ne pas protester.

Dix autres pièces sont aussi remarquables : *le Cataplasme, Ecchymoses, le Massage, Dermatologie, Congestion cérébrale, Bonbon laxatif, Médecine légale, Transformisme, les Caudes, la Langue fumée*, sont dignes des suffrages de tous les lettrés délicats.

Cet opuscule d'une cinquantaine de pages est spécialement destiné aux bibliophiles; le tirage total atteint à peine 500 exemplaires, et l'impression, faite par maître Vascosan Darantière, de Dijon, est hors ligne et fait grand honneur à ce trop modeste émule des Sheuring et des Hérissey. Le texte, d'une merveilleuse pureté, bien mis en page et interligné, est entouré d'un encadrement rouge très sobre et un frontispice de Georges Clairin et se termine par un curieux culispice à l'eau-forte de Félicien Rops, le chemisier favori des déesses de la mythologie moderne et le gantier des amours, le seul qui sache attacher une jarretière sur les mailles rosées d'un bas follement capiteux; un grand artiste, en un mot, qui est dans l'art le Villon des petites villotières et le Rembrandt des sabbats charnels.

Les Sonnets du Docteur vivront spirituellement et typographiquement, et les bibliophiles du XXe siècle fouilleront les archives de l'Académie de médecine pour découvrir le nom de ce fantastique Hippocrate qui mit en exergue au cou de sa muse, au nez voluptueusement retroussé : *Camuse est.*

U.

Nouvelle collection moliéresque, publiée par les soins du bibliophile Jacob : *le Médecin volant*, de BOURSAULT. Un vol. in-16. Paris, Librairie des Bibliophiles (Jouaust).

Les deux dernières publications du regretté bibliophile Jacob sont : *les Études* d'Édouard Fournier *sur Molière;* — le récent volume de la nouvelle collection moliéresque, comprenant *le Médecin volant*, de Boursault.

Le Médecin volant, de Boursault, avait été déjà reproduit par M. Victor Fournel dans son excellent recueil de « Comédies contemporaines de Molière; mais, suivant le bibliophile, M. Fournel ne se serait pas assez « préoccupé du plagiat effronté que Molière « avait à reprocher à Boursault, et qui fut l'origine de « la brouille des deux auteurs ».

Dans sa préface, M. Paul Lacroix s'applique à com-

tache à démontrer ce point, établi d'ailleurs sommairement par l'éditeur des *Contemporains de Molière*, c'est que « Boursault s'est inspiré surtout de la farce de Molière portant le même titre, et que sa pièce n'en est guère que la traduction en vers, à moins que l'une et l'autre n'aient été faites d'après le même canevas italien, en admettant que ce canevas ait existé » antérieurement, et ne se soit pas, au contraire, inspiré des pièces de Molière et de Boursault.

M. Paul Lacroix n'est pas entré dans tous les détails auxquels se prêtait la comparaison du texte en prose de Molière, du texte en vers de Boursault; mais les points qu'il a touchés serviront à mettre les curieux sur la voie de rapprochements qui ne sont pas sans intérêt. CH.-L. L.

BEAUX-ARTS

Théorie des Arts au XIXe siècle. — Charles Blanc et son œuvre. — *Critique, histoire et théorie des arts du dessin : Architecture, sculpture, peinture et ornement,* par M. TULLIO MASSARANI, correspondant de l'Institut, avec une introduction sur l'*Esthétique,* par EUGÈNE GUILLAUME, membre de l'Institut, professeur au Collège de France. Ouvrage de luxe imprimé en elzévir en deux couleurs, avec en-têtes et culs-de-lampe en bistre. Un vol. de 242 pages in-8°, sous couverture parcheminée, tiré à trente exemplaires de choix sur papier teinté à la cuve (prix : 20 fr.), et 550 exemplaires sur papier teinté (prix: 12 fr.). Paris, 1885. J. Rothschild, éditeur.

Ayant transcrit tout au long le titre du livre de M. Tullio Massarani, il nous suffira de peu de mots pour donner au lecteur une idée du livre lui-même. La mémoire de Charles Blanc aura trouvé dans l'amitié survivante de M. Massarani le secours heureux d'une très intelligente apologie. En effet, s'il n'y a pas eu de place, en ces 242 pages, pour une seule critique ni même pour la plus petite réserve, l'auteur cependant manie la langue de l'éloge avec une telle conviction, avec tant de mesure, de tact et de simplicité, qu'on ne songe vraiment pas à se défendre contre des complaisances si habilement dissimulées. Après réflexion seulement, on s'aperçoit qu'on s'est laissé soi-même emporter par le courant sympathique plus avant que ne l'eût permis l'impartialité absolue. Théoricien et historien de l'art, Charles Blanc est bien loin d'être impeccable; il a risqué plus d'une théorie chimérique, et plus d'une fois erré dans ses jugements sur les artistes vivants. Mais il apportait à l'analyse des œuvres consacrées par le temps une abondance dans la dialectique, une richesse d'aperçus, une éloquence descriptive, un charme de parole qui font de lui un délicieux avocat de causes toutes gagnées. Il faut aussi lui savoir gré d'avoir lutté jusqu'à la dernière heure, au moins par l'exemple, contre la domination excessive de la critique dite « savante », contre la race des fouilleurs d'archives, qui sans doute est intéressante, mais comme le fut celle des fellahs égyptiens qui charrièrent et empilèrent les blocs de Ghizeh. Si Charles Blanc n'alla pas chercher de pierres dans les carrières, ni de documents chez les notaires, il sut mettre en œuvre les matériaux qu'il trouva en chantier. Il aima l'art et le fit aimer, lui dut de grandes jouissances et les communiqua. A ce titre on lui pardonnera d'avoir estropié un nom ou une date. E. C.

Les Médailleurs de la Renaissance. *Niccolo Spinelli, Antonio del Pollaiuolo, Giovanni delle Corniole, Gentile Bellini, les Della Robbia, Bertoldo, Costanzo, anonymes d'Alphonse Ier d'Este, de Charles VIII, d'Anne de Bretagne, de Laurent le Magnifique et de Mahomet II,* par ALOÏSS HEISS. Un vol. de 88 pages in-folio avec 11 phototypographies inaltérables et 100 vignettes. Paris, 1885. J. Rothschild éditeur. — Prix: 60 francs.

Cette suite de monographies forme le tome V du somptueux ouvrage où M. Aloïss Heiss évoque l'histoire du XVe siècle italien par la numismatique. Les quatre premiers tomes des *Médailleurs de la Renaissance* nous ont fait connaître avec le Pisan, Francesco Laurana et Pietro da Milano, Marescoti, Lexignolo, Petrecini, Baldassare, Estence, Coradini, médailleurs de la maison d'Este, et quelques artistes anonymes travaillant à Ferrare au XVe siècle, Léon-Baptiste Alberti, Matteo de Pasti, et le médailleur anonyme de Pandolphe IV, Malatesta. — Le présent tome V est consacré à Niccolo Spinelli, Antonio del Pollauilo, Giovanni delle Corniole, Gentile Bellini, les della Robbia, Bertoldo, Costanzo, et aux anonymes d'Alphonse Ier d'Este, de Charles VIII, d'Anne de Bretagne, de Laurent le Magnifique et de Mahomet II. Le texte concis, précis, ne s'égare pas dans les nuages de l'esthétique; il fixe des faits, des dates, donne la description des médailles et la biographie des personnages représentés sur les médailles. Ces derniers ne sont pas tous d'égale importance, mais la présence de figures comme celles d'Anne de Bretagne, d'Antoine, le grand bâtard de Bourgogne, de Charles VIII, d'Alphonse d'Este et de Lucrezia Borgia, de Giuliano et de Lorenzo de Medici, de fra Girolamo Savonarola enfin, suffirait à assurer la fortune de ce volume. Les grandes planches de phototypo-

graphie sont des merveilles de netteté dans le contour des profils et de relief dans le modelé. Nos aquafortistes de l'école pittoresque, dont le grand maître fut J. Jacquemart, ont tout intérêt à étudier ces belles épreuves. Elles leur apprendront — ce qu'ils paraissent ignorer — que le pittoresque, c'est-à-dire le jeu amusant de l'ombre et de la lumière sur les surfaces accidentées, n'est nullement incompatible avec la précision la plus rigoureuse dans le dessin de la forme. Il est telles de ces reproductions qui sont des chefs-d'œuvre de réalité. On a la médaille même sous les yeux, je dirais volontiers sous les doigts, tant l'illusion est saisissante à la faveur du ton de bronze de l'impression. Ces planches sont réussies à ce point que la photogravure en creux seule a donné jusqu'à ce jour de si parfaits résultats: aussi regrettons-nous de ne pas connaître, pour le citer, le nom de l'habile industriel artiste qui exécute des clichés en relief de ce mérite.

Tout est à l'avenant, d'ailleurs, dans cette belle publication, et notamment les vignettes intercalées dans le texte et qui reproduisent des dessins de maîtres, des intailles, des camées, des bas-reliefs, des armoiries, des portraits, d'anciennes gravures, des paysages, etc... Ce livre d'art est lui-même une œuvre d'art. E. C.

Les Arts rétrospectifs au palais des Consuls, à Rouen, par E. Souchières. Un vol. in-8° raisin, de 195 pages. Rouen, 1884. De l'imprimerie Espérance Cagniard.

La Normandie fait parler d'elle, cette année. Elle a célébré dignement, en octobre, le bi-centenaire de Corneille, et cette solennité terminant par une fête littéraire les fêtes de l'art et de l'industrie données à l'occasion de l'Exposition nationale et régionale de Rouen.

De cette dernière il restera un souvenir précieux pour les bibliophiles, un livre, *les Arts rétrospectifs au palais des Consuls*. C'est un volume fort élégant, imprimé sur papier vélin avec une rare correction typographique, décoré de têtes de pages, lettres ornées et fleurons qui ne se répètent point, de gardes en violet et or, et revêtu d'une couverture également tirée en couleur. Le dessinateur, M. Jules Adeline, l'habile et fécond illustrateur rouennais, y a posé avec grâce une corbeille pleine de fleurs et de branchettes tombées d'un pommier normand, qui profile sa courbe noueuse sur l'orbe énorme d'un clair de lune japonais. Tout cela a fort bon aspect et encadre d'une façon charmante l'exacte énumération que M. E. Souchières a faite avec goût des richesses d'art temporairement sorties des collections d'amateurs buveurs de cidre, et, dans le nombre, il en est qui n'ont point de rivales au monde, ne fût-ce que celle de M. Eugène Dutuit. Ce joli volume fait vraiment honneur aux presses de M. Espérance Cagniard. Les curieux le rechercheront pour son texte, les bibliophiles pour ses raffinements typographiques. E. C.

Traité de la peinture en bâtiment et du décor, par E.-A. Ducompez, peintre-décorateur. Deux vol. in-8° de 140 et 103 pages. 2e édition. Paris, 1884. Ducher et Cie, éditeurs.

La Belgique, l'Allemagne possèdent des écoles professionnelles où un professeur de chaque corporation fait des cours spéciaux et forme d'excellents ouvriers, car non seulement les cours sont théoriques, mais encore le professeur exécute et fait exécuter devant lui le sujet qu'il vient de traiter. Des concours, des récompenses stimulent les élèves. Le professeur reçoit une rétribution honorable. En France, de telles écoles sont rares. Pour y suppléer dans une mesure bien modeste, en ce qui concerne la peinture en bâtiment, et le décor, M. Ducompez a publié cet excellent travail, qui n'est point fait pour intéresser seulement les peintres en bâtiment, mais aussi — oserai-je le dire? — les peintres artistes qui, au point de vue technique, que personne, hélas! ne leur enseigne, y puiseraient, s'ils daignaient le consulter bien des recettes de métier extrêmement utiles. Quant aux architectes et aux propriétaires qui font bâtir, le *Traité* de M. Ducompez est pour eux un indispensable *vade mecum*. L'économiste, l'homme politique y trouveront également traitées de grosses questions qui les préoccupent : celles des grands rabais et de leurs effets, des rapports commerciaux et industriels, de la responsabilité de l'entrepreneur, de l'apprentissage et des conseils de prud'hommes.

E. C.

La Délicatesse dans l'Art, par Constant Martha. Un vol. de 322 pages in-18; Paris, 1884. Librairie Hachette. — Prix: 3 fr. 50.

M. Constant Martha, membre de l'Institut (classe des sciences morales et politiques) et professeur à la Faculté des lettres de Paris, fils pieux de l'Université, qui doit tous ses succès à sa mère, — pour lui véritablement *alma parens*, — esprit disert, expert en l'art de bien dire, nourri du suc des lettres classiques, a peut-être eu tort de quitter le terrain accoutumé de ses triomphes académiques, vieille terre latine qui lui est si familière, et de porter dans le domaine de l'art ses pas qu'embarrasse la toge de lustrine noire. L'auteur des *Moralistes sous l'Empire romain*, de l'étude sur le *Poème de Lucrèce* et des *Études morales sur l'antiquité*, s'autorisant de la tradition universitaire, qui considère l'art comme un département de la métaphysique, a pensé qu'il avait qualité pour traiter des questions d'esthétique. Son livre n'est qu'un agréable rendez-vous de lieux communs solennels sur ce qu'il nomme, lui aussi, « la science du beau »: association de mots monstrueuse inventée par un de ses collègues de l'Institut, il y a quelque vingt ans. Finalement, M. Martha réduit la fonction de l'art à charmer discrètement les intelligences cultivées et les gens bien nés. Il doit avoir une bien triste opinion de Shakespeare, de Rembrandt et même de Rubens, qui s'en consolent. Son livre réussira dans les salons où se poursuivent les candidatures académiques. E. C.

GÉOGRAPHIE

— Voyages — Mœurs et Coutumes —

Les Habitants de Suriname, par le prince ROLAND BONAPARTE. (Notes recueillies à l'Exposition coloniale d'Amsterdam, en 1883.) Paris, Quantin, 1884, 1 vol. gr.-in-f° de VIII-227 pp. avec 2 cartes, 62 phototypies et 13 planches en couleurs.

Une œuvre d'art et d'érudition en même temps, éditée par la maison Quantin, a doublement droit d'être étudiée en détail dans ce recueil. En outre, le livre du prince Roland Bonaparte, tiré à un nombre trop restreint d'exemplaires, n'a été réparti qu'entre quelques groupes privilégiés de savants et d'amis, et nous ne devons pas faire attendre à nos lecteurs, friands de curiosités bibliographiques et scientifiques, la description détaillée d'un travail dont l'édition, parue il y a un mois, est une rareté déjà.

Cette œuvre a pour objet la géographie, la situation économique et l'ethnographie de la Guyane hollandaise, et plus particulièrement, comme le dit le titre, les races diverses qui l'habitent. Le volume débute par un *frontispice* habilement composé par Alexandre Prévost, et dans lequel sont réunis près d'un bosquet de cocotiers, sur le bord de la mer, au soleil levant, des représentants des trois types principaux qui composent la population de cette colonie : un Indien Kalina, un Nègre des bois, une femme créole; puis vient le *titre*, avec les armes de Suriname, l'écu chargé d'un navire aux voiles ouvertes, accoté de deux Caraïbes, avec la légende : *Justitia, Pietas, Fides*. La *dédicace* du livre, à la mère de l'auteur, Mme la princesse Pierre-Napoléon Bonaparte, précède immédiatement l'étude elle-même.

On a reproduit, avant le texte, le *Tableau* qui se trouvait à l'extérieur de la rotonde chez des habitants de Suriname à l'exposition d'Amsterdam, et qui présente en trois compartiments l'ensemble des individus exhibés. Le *texte* commence ensuite par un *avant-propos* où se révèle l'esprit du livre : l'auteur y fait l'historique des sociétés d'anthropologie, définit l'ethnographie « la description de l'être humain et de ses manifestations », et place sous nos yeux une énumération méthodique propre à faciliter les recherches postérieures qu'il projette de faire en ce sens; les chefs principaux en sont : l'Alimentation, l'Habitation, l'Habillement, le Travail, la Morale, les Institutions, les Sciences et Arts. Fidèle à ce programme, il va décrire dans son ouvrage trois types ethniques qu'il a eu la bonne fortune de rencontrer à Amsterdam, et la bonne pensée de n'en pas laisser repartir sans en tirer tous les enseignements qu'ils pouvaient fournir pour la connaissance de

à son vœu qu'une grande nation européenne prenne bientôt « l'initiative d'une exposition universelle des diverses populations du globe », et espérer que l'Angleterre le réalisera, comme elle semble en avoir l'intention, à l'Exposition de Londres en 1887.

Une *Notice géographique, statistique et historique* ouvre l'étude proprement dite, dont une première *carte* aide à suivre les descriptions générales; une carte, à plus grande échelle, de la région littorale, avec le tracé des cultures et des terrains concédés pour l'exploitation de l'or, vient s'ajouter un peu plus loin aux *diagrammes* et aux *tableaux statistiques* qui font de cette première partie un traité complet de la matière, y compris la bibliographie récente du sujet.

Le premier élément ethnique étudié comprend *les Indiens*, représentés par quinze individus appartenant à deux groupes : les Kalinas et les Arrowaks; en outre des renseignements communs à leur vie de chasse, de pêche et d'industries élémentaires, chacun de ces individus est étudié séparément dans sa biographie, ses aptitudes, et reproduit en portrait, de face et de profil, par la phototypie; des *mensurations anthropologiques* accompagnent ces documents, que viennent compléter des *planches en couleurs*, reproduisant des coiffures en plumes d'oiseaux, des ornements, des ustensiles. — Les *Nègres des bois* sont ainsi présentés à leur tour, également en deux groupes, les Aucaners et les Saramacaners; — puis viennent, en finissant, les *Nègres des plantations* et les *Nègres des Villes* au nombre desquels sont issus les *Créoles* de la Colonie.

Les *lettres initiales ornées* ont été dessinées par M. Libonis. Chacune des grandes sections de l'ouvrage a pour en-tête une *scène*, d'après des photographies de M. Hisgen, d'Amsterdam, l'auteur des portraits que contient l'album ethnographique. Les planches en couleurs sont reproduites d'après des *aquarelles* de M. Lewenstein, d'Amsterstam, par MM. Lemercier et Cie.

Ce bel ouvrage, dans sa reliure vert et or, à l'anglaise, fait honneur à tous ceux qui ont pu concourir à sa publication; il honore le citoyen éminent qui l'a préparé et écrit dans cette pensée que « les hommes auxquels incombe le gouvernement des peuples ne peuvent plus négliger l'étude des lois qui président aux faits sociaux, comme au temps où la direction des nations était confiée au bon plaisir et aux caprices de quelques-uns ».

Un aigle couronné, qui s'envole à grande envergure sur la couverture antérieure, semble déjà s'en échap-

lieu d'espérer qu'elles réaliseront toutes les promesses que fait prévoir ce beau début. F. E.

Les Pays-Bas. — Impressions de voyage et d'art, par Émile Montégut. Un vol. de 392 pages in-16. (Collection de voyages illustrés.) Paris, 1884. Hachette. — Prix : 4 francs.

« J'ai toujours considéré que la première chose qu'un écrivain devait à son lecteur, c'était sa personnalité. » C'est à l'introduction du livre de M. Montégut que nous empruntons cette déclaration, qui ne manque pas d'une certaine fierté, d'ailleurs justifiée sous la plume de l'auteur. M. Émile Montégut est du nombre assez restreint de ceux dont la personnalité est intéressante à connaître, parce qu'ils ont, en effet, une façon personnelle de voir, de sentir et de juger, d'une part, et parce qu'à cette originalité ils ajoutent l'absolue probité de l'esprit. En ouvrant le livre de M. Montégut, si rebattu que fût le sujet — les musées de Belgique et de Hollande — à quelques études remarquables qu'il eût déjà fourni matière (Th. Gautier, Max. du Camp, Taine; W. Bürger, E. Fromentin), nous étions assuré de n'y rencontrer ni redite, ni banalité, ni lieu commun; nous savions d'avance que l'auteur ne nous parlerait que de choses non pas vues seulement, mais regardées et senties; nous savions aussi que la très riche culture de son esprit n'avait pas eu, comme chez tant d'autres intelligences distinguées, le triste résultat d'étouffer pour s'y substituer les facultés d'émotion propre. De là l'intérêt qui s'attache à tout ce que M. Émile Montégut écrit, car il nous fait entrer en communication avec une pensée libre de toutes servitudes intellectuelles, classiques ou autres, avec la pensée réfléchie et toujours élevée d'un homme de notre temps. Les *Impressions de voyage et d'art* ne tromperont l'attente de personne; tous ces maîtres et ces pays du Nord, que M. Montégut comprend si bien, lui ont inspiré nombre de pages pleines d'éloquence et de vertu suggestive. E. C.

Le Tonkin, ou la France dans l'extrême Orient, par C.-B. Norman, ancien capitaine de l'état-major du Bengale et du 90e régiment d'infanterie. Un volume in-18 de 318 pages. Paris, 1884. Henrichsen et Cie, éditeurs.

La guerre du Tonkin — car, en dépit des euphémismes du quai d'Orsay, il s'agit effectivement d'une guerre — a déjà donné lieu à de nombreuses publications; celle-ci n'est pas la moins intéressante: elle nous montre, en effet, la question du Tonkin vue à travers des lunettes anglaises. Si l'auteur nous dit quelques vérités cruelles, il les confond parmi tant d'erreurs et de préjugés, dictés en outre par une telle ignorance des choses et de l'esprit de la France, que le lecteur le plus patient ne peut se défendre de quelque irritation. Ce n'est donc point le jugement de M. Norman sur Dupuis, Garnier, Philastre, Rivière, etc., c'est-à-dire sur notre action et notre politique dans l'extrême Orient, qui nous intéresse en ce livre; mais uniquement les révélations numériques très précises que nous y trouvons sur la Chine et ses forces navales, et bien plus encore les aveux naïfs de cet Anglais sur l'hostilité foncière des hommes d'État anglais à notre égard. — En ces matières, il convient, je pense, de distinguer, aussi bien en France qu'à l'étranger, l'attitude officielle de l'opinion des peuples. — Malgré son mauvais vouloir, il est au moins une vertu que M. Norman ne nous conteste pas, c'est le courage héroïque. Je dois même confesser qu'il en parle en des termes qui nous réconcilient quelque peu avec son livre. E. C.

Les Explorations inconnues. — Le Fleuve d'or. *Voyages et Aventures,* par Lucien Biart. Un vol. in-18 de 334 pages. Paris, 1884. A. Hennuyer, éditeur.

Le fleuve d'or, c'est le Sacramento, et c'est ce fleuve qui est le but de l'exploration en pays inconnu accomplie par les personnages en vedette du nouvel ouvrage de M. Lucien Biart : un ingénieur, un gamin de Paris, un missionnaire français et un Canadien. L'Amérique que le romancier fait parcourir à ses lecteurs est donc celle d'il y a un demi-siècle, où les vastes territoires presque déserts, situés entre la sierra Nevada et la vieille Californie, étaient encore occupés par de nombreuses tribus indiennes. Le fil romanesque qui relie les émouvantes péripéties du voyage est la très chaste histoire de l'amour d'une vierge indienne, fille d'un chef Comanche, pour l'ingénieur; l'héroïque Nilca meurt entre les bras du jeune homme dans un combat contre une tribu ennemie. Cependant, quelques années plus tard, le missionnaire retrouve celui-ci — que de faux amis et une misérable famille ont dépouillé de sa fortune et tenté d'assassiner — devenu à son tour chef de tribu chez les sauvages, « pour qui la justice, la droiture, la générosité ne sont pas de vains mots ». Sans aucun pédantisme, M. Lucien Biart a introduit habilement dans le dialogue les rares notions d'archéologie que le sujet comportait. Le livre est intéressant, parfaitement honnête. « La mère en permettra la lecture à sa fille. » E. C.

Geschichte der neueven Philosophie von Baco und Carthesius bis zur Gegenwart, par le docteur ALBERT STŒCKL. 2 vol. in-8°, IV-1145 pages. Mayence, Kirchheim, éditeur.

Le nom de M. Stœckl, son caractère et ses titres de professeur à l'académie épiscopale d'Eichstatt et de membre de l'académie du Saint-Thomas gâtent la joie que cause à tout ami de la philosophie l'apparition d'un ouvrage tellement volumineux sur l'histoire de la philosophie. L'auteur dit clairement, dans sa préface, qu'il voit dans l'histoire de la philosophie depuis Bacon jusqu'à nos jours, *une grandiose apologie du christianisme positif de l'Église catholique.* Les deux volumes de l'ouvrage, qui forment la suite de *l'Histoire de la philosophie du moyen âge* (Mayence, 1866) du même auteur, — sont faits avec clarté et avec tous les soins possibles, — mais aussi partout où l'auteur porte un jugement : *ira et studio!*

E. S.

Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction, par M. GUYAU. Un vol. in-8° de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine.* Paris, Félix Alcan; 1885. — Prix : 5 francs.

On n'a pas oublié ces deux articles que M. Schérer a publiés, en septembre dernier, dans le journal *le Temps;* l'honorable sénateur est pessimiste, il est sceptique, et, parlant de *la crise morale* qui sévit à notre époque, il s'est montré assez indifférent; il regrette sans doute la décadence, dont, avec tout son talent habituel, il a analysé, en les exagérant d'ailleurs, les divers symptômes; mais peu lui importe, en somme, ce qu'il adviendra; avec lui finit le monde où l'honnête homme, l'homme de goût, pouvait encore ne pas trop se déplaire; après lui, la continuation du monde avec une moralité sans règles fixes, avec une morale qui ne tiendra pas compte de la dignité personnelle et ne permettra pas, par suite, la noblesse du caractère, avec l'égalité *démocratique* pour principe politique, avec la médiocrité générale pour résultat prochain.

Le jugement qu'il a formulé naguère sur l'accession de tous au gouvernement de la chose publique porte en partie à faux; il a eu tort de considérer l'égalité, tendance accidentelle de nombre de démocrates, comme le principe essentiel de la démocratie, et tort encore de conclure d'une décadence nécessaire : Caliban peut cesser d'être l'homme ignorant, envieux et méchant que l'on connaît.

Mais comment Caliban pourrait-il s'élever au-dessus du mot : devoir ? en s'appliquant à pratiquer tous ses devoirs? Mais c'en est fait de la morale.

M. Schérer l'admet pleinement : point de morale sans obligation, mais il n'a jamais entendu vraiment l'impératif catégorique, il sait mal les théories de M. Secrétan, plus mal celles de M. Renouvier, et la morale, suivant lui, se fondant sur la religion, la religion impliquant l'idée du surnaturel, cette idée du surnaturel étant plus qu'à demi ruinée déjà par la science contemporaine, il prévoit la fin de la civilisation. Il le déplore et il se résigne.

Caliban pourra peut-être s'instruire; peut-être arrivera-t-il à savoir le vrai sens des mots qu'il répète sans les comprendre, à disserter même sur le déterminisme universel ; il ne deviendra pas meilleur.

Nous ne croyons pas au progrès *nécessaire* des évolutionnistes, et nous ne croyons pas davantage à la décadence *nécessaire.* L'humanité sera ce qu'elle voudra être. Et, sur un point, le critique du *Temps* a tout à fait raison : à prêter une oreille complaisante aux leçons de M. Fouillée sur l'*idée-force*, aux leçons de M. Guyau, le poète définissant la morale, « la science qui a pour objet tous les moyens de *conserver* et d'*accroître* la vie matérielle ou intellectuelle », aux doctrines, en un mot, de tous les empiristes, l'humanité ne progresse pas, elle régresse ; oubliant Zénon et Kant, Socrate et Jésus, elle revient à Épicure et à Lucrèce.

L'unique fin de l'action, dit M. Guyau, ne saurait être ni le *bien*, concept vague qui, lorsqu'on veut le déterminer, se résout en des hypothèses métaphysiques », ni le *devoir*, « qui n'apparaît pas non plus à la science comme un principe primitif et irréductible », ni peut-être le *bonheur*, « que Volney a pu appeler un objet de luxe ». Le centre de l'effort de l'homme, mieux, de tous les êtres (car l'homme n'est pas un être à part), c'est la *vie* même. Nous vivons pour vivre. Nous voulons vivre de la vie à la fois la plus intense et la plus variée dans ses formes ; nous *pouvons* tâcher à vivre de cette vie, et par suite nous le *devons.* Le *devoir* se réduit pratiquement à la conscience de notre *pouvoir.*

Et M. Guyau ne veut pas qu'on le taxe d'hédoniste : l'organe, quoi qu'on ait dit, ne crée pas la fonction; le plaisir ne crée pas l'action; on agit, et le plaisir, au lieu d'être une fin réfléchie de l'action, n'en est qu'un simple attribut.

« La plus haute intensité de la vie a pour corrélatif nécessaire sa plus large expansion. » Le trop plein de vie fait l'enthousiasme, la générosité le dévouement.

« Sentir intérieurement ce qu'on est *capable* de

faire, c'est par là prendre la première conscience de ce qu'on a le *devoir* de faire.» Et le devoir n'est plus rien que la surabondance de vie. Cela est-il démontré? Point du tout, cela est seulement affirmé. L'affirmation formulée, l'auteur ne fait d'efforts que pour établir l'unité de la morale; il invoque la théorie des *idées-forces* : on pense, et l'action suit ; pensée et action sont au fond choses identiques ; ce qu'on appelle obligation ou contrainte morale n'est, dans la sphère de l'intelligence, que le sentiment de cette radicale identité : l'obligation est une expansion intérieure, un besoin de parfaire nos idées en les faisant passer dans l'action. Celui qui n'agit pas comme il pense, pense incomplètement. » La moralité est l'unité de l'être; l'éthique, une systématisation de l'évolution morale de l'humanité.

Le devoir est impersonnel comme les données de l'intelligence.

On ne viole pas les lois physiques, on les éprouve; or que signifierait le mot sanction appliqué aux conséquences de cette épreuve? L'idée de sanction ne répond à rien de ce qui regarde la moralité, et elle est immorale.

Ce résumé de la partie dogmatique de l'ouvrage est incomplet, et il ne permet pas d'apprécier la dépense de subtilité faite par M. Guyau. Il faut recourir au livre, qui ne peut manquer d'appartenir un jour à l'histoire de la philosophie. Il en sera plus tard de la doctrine spencérienne comme de la doctrine condillacienne d'il y a un siècle; mais les noms de MM. Feuillée et Guyau seront cités dans cent ans, comme ceux d'Helvétius et du baron d'Holbach aujourd'hui.

F. G.

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

La France d'Afrique et ses destinées, par Waille Marial. Paris, A. Ghio; Challamel, aîné. 1883, un vol. in-18.

L'auteur, rédacteur en chef du *Petit Algérien*, a, dans le sujet qu'il traite, une compétence qu'on ne saurait contester. Peut-être, comme il arrive aux personnes que possède une idée maîtresse, voit-il avec une partialité trop grande le pays qu'il habite et qu'il aime, et exagère-t-il quelque peu son importance dans le présent et surtout dans l'avenir. On ne peut nier toutefois que l'Afrique septentrionale ne soit la plus magnifique possession qu'une nation méditerranéenne puisse désirer, et qu'il y a à tirer de notre France africaine mille fois plus d'avantages que nous n'avons encore su ou voulu le faire. L'esprit du livre de M. Waille Marial est tout entier contenu dans ces quelques lignes, par lesquelles débute le chapitre II :

« Au lieu de disséminer ses forces sur tous les points du globe, en des pays où souvent les Français ont de la peine à vivre et qu'ils ne pourront jamais coloniser, la France aurait plus de profit, plus de sécurité à concentrer son action en Afrique, où l'essor colonial est sans limite et où son œuvre est à peine ébauchée.

C'est là, dans ce beau bassin méditerranéen, en face des côtes de Provence, qu'est le vrai centre de gravité de notre puissance maritime et coloniale. Le déplacer, le transporter en Asie, serait une faute dont nos possessions africaines payeront sûrement un jour les frais. »

Le dernier chapitre est consacré à Madagascar, où les intérêts français paraissent à l'auteur d'une importance de premier ordre. Il y montre comment les mis-

politique de la France, amené les Hovas à violer les traités formels naguère faits avec nous. B.-H. G.

Les Ophidiennes (scènes de la vie moderne), par A. de Bernard. Bruxelles, Henry Kistemaeckers (1884); un vol. in-18.

Ce livre est une sorte de Décaméron. Des convives, appartenant aux nationalités d'Europe, sont invités par la maîtresse de maison à raconter chacun une anecdote caractéristique de la moralité des femmes dans leur pays. Le convive français a pour mission de recueillir ces récits, qui réfutent péremptoirement l'assertion courante que la France est la terre du monde où les mœurs des femmes sont le plus relâchées. M. A. de Bernard nous présente ses dix histoires de perfidie et de luxure féminines en un style précis et vivant, de ton sceptique et narquois, fort bien approprié aux sujets. Le titre, d'un hellénisme transparent, donne une idée juste de ces types qui vont défiler devant nous, et dont chacun, *formosa superne*, finit en queue de serpent. C'est un livre à lire et à garder. Il offre, en même temps que le talent littéraire, l'élégance matérielle qui charme les bibliophiles. Je me plaindrai seulement, — et j'en ai bien le droit, quand il s'agit d'un volume édité par M. Henry Kistemaeckers et imprimé *fabriliter* par M. Lefebvre, de Bruxelles, — que la correction typographique n'y soit pas irréprochable. Ainsi je lis, à la page 39 : « Il *parcourerait* le parc », et en plusieurs endroits le mot anglais *solicitor* est imprimé avec deux *l*.

B.-H. G.

L'Individu contre l'État, par HERBERT SPENCER, traduit de l'anglais par J. Gerschel; un vol. in-12 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine;* prix : 2 fr. 50. Paris, Félix Alcan, 1885.

Les différents chapitres du volume sont autant d'articles publiés au commencement de l'année 1884 dans la *Contemporary Review;* autant? non : le cinquième chapitre est travail ajouté pour compléter le recueil, pour l'illustrer, — il est d'ailleurs intitulé : *Post-scriptum,* — l'auteur ayant cru bon de répondre par avance à certaines critiques, à certaines objections qu'on pourrait lui faire.

Le nouveau torysme, l'esclavage futur, les péchés des législateurs, la grande superstition politique, ce sont les titres des quatre articles ou chapitres, et en tous, c'est la même question qui est agitée : quelles sont, quelles doivent être les limites de l'action gouvernementale?

La question est considérée de divers points de vue; tantôt l'histoire est invoquée et tantôt il est fait appel au raisonnement. Empiriste, évolutioniste, M. Spencer ne conclut pas autrement que Kant et que nos constituants de 89 — lesquels, au reste, ne se montrèrent pas toujours bons logiciens; — l'individu a des facultés qui lui sont propres, il lui importe de les exercer librement, et il importe à tous qu'il puisse, en effet, les exercer en toute liberté. Nous disons, nous, sans en appeler à l'interêt : l'individu a des droits inaliénables, imprescriptibles. Nous reprenons la conclusion du chef de la trop célèbre école anglaise contemporaine : les limites de l'action de tous les membres du corps social à l'égard de chacun des membres sont les mêmes que les limites de l'action de chacun à l'égard de l'un quelconque des associés; le peuple n'est pas souverain, les assemblées ne sont pas souveraines.

Le nouveau torysme, c'est le parti des libéraux et radicaux, qui, sous le prétexte de servir *les intérêts* du plus grand nombre, sollicitent l'intervention de plus en plus fréquente de l'État. *L'esclavage futur,* c'est cette façon de servitude à laquelle on se prête malheureusement, bien plus, qu'on réclame. *Les péchés des législateurs* sont les fautes qu'ils commettent en rivalisant de zèle pour organiser effectivement cette servitude.

Mais le chapitre le plus intéressant est celui dans lequel l'auteur discute *la grande superstition politique,* superstition commune aux législateurs et au peuple; non, dit-il, la majorité n'a pas des droits illimités. Il démêle mal peut-être ce que Rousseau entendait par le contrat social, et comme première prémisse de son raisonnement, il formule cette proposition : les membres d'une association s'engageant individuellement à se soumettre à la volonté de la majorité, dans toutes les affaires concernant l'accomplissement des desseins en vue desquels ils sont entrés dans l'association, *mais dans aucune autre.* La fin de l'association, c'est la protection de chacun, d'où l'État n'a pas à régler, ordonner, tous les rapports possibles des hommes

L'utilitarisme de M. Spencer rejoint notre rationalisme. F. G.

La politique française en Océanie, *à propos du Canal de Panama,* par PAUL DESCHANEL, avec une *Lettre* de M. Ferdinand de Lesseps. Un vol. in-12 de 650 pages. Paris, 1884. Berger-Levrault et Cie, éditeurs.

Les meilleurs esprits sont très divisés en France sur la direction qu'il convient de donner à notre politique coloniale. Convient-il de la restreindre? Le moment est-il opportun pour l'étendre? Ce sont là questions que nous n'avons pas la prétention de discuter. Il nous suffit de rappeler qu'elles sont l'objet de débats passionnés de part et d'autre pour justifier l'intérêt du travail très étendu, très consciencieux, que M. Paul Deschanel publie aujourd'hui sur deux groupes d'îles compris dans la Polynésie : les îles du Vent, placées sous le protectorat français en 1843 et annexées en 1880, et les îles sous le Vent, indépendantes en vertu de la convention anglo-française de 1847. Taïti est la principale des îles du Vent. Préoccupé avant tout de la révolution économique que produira dans le monde le percement de l'isthme de Panama, M. Paul Deschanel s'attache à démontrer que Taïti, cette petite île perdue aux antipodes, située directement sur la route de Panama, deviendra une situation d'une importance capitale, si l'on s'assure des ports environnants et si la navigation y trouve les facilités et les ressources nécessaires. M. F. de Lesseps, en sa lettre à l'auteur de *la Politique française en Océanie,* a soin de nous rassurer sur un point essentiel. « Il ne s'agit, dit-il, ni d'expédition guerrière ni de sacrifices financiers considérables; il ne s'agit pas de conquérir une colonie nouvelle : il s'agit uniquement de récolter ce que nos pères ont semé. Mais il est un point qui domine tout, c'est que nous arrivions à temps.» E. C.

Le Socialisme d'État, par LÉON SAY. Conférences faites au cercle Saint-Simon. Un vol. in-12. Paris, Calmann Lévy; 1884. — Prix : 3 fr. 50.

A vrai dire, entre écoles philosophiques, entre églises, entre sectes politiques, on ne lutte que pour la solution d'un unique problème. Car définir la nature de l'homme, lui assigner la fin qu'il doit poursuivre, lui assurer sur terre une condition qui, conforme à sa nature, ou bien soit compatible avec la recherche possible pour lui de l'idéal moral qu'il rêve, ou bien réalise tout de suite un idéal moins relevé, ce sont questions qui se peuvent ramener à une seule : l'homme est-il une personne libre, responsable, se sentant obligé par la loi morale, ayant droit, de la part de ses semblables, au respect absolu de tous ses modes d'activité extérieure; ou bien, l'homme n'est-il rien qu'un ange déchu appelé à être sauvé s'il accueille, tels quels, les enseignements d'une

instincts, instruit par l'expérience accumulée de ses devanciers et par la sienne propre, qu'un être devant alors s'abandonner tout entier à une théocratie ou rechercher le bien-être ?

Laissons de côté les discussions philosophiques, les querelles religieuses, toutes conduites, les unes pour abaisser l'homme, les autres pour maintenir le sentiment de sa dignité ; ne regardons qu'à la politique ; or les luttes politiques sont, elles aussi, des incidents du grand conflit entre l'idée de sujétion et l'idée de liberté, entre l'idée de la force, de l'intérêt, et l'idée du droit sacré, imprescriptible ; et le conflit n'est pas terminé, l'humanité hésite encore, l'individualisme n'a pas prévalu contre le socialisme.

Des deux socialismes, le socialisme d'instinct et de sentiment, le socialisme de la chaire, M. Léon Say n'en a étudié qu'un seul, et le plus dangereux, parce qu'on s'en méfie moins, le dernier. Il a parlé au cercle Saint-Simon du socialisme d'État en Angleterre, en Allemagne, en Italie.

C'est à propos de l'organisation des sociétés d'assurances qu'analysant les propositions faites en ces trois pays par les hommes qui y détiennent le pouvoir ou y jouissent une autorité légitime, il traite de l'action de l'État. Quelle doit être cette action ? Pour répondre, il n'envisage pas les principes de l'économie, il pèse plutôt les avantages ou désavantages moraux et sociaux.

En Angleterre, la loi de 1864, plusieurs fois remaniée, est en vigueur. L'Etat intervient. Or, si l'Etat, comme l'a dit M. Gladstone, ne doit entreprendre que les affaires qui ne peuvent être faites aussi bien par les particuliers eux-mêmes, il n'est pas douteux que l'abstention n'eût mieux valu.

M. Goschen réprouve l'intervention de l'Etat, parce qu'il réprouve la substitution d'une conscience sociale, d'un sens moral de la collectivité, à la conscience et au sens moral individuels. « Quelques-unes des plus hautes obligations de l'humanité, quelques-unes des plus petites affaires de la vie de chaque jour, quelques-unes des opérations les plus compliquées de l'industrie et de l'agriculture sont prises en main par l'Etat ; *la responsabilité individuelle est amoindrie.* » « La Société demande avec une passion trop souvent aveugle que ses représentants agissent en sa faveur, elle demande qu'on surveille les individus à son profit ; *c'est l'idée socialiste qui s'affirme et qui menace l'avenir.* » Oui, on proteste contre les résultats de la libre activité individuelle, contre la nouvelle distribution des richesses qu'amène cette activité, et l'accession au gouvernement de la société d'individus appartenant à des classes jusqu'alors déclarées incapables d'exercer une action politique, permet à ces protestations de s'accuser, de se traduire en faits ; l'Etat devient le *Deus ex machina ;* voilà le danger que signale M. Goschen, faisant remarquer en même temps que « si l'esprit démocratique est porté à mettre beaucoup de confiance dans le résultat du contrôle et de l'action de l'Etat, il en met très peu, par contre, dans les agents qui exercent cette action. » la sollicitude avec laquelle on veille au développement moral et intellectuel des enfants, l'ardeur qu'on témoigne de plus en plus en faveur des améliorations sanitaires, le désir qu'on manifeste de tous côtés pour l'amélioration des logements des classes pauvres, les efforts que l'on exerce en faveur de la tempérance, la sympathie qu'on ressent pour les souffrances des animaux, tout cela est à approuver, « mais le but élevé, — c'est toujours M. Goschen qui parle, et M. Léon Say lui donne raison, — mais le but élevé qu'on se propose n'autorise pas à se contenter d'affirmations et à négliger l'étude de l'efficacité des méthodes qu'on peut employer pour y parvenir. Les dangers que présente la reconstitution de la société, sous le contrôle du gouvernement, sont tels qu'on ne saurait, quoi qu'on en dise, en exagérer la réalité. Ces dangers n'ont pas seulement pour cause la chance réelle d'inefficacité des méthodes employées. M. Gladstone a pu éprouver cette inefficacité ; — *ils ont leur source dans le déplacement des responsabilités et dans la substitution d'une loi nationale au devoir propre des individus.* »

M. Fawcett, le grand maître des postes, l'auteur du *Manuel d'économie politique,* est moins individualiste que M. Goschen ; il transige avec les tendances socialistes qui s'accusent ; il ne méconnaît pas pourtant les dangers du socialisme d'État.

En Allemagne, ce socialisme a ses théoriciens, il a aussi, pour l'appliquer, le véritable maître des destinées du pays ; véritable maître, c'est trop dire : le particularisme fait obstacle à l'exécution du dessein de l'homme d'Etat. M. Léon Say fait l'histoire des efforts dépensés par M. de Bismarck pour déjouer les menées des socialistes révolutionnaires, pour, s'inspirant des doctrines du moyen âge, restaurer l'État-Providence.

Sur l'Italie, quelques pages. M. Luzzati s'est appliqué à limiter l'action de l'État au contrôle des caisses d'assurances, à la décharge pour elles de certains droits, ce qui constitue une manière de subvention.

Le savant économiste français n'a pas parlé du socialisme en France ; nous le regrettons ; il s'est contenté de signaler notre indifférence : « ... Nous nous laissons aller à la dérive, nous sommes conduits par les faits sans essayer de nous en rendre maîtres... Le côté pratique des choses nous échappe et le côté théorique ne nous préoccupe pas, ce qui paraît contradictoire... Ce qui nous sauve, c'est que nos socialistes (possibilistes, révolutionnaires) n'ont pas en réalité de doctrines, inférieurs en cela à leurs ancêtres de 1848. » Ces indications ont leur valeur, données par un homme du mérite de l'ancien ministre des finances ; nous eussions désiré une complète analyse. Souhaitons qu'il la présente prochainement dans une troisième conférence.

M. Léon Say est très capable de nous arracher à notre indifférence.

F. G.

La Démocratie et ses conditions morales, par le vicomte PHILIBERT D'USSEL,. *ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques.* Un vol. in-12. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie; 1884.

Les puissants aiment qu'on les flatte, et leur dire la vérité est toujours difficile; les démocraties qui sont souveraines ressemblent aux monarques qui détiennent le pouvoir souverain. L'écrivain a le devoir pourtant, s'il se respecte lui-même et s'il a le respect de ses concitoyens, de rechercher ce qui est juste, de proclamer ce qui lui semble tel; qu'importe que les flatteurs, — ils sont nombreux dans les démocraties, — protestent, ayant un intérêt personnel à exploiter l'ignorance et les passions des foules! Les foules, du moment qu'on leur reconnaît le droit de se diriger elles-mêmes, et qu'elles le font en effet, sont responsables de leurs actes. Il faut le leur dire, et bien haut. Il faut aussi les amener à comprendre qu'elles ne sont pas infaillibles.

De l'histoire de la grande révolution de 1789 elles n'ont rien retenu, sinon que c'étaient elles, les foules, qui avaient transformé la société. On leur a tant parlé et de la prise de la Bastille, et du rôle des sections! Que cette transformation ne soit leur œuvre, elles n'en doutent pas; et, sans se demander quelle peut bien être cette œuvre, elles croient fermement « qu'il y a toujours quelque chose de salutaire et même de glorieux à faire une révolution ». Très autoritaires, elles détestent l'autorité sitôt qu'elle se manifeste.

Quels enseignements, au reste, leur a-t-on proposés? Volontiers, l'auteur estimerait qu'un seul écrivain, M. Le Play, a parlé comme il convient de la réorganisation de la société. Littérateurs, historiens, sociologues, hommes d'État, tous ceux qui, depuis un siècle, ont tenu une plume, ou qui ont pris la parole dans les assemblées, auraient négligé d'étudier les véritables conditions d'existence des sociétés. La critique n'est pas juste, et le fait de se recommander de M. Le Play ne prouve pas que l'auteur soit bien compétent pour parler de la démocratie.

M. d'Ussel déclare que les démocrates ont pour principe l'égalité des hommes. Eh bien! non; l'égalité est désirée, désirée ardemment par les masses populaires, mais il ne faut pas qualifier de principe généralement accepté ce qui n'est qu'une fin poursuivie par certains, et il ne faut pas surtout confondre la démocratie avec la démagogie.

Nombre de nos concitoyens méconnaissent là signification historique et philosophique de la formule : liberté, égalité, fraternité; et M. d'Ussel, que l'on peut soupçonner d'avoir peu de sympathie pour les Girondins, ne nourrit pas, ce semble, des opinions politiques bien différentes de celles qu'accusent les Jacobins contemporains. Comme eux, il fait de la liberté un droit acquis, un droit concédé; il condamne avec grande raison le dogme de l'égalité; mais, comme ceux qui le professent, il rêve d'un État providentiel; il n'est pas individualiste, il est socialiste.

Toute la première partie de son ouvrage, qui porte pour titre : *Caractères généraux de la démocratie*, appelle la controverse.

Il dit mieux, dans la deuxième, les désordres moraux causés par ce qu'il appelle l'excès de la démocratie, mettons : par la démagogie. Il parle fort bien du dédain que l'on tend à montrer pour la valeur individuelle, de la ruine de tout respect, de l'affaiblissement des sentiments du devoir, de l'honneur, de la dignité personnelle, du manque de patriotisme refléchi, du culte de la richesse. Cette partie est de beaucoup la plus remarquable.

Les autres, en effet, n'ont pas grande valeur.

Dans la conclusion, nous trouvons exprimés avec une grande netteté de sages conseils qui sont à retenir. Faisons ces citations : « Beaucoup de contemporains inclinent à croire qu'avec un bon système social on peut se passer de valeur propre dans les hommes, ou du moins que la valeur devient chez eux, en dehors de tout effort particulier, la conséquence forcée d'un bon système de société. C'est exactement comme si un général s'imaginait, avec de savantes combinaisons stratégiques, ne plus avoir besoin du courage de ses soldats. » Ce qui est le plus négligé et ce qui est le plus essentiel, c'est le développement de la valeur morale dans l'individu. » — « La jouissance de droits naturels ou conquis ne moralise nullement l'homme. Il ne vaut que par l'intelligence et l'accomplissement du devoir. » — « Plus le citoyen a de droit et de pouvoir, plus il importe qu'il ait de mérite. » Répandre l'instruction est peut-être chose utile : l'éducation politique et surtout l'éducation morale, voilà ce qui est d'importance.

Le travail de M. d'Ussel n'est pas sans intérêt.

F. G.

Les salles d'asile en France et leur fondateur Denys Cochin, par EMILE GASSOT, professeur au lycée Louis-le-Grand. Un vol. in-12. Paris, Didier et Ce, 1884. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur est lauréat de l'Académie française, et son dernier travail, il l'a écrit avec la préoccupation, ce peut sembler, d'obtenir un prix encore. Son travail est bien composé, il est complet : son apologie de Denys Cochin est faite pour confirmer l'admiration qu'on nourrit pour l'un des administrateurs les plus distingués de notre grande cité parisienne; et son étude sur les salles d'asile, sur les soins à accorder à l'enfance, prouve un esprit très soucieux de voir s'améliorer la condition morale des enfants des classes les plus humbles : ce livre, pourtant, n'est pas d'une lecture attachante. La forme, toute convenue et continuellement la même, fait croire à l'uniformité du fond : il faut faire quelque effort pour s'apercevoir qu'un chapitre que l'on commence n'est pas déjà lu; le manque de style personnel laisse douter des sentiments exprimés : M. Gassot dit et redit une admiration profonde pour l'œuvre de Denys Cochin, et on ne sait s'il l'éprouve. Loin de nous la pensée de condamner la belle langue française académique,

mais comme nous préférerions, avec des phrases peut-être négligées, un peu d'oubli du métier de la part de l'écrivain!

Maire du XIIe arrondissement (de l'ancien XIIe), puis secrétaire du conseil municipal jusqu'à sa mort, membre du Conseil général des hospices, administrateur des caisses d'épargne, du Mont-de-Piété, de la commission pour les intérêts de la rive gauche, pour la réforme des prisons, pour le déplacement de la bibliothèque Sainte-Geneviève, pour la fondation de la colonie de Mettray ; fondateur d'une maison de refuge pour laquelle il réunit une somme de sept cent mille francs, administrateur du chemin de fer d'Orléans et membre de la Société pour l'instruction élémentaire; enfin chargé de réorganiser l'hospice des Quinze-Vingts; élu trois fois député par le vote spontané des électeurs de son arrondissement, Denys Cochin a su faire face à tant de fonctions différentes et les remplir toutes de manière à laisser une trace de son passage, alors qu'une seule de ces fonctions suffirait à l'occupation d'un homme. Il a été, sinon une grande, du moins une belle figure, et ce ne sont pas ses petits-fils seulement qui se peuvent réjouir de ce qu'on ait songé à écrire sa biographie. Il a illustré sa famille déjà illustre, et il lui a laissé des exemples qui ont été suivis, mais sa mémoire doit être respectée de tous les Parisiens, à quelque opinion qu'ils appartiennent.

La charité, la charité bien entendue, a été le sentiment qui a dirigé toute la vie de Denys Cochin. « Il faut, a-t-il dit, accorder les secours de manière à guérir la pauvreté comme on guérit une maladie, et non pas l'entretenir comme un état permanent par une alimentation périodique; et il s'est surtout appliqué à *prévenir* les misères physiques et morales. L'institution des salles d'asile a été son œuvre; cette œuvre a été continuée après lui, et, de son vivant, il a trouvé des collaborateurs dévoués; sans lui, rien de ce qui a été réalisé n'aurait seulement été tenté.

Le biographe a tracé l'histoire de la fondation des salles d'asile; et, à l'exposé des difficultés qu'a rencontrées et surmontées le fondateur, il a joint quelques considérations philosophiques sur la portée de l'institution; le travail est bien fait, nous l'avons dit. Nous ne voulons pas redire qu'il est trop bien écrit.

F. G

What to do and how to do it ; *A manual of the law affecting the housing and sanitary condition of Londoners, with special reference to the dwellings of the poor; issued by the Sanitary Laws Enforcement Society*. London, Kegan Paul, Trench and C°. 1884. In-8° de 107 pages. Percaline anglaise. — Prix : 1 shilling.

Comme son titre l'indique, ce petit livre a trait aux conditions de salubrité des habitations et notamment à l'état des logements des pauvres; bien que spécialement composé au point de vue de la population de Londres, il n'est pas moins intéressant pour les habitants de Paris que pour ceux des autres capitales de l'Europe, et généralement pour toutes les grandes villes où résident de fortes agglomérations humaines.

On a maintes fois décrit les hideux réduits de Londres, où dans des ruelles sordides, à quelques pas de voies magnifiques, grouillent, entassés pêle-mêle, des misérables de toute espèce; ce n'est pas ici le lieu de revenir sur ces descriptions; qu'il suffise de dire que les plus effrayantes sont encore au-dessous des réalités, car, ainsi que nous le disait récemment un lord fort compétent en ce triste sujet, il n'existe, dans aucune cité d'Europe, rien qui soit comparable à la misère et à l'infection des logements pauvres de Londres.

Depuis bien des années, ce lamentable état de choses a préoccupé le législateur anglais, et depuis une trentaine d'années de nombreux *Sanitary Acts* ont été publiés pour y apporter remède : les plus importants sont ceux de 1875, 1879 et 1882. Par malheur, comme la plupart des lois anglaises, ces *acts* sont embrouillés, contiennent des dispositions contradictoires, sont remplis de renvois, commentaires, corrections, modifications, en un mot, ne dérogent aucunement à l'obscurité proverbiale de la législation britannique. Un lecteur inexpérimenté qui voudrait se reconnaître au milieu de tous les statuts, bills et *acts* relatifs à la salubrité de Londres, perdrait son temps et sa peine et ne ferait rien de bon. C'est donc pour mettre le premier venu à même de se guider dans ce dédale que la « Société pour l'exécution forcée des lois sanitaires » a fait rédiger et publier l'écrit que nous avons sous les yeux. Sans oser affirmer que ce soit une merveille de clarté, il faut pourtant convenir que tous les soins ont été pris pour en faire un livre *pratique*. « Ce *Manuel*, dit le rédacteur, n'a pas la prétention d'être un ouvrage de droit; on l'a simplement composé pour l'usage des personnes qui s'intéressent au développement des habitations salubres de notre population de Londres, et qui se préoccupent de procurer aux locataires tous les bienfaits résultant du rapide et complet enlèvement des immondices, de l'aménagement de l'eau en abondance, d'une bonne aération, enfin, de toutes les autres conditions de salubrité que la loi tend à assurer. »

Le manuel, puisque manuel il y a, est divisé en trois parties et huit chapitres, dont voici les principaux objets : exécution de la loi, tant par l'initiative individuelle que par l'action des associations particulières, des autorités locales, des pouvoirs publics, du parlement; *Acts* sanitaires, *Nuisances*, logeurs, agglomérations, maladies contagieuses, logements infectés; — caves, logements souterrains, immondices, boues, voirie, etc.; — constructions, aménagement des eaux, — destruction et reconstruction de maisons, — logements d'ouvriers, devoirs des autorités, inspection, médecins, hygiène, police, pénalités, etc., etc. Un appendice contient les principaux textes cités, un vocabulaire donnant la définition exacte des termes employés dans les *acts*, enfin un index de toutes les matières traitées dans le manuel.

Tel qu'il est, ce livret est destiné à rendre de

grands services à Londres ; on ne peut se dissimuler, après l'avoir parcouru, que la police de la salubrité dans cette grande ville est dans une situation bien inférieure relativement à ce qui se pratique dans Paris. Par suite des mœurs et des usages du peuple anglais, et surtout en vertu du fameux principe de l'inviolabilité du domicile, les magistrats se heurtent constamment à de nombreuses difficultés pour faire appliquer, dans des maisons où l'on paye des loyers dérisoires, les prescriptions si sages de la loi sanitaire. Il faut espérer que, grâce aux efforts de personnes dévouées et à l'influence de grands personnages qui s'intéressent à cette grave question, cette situation fâcheuse s'améliorera avec le temps. D'ici là, et bien que nous soyons encore loin de la perfection chez nous, nous pouvons reconnaître que nous n'avons rien à envier à la ville de Londres au point de vue des lois de salubrité. Nous pensons cependant que le manuel publié par la *Sanitary Laws Enforcement Society* mérite d'être étudié avec soin par les fonctionnaires compétents de la ville de Paris ; il serait à désirer notamment que notre conseil d'hygiène et de salubrité s'en fît rendre un compte exact; peut-être y trouverait-il quelques éléments utiles à joindre à l'ensemble de nos règlements relatifs aux logements en commun et aux maisons garnies. PHIL. MIN.

Administration de la Ville de Paris et du département de la Seine, ouvrage publié, sous la direction de M. Maurice Block, membre de l'Institut, par M. HENRI DE PONTICH, licencié en droit, sous-chef de bureau à la préfecture de la Seine. Un vol. grand in-8°. Paris, Guillaumin et Cie, 1884. — Prix : 15 francs.

M. Block qui a dirigé, on sait avec quelle habileté, la publication des deux dictionnaires d'administration et d'économie politique, ne s'est pas refusé à prendre la direction encore d'un travail sur l'administration particulière de la ville de Paris. Nul besoin, pour nous, de vanter cet ouvrage.

Depuis longtemps, le savant économiste avait formé le projet de le composer; le travail n'avait jamais été fait, et il ne serait pas seulement utile ; il était nécessaire, il manquait; et, depuis longtemps aussi, d'autres études et d'autres soins tenaient M. Block empêché de réaliser son désir. M. de Pontich, dont la compétence lui était connue, lui a proposé de rassembler les matériaux; ensemble, ils les ont disposés, ordonnés.

Mais une loi municipale nouvelle est en discussion, mais une loi réorganisant la préfecture de police est à l'étude ; ces deux lois et d'autres auront modifié complètement l'administration de Paris! Le livre, nécessaire aujourd'hui, sera inutile demain! Non, les modifications ne seront pas si complètes; les éditeurs, au reste, ne laisseront pas, cela est sûr, de publier, tous les deux ou trois ans, des fascicules supplémentaires, indiquant les changements survenus. Et puis, le livre portera deux enseignements : en même temps qu'il fera connaître Paris aux Parisiens, en même temps qu'il leur montrera leur cité possédant un domaine, un crédit, un budget, tel que quelques États de l'Europe n'en ont pas, il leur inspirera l'esprit de prudence et de sagesse. L'administration parisienne n'est pas modifiable au gré de quelques électeurs en quête de popularité, et qui entendent diriger les élections; il est des besoins, des traditions avec lesquels il faut compter ; il est des règles qu'on ne peut méconnaître, des droits qu'on est tenu de sauvegarder.

Mais combien liront ce livre parmi les trois cent et quelques mille Parisiens de Paris !

F. G.

SCIENCES NATURELLES, PHYSIQUES, MATHÉMATIQUES

— Sciences occultes —

— Sciences appliquées à l'industrie — Technologie —

Bibliothèque de « la Nature ». — **L'art militaire et la science.** Le matériel de guerre moderne, par le lieutenant-colonel HENNEBERT. Un vol. grand in-8° de 300 pages, avec 35 gravures dans le texte et 4 planches hors texte. Paris, Masson, 1884. — Prix : 10 francs.

Le lieutenant-colonel Hennebert, ancien professeur à Saint-Cyr, a consacré, dans la revue *la Nature,* un certain nombre d'articles à décrire le matériel de guerre moderne. Ces articles viennent d'être réunis en un volume richement illustré, qui prendra une place honorable au milieu de cette série d'ouvrages de vulgarisation formant la *Bibliothèque de « la Nature.»* Aujourd'hui que l'art de la guerre est devenu scientifique et que les armées et les flottes mettent à contribution, pour constituer leur matériel, toutes les inventions nouvelles, il importe que nous connaissions tous l'outillage compliqué inhérent à notre organisation militaire.

Le beau livre que le colonel Hennebert a consacré à cette question permet de se rendre compte des formidables moyens d'action que l'industrie et le talent de nos ingénieurs peuvent mettre à la disposition de nos chefs d'armée.

L'auteur s'est abstenu autant que possible d'entrer dans des détails trop techniques et n'a jamais oublié qu'il avait à vulgariser la connaissance de notre matériel de guerre. Son ouvrage est divisé en six parties ayant chacune trait à un ordre d'idées différentes.

La première est consacrée à l'artillerie et s'occupe des poudreries, fonderies, arsenaux, armes portatives et bouches à feu de toute nature.

La deuxième traite la fortification, depuis les systèmes les plus anciens jusqu'aux nouveaux forts que l'Allemagne et la France édifient à l'envi, l'une contre l'autre.

La troisième partie étudie les différents modes de fortification passagère, l'organisation des camps et les travaux de destruction au moyen des substances explosibles les plus puissantes.

Dans la quatrième, l'auteur examine tout ce qui est relatif aux voies de communications terrestres, ferrées ou fluviales, c'est-à-dire les ponts militaires, l'organisation des transports de troupes et de blessés et la guerre maritime avec son matériel de cuirassés, croiseurs et torpilleurs. Le service des correspondances, pigeons, télégraphes, etc., forme le sujet de la cinquième partie.

L'auteur termine enfin ce recueil encyclopédique par l'examen de tous les appareils servant aux reconnaissances, ballons, photographies, observatoires.

On le voit, ce travail touche à tous les sujets; de nombreuses gravures, en suppléant à la concision de certaines descriptions, en font un ouvrage de luxe et qui trouvera sa place au milieu des livres d'étrennes pour l'année 1885. C. M.

Les aérostats dirigeables, leur passé, leur présent, leur avenir. *Le ballon de Meudon et les progrès les plus récents de l'aéronautique,* par B. DE GRILLEAU. Un vol. de 212 pages orné de 5 gravures et de 3 planches. Paris, 1884. Librairie Dentu.

De la lecture de ce livre, comme des expériences renouvelées du parc de Chalais, il résulte que la direction des ballons est un problème résolu *dans certaines conditions atmosphériques.* A qui revient le mérite de la solution? Est-ce à MM. Renard et Krebs, les deux capitaines de l'École d'aérostation militaire? L'enquête ouverte à ce sujet par l'Académie des sciences nous l'apprendra. En tout cas, elle rendra certainement justice aux beaux travaux antérieurs de M. le général Meunier, de M. Dupuy de Lôme, de M. Giffard et de M. Tissandier. Le livre de M. B. de Grilleau contient précisément l'historique rapide, mais précis et impartial de ces efforts, ainsi que l'exposition scientifique du problème. Il va plus loin, il prévoit les progrès futurs de la navigation aérienne par les transformations successives des aéronefs actuels. Il annonce la période prochaine de lignes d'omnibus aériens, conséquence d'une première aérostation de luxe, puis la période de l'*aérophane* succédant à l'aéronef, où l'enveloppe remplie d'hydrogène étant supprimée, l'action de l'hélice suffira pour faire glisser dans l'air des surfaces planes. «Alors les voyageurs seront transportés dans les airs avec la vitesse vertigineuse de 150 kilomètres à l'heure et pourront faire 4,000 kilomètres d'une seule traite.» L'auteur enfin reproduit les opinions contradictoires que la perspective de cette révolution inspire aux esprits qui en étudient les suites au point de vue de l'art militaire. Espérons que l'avenir donnera raison à ceux qui en concluent à la suppression définitive des guerres devenues désormais impraticables. E. C.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

Essai sur la flore du pavé de Paris limité aux boulevards extérieurs, ou Catalogue des plantes qui croissent spontanément dans les rues et sur les quais, suivi d'une *Florule des Ruines du Conseil d'État,* par J. Vallot, secrétaire de la Société botanique de France. 1 vol. in-16 de 123 pages, imprimé en caractères elzéviriens. — Prix : Papier ordinaire, 3 fr.; papier de Hollande, 5 fr.; papier du Japon, 8 francs.

N. B. — Travail d'un vif intérêt, non seulement pour les botanistes, mais aussi pour tout bibliophile ou collectionneur sur Paris. L'auteur, dans son introduction de 39 pages, donne sur le vieux Paris des indications historiques très curieuses. A la librairie médicale et scientifique, Jacques Lechevalier, 23, rue Racine, à Paris.

SCIENCES MILITAIRES

Guerre turco-russe, 1877-1878. *Suleyman Pacha et son procès,* par FAUST LURION. 1 vol. in-8° de 220 pages. Paris, librairie du *Spectateur militaire,* 1884.

Toutes les grandes crises qui se sont dénouées par les armes dans notre époque ont eu leur bouc émissaire. Après Sadowa, ce fut Benedeck, après Metz, Bazaine, et c'était justice; après la guerre tunisienne, ce fut Suleyman Pacha qu'atteignit la sévère sentence d'un conseil de guerre. M. Faust Lurion, sous lequel semble se cacher une plus haute personnalité, a déjà essayé dans un volumineux ouvrage de dégager la responsabilité de Suleyman Pacha à pro-

pos des désastres de 1878. Aujourd'hui, il revient à la charge dans une nouvelle publication, et donne, à cet égard, un certain nombre de pièces officielles qui élucideront pour les historiens de l'avenir quelques questions encore obscures. Malheureusement, nous craignons fort que, malgré l'habileté qu'il y déploie, son livre ne modifie pas beaucoup l'opinion que l'on s'est déjà faite. Rien n'est persistant comme les légendes, et cette généreuse tentative risque fort de frapper dans le vide, surtout en France, où l'on a depuis longtemps oublié et Suleyman Pacha et les combats héroïques de Chipka. C. M.

La Nation armée. — *Organisation militaire et grande tactique moderne,* par le baron COLMAR VON DER GOLTZ, commandant dans le grand état-major allemand ; traduit par M. JŒGLÉ, professeur à Saint-Cyr. Un vol. in-8° de 470 pages. Paris, Hinrichsen, 1884. — Prix : 7 fr. 50.

Le commandant de Goltz s'est déjà fait connaître par une intéressante étude sur *Gambetta et ses armées,* et, dans cette esquisse des dernières opérations de la guerre franco-allemande, l'ancien officier de l'état-major du prince Frédéric-Charles a su rendre justice aux efforts et au patriotisme de notre jeune dictateur que la mort a si prématurément enlevé à notre pays. L'ouvrage qu'il publie aujourd'hui a une plus haute portée. Ce n'est pas un cours d'art militaire aux formules dogmatiques et prétentieuses ; on n'y trouve pas ces séries de chiffres qui rendent la lecture de ces traités si peu attrayante en général; c'est, comme le fait pressentir son titre, *la Nation armée,* un ensemble de doctrines et de préceptes relatifs à l'art de conduire les armées, une sorte de vulgarisation de la science de la guerre. L'homme du métier ne trouvera, dans les différents chapitres du livre pris isolément, que des choses qu'il connaît dès longtemps. Peut-être tirera-t-il, dit l'auteur, quelque profit de l'ensemble du groupement des matières; nous croyons, nous, qu'aucune lecture ne lui sera plus profitable, car les vérités qu'émet le commandant de Goltz sont de tout temps et sont appuyées, le plus souvent, sur une connaissance profonde des sentiments de l'humanité. Tout militaire y récoltera donc une précieuse moisson de bons conseils. Mais ce livre est, avant tout, destiné à donner à ceux qui ne sont pas du métier une idée claire de la nature de la guerre. Bien des gens ont manifesté le désir d'être fixés à ce sujet, et, cette intelligence de la nature de la guerre, il faut que tout peuple valide la possède, à une époque où toutes les grandes nations continentales ont adopté le principe du service obligatoire. C'est donc à la nation armée que s'adresse l'auteur ; et, quoiqu'il s'excuse modestement de ne pas parler pour les militaires, nous le répétons, ce sont encore eux qui tireront le plus de fruit de cette lecture. Nous ne pouvons analyser par le menu un travail dont toutes les pages seraient à citer. Contentons-nous de faire ressortir l'ordre que l'auteur a adopté dans son étude. les armées modernes, voire même les armées de l'avenir, car chaque puissance tient en réserve, pour les nécessités de la prochaine guerre, une foule de formations nouvelles. Ces armées occuperont une ligne de bataille immense. A les supposer en colonne sur une route, elles atteindraient des longueurs qui dépassent l'imagination. Pour en donner un exemple, l'armée allemande de première ligne, comprenant dix-huit corps, supposés marchant les uns derrière les autres aurait sa tête de colonne à Mayence, et sa queue à Sydtkunnen, sur la frontière russe! Les armées une fois définies et disloquées dans leurs divers éléments, l'auteur s'occupe *du commandement* et des organes délicats qui servent à l'exécuter. Il traite ensuite des *conditions de succès à la guerre,* conditions au nombre desquelles figure *le crédit,* sans lequel, comme on l'a dit bien des fois, aucune guerre n'est possible. — Le chapitre des *Opérations et combats* comprend tout ce qui est relatif à la discipline, à la concentration, aux informations, aux marches, à l'offensive et à la défensive, à la poursuite et aux opérations secondaires. C'est, à coup sûr, le plus important et le plus intéressant du livre. Enfin l'examen du *service du ravitaillement* et une étude sur les *moyens d'atteindre le but de la guerre* terminent ce travail.

Nous ne saurions assez insister sur le caractère philosophique et général de l'œuvre de M. de Goltz. Appelé à prendre, à chaque instant, des exemples dans la guerre de 1870, il a su s'abstenir de toute pensée défavorable à la France; il a semblé saisir, au contraire, toutes les occasions de rehausser le patriotisme de nos jeunes soldats et d'exalter les capacités de quelques-uns de nos généraux improvisés. Nous recommandons, entre autres pages, la description idéale d'une bataille née du hasard ; on n'y trouvera ni récits de combats ni duels imaginaires; mais, par contre, on assistera à tout ce qui se passe dans le sein des états-majors surpris par une fusillade imprévue et entraînés malgré eux à développer une affaire pour laquelle ils n'étaient pas le moins du monde préparés.

L'auteur se préoccupe enfin beaucoup de la prochaine guerre ; c'est avec une curiosité inquiète toute particulière qu'il la voit venir ; *elle sera,* dit-il, *d'une violence destructive inconnue jusqu'à ce jour ;* mais en attendant cette crise, qui n'est peut-être pas inévitable, enregistrons cet aveu d'un officier allemand : La création de la barrière artificielle que nous devons au général de Rivière et au patriotisme de notre parlement constitue une magnifique ligne de défense, et si dans une guerre future les armées allemandes devaient être conduites avec autant de circonspection et étaient aussi braves qu'elles l'ont été jusqu'à ce jour, elles ne devront plus compter sur une rapidité aussi foudroyante des opérations, ni sur des résultats aussi brillants qu'en 1866 et en 1870. — Elles seront obligées, au début de la lutte, de se dire : Ce ne sont plus nos ennemis d'antan.

Souvenirs d'une campagne dans le Levant. — *L'Égypte en 1882*, par M. B. Girard, commissaire adjoint de la marine. Un vol. grand in-8° de 305 pages. Paris, Berger-Levrault; 1884.

Les graves événements dont l'Égypte est depuis quelque temps le théâtre donnent un intérêt particulier à toutes les informations qui la concernent. A peine remise des émotions causées par le bombardement d'Alexandrie et la bataille de Tell-el-Kebir, l'Europe suit avec angoisse la marche victorieuse du Mahdi et en est à se demander si le Delta lui-même pourra rester à l'abri des incursions de cette horde de barbares. L'Angleterre renforce son armée d'occupation, au lieu de la rapatrier, et attend avec impatience le résultat de la mission du général Gordon. Dans ces conditions, le public accueillera avec faveur un ouvrage dû à un homme qui a beaucoup vu et observé pendant le long séjour qu'il a fait dans le pays.

C'est, en effet, une description complète de l'Égypte que nous donne M. Girard. Institutions, mœurs, administration, géographie, statistique, histoire même, tout est abordé dans cette étude consciencieuse. On voit, par la précision des documents, par la quantité de chiffres que l'auteur sème dans son récit, combien ses informations ont été sérieuses et quel crédit on peut donner à toutes ses allégations. L'auteur commence par donner un résumé sommaire de ce que l'on sait sur l'histoire de l'ancienne Égypte; c'est dire qu'il s'est appuyé sur les travaux remarquables des Mariette et des Maspéro; il passe ensuite à la description géographique du pays, et donne sur le Nil, ses crues, ses canaux, son influence sur la richesse du pays tous les renseignements possibles. Il étudie ensuite la situation économique de l'Égypte, son climat, ses productions, les impôts qui frappent l'agriculture, enfin sa population et les différentes races qui la forment. Écoutons ce qu'il dit des mœurs de la bourgeoisie : « La femme du paysan, de l'ouvrier, du petit marchand travaille une partie de la journée et sort sans demander la permission. Les femmes de l'homme riche ou même aisé, qui peut avoir beaucoup de domestiques, ne se livrent à aucune occupation utile; leur journée se passe à se mirer, se farder, s'habiller, se déshabiller, s'épiler, se mettre du henné aux mains et aux pieds, du khœl autour des yeux, à fumer, à manger des confitures ou des fruits secs, et même des oignons crus, à boire du sirop ou du café, à se disputer et à faire semblant de soigner les enfants... »

Ces détails donnés, l'auteur entame l'examen de l'administration générale, ministère par ministère : les finances, l'instruction publique, l'organisation judiciaire, qui touche à tant d'intérêts différents, la guerre ; toutes ces questions sont traitées avec les plus grands développements et accompagnées de tableaux statistiques qui permettent de se rendre un compte exact du fonctionnement des différents services.

Dans une étude aussi complète, M. Girard ne pouvait passer sous silence le travail gigantesque dû à de Lesseps et qui exerce une si grande influence sur la situation économique du pays. Aussi l'auteur a-t-il pris cette grande question à son origine; il nous raconte les diverses vicissitudes par lesquelles elle a passé, aussi bien lorsqu'il ne s'agissait encore que de l'idée, que lorsque son courageux vulgarisateur a eu à la mettre à exécution. Il donne, à ce sujet, les détails techniques et statistiques les plus intéressants sur le percement de l'isthme, sur l'exploitation actuelle du canal, sur son entretien, et enfin sur les variations du transit.

L'ouvrage se termine par une notice historique et descriptive sur les principales villes de l'Égypte. Elle complète heureusement ce vaste ensemble d'informations sur un pays si admirablement situé, qui occupe, à juste titre, une place importante dans les préoccupations de l'Europe.

C. M.



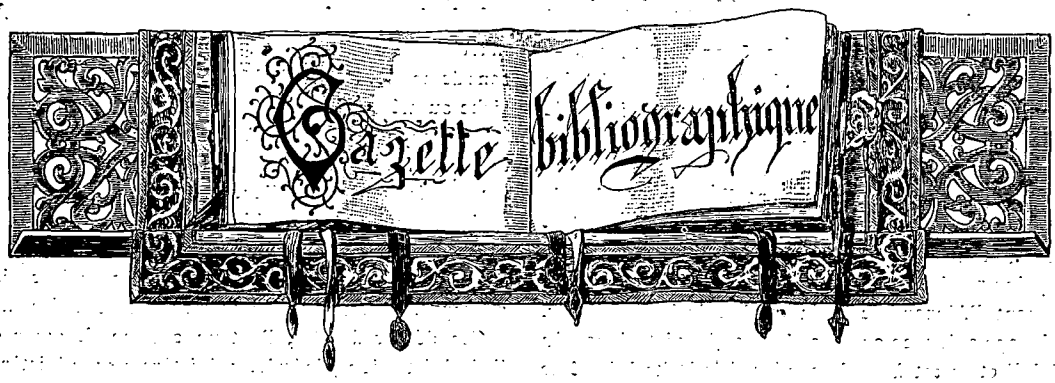

Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois. — Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES ; *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français. — Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province. — Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

INSTITUT

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 21 novembre.

Ouvrages présentés. — Aurès : *Essai sur le système métrique assyrien.* — Casartelli : *La philosophie religieuse du Mazdéisme sous les Sassanides.* — Basset : *Les manuscrits arabes du bach-agha de Djelfa.* — Miller : *Syllogue philologique hellénique,* XVe vol. — Patin : *Lucrèce. De la nature des choses,* V^e^ *livre.* — Brièle : *Collection de documents pour servir à l'histoire des hôpitaux de Paris.* — Dieulafoy : *L'art antique de la Perse.* — Lafaye : *Histoire du culte des divinités d'Alexandrie.* — Lafaye : *De poetarum et oratorum certaminibus apud veteres.* — Perrot : *Bulletin de correspondance hellénique,* t. VI et VII.

Lecture. — Le Blant : Les sarcophages chrétiens de la Gaule.

Séance du 28 novembre.

Ouvrages présentés. — De Ronchaud : *Les tapisseries dans l'antiquité.* — Révillout : *Les papyrus démotiques du Louvre.* — Stapfer : *La Palestine au temps de Jésus-Christ.*

Séance du 5 décembre.

Dans cette séance, l'Académie a procédé à l'élection d'un membre libre, à la place laissée vacante par le décès de M. Tissot.

Les candidats étaient : MM. de Mas-Latrie, de Boislisle, Ménant, Célestin-Port, de Ponton d'Amécourt.

Boislisle a obtenu 22 voix, contre 15 à M. de Mas-Latrie, 1 à M. Ménant, 1 à M. de Ponton d'Amécourt, et 1 bulletin blanc.

M. de Boislisle, le nouvel élu, a eu le grand prix Gobert, pour son ouvrage : *les Comptes des intendants.*

Séance du 12 décembre.

Ouvrages présentés. — Reinach : *Manuel de philologie classique.* — Lièvre : *Exploration archéologique du département de la Charente.* — Ferrero : *la Marine militaire de Rome.* — Schwab : *Traduction du Talmud,* t. VII. — Blancard : *Documents inédits sur le commerce de Marseille au moyen âge.* — Reinach : *Histoire des Israélites.* — Aubé : *l'Église et l'État dans la seconde moitié du* IIIe *siècle.* — Lecoy de la Marche : *les Manuscrits et la Miniature.* — Perrot : *Collection Camille Lécuyer,* 4e liv.

Lecture. — Weill : Un fragment de la vie d'Ésope sur papyrus.

Séance du 19 décembre.

Ouvrages présentés. — Prince Bonaparte : *les Habitants de Suriname à l'exposition coloniale d'Amsterdam.* — Clermont-Ganneau : *Fraudes archéologiques.* — Bénet et Bazin : *Archives de l'abbaye de Cluny.*

Lecture. — Ravaisson : Notice sur une statuette de bronze de Lysippe.

— L'Académie a procédé à deux élections de membres ordinaires, en remplacement de MM. Albert Dumont et Adolphe Régnier, décédés.

Les candidats pour la place de M. A. Dumont étaient : MM. Bergaigne, Foucart et Schlumberger.

Au premier tour de scrutin, M. Schlumberger a été élu par 23 voix, contre 10 à M. Bergaigne, et 1 à M. Foucaut.

Les candidats pour la place de M. Adolphe Régnier étaient : MM. Benoist, Révillout et Foucaut.

Au premier tour de scrutin, M. Benoist a été élu par 23 voix, contre 6 données à M. Révillout et 5 à M. Foucaut.

— L'Académie a procédé dernièrement à deux élections de correspondants régnicoles, en remplacement de M. d'Arbois de Jubainville, élu membre titulaire, et de M. Mantellier, décédé.

M. Blancard, à Marseille, a été élu en remplacement de M. d'Arbois de Jubainville, et M. le marquis de Nadaillac, à Cloyé (Eure), a été élu en remplacement de M. Mantellier.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 22 novembre.

Lectures. — Picot : Mémoire sur l'état anormal de la répression en matière de crimes capitaux, et sur les moyens d'y remédier. — Fustel de Coulanges : La propriété chez les anciens Germains.

Séance du 29 novembre.

Ouvrages présentés. — Jourdan : *Des rapports entre le droit et l'économie politique.* — Mortet : *les Constitucions démenées el Chastelet de Paris.* — Dupuy : *la Question sociale en France ; la démocratie.* — Jadart : *Vie et écrits de Buridan.* — Charles : *Éléments de philosophie.* — Durand-Desormeaux : *Études philosophiques.* — L. Arréat : *la Morale dans le drame, l'épopée et le roman.*

Lecture. — Fustel de Coulanges : La propriété chez les anciens Germains.

Séance du 6 décembre.

Ouvrages présentés. — Olivart : *Traité sur la possession.* — Colmet de Santerre : *Cours analytique de Code civil*, t. VIII. — Ducrocq, correspondant de l'Académie : *Variétés des usages funéraires dans l'ouest de la France* et *Dissertation sur les inhumations et les exhumations.* — Lyon-Caen : *la Convention littéraire et artistique du 19 avril 1883, conclue entre la France et l'Allemagne.*

Lecture. — Fustel de Coulanges : La propriété chez les anciens Germains.

Séance du 20 décembre.

Ouvrages présentés. — Colonel Jung : *L'armée de la Révolution.* — Général Favé : *l'Empire des Francs.* — Pigeonneau et de Foville : *l'Administration de l'agriculture au contrôle général des finances.* — Malan : *les Grands traits de l'histoire religieuse de l'humanité.*

— L'Académie vient de choisir deux sujets de concours pour l'année 1887. Ce sont :

Pour la section de philosophie, — prix Victor Cousin, — les *Dialogues de Platon.* On trouvera peut-être que ce sujet manque un peu de nouveauté, étant donnés surtout les beaux travaux qui ont été faits sur cette matière depuis une douzaine d'années.

Pour la section de législation, — prix Odilon-Barrot, — la matière est mieux choisie ; c'est une étude comparative sur *le Barreau anglais et le barreau français.* Les concurrents devront entrer dans plus de détails sur l'histoire du barreau anglais, qui est moins connu chez nous, et sur les personnages distingués qu'il a produits.

— L'Académie des sciences a procédé, dans une de ses dernières séances, à l'élection d'un membre titulaire dans la section d'économie rurale, en remplacement de M. Paul Thénard, décédé.

Les candidats présentés par la section étaient : MM. Jules Reiset, Le Bel, Dehérain, Duclaux, Aimé Girard et Müntz.

Le nombre des votants était de 55, majorité 28.

Au premier tour de scrutin, M. Reiset a été élu à l'unanimité.

M. Jules Reiset, officier de la Légion d'honneur, est l'un des plus grands éleveurs et agronomes du département de la Seine-Inférieure. Il était déjà correspondant de l'Académie des sciences depuis 1857 et fait partie de la Société des agriculteurs de France.

Société asiatique

La Société asiatique, dans sa séance du 13 novembre dernier, a reconstitué son bureau, qui se trouve ainsi composé : Président, M. Renan ; vice-présidents, MM. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille ; secrétaire, M. James Darmesteter ; secrétaire adjoint et bibliothécaire, M. Garrez ; bibliothécaire adjoint, M. Halévy ; censeur, M. Rubens Duval ; membre du comité de publication, M. Zotenberg.

ÉTRANGER

Belgique

Académie royale de Belgique.

Classe des beaux-arts. — Séance du 4 décembre 1884.

Programme de concours pour 1885.

PARTIE LITTÉRAIRE. — *Première question.* — Faire l'histoire de l'architecture qui florissait en Belgique aux XVe et XVIe siècles.

Deuxième question. — On demande la biographie de Théodore-Victor Van Berckel, graveur des monnaies belges au siècle dernier, avec la bibliographie

Troisième question. — Quel est le rôle réservé à la peinture dans son association avec l'architecture et la sculpture comme éléments de la décoration des édifices?

Quatrième question. — Faire l'histoire de la musique dans l'ancien comté de Flandre jusqu'à la fin du XVIe siècle et celle des maîtrises, confréries, etc.

La valeur des médailles d'or présentées comme prix pour ces questions sera de 1,000 francs pour la première, de 600 francs pour la deuxième et de 800 francs pour les deux dernières.

Les mémoires peuvent être rédigés en français, en flamand ou en latin et devront parvenir avant le 1er juin 1885 à M. Liagre, secrétaire perpétuel, au palais des Académies.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

FRANCE

— Le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts a été autorisé à accepter, au nom de l'État, aux clauses et conditions énoncées dans son testament, le legs fait à la Bibliothèque nationale par M. Victor-Édouard Husson, dit Fleury, et consistant en une collection de dessins, gravures, lithographies, portraits et crayons, laquelle collection comprend environ 16,000 à 17,000 pièces.

Nomination à la bibliothèque Mazarine. — M. Armand d'Artois vient d'être nommé conservateur à la bibliothèque Mazarine. M. d'Artois est un auteur dramatique qui a obtenu quelques succès; il était conservateur à la bibliothèque des Sociétés savantes.

Commission supérieure des archives nationales. — Le ministre de l'instruction publique vient d'instituer une commission supérieure des archives nationales, départementales, communales et hospitalières, chargée de donner ses avis sur toutes les questions techniques relatives à ces divers services.

Cette commission est composée de MM. Natalis de Wailly, président honoraire; Eugène de Rozière, président; Alfred Maury, Léopold Delisle, Paul Meyer, Picot, le comte de Luçay, Tranchant, Sorel, Xavier Charmes, Baudrillard, Servois, Lacombe, Ulysse Robert, membres, et G. Desjardins, secrétaire.

Bibliothèque administrative de la Préfecture de la Seine. — La bibliothèque administrative de la Préfecture de la Seine, qui est encore au pavillon de Flore, va être transférée dans le nouveau local qui lui a été réservé à l'Hôtel de Ville, et qui sera prochainement agencé d'une façon complète.

Une salle de lecture sera ouverte au public, qui trouvera ainsi à sa disposition une collection unique à Paris, comprenant 30,000 volumes, et des documents fort utiles et fort intéressants sur toutes les branches de l'administration en France et à l'étranger. Cette bibliothèque formera le complément nécessaire de la bibliothèque de la ville de Paris établie à l'hôtel Carnavalet, qui renferme les ouvrages rela-

ÉTRANGER

Angleterre. — *Bibliothèque de la Taylorian-Institution.* — La célèbre collection d'ouvrages relatifs au Dante, qui avait été réunie par M. Scartazinni, ira enrichir la bibliothèque de la Taylorian-Institution. La collection de M. Scartazinni comprend des volumes d'une grande valeur, tels que ceux de Dionisi, l'édition aldine de 1515 et l'édition Crusca de 1595.

Bibliothèque de Newcastle. — Un incendie d'une certaine importance a failli détruire la bibliothèque de Newcastle; on a pu, heureusement, circonscrire le feu, mais les dégâts n'en sont pas moins évalués à plus de 25,000 francs.

Plusieurs ouvrages de grande valeur ont été détruits.

Espagne. — *Bibliothèques publiques.* — L'Espagne possède 31 bibliothèques publiques avec un effectif de 1,630,810 volumes (1882). Voici la liste des principales bibliothèques publiques avec le nombre de volumes qu'elles renferment :

Madrid. — Bibliothèque nationale.....	640.700	volumes.
Id. — Bibliothèque de l'Université.	149.000	—
Barcelone. — Bibliothèque de l'Université.	138.000	—
Salamanque. — Id.	73.800	—
Tolède. — Bibliothèque provinciale.....	71.430	—
Séville. — Bibliothèque de l'Université..	63.000	—
Valence. — Id.	49.000	—

Dans le prochain numéro du *Livre*, nous donnerons une étude détaillée sur l'organisation et l'importance des bibliothèques et archives en Espagne.

Bibliothèque d'Ossuna. — Les Cortès ont voté une somme de 900,000 francs pour l'acquisition de la célèbre bibliothèque du duc d'Ossuna; les manuscrits et les ouvrages les plus importants de la collection viendront enrichir la bibliothèque nationale de Madrid.

États-Unis. — Le *Catalogue de la Bibliothèque du Collège de New-Jersey.* — Le College of New-Jersey à Princeton (États-Unis) vient de faire paraître un beau catalogue systématique des 60,000 volumes qui composent sa bibliothèque. — C'est M. Frédéric

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— PARIS — PROVINCE — ÉTRANGER —

FRANCE

— M. Tamizey de Larroque fait paraître le septième fascicule de son recueil : *les Correspondants de Peiresc.* Ce fascicule est consacré au *cardinal Bichi, évêque de Carpentras*, et à divers érudits du comtat Venaissin.

— La librairie Leroux a publié récemment le tome deuxième de la traduction française, — par MM. Aymeric et Condamin — de *l'Histoire générale de la littérature du moyen âge en Occident*, de M. A. Ebert. Ce tome est consacré à l'histoire de la littérature chrétienne depuis l'époque de Charlemagne jusqu'à la mort de Charles le Chauve.

— M. Amiaud, secrétaire adjoint et bibliothécaire du comité de législation étrangère au ministère de la justice, vient de publier un *Aperçu de l'état actuel des législations écrites de l'Europe, de l'Amérique, etc., avec indication des sources bibliographiques.* L'ouvrage indique, pour chaque législation, les documents et livres spéciaux auxquels il est indispensable de se référer quand on veut étudier le droit particulier d'un pays.

— M. Fillion, professeur d'Écriture sainte au grand séminaire de Lyon, fait paraître un *Atlas d'histoire naturelle de la Bible, d'après les monuments anciens et les meilleures sources modernes et contemporaines, destiné à faciliter l'intelligence des saintes Écritures.*

— Le *Polybiblion* nous apprend que M. Lambine a complété sa *Bibliographie d'histoire russe* par un dixième volume qui comprend l'année 1864. La bibliographie des années suivantes (1865-1876) est continuée par M. Méjof, qui vient d'en publier le quatrième volume. Sur la demande du dernier congrès archéologique tenu à Odessa, M. Méjof va préparer une bibliographie de la Russie méridionale.

— M. l'abbé A. Tougard a publié l'acte notarié par lequel Pierre Corneille vendit à Guillaume Chouard ses biens du Val-de-la-Haye, vis-à-vis du Petit-Couronne et avoisinant la Seine. M. Tougard a trouvé l'expédition de cet acte notarié parmi les manuscrits de la bibliothèque du petit séminaire du Mont-aux-Malades. La brochure où il communique ce document a pour titre : *Le grand Corneille, contrat de vente de pour la première fois, précédé d'un avant-propos sur le centenaire de Pierre Corneille.*

ÉTRANGER

Allemagne. — La librairie Schmidt et Günther, de Leipzig, publie un grand ouvrage, *Frankreich in Wort und Bild*, en 50 livraisons, avec 455 illustrations où Ferd. de Hellwald a retracé l'histoire, la géographie, l'administration, le commerce et l'industrie de la France.

— MM. Hirzel, à Berlin, publient sous le titre de : *Entretiens avec Frédéric le Grand, Mémoires et journal de Henri de Catt*, par M. Koser, des documents historiques qui ne manquent pas d'intérêt.

Henri de Catt, originaire de la Suisse française vécut pendant quelques années dans l'intimité, de Frédéric, qui se l'était attaché en qualité de lecteur. De Catt accompagna le roi dans quelques-unes de ses campagnes et notait au jour le jour dans son journal les entretiens qu'il eut avec le roi philosophe.

Le manuscrit de ces mémoires se trouvait dans les archives secrètes de Berlin et n'a pas été publié jusqu'à ce jour. Il paraîtra en langue française et composera le tome XXIIe des publications émanant des archives de Prusse.

— M. Jansen vient de faire paraître à Berlin, chez le libraire Reimer, un volume intitulé *Jean-Jacques Rousseau considéré comme musicien.*

Angleterre. — M. Buchan Telfer vient de faire paraître un intéressant travail sur le chevalier d'Éon. On sait que ce personnage énigmatique séjourna en Angleterre en 1763 et 1764.

— *Les Annales du Théâtre Français depuis ses origines jusqu'à la mort de Racine*, par M. Frédéric Hawkins, paraissent chez Chapmann et Hall, à Londres.

Belgique. — M. Camille Frère, chef de bureau au ministère des finances, vient de publier un intéressant travail sur *la Dette publique belge*, de 1830 à 1882. L'ouvrage forme un beau volume in-8° édité par la maison Lebègue et Cie.

d'émissions d'emprunt et leur historique, l'amortissement, les charges de la dette publique, et donne enfin un exposé statistique. Sous forme de conclusion l'auteur expose ses vues sur la situation, économique du pays.

Italie. — Nous avons reçu un charmant petit volume d'une exécution typographique qui ne laisse rien à désirer, et que publie la Société bibliophile de Turin.

Ce petit ouvrage est intitulé : *Il successo de l'armata de Solimana Ottomano nell' impresa dell' isola di Malta. Poemetto populare del secolo XVI, con una bibliografia dell' Assedio* (1565); 64 pages in-8°, tiré à 250 exemplaires.

La Société des bibliophiles de Turin a l'intention de publier une série d'écrits inédits et de raretés bibliographiques dont ce petit poème est un spécimen très réussi.

Russie. — *La correspondance de Tourgueneff.* — La première série des lettres d'Ivan Tourgueneff publiées par la société russe de secours aux hommes de lettres dans la détresse paraît à Pétersbourg. Cette série comprend 488 lettres datées de 1840 à 1883 et adressées pour la plupart à des amis intimes du poète, tels que Polowski, Grégorovitch, Isaltykoff, etc.

États-Unis. — M. Lawrence Gomme publie une une table générale systématique du Gentleman's Magazine qui embrasse la période respectable de cent trente-huit années (1731-1868). L'ouvrage est intitulé *The Gentleman's Magazine, being a classified collection of the chief contents of the G. M.* 2 volumes.

Boston, chez Houghton, Mifflin et C°.

— M. Robert Clarke a publié : *Reminiscences of army life under Napoléon Bonaparte*, par Adalbert J. Doisy de Villargennes, ancien vice-consul d'Italie à Cincinnati.

— *Paris in old and present times, with especial reference to changes in its architecture and topography*, par Ph. Gilbert Hamerton, chez Robert frères. Paris autrefois et aujourd'hui contient des eaux-fortes et un grand nombre de gravures dans le texte, executées par Brunet, Lalanne et d'autres artistes français.

New-York, Robert frères.

Indes. — Comme curiosité, nous signalons un roman bengalais écrit par M. Chatteryée, natif de Bengale. Ce roman a été traduit en anglais et paraît à Londres sous ce titre : *The poison tree*, avec une préface de M. Edwin Arnold.

PUBLICATIONS D'OUVRAGES ÉCRITS EN FRANÇAIS ET PARAISSANT A L'ÉTRANGER

Traductions d'ouvrages français.

Allemagne. — Un résumé de la philosophie positive d'Auguste Comte paraît en traduction allemande, chez M. Georg Weiss, à Heidelberg; 2 vol.

Publications en langue française à l'étranger :

Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes publiés par les religieux de la Compagnie de Jésus, depuis sa fondation jusqu'à nos jours, par Carlos Sommervogel. Berlin.

French etchers, les graveurs français, est un élégant volume qui contient une vingtaine de reproductions d'œuvres de Daubigny, Corot, Jacquemart, Bastien-Lepage, etc. L'ouvrage est imprimé sur beau papier et richement rélié.

New-York, Dodd, Mead et C°.

États-Unis. — Édouard Laboulaye's *Last fairy tales*, traduction par Mary L. Booth, paraît en édition illustrée chez Harper et frères.

— C. Bigot : *Raphael and the villa Faranesina*, traduction de Mary Healy (Mme Bigot), paraît à New-York chez Dodd, Mead et C°.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

— Notre collaborateur M. Champfleury prépare en ce moment un nouveau volume sur la *Caricature*.

— M. Maurice Dreyfous, libraire-éditeur, a fait insérer dans le *Journal de la Librairie* l'avis suivant:

« Un grand nombre de libraires m'écrivent pour me demander quand paraîtra *la Mer*, de Richepin. Ne pouvant répondre à chacun en particulier, je cet ouvrage n'est pas même en question à l'heure présente.

« La nouvelle donnée par un journal de Paris et reproduite par beaucoup d'autres est donc absolument fausse.

« D'ailleurs, des divers ouvrages que l'auteur prépare, aucun n'est aujourd'hui achevé, et par conséquent aucun n'est prêt à paraître.

— M. Paul Lacombe prépare une *Bibliographie*

servir à l'histoire des mœurs, de la fin du XVIe *siècle jusqu'à nos jours*. Ce travail comprendra non seulement les Tableaux de Paris de Mercier et autres écrivains, mais encore les ouvrages qui peuvent contribuer à faire connaître les détails des mœurs et coutumes des siècles derniers.

— M. Edmond Biré va réunir en volume les articles qu'il a publiés dans le *Correspondant* sur Victor de Laprade.

— Le tome Ier du *Catalogue de la bibliothèque de M. le baron James de Rothschild* va paraître ce mois-ci. On sait que ce *Catalogue* est rédigé par M. Emile Picot, auteur de travaux bibliographiques très appréciés.

—On annonce la prochaine publication, par les soins de M. Caillemer, doyen de la Faculté de droit de Lyon, des *Lettres adressées à l'abbé Nisaire par divers savants*. Le volume renfermera nombre de documents inédits d'une grande valeur.

— La dernière partie de l'*Histoire du Cotentin et de ses îles*, par M. Dupont, ancien président de la Société des antiquaires de Normandie, est en ce moment sous presse.

— On annonce la publication prochaine d'une bibliographie des ouvrages relatifs à la Bourgogne. M. Milsaud est l'auteur de ce travail.

— Sous ce titre général : *Guide des collectionneurs*, la librairie de l'Art entreprend la publication d'une série d'ouvrages qui intéresseront tous les amateurs de la curiosité. Le premier volume de cette collection est en vente; il est dû à M. Émile Molinier et a pour titre : *Dictionnaire des émailleurs depuis la fin du moyen âge jusqu'à la fin du* XVe *siècle*.

Les autres volumes à paraître dans cette collection sont les suivants : *Dictionnaire des ébénistes*, par M. de Champeaux; *Dictionnaire des fondeurs et ciseleurs*, par le même; *Dictionnaire des monogrammes et marques d'amateurs*; *Dictionnaire des Céramistes*, etc.

— On annonce la prochaine publication d'un livre intitulé : *la Société de Vienne*, et qui est destiné, paraît-il, à faire quelque bruit.

— Le prince Orloff vient de terminer une étude importante sur la guerre de Crimée.

ÉTRANGER

Allemagne. — M. Hertzberg, professeur à l'université de Halle, publiera sous peu une traduction allemande de l'histoire de l'empire romain de M. Victor Duruy (*Geschichte des rœmischen Kaiserreichs*).

— M. Ueberweg prépare un ouvrage qui sera intitulé : *Schiller philosophe et historien*.

Italie. — *Il Bibliofilo* annonce la publication d'un ouvrage de M. Carlo Lozzi qui promet d'être intéressant sous plus d'un rapport. Le livre est intitulé : *Statuti e storie municipali e libri e opuscoli d'ogni genere antichi e moderni riguardanti l'Italia, posseduti e analiticamente descritti coi relativi prezzi*. — 2 vol. in-8°. Chez l'auteur : Via Cane, 2, Bologne.

— Le P. Denifle, sous-archiviste au Vatican, fait paraître une histoire des Universités au moyen âge en 4 volumes. L'ouvrage contiendra plusieurs documents inédits.

Un autre ouvrage, pour lequel l'auteur, M. le professeur Fontane, a également mis à contribution les archives du Vatican, produit de nouveaux documents historiques sur la duchesse Renate de Ferrare.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

Curiosités académiques. — Un de nos confrères a constaté récemment que les fauteuils de l'Académie

et qu'ils avaient parfois payé certaines complaisances.

Ainsi Lavau, garde des livres du Louvre, s'étant entremis pour marier une fille de Colbert avec le

ce qu'il désirait pour sa peine. — Être immortel, lui répondit-il.

Colbert fit un signe, et l'Académie nomma Lavau.

Pierre Corneille faillit être remplacé par un gamin de quatorze ans. C'était l'âge du duc du Maine quand il trouva que ce serait drôle de succéder à l'auteur du *Cid*. Il fut élu à l'unanimité. — Louis XIV, choqué de cet excès de courtisanerie, annula l'élection et le fauteuil de Pierre fut donné à Thomas.

Le Rappel ajoute d'autres faits.

« On a le manuscrit du discours de réception du maréchal de Richelieu. Flambeau y est écrit *flambau*, prompt *pront*, chrétien *crétien*, cour *court*, entier *antier*. C'est par cette orthographe que ce maréchal avait mérité d'être d'un corps institué pour maintenir la pureté de la langue française.

« Un autre maréchal, le maréchal de Saxe, eut le bon sens de ne pas s'exposer au même ridicule.

L'Académie lui fit les avances qu'elle a toujours faites aux puissants, quitte à s'en venger sur eux lorsqu'ils sont à terre (comme dans l'affaire Émile Ollivier). Le vainqueur de Fontenoy refusa. « Ils veule, écrivit-il, me faire de la cademie, cela miret comme une bague à un chas. »

« L'Académie a subi une humiliation plus grande que d'être refusée. Elle s'offrit au contrôleur général Desmaret. « Je n'accepte pas, répondit Desmaret, mais j'ai dans mes bureaux un premier commis à qui cela convient mieux. » Lorsque Joseph lâcha son manteau aux mains suppliantes de Mme Putiphar, au moins il ne lui proposa pas son domestique. Que croyez-vous que fit l'Académie à une telle impertinence? Elle la reçut avec amour. Le commis fut élu d'emblée. Il a laissé dans l'histoire de la littérature française le grand nom de Roland Malet. »

Au demeurant, *le Rappel* est d'avis que l'Académie ne devrait pas se renouveler elle-même. Il y a là, suivant l'estime de notre confrère, un privilège aussi choquant que celui de l'inamovibilité sénatoriale décernée par les sénateurs eux-mêmes.

Petits mystères littéraires. — Quelques questions ont été posées, dans *l'Intermédiaire des Chercheurs*, au sujet des papiers de Balzac et de sa famille. Dans ce journal, un balzacien perplexe demande deux choses :

« 1° Les lettres que Balzac écrivait régulièrement à Mme de Hanska avant son mariage existent-elles, oui ou non? Environ deux années avant la guerre de 1870-71, Michel Lévy traita avec Mme de Balzac pour l'achat de cette correspondance, moyennant la somme de 100,000 francs. La guerre terminée, Michel Lévy revint à la charge, mais Mme de Balzac l'arrêta dès les premiers mots, selon M. Valter (*le Figaro*, avril 1882), lui disant que les lettres avaient été brûlées ou volées par les Prussiens, pendant le pillage du château de Beauregard. M. Valter douta de la sincérité de Mme de Balzac. « Divers indices indiqueraient au contraire, dit-il, que cette correspondance Mme de Balzac à un ami. » Quelle est la vérité sur le sujet de cette correspondance, où Balzac écrivait, au jour le jour, ses mémoires et ses opinions sur les hommes et les choses de son temps?

« 2° Dans *le Figaro* du 20 août 1883, M. Arsène Houssaye a écrit un article sur *les Dernières heures de Balzac*, dans lequel il raconte une étrange histoire d'une sœur de Balzac, morte à l'hôpital Beaujon, et de la visite du directeur de l'hôpital, M. Annocet, immédiatement après le retour de Balzac à Paris, après son mariage avec Mme de Hanska. M. Arsène Houssaye nous montre Balzac reniant cette sœur et disant à M. Annocet qu'il n'avait qu'une sœur, Mme de Surville. Puis, plus tard, il nous montre Balzac sur son lit de mort, faisant appeler M. Annocet et lui disant : « Monsieur Annocet, je vous ai appelé pour un acte de contrition. J'ai peur de mourir, et je veux me mettre en règle avec ma conscience. Je vais commencer par m'humilier devant vous. Vous aviez raison : c'est ma sœur. Jean-Baptiste Rousseau a renié son père : j'ai renié ma sœur. Voilà qui nous a porté malheur, à Rousseau et à moi... »

Le balzacien de l'*Intermédiaire* voudrait bien être renseigné sur ces points.

Un congrès littéraire en 1889. — Le comité de la Société des gens de lettres vient de décider en principe qu'un congrès littéraire international aurait lieu à l'occasion de l'Exposition universelle projetée pour 1889.

La Société des gens de lettres a organisé le congrès littéraire de 1878; elle en a conservé les actes; elle a recueilli les vœux qui ont été formulés en cette circonstance. Il lui appartient de constater quelle suite aura été donnée aux résolutions enregistrées par elle; quels auront été les progrès accomplis après onze années. C'est à elle de déterminer le programme et les devoirs de la réunion future.

Le comité a désigné parmi ses membres une commission d'étude composée de MM. Gourdon de Genouilhac, Émile Richebourg, Charles Diguet, Armand Renaud et Félix Ribeyre.

Pensions aux savants. — Un membre de l'Institut, M. Frémy, s'apitoyant à juste titre sur les difficultés que rencontre toute une pléiade de travailleurs qui se consacrent à la science pure, se propose de provoquer la création d'un comité qui aura pour but de venir en aide aux savants sans fortune.

Ce comité réaliserait par souscription un capital dont l'intérêt serait consacré à servir des pensions aux savants dans le besoin.

Une traduction espagnole de « Sapho ». — M. Alphonse Daudet joue de malheur avec l'Espagne.

Un journal de Madrid, *El Globo*, lui avait pris *l'Évangéliste* sans lui payer aucun droit de traduction; mais voici mieux.

Dès la publication de *Sapho*, M. Alphonse Daudet

pez Bago, se disant son disciple et le comblant des louanges les plus colorées.

Puis, un beau jour, il lui annonça qu'il était si enthousiaste de l'œuvre qu'il n'avait pu s'empêcher de la traduire ; elle était traduite, la traduction avait paru.

Et, pour éviter à M. Daudet l'ennui d'une lettre-préface, M. Bago se l'écrit à lui-même et signe carrément A. Daudet.

Le volume porte, sur la couverture : « Safo, costumbres de Paris, traduction de Eduardo Lopez Bago, precedida de una carta del illustre novelista francès. » Cette « carta del illustre novelista francès » est un petit chef-d'œuvre d'impudence ; l'auteur y glisse sa réclame, non seulement pour son roman paru, mais aussi pour ses romans à paraître.

Le 21 juillet 1880, la France et l'Espagne ont passé une convention pour la protection de la propriété des œuvres littéraires et artistiques dans les deux pays.

L'article 2 porte qu'il est absolument interdit d'imprimer et de publier dans un pays l'œuvre d'un auteur de l'autre pays sans son autorisation. L'article 3 ajoute que les auteurs de chacun des deux pays jouissent dans l'autre pays du droit exclusif de traduction de leurs ouvrages pendant cinquante ans. Ces textes sont donc aussi nets et aussi précis que possible.

La Société des gens de lettres n'hésitera pas à poursuivre ce M. Lopez Bago.

— Dans une de ses dernières séances, la Société des gens de lettres a décerné les prix suivants :

Le prix Petit-Bourg, 1,000 francs, à M. Élie Berthet.

Le prix du Congrès littéraire, 500 francs, à M. Gabriel Guillemot.

Le prix du baron Taylor, 500 francs, à Mme Ve Mary Lafon et à M. Adolphe Rosay, *ex æquo*.

Le prix Alfred de Musset, 300 francs, à M. Frédéric Bataille.

Le prix Jules Simon, 500 francs, à M. Auguste de Frarière.

Le prix Arsène Houssaye, 500 francs, à M. Charles Monselet.

Le prix Eugène Bonnemère, 500 francs, à MM. Auguste Lepage et Roland de Cadehol, *ex æquo*.

Une allocation de 1,200 francs a été votée à M. Paul Féval.

Statue de Voltaire. — Un crédit de 13,377 francs a été ouvert à l'administration, par le Conseil municipal de Paris, pour la construction du piédestal de la statue de Voltaire, qui doit être érigée quai Malaquais.

Sur le piédestal sera gravée cette simple inscription :

A Voltaire.

L'administration proposait d'inscrire :

« François-Marie Arouet, dit Voltaire, poète, philo-

ÉTRANGER

Allemagne. — La *Schiller-Stiftung.* — Le conseil d'administration de la *Schiller-Stiftung* (fondation Schiller) a publié un aperçu de ses travaux pendant les vingt-cinq années qui viennent de s'écouler, en même temps qu'un appel où il convie tous les amis de la littérature allemande à concourir à l'œuvre qu'il a entreprise. La Société, fondée le 10 novembre 1859, jour de l'anniversaire du centenaire de Schiller, se propose « d'honorer les auteurs allemands qui ont bien mérité de la littérature nationale en les secourant dans la détresse, eux ou leurs descendants les plus proches ». De 1860 à 1884, le comité a distribué 1,100,000 marcs ou 1,375,000 francs, qui ont été répartis entre trois cent quatre-vingt-une personnes.

Union centrale de l'industrie du livre. — Centralverein fur das gesammte Buchgewerbe. — L'Union centrale pour toutes les industries se rattachant au livre, qui se constitue à Leipzig, se propose de servir les intérêts de la librairie et de développer, en particulier, le goût artistique, dont les éditeurs allemands ne se sont pas assez préoccupés jusqu'à ce jour.

On espère réaliser ce but par la création d'un musée bibliographique et d'une académie où les jeunes gens qui se destinent à la librairie recevront une instruction technique spéciale.

Tout propriétaire ou gérant d'une librairie pourra se faire admettre comme membre de l'Union ; l'élément artistique sera représenté par des notabilités appartenant au monde des arts.

Angleterre. — *Bacon et Shakespeare.* — Bacon ou Shakespeare, voilà les cris de ralliement des deux camps ennemis qui menacent l'Angleterre et l'Amérique d'une nouvelle guerre des Roses, guerre toute d'érudition, d'ailleurs. Les principaux sectateurs de la nouvelle école, MM. Morgan, Théobald, Mme Pott, ont senti le besoin de créer une nouvelle société dont la sphère d'action embrasserait, dans tous ses détails, la controverse Bacon-Shakespearienne.

M. Karl Müller de Stuttgart, le traducteur de l'ouvrage de M. Morgan, fait partie de la nouvelle société.

Belgique. — *Un manuscrit de l'Ordo Judiciarius.* — Un savant bibliophile anglais, M. Travers Twist, a découvert dans la bibliothèque royale de Bruxelles un manuscrit très important au point de vue de l'histoire du droit. Jusqu'à ce jour, on ne connaissait que

Ricardus Anglicus (Richard Poore), dont l'un se trouve à Fulda et l'autre à Douai.

L'exemplaire retrouvé par M. Travers Twist est plus complet que les deux qu'on connaissait déjà, et il résulte avec évidence d'un des chapitres que l'ouvrage a été composé entre les années 1196 et 1215. Si M. Travers Twist ne publie pas lui-même le manuscrit, ce sera la bibliothèque de l'université de Bruxelles qui s'acquittera de ce soin.

La Bibliographie à l'Exposition d'Anvers de 1885. — Le comité de la 79e classe, 9e groupe, de l'Exposition universelle d'Anvers vient de publier la circulaire suivante, sur laquelle nous appelons l'attention des intéressés :

« Monsieur,

« Nous avons l'honneur d'appeler votre attention sur l'objet de la classe 79 : Bibliographie et législation.

« Le comité d'organisation de l'Exposition universelle, en faisant un appel à tous les exposants pour réunir dans cette classe tout ce qui, dans chaque pays, a été publié sur l'histoire commerciale, la législation douanière et la statistique, les tableaux graphiques, les cartes, les diagrammes, etc., a eu également en vue l'exposition complète de tout ce qui a été fait en Belgique dans ce domaine spécial.

« La première exposition commerciale organisée en Belgique depuis 1830 semble une occasion favorable pour montrer aux nations commerçantes que notre pays n'est pas resté en arrière dans les publications relatives au commerce.

« Pour réunir les éléments d'une telle exposition, il serait difficile aux particuliers de former un ensemble assez complet; nous avons pensé qu'il serait utile, pour arriver au résultat le plus parfait, de grouper les divers documents publiés par les chambres de commerce, sociétés commerciales, etc., autour de la collection des documents publiés par le gouvernement et exposés par les soins du ministère des affaires étrangères.

« Nous vous prions, en conséquence, de vouloir nous faire connaître à bref délai les publications dont vous pourriez mettre un exemplaire à notre disposition, et de nous permettre de choisir, dans les éléments qui nous seront offerts, une exposition qui ne laisse aucune lacune dans le domaine spécial de la classe 79.

« Les objets confiés à nos soins, bien qu'exposés dans le compartiment du ministère des affaires étrangères, pourront être mentionnés dans les catalogues sous le nom de l'exposant, mais ne donneront lieu à aucuns frais pour celui-ci.

N. B. — Prière d'adresser à M. J.-B. Lanckman, ministère des affaires étrangères, bureau des tarifs, à Bruxelles, la liste des ouvrages mis à la disposition du comité. »

Turquie. — *Le mouvement littéraire en Turquie.* Le *Journal des Débats* des renseignements curieux sur le mouvement littéraire dans la capitale ottomane, où soixante-huit imprimeries fonctionnent. On y publie neuf journaux en langue turque et douze périodiques.

Voici les principaux ouvrages qui ont été imprimés de 1877 à 1883 :

Les uns sont originaux, les autres ne sont que des traductions. Parlons d'abord de celles-ci. Toutes, à l'exception d'un opuscule de marine, tiré de l'anglais, sont empruntées aux ouvrages publiés en France; mais ce ne sont que des romans ou des pièces de théâtre; ce sont, par ordre de publication et de date : les *Aventures de trois Russes et de trois Anglais* et celles du *Capitaine Hatteras*, de Jules Verne; les *Mystères de l'Inquisition*, *la Fille de l'exilé en Sibérie* et *les Prisonniers du Caucase*, de Xavier de Maistre; *le Juif-Errant*, d'Eugène Sue; *les Mémoires du Diable*, de Frédéric Soulié; *les Misérables de Londres*, de Pierre Zaccone; *le Dernier des Abencérages*, de Chateaubriand; *Sous les Tilleuls*, d'Alphonse Karr; *l'Amiral Burg*, *les Mille et un fantômes*; *Paul Jones*, *la Croisade des Femmes*, *Monte Cristo*, de Dumas père; *le Dépit amoureux*, de Molière; les *Célibataires*, de Balzac; *les Mauvais lieux de Paris*, de Xavier de Montépin; *Télémaque*; *les Burgraves* et *les Misérables*, de Victor Hugo; *la Fin de l'hypocrisie*, autrement dit *Tartufe*; *Gil Blas*; *la Bibliothèque de mon oncle*, de Topffer; *la Dame aux camélias*; *Manon Lescaut*, enfin *l'Homme aux trente enfants*, ou *Que de malheurs ne cause pas la fortune trompeuse?* qui n'est rien autre que... *Monsieur de Pourceaugnac.*

Dans les œuvres littéraires originales, on trouve des romans, des pièces de théâtre, des recueils de poésie : *les Cafés chantants de Paris*; *les Sacrifices du bourreau*; *la Fille des Bohémiens*; *Histoires et Aventures amoureuses*; *les Sept beautés*; *l'Heureuse Famille ou un Amour de rencontre*; *la Couche nuptiale*; le premier roman épistolaire écrit en Turquie, *le Carnaval*, roman de mœurs pérotes; *les Filles de la Reine*, *le Fils de l'Aveugle*; voilà des titres qui ne manquent pas d'être fort affriolants.

Quant aux pièces de théâtre, les principales sont intitulées : *Ennuis et Regrets*, *la Chasteté ou la Fuite*, *Echber, roi des Kachmyr*, *Quel malheur que l'amour!*

« Pour les ouvrages de théologie, de science, de jurisprudence, ils sont nombreux; je trouve plusieurs Corans, d'après divers calligraphes, et des Codes annotés et commentés, même quelques petits traités sur des questions de droit spéciales; mais je me méfierais un peu du *Parterre plein de fraîcheur*, commentaire de l'ouvrage intitulé *la Perle resplendissante*, sur les principes du droit musulman; des *Jardins parfumés de musc*, à l'usage des écoles secondaires; des *Parterres des adeptes de la science certaine*; des *Sabres tranchants*, traité de controverse religieuse. Je doute fort que *la Branche de saule couverte des feuilles les plus belles de la rhétorique*

la Cassette de perles, conseils utiles relatifs à l'art militaire, soit capable de produire de grands capitaines.

Les livres sont à bas prix à Constantinople. Les plus chers ne coûtent qu'un medjidié (4 fr. 20); les autres coûtent quatre piastres, soit un franc environ.

Russie. — *La presse périodique en Russie.* — D'après la Revue russe le nombre des journaux et périodiques qui se publiaient en 1883 en Russie atteignait le chiffre de 766, et se répartissait comme suit sur les principales villes de l'empire :

Pétersbourg....	197	Odessa.....	19
Varsovie.....	79	Kazan.....	11
Moscou.....	75	Charkow.....	11
Helsingfors.....	36	Reval.....	9
Riga.....	23	Dorpat.....	8
Tiflis.....	21	Mitau.....	8
Kiew.....	20		

Plus des deux tiers de ces périodiques paraissent en langue russe; les autres sont écrits en polonais, allemand, finnois, suédois, etc. Les deux capitales, Pétersbourg et Moscou, à elles deux, comptent 249 journaux et périodiques russes, 9 allemands, 4 français. Un de ces périodiques paraît en trois langues (russe-all.-franç.) et un autre en deux langues (russe-all.).

La province n'a pas moins de 265 périodiques russes (dont 100 organes officiels), 80 polonais, 43 finnois, 39 suédois, 36 allemands, 13 lithuaniens, 9 arméniens, 2 français et 2 écrits en dialecte courde.

Une grande partie (335) des journaux et périodiques russes existent depuis dix années à peine; on ne compte guère que trois périodiques qui remontent à plus d'un siècle. Depuis 1881, la presse de province s'est accrue d'un cinquième; en 1883 seulement 64 nouvelles publications périodiques ont été publiées.

Quant à la périodicité de la presse de Pétersbourg et de Moscou, on comptait, en 1883, 31 journaux quotidiens, 21 hebdomadaires, 9 bi-hebdomadaires, 44 revues hebdomadaires et 85 mensuelles.

Les publications périodiques qui paraissent en Russie, classées par ordre de matières, donnent le tableau suivant :

Religion.....	92	Institutions de bienfaisance.....	5
Droit.....	21	Sciences médicales.....	34
Administration.....	19	Pédagogie.....	31
Commerce et industrie..	29	Littérature de la jeunesse.	24
Armée et marine.....	14	Économie rurale.....	41
Mathématiques et sciences naturelles.....	13	Histoire et philosophie.	19
Arts.....	26	Belles-lettres et bibliographie.....	23
Application des sciences et des arts à l'industrie.	20		

256 périodiques et 73 journaux sont presque exclusivement consacrés à la politique.

États-Unis. — *M. Alph. Daudet, pornographe.* — Les éditeurs Funk et Wagnalls ont refusé de faire paraître dans leur collection la traduction de *Sapho*, d'Alphonse Daudet, sous prétexte que le sujet en était immoral. Les éditeurs américains avaient acquis à l'avance le droit de faire traduire le roman de M. Daudet. Si quelqu'un ou quelque chose perd à ce déploiement de réserves prudhommesques, c'est la collection de MM. Funk et Wagnalls.

Ce qu'a rapporté à M. Blaine son livre : « Vingt ans au Congrès ». — Si M. Blaine, le candidat à la présidence des États-Unis, n'était point déjà plusieurs fois millionnaire, il le serait devenu par la publication de son ouvrage : *Vingt ans au Congrès*, dont il a été vendu 250,000 exemplaires, ce qui représente pour M. Blaine la somme rondelette de 1 million 250,000 francs.

Une machine surprenante. — Un journal américain affirme qu'un ingénieur vient de découvrir une machine rotative qui imprime, dans une heure, six mille feuilles, les plie, les assemble pour en faire un volume, les coud et les entoure d'une couverture.

Un ingénieur marseillais nous écrit qu'il vient d'inventer une machine qu'il croit plus utile : elle enlève la couverture, découd les volumes, déplie les feuilles et rend les six rames de papier blanc en cinquante minutes.

A travers les Revues.

Allemagne. — *Deutsche Rundschau* (décembre). — H. Grimm : La gloire de Raphaël pendant quatre siècles. V. Bruckmann : Guillaume de Humboldt. L. Bamberger : Karl Hillebrand.

Nord und Süd (décembre). — A. Botticher : Les fouilles exécutées à Délos par les Français. Fr. Kreyssig : Thiers et son temps.

Unsere Zeit (décembre 1884). — Hugo Klein : La correspondance de Flaubert et de George Sand.

Suppression de trois journaux en Alsace-Lorraine. — Le Statthalter a décidé par rescrit la suppression des trois journaux suivants : l'*Union d'Alsace-Lorraine*, l'*Odilienblatt* et l'*Écho de Schiltigheim*. Cette mesure arbitraire semble être particulièrement dirigée contre le parti catholique; c'est la réponse de M. de Manteuffel à la protestation des électeurs de Strasbourg.

— Une revue rappelant quelque peu les magazines anglais et destinée à la jeunesse paraîtra, à partir du 1er janvier, sous le titre de : *Unsere Zeitung* (notre journal), chez M. Benzinger, à Einsiedeln.

Angleterre. — *Academy* (29 nov.). — Autobiographie de Hector Berlioz, traduction anglaise, par Rachel (Scott Russell), Holmes et Eleanor Holmes.

(Schilder Boeck), traduction, notes et commentaires, par Henri Hymans.

Atlantic Monthly (décembre). — Frank Z. Marzials : François Coppée.

— Sous le titre de Ménagiana, *The Nation* du 27 novembre donne un intéressant article sur *Ménage et l'hôtel de Rambouillet*, par M. Fawcett. — Nous signalerons, dans le même numéro, les comptes rendus de *Mademoiselle Blaisot*, par Mario Uchard, et de l'ouvrage de M. Jacques Normand, *le Monde où nous sommes*.

Le *Bibliographer* que publiait M. Elliot Stock, à Londres, a cessé de paraître et sera remplacé par une nouvelle revue bibliographique qui portera le titre de : *Booklore, magazine devoted to old-time literature*.

Le *Booklore* contiendra, sous une forme plus accessible au grand public, toute espèce d'informations relatives à la science du livre.

En outre, l'éditeur anglais se propose de publier prochainement toute une série de petits traités bibliographiques, qui paraîtront sous les auspices de M. H.-B. Wheatley et qui certainement seront fort goûtés par les bibliophiles.

La première série doit comprendre les ouvrages suivants : *How to form a library; how to manage a library; how to catalogue a library; how to arrange a library; how to make an Index*.

D'autres volumes sur l'histoire de l'imprimerie, de la gravure sur bois, sur la reliure, sur les matériaux employés pour imprimer un livre, etc., paraîtront à courts intervalles.

— Un nouveau journal hebdomadaire paraît à Londres tous les samedis, sous le titre : *The publisher's and bookbuyer's journal*. (Journal des éditeurs et des amateurs de livres.)

— *Babyhood* est le titre d'un nouveau magazine mensuel assez curieux en son genre et dont le 1er numéro a paru le 1er décembre. Ce journal, comme l'indique son titre, est dédié aux mères de famille et s'occupe exclusivement de tout ce qui peut contribuer au développement physique et moral de l'enfance. Les occupations et amusements des enfants, les joujoux, etc., ne seront pas oubliés.

Comptes rendus d'ouvrages français dans les journaux étrangers. — *The Nation* (20 novembre). — Mémoires du baron de Vitrolles.

Saturday Review (15 nov.). — Samuel Reinach : Manuel de philologie classique. — De la Barre Duparcq : Histoire d'Henri IV. — J. Reinach : Discours et plaidoyers de M. Gambetta. — Leconte de Lisle : l'Iliade.

Dans le même numéro, la *Saturday Review* prend à partie M. Hitchmann, qui avait publié dans la *National Review* un article passablement malveillant, intitulé : Alexandre Dumas et ses plagiats.

Un autre article du même journal est consacré à la traduction anglaise de l'ouvrage de M. Eug. Bersier, paru sous le titre : *Coligny, the earlier life of the great Huguenot*, traduit du français par Annie Harwood Holunden.

Italie. — *Nuova Antologia* (1er novembre). — Charles Blanc et son œuvre, par Tullo Massarani.

(1er décembre). — Lettres inédites de Mazzini à Quirina Magiotti.

— Dans l'*Archivio storico* de la province de Naples, M. Nanziante publie une série de lettres importantes du cardinal Mazzami, datées de 1648. La correspondance de Mazzami a été écrite pour la plus grande partie en français; les lettres publiées par M. Nanziante cependant sont en italien, et les originaux se trouvent à la bibliothèque de Dresde. Elles contiennent des renseignements historiques de valeur et caractérisent l'attitude politique de la France lors des mouvements révolutionnaires de Naples, en 1648.

États-Unis. — Le Christmas numéro du *Bookbuyer* est particulièrement réussi et contient une foule de jolies illustrations ainsi qu'une gravure représentant la Vierge de la délivrance, par Hébert. M. Hamilton W. Mabie y consacre une notice à la traduction anglaise, par Henri van Laun, des *Caractères* de La Bruyère.

— Une nouvelle feuille illustrée paraît aux Etats-Unis sous le titre de : *Magazine of Western history*. Le premier fascicule contient, en frontispice, le portrait du général Arthur Saint-Clair. Une histoire de l'Etat d'Ohio sera une des attractions de la nouvelle revue.

— M. Munro édite une nouvelle revue mensuelle sous le titre : *The pocket magazine*.

Afrique. — *Knobkerrie*, tel est le titre harmonieux d'une feuille humoristique qui se publie au cap de Bonne-Espérance, et qui, sous le 34e degré de latitude, semble jouir d'une certaine vogue.

NECROLOGIE.

FRANCE

— M. Eugène Pelletan est mort le mois dernier. Il était né à Saint-Palais-sur-Mer (Charente-Inférieure), le 29 octobre 1813. Après avoir fait son droit à Paris, il se lança dans le journalisme. Il collabora, notamment en 1848, au *Bien public* de Lamartine.

De 1850 à 1851, il donna dans *la Presse*, sous le pseudonyme d'*un Inconnu*, une série d'articles réunis plus tard en volume sous ce titre : *Profession de foi du dix-neuvième siècle*. Il fit campagne contre l'empire dans divers journaux ; un article paru dans *le Courrier du Dimanche* et intitulé : *la Liberté comme en Autriche* lui valut trois mois de prison. Il écrivit aussi dans la *Revue des Deux Mondes* sous le nom de *La Genevais*.

De 1853 à 1855, il collabora au *Siècle*, parut un instant à *l'Estafette* et rentra à *la Presse* en 1855. Il a collaboré encore à *l'Avenir*, au *XIXe Siècle*, au *Courrier de Paris*.

Il ne nous appartient pas de parler ici de l'homme politique.

Les œuvres que laisse M. Pelletan sont nombreuses ; nous citerons dans le nombre : *le Pasteur du Désert, les Droits de l'Homme, Béranger, la Nouvelle Babylone, le 4 Septembre devant l'histoire, les Uns et les Autres.*

— On signale le décès de M. Alloury, ancien rédacteur du *Journal des Débats*. Depuis plus de quinze ans, il s'était retiré du journalisme et était devenu l'un des administrateurs du canal de Suez, dont il a publié une histoire.

M. Alloury était né en 1805 dans la Nièvre. Après avoir fait de fortes études de droit et travaillé avec M. Dupin, dont il était le compatriote, Alloury était venu au *Journal des Débats*, où il avait été chargé du compte rendu des débats parlementaires. Sous le ministère de M. Guizot, Alloury se porta candidat à la députation de la Nièvre, et il ne lui manqua que très peu de voix pour être élu. Sous l'empire, il rédigea pendant plusieurs années le bulletin du *Journal des Débats*.

— M. Jules Bertin, inspecteur adjoint des forêts, membre de plusieurs sociétés savantes, vient de mourir à Boulogne-sur-Mer.

© 2007 Lyon

études sur diverses questions de science forestière et sur des sujets d'histoire et d'archéologie.

— Le mois dernier, est mort le financier M. Adrien Delahante.

Il avait été longtemps mêlé à toutes les grandes affaires et s'était retiré de la vie active il y a environ une dizaine d'années.

Dans sa retraite, il écrivit *Une Famille de finance*, ouvrage dans lequel il a écrit l'histoire même d'une partie de la société du XVIIIe siècle.

M. Delahante était âgé de soixante-dix ans.

— On annonce la mort de l'éditeur Perrin, qui, après avoir dirigé pendant longtemps une importante librairie à Mulhouse, est venu à Paris, où il a fait partie de la maison Plon et Nourrit. M. Perrin était depuis deux mois à peine directeur-propriétaire de la librairie académique Didier.

— M. Charles de la Rounat, directeur de l'Odéon, est décédé à l'âge de soixante-six ans le 25 décembre.

M. de la Rounat s'appelait de son vrai nom Rouvenat. Il fit ses classes à Charlemagne et se tourna vers la littérature. En 1848, entraîné dans le mouvement politique, il fut secrétaire de la commission du travail instituée au Luxembourg sous la présidence de Louis Blanc.

Redevenu homme de letttres, il écrivit plusieurs romans, entre autres *la Comédie de l'Amour*, et donna au théâtre, soit seul, soit en collaboration avec Montjoie et Siraudin, un assez grand nombre d'ouvrages.

Citons, entre autres, *la Marche de Poissy, le Loup et le Chien, un Homme entre deux airs, Pulchriska et Léontino, la Pile de Volta, une Panthère de Java*, joués au Palais-Royal. Puis *les Vainqueurs de Lodi* (1856) et *Marceline* (1871) au théâtre du Gymnase. Enfin, *la Courte-Échelle*, donnée il y a peu d'années à l'Opéra-Comique avec la musique de Membrée.

M. Charles de la Rounat fut à deux reprises différentes directeur de l'Odéon : la première fois, de 1856 à 1867, il monta *le Marquis de Villemer, la Contagion, le Testament de César Girodot* et le *Macbeth* de M. Jules Lacroix, qu'on vient de re-

Après avoir donné sa démission, au bout de dix années fort heureuses, l'ancien rédacteur de la *Revue de Paris* redevint journaliste ; il rédigea le feuilleton dramatique du *XIXe Siècle* et fut ensuite nommé commissaire du gouvernement près les théâtres subventionnés. C'est alors qu'il brigua la direction de l'Opéra, et qu'à la suite de la nomination de M. Vaucorbeil comme successeur de M. Halanzier il redevint, pour la seconde fois, directeur de l'Odéon, en remplacement de M. Duquesnel.

— Nous avons également à enregistrer le décès de M. Leterrier. Il avait, en collaboration avec M. Vanloo, composé un grand nombre de livrets d'opérettes, jouées principalement à la Renaissance, notamment *Giroflé-Girofla*, et *la Petite Mariée*.

— Nous apprenons la mort de M. l'abbé Tounissoux, vicaire de Saint-Martin, à Paris. Il était membre de la Société d'économie politique, de la Société de statistique de Paris, de l'Institut des provinces, de la Société des gens de lettres, lauréat de l'Académie française.

M. l'abbé Tounissoux a exercé son ministère pendant dix-neuf ans dans le diocèse de Paris.

Plusieurs de ses ouvrages ont eu le plus grand succès. L'un, *le Bien-être de l'ouvrier*, a été couronné par l'Académie française ; un autre, *Question sociale et bourgeoisie*, lui avait valu une médaille d'honneur de la Société nationale d'encouragement au bien.

ÉTRANGER

Allemagne. — M. J. Bärens, le fondateur et ancien directeur de la *Nordische Presse* et en dernier lieu rédacteur de la *Gazette allemande de Saint-Pétersbourg*, est mort au mois de novembre dernier.

— Le 11 novembre, est décédé à Neustadt un des zoologues les plus célèbres d'Allemagne, le Dr Brehm, voyageur intrépide dont le principal ouvrage, *la Vie des animaux*, a été traduit dans plusieurs langues. M. Brehm n'était pas de ces zoologues de cabinet qui analysent les squelettes et font leurs expériences sur des exemplaires conservés dans de l'esprit de vin. Le fusil à la main, il parcourut le nord de l'Afrique, où il resta cinq années. Il en rapporta un récit de voyage qui commença sa réputation. Plus tard, il fit des voyages scientifiques en Espagne, en Suède, en Laponie, et accompagna le prince de Cobourg au pays des Bogos (Afrique).

De retour en Allemagne (1868), M. Brehm publia les cinq premiers volumes de sa *Vie des animaux*, suivis bientôt des *Habitants des forêts* et d'un grand travail sur les oiseaux domestiques.

du Nord que M. Brehm contracta, par suite des fatigues excessivesqu'il avait endurées, le germe de la maladie qui devait l'emporter.

— Le 22 octobre, est mort à Berlin un artiste dont le nom et l'œuvre se lient d'une manière intime à la création et au succès des journaux illustrés en Allemagne : M. L. Bürger, le collaborateur artistique de la *Illustrirte Zeitung*. M. Bürger, après avoir passé par l'Académie de Berlin, s'adonna plus particulièrement à la gravure sur bois et à la lithographie ; ses voyages d'étude le conduisirent en Belgique, en Hollande et à Paris, où il travailla, en 1852, dans l'atelier de Couture. M. Bürger a décoré un grand nombre de plafonds et panneaux des édifices publics de Berlin.

— L'université d'Utrecht vient de perdre un de ses professeurs les plus distingués, M. J.-A. Fruin, auteur d'écrits politiques et juridiques très appréciés.

— Le célèbre chimiste Kolbe, professeur de chimie à l'université de Leipzig, est mort récemment.

En 1832, après s'être déjà fait un nom par des travaux remarquables ayant trait à la chimie, il fut appelé successivement comme professeur à Marbourg, en remplacement de Bunsen dont il avait été le préparateur à Berlin, et en dernier lieu à Leipzig (1865).

De ses nombreuses découvertes, celle des qualités antiseptiques de l'acide salicylique artificiel a eu un retentissement universel. On doit aussi à ses recherches expérimentales, la coralline, matière colorante rouge dérivée du goudron.

Kolbe était l'auteur d'un traité détaillé de chimie organique et de nombreux mémoires et essais scientifiques de grande valeur.

— Le docteur Guillaume Rüppell, le doyen des explorateurs allemands en Afrique, vient de mourir.

Il était âgé de quatre-vingt-dix ans et s'était fait connaître par plusieurs ouvrages sur l'histoire naturelle.

Angleterre. — L'auteur du panorama de Torquay, du Handbook for central Italy et de plusieurs guides Murray, M. Octavian Blewitt vient de mourir. M. Blewitt connaissait à fond les pays qu'il décrivait ; il a voyagé non seulement en Italie et en Grèce, mais encore en Égypte et en Turquie.

— Les journaux anglais annoncent la mort de M. Alexander Grant, vice-chancelier de l'université d'Edimbourg, ancien directeur de l'enseignement et membre du conseil législatif de Bombay. M. Grant est l'auteur d'un grand nombre d'ouvrages très estimés, dont le dernier est une *Histoire de l'université d'Édimbourg* (1884) ; 2 volumes.

— Nous avons à enregistrer la mort de M. William Petit Griffith, auteur de plusieurs ouvrages archéologiques de mérite, tels que : *les Églises anciennes, l'Architecture du moyen âge, le Système rationnel d'architecture*, etc.

— On annonce la mort de Mme Robert Holland, cette dame anglaise dont le salon, avant 1870, réunissait à Paris le parti libéral. On y rencontrait Odilon-Barrot, qui y occupait la première place; Montalembert et Charles de Remusat, de Pongerville, Henri Martin, Laboulaye et d'Haussonville, Lanfrey et Prévost-Paradol.

Elle a publié une *Vie de Channing* et *la Vie de village en Angleterre*. Ary Scheffer avait reproduit son visage un peu idéalisé dans sa sainte Monique.

— On annonce la mort du révérend Abraham Hume du diocèse de Liverpool, l'auteur des *Learned societies and printing clubs of the United Kingdom*, et le fondateur de la Société historique de Lancashire et Cheshire.

— Le professeur Lewis R. Packard, ancien président de l'association philologique américaine et second directeur des études classiques à Athènes, est mort à Newhaven, le 26 octobre. Peu de temps après son arrivée en Grèce, M. Packard devint gravement malade; il se rembarqua pour l'Angleterre et mourut peu de temps après son arrivée.

— Les journaux anglais annoncent la mort de M. Charles Ross, le doyen des rédacteurs parlementaires anglais, qui s'est retiré, l'année dernière seulement, de la rédaction du *Times*, où il occupait, depuis près de trente ans, le poste de chef de la rédaction parlementaire.

— Le Dr Thomas Wright, un des paléontologues les plus célèbres d'Angleterre, est mort à Cheltenham, le 17 novembre. M. Wright présidait en 1875, à Bristol, la réunion de la British association, en 1878, la Société de géologie lui décernait sa récompense la plus haute : la médaille Wollaston. M. Wright a fait une étude particulière des échinodernes fossiles des formations secondaires.

Italie. — M. Luigi Bonfati, archiviste et bibliothécaire de la ville de Gubbio (Ombrie), est décédé le 22 octobre. M. Bonfati s'était fait une spécialité de l'histoire locale de Gubbio et laisse en manuscrit une histoire de cette ville.

— Le 12 novembre, est mort Joseph di Spucches, prince de Gelati, président de l'Académie de Palerme. Le prince de Gelati était un philosophe de renom; il a laissé des poésies en langues grecque, latine et italienne.

— L'abbate Rinaldo Fulin, professeur au lycée Marco-Polo, est décédé à Venise. M. Fulin a publié de nombreux travaux historiques qui lui assurent une place parmi les historiens contemporains. Citons, parmi ces ouvrages : *Illustrazione dei Codici veneti della Divina Commedia; Il Petrarca dinanzi alla signoria di Venezia; Ricerche intorno a Giacomo Casanova e gl' Inquisitori di Stato.*

M. Fulin fut un des fondateurs de l'*Archivio Veneto.*

Belgique. — M. Alph. van den Peereboom, ancien ministre de Belgique, est mort, au mois de novembre dernier à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Il laisse un ouvrage fort important sur Ypres, sa ville natale, intitulé *Ypriana*, et qui ne comprend pas moins de sept volumes. On lui doit aussi une étude sur Corneille Jansénius.

Espagne. — Don José Güell y Renté, sénateur de Cuba, une physionomie des plus parisiennes, est mort à Madrid au mois de décembre dernier.

Don José Güell y Renté était fort estimé en Espagne comme écrivain et poète; il faisait partie de la famille royale et était par alliance oncle du roi Alphonse XII. Il laisse deux fils, le marquis de Valcarlos et le marquis de Güell. Il représentait au Sénat l'opinion progressiste.

On lui doit l'*Histoire de Philippe II et Don Carlos*, les *Considérations philosophiques et littéraires*, les *Légendes américaines*, des recherches très intéressantes sur l'*Histoire de la découverte des cendres de Christophe Colomb;* il s'occupait, lorsque la mort est venue le surprendre, de la publication d'un recueil de poésies espagnoles.

— Nous apprenons par les journaux espagnols la mort de M. Cruzada Villaamil, qui depuis peu occupait à Madrid l'emploi de directeur des postes et télégraphes. Avant d'être un fonctionnaire politique, M. Cruzada Villaamil avait été longtemps conservateur du musée du Fomento. Il était connu dans la critique d'art par plusieurs ouvrages importants, notamment: le *Catalogue des peintures du musée de Fomento, Rubens diplomatico*, etc.; il avait fondé et dirigé une très intéressante revue artistique: *El Arte en Espana.*

Suisse. — La Suisse romande vient de perdre une de ses illustrations, M. Hornung, professeur de droit à Genève, auteur de beaux travaux de jurisconsulte et l'un des principaux collaborateurs de la *Revue suisse*, du *Bulletin de l'Institut* et de la *Galerie suisse.*

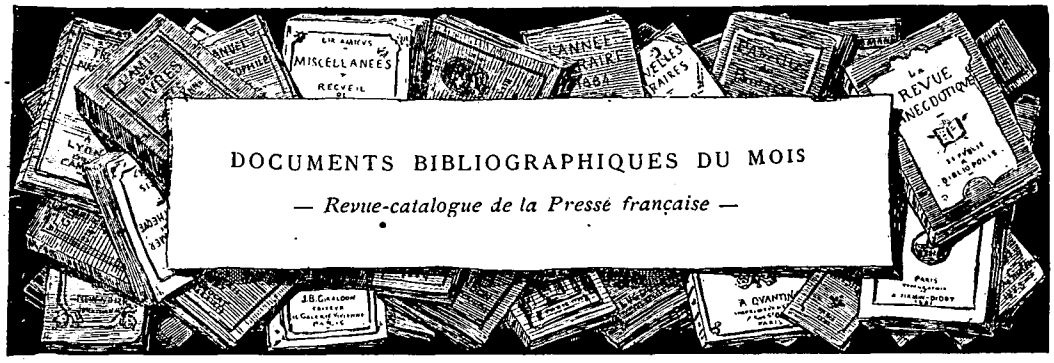

Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ART (15 novembre). Dargenty : Huitième exposition de l'Union centrale des Arts décoratifs. — Heulhard : Jean Monnet, directeur de l'Opéra-Comique; la salle de l'Opéra-Comique en 1752.— (1er décembre). A. Jullien : Le mariage et la fugue de deux artistes de l'Opéra au siècle dernier. — A. Heulhard : Sarah Bernhardt.— P. Leroi : *Italia fara da se.* — ARTISTE (Octobre). A. Houssaye : Pierre Corneille. — De Chennevières : Les décorations du Panthéon. — Ed. L'Hote : Origines du théâtre en France. — Em. des Essarts : Leconte de Lisle.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES CHARTES (5e liv.). Eug. Lelong : Jules Tardif. — Delisle : Le plus ancien manuscrit du *Miroir* de saint Augustin. — Vaesen : Catalogue du fonds Bourré à la Bibliothèque nationale. — Kohler : Un réfugié à Jérusalem au VIe siècle de notre ère. — Richard : La chronique des tribulations franciscaines. — Compte rendu de l'assemblée générale de la *Société des anciens textes français.* — Contrat relatif à la confection de plusieurs livres (1522). — BULLETIN DU BIBLIOPHILE (août-septembre). Develay : Epitres de Pétrarque. — Meaume : La mère du chevalier de Boufflers. — Moulin : Le Palais et l'Académie au XVIIe siècle. — Les bibliothèques de Florence au XVIIIe siècle. — Destruction des bibliothèques ecclésiastiques en Angleterre au XVIe siècle. — Baron Ernouf : Causeries d'un bibliophile. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (22). Composition et organisation des forces militaires de la presqu'île des Balkans. — (29 novembre). Ney : Le mouvement militaire et religieux du monde musulman. — La division de cavalerie indépendante sur le champ de bataille. — (6 décembre). Note sur l'armement des officiers et sous-officiers du génie. — (13). Exemples d'application de la fortification improvisée, considérés au point de vue des troupes tactiques. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DU CERCLE SAINT-SIMON (n° 4). Coquelin : Le *Tartuffe* de Molière. — Niox : Les confréries religieuses en Algérie. — Ch. Normand : Société des amis des monuments parisiens.

CONTROVERSE ET CONTEMPORAIN (novembre). De Taffanel : La réorganisation militaire, le recrutement. — Paul Allard : Les chrétiens après Septime-Sévère. — Ducrost : De l'évolution. — Ch. Huit : La mélancolie dans le romantisme. — Hamard : Le congrès de Blois et l'homme tertiaire. — CORRESPONDANT (25 novembre). Mayol de Luppé : Un pape prisonnier. — Hennebert : L'enceinte de l'histoire et par la raison. — Ingold : Mascaron et Mlle de Scudéry. — De Montfort : Laroche Saint-Jude. — Lecoy de la Marche : Les classes populaires au XIIIe siècle. — (10 décembre). De Gontaut-Biron : La révolution en Belgique. — H. de Venel : La gestion des forêts au ministère des finances. — Hennebert : L'enceinte de Paris. — F. Bouiller : *Le nouveau spiritualisme*, par M. Vacherot. — De Montfort : Laroche Saint-Jude. — Louis Joubert : *Saint François d'Assise.* — CRITIQUE PHILOSOPHIQUE (15 novembre). Renouvier : Les idées politiques de Rousseau. — F. Pillon : Note de feu Albert Dumont sur les Facultés de théologie. — (22 novembre). Lionel Dauriac : La neuvième croisade. — F. Pillon : La Palestine au temps de Jésus-Christ, par Edmond Stapfer. — (29 novembre). William James : Le dilemme du déterminisme. — F. Pillon : Joseph Hornung. — F. Grindelle : L'idée de Dieu dans la philosophie spiritualiste contemporaine, par G. Chastand. — (6 décembre). F. Pillon : Études philosophiques, par F. Durand-Desormeaux. — F. Grindelle : Psychologie des grands hommes, par Henri Joly. — CURIEUX (décembre). La duchesse de Berry et Deutz. — Alfred Potiquet et Léon Thomas. — Paul Lacroix. — Les erreurs de M. Weiss. — M. Rocquain. — L'hôtel Mirabeau. — Les secrets de l'*Intermédiaire*. — La question Louis XVII. — Le mariage d'Aug. Comte. — Lettres inédites de Prévost-Paradol.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (22 novembre). La question monétaire : la production et le prix de l'or et de l'argent. — Le commerce extérieur de la France pendant les dix premiers mois de 1884. — Les deux socialismes : la question du pain et la question du blé. — La terre au XIXe siècle. — IX. Le mouvement de la propriété dans le Gers et dans le Nord. — Les possessions allemandes en Afrique : Angra-Pequena. — (29 novembre). La question monétaire : la demande croissante de l'or dans le monde et les variations des prix des marchandises. — Le commerce extérieur de la France pendant les dix premiers mois de 1884. — Le commerce extérieur de l'Angleterre pendant les dix premiers mois de 1884. — L'Agriculture et les droits de douane. — Le royaume hongrois : la grande propriété, l'agriculture et les paysans. — (6 décembre). De la population rurale et de la situation présente de l'agriculture. — Le mouvement économique et financier en Allemagne : la colonisation allemande; les lignes projetées de paquebots allant à l'extrême Orient et en Australie. — Les lois naturelles et la science économique. — (13 décembre). Le

lacunes. — Les caisses d'épargne en France d'après les derniers documents officiels. — La crise industrielle et commerciale en Belgique.

GAZETTE ANECDOTIQUE (30 novembre). Lettres de Mlle Mars, de Scribe, de Flaubert. — Autographes : M. Morisson. — Vers de Samson. — Histoire d'une relique. — Le mot *flirtation*. — Une ancienne orayson. — (15 décembre). Un peintre supposé. — Préférences littéraires de Napoléon : Lettre de Marie-Joseph Chénier. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (décembre). Paul Sédille : L'architecture moderne à Vienne. — A. Michel : La collection de Mme de Cassin. — Saladin : L'art du Moyen Age dans la Pouille. — Molinier : Exposition rétrospective d'orfèvrerie à Budapest. — Maindron : Les affiches illustrées. — Jouin : Bibliographie des ouvrages publiés en France et à l'étranger sur les beaux-arts et la curiosité pendant le 2e semestre de 1884.

L'HOMME (10 novembre). De Morgan : Le P. di Cesnola et ses prétendues découvertes. — Verrier : De l'obstétrique comparée dans les races humaines. — Notes sur des monuments mégalithiques d'Eure-et-Loir. — (25 novembre). Hovelacque : Les Wolofs. — Mondière : La population de Paris. — Dr Fauvelle : L'intelligence et les instincts ; fonction des hémisphères cérébraux. — Conférence sur l'histoire du travail du bois.

INSTRUCTION PUBLIQUE (22 novembre). Ch. Huit : Le *Ménon* de Platon. — Rouxel : Origine de l'économie politique. — Dollfus et Nefftzer : L'esprit français et l'esprit allemand. — (29 novembre). Thomas : La logique de Stuart Mill. — Dedouvres : Pindare. — J. Levallois : *Les Lettres persanes*. — (6 décembre). Dedouvres : Pindare. — Darvault : *Les formes à priori de la sensibilité*, par M. Dunau. — (13 décembre). Leçons d'ouverture des cours de philosophie et d'éloquence française, professés par MM. Caro et Crouslé. — INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 novembre). L'âne d'or d'Apulée. — Lettres et documents inédits sur la Clairon. — Mme de Sévigné. — Sociétés d'histoire et d'archéologie. — Géographie de Strabon. — Correspondances ou lettres inédites de Lamennais. — Fréron et l'*Année littéraire*. — (10 décembre). *Manuel de l'amateur de livres*. — La Rochefoucauld plagiaire. — La duchesse de Berry bibliophile. — L'abbé Maury. — Ouvrages inédits de Paul Lacroix. — Les misères d'un bibliographe ; supplique du libraire Werdet à Napoléon III.

JEUNE FRANCE (octobre). G. Vicaire : Des prières populaires. — De Gourcuff : Les idées libérales avant la Révolution. — JOURNAL DES SAVANTS (novembre). Alfred Maury : Œuvres de A. de Longpérier. — A. de Quatrefages : Caractères intellectuels, moraux et religieux des Mincopier. — H. Wallon : Jean de Witt. — B. Hauréau : *Sermones Alberti Magni*. — Nouvelles littéraires. — JOURNAL DES ECONOMISTES (novembre). Constitution d'une ligue anti-protectionniste. — Bernard : La situation de l'agriculture en 1884. — Cayla : Les monnaies. — Tache : Le Congrès des sciences sociales. — Kerrillis : Le Congrès des Trade's Unions. — Paul Lafargue : Le *Capital* de Karl Marx et la critique de M. Block. — JOURNAL DES SCIENCES MILITAIRES (novembre). Le sous-officier et les cadres subalternes. — Simond : De la tactique des feux et des armes à répétition. — Malaval : L'armée territoriale. — Le Raid et les sapeurs à cheval. — L'artillerie de montagne. — Notes sur les routes commerciales des Russes, des Anglais et des Français vers les frontières chinoises.

sainte Élisabeth de Murillo. — F. Denis : Une école primaire à Lisbonne au XVIe siècle. — A. de Vaulabelle : Les feux d'artifice. — Les fondateurs de l'abbaye de Vézelay. — (15 décembre). Capus : L'arbre à cire. — Ed. Garnier : Curiosités de l'horlogerie. — MATINÉES ESPAGNOLES (30 novembre). Mme de Rute : Histoire de l'inquisition. — MOLIÉRISTE (décembre). P. Mesnard : Adolphe Regnier. — Baluffe : Simples notes à propos du *Dépit amoureux*. — Révérend du Mesnil : Lettres de rémission accordées en 1478 à Jean et à Bertault Poquelin, de Beauvais.

NATURE (22 novembre). L'observatoire météorologique du mont Ventoux. — Comment travaillent les Américains. — La nouvelle université de Strasbourg. — Le Congrès de Washington. — Les conditions géologiques du choléra. — L'homme tertiaire. — (29 novembre). Une tour de 300 mètres pour l'Exposition universelle de 1889. — Nécrologie : Henri Lartigue. — Les grands tunnels et les railways métropolitains. — Correspondance : A propos de l'article : *Comment travaillent les Américains*. — (6 décembre). Télégraphie et téléphonie simultanées par les mêmes fils. Système Van Rysselberghe. — Études sur les marines de l'antiquité. Bataille de Drépane. — Grande expérience de lumière électrique, exécutée à New-York par le Dr Z. — (13 décembre). Vélocipède nautique. — L'Islande ; mission de 1883. — Correspondance : Comment travaillent les Américains. — Un guerrier aztèque de l'armée de Montézuma. — L'industrie des guêpes maçonnes. — Le chemin de fer et le port de la Réunion. — (20 décembre). Le plus ancien animal terrestre connu. — La cocaïne. — Le tir et les tireurs. — Les accumulateurs hydrauliques pour la manutention des wagons au chemin de fer du Nord. — Machine à piloter, ou mouton automoteur à vapeur. — La conférence *Scientia*. — NOUVELLE REVUE (15 novembre). Gendre : Les luttes de l'Irlande. — Fournier de Flaix : L'Arlberg. — F. Loliée : Nos gens de lettres. — (1er décembre). Duquet : La bataille de Rezonville. — Z. Marcas : Le ministère des affaires étrangères et le Foreign-Office. — Duc d'Abrantès : Les nationalités de l'Autriche-Hongrie et l'alliance allemande. — A. Marchand : Poètes autrichiens ; Hamerling.

RÉVOLUTION FRANÇAISE (novembre). A. Dubost : Danton et les massacres de Septembre. — Aulard : Organisation intérieure de la Gironde. — Folliet : Évêques constitutionnels ; Panisset. — Villain : Etudes sur le calendrier républicain. — REVUE ALSACIENNE (novembre). La conquête pacifique du Rhin. — Rabany : La famille de Kageneck. — Bouvier : La fédération des Vosges. — Tuefferd et Ganier : Le Wagkeller de Colmar. — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (octobre). Deloche : Études sur quelques cachets et anneaux de l'époque mérovingienne. — Tourret : Les lampes chrétiennes du Cabinet de France. — Bernard : Note au sujet de quelques monuments de pierres brutes relevés au cours de la mission Flatters chez les Touareg Azgar. — Gaidoz : Les chiens d'Épidaure. — Drouin : Observations sur les monnaies à légendes en pehlvi et pehlvi-arabe. — REVUE DE L'ART FRANÇAIS (novembre). Questions d'archéologie pratique. — Le peintre verrier parisien Michel Le Brun. — Le peintre Justinar et le vœu de Louis XV à l'église Saint-Leu-Saint-Gilles. — Joseph Vernet, membre de l'Académie de Marseille. — Jacques-Louis David, ses divers logements à Paris. — Épitaphes de peintres relevées dans les cimetières de Paris. — REVUE BRITANNIQUE (novembre). La littérature moderne en Espagne. — Le Ku-Klux-Klan. — Les sangliers et leur extinction dans les îles britanniques. — L'impôt foncier sur les propriétés non bâties. — REVUE DES CHEFS-D'ŒUVRE (décembre). Defoë : Lady Roxana. — Otway :

croix : De la couleur, de l'ombre et des reflets. — Mme d'Épinay : Mémoires et correspondance. — Shelley : Le Prométhée délivré. — Philostrate : Vie d'Apollonius de Tyane. — Malesherbes : Lettres inédites. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (17 novembre). Sayu : Principes de philologie comparée. — Ch. Jocet : Les rapports intellectuels et littéraires de la France et de l'Allemagne. — (24 novembre). Opsimathès : Florilège des poètes grecs. — Kuhnert : De la préservation des statues chez les Grecs. — Havet : Le christianisme et ses origines. — Clermont-Ganneau : Notes d'archéologie orientale. — (1er décembre). Krumbacher : Contribution à une histoire de la langue grecque. — Dejob : Influence du Concile de Trente sur la littérature et les beaux-arts chez les peuples catholiques. — Busson : Christine de Suède dans le Tyrol. — Scherer : Em. Geibel. — (8 décembre). Devic : Le voyage de Montferran de Paris à la Chine. — Gomperg : Un système de sténographie grecque du IVe siècle avant Jésus-Christ. — Martin : Le roman de Renart. — Ruelens : La première édition de la Table de Peutinger. — Chardon : La vie de Rotrou mieux connue. — De Martel : Les historiens fantaisistes, M. Thiers. — (15 décembre). Rajna : Les origines de l'épopée française. — Welschinger : Les almanachs de la Révolution. — Clermont-Ganneau : Esculape et le chien. — REVUE DES DEUX MONDES (15 novembre). Rothan : Souvenirs diplomatiques ; la France et l'Italie (1866-1870). — Ch. Lavollée : Les industries d'art d'après une récente enquête. — Baudrillart : Les populations rurales de la Bretagne. — De Nadaillac : L'anthropophagie et les sacrifices humains. — (1er décembre). Rothan : L'Italie pendant la guerre. — Melchior de Vogüé : Notes de voyage; dans le steppe. — Boissier : Le pays de l'*Enéide;* Ostie et Lavinium. — Clavé : La Sicile. — De Saporta : L'eau de mer; ses propriétés. — Valbert : Le Maroc et la politique européenne à Tanger. — Brunetière : Trois moliéristes. — REVUE GÉNÉRALE (15 novembre). Villemain : Histoire de l'Académie française. — Lemas : La guerre de 1870; le voyage en ballon de M. Gambetta. — (1er décembre). Moussans : Notre situation à Madagascar. — Villemain : Histoire de l'Académie française. — A. Silvestre : Souvenir de Théophile Gautier. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (octobre). Moulle : La sierra Nevada. — Jametel : La Corée avant les traités. — Labarthe : La Méditerranée asiatique. — Drapeyron : La méthode topographique, l'agrégation de géographie et l'École de géographie. — REVUE GÉOGRAPHIQUE INTERNATIONALE (octobre). — Escard : Le prince Roland Bonaparte en Laponie. — Nouvelle méthode de représentation statistique. — Renaud : La vallée de la Loue. — De Bellabre : Esquisse ethnographique et historique de l'Afghanistan. — REVUE INDÉPENDANTE (novembre). J. Caraguel : Les partis révolutionnaires. — A. Lefèvre : L'intelligence. — Sarrazin : L'école esthétique en Angleterre. — (Décembre). Hennequin : Victor Hugo. — Poittevin : Paysages. — P. Verlaine : A propos du *Parnasse contemporain.* — Borborykine : Tourguenieff. — Sarrazin : l'Ecole esthétique en Angleterre. — REVUE LITTÉRAIRE (novembre). Léon Aubineau : Œuvres complètes de La Rochefoucauld. — Eugène Tavernier : Études sur la vie et les œuvres de Molière (Edouard Fournier). — Auguste Roussel : Saint Camille de Lellis (Mgr Justin Fèvre). — A. de Badts de Cugnac : Un souvenir à sainte Geneviève. — REVUE LYONNAISE (15 octobre). Journal d'un voyage de France et d'Italie (1661). — Poidebard : La morale dans les *Fables* de La Fontaine. — De Rilleux : Lyon militaire sous Louis XIV. — De Terrebasse : Un poète forézien au XVIe siècle. — Regnaud : Les antécédents du mot français *baptisé.* — REVUE PHILOSOPHIQUE (octobre). Pouchet : La biologie aristotélique. — Delbeuf : La matière brute et la matière vivante. — Ribot : Les bases intellectuelles de la personnalité. — Perez : Les théories de l'éducation. — (Décembre). Ch. Richet : La suggestion mentale et le calcul des probabilités. — Paulhan : Croyance et volonté. — Stricher : Note sur les images motrices. — Amiel : *Fragments d'un journal intime.* — Giraud-Teulon : *Les origines du mariage et de la famille.* — Arréat : *La morale dans le drame, l'épopée, le roman.* — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (22 novembre). Doucet : Rapport sur les concours de l'Académie française et les ouvrages couronnés. — (29 novembre). J. Lemaître : M. Guy de Maupassant. — P. Lehugeur : Vers inédits du XVIIe siècle ; peut-on les attribuer à Bossuet? — Quesnel : La Birmanie, d'après MM. de la Bourdonnais et Marel. — P. Morillot : Agrippa d'Aubigné et Henri IV. — (6 décembre). Gréard : L'enseignement spécial. — A. Barine : Les indiscrétions d'un reptile patriote ; le docteur Wollheim. — Ordinaire : Peintres contemporains ; Marilhat, d'après M. Gomot. — L. Ulbach : Madrid. — (13 décembre). J. Lemaître : M. Brunetière. — Ch. Bigot : Le but de l'instruction. — Montferrier : Origine des malentendus. — REVUE SCIENTIFIQUE (22 novembre). Gautier : Ad. Würtz. — Simonin : La Chine contemporaine. — Nicati et Rietsch : La vitalité du microbe du choléra. — La police sanitaire en temps d'épidémie au XVIIe siècle. — (29 novembre). Laboulbène : Celse et ses œuvres. — Féris : La côte occidentale de l'Afrique et les possessions européennes. — Hy : L'archégone et le fruit des muscinées. — (6 décembre). Rolland : La mer saharienne. — Gibert : Le choléra à Yport. — (13 décembre). Frémy : Les savants délaissés. — Laboulbène : La médecine à Rome au temps de Celse. — Le général Todleben (1818-1884). — REVUE UNIVERSELLE INTERNATIONALE (16 décembre). Fragments du cours de littérature latine professé à Lausanne par Mickiewicz. — Hamel : La chaire de français dans une université néerlandaise.

SCIENCE ET NATURE (22 novembre). Féris : Estancias et Saladeros. — De Mosles : Les vaisseaux de guerre. — Cl. Bernard : Philosophie des sciences. — (29 novembre). Jouan : Les Orques. — Guérin : Essai pratique de l'eau. — Bailly : La porcelaine de Sèvres à pâte dure. — De Thierry : La margarine. — (6 décembre). Sordet : L'école d'horlogerie de Genève. — Jardin : La coloration des huîtres de Marennes. — Nivoit : Sources minérales de France et d'Algérie. — Pynaert : Un nouveau palmier d'appartement. — (13 décembre). Nanot : Le port aux fruits de Paris. — Decaye : Les dispensaires d'enfants malades. — Charnay : Les villes anciennes du nouveau monde. — Hanotaux : Les villes retrouvées. — SPECTATEUR MILITAIRE (15 novembre). Samion : Les sous-officiers et le service de trois ans. — De Fonvielle : L'aérostat dirigeable de Meudon. — L. Poullet : *la Défense de l'Italie* par Perruchetti. — La question des fusils à répétition en Europe. — (1er décembre). Brunoys : L'Europe au XIXe siècle et la politique coloniale de la France. — Desmaysons : Les manœuvres d'infanterie. — Wolff : Prix de Constantine en 1837.

© BnF Lyon - Reproduction des documents de la BnF - http://www.bnf.fr

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 novembre au 15 décembre 1884)

CONSTITUTIONNEL. Novembre : 24. Henri de Bornier. — Décembre : 1. Joséphin Soulary et Louis Veuillot. 13. *Voyage de fantaisie politique en Autriche-Hongrie, en Serbie et en Bulgarie,* par Montferrier.

CRI DU PEUPLE. Novembre : 17. Jules Vallès : Hector Malot.

DÉBATS. Novembre : 28. *Reine Soleil,* par Harry Alis. 29. Livres d'histoire. — Décembre : 2. G. Charmes : *la Patrie hongroise,* par Mme Adam. 3. Ch. Clément : *le Pré aux Saules,* par Mme de Pressensé. 4. Carrau : *la Philosophie d'Origène,* par M. Denis. 6. Les Souvenirs de M. Yatès. 7. Charmes : *Francine,* par Ed. Grenier. 9. Bourget : L'esthétique du Parnasse. 10. Livres d'art. 13. H. Houssaye : *Son Altesse la Femme,* par Octave Uzanne. 14. F. de Conches : Un coin nouveau de l'art moderne; les Livres d'enfants.

XIXe SIÈCLE. Novembre : 21. F. Sarcey : Une édition de V. Hugo. — Décembre : 2. *Fragments d'un livre inédit,* par Mme Daudet. 4. La pornographie en cour d'assises. 6. L'Art de bien lire. 9. La vie de collège; ouvrages de M. Laurie. 10. *La Morale républicaine et la Morale cléricale,* par M. Lainé.

ÉCHO DE PARIS. Novembre : 19. E. Deschaumes : les Hydropathes. — Décembre : 3. Dubrujeaud : M. Caro.

ÉVÉNEMENT. Novembre : 20. M. Taine et la Révolution. 13. Deschaumes : M. Catulle Mendès. 15. Ivan Tourgueneff et sa correspondance.

FIGARO. Novembre : 26. G. Ferry : Souvenirs sur Th. Barrière. 29. Louis Barbier : Napoléon et ses bibliothèques portatives. — Décembre : 13. Ph. Burty : L'impression en couleur et ses tirages.

FRANÇAIS. Novembre : 18. *Problèmes et Conclusions de l'Histoire des religions,* par l'abbé de Broglie. 25. *Une Victime de Beaumarchais ; Marin,* par Ant. Ricard. 28. *Histoire générale des émigrés,* par Forneron. — Décembre : 4. *Voyage en Palestine,* par G. Charmes. 5. Les calendriers. 6. Une controverse en Allemagne sur l'éducation du clergé catholique. 9. M. Ludovic Halévy. 9. Trois pièces tirées des romans de M. Zola. 12. *De Malherbe à Bossuet,* par V. Fournel.

FRANCE LIBRE. Novembre : 21. *Les Monach,* par R. de Bonnières.

GAULOIS. Décembre : 3. Les idoles oubliées; Lamartine. 15. Mirbeau : M. Alexandre Dumas.

GAZETTE DE FRANCE. Novembre : 22. M. Taine et son *Histoire de la Révolution.* 29 novembre et décembre : 6. Frédéric II et Louis XV, à propos d'un livre récent. 3. Lamartine. 4. Les *Jeunes* et les *Vieux.* 9. *La Patrie hongroise,* par Mme Adam. 11. La gravure et les procédés de la gravure. 12. Souvenirs sur Lamartine.

GAZETTE DES TRIBUNAUX. Décembre : 15 et 16 : Seligman : Mirabeau devant le parlement d'Aix.

GIL-BLAS. Décembre : 10. Nestor : Les poètes.

JOURNAL DES ARTS. Novembre : 21, 25, 28, et décembre : 2, 5, 9, 12. Buhot : Les salles d'estampes dans les musées de province.

JUSTICE. Novembre : 19. Le Musée des estampes. 26. La littérature et la vertu.

LIBERTÉ. Novembre : 24. Drumont : *la Police de sûreté,* par G. Macé. — Décembre : 8. M. Taine et la Révolution. 15. Drumont : Saint François d'Assise et ses nouveaux historiens.

MONITEUR UNIVERSEL. Novembre : 18. La collection Davillier. 23. Fauvel : La presse en Chine. 25. *Discours et plaidoyers de M. Allou.* — Décembre : 4. Les Mémoires du baron de Vitrolles. 6. *Chansons de métier et Chansons de village,* par M. Chautard. 6. Poésies inédites d'Alfred Busquet.

OFFICIEL. Novembre : 30. Rapport au ministre de la justice sur la situation de l'Imprimerie nationale.

PAIX. Décembre : 3. L'*Histoire des Romains,* par M. Duruy.

PAYS. Novembre : 24. Liégeard : H. de Bornier. — Décembre : 14. *Voyage de fantaisie politique,* par M. Montferrier.

RADICAL. Novembre : 19. F. Enne : La littérature de terroir.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Novembre : 21, 27, et décembre : 2 et 6. M. Pellet : Dubois-Crancé. — Novembre : 26. Le luxe des livres. — Décembre : 9. Le catalogue de Nadaillac. 10. *Depuis 89,* par Mario Proth. — Les révolutionnaires de la prosodie. 14. Livres d'art et livres à figures.

SIÈCLE. Novembre : 25. Stupuy : Ambroise Paré, par le Dr Le Paulmier. — Décembre : 5. *La Convention nationale,* son œuvre, par Cheslay. 11. Lettres d'exil d'Edgar Quinet. 14. M. Ch. Richet et la suggestion mentale. 15. A. de la Forge : Le comte Joseph de Maistre.

SOLEIL. Novembre : 18. L'*Europe militaire et diplomatique au* XIXe *siècle,* par M. de Nolte. 25. Ambroise Paré. — Décembre : 9. La légende du Parnasse contemporain, par C. Mendès

TÉLÉGRAPHE. Novembre : 21. M. Pailleron et les prix de vertu. — Décembre : 8. Le crépuscule d'un Dieu; Lamartine. 15. *Dubois-Crancé,* par le colonel Jung.

TEMPS. Novembre : 25. Napoléon III et l'Italie. 27. L'Académie et les prix de vertu; la Puissance française, par un ancien officier. — Décembre : 6. L. Clarétie : Trois des

quarante; MM. Duruy, Bertrand et Dumas. 13. *Modes et usages au temps de Marie-Antoinette,* par M. de Reiset.

UNIVERS. Décembre : 5. *Principes de morale catholique,* par M. Didiot. 8. *Le Relèvement religieux et moral de la paroisse de campagne,* par M. Méthivier.

VOLTAIRE. Novembre : 26. Paul Bert : Edgar Quinet.

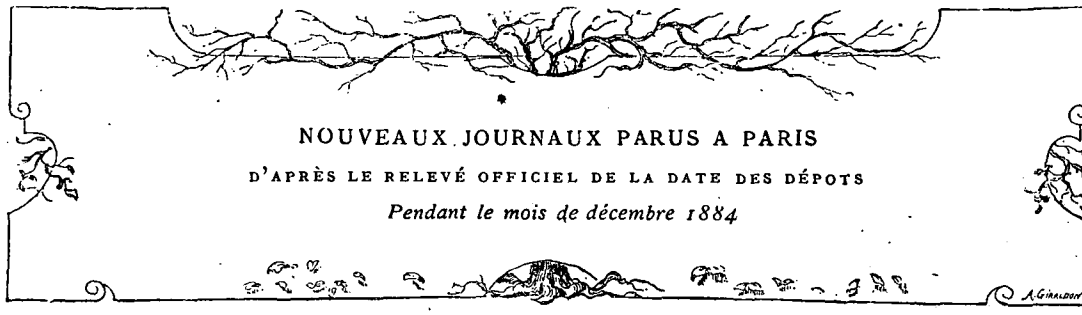

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois de décembre 1884

1. *L'Homœopathie de Paris,* bi-mensuel. Petit in-4°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Schlæber. Bureaux, 75, rue Legendre. Abonnements : Paris, un an, 5 fr.; départements : 6 fr. Le numéro, 15 centimes.

Le Bibliographe, nouvelle revue des livres et des journaux, paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. In-8°, 16 p. à 2 col. Paris, imp. Rougerat. Bureaux, 66, rue du Rocher. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 20 centimes.

Le Travail et l'Argent. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Lanier. Bureaux, 7, rue du Cherche-Midi. Abonnements : un an, 4 fr.; étranger, 6 fr. Le numéro, 10 centimes. Paraît le samedi.

4. *Le Reflet,* journal théâtral. In-4°, 4 p. à 2 col. fig. Paris, imp. Cahn-Block. Bureaux, 25, rue des Petits-Hôtels. Abonnements : un an, 30 fr.; six mois, 16 fr. Le numéro, 1 fr. Paraît le mardi.

5. *Le Populaire.* In-folio, 4 p. à 5 col. Paris, imp. Wattier. Bureaux, 13, rue des Halles. Abonnements: un an, 18 fr. Le numéro, 5 centimes. Quotidien.

France et Plata, organe des intérêts matériels français dans l'Amérique du Sud. Bi-mensuel. In-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Robert, Bureaux, 73, rue Saint-Denis. Abonnements: un an, 15 fr.; six mois, 8 fr.

6. *L'Exposition universelle.* Petit in-4°, 4 p. à 2 col. Paris, Dubuisson. Bureaux, 44, rue Notre-Dame-des-Victoires. Numéro spécimen.

La Grande Presse. In-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Dubuisson. Bureaux, 5, rue Coq-Héron. Abonnements: un an, 44 fr.; six mois, 23 fr. Le numéro, 10 centimes. Journal politique quotidien.

7. *La Libre Parole.* In-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Wattier, Bureaux, 5, rue des Halles. Abonnements : un an, 40 fr.; Le numéro, 10 centimes. Journal politique quotidien.

7. *Le Moniteur de l'Exposition universelle de 1889; le Guide des Exposants; l'Exposition illustrée de 1889;* Petit in-4°, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Waterlow. Bureaux, 9, rue du Croissant. Abonnements : un an, 40 fr.

8. *Paris-Nocturne,* organe de la bohème parisienne, des raissant le samedi. Petit in-folio, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Maury, Bureaux, 3, rue de la Douane. Abonnements : un an, 12 fr.; six mois, 7 fr. Le numéro, 15 centimes.

9. *La Suisse,* organe des colonies et sociétés suisses de France, paraissant tous les dimanches. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Marot. Bureaux, rue Saint-Lazare, Abonnements : un an, 9 fr.; six mois, 5 fr. Le numéro, 10 centimes.

10. *Le Génie industriel,* journal officiel de l'industrie française, paraissant du 10 au 25 de chaque mois. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Schiller. Bureaux, 83, avenue Montagne. Le numéro, 75 centimes.

13. *Le Cocher,* organe des intérêts professionnels des cochers de la Seine. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Dubuisson. Bureaux, 50, rue Condorcet. Abonnements : un an, 6 fr. six mois, 3 fr. 50. Le numéro, 10 centimes. Paraît le jeudi.

15. *L'Union des Timbrophiles,* paraissant le 15 de chaque mois. In-8°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Alcan-Lévy. Bureaux, 91, rue de Provence. Abonnements : un an, 2 fr. 50.

Moniteur officiel de la gymnastique et de l'escrime. Bimensuel. Petit in-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Maury. Bureaux, 3, impasse Boileau. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 25 centimes.

La Gazette masquée. In-16, 32 p. Paris, imp. Guérin. Bureaux, 26, rue des Petits-Carreaux. Abonnements : un an, 20 fr.; six mois, 12 fr. Le numéro, 50 centimes. Paraît le samedi.

Bulletin officiel du syndicat des sociétés musicales de France. Petit in-4° 4 p. à 2 col. Paris, imp. Morris. Bureaux, 29, quai Valmy. Abonnements : six mois, 1 fr. 50. Bi-mensuel.

16. *Le Courrier Français.* In-4°, 8 p. à 3 col., fig. Paris, imp. Lanier. Bureaux, 14, rue Séguier. Abonnements : un an, 10 fr.; six mois, 6 fr. Le numéro, 20 centimes. Paraît le samedi.

18. *Les Exposants de 1889,* journal politique, industriel et commercial. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Guérin.

19. *Moniteur des marchands de vin.* In-8°, 8 p. à 2 col. Asnières, imp. Boyer. Bureaux, 81, rue Blanche. Abonnements: Paris, un an, 12 fr.; départements : 15 fr. Le numéro, 30 centimes. Paraît le mercredi.

20. *Le Franklin.* In-4°, 4 p. à 3 col. fig. Paris, Grande imprimerie. Bureaux, 7, galerie des Variétés. Abonnements : un an, 2 fr. Le numéro, 15 centimes. Mensuel.

Le Maçon, organe spécial des entrepreneurs de maçonnerie et de bâtiment. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Robert. Bureaux, 13, rue Bellefond. Abonnements : un an, 14 fr ; six mois, 8 fr. Paraît le jeudi.

25. *Le Progrès gastronomique.* In-folio, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Schiller. Bureaux, 3, rue de la Ferronnerie. Abonnements : un an, France, 6 fr.; étranger, 7 fr. Le numéro, 25 centimes. Paraît les 10 et 25 du mois.

27. *L'Ami du Peuple*, révolutionnaire-maratiste. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Le Duc. Bureaux, 22, rue Clignancourt. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 5 centimes. Bi-hebdomadaire.

30. *L'Événement parisien.* In-4°, 4 p. à 4 col., fig. Paris, imp. Towne. Bureaux, 107, rue Richelieu. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 5 centimes. Hebdomadaire.

Moniteur des cochers et gens de maison. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Guérin. Bureaux, 49, Chaussée-d'Antin. Abonnements : un an, 8 fr.; six mois, 5 fr. 50. Le numéro, 10 centimes. Paraît le dimanche.

Le Progris de Bercy, journal du douzième arrondissement. In-folio, 4 p. à 4 col. Paris, imp. de Reuilly. Bureaux, 76, boulevard Diderot. Abonnements : un an, 6 fr.; six mois, 3 fr. 50. Le numéro, 10 centimes. Hebdomadaire.

Le Patriote de la banlieue de Paris, journal républicain. In-folio, 4 pages à 5 colonnes. Paris, imp. Robert. Bureaux, 2, boulevard Magenta. Abonnements : un an, 7 fr.; six mois, 4 fr. Le numéro, 10 centimes.

Le petit Ratichon. In-16. 16 p. Paris, imp. Lagarde. Bureaux, 10, rue Jean-Lantier. Abonnements : un an, 6 fr.; six mois, 3 fr. 50. Le numéro, 10 centimes. Paraît le samedi.

Sans date. *Le Génie français*, revue générale, industrielle et commerciale. In-4°, 4 p. à 3 col. Levallois, imp. Sérurier. Bureaux, Paris, 67, quai Valmy.

Cote des Coupons. Petit in-4°, 4 p. Paris, imp. Terrière. Bureaux, 67, rue Richelieu. Abonnements : un an, 9 fr.; six mois, 6 fr. Mensuel.

L'Eden-Théâtre illustré. In-4°, 8 p. à 2 col. fig. Paris, imp. Cusset. Bureaux, 5, rue Boudreau. Le numéro, 25 centimes.

Gazette odontotechnique de France. In-18, 16 p. Paris, imp. Alcan-Lévy. Bureaux, 1, rue Bellefond. Abonnements : un an, 4 fr. Le numéro, 30 centimes. Mensuel.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

— Procès de presse, de propriété littéraire et de librairie —

Les vendeurs d'imprimés.

La Cour de cassation vient de rendre l'arrêt suivant :

« Les annonces mensongères ayant pour but de tromper les acheteurs, en attirant l'attention du public dont elles piquent la curiosité, constituent le délit d'escroquerie, parce qu'elles revêtent le caractère de manœuvres frauduleuses, de nature à faire croire à un événement chimérique et imaginaire, prévu par l'article 405 du Code pénal. »

Cet arrêt a été rendu en confirmation d'un arrêt de la cour de Rouen, condamnant à six jours de prison un vendeur coupable d'avoir crié : « Explosion de la Chambre des députés; trente victimes. »

« Autour d'un clocher », par MM. Louis Desprez et Fèvre.

M. Louis Desprez, l'un des auteurs d'un livre intitulé *Autour d'un clocher*, dans lequel le parquet a vu un outrage à la morale publique, a comparu le 20 décembre dernier, sous la prévention de ce délit, devant le jury de la Seine.

Quant à M. Kistemaeckers, éditeur à Bruxelles, également cité à comparaître comme complice pour être venu, en personne, distribuer un certain nombre d'exemplaires de cet ouvrage à ses confrères de Paris, il a cru devoir décliner la compétence de la juridiction française « pour ne pas autoriser un précédent international aussi fâcheux pour lui-même que pour les éditeurs et les libraires français. »

« Il faut être aveugle-né, ajoutait-il irrévérencieusement dans une lettre à M. le juge d'instruction, pour ne pas voir les intentions d'art du roman que l'on poursuit. Il est, d'ailleurs, absurde de faire résoudre une question artistique par un jury composé de pharmaciens et de marchands de bonnets de coton. »

Cette lettre a-t-elle été pour quelque chose dans la décision du jury à l'égard de M. Desprez? Nous n'avons pas à le rechercher, et nous abandonnons ce point aux méditations de nos lecteurs.

Les débats ayant eu lieu à huis clos, la loi nous interdit d'en rendre compte, et c'est grand dommage, car ils n'ont pas manqué d'un certain intérêt.

Disons seulement que M. l'avocat général Bernard a requis la condamnation des prévenus, et a expliqué que, si l'on n'avait poursuivi que l'un des auteurs du livre, c'était parce que M. Desprez, étant seul majeur, avait seul signé le

M. Desprez, dans un long mémoire, a soutenu la parfaite innocuité sociale des œuvres pornographiques.

Après lui, Me Laguerre, député, s'est levé pour compléter la défense, et s'est demandé si la raison donnée par le ministère public pour expliquer la poursuite contre un seul des deux auteurs était bien la vraie.

M. Fèvre, dit-il, a la bonne fortune d'être le fils d'un président de tribunal; mon client n'est que le fils d'un honorable inspecteur d'académie; de telle sorte qu'il n'est peut-être pas injuste de penser que les fils d'inspecteurs d'académie sont, en matière artistique et littéraire, moins heureux que les fils de magistrats. »

Le jury a rendu un verdict affirmatif, adouci par les circonstances atténuantes.

La Cour, présidée par M. le conseiller Cartier, a condamné M. Louis Desprez à un mois de prison, 1,000 francs d'amende, et a ordonné la destruction de tous les exemplaires saisis en France.

Statuant ensuite sans l'assistance du jury, elle a condamné par un second arrêt et par défaut M. Kistemaeckers à un mois de prison et à 1,000 francs d'amende.

Outrage aux mœurs. — « Charlot s'amuse ».

Le 27 décembre dernier, M. Paul Bonnetain a comparu devant la cour d'assises de la Seine, sous l'accusation d'outrages aux bonnes mœurs. On sait que c'est à raison de son volume, *Charlot s'amuse*, que M. Bonnetain était poursuivi.

Au début de l'audience, le huis clos a été prononcé. Nous ne pouvons, par conséquent, rendre compte des débats.

M. l'avocat général Bernard a soutenu l'accusation.

Me Cléry a plaidé pour M. Bonnetain.

A cinq heures, le jury rapportait un verdict d'acquittement.

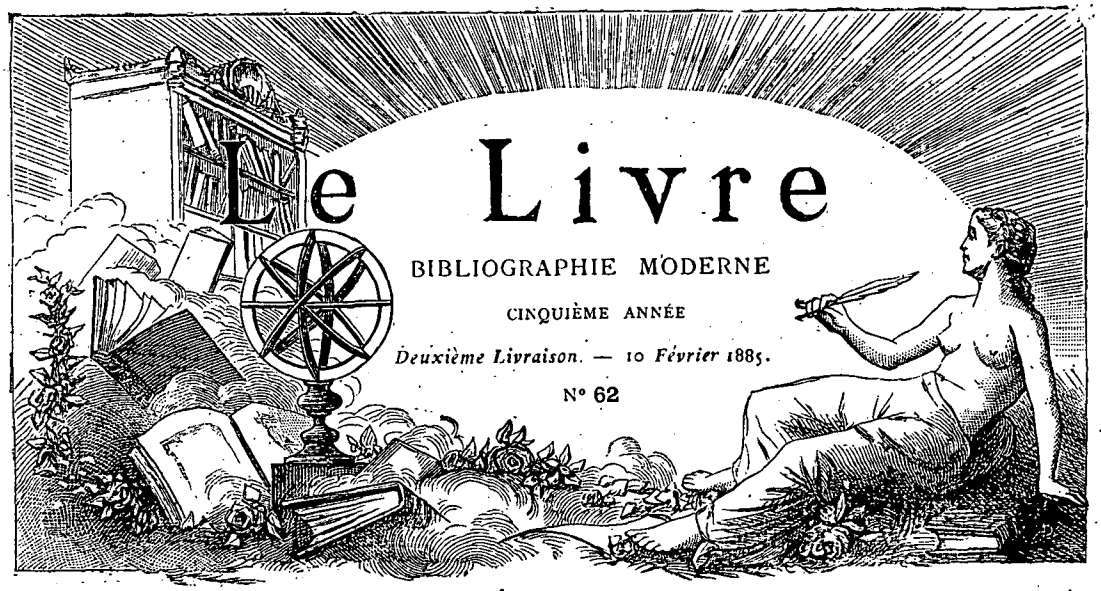

L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE.

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Notes sur la littérature allemande contemporaine, par P. B. — **Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Histoire. — Livres d'amateurs. — Beaux-Arts. — Géographie. — Sciences philosophiques. — Sciences naturelles. — Sciences militaires. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.**

NOTES SUR LA LITTÉRATURE ALLEMANDE CONTEMPORAINE

Balzac, dans un de ses romans, imagine qu'il voit défiler devant lui, le long des Champs-Élysées, les différentes personnalités dont se compose le public parisien, et parmi elles il fait figurer le Français qui a mission d'initier ses compatriotes à la littérature allemande contemporaine. Cette fonction est sur le point de devenir une véritable sinécure, et celui qui en est chargé n'a rien de mieux à faire qu'à s'aller promener tout le long du jour, car la littérature allemande contemporaine ne fournit presque rien à l'exportation. Comme les autres peuples civilisés, l'Allemagne produit, chaque année, un certain nombre de romans, de drames, de volumes de vers, de livres d'histoire et de philosophie : mais, de l'aveu même des gens de goût de cette nation, ces œuvres, qui suffisent à la consommation locale et journalière, n'ont, pour la plupart, rien qui les signale à l'attention de ceux qui, en tout pays, cherchent dans les lettres autre chose qu'une distraction et un passe-temps, qui demandent aux ouvrages d'imagination l'étude du cœur humain, l'analyse des caractères, le tableau de la société

pable d'assurer aux œuvres sinon l'immortalité, au moins quelque durée.

Cette stérilité de jeunes talents est frappante depuis la guerre de 1870. Cette époque, de nature pourtant à exalter et à enflammer les esprits, n'a produit en Allemagne aucun mouvement littéraire analogue à celui, par exemple, qui suivit la guerre de Sept ans. M. de Maistre a dit quelque part que le sang est l'engrais de cette plante qu'on appelle *génie*. Or nous n'avons pas vu surgir, de tant de champs de bataille ensanglantés, des légions d'artistes fils de héros. C'est que peut-être il n'y a plus de héros, et que la guerre, selon le progrès des temps, tend à devenir plutôt une entreprise commerciale et industrielle qu'un sujet de poème épique. Il semble que la voix rauque des caporaux prussiens ait fait fuir les blondes muses au fond de quelque caverne inaccessible. Les jeunes écrivains manquent de souffle, d'inspiration, et rien ne nous fait espérer qu'ils égalent un jour les écrivains de la génération qui les a précédés, les Auerbach, les Paul Heyse, les Freytag, les Victor Scheffel.

de défaveur, aussi nous citerons en témoignage un Allemand délicat, très initié à la littérature française, et capable de comparer. Dans les lettres posthumes de Ch. de Villers [1], diplomate saxon, d'origine française, et parent de l'émigré du même nom qui révéla Kant à la France, s'exprime tout au long la médiocre estime en laquelle il tient les écrivains allemands contemporains. Ce qui leur manque, dit-il, c'est le goût, la grâce naturelle, la légèreté, la mobilité de l'esprit, le soin du style et l'art de la composition. L'humour est chez eux plein de lourdeur. C'est une littérature grossièrement bourgeoise, destinée à d'épais bourgeois.

L'année littéraire qui vient de s'écouler confirme encore la sévérité de ce jugement. Je n'aurais guère à citer à vos lecteurs que des romans historiques, par exemple *Bissula* de Félix Dahn. M. Dahn s'efforce de faire revivre dans ses fictions l'antiquité germanique, comme M. G. Ebers l'antiquité égyptienne. M. J.-J. Weiss, l'éminent critique des *Débats,* rapprochait récemment la restauration byzantine, que M. Sardou a tentée dans *Théodora,* des savantes restaurations égyptiennes de M. G. Ebers. Le roman historique, presque oublié chez nous, fleurit en Allemagne. Les Allemands, qui ont le pédantisme de la science, aimaient à assaisonner d'érudition tous leurs plaisirs d'esprit. Mais le roman de mœurs et de caractère fait presque totalement défaut, ou du moins ne s'élève pas au-dessus du simple feuilleton.

Des efforts ont été faits, ces dernières années, pour relever le théâtre allemand, ressusciter la tragédie, organiser à Berlin une scène sur le modèle de notre Théâtre-Français. Mais ce mouvement littéraire n'a jusqu'à présent produit aucune œuvre qui mérite de passer la frontière, et nos pièces parisiennes, traduites en allemand, suppléeront longtemps encore à l'insuffisance des auteurs dramatiques autochtones.

Je ne vous dirai rien des poètes ; cette année comme les précédentes, ils ont produit des vers estimables ; mais l'estime en matière de poésie ne suffit pas, et en art la bonne volonté n'a point la même valeur qu'en morale.

Les historiens ressortent sur ce fond de médiocrité générale. M. de Ranke, dont la glorieuse vieillesse ignore le repos, vient de publier un quatrième volume de son *Histoire universelle.* C'est toujours la même largeur d'idées, la même composition un peu flottante. M. de Ranke voit les événements de haut et de loin, il n'en dessine que les contours les plus saillants. M. Gregorovius, un historien *styliste,* qualité que les Allemands prennent souvent pour un défaut, nous a donné une seconde édition d'un ouvrage de sa jeunesse, *l'Empereur Hadrien.*

A vrai dire, on sait peu de chose d'Hadrien, et les quinze ou seize pages de Spartien dans l'histoire Auguste, qui sont le document le plus étendu que l'on possède sur ce prince, ont été déjà si pressées dans tous les sens, qu'il est bien difficile d'en tirer quelque chose de nouveau, à moins d'imaginer. Mais M. Gregorovius a tracé un tableau d'ensemble sur l'état intellectuel et moral du monde romain durant la première moitié du second siècle. On annonce comme devant paraître prochainement une nouvelle édition corrigée de sa grande histoire de *Rome au moyen âge.*

Nous ne saurions assez signaler à l'attention des lecteurs français l'histoire de l'Allemagne au XIXe siècle, que publie M. Heinrich de Treitschke. L'ouvrage comprendra six volumes in-8° d'environ 6 à 700 pages, et s'étendra de la fin du siècle dernier jusqu'à l'année 1870. Deux volumes ont déjà paru qui nous conduisent jusqu'en 1819. L'ouvrage est aussi remarquable par le style que par l'esprit qui l'anime. L'imitation de Macaulay y est flagrante : même ordre, même clarté, même recherche de l'expression concise, qui fait image, même souci de remonter des événements aux grands courants qui les produisent, même soin de peindre le goût littéraire, le mouvement scientifique, le détail des mœurs à chaque époque, et aussi même partialité. On trouve dans M. de Treitschke, la quintessence de l'esprit prussien, comme dans Macaulay celle de l'esprit whig. Les deux premiers volumes ont soulevé de violentes colères, surtout dans l'Allemagne du Sud; des brochures ont été écrites pour le réfuter, on a traité son histoire de pamphlet. Mais, telle qu'elle est, elle présente, pour le lecteur français, le plus vif intérêt. Un souffle d'ardent patriotisme traverse chaque page. M de Treitschke y réunit, comme en un panthéon, tous les grands hommes, soldats, penseurs, poètes, savants, qui ont travaillé à l'unité de la patrie allemande. On se représente aisément quelle action doivent exercer ces leçons enflammées sur les étudiants pressés autour de la chaire de M. de Treitschke, à l'université de Berlin, entre la statue de Frédéric II et la place où se trouvent les trophées de la dernière guerre.

Voilà ce qu'a produit l'esprit prussien qu'exalte M. de Treitschke.

Les Allemands recueillent avec autant de piété et de zèle le souvenir de leurs gloires passées que celui de leurs gloires récentes. Toute une école

[1] *Briefe eines Unbekannten.* Wien, 188[illegible]

travaille à la vaste entreprise des *Monumenta Germaniæ*, commencée par Perthes sur l'initiative du baron de Stein.

Dans la littérature philosophique, nous citerons l'ouvrage de M. Mailœnder, *Philosophie der Erlosung*. M. Mailœnder prêche le bouddhisme, et se rattache à l'école pessimiste de Schopenhauer et de Hartmann.

Mais il n'est guère probable que dans un avenir prochain là doctrine du Nirvâna recrute beaucoup de sectateurs en Allemagne. Tout ce peuple est entraîné vers l'action. Le soin de constituer l'empire, de fonder des colonies, de s'enrichir par l'industrie ou le commerce est général. Les jeunes esprits délaissent les lettres et la spéculation métaphysique pour se tourner vers les études positives et les sciences naturelles, car là où est la science, là est la force, la richesse et le pouvoir.

Puisque nous sommes en Allemagne, signalons l'*Engelhorn's allgemeine Romanbibliothek, eine Auswahl der besten modernen Romane aller Wölker*, publié à Stuttgart. L'Allemagne ne manque pas de traductions de romans étrangers, dont beaucoup de français; les ouvrages de MM. Zola, Daudet, Ohnet, etc., paraissent presque simultanément en français et en traduction allemande. Malheureusement, ce ne sont pas toujours des ouvrages de choix que les éditeurs allemands font traduire, et la traduction, dans la plupart des cas, coûte plus cher que l'original. Or, en Allemagne, le public qui lit, public fort nombreux mais peu riche, hésite à payer 5 francs et souvent plus un ouvrage qu'il peut se faire communiquer pour quelques sous par un cabinet de lecture. Aussi, plus les cabinets de lecture se développent, moins les libraires vendent d'exemplaires. De là une véritable coalition des libraires-éditeurs et auteurs contre cette concurrence qu'ils qualifiaient de déloyale. Il se fit à ce sujet une campagne très ardente, l'année dernière; les journaux littéraires à l'unisson, crièrent haro sur cette institution démoralisatrice qui, à la fois, corrompait le gout du public et menaçait les écrivains dans leurs intérêts les plus sensibles. Peine perdue; après avoir épuisé tout un arsenal d'arguments pour et contre, la polémique s'arrêta faute d'aliments, et les cabinets de lecture qui un instant avaient courbé la tête sous l'orage la relevèrent audacieusement.

M. Engelhorn, un des bons éditeurs de Stuttgart, sans recourir aux moyens extrêmes qu'on avait proposés pour entraver la concurrence des cabinets de lecture, nous semble avoir mis en pratique le seul moyen efficace de la combattre. Si le public n'achète pas de livres, s'est dit M. Engelhorn, c'est qu'ils sont médiocres, chers et le plus souvent mal imprimés. Tâchons donc de rendre accessibles aux bourses les plus modestes une collection de romans de choix; imprimons-les sur du papier convenable, ne tombons pas dans les errements de nos voisins les Anglais, dont les éditions populaires ne peuvent se déchiffrer qu'à la loupe, et enfin habillons les volumes de notre collection d'une reliure simple mais de bon goût. — Certes, c'étaient là de bonnes intentions, mais ce qui plus est, M. Engelhorn les a réalisées : ces petits volumes in-8° à élégante couverture en toile rouge ne déparent aucune bibliothèque, les romans qu'ils renferment ont été triés sur le volet et sont tous d'auteurs d'une valeur incontestable et *last not least*, chaque petit volume de 160 pages coûte broché 50 pfennig (62 centimes) et relié 75 pfennig, soit 1 franc. — La collection ne comprend encore qu'une douzaine de volumes; *le Maître de Forges* et *la Comtesse Sarah* de M. Ohnet ouvrent la série. — Citons encore, en fait d'auteurs anglais dont la collection reproduira les ouvrages les plus connus, *MM. Hamilton Aïdé, Charles Reade Croker, Hugh Conway* et *Mme Praed.* — Le roman italien est représenté par *M. G. Verga* et la *Marchesa Colombi*, l'Espagne le sera bientôt par une traduction des *Illusions du docteur Faustino*, de *Juan Valera.*

Nous souhaitons à M. Engelhorn tout le succès que mérite sa tentative. — Nos voisins d'outre-Vosges avaient la réputation de faire *billig und schlecht* (bon marché, mais mauvais); nous constatons avec plaisir que l'éditeur de Stuttgart a réalisé le problème de faire bien et bon marché.

L. M.



— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

Autour d'une caserne, par Paul Bonnetain. Paris, Victor Havard, 1885. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50.

La caserne autour de laquelle Paul Bonnetain nous promène a cela de particulièrement attirant qu'elle se trouve tantôt à Toulon, tantôt à la Martinique, tantôt à Cayenne, à Saint-Laurent du Maroni ou à l'île du Diable. C'est dire la succession d'histoires étranges, d'aventures dramatiques, d'émotions invraisemblables et vraies cependant, auxquelles nous fait assister l'auteur, un auteur qui a vu, qui a souffert et qui sait rendre ce qui a passé sous ses yeux. Ce que nous ne saurions suffisamment dire, en effet, et ce dont le lecteur sera juge en lisant soigneusement ce curieux volume, c'est la manière puissante dont Paul Bonnetain, un écrivain de race, conte ces petits romans militaires et maritimes, où toujours l'observation entre au vif du cœur humain, plonge en pleine chair vivante. Un style coloré, une plume qui creuse la page blanche en véritable burin, une langue à la fois énergique et simple, brutale souvent, tels sont les procédés que l'auteur emploie pour se rendre maître de celui qui le lit, pour lui faire subir ce que lui-même a subi.

Après Guy de Maupassant, et dans une manière tout à fait autre, Paul Bonnetain nous semble le plus fort dans la nouvelle courte, rapide et poignante comme une palpitation prolongée du cœur. G. T.

Les Béotiens, par Henri Nizet. Bruxelles, Henry Kistemaeckers, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Lorsque, l'année dernière, à cette même place, disant en toute sincérité, sans parti pris, mais sans faiblesse, ce que nous pensions d'un livre intitulé *Bruxelles rigole*, nous terminions en exprimant le vœu sincère de ne pas lui voir de pendant, nous ne pensions point que l'auteur pût encore trouver le moyen de surenchérir sur sa première œuvre. C'est cependant ce qui arrive avec le nouveau roman, intitulé *les Béotiens*.

quelque nègre de Tombouctou, ayant eu pour professeur de français un habitué de nos tapis francs, de nos faubourgs et de nos bouges, et se figurant parler le vrai français. Tel est le style de ce livre; telle est la langue que certains journaux semblent préconiser comme étant la nôtre, et vouloir donner à leurs lecteurs comme la sœur jumelle de celle de Voltaire. Nous ne trouverons jamais assez d'énergie pour repousser une semblable assimilation, pour empêcher une pareille confusion. Non, la langue parlée, la langue écrite dans *les Béotiens* n'est pas la nôtre, et nous n'en voulons à aucun prix. Dites que c'est une fantaisie, une excentricité, un pari, tout ce que vous voudrez, mais ne prétendez pas que ce soit là cette langue choisie d'un commun accord par les diplomates de tous les pays pour les relations internationales, comme étant la plus claire, la plus précise et la plus pure.

L'auteur parle de notre cher et regretté maître, Gustave Flaubert, avec une admiration et un respect qui font regretter d'autant plus qu'il ne prenne pas exemple sur ce modèle. Que ne s'imprègne-t-il jusqu'aux moelles de la lecture de *Madame Bovary*, où pas un mot n'est inutile, pas une expression n'est obscure? Il reconnaîtra qu'il n'est pas besoin d'employer les mots les plus ignorés et les plus vieillis, d'user d'expressions ignobles, incompréhensibles ou repoussantes, d'entasser les solécismes sur les barbarismes, pour raconter ce qu'il a observé et peindre fortement les individus ainsi que les milieux où ils vivent.

Il serait puéril de nier l'intention heureuse du roman de M. Henry Nizet; le sujet était intéressant, la donnée particulièrement curieuse, quoiqu'un peu restreinte et exclusive; mais tout cela s'engloutit sous une avalanche de grossièretés voulues et inutiles, d'incohérences amenées par l'abus de la recherche, par le besoin de l'originalité quand même, de l'originalité cherchée dans le détraquement des mots ou des phrases, non pas dans la puissance de l'idée et de la forme. Les plus grands défauts de ce style extraordinaire sont la lourdeur, le manque de simplicité et de

Çà et là, quelque page se rencontre, écrite d'une manière possible, avec une certaine allure vigoureuse et prouvant que l'auteur pourrait écrire correctement, sobrement, sans rien perdre de ses qualités, s'il le voulait, et ne tombait pas lui-même dans le défaut qu'il reproche à ses héros.

Ce livre est, en effet, une satire; les principaux personnages sont, paraît-il, peints d'après nature; on prétend que Bernard Jeancoi est le romancier Camille Lemonnier, que Lenormand se nomme Picart, avocat connu de Bruxelles, et qu'enfin Royannez, le fameux Royannez, ce messie des lettres, attendu par *la jeune Académie* dont Jeancoi est le pontife, ne serait autre que Léon Cladel. Le roman prenait ainsi un intérêt de plus; quel dommage qu'il soit si difficile à lire et si ennuyeux !

Dans l'antiquité, les Béotiens passaient pour le type de la lourdeur et de la grossièreté; nous craignons bien que l'auteur, en choisissant ce titre dangereux, n'ait donné des verges pour fouetter son œuvre, et que lui-même n'ait fait son propre procès, croyant le faire aux autres, en arborant la terrible épigraphe de Gustave Flaubert : *Dans quelle Béotie vivons-nous !*

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

Le beau Colonel, par A. Beaumont. Paris, Hennuyer, 1885; 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Une Histoire écossaise, traduction par Mme de Witt. Paris, E. Perrin, 1885; 1 vol. in-12. — Prix : 2 fr. 50.

Une Courtisane russe, par Serge Nosoff. Bruxelles, A. Brancart, 1885; 1 vol. in-12. — Prix : 3 fr. 50.

Queue de poisson, par Rachilde. Bruxelles, A. Brancart, 1885; une plaquette in-12. — Prix : 1 fr. 25.

Lady Tattersall, par Ouida. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1885; 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Une petite-fille du marquis de la Seiglière, par Jules Nollée de Noduwez. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1885; 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Jupe courte, par Catulle Mendès. Paris, Victor Havard, 1885; 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Légendes des Alpes vaudoises, par Alfred Ceresole. Illustrations d'Eugène Burnand. Lausanne, Arthur Imer, 1885. Beau volume in-4° de 380 pages, imprimé chez Georges Bridel, à Lausanne. (Tirage sur magnifique papier de la fabrique de Biberist, près Soleure.) — Prix : 15 francs.

« Pays des monts ! si jamais je t'oublie,
« C'est qu'avant toi tout en moi s'oublierait ! »

En choisissant pour épigraphe ces deux vers de son compatriote, le poète Juste Olivier, M. Alfred Ceresole nous fait clairement comprendre quel est le sentiment qui a présidé à la composition de son ouvrage. Son livre est, en effet, une sorte de monument de sa pieuse affection pour son pays natal, c'est-à-dire pour cette contrée de la Suisse romande qui comprend les trois districts de Vevey, d'Aigle et du Pays-d'Enhaut; on sent, quand il parle de sa montagne, de son Alpe, comme il dit, quelle cordialité, quels poétiques souvenirs l'animent et l'inspirent; son accent est si vif et si convaincu que les lecteurs, même étrangers, arri-

Comme le titre l'indique du reste, ce n'est point l'histoire, mais seulement la légende du pays vaudois que M. Ceresole a entrepris d'écrire. Quelques travaux analogues ont été faits sur certaines parties de notre France, d'une façon plus scientifique peut-être, mais peut-être aussi avec moins de bonheur et de succès que celui de notre auteur. Son but et ses procédés ont été des plus simples : il s'est borné à recueillir et à relater les faits mystérieux et légendaires qui se sont traditionnellement transmis de siècle en siècle dans son pays et qui, naguère encore, étaient regardés comme articles de foi par la plupart de ses habitants.

Rien de plus piquant et de plus saisissant que la lecture de ce curieux recueil : il nous fait connaître des mœurs et nous transporte dans des milieux bien étranges, surtout pour nous autres habitants des plats pays. — Afin d'éviter un désordre, une confusion trop fréquents dans les compilations de cette nature, M. Ceresole a groupé ensemble les faits et les légendes d'espèces similaires, et il a divisé son travail en une

cipaux titres pour donner l'idée de leur contenu ; ce sont : Servants et Lutins, — Les fées, — Diables et démons, — Sorciers et sabbats, — Revenants et trésors, — Légendes diverses, — Traditions superstitieuses, etc.

Plusieurs de ces légendes des Alpes vaudoises sont empreintes d'un caractère véritablement poétique, gracieux et séduisant; mais, dans le plus grand nombre d'entre elles, c'est l'idée de l'être malfaisant, de l'influence diabolique qui prédomine, ce qui s'explique aisément d'ailleurs par l'aspect même des lieux où ces faits légendaires ont pris naissance et se sont propagés. — Partout, en effet, où l'homme simple, peu éclairé, s'est senti écrasé par la majestueuse horreur d'une nature tourmentée et sauvage, il est bientôt arrivé à se créer des idées chimériques et à attribuer à des êtres supérieurs, surtout à des êtres mauvais, les terribles phénomènes dont il ne pouvait s'expliquer les causes et dont il éprouvait trop souvent les redoutables effets. Cela est si vrai que dans diverses contrées, telles que notre vieille Armorique, par exemple, ou encore dans les rudes montagnes d'Écosse, on retrouve des traditions, des croyances superstitieuses, des légendes à peu de chose près semblables à celles que M. Ceresole a recueillies dans son Alpe. Il y aurait un travail de rapprochement bien curieux à faire à ce sujet, et digne de tenter à la fois le philosophe et l'historien.

Ce qui ajoute plus de prix au livre de M. Ceresole, c'est qu'il ne s'est pas contenté de recueillir ses légendes telles qu'elles lui étaient données par les vieux paysans vaudois ; il a tenu, autant que faire se pouvait, à remonter à leur origine, surtout en ce qui concerne les affaires de sorcellerie ; aussi Dieu sait combien de recherches il a dû faire et que d'archives et de vieilles paperasses il lui a fallu compulser ! Enfin, et ce n'est pas le moindre mérite de cette œuvre, il y règne d'un bout à l'autre un esprit excellent, éclairé, religieux même, qui témoigne amplement de l'élévation des pensées et des sentiments de son auteur.

Ne quittons point ce bel ouvrage sans parler de son exécution matérielle, irréprochable à tous les points de vue, ni sans dire au moins un mot des jolies illustrations dont il est orné et qui font véritablement honneur à l'imagination, au goût et au crayon de M. Eugène Burnand. PHIL. MIN.

Ambroise Paré, *d'après de nouveaux documents découverts aux Archives nationales et des papiers de famille,* par le Dr Le Paulmier, avec un portrait inédit de Paré. Paris, Charavay frères, 1885. Un vol. in-8°.

Ce livre ajoute beaucoup à ce qu'on savait de la vie de l'illustre chirurgien de Charles IX. M. le Dr Le Paulmier, outre les travaux d'Ambroise Paré lui-même et des écrivains qui se sont occupés de lui, avec le Dr Malgaigne et le Dr Chéreau, a pu consulter des documents inédits de diverses natures et dont Faculté de médecine de Paris ; l'histoire de la chirurgie de Peyrilhe, qui n'a pas été imprimée, et dont l'Académie de médecine conserve le manuscrit; plusieurs pièces tirées de la Bibliothèque nationale ; un plus grand nombre, découvertes aux Archives nationales et aux archives particulières du château de Paley. C'est là que se trouve le seul portrait authentique d'Ambroise Paré, peint après son second mariage, et qui, reproduit au frontispice du volume, forme un document iconographique très intéressant. Comme le déclare fort justement l'auteur, tout en reconnaissant avec modestie l'imperfection — inévitable, du reste — de son travail, « la critique la plus sévère a présidé à l'examen des détails admis ; les faits douteux ont été signalés, les anecdotes apocryphes écartées ». Comme preuve de ce soin et de cette conscience, l'auteur qui, visant à la simplicité et à la concision, a fait tenir la biographie de Paré en 140 pages, en consacre 260 environ aux pièces justificatives, dont la lecture, facilitée par des notes savantes, est d'un grand intérêt, et à un appendice contenant une courte biographie de deux contemporains de Paré, le chirurgien Antoine Portail et le médecin Julien Le Paulmier. Ce dernier homonyme et, je pense, ancêtre de l'auteur, fut un des adversaires les plus acharnés d'Ambroise Paré, et leurs querelles sont rapportées fort impartialement dans cet ouvrage, qui fait le plus grand honneur à celui qui a su en découvrir et en mettre en œuvre les matériaux.

B.-H. G.

Lettres à José, *œuvre posthume* d'Octave Pirmez. Un vol. petit in-8°. Paris, Émile Perrin, 1884. — Prix : 5 francs.

Si ces lettres, que l'auteur a eu le temps de redemander et de relire avant de mourir, sont bien demeurées telles qu'il les avait adressées à M. José de Coppin, nous ne saurions le dire ; quoi qu'il en soit, écrites du même style enchanteur que les *Jours de solitude,* elles n'offrent pas le même intérêt. Elles sont encore un régal pour le lettré ; le philosophe les pourrait presque dédaigner.

Au moment qu'il commence de converser avec son ami, Octave Pirmez a déjà fait son œuvre; déjà il a médité sur les diverses questions que se peut poser l'esprit humain ; déjà il a patiemment observé les hommes et lui-même ; déjà il a formulé les jugements qu'il a cru devoir porter. Il ne cherche plus quelles pensées il lui faut nourrir, quels sentiments il lui convient de se ménager : il s'est fait sa science, il s'est choisi sa vie ; à dire ce qu'il croit, ce qu'il aime, ce qu'il veut, il se répéterait. Puis il est malade, et, comme un enfant, il s'occupe moins des comptes généraux, plus des objets matériels ; il vit avec la nature, il traduit surtout des impressions, quand il n'exprime pas des regrets, quand il ne dit pas ses sentiments de charité.

Que de jolies lettres pourtant dans le recueil ! Qu'elle est attendrissante, celle où il parle de son enfance,

en cette autre, il dit finement l'ennui qu'il éprouve à quitter sa table de travail pour faire son métier de propriétaire foncier, et comme finement aussi il se reproche l'ennui éprouvé, puisque la richesse permet d'assister les pauvres. Notre critique, il faut l'entendre : parfois des jugements ; toutes les lettres ne se ressemblent pas. « L'éducation, lisons-nous, à une certaine page, l'éducation qui n'est pas religieuse met du froid dans le cœur, attiédit les premières et chaudes émotions de l'âme, glace le sentiment par le raisonnement et le calcul. L'orgueilleuse raison, le scepticisme désenchanteur, le matérialisme utilitaire fanent prématurément les fleurs de la vie. L'aube est sans blancheur, le printemps sans verdure, la jeunesse sans enthousiasme. Aussi que voit-on, de nos jours ? Sur des lèvres d'enfant, un sourire dédaigneux, et dans son regard bleu, où l'on cherche un reflet du ciel, apparaît la malice précoce, mélange de ruse et d'insensibilité... » Et plus loin : «... Il ne faut pas que l'enfant soit toute activité, toute science, il lui faut des heures silencieuses pendant lesquelles il puisse s'abandonner à la rêverie. Surchargé d'occupations, son cœur ne peut s'épanouir. Si l'on secoue trop vivement l'œuf de la couveuse, le poussin y périt. Souvent on presse l'enfant d'agir comme en présence d'un métronome; on l'exerce à toujours jouer ou raisonner : il devient plus tard un être déplaisant qui ne craint plus, tant il est plein de lui, de meurtrir ceux qui se tiennent passifs, parce que leur sensibilité est toujours sur le qui-vive. » En belle lettre, Octave Pirmez analyse les *Pioretti* écrites en 1340, peut-être par Jean de Marignolle, et parle de saint François d'Assise; en tel autre, il montre quel sentiment est l'envie : « Il n'est que deux grands sentiments qui puissent nous y faire échapper : celui de la religion et celui de la démocratie bien comprise. De part et d'autre, c'est la passion intérieure, dédaigneuse de la vénalité et de la mondanité. »

Les *Lettres à José* ne sont pas tout à fait vides, on le voit.

P. G.

Au siècle dernier, par Henry Fouquier. Bruxelles, Henry Kistemaeckers. Un vol. in-18.

Ces études, consacrées au XVIIIe siècle, ont été lues déjà par un grand nombre, sous leur forme de premier jet, dans les journaux où M. Henry Fouquier donne, comme jadis Nestor, mais à un point de vue plus littéraire, des leçons de sagesse en beau style. On les relira avec plaisir et profit. Le XVIIIe siècle est fort à la mode, et il le mérite. On l'a étudié sous tous ses aspects, dans tous ses recoins, à travers toutes les lunettes et tous les microscopes. Tout a été dit à son sujet, pour employer une phrase courante. Mais tout a été dit sur tout, et sur tout on trouve chaque jour encore quelque chose à dire. S'il en était autrement, ce serait grand dommage, en vérité, et plus encore, peut-être, pour ceux qui écoutent que pour ceux qui parlent. Dans le cas présent, du moins, si M. Henry Fouquier n'avait rien dit, ce seraient dans un avant-propos qui n'est pas, comme tant d'autres, un propos oiseux, l'esprit général qui l'anime dans ces études du passé, et donne comme la philosophie de sa critique littéraire et historique. Je ne saurais le faire aussi bien que lui. « Je l'avoue, dit-il, il est bien des choses que je regrette un peu, de ce passé aboli à jamais. C'était le temps de la lutte ardente des opinions, et je crains bien que nous soyons au temps de la lutte intéressée des partis. Les progrès admirables des sciences n'ont pas développé, dans la foule qui ne s'inquiète guère que des applications industrielles, la noble curiosité qu'y apportait le siècle dernier. Notre démocratie compte plus de gens qui cherchent à conquérir des privilèges nouveaux que d'hommes disposés à abandonner des privilèges anciens. La violence de la lutte antireligieuse, jadis, n'allait pas sans quelque courage ; elle ne marque plus aujourd'hui qu'un manque fâcheux d'esprit vraiment philosophique. Les salons ont disparu, du moins tels que les connut le dernier siècle, et les femmes sont rares aujourd'hui qui ont su avoir une action un peu étendue sans perdre quelque chose de la grâce de leur sexe. Notre siècle, je le sais, a d'autres grandeurs et d'autres mérites, d'autres vertus même. Mais il n'est pas tellement parfait qu'il doive nous être défendu d'avoir, à nos heures, une joie profonde à revivre dans le passé, par la pensée et l'étude; j'ai eu cette joie en écrivant ce petit livre. Et si je pouvais la faire, un moment, partager au lecteur, mon but serait atteint et je serais arrivé à mes fins. »

L'heureux et habile homme y est arrivé, qu'il n'en doute pas! Les pages qu'il nous offre sur l'ancienne société française, ses mariages, ses chansons, sa bourgeoisie, sur les maîtresses royales, sur les femmes épistolières, spirituelles, mondaines et bas-bleu, sur ses ancêtres dans la critique, Rivarol, Chamfort et le grand Diderot, pourront bien soulever des objections et appeler des réserves ; mais elles remplissent l'esprit de cette satisfaction, rare mais infaillible, que l'on éprouve à entendre un homme de conscience et de talent dire ce qu'il pense sur ce qu'il sait.

B.-H. G.

Souvenirs de la Petite et de la Grande Roquette, *recueillis de différents côtés et mis en ordre* par l'Abbé Moreau, successeur de l'abbé Croze, ancien aumônier de la Roquette, avec un portrait de l'abbé Croze et plusieurs fac-similés. Paris, Jules Rouff et Cie. 2 vol. in-18.

Le titre donne une idée assez exacte de l'ouvrage, composé de notes, de souvenirs, de documents, de pièces originales, présentés comme ils ont été recueillis, sans grand ordre ni grand art. Le tout est entrecoupé de passages, disons mieux, de morceaux tout entiers rédigés par l'abbé Moreau dans un style et sur un ton qui ne sont pas la moindre curiosité de ces deux volumes, tout bourrés de choses curieuses. Mais je ne voudrais rien dire qui pût cha-

le sous-brigadier de la Roquette qui, quel que soit leur mérite littéraire, ont la valeur d'une bonne et courageuse action. Question de forme à part, ce livre contient des renseignements inconnus du public, des données précises, des faits racontés par un témoin ou d'après des pièces authentiques. Tous les grands criminels de ces derniers temps y ont leur chapitre ou leur page, et, comme se le propose le bon abbé dans sa préface, ces révélations et ces confidences, tout en répondant aux besoins maladifs de notre esprit, qui nous pousse à fouiller et à analyser le monstrueux et l'horrible, ne causent aux lecteurs ni répugnance ni malaise, et sont propres, au contraire, à encourager ou à raffermir leur moralité. B.-H. G.

Richard Wagner. *Souvenirs,* traduits de l'allemand pour la première fois par CAMILLE BENOIT. Paris, G. Charpentier et Cie, 1884. Un vol. in-12.

Ce volume contient, outre l'esquisse autobiographique qui embrasse la période de 1813 à 1842, divers souvenirs personnels épars dans les dix volumes d'écrits du maître, et le récit de sa mort et de ses funérailles, extrait du *Guide musical* de Bruxelles, numéro du 22 février 1883. On a bien fait de le publier. Nous n'en admirerons ni plus ni moins la musique de Wagner, mais nous connaîtrons mieux l'homme, et chez nous, Français, qui croyons avoir à lui pardonner, il n'y perdra pas. Ce qu'il dit de Rossini, ce qu'il a écrit à M. G. Monod, à propos de la France et de l'Allemagne n'était guère connu du grand public, et mérite de l'être. Quand on aura lu le livre rédigé par M. Camille Benoît, il sera plus facile d'être juste envers la mémoire d'un homme de génie. B.-H. G.

Les Pseudonymes du jour, par CH. JOLIET, nouvelle édition. Paris, E. Dentu, 1884 (imprimé chez D. Bardin et Cie, à Saint-Germain); in-12 de XI-149 pages, tirage à petit nombre, y compris 100 exemplaires sur papier de luxe. — Prix : 2 francs.

Les bibliophiles, les curieux, les publicistes, les chercheurs, les amateurs de tout ordre conservent avec soin sur leurs rayons, bien à portée de la main, deux petits volumes, devenus peu communs aujourd'hui, ayant pour titres, l'un : *le Dictionnaire des anonymes,* par M. Georges d'Heilly, l'autre : *les Pseudonymes du jour,* par M. Charles Joliet. Parus presque en même temps (1867 et 1868), ces intéressants opuscules, conçus à peu près sur le même plan, avaient tous deux le même but, c'est-à-dire de divulguer ou de rétablir les noms inventés, tronqués, travestis, arrangés ou dérangés de la presse contemporaine. Sans chercher à établir aucune supériorité de l'un sur l'autre, on ne peut que reconnaître qu'ils étaient tous deux fort consciencieusement exécutés et qu'ils furent parfaitement accueillis par le public.

Ce qu'on ne peut davantage contester, c'est que, bien que datant de dix-sept ans au plus, ces aimables choses nouvelles, en effet, et que de nouveaux noms pendant les trois lustres qui viennent de s'écouler! Aussi M. Charles Joliet, l'auteur des *Pseudonymes du jour,* tenant compte à la fois de la rareté et de l'insuffisance actuelle de son ouvrage, a-t-il cru devoir en donner une nouvelle édition, plus complète que la précédente, et mise, autant qu'il a pu le faire, au courant des pseudonymes nouveaux.

C'est à cette bonne pensée que nous devons le joli petit volume décrit en tête de cette note, et nous remercions bien sincèrement l'auteur de l'avoir mise à exécution; qu'il nous permette toutefois de lui soumettre les observations que nous a suggérées l'examen de son intéressante brochure.

Tout d'abord, nous déclarons que cette nouvelle édition est absolument meilleure que la première : elle ne comprend plus que cinq divisions au lieu de sept, ce qui rend les recherches plus faciles et plus rapides; elle se termine par un Index unique des noms réels et des noms fictifs, au lieu des huit tables spéciales de la première edition; c'est une amélioration dont tous les chercheurs reconnaîtront le prix; enfin chaque article est disposé avec beaucoup de méthode et de clarté.

Toutefois, il est regrettable que M. Ch. Joliet n'ait pas cru devoir donner certaines indications qui n'eussent pas beaucoup grossi son ouvrage et qu'il lui eût certainement été bien facile de mentionner: nous voulons parler de la désignation des genres littéraires adoptés par les écrivains dont il a dévoilé les pseudonymes. Pourquoi n'avoir pas dit si ces noms d'emprunt ont servi à signer un article de journal, un roman, des vers, une pièce ou toute autre production d'un genre différent? Dans bien des cas, M. Joliet a pris soin de dire dans quelle feuille ou sur quel livre se trouvent ces noms; certes, on ne saurait prétendre que M. Joliet dût faire une continuation du *Dictionnaire des anonymes et pseudonymes* de Barbier, et décrire minutieusement tous les articles et ouvrages parus sous le voile d'un pseudonyme; mais le lecteur ne peut tout savoir, il a besoin d'être aidé, guidé dans ses recherches, et, trop souvent, M. Ch. Joliet le laisse dans l'embarras. Prenons, par exemple, la page 62, où nous trouvons les indications suivantes, sans plus de commentaires :

Pseudonymes :	Noms vrais :
Camille Gros.....	Camille Beauvalet.
E. de Guépoulain...	Du Molay-Bacon.
Jules Guinot.....	Édouard Lockroy.
Hadès, — Staphyla.	Guy de Charnacé.
Halbeer.....	Albert de Lasalle.
Charles d'Helvey...	Robert Hyenne.

On conviendra que ces indications sont un peu sèches et que bien des lecteurs se demanderont si les pseudonymes ci-dessus appartiennent à des romanciers ou à des publicistes, et, dans ce dernier cas, dans quels journaux ils ont été employés. Si nous insistons sur ce point, c'est qu'il nous semble qu'il devait être facile à l'auteur de combler ces lacunes,

au jour le jour et qu'il devait savoir à quelle feuille ou à quel livre appartenaient ces noms d'emprunt.

En outre, nous constatons dans l'ouvrage des omissions de pseudonymes bien connus cependant, qui courent les rues, pour ainsi dire, et que M. Joliet n'a pas dû ignorer. Nous n'en citerons qu'un pour exemple (au nom des bibliographes), c'est le pseudonyme de M. Gustave Brunet, *le Philomneste Junior* qui a signé tant de bons articles dans diverses revues, et tant de curieuses publications littéraires et bibliographiques.

L'excellent bibliophile bordelais avait bien droit, à notre avis, à être mentionné au même titre que l'éminent *Bibliophile Jacob*.

Quoi qu'il en soit, en dépit de ces critiques et d'autres moins importantes qu'on pourrait formuler encore, nous n'hésiterons pas à répéter que le charmant petit volume de M. Charles Joliet est digne d'être recherché par tous ceux qui s'occupent de livres et par tous les vrais liseurs de notre temps. Nous souhaitons (et nous n'en doutons pas) que cette nouvelle édition soit rapidement enlevée, afin que l'auteur soit amené à nous en donner une autre, plus complète encore, avec un peu plus de développements, et par suite plus désirable et plus utile. PHIL. MIN.

Au Tonkin, par PAUL BONNETAIN. Paris, Victor Havard, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le récit de M. Paul Bonnetain est assurément ce qu'on nous a donné de plus saisissant et de plus vrai jusqu'à ce jour sur ce curieux pays, qui va devenir colonie française. La raison principale en est dans le talent descriptif de l'auteur, dont plusieurs pages sont de véritables tableaux, peints d'après nature avec une rare conscience d'artiste, des tableaux vivants où planent encore les bruits et les sons étranges de là-bas. Il y a peut-être abus de paysages et le voyageur se complaît trop dans ses peintures ; mais comment lui en vouloir ? cela fait mieux connaître les pays qu'il a visités. Du reste, son style ne fatigue pas et amuse ; il est brillant, onduleux et chamarré comme la robe de soie d'un mandarin chinois. Ce livre est, en résumé, un curieux et précieux bibelot rapporté de l'extrême Orient, une pièce rare à mettre dans sa vitrine de collectionneur, de lettré et d'artiste. G. T

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Les Origines de la France contemporaine, par H. Taine, de l'Académie française. La Révolution, tome III, le Gouvernement révolutionnaire. Paris, Hachette et Cie, 1885. Un vol. in-8°.

Au seuil du troisième volume d'une œuvre qui relève du naturaliste autant que du critique, M. H. Taine déclare que les principes de 1789 sont un crocodile « vautré sur un tapis de pourpre », devenu dieu « en qualité de bête malfaisante et de mangeur d'hommes ». Il a, poursuit-il, de ces crocodiles « manié des milliers et disséqué des centaines », et, de sa collection, il en exhibe ici « une vingtaine de plusieurs tailles », qu'il s'est « efforcé de conserver vivants » ; « chose difficile », comme il a le soin de le faire remarquer ; et on l'en croira sans peine, en songeant que les malheureux animaux viennent d'être disséqués ou — lequel vaut le mieux ? — maniés de ses mains. « Aussi bien, ce volume, comme les précédents, n'est écrit que pour les amateurs de zoologie morale », et ces amateurs ont de quoi se satisfaire : jamais on n'a dépensé plus d'intelligence et plus de talent à juger tout au point de vue de la brute.

M. Taine, parmi ses crocodiles de diverses tailles, « animaux vraiment remarquables et tels, que la divinité du temps ne paraît s'incarner mieux. » Les lecteurs de *la Revue des Deux Mondes* les ont déjà vus, car l'illustre Barnum y a fait promener, avant la grande représentation générale, les cages les mieux garnies de sa ménagerie foraine. Ils ont nom Marat, Danton et Robespierre. Marat est le crocodile affecté du « délire ambitieux » et de la « manie des persécutions », qui, « dès l'abord et jusqu'à la fin, a été dans le droit fil de la Révolution, lucide à force d'aveuglement, grâce à sa logique de fou. » Danton, le monstre favori du dompteur, évidemment, est un crocodile qui a des « entrailles » et « du cœur », et même « une large et vive sensibilité, la sensibilité de l'homme de chair et de sang. » Cependant, c'est aussi un « Mandrin » qui « pour voie » n'a pas « choisi le grand chemin », mais qui marche sur « les délimitations précises et délicates qui circonscrivent la personne humaine », et qui « comme un Clovis, avec des facultés égales, avec des expédients pareils, avec une bande pire, se lance à travers la société chancelante pour la démolir et la reconstruire à son profit ». Quant à Robespierre, c'est le crocodile « cuistre », ce « Grandisson » qui porte un masque « collé à sa peau », qui

même, ajoutant toutefois à sa ration *les hommes vicieux*, en guise de gibier spécial et préféré ».

Ces gros crocodiles nous dispenseront d'examiner les petits.

M. Taine a imaginé, il le croit du moins, la méthode scientifique dans la critique littéraire, artistique et historique. Tant qu'il s'est tenu à la critique littéraire et artistique, sa méthode, qui consiste à expliquer les œuvres par le tempérament, et le tempérament par les milieux, a donné des résultats contestables, sans doute, mais d'autant plus remarquables qu'il savait les présenter avec un merveilleux talent d'écrivain. Depuis qu'il a abordé la critique historique ou plutôt l'histoire même, sa méthode a subi quelque modification. Comme il n'a plus l'homme dans sa manifestation plastique, sculpture, peinture ou livre, il est obligé de le reconstituer par ses actes tels qu'il les trouve racontés et jugés chez les contemporains. Seulement il ne lit, ne recueille et ne cite que les récits et les jugements de ceux qui ont condamné ce qu'il condamne et loué ce qu'il loue. Le reste, il ne le discute même pas; il l'ignore. Et en constatant ce caractère indéniable des derniers écrits de M. Taine, je ne mets pas en doute sa bonne foi. Les chefs-d'œuvre de W. Shakespeare sont, suivant lui, le produit d'un afflux de sang dans un cerveau. Ses conceptions historiques ne seraient-elles pas le produit d'un flot de bile qui lui monte au cœur ? B.-H. G.

La Marine des Ptolémées et la marine des Romains, par le vice-amiral Jurien de la Gravière. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie; 2 vol. in-18.

Le vice-amiral Jurien de la Gravière continue ses études sur la marine antique avec applications à la marine de notre pays et de notre temps. J'ai eu occasion, ici même, de rendre compte des sept volumes déjà parus et racontant la longue lutte navale entre la Grèce et l'Asie. Ce que j'ai dit alors, j'aurais à le redire ici au sujet de ce nouvel ouvrage. Le procédé est le même, et le charme, et l'utilité sont les mêmes aussi.

Il n'est pas besoin d'être du métier pour s'attacher au récit et pour comprendre les détails techniques indispensables. On est entraîné jusqu'au bout, sans fatigue, par un style clair, facile, spirituel, plein de chaleur et de mouvement, qui sert d'enveloppe à une érudition sûre d'elle-même et jamais pédante, à des théories de stratégie navale qui pourraient bien être fécondes et à une pensée virile qu'inspire l'amour du pays.

Des cartes, fort bien faites, ajoutent à la valeur des renseignements contenus dans ces deux volumes. Ils méritent d'être accueillis également du savant, du politique, de l'homme de guerre et de tout lecteur curieux des choses de l'esprit ou inquiet des intérêts de la France. B.-H. G.

Ravaillac, par Amédée Callandreau, notaire à Cognac. Paris, Alphonse Picard, 1884. Un vol. in-8°. — Prix : 6 francs.

Que faire en province à moins qu'on ne songe ? C'est dans nos petites villes de province que le goût des considérations générales devrait surtout, ce nous semble, se développer. A Paris, il faut quelque effort de volonté pour s'isoler, pour se défendre d'entrer dans la mêlée des partis : à faire œuvre de polémiste, à Paris, on s'appartient difficilement. Combien différente est la vie de province ! Quiconque veut faire emploi de son intelligence le peut aisément ; il le peut, pour telle tâche qu'il lui plaît de choisir. Malheureusement, en province, aujourd'hui, sous l'influence de nous ne savons quel mauvais génie, on châtre son esprit, on se refuse à porter des jugements sur les grands événements accomplis en un pays ou dans l'autre, sur le développement des civilisations; on ne veut ni penser ni sentir. On recueille quelques *miettes de l'histoire*, on consulte de vieilles chartes, on transcrit des actes notariés, on déduit une petite vérité à peu près inutile; on est érudit. Trop d'érudition. Nous ne vivons pas de la science, mais nous vivons de la morale, et les nobles pensées émises qui contribueraient à faire des caractères seraient certainement d'une autre importance. Nous ne dédaignons pas les grains de mil; les perles feraient mieux notre affaire.

M. Callandreau, qui est notaire, a fait un travail prouvant un grand souci de la vérité, en même temps une certaine dépense d'activité intellectuelle. Il a dit quels étaient les ascendants de Ravaillac et quels furent les derniers membres de sa famille; il a dit le lieu de naissance du meurtrier de Henri IV, et décrit la maison qu'il habita. Le travail est excellent, mais le fait de rassembler des matériaux pour l'historien équivaut au fait d'amener à la surface du sol les pierres dont l'architecte doit user pour élever l'édifice qu'il a conçu. F. G.



BIBLIOGRAPHIE — MONOGRAPHIE

— Singularités — Compilations — Curiosités littéraires —

Bibliographie de Mathurin Régnier, par Henri Cherrier. Paris, P. Rouquette, mdcccl.xxxiv, in-12 de iv-56 pages, imprimé chez Jouaust et Sigaux, et tiré, sur beau papier, à 200 exemplaires seulement.

Quelque modeste que puisse paraître cette petite monographie bibliographique, elle représente cependant un travail et des recherches considérables; il n'a pas fallu moins de trente années d'investigations patientes pour mener cette étude à bonne fin. Dès 1856, à peine libéré des bancs du collège, M. Cherrier, c'est lui qui nous l'apprend, éprouva le besoin de concentrer sur un auteur français toutes ses prédilections et de lui consacrer tous ses moments de loisir. Après bien des tentatives, il rencontra fortuitement les œuvres de Régnier, les lut, ou plutôt les dévora, et, depuis lors, ne cessa de professer pour le satirique chartrain une passion profonde, pour ne pas dire un véritable culte.

Il commença par réunir toutes les éditions de son poète que l'on rencontre le plus communément; il se mit après en quête pour en découvrir d'autres plus rares et plus anciennes; enfin, son ambition croissant avec son amour pour Regnier, il résolut de conquérir *toutes* les éditions et réimpressions de son auteur favori.

Malheureusement pour lui, il n'a pu réaliser encore ce beau rêve et quelques éditions, mais en bien petit nombre, du vieux Mathurin, manquent encore à sa belle collection.

Toutefois, en attendant qu'il pût combler ses lacunes, M. Cherrier a pris soin de noter et d'écrire minutieusement, au cours de ses interminables pérégrinations dans les librairies et bibliothèques, les quelques *desiderata* qu'il poursuit toujours. Grâce à ces notes et grâce aux éditions qu'il possède, il s'est trouvé à même de rédiger la bibliographie qu'il nous offre aujourd'hui.

Le travail de M. Cherrier est rangé suivant l'ordre chronologique, le seul vraiment utile en l'espèce; il se compose de 79 articles, répartis comme suit : 4 éditions publiées du vivant de Régnier, 39 parues pendant le XVIIe siècle, 15 pendant le XVIIIe et 21 au

La première édition des œuvres de Régnier (Paris, Toussaincts du Bray, 1608, in-4°) est la plus rare de toutes; elle est sans prix, car on n'en connaît que trois exemplaires qui se trouvent à la Bibliothèque nationale, à l'Arsenal et chez M. le baron de Ruble. La dernière qui ait paru, à l'époque actuelle, date de 1876, et a été publiée chez Jouaust, par les soins de M. Louis Lacour (in-18, 3 fr. 50).

Beaucoup de réimpressions, données entre ces deux dates extrêmes, sont plus ou moins médiocres ou n'offrent que peu d'intérêt; mais il en est une vingtaine environ qui, par la beauté de leur exécution, la disposition des pièces, les remarques, les variantes, les ornements ou les fleurons, les travaux des commentateurs, conservent des prix relativement élevés et mériteront toujours d'être recherchées par les lettrés et les délicats. A ces éditions M. Cherrier a consacré des descriptions et des notes pleines d'intérêt et de recherches qui ont dû lui coûter bien des peines, et qui constituent assurément la part la plus importante et la plus utile de son travail; pour les autres, il s'est contenté de les décrire; ce qui est bien suffisant. Il est à regretter cependant que, pour le plus grand nombre des articles qu'il décrit si bien, le bibliographe n'ait pas cru devoir en indiquer la pagination. Cette mention n'est point superflue en bibliographie, et il lui eût été bien facile de la reproduire, puisqu'il n'a rien décrit que *de visu*. Hormis cette légère critique, il n'y a rien à reprendre dans l'étude de M. Cherrier, qui a complété son essai par une courte notice sur l'iconographie de Mathurin Régnier. Il y avait peu de chose à dire sur ce point, car ce poète a été fort peu illustré. Ce qu'il importe surtout de savoir, c'est qu'il ne paraît pas exister de portraits authentiques de notre auteur; c'est ainsi que les dix portraits que l'on connaît de lui semblent tous être apocryphes; Régnier y est représenté sous deux types très différents : l'un, où il est figuré lourd et épais; l'autre, où il est dessiné grand, mince et distingué; on n'a donc que l'embarras du choix et l'on peut se le figurer à son gré.

Ainsi que nous le disions il y a trois ou quatre ans, le goût des monographies bibliographiques se développe de plus en plus; depuis, nous avons vu paraître,

phies de Marivaux, de Voltaire, de Musset, de Beaumarchais, de Poulet-Malassis, et d'autres encore; M. Cherrier vient continuer la série par sa charmante étude sur Mathurin Régnier; remercions-le de ce bon exemple et souhaitons qu'il ait beaucoup d'imitateurs.

PHIL. MIN.

LIVRES D'AMATEURS — ÉDITIONS DE LUXE

— Réimpressions — Miscellanées —

Bibliothèque de la reine Marie-Antoinette au château des Tuileries. — Catalogue authentique publié d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale, par E. Q.-B. Paris, Damascène Morgand, 1884; in-18 de XXI-IX et 184 pages. Imprimé à Lille, chez L. Danel. Tiré à 300 ex. numérotés sur beau papier vergé.

L'auteur de ce charmant petit volume n'est autre que M. Ernest Quentin-Bauchart, l'érudit et délicat amateur bien connu dans le monde de la bibliophilie. Le livre qu'il nous offre est le complément nécessaire de deux productions analogues, parues il y a déjà plus de vingt ans; c'est aussi une sorte de protestation contre les idées qui présidèrent, un peu de parti pris peut-être, à leur publication.

Tout le monde connaît ces deux ouvrages, devenus relativement rares et fort recherchés maintenant; ce sont :

1° *Livres du Boudoir de la reine Marie-Antoinette*, catalogue authentique, etc.; avec préface et notes, par Louis Lacour. Paris, J. Gay, s. d. (octobre 1862); petit in-8° de LXXII-144 pages. Tirage à 317 ex.; 5 francs.

2° *Bibliothèque de la reine Marie-Antoinette au Petit-Trianon*, catalogue avec des notes du marquis de Paulmy, publié par M. Paul Lacroix. Paris, J. Gay, 1863; petit in-12 de XXVIII-128 pages. 317 ex.; 5 francs.

Comme le dit fort justement M. Quentin-Bauchart, « dans la première de ces publications, M. Louis Lacour a cherché à établir que la bibliothèque du « Boudoir » ne contenait que des productions frivoles, indignes d'une reine de France, œuvres stériles et souvent malsaines d'écrivains de pacotille et de conteurs de ruelles. Dans la seconde, M. Paul Lacroix s'est élevé, mais insuffisamment, contre les exagérations passionnées de M. Lacour, en démontrant que les livres du Boudoir ne représentaient qu'une partie de la bibliothèque du Petit-Trianon, bibliothèque de la campagne, où le libraire de la reine introduisait, sans penser à mal, à côté d'ouvrages plus sérieux, toutes les *nouveautés* annoncées dans l'*Année littéraire* et le *Mercure de France*.

Ni l'une ni l'autre de ces opinions n'agréent à M. Quentin-Bauchart qui reprouve absolument le plus volontiers les explications présentées par M. Lacroix. Il lui a semblé qu'il y avait mieux à faire, pour excuser la frivolité des bibliothèques à Trianon, que de plaider les circonstances atténuantes, et il a pensé qu'à cette collection de petits livres de littérature légère, rassemblés à Trianon pour l'amusement de la reine, on devait opposer la grande et belle bibliothèque qu'elle possédait aux Tuileries, « bibliothèque dont la composition annonce un esprit curieux et cultivé », suivant les propres expressions du grave et savant Millin.

C'est à cette pensée de juste réparation que nous devons la publication nouvelle de M. Quentin-Bauchart. La tâche qu'il a entreprise, très modeste en apparence, a été remplie par lui avec un soin et une minutie exceptionnels. Il a pris pour base de son travail le catalogue original de cette collection royale, catalogue qui figure sous le numéro 13,001 au département des manuscrits (fonds français) de la Bibliothèque nationale.

Ce *Catalogue des livres de la reine*, formant un in-4° de 31 feuillets, est précédé d'un avertissement où son rédacteur anonyme (peut-être Campan?), signale à la reine les moyens qu'il a cru devoir employer pour faciliter ses recherches. Les ouvrages énumérés sont au nombre de 460, comprenant environ 1,800 volumes.

L'ensemble de cette bibliothèque, formée avec intelligence, sous la surveillance du roi, qui avait pris soin d'en déterminer le classement, est remarquable. La religion, l'histoire, les sciences et les arts, ainsi que les belles-lettres, y sont représentés par les ouvrages les plus importants et les plus sérieux dans chaque genre; la littérature légère en est entièrement bannie, et, à part une demi-douzaine de fades auteurs tels que Dorat, Mlle de Lussan, ou d'Arnaud, il n'est aucun de ces ouvrages qui ne fît très bonne figure dans le cabinet de l'homme d'étude le plus austère.

Les Livres du château des Tuileries sont, depuis 1793, à la Bibliothèque de la rue Richelieu; tous ou presque tous font partie de la réserve. M. Quentin-Bauchart, ne voulant pas se borner à reproduire textuellement la teneur du catalogue manuscrit, a pris la peine de se transporter à la Bibliothèque nationale, et d'examiner par lui-même ces 1,820 volumes qu'il

visions de son manuscrit et en en reproduisant toutes les indications, il a eu soin de compléter certains articles trop sommairement énoncés et d'y joindre d'intéressantes indications relatives à la condition et à la reliure des livres, à leur provenance, aux gravures, aux armoiries qu'ils contiennent, etc., etc. Il n'a rien négligé, en un mot, pour faire de son petit volume un document utile, modèle parfait d'exactitude et de fidélité.

Personne plus que M. Quentin-Bauchart n'était à même de mener à bien cette entreprise, œuvre utile qui contribue à enrichir notre trésor bibliographique, et surtout œuvre honnête destinée à réagir contre une de ces innombrables idées fausses qu'on ne cesse, depuis bientôt un siècle, d'exploiter pour ternir la mémoire de la plus infortunée des reines. Il importait, à plus d'un titre, de compléter et de présenter sous son véritable jour la physionomie de Marie-Antoinette considérée comme bibliophile, et nul ne pouvait mieux accomplir cette tâche que l'érudit bibliographe qui prépare actuellement un ouvrage « sur les femmes bibliophiles aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles. »

PHIL. MIN.

Modes et usages au temps de Marie-Antoinette, par le comte DE REISET, ancien ministre plénipotentiaire. — *Livre-Journal de Mme Eloffe, marchande de modes.* — Tome Ier : 1787-1790 ; — Tome II : Les amies de la reine ; — Marie-Antoinette à la Conciergerie ; — sa mort ; — 1790-1793. Ouvrage illustré de près de 200 gravures, dont 110 grandes planches, 68 coloriées. Paris, Librairie de Firmin-Didot et Cie, 1885. Deux magnifiques vol. grand in-8° de 483 et 541 pages. — Prix 60 francs.

Jamais les études historiques n'ont été plus en faveur qu'à notre époque ; jamais aussi elles n'ont été cultivées avec plus de succès. Chaque jour nous voyons paraître quelque nouveau travail, d'où se dégage une parcelle au moins de cette vérité historique si nécessaire et si précieuse, mais en même temps si difficile à établir que, maintenant encore, certains faits et certaines époques ne nous sont connus que sous des aspects inexacts ou faussés. Aussi tout est-il bon pour les chercheurs vraiment animés du feu sacré : mémoires, lettres, journaux, notes et fragments dédaignés ou ignorés, tout, entre leurs mains diligentes, peut se transformer en documents utiles et contribuer au développement de la science de l'histoire, soit en confirmant des faits douteux ou contestés, soit en en révélant d'autres insoupçonnés ou méconnus.

C'est ainsi que le précieux travail de M. de Reiset n'a pas d'autre point de départ que l'humble cahier de notes, espèce de main courante, d'une simple marchande de modes. — Il faut dire aussi que Mme Eloffe, dont le journal a donné naissance à ce bel ouvrage, n'était point une marchande ordinaire. Nièce et successeur de Mme Pompey, « marchande de modes suivant la cour », elle était journellement sailles et de Paris, et son *Journal*, pour la période qu'il embrasse, peut être considéré comme un véritable complément de l'Almanach de la cour et de la ville. Il renferme les plus grands noms de France et l'on y sent aussi « une petite odeur de bourgeoisie », car, à côté des dames de la première noblesse et de la magistrature, on y rencontre encore beaucoup de riches et élégantes bourgeoises. Ainsi placée, Mme Eloffe, si elle avait voulu écrire des mémoires, eût pu laisser des souvenirs et des récits bien curieux ; mais ni ses aptitudes littéraires (son écriture et son orthographe en font foi) ni ses idées ne lui permettaient de viser si haut. Son livre-journal est un simple répertoire de commerce ; les indications qu'il contient n'ont, au premier abord, rien d'attrayant et semblent ne pouvoir offrir aucun intérêt. C'est cependant dans ce grossier canevas que M. de Reiset a su trouver la matière de son merveilleux ouvrage. Mais que de peines, que de recherches ne lui a-t-il pas fallu braver et entreprendre pour arriver à ce résultat ! Bien qu'un tel labeur échappe à l'analyse, surtout dans un aperçu si restreint, essayons pourtant d'en donner une faible idée.

Le journal de Mme Eloffe commence le 1er janvier 1787 et s'arrête le 19 août 1793. — Suivant scrupuleusement le texte de son *auteur*, M. de Reiset le reproduit d'abord jour par jour ; puis, à la suite de chaque article, il donne sur les personnages cités toutes les indications, puisées aux meilleures sources, qu'il a pu recueillir ; il y joint des explications et au besoin de véritables commentaires sur les objets mentionnés par Mme Eloffe, sur leur prix, leur usage, leur nature. C'est un véritable travail de restitution sur la toilette masculine, et surtout féminine, à la fin du règne de Louis XVI, rempli de renseignements curieux et instructifs sur des choses à peu près ignorées aujourd'hui. Quelles que soient, en effet, les singularités des modes actuelles, on ne peut se faire une idée de celles d'alors, ni s'imaginer la recherche, l'étrangeté, la futilité ou même le ridicule que comportaient, à cette époque, tous les *agréments* de la toilette des dames.

A ce point de vue, assez secondaire du reste, le travail de M. de Reiset offre donc un réel intérêt ; toutefois, s'il n'avait d'autre but et d'autre utilité, on devrait se borner à le ranger dans la classe des livres de haute curiosité, tels, par exemple, que le *Livre de Lazare Duvaux* ou l'*Inventaire du cardinal Mazarin*. Mais ce qui, à nos yeux, fait de ce bel ouvrage un travail historique de premier ordre, c'est qu'au travers des mille détails qu'il renferme, on voit constamment dominer une figure, celle de la reine, que M. de Reiset ne perd jamais de vue, qu'il nous montre sous son vrai jour, dans toute sa simplicité, dans sa *familiarité*, si l'on peut dire ainsi, et qu'il venge, chemin faisant, de mille calomnies absurdes ou odieuses.

A l'encontre de tant d'autres qui ne se sont occupés de Marie-Antoinette que pour chercher à ternir sa mémoire, M. de Reiset, sans rien forcer cependant, nous

même, quoi qu'on ait prétendu; et, quand il arrive aux derniers temps de cette royale existence, il sait nous la présenter sous un aspect de supériorité, de dignité, de grandeur qu'on chercherait vainement à rabaisser. Aussi a-t-il pu dire avec raison dans sa préface : « Ces pages, pour ceux qui les liront attentivement, donnent les jours de bonheur et de peine de la reine. »

Et tout cela, à l'occasion du journal d'une marchande de modes! Que d'admiration et de reconnaissance ne doit-on pas à l'érudit historien qui, sur un sujet si mince en apparence, a su élever un monument si intéressant et si utile! — En parcourant ces deux beaux volumes, nous avons ressenti la même impression d'intérêt et de plaisir que nous procurait naguère la lecture de la belle étude de M. Germain Bapst sur Marie-Josèphe de Saxe, la mère de Louis XVI.

Comme ce dernier, M. de Reiset a eu soin de compléter son travail par des Index de noms et de choses indispensables pour se guider au milieu des faits et des anecdotes innombrables qu'il renferme. — Nous ne parlerons pas de la condition matérielle de ces volumes, non plus que de leurs très curieuses illustrations; c'est en dire assez que de rappeler qu'ils sortent de la maison Firmin-Didot. Ajoutons, pour compléter notre appréciation sur ce remarquable ouvrage, que nous serions fort surpris si l'auteur n'était forcé d'en donner, à court délai, une nouvelle édition.

PHIL. MIN.

Jacques le fataliste et son maître, par DIDEROT, orné de douze dessins de Maurice Leloir, gravés à l'eau-forte par Courtry, de Los Rios, Mongin, Teyssonnières. Paris, imprimé pour les Amis des livres, 1884. — Magnifique volume grand in-8° de 402 pages, imprimé par Georges Chamerot, à 138 exemplaires, sur papier impérial du Japon. Toutes les compositions sont en double état, eau-forte pure et épreuve terminée avant toutes lettres; elles ont été tirées par les soins de MM. Clément et Chardon. — Ne se vend pas.

Chaque année, la « Société des Amis des livres », dont il a été souvent parlé dans cette revue, publie, conformément à ses statuts, un chef-d'œuvre littéraire pour lequel on épuise toutes les ressources de la typographie et de l'art de la gravure. L'ouvrage choisi par les membres de cette petite académie bibliographique, pour l'exercice 1884, était *Jacques le fataliste.*

Bien entendu, nous n'avons pas à nous étendre ici sur ce merveilleux dialogue dans lequel, comme dans *le Neveu de Rameau,* Denis Diderot a prodigué des trésors de finesse, d'observation, d'esprit, de bon sens et de malicieuse ironie. Nous nous bornons à parler des conditions matérielles de ce splendide ouvrage, qui fait le plus grand honneur à tous les artistes qui y ont coopéré aussi bien qu'au groupe de bibliophiles délicats qui l'ont publié à grands frais.

plus luxueux que l'on connaisse; seul, le parchemin peut être plus plaisant à l'œil et plus durable; mais il est douteux qu'il puisse mieux recevoir l'impression faite à l'aide des plus beaux caractères que possède la riche typographie de M. Georges Chamerot. Du reste, les Amis des livres se réservent-ils peut-être l'emploi du vélin pour une autre de leurs belles publications.

Quant à la partie purement artistique du volume, elle est des plus remarquables. Les douze compositions de M. Maurice Leloir sont autant de petits chefs-d'œuvre de grâce, de finesse et de sentiment. Toutes, il est vrai, ne nous semblent pas d'égale valeur; le frontispice, par exemple, ainsi que la planche finale, dans lesquels l'artiste a réuni des épisodes divers, sont moins bien finis que les sujets séparés; l'exécution en est plus molle; il y règne une sorte de confusion où le regard ne trouve point à se fixer. Mais, à côté de ces compositions moins marquantes, presque toutes les autres sont faites pour charmer, et quelques-unes dénotent vraiment un art supérieur. Toutes les têtes sont pleines d'expression, et les figures de femmes, notamment, sont d'un sentiment plus exquis. Ces petits tableaux malheureusement ne sauraient se décrire ni se raconter; la vue seule peut mettre à même de les bien apprécier. Ce que l'on peut dire toutefois, c'est que M. Maurice Leloir a été parfaitement inspiré dans le choix de ses sujets et que, parmi les épisodes dont fourmille le livre de Diderot, il a très justement discerné les plus curieux et les plus intéressants.

En somme, la nouvelle publication de la « Société des Amis des livres » est certainement la plus remarquable qu'elle ait donnée jusqu'à présent, et l'une des plus belles qui aient été faites dans ces derniers temps. C'est un véritable bijou qui fera l'orgueil et la joie des bibliophiles assez heureux pour le posséder.

A ce sujet, nous mentionnerons une remarque que nous avons faite et qui n'a pas laissé de nous surprendre. Si nous sommes bien renseigné, la Société des Amis des livres se compose en tout de soixante-seize membres titulaires, honoraires et correspondants. Très jaloux de leurs belles publications, ces honorables bibliophiles ne devaient, dans le principe, tirer que le nombre d'exemplaires strictement nécessaire des livres qu'ils éditent. Or nous remarquons que, chaque année, ils semblent se départir peu à peu de cette règle. C'est ainsi que leur volume de 1884 est tiré à 138 exemplaires, c'est-à-dire presque au double de ce qu'il leur faut. A coup sûr, toute idée de spéculation doit être rigoureusement écartée quand il s'agit d'une réunion d'amateurs aussi délicats que généreux; ils ont, on le sait, l'usage de faire des présents de quelques-uns de leurs délicieux volumes. Mais, en se relâchant si sensiblement de la règle qu'ils s'étaient d'abord imposée, ne craignent-ils point de tomber dans un abus et d'amoindrir un peu, non le mérite, mais la valeur de leurs précieuses productions?

Paris Anecdote, par A. PRIVAT D'ANGLEMONT ; avec une préface et des notes, par Charles Monselet. Édition illustrée de cinquante dessins à la plume par J. Belon, et d'un portrait de Privat d'Anglemont, gravé à l'eau-forte, par R. de Los Rios. Paris, P. Rouquette, MDCCCLXXXV. Grand in-8° de 278 pages, imprimé chez Jouaust et Sigaux. Tirage à petit nombre sur beau papier, plus quelques exemplaires de grand luxe à 50 francs. Jolie couverture imprimée en couleur. — Prix : 12 francs.

Il n'est point question de faire ici la biographie d'Alexandre Privat d'Anglemont ; son histoire est du reste fort courte et peu féconde en faits importants. Il suffit de rappeler qu'il naquit dans la petite île Sainte-Rose, aux Antilles, vers 1815 ou 1818, qu'il fut amené fort jeune en France, où il fit ses études au collège Henri IV, qu'il roula, c'est le vrai mot, sur le pavé de Paris, pendant plus de vingt-cinq années et qu'il mourut, en 1859, à l'hôpital, bohème et misérable comme il avait vécu. — On chercherait vainement son nom dans les dictionnaires biographiques ; ce nom est pourtant bien plus connu que celui de la plupart des *célébrités* qui encombrent ces sortes de recueils. Cela tient à ceci sans doute : à défaut d'une biographie en forme, Privat d'Anglemont n'a pas manqué d'historiens ; sans parler des innombrables chroniqueurs qui se sont occupés de lui, souvent, hélas ! pour s'égayer à ses dépens, des écrivains autorisés n'ont pas dédaigné de raconter et d'expliquer à certains égards l'étrange existence de cet incomparable bohème. C'est d'abord Alfred Delvau (*Étude sur la vie de Privat d'Anglemont*, Paris, Delahays, 1861), puis M. Théodore de Banville (*Mes Souvenirs*, Paris, 1882), qui lui ont consacré de très curieuses pages ; actuellement, c'est M. Charles Monselet qui vient d'écrire, pour son livre, une préface des plus spirituelles ; enfin, en ce moment même, M. Lorédan Larchey publie, dans *le Monde illustré*, sur le pauvre Privat, une revue anecdotique résumant tous les autres travaux.

La bibliographie de Privat est plus facile encore à faire que sa biographie : une plaquette, deux petits volumes en forment les principaux éléments, savoir :

1° *Voyage à travers Paris.* — I. *Le Prado.* Paris, Paulier, 1846 ; in-18, 75 centimes. — Ce livret, introuvable aujourd'hui, est peut-être le même que celui qui reparut, en 1855, sous le titre de *Physionomies de Danseurs, — la Closerie des Lilas*, et qui n'est pas moins rare que le précédent.

2° *Paris Anecdote.* — Paris, Jannet, 1854 ; in-16, 1 franc. — Recueil d'articles publiés d'abord dans le journal *le Siècle*. 2° édition. Paris, Delahays, 1860. — 1 franc.

3° *Paris Inconnu ;* précédé d'une notice sur la vie de l'auteur, par Alfred Delvau. Paris, Delahays, 1861 ; in-16, 1 franc. — Comme le précédent, ce petit volume est un recueil d'articles parus séparément. Tous deux ont été réédités en 1875, chez Delahays, c'étaient des exemplaires invendus des premières éditions, parés de nouvelles couvertures.

Si l'on joint à ces petits volumes quelques articles en prose, insérés dans divers écrits périodiques et quelques pièces de vers, non sans mérite, mais dont on lui conteste plus ou moins justement la paternité, on aura dans son ensemble l'*œuvre* de Privat d'Anglemont ; — si mince qu'elle puisse paraître, elle semble cependant devoir être plus durable que maintes productions plus vantées. Comme le dit fort judicieusement M. Charles Monselet : « Privat n'avait qu'un volume dans le ventre, mais ce volume lui survivra ; il a déjà la valeur des chapitres de Saint-Foix et de Mercier, car la plupart des quartiers et des mœurs qu'il a décrits ont disparu. »

Rien de plus vrai ; tout ce que nous a peint Privat d'Anglemont a été pris sur le vif ; il n'a rien puisé dans son imagination ; mais, comme il savait observer et *voir*, il a pu retracer, avec une scrupuleuse exactitude et sous une forme saisissante, nombre de faits et de types échappés jusqu'alors aux regards des indifférents. On peut dire de son ouvrage que c'est un livre de bonne foi et, pour employer une expression à la mode, on peut dire surtout que c'est un livre *vécu*. Il ne fallait rien moins que cet intrépide noctambule et cet infatigable flâneur pour arriver à photographier ce petit monde qu'il fait passer sous nos yeux.

Quelle mine de renseignements, dans ses industries inconnues ! que de choses surprenantes et vraies, quoique invraisemblables, dans son *Paris inconnu !* Voilà du vrai réalisme, du naturalisme véritable, et l'on peut affirmer sans crainte de démenti qu'à l'époque présente, si friande de ces sortes de *documents humains*, il n'a pas été fait encore un livre équivalent à celui de Privat d'Anglemont.

Comme la plupart des publications de ce genre, les petits livres de Privat, tombés, il y a dix ans, à des prix de rabais infimes, sont devenus assez rares et se voient maintenant recherchés par les nombreux collectionneurs de *Parisienneries*. Chaque jour, le nombre de ces livrets, assez laids du reste, diminue par suite d'accidents divers, et l'on pourrait parier à coup sûr que, d'ici à quelques années, un exemplaire en bon état de ces livrets se vendra son pesant d'argent.

L'ingénieux éditeur du passage Choiseul a pensé avec raison qu'il ne fallait pas exposer à cette déconvenue les bibliophiles de plus en plus nombreux qui *font* sur Paris. C'est à leur intention qu'il a réuni les deux petits livres de Privat en un beau volume, solide, bien établi et fort élégant, qui, mieux que les pauvres éditions orignales, pourra braver les injures du temps et figurer honorablement dans une bibliothèque. Pour plus d'attrait, il y a semé cinquante dessins à la plume qui illustrent convenablement les divers chapitres de l'ouvrage ; et, ce qui lui donne plus de prix encore, il y a joint un portrait de l'auteur, d'un intérêt saisissant, admirablement traité par M. de Los Rios. Enfin, autant que tout le reste, la charmante préface de M. Charles Monselet con-

à tous les points de vue; aussi serions-nous fort surpris si M. P. Rouquette n'était amplement récompensé de ses peines par l'empressement des amateurs.

PHIL. MIN.

Les Sonneurs de sonnets (1540-1866), par ALFRED DELVAU. Eau-forte de Frédéric Massé. Paris, Bachelin-Deflorenne et Cie, M DCCC LXXXV. Petit in-8° de 157 pages, imprimé chez Bonnedame père et fils, à Épernay; tirage restreint sur papier vergé; 6 francs (Fait partie de la Bibliothèque littéraire du XIXe siècle)

De tous les ouvrages du fécond Delvau, l'un des plus rares, sinon le plus rare, est assurément celui dont M. Bachelin-Deflorenne nous offre aujourd'hui une charmante réimpression. Delvau n'est point le premier écrivain qui ait entrepris d'écrire l'histoire du sonnet, ce merveilleux petit poème qui, bien que d'origine italienne, a si bien convenu et s'est si bien adapté au génie de la langue française. Avant comme après lui, des essais ont été faits sur ce chapitre de notre histoire littéraire, mais, mieux que ses devanciers et ses imitateurs, Delvau a su jeter dans son travail une variété, un charme, un humour qué l'on ne retrouve point dans les autres productions similaires. Est-ce à dire pour cela qu'il ait véritablement épuisé la matière et écrit une parfaite histoire du sonnet? Nous ne le pensons pas, et nous croyons que cette histoire complète, tant au point de vue didactique que sous le rapport littéraire, est encore à faire maintenant. Les matériaux, d'ailleurs, nemanqueraient pas à l'érudit que tenterait cette attrayante entreprise, ainsi qu'on peut le voir par la liste suivante d'ouvrages relatifs au sonnet et à son histoire, liste dans laquelle nous ne mentionnerons que les travaux les plus importants. Ce sont :

1° *Dissertation sur le sonnet*; — en tête du recueil intitulé : *Sonnets*, par Évariste Boulay-Paty. Paris, 1851, in-8°.

2° *Histoire du sonnet pour servir à l'histoire de la poésie française*, par Charles Asselineau; 2e édition; Paris, Poulet-Malassis et de Broise, 1857; in-18 de 43 pages, tiré à 150 exemplaires. — 5 francs.

Réimprimé en tête de : *Le Livre des sonnets*, dix dizains de sonnets choisis; Paris, Lemerre, 1874, in-8°, et de : *Le Livre des sonnets*, quatorze dizains de sonnets choisis; Paris, Lemerre, 1875, in-18. — 6 francs.

3° *Les Sonneurs de sonnets*, par Alfred Delvau. Paris, Bachelin-Deflorenne, in-32, 1867. — 5 francs. Réimprimés aujourd'hui dans la forme décrite en tête de cet article.

4° *Monographie du sonnet*. Sonnettistes anciens et modernes; suivis de quatre-vingts sonnets par M. Louis de Veyrières, Paris, Bachelin-Deflorenne; 1869-1870. 2 vol. petit in-8° de 288-260 et 72 pages. — 8 francs.

Précieux travail bio-bibliographique, le plus utile assurément qui ait paru, jusqu'à ce jour, sur le sujet en question.

5° *Du rondeau, du triolet, du sonnet*, par Paul Gaudin. Paris, Librairie centrale (J. Lemer), 1870. Petit in-8° de 250 pages. — 5 francs.

6° *Almanach du sonnet pour 1874*. Sonnets inédits publiés avec le concours de 150 sonnettistes. Aix, Ve Remondet-Aubin, 1874, in-16 carré de 200 pages. — 2 francs.

Curieux recueil qui a été continué.

7° F. de Gramont : *Les vers français et leur prosodie*. Paris, 1876, in-18. Étude technique dans laquelle le sonnet tient une place importante.

Nous passons, bien entendu, sous silence nombre d'articles relatifs aux sonnets insérés dans des dictionnaires encyclopédiques ou dans des manuels; les ouvrages que l'on vient de citer suffisent pour faire comprendre de quelle faveur jouit ce petit poème à notre époque, et combien il reste à faire encore pour en composer la monographie complète.

La plupart de ces écrits ont été rapidement épuisés, mais aucun n'est devenu plus rare que *les Sonneurs de sonnets*, qui atteignent dans les ventes des prix fort élevés. Or ce livre de Delvau, qui est peut-être son meilleur ouvrage, est aussi la plus intéressante, la plus piquante, la plus littéraire des productions relatives au sonnet et à son histoire; sans adopter absolument tous les jugements que l'auteur y formule, on ne saurait nier qu'il y a renfermé, sous une forme exquise, une multitude d'aperçus ingénieux, de fines critiques, de faits curieux, qui témoignent de lectures immenses et d'une réelle érudition sans prétention et sans pédanterie. A notre avis, en un mot, Delvau, dans ce charmant ouvrage, a tracé le véritable plan, ou, si l'on préfère, les grandes lignes d'un travail d'ensemble sur l'histoire littéraire du sonnet.

Il était donc fort regrettable qu'un travail si précieux, devenu presque introuvable, échappât aux désirs des bibliophiles et des lettrés; aussi M. Bachelin-Deflorenne leur a-t-il rendu un grand service en mettant à la portée de tous cette ravissante réimpression. L'eau-forte qui accompagne le volume, un peu surchargée de détails, n'est peut-être pas d'un grand intérêt; elle a toutefois le mérite de reproduire les traits de l'auteur. Pour nous, nous nous serions fort bien contenté d'un simple portrait de Delvau, plus agrandi et mieux fini.

En somme, cette nouvelle et sans doute dernière édition des *Sonneurs de sonnets*, est une véritable bonne aubaine pour les bibliophiles; c'est aussi, jusqu'à présent du moins, la plus utile production qui ait paru dans la « Bibliothèque littéraire du XXe siècle », que son habile éditeur nous semble commencer quelque peu prématurément.

PHIL. MIN.

Livret illustré du Musée du Luxembourg, contenant environ 600 reproductions d'après les dessins originaux des artistes, des gravures et divers documents; publié sous la direction de F.-G. Dumas. Ouvrage approuvé par le Ministère de l'instruction publique et des beaux-arts. Un vol. de LXIV-256 pages in-8°. Paris, 1884. Librairie d'art, L. Baschet. — Prix : 3 fr. 50.

Catalogue illustré de l'Union centrale des Arts décoratifs, contenant environ 200 reproductions, avec une étude sur l'*Art rétrospectif*, par VICTOR CHAMPIER; publié sous la direction de F.-G. Dumas. Un vol. de 176 pages in-8°. Paris, 1884; à la même librairie. — Prix : 2 fr. 50.

Ces deux volumes portent les numéros 12 et 15 de la « collection F.-G. Dumas ». Le premier était attendu depuis longtemps. Un catalogue du Musée du Luxembourg, si, d'année en année, au moyen de suppléments, on le maintient au courant des acquisitions nouvelles, est un document précieux pour l'histoire de l'Art. C'est pourquoi nous regrettons un peu que M. Dumas ait, comme il le fait pour ses catalogues du Salon annuel, demandé aux artistes vivants des dessins de leurs propres tableaux. Les peintres, en général, ne sont pas encore familiarisés avec les procédés de dessin qui se prêtent le mieux aux exigences du gillotage; de là des disparates nombreuses et de choquantes insuffisances. L'emploi direct de la photographie, en bien des cas, n'a pas été plus heureux, témoin le tableau célèbre de M. Paul Baudry, *la Fortune et l'Enfant*, cette perle de coloration blonde devenue ici un placard lourd et noir. A défaut de mieux cependant, le public se tiendra pour satisfait.

Le second volume donne prise à des regrets d'autre sorte. Son titre très ambigu est au total absolument illusoire. « Catalogue de l'Union centrale », cela dit trop ou trop peu. Au premier abord, on doit croire que ce catalogue est celui du Musée de l'Union centrale. L'ouvre-t-on, l'on s'aperçoit qu'il n'y est question que d'une faible partie de l'Exposition temporaire de l'Union centrale en 1884. Soit! mais parcourt-on ces pages, autre déception : on n'y trouve pas trace de catalogue. Des considérations historiques sur les arts de la terre et du verre en tiennent lieu. Venant de M. Victor Champier, elles sont assurément très intéressantes et littérairement d'un intérêt supérieur à celui d'un catalogue; mais les catalogues aussi ont leur genre d'intérêt très spécial, mais très réel; c'est ce dernier que le titre promet et que le livre ne tient pas. Enfin, neuf pages pour la pierre et le bois, cent quarante-sept pour la terre et le verre, la disproportion est excessive. E. C.

Les Manufactures nationales et les Arts du Mobilier. Plaquette de 38 pages in-8° sans nom d'auteur. Paris, 1884. Imprimerie de A. Quantin.

Cette petite brochure est formée de la réunion de cinq lettres échangées entre M. Lauth, administrateur de la Manufacture de Sèvres, et M. Ch.-Ed. Haviland, de la célèbre fabrique de porcelaines de Limoges. C'est M. Haviland qui a pris l'initiative de cette publication. En deux de ces lettres, en effet, avec l'autorité que lui donne sa grande situation industrielle et commerciale, il y fait la critique sévère du régime administratif sous lequel fonctionne notre manufacture nationale. Il constate qu'elle se protège avec un soin jaloux contre la curiosité indiscrète des fabricants et ne peut faire autrement sous peine d'en mourir ; elle ne vit donc qu'à la condition de refuser ses services à l'industrie privée, à laquelle d'ailleurs elle est dans l'impuissance de faire aucun mal. Si les finances du pays n'étaient écrasées déjà de trop lourdes charges, M. Haviland ne verrait nul inconvénient à laisser vivre comme par le passé cet établissement inutile. Malheureusement, le budget des manufactures nationales est nécessaire pour favoriser l'industrie française sous une autre forme que celle des subventions à ces manufactures. M. Haviland conclut à la transformation de Sèvres en école professionnelle, chargée de former des artistes céramistes et surtout des contremaîtres. Il demande enfin : « Que les fabricants de produits artistiques fassent *exactement* ce que font les artistes peintres et sculpteurs » un Salon annuel, — « et que l'État fasse pour les artistes peignant ou sculptant dans les ateliers de nos fabriques *exactement* ce qu'il fait pour les artistes peignant avec de l'huile sur des toiles et pour ceux qui reproduisent en plâtre, en marbre ou en bronze des femmes nues, perchées sur une jambe. » L'argumentation de M. Haviland est pressante, sa logique serrée. Les singulières traditions de dignité, familières à l'administration française, interdiront sans doute à l'honorable M. Lauth de répondre; c'est fâcheux, car le débat engage des questions d'un intérêt économique considérable. E. C.

Exploration scientifique de la Tunisie. Géographie comparée de la Province romaine d'Afrique, par CHARLES TISSOT, ancien ambassadeur, membre de l'Institut. Tome Ier. *Géographie physique, Géographie historique, Chorographie.* Un vol. in-4° de VIII-697 pages. Publication du Ministère de l'instruction publique. Paris, MDCCCLXXXIV. Imprimerie nationale.

Tels sont les jeux et les ironies de la Mort : un homme distingué par l'esprit et d'une intelligence cultivée jusqu'à l'érudition, on peut dire jusqu'à la science, consacre pendant plus de trente ans les loisirs de sa profession à une œuvre préférée, hérissée de difficultés, exigeant le patient effort d'observations incessantes et d'un travail soutenu avec la persévérance d'une idée fixe. L'œuvre est achevée, on l'imprime, l'auteur en surveille l'impression, en lit, relit, corrige les épreuves avec le soin jaloux qu'apporte à la toilette de l'enfant une mère qui va produire sa fille dans le monde. Les bons à tirer donnés et le tirage accompli, il revoit les bonnes feuilles une dernière fois, fait de nouvelles « corrections et additions, » écrit enfin une courte préface. Puis il attend, non sans quelque émotion, l'heure désormais prochaine de présenter l'œuvre de sa vie à l'Europe savante, à ses pairs, à ses amis, surtout à ses adversaires, à ceux dont il a loyalement discuté, contredit et réfuté l'opinion dans les questions qu'il traite. Parmi ceux-là même il en est qui ont disparu. Combien en ce moment il les regrette! Ils ne pourront pas s'avouer convaincus et vaincus, concourir et assister à son triomphe. Hélas! il ne sait pas que lui-même il n'y assistera pas davantage; il ne voit pas le sourire narquois de la Mort, debout derrière lui comme la Todentanz d'Holbein, et qui attend cette minute même pour lui poser sur l'épaule le bout de son doigt glacé. Tel était le destin réservé à M. Charles Tissot. Il y a plus de trente ans, en effet, pendant un premier séjour à Tunis, — où il devait plus tard représenter la France à titre d'ambassadeur, — M. Tissot, jeune lettré, ferré à glace sur les auteurs anciens, se prit de passion pour l'étude du pays de sa résidence, que jadis avait illustré sa longue lutte contre Rome. Interrompu et repris maintes fois, suivant les vicissitudes de la carrière diplomatique, ce long labeur était achevé en 1881, au moment de l'occupation de la Tunisie. Mais l'établissement du protectorat français donnait le signal de diverses missions archéologiques dont il était intéressant de consigner les résultats en ce travail même. Quel était effectivement l'objet que l'auteur poursuivait en l'écrivant? Il voulait dégager la géographie comparée de l'Afrique du Nord des erreurs, innombrables à ses yeux, qui l'embarrassaient, rapprocher autant que possible les textes antiques des indications recueillies sur le terrain et fournir ainsi une base solide à des recherches ultérieures. Cette œuvre de vaste érudition occupera deux volumes de 700 pages environ in-8°. M. Tissot écrivait la préface du premier, le 1er juin 1884; le 2 juillet, un mois après, il était mort.

Limitée au nord par la Méditerranée, à l'ouest par l'Atlantique, au sud et à l'est par le Sahara, la partie de l'Afrique septentrionale qui comprend la régence de Tunis, l'Algérie et le Maroc forme un tout isolé, séparé du reste du continent africain par le désert, et appartenant, par sa faune comme par sa flore, à la zone méditerranéenne. Cette sorte de presqu'île dans la grande presqu'île africaine est partagée en trois zones distinctes, déterminées et fermées par les chaînes de l'Atlas, parallèles au littoral. Le littoral lui-même, de l'Atlantique aux caps tunisiens, n'est qu'une longue falaise à peine interrompue sur quelques points. Cependant, à la hauteur du promontoire de Sidi Ali el Mekki, les montagnes s'abaissent sur ce littoral comme dans l'intérieur. C'est par cette large échancrure, comprise entre les hautes falaises de la Numidie au nord-ouest et les bas-fonds des Syrtes au sud-est, que l'Asie et l'Europe ont successivement pénétré dans l'Afrique du Nord. Située au centre de la Méditerranée, à égale distance de l'Égypte et de l'Espagne, en face de la Sicile, de la Sardaigne et de l'Italie, et en même temps au point de la côte qui donne le plus facile accès au Soudan, cette contrée privilégiée était destinée à servir de lien entre l'Europe et l'Afrique, à devenir le grand entrepôt de la région méditerranéenne. Carthage dut sa prospérité à cette situation incomparable, qui lui donnait un royaume libyen en même temps que l'empire de la mer et en faisait le seul centre politique que l'Afrique septentrionale ait jamais possédé. Carthage détruite, ce centre devait, par la force des choses, renaître au profit des dynasties indigènes. Rome l'occupa et la province d'Afrique, dans ses frontières primitives, représenta à peu de chose près le territoire de la puissance vaincue. C'est donc cette province que M. Tissot a décrite à l'époque où, comprenant la Numidie et la Tripolitaine, elle atteignit ses limites les plus étendues.

Le tome Ier est divisé en deux parties. La première est consacrée à la *Géographie physique :* Orographie (relief du sol, soulèvements, orographie d'après les auteurs anciens); hydrographie (fleuves, rivières,

naturelles (métaux, exploitations minières ; marbres, pierres à bâtir, pierres précieuses ; flore naturelle et productions végétales, faune). La deuxième partie comprend la *Géographie historique* et la *Chorographie :* l'Afrique avant la conquête romaine, ethnographie, population d'origine étrangère, répartition des tribus libyennes, leurs mœurs ; la géographie punique (territoire de Carthage, villes puniques dont les noms ne reparaissent plus à l'époque romaine). Topographie de Carthage (la Carthage punique, la Carthage romaine). Nous fermons ici le premier volume.

A l'appui de ses idées, M. Tissot non seulement traduit, mais reproduit en bas de pages tous les textes anciens qu'il invoque, latins, grecs, hébraïques, arabes. Il reproduit, en outre, bon nombre de documents graphiques, bas-reliefs, pierres gravées, mosaïques, inscriptions, et donne enfin des cartes de l'estuaire de la Medjerda, du bassin des Chotts, qui lui a fourni des pages de description des plus émouvantes (on sait d'ailleurs à quel point ce bassin préoccupe depuis quelques années le monde savant et quelles discussions a soulevées l'enquête du commandant Roudaire) ; — une carte du golfe de Carthage et un plan de la ville, qui eût singulièrement intéressé Gustave Flaubert, au temps où il écrivait *Salammbô*.

L'œuvre de M. Charles Tissot marque une ère nouvelle dans la géographie comparée de l'Afrique ; la mort de l'auteur n'en arrêtera pas la publication. M. Salomon Reynach nous apprend, en effet, que le second volume, comprenant la description du réseau routier de la province romaine d'Afrique, est entièrement achevé en manuscrit. L'impression en sera sans doute dirigée par M. Reynach, qui a déjà dressé un Index général alphabétique du premier volume, où il a fait figurer les noms géographiques anciens et modernes, en indiquant leur synonymie toutes les fois qu'elle est établie dans le texte ; les noms des peuples et des tribus ; les noms des divinités indigènes ; les mots techniques, les noms des minéraux, des végétaux et des animaux. E. C.

Les vrais Arabes et leur pays. Bagdad et les villes ignorées de l'Euphrate, par DENIS DE RIVAYE. Illustrations de SAINT-ELME GAUTIER et carte spéciale. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1884. Un vol. in-18.

Les récits de voyages ont toujours de l'attrait ; ils en ont davantage quand ils nous parlent de pays ignorés, et davantage peut-être lorsqu'ils remettent au jour d'anciennes cités dont on se rappelle les splendeurs éclipsées, mais dont l'existence actuelle, lorsqu'elle nous est révélée, nous frappe du même étonnement que le ferait une résurrection. Bagdad, Bassorah, Uhr, la ville d'Abraham, ne sont-ce pas là des noms prestigieux, et n'est-il pas aussi intéressant de voir une âme persistante dans ces antiques ossements que l'on croyait depuis des siècles blanchis dans le quelques rochers de corail à peine colonisés par les noix de coco qu'y a poussées la vague ? Mais ce qui me plaît le plus dans ce volume, plein de détails pittoresques, de traits de mœurs et d'indications précieuses pour le commerce et la science, c'est l'esprit patriotique qui souffle à travers tout. Il est probable que je ne partage que bien peu les convictions sociales et religieuses de l'auteur ; mais qu'importe ? Il a, politiquement, la haine vigoureuse de l'Angleterre, et c'est, tant que l'Angleterre n'aura pas changé sa politique séculaire, pour tout cœur vraiment français, le commencement de la sagesse. B.-H. G.

L'Australie. *Description du pays, colons et natifs, gouvernement, institutions, productions, travaux publics, mines ;* avec une carte politique et géologique, par F. JOURNET, ingénieur des ponts et chaussées. Paris, Rothschild, 1885. 1 vol. in-8°.

Par ce temps de vapeur et d'électricité, les hommes et les choses vieillissent vite. Tout s'use en un clin d'œil. L'Amérique, vieille seulement de quatre siècles, n'est plus pour nous un pays neuf. Il nous faut du nouveau, de l'inouï. L'Australie, pendant quelques années, a joui du prestige de cette virginité que nous exigeons pour être intéressés. L'Australie elle-même s'en va démodée ; et c'est la vieille Afrique, tombée en enfance, qui, à l'instant précis où nous sommes, a ce don de passionner le monde civilisé. Quelle terre inédite va-t-on bien pouvoir retirer des limbes, quand l'Afrique sera usée, ce qui ne saurait tarder ? C'est affaire à l'avenir.

En attendant, tâchons de connaître au moins ce que nous possédons. M. F. Journet nous en fournit le moyen, pour ce qui concerne l'Australie. Son livre n'est pas une œuvre littéraire ; c'est un document où chiffres et statistiques abondent. Pour ceux qui veulent se rendre un compte exact de la situation financière, politique, de l'avenir, des ressources de cette immense colonie anglaise, rien ne saurait être préférable à ce livre. Il est certain que l'auteur connaît à fond son sujet. Tout cela est clair, net, concis, sans phrases. J'extrairai de cet ouvrage remarquable un curieux passage sur la presse australienne, bien inconnue de sa grande sœur, la presse parisienne : « Chaque colonie, ou à peu près, dit M. Journet, a son *Punch*, imité du *Punch* anglais, mais qui oublie souvent d'avoir de l'esprit et surtout d'être fin : cela viendra peut-être. En attendant, la plaisanterie anglaise, souvent profonde, mais que nous trouvons presque toujours lourdement présentée, se donne carrière, non seulement dans les *Punchs* de Melbourne, de Sydney, de Brisbane, mais dans une publication assez nouvelle et qui obtient un vrai succès : *le Bulletin*. C'est une feuille hebdomadaire, à peu près uniquement remplie de petits faits, d'indiscrétions, qu'on me pardonne le mot, d'un amas de petits potins. La colonne intitulée « Personnel, vous ne voulez pas le dire ? » est surtout parcourue et étudiée avec avidité par les curieuses de Melbourne.

mené hier soir, pendant trois quarts d'heure, dans King Street ?

« Pourquoi ceci ou cela ?

« Comme, à Paris, bien des gens se sentiraient dépaysés si, pendant quelques jours, ils avaient failli à la lecture du *Figaro*, de même l'Australien oisif et surtout les dames australiennes ne manquent pas de faire acheter, tous les samedis, leur *Bulletin* aux gamins à la voix glapissante qui le colportent par la ville : « Bouletine ! Bouletine ! »

Après avoir décrit les villes et la campagne, après avoir étudié de près la société, l'organisation politique et administrative, l'instruction, la presse, la nature du sol, le climat, l'élevage, l'agriculture, les forêts, les mines, l'industrie, les travaux publics, les travaux maritimes, M. Journet consacre un chapitre, le dernier, aux aborigènes.

« Je n'ai pas encore, je crois, dit-il, laissé entrevoir l'existence d'un peuple autochtone, d'une race préexistante. En effet, on peut faire un long séjour en Australie sans en rencontrer la trace, et il est presque permis de dire que, partout où l'Anglais a mis le pied, le natif, l'aborigène a disparu ».

Comment a eu lieu cette suppression des premiers habitants? C'est ce que l'auteur nous apprend à la page suivante. Je ne crois pas qu'il soit inutile de citer encore ce passage, qui nous édifiera sur les procédés doux et humains employés par les Anglais pour ranger les aborigènes à leur avis et les faire entrer dans leurs intérêts. Voici comment cela s'est fait. « Le voisinage de tribus aborigènes était considéré comme un danger qui maintenait, en beaucoup de points, une inquiétude fâcheuse. Alors, on a *dispersé* les natifs, pour employer l'expression locale, qui veut dire qu'on les a fusillés comme des lapins ou autres animaux nuisibles, et même qu'on a employé à leur égard la méthode appliquée aux chiens errants, l'alcool ne les empoisonnant pas assez vite.

« Puis, on a organisé contre eux des troupes de police noire qui avaient pour mission de les *disperser;* et ceux-ci s'en acquittaient fort bien, si nous en croyons un écrivain australien qui raconte que ces excellents policiers « décapitaient ceux qu'ils arri- « vaient à prendre et, saisissant les enfants en bas âge « par les pieds, leur brisaient le crâne contre les « arbres de la forêt ».

Nous savions déjà à quoi nous en tenir sur la douceur évangélique du prude peuple anglais; néanmoins, ce nouveau mode de *dispersion* des natifs ne peut manquer de nous surprendre, nous autres Français barbares, qui n'avons pas craint de bombarder quelques Chinois, au grand scandale de l'Angleterre, atteinte d'une épidémie de mansuétude.

Quand M. Journet ne nous aurait appris que cela, nous le louerions de son œuvre; mais, Dieu merci, son livre nous fait assister à des spectacles moins désolants.

Ai-je dit que le volume est accompagné d'une excellente carte de ce pays de l'or? Les lecteurs feront bien de la détacher du volume, où elle est d'un usage difficile. J'ajouterai qu'on trouve, à la fin de ce beau livre, une table très complète de toutes les matières traitées. Quand donc cet usage si simple et si commode de la table s'établira-t-il d'une façon générale ?

H. M.-D.

SCIENCES

— Philosophie — Morale —

L'univers, la force et la vie, par A. Laggroud. Un vol. grand in-8°. Paris, Félix Alcan, 1884.

Laggroud est un pseudonyme. Le travail a été publié par un ami de l'auteur.

Cet ami, M. Édouard Pellis, entre autres phrases pour *avis au lecteur,* écrit celle-ci : Ces pages seront peu lues, car elles sont le fruit d'une pensée longuement mûrie. Le mot : *car* ne trahit certainement pas une bien grand complaisance pour les goûts plus ou moins frivoles, sinon plus ou moins banals, de beaucoup d'entre nous; sans relever autrement l'emploi d'une simple conjonction, disons, nous, corrigeant la phrase, que, sans doute, à cause du sujet, le travail trouvera peu de lecteurs, mais que, le sujet étant mots, l'étude sera prisée par tous les lecteurs qu'elle aura trouvés.

Dès les premières lignes elle commande l'intérêt. L'auteur, qui a peut-être médité plus qu'il n'a lu, a refait pour lui-même la critique de l'entendement, et quand les positivistes ne veulent regarder qu'aux faits observables, il détermine, lui, tout d'abord, la valeur de l'observation elle-même. La vie humaine, dit-il, se compose de sensations ; et chacun de nous a pour univers l'ensemble de ses propres sensations, rangées en série. « Les sensations ne se produisent que dans certaines conditions, et ces conditions ne dépendent point de notre pure volonté, elles comprennent, par exemple, la disponibilité d'une certaine force. Notre dépendance de ces conditions est

pas nous. Il n'y a de concordance entre les divers univers de chacun de nous que par une concordance entre nos divers modes de sentir sous l'action d'un principe inconnu. Nos rapports avec nos semblables sont rendus possibles par une similitude de sensation. » L'auteur ajoute que cette similitude n'est pas une identité; il fait cette remarque que nous ne pouvons, en effet, arriver à savoir si l'odeur de la rose, par exemple, provoque une sensation identique chez tous les hommes, indépendamment des différences dues à l'organisme; et ce que nous appelons notre corps fait partie de cet univers représenté qui existe seulement comme sensation. Mais si la lumière, les couleurs, les sons, n'ont pas d'existence hors de nous, et si *ce qui est senti* comme *ce qui sent*, nous ne pouvons le connaître, le monde de la sensation du moins peut être analysé. Or la nature se présente à nous comme contenant deux éléments distincts : les masses et les vitesses relatives de ces masses; tous les phénomènes se produisent d'ailleurs pour nous dans l'espace et dans le temps : les masses, les vitesses, l'espace et le temps constituent le domaine de la science, domaine où l'expérience règne en souveraine. Pour l'auteur, comme pour Kant, les notions de l'espace et du temps sont des formes de l'entendement, et indépendamment de ces notions la raison ne saurait s'exercer.

La force tend sans cesse à rapprocher les corps par l'attraction, par l'affinité; le calorique dégagé par l'action des forces tend toujours, une fois libre, à passer d'un corps plus chaud à un corps plus froid, de manière à égaliser les températures; toute différence de température des corps est un état dépourvu d'équilibre et dès lors provisoire. « Le jeu des forces sur la matière tend donc à la diminution du nombre des mouvements possibles, à leur réduction graduelle en calorique sensible, puis à la répartition uniforme de ce calorique dans l'univers entier, par le rayonnement dans l'espace. » Une fois dispersé, le capital constitué en différence de température, et sur lequel vit la nature dans notre système solaire et pendant notre période, aucun fait naturel, c'est-à-dire scientifique, ne peut le rassembler de nouveau. « Pour faire revenir dans la matière refroidie le calorique irradié dans l'espace éthéré, il faut recourir absolument à une action antiscientifique et extranaturelle, opposée aux lois physiques et défaisant ce que partout et toujours nous voyons se faire. » L'auteur conclut à l'existence d'une volonté suprême.

Cette première conclusion donnée, il parle des forces et des masses. Des forces fixes, voilà, peut-être, ce qui constitue la matière; il y a lieu néanmoins de distinguer entre la matière et ce à quoi il convient de réserver les noms des forces : la matière possède, vis-à-vis des forces, deux propriétés fondamentales, « extrêmement dignes d'attention, car elles seules donnent une durée à notre vie et à la création universelle »; ce sont *l'inertie* et la *capacité calorifique*. En vertu de l'inertie, l'élément de matière d'accroissement de vitesse sous l'action de la force; en vertu de la capacité calorifique, l'élément de matière exige une certaine durée pour acquérir l'élément de température sensible ou d'accroissement de vitesse moléculaire.

Dans un chapitre suivant, l'auteur présente une critique, souvent ingénieuse, toujours sensée, de l'idée du hasard; puis il termine son travail par des considérations sur *l'homme*, sur *la raison et le libre arbitre*, sur les notions de *l'espace et du temps*.

Il établit fort bien que notre principe de sensibilité peut être immortel. En quittant la vie de ce monde, notre sentiment d'identité est entraîné dans la ruine de notre cerveau et de notre mémoire, mais « ce qui peut demeurer encore, c'est notre *moi* simple, actuel, qui a pu d'ailleurs acquérir ici-bas une modification définitive, ou l'équivalent d'une modification, totalisation finale de l'existence entière. Peut-être restera, dans le principe même de notre sensibilité, la trace de nos volontés, de nos réactions à la sensation, l'empreinte de ce à quoi nous aurons donné notre foi, dans le sens primitif de ce mot, qui est fidélité à un sentiment, sans nécessité de science, sans exclusion des ignorants et des simples. Ce que nous aurons su ou vu ne serait ainsi qu'un prétexte à ce que nous aurons voulu. L'opération intellectuelle, comme le travail de l'œil, seraient les échafaudages provisoires servant à construire l'édifice de nos volontés. » Plus loin, il montre, en logicien consommé, que la détermination mécanique des matières n'est point la preuve de la détermination fatale de notre vie; « rien ne prouve que nous ne puissions modifier le monde par nos volontés, c'est-à-dire par voie de réaction et sans faire varier la quantité totale des forces. L'erreur du dynamisme provient de ce que les mécaniciens font des masses et des forces les deux seules entités de l'univers, tandis que le libre arbitre suppose nécessairement une entité nouvelle, celle de l'âme. Or une entité nouvelle entraîne forcément des propriétés distinctes, spéciales et essentielles. »

Quelques objections générales, — sans parler d'objections de détail, — pourraient être faites au système proposé; on pourrait se demander si le principe inconnu qui est notre *moi* n'est rien, en effet, qu'un principe de sensibilité; mais les trois thèses qu'il a présentées : existence d'une volonté suprême, possibilité de l'immortalité des personnes humaines, possibilité du libre arbitre pour l'homme, sont soutenues avec un grand talent de dialecticien. Le travail n'est pas pour passer inaperçu. F. G.

Les émotions et la volonté, par ALEXANDRE BAIN, professeur à l'université d'Aberdeen (Écosse), traduit de l'anglais sur la troisième édition, par P.-L. Le Monnier. Un vol. in-8° de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. Paris, Félix Alcan, 1885. — Prix : 10 francs.

La troisième édition date de dix ans déjà. Mais voilà l'ouvrage traduit, et pour venir tardivement la

tiers. Cette traduction est loin d'être parfaite; peu importe; grâce à elle, ceux de nos philosophes à qui l'usage de la langue anglaise n'est pas extrêmement familier pourront mettre à profit les observations consignées par M. Bain. Nous parlons des observations, souvent ingénieuses, et non de la méthode suivie, non des distinctions et définitions présentées, non des divisions et classifications proposées, non surtout de la thèse générale soutenue par l'auteur; la psychologie même de M. Bain a été l'objet de savantes études critiques, et nous ne voyons pas qu'elle ait trouvé de nombreux adhérents, les partisans de la doctrine évolutionniste étant, pour la plupart, des personnes étrangères à la philosophie, et qui parlent de l'évolution, sinon sans savoir ce que le mot signifie, du moins en ignorant absolument ce que la théorie, d'ailleurs toute métaphysique, implique logiquement. Mais, en quelque crédit que l'on tienne la psychologie anglaise, quelque cas que l'on fasse de celle de Mill, de Hamilton, de celles de MM. Spencer et Bain, on ne peut se refuser à tenir grand compte des réflexions émises, des rapprochements faits par les psychologues d'outre-Manche; tous sont éminemment suggestifs; et c'est leur honneur d'avoir posé des problèmes fort importants.

M. Bain, pour qui la doctrine de l'évolution réalise la condition d'une exposition scientifique, s'est appliqué à établir que les émotions sont héréditaires; et après avoir distingué entre les diverses émotions, après les avoir finement analysées, sinon dans leurs antécédents, du moins dans leurs manifestations extérieures, il a parlé des émotions esthétiques, en mettant à profit les remarquables travaux de James Sully, puis des émotions éthiques, ne s'écartant pas moins de Stuart Mill que celui-ci ne s'était écarté de Bentham. « Les lois morales qui dominent dans presque toutes les sociétés sont fondées, dit-il, en partie sur l'utilité, en partie sur le sentiment. » Il a fait une *histoire* de la formation des lois morales, il conclut : « la conscience se moule sur l'autorité extérieure, son type ».

Pareillement, il a étudié le développement de la volonté à travers les individus de l'espèce, et considérant l'individu du dehors, du point de vue objectif, il a nié qu'il fût libre, responsable.

Toutes ces affirmations et négations sont connues depuis longtemps; la traduction de M. Le Monnier va permettre à tous de peser les arguments avec lesquels les unes et les autres sont étayées. F. G.

Le nouveau spiritualisme, par E. Vacherot, membre de l'Institut. Un vol. in-8°. Paris, Hachette et Cie; 1884.

C'est *la fin du spiritualisme* que M. Vacherot eût dû dire.

Le spiritualisme cousinien est la doctrine que défend seul, ou à peu près, M. Bouillier. M. Caro, qui est un écrivain distingué, mais un médiocre philosophe, est, lui aussi, un éclectique, mais MM. Lachelier, à l'ancienne école, en ont modifié la doctrine au point de la rendre méconnaissable. On les oppose à la jeune école, aux criticistes et aux évolutionistes, à MM. Marion, Liard, Egger, Boutroux, à MM. Ribot et Espinas, et, pour les dénommer, on leur conserve la qualification de spiritualistes; ils n'ont aucun droit à être qualifiés tels, M. Ravaisson surtout, et avec M. Ravaisson, M. Vacherot, penseur moins original, à coup sûr, que l'auteur du *Rapport sur la philosophie en France au* XIXe *siècle.*

Du panenthéisme au panthéisme, la différence est peu grande, et M. Vacherot, qui, en coquetterie réglée avec la *science,* tient pour fait démontré l'hypothèse métaphysique de l'évolution, explique par ce fait même la suite des modifications de l'Être : plus de ce dualisme de l'*ancien spiritualisme* entre l'esprit et la matière; rien que l'esprit qui se meut, tout comme le monde d'Aristote, par attraction. Mais le dieu de M. Vacherot n'est pas distinct du monde, il n'est pas hors et au-dessus du monde ! Une attraction pourtant se manifeste, une finalité, si l'on aime mieux, et la fin, c'est le Bien. Toute modification, dans cette explication systématique de l'Univers qui constitue une doctrine purement moniste, est une évolution pour la réalisation nécessaire du Bien : il n'est point de personne divine et point de personnes humaines; il n'y a pas de liberté en Dieu, et les hommes ne sont ni libres ni responsables; le panthéisme de M. Vacherot est, comme tous les panthéismes, un système sans véritable morale.

Cette partie doctrinale du livre de M. Vacherot, et ce livre, que nous devons considérer comme un testament philosophique, est précédé d'une partie critique dans laquelle se trouvent analysées les méthodes des écoles dites de la spéculation, de la raison, de la tradition et de la conscience; l'école de la spéculation, c'est l'école de Kant, de Fichte, de Schelling, de Hegel, et l'auteur du *Nouveau spiritualisme,* pour qui Kant reste un sceptique, n'a d'admiration que pour Hegel. Mais il n'y a pas à insister sur la partie critique, qui a moins de valeur encore que la partie théorique et dogmatique. F. G.

Leçons de philosophie par Élie Rabier, professeur de philosophie au lycée Charlemagne, membre du conseil supérieur de l'Instruction publique. I. *Psychologie.* Un vol. in-8°. Paris, Hachette et Cie; 1884.

Plus d'une fois, nous avons eu l'occasion de le signaler : une révolution commence de se produire dans l'Université. Ce n'est plus la philosophie du *sens commun* que les jeunes professeurs enseignent aujourd'hui; ils ne communient plus avec Reid et Dugald-Steward, avec Cousin, le penseur plus que timide, le grand-maître plus qu'autoritaire, et comme ils ont eu la curiosité de regarder de plus près que leurs devanciers aux travaux de Hume, de Berkeley, de Kant, ils se sont à la suite de M. Renouvier, en gardant toutefois une grande indépendance d'esprit, composé des doctrines criticistes.

témoignent des tendances néo-kantistes; nous les avons, pour la plupart, annoncés et vantés ici même. Nous avons dit comme ils honoraient la France à l'étranger ; mais, pensant à notre jeunesse française, nous avions aussi exprimé le regret que les élèves de nos collèges et lycées n'eussent encore en mains que des manuels de philosophie spiritualiste : celui de M. Jourdain, un catéchisme catholique commenté, ceux de MM. Bénard, Jolly, Janet, préférables sans doute, celui de M. Janet surtout, mais tous mal faits encore, pour défendre aux jeunes gens, que peuvent rebuter, avec raison, les problèmes du dualisme des deux substances, de tomber dans le monisme matérialiste, d'adhérer à une morale utilitaire. De petits traités d'éducation morale et civique avaient bien été écrits à l'usage des écoles primaires par MM. Léard, Steeg, Marion, et M. Marion avait, de plus, publié les deux cours qu'il fit à l'École normale des jeunes filles de Fontenay-aux-Roses, son cours de psychologie et son cours de morale, mais point d'ouvrages pour nos jeunes gens. Grâce à M. Rabier, un ouvrage existe aujourd'hui, et cet ouvrage est merveilleusement bien fait.

Ce n'est pas à dire que nous soyons, nous personnellement, en complète communion d'idées avec l'auteur; sur quelques points de doctrine, et ils sont de conséquence, nous différons d'avis : il pose la liberté, par exemple, autrement que nous n'aimerions à la voir posée. Les élèves pourront, eux aussi, s'il leur est communiqué par le professeur, éprouver le désir de discuter pour eux-mêmes les différentes thèses, d'admettre celle-ci, de rejeter celle-là. Mais criticisme et dogmatisme ne marchent point de pair. Le livre de M. Rabier ne réédite pas la formule : les lois de la pensée sont identiques aux lois de l'Être, il ne reproduit pas la théorie cousinienne de la *raison impersonnelle*, et, proposant une critique de l'entendement, il détermine les conditions de l'activité intellectuelle, il définit les formes *à priori ;* pour cela même il est le signe d'une révolution dans l'enseignement de la philosophie.

Oserons-nous recommander le livre à ceux que les théories philosophiques émises de notre temps ne laissent pas indifférents ? Le volume enferme toutes les leçons qui ont trait à la psychologie, et maints chapitres, notamment ceux où il est parlé du conscient et de l'inconscient, des idées et de leur origine, sont pour permettre de peser à leur valeur les nouvelles doctrines allemandes et anglaises, celles de M. Hartmann et celles de M. Spencer. F. G.

Les Organes de la parole, par DE MEYER, professeur d'anatomie à l'université de Zurich, traduit de l'allemand et précédé d'une *Introduction sur l'enseignement de la parole aux sourds-muets,* par O. Claveau, inspecteur général des établissements de bienfaisance. Un vol. in-8° de la *Bibliothèque scientifique internationale.* Paris, Félix Alcan, 1885. — Prix : 6 francs.

L'*introduction* n'est pas d'un grand intérêt; M. Claveau touchant la substitution, dans les établissements d'instruction fondés en France et à l'étranger pour les sourds-muets, de la méthode orale à la dactylologie, qui est une sorte d'écriture; il n'a traité la question ni au point de vue théorique ni au point de vue des résultats déjà obtenus; il s'est contenté d'écrire quelques lignes sur l'histoire des premiers efforts tentés pour faire *parler* des sourds-muets, il a nommé quelques établissements étrangers qu'il lui a été donné de visiter, et il a rapporté longuement les objections naïves, pour ne pas dire niaises, faites par un M. de Mériaux au chef de l'un de ces établissements qui vantait la nouvelle méthode.

L'ouvrage allemand, par contre, est des plus intéressants.

Il est divisé en trois livres.

Dans le premier, des chapitres sur la structure des appareils employés pour la formation du son, sur ceux qui servent à l'inspiration et à l'expiration sur le larynx, le pharynx, les cavités nasale et buccale, sur les nerfs des voies aériennes.

Dans le second, des pages pour montrer comment ces appareils fonctionnent, comment s'opère la production du son. La parole n'est qu'une combinaison de son, l'air sortant des poumons s'échappe soit par les fosses nasales, soit par la bouche, et ce phénomène s'accompagne de bruits divers, suivant que l'air est conduit par l'une ou par l'autre des deux voies, suivant les conformations spéciales que des mouvements volontaires donnent à la cavité buccale.

Mais c'est surtout le troisième livre qui a fixé notre attention, qui fixera, croyons-nous bien, celle des lecteurs auxquels l'anatomie et la physiologie ne sont pas sciences tout à fait familières. Ce troisième livre abonde en remarques dont tout philologue devra tirer profit.

On se rappelle les leçons données à M. Jourdain par son maître de philosophie et les ébahissements du bourgeois gentilhomme apprenant comment se prononcent les voyelles A, E, I, O, U, qu'il a pourtant prononcées si souvent. M. Meyer, tout comme, non autrement ni plus scientifiquement que le maître de philosophie, dit le jeu des organes alors que se produisent tels ou tels sons, et, mises à part, et pour cause, les résonnantes, m, n, ng (allemand et anglais) que Brucke avait déjà étudiées, il donne une classification de consonnes qui, labiales, dentales, gutturales, sont bruits continus (de souffle, de frottement, de vibration) ou bruits instantanés (avulsifs, explosifs, occlusifs). Dieu, que cela est beau ! pourront bien encore s'écrier certains qui se prennent d'enthousiasme, si des vulgarisateurs, d'ailleurs complices, leur découvrent *les merveilles de la science.* Cela est vrai dirons-nous, et nous ajoutons que les conclusions de M. Meyer sont données pour éclairer nombre de problèmes philologiques, pour permettre des instructions nouvelles en étymologie, des explications plus rationnelles, quant aux changements de lettres ou de diphtongues dans tel ancien mot latin devenu français, italien, espagnol, pour faciliter, enfin, l'étude compa-

Le Principe de la morale, par Ch. Secrétan, membre correspondant de l'Institut de France. Un vol. in-8°. Lauzanne, Arthur Imer, et Paris, Paul Monnerat, 1884.

A vrai dire, il n'y eut jamais de trêve, mais la lutte est ravivée. Comme il y a plus de vingt siècles, on dispute aujourd'hui, quant à la nature de l'homme, quant aux principes de son activité raisonnable. Jadis, épicuriens contre stoïciens; à notre époque, évolutionnistes contre kantistes, et toujours la même question posée : Est-ce l'expérience de la vie qui doit enseigner l'homme, être animé ayant des besoins comme tous les autres êtres animés, et, comme tous les autres, soucieux de tâcher à la satisfaction de ses besoins? Ou bien l'homme doit-il se connaître lui-même, doit-il distinguer entre ce qui dépend de lui et ce qui n'en dépend pas, doit-il se croire tenu d'exiger le respect d'autrui et tenu de respecter tous les autres hommes? Le principe de la morale, est-ce le plaisir, est-ce l'intérêt qu'on expérimente? ou bien le devoir, dont on a conscience?

Les évolutionnistes ne s'en doutent guère, pour la plupart; ils ne tendent à rien moins qu'à ruiner la civilisation relative dont nous jouissons; l'avènement de la démocratie serait, pour certains d'entre eux, un résultat de l'évolution nécessaire ! Mais « la lutte pour l'existence » est formule aristocratique; la collectivité atténuerait les effets de la lutte en la réglementant, mais à la condition d'agir despotiquement, à la place de la liberté individuelle posée par les rationalistes, l'autorité du plus grand nombre, ou des plus forts, dans leur intérêt, bien ou mal compris.

Comme Kant entendait le devoir et le droit, on le sait. Regardons à l'enseignement des néo-kantistes.

Le principe de la morale dégagé par M. Ch. Secrétan n'est pas celui que dégage M. Renouvier. Ni l'un ni l'autre de ces deux maîtres de la pensée contemporaine ne font assurément reposer la morale sur la religion; mais tandis que, suivant M. Renouvier, la religion ne vient qu'après coup, à titre d'aspirations du cœur, pour consacrer les postulats de la raison pratique, suivant M. Secrétan, la religion est sentiment qui enveloppe et pénètre, avec les postulats, l'impératif catégorique lui-même. Tandis que, pour M. Renouvier, *le devoir de justice* est proprement toute la morale, la charité n'étant rien que la simple manifestation de sentiments dont l'acquisition peut être conseillée, mais non prescrite, et le devoir de justice limitant précisément le sentiment de charité; pour M. Secrétan, c'est le *devoir de charité*, au contraire, qui est vraiment toute la morale, et le devoir de justice est un devoir dérivé du devoir de justice.

« Si la bonté est un devoir, à dit M. Renouvier, comme de sa nature, *en tant que passion*, la bonté n'a point de règle, elle entraînera nécessairement les autres devoirs dans l'incertitude et la contradiction. Étant souvent contraire à la justice, comme tout le monde le sait et l'éprouve... si la bonté est un devoir et si ce devoir est accompli, la justice est violée. » pas un sentiment, car le sentiment se termine en nous comme un plaisir ou une souffrance, tandis que la bonté porte sur autrui. *La bonté n'est pas une passion*, à moins de changer complètement le sens des termes; qui dit passion, dit passivité, affection de la volonté, tandis que la bonté est souverainement libre et active... elle est l'accord de la raison et de la volonté... la soi-disant bonté sans règle n'est pas la bonté, c'est le caprice; la règle de la bonté est fort simple, fort claire, plus simple que celle de la justice qui en dérive... l'utilitarisme l'a formulée depuis longtemps : « Fais le plus grand bien possible au plus grand nombre ». Il est vrai que l'utilitarisme ne sait pas en quoi le bien consiste; mais la vérité de son précepte formel n'est pas altérée par son ignorance. Lorsque cette lacune est comblée, lorsque la nature du bien est définie en termes précis, on s'aperçoit instantanément que les prétendus conflits de la justice et de la bonté sont impossibles, parce qu'en entreprenant sur la justice on fait toujours plus de mal que de bien. »

Le chef de l'école criticiste ne pouvait manquer de tenir compte de la bonté; il en a fait un *devoir*, lui aussi, mais — et la distinction est d'importance — *un devoir seulement envers soi-même*. « C'est le don que l'agent peut faire de ce qu'il avait droit de se réserver, c'est la peine qu'il prend pour le bien des autres, ce sont les renoncements qu'il s'impose en augmentant les fonds communs des biens de l'humanité par des travaux qui passent la mesure de l'obligation. » Et M. Sécrétan, qui fait cette même citation, d'ajouter : « En un mot, c'est le dévouement, c'est le sacrifice, c'est l'amour; oui, l'amour, mais un amour raisonnable, sans acception de personne, inspiré par la notion d'une *solidarité libre entre tous les hommes;* c'est la bonté dans l'ordre de la raison appliquée à la poursuite de cette *fin commune de tous, qui se composerait des fins propres de tous atteintes et possédées.* Il fallait bien qu'une âme droite aboutît à la vérité ! »

Justice et charité, ou *charité et justice,* ce peut être tout un, ou à peu près, dans la pratique, mais les deux formules n'en résument pas moins deux morales théoriques très différentes. Et la différence ne résulte pas seulement de l'emploi de méthodes différentes, — M. Renouvier ne faisant rien que spéculer, M. Secrétan recourant surtout à l'expérience; — ils n'ont suivi, l'un, telle méthode, l'autre, telle autre, que parce que, dès le début, ils considéraient, l'un *la fin de chacun,* l'autre, *la fin de tous,* peut-être parce qu'il est plus vraiment chrétien, — dans l'*Introduction,* il a écrit une vingtaine de pages admirables sur *la religion,* — parce qu'il voit dans la solidarité du mal la conséquence de ce qu'on a appelé la chute, dans la solidarité du bien un encouragement tout au moins à la conversion alors efficace, M. Secrétan entend dégager l'obligation pour chacun de travailler au salut de l'humanité tout entière.

Peu de livres aussi suggessifs que l'ouvrage de M. Secrétan. C'est le propre des grands esprits et des grands cœurs de ne pouvoir écrire une page qui ne

Organisation du crédit au Travail, par Léon Hiernaux, ingénieur. Un vol. in-8°. Paris, Auguste Ghio, 1884. — Prix : 6 francs.

Parmi les questions soumises à ce concours qu'ouvrit si généreusement, en 1880, M. Isaac Pereire, il s'en trouvait une relative aux moyens de permettre aux plus humbles travailleurs d'obtenir des avances de fonds. Elle était ainsi formulée : « Étudier l'organisation du crédit le plus propre à développer le travail sous toutes ses formes et à commanditer les ouvriers de toute classe. » De nombreux travaux furent envoyés, et c'est celui dont nous avons donné le titre plus haut qui fut jugé le meilleur.

Il est parfait. M. Hiernaux s'est montré également habile à déterminer ce qui est juste et ce qui est utile, à définir les rapports du travail et du capital, ceux de l'individu et de l'État, à découvrir en même temps les avantages qui peuvent résulter, pour les divers membres de la société et pour la société elle-même des contrats de crédit.

Dans la première partie de son ouvrage, il traite du crédit en général, de la nature des capitaux prêtés, des conditions du prêt (durée, taux de l'intérêt), des titres fiduciaires (bons de caisse, chèques, obligations, etc.), des banques ou intermédiaires entre les contractants, des institutions de crédit dans leurs rapports avec le travail. Le travail seul, dit-il, crée des capitaux ; le crédit, en les déplaçant, favorise leur multiplication parce qu'il favorise le travail. Il aide au progrès matériel ; il aide aussi au progrès intellectuel et moral. Il contribue à modifier incessamment la répartition des richesses ; il resserre les liens de la solidarité.

L'histoire des tentatives faites en France pour faciliter l'obtention du crédit est très complète. L'auteur, qui s'intéresse surtout, et avec raison, au crédit pour la production, dit les institutions fondées en vue de fournir des capitaux au commerce, à l'industrie, à l'agriculture ; et, présentant une critique toujours juste, toujours mesurée, de banques créées avec ou sans le concours de l'État, il indique les réformes auxquelles il conviendrait de procéder : en ce qui concerne les institutions, proclamer la liberté de l'émission, cette liberté devant permettre la multiplication des banques, et la libre concurrence permettra l'abaissement du prix de leurs services ; en ce qui concerne les travailleurs, rendre plus facile la cessibilité des biens, plus facile également la mutualité. Distinguant entre les différentes conceptions qui ont été émises quant à l'organisation du travail, il établit combien fausses au point de vue du droit, combien nuisibles au point de vue économique, sont les conmonopoles, il possède certaines lignes de chemins de fer, mais nous ne devons pas souhaiter qu'il étende son intervention. Le travail purement *individualiste,* tel qu'il existe en notre pays depuis qu'ont été abolies les corporations, prête incontestablement à la critique ; mais ce n'est pas à prétendre que le salariat soit une forme de rémunération inique, une manière d'exploitation. Le salariat a sa raison d'être, et il y aura toujours des salariés, les docteurs-médecins, les professeurs, les serviteurs. Parce que la liberté du travail est assurée, il est loisible aux ouvriers de s'associer, et c'est surtout pour la petite industrie que l'association coopérative est à encourager. Le crédit rendra possible la constitution des sociétés coopératives, comme il servira encore à l'achat d'engrais, de machines par les agriculteurs, débarrassés d'ailleurs des obstacles opposés à leur activité par le système des hypothèques, par certaines définitions juridiques quant aux biens dits immeubles par destination. M. Hiernaux établit fort bien — il n'a rien de l'utopiste — que la coopération ne saurait raisonnablement aborder la grande industrie, cela parce que la grande industrie requiert des connaissances, des qualités que l'ouvrier ne possède pas. Dans la grande industrie seulement, la participation aux bénéfices. L'auteur n'est pas un optimiste naïf et il espère, à bon droit, que le fait d'appartenir à une société de production, voire de consommation pour les objets de première nécessité et de nécessité quotidienne, forcera l'ouvrier de contracter des habitudes intellectuelles et morales toutes précieuses.

Mais le crédit, si nécessaire, comment l'obtenir ? Le crédit le moins onéreux, le plus fécond à tous les points de vue, est le crédit mutuel. La première coopération à recommander, c'est la coopération pour le crédit. Et dans la seconde partie de son ouvrage, M. Hiernaux donne en exemple aux classes ouvrières les sociétés fondées par Schulze-Delitzsch en Allemagne, celles qui ont été fondées en Italie, en Écosse. Peu de changements seraient à apporter aux statuts des institutions de crédit populaire allemandes, et nous pourrions nous les approprier aisément.

Les catholiques ont fondé des banques populaires. Les républicains ont pour devoir d'agir, eux aussi, et de faire mieux.

F. G.

La propriété et la démocratie, par Alfred Fouillée. Un vol. in-18 jésus. Paris, Hachette et Cie, 1884. — Prix : 3 fr. 50.

Point de théories qui n'enferment une part de vérité : c'est là pour M. Fouillée, qui s'applique sys-

thèses les plus contradictoires, une sorte d'axiome. En ce nouveau volume, dont les lecteurs de la *Revue des Deux Mondes* connaissent les principaux chapitres, l'ingénieux et souvent trop subtil philosophe s'est proposé d'établir un rapprochement entre les individualistes et les socialistes : les uns et les autres ayant raison en ce qu'ils affirment et tort en ce qu'ils nient, il ne faut qu'obtenir de ceux-ci la reconnaissance du droit des *premiers occupants*, de ceux-là, que la reconnaissance du droit des *derniers occupants* ; et M. Fouillée de montrer comme il serait injuste et peu avantageux de détruire la propriété individuelle, de montrer qu'il existe un fonds social au partage de la possession duquel il convient seulement de faciliter l'accession.

Les pauvres, trop durement condamnés par les darwinistes, par Spencer, n'ont pas droit à l'assistance, et ils n'ont pas droit au travail ; l'auteur, qui préfère à la rédaction de tel article de la Déclaration de 93 consacrant ces droits, la formule plus réservée édictée par les constituants de 1848, parle uniquement du devoir *moral* (et non contractuel) de la société de chercher dans une certaine mesure à fournir du travail à ceux qui en manquent, de secourir ceux qui sont pauvres et infirmes.

Ce qui constitue le fonds social, ce n'est pas seulement une propriété foncière collective, c'est encore et une propriété mobilière collective, et une propriété politique collective, et une propriété intellectuelle collective.

La puissance politique permet de gérer le fonds social, mais la *puissance* est une chose et la *capacité* en est une autre ; que si la puissance doit demeurer à tous, que si, pour mieux dire, chacun doit continuer de posséder, en plus d'un pouvoir sur soi, un pouvoir sur tous les autres individus, et exercer une fonction publique au nom de la nation tout entière, il est éminemment utile que chacun en vienne à être vraiment capable. Les pages dans lesquelles l'auteur parle des moyens d'assurer la capacité électorale doivent compter assurément parmi les meilleures du livre. Distinguant entre la *quantité* des connaissances et leur *qualité*, M. Fouillée établit que ce ne sont pas les sciences positives qui peuvent servir à former des caractères et même des intelligences, mais bien l'esthétique, la morale et la philosophie. F. G.

Les affaires d'Haïti (1883-1884), par Louis-Joseph Janvier. Paris, C. Marpon et E. Flammarion, 1885 Un vol. in-8°.

Ce livre, qui est et sera remarqué en France, est destiné à avoir, dans le pays dont il traite, un grand retentissement et sans doute une heureuse influence C'est un livre de combat. L'auteur, un de ceux dont l'intelligence, la franchise et l'énergie honorent sa race, est bien connu à Paris, et sait, dans les journaux, s'y faire lire, et dans les conférences s'y faire écouter. Au moment où des insurgés, dont je n'ai à apprécier ici ni les motifs ni le but, menaçaient le jeu régulier de la constitution haïtienne de 1879 et la présidence du général Salomon, trouvant en France, dans une partie de la presse, des sympathies et des encouragements, M. Louis-Joseph Janvier, dans d'autres journaux, presque tous très démocratiques, mena contre eux une vigoureuse campagne.

Le volume maintenant publié contient ses articles d'alors avec les explications et les suppléments nécessaires. Il y paraît fort à son avantage, et il défend sa cause si sincèrement, si ardemment et si habilement à la fois, qu'on a grand plaisir à se laisser persuader qu'elle est la bonne. On y serait d'autant plus disposé, quand même ses raisons seraient moins fortes et son argumentation moins péremptoire, que la République haïtienne est, pour ainsi dire et plus que jamais, une France noire, et que lui-même et ceux au nom desquels il parle ne séparent pas l'amour de la France de leur patriotisme haïtien. B.-H. G.

SCIENCES NATURELLES, PHYSIQUES, MATHÉMATIQUES

— Sciences occultes —

— Sciences appliquées à l'industrie — Technologie —

Le Magnétisme animal, *étude critique et expérimentale sur l'hypnotisme, ou sommeil nerveux provoqué chez les sujets sains (léthargie, catalepsie, somnambulisme, suggestions, etc.)*, par le Dr Ferdinand Bottey, ancien interne des hôpitaux de Paris et de la Salpêtrière. 1 vol. in-12. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1884.

à l'action possible d'un « pouvoir magnétique » possédé par certains. Ce « pouvoir » existerait, que le qualifier de « magnétique » ce ne serait nullement le définir ; tout au plus serait-ce le distinguer du pouvoir que nous avons tous, sauf les infirmes, d'aller et de venir. Point de « pouvoir » : on n'endort pas un sujet, il s'endort.

M. Bottey ne s'attarde pas, toutefois, à railler ceux

provoqués les phénomènes de la léthargie, de la catalepsie, du somnambulisme ; il parle des actions suggérées aux somnambules pour être accomplies dans l'état de somnambulisme, de celles que les somnambules doivent accomplir et accomplissent en effet dans l'état de veille, de celles, enfin, qui peuvent être suggérées sans que la personne à qui on les suggère ait été seulement hypnotisée.

En deux chapitres, il traite, mais trop brièvement, suivant nous, de l'hypnotisme au point de vue médico-légal, de l'hypnotisme appliqué à la médecine.

Comme beaucoup n'ont pas manqué d'être vivement impressionnés par l'analyse qu'ont donnée les journaux du mémoire adressé à l'Académie des sciences morales et politiques par M. Liégeois, de la Faculté de droit de Nancy, beaucoup aussi, sans doute, eussent été heureux de trouver dans le livre de M. Bottey des renseignements plus précis sur la part de responsabilité dont jouissent encore les personnes malheureusement aptes à agir par suggestion. Mais l'auteur était-il bien compétent pour déterminer ce qui peut rester de liberté morale aux personnes aisément hypnotisables ? Il partage les idées de Cabanis avant sa conversion : des nerfs, des muscles, des actions réflexes, des habitudes cérébrales ; voilà ce qui, pour lui, tient lieu de la personnalité, et les pages sur l'*interprétation physiologique de quelques phénomènes de l'hypnotisme* laissent voir que s'il n'est pas malhabile à traiter de la physiologie, il n'entend rien, par contre, à la psychologie.

Ce ne nous est pas affirmer, pour cela, que le livre soit inutile. Tout au contraire, il peut servir à détruire plus d'une erreur. F. G.

La Matière et la Physique moderne, par J.-B. Stallo, avec une préface sur la *théorie atomique,* par C. Friedel, de l'Institut, professeur à la Faculté des sciences de Paris. 1 vol. in-8° de la *Bibliothèque scientifique internationale.* Paris, Félix Alcan, 1884. — Prix : 6 francs.

M. Friedel, dans sa préface, dit combien il est utile de soumettre, de temps à autre, à un examen attentif les hypothèses scientifiques, quelques services qu'elles aient d'ailleurs rendus aux savants, quelques investigations qu'elles leur aient suggérées. Loin donc de blâmer M. Stallo d'avoir rappelé les critiques faites à l'idée de matière, et de le critiquer, lui aussi, il le loue, au contraire ; il ne croit pas, toutefois, que les objections présentées contre la théorie atomique soient très propres à amener de grands scrupules dans l'esprit des partisans de cette théorie.

« La théorie atomo-mécanique n'est pas et ne peut pas être la vraie base de la physique moderne... », et « cette prétention que — contrairement aux théories métaphysiques — elle n'a recours à aucune supposition et ne se sert pas d'autres éléments que des données de l'expérience sensible, se trouve complètement inadmissible. » Ce sont les deux conclusions à retenir, l'une qui regarde à la philosophie naturelle, l'autre

Si les diverses formes de l'action physique sont toutes réductibles au principe de la conservation de l'énergie, c'est un point sur lequel nous ne décidons pas. Mohr, Neumann, Berthelot ont commencé une révolution ; cette découverte que la nature des réactions chimiques entre différentes substances dépend des relations entre les énergies spécifiques des réactifs, telles qu'elles sont déterminées par les quantités de chaleur absorbée et dégagée dans le cours des réactions, et la constatation de ce fait que les corps simples ne se combinent qu'autant qu'ils subissent la même élévation de température dans l'acte de combinaison, sont assurément destinées à renouveler la science ; les progrès à réaliser ne se pourront accomplir que grâce à la thermo-chimie : plus de particules, masses inertes ou mouvement déterminé par le choc d'autres masses ; la théorie mécanique doit être abandonnée. Voilà ce qu'affirme M. Stallo.

Il a fait une critique des conditions de l'intelligence, des habitudes de l'esprit, et, très finement, il a montré comme souvent on est dupe des concepts. Il a pris à partie J. Stuart Mill ; il l'a accusé d'avoir mal dégagé ce qu'on doit entendre par la concevabilité. Il a cité Tyndall ; il a établi que sa réalité solide, tangible, n'est pas *nec quid, nec quantum, nec quale,* et s'évanouit complètement quand l'esprit s'efforce de la saisir séparée du mouvement qui la présupposerait pourtant comme *substratum* nécessaire. Pourquoi, au reste, s'est-il encore demandé, se représente-t-on la matière impénétrable, résistante ? Pourquoi regarde-t-on seulement aux solides, ne considérant l'état liquide, l'état gazeux, que comme des manières d'être provisoires ? Aux sensationnistes, aux évolutionnistes, il a adressé ainsi nombre de reproches qui portent. Sa critique du phénoménisme, de l'idéalisme kantien, ne nous semble pas aussi légitime ; quoi qu'il en soit, le livre est des plus attrayants ; il sera goûté des philosophes comme des savants. F. G.

Traité de paléontologie pratique, par Stanislas Meunier, naturaliste au Muséum. 1 vol. in-18 de 480 pages avec 815 gravures et 2 cartes géologiques. Paris, Rothschild, 1884.

Les Roches, par E. Jannetaz, maître de conférences à la Sorbonne. 1 vol. in-18 de 480 pages, orné de 2 cartes et 215 gravures et planches. Chez le même éditeur. — Prix des deux volumes réunis : 12 francs.

Ces deux ouvrages se complètent réciproquement. Du premier, peu de choses à dire ; il est clairement écrit, à la portée de tout le monde ; il contient la description très complète des animaux et végétaux fossiles de France et son auteur est compétent pour traiter ce sujet.

Le second est un traité à peu près complet de minéralogie, mais ce traité diffère du tout au tout de ses devanciers, grâce à un nouveau procédé d'investigation introduit dans la minéralogie : l'emploi du microscope. De même que les autres branches de l'histoire naturelle, la minéralogie n'est plus possible

comme compactes et amorphes, nous apparaissent maintenant comme composées de diverses sortes de petits cristaux noyés dans une gangue homogène. D'autre part, on est parvenu, dans ces dernières années, à reproduire synthétiquement presque toutes les roches cristallines. La minéralogie est donc renouvelée de fond en comble, et les savants, de même que les gens du monde qui veulent s'y initier, ne peuvent trouver de meilleur guide que le volume de M. Jannetaz.

Annuaire du Bureau des longitudes pour 1885. Paris, Gauthier-Villars. — Prix : 1 fr. 50.

Ce gros petit livre, bien connu de nos lecteurs, se compose d'une partie peu variable, comprenant le calendrier astronomique très complet de l'année, avec une multitude de renseignements intéressant les diverses sciences, et une partie variable qui en est le *clou*, pour employer le langage à la mode. Cette seconde partie est composée de notices dues à la plume de quelques-uns des éminents savants qui composent le Bureau des longitudes. La principale des notices de cette année est une étude de M. Faye sur la formation de l'univers et du monde solaire. Reprenant la célèbre hypothèse de Laplace, M. Faye fait voir aisément qu'elle est insuffisante, et de plus il montre qu'en la modifiant, sans la renverser de fond en comble, on peut expliquer les mouvements rétrogrades des satellites et bien des phénomènes inconnus à Laplace. Cette notice, très courte, doit être lue et ne peut être analysée.

Les nouvelles conquêtes de la science, par Louis Figuier, ouvrage illustré de nombreuses gravures, en volumes in-4° d'environ 600 pages. A la librairie illustrée de la rue du Croissant. — Prix de chaque volume : 20 francs.

Le premier volume de cette collection est en vente, le second en cours de publication par livraisons. Dans cette œuvre nouvelle, M. Figuier se propose de donner une suite à ses *Merveilles de la Science et de l'Industrie,* en vulgarisant les très importantes découvertes faites depuis dix ans : le téléphone, le microphone, le phonographe, l'éclairage électrique, le transport de l'énergie à distance, les tunnels des Alpes, les canaux de grande navigation à travers les isthmes, les explorations du fond de la mer, les torpilles, les nouvelles machines de guerre, etc.

Le premier volume est entièrement consacré à l'électricité : il ne fait pas double emploi avec les ouvrages populaires relatifs à cette branche de la science que nous avons déjà signalés, parce que le procédé de M. Figuier est plus élémentaire, plus descriptif. M. Figuier attache aussi une grande importance à l'histoire des découvertes, et nous fait voir comment des inventions qui semblaient tomber des nues, la lampe Edison et le téléphone, par exemple, ne sont que des conséquences ou des perfectionnements d'inventions antérieures ; il rend ainsi pleine justice à des savants tels que Changy et Philippe Reis, auxquels il n'a manqué qu'un peu de durée de vie pour atteindre au succès et à la gloire. Ce volume nous fait connaître l'état actuel de l'éclairage électrique; cet éclairage semble n'avoir fait aucun progrès depuis deux ans, mais il faut tenir compte de ce que les applications devenues industrielles n'étaient guère, il y a deux ans, que des expériences de laboratoire.

Dr L.

L'Astronomie, revue d'astronomie populaire, par Camille Flammarion, 3e année. Paris, Gauthier-Villars. — Prix : 12 francs.

Chacun des volumes de cette publication se distingue par des articles imprévus et d'une grande originalité. Cela provient de ce que l'astronomie, qui semblait naguère une science à peu près terminée et dénuée de grand intérêt, est, au contraire, en pleine évolution après avoir sommeillé, il est vrai, pendant longtemps. Nous mentionnerons surtout, dans ce volume, les études sur les tremblements de terre et cataclysmes récents, ainsi que sur les lueurs crépusculaires, lesquelles paraissent en corrélation avec ces cataclysmes. Nous ne parlerons que pour mémoire des nouveaux grands progrès accomplis dans la photographie des astres, et nous signalerons comme le chapitre, à notre avis, le plus remarquable l'étude de M. Flammarion sur les comètes périodiques et sur la planète transneptunienne, dont l'existence paraît désormais probable. Quand cette planète sera découverte, M. Flammarion aura le mérite d'en avoir le premier conjecturé la distance par un moyen qui n'est pas rigoureusement mathématique, mais qui a néanmoins une réelle valeur scientifique. Dr L.

L'année scientifique et industrielle, par Louis Figuier. Un vol. in-18 de 514 pages. Paris, Hachette, 1884. — Prix : 3 fr. 50.

M. Figuier nous donne la vingt-septième année de son utile publication, contenant la revue de l'année 1883. Depuis beaucoup d'années, ce recueil, bourré de faits, est indispensable à tous les amateurs de science, grands et petits, qui veulent se tenir au courant de ce qui a été fait en dehors de leur spécialité. Les chapitres qui nous paraissent les plus dignes de mention sont relatifs à l'éclairage électrique, au transport électrique de la force à distance, aux grands travaux d'utilité générale en cours d'exécution (Panama, tunnels, etc.), aux voyages scientifiques, aux terribles tremblements de terre de l'année et à la question du phylloxera. N'oublions pas les biographies très impartiales des savants morts dans l'année.

SCIENCES MÉDICALES

Histoire de la médecine, d'Hippocrate à Broussais et ses successeurs, par J.-M. Guardia. Un vol. in-18 cartonné diamant, de 586 pages. Paris, Octave Doin; 1884. — Prix : 7 francs.

Quelle est la valeur de l'histoire de la médecine ? Pourra-t-on en exhumer des conceptions fécondes ; ou bien ne faut-il y voir qu'un lamentable chapitre de l'histoire des erreurs? Nous tous, à Paris, nous avons été élevés dans la croyance que tout ce qui a été fait avant et après Hippocrate jusqu'au commencement de notre siècle est insignifiant vis-à-vis de ce qui a été fait dans ce siècle, et c'est pourquoi l'histoire de la médecine est complètement négligée parmi nous.

Cependant les partisans de l'histoire existent en médecine comme dans les autres branches du savoir. M. Guardia est l'un des plus ardents, et son livre inspire réellement l'amour de l'histoire. Je l'ai lu avec plaisir, mais il ne m'a nullement convaincu, ni dans un sens ni dans l'autre. Ce n'est, en effet, qu'une promenade, ou plutôt une course à travers l'histoire de la médecine, et non un manuel dans lequel les doctrines des anciens maîtres seraient exposées de manière que l'on pût faire le compte de la part de vérité et d'erreur qui régnait à chaque époque, et apprendre comment l'erreur a été graduellement éliminée. Il est difficile avec si peu de se faire une opinion. Nous trouvons dans le présent volume, à quelques pages de distance, le pour et le contre exprimés fort éloquemment. Comme on demandait à Sydenham quels livres il fallait étudier pour se préparer à la pratique médicale, il répondait : « lisez Don Quichotte. » Ainsi pour ce grand homme, qui est déjà un ancien, ce que les devanciers avaient publié ne valait pas plus qu'un roman. D'autre part, voici une belle tirade d'après Stahl : « le passé a vu, et très bien vu, quantité de choses que le présent interprète autrement et ne voit pas toujours aussi bien, parce que les moyens mêmes d'observer, que le temps perfectionne, ne sauraient remplacer l'esprit d'observation, si rare dans tous les siècles. En somme, ce qui a été observé n'est qu'à vérifier, et l'observation demeure. C'est donc à bon droit qu'il faut recommander de lire, non seulement le grand livre de la nature, mais encore les réflexions de ceux qui l'ont lu avant nous, quand ce ne serait que pour savoir comment ils s'y sont pris pour nous rendre cette lecture à la fois plus fructueuse et plus facile. »

Il y a probablement du vrai dans cette opinion, mais encore faudrait-il que quelqu'un se donnât la peine de rééditer ces bonnes observations des anciens.

Dr L.

Clinique et critique chirurgicales, par le Dr Paul Reclus, agrégé de la Faculté de Paris. Un vol. in-8° de 556 pages. Paris, G. Masson, 1884.

M. Paul Reclus est l'un de nos jeunes chirurgiens qui ont le plus d'avenir et l'un des meilleurs élèves de M. le professeur Verneuil. On trouve dans son livre à peu près tout ce qui a été fait d'intéressant en chirurgie depuis cinq ou six ans, ainsi que la quintessence des doctrines de M. Verneuil. Signalons particulièrement le nouveau traitement des affections tuberculeuses des os, l'emploi des greffes cutanées dans les affections de la face, le traitement des cancers de la langue et du rectum, l'opération de la laparotomie dans les obstructions intestinales, etc. — Il convient de rappeler que ce sont les pansements antiseptiques qui ont permis de réaliser dans ces derniers temps un si grand nombre d'opérations hardies qui, autrefois, eussent presque toujours été mortelles.

Le style de M. Paul Reclus est limpide et sa méthode d'exposition excellente. Si la pratique n'absorbe pas ce chirurgien, il se fera une belle place parmi nos meilleurs écrivains scientifiques. Dr L.

Étude sur les épices, aromates, condiments, sauces et assaisonnements, par C. Husson (de Toul), membre correspondant de l'Académie de médecine. Un vol. in-8° de 344 pages, avec 3 planches coloriées. Paris, Dunod, 1883.

M. Husson, pharmacien à Toul, est un grand érudit et un chimiste distingué, qui s'est occupé surtout de l'hygiène alimentaire. Son étude sur les épices contient une multitude de renseignements tirés de ses précédentes publications et qui ne se rapportent pas uniquement aux épices, sur le lait, par exemple, le fromage (qui rentre, il est vrai, dans les épices), la viande crue, les poudres de viande, les champignons, les liqueurs, etc. D'ailleurs, M. Husson donne au mot épices sa signification la plus large ; les oignons, les tomates, les truffes, les huiles, le vinaigre, les confitures, le beurre même, trouvent naturellement, dans son livre, place parmi les épices. Ce livre devient ainsi presque une encyclopédie culinaire ; il fourmille d'anecdotes qui en rendent la lecture amusante et rappelle Brillat-Savarin, mais un Brillat-Savarin scientifique. On ne se figure pas du tout ce qu'un érudit qui est en même temps pharmacien a pu trouver de renseignements sur l'alimentation dans les auteurs grecs et latins, ainsi que dans les chartes et chroniques du moyen âge. L'impression générale qui résulte de ces recherches historiques, c'est que l'on attachait autrefois beaucoup plus de

prix aux épices qu'aujourd'hui; on en offrait aux rois dans leurs voyages et aux grands personnages dans maintes circonstances; certaines redevances féodales, devenues presque nominales, ne consistaient qu'en épices; les magistrats ont, comme on le sait, continué à s'en faire donner très tard, mais l'époque la plus brillante, pour les épices, est les XIIe et XIIIe siècles, alors que, parmi les grands officiers de la couronne, il en était un qui portait le titre d'Épicier. On faisait alors usage, comme épices, de maintes drogues qui ont été, plus tard, abandonnées à la pharmacie; le benjoin et la myrrhe, par exemple, et que la pharmacie elle-même n'utilise plus guère de nos jours. Tout porte à croire que sous l'influence de leur régime très épicé nos ancêtres mangeaient beaucoup plus que nous. Enfin il paraît intéressant de noter que l'antiquité et le moyen âge chargeaient leurs vins d'aromates, ce qui fait que leurs boissons les plus recherchées nous paraîtraient fort médiocres.

Dr L.

Dictionnaire usuel des sciences médicales, par les Drs A. Dechambre, Mathias Duval, L. Lereboullet. Un vol. petit in-4° de 1738 pages à deux colonnes, avec 400 figures dans le texte. Paris, G. Masson, 1884. Prix : 25 francs.

Importante et excellente publication. Il existait déjà des dictionnaires analogues, mais les livres destinés à l'enseignement doivent de temps en temps être refaits de fond en comble par des hommes nouveaux. De simples retouches à chaque nouvelle édition ne les empêchent pas de vieillir. Celui-ci est une véritable encyclopédie des sciences médicales; les auteurs se sont adjoint un grand nombre de collaborateurs spéciaux, dont les principaux sont nommés dans la préface et ont ainsi assuré un grand mérite à la plupart des articles de leur dictionnaire. Il est à la hauteur de la science la plus récente, c'est-à-dire la science du commencement de 1884. C'est ainsi que, à propos de la tuberculose, est exposé le procédé à employer pour voir au microscope les fameux bacilles de Koch. Les découvertes les plus récentes en chimie y sont résumées d'une façon fort lucide. L'anatomie, la botanique, la chirurgie, l'anthropologie, etc., etc. y laissent peu à désirer; la thérapeutique est la seule partie qui nous ait paru fort négligée : ce dictionnaire ne pourra donc servir aux amateurs qui veulent faire de la médecine sans médecin. Il sera le fond de la bibliothèque de l'étudiant et pourra constituer toute la bibliothèque médicale des gens du monde et des savants étrangers à la médecine. Il pourra rendre encore de grands services aux médecins qui ont terminé leurs études depuis longtemps; ils y trouveront des explications, également suffisantes, sur tout ce qui a été fait depuis leur sortie de l'École.

Un des grands mérites de cet ouvrage est de donner très exactement l'étymologie de tous les termes scientifiques tirés du grec et d'y joindre les équivalents étrangers. Les auteurs se défendent énergiquement, dans la préface, d'avoir voulu faire un lexique; ils ont raison, mais le lexique existe quand même dans leur œuvre, et en est une partie indispensable.

Dr L.

Leçons de clinique médicale, par J.-J. Picot, professeur à la Faculté de Bordeaux. Un vol. in-8° de 522 pages, avec figures dans le texte. Paris, G. Masson, 1884.

Ce volume, imprimé à Bordeaux, laisse à désirer sous le rapport typographique; il est fatigant à lire et c'est regrettable, car c'est un ouvrage sérieux et un bon exemple de décentralisation scientifique. Son contenu ferait honneur à n'importe lequel de nos professeurs parisiens. Les principaux chapitres en sont consacrés aux maladies du cœur et du foie, considérées en elles-mêmes et dans leur corrélation. Les kystes du foie y sont aussi l'objet d'une étude très approfondie.

Dr L.

Les maladies puerpérales, par le Dr Siredey, médecin de l'hôpital Lariboisière. Un vol. in-8° de 640 pages avec 15 tracés thermométriques, dont 2 planches hors texte. Paris, G. Masson, 1884.

Ce livre est une description complète des phénomènes normaux et anormaux qui succèdent à l'accouchement. Il est bien écrit, bien rédigé par un homme compétent et, comme tel, bon à mettre dans les mains des jeunes médecins et des élèves; mais ce n'est pas à ce titre que nous le signalons spécialement. C'est surtout un livre de combat, destiné à établir une doctrine importante, à savoir : que les fièvres puerpérales et tout leur cortège d'accidents n'ont pas d'essence propre et ne sont que des maladies chirurgicales occasionnées par les diverses causes qui peuvent infecter les plaies; vous entendez les microbes. D'où la conséquence que ces maladies, très difficiles à guérir et souvent mortelles, sont, au contraire, très faciles à prévenir, par l'isolement, par la propreté et par l'emploi des antiseptiques. Bien d'autres médecins soutiennent cette doctrine et l'ont prouvée, de même que M. Siredey, par leur pratique hospitalière. Elle n'est plus sérieusement contestée; aussi la mortalité puerpérale n'est-elle plus, dans les hôpitaux, que le dixième tout au plus de ce qu'elle était il y a vingt ans. Il est très intéressant de lire, dans l'ouvrage de M. Siredey, par quelles voies indirectes les contagions puerpérales se propagent quelquefois; il en découle des enseignements applicables à d'autres maladies transmissibles.

SCIENCES MILITAIRES

L'Europe sous les armes, par le lieutenant-colonel Hennebert, ancien professeur à Saint-Cyr. Un vol. in-12 de 216 pages avec 64 cartes et plans. Paris, Jouvet et Cie, 1884. — Prix : 3 fr. 50.

Les terribles conséquences de la crise de 1870 se sont étendues à l'Europe entière. Les neutres aussi bien que les grandes puissances se tiennent prêts à la guerre. Tous les États de l'Europe ont la fièvre et ne songent plus qu'à se ménager des moyens merveilleux d'attaque et de défense. Tous n'ont point encore parachevé l'œuvre colossale qu'ils ont entreprise; mais tous en poursuivent intrépidement l'exécution. Les forteresses ont un rôle immense dans la défense des États, et, instruits par nos malheurs, chacun d'eux a compris qu'il lui fallait d'abord assurer la sécurité de ses frontières avant de penser à porter l'offensive chez le voisin. C'est cette partie de la puissance militaire d'une nation que le lieutenant-colonel Hennebert a voulu étudier dans le volume qu'il offre aujourd'hui au public. Son livre est à la fois philosophique et technique : philosophique, lorsqu'il étudie les causes de la guerre depuis le commencement des âges, causes qui dépendent, comme il le dit, de l'animalité de la nature humaine ; technique, lorsqu'il passe en revue le système défensif des principales puissances de l'Europe. Cette seconde partie de son étude est riche en documents de toute nature ; on en jugera par les 64 cartes croquis qui permettent de suivre la description des forteresses dont se sont entourées l'Angleterre, la Belgique, l'Allemagne, la Suisse, l'Italie, la Péninsule ibérique, la Hollande, le Danemark, la Scandinavie, la Russie, la Péninsule des Balkans et l'Autriche-Hongrie. Cette étude de laquelle l'auteur, grâce à un style presque humoristique, a banni toute sécheresse, rend bien compte des efforts immenses qui se sont produits et se produisent encore en Europe; elle sera utilement consultée par ceux qui veulent se tenir au courant de tout ce qui se passe au delà de nos frontières, elle désolera tous ceux qui caressent encore l'espoir imaginaire de la paix universelle. C.-M.

L'armée allemande sur le pied de guerre. (Extrait de la *Revue militaire de l'étranger*, année 1883.) Un vol. in-8° de 450 pages avec figures, croquis, tableaux, etc. Paris, L. Baudoin et Cie, 1884.

Le nouvel ouvrage que publie la librairie militaire Baudoin est un des documents les plus importants qui aient été donnés jusqu'à ce jour sur l'armée allemande.

La *Revue militaire de l'étranger*, où ce travail a été publié par les officiers de l'état-major général du ministre de la guerre, utilisant à cet effet les mines précieuses de documents tant officiels qu'officieux qui affluent chaque jour dans les bureaux de la rue Saint-Dominique. Aussi les renseignements que cet organe périodique estimé met à la disposition du public militaire sont-ils entourés de toutes les conditions d'exactitude désirables. L'étude sur l'armée allemande est due à M. le commandant Rivière ; elle peut être considérée comme la résultante des recherches constantes faites par l'état-major général pour se faire une idée de la constitution militaire de nos voisins au moment d'une mobilisation. C'est le tableau le plus complet qui puisse être dressé en France de cet immense organisme dans lequel réside la force de l'empire.

L'armée allemande sur le pied de guerre se divise en deux grandes masses : 1° *l'armée de campagne*, qui comprend les troupes de campagne, de réserve de campagne et les formations spéciales ; 2° *l'armée de garnison*, constituée par les troupes de dépôt, de garnison et de landsturm. Enfin, à ces deux groupes il faut ajouter les formations nécessitées par l'organisation des divers commandements, des administrations et services de toute nature; etc. L'auteur donne, pour chacune de ces unités, les détails les plus complets : effectifs, armement, habillement, historique, formations, tactiques, etc. Les chiffres sont résumés dans des tableaux établis avec beaucoup de méthode et quelques monographies relatives au rôle joué pendant la dernière guerre par certains services spéciaux, complètent cette étude, dont on ne peut méconnaître l'importance et la haute utilité. Disons pour finir que d'après les effectifs donnés dans ce travail et qui méritent une certaine créance, l'Allemagne, dans la prochaine guerre, ne mettrait pas moins de deux millions d'hommes sur pied. C. M.

Manuel complet d'artillerie, rédigé conformément aux programmes des écoles militaires, par H. Plessix, chef d'escadron d'artillerie. 2 vol. in-8° de 811 pages avec 163 planches gravées intercalées dans le texte. Paris, L. Baudoin et Cie, 1883. — Prix 15 francs.

Il existe actuellement, entre les différents éléments des sciences militaires, une telle connexité que tout officier qui veut se maintenir à hauteur de son métier doit posséder des connaissances véritablement encyclopédiques. Le temps n'est plus où, pour être bon officier d'infanterie ou de cavalerie, il suffisait, avec une légère teinte d'art militaire, de savoir à fond la théorie de son arme. La guerre est devenue scientifique, et le rôle de chaque chef d'unité, quelque petite qu'elle soit, a grandi dans des proportions

sait jadis l'apanage des armes dites spéciales soit mis aujourd'hui à la portée de tous, sous une forme simplifiée et facilement abordable, même pour ceux qui n'ont pu faire les études techniques suffisantes. Il faut, en un mot, une vulgarisation des sciences militaires; de là le manuel.

Si l'aide-mémoire, imprimé d'ordinaire dans un format portatif, est destiné à condenser en un plus ou moins grand nombre de pages, mais toujours d'une façon sèche et sommaire, les notions déjà censées acquises par les officiers d'une arme déterminée, et ne peut servir qu'à ces mêmes officiers, le manuel, au contraire, a une portée plus générale : il expose, en les simplifiant, les principaux éléments de la partie des sciences militaires qu'il embrasse et convient à la masse du public.

Le *Manuel d'artillerie* de M. le commandant Plessix est conçu dans cet ordre d'idées; il s'adresse non seulement aux officiers d'artillerie dont il résume les connaissances si multiples, mais aux officiers des autres armes désireux d'acquérir ces notions d'*artillerie* si indispensables à posséder maintenant pour qui veut exercer un commandement. Ce terme d'artillerie, limité autrefois à l'étude des bouches à feu et des armes portatives, a pris une extension considérable. Il n'embrasse pas moins de sept grandes divisions, réparties elles-mêmes en un grand nombre de sous-titres. C'est d'après ce groupement logique que l'auteur a classé ainsi qu'il suit les matières de son ouvrage que nous résumons sommairement : Ire partie. Mouvement des projectiles. — II. Matériel d'artillerie. — III. Poudres et artifices. — IV. Armes portatives. — V. Organisation et services de l'artillerie. — VI. Fabrication des bouches à feu, des projectiles, des armes portatives et des munitions. — VII. Artillerie et armes portatives étrangères.

On voit, par cet abrégé de la table des principales matières, combien le sujet est vaste : l'auteur l'a traité avec les plus grands détails. Ajoutons que le manuel fournit aux officiers candidats à l'École de guerre des réponses absolument inattaquables au point de vue officiel. Pour faciliter les recherches, une table analytique donnant le sommaire développé des cinquante chapitres a été placée à la tête de l'ouvrage et un répertoire alphabétique à la fin. Disons enfin que 163 planches gravées, intercalées dans le texte, renferment plus d'un millier de figures; elles aident singulièrement à la vulgarisation d'une science que l'auteur a débarrassée de toutes les formules mathématiques non absolument indispensables. C. M.

Études sur quelques points de notre organisation militaire et sur les réformes à y introduire, par G. L. M. Un vol. in-8° de 425 pages. Paris, L. Baudoin et Cie, 1883.

L'écrivain militaire qui se cache sous les initiales de G. L. M. vient de réunir en un volume les différents articles qu'il avait publiés dans le *Journal des sciences militaires* en 1883. Ce travail se recommande à l'attention de tous ceux qui s'occupent des questions militaires, et plus spécialement à celle de nos hommes d'État et de nos officiers, car il embrasse les questions brûlantes qui seront, cette année, l'objet des discussions du Parlement. L'auteur y fait, en effet, preuve d'une rare compétence sur toutes les questions du métier; de plus, la connaissance très approfondie qu'il possède de l'armée allemande lui a fourni des arguments topiques à propos des solutions qu'il préconise, et qui, tout en laissant matière à discussion, se font remarquer par une grande dose de bon sens. Il pourra se faire que toutes ses conclusions ne soient pas adoptées, le plus grand nombre cependant resteront debout, car elles reposent sur une connaissance parfaite de la question et sur une réelle intelligence des besoins de l'armée.

Avant de commencer l'étude des réformes à opérer, l'auteur a considéré comme indispensable de poser les principes sur lesquels le législateur devra s'appuyer d'une manière générale et de bien définir le point de vue sous lequel il aura à se placer. Ces réflexions forment le sujet de la première étude intitulée : *Comment il convient de procéder dans l'étude des lois d'organisation militaire.* La deuxième étude a trait au *recrutement* et à la *mobilisation.* Au nombre des principales réformes que propose l'auteur à cet égard, il faut citer la suppression des changements de garnison et le recrutement régional. Dans la troisième étude, il s'occupe de la *durée du service actif,* question des plus complexes et à laquelle se rattache logiquement l'instruction de l'armée. L'auteur est partisan du service de trois ans, mais, comme corollaire de cette mesure, il voudrait, entre autres réformes, la suppression des adjudants-majors et des capitaines instructeurs, la réduction à son minimum du service des places, la suppression des inspections trimestrielles ou générales à jour fixe, etc., etc. La quatrième étude, intitulée : *Leçon à tirer de l'expédition de Tunisie* aborde la constitution de cette armée coloniale qui s'impose actuellement aux méditations de nos législateurs. Enfin dans la cinquième étude, relative aux *cadres* et à l'*avancement,* l'auteur esquisse les réformes qu'il voudrait voir établir dans la hiérarchie militaire, les cadres, la formation des sous-officiers, enfin le corps d'officiers.

Toutes ces questions sont, on le voit, à l'ordre du jour. L'accueil bienveillant que ces études ont déjà reçu isolément, à l'étranger, témoigne de la valeur des théories de l'auteur et de l'intérêt qui s'y attache actuellement. C. M.

Sur l'organisation et les institutions militaires de la Lorraine, par Henri Lepage. Un vol. in-8° de 400 pages. Paris, Berger-Levrault, 1884.

Les bibliothèques de province renferment une foule de documents historiques du plus haut intérêt, qui le plus souvent restent ignorés, faute d'un Christophe Colomb pour les découvrir. Cependant, de temps en temps, quelques savants possédés de la fièvre de l'inconnu se décident à extraire quelques monographies des poudreuses liasses que renfer-

sociétés savantes on voit apparaître des travaux empreints d'un grand caractère d'érudition.

On peut ranger au nombre de ces études toutes spéciales celle que M. Lepage, archiviste de Meurthe-et-Moselle, a consacrée aux institutions militaires de la Lorraine. Quoique ce travail soit écrit surtout en vue d'une province déterminée, il intéressera tous ceux qui s'occupent d'organisation et d'histoire militaires par les détails minutieux qu'il donne à cet égard. On y remarquera que ce pays, sous ses anciens ducs, possédait déjà l'institution du service obligatoire pour les bourgeois et les paysans, sans toutefois en excepter les gentilshommes qui, eux, n'avaient pas besoin d'y être forcés pour embrasser le métier des armes. D'autres chapitres ont pour objet : la milice et les milices bourgeoises, les compagnies d'arbalétriers, la force et la composition de l'armée lorraine jusqu'au milieu du XVIe siècle, les corps spéciaux, l'armée lorraine du XVIe au XVIIIe siècle, enfin la collation des grades, l'avancement et les récompenses.

Cette étude est très complète, trop complète même, car il y est enregistré beaucoup trop de souvenirs locaux, et la Lorraine, l'ancienne Lorraine surtout, n'était pas la France ; c'est du reste un peu le travers de ces ouvrages d'érudition pure, pour lesquels leur auteur ne croit jamais donner assez de détails. Quoi qu'il en soit, ce travail tiendra une place honorable au milieu des monographies consacrées spécialement à la Lorraine. C. M.

Le commandant Rivière et l'Expédition du Tonkin, par C. BAUDE DE MAURCELEY, avec une préface d'Alexandre Dumas. Un vol. grand in-18 de 220 pages. Paris, Ollendorff, 1884. — Prix : 3 fr. 50.

Deux héros, entre beaucoup d'autres plus obscurs, ont arrosé de leur sang cette terre du Tonkin où flotte maintenant sans conteste notre drapeau. A l'un, Francis Garnier, un publiciste éminent, M. Hippolyte Gautier a consacré une étude historique qui remonte aux premiers agissements des *Français au Tonkin*, tel est le nom de cette œuvre recommandable.

L'autre est ce lettré doublé d'un homme de guerre, ce marin philosophe, Henri Rivière. Tous deux ont pris Hanoï en se jouant presque, tous deux ont succombé, pour ainsi dire, à la même place, victimes de leur trop grande confiance envers un ennemi lâche et perfide.

M. de Maurceley était l'ami, le confident de notre vaillant compatriote; il a tenu à payer dans ce livre un juste tribut d'éloges à celui dont le sang, comme une semence sacrée, aura valu à la France une de ses plus belles colonies. A côté de sa carrière dans la marine, Rivière avait embrassé tout jeune celle des lettres, et cette dernière, au dire de son panégyriste, avait pour lui plus d'agréments, plus d'attraits et répondait davantage à sa nature d'artiste; cela ne l'empêcha pas d'adorer la mer et de devenir une de nos gloires militaires contemporaines. De 1852, date de ses premiers essais, œuvres de jeunesse, jusqu'en 1876, Rivière a écrit, de ce style un peu fataliste qu'il avait emprunté à Edgard Poë, plus de trente ouvrages, nouvelles, romans ou pièces ds théâtre : ce sont tous des écrits empreints d'une saveur originale, et qui témoignent d'un esprit philosophique profond, d'un grand talent d'observation. La vie et les œuvres de Rivière, tel est donc le sujet de la première partie de cet ouvrage. La deuxième raconte brièvement sa mission en Cochinchine et ses explorations. La troisième donne des détails tout à fait inédits sur le rôle de notre héros au Tonkin et sur sa mort tragique. Les faits généraux sont maintenant connus de tous ; ce qui ressort de ce nouveau volume sur le Tonkin, c'est la difficulté du rôle de Rivière, ballotté entre les instructions contradictoires qu'il recevait de Paris. Sans vouloir pénétrer dans le fond du débat, nous ne pouvons nous empêcher de regretter l'esprit de parti qui anime l'auteur de ce livre, et qui éclate à toutes les pages. Le gouvernement a péché par défaut d'initiative et par indécision; soit! mais de cela à alléguer que Rivière « a été abandonné à une mort certaine », c'est une conclusion un peu trop partiale, et nous ne pouvons suivre l'auteur dans cette voie. Ces réserves faites, il ne nous reste qu'à souhaiter à ce livre, auprès du public, l'accueil qu'il mérite ; il nous a, pour notre compte, très vivement intéressé. C. M.

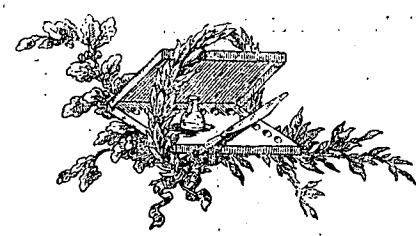

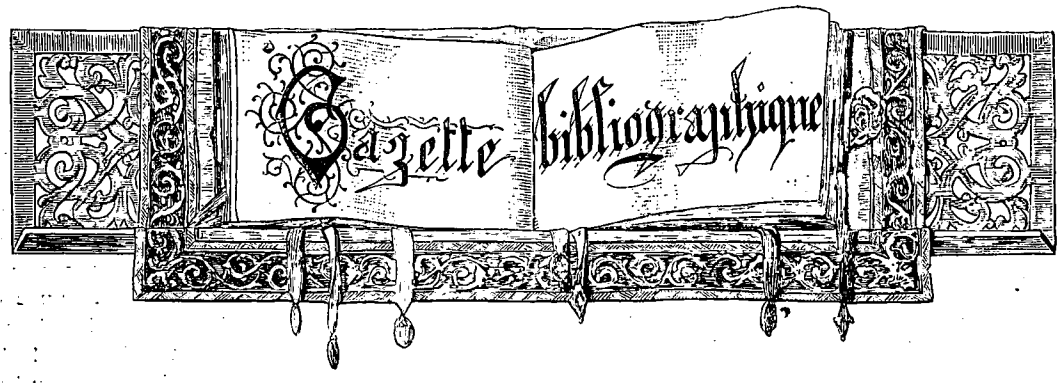

Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques*. — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois. — Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES ; *Miscellanées*. — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés*. — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français. — Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province. — Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris*. — LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX : *Procès de presse et de librairie*.

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

INSTITUT

Séance générale trimestrielle. — La séance générale trimestrielle des cinq classes de l'Institut a eu lieu au palais Mazarin, sous la présidence de M. Rolland, président de l'Académie des sciences. Après la lecture faite par M. Rolland du rapport sur les changements survenus pendant l'année 1884, il a été procédé à l'installation du bureau pour 1885, dont le nouveau président est M. Bouguereau, de l'Académie des beaux-arts, et M. Garnier, le vice-président. La séance s'est terminée par une lecture de M. Egger sur un sujet se rapportant aux études grecques.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 26 décembre.

Ouvrage présenté. — A. des Michels : *Kime van Kien tan truyen*, traduit de l'annamite avec des notes très nombreuses qui forment un commentaire perpétuel.

Le sujet de ce poème, composé à la fin du siècle dernier, est tiré d'un vieux roman chinois qui est un véritable tableau de mœurs. Nhuen-Du, l'auteur du poème, en détaille les épisodes de manière à montrer que tout ce qu'il raconte aurait pu se passer dans son propre pays.

Dans cette séance, l'Académie a nommé au scrutin la commission du prix Gobert. Ont été élus : MM. Jourdain, d'Arbois de Jubainville, Schlumberger et de Boislile.

Séance du 2 janvier.

Après l'élection de MM. Desjardins et Paulin Pâris, nommés, le premier, président, le second, vice-président, pour l'année 1885, la séance a été levée à la suite de la nouvelle du décès de M. Baudry.

Séance du 9 janvier.

Ouvrages présentés. — Brun-Durand : *Mémoires d'Eustache Prémond, notaire royal.* — P. Fournier : *Le royaume d'Arles et de Vienne.* — Robillard de Beaurepaire : *Variétés archéologiques. — Promenade de la Société française d'archéologie dans la ville de Caen.* — Tissot : *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique.*

Dans cette séance, l'Académie a procédé au renouvellement de ses commissions, qui se trouvent actuellement ainsi composées :

Commission des travaux littéraires : MM. Ravaisson, Egger, Renan, Maury, Delisle, Miller, Hauréau, de Rozière.

Commission des antiquités nationales : MM. Léon Renier, Maury, Delisle, Hauréau, Desnoyers, de Rozière, Al. Bertrand, Schlumberger.

Commission des écoles d'Athènes et de Rome : MM. Ravaisson, Egger, Léon Renier, Delisle, Miller, Gérard, Heusey, Perrot.

Commission du nord de l'Afrique : MM. Renan, Léon Renier, Barbier de Meynard, Maspéro, Duruy, Schefer, Pavet de Courteille, Perrot.

Commission administrative : MM. Jourdain et Deloche.

Commission mixte du prix Volney : MM. Renan, Bréal, Gaston Pâris.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 20 décembre.

Ouvrages présentés. — Colonel Jung : *L'armée et la Révolution, Dubois-Crancé.* — Favé : *L'empire des Francs.* — Pigonneau et de Foville : *L'administration de l'agriculture au contrôle général des finances.* — Malan : *Les grands traits de l'histoire religieuse de l'humanité.*

Lecture. — Glasson : La famille romaine et la famille germaine; la propriété chez les Germains.

Séance du 27 décembre.

Ouvrages présentés. — De Lalande et Couturier : *Traité théorique et pratique du contrat d'assurance contre l'incendie.* — Vogel : *Le monde terrestre au point actuel de la civilisation.*

Lecture. — Dareste : Mémoire sur l'histoire du droit hongrois.

Séance du 3 janvier.

Ouvrages présentés. — Aucoc : *Conférences sur le droit administratif.* — Giovanni : 1° *Ciulo d'Alcamo, la Defensa gli Agostali e il giuramento del contrasto anteriori alla Costituzioni del 1231.* C'est une discussion savante sur certains personnages, certains termes, certaines formules de droit antérieurs à la constitution de 1231 (de la Sicile); 2° *Sul porto antico e su le muro, le piazze e i bagni di Palermo dal secolo X al secolo XV.* — Mgr Leoulan : *le Brahmanisme.* Cet ouvrage a été redigé à Pondichéry, à l'aide de documents originaux. — M. Frédéric Passy offre l'*Annuaire économique de la Gironde.* — F.-X. de Neumann-Spallart : *Uebersichten der Weltwirthschaft.* C'est un recueil de statistique destiné à faire connaître les forces productives et le commerce de tous les pays.

Lectures. — Baudrillart : Les populations agricoles de la Touraine. — Beautemps-Beaupré : Mémoire sur les baillis d'Anjou et du Maine au XIIIe siècle.

Séance du 10 janvier.

Ouvrages présentés. — Reynaert, député belge : *Histoire de la discipline parlementaire.* — Fournier : *Le royaume d'Arles et de Vienne.* — Bogisic : *Forme dite Inokosna de la famille rurale chez les Serbes et les Croates.* — Villey : *La question sociale et l'enquête sur la crise industrielle.* — Matrat : *L'amour de l'ouvrier; travail et prévoyance.* — Guelle : *Précis des lois de la guerre sur terre.*

Lectures. — Baudrillart : Les populations agricoles de la Touraine. — Beautemps-Beaupré : Mémoire sur les baillis d'Anjou et du Maine au XIIIe siècle.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

FRANCE

Bibliothèque centrale de l'enseignement primaire.

Sur le rapport du ministre de l'instruction publique et des beaux-arts ;

« Vu le décret du 13 mai 1879,

« Le Président de la République, décrète :

« Art. 1er. — Le musée pédagogique et la bibliothèque centrale de l'enseignement primaire, actuellement installés, 42, rue Lhomond, sont transférés 10, rue Louis Thuillier, dans les bâtiments précédemment occupés par l'École normale spéciale de travail manuel.

« Art. 2. — Le présent décret aura son effet à partir du 1er janvier 1885.

Art. 3. — Le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts est chargé de l'exécution du présent décret. »

2° Décrète également :

« Art. 1er. — Le personnel du musée pédagogique et de la bibliothèque centrale de l'enseignement primaire est fixé comme il suit :

« Un inspecteur général de l'enseignement primaire (hors cadre), directeur ;

« Un bibliothécaire ;

« Trois employés ;

« Un chef des collections.

« Art. 2. — Le présent décret aura son effet à partir du 1er janvier 1885. »

Les Bibliothèques municipales. — On vient de publier le rapport d'ensemble sur le fonctionnement des bibliothèques municipales ouvertes au public dans les vingt arrondissements de la ville de Paris. Il résulte de ce travail que, pendant l'année qui vient de prendre fin, ces bibliothèques ont progressé dans une notable proportion, autant par l'augmentation des ouvrages que par le nombre des lecteurs qui les fréquentent. Sous ce dernier rapport, les chiffres relevés indiquent que les livres lus sur place ont été au nombre de 117,046, et que l'on a prêté, pour être lus à domicile, 582,762 livres.

Pendant la période correspondante de l'année précédente, on n'avait prêté que 407,819 livres, et les lectures sur place n'avaient porté que sur 106,468 livres. Au point de vue des ouvrages demandés, nous relevons les chiffres instructifs suivants :

Il a été demandé 400,631 romans; 84,576 livres de littérature, poésie ou théâtre; 65,016 ouvrages de sciences, arts ou enseignements; 58,766 ouvrages d'histoire; 22,762 livres ayant rapport à la musique et 3,220 manuels ou autres livres de langues étran-

Actuellement, il existe 39 bibliothèques municipales en plein fonctionnement, dont 20 installées dans les mairies et 19 dans les écoles communales.

Six nouvelles bibliothèques seront ouvertes prochainement rue du Ranelagh, avenue Rapp, rue Étienne-Marcel, rue du Rendez-Vous, etc.

L'entretien de ces diverses bibliothèques ou la création des nouvelles bibliothèques occasionneront pendant la présente année une dépense de 207,400 francs.

Bibliothèque administrative de la Préfecture de la Seine. — Nous avons déjà parlé de la bibliothèque administrative de l'Hôtel-de-Ville. Voici de nouveaux détails intéressants sur cette bibliothèque — unique en son genre, — qui va être installée aux premiers jours, pour être ouverte prochainement au public.

Elle se divise en deux sections: la section française et la section étrangère.

Ces deux collections de livres, de brochures et de cartes forment un ensemble de documents du plus haut intérêt sur toutes les branches de l'administration en France et à l'étranger.

La section française de la bibliothèque administrative se compose aujourd'hui de 11,788 volumes, sans compter les collections des ministères, des départements et des grandes villes de France. Parmi les derniers ouvrages inscrits au catalogue se trouvent : *le Journal du Palais, la Revue coloniale, le Bulletin officiel de la marine,* etc.

Au cours de l'année 1884, on a fait relier 3,362 volumes.

La section étrangère est encore plus complète, au point de vue du nombre des ouvrages qu'elle renferme, et qui sont au nombre de 15,084. L'augmentation constatée en 1884, qui n'est pas moindre de 1,291 volumes, a porté principalement sur les ouvrages allemands, anglais, italiens, hollandais et danois. La bibliothèque administrative étrangère a fait relier 426 volumes.

Au nombre des ouvrages reçus récemment, soit par achat, soit à titre d'échange, se trouvent des documents intéressants sur l'organisation et le fonctionnement des bibliothèques publiques en Europe et aux États-Unis, sur le balayage des villes, sur l'enlèvement et l'utilisation des ordures.

Une somme de 15,000 francs sera employée, en 1885, à l'entretien et à l'augmentation de la bibliothèque dont nous venons de parler.

M. Borel d'Hauterive. — M. Borel d'Hauterive, bibliothécaire de Sainte-Geneviève, vient d'être mis à la retraite, après cinquante ans d'excellents services.

ÉTRANGER

Angleterre. — La *Bibliothèque du British Museum.* — La bibliothèque du British Museum étant la plus importante des deux mondes après notre bibliothèque nationale, il est intéressant de constater, de temps à autre, les progrès réalisés dans ce grand établissement. On sait que la salle de travail, construite sur les plans de l'italien Panizzi et ouverte en 1857, peut donner place à trois cent vingt lecteurs. Elle est circulaire, meublée de pupitres rangés sur une trentaine de lignes, du centre à la circonférence, et surmontée d'un dôme de fonte et de verre qui égale en diamètre, à quelques pouces près, celui du Panthéon romain. Chaque lecteur dispose d'une place large de $1^{m},50$, d'un fauteuil canné, d'un encrier, d'un sous-main de papier-buvard. Un tapis de caoutchouc s'étend sous ses pieds et assourdit le bruit des pas. La ventilation et le chauffage de la salle sont parfaits. Elle est éclairée à la lumière électrique, ce qui permet d'ouvrir la bibliothèque les jours de brouillard et de prolonger jusqu'à sept heures du soir, même en hiver, la durée de la séance quotidienne. Tout le pourtour de la salle est garni de rayons à hauteur d'homme, où se trouvent les livres de référence laissés à la discrétion des lecteurs, et qui sont au nombre de cinquante mille. Le centre de la salle est occupé par le bureau des bibliothécaires, entouré comme d'un ouvrage avancé par un cercle d'étagères où se trouvent les volumes in-folio du catalogue.

Ce catalogue est, sans contredit, le répertoire le plus complet et le plus utile qu'il y ait au monde. Il comprend, par lettres alphabétiques de noms d'auteurs, *tous les ouvrages sans exception* dont se compose cette magnifique bibliothèque. A première vue, il semble qu'un tel arrangement est peu judicieux, et qu'un catalogue par ordre de matières serait préférable. Mais cela n'est qu'une apparence. Un catalogue par ordre de matières, en effet, sera toujours arbitrairement divisé; dix ou vingt ans suffiront, en beaucoup de cas, à rendre cette division surannée; enfin certains chapitres s'allongeront démesurément et les recherches deviendront très difficiles, sinon impossibles.

L'ordre par noms d'auteurs est, au contraire, tout naturel et définitif. Il suffit de savoir, sur un sujet donné, quelles sont les principales autorités pour arriver aisément à trouver les titres des ouvrages qui traitent ce sujet.

Chaque livre, en entrant au British Museum par voie de dépôt ou d'acquisition, est donc l'objet d'une description complète et détaillée, couchée à la main sur une bande de papier pelure, et qui constitue en quelque sorte son état civil. Cette bande de papier, collée à sa place chronologique sur la feuille réservée à l'auteur, vient immédiatement s'ajouter au catalogue, qui de la sorte est constamment à jour.

Il va sans dire que chaque volume a un numéro d'ordre, composé d'une lettre majuscule qui répond à une division des magasins, d'une minuscule qui répond à une section et d'un chiffre qui répond à un rayon. Des bulletins de demande en nombre illimité sont à la disposition du lecteur sur le dessus même des étagères à catalogues, transformé en pupitres. Il suffit d'écrire sur un de ces bulletins le nom de l'auteur, le titre de l'ouvrage, le numéro du livre, enfin celui de la place qu'on occupe, puis de remettre le bulletin à l'employé préposé à cet office, pour être

servi avec une grande rapidité, presque toujours en quinze ou vingt minutes. Le bulletin est provisoirement retenu au bureau : on le rend au lecteur contre le volume dont il a reçu communication. Point d'écritures supplémentaires, ni de formalités fastidieuses et inutiles. Nulle mesure puérile et humiliante impliquant une défiance quelconque pour la probité du lecteur, qui n'a obtenu sa carte d'admission que sur le témoignage de deux répondants.

Ce système est d'une commodité sans pareille, et quiconque a eu l'occasion de le mettre à l'épreuve peut constater son évidente supériorité sur tous les autres. L'administration du British Museum, jalouse de renchérir encore sur des habitudes si libérales, a entrepris depuis quelques années d'imprimer son catalogue, ce qui permettra à la fois d'en réduire le volume et d'en multiplier les exemplaires. L'entreprise devenait presque indispensable, en raison de la place tous les jours croissante occupée par ce colossal ouvrage in-folio. On avait calculé qu'à s'en tenir au système actuel le catalogue ne tarderait pas à remplir neuf mille tomes, ce qui nécessiterait de lui consacrer une salle spéciale. En imprimant l'état civil de chaque livre, au lieu de le laisser écrit à la main, on compte que les deux mille tomes actuels suffiront encore pendant deux ou trois siècles à recevoir les entrées. Il aurait été impossible d'imprimer tout le catalogue d'emblée, en affectant à cette opération une dépense de 100,000 livres sterling (2 millions 1/2 de francs). On a préféré n'en imprimer qu'une quinzaine de tomes par an, ce qui permet à la fois de donner au public la faculté d'acheter des exemplaires de ces volumes à un prix relativement modeste, et fournit dans ce débouché même un allègement à des frais considérables.

Une autre innovation fort appréciée des travailleurs, au British Museum, est l'établissement récent, dans leur salle, d'un certain nombre d'étagères exclusivement réservées aux bibliographies spéciales. Cette branche de la librairie s'est considérablement développée depuis quelques années, en français comme en allemand et en anglais. Il est extrêmement commode d'avoir ainsi sous la main, sur un sujet donné, la bibliographie complète de tout ce qui a été imprimé sur la matière, et cette faculté, associée à l'emploi du grand catalogue, permet de remonter très rapidement aux sources.

Réunion de la « Library Association ». — Le 30 septembre dernier, la *Library Association* s'est réunie à Dublin, sous la présidence de M. J.-K. Ingram, bibliothécaire de l'université de cette ville.

Un grand nombre de communications intéressantes ont été faites au cours de la réunion. Parmi les plus importantes, il faut citer :

M. Hulton : Douze années de travaux de catalogue dans une grande bibliothèque;

Ch. Bruce : La bibliothèque d'Althorp et sa riche collection d'ouvrages sur l'histoire de l'imprimerie en Angleterre;

H. Stevens : Souvenirs de Panizzi;

R. Garnett : L'emploi des procédés photographiques dans les bibliothèques;

H. Bradshaw : L'imprimerie en Irlande;

C. W. Holgate : Les bibliothèques d'Australie et de Tasmanie.

Suivant une communication de M. Ingram, la bibliothèque de *Trinity College* compte actuellement 200,000 volumes et 2,000 manuscrits dont plusieurs d'une grande valeur.

L'assemblée adopte une résolution tendant à demander au gouvernement l'autorisation de reproduire, au moyen de la photographie, les manuscrits et documents d'une valeur incontestée qui se trouvent dans les bibliothèques publiques et dont la destruction ou la perte serait irrémédiable.

La huitième réunion annuelle de l'association se tiendra, en 1885, à Plymouth.

Turquie. — *Les bibliothèques de l'Asie Mineure.* — La bibliothèque internationale de Lorentz et Keil, Constantinople, publie le premier volume du catalogue des manuscrits grecs qui se trouvent dans les couvents de l'Asie Mineure. Ce premier volume est consacré aux bibliothèques de l'île de Lesbos et a été élaboré par M. Papadopulos Keramens. L'initiative de cette importante publication est due à M. Th. Maurogordatos.

États-Unis. — La veuve du docteur Ezra Abbot a fait don, à Harvard University, de la bibliothèque qu'avait laissée son mari et qui, au dire des connaisseurs, contient la plus riche collection d'ouvrages et écrits relatifs à la bible.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— PARIS — PROVINCE — ÉTRANGER —

FRANCE

— La troisième livraison de la *Bibliographie générale des Gaules* de M. E. Ruelle vient de paraître. Elle contient la première partie du Catalogue alphabétique par noms d'auteurs (A. GU.).

— Le dernier ouvrage de M. François Lenormant, *les Origines de l'histoire d'après la Bible et les traditions*, vient de paraître, chez l'éditeur Maisonneuve, en une nouvelle édition en trois volumes in-12.

— Sous ce titre : *la Hollande et la liberté de pen-*

ser au XVIIe *et au* XVIIIe *siècle*, la librairie Calmann Lévy vient de publier les discours de MM. Parrot-Larivière, Hora-Siccana et Fortoul sur le sujet mis au concours par l'Association littéraire internationale. Ces discours sont précédés d'une introduction de M. Louis Ulbach.

— M. Morel-Fatio a fait paraître sa leçon d'ouverture sur *la Comédie espagnole au* XVIIIe *siècle.*

— Signalons aux curieux un utile recueil dont le premier volume vient de paraître, uniquement consacré à la reproduction de pièces inédites, rares ou curieuses concernant l'histoire des XVIIIe et XIXe siècles. La *Revue rétrospective* se préoccupe de tout ce qui peut offrir une révélation instructive, une anecdote inconnue, une erreur à rectifier. Elle paraît deux fois par mois et forme, chaque semestre, un élégant volume in-12 qu'un index alphabétique permet de consulter rapidement avec fruit. Elle tire à petit nombre et ne vend pas au numéro. Dans de telles conditions, la *Revue rétrospective* ne peut tarder à devenir introuvable. Elle a dès aujourd'hui sa place marquée dans toutes les bonnes bibliothèques. (Lepin, éditeur, 12, galerie d'Orléans. — Prix : 4 francs.)

ÉTRANGER

Allemagne. — Le *Livre* a déjà eu l'occasion de parler du *Novellenschatz* (trésor de nouvelles) publié par Paul Heyse et Louis Laistner. — De 1870 à 1880, il en a paru vingt-quatre volumes, où sont réunis les meilleurs écrits de plus de quatre-vingts romanciers.

Après un arrêt de plusieurs années, le *Trésor de nouvelles* a entamé une seconde série, dont cinq volumes ont paru. — Une notice bibliographique et littéraire est consacrée à chacun des auteurs dont le *Trésor* publie une des nouvelles.

— M. Meidinger, de Berlin, a publié la première partie d'un ouvrage très intéressant, portant le titre : *Das Buch von der Weltpost; Entwickelung und Wirken der Post und Telegraphie im Weltverkehr* (le livre de la poste internationale; développement et fonctionnement de la poste et de la télégraphie), par V. Veredarius. — L'ouvrage sera complet en dix fascicules et contiendra un certain nombre d'illustrations et d'héliogravures.

Angleterre. — MM. William Blackwood et fils (Édimbourg et Londres) publient une histoire de Madagascar, par le Rév. Henry W. Little. — L'ouvrage s'attache à donner une description aussi complète que possible des mœurs, coutumes et du caractère des indigènes de cette île.

— Le *Lexicon pseudonymorum* de M. E. Weller paraît prochainement en seconde édition, considérablement augmentée. — L'ouvrage aura de 30 à 40 feuilles grand in-8°, à deux colonnes; le prix de souscription ne dépassera pas 30 francs.

Autriche. — M. Maly publie un intéressant ouvrage sur la *Renaissance littéraire et politique de la Bohême au* XIXe *siècle.*

Belgique. — M. Pol de Mont vient de faire paraître à Haarlem, chez le libraire Gosler, une monographie consacrée à Henri Conscience.

— M. l'abbé Van Caster vient de faire paraître l'*Histoire des rues de Malines et de leurs monuments;* et M. Lejeune une *Histoire de la ville de Binche.*

— *Le vieil Anvers et le nouvel Anvers*, par V.-A. Lagye; un volume in-4°, avec gravures et frontispice en chromo (Bruxelles, Lebègue et Cie). Ce petit volume fait partie de la série de monographies illustrées publiées sur papier de luxe par l'office de publicité et relatives à l'histoire et à la description de la Belgique. Parmi les gravures du *vieil Anvers*, les plus jolies reproduisent une salle de l'hôtel de ville avec une cheminée de l'abbaye de Tongerloo et la célèbre maison Plantin.

Italie. — M. E. d'Azeglio, ancien ministre d'Italie à Londres, a publié sa correspondance avec sa mère, la marquise d'Azeglio (1835-1861), sous le titre de : *Souvenirs historiques de la marquise d'Azeglio, née Alfieri.* — La marquise, qui était alliée à toute la noblesse piémontaise, voyait constamment les hommes politiques de l'époque; sa correspondance contient une foule d'informations historiques et de souvenirs personnels.

— M. de Gubernatis vient de faire paraître le septième volume de son *Histoire universelle de la littérature.* Il est consacré aux contes populaires.

Roumanie. — *Documente privitore la istoria Românilor* culese de Eudoxiu de Hurmuzaki (Documents sur l'histoire de la Roumanie). Ouvrage publié sous les auspices de l'Académie et du ministère des cultes et de l'instruction publique à Bukarest. — Volume IV, pars II. — 1600-1650.

— *Nouveau dictionnaire français-roumain et roumain-français.* Deux volumes in-12. — Bukarest, Socecù et Cie.

Suisse. — *Schweizerische Volksfesten, Sitten und*

suisses; Aarau, chez Sauerlander. — Cet ouvrage contient une foule de renseignements curieux sur les souvenirs historiques, les jeux, fêtes et usages suisses depuis des siècles. — Ceux qui étudient les anciennes coutumes de l'Helvétie y trouveront amplement matière à glaner.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION

en France et à l'Étranger

FRANCE

— Parmi les publications prochaines annoncées par la Société des anciens textes français, citons les *Œuvres poétiques de Philippe de Remi, sire de Beaumanoir*, éditées par M. Suchier, et les *Contes de Boson*, recueil intéressant, dont l'étude jettera un jour nouveau sur la formation du recueil célèbre sous le titre de *Gesta Romanorum*.

La Société annonce la distribution prochaine du tome IV d'*Eustache Deschamps*.

— La librairie Leroux commence une traduction des *Rœmische Alterthümer* de Lange sous ce titre : *Histoire intérieure de Rome*. Cette traduction a été confiée à MM. Didier et Berthelot.

ÉTRANGER

Allemagne. — M. Tante annonce la publication prochaine à la librairie Friedel, de Leipzig, d'une bibliographie des ouvrages anciens et modernes sur la franc-maçonnerie.

— Le troisième et dernier volume de *Luther, sa vie et son œuvre*, par M. Kuhn, est sous presse.

— La librairie Schmidt et Günther de Leipzig annonce une traduction de l'*Histoire romaine* de M. Duruy, par M. Hertzberg.

Angleterre. — *Memoirs of Libraries*, par M. Edwards, doivent paraître prochainement. Le livre ne sera pas mis en vente; on ne pourra se le procurer que par souscription.

Autriche. — Le Dr Vladimir Papafara de Zara (Dalmatie) se propose d'élaborer une bibliographie complète de législation internationale, publique et privée. Il fait appel à tous ceux qui ont publié des livres, des brochures ou même des articles sur un sujet quelconque de législation internationale et les prie de lui faire parvenir le titre, la date et le lieu de publication de leurs ouvrages, et, si c'est possible, d'y ajouter la liste et les numéros des revues et journaux qui ont donné un compte rendu de leurs écrits.

Italie. — Le quatrième volume des lettres du comte de Cavour, éditées par M. Luigi Chiala, est en publication chez MM. Roux et Favale, à Turin, et contiendra 233 lettres et autres pièces, datant pour la plupart de la dernière année de sa vie.

Belgique. — Le P. de Smedt a entrepris de publier comme supplément aux *Analecta hollandiana*, un catalogue des manuscrits hagiographiques de la bibliothèque royale de Bruxelles.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

Promotions et nominations dans l'ordre de la Légion d'honneur. — Parmi les promotions et nominations faites à l'occasion du 1er janvier dans l'ordre de la

Grand officier : M. Milne-Edwards, membre de l'Institut, doyen de la Faculté des sciences de Paris;

Officiers : MM. Barbier de Meynard, membre de l'Institut, professeur au Collège de France; Henri Meilhac, auteur dramatique; Gidel, proviseur au lycée

Chevaliers : MM. Thibaut (Anatole), dit Anatole France, homme de lettres; Poux-Thierry, conservateur à la Bibliothèque nationale; Paul Arène, homme de lettres; Challamel, éditeur; Michaux, directeur des ateliers de la maison Marinoni.

Convention franco-italienne. — Le *Journal officiel* du 24 janvier dernier publie la convention passée entre la France et l'Italie pour la garantie réciproque de la propriété des œuvres de littérature et d'art.

En voici les deux premiers articles :

« Art. 1er. — Les auteurs d'œuvres littéraires, scientifiques ou artistiques, que ces œuvres soient publiées ou non, jouiront dans chacun des deux pays réciproquement des avantages qui y sont ou seront accordés par la loi pour la protection des ouvrages de littérature, de science ou d'art, et ils y auront la même protection et le même recours légal contre toute atteinte portée à leurs droits que si cette atteinte avait été commise à l'égard d'auteurs nationaux.

« Toutefois, ces avantages ne leur seront réciproquement assurés que pendant l'existence de leurs droits dans le pays d'origine, et la durée de leur jouissance dans l'autre pays ne pourra excéder celle fixée par la loi pour les auteurs nationaux.

« L'expression *œuvres littéraires, scientifiques ou artistiques* comprend les livres, brochures ou autres écrits, les œuvres dramatiques ou dramatico-musicales, les compositions musicales, les œuvres chorégraphiques, les œuvres de dessin, de peinture, de sculpture, de gravure, les lithographies, les illustrations, les photographies, les cartes géographiques, plans, croquis et œuvres plastiques concernant la géographie, la topographie, l'architecture, les sciences naturelles; et, en général, toute production quelconque du domaine littéraire, scientifique ou artistique.

« Art. 2. — Sont absolument prohibées, dans chacun des deux États contractants, l'impression, la publication, la circulation, la vente, l'exposition, l'importation ou l'exportation d'ouvrages littéraires, scientifiques ou artistiques contrefaits, ou d'objets de reproduction non autorisée, soit que lesdites contrefaçons ou reproductions non autorisées proviennent de l'un des deux pays contractants, soit qu'elles proviennent d'un pays tiers quelconque.

« La même prohibition s'applique également à toute représentation ou exécution publique et non autorisée des œuvres dramatiques, musicales, dramatico-musicales ou chorégraphiques des auteurs et compositeurs de l'autre pays, que cette représentation ou exécution soit totale ou partielle, ou qu'elle soit effectuée d'une manière quelconque, même avec des additions, des retranchements ou des variantes.

« La représentation ou l'exécution publique en Italie d'une œuvre dramatique, musicale, dramatico-musicale ou chorégraphique française sera, en outre, interdite d'office par l'autorité locale, lorsque l'auteur ou compositeur aura adressé soit au ministère lie, soit à l'autorité diplomatique ou consulaire italienne en France, la déclaration qu'il entend faire défendre la représentation ou l'exécution de son œuvre. »

Une signature de Molière. — Un don du plus haut intérêt vient d'être fait au Théâtre-Français par M. Alexandre Dumas. On sait qu'il s'est rendu naguère acquéreur d'un acte au bas duquel figure la signature de Molière, le seul modèle de son écriture que l'on connaisse. M. Dumas l'a offert à la Comédie-Française. On a décidé que ce précieux document serait placé dans le foyer des artistes, à côté de la signature de Louis XIV. L'acte sera enfermé dans un cadre, ouvert à la page au bas de laquelle figure, en lettres majuscules, la signature de l'auteur du *Misanthrope*.

Une notice sur A.-J. Pons. — M. J. Arnoux, professeur à Digne, a consacré, dans *le Journal des Basses-Alpes* du 28 décembre 1884, une très longue étude biographique et critique à notre regretté collaborateur A.-J. Pons, dont nous avons annoncé le décès au mois d'août dernier. Nous devons signaler cet excellent travail sur un érudit écrivain trop peu connu et émettre le désir que M. Arnoux réunisse en brochure la notice qu'il a bien voulu nous faire tenir.

Thèses soutenues par les élèves de l'École des chartes. — Parmi les thèses qui ont été soutenues le mois dernier par les élèves de l'École des chartes, nous signalerons les suivantes : *L'image du monde, poème didactique du* XIIIe *siècle, recherches sur les versions non interpolée, interpolée et en prose,* par M. Grand ; — *Étude biographique, littéraire et bibliographique sur Olivier de la Marche,* par M. Stein ; — *Étude sur Gasse Brûlé, poète du* XIIe *siècle et édition critique de ses chansons,* par Huet.

M. François Coppée et sa démission de bibliothécaire du Théâtre-Français. — M. François Coppée a adressé au directeur de la Comédie-Française la lettre suivante :

Paris, 13 janvier 1885.

« Monsieur l'administrateur,

« J'étais persuadé et vous le disiez vous-même récemment à propos de mon élection à l'Académie, qu'il ne pouvait être que flatteur et honorable pour la Comédie-Française de m'avoir comme bibliothécaire. Or je viens d'apprendre, et de source certaine, que cet avis n'est pas celui de tous les membres du comité administratif. Il y a là, pour moi, une question de dignité personnelle dont je suis seul juge et que je tranche en vous donnant ma démission.

« Je vous prie également de considérer comme non avenues les conversations préliminaires que j'ai eues

bites, car je renonce à faire connaître au comité de lecture cet ouvrage que je destine désormais au théâtre de l'Odéon.

« Recevez, monsieur l'administrateur, l'assurance de ma considération distinguée.

« François Coppée. »

Pour bien comprendre cette lettre et la réponse de M. Coquelin, il faut savoir que M. Coppée remplissait les fonctions de bibliothécaire de la Comédie avant d'avoir été élu membre de l'Académie française et qu'un membre du comité avait fait des observations à ce sujet, par rancune d'une critique du poète feuilletonniste bibliothécaire sur *la Princesse de Bagdad.*

Voici maintenant la lettre de M. Coquelin :

« Mon cher Coppée,

« Vous savez que j'ai la bonne habitude de n'aimer que les situations franches. Nous avons eu ensemble de fort bons rapports, et je pense que vous n'avez eu qu'a vous louer de moi de toutes les façons.

« Votre lettre au *Figaro* me surprend au dernier point et je vous en exprime ma pénible surprise.

« Dans la dernière séance du Comité, un membre a cru devoir demander s'il était convenable que la Comédie continuât à vous laisser dans une situation très inférieure, et je vous avoue que j'ai été entièrement de son avis. Votre lettre est prise de trop haut pour laisser place à la reconnaissance que vous devez à ce même Comité, qui a été heureux de vous obliger, mais je ne puis en accepter les termes sans protester.

« Vous ne lirez pas vos *Derniers Stuarts* au Théâtre-Français : tant pis pour vous et pour nous, et tant mieux pour l'Odéon ! mais vous avez obéi plus vite qu'il ne fallait, à mon sens, à un moment de mauvaise humeur que rien ne justifie.

« Pour moi, mon cher Coppée, je suis à votre disposition pour vous rendre ou pour garder *le Luthier,* que j'avais l'intention de rejouer cet hiver. Je vous prouverai, si vous me le laissez, que je suis moins susceptible que vous, et je serai enchanté de tenir moi-même au répertoire de notre théâtre l'œuvre dans laquelle vous vous êtes montré le plus auteur dramatique. »

Nous donnons ces deux lettres sans commentaires.

Les Mémoires du général Fleury. — Le général Fleury a laissé un testament très minutieux, très soigneusement rédigé, dont un article spécial prescrit à ses héritiers ce qui doit être fait pour ses mémoires.

Ils ne doivent paraître — s'ils paraissent — que dans dix ans.

Il n'est pas absolument certain qu'ils paraissent; une certaine latitude est laissée, à ce sujet, par le général à sa famille.

Mais, en aucun cas, ils ne doivent être livrés au public avant dix ans révolus.

Ils sont inachevés, comme on sait; mais les matériaux de la dernière partie étaient tout prêts, les notes et dépêches mises en ordre, ce qui permettrait à une main pieuse de les terminer.

Les Chroniques de Froissart. — M. V. Bouton vient d'adresser à l'Académie des inscriptions une lettre sur *les Chroniques de Froissart,* dans lesquelles les noms ont été tronqués et defigurés par les copistes, et que la publication du héraut Ghelre va rectifier complètement.

Le libraire Decary. — Dans son courrier du *Temps,* M. Claretie raconte comment il fit la connaissance d'Arnold Mortier, il y a bientôt vingt-cinq ans.

C'était dans la boutique d'un petit libraire du passage Brady, où le brave Jules venait souvent en voisin acheter des livraisons illustrées et causer avec ce libraire nommé Decary, qui était un homme assez original.

« Le libraire, dans les quartiers populaires, est pour sa clientèle non seulement un marchand, mais un critique ; on le consulte sur ce qu'on doit lire, on lui demande son sentiment sur l'ouvrage nouveau : « — Faut-il ou ne faut-il pas l'acheter ? » Decary, lui, lorsqu'un client lui posait la question : « Faut-il « acheter le journal *l'Omnibus* ou le dernier roman de « Ponson du Terrail ? » répondait : « — Oui, si vous « aimez la drogue ! Mais ne feriez-vous pas mieux de « vous payer un Musset ou *les Contemplations* de Victor Hugo, par livraison, ou le Shakespeare traduit « par Montégut, chez Hachette ? »

« Le plus curieux, c'est qu'avec son horreur pour le roman de pacotille et son amour passionné de la grande littérature, Decary avait trouvé une clientèle parfaitement littéraire et choisie jusque dans ce faubourg, et que l'étroite boutique sombre du petit passage Brady était devenue un centre de réunion, une sorte de *parlotte* lettrée pour un bon nombre de jeunes gens des environs, employés de maisons de commission, ou commis marchands, ou avocats stagiaires, qui se retrouvaient là, devisant des œuvres nouvelles, de *Merlin l'Enchanteur,* de Quinet, ou des *Misérables,* de Hugo.

« Decary admirait Hugo, aimait Quinet, mais il adorait Musset. Il le savait par cœur. Il le récitait avec une émotion vraiment puissante, et nous étions là, écoutant, tout heureux de ce bain de poésie. Parfois un voisin du libraire, un chapelier amateur de théâtre et rimeur de chansons, venait se joindre à notre petit cercle.

« Il essayait de fredonner du Béranger, mais Decary l'interrompait en reprenant l'*Espoir en Dieu.* « Béranger n'est pas un poète. » Le chapelier se récriait, le libraire se fâchait. On n'en était pas moins bons amis en se séparant. »

LES CORRESPONDANTS A PARIS DES JOURNAUX ÉTRANGERS

Voici, d'après le journal *le Voltaire,* les noms des correspondants que les journaux étrangers entretiennent à Paris :

Journaux allemands. — La *Gazette de Cologne,*

MM. Cramer et de Scheidlein; la *Gazette nationale* de Berlin, M. Beckmann; le *Berliner Tageblatt*, M. Brandès; la *Volkszeitung*, de Berlin, M. Freyburger; la *Frankfurter Zeitung*, M. Vogt; la *Frankfurter Beobachter*, M. Hirsch; la *Gazette de Voss*, M. le docteur Max Nordau; la *Gazette universelle d'Augsbourg*, M. Haefner; le *Petit Messin*, M. Proto; la *Gazette de Metz*, M. Steinkarz.

Journaux anglais. — Le *Times*, M. Oppert, dit de Blovitz; le *Standard*, M. Bowes; le *Daily News*, M. Crawford; le *Daily Telegraph*, M. Campbel Clarke; le *Daily Chronicle*, M. Millage; le *Manchester Guardian*, M. Whiting; l'*Illustrated London News*, M. Child.

Journaux italiens. — Le *Corriere della Sera*, M. Bernasconi; le *Diritto*, M. Berri; la *Perseveranza*, le *Fanfulla*, le *Popolo romano*, M. Caponi; la *Tribuna*, M. Resasco; la *Gazzetta del Popolo*, M. Raqueni, directeur de *Paris-Rome; Roma*, M. Demeny (Français); l'*Opinione*, M. Sampieri.

Journaux suisses. — Le *Journal de Genève*, M. Seignobos; la *Gazette de Lausanne*, M. Renevier; la *Correspondance helvétique*, M. Macou.

Journaux autrichiens. — Le *Parlementar*, de Vienne, M. Badaire; le *Neues Wiener Tagblatt*, M. Bryndza; la *Presse*, de Vienne, M. Bukowicz; la *Nouvelle Presse libre*, M. Singer; la *Wiener Allgemeine*, M. Oberwinder; le *Pester Lloyd*, M. Pataki; le *Pesti Hirlap*, M. Aranzi; la *Gazette de Hongrie*, M. Bernhardt; le *Neues Pester Journal*, M. Rothfeld; la *Correspondance politique*, de Vienne, M. de Testa: le *Marodni Listy*, de Prague, M. Mathivet.

Journaux russes. — Le *Nouveau Temps*, de Saint-Pétersbourg, M. Bagnitzki; le *Courrier de Moscou*, M. Pawlowski.

Journaux espagnols. — *El Liberal*, de Madrid, et la *Opinion nacional*, de Venezuela, M. Ladevete; la *Epoca*, M. Eusebio Blasco et M. Hermota; la *Ilustracion* espagnole, M. Pedro Prat; *El Dia*, de Madrid, M. Guttierrez Britto.

Journaux belges. — L'*Indépendance belge*. Ce journal a plusieurs correspondants, qui travaillent sous la direction de M. Gaston Bérardi.

Le *Journal de Bruxelles*, l'*Étoile belge*, la *Réforme belge*, M. Tourges.

La *Flandre libérale*, M. Penel, de la *République française*.

La Meuse, de Liège, M. Petit.

Parmi les autres journaux étrangers qui entretiennent des correspondants à Paris, nous citerons :

El Estandarte, M. Malaz; la *Izquierda Dinastica*, M. Silben; le *Petit Messin*, M. Proto; le *Courrier des États-Unis*, M. Meunier; M. Rewell, du *Morgenblatt*, de Helsingfors, en Finlande; M. Riese, de la *New-Yorker Staatzeitung*; le général Carrol Tévis, du *New-York Times*. — M. Santa-Ana Nery est le correspondant du *Jornal do Comercio* de Rio-Janeiro; M. Ericson, de l'*Aftenblat*; M. Nicholson, du *Madras Times*.

Ces correspondants sont constitués en association syndicale, dont le siège est n° 1, rue Grétry, dans les bureaux de la *Tribuna*.

Une seule presse pour trois journaux. — Nous extrayons du premier numéro d'un journal hebdomadaire, *le Courrier français*, une amusante chronique où M. Roques raconte certaines combinaisons imaginées par un imprimeur pour tirer trois journaux sur une seule presse.

« En 1858, l'imprimeur Lévy, au boulevard de Clichy, n'avait qu'une presse, et cependant de chez lui, dans la matinée du dimanche, devaient sortir deux journaux : *le Globe* et *le Courrier français*. On les tirait dans la nuit du samedi, et on commençait naturellement par celui qui était le premier prêt.

« L'autre était obligé d'attendre jusqu'à dix ou onze heures. Il résultait de cet état de choses un stimulant extraordinaire. De part et d'autre, on mettait tout en œuvre pour arriver premier. C'était une lutte vive, ardente, qui se renouvelait tous les samedis. Combien de fois avons-nous entendu Mme Roques, directrice du *Courrier français*, dire au metteur en pages :

« — Émile, cent sous pour vous si nous distançons *le Globe*.

« Mais le rédacteur du *Globe* (c'était un nommé Dorigny, dentiste, qui portait ses réclames à la connaissance du public par la voie du *Globe*), ce rédacteur prodiguait, lui aussi, les caresses et les promesses :

« — Émile, brûlons la politesse au *Courrier français*, et quand vous aurez besoin de vous faire arracher une dent... je ne vous dis que ça.

« Souvent des querelles éclataient. Il fallait appeler le maître imprimeur, qui calmait aussitôt cette irritation. Son grand moyen était d'offrir des bocks au rédacteur obligé, pour voir la *morasse*, d'attendre jusqu'à onze heures ou onze heures et demie.

« Les choses allaient de ce train depuis quelques mois lorsque l'imprimeur Lévy conçut le burlesque projet de faire un troisième journal hebdomadaire, uniquement destiné à la province, mais un journal qui ne lui coûtât absolument que le papier et le tirage.

« Ce journal s'appela *l'Universel*. Il était fait avec la composition du *Globe* ou du *Courrier*, sans le consentement ni de M. Dorigny ni de Mme Roques. C'était un journal publié presque secrètement. On le tira d'abord sur *le Globe*, parce que *le Globe* paraissait s'être résigné à être imprimé le dernier. On changeait le titre; on changeait le nom du gérant et on avait *l'Universel*.

« Mais voilà que peu de temps après *le Globe* recommença le combat avec une ardeur nouvelle, et *le Courrier français*, battu à son tour, fut parfois imprimé le dernier. Grand embarras pour M. Lévy quand le cas se présenta pour la première fois. Comment faire? Tirer *l'Universel* avant *le Courrier français* n'était pas possible. Garder les cadres du *Globe* jusqu'au lendemain n'était pas possible non plus, l'imprimerie étant très pauvre en caractères. Que fit

alors M. Lévy? Il tira son journal sur *le Courrier français*. Aux grands maux les grands remèdes!

« Vous figurez-vous l'ahurissement des soixante-sept abonnés de *l'Universel* à la réception de ce numéro? Ils cherchent la suite du *Mariage de Victorine*, anxieux de savoir comment cette fille jeune et vertueuse s'est tirée de la situation embarrassante dans laquelle l'auteur l'avait laissée, et ils tombent sur le vingtième chapitre des *Extraordinaires et véridiques Aventures du sergent Muffeton*, auxquelles ils ne comprennent pas un mot. De même pour tous les articles ayant des *suites*.

« Deux ou trois semaines après, nouveau changement.

« Et cela dura ainsi pendant plus d'une année. Un jour cependant, *le Globe* cessa de paraître et *le Courrier français* imita bientôt la conduite de son confrère. Vous croyez que le directeur de *l'Universel* fut embarrassé? Point du tout. Il tira son journal sur *le Moniteur... des gardes champêtres*, qui s'imprimait chez lui.

« Mais, cette fois, les souscripteurs trouvèrent la plaisanterie trop forte et réclamèrent ou *Victorine* ou *le Sergent Muffeton*.

« M. Lévy ne pouvant donner ni l'un ni l'autre, n'avait plus qu'à tirer *l'Universel*. C'est ce qu'il fit. Il lui restait onze abonnés. »

ÉTRANGER

Allemagne. — *Plagiat.* — Un Allemand, le Dr Ludwig Meyer, vient de faire à M. Gaston Boissier l'honneur de s'approprier un de ses ouvrages : *la Villa d'Hadrian*. M. Meyer a simplement traduit l'ouvrage en allemand, lui a donné un autre titre : *Tibur, eine römische Studie*, et a eu soin d'inscrire en tête de son volume : Droit de traduction réservé!

Angleterre. — *Un portrait de Dickens.* — La fille aînée de Dickens vient de nous donner de lui, dans *le Cornhill Magazine*, un portrait plus complet et plus satisfaisant peut-être qu'aucun autre, et que *le Temps* résume dans un article dont nous détachons les passages suivants :

« Le voici au milieu de ses enfants et de ses bêtes favorites, dans cette maison de Gad's Hill, à Chatham, qu'il avait ambitionnée tout petit; qu'il put acheter une fois célèbre, et qu'il ne cessait pas d'embellir, d'agrandir, de perfectionner.

« Ce fut d'abord pour lui simplement une maison de campagne. Mais, au bout de trois ou quatre ans, il en fit sa résidence unique, et dès lors elle fut le grand intérêt de sa vie. C'était tantôt un chemin souterrain le verger et le jardin, et dont il suivait le percement avec la même anxiété que les ingénieurs du Saint-Gothard ont pu apporter à leur œuvre; tantôt un salon, un chalet ou une aile qu'il faisait ajouter aux bâtiments primitifs, une salle qu'il faisait décorer à neuf. Il avait une passion désordonnée pour la couleur verte, pour les miroirs et pour les géraniums rouges. Un jour qu'il avait fait garnir de glaces tous les murs de sa salle à manger, il demanda à sa plus jeune fille, d'un air profondément satisfait de son œuvre :

« — Eh bien! Katie, que dites-vous de ceci?

« — Ma foi, papa, répliqua l'enfant, je pense que, quand vous serez devenu un ange, vous aurez sûrement des ailes de miroirs et une couronne de géraniums!

« Quant au vert, il en faisait mettre partout, en pelouses dans le jardin, en peinture sur les volets, les portes, les barreaux. Son biographe remarque avec raison que par ce côté comme par beaucoup d'autres, et notamment par son amour de l'ordre, de la propreté, de l'exactitude rigoureuse, il ressemblait à un marin de profession. Ses allées étaient toujours aussi bien ratissées que celles d'un capitaine au long cours en retraite et, circonstance plus singulière, comme un véritable capitaine au long cours, il y avait fait planter un mât, toujours garni de pavillons plus éclatants les uns que les autres. »

Dickens, dit son biographe, était médecin-né. Il était inappréciable dans une chambre de malade, toujours gai, tranquille, plein de ressources imprévues et de recettes précieuses, réconfortant par sa seule présence et par le rayonnement de sa douceur. Il y avait en lui une sorte de magnétisme spécial qui agissait sur vous par le simple contact de la main, par l'influence seule du regard — ce qu'on pourrait appeler le magnétisme de l'exquise bonté.

« Une de ses singularités était de ne dire *adieu* à un ami qu'avec la plus extrême répugnance. Il lui semblait que ce mot portait malheur. Ce sentiment se trouve exprimé avec une grande force dans un de ses premiers livres : *Old Curiosity shop*.

« Pourquoi, dit-il, est-il donc plus aisé moralement que physiquement de supporter la séparation? Pourquoi avons-nous la force de réaliser la chose, même quand il ne nous reste pas celle de dire le mot?... A la veille d'un long voyage et d'un éloignement qui peut se prolonger des années, des amis tendrement attachés l'un à l'autre se quitteront sans rien laisser paraître sur leur visage, en échangeant une poignée de main, en parlant de se revoir encore une fois le lendemain... Et tous deux savent pourtant que ce n'est là qu'une feinte, qu'ils ne se reverront pas, que leur but unique est d'éviter ce mot odieux, leurs lèvres ne pouvant se résoudre à l'articuler!... Les *possibilités* sont-elles donc plus lourdes à porter que les *certitudes*?... »

« La pensée que Dickens exprimait là a pu paraître à plus d'un lecteur quelque peu subtile, artificielle et quintessenciée. Nous savons aujourd'hui

être parce qu'il sentait véritablement ainsi que Charles Dickens a été et restera le romancier du siècle, — le grand imité, l'inimitable. »

Daniel de Foe. — A travers les livres : Tout le monde, dit *le Rappel*, a lu *Robinson Crusoé*. Mais tout le monde ne sait pas que Daniel de Foe fut condamné, en 1703, à payer à la reine une amende de 2,000 marks, à être exposé trois fois au pilori, à rester prisonnier aussi longtemps qu'il plairait à la reine et à donner caution pour sa bonne conduite pendant sept ans. Tout cela pour avoir écrit une brochure de polémique religieuse intitulée : *Le plus court moyen d'en finir avec les dissidents.*

Il subit sa peine dans toute sa rigueur et son livre fut brûlé par la main du bourreau.

Pendant les vingt jours qui s'écoulèrent entre son emprisonnement — il était enfermé dans la prison de Newgate — et son exposition publique, de Foe composa son « *hymne au pilori* » qui, grâce à ses amis, ne tarda pas à se répandre dans la ville. C'était une fière protestation, et il est incroyable qu'on n'y ait pas trouvé motif d'une nouvelle condamnation. Il fut exposé plusieurs heures, le premier jour, — 29 juillet 1703 — devant Royal-Exchange, dans Cornhill ; le deuxième jour, près de la Conduite, à Cheapside, et, le troisième jour, à Temple-Bar. La foule, qui ne ratifiait pas cette cruauté, lui fit chaque fois une véritable ovation ; ses amis se tinrent près de lui pour le consoler ; les femmes ornèrent le pilori de guirlandes de fleurs, et lorsqu'il fut enfin détaché de l'infâme machine, des vivats chaleureux l'accompagnèrent jusqu'à la prison.

De Foe, qui avait une femme et six enfants, se vit du coup absolument ruiné. Il avait surtout vécu jusque-là du produit d'une tuilerie qui fut vendue pendant son emprisonnement pour payer l'amende à la reine.

Il écrit quelque part que son emprisonnement lui coûta 57,500 francs.

Un nouveau papier. — Le *Telegraph* de Londres, qui fabrique son papier lui-même, vient d'acquérir une large bande de terrain dans le désert de Mojave en Californie, afin de pouvoir remplacer la pulpe ligneuse dont on se sert dans la fabrication du papier par la plante dite *yucca* ou « baïonnette espagnole ».

Le « yucca », qui jusqu'ici n'avait aucune valeur commerciale, sera expédié en ballots, des rives de la rivière de Colorado à Liverpool.

Belgique. — *Convention pour la propriété littéraire.* — La convention pour la garantie réciproque de la propriété littéraire et artistique conclue entre l'Allemagne et la Belgique est entrée en vigueur le 11 novembre dernier.

Aux termes du nouvel arrangement, les réimpressions belges d'ouvrages d'origine allemande non tombés dans le domaine public et publiés avant le 11 novembre ne pourront plus être mises en circulation dans un but commercial quelconque, à moins d'être revêtues d'un timbre spécial appliqué par les soins du département de l'agriculture, de l'industrie et des travaux publics.

La même obligation est imposée pour les clichés, bois, planches gravées, etc., d'origine allemande, fabriqués avant le 11 novembre. Ils ne pourront être utilisés, à l'avenir, que s'ils sont revêtus de l'estampille légale.

MM. les libraires-éditeurs ou détaillants possédant des publications ou des appareils de réimpression, etc., tombant sous l'application de la convention sont invités à en dresser l'inventaire et à les remettre, dûment remplis et signés, au département ci-dessus, avant le 11 décembre. Passé ce délai, ils ne pourront plus être remis.

Autriche. — *La collection de papyrus de l'archiduc Regnier.* — Le triage de la précieuse collection de papyrus de l'archiduc Regnier, à Vienne, a eu pour résultat quelques découvertes intéressantes.

Dans la section grecque, on a trouvé plusieurs fragments attribués à Aristote ; d'autres sont attribués à Marc-Aurèle, à Alexandre Sévère et à Philippe l'Arabe.

On a pu établir, en étudiant quelques-uns de ces papyrus, la date, contestée jusqu'à ce jour, à laquelle commença le règne de l'empereur Maximin.

La section latine renferme quelques-uns des plus anciens documents de la langue latine.

États-Unis. — *Romanciers populaires.* — MM. E.-P. Poe, Dr Hammond et Edgar Fawcett sont actuellement les trois romanciers les plus populaires de New-York.

A young girl's wooing, la recherche en mariage d'une jeune fille, de M. Poe, a eu une première édition de 25,000 exemplaires et promet de fournir une longue carrière.

Les deux derniers ouvrages de M. Hammond : *Lal* et *Dr Grattan*, se vendent rapidement ; la première édition de *Dr Grattan* s'est vendue en une heure, et une seconde édition est en préparation.

Rutherford, quoiqu'une des nouvelles les plus faibles d'Edgar Fawcett, a déjà été vendu à plusieurs milliers d'exemplaires.

A travers les Revues.

Allemagne. — Il paraît depuis le mois de janvier, à Leipzig, une revue hebdomadaire, *Die Gesellschaft* (la Société), organe de l'école naturaliste.

— M. Henri Bart publie, à partir du 1er janvier, les *Berliner Monatshefte für Literatur und Kunst* (journal berlinois mensuel de littérature et d'art). — Il y passera en revue toutes les nouveautés littéraires et dramatiques.

— M. le docteur Franz Hirsch s'est démis de ses fonctions de secrétaire du *Allgemeiner deutscher Schriftsteller verband* (Union générale des écrivains allemands); c'est M. Franz Wœrig, de Leipzig, qui le remplacera dans ses attributions.

—

— Dans la *Gegenwart*, M. Édouard de Hartmann reproche au peuple de son pays de se détourner des lectures solides, pour s'amuser à lire des journaux et des romans. — Pour remédier à cet état de choses, M. Hartmann veut défendre à la jeunesse, jusqu'à son entrée dans les carrières pratiques, le lecture des journaux, qui sont une pure perte de temps, et des Revues, qui rendent tout le monde superficiel et « à demi cultivé » (*halb gebildet*).

Le réformateur allemand veut encore transformer en cabinets de lecture scientifiques les bibliothèques publiques. Une grande société devra se constituer pour supprimer les libraires-commissionnaires et pour imprimer, après examen, les manuscrits des auteurs pauvres et inconnus.

—

— *Nouvelles publications périodiques qui paraissent à partir du 1er janvier 1885* :

Deutsche Sport und Spielzeitung (Journal allemand du sport et des jeux.)

Elberfeld, publ. hebdomadaire.

Realistische Wochenschrift für Literatur, Kunst und öffentliches Leben, journal hebdomadaire littéraire, artistique et politique. — Dans son programme, cette feuille informe le public qu'elle est bien décidée à débarrasser la littérature de la tyrannie des « vieilles femmes des deux sexes ».

Das Tribunal, le Tribunal, journal de jurisprudence pratique, rédigé par M. Belmonte, avec le concours de criminalistes distingués.

Hambourg, chez J. Richter.

Le *Tribunal* donnera la chronique judiciaire de l'Allemagne et de l'étranger.

—

Angleterre. — L'*Athenæum* du 27 décembre contient une série d'articles sur la littérature continentale en 1884. Citons, parmi les plus importants, ceux de M. de Pressensé sur la France, de M. Zimmermann sur l'Allemagne, de M. Bonghi, sur l'Italie, de M. Riaño sur l'Espagne, etc.

—

— *Notes and Queries* du 6 décembre dernier contient une étude intéressante sur les inscriptions d'édifices et de maisons particulières d'Allemagne, d'Angleterre, de Belgique, de Suisse et de France.

—

— **Espagne.** — Le *Boletin de la Real Academia de la Historia* mentionne une découverte fort intéressante qu'on vient de faire dans une vieille maison de Almonacid, non loin de Saragosse.

Il s'agit d'un grand nombre de manuscrits datant du ve siècle, qui semblent avoir appartenu à un libraire maure. Quelques-uns des documents retrouvés sont précieux pour l'histoire de la religion en Espagne.

—

— **Italie.** — La *Nuova Antologia* du 1er décembre publie une série de lettres de Mazzini, adressées à Quirinia Magiotti, l'ami d'Ugo Foscolo. Elles datent des années comprises entre 1838 et 1843, époque où Mazzini se trouvait à Londres.

Il résulte de cette correspondance que Mazzini se proposait d'écrire la biographie d'Ugo Foscolo, projet qu'il n'a pas mis à exécution.

—

Russie. — Le numéro de novembre du Messager d'Europe (*Evropi Vestnik*) contient un article fort intéressant de Mme Zhitor, fille adoptive de la mère de Tourgueneff, et intitulé : *Souvenirs de la famille d'Ivan Tourgueneff.*

Dans ces souvenirs, la mère du poète ne nous apparaît pas sous un jour bien sympathique; d'un caractère hautain et impérieux, elle tyrannisait ses serfs et les traitait avec une extrême dureté.

Il est évident que le poète a pris plusieurs de ses types les mieux réussis parmi les serviteurs de la maison paternelle. Détail curieux : Mme Tourgueneff affectait la plus complète indifférence pour les succès littéraires de son fils et n'avait lu aucun de ses ouvrages.

—

— Le *Messager de l'Europe* consacre deux longs articles à Diderot et, sous le titre de *Diderot à Pétersbourg*, il vient de paraître tout un ouvrage sur le séjour de Diderot dans cette ville.

—

États-Unis (Boston). — Le *Literary World*, dans son numéro du 27 décembre, résume brièvement le mouvement littéraire et artistique en Amérique et en Angleterre pour l'année qui vient de s'écouler, et passe en revue les principales publications des pays d'Europe. Le chroniqueur du *Literary World* se plaint qu'en France le nombre d'ouvrages remarquables est inférieur à la production littéraire de l'année précédente.

—

— Le numéro de janvier de *Temple-Bar* nous donne un portrait fort réussi de Mark Pattison, l'ancien recteur de *Lincoln college*.

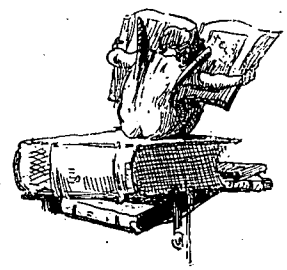

NECROLOGIE.

FRANCE

— M. Edmond About, décédé le 16 janvier dernier, était né le 14 février 1828 à Dieuze, dans la Meurthe, où son père était épicier. Il fit de brillantes études au lycée Charlemagne, remporta en 1848 le prix d'honneur de philosophie et entra à l'École normale, où il se trouva en même temps que Taine, Weiss, Francisque Sarcey, Paul Albert, Challemel-Lacour, Prevost-Paradol.

En 1851, il fut envoyé à l'École d'Athènes, qui venait d'être créée ; il s'occupa d'abord d'archéologie et rédigea un Mémoire sur l'île d'Égine, qui parut en 1854. Mais, en même temps, il recueillait sur le jeune royaume hellénique et sur ses mœurs des observations dont il fit un volume, *la Grèce contemporaine*, qu'il publia en 1855.

Il donna bientôt après à la *Revue des Deux Mondes Tolla*, roman italien qui lui avait été inspiré par une sorte d'autobiographie fort peu connue qui avait paru quelques années auparavant : *Vittoria Savorelli, storia del secolo XIX*. Il publia ensuite une série d'œuvres qui furent tantôt des succès éclatants, tantôt des chutes retentissantes.

Une comédie en trois actes, *Guillery*, tomba à la Comédie-Française, où elle n'eut que deux représentations ; une suite de nouvelles, *les Mariages de Paris*, souvent réimprimées ; *le Roi des montagnes*, où il remit en œuvre, sous la forme romanesque, ses observations en Grèce, parurent dans la seule année 1856, pendant laquelle il donna au *Figaro* des chroniques signées Valentin de Quevilly. Deux autres romans, *Germaine*, que l'on regarde généralement comme la meilleure de ses œuvres d'imagination, et *les Échasses de maître Pierre*, parurent en 1857.

Dès l'Exposition de 1855, il avait touché à la critique des beaux-arts. Il y revint en 1858, dans des articles réunis sous le titre : *Nos artistes au Salon*. Un voyage en Italie et un séjour à Rome l'amenèrent à aborder un nouveau genre, le pamphlet politique ; *la Question romaine* fut publiée à Bruxelles en 1859 et eut un retentissement énorme. Il écrivit des chroniques hebdomadaires pour *l'Opinion nationale* sous le titre de *Lettres d'un bon jeune homme à sa cousine Madeleine*, qui lui valurent de nombreux ennemis. Il les retrouva tous à la première représentation de *Gaëtana*, drame en cinq actes, qui eut lieu à l'Odéon le 4 janvier 1862. La soirée fut extrêmement orageuse, et, les trois suivantes ayant soulevé le même tumulte, la pièce fut retirée.

Jusqu'à la guerre de 1870, la production d'Edmond About fut incessante dans tous les genres. Voici les titres de ses principaux ouvrages : 1860, *la Nouvelle carte d'Europe et la Prusse en 1860*, brochure politique ; *Rome contemporaine*, récit de son voyage en Italie ; *le Capitaine Bitterlin*, comédie en un acte, au Gymnase ; 1861, *Lettres à M. Keller*, brochure ; *Ces coquins d'agents de change*, brochure ; *l'Homme à l'oreille cassée*, roman fantaisiste ; *le Théâtre impossible, un Mariage de Paris*, comédie en trois actes, en collaboration avec M. Em. de Najac ; 1862, *le Nez d'un notaire* et *le Cas de M. Guérin*, deux romans de fantaisie physiologique dans le genre de *l'Homme à l'oreille cassée*. *Une vente au profit des pauvres*, comédie en un acte destinée à accompagner *Gaëtana*, 1863, *Dernières lettres d'un bon jeune homme à sa cousine Madeleine*, *Madelon*, roman ; 1864, *le Progrès*, *la Vieille Roche*, *le Marquis de Lanrose*, *le Mari imprévu*, 1865, un volume de *Causeries* ; 1866, un autre volume de *Causeries*, *le Turco*, *Nos Gens*, comédie donnée au Gymnase ; 1867, *l'Infâme* ; 1868, *Histoire ancienne*, comédie donnée aux Français, *les Mariages de province*, *l'A B C du Travailleur*, manuel populaire d'économie politique ; 1869, l'*Education d'un prince*, proverbe, au théâtre de l'Union artistique (Extr. du *Théâtre impossible*), *le Fellah*, souvenirs d'Égypte.

A partir de 1870, Edmond About donna tout son temps au journalisme. Depuis lors, il n'a publié que deux volumes, *l'Alsace*, paru en 1872, et *le Roman d'un brave homme*, en 1882.

Il avait annoncé, à la suite d'un voyage qu'il fit en Algérie l'année dernière, l'intention de publier un ouvrage sur ce pays, sous ce titre : *l'Autre France*.

Il avait fondé le *XIXe Siècle*, en 1872, avec M. Fr. Sarcey et quelques-uns de ses amis. Il s'était rallié à la République et avait lui-même qualifié son journal organe républicain conservateur. Il fit une campagne fort remarquée contre le 24 et le 16 Mai.

Il s'était présenté une première fois à l'Académie française en 1870, il avait alors échoué. L'Académie l'accueillit l'année dernière.

— De Bagnols (Gard), nous parvient la nouvelle du décès de M. Léon Alègre, fondateur de la bibliothèque et du musée de cette ville.

— Nous avons le regret d'apprendre la mort de M. Alloury, ancien rédacteur du *Journal des Débats*. Depuis plus de quinze ans, il s'était retiré du journalisme et était devenu l'un des administrateurs du canal de Suez. M. Alloury était né en 1805 dans la Nièvre. Après avoir fait de fortes études de droit et travaillé avec M. Dupin, dont il était le compatriote, Alloury était venu au *Journal des Débats*, où il avait était chargé du compte rendu des débats parlementaires.

— M. Barlatier, doyen des journalistes et imprimeurs marseillais, est mort le mois dernier.

— M. Frédéric Baudry, membre libre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, administrateur de la bibliothèque Mazarine, est décédé le 2 janvier au palais de l'Institut.

M. Frédéric Baudry était né à Rouen le 25 juillet 1818. Il fut admis en 1837 à l'École normale supérieure, mais il en sortit presque aussitôt. Tout en faisant son droit, il s'adonna aux études orientales sous la direction d'Eugène Burnouf. Il se fit inscrire d'abord au barreau de Rouen; puis il devint, en 1849, bibliothécaire de l'Institut agronomique de Versailles et, en 1859, bibliothécaire de l'Arsenal; conservateur adjoint à la bibliothèque Mazarine en 1874, il succéda en 1879 à M. de Sacy, comme administrateur. M. Baudry était le gendre de M. Senard.

Parmi les nombreuses publications de M. Baudry, nous citerons *les Études sur les Vedas* (1855), *les Frères Grimm, leur vie et leurs travaux* (1864); *la Grammaire comparée des langues classiques* (1868). Il avait publié, en outre, un grand nombre d'articles dans le *Journal des Débats*, où se rencontrait une érudition jamais en défaut, toujours bien servie par une langue claire et vive.

— Le mois dernier, est mort à Sèvres, un bohème auquel une nouvelle de Champfleury a fait une notoriété, sous le nom de Chien-Caillou. Chien-Caillou s'appelait en réalité Rodolphe Bresdin. Il travaillait de son métier de tanneur deux ou trois jours de la semaine, et le reste du temps il faisait de la gravure pour son plaisir. Il a commencé par l'eau-forte et s'est mis ensuite à la lithographie. Ses planches sont, du reste, simplement bizarres et ont peu de mérite et peu d'intérêt. Il logeait pêle-mêle avec des animaux de toutes sortes, chats, poules, lapins. Il s'était retiré en dernier lieu à Sèvres, où il jardinait. Il est mort à l'âge de soixante-trois ans.

— On nous apprend la mort de M. Achille Chéreau, bibliothécaire de la Faculté de médecine de Paris, membre de l'Académie de médecine, chevalier de la Légion d'honneur.

Parmi ses nombreux écrits, citons ses *Essais sur les origines du journalisme médical français*, des *Mémoires* sur la mort de J.-J. Rousseau, sur la guillotine, sur les six couches de Marie de Médicis, un *naire encyclopédique des sciences médicales* et le *Parnasse français*. Il a laissé aussi un grand travail sur l'histoire des fourmis.

— M. Félix Clément, compositeur de musique et président de la Société libre des beaux-arts, est mort à Paris, à l'âge de soixante-trois ans, le 23 janvier.

On doit à M. Félix Clément de très importants travaux sur l'histoire de la musique et des beaux-arts. Citons particulièrement son *Histoire générale de la musique religieuse*, couronnée par l'Institut, son *Dictionnaire des Opéras*, véritable monument élevé à l'honneur de l'histoire de la musique, son *Histoire abrégée des beaux-arts* et ses *Musiciens célèbres*. M. Félix Clément venait récemment de terminer une *Histoire de la musique depuis les temps anciens jusqu'à nos jours*. C'est aux fatigues que lui avaient coûtées cette œuvre maîtresse, à laquelle il s'était adonné sans relâche en ces derniers temps, qu'il faut attribuer la cause du mal qui l'a emporté.

M. Félix Clément avait en outre, comme compositeur de musique, publié une *Partition d'Athalie* qui obtint un grand succès en 1878.

— Nous relevons dans *le Bulletin de la Société historique des Archives de la Saintonge* l'annonce du décès de M. Cousin, curé du diocèse de Bordeaux, né à Salle-d'Angle en 1836. « Il a publié en 1882, l'*Histoire de Cognac, Jarnac, Segonsac...* compilation sans valeur, et en 1884, *Un petit marquisat rural*, opuscule qui lui attira plus de désagréments que de gloire. »

— On annonce la mort de M. le Dr Victor Dessaignes, correspondant de l'Académie des sciences pour la section de chimie, décédé à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, à Vendôme, où il était né.

M. Dessaignes, suivant la voie tracée par M. Chevreul, s'était appliqué à l'étude des principes immédiats et de leurs transformations.

Ses travaux, remarquables surtout par la précision des résultats, lui avaient valu en 1862 le prix de chimie organique à l'Académie des sciences, et en 1868 le titre de correspondant.

— On annonce le décès de M. Frenoy, ancien médecin militaire. Il avait publié en 1878 : *Déluges périodiques, conséquence de la précession des équinoxes.*

— Nous avons à enregistrer également le décès de M. Gabriel Guillemot, journaliste républicain, qui était en dernier lieu collaborateur à la *République française*. Il était né en 1833, à Thiers, et avait passé par l'École polytechnique. Il débuta dans le journalisme, au *Messager des Théâtres*, par des comptes rendus dramatiques. Il se fit promptement des relations et la bonne humeur de sa plume le fit accueillir dans les journaux légers tels que *la Causerie*, *le Fi-*

préfet Haussmann lui attira à la fois une condamnation de presse et sa révocation d'un emploi modeste qu'il occupait à la Ville.

Il continua, pendant les dernières années de l'Empire, une petite guerre très active dans le *Nain jaune* et la *Cloche*. Pendant les premières années de la République, il fit une campagne du même genre à coups d'épingle dans *la Vérité, la Constitution, le Corsaire, l'Avenir national. La République française* se l'attacha comme chroniqueur, et il donna à divers journaux des nouvelles et des romans remarqués. Il laisse, dit-on, des travaux historiques sur la Révolution française.

— M. le comte de La Béraudière, membre de la Société des bibliophiles français, est décédé le mois dernier, à l'âge de soixante-cinq ans.

La mort du comte de La Béraudière a péniblement ému le monde des bibliophiles, qui perd un des collectionneurs les plus riches et les plus apprécies.

— On annonce la mort de M. Léon Lacabane, ancien directeur de l'École des chartes, officier de la Légion d'honneur. Né à Fons (Lot), le 21 novembre 1798, M. Lacabane fut admis à l'École des chartes lors de sa fondation, en 1821. Il fut successivement conservateur adjoint du département des manuscrits à la Bibliothèque nationale, professeur, puis directeur de l'École des chartes jusqu'en 1871. Il était membre de la Société des antiquaires de France depuis 1841.

— Dans la *Gazette de France*, M. de Pontmartin consacre un article ému au marquis Henry de Lagarde, qui vient de mourir à Lyon.

En 1856, raconte M. de Pontmartin, il publia — mais seulement pour ses amis — un recueil poétique sous ce titre : *Drames et Vers*. Je portai, de sa part, le volume à Jules Janin, qui en fut tellement charmé qu'il lui donna une place dans son feuilleton du *Journal des Débats*. La tragédie d'*Héliogabale*, notamment, où le poète avait fait preuve d'une originalité et d'une puissance de souffle vraiment remarquables, lui inspira une de ces pages brillantes qu'il prodiguait sans compter.

— Nous avons le regret d'apprendre la mort de M. Arnold Mortier, qui, depuis plus de dix ans, sous la signature du *Monsieur de l'Orchestre*, écrivit au journal *le Figaro* de brillantes soirées théâtrales.

Il a succombé aux suites d'une longue et douloureuse maladie, qui, depuis quatre mois, le retenait loin du journal.

Arnold Mortier (de son vrai nom Mortjé) était né le 10 janvier 1843, à Amsterdam, d'une famille israélite. Il avait étudié le droit en Hollande pour embrasser la profession d'avocat; mais, attiré vers Paris, il vint s'y fixer vers 1865, avec sa famille.

Il débuta comme journaliste au *Nain jaune*. De là il passa à l'ancien *Gaulois*, où il créa, avec M. Arla Soirée parisienne et théâtrale qui était destinée à un si grand succès.

Pendant la guerre, il s'engagea dans la légion des *Amis de la France*.

Devenu secrétaire de la rédaction de *la Gazette de Paris* avec M. Arsène Houssaye, puis collaborateur au *Paris-Journal*, il entra, en 1873, au *Figaro*, où on lui confia quotidiennement la Soirée théâtrale, sous la signature du *Monsieur de l'Orchestre*. La *Soirée*, sous sa plume alerte, devint bientôt une des attractions du journal. La réunion des *Soirées parisiennes*, depuis 1874 jusqu'à 1884, constitue une série de documents précieux pour l'histoire théâtrale de notre temps.

Arnold Mortier voulut aussi devenir auteur dramatique. Il débuta par un drame, à l'Ambigu, *Mademoiselle Trente-six Vertus;* il obtint ensuite sur des scènes et dans des genres différents des succès de très bon aloi.

Il a donné en collaboration aux Variétés : *le Manoir de Pictordu, Rataplan* et *le Docteur Ox*, à la Porte-Saint-Martin, *l'Arbre de Noël*, à la Gaîté, *le Voyage dans la Lune*, qui réussit très brillamment, ainsi que *Madame le Diable* à la Renaissance, et *le Train de Plaisir* qu'on jouait encore il y a un mois au Palais-Royal. A l'Opéra, Mortier avait collaboré à deux ballets, *Yedda* et *la Farandole*, ainsi qu'au livret de *Lakmé* à l'Opéra-Comique. Il a aussi publié un roman, *le Monstre*.

— Nous avons le regret d'apprendre la mort de M. Frédérick Nolte, le sympathique et savant auteur de *l'Histoire des États-Unis* et de *l'Europe militaire et diplomatique au* XIXe *siècle*, décédé le 30 décembre, à l'âge de trente-cinq ans. Enlevé prématurément à la science qu'il honorait grandement, sa perte sera un deuil pour tous ceux qui s'intéressent aux travaux historiques auxquels il avait consacré, et on peut dire, par son ardeur infatigable, sacrifié sa vie.

— M. Jules Poudra, secrétaire général de la présidence de la Chambre des députés, est décédé au mois de janvier, à l'âge de cinquante-cinq ans.

M. Poudra, dans l'exercice de ses fonctions, s'était acquis une légitime notoriété. En collaboration avec M. Pierre, l'un des secrétaires-rédacteurs et son successeur probable, il avait publié un *Traité de droit parlementaire* qui, aujourd'hui, fait autorité dans la matière et qui est fréquemment cité dans les discussions des Chambres.

— Le colonel François-Élie Roudaire, bien connu pour son grandiose projet de créer une mer intérieure dans le Sahara, sur les chotts qui se trouvent au sud de la Tunisie, vient de mourir à l'âge de quarante-huit ans.

Après de très brillants débuts dans la carrière militaire, Roudaire, chez qui le soldat était doublé d'un savant, fut chargé, en 1873, de travaux géodésiques pour déterminer la méridienne de Biskra.

sement du niveau des chotts et conçut le projet d'y amener les eaux de la Méditerranée en perçant les dunes qui la séparent du désert.

Le colonel Roudaire a collaboré à de nombreux recueils géographiques.

— On annonce la mort de Mme Amable Tastu. Elle était née à Metz le 31 août 1798.

En 1820, quatre ans après son mariage avec M. Tastu, imprimeur, elle commença une série de travaux littéraires, principalement consacrés à l'éducation, et seulement interrompus par la révolution de Juillet. On a d'elle *la Chevalerie française,* mi-prose, mi-vers; *les Oiseaux du sacre,* poème de circonstance; *l'Éloge de Madame de Sévigné,* couronné en 1840 par l'Académie française.

Nous citerons également *la Liberté ou le serment des trois Suisses* (1825). Poésies (1826 et 1834), Chroniques de France (1829). Éducation maternelle (1826). Tableau des littératures italienne et allemande (1848 et 1844).

ÉTRANGER

— **Allemagne.** — M. Kapp, écrivain allemand d'une certaine valeur, est décédé au mois d'octobre dernier. Après les événements de 1848-49, auxquels il prit une part active, il se rendit en Amérique, où il demeura jusqu'en 1870. Parmi ses nombreux écrits, nous citerons: *Soldatenhandel deutscher Fürsten nach Amerika* (1874); *Aus und über Amerika* (1876); *Friedrich der Grosse und die Vereinigten Staaten von Amerika* (1871); *Geschichte der deutschen Einwanderung in Amerika* (1868); *Geschichte der Sklaverei in den Vereinigten Staaten von Amerika.*

— **Angleterre.** — M. John Limbird, libraire et éditeur à Londres, est mort au mois de janvier dernier. Il eut, le premier, l'idée de publier un journal consacré à la littérature et aux événements du jour, paraissant chaque semaine et ne coûtant, par numéro de 16 pages, que le prix de 2 pence, modicité jusqu'alors sans exemple; la première livraison du *Mirror* parut le 1er janvier 1823 et la collection mérite d'être conservée. Il s'y trouve quantité de choses curieuses.

— Le révérend Abraham Hume, du diocèse de Liverpool, vient de mourir. M. Hume a été le fondateur de la Société historique du Lancashire et Cheshire et a laissé un livre de valeur : *The Learned Societies and printing clubs of the United Kingdom* (les sociétés savantes et les imprimeries du Royaume-Uni).

— Lady Georgiana Fullerton, sœur ainée de lord sieurs romans et nouvelles. Son premier ouvrage, *Ellen Middleton,* date de l'année 1844.

— M. Andrew Findlater, qui a collaboré à la plupart des publications de MM. Chambers, d'Édimbourg, est mort dans cette ville. C'est sous sa direction que furent publiés *Chambers's Encyclopædia* et l'*Etymological Dictionary* des mêmes éditeurs; il contribua également aux manuels du cours d'éducation de MM. Chambers.

— *Notes and Queries* annoncent la mort, au 1er janvier, d'un de leurs collaborateurs assidus, le major-général Gibbes Rigaud, qui s'était fait une spécialité de l'histoire et des traditions de l'université d'Oxford.

— M. Alfred Taylor, membre de la direction de l'Institut anthropologique, est mort le 31 décembre dernier.

M. Taylor a collaboré à une foule de journaux savants, au *Philosophical magazine,* au *Geological magazine,* au Journal d'anthropologie, etc. Son dernier travail traitait de la métallurgie préhistorique.

— Citons encore deux décès survenus dans le courant de décembre, ceux de M. John Askew Roberts, fondateur du *Oswald's Well magazine,* et de M. Henry Greenwood, propriétaire du *British Journal of Photography.*

— **Espagne.** — La *Romania* consacre la plus grande partie de sa chronique (n° d'octobre 1884) à M. Manuel Milà y Fontanals, décédé, il y a quelques mois, dans sa ville natale, Villafranca del Panadès.

Voici les principaux passages de cette chronique :

« Né à Villafranca, le 4 mai 1818, Milà fit d'abord des études de droit à Cervera, puis à Barcelone, où il reçut, en 1841, le grade de licencié; mais les tendances de son esprit le portaient vers les lettres. Après avoir pendant quelque temps inséré dans les revues locales des articles de critique et des poésies en castillan et en catalan, il publia, en 1845, un vrai livre un *Arte poetica,* qui indique une connaissance précise et étendue de la matière. Nommé, en 1845, professeur de littérature générale et espagnole à l'université de Barcelone, Milà conserva cette fonction jusqu'à sa mort. Dès son entrée à l'Université, l'activité de Milà se partagea entre son enseignement, auquel il consacra toujours beaucoup de temps, et des travaux d'érudition, qui attirèrent bientôt sur lui l'attention des savants étrangers. Il débuta en 1853 par un *Romancero catalan* accompagné d'observations sur la poésie populaire, où, pour la première fois, furent étudiés les rapports des chants qui vivent encore aujourd'hui dans le peuple de Catalogne, avec ceux de l'ancienne poésie épique espagnole..... Milà s'occupa ensuite des origines littéraires de sa province, la Catalogne, et tenta de retracer l'histoire de l'influence provençale sur les trois littératures péninsu-

de ces nouvelles investigations fut le livre publié en 1861 et intitulé *De los trovadores en España*. Milà continua et compléta cette étude par un important travail sur les poètes catalans du XIVe et du XVe siècle, publié partiellement, en traduction allemande, dans le tome V du *Jahrbuch für romanische und englische Literatur* (1864), puis inséré, l'année d'après, en catalan, et fort remanié, dans le recueil des *Jochs florals* de Barcelone. Le second grand ouvrage de Milà, de dimension égale à celle des *Trovadores*, mais plus nourri que ce dernier, est le traité *De la Poesia heroïco-popular castellana*, qui parut en 1873.... Indépendamment d'articles courts, mais toujours pleins de faits, qu'il donna et à la *Revue des langues romanes* et à la *Romania*, le professeur barcelonais entreprit de réimprimer, en le complétant, son *Romancerillo* et d'écrire l'histoire du théâtre catalan, sur lequel il avait, avec le concours d'un de ses meilleurs élèves, Andrès Balaguer, réuni de nombreux matériaux. Il ne lui a pas été donné malheureusement de couronner sa carrière d'érudit par ces nouvelles publications : seule, la première partie du *Romancerillo* a pu voir le jour. La seconde partie, qui renferme le commentaire des chansons ainsi que l'étude sur le théâtre, doit être fort avancée, prête même pour l'impression, et il est à présumer que l'Académie des belles-lettres de Barcelone, dont Milà était président honoraire, ses collègues de l'Université, ses amis, sauront sauvegarder ce précieux héritage et en feront profiter le monde savant. »

Italie. — Le 27 novembre, est mort à Bologne M. Gaetano Ramagnoli, éditeur et membre de l'association typographique italienne.

M. Ramagnoli était arrivé, par un labeur incessant, à occuper une place distinguée parmi ses confrères. Parmi ses publications, nous citerons la *Collezione dei Testi di lingua*, la *Scelta di Curiosità litterarie inedite o rare*, qui comprend 206 volumes, et la publication périodique *Il propugnatore*.

— M. Francesco Fiorentino, professeur de philosophie à Naples, est mort dernièrement. M. Fiorentino fut un des disciples favoris de Bertrando Sparenta; il a occupé la chaire de philosophie successivement à Bologne, à Naples et à Pise. Comme membre de la Chambre des députés, M. Fiorentino a constamment voté avec le parti libéral modéré.

Parmi les ouvrages qu'il a laissés, les plus connus sont : *Saggio di storia della filosofia greca* et deux monographies sur Pomponazzi et Telesio. Le *Giornale napoletano* a été fondé par M. Fiorentino, qui fut encore un des meilleurs collaborateurs de la *Nuova Antologia*.

— Grèce. — M. J.-W. Economides, un des philologues les plus distingués de la Grèce, est mort dernièrement à Corfou. Après avoir été pendant plusieurs années le secrétaire du roi Georges, M. Economides a occupé la chaire de philologie à l'Académie de Corfou.

— Belgique. — De Belgique nous parvient la nouvelle du décès de M. Faber, mort à Bruxelles le 4 décembre dernier, à l'âge de quarante-sept ans.

M. Faber s'était beaucoup occupé des théâtres français de la Belgique; on lui doit, sur ce sujet, un important ouvrage en trois volumes.

M. Faber était un des collaborateurs assidus du *Moliériste*.

Suède. — M. Johann Solin, auteur dramatique et nouvelliste suédois, est mort le 13 novembre.

Russie. — On annonce la mort de Mme Nikitine, qui, sous le pseudonyme de B. Gendre, collaborait à la *Justice* et à la *Nouvelle Revue*, où elle a publié des articles très remarqués, notamment sur le mouvement irlandais.

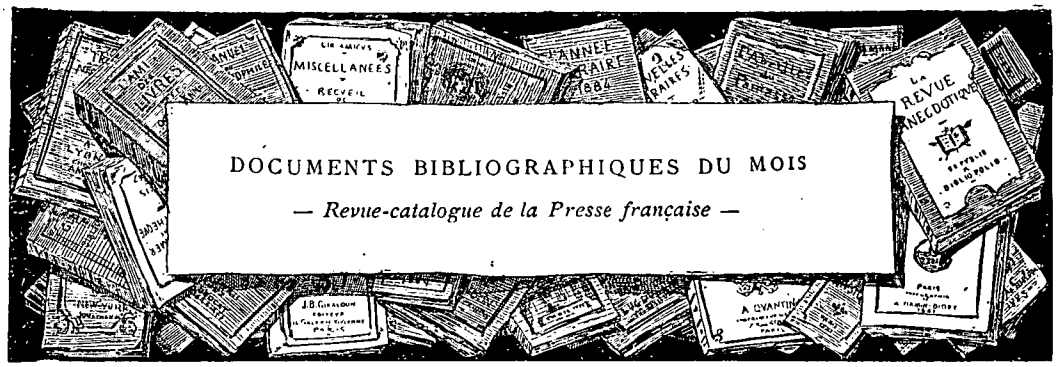

Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ART (1er novembre) Venturi : Les arts à la cour de Ferrare ; Balthazar d'Este. — J. Rousseau : Holbein. — Dargenty : Exposition de l'Union centrale des Arts décoratifs. — ARTISTE (novembre). Marmontel : Ambroise Thomas. — A. Houssaye : Trois portraits de Chennevières : La Régence et Watteau. — Feuillet de Conches : L'école anglaise de peinture. — E. Michelet : Luc-Olivier Merson.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE (décembre). Sayous : Mallet du Pan et le coup d'État de Fructidor. — Frossard : Madame de Krudener d'après des documents inédits. — De Verdilhac : Madagascar. — Marc-Monnier : Giordano Bruno et ses derniers biographes. — BULLETIN DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES (juillet-août-septembre). Plan d'une école nationale de géographie. — Héron de Villefosse : Découverte d'une nouvelle ville de Zama, en Afrique. — Inscription romaine trouvée à Marquise (Pas-de-Calais). — Notes sur quelques ateliers monétaires de Brie et de Champagne. — Rapport sur les travaux de publication de l'Académie. — BULLETIN DU BIBLIOPHILE (octobre-novembre). Develay : Épîtres de Pétrarque. — Meaume : La mère du chevalier de Boufflers. — Les bibliothèques d'Italie. — L'Ambroisiana de Milan. — Briquet : La Légende paléographique. — Baron Ernouf : Causerie d'un bibliophile. — BULLETIN MONUMENTAL (no 7). Gabaldo : notes sur l'ancienne cathédrale de Mirepoix. — De Dion : Tours romanes de la cathédrale de Coutances. — Barthélemy : chapelle Saint-Lazare à la cathédrale de Marseille. — Congrès archéologique de Pamiers. — Un cas de vandalisme à l'église de Brou. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (10 janvier). Les artilleries de montagne européennes. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES ARCHIVES HISTORIQUES DE LA SAINTONGE ET DE L'AUNIS (janvier). Nouvelles archéologiques. — Sociétés savantes. — Nécrologie. — Livres et périodiques. — Questions et réponses. — Denys d'Aussy : Un château de Saintonge; Crazannes (1312-1789). — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE (4e trimestre 1884). Pinabel : Notes sur quelques peuplades sauvages dépendant du Tong-King. — Blanck : Le Trane-Nigue, à l'ouest du Tong-King. — Romanef du Caillaud : Le Quang-Si. — Ch. Huber : Voyage dans l'Arabie centrale. — Roland Bonaparte : Les derniers voyages des Néerlandais à la Nouvelle-Guinée. — Simonin : L'émigration britannique et les progrès de l'Australie.

CORRESPONDANT (25 décembre). A. Babeau : L'ouvrier sous l'ancien régime. — M. Renan. — De Mandat de Grancey : romancier : Anthony Trollope. — (10 janvier). Gavard : La réforme électorale en Angleterre. — De Ségur : La marquise de Forbin d'Oppède. — De Mandat de Grancey : New-York et Chicago. — Moiron : L'institution du Jury. — Lallemand : De la modernité dans l'art d'écrire. — CRITIQUE PHILOSOPHIQUE (13 décembre). James : Le dilemme du déterminisme. — (20 décembre). F. Pilon : *La philosophie des Grecs considérée dans son développement historique*, par Édouard Zeller. — F. Grindelle : *Les forces de l'industrie*, par Louis Bourdeau. — (27 décembre). F. Pilon : Eugène Pelletan. — F. Grindelle : Réflexions et pensées, par Durand Désormeaux. — (3 janvier). William James : le dilemme du déterminisme (*suite et fin*). — F. Pilon : Sur le matérialisme à outrance de M. Richepin.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (20 décembre). La Tunisie : ses progrès et son organisation. — Le commeree extérieur de la France pendant les onze premiers mois de 1884. — La Terre au XIXe siècle : X. — La grande propriété. — Le protectionnisme ancien et le néo-protectionnisme. — Le Tribunal de commerce de la Seine et les réformes nécessaires. — (27 décembre). Les Allemands en Océanie. — (3 janvier). De l'effondrement de la législation budgétaire. — La concurrence étrangère à l'intérieur. — Le pain et la coopération. — (10 janvier). — Les étapes de la dette publique française. — La crise américaine : Étude sur le commerce intérieur des États-Unis. — L'Angleterre et l'Allemagne. — Les discussions de la Société d'économie politique : Y a-t-il lieu, pour parer aux dangers de l'alcoolisme, de restreindre la liberté du commerce des boissons ?

GAZETTE ANECDOTIQUE (31 décembre). M. Coppée à l'Académie. — MM. Schlumberger, Benoist, Dict, Dumas, Sardou et Gounod. — Nécrologie. — (15 janvier). M. Yves Guyot et la Société des Gens de Lettres. — MM. Parodi et Mendès à propos de *Théodora*. — Arnold Mortier. — M. Maze. — Le sculpteur Idrac. — Chevreul et Mme Michel. — Lettres inédites de Salvandy. — GAZETTE DES BEAUX ARTS (janvier). De Montaiglon : Jean Goujon et la vérité sur la date et le lieu de sa mort. — Baignières : L'enlèvement de Psyché, plafond peint par M. Baudry pour le château de Chantilly. — Ed. Garnier : la céramique et la verrerie modernes. — A. Darcel : La collection Basilewsky. — A. Michel : La légende de saint François dans l'art. — Gerspach : La mosaïque à l'exposition de l'Union centrale.

L'HOMME (10 décembre). Sébillot : Les légendes des fées

sépulcrale n° 46, à Roquemaure (Gard). — Lecoq : Sainte-Radegonde et les monuments mégalithiques. — (25 décembre). De Mortillet : Cachette de fondeur du Haut-Mesnil.

INSTRUCTION PUBLIQUE (20 décembre). A. Nisard : Une vision enfantine de Noël. — Croiset : une leçon d'ouverture : Démosthène. — F. Thomas : La logique de Stuart Mill. — (27 décembre). Ch. Huit : *Le Ménexène* de Platon. — J. Levallois : *Les Plaideurs*. — Thomas : Logique de Stuart Mill. — (3 janvier). Ch. Huit : *Le Ménexène* — Croiset : Démosthène. — Caro : Diderot. — La grammaire et la langue de Tite-Live. — Rouxel : But de l'économie politique. — (10 décembre). Levallois : *Mithridate*. — Rouxel : de la méthode en économie politique. — F. Penant : M. Bossert. — INTERMÉDIAIRE (25 décembre). — Valeur historique des anciennes traditions. — Lettres inédites du Chancelier de l'Hospital. — La dame de Henri Heine. — Prix des ouvrages de l'esprit avant 1860. — Enseignes de libraires fantastiques. — Mémoires du duc d'Antin. — Ex-libris. — Affiches de spectacles. — Société d'histoire et d'archéologie. — Débuts en poésie de M. Coppée. — (10 janvier). L'enseigne de Gersaint. — Inadvertance de Ponson du Terrail. — Reliures singulières. — Lettres et documents inédits sur la Clairon. — Ad. Nourrit, dessinateur. — Les trois couleurs en 1629.

JEUNE FRANCE (novembre). Léon Cladel : Guillaumette la Musiquerie. — C. Mendès : Pierre le Véridique. — Ch. Morice : Armand Silvestre. — De Guaita : A propos des contes de fées. — JOURNAL DES ECONOMISTES (décembre). De Molinari : Les lois naturelles de l'économie politique. — Courtois : Histoire critique des systèmes socialistes. — Raffalovich : Le programme parlementaire des socialistes allemands. — Gide : Le collectivisme et M. Paul Leroy-Beaulieu. — Letort : Congrès de l'association française pour l'avancement des sciences. — M. Block : *Le capital* de Karl Marx. — JOURNAL DES SAVANTS (décembre). E. Caro : Une académie sous le Directoire. — G. Paris : Les fabulistes latins. — Wallon : Jean de Witt. — Haureau : Sermones Alberti Magni. — Barbier de Meynard : Marabouts et Khouan. — JOURNAL DES SCIENCES MILITAIRES (décembre). Le sous-officier et le cadre subalterne. — L'armée territoriale et la loi des cadres. — L'armée de Châlons ; son mouvement vers Metz. Emploi de l'artillerie dans les grandes unités. — Le Raid et les sapeurs à cheval. — Hennet : Les compagnies de cadets-gentilshommes et les Écoles militaires.

MAGASIN PITTORESQUE (15 janvier). Wilder : Les portraits de Beethoven. — I. Charton : Les ponts portatifs et économiques. — MATINÉES ESPAGNOLES (15 décembre). Richard Wagner et le *Parsifal*. — Histoire de l'Inquisition. — (31 décembre). Histoire de l'Inquisition. — De Rute : le Portugal à vol d'oiseau. — MOLIÉRISTE (janvier). De Bornier : La montre de Molière. — A. Houssaye : La mise en scène du *Misanthrope*. — Larroumet : A propos de *Cascaret*. — Livet : Rendons à Montreuil... — L. G. P. : Note sur *Amphitryon* et *les Deux gentilshommes de Vérone*.

NATURE (20 décembre). Le plus ancien animal terrestre connu. — Les accumulateurs hydrauliques. — La conférence *Scientia*. — (27 décembre). La statue de Claude Bernard. — Le charbon et les accumulateurs. — Les vieilles villes du nouveau monde. — Jouets scientifiques. — (3 janvier). Le chauffage des voitures de chemin de fer. — Les boulettes contre la faim et les conserves alimentaires chez les Grecs. — Application de l'électricité à l'agriculture. — (10 janvier). Pulvérisation pneumatique. — Utilisation des eaux à Paris. — NOUVELLE REVUE (15 décembre). Vasili : La Société de Vienne. — Le Myr de Villiers : L'expédition du Tonkin. — Duquet : La bataille de Rezonville. — Ruellens : Christophe Plantin. — (1er janvier). Vasili : La Société de Vienne. — Simonin : Les ports et le commerce de la France. — De Lajarte : Histoire d'un oratorio et d'une machine infernale.

POLYBIBLION (décembre). Visenot : Récentes publications illustrées. — Piolin : Hagiologie. — De la Croix : Ouvrages pour la jeunesse. — Comptes rendus dans les sections de sciences et arts : Belles-Lettres et Histoire. — Bulletin. — Chronique : Lieu de naissance et date de décès de Pierre de Montmaur. — Bibliothèque Vallicelliane. — Manuscrits de Bossuet, etc.

REVUE ALSACIENNE (décembre). Muston : L'Alsace avant l'histoire. — *La République de Mulhouse*, son histoire, ses anciennes familles, par Metzger. — A. Michel : Exposition des œuvres de Gustave Jundt. — REVUE DE L'ART FRANÇAIS (décembre). Porée : Les tableaux de Quintin Vavin aux Andelys. — Parrocel : Espercieux chez Bridan. — Parrocel : Élection de Dejoux à l'Académie de peinture. — De Montaiglon : Picot et Delaroche. — Épitaphes de peintres relevées dans les cimetières de Paris. — REVUE BRITANNIQUE (décembre). Notes d'un diplomate anglais sur la France. — La première cataracte du Nil. — Une petite ville du Midi aux XVIe et XVIIe siècles : Casteljaloux. — REVUE DES CHEFS-D'ŒUVRE (janvier). Daniel de Foë : Lady Roxana ; La farce des bossus. — Fontenelle : Éloge de Perrault. — De Brosses : Lettres sur l'Italie. — Mme d'Épinay : Mémoires et Correspondance. — Shelley : Le Prométhée délivré. — Philostrate : Vie d'Apollonius de Tyane. — Gresset : Pièces inédites. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (22 décembre). Pierrot et Chipiez : Histoire de l'art dans l'antiquité. — Longnon : Atlas historique de la France. — Lotheissen : Histoire de la littérature française. — Lœper : Œuvres de Gœthe ; Poésies. — (5 janvier). Ferrière : Paganisme des Hébreux. — Gonse : L'art japonais. (12 janvier). — Wright : Le Livre de Kalilah et Dimnah. — Dumont et Chaplain : Les céramiques de la Grèce propre. — Lefebvre-Saint-Ogan : Essais sur l'influence française. — REVUE DES DEUX MONDES (15 décembre). G. Boissier : Le pays de l'*Énéide*, Laurente. — A. Leroy-Beaulieu : Les catholiques libéraux et l'Église de France depuis 1830. — D. Cochin : Les travaux de M. Pasteur. — G. Charmes : Torpilleurs et canonnières. — (1er janvier). C. Rousset : Le général Clauzel en Algérie (1830-31). — Ch. Grard : La population de l'empire allemand : les origines et nationalités. — Jamin : Les ballons. — Perrens : Un poète franc-maçon devant le saint office au XVIIIe siècle. — Valbert : Le grand Frédéric d'après le journal et les mémoires de Henri de Catt. — Brunetière : Une apologie de la casuistique. — L. Ganderax : *Théodora*. — REVUE GÉNÉRALE (15 décembre). Gidel : *Théodora*, poème de M. Rangabé. — Martineau : Birmanie et Tonkin. — Quet : *Histoire de la littérature grecque* de M. Deltour. — (1er janvier) Meyer : les criminels et les malades. — De Scy-Chazelles : la police de sûreté. — Morel : La réception de M. Coppée à l'Académie française. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (novembre). Drapeyron : Une application de la géographie à l'étude de l'histoire ; Jeanne d'Arc, à propos de la récente publication de M. Fabre. — Geslin : Les Bois-Brûlés ou métis franco-canadiens du nord-ouest de l'Amérique. — Labarthe : La Méditerranée asiatique. — REVUE GÉOGRAPHIQUE INTERNATIONALE (novembre). Escard : Le prince Bonaparte en Laponie. — Cauvin : Excursion au Taï-Chann et au tombeau de Con-

de Saint-Pol-Lias. — Les sources de pétrole en Algérie. — REVUE HISTORIQUE (janvier-février). De Grammont : Études algériennes ; La rédemption. — Fagniez : Le père Joseph à la diète de Ratisbonne, en 1630. — Puaux : La dernière requête adressée par les protestants français à Louis XIV, en 1685. — A. D. : Le dernier mot sur la charge de Sedan. — REVUE INDÉPENDANTE (janvier). A. Lefèvre : Le fonds des religions. — De Goncourt : Un Daumier. — Documents sur le marquis de Sade. — De Sainte-Croix : Les Caricaturistes. — REVUE LIBÉRALE (décembre). Lancelin : Les écrits apocyrphes du christianisme. — De Boisjolin : Histoire et philosophie du costume. — Sarrazin : Poètes modernes de l'Angleterre. — REVUE LITTÉRAIRE (décembre). A. Rastoni : Une victime de Beaumarchais. — D. Thomas : La Bible et la nature (F.-H. Reusch). — Léon Aubineau : Les origines de la France contemporaine (H. Taine). — Abbé Jules Morel : Centenaire de saint Charles (P. Orlando). — Philipon : *La Bernarda-Buyandiri*. — Regnaud : D'où viennent les mots clé et clou. — I. Roux : *L'armana prouvençau*. — Allmer : Epigraphie romaine. — Mathieu, Boissière, Moutier, V. Bernard, Brémond, Fourès : Poésies provençales. — REVUE MILITAIRE DE L'ÉTRANGER (15 janvier). L'expédition de la rivière Rouge en 1870. — La remonte dans l'armée allemande. — Les nouvelles marques distinctives de grade en Espagne. — La dernière campagne de Skobeles. — Une opinion allemande sur nos forts d'arrêt. — REVUE PHILOSOPHIQUE (janvier). Binet et Feré : L'hypnotisme chez les hystériques. — Tannery : La théorie de la matière d'après Kant. — Pouchet : La biologie aristotélique. — Sully-Prudhomme : *De l'expression dans les beaux-arts*. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (20 décembre). — Ch. Bigot : Les programmes de l'enseignement secondaires. — A. Barine : Un roman posthume de Nathaniel Hawthorne. — *La délicatesse dans l'art*, par M. Martha. — (27 décembre). A. Barine : Dostoïevski. — Michel Bréal : MM. Ad. Regnier ; Saint-Guyard ; Alb. Dumont. — (3 janvier). Reinach : Le service de la sûreté, par M. G. Macé. — Ch. Bigot : L'enseignement secondaire français. — L. Ulbach : Tolède. — REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES (janvier). Abbé Martin : Origène et la critique textuelle du Nouveau Testament. — Noël Valois : Le gouvernement représentatif en France au XIVe siècle. — De la Ferrière : La seconde guerre civile ; la paix de Longjumeau. — R.-P. Pierling : Un arbitrage pontifical au XVIe siècle ; mission diplomatique de Possevino à Moscou. — De Boys : Le cardinal Fisher. — Tamizey de Larroque : Un nouveau livre sur Henri IV. — De Puymaigre : M. Guizot d'après ses lettres intimes. — REVUE SCIENTIFIQUE (20 décembre). Duponchel : Les variations de la température terrestre. — La Laponie russe. — L'intelligence des animaux. — (27 décembre). Bouchardat : L'atténuation des virus. — Foncin : L'alliance française. — Gorceix : Louis Couty. — L'intelligence des animaux. — (3 janvier). La structure chimique des corps et leur action physiologique. — Pillaut : La théorie mathématique et la composition musicale. — M. Jametel : Poissons et pêcheurs chinois. — Marié : Recherches sur les renonculacées. — (10 janvier). Ch. Amat : les nègres du M'zab. — De Varigny : Les microbes. — Binet et Feré : La théorie des hallucinations. — Lombart : La Martinique et les erreurs des géographes. — REVUE UNIVERSELLE INTERNATIONALE (1er janvier). Miçkiewicz : Fragments du cours de littérature latine professé à Lausanne. — Hamel : La chaire de français dans une université néerlandaise. — (16 janvier). Miçkiewicz : Cours de littérature latine. — Numa Droz : Propriété littéraire et artistique. — ROMANIA (octobre). P. Meyer : Notice et extraits du manuscrit 8336 de la bibliothèque de sir Thomas Phillipps à Cheltenham. — Philippon : Phonétique lyonnaise au XIVe siècle. — Les deux frères, celui qui rit et celui qui pleure. — Le conte des petits couteaux. — Rajna : *Le origini dell' epopea francese*.

SCIENCE ET NATURE (20 décembre). Doit-on faire parler les bêtes? — Millot : Arth. Henninger. — De Rochechouart : Pékin et l'intérieur de la Chine. — De Contenson : Chine et extrême Orient. — (27 décembre). De Renouvins : Les jouets scientifiques. — Ten Kate : Les Indiens Apaches. — Mangin : Les ferments alcooliques dans la nature. — Les plus vieilles villes. — (5 janvier). Arabes nomades et Arabes sédentaires. — Voyages extraordinaires. — (10 janvier). Sépultures des Parisiens aux VIIe, VIIIe et IXe siècles. — Galiery : Les chemins de fer métropolitains. — D'Herculai : Les sauterelles dans l'île de Chypre. — SPECTATEUR MILITAIRE (15 décembre). Brun : Le rapport sur le budget de la guerre. — Brunoys : L'Europe au XIXe siècle et la politique coloniale de la France. — Wolff : Souvenirs d'un lieutenant du génie. — Souvenirs du général Hulot. — (1er janvier). Brun : Le service des étapes et le service des chemins de fer aux armées. — Brunoys : L'Europe au XIXe siècle. — Wolff : Souvenirs. — Kiva : Le sud oranais ; la mer d'Alfa.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 décembre au 15 janvier 1885)

CONSTITUTIONNEL. Décembre : 20. P. Ginisty : *Les vieilles actrices* et le *Musée des Antiques*, par Barbey d'Aurevilly. — Janvier : 2, 3. Œuvres de Barbey d'Aurevilly. 6. Les perplexités d'un politicien sur l'état de sa conscience, par Auberon-Herbert.

DÉBATS. Décembre : 26. G. Charmes : M. Guizot dans historien. — Janvier : 2. 3. Egger : Les publications de la Société des anciens textes français. 4. Ad. Franck : Discours d'ouverture au cours du Collège de France. 5. Mémoires et journal de Henri de Catt. 6. Bourdeau : Décadence romaine, à propos d'un récent ouvrage. 10. *Les Philosophes allemands et l'Académie française au XVIIIe siècle*, par Brunel. 12. Dis-

XIXe SIÈCLE. Décembre : 16. Robineau : *La Gerbe*, par J. Barbier. 16. Sarcey : Mme Pasca. 18. Sarcey : *Le Capitaine Fracasse*. 21. Le discours de M. Cherbuliez. 23. Lamartine. 25. Le cas de M. Harry Alis. 27. Sarcey : Le Comédien Delannoy. 30. Piron. — Janvier : 5. Arnold Mortier. 9. Vachon : L'hypnotisme dans l'art. 11. 12. Sarcey : Gallet et le Caveau. 14, 15. La liberté d'écrire.

ÉCHO DE PARIS. Décembre : 21. Mme Adam. 21. La Censure rétablie à la Société des Gens de Lettres. 24. Dubrujeaud : Nos Mandarins littéraires. 24. Deschaumes : Critiques dramatiques.

ÉVÉNEMENT. Décembre : 18. G. Duval : Lord et lady Lytton. 22. A propos de Flaubert. 23. La pornographie littéraire. 24. Les Comitards (Société des Gens de Lettres). 28. E. Bergerat : La décoration des Gens de Lettres. 29. M. Sarcey autobiographe. — Janvier : 3. 4. 6. 7. 8. 11. 12. 13. 15 et 16. La Régence et le cardinal Dubois. 13. G. Duval : Avatar naturaliste. 14. M. Meilhac. 15. Fouquier : Chien-Caillou.

FIGARO. Décembre : 27. A. Vitu : *Théodora*. 31. La Société des Gens de Lettres. — Janvier : 13. Chien-Caillou.

FRANÇAIS. Décembre : 16. *Jean de Vivonne*, par Guy de Brémond d'Ars. 20. *Vie de saint Camille de Lellis*, par Mgr Fèvre. 22. Saint François d'Assise. 25. Le professeur Fonssagrives et son œuvre scientifique. 25. *Plébéienne*, par Maisonneuve. 27. M. F. Lenormant et son récent biographe. — Janvier : 6. *Mémoires de Saint-Simon*. éd. Hachette, t. IV. 9. *Les origines de la France contemporaine*, t. III. 13. *Un problème moral dans l'antiquité*, étude sur la casuistique des stoïciens, par Thamir.

FRANCE. Décembre : 20. La Littérature en cour d'assises. 24. Mirbeau : La Littérature en justice. (M. C. Mendès).

FRANCE LIBRE. Décembre : 20. M. Sarcey.

GAZETTE DE FRANCE. Décembre : 16. M. Caro et son cours de philosophie. 18. *Les Adam et Clodion*. 20. *Souvenirs de jeunesse*, par Sarcey. 27. *Jean de Vivonne, sa vie et ses ambassades*, par de Brémond d'Ars. 29. *Grandeur et décadence d'un bachelier de Salamanque*, par Mme Guerrier de Haupt. — Janvier : 3. Frédéric Béchard. 6, 13. Le Directoire; le gouvernement directorial. 8. *Les Huguenots et les Gueux*, par de Lettenhove. 10. M. de Belcastel.

GIL-BLAS. Décembre : 19. Fouquier : Les romans féminins. 23. De Maupassant : Les Académies. 24. Fouquier : La Justice et les Lettres.

INTRANSIGEANT. Décembre : 23. Le droit du livre. — Janvier : 15. La bibliothèque du British Museum.

JOURNAL DES ARTS. Décembre : 19. F. Buhot : Les salles d'estampes dans les musées de province.

JUSTICE. Décembre : 18. Physiognomonie. 18. Mme Nikitine (B. Gendre). 19. M. Coppée à l'Académie. 21, 28. La littérature en cour d'assises. 22. *Les Guerres de la Révolution*, par C. Pelletan. 23. La science officielle et le nouveau socialisme. 24. Le monument de Flaubert. 24. Un *Dictionnaire du théâtre*. 26. *Étude psychologique*, par Setchenoff. 29. La méthode historique de M. Taine. 30. M. Sarcey. 31. La vieillesse de Lamartine. — Janvier : 4. Arnold Mortier. 5. 12. La légende de Danton.

LIBERTÉ. Décembre : 17. Dumont : *Lettres d'exil* de Quinet.

LIGUE. Décembre : 16. *Histoire de la musique*, par F. Clément. 16. Alfred de Musset et son époque.

MONITEUR UNIVERSEL. Décembre : 16. 17. François Coppée. 24. Saint François d'Assise. — Janvier : 8. *Lettres à une honnête femme*, par Quatrelles.

NOUVELLE PRESSE. Décembre : 16. *Lucifer*, par F. Fabre. 18. M. Taine et la Révolution. 27. A la Bibliothèque nationale.

PAIX. Décembre : 25. Grain d'ellébore (affaire Desprez). — Janvier : 2. La liberté des Lettres. 13. Un chapitre de l'histoire des Condé que le duc d'Aumale n'écrira pas.

PAYS. Décembre : 25. *Frédéric II et Louis XV*, par le duc de Broglie. — Janvier : 5. *Au caprice de la plume*, par Stéphen Liégeard. 6. Œuvres de Barbey d'Aurevilly. 7. *Les perplexités d'un politicien sur l'état de sa conscience*, par Auberon-Herbert.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Décembre : 16. Marcelin Pellet : La Révolution et M. Taine. 17. *Une séparation*, par G. de Peyrebrune. 19. Chansons de sacristie et de corps de garde. 23. Margaritas (littérature obscène). 27. Le comte de Saint-Germain et ses réformes. — Janvier : 7. Les Sociétés des Beaux-Arts des départements à la Sorbonne, en 1884. 8. Éva Gonzalès. 13. Les quatre fils Aymon.

SIÈCLE. Janvier : 1. André Chénier.

SOIR. Décembre : 19. Une réception académique, par Tancrède Martel.

SOLEIL Décembre : 27. Les pornographes. 28. L'affaire Harry-Alis, 31. *Reclames intempestives* (M. Desprez). — Janvier : 13. Les femmes romanciers.

TÉLÉGRAPHE. Janvier : 6. Les livres scolaires.

TEMPS. Décembre : 29. Les glaciers des Alpes et de l'Himalaya. 25. P. Mantz : Bastien Lepage. 27. Des poètes et de la poésie à propos d'une préface. 27. E. Scherer : Le Robespierre de M Taine. 30. Heuzey : *La tapisserie dans l'antiquité*, par de Ronchaud. — Janvier : 1. Dickens chez lui. 1. 2. 3. A. Sorel : Lectures historiques. 5. Le lecteur du grand Frédéric. 5. Boscowitz : Ouragans et tremblements de terre. 6. La collection Davillier du Louvre. 6. En Australie. 7. Mézières : Madame de Maintenon. 8. La bibliothèque du British Museum. 8. Beaussire : Le nouveau spiritualisme, par M. Vacherot. 9. Levasseur : L'enseignement secondaire des jeunes filles. 10. A. Réville : Un drame hindou; Sakountala. 11. Ph. Davyl : Anthony Trollope. 13. Wahl : *La civilisation des Arabes*, par Lebon. 14. A. Sorel : Origines du commerce français.

UNIVERS. Décembre : 22. *Histoire des Romains*, par Duruy, t. VII. 22. *Les femmes illustres de la France*, par Havard. — Janvier : 1. *Histoire de l'Église*. 12. La Bible est-elle un livre païen?

VOLTAIRE. Décembre : 20. M. Taine. 29. La piraterie littéraire.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois de décembre 1884

1. *Bulletin de la Ligue pour l'abolition de l'armée permanente.* In-8°, 8 p. à 2 col. Chaumont, imp. Roret. Bureaux, Paris, 14, rue Charles V. Le numéro, 10 centimes.

6. *Le Tremplin*, paraissant le 6 et le 20 de chaque mois. In-4°, 12 p. à 3 col. Neuilly, imp. Bouzin. Bureaux, 43, rue des Tournelles. Abonnements: un an, 12 fr. Le numéro, 50 centimes.

Le Coq gaulois, organe et gazette pratique des éleveurs-amateurs. In-4°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Bellenand. Bureaux, 45, rue Lafayette. Abonnements : France, 6 fr.; étranger, 7 fr.

La Ligue, journal politique quotidien. In-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Schiller. Bureaux, 10, faubourg Montmartre. Abonnements : un an, 36 fr. Le numéro, 10 centimes.

10. *Le Conseiller des actionnaires du Suez et du Panama*, paraissant le 10 et le 25 de chaque mois. In-4°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Schiller. Bureaux, 32, rue Saint-Marc. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 25 centimes.

Le Protecteur de l'Épargne, contrôleur des valeurs à lots. Petit in-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Grognet. Bureaux, 8, rue Hérold. Abonnements: un an, 2 fr. Le numéro, 10 centimes.

13. *Le Petit Journal de la Santé.* In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Mayer. Bureaux, 40, rue Laffitte. Abonnements : un an, France, 3 fr.; étranger, 6 fr. Le numéro, 5 centimes. Hebdomadaire.

16. *L'Auxiliaire du notariat.* Paraissant le 1er et le 16 de chaque mois. Petit in-4°, 4 p. à 3 col. Paris, typ. Lombardin. Bureaux, 47, rue Monsieur-le-Prince. Abonnements : 2 fr.

18. *La Suisse*, organe des colonies et sociétés suisses de France, paraissant tous les jeudis. In-4°, 4 p. à 4 col., Montdidier, imp. Hourdequin. Bureaux, 9, rue du Croissant. Abonnements : un an, France, 7 fr.; étranger, 8 fr. Le numéro, Paris, 10 centimes; départements et Suisse, 15 centimes.

20. *Ma Culotte*, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Guérin. Le numéro, 10 centimes. Papier rose.

La Monarchie française, politique, littéraire, économique, industrielle. In-4°. Levallois-Perret, imp. Minart. Bureaux, passage de l'Opéra. Le numéro, 15 centimes.

21. *Paris-Éclair*, propriété de la Banque générale de Crédit, paraissant tous les dimanches. In-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Kugelmann. Bureaux, 57, rue de Châteaudun. Abonnements: un an, 6 fr. Le numéro, 10 centimes.

La Guillotine politique et sociale. Hebdomadaire. Petit in-4°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Towne. Abonnements : Paris, un an, 3 fr.; départements, 4 fr. Bureaux, 106, rue Richelieu.

25. *Le Bois et les Métaux ouvrés*, journal hebdomadaire. In-4°, 12 p. Vincennes, imp. Gillot. Bureaux, Paris, 41, rue Saintonge. Abonnements : un an, Paris, 8 fr.; départements, 9 fr.; étranger, 10 fr.

28. *Le Neuvième arrondissement*, journal hebdomadaire, politique, littéraire, commercial et financier. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Kugelmann. Bureaux, 8, rue Drouot. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 10 centimes.

L'Affamé, organe des revendications sociales. Petit in-4°, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Boilay. Bureaux, 106, rue Richelieu. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 5 centimes.

28. *La Semaine parisienne*, paraissant le dimanche. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Wattier. Bureaux, 4, rue des Déchargeurs. Abonnements : Paris et départements, un an, 9 fr.; étranger, 10 fr. Le numéro, 15 centimes.

La Démocratie française. In-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Kugelmann. Bureaux, 12, rue Grange-Batelière. Abonnements : trois mois, 10 fr. Le numéro, 10 centimes.

30. *La Roumanie*, journal hebdomadaire. Petit in-4°, 8 p. à 3 col. Neuilly, imp. Bouzin. Bureaux, Paris, 94, boulevard Malesherbes. Abonnements : un an, 12 fr. Le numéro, 30 centimes.

Sans date. *Gutenberg-Noël.* In-32, 16 p. à 3 col. Paris, imp. Blot. Bureaux, 7, rue Bleue. Le numéro, 15 centimes.

La Gazette des Tirages, organe et propriété de la Caisse centrale d'Épargne. Petit in-4°, 4 p. à 3 col. Mulhouse, imp. Bader. Bureaux, Paris, 56, rue de la Victoire. Abonnements : France, un an, 2 fr.; étranger, 3 fr. Le numéro, 25 centimes. Paraît du 10 au 15 de chaque mois.

Le Trublot, torchon hebdomadaire à Dédèle. Officiel du naturalisme. In-32, 16 p. Paris, imp. Towne. Bureaux, 106, rue Richelieu. Abonnements : un an, 7 fr.; six mois, 4 fr. Le numéro, 30 centimes.

Journal des Pourris. Petit in-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Brejeot. Bureaux, 4, rue de Morée. Abonnements : un an, Paris, 6 fr.; départements, 8 fr. Le numéro, 30 centimes. Hebdomadaire.

Propriété littéraire. — Plagiat. — Ses caractères. — Pouvoir d'appréciation des tribunaux. — M. Nus et les héritiers Brisebarre contre le journal « la Petite Bourgogne ». — Demande en discontinuation de publication et en dommages-intérêts. — Condamnation.

(Le plagiat littéraire n'a pas de définition juridique ; il emprunte aux faits qui l'entourent son caractère même et sa gravité.

(C'est au juge de voir si, dans l'espèce qui lui est soumise, il se trouve en face d'un plagiat, échappant à toute juridiction, si ce n'est à la critique littéraire, ou en face d'une véritable contrefaçon, passible de dommages-intérêts).

Cette affaire a déjà donné lieu à un référé à fin de cessation de publication du roman en cours dans la *Petite Bourgogne*, à la date du 17 novembre 1884.

Voici le jugement intervenu au fond, entre : 1° M. Eugène Nus, auteur dramatique, demeurant à Paris ; 2° Mlle Eva Brisebarre ; 3° Mlle Esther Berthony, demeurant toutes deux à Paris, la première, en qualité de légataire universelle, et la seconde comme usufruitière des biens dépendant de la succession de feu Brisebarre, qui était auteur dramatique à Paris, demandeurs ;

Et les sieurs Bernard-Beaujeu, rédacteur en chef, Sellières, gérant, et Aubry, imprimeur, demeurant tous trois à Dijon, défendeurs :

« Le Tribunal,

« Attendu que le roman intitulé : *Pierre Fargeau, l'empoisonneur, ou la servante du val Suzon*, lequel est publié en feuilleton dans le journal *la Petite Bourgogne*, n'est autre chose qu'une adaptation au journal, sous la forme de feuilleton, de l'œuvre dramatique, *la Servante*, de Brisebarre et Nus, créée pour la scène ; que les personnages sont les mêmes ; que les situations sont identiques, et que, à l'exception des quelques additions absolument indispensables pour présenter au lecteur le tableau des lieux et les faits et gestes que le théâtre mettait sous les yeux du spectateur, la partie essentielle dudit roman est la copie exacte du drame de Brisebarre et Nus, et reproduit textuellement le langage qu'ils prêtaient aux différents personnages de leur création théâtrale ;

« Que, dans ces conditions, il y a plus qu'un simple emprunt constituant uniquement le plagiat littéraire, et qu'il y a, en réalité, une contrefaçon au moins partielle de l'œuvre des demandeurs, contrefaçon qui donne ouverture, au profit desdits demandeurs, à une action en réparation du préjudice qui a pu leur être causé ; Que la correspondance versée aux débats prouve d'ailleurs surabondamment que les défendeurs considéraient eux-mêmes qu'ils avaient besoin de l'autorisation des auteurs du drame *la Servante* et qu'ils devaient s'entendre avec eux au sujet du chiffre des droits que ceux-ci étaient fondés à exiger ; que les défendeurs ont eu le tort de ne pas attendre qu'un accord fût intervenu sur ce point, avant de commencer leur publication, et le tort plus grave de la continuer nonobstant les observations qui leur étaient faites ;

« Que le Tribunal n'a pas à s'arrêter davantage à cette considération que les défendeurs, pris d'un scrupule tardif en cours d'instance, paraissent avoir introduit dans les récents numéros de leur feuilleton des modifications assez importantes à l'œuvre originaire de Brisebarre et Nus ;

« Que cette circonstance ne pouvait avoir d'autre portée que de prouver encore plus, s'il en était besoin, qu'ils reconnaissent bien qu'ils avaient jusqu'alors excédé leurs droits et porté atteinte aux droits des demandeurs ;

« Attendu que le Tribunal, en tenant compte des éléments de la cause, croit devoir fixer à la somme de 500 francs les dommages et intérêts qui doivent être alloués aux consorts Nus et Brisebarre ; qu'il y a lieu également de faire défense aux défendeurs de continuer la publication dont s'agit ;

« Que les dépens doivent être supportés par la partie qui succombe, et que c'est le cas d'y comprendre les frais du référé du dix-sept novembre mil huit cent quatre-vingt-quatre, et ce au besoin à titre de supplément de dommages-intérêts.

« Par ces motifs,

« Le Tribunal,

« Après avoir délibéré conformément à la loi jugeant en premier ressort ;

« Condamne Bernard Beaujeu, Bellières et Aubry, en leurs qualités, à payer solidairement aux consorts Nus et Brisebarre la somme de 500 francs à titre de dommages-intérêts pour réparation du préjudice causé.

« Leur fait défense d'avoir à continuer dans le journal *la Petite Bourgogne* la publication du roman-feuilleton intitulé : *Pierre Fargeau, l'empoisonneur ou la Servante du val Suzon*, et ce à peine de 50 francs de dommages-intérêts par contravention qui serait relevée à partir de la signification du présent jugement, lesquels dommages-intérêts courront pendant un délai de trente jours, après quoi il serait fait droit à nouveau si besoin en était ;

« Les condamne solidairement aux dépens dans lesquels seront compris ceux occasionnés par le référé du 17 novembre. »

Me Perroche assistait M. E. Nus et les héritiers Brisebarre, et Me Cunisset-Carnot plaidait pour la *Petite Bourgogne*.

Tribunal civil de Dijon, 1re Chambre ; audience du 22 décembre 1884. — Compte rendu du journal le *Droit*.

© Droit d'auteur — Éditions et publications du Cercle de la Librairie

L'imprimeur-éditeur-gérant : A. QUANTIN.

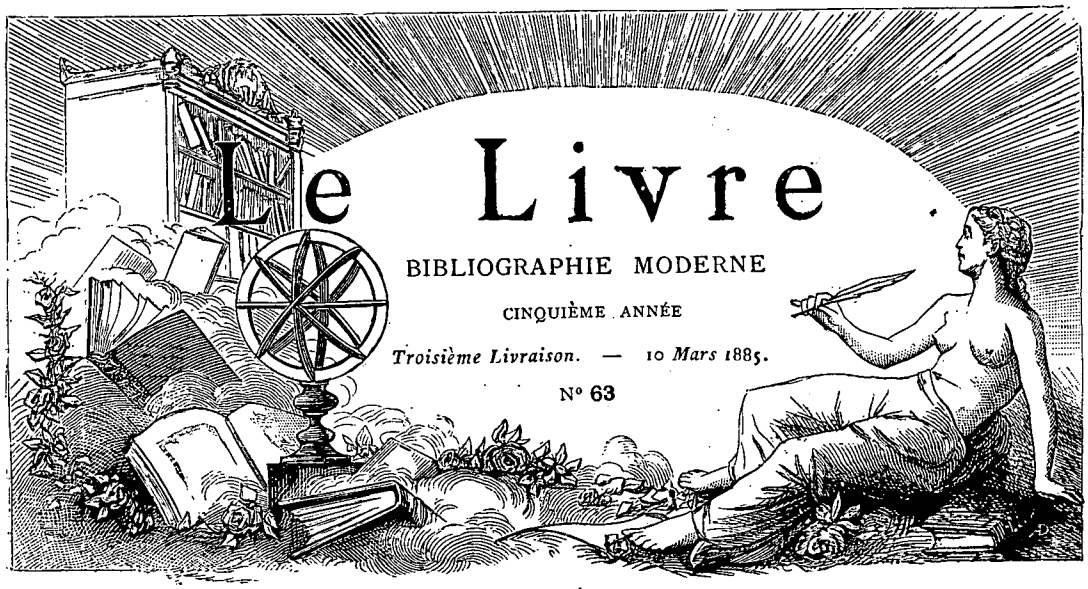

L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE.

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Causerie d'un curieux, par Octave Uzanne. — **Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Histoire. — Livres d'amateurs. — Beaux-Arts. — Géographie. — Sciences philosophiques. — Sciences naturelles. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.**

CAUSERIE D'UN CURIEUX

Jules Vallès bourgeois et banquier. — La collection du journal La Rue. — *Le boniment du début. — Les collaborateurs de Jules Vallès. — Victor Hugo jugé par Vingtras. — Baudelaire et Vallès. — La Liberté de l'orthographe décrétée par la Commune. — La fin de* La Rue. — *Vallès au* Figaro : *Les lettres d'un irrégulier. —* Le Bachelier, *livre à clef; principaux personnages. —* Les Étapes d'un réfractaire, *par Jean Richepin. —* L'Ame nue *de Edmond Haraucourt. —* La Légende des sexes. — *Une chanson à boire. — Un chef-d'œuvre inconnu. —* Sir Lionel d'Arquenay. — *Jules Lefèvre-Deumier. — Idées originales sur les romans. — Une paradoxe de Julius Smith Esq. — Le repos que donne un bon livre.*

Jules Vallès, ayant certain jour à se montrer sévère dans une étude sur un homme de lettres défunt, écrivit cette phrase : *La mort n'est pas une excuse !* — Le réfractaire qui vient de mourir, et que les anarchistes ont conduit en terre avec un si grand fracas, mérite qu'on retourne contre lui cette parole impitoyable. Non, certes, la mort pour lui n'est pas une excuse ; et, soit qu'on le suive à travers ses ouvrages ou dans les diverses manifestations de sa vie publique, soit qu'on examine Vingtras ou qu'on étudie Vallès, l'homme apparaît en lui sans grandeur, sans dignité, sans convictions. L'envie, plus que la révolte superbe, rugissait en son cœur ; la vanité, l'ambition, l'orgueil, la soif ardente des jouissances matérielles marquent peu noblement son œuvre aux quatre coins, et lui interdiront une place durable dans l'histoire des lettres de ce temps. — Du talent, il en eut, on ne saurait lui en méconnaître, mais un talent malsain, furieux, desséchant, un talent de nihiliste infécond et abaissant, où se laissent voir toutes les plus tristes, les plus plates passions humaines, où jamais l'âme ne chante rien d'élevé, où le cœur disparaît, où la conviction intime fait

défaut. Vallès fut une sorte de Tyrtée de l'avidité sociale ; il sonna la curée de l'argent et spécula sur les barricades et les rues dépavées. — Au fond, ce mangeur de bourgeois fut le plus vulgaire bourgeois du monde ; il était né pour être banquier, il ne fut que banquiste ; il eut des ambitions banales de remueur d'or, des rêves de grosses jouissances et de confortable clinquant; il n'eut rien de l'artiste surmené par la grande flamme intérieure; il ne fit qu'attiser sa cupidité, dresser ses chimères en théorie et toute son esthétique est contenue dans cette phrase de préface de son pamphlet : *l'Argent*, qui marqua son début littéraire en 1857 :

« Faisons de l'argent, morbleu ! Gagnons de quoi venger le passé triste, de quoi faire le lendemain joyeux, de quoi acheter de l'amour, des chevaux et des hommes. »

Quelqu'un n'eut-il pas raison de l'appeler : *Monsieur Joseph Proudhon?*

***

Je viens de mettre hors rayons de ma bibliothèque cette curieuse collection de *la Rue,* « Paris pittoresque et populaire », dont Vallès fut le fondateur et le directeur, du 1er juin 1867 au 11 janvier 1868; — en tête de ce précieux recueil se trouve insérée par la main pieuse d'un collectionneur la fameuse caricature de Vallès en bouledogue, suivant le convoi du pauvre, une casserole attachée à la queue, avec cette légende ambiguë, autographe de Vallès : *Chargez !*

André Gill fit paraître ce portrait-charge un de ses meilleurs parmi tant d'autres remarquables — dans le numéro de *la Lune* du 14 juillet 1867, — date fatidique !

Je ne connais point, — à part *le Boulevard* de Carjat, — parmi les nombreux journaux satiriques illustrés qui marquèrent les dernières années de l'Empire, de plus typique publication que cette *Rue* qui compte trente-trois numéros. Vallès, non content d'avoir trouvé l'enseigne, fit lui-même le boniment aux abords de cette boutique où il venait enfin de se mettre dans ses meubles. — Écoutons le farouche Barnum des va-nu-pieds, dans une de ses plus éclatantes tirades :

« Nous aimons la vie, nous la rechercherons et la mettrons partout... c'est donc Paris, Paris misérable et glorieux, Paris dans sa grandeur et son horreur que *la Rue* va mouler, mouler vivant, mordant dans la peau, le plâtre, dans la pierre, la chair. — Nous donnerons des nouvelles de ce grand corps fiévreux... Nous compterons aussi les pulsations de son pouls et les battements de son cœur; nous voulons peindre tout entière une époque, la plus étrange peut-être de que la complainte des pauvres ou le chant du travail, le cri de nos passions. — Nous sonnerons l'attaque et donnerons l'assaut contre toutes les forteresses, institut, académies, du haut desquelles on fusille quiconque veut avoir l'esprit libre; Gavroche battra la charge sur le pont des Arts, Giboyer clouera aux portes de la Sorbonne son gant crevé, et nous racolerons des poêles à frire pour aller donner charivari à M. Auber, sous les fenêtres du Conservatoire... — nous crierons « silence aux ganaches! » et peut-être bien : « à bas les morts ! » nous attaquerons toutes les aristocraties, même celles de la vieillesse et du génie, et nous peindrons tels qu'ils sont les grands comme les petits, les respectés comme les misérables ! »

Des mots !... des mots !... qui emplissent ce porte-voix et attirent la foule, puis la désillusion; les campagnes de *la Rue* ne furent pas si terribles; on y exhiba plus de vices qu'on n'y étripa de célébrités ; *la Rue* ne devint point le Carrefour des écrasés; elle resta pittoresque et sans scandale; c'est à peine si quelques chiffonniers de la rédaction jetèrent au passage à la hotte, comme tas de vieilleries, le Dante, Hugo, Michel-Ange, Virgile et Shakespeare; à peine si quelques loustics, envoyant le vieil Homère aux Quinze-Vingts, se déclarèrent « rassasiés de gravité, de morale et de gloire » et crièrent comme à la fin d'un monde : « Allons ! vive la Blague ! » — La véritable épigraphe de *la Rue* serait plutôt ce mot sincère que le rédacteur en chef lança un jour à la tête d'un débutant qui lui portait un article de conviction émue : « *Au diable, les principes ! Nous sommes ici pour la démoralisation !* »

Il fait bon cependant flâner dans cette *Rue,* pleine de dévergondage, où une foule de sous-Sébastien-Mercier nous peignent les tableaux de banlieue et nous montrent tous les saltimbanques et malandrins de la place publique : « l'astronome du pont Neuf, » Mathusalem, le raccommodeur de porcelaine de la barrière du Maine ; Bourdon, le guittariste du boulevard Saint-Michel ; les danseurs de corde de la place d'Austerlitz ; le camelot, Bullier, le banc des accusés de la barrière Montparnasse ; le poète Poulaillon, que toute une génération d'étudiants a connu du *Bas-Rhin* au *café d'Harcourt ;* « la belle Césarine ou la Vénus au Rable », tous les héros du pavé, toutes les fleurs de bitume qu'on vit éclore au milieu du Paris nouveau, dans le soleil couchant des gloires impériales.

Vallès avait groupé autour de lui une phalange baroque de collaborateurs, dont les noms seuls (plusieurs étaient alors entièrement inconnus) font naître de singuliers rapprochements, évoquent des souvenirs bien divers. — Parmi ces écrivains publics de *la Rue,* voici Georges Ca-

belles d'*Henriette Maréchal,* un héros ! — Gustave Puissant, le célèbre auteur des *Ecrevisses du Petit Auguste,* ami intime de Vallès, et qui fut mis hors la loi lorsqu'il fut avéré que ce faux frère émargeait « au fonds des reptiles » de la rue de Jérusalem; — Arthur Arnould, le futur membre de la Commune; Duranty, le critique d'art, Henry Maret, Gustave Maroteau, le poète des *Flocons*, mort depuis, déporté à *la Nouvelle ;* Ernest Havet, André Gill, aussi malicieux et paradoxal écrivain que superbe caricaturiste, dont on connaît la triste fin ; Philippe Desclée, le frère de la pauvre *Froufrou;* Albert Brun, Paul Mahalin, Fulbert Dumontheil, Savinien Lapointe, A. Ranc, qui y publia des *Notes de prison;* Charles Lepère, alors simple avocat à Auxerre, dont on retrouve une complaisante paraphrase de sa célèbre chanson du *Vieux quartier latin;* puis enfin les purs lettrés : Paul Arène, Cladel, Jules Claretie, André Lemoyne, E. Pouvillon, Ernest d'Hervilly et Francis Magnard, dont on peut lire deux charmantes études, l'une sur *Montmartre,* l'autre intitulée : un *Échappé de séminaire.* — Régamey, Gill et Pepin furent les trois illustrateurs patentés de *la Rue.*

Jules Vallès fut presque toujours le ténor de la bande ; à de rares exceptions, chaque numéro de *la Rue* s'ouvre par un premier Paris du réfractaire. Parmi les plus curieux ou les plus violents, je remarque les articles intitulés : *Mazas, les Duellistes, Hernani, les Criminels, le Concours des Beaux-Arts, Charles Baudelaire, Antony, Rome, les Mercenaires, la Société des gens de lettres, la Tribune,* et enfin *les Cochons vendus,* ce fameux réquisitoire contre les remplaçants militaires, « les marchands d'hommes », qui lui valut (comme étant entaché de politique) la saisie puis la suppression de *la Rue,* « journal exclusivement littéraire. »

On jugera de la critique de l'auteur du *Testament d'un blagueur* et de sa haine des supériorités intellectuelles par les deux extraits que je vais donner et qui méritent d'être sortis de cette fosse commune de *la Rue,* où peu de chercheurs s'aviseraient de les aller déterrer. Au cours d'un acerbe éreintement d'*Hernani,* Jules Vallès, avec l'aveuglement d'un taureau, piétine sauvagement sur le premier poète du siècle, qui semble le gêner décidément :

M. Victor Hugo, écrit-il, n'est qu'un superbe monstre. — Il est venu au monde la tête et la poitrine vides, sans cerveau ni cœur, mais, comme ce Memnon dont il parle, il chante dès qu'un rayon le touche, rayon de soleil ou de gloire, feu d'église ou éclair d'épée, d'un émeutier. — Il fut le Memnon de beaucoup de gens et de bien des choses, de Napoléon Ier, de Charles X, de Louis-Philippe, le Sous-Memnon du président, et le voilà redevenu le Memnon en chef de la Liberté.

« Qu'il soit cela : une statue creuse que quelques-uns planteront comme le dieu de la défaite, où l'on accrochera des ex-voto et sur laquelle on frappera, comme les paysans sur les casseroles, pour appeler ou maudire les abeilles ! Cela et rien de plus ! »

Ici montre-t-il encore une certaine hardiesse et quelque ingéniosité dans cette franche attaque contre le Bouddha de la littérature qu'il juge trop haut dans l'esprit de ses concitoyens ; — ce provocateur des dieux, ce sapeur des religions est dans son rôle et on constate en souriant qu'il ne s'y prend point trop gauchement. — Il n'en fut point de même vis-à-vis de Baudelaire, sur lequel ce Giboyer hargneux fit (au lendemain même de la mort de l'auteur des *Fleurs du mal*, le 7 septembre 1867) un article écœurant, qui blesse à la fois toutes les convenances et tout sentiment de vérité. — Il injurie le poète, il raille sans pitié sa folie des derniers jours, comme il devait plus tard se railler de la folie du pauvre André Gill ; il arrive même à glisser des mots sceptiques entre les hoquets de son agonie. L'article est long et impitoyable. Je ne citerai que quelques passages typiques :

« Poète, Baudelaire ne l'était point de par le ciel, et il avait dû se donner un mal affreux pour le devenir. — Il eut une minute de gloire, un siècle d'agonie : aura-t-il dix ans d'*immortalité* ? — A peine !

« Ses admirateurs peuvent tout au plus espérer pour lui qu'un jour un curieux ou un raffiné logera ce fou dans un volume tiré à cent exemplaires, en compagnie de quelques excentriques crottés. Ne demandons pas plus pour lui : il ne mérite pas davantage ; et combien sont tombés qui étaient plus dignes d'être embaumés dans les pages d'un Elzevier ! Mais aussi ceux-là sont morts poitrinaires et non pas fous; ils n'ont point eu les préoccupations terribles et les angoisses mesquines qu'eut toute sa vie ce forçat lugubre de l'excentricité.

« Né bourgeois, il a joué les Cabrions blafards toute sa vie ; il y laissa sa raison, c'était justice : on ne badine pas impunément et aussi effrontément avec certaines lois fatales, qu'il ne faut pas subir lâchement, mais qu'il ne faut pas défier non plus ; on ne surmène pas ainsi son corps et sa pensée, ou bien la nuit se fait dans le cerveau, le sang devient eau dans les veines, et il ne reste d'un homme qu'un morceau de chair épaisse et fadasse, comme un lot de viande soufflée qui tressaute et tremblote dans l'insensibilité d'une agonie piteuse. Indifférent aux grands spectacles, et par conséquent impuissant à les peindre, ne ressentant pas d'impressions, se trouvant tout de suite ruiné, à peine il avait écrit deux pages ; trop orgueilleux pour se contenter d'être talent classique, gloire officielle, il inventa, il crut inventer *le Diablotinisme* et il se figura avoir découvert Lacenaire et

d'un travail connu, simple mortel, plutôt que de courir après les rimes étranges et les titres funèbres! Mauvais moment, d'ailleurs, celui-ci, pour les biblistes de sacristie ou de cabaret. Époque rieuse et méfiante, la nôtre, et que n'arrête pas longtemps le récit des cauchemars et le spectacle des extases. C'était déjà montrer qu'on n'avait pas le nez bien long d'entreprendre pareille campagne à la date où Baudelaire la commença ; — que Satan ait son âme !

« Satan, c'était ce diablotin démodé, fini, qu'il s'était imposé la tâche de chanter, d'adorer et de bénir! Pourquoi donc? Pourquoi le diable plutôt que le bon Dieu? C'est que, voyez-vous, ce fanfaron d'immortalité, il était au fond un religiosâtre, point un sceptique ; il n'était pas un démolisseur mais un croyant ; il n'était que le niam-niam d'un mysticisme bêtasse et triste, où les anges avaient des ailes de chauves-souris avec des faces de catin : voilà tout ce qu'il avait inventé pour nous étonner, ce *Jeune-France* trop vieux, ce libre-penseur gamin. »

On sent, à la lecture de cette ridicule prise d'armes en face du cadavre de Baudelaire, que Vallès, ce positif ventru, ce réaliste grossier, cet entrepreneur de démolitions sociales par métier, ne comprenait rien à l'art idéal, aux exquises délicatesses, aux hantises troublantes du poète des *Femmes damnées*. Ah! ce n'était pas un *névrosé*, ce dépaveur en chambre qui poussait à la rue et tremblait d'y descendre! Il avait vu Baudelaire avec l'œil stupide d'un peintre de batailles qui regarderait un Goya ou un Callot. Il était emporté par la véhémence des mots, il n'en comprit jamais l'harmonie, la ciselure et les délicieuses souffrances que cause leur accouchement. Il vit la littérature en rouge, crevant spontanément comme un tube de couleur sur le papier ; — la tradition, la langue, le culte de l'histoire des lettres, qu'était-ce pour ce faux belluaire? Néant! C'est bien là l'homme brutal et blagueur, le député de la misère appointé, qui durant la Commune écrivait à Protot une étrange proposition de décret pour abolir... l'orthographe, avec ce considérant : « La grammaire étant le plus grand des préjugés, la plus sotte des conventions, la Commune de Paris décrète :

« Article uuique : Liberté de l'orthographe. »

Ce qu'il détestait particulierement en Baudelaire, c'était son aristocratie intellectuelle, le vernis, le poli, la beauté de race de son style ; il se savait rustre et pataud, sans origines, sans filiation avec la noblesse littéraire française, sans finesses d'attache ; aussi ne put-il ramasser son talent que dans la révolte pour le cracher à la face de la société, qui ne l'eût point remarqué autrement. Il fit comme ces gens qui veulent attirer l'attention d'un salon et qui n'ayant pour cela ni la beauté, ni la grâce, ni la distinction, renversent des meubles et se montrent glorieux d'im-

Vallès reprochait à Baudelaire de bégayer ses pensées avant de les produire; c'est que chez celui-ci les pensées naissaient de l'âme et chez celui-là ne venaient que de l'esprit. Le poète pensait avec Joubert qu'un seul beau son est plus beau qu'un long parler; l'écrivain de *la Rue* n'entendait rien à ces subtilités; il dilatait sensuellement ses narines aux fortes senteurs des ferments de la vie, mais son odorat ne percevait point les vagues et troublantes effluves de l'âme, ni les parfums qui s'exhalent des mystiques incubations du lettré. A peine donnait-il dix ans d'immortalité à Baudelaire qui, après vingt-huit ans, est plus glorieux, plus grand et plus vivant que jamais dans l'esprit de nos contemporains d'élite. — Pauvre Vallès! survivra-t-il lui-même jusqu'aux dernières années de ce siècle? Malgré son œuvre écrite à l'eau-forte, je crains fort que le temps ne détruise bien vite la renommée bizarre de ce destructeur; je crains aussi que sa physionomie effacée ne séduise plus, à l'avenir, que quelque curieux dont les études seront portées vers les illuminés de ce temps et qui fera sur le réfractaire un portrait romanesque dans le goût de ceux que Gérard de Nerval consacra à Raoul Spifame, le roi de Bicêtre, à l'abbé de Buquoy, à Cagliostro et à Quintus-Aucler.

*
* *

La Rue, ai-je dit, cessa de paraître en janvier 1868, après un jugement définitif du tribunal de police correctionnelle présidé par M. Delesvaux, qui la condamnait, dans la personne de son gérant, à deux mois de prison, plus 200 francs d'amende, et à la suppresssion de la publication. Me Clément Laurier, dont on vient de publier les *Discours et plaidoyers,* avait porté la parole au nom des rédacteurs, mais son éloquence spirituelle et généreuse n'avait point persuadé le tribunal. Vallès, dans un dernier article, écrivait :

Un jugement nous licencie, nous nous retirons en bande pour aller former ailleurs notre camp; nous ne pouvons encore dire où, mais là nous reverrons tous ceux qui ont été jusqu'ici nos amis, et que devant le tribunal j'aurais pu déclarer nos complices. Nous continuerons ici ou là, chez nous ou chez les autres, tous ensemble, à frapper au cœur et à rire au nez des plus redoutables et des plus illustres : les redoutables qui menacent de leur influence et les illustres qui abusent de leur gloire.

Nous continuerons à battre en brèche tout ce qui, en dehors de l'État ou de l'Église, est caserne ou sacristie, attaquant l'ennemi par la colère ou l'ironie, cette arme blanche de l'esprit français.

La Rue ne devait plus reparaître cependant que douze ans plus tard, le 29 novembre 1879, sous la direction de Jacques Vingtras, dans un autre for-

serie de collaborateurs fraîchement éclos. Cette reprise de *la Rue* ne compta que quatre numéros. Dans les dernières années de l'empire, Jules Vallès ne put arriver à constituer un nouveau journal; il ne se fit point faute d'essayer néanmoins, car je trouve au dos d'une rarissime brochure à couverture jaune intitulée : *A Henri Rochefort, les anciens rédacteurs de la Rue,* l'annonce suivante, qui date de 1868 : — « Pour paraître au premier jour, LE RÉFRACTAIRE, rédacteur en chef, Jules Vallès. Chez Madre, libraire, rue du Croissant. »

Le Réfractaire ne vit jamais le jour, et l'ancien directeur de *la Rue* rentra sans bruit au *Figaro*, le 8 mai 1868, pour y publier ses *Lettres d'un irrégulier*. Ses premiers articles n'y furent point outrecuidants; l'énergumène était devenu aphone, il fait presque amende honorable de ses anciennes turbulences, il avoue même avoir mûri et s'être métamorphosé :

> Ennemi de la violence maintenant, dit-il en septembre 1868, j'en fus le cymbalier jadis; aujourd'hui, je n'aime pas plus la République à la Brutus de Rogeard que le patriotisme assassin d'Orsini. Je veux écrire sur mon drapeau : *Vivre en travaillant,* mais sans ajouter : *mourir en combattant.* Je réclame des outils, pas de fusils; je crie : Pas de sang, mais du *Pain.*

En 1869, *la Parodie* de son ami André Gill lui offrit une large hospitalité; ce fut là qu'il publia, sous la rubrique le *Testament d'un blagueur,* divers fragments du *Bachelier*. Ce qu'on ignore, s'il faut en croire M. A. Ranc, c'est que *le Bachelier* est un livre à clef, sinon entièrement exact, car Vallès grossissait tout par son procédé littéraire, du moins calqué sur un fond de vérité. Le héros du livre aime à se mettre en scène et à absorber l'attention; il fait petite la place des camarades et ne se montre pas égalitaire comme il le devrait. Voici, tels qu'ils nous sont fournis, les noms véritables des principaux personnages du meilleur ouvrage de Vingtras.

Rock, si bien décrit en diverses pages, n'est autre que *Ranc ; — Renoul* dissimule Arthur Arnould, qui signe ses romans *Mathey* à la *Petite République; Matoussaint* représente au naturel Charles-Louis Chassin, journaliste à la *R. F. ; — Boulimier* cache la figure sympathique du poète Joseph Boulmier; dans *Legrand* il faut reconnaître Louis Poupart-Davyl, le poète, moine, imprimeur, romancier, journaliste, auteur de *la Maîtresse légitime ;* — avec *Championnet,* enfin on se trouve en compagnie de M. Édouard Lambert, professeur au collège de Romans. J'en passe, mais des moindres.

Le Vallès de *la Rue* présente une physionomie à part, qu'il m'appartenait d'examiner et de faire renaliste littéraire fait place au barricadier du *Cri du peuple,* au communard tapageur; celui-ci ne nous intéresse aucunement; il appartient à l'histoire, où il fera piètre figure. Aux curieux qui voudraient posséder de Vallès une biographie remarquablement écrite et une rareté bibliographique précieuse, je recommande la recherche des *Étapes d'un réfractaire*, par Jean Richepin, petite plaquette de 95 pages, de format in-18, parue à Paris, chez Lacroix et Verboeckhoven en 1872. C'est la première œuvre imprimée de l'auteur des *Blasphèmes,* la plus « verte », ce qui ne veut pas toujours dire la plus hardie. Il est probable qu'elle restera aussi toujours la plus rare, car je ne vois point la raison qui pousserait Richepin à la réimpression de cette étude, laquelle marque son époque, et qui bientôt aura « des cheveux blancs », comme on dit de certaines reprises au théâtre.

*
* *

Un admirable livre poétique, l'un des plus puissants qui aient paru dans la seconde moitié de ce siècle, où tant de lyres se sont transformées en mirliton, un recueil de poésies philosophiques d'une envolée magistrale et dont Vallès eût fait certainement peu de cas : *l'Ame nue,* d'Edmond Haraucourt, paraît aujourd'hui chez Charpentier. Je ne sais quel sera le sort réservé à cet ouvrage en une époque de veulerie et de *muflisme* littéraire qui semble avoir domestiqué l'esprit national en le faisant écouter aux portes des boudoirs, des bouges et des cuisines; je doute même de son succès, car la distinction suprême met un écrivain au rang des suspects; ce que je sais et constate avec joie, c'est qu'un fier et véritable poète s'y révèle, qui ne se complaît point dans le terre-à-terre descriptif des humbles, qui ne chante ni le calme épicier, ni la fille, ni la fleurette sentimentale, mais qui éclaire l'humanité avec un brandon glorieux qu'il s'efforce d'allumer au firmament des Étoiles.

Je ne connaissais Edmond Haraucourt que par une forte plaquette de vers publiée, sous un pseudonyme, il y a deux ans, en Belgique, pour quelques rares élus, non mise dans le commerce et qui avait pour titre : *la Légende des sexes*, par le Sire de Chamblay, in-8°. La préface de cet opuscule avait vaincu ma défiance pour ces sortes de publications; j'y voyais un esprit peu vulgaire, j'y trouvais un écrivain de la bonne famille des grands rimeurs du XVIe siècle, puis, la première pièce lue, tout le volume y passa; on aime à boire jusqu'à la dernière goutte les vins qui ont le bouquet des vieux crus français. *La Légende des sexes* n'est

pasitche des Légendes fameuses de Hugo; c'est une œuvre originale et forte, quelque chose comme le proscenium des paradis et des enfers sexuels; les audaces y sont grandes, mais l'art du poète sait soustraire les personnages et les situations aux interprétations graveleuses.

L'Ame nue est un livre d'une tout autre portée; l'auteur a divisé son œuvre en deux parties, *La vie intérieure*, *La vie extérieure*. La première comprend *les Lois, les Cultes, les Formes;* la seconde : *l'Aube, Midi, le Soir*. Comme épigraphe générale, cet apophtegme de Bossuet : « Regardez en vous comme votre juge vous regarde, et voyez ce qu'il y voit: ce nombre innombrable de péchés ! » — Dans cette œuvre philosophique, M. Haraucourt a merveilleusement compris et rendu cette opinion du moraliste qui exige du caractère essentiel de la poésie une clarté suprême, qui demande que les vers soient de cristal ou diaphane, ou coloré; « diaphane, quand ils ne doivent nous donner que la vue de l'âme et de sa substance; coloré, quand ils ont à peindre les passions qui l'altèrent ou les nuances dont l'esprit de l'homme se teint ». Qu'on en juge par quelques strophes puisées dans une pièce intitulée *Chanson à boire:*

Par Bacchus et Noé, je crois que je suis ivre !
J'aurai donc, pour un soir, connu l'amour de vivre,
Reconquis mes gaîtés, mes douceurs et ma foi,
Et posé ma croix lourde aux rochers du calvaire...
— Or, pourquoi ? Pour un peu de mousse dans du verre,
Et je deviens meilleur que moi !

O ma pensée ! Orgueil unique de mon être !
Que vaux-tu donc, si tout te fait changer ou naître ?
C'est toi qui rutilais dans l'éclat des cristaux
Et scandais en chantant le hoquet des bouteilles ;
C'est toi qui mûrissais dans les grappes vermeilles,
Sur le flanc lointain des coteaux !

Aux mois d'automne, aux mois rubiconds des vendanges,
C'est mon cœur qu'on foulait dans les pressoirs des granges,
Et quand la vie intime et chaude crépitait
Sous la pulpe des fruits qui bout au fond des cuves,
Quand l'air lourd des hangars se saturait d'effluves,
C'est mon rêve qui fermentait...

Mon rêve ! Fils bâtard des forces que j'héberge !
Dieu les accouple en moi comme dans une auberge,
Puis, né de la matière aveugle et du hasard,
Un feu court dans mon sang comme un torrent de lave,
Et libre, en moi, sans moi, sous mon crâne d'esclave,
S'allume le brasier de l'art !

Ma volonté, néant, et mes cultes, fumée !
Je suis moyen; je suis la brute désarmée,
Je suis le point fatal où s'accomplit la loi,
Furtive éclosion d'un germe involontaire,
Atome, inconscience errant dans le mystère :
Semblable au bois qui brûle, au bruit vain des tempêtes,
Aux nuages, aux blés fauchés, semblable aux bêtes,
Je tourne dans la roue immense du destin.
Je vais sans voir : je suis le frère du brin d'herbe;
Et s'il plaît au zéphir d'écraser ma superbe,
C'est fini du soir au matin !

Mon corps se renouvelle avec le vent qui passe;
Je nais et meurs un peu chaque jour, et l'espace
Me tient comme la mer tiendrait un grain de sel.
Je suis la goutte d'eau dans le déluge énorme;
Je suis un des creusets sans nombre, où se transforme
L'être de l'Être universel.

Et j'ai beau m'épuiser à crier vers les nues :
— « Soleil des cieux profonds, planètes inconnues,
« J'arrive, attendez-moi : car j'étouffe ici bas ;
« J'ai soumis la matière et ses lois à mon signe ! »
— La terre fait mûrir le raisin dans ma vigne
Et la terre ne m'entend pas.

D'autres pièces de ce volume, qui prendra place parmi les premiers de ce temps, sont d'un maître évocateur : *les Atômes, Clair de lune, l'Agonie du soleil, l'Océan, le Charron,* font frémir les fibres des sensitifs et causent dans tout le *moi* pensant du lecteur une profonde agitation, semblable à ces sons qui retentissent dans notre être et s'y répercutent à l'infini, dans une vibration éclatante qui ne s'éteint que par lentes ondulations. Je ne sais quel critique disait : « Les mots s'illuminent quand le doigt du poète y fait passer son phosphore, » mais rien n'est plus exact ni plus ingénieusement exposé. Dans la série de pièces qui composent *l'Ame nue,* la pensée de l'auteur se trouve sculptée en des formes splendides, tout à fait harmonieuses, solides, arrondies et expressives. Quand on a goûté du suc de ces vers, il faut, quoi qu'on veuille, y revenir et s'y griser.

Les *Névroses,* de M. Rollinat, pâlissent, à vrai dire, à côté de ce nouveau livre de poète impeccable. Ici le vers est énergiquement forgé, travaillé, contourné, ébarbé et ciselé ; les juges les plus sévères du Parnasse contemporain n'y trouveraient point à reprendre; la forme est pure, mais M. Haraucourt a de plus une originalité absolue ; il n'a point appelé à lui le macabre, le bizarre, il n'a point voulu faire, à l'exemple de M. de Banville, d'habiles tours de force et de passe-passe et présenter au public de belles amphores dont la sonorité indique le vide. Il a versé à plein bord le vin généreux de ses pensées dans ces vases exquis; sa musique ne berce point seulement comme un rhytme incolore, accompagnateur du rêve qui passe; son recueil poétique, en un mot, ne peut point, comme tant d'autres, subir l'affront d'une comparaison avec ces auberges espagnoles où l'on ne trouve que ce qu'on y apporte. L'auteur vit,

dans Chénier, Musset et Lamartine, avec plus de pessimisme allemand peut-être, mais certainement avec non moins d'élégance française. Il sait l'art de couler ces mots liquides qui moulent la pensée dans un vers impérissable. Je ne cacherai pas cependant à M. Haraucourt que certaines menues pièces au petit pied, dans la manière des romances et chansons, ne sont point dignes de figurer dans son volume qu'elles déparent. Je n'ignore point qu'elles sont là pour faire nombre et qu'il est convenu que tout livre poétique doit avoir, pour figurer honorablement à la vitrine des libraires, un minimum de trois cents pages; mais cet argument ne saurait me convaincre : on ne grossit que les bourriches avec du foin. D'autres que moi analyseront, pièce à pièce et plus minutieusement, ce remarquable recueil; je souhaite que ces petites bluettes n'étouffent pas trop leur naturel enthousiasme.

***

Un bon livre réconforte l'âme et sature l'esprit d'un parfum délicieux; qu'on se souvienne d'un beau vers ou d'une phrase admirable, on en déguste encore longtemps la saveur, on en digère lentement le suc subtil et la pensée vagabonde éperdument au pays bleu de l'idéal, du fini, du parfait. Je ne saurais songer cependant sans tristesse à l'incroyable obscurité de certains génies ignorés, oubliés, enfouis sous la double couche de l'indifférence et du temps; je ne puis concevoir comment quelques œuvres serties en diamant, faites pour braver les années, fraîches de l'éternelle jeunesse du beau, qui ne porte point l'estampille d'une époque, comment, dis-je, certains chefs-d'œuvre où l'esprit pétille, où l'âme d'un homme est réduite en essence, peuvent demeurer inconnus de toute une génération.

Tel est le cas — il le faut dire — d'un roman qui pourrait, à bon droit, figurer parmi les meilleurs et les plus profonds de ce siècle, et que je placerai, à mon sentiment, au premier rang des ouvrages de psychologie publiés depuis soixante ans; — peut-être même avant les belles conceptions de Stendhal. Je veux parler de *Sir Lionel d'Arquenay*, par Jules Lefèvre-Deumier, qu'une pieuse descendante de l'auteur vient de publier en deux gros volumes in-4° à la librairie de Firmin-Didot.

Sir Lionel d'Arquenay! — Connaît-on à cette heure le titre seul de ce livre singulier, qui vit le jour, en 2 volumes in-8°, chez le libraire Allardin, en 1834? Giraud de Saint-Fargeau, dans sa *Revue des romans*, le signale niaisement avec une multitude d'œuvres banales et incolores, sans le souli-

J'ignorerais certes moi-même ce roman hors ligne, et peut-être la curiosité ne me fût point venue de le lire, si un esprit d'élite, M. Barbey d'Aurevilly, ne me l'avait maintes fois signalé comme une œuvre réservée aux plus fins gourmets littéraires. Mais où trouver ce livre? Mme Cardinal, me disait-on, le tenait enfermé dans son vieux fonds de cabinet de lecture de la rue de Rennes, étiqueté de vert, numéroté comme un galérien, jauni, maculé, moisi... cela ne me souriait guère. Pourtant d'Aurevilly insistait : « Lefèvre eut du génie dans ce roman, proclamait-il; vous verrez là tout au plus une nouvelle qui ne fit pas beaucoup de bruit à une époque où, comme toujours, il fallait, pour intéresser, de gros talents bêtes, pathétiques et sarcastiques à la fois. *Sir Lionel d'Arquenay* est un roman profond et amer, ironique et tendre, dont le premier volume a été écrit avec la plume du *Don Juan* de lord Byron, et le second, on ne sait plus avec quelle plume : c'est tout simplement divin, car le talent qui circule dans cette composition charmante est divinisé par la douleur. »

Je remettais donc ma visite à l'hôpital littéraire de Mme Cardinal, lorsque le volume me parvint dans une réimpression superbe, magistrale, composé avec le plus beau type de Didot, dans un format *ad usum Delphini*, orné d'un portrait de l'auteur, précédé d'une notice du cher Bibliophile Jacob, qui nous peint l'auteur, non seulement comme un poète étrange, un romantique de la première heure, mais aussi comme un héros qui se signale sous le drapeau de l'insurrection polonaise en 1831. Il n'en fallait point tant pour me tenter; je lus ce livre dévotement, ébloui, charmé, surpris de toutes les choses extraordinaires et exquises que j'y découvrais; bien mieux, comme il arrive souvent, je fus obsédé par la pensée de cet auteur inconnu, qui m'apparaissait soudain comme un étonnant moraliste, et depuis près d'un mois, phénomène normal chez un bibliographe passionné, je me surprends errant à travers les catalogues, fouillant les bouquinistes, ramassant en tels états qu'ils soient, tous les ouvrages signés de ce maître penseur : Jules Lefèvre-Deumier.

Sir Lionel d'Arquenay n'est pas un roman d'imagination; l'auteur prend soin d'écarter toute action dramatique saisissante; il veut que sa fiction soit assez intéressante pour soutenir l'attention, mais pas assez compliquée pour tendre toutes les cordes de la curiosité. La préface est une merveille d'esprit, d'humour, de bon sens et d'ironie; elle forme, à elle seule, une profession de foi littéraire, qui mériterait d'être recueillie à part et d'être conservée dans les meilleurs coins

lettré. Je vais donner un aperçu des idées générales du romancier :

Je n'entends pas par un roman, dit-il, un amalgame plus ou moins embrouillé d'événements qui se serrent les uns contre les autres pour avoir l'air d'être ensemble, qui relayent de page en page sous prétexte qu'ils ont marché, et finissent, en se hâtant lentement, par vous casser le nez contre une mystification. Cela n'a de nom dans aucune langue. Un roman doit être une fable qui ressemble si peu à un mensonge qu'on puisse jurer que c'est une vérité : *Une action simple développée par des caractères qui le sont moins.* C'est le plus sûr moyen de s'adresser à tout le monde, parce qu'en général la vie n'est pas très compliquée, et que, si notre caractère ne l'est pas davantage, chacun a la prétention de croire et d'affirmer le contraire. L'erreur de quelques écrivains est de vouloir mettre l'extraordinaire dans les événements, au lieu de le placer dans les personnes. Il est cependant certain que les événements ne sont rien par eux-mêmes. Ils sont ce qu'on les fait : ils se teignent de notre âme ou de notre nullité. Dans un trop grand nombre d'ouvrages, on ne voit que des scènes d'apparat, jouées par des acteurs en veste, quand ils ne sont pas en chemise. Au bout de trois minutes, il est impossible de savoir où l'on est; on se trouve perdu dans un pays grossièrement fantastique, dont les habitants n'ont pas un membre à la place des vôtres et vous donnent un coup de pied en vous tendant la main. Livres écrits pour le salon, et qui ne restent pas même dans l'antichambre, à quoi ils sont bons? S'ils endormaient, je ne dirais rien; c'est une manière de consoler qui les vaut toutes; mais ils en restent aux préliminaires.

Ailleurs, Lefèvre-Deumier développe son idée; il pense avec raison que le mérite d'une fiction n'est pas de distraire un désœuvré qui n'a d'autre calamité que l'ennui, ni de faire oublier le temps à ceux qui le perdent toujours et n'y pensent jamais.

Il est d'avis que le grand art consiste à réaliser par la parole un monde idéal à la portée de toutes les imaginations, tel que chacun puisse s'y retrouver, s'y reconnaître, y recomposer sa carte et son itinéraire d'espérances. Il lui faut enfin, s'il est triste, un livre dont la tristesse soit sœur de la sienne, qui compose avec ses larmes, qui jette un baume de consolation sur ses blessures, qui soit enfin avec lui en fraternité d'agonie.

Dans cette préface étourdissante de verve, l'auteur de *Lionel d'Arquenay* se met en scène avec un Anglais fantastique, fort spirituel, et aussi bavard, dit-il, que s'il n'eût été qu'un sot; Lefèvre, dans ce pseudo-dialogue, place sur les lèvres de son partner Julius Smith Esq. ses théories les plus osées. Ils se jettent l'un à l'autre toute la littérature du globe à la tête. Lorsque, à bout de force, Lefèvre-Deumier semble battre en retraite devant appel, comme point d'appui de sa thèse, au roman de *Don Quichotte*, et l'insulaire de bondir aussitôt :

Vous prenez *Don Quichotte* pour un roman, vous ne l'avez donc pas lu? s'écrie-t-il avec feu; ce n'est pas un ouvrage comique, c'est un livre qui n'a pas plus de famille que ceux de Jean-Paul. Il s'appelle Don Quichotte de son nom de baptême, comme les autres s'appellent Hespérus, Titan, Quintus Fixlein et Levana. Du reste, c'est l'œuvre la plus mélancolique, la plus triste que je connaisse; je n'ai jamais pu le lire sans pleurer. Cervantès a sonné, poursuit-il, dans ce livre-là, l'enterrement de l'héroïsme et de la chevalerie; c'est fort peu récréatif. Quant à ces romans qui rient toujours aux éclats, qui sont écrits à la lueur du punch, avec de la mousse de vin de Champagne, je ne veux pas les discréditer : ils charment beaucoup d'ennuis, ils égayent beaucoup de douleurs, mais je n'en ouvre jamais un seul. Quand je suis gai, je n'ai pas besoin de bibliothèque, et quand je suis triste, la gaieté me blesse comme une moquerie personnelle. Tenez, *Candide!* c'est un ouvrage scintillant d'esprit, pétillant de profondeur! Eh bien, je n'y touche guère plus que son auteur ne touchait aux *Cantiques* de Lefranc de Pompignan. Je prends ces livres-là quand je suis de mauvaise humeur contre l'humanité, pour entretenir ma bile, pour engraisser ma sève de misanthropie. Je me garde bien de les prendre dans mes heures d'affliction. La légèreté gaillarde de Voltaire déplace de temps en temps la douleur, elle ne l'emporte pas. Moi, elle m'écorche l'âme, elle me renfonce dans mes plaies au lieu de m'en arracher. On rit parfois en le lisant, mais de pitié sur soi-même, de l'excès de dégoût qu'on s'inspire. C'est un rire mouillé de vitriol qui sèche et dévore les lèvres. Ce railleur si aigu insulte aux maux dont il n'a point souffert. La seule gaieté que je passe quand je suis dans mes accès de *spleen*, c'est-à-dire tous les jours, conclut le paradoxal Smith Esq. c'est celle de nos auteurs humoristes. A la bonne heure! il y a de la douleur là-dessous; j'aime cette hilarité sardonique doublée d'attendrissement. Parlez moi de Stern et de l'inimitable Jean-Paul, mais ne m'en citez pas d'autres, à moins que ce ne soit *Don Juan*, qui est un poème, à ce qu'on dit. J'aime aussi, quand je suis sombre, sa bouffonnerie bilieuse et âcre. La joie de Byron a mal aux nerfs; on sent que cet homme-là ravale une larme à chaque plaisanterie. Son rire grince des dents. Le malheur lui a sucé tout ce qu'il avait de tendre et de généreux dans l'âme, et il lui crache, en sourires, son dédain à la face; l'adversité n'a pas d'autres manières de s'amuser.

Cette page vivante de finesse, d'observation malicieuse, de scepticisme mordant ne met-elle pas en goût de poursuivre? On croirait, à l'entendre, que ce Julius Smith Esq. évoqué pour le bon plaisir de Lefèvre-Deumier a fait revivre pour son usage l'humour spécial de Sterne dont il parle. Ce personnage de convention est si bien lancé, si follement emballé dans le *proscenium* du roman que l'auteur véritable, par une ingéniosité remarquable, ne voit rien de mieux que de faire narrer par ce type de fantaisie l'histoire psycho-

singulier ragoût à cette œuvre de raffiné, car, dans de perpétuelles digressions, le disciple de Sterne arrive à la hauteur de son maître, et ce mélange de verve française et d'impassibilité britannique produit un *half and half* des plus capiteux.

Ce qui éclate principalement dans cette œuvre supérieure, c'est le moraliste. De ce livre de passions minutieusement développées, délicatement exprimées, on pourrait extraire un recueil de pensées à faire pâlir l'ombre de Rivarol; une quintessence d'observations d'une intense et très précieuse personnalité, un keepsake original sans analogue dans notre histoire littéraire.

Je ne ferai point à mes lecteurs l'injure de leur analyser par le menu *Sir Lionel d'Arquenay;* le canevas importe peu où l'œuvre se trouve brodée avec la magie des tons et la ténuité des détails en volute. C'est un de ces rares romans qui procurent les heures heureuses, qui mettent en sensation toutes les forces du cerveau, et qui font penser au mot de saint François de Sales, parlant de *l'Imitation :* « J'ai cherché le repos et je l'ai trouvé dans un petit coin avec un petit livre. »

Aux fiévreux, aux agités, aux altérés de littérature non sophistiquée, à ceux qui ne pourront franchir sans haut de cœur les fanges de *Germinal*, j'indique cette oasis. Je serai le seul sans doute à quêter l'admiration pour Jules Lefèvre-Deumier, auteur dédaigné d'un chef-d'œuvre inconnu. Je voudrais être également le premier à frapper les trois coups conventionnels et à voir se lever enfin sur ce beau livre le rideau glorieux de la postérité.

OCTAVE UZANNE.



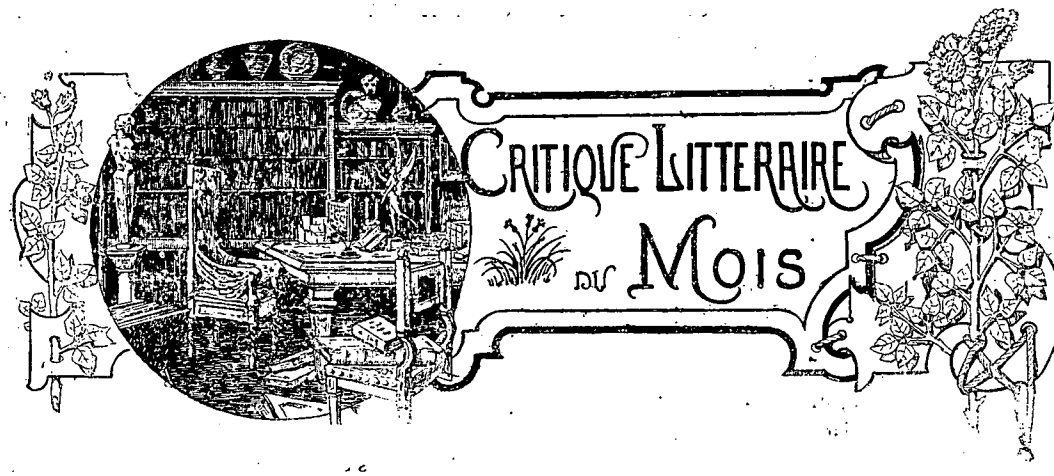

Monsieur le Préfet des Hauts-Monts, par Félix Narjoux. Un vol. in-18 jésus. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Étude ou portrait, l'œuvre que M. Félix Narjoux a écrite sous la forme intéressante et attrayante d'un roman de mœurs contemporaines, est un travail considérable par la quantité de documents précieux et de curieux renseignements qu'elle renferme. Tout ce qui rayonne autour de l'autorité préfectorale, tout ce qui en dépend, tout ce qui en compose l'essence est étudié avec un art sincère et raisonné, qui donne au livre entier une très haute valeur et lui assure de prime-abord, comme lecteurs, tous les gens avides de connaître le secret des rouages intimes d'une préfecture. Il y a là comme une sorte de guide à l'usage de ceux que pourra mordre l'ambition de devenir hauts fonctionnaires, un guide indispensable à plus d'un titre, soit pour manœuvrer sûrement entre les écueils innombrables dont se trouve semé l'océan administratif, soit pour approfondir la marche à suivre dans l'administration d'un département.

En même temps, le volume a cette allure légère et souple du roman confinant en plus d'un endroit à la satire, mais à la satire de franc aloi et de bonne compagnie.

La note gaie ne manque pas, quand l'auteur nous montre son préfet en escapade amoureuse avec une petite danseuse de café-concert, risquant de perdre sa position et de ruiner son avenir pour cette fantaisie, soufflée par un retour aux habitudes bohêmes d'une première jeunesse tant soit peu orageuse. Et quelles difficultés pour rompre cette scandaleuse liaison, quelles transes pour éviter le bruit, quelles petites lâchetés de conscience pour mener la rupture à bonne fin ! Le pauvre préfet est bien puni de sa faute. Le dénouement est également un tour comique parfaitement rendu, sans exagération, sans forcer le ton, dans une valeur moyenne qui reste d'accord avec la donnée générale de l'œuvre et la complète parfaitement.

Tout le roman, du reste, tracé d'une main sûre, dans la grande originalité de sa donnée et de sa conception, a un style imagé d'une très grande pureté de forme; ni longueurs ni ambiguïtés; on sent l'écrivain possédant à ravir son difficile sujet et le conduisant rapidement, sans verbiage alourdissant, sans inutiles atermoiements, d'un début net et coloré à une fin absolument logique et bien humaine.

Sans être exagérément flattés, de même qu'ils n'ont pas été grossièrement caricaturés, les personnages sont sympathiques, intéressants, et on sort de cette lecture avec une bonne impression, d'autant plus que, sans fatigue, grâce à la verve et au talent de l'auteur, l'esprit s'est enrichi d'un tas de connaissances nouvelles, des plus utiles. Le succès de l'œuvre de M. Félix Narjoux sera donc non seulement assuré, mais pleinement mérité.

L'Hystérique, par Camille Lemonnier. Paris, G. Charpentier et Cie, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Un maître livre, certainement l'œuvre capitale de cet écrivain de rude et mâle talent que l'on nomme Camille Lemonnier. Depuis la *Sœur Philomène* et la *Madame Gervaisais* des frères de Goncourt, on n'avait pas donné une peinture plus hardie et plus magistrale des intérieurs religieux et des folies érotiques ou mystiques engendrées par l'observation du vœu de chasteté.

L'auteur, se servant habilement de la fameuse histoire de la stigmatisée Louise Lateau, qui fit tant de bruit, nous initie aux mystères d'un béguinage belge. Çà et là, au milieu de tableaux d'une saisissante réalité, d'une vérité extraordinaire, se trouvent des pages exquises; le portrait de l'héroïne, *Sœur Humilité,* est un petit bijou d'une rare perfection et ciselé dans une langue qui charme, séduit et domine.

Camille Lemonnier nous raconte dans toutes ses phases intimes la vie des béguines, ces religieuses non cloîtrées, ayant des relations avec le monde extérieur, les unes venues là pour se reposer des fatigues et des usures d'une existence agitée, les autres par vocation, par bêtise, par oisiveté, par ignorance. Le hasard jette au milieu de ce béguinage paisible et somnolent un curé espagnol, terrible et farouche

comme les inquisiteurs d'autrefois, l'abbé Orlea, qui lutte contre lui-même, qui se bat corps à corps, au physique et au moral, avec le démon de la luxure. Sœur Humilité, par vice de nature, par exagération de pratique religieuse, par excès de pénitences absurdes, devient complètement hystérique; des phénomènes extérieurs se manifestent, plaies saignantes aux pieds et aux mains, en même temps que se produisent des crises léthargiques. L'abbé Orlea hésite à voir dans ces manifestations étranges l'intervention divine qu'y voient les béguines extasiées; puis, enragé de continence, il accapare Sœur Humilité, profite d'une de ses crises pour la posséder et désormais la souille sans remords, sans résistance, jusqu'au jour où la malheureuse revient à elle sous ses ignobles baisers. Mais il la domine à ce point qu'elle n'ose plus lui résister et que, après avoir été sa maîtresse inconsciente, elle continue à être sa maîtresse consciente et consentante. Il finit par la transformer en sainte, la livrant aux adorations des curieux accourus de tous les environs pour assister au miracle des plaies de la stigmatisée. La catastrophe arrive : l'infortunée est enceinte. L'abbé Orlea n'hésite pas à la faire avorter; ensuite, lassé, il se tourne vers l'ambition, abandonne la pauvre fille, se soumet à l'évêché qu'il combattait et ne s'occupe plus de sa triste victime.

Tel est, en quelques mots, le sujet de cette œuvre puissante, qui achèvera de classer l'écrivain belge parmi les maîtres. G. T.

Olivier Maugant, par Victor Cherbuliez. Paris, Hachette et Cie, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

De nature complexe, habile, composé d'érudition, de pensées ingénieuses, de nuances fines, pondéré avec art, le talent de M. Cherbuliez n'est pas de ceux qui s'imposent au lecteur par la puissance de l'exécution, la large envergure des sujets, ni l'étincelant coloris de la phrase; c'est de moyens plus modestes que l'écrivain se sert pour nous peindre la vie et les aventures de ses héros, et, cependant, il arrive à séduire, à charmer, à captiver de telle sorte qu'il devient difficile de lui échapper.

On ne se passionne pas; on n'a ni colères ni enthousiasmes, mais il est simplement impossible de parcourir ses œuvres, il faut les lire consciencieusement, sans passer une ligne, de manière à en savourer toutes les délicatesses, à en découvrir les beautés modestes, cachées dans l'ombre des pages, un peu comme les violettes sous les feuilles, comme elles aussi ayant un parfum exquis, qui flatte sans enivrer et plaît sans étourdir.

L'auteur excelle dans la peinture des caractères d'une tonalité douce et grisâtre; il suit à ravir les méandres capricieux et contournés d'un cerveau et d'un cœur de femme, habile à en mettre en relief les facettes étranges, à en faire ressortir les bizarreries, les originalités, les capricants illogismes. Ses deux romans, sont des spécimens excessivement intéressants, qui donnent la mesure exacte de son habileté et de ses procédés d'écrivain. *Olivier Maugant,* l'homme timide, variable, indécis et héroïque, maladroit et savant, est un personnage bien humain, intéressant jusque dans ses défaillances.

Ce n'est pas en quelques lignes que l'on peut analyser une telle œuvre; il faudrait pouvoir la suivre page par page pour en relever les qualités, pour en étudier les défauts, pour la mettre enfin sous les yeux du lecteur dans sa véritable lumière.

Impitoyable amour, par Georges Lachaud. Paris, Dentu, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

En mettant en présence, dans la lutte de la vie, deux frères, dont l'un est le fils légitime du comte Jacques de la Houssaye et l'autre son fils naturel, M. Georges Lachaud a tiré des scènes émouvantes de cette terrible situation; il les a traitées avec toute l'habileté d'un homme rompu au métier d'avocat, mais manquant de la science toute autre nécessaire au romancier. La préoccupation des coups de théâtre et des luttes oratoires ou judiciaires domine tout dans ce livre, sacrifiant ainsi, inconsciemment, la peinture approfondie des caractères et la minutieuse étude du cœur humain.

Jean Méronde, par Jeanne Mairet. Paris, Paul Ollendorff, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur de *Marca,* une œuvre distinguée, couronnée par l'Académie française, nous donne cette fois un volume de nouvelles, dont nulle ne s'élève au-dessus d'une hauteur moyenne; peu de nouveauté, une invention restreinte, une observation superficielle. Tel est le bilan de ce recueil, qui n'ajoutera ni en bien ni en mal à la renommée de son auteur, tellement l'allure en est monotone, grise et peu vivante.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS.

Le Pouce crochu, par Fortuné du Boisgobey. Paris, P. Ollendorff. 1 vol. — 3 fr. 50.

L'espion Gismarck, par Dubut de Laforest. 1 vol. Dentu. — 3 francs.

Thalie, par Paul Dumas; chez Marpon et Flammarion. 1 vol. — 3 fr. 50.

L'Erreur de Claire, par Paul Vignet; chez Charpentier. 1 vol. — 3 fr. 50.

Le Beau Sylvain, par Paul Saunière. 2 vol. Dentu. — 6 francs.

Vie brisée, par Marie de Besneray. 1 vol. Plon. — 3 francs.

Les deux Lucien, par Frédéric Béchard. 1 vol. Dentu. 3 francs.

Madame Louise, par Camille Étiévant. 1 vol. Dentu. —

Folle jeunesse, par Louis Dépret. Paris, A Clavel. 1 vol. in-18. — 3 francs.

La Conquête d'une cuisinière, par Eugène Chavette. Paris, Marpon et Flammarion. 2 vol. — 7 francs.

Les Étourdies, par Gabriel Beau. Paris, Marpon et Flammarion, 1885. 1 vol. in-18 jésus. — Prix: 3 fr. 50.

La Baronne de Langis, par Jeanne France. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1885. 1 vol. in-18 jésus. — Prix: 3 fr. 50.

Confessions d'une cantatrice, par Mme A. Reney-le-Bas. Paris, Dentu, 1885. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 francs.

Le Roman d'un héros, par A. Lepage. Paris, Victor Palmé, 1885. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 francs.

L'Hermaphrodite, par Gaston d'Hailly, Paris, Marpon et Flammarion, 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le Roman d'un imbécile, par Saint-Landri. Paris, Paul Ollendorff, 1885. 1 vol. in-18 jésus. — Prix: 3 fr. 50.

Une Aventure d'hier, par Daniel Darc. Paris, Paul Ollendorff, 1885. 1 vol. in-18 jésus. — Prix: 3 fr. 50

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Victor Hugo, par Paul de Saint-Victor. Un beau fort vol. in-8° jésus. Paris, Calmann Lévy, éditeur, 1885. — Prix : 7 fr. 50.

« On écrirait un livre pour vous faire écrire une page », disait Victor Hugo à Paul de Saint-Victor. Et Saint-Victor écrivit de quoi faire tout un livre sur Hugo.

L'ouvrage présenté aujourd'hui au bon goût du public, c'est le recueil des feuilletons du *Moniteur universel,* que l'éminent écrivain consacra au maître poète. Il ne fut pas, étant né trop tard, de la première bataille romantique; il n'eut pas la joie de pressentir l'astre à l'aurore de sa course. Il le connut dans son midi, fut voluptueusement frappé de ses rayons et, tout de suite, s'épanouit dans l'âme du critique, la fleur de l'admiration, fleur rare, difficile à conserver, de durée souvent éphémère, de dégénérescence rapide. Saint-Victor avait bien choisi son dieu : il ne rencontra pas une occasion de le renier, et toute occasion lui fut bonne à le glorifier. Le livre d'aujourd'hui décèle une affection si convaincue du critique pour le poète qu'on ose à peine se retenir sur la pente de l'admiration et de l'adoration perpétuelle où il nous entraîne. C'est véritablement la canonisation littéraire de saint Victor-Hugo.

L'ouvrage comprend trois parties : les drames, les poésies, les romans. Bien que presque tous aient été écrits seulement après 1870, ils embrassent cependant l'ensemble de l'œuvre du maître. D'abord tous ses drames, longtemps interdits, ont paru sur la scène; des romans, les uns ont paru en de nouvelles éditions, et les autres étaient jusqu'alors inédits; de même pour les poésies.

Un premier chapitre, qui est comme l'introduction de la main de Saint-Victor, mais d'une main adroite, voisine de la sienne, — forme l'introduction en rappelant les principaux traits de la biographie de Victor Hugo. On y retrouve des phrases authentiques du critique, placées heureusement, comme une jolie fleur dans une chevelure de femme. Cette introduction suffit à justifier le titre éloquent du volume fait du nom du poète; c'est le vestibule nécessaire à tout monument, et, comme ici le monument fut composé de morceaux successifs et indépendants, il fallait que ce vestibule ouvrît une porte sur chaque pièce. Grâce à lui, l'ouvrage reprend de la suite et de l'unité.

Il est merveilleux que l'intérêt de ces pages n'ait pas diminué après le temps et quand s'est émoussé le piquant de l'actualité. Le plus souvent, il est bien plus avantageux d'aller tout droit à l'auteur que de retourner à l'analyse critique de son œuvre : avec Saint-Victor, relire est un nouveau régal. Ce plaisir ne tient pas seulement à la superbe qualité du style, ce style dont on a tant parlé, d'un éclat qui éblouit jusqu'à fatiguer. Non, il y a autre chose qui est la vraie valeur de ces morceaux, car ce style, évidemment supérieur, d'une aisance et d'une variété infinies, semble parfois bien replet, et sa couleur paraît un fard; cette abondance et cette succulence d'images, de métaphores, charge le cerveau comme ces trop fins repas qui mettent à la fois du feu dans la bouche et du plomb dans l'estomac.

La grande force de ces études vient de ce qu'elles sont de vraies *études.* Le sujet, j'entends l'auteur jugé, est donc sous la plume du critique comme le patient dans les mains du chirurgien.

A son propos, Saint-Victor refait les alentours de la matière mise en œuvre. Ce ne sont pas seulement les

ce sont aussi les siennes. Il y verse sa substance. Voyez, par exemple, à propos de *Lucrèce Borgia* et de *Marie Tudor*, quels magnifiques chapitres d'histoire il retrace, sans cependant nous écarter du drame de Victor Hugo. C'est un commentaire qui, de toutes parts, ramène la lumière sur l'œuvre.

Il ne peut être question ici d'entrer en discussion sur le fond même des appréciations. Saint-Victor est un avocat d'une habileté consommée, qui transforme en qualités les défauts mêmes de son client, et il répand un tel charme dans son apologie que nous sommes surpris de nous trouver tout à coup de son avis, malgré nos sentiments antérieurs, et il faut une révolte de notre personnalité pour nous remettre dans notre opinion. Lisez seulement, pour en faire l'épreuve, ce qu'il dit du dernier acte de *Ruy-Blas*, et encore, voyez comme il présente la scène des portraits d'ancêtres, d'*Hernani*, et le monologue de Charles-Quint!

Le *Victor Hugo* de Paul de Saint-Victor est la plus belle louange du maître; l'œuvre de Hugo pourrait périr par un accident inimaginable; pourvu que le livre de Saint-Victor fût préservé du même malheur matériel, le nom et la gloire du poète survivront tout brillants, et, par une juste réciprocité, le nom de Paul de Saint-Victor, n'eût-il laissé que ces articles ainsi réunis, est assuré de l'immortalité : il s'est incrusté à Victor Hugo. Le volume publié aujourd'hui est le complément nécessaire des œuvres du poète.

Souvenirs sur Lamartine, par son secrétaire intime, CHARLES ALEXANDRE. Un vol. in-18. Paris, Charpentier, éditeur. — Prix : 3 fr. 50.

Il est des pages bien charmantes dans ces *Souvenirs*, il en est de bien instructives : le moral de Lamartine y est présenté d'une façon, qu'on me passe le mot, naïve. M. Ch. Alexandre dit tout : son livre déborde d'admiration, et il est en maint endroit mal écrit, mal composé, affligé de longueurs, de hors-d'œuvre. Si trop souvent l'auteur se met lui-même en scène et transforme les souvenirs sur Lamartine en révélations sur Charles Alexandre, convenons pourtant qu'il inspire le respect et la sympathie, tant il témoigne d'affection pour le maître! Il le venge — ou croit le venger — de nombreux griefs : deux surtout ont pesé sur la mémoire du poète, sécheresse de cœur et prodigalité d'argent. M. Ch. Alexandre entreprend de nous prouver que Lamartine avait le cœur vraiment tendre; que l'égoïsme n'était pas chez lui de l'égoïsme, et que ses prodigalités n'étaient que des libéralités provoquées par son âme compatissante. Nous avons quelque peine à l'en croire, et les faits mêmes, allégués par l'apologiste, ne vont pas à nous persuader. Que ce fût un grand homme, un poète, un orateur, un cerveau puissant, un homme distingué, dans le sens le plus aristocratique de cette expression, oui, certes; mais le canoniser pour cause d'abnégation et de simplicité d'âme, non, non; son génie même s'y opposait. On n'est pas un grand homme, surtout dans l'ordre du travail d'imagination, sans souffrir impatiemment les entraves qu'apportent la famille, le monde, les affaires, les soucis d'intérêt. Ce sont des gênes, souvent, qui resserrent étroitement l'inspiration et la réflexion jusqu'à l'étrangler. La tyrannie de l'idée arrache l'artiste et l'écrivain à la tyrannie de la société, et c'est ainsi qu'il paraît égoïste et sec de cœur, parce qu'il s'échappe de la sentimentalité banale pour déverser toute l'ardeur de son cœur dans son œuvre.

Mme de Lamartine n'occupe pas moins de place que son mari dans ces *Souvenirs*. M. Ch. Alexandre ne perd pas une occasion de lui rendre hommage et de nous apprendre avec quelle fraternelle affection la femme du poète traitait le secrétaire intime. M. Alexandre, pour être exact et complet, nous a même livré de ses vers à lui, qui, pour avoir été composés sous le toit de Lamartine, écrits sur son papier et avec son encre, n'en sont pas moins des vers de M. Ch. Alexandre.

P. Z.

Zoologie générale, par H. BEAUREGARD.
L'Antiquité romaine, par A.-S. WILKINS.

2 vol. in-16, avec gravures, de la *Bibliothèque utile*. Paris, Félix Alcan, 1885. — Prix : 60 centimes le volume.

Le premier de ces volumes est divisé en deux parties : dans l'une, des notions de zoologie descriptive; dans l'autre, un court exposé des théories zoologiques modernes. L'auteur eût dû montrer plus de réserve et ne pas donner l'hypothèse ingénieuse du transformisme comme une vérité définitivement acquise. Il croit à cette *vérité*, soit; mais les lecteurs pour lesquels il écrit étant prêts à admettre toute considération qualifiée de scientifique, il se devait à lui-même de ne pas abuser de leur crédulité. Et pourquoi, après avoir invoqué l'autorité de M. Edmond Perrier, qui est un étudiant à la façon de M. Chevreul, invoquer celle de M. Ferrière, un simple vulgarisateur?

La traduction, par Mme Waldteufel, du travail du professeur anglais sur l'antiquité romaine peut donner une première idée des façons générales de sentir et de vouloir des Romains de la belle époque. Ceux qui n'ont pas eu et qui n'auront pas l'heur d'ouvrir des ouvrages plus étendus, apprendront, à lire ce petit volume, comme la famille était constituée à Rome, le costume qu'on portait; ils auront accès dans la maison du citoyen, à l'école, au temple; il leur sera loisible d'être Romain pendant une heure.

F. G.

Folk-Lore español. *Biblioteca de las Tradiciones españolas*. Director : Don Antonio Machado y Alvarez. Madrid, Fernando Fé, 1884.

Depuis une quinzaine d'années, il se produit, dans les lettres espagnoles, une sorte de renaissance à la fois insensible et à la fois vivace. Sans s'abaisser à l'imitation, les lettres espagnoles se transforment et se retrempent par le goût du réel, peut-être aussi, il est vrai par un peu de réalisme. Sans aucun doute, elles s'éloignent de cette factisation où elles croupissaient

à la suite d'un romantisme de mauvais aloi, prolongé au point de les dénaturer et de les avilir. Celles des meilleures pièces à l'appui de ce renouvellement sont les nombreux *Folk-Lore* publiés dans toute la Péninsule.

Ce n'est pas aux lecteurs du *Livre* qu'il faut apprendre que *Folk-Lore* est un terme composé de deux vieux mots saxons : *Folk,* qui veut dire « peuple, gens » et *Lore,* qui signifie « doctrine, savoir ». En allemand, la désinence change et devient *Volk-Lehre,* mais Folk et Volk, Lore et Lehre ayant le même sens : *science populaire,* où plus exactement : *savoir* traditionnel, le germanisme du terme est donc superflu. Le terme de *Folk-Lore,* adopté en Angleterre, en Allemagne et en Espagne, n'a plus de patrie, bien qu'il soit né en 1846, dans les feuillets de *l'Athenæum,* sous la docte plume de Merton (pseudonyme de Mrs W.-J. Thoms). *Folk-Lore* est donc un terme cosmopolite cent fois plus exact que l'assemblage grec : *démo-techno-graphie,* par lequel on essaye de le remplacer; mais ce n'est là rien que les lecteurs du *Livre* ne sachent, et il est inutile de glossographer pédantesquement.

Les cinq volumes du *Folk-Lore español* sont l'œuvre d'une société de savants; cette œuvre précieuse, au point de vue des mœurs et du génie espagnol, a pour but de recueillir et de colliger les connaissances populaires dans toutes les branches de la science et de tout ce qui s'y rattache : médecine, hygiène, botanique, morale, agriculture, dictons, devinettes, légendes, fables, usages, cérémonies locales, superstitions, jeux enfantins, locutions, phrases, proverbes, etc., etc., enfin toutes les parcelles qui constituent la culture populaire et tous les matériaux qui reconstituent la psychologie et la sociologie d'un peuple. C'est dans cette donnée qu'à l'envi chacun a contribué par une ligne utile à former les cinq volumes du *Folk-Lore español;* où l'on trouve, à côté de détails charmants tels que les *Costumbres populares Andaluzas,* par Moulotto, d'autres non moins pittoresques sur les origines et le rôle du basilic dans la littérature orale, par Alezandro Guichot et Sierra; mais il faudrait tout louer : le recueil de *Villaniccos* (noëls), les cris des vendeurs, enfin mille autres recherches aussi patiemment élaborées que spirituellement présentées. Néanmoins, la perle des *Folk-Lore,* ce sont les *Estudios sobre las Camiones populares,* par Antonio Marchado y Alvarez. — « Il est une poésie brève et sèche, qui, jaillissant de l'âme comme une étincelle, surgit nue et sans voile, et en s'enfuyant, éveille du bout de son aile les millions d'idées qui dorment dans l'océan de la fantaisie; c'est la poésie des poètes, ce sont la synthèse de la poésie, en un mot, c'est la poésie populaire », a dit Becquer, le charmant poète andalous. Cette phrase pourrait servir d'épigraphe à l'essai de M. Marchado y Alvarez, si jamais on pouvait trouver une épigraphe assez exquise pour résumer les *Camiones populares,* ces couplets d'une idéale simplicité, d'une tendresse délirante, si délicats et si profonds qu'ils enthousiasment et transportent tout étranger qui possède assez la langue espagnole pour en savourer la saveur.

S'il est vrai que les légendes d'un peuple révèlent son histoire, son chansonnier dévoile ses qualités; on peut attendre et espérer beaucoup d'une race où la chanson, qui jaillit souvent à moitié rimée et à moitié rythmée des lèvres d'un inconnu ignorant et inculte, renferme spontanément la poésie dans ce qu'elle a de plus divin, l'essence pure de l'inspiration, et dans ce qu'elle a de plus grandiose, la sublimation du sentiment.

AR. AR.

La Charité privée à Paris, par Maxime du Camp, de l'Académie française. Un vol. in-8°. Paris, Hachette et Cie, 1885. — Prix : 7 fr. 50.

Faisons d'abord la part des éloges.

Peu de sujets aussi beaux que celui qu'a choisi l'auteur; il ne lui était pas facile, par cela même, de le traiter.

Quelles sommes la charité privée dispense-t-elle entre les pauvres et les malades de Paris? Quand l'Assistance publique dépense, par an, trente-sept millions, la charité privée donne (car on ne peut évaluer le nombre qu'approximativement) de soixante à quatre-vingts millions chaque année. Et combien de misérables, le mot pris au sens étymologique, réussit-elle à secourir? L'Assistance publique entretient, dans divers établissements, plus de cent cinquante mille individus malades ou vieillards; elle en secourt deux cent treize mille à domicile. Ils sont par légion encore, les enfants, les infirmes assistés par les Petites Sœurs des Pauvres, par les Sœurs aveugles de Saint-Paul, par l'Asile des Enfants incurables, par les Dames du Calvaire, par l'Orphelinat des Apprentis, par l'Hospitalité de nuit pour les hommes, par l'Hospitalité de nuit pour les femmes, par la Maison des Jeunes Poitrinaires, par l'Hospitalité du travail, par le Dispensaire pour les enfants.

Les sommes déboursées sont d'importance; le nombre des assistés est considérable; mais est-ce là tout ce qu'il importe de faire connaître? Ne faut-il rien dire de l'héroïsme qui se dépense sans compter, de ces dévouements de toutes les heures, de ces fronts qui se penchent sur toutes les douleurs, de ces mains qui lavent toutes les plaies?

Établir des statistiques et écrire le roman vrai des vertus les plus hautes, des vertus les plus humbles, tout en même temps, et qui se cachent, cela n'était pas aisé, nous le répétons. M. Maxime du Camp s'est appliqué à distraire le lecteur de l'ennui que causent toujours des nombres additionnés, et il s'est défendu de prendre un style trop noble pour nous conter les mérites de tous ces hommes et de toutes ces femmes qui ont le génie de la charité. Pour faire parler les chiffres et pour laisser parler le génie lui-même, il fallait autant de talent. Le livre ne pouvait être mieux écrit.

Maintenant la part des reproches.

Quel besoin avait M. Maxime du Camp de récriminer contre certaines mesures politiques? « On a dispersé, dit-il, des hommes qui se plaisaient à vivre les

solation qui apaisait la souffrance; on a enlevé des écoles l'image du Juste injustement condamné; on a été brutal, on a été bête. Des congrégations contemplatives et enseignantes ont été expulsées; il subsiste encore des congrégations charitables; dépêchons-nous de les faire connaître avant qu'elles ne soient contraintes d'abandonner les épaves sociales qu'elles ont recueillies et devant le nombre desquelles l'Assistance publique se sentirait impuissante. »

Et quel besoin de marquer sa réprobation pour la fameuse formule : le cléricalisme, voilà l'ennemi? M. Maxime du Camp n'a pas pour excuse un fanatisme aveugle; il est sceptique, ou peu s'en faut. Il sait fort bien que le cléricalisme est une politique; il sait qu'on peut être un membre fidèle de l'Église catholique et n'être pas clérical, que plusieurs des prélats de cette Église ne sont nullement à compter parmi les cléricaux.

Pourquoi enfin ne parle-t-il que des fondations catholiques? la charité est déjà une religion, mais le catholicisme n'est pas toute la religion, il n'est même pas tout le christianisme. Or il existe des établissements charitables, M. Maxime du Camp ne veut pas paraître s'en douter, qui ont été fondés, qui sont entretenus par des israélites, d'autres, par des protestants.

Bien écrit, le livre pouvait être composé dans un autre esprit. F. G.

Variétés révolutionnaires, par MARCELLIN PELLET, député; précédé d'un avant-propos par A. Ranc. Un vol. in-18 de VIII-360 pages (fait partie de la *Bibliothèque d'histoire contemporaine*). Paris, Félix Alcan, 1885. — Prix : 3 fr. 50

Le nom de M. Marcellin Pellet est depuis longtemps connu parmi les littérateurs qui s'occupent de l'histoire révolutionnaire. On lui doit, en effet, deux intéressants ouvrages, qui ont dû lui coûter bien des recherches et dont il n'est point inutile de rappeler les titres; ce sont :

Élysée Loustalot et les Révolutions de Paris (juillet 1789 — septembre 1790), in-12. Paris, 1872;

Un Royaliste en 1789. — Les Actes des Apôtres (1789-1791), in-12. Paris, 1873.

Ces deux travaux, fort bien faits, constituent une des meilleures études qui aient paru sur le journalisme aux débuts de la Révolution. Le livre que nous offre aujourd'hui M. Marcellin Pellet n'est ni moins curieux ni moins intéressant. C'est un recueil des articles qu'il a publiés, depuis 1881, dans *la République française,* et dont plusieurs ont été motivés ou inspirés par la publication récente d'ouvrages relatifs à la Révolution.

C'est avec raison que l'auteur a donné à son livre le titre de *Variétés;* il y règne, en effet, une diversité de sujets. Qu'on en juge par le sommaire suivant :

« Les almanachs sous la Révolution; — Les revues de fin d'année au théâtre, sous le Directoire et le Consulat; — Théveneau de Morande; — Paris en 1787; — Rivarol; — La vraie Du Barry; — Les orateurs de la Constituante; — Un historien allemand de la Révolution française; — Insignes des députés pendant la Révolution; — Instructions du comité de salut public; — Une lettre inédite de Mme Tallien; — Le camp de Jalès; — Récriminations de M. de Paris (Sanson); — Concours artistiques de l'an II; — Concours de l'an II pour les livres classiques; — Mme de Tourzel et ses *Mémoires;* — Le *Livre du soldat français,* de Championnet; — Quelques strophes peu connues de *la Marseillaise;* — La jeunesse du conventionnel Romme; — Le général Bonaparte; — Lucien Bonaparte; — Le capitaine Vallé; — La propagande philosophique sous la Restauration. »

On voit, par ce simple énoncé, quelle variété présentent ces vingt-quatre chapitres relatifs à la période révolutionnaire; il y a, certes, de quoi plaire à tous les hommes d'étude : historiens, littérateurs ou simples curieux. On sait le sort des journaux si avidement lus, si vite dédaignés et si rarement collectionnés; n'eût-il pas été fâcheux qu'une série d'articles intéressants à divers égards eût été fatalement destinée à disparaître? Aussi doit-on savoir bon gré à l'auteur d'avoir pris soin de les réunir, ces mélanges, en un volume qui doit nécessairement figurer dans toute collection révolutionnaire.

C'est M. Ranc qui s'est chargé de présenter au public l'œuvre de son ami et collaborateur. Mieux que personne, il était à même de remplir cette tâche en faisant ressortir les mérites d'un livre. Il appelle particulièrement l'attention des lecteurs sur les articles intitulés : Un historien allemand de la Révolution française (M. G.-A. Schmidt), le camp de Jalès, les concours de l'an II, le *Livre du soldat français,* la jeunesse du conventionnel Romme; moins importants, sans doute, les articles relatifs aux almanachs, à la Du Barry, à Mme de Tourzel et aux deux Bonaparte, méritent cependant d'être cités aussi.

Enfin, ce qu'il convient de noter surtout dans l'ouvrage de M. Marcellin Pellet, qui sait employer si utilement les loisirs que lui laissent les travaux législatifs, c'est son amour passionné pour la Révolution, objet constant de ses études, ainsi que sa probité et son impartialité d'historien. Z.

Les Mille et une nuits du théâtre, par AUGUSTE VITU. Un vol. gr. in-18 jésus (1re série). Paris, Paul Ollendorff, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Sous ce titre aussi juste qu'ingénieux, l'éminent collaborateur du *Figaro* réunit aujourd'hui l'ensemble de son œuvre critique. Comme il le dit lui-même dans sa trop courte préface, chacune des pièces de théâtre racontées et discutées dans ce recueil représente pour son auteur autant de nuits de travail sous le gaz de l'imprimerie. C'est ainsi qu'il en a passé plus de *mille,* à partir du jour où, au lendemain de la Commune, il acceptait les fonctions si délicates et si laborieuses de critique théâtral. Il est bien superflu de rappeler avec quel tact, quelle sûreté de jugement, quel savoir et surtout quelle impartialité M. Vitu s'est acquitté et s'acquitte chaque jour de sa tâche; tout le

monde connaît son œuvre et chacun s'incline devant son incontestable autorité pour tout ce qui touche à l'art dramatique.

Le volume qu'il nous offre actuellement est le premier d'une série qui n'en comprendra pas moins de huit ou dix, peut-être même davantage. Il renferme l'analyse de cent vingt-trois pièces représentées sur les différents théâtres de Paris, du 10 octobre 1871 au 8 février 1873. Tous les genres y figurent, depuis les productions les plus sérieuses et les plus élevées jusqu'aux bouffonneries les plus désopilantes. C'est vraiment l'histoire du théâtre écrite au jour le jour.

Certains conseillers engageaient M. Vitu à distribuer ses comptes rendus soit par ordre de théâtres, soit par catégories d'œuvres et d'auteurs; d'autres voulaient qu'il supprimât sans pitié toutes les menues appréciations, les légers intermèdes consacrés aux petits ouvrages et aux petits théâtres. Il a énergiquement repoussé toutes ces suggestions, ne voulant pas imiter la méthode et les classifications d'un cours de littérature et mal remplir un plan qu'il ne s'était pas tracé, ni exclure volontairement l'élément de variété et de diversité de son livre, en même temps qu'il eût fait disparaître une foule de détails curieux, parfois même importants pour l'histoire théâtrale. Il s'est tenu à l'ordre simplement chronologique et il a fort bien fait, « les articles improvisés qu'il réunit présentant, par la spontanéité et la continuité des impressions quotidiennes, une sorte de panorama photographié de notre littérature dramatique pendant les quatorze années qui viennent de s'écouler ». Aussi, grâce à l'ordre qu'il a adopté, rien de plus attachant, de plus varié, de plus piquant même que la lecture de ce premier volume.

Sans parler des nombreuses *reprises* auxquelles il a consacré des articles aussi consciencieux et aussi fouillés que s'il s'était agi de véritables *premières*, que de pages excellentes, que d'études remarquables il a écrites sur des pièces *nouvelles* telles que, par exemple, *l'Article 47, les Erinnyes, la Princesse Georges, Rabagas, les Sonnettes, la Visite de noces*, etc., etc., et tant d'autres qui semblent déjà si loin de nous, bien qu'âgées de treize années à peine. Ce livre, composé d'articles anciens, a presque tout le charme de la nouveauté; on le lit et, avec l'ardeur d'un roman, après l'avoir fermé, on n'éprouve que le désir de voir bientôt paraître les suivants.

Espérons que M. Vitu et son éditeur ne nous feront pas trop attendre la suite de ce précieux recueil, véritable mine de renseignements curieux et variés, et qui constitue en même temps un document de premier ordre pour l'histoire du théâtre contemporain.

Victor Hugo intime, par Alfred Asseline. *Mémoires, correspondances, documents inédits.* Un vol. in-18. Paris, C. Marpon et E. Flammarion, 1885.

M. Alfred Asseline a le bonheur d'appartenir à la famille du grand homme qu'il nous présente dans l'intimité. C'est dire qu'il y a dans ce volume des lettres, des mots, des anecdotes que l'on ne pouvait espérer trouver ailleurs, et M. Asseline rend à l'histoire littéraire de ce siècle un véritable service en les conservant. On ne s'étonnera pas que Victor Hugo, centre et foyer du livre, ne le remplisse pas tout entier; les autres membres de sa famille y tiennent une bonne place, et d'autres, comme Jules Janin et Sainte-Beuve, que M. Asseline a connus. De vrai, de Victor Hugo, ce n'est guère que le côté Asseline que l'on voit dans ce livre, côté intime, sans nul doute, mais qui n'est ni le plus grand ni le plus important. Je dis cela, non pas pour refuser au livre que je signale un intérêt qu'il ne saurait ne pas posséder, mais pour préciser et limiter la nature et la portée de cet intérêt.

Victor Hugo est, de son vivant, entré dans l'histoire. Il est littérairement, c'est-à-dire souverainement, pour nous, Français, l'homme du siècle. Il est impossible d'y toucher, à son œuvre, sans être ébloui ou éclairé de ses rayons. M. Asseline en est éclairé doucement. Ses pages resteront comme un document de valeur et agréable à consulter. Mais, je dois le dire, Victor Hugo intime n'est pas là. Je ne sais si l'on fera jamais de cette figure un portrait complet, mais il n'est encore fait nulle part, si ce n'est peut-être dans son œuvre. Il y a là et il y aura longtemps, je le crois, pour les curieux des choses littéraires, tout un monde ignoré et enfoui où l'explorateur qui y fouillerait avec intelligence et énergie trouverait abondamment de quoi se payer de ses peines. B.-H. G.

Le Voltaire des écoles. Extraits des *Œuvres de Voltaire* à l'usage des écoles primaires, avec une notice biographique et des notes grammaticales, historiques et littéraires, par M. *** et R. Lavigne. Un vol. in-12. Paris, Ch. Delagrave, 1884.

Je me demande pourquoi et en quoi M. R. Lavigne a eu besoin de la collaboration de M. *** pour composer ce recueil, d'ailleurs bien fait. Il me semble que la besogne ne dépassait guère les forces d'un homme seul. Sans m'attarder, toutefois, à chercher à résoudre l'inconnu de ce problème, j'ai hâte de louer l'intelligence, l'impartialité, le tact et le goût qui ont présidé au choix des morceaux destinés à faire connaître aux enfants de nos écoles un des types les plus complets de l'esprit et du talent français. On a bien un peu abusé des vers, à mon avis, et fait aux fragments de *la Henriade* la part plus grosse qu'il ne convient; mais, quoi qu'il en soit, les auteurs ont su, en 300 pages environ, montrer un des plus féconds écrivains qui aient jamais existé, sous tous les aspects qui lui font honneur et qui font honneur en même temps à la langue et au pays qu'il illustre comme écrivain et comme penseur. B.-H. G.

Notre capitale Paris, par C. Delon. Un vol. in-18. Paris, E. Weill et G. Maurice, 1885.

Aujourd'hui, écrire comme Chateaubriand ou comme Marchangy, c'est tout un. M. Delon, racontant le passé de Paris au point de vue contemporain, aurait peut-être aussi bien fait de ne pas emprunter son style

à la Restauration. Le livre est d'ailleurs plein de faits intéressants. Il se termine par l'annonce de la prochaine exposition universelle et par un appel à toutes les nations ; car, comme le dit la préface, Paris, « rendez-vous des nations.... », est désigné d'avance pour devenir la ville fédérale des futurs États-Unis d'Europe. Ainsi soit ! Mais quand ce futur-là deviendra le présent, il y aura longtemps que nous serons passés.

Le volume, publié à un bon marché extrême, est bourré d'illustrations qui ne sont pas plus laides que d'autres et qui ont l'avantage de donner une idée à peu près juste des choses qu'elles font profession de représenter. En somme, je pense du bien de ce petit livre, et, pour le prouver, j'en cite la dernière phrase faite pour aller au cœur de tout bon Français : « Quand la France se développe et s'étale dans son harmonieuse diversité, sur la vaste superficie de son territoire si richement varié, entre les vertes plaines du nord et son midi ensoleillé, on l'appelle *Province ;* quand elle se concentre au point où toutes ses activités se croisent, on l'appelle *Paris.* Et c'est toujours la même France. »

B.-H. G.

Le nouvel ouvrage de Zari, **la Fête des neiges,** qui paraît à la librairie Paul Ollendorff, est un récit du Nord, plein d'originalité. La plume du jeune écrivain se complaît dans la description des paysages glacés où se déroule une action pleine de poésie et de charme.

C'est l'art dans la simplicité, c'est un vrai bijou littéraire qui peut se mettre sous tous les yeux.

POÉSIES

Livret de vers anciens, à Paris, MDCXXXVIII, petit in-18 de v ff et 29 pp., orné d'un frontispice gravé. Charmante plaquette imprimée par A. Quantin (1885) et tirée à 250 exemplaires sur papier de Hollande, plus 5 exemplaires sur parchemin. Cinquante exemplaires seulement ont été mis en vente et se trouvent, au prix de 5 francs, chez Marpon et Flammarion, 26, rue Racine.

Voici une curiosité littéraire et bibliographique qui ne peut manquer d'être recherchée : c'est un double pastiche, poétique et typographique, pour l'exécution duquel le poète et l'imprimeur ont rivalisé de bon goût, aussi est-il si bien venu, si réussi, que les plus habiles s'y laisseraient volontiers prendre, du moins au premier coup d'œil. « Epistre dédicatoire à M. de Banville » ne donnait tout d'abord la clef du mystère.

Dans cette épître, qu'il signe simplement *Jacques-Madeleine,* l'auteur explique « à son cher et très illustre maistre » les motifs qui l'ont amené à composer son livret. Profondément épris des poètes du XVIIe siècle, « dont quelques-uns, tels que Théophile et Saint-Amant, sont au moins cogneus des honnestes gens », Jacques-Madeleine a particulièrement été surpris et charmé de la lecture des œuvres de *Tristan l'Hermite,* ce grand et superbe poète qu'il connaissait à peine de nom et que maintenant il trouve incomparable. Il a lu et relu ses livres, les feuilletant jour et nuit.

« Et sy, dit-il, ay-ie vescu en telle constante intimité avec ce poète bien amé que ie me suis surpris à avoir des pensers semblables aux siens, à aymer et songer comme luy, à me sentir aux leures mesmes discours, mesmes plainctes, en fin à parler sa langue ; et i'ay escrit ces vers que ie vous desliure. » .

Telles sont les circonstances qui ont donné naissance aux vingt et quelques pièces composant ce petit recueil. On y trouve neuf sonnets, deux odes, des stances, des chansons et autres versiculets que l'on jurerait écrits par Tristan lui-même, tant Jacques-Madeleine s'est assimilé sa manière et son style. Bien qu'on y rencontre en foule ces allusions mythologiques, ces concetti, ces mignardises, ces images surannées ou précieuses et tous ces *agréments* de la poétique du XVIIe siècle, ces vers cependant offrent un charme et une grâce véritables.

Qu'on en juge, d'ailleurs, par le sonnet suivant qui, certes, n'est point des médiocres, et que Tristan lui-même n'eût pu désavouer :

Les fatalités d'amour

(Sonnet).

Adonc, belle Philis, de trop d'Amans seruie,
Rien ne peut attendrir ce courage hautain.
Ne vistes-vous iamais les beaux yeux de Siluie
Me presager souuent vn plus heureux destin ?

Dans vostre lict seulette et de somme assouvie,
Quand l'Aurore sourit aux portes du matin,
Ne pensez-vous iamais que la nymphe rauie
Pourroit fixer un iour ce cueur trop incertain.

Siluie est plus que vous et pitoyable et belle,
Je fais vœu de l'aymer et de n'aymer plus qu'elle.
Mais non, ie suis troublé par de plus chers apas.

En voulant vous quitter, ie vous reviens encore
Et c'est nostre mal-heur de fuir qui nous adore
Et d'adorer tousiours qui ne nous ayme pas.

Voilà vraiment un excellent pastiche et bien fait pour plaire aux amateurs de vieille poésie. On voit combien l'auteur s'est pénétré de son modèle ; sans nul doute, s'il eût voulu imiter d'autres poètes contemporains d'Henri IV ou de Louis XIII, il eût tout aussi bien réussi, car il ne les a pas moins étudiés que

son cher Tristan, sur lequel il n'a concentré ses prédilections que parce que :

Malherbe est un trop sec poete;
Sa muse est maigre, au moins fluette.
J'ai bien estudié Ronsard
Mais ie suis, adore et imite
La grâce exquise et pleine d'art
De mon maistre *Tristan l'Hermite*

A tous égards, le *Livret* de Jacques-Madeleine est un essai plein d'intérêt; il appelle l'attention sur un poète trop oublié et qu'il conviendrait de remettre en lumière à notre époque de vulgarisation et de restaurations litteraires; en outre, il témoigne du talent personnel de son auteur, qui a eu le tact et la discrétion assez rares de ne point abuser du genre qu'il a choisi et de ne point accabler le lecteur sous une multitude de pièces dont la monotonie presque inévitable n'eût pas manqué de nous rebuter. Son petit livre, au contraire, ne contient que des pièces soigneusement choisies, véritables perles encadrées dans un bijou de typographie archaïque, sorti des presses de notre imprimeur M. A. Quantin. PHIL. MIN.

Les Onze mille vierges, par ARSÈNE HOUSSAYE. Paris, Marpon et Flammarion. Un vol. in-18. — 5 francs.

Les Onze mille vierges. Voilà une bonne fortune pour ceux qui aiment la poésie. Depuis *les Cent et un sonnets,* Arsène Houssaye était retourné à la prose, dont il fait souvent une poésie quand l'esprit ne gâte pas le sentiment. Dans ce nouveau volume, illustré avec beaucoup d'art par les éditeurs, ce sont des vers d'un haut vol comme dans les poèmes d'*Isis* et des *Dieux,* ou bien ce sont des vers intimes où la passion est la vraie muse. Nous y trouvons des strophes inédites de Musset signées *Un joueur d'échecs,* avec la réponse du poète des *Poèmes antiques.* Nous y trouvons aussi de bien jolis vers adressés à Victor Hugo. Pourquoi pas la réponse, qui est en prose, mais qui est charmante?

La Vouivre, *poème franc-comtois,* par CHARLES GRANDMOUGIN, plaquette petit in-8°. Paris Auguste Ghio, et Dôle, Vernier-Arcelin, 1884. — Prix : 1 fr. 50.

Oiseau tout ensemble et serpent,
Tantôt volant, tantôt rampant,
C'est la vouivre!

Une escarboucle est à son front :
Heureux ceux qui peuvent la prendre!

Jean, le fils du seigneur Amaury, veut cette escarboucle dont la possession assurera son bonheur : Jeanne d'Andelot sera alors sa femme; il s'en ira donc, par les bois, la nuit, pour s'emparer de la vouivre. Mais Marianne, l'humble paysanne de qui il s'était fait aimer naguère, souffre à se voir délaissée, et cette vouivre, elle est dehors, un falot à la main. Le falot! c'est l'escarboucle, croit Jean, et il suit, il poursuit Marianne, qui marche, qui court. Elle l'entraîne jusque vers la rivière. Jean s'y noye. Marianne s'est vengée.

Le récit est bien composé, les vers sont bien frappés; le poème n'est pas pour faire tenir en moins grande estime l'auteur de *Prométhée.* F. G.

Les Saisons et **Au pays des pommiers,** poésies par VICTOR PATARD. Un vol. in-12. Paris, Jouaust, 1885. — Prix : 3 francs.

Ni parnassien ni naturaliste! A être vrai, sincère, il restera inconnu? qu'importe! La muse le consolera. — C'est là ce que le poète nous dit dans les trois premières pièces de son volume. Soit; mais il faut que la muse consolatrice ait l'esprit quelque peu dérangé. A son poète elle dicte tout de travers; elle lui fait dire : *règne mars* pour : *mars règne, chante dans la ramure l'oiseau,* pour : *l'oiseau chante dans la ramure, Brillent les prés,* pour : *les prés brillent,* elle oblige d'écrire ce vers alexandrin :

Quand est de gais oiseaux plein chaque arbuste vert.

C'est le cidre du pays des pommiers qui aura grisé la muse. F. G.

Nos grandes pages, par CH. DU GUERROIS. Paris, Alph. Lemerre, éditeur, in-18. — Prix : 3 francs.

L'auteur a été inspiré du désir de célébrer notre patrie. A ce titre, le lecteur est disposé à lui accorder sa sympathie. Mais la forme de M. du Guerrois rappelle tellement la prose, qu'on lui saurait gré de n'avoir pas imposé à cette prose des contorsions désolantes pour la loger quand même dans la mesure des vers.

Le récit manque d'ampleur, les noms géographiques y pullulent de façon qu'on croirait lire un résumé de collège.

Et puis, que d'obscurités! on lit des vers comme ceux-ci :

« L'œil de ce chevalier, le roi, s'est obscurci. »
. . . . . .

« La pierre du canon du train de l'éclair vole. »
. . . . . .

Et des rapprochements d'une telle audace qu'on est déconcerté :

« ... Poitiers après Crécy, la France dans le flanc
« Une fois donc encore à l'aiguillon sanglant.
« Qui t'en retirera? Bonaparte ou Soubise,
« Waterloo qui foudroie ou Rosbach qu'on méprise? »

Faut-il parler de l'harmonie des vers? Pour quelques-uns d'un beau mouvement, qui s'envolent empanachés selon le rite d'Hugo, ils abondent les vers rocailleux et claudicants. La matière était belle; ce

M. du Guerrois ne s'en est guère soucié. Il a eu trop de confiance dans son sujet. P. Z.

Poésies posthumes, par Auguste Barbier, de l'Académie française, in-18 jésus. Alph. Lemerre. Paris, 3 francs.

Les exécuteurs testamentaires de l'auteur de *la Curée,* MM. Lacaussade et E. Grenier, ont réuni ses feuilles inédites et les voici en volume.

Comme début : un *Hymne à la sincérité* où tous les défauts de celui qu'une pièce justement célèbre fit presque passer pour un maître, se répètent et se multiplient : déclaration, insuffisance de termes, lourdeur, platitude. Malheureusement, la suite ne se relève guère, et ce n'est peut-être pas un bien bon service rendu à la mémoire du poète que cette publication. *Les Masques* nous représentent une série de soi-disant, ou plutôt des types comme Turcaret, Laubardemont, Pancrace, Sacripant, Diafoirus, Gorgias, etc. M. Barbier ne leur ajoute aucun trait nouveau, aucune empreinte personnelle.

Il eût voulu être satirique, il n'est que vulgaire et bas. Et ce pauvre style essoufflé se traîne péniblement dans des phases interminables; l'idée se perd à travers ce dédale des propositions incidentes.

Des morceaux de meilleure venue se rencontrent dans les *Silles.* Ce genre vif et léger, piquant et mordant d'autrefois, M. Barbier ne l'a pas ressuscité.

Il n'y a pas à dissimuler. C'est une désillusion que ce recueil posthume. Ce sont des vers de vieillard, ressemblant à des vers de débutant.

L'œuvre de M. Barbier n'est pas de ceux qu'on augmente, mais au contraire qu'on émonde. Nous aurions aimé que les exécuteurs testamentaires, mieux éclairés sur l'intérêt véritable de leur ami, fissent une édition de ses poèmes choisis, allégée des pièces vagues et filandreuses, qui déparent ses recueils. Barbier, pour avoir réussi, dans un élan de jeunesse, un morceau de bravoure, s'est cru poète satirique. Il avait peut-être l'indignation : mais alors il a prouvé qu'elle ne suffit pas pour faire des vers. Juvénal avait autre chose : le style. P. Z.

Fleurs du bitume, petits poèmes parisiens, par Émile Goudeau. Paris, Ollendorff, éditeur, in-18. — 3 fr. 30.

C'est une réimpression; et ils sont rares les volumes de vers qu'on réimprime. M. Goudeau a dépensé beaucoup de fantaisie dans ces petits poèmes; certainement c'est un des recueils les moins banaux de ces dernières années que ces *Fleurs du bitume.* On y sent de la jeunesse et de la sincérité, même dans l'exagération; et l'on y rencontre, au milieu de pièces d'une violence de ton cherchée et d'une incohérence préméditée, plusieurs jolis morceaux; ils ne sont point parfaits, — M. Goudeau a le grand tort de ne pas épurer le premier jet, ou du moins il a l'air d'avoir ce tort. — mais ils ont le cachet du poète. Tels ces dix-

En regardant les étoiles du bout d'un mirliton

Une nuit d'août, à ma fenêtre,
Je respirais l'air peu champêtre
Que Dieu distribue à Paris,
Et je voyais, vives ou lentes
Passer les étoiles filantes,
Sur les zodiaques surpris.

Sans doute les houris s'amusent
A voir si leurs diamants s'usent
A rayer la glace des cieux;
Elles y tracent les commères,
Les arabesques éphémères
De nos amours capricieux.

Sous le ciel de lit immobile
La passion s'allume et file
Pour disparaître sans retour.
Quand donc, en un ciel moins prolixe,
Trouverai-je une étoile fixe,
Une étoile fixe d'amour ?

Nous regrettons de n'en point citer d'autres : ce n'est pas qu'il n'y ait plus à citer. Mais tout joli que ce soit, ça tient de la place.

Rappelons que M. Goudeau a publié un second volume, *les Poèmes ironiques,* dont plusieurs sont curieux et dignes de l'attention des lettrés. P. Z.

Chanson de France : *Beauvais délivré,* poème par Pontsevrez. Paris, Jouaust et Sigaux, éditeurs, in-18 jésus. — 1 fr. 25.

Ce poème continue la série de *la Chanson de France :* couronné d'abord par la ville de Beauvais lors de la fête de Jeanne Hachette, il parut en édition de luxe in-4° tirée seulement à 200 exemplaires.

L'édition nouvelle est publiée sous les auspices du ministère de l'instruction publique et des beaux-arts. Bientôt paraîtra un autre épisode, *la Dame de la Roche-Guyon.* Le poète a su rendre émouvants ces récits nationaux; et ils obtiennent un grand succès parmi la jeunesse. C'est là le véritable enseignement civique; et avec une forme attachante il pénètre mieux dans les cœurs.

Les Poésies de Catulle Mendès. Nouvelle édition, premier et second fascicules; in-18, chez Paul Ollendorff. Paris, 1885. — 1 franc.

C'est une idée heureuse, croyons-nous, de rééditer en fascicules élégants les poésies de Catulle Mendès. On hésite devant un livre de cent sous, on se laisse aller à la brochure d'un franc; il est vrai qu'il y en aura sept, mais l'un attire l'autre. Nous souhaitons le meilleur succès à l'entreprise. Les deux premiers cahiers ont paru, soigneusement imprimés par Lanier. C'est *Hespérus* et les *Contes épiques.*

Hespérus, poème swedenborgien, est une des premières productions du parnassien inventeur du Parnasse. Il parut en 1872, et fut d'abord servi en feuil-

bien déroutés. Le sujet est aussi simple qu'invraisemblable : un vieux juif, honni de la populace, croupissant dans un taudis puant de la Judenstrasse de Francfort, témoigne un dédain stoïque de tous les mépris, de toutes les insultes, de toutes les misères. C'est que son corps seul habite là. Son âme a été *visitée* par l'Esprit qui lui a dit :

« Faites l'Œuvre, d'après l'Amour et la Sagesse. »

Alors il s'unit d'amour mystique avec une princesse du nord du pays des neiges; leur vie se mêle, à distance, de telle sorte qu'ils éprouvent mêmes sentiments, mêmes plaisirs, mêmes douleurs, et que la mort de l'un sera le terme de l'existence de l'autre.

En effet, un jour, on lit dans les journaux la disparition de la princesse.

Près du pôle, au delà du pays que l'on nomme,
Dans un palais bâti sur des blanches hauteurs,
Seule, une femme, avec deux ou trois serviteurs,
Sans motif (le conteur ajoutait par folie),
Depuis trois ans s'était, vivante, ensevelie.
Et cette femme était fille d'un roi du nord.
De sa paix différente à peine de la mort
Elle sortit un soir, ayant eu la pensée
De glisser en traîneau sur la neige glacée.
Promenade fatale : elle ne revint pas.
Sans doute l'aquilon qui fouette les frimas
Et porte l'avalanche éparse dans son aile
Lui fit un blanc linceul de la neige éternelle.
Mais nul ne fait parler le vent sibérien,
Et de l'histoire, en somme, on ne connaissait rien,
Sinon le jour précis du départ de l'absente.
C'était le seize avril mille-huit-cent-soixante.

Or, en parcourant le cimetière de Francfort, le poète aperçoit une croix.

Petite et de bois noir, ainsi qu'il est coutume
Pour les gens qu'à ses frais une paroisse inhume;
Elle penchait, oblique, entre quelques sapins.
Incliné j'y pus lire en caractères peints :
« Hespérus »; la peinture était encore récente,
Et plus bas, « seize avril mille-huit-cent-soixante ».

Ne discutons pas le sujet: il comporte du vague, du surnaturel, où l'imagination du poète se joue en mille tours fantaisistes. C'est l'occasion de pages descriptives où pullulent les beaux vers pittoresques, sonores, harmonieux. Le nuageux Swedenborg exerce ses droits surtout dans la troisième partie : elle est intitulée *Arcanes*, et fort justement, car il est impossible d'y rien apercevoir qui ait le sens clair.

Pour l'obscurité mythique, Catulle Mendès, en ce morceau, peut rivaliser avec Virgile en le sixième livre de son *Énéide*. C'est, en définitive, plus bizarre qu'intéressant, et Catulle Mendès peut en tirer triomphe au profit de la thèse parnassienne, que la forme du vers en emporte le fond. *Hespérus* se fait lire par la magie du vers.

Mais combien supérieurs lui sont la plupart des *Contes épiques!* Il y a dans ce recueil de vrais morceaux de maître : *les Imprécations d'azur, la Patrie, le Disciple, l'Épée, la Fille du Domn.*

Pour n'être pas le créateur de son instrument, qu'il tient directement de V. Hugo, Mendès n'en a pas moins conquis une des premières places parmi les poètes contemporains. Le malheur de ces *Contes épiques*, c'est leur brièveté. Non pas que les sujets traités puissent supporter un plus large développement : ils sont, au contraire, dans l'exacte mesure. Mais ils manquent eux-mêmes de puissance, la simplicité de la conception aboutit nécessairement à un dénouement prochain.

Ce n'est qu'un trait, mais il est rigoureusement marqué; et le petit poème reste poésie tout en étant à la fois peinture et musique. P. Z.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Journal d'un officier d'ordonnance (juillet 1870-février 1871), par le comte d'Hérisson. Paris, Ollendorff. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

On a publié, sur le siège de Paris et sur toutes les opérations militaires suburbaines pendant « l'année terrible », de nombreux et volumineux ouvrages, signés des noms les plus retentissants; chacun a dit son mot, conté ses souvenirs, noté ses impressions, apporté son obole à l'histoire; mais je doute qu'il ait été publié, depuis bientôt quinze ans, un livre comdotes, l'originalité des aperçus, l'exactitude des renseignements, et surtout par l'esprit, la belle humeur, la verve piquante de l'auteur. M. D'Hérisson, officier d'ordonnance du général Trochu, a été mêlé à tous les événements du siège, tour à tour comme parlementaire, interprète et même comme négociateur. Aussitôt la déclaration de guerre, il vint de New-York à Paris pour se mettre au service de son pays. Le journal qu'il a écrit pendant ces jours néfastes débute en Amérique et ne se termine qu'à Versailles, dans la petite maison du chancelier de fer. M. D'Hérisson

extrême; son livre est aussi passionnant qu'un roman dramatique, et, pour tous ceux qui ont vu à Paris les sombres jours de 70-71, il évoque toute une légion de souvenirs. Le succès a de suite accueilli cet ouvrage remarquable, qui a dépassé aujourd'hui sa vingtième édition. Il n'est presque point douteux que les lecteurs du *Livre* n'aient en majorité déjà acquis ce *memorandum*, qui fit grand bruit dans la presse lors de son apparition, il y a six semaines. Je suis heureux de constater cette vogue pour un livre d'histoire qui, sous l'aspect attrayant qu'il présente, contient d'amères critiques, et duquel il se dégage une fortifiante moralité. O.

Le Maréchal de Fabert. *Étude historique d'après ses lettres et des pièces inédites,* par le lieutenant-colonel Jules Bourelly. Ouvrage couronné par l'Académie française. Édition in-12 en deux volumes avec portrait du maréchal. Paris, Librairie académique Didier, 1885.

Deux éditions in-8°, bientôt suivies d'une traduction en langue anglaise, n'ont pas épuisé le succès de ce livre, auquel l'Académie française attribuait récemment le premier prix Thérouanne. Le sentiment de patriotisme qui se dégage d'une telle étude, l'exemple d'une « vie glorieuse et sans tache, utile et toujours respectée, portant au bien par de nobles enseignements », — c'est en ces termes qu'en parle M. le secrétaire perpétuel de l'Académie française, — les ambitions légitimes qu'elle suscite désignaient l'œuvre au choix des commissions spéciales chargées d'alimenter les bibliothèques populaires, celles des communes, des lycées, des garnisons : d'où la nécessité de cette édition nouvelle plus accessible aux petites bourses.

Après les témoignages de haute appréciation dont a été l'objet cette biographie du premier soldat pour qui le bâton de maréchal de France fut uniquement la récompense du courage, de l'honneur et des grands services rendus, il suffira de retracer ici les divisions principales du travail de M. le lieutenant-colonel Bourelly. Il se compose de deux parties dont la première, correspondant au premier volume, commence à la naissance de Fabert (1599) et finit avec la Fronde (1652). Elle comprend deux livres dont le premier traite de la jeunesse de Fabert, de ses campagnes et de ses rapports avec Richelieu; dans le second, après avoir montré, sous ses différentes faces, l'œuvre administrative qu'il accomplit à Sedan, l'auteur nous fait traverser avec lui la période troublée de la Fronde, en caractérisant le rôle que son dévouement à Mazarin et son amitié pour le comte de Chavigny l'appellent à jouer entre ces deux hommes d'État.

La deuxième partie, également divisée en deux livres et correspondant au deuxième volume, commence en 1653 pour se terminer à la mort de Fabert, en 1662. Dans le premier livre (1653-1658), Fabert nous apparaît tout d'abord comme négociateur; le roi fait ses premières armes à côté de lui, au siège de Stenay. Le reste de ce livre est consacré à l'examen des réformes militaires et des projets financiers que Fabert s'efforce de réaliser; ses essais de cadastre en Champagne soulevèrent les clameurs des privilégiés. Dans le second livre, on voit Fabert poursuivre l'application de ses idées; il se heurte à l'indifférence calculée de Mazarin; sa sollicitude se concentre alors tout entière sur les Sedanais, auxquels il voudrait procurer le bienfait de l'unité religieuse; il meurt avant que le succès ait couronné ses vœux, mais ses doctrines économiques lui survivent. Tel est le dernier mot de cette étude importante, consacrée à l'une des plus nobles figures de notre histoire par le lieutenant-colonel Jules Bourelly. E. C.

Les Cimetières depuis la fondation de la monarchie française jusqu'à nos jours. *Histoire et législation,* par le Dr Gannal. Fascicules in-8° I-II. Paris, Muzard.

Cette importante publication, dont les deux premiers fascicules viennent de paraître, doit former quatre volumes (Histoire et législation — Pièces justificatives) : elle promet d'être fort intéressante, si l'on en juge par les parties déjà publiées. Après un essai historique très complet sur les cimetières depuis la fondation de la monarchie française jusqu'en 1776, M. le Dr Félix Gannal donne un résumé de l'histoire du cimetière des Innocents, comprenant de nombreux documents tirés des Archives nationales, relatifs à l'évacuation de ce cimetière (1785-1787), avec un plan inédit et un dessin d'Israël Silvestre. Nous reviendrons sur cet ouvrage qui éclaire d'un jour nouveau un point obscur de l'histoire de notre pays. A. P.

Les Grandes chasses au xvie siècle, par le comte H. de la Ferrière. Paris, Jouaust, Librairie des bibliophiles. M dccc lxxxiv. In-18 de iv-141 pages. Tirage à 500 exemplaires sur papier de Hollande, plus 40 exemplaires sur papier de luxe. — Prix : 6 fr.

On a eu déjà l'occasion de parler, dans cette revue, de la charmante petite collection publiée par M. Jouaust sous le titre de : *Cabinet de vénerie* ou *Petite Bibliothèque du chasseur*. Dans cette série de jolies réimpressions, dont l'éloge n'est plus à faire, l'habile éditeur a publié déjà sept ouvrages, en prose ou en vers, qui remontent à l'origine de la littérature cynégétique. Peut-être ne sera-t-on pas fâché de retrouver ici les titres de ces intéressants opuscules; les voici :

1. *Discours de l'antagonie du chien et du lièvre,* par Jehan du Bec (xvie siècle);

2. *La Chasse du loup,* par Jean de Clamorgan (*id.*);

3. *Le bon varlet de chiens,* publié d'après un manuscrit inédit de la bibliothèque de l'Arsenal;

4. *Le Livre de l'art de la fauconnerie et des chiens de chasse,* de Guillaume Tardif (xve siècle), 2 vol.;

5. *La Chasse royale,* de H. Salel, et le *Débat entre deux dames sur le passe-temps des chiens et des oiseaux* de G. Cretin, 3 poèmes;

6. *Le Livre du roi Dancus*, publié par H. Martin-Dairvault;

7. *La Conférence des fauconniers*, de Charles d'Arcussia (1644).

Ces sept petits ouvrages, publiés sous la direction du très regretté M. Paul Lacroix, en collaboration avec M. Ernest Jullien, ont obtenu un succès mérité, bien que le public spécial auquel ils s'adressaient fût relativement restreint; il fallait être à la fois chasseur et bibliophile pour en apprécier tous les charmes; il suffit d'être lettré et homme de goût pour se délecter à lire le huitième volume que nous offre M. Jouaust : c'est assez dire que cette édition ne pourra suffire au nombre des amateurs qui rechercheront ce délicieux livret.

Cette étude sur les grandes chasses au XVIe siècle, tout en ayant le même objectif que les traités dont on vient de rappeler les titres, offre un intérêt d'un tout autre genre : ces derniers se bornent à retracer minutieusement tous les préceptes de l'art de la vénerie; mais, comme le dit fort bien M. de la Ferrière, ils ne nous font pas entrer dans ces grandes demeures féodales que la chasse seule avait le pouvoir d'animer; ils ne nous disent rien de la vie d'alors : c'est la théorie de la chasse et non la chasse en action.

Avec M. de la Ferrière, nous pénétrons dans les demeures princières, dans les châteaux royaux, et nous saisissons sur le vif un des aspects de la vie des rois au XVIe siècle. L'étude de notre auteur embrasse les règnes des six derniers Valois et du premier des Bourbons. De Louis XII à Henri IV, nous voyons, d'après les meilleures sources et les plus sûrs documents, quelle large place tint la chasse dans l'existence de nos rois; après les intrigues d'amour, ils n'eurent pas de plus chère occupation ni de plus grand divertissement; au milieu des troubles et des guerres presque continuelles qui marquèrent les règnes de ces princes, tous, malgré la pénurie du trésor royal, consacrèrent des sommes, énormes pour l'époque, à l'entretien de leurs équipages, de leurs meutes, de leurs fauconneries, afin de s'adonner à cette passion avec plus ou moins d'ardeur toutefois, suivant leur tempérament et leur caractère.

C'est ainsi que M. de la Ferrière nous montre Louis XII, qui chassait peu vers la fin de sa vie, acquérir à grands frais chevaux, chiens et faucons et inculquer à son futur successeur l'amour et les principes de l'art cynégétique. François Ier, le père des veneurs, comme l'appelle Du Fouilloux, non moins intrépide chasseur qu'amant passionné, s'adonne ardemment aux plaisirs de la vénerie, disant que « vieux malade, il se ferait porter à la chasse, et que peut-être, mort, il voudrait y aller dans son cercueil. » Henri II, qui hérite à la fois de l'amour de son père pour la belle Diane et de sa passion pour la chasse, met la vénerie sur un plus grand pied que jamais; jaloux de ses chasses, il édicte de sévères ordonnances pour réglementer ce droit seigneurial. François II, dont le règne fut si court, abrégea encore sa passion si fatigante. Charles IX, bien que forcé de réduire son train de chasse par la pauvreté du trésor, ne laisse pas de s'adonner à cet exercice avec plus de fougue peut-être que ses prédécesseurs; comme son frère François II, il y épuise ses forces et en meurt prématurément. Il avait écrit un livre sur la chasse au cerf. Henri III, le dernier roi de sa race et le plus efféminé, fit des dépenses énormes pour ses équipages, mais ne chassa que rarement, bien qu'ayant été un cavalier aussi intrépide qu'habile; sa coûteuse vénerie fut surtout pour lui un objet de luxe plutôt qu'un objet utile. Henri IV, enfin, veneur plus économe, mais non moins actif que ses prédécesseurs, mena de front les affaires, la guerre, la chasse et ses nombreuses amours. Le chapitre qui lui est consacré est peut-être le plus attrayant du volume.

C'est à regret que nous nous arrêtons sans plus de détail, car cet aperçu trop succinct ne saurait donner une idée de ce que vaut le charmant livret de M. de la Ferrière. Pour l'apprécier, il faut le lire, ce travail des plus curieux, nous faisant connaître tout un côté jusqu'à présent mal connu et peu étudié de la vie de cour au XVIe siècle. Dans un style des plus corrects, l'auteur y développe son sujet avec une netteté et une clarté parfaites; les faits, les citations y abondent et témoignent de l'érudition de l'auteur, qui a dû compulser bien des documents et des mémoires pour réunir les éléments de son intéressante étude. En un mot, l'ouvrage de M. de la Ferrière est de ceux qui doivent figurer indispensablement dans la bibliothèque de tous les lettrés et de tous les hommes de goût.

PHIL. MIN.

Une mésalliance dans la maison de Brunswick (1665-1725). Éléonore Desmier d'Olbreuze, duchesse de Zell, par le vicomte HORRIC DE BEAUCAIRE. 1 vol. in-8°. Paris, librairie Oudin et librairie Fischbacher, 1885.

Ni la duchesse de Zell ni Sophie-Dorothée de Brunswick — car l'auteur, parlant de la mère, a parlé aussi de la fille — ne sont personnages de premier plan et même de deuxième, mais toutes deux ont été en butte aux inimitiés les plus ardentes, toutes deux ont été l'objet de médisances, sinon de calomnies, et leur malheur serait déjà un titre à notre intérêt, si nous oubliions que toutes deux sont restées Françaises dans la mesure où elles le pouvaient demeurer légitimement; que la mère, après avoir tâché d'obtenir de Louis XIV qu'il agît avec moins de rigueur à l'égard des protestants, a accueilli avec un soin jaloux, non seulement ses propres alliés, mais tous ceux qui, chassés par la révocation de l'édit de Nantes, venaient chercher un refuge à sa cour; qu'elle et sa fille ont abandonné la plus grande partie des revenus de leurs terres de France aux habitants de ces mêmes terres traqués par les intendants.

La maison de Desmier n'était point si petite qu'il fallût tant crier à la mésalliance en voyant le duc George-Guillaume de Brunswick épouser Mlle d'Ol-

rente; mais le duc avait pris l'engagement de ne se point marier, l'engagement de laisser son héritage à l'un de ses frères ; il ne tenait pas l'une de ses deux promesses; il aurait des enfants; tiendrait-il l'autre promesse? On comprend les craintes, le ressentiment que devait faire naître une union accomplie en de telles conditions. Le duc de Zell a une fille, il la donne en mariage à son neveu Georges de Hanovre; en l'acceptant, on lui fait comme une grâce, et le futur roi d'Angleterre délaisse la jeune femme, qu'il méprise à cause de sa naissance; la jeune femme eut-elle quelque complaisance coupable pour le comte de Kœnigsmarck? Celui-ci est assassiné dans le château de la résidence de Hanovre; et pour l'épouse, qu'il fallait condamner malgré l'absence de toutes preuves, elle est enfermée dans la forteresse d'Ahlden; elle y mourra après trente-deux ans de captivité.

La duchesse de Zell a joué un rôle assez effacé; la duchesse de Hanovre n'en a joué aucun; mais parce que ni l'une ni l'autre n'ont eu l'esprit d'intrigue, qu'elles ne se sont mises au service d'aucune ambition, ce n'était pas, pour l'auteur, à négliger de nous les représenter dans le milieu même où elles avaient vécu. M. de Beaucaire nous fait connaître les rivalités des candidats à l'électorat, la part prise par les principautés allemandes aux guerres de la fin du règne de Louis XIV; il nous dit quelle fut la politique d'une partie de l'Europe à la fin du XVIIe siècle, au commencement du XVIIIe, quand le trône d'Angleterre est dévolu à la maison de Hanovre, à la veille de l'avènement de Frédéric II.

Les deux portraits sont intéressants; le cadre, si l'on veut, l'est encore plus.

Disons que le travail est fait en toute connaissance des archives d'État de Berlin, de Wolfenbüttel et de Hanovre, de certains documents inédits classés au ministère des affaires étrangères de Paris, à la bibliothèque de l'université suédoise de Sund; ajoutons qu'il est écrit d'un style à la fois simple et élégant, et présentons-le comme un chapitre d'histoire digne en tous points de fixer l'attention. F. G.

Les grandes leçons du christianisme, par A. Pélissier, professeur de l'Université. 1 vol. in-12. Paris, Hachette et Cie. 1885. — Prix : 5 fr.

C'est dans l'Ancien Testament, dans l'Évangile, dans les monuments littéraires de l'Église naissante, que l'auteur a cherché les titres du christianisme à la reconnaissance du genre humain. Il a analysé les différentes parties de la Bible, les écrits des Apôtres, les principaux ouvrages des Pères, et il s'est appliqué à dégager les grandes leçons qui, mises tant bien que mal à profit, ont fait, en Europe, en Amérique, la civilisation moderne. Il a bien rempli la tâche qu'il s'était donnée.

Son travail est intéressant; il a le défaut pourtant de toutes les apologies. M. Pélissier ne prouve en aucun endroit de son livre ce qu'on appelle le sens critique. Il donne à croire à un développement continu depuis Moïse jusqu'à saint Augustin. De savoir si l'hellénisme a faussé ou non l'enseignement de Jésus, si tous les Pères ont été d'accord, si tous les textes méritent créance, il ne s'en inquiète pas.

Les chapitres de l'Introduction et de la Conclusion générale sont pour vanter les bienfaits, non pas du christianisme, mais du catholicisme. L'auteur regarde aux bienfaits de l'ordre temporel : « Seule, la discipline catholique peut nous sauver, dit-il, du socialisme, de l'anarchie; que les hommes obéissent, ajoute-t-il, aux prescriptions de l'Église romaine, et les nations seront prospères. F. G.

Le Vandalisme révolutionnaire, par Eugène Despois. 2e édition. Un fort vol. in-12. Félix Alcan, éditeur. Paris, 1885.

Le livre d'Eugène Despois ne fut pas seulement l'ouvrage bien fait d'un esprit érudit et délicat, ce fut aussi l'acte courageux d'un honnête homme, un acte de foi politique, et le plaidoyer le plus précis en faveur des bouleversements de la Convention. Elle était accusée d'avoir tout détruit; Despois prouva qu'elle avait tout refait. Dans la perfection? assurément non; mais c'est déjà beaucoup d'avoir reconstitué un édifice en élargissant les bases, même quand on n'a pas rehaussé le faîte. Il y aurait égale injustice à prétendre qu'avant la Révolution rien n'était et qu'après elle rien ne fut.

Le grand mérite du *Vandalisme révolutionnaire* est de garder dans l'apologie le souci de la vérité exacte; l'esprit consciencieux de l'illustre professeur ne se pouvait contenter de renseignements de seconde main, de jugements préconçus, d'inductions trop rapides.

Quelque faveur qu'il accordât à la Convention, il la voulut juger pièces en main, ce qui n'exclut ni la chaleur de la conviction ni la constance des prédilections. Mais au moins la sincérité ne peut être suspectée, et si l'auteur est disposé à émettre des réserves dans les conclusions, il a été suffisamment éclairé dans les prémisses pour savoir gré à l'auteur des connaissances précises et des idées élevées et généreuses qu'il a suggérées.

L'ouvrage de Despois arrivait d'ailleurs à son heure; dans les dernières années de l'empire, les hommes et les institutions de la première République étaient systématiquement défigurés. Le professeur éminent, qui simplement brisa sa carrière pour ne pas entamer ses opinions, accomplit à leur égard une véritable restauration.

Son idée fondamentale fut de montrer que la suppression des corps privilégiés tint non pas à l'obscurantisme du gouvernement, mais à leur attitude hostile. Les académies, par cela même qu'elles sont — en partie du moins — le recueil des plus fins esprits, ont toujours un certain goût d'opposition platonique plus gênante souvent que l'opposition formelle et active, parce qu'elle est plus subtile, et par là plus expansive et plus insaïsissable.

sentants du peuple n'étaient pas moins regrettables, mais plus restreints qu'on ne le disait.

Le seul reproche qu'on peut adresser au livre de M. Despois, c'est une certaine raideur, une certaine aspérité qui lui enlèvent le charme. Beaucoup des idées de l'auteur ont été reprises, renouvelées, démarquées, sans que la popularité de Despois s'en accrût. Toujours vénéré parmi les lettrés, mis en un rang que n'obtiennent ou ne gardent pas nombre de ses collègues de ce temps, à qui la flexibilité de leur conscience permit une évolution d'opinion et un avancement dans les chaires publiques, Despois, illustre dans le monde universitaire, estimé dans toute la classe des travailleurs de la pensée, n'a jamais conquis la popularité. Il est vrai qu'il la dédaignait, ne songeait même pas à la gloire et jouissait en philosophe austère du seul plaisir de fixer et de communiquer ses idées.

La nouvelle édition est précédée d'une remarquable étude biographique et critique par M. Ch. Bigot. Il a parlé d'Eugène Despois en termes qui font aimer le caractère de l'homme autant que ses œuvres font estimer l'écrivain. P. Z.

Claude de France, duchesse de Lorraine, par M. R. de Magnienville. Paris, E. Perrin, 1885, 1 vol. in-18.

M. de Magnienville, dans des recherches faites à Londres, à Vienne, à Modène et à Paris, a découvert un certain nombre de lettres inédites de Claude de France, seconde fille de Henri II et de Catherine de Médicis. Ces lettres et des documents extraits des archives de Nancy et de Bruxelles ont permis à l'auteur de reconstituer la vie, quelque peu oubliée si elle fut jamais connue, de cette duchesse de Lorraine, sœur de trois rois et de deux reines, mariée à douze ans et morte à vingt-huit, et qui, sortie d'une famille tragique, a donné l'exemple de toutes les douceurs et de toutes les vertus.

Quant à l'esprit dans lequel M. de Magnienville a conçu son œuvre, cette dernière phrase de la biographie de son héroïne le fait connaître, sans qu'il soit besoin de la commenter : « Si nous avions réussi à inspirer à quelque esprit chrétien le désir de scruter davantage cette vie, pour en faire jaillir tous les renseignements qu'elle contient, nous estimerions qu'en écrivant aujourd'hui ces quelques pages, nous n'avons ni perdu notre temps ni fait œuvre inutile. » B.-H.-G.

Les Origines de la Révolution en Bretagne, par Barthélemy Pocquet. Ouvrage précédé d'une lettre de M. Arthur de la Borderie. 2 vol. in-18. Paris, Émile Perrin, 1885.

La Bretagne a tenu de tout temps, dans notre histoire nationale, une place importante. Pendant six siècles, elle sut, à travers mille périls, maintenir son indépendance; et quand le mariage de sa dernière duchesse avec le roi de France l'eut réunie à la couronne, elle ne se donna — car elle ne fut ni achetée dans un contrat librement consenti et solennellement juré.

Bien des fois, pourtant, depuis ce moment, elle eut à combattre pour faire respecter sa liberté politique et les clauses du « contrat d'union »; elle est la seule province de France qui ait fait une opposition constante aux envahissements du pouvoir absolu, et le récit de cette lutte de deux siècles, qui ne fut ni sans périls ni sans gloire, forme, à coup sûr, une de ces grandes pages historiques dont un peuple a le droit d'être fier.

A la veille même de la révolution, la Bretagne se souleva tout entière avec une énergie sans pareille contre le déplorable coup d'État de Loménie de Brienne : la résistance du Parlement aux édits du 1er mai 1788 forme l'objet de la première partie de cet ouvrage.

La seconde partie n'est point la continuation de la première : elle en est l'antithèse. Moins de deux mois après le triomphe du Parlement et de la vieille constitution de la province, une guerre s'ouvre, ardente, implacable, entre les trois ordres si unis la veille. C'est que le tiers demande une représentation plus équitable des trois ordres dans l'assemblée des états, et qui assurerait aux non privilégiés un nombre égal à celui des privilégiés. En même temps, le tiers réclame l'abolition des privilèges pécuniaires de la noblesse et l'égale répartition de l'impôt entre tous les membres du corps social. Il formule ses demandes avec un emportement mêlé de hauteur. La noblesse se fait un point d'honneur de résister. Le roi ajourne la session. Cette crise aboutit à une vraie bataille de rues qui dure deux jours; non une bataille rangée, mais une série de duels, de rixes, de coups d'épée, de fusil, de pistolet, échangés entre groupes hostiles. Beaucoup de blessés, trois tués, dont deux gentilshommes.

Néanmoins, quand le tiers état nomma ses représentants aux états généraux, il leur imposa, par ses cahiers, de maintenir les franchises de la province et sa constitution particulière. Quant aux deux autres ordres, ils se refusèrent à élire leurs députés, sous prétexte que les formes anciennes n'étaient point suivies, et se contentèrent de lancer une déclaration solennelle où on lit ces deux lignes : *Les ordres de l'Église et de la noblesse n'appréhendent aucunement pour l'avenir les effets d'une effervescence passagère* (!)

Dans ces tableaux d'histoire abondent les figures curieuses, les événements dramatiques, les détails de mœurs, les chansons plaisantes, les pamphlets mordants. Tous ces récits, vivants et vrais, puisés aux sources les plus sûres, offrent un intérêt qui saisit vivement le lecteur. P. C.

Les comtes de Paris, par le lieutenant-colonel Hennebert, ancien professeur à l'école militaire de Saint-Cyr. 1 vol. in-12 orné de 25 gravures. Paris, Jouvet, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Nous regrettons que cette étude historique, fort

en faveur de l'orléanisme. Cette arrière-pensée politique, qui se fait largement jour dans la conclusion de l'auteur, nous gâte un peu le plaisir que nous avons eu à lire les hauts faits de ces vaillants comtes de Paris. Sans leur contester la moindre parcelle de la gloire qu'ils ont acquise, nous ne pouvons adopter absolument des assertions aussi ridicules que celle-ci : « Sans ces comtes de Paris providentiels, sans Robert le Fort, Eudes, Robert, Hugues le Grand, Hugues Capet, nous serions aujourd'hui sujets allemands. Nous aurions pour compatriotes M. le prince de Bismark et le général Manteuffel ! »

Nous avons le malheur de ne pas croire beaucoup aux hommes providentiels et aux sauveurs patentés. Aussi ces assertions ronflantes de M. le colonel Hennebert ne nous ont que médiocrement touché, et nous ne considérons pas le comte actuel de Paris comme un personnage prédestiné et seul capable de sauver notre pays, qui se sauvera bien tout seul. Ces réserves faites, nous ne pouvons que rendre hommage à l'érudition brillante dont l'auteur a fait preuve dans cette monographie. Il a emprunté à nos vieilles chroniques leurs plus beaux récits, pour nous peindre différents épisodes de l'histoire de notre féodalité : l'invasion des Normands, la journée de Brissarthe, un des nombreux sièges que Paris a subis, une invasion allemande, tous événements auxquels les comtes de Paris ont participé. De ces récits des IXe et Xe siècles, l'auteur passe subitement à la guerre de 1880 et nous décrit la part morale qu'y prit le petit-fils de Louis-Philippe, faute de ne pouvoir servir d'une manière plus active. Nous nous arrêterons là. Nous quittons, en effet, le terrain ferme de l'histoire pour celui de la politique, et surtout des récriminations.

BIBLIOGRAPHIE — MONOGRAPHIE

— Singularités — Compilations — Curiosités littéraires —

Les Graveurs du XIXe siècle. Guide de l'amateur d'estampes modernes, par HENRI BÉRALDI. 1re livraison. Paris, L. Conquet.

Le siècle est évidemment assez mûr, sinon pour porter un jugement d'ensemble sur les estampes et écrire l'histoire de la gravure française de ce temps, du moins pour commencer un catalogue de l'œuvre des graveurs de France, de 1800 à l'heure actuelle.

M. Henri Béraldi, un jeune iconographe et un ardent chercheur, à qui l'on doit déjà les six beaux volumes des *Graveurs du XVIIIe siècle,* écrits en collaboration avec Roger Portalis, et qui, plus récemment, fit imprimer pour ses amis, bibliophiles ou iconophiles, un petit livre plein de verve mordante dans les annotations, intitulé *Mes Estampes;* M. Béraldi a pensé que le siècle devenait vieux et qu'il était temps d'établir un commencement d'inventaire de toutes les gravures qui y ont vu le jour.

Sans prétendre faire ici un impeccable Dictionnaire des graveurs, l'auteur pense écrire un utile essai et classer déjà largement, par ordre alphabétique, la nomenclature de tous les burinistes, pointe-séchistes, aquafortiers, lithographes, graveurs au vernis mou, à la manière noire, aussi bien que les vignettistes sur bois, et devenir ainsi le Quérard-catalographe de tous.

L'œuvre, telle qu'elle se présente, est formidable et fait honneur à l'audace et au courage de celui qui la conçut, et qui, déjà, nous livre le début de son travail. Cette première livraison, qui va de *Abbéma* à *Belhatte,* ne forme pas moins de cent vingt pages et nous donne la méthode exacte employée par M. Béraldi : biographies très succinctes, appréciations sobres, listes d'estampes aussi complètes que possible, catalogues détaillés, mais brefs, et permettant toujours de saisir d'un rapide coup d'œil l'ensemble d'une œuvre; ce qui est l'essentiel.

Dans un rapide avertissement mis en tête de ce premier fascicule, l'auteur résume ainsi son esthétique sur la matière : « Jugeant, non en critique d'art, mais en amateur et en curieux, prenant les artistes comme ils sont, non comme on s'imagine qu'ils devraient être; ne leur demandant que ce qu'ils font et nous tenant satisfaits s'ils le font bien; étranger au fatal préjugé qui porte à trouver le temps présent en tout inférieur au temps d'autrefois, nous sommes convaincu que l'art de la gravure est très vivace en France; rien de ce qui intéresse sa conservation ne nous demeure indifférent, et tout particulièrement, rien de ce qui touche à l'art spécial de l'illustration des livres, dans lequel il se dépense aujourd'hui une somme considérable d'efforts; ces efforts ne sauraient être trop en-

Nous ne pouvons que signaler, sans nous étendre davantage aujourd'hui, cette remarquable entreprise, appelée à rendre de si importants services aux historiens de l'art du XIXe siècle et aux bibliographes futurs.

Nous reviendrons sur cette publication lorsqu'elle sera à mi-chemin de son exécution; souhaitons que M. Béraldi ne nous fasse point trop languir et espérons que les amateurs d'estampes modernes (et, ici, un appel pressant leur est fait, en son nom, parmi les lecteurs du *Livre)* lui viendront fructueusement et heureusement en aide. Allons! Messieurs, à vos cartons! Notez et annotez en faveur d'une œuvre si nationale, et envoyez le tout à l'auteur.... chez l'éditeur Conquet! U.

Hints on Catalogue Titles and on *Index Entries,* with a rough vocabulary of terms and abbreviations, chiefly from catalogues, and some passages from Journeying among Books, by CHARLES F. BLACKBURN. Gr. in-8° de XI-181 pages; cartonnage percaliné. London, Sampson Low, Marston, Searle and Rivington.

Voici peut-être l'ouvrage le plus volumineux, sinon le plus complet, qui ait été écrit jusqu'à présent sur la *catalogographie* proprement dite. La rédaction d'un bon catalogue n'est pas chose aussi simple qu'on pourrait le croire; il faut avoir à la fois beaucoup de patience, d'attention, de soin matériel et de méthode pour y bien réussir, et l'on peut dire que rien n'est plus propre à donner aux apprentis bibliographes les habitudes de précision et d'exactitude qui leur sont indispensables, que de s'exercer, dès leur début, à une bonne et consciencieuse pratique de la catalogographie.

L'ouvrage que vient de publier M. Charles F. Blackburn a pour objet, comme le titre l'indique, de tracer les règles d'après lesquelles on doit rédiger les fiches ou bulletins composant le répertoire d'une collection de livres.

Disons tout de suite que les observations et les conseils de l'auteur s'adressent moins aux véritables *bibliographes* qu'aux *catalogographes* de profession. Expliquons-nous un peu sur cette distinction.

Le *bibliographe* proprement dit a généralement pour but d'étudier et de bien faire connaître une série de livres, soit d'une nature spéciale, soit d'une époque déterminée, soit encore relatifs à un sujet particulier; il fait souvent œuvre de critique, de littérateur, d'historien; ses études, bien que tenant un peu et presque forcément de la compilation, représentent le développement d'un plan, d'une idée conçue, on pourrait dire « créée dans son cerveau », et constituent, en somme, un travail vraiment personnel.

Le *catalogographe,* au contraire, n'est, le plus souvent, qu'un copiste; sa première vertu est l'exactitude, la seconde est la méthode; il n'a d'autre initiative à manifester que celle qui consiste à choisir un ordre quelconque pour le classement de ses fiches.

ce dernier que M. Blackburn s'est proposé d'étudier, ou, pour parler plus exactement, de *réglementer.*

Or, suivant notre auteur, les procédés du catalogographe se modifient selon qu'il s'agit de rédiger le catalogue, ou d'une bibliothèque d'association (*Learned Society*), ou d'une collection particulière (*Private library*), ou de livres de fonds (*Publisher's Catalogue*), ou de livres d'occasion (*Second-hand books*), ou enfin de dresser le répertoire des *matières* contenues dans une collection de livres quelconque (*Indexing Catalogue of books for reference*).

Nous passons sous silence quelques subdivisions de moindre importance mentionnées par M. Blackburn, et nous nous abstenons également de le suivre dans les longs développements qu'il a donnés à son travail. Bornons-nous seulement à relever les principales idées qu'il a émises. Par exemple, il pense que la transcription textuelle du titre d'un livre ne suffit pas toujours à renseigner sur son contenu; il va même jusqu'à déconseiller ce procédé: ce qui montre bien, une fois de plus, que son essai ne s'adresse point aux vrais bibliographes. Dans certains cas, il veut que le nom de l'auteur figure avant toute autre indication sur les fiches; dans d'autres, il préfère que ce soit, non pas le premier mot du titre que l'on puisse lire d'abord, mais bien le mot le plus propre à indiquer la nature ou le sujet de l'ouvrage; dans presque tous les cas, il pense qu'on doit abréger autant que possible le titre des volumes. Dans tout ceci, M. Blackburn n'a pas tort de donner de tels avis. Son traité de catalogographie s'adresse à ses compatriotes, et l'on sait combien les titres des livres anglais sont souvent confus, alambiqués, surchargés d'incidences ou d'indications de séries, etc., etc. Les observations qu'il fait relativement aux livres scientifiques, aux traductions, aux livres illustrés, aux dictionnaires, aux noms propres traduits, ne sont pas moins fondées, ni moins judicieuses. Mais, nous le répétons, tout cela s'adresse bien plus aux catalogographes d'outre-Manche qu'à ceux de notre pays.

Quiconque, chez nous, a eu l'occasion de manier et de parcourir des catalogues anglais, a pu constater combien ils sont généralement défectueux au point de vue de la facilité des recherches; la classification par ordre alphabétique et par formats est détestable; les titres, mutilés et tronqués pour la plupart, ne disent quelque chose qu'à ceux qui connaissent déjà les ouvrages si mal décrits. M. Blackburn n'ignore pas ces défauts, il ne les dissimule ni ne les excuse; notons même qu'en plusieurs cas il rend pleine justice à la rédaction claire et méthodique des catalogues français; il fait plus encore, il s'en inspire pour conseiller aux catalogographes anglais l'adoption du plan suivant pour la rédaction de leurs fiches :

1. Le nom propre de l'auteur.
2. Ses noms de baptême ou ses initiales.
3. La qualité de l'auteur, si elle est indiquée.
4. Le titre du livre.
5. Description des illustrations, s'il y a lieu.
6. Indication de la série numérique, s'il y a lieu.

8. Le nombre de pages.
9. Le prix.
10. Le lieu de publication.
11. Le millésime.

Ce plan ne répond point entièrement à celui des catalogographes français, mais il convient davantage aux dispositions typographiques des livres anglais; et, s'il venait à être adopté par nos voisins, il produirait un progrès sensible dans la rédaction de leurs catalogues.

Il y a beaucoup de bonnes choses dans le travail de M. Blackburn; une des plus utiles est certainement le *Vocabulaire* de vingt pages à deux colonnes qui termine son volume. Il y a réuni, le mieux qu'il a pu, les termes ou abréviations biblio-catalogographiques actuellement en usage dans les divers pays de l'Europe centrale et tirés des langues latine, française, anglaise, hollandaise, allemande et italienne. Sans doute, ce vocabulaire n'est pas très complet et contient pas mal de hors-d'œuvre, mais, tel qu'il est, il peut rendre d'utiles services pour la lecture des catalogues étrangers. Si nos catalogographes ont peu de choses à apprendre dans les *Hints on Catalogue titles and on Index entries,* pour la rédaction des fiches, ils y pourront puiser, du moins, de profitables indications pour la rédaction des index et répertoires par ordre de matières.

En somme, le livre de M. Blackburn est un ouvrage fort estimable; on aimerait, sans doute, à y voir plus de clarté, à y trouver plus de méthode et des divisions mieux tranchées, mais tout ce qu'il dit est bon et l'on ne peut que souhaiter que tous les bibliothécaires et libraires de l'Angleterre mettent promptement en pratique les idées et les règles excellentes qu'il y a développées si consciencieusement.

PHIL. MIN.

LIVRES D'AMATEURS — ÉDITIONS DE LUXE

— Réimpressions — Miscellanées —

Alcôve et boudoir, par PAUL AVENEL. — Paris, typographie de A. Quantin, 1885. Un vol in-18.

Ce recueil poétique n'est que la réimpression d'un livre de « scènes de la comédie humaine » publiées en 1855 dans le format in-8° et qui fut, paraît-il, interdit par les tribunaux peu de temps après son apparition. — L'auteur de *le Roi de Paris,* des *Antithèses morales,* des *Tablettes d'un fou* et autres ouvrages curieux, qui eurent leur heure de vogue il y a plus de trente ans, a voulu donner à une œuvre ancienne devenue très rare la consécration d'une édition de luxe tirée au nombre exclusif de deux cent cinquante exemplaires, tous numérotés sur papier du Japon, — un délicieux frontispice de Tofani, reproduit en héliogravure, ouvre ce joli volume de boudoir, dont l'imprimeur A. Quantin a fait un modèle d'élégante typographie. — Je ne connaissais pas Paul Avenel et j'ai pris un plaisir infini à lire ses poésies légères et fugitives, qui ont parfois l'allure aimable et folle de Grécourt, la verve de Vergier, qui parfois aussi montrent une philosophie amère à la Musset. — Contes et nouvelles en vers témoignent cependant d'une réelle originalité. — Dans *Eva, le Trou de la serrure, Blanchette, le Voyage au ciel du cardinal Zizi,* le spirituel poète déploie une personnalité qui charme; son vers est souple, bien cadencé dans un rhytme toujours heureux et qui est emprunté aux meilleurs rimeurs de notre histoire littéraire.

gneusement recueilli par les lettrés et d'être catalogué par les bibliographes parmi les bons recueils de contes en vers de ce siècle. U.

La vierge Marguerite substituée à la Lucine antique. Analyse d'un poème inédit du XVe siècle, suivie de la description du manuscrit et de recherches historiques, par UN FURETEUR. In-8° de 60 pages sur papier vergé, tiré à 500 exemplaires numérotés. Paris, 1885, Ve Adolphe Labitte.

Dans tous les temps, la pauvre nature humaine, vaincue par la souffrance, lorsqu'elle se reconnaissait impuissante contre la douleur physique, en a appelé de ses maux aux puissances surnaturelles, dieux ou saints, et a invoqué leur secours. Le « cas de M. Guérin », célébré par Edmond About, étant d'une rareté extrême du côté de la barbe, nous ne nous faisons, paraît-il, qu'une idée très imparfaite des douleurs spéciales de la parturition, c'est-à-dire de l'enfantement naturel, sans complications d'accidents d'aucune sorte. Qu'est-ce donc quand l'événement — on pourrait dire l'avènement — ne suit pas son cours normal ? Eh bien, lecteur, si l'on en croit le sexe à qui tu dois ta mère, c'est tout simplement horrible. Nous ne sommes donc pas surpris que les Latins renouvelant le souvenir de vieux cultes locaux aient fait de la Héra grecque la *Juno Lucina,* ni que les chrétiens aient attribué à quelque héroïne du martyrologe ro-

est sainte Marguerite, qui eut la gloire d'échapper à la concupiscence du misérable Olibrius, puis toute vive aux entrailles d'un affreux dragon qui n'était autre que le diable.

Un bibliophile qui signe modestement « un Fureteur » a eu la bonne fortune de rencontrer un poème manuscrit du XVe siècle — inédit — dont il nous donne un fac-similé, — et qui chante les vertus de la Lucine chrétienne, ce poème de 1332 vers octosyllabes est charmant de grâce légère et de naïve simplicité. Nous devons des remerciements à l'aimable Fureteur qui nous l'a fait connaître en l'accompagnant de tous les documents complémentaires de la légende de sainte Catherine. E. C.

Le psautier de Metz. *Texte du* XIVe *siècle.* Édition critique publiée d'après quatre manuscrits, par François Bonnardot. Tome Ier : *Texte intégral.* Un vol. grand in-16, de la *Bibliothèque française du moyen âge*, publiée sous la direction de M. G. Paris et P. Meyer. Paris, F. Vieweg, 1885. — Prix : 9 francs.

Dans le tome second, M. Bonnardot donnera, avec l'introduction, une étude critique, une grammaire et un glossaire. En celui-ci, le texte seulement du psautier.

« Si l'un des premiers problèmes de la vie, a écrit M. Gladstone, est de trouver la paix de l'âme, si la condition la plus élevée pour la créature est d'entrer en rapport avec Dieu, alors toutes les merveilles de la lyre grecque pâlissent devant cette autre merveille, le livre des Psaumes. » Mais, pour ne savoir pas résoudre le problème du mal, met-on son espérance dans une sorte de Nirvâna ; mais, à s'intéresser peu aux devenirs possibles de l'individu, fait-on profession de positivisme étroit, que l'on n'en est pas moins tenu, si d'ailleurs l'on est capable de comprendre et de sentir les beautés des poèmes de Pindare, par exemple, d'admirer, et bien autrement, les chants du psalmiste. Le drame est d'une grandeur incomparable : Dieu et l'homme comme en présence, la miséricorde et la justice divines en regard des défaillances humaines ; le style, d'une beauté qui confond ; en quelque langue que les psaumes soient traduits et qu'on les lit, ils communiquent ces sentiments si bien exprimés et par Bossuet, et par Chateaubriand, et par tant d'autres.

Pourquoi la lecture de ce psautier de Metz « dou latin trait et translateit en romans en laingue lorenne, selonc la véritеit commune, et selonc lou commun laingaige, au plus près dou latin qu'en puet bonnement », produit-elle une impression plus vive que ne fait celle du recueil des psaumes dans la belle et savante Bible de Reuss ? Parce que le lecteur pense deviner à quels besoins religieux répondait cette traduction « en laingue lorenne » ? qu'il se reporte, sans en avoir conscience peut-être, à cette époque où, moins préoccupés des moyens d'embellir leur existence, les hommes, pris en général, avaient un plus grand Parce que ce vieux langage lui semble posséder par lui-même un charme des plus pénétrants, que ce charme s'ajoute à celui que l'œuvre dégage ?

Comme les motets français des XIIe et XIIIe siècles publiés par M. Lavoix, le psautier est imprimé sur beau papier vergé en caractères elzéviriens. En même temps que l'esprit, les yeux sont contentés. F. G.

La Feuille à l'envers, par Édouard Montagne. Un vol. in-8° cavalier, avec illustrations. Paris, Ed. Monnier et Cie, éditeurs. — Prix : 5 francs.

Je ne sais point si les livres qui composent cette collection bizarre, que la maison Monnier intitule *Collection joyeuse,* ont quelque succès auprès du public ; à coup sûr, ceux qui acquièrent ces singulières productions ne sont ni des esprits quelque peu délicats ni des gens de goût, encore moins des bibliophiles.

Il est impossible de porter plus haut l'amour de la camelotte dans l'illustration, l'impression et l'enluminure ; la Belgique seule serait susceptible d'enfanter de pareilles horreurs, et il est regrettable de constater, en France, un manque si complet de délicatesse et de goût.

Le texte de M. Montagne ne mérite guère une mention honorable ; ce sont là de petites histoires grivoises à la manière de Silvestre, dont la librairie actuelle nous gave jusqu'au vomissement. Il serait temps de remiser un peu toutes ces boîtes à ordures, tout au plus bonnes à flatter l'odorat des concierges. Z.

Le capitaine Fracasse, de Th. Gautier, publié en trois volumes in-8°, avec un avant-propos par Mme Judith Gautier. Dessins de Charles Delort, gravés par Mongin. Paris, Librairie des bibliophiles. — Prix : 75 francs

Nous avons déjà parlé de cette publication, il y a deux mois, lors de l'apparition du premier volume, nous réservant de juger d'ensemble cette réimpression illustrée d'une des œuvres les plus mouvementées et les plus saisissantes du maître écrivain Théophile Gautier. Le troisième volume vient d'être mis en vente dans cette « bibliothèque artistique moderne » où MM. Jouaust et Sigaux comptent publier les chefs-d'œuvre du conte, du roman et du théâtre contemporain.

Le capitaine Fracasse est aujourd'hui trop connu de tous ceux qui aiment de près ou de loin les lettres pour que nous songions à exposer ici les belles qualités de cette œuvre incontestablement supérieure et typique ; Mme Judith Gautier a cependant, dans une courte notice, raconté, en tête de cette nouvelle édition, l'histoire de la conception et de l'éclosion de ce roman d'aventure, qui eut, nous apprend-elle, deux dénouements, celui que nous connaissons et un autre beaucoup plus sombre, mais peut-être plus magistral, que Gautier proclamait littérairement plus artistique.

L'attrait principal de cette nouvelle édition de biblio-

Charles Delort, qui a composé pour ce livre quatorze dessins ou tableaux variés se rapportant aux incidents les plus dramatiques de l'ouvrage. On ne saurait nier que cet artiste n'ait apporté dans ces compositions un grand savoir, beaucoup d'étude et une science heureuse dans le groupement de ses personnages; aucune de ces scènes n'est sujet à critique: personnages, costumes, mouvement, décoration, rien ne bronche et M. Delort a conçu là une série qui lui fait le plus grand honneur.

Je voudrais pouvoir admirer à l'unisson la gravure de M. Mongin, mais ici il faut en rabattre; sans compromettre le dessin, elle l'alourdit quelque peu; il eût fallu moins de vigueur dans la morsure et plus de caresse de pointe sèche, plus d'harmonie blonde et enveloppante. Nous montrons ici peut-être une sévérité un peu excessive, car l'ensemble des planches gravées est très satisfaisant et la perfection, surtout dans l'interprétation d'une œuvre, est rarement de ce monde. Il faut n'avoir point publié un livre pour ne point connaître l'abîme qui sépare le rêve de l'éditeur de la réalité à laquelle il peut humainement atteindre.

MM. Jouaust et Sigaux nous annoncent, pour paraître dans cette même collection, le *Théâtre de Musset,* illustré par de Beaumont; *Jocelyn,* de Lamartine; *la Chartreuse de Parme,* avec dessins de Laurens; *Servitude et Grandeur militaires,* avec compositions de Le Blant. Voilà de quoi vider la poche de MM. les amateurs. Espérons qu'ils ne s'en plaindront point. U.

DERNIÈRES PUBLICATIONS.

OUVRAGES SIGNALÉS.

La Librairie des Bibliophiles, en éveil sur tout ce qui peut intéresser les amateurs, a commencé dernièrement, par les **Almanachs de la Révolution,** une nouvelle *Collection de curiosités historiques et littéraires,* véritable lacune jusqu'alors dans son catalogue. Elle fait paraître aujourd'hui les curieux **Voyages de Piron à Beaune,** publiés par M. Honoré Bonhomme, qui s'est depuis longtemps acquis, par ses études historiques et littéraires, une réputation incontestée.

Les *Voyages de Piron à Beaune,* publiés dans le format grand in-18 jésus, qui permet de donner au texte de belles marges, sont imprimés avec un grand soin au prix de 3 fr. 50.

La même librairie vient de publier dans sa *Collection des petits chefs-d'œuvre* les **Fables de Fénelon,** composées pour l'éducation du duc de Bourgogne. Ce curieux recueil, d'une valeur littéraire incontestable, a eu jusqu'à présent peu de lecteurs, perdu qu'il était dans les éditions des œuvres complètes ou choisies de Fénelon, et il méritait certainement l'honneur d'une publication séparée.

La *Petite Bibliothèque littéraire* d'Alphonse Lemerre vient de s'enrichir des **Œuvres complètes d'Alfred de Vigny** dont nous avons déjà signalé huit volumes. **Stello** vient d'augmenter cette série. Les **Nouvelles,** d'André Theuriet, comprenant **Bigarreau, les Souffrances de Claude Blouet, l'Abbé Daniel, la Saint-Nicolas,** paraissent également dans cette mignonne bibliothèque et font suite aux **Nouvelles intimes** du même auteur. Signalons enfin **Jack,** le roman de Daudet, publié en deux volumes, et **l'Éducation sentimentale,** de Gustave Flaubert, en deux tomes également.

La *Petite Bibliothèque Charpentier,* si appréciée des amateurs pour son format élégant et commode (petit in-32 de poche), vient d'augmenter sa collection d'une œuvre d'Hector Malot intitulée **Une bonne Affaire.** C'en sera une surtout pour le lecteur de pouvoir se procurer, dans cette édition gracieuse et artistique, un intéressant roman de l'un des auteurs les plus répandus de notre époque.

BEAUX-ARTS

L'art et les grands idéalistes, par Erckmann-Chatrian. Un vol. in-18. Paris, 1885. J. Hetzel, éditeur. — Prix : 3 francs.

« Définissez les termes », disait Voltaire qui, après avoir passé sa vie en polémiques de toute sorte, savait par expérience personnelle qu'il n'y a de discussion sérieuse qu'à la condition de s'être entendu tout d'abord sur la signification exacte des mots employés de part et d'autre. Cette précaution, qui est bonne en tout cas, est surtout nécessaire pour ce qui touche aux questions embrouillées par les métaphysiciens. Parmi celles où ils ont le mieux réussi à faire l'obscurité, on peut mettre au premier rang celles qui se rapportent à l'esthétique. MM. Erckmann et Chatrian, leur ont valu de si grands succès à l'étranger, ont éprouvé le légitime besoin de définir les mots que la nature même de leur travail allait ramener fréquemment sous leur plume. Dès la première page, ils abordent résolument la définition du beau. Après avoir, sur la foi d'une tradition couramment adoptée, attribué à Platon la célèbre niaiserie qu'il n'a jamais proférée : « Le beau est la splendeur du vrai », après l'avoir aisément traitée d' « absurde », après avoir rangé dans la même catégorie ou dans des catégories voisines toutes les définitions du même mot, antérieures à celle qu'ils vont nous proposer, les auteurs concluent par ces deux lignes : « Nous définissons le sentiment du beau : l'amour transformé en admiration par l'esprit humain. » — Voulant définir la mé-

ce qu'on appelle le naturel... Il existe en nous quelque chose qui chante ou qui gémit, qui rit ou qui pleure... c'est ce quelque chose d'indéfinissable qui fait la mélodie. » Serons-nous plus heureux avec l'harmonie ? « L'harmonie est ce qui nous rattache à l'ensemble de la nature, ce qu'il y a de plus général dans l'art, de plus intellectuel ; la mélodie est ce qu'il y a de plus particulier et de plus sentimental. » — Et voilà pourquoi votre fille est muette. Mieux vaudrait s'abstenir, en dépit de Voltaire, que de définir ainsi. Il y a beaucoup de lieux communs dans le livre de MM. Erckmann-Chatrian, et les rares bonnes choses qui s'y trouvent ont été beaucoup mieux exprimées et plus clairement par Topffer, Adolphe Pictet, Eugène Véron et Taine dont il ne semble pas qu'ils soupçonnent l'existence. Ils ne paraissent pas soupçonner davantage que la beauté dans l'art et la beauté dans la nature sont choses distinctes. Tout au plus, leur livre peut-il passer pour un aperçu de l'histoire de l'art à vol d'oiseau. Que diable allaient-ils faire dans cette galère ? E. C.

Fleurs et peinture de fleurs. *France et Italie, Flandre-Hollande,* par Loir-Mongazon. Un vol. de 232 pages in-12. Paris, 1885. Librairie académique. Émile Perrin. — Prix : 3 fr. 50.

On nous dit que ce livre est une œuvre de début. Nous ne savons si l'auteur mènera jamais dans la carrière des pas retentissants, mais il n'y passera pas inaperçu. Il ne force pas la voix pour se faire écouter : la correction du discours, son élégance discrète, la finesse délicate des sentiments en un sujet aimable, la connaissance parfaite des écoles et des peintres et des œuvres dont il parle désignent suffisamment le volume de M. Loir-Mongazon à la sollicitude d'un public en quête d'œuvres de bonne compagnie.

Études sur les monuments primitifs de la peinture chrétienne en Italie et *Mélanges archéologiques*, par Louis Lefort. Un vol. in-18. Paris, 1885. Librairie Plon.

Bien que les études réunies dans ce volume ne forment pas un ensemble parfaitement homogène, elles se rapportent pourtant à un même ordre d'idées qui leur est un lien suffisant. Elles sont consacrées, pour la plupart, à des questions qui intéressent l'histoire de l'art aux premiers siècles chrétiens. Le premier essai — et non le moins intéressant — traite d'un point capital touchant l'interprétation des deux figures de femmes placées dans l'admirable mosaïque de Sainte-Pudentienne. L'interprétation proposée en 1874 par M. Louis Lefort a été, depuis, adoptée par la plupart des savants qui s'occupent d'archéologie chrétienne. Mais à l'exception de quelques essais encore sur certaines peintures d'église, sur les fouilles de Rome, sur le musée du Latran, etc., les études de l'auteur se poursuivent dans le vaste champ souterrain des catacombes. Le chapitre le plus précieux de toute cette partie est occupé par la chronologie descriptive des peintures des catacombes romaines et des catacombes de Naples. Les fouilles se continuant au fond des vieilles nécropoles, ce travail, si important qu'il soit, quelques peines qu'il ait coûtées à l'auteur, quelques remaniements dont il ait été l'objet, ne saurait être considéré comme définitif. Chaque découverte apportant une information nouvelle, toute exhumation de fresques ignorées pourra conduire çà et là à quelque remaniement partiel ; mais désormais la chronologie restituée par M. Lefort trace les grands cadres où viendront se classer aisément tous les monuments non encore exhumés.

L'auteur, afin d'éviter dans son livre le mélange du latin et du français — en quoi son scrupule me paraît excessif — a francisé comme les Italiens ont déjà italianisé les mots *cubiculum*, *loculus* et *arcosalium* dont il fait « cubicule », « locule » et « arcoseuille », soit ; mais pourquoi *arcoseuille* et non *arcoseuil* que le neutre *arcosolium* paraissait imposer, le mot *solium* nous ayant déjà fourni « seuil » ?

Bibliothèque d'art ancien. Hans Holbein, par Jean Rousseau. Un vol. in-4° illustré de nombreuses gravures. Paris, 1885. Librairie de l'Art. J. Rouam. — Prix : 2 fr. 50.

Ce qui nous surprend le plus à l'examen de ce livre, ce n'est pas que M. Jean Rousseau, le directeur aujourd'hui des beaux-arts du gouvernement belge, après avoir longtemps habité Paris et publié de nombreuses études sur les arts dans les journaux français, ait présenté un tableau très complet, très exact de la vie de Hans Holbein, analysé son œuvre avec l'amour d'un homme sensiblement ému par le génie du maître d'Augsbourg, et défini ce multiple génie en des termes d'une chaude éloquence : nous le savions parfaitement capable d'un tel effort suivi d'un tel résultat. Ce qui nous étonne, c'est que la « Librairie de l'Art » puisse livrer au public à si bas prix un ouvrage qui ne comprend pas moins de trente-cinq gravures d'après les compositions du peintre et deux portraits de lui-même. Toutes ces gravures, il est vrai, ne sont pas également saisissantes. Les meilleures, à coup sûr, sont les fac-similés des dessins et des bois originaux. Mais la plupart des portraits précieux que nous apporte ce volume sont des reports de lithographie sur cliché typographique. Si fidèles que soient ces reports, je dirai plus : à raison de leur fidélité même, ils ont l'extrême froideur du procédé lithographique traité par un crayon maigre à l'excès. Mais nous ne perdons pas de vue que l'œuvre de Hans Holbein est avant tout œuvre de dessinateur, et que, par conséquent, la sécheresse du procédé de reproduction n'en altère pas le caractère. Et c'est l'essentiel. Tel quel, donc, le livre répond pleinement à son objet. E. C.

GÉOGRAPHIE

— Voyages — Mœurs et Coutumes —

La côte des Esclaves et le Dahomey, par l'abbé Pierre Bouche, ancien missionnaire. Un vol. (avec carte) in-18 jésus. Paris, Plon et Nourrit, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

L'abbé Bouche a passé sept années dans l'Afrique occidentale, sur cette côte insalubre, dénuée de toute végétation, infestée d'insectes énormes, brûlée de soleil; l'Européen ne peut guère s'y acclimater : s'il résiste aux insupportables insectes, il succombe à la soif dévorante.

La côte du Dahomey a reçu le nom significatif de côte des Esclaves : là se faisait le plus grand trafic de chair noire. L'abbé Bouche nous apitoie sur le sort de ces malheureux nègres, et, tout semblables à la brute qu'il sont, il les croit bons, *civilisables;* « mieux connu, dit-il, le nègre nous apparaîtra comme un frère ».

Le révérend et courageux missionnaire a rapporté, de sa vie sur le sol africain, des souvenirs et des notes dont il a composé un livre intéressant, surtout dans la première moitié. Il cause une véritable émotion en dépeignant les terribles thermites qui détruisent les maisons, en dévorant l'intérieur des murs; les énormes fourmis voyageuses qui, marchant en bataillons organisés, attaquent les quadrupèdes et même les hommes, les criblent et les dévorent.

Les mœurs, les légendes, la nourriture, le vêtement et la parure fournissent de curieux chapitres au narrateur.

Il est regrettable qu'il n'ait pas évité les redites, les détails traînants, les notions déjà trop vulgarisées sur la race nègre pour exciter suffisamment l'attention du lecteur fatigué. Une moitié de l'ouvrage fait ainsi tort à l'autre.

M. l'abbé Bouche a eu surtout le charitable but d'atténuer la brutalité cruelle des nègres; ils ne sont pas, selon lui, plus sauvages que ne furent les races latines, les Gaulois et les Germains. Il conclut donc à la possibilité, pour eux, d'un avenir de civilisation et de grandeur intellectuelle et morale. P. Z.

Le Pays des Amazones. *L'El-Dorado, les Terres à caoutchouc,* par F.-J. de Santa-Anna Nery. Un vol. gr. in-8° de 384 pages, orné de 101 illustrations et de 2 cartes explicatives, avec un portrait de l'auteur gravé à l'eau-forte par Robert Kemp. Paris, L. Frinzine et Cie, 1885. — Prix : 10 francs.

De tout temps, le Brésil a été, pour les voyageurs français qui l'ont parcouru, un vaste sujet d'admiration dans les comptes rendus du *Livre.* Le développement extraordinaire de ce pays est, sans contredit, l'un des plus curieux phénomènes économiques de notre temps. Aucune région du globe n'a présenté peut-être, dans des conditions analogues, un plus éclatant exemple de ce que peut accomplir le travail appliqué à un sol recélant des richesses inépuisables. Cependant le gouvernement brésilien a besoin aujourd'hui des capitaux de l'Europe pour accroître encore son activité; il a dès lors pensé que l'Amazonie n'avait pas été vulgarisée suffisamment; c'est pourquoi l'Assemblée législative provinciale a confié à M. Santa-Anna Nery la tâche de faire connaître et apprécier la province de l'Amazone, et c'est ce que celui-ci tente aujourd'hui par la publication de ce livre.

S'il est vrai, comme le prétend M. Renan, que pour parler plus convenablement de la religion il faut avoir cru et ne plus croire, on peut dire, par analogie, que pour décrire convenablement un pays, il faut y avoir beaucoup vécu et l'avoir quitté depuis quelque temps. Brésilien, habitant aujourd'hui Paris, l'auteur est donc dans les meilleures conditions pour nous entretenir des splendeurs et des richesses de cette nature où s'écoulèrent ses jeunes années. Il l'a fait avec une telle chaleur patriotique que l'on serait porté à suspecter non la bonne foi de l'écrivain, mais la fidélité de ses récits merveilleux, si l'on n'avait été, au préalable, rassuré par la lecture de deux lettres de membres de notre Institut de France, M. le baron de Hübner et M. Émile Levasseur, confirmant l'exactitude des informations précieuses coordonnées et exposées par M. Nery avec une lucidité parfaite. Si, en effet, celui-ci ne songe pas à dissimuler ses légitimes prédilections de patriote, son attachement au sol natal ne trouble en aucune façon la liberté de son jugement. Le Brésil et la France ont d'anciennes et étroites relations de commerce et des liens de sympathie. Le travail de M. Santa-Anna Nery ne peut avoir de meilleur effet que de resserrer ceux-ci et d'entretenir celles-là. E. C.

Les Japonais. *Leur pays et leurs mœurs. Voyage autour du Monde,* par le comte Raymond de Dalmas, avec une préface de Henri Duveyrier. Un vol. in-18 orné de gravures et accompagné d'une carte. Paris, librairie Plon, 1885. — Prix : 4 francs.

Après avoir vécu en Croatie, « pays qu'il connaissait comme la France », dit M. Duveyrier, qui nous présente l'auteur, après avoir visité l'Europe, l'Algérie jusqu'au Sahara, après avoir exploré à fond

deux ans, le tour du monde par l'ouest, c'est-à-dire en marchant au rebours de la rotation de la terre (pour lui, par conséquent, il y a une date qui n'a jamais existé). Traversant l'Atlantique, il n'a fait que brûler l'Amérique du Nord et l'océan Pacifique; mais, dès l'arrivée au Japon, il s'est mis à parcourir le pays, à tout observer, et de préférence les habitants. Aussi nous apporte-t-il aujourd'hui des renseignements utiles, intéressants, en partie nouveaux, sur cette société, qui non seulement a si puissamment conquis, par la virtuosité de son art, les sympathies de l'Occident, mais encore qui occupe une grande place dans la politique de l'extrême Orient.

Tous les aspects du Japon, tous ses phénomènes naturels se déroulent successivement, en ce livre, sous les yeux du lecteur. Il répond à ce que chacun désire savoir des Japonais, de leur histoire, de leur état politique et social, de leurs qualités et de leurs défauts. Les phases de leur civilisation, de leurs révolutions, de l'évolution religieuse y sont retracées avec une particulière précision. Un seul chapitre, dans l'œuvre de M. de Dalmas, nous a causé quelque surprise, celui où il parle de l'art japonais. Ici, l'auteur s'engage sur un terrain qui est familier à la plupart de ceux qui liront son livre autant qu'il semble le lui être peu; aussi, en certaines pages de ce chapitre, pourrions-nous relever presque autant d'hérésies que de lignes. En matière d'art, l'éducation de M. de Dalmas est à refaire entièrement; après quoi il éprouvera quelque regret d'avoir écrit qu'il n'existe pas de « véritables artistes » au Japon, que les Japonais « ignorent toutes les règles du dessin, n'ont aucune notion de la perspective et n'étudient pas la nature; que leur art, enfin, vient de la Chine et est resté chinois ». Nous ne prolongerons pas davantage la confusion assurément prochaine du galant homme qui a ajouté un bon livre de plus à la très riche bibliographie des ouvrages sur le Japon.

E. C.

SCIENCES

— Philosophie — Morale —

La philosophie de Schopenhauer, par Th. Ribot, directeur de *la Revue philosophique*. 2e édition. Un vol. in-12 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. Paris, Félix Alcan, 1885. — Prix : 2 fr. 50.

Schopenhauer a laissé de nombreux admirateurs et le nombre en va grandissant; il a laissé peu de disciples, qui, eux, ne feront pas d'élèves. On peut parler déjà de l'influence exercée par l'auteur de *Parerga und paralipomena,* on ne dira jamais : l'école, de qui écrivit *Die Welt als Wille und Vorstellung*. Ne visons pas l'Allemagne, mais, en France, on connaît moins le philosophe que l'écrivain. En France, on l'aime, parce qu'il était à demi Français, parce qu'il lisait Chamfort et Voltaire, parce qu'il détestait les Allemands, aussi parce qu'il était pessimiste. On devine bien que son pessimisme n'était pas pure tendance d'esprit, mais de regarder à son système, on n'y songe pas. On le juge bon observateur et bon peintre des travers humains; on l'approuve quand il demande qu'on ait de la pitié pour tant d'être banals ou vulgaires, — la pitié suppose l'indulgence peut-être, mais à coup sûr n'exige pas nécessairement la charité; — on admet avec lui, — car on est lettré, on est délicat, — que l'existence n'est pas un bien, qu'il est sage d'aspirer au néant, qu'en attendant le moment d'y retourner, l'art peut être une consolation.

Comme nous souhaiterions que ceux de nos écrivains qui invoquent si volontiers le nom de Schopenhauer lussent, sinon les ouvrages mêmes du philosophe, au moins l'étude si complète qu'a faite, de sa philosophie, M. Ribot! M. Ribot, en critiquant la théorie de la représentation et la théorie de la volonté, l'esthétique qui est vue générale et la morale du renoncement, s'en prend à l'idéalisme; mais spiritualistes ou matérialistes, positivistes réservés sur les questions de fin et d'origine, ou bien évolutionnistes professant avec enthousiasme « la vérité nouvelle », tous nos littérateurs ne connaissent qu'une seule méthode pour la recherche du vrai, la méthode objective; il serait bon qu'ils sussent, même par les écrits d'un adversaire de l'idéalisme, ce qu'est la critique de la raison. Pour eux, cette deuxième édition d'un livre que nos universitaires n'ont pas laissé, — et c'était justice, — de goûter très vivement.

F. G.



Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois. — Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES ; *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français. — Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province. — Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

INSTITUT

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 16 janvier.

Ouvrages présentés. — Tera : *Lettres de Champollion à Rosellini et à Léopold II de Toscane.* — Revillout : *Un poème satirique composé à l'occasion de la maladie du poète musicien Orudja.*

Lectures. — Charnay : Mémoire sur la civilisation toltèque. — De Lasteyrie : Mémoire sur une croix limousine à double traverse.

Dans cette séance, l'Académie a procédé à la composition des commissions chargées de juger les concours. Voici ces commissions :

1. Traductions hébraïques (prix du budget) : MM. Renan, Derembourg, Schefer, Weil.

2. Instruction des femmes au moyen âge (prix du budget) : MM. Delisle, Jourdain, Hauréau, Meyer.

3. Numismatique (prix Allier de Hauteroche) : MM. Robert, le comte de Vogüé, Perrot, Schlumberger.

4. Institutions municipales de l'empire romain (prix Bordin) : MM. Egger, Léon Renier, de Rozière, Duruy.

5. Art étrusque (prix Bordin) : MM. Duruy, Heuzey, Perrot, Bréal.

6. Bibliographie des traductions arabes du grec (prix Brunet) : MM. Renan, Derembourg, Barbier de Meynard, Schefer.

7. Sinologie (prix Stanislas Julien) : MM. Maury, Pavet de Courteille, d'Hervey de Saint-Denys, Oppert.

8. Poésies françaises du moyen âge (prix Lagrange) : MM. Delisle, Luce, Meyer, d'Arbois de Jubainville.

Séance du 23 janvier.

Dans cette séance, M. le secrétaire perpétuel a donné lecture de son rapport semestriel sur les travaux de l'Académie et sur l'état d'avancement de ses publications.

L'Académie s'est ensuite formée en comité secret pour entendre l'exposition des titres de MM. Bargaigne, Léon Gautier, Longnon et Héron de Villefosse, qui posent leurs candidatures à la place vacante de membre titulaire.

Séance du 30 janvier.

Ouvrages présentés. — Vonga : *Les Helvètes à la Tène.* — Halévy : *Aperçu grammatical de l'allographie assyro-babylonienne.* — De Rossi : *Biblioteca della sede apostolica ed i Catalogi dei suoi manoscritti.* — Daloche : *Revue numismatique.*

Séance du 6 février.

Ouvrages présentés. — Ch. Tissot : *Fastes de la province romaine d'Afrique.* — Neymarck : *Turgot et ses doctrines.* — Pognon : *Inscription de Néron-Nesar, roi d'Assyrie.* — John Evans : *A Gold solidus of Louis le Débonnaire.*

Dans cette séance, l'Académie a procédé à l'élection d'un membre ordinaire en remplacement de M. Quicherat.

Deux tours de scrutin ont eu lieu et ont donné les résultats suivants :

	1er tour.	2e tour.
MM. Bargaigne.....	11	27
Léon Gautier.....	8	3
Héron de Villefosse.....	7	2
Auguste Longnon.....	6	0

M. Bargaigne est élu.

Séance du 13 février.

Ouvrages présentés. — Desjardins : *Géographie de la Gaule romaine*, t. III. — Des Roberts : *Codex manuscrits de l'abbaye de Gorze.* — R. P. Colomb : Publications sur les langues polynésiennes.

Lectures. — Ravaisson : Mémoire sur l'Hercule de Lysippe. — Charnay : *La civilisation toltèque* en Amérique.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 17 janvier.

Ouvrage présenté. — Barnier : *De l'occupation militaire en temps de guerre.*

Lecture. — Beaussire : les Principes formels et les conditions subjectives de la moralité.

Séance du 31 janvier.

Ouvrages présentés. — Belot : *Nantuckett, étude sur les diverses sortes de propriétés primitives.* — Amici Bey : *l'Égypte ancienne et moderne et son dernier recensement.* — Ch. Huit : *le Gorgias.*

Lectures. — Duchatellier : L'essai de socialisme de 1793, 94 et 95. — Janet : L'idée éclectique.

Séance du 7 février.

Ouvrages présentés. — Laroubière : *Théorie et pratique des obligations.* — De Czœrnig : *Les anciens peuples de la haute Italie.* — Vito la Mantia : *Histoire de la législation italienne.* — Vuitry : *Le désordre des finances de la France.* — Boutmy : *Études de droit constitutionnel.*

Lecture. — Ch. Huit : Mémoire sur le *Philèbe* de Platon.

Séance du 14 février.

Ouvrages présentés. — Barckhausen : *Registre de la Jurade.* — Pradier-Fodéré : *Traité de droit international public européen et américain.*

Lecture. — Ch. Huit : Mémoire sur le *Philèbe* de Platon.

Dans cette séance, M. Batbie a été élu, par 28 voix sur 39 votants, membre ordinaire de l'Académie en remplacement de M. Faustin Hélie, décédé.

ACADÉMIE DES SCIENCES.

— L'Académie des sciences vient de décerner :

Le prix Gegner, de 4,000 francs, à M. Valson pour ses travaux sur les sciences positives;

Le prix maréchal Vaillant, de 1,500 francs, à M. Émile Rivière, pour ses recherches paléontologiques dans une région non encore explorée;

Le prix Francœur, de 1,000 francs, à M. E. Barbier, pour ses travaux relatifs au progrès des sciences mathématiques.

— L'Académie a également décerné les prix Montyon au concours de médecine et de chirurgie. Ont obtenu :

M. Testut, de la Faculté de médecine de Nancy, un prix de 2,500 francs;

M. Cadet de Gassicourt, un prix de 2,500 francs;

M. Leloir, un prix de 2,500 francs;

M. Bouceret, une mention honorable de 1,500 francs;

M. Servoles, une mention honorable de 1,500 francs;

M. Fonssagrives, une mention honorable de 1,500 francs.

Des citations honorables ont été accordées aux travaux de MM. Coutaret, Bordier, Fua, Hache, Rambosson, Marc Sée et Vidal.

Prix Volta. — Le ministre de l'instruction publique vient de proroger au 30 juin 1887 le délai pour l'envoi des ouvrages adressés pour le concours du prix Volta.

Les savants de toutes les nations sont admis à concourir.

On sait que ce prix est de 50,000 francs et qu'il a été institué, par décret du 11 juin 1882, en faveur de l'auteur de la découverte qui rendra l'électricité propre à intervenir avec économie dans l'une des applications suivantes : comme source de chaleur, de lumière, d'action chimique, de puissance mécanique, de moyens de transmission pour les dépêches, de traitement pour les malades.

ÉTRANGER

Italie. — Aucun compétiteur ne s'étant présenté pour concourir au prix institué par le ministère de l'instruction publique et dont le sujet était un *Essai sur la poésie latine en Italie pendant les* XIe *et* XIIe *siècles*, le délai fixé pour la réception des mémoires a été prorogé jusqu'au 23 avril 1888.

Russie. — L'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg a élu membres correspondants, dans la section des sciences physiques, M. Jamin, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences de Paris, et, dans la section de langue et littérature russes, M. Louis Leger, professeur à l'École des langues orientales à Paris.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

FRANCE

NOMINATIONS.

Bibliothèque nationale. — M. Marchal, bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, est nommé conservateur sous-directeur adjoint au département des imprimés, en remplacement de M. Henri Lavoix fils, appelé à d'autres fonctions.

Bibliothèque Mazarine. — M. Franklin, administrateur adjoint à la bibliothèque Mazarine, est nommé administrateur dudit établissement, en remplacement de M. Baudry, décédé.

— M. Armand d'Artois, conservateur de la bibliothèque des Sociétés savantes, est nommé conservateur à la bibliothèque Mazarine.

Bibliothèque Sainte-Geneviève. — M. Henri Lavoix fils, bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, est nommé administrateur adjoint de la bibliothèque Sainte-Geneviève, en remplacement de M. Xavier Marmier, démissionnaire.

Le budget des bibliothèques de la ville de Paris. — On sait que la ville de Paris possède ou subventionne un certain nombre de bibliothèques qui sont : 1° la Bibliothèque et Musée historique de la Ville, plus connus sous le nom de Bibliothèque et Musée Carnavalet; 2° une bibliothèque administrative; 3° les bibliothèques municipales; 4° la bibliothèque Forney; 5° les bibliothèques populaires.

Nous devons à l'obligeance de la Préfecture de la Seine communication du rapport présenté sur les différentes bibliothèques par M. Mesureur, au nom de la commission du budget; nous en extrayons les notes suivantes :

I. *Bibliothèque et musée historique de la ville de Paris.* — Reconstituée, dit le rapporteur, depuis 1871, après l'incendie qui l'avait totalement anéantie, la bibliothèque de la Ville compte aujourd'hui environ 70,000 volumes, 50,000 estampes et 20,000 médailles spécialement relatifs à l'histoire de Paris et de la Révolution française.

Les collections de tableaux, sculptures et objets historiques composant le musée se sont accrus dans les mêmes proportions et remplissent tout le local disponible de l'hôtel Carnavalet. Il importe d'achever au plus vite les constructions interrompues depuis huit ans et qui, dans l'état de ruine où on les laisse, produisent d'ailleurs le plus fâcheux effet et déshonorent notre musée *municipal*, déjà très populaire.

Le crédit demandé pour 1885 est le même que conservateur fait observer que, dans l'impossibilité de prévoir les occasions exceptionnelles et les grandes ventes de livres, tableaux ou objets historiques qui pourraient se présenter au cours de l'exercice, il demande un crédit global, s'engageant à en faire le meilleur emploi dans le sens vraiment utile, quitte à faire annuler un reliquat ou à demander un crédit supplémentaire, suivant que les occasions le comporteront.

Le crédit demandé, 55,000 francs, est réparti ainsi, suivant les prévisions :

Acquisitions, matériel, etc. de la bibliothèque.....	25,000 fr.
Acquisitions, matériel, etc., du musée	25,000 »
Fouilles archéologiques	5,000 »
	55,000 fr.

Mais il importe de l'inscrire d'ensemble, sous un titre unique, pour permettre au conservateur d'user des ressources mises à sa disposition dans le sens où les meilleures occasions se présenteront, soit en livres, soit en tableaux, soit en objets historiques.

La bibliothèque reçoit, en moyenne, 40 lecteurs par jour, dont 10 auteurs préparant des travaux pour l'impression.

Le musée reçoit environ 500 visiteurs et 200 le jeudi.

D'accord avec l'administration, la commission du budget propose au Conseil municipal de voter ce crédit de 55,000 francs.

II. *Bibliothèque administrative.* — Elle comprend deux sections : l'une réservée aux ouvrages français, l'autre aux documents étrangers. L'administration et la commission proposent pour cette bibliothèque un crédit semblable à celui du dernier exercice, soit 15,000 francs.

D'après M. Mesureur, la situation de la bibliothèque administrative n'a pas sensiblement changé depuis l'année dernière. Elle est toujours au pavillon de Flore, et son fonctionnement est toujours à peu près limité aux seuls agents de l'administration, qui en tirent, du reste, le plus grand profit pour l'étude des questions qu'ils ont à traiter. Mais cette situation est sur le point de se modifier, d'une part, par le transfert de la bibliothèque dans le local qui lui est réservé à l'Hôtel-de-Ville, et, d'autre part, par l'ouverture au public de la salle de lecture, où l'on trouvera une collection, unique à Paris, d'ouvrages et de documents fort utiles et fort intéressants sur toutes les branches de l'administration en France et à l'étranger.

Voici un aperçu des opérations faites et des accroissements obtenus en 1884 pour les deux sections, française et étrangère, de la Bibliothèque administra-

1re section. — Bibliothèque administrative française.

Cette section, qui possédait l'année dernière 10,567 volumes, s'est enrichie en 1884 de 1,221 nouveaux volumes provenant d'achats ou de dons; ce qui fait un total de 11,788 volumes, sans compter les collections des ministères, des départements et des grandes villes de France, dont les publications, reçues assez régulièrement, se sont augmentées d'environ 1,200 brochures.

Parmi les ouvrages achetés, on peut signaler le *Journal du Palais* et la *Revue du Notariat*, qui complètent, pour l'étude et les recherches, les grandes collections juridiques de Sirey et de Dalloz que possède déjà la bibliothèque.

Au nombre des dons, on peut citer les collections complètes, accordées par le ministère de la marine, de la *Revue coloniale*, des *Annales maritimes et coloniales* et du *Bulletin officiel de la marine*. La Ligue de l'enseignement a donné également la collection de ses bulletins et de ses comptes rendus.

L'une des principales opérations de la Bibliothèque administrative française, en 1884, a été la reliure d'une partie de ses volumes qui, encore brochés, étaient exposés à se détériorer; 2,362 volumes ont été reliés depuis le commencement de l'année.

Le double catalogue méthodique et alphabétique a continué à être tenu avec soin et complété en ce qui concerne les documents des ministères, des départements et des villes de province, pour faciliter, autant que possible, les recherches et remplir les lacunes dans les publications de ce genre spécial.

Enfin, l'impression du catalogue méthodique, qui rendra de grands services ultérieurement, surtout quand la bibliothèque sera fréquentée par le public, a été encore retardée jusqu'à l'installation à l'Hôtel-de-Ville, en raison des changements qui pourront être adoptés au classement des ouvrages, par suite de leur installation dans un nouveau local.

2e section. — Bibliothèque administrative étrangère.

Cette section n'a pas reçu de moindres accroissements que la précédente, qu'elle dépasse même, sinon en intérêt, du moins au point de vue du nombre des volumes, dont le chiffre s'élève actuellement à 15,084.

Elle a reçu, en 1884, 227 volumes, par suite d'achats ou de dons, et 1,044 volumes par voie d'échange avec les bibliothèques ou administrations étrangères.

Parmi les acquisitions, on doit signaler un grand nombre d'ouvrages allemands, anglais, italiens, hollandais, danois, etc., concernant l'organisation des provinces et des municipalités. Cette intéressante collection, dont il a été traduit de nombreux extraits, permettra de faire la comparaison de l'organisation administrative de la ville de Paris et du département de la Seine avec les divers régimes municipaux et provinciaux existant en Europe.

Entre autres documents obtenus gratuitement de l'étranger, il faut citer de nombreux documents sur l'organisation et le fonctionnement des bibliothèques publiques en Europe et aux États-Unis, sur le balayage des villes, l'enlèvement et l'utilisation des immondices dans les principales villes de l'Europe, documents déjà utilisés par l'administration pour l'étude des questions similaires concernant la ville de Paris.

Les documents d'échange qui, de notre part, consistent uniquement en publications émanant des services de la Préfecture (budgets et comptes de la Ville et du département, procès-verbaux, rapports et documents du Conseil général et du Conseil municipal, publications de la direction de l'enseignement primaire et de la direction des travaux, etc.), ont continué à être envoyés, en grande partie, par le service international d'échanges existant au ministère de l'instruction publique. Le surplus a été transmis par l'entremise des ambassades étrangères à Paris, qui ne font pas de difficultés, en général, à se prêter à ce genre d'envoi.

La bibliothèque administrative étrangère a fait relier également, en 1884, un assez grand nombre d'ouvrages (426), tout en évitant cette dépense pour les brochures d'un intérêt secondaire.

Enfin, les divers catalogues de la bibliothèque étrangère ont continué à être tenus avec le plus grand soin par pays, par matières, par noms d'auteurs, etc., pour faciliter les recherches toujours délicates en matière d'ouvrages étrangers. Les lacunes que ces catalogues révèlent font l'objet d'une correspondance suivie avec les établissements intéressés et sont à peu près comblées.

Il y a lieu de croire que cette bibliothèque, rendue publique comme la section française avec laquelle elle sera placée à l'Hôtel-de-Ville, sera fort appréciée par les travailleurs, toujours nombreux à Paris, qui pourront puiser aux sources mêmes les renseignements originaux et uniques concernant l'administration des villes et des États étrangers.

III. *Bibliothèques municipales ouvertes au public dans les vingt arrondissements de Paris.* — Le crédit ouvert au budget de 1884 pour les bibliothèques municipales n'était que de 171,700 francs. Pour l'année 1885, l'administration, d'accord avec la commission, propose au conseil une augmentation de 35,700 francs, soit un crédit de 207,400 francs.

Le service des bibliothèques municipales n'a pas cessé de s'accroître depuis l'année dernière, tant sous le rapport du nombre des bibliothèques qu'au point de vue des résultats obtenus; ce qui explique l'augmentation demandée. En effet, par application d'un principe précédemment admis par le Conseil municipal et consacré par ses délibérations des 31 octobre 1883 et 10 avril 1884, un assez grand nombre de bibliothèques municipales de quartier ont été créées dans des écoles communales, soit à l'aide de ressources spéciales votées à cet effet, soit au moyen du crédit ordinaire des bibliothèques, dont une partie est réservée chaque année aux créations nouvelles. Actuellement, il existe 39 bibliothèques municipales

mairies et 19 dans diverses écoles communales; le nombre de ces dernières sera très prochainement porté à 24 par l'ouverture des bibliothèques de la rue du Rendez-vous, du boulevard du Montparnasse, de la rue du Poteau, de la rue Fessart et de la rue Étienne-Marcel, qui sont en formation et dont les frais de premier établissement seront payés au moyen des ressources de l'exercice 1884. Enfin, deux autres bibliothèques doivent être créées au commencement de 1885, sur le crédit ordinaire, avenue Rapp et rue du Ranelagh; ce qui portera à 46 le nombre des bibliothèques municipales devant fonctionner l'année prochaine.

Ces diverses créations, faites ou à faire, se justifient par le succès vraiment remarquable des bibliothèques déjà fondées, qui témoignent, par la faveur dont elles jouissent auprès du public, des besoins auxquels leur fondation avait pour but de satisfaire. Voici d'ailleurs quels ont été les résultats obtenus pendant la période écoulée du 1er octobre 1883 au 30 septembre 1884 :

Livres lus sur place	117,046
Livres prêtés à domicile	582,716
Total	699,762

Pendant la période précédente, le nombre des livres lus sur place avait été de : 106,468
et celui des livres prêtés à domicile, de 407,819
Soit, au total 514,287

ce qui constitue au profit de la période la plus récente une différence, pour la lecture sur place, soit 9 %, de 10,578 volumes,
et, pour le prêt à domicile, soit 42 %, de 174,897 volumes.
Soit, un total de 185,475 volumes.

Par suite, l'augmentation d'une année à l'autre a été, pour la lecture sur place, de 9 %; pour le prêt à domicile, de 42 %, et, pour l'ensemble des deux services, de 36 %. Par rapport à la période 1881-1882, où le nombre des livres lus avait été de 363,322, l'augmentation n'est pas moindre de 92 %.

Au point de vue de la nature des ouvrages, les livres lus se décomposent ainsi :

Sciences, art et enseignement	65,016
Histoire	58,766
Géographie, voyages	64,579
Littérature, poésie, théâtre	84,576
Romans	400,631
Langues étrangères	3,220
Musique	22,964
Total égal	699,752

L'activité intellectuelle de la population parisienne s'accroît sans cesse; le devoir de l'administration municipale est de suivre ce mouvement et de créer de nouveaux centres d'instruction pour rapprocher, autant que possible, les livres des lecteurs. L'institution de bibliothèques municipales dans les écoles communales a été une heureuse idée, qui permet d'augmenter, avec le minimum de frais, le nombre des bibliothèques municipales, en utilisant les locaux scolaires disponibles le soir et en chargeant, moyennant une faible rétribution, les instituteurs communaux des fonctions de bibliothécaires, auxquelles ils sont éminemment propres.

La mesure n'est, du reste, qu'en cours d'exécution et n'a encore été appliquée que partiellement. Un assez grand nombre de quartiers (34) resteront encore, malgré les créations précitées, dépourvus de bibliothèques municipales.

Quoi qu'il en soit, en admettant provisoirement le chiffre de 46 pour les bibliothèques municipales devant exister en 1885, il y a lieu de pourvoir, pour l'avenir, au fonctionnement des bibliothèques nouvelles dans les mêmes conditions que les anciennes, au point de vue du personnel et du matériel. C'est là, en partie, le but de l'augmentation de crédit demandée.

IV. *Bibliothèque spéciale d'art industriel, dite Bibliothèque Forney.* — Cette bibliothèque, de fondation récente et due aux libéralités de M. Forney, ne peut encore donner lieu à des observations. La commission du budget propose, pour l'entretien de cette bibliothèque, un crédit de 7,500 francs.

V. *Bibliothèques populaires libres.* — Elles sont au nombre de 15; tous les arrondissements, à l'exception des Ier, IVe, IXe, Xe et XVIIe, en sont pourvus. Chacun reçoit une subvention de 2,000 francs, soit un crédit total de 30,000 francs, que la commission du budget approuve, cette année, comme les années précédentes.

La situation matérielle et morale des bibliothèques populaires libres de Paris continue, dit M. Mesureur, de justifier l'intérêt que le Conseil municipal et l'administration témoignent à ces établissements. Les résultats de l'exercice qui vient de se clore (du 1er octobre 1883 au 30 septembre 1884), rapprochés de ceux de l'exercice précédent, accusent en général une progression sensible dans le mouvement des lectures.

Pendant cette période, le fonds de ces bibliothèques a notablement augmenté; le nombre des volumes qu'elles possèdent est actuellement de 70,655
il était, au 30 septembre 1883, de 64,582
d'où une différence en plus de 6,073

La plus richement dotée, et de beaucoup, est celle du Ve arrondissement, dont le catalogue ne comporte pas moins de 9,916 numéros. Une partie du fonds a été constituée par des legs, notamment par le legs Louis Blanc. Vient ensuite la bibliothèque du XIXe arrondissement, qui a inauguré une succursale le 1er août dernier et qui, ses deux fonds réunis, possède aujourd'hui 6,736 ouvrages, puis celle du XIVe arrondissement, avec 6,220 volumes; dans celles des XIe, XIIe et IIIe arrondissements, le nombre des volumes dépasse 5,000; il est un peu moindre dans les VIe, XXe, XVe et XVIIIe arrondissements; il descend au-dessous de 3,000 dans les XIIIe et VIIe arron-

dissements, n'est plus dans le VIIIe que de 2,666, dans le XVIe que de 1,998, et enfin dans le IIe que de 1,539.

Comme nombre, les romans occupent toujours le premier rang. Ce sont aussi les ouvrages les plus demandés par les sociétaires, pour la plupart ouvriers et artisans, qui cherchent plus volontiers dans leurs lectures, après une journée de travail, un délassement facile qu'un sujet d'étude et une application d'esprit. Le mouvement des prêts accuse, pour ce genre d'ouvrages, un chiffre total de 115,000 environ. (On ne peut donner ici qu'une approximation, deux bibliothèques n'ayant pas fourni la décomposition qui leur était demandée.)

Les chiffres les plus élevés sont fournis par la bibliothèque du XIIe arrondissement (15,578 lectures), par celle du XIe arrondissement (14,586 lectures); et par celle du XIVe arrondissement (13,540 lectures); peut-être est-il bon d'ajouter que ces trois bibliothèques sont celles qui comptent le plus de sociétaires femmes.

Les récits de voyages également sont beaucoup lus (environ 12,000 lectures); l'histoire vient ensuite (environ 10,000).

C'est dans les XIVe, XXe, XIIIe et Ve arrondissements que les ouvrages traitant des sciences morales et politiques, de la philosophie et du droit trouvent le plus de lecteurs.

Il a paru intéressant de comparer le mouvement des lectures au nombre des lecteurs inscrits dans chaque bibliothèque; cette étude donne les résultats suivants : c'est dans la bibliothèque du IIe arrondissement qu'on lit le plus; chaque lecteur inscrit y lit, en moyenne, 36 ouvrages. Les autres bibliothèques se succèdent dans l'ordre suivant :

XIe	arrondissement.	Nombre de	lectures par sociétaire.	33
IIe	—	—	—	32
XXe	—	—	—	30
XIIIe	—	—	—	29
XIVe	—	—	—	28
XIIe	—	—	—	25
XVIIIe	—	—	—	24
Ve	—	—	—	23
XVe	—	—	—	21
VIIe	—	—	—	19
XIXe	—	—	—	16
VIIIe	—	—	—	7
VIe	—	—	—	5
XVIe	—	—	—	4

Au total, le nombre des lectures pour les 15 bibliothèques a été de 161,892, ce qui représente une augmentation de 22,191 sur l'exercice précédent.

Cette augmentation a été sensible surtout dans les XIIe et IIe arrondissements, où elle dépasse 5,000; le Ve où elle excède 3,000; les XIXe, XVe et XIVe arrondissements où elle approche de 2,000.

Des inscriptions nouvelles ont porté à 6,943 le nombre total des sociétaires, qui était, au 30 septembre 1883, de 6,428, soit une augmentation de 515. La majorité appartient de beaucoup aux ouvriers artisans. On compte aussi dans le nombre quantité de femmes; elles sont en majorité dans le XIe arrondissement (262 femmes et 259 hommes). Mais c'est dans les XIIe et XIVe arrondissements qu'elles figurent en plus grand nombre sur les registres du personnel (302 et 339).

La situation financière est partout des plus satisfaisantes. On constate un total de recettes de 77,933 fr. 18 pour un total de dépenses de 55,332 fr. 39, d'où un reliquat disponible de 22,600 fr. 79.

L'année précédente, le chiffre des recettes n'atteignait que..... 73,128 80
celui des dépenses..... ..... 50,513 26
Le reliquat était le même..... 22,615 54

Mais il est à remarquer que la période sur laquelle portent les renseignements fournis (1er octobre — 30 septembre) ne correspond pas à l'exercice financier; que les plus importantes acquisitions de livres se font forcément à l'entrée de l'hiver, qui est la saison où le mouvement des lecteurs s'accentue davantage, et où par suite il se produit le plus de demandes d'achats nouveaux; et qu'ainsi une partie de ces reliquats ne manquera pas d'être épuisée avant le 1er janvier prochain.

En résumé, les renseignements et les chiffres qui précèdent montrent, d'une part, l'accroissement progressif que prennent d'année en année les bibliothèques populaires libres de Paris et, d'autre part, établissent de quelle importance est pour elles la subvention qui leur est allouée par la Ville et qui représente 38 % de leur revenu total.

Il est bon de rappeler, en terminant, que bon nombre de ces bibliothèques continuent d'organiser des séries de conférences, des cours et des excursions qui sont très suivis, et que celle du VIIe arrondissement met toujours à la disposition des directeurs des écoles communales de l'arrondissement des livrets de sociétaires destinés à être distribués en récompense aux élèves les plus studieux.

Comme il a été indiqué plus haut, la bibliothèque du XIXe arrondissement est arrivée à réunir un assez grand nombre d'adhérents et des ressources assez importantes pour s'augmenter d'une succursale, sise rue de Flandre, qui a été inaugurée le 1er août 1884.

Les bibliothèques militaires. — On sait que, depuis assez longtemps déjà, l'administration militaire s'est préoccupée de créer, dans les casernes des principales villes de garnison ainsi que dans certains forts, des bibliothèques militaires destinées à distraire un peu et à instruire en même temps les hommes de troupes.

L'initiative privée a largement aidé, dans cette circonstance, à l'action administrative, et des dons, en argent ou en livres, ont permis de donner à cette utile organisation un certain développement.

Nous apprenons que, sur la proposition de plusieurs groupes et sociétés agricoles, elle va recevoir une extension encore plus active.

Partant du point de départ que la grande majorité des conscrits appartiennent aux populations rurales, ces associations ont pensé que des ouvrages pratiques

d'agriculture figureraient avantageusement dans les bibliothèques militaires.

Indépendamment du plaisir que peuvent éprouver un grand nombre de jeunes soldats à avoir entre les mains des ouvrages les entretenant des questions, des occupations qu'ils connaissent et qu'ils aiment, les agriculteurs qui se mettent à la tête de ce complément d'organisation espèrent maintenir ainsi chez ceux-ci le goût des choses agricoles. Ils espèrent exercer une certaine action sur la détermination que devra prendre, à l'issue du service, l'homme libéré pour le choix d'une carrière.

M. le ministre de l'agriculture a promis son appui; il approuve l'introduction des ouvrages d'instruction rurale dans les bibliothèques militaires, et, de concert avec l'administration de la guerre, des dons de livres doivent être effectués dans ce but par l'État.

ÉTRANGER

Allemagne. — *Le budget des bibliothèques de l'empire d'Allemagne.* — Le projet budgétaire du ministère de l'instruction publique de Prusse, pour l'année 1885-86, alloue les sommes suivantes aux bibliothèques du royaume :

1. Élaboration de catalogues et dépense fixée pour compléter les collections de toutes les bibliothèques universitaires : 156,250 francs.

2. Dépenses pour les travaux préliminaires de réorganisation de la bibliothèque royale de Berlin : 31,250 francs.

3. Somme allouée pour compléter les collections et les travaux du catalogue de la bibliothèque royale de Berlin : 93,750 francs.

L'exposé des motifs constate que les collections d'ouvrages de théologie, d'histoire, de littérature allemande, de médecine et de sciences naturelles sont loin d'être complètes et qu'il est urgent de terminer les travaux du catalogue qui sont en élaboration.

Acquisitions de manuscrits orientaux réalisées par la bibliothèque royale de Berlin pendant le second semestre de 1884.

a. Une collection de 56 manuscrits arabes ayant appartenu au professeur Bernard Maimon, de Bagdad.

b. Une collection de 23 manuscrits arabes du midi de l'Arabie provenant de l'explorateur Ed. Glaser.

c. 17 copies de textes sanscrits, don de la veuve du professeur Dr Goldschmidt, de Strasbourg.

d. 1,052 manuscrits arabes, turcs et persans, réunis par M. C. Landberg pendant ses voyages dans l'Orient et achetés pour 87,500 francs à la maison Brill, de Leyde.

e. Une collection de 270 manuscrits syriaques provenant du professeur Sachan.

C'est l'empereur d'Allemagne qui a fait acheter les deux plus grandes collections et qui en a fait don à la Bibliothèque royale.

Le « *Paulus Museum* ». — A l'occasion du centenaire de Luther, le *Paulus Museum* de Worms a reçu en don une collection remarquable formée par le capitaine Max Heydl. Elle contient, entre autres raretés, la bible imprimée à Worms en 1539; la première édition du *Recueil d'hymnes* publié à Wittemberg (1544), les *Psaumes de la Pénitence* (1517), les *Quatre-vingt-quinze thèses,* et quelques lettres autographes de Luther.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— Paris — Province — Étranger —

FRANCE

— M. Pigeonneau vient de faire paraître à la librairie Cerf la première partie d'une *Histoire du commerce de la France.* Elle va depuis les origines jusqu'à la fin du xve siècle et comprend trois livres : I. *Le commerce de la Gaule ;* II. *Le commerce de la France au moyen âge ;* III. *Période de transition entre le moyen âge et les temps modernes.*

L'ouvrage aura trois volumes; le second, commençant au début de la révolution économique qui inaugure les temps modernes, se terminera avec le xviie siècle ; le troisième s'arrêtera à l'ancien régime.

— L'exposition des dessins, aquarelles et estampes de Gustave Doré est ouverte au Cercle de la Librairie depuis le 4 mars. Nous aurons à revenir sur cette exposition. Pour en conserver le souvenir, l'administration du Cercle a fait paraître un volume contenant : 1° une notice biographique de Gustave Doré, par M. Georges Duplessis, conservateur au département

des Estampes de la Bibliothèque nationale ; 2° un catalogue descriptif des dessins, aquarelles et œuvres diverses exposés dans les salons du Cercle, avec les noms des amateurs français et étrangers qui les possèdent et les ont prêtés ; 3° une bibliographie renfermant la liste des ouvrages français et étrangers qui contiennent les dessins de Doré, et une autre liste des nombreux dessins donnés par Doré aux divers recueils périodiques ; 4° la nomenclature de toutes les œuvres de Doré qui ont figuré successivement soit au Salon annuel, soit aux expositions des sociétés particulières...

Le volume est illustré d'une eau-forte de Lalauze, d'après le grand portrait de Gustave Doré peint par Carolus Duran.

— Depuis quelques années, on s'est beaucoup occupé des almanachs ; de nombreuses et intéressantes publications historiques et bibliographiques ont paru sur ce sujet en France (Nisard, Pouy, Socard, Welschinger, etc.), en Belgique et en Suède. Le *Véritable Messager boiteux de Berne et de Vevey* vient d'avoir son historien, M. Jules Capré (Vevey, Lœrstcher, 1884, 1er vol. in-4°, 158 p.). L'auteur étudie l'histoire et les origines du *Messager boiteux*. Ce recueil remonte à cent soixante-dix-sept ans, mais, comme on le voit par le catalogue dressé à la fin du volume, dès 1508, la ville de Zurich avait son *Almanach* ou calendrier, et plusieurs autres villes de Suisse ont publié des almanachs depuis cette époque. La couverture du *Messager boiteux*, on le sait, est ornée d'une gravure sur bois qui représente un messager invalide, présentant un pli cacheté à trois autres personnages ; au milieu d'eux est un enfant qui pleure. M. Capré croit que cette gravure rappelle l'incendie du Palatinat, en 1674. Il y a, en effet, dans le fond du tableau, une ville fortifiée, livrée aux flammes et entourée de combattants ; d'ailleurs, le premier *Messager* parut deux ans après ces ravages du Palatinat qui avaient excité la « vigoureuse haine des Allemands pour la France. » Il se pourrait donc que l'éditeur de l'*Almanach* ait cru frapper les imaginations et assurer le débit de son recueil en représentant les horreurs ordonnées par Louvois. M. Capré s'imagine même que le pli présenté par le *Messager* n'est autre que le cartel envoyé à Turenne par l'Électeur palatin. Cette hypothèse nous paraît peu vraisemblable. Il est également à regretter que M. Capré n'ait pu découvrir si Antoine Souci, l'ancien éditeur du *Messager*, est un nom réel ou un pseudonyme. Mais on trouve dans ce livre, outre des renseignements intéressants, de nombreux fac-similés qui représentent soit les illustrations du *Messager boiteux* depuis son origine, soit les gravures de divers calendriers et almanachs du XIIIe au XIVe siècle.

(*Revue critique d'histoire et de littérature*).

La bibliographie de la partie liturgique ancienne de la grande bibliothèque formée par Charles-Louis de Bourbon, duc de Parme, avait paru en 1878, sous le titre de *Description des livres de liturgie imprimés aux* XVe *et* XVIe *siècles*. Le duc étant mort en 1883, le petit-fils du défunt a voulu que les livres anciens acquis depuis 1878 fussent décrits et qu'un supplément fût publié. Ce supplément vient de paraître ; il contient des notices sur une trentaine d'articles nouveaux, au nombre desquels se trouvent neuf manuels liturgiques se référant à des diocèses ou à des abbayes non représentés dans la *Description* de 1878. Ces diocèses sont ceux de Drontheim, d'Embrun, de Tarragone, d'Upsal, de Vérone, de Waesteras et d'York, et les monastères se nomment Saint-Facundus, de Valladolid et Saint-André de Zira, de Venise. Le plan de cet appendice est le même que celui du livre ; il renferme jusqu'aux notes historiques sommaires.

Ce fascicule, d'environ 50 pages, imprimé sur beau papier de Hollande, est un document précieux, désormais indispensable à quiconque aura à s'occuper de l'histoire des livres de liturgie.

— Une *Notice biographique sur Charles-Joseph Tissot* vient de paraître chez l'éditeur Klincksieck. Elle est due à M. Salomon Reinach.

— M. Danel, de Lille, vient de publier une *Note sur l'origine de la typographie*.

L'auteur n'a pas eu la prétention de donner dans sa brochure des documents nouveaux sur l'origine de l'imprimerie ; il a voulu simplement coordonner les idées les plus récentes et généralement admises aujourd'hui sur les origines de la typographie.

Cette plaquette, parfaitement imprimée, est illustrée de fac-similés xylographiques et typographiques.

ÉTRANGER

Allemagne. — M. Hoyer, professeur à l'École supérieure technique de Munich, vient de faire paraître sur *le papier et sa composition* une étude qui a été, aussitôt son apparition en Allemagne, traduite en français. L'ouvrage est imprimé sur dix sortes différentes de papier.

Autriche. — M. Landau, riche particulier autrichien qui a longtemps habité Florence, vient de publier un *Catalogue des livres, manuscrits et imprimés, composant la bibliothèque de M. Horace Landau.* — Ce volume de 600 pages, dont l'exécution typographique est remarquable, sort des ateliers de la *Tipografia delle arte della Stampa*, à Florence.

Ce catalogue donne l'exacte reproduction à échelle réduite du titre original des ouvrages les plus rares de la collection. — La description des livres et les courtes notes bibliographiques qui les accompagnent semblent être faites avec beaucoup de soin.

La collection comprend, plusieurs anciennes éditions d'ouvrages italiens et allemands et un assez

dernes, tels que Gœthe, Schiller, de Vigny, Hugo et Dumas.

Citons, parmi les trésors de cette collection, un manuscrit de la *Divina commedia*, datant du XIVe siècle; la première édition de ce poème, imprimée par Numeister (Foligno, 1472), celle par Vindelius de Spira (Venise, 1477), et un exemplaire unique des *Trionfi*, par Pacini, Florence, 1503.

Le catalogue donne la collection complète des *Grands voyages de De Bry* avec le texte latin, un grand nombre de *mazarinades*, une trentaine de *rappresentazioni sacre* du XVIe siècle, et enfin vingt et un portraits gravés à l'eau-forte par Van Dyck.

Italie. — Le second fascicule des *Studi di filologia romanza*, par le professeur E. Monaci, vient de paraître. — Ce fascicule contient des notes bibliographiques du professeur E. Teza, relatives à une *Sylva de varios romances*, imprimée à Valence en 1598, la *Passione et Risurrezione*, petit poème véronais du XIIIe siècle, et une étude du professeur G. Mazzatinti sur l'œuvre de *Bosone da Gubbio*.

— *Occioni-Bonaffous, Bibliografia storica friulana dal 1861 al 1882, Accademia di Udine.* — Udine, Paolo Gambierasi, gr. in-8°, 419 p.

Cet ouvrage est une suite à la *Bibliografia del Friuli*, par Gius. Valentinelli, mais a sur celle-ci l'avantage de donner force notes explicatives sur les livres qui figurent dans la bibliographie. — L'auteur a choisi, pour classer les 729 numéros de ce catalogue, l'ordre chronologique, tout en ramenant les ouvrages décrits, suivant les matières traitées, en sept divisions principales.

— *C. Castellani, le biblioteche nell' antiquita dai tempi piu remoti alle fine dell' impero romano d'Occidente.*

Ce petit ouvrage de 60 p. in-8° contient des choses intéressantes, en particulier sur les bibliothèques de Rome.

— M. Ruggero Bonghi vient de publier une petite étude d'une soixantaine de pages sur *Arnaldo da Brescia.* — Quoique brève, cette étude ne laisse pas d'être complète et résume, en somme, tout ce qui a été dit sur le célèbre réformateur du XIIe siècle.

M. S. Lapi, l'éditeur de ce petit volume, vient d'en publier un autre non moins intéressant, sous le titre : *Pensieri, massime e giudizi estratti dalla Divina commedia*, par Lorenzo Bartolucci. — Les pensées et les maximes du Dante y sont classées en 16 paragraphes subdivisés à leur tour, ce qui permet au lecteur de retrouver facilement toutes les citations faites dans le volume. — Ce petit ouvrage, avec les nombreuses notes qui l'accompagnent, est un excellent guide pour ceux qui n'ont pas à leur disposition les grands ouvrages qui ont été publiés sur l'œuvre du Dante.

Belgique. — Il vient de paraître à Bruges, chez l'éditeur Desclée, une *Bibliographie liégeoise* contenant la liste des ouvrages imprimés à Liège depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours. In-4°.

Hollande. — Campbell. — *Annales de la typographie néerlandaise au XVe siècle.* — 2e supplément. — La Haye, M. Nyhoff, 1884, 44 p. in-8°.

Le bibliothécaire en chef de la bibliothèque royale de la Haye nous donne ici le second supplément de son ouvrage sur les incunables des Pays-Bas. — Ce supplément contient 100 titres d'incunables non décrits encore, ou dans la description desquels s'étaient glissées des erreurs.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

— Les tomes III et IV de l'*Histoire des Princes de Condé*, par le duc d'Aumale, sont annoncés comme devant paraître très prochainement.

— La librairie Charpentier annonce qu'elle a sous presse l'*Insurgé*, par Jules Vallès, qui a paru il y a trois ans dans la *Nouvelle Revue* et que l'auteur se proposait de reprendre et de remanier.

— M. Jules Simon met la dernière main à un nouvel ouvrage. Titre : *Thiers, Guizot, Rémusat.*

— M. de Lovenjoul doit nous donner une nouvelle édition de son *Histoire des œuvres de Balzac.*

— MM. Lucien Perey et Gaston Maugras vont faire paraître *la Vie intime de Voltaire aux Délices et à Ferney* (1754-1778), d'après des lettres et des documents inédits.

— L'écrivain qui, sous le pseudonyme de « comte Paul Vasili », nous a fait le tableau de la *Société de Vienne* et de la *Société de Berlin* prépare un troisième volume : *la Société de Londres.*

— Dans ses *Souvenirs d'un Préfet de police*, qu'il publie dans le journal *la Ligue*, M. Andrieux annonce qu'il prépare un grand ouvrage sur l'*Histoire des religions laïques au* XIXe *siècle*.

— *Alexandre Dumas, sa vie, son temps, son œuvre;* tel est le titre d'un volume que M. Blaze de Bury va faire paraître à la librairie Calmann Lévy.

— La troisième série du *Romantisme des classiques* de M. Émile Deschanel est sous presse et contiendra des études sur Pascal, La Rochefoucauld et Bossuet.

— La *Revue critique d'histoire et de littérature* va publier une table générale de ses travaux depuis son origine jusqu'à la fin de 1884. L'impression commencera dès que deux cents souscripteurs auront envoyé leur adhésion. Le prix de souscription est de 10 francs.

— *La bibliothèque de l'École nationale des beaux-arts,* tel est le titre d'une brochure que M. Eugène Mouton vient de faire paraître à la librairie Baër.

— Une souscription est ouverte à Paris, à la librairie Maisonneuve, pour la publication de l'ouvrage de M. Haillant, d'Épinal, intitulé : *Essai sur un patois vosgien. Dictionnaire phonétique et étymologique.* L'ouvrage formera deux volumes in-8° de 300 pages. Le prix de la souscription est de 6 francs.

ÉTRANGER

Angleterre. — M. Buxton Forman, d'après l'*Athenæum,* a entrepris d'éditer, pour M. Murray, les œuvres poétiques de lord Byron. — A cet effet, M. Forman comparera les textes des premières éditions et de tous les manuscrits existants et dont un grand nombre se trouvent dans les mains de M. Murray. — Il est probable que cette nouvelle édition comprendra quelques petits poèmes inédits et qu'on y rétablira les passages supprimés dans les éditions antérieures. — Les notes de Byron lui-même seront naturellement respectées et données dans leur intégralité.

— On annonce que les deux fils du prince de Galles, les princes Albert-Victor et Georges, vont publier un ouvrage sur le voyage autour du monde qu'ils ont fait, il y a deux ans, à bord de *la Bacchante.* Ce livre paraîtra vers la fin du mois de mars et sera accompagné de nombreux plans, dessins et gravures.

Italie. — *La giornale degli eruditi e curiosi* de Padoue annonce la publication d'un grand ouvrage sur *Goldoni,* par M. Spinelli. — Cette *Bibliografia Goldoniana* embrassera tout ce qui a été écrit sur la vie et l'œuvre du poète pendant la période qui s'étend de 1726 à 1793, dates de la publication des *Sonetti Udinesi* et de la mort de Goldoni (1793).

L'ouvrage sera édité par la maison Fratelli-Dumolard et ne sera tiré qu'à 300 exemplaires.

Lettres inédites de Pietro Borsieri. — Le Dr C. Casati, qui a publié tout récemment ses *Nuovo revelazioni sui fatti in Milano nel 1847-48,* ajoutera un nouveau chapitre à son histoire des événements de 1848 en Italie par la publication des lettres inédites de *Pietro Borsieri,* le captif du Spielberg. — Le recueil comprendra des lettres qu'avaient adressées au patriote italien ses amis politiques Della Cisterna, Arrivabene, Arconati et autres.

M. Lozzi, directeur de la revue *Il Bibliofilo,* qui paraît tous les mois à Bologne, annonce la publication de l'ouvrage suivant : *Statuti e Storie municipali e Libri e Opuscoli d'ogni genere antichi e moderni riguardanti l'Italia, posseduti e analiticamente descritti coi relativi prezzi.*

Espagne. — M. Eduardo Garrido, auteur dramatique portugais, va publier prochainement une grande édition portugaise des Fables de La Fontaine. L'œuvre contiendra les illustrations de Gustave Doré.

Belgique. — Un comité vient de se constituer en vue de la publication d'une *Anthologie de la Jeune-Belgique.* Le volume, tiré dans le format des éditions Lemerre, se composera des plus belles pages de nos écrivains nationaux, poètes et romanciers. Cette louable initiative permettra d'apprécier comme il le mérite le grand réveil littéraire qui s'opère en Belgique. Nul doute que l'ouvrage, sur lequel nous reviendrons et dont nous donnerons une analyse, n'obtienne un grand et légitime succès.

États-Unis. — M. Alexandre del Mar, ancien directeur du bureau de la statistique des États-Unis, l'auteur de l'*Histoire des métaux précieux,* a sous presse une « Histoire de l'argent depuis les temps les plus reculés jusqu'au moyen âge », *History of money from the earliest times to the middle ages,* qui paraîtra chez MM. Bell et fils.



FRANCE

Les « *Souvenirs littéraires* » *de M. François Coppée.* — Le journal *le Soleil* annonce la publication dans ses colonnes des Souvenirs littéraires de M. François Coppée.

La candidature de M. Ferdinand Fabre à l'Académie française. — M. Georges Duval ayant dernièrement écrit dans *l'Événement* qu'il serait du devoir de l'Académie d'élire M. Ferdinand Fabre, a reçu de l'auteur de *l'Abbé Tigrane* la lettre suivante :

Palais de l'Institut, 1885.

« Mon cher Duval,

« On m'apporte à l'instant *l'Événement*, et j'y lis quelques lignes que vous seul, si chaud pour moi de cœur et d'esprit, pouvez avoir écrites. Qui diable en effet, si ce n'est vous, oserait poser ma candidature à l'Académie? Certes, après les *Courbezon*, *Tigrane*, *Barnabé*, *Lucifer*, j'ai la fierté de croire que je ne serais pas tout à fait indigne de succéder à Sandeau et à About; mais il faut des relations, et j'en manque absolument. Vous ne lisez guère l'Écriture, vous, mauvais sujet de *l'Événement* que vous êtes : si vous la lisiez, vous sauriez à qui je ressemble, quand vous parlez de moi pour l'Académie : « au passereau solitaire sur un toit, *sicut passer solitarius in tecto.* » Hélas ! tandis que d'autres couraient le monde et travaillaient en vue d'emporter un jour leur fauteuil, moi, naïf, je demeurais dans mon coin, fouillant mon idée sur l'Église, que je n'ai pas réussi à donner entière, m'étudiant à améliorer mon style tout fourmillant d'imperfections. Les bonnes heures de souffrance que j'ai passées à revoir, à tourner, à retourner l'expression ! Ce sont encore ces douleurs, mon cher ami, qui constituent les vraies joies de celui qui aime follement cet art si noble d'écrire, le plus exigeant, le plus terrible de tous les arts. Vous en savez quelque chose, n'est-il pas vrai ?

« A vous de cœur. »

FERDINAND FABRE.

Un projet d'Alexandre Dumas père. — On sait que le général Mathieu Dumas, père d'Alexandre Dumas, était lui-même fils du marquis Dumas de la Pailleterie et d'une négresse.

L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux reçoit écrivain, considérant son père comme une des illustrations de la race noire, proposa aux noirs et aux mulâtres d'Haïti de lui élever une statue à ce titre. Elle était adressée à un groupe d'Haïtiens qui lui avaient écrit à propos de la mort de sa mère. Après les avoir remerciés des sentiments qu'ils lui exprimaient, Alexandre Dumas continuait ainsi :

« Souvent j'ai été sollicité à la fois par des amis et par mon propre cœur de faire élever une statue à mon père : cette statue, faite par l'un des meilleurs artistes de la capitale, grâce aux relations que j'ai avec tous et à la fourniture que ferait du bronze le gouvernement, ne coûterait pas plus de 20 à 25,000 fr. La chose m'était donc facile, rien qu'en taxant mes amis, les libraires et les théâtres : mais j'ai pensé avant tout, messieurs, que je n'avais pas le droit de faire rendre cet hommage à mon père avant de m'être assuré que vous ne vous réserviez pas, comme compatriotes, de le faire rendre vous-mêmes.

« Voici donc ce que j'avais l'honneur de vous proposer, messieurs :

« Une souscription à 1 franc serait ouverte parmi les hommes de couleur seulement, quelle que soit la partie du monde qu'ils habitent. A cette souscription ne pourront se joindre, pour les sommes qui leur conviendront, que le roi de France et les princes français, ainsi que le gouvernement d'Haïti : et si, comme il y a tout lieu de le croire, la somme, au lieu de se monter à 25,000 francs, se monte à 40,000, on fondrait une seconde statue pour une des places du Port-au-Prince : et alors j'irais la conduire et l'y ériger moi-même, sur un vaisseau que le gouvernement français me donnerait pour l'y transporter.

« Je ne sais, messieurs, si la douleur récente que j'éprouve et qui réveille cette vieille et éternelle douleur de la mort de mon père ne me rend pas indiscret et ne grandit pas à mes propres yeux les mérites de celui que Joubert appelait la terreur de la cavalerie autrichienne, et Bonaparte l'Horatius Coclès du Tyrol; mais il me semble, en tout cas, qu'il serait bon que les Haïtiens apprissent à la vieille Europe, si fière de son antiquité et de sa civilisation, qu'ils n'ont cessé d'être Français qu'après avoir fourni leur contingent de gloire à la France.

« Veuillez agréer, messieurs et chers compatriotes, l'assurance de mes sentiments distingués et reconnaissants. »

Détails sur la mort de Voltaire. — Dans un catalogue d'autographes nous trouvons une importante lettre de Jean Fabroni, savant chimiste italien, qui contient de précieux détails sur la mort de Voltaire.

D'après l'avis de ce savant, ce n'est ni l'âge ni d'anciennes maladies, mais les critiques de ses ennemis, la satire des Derviches, qui ont précipité sa mort.

Il voulait, paraît-il, amener l'Académie à changer la langue française et à remanier l'alphabet au point de vue phonétique. « Il a choisi une lettre, a travaillé deux jours et deux nuits, en buvant quarante tasses de café et a été pris de strangurie. Le maréchal de Richelieu lui a fait prendre une potion qui a accéléré sa mort. »

Le séjour de Rousseau à Venise (1743-44). — On sait que Rousseau s'est trouvé à Venise, dans les années 1743 et 1744, en qualité de secrétaire de M. de Montaigu, ambassadeur de France. Il vient de paraître à Genève une publication due aux soins de MM. Théodore de Saussure et Ceresole, consul suisse à Venise, qui apporte sur ce séjour de Rousseau dans cette ville des renseignements curieux et des documents inédits. M. de Saussure en a résumé la substance dans une intéressante communication, dont nous empruntons le compte rendu au *Journal de Genève* du 13 février.

« M. Ceresole a déterminé tout d'abord le palais que Rousseau a habité à Venise. Ce palais, successivement possédé par les familles Loredan, Quërrini, Correr, sert aujourd'hui de dépôt à MM. Juliani, marchands de bois de construction. D'ailleurs, le séjour qu'y fit Rousseau est complètement oublié :

« M. Ceresole a constaté que Rousseau arriva à la fin d'août 1743 dans cette ville, et il a découvert un procès-verbal d'une séance des inquisiteurs d'État prouvant qu'il en est parti le 22 août 1744. Une seule signature de Rousseau se trouve aux archives de Venise. Elle est au bas d'un passeport pour laisser entrer en franchise de la farine et du vin pour l'usage et consommation de la maison de l'ambassadeur. Rousseau se vanté d'avoir joué un rôle important à l'ambassade de Venise. Ce rôle est fort amoindri par les découvertes qu'a faites M. Ceresole. Cependant Rousseau paraît avoir dit vrai dans beaucoup de cas. Ainsi il parle, dans ses *Confessions,* de l'affaire du capitaine marchand Olivet, dont l'équipage avait eu une rixe avec celui d'une tartane vénitienne. Il croit se souvenir d'avoir écrit un mémoire pour le Sénat à ce sujet. Or M. Ceresole a trouvé le mémoire même écrit de la main de Rousseau dans les archives de la république.

« Rousseau parle également d'un procès-verbal rédigé par lui et contenant l'interrogatoire des témoins de la rixe. M. Ceresole a encore trouvé une copie de ce procès-verbal au consulat de France à Venise. Mais quelques doutes peuvent s'élever sur la véracité de Rousseau lorsqu'il se vante d'être l'auteur de ce procès-verbal. En tout cas, M. Ceresole estime apocryphe l'histoire que fait Rousseau de Véronèse et

« Les archives des inquisiteurs d'État, qui parlent de tout ce qui se passait à Venise, n'y font aucune allusion. Rousseau a calqué cette histoire sur une autre parfaitement identique, dans laquelle seulement les personnages sont changés, afin d'exagérer, comme dans d'autres occasions, le rôle qu'il a joué à Venise. Cette dernière histoire est celle de la danseuse Barbarine, que le Sénat expédia de force au roi de Prusse Frédéric II, sous escorte du capitaine Gradenigo et de douze cavaliers. Les documents à ce sujet sont très curieux.

« Outre l'extrait du mémoire de M. Ceresole, publié dans l'*Art,* il n'a paru sur le séjour de Rousseau à Venise qu'un article dans le *Journal des Débats* (22 janvier 1862), par Saint-Marc Girardin. Cet écrivain a consulté la correspondance de Venise, au ministère des affaires étrangères, pendant les années 1743 et 1744, et constaté que les faits racontés par Rousseau concordent plus ou moins avec cette correspondance, mais que la signature ou même le nom de Rousseau n'y figurent nulle part. Cet article est d'un style charmant, mais il a été composé avec quelque légèreté. L'auteur relate d'une manière inexacte les faits mentionnés dans la correspondance et il ne s'est pas même assuré si les lettres conservées au ministère sont de la main de Rousseau ou d'une autre main.

« M. Ceresole s'est donc adressé à M. le docteur Edmond Rott, secrétaire de la légation suisse à Paris, lequel fait dans ce moment un travail historique pour le Conseil fédéral, et lui a demandé d'examiner de plus près à son intention la correspondance de Venise au ministère des affaires étrangères. Grâce à cet examen, on sait maintenant qu'il y a audit ministère 116 pièces (lettres, copies de mémoires ou traductions) de l'écriture de Rousseau. Des extraits en figurent dans la publication qu'édite M. de Saussure.

« Il vaudrait la peine de les examiner de plus près, car on peut ajouter foi à Rousseau lorsqu'il dit qu'il rédigeait les lettres de l'ambassadeur et que celui-ci ne faisait que les parcourir avant d'y mettre sa signature. Quelques billets informes, écrits de la main de Montaigu, presque toujours pour réclamer ses « appointements » qui étaient en retard, prouvent en effet qu'il était incapable de dicter ou même d'inspirer des lettres comme celles que Rousseau a écrites pour lui. A la fin de ces lettres on trouve seulement, de temps en temps, quelques phrases mal bâties (parlant encore des appointements non payés) qui sont évidemment de Montaigu et que Rousseau a été condamné à copier à la suite de sa rédaction.

« Quant à la partie des lettres rédigées par Rousseau, on y reconnaît une certaine hâte. Ce n'est pas le style élégant et correct auquel le futur écrivain n'arriva plus tard qu'à force de patience et de travail; mais ce n'est pas non plus la rédaction d'un secrétaire ordinaire, qui ne s'applique à sa tâche que juste assez pour ne pas mériter des reproches. Malgré l'insignifiance des sujets qu'il traite, on voit qu'il cherche à donner un tour intéressant aux lettres qu'il écrit

Documents sur Gutenberg. — Un document de la plus haute importance a été récemment découvert à la bibliothèque de l'Université de Rouen : c'est une lettre du R. P. Guillaume Fichet, prieur de la Sorbonne, qui s'intéressait beaucoup à l'art typographique, dont il contribua plus que personne à répandre l'emploi dans la ville de Paris.

Elle est adressée à Robert Gaguin et sert d'introduction au *second* livre imprimé à Paris et qui portait le titre de *Gasparini Pergamensis orthographiæ liber.*

Cette pièce remonte à l'année 1470. Il y est dit, entre autres choses curieuses, qu' « une nouvelle troupe de libraires, venue, d'après ce que l'on sait, d'Allemagne, d'où elle se répand en nombre considérable dans toutes les directions, a apporté la grande nouvelle qu'un nommé « Jean », qui se donne le nom de « Gutenberg » et habite près de Mayence, a inventé l'art de reproduire les livres, non avec des crayons ou des plumes, comme cela s'est pratiqué jusqu'à ce jour, mais à l'aide de petits caractères en métal, et cela d'une manière égale, belle et même élégante ».

Il est fait ensuite mention de ceux qui, les premiers, ont fait connaître le nouvel art à Paris, tels que Ulrich, Michaël et Martin, qui importèrent, entre autres, les lettres de Gasparin, revues par Johannes Lapidanus.

Enfin, dans ce document, outre le panégyrique de l'art nouveau de la typographie, se trouve aussi le nom de l'inventeur de cet art, Gutenberg, qui y est nommé d'une façon claire, nette et aussi précise que possible.

Les autorités sur lesquelles s'appuie Fichet dans ses assertions sont : d'abord les Allemands, qui, les premiers, firent connaître l'imprimerie à Paris : Martin Krantz, fils de Pierre Krantz, dont on vit le nom figurer dans le fameux procès de Fust, en 1455; puis Michel Freiburger, et enfin Ulrich Gering.

Ils vinrent de Bâle et fondèrent à Paris la première imprimerie.

On ne saurait douter de l'exactitude de leurs renseignements, car tous ces typographes étaient ses contemporains et quelques-uns des amis de l'auteur.

On sait, d'ailleurs, que Gutenberg mourut en 1468.

ÉTRANGER

— Nous recevons la communication suivante :

« En 1707, le gouvernement français fit acheter à Stockholm et transférer en France trois gros volumes in-folio contenant une série de lettres manuscrites en langue suédoise, adressées de 1626 à 1630 par le chancelier Oxenstiern au roi de Suède, Gustave II Adolphe. Le gouvernement suédois, désireux de pouvoir rentrer en possession de ces pièces, ou du moins en obtenir des copies, s'est adressé au gouvernement français, en le priant de vouloir bien les faire rechercher dans les collections publiques en France. Le gouvernement de la République a bien voulu accéder à cette demande, mais les recherches qui ont eu lieu jusqu'à présent sont demeurées sans résultat.

« Il y aurait actuellement d'autant plus d'intérêt à pouvoir retrouver les manuscrits en question que l'on se prépare en Suède à publier prochainement les œuvres du célèbre chancelier, et que sa correspondance avec le grand roi doit figurer en tête de la publication.

« Les personnes qui auraient quelque connaissance de l'existence des documents dont il s'agit sont priées de vouloir bien en informer la légation de Suède et Norvège à Paris, 9, rue de la Baume.

« Paris, le 23 février 1885. »

Allemagne. — *Un discours de M. Max Müller.* — Voici les passages les plus importants d'un grand discours que devait prononcer M. Max Müller, le célèbre orientaliste d'Oxford, à l'occasion de la réunion des philologues à Dessau, et que publie la *Deutsche Rundschau :*

« Il serait oiseux de vouloir démontrer une fois de plus que la méthode historique et expérimentale seule permet de faire de nouvelles découvertes scientifiques. — Lorsque j'étais encore étudiant à l'Université de Berlin, on croyait à la méthode opposée, patronnée par Hegel, qui prétendait reconstruire l'histoire des temps les plus reculés en procédant *à priori*, c'est-à-dire en puisant dans l'imagination du philosophe. — Quand les faits se révoltaient, il disait tranquillement : « Tant pis pour les faits. »

« Le philosophe Schelling, par son amour pour le culte des anciens Hindous, se rencontrait avec les prédilections de son adversaire, Schopenhauer.

« A Francfort, je me trouvai avec Schopenhauer, dont à Berlin je n'avais entendu parler qu'avec mépris ou dédain. — Il régnait alors dans les universités allemandes la vilaine habitude d'abuser de la chaire pour vilipender et rendre ridicules les professeurs qui ne partageaient pas vos opinions.

« Plus tard, mes propres études me firent connaître les petits et les grands côtés de Schopenhauer, ce géant de l'intelligence.

« A Paris, Eugène Burnouf m'initia à la méthode historique. — M. Burnouf a eu le mérite d'avoir, le premier, approfondi les Védas et la littérature immense du bouddhisme, et, en 1845, c'était le seul homme en Europe qui embrassât ce vaste domaine.

« Ce que je sais, je le dois avant tout à ce grand maître... »

Citant son édition du *Riga Véda* en six volumes, M. Max Müller dit : « Ce travail eut un résultat curieux, car il produisit dans l'Inde un mouvement qu'on pourrait comparer à celui de la Réformation en Europe, au XVIe siècle. — Les prêtres hindous considéraient le Véda comme une révélation divine, et voici que l'impression et la reconstruction critique du

texte et de son commentaire enlevaient à la plus ancienne des mythologies son caractère et son importance sacrée ! »

Après ce premier travail, M. Max Müller, avec le concours des principaux orientalistes d'Europe, publia successivement vingt-quatre volumes d'une traduction de l'ensemble des livres sacrés de l'Orient.

« Que n'auraient point donné, dit-il, Schelling et Schopenhauer, Humboldt et Bunsen pour avoir une pareille collection ! » — Aujourd'hui on est parvenu à lire avec facilité et avec une parfaite sûreté des langues de l'Orient, dont, il y a quarante ans, on connaissait à peine l'existence.

Angleterre. — *Le premier journal imprimé au moyen de la vapeur.* — Nous avons donné, dans notre dernière livraison, un abrégé de l'histoire du *Times* depuis sa fondation. Voici quelques détails complémentaires sur le premier numéro de ce journal qui ait été imprimé au moyen de la presse Kœnig.

« Ce fut le soir du lundi 28 novembre 1814 que, dans la salle des presses du *Times*, l'ordre fut donné aux ouvriers de ne point mettre les formes sous presse, sous prétexte qu'on attendait des nouvelles importantes du continent. — Mais, pendant ce temps, dans le local à côté, les roues des machines de Kœnig commençaient à tourner, les formes prenaient leur marche régulière et se couvraient d'encre qu'elles transmettaient ensuite à la feuille pendant la marche rapide du cylindre ; et, bientôt après, des centaines et des milliers de feuilles du *Times* furent prêtes à être livrées au public. »

On s'imagine l'agitation avec laquelle tous ceux qui étaient présents, Kœnig et son ami Bauer surtout, suivirent pendant cette nuit la marche de la machine, et leur inquiétude fiévreuse lorsque parfois un petit arrêt se produisait. — Qui pourrait dépeindre leur joie, lorsque le numéro du *Times* du mardi 29 novembre 1814 fut enfin complètement imprimé, débutant par un article enthousiaste annonçant au monde la réussite de cette grande entreprise.

Nous reproduisons ici la traduction de l'article de fond du *Times* du 29 novembre 1814 ; c'est un des documents les plus importants pour l'histoire de l'imprimerie :

« Notre numéro d'aujourd'hui présente au public le résultat pratique du plus grand perfectionnement qu'ait subi l'imprimerie depuis son invention.

« Le lecteur de cet article tient dans ses mains un des plusieurs mille exemplaires du *Times* qui ont été imprimés, cette nuit, au moyen d'un appareil mécanique.

« Un système mécanique que l'on croirait animé d'une vie propre vient d'être inventé et exécuté ; non seulement il fait seul les lourds travaux de l'imprimerie, mais encore, quant à la rapidité et à l'exactitude du travail, il est supérieur au système manuel.

« Le public pourra juger de la grandeur de l'invention faite et établie dans ce que nous appelons la forme, il ne reste guère autre chose à faire aux gens occupés à la machine que de la servir et de surveiller sa marche.

« Il suffit de la pourvoir de papier ; elle-même pousse la forme, aller et retour, distribue l'encre, porte la feuille sur la forme encrée, puis la livre entre les mains d'une personne placée exprès pour la recevoir.

« En même temps, la forme revient sur elle-même pour se garnir d'encre à nouveau, afin d'imprimer la feuille suivante ; l'ensemble de cette opération compliquée se fait avec tant de célérité et de régularité dans tous les mouvements que, dans une heure, on n'imprime pas moins de onze cents feuilles.

« L'inventeur, Saxon de naissance, s'appelle Kœnig ; c'est sous la direction de son ami et compatriote Bauer que son invention a été exécutée. »

Le numéro du *Times* qui contient cet article, le premier qui ait été imprimé au moyen d'une machine, est d'une meilleure exécution que la plupart des numéros précédents, tout au moins si l'on en juge par l'exemplaire conservé au *British Museum*. — La dernière page seule laisse voir un petit pli du papier et le registre laisse à désirer ; mais les registres des numéros précédents, qui étaient faits sur des presses à bras, sont loin d'être irréprochables.

(*Bulletin de l'imprimerie et de la librairie*).

Italie. — *Manuscrit donné au pape par lord Ashburnham.* — Le 5 de ce mois, le prince Bandini-Giustiniani, au nom de son ami le comte d'Ashburnham, a remis solennellement entre les mains du pape un des plus précieux manuscrits de la bibliothèque d'Ashburnham-Place, qui va combler une lacune dans la série des registres des souverains pontifes. C'est le volume qui contient les lettres écrites par Innocent III pendant les années 1207-1209. A cette occasion, les rédacteurs de la *Bibliothèque de l'École des Chartes* vont faire paraître une notice sur les registres d'Innocent III. Nous en avons tiré les renseignements suivants, sur les pérégrinations d'un registre qui, sorti des archives du saint-siège au commencement du XVe siècle, y rentre en 1885, après avoir longtemps erré en Espagne, en France et en Angleterre. L'histoire de ce manuscrit nous a paru assez curieuse pour être mise sous les yeux de nos lecteurs.

Au XIVe siècle, le registre dont il s'agit était au palais d'Avignon, avec les archives du saint-siège. Il en fut enlevé par Benoît XIII et porté en Espagne dans le château de Peniscola. Le cardinal de Foix, vers l'année 1429, le ramena en France et le déposa à Toulouse, dans la bibliothèque du collège de Foix. De Toulouse, il passa à Dijon, vers la fin du XVIe siècle, et, après avoir figuré dans le cabinet de plusieurs amateurs dijonnais, il devint, sous le règne de Louis XIV, la propriété de François Bosquet, évêque de Montpellier. Il resta à l'évêché de Montpellier jusqu'après la mort de l'évêque Charles-Joachim Colbert de

cle, il se trouvait, vers l'année 1848, chez Andrews, libraire de Bristol, qui le vendit au comte d'Ashburnham pour la somme de 31 livres 10 shillings.

La présence d'un des premiers registres des archives du Vatican dans la bibliothèque de lord Ashburnham fut signalée au cardinal J.-B. Pitra, en 1883, au moment où le Musée britannique espérait pouvoir acheter tous les manuscrits de cette bibliothèque, sauf à rétrocéder à la France les articles que notre pays avait un intérêt particulier à récupérer. Le célèbre bibliothécaire de l'église de Rome se mit aussitôt en campagne pour faire rentrer le saint-siège en possession du registre ; il espérait alors que, moyennant une compensation, l'administration du Musée britannique pourrait se prêter à une si légitime réintégration. Malheureusement, le gouvernement anglais s'étant borné à acheter le fonds des manuscrits Stowe, les démarches du cardinal Pitra auprès des *trustees* du Musée britannique devaient demeurer infructueuses ; mais le comte d'Ashburnham, qui en avait eu connaissance, est allé au-devant des vœux du saint-siège, et, sans vouloir entendre parler d'aucune compensation, il a purement et simplement fait hommage à Léon XIII du précieux volume qui, après plus de quatre siècles d'exil, va reprendre sa place à côté des autres registres d'Innocent III.

La Presse italienne. — La statistique de la presse périodique italienne a été dressée par les soins du ministère de l'intérieur et se publie dans une annexe au *Calendrio generale del Regno*. Depuis le 1er janvier 1881, c'est à la direction générale de la statistique qu'a été confié ce soin ; cette direction a en cours de publication une nouvelle statistique, qui donnera tous les renseignements en date du 1er janvier 1884.

La Stampa periodica, il commercio dei libri e la tipografia in Italia, Milano 1875 et *la Strenna album dell'Associazione della stampa periodica, Roma* 1881, nous fournissent les données suivantes sur la situation actuelle et l'augmentation progressive des journaux italiens depuis 1836.

I. *Progression de la presse périodique en Italie depuis 1836.*

Années.	Nombre de journaux.	Années.	Nombre de journaux.
1836.....	185	1870.....	723
1845.....	220	1873.....	1.127
1856.....	311	1880.....	1.454
1864.....	450	1883.....	1.378

II. *Répartition par provinces du nombre de journaux et périodiques au 1er janvier 1883.*

Lombardie.....	217	Ligurie.....	52
Rome.....	210	Marche.....	37
Piémont.....	178	Puglie.....	36
Campanie.....	153	Calabres.....	35
Toscane.....	153	Abruzzes et Molize...	20
Émilie.....	108	Sardaigne.....	13
Vénétie.....	80	Umbrie.....	10
Sicile.....	71	Basilicata.....	5

III. *Villes qui ont plus de dix journaux et périodiques.*

Rome.....	200	Lucques.....	14
Milan.....	141	Sienne.....	13
Naples.....	120	Côme.....	12
Turin.....	94	Livourne.....	12
Florence.....	79	Modène.....	11
Bologne.....	37	Pise.....	11
Gênes.....	35	Catania.....	10
Alexandrie.....	26	Forli.....	10
Venise.....	24	Plaisance.....	10
Palerme.....	24	Udine.....	10
Padoue.....	16	Vérone.....	10
Messine.....	15		

En classant ces journaux suivant les catégories auxquelles ils appartiennent, on trouve :

200 journaux politiques, 58 politico-religieux, 424 littéraires et scientifiques, 267 dévoués aux intérêts judiciaires, techniques et militaires, 194 journaux financiers, économiques, industriels et commerciaux, 83 journaux humoristiques, journaux de modes et de sport. 61 feuilles sont consacrées à l'éducation et 69 sont de nature exclusivement religieuse.

Quant à la périodicité, 159 journaux sont quotidiens; les autres paraissent : 111 deux ou trois fois la semaine, 539 une fois la semaine, 168 deux ou trois fois par mois, 257 une fois par mois, 77 tous les deux mois, 16 tous les trois mois, 50 paraissent à plus de trois mois d'intervalle.

Voici enfin quelques détails sur l'année de fondation de ces journaux.

Le plus ancien journal d'Italie est *la Gazzetta di Genova*, qui date de 1798; quant aux autres journaux, ils datent des années suivantes :

5 de.....	1820 à 1830	590 de.....	1880
6 de.....	1840	166 de.....	1881
19 de.....	1850	323 de.....	1882
52 de.....	1860	34 de.....	1883
181 de.....	1870		

Il Corriere mercantile a été fondé en 1824;
Gli Annali universali di medecina, en 1814;
Il Bollettino delle scienze mediche, en 1824;
La Collezione celerifera delle leggi e decreti dello Stato, en 1822 et *les Annali dell' Istituto di correspondenza archeologica germanica*, en 1822.

Statistique des ouvrages parus en Allemagne et en Angleterre pendant l'année 1884. — Il s'est publié en Allemagne, pendant l'année 1884, plus de 15,600 ouvrages qui se répartissent sur les matières suivantes :

Pédagogie.....	2.029	Arts et musique....	623
Jurisprudence, politique, statistique..	1.472	Langues classiques et orientales.....	612
Théologie.....	1.461	Géographie.....	460
Romans, théâtre, etc.....	1.303	Bibliographie.....	438
Médecine.....	928	Langues modernes..	489
Sciences naturelles..	815	Livres pour la jeunesse.....	406
Histoire.....	807	Sciences militaires..	380
Sciences commerciales.....	698	Mathématiques....	204
Ouvrages populaires, calendriers, etc...	643	Divers.....	»
		Ensemble.....	15.607

En 1883, il s'était publié 14,802 ouvrages, ce qui donne pour 1884 une augmentation de 805.

Dans la même année, il a paru dans le royaume-uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, 4,832 publications nouvelles et 1,413 rééditions d'ouvrages déjà existants.

Voici, classée par ordre de matières, la production littéraire de 1884 :

Théologie	724	commerce et statistique	203
Ouvrages pour la jeunesse	603	Poésie	179
Philologie	543	Jurisprudence	163
Histoire	490	Médecine	160
Arts et sciences	432	Essais et monographies littéraires	160
Nouvelles et romans	408	Brochures et divers	208
Périodiques	323		
Géographie	236		
Économie sociale		Ensemble	4.832

Chine. — *Le plus ancien journal du monde.* — On n'ignore pas que les Chinois connaissaient et mettaient en pratique, bien avant nous, une foule d'inventions utiles que les Occidentaux s'imaginent avoir été les premiers à découvrir. Ce que l'on sait moins bien peut-être, c'est que leur journal officiel, qui se publie aujourd'hui encore, compte près de dix siècles d'existence.

Le journal de Pékin a été fondé vers l'an 911 et a commencé à paraître à intervalles réguliers à partir de 1351. Ce journal chinois paraît aujourd'hui en trois éditions : la première porte le titre de *King Paou*, ou journal des habitants, et est imprimée sur papier jaune; c'est le moniteur officiel du Céleste-Empire.

La seconde édition, également imprimée sur papier jaune, *la Chsina Paou* ou journal des commerçants, n'enregistre que des nouvelles relatives au commerce.

Quant à la troisième édition, intitulée *Pitan Paou* ou feuille provinciale, elle se tire sur papier rouge et reproduit des extraits des deux premiers journaux.

A travers les Revues.

Nous signalons volontiers une curieuse petite revue-gazette mensuelle : *Les taches d'Encre*, entièrement rédigée par M. Maurice Barrès avec beaucoup d'humour, d'esprit et de critique. Trois livraisons de cette petite revue ont déjà vu le jour; nous souhaitons bon courage au jeune directeur, qui est un vaillant et un lettré fervent. Sa gazette sera curieuse par la suite, comme toutes les publications faites par un seul, et par conséquent homogènes, frondeuses et sans dissidences possibles.

— Une publication spéciale, la *Typologie-Tucker*, a fait paraître, dans son numéro du 15 janvier, le commencement d'un intéressant travail sur ce sujet : *Béranger typographe et poète*.

Allemagne. — Le premier numéro d'une nouvelle revue consacrée à la science de la musique paraît à partir du 1er janvier 1885, chez MM. Breitkopf et Hartel, à Leipzig. — La *Vierteljahrsschrift für Musikwissenschaft* est rédigée par MM. F. Chrysander, P. Spitta et Guido Adler. — Prix annuel, 15 francs.

— Le *Neue Anzeiger für Bibliographie und Bibliothekwissenschaft* de M. J. Petzholdt, qui se publiait à Dresde, sera désormais rédigé par M. Joseph Kürschner et paraîtra chez M. W. Spemann, à Stuttgart.

Angleterre. — Une double revue intitulée *The Dublin University Review* paraîtra deux fois par mois, à partir du 1er février, et contiendra, en dehors d'articles purement littéraires, des informations relatives à l'enseignement supérieur en Angleterre.

Ce périodique sera l'organe du *Trinity College* de Dublin.

Belgique. — Sous ce titre, *la Société nouvelle*, il paraît depuis peu, à Bruxelles, une revue mensuelle qui s'occupe de sociologie, de science et de littérature. Parmi les articles contenus dans les trois premières livraisons, nous signalerons : Denis : *La définition du socialisme.* — E. Reclus : *Étude sur la famille.* — Metchnikoff : *Les paysans anglais.* — Nautet : *Psychologie de décadents.*

Hollande. — Les *Annales de l'École polytechnique de Delft*, revue trimestrielle des sciences techniques, paraissent depuis le 1er janvier 1885, chez M. Brill, à Leyde.

COMPTES RENDUS D'OUVRAGES FRANÇAIS

Academy (Janvier 31) :

Les Polynésiens, par M. Lesson (Paris, lib. Leroux).

Nuova Antologia (Janvier 15) :

Frédéric II et Louis XV, par le duc de Broglie.

Les origines de la France contemporaine, par H. Taine, tome III.

Souvenirs de jeunesse, par Francisque Sarcey.

Les vrais Arabes, par Denis de Rivoire.

Indiscrétions contemporaines, souvenirs intimes, par Joseph d'Arçay.

Saturday Review (Décembre 13) :

H. Taine : *Les origines de la France contemporaine.* — La révolution, tome II.

— A propos des mystères de Marseille de M. Zola, la *Saturday Review* relève une erreur typographique, qui certainement a passé inaperçue en France. M. Zola se défend d'avoir à rougir de ses *premiers* travaux... Il est évident qu'il faut lire *derniers*, remarque assez judicieusement le journal anglais.

Janvier 17 :

Frédéric II et Louis XV, par le duc de Broglie.

Scottish Review (Janvier) :

Les transformations politiques de l'Italie sous les empereurs romains. Paris, E. Thorin.

Histoire du Canada et des Canadiens français, par Eugène Réveilland. Paris, Grassart.

The Week (revue des États-Unis). Janvier 8 :

Les origines de la France contemporaine, par Taine.

NECROLOGIE.

FRANCE

— Jules Vallès est mort, le 14 février, des suites du diabète dont il souffrait depuis plusieurs années.

Jules Vallès est né en 1833, au Puy-en-Velay, où son père était professeur; sa jeunesse a été racontée par lui dans la première partie de l'un de ses derniers ouvrages, *Jacques Vingtras,* qui est une autobiographie. Ce livre est trop connu pour que nous revenions sur les détails qu'il contient; nous nous contenterons de retracer rapidement et succinctement les dernières phases de la vie si agitée du célèbre polémiste.

A peine âgé de dix-sept ans, et après avoir abandonné l'École normale, où il avait été envoyé pour s'y préparer à l'enseignement, il organisa, avec quelques jeunes gens de son âge, un complot ayant pour but de s'emparer de la personne de Louis Bonaparte, alors président de la République. A la suite de cette tentative, Vallès fut arrêté et conduit à Mazas. A sa sortie de prison, il alla à Nantes, où se trouvaient ses parents.

A son retour à Paris, en 1850, il devint secrétaire de Gustave Planche, qui mourut en 1857 et auquel il consacra une étude pleine d'affectueux souvenirs. Vallès vécut ensuite pendant quelque temps en donnant des leçons. A cette même époque, il publia une brochure, *l'Argent,* « par un homme de lettres devenu homme de bourse ». Il entra ensuite au *Figaro,* alors bi-hebdomadaire, où il fut chargé de rédiger les revues financières.

Il était en même temps employé à la mairie de Vaugirard: il occupa ce poste pendant quatre ans.

Sa situation au *Figaro* s'améliora à mesure que cette publication obtint plus de succès; en 1860, il y publia un article : *le Dimanche d'un jeune homme pauvre,* qui fut très remarqué et qui marqua le commencement de ses succès. De 1861 à 1865, il collabora à la *Revue européenne,* à *la Liberté,* à *la Presse,* à *l'Époque;* les articles qu'il publia dans ces différents journaux ont paru en volume sous le titre : *les Réfractaires* (1866).

Il entra ensuite à *l'Événement,* que dirigeait alors M. de Villemessant, avec un traitement mensuel de 1,500 francs. La série d'articles de *l'Événement* a paru sous le titre *la Rue,* titre sous lequel, en 1867, il fonda lui-même un journal auquel collaborèrent plusieurs écrivains qui ont eu une destinée bien différente : Arthur Arnould, Castagnary, Puissant, Ranc, Cavallier (Pipe en bois), Pierre Denis, etc.

En 1868, il rentra au *Figaro,* qu'il ne tarda pas à quitter de nouveau pour fonder *le Peuple,* avec Charles Longuet, Georges Duchesne, Maroteau, etc., et fut conduit jusqu'aux funestes événements de 1870.

En août 1870, lors des troubles qui suivirent les premiers échecs de l'armée, Vallès fut arrêté et enfermé de nouveau à Mazas, d'où il ne sortit qu'à la révolution du 4 septembre. Il prit part au siège de Paris comme chef de bataillon de la garde nationale, et fut révoqué au 31 octobre, après s'être emparé de la mairie du XIXe arrondissement.

Après le siège, il fonda *le Cri du Peuple,* supprimé par ordre du général Vinoy, et qui ne reparut qu'après le 18 mars, à l'époque où Vallès fut nommé membre de la Commune.

Il fut un des derniers combattants aux barricades, échappa aux recherches de la police, et parvint à se réfugier à Londres, d'où il adressa à *l'Événement* des articles, *la Rue à Londres,* parus depuis sous ce titre en volume, et, au *Voltaire, les Notes d'un absent,* signées tour à tour *Un Réfractaire* et *Jacques Vingtras.* En 1878, il collaborait à *la Révolution française,* dirigée par M. Sigismond Lacroix, il publiait un roman : *les Blouses,* dans *la Justice* récemment fondée. Il donnait aussi la forme définitive du livre à cette autobiographie, *Jacques Vingtras,* qui fixait définitivement sa réputation de littérateur. *Vingtras* a trois parties : *l'Enfant,* qui parut sous le pseudonyme de *Jean la Rue, le Bachelier* et *l'Insurgé.*

Rentré à Paris après l'amnistie de 1880, Vallès donna des articles à divers journaux : *la Marseillaise, le Gil-Blas, la France,* etc.

A plusieurs reprises, Vallès avait eu le désir de reprendre dans la presse parisienne la place qu'il y occupait avant 1871. Ce n'est pourtant qu'à la fin d'octobre 1883 qu'il reprit le titre du journal supprimé par le général Vinoy, le 18 mars, et qu'il fit reparaître *le Cri du peuple.*

— M. Bayle-Mouillard, ancien conseiller d'État, vient de mourir à Paris, âgé de quatre-vingt-cinq ans.

Il avait publié, notamment, un *Mémoire sur l'emprisonnement pour dettes,* couronné par l'Académie des sciences morales et politiques, une *Étude sur l'histoire du droit en Auvergne,* une dissertation intitulée *De l'enseignement du droit en province,* une quatrième édition, très augmentée, de l'important *Traité des donations,* de Grenier.

— On annonce la mort, à Alger, du docteur Eugène Bodichon, qui, après avoir pris une part active à la campagne démocratique sous Louis-Philippe, s'était fixé un peu avant 1848 en Algérie, où il exerça gratuitement la médecine parmi les pauvres.

Compris sur les listes de proscription au début de l'empire, on raconte que le général Pélissier refusa de l'expulser d'Algérie; mais le docteur Bodichon fut surveillé; les presses d'un livre suspect qu'il imprimait: *De l'Humanité,* furent brisées par la police impériale; il dut en achever l'impressson à Genève: une seconde édition a paru à Bruxelles en 1866. Ce livre renferme notamment des *Considérations sur l'Algérie,* qui sont restées l'un des documents les plus utiles à consulter sur notre colonie.

— M. Carette, ancien président de l'Ordre des avocats au Conseil d'État et à la Cour de cassation, chevalier de la Légion d'honneur, vient de mourir.

M. Carette était né à Paris en 1803. Fils d'un officier du génie, une infirmité l'avait empêché de suivre la carrière de son père. Après de brillantes études à l'École de droit, il s'inscrivit au barreau de Paris, en 1826. Dix ans plus tard, il succédait à Sirey dans sa charge d'avocat au Conseil d'État et à la Cour de cassation et dans la publication du *Recueil des lois et arrêts,* fondée par le célèbre jurisconsulte et qu'il continua en collaboration avec Devilleneuve. Avec le même collaborateur, il publia, en 1843, le *Nouveau recueil des lois et arrêts* (1791-1830), dont le succès fut considérable et n'a pas cessé.

— On annonce la mort de Mlle Guillaumin, fille de l'éditeur parisien, auquel elle avait succédé.

— Nous apprenons la mort de M. Jasmin, le fils du célèbre poète gascon. M. Jasmin, qui s'était toujours dissimulé derrière la gloire paternelle, tournait lui-même agréablement le vers en langue d'oc; il a composé des poésies fugitives pleines d'esprit et d'à propos et a été, pendant deux ans, président de la Société des félibres de Paris. Il est décédé à Agen, dans la maison de campagne immortalisée par la poésie du père : *Ma Bigno.*

— M. de Liesville, conservateur adjoint de la bibliothèque et du musée de la ville de Paris, est mort à la suite d'une longue maladie.

M. de Liesville avait donné, il y a quatre ans, à la ville de Paris, une importante collection de livres, tableaux et objets d'art qu'il avait réunie sur la Révolution française.

On lui doit une *Histoire médallique de la révolution de février.*

— M. du Sommerard, le directeur du musée de Cluny, est mort le mois dernier.

Fils d'Alexandre du Sommerard, le célèbre antiquaire fondateur du musée de Cluny, à la mort de son père, en 1842, il lui succéda comme directeur, et c'est à son initiative que sont dus les accroissements successifs de ce musée spécial, si précieux aujourd'hui pour l'étude des monuments et des pièces du moyen âge et de la Renaissance.

Attaché, vers 1846, à la commission des monuments historiques, il a fait partie du jury des beaux-arts à l'Exposition universelle de 1855 et s'est successivement occupé des expositions françaises et étrangères venues à la suite.

M. du Sommerard a eu également une grande part dans la fondation du musée du Trocadéro. Toute sa vie, il fut un des défenseurs les plus énergiques des idées et des travaux de Viollet-le-Duc.

M. du Sommerard avait beaucoup travaillé à la grande publication des *Arts au moyen âge,* laissée inachevée par son père.

Il meurt à l'âge de soixante-sept ans.

— M. Vatel, ancien avocat, conservateur du musée du Jeu-de-Paume, est mort au palais de Versailles; il était âgé de soixante-neuf ans.

M. Vatel avait publié plusieurs ouvrages de haut intérêt : *Charlotte Corday, Vergniaud, Mme du Barry, le Jeu de Paume.*

ÉTRANGER

Allemagne. — M. George Reimer, le Nestor des éditeurs allemands est mort le 5 janvier dernier. M. Reimer a été, jusqu'au 1er avril 1884, le chef de la maison Reimer, une des plus importantes de Berlin.

Angleterre. — On annonce la mort de M. George Webster Napier, un des constants collaborateurs de *Notes and Queries.* M. G. Napier était un érudit qui s'occupait principalement de l'histoire religieuse en Angleterre aux XVIe et XVIIe siècles.

— M. Samuel Robinson, de Wilmslow, un des meilleurs orientalistes anglais, est décédé dernièrement. M. Robinson avait commencé sa carrière littéraire par la publication d'une traduction du *Wilhelm Tell* de Schiller (1825), puis, s'étant adonné aux langues orientales, il fit paraître une vie de *Ferdusi* et quelques autres volumes sur la littérature persane. Ce n'était pas seulement un savant distingué, mais un homme de bien, qui s'est constamment efforcé d'augmenter le bien-être matériel des ouvriers de la manufacture de coton dont il était directeur. On lui doit la fondation d'une bibliothèque à Wilmington et celle de la Société de statistique de Manchester, la première qui ait été fondée en Angleterre.

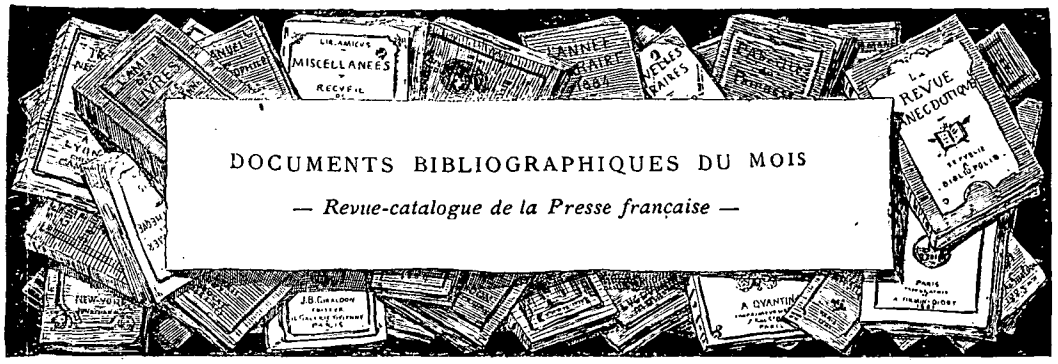

Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ART (15 janvier) Diehl : Ravenne; études d'archéologie byzantine. — Schulze : Florence; la loge du Bigallo. — (1er février). Michel : Les tableaux de Teniers à la Pinacothèque. — Dielh : Ravenne. — B. Leroi : Ringel, statuaire, médailleur, dessinateur aquafortiste. — ARTISTE (décembre). Barbey d'Aurevilly : Rythmes oubliés. — J. Péladan : Gustave Courbet. — De Chennevières : Les décorations du Panthéon. — Rioux de Maillou : Paul Baudry : L'homme et l'œuvre. — De Barthélemy : Mme Dupin. — Léon Riotor : Un dessinateur de petits bonshommes (Léonce Petit). — Ducros : Bastien-Lepage.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ECOLE DES CHARTES. (6e liv. 1884). François Delaborde : Notice sur les ouvrages et sur la vie de Rigord, maire de Saint-Denis. — Morel-Fatio : Rapport sur une mission philologique à Valence. — Bruel : Charte de partage de Jean, sire De Joinville, avec l'abbé de S. Mansuy, de Toul (1264). — Bibliographie. — Chronique et mélanges. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS. (24 janvier) Notice sur l'armée hollandaise. — 31 janvier) Étude sur le casernement. — (14 février) Le service des étapes aux armées. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE PARIS (novembre-décembre). Vitu : La mansarde de Bonaparte au quai Conti. — Alphabets grecs et hébreux publiés à Paris au xvie siècle. — Lettre inédite de François Ier relative à l'escalier de l'Hôtel-de-Ville de Paris.

CORRESPONDANT. (25 janvier) Chantelauze : Le duc de Broglie historien. — Louis Régis : Le roman théologique en Angleterre. — D'Heylli : La Comédie-Française pendant le siège et la Commune. — De Mandat-Grancey : New-York et Chicago. — (10 février) Général X. : De l'armée. — Loky : Une ligue protectionniste en Angleterre. — F. Bouiller : La Révolution et les Académies. — Denys Cochin : La doctrine de l'évolution et la nouvelle théorie de la vie. — D'Heylli : La Comédie-Française pendant le siège et la Commune. — Mis de Ségur : La marquise de Forbin d'Oppède. — CRITIQUE PHILOSOPHIQUE (17 janvier) F. Pillon : Encore un mot sur le matérialisme de M. Richepin. — F. Pillon : A propos de la notion de nombre. — J. Grindelle : Vivre! par Ph. Bridel. — F. Grindelle : Le manuscrit de l'abbé N'***; par P.-L. Couturier. — F. Grindelle : Le Christ, le pape et la démocratie, par l'abbé Roca. — (24 janvier) F. Pillon : A propos de la notion de nombre. — (31 janvier) Renouvier : philosophie au collège. — Schlœsing : Philosophie de l'Apocalypse. — CURIEUX. (février) La famille Thiers. — *L'Intermédiaire* et Deutz. — M. An. France. — Diderot. — Gérard de Nerval. — La vente Victor Hugo. — Le premier mariage de M. de Lesseps. — Alfred et Tony Johannot. — Félix Arvers. — Naissance de Pougens. — La veuve de Benjamin Constant.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (17 janvier) Le développement des chemins de fer dans le monde entier, de 1879 à la fin de 1883. — Deux nouvelles réfutations du socialisme. — La géologie et l'agriculture. — Les Indes hollandaises. — (24 janvier) De la situation des divers pays civilisés au point de vue du réseau des chemins de fer. — Le commerce extérieur de la France en 1884. — Le commerce extérieur de l'Angleterre en 1884. — Le protectionnisme parlementaire et le mouvement libre-échangiste. — (31 janvier) De la création officielle de corps privilégiés parmi les industriels et les travailleurs. — La terre au xixe siècle : le morcellement parcellaire. — (7 février) Du rôle des pouvoirs publics en temps de crise. — Les Banques foncières en Europe. — Le socialisme et la Révolution française. — De la déportation des criminels. — Le réseau de l'État. — Quelle est, en économie politique, la limite des attributions de l'État?

GAZETTE ANECDOTIQUE. (31 janvier) Edmond About. — *Denise*. — La question Coppée. — Le banquet Molière. — Eugène Pelletan et George Sand. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS. (février) De Fourcaud : Bastien-Lepage. — P. Mantz : Rubens. — L. Magne : Le vitrail. — Ephrussi : A propos d'Adriaen Brouwer. — Gonse : L'art de bâtir chez les Byzantins.

L'HOMME. (10 janvier) Collineau : Les inférieurs; l'idiot. — Sébillot : Croyances et superstitions de Noël. — Le transformisme et M. Milne-Edwards. — (25 janvier) Fauvelle : L'intelligence et les instincts. — Salmon : Contribution à l'ethnographie des Maures. — De Mortillet : Trouvaille hongroise de l'époque larnaudienne.

INSTRUCTION PUBLIQUE. (17 janvier) Caro : Philosophie contemporaine de la nature. — Croiset : Plaidoyers civils de Démosthène. — Pigeonneau : Les colonies françaises au xive et au xviie siècle. — Thomas : La logique de Stuart Mill. — (24 janvier) Caro : Discours prononcé sur la tombe

Romains, par M. Duruy. — Étude sur Quintilien. — (7 février) Thomas : La logique de Stuart Mill. — Martha : La philosophie à Rome. — Caro : Philosophie contemporaine de la nature. — Delmont : Examen des deux maximes d'Aristote relatives à la vertu. — (14 février) J. Levallois : La Fontaine. — Croiset : Plaidoyers politiques de Démosthène. — Sorel : Le dixième livre de Quintilien. — Rouxel : Domaine de l'économie politique. — INTERMÉDIAIRE (25 janvier) Lettres et documents inédits sur la Clairon. — Les sociétés de bibliophiles. — Mme de Sévigné. — Correspondances inédites de Lamennais. — L'abbé Maury. — Balzac, ses papiers. — Prix des ouvrages de l'esprit avant 1860. — Enseignes de libraires fantastiques. — Débuts de F. Coppée. — Le *Fils naturel* de Diderot. — Plagiat allemand. — La muse historique et le dictionnaire des ouvrages anonymes. — Lettre inédite de Mérimée à Stendhal. — (10 février) Le plus ancien livre avec privilège. — Fabrication du papier. — Sociétés de bibliophiles. — Balzac, ses papiers. — Enseignes de libraires. Vie de Jésus-Christ. — Laverdet. — Lettre inédite d'Alex. Dumas proposant aux Haïtiens d'élever une statue à son père, le général Dumas.

JEUNE FRANCE (décembre) Shelley : Alastor (trad. Sarrazin). — Dietrich : Un philosophe amateur, Léon Dumont. — F. Baille : Eug. Pelletan. — (janvier) E. des Essarts : An. France. — De Gourcuff : les idées libérales avant la Révolution : les philosophes bretons à Berlin. — P. Demeny : Edmond About (Souvenirs). — JOURNAL DES ÉCONOMISTES (janvier) Yves Guyot : La politique coloniale. — De Molinari : Projet d'émancipation des esclaves au Brésil. — De Fontpertuis : Un royaume constitutionnel en Océanie. — JOURNAL DES SAVANTS (janvier) Ch. Levêque : Les manuscrits de Léonard de Vinci. — Egger : Essai sur Thucydide. — De Quatrefages : Caractères intellectuels, moraux et religieux des Mincopies. — G. Pâris : Les fabulistes latins. — Daubrée : Masses de fer natif au Groënland. — JOURNAL DES SCIENCES MILITAIRES (janvier) Le sous-officier et les cadres subalternes. — Lamiraux : Conférences sur le tir. — Bou de Souza : Télégraphie militaire par signaux. — La cavalerie des armées alliées pendant la campagne de 1813. — Les Mémoires du comte de Saint-Germain. — Hennet : Les Compagnies de cadets-gentilshommes et les écoles militaires.

MAGASIN PITTORESQUE (31 janvier) Lefebvre : Transmission des forces à distance. — Merlet : Des filigranes du papier. — MATÉRIAUX POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE L'HOMME (décembre) Piette : Exploration de Tumulus. — Mestorf : Les pierres à écuelles. — Schested : *Recherches archéologiques*. — Martha : *L'archéologie étrusque*. — Collignon : *L'archéologie grecque*. — MOLIÉRISTE (février) P. d'Estrées : Le *Prosarite*. — A. Rousselet : Note sur un Poquelin, drapier. — Thoinan : Souvenir donné à Molière par Louis XIV.

NATURE (17 janvier) La direction des aérostats et l'appréciation des savants. — Les tremblements de terre en Andalousie. — (24 janvier) Les animaux féroces aux Indes. — Études pratiques sur la marche de l'homme. — Un vélocipède aquatique. — (31 janvier) Culture de la nacre à Taïti. — Mitrailleuse Maxim. — Le Monitographe. — (7 février) M. Dupuy de Lôme. — Tombouctou. — Les tremblements de terre. — (14 février) La suspension volontaire de la vie. — Progrès récents dans l'enseignement des sourds-muets. — L'éclairage électrique domestique. — NOUVELLE REVUE (15 janvier) Vasili : La société de Vienne. — Français : Le patriarcat œcuménique et le schisme de Photius. — P. Bourget : M. Leconte de Lisle. — (1er février) A. Daudet : Histoire de mes livres ; *Les Rois en exil*. — F. Maurice : Nantes et la Loire. — Goudy : La doctrine de l'Église

POLYBIBLION (janvier) Boissin : Romans, contes et nouvelles. — Comptes rendus, sections de Théologie, Sciences et Arts, Belles-Lettres, Histoire. — Bulletin. — Chronique : Découverte de manuscrits visigothiques. — Notes inédites de Mercier, abbé de Saint-Léger. — Lettres inédites de Henri IV, de Mabillon.

RÉVOLUTION FRANÇAISE (janvier) Eugène Pelletan. — Aulard : Un orateur athée (le conventionnel Jacob Dupont). — Colfavru : L'assemblée législative, son œuvre, son action. — Charavay : Les pionniers de l'histoire de la Révolution. — Les évêques constitutionnels (Etienne Nogaret). — La bibliothèque révolutionnaire du comte de Nadaillac. — Autographes et documents révolutionnaires. — REVUE ALSACIENNE (janvier) De Beauvoir : Le général Schneegans. — Gérard : Deux souvenirs de l'histoire d'Alsace. — Muston : L'Alsace avant l'histoire. — Ducommun : La légende de l'Alsace d'Edouard Schuré. — REVUE D'ANTHROPOLOGIE (janvier) Mathias Duval : Le transformisme. — Ph. Rey : Du poids des hémisphères cérébraux d'après les registres de Broca. — Girard de Rialle : Formose et ses habitants. — Mongeolle : Origines et évolution de la parure. — Ledouble : Les anomalies du grand pectoral chez l'homme. — Bérenger-Féraud : Étude sur la Tarasque. — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (novembre-décembre) Deloche : Etude sur quelques cachets et anneaux de l'époque mérovingienne. — Clermont-Ganneau : Inscriptions grecques inédites du Haurân. — Flouest : Stèles de Laraire. — Bertrand : Divinités gauloises. — Battifol : Fragments Sangallensia. — Mariette Bey : Identification des dieux égyptiens avec les dieux d'Hérodote. — Perrot : Le rôle historique des Phéniciens. — REVUE DE L'ART FRANÇAIS (janvier) Buste de Henri IV attribué à Germain Pilon. — Valaperta, portrait de J.-J. Rousseau. — Anne Rubens, Norbert Roettiers, graveur de monnaies et de médailles. — Les graveurs parisiens Thevenon et Guyon. — REVUE BRITANNIQUE (janvier) Watts Phillips : Théodora. — Pope et ses œuvres. — De la nature de la démocratie. — La coloration dans les fleurs et chez les insectes. — M. Cavaignac, député, et le réseau de l'Est. — REVUE DES CHEFS-D'ŒUVRE (février) Défoë : Lady Roxana, traduction de Saint-Héraye. — Hardy : Marianne, tragédie. — De Brosses : Lettres sur l'Italie. — Idées de Beaumarchais sur l'Opéra. — D'Épinay : Mémoires et correspondance. — Leopardi : Cantique sur l'approche de la mort, trad. Rabbe. — Gresset : Pièces inédites. — REVUE CONTEMPORAINE (janvier) J. de Goncourt : Lettres inédites. — Hennequin : Edgard Poë. — Haraucourt : Poésies. — Joussemet : Le passé et l'avenir du Sénat. — Un député : Jules Ferry. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE. (19 janvier) Ortolan : Histoire de la législation romaine. — Lafaye : De poetarum et oratorum certaminibus apud veteres. — De Heinemann : Les manuscrits de la bibliothèque de Wolfenbüttel. — Denis : De la philosophie d'Origène. — De Cosnac : Les richesses du palais Mazarin. — (26 janvier) Friedlaender : Martial. — Pellechet : Notes sur les livres liturgiques du diocèse d'Autun. — Duc de Broglie : Frédéric II et Louis XIV. — (2 février) Taine : Le gouvernement révolutionnaire. — Clermont-Ganneau : Notes d'archéologie orientale. — Bémont : Simon de Montfort. — (9 février) Bruns : Étude sur Lucrèce. — Baum et Cunitz : Histoire ecclésiastique des églises réformées. — Parfouru : Catalogue des incunables de la bibliothèque d'Auch. — Courdaveaux : Sur quoi reposent les prétentions politiques de l'Eglise ? — REVUE DES DEUX MONDES (15 janvier) Melchior de Vogüé : Dostoievsky. — A. Filon : William Hogarth. — V. du Bled : Une ancienne colonie française, le Canada. — (1er février) Risler : La crise agricole en France et en Angleterre. — H. Houssaye : L'impératrice Théodora.

les *Études diplomatiques* de M. le duc de Broglie. — L. Ganderax : *Denise*. — REVUE FÉLIBRÉENNE (15 janvier) P. Mariéton : Les félibres. — F. Mistral : *Lou Lioun d'Arle*. — P. Arène : Vieux tambourinaires. — (30 janvier) Brémond : Salut à la luno. — Bernard : La légendo dou Viro. — Souleu — Aubanel : Vesprado d'Abrieu. — De Gagnaud : I. Felibre de Lengado. — REVUE FRANÇAISE DE L'ÉTRANGER ET DES COLONIES (janvier-février) Krafft : Mobilisation de l'armée chinoise; Tien-Tsin à Pékin. — Des Fosses : Le shérif de Wazzan. — Exploration du Dr Colin dans le haut Sénégal. — Michel : Notes de voyage au Chili. — Marbeau : Les Nouvelles-Hébrides. — REVUE GÉNÉRALE (15 janvier) H. Chantavoine : Eugène Pelletan. — A. Piedagnel : Un ami des livres ; M. Ximenès Doudan. — Bourchenin : Physionomie d'une ville protestante au XVIIe siècle. — (1er février) Yves Guyot : Les récidivistes devant le parlement. — G. Pascal : L'Académie nationale de musique à propos de Tabarin. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (décembre) Levinck : L'oasis de Figuig. — Perrier : les explorations sous-marines du *Travailleur* et du *Talisman*. — Drapeyron : Organisation des congrès nationaux de géographie. — Girard : Topographie comparée des côtes de l'Océan et de la Manche. — (janvier) De Crozals : Un préjugé géographique ; la zone torride. — Levinck : L'oasis de Figuig. — Allain : L'île Formose. — Documents pour l'histoire des colonies françaises. — REVUE GÉOGRAPHIQUE (janvier) Renaud : La France à l'extérieur. — Froideveaux : Les voyages du Dr Crevaux. — Escard : Le prince Roland Bonaparte en Italie. — REVUE INDÉPENDANTE (février) Chevrier : La Liberté de la chair. — Huysmans : Le nouvel album d'Odilon Redon. — Charles Vignier : Fictions. — Oscar Méténier : La Chair. — Charles Morice : La mort des papillons (tercets). — Paul Bonnetain : Les éditeurs. — Leon Cladel : Rara Avis. — Édouard Rod : M. Paul Bourget. — REVUE LITTÉRAIRE (janvier) A. Rastoul : Louis XVII (R. Chanteclauze). — R. d'Artois : Le second empire (M. de Maupas). — Albert Battandier : Un précieux manuscrit. — Baron Réné de France : Claude de France (R. de Magnienville). — Un trappiste au XIXe siècle (P. Jean-Baptiste). — REVUE MODERNE (31 décembre) F. Coppée : Victor de Laprade. — E. Parrocel : De l'influence des artistes provençaux dans l'antiquité. — (15 janvier) A. Ricard : Les débuts de Maury à Paris. — F. Coppée : Victor de Laprade. — Parrocel : De l'influence des artistes provençaux. — REVUE PHILOSOPHIQUE (février) Lachellier : Les lois psychologiques dans l'école de Wundt. — Beaussire : Les principes formels et les conditions subjectives de la moralité. — Pouchet : La biologie aristotélique. — Séailles : La Causalité, d'après Hume. — Regalia : Téléologie de la douleur. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (10 janvier) J. Lemaitre : M. Ernest Renan. — Ch. Bigot : L'enseignement classique, le latin et le grec. — Léo Quesnel : L'île Formose, d'après les voyageurs anglais. — (17 janvier) F. Bouiller : L'Annuaire de l'Institut. — Rambaud : Jean de Witt, d'après M. Lefèvre-Pontalis. — (24 janvier) J. Lemaitre : *Denise*, de M. Alex. Dumas. — E. Caro : Une académie sous le Directoire, d'après M. J. Simon. — De Pressensé : Amiel et ses juges. — Gaucher : Edmond About; souvenirs de jeunesse. (31 janvier) — E. Mouton : La physionomie des végétaux. — Souvenirs du Colorado. — J. Lemaitre : M. Gaston Boissier. — (7 février) Léo Quesnel : Le voyage de *la Vega*. — J. Lemaitre : M. Armand Silvestre. — Ténot : Le Cambodge. — (14 février) Gabriel Charmes : La politique coloniale et l'alliance anglaise. — Egger : Thucydide, d'après M. Girard. — Louis Ulbach. L'Escurial. — Ordinaire : M. Jean Gigoux. — REVUE RÉTROSPECTIVE (1er février) Deux notes inédites de Saint-Simon. — Une déclaration secrète de Louis XVIII, concernant les régicides, le 9 avril 1797. — Notes d'Eugène Demarquay : Comment on devient assassin. — REVUE SCIENTIFIQUE (17 janvier) Général Faidherbe : La question du Niger. — Berthelot : Les papyrus alchimiques d'Egypte. — Durand-Gréville : Les cartes nautiques. — (24 janvier) Friedel : La vie et l'œuvre de Wurtz. — Lacassagne : Les expertises médico-légales. — Thoulet : La vie des minéraux. — (31 janvier) De Saporta : Le rayonnement solaire. — Raffalovich : Les égouts de la ville de Francfort. — Bourquelot : La digestion chez les céphalopodes. — (7 février) Blanchard : L'origine de la vie. — Berthelot : Les manuscrits alchimiques grecs. — Marcel : Le Cambodge et le protectorat français. — G. Charmes : L'attaque des cuirassés par les torpilleurs. — (14 février) De Lapparent : Les origines du globe terrestre. — Ch. Richet : La température des animaux à sang froid. — Loye : Les microbes bienfaisants.

SCIENCE ET NATURE. (17 janvier) Tombouctou : La machine à marcher. — La composition chimique du grain. — Théodora, d'après les mosaïques de Ravenne. — (24 janvier) Le calcul sur les doigts vers l'an 1000. — Le commerce des cheveux. — Déformation du pin maritime. — La Corée et les Coréens. — (31 janvier) L'annonce des inondations. — Le feu central. — (7 février) David Livingstone. — Le grisou. — Les chemins de fer métropolitains. — Le commerce des fauves. — Tuyaux à gaz en papier. — (14 février) Les charmeurs d'oiseaux. — Les fleurs d'eucalyptus et les insectes. — Les mœurs des batraciens. — SPECTATEUR MILITAIRE (15 janvier) Desmaysons : Le règlement sur les manœuvres d'infanterie. — Le tir national en Italie. — Wolff : Souvenirs d'un lieutenant de génie. — Souvenirs du général Hulot. — (1er février) Episode de la bataille de Speicheren. — Constructions militaires improvisées. — Le ballon électrique de Meudon.

TACHES D'ENCRE. (novembre) La sensation en littérature ; la folie de Charles Baudelaire. — Un mauvais Français ; M. Victor Tissot. — (décembre) M. Alphonse Lemerre. — La sensation en littérature. — Les poètes suprêmes. — (janvier) M. Paul-Alexis Trublot. — MM. Leconte de Lisle et Sully Prudhomme.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 janvier au 15 février 1885)

CONSTITUTIONNEL. Janvier : 16. Nicolardot : Le Menteur ou les dix-huit façons de tromper, d'après La Fontaine et la Bible. 27. Trianon : *Monsieur Rambosson*, par Hermant.

DÉBATS. Janvier : 16. Mélanges orientaux. 17. 27. 31. E. Bertin : *Louis XVII*, par Chantelauze. 19. Darmesteter : Voyage en Espagne d'un ambassadeur marocain (1690). 20. P. Bourget : Souvenirs sur Lamartine. 21. Jallifier : *Mémoires et relations politiques du baron de Vitrolles*. 23. Bourdeau : Mémoires de Caroline Bauer. 28. Ch. Clément : La collection Davillier au Louvre. 29. Lettres de Cavour. — Février : 3. Darmesteter : Les fraudes archéologiques en Palestine. 4. Franck : *Études familières de psychologie et de morale*, par F. Bouillet. 10. Bourget : Un voyage en France. 11. A. Mori : Une victime de Beaumarchais; l'abbé Marin. 12. Chantavoine : *Fénelon à Cambrai*, par le duc de Broglie. 13. Dietz : *Le Collectivisme*, par P. Leroy-Beaulieu.

XIXe SIÈCLE. Janvier : 21. Obsèques d'Edmond About. 22. Sarcey : Lettres d'exil d'Edgar Quinet. — Février : 3. Sarcey : Lettres du publiciste Dufour. 3. *Tolla*, par About. 10. Sarcey : Lettres de Gustave Flaubert à G. Sand.

DROIT. Janvier : 19, 20. Moulin : Le Palais à l'Académie au XVIIIe siècle : Antoine Furetière.

ÉCHO DE PARIS. Février : 12. Ed. Lepelletier : Vingt ans après *(Henriette Maréchal)*.

ÉVÉNEMENT. Janvier : 16. Girard : Dumas fils. 19. Magnier : Edmond About. 20. Deschaumes : Le neveu de Voltaire (About). 27. Duval : Victor Hugo oublié et inédit. — Février : 2. Deschaumes : A. Theuriet. 5. Fouquier : *Le Vandalisme révolutionnaire*, par E. Despois.

FIGARO. Janvier : 19. La pièce à thèse (Al. Dumas). 24. Méry bibliothécaire. 31. Racot : *Henriette Maréchal*. — Février : 2. Parisis : Le grenier de Goncourt. 15. A. Wolff : J. Vallès.

FRANÇAIS. Janvier : 16. *Histoire de Florence*, par Perrens. 20. L. Moland : L'anniversaire de la naissance de Molière; l'anecdote de l'en-cas de nuit. 20. Lallemand : Deux éducateurs au IXe siècle à propos d'un livre récent. 23. Edmond About. 26. *Le Comte de Saint-Germain et ses réformes*, par Mention. 30. *La Comédie satirique au* XVIIIe *siècle*, par Desnoiresterres. — Février : 2. 3. Dhuillé de Saint-Projet : *Hommes fossiles et hommes sauvages*, par de Quatrefages. 3. L. Moland : Le théâtre d'Henri Rivière. 12. *La Bonté*, par l'abbé Meuley. *La Maison et l'Église*, par Nisard. 13. *La guerre et la paix*, par de Tolstoï.

GAZETTE DE FRANCE. Janvier : 16. Dancourt : M. Coppée. 17. De Pontmartin : Correspondance de Louis Veuillot. 28. Dancourt : *Henriette Maréchal*. 29. Dancourt : Les mémoires de Laferrière. 31. M. Edmond About. — Février : 2. Dancourt : *Victor Hugo raconté par un témoin de les artistes de mon temps*, par Gigoux. 12. Bourgeois : Mémoires du marquis de Sourches. 14. De Pontmartin : *V. Hugo*, par Paul de Saint-Victor.

GAULOIS. Janvier : 18. Le dernier immortel (About). — Février : 2. La salle de lecture de la Bibliothèque nationale. 5. E. Bourges : Les maréchaux de la littérature; Edm. de Goncourt.

GIL-BLAS. Janvier. 19. Nestor : M. Edm. About.

JUSTICE. Janvier : 3. *L'Ami du Peuple*, annoté par Marat. 16. Geoffroy : Critique rétroactive. 18. Sutter Lauman : Edmond About. 19. Santhonax : Le vrai Marat. 26 et 2 fév. Dubois Crancé à la Constituante, d'après de nouveaux documents. — Février : 1. Littérature féminine (Mme Daudet). — Février. 8. 9. *Le Journal d'un officier d'ordonnance*, par d'Hérisson.

LIBERTÉ. Février : 2. Drumont : *Germinal*. 9. Drumont : *Les finances de l'ancien régime*, par M. Stourm.

MATIN. Janvier : 20. E. Arène : Edmond About.

MONITEUR UNIVERSEL. Janvier : 16. *La puissance française*, par Jeannerod. 17. 30. Fournel : *Frédéric II et Louis XV*, par le duc de Broglie. 18. *Les finances de l'ancien régime*, par M. Stourm. — Février : 3. O. de Vallée : Le dernier volume de M. Taine; un discours sur Mirabeau. 4. E. Daudet : *Jean de Witt*, par M. Lefèvre-Pontalis. 7. E. Asse : *La comédie satirique au* XVIIIe *siècle*, par Desnoiresterres. 14. *Journal d'un officier d'ordonnance*, par M. d'Hérisson. 15. *Histoire de la ville de l'Isle-Adam*, par l'abbé Grimot.

NATIONAL. Janvier : 18. *Le Vandalisme révolutionnaire*, par Eug. Despois.

RAPPEL. Janvier : 23. V. Meunier : Le mouvement théosophique.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Janvier : 21. About, auteur dramatique. 22. Les préliminaires de 1789; les édits de Turgot. 31. Un critique romantique; Paul de Saint-Victor. — Février : 6. Marie-Antoinette en Vénus.

SIÈCLE. Janvier : 22. Texier : *Journal d'un officier d'ordonnance*, par le comte d'Hérisson. — Février : 13. Havard : L'archéologie au théâtre.

SOLEIL. Janvier : 19. Jean de Nivelle : François Coppée. — Février : 11. Victor Hugo expurgé.

TÉLÉGRAPHE. Janvier : 20. Les mémoires de Jean Gigoux. 27. *Victor Hugo*, par Paul de Saint-Victor.

TEMPS. Janvier : 16. Excursion à travers l'Inde. 20. J. Claretie : About, souvenirs intimes. 21. Ph. Davyl : Les mœurs du théâtre en Angleterre. 22. E. Scherer : Métra. 27. *V. Hugo*, par Paul de Saint-Victor. La Palestine au

la poésie grecque. — Février : 3. *Olivier Maugant*, par Cherbuliez. 5. A. Porel : Métra. 6. Mantz : Franz Hals au Louvre.

UNIVERS. Janvier : 18. 28. Abbé Davin : *Patres antenicœni, analecta sacra.* — Février : 10. Abbé Daniel : Le Jourdain. 14. *Monographie du temple de Salomon.*

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois de janvier 1885

1. *Le Glaneur anarchiste.* Mensuel. in-8°, 24 p. Paris, imp. Towne. Bureaux, 2, rue Germain-Pilon. Abonnements : un an, 3 fr.; quatre mois, 1 fr. Le numéro, 25 centimes.

4. *L'Éleveur*, journal hebdomadaire illustré de zootechnie, de chasse et d'acclimatation. In-4°, 12 p. à 2 col. Fig. Vincennes, imp. Lévy. Bureaux, 62, rue des Écoles. Abonnements : un an, 15 fr.

Le Petit Moniteur illustré. In-4°, 16 p. à 3 col. fig. Paris, imp. Faivre. Abonnements : un an, 8 fr.; six mois, 4 fr. Le numéro, 15 centimes. Hebdomadaire.

5. *Bulletin international des téléphones*, paraissant le lundi de chaque semaine. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. des Halles. Bureaux, 4, rue de Sartine. Abonnements : un an, 10 fr.: six mois, 5 fr. 50.

7. *Journal des Sociétés scientifiques*, paraissant le mercredi. Petit in-4°, 12 p. à 2 col. Paris, imp. Levé. Bureaux, 8, place de l'Odéon. Abonnements : un an, Paris, 12 fr.; départements, 13 fr.; étranger, 15 fr. Le numéro, 25 centimes.

8. *La Presse universelle.* Revue hebdomadaire des journaux étrangers. In-4°, 16 p. à 3 col. Paris, imp. Schlœber. Bureaux, 257, rue Saint-Honoré. Abonnements : un an, 30 fr. Le numéro, 75 centimes.

10. *Le Moniteur des Exposants*, organe spécial des intérêts français à l'Exposition internationale d'Anvers. in-4°, à 3 col. fig. Paris, imp. Lahure. Bureaux, 9, rue de Fleurus. Abonnements : un an, 20 fr.; étranger, 25 fr. Le numéro, 25 centimes.

La Question sociale, revue des idées socialistes et du mouvement révolutionnaire des deux mondes. Mensuel. In-8°, 32 p. Paris, imp. Reiff. Bureaux, 52, rue Monge. Abonnements : France, un an, 3 fr.; étranger, 4 fr. Le numéro, 25 centimes.

11. *Le Bulletin du Crédit*, financier, industriel, politique, paraissant le dimanche. In-4°, 16 p. à 3 col. Paris, imp. Dubuisson. Bureaux, 13, rue de Montyon. Abonnements : un an, 10 fr.; six mois, 6 fr. Le numéro, 25 centimes.

16. *Le Mexique*, organe des intérêts mexicains. In-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Schiller. Bureaux, 46, boulevard Haussmann.

18. *Cote foncière et immobilière*, paraissant le dimanche de chaque semaine. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Perreau. Bureaux, 72, faubourg Saint-Honoré. Abonnements : un an, 10 fr.

19. *Le Plébiscite*, journal bi-hebdomadaire. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Dubreuil.

25. *Le XXe siècle*, journal politique quotidien. Grand in-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. P. Dupont. Bureaux, 26, rue de Navarin. Le numéro, 15 centimes.

29. *Les Paysans au pouvoir.* In-4°, 4 p. à 3 col., fig. Paris, imp. Blanpain. Bureaux, 7, rue Jeanne. Abonnements : un an, France, 6 fr.; étranger, 8 fr. Le numéro, 10 centimes.

30. *Journal-Barral*, revue universelle illustrée du mouvement agricole. In-4°, 24 p. à 2 col., fig. Paris, imp. Marpon. Bureaux, 45, rue de la Harpe. Abonnements : un an, 20 fr. Le numéro, 60 centimes. Paraît les 10, 20 et 30 de chaque mois.

31. *L'Anti-Ferry.* in-4°, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Morphy. Bureaux, 16, rue Flatters. Hebdomadaire. Le numéro, 10 centimes.

Sans date. *Journal des bigots.* Organe paradisiaque. Petit in-4°, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Desenfant. Le numéro, 10 centimes.

Revue socialiste, paraissant le 15 de chaque mois. In-8°, 96 p. Paris, imp. Bellenand. Bureaux, 12, rue du Croissant. Abonnements : un an, 12 fr. Le numéro, 1 franc.

Bulletin mensuel de la Société d'études philosophiques et morales. In-8°, 16 p. Paris, imp. Blanpain. Bureaux, 149, boulevard Saint-Germain.

Le Sténographe du progrès. In-4°, 4 p. à 2 col. Paris, typ. Abondance. Bureaux, 95, rue du Temple. Abonnements : un an, 2 fr. Mensuel.

Revue française de l'étranger et des colonies. In-8°, 108 p. Paris, imp. Chaix. Bureaux, 20, rue Bergère. Abonnements : un an, France, 25 fr.; étranger, 30 fr. Le numéro, 2 fr. 50. Mensuel.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

— Procès de presse, de propriété littéraire et de librairie —

FRANCE

Les Béotiens.

Le parquet de la Seine vient d'intenter des poursuites contre un nouvel ouvrage sortant de chez l'éditeur Kistemaeckers, de Bruxelles : *Les Béotiens*, par Henri Nizet.

L'auteur a adressé la lettre suivante à M. Lauth, juge d'instruction :

« Monsieur,

« J'apprends avec orgueil l'honneur artistique que la magistrature française veut bien me faire en poursuivant *les Béotiens*.

« Vous ne pourriez comprendre mon bonheur à vous affirmer que c'est moi personnellement qui suis allé distribuer mon livre à la presse et à plusieurs libraires de Paris, et qu'ainsi, également coupable, je tiens à être également mis en cause.

« Je vous prie de prendre note de cette déclaration et de recevoir mes remerciements.

« Agréez, monsieur le juge d'instruction, l'assurance des sentiments que je vous dois.

« Henri Nizet,
avocat. »

Roman-feuilleton proposé à M. Henri Rochefort. L'affaire Besson. — L'affaire Dumay.

M. Dumay, homme de lettres, a intenté à M. Henri Rochefort un procès dont le jugement, rendu par le Tribunal de commerce de la Seine, le 22 septembre 1882, expose les circonstances.

Ce jugement, qui l'a débouté, est ainsi conçu :

« Le Tribunal,

« Attendu que s'il résulte des documents de la cause qu'en avril 1881 Dumay a reçu de Rochefort une avance de 500 francs en vue d'un roman qui aurait été destiné au journal l'*Intransigeant*, il est également acquis au débat que cette somme n'a été suivie d'aucune convention précise en vertu de laquelle Rochefort se serait engagé à publier dans le journal un roman déterminé, et notamment un roman intitulé *l'affaire Besson*, dont Dumay prétend aujourd'hui exiger l'impression ;

« Qu'il n'est justifié d'aucun accord entre les parties sur le titre, le sujet et l'étendue de l'œuvre projetée ;

« Attendu que si Dumay allègue avoir remis à Rochefort un scenario ou plan du roman, il ne justifie pas que les quelques feuillets communiqués au rédacteur en chef de l'*Intransigeant* s'appliquassent au roman en question, dont ce dernier affirme n'avoir eu ni le titre ni le sujet ;

« Que Dumay ne justifie pas davantage que ce plan ait été approuvé et accepté par la rédaction ;

« Attendu d'ailleurs que, depuis, Dumay a lui-même retiré spontanément le manuscrit communiqué, dont il devait être réputé reprendre ainsi la libre disposition ;

« Que cette situation n'a pu être modifiée par l'offre à la requête de Dumay de fournir au fur et à mesure, d'après l'usage, la copie de « l'affaire Besson. »

« Attendu que dans ces circonstances Dumay ne fait pas la preuve qui lui incombe, en qualité de demandeur, de la convention dont il réclame l'exécution ;

« Que dès lors il n'y a pas lieu d'accueillir sa double demande en exécution sous contrainte de 100 francs par jour de retard et en payement de dommages-intérêts ;

« Par ces motifs,

« Déclare Dumay mal fondé, le déboute et le condamne aux dépens. »

M. Dumay a interjeté appel de ce jugement. Il n'a pas présenté avocat devant la Cour, et, sur les observations de Me Gatineau, avocat de M. Henri Rochefort, et sur les conclusions conformes de M. l'avocat général Manuel, la décision des premiers juges a été purement et simplement confirmée.

Cour d'appel de Paris, 1re chambre ; audience du 21 janvier 1885. — Compte rendu de la *Gazette des Tribunaux*.

ÉTRANGER

Autriche.

Saisie de « l'Histoire des Serbes ».

Le ministre des finances austro-hongrois, Benjamin de Kallay, a écrit une *Histoire des Serbes* que le professeur Bitkowikes, de Pesth, a traduite en serbe avec l'autorisation de l'auteur. Les exemplaires de cette traduction envoyés à Serajewo, province de l'Herzégovine occupée par l'Autriche, ont été confisqués par ordre de la censure, qui trouve l'ouvrage du ministre des finances « dangereux pour l'État ».

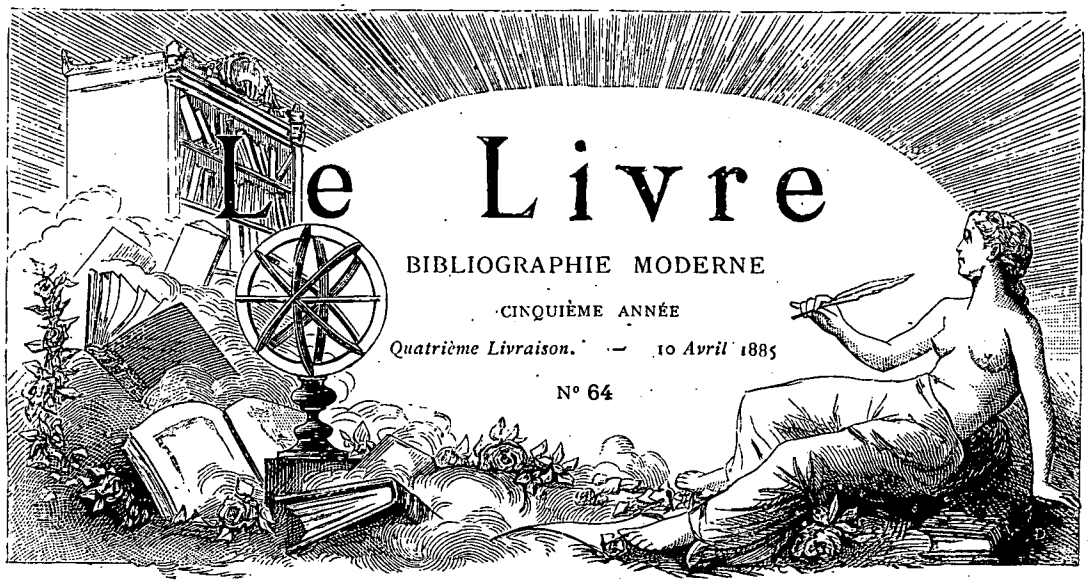

CINQUIÈME ANNÉE

Quatrième Livraison. — 10 *Avril* 1885

N° 64

L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE.

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Histoire. — Bibliographie-mélanges. — Livres d'amateurs. — Beaux-Arts. — Géographie. — Sciences philosophiques. — Sciences naturelles. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.

— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

Les Vies muettes, par Léon Allard. Paris, Paul Ollendorff, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 f. 50.

C'est aux humbles que s'intéresse surtout Léon Allard dans ses écrits; on sent toujours chez lui la préoccupation de ces existences sourdes, cachées, de ces *Vies muettes,* comme il les appelle si justement. Il les suit pas à pas dans les détails infimes et poignants qu'il a pu recueillir en les étudiant autour de lui; il analyse les sensations presque insensibles, les manifestations, invisibles pour d'autres, que son œil d'observateur consciencieux et patient a découvertes chez ces êtres agissants et souffrants, dont la vie, toute en dedans, offre peu de prise et semble nulle à ceux qui ne savent ni voir ni comprendre.

C'est d'abord *Guedon et Renest,* une histoire de troupiers, la touchante idylle d'un pioupiou, la grosse souffrance naïve d'un soldat, qui ne trouve de repos que dans une mort tragique, en se dévouant de corps et d'honneur pour un ami. Puis, *la Bûcheronne,* une simple des grands bois sourds, que la civilisation, que les lois militaires viennent surprendre, torturer, et qui, dans sa simplicité féroce, dans sa logique de mère affolée, mutile son jeune fils au berceau pour l'empêcher d'être soldat comme son frère aîné, le déserteur condamné à mort, qu'on va fusiller. *L'Employé* est la peinture exacte, implacable, d'un de ces pauvres êtres comme il s'en trouve par centaines dans les administrations, race végétative, race de mollusques, dont les mœurs sont dédaignées des riches, des puissants, des glorieux, mais qui ont leur vie, leurs amours, leurs douleurs, comme les autres. *La Bancroche,* une martyre de ferme, termine cet intéressant volume, en nous transportant en pleine campagne; sont-ce des êtres humains, sont-ce des bêtes de labour dont il est question, l'esprit s'en trouve interdit, tant ces malheureux, attachés à la glèbe, sont écrasés de tous côtés, par le maître, par la nature, par le brutal enchaînement des choses et des fatalités.

Vies muettes et ignorées, mais qui valaient la peine d'être connues, d'être révélées; Léon Allard aura eu le rare mérite d'émouvoir, en les racontant dans leur simplicité, leur tristesse et leur vérité.

Les Dévorants de Paris, par Dubut de Laforest. Un vol. in-18. Paris, E. Dentu, 1885.

Les Dévorants de Paris vous laissent en plan à la 349e page, avec une note entre parenthèses ainsi conçue : « L'épisode qui fait suite aux *Dévorants de Paris* et qui complète ce récit a pour titre *l'Espion Gismarck* ». Je ne connais rien d'agaçant comme ce système qui fait d'un gros volume la première livraison d'un roman-feuilleton, avec cette aggravation que

le lecteur n'en est averti qu'à la fin, et que chaque livraison diffère de titre. J'attendrai d'avoir eu l'occasion de lire « l'épisode qui fait suite », pour rendre compte de l'épisode qui précède. Je ne veux cependant pas citer ce volume du collaborateur de M. Y. Rambaud, dans *le Faiseur d'hommes,* sans dire qu'il est d'une lecture attachante, et qu'il y fait manœuvrer un nombre de figures contemporaines faciles à reconnaître dans une atmosphère de fantaisie, sans doute, mais où les invraisemblances et les monstruosités ne sont guère plus étranges ni plus écœurantes que les réalités qui nous offusquent et nous coudoient.

B.-H. G.

Sous la hache, par Élémir Bourges. Un vol. in-18 jésus. Paris, Giraud et Cie, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Sous la hache, le dernier roman de M. Élémir Bourges, est une œuvre tout à fait remarquable et que les lettrés vont lire et déguster avec joie. La recherche consciencieuse du style, le choix des expressions, la sobriété souple et puissante de la phrase donnent à ce livre un relief caractéristique, tout à fait en harmonie avec le sujet choisi et l'époque tragique à laquelle se passe l'action.

Pour peindre les luttes sauvages de la Vendée, pour graver en traits sincères ces hommes violents et passionnés, qui luttaient, les uns pour la République, les autres pour Dieu et le Roi, il fallait un pinceau qui n'hésitât pas à se montrer brutal, un burin féroce et implacable; l'auteur de *Sous la hache* l'a bien compris et n'a pas reculé devant cette rude tâche; aussi son œuvre est-elle colorée et grouillante d'un bout à l'autre. Ses personnages, bons ou mauvais, ont la taille de véritables héros, et la silhouette immonde de la guillotine, qui se dresse au-dessus de l'action comme une perpétuelle et monstrueuse menace, prend des proportions gigantesques, donnant à tout le drame une allure épique. Tous ces hommes et ces femmes, dont les passions roulent brûlantes dans les veines, semblent vivre plus vite, au milieu de l'angoissante atmosphère du sinistre épouvantail que la main d'un fou, improvisé bourreau, fera manœuvrer aux dernières pages du livre, comme pour mieux prouver son inanité et son aveugle bestialité.

Déjà nous avions lu avec un vif plaisir la curieuse étude de mœurs contemporaines que M. Élémir Bourges avait intitulée *le Crépuscule des Dieux,* étude qui remuait, sous les yeux du lecteur séduit, un monde spécial de personnalités étranges. Avec *Sous la hache,* il nous donne une véritable restitution historique, d'un très haut intérêt et d'un attrait particulier, car il paraît avoir trouvé le secret d'insuffler à son récit l'air ambiant des temps dont il parle, de reconstituer en chair vivante, en paroles et en actions les individus de ces années sanglantes et sans pitié.

M. Élémir Bourges a le véritable tempérament de l'écrivain; on sent chez lui la préoccupation saine des maîtres, le désir de l'art, la soif de la véritable littérature. Il nous a semblé, à lire l'auteur de *Sous* de pittoresque, *Salammbô,* et l'admiration du regretté maître Gustave Flaubert; c'est là, à notre sens, une garantie de succès, la preuve d'une nature profondément littéraire, et nous n'en saurions trop vivement féliciter le jeune écrivain.

Le point noir, suivi de *Un Gendre,* par A. Matthey, G. Charpentier et Cie. Paris, 1885. 2 vol. in-18 jésus. — Prix : 7 francs.

A. Matthey, de son véritable nom Arthur Arnould, est passé maître dans l'art particulier de faire frissonner et de passionner les lecteurs. Ses romans, très suivis, mais malheureusement de moins en moins littéraires, ont le don d'attacher, grâce à leurs incessantes péripéties et à l'allure rapide, emportée de l'action. Il serait difficile de classer exactement dans l'échelle littéraire des productions comme *le Point noir* et *Un Gendre.* La critique serait aisée, et il paraîtrait grave pour l'auteur d'invoquer les lettres en cette occasion. Laissons au romancier le rôle qu'il a choisi, celui d'amuseur, et constatons que le lecteur retrouvera dans la dernière œuvre de A. Matthey un intérêt égal à celui qu'il a pu trouver dans ses précédents romans.

G. T.

Vive le mariage, par Théo-Critt, illustrations par Uzès. Paris, Marpon et Flammarion, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 5 francs.

Il y a plus d'un joli détail dans le livre de Théo-Critt; quel dommage que ce volume vienne après les ravissants écrits de Gustave Droz et n'en soit qu'un pâle décalque, qu'une lointaine imitation! C'était exquis dans *Monsieur, Madame et Bébé,* ce n'est plus qu'agréable dans *Vive le Mariage,* en dépit de tous les efforts de l'auteur. On lira cependant ce volume intéressant, même après ceux de Gustave Droz.

Souvenirs d'un jeune premier, par Ad. Laferrière. Paris, Dentu, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Quel curieux volume que cette œuvre posthume du regretté comédien! Les détails inédits, les documents précieux y abondent. On croit voir revivre les personnages dont parle avec tant de chaleur, de passion et d'entrain le toujours jeune Laferrière, l'éternel *jeune premier;* les grands noms s'y heurtent à ceux des infimes et les révélations s'entassent avec un intérêt toujours croissant. On trouvera plus d'un récit extraordinaire et inattendu dans cette publication.

Sara, ou l'Amour à quarante-cinq ans. Épisode de *Monsieur Nicolas,* par Restif de la Bretonne. Un vol. in-18. Paris, Isidore Liseux. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre n'est pas absolument un roman, c'est une histoire dont la leçon morale éclate dès la première page : le danger d'une passion tardive, d'un amour disproportionné qui ne laisse après lui que flétrissure

Restif s'est surpassé dans cet admirable récit. « Où trouvera-t-on, dit-il lui-même, le cœur humain aussi bien, aussi véritablement peint que dans cette histoire ? Ah ! l'abbé Delille avait raison, c'est un chef-d'œuvre ! mais c'est la nature, et non l'auteur, qui l'a fait. »

Sara est un épisode de *Monsieur Nicolas ou le cœur humain dévoilé,* mais c'est le plus étendu, le plus minutieusement étudié, celui où cet écrivain si personnel, qui n'observait bien que sur lui-même, a mis le plus d'émotion et de vérité.

L'éditeur a pensé avec raison que ce chapitre des mémoires intimes de Restif formait un tout pouvant se publier à part, et il lui a plu de vulgariser Restif de la Bretonne dans cette publication à bon marché d'une des œuvres les plus curieuses de l'auteur des *Nuits de Paris.*

Cette belle étude d'analyse n'emprunte rien à l'imagination ; c'est l'histoire d'un homme arrivé à l'âge mûr, qui ne peut se décider à croire qu'il a cessé de plaire aux femmes, et qui subit toutes les désillusions, les amertumes et les misères, pour n'avoir point su renoncer aux passions. Livre à lire et même à conserver dans la bibliothèque des amateurs, car il est incontestablement mieux imprimé et sur meilleur papier que les ouvrages ordinaires des éditeurs de romans contemporains. z.

Les jours d'absinthe, par Ch. Chincholle. Un vol. in-18. Paris, Frinzine et Cie, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Sous ce titre défavorable, M. Chincholle a écrit un roman de bonne allure, intéressant et vrai.

Les jours d'absinthe sont ceux de la saisie et du protêt. On boit, ces jours-là, pour s'étourdir.

Le personnage principal est un brave jeune homme, architecte de son état, qui, n'ayant pas encore reconstruit les magasins du Printemps ou la Sorbonne, manque d'argent pour payer son tailleur. Afin de couvrir une dette légère, il en contracte une autre plus lourde, et successivement arrive à quintupler son déficit. Il lutte cependant courageusement, soutenant sa vieille mère. Sa désolation se complique : il avait une sœur. Lasse de la misère elle s'est laissé séduire, et, sortie un soir de la maison maussade où l'on ne parle que de créanciers, de protêts, d'huissiers, elle n'est pas rentrée. La mère l'ignore. Elle l'ignorera jusqu'au jour où son fils sur le point de contracter avec une jeune fille qu'il adore un mariage capable d'assurer sa position, va briser son propre bonheur en constatant que sa sœur est la maîtresse du père ou du frère de sa fiancée.

Alors la mère qui comprend tout soudain, veut sauver le bonheur de son fils si méritant. Elle a une entrevue avec sa fille déshonorée. Au cours de la discussion le feu prend à l'appartement. Elle empêche sa fille d'appeler au secours. Et toutes deux sont consumées. De la sorte, l'affreux secret est bien gardé, et la pauvre mère croit que son fils sera heureux.

Sans chicaner les moyens, nous nous empressons de reconnaître dans *les Jours d'absinthe* des scènes très bien saisies dans la réalité, traitées adroitement, et d'un puissant effet dramatique. Les personnages de la mère et du fils sont bien vus, bien tenus et sympathiques. pz.

Héros et pantins, par Léon Cladel, avec une préface de Camille Lemonnier. Paris, E. Dentu, 1885. Un vol. in-18.

Le contraste entre les différents types que M. Léon Cladel a décrits dans ces pages n'est pas aussi violent que pourrait le faire croire le titre à qui ignore les allures du talent de l'auteur. Les héros ne sont jamais sans quelque chose de fruste et de naïf qui mêle, comme il l'est dans la nature, l'élément comique aux plus tragiques caractères et aux plus terribles événements. Les pantins, même les fantoches les plus vifs, sont animés de son souffle et ont, par conséquent, jusque dans leur inconsistance ou leur platitude, de l'héroïsme.

J'ai déjà eu si souvent à rendre compte ici des publications de cet artiste infatigable dans son labeur et sa fécondité, que je ne sais plus comment varier l'expression de mon éloge, l'admiration restant la même. On a lu, on relira, avec des émotions aussi diverses que les récits eux-mêmes, ces histoires tantôt lugubres — navrantes, tantôt critiques, tantôt jeunes d'une sève de vingtième année, tantôt empreintes de l'amertume que donne au poète le spectacle des turpitudes et des décompositions grouillantes autour de nous. Je ne recommanderai pas un morceau plutôt qu'un autre. A cette table grassement savoureuse tous les mets sont dignes des appétits à la fois robustes et délicats. Mais je pourrai bien dire ceux qui ont le plus vivement chatouillé mon palais, remué mes viscères et réchauffé mon sang. *Toute à tous, Zéro en chiffre, En route, Quelqu'un,* qui est ce pauvre et grand Rouvière, *Sur l'eau,* et, le dernier par le rang, mais le premier peut-être par la vibration du sentiment et l'intensité de l'expression, *Last but not least,* comme on dit à côté, celui qui a pour titre : *Où les miens ont vécu.* C'est là qu'est cité ce fragment de chant populaire que je cite à mon tour, parce qu'il emplit le cœur et le gonfle comme font les livres mêmes de Léon Cladel :

Sur la terre, en l'air et dans l'eau,
Rien ne meurt, tout se renouvelle ;
Que mon amant devienne oiseau,
Je me muerai vite en oiselle ;
Et si je renais plante ou fleur,
Moucheron, il boira mon cœur
De rosé,
Blanche ou rose,
Lui, lui,
M'ami !

Je ne dirai rien de la préface, pardon ! de la « page » — de M. Camille Lemonnier, sinon que tout ce qu'écrit M. Camille Lemonnier a de l'intérêt, et que cet intérêt se double lorsqu'il parle d'un maître. J'ai

cependant remarqué, dans cet avant-propos, des singularités voulues qui me choquent sans m'étonner : M. Camille Lemonnier ne dessine ni ne décrit; il *délinée*; le dernier est pour lui *l'ultime*, et dans les circonstances où d'autres s'abordent, il *accointe*. — Eh! me dit-on, Léon Cladel, que vous admirez, a tout cela et bien d'autres choses encore. — C'est possible, il met toutes ces choses si bien en place que je ne les remarque pas. B.-H G.

Cruelle énigme, par Paul Bourget. Un vol. in-18. Paris, Alphonse Lemerre, édit., 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Comment Mme de Sauve, femme intelligente et délicate, passionnément éprise de son jeune amour Hubert Laurian, le trompe-t-elle, une après-midi d'été, à Trouville, avec un homme ordinaire? Comment Hubert Laurian, nature nerveuse et sentimentale, traitant l'amour comme une chose sacrée, cède-t-il après avoir atrocement souffert de la trahison et affreusement méprisé l'infidèle, à un accès de fougueuse sensualité, et accorde-t-il à Mme de Sauve un pseudo-pardon en la possédant dans la chambre même où il lui a jeté à la face son mépris désespéré?

C'est la *Cruelle énigme* que M. Paul Bourget a entrepris de démêler, et dont il cherche le mot dans des influences complexes de tempérament, d'éducation et d'hérédité, et même d'atmosphère.

Fidèle à sa rigoureuse méthode d'analyse, il dissèque ces deux cœurs et ces deux cerveaux, et le drame tout intérieur dont il explique ce roman reçoit une empreinte tragique des amères réflexions que le lecteur y ajoute forcément de lui-même. Ce qui ressort du livre de M. Paul Bourget, c'est l'implacable loi de notre faiblesse. En vain sommes-nous purs ou purifiés, en vain nous efforçons-nous de soulever la portion spirituelle de notre être; la défaite de la nature supérieure sous l'attaque brutale de la nature inférieure, voilà le terme final de ce bel effort; on tombe parce que la chair tressaille, l'on retombe parce qu'on est tombé. L'on maudit la volupté charnelle, et l'on s'y laisse reprendre par une lâche émotion.

Tel est le fond même de la *Cruelle énigme*, peu consolant, on le voit, pour les esprits soucieux du beau moral, désolant même pour les esprits extrêmement délicats qui souffrent de la vulgarité du mélange qui, malgré leur tentative de l'éliminer, entre dans la composition de leur personne et les rend, par un certain côté, semblables aux autres. « Il est comme les autres, » c'est le mot de George Laurian résumant son opinion sur son cousin Hubert; c'est par ce mot qu'il semble vouloir calmer la mère navrée du jeune homme; et du même coup il se venge, pour ainsi dire, de l'orgueil de cette femme qui eût voulu son fils différent des autres, et de ce jeune homme lui-même dont il jalouse la supériorité physique et la jeunesse vibrante.

L'œuvre de M. Paul Bourget est une profonde étude audacieuse et fine; la trame du roman n'est rien : peu ou pas d'intrigue, tout le mouvement vient des idées et des passions de ces personnages exceptionnels.

Tout exceptionnels qu'ils sont, leur réalité n'en est pas moins tangible. Ils sont plus concrets que ceux de l'*Irréparable*.

Qui ne retrouvera, — je parle des hommes un peu bien doués, — la vérité des impressions délicieusement mélancoliques du premier et exclusif amour, dans la passion d'Hubert Laurian? La charmante inexpérience, l'adorable sottise de l'amoureux qui pense découvrir une terre vierge en prenant dans sa main le cœur d'une femme mariée qui eut déjà deux amants!

Et les angoisses de la mère, pieuse et rigide dans son étroit jugement d'honnête femme et de mère passionnée! Ah! qu'elles sont vraies! Qu'il est réel, ce ménage de deux femmes, mère et grand'mère, surveillant la transformation du jeune homme et homme! Cet antagonisme de la mère jalouse de la première femme qui s'insinue dans le cœur de son enfant, et de l'enfant qui sent sa virilité s'émanciper, M. Bourget l'a si exactement observé et reproduit, qu'un moment l'on a pu croire que ce serait non l'un des côtés mais le centre de l'ouvrage.

Certes, *Cruelle énigme* ne peut qu'augmenter l'estime des lecteurs d'élite pour l'écrivain distingué qui l'a tirée de sa pensée. M. Paul Bourget sait bien que ce groupe restreint est le seul auquel soit accessible son œuvre. Ce n'est pas de là que vient la popularité, mais c'est là que commence la gloire. PZ.

Germinal, par Émile Zola. Paris, G. Charpentier et Cie, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Bien que *le Livre* ne se soit jamais montré très bienveillant pour Émile Zola et que son rédacteur en chef puisse être rangé parmi les adversaires de certaines tendances du naturalisme, cependant il est avant tout partisan de l'absolue liberté des opinions, du moment qu'elles sont sincères et sans parti pris. C'est à cet éclectisme éclairé et conciliant, qui respecte toutes les convictions littéraires, que nous devons de pouvoir tracer, dans cette revue, un éloge complet, très enthousiaste peut-être, mais très franc, du dernier roman d'Émile Zola.

On sort de la lecture de *Germinal*, comme le Dante sortait des cercles les plus pénibles de l'*Enfer*, la sueur au front, la pâleur de l'épouvante aux joues, le cœur étreint d'une débordante pitié, sans oser se retourner en arrière pour jeter un dernier regard à ce que l'on vient de voir. Mais il y a entre l'impression causée par la lecture du livre du splendide et farouche Florentin et celle du roman de Zola, toute la différence qui sépare l'implacable réalité de la fantaisie même géniale. *Germinal* est plus près de nous que l'*Enfer*; nous sentons mieux les souffrances peintes par l'auteur des *Rougon-Macquart* que les tortures les plus monstrueuses combinées par le Dante. L'Italien est sublime, il a fait une œuvre immortelle et gigantesque; mais les mineurs, nous les avons vus, nous les connaissons, et si l'envie nous en

preñd, nous pouvons descendre avec eux dans leur Enfer pour subir l'horreur et le frisson de leur existence, — ils sont plus près de nous.

Aussi monte-t-il de ce livre formidable, de ce morceau d'humanité souffrante, de ces abîmes béants, un cri d'affreuse et pénétrante angoisse, la plainte lugubre de milliers d'êtres broyés par un travail de damnés, livrés par un sort inexorable à l'éternelle nuit, à l'éternelle servitude, à l'éternelle douleur sous ses formes les plus diverses. Voilà la vraie cité de misère et de deuil au seuil de laquelle pourrait se tracer en lettres de sang la désespérante inscription qui commence par les mots :

« *Par moi l'on va dans la cité des pleurs, par moi* « *l'on va dans l'éternelle douleur, par moi l'on va chez* « *la race damnée !...* » et qui finit par ceux-ci :

« *Vous qui entrez, laissez toute espérance !* »

Pour qui a vu ces pays désolés, pour qui a parcouru, même hâtivement, les régions des mines, jamais rien de plus vrai, de plus poignant n'a été écrit sur l'existence des mineurs que le livre d'Émile Zola. Son mineur, pris comme un pauvre insecte entre deux lames de houille à cinq ou six cents mètres sous terre, est aussi lamentable, aussi morne, aussi résigné que les laboureurs du grand peintre Millet, que les esclaves de la glèbe, que le bétail humain courbé sur les sillons. Encore ceux-là ont-ils autour d'eux le plein air, le soleil, la verdure, les oiseaux, la poésie énorme des nuits étoilées, le mouvant mirage des nuages. L'autre, au fond du trou noir, est là, collé contre les parois qui peuvent se rapprocher pour l'aplatir, sans espace, crispé dans des positions tuantes, à moitié asphyxié, haletant, suant, respirant un air vicié, à peine éclairé par une lampe tremblotante, que berce ce vent de mort, le grisou.

Du reste, c'est de haut et de loin qu'il faut juger l'écrasant ensemble de cette étude, pour échapper aux détails rebutants et se former un jugement désintéressé : les hideurs s'effacent, disparaissent et l'impression reste, énorme, dominatrice, forçant l'admiration et la pitié. L'œuvre de Zola ne s'épluche pas, ne se discutaille pas : il faut la repousser d'un bloc, avec la fureur de cette manière sombre et puissante, avec l'effroi social de cet impitoyable envahissement des choses, avec la négation têtue des forces naturelles, ou l'admirer, comme on admire les belles choses, jusque dans leurs verrues. On cherche des taches au soleil, on les y trouve, mais il ne viendra à personne l'idée de les effacer de l'astre du jour, car elles sont nécessaires à son existence, elles font partie de son essence; de même les rudesses, les grossièretés voulues de *Germinal* sont indispensables à l'homogénéité, à la force même de l'œuvre. Ayant à peindre des êtres grossiers, il eût été faux de les représenter polis, lavés, bichonnés, comme des bergers d'opéra-comique. La nature a ses infirmités, ses défauts, ses vices, qui font corps avec elle et ne peuvent en être détachés; que ceux qui se refusent à voir les choses comme elles sont laissent ce livre de côté, il n'est pas écrit pour eux : ici, c'est la vérité dans sa saisissante horreur, dans sa douloureuse nudité.

D'autres ont traité, avant Émile Zola, l'éternel sujet des revendications sociales, ont mis en scène le sombre peuple de la mine, et pourtant, avec *Germinal*, on croit à la révélation brutale de monstruosités ignorées, d'infamies cachées, tant l'auteur a su animer d'un souffle puissant les malheureux peints par lui. Il a sorti du ventre de la terre tout un monde, qu'il jette palpitant, saignant, rugissant, sous nos yeux effarés. Sont-ce des êtres humains, sont-ce des bêtes que ces individus étranges que le grand jour semble affoler, que le plein air grise? Leurs habitudes, leurs amours, leurs plaisirs, tout est extraordinaire. Quant à leur vie, c'est le combat de fourmis humaines contre le sort implacable, contre la farouche hérédité d'esclavage, la vraie lutte pour l'existence, celle-là, celle où l'on ne mange pas tous les jours, où l'on se dispute, où l'on se vend pour des morceaux de pain, où l'on se fait éventrer à la pointe des baïonnettes pour quelques centimes de plus ou de moins, parce que ces centimes sont une question de vie ou de mort.

Dès les premières pages, une grande horreur sombre s'approche, s'étale, envahit tout, comme un nuage menaçant, gros d'orages, de tempêtes, de désastres, éclairé çà et là de reflets sanglants, de lividités lugubres. On se sent le cœur remué d'une invincible émotion, qui grandit et atteint un de ses points culminants presque aussitôt, quand, à la question d'Étienne Lantier, demandant à qui appartient le pays, le vieux mineur répond, écrasé, dans une terreur d'infime :

— « On n'en sait rien. A des gens. »

A des gens ! On ne les connaît même pas. Immédiatement, cette œuvre de socialisme, de revendication humanitaire, se trouve placée à une hauteur qui domine les personnalités et éloigne toute idée de petitesses : il ne s'agit pas de tel ou tel millionnaire, mais bien des riches et des pauvres, des repus et des affamés. Le livre embrasse toute la souffrance humaine dans sa forme la plus terrible, dans celle qui parle le mieux aux yeux et au cœur. A la peur causée par ce puissant rappel de la formidable question se mêle un irrésistible attendrissement pour tant de souffrances, pour tant de tortures, de larmes, de deuils. Ce ne sont plus là de froides études de savants doctrinaires, des abstractions d'économistes, c'est le mineur tout vivant que Zola jette devant nous, pour nous mieux apitoyer, et qui plaide lui-même sa terrible cause.

L'action, une fois engagée, marche avec une sûreté, une force toujours croissantes, sans que l'auteur ait la moindre faiblesse; à mesure qu'il fouille davantage son sujet, son style prend des allures plus mâles, les touches vigoureuses s'accentuent et forment un tout d'une puissance de magie incomparable. Le grouillement de ces masses d'individus est reproduit avec une vérité qui empoigne violemment et domine le lecteur. Dès lors on subit l'œuvre comme on subit un maître qui sait se faire obéir; les scènes se succèdent imposantes, terribles, mêlées de rires et de larmes; c'est une coulée de lave en fusion, rou-

lant dans ses eaux boueuses, tachées de feu et de sang, des scories de toute sorte. Ce n'est pas seulement un portrait du mineur et de sa femme, c'est leur vie, leurs vices, leurs qualités ; tout cela palpite, souffre et meurt littéralement devant vous.

Il serait difficile de relever les uns après les autres tous les épisodes marquants de ce rude livre, tous les passages où l'intensité de vie déborde avec une force tragique incroyable ; ce ne sont que les différentes pièces d'un ensemble qui atteint des proportions superbes et qui ne saurait que perdre à l'analyse détaillée de ses morceaux. Cette manière de procéder aurait en outre le désavantage de mettre dans un relief tout à fait hors de proportion les passages incriminés par les critiques pudibonds que certaines exubérances de la vie effarouchent et qui croient inutile de présenter au lecteur de vrais mâles ; dans certains cas ceci peut-être vrai, mais dans *Germinal* l'œuvre ainsi comprise serait incomplète. A ceux, entre autres, qui ont poussé les hauts cris à la lecture de certains détails de la mort des Maigrat, nous objecterons que c'est là justement un des faits caractéristiques et physiologiques les mieux observés par l'auteur ; il ne pouvait s'abstenir de le peindre, de le noter. Il s'est souvenu que dans les scènes de massacres, dans les déchaînements de vengeance, la femme va toujours plus loin que l'homme, en férocité et en raffinement ; en outre, elle s'attaque toujours à la cause directe de sa colère. Les femmes de Montsou vengent leur honneur de femmes et de filles, en traitant comme une bête l'homme qui s'est toujours conduit en bête sauvage avec elles.

Cette œuvre, telle qu'elle est, est une des plus saisissantes, des plus puissantes, qui soient sorties de la plume du maître romancier. C'est aussi un des plus vigoureux et des plus justes cris de douleur qui aient retenti depuis longtemps en faveur des déshérités et des souffrants. Ce cri prend même, vers la fin, des allures menaçantes qui doivent faire réfléchir, faire penser au soulagement de plus en plus nécessaire des races opprimées. A côté du roman magistral il y a l'œuvre de haute justice et de souveraine pitié qui ira réveiller les assoupissements égoïstes du bien-être dans lequel sont trop disposés à s'engourdir ceux qui ne manquent de rien, oubliant trop ceux qui manquent de tout. G. T.

Eusèbe Lombard, par André Theuriet. Paris, Paul Ollendorff, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Elle devait plaire à ce poète fin et délicat, cette figure d'*Eusèbe Lombard*, le receveur humble des campagnes, le passionné de la nature qui redoute l'amour, le fuit et se trouve en butte à ses séductions. Aussi André Theuriet a-t-il pris ses pinceaux les plus affilés pour peindre ce roman exquis, baigné d'un grand parfum de droiture et d'honnêteté, sans couleurs violentes, et arrivant à l'émotion par le choix des nuances, l'observation des caractères et la pureté de la langue.

L'histoire est naïve comme la peinture des primitifs ; elle ne renferme ni grosses péripéties ni scènes trop dramatiques ; c'est une calme et douce existence, qui coule comme un ruisseau clair au caressant jasement, bruissant parfois un peu plus fort à la rencontre d'un caillou, mais ne s'enflant jamais jusqu'à prendre des allures de torrent. Le seul point tragique est forcément amené par l'invasion allemande en 1870, et encore, la mort d'Eusèbe Lombard reste-t-elle dans une pénombre qui en adoucit la cause brutale et sanglante. On lira avec attendrissement ce touchant récit, où il est si souvent question d'amour et dont le héros ne cède pas une fois à cette grande loi naturelle.

La femme d'un autre, par Charles Lancelin. Paris, Marpon et Flammarion, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur avait en main un merveilleux sujet, prêtant à une étude de caractères des plus hardies et des plus poignantes ; il semble l'avoir gâchée à plaisir par l'abus du mélodrame et par des coups de théâtre aussi invraisemblables que violents. L'œuvre y a peut-être gagné au point de vue des amateurs de romans-feuilletons ; elle y perd au point de vue de l'art. Cependant certains passages semblaient dénoter une préoccupation de style, une recherche de la phrase et de l'idée ; tout cela se noie sous l'abus du noir versé à flot, répandu partout comme à plaisir. Au lieu d'un livre d'observation poussée jusqu'au plus profond du cœur humain, M. Lancelin n'a abouti qu'à un roman banal, qui amusera, qui fera peur à force de moyens dramatiques et lugubres, mais qui ne prendra pas la place honorable qu'il pouvait atteindre dans la littérature. G. T.

Les détraquées, par Georges Sauton. Paris, Ed. Monnier et Cie, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

En un style souvent amusant et d'une modernité très saillante, M. Georges Sauton nous raconte l'histoire de folles Parisiennes, qui, sous le coup de fouet de l'excentricité, sous la fêlure cérébrale du détraquement, en arrivent à mener la vie de femmes galantes avec une persistance, une outrance, qui dépassent la mesure des forces humaines. Beaucoup d'humour, de brio et d'allure dans les différentes peintures de l'auteur, et parfois un mot heureux, une page réussie ; mais le livre semble avoir subi un peu l'influence de son titre, et ce n'est pas, à notre avis, un tableau bien exact de ce qui se passe dans la société mondaine, quels que soient ses vices et ses erreurs. G. T.

La boîte à musique, par Charles Leroy. Paris, Frinzine et Cie, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le comique de Paul de Kock, qui reposait sur des observations vraies, sur des études de caractères,

dont l'auteur savait prendre les côtés joyeux, nous paraît l'emporter de beaucoup sur le comique voulu, forcé, que semble affectionner le créateur du *Colonel Ramollot*. Ce premier volume procédait de la bonne école, bien qu'il ne fût que l'adroite adaptation de cocasseries militaires traînant un peu partout; il n'en est pas de même pour *la Boîte à musique*, dont la fantaisie outrée dépasse les bornes de la vraie gaieté.

Cette grosse farce, sans portée philosophique ou satirique, porte à faux; en outre, ce qu'on eût pu trouver amusant dans une courte nouvelle, devient fatigant, délayé en un volume.

Jack et Jane, par STAHL et LERMONT, d'après Alcott. Paris, Hetzel et Cie, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 francs.

MM. Stahl et Lermont ont adapté d'après Alcott un récit américain qui sera lu avec un vif intérêt par les enfants, car il s'adresse à ce petit monde, pour lequel les auteurs écrivent maintenant beaucoup. Une morale élevée et saine se cache sous les aventures amusantes des deux jeunes héros et elles seront d'un excellent enseignement pour les jeunes lecteurs.

Adulter, par ADOLPHE BELOT. Paris, Dentu, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 francs.

L'aventure parisienne, très intéressante et bourrée d'épisodes curieux qu'Adolphe Belot a fait paraître en feuilletons dans *le Figaro*, retrouvera en volume le succès qu'elle a obtenu dans le journal. C'est une fine étude de la situation toute particulière faite à la femme par l'adultère du mari, avec tous les dangers auxquels peut l'exposer une action judiciaire. Beaucoup de figures connues ont pris place dans cette esquisse de nos mœurs amoureuses, et le lecteur les retrouvera avec plaisir, mêlées à ce petit scandale mondain, plein de détails affriolants. G. T.

La Pretentaine, par GEORGES DUVAL. Paris, Marpon et Flammarion, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

A la série déjà si importante de ses romans Georges Duval vient d'ajouter une œuvre extrêmement curieuse et mouvementée, qu'il intitule *la Pretentaine*.

Un grand seigneur, le duc d'Yffinise, enlève la fille d'une vieille courtisane, teneuse de table d'hôte suspecte dans le quartier Rochechouart, mais qui, tout infâme qu'elle est, avait toujours espéré arracher son enfant à la boue dans laquelle elle-même se vautrait, pour la marier honnêtement. Agathe Bataillon a malheureusement du sang de fille dans les veines; c'est d'elle-même qu'elle court à sa perte. A partir de ce moment, le duc devient son amant, sa proie; elle le réduit à l'état le plus lamentable, lui vide les moelles et le cerveau et se fait faire une donation. Un drame poignant noue les différentes scènes de ce roman de mœurs qui finit par une tragédie épouvantable.

Une Diva, par ÉMILIE AMBRE. Paris, Paul Ollendorff, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

L'histoire d'une diva imaginaire contée par une diva des plus authentiques. Certes, voilà un livre fait pour piquer la curiosité et éveiller dans l'esprit du lecteur de vagues soupçons d'autobiographie. Est-ce bien elle-même que Mme Émilie Ambre a voulu peindre dans sa charmeuse Yvonne Bertini? Nous le souhaitons pour l'auteur, qui a su nous présenter une fort séduisante héroïne et la mêler à des aventures dont le romanesque est peut-être la simple vérité.

La nièce de l'organiste, par JEAN DE NIVELLE. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Sous le pseudonyme connu et répandu de Jean de Nivelle, se cache à demi un journaliste fort apprécié, M. Charles Canivet, qui se délasse de temps en temps des aridités ou des amertumes du journalisme en écrivant des nouvelles et des romans. *La Nièce de l'organiste* est une des plus charmantes choses qu'il nous ait données. C'est une simple histoire, qui met aux prises le jeune neveu d'un brave curé normand et un maniaque d'organiste alsacien, oncle d'une ravissante jeune fille qu'il veut sacrifier à son égoïsme, à ses intérêts, au lieu de la donner à celui qu'elle aime. Les péripéties les plus tragiques viennent entraver cette idylle, et le vœu de bonheur des jeunes amoureux ne se réalise qu'après des scènes violentes et de dramatiques incidents. M. Charles Canivet a trouvé moyen d'attendrir et de charmer, en mettant en action des sentiments naturels, des passions douces et tendres; en même temps ses personnages ont le mérite d'être étudiés et dessinés avec un soin extrême. C'est une œuvre de lettré et d'observateur. G. T.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

LIBRAIRIE DENTU.

La Reine de la gomme, par Léopold Stapleaux. 1 vol. in-18.

Plantagenet, par Alfred Assolant. 2 vol. in-18.

Le Secret de Juana, par Louis Colas. 1 vol.

Madame Maurel, docteur-médecin, par Florian Pharaon. 1 vol.

La Corbeille de mariage, par Clémence Bader. 1 vol.

Divorcée, par René de Pont-Jest. 1 vol.

La Dame rousse, par Charles Richard. 1 vol.

La Goutte de sang, par Maurice Drack. 1 vol.

Le vicomte Georges, par Gustave Sourmais. 1 vol. in-18 jésus.

CHEZ OLLENDORFF.

L'Été des fruits secs, par François de Curel.

Madame Érostrate, par Ch. Legrand.

CHEZ FRINZINE ET Cie.

Le Dessus du panier, nouvelles, par Armand Silvestre.

Sylvaine de Vitray, par Alfred de Sauvenière. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

La Comtesse Schylock, par G. d'Orcet. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1885. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Œuvres de Salluste. *Guerre de Jugurtha.* Édition critique, par R. Lallier, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris. Hachette, éditeur. Paris, in-8°, 1885.

Ce n'est pas sans une sincère émotion que nous avons examiné ce savant et intéressant travail d'un jeune maître prématurément enlevé à l'Université. M. Lallier est mort à trente-neuf ans, au mois de juillet 1884, sans avoir eu la satisfaction de voir paraître l'ouvrage auquel il avait consacré beaucoup de temps, de soin, ses remarquables qualités de critique et de latiniste. Le texte a été revu d'après les travaux les plus récents de la philologie. Le commentaire, clair, sobre et complet, fouille toutes les difficultés de la langue, de la syntaxe, de l'histoire et de la géographie. M. Lallier avait projeté une introduction étendue en trois parties : la première, une comparaison des deux livres historiques que nous avons conservés de Salluste ; la seconde, une discussion au sujet de la vérité des récits et des descriptions dans *le Jugurtha ;* la troisième, une étude sur ce dernier ouvrage considéré comme œuvre d'art, sur l'intérêt dramatique du récit, sur les digressions, les caractères, etc. M. Lallier n'avait terminé que la première. Et, à la façon dont elle est composée, nous sentons plus de regret encore qu'une fin trop prompte l'ait empêché d'écrire les deux autres. PZ.

Plaidoyers et œuvres choisies de Clément Laurier, avec une *Introduction* par Aurélien Scholl, une *Étude sur Laurier, avocat,* par Gaston Lèbre, avocat à la cour d'appel, et un portrait par E. Desmoulin. Un vol. in-12. Paris, G. Charpentier et Cie, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur de *l'Introduction* et l'auteur de *l'Étude* n'ont rien écrit, peuvent-ils penser, qui ne soit à l'éloge de Clément Laurier ; et des adversaires, prenant à tâche de nous le faire, sinon détester, du moins estimer assez médiocrement, ne se seraient pas, suivant nous, exprimés autrement que ne l'ont fait M. Aurélien Scholl et M. Gaston Lèbre. Sont-ce des titres à notre considération que le scepticisme en politique, que le fait d'avoir été « Parisien par vocation », d'avoir aimé la société des viveurs, d'avoir su jouir de la vie ? C'est pourtant cela surtout qu'ils célèbrent.

Ils ont parlé de son talent aussi. Il en avait, cela est sûr, et les plaidoyers publiés, s'ils ne peuvent être tenus pour des monuments de l'art oratoire, seront encore lus avec intérêt, — nous ne disons pas : aujourd'hui, et par un peu tout le monde, (*une Soirée chez la Barucci, la Plaidoirie pour Rochefort, la Souscription Baudin, le Meurtre de Victor Noir,* autant de chapitres du livre qui ne sauraient manquer d'exciter la curiosité) — mais : demain, et par tous ceux qui prennent plaisir à voir comme on riposte, comme on argumente.

Le Simple entretien avec un préfet de l'Empire est une façon de dialogue fort bien composé, ma foi ; et *la Déposition devant la Commission d'enquête* est d'un homme qui a, en somme, rendu les services qu'il a pu, comme il l'a pu.

Mais quelle malencontreuse idée a eue l'éditeur de clore le volume avec des vers que commit Laurier ! Ces vers sont détestables ; ce sont des vers de collégien ; on n'imprime pas de pareils vers. F. G.

La Vie à Paris (1884), par Jules Claretie. Paris, Victor Havard, 1885, 1 vol. in-18 jés. — Prix : 3 f. 50.

Je ne sais, en vérité, de quelle façon parler de cette nouvelle série de *la Vie à Paris.* Comment, en effet, louer dans cette revue dont il est un des collaborateurs les plus appréciés, — on l'a pu voir récemment encore, — l'aimable et disert chroniqueur du *Temps,* et comment aussi pouvoir, de bonne foi, critiquer ces pages si séduisantes ? Aussi bien, lecteurs, m'avez-vous déjà sorti de mon embarras en achetant ce cinquième volume comme vous avez acheté les quatre premiers.

et en les plaçant au bon endroit de votre bibliothèque, à côté des mémoires anecdotiques du XVIIIe siècle.

M. Jules Claretie qui écrit sur tous les événements littéraires, artistiques et politiques au jour le jour apporte dans la rédaction de ses causeries du *Temps* une originalité très précieuse et des documents ou souvenirs personnels qu'on ne saurait trouver ailleurs. Grâce à lui l'histoire de Paris, dans ces dernières années, sera conservée, c'est non seulement l'histoire mais aussi la physionomie vivante, fiévreuse, la couleur même de ce Paris qu'il sait nous rendre avec une souplesse de talent et une variété d'expression extraordinaire. Ces causeries humoristiques faites sur tous les sujets par ce virtuose du genre seront consultées avec fruit par tous les curieux du XXe siècle. On dira Claretie, comme on dit aujourd'hui Bachaumont, Métra ou Mercier; on ira dans ces livres comme on va à la mine, sûr de trouver un filon à suivre, une veine à exploiter, des matériaux à rapporter, des anecdotes à remettre au jour et peut-être bien, nombre de romans du même auteur auront disparu, alors que la *Vie à Paris* sera toujours vivante. X.

Rohrbacher, par Mgr Ricard, prélat de la maison de Sa Sainteté, professeur de théologie aux Facultés d'Aix et de Marseille. Un vol. in-18, 116 pages. Plon, Nourrit, éditeurs. Paris, 1885.

Cet opuscule est le complément des études sur l'École menaisienne, publiées avec succès par Mgr Ricard.

L'abbé Rohrbacher est une intéressante figure. Plongé dans les études liturgiques, il se dégagea bientôt des discussions exclusivement doctrinales, pour remonter le courant de l'histoire et éclairer la lutte des idées par l'exposition et l'explication des événements.

Rohrbacher naquit, en 1789, près de Sarrebourg. En 1809, il entra au grand séminaire de Nancy.

Il ne tarda pas à montrer sa nature de lutteur; il s'en prend à la réputation de l'empereur philosophe Marc-Aurèle, afin de démontrer l'insuffisance de la philosophie et la supériorité de la religion.

Il devient supérieur des missionnaires diocésains de Nancy, et c'est alors qu'il se lie avec Lamennais, au moment même où celui-ci comparaissait en police correctionnelle, accusé d'avoir trahi les libertés gallicanes au profit de l'unité catholique romaine.

Les ouvrages de Rohrbacher qui eurent le plus de retentissement furent *le Catéchisme du sens commun* et *les Réflexions sur la grâce et la nature*, écrites dans la chambre de Lamennais, à la Chesnaie.

En 1834, Rohrbacher commence à diverger d'avec l'illustre abbé révolutionnaire. Et cette opinion de Lamennais, à savoir que l'Église était de nos jours en complète décadence, lui suggéra le dessein d'écrire une défense apologétique de l'Église, qu'il appela *la Religion méditée*, publiée en 1837, rééditée en 1852, et enfin son grand ouvrage *l'Histoire universelle de l'Église catholique*.

connaît pas l'art d'envelopper d'une phrase benoîte un trait perfide. Quand il tape, il « tape dur comme un sourd », dit Mgr Ricard. Il n'épargne pas Bossuet lui-même, le Bossuet historien de l'Église.

Revenu au grand séminaire de Nancy comme professeur, il y vécut en cénobite et en bénédictin, y composant six volumes de la *Vie des saints*.

Il mourut le 22 janvier 1856, pieusement, simplement, ayant connu les contradictions qui sont seulement les accidents de ceux qui se livrent tout entiers et généreusement à leurs convictions.

Mgr Ricard a parlé de lui avec une sympathie dont Rohrbacher était assurément digne ; et c'est à son héros lui-même qu'il a emprunté une bonne part de sa biographie. PZ.

Répertoire de Shakespeare, *lectures et commentaires,* par Jane Brown, avec une préface par M. Ferdinand Brunetière (*Richard III, le Marchand de Venise, Cymbeline, Jules César, le roi Lear*). Un vol. in-18, 225 pages. Paris, librairie académique Didier. Émile Perrin, libraire-éditeur, 35, quai des Grands-Augustins, 1885.

On formerait une bibliothèque aussi nombreuse qu'intéressante, rien qu'avec les ouvrages en langue française sur Shakespeare, depuis les premières années de ce siècle, et sans avoir même à y admettre Voltaire, Ducis et Letourneur. Nos plus glorieux écrivains modernes et à leur tête Chateaubriand et Voltaire; tous nos critiques et professeurs, les Villemain, les Chasles, les Mézières; des plumes éloquentes ou raffinées, telles que MM. Taine et Montégut; un conteur à la vogue universelle, Alexandre Dumas père... enfin, tous ont témoigné pour Shakespeare d'une admiration enthousiaste, et sincèrement partagée par nos plus grands artistes en peinture et en musique. Ici, chacun nommera Delacroix et Berlioz. Les traductions « complètes » de MM. François Victor Hugo et Émile Montégut ont eu un véritable succès, qui se soutient et se renouvelle. Que l'on nous permette encore de citer pour mémoire les savantes et minutieuses études de M. Darmesteter. Après tant de livres sur le même sujet, en voici un nouveau, qui mérite cette épithète de *nouveau*, et c'est bien la légitime recommandation qu'il faut placer avant toutes celles que mérite d'ailleurs l'agréable et utile travail de Jane Brown. Jane Brown est un pseudonyme, qui cache le nom (dignement porté par la remarquable jeune fille, auteur du livre que nous annonçons), d'un prosateur délicat entre tous et d'un poète curieusement sensitif. Ce *Répertoire de Shakespeare*, nous paraît être sorti de lectures et conférences *delivered* par Jane Brown à un auditoire de jeunes personnes : celles-ci ne pouvaient souhaiter une plus fine et plus juste initiation à l'œuvre prodigieuse et quelquefois inaccessible du grand maître. Chaque pièce, résumée acte par acte, est commentée dans tous ses mouvements de scènes et dans toutes les paroles caractéristiques de ses personnages. Assu-

par exemple, que de l'avoir seulement appris dans une étude comme celle-ci ; mais c'est du moins avoir été introduit dans les détours de cette âme diabolique et dans l'inspiration géniale du poète. C'est avoir reçu une excellente leçon d'histoire et de littérature, et aussi la meilleure préparation pour aborder le difficile original. Nous ne doutons point du succès de cet ouvrage parmi les familles et dans les centres d'enseignement. L. D.

Albert Savine, de l'Académie des bonnes-lettres de Barcelone. *Le Commandeur Mendoza*. (Mœurs andalouses), par JUAN VALERA, l'un des quarante de l'Académie espagnole. Nouvelle édition. Paris, E. Giraud et Cie, 1885. Un vol. in-18.

Un appendice d'une vingtaine de pages, intitulé *la Presse française et le Commandeur Mendoza*, me convainc que j'arrive beaucoup trop tard pour parler de ce livre espagnol traduit en français. Il ne me reste qu'à signaler cette nouvelle édition et à constater l'opinion générale de *la Presse française* sur l'œuvre de Juan Valera : c'est un roman remarquable et une production étrangère digne d'être connue chez nous, malgré l'abus de la casuistique qui est un trait de mœurs; quant à la traduction de M. Albert Savine, elle est fort remarquable, quoique un peu lourde. Ce sont jugements assez autorisés pour qu'en sûreté de conscience je m'y puisse tenir. J'y ajouterai que, typographiquement, le volume est d'une incorrection déplorable.

Poètes modernes de l'Angleterre, par GABRIEL SARRAZIN. Paris, Paul Ollendorff, 1885. Un vol. in-18.

En dehors d'un petit nombre d'esprits toujours en éveil lorsqu'il s'agit de choses littéraires, on connaît peu, en France, le mouvement intellectuel des peuples voisins. La littérature anglaise, plus étudiée et plus appréciée chez nous qu'aucune autre, qui a donné lieu à des travaux lus par le grand public comme ceux de Guizot, de M. Taine et de M. Mézières, pour ne parler que d'écrivains dont la réputation est faite, n'échappe qu'imparfaitement à la loi commune. Ainsi, sur les six poètes que M. Gabriel Sarrazin étudie comme représentant le mieux la poésie moderne en Angleterre, il n'y a guère que Shelley et Swinburne dont les noms soient à peu près familiers. Quant à Landa, Keati, Rossetti et Mme Élisabeth Browning, les lettrés de profession sont les seuls, je crois, à les connaître de près ou de loin. Aussi faut-il savoir gré à M. Gabriel Sarrazin de les *introduire*, comme on dit dans leur langue, en public français, d'autant plus que la poésie anglaise est pleine de chefs-d'œuvre et que, pour employer les expressions de M. Taine qui servent d'épigraphe au livre et qui sont un jugement auquel, pour ma part, je ne reproche que d'être exclusif, il n'y a point de poésie « qui parle si fortement et si nettement à l'âme, qui gés de sens, qui traduise mieux les secousses et les élans de l'être intérieur ». En se laissant guider par M. Gabriel Sarrazin dans ces hautes et belles régions, on ne risquera pas de s'égarer ; il sait ce dont il parle, et il en parle avec une intelligence spirituelle et une sympathie communicative. Mais pourquoi a-t-il exilé de sa revue des poètes modernes ceux que beaucoup d'Anglais considèrent comme les plus grands : Tennyson et Robert Browning ? B.-H. G.

Correspondance de Louis Veuillot. Tome IV. *Lettres à son frère et à divers*. Un vol. in-8°. Paris, Société générale de librairie catholique.

Ce volume embrasse une longue période de 1835 à 1854. La grande majorité des lettres qui le composent offre un réel intérêt : il y est question des querelles religieuses du temps, et ce fut le temps où les questions de religion furent traitées avec le plus de hauteur et de profondeur par les esprits les mieux trempés et les plus instruits. L'histoire politique d'alors ne se peut séparer des polémiques ecclésiastiques. Les gouvernements avaient à compter avec le parti catholique, et l'on assiste à un curieux spectacle de rapprochements et de divorces successifs.

La grande bataille se livrait dans *l'Univers* et aux tribunes des assemblées publiques. La correspondance de Louis Veuillot nous révèle les plans de l'état-major catholique ; c'est comme le dossier des dépêches d'un général d'avant-garde envoyant demander des renseignements au quartier général.

Ces lettres, écrites au galop, sont vraiment fort attachantes; on éprouve d'abord quelque peine à s'y mettre, mais une fois qu'on a pris le courant, on va sans s'arrêter pendant des pages et des pages. Parfois sans doute il est bon de franchir d'un coup un cahier ; mais c'est d'un style tellement alerte, précis, spirituel, qu'on revient sur ses pas pour reprendre une page délaissée.

Assurément, ce mot eût chagriné Veuillot, mais il y a en lui trois grains de l'esprit de Voltaire, et sa plume avait été taillée à Ferney. La même arme n'est pas toujours destinée à la même guerre. C'est comme une loi de compensation et d'équilibre que deux esprits de même nature aient combattu en sens contraire. PZ.

Emerson. C. Ralph Waldo *Emerson*, par Oliver *Wendell Holmes*. 1 vol. in-12; Boston, 1885. Collection des *American men of letters*.

Né en 1803 et mort en 1882 dans la Nouvelle-Angleterre puritaine et industrielle, qui fut le berceau des États-Unis et le modèle de la société américaine qui a conservé le cachet de cette origine, Emerson a assisté à tout son développement. Il en est un témoin et un écho. Il fut élevé au collège d'Harvard, et, encore adolescent, vint à l'université de Cambridge faire ce que font toujours ses compatriotes de distinction, se tremper dans les vieilles eaux de la civilisation

ministre curitaire à Boston; il a gardé jusqu'à la fin quelque chose de ce début, une mysticité active et sans frein qui l'a empêché de se fixer dans aucun dogme. Il l'a répandue sur ses écrits après en avoir imprégné sa vie. La sève mystique dont fut abreuvée sa jeunesse, en lui retranchant des croyances positives, l'a rendu hostile au principe d'autorité. A peine a-t-il voulu admettre celle de Dieu; encore a-t-il su faire en sorte que le joug en fût léger. « Voyez ces nobles intelligences, dit-il de ceux qui s'attachent à la lettre d'une doctrine! Ils n'osent écouter Dieu lui-même, à moins qu'il n'emprunte la phraséologie de je ne sais quel David, Jérémie ou Paul. » Il n'examine pas si cette phraséologie n'est point un vase destiné à contenir des parfums qui s'évaporent quand on le brise. Elle l'a initié lui-même à l'idéal. Montaigne lui en a ôté le goût; il a supposé longtemps qu'il n'aurait jamais besoin d'un autre livre que celui de Montaigne, puis Shakespeare s'est emparé en lui de la place occupée par Montaigne. Shakespeare non plus, en définitive, n'a pu le retenir; Montaigne était plus d'accord avec sa condition que Shakespeare. Montaigne est un oisif qui rêve dans un château, entouré d'une domesticité nombreuse, sans souci matériel et investi d'une indépendance favorable à la liberté de sa maison. Emerson, sans être comme Montaigne un grand seigneur féodal, avait une aisance qui lui a permis, durant cinquante ans, de spéculer sans crainte d'être réveillé au cours de cette béatitude.

Il n'est pas facile à définir. « Rien, observe le *Blackwood Magazine*, de plus simple, de plus largement éclectique, de plus tolérant que cette imagination volontiers sympathique, peu embarrassée de préjugés, ondoyante et changeante, sans théorie absolue, sans méthode rigoureuse, n'aspirant à dominer personne, ne demandant à chacun que d'être lui-même, de compter sur lui-même, d'estimer, de vénérer à l'égal des plus grands génies celui qu'il a reçu en partage. » La confiance qu'on s'inspire à soi-même est, en effet, la source de plusieurs biens. Il est bon de l'avoir; ceux qui ne l'ont pas sont condamnés à n'être que des instruments dans la main d'autrui. Mais ce n'est point une acquisition de la raison, c'est plutôt un effet des circonstances, un don octroyé par les encouragements qu'elles donnent.

Emerson, on le voit, est le type de l'individualiste, à la façon moderne de le concevoir : *non serviam*. Il doit une part de cette disposition à la race dont il sort. La race yankee est un produit éminent de l'individualisme; la pratique de la solitude a fortifié, dans Emerson, cette tendance à ne pas dépendre, même par la raison. Elle n'en a pas fait une *individualité*. Il en manque, en réalité. C'est une lyre qui vibre à tous les souffles de la nature; il a une conscience folle... « par cela seul, dit encore le *Blackwood Magazine*, qu'elle est sans cadre arrêté, sans ordonnance fixe, sans agencement précis, la théorie d'Emerson mérite-t-elle bien un nom? Elle se refuse à l'analyse. Il faut, de çà, de là, chercher la solution grands principes métaphysiques, et ce serait une besogne assez ardue que de concilier, d'harmoniser, de mettre en ordre, de codifier, pour ainsi dire, ces lambeaux d'oracles; encore y perdraient-ils, car leur libre allure, leur inspiration spontanée, leur cours irrégulier est pour beaucoup dans le charme de ces leçons données, dirait-on, en marchant, en gravissant les montagnes, en perçant à travers bois, et sans que le ciel, l'air, le bruit des feuillages, les senteurs de la prairie, l'aspect du torrent, les suggèrent. »

Il n'y a pas à essayer d'y mettre de l'ordre; est-ce qu'on en demande aux accents du poète, aux sentiments qui sortent du cœur pêle-mêle sous le choc de l'émotion amenée par une circonstance qui ne se représentera pas? On a dit que les systèmes de philosophie étaient des poèmes rationnels; ils le sont, en réalité. Les monologues d'Emerson ne sont pas même des poèmes; ce sont des nouvelles comme en écrivait Musset au hasard de sa fantaisie; il n'y a que le sujet qui diffère. Les nouvelles d'Emerson ne sont pas des aventures de la vie pratique, ce sont des aventures de la vie pensante. Qu'on ôte en lui le désordre, la nonchalance, il n'y aura plus rien. Il s'écoute penser, raconte sa pensée actuelle; celle de demain contredit celle d'aujourd'hui; toutes les deux, vues à part, sont agréables à considérer, procurent une sensation *sui generis*. Encore une fois, c'est de la poésie pensante. Il ne colore point les passions comme les romanciers ordinaires; il a des pensées, des fleurs douées d'une imagination abondante et variée. Mais c'est un romancier, si l'on ne veut pas que ce soit un poète; le mystique, c'est l'amour, en métaphysique.

Sa mysticité est un fruit du cru. La Nouvelle-Angleterre reste parfumée de l'odeur des psaumes chantés par les puritains du temps de Cromwell. Depuis la controverse religieuse, qui a été l'éducation de plusieurs générations de yankees, on a proscrit là-bas les données européennes de la science. Chacun des épanchements d'Emerson est une conférence. Il en faisait des recueils : en 1837, *l'Homme pensant;* en 1838, *l'Éthique*; en 1840, *Sur la nature;* en 1841 et en 1845, deux séries d'*Essais*, comme Victor Hugo a publié des *Odes*, puis des *Odes et ballades*, des *Orientales*, des *Chants du crépuscule*, des *Contemplations*.

Le caractère absolument personnel de son inspiration morale et métaphysique a fait découvrir à Emerson un principe de critique historique fort singulier au premier abord : c'est que la vie d'un homme ne peut être bien écrite que par lui-même. M. Wendell Holmes se donne le problème à résoudre au début de son introduction à la biographie d'Emerson : « Je suis persuadé, écrivait le brillant essayiste, que la vie d'un homme ne peut être écrite que par lui-même. Il n'en doit pas seulement fournir les faits, mais le récit. A mon avis, toute biographie doit être une autobiographie; on ne peut connaître et croire que celui qui parle de lui-même. » Ce n'était pas encourageant. M. Wendell Holmes observe, non sans quelque mélancolie, qu'Emerson n'est pas une exception à la règle et que, par les paroles qui précèdent, il con-

décide néanmoins à passer outre. Emerson ne ressemble pas à tout venant; il s'est raconté lui-même dans ses œuvres; il a passé sa vie à se décrire; chacun de ses livres est un épisode de sa vie. Le remède est trouvé : il n'y a qu'à les inventorier, à les condenser, on aura Emerson tout entier, et c'est ce que M. Wendell Holmes a entrepris d'exécuter. La correspondance et un certain nombre de documents intimes communiqués par la famille ont achevé de rendre la tâche possible.

A ce fond, le biographe d'Emerson a ajouté un supplément. Il s'est dit, à propos d'Emerson, que le lecteur serait curieux de savoir de qui il était né; de quelle condition il était, dans quel milieu il a vécu, quelle éducation lui fut donnée, quelles sont les influences sociales qu'il eut à subir, quelles vicissitudes particulières ont pu contribuer à former son caractère. C'est un paysage étranger au monument, mais qui l'encadre et le fait ressortir.

On ne jugera pas ces renseignements inutiles. Emerson croyait à l'hérédité physique et à l'hérédité morale; il était persuadé qu'on hérite de la vertu et de la raison de ses ascendants, comme de leur santé, comme de leurs maladies. L'homme est tout entier un héritage du passé; la difficulté est un mystère ordinairement scellé de sept sceaux; on peut toujours essayer. M. Wendell Holmes ajoute d'abord ses réflexions personnelles à la théorie d'Emerson. Il ne conteste ni l'hérédité physique ni l'hérédité morale; il est vrai que dans le mélange de diverses hérédités qui se produit à chaque génération, il est malaisé de se reconnaître. La nature y met bien aussi quelques fantaisies, pourquoi n'aurait-elle pas comme nous des caprices? Elle transmet avec exactitude les principaux traits des ancêtres, mais elle se donne carrière. Comment expliquer autrement le génie, l'originalité, les mille nuances et différences qu'on remarque chez les personnes nées du même sang? Passons. « Il y a dans la Nouvelle-Angleterre, continue M. Wendell Holmes, ce qu'on pourrait appeler des races académiques; il est permis de les suivre depuis leur arrivée en Amérique. Elles recherchent de préférence les carrières libérales, celle du ministère évangélique en particulier. On sait à peu près ce qu'on peut attendre d'elles, de leurs aptitudes; elles sont comme les races de chevaux et de chiens qui ont été soumises à un long entraînement. Elles ont une physionomie commune, qu'on distingue d'un coup d'œil. Emerson appartenait à une de ces familles académiques, originaires d'Ipowich. La famille d'Emerson offre une longue suite de *clergymen*. Il était donc né *clergyman;* il aimait à le rappeler. Chez lui, le poète, le philosophe, le lettré, ont toujours eu le signe héréditaire : Emerson est un *clergyman* émancipé. »

Il jouit aux États-Unis d'une réputation qui date déjà de loin, que le temps a confirmée, qui demeure acquise à sa mémoire. La littérature américaine n'est pas si riche que celle de plusieurs nations du vieux monde, bien qu'elle puisse emprunter à la littérature n'a pas eu le loisir d'avoir des ancêtres; ensuite, il y a le train de la vie américaine, qui n'est pas avantageux à la culture littéraire. Dans la patrie de Franklin, les intérêts qui règnent n'ont pas grand'chose de commun avec l'idéal. Celui-ci est un luxe qui n'est guère ambitionné que d'un petit nombre; l'atmosphère y répugne, croirait-on. Cela est si vrai que ceux qui ont ou qui croient avoir des aptitudes dans les lettres comme dans les arts, vont les faire éclore ailleurs, la plupart dans la Grande-Bretagne ou en Allemagne. Les artistes viennent de préférence en Italie ou en France; il y en a des colonies florissantes et nombreuses à Paris et à Rome. Emerson n'aimait pas à respirer l'air industriel qui règne à New-York et à Boston. On lui a reproché d'avoir plus aimé l'humanité que le commerce des hommes; eh bien, non! c'était la société industrielle et utilitaire qu'il avait devant lui qu'il fuyait, cette *autolâtrie,* selon le mot de Jean-Paul, qui est fière de sa prudhommie irrémédiable, se promène par le monde, qu'elle appelle sa conquête, un bandeau sur les yeux et une pierre dans le crâne au lieu de cerveau. Emerson l'accusait de « manquer d'amour », d'être l'ennemie de l'idéal. En est-elle l'ennemie? non; elle lui succède; elle vient après, comme l'automne à la fin de l'année.

Emerson est au premier rang parmi les « American Men of letters » du XIXe siècle. Si on voulait le montrer par le menu, il faudrait descendre plus avant dans le volume que lui consacre M. Wendell Holmes, qui a mis une conscience minutieuse à préciser les événements de la vie de son héros, à en mesurer les pensées, les sentiments, les simples rêveries, à les ranger et à les étiqueter, comme un botaniste catalogue et étiquette des plantes. La précision dans le détail et l'emploi continuel de la mesure sont deux qualités de l'esprit américain. L. D.

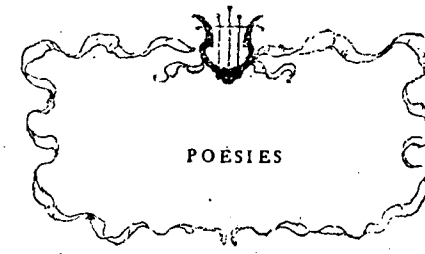

Œuvres de L. Ackermann. — *Ma vie.* — Premières poésies. — *Poésies philosophiques.* — Un vol. petit in-12 (format des Elzeviers), imprimé sur papier teinté. Paris, A. Lemerre; 1885. — Prix : 5 francs.

Une nouvelle édition de l'œuvre poétique de Mme Ackermann, une édition dans le format Elzévier de la *Petite bibliothèque littéraire,* voilà pour l'enchantement des lettrés.

Avec quel plaisir ne reliront-ils pas ces pièces intitulées : *Prométhée, l'Homme à la nature!* et tant d'autres chefs-d'œuvre!

Si la passion du poète est aussi sincère qu'il vou-

qu'il a célébrées, on en peut douter. Le rythme et le nombre de ses vers ne laissent pas deviner qu'au moment où les vers furent écrits, un cœur humain, — nous ne disons pas un cœur de femme, — ait battu douloureusement. De la sérénité, de la noblesse, et l'œuvre pourrait paraître avoir été composée par un Grec de la bonne école; peu de morceaux, en effet, — nous ne parlons que de la forme, — pour trahir le génie français tel qu'il s'est accusé en notre XIXe siècle.

Mais la forme classique reste belle; quoi que prétendent les révolutionnaires des lettres et les *décadents,* une langue claire, musicale à la fois, est un mérite; et, sans se refuser à admirer Hugo, on peut, ce n'est pas faire preuve de mauvais goût, on peut aimer ces poètes qui ont nom Chénier, Lamartine, Sully-Prudhomme.

Le panthéisme de Mme Ackermann, son pessimisme, ne sont pas ses titres à la considération des délicats. Elle a accepté tel système philosophique qu'il lui a plu, peu doit leur importer et peu leur importe; en effet, ses vers ont des beautés de premier ordre. Ce sont ces vers que l'on prise. F. G.

Arnold, par L. DE CHATEAU-CHALONS. Paris, Émile Perrin; 1884. Un vol. in-8°.

Autrefois, le grand souci des poètes consistait à chercher un tour délicat pour exprimer un sentiment, un trait piquant pour finir une épigramme; à éviter de heurter les règles de la prosodie; de choquer l'oreille par une mesure antirythmique. Aujourd'hui, ce n'est plus cela. La prosodie est reléguée dans le coin du grenier réservé aux meubles inutiles; quant au rythme, il est si travaillé, si torturé par les modernes « disciples d'Apollon » qu'il est devenu affaire de convention beaucoup plus que d'oreille. Cela n'empêche point la jeune école d'être passée maîtresse dans l'art d'agencer les mots, de trouver d'heureux effets de sonorité, de manier la rime. C'est déjà quelque chose, et, le jour où elle mettra un peu plus de poésie dans ses vers, nul doute que la perfection de forme déjà acquise n'élève ses productions à une haute valeur. L'idéal serait, par conséquent, la fusion des deux écoles. Nous doutons que l'*Arnold* de M. de Château-Chalons contribue à amener ce résultat; on n'y trouve ni les qualités de la vieille méthode ni celles de la nouvelle. Si, à la vérité, l'auteur fait preuve de certaines facultés imaginatives, si ses rimes ne sont pas trop mauvaises (nous en relèverons cependant de faibles, telles que *mémoire* et *histoire, fière* et *tonnerre,* qui sont plus que modestes); si nous lui passons même ses nombreux enjambements, pour éviter de nous voir jeter à la face le vers d'Auguste Vacquerie :

Pas de rejet? Alors tu hais les étincelles!

en revanche, nous ne pouvons lui pardonner des vers comme ceux-ci, que nous lisons à la première page :

On vendait donc Cirros et ses nombreux domaines,

La mer du sommet, ou le sommet des tours de la mer? *Grammatici certant.* Un peu plus loin :

Nous venons. On nous dit que sa mélancolie
Et sa rage à tuer une sorte d'oiseaux
Qu'il appelle tyrans est toute sa folie.

Dire que les 450 pages in-8° dont se compose le poème d'*Arnold* se composent de vers de cette force-là serait exagérer, mais on en rencontre beaucoup trop qui ne valent pas mieux. P. C.

Coqs et vautours, poésies de CHARLES COLAS. Quarante illustrations de Berne-Bellecour, Gustave Jeanniot, Henri Dufray, Ferdinand Bac, Kauffmann et Clérice. Un vol. petit in-8°. Paris, Auguste Ghio; 1885. — Prix de l'exemplaire sur papier vélin : 5 francs.

Pour deux raisons, nous voulons nous défendre de juger sévèrement les pièces de vers de ce volume : la première raison est que l'auteur est mort récemment, qu'il a laissé des amis plus disposés, on le comprend, à recueillir les témoignages d'estime décernés à son adresse qu'à entendre les critiques, si justifiées soient-elles, se rapportant à « son œuvre » — il les faut contenter; — la seconde raison est que « cette œuvre » est tout entière inspirée par le souvenir des désastres essuyés il y a quinze ans, par l'espérance qu'ils seront un jour vengés. Mieux vaut applaudir au patriotisme de Charles Colas que signaler les mauvais vers dans lesquels il a accusé ses sentiments.

Presque à toute page reviennent les noms de l'Alsace et de la Lorraine, et ces seuls noms évoqués causent une émotion dont le « poète » bénéficie. On lui en veut, sans doute, pour les négligences de forme, la poursuite de certains effets en même temps, qui apparaissent en chaque morceau, ode ou récit légendaire, les fautes qu'on aperçoit empêchant le plein abandon aux cruels souvenirs, à l'espoir de quelque revanche; mais il suffit d'un mot, d'un titre, pour raviver l'émotion et l'on est indulgent.

Une pièce, *la Vieille,* est assez bien faite.

Elle habitait une chaumière
Bâtie à l'ombre d'un grand bois
Plein de fleurs, d'oiseaux, de lumière,
Et de chansons dans les doux mois.
Sa seule amie était *la Blanche,*
Vache normande au beau front noir,
Aux yeux bleus comme la pervenche,
Et si clairs qu'on pouvait s'y voir.

Les uhlans arrivent; ils veulent manger, ils veulent boire; la vieille alors de vendre sa *Blanche,* d'acheter victuailles et vins fins.

Bientôt sous la table s'étendent
Les quatre soudards ivres-morts,
Les jolis vainqueurs qui prétendent

Alors de copeaux, de broussailles,
La vieille bourre sa maison,
Où les ennemis sans entrailles
Ont établi leur garnison.

Le lendemain, lorsque l'aurore
Dora la surface de l'eau
Et le grand bois qu'on voit encore,
Apparut le dernier tableau :
Sur les débris de la chaumière,
Une femme assise et chantant :
« On est Française à sa manière.
« Mes enfants, souvenez-vous-en! »

Saluez, Français, c'est la vieille,
Et la vieille avait fait merveille!

Celles des illustrations qui sont signées du nom de Ferdinand Bac sont mauvaises, — pourquoi personnaliser l'Alsace sous les traits d'une demi-mondaine? — On regarde volontiers les autres dessins, mais le livre, en somme, n'est pas de ceux qu'il convient de recommander à l'attention. F. G.

Les Apaisements, poésies de RAOUL RUSSEL. Un vol. in-12. Paris, librairie des Bibliophiles; 1885. — Prix : 3 fr. 50.

M. Russel est un amoureux du vers plus que de la poésie; tout préoccupé de la rime, il en oublie souvent d'être clair, et quelquefois même de s'exprimer correctement. Il éprouve des sentiments, — des sentiments compliqués, il est vrai, — on ne les partage pas; c'est que dans ses poèmes, dans ses sonnets surtout, trop de rejets qu'on ne laisse pas de remarquer, trop de mots qui retiennent l'attention, ceux de *soporeux*, de *navrance*, de *hanteur;* l'esprit est amusé du joli travail du sertisseur.

Quel beau volume il eût pu donner pourtant, s'il se fût moins appliqué à faire montre de son talent! Plus de vingt pièces sont vraiment belles, et celles-ci mises à part, vingt autres, pour le moins, sont encore faites pour l'enchantement des délicats.

Transcrivons ce sonnet :

Derniers rayons.

Pour qu'il puisse oublier son mal et sa tristesse
Qui fait de jour en jour son front plus assombri,
On le fait voyager, le pauvre enfant chéri
Qui meurt dans un besoin de virile tendresse.

Il a déjà couru l'Italie et la Grèce,
Mais ni le grand azur ni le climat fleuri
N'ont pu revalider son cœur endolori,
Ni redonner l'espoir à sa triste jeunesse.

Hier pourtant, en voyant sourire cette enfant
Qui passait près de lui dans un air triomphant
De jeunesse chantante et de vigueur sereine,

Un instant son regard éteint s'est allumé,
Mais elle, sans savoir sa grâce souveraine,
Passa, laissant son cœur à tout jamais fermé.

D'autres pièces ont la même valeur : *Chant du cygne, Purgatoire, Fleurs pâles, Billets doux, Le dernier bal.* Le recueil veut être lu.

La Chanson d'amour, poésies de FÉLIX FRANK. Un vol. in-12. Paris, G. Charpentier et Cᵉ; 1885. — Prix : 3 fr. 50.

L'ardeur de la passion avec l'ivresse plutôt que la sérénité de cet amour qui est protection, qui est dévouement, mais la tendresse encore et la joie en même temps. La chanson du poète n'est pas chanson pour amollir l'âme ou énerver les sens, M. Félix Frank ne communiant pas avec nos pessimistes, avides de ces voluptés qui font mal, désireux de souffrir et de faire souffrir.

Aux raffinés, qui murmurent leurs plaintes semi-mystiques, semi-libertines, de s'appliquer à choisir des mots très rares, des rimes très riches; ils tourmentent leurs vers comme ils torturent leur chair, et l'harmonie de leurs poèmes est cherchée comme l'âme qu'ils se façonnent. M. Frank chante le plaisir pour chanter; il chante l'amour toujours parce que toujours il aime; et « Vive la vie! » s'écrierait-il volontiers, « la vie est bonne à qui sait y goûter ».

Rarement il a dit, — nous avons fait cette remarque, — le bonheur tranquille, la confiance de l'âme apaisée. Citons pourtant ces deux pièces intitulées, l'une : *Ainsi*, l'autre : *Tendresse;* de cette dernière, rapportons ces strophes :

Toujours tu me retrouveras,
Ainsi qu'au temps des fleurs écloses,
Malgré l'âge et les tristes choses,
T'ouvrant les bras!

Et je retrouverai, charmante,
La grâce qui m'avait conquis,
Sans craindre que ce rêve exquis
Ne se démente!

Si tu n'avais plus un attrait,
De ceux dont l'éclat te décore,
Pourvu que tu m'aimes encore,
Mon cœur battrait!

Ces strophes ne sont-elles pas charmantes? F. G.

Modernités, par JEAN LORRAIN. Paris, Giraud et Cᵉ, éditeur; 1885. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Quel défilé! Les phallophories de l'Athènes antique, les langoureuses dépravations des anandrynes de Lesbos, le culte du Vaudou à Haïti, la Martinique, la pyrrhique, tout ce qui fleure âcrement l'obscénité, voilà ce que M. Lorrain se plaît à revêtir de la forme du vers, qui est, vous le savez, un vêtement qui ne cache rien, mais, au contraire, moule avec une précision dangereuse les reliefs et les creux.

Il paraît que ces choses-là sont modernes, que même elles sont la caractéristique de notre fin de siècle. Si, pour être moderne, il faut s'enfoncer le nez

dans cette boue capiteuse, faite de poudre de riz et d'eau de Lubin, s'il faut, pour connaître l'aspect de nos contemporains et de nos contemporaines, les regarder dans l'accomplissement des besognes les moins délicates, merci, soyons antiques et poncifs. Eh! voyez! ils veulent être *modernes* et nous reportent aux vices grecs et byzantins! Leurs contemporains, c'est Sapho, Alcibiade, Faustine, Théodora!

Ce qui n'empêche pas M. Jean Lorrain d'écrire des vers odorants et pittoresques. Il n'a ni réquisitoire ni plaidoyer pour ce dévergondage. Je constate qu'il rime. C'est amusant, voilà tout. Eh! mais ils n'y prennent pas garde, les soi-disant modernistes : depuis le commencement du monde l'homme, comme le serpent, a deux extrémités, la tête, et l'autre. Et ce qu'il y a de moins moderne, c'est... l'autre. PZ.

Les Évocations, par M. Clovis Hugues. Un vol. in-18. Charpentier, éditeur. Paris, 1885. — Prix 3 fr. 50.

Les débats politiques et judiciaires ont plus servi la célébrité de M. Clovis Hugues que ses volumes de poésie. Ceux-ci ont profité du bruit de ceux-là, de sorte que l'accusation a été portée contre le poète d'avoir fait de la réclame à ses vers par son attitude. Accusation insinuée plutôt que lancée, et d'une voix ricaneuse plutôt que d'un ton catégorique; elle provenait assurément d'envieux, de ces sceptiques du Nord, qui sont toujours portés à trouver un comédien dans un Méridional.

Eh bien! la plus belle réputation de M. Clovis Hugues, c'est son volume. Nous sommes médiocrement indulgent aux rimeurs par amour de la poésie; mais avec M. Clovis Hugues nous avons affaire à un poète. Le rythme et la couleur, la cadence et la sonorité, il possède ces qualités merveilleuses. Ce n'est pas que d'une source géniale il fasse jaillir des pensées puissantes; ce n'est pas qu'il crée des modes ni des expressions. Moïse, frappant de sa baguette le Cithéron, était plus original, j'en conviens; Hugues est par étymologie de la famille de Hugo, et, par goût, de son école. Mais, avec une hardiesse et une adresse rares, l'auteur des *Évocations* se lance à travers l'espace, et, s'il retombe, c'est sur un joli tapis de mousse, tout émaillé de fleurs brillantes, auprès d'un ruisseau limpide et murmurant, le long duquel passent et repassent de jolies jeunes femmes et de pures jeunes filles.

L'amour qu'il chante ne dédaigne pas les réalités, et le rose de la peau ne lui fait pas mal aux yeux. Tenez, il y a cette série, *les Péchés du candidat,* qui sont de bien mignons péchés. J'en fais l'humble aveu, c'est ce qui m'a paru le plus réussi dans le volume. C'est fringant, c'est d'une délicatesse de touche érotique qui vaut *Parny* et *la Toilette de Vénus.*

Les premières parties du livre, les *Joies de prison* et les *Larmes des autres,* contiennent des pièces de la première facture de M. Clovis Hugues, bien meilleures que celles des derniers temps. Les *Loisirs de l'expulsé* sont, en général, assez faibles et n'ont pas ressemble trop à la gazette rimée de M. Millaud ou de M. Jollivet. Spirituel, si l'on veut; mais d'un esprit bien vite évaporé.

De ci de là, M. Hugues épand son âme, qui déborde de bonté et de sympathie pour les faibles. Victor Hugo a des pages superbes en faveur des petits; il y a une pièce de M. Clovis Hugues qui, dans ce sentiment-là, vaut bien qu'on la lise : c'est *le Petit sou.* Je regrette de ne pas en citer quelque fragment; je réserve l'espace qui m'est accordé à cette petite pièce; elle donne la note et le mouvement de ces *canzone* affriolantes qui rappellent les *Péchés du candidat.*

La lecture.

Toute seule dans son grand lit,
Fraîche comme une fleur éclose,
Aux baisers d'avril, elle lit
Un joli petit livre rose.

Détail coquet, charmant et fou :
La pose qu'elle prend pour lire
Lui fait un pli gras dans le cou,
Un de ces plis qui semblent rire.

De temps en temps, le front penché
Vers l'abat-jour bleu de la lampe,
Elle cherche le sens caché
Dans les caprices d'une estampe.

Le coussin se creuse, tout rond,
Derrière son épaule nue,
Et met autour de son beau front
Une transparence de nue.

Or, pendant que son doigt léger,
Effleurant le fermoir de cuivre,
Fait l'un sur l'autre voltiger
Les feuillets du tout petit livre,

On devine sous les draps blancs,
Nid des voluptés ignorées,
Le gonflement sacré des flancs,
Le frisson des cuisses serrées.

Eh! eh! hum! quel livre lit-elle là? Ce n'est pas notre affaire.

M. Hugues n'y met pas de malicieuses intentions, pas plus qu'il ne croit pécher par indiscrétion en livrant au public les *Sonnets pour elle.* Il est des gens ridiculement réservés qui n'aiment pas embrasser ni caresser leur femme devant témoins; ce sont évidemment des gens dont l'esprit est hanté de coupables arrière-pensées. Ils ont perdu la candide simplicité de ceux qui vont tout nus par les chemins.

Mais M. Hugues, en plus de son grand talent, possède cette charmante naïveté, et il nous donne lui-même son portrait moral au seuil de son livre :

Vous m'y retrouverez tel que je suis : sans haine,
Sans colère, un peu las de l'injustice humaine,
Et pourtant résigné, confiant, grave et doux;
Car je n'ai pas perdu, même en des jours infâmes,
La bonté, bien du pauvre, héritage des âmes,

La bonté, bien du pauvre, est une trouvaille exquise. Ces vers sont adressés *A Papa et à Maman.* Un autre eût déguisé la franchise de son sentiment filial en substituant au terme intime le terme solennel, et eût écrit : *A mon père et à ma mère.* Celui-là eût été un faible. Car n'allez pas croire qu'il y ait la moindre affectation en M. Clovis Hugues; c'est la sincérité la plus irréfléchie.

L'Art poétique, de Vauquelin de la Fresnaye. Nouvelle édition, avec *Notice, Commentaire* et *Glossaire,* par M. Georges Pellissier, docteur ès lettres, professeur de rhétorique au lycée de Nancy. Paris, Garnier frères, éditeurs. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr.

Vauquelin de la Fresnaye est un précurseur de Boileau; le législateur du Parnasse du XVIIe siècle l'a enterré. M. Pellissier l'exhume, l'époussette, le dresse debout, lui remet son habit, c'est-à-dire son orthographe, et voilà devant nous un poète bien et dûment vivant, frappant des vers d'une allure large et les dotant d'expressions justes, d'images nettes, et qui, si elles ne sont pas toujours bien neuves ni originales, sont du moins rajeunies à propos et joliment accommodées.

L'ouvrage de Vauquelin de la Fresnaye est un des plus importants de ces arts poétiques si nombreux du commencement du XVe à la fin du XVIIe siècle. Il semble naturel que moins la langue, la métrique et la syntaxe sont fixées, moins les genres sont définis, plus les poètes s'efforcent de multiplier les règles; mais, naturellement aussi, chacun trace des règles conformes à son propre goût, à ses tendances personnelles; ce qui imprime toujours aux arts poétiques un certain cachet d'exclusivisme.

Toutefois, reconnaissons que Vauquelin de la Fresnaye, très sincèrement épris de l'art, ne s'emprisonne pas dans des préférences égoïstes. Il connaît bien les œuvres françaises de son temps; il possède les anciens en toute familiarité, et les défauts, les lacunes de son traité ne sont pas toutes imputables à l'auteur, mais aux difficultés qui l'empêchaient de connaître couramment les littératures étrangères, qui ne nous ont été révélées que longtemps après lui.

C'est vers 1574 que Vauquelin commença son *Art poétique.* L'œuvre de la pléiade se trouvait accomplie; tous les anciens genres étaient restaurés, depuis l'ode jusqu'à l'épopée, renouvelée, l'une de Pindare et d'Horace, l'autre de Virgile. Ronsard était au faîte de la gloire et l'on croyait communément la poésie française montée à son apogée.

Vauquelin, dès qu'il eut conçu son projet, en parla à son ami Desportes; celui-ci, fort bien à la cour, le recommanda à Henri III, et c'est sur l'invitation expresse du roi que *l'Art poétique* fut entrepris.

Vauquelin n'a pas écrit ce seul ouvrage; il a composé nombre de sonnets. Mais il faut redire à sa louange qu'en lui le poète ne fait qu'un avec l'homme et le citoyen. Il fit son devoir comme soldat devant Saint-Lô, et, dans les États de Blois, en 1588, ce fut un des rares députés qui eurent le courage de s'élever au-dessus des partis pour ne songer qu'au bien de la France. « Cette haine des discordes civiles, dit M. Pellissier, nous en trouvons souvent l'expression dans ses sonnets, où ils lui inspirèrent des accents d'une généreuse éloquence. »

Plus tard, nommé au siège présidial de Caen, il revit et publia ses poésies en 1605, et mourut deux ans après.

Assurément, il est un des meilleurs au second plan des poètes didactiques.

M. Pellissier a écrit une longue et savante dissertation sur les devanciers de Vauquelin, sur son style, ses idées théoriques et les renseignements littéraires contenus dans son ouvrage. Le *Commentaire* et le *Glossaire* qu'il y a joints sont d'une bonne et sobre érudition, sans pédanterie, mais non sans utilité.

PZ.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Le cardinal de Bernis depuis son ministère, 1758-1794. — *La suppression des jésuites, le schisme constitutionnel,* par Frédéric Masson. Paris, Plon et Nourrit, 1884. Un vol. in-8°.

S'il est vrai que les gens heureux seuls n'ont pas d'histoire, le cardinal de Bernis eût dû être un homme bien infortuné. M. Frédéric Masson a publié, on s'en souvient, les mémoires du cardinal de Bernis, il y a de cela six ou sept ans. Et voici qu'aujourd'hui M. Masson, revenant à la charge, publie un ouvrage original sur le cardinal poète et ministre. Comme noblesse, succès oblige. La faveur qui a accueilli la publication des mémoires de Bernis faisait à l'auteur un devoir de satisfaire encore plus, s'il était possible, la curiosité du public lettré. Sans être grand prophète, on peut prédire à ce nouveau livre un succès égal à celui de son aîné.

C'est que M. Frédéric Masson a une façon à lui de procéder à l'étude de l'histoire. Son procédé, que j'appellerais volontiers *procédé de table rase*, consiste à tenir pour nul tout ce qui a été écrit avant lui sur tel ou tel personnage. Il ne se préoccupe en aucune façon de l'opinion reçue. M. Masson aurait-il entre les mains des documents établissant que saint Louis fut un coquin et que Robespierre fut un parfait galant homme, je suis sûr qu'il montrerait ses documents et qu'il en tirerait des conséquences. Mais, me direz-vous, c'est ainsi que tout historien digne de ce nom doit procéder. Assurément; mais trouvez-en beaucoup qui en aient le courage. M. Frédéric Masson a donc ce rare mérite d'être sincère et dégagé entièrement de toute espèce de préjugés historiques. Aussi son livre, qui heureusement ne s'occupe pas seulement du cardinal de Bernis, mais bien de l'histoire générale de 1758 à 1794, abonde-t-il en détails nouveaux et en aperçus inconnus qui font, on peut le dire, une révolution dans la tradition historique de cette seconde partie du XVIIIe siècle.

L'auteur a puisé ses documents à un grand nombre de sources; mais il a largement usé des archives du ministère des affaires étrangères : ce qui démontre une fois de plus les services que peut rendre aux érudits, aux travailleurs cet important et incomparable dépôt, et ce qui justifie une fois encore le parti qui a été pris, non sans tiraillements, d'entr'ouvrir au public intelligent la porte de ce sanctuaire.

Ce livre, je l'ai déjà dit, n'est pas une histoire particulière, mais c'est l'histoire de l'Europe pendant un demi-siècle, écrite à Rome, où toute l'Europe passait par celui qu'on a appelé le pape français. J'aurais bien envie de citer de très intéressants passages qui montreraient comment M. Frédéric Masson met en œuvre ces documents dont nul avant lui n'avait soupçonné l'existence; mais où commencer? où s'arrêter? Je ne puis donner qu'un conseil, c'est d'entreprendre la lecture du volume, et je ne suis pas en peine de savoir à quelle page s'arrêtera le lecteur. Il s'arrêtera au mot *fin*, et dira, j'en suis sûr : *déjà!* C'est ce qui m'est arrivé; c'est ce qui arrivera à tous ceux qui aborderont cette lecture attachante entre toutes. Mais à défaut de l'ouvrage original, je pourrai du moins mettre sous les yeux du lecteur un spécimen des documents que M. Masson a tirés de l'oubli et qui, on l'avouera, en valaient la peine. Je cueille, à la page 72, cette adorable lettre écrite par Bernis à sa nouvelle belle-sœur, le 12 septembre 1746 :

« J'ai dit à tout le monde, ma chère sœur, que vous m'aviez écrit la première. Je ne suis pas fâché qu'on sache qu'une jolie femme m'a fait des avances. Cela a bon air dans tous les pays du monde, mais surtout dans celui-ci, et je n'ai pas été fâché de m'en faire honneur. Vos procédés avec moi sont si bons que vous jugez bien qu'indépendamment de vos grâces, je dois vous aimer beaucoup. Aussi, j'ai ennui de ne point faire connaissance avec vous. Je savais en gros que vous êtes très aimable, et je vous aimerai en héros de roman. Peut-être de plus près ne serais-je plus en sûreté avec vous. On m'a dit que vous aviez de grands yeux noirs et de belles paupières. Voilà mon écueil. Il n'est pas sage de s'y exposer. Cependant, si vous m'assurez, ma chère sœur, que vous aurez plus de soin de ma tête que vous n'en avez eu de celle de mon frère, je viendrai vous voir cet hiver. En attendant, je vous prie très instamment de ne point faire de fausses couches, de vous bien porter, mais surtout de ne point embellir, car je veux vous aimer tranquillement. Si même vous vouliez me faire grand plaisir, vous devriez enlaidir un peu : vous seriez encore assez jolie, et je serais tout à fait en sûreté. J'envoie ma lettre à votre mari, toute décachetée; c'est pour établir la confiance. Nous l'accoutumerons à un commerce de galanterie qui deviendra dans la suite un commerce de sentiment. En attendant que je vous adore, je vous assure bien sincèrement, ma chère sœur, qu'on ne peut être plus prévenu que je ne le suis en votre faveur, que j'estime mon frère fort heureux de vous posséder, que je souhaite et que j'espère qu'il vous rendra aussi heureuse que vous le méritez. Du bonheur de l'un et de l'autre dépendra celui de ma vie. » Il y a de par le monde des écrivains qui font un volume pour enchâsser une perle qui ne vaut pas celle-là.

L'auteur a sagement agi en mettant en sous-titre à son livre : *la suppression des jésuites*. La suppression des jésuites, c'est en effet la grosse affaire de l'époque où vécut Bernis après son ministère. Cette affaire emplit plus des deux tiers du volume de M. Frédéric Masson, et la figure du pape Clément XIV y est dessinée de main de maître. On a beaucoup écrit sur Clément XIV, depuis M. Crétineau-Jolly et le P. Ravignan d'une part, jusqu'à Béranger d'autre part, qui a fait dire aux jésuites dans une chanson célèbre :

Un pape nous abolit,
Il mourut dans les coliques.
Un pape nous rétablit,
Nous en ferons des reliques.

Clément XIV, on le sait, mourut d'une façon assez étrange, qui permit de répandre le bruit qu'il avait été empoisonné. Depuis cet événement, on a écrit bien des apologies pour ou contre les jésuites. Mais jamais cette question n'avait été étudiée avec le sang-froid et l'impartialité qu'elle mérite. M. Frédéric Masson a jugé le pape Clément XIV en historien désintéressé. Il nous a dépeint Giovanni-Vicenzo-Antonio Ganganelli, conservant sous la tiare l'esprit un peu étroit de l'ancien cordelier Fra Lorenzo. « Ganganelli, cardinal, dit-il, continua à amener dans son couvent la vie que menait Fra Lorenzo : même pauvreté, même négligence extérieure, même affectation d'humilité. Cette humilité était-elle jouée? Il est permis d'en douter : le caractère est étrange : Ganganelli est un moine greffé sur un Italien. Le moine n'a point de vices, mais, malgré tout, il est moine, c'est-à-dire craintif, caché, retors, amateur des petits moyens et des médiocres finesses; il ignore le monde, la politique, le langage qu'il faut tenir, le point où il faut s'arrêter. L'Italien apporte son exubérance, sa profusion de mots, ses câlineries, sa dissimulation native,

les traditions d'astuce qu'il tient des élèves de Machiavel.

A cet Italien et à ce moine la dignité papale, l'égalité temporelle avec les rois, la suprématie spirituelle sur le monde donnent un éblouissement. Fra Lorenzo a atteint le même but que Fra Felice Peretti; sera-t-il, lui aussi, un Sixte-Quint? Il faut vouloir pour cela et Clément XIV ne sait pas vouloir. Il a peur de tout ce qui l'entoure, peur des cardinaux, peur de la noblesse, des jésuites, peur des rois; il n'a confiance qu'en lui-même. Alors il ruse, il dissimule, il atermoie, il prend les loges du Vatican pour les corridors de son ancien couvent. Les rois lui écrivent, les rois le cajolent, les rois lui envoient des présents : le voilà ravi et transporté d'aise. Les rois le menacent, il s'abat et se déconcerte. Il se croit plus fin que tous; il ne se fie à personne, il écrit lui-même : sa lettre est une arme qu'il donne. Mais il a bien recommandé le secret; tout est mystère en ce qu'il accorde, et comme cette concession il ne l'a faite qu'à l'oreille, il croit ne l'avoir point faite. Oui, mais c'est écrit; c'est lui-même qui a écrit : l'ongle est pris dans l'engrenage, il faut que le corps y passe tout entier. Ce personnage inexpliqué est étudié avec un soin et une science remarquables. Il nous est montré se débattant dans d'inextricables intrigues ourdies dans toutes les cours de l'Europe. Lui seul contre tout le monde, entre le Père Buontempi et le Père François. Le récit de la mort de Clément XIV n'est pas moins intéressant. L'élection du pape Pie VI y est racontée avec un luxe de curieux détails qui rend cette partie, ainsi que tout le volume du reste, vivante et imagée comme un roman. Dieu sait pourtant si M. Frédéric Masson fait de l'histoire en roman! On reste un peu abasourdi du déploiement de recherches auxquelles a dû se livrer l'auteur de cet ouvrage, l'un des plus remarquables assurément qui aient paru depuis plusieurs années sur l'histoire moderne. C'est là la bonne méthode pour écrire l'histoire : M. Masson a su se tenir également éloigné de la manière trop sèche et rebutante, si fort à la mode aujourd'hui, et du procédé de l'ancienne école, qu'on pourrait appeler romantique, laquelle faisait de l'histoire à la manière d'Alexandre Dumas dans la *Tour de Nesle*. M. Frédéric Masson a toute l'exactitude scrupuleuse de l'École des Chartes, sans renoncer pour cela à l'agrément du style, que le lecteur est en droit d'attendre du livre *écrit* qui ne veut pas être seulement un document, mais une œuvre accessible à tous ceux qu'intéresse l'histoire du passé.

H. M.-D.

Coblenz et Quiberon; *Souvenirs du comte de Contades, pair de France,* publiés par le comte GÉRARD DE CONTADES. Un vol. in-12. Paris, Dentu, 1885. — Prix : 5 francs.

L'émigration a été jugée de différentes manières, mais en général d'une façon trop absolue. Si le crime est grand de celui qui passe à l'ennemi et prend les armes contre sa patrie, il n'est pas moins juste de considérer les excès du pouvoir révolutionnaire, l'exemple donné par la plus grande partie de la noblesse, l'espoir de contribuer au rétablissement d'un ordre de choses qui durait depuis des siècles, peuvent être considérés comme autant de circonstances atténuantes pour les émigrés, et il ne paraît pas téméraire d'affirmer que, si quelques-uns agirent dans un intérêt purement personnel, beaucoup d'autres, au contraire, cédèrent à la conviction qu'ils accomplissaient un devoir en cherchant à rétablir par la force l'autorité du roi. Ne prenaient-ils pas d'ailleurs un parti d'une extrême gravité pour eux-mêmes, en quittant leurs familles, en abandonnant leurs biens à la tourmente de la Révolution? De terribles hésitations se produisirent : voici, par exemple, le comte Gaspard de Contades, colonel du 9e régiment de chasseurs alors en garnison à Haguenau, qui, retenu par l'esprit de discipline et par ses serments envers son pays, veut rester à son poste jusqu'à la dernière extrémité : « Décidé à faire strictement observer la discipline, écrit M. le comte Gaspard de Contades dans son excellente notice, il se rendit en 1791 à Paris, après une manifestation royaliste de ses officiers. Il allait demander au ministère les moyens de faire respecter son autorité; il n'y rencontra que désordre et qu'indécision. Alors, mais alors seulement, voyant que c'en était fait de la discipline en France, il se regarda comme libre et se décida à partir. »

Le sort en était jeté. Il se rend à Worms, puis à Coblenz, où il ne trouve, dans l'armée des princes, que licence et désordre. Il fait la malheureuse campagne de 1792, rentre en Allemagne après la défaite de Valmy et se retire à Dusseldorf. C'est là qu'il rédige la première partie de ses *Souvenirs*. Puis, apprenant qu'une expédition se monte à Ostende, il s'apprête à reprendre du service. Le projet d'expédition avorte. Il se rend alors à Londres, au quartier général de l'émigration, et se présente au marquis de Puisaye qui le nomme major général de l'armée. Il a son cheval blessé sous lui dans l'engagement du 7 juillet, à Quiberon. Déjà médiocrement confiant dans les talents militaires de Puisaye, et ne prévoyant que trop l'issue fatale de l'expédition, il a, avec le capitaine républicain Le Breton, puis avec le général Humbert lui-même, une entrevue qui malheureusement n'aboutit point. Le désastre final s'accomplit, et M. de Contades opère une lente retraite devant les troupes d'Humbert. Son devoir rempli, il se sauve à grand'peine à bord d'une frégate.

Là se terminent les *Souvenirs* de Gaspard de Contades. Mais dans sa notice biographique M. le comte Gérard de Contades suit son aïeul jusqu'à sa mort : il nous le montre désillusionné par tant de revers, retournant en Angleterre, puis repassant en France.

En 1804, il devient membre du conseil général de Maine-et-Loire. En 1809, l'Empereur lui donne la charge de chambellan. En 1815, il est pair de France. Il meurt en 1834.

Nous n'avons pas à insister sur l'intérêt que présentent ces souvenirs; le pénible drame de l'émigra-

un des principaux acteurs et divisé en deux actes : *Valmy* et *Quiberon*. Ces deux noms-là ne valent-ils point le plus éloquent commentaire ? P. C.

Les Lundis révolutionnaires, *Histoire anecdotique de la Révolution française*, par JEAN BERNARD. Un vol. in-18. Paris, Librairie française. 3e édition. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume doit être le premier d'une série : il est consacré à l'œuvre de la Révolution et s'arrête à la fin de 1789. M. Jules Claretie l'a orné d'une préface, où, selon l'usage, il loue le talent de l'auteur, il nous révèle tous les trésors littéraires qui s'accumulent en manuscrit dans le tiroir de M. Jean Bernard.

Pour une fois la préface n'est pas menteuse dans ses éloges : M. Jean Bernard est un jeune homme qui parle en poète entraînant et en historien convaincu.

Mais il ne peut évidemment cesser tout d'un coup d'être un jeune homme; aussi peut-on, sans lui faire tort, lui objecter qu'il a en plus d'une page cédé lui-même à l'entraînement, et, bien qu'il ait rappelé dans sa dédicace à M. Laisant le mot de Victor Hugo : « C'est quand on a toute liberté qu'il sied de garder toute mesure », on s'aperçoit de temps en temps que la passion est en lui chaude et prompte.

Les Lundis révolutionnaires sont destinés aux classes populaires, et, quand on écrit pour le peuple, c'est un peu comme lorsqu'on écrit pour les enfants : il faut ne dire que la vérité incontestable. Et franchement M. Jean Bernard accueille avec facilité des faits divers de 1789 qui ressemblent assez fidèlement, dans leur genre, aux canards, aux exagérations, aux défigurations dont la presse contemporaine est coutumière. Sans nul doute il les a puisés aux sources du temps; mais il en est de suspectes. Est-ce bien dans ce sens qu'il est sage de comprendre la recommandation de Louis Blanc, invoquée par M. Jean Bernard comme un patronage : « Étudiez encore, et toujours l'histoire de la Révolution ? »

Si l'on regarde seulement l'exécution de ces chapitres, on ne marchandera pas les compliments à l'auteur. Sa verve est rapide, son style coloré; M. Claretie a raison de le dire : on retrouve dans ce volume l'accent et comme l'odeur de la Révolution. D'un bout à l'autre, ces quatre cents pages sont vivantes et intéressantes. P. Z.

Trois Révolutionnaires, *Turgot, Necker, Bailly*, par M. NOURRISSON, membre de l'Institut. Un vol. in-8°. Paris, Émile Perrin, 1885.

Qui n'est pas un peu révolutionnaire ? La qualification de révolutionnaire, mais on la peut appliquer à Philippe le Bel, on la peut appliquer à Louis XI et à Richelieu pareillement, aussi à Colbert, aussi à Louvois. Ne nous étonnons donc pas que Turgot, Necker, Bailly aient été appelés par M. Nourrisson révolutionnaires; ils le sont, à de certains égards, et l'on pourrait montrer, sans trop de difficulté, qu'ils le sont plus — nous ne disons pas autrement ni mieux — que cela serait alors un second point plus aisé à établir, — qu'ils le sont plus que ces jacobins, ces autoritaires qui ont nom Couthon, Saint-Just, Robespierre.

Mais l'auteur de ces ouvrages : *la politique de Bossuet, l'Ancienne France et la Révolution*, n'a pas attribué aux trois personnages qu'il entreprend, lui, à son tour, de nous faire connaître, la qualité que nous avons dite en manière de glorification. Il condamne la Révolution. Sans doute, « comme les corps naturels, dit-il, les corps politiques sont soumis à un perpétuel changement, qu'il importe de diriger, de contenir, afin qu'il soit fécond et non funeste, mais qu'on ne saurait, en aucun cas, irrévocablement fixer. » Mais, ajoute-t-il, « ce n'est que par ignorance ou parti pris qu'on peut se répandre contre l'ancien régime en déclamations injurieuses. Car, malgré les imperfections les plus graves, malgré l'abus et la corruption des privilèges, qui, originairement, correspondaient presque toujours à des charges, l'ancien régime n'était-il point, en définitive, sous plus d'un rapport, une vivante et résistante organisation du droit ? Et n'est-ce pas l'ancien régime qui peu à peu, en dépit de l'égoïsme des princes, de leurs vices ou de leurs égarements, mais aussi avec l'assistance de leur patriotisme et de leur génie, était parvenu à créer la belle unité française ? »

Il ne convient jamais de se répandre en *déclamations injurieuses;* c'est juger qu'il faut. Reconnaissons que, pour être un adversaire de la Révolution, M. Nourrisson ne se refuse pas pour cela à estimer de quelque prix « ces deux incomparables biens qu'au milieu de tant de crimes, de sacrifices et de hontes, nous ont conquis le sang et les larmes de nos pères : l'égalité civile et l'unité politique, qui présuppose ou assure toutes les autres libertés. » Reconnaissons que pour réprouver, plus ou moins, l'action qu'exercèrent Turgot « un révolutionnaire par généreuse candeur, » Necker, « un révolutionnaire par âpre ambition, » Bailly, « un révolutionnaire par infatuation naïve; » il est encore un juge assez impartial des mérites montrés par tous trois.

Turgot, pour lui, représente « la préparation tumultueuse » de la Révolution; Necker en représente « les inextricables difficultés, « et Bailly, la crise suprême. »

Il n'a pas pour Turgot cette admiration enthousiaste que nous nous permettons d'éprouver; il dit volontiers néanmoins son ouverture d'esprit, sa générosité de caractère, son dévouement à l'œuvre qu'il fallait accomplir. Mais, en son étude, rien de nouveau ni d'original; il nous apprend seulement que si l'homme d'État ne s'est pas marié, c'est qu'il avait reçu les ordres majeurs. Les chapitres sur les relations littéraires de Turgot et sur les salons qu'il fréquenta ont été écrits plusieurs fois déjà.

De l'étude sur Necker signalons deux chapitres intéressants, qui sont intitulés, l'un : *Necker publiciste;* l'autre : *Necker moraliste.* En ces derniers chapitres, M. Nourrisson analyse l'écrit : *De l'importance des idées religieuses* et le *Cours de morale religieuse;* L'analyse est bien faite.

C'est pour Bailly que le philosophe spiritualiste est

le plus sévère. « Bailly, déclare-t-il à plusieurs reprises, a une qualité précieuse, mais il n'a que celle-là seulement: l'honnêteté. Membre de trois académies, il n'est ni un savant, ni un écrivain, ni un esthéticien; il est un M. Jourdain, un bourgeois qui fait de la prose, le sachant, et qui, parce qu'il le sait, se croit alors littérateur. Il a toutes les prétentions, d'ailleurs, comme il a toutes les vanités. Il s'improvise homme d'État et il ne devine pas quelle folie, à mieux dire, quel crime, c'est pour le tiers, le fait de s'insurger contre la volonté royale, de se déclarer la représentation nationale, de promettre une constitution à la France, — comme si depuis quatorze siècles elle en était privée! — Il préside l'Assemblée, il est maire de Paris; il est tout enchanté des honneurs qu'on lui rend; il accepte les aubades qu'on lui fait et les fleurs qu'on lui apporte processionnellement; sous le meilleur des monarques, tout va pour le mieux dans le plus beau des royaumes, grâce à la sagesse des membres de l'Assemblée, à Paris, grâce à lui, qui laisse tout faire; rien qui l'inquiète, sinon le prestige que possède Lafayette et qu'il sait entretenir.

En cette dernière étude, plus de passion qu'il ne convient. Mais la passion est à estimer mieux, en somme, que le scepticisme.

F. G.

BIBLIOGRAPHIE — MONOGRAPHIE

— Singularités — Compilations — Curiosités littéraires —

Bibliographie bourguignonne, ou Catalogue méthodique d'ouvrages relatifs à la Bourgogne. — Sciences. — Arts. — Histoire. — Par Ph. Milsand, bibliothécaire adjoint, membre de l'Académie de Dijon et de la commission des antiquités de la Côte-d'Or. — Publication de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon. — Dijon, Gustave Lamarche, libraire, 1885. Un vol. gr. in-8° à deux colonnes, de VIII-662 pages; imprimé chez Darantière, à Dijon, et tiré à 300 exemplaires seulement. — Prix : 20 francs.

Voici encore une de ces excellentes et utiles monographies bibliographiques dont le nombre s'est sensiblement accru depuis une dizaine d'années, et qu'il faut souhaiter voir se multiplier de plus en plus. — Comme son titre l'indique, cette publication nouvelle est consacrée à la Bourgogne, et personne mieux que M. Philibert Milsand n'était à même de mener à bonne fin cette lourde tâche. Indépendamment des facilités que sa situation de bibliothécaire a pu lui donner, il a pu trouver les plus précieux éléments de son travail dans les recherches qu'il a faites, dans les notes qu'il a constamment recueillies pendant toute sa vie sur tout ce qui se rattache à l'histoire et à la littérature de son pays natal. Sans doute, il a été un peu aidé par quelques riches collectionneurs et par quelques-uns de ses confrères, qui lui ont fourni un certain nombre d'indications sur des ouvrages très rares ou presque introuvables; doit rien qu'à ses propres efforts et à ses investigations personnelles. Ce qui, du reste, est bien son œuvre à lui, c'est la composition et la rédaction de son beau catalogue, et si l'on songe que, dans ses 660 pages, cette énorme bibliographie ne contient guère moins de 13,000 articles, on comprendra quels patients et courageux labeurs elle représente. Que de catalogues, de dictionnaires — historiques et biographiques, — de revues, de journaux ne lui a-t-il pas fallu compulser pour en extraire les matériaux qu'il a si judicieusement mis en œuvre! que de démarches n'a-t-il pas dû faire! quelle volumineuse correspondance n'a-t-il pas dû entretenir! — Mais aussi, quelle satisfaction, pour un bibliographe vraiment animé du feu sacré, d'avoir pu arriver enfin à composer un ouvrage aussi utile et aussi bien fait que celui qu'il nous offre aujourd'hui!

Pour un catalogue aussi considérable, le classement alphabétique n'eût présenté que des inconvénients; il eût tout au moins amené des confusions et des erreurs et eût singulièrement lassé les chercheurs désireux de se renseigner sur tous les écrits ayant trait à un point historique, à une localité, à un homme ou à un fait quelconque se rattachant à la Bourgogne. Aussi M. Milsand a-t-il sagement adopté l'ordre méthodique, qui lui a sans doute donné bien plus de peine que l'autre, mais qui lui a permis de rendre sa bibliographie plus utile, voire même plus attrayante.

Il a donc divisé son ouvrage en quatre grands cha-

tement de la Côte-d'Or (p. 158 à 351). — III. Ville de Dijon (p. 352 à 549). — IV. Villes, bourgs et villages du département de la Côte-d'Or, classés par ordre alphabétique (p. 550 à 649). — Ces chapitres contiennent ensemble trente-cinq grandes sections, subdivisées elles-mêmes en d'innombrables paragraphes qu'il est impossible d'énoncer ici. Qu'il suffise de dire que, grâce à ce judicieux classement méthodique et à l'aide d'une table fort bien faite (p. 650 à 660), le lecteur peut trouver en un moment, dans le paragraphe *ad hoc*, le ou les ouvrages sur lesquels il désire se renseigner.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur les mérites de cette belle étude bibliographique, qui rappelle à tous les points de vue un autre travail du même genre, fort justement apprécié : nous voulons parler du *Catalogue de la bibliothèque lyonnaise* de M. Coste, si bien rédigé par M. Aimé Vingtrinier. — Mais, avant de quitter cet intéressant sujet, nous ne pouvons nous dispenser de mentionner quelques remarques que nous a suggérées l'examen du bel ouvrage de M. Ph. Milsand.

Disons d'abord que le titre de *Bibliographie bourguignonne* ne doit pas être pris entièrement à la lettre. Comme on le voit par l'énoncé des chapitres reproduit plus haut, cette bibliographie s'applique plus spécialement à la ville de Dijon et au département de la Côte-d'Or ; *la Bibliographie bourguignonne* proprement dite ne forme guère que le quart du volume. — Ce n'est aucunement pour diminuer l'incontestable valeur de cette belle étude que nous faisons cette observation inévitable.

M. Milsand, d'ailleurs, a pris soin de nous faire connaître par quelles causes bien indépendantes de sa volonté il n'a pu exécuter le vaste plan qu'il s'était primitivement tracé. « L'Académie de Dijon, nous « dit-il dans sa préface, en décidant l'impression du « travail que nous lui avions soumis, nomma une « commission chargée de s'adresser à toutes les So- « ciétés savantes des départements composant l'an- « cienne province de Bourgogne, afin d'en obtenir « tous les documents locaux qu'elle pourrait con- « naître. Une circulaire fut adressée, le 19 juillet 1881, « aux présidents de ces Sociétés. — Malheureuse- « ment, notre appel demeura sans réponse. Malgré « cette déception, nous publions les documents que « nous avons pu recueillir, en supprimant ce qui « concerne spécialement *l'Autunois, l'Auxerrois, l'A- « valonnais, le Châlonnais* et *le Mâconnais.* »

Ce n'est donc point à notre auteur qu'il faut s'en prendre si nous n'avons ainsi qu'une semi-bibliographie bourguignonne, qu'il eût dès lors été plus exact d'intituler tout simplement *Bibliographie dijonnaise*, puisque c'est surtout à cette ville et à la région qu'elle *préside* que ce beau travail est consacré.

Une autre remarque à faire, et qui n'est malheureusement pas spéciale au présent volume, est celle-ci : M. Milsand a décrit avec le plus grand soin, avec la plus scrupuleuse fidélité chacun des 13,000 articles composant sa précieuse étude; mais nous n'avons vu nulle part qu'il ait indiqué le nombre de pages que renferme chaque article décrit. Ce renseignement a sa valeur pour les travailleurs; certes, on ne saurait l'exiger pour des collections, pour des livres en plusieurs tomes, ou pour tous autres ouvrages que l'on peut se procurer aisément. Mais il est bien intéressant et bien utile à connaître pour ces minces plaquettes, ces tirages à petit nombre, ces rarissimes opuscules qui figurent en grand nombre dans la *Bibliographie bourguignonne* et sur l'importance ou la rareté desquels l'homme d'étude a vraiment besoin d'être renseigné.

Enfin, M. Milsand ayant pris la peine de mentionner, après chaque article, dans quelle collection ou dans quel dépôt il l'avait trouvé et décrit, il est à regretter qu'il n'ait pas cru devoir joindre à ces indications d'origine quelques notes très succinctes, mais suffisantes pour faire connaître au lecteur l'importance, la valeur, le degré de rareté de ces écrits et même, dans certains cas, l'esprit ou les tendances qui en ont inspiré la composition.

Quoi qu'il en soit, en dépit de ces *desiredata,* nous devons déclarer hautement que la nouvelle étude de M. Philibert Milsand, à qui l'on est déjà redevable de tant de productions excellentes, est un travail de premier ordre et de la plus grande utilité. Quelle joie, quel enthousiasme eût certainement éprouvés en la voyant le bon Gabriel Peignot, ce fervent Bourguignon, ce Dijonnais glorieux, si ardent pour tout ce qui se rapportait à la bibliographie et à l'histoire de son pays natal !

Exprimons encore un regret en terminant : c'est qu'on n'ait tiré qu'à si petit nombre ce monument bibliographique, qui ne fait pas moins honneur au consciencieux érudit qui l'a entrepris qu'aux membres de l'Académie de Dijon, sous les auspices de laquelle il vient d'être publié. PHIL MIN.

Voltaire. — Bibliographie de ses œuvres, par Georges Bengesco. Tome II, orné du portrait de A.-J.-Q. Beuchot. Paris, librairie académique Didier, Émile Perrin, éditeur, 1885. Un vol. in-8° de IV-XVIII-438 p. plus IV ff. pour l'index. Imprimé chez D. Bardin et Cie, à Saint-Germain; tiré à 500 exempl. sur papier vélin (prix : 15 fr.), plus 50 exempl. sur papier de Hollande. — Prix : 30 francs.

Nous avons eu le plaisir, il y a plus de deux ans novembre 1882), de présenter au lecteur du *Livre* le premier volume de la *Bibliographie voltairienne* de M. G. Bengesco. Peut-être n'a-t-on pas oublié avec quelle admiration justifiée nous avons parlé de ce bel ouvrage que, peu de temps après, nous avions la satisfaction de voir couronner par l'Académie française. Pour faire connaître aujourd'hui ce que nous pensons du deuxième volume qui vient de paraître, il nous suffira de répéter ce que nous avons dit du premier, mais en appuyant encore sur l'éloge, puisque notre auteur a trouvé le moyen de perfectionner encore ce qui semblait ne pouvoir être rendu plus parfait.

Ce juste hommage rendu à la nouvelle publication de M. Bengesco, nous allons essayer de donner une idée de ce qu'elle contient.

Le premier volume, on se le rappelle, renfermait la bibliographie du *Théâtre* de Voltaire, de ses *Poésies*, des *grands ouvrages historiques*, du *Dictionnaire philosophique*, des *Questions sur l'Encyclopédie* et, enfin, des *Romans*, soit en tout 1,547 articles.

Dans le second volume, l'auteur se proposait de traiter la bibliographie des *Mélanges*, de la *Correspondance*, des *Œuvres complètes* et des *Œuvres choisies* de Voltaire, ainsi que des *ouvrages qui lui ont été faussement attribués* ou *qui ont été imprimés, sous son nom*. Malheureusement, ou plutôt heureusement pour nous, M. Bengesco n'a pu, dans ce second volume, que s'occuper des *Mélanges*, en y joignant deux chapitres relatifs aux ouvrages *édités* ou *annotés* par Voltaire. En effet, et ceci prouve une fois de plus qu'un vrai bibliographe ne peut jamais prévoir où l'entraînera l'étendue de sa tâche, l'abondance et la variété de cette partie de l'œuvre de Voltaire étaient telles, que M. Bengesco a dû se résigner à réserver, pour un troisième volume, la *Correspondance* et les autres sujets sus-indiqués. C'est qu'aussi, « de 1714 à 1778, Voltaire n'a pas publié moins de trois cent cinquante écrits en prose : Ouvrages historiques, littéraires, philosophiques, polémiques, scientifiques. — Articles de journaux. — Commentaires, dialogues, discours, entretiens, essais, facéties, homélies, lettres, observations, questions, relations, remarques, remontrances, requêtes, sentiments, sermons, etc., etc., dont le vaste ensemble constitue les *Mélanges*. » Si donc M. Bengesco avait voulu traiter tous les sujets qu'il destinait à sa deuxième partie, il eût été forcé ou d'écourter son travail, ce qui eût été bien regrettable à tous égards, ou de publier un second tome énorme, dont le volume eût été bien disproportionné à celui du premier. Il a préféré ne traiter qu'une partie des sujets indiqués, mais les traiter à fond, et il a bien fait.

Conformément au plan qu'il a suivi en 1882, il s'est attaché à décrire, aussi exactement que possible, toutes les éditions des différentes brochures publiées par Voltaire, soit avec son nom, soit sous le voile de l'anonyme, soit sous une désignation d'emprunt. Quant aux morceaux qui ont été imprimés dans les feuilles périodiques ou dans les recueils du temps, il a essayé de reconstituer en quelque sorte leur état civil, en indiquant où ils ont paru pour la première fois, en quelle année ils ont vu le jour, et quelle place ils ont successivement occupée, soit dans les éditions des *Œuvres* données, du vivant de Voltaire, avec sa participation, soit dans l'édition de Kehl, soit enfin dans les éditions modernes. — « Nous nous sommes également aidé, dit encore M. Bengesco, des *Mémoires* et des principales *Correspondances* du XVIIIe siècle, pour faire l'historique de chacun de ces écrits, pour rapporter les circonstances dans lesquelles ils ont été composés, les polémiques auxquelles ils ont donne lieu, ainsi que les jugements dont ils ont été l'objet. — Enfin, nous avons suivi autant que possible, pour la bibliographie des *Mélanges*, l'ordre dans lequel ils ont été recueillis dans les éditions Beuchot et Moland, quitte à rectifier les dates erronées, qui sont nombreuses, et à discuter l'authenticité de plusieurs morceaux dont nous ne croyons pas que Voltaire puisse être l'auteur. »

On voit, par ce simple exposé, quel immense labeur représente ce deuxième volume de la *Bibliographie voltairienne*. Mais aussi, avec quel succès notre auteur n'a-t-il pas accompli son œuvre ! Que de faits nouveaux révélés, que de découvertes curieuses et intéressantes dans les 373 articles (n°s 1548 à 1921) contenus dans cette seconde partie ! Beaucoup d'entre eux, par leur étendue, les détails qu'ils renferment, l'esprit critique qui les a inspirés, constituent à eux seuls de véritables chapitres d'histoire littéraire, pleins de valeur et d'attrait. Tels sont, pour citer au hasard, les articles consacrés au *Dîner du comte de Boulainvillers*, aux *Lettres philosophiques*, au *Cri du sang innocent*, à *l'Essai sur les guerres civiles de France*, aux *Commentaires sur Corneille*, etc., etc., et, parmi les livres édités par Voltaire, aux *Lettres de Mademoiselle Aïssé*, aux *Souvenirs de Madame de Caylus*, au *Testament du curé Meslier*, etc., etc.

Désireux d'améliorer sans cesse son ouvrage, M. Bengesco a mis en tête de son second volume dix-huit pages d'additions et corrections aux articles décrits dans son tome Ier. Déférant, en outre, aux désirs qui lui avaient été exprimés par des critiques qui étaient en même temps ses admirateurs, par M. Maurice Tourneux notamment, il a joint à son second volume une table alphabétique spéciale, indispensable pour guider les recherches dans cette mine de renseignements ; enfin il a aussi pris la peine d'indiquer toutes les condamnations encourues par les divers écrits de Voltaire qui ont été l'objet de poursuites, soit de la part de la Congrégation de *l'Index*, soit de la part des juges séculiers.

Il ne nous reste plus qu'à attendre avec impatience le troisième volume de cette belle étude bibliographique, et, s'il faut dire toute notre pensée, nous serons bien surpris s'il est le dernier. Il nous paraît difficile qu'en raison de la quantité des matières qui lui restent à traiter et de l'index général qu'il se propose de joindre à la fin de son travail, M. Bengesco ne se voie pas obligé de nous donner deux volumes encore. Nous ne pouvons que nous en réjouir, étant bien assuré que l'auteur n'est pas de ceux que rebuterait une plus lourde tâche, et bien certain qu'il ne négligera rien pour faire de sa *Bibliographie voltairienne* un des plus beaux et des plus parfaits monuments de la bibliographie française. PHIL. MIN.

LIVRES D'AMATEURS — ÉDITIONS DE LUXE

— Réimpressions — Miscellanées —

Histoire des Enseignes de Paris, par Édouard Fournier ; revue et publiée par le bibliophile Jacob (Paul Lacroix); avec un appendice par J. Cousin, bibliothécaire de la ville de Paris. Ouvrage orné d'un frontispice dessiné par Louis-Édouard Fournier, de 84 dessins gravés sur bois, et d'un plan de la Cité au xve siècle. Paris, E. Dentu, 1884. In-8° de xvi-458 pages. — Prix : 10 francs.

Cet excellent volume, dédié à Mme veuve Édouard Fournier, est la dernière production de l'intrépide travailleur que les lettrés et les érudits ne cessent de regretter chaque jour davantage ; encore n'a-t-il pas eu la satisfaction de le publier lui-même, la mort l'ayant surpris au moment où il se disposait à mettre en œuvre le fruit de vingt années de recherches. Par une bien triste coïncidence, l'ami dévoué à qui Mme Édouard Fournier avait confié le soin de publier le dernier ouvrage de son mari n'a pas eu une meilleure fortune : l'éminent bibliophile, après avoir mis la dernière main à cette curieuse étude, s'éteignait à son tour, quelques semaines avant sa publication.

L'*Histoire des Enseignes de Paris* n'est point un sujet absolument nouveau ; avant qu'Édouard Fournier eût projeté de l'écrire, quatre petits essais avaient déjà paru : *Petit Dictionnaire critique et anecdotique des enseignes de Paris,* par un batteur de pavé (H. de Balzac), 1826; *Petite Revue des enseignes de Paris,* par un Allemand, 1826 ; *les Enseignes,* par Ernest Fouinet (article inséré dans *le Mercure de France*), 1834; et *Recherches historiques sur les enseignes des maisons particulières,* par E. de La Quérière, 1852. — Les auteurs de ces quatre opuscules n'avaient aucunement épuisé la matière ; à peine l'avaient-ils effleurée ; il en fut de même pour les articles que firent paraître plus tard, sur le même objet, MM. Adolphe Berty, dans la *Revue archéologique,* — Firmin Maillard, dans le *Journal de Paris,* — Jean de Paris, dans *le Figaro,* — Alfred de Bougy, dans *la Presse,* — Hector Malot, dans le *Journal pour tous,* — Amédée Berger, dans le *Journal des Débats,* — J. Poignant, dans *le Gaulois,* — etc., etc. Le sujet, en effet, était trop vaste, nécessitait trop de peines et de recherches pour être traité convenablement dans un article de revue ou de journal; seul, un patient et laborieux fouilleur, tel que l'était Édouard Fournier, pouvait entreprendre une tâche en apparence aussi ingrate. Mais aucun obstacle ne pouvait le rebuter et, pendant les vingt dernières années de sa vie, tout en composant, sur ment appréciés par tout le monde, il rassemblait patiemment ses notes, ses documents et ses dessins qu'il ne lui a pas été donné d'utiliser lui-même. Depuis douze ou quinze ans, l'*Histoire des Enseignes* était impatiemment attendue par l'éditeur et par le public, et l'auteur, toujours désireux de ne rien publier d'imparfait, ne pouvait se décider à la faire paraître.

Après sa mort, Paul Lacroix, remplissant un pieux devoir de vieille amitié, fit usage, avec un soin minutieux, des innombrables matériaux que son ami avait accumulés pour son travail, et, s'inspirant autant que possible des idées d'Édouard Fournier, il a composé ou, pour mieux dire, rédigé l'intéressant ouvrage que nous avons sous les yeux.

L'*Histoire des Enseignes de Paris,* que précède une introduction sur l'origine des enseignes dans l'antiquité, est divisée en trente et un chapitres, et se termine par un appendice contenant un petit catalogue descriptif et raisonné des enseignes du musée Carnavalet, rédigé par le savant et aimable M. Jules Cousin. — On ne saurait analyser ici ce livre chapitre par chapitre ; aussi faut-il se borner à signaler au lecteur, sinon les chapitres les plus importants (ils le sont tous), du moins les plus piquants ou les plus curieux.

Ainsi nous appellerons spécialement l'attention sur les chapitres : III. Enseignes des marchands, du xiiie au xvie siècle. — IV. Noms des rues provenant de leurs enseignes. — VI. Enseignes d'encoignures, ou poteaux corniers. — IX. Enseignes des cabarets et des marchands de vin. — XI. Enseignes des imprimeurs et des libraires. — XIII. Les vieilles enseignes. — XIV. Enseignes historiques et commémoratives. — XV. Enseignes satiriques et épigrammatiques. — XIX. Enseignes en rébus. — XX. Enseignes à inscriptions, à proverbes, à devises et enseignes imaginaires. — XXI. Enseignes singulières, grotesques, ridicules. — XXVI. Enseignes pendant la Révolution, etc., etc. — Après tout, peut-être aurait-il mieux valu ne pas choisir et tout citer, car tout est intéressant et utile à connaître dans ce volume si rempli de faits, d'anecdotes et de curiosités ; ces citations toutefois peuvent faire comprendre quelle variété règne dans cette étude, qui semblerait devoir être si monotone et si limitée.

L'exécution matérielle du volume est fort belle et, sans parler du remarquable frontispice dessiné et gravé par M. L.-E. Fournier, les quatre-vingt-quatre bois reproduisant les enseignes les plus curieuses sont fort jolis et illustrent très convenablement ce beau livre, un des plus soignés qui soient sortis de

A ce sujet, cependant, il convient de faire une remarque : les bois ne sont pas toujours à leur place, souvent même ils sont assez éloignés du texte qui les concerne ; il est fâcheux que l'on n'ait pas usé de renvois ou de numéros, qui eussent prévenu toute confusion possible et évité toute perte de temps au lecteur. — D'un autre côté, bien qu'il ne soit pas extrêmement volumineux, cet ouvrage contient tant de faits et de noms, qu'une recherche spéciale sur un objet déterminé pourrait être parfois un peu longue ; nous regrettons dès lors que l'éditeur n'ait pas cru devoir joindre à la table des matières un *index* détaillé des noms et des choses qui augmenterait à la fois l'intérêt du livre et son utilité. Les *index*, en effet, deviennent de plus en plus nécessaires pour beaucoup de productions ; ils sont indispensables pour un ouvrage de cette nature. C'est, du reste, un point sur lequel nous reviendrons bientôt et que nous nous proposons de traiter plus amplement.

A part ces *desiderata*, il n'y a que le plus grand bien à dire de l'*Histoire des Enseignes de Paris*, que le public a déjà accueillie avec tant d'empressement ; au surplus, dans les nouvelles éditions qui ne peuvent manquer d'être faites à bref délai, il sera très facile de combler les deux lacunes que nous venons de signaler. PHIL. MIN.

Le Dit de la panthère d'amours, par NICOLE DE MARGIVAL. Poème du XIIIe siècle, publié d'après les manuscrits de Paris et de Saint-Pétersbourg, par Henry A. Todd. Paris, librairie Firmin-Didot, — MDCCCLXXXIII. Un vol. in-8° de XXXIX-115 pages. Cartonnage perc. Prix : 6 fr., et sur papier Whatman, 12 fr. (Publication de la Société des anciens textes français.)

On sait quels services a déjà rendus à notre vieille littérature la Société formée à Paris pour la publication des anciens textes français. Constituée en 1875, sous les auspices d'un groupe de lettrés et de savants distingués, elle eut des débuts assez modestes ; mais actuellement, grâce aux efforts de ceux qui la dirigent, elle s'étend chaque jour davantage et compte maintenant plus de 600 membres. Depuis dix ans qu'elle existe, la Société n'a pas publié moins de trente volumes renfermant des trésors inédits de nos vieux auteurs des XIIIe, XIVe et XVe siècles. — La plupart des œuvres ainsi sauvées de la destruction et de l'oubli offrent un grand intérêt et sont avidement recherchées par les bibliophiles et les érudits ; il est même certaines de ces publications qui sont complètement épuisées ; quelques-unes ont été couronnées par l'Institut.

Le dernier volume que vient de publier la Société des anciens textes français n'aura pas assurément une moins heureuse fortune que ses devanciers. C'est un charmant poème, aussi intéressant par le fond que curieux par la forme, et qu'il eût été bien regrettable de voir rester enfoui dans les deux recueils manuscrits d'après lesquels il vient d'être imprimé.

Le Dit de la panthère d'amours est plutôt un roman poétique analysé déjà, mais d'une manière incomplète, dans l'*Histoire littéraire de la France* (t. XXIII, p. 727) ; en voici très sommairement le sujet : après avoir dédié son poème à la dame de ses pensées, qu'il a la discrétion de ne pas nommer, l'auteur raconte que s'étant endormi, à Soissons, la veille de l'Assomption, il fut ravi par des oiseaux et porté dans une forêt peuplée de divers animaux. Là, il est frappé de la beauté d'une bête que toutes les autres, excepté le dragon, semblaient chérir. Pendant qu'il se perd en admiration, la bête se retire de devant lui et tous les animaux disparaissent à sa suite. Alors une délicieuse musique se fait entendre ; c'est la cour du dieu d'Amour qui est en train de se divertir ; le poète s'adresse à lui et finit par se faire accepter comme loyal serviteur d'Amour. Muni d'un cheval et conduit par le dieu, il suit la trace de la bête merveilleuse, qu'il aperçoit enfin à quelque distance, cachée dans une fosse au fond d'une vallée et entourée d'une haie. — Le dieu commence à lui expliquer le sens caché de tout ce qu'il vient de voir : la bête merveilleuse est une panthère, symbole de la dame à laquelle s'adressent toutes ses pensées. Les autres animaux recherchent la panthère parce que sa douce haleine les guérit de leurs maux, comme l'exemple de la dame guérit de tous vices ceux qui la suivent. Pour le dragon dont elle est détestée, c'est l'image des envieux. La vallée où se retire la panthère signifie l'humilité. La fosse est l'image de la simplesse. Les ronces et les orties représentent les pensées amoureuses, et par les épines il faut entendre les cruelles attaques des médisants. — Malgré les obstacles qui l'attendent, l'auteur-amant prend courage, saute la haie et arrive en présence de la belle panthère. Mais, une fois auprès d'elle, il n'ose pas lui dire un mot. Après l'avoir longtemps regardée en silence, il cherche à se retirer et s'aperçoit qu'il a la robe et les chairs toutes déchirées. — Le dieu auquel il vient se plaindre le recommande aux soins de Doux Penser, d'Espérance et de Souvenir, qui le conduisent à l'hôtel d'Amour. Après avoir soigné ses blessures, ces derniers lui demandent de s'expliquer nettement sur ses sentiments à l'égard de celle qu'il dit aimer. En réponse, le poète leur lit un long dit, composé par lui en forme de profession de foi amoureuse. Cette déclaration leur prouve sa parfaite loyauté. — Le dieu d'Amour et Vénus, son épouse, viennent visiter l'amant dans sa chambre ; Vénus entreprend de l'instruire et l'engage à se montrer hardi. Le poète cite des strophes d'Adam de la Halle à l'appui de sa timidité, et la déesse, qui voit bien qu'il a besoin d'être aidé, lui présente un dit qu'elle a composé à son intention. Elle lui recommande de l'envoyer à sa dame en y joignant un annelet garni d'un chaton d'émeraude, dont elle lui explique en détail les vertus et les propriétés symboliques. — L'amant, ayant rêvé que sa dame refuse d'accueillir ses avances, perd courage et ne peut se décider à lui envoyer le dit et l'anneau. — Vénus et le dieu d'Amour le raniment et lui présentent un second dit ;

déclare qu'il ne reste qu'un seul moyen, c'est de s'adresser à Fortune l'Aventureuse. — Le poète, toujours escorté de ses trois compagnons, s'achemine vers le palais de Fortune. C'est une maison à double face : l'une est belle et avenante, elle s'appelle Prospérité ; l'autre, Adversité, est ruineuse et déserte. Deux sergents, Heur et Malheur, en gardent respectivement les deux côtés. C'est l'aveugle Fortune qui confie, d'après son caprice, à l'un ou à l'autre, l'office de faire accueil aux arrivants. L'amant trouve Fortune courroucée au moment de son arrivée, et tombe ainsi entre les mains de Malheur, où il languit pendant longtemps. Un jour cependant, il voit arriver devant la porte dame Bonne Volonté, accompagnée de sa fille Merci et de la douce Panthère ; Grâce les suit. Fortune est apaisée, Heur est remis en fonctions et l'amant est transféré dans les appartements de Prospérité. A la vue de Panthère, il perd contenance, comme toujours. Mais Espérance l'encourage, et avec l'aide de Grâce, de Bonne Volonté, de Pitié et de Merci, il réussit à gagner l'objet de ses longs désirs. — En ce moment, la guette de Soissons corne pour annoncer le jour et le poète s'éveille. — La narration de son rêve finie, l'auteur reprend le langage de la vie réelle. Tout ce qu'il a vu en songe répond à la vérité, sauf, hélas ! l'heureux dénouement. Cependant il aime mieux languir pour sa dame que de jouir de la faveur d'aucune autre, et il se console en citant une dizaine de chansons, chants et ballades exprimant la constance et la tristesse de son amour. Le poète termine en criant merci à sa dame et en ajoutant à la fin une énigme qui contient son nom : *Digne amour li cela*, anagramme de *Nicole de Margival*.

Telle est, abrégée encore, l'analyse donnée par M. Henry A. Tood, de la Panthère d'Amours. Elle suffit pour bien faire connaître le plan et la marche de ce poème de 2,665 vers ; mais ce qu'elle ne peut rendre, c'est le charme que présente, malgré quelques longueurs, la lecture de cette composition romanesque. Le texte en est du reste fort intelligible ; il date de l'extrême fin du XIIIe siècle, et, grâce à l'excellent glossaire qu'y a joint l'éditeur, cette lecture n'offre vraiment aucune difficulté sérieuse. L'introduction donne, sur l'origine et le symbolisme du poème, les renseignements les plus clairs et les plus précis ; en outre, M. Henry A. Tood y réunit toutes les indications biographiques et littéraires qu'il a pu recueillir sur Nicole de Margival, qu'on ne connaissait jusque-là que comme auteur du petit poème, *les Trois mors et les trois vis*. En résumé, à tous égards, la dernière publication de la Société des anciens textes français nous paraît devoir obtenir un très grand succès.

PHIL. MIN.

BEAUX-ARTS

L'Hôtel Drouot et la curiosité (1883-1884), par Paul Eudel. Paris, Charpentier, 1885. 1 vol. in-18. — Prix : 5 fr.

Le champ d'observation de M. Paul Eudel est confiné à l'hôtel Drouot. Ce n'est pas à dire pour cela que son livre manque d'intérêt et de variété. La salle des ventes est, en effet, « un théâtre où l'on joue tous les genres, depuis le mélodrame jusqu'au vaudeville. » Dans son précédent volume, l'érudit collectionneur, renonçant à la forme familière qu'il avait jusqu'alors employée, nous avait présenté quelque chose comme le grand-livre de la compagnie des commissaires-priseurs. Tout livre de comptabilité est un peu aride ; aussi M. Eudel a-t-il sagement fait de reprendre sa première manière, la bonne. Nous ne pouvons que l'en féliciter. De simple enregistreur d'enchères et de greffier, il est redevenu le chroniqueur aimable et instructif.

Les collectionneurs d'objets d'art, les amoureux du bibelot sauront gré à M. Eudel de leur faire revivre leurs émotions de la saison dernière. Aux bibliophiles je recommanderai les quelques chapitres qui leur sont réservés : ils y verront une fois de plus la preuve que les livres ont leur destinée et qu'ils subissent, eux aussi, les fluctuations et les caprices de la mode. Pour finir, deux critiques : l'une, légère, sur le prix peut-être trop élevé du volume, malgré les fac-similés qui l'accompagnent ; l'autre, plus grave, quand elle s'adresse à un ouvrage documentaire avant tout. Pourquoi ne pas donner, à côté de la table générale, un index alphabétique des noms cités ? Les tables, en ces sortes de recueils, sont d'une utilité primordiale.

Le Cicerone, guide de l'art antique et de l'art moderne en Italie, par J. Burckhardt, professeur à l'université de Bâle ; traduit par Auguste Gérard, ancien élève de l'École normale supérieure, conseiller d'ambassade. Première partie : Art ancien. Paris, Didot, 1 vol. in-18.

Jacob Burckhardt est né à Bâle en 1818. Après y avoir terminé ses premières études, il se rendit en Allemagne à une époque où Lepsius, Gerhardt, Panofka, le baron de Stackelberg, Welcker, Jahn, continuant l'œuvre de Winckelmann, éditaient et expliquaient les monuments antiques. C'est à leur école que Burckhardt s'est formé, mais son véritable maître

fut Franz Kugler, auquel on doit l'extension à l'histoire de l'art de la méthode introduite par Hamann dans la philosophie, par Herder dans l'histoire proprement dite. Toutefois, au lieu de parcourir des étendues immenses, à la suite de l'auteur du *Manuel de l'histoire de l'art*, Burckhardt circonscrit son sujet et se borne à décrire les merveilles du pays italien; Il ne cesse de le parcourir en tous sens; il fait de longues stations à Milan, à Venise, à Florence, à Rome, à Naples. D'ailleurs, la lecture du *Cicerone* fait sentir que, sans un séjour prolongé dans ces différentes villes, il n'aurait pu, comme il l'a fait, porter à la perfection ses descriptions topographiques, ni se livrer à une critique consciencieuse des chefs-d'œuvre des maîtres. Le *Cicerone* a été, presque tout entier, composé sur place : cela ressort de certains jugements rudes et brusques jetés sur le papier dans des moments de mauvaise humeur où l'artiste, en lui, dominait l'écrivain. Aussi le mot de *cicerone* ne doit-il pas être pris à la lettre; à force d'être modeste, il semble manquer de justesse. Il ne s'agit point ici d'un guide fabriqué à la hâte pour des touristes pressés, mais d'un travail de haute critique. L'auteur possède à la fois une intelligence supérieure et une science profonde; il aborde avec la même sûreté de jugement les questions d'art les plus diverses; de plus, aucun genre de travail ne le rebute : son livre est aussi bien une histoire des monuments et de l'art antiques qu'un répertoire des œuvres d'architecture, de sculpture, de peinture qui font de l'Italie le premier musée du monde. Ajoutons que la lecture en est des plus aisées : un système de notes fort bien entendu renvoie à des tables bien ordonnées et permet de voir, d'un coup d'œil, ce que chaque ville renferme de curiosités. Indispensable à qui part en Italie, un tel livre mérite d'être soigneusement conservé au retour : c'est un instrument de travail, un aide-mémoire des plus précieux. P. C.

GÉOGRAPHIE

— Voyages — Mœurs et Coutumes —

Lettres d'un préourseur. *Doudart de Lagrée au Cambodge et son voyage en Indo-Chine*, par FÉLIX JULIEN. Paris, Challamel aîné, 1885. Un vol. in-18.

Le livre qui paraît sous ce titre touche aux événements de l'Indo-Chine; c'est dire l'intérêt qui s'y rapporte. La plupart des lettres, datées du Cambodge, sont vieilles de vingt ans, et pourtant on les dirait écrites d'hier, tant les événements de l'heure présente leur donnent un caractère d'actualité. Pleines de verve, elles nous initient aux mœurs, aux traditions, à l'histoire de ce petit royaume hier encore oublié, à peine peuplé d'un million d'habitants et offrant des ruines colossales.

De Lagrée a été notre premier résident au Cambodge. Il a connu l'infortuné roi Norodom qui, dans une matinée de l'automne dernier, s'est réveillé, dans son palais, en face des baïonnettes du gouverneur civil de la Cochinchine, M. Tomson; forcé, comme il le dit dans sa lettre au Président, d'apposer au bas d'un acte d'abdication « *le sceau de la monarchie se tuant elle-même* ». Plusieurs lettres de ce recueil montrent que, dans ses observations et dans ses recherches, l'auteur était doublé d'un artiste et d'un savant. Signalons, entre autres chapitres intéressants, celui qui est consacré à l'exploration du Me-Kong, l'une des plus longues expéditions scientifiques entreprises en Asie à notre époque, et dont le résultat fut la découverte entre l'intérieur de la Chine et le golfe du Tonkin, découverte dont le mérite appartient tout entier à l'initiative du commandant de Lagrée. P. C.

L'Homme blanc au pays des noirs, par JULES GOURDAULT. Un vol. de 230 pages in-16 de la *Bibliothèque instructive*. Paris, 1885. Jouvet et Cie. — Prix : 2 fr. 25.

Faut-il s'en réjouir ou s'en affliger? L'Afrique, le grand continent noir qui commence à peser d'un poids sérieux dans les préoccupations de l'Occident civilisé, est considérée par bien des philosophes et des économistes comme la réserve de l'avenir pour notre monde épuisé, comme son futur grenier d'abondance, en céréales d'abord, puis en hommes. Tout livre qui nous instruit à ce sujet, loin de s'adresser à une curiosité émoussée, a le privilège d'entretenir une curiosité sans cesse en éveil, n'apportât-il d'ailleurs aucun document nouveau et ne fût-il rien de plus qu'un exposé de faits déjà connus, mais épars, et présentés ici avec méthode et clarté. Et tel est le cas du volume de M. Jules Gourdault. *L'Homme blanc au pays des noirs* est, en effet, une claire histoire de la conquête du continent africain par la race blanche, depuis les rivages de l'antique Libye jusqu'aux extrémités de l'Afrique australe. Le chapitre le plus intéressant de ce

termine par la gamme des couleurs allant du blanc *Abjad* au noir absolu *Assouad*, en passant par le rouge *Ahmar*, le jaune *Asfar*, le brun *Asmar*, le vert *Akdar* et le gris *Asrek*, correspondant selon le même ordre 1° à l'Européen et à certains habitants des villes du littoral nord; 2° aux nègres purs; 3° et 4° aux Arabes et Berbères; 5° aux Arabes soudaniens de sang mêlé; 6° aux peuplades sahariennes; 7° enfin aux Nigritiens. E. C.

Chine méridionale. — De Canton à Mandalay. Tome II. Le Yunnan, traduit de l'anglais d'Archibald Colquhoun, par CHARLES SIMOND. Paris, Oudin, édit., 1885. Un vol. illustré in-18.

Le récit ressemble à beaucoup de relations de voyages; il n'arrive à l'explorateur aucune extraordinaire aventure qui fasse palpiter le lecteur; M. Colquhoun conte simplement, comme il a simplement pérégriné à travers des contrées peu connues. Il a la louable intention de ne point poser en héros devant sa lectrice. Ses descriptions sont intéressantes. Il y a beaucoup de renseignements nouveaux dans son livre, tant au point de vue du climat, des productions du sol, que des mœurs et du caractère des habitants.

En bon Anglais, sir Archibald Colquhoun ne manque pas de remarquer, partout où le nom anglais pénètre, une considérable amélioration du pays.

Il va faire la joie de Mlle Hubertine Auclert en lui apprenant que chez les Lo-Los les femmes sont admises aux fonctions publiques. Il est vrai que ce peuple est encore bien primitif : il ne possède ni écuelles ni assiettes, et mange des chevaux, des rats et des reptiles. La nourriture est cuite ou bouillie dans une marmite à trois pieds, et chacun des convives y plonge sa cuiller. Ils ensevelissent leurs morts dans une peau de cheval ou de bœuf et procèdent ensuite à la crémation du cadavre.

Le Yunnan fut conquis par les Chinois. Toutes les tribus indigènes se soumirent, à l'exception des Mentzu et des Lo-Los, qui se réfugièrent dans cette région montagneuse et sauvage du Ssu-Chuan.

Il paraît que la moralité de ces peuples n'est pas d'une pureté évangélique. Que Dieu leur pardonne!

L'ouvrage de M. Colquhoun est accompagné d'une carte. Malheureusement cette carte est très confuse, et le récit quelque peu décousu. PZ.

SCIENCES

— Philosophie — Morale —

Philosophie du droit social, par Mgr HUGONIN, évêque de Bayeux et de Lisieux. Un vol. in-8°. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1885.

L'éminent prélat s'inspire des leçons de Rosmini; en son livre, il expose et défend une doctrine qui est une façon d'individualisme.

Nous disons: une façon, car s'il établit que les individus, avant tout acte d'association, ont des droits qui tiennent à leur caractère de personnes morales, s'il dit, et à plusieurs reprises, qu'en s'associant, ils ne doivent faire abandon d'aucun de leurs droits, il ne donne pas à la société pour unique objet la sauvegarde des droits individuels. « C'est pour la poursuite d'une fin commune que les hommes s'unissent...

Le but social vers lequel ils tendent n'est pas une collection de biens individuels, mais un bien vraiment commun, unique dans son concept, et auquel chaque associé doit participer. Nous appelons le désir de ce bien commun, non seulement pour soi, mais pour tous, *bienveillance sociale;* il est le lien essentiel qui constitue toute société! » L'individualisme est à la base seulement de l'enseignement.

être tantôt la liberté de l'individu et tantôt l'autorité de l'État: tantôt il pourra importer aux pères de famille de revendiquer leur droit d'élever leurs enfants à leur guise; tantôt il faudra rappeler le gouvernement à son rôle, qui n'est pas de pourvoir aux seuls besoins temporels des hommes. Mais l'auteur, qui parle en effet des *droits* que le père de famille posséderait sur ses enfants, — pour nous, le père n'a que des *devoirs* et s'il dirige l'enfant, s'il lui commande, c'est qu'il veut au lieu et place de l'enfant, qui ne sait pas encore vouloir comme il convient, — mais l'auteur (nous reprenons) est un libéral, il ne condamne pas la théorie de la souveraineté du peuple pour reconnaître la souveraineté d'un prince; il ne réprouve pas le *contrat social* de Jean-Jacques pour approuver les thèses politiques de Haller et de de Bonald.

Signalons ces chapitres du premier essai (*de la société en général*), chapitres dans lesquels il a distingué le lien social du lien seigneurial, et, dans le second essai (*de la société civile*), les pages où il a agité la question de savoir si toute puissance vient de Dieu, où il a défini ce qu'il appelle le droit divin indirect, où il a recherché encore si l'autorité paternelle peut donner naissance à l'autorité civile; là surtout il a

L'homme et les croyances, par HENRI PLANET. Un vol. in-8°. Paris, Émile Perrin, 1885.

Si c'est à l'Église, dit l'auteur, à la constitution catholique de la religion chrétienne, si c'est à son autorité, à sa hiérarchie, à son influence sociale que l'on porte aujourd'hui des coups, c'est à la foi chrétienne, c'est à la vie des âmes, que le plus grand mal a été fait; l'indifférence systématique, la négation scientifique, le sensualisme et tous les libertinages de l'esprit et du cœur ont usé la trempe religieuse que le christianisme avait donnée aux âmes et à la société. Cela est justement dit, mais M. Planet, qui distingue entre la question chrétienne et la question catholique, n'entend point séparer pour cela les deux questions; il confond de parti pris, au contraire, la vie religieuse avec l'obéissance à toutes les prescriptions de l'Église romaine, et la foi reste pour lui une adhésion de l'esprit aux vérités controlées par les conciles; il parle d' « évidences morales », il ne cesse pas néanmoins, comme tout bon catholique, d'être intellectualiste.

L'ouvrage est divisé en trois parties qui portent pour sous-titres : *de l'âme naturellement chrétienne; la religion et les grandes époques de la vie; le christianisme et les devoirs de l'homme et du citoyen;* mais rien d'original : l'Église et le clergé — ce sont des thèses soutenues — exercent une autorité légitime; ils ne veulent pas ramener la société en arrière; et point d'hostilité, de leur part, contre la démocratie et le régime républicain. Ces thèses avaient déjà été défendues bien souvent, et aussi bien. F. G.

Essai sur la mission actuelle de la femme, par un diplomate. Un vol. in-12. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1885.

Le diplomate qui donna naguère un essai sur la théorie des nationalités essaye aujourd'hui de montrer quelle mission la femme est appelée à remplir.

La femme est fille, sœur, épouse, mère; elle est riche, elle a un domestique nombreux; elle est pauvre et il lui faut survenir à ses besoins, elle est institutrice, elle est servante, elle est la sœur de charité qui obéit à Dieu; elle est la reine qui commande aux hommes : en quelque condition qu'elle se trouve, elle est obligée à des devoirs de la plus haute importance. En les accomplissant, elle ne laisse pas d'exercer une action éminemment bienfaisante.

Sur la mission des femmes, l'auteur ne dit rien qui n'ait été dit, et souvent, et aussi bien; sur la mission *actuelle* de la femme, — et ce devait être l'objet de son livre, — il ne dit absolument rien.

Il parle des devoirs d'une reine et il cite quelques fragments de la correspondance de Marie-Thérèse; les pages qui enferment ces extraits sont assurément la partie la plus intéressante du volume. F. G.

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

La vie à bon marché, par TANNEGUY DE WOGAN. Un vol. in-18. Chez Plon, Nourrit et Cie, édit. Paris. — Prix : 2 francs.

C'est le catéchisme végétarien ou manuel du parfait ascète que M. Tanneguy de Wogan nous présente, accompagné, dit-il modestement, — enrichi, disons-nous, de cinquante menus et recettes culinaires. M. de Wogan nous démontre qu'avec cinquante centimes par jour on peut vivre, sinon à la Sardanapale, du moins à la satisfaction de la nature. Mais dame, il faut savoir s'accommoder! Les bouchers feraient de gros yeux à M. de Wogan, ils lui mettraient peut-être le coutelas sur la gorge si les conseils et les théories de l'apôtre du végétarisme avaient chance de déterminer des prosélytes.

Franchement, il se peut qu'avec du maïs concassé et délayé, des racines d'arbre proprement grattées et bouillies sans graisse, on ne meure pas de faim pendant quelque temps, mais il est douteux qu'on répare ses forces, qu'on développe un tempérament et qu'on reconstitue une santé. M. de Wogan cite des exemples d'hommes qui ont vécu longtemps de légumes et de l'air. Les paysans, il est vrai, sont plus végétariens que carnivores. Mais aussi consomment-ils plus de pain, de pommes de terre, de haricots que M. de Wogan n'en accorde dans son régime. Et encore, de temps en temps, se permettent-ils un extra de porc ou de vache.

Consciencieux jusqu'au bout, M. de Wogan expérimente sur lui-même. Il nous livre les menus de ses déjeuners et de ses dîners, pendant une semaine. En voici un, les autres sont analogues.

Déjeuner : 64 grammes de pain bis; 32 grammes de gruau d'avoine et un demi-litre de lait. Poids net, 8 décagrammes. Prix : 0 fr. 20 c.

Dîner : Soupe aux pois, du pain, du pudding, des raisins. Poids net, 2 hectogrammes 24 grammes. Prix : 0 fr. 20 c. Huit sous par jour! pour avoir ingéré 3 hectogrammes 4 grammes.

Convenez que ce n'est pas cher, mais aussi que c'est une portion assez congrue.

Le livre de M. de Wogan est à placer dans le bureau de l'intendance des places fortes : il rendra des ser-

L'année politique 1884 avec un index raisonné, une table chronologique, des notes, des documents et des pièces justificatives, par ANDRÉ DANIEL. *Onzième année.* Un vol. in-12. Paris, G. Charpentier et Cie, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Plusieurs fois nous avons dit les services que rend à l'homme d'État, au journaliste, cette publication annuelle de M. André Daniel ; et nous avons vanté le tact avec lequel l'historiographe relate les événements.

Les juger, ce n'est point son affaire. C'est à nous qu'il appartient de nous rendre compte, s'il nous plaît, de la politique intérieure ou extérieure suivie par les différents cabinets : on a recours au protectionisme, on pense remédier par des relèvements de tarifs aux crises industrielle et agricole ; en Allemagne, en Angleterre, — M. Spencer le démontrait récemment, — le législateur ne répugne pas au socialisme d'État ; on prépare des débouchés pour le commerce, on fonde un État africain, on prend à l'envi possession des territoires inoccupés ; et cependant la presqu'île des Balkans reste un objet de convoitises et la prise de Merv est pour inquiéter la grande puissance maritime. Dans le livre, des faits, rien que des faits.

En France, ce sont les lois sur les syndicats professionnels, sur le divorce, la loi municipale, la revision, la réforme électorale sénatoriale qui sont successivement votées. Nous occupons Vohémar à Madagascar ; au Tonkin, nous prenons Bac-Ninh, Hong-Hoa, nous faisons le traité de Tien-Tsin et nous obligeons l'Annam à reconnaître notre protectorat ; mais le traité de Tien-Tsin est violé à Bac-Lé, nous bombardons Kélung, Fou-Tchéou, nous sommes victorieux à Longkep, à Chu.

Des élections en Espagne, en Allemagne, en Hollande, en Belgique ; en Belgique, le parti clérical prend la direction des affaires ; une élection présidentielle en Amérique et le candidat démocrate l'emporte sur son concurrent républicain. L'Angleterre se résout à entrer en composition au sujet de l'Égypte et une entente se peut espérer touchant le canal de Suez, et le Royaume-Uni, menacé de désunion, s'en va expérimenter une nouvelle loi électorale.

Les faits sont rapportés sans phrases ; on devine toutefois de quelles conséquences ils sont gros. F. G.

Traité pratique de la voirie à Paris, composant l'*Examen raisonné des règlements applicables aux constructions,* par A. DE ROYOU. Seconde édition. Un vol. grand in-8°. Paris, 1884, librairie générale de l'architecture et des travaux publics. Ducher et Cie. — Prix : 10 francs.

Commissaire-voyer principal de la ville de Paris, M. A. de Royou, à ce titre, membre de la commission supérieure de voirie et de toutes les commissions spéciales, avait plus que personne qualité pour publier ce volume dont la première édition rapidement épuisée rendait tant de services à tous ceux qui s'occupent de construction. Nous n'aurions pas à parler de cette seconde édition si l'auteur n'avait eu l'excellente pensée d'ajouter à son livre le texte avec commentaires explicatifs des décrets récents, si importants et si peu connus, des 22 juillet 1882 et 23 juillet 1884, qui régissent aujourd'hui les *saillies* sur la voie publique, la hauteur des maisons, les combles et les lucarnes, les cours et les courettes.

L'Internationale rouge, par le Dr ZACHER. Ouvrage traduit de l'allemand avec l'autorisation de l'auteur. Un vol. in-12. Paris, Hinrischen et Ce ; 1884.

L'auteur ne discute guère les programmes des différents groupes socialistes ; il critique assez peu, et en passant seulement, les conceptions sociales, — ou antisociales, — des chefs des partis collectivistes et possibilistes, révolutionnaires et anarchistes ; ce qui le préoccupe surtout, c'est la propagande à laquelle ils s'emploient, c'est le grand nombre d'adhérents qu'ils parviennent à recruter en tout pays. Après avoir dit à l'instigation de quels doctrinaires et agitateurs une entente put commencer de s'établir entre ouvriers de différentes nationalités et nommé les meneurs qui, sitôt après la fondation de la Société internationale, se disputèrent la direction du mouvement socialiste, le Dr Zacher s'applique à faire connaître, année par année, l'état des forces des partis rivaux ; mais parce qu'il se contente de citer des noms de publicistes, de députés, d'orateurs populaires, de rappeler des dates, celles de l'ouverture de tel ou tel congrès, celles de quelques grèves, celles de certains assassinats, son livre a tout l'intérêt que pourraient avoir des *informations* de journaux, coupées, classées et ajoutées bout à bout. Du livre, une partie concerne les menées des partis socialistes en notre pays ; cette partie-là ne saurait faire oublier l'étude de M. Strauss sur le même sujet.

Deux assertions de l'auteur sont au moins contestables : celle-ci, que les lois contre les socialistes sont efficaces ; — on peut, en matière d'objection, invoquer l'exemple de l'Espagne, de la Russie : là, ni la liberté de la presse ni la liberté de réunion, et l'action des sociétés secrètes ; — cette autre, que les individualistes, comme, d'autre part, les socialistes, ne sauraient remédier aux maux dont souffrent nos sociétés modernes, que le remède est dans l'association, aidée du concours de l'État « destiné, par son principe même, à intervenir, de tout le poids de sa puissance, toutes les fois qu'il s'agit de réaliser des progrès que les forces élémentaires ne peuvent accomplir par elles-mêmes ». M. Zacher n'est pas un adversaire, on le voit, de la politique intérieure de M. de Bismarck. F. G.

L'Allemagne de M. de Bismarck, par AMÉDÉE PIGEON. Paris, E. Giraud et Cie, 1885. Un vol. in-8°.

Ce sont des chroniques mises en recueil, mais

ont toute l'autorité, toute la vérité d'études faites sur le vif par un observateur intelligent, pénétrant et impartial. Eh ! oui, impartial en parlant des Allemands, et tout en restant excellent patriote. Il faut une rare honnêteté d'esprit pour voir les choses telles qu'elles se présentent à vous, sans les transformer ou les déformer en les faisant passer, avant de les laisser arriver à votre intelligence, à travers le prisme de vos affections, de vos haines, de vos regrets et de vos espoirs.

C'est là un grand mérite, et pour lequel M. Amédée Pigeon a droit à notre reconnaissance. Il ne nous montre pas les Allemands par leurs laids ou faibles côtés; sans nier qu'ils en aient, et même en les indiquant discrètement, il préfère nous les peindre avec leurs qualités et avec ces traits de caractère qui nous les rendent redoutables. Il donne le type idéal bien plus que la caricature; ce n'est pas à dire que le type, même tel qu'il le donne, soit merveilleusement beau ni délicatement affiné; mais on ne prise jamais trop haut la force de son adversaire quand on a du courage et qu'on veut s'épargner des déconvenues qui sont des désastres.

Ce gros volume est intéressant, cela va de soi; mais il est aussi d'une lecture amusante. C'est de la bonne politique internationale rendue attrayante pour tous. Sous ce titre compréhensif et précis, *l'Allemagne de M. de Bismarck*, tout l'empire né de nos ruines est passé en revue, photographié et jugé dans ses aspects multiples, ses recoins et ses dessous. Les questions politiques, la question sémitique, la question sociale, la cour, le théâtre, les faubourgs, les repaires, les menées des sectes, la vie des universités, le monde à Berlin et dans la province, la physionomie de notre pauvre Alsace, la littérature, les expositions d'art, les lieux et les façons dont le Berlinois prend ses repas, tout a sa place dans ce kaléidoscope d'outre-Rhin. Il y a longtemps que je n'avais eu tant de plaisir mêlé de si peu d'amertume à m'occuper de ces dignes et vertueux voisins. B.-H. G.

SCIENCES NATURELLES, PHYSIQUES, MATHÉMATIQUES

— Sciences occultes —

— Sciences appliquées à l'industrie — Technologie —

Cours de magnétisme humain, historique, théorique et pratique, par Jules Crépieux. Un vol. in-12. Paris, Auguste Ghio.

En huit leçons, l'auteur enseigne tout le magnétisme. Huit leçons, c'est beaucoup. Mais gardons-nous de dire le cas que nous faisons de ce qu'on appelle le magnétisme et résumons le cours de M. Crépieux.

Pour qu'il ne puisse nous accuser de partialité et nous reprocher d'avoir, nous, comme tâché à exciter l'hilarité du lecteur, nous ne ferons guère que rapporter des extraits du texte même.

Première leçon : Le magnétisme était connu de toute antiquité; la Bible, Diodore de Sicile, Tacite, Suétone, en témoignent. Au XVIIIe siècle, Mesmer, paraît-il, fait des adeptes; alors « se déroule l'histoire académique du magnétisme, histoire admirable des luttes d'une grande vérité contre le parti pris, l'égoïsme et l'injustice; histoire écrasante pour ce qu'on appelle dérisoirement le bon sens commun et ce qu'on appelle si facilement la sagesse académique ! » P. 16.

Deuxième leçon : Après l'histoire, l'exposé *théorique.* « On appelle magnétisme animal l'action que les êtres animés exercent entre eux et l'on est convenu d'appeler magnétisme humain ce qui a spécialement s'exerce cette action ? Nous allons essayer de résoudre cette question, que ne posent que ceux qui n'ont jamais fait de magnétisme. » P. 39. « Les effets magnétiques ont été attribués à une foule de causes... Je m'occuperai seulement des imaginationistes et des volontistes, parce que ce sont les plus nombreux adversaires du fluide... Les manifestations magnétiques sont presque toujours les mêmes, et nous savons qu'en agissant de telle manière nous obtiendrons tel effet et non tel autre; il y a donc là une loi et l'imagination n'a pas de lois... La volonté est une abstraction, un terme conventionnel qui n'est pas susceptible de produire des effets... L'idée de vouloir, mettant en mouvement un fluide, produit des effets, mais alors c'est le fluide qui produit les effets et non la volonté. Elle est déterminante, mais non agissante... Pour nous, la principale cause des effets magnétiques est le fluide vital, dont voici la théorie : Nous sommes tous environnés d'une atmosphère particulière, qui rayonne plus ou moins et constitue notre force d'influence. Cette atmosphère impondérable est appelée fluide magnétique... D'après les auteurs anciens et Mesmer, le fluide magnétique est un principe universel et notre fluide vital est une portion de ce principe modifié par notre organisme... Les Drs Despine et Charpignon ont prouvé, et avec eux MM. Prévost et Lafontaine, que le fluide vital peut modifier le

produire l'attraction sur les corps inertes comme sur les corps animés, qu'il produit des effets analogues à ceux de l'électricité et qu'il est plus subtil que les autres fluides. » P. 40-42. « Il se trouve un grand nombre de personnes respectables et du meilleur monde qui souvent ne connaissent le magnétisme que de nom, qui n'avaient eu recours à ce moyen de guérison qu'en désespoir de cause, et auxquelles on ne saurait supposer l'idée de tromper. D'après leurs déclarations unanimes, nous savons que le fluide est rouge brillant ou beau bleu, et plus et moins bleu terne et même grisâtre, selon l'état de fatigue ou de maladie de celui qui magnétise. » P. 55.

Troisième leçon : Des conditions morales et physiques dans lesquelles doivent se trouver le magnétiseur et le magnétisé. — Il ne leur est pas nécessaire de croire au magnétisme; le magnétiseur doit *vouloir* mettre en mouvement le fluide vital, il doit éviter toute distraction, d'où une grande fatigue qu'il ne saurait affronter si sa digestion n'est pas achevée; pour le magnétisé, il doit avoir de la sympathie pour qui le magnétise; il doit, tout au moins, avoir confiance en lui.

Quatrième leçon : Des expériences magnétiques. — On peut magnétiser un barreau de fer aimanté et le rendre neutre. Les plantes peuvent s'assimiler le fluide magnétique. « Voulant savoir s'il pourrait agir seulement sur une partie d'un végétal, M. P... choisit, sur un beau pêcher de grosse Migonne en espalier, un rameau du centre sur lequel il y avait trois pêches, et les magnétisa quelques minutes chaque jour; après une semaine, ces pêches se faisaient déjà remarquer par leur volume. Elles mûrirent un mois avant les autres et furent un tiers plus grosses. » P. 99 et 100. « J'ajouterai qu'en 1881, je voulus magnétiser un fort vilain chat qui vivait dans l'escalier de la maison que j'habitais à Genève; j'eus toutes les peines du monde à le fixer, car il changeait constamment de place et les personnes présentes riaient déjà d'avance de mon insuccès, lorsqu'il vint tout à coup se coucher de lui-même sur mes genoux et il s'endormit. Je réussis ensuite à agiter spasmodiquement telle ou telle oreille que j'influençais, mais, lorsque je l'eus un peu dégagé, je ne pus le retenir. Je le magnétisai le lendemain et j'obtins le phénomène d'attraction. Comme il pleuvait, je voulus voir si je pourrais l'attirer au milieu de la rue; il me suivit sur une place qui se trouvait à vingt-cinq pas de mon domicile, mais la pluie le dégagea et il revint en miaulant. Mes expériences ne lui plaisaient probablement pas, car il quitta la maison ». P. 101 et 102. On peut endormir quelqu'un à cent lieues de distance.

Cinquième leçon, sur la thérapeutique médicale. — « C'est une erreur de croire qu'il faut être endormi pour être guéri. » P. 131. « Le moyen curatif le plus fréquemment employé consiste dans l'imposition des mains. Par ce seul procédé, et avec quelques frictions légères, nous avons vu faire de véritables miques minutes, des maux de tête ou de dents, des névralgies ou des douleurs quelconques; je m'en suis servi quelquefois même pour des maladies plus graves, comme une fluxion de poitrine, d'affreuses coliques, une hémorragie utérine... » même page. « Les frictions peuvent aussi remplacer les insufflations dans beaucoup de cas, mais elles servent surtout pour opérer la résolution ou le déplacement d'une tumeur. L'eau magnétisée est un des agents les plus efficaces. On magnétise l'eau en tenant une bouteille entre les mains pendant deux ou trois minutes, puis en faisant des passes pendant autant de temps. L'eau magnétisée s'emploie surtout en boissons et il est inutile d'en prendre beaucoup à la fois. J'ai guéri en un mois une personne qui avait, depuis plusieurs années, des maux d'estomac, seulement en lui recommandant d'en prendre tous les jours un demi-verre, et autant lorsque le mal se faisait sentir. » P. 141 et 142. On s'en sert encore en compresses et en lotions pour les plaies ou les brûlures, et on peut la faire tiédir sans qu'elle perde sa force, mais les courants d'air la lui retirent en partie.

Dans la *sixième leçon*, l'auteur parle encore des effets thérapeutiques, il explique l'hypnotisation « que les savants ne veulent pas comprendre » : l'hypnotisme n'est qu'un *ipso-magnétisme*. Dans la *septième*, il traite du somnambulisme et du noctambulisme; deux états identiques, produits « par une surabondance de fluide nerveux au cerveau (p. 192). Le sujet somnambule est bien éveillé, ou plutôt réveillé, car il y a là un réveil dans le sommeil. Il peut aller et venir, causer et penser. Il possède aussi, à un degré plus ou moins développé, une intuition excessive qui lui permet parfois de voir sans le secours des yeux, de dire l'avenir dans certaines limites, et de lire dans la pensée d'autres personnes (p. 195). L'intuition spéciale des somnambules, qui leur permet parfois d'annoncer que tel événement se passe, n'est pas plus étonnante que celle que nous possédons souvent et qui nous fait deviner que tel pense à nous ou se dirige vers nous... (p. 201). Quant à la prévision extérieure, c'est-à-dire au fait de prédire des événements qui n'ont avec les somnambules aucune relation explicable et dont le germe paraît ne pas exister au moment de la prédiction, il est rare, mais il existe. » P. 203. Enfin dans la *huitième* et dernière leçon, M. Crépieux parle du spiritisme; il dit que « la philosophie qui en découle est édifiée sur des bases solides et raisonnables. « Rien n'est plus moral, ajoute-t-il, que la pensée d'être utile à son prochain, et le contact des pouces, la fixation du regard, sont moyens de lui être utile. Le magnétisme est appelé à un grand avenir, car il représente un nouveau principe qui conduira à la connaissance de nouvelles lois... Travaillons sans relâche pour progresser toujours. Puissé-je, en vous initiant au magnétisme, vous avoir aidé à l'accomplissement de ce devoir », p. 221.

L'auteur a dit, il a enseigné; au lecteur d'apprécier son enseignement.

F. G.

Notions de sylviculture, *enseignées à l'École normale des Vosges,* par E. Muel, inspecteur des forêts. Un vol. in-8° de VIII-224 pages. Paris, 1884. Ducher et Cie, éditeurs.

A l'École normale de Mirecourt, dans les Vosges, pays de forêts, on a eu l'excellente idée de donner aux jeunes gens qui se destinent à l'enseignement primaire un aperçu des principes qui régissent la gestion forestière. Ces notions élémentaires, relatives à la culture, à l'aménagement, à la production des bois, au rôle économique et climatérique qu'ils remplissent, ainsi qu'aux prescriptions légales et réglementaires qui en assurent la conservation, l'exploitation, l'amélioration, et qui les défendent contre les abus de jouissance, seront de la plus grande utilité pour les futurs instituteurs de la région où, pour la plupart, ils sont appelés à devenir secrétaires de mairie. M. Muel, chargé de ce cours depuis trois ans, a écrit ces leçons en les résumant et les a publiées. Or il se trouve que son travail acquiert ainsi une portée beaucoup plus grande que celle à laquelle il avait d'abord songé. Son livre, en effet, s'adresse également à tous les propriétaires de bois. J'irai plus loin : je voudrais le voir entre les mains des poètes, des romanciers naturalistes et de messieurs les paysagistes, à qui il épargnerait, pour peu qu'ils voulussent l'interroger, bien des bévues commises lorsqu'ils composent, dans le silence du cabinet ou de l'atelier, et qui font sourire ou s'indigner les hommes qui connaissent la forêt. E. C.

Revues scientifiques, publiées par le journal *la République française,* sous la direction de M. Paul Bert. Sixième année. Un vol. in-8° avec 19 figures dans le texte. Paris, G. Masson, 1884. — Prix : 6 francs.

Ce volume traite, comme les précédents, de quelques questions scientifiques choisies parmi les plus importantes de celles qui ont occupé le monde savant durant l'année écoulée. Il n'a pas la prétention d'être un annuaire scientifique complet, mais plutôt de traiter à fond les sujets qu'il aborde. Plusieurs de ceux-ci ont déjà fait l'objet d'ouvrages que *le Livre* a analysés et nous n'y reviendrons pas. Parmi les autres, nous mentionnerons les chapitres sur les eaux et égouts, sur la fièvre typhoïde et l'assainissement de Paris; les recherches sur le verre et sur l'état de la verrerie chez les anciens; les progrès de la pisciculture, la métalloscopie et la métallothérapie et surtout les progrès inattendus de la photographie. Ceux-ci sont de deux sortes : d'une part, la photographie instantanée fait des merveilles; d'autre part, on est arrivé à reproduire non plus les couleurs (à quoi on n'arrive que par des procédés imparfaits et indirects), mais les valeurs relatives de celles-ci. Jusqu'à cette année, si l'on photographiait ensemble une prune violette et un citron, c'est la prune qui ressortait en clair dans l'épreuve. Le présent volume nous donne, au contraire, des reproductions de photographies dans lesquelles les jaunes et les blonds viennent en clair et les bleus en foncé.

Le Microscope. Traité pratique d'après Hager, par L. Planchon et L. Hugounenq. Un élégant vol. in-16 de 237 pages, orné de 350 vignettes. Paris, Rothschild, 1884.

Ce petit livre, qui est destiné à donner aux jeunes gens le goût du microscope et quelques notions sur la manière de s'en servir, ne peut nullement remplacer les ouvrages spéciaux, mais il est excellent pour les débutants. Il se recommande surtout par les nombreuses figures relatives à l'analyse des matières alimentaires et leurs falsifications, et celles qui se rapportent à l'examen du sang, de l'urine et au diagnostic de diverses maladies.

Les Chemins de fer, par Amédée Guillemin. 2 vol. de la *Bibliothèque des merveilles.* Paris, Hachette, 1884 (septième édition).

L'explication populaire des chemins de fer donnée en 1862 dans cette collection n'avait qu'un volume. L'immense développement de cette industrie a motivé le dédoublement. M. Guillemin s'est tenu au courant des dernières inventions, et les gens du monde ne sauraient trouver un texte plus clair et plus exact pour y prendre des notions de tout ce qui concerne la construction, le mécanisme, le matériel et l'exploitation.





Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois. — Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES ; *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français. — Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province. — Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

INSTITUT

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 20 février.

Ouvrages présentés. — Jal : *Abraham Duquesne et la marine de son temps.* — Bladé : *Épigraphie antique du midi de la France.* — Général Favé : *L'Empire des Francs.* — De Castro : *L'étude de la philologie dans ses rapports avec le sanscrit.* — Stephanos : *La Grèce au point de vue naturel, ethnologique, démographique et médical.* — Derembourg : *Chrestomathie de l'arabe littéraire.*

Lectures. — Hauréau : La vie et les travaux d'Alain, de Lille. — Ravaisson : Mémoire sur l'Hercule *Épitrapezios.*

Séance du 27 février.

La séance tout entière a été occupée par un comité secret dans lequel ont été exposés les titres des candidats à la place de membre libre devenue vacante par suite du décès de M. F. Baudry.

Les candidats sont au nombre de sept : MM. Benlœw, Castan, de Mas-Latrie, Menant, Ponton d'Amécourt, Célestin Port, Saglio. Les titres de chaque candidat ont été exposés par l'un des académiciens, souvent soutenu par un ou deux de ses confrères.

Séance du 6 mars.

Ouvrages présentés. — Mordtmann : *Plan de Constantinople au moyen âge.* — Carón : *Monnaies féodales françaises.* — De Charencey : *Les anciens habitants de l'Amérique centrale.* — Clermont-Ganneau : *Matériaux pour servir à l'histoire des Croisades.* — Burckhardt : *Le Cicerone*, guide de l'art antique et moderne de l'Italie.

Lecture. — Ravaisson : Mémoire sur l'Hercule de Lysippe.

L'Académie a procédé à l'élection d'un membre libre en remplacement de M. F. Baudry, décédé. MM. Castan et Benlœw ayant retiré leur candidature, il ne restait plus que cinq concurrents.

Au 1er tour, M. de Mas-Latrie a eu 15 voix ; M. Célestin Port, 8 ; M. Menant, 7 ; M. Saglio, 6 ; M. Ponton d'Amécourt, 2. Au 2e tour, M. de Mas-Latrie obtient 23 voix ; M. Saglio, 7 ; M. Menant, 6 ; M. Port, 2 ; M. de Mas-Latrie est élu.

Séance du 13 mars.

Ouvrages présentés. — V. Henry : *Stances du Bhâmini-Vilâsa.* — Colinet : *La Théodicée de la Bhagarad Gita.* — Bréal et Bailly : *Dictionnaire d'étymologie latine.* — Uzielli : *Nouvelles recherches sur Léonard de Vinci.* — Uzielli : *Paolo del Pozzo Toscanelli.* — P. Tailhan : *L'anonyme de Cordoue, chronique rimée des derniers rois.* — Caillemer : *Lettres de divers savants à l'abbé Claude Nicaise.*

Lectures. — Ravaisson : Mémoire sur l'Hercule de Lysippe. — Hauréau : Vie et travaux d'Allain de Lille.

Séance du 20 mars.

Ouvrages présentés. — De Lasteyrie : *Notice sur une croix du XIIIe siècle, conservée à Gorre.* — Abbé Esnault : *Correspondance et papiers inédits de Michel Chamillart, contrôleur général des finances.* — Lenormant : *Histoire ancienne de l'Orient.* — Guhl et Koner : *La vie antique*, trad. Trawinski.

Lectures. — Havet : Note sur l'emploi de la formule *rex Francorum*, dans les anciens diplômes royaux.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 21 février.

Ouvrages présentés. — Nourrisson : *Trois révolutionnaires, Turgot, Necker, Bailly.* — Saillens : *Nos droits sur Madagascar et nos griefs contre les Hovas.*

Lectures. — Baudrillart : Les populations agricoles de la Touraine. — Hément : La transmission de l'accent chez les sourds-muets. — Huet : Mémoire sur le *Philèbe.*

Séance du 28 février.

Ouvrages présentés. — Broch : *La crise agricole en Europe.. — La participation des employés aux bénéfices.* — R. Stourm : *Les finances de l'ancien régime et de la Révolution.* — Gebhardt : *Michel Cervantes.*

Lectures. — Baudrillart : Les populations agricoles de la Touraine. — Funck-Brentano : Des découvertes et des inventions dans les sciences exactes d'après Aristote et Descartes.

Séance du 7 mars.

Ouvrages présentés. — Lafargue : *Relèvement de l'agriculture.* — Garsonnet : *Précis de procédure civile.* — Amiand : *État actuel des législations civiles de l'Europe, de l'Amérique,* etc. — Rutgeerts : *Commentaire sur la loi organique du notariat.* — Georgiadès : *Smyrne et l'Asie mineure au point de vue économique et commercial.* — Pélissier : *Les grandes leçons de l'antiquité chrétienne.* — De Laveleye : *La crise récente en Belgique.* — De Laveleye : *Lettres inédites de Stuart Mill.* — Cantu : *Beccaria et le droit pénal.* — Abbé Sicard : *L'éducation morale et civique avant et après la Révolution.* — Ribot : *Les maladies de la personnalité.*

Séance du 14 mars.

Ouvrages présentés. — Guillonard : *Traité du contrat de louage.* — Lavisse : *Questions d'enseignement national.* — Franck : *Essais de critique philosophique.*

Lectures. — Baudrillart : Les populations agricoles de la Touraine. — Gaberel : La vie intime de Calvin. — Donnat de Vorges : De quelques cosmologies récentes.

Séance du 21 mars.

Dans cette séance, l'Académie a procédé à l'élection de deux correspondants dans la section d'économie politique et finances, en remplacement de MM. Fawcett, de Londres, et Dameth, de Genève, décédés.

M. Nasse, à Bonn (Allemagne), a été élu par 24 voix, sur 36 votants, et M. du Puynode à Ciron (Indre), par 30 voix.

Après une lecture de M. de Vorges sur *Saint Thomas,* M. Jules Simon a présenté le nouvel ouvrage traduit de M. Castelar, intitulé : *l'Art, la Religion et la Nature en Italie.* M. Havet a offert le nouveau livre de M. Aubé : *l'Église et l'État dans la seconde moitié du* IIIe *siècle.*

La séance s'est terminée par une communication de M. Courcelle-Seneuille.

ACADÉMIE DES SCIENCES.

La séance publique annuelle de l'Académie des sciences, sous la présidence de M. Rolland, président sortant, a eu lieu le mois dernier.

La séance s'est ouverte par un discours de M. Rolland, dans lequel l'éloge de Dumas a tenu une place légitime. MM. du Moncel, Wurtz et Thénard, morts également dans l'année, n'ont pas été oubliés non plus. En passant en revue le mouvement scientifique, le président a rappelé surtout les résultats obtenus par MM. Renard et Krebs, et les frères Tissandier, dans la navigation aérienne, les travaux relatifs à la fixation du premier méridien, et ceux suscités par l'épidémie cholérique.

La séance s'est terminée par l'éloge de François Arago par M. Jamin, secrétaire perpétuel.

Entre les deux discours a eu lieu la proclamation des prix décernés par l'Académie pour 1884. Nous en donnons la liste, en y ajoutant les programmes des prix proposés pour 1885.

Géométrie. — Le prix Bordin, réservé pour la question de l'étude générale du problème des déblais et remblais de Monge, n'a pas été décerné. Le concours est prorogé à l'année 1885. Le prix est une médaille de la valeur de 3,000 francs.

Le prix Francœur, annuel, de 1,000 francs, réservé à l'auteur de découvertes ou de travaux utiles au progrès des sciences mathématiques pures et appliquées, a été décerné à M. Émile Barbier.

Mécanique. — Le prix extraordinaire de 6,000 francs (progrès de nature à accroître l'efficacité de nos forces navales) a été partagé entre M. Mahen (2,000) et Hanusse (1,000), de la mission hydrographique de Tunisie, et M. Bailly (3,000) pour ses études sur l'artillerie.

Le prix Montyon (700 francs), annuel, a été décerné à M. Riggembach (chemins de fer de montagne).

Le prix Poncelet (2,000 francs), annuel, décerné à M. Jules Hoüel (œuvres mathématiques).

Le prix Plumey (2,500 francs), annuel, décerné à M. de Rocher du Quengo (navigation à vapeur).

En 1885, on décernera le prix Dalmont (3,000 francs), réservé aux ingénieurs des ponts et chaussées en activité, et le prix Fourneyron (500 francs) pour la question : Étude théorique et pratique sur les accumulateurs hydrauliques.

Astronomie. — Prix Lalande (540 francs), annuel. M. Radan (travaux utiles aux progrès de l'astronomie).

Prix Valz (460 francs), annuel. M. Ginzel (travaux historiques relatifs aux éclipses de soleil).

Pour 1885, le prix Damoisesu (10,000 francs) est maintenu pour la revision de la théorie des satellites de Jupiter.

Physique. — Grand prix des sciences mathématiques (3,000 francs). Une récompense de 1,000 francs a été attribuée à M. G. Cabanellas. La question pro-

de plusieurs corps cristallisés, au double point de vue expérimental et théorique », question qui n'a pas été résolue en 1882.

Le prix Bordin (3,000 francs), remis à 1885, sera attribué pour la question : « Rechercher l'origine de l'électricité de l'atmosphère. »

Le prix Lacaze (10,000 francs) sera attribué aux ouvrages les plus utiles à la physique.

Statistique. — Le prix Montyon (500 francs), annuel, est décerné à M. Alfred Durand-Claye. La commission réserve pour le prochain concours le mémoire de M. de Pietra-Santa et accorde une mention honorable à M. Arthur Chervin.

Chimie. — Prix Jecker (10,000 francs), annuel, réservé aux travaux utiles à la chimie, a été décerné M. Chancel pour ses travaux sur les acétones.

Un prix Lacaze (10,000 francs) est réservé en 1885 aux travaux utiles à la chimie.

Géologie. — Prix Vaillant. Un prix de 2,500 francs a été décerné à M. Gustave Cotteau et un prix de 1,500 francs à M. Émile Rivière (travaux de paléontologie).

En 1885, le prix Delesse (1,400 francs) sera décerné pour la première fois aux ouvrages utiles à la géologie, ou, à défaut, à la minéralogie.

Botanique. — Le prix Barbier (2,000 francs) n'a pas été décerné. Ce prix, annuel, est réservé à une découverte précieuse en chirurgie, médecine, pharmacie et botanique.

Le prix Desmazières (1,600 fr.), annuel, a été décerné à M. Otto Lindberg (travaux sur les hépatiques et les mousses). Une récompense de 600 fr. a été attribuée à M. Sicard (champignons). Ce prix est réservé à des travaux sur les cryptogames.

Le prix Thore, annuel (200 fr.), travaux sur les cryptogames ou les insectes, a été décerné à MM. Motelay et Vendryès.

En 1885 seront décernés les prix de la Fons-Mélicoq (300 fr.) : meilleur ouvrage de botanique, et Montagne (un ou deux prix de 1,000 ou 500 fr.) : travaux importants sur les cryptogames.

Anatomie et zoologie. — Le prix Savigny n'a pas été décerné. Il est réservé aux jeunes zoologistes voyageurs. Il est de 975 fr.

Le grand prix des sciences physiques (3,000 fr.) a été décerné à M. Marion (faune du golfe de Marseille). Un encouragement de 1,500 fr. a été donné à M. Paul Fischer.

En 1885, outre les prix Savigny, Thore, et le grand prix des sciences physiques retenu pour la question : Études des organes tactices chez les invertébrés, on décernera le prix Borders (3,000 fr.), pour la question : Études comparatives des animaux d'eau douce de l'Afrique, de l'Asie méridionale, de l'Australie et des îles du grand Océan ; — et le prix Da Gama Machado (1,200 fr.) : parties coloriées du système tégumentaire des animaux ou matière fécondante des

Médecine et chirurgie. — Prix Montyon : Découvertes relatives à l'art de guérir, annuel. Trois prix de 2,500 fr. ont été décernés à MM. Testut (anomalies musculaires chez l'homme, expliquées par l'anatomie comparée), Cadet de Gassicourt (maladies de l'enfance), Henri Leloir (lésions nerveuses dans les maladies de la peau). Trois mentions de 1,500 fr. ont été accordées à MM. Bourceret (recherches sur le système vasculaire), Servoles (fièvre typhoïde chez l'homme et le cheval), Fonssagrives (hygiène navale). Le rapport cite honorablement MM. Coutaret, Bordier, Fua, Hache, Rambosson, Marc Sée, Em. Vidal.

Le prix Bréant (guérison du choléra) n'a pas été décerné.

Le prix Godard (1,000 fr.), annuel : meilleur ouvrage sur l'anatomie, la physiologie et la pathologie des organes génito-urinaires, a été décerné à M. Tourneux.

Le prix Serres (7,500 fr.) a été partagé entre MM. Cadiat et Kowalesky. Il vise les travaux d'embryologie appliquée.

Le prix Lallemand (1,800 fr.), annuel : travaux du système nerveux, a été décerné à M. Brown-Séquard. Une mention a été attribuée à M. Nicaise.

En outre des prix : Montyon, Bréant, Godard, Lallemand, l'Académie décernera, en 1885, le prix Dusgate : signes diagnostiques de la mort (2,500 fr.).

Physiologie. — Le prix Montyon (750 fr.) a été décerné à MM. Jolyet et Laffont (nerfs vaso-dilatateurs sécrétoires contenus dans les branches de la cinquième paire).

Une mention honorable a été accordée à M. Léon Fredericy.

En 1885, seront décernés les prix annuels Montyon et Lacaze.

Géographie physique. — Prix Gay, annuel (2,500 fr.), décerné à M. Berthaut (caractères topographiques des divers terrains).

Un encouragement a été accordé à M. Jules Girard.

Prix généraux. — Prix Montyon, arts insalubres. Un prix de 1,500 fr. est décerné à M. Marsaut (lampe des mineurs).

Le prix Trémont, annuel (1,100 fr.), réservé aux savants auxquels une assistance sera nécessaire « pour atteindre un but utile et glorieux pour la France », est attribué à M. de Tastes, pour ses travaux sur la météorologie.

Le prix Gegner, annuel (4,000 fr.), réservé à des « travaux sérieux », a été décerné à M. Valson.

Le prix Delalande-Guérineau (1,000 fr.), destiné aux voyageurs, a été décerné à M. Neis (voyage en Cochinchine).

Le prix Ponti (3,500 fr.) a été décerné à M. Joseph Boussingault (fermentation alcoolique).

Le prix Laplace, représenté par les œuvres de Laplace et retenu à perpétuité au premier élève sortant de l'École polytechnique, est décerné à M. Chapuy.

Gegner, Laplace, l'Académie décernera, l'an prochain, le prix Cuvier de 1,500 francs destiné à l'ouvrage le plus remarquable sur le règne animal ou la géologie; — et deux prix Petit d'Ormoy de 10,000 francs chaque, l'un pour les sciences mathématiques pures ou appliquées, l'autre pour ler sciences naturelles.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

FRANCE

La collection Moriau. — Dans la séance du conseil municipal de Paris du 11 mars dernier, M. Lamouroux a fait la déclaration suivante :

« Messieurs, par son testament en date des 11 et 14 mai 1759, Antoine Moriau, procureur du roi près la juridiction de l'Hôtel de Ville, légua à la ville de Paris une collection de quatorze mille volumes et de deux mille manuscrits, concernant l'histoire et les intérêts domaniaux de la Ville.

« Le fonds Moriau fut le véritable point de départ de la première bibliothèque municipale, installée en 1760 à l'hôtel Lamoignon, rue Pavée, au Marais, et transférée en 1773 au prieuré Saint-Louis la Culture, actuellement lycée Charlemagne. Elle s'accrut successivement des collections Bonamy, Tauxier et de l'évêque de Callinique, des plans de La Grive, des œuvres de Bailly et des papiers de la Bastille.

« Telle était la situation, lorsque le Directoire, qui avait confisqué toutes les attributions municipales, profita du silence forcé de la Ville pour la dépouiller de sa bibliothèque, au profit de l'Institut, qui venait d'être créé.

« L'arrêté, daté du 27 ventôse an V, porte :

« Article premier. — La bibliothèque dite de la Commune est mise à la disposition de l'Institut national des lettres, des sciences et des arts.

« L'art. 2, qui charge le ministre de l'intérieur du transport et du placement, est suivi de cette mention singulière :

« Le présent arrêté ne sera pas imprimé.

« Cet attentat contre la propriété municipale reçut son exécution le 14 ventôse an VI et le dernier bibliothécaire, l'ex-abbé Ameilhon, obtint, comme compensation, la place de conservateur de la nouvelle bibliothèque de l'Arsenal ; il transporta dans cet établissement, où ils se trouvent encore, les estampilles aux armes de Moriau, les œuvres de Bailly et les papiers de la Bastille, dont M. François Ravaisson a tiré douze volumes d'extraits.

« Depuis lors, la bibliothèque de l'Institut (qui n'est pas à proprement parler une bibliothèque publique, puisque l'admission des lecteurs est soumise à des formalités toutes spéciales) est restée en possession de notre ancien legs et on rencontre dans le commerce des ouvrages aux timbres de Moriau et de la Ville, frappés de l'estampille des doubles vendus.

« Par toutes les considérations qui précèdent, et malgré le long silence de l'Administration, nous croyons que la Ville est en droit de réclamer la restitution de ce bâtiment, qui contiendra non seulement les bureaux de rédaction et d'expédition et les bibliothèques, mais encore un musée des arts nous vous prions de prendre la délibération suivante :

« Le Conseil,

« Vu le testament d'Antoine Moriau, en date des 11 et 14 mai 1759 ;

« Vu l'arrêté du Directoire, en date du 27 ventôse an V ;

« Vu les art. 537 et 2227 du Code civil ;

« Vu les arrêts de la Cour de Paris, en date du 3 janvier 1846 (affaire Charron) et 12 juillet 1879 (affaire Récappé et Camondo);

« Considérant :

« 1° Que les documents composant la bibliothèque léguée à la Ville par Moriau et qui portent son estampille font partie du domaine public municipal;

« 2° Qu'il n'a pu être porté aucune atteinte aux droits conférés par le testament dudit Moriau, ni par l'effet de la prescription, ni par aucun acte de l'autorité publique ;

« 3° Considérant que les estampilles aux armes de Moriau, transportées par l'ex-abbé Ameilhon à la bibliothèque de l'Arsenal, sont également la propriété de la Ville;

« Délibère :

« Article premier. — M. le préfet est invité, par tous les moyens de droit, à faire rentrer la Ville en possession des livres, documents et estampilles provenant du fonds Moriau, légué à la ville de Paris en 1759, ce fonds ayant formé le noyau de l'ancienne bibliothèque de la Ville, dite de la Commune, arbitrairement attribuée à l'Institut, par arrêté illégal du Directoire, en date du 27 ventôse an V.

« Art. 2. — Ladite collection restituée sera réunie à la bibliothèque de la ville de Paris, au musée Carnavalet.

« Signé : Alfred Lamouroux. »

Cette proposition a été renvoyée à la 7e commission.

ÉTRANGER

Allemagne. — *Un musée bibliographique à Leipzig.* — La ville de Leipzig a mis à la disposition du *Börsenverein der deutschen Buchändler* un terrain pour la construction d'un bâtiment destinée à l'installation et aux réunions de cette association. — Le *Verein* veut consacrer une somme de 1,260,000 francs la construction de ce bâtiment, qui contiendra non seulement les bureaux de rédaction et d'expédition et les bibliothèques, mais encore un musée des arts

Quelques salles du bâtiment seront réservées aux expositions périodiques du *Verein*.

Italie. — *Le public et les bibliothèques en Italie.* — Il ne semble point que l'augmentation du nombre des lecteurs des bibliothèques d'Italie suive une progression bien rapide. Bien au contraire, de 1876 à 1882, nous constatons une forte diminution tant dans le nombre des lecteurs que dans celui des ouvrages communiqués. — En 1879, les bibliothèques de l'État avaient été fréquentées par 895,000 lecteurs; ce chiffre diminue graduellement et tombe à 743,000 en 1882. De même le nombre d'ouvrages communiqués, après avoir suivi, de 1870 à 1879, une marche ascendante, tombe de 1,655,000 en 1879 à 986,000 en 1882.

Il n'est pas sans intérêt de mettre en regard, pour les principales bibliothèques, le nombre de lecteurs et celui des ouvrages qui leur ont été communiqués en 1882.

Désignation des principales bibliothèques.	Nombre de milliers de lecteurs.	Nombre de milliers d'ouvrages communiqués aux lecteurs.
Bibliothèque nationale de Turin.....	162	88
Bibliothèque nationale et bibliothèque Saint-Jacques (Naples).....	75	114
Bibliothèque de l'Université de Naples.	65	76
— — de Rome..	53	56
Bibliothèque nationale de Milan.....	40	46
— — de Palerme...	40	100
Marucelliana (Florence).....	36	42
Branacacciana (Naples).....	35	46
Bibliothèque nationale Marciana (Venise).....	36	45
Bibliothèque nationale (Florence)....	29	38
Bibliothèque de l'Université de Padoue	29	31
Total.....	743	986

Amérique. — *La bibliothèque de San-Francisco.* — M. Adolphe Sturo a fait don à la ville de San-Francisco de sa bibliothèque, à condition qu'un bâtiment spécial lui serait affecté. La collection de M. Sturo comprend 60,000 volumes, dont un grand nombre de fort rares et datant des XVe et XVIe siècles, ainsi qu'une belle collection de momies et de mosaïques égyptiennes.

Les bibliothèques de Rio-de-Janeiro. — Les bibliothèques ne pullulent pas au Brésil, et à l'exception de celles de Rio-de-Janeiro, elles n'ont qu'une importance secondaire. — La bibliothèque nationale de Rio, dirigée par M. Saldanha de Gama, compte 150,000 volumes; la bibliothèque de l'Université en a près de 25,000. — La bibliothèque nationale possède en outre plusieurs dessins originaux des grands maîtres italiens et un grand nombre de gravures sur bois d'Albert Dürer.

C'est seulement depuis quelques années que bon nombre de ces dessins et gravures ont été retrouvés dans une des dépendances de la bibliothèque où personne ne soupçonnait leur existence.

Lors de sa fuite de Lisbonne en 1806, le roi de Portugal embarqua avec lui la plus grande partie des collections qui se trouvaient dans les bibliothèques de Lisbonne.

Une fois arrivées à destination, les caisses qui renfermaient les collections ne furent pas toutes déballées; il y en eut qui furent reléguées dans le garde-meuble et complètement oubliées. — Ce ne fut qu'un demi-siècle plus tard qu'elles y furent découvertes par le bibliothécaire dom Romiz Galvao qui ne fut pas peu stupéfait de retrouver des œuvres d'art qu'on croyait à jamais perdues.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— PARIS — PROVINCE — ÉTRANGER —

FRANCE

— La *Société des anciens textes français* vient de mettre en distribution deux nouveaux volumes: le tome VII des *Miracles de Nostre-Dame* et *le Dit de la panthère d'amour*, par Nicolas de Margival.

La société publiera prochainement le tome II de *la Chronique du Mont-Saint-Michel* et le recueil des anciennes versions de l'évangile de Nicodème.

— M. Rodolphe Reuss vient de faire paraître un opuscule sur *David Livingstone, missionnaire, voyageur et philanthrope* (1813-1873).

— Notre collaborateur M. Fernand Drujon vient de faire paraître à la librairie Rouveyre la première partie d'un ouvrage intitulé *les Livres à clef* dont une grande partie a été publiée dans *le Livre*.

ÉTRANGER

Allemagne. — M. Unflad, à Leipzig, publie sous le titre de *Bibliotheca germanorum erotica* un catalogue des ouvrages érotiques qui ont paru en Allemagne. Cet ouvrage grand in-8° (483 pages) n'est pas destiné uniquement, comme on pourrait le croire, aux amateurs d'écrits érotiques, mais a des prétentions scientifiques justifiées. Chacun des articles renvoie à une bibliographie détaillée du livre; des notes explicatives, sur la rareté plus ou moins grande des volumes les plus importants et l'indication des prix d'occasion auxquels ils se vendent donnent à ce catalogue une réelle valeur bibliographique.

— M. Langwerth de Simmern vient de donner chez Brandes, à Hanovre, une série d'études sur la Révolution française et ses guerres en Europe, de 1790 à 1797 : *Revolutionskrieg im Lichte unserer Zeit.*

— *Le Journal d'un officier d'ordonnance* du comte Hérisson paraît en traduction allemande chez MM. Reichel, à Augsbourg.

— *Germinal* paraît en traduction allemande, 2 vol. in-8°, chez M. Henri Minden, à Dresde. — Prix : 10 francs.

Angleterre. — L'éditeur Cassell met en vente un *Dictionary of English History*. Les auteurs, MM. Low et Pullin, ont adopté le plan du *Dictionnaire historique* de M. Lalanne.

— Crane : *Bookbinding for amateurs :* being descriptions of the various tools and appliances required and minute instructions for thir effective use. Illustrated with 156 engravings. London, Gill, 184 p., in-8°.

La reliure mise à l'usage des amateurs; description des procédés et instruments et instructions sur la manière de s'en servir.

— *The Works of Edgar Allan Poe* avec une introduction par R. H. Stoddard. Six volumes; Kegan, Paul, French et Cie.

Il existe plusieurs éditions des œuvres de Poe; celle-ci, sans être notablement supérieure aux précédentes, bénéficie d'une bonne exécution typographique. La notice de M. Stoddard : « the genius of Poe » avait déjà paru dans *le Century*. Le premier volume contient un portrait du poète et quelques fac-similés.

— *George Eliot's life as related in her letters and journals,* arranged and edited by her husband J.-W. Cross. 3 vol., Blackwood.

On ne peut ouvrir une revue anglaise ou américaine sans trouver un long article élogieux sur le caractère et le talent de la célèbre « femme de lettres ».

Nous nous contentons donc de renvoyer nos lecparus dans *le Nineteenth century, Blackwood's magazine, Temple Bar*, etc.

La vie de G. Eliot, telle qu'elle ressort de sa correspondance, est certainement des plus intéressantes. L'écrivain était doublé en elle d'un penseur dont on suit avec intérêt l'évolution philosophique.

Italie. — Un ouvrage d'Auguste Comte paraît en traduction italienne sous le titre de : *Catechismo positivista ossia Esposizione sommaria della religione universale in 13 conversazioni sistematiche fra una donna ed un prete dell'umanità* : traduzione di Walter Congreve. 2e édition, Sanremo. Biancheri, in-16.

Hollande. — M. Campboll vient d'ajouter un second supplément à ses *Annales de la typographie néerlandaise.*

Belgique. — M. de Theux de Montjardin vient de donner une seconde édition, augmentée, de sa *Bibliographie liégeoise.* Cet ouvrage comprend : 1° les livres imprimés à Liège depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours; 2° les livres publiés en Belgique et à l'étranger, concernant l'histoire de l'ancienne principauté de Liège et de la province actuelle du même nom.

Suisse. — M. de Saussure vient de publier sous ce titre : *J.-J. Rousseau à Venise* (1743-1744) des notes et documents recueillis par M. Cérésole, consul de la confédération suisse, à Venise.

— M. le D^r^ Dœndliker vient de faire paraître le tome Ier de son *Histoire de la Suisse depuis les temps les plus anciens jusqu'à la fin du XIVe siècle.*

Amérique. — *American men of lettres. Edgar Allan Poe,* by George E. Woodberry. Boston, Houghton, Mifflin and C°.

M. E. Woodberry, le biographe du grand romancier américain, a voulu mettre en lumière les points obscurs de la vie d'Edgar Poe et s'est efforcé de nous fournir tous les renseignements possibles sur son passage dans l'armée, son mariage, sa carrière de journaliste à Philadelphie et New-York ainsi que sur les circonstances de sa mort.

M. Woodberry, à cet effet, a consulté la correspondance du poète avec MM. Snodgrass et Russel Lowel et semble même avoir eu la patience de rechercher dans des tas de vieux périodiques oubliés des renseignements inédits ou inconnus relatifs à son héros. Cette biographie, écrite sans parti pris, mérite toute éloge; mais elle laisse le lecteur sous l'impression que le talent du romancier américain était moins discutable que son caractère.

— La maison A. Quantin qui, dès maintenant, est installée pour faire les impressions en couleurs, vient de publier, à l'occasion des fêtes de Pâques et dans la

tit album appelé à faire sensation autant par son bon marché que par le nombre et la parfaite exécution des gravures en couleurs qu'il contient.

Tout le monde connaît les publications de Kate Greenaway, qui ont une grande vogue en Angleterre; mais elles ont paru chez nous rigides et froides, et ces compositions ont le défaut d'être un peu toujours les mêmes.

L'album des *Œufs de Pâques*, au contraire, présente une grande variété et fait passer sous les yeux une série de scènes amusantes et gracieuses. Les dessins, multipliés à chaque page et tous reproduits en chromotypographie, en sont d'un genre bien français.

C'est un charmant cadeau d'actualité à offrir aux jeunes enfants.

— La même maison met en vente un ouvrage important : *les Carreaux en faïence italienne de la fin du XVe siècle et du commencement du XVIe siècle*, d'après les dessins originaux publiés par M. Meurer, peintre et professeur au musée d'art industriel de Berlin. Un album in-folio contenant 24 magnifiques planches en chromolithographie renfermées dans un cartonnage. Prix : 100 francs.

Cet ouvrage, acquis de l'Allemagne, constitue une véritable rareté documentaire, autant par la richesse et la variété des motifs de décoration qu'il contient que par la précision du dessin et la parfaite exécution des tirages en couleurs.

Ce sont des modèles simples et rigoureusement exacts de la belle époque de la Renaissance italienne, reproduits dans leur dimension originale, et puisés dans les principales églises et dans les palais de Sienne, de Venise, de Bologne, etc.

Le tirage de cet album a été limité à 200 exemplaires, et il n'en sera pas fait de réimpression. Ces conditions le feront rechercher par les amateurs, les artistes et les industriels.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

— La librairie Didot prépare une édition complète des œuvres de Jules Lefèvre-Deumier, l'auteur de *Sir Lionel d'Arquenay*, dont notre rédacteur en chef a parlé dans sa dernière chronique. Ces œuvres, publiées dans le format grand in-8°, ne comprendront pas moins de douze volumes, romans, poésies, critique littéraire, théâtre et traductions.

— M. Eugène Veuillot doit publier deux volumes inachevés de son frère : *les Cyniques* et *Choses de la vie*.

— M. Weckerlin, bibliothécaire du Conservatoire, va publier, à la librairie Didot, un catalogue des ouvrages précieux et anciens de sa bibliothèque.

— *Le Polybiblion* nous apprend que M. Poinsignon donnera à la fin de cette année une *Histoire de la Champagne et de la Brie*.

— Les éditeurs Boussod et Valadon préparent un ouvrage de grand luxe, qui formera deux volumes in-4° et aura pour titre : *l'Armée française, types et uniformes*.

Le texte, dû à M. Jules Richard, sera illustré par

ÉTRANGER

Angleterre. — M. Thomas Mason publiera sous peu une monographie des bibliothèques publiques et privées de la ville de Glascow.

Parmi les principales bibliothèques qui feront l'objet de cette étude figurent la *Stirling's and Glascow P. L.* fondée en 1791 par Walter Stirling et la *Mitchell library* fondée par Stephen Mitchell en 1874. Cette dernière possède une collection très complète d'ouvrages sur la littérature écossaise.

— MM. Burns et Oates annoncent la publication par souscription d'une histoire littéraire et bibliographique en 5 volumes, ou *Dictionnaire bibliographique des catholiques anglais*, depuis la réformation en 1534 jusqu'à nos jours, par Joseph Gillow.

— Une bibliographie de *Sapho* avec la reproduction du médaillon-portrait, d'après le tableau d'Alma Tadema, gravée par M. J. Cother Webb, sera publiée incessamment par M. Wharton.

L'ouvrage ne sera délivré qu'aux souscripteurs.

— M. Francis F. Palgrave, l'auteur du *Golden treasury*, prépare un choix annoté des poésies de Tennyson.

tion du *Rasselas* de S. Johnson paraît à Londres, chez MM. Elliot Stock, 2 vol. in-12.

Voici le titre de l'ouvrage :

Rasselas, prince of Abyssinia, by Samuel Johnson. Being a fac-simile reproduction of the first edition, published in 1759. With an introduction by Dr James Macaulay and a biographical list of editions of *Rasselas* published in England and elsewhere.

— *Episodes of my second life by Antonio Gallenga.* Chapmann et Hall. *Leaves from the life of a special correspondent*, by J.-A. O'Shea; 2 vol., Ward et Downey.

Ces deux ouvrages sont les autobiographies de deux journalistes de talent. M. Gallenga nous fait le récit de sa carrière de journaliste en Amérique et retrace dans le second volume quelques événements historiques qu'il vit de près, en sa qualité de correspondant de journaux étrangers en Europe. L'autobiographie de M. O'Shea est non moins intéressante; nous y relevons l'épisode relatif à l'affaire Victor Noir.

— M. Henry Holt a sous presse un volume de *Contes contemporains*, édité par M. O'Connor et qui contiendra un choix des contes et nouvelles les plus goûtés de Musset, Gautier, About, Daudet, Coppée et Theuriet.

Salon-Artiste pour 1885. — La maison A. Quantin prépare sous ce titre, pour le 30 avril prochain, veille de l'ouverture du Salon annuel, un album illustré de 120 dessins originaux par un grand nombre des principaux artistes exposants. Prix : 3 fr. 50.

Le format de cette nouvelle publication (grand in-8°) dépassant de beaucoup les dimensions ordinaires des catalogues et livrets qui paraissent chaque année; les soins tout spéciaux apportés à la gravure et au tirage, comme à tous les ouvrages de luxe imprimés par la maison Quantin; les ornements du texte exécutés par les artistes eux-mêmes; le choix des dessins, signés Ballavoine, E. Bayard, P. Colin, Benjamin Constant, Courtois, Dalou, Dantan, Carolus Duran, A. Fourié, J. Frappa, J. Gautherin, Laugée, J.-P. Laurens, Lecomte du Nouy, Maurice Leloir, Luminais, Maignan, A. Marie, Marot, A. Mercié, Olivier Merson, H. Pille, Rapin, Roll, G. Saintpierre, Toudouze, etc., donnent à ce recueil une valeur artistique qui le recommande particulièrement à l'attention des amateurs.

A ces conditions exceptionnelles, *le Salon-Artiste* ajoute un intérêt capital : les illustrations qui y figureront ne se trouveront *nulle part ailleurs* — les collaborateurs de cet album s'étant engagés à n'autoriser, pendant toute la durée du Salon, la reproduction de leurs œuvres exposées dans aucune publication similaire, de façon à ce que rien ne puisse remplacer *le Salon-Artiste*.

— La librairie Quantin met aussi en souscription, dans quelques jours, une édition définitive des *Œuvres complètes de Gustave Flaubert* en huit volumes, revue sur les manuscrits originaux.

Cette collection comprendra tout ce qui a paru jusqu'ici et des parties encore inédites, sauf la *Correspondance*, qui sera l'objet d'une publication ultérieure et indépendante.

Voici la liste des volumes dans l'ordre de leur tomaison :

I.	— Madame Bovary, suivie des pièces du procès et ornée d'un portrait de Flaubert, gravé à l'eau-forte	1 vol.
II.	— Salammbô.	1 vol.
III-IV.	— L'éducation sentimentale. .	2 vol.
V.	— La tentation de saint Antoine	1 vol.
VI.	— Trois contes (*Un cœur simple, la Légende de Saint-Julien l'Hospitalier, Hérodias*) suivis de mélanges inédits	1 vol.
VII.	— Bouvard et Pécuchet, précédé d'une étude sur Flaubert, par Guy de Maupassant	1 vol.
VIII.	— Théâtre.	1 vol.

Ces huit volumes paraîtront dans le cours de 1885, au fur et à mesure de la revision des manuscrits et sans tenir compte de l'ordre de la tomaison.

Chaque volume in-8° cavalier, fabriqué exactement comme l'édition définitive de Victor Hugo, se vendra 7 fr. 50.

Il a été tiré 100 exemplaires numérotés sur papier de Hollande du prix de 25 francs le volume.

Cette édition spéciale, qui ne sera jamais réimprimée, est appelée, en considération de la valeur de l'œuvre et du nombre restreint des volumes, à se classer et à s'épuiser rapidement.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

Documents sur Jules Vallès. — Un de nos abonnés, M. Armand Lods, veut bien nous adresser la lettre suivante où il rectifie plusieurs erreurs qui s'étaient glissées dans la causerie que notre rédacteur en chef a dernièrement consacrée à Jules Vallès :

« Paris, 18 mars 1885.

« Monsieur,

« J'ai lu avec beaucoup d'intérêt votre article sur Jules Vallès ; vous jugez avec une grande impartialité le caractère peu sympathique de l'homme qui, toute sa vie, fut hanté par la folie du million tout en se disant l'ennemi des bourgeois et des riches ; de l'écrivain qui dépensa un énorme talent à défendre une cause à laquelle lui-même ne croyait pas. Vous avez laissé de côté le rôle politique du *Réfractaire*, vous attachant surtout à résumer la carrière littéraire de Vallès ; vous avez ainsi facilité les recherches aux curieux, aux amateurs de raretés bibliographiques qui forment le gros bataillon de vos abonnés. Je prends la liberté de vous signaler quelques légères inexactitudes. Vous dites : « *La Rue* ne devait reparaître que « le 29 novembre 1879 sous la direction de Jacques « Vingtras ; elle ne compta que quatre numéros. » *La Rue* parut une deuxième fois le 17 mars 1870 avec le même format que celle de 1867 ; cette collection se compose de vingt-huit numéros ; la publication en fut interrompue le 15 avril 1870 ; le dernier numéro est daté du samedi saint.

« *La Rue* de 1879 a eu cinq numéros, du samedi 29 novembre 1879 au dimanche 28 décembre 1879.

« Plus loin, vous ajoutez que « le journal *le Ré-* « *fractaire* ne vit jamais le jour ». Cette fois, Vallès fut fidèle à sa promesse ; *le Réfractaire* parut le lundi 10 mai 1869 ; son existence fut éphémère. Après trois numéros, la publication cessa (12 mai 1869) ; elle succédait au journal *le Peuple* (15 numéros, du 4 au 18 février 1869) ; cette dernière feuille fut supprimée par jugement correctionnel pour avoir sans cautionnement publié plusieurs articles politiques. Dans le dernier numéro, avec ce style emphatique dont il s'était fait une sorte de spécialité, Vallès écrivait : « Accablés, poussés à bout, nous répondons comme « Cambronne à Waterloo : *le Peuple* meurt et ne se « rend pas. » Quant à la première *Rue* fondée le 1er juin 1867, elle eut trente-quatre numéros, mais le dernier destiné à célébrer l'anniversaire de la mort de Proudhon et devait avoir en première page une grande composition de Courbet, représentant, d'après une photographie de Carjat, « Proudhon sur son lit de « mort ». Le dessin ne fut pas autorisé ; on encadra le journal de noir et à l'œuvre du peintre franc-comtois, on substitua une lettre autographe de Courbet. L'imprimeur, redoutant des poursuites, refusa de continuer le tirage, et, d'après M. Charles Virmaître, dix exemplaires seulement sortirent des presses de Kugelmann [1].

« J'ai eu entre les mains cette pièce introuvable ; en voici les parties intéressantes. A la première page, la lettre de Courbet à Vallès :

« Mon cher Vallès,

« Vous me demandez si je voudrais faire, d'après la « photographie de Carjat, pour l'anniversaire du « 19 janvier, le dessin de Proudhon mort. J'accepte « de grand cœur et saisis avec empressement cette « occasion d'offrir un témoignage de sympathie et « d'admiration à l'homme de bien sans pareil qui, né « dans le même pays que moi, fut pendant sa vie « mon camarade et mon ami. Merci d'avoir pensé à « moi pour cela, et tout à vous.

« Gustave Courbet. »

« Le lendemain, nous avions le dessin. Il nous arracha un cri d'admiration. Ce dessin-là, on a défendu à *la Rue* de le publier. Nous avons insisté, prié même, au nom de Proudhon. On nous a renvoyé du ministère à la préfecture, de la préfecture au ministère et on a maintenu le refus. Courbet est venu avec moi.

« Mais, criait-il, je n'ai donc pas le droit de publier « ici où là, où je crois la place meilleure, le portrait « d'un homme honnête que j'ai aimé ? — Vous n'avez « pas ce droit-là. — Mais, ajoutions-nous, la photo- « graphie a été mise en vente et exposée partout de- « puis trois ans. — Rien n'y a fait. — *La Rue* n'aura « pas de dessin cette fois. Je n'en veux pas d'autre. « Mais nous céderons la place à Proudhon. Le journal « lui appartient aujourd'hui tout entier.

« Nous n'avons pu y faire entrer les pages les plus « belles, et nous avons dû laisser au livre tout ce qui « tient à la politique et à Dieu. On aura pourtant la « fleur de son génie ; on verra ce que valait l'homme « de bien qui, de son vivant toujours persécuté, em-

prisonné, est encore, après sa mort, banni d'un « coin où on l'aime.

« Jules VALLÈS. »

« Le reste du journal est composé avec des extraits des œuvres du socialiste. Nous en transcrivons les titres : Biographie, Tornesi, Enfance, le Tour de France, l'Homme-Terreur, la Mort. — Pages littéraires : Pantagruel, Jean-Jacques Rousseau, les Romantiques, Saints-Simoniens. — L'art : le Retour de la conférence ; les poètes épiques, Musique, Léonidas, Bonaparte, la Muse, Sainte-Geneviève, le Panthéon. Et enfin, en dernière page, cette note de la rédaction: « Nous prions nos lecteurs de ne pas nous rendre « responsables de certaines lacunes. Nous avons été « obligés de supprimer bien des lignes et de mettre des « points là où il y avait des idées. Des chapitres ont « dû, au dernier moment, être supprimés pour d'autres. « Nous avons fait de notre mieux.

« *La Rue.* »

« Ces documents pourront intéresser vos lecteurs et causeront, j'en suis certain, quelque surprise à ceux qui collectionnent « les Vallès ».

« Veuillez agréer. »

— Nous répondrons à notre correspondant que nous avions déjà remarqué nos erreurs, nous proposant de les rectifier, et même, pour ajouter un dernier paragraphe à cette bibliographie journalestique de Vallès, nous signalerons à M. Lods *le Journal de Sainte-Pélagie*, publié dans *le Paris* de M. Henri de Pène. — Jules Vallès fut le rédacteur en chef élu par les détenus politiques de Sainte-Pélagie, tous collaborateurs. Ce curieux journal, autographié et bien difficile à rencontrer aujourd'hui, eut deux numéros parus — le 26 décembre 1868 et le 2 janvier 1869. — Ils forment chacun un in-folio à part du journal *Paris*.

Diderot. — Le correspondant russe de *la Bibliothèque universelle et revue suisse* écrit à cette revue :

Diderot tient en ce moment une place notable dans la presse russe. *Le Messager de l'Europe* lui a consacré deux longs articles, qui vont sans doute être publiés en volume, et il vient de paraître tout un ouvrage sur le séjour de Diderot à Pétersbourg et ses rapports avec Catherine II.

M. Stassof avait déjà publié, il y a quelques années, dans *la Russie ancienne et moderne*, un travail où, à propos de Falconet et de sa statue de Pierre le Grand, il faisait une assez belle place au philosophe dont la Russie vient de fêter le centenaire. Ce n'est que justice. La bibliothèque de Diderot est à Saint-Pétersbourg fondue dans la bibliothèque impériale. C'est ici qu'on a retrouvé sa piquante correspondance avec Mlle Voland, comme on a retrouvé en Allemagne son *Neveu de Rameau*, deux de ses meilleures œuvres. Avec un improvisateur aussi peu soucieux de ses travaux que l'était Diderot, il y a toujours chance de trouver de l'inédit. Son dernier éditeur, M. Tourneux, a encore trouvé ici divers manuscrits inconnus, qu'il *bourg* n'a, pour sa part, découvert rien de nouveau; mais il a heureusement mis en œuvre ce que les autres avaient découvert, et son livre offre une lecture utile et agréable.

Livres scolaires. — A la suite d'une question posée au préfet de la Seine par un conseiller municipal, M. Dreyfus, qui ne veut plus que les enfants puissent lire le mot *Dieu*, même dans Victor Hugo, la direction de l'enseignement primaire aurait, nous dit-on, adressé aux directeurs et directrices d'école, une circulaire au sujet des livres scolaires.

Directeurs et directrices seraient invités à procéder à un récolement des livres qui se trouvent dans leurs écoles, soit en dépôt, soit entre les mains des élèves et à dresser une liste de ceux de ces ouvrages qui auraient cessé d'être autorisés.

Deux contes inédits de Perrault. — Un arrière-petit-cousin de Perrault vient, dit-on, de découvrir deux contes inédits, écrits de la main de l'auteur du *Petit Poucet*. Titres : *la Fée des perles* et *le Petit homme de bois*. On ajoute que le manuscrit va être offert par son possesseur à la Bibliothèque nationale.

De la traduction de l'Imitation *attribuée à Lamennais.* — *La Revue littéraire* a reçu de M. l'abbé Auber la lettre suivante :

« Poitiers, 31 janvier 1885.

« Monsieur le Directeur,

« Je vous adresse, à propos d'un intéressant travail de M. A. de Ségur sur l'école Menaisienne, une rectification, qu'il goûtera lui-même, je n'en doute pas.

« Il s'agit de Lamennais à propos de sa prétendue traduction de *l'Imitation* de Jésus-Christ et des *Réflexions* qu'il est censé avoir ajoutées à chaque chapitre. « Un des amis de Lamennais, dit M. de Ségur, « constate sa piété d'après la ferveur de sa prière et « le recueillement avec lequel il disait la messe. » Puis M. de Ségur ajoute : « A défaut d'autres preuves, « la lecture seule de son admirable travail de *l'Imitation* et des réflexions qui suivent chaque chapitre « confirmerait la vérité de ce témoignage. Jusqu'à la « fin de sa vie il proclama cet écrit son meilleur ou« vrage, et le plus compétent des critiques, M. Syl« vestre de Sacy, termine son étude sur les Œuvres « de Lamennais par cette parole à laquelle nul ne « contredira : « C'est le chef-d'œuvre de l'écrivain, « non moins que le chef-d'œuvre du prêtre. »

« Eh bien ! je demande humblement à ces messieurs la permission d'y contredire.

« L'Imitation dite de Lamennais ne fut jamais de lui : — il n'a jamais écrit que dix-sept des *Réflexions* qu'on lui attribue.

« Cette traduction et ses accessoires ont fait, depuis

qui, ne voulant pas en démordre, continuent, de bonne foi ou non, à bâtir un profit sur l'erreur publique, toujours trop favorable à ce genre de supercherie littéraire.

« C'est ainsi que les idées se font, grandissent, acquièrent le droit de cité et finissent par tromper des esprits éminents comme MM. de Sacy et de Ségur. Il y a plus : ces idées deviennent le véhicule de contes étranges, comme celui qui fait dire à Lamennais lui-même « que *l'Imitation* est son meilleur ouvrage ». Y songeait-il, quand il disait de telles paroles, et M. de Sacy, où les a-t-il recueillies, et par qui s'est-il laissé tromper? J'apporte ici la preuve de l'impossibilité de ces paroles du maître et des illusions de son admirateur.

« En 1878, j'ai publié chez Vivès, à Paris, une nouvelle édition de *l'Imitation de Gonnelieu avec des Réflexions à la fin de chaque, chapitre à l'usage du clergé.* Ce travail fut approuvé par Mgr Pie, qui partagera ma préférence pour cette traduction depuis si longtemps goûtée des fidèles. Ce n'était pas que l'éditeur n'eût bien voulu avoir *son Lamennais*, comme plus aimé du public. C'était précisément ce que je ne voulais pas, et je m'engageai à dire pourquoi dans ma préface.

« Or, voici le passage de cette préface sur lequel je me croyais permis de compter pour déraciner une fausse opinion qui, je le vois, peut tromper encore les intelligences les plus élevées.

« Le titre de ce livre qui, depuis 1820, a si souvent attribué au trop célèbre apostat la traduction dont on persiste à le gratifier, n'est qu'une étiquette spécieuse destinée à faire la fortune d'un travail que le véritable auteur n'osait pas encore produire sous son véritable nom. En témoignage de cela, il suffirait de demander quel imprimeur a jamais eu le manuscrit de Lamennais. J'ai pourtant une autre preuve et infiniment plus concluante encore. C'est à moi-même qu'en 1828, l'écrivain, si remarquable alors, affirma que sa prétendue traduction était l'œuvre *d'une main à lui connue*, laquelle s'était efforcée, ajoutait-il, de fondre dans une nouvelle ce qu'elle avait trouvé de mieux dans les autres. Je fus discret sur cet *inconnu* que l'abbé semblait ne pas vouloir indiquer plus nettement, et que je pris pour quelqu'un de cette pléiade formée à la Chesnaye d'un certain nombre de ses disciples devenus illustres, quelques années après, sous les noms de Lacordaire, de Combalot, de Gerbet, de Montalembert. Il m'affirma aussi qu'il n'était pas même l'auteur des *Réflexions* ajoutées à chaque chapitre, qu'il n'en avait fait que quelques-unes, et que l'erreur qui lui avait prêté tout l'ouvrage venait de la contexture même du titre général : *Traduction nouvelle*, avec des *réflexions par M. l'abbé de Lamennais.* Or ce nom d'auteur se rattachait uniquement à des *réflexions*, et non à toutes celles adaptées aux chapitres; encore moins se rattachait-il à la traduction elle-même. Il me parut aussi qu'il ne songeait pas à réclamer contre cette fausse in-

pulariser la réputation. Je fis remarquer alors ce que j'établis plus tard (1843), dans la préface d'une édition de Gonnelieu, donnée par moi avec des tables nouvelles : que la même illusion avait fait attribuer au pieux jésuite la traduction de l'avocat Jean Cusson, où les *pratiques* et *prières* étaient seules du premier.

« Quoi qu'il en fût, il s'agissait de savoir quelles réflexions avait écrites M. de Lamennais; et comme ceci se passait à la préfecture de Gap, occupée alors par le digne marquis de Roussy, Mme de Roussy pria l'auteur de *l'Essai sur l'indifférence* (dont le deuxième volume avait déjà trouvé bien des contradicteurs) de marquer lui-même, sur l'exemplaire qu'elle possédait, ce qui était de lui parmi tant de choses qui n'en étaient pas. Il s'y prêta sans retard et se servit d'un crayon que je lui offris, et que j'ai encore, pour indiquer d'une petite croix ses chapitres dans l'ordre suivant que je copie aujourd'hui sur mon propre exemplaire :

« Livre Ier, les réflexions des chapitres V, XVII, XXI.

« Livre II, celles des chapitres VII, VIII, XI, XII.

« Livre III, celles des chapitres I, V, XXXIV, XLIII, L, LI, LIII, LIV, LV, LVIII.

« Il n'y en a pas de lui pour le IVe livre.

« Une autre preuve que Lamennais ne traduisit point *l'Imitation*, c'est que la première édition où ces réflexions figurèrent fut donnée en 1820 par Eugène de Genoude, qui gardait l'anonyme sur le titre, y indiquant une *préface et des réflexions par M. l'abbé de Lamennais.* Chose curieuse : cette préface de Genoude lui-même qui la signe par une singulière inadvertance, et il y parle (page 18) d' « un homme de beaucoup de talent, et, ce qui vaut mieux encore, d'une piété trop rare aujourd'hui, qui a bien voulu nous aider dans ce travail ». On voit bien qu'à l'abri d'une petite équivoque finement calculée, ceci n'est pas inconciliable avec ce que le maître disait en 1828. Toujours est-il que la *Traduction* n'est pas du tout de celui-ci, et que les *Réflexions* n'en sont que fort peu. »

« Voilà donc, monsieur le Directeur, comment la traduction de Genoude, « empruntée de beaucoup « d'autres », est devenue pour le public celle de Lamennais, et comment quelques *réflexions* qui ne dépassent pas le nombre de dix-sept, quand il en aurait fallu cent quatorze, passent pour orner tous les chapitres de cette œuvre imaginaire. Comprend-on maintenant comment, sans aucunes recherches bibliographiques, et en dépit des aveux du principal intéressé, qui dut le dire à bien d'autres qu'à moi, on trouve tant de libraires ou d'éditeurs qui persistent à n'estimer et à ne reproduire que ce qu'ils appellent la *traduction de Lamennais*? Et quand je raconte l'histoire que voilà, ne se sent-on pas désireux qu'un tel pseudonyme ne vienne pas plus longtemps troubler le public éclairé? Et quand je défie un éditeur quelconque, un libraire, une bibliothèque, un membre de la famille du prétendu traducteur de montrer le

encore s'extasier sur ce que le pauvre prêtre y aurait mis de sa piété, sur ce qu'il aurait dit que « l'Imitation est son meilleur ouvrage », et peut-on enfin fonder quelque espérance de son salut sur les aspirations ascétiques données à l'auteur par une telle composition ?

« J'ai pensé, monsieur le Directeur, que vous accepteriez avec bienveillance ces observations qui importent par plusieurs raisons à l'histoire littéraire de notre temps et à une biographie qui n'est pas encore faite. En laissant subsister cette fausse opinion d'un livre que le prétendu auteur a renié lui-même, on autorise les biographes à le lui attribuer, comme il est déjà arrivé plusieurs fois; on fait de cette erreur une sorte de vérité dont personne ne doute plus, laquelle devient de notoriété publique, et que les érudits finissent par ne plus débrouiller qu'avec beaucoup de peine. A divulguer le fond de ces choses-là, nous gagnons aussi d'instruire les bibliographes qui, depuis soixante ans, ont répété maintes fois qu'il y avait une *Imitation* traduite et annotée par le solitaire de la Chesnaye ! Qu'on sache donc enfin à quoi s'en tenir.

« Je vois que ma publication de 1878 n'a pas encore réussi près des savants. Si elle était morte, ce qui regarde aujourd'hui l'éditeur plus que moi, je réclamerais pour sa mémoire une modeste mention dans celle des érudits pour qui c'est une vraie joie de voir une lumière de plus. Je remercie *l'Univers* qui aura bien voulu y contribuer, et dans votre personne, monsieur le Directeur, je lui rends le sincère hommage de ma reconnaissance et de mon respect.

L'abbé Auber,
Chanoine de Poitiers.

L'état civil de Victor Hugo. — Connaît-on exactement l'état civil de Victor Hugo ?

Voici des pièces d'un grand intérêt.

D'abord l'acte de naissance de son père, mort en 1828, lieutenant général des armes du roi. L'extrait a été relevé sur les registres de la paroisse de Saint-Epvre.

« 15 novembre 1773. Joseph-Léopold-Sigisbert, fils de Joseph Hugo, maître menuisier, et de Jeanne-Marguerite Michaud. Parrain, le sieur Joseph Béchet, avocat à la cour; marraine, demoiselle Marthe-Élisabeth Béchet. »

Ensuite, l'acte de naissance de Victor Hugo :

« Du huitième du mois de ventôse, l'an X de la République.

« Acte de naissance de Victor-Marie Hugo, né le jour d'hier à dix heures et demie du soir, fils de Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo, natif de Nancy (Meurthe), et de Sophie-Françoise Trébuchet, native de Nantes (Loire-Inférieure); profession de chef de bataillon de la 20e demi-brigade, demeurant à Besançon; mariés; présenté par Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo. Le sexe

« Premier témoin : Jacques Delelée, chef de brigade, aide de camp du général Moreau, âgé de quarante ans, domicilié audit Besançon.

« Second témoin : Marie-Anne Dessirier, épouse du citoyen Delelée, âgée de vingt-cinq ans, domiciliée en ladite ville.

« Sur la réquisition à nous faite par le citoyen Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo, père de l'enfant.

« Et ont signé : Hugo, Dessirier, épouse Delelée, Delelée.

« Constaté suivant la loi par moi, Charles-Antoine Séguin, adjoint au maire de cette commune, faisant les fonctions d'officier public de l'état civil.

Les Mémoires du maréchal de Mac-Mahon. — Le maréchal de Mac-Mahon emploierait, dit-on, les loisirs de sa retraite à la rédaction de ses notes personnelles, qui commencent au début de sa carrière militaire et seraient conduites jusqu'à l'époque où il a quitté la vie politique.

Ses notes, écrites pour sa famille, ne seraient destinées à l'impression ni de son vivant ni après lui.

Comité des inscriptions parisiennes. — M. le préfet de la Seine vient de soumettre au conseil municipal le texte de plusieurs inscriptions rappelant la mémoire de Bernardin de Saint-Pierre, Diderot, Lavoisier, Henri Martin, Mignet, Mirabeau et Sainte-Beuve.

Voici le texte de ces inscriptions et les maisons sur lesquelles elles seront apposées :

15, rue de Bellechasse :

Bernardin de Saint-Pierre
auteur
de *Paul et Virginie*
né au Havre
le 19 janvier 1737
mort le 21 janvier 1814
a demeuré
dans cette maison
de 1806 à 1813.

39, rue de Richelieu :

Diderot
philosophe et littérateur
principal auteur de l'Encyclopédie
né à Langres
le 5 octobre 1713
est mort dans cette maison
le 31 juillet 1784.

38, rue Vital :

L'historien
Henri Martin
né à Saint-Quentin
le 20 février 1810
est mort
dans cette maison
le 24 mars 1884.

2 rue Daumale :

FRANÇOIS MIGNET
historien
né à Aix en Provence
le 8 mai 1796
est mort
dans cette maison
le 24 mars 1884.

—

42, rue de la Chaussée-d'Antin :

MIRABEAU
est mort
dans cette maison
le 2 avril 1791.

11, rue du Montparnasse :

CH.-AUGUSTIN SAINTE-BEUVE
poète et critique
né à Boulogne-sur-Mer
le 23 décembre 1804
est mort
dans cette maison
le 13 octobre 1869.

— M. Georges Bengesco, secrétaire de la légation royale de Roumanie et auteur de la *Bibliographie* de Voltaire, vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Taches de graisse sur les imprimés. — Pour enlever les taches de graisse sur les imprimés, on se sert, lorsque ces taches sont déjà vieilles, de soude ou potasse caustique, qu'on applique sur le revers du papier. Si, après l'enlèvement de la tache, l'impression paraît pâle, on la traite avec une solution d'acide nitrique, dans 25 parties d'eau.

Si les taches de graisse sont fraîches, on les enlève avec le carbonate de soude ou de potasse (1 partie d'alcali sur 30 parties d'eau) ou avec le chloroforme, l'éther ou la benzine.

Les taches de cire s'enlèvent en trempant le papier dans de la benzine ou de la térébenthine; après quoi on couvre l'imprimé de papier buvard plié qu'on repasse avec un fer chaud.

Les taches de sang cèdent à une application pendant vingt minutes de chlorure de chaux; les petites taches jaunâtres disparaissent par l'application d'un acide très étendu d'eau.

ÉTRANGER

Angleterre. — *Statistique des publications de la Grande-Bretagne.* — Dans l'année 1884, il a été publié dans la Grande-Bretagne 4,960 livres, c'est-à-dire 228 de plus que durant l'année 1883. Ces livres se sont répartis ainsi : théologie, 1,794; livres pour la et biographies, 490; beaux-arts, 432; romans et nouvelles, 408; essais, monographies et histoires de la littérature, 323; voyages, 236; brochures diverses, 208; économie nationale et commerce, 187; médecine, 160; jurisprudence et philosophie, 163; poésies et drames, 179.

Autriche. — Nous avons déjà mentionné dans le dernier numéro du *Livre* la grande collection de papyrus trouvés à El Fayoum, en Égypte, et dont est propriétaire l'archiduc Régnier d'Autriche. — Ces papyrus se trouvent actuellement au musée de Vienne et ont été soumis à l'examen de quelques spécialistes qui y ont trouvé des révélations aussi précieuses qu'inattendues. — M. Wesseley, chargé de l'étude du fonds grec, a déchiffré sur un parchemin quarante-cinq lignes du huitième livre de Thucydide, écrites au IIIe siècle, et différant notablement de la *Vulgate*. Les plus anciens manuscrits de Thucydide connus jusqu'à présent ne remontent pas au delà du XIe siècle.

Parmi les textes entièrement nouveaux, on mentionne un discours polémique contre Isocrate, spécimen de la meilleure écriture alexandrine (IVe siècle), des fragments d'une dissertation esthétique du IIe siècle, et d'un traité philosophique dans le style d'Aristote, des morceaux de Cyrille et d'autres pièces, et une *metanoia* du IVe siècle, un des plus anciens spécimens d'écriture chrétienne.

Un grand nombre de fragments de l'Ancien et du Nouveau Testament, et datant des IVe et Ve siècles, sur papyrus et parchemins, sont importants pour la reconstitution des textes.

La collection des documents émanant d'empereurs romains et byzantins forme une série presque continue jusqu'à l'époque d'Héraclius.

Les papyrus hiéroglyphiques, hiératiques, démotiques et coptes sont également intéressants. — Les papyrus arabes sont au nombre de plusieurs milliers à partir de l'an 30 de l'hégire (652); les deux premiers en date sont les plus anciens documents connus de l'islamisme. — Il est à prévoir que l'acquisition de l'archiduc Régnier nous réserve bien d'autres surprises, car bon nombre de papyrus qui la composent n'ont point encore été étudiés, et leur déroulement nécessite des précautions qui rendent le travail d'inventaire long et difficile.

(*La Bibliophilie.*)

Belgique. — Aucune publication récente n'est digne d'être signalée à l'attention des lecteurs du *Livre*. — Les livraisons de *Bruxelles à travers les âges* se succèdent avec lenteur; la trentième vient de paraître, l'ouvrage en comprendra trois encore. Œuvre vaste, compilation de bénédictin à laquelle se prêtait merveilleusement l'esprit bourgeois de l'auteur, feu Louis Hymans.

Suisse. — *La presse périodique suisse.* — De 1873

publient en Suisse s'est augmenté d'un tiers. — Ce sont les journaux dévoués aux intérêts commerciaux, industriels et agricoles et les feuilles religieuses qui accusent l'augmentation la plus forte, ainsi qu'on peut le voir dans le petit tableau suivant qui met en parallèle pour les années 1873 et 1883 les journaux et revues répartis suivant les matières traitées.

Journaux.	1873	1883
Politiques	225	255
Officiels	31	37
Religieux	36	48
De droit	4	4
Scolaires	12	15
Commerce et d'industrie	9	58
Sciences naturelles	6	11
Littéraires et scientifiques	19	50
Agricoles et forestiers	18	29
Militaires	4	9
Illustrés	18	16
De modes	5	1
Feuilles d'avis	24	43
Total	411	576

Un seul des journaux publiés actuellement en Suisse date d'avant 1700. — Au commencement du siècle, il se publiait en Suisse 11 journaux seulement; en 1829, il y en avait 16; en 1848, 50 et en 1873, 288.

Quant à la périodicité des 576 journaux qui se publiaient en 1883, 70 sont quotidiens, 180 paraissent de deux à cinq fois par semaine, 174 sont hebdomadaires. — Les 152 autres sont mensuels, bi-mensuels ou trimestriels.

Parmi les journaux paraissant encore aujourd'hui les plus anciens sont :

La *Zürcher Freitagszeitung*, journal du vendredi de Zurich, qui a été fondé au XVIIe siècle;

La *Neue Zürcher Zeitung* (1788), nouveau journal de Zurich;

Le *Kantonsblatt von Basel-Stadt* (1798), feuille cantonale de Bâle-ville;

Sammlungen für Wahrheit und Gottseligkeit (Bâle, 1786), recueil moral et religieux.

Aargauischer Anzeiger (1797), feuille d'avis d'Argovie;

Fremdenliste der Bäder, fondée au XVIIIe siècle à Bade, liste des étrangers des stations balnéaires;

Bibliothèque universelle, Lausanne, 1796;

Feuille d'avis, Lausanne, 1764;

Gazette de Lausanne, 1799;

Journal et feuille d'avis, Yverdon, 1774; id., Neuchâtel, 1765;

Archives des sciences naturelles et physiques, Genève, 1796.

Amérique. — *Le centenaire d'une maison d'éditeur en Amérique.* — Le double centenaire des maisons *Lea brothers et Co* et *Henri Carey Baird et Co* est un événement important dans l'histoire de la librairie ciennes librairies des États-Unis, naquit en 1759 en Irlande où tout d'abord il fonda une imprimerie. — S'étant mêlé au mouvement politique par la publication de plusieurs pamphlets et d'une « lettre aux catholiques d'Irlande », il s'aliéna l'administration et vint chercher un refuge à Paris, où il se lia avec Benjamin Franklin et Lafayette. A son retour en Irlande, il publia *le Volunteer's Journal* qui lui valut un emprisonnement à Newsgate. Après sa remise en liberté, il jugea prudent de s'expatrier et de demander l'hospitalité au sol américain. — Le 15 novembre 1784, il débarquait à Philadelphie, absolument dénué de ressources; heureusement Lafayette, qui se trouvait alors à Mount-Vernon, se souvint de lui et mit généreusement à sa disposition une somme de 400 dollars. C'est avec ce modeste capital que Carey s'établit libraire et fonda un journal quotidien, bientôt suivi d'une publication plus sérieuse : le *Pennsylvania Evening Herald.*

En homme avisé, M. Carey imagina de publier dans son journal le compte rendu des débats de l'Assemblée de Pennsylvanie, innovation qui assura le succès du journal et que s'empressèrent d'adopter les feuilles concurrentes. — A la même époque il lança un magazine mensuel intitulé : *The Columbian* et un second périodique qui ne vécut que neuf années l'*American museum.*

Dès lors, le plus difficile était fait; M. Carey résolut d'éditer des ouvrages plus importants et publia consécutivement une édition de la Bible in-4°, qui pendant longtemps n'eut pas de concurrente sur le marché américain, les biographies de Washington et de Marion, par Wemyss, *Jefferson's Notes on Virginia* et *Bonaparte's Ornithology.*

Si l'on tient compte du nombre de lecteurs relativement restreint des États-Unis à cette époque, la publication de ces ouvrages dénote chez M. Carey un rare esprit d'entreprise.

Il fallait d'ailleurs surmonter des difficultés de toute nature pour faire mieux que les maisons concurrentes. — Ainsi M. Carey avait pris des arrangements avec les éditeurs anglais pour qu'on lui envoyât au fur et à mesure de leur apparition les bonnes feuilles des *Waverley Novels.* — La traversée de l'Atlantique n'était ni aussi sûre ni aussi rapide qu'aujourd'hui; il arrivait que des feuilles se trompaient d'adresse et tombaient aux mains d'un concurrent. — Il fallait donc se les faire adresser en double ou triple expédition. — Aussitôt la copie arrivée, les presses à bras fonctionnaient jour et nuit, les équipes d'ouvriers se relayaient pour ne pas perdre un instant, et à peine les volumes imprimés et reliés, on les expédiait par *Stage-Coach* à New-York sous la surveillance d'un homme de confiance qui avait mission de ne pas quitter un seul instant le précieux chargement.

En 1817, M. Carey s'associa son fils aîné, Henry C. Carey, et quatre années plus tard son beau-fils Isaac Lea; déjà, à cette époque, sa maison était une des plus importantes aux États-Unis.

ment jusqu'à sa mort, en 1839, d'entreprises publiques et d'œuvres charitables. — Quelques années plus tard son fils cadet Edward L. Carey prit le *retail-business* sous la raison sociale *Carey et Hart.*

Quant à la maison mère, elle continua à éditer avec succès des ouvrages scientifiques et relatifs en particulier à l'économie politique et aux sciences naturelles. — M. Isaac Lea, d'ailleurs lui-même géologue distingué, s'était fait une spécialité de la publication des travaux de géologie, minéralogie et des savants américains. La *Smithsonian Institution* va prochainement publier une liste des écrits scientifiques de M. Lea.

Lorsqu'en 1836 le second M. Carey se retira à son tour, M. Lea s'associa William A. Blanchard qui pendant vingt années avait dirigé le département commercial de la maison.

De 1836 à 1851 la maison édita sous la raison sociale *Lea et Blanchard* une série de publications importantes telles que l'*American Quarterly Review* édité par Rob. Walsh, les *Waverley novels,* les ouvrages de Fenimore Cooper, ceux de Washington Irving, de Gilmore Summs, Bird, Edgar Poe, John C. Kennedy, de Dickens dont elle fut une des premières à reconnaître le génie, etc. ; l'*Encyclopediæ americana* et *l'Encycl. of geography* d'un caractère purement scientifique. — Dès le commencement de ce siècle la propagation des études médicales avait été une des constantes préoccupations des éditeurs. — En 1820, ils avaient fondé à Philadelphie le *Journal of the medical and physical sciences,* revue trimestrielle, qui se transforma en 1827 dans un *American Journal of the medical sciences,* rédigé par M. Hays. — Insensiblement le contingent des ouvrages médicaux devint plus considérable ; et la maison en arriva à éditer successivement les travaux des spécialistes les plus éminents des États-Unis. — En 1843 elle fit paraître le *Medical News,* journal d'abord mensuel, mais hebdomadaire depuis 1882, et qui est généralement regardé comme un des principaux organes des sciences médicales. — A partir de janvier 1885, la raison sociale subit une dernière transformation, et c'est sous le nom de *Lea brothers et C°* que les éditeurs de la maison continuent aujourd'hui l'œuvre de leurs devanciers.

Les journaux bibliographiques aux États-Unis. — Les États-Unis ne manquent pas de publications périodiques bibliographiques.

Le *Publishers' Weekly,* qui date de 1872, s'est fusionné avec l'*American library gazette and publishers' circular ;* on y trouve une liste détaillée de tous les ouvrages qui se publient aux États-Unis. — La partie exclusivement bibliographique est divisée en sept parties dont les sept principales sont :

La *Weekly record* ou liste hebdomadaire de tous les ouvrages imprimés en Amérique, classés par ordre alphabétique de noms d'auteurs ;

L'*Index* systématique mensuel qui, sous le titre de vrages parus pendant le mois et contient l'index annuel des principaux ouvrages parus pendant l'année.

Le *Literary News* ou *eclectic Review of current literature* paraît chaque mois et contient toute espèce d'information relative aux auteurs et à leurs ouvrages. — Lors de sa fondation en 1868 ce journal se publiait sous le titre : *The literary bulletin.*

The library Journal, organe officiel de l'association des bibliothécaires américains, est édité par Charles A. Cutter, librarian, Boston, Athenæum.

Ce périodique date de 1876 et est dû à la coopération des principaux bibliothécaires d'Amérique et d'Angleterre. C'est un guide précieux pour ceux qui ont à administrer de grandes ou de petites bibliothèques ; il donne des renseignements circonstanciés sur tout ce qui concerne la bibliographie pure, l'économie et l'histoire des bibliothèques et la connaissance des anonymes et des pseudonymes.

M. W.-J. Fletcher se propose de publier comme supplément du *Library Journal* un *Index to periodicals* qui contiendra les sommaires des périodiques les plus importants qui se publient en langue anglaise.

Citons encore l'*Index medicus* qui date de 1879 ou liste bibliographique mensuelle de la littérature médicale du monde, publiée sous les auspices de MM. Billings et Robert Fletcher.

Quant aux publications annuelles, elles sont trop nombreuses pour être citées toutes.

La *Publisher's trade list annual,* une des principales, contient les catalogues les plus récents des libraires américains classés par ordre alphabétique. — Nous y remarquons encore un *educational catalogue* et un *complete index to the books of the year* ou liste complète des publications de l'année, classées par ordres systématique et alphabétique.

Quant au *Book-buyer* qui se publie chaque mois, il s'efforce de tenir ses lecteurs au courant de tout ce qui se publie de remarquable en Amérique et en Angleterre en donnant les passages les plus saillants de la littérature du jour sans entrer dans des analyses critiques proprement dites.

Citons, en fait d'ouvrages de longue haleine, l'*American Catalogue,* dont la première partie, élaborée par MM. J. Leypoldt et E. Jones, n'occupe pas moins de deux volumes in-4° de 1,500 pages avec près de 125,000 titres.

La seconde partie, qui embrasse la période de 1876 à 1884 (1er juillet), donnera les titres de 18,000 volumes et sera tirée à 1,250 exemplaires.

Le premier volume est sous presse, le second pourra paraître dans le courant de l'année.

A travers les Revues.

ARTICLES LITTÉRAIRES
parus dans les revues étrangères.

Angleterre. — *The Atlantic Monthly.*

Mars : C. Barnes Martin : La mère de Tourguéneff. — H.-A. Clapp : Le temps dans les comédies de Shakespeare.

Blackwood's Edinburgh Magazine.

Février : La vie et les lettres de George Eliot. — Les caractères de femmes de Shakespeare ; VIII, Béatrice.

The Gentleman's Magazine.

Janvier : H.-M. Trollope : Le bonhomme Corneille. — E.-M. Clerke : The tuscan Béranger.

Mars : H.-R. Fox-Bourne : George Eliot. — Th. Child : Shakespeare and Napoléon III.

The Nineteenth Century.

Février : W. Archer : Les devoirs du critique dramatique.

Mars : Lord Acton : La vie de George Eliot.

Temple-Bar.

Janvier : Souvenirs de Mark Pattison.

Février : Gounod. — La correspondance de John Wilson Croker. — Une semaine avec George Eliot. — Un verrier littérateur.

Allemagne. — *Centralblatt für Bibliothekswesen.*

Janvier : A. Keyser : Les catalogues alphabétiques des bibliothèques publiques.

Février : A. Führer : Les bibliothèques aux Indes.

Mars : Les traitements des employés des bibliothèques en Prusse. — O. Harting : L'histoire de l'invention de l'imprimerie.

Deutsche Revue.

Janvier : F. Latendorff : Poésies inédites de Théodore Körner.

Mars : Souvenirs du poète Petafi.

Deutsche Rundschau.

Janvier : Albert Duncker : Souvenirs de jeunesse des frères Grimm.

Février : W. Scherer : Discours sur Jacob Grimm (4 février 1885).

Mars : H. Hüffer : Henri Heine et J.-H. Detmold.

Nord und Süd.

Janvier : R. v. Gottschall : Le roman archéologique. — R. Vischer : La Renaissance allemande autrefois et aujourd'hui. — F. Freund : Le jugement de Porcia dans *le Marchand de Venise.*

Février : Paul Lindau : Le roman d'une grande dame.

Mars : Paul Lindau : Johann Strauss.

Italie. — *Nuova Antologia.*

1er janvier : Giosue Carducci : Galanterie cavalleresche del secolo XII et XIII. — Matilde Serrao : Scola normale feminile.

15 janvier : Camillo Boito : L'anima di un artista.

Revue de la littérature étrangère : Frédéric II et Louis XV. — Les origines de la France contemporaine. — Une académie sous le Directoire, etc.

Revue dramatique : Le répertoire français en Italie.

1er février : A. Graf : Il Boccaccio e la superstizione.

15 février : A. Borgognoni : Le second amour de Pietro Bembo. — Caterina Pigorini Beri : Un battesimo principesco alla fine del secolo XVIII.

1er mars : C. Chiarini : Il secondo delitto di Ugo Foscolo. — C. Boglietti : Frederico II e Luigi XV. — Camillo Boito : I nostri vecchi monumenti. — R. Bonghi : Per il centenario di Alessandro Manzoni.

Revue internationale.

Mars : Forte-Randi : Rabelais et Théophile Folengo. — Trefort : François Mignet. — Dora d'Istria : La littérature française au XIXe siècle. — de Riemer : Louis XVI et la Révolution.

Espagne. — *Le Folk-lore en Espagne.* — Le premier numéro d'un périodique espagnol consacré au *folk-lore* de ce pays vient de paraître. — Le *Boletin Folklorico Español* se publiera deux fois par mois et sera l'organe de toutes les sociétés de *folk-lore* espagnoles tant d'Europe que des colonies. — Le Señor Quichot y Sierra est l'éditeur de cette revue, qui paraît à Séville.

États-Unis. — Le *Cooperative Index to periodicals,* qui depuis mars 1883 formait le supplément du *Library journal* et paraissait tous les mois, ne paraîtra désormais que tous les trimestres.

COMPTES RENDUS D'OUVRAGES FRANÇAIS

Angleterre. — *The Academy.*

24 janvier : The true Story of Mazeppa, the son of Peter the Great, par le vicomte E. Melchior de Vogüé, ouvrage traduit du français par James Millington.

21 février : La Renaissance en Italie et en France à l'époque de Charles VIII, par M. Eugène Muntz.

The Athenæum.

14 février : Aloïs Hess : Les médaillons de la Renaissance.

21 février : H. Taine : Les origines de la France contemporaine. — Léon de Tinseau : La meilleure part. — Jules Simon : Une Académie sous le Directoire.

Saturday Review.

28 février : Émile Raunié : Chansonnier historique du XVIIIe siècle. — Th. Bentzon : Les nouveaux romanciers américains. — Maxime du Camp : La charité privée à Paris. — Correspondance de M. de Rémusat.

The Scottish Review.

Janvier : Camille Julian : Les transformations politiques de l'Italie sous les empereurs romains. — Eugène Réveilland : Histoire du Canada et des Canadiens français depuis la découverte jusqu'à nos jours.

Allemagne. — *Deutsche Literaturzeitung,* n° 5.

Samuel Berger : La Bible française au moyen âge. — J. Bonnard : Les traducteurs de la Bible en vers français au moyen âge.

Historische Zeitschrift, t. LIII, fasc. 2.

J. Bruckner : Inventaire sommaire des archives communales de la ville de Strasbourg, antérieures à 1790.

Italie. — *Archivio storico italiano,* t. XV, fasc. 1er.

Les livres d'heures du duc de Berry.

NOUVEAUX JOURNAUX ÉTRANGERS

Allemagne. — *Lithographische Rundschau.*

M. Schlotke, l'éditeur du *Journal für Buchdruckerkunst,* fait paraître, depuis le 1er janvier 1885, un nouvel organe paraissant quatre fois par mois et intitulé *Lithographische*

Rundschau, ou « Revue lithographique ». Il contiendra tout ce qui concerne les impressions par procédés chimiques, etc.

Le premier numéro de la « Revue de lithographie » retrace les procédés qu'avait voulu introduire Senefelder, l'inventeur de la lithographie, pour remplacer la pierre lithographique, relativement chère et sujette à se détériorer facilement, par une espèce de carton-pierre. Malgré ses efforts, Senefelder ne put obtenir les résultats qu'il espérait.

Italie. — La *Rivista liberale italiane*, giornale politico-sociale-scientifico-litterario, paraît à Rome en publication hebdomadaire.

Turquie. — La *Revue orientale*, journal littéraire et artistique, Constantinople.

On nous envoie le prospectus d'une nouvelle revue littéraire mensuelle qui, très certainement, est appelée à un grand avenir, si les quelque quarante ou cinquante noms célèbres qui figurent au nombre de ses rédacteurs seront des collaborateurs sérieux.

Quant au programme de la *Revue orientale*, il est trop favorable à la France pour que nous n'en reproduisions ce passage :

« D'une part, répandre en Turquie les chefs-d'œuvre des écrivains français contemporains et, de l'autre, populariser en France et à l'étranger les diverses littératures orientales. »

Il serait à souhaiter qu'il existât en Allemagne et en Angleterre des revues analogues; nous sommes persuadés qu'elles feraient plus pour propager l'influence française à l'étranger que des combinaisons diplomatiques aussi laborieuses qu'inefficaces.

États-Unis. — Un nouveau journal d'archéologie américaine paraîtra quatre fois l'an, chez M. A.-L. Frothingham de Baltimore, sous le titre de *American Journal of archeology*.

NECROLOGIE.

FRANCE

— M. Serret, membre de l'Académie des sciences, est mort le mois dernier, frappé de congestion cérébrale.

Serret (Joseph-Alfred) était né en 1819. Il sortait en 1840 de l'École polytechnique comme sous-lieutenant d'artillerie. Mais, au bout d'un an, il quitta le service militaire pour se livrer à l'étude des mathématiques. Successivement examinateur d'admission pour l'École polytechnique, suppléant de M. Francœur à la Sorbonne dans le cours d'algèbre supérieur, et de Le Verrier dans celui d'astronomie physique, il eut l'honneur de voir créer pour lui au Collège de France, en 1861, la chaire de mécanique céleste. En 1863, il fut chargé de la chaire de calcul différentiel et intégral dans le même établissement.

Depuis 1860, l'Académie des sciences lui avait ouvert ses portes. En 1873, il fut nommé membre du Bureau des longitudes.

Ses ouvrages, pour la plupart se rapportant à l'analyse mathématique, sont nombreux; il a donné un traité de trigonométrie, des cours d'arithmétique, d'algèbre, de calcul différentiel et intégral. On lui doit enfin une édition des œuvres de Lagrange.

— On annonce la mort, à la maison Dubois, où il était en traitement, de M. Charles Deslys, romancier et auteur dramatique. M. Deslys fut d'abord acteur; il joua le drame sur divers théâtres du Midi, notamment à Toulouse. En 1846, il débuta à Paris par une nouvelle, les *Bottes vernies de Cendrillon*, et se consacra depuis aux lettres. M. Deslys avait publié un grand nombre de romans, parmi lesquels nous citerons : *Un Zouave, Fanfan la Tulipe*, les *Récits de la grève*. Ce dernier ouvrage a été couronné par l'Académie française. M. Deslys a donné au théâtre plusieurs opéras-comiques; le *Pont Rouge*, mélodrame, avec M. Decauville; le *Casseur de pierres*, drame, etc. Il était âgé de soixante-quatre ans.

— On annonce la mort de M. Ravenel, conservateur honoraire de la Bibliothèque nationale, officier de la Légion d'honneur. De 1830 à 1839, M. Ravenel fut attaché à la Bibliothèque de la ville de Paris et entra, à cette dernière date, à la Bibliothèque nationale, où il resta quarante ans. M. Ravenel était âgé de quatre-vingt-quatre ans.

— M. Léon Beauvallet, auteur dramatique, fils du célèbre sociétaire de la Comédie-Française, vient de mourir. Lui-même, au début de sa carrière, avait été acteur et il avait suivi Rachel en Amérique, pour lui donner la réplique dans les tragédies de Corneille et de Racine. Il a raconté cette malheureuse odyssée dans un volume intitulé : *Rachel et le Nouveau Monde*.

A son retour, il se voua exclusivement à la littérature. Il a écrit un grand nombre de romans et de

pièces de théâtre. Citons parmi ces dernières : les *Femmes de Gavarni*, en collaboration avec Théodore Barrière et Adrien Decourcelle (1852); le *Roi de Rome*, avec Desnoyer (1855); le *Sacrilège*, avec Barrière (1869); les *Femmes de Paul de Kock* (1875); le *Fils d'une Comédienne*, avec son fils, Frantz Beauvallet (1875).

M. Léon Beauvallet n'était âgé que de cinquante-sept ans.

— C'est avec les plus vifs regrets que nous annonçons la mort de l'auteur des *Sonnets du Docteur*, dont *le Livre* entretenait dernièrement ses lecteurs. Le docteur Camuset, oculiste à Dijon, était un érudit et un ami des livres. Jeune encore, Camuset n'avait que quarante-quatre ans, il avait publié diverses petites brochures médicales, et comptait mettre sous presse, pour faire suite à ses aimables *sonnets*, une série de contes en vers d'un esprit rabelaisien, qui eût contribué à fixer cette physionomie littéraire.

ÉTRANGER

Hollande. — M. Fruin, professeur de droit à l'université d'Utrecht, vient de mourir. Il laisse de nombreux ouvrages sur l'histoire de la science du droit.

— Le professeur F. Köhler, bibliothécaire de la bibliothèque d'Altenbourg, auteur de plusieurs dictionnaires anglais, français et italiens, est mort le 3 février.

— M. Rossmann, ancien professeur de l'histoire des arts à Weimar et Dusseldorf, également connu comme poète et écrivain, est mort le 6 février.

— L'ancien député au Reichstag, docteur Alexandre Schindler, connu comme poète sous le pseudonyme de Julius von der Fraun, est mort, le 16, à Vienne, à l'âge de soixante-dix-sept ans.

Angleterre. — Le professeur F.-C. Archer, directeur du musée d'Édimbourg, est mort le 18 février à l'âge de soixante-neuf ans. M. Archer a publié plusieurs écrits fort remarqués sur la botanique.

— *Dom Anselme Baker*, frère de l'ordre des Cisterciens, un des artistes héraldiques les plus remarquables de nos jours, est mort le 11 janvier. M. Baker a illustré un grand nombre de calendriers, de livres d'heures et autres livres de liturgie. La plupart des « Coat of arms » de *Forster's Peerage* sont de lui.

— Le 17 janvier, le colonel Frédéric Burnaby, écrivain d'un grand mérite, fut tué à l'ennemi.

Il n'avait que quarante-trois ans.

M. Burnaby, fils d'un « clergyman » anglais, fut élevé en Allemagne et entra, en 1859, au *Royal-Horse-Guard*.

Voyageur infatigable, il parcourut l'Amérique septentrionale, l'Afrique centrale, et fit, en 1875, sa pointe mémorable à Khiva, dont il nous a laissé un récit dans sa *Ride to Khiva*.

M. Burnaby a presque autant voyagé dans les airs que sur terre; il n'a pas fait moins de vingt ascencions en ballon.

Lady Georgiane Fullerton, sœur aînée de lord Granville, est morte à Ayrfield. La défunte a laissé plusieurs romans et nouvelles. Son premier ouvrage, *Ellen Middleton*, date de l'année 1844. On sait qu'elle s'était convertie au catholicisme et que ses derniers ouvrages, dont plusieurs ont eu un succès mérité et ont été traduits en français, étaient inspirés par la foi catholique.

— M. John Francis Campbell d'Islay, géologue distingué, et un de ceux qui se sont particulièrement dévoués au *Folk-lore* celtique, vient de mourir. — M. Campbell a fait de remarquables travaux sur la formation des glacières; son livre *Frost and Fire*, la glace et le feu, est fort apprécié de ceux qui s'occupent de géologie. — Quant à ses recherches historiques celtiques, elles ont été recueillies pour la plupart dans ses *Popular tales of the Western islands*.

Russie. — Le comte Ouvaroff, président de la Société d'antiquités de Moscou, un des archéologues les plus éminents de notre époque, vient de mourir.

M. Ouvaroff a publié en 1851 un volume de *Recherches sur les antiquités de la Russie méridionale*, dont une traduction française a paru en 1852.

Plus tard, il publia un volume sur les *Kourgani* ou « tumuli sépulcraux » de la Russie. La Russie a perdu en lui un de ses archéologues les plus savants et les plus expérimentés.

Suisse. — M. le docteur Emmanuel Biedermann, professeur de théologie à l'université de Zurich, est décédé dans cette ville le 26 janvier. Il a été, avec le Dr Fries, le fondateur d'une revue théologique libérale, intitulée *die Kirche der Gegenwart*, l'église contemporaine. Son principal ouvrage est une *Christliche Dogmatik*, dogmatique chrétienne.

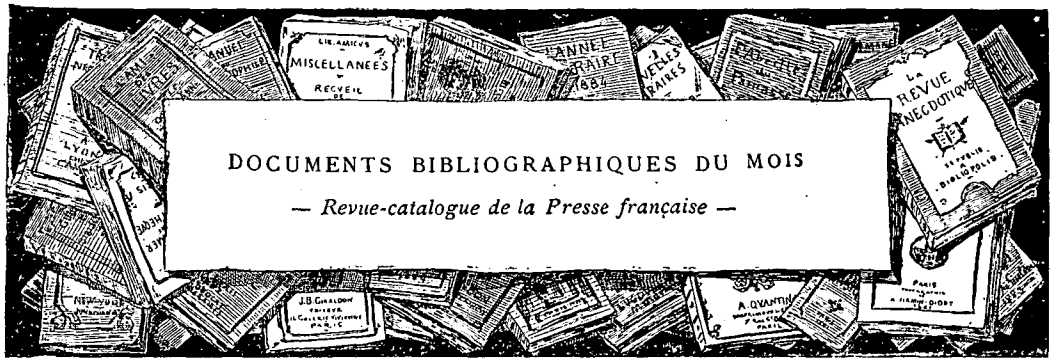

Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ART (no 498). Ph. Audebrand : Les animaliers. — P. Leroi : Exposition de la Société d'aquarellistes français. — (N° 499). Ceresole : Alessandro Vittoria. — Lettre de Mme Damoreau : Cinti. — Badin : Les Marionnettes de Maurice Sand à Passy. — ARTISTE (janvier). De Ronchaud : La *Cène*, de Léonard de Vinci. — De Chennevières : Les décorations du Panthéon. — Comte de Barthélemy : Mme des Houlières. — Marmontel : Des rapports de la musique avec les autres arts. — C. Leymarie : Étude sur le paysage moderne.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE (janvier). Van Muyden : Le monopole de l'électricité. — De Verdilhac : Les intérêts de l'Europe en Océanie. — BULLETIN DU BIBLIOPHILE (décembre). Meaume : La mère du chevalier de Boufflers. — Moulin : Le palais de l'Académie au XVIIe siècle. — BULLETIN HISTORIQUE DU CERCLE SAINT-SIMON (n° 1, 1885). Guéroult : Paris port de mer. — Drapeyron : Les institutions géographiques nécessaires. — Foncin : L'alliance française et sa propagation nécessaire. — BULLETIN MONUMENTAL (janvier-février). Tholin : Le musée d'Agen. — Barbier de Montault : Le vitrail de la crucifixion à la cathédrale de Poitiers. — Moisat : Les inscriptions des trésors d'argenterie de Bernay. — Jadart : Les anciens pupitres des églises de Reims. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (21 février). Le maréchalat en France. — (28 février). Le réglage du tir. — (7-14 mars). Le Soudan; Gordon et le Mahdi.

CORRESPONDANT (25 février). Mayol de Lupé : Un pape prisonnier. — E. Biré : M. Edmond About. — De Mandat-Grancey : New-York et Chicago. — D. Cochin : La doctrine de l'évolution et la nouvelle théorie de la vie. — — (10 mars). Rigaud : Du mariage et du divorce. — Thureau-Dangin : Aimé de Clermont-Tonnerre (1779-1865). — Gavard : La politique coloniale. — De Mandat-Grancey : New-York et Chicago. — Villamus : Souvenirs d'un ambassadeur auprès de la cour de Suède au temps de Bernadotte. — P. Douhaire : Le sémitisme en France. — CRITIQUE PHILOSOPHIQUE (février). Renouvier : L'esthétique du jeu. — Pillon : La formation des idées abstraites et générales, à propos des *Études* philosophiques de Durand-Désormeaux. — Dauriac : La science du beau et du génie. — Renouvier : La critique littéraire de la *Critique de la Raison pure*. — Péraut : Notes et réflexions sur la méthode pédagogique. — CUREUX (

diti et Deutz. — Les pairs de France. — Balzac. — La famille d'Holbach.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (21 février). L'accaparement et la stérilisation des capitaux par l'État; le familistère de Guise. — (28 février). La curée de l'Afrique; la dissémination des propriétés; l'alfa et l'industrie française. — (7 mars). La curée de l'Afrique; la responsabilité et la solidarité. — (14 mars). La mobilisation de la propriété foncière; les logements à bon marché; la Perse contemporaine.

GAZETTE ANECDOTIQUE (28 février). Jules Vallès. — Le catalogue Monselet. — Une lettre de Jules Vallès. — Le duc de Berry franc-maçon. — Œuvres posthumes de Th. Barrière. — Les premiers pas de Gustave Doré. — (15 mars). Les quatre-vingt-trois ans de Victor Hugo. — Delacroix à Rouen. — Sarah Bernhardt. — Paul de Molène.

L'HOMME (10 février). De Mortillet : La question de l'homme tertiaire. — Chantre : Monuments et superstitions de l'époque néolithique. — Kerckhoffs : Le mémoire de M. Bréal sur le classement des mots dans notre esprit. — (25 février). Manouvrier : Représentation graphique des séries anthropologiques. — Hovelacque : Alimentation et caractère des Wolofs. — Mondière : Note sur quelques moulages d'organes génitaux des deux sexes pris sur les Fuégiens.

INSTRUCTION PUBLIQUE (21 février). Martha : La philosophie à Rome. — Pigeonneau : Les colonies françaises. — (28 février). Crouslé : Buffon et les philosophes. — Croiset : Plaidoyer politique de Démosthène. — (7 mars). F. Thomas : La *Logique* de Stuart Mill. — Sorel : Les *Adelphes*. — Martha : La philosophie à Rome. — Pigeonneau : Les colonies françaises. — (14 mars). Huit : La psychologie d'Aristote. — Crouslé : Buffon et les philosophes. — Croiset : Les plaidoyers politiques de Démosthène. — INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS (25 février). Contes inédits de Perrault. — Parodie de la *Légende des siècles*. — Préface du *Dictionnaire* de Furetière. — La Ninon de Musset. — Lettres inédites de Frédéric et de Maupertuis. — La bibliothèque elzévirienne. — Bibliographie des œuvres des académiciens. — Singulier passage des *Mémoires* d'Alex. Dumas. — Enseignes de librairie fantastiques. — Débuts de F. Coppée. — Diderot et sa bibliothèque. — Papiers de Rasse des Nœux. — Lettre inédite de Jules Vallès; pourquoi il a fait Jacques

La première tragédie de Crébillon. — Clef des *Odeurs de Paris*. — Pseudonymes. — Histoire scandaleuse de Charles X. — Où est né Boccace. — Un livre en bois. — La muse historique et le Dictionnaire des anonymes. — Représentation d'*Henriette Maréchal* en 1865.

JEUNE FRANCE (février). A. Daudet : Silhouettes d'artistes. — Dietrich : Le mouvement littéraire en Allemagne. — A. Leroy : Edmond About. — E. Michelet : Jules Vallès. — A. Marchand : *Nos morts contemporains*, par E. Montégut — JOURNAL DES ÉCONOMISTES (février). Salomon : Les coalitions commerciales. — De Cocquiel : La crise en Belgique. — Martineau : Du mandat des législateurs et de ses limites. — Ce que gagnent les ouvriers anglais. — JOURNAL DES SAVANTS (février). G. Boissier : Les dernières fouilles du Forum. — Bertrand : Correspondance de Denis Papin. — De Quatrefages : Caractères intellectuels, moraux et religieux des Mincopies. — Perrot : Les commencements de l'art en France. — Egger : L'épigraphie grecque à l'Académie des inscriptions. — JOURNAL DES SCIENCES MILITAIRES (février). Le sous-officier et les cadres subalternes. — Considérations sur la haute direction de l'artillerie en France. — L'avenir de Châlons; son mouvement vers Metz (1870). — Télégraphie militaire par signaux. — La cavalerie au Tonkin. — Les mémoires du comte de Saint-Germain.

MAGASIN PITTORESQUE (15 février). La maison de la Légion d'honneur de Saint-Denis. — Faye : Le créateur du ciel et de la terre. — Le vigneron bourguignon. — Campements, cantonnements et bivouacs. — Flammarion : Faits astronomiques de l'année 1885. — (15 mars). Girardin : La lutte pour l'existence. — Loustau : Le *Pentacrinus Wyville Thomsoni*. — Charton : Musée lapidaire de Sens. — De Vaulabelle : La jumelle photographique. — MOLIÉRISTE (mars). P. d'Estrée : Le *Prosarite*. — J.-M.-L. : Cœur à droite.

NATURE (21 février). Chemin de fer aérien à voies superposées. — Le pont de Forth en Écosse. — La culture de la nacre à Taïti. — Les punaises de la mer. — (28 février). Les aérostats captifs de l'armée française. La statue de Nicolas Leblanc. — (7 mars). Pêche à la baleine sur les côtes de Norvège. — Bolide extraordinaire observé en Chine. — Étude sur les marines de l'antiquité. — (14 mars). Les tremblements de terre de l'Andalousie. — La culture des microbes. — La nouvelle galerie paléontologique du Muséum. — NOUVELLE REVUE (15 février). Vasili : La société de Vienne. — Stan. Meunier : Les tremblements de terre. — Burdeau : L'école Monge. — Leo Quesnel : La littérature contemporaine au Mexique. — (1er mars). Vasili : La société de Vienne. — Lux : La question du Tonkin. — Gerbié : La France au Canada. — De Ronchaud : De l'encouragement des beaux-arts par l'État. — Leser : La marine allemande.

POLYBIBLION (février). M. Postel : Instruction chrétienne et piété. — Davranches : Poésie. — Comptes rendus dans les sections de théologie, jurisprudence, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique : Un nouvel Alain de l'Isle. — Mémoires de Mme de Chateaubriand. — Bibliographie d'Olivier de la Marche.

RÉVOLUTION FRANÇAISE (mars). *La Révolution française*, revue historique fondée par M. A. Dide et publiée chez Charavay frères, vient d'accomplir sa troisième année d'existence. Voici le sommaire du numéro du 14 mars : La société de l'histoire de la Révolution. — Colfavru : L'Assemblée législative. — Charles Germain, disciple des babouvistes. — Le Coz : Les évêques constitutionnels. — Les manuscrits de Mirabeau. — Autographes et documents révolutionnaires, publiés et annotés par Étienne Charavay : Marie-Joseph Chénier, Cerutti, Sergent Marceau et Bouchereau. — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (janvier-février). Clermont-Ganneau : Le sceau de Obadyahou. — Flouest : Deux stèles de Laraire. — Lièvre : Exploration archéologique du département de la Charente. — Bapts : Souvenirs du Caucause. — Sorlin-Dorigny : Timbres d'amphores trouvés à Mytilène. — Reinach : Moules asiatiques en serpentine. — Baux : La poterie des nuraghes et des tombes des géants en Sardaigne. — REVUE BRITANNIQUE (février). Le comte Pacha de Bonneval. — L'état de l'armée anglaise. — Le théâtre chinois en Amérique. — REVUE CONTEMPORAINE (février). Harry Alis : Un neveu de Voltaire. — E. Rod : La course à la mort. — Le comte de Lisle : Les inquiétudes de Dom Simuel. — Th. de Banville : Nocturne. — A. Boyer : Deux chants inédits de l'*Enfer* du Dante. — De Pressensé : Physiologie du conservateur. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (février 16). Schmidt : Additions au tome VIII du *Corpus*. — Schlumberger : Sigillographie de l'empire byzantin. — Larroumet : Molière : Les *Précieuses ridicules*. — Thibault : Dictionnaire français-allemand. — Communay : Isaac de la Peyrère et sa famille. — (23). Voigt : Les douze tables. — Gazier : L'abbé de Prades, Voltaire et Frédéric II. — Lévy-Brühl : Le Dieu de Sénèque. — L'idée de responsabilité. — (mars 9). Plutarque, Vie d'Alexandre. — Lefèvre Pontalis : Jean de Witt. — Lange : Tableau de la littérature allemande. — REVUE DES DEUX MONDES (15 février). Jurien de la Gravière : La fin d'une grande marine. — Brunetière : Les romanciers du XVIIIe siècle; Prévost. — V. de Bled : La vie politique, sociale et littéraire au Canada. — Bourdeau : Poètes et humoristes de l'Allemagne; M. Gottfried Keller. — (1er mars). C. Rousset : Le duc de Rovigo en Algérie. — Boutmy : La première évolution politique des classes et la formation du parlement en Angleterre. — G. Charmes : La réforme maritime. — Aubé : Les derniers travaux des Bollandistes. — Valbert : Guillaume de Humboldt et Charlotte Diède. — Brunetière : La confession d'un réfractaire. — REVUE FELIBRÉENNE (15 février). P. Mariéton : Jasmin fils. — Roux : La marqueza de Poumpadoures. — (1er mars). Verdaguer : Discours à Saint-Martin de Provensals. — F. Gras : La roumanso d'ou Fourbin dès Issards. — REVUE FRANÇAISE DE L'ÉTRANGER ET DES COLONIES (mars). Baron d'Avril : Eglise d'Orient; rite grec. — Marbeau : Les Allemands en Volhynie. — État social des diverses races de la Bosnie. — Description de Bagdad. — Lesserteur : Rituel des funérailles annamites. — Productions et commerce du Maroc. — REVUE HISTORIQUE (mars-avril). Fagniez : La mission du Père Joseph à Ratisbonne en 1630. — Reynald : Le baron de Lisola; sa première ambassade en Angleterre (1613-1645). — Coville : Observations sur deux sources du règne de Louis VIII. — REVUE INDÉPENDANTE (mars). S. Mallarmé : Sonnets. — Huysmans : L'emblème. — Moréas : Notes sur Schopenhauer. — Jean Lorrain : La destinée. — Lefèvre : La morale. — Louis Desprez : M. Leconte de Lisle. — Notes sur Dostoïevsky. — REVUE GÉNÉRALE (15 février). Couslé : *La délicatesse dans l'art* par M. C. Martha. — Hugonnet : La question africaine et le prince de Bismarck. — P. Morel : Edme Caro et Edmond About. — (1er mars). Deschanel : Bossuet; le sermon pour la confession de Mlle de la Vallière. — De Scy-Chazelles : La police de sûreté. — A. Piedagnel : Un ami des livres, M. Ximenès Doudan. — A. Pigeon : Jules Vallès. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (février). Merle : Les possessions anglaises et françaises sur la côte occidentale d'Afrique. — Jametel : La

des côtes de l'Océan et de la Manche. — Documents pour l'histoire des colonies françaises; Fouquet, roi du Canada. — REVUE LITTÉRAIRE (février). G. Bois : *Les Sciences de la matière* (Fremy). — Eugène Tavernier : Lettres d'un précurseur. — Doudart de la Grée au Cambodge et son voyage en Indo-Chine (F. Julien). — V. Canet : Théâtre choisi de P. Corneille (A. Sengler). — Justin Fèvre : Nouvelles collections de classiques (J.-B. Jeannin). — Baron René de France : Ile de Sumatra. — Chez les Atchés (Brau de Saint-Pol Lias). R. d'Artois : L'influence française (Lefebvre Saint-Ogan). — Satil : La bibliothèque du Saint-Siège (J.-B. de Rossi). — REVUE PHILOSOPHIQUE (mars). Sikorski : L'évolution psychique de l'enfant. — Binet et Féré : Hypnotisme et responsabilité. — Regnaud : L'idée de temps; origine des principales expressions qui s'y rapportent dans les langues indo-européennes. — Pouchet : La biologie aristotélique. — Dr Bernheins : *Sur l'hypnotisme chez les hystériques.* — Rabier : *La causalité d'après Hume.* — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (février 21). J. Lemaître : M. Théodore de Banville. — *Les fraudes archéologiques en Palestine*, par Clermont-Ganneau. — (28). Deschanel : Études nouvelles sur Bossuet; l'oraison funèbre de la duchesse d'Orléans. — Mlle Chateauminois : Les éducatrices; Mary Wollstonecraft Godvin. — Léo Quesnel : *De Paris au Tonkin*, par P. Bourde. — (mars 7). Darmesteter : Le Mahdi depuis les origines de l'Islam jusqu'à nos jours. — Léo Quesnel : Littérature espagnole contemporaine; Adelardo Lopez de Ayala. — (14). J. Lemaître : M. Émile Zola. — P. Janet : La doctrine de Victor Cousin. — Boïto : Un vers de Pétrarque. — Sainte-Beuve et *Henriette Maréchal.* — REVUE RETROSPECTIVE (15 février). Une polémique ignorée : About et Dabernat. — Lettre de Chateaubriand à la duchesse de Berry. — La canonnade du mont Valérien (avril 1871. Note d'un officier d'artillerie). — *Mort aux Ilys!* Pétition d'un soldat à la Convention. — (1er mars). Deux lettres de Victor Hugo à Louis Boulanger. — Le divorce au Tonkin. — Les *Pompadouriques*, ode inédite (1759). — Lettres excentriques : le citoyen Guignon au citoyen Lamartine (25 février 1848); Un pharmacien breton au sultan (1856). — Ce que coûte une bataille. — (15 mars). Documents sur l'idée première des grandes agglomérations européennes : le *Panlatinisme.* — Le ministère de Charles Delacroix (1796). — Un télégramme trop laconique (nouvelle véridique). — L'ambition des princes d'Orléans. — REVUE DE LA RÉVOLUTION (mars). Le vol des diamants de la couronne au Garde-Meuble. — Les noces d'un Jacobin. — Les derniers jours de l'ordre de Malte et le grand bailli de la Tour-du-Pin. — Souvenirs d'un contemporain de la Révolution dans le midi. — Clubs et clubistes du Morbihan de 1790 à 1795. — REVUE SCIENTIFIQUE (21 février). Teissier : La médecine française pendant le XIXe siècle. — Mouton : La physionomie des êtres et des choses. — Monneyrès : La théorie des cyclones. — (28 février). Jamin : Arago. — Gervais : Le Tonkin administratif. — Berthelot : Théories alchimiques et théories modernes. — Girard : La valeur alimentaire du grain de froment. — Nicati et Rietsch : La vitalité du microbe du choléra. — (7 mars). De Lacaze-Duthiers : La réforme des baccalauréats. — Macpherson : Les tremblements de terre en Espagne. — Olivier : Les conditions de la volonté d'après M. Galton. — Lemoine : La vigne en Champagne aux temps préhistoriques. — (14 mars). De Guerne : La rade de Dunkerque. — Potain : Une réforme des études médicales.

SCIENCE ET NATURE (21 février). Les véhicules russes. — Transport des navires par voie ferrée. — Les arts et les industries des nègres d'Afrique. — Les lampes électriques Trouvé. — (28 février). La largue, l'écriture et le livre dans l'Annam. — Les chemins de fer de montagne dans l'Europe centrale. — (7 mars). Le barrage du Nil. — Les fruits d'Amérique. — L'hiver et les insectes. — (14 mars). Les lampes de sûreté pour les mines à grisou. — Les kakis, introduction en France d'un nouvel arbre fruitier. — Un almanach prophétique il y a cent ans. — SPECTATEUR MILITAIRE (1er mars). Brun : L'école supérieure de guerre. — Martin de Brette : Étude sur les lois de la perforation des plaques de blindage. — Noirot : Constructions militaires improvisées. — Souvenirs militaires du général baron Hulot. — G. de C. : Les trois jours de l'occupation de l'armée allemande dans Paris. — Les études historiques en France à propos des dernières publications. — (15 mars). Étude sur la revision des lois militaires. — Le service de trois ans. — Les Anglais en Égypte.

TACHES D'ENCRE (février). Maurice Barrès : Les héroïsmes superflus. — Gazette du mois. — Moralités.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 février au 15 mars 1885)

CONSTITUTIONNEL. Février : 7. Trianon : *Histoire de la littérature grecque*, par Deltour. 9. *Les origines de la France contemporaine*, par M. Taine. — Mars : 14. *Cruelle énigme*, par M. Bourget.

DÉBATS. Février : 17. *Histoire du commerce de la France*, par Pigeonneau. 20. De Pressensé : Le principe de la morale, par Secretan. 21 Alferiana. 22. A. Movi : *Causerie sur les artistes de mon temps*, par Gigoux. 23. G. Charmes : *Travail et salaires*, par Fawcet. 25, 28. H. Houssaye : Victor Hugo et la critique. — Mars : 3. P. Bourget : Un nihiliste français; Vallès. 6. Baudrillart : *L'éducation morale et civique avant et après la Révolution*, par l'abbé Sicard. 8. A. Movi : *Cruelle énigme*, par P. Bourget. 11. Deux chants inédits de l'*Enfer*, du Dante. 12. Les fouilles de Louqsor 13. Ch. Clément : Exposition des œuvres de Gustave Doré.

XIXe SIÈCLE. Février : 17. Jules Vallès. 20. P. Pellegrin : *De Paris au Tonkin*, par P. Bourde. 21. F. Sarcey :

Les Allemands, par le P. Didon. 24. F. Sarcey : *Cruelle énigme*, par P. Bourget. 27. F. Sarcey : *Tristesses et sourires*, par G. Droz. — Mars : 3. F. Sarcey : *La veuve*, par Oct. Feuillet. 8. F. Sarcey : *Les Poèmes tragiques*, par Leconte de Lisle. 9. *La comtesse Suzanne*, par J. Vincent. 10. Les deux derniers romans de M. Zola. 12. Sarcey : Doit-on prêter les livres?

ÉCHO DE PARIS. Février : 16. E. Lepelletier : Jules Vallès. 23. E. Lepelletier, Paul de Kock. 24. P. Alexis : Vallès écrivain. 24. Goudeau : *Cruelle énigme*, par P. Bourget. 27. A. Scholl : Félix Pyat. — Mars : 5. E. Lepelletier : Hier et aujourd'hui (*Henriette Maréchal*).

ÉVÉNEMENT. Février : 17. G. Duval : Vallès. 19. Fouquier : Les victimes du livre. 21. A. Houssaye : De Vallès et de F. Pyat. 22. Raffaelli : Le musée des estampes. 23. Deschaumes : M. Gustave Droz. 26. Fouquier : *Cruelle énigme*, par P. Bourget. — Mars : 2. Deschaumes : *Germinal*. 3. *Les Mémoires* de M. de Maupas.

FIGARO. Février : 23. Delpit : Deux candidats à l'Académie, MM. Droz et Léon Say. 25. Hammi : Le procédé dramatique de Victor Hugo. 26. A. Houssaye : Victor Hugo chez lui. — Mars : 2. A. Wolff : Gustave Doré. 4. Ignotus : De Goncourt. 6. A. Wolff : Delacroix. — Léouzon-le-Duc : La Préface des *Mémoires de Viel-Castel*. 14. Quidam : *Germinal*.

FRANÇAIS. Février : 17. Peccadille : Jules Vallès. 19. Lallemand : De la prédication contemporaine, à propos de livres récents. 20. *La guerre et la paix*, par le comte Tolstoï. 22. *Histoire des persécutions*, par P. Allard. 24. C. Rousset : *Frédéric II et Louis XV*, par le duc de Broglie. — Mars : 2. Le livre de M. Faye sur l'origine du monde. 3. Les *Mémoires* de M. de Maupas. 7. *La légende tragique de Jordano Bruno*, par Desdouits. 13. M. Montégut, critique littéraire.

GAGNE-PETIT. Mars : 4. *Germinal*. 11. *Correspondance de Ch. de Rémusat*.

GAULOIS. Mars : 7. De Pène : *Cruelle énigme*.

GAZETTE DE FRANCE. Février : 19. Bourgeois : *Mémoires du marquis de Sourches*. 21. *Répertoire de Shakespeare*, par Jane Brocon. 28. *Les petits côtés de l'histoire*, par H. d'Ideville. — Mars : 7. De Pontmartin : *Cruelle énigme*. 7. 9. De Tinant : Le journalisme en Angleterre. 10. De la Brière : Liguées littéraires.

GIL BLAS. Février : 18. Fouquier : Vallès. 27. Théodore de Banville : Félix Pyat. — Mars : 4. Fouquier : *Journal d'un officier d'ordonnance*.

JUSTICE. Février : 16. Les académies et la Révolution. 23. Critique de la Révolution dans les correspondances d'Edgar Quinet et de Th. Dufour. 26. *Les maladies de la personnalité*, par Ribot. — Mars : 2. Buzot et Mme Roland. 5. La vie antique de Guhl et Kohner ; trad. Trawinski. 8. Les chansons de J.-B. Clément. 9. *Journal d'une bourgeoise pendant la Révolution*.

LIBERTÉ. Février : 17. Drumont : Vallès. — Mars : 5. Drumont : *Germinal*. 6. Drumont : Gustave Doré et Eug. Delacroix. 8. *Plaidoyers et œuvres choisies de Clément Laurier*. 9. Drumont : La littérature aphrodisiaque.

MONITEUR. Février : 24. V. Fournel : *Olivier Maugant*, par V. Cherbuliez. 27. O. de Vallée : *Les origines de la France contemporaine*, par M. Taine. 28. Souvenirs de la Roquette. — Mars : 4. La charité à Paris, à propos du dernier ouvrage de M. Max. Du Camp.

NATIONAL. Février : 19. *L'Europe militaire et diplomatique au* XIXe *siècle*, par F. Nolte.

PAYS. Mars : 8. *Histoire de la littérature grecque*, par Deltour. 10. *Les origines de la France contemporaine*, par M. Taine.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Février : 16. Jules Vallès : 17. 20. 24 et mars : 3. 10. Marcelin Sellet : Théroigne de Méricourt. 19. *De Paris au Tonkin*, par P. Bourde. 21. Le Victor Hugo de 1879. 28. *Germinal*. — Mars : 2. Les chansonniers. 13. Le prêt des livres.

SIÈCLE. Février : 19. Texier : Vallès. — Mars : 2. A. de la Forge : Eugène Pelletan. 3. A. Michel : *Le conservateur littéraire*.

TÉLÉGRAPHE. Février : 17. 18. Vallès.

TEMPS. Février : 18. Le culte de Vandou, à Haïti. 19. *Les Mémoires du marquis de Sourches*. 19. *Un politicien américain*, nouvelle de Crawford. 21. G. Le Bon : Excursion à travers l'Inde. 25. Les origines de l'alchimie. — Mars : 3. Lettres de Cavour au marquis d'Azeglio. 4. P. Mantz : Eug. Delacroix. 7. *Cruelle énigme*, par P. Bourget. — 11. Cartographie africaine. 12. Les voyages du docteur Potagos.

UNIVERS. Mars : 9. Le Jourdain. 13. La servante de Dieu, par l'abbé Laplace.

VOLTAIRE. Février : 18. Vallès intime.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois de février 1885

1. *Auteuil-Longchamps*. In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Schlœber. Bureaux, 257, rue Saint-Honoré. Abonnement : trois mois, 1 fr. Le numéro, 25 centimes. Paraît

Le Canard, journal-programme, comique et hebdomadaire. In-4°, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Lancry. Bureaux, 70, rue Marcadet. Abonnement : un an, 6 fr.;

La gymnastique française. Mensuel, in-4°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Lombardin. Bureaux, 103, boulevard Voltaire. Abonnements : 5 fr. par an.

7 *Courrier mondain,* journal d'art et de modes, paraissant tous les samedis. In-4°, 8 p. à 2 col. Fig. Paris, imp. Lahure. Bureaux, 11, rue Mansart. Abonnement : un an, 30 fr.; six mois, 16 fr. Le numéro, 75 centimes.

8. *Le petit cultivateur.* In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Gerbe. Bureaux, 48, rue La Fontaine. Abonnement : un an, 3 fr. 50; six mois, 2 fr. Le numéro, 5 centimes. Paraît le dimanche.

Revue wagnérienne. In-8°, 16 p. Bureaux, 24, rue des Martyrs. Abonnements : un an, France, 12 fr.; étranger, 13 fr. Mensuel.

10. *Journal de l'achat à crédit.* In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Mœglin. Bureaux, 48, rue Pigalle. Paraît le 10 et le 25 de chaque mois. Le numéro, 15 centimes.

12. *La Cravache,* journal de sport, paraissant les jours de courses. In-4°, 4 p. Paris, imp. Lugan. Bureaux, 40, rue des Jeûneurs. Abonnements : un an, 31 fr.; six mois, 20 fr. Le numéro, 15 centimes.

Comique-annonces, journal hebdomadaire. In-4°, 4 p. Paris, imp. de la Société coopérative. Bureaux, 150, rue Montmartre. Abonnement : un an, 3 fr. Le numéro, 15 centimes.

Le Succès, journal politique quotidien. In-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Kugelmann. Bureaux, 12, rue Grange-Batelière. Abonnement : un an, 30 fr.; six mois, 16 fr. Le numéro, 10 centimes.

15. *Le travailleur,* journal du comptoir national de l'industrie et du commerce. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Dubuisson. Bureaux, 12, avenue d'Eylau. Bi-mensuel. Abonnement : un an, 6 fr. Le numéro, 15 centimes.

Le Courtage, organe spécial des agents d'assurances de Paris. In-8°, Paris, imp. Schlœber. Bureaux, 257, rue du Faubourg-Saint-Honoré. Bi-mensuel.

Le Téléphone de Paris, journal politique quotidien. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imprimerie Nouvelle. Bureaux, 11, rue Cadet. Abonnements : un an, 20 fr. Le numéro, 5 centimes.

18. *L'Avenir national,* journal politique quotidien. Petit in-folio, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Losigne. Bureaux, 125, rue Montmartre. Abonnement : un an, 18 fr. Le numéro, 5 centimes.

21. *Le Bon Bock,* écho des brasseries françaises, journal illustré hebdomadaire. Petit in-folio, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Schlœber. Bureaux, 37, rue Saint-Marc. Abonnement : un an, 10 fr. Le numéro, 15 centimes.

26. *La Goguette française.* Petit in-folio, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Beillet. Bureaux, 14, rue des Jeûneurs. Abonnement : un an, 40 fr. Le numéro, 10 centimes.

28. *Le Journal vinicole,* paraissant le mercredi et le samedi. Grand in-folio, 4 p. à 6 col. Paris. imp. Tardieu. Bureaux, 6, rue Cassette. Abonnement : un an, 20 fr.; six mois, 11 fr.

Les merveilles de l'Exposition de 1889. Mensuel. Grand in-8°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Cusset. Le numéro, 10 centimes.

Journal des pourris. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Bregot. Bureaux, 4, rue de Morée. Abonnement : Paris, un an, 6 fr.; départements, 8 fr. Le numéro, 10 centimes.

La Lanterne des cochons. In-16, 8 p. Paris, imp. Collombon. Bureaux, 15, rue du Croissant. Le numéro, 10 centimes. Hebdomadaire.

L'Exposition de Paris. Petit in-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Cusset. Bureaux, 7, rue du Croissant. Abonnement : 20 fr. Le numéro, 50 centimes. Mensuel.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

— Procès de presse, de propriété littéraire et de librairie —

Cour d'assises de la Seine. — Outrages aux bonnes mœurs. Le livre de M. Desprez.

A la date du 20 décembre dernier, M. Desprez, auteur d'un livre intitulé : *Autour d'un clocher*, était condamné par la cour d'assises de la Seine, pour outrages aux bonnes mœurs, à un mois de prison et mille francs d'amende.

Le livre avait été édité à Bruxelles par M. Kistemaeckers et mis ensuite en vente à Paris.

M. Kistemaeckers, poursuivi en même temps que M. Desprez et comme complice pour être venu vendre le livre à des libraires en France, n'avait pas comparu devant le jury. La cour l'avait condamné par défaut aux mêmes peines dont M. Desprez avait été frappé.

Sur son opposition, l'affaire est revenue devant le jury.

Le huis clos ayant été prononcé, il nous est interdit de rendre compte des débats.

M. l'avocat général Bernard a soutenu l'accusation.

Me Robert, du barreau de Bruxelles, et Me Laguerre, ont présenté la défense de M. Kistemaeckers.

L'accusé, ayant obtenu des circonstances atténuantes, est condamné à 1,000 francs d'amende.

Livres obscènes.

Un nommé Joseph Putz, qui a comparu le 19 mars devant la cour d'assises de la Seine, sous la prévention d'outrages aux bonnes mœurs, est Allemand. Il exerce à Paris la profession de courtier en librairie et paraît s'être fait une spécialité des livres obscènes. Il en a vendu à nombre de personnes et en a mis en dépôt dans plusieurs librairies.

On a saisi chez Putz vingt ouvrages qui ont été déférés au jury. Voici quelques-uns des titres : *les Cousines de la colo-*

nelle; Confessions galantes d'une femme du monde; Philosophie dans le boudoir; la Fleur lascive orientale; Eurotiba biblion, par Mirabeau, etc.

Les débats ont eu lieu à huis clos.

La prévention était soutenue par M. l'avocat général *Bernard*, et la défense présentée par Me *Lesenne*.

Après une longue délibération, le jury rapporte un verdict affirmatif, muet sur les circonstances atténuantes.

La cour condamne Putz à six mois de prison et 1,000 fr. d'amende. Elle ordonne la destruction des ouvrages incriminés.

(Cour d'assises de la Seine; présidence de M. Mariage.)

OUVRAGES POURSUIVIS.

« *Les Deux amies* », *par M. Maizeroy.* —
« *La Pretantaine* », *de M. G. Duval.*

Plusieurs journaux annoncent que le parquet a résolu de poursuivre le livre récent de M. Maizeroy, les *Deux amies;* il n'y aurait pas moins de soixante passages incriminés.

Il en serait de même pour le dernier roman de M. G. Duval, *la Pretantaine.*

La « Vérité » et miss Besant.

Quelque temps avant que le journal la *Vérité* cessât sa publication, M. Édouard Portalis, son directeur politique, avait sollicité la collaboration de miss Besant, amie de M. Bradlaugh, le membre de la Chambre des communes bien connu. Les offres de M. Portalis furent acceptées par miss Besant, qui envoya dès lors à la *Vérité* quelques correspondances de Londres; lorsque la société du journal fut mise en liquidation, il lui était dû, pour ces correspondances, une somme d'environ 400 francs. Elle en réclama le payement à M. Portalis, mais celui-ci lui répondit que « cela ne le regardait pas ».

« J'étais, dit-il, simplement directeur politique du journal la *Vérité*, et, en cette qualité, j'avais, aux termes des statuts, le droit absolu de choisir mes rédacteurs et correspondants et de fixer leurs appointements. Mais pour ce qui est du payement de ces appointements, c'est à *l'administration* de la société seule qu'il pouvait être réclamé; c'est elle seule qui était chargée de l'effectuer. S'il vous est dû quelque chose, adressez-vous au liquidateur. »

Miss Besant a mieux aimé assigner M. Édouard Portalis devant le tribunal civil.

Devant la 5e chambre, l'ancien directeur politique de la *Vérité* a opposé la même fin de non-recevoir à la demande formulée contre lui; mais les juges ne l'ont pas admise, et miss Besant a obtenu complètement gain de cause.

Le tribunal décide, en effet, que M. Édouard Portalis, en sollicitant la collaboration de la demanderesse, avait, quoique simple directeur politique, engagé sa responsabilité personnelle, même quant au payement des appointements promis, et cela parce que ses lettres portaient simplement comme entête : « La *Vérité*, journal politique quotidien; directeur politique, Édouard Portalis », sans qu'il y fût indiqué, comme le veut la loi sur les sociétés quand il s'agit de tous actes des sociétés anonymes, que le journal était la propriété d'une société anonyme, et sans que la détermination du capital social y figurât.

L'absence de ces mentions indispensables, ajoute en substance le jugement, a permis à miss Besant de croire qu'elle traitait directement avec M. Édouard Portalis, et que celui-ci s'obligeait envers elle, et cela suffit aujourd'hui pour justifier ses réclamations.

L'intérêt de cette décision n'échappera à personne.

ÉTRANGER

Angleterre.

Diffamation par la voie de la presse.

M. Labouchère, député républicain de Northampton et propriétaire du journal d'information *Truth* (la Vérité), vient d'être condamné à quarante-deux mille francs de dommages-intérêts pour diffamation envers des banquiers de province. Le chiffre paraît gros; mais, il y a cinq ans, le même journaliste a déclaré en justice que le produit net minimum de sa feuille monte à cent mille francs par an, et que chaque procès qui lui est intenté est une réclame valant cinquante ou cent pour cent de recettes en sus pendant l'année.

Belgique.

A la suite d'une perquisition judiciaire, près de 3,000 volumes pornographiques ont été saisis dernièrement dans les magasins de l'éditeur Brancarts de Bruxelles.

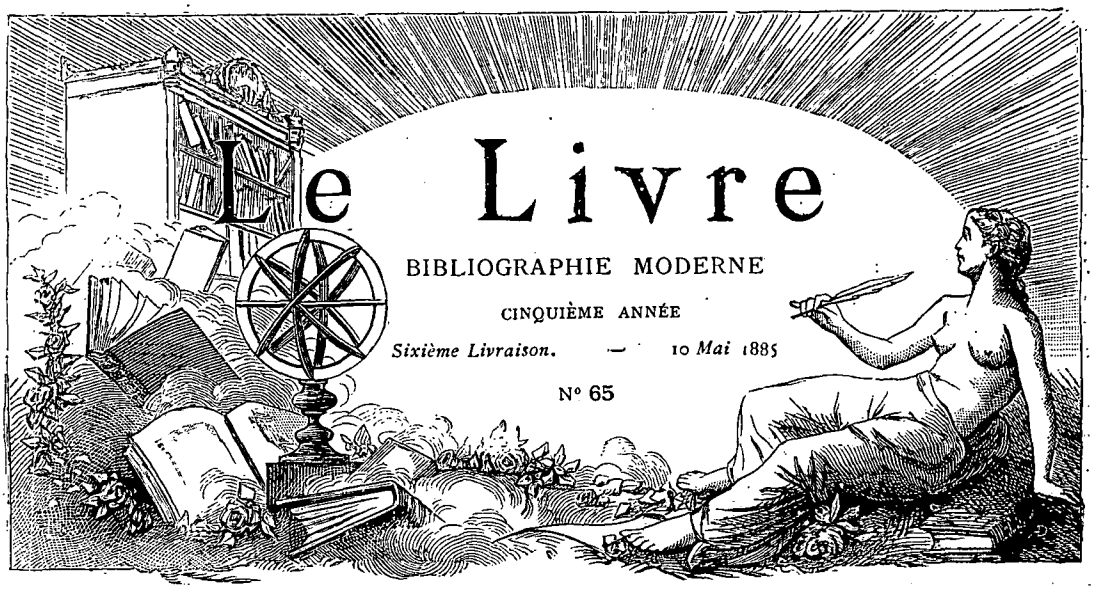

L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE.

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Histoire. — Beaux-Arts. — Géographie. — Sciences philosophiques. — Sciences naturelles. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.

— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

Le pays du merle blanc, par GEORGE VAUTIER. Paris, Paul Ollendorff, 1885; 1 vol. in-18.

Les Gaulois, race de conteurs; César en parle dans ses *Commentaires*. C'est d'eux que descend M. G. Vautier, comme il appert de son dernier livre, *le Pays du merle blanc*. Je n'établirai pas la filiation. Il me suffit de voir que mon auteur tient à quelque rameau de ce grand arbre généalogique dont les branches ont porté quelques-uns des plus délicats et des plus savoureux fruits de notre littérature. Le pays du merle blanc est, comme tous les pays de tous les contes, beaucoup plus près de nous qu'on ne s'imagine, et, bien que le merle blanc soit un oiseau rare, il est tel endroit de la terre où il pourrait s'appeler légion. Dans ce conte alerte et spirituel, M. G. Vautier nous présente un roi et une princesse, sa fiancée, qui, férus du désir de faire leur peuple heureux, donnent à chacun de leurs sujets dix mille livres de rente. Un seul, un petit ramoneur du nom caractéristique de Blanchet, refuse le présent « des cours », et, continuant seul à travailler au milieu de la paresse, des orgies et du désarroi général, résultats inévitables de la largesse royale, s'édifie une fortune digne des Chauchard ou des Boucicaut, et, décoré du Merle blanc, adoré du peuple, dont il a drainé revenus et capital, arrive à tenir en ses mains le sort du roi et du royaume. Il a de l'ambition et de la vanité à haute dose; mais il a surtout du bon sens. C'est ce qui fait qu'il n'épouse point la fiancée du roi, un instant désirée, et que, revenant à la fille de Ramonot, son ancien maître, qui l'aime sincèrement et vaillamment, il se contente de sauver le monarque et d'être un homme de travail; et, par surcroît, un homme d'esprit. C'est un don que M. G. Vautier lui a fait.

La note grivoise manque à ce conte gaulois, mais non la note doucement satirique. Il peut être lu de tous et de toutes avec plaisir et profit.

Hugh Conway. — Hors des ténèbres (Called Back). Roman traduit de l'anglais par BERNARD PAUNCEFOTE. Paris, Paul Ollendorff, 1885; un vol. in-18.

Roman étrange, machiné comme un mélodrame, et à prétentions psychologiques comme tout roman contemporain qui se respecte. Un aveugle entre par méprise dans une maison inconnue et assiste à un meurtre où se mêlent les gémissements d'une femme. Plus tard, guéri de sa cécité, il rencontre en Italie une jeune fille, la retrouve à Londres, en devient éperdument amoureux et l'épouse malgré les circonstances mystérieuses de sa vie. Pendant son voyage de noce,

il s'aperçoit que sa femme, sans être folle, a perdu la faculté de se souvenir et n'est plus qu'une sorte d'automate vivant. Une forte secousse morale la rend à elle-même et au souvenir des choses passées. Le mari apprend que c'était elle dont il avait entendu les gémissements dans cette chambre de meurtre, où, lorsqu'il était aveugle, un horrible hasard l'avait conduit. Je passe les détails : conspirations internationales, dilapidations de fortunes particulières dans un but politique, punition des meurtriers dont l'un va en Sibérie, et dont l'autre, dernier membre de la Commune de Paris, est fusillé comme il convient. Je n'ai pas lu le texte anglais, dont il s'est vendu, paraît-il, 282,000 exemplaires ; j'en souhaite autant à la traduction de M. Bernard Pauncefote, qui, du reste, a bien de la saveur. « Des hommes qui n'avaient plus que quelques instants à vivre méritaient quelque intérêt, si pas la sympathie. « Les phrases de ce genre n'y sont pas rares. J'espère que ce spécimen engagera les curieux à y chercher les autres. C'est un attrait de plus ajouté à celui de l'action, laquelle est vraiment émouvante et fait honneur au romancier anglais. B.-H. G.

Le Capitaine Régnier, par ALEXANDRE POTHEY. Types civils et militaires ; préface par Carjat. Paris, C. Marpon et E. Flammarion. Un vol. in-18.

Le Capitaine Régnier est peut-être la mieux réussie des histoires plus ou moins désopilantes dont M. A. Pothey a fait un recueil. Il est fâcheux que cet excellent type de soudard ventru ne paraisse qu'au seuil du livre et qu'il ait expectoré du premier coup, avec ses « Beûh!!! » et ses « Crâàh » tout ce qu'il avait de salive. Carjat, dans une charmante préface, qui est d'un fin écrivain et d'un bon ami, nous avertit qu'au lieu d'obtenir des effets d'hilarité contagieuse en poussant le comique jusqu'à la charge la plus outrée, « Pothey, plus philosophe, procède à la façon des maîtres de la comédie : il frappe en faisant sourire. » J'avoue qu'il y a tels de ses récits où la charge ne me semble pas manquer et tels autres où je n'ai pu trouver matière à sourire. La plaisanterie, trop subtile apparemment, se sera volatilisée et perdue dans le passage du livre à mon cerveau. Les histoires d'atelier sont, à mon avis, et après *le Capitaine Régnier*, les meilleures ; c'est un milieu que l'auteur connaît bien, et pour peu que, de son côté, le lecteur le connaisse aussi, il appréciera les tableaux qu'en trace M. A. Pothey.

Mais je recommande particulièrement quelques pages intitulées *le Vin et la Vigne*, qui n'ont aucune prétention à la farce ou au conte grassouillet, mais qui sont toutes pleines de sève et de saveur.

Toinon, par GASTON TOUDOUZE. Un vol. in-18 jésus. Paris, V. Havard, éditeur. 1885.

Toinon est un vibrion femelle, créé pour la désorganisation de la famille Savoureux. Vibrion charmant, lupté criminelle. Aucun n'y résiste. Cela commence par la capitulation de Joseph Savoureux, qui l'épouse. Cette petite Toinon ferme ses délicates narines pour ne pas sentir l'odeur d'eau de vaisselle imprégnée sans doute dans la peau du fils de l'ancien *plongeur* du *Rocher de Cancale*. Mais elle est femme de tête aussi, du moins pour le calcul, et elle sait ce que pèse la grande fortune acquise par le restaurateur.

La voilà lancée, point méchante, sans aucun parti pris de mal tourner, et tournoyant cependant dans tous les cercles vicieux. C'est presque une inconsciente. Esprit mobile et cœur léger ; prompte à la sensation et curieuse de sentir. Bien Parisienne, en effet, à condition qu'on restreigne ce mot au sens mondain du *Tout-Paris*.

Elle excite coquettement tous les amours. Ses deux beaux-frères, son beau-père lui-même succombent sous le feu de ses yeux et le sourire de ses lèvres. Elle ne s'arrête qu'à la frontière de l'inceste. Mais elle a franchi celle de l'adultère. Et l'amant, ce fut Mérindac, ce peintre devant qui elle a posé, tous voiles tombés.

Pour elle, ils se ruinent tous ! Elle n'a échappé à aucune des fièvres du Paris malsain, pas même à celle de l'agio. Elle mène ainsi à la catastrophe financière toute la famille Savoureux, dont tous les mâles sont ensorcelés par cette petite femme vibrante. Et nous ne la plaignons pas beaucoup quand son grand-père, le baron de Bréhes, la condamne à mourir noyée par le flot dans la grotte où elle a donné rendez-vous à son beau-frère Raymond.

Cette figure d'Antoinette de Bréhes, devenue Toinon Savoureux par le mariage, et restant Mme de Bréhes par un trait de vanité qui lui est bien naturel, cette figure, M. Gustave Toudouze l'a joliment posée et développée. Voilà un roman d'observation simple et logique, où les personnages ne sont pas de vagues mannequins poussés par les circonstances. C'est d'eux-mêmes, de leur tempérament, de leur caractère, que les circonstances se déduisent par une conséquence nécessaire. Aussi le lecteur se sent-il entraîné, une fois entré dans le courant du récit. Ces types, il croit les reconnaître, tant ils surgissent en relief sur le fond d'une histoire réelle : Joseph Savoureux, le mari poitrinaire, poseur et faible, bientôt las de sa femme épousée par amour, disant : « Je l'ai eue huit jours, ça me suffit, » et reprenant sa vie de garçon débauché ; Raymond, le jeune beau-frère de Toinon, spirituel et *flirteur*, dépourvu de sens moral, n'ayant d'autre but dans la vie que de s'amuser ; Marc Savoureux, marié, lui, à une femme raisonnable, essayant de ramener un peu de raison dans la famille, et succombant à son tour au charme diabolique de cette Toinon. Quant au père Savoureux, le portrait est d'une vérité cruelle. Cet homme qui, par la ténacité, l'économie, la courageuse résignation aux plus viles besognes, a d'abord soutenu sa vie puis amassé une fortune énorme, comme il s'écroule sous le regard de sa bru adorée et avec quelle ardeur de dévouement mêlé d'amour inavoué il se sacrifie jusqu'au dernier sou en faveur de la femme de son fils.

famille: le drame s'étend sur l'œuvre entière, et, bien qu'il n'y ait guère de personnage franchement sympathique, le lecteur est empoigné par l'influx tragique, si je puis dire, qui de chacun d'eux se répand sur les autres, les attire, les enveloppe et les précipite à la catastrophe. Les scènes aussi sont exécutées avec une habileté remarquable, et le dialogue plein de verve, de netteté, de mots qui font œuvre et déterminent des actes.

Toinon n'est pas seulement un des meilleurs romans de M. Gustave Toudouze, c'est un des meilleurs qui aient paru depuis un an. P. Z.

Tarantella, *A Romance,* by Mathild Blind, author of *The Prophecy of Saint Oran* and *Life of George Eliot.* 2 vol. crown in-8°. London, 1885. T. Fisher Unwin.

La production du roman est tellement abondante en Angleterre que nous n'aurions aucune raison de signaler de préférence celui-ci à l'attention des lecteurs du *Livre* et de confier le nom de l'auteur à leur mémoire, si, l'un portant l'autre, le nom et l'œuvre n'occupaient vivement aujourd'hui l'opinion littéraire au delà du canal. Déjà connue pour avoir publié en 1848, dans l'intéressante série des *English Women by Women* une *Vie* de George Eliot, dont nous avons rendu compte ici même, étude remarquable par une rare sagacité critique et par l'intelligence profonde du génie positiviste de l'auteur de *Silas Marner*, miss Mathild Blind avait débuté un an auparavant par un volume de poésies composé de morceaux détachés que traversait un grand souffle lyrique.

Ce n'est pas sans intention que nous rappelons les qualités maîtresses de ces œuvres qui ont précédé *Tarantella*, c'est qu'en effet, pour différentes qu'elles soient et paraissant peu compatibles, elles se retrouvent réunies et poussées très loin dans ce roman. L'auteur tient à ce mot de *roman* pour désigner le caractère de sa fiction; à la suite du titre principal elle n'écrit pas, selon l'usage, *A Novel,* mais très expressément *A Romance:* non une nouvelle, mais un roman, car les deux mots n'ont pas dans la langue anglaise le même sens que dans la nôtre, où le premier est pris en général dans l'acception de récit très court.

Effectivement, *Tarantella* est un roman absolument romanesque et même, parfois, romantique. Quoique empruntés à la vie contemporaine, les événements ont un caractère d'exception qui, sans aller jusqu'à l'invraisemblance, les revêt de poésie. Il en est de même des personnages principaux qui s'y meuvent. Les uns vont jusqu'à l'exaltation de leurs passions dans le bien comme dans le mal. Les lieux nous sont montrés dans les conditions de jour et de saison propres à exalter leur valeur pittoresque. Sans doute afin d'obéir à la loi des contrastes, cependant, à son angélique Mina qui, le lendemain même de ses noces, meurt de son amour qu'elle croit trompé, à l'étrange figure du musicien de génie qu'elle nomme Emmanuel et qui par bien des traits rappelle Berlioz, à la tragique Antonella possédée par l'esprit du mal, miss Blind oppose des figures de second plan d'une vulgarité voulue, comme elle oppose l'engourdissement d'une petite ville allemande et la platitude de sa vie bourgeoise au mouvement de Paris et de Rome et au paysage de Capri.

Le double courant poétique et réaliste qui se croise dans l'œuvre de miss Blind est manifeste dans l'idée même du roman. *Tarantella,* à bien y regarder, est surtout une étude psychologique des maladies du système nerveux chez l'artiste et chez la femme. Cette Antonella, cette fille de Capri vouée à des fortunes si diverses, est une hystérique en qui les premiers accidents se produisent sous la forme du tarentisme, ce mal singulier dont la cause est attribuée par la superstition populaire de l'Italie du sud à la morsure de l'araignée tarentule.

Néanmoins, bien que décrivant les phénomènes pathologiques avec la rigueur de la science, l'auteur les analyse en moraliste et les décrit en poète, à la fois dans leurs impulsions intimes et dans leurs manifestations extérieures.

Le style de miss Mathilde Blind est à la hauteur de ses dons d'observation et de conception. Aussi est-il le principal objet de la discussion qui s'est engagée sur son talent. Sa rare puissance lyrique, la richesse de sa langue, la variété des images lui ont été vivement reprochées; et, par le fait, nous ne sommes guère habitués à rencontrer de telles qualités littéraires au niveau, très près de terre, où d'ordinaire se tient le roman anglais. E. C.

La comtesse Suzanne, par Jacques Vincent. Un vol. in-18 jésus. Plon, Nourrit et Cie, éditeurs. Paris, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

La comtesse Suzanne a des commencements difficiles, pénibles et scabreux; son mari l'a promptement délaissée pour retourner à sa maîtresse.

Elle a un milieu plus scabreux encore, car elle prend un amant.

Mais sa fin est d'une moralité réconfortante; devenue veuve, elle rentre dans la voie droite par le mariage. L'amant, un officier de marine, loin d'être un corrupteur, est un régénérateur. La comtesse l'a rencontré dans une fête de charité. Très lancée, usant sans beaucoup de mesure de la liberté parfaite que lui procure l'indifférence, ou mieux l'infidélité continue de son mari, elle est accoutumée à toutes sortes d'hommages. Un seul homme lui refuse ou plutôt ne lui apporte pas ce soin : c'est le marin. Vite, elle s'en éprend en enfant capricieuse. Mais cet amour est trop sincère pour n'être pas contagieux. Pour être homme de mer, on n'en est pas moins exposé aux orages du cœur. Ils s'aiment, ils se le disent; mais une minute. Les marins sont méthodiques. Celui-ci avant de s'embarquer en plein amour, fait le point et jette la sonde. Après quoi, prudemment, il impose à la comtesse une épreuve. Il veut la rendre sérieuse, la purifier; il joue les Didier avec une gravité de navigateur. La com-

tesse consent avec joie à l'épreuve, qui, du reste, lui réussit. Alors les voilà dans l'azur de l'amour.

Jacques Vincent écrit à ce moment une page bien curieuse sur la possession.

Mais au milieu de ce bonheur, qu'ils peuvent presque croire légitime, tant ils ont oublié le mari, ce personnage se souvenant, lui, qu'il a une femme, revient tout à coup et prie poliment la comtesse de prendre son bras pour retourner chez eux. Voilà qui serait très chagrinant, si ce M. de Mérande n'était un esprit inconstant qui tout aussitôt change d'avis et s'éloigne tout seul. Il fait mieux encore : peu après, il meurt, et cette fois il ne reviendra pas. Les amants, après des luttes pénibles, s'épousent et sont tranquilles.

Le récit est mené dans un style élégant et vif qui trahit parfois la *féminité* de l'auteur.

Le point capital du roman, la partie neuve, c'est la lutte des amants, le soupçon perpétuellement renaissant de M. de Dreux, le martyre de Mme de Mérande, torturée par ces soupçons injustes dans le présent, mais à certain point justifiés par son passé.

Nous nous permettrons de regretter que le dénouement tombe brusquement après une conversation banale qui ne conduit pas nécessairement M. de Dreux à dire à Mme de Mérande : « Veux-tu être ma femme ? »

En somme, œuvre intéressante d'un écrivain distingué. P. Z.

Les Amants adultères, par Alexandre Boutique. Paul Paul Ollendorff, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

C'est avec un vif intérêt que nous suivons, à mesure qu'elles paraissent, les œuvres de M. Alexandre Boutique. Tout y révèle un véritable tempérament d'écrivain, un observateur consciencieux de la chose humaine. Il y a en lui une préoccupation d'art et de littérature qui est la meilleure des notes pour ceux qui peuvent espérer arriver. Si dans son précédent roman, *Mal mariée,* ses efforts ne nous avaient pas paru récompensés par la réussite, l'écrivain prend brillamment et solidement sa revanche avec *les Amants adultères.* Ses personnages sont, comme on dit en peinture, peints en pleine pâte avec un relief singulièrement attirant. On voit que l'auteur connaît à merveille ce dont il parle, les ménages ouvriers, avec leurs dehors et leurs dessous ; il excelle à mettre en scène le peuple, les petits commerçants, les demi-bourgeois ; il se dégage de son étude une étonnante sincérité, due à la justesse de l'observation et à la franchise du style. A propos du style, nous chercherons à M. Boutique une légère chicane, c'est d'employer certaines expressions trop connues pour appartenir à Zola, pour qu'on puisse les répéter après le puissant artiste, comme par exemple *tomber à.* — Cette question vidée, nous n'avons que des félicitations à adresser à l'auteur des *Amants adultères.* Sa *Fanny Goguelu* déborde de vie et de santé ; la sensualité presque naïve de la femme sans éducation et sans hypocrisie est rendue avec un art véritable, qui saisit le lecteur. En même temps, le roman, fort amusant par ses peintures gaies, est une œuvre de moraliste convaincu, un argument de premier ordre en faveur du divorce. Nous applaudissons de grand cœur au succès des *Amants adultères,* un livre qui achève de classer M. Alexandre Boutique parmi les vrais écrivains, parmi ceux qui font vrai.

Marcelle, par Daniel Lesueur. Paris, Lemerre, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

La *Marcelle* de M. Daniel Lesueur est des plus proches parentes de la célèbre *Renée Mauperin,* et elle ne fera pas oublier l'héroïne des frères de Goncourt, car elle est loin de l'égaler. L'histoire de cette fille folle, fantasque, malade, a également plus d'un point de contact avec *Chérie ;* mais, décousue, heurtée, elle manque de réelle observation, et procède trop par bonds, par saccades. Certaines scènes méritent cependant d'être notées par leur côté touchant et leur véritable émotion, ainsi la mort de la pauvre Mme Lebeau. Le roman est du reste intéressant, malgré l'abus fatigant des descriptions inutiles et voulues.

G. T.

Les reins cassés, par Ernest Daudet. Paris, Plon et Cie, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le roman de M. Ernest Daudet est une curieuse peinture de mœurs contemporaines, qui nous fait connaître les dessous du monde financier et politique, avec tous les tripotages ignorés, tous les compromis honteux, tous les marchés infâmes que font naître l'ambition et la soif des millions. Nous assistons à l'apothéose et à la chute d'un de ces financiers effrontés comme Paris en a vu surgir plusieurs en ces derniers temps, accaparant l'attention et l'argent du public, jonglant avec les millions et disparaissant après avoir semé autour d'eux les ruines et les déshonneurs. Au milieu de ce détraquement universel, de cette vie de luxe et de jouissance, la vertu même s'engloutit, les femmes perdent tout respect, toute pudeur d'elles-mêmes. Le romancier nous montre un ménage jeté dans le tourbillon : l'homme, avide d'argent et de plaisir, la femme, coquette, désireuse de briller, gaspilleuse. La ruine arrive, le mari, les reins cassés par les événements, est en fuite, la femme meurt de chagrin.

Miss América, par Félicien Champsaur. Paris, Paul Ollendorff, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Ce qui manque surtout à M. Félicien Champsaur pour faire un bon livre, c'est le sentiment de l'équilibre, de la pondération ; sans cette base solide, il est impossible de composer une œuvre qui puisse tenir debout et se trouver homogène dans toutes ses parties. Son premier livre, fantasque, encombré, énorme, *Dinah Samuel,* était beaucoup trop long ; celui-ci est

beaucoup trop court ; l'auteur a couru d'un extrême à l'autre.

Curieux, dans son papillotage étrange, où les caractères et les types passent en tourbillonnant, comme éclairés par la lumière aveuglante et crue de la lumière électrique, ce volume nerveux, heurté, empoignant à un moment, fatigant à un autre, est bien le produit forcé du milieu névrosé, maladif, où semble se complaire l'auteur. Çà et là une page saisissante, un portrait d'une touche absolument réussie, comme le portrait de certain peintre impressionniste, écorché vif, ou bien un tableau d'un étonnant brio, d'une sensualité profonde, comme l'apparition de la Cordi sur la scène de l'Éden ; mais tout cela manque d'unité, de lien. Le jeune écrivain, doué très brillamment, nous paraît avoir, en littérature, les qualités lumineuses et les incohérences inouïes, les inexpériences criantes de ceux qu'on appelle, en peinture, les tachistes. Cette tendance le pousse à employer une langue télégraphique, trop souvent privée de verbes, où l'on devine l'intention d'arriver à donner ainsi plus de mouvement, plus de vie, et qui n'aboutit qu'à l'obscurité, à l'agitation stérile, nuisibles à l'essence même de l'œuvre.

Ces défauts et ces qualités peu ordinaires font de *Miss América* un livre fort intéressant, ayant des pages tout à fait remarquables, et qui mérite l'attention des lettrés et des gens de goût.

En yacht, par PHILIPPE DARYL. Paris, J. Hetzel et Cie, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 francs.

C'est le titre de la première des quatre nouvelles composant le volume de M. Philippe Daryl, une historiette anglaise, d'une note très particulière et très humoristique, qui se termine de la manière la plus dramatique et la plus émouvante. Sans grands effets cherchés, avec un style calme et d'une teinte douce, l'auteur arrive à intéresser d'une manière presque saisissante, au moment où ses voyageurs, partis gaiement, débarquent sur un point sauvage de la Sardaigne et se trouvent, brusquement, par des faits en apparence insignifiants, entraînés dans la plus terrible aventure. Deux des autres nouvelles, *Polly* et *l'Enquête du Coroner*, sont des études de la vie anglaise, d'un vif intérêt, complétant bien ce volume sans prétentions, simple et amusant.

La semaine d'Ursule, par ROBERT CAZE. Paris, Tresse, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

La semaine d'Ursule, c'est la semaine d'une humble et pauvre ouvrière à la journée, dont l'existence se déroule triste et terne, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, la mêlant, malgré elle, à tous les détails infimes, poignants, gais ou tristes des ménages qui l'emploient. Jour par jour, on la suit avec un intérêt toujours renouvelé, avec une émotion douce qui est comme l'atmosphère grise et charmante où baigne tout le volume. Il y a ainsi une suite d'observations prises sur le vif et qui, sans action violente, sans intrigues compliquées, arrivent au cœur du lecteur, par le relief des caractères et l'exactitude de la peinture. M. Robert Caze, que ses livres précédents ont déjà placé parmi nos bons écrivains, a accompli un véritable tour de force, en trouvant moyen d'attendrir, d'émouvoir avec un sujet aussi simple. Les milieux dans lesquels il place la pauvre Ursule nous font assister à autant de petits drames intimes, ignorés, mais donnant la note juste de ce qui se passe dans ces intérieurs fermés aux regards de tous.

La Brasserie du Lapin, par ALBERT AYMÉ-MARTIN. Paris, Marpon et Flammarion, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Mœurs du quartier Latin, ajoute le sous-titre du livre de M. Aymé-Martin, et l'on devine aussitôt, même avant d'avoir lu, que c'est une œuvre de jeunesse, une toute neuve impression d'étudiant. Est-ce là le volume intéressant entre tous, celui qui va peut-être nous apporter la virginité d'impressions, la fraîcheur d'idées et de sensations que tout ami des lettres désire ? Nous l'aurions voulu pour la littérature et pour l'auteur, mais M. Aymé-Martin s'est contenté de nous raconter sans grand travail d'observation une de ces banales idylles du quartier Latin que raconte tout débutant, grisé des scènes de la vie de Bohême. *la Brasserie du Lapin* n'est ni meilleure ni pire que quantité de volumes semblables ; le style en est absolument incolore et l'intrigue sans originalité. On lira le roman parce qu'il se parcourt facilement ; s'il ne nous apprend rien d'extraordinaire, s'il ne nous annonce pas encore une nouvelle étoile au ciel de la littérature, il amuse assez pour n'être pas laissé de côté.

Mon petit dernier, par QUATRELLES. Paris, J. Hetzel et Cie, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 francs.

On connaît le tour d'esprit de Quatrelles, ses humoristiques peintures de mœurs, l'allure légère et amusante de ses moindres nouvelles. Tout cela, on le retrouvera dans ce nouveau volume du spirituel conteur. Il a divisé son livre en quatre parties, adressées, la première, à l'Enfance, la deuxième, à la Jeunesse, la troisième, à l'Age mûr, la quatrième, à la Vieillesse ; toutes offrent le même intérêt et amusent par le pétillement des mots, par la finesse des réflexions et la manière joviale de présenter les petites misères de ce monde, en les enveloppant d'un peu d'émotion et de beaucoup de philosophie. G. T.

L'étude Chandoux, par JULES DE GLOUVET. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

M. Jules de Glouvet excelle dans le récit des mœurs paysannes. On sent qu'il a dû étudier sur place ces milieux spéciaux, tout imprégnés de l'âpre

senteur de la terre et gardant une physionomie rude. *L'Étude Chandoux* est l'histoire d'un fils de paysans, que sa mère, avide et sotte, transforme malgré lui, malgré le père aussi, en Monsieur. Devenu notaire, Eusèbe Chandoux, nature molle, facile à influencer, devient, entre les mains de chacun, un instrument passif. Un agent d'affaires véreux l'accapare, le pousse aux capitulations de conscience et l'abandonne à l'heure de la ruine, à l'heure du crime, à l'heure où les gendarmes viennent prendre le malheureux, faussaire et escroc, qui a détourné les fonds à lui confiés par ses clients. Les détails intéressants abondent dans cette œuvre, qui met en un relief énergique les vices et les mœurs des semi-campagnards, des semi-bourgeois de province, tout en ne négligeant pas les qualités, les gens de cœur et l'émotion. G. T.

A la ville et à la campagne, par Xavier Marmier. Paris, Hachette et Cie, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

C'est toujours avec le plus vif intérêt que l'on ouvre un livre de ce savant voyageur, Xavier Marmier, du courageux académicien qui a fait plus, que n'importe qui, pour nous initier aux mœurs des peuples les plus divers, grâce à ses traductions. Les nouvelles, publiées cette fois, sont traduites de l'anglais, du danois, du suédois et de l'allemand. Dans ce bouquet choisi, il est difficile de faire un nouveau choix, car chacun de ces contes apporte avec lui sa saveur étrange, sa curieuse peinture, et comme une photographie vivante de l'endroit où se passe l'action. Contes ou nouvelles, c'est là un fin régal de lettré, un plaisir de l'esprit, en même temps que la meilleure manière de s'initier aux régions lointaines que M. Marmier a visitées, et dont il nous rapporte ce bouquet de fleurs sauvages au parfum pénétrant et nouveau.

Le chef de gare, par Vast-Ricouard. Paris, Paul Ollendorff, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Dans un dramatique récit, qui se passe presque tout entier au milieu du va-et-vient des chemins de fer, MM. Vast-Ricouard nous initient d'une manière fort mouvementée à la vie toute spéciale des gares et aux mystères ignorés de l'exploitation des voies ferrées. Ils ont eu pour les guider dans cette étude toute particulière, l'aide éclairée de M. Charles Raymot, un homme du métier pour qui le chemin de fer n'a plus de secrets ; dans une intéressante préface, rendant justice au parti que les deux écrivains ont su tirer de ce sujet neuf, il parle éloquemment du chemin de fer, connu jusqu'ici d'une manière trop superficielle et méritant une étude approfondie. *Le chef de gare* mis en scène par les romanciers est une figure éminemment sympathique, un héros inconnu, formant contraste avec l'anarchiste Jean Dalême, l'avocat Lagrenette et le farinier Reversay ; l'amour de Lucile Reversay pour le *Chef de gare* jette une couleur poétique sur toute l'œuvre. G. T.

Sœur Thècle, par Stello. Paris, Frinzine et Cie, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Les sept nouvelles contenues dans ce volume, bien que ne partant pas d'une observation sérieuse et ne peignant pas des caractères, sont d'une lecture agréable. C'est un léger travail, une fantaisie sans consistance, toile d'araignée tissée par des doigts de femme, délassement de désœuvrée délicate, essayant de s'amuser aux choses de l'esprit. G. T.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

Une Vie fatale, par D. Mon. Paris, Léon Vanier, 1885, 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le Rose et le Noir, par Catulle Mendès. Paris, Dentu, 1885, 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Les Innovations du docteur Sélectin, par Giraud-Godde. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1885, 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Quand l'amour va, tout va, par Paul Ginisti. 1 vol. in-8° carré, illustrations de Henriot. Chez Marpon et Flammarion. — Prix : 5 francs.

Les Comédies de l'alcôve, par Pierre Véron, illustrations de Henriot. Paris, Dentu, 1 vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

La Grande Iza, *Iza la Ruine, la Mort d'Iza,* par Alexis Bouvier. 2 vol. in-18, chez Marpon et Flammarion. Prix de chaque : 3 fr. 50.

Fiamma, par André Mouëzy. 1 vol. in-18. Chez Ollendorff. — Prix : 3 fr. 50.

Les Enfants trouvés de Paris, par Charles Deslys. 1 vol. Dentu. — Prix : 3 francs.

Mémoires d'un préfet de police. par Touchatout. Chez Marpon et Flammarion. 1 vol. — Prix : 3 fr. 50.

Dans la vieille rue, par Forsan. Paris, Paul Ollendorff. — Prix : 3 fr. 50.

Mères et filles, par Marie Colombier. Chez Marpon et Flammarion. 1 vol. — Prix : 3 fr. 50.

La Magnétisée, par Georges Maldague. 1 vol. chez Dentu. — Prix : 3 fr. 50.

Pierre et Paul, récit contemporain, par ***. Dentu, in-18. — Prix : 3 francs.

13, rue des Chantres, *célérité et discrétion,* roman parisien, par Georges Grison. Paris, Dentu, 1 vol. — Prix : 3 francs.

Les derniers de leur race, par Pierre Cœur. Paris, Ollendorff. — Prix : 3 fr. 50.

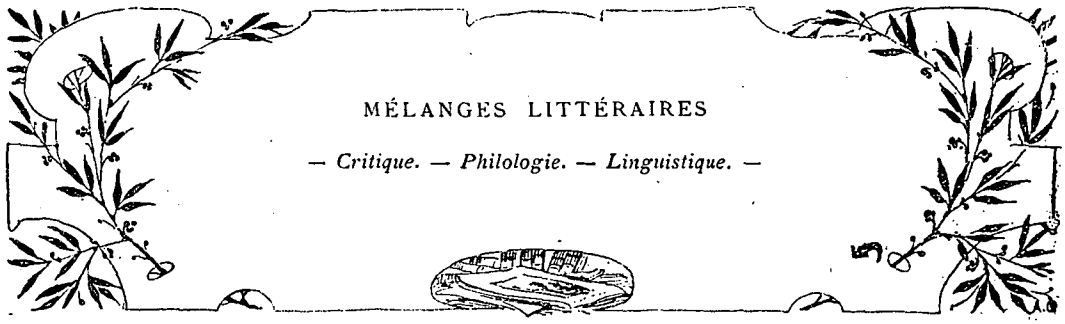

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Madame de Maintenon, institutrice. *Extraits de ses lettres, avis, entretiens, conversations, proverbes sur l'éducation.* Nouvelle édition. Un vol. in-12. Paris, H. Oudin, 1885.

Ne faisons point comparaison de ce travail avec celui de M. Gréard. Les *extraits* publiés par M. Faguet sont à peu près les mêmes que ceux qui ont été donnés par le recteur de l'Académie de Paris, et les deux recueils offrent un grand intérêt.

M. Faguet reproduit, dans l'*Appendice à l'introduction*, le jugement formulé par M. Mézières en son remarquable article du *Temps* (janvier 1885) ; il y souscrit sans faire de réserves. Mme de Maintenon, dit-il, lui aussi, était née institutrice : elle fut la gouvernante discrète des enfants du roi ; elle fut la directrice dévouée d'une maison d'éducation. Mais son mérite, — mérite assez grand pour nous faire oublier les fautes politiques dont elle se fit l'instigatrice, — est d'avoir su reconnaître les deux graves erreurs qu'elle commit dans les premières années qui suivirent la fondation de l'établissement de Saint-Cyr. Elle avait eu tort d'autoriser la représentation d'*Andromaque*, tort même de permettre celles d'*Esther* et d'*Athalie*, et elle n'avait que trop favorisé l'introduction dans l'enseignement religieux du mysticisme de Fénelon. Ces erreurs, sitôt qu'elle les eut reconnues, elle s'appliqua à les réparer. Ne faut-il pas admettre que, pour éviter un excès, elle tomba dans un autre ? Quoi qu'il en soit, et si elle n'eut pas la pleine intelligence de l'éducation, elle donna des conseils, des avis, qui prouvent un rare bon sens. Ses *Lettres* et *Entretiens* ont leur place marquée dans toute bibliothèque pédagogique.

F. G.

Notices littéraires sur les auteurs français prescrits par le nouveau programme du 11 août 1884 (*Préparation au brevet supérieur*), par M. Émile Faguet, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur agrégé des lettres au lycée Charlemagne, docteur ès lettres. Un vol. in-12. Paris, H. Oudin, 1885. — Prix : 2 fr. 50.

Les notices sont bien faites.

Chacune d'elle est comme divisée en deux parties : Dans l'une, avec la biographie de l'auteur, une courte étude sur son caractère, sur son talent de poète ou d'écrivain ; dans l'autre, après un jugement porté sur l'œuvre entière, une analyse de l'ouvrage porté au programme, tragédie, livre de fables, chapitre des *Essais* ou des *Caractères*, oraisons, lettres, entretiens, puis, quelques pages pour rappeler l'accueil fait à l'ouvrage devenu classique au moment qu'il fut représenté ou publié, pour résumer aussi les appréciations, et des contemporains, et des critiques des XVIIIe et XIXe siècles.

Le livre de M. Faguet, qui peut être utile aux candidats, peut rendre des services pareillement aux instituteurs.

F. G.

Le théâtre à Reims *depuis les Romains jusqu'à nos jours*, par Louis Paris, ancien bibliothécaire de Reims. Un vol. de 316 p. in-8° illustré de gravures sur bois. Reims, 1885. F. Michaud, éditeur. — Prix : 7 fr. 50.

Souvent, au *Livre*, l'occasion nous est offerte de constater l'activité patiente des académies provinciales, et nous nous faisons un devoir de rendre hommage à des travaux d'érudition locale dont l'intérêt s'étend fréquemment bien au delà du milieu géographique où ils se produisent. De tous ceux qui s'occupent d'archéologie scientifique, artistique ou littéraire, ces ruches laborieuses sont bien connues comme autant de sources d'information qu'il est essentiel de consulter et que l'on consulte rarement en vain. S'il y a lieu parfois de se méfier des illusions ou des exagérations du patriotisme de clocher, il n'en est pas moins vrai que les découvertes ainsi butinées sur place, et à leur tour intelligemment recueillies par quelque esprit généralisateur, ont enrichi plus d'un livre qui a conduit son auteur à l'Institut. Je connais déjà tels chapitres de l'ouvrage de M. Louis Pâris, le *Théâtre à Reims*, qui fourniront un précieux appoint à la prochaine soutenance d'une thèse latine en Sorbonne. Sans pousser l'indiscrétion plus loin, il nous suffira de placer sous les yeux du lecteur l'indication des matières contenues dans ce volume, pour montrer l'intérêt des recherches que l'auteur a dirigées sur un coin de la vie rémoise assez obscur ou du moins très négligé. Je ne cite que pour mémoire le premier chapitre, consacré au théâtre à Reims sous les Romains; mais, dès le second chapitre, la curiosité est éveillée par l'invasion du théâtre dans l'Église du moyen âge, et soutenue jusqu'à la fin de l'ouvrage par l'apparition successive des confrères et du mystère de la Passion, des bazochiens, des bateleurs et saltimbanques, du théâtre au collège des Bons En-

fants et chez les pères jésuites, de la comédie de salon aux XVIIe et XVIIIe siècles. M. Louis Pâris conduit l'histoire du théâtre à Reims jusqu'en 1884. Souvent il l'accompagne d'extraits inédits et toujours l'appuie de pièces justificatives qui, pour être rejetées en appendice, n'en seront pas moins lues avec fruit. M. Louis Pâris est le frère du regretté Paulin Pâris, et l'oncle de M. Gaston Pâris. La science et la conscience sont de tradition dans cette famille d'érudits.

E. C.

Folk-Lore, par le comte de PUYMAIGRE. Un vol. in-12. Paris, Librairie académique, Émile Perrin, éditeur, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

M. de Puymaigre a la précaution de nous expliquer le titre de son livre : *folk* signifie *gens, monde,* et *lore* veut dire *doctrine, leçon, savant.* Alors vous croyez que le composé représente une sorte de traité des belles manières et du savoir-vivre ? Vous n'y êtes pas. « *Folk-Lore* comprend dans ses huit lettres les poésies populaires, les traditions, les contes, les légendes, les croyances, les superstitions, les usages, les devinettes, les proverbes, enfin tout ce qui concerne les nations, leur passion, leur vie, leurs opinions. »

M. de Puymaigre pousse l'obligeance jusqu'à nous édifier sur l'état civil du mot : il est né — avec son sens actuel — le 22 août 1846, dans le numéro de *l'Athenœum.*

De sorte que *Folk-Lore* est un recueil d'articles critiques dont la littérature populaire de plusieurs peuples européens a fourni la matière. Ils avaient paru un peu aux quatre coins du monde des revues. M. de Puymaigre n'a pas eu tort de rallier cette petite troupe. Nous avons lu avec intérêt ces morceaux qui, traitant de choses anciennes, n'ont pas couru le risque de vieillir. Nous signalerons particulièrement aux lecteurs *les Chants populaires de la vallée d'Ossan, les Chants flamands, les Chants allemands de la Lorraine,* et *la Fille aux mains coupées.*

Le livre mérite un succès plus étendu que la modestie de son auteur ne l'espère.

P. Z.

Richard Wagner, par PAUL LINDEAU, traduit en français par Johannes Weber. Un vol. in-16 de 240 pages avec un portrait de Wagner. Paris, 1885, Hinrichsen et Cie, éditeurs.

M. Paul Lindau, écrivain des plus estimés en Allemagne et dont le roman, *M. et Mme Bewer,* traduit en français, obtient un légitime succès, publia dans un journal, au moment des représentations de *l'Anneau du Nibelung,* une suite de lettres qui eurent un grand retentissement dans le monde musical. Réunies aussitôt en brochures, elles atteignirent rapidement le chiffre de neuf éditions. C'est le texte de la huitième, augmenté d'une préface par l'auteur, que M. Johannes Weber, le très savant critique musical du journal le *Temps,* vient de livrer à la curiosité et aux discussions du public français dans une excellente traduction.

Très impartiales, écrites de bonne foi, avec une compétence réelle, pleines de verve et d'esprit, ces lettres de M. Lindau retrouvent en France le privilège qu'elles ont eu en Allemagne, d'irriter à la fois les fanatiques des deux camps qui se partagent l'opinion sur Wagner; par contre, elles rallieront en majorité les suffrages de tous les amis de la musique qui n'entrent point dans les querelles d'école. Violemment attaqué de toutes parts, l'auteur s'étonne, et dans la préface répond modestement : « J'ai rendu seulement mes impressions... Quand j'ai pu admirer franchement, j'ai parlé avec assurance et fermeté; dans le cas contraire, j'ai parlé avec prudence et réserve... tout doucement. Ces lettres ont provoqué toute une littérature désobligeante pour moi. Si mes adversaires n'avaient pas jeté les hauts cris, je n'aurais certes pas pu compter sur un nombre si considérable d'auditeurs bienveillants. »

M. Lindau parle successivement de *Tannhauser* à Paris, de *l'Anneau du Nibelung* à Bayreuth et à Berlin, de *Parsifal* à Bayreuth, et résume son jugement sur l'œuvre de Wagner et sur son influence en quelques pages écrites au moment de la mort du compositeur-poète. Il signale tour à tour ce qu'il trouve tantôt de beau, tantôt de répréhensible dans ses poèmes, critiques d'inutiles longueurs, le manque d'intérêt de certaines situations, condamne l'obscurité où Wagner plongeait la salle de Bayreuth pendant les représentations, regrette avec moins de raison peut-être la vue accoutumée de l'orchestre que Wagner veut laisser invisible. Il ne cache pas non plus sa préférence pour Mozart et Weber. Mais il ne met ni moins de sincérité ni moins de chaleur à célébrer les nombreuses et superbes beautés des œuvres de Wagner, la richesse d'invention, la variété et la force d'expression de ses incomparables récitatifs.

Le portrait placé en tête du volume est le plus beau qu'on ait fait de Wagner.

E. C.

Une éducation dans la famille, par Mme JULES SAMPSON. Conseils pratiques d'une mère. Paris, A. Hennuyer, 1885, 1 vol. in-18.

La femme distinguée qui se voile sous ce pseudonyme a voulu « retracer les traits principaux de la vie d'une jeune fille et de ses compagnes, de façon que de ces caractères opposés ressortissent des enseignements divers, utiles en des circonstances diverses ». Elle prend Marthe dès l'âge de cinq ans, lui fait donner des leçons, en lui adjoignant un peu plus tard une amie; l'exerce à la gymnastique, à la natation, à la musique, au dessin ; tire des défauts mêmes des petites amies de Marthe des leçons dont celle-ci ne manque pas de profiter ; l'introduit graduellement dans la connaissance et la pratique du monde, et, comme suprême touche de perfectionnement, lui enseigne à « savoir s'ennuyer ». Trois chapitres sur le mariage, sur les droits et sur les droits de la femme, terminent cet ouvrage, que toutes les mères voudront lire, et où toutes, même les meilleures et les plus sages, trouveront à puiser des notions saines et des

enseignements ingénieux dans leur simplicité. Sans doute ce livre, pour justement pensé et délicatement écrit qu'il soit, n'échappe pas à l'inconvénient des ouvrages du même genre : ce sont des personnages de raison qui se meuvent dans un cadre factice et les réflexions développées, les moralités, les citations, les exemples littéraires et scientifiques qui, dans un livre purement didactique, présenteraient toujours de l'intérêt et souvent du charme, jettent sur le récit de la vie de Marthe une certaine couleur assombrissante qui le fait trouver long et, le dirai-je ? un peu pédant. Mais je me hâte de le répéter, c'est le défaut du cadre adopté par l'auteur; car s'il y a un profond amour de l'enfance dans le cœur et une vive et sagace intelligence des vérités et des procédés pédagogiques dans l'esprit de l'auteur, il n'y a ni affectation ni pédanterie. Du sérieux, éclairé par un sourire un peu pâle, une bonté qui se tient à la vraie place, entre la sévérité outrée et l'indulgence molle, le culte de la vérité, de la justice et de la raison, le sentiment des nécessités sociales, la science de la bonne éducation et du ton honnête de bonne compagnie, de la philosophie comme il est naturel et comme il convient; telles sont les qualités maîtresses dont ce livre porte l'empreinte et qui en assurent la durable utilité. B.-H. G.

La littérature française au XIXe siècle, par PAUL ALBERT. 2 vol. in-16. Paris, 1882-1885. Hachette.

L'ouvrage est posthume. Ce sont des leçons faites au Collège de France de 1878 à 1880. Il devait y avoir trois volumes. Il n'y en aura que deux. Les notes de l'auteur s'arrêtent au bout du second. En effet, ce sont des notes, non une histoire de la littérature française au XIXe siècle. Paul Albert avait mis en sous-titre à la première partie de ses notes : *les Origines du romantisme;* la seconde partie ne contient que des monographies d'écrivains romantiques. Il y a quelques autres noms, mais ils tiennent de plus ou moins près à l'école romantique.

Si Paul Albert avait vécu, il n'aurait pas risqué d'ériger ses notes en histoire. Il se défiait du sujet. La tâche d'écrire une histoire de la littérature française au XIXe siècle lui paraissait trop ardue. Et puis, il avait le sentiment qu'il n'était qu'à l'avant-garde de la postérité, qu'on ne pourrait juger de la littérature moderne que dans trente ou quarante ans... « Je sais bien, ajoutait-il que, si je me trompe, personne, à cette époque, ne pourra jouir de ma confusion, car depuis longtemps je ne serai plus là. » Il n'y est déjà plus; il est vrai que quelques-uns de ses livres y sont encore. C'est provisoire. Voici pourquoi, et Paul Albert l'énonce lui-même sans s'en douter : « Homère, dit-il, parle déjà de décadence; Hésiode s'écrie : Ah ! pourquoi suis-je né dans ce siècle de fer ! Les contemporains de Périclès regrettaient d'être les descendants et non les frères des marathonomaques; Cicéron aurait voulu revivre au temps des Scipions; Thraséas aurait souhaité de mourir avec Caton au lieu de survivre à la liberté. De là, ce livre de l'âge vait si bien cependant sous le sceptre un peu lourd de Louis XIV. Tous placent l'idéal en arrière comme un éternel regret; on me permettra de le placer en avant comme une invincible espérance. Si fécond en calamités qu'ait été ce siècle, si amère que soit l'heure présente, je pense et je dis avec le vaillant Ulrich de Hutten : Il fait bon de vivre. — Si vivre, c'est se reposer et dormir, ce siècle est mauvais; c'est un orage, une tempête. Si vivre, c'est lutter, poursuivre le progrès sous toutes ses formes, ce siècle est grand et je répète avec le poète né avec le siècle :

Ce siècle est grand et fort, un noble instinct le mène.

Ceci était un double programme. D'une part, il autorisait à flatter la puissance du jour, et Paul Albert n'y a manqué dans aucune occasion; cela procure de l'avancement. D'autre part, cela permettait de courir sus à tout ce qui n'est plus là pour se défendre, et c'est le cas de la tradition tout entière. Paul Albert est un ami dévoué du progrès, c'est-à-dire de ce qui n'existe encore qu'à l'état de rêve ou de système, et contre le passé, contre celui d'hier, comme contre celui d'il y a deux cents ans, contre les écrivains du XVIIe siècle comme contre les écrivains du XIXe. En un mot, il est négatif, nihiliste. Il l'est par tempérament.

Dans le nouveau tome de sa *Littérature française au XIXe siècle,* car il est inutile de revenir sur le précédent, prenez qui vous voudrez, Alexandre Dumas, Balzac, Mérimée, Sainte-Beuve, il essaye de leur passer sa plume à travers le corps. Il leur voit peut-être des qualités, mais ce n'est pas par là qu'il les prend : c'est par leurs défauts.

Ainsi il fait juger Dumas par lui-même : — Il y a deux manières de travailler les œuvres littéraires en général et les œuvres dramatiques en particulier : *l'une consciencieuse, l'autre pécuniaire,* la première artistique, la seconde bourgeoise. — C'est tout. Alexandre Dumas est un amuseur de bourgeois. Il amuse le bourgeois qui paye. Aussi ses livres sont-ils morts. Allez à Balzac : c'était un gros homme sanguin, avec une âme épaisse et vaniteuse, un bœuf de labour. Ils font concurrence à l'état civil; ils sont vivants, à plein relief, nombreux et variés. » C'est pourtant bien quelque chose. Mérimée est exquis et délicat : « Il était grand, maigre, pâle, froid; il racontait les plus énormes bouffonneries avec la plus majestueuse gravité. Stendhal était très en dehors, exubérant même, quand il était à son aise : il avait beaucoup vécu en Italie, où l'on est *soi* (?); Mérimée avait vécu en France et à la cour, où l'on est... autre chose. » Paul Albert cite des anecdotes variées. Candidat à l'Académie, Mérimée fait des visites aux académiciens, qu'il compare individuellement à des blaireaux dans leur tanière : « C'est une vilaine bête à visiter que le blaireau... je n'ai pas encore été mordu cependant, mais j'ai fait de drôles de rencontres. » Paul Albert conclut : « En résumé, Mérimée manque absolument de caractère ». Et Sainte-Beuve ? Quand

n'avait pas mis au jour les deux ou trois libelles que dans ces dernières années on a jetés comme des paniers d'immondices sur la mémoire du fondateur de la critique littéraire en France. Sainte-Beuve n'y gagne rien. Il y a de lui, dit Paul Albert, une biographie publiée trois ans après sa mort. Elle a deux défauts : elle s'arrête à 1861 et elle a été faite par Sainte-Beuve. S'imaginait-il par hasard qu'on s'en contenterait ? Lui qui aimait tant à disséquer, à fureter, ne pouvait nourrir cette illusion. Sainte-Beuve a contribué à créer la *Revue des Deux Mondes*. Eh bien, la *Revue* pratique l'indépendance du cœur, c'est d'elle qu'il a reçu le dernier coup de pied, vous savez où. Est-ce qu'il en aurait auparavant reçu d'autres ? S'il n'en a pas reçu d'autre, il a maintenant à son avoir celui de Paul Albert, qui le lui envoie d'au delà du tombeau *sine studio atque ira*, ce n'est pas tout à fait le mot de Tacite, mais l'auteur de la *Littérature française au* XIXe *siècle* cite de mémoire. Donc Sainte-Beuve a une réputation considérable : « On a même parlé de génie; peut-être, dans quelque dix ans, y aura-t-il de ce côté aussi un peu de déchet. » D'abord, Sainte-Beuve a changé plusieurs fois de voie; il aura changé d'opinion. Paul Albert veut le croire. Cependant l'*autorité* de Sainte-Beuve s'en est ressentie. C'était un Marco Polo ; il voyageait en politique, en philosophie, en religion, en littérature, en poésie. Il est en premier lieu libéral, honnête et pâle. S'il n'avait pas été à Dieppe en 1830, il aurait fait le coup de feu dans la rue. Il n'était pas là : on ne lui donna rien. Il se venge dans un article sur Jefferson qui fait concurrence à *la Curée* de Barbier. Paul Albert cite : « Au sortir surtout de l'atmosphère artificielle qu'infectent nos intrigants de tout âge et de tout étage, quand les corrompus de dix régimes coalisés avec les roués d'hier, avec les parvenus acharnés, les intrus encore tout suants, les avocats-ministres tombés dans l'obésité, composent à la surface du pays une écume vraiment immonde, on se sent soulagé en mettant les pieds sur cette terre nouvelle. » Cette terre nouvelle est la future patrie de Barnum et de Grant, puis Sainte-Beuve se calme. Mais on ne lui offre toujours rien. C'est pourquoi, après le 2 décembre, il écrit les *Regrets*. Là-dessus, on le nomme au Collège de France, d'où il est contraint d'émigrer. Enfin il arrive au Sénat (1865) où on se moque de cet homme de lettres. Il avala des crapauds de toutes sortes, si bien qu'un jour, entendant réciter *le Manteau impérial*, il continue en montrant les poings :

> Acharnez-vous sur lui, farouches,
> Et qu'il soit chassé par les mouches,
> Puisque les hommes en ont peur

Puis il refuse un article à l'histoire de César, va au *Temps*, meurt libre penseur. Ici Paul Albert s'interrompt : « A-t-il compris en mourant ce que c'était que l'indépendance ? Défendre la libre pensée, c'est bien ; mais il faut avoir l'âme libre d'abord. » Paul Albert suit Sainte-Beuve en philosophie et en religion. Il débute par le XVIIIe siècle, il devient doctrinaire avec Royer-Collard, ensuite Saint-Simonien, puis Lamennaisien, puis plus rien, puis Vinet à Lausanne le convertit de nouveau. On aura Port-Royal et enfin l'évêque du diocèse de la libre pensée. Il est de lui ce vers :

> J'ai fait le tour des choses de la vie.

Paul Albert lui a entendu dire en 1855 : « Quand je mourrai, on m'enterrera le matin de bonne heure avec une petite messe basse. » Quand vint l'heure d'être enterré, il n'y eut pas de messe du tout. Paul Albert se frotte les mains. Il juge du critique dans Sainte-Beuve comme de l'homme et termine ainsi : « Ah ! que les dons de l'intelligence sont peu de chose, quand l'âme ne tient pas les hauteurs ! » L'ancien pupille de M. Delangle a écrit dix volumes. Il n'y en a pas un passage qui indique que son âme ait jamais gravi la moindre colline. Elle s'arrête, au contraire, de préférence sur les infirmités du génie ou du talent, n'aime à en montrer que cela. Quelques compères disent : c'est un physiologiste; à la critique idéaliste, qui n'aime à montrer chez les écrivains de race que les sommets, les côtés par où ils sont beaux ou grands, il substitue la critique réaliste... par amour de la nature. Voltaire répondait à quelqu'un qui lui reprochait d'écarter la nature : — Mon ... aussi est dans la nature et je ne le montre pas au public. — Le mot vaut ce qu'il peut. Mais, dans l'espèce, qu'on mette en parallèle la critique de Sainte-Beuve et celle de Paul Albert. L'un, sans cacher l'envers des choses, qui les fait mieux ressortir elles-mêmes, préfère les placer sous le jour qui leur est le plus favorable; l'autre n'en montre volontiers que l'envers ; et s'il consent parfois à en montrer l'endroit, ce n'est qu'afin d'échapper au reproche de l'avoir dissimulé à plaisir. Il est de l'école de ceux qui vont répétant : Il n'y a rien, c'est un croque-mort. L. D.

Théodore de Banville. — *Lettres chimériques*, avec un dessin de GEORGES ROCHEGROSSE. Paris, G. Charpentier et Cie, 1885. Un vol. in-18.

Ces lettres sont des feuilletons littéraires écrits avec l'éclat, la fougue, la fantaisie, la jeunesse, l'éloquence, la sonorité, l'art et le paradoxal bon sens que tous ceux qui lisent aiment et admirent en Théodore de Banville. Les questions les plus diverses, les plus élevées, et, diraient les gens qui ne sont pas prêts à l'imprévu, les plus étranges sont traitées, dans ces pages étincelantes, au hasard de l'inspiration ; car si Théodore de Banville évoque l'inspiration, il ne la force jamais. La puissance magique du *verbe*, dont le poète s'est fait le chantre et l'apôtre, le sentiment net et profond des vérités dramatiques, de la mise en scène, du décor, du jeu des acteurs, des excès de couleur locale qui sont des mensonges et des exigences de certains directeurs trop érudits ou trop commerçants, qui sont des pédantismes ou des sacrilèges, le respect quand même de la femme, quelle

que soit la boue où nos caprices et nos besoins aient jeté ce diamant, l'intelligence de tout et de tous, l'adoration de Shakespeare et de Molière, l'admiration pour Balzac, pour Hugo, pour Baudelaire, pour Gautier, pour tous les penseurs sincères et les artistes vrais; voilà ce qui fait le fond de ces toiles merveilleuses où s'enroulent dans un ordre vertigineux les arabesques les plus follement régulières et les plus fantastiquement harmonieuses, et où éclatent des couleurs telles qu'en broyait Delacroix, pour habiller des figures comme Rubens en peignit et comme Ingres en dessina. B.-H. G.



Les Poésies de Catulle Mendès : le Soleil de minuit; Soirs moroses. Deux fascicules in-18 à 1 franc. Paris, Paul Ollendorff, éditeur, 1885.

Dans les pays du Nord, Snorra, l'épouse du vieux pêcheur Snorro, humiliée de sa stérilité, accueille l'amour du jeune chasseur Agnar et l'excite au meurtre du vieillard. Il résiste d'abord, puis il cède. Dans la nuit, il attend Snorro et le frappe, ou croit l'avoir frappé. Mais soudain il voit le soleil :

La rougeur en ruisseau jusques à lui serpente
Comme s'il eût laissé tout son sang sur la pente.

Et voilà qu'au foyer conjugal reparaît tranquillement Snorro. Ne serait-ce que son fantôme? Snorra en est épouvantée.

N'est-ce pas
Que le mari posthume a dormi dans mes bras,
Et qu'instruit dans la mort des trahisons vivantes,
Tu vins, homme! vouant aux justes épouvantes
L'épouse instigatrice et l'amant égorgeur,
Dans ton ventre adultère enfanter ton vengeur.

Et le poème est clos par une magistrale peinture du soleil de minuit :

Alors dans le minuit plein d'un vent de colère,
S'empourpre horriblement le grand caillot solaire.
Explosion haineuse, il crève, éclaboussant
Toute l'immensité de ténèbres, de sang!

On reconnaît l'art magique de M. Catulle Mendès à cette abondance de couleurs, à cette ampleur d'images. Mais le sujet reste vague : les passions du couple adultère et homicide ne sont qu'indiquées. La brume des régions septentrionales enveloppe le poème. Telle a été la volonté de l'auteur.

Les Soirs moroses expriment les lentes mélancolies, les spleens amers, les découragements du cœur insatiable d'amour. Il est dans ces pages des sonnets exquis, que beaucoup savent par cœur; il est des petits poèmes ingénieux et délicats. La note voluptueuse y est soupirée de temps en temps par une bouche pâmée.

Mais, en définitive, malgré la prestigieuse virtuosité du rythme et l'éclat de la rime, nous ne sommes pas pleinement satisfaits de cette poésie, qui vibre seulement pour des objets de possession facile, d'un prix relatif, d'une importance accessoire. Ce que de la femme même souhaite le poète, c'est le corps; ce qui le séduit, c'est la ligne; nul haut sentiment, nulle passion profonde; nous avons quelque peine à sympathiser avec ses regrets. Et, en mainte circonstance, il semble d'ailleurs qu'il soit plus ému de l'impression esthétique de la beauté sculpturale que de la flamme d'amour de la beauté vivante. P. Z.

Légende d'âmes et de sangs. *Des Vers*, par René Ghil. 1 vol. petit in-8°. Paris, L. Frinzine et Cie, 1885. — Prix : 3 francs.

Si les pièces de vers du volume n'étaient rien que des pastiches écrits avec le dessein, finement dissimulé, de critiquer, à la fois, et les procédés d'art et les préoccupations pseudo-scientifiques, pseudo-psychologiques d'une certaine école littéraire, il nous faudrait, certes, louer l'auteur.

MM. Zola et Stéphane Mallarmé sont des autorités : le romancier a demandé qu'on travaillât à laisser des documents, et le poète a découvert des formes nouvelles; notre auteur a emprunté à l'un, a emprunté à l'autre, et il a empli tout près de deux cents pages de vers semblables à ceux-ci :

Or, les heures où l'on dévale et de mensonge,
Mon presque rêve n'a vu que lignes et songe
Des vierges; et, du nu
De leurs nuques d'or pâle, et puis des vagues qu'elles
Vont molles par un temple, et du *mont* des mamelles
Très doux ressouvenir...

Les mots *vont* et *mont* sont imprimés dans le texte même en plus gros caractères. Mais qui sait? Le poète des *Légendes* n'a pas voulu railler des maîtres de la littérature contemporaine? Son seul désir a été d'étonner le bourgeois confit dans le classicisme. Portons alors, nous, un bourgeois, ce jugement que M. René Ghil s'en va tenir pour le plus bel éloge qui puisse être fait de son recueil : le titre ne s'en comprend pas et les morceaux poétiques n'en sont pas moins incompréhensibles. F. G.

Contes de la Villa Coraly, par Ludovic de Vauzelles. 1 vol. in-18 jésus, librairie des Bibliophiles. Paris, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Joliment troussés, ces contes en vers d'une allure simple, rapide et correcte, à la façon des conteurs du XVIIIe siècle. M. de Vauzelles est d'une discrétion décevante : trop de pudeur, ma foi! Il est à M. de Che-

vigné ce que celui-ci est à Grécourt! Alors, vous voyez si c'est modéré. M. de Chevigné côtoie la gauloiserie, M. de Vauzelles l'aperçoit de loin, lui adresse de la main un petit bonjour de connaissance et tourne les talons. Il fait l'effet d'un homme qui gratte éternellement une allumette qui ne prend pas feu!

Eh bien, mais pourquoi ne pas composer tout franchement des contes moraux? M. de Vauzelles est-il bien sûr qu'il est capable de faire entendre qu'on va montrer quelque chose et s'esquiver aussitôt qu'il le le montrera en effet? Joli cas de conscience à méditer pour un casuiste.

Il est louable d'avoir sacrifié à la morale le piquant de son livre; mais c'est bien un peu le livre lui-même qui est sacrifié. Car il n'y a pas à dire, il est trop doucereux pour les amateurs d'épices, et pour ceux qui les ont en horreur il en a trop encore sinon le goût du moins l'odeur.

Nous avons lu avec agrément *la Trompette du Jugement dernier*, fait divers connu, adroitement versifié, *les Trois bossus*, qu'il nous semble bien avoir connus quelque part, *l'Ingénu*, *le Roi-Cerf*. Tous ces récits sont de bonne facture et dénotent en M. de Vauzelles un versificateur expert; la langue qu'il parle est d'une saine clarté; c'est un mérite rare chez nos contemporains. P. Z.

Pics et Vallées, par Raoul Lafagette. 1 vol. in-18 jésus. Alphonse Lemerre, éditeur. Paris, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Par ce titre, qui doit avoir une signification symbolique, M. Lafagette veut sans doute marquer la double tendance de son inspiration poétique, les élans vers les sommets sublimes et les promenades lentes dans les régions communes où traînent leurs pas les vulgaires mortels : des passions supérieures et des sentiments moyens tour à tour.

Sa poésie est surtout descriptive; on lira volontiers *la Diligence*, *l'Ane*, *le Muletier*, *le Merisier*; ce sont de jolis croquis. Mais ce n'est pas cela cependant qui nous guérira du « scepticisme politique et de l'abaissement littéraire », que M. Lafagette flagelle avec indignation dans sa préface.

On ne peut mieux faire comprendre un poète qu'en le citant.

Voici deux piécettes qui me paraissent résumer toute l'intention du recueil; et, comme forme, elles sont aussi parmi les meilleures que nous offre M. Lafagette.

La Vallée.

La vallée odorante et blonde
S'allonge, se renfle, se creuse,
Et boit le soleil qui l'inonde;
La vallée est une amoureuse.

Là-bas, cette double colline
Evoque à l'âme réjouie
L'ampleur de hanche et de poitrine
D'une jeunesse épanouie.

Mais l'âme tout à fait conquise
Voit une image encore plus belle
Dans cette profondeur exquise
Qui se désole et vous appelle!

Le Pic.

Le Pic, Titan audacieux,
Se dresse contre le destin,
Plonge en terre et crève les cieux;
Le pic est un songeur hautain,

Et vif dans le limpide éther,
Ou voilé d'un brouillard de deuil,
Et peut, tour à tour sombre ou clair,
Changer d'aspect, mais non d'orgueil.

Défiant l'essor du gerfaux,
Cet orgueil abrupt, indompté,
Monte si haut, si haut, si haut
Qu'il échappe à l'humanité.

Vous voyez le raffinement du poète : pour exprimer la mollesse des contours et de l'atmosphère de la vallée, rien que des rimes féminines et douces; par contre, pour la dureté rigide du pic, des rimes masculines et rudes. Ce léger détail en dit long sur l'esthétique de l'auteur; il a besoin de rendre exactement l'impression par les mots. Peut-être croit-il trop à la puissance des mots. Ils ne remplacent pas toujours les idées. P. Z.

Élans et Tristesses, par Eugène Aubert, professeur à l'École normale de New-York, auteur des *Échos et Reflets*, etc. Paris, A. Lemerre, 1884. 1 vol. in-18.

M. E. Aubert, professeur à l'École normale de New-York — il ne nous dit pas à quelle *church* appartient sa *Normal School*, — a écrit trente-six pièces de vers *in memoriam*, en souvenir de la vie utile et pure de sa femme, cruellement tranchée dans la trente-sixième année, comme il nous en avertit dans un court avant-propos. L'intention est pieuse, le sujet touchant, l'exécution d'un honnête homme qui fait des vers. Le sonnet intitulé *Cœur brisé* fera comprendre ce que je veux dire.

Quand de la vie on gravit l'âpre faîte,
Maint précipice ouvre ses profondeurs
Sur notre route, et souvent la tempête
Autour de nous déchaîne ses fureurs.

De noirs oiseaux au cri lugubre, en quête
D'affreux débris, planent sur les hauteurs,
Et dans le chant des plus beaux jours de fête
Monte en bourdon le sanglot des douleurs.

Un Dieu jaloux semble prendre plaisir
A nous traquer sans pitié. Dès l'aurore
Il nous poursuit, toujours prêt à férir.

Sous son talon, mon bonheur affaissé
Est en ruine, et, si je vis encore,
C'est qu'on peut vivre avec un cœur brisé.

J'aurais aimé que ce livre fût édité en Amérique, où M. Aubert professe sans doute la langue française. Il est déjà d'un bon exemple et sera, dans son milieu, d'un salutaire effet. Mais, imprimé et publié à l'étranger, il affirmerait bien mieux la vitalité et la force d'expansion de notre langue et de notre race. Le volume se termine par des pièces patriotiques, toutes pleines du regret de l'Alsace perdue — M. Aubert est un Alsacien — et de la haine de l'Allemand envahisseur. Dans ce New-York où les Allemands fourmillent, cette virile protestation ne passera pas inaperçue et fait honneur au courage plus encore qu'au talent de l'auteur.

B.-H. G.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Un ministre de la Restauration. — Le marquis de Clermont-Tonnerre, par Camille Rousset, de l'Académie française. Paris, E. Plon, Nourrit et Ce; 1885. Un vol. in-8°.

M. Camille Rousset a mis en œuvre, avec une habileté et un bonheur qu'on appellerait rares s'il s'agissait d'un autre, les notes et la correspondance d'un homme qui, à partir du premier empire jusqu'à la fin de la Restauration, joua en France un rôle considérable, et qui consacra le reste de sa longue vie aux devoirs de la famille et à la culture des choses de l'esprit. Le marquis, depuis duc de Clermont-Tonnerre, fils d'émigré, colonel, aide de camp du roi Joseph en Espagne, maréchal de camp, pair de France, ministre de la marine, puis ministre de la guerre pendant la Restauration, fidèle à la royauté tombée, mit fin à sa carrière politique en même temps que la monarchie de Juillet commençait la sienne.

Il avait eu, pendant son passage au ministère de la guerre, la gloire de tracer, dès 1827, le plan de l'expédition d'Alger, que, comme le dit M. Camille Rousset, « trois ans après, l'armée conquérante n'a plus eu qu'à suivre »; et, pour continuer à citer l'historien distingué qui s'est chargé de ce soin, « n'eût-il rendu à son pays que ce service unique, il n'en aurait pas mérité moins de léguer son nom à l'histoire et sa mémoire à la France. »

Avec les matériaux remis entre ses mains, M. Camille Rousset a composé un volume bien fait dans son plan et ses proportions, et d'une lecture aussi attrayante que les mémoires originaux les plus originaux peuvent l'être. Les anecdotes, les détails, les vues particulières et quelquefois profondes sur les événements et les hommes, auxquels ce militaire, homme d'État, a été, pendant quarante ans, mêlé, abondent dans ces pages, où rien ne fait longueur et où l'austérité de l'histoire s'enguirlande de style alerte et d'esprit français.

D'ailleurs, M. Camille Rousset n'a mis là que sa main d'artiste: il a choisi, émondé, coordonné, rédigé, mais il n'a rien ajouté aux documents dont il a fait un livre. Il nous le dit en termes formels : « Mon rôle s'est borné volontairement à l'office de rapporteur, non de juge. ». En effet, il expose « sans atténuation ni réticence », mais il ne discute ni ne conclut. Nous y gagnons d'avoir au juste, et sans retouches, le portrait de ce marquis, que M. Camille Rousset nous annonce comme « un caractère. » Nous y perdons une critique éclairée et judicieuse, de fins aperçus, des comparaisons lumineuses, et un jugement, dont on peut appeler, sans doute, mais que nul n'a le droit de négliger. Nous espérons toutefois, — et cela nous aide à nous contenter de ce qui nous est donné ici; — que cette perte n'est que momentanée, et que Camille Rousset, dans une de ces belles études historiques dont il est coutumier, nous dira au long ce qu'il pense du marquis de Clermont-Tonnerre et de la part qu'il faut faire dans l'histoire de notre pays à ce ministre de la guerre de Charles X, qui fut, au déclin de sa vie, un traducteur d'Isocrate, honoré d'une souscription par M. Rouland, ministre de l'instruction publique du second empire. B.-H. G.

Histoire du Collège des bons Enfants de l'université de Reims, depuis son origine jusqu'à ses récentes transformations, par M. l'abbé E. Cauly, chanoine honoraire, aumônier du lycée de Reims. Reims, 1885, Michaud. Un vol. gr. in-8° de XIII et 776 pages.

L'histoire locale, qui est une source d'information souvent plus précieuse à consulter que les grandes théories de prétendus historiens qui n'enseignent que leur opinion au détriment des faits et de la couleur locale, l'histoire locale, disons-nous, est très abandonnée de nos jours. Jadis les moines, et en particulier les bénédictins, la faisaient et la faisaient bien. Aujourd'hui qu'ils ont disparu, ce sont les amateurs d'ordinaire qui appartiennent à quelque académie ou société littéraire de province. Il y a de bons travaux dans le nombre; ils ne sont pas communs. *L'Histoire du Col-*

lège des Bons enfants de l'université de Reims est, sans contredit, une des meilleures publications de ce genre qu'on ait faites dans ces dernières années. Elle l'est par l'étendue de l'érudition, la somme des faits accumulés et le mérite de la mise en œuvre. L'auteur n'est pas un nouveau venu dans les lettres. On lui doit un *Cours d'instruction religieuse* et un *Cours d'apologétique* qui jouissent de quelque crédit. Il a l'esprit libre et la plume facile. Son *Histoire du Collége des Bons enfants de Reims* n'est pas banale. Le collège des Bons enfants est maintenant le lycée de Reims. M. l'abbé Cauly est de la maison; il est aumônier du lycée, il n'est pas étranger à l'enseignement. La tâche qu'il a entreprise exige une préparation spéciale : « Faire connaître, dit M. l'abbé Cauly dans sa préface, les écoles de Reims, rappeler les noms des maîtres souvent illustres qui les dirigeaient; retracer leur enseignement et leur méthode, indiquer les gloires qui en sont sorties, suivre à Paris, dans les collèges que la magnificence de nos compatriotes avait fondés pour les recevoir, les jeunes gens qui vont demander à la capitale le complément de leurs études; assister aux débuts et à l'organisation progressive de la grande université de Paris, modèle de toutes les autres; c'était là, pour nous, un champ vaste qu'il fallait explorer et où nous ne rencontrions que l'embarras d'avoir à nous restreindre. » L'embarras d'avoir à se restreindre n'était pas le moindre. M. l'abbé Cauly a dépouillé les archives, les monuments, les livres, et parmi ceux-ci il y a, dans Marlot, — Histoire de la ville, cité et université de Reims, — des documents variés dont le catalogue formerait un volume. Il n'a pas oublié que faire l'histoire du Collège des Bons enfants, qui remonte à Charlemagne, c'était écrire l'histoire scientifique et littéraire de la ville de Reims.

Le livre de M. l'abbé Cauly est orné de plans, gravures et vignettes d'après les dessins de MM. Le Blanc, Parmentier, Habrun et Kalas. L. D.

Histoire posthume de Christophe Colomb, par le comte Roselly de Lorgues. Paris, Émile Perrin, 1885. Un vol. in-8°.

Il y a dans chaque siècle quelques noms destinés à entrer dans la tradition. Celle-ci est l'honneur de l'espèce. Elle en constitue le livre d'art. Les élus sont rares. La tradition est un navire qui a devant lui un grand voyage à exécuter. On n'admet pas tout le monde à bord. On a admis Colomb sans difficulté; personne ne songe à lui refuser le titre de grand homme. Il l'a et il le gardera. Il a augmenté d'un tiers l'étendue du domaine de l'homme. Il y a mis de l'énergie, une obstination rare. Il avait une intelligence à la hauteur de son dessein. Le but qu'il a atteint, si grand qu'il soit, n'est pas loin de proportion avec l'effort tenté. Ce qui rehausse le mérite de Colomb, c'est qu'il a eu la science à vaincre. La science d'alors était comme celle d'aujourd'hui, comme celle de tous les temps, un bonnet carré derrière lequel l'envie, la sottise, l'étroitesse d'esprit et surtout les charlatans se donnent rendez-vous. Elle est hostile à l'initiative, au mérite personnel, à l'intelligence libre, à tout ce qui a de la taille. Les insectes à qui elle sert d'industrie et de métier en réclament les monopoles. Christophe Colomb s'est moqué de la science contemporaine, est parvenu à se soustraire à la rancune des gens en *us*. L'exemple est beau et grand. La mémoire de Colomb en a souffert. Ceux qui n'avaient pu l'empêcher de découvrir l'Amérique ne lui en ont pas su gré. Leurs sucesseurs, imbus de la même envie et de la même haine du génie, n'ont pas ménagé Colomb. Qu'a t-il fait, en somme? Il a fait comme celui qui, ayant un œuf à faire tenir droit, en casse le bout. Ne voilà pas une affaire!

Colomb a eu d'autres déboires à essuyer. Il avait de l'amour-propre; il était ambitieux et envahissant. La royauté espagnole a eu des torts envers lui et sa postérité. Elle avait fourni les moyens de la découverte du nouveau monde; elle entendait avoir le bénéfice de la découverte. Christophe Colomb et les siens réclamaient une part, la meilleure possible. On contesta, on lésina sur la quantité de reconnaissance due. Ce sont des misères qui n'ont pas lieu de surprendre.

Il y a cela, il n'y a pas autre chose. M. le comte Roselly de Lorgues a déjà publié une histoire de Christophe Colomb, — Christophe Colomb, histoire de sa vie et de ses voyages, d'après des documents authentiques tirés d'Espagne et d'Italie, 2 vol. in-8° — qui en est à sa quatrième édition. Le volume qu'il vient de mettre au jour en est une sorte d'appendice et pourrait être intitulé : *Histoire de la réputation de Christophe Colomb.*

La réputation de Colomb, quoi qu'on dise, n'a cessé de grandir depuis qu'il est mort. Il a été l'objet de douze ou quinze poèmes épiques; nous en avons donné l'énumération dans notre introduction aux œuvres de Malfilâtre, qui en avait projeté un sous le titre de : *la Découverte du nouveau monde;* son nom est illustre, honoré, incontesté. On célébrera prochainement le centenaire de la découverte de l'Amérique. Elle ne porte pas le nom de Colomb, c'est un hasard. Le hasard règne. M. le comte Roselly de Lorgues se plaint de l'événement. Il n'y a pas à y revenir. Le réquisitoire qu'il formule contre les procédés de la cour d'Espagne envers Colomb ne fera pas plaisir à Madrid. Cependant l'Espagne d'aujourd'hui n'est guère responsable de ce qu'a fait la cour de Castille à la fin du xve siècle. Il est toujours bon de savoir comment les choses se sont passées.

A côté du récit des faits, M. le comte Roselly de Lorgues introduit des considérations un peu étrangères au sujet. Les protestants auraient entrepris de confisquer Christophe Colomb; au moins essayent-ils de le rapetisser. Ils contestent à « l'amplificateur de la création » le sceau de « prédestination qui marque sa personne et ses actes; ils ne veulent pas qu'il soit « l'ambassadeur de Dieu ». L'auteur a déjà un *Satan contre Christophe Colomb*, dans lequel il se fait l'avocat d'office du « révélateur du globe ». Il réclame maintenant pour Colomb « la vénérabilité ». Si cet excellent Gagne n'était pas mort, il enverait ce langage : « Malheur à ceux par qui le scandale arrive »

dit l'Écriture. Il est inutile de le prendre de si haut; mais le ton un peu béat de l'auteur de *l'Histoire posthume de Christophe Colomb* n'ajoutera pas au succès d'une œuvre dont malgré soi on estime le fond. L. D.

L'Opposition sous les Césars, par GASTON BOISSIER, de l'Académie française. Un vol. in-16. 2e édition. Paris, Hachette, éditeur, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

« Il n'y a jamais eu de gouvernement qui ait satisfait tout le monde. » C'est la première phrase du nouveau livre de l'érudit et spirituel professeur du Collège de France. Et il ajoute une distinction des gouvernements en deux catégories : ceux qui s'annoncent pour vivre avec l'opposition, ou mieux pour vivre d'elle, comme les Anglais, — c'est le chef-d'œuvre, cela ! — et ceux qui s'en irritent et recourent à la violence pour s'en débarrasser.

L'empire romain fut un de ces régimes maladroits, qui ne souffrent pas d'être contredits.

L'effort ingénieux de M. Boissier consiste à relever et à grouper les signes de cette opposition. Et avec ce talent merveilleux qui lui est personnel, il exhume toute la société romaine de l'empire, il la fait revivre et l'interroge. Il a le don, cet écrivain élégant, de ranimer ce qu'il touche de sa plume comme d'une baguette magique. Il dissimule sous une forme vive, spirituelle, une érudition aussi profonde que variée. Et, au bout de quelques instants de lecture, on se laisse aller à se croire le contemporain de ces morts d'il y a dix-huit cents ans.

Où se trouvaient les mécontents ? Eh! partout un peu. L'armée, les provinces, les municipes, Rome elle-même les recélait. Ceux à qui l'on refuse les faveurs, ceux à qui l'on en accorde, ceux surtout à qui on les retire, ne voilà-t-il pas toute une belle phalange d'opposants ! Quelle finesse d'analyse et quelle verve dans ce chapitre *l'Opposition des gens du monde!*

Et ce n'est pas seulement de l'esprit, c'est aussi de la vraie philosophie. Le caractère du pouvoir impérial, c'était d'être non pas illimité, mais mal limité. De là, cette incertitude des citoyens qui les fait se risquer trop ou trop peu. De là aussi, de la part du pouvoir, des secousses, et, pour ainsi dire, des sursauts qui déconcertent et ses amis, et ses ennemis. Aussi l'opposition ne s'exerce pas au grand jour et par un corps politique. Elle donne naissance aux hostilités de salon et à la littérature d'allusions. Les lectures publiques, les tragédies de Sénèque sont pleines de sous-entendus et d'ironies perfides. Puis la jeunesse des écoles, qui de droit naturel, est frondeuse et opposante ! Elle a pour guides les philosophes, dont l'opposition indirecte exerce une grande influence et aboutit à la politique d'abstention.

Un des épisodes les plus curieux de cette opposition sous les Césars, c'est l'exil d'Ovide. M. Boissier en fait l'objet de tout un chapitre d'un vif intéret.

Ce régime d'oppression indéterminée et intermittente engendre une vilaine espèce d'animaux nuisibles, les *Délateurs*. Naturellement, quand le gouvernement sent des résistances secrètes, il lui faut une police secrète. Il n'a pas la peine d'embaucher les policiers, ils s'offrent d'eux-mêmes. La lâcheté humaine ne fait jamais défaut, ni la cupidité.

Le livre de M. Boissier se termine par deux chapitres plus spécialement consacrés aux manifestations littéraires de l'opposition. Pétrone et son *Satyricon*, Lucain, Tacite, Juvénal, sont examinés d'une façon nouvelle, singulièrement attachante.

En résumé, M. Boissier tâche de montrer que cette opposition, qui fut bien un peu mesquine et bien impuissante, ne fut cependant pas inutile. Elle avertit les princes que l'opinion ne s'endort pas. Elle ne suffit pas à justifier les cruautés des empereurs; et l'on aime à la retrouver comme une protestation contre le servilisme. P. Z.

Henri IV en Gascogne (1553-1589). *Essai historique,* par CH. DE BATZ-TRENQUELLÉON. Ouvrage orné d'un portrait à l'eau-forte et du fac-similé d'une des lettres les plus célèbres de Henri IV. Un vol. in-4°. Paris, H. Oudin, 1885.

L'auteur a une raison toute personnelle de tenir pour de grande valeur et de grande importance cette lettre dont il nous donne un fac-similé. On a connu des gens, — ce n'est pas des collectionneurs que nous voulons parler, — qui se sont pris d'une belle passion pour tel ou tel « personnage » dont ils avaient eu l'heur d'acquérir un autographe; qui, de l'homme d'État ou de la comédienne, de l'écrivain ou du meurtrier, dont ils possédaient quelques lignes, n'ont plus voulu rien ignorer; et plusieurs ont été jusqu'à écrire et publier des études biographiques; plusieurs ont composé des volumes qu'ils ont fait éditer luxueusement et à leurs frais. Pour M. de Batz-Trenquelléon, il a presque reçu cette lettre d'un grand prince écrite il y a trois siècles ! Ne serait-ce point mal à lui de ne le pas considérer comme « une des plus célèbres » qu'ait écrites ce prince ? Et ce prince s'est assis sur le trône de France ! Mais « le roi de France tout entier ne s'était-il pas affirmé dans le roi de Navarre, à la sanction près des actes, pour laquelle lui firent si longtemps défaut la force et le pouvoir ? » Et M. de Batz-Trenquelléon, qui aime d'une violente amour le plus grand roi que nous ayons eu, a trouvé, pour le travail auquel il s'est appliqué, ce titre spirituellement incorrect : *Henri IV en Gascogne.*

Son travail — prenons un autre ton — n'est pas mauvais : mais point de vues générales, rien que les faits rapportés dans l'ordre où ils se sont produits. Les problèmes soulevés par la critique historique contemporaine ne sont pas abordés; même à l'endroit de ces questions, pourtant intéressantes, un dédain franchement avoué, et, sur l'entrevue de Bayonne, sur la Saint-Barthélemy, par exemple, quelques lignes : les événements sont énoncés à leur date, rien de plus.

M. de Batz-Trenquelléon est catholique, il veut être tolérant. Henri IV n'a-t-il pas donné l'exemple de la tolérance, et n'a-t-il pas exprimé ses sentiments dans cette même lettre qui a été célébrée ?

« Monsieur de Batz, j'ai entendu avec plaisir les services que vous et M. de Roquelaure avez faits à ceux de la religion, et la sauveté que vous, particulièrement, avez donnée, dans votre château de Suberbies, à ceux de mon pays de Béarn, et aussi l'offre, que j'accepte pour ce temps, de votre dit château. De quoi je vous veux bien remercier et prier de croire que, *combien que soyez de ceux-là du pape, je n'avais, comme vous le cuidiez, méfiance de vous dessus ces choses. Ceux qui suivent tout droit leur conscience sont de ma religion, et moi, je suis de celle de tous ceux-là qui sont braves et bons.* »

Avouons que la lettre est importante, — et déclarons comme entre parenthèses, que celui qui l'écrivit est, en effet, une grande figure très digne d'admiration, — mais M. de Batz-Trenquelléon ne sait pas éprouver vraiment les sentiments de tolérance dont il voudrait faire montre.

A bien des égards, on pourrait le prendre pour un des contemporains du bon roi Henri; il comprend d'ailleurs l'histoire, et il l'écrit ainsi qu'on la comprenait et l'écrivait au XVIIe siècle.

F. G.

BEAUX-ARTS

Le Petit-Trianon. — *Histoire et description*, par Gustave Desjardins. Un vol. de 470 pages, petit in-4°, illustré de deux héliochromies, par M. Dujardin, d'une eau-forte de M. Sadoux, de dix-neuf vues et plans, la plupart inédits, reproduits hors texte en héliogravures et de vingt-deux gravures dans le texte. Versailles, 1885. L. Bernard, éditeur. — Prix : 25 francs.

Il est d'un style charmant, ce bijou d'architecture, et situé dans un Éden, ce palais du Petit-Trianon, œuvre de Gabriel. Sous les épais ombrages des plantations indigènes et des arbres amenés à grands frais des plus lointaines contrées, des ruisseaux y traînaient mollement leurs eaux paresseuses. Le miroir des lacs reflétait, avec des pans d'azur, parmi les feuilles tombées, les blanches colonnes d'un temple païen et son Cupidon de marbre; les créneaux d'une tour baptisée du nom célébré par la chanson de Marlborough; des ponts verdis par les mousses visqueuses agglutinées dans l'ombre humide des arches de pierre; les poutrelles des galeries de bois suspendues au flanc des fermes; les murs de brique, les étroites fenêtres et leurs vitraux en culs-de-bouteille emmaillés de plomb, les escaliers chancelants et les toits de chaume d'un hameau de fantaisie; le presbytère, le moulin, la meunerie, la maison du jardinier, la laiterie avec ses tables de marbre poli et ses écuelles de Sèvres; le boudoir, la maison du billard, le salon de musique, avec son clavecin où Mozart enfant composa peut-être et joua certainement les variations sur *Ah! vous dirai-je, maman?* sur *la Marche des mariages samnites* et *le Menuet* de M. Dupont.

L'aimable hameau! Watteau eût pris joie à y promener ses Accordées de village au son des tambourins, des fifres, des musettes, des vielles et des violons enrubannés, à planter ses Mais, à grouper ses tirs à l'arc sur la pente gazonnée de ces pelouses, à faire asseoir ses conversations galantes dans ses clairières, à jeter dans le vert des îles des tons éclatants des satins rayés, des éventails, des toques, des manteaux vénitiens, ses dialogues à l'oreille, ses sérénades, ses jupes froissées, ses coquetteries et ses baisers.

C'est de ce séjour ravissant et de grâce toute française que M. Gustave Desjardins vient de retracer l'histoire, rédigée d'après des renseignements, la plupart inédits, trouvés aux Archives nationales et dans les archives de Seine-et-Oise. Toutes les transformations que la fantaisie de Louis XV d'abord, puis de Marie-Antoinette ont fait subir à leur résidence de prédilection se peuvent suivre en ce très beau volume illustré à profusion. Le livre se divise en trois parties : le Jardin français, le Jardin anglais, le Hameau, et se complète par un Appendice chargé de documents. Malgré cet appareil didactique, ces pages conservent l'écho des rires cristallins des jeunes femmes aux petites dents blanches, aux lèvres fraîches toutes barbouillées de laitage, qui devaient mordre un jour à l'ignoble panier d'échafaud où rouleraient leurs belles têtes décollées.

E. C.

Le Bulletin des beaux-arts. — *Répertoire des artistes français*, paraissant le 15 de chaque mois par livraison de seize pages, grand in-8°, ornées de lettres, fleurons, culs-de-lampe, accompagnées de dessins dans le texte et d'une gravure hors texte. Années 1883-84, 1884-85. Paris, Fabre, éditeur.

Exclusivement consacrée aux artistes français, cette nouvelle publication périodique s'efforce de faire mieux connaître et apprécier le talent fécond de nos chers maîtres, non seulement en mettant sous les yeux du lecteur leurs biographies et la reproduction aussi fidèle que possible de quelqu'un de leurs ouvrages, mais encore en publiant le catalogue descriptif et complet de leur œuvre. On trouve ainsi dans *le Bulletin des beaux-arts* le catalogue des œuvres de Léonard Gautier, de Prud'hon, de Boucher, de Watteau, d'A.-F. Sergent, de Mène, de Th. Chassériau.

Mais parallèlement aux documents sur l'art du passé, *le Bulletin* fait également une part légitime à l'art contemporain. Il suit le mouvement des expositions et des ventes et accorde une attention toute particulière aux « dames artistes » dont il publie la longue liste avec l'indication de leurs envois aux Salons. En outre, sous la rubrique « l'Intermédiaire », il s'établit entre les abonnés du journal un échange de communications intéressantes ; malheureusement, comme dans toutes les correspondances de la même nature, le nombre des demandes dépasse de beaucoup celui des réponses. E. C.

GÉOGRAPHIE

— Voyages — Mœurs et Coutumes —

Expédition du « Rodgers » à la recherche de « la Jeannette », et retour de l'auteur par la Sibérie, par William H. Gilder, membre de l'expédition, correspondant du *New-York Herald,* traduit de l'anglais par J. West, capitaine de frégate en retraite. Ouvrage orné de gravures et d'une carte. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie; 1885. Un vol. in-18.

On sait l'histoire tragique de *la Jeannette* et de son équipage, morts et survivants. On connaît moins les péripéties par où eurent à passer les hommes intrépides qui allèrent à sa recherche sur le *Rodgers,* et qui furent du moins assez heureux pour arracher à ce navrant naufrage plusieurs épaves humaines. C'est le récit de cette expédition que la maison Plon publie dans la traduction française de M. J. West, lequel, malgré son nom d'outre-mer, écrit assez agréablement notre langue et a fait ici de fort bonne besogne. La seconde partie de la relation, où l'auteur raconte son retour par la Sibérie, n'a pas l'âpre intérêt de la première, mais contient quantité de remarques curieuses et d'anecdotes piquantes qui font qu'on la lit avec plaisir et profit.

Des figures assez bien exécutées et en nombre relativement considérable donnent à ce volume un attrait de plus. B.-H. G.

La France transatlantique. Le Canada, par Sylva Clapin, rédacteur au *Monde* de Montréal (Canada). Ouvrage enrichi de gravures et d'une carte. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1885. Un vol. in-18.

On sait qu'une grande partie du Canada, colonisée jadis par la France, est restée française, de langue, de mœurs et de cœur. M. Clapin, rédacteur d'un journal *français* de Montréal, calcula que, dans un siècle, la race française comptera quarante millions de membres et occupera un immense territoire, au moins trois fois aussi grand que la France. Il y appelle l'émigration française, et, en effet, s'il y a des Français qui émigrent, je ne vois pas de pays qu'ils doivent préférer au Canada. Ils y retrouveront des compatriotes qui, sur ce sol lointain, ont gardé purs tous les caractères de la race et qui en sont fiers et jaloux. Ils auront échangé la France d'Europe pour la France américaine, et, tout en travaillant à leur bien-être et à leur fortune, dans ce pays ouvert à toutes les initiatives et où l'esprit d'entreprise a le champ le plus vaste et le plus fécond, ils seront soutenus et fortifiés par la conscience. Qu'ils augmentent autant qu'il est en eux l'influence française, dans la partie du monde même qu'une autre race semble avoir conquise sans partage possible.

Le livre de M. Sylva Clapin, rempli de détails curieux et alertement écrit, contribuera à attirer l'attention sur cette France d'outre-mer dont l'existence et le besoin d'indépendance s'affirment aujourd'hui même, imprudemment, je le crains, mais de facon à ce que nul ne les révoque en doute. B.-H. G.

De Paris au Tonkin, par Paul Bourde. Un vol. in-18 jésus. Calmann Lévy, éditeur. Paris, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Le livre de M. Paul Bourde sera longtemps d'actualité : les événements l'ont, pour ainsi dire, consacré. La valeur des observations du correspondant du *Temps* a pour premier garant ce fait que la commission de la Chambre des députés chargée de l'enquête sur le Tonkin, au mois de novembre 1884, appela M. Paul Bourde, pour s'éclairer de son témoignage.

Le plus souvent, quand un explorateur nous vient dire : c'est comme ceci, ou comme cela, nous sommes bien obligés de nous confier à lui ; c'est plus simple que d'y aller voir. Or, sans mettre en doute la sincérité des voyageurs, on peut parfois se demander : « A-t-il bien vu ? a-t-il séjourné assez longtemps, s'est-il introduit suffisamment dans la vie ordinaire des peuples dont il parle ? Ne les a-t-il pas vus à la façon d'un homme en visite, devant qui, par cela seul qu'il est étranger, on prend des attitudes, des poses, un langage de circonstances ? »

souci. Ce qu'il conte est vrai, ce qu'il dépeint est réel. Son livre est donc documentaire : climat et régime du pays, mœurs et tendances du peuple, types des êtres, aspect des choses, il a bien vu.

Le lecteur peut, par conséquent, lui accorder sa confiance, et il s'agit pour nous d'examiner le livre en tant qu'œuvre écrite. M. Paul Bourde a voulu mieux faire que de publier un carnet de notes, renseignements et impressions. Il est artiste, il aime écrire, il est impressionnable et sagace; les spectacles de la nature frappent leur image en son esprit comme sur une plaque photographique; les phénomènes de pensée des individus, leur constitution psychologique intriguent sa curiosité et surexcitent sa réflexion. Il a déjà prouvé ces qualités très personnelles dans un roman remarquable, *la Fin du vieux temps*. Nous les retrouvons sous une autre forme dans les correspondances envoyées du Tonkin pendant l'année 1884.

C'est surtout par le pittoresque que ce livre est attachant. Écrit sous l'influence immédiate des tableaux, il en porte la couleur. L'auteur nous transmet par le style la sensation qu'il éprouve. Toutefois il est étrange que, parmi ces pages écrites le plus souvent sur le genou ou sur un coin de table, pendant l'expédition, un certain nombre revêtent une sorte d'apprêt littéraire : on suppose ces correspondances plutôt brouillonnées que composées, une grande partie de leur charme provient précisément de cette spontanéité alerte. Et l'on est un peu étonné de rencontrer de la recherche, d'apercevoir un effort, consciencieux sans doute, mais, avouons-le, fatigant. J'imagine que, çà et là, M. Paul Bourde, désireux du curieux, a distribué des retouches à son premier jet. Le premier jet devait être bien.

Les derniers chapitres du livre ont une portée plus haute que la simple description des lieux ou le récit des marches, des combats, ou même que l'analyse des caractères : c'est la synthèse de tout cela. M. Paul Bourde y envisage l'avenir de la colonie du Tonkin; il calcule, en homme de savoir et avec la netteté d'un esprit politique, les chances et les conditions du succès. Ces pages ont frappé les lecteurs attentifs dès leur première publication. Les événements les ont déjà confirmés. Espérons que les sages idées exprimées par un intelligent et sincère patriote seront méditées par ceux à qui incombe la lourde tâche d'empêcher la France de se ruiner au Tonkin, au lieu d'y trouver la fortune qu'elle y cherchait. PZ.

Le Caucase et la Perse, par E. Orsolle. Un vol. in-18. Plon et Nourrit, éditeurs. Paris, 1885. — Prix : 4 francs.

Le livre de M. Orsolle ressemble pour la forme à la plupart des récits de voyage; j'entends des récits sérieux de voyages réels. Il n'y faut espérer ni fantaisie ni anecdotes. L'auteur a parcouru le pays pour s'instruire, c'est pour notre instruction plus que pour notre agrément qu'il s'est donné la peine d'écrire ses observations. Reconnaissons qu'il a atteint son but: sa relation est fort instructive, il nous présente un géographe exacte et pittoresque de l'Iran, ce vaste empire trois fois grand comme la France et cinq fois moins peuplé.

M. Orsolle ne s'est pas borné à exposer des notions précises concernant la population, les productions, les forces, les revenus, l'administration de la Perse. En traits vifs autant que nets il a dessiné la physionomie des gens et des villes, et il nous fait pénétrer assez avant dans les mœurs particulières des peuples qu'il a visités. De sorte que cet argument qui ne semblait pas lui tenir à cœur, il l'a cependant répandu dans son ouvrage. De curieux détails se rencontrent qui reposent l'esprit en voyage à travers ces contrées orientales.

Une carte comprenant toute la Turquie d'Asie et la Perse, et une autre représentant les ruines d'Afni ornent le volume et permettent de suivre le voyageur dans ses pérégrinations. PZ.

Le Japon. — *Histoire et religion*, par I. Eggermont, premier secrétaire de la légation de Belgique à Paris. Un vol. in-12 de 156 pages avec une nouvelle carte du Japon. Paris, 1885. Ch. Delagrave. — Prix : 3 fr. 50.

L'intérêt de ces très petits volumes — qui vient heureusement s'ajouter aux innombrables publications dont le Japon a été l'objet depuis vingt ans — tient à ce qu'il a été écrit de première main. M. Eggermont, qui a résidé au Japon, a compulsé et recueilli un grand nombre de textes originaux, fréquenté, interrogé les lettrés, et, de la sorte, a réussi à grouper logiquement les époques principales de l'histoire politique et religieuse du pays. Pour qui se souvient de la chronologie fantaisiste que le rédacteur japonais d'une publication officielle sur l'Exposition universelle de 1878 avait introduite dans son œuvre, le volume de M. Eggermont sera le bienvenu, car il replace enfin dans une lumière normale la longue épopée des dynasties japonaises. C'est en cela que le livre est neuf, car sur la question religieuse, sur les phases du Shintoïsme et du Bouddhisme, comme sur le scepticisme actuel des classes supérieures au Japon, il confirme seulement ce que déjà les historiens antérieurs nous avaient appris. E. C.

Les Polynésiens, *leur origine, leurs migrations et leur langage*, par les docteurs A. Lesson et Ludovic Martinet, membres de la Société d'anthropologie. 4 gros vol. in-8° avec cartes. Paris, Ernest Leroux, 1884.

Le fonds de ce volumineux ouvrage est fourni par les recherches et observations du docteur Lesson, ancien médecin en chef des établissements français en Océanie; les plus anciennes remontent à 1827, les plus récentes à 1850, date où ce médecin quitta définitivement l'Océanie. M. Lesson a donc pu étudier les habitants d'un grand nombre d'îles peu d'années après l'occupation européenne et prendre des informations de toutes sortes que l'on ne pourra plus se

procurer ni dans le présent ni dans l'avenir, car les populations polynésiennes disparaissent à vue d'œil et leurs mœurs ainsi que leurs légendes sont déjà mêlées d'éléments européens dont il est impossible de faire la séparation.

L'ouvrage de MM. Lesson et Martinet abonde en renseignements qui seront très utiles aux futurs historiens de l'humanité et, à ce titre, il est très précieux et doit avoir sa place dans les grandes bibliothèques. Les auteurs et l'éditeur méritent de grands éloges pour l'avoir mené à bonne fin. La lecture en est d'ailleurs pénible; ce n'est pas un livre à lire, mais plutôt un recueil de matériaux.

On enseigne ordinairement que la population des îles polynésiennes a une origine asiatique et spécialement malaise. Cette opinion, dont M. de Quatrefages s'est constitué le principal défenseur, ne repose que sur des observations légères et incomplètes, ainsi que sur le désir d'affirmer l'unicité des races humaines. MM. Lesson et Martinet établissent, au contraire, de la manière la plus concluante que les Polynésiens forment une race parfaitement distincte et autochtone et que leur origine est un point situé dans la Nouvelle-Zélande (ou dans un continent disparu dont la Nouvelle-Zélande faisait partie). Par race autochtone, il ne faut pas entendre, dans l'état actuel de la science, une race qui a réellement pris naissance au lieu qu'elle occupe, mais une race qui en a l'apparence, c'est-à-dire qui occupe ce lieu depuis une époque géologique ancienne et indéterminée et qui a été séparée du reste de l'humanité longtemps avant les temps historiques.

Aux points de vue de la faune et de la flore, la Nouvelle-Zélande est incontestablement un centre de création. La plupart de ses végétaux et de ses animaux n'existaient sur aucun continent avant sa découverte, et, si l'on excepte le chien et le rat, elle était totalement privée des mammifères et des végétaux des trois continents. Elle a donc été séparée des continents avant l'époque géologique actuelle, et il n'y a aucune bonne raison pour refuser d'admettre qu'elle a été, au même sens, un centre de création aussi pour l'espèce humaine.

Les îles de la Polynésie sont comprises dans un immense triangle dont les sommets sont les Sandwich, l'île de Pâques et la Nouvelle-Zélande; elles sont habitées par une race très peu mélangée, identique à celle des Maoris de la Nouvelle-Zélande, et il paraît que c'est à tort que quelques voyageurs ont cru y voir deux races, l'une plus noire que l'autre. Tous les peuples de ces îles ont la même langue, laquelle ne ressemble à aucune langue d'Europe ni d'Amérique et se trouve au maximum de pureté dans la Nouvelle-Zélande; enfin, ils ont tous la même religion et les mêmes pratiques de tatouage. Ajoutons que dans leurs légendes religieuses se rencontrent des analogies avec les plus anciennes religions de l'Asie et de l'Afrique sans que l'on puisse dire si ces dogmes y ont été apportés depuis quelques milliers d'années par des immigrants volontaires ou involontaires, ou s'ils sont le présent ouvrage aucun renseignement sur les connaissances astronomiques des Polynésiens, leur manière de grouper les étoiles en constellations, leur manière de compter le temps, etc., choses qui donnent de très précieuses indications sur les origines de la civilisation chez les peuples. Dr L.

Trente-deux ans à travers l'Islam, par Léon Roches. Tome second. Mission à la Mecque. Le maréchal Bugeaud en Afrique.

On se souvient de l'intérêt avec lequel fut accueilli l'an dernier le premier volume de cet ouvrage. L'auteur, ancien secrétaire et ami d'Abd-el-Kader, y racontait les débuts de sa vie aventureuse, ses amours si poétiques avec la belle Khadidja et son hardi séjour sous le costume musulman dans la smala de l'émir.

Aujourd'hui le second volume nous conduit à la Mecque où M. Roches avait une mission diplomatique importante à remplir près du chérif de la ville sainte. Ce fut encore là une véritable aventure dont la témérité faillit être fatale à l'ancien secrétaire d'Abd-el-Kader qui, malgré sa parfaite connaissance de la langue et des usages arabes, échappa avec peine à une mort terrible. Il ne faut pas chercher dans ce récit de voyage des renseignements scientifiques sur l'ethnographie et la géologie des régions parcourues, car l'auteur est, avant tout, un homme politique et non un savant; mais combien sont justes ses appréciations sur les choses et les hommes d'Afrique et quels souvenirs intéressants il nous apporte dans la seconde partie de son livre sur le maréchal Bugeaud et ses brillantes opérations !

M. Roches raconte que le maréchal le mit, un jour, au service de deux députés fraîchement débarqués à Alger pour les initier aux affaires indigènes sur lesquelles, dit l'auteur, ils n'avaient pas des idées parfaitement justes. — Mais n'oublions pas que la scène se passe en 1843, c'est donc de l'histoire ancienne, car les choses ont bien changé depuis! — L'enseignement fut profitable, ajoute l'auteur, car (je cite textuellement) « lorsque de retour à Paris ils entendaient nos philanthropes conseiller de remplacer en Algérie le gouvernement militaire par le gouvernement civil et l'action de la force par l'emploi des moyens de douceur et de persuasion, ils défendaient éloquemment à la tribune et dans les salons le système du maréchal Bugeaud, qu'on peut exprimer en peu de mots : « Justice et clémence appuyées sur la force. »

N'avais-je pas raison de dire que c'était de l'histoire ancienne !

Et maintenant fermons le livre et méditons cette phrase qu'écrivait, en 1872, à M. Roches un chef indigène en parlant de l'assimilation des musulmans de l'Algérie aux Français : *C'est regarder les choses avec l'œil du désir et non avec l'œil de la réalité.*

Une petite critique en terminant. Comment se fait-il qu'un arabisant aussi distingué que M. Roches écrive *touâreg* avec un *s*, alors qu'il sait fort bien que ce mot est le pluriel de *targui*? Je me permets de signaler cette erreur pour la seconde édition du livre qui,

Du langage et de la musique, par S. Stricker, professeur à l'Université de Vienne. Ouvrage traduit de l'allemand, par Frédéric Scwieland. Un vol. in-12 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. Paris, Félix Alcan, 1885. — Prix : 2 fr. 50.

Penser, c'est parler intérieurement. Le phénomène a été signalé ; M. Victor Egger en donna, il y a tantôt cinq ans, une savante analyse ; M. Stricker en donne une autre aujourd'hui.

Les deux études, la première, celle du philosophe, et la seconde, celle du physiologiste allemand, ne se contredisent pas l'une l'autre.

Une idée nous traverse le cerveau, nul mouvement des organes vocaux ne se produit, et nous croyons prononcer pourtant ; nous entendons la parole qui exprime l'idée ; nous sentons une résonnance dans la tête, nous devinons des mouvements du larynx et de l'appareil articulatoire. Nous ne sommes pas le jouet d'une illusion.

La diversité des mouvements fait la diversité des sons ; que l'on émette différents sons, on distinguera, pour peu que l'on prête attention, des mouvements différents ; on prononce A autrement qu'on ne prononce E, et B autrement que D. Comme à la prononciation de chaque voyelle, de chaque consonne, correspond un mouvement spécial, « à la représentation de chaque son oral, dit proprement l'auteur, se rattache inséparablement un sentiment plus ou moins distinct dans les organes articulatoires ». Il ajoute : « Ces sentiments ont leur siège dans les muscles. »

Il en est des représentations de mots ainsi que des représentations de sons.

L'on entend prononcer le mot « cheval », on imagine l'animal dénommé ; si plus tard on pense à cet animal, la représentation du mot n'est-elle pas le rappel de l'impression auditive ? n'implique-t-elle pas l'image vituelle ? non ; la représentation *peut* être accompagnée d'une image auditive, d'une image visuelle, mais elle n'est rien *nécessairement* que le sentiment d'un mouvement, et « les idées pures de mots proviennent des régions motrices de l'écorce cérébrale ».

Sur la compréhension des mots et la compréhension de l'écriture, sur la faculté de se représenter deux mots à la fois, sur l'aphasie et la surdité, sur la localisation du siège de la parole, M. Stricker a écrit des pages du plus grand intérêt. Il a relaté des faits, il a émis des hypothèses ; mais il n'a pas manqué de faire lui-même le départ entre les explications qu'il propose, celles-ci méritant d'être acceptées définitivement, celles-là étant encore à vérifier.

Ce qu'il a dit de la musique ne l'a pas satisfait, il l'avoue. Il reste en défiance, des pianistes lui ayant assuré que ce n'était point « au larynx qu'ils sentaient quelque chose quand ils pensaient à de la musique, mais qu'ils éprouvaient un sentiment distinct aux oreilles ».

Cet ouvrage de M. Stricker et celui de M. Meyer sur les *organes de la voix* sont travaux considérables.

F. G.

Les Maladies de la personnalité, par Th. Ribot, directeur de la *Revue philosophique*. Un vol. in-12 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. Paris, Félix Alcan, 1885. — Prix : 2 fr. 50.

« L'individu psychique, affirme M. Ribot, n'est rien que l'expression de l'organisme, et la personnalité n'est que la forme la plus haute de l'individualité. » Ces deux affirmations ne sont pas nouvelles ; souvent émises, elles ont été souvent contestées ; on les contestera encore, et le débat entre vitalistes et animistes n'est pas près d'être clos.

« C'est l'organisme, lisons-nous, l'organisme et le cerveau, sa représentation suprême, qui est la personnalité réelle, contenant en lui les restes de tout ce que nous avons été, les possibilités de tout ce que nous serons. Le caractère individuel est inscrit là avec ses aptitudes actives et passives, ses sympathies et antipathies, son génie, son talent ou sa sottise, ses vertus et ses vices, sa torpeur ou son activité. Ce qui en émerge jusqu'à la conscience est peu auprès de ce qui reste enseveli, quoique agissant. La personnalité consciente n'est jamais qu'une faible partie de la personnalité physique. » On abuse étrangement, à notre époque, de ces expressions : le conscient et l'inconscient ; parfois l'inconscient, c'est l'inconnaissable, et parfois, c'est seulement le connaissable, encore inconnu. Mais, de quelque façon qu'il entende l'inconscient, fidèle à la méthode objective, qui serait la méthode de la science, — on ne dit plus : des sciences, — M. Ribot argumentant sur des données physiologiques n'a pu fournir des conclusions dépassant en portée ces données elles-mêmes. « L'unité du moi est un problème biologique. » Non ; parce que, toutefois, les observations et les hypothèses des biologistes ne sont pas indifférentes au philosophe, le philosophe peut goûter, après l'étude des *maladies de la mémoire* et celle des *maladies de la volonté*, l'étude de ces troubles organiques, affectifs, intellectuels qui infirment plus ou moins la personnalité. « La théorie soutenue (en cette étude-là), matérialiste dans la forme, peut s'adapter à une métaphysique quelconque. Nous essayons de réduire la personnalité consciente à ses conditions *immédiates*, — l'organisme. Quant aux con-

ditions dernières de ces états, nous n'avons rien à dire ici, et chacun est libre de les concevoir à sa guise. » Cela est dit très justement.

Esquisse d'une classification systématique des doctrines philosophiques, par Ch. Renouvier. Tome Ier. Un vol. gr. in-8°. Paris, au bureau de la *Critique philosophique ;* 1885. — Prix : 8 fr.

Pour Hegel, la philosophie était un tout organique, et les systèmes successivement proposés étaient des moments de la découverte progressive de la pensée par elle-même. « Dès l'époque la plus ancienne, dit M. Renouvier, où les hommes ont appliqué l'effort d'une réflexion personnelle à l'intelligence du monde, à la recherche des choses premières ou cachées, il s'est produit des vues absolument divergentes, des affirmations mutuellement contradictoires ; il s'est formé des écoles et des sectes dont les unes soutenaient ce que les autres contestaient, et *vice versa.* »

Le chef de l'école néo-kantienne veut décrire et classer les doctrines d'après les oppositions, mais quelle opposition présenter d'abord ? « La plus anciennement manifestée entre toutes, si elle s'est conservée jusqu'à nos jours dans toute sa force, doit avoir évidemment beaucoup d'importance ; mais celles qui se sont dégagées progressivement peuvent présenter encore plus d'intérêt quand elles se rapportent à un usage plus avancé de la réflexion, et surtout de la réflexion dans le domaine moral. Enfin, la dernière venue peut offrir cet avantage de concerner la méthode même de la connaissance à la suite d'une investigation spéciale. » De fait, il détermine et range ainsi les principales oppositions : *la chose et l'idée, l'infini et le fini, l'évolution et la création, la nécessité et la liberté, le bonheur et le devoir, l'évidence et la croyance.*

Dans le tome Ier, le seul qui ait été encore publié, sont étudiées les cinq premières oppositions.

Ces études, avec celle qui suivra et se rapportera surtout à la méthode, constituent, à proprement parler, une histoire des plus complètes de la philosophie. Refaite par un penseur d'une aussi grande puissance, un maître aussi érudit qu'est M. Renouvier, cette histoire ne saurait manquer de faire autorité. F. G.

De l'honneur. *Réflexions d'un prisonnier,* par Henri Savatier, docteur en droit. Un vol. in-12. Paris, H. Oudin, 1885.

Beaucoup de ces réflexions font sourire : l'auteur prétend — c'est là, pour lui, un thème à méditations — qu'admettre la liberté de conscience, que faire profession de libéralisme, c'est se refuser à éprouver le sentiment de l'honneur. « L'un des caractères de l'abaissement actuel, dit-il précisément à un certain endroit, est qu'il paraît voulu et comme le résultat d'un calcul ; les institutions y tendent, il est le programme d'un parti. » — Qu'on lise : du parti républicain !

Les autres réflexions ne sont que banales !

F. G.

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

Fédéralisme ou Césarisme. Un vol. in-12. Paris, E. Dentu, 1885.

Le dernier chapitre de ce petit volume est intitulé : *Réponse aux objections ;* il débute ainsi :

Un lecteur. — J'ai lu votre livre, il donne à penser... Nous ouvrons une parenthèse ; c'est pour faire cette remarque : le lecteur que l'auteur inconnu se plaît à faire parler ne pouvait juger le livre qu'avec indulgence ; la vérité est que le livre renferme seulement des banalités ; que le jugement porté sur le caractère des Français, sur leurs mœurs et leurs aptitudes politiques a été émis plus de cent fois ; que sur ces appréciations, les unes justes, mais incomplètes, les autres fausses absolument, sont fondées, au mépris de toute logique, les inductions les plus arbitraires ; la forme sentencieuse sous laquelle sont formulées les diverses propositions ne peut faire illusion qu'à ceux qui n'ont jamais médité, et qui, satisfaits ou de détester tel ou tel régime dans les journaux à cinq ou dix centimes. Nous reprenons notre citation : ... il donne à penser, mais jamais je ne partagerai vos idées. Je ne veux pas du fédéralisme et j'ai horreur du césarisme.

L'auteur. — Eh bien, accommodez-vous du régime actuel.

Un lecteur. — Je n'en veux pas davantage.

L'auteur. — Qu'est-ce que vous voulez alors ?

Un lecteur. — Une république raisonnable.

L'auteur. — Qu'est-ce que cela veut dire : une république raisonnable ? Une république raisonnable ne peut être qu'une république gouvernée par des hommes raisonnables, et si les hommes deviennent mauvais, la chose devient mauvaise elle-même. Alors comment sortez-vous de la difficulté ? Il vous faut un régime politique qui vous protège contre les gens insensés qui pourraient mettre tous la main sur le pouvoir. Êtes-vous dans cet état présentement ?

taire, au dire de l'auteur, est peut-être régime excellent dans le pays où il existe une véritable aristocratie, dans les pays monarchiques; mais il ne saurait coexister avec l'exercice, pour tous, du droit de suffrage. Voilà qui n'est pas même spécieux. Il ajoute, on l'a vu : une république parlementaire ne peut être raisonnable qu'avec des hommes raisonnables, et ni électeurs ni élus ne possèdent la raison qu'il faudrait; toujours ils seront déraisonnables. Soit, feignons d'admettre cela; une première question, alors : le fédéralisme est-il organisation politique qui se puisse passer de la sagesse individuelle ? L'auteur, que l'on peut croire un disciple de M. de Cassagnac plutôt qu'un élève de M. Andrieux, ne tient guère au fédéralisme ; « j'ai toujours professé qu'un despotisme de génie serait l'idéal des gouvernements. » Et il appelle l'avènement du « bon despote ». Le césarisme, le césarisme d'un « bon » César, est « le régime politique capable de *me* protéger contre les gens *insensés* qui pourraient mettre la main sur le pouvoir ». Mais — c'est notre deuxième question — qui défendra au « bon » César, s'il devient *insensé* (on peut supposer cela), qui lui défendra d'user du pouvoir en *insensé* ?

Nous nous faisons un devoir de respecter toutes les opinions, d'applaudir au talent, quelque emploi qu'on en fasse; c'est notre droit de signaler les fautes de logique.

La paix publique selon la logique et l'histoire, par H. de Faviers. Un vol. in-12. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1885.

« Les principes généraux sur lesquels s'appuie la paix publique », principes qui, pendant de longs siècles, n'ont pas été méconnus en notre pays, sont les principes d'*autorité* et de *liberté;* ils ne sont pas la négation l'un de l'autre, quoi qu'on ait prétendu ; le premier est sauvegardé par la monarchie, le second, par le concours apporté par le peuple à l'action royale.

Voilà la thèse soutenue par l'auteur.

Il invoque la logique, et, dans la première partie de son livre, il analyse plus qu'il ne critique, ou discute, les diverses théories politiques qui ont été émises jusqu'à nos jours. Encore le mot analyser n'est-il pas tout à fait juste ; il rappelle seulement, d'entre les points des doctrines professées, ceux qui touchent à ce qu'on a nommé le droit divin et le droit populaire; puis il fait acte d'adhésion ou de rejet suivant que ces droits ont été, ou non, entendus comme il les entend lui-même. Il cite les sages de la Chine, et Platon, et Aristote, et Cicéron; il dit ce que souhaitait Jésus, qu'on respectât les puissances établies ; il regarde aux affirmations de saint Augustin et de saint Thomas ; il résume en partie les idées avouées et secrètes de Machiavel ; il passe ensuite aux ouvrages de Bodin, de Bellarmin et de Suarez, de Grotius, de Hobbes, de Bossuet, de Locke, de Montesquieu, de Voltaire, de Roûsseau, et après avoir présenté, les opposant l'une à l'autre, les deux *déclarations* de 89 et de 93, il parle de Kant, enfin de Maistre et de Bonald. Son histoire de la philosophie politique est sans intérêt; on la peut négliger.

Rapportons la conclusion de cette première partie de son livre. « Aujourd'hui, plus que jamais, il faut se méfier des théories politiques excessives et exclusives, surtout lorsqu'elles semblent cacher une arrière pensée ou un intérêt. » — Une arrière-pensée ! N'est-ce pas le cas de notre écrivain? Avant de rechercher aucun principe, il était déjà sceptique et partisan d'un *juste milieu.* — Mais il ajoute : « Ne montrer dans la formation du pouvoir que l'élément divin d'où il émane, et méconnaître ou atténuer le concours naturel que les hommes lui apportent en le constituant serait, aux yeux de beaucoup, travailler secrètement au retour du régime discrédité de la théocratie. D'autre part, qu'on le déplore ou non, l'absolutisme a désormais fait son temps ; et comme la seule autorité nécessairement irresponsable autant qu'irréductible est celle du père sur l'enfant, — ce que nous contestons, nous, — si l'on essayait de paterniser la souveraineté dans l'espoir d'accroître son prestige, on n'obtiendrait pour elle d'autre résultat que de mettre en suspicion et de la rendre impopulaire. Enfin, la prédominance de la richesse et de la force, la prééminence du talent, même du génie, contribuent à frayer la route du pouvoir; mais elles ne le confèrent ni ne le consacrent... Qu'est-ce donc que la souveraineté ?... Nous avons naturellement besoin d'être gouvernés, c'est-à-dire protégés, aussi bien que nourris et entretenus. Ce commun besoin occasionne le pouvoir public, qui tire d'en haut sa force morale, d'ici-bas sa force active, et se détermine par la volonté publique, expresse ou tacite, selon les diverses conditions des temps, des lieux ét des milieux. » Et l'auteur pense avoir pu combattre en toute logique les doctrines du Contrat social et de la Révolution !

Dans la seconde partie, invoquant l'histoire, notre histoire, il s'applique surtout à montrer comment s'est exercé le droit héréditaire. Pour lui, trois dynasties seulement. Les Valois et les Bourbons sont des Capétiens. Le duc d'Anjou a pu renoncer à ses droits, et le comte de Paris est l'héritier du trône. Qu'il soit rappelé et la paix publique sera assurée.

M. de Faviers, qui tient pour le mandat conféré par l'électeur à l'élu, n'est pas sans préférer l'action des anciens États à l'élection des parlements sous les monarchies constitutionnelles. C'est bien de la monarchie traditionnelle qu'il demande et conseille la restauration.

F. G.

SCIENCES NATURELLES, PHYSIQUES, MATHÉMATIQUES

— Sciences occultes —

— Sciences appliquées à l'industrie — Technologie —

O. Claveau. — *Les organes de la parole et leur emploi pour la formation des sons du langage,* par G.-H. de Meyer, professeur d'anatomie à l'Université de Zurich. — Traduit et précédé d'une *introduction sur l'enseignement de la parole aux sourds-muets,* par O. Claveau. Paris, Félix Alcan. Un vol. in-8°. (*Biblioth. scientif. internationale*). Cinquante et une fig. dans le texte.

Pendant que nous préparions notre édition, appelée à paraître prochainement, du *Bourgeois gentilhomme,* et que nous étudiions, avec le maître de philosophie, la leçon qu'il donne à M. Jourdain pour la prononciation des voyelles et de quelques consonnes, une annonce, dans un journal, nous a fait connaître un ouvrage de M. de Meyer, traduit par M. Claveau, sur *les Organes de la parole et leur emploi dans la formation des sons.* — C'est avec un vif intérêt que nous l'avons lu, et que nous avons pu comparer au texte de Molière certains passages du savant ouvrage du professeur d'anatomie de Zurich : nous avons eu grand plaisir à constater que M. de Meyer n'avait fait, sur les points communs à lui, à l'abbé de Cordemoy, et à Molière qui a suivi ce dernier guide, que constater scientifiquement ce que Cordemoy et Molière avaient professé en se référant à la pratique.

Le but de M. de Meyer et de son traducteur n'est pas contenu dans les limites restreintes de notre curiosité. Indépendamment de l'intérêt qui s'attache à la question au point de vue de la science pure, ce qui les a guidés surtout, c'est la pensée des services qu'ils pouvaient rendre à l'enseignement des sourds-muets par la méthode orale pure, méthode qui permet à ces êtres disgraciés de lire notre parole sur nos lèvres et de nous répondre aussi par la parole.

Sans doute ce n'est pas pour eux que le livre de M. de Meyer a été écrit, que tant de recherches anatomiques ont été faites, qu'une analyse si minutieuse de la formation des sons a été tentée, et tentée avec succès ; mais leurs professeurs devront s'assimiler cette savante étude, et leurs élèves y gagneront un enseignement qui, plus raisonné et plus méthodique, aura des résultats d'autant plus rapides.

On n'attend pas de nous que nous présentions un résumé complet d'un ouvrage aussi spécial que celui de M. de Meyer ; nous nous bornerons à en indiquer les grandes lignes.

Après une introduction où M. O. Claveau retrace l'histoire de l'art qui apprend à faire parler les muets, et une courte préface où l'auteur expose l'objet de son travail, nous abordons le livre lui-même. Il se divise en deux parties : dans la première, l'auteur examine la structure des appareils employés pour la formation du son ; dans la seconde, il s'attache à montrer comment les appareils servent à produire les sons habituellement employés par la parole. — La première partie, formée du premier livre, étudie la production du courant d'air et présente une vue d'ensemble des voies aériennes, puis le larynx et ses éléments, le pharynx, la cavité nasale, la cavité buccale, le mouvement des mâchoires, les lèvres, la langue, le voile du palais, etc. ; la seconde partie comprend deux livres : le premier est consacré aux organes de la parole dans leurs rapports avec la formation des sons ; le second, à la formation des sons articulés : c'est là que l'auteur passe en revue les voyelles, les diphtongues, les voyelles nasales, puis les consonnes, parmi lesquelles il distingue les labiales, les dentales, les gutturales, les marginales, les vibrantes, etc. — Cinquante et une gravures répandues dans le texte aident à comprendre les démonstrations du savant professeur.

Nous signalerons aux moliéristes les pages 203 et suivantes. Ils remarqueront, comme nous, que l'auteur, écrivant en allemand, n'a fait que glisser sur notre U (ü allemand), cet U sans lequel, dit le maître de philosophie, on ne peut faire la moue, — même aux Allemands. CH.-L. L.

Revues scientifiques *publiées par le journal* la République française *sous la direction de* M. Paul Bert.

Nous venons de recevoir la septième année de ce recueil qui forme, comme ses aînés, un très intéressant volume in-8° illustré d'une trentaine de gravures. Les découvertes et théories scientifiques de l'année se retrouvent dans ce livre sous une forme à la fois sérieuse et attrayante. Dès les premières pages du livre nous trouvons le compte rendu de cette exposition si remarquable des collections recueillies par le *Travailleur* et le *Talisman.* On sait que ces vaisseaux ont rencontré dans leur exploration des êtres vivants jusqu'à 5,000 mètres de profondeur, et découvert des poissons étranges tels que l'eurypharynx d'une forme si fantastique avec son corps grêle et sa bouche énorme ou le malocosteus qui, pêché par des fonds de 1,500 à 2,000 mètres, vit dans une nuit si intense que ses yeux ne lui serviraient de rien s'il ne portait sur les côtés de la tête des plaques phosphorescentes au moyen desquelles il peut s'éclairer. Mais nous n'avons pas l'intention d'analyser ici tous les articles

de cette revue scientifique, nous terminerons donc en constatant que ce volume donne bien, par le choix de ses articles, une juste idée des préoccupations scientifiques de l'année. Nous trouvons là, en effet, plusieurs études curieuses sur la pathologie du système nerveux intitulées : la famille névropathique, la suggestion, les troubles de l'usage des signes; ou bien voici toute l'école de Pasteur inspirant les articles : classification des microbes, microbe du paludisme, de la fièvre jaune, nouvelles maladies microbitiques, etc. ; enfin les belles expériences de MM. Tissandier frères et de MM. Ch. Bernards et Krebs ne sont pas oubliées et donnent lieu à une étude pleine de précieux renseignements sur la construction et la force de leurs ballons dirigeables.

Ces *Revues scientifiques de la République française* forment donc un livre de vulgarisation qui se recommande à tout esprit soucieux de se tenir au courant des incessants progrès de la science contemporaine.

L. R.

Le guide du chimiste, *répertoire de documents théoriques et pratiques,* par MM. Frémy et Terreil.

L'enseignement de la chimie, presque exclusivement théorique autrefois, est aujourd'hui devenu à la fois théorique et expérimental. Le laboratoire, hier encore réservé au maître, est maintenant ouvert à ses élèves, qui apprennent ainsi à se servir de ce bel instrument scientifique : la chimie expérimentale. C'est pour répondre à ce progrès notable réalisé dans l'enseignement de la chimie que M. Frémy, avec la collaboration de son aide-naturaliste, M. Terreil, a composé le *Guide du chimiste.* Cet ouvrage, qui forme un gros in-octavo de près d'un millier de pages, répond parfaitement au but principal visé par les auteurs : « un répertoire de documents pratiques »; quant à la partie théorique, elle nous a semblé un peu sacrifiée et nous dirions même écourtée. Nous aurions voulu voir, dans le chapitre intitulé « Généralités », quelque chose de plus qu'une nomenclature sèche des diverses lois chimiques; il y avait là un enchaînement à faire, et la philosophie de la chimie aurait été par cela même tracée à la tête de ce livre dans lequel, malheureusement, les grandes lignes, les vues d'ensemble et les regards jetés sur les découvertes de l'avenir manquent presque entièrement. C'est là une lacune, mais elle est amplement rachetée par la précision, la clarté et la richesse de renseignements de la partie pratique. Les corps simples sont placés par ordre alphabétique ainsi que les divers groupes des composés constituant la chimie organique, tels que les acétones, les acides organiques, les alcalis organiques, les alcools, les aldéhydes, les amides, etc.

L'étude de chaque corps simple ne consiste pas seulement, comme pour la plupart des chimistes, dans l'historique de ce corps, la description de ses propriétés et l'exposé de sa préparation et celle de ses composés; mais le *Guide du chimiste* donne de plus, pour chaque corps simple ou composé, son caractère spectroscope, son dosage, la description et la composition des principaux alliages et des minéraux dans lesquels le corps entre comme partie constituante, des exemples d'analyse des minerais, alliages, produits d'art et principaux composés du corps simple, et enfin un tableau contenant des multiplicateurs pouvant servir à transformer un poids du corps simple et des composés sous lesquels on les dose ordinairement, en un poids correspondant d'une des principales combinaisons de ce corps. Ce sont évidemment là des renseignements pratiques de la plus grande utilité.

La place si considérable que tiennent dans notre vie les substances organiques devait nécessairement donner une grande importance à l'étude de ces corps. Ainsi cette partie de l'ouvrage est-elle pleine de données utiles. L'histoire de chaque groupe de substances organiques comprend leurs caractères distinctifs, leurs préparations, et enfin la description des différentes méthodes analytiques qui permettent d'en faire connaître la composition. C'est ainsi que l'on trouve décrits les essais des vinaigres, des opiums, des quinquinas, des tabacs, du savon, des lichens colorants, des indigos, des papiers, du sang, des calculs urinaires, de la terre arable, des engrais et des substances alimentaires telles que sucre, lait, thé, café, confitures, chocolat, cidre, vin, farine, etc., substances si falsifiées aujourd'hui.

Mais nous ne saurions terminer sans signaler au moins un chapitre très intéressant de l'ouvrage, l'article sur la fermentation. On sait que M. Frémy ne partage d'aucune façon les croyances de M. Pasteur, qui considère les ferments comme des êtres vivants apportés par l'air dans les milieux fermentescibles. Pour M. Frémy, la fermentation peut s'accomplir à l'abri de l'air et n'est qu'un cas particulier se confondant avec la combustion vive ou lente, un ferment agissant sur les corps organiques comme la chaleur, car il leur donne de la mobilité et détermine leur combustion sous l'influence de l'air. C'est là une théorie séduisante à cause de son ampleur et plus conforme à cette unité de plan que l'on constate toujours dans les choses de la nature que ces fameux microbes dont on a tant usé et abusé.

En résumé, et pour en revenir à l'ensemble de l'ouvrage, le *Guide du chimiste* nous paraît un livre excellent et indispensable aussi bien à celui qui s'occupe de chimie pure qu'à l'expérimentateur qui fait de la chimie industrielle.

L. R.

Hygiène et médecine des familles (Tablettes du docteur, deuxième série), par le Dr H. Vigouroux. Un vol. in-12 de 312 pages. Paris, G. Masson, 1884. — Prix : 3 fr. 50.

Nous avons déjà eu occasion de rendre hommage au talent de vulgarisateur de M. Vigouroux. Cet ouvrage a le même mérite de clarté que son aîné. Les publications de ce genre font peu de bruit, mais sont très utiles. Comme nous voudrions le voir sans défaut, l'auteur nous permettra d'y signaler un point

pas : M. Vigouroux pense que le sucre est louable sans restriction et ne fait de mal qu'à la bourse; il dédaigne ainsi la croyance populaire que le sucre fait mal aux dents. Or cette croyance est conforme à la vérité; beaucoup de personnes ne peuvent se permettre un petit excès de dragées sans avoir immédiatement mal aux dents; cela provient sans doute de ce que l'abus du sucre modifie d'une façon désavantageuse la composition de la salive. D'ailleurs, des expériences sur des animaux ont établi qu'un grand excès de sucre dans les aliments engendre un diabète qui persiste après le retour à l'alimentation normale.

Les forces de l'industrie, progrès de la puissance humaine, par Louis Bourdeau. Un vol. in-8° de 380 pages. Paris, Félix Alcan, 1884. — Prix : 5 francs.

L'homme est un animal qui se fait des outils, telle est la définition de notre espèce que M. Bourdeau paraît préférer. Ce n'est pas la plus mauvaise, bien qu'elle soit fort incomplète. Par les outils qu'il met en œuvre, l'homme se rend maître de la force, et c'est la force qui mène le monde. L'histoire de la conquête des forces par l'humanité se confond donc, lorsqu'on se place à ce point de vue, avec l'histoire de la civilisation.

M. Bourdeau étudie d'abord les outils qui ont permis à l'homme d'utiliser ses forces corporelles et parmi ceux-ci les armes primitives, puis il montre comment on a acquis et utilisé les forces des animaux. Il passe ensuite aux moteurs naturels (vents, rivières), puis aux moteurs artificiels (vapeur, poudre à canon, etc.), et termine par l'étude des accroissements de la puissance humaine qui résultent des découvertes accomplies dans le domaine de la chaleur, de la lumière et de l'électricité. Cette histoire des conquêtes de l'homme est écrite en fort beau style, l'auteur est à la fois érudit et savant; tout le monde lira son livre avec plaisir et profit. Mais il s'adresse surtout aux jeunes gens; c'est un excellent volume à distribuer en prix.

Traité de chimie biologique, par Ad. Wurtz. (2e partie). Paris, G. Masson, 1885.

La première partie a paru il y a quatre ans, nous l'avons mentionnée en son temps.

La seconde et dernière partie contient l'étude chimique de la respiration, de la nutrition, de la désassimilation, et enfin, l'étude extrêmement approfondie de l'urine et de ses composants normaux et anormaux.

Le nom de l'auteur nous dispense de faire l'éloge de l'ouvrage. Nous dirons seulement que c'est dans ce volume qu'il faut chercher l'expression la plus accomplie de la chimie biologique, à l'instant où nous écrivons.

Dr L.

Dictionnaire d'agriculture, encyclopédie agricole complète, par J.-A. Barral. Premier fascicule. Paris, Hachette, 1885. In-8°.

La principale cause de la crise agricole que la France traverse en ce moment est la concurrence étrangère, nul n'en doute; toutefois on a émis, en sous-ordre, une autre explication, qui, pour être moins connue, n'en a pas moins sa valeur : l'ignorance d'un grand nombre d'agriculteurs. Par suite d'une erreur trop répandue, beaucoup s'imaginent qu'en matière agricole l'expérience est tout, la science théorique, rien. Nous ne nions pas les bienfaits d'une longue pratique : celle-ci est nécessaire, indispensable. En est-il moins vrai qu'un fermier doive être à la fois chimiste, mécanicien, botaniste, vétérinaire, comptable, etc.? Comment être tout cela sans avoir acquis un fonds solide d'instruction? Autrefois l'expérience pouvait suffire à faire un bon fermier; vingt ou trente années passées aux champs pouvaient être regardées comme un brevet de capacité, une garantie de succès. Il n'en est point de même aujourd'hui; les progrès des arts industriels, le nombre et la variété des moyens de transport, la concurrence intérieure et extérieure imposent au cultivateur un genre de travail auquel il n'était point accoutumé : le travail de l'esprit, l'étude des livres. A ce point de vue, le *Dictionnaire* de M. Barral, ancien secrétaire perpétuel de la Société nationale d'agriculture de France et ancien directeur du *Journal de l'agriculture*, est appelé à rendre de signalés services. Il formera une vraie encyclopédie agricole et une encyclopédie complète, si nous en jugeons d'après les dimensions du premier fascicule : les cent soixante pages, petit texte, dont il se compose, ne vont que jusqu'au mot *ajonc*, n'occupant même pas la moitié de l'espace consacré à la lettre A. Les articles sont développés, mais sans exagération, et d'une lecture attrayante et facile; si l'auteur est un savant et un consciencieux, il a su du moins se mettre à la portée de tous. Ajoutons que le texte est orné de planches fort soignées. En somme, cet ouvrage est indispensable à ceux qui, agriculteurs ou non, s'intéressent aux travaux de la campagne, car il vaut, à lui seul, toute une bibliothèque.

P. C.

SCIENCES MÉDICALES

Essai sur les odeurs du corps humain dans l'état de santé et dans l'état de maladie, par le docteur E. Monin.

Hélas! oui, vous le voyez par le titre de ce livre que j'ai été obligé de lire, les médecins fourrent leur nez partout. Ce n'est heureusement qu'une petite brochure d'une centaine de pages, mais quelle lecture naturaliste! quelles odeurs pénétrantes!

Cependant rendons justice à l'auteur. Il y a certainement des indications très utiles à tirer des odeurs du corps et de ses sécrétions pour le diagnostic; mais ce nouveau mode d'investigation n'est nullement à la portée de tout le monde, car il n'est donné qu'à un très petit nombre de privilégiés d'avoir le sens de l'odorat développé, ce sens entièrement négligé chez l'homme moderne ayant perdu toute son acuité. On peut citer pourtant quelques exceptions, comme notre illustre doyen Chevreul, qui doit quelques-unes de ses belles découvertes à la merveilleuse sensibilité de son odorat.

A ceux donc qui ont suffisamment exercé leur odorat et désirent l'exercer encore, de lire ce livre et de l'appliquer s'ils le veulent. L. R.

Le livre des jeunes mères, la nourrice et le nourrisson, par Mme Millet-Robinet et le Dr Émile Allix. Un vol. in-12 de 372 pages avec vignettes et planches. Paris, librairie agricole de la Maison rustique. — Prix : 3 fr. 75.

Ce manuel ne contient, on pouvait s'y attendre, rien de neuf; mais il se recommande par l'exactitude et la précision des détails. Sa partie médicale est irréprochable et il renferme en outre, sur la manière de vêtir les petits enfants, des renseignements qui manquent dans les opuscules analogues dus à des médecins seuls.

Mme Robinet y donne jusqu'à des patrons, qui sont excellents, au dire d'un de nos confrères qui en a fait usage.

Dr L.

SCIENCES MILITAIRES

Les Manœuvres du 17e corps. Broch. in-8°, avec 6 croquis. Paris, Baudoin; 1884. — Prix : 1 franc.

L'intérêt patriotique qui s'attache d'ordinaire, en France, aux manœuvres d'automne s'est porté, cette année, sur celles du 17e corps. Toute la presse s'en est occupée, et bon nombre de journaux avaient envoyé des correspondants sur le terrain pour les étudier de près.

Mais leurs relations, écrites au jour le jour, tout en présentant certaines garanties d'exactitude, ne pouvaient constituer un travail d'ensemble et sentaient trop, du reste, le reportage. Le *Journal des sciences militaires,* qui tient à justifier son titre, a compris qu'il y avait dans ces manœuvres plus qu'un simple exercice en campagne; que, dirigées comme elles l'ont été par un de nos meilleurs écrivains militaires, elles devaient offrir un sérieux thème d'expériences et d'enseignements techniques. L'étude qui leur a été consacrée dans le numéro d'octobre 1884, et qui paraît aujourd'hui dans un tirage à part, est due à une plume très autorisée. L'auteur a été à même de suivre de près ces intéressantes manœuvres, et il en a donné d'une façon concise, mais très nette, un excellent résumé qui, avec les cartes qui l'accompagnent, permet de se rendre compte très exactement des évolutions du 17e corps.

Mais ce n'était pas tout que de présenter, dans un cadre lumineux, les marches et les contre-marches de nos troupes; il fallait encore faire ressortir, d'abord ce qui a été pour ainsi dire la caractéristique de ces opérations, et ensuite les jugements qu'on pouvait en tirer au point de vue de l'état physique et intellectuel de notre armée. L'auteur démontre, par les faits accomplis, que « les méthodes préconisées depuis nombre d'années par le général Lewal, et d'ailleurs mises en pratique un peu partout, ont reçu cette année une consécration éclatante, aussi bien que les méthodes d'entraînement de l'infanterie, que le commandant du 17e corps a mises en usage dans son corps d'armée ». Quant aux conséquences à tirer de ces manœuvres, elles sont aussi rassurantes que possible : les hommes ont très bien supporté des fatigues peut-être excessives, et l'instruction des officiers et des cadres s'est trouvée généralement à la hauteur des circonstances. C. M.

L'administration publique en France, par M. A. Baratier, sous-intendant militaire, professeur à l'École supérieure de guerre. Un vol. in-8°. Paris, Baudoin; 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Cet ouvrage correspond, à peu de choses près, à la première des trois parties du cours de législation générale et d'administration militaire, professé par M. le sous-intendant militaire Baratier à l'École supérieure de guerre. « Nul n'est censé ignorer la loi », dit un axiome de jurisprudence. Cette règle peut s'appliquer à l'administration publique. Chacun de nous, qu'il appartienne à l'armée, à la marine ou à un des multiples services de nos ministères, doit se mouvoir, pendant toute sa carrière, entre les mailles du réseau serré qui constitue cette administration « que l'Europe nous envie ».

Mais combien en connaissent à fond tous les rouages?

M. Baratier, en publiant cet abrégé, vient donc de rendre un grand service, non seulement aux officiers de terre et de mer, mais encore à tous ceux qui peuvent revendiquer quelque fonction publique.

On ne saurait trouver dans cet ouvrage un traité complet d'administration publique, dans lequel chaque spécialité puisse trouver son code particulier. L'auteur a voulu simplement faire ressortir le but, l'organisation et le fonctionnement d'ensemble de chacun des grands services publics. Le lecteur pourra ainsi, sans efforts ni recherches, substituer, à des renseignements souvent un peu superficiels, la connaissance précise des différents organes de notre administration.

La compétence bien connue de M. Baratier, qui s'est déjà fait un nom par plusieurs publications techniques, l'attache officielle imprimée à son cours de l'École de guerre, dont ce livre est un fragment détaché, sont un sûr garant de l'exactitude et de l'utilité du travail qu'il offre aujourd'hui au grand public. Le simple énoncé des grandes divisions de ce volume en dira plus que tous les commentaires et montrera que cet ouvrage s'adresse à tous les fonctionnaires civils ou militaires de la République.

Titre Ier : Organisation générale, politique et administrative de la France. — Titre II : Organisation spéciale de l'administration dans les différents départements ministériels. — Titre III : De la comptabilité publique. — Titre IV : Du contentieux administratif.

C. M.

Types militaires d'antan. — Généraux et soldats d'Afrique, par le capitaine Blanc. Un vol. in-18. Paris, Plon; 1885.

Dans cet ouvrage, qui rappelle de bien glorieux souvenirs, un ancien vétéran d'Algérie a voulu faire revivre les mœurs de l'ancienne armée d'Afrique, si oubliée maintenant après les grandes luttes de ces dernières années. Que nous sommes loin de cette époque, et que les victoires de Constantine, des Portes batailles dans lesquelles se sont heurtées des centaines de mille hommes! Et cependant, combien ces expéditions révélaient de courages obscurs, de dévouements ignorés! Il est bon, croyons-nous, de ne pas oublier les épisodes de cette conquête d'une colonie devenue une partie intégrante de notre territoire, et dont on a osé discuter l'abandon, en un moment de défaillance, à l'annonce de quelques insuccès partiels.

L'ouvrage de M. le capitaine Blanc nous retrace par le menu, par leur caractère intime, les épisodes de nos luttes contre les Arabes. Tous les généraux appartenant à cette pléiade d'hommes de guerre que l'on appelait *les Africains,* et dont beaucoup sont devenus illustres, défilent dans cette revue pleine d'humour, parsemée d'anecdotes, de récits de bataille et de portraits saisissants de vérité. On retrouve, dans ces pages, le trait saillant de notre armée d'Afrique, c'est-à-dire le courage dans les combats et la constance dans les fatigues, le dévouement de ses membres les uns aux autres, à tous les degrés de la hiérarchie. Ce n'était pas toujours l'idéal d'une bonne armée, car, à des qualités sérieuses et incontestées se joignait une certaine indiscipline, un penchant prononcé à la maraude; mais n'importe, le zouave apparaît dans ce tableau avec cette allure qui l'a rendu légendaire, et, s'il chapardait quelquefois, il peut se dire avec orgueil qu'un homme de guerre l'avait baptisé le premier soldat du monde! C. M.

Les armées étrangères en campagne, *leur formation, leur organisation, leurs effectifs et leurs uniformes.* Un vol. in-12 accompagné de 80 gravures hors texte, par A. Dailly, lieutenant-colonel de l'armée territoriale. Publication de la Réunion des officiers. Paris, 1885.

Ce petit ouvrage s'adresse à tout le monde, aussi bien aux officiers auxquels il est spécialement destiné qu'au grand public désireux de se reconnaître, en voyage, dans le fouillis des uniformes des armées étrangères. Mais bien que la partie pittoresque forme le fond de ce *vade-mecum,* on y trouvera encore bien des renseignements sur tout ce qui constitue, dans chaque État, le fonctionnement de ce qu'on appelle la grande machine militaire, c'est-à-dire l'organisation de tous les corps de troupes de chaque puissance, infanterie, cavalerie, artillerie et services spéciaux. Les armées qui ont été, par le colonel Dailly, l'objet d'une monographie particulière sont : l'Allemagne, l'Angleterre, l'Autriche-Hongrie, l'Italie, l'Espagne, la Russie, la Belgique et la Suisse. Quatre-vingts gravures hors texte donnent le détail des uniformes des principaux types militaires de ces armées, tandis qu'une légende très détaillée permet à ceux qui en ont le loisir de colorier avec certitude les différentes parties de ces costumes militaires; un tirage en couleurs aurait été évidemment préférable, mais aurait élevé énormément les frais de la publication et l'aurait rendue inaccessible à la bourse modeste de nos officiers. Toutes ces gravures ont été extraites d'ou-

dues au crayon de deux de nos peintres militaires bien connus, MM. de Neuville et Detaille, et au concours empressé de plusieurs dessinateurs distingués.

C. M.

L'art militaire chez les Romains, par M. de la Chauvelays, membre de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon. Un vol. in-8° de 325 pages. Paris, Plon, 1884.

M. de la Chauvelays est un érudit au premier chef; il se plaît généralement à compulser les vieilles chroniques enfouies dans les poussières des bibliothèques et c'est à ces consciencieuses recherches que sont dus plusieurs ouvrages sur les armées de Charles le Téméraire et sur celles des premiers ducs de Bourgogne. Aujourd'hui, il remonte encore plus loin le cours des siècles et s'occupe des institutions militaires chez les Romains. Ainsi que le lui écrit le général Davout, duc d'Auerstædt dans une lettre préface, l'auteur « a élargi dans son travail un champ d'études que soldats et historiens ne sauraient trop méditer. C'est par sa confiance absolue dans les destinées éternelles de la patrie, sa préoccupation constante d'améliorer ses institutions militaires, en s'appropriant ce qu'elle trouvait de bon dans l'organisation des armées vaincues, sa constance inébranlable dans les revers que Rome est devenue la maîtresse du monde ».

Tite-Live, Polyte, César, et dans les temps plus modernes, Folard et Guischardt, tels ont été les guides que M. de la Chauvelays a suivis dans sa savante étude. Il commence par donner un aperçu général de l'organisation militaire des Romains, de leur tactique sous la République et sous l'Empire; il décrit ensuite, d'après les meilleures sources, les principales batailles des guerres puniques et gauloises, et termine par la comparaison de la phalange à la légion. C. M.

La Bataille de l'Assietta, 1747. — *Étude historique*, par Vittorio Dabormida, major de l'armée italienne, traduction par Laporte, capitaine d'infanterie. Un vol. in-8° de 170 pages. Paris, librairie du *Spectateur militaire*; 1881.

Le major Dabormida s'est fait un nom de l'*autre côté des monts* par ses études militaires. Dans une tournée qu'il faisait au milieu des Alpes, avec les élèves de l'École de guerre, il fut chargé de faire une conférence sur le terrain même où s'était livrée la fameuse bataille de l'Assietta en 1747. Il y avait là une étude du plus haut intérêt pour un major italien. Il s'agissait d'abord de développer devant de jeunes officiers les péripéties d'un fait d'armes des plus glorieux, accompli par des soldats italiens; de l'autre, de faire sur place une application des principes relatifs à la guerre de montagnes et à des opérations qui doivent être pour cette jeune armée d'une application évidente. Des circonstances imprévues mirent obstacle à cette excursion stratégique. Néanmoins le travail du conférencier était prêt et il a cédé aux instances de ses camarades en publiant une étude sur une affaire qui, malgré la faiblesse des effectifs engagés, peut soutenir, en présence des résultats obtenus, la comparaison avec les batailles les plus décisives de l'époque : Lenthen et Rosbach. Les Français, qui y furent défaits, eurent plus de 5,000 hommes hors de combat et le souvenir de cette sanglante bataille est resté populaire dans le pays.

C. M.



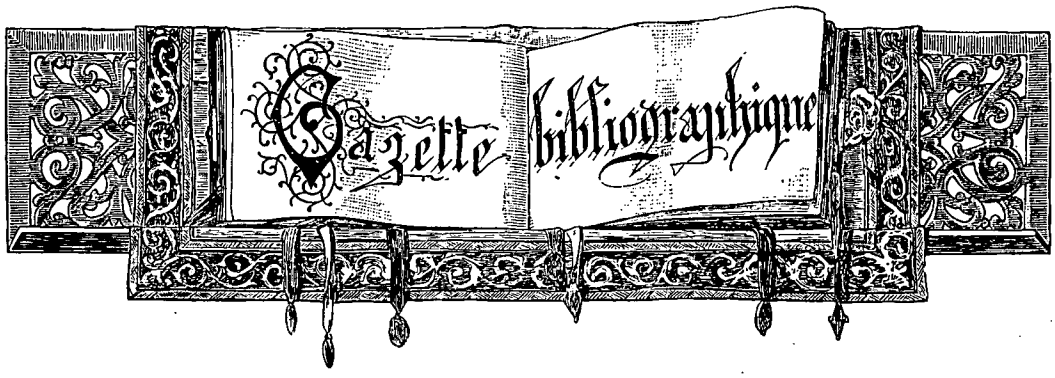

Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois. — Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES ; *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français. — Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province. — Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX : *Procès de presse et de librairie.*

DOCUMENTS OFFICIELS

Convention franco-italienne.

Le président de la République française,

Sur le rapport du ministre de l'intérieur,

Vu la convention conclue, le 9 juillet 1884, entre la France et l'Italie pour la garantie réciproque de la propriété des œuvres de littérature, de science et d'art, et notamment les articles 1, 4 et 6, et le protocole additionnel y annexé,

Décrète :

Art. 1er. — Immédiatement après la mise en vigueur de la convention du 9 juillet 1884, il sera procédé par les soins du ministre de l'intérieur, chez tous les libraires, éditeurs et imprimeurs, à l'inventaire de toutes les réimpressions, reproductions ou traductions d'ouvrages italiens non tombés dans le domaine public, lesquelles ont été publiées ou étaient en cours de publication en France le 20 avril 1885.

Art. 2. — Dans un délai de trois mois, à dater du jour de la publication du présent règlement, il sera apposé gratuitement, par les délégués du ministre de l'intérieur, un timbre uniforme sur tous les ouvrages inventoriés chez tous les libraires détaillants. Quant aux éditeurs, un compte leur sera ouvert au ministère de l'intérieur pour chaque ouvrage de propriété italienne reproduit par eux, avec ou sans autorisation, et qui existe dans leurs magasins. L'apposition du timbre pour chacune de ces productions aura lieu, sur la demande desdits éditeurs, au fur et à mesure de leurs besoins, jusqu'à concurrence du nombre d'exemplaires porté à leur compte dans l'inventaire général mentionné à l'article 1er du règlement.

Art. 3. — Seront poursuivis conformément aux lois :

1° Les éditeurs qui, après l'expiration du délai mentionné à l'article 2 pour l'apposition du timbre, auront mis en vente ou expédié des réimpressions, reproductions ou traductions non autorisées des livres italiens si elles ne sont pas revêtues du timbre ;

2° Les détaillants trouvés détenteurs, à partir de la même époque, de réimpressions, reproductions ou traductions non autorisées et dépourvues de timbre.

Il en sera de même pour ceux qui auront contrefait, falsifié ou fait un usage frauduleux du timbre prévu audit article 2.

Art. 4. — Les clichés, bois et planches gravées de toute sorte, ainsi que les pierres lithographiques existant en magasin chez les éditeurs ou imprimeurs français, constituant une reproduction non autorisée des modèles italiens, seront également inventoriés par les soins du ministère de l'intérieur.

Ils ne pourront être utilisés que pendant quatre ans, à dater de la mise en vigueur de la convention.

Art. 5. — Les estampes, gravures, lithographies et photographies, qu'elles soient isolées, qu'elles fassent partie de collections ou qu'elles appartiennent à des corps d'ouvrages, qui seront produites à l'aide de clichés, bois ou planches gravées ou pierres lithographiques spécifiées dans l'article précédent, ne pourront être mises en vente qu'après avoir été revêtues du timbre spécial.

Art. 6. — Les livres en langue française d'importation licite, venant d'Italie, seront admis en France par les douanes d'Ajaccio, Annecy, Anor, Avricourt, Baisieux, Bastia, Batilly, Bayonne, Belfort, Bellegarde, Besançon, Bordeaux, Boulogne, Calais, Cerbère, Dieppe, Dunkerque, Feignies, Givet, Granville, le Havre, Hendaye, Jeumont, Lille, Longwy, Marseille, Modane, Nantes, Nice, Pagny-sur-Moselle, Pontarlier,

Rouen, Saint-Malo, Saint-Nazaire, Tourcoing, Valenciennes, Villers, Vintimille.

Les livres en toute autre langue que la langue française pourront être importés par les mêmes bureaux.

Les livres étrangers déclarés à l'entrée pourront aussi être expédiés sur la douane centrale de Paris pour y être vérifiés.

Art. 7. — Les ministres de l'intérieur, des affaires étrangères et des finances sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent décret.

Fait à Paris, le 20 avril 1885.

JULES GRÉVY.

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR

Avis au commerce de la librairie

— Le ministre de l'intérieur croit devoir rappeler à MM. les libraires, éditeurs, imprimeurs, photographes, marchands de musique et d'estampes, qu'en exécution de l'article 1er du décret du 20 avril 1885, inséré au *Journal officiel* du lendemain, il doit être immédiatement procédé à l'inventaire des livres, compositions musicales, estampes, épreuves photographiques, clichés, bois, planches gravés et pierres lithographiques, constituant des reproductions non autorisées d'œuvres d'origine italienne non tombées dans le domaine public.

L'apposition du timbre prescrit par les articles 2 et 4 du même décret, ainsi que l'ouverture d'un compte spécial au nom des éditeurs de reproductions non autorisées étant subordonnées aux renseignements que fourniront les inventaires, il est nécessaire que MM. les libraires, imprimeurs, éditeurs, photographes, marchands de musique et d'estampes veuillent bien faire connaître sans retard les publications littéraires, musicales ou artistiques, les clichés, bois, planches gravées et pierres lithographiques existant dans leurs magasins, à quelque titre que ce soit, qui seraient sujets à être inventoriés et timbrés.

Les déclarations doivent être adressées, à Paris, au ministère de l'intérieur, direction du cabinet (service de l'imprimerie et de la librairie) et, dans les départements, aux préfets, chargés de les transmettre au ministère de l'intérieur.

LIBRAIRIE. — EXPÉDITION SUR PARIS. — *Circulaire de la direction générale des douanes du 6 décembre 1884.* — D'après la note 570 du tableau des droits, les livres, imprimés, gravures, lithographies, etc., importés de l'étranger et qui ont Paris pour destination, doivent être dirigés sur le ministère de l'intérieur pour y être vérifiés.

Suivant une décision de M. le ministre de l'intérieur du 24 octobre dernier, il a été arrêté que les vérifications de l'espèce s'effectueront à la douane centrale de Paris, rue de l'Entrepôt, 14.

Les expéditions se feront, comme précédemment, du bureau frontière sur Paris sous double plomb ou sous le régime du transit international. Dans ce dernier cas, le service des gares assurera le transport à la douane centrale.

Ces dispositions devront être mises à exécution au 1er janvier 1885.

Le conseiller d'État, directeur général,

AMBAUD.

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

ACADÉMIE FRANÇAISE.

— M. de Lesseps, ayant été élu par l'Académie française à la place vacante par la mort de M. Henri Martin, y est venu prendre place le 23 avril et a prononcé le discours d'usage. M. Renan a répondu au récipiendaire.

— L'Académie a décerné le grand prix Gobert à M. Paul Thureau-Dangin pour son *Histoire de la monarchie de juillet*, et le second prix Gobert à M. H. Pigeonneau, pour un livre intitulé : *Histoire du commerce de la France*.

Sur le prix Thérouanne (4,000 francs), 2,500 francs sont attribués à M. Charles Bémont, pour un livre intitulé : *Simon de Montfort, comte de Leicester*, et 1,500 francs à M. de la Garde, pour un volume sur *le Duc de Rohan et les Protestants sous Louis XIII*.

Le prix Archon-Despérouses est décerné dans les proportions suivantes :

férences à l'École normale supérieure, pour sa nouvelle édition des *Oraisons funèbres de Bossuet*.

1,000 francs à M. Constans et 1,000 francs à M. Clédat, auteurs, le premier, d'une *Chrestomathie de l'ancien français à l'usage des classes*; le second, d'une *Grammaire élémentaire de la vieille langue française*.

— Sur la fondation Bordin, l'Académie a décerné un prix de 2,000 francs à l'histoire de *Fénelon à Cambrai*, par le prince Emmanuel de Broglie.

Elle accorde, en outre, une médaille de 1,000 francs à un traité *Du Brahmanisme et de ses rapports avec le Judaïsme et le Christianisme*, par M. F. Laouenan, évêque titulaire de Flaviolis, vicaire apostolique de Pondichéry.

Sur la fondation Marcelin Guérin, 2,000 francs sont attribués à un beau livre sur *la Renaissance, de Dante à Luther*, dont l'auteur, M. Marc Monnier, vient de mourir.

pour un ouvrage intitulé : *les Philosophes et l'Académie française au* XVIIIe *siècle.*

Sur les 2,000 francs restant disponibles cette année, l'Académie en accorde 1,000 à un ouvrage intitulé : *le Littoral de la France*, par M. Ch. Aubert, et 1,000 à une étude sur *la Vie nomade et les routes d'Angleterre au* XIVe *siècle*, par M. J. Jusserand.

Trois autres ouvrages remarqués avec estime sont l'objet de mentions honorables.

L'Académie a réparti ainsi qu'il suit une somme de 17,000 francs, disponible sur la fondation Montyon (ouvrages utiles aux mœurs) :

Quatre prix de 2,000 francs chacun aux quatre ouvrages suivants :

Leçons de philosophie, par M. Élie Rabier;
La Puissance française, par M. Jeannerod;
Jean de Vivonne, par le vicomte Guy de Brémond d'Ars;
Tony, par Mme Bentzon.

Trois prix de 1,500 francs chacun aux ouvrages suivants :

Les Nouvelles Conquêtes de la science, par M. Louis Figuier;
La Meilleure Part, par M. Léon de Tinseau;
L'Héritage de Jacques Faruel, par M. Le Gal Lassale;

Et cinq prix de 1,000 francs chacun à :

Études sur la vie et les œuvres des inventeurs, par M. le baron Ernouf;
Une Éducation dans la famille, par Mme Jules Samson;
Les Grandes Leçons de l'antiquité chrétienne, par M. B. Pellissier;
Les Projets de Mademoiselle Marcelle, par M. Émile Desbeaux;
Et *les Parques*, poésies, par M. E. Dupuis.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 27 mars.

Ouvrage présenté. — Paulin Pâris : *Étude sur François Ier, sa vie et son règne.*

Lecture. — Deloche : Description d'un poids de l'époque carlovingienne; ses rapports avec l'ancienne livre romaine.

Séance du 1er avril.

Ouvrage présenté. — Rohrich : *la Chanson de Roland.*

Lectures. — Havet : Les manuscrits de Nonius Marcellus, grammairien de la fin du IIIe siècle. — Castan : le Capitole de Carthage.

Séance du 10 avril.

Ouvrages présentés. — Drapeyron : *Institutions géographiques nécessaires.* — Wagnon : *Traité d'archéologie* [illegible] *tion des monuments de l'Égypte et de la Grèce.* — Dieulafoy : *l'Art antique de la Perse.*

Lecture. — Meyer : une *Histoire de César* composée en vers français vers le milieu du XIIIe siècle.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 21 mars.

Ouvrages présentés. — Aubé : *l'Église et l'État dans la seconde moitié du* IIIe *siècle.* — Geffroy : *Bibliothèque de l'École des hautes études* (58e fasc.).

Lectures. — Domet de Vorges : Cosmologies récentes.

Séance du 28 mars.

Ouvrages présentés. — H. Houssaye : *La Loi agraire à Sparte.* — Nyssens : *Avant-projet de loi sur les sociétés commerciales.* — P. Passy : *L'Instruction publique aux États-Unis.* — Calvo : *Dictionnaire de droit international public et privé.*

Lecture. — Himly : les Grandes époques de l'histoire de la découverte du globe. — Courcelle-Seneuil : Essai d'une définition de la science sociale.

Séance du 11 avril.

Ouvrages présentés. — Bancroft : *History of the United States.* — Guéneau de Mussy : *Diminution de la natalité en France.*

Lectures. — Himly : les Grandes Époques de la découverte du globe. — Barthélemy Saint-Hilaire : Traité de la Marche des animaux d'Aristote.

Congrès des sociétés savantes à la Sorbonne. — Le congrès s'est ouvert le mardi 7 avril par une réunion préparatoire dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, sous la présidence de M. Chabouillet, vice-président de la section d'archéologie du comité des travaux historiques et scientifiques, conservateur du département des médailles et antiques de la Bibliothèque nationale.

Étaient présents : MM. Léon Renier, Faye, Duruy, Léopold Delisle, Levasseur, de Quatrefages, Gréard, Charmes, Alphonse Milne-Edwards, Mascart, Tranchant, A. de Barthélemy, Maunoir, Buffenoir, Servois, Beaussire, de Lasteyrie, de Boislile, Gazier, Lyon-Caen, Richet, Charles Robert, Cheysson, Rabeau, Buhot de Kersers, docteur Topinard, docteur Hamy, Cournault, le commandant de La Noë, Julliot, Maxe Werly, Puiseux, Chatel, l'abbé Rance, Guibert, Caillemer, Boyer, Roman, Lehéricher, le colonel Debize, le docteur Lemoine, Raulin, Lennier, Sauvage, Rabot, de Guerne, docteur de Montessus, Barbier, Francisque Michel, le père de La Croix, Auguste Vitu, Léon Palustre, Rameau, l'abbé Arbellot, Bonnacieux, Clément Sipière, de Marsy, Chenuau, Ferdinand Delaunay, Massillon-Rouvet, Fernand Bournon, Marc de Haut, Toussaint Loua, docteur Poitou-Duplessy, Crivelli, Joret-Desclozières, Castonnet des Fosses, Salomon de David, Delvaille, etc.

Le président, M. Chabouillet, a prononcé le discours d'ouverture et donné lecture de l'arrêté ministériel constituant les bureaux des cinq section.

Après quoi chacune des sections s'est réunie dans son amphithéâtre respectif.

Les bureaux des diverses sections étaient ainsi composés :

Histoire et philologie. — M. Léopold Delisle, président; MM. V. Duruy et Geffroy, vice-présidents.

Archéologie. — MM. A. Chabouillet, président; Alexandre Bertrand et A. de Barthélemy, vice-présidents.

Sciences économiques et sociales. — MM. Levasseur, président; Tranchant et Georges Picot, vice-présidents.

Sciences mathématiques et physiques. — MM. Faye, président; Marcart et Darboux, vice-présidents.

Sciences naturelles et géographiques. — MM. de Quatrefages, président; Alphonse Milne-Edwards et Maunoir, vice-présidents.

La place nous manque pour rendre compte *in extenso*, comme nous l'aurions désiré, des travaux de chacune de ces sections. Nous nous bornerons à enregistrer sommairement ceux de la section d'histoire et de philologie.

Séance du 7 avril.

M. Delisle, président, a demandé aux sociétés savantes de prêter leur concours pour la continuation d'un ouvrage d'une grande importance dont le premier fascicule vient de paraître : « Bibliographie des travaux historiques et archéologiques publiés par les sociétés savantes, dressée sous les auspices du ministère de l'instruction publique. »

L'ordre du jour appelait la lecture des réponses à la quatrième question du programme (origine, étendue, régime et formes d'aliénation des biens communaux au moyen âge).

M. Roman, correspondant du ministère, a lu un mémoire sur le mode d'acquisition et d'exploitation des biens communaux de la commune des Crottes, canton d'Embrun (Hautes-Alpes).

M. Jadart, de l'Académie de Reims, a lu, en réponse à la septième question du programme (anciens livres de raison et de comptes et journaux de famille), une notice sur les Mémoires de Jean Maillefer, bourgeois et négociant de Reims (1611-1684).

Un second mémoire, en réponse à la même question, a été présenté par M. de Mila de Cabarieu, au nom de M. Dumas de Pauly, de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne.

M. Louis Guibert, de la Société historique et archéologique du Limousin, à Limoges, a lu également un mémoire en réponse à cette question.

M. Duruy a fait observer à ce sujet que les livres de raison pourraient peut-être donner des indications sur un point qui embarrasse toujours les historiens : quelle est la valeur exacte des anciennes monnaies? La loi du maximum de Dioclétien donne le prix de

MM. Mommsen et Waddington arrivent à des conclusions très différentes; il serait donc à souhaiter que l'on tâchât d'élucider cette question au moyen des livres de raison et des livres de comptes. M. Guibert a répondu que les indications recueillies par lui ne sont malheureusement pas suffisantes.

M. Édouard Forestié, secrétaire de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne, s'appuyant sur les nombreuses indications fournies par le livre de comptes des frères Bonis, est arrivé à fixer à 20 centimes de notre monnaie le *pouvoir* du denier tournois dans le milieu du XIVe siècle.

M. Delisle a fait remarquer, à ce propos, que la publication du livre de comptes dont vient de parler M. Forestié sera très utile pour les études économiques, à cause des renseignements précis qu'il renferme sur les variations des monnaies, les ventes et achats, etc., etc.

M. le président a donné lecture, au nom de M. Maggiolo, d'une note sur les collèges dirigés en Lorraine par les chanoines réguliers de Notre-Sauveur, de 1623 à 1789.

M. Jadart, en réponse à la huitième question (état de l'instruction primaire et secondaire avant 1789), a présenté un mémoire sur les écoles primaires des environs de Reims en 1773.

M. Lehéricher, président de la Société d'archéologie, sciences et arts d'Avranches et de Mortain, a donné lecture d'une communication relative à la neuvième thèse du programme (liturgie antérieure au XVIe siècle), communication intitulée : « Représentation de la résurrection au Mont-Saint-Michel. »

M. Godard a lu un mémoire en réponse à cette même question et parlé « du mariage dans la liturgie rémoise au XVIe siècle », selon les prescriptions du rituel conformes à de très anciens usages.

A propos de cette lecture, M. l'abbé Rance a fait observer qu'il eût été avantageux d'indiquer d'une manière bien précise ce qui est spécial à l'église de Reims et ce qui est encore d'un usage général.

Séance du 8 avril.

M. l'abbé Arbellot, de la Société historique et archéologique du Limousin, a donné lecture d'un mémoire sur Geoffroy de Vigeois, chroniqueur limousin du XIIe siècle.

On a ensuite communiqué un mémoire de M. l'abbé Auber, de la Société des antiquaires de l'Ouest : *un Calendrier du XIIIe siècle.*

M. le comte de Marsy a donné lecture d'un mémoire intitulé : *Mazarin, vice-légat d'Avignon* (1634-1637), mémoire composé par M. Duhamel, archiviste du département de Vaucluse, et fait d'après un certain nombre de documents tirés soit des archives d'Avignon, soit même des archives du Vatican.

M. Girard, professeur au lycée de Troyes, a lu un mémoire sur la question suivante : « Quelle contrée est désignée sous le nom de *Mauriacus Campus* dans l'Histoire ecclésiastique de Grégoire de Tours et sous le nom de *Mauriacensis Campania* dans la Chroni-

M. Guibert, de la Société historique et archéologique du Limousin, a lu un mémoire relatif au commencement de l'année dans l'ancien diocèse de Limoges.

M. Haillant, de la Société d'émulation des Vosges, dans un mémoire intitulé : « Essai sur l'objet, les divisions et la table d'une bibliographie vosgienne », a résumé les règles qu'il croit devoir suivre pour ses rédactions.

M. Jennepin, de la commission historique du département du Nord, a lu un mémoire sur les Bans de la ville de Maubeuge au XIIIe siècle.

M. Chauvigné a présenté un mémoire sur les origines, la durée et l'importance des anciennes foires de Tours, en réponse à la sixième question du programme.

En réponse à la septième question (anciens livres de raison), M. le président a signalé un mémoire volumineux adressé au congrès par M. du Bois de la Villerabel, président de la Société archéologique et historique des Côtes-du-Nord. C'est le journal historique et domestique d'un magistrat breton (1694-1765).

M. le comte de l'Estourbeillon, de la Société archéologique de la Loire-Inférieure, a lu un mémoire en réponse à la même question : « La vie de château au XVIe siècle, d'après un journal de la châtellenie de Saffré. »

En réponse à la huitième question (état de l'instruction primaire et secondaire avant 1789), il a été donné lecture de plusieurs mémoires de MM. Morel, de la Société historique de Compiègne, Jolibois, de la Société des sciences, arts et belles-lettres du Tarn, et Metais, de la Société archéologique, scientifique et littéraire de Vendôme.

M. l'abbé Morel a donné lecture d'un mémoire sur les grandes et les petites écoles dans les anciens diocèses de Beauvais, Noyon et Senlis.

MM. Chatel, Couârd-Luys et plusieurs membres de la réunion ont signalé l'importance de documents qui existent dans les archives et registres de paroisses ou de municipalités de diverses régions avant et après 1789.

Le mémoire, lu par M. Jolibois, embrasse l'histoire du diocèse d'Albi durant cinq siècles. Deux écoles, l'une cléricale, l'autre municipale, étaient en plein exercice au commencement du XIVe siècle dans le diocèse, plus vaste qu'il ne le fut ensuite.

M. l'abbé Metais établit que, dès l'année 1060, les bénédictins de Vendôme établissaient les petites écoles publiques où étaient admis, outre les domestiques et les serfs du monastère, les enfants de la ville.

M. Veuclin, publiciste à Bernay, a analysé un volumineux mémoire, qu'il a composé sur les petites écoles et la révolution dans les districts de Bernay et de Louviers.

En réponse à la dixième question (origine et règlement des confréries et charités antérieures au XVIIe siècle), M. Lebrun, de la Société d'émulation de Lisieux, a lu un mémoire sur les confréries des frères

Séance du 9 avril.

M. de Beaurepaire a donné lecture d'un mémoire sur les confréries religieuses de la ville de Caen à la fin du XVe siècle.

M. l'abbé Rance a fait une communication sur l'Académie royale d'Arles au XVIIe siècle.

M. l'abbé Largeault, de la Société de statistique, sciences, lettres et arts des Deux-Sèvres, a lu un mémoire intitulé : « Revision critique des listes épiscopales des églises de France, fournies par le *Gallia christiana*. Revision de la liste des évêques de Poitiers durant les premiers siècles. »

M. Alcide Leroux, de la Société archéologique de la Loire-Inférieure, a présenté une étude sur le patois actuel dans le nord du comté nantais, ou, plus exactement, dans l' « ancien pays de la Mée. »

M. Morlet, bibliothécaire des Facultés à Bordeaux, a fait une lecture qui se rattache à l'histoire des évêques de Paris, au XIIe siècle. Elle a pour titre : « l'Élection de Maurice de Sully, évêque de Paris (1160-1196). »

M. Maggiolo, de l'académie de Stanislas, à Nancy, a présenté un mémoire sur la corporation des maîtres-écrivains.

M. Boucher de Molandon, de la Société archéologique et historique de l'Orléanais, a fait une communication relative à Jacques d'Arc, père de la Pucelle, d'après les textes déjà connus et des documents récemment découverts par MM. Le Page, archiviste de Nancy, et Chappelier, de la Société académique des Vosges.

M. Tessier, professeur à la Faculté des lettres de Caen, a présenté quelques observations verbales sur un manuscrit de la bibliothèque Saint-Marc de Venise, dont il a pu obtenir communication et qui contient le texte de la *Devastatio Constantinopolitana*, une des sources de la quatrième croisade.

M. Édouard Forestié, secrétaire de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne, a analysé un livre de comptes consulaires de la ville de Montauban pour 1518.

Répondant à la neuvième question : « Liturgies locales antérieures au XVIIe siècle », M. le chanoine Pottier a donné connaissance d'un usage religieux conservé dans l'ancienne église abbatiale de Moissac, il remonte aux moines et fut maintenu par le chapitre après la sécularisation. Le jour des Rogations, on bénit des bâtons blancs qui sont portés aux processions pendant les trois jours.

M. Ch. Frossard, de la Société Ramond, à Bagnères-de-Bigorre, a fait une communication au sujet des calendriers (onzième question du programme).

M. Delort, professeur au collège d'Auxerre, a présenté un registre du XVIe siècle.

M. Chénuau a donné communication d'un mémoire de M. Bouchard concernant les anciennes foires de Brissac en Anjou.

M. Jadart a lu, en réponse à la quinzième question : « Renseignements sur le chiffre de la population dans

une notice sur les sources qui concernent la ville et le diocèse de Reims.

En réponse à la treizième question du programme, M. Renard a lu une note sur un certain nombre d'ouvrages publiés en France aux XVe et XVIIe siècles.

M. de France, de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne, a indiqué une série de registres de l'état civil pour l'église protestante de Montauban (1570-1664) et pour l'église catholique (1685-1789).

M. Charles Joret, professeur à la Faculté des lettres d'Aix, a fait une communication sur un « voyage que Tavernier fit en Allemagne en 1684. »

Enfin, M. Richardet a lu une note sur l' « Histoire de la sténographie en Angleterre. »

La séance de clôture du congrès a eu lieu le 10 avril sous la présidence du ministre de l'instruction publique.

Dans son discours, tout entier consacré aux questions exclusivement scientifiques, le ministre a passé en revue les améliorations désirées. Le ministre a promis son concours pour le classement et la conservation des antiquités locales; il a déclaré qu'il s'intéressera à la mesure législative qui doit sauvegarder ces antiquités contre un vandalisme dont les actes sont malheureusement trop fréquents. Il a entretenu l'assistance des publications actuelles et projetées du comité.

Voici le passage relatif à ces publications :

« Les dépôts, archives ou bibliothèques, centralisés depuis la chute de l'ancien régime aux mains de l'État, renferment, on peut le dire, tous les éléments d'information qui permettront aux érudits de s'initier à la vie intime des siècles passés. Leur importance n'a jamais échappé à aucun des ministres de l'instruction publique. C'est ainsi qu'en 1870 les Archives nationales, le plus vaste, le plus riche des dépôts d'archives, ont été placées dans les attributions du ministère de l'instruction publique. Un nouveau progrès a été récemment réalisé : les archives départementales, communales et hospitalières, groupées autour de l'établissement principal, ressortissent désormais comme lui à l'instruction publique.

Mais, bien avant cette réunion, le ministère avait prouvé son souci de la bonne tenue des archives en préparant, par le moyen de l'École des chartes, des archivistes, des hommes spéciaux, chargés de la mission délicate de conserver et de mettre en lumière les sources de l'histoire.

Ce devoir professionnel, souvent ingrat, de préparer l'histoire au lieu de l'écrire, d'en signaler les sources aux savants, a été vaillamment accepté par tous. Les documents répartis aujourd'hui entre les archives nationales et celles des départements ne formaient dans le principe qu'une masse confuse et inutilisable : les archivistes ont fait la lumière dans ce chaos. Depuis quarante-cinq ans, ils poursuivent sans relâche le classement de ce legs précieux de l'ancienne France, et, depuis vingt-cinq ans, ils ont commencé l'inventaire de nos richesses paléographiques.

On comprend qu'un tel dénombrement ne soit pas

Cet inventaire sera laborieusement continué; il comprendra tous les dépôts d'archives de la France, sans exception, et formera un monument considérable, unique. Il contiendra réunis, classés, inventoriés, les matériaux d'une histoire générale, où rien de ce qui intéresse le pays ne sera oublié, d'une histoire vraiment nationale, que l'on pourra écrire un jour.

Les récompenses suivantes ont été ensuite proclamées :

Par décret en date du 18 avril 1885, sont nommés chevaliers de la Légion d'honneur :

MM. Boucher de Molandon, membre de la Société archéologique d'Orléans; Poulle, président de la Société archéologique de Constantine, et le docteur Bornet, membre de la Société botanique de France.

Sont nommés officiers de l'instruction publique :

MM. Brund-Durand, membre de la Société d'archéologie et de statistique de la Drôme; Finot, archiviste du département du Nord; Gautier, archiviste du département du Doubs, membre de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon; Marchand, pharmacien chimiste, à Fécamp; Parfait, capitaine de frégate, collaborateur aux explorations sous-marines du *Talisman*; Georges Revoil, membre de la Société de géographie de Paris; Rosentiehl, directeur chimiste des usines de Saint-Denis; Toussaint-Loua, secrétaire général de la Société de statistique de Paris; Vaussenat, astronome, directeur de l'observatoire du Pic du Midi; Villey, professeur d'économie politique à la Faculté de droit de Caen; Advielle, membre de la Société artésienne des Amis des arts d'Arras; J. Roman, membre du comité départemental de l'inventaire des richesses d'art des Hautes-Alpes.

Sont nommés officiers d'académie :

MM. le docteur Jules Barrois, directeur du laboratoire maritime de Villefranche; le docteur Couteau, médecin de la marine, collaborateur aux observations du « passage de Vénus »; Daguin, secrétaire général de la Société de législation comparée de Paris; Étard, répétiteur de chimie à l'École polytechnique; Fage, secrétaire de la Société historique et archéologique du Limousin; Fayol, ingénieur en chef des mines de Commentry; Kœnigs, professeur à la Faculté des sciences de Besançon; Parfouru, archiviste du département du Gers; Poinssot, membre de la Société d'archéologie et de géographie de la province d'Oran; Ricard, secrétaire de la Société archéologique de Montpellier; Rupin, président de la Société historique et archéologique de Brive; Sacaze, correspondant de l'ancienne commission de la géographie historique de l'ancienne France, pour le sud-ouest à Saint-Gaudens; le docteur Servain, président de la Société malacologique de France; l'abbé Thédenat, membre de la Société des antiquaires de France Léon Giron, membre de la Société d'agriculture

ÉTRANGER

Belgique

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE

Programme de concours pour 1886

Partie littéraire. — Première question. — Quelle était la composition instrumentale des bandes de musiciens employées par les magistrats des villes, par les souverains et par les corporations de métiers, principalement dans les provinces belges, depuis le XVe siècle jusqu'à la fin de la domination espagnole? Quel était le genre de musique qu'exécutaient ces bandes? Quelles sont les causes de la disparition presque totale des morceaux composés à leur usage?

Deuxième question. — Faire l'histoire de la céramique au point de vue de l'art, dans nos provinces, depuis le XVe siècle jusqu'à la fin du XVIIIe.

Troisième question. — Quelle influence ont exercée en France les sculpteurs nés, depuis le XVe siècle, dans les provinces méridionales qui ont fait partie des Pays-Bas? — Citer les œuvres qu'ils y ont laissées et les élèves qu'ils ont formés.

Quatrième question. — Déterminer les caractères de l'architecture flamande du XVIe et du XVIIe siècle. Indiquer les édifices des Pays-Bas dans lesquels ces caractères se rencontrent. Donner l'analyse de ces édifices.

La valeur des médailles d'or présentées comme prix pour chacune de ces questions est de 1,000 francs pour la première, pour la troisième et pour la quatrième, et de 800 francs pour la deuxième.

Les mémoires envoyés en réponse à ces questions doivent être lisiblement écrits et peuvent être rédigés en français, en flamand ou en latin. Ils devront être adressés, francs de port, *avant le 1er juin 1886*, à M. Liagre, secrétaire perpétuel, au Palais des Académies.

Les auteurs ne mettront point leur nom à leur ouvrage; ils n'y inscriront qu'une devise qu'ils reproduiront dans un billet cacheté renfermant leur nom et leur adresse. Faute, par eux, de satisfaire à cette formalité, le prix ne pourra leur être accordé.

Les ouvrages remis après le temps prescrit, ou ceux dont les auteurs se feront connaître de quelque manière que ce soit, seront exclus du concours.

L'Académie demande la plus grande exactitude dans les citations : elle exige, à cet effet, que les concurrents indiquent les éditions et les pages des ouvrages qui seront mentionnés dans les travaux présentés à son jugement.

Les planches manuscrites, seules, seront admises.

L'Académie se réserve le droit de publier les travaux couronnés.

Elle croit devoir rappeler aux concurrents que les manuscrits des mémoires soumis à son jugement restent déposés dans ses archives comme étant devenus sa propriété. Toutefois, les auteurs peuvent en faire prendre copie à leurs frais, en s'adressant, à cet effet, au secrétaire perpétuel.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

FRANCE

La Bibliothèque nationale. — Depuis le 1er mai, la salle de travail du département des imprimés, à la Bibliothèque nationale, reste ouverte jusqu'à six heures.

Cette nouvelle sera bien accueillie par le monde savant et littéraire qui depuis longtemps réclamait cette mesure.

Cette prolongation des heures de travail à la Bibliothèque nationale a été décidée lors de la visite accoutumée faite par M. Léopold Delisle, directeur de la Bibliothèque nationale, au nouveau ministre de l'instruction publique, M. Goblet.

Les difficultés d'organisation fort grandes avaient retardé jusqu'alors la prolongation des séances.

Le directeur de la Bibliothèque a dû faire appel au zèle connu de ses employés, pour pouvoir organiser ce nouveau service, sans augmentation de personnel.

Autrefois, la « Salle de Travail » était ouverte de 10 à 4 heures, mais l'on *ne communiquait plus de volumes à partir de 3 heures;* d'après le nouveau règlement jusqu'à *6 heures, on communique les volumes jusqu'à 5 heures.*

C'est la quatrième transformation de ce genre.

Il y a un siècle, la Bibliothèque ouvrait ses portes simplement deux fois par semaine, de 9 heures à 2 heures; ce fut le décret du 25 vendémiaire an IV qui créa les séances publiques quotidiennes, de 10 heures à 2 heures. En 1832, la fermeture fut reculée jusqu'à 3 heures; enfin, lors de la réorganisation de la Bibliothèque, en 1858, M. Taschereau établit les séances de 10 heures à 4 heures.

La prolongation des séances de la Bibliothèque était une chose indispensable; sur ce point tout le monde se trouvait d'accord; nombre de gens, en effet : professeurs, médecins, hommes de lettres, etc., etc., retenus pendant la journée, ne peuvent venir travailler de 10 heures à 4 heures.

Il est vrai que, pendant la saison d'hiver, la Bibliothèque nationale fermera ses portes à 4 heures, comme par le passé; mais il serait souverainement imprudent d'établir dans cet établissement un éclairage au gaz, source d'explosions qui communique-

au monde, et dont, par conséquent, la perte serait irréparable; l'éclairage électrique, alimenté par une machine également sujette aux explosions suivies d'incendies, présenterait aussi un sérieux danger.

La nouvelle réforme a été acceptée de la meilleure grâce par les employés, qui ne recevront cependant aucune allocation supplémentaire pour ce surcroît de travail.

Pourtant, les appointements des employés de bibliothèques sont des plus modestes. On exige d'eux un diplôme de bachelier, et, quand ils commencent leur stage, au sortir d'un examen roulant sur la façon de cataloguer des incunables, des volumes grecs, latins, etc., on leur alloue 4 fr. par séance, ce qui équivaut à un total d'une centaine de francs par mois.

Au bout d'une année, quelquefois deux, ils sont nommés surnuméraires; alors, il leur est alloué 1,800 fr.; puis ils passent employés de troisième classe à 1,900 fr.

Ce qui rend l'avancement peu rapide, c'est que le budget attribué à une bibliothèque est réparti en totalité; les employés ne reçoivent une augmentation qu'à la suite du départ, par une cause quelconque, d'un de leurs confrères.

Ils restent employés de 3e classe jusqu'à 2,400 fr. A partir de 2,500 fr. jusqu'à 3,000 fr. ils sont de 2e classe. Employés de 1re classe, ils touchent depuis 3,200 jusqu'à 3,600 fr. Arrivés à ce maximum, ils peuvent être proposés pour le grade de bibliothécaire aux appointements variant de 4,000 à 5,000 fr.; ils comptent alors, en moyenne, une quinzaine d'années de service. Bien peu de bibliothécaires s'élèvent jusqu'au grade de conservateur adjoint, dont les émoluments sont de 6,000 à 7,000 fr.

Le conservateur, chef d'un département, est payé 10,000 fr.; c'est le bâton de maréchal, apanage d'un seul fonctionnaire.

Au-dessous de cet état-major, il existe une classe d'employés auxiliaires, non bacheliers, dont les appointements ne peuvent pas dépasser 2,400 fr. Viennent ensuite les garçons de service, ou surveillants, dont le traitement flotte entre 1,000 et 1,400 fr. Ces emplois, très recherchés, sont la plupart du temps accordés à d'anciens militaires.

La Bibliothèque nationale. — Sous ce titre, notre collaborateur, M. Drumont, a fait paraître dans la *Liberté* un excellent article que nous sommes heureux de reproduire :

Selon l'usage, la Bibliothèque nationale vient de fermer ses portes pour quelques jours, et l'on annonce qu'à la rentrée la durée des séances sera prolongée jusqu'à six heures. On parle même d'ouvrir le soir. Quelque désirables que soient ces réformes, elles me paraissent absolument irréalisables dans les conditions actuelles. Le personnel de la Bibliothèque fait tout ce qu'il peut, plus qu'il ne peut, étant donné son petit nombre, et je suis certain qu'il ne pourrait faire davantage.

En écrivant ceci, je sais que je vais à l'encontre de l'opinion de beaucoup. Certains de mes confrères ne décolèrent pas contre la Bibliothèque. Un de nos amis, pour lequel on n'a pu retrouver une grammaire malaise qu'il a déjà consultée une fois, ne manque jamais de m'aborder en disant : « Eh bien ! quand faites-vous un article contre la Bibliothèque ? »

Ces préventions sont, à mon avis, injustes. Les conservateurs, je le répète, mettent, pour la plupart, un louable empressement et une réelle bonne volonté au service du public; ils gardent une humeur égale au milieu de dérangements incessants qui, à la fin du jour, ne laissent pas d'être fatigants.

Est-ce donc que la Bibliothèque nationale soit ce qu'elle devrait être ? Assurément, non. L'incroyable lésinerie dont on fait preuve envers un établissement comme celui-là, dans un pays où l'on gaspille si facilement des milliards, est un des signes de plus de cette haine des livres et de ceux qui les écrivent, qui caractérisent la classe des politiciens.

C'est à peine si le budget accorde cent cinquante mille francs à tous les départements de la Bibliothèque réunis; le département des imprimés dispose de quatre-vingt mille francs. Quels achats peut-il entreprendre dans les ventes, quand il faut encore prélever là-dessus la souscription aux innombrables recueils d'une sérieuse importance qui paraissent à l'étranger.

C'est le dépôt légal qui, jusqu'ici, a sauvé la Bibliothèque, et c'est là qu'est le danger terrible qui la menace.

Sans qu'on y prête attention, tous les ressorts de la vie française sont détendus depuis quelques années; la machine ne fonctionne plus que par un reste d'habitude; l'incurie, le désordre sont partout. Personne n'a plus d'autorité pour commander, personne ne veut plus obéir; l'intérêt porté jadis à la chose publique est un sentiment disparu. Le dépôt légal n'a pas échappé à cette loi. En province, les imprimeurs trouvent cette formalité gênante et ne s'y astreignent plus. Que faire contre eux ? La plupart sont en même temps propriétaires ou éditeurs de journaux républicains, et vous ne concevez pas un député laissant dresser une contravention à un homme qui, dans son journal, soutient sa candidature. Les employés chargés de ce service, eux-mêmes, ne transmettent plus que très irrégulièrement ce qu'on leur envoie.

Le personnel de la Bibliothèque constate ce fait, en gémit, et, encore une fois, est impuissant. Il en est de même pour les dessins. Les bureaux ont tellement honte, paraît-il, des gravures pornographiques qu'on laisse paraître sans poursuivre, qu'ils ne les adressent plus à la Bibliothèque. Aux Estampes, ils prennent cela philosophiquement et ils sont persuadés qu'un amateur généreux est en train de réunir une magnifique collection de ce genre et qu'il la laissera à l'État.

Tous les lettrés devraient s'entendre pour réclamer la stricte exécution du dépôt. C'est par cette fêlure imperceptible en apparence que s'en ira notre glorieux établissement national. C'est l'édit d'Henri II obligeant chaque imprimeur à déposer deux exemplaires de chaque ouvrage, qui, en réalité, a consti-

tué la Bibliothèque ; c'est la non-observation de cet édit qui amènera sa décadence peu à peu.

C'est par des abus sourds, et qui se perpétuent sans que personne en parle, que périssent toutes les institutions. C'est l'éternelle histoire de cette chambre pleine d'effets où nul ne pénètre et où un beau jour tout apparaît en loques, en poussière, dévoré par les mites de l'humidité.

Il est de notoriété publique que les plus belles pièces ont disparu des archives de nos ministères, puisqu'elles passent journellement dans les ventes. Elles étaient gardées cependant par des gens solennels, hauts sur cravate, décorés de tous les ordres possibles, et qui, pour mieux défendre les trésors dont ils avaient la surveillance, en refusaient la communication aux écrivains les plus sérieux.

Il a dû se passer, à une certaine époque, des abus analogues, à la Bibliothèque. Comment expliquer autrement le nombre énorme de volumes dépareillés, 600,000, je crois? Vous demandez, par exemple, un livre qui n'est pas rare, les *Mémoires historiques* de Charles de la Bussière, le fantaisiste ingénieux qui, pour éviter d'être mangé, c'est-à-dire guillotiné sous la Terreur, ne trouva rien de mieux que de se mettre dans la gueule du tigre et d'entrer dans les bureaux du Comité de salut public, — ce qui lui permit de sauver Joséphine, les comédiens du Théâtre-Français et bien d'autres. On ne vous donne que le tome second de ces Mémoires.

Le nombre des volumes qui ont été volés par les lecteurs étant relativement peu considérable, c'est le prêt, ce ver rongeur des bibliothèques, qui explique ces disparitions. Les formalités n'auront pas été observées ; un brave homme, ami de son repos et de celui des autres, n'aura pas voulu troubler la veuve d'un écrivain dans sa douleur en lui réclamant des ouvrages confiés à son mari. Multipliez ce fait par beaucoup d'années et par beaucoup de volumes, et le total ne vous étonnera pas. Il y a cinq ou six ans, on retrouvait, par le plus singulier des hasards, une voiture de déménagement pleine de livres appartenant à une bibliothèque de Paris, qui, je me hâte de le dire, n'était pas la Bibliothèque nationale.

Avec M. Léopold Delisle, qui est un administrateur excellent, en même temps qu'un savant éminent, l'ordre et la régularité règnent partout à la rue Richelieu. On a même opéré les améliorations qui étaient possibles, malgré l'absence de fonds, et c'est toujours le *non possumus* financier seul qu'on oppose, et qu'on oppose légitimement aux *desiderata* du public.

Il me semble cependant, pour ne parler que des choses pratiques, que le temps employé à chercher un livre ordinaire est bien exagéré. Vingt minutes, quand on arrive le premier, quand il n'y a encore personne, n'est-ce pas un peu long? Le journaliste qui a une heure ou deux à consacrer à des travaux qui sont pour lui une distraction et un changement d'occupation, trouve dur de sacrifier plus d'un quart d'heure à crayonner des dessins sur son papier.

Le bureau des entrées justifie aussi un peu trop son titre : tout y entre, rien n'en sort. Après un an, des numéros de revue ne sont pas encore mis dans la circulation. Je vous citerai, si vous voulez, le *Correspondant* et la *Revue des études juives*. L'administrateur est tellement serré par son budget, qu'il hésite à prendre un abonnement à ces deux recueils intéressants à des titres divers. L'exemplaire légal arrive quand il peut, et on le distribue quand on y pense.

N'est-il pas regrettable aussi de ne pouvoir avoir communication des collections de journaux qu'à une date antérieure à 1880 ou 1881 ? La presse, en échange des exemplaires qu'elle dépose, devrait trouver à la Bibliothèque une admirable collection de feuilles publiques de toute nature. La solution serait ici tout indiquée : au lieu d'adresser des numéros qui servent de nappe aux employés du ministère pour manger leur cervelas, il serait bien plus simple de les expédier à la Bibliothèque. J'ajoute qu'on devrait agir ainsi pour les livres, et, à Paris, déposer directement un exemplaire au moins rue de Richelieu.

Dans la salle de travail, tout finit par s'arranger, grâce à la courtoisie du personnel. Les employés cherchent, ne trouvent pas et paraissent si désolés qu'on les console en mettant tout sur le malheur des temps. Il n'y a que mon ami à la grammaire malaise qui n'ait jamais consenti à désarmer.

Si vous voulez voir le côté sordide de ces économies, allez à la salle de lecture publique. Des escaliers branlants, des portes mal jointes, qui semblent empruntées à une agence de démolitions, une salle qui a l'air d'un chauffoir de maison centrale, voilà ce que le premier établissement scientifique et littéraire de France offre aux pauvres gens, aux ouvriers, au grand public en un mot. Je demandais là la *Gazette des Tribunaux;* elle n'y était pas, naturellement. Mais quel ton dans la réponse! Comme on est loin des égards de la salle de travail! Palsambleu! qu'on est heureux de ne pas être prolétaire dans une république qui se prétend démocratique! Qu'on est content d'avoir un journal, une plume, de pouvoir se défendre un peu à l'occasion ! Ainsi je pensais, en battant précipitamment en retraite à travers ces couloirs où tout est hostile, malveillant, où tout semble crier aux visiteurs : « Qu'est-ce que vous venez faire ici ? »

Cela dure depuis quinze ans, et personne, à la Chambre, n'a demandé, ne fût-ce que pour le principe, une salle de lecture publique digne de la capitale. On a voté, il est vrai, trois millions pour des travaux d'isolement, d'ailleurs parfaitement inutiles, et j'en suis encore à me demander comment. Un député aura aperçu la Bibliothèque du haut d'une impériale d'omnibus, et il aura été tellement étonné d'apprendre qu'il existait un établissement de ce genre à Paris qu'il aura réclamé des fonds au hasard. Il eût été mieux inspiré en demandant des subsides pour que la Bibliothèque pût faire figure dans le monde, se procurer ce qui lui est indispensable, rétribuer un personnel suffisant pour le service, achever enfin ces fameux catalogues qui sont toujours

L'ancienne monarchie créait sans bruit, avec des ressources minimes, beaucoup de choses utiles et grandes à la fois : l'École de Rome, l'Académie française, le Collège de France. L'argent que le budget actuel prend par milliards aux contribuables semble avoir le caractère particulier de l'argent que certaines filles prodiguent sans arriver à constituer une maison cossue. Elles ont des robes tapageuses et pas de linge dans les armoires; au sortir d'une pièce luxueusement meublée, on est stupéfait de trouver sur une étagère une bougie figée dans un goulot de bouteille.

Notre pauvre Bibliothèque nationale ressemble un peu à ces intérieurs. Les objets de première nécessité y manquent, quoiqu'on n'épargne pas l'argent pour les superfluités. On a exproprié les maisons voisines à grands frais, mais on ne s'est pas préoccupé de mettre à la disposition des travailleurs un vestibule, une galerie couverte où ils puissent attendre l'ouverture des portes. L'hiver, sous la neige et sous la pluie, on voit des savants à cheveux blancs, des prêtres, des vieillards bien légèrement vêtus souvent, qui battent la semelle à l'entrée ou se mettent à l'abri sous les portes cochères voisines. C'est navrant. Les députés, il est vrai, ont une excuse : bien peu sont venus travailler là, et la plupart, j'imagine, sont convaincus que la Bibliothèque est comme l'obélisque, dans lequel on ne pénètre pas. ED. DRUMONT.

ÉTRANGER

Angleterre. — *La Bibliothèque shakespearienne de Birmingham.* — Cette bibliothèque, qui se compose exclusivement d'ouvrages relatifs à Shakespeare, a été fondée, en 1864, par un groupe de fervents admirateurs en commémoration du tricentenaire de la naissance du poète. En 1879, on avait déjà réuni 7,000 volumes, mais malheureusement un incendie détruisit la collection entière. — C'était à recommencer; mais, grâce à la persévérance et au dévouement de M. Sam. Timmins, on recommença presque aussitôt la formation d'une nouvelle bibliothèque, et, en cinq années, cette seconde collection était redevenue aussi complète et bien plus importante comme valeur que la première. — La Bibliothèque shakespearienne de Birmingham compte actuellement 6,734 volumes, parmi lesquels 228 éditions complètes des œuvres de Shakespeare, qui représentent à elles seules 3,877 volumes, — 1,847 ouvrages allemands, 492 français et 147 italiens.

La Russie est représentée par 62 ouvrages, la Hollande par 85, la Hongrie par 45, les Pays scandinaves par 62, et même la bibliothèque possède deux ouvrages sur Shakespeare en hébreu et un en langue gaëlique.

Italie. — *Les bibliothèques de l'Italie.* — *Il Bibliofilo* se plaint que plusieurs manuscrits et ouvrages de valeur ont été soustraits aux bibliothèques publiques, et attribue ce fait tant à l'état défectueux des catalogues actuels qu'à la négligence et à l'incompétence des employés des bibliothèques. — *Il Bibliofilo* croit qu'il est urgent d'épurer le personnel des bibliothèques, certains employés, suivant lui, n'ayant pas de titres suffisants et ne présentant pas toutes les garanties nécessaires.

Pour faire un bon bibliothécaire, il ne suffit pas toujours d'un érudit possédant quelques langues mortes ou vivantes, voire même d'un simple patriote, « martyr de la cause italienne », ces martyrs ayant généralement des notions fort superficielles en paléographie, xylographie, etc.

Il Bibliofilo propose d'instituer pour chaque grande bibliothèque publique une commission de trois à cinq personnes, chargée de procéder sans délai, avec l'assistance du bibliothécaire en chef, à l'inventaire des manuscrits et incunables les plus précieux et à l'élaboration d'un catalogue détaillé.

États-Unis. — *La bibliothèque du Congrès.* — D'après le rapport annuel du 24 février dernier de M. Spofford, bibliothécaire du Congrès, cette bibliothèque possède 544,700 volumes dont 65,000 relatifs à la science du droit et 185,000 brochures. — La bibliothèque s'est accrue, en 1884, de 31,250 volumes. — Le rapport fait ressortir l'urgence d'affecter un nouveau bâtiment à la bibliothèque du Congrès, dont l'effectif a augmenté considérablement depuis quelques années.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— PARIS — PROVINCE — ÉTRANGER —

FRANCE

— Le ministère de l'Instruction publique a fait distribuer trois nouveaux volumes de la *Collection des mémoires et documents inédits sur l'histoire de France.* Ce sont : le tome III du *Recueil des chartes* de l'*Inventaire des sceaux de la collection Clairambault,* par M. Demay; le tome II de la *Correspondance de la reine Catherine de Médicis,* par M. Hector de la Ferrière.

— Les deux premiers volumes de l'*Histoire des*

ment épuisés. L'éditeur vient de les faire réimprimer et met sous presse les tomes III et IV.

— La librairie Quantin a mis en vente, le 27 avril, avec un grand succès, la première année du *Salon-Artiste*.

On sait que les collaborateurs de ce recueil ont exécuté exclusivement pour son illustration les dessins de leurs œuvres exposées; en outre, chacun d'eux a fourni pour encadrer sa notice une composition originale et qui ne peut se retrouver nulle part ailleurs. Ces encadrements sont souvent un second tableau complet, d'autres fois de curieuses esquisses, des études, de charmantes fantaisies décoratives où l'artiste se montre avec un attrait nouveau.

Le défaut de place ne nous permet pas de donner ici la liste complète des signatures que nous relevons sur ces dessins; nous nous contenterons de dire que la plupart sont de nos principaux peintres et sculpteurs, et qu'un tel groupement donne à cet album une valeur artistique exceptionnelle.

Les reproductions, toutes exécutées dans les ateliers de gravure de la maison Quantin, sont d'une exactitude et d'une netteté remarquables; le tirage a eu tous les soins qui caractérisent les ouvrages de luxe sortis de cette imprimerie; enfin, la couverture, en camaïeu vert clair, d'une rare élégance, a été composée par Luc-Olivier Merson.

Toutes ces conditions réunies ne pouvaient manquer d'attirer l'attention des amateurs de nos Expositions annuelles, aussi cette heureuse innovation a-t-elle complètement réussi.

En même temps, paraissaient *Salammbô*, pour inaugurer l'édition, que nous annoncions le mois dernier, des *Œuvres complètes de Gustave Flaubert*, et *Monsieur de Camors*, d'Octave Feuillet, illustré de onze compositions par S. Rejchan, gravées à l'eau-forte, second volume de l'importante collection commencée par *Madame Bovary* et qui comprendra les chefs-d'œuvre du roman contemporain.

Enfin, ces jours derniers, la *Collection des chefs-d'œuvre antiques* s'enrichissait d'un nouveau volume : *les Élégies de Properce*, et *la Renaissance en France*, un des ouvrages les plus considérables dont la maison Quantin ait entrepris la publication, comptait un fascicule de plus : le XIe de la série, consacré à la Bretagne.

Nous rendrons compte prochainement de tous ces ouvrages.

La *Septième année du Catalogue illustré du Salon*, de F.-G. Dumas, vient de paraître : il comprend environ 300 dessins, exécutés par les artistes eux-mêmes, reproduisant toutes les œuvres importantes ou intéressantes du Salon de 1885; cette publication, qui n'a pas besoin d'être recommandée à nos lecteurs, est indispensable à tous ceux qui veulent lire avec fruit les critiques du Salon ou désirent en conserver le 125, boulevard Saint-Germain. Broché, 3 fr. 50; relié, 5 francs.

— M. Gabriel Hanotaux vient de faire paraître à la librairie Cerf une histoire d'*Henri Martin*.

A la même librairie, M. Jalliffier, professeur d'histoire au lycée Condorcet, donne une *Histoire des États généraux*.

— *La Poésie du moyen âge*, tel est le titre du dernier volume de M. Gaston Pâris; il a paru à la librairie Hachette.

— M. Charles Monselet nous donne, lui aussi, ses souvenirs d'homme de lettres. Ses *Petits Mémoires littéraires* viennent d'être édités par la maison Charpentier.

— M. Jules Philippe, député de la haute Savoie, vient de faire paraître à la librairie Charavay un volume qui intéressera tous ceux qui s'occupent de l'histoire de l'imprimerie. Le livre a pour titre : *Origine de l'imprimerie à Paris d'après des documents inédits*. De format petit in-4°, l'ouvrage est orné de 17 fac-similés et de 5 reproductions de miniatures.

— Le treizième volume des *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis* vient de paraître. Il contient : *Faye en Saintonge* (1215-1368), par M. Denys d'Aussy; *Éléonore Desmier d'Olbreuse*, par M. Horric de Beaucaire; *Lettres du comte de Comminges, ambassadeur en Portugal* (1657-1659), par M. Tamisey de Larroque; *Fénelon en Saintonge et la révocation de l'édit de Nantes* (1685-1688), par M. Letélié; *Grazannes en Saintonge* (1312-1789), par M. Denys d'Aussy; *Saint-Vincent-de-Paul et sa congrégation à Saintes et à Rochefort* (1642-1789), par M. L. Audiat.

— *L'Illustration* vient de faire paraître, à l'occasion de l'Exposition de peinture et de sculpture de 188 un numéro extraordinaire sur le Salon.

Dans le format habituel de la publication, ce numéro, composé de 48 pages tirées en deux tons et d'une couverture en trois couleurs, comprend un compte rendu du Salon et 84 reproductions exécutées par un procédé nouveau, d'après les tableaux exposés. — Prix : 2 francs.

ÉTRANGER

Allemagne. — La librairie Trübner, de Leipzig, vient de faire paraître, en trois fascicules, une édition de morceaux choisis de Victor Hugo.

A la fin du volume se trouve une énumération des études critiques qui ont été faites sur le poète.

Angleterre. — MM. Low et Pulling viennent de

Dictionary of English history : an Account of the Doings of the English nation at home and abroad.

— A ceux de nos lecteurs qu'intéresse le chevalier d'Eon nous signalerons un livre que vient de lui consacrer M. Telfer: *The strange Career of the Chevalier d'Eon de Beaumont, minister plenipotentiary from France to Great Britain in 1763* (Londres, Bentley, in-8° de 360 pages et 3 portraits).

— M. Keid vient de donner à la librairie Macmillan de Londres une édition des *Académiques* de Cicéron. L'introduction comprend les chapitres suivants : 1° Cicéron littérateur et philosophe; 2° Opinions philosophiques de Cicéron; 3° But poursuivi par Cicéron dans la composition de ses œuvres philosophiques et leur caractère; 4° Histoire et contenu des deux éditions des *Académiques;* 5° Sources grecques des *Académiques;* 6° De la discussion philosophique contenue dans les *Académiques;* 7° Du texte des *Académiques;* 8° Orthographe de la présente édition; 9° Analyse des deux ouvrages; 10° Lettre d'envoi à Varron.

— M. Cross vient de donner dans la collection Tauchnitz une *Vie de Georges Elliot* en quatre volumes.

— *France and Tongking,* récit de la campagne française au Tonkin, paraît chez M. F. Fisher Unwin. L'auteur, M. Scott, témoin oculaire de la prise de Langson par les Français, est correspondant d'un grand journal anglais.

Italie. — La *R. Società Romana di storia patria* et la direction des archives paléographiques d'Italie publient une série de *Monumenti paleografici di Roma.*

Le premier volume des *Monumenti* qui vient de paraître contient les fac-similés suivants :

Carta sutrina del 5 giugno 951;

Carta romana del 25 marzo 1029;

Saggi della cronaca di Benedetto, monaco del monte Soratti, degli *Usus Farfenses,* del *Regesto* di Gregorio VII, etc.

Le second fascicule du tome Ier est en cours de publication.

L. Morandi : *Antologia della nostra critica litteraria moderna,* per uso delle persone colte e delle scuoli. Citta di Castello, S. Lepi, 1885, in-8°, pp. XI, 671.

G. Puccianti : *Antologia della prosa italiana moderna,* 2e édition, Florence, Le Monnier, in-8°, pp. XXVIII, 580.

G. Rigutini : *Crestomazia* italiana della prosa moderna, 2e édition, Florence, Paggi, in-8°, pp. IV, 363.

Giuseppe Antonelli : *Indice dei manoscritti della civita bibliotheca di Ferrara.* Parte prima, Ferrare, A. Taddei et fils, 311 p. grand in-8°.

Les manuscrits catalogués dans ce volume sont relatifs à la littérature italienne, tels l'*Orlando furioso* de l'Arioste et le *Pastor fido* de Battista Guarini. Une table alphabétique par noms d'auteurs est annexée à l'ouvrage.

Espagne. — M. Canovas del Castillo vient de donner la suite de ses *Problemas contemporaneos* (Madrid, Perez Dubrull). Dans ce second volume, qui n'offre pas moins d'intérêt que le premier, l'auteur étudie les sujets suivants : L'idée de notion; les sciences naturelles offrent-elles un appui plus grand à la sociologie que les croyances ? les idées du libre-échange; la politique coloniale européenne et celle de l'Espagne; orateurs et savants de l'Athénée de Madrid, etc.

États-Unis. — *Paradise found* (Houghton, Mifflin et C°) de M. Warren, de l'université de Boston, est appelé à trancher définitivement la question si controversée : « Où se trouvait le paradis terrestre? » M. Warren prouve, pièces en mains, que ce lieu de délices était situé... au pôle nord.

— Nous signalons à l'attention des érudits un petit recueil de proverbes créoles, avec traduction française et anglaise, et un court essai sur les idiomes de la Louisiane. *Gombo Zhèbes,* tel est le titre du volume, (du nom d'un mets très en faveur chez les créoles), se publie chez M. Coleman à New-York; les proverbes, qui appartiennent à six dialectes différents, ont été recueillis par M. Lafcadio Hearn.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

— Arsène Houssaye va publier ses *Confessions.* Cette œuvre, qui paraîtra prochainement en quatre volumes, est pleine de révélations piquantes, de pensées fines et délicates, d'appréciations originales.

— La librairie Feret, de Bordeaux, annonce la publication d'un important recueil de documents inédits ou très rares, transcrits à la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg, par M. Hovyn de Tranchère. L'ouvrage, en deux volumes illustrés, aura pour titre : *Les dessous de l'histoire, curiosités judiciaires, admi-*

rapportent à Marie Stuart, à Henri IV, à la Fronde. On trouvera aussi dans cet ouvrage les mémoires inédits de Latude et une importante série de documents également inédits provenant des papiers de la Bastille.

— Paraîtront prochainement dans la *Collection des mémoires et documents inédits sur l'histoire de France* publiés par le ministère de l'instruction publique: les *Remontrances du parlement de Paris pendant la minorité de Louis XV*, publiées par M. Flammermont; *Itinéraires des ducs de Bourgogne*, par M. Petit et une *Table générale des mémoires des sociétés savantes*, tome Ier, publiée sous la direction de M. de Lasteyrie.

— M. Forestié, de Montauban, se propose d'imprimer par souscription les *Livres de comptes des frères Bonis*, marchands et banquiers à Montauban, de 1339 à 1369. Les comptes des frères Bonis formeront deux volumes dans lesquels on trouvera d'intéressants renseignements sur la vie au moyen âge.

— On va commencer la publication des œuvres de Blanqui. La librairie Alcan va publier incessamment deux volumes de *Critique sociale*, par le célèbre révolutionnaire. Le tome premier porte le titre de *Capital et Travail*, le second est intitulé: *Fragments et notes*.

ÉTRANGER

Angleterre. — On annonce la prochaine publication d'une autobiographie de Sir Henry Taylor. Commencée en 1865, elle avait été imprimée il y a quelques années à un nombre restreint d'exemplaires. Cédant aux instances de ses nombreux amis, Sir Henry Taylor s'est décidé à livrer au public cette autobiographie qui, primitivement, était destinée à ne paraître qu'après sa mort.

— MM. Brothers, de Manchester, se proposent, s'ils parviennent à réunir le nombre de souscripteurs nécessaire, de faire paraître dans le courant de l'année une reproduction photolithographique de la célèbre bible Mazarine du comte de Crawford. Cette bible passe pour n'être nullement inférieure à l'exemplaire qui a atteint un prix si élevé à la vente de Syston Park Library. L'édition, qui sera publiée par les soins de M. Axon, est réservée exclusivement aux souscripteurs et formera deux beaux volumes in-folio de 1282 pages.

Italie. — Le professeur Avoli, qui vient de découvrir une quarantaine de lettres inédites d'Ugo Foscolo à l'auteur des *Mie prigioni*, se propose de les éditer avec une correspondance complète de Silvio Pellico.

États-Unis. — M. Robert M. Lindsay a sous presse un ouvrage à la fois historique et numismatique qui promet d'être intéressant : les *Medallic portraits of Washington*, par W. S. Baker.

Plus de six cents pièces relatives à Washington y sont classées par groupes et décrites avec force détails historiques et critiques.

Une autre publication annoncée par M. Lindsay sera intitulée *The portraits of Shakespeare;* elle contiendra 31 pièces décrites par M. J. Parker et 24 reproductions en phototypie des meilleurs portraits gravés de Shakespeare.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

Les commissaires de la Librairie et de l'Imprimerie. — Jusqu'à la fin de l'année dernière, il y a eu au ministère de l'intérieur deux fonctionnaires qui avaient le titre de commissaires spéciaux de la Librairie et de l'Imprimerie. Ils s'occupaient du Dépôt légal, faisaient rentrer à la Bibliothèque nationale les ouvrages qui n'y avaient point été adressés; enfin, ils protégeaient les artistes et les littérateurs victimes de

Ces deux commissaires recevaient des appointements dont la somme totale s'élevait à 10,000 francs. Par mesure d'économie, la Commission du budget a cru devoir supprimer ce crédit et, par suite, les fonctionnaires.

La Commission a été, croyons-nous, mal inspirée et n'a fait que desservir, sans le vouloir et sans le savoir, il est vrai, les intérêts de la Bibliothèque nationale, qui avait en ces fonctionnaires les auxiliaires les plus précieux.

ner lieu les contrefaçons, ils sont maintenant dressés par les commissaires de police ordinaires.

La Société des gens de lettres.— D'habitude, le renouvellement du comité de la Société des gens de lettres se fait d'une manière très pacifique. Cette année, il a donné lieu à une discussion assez orageuse. On sait que des auteurs ayant demandé à faire partie de la Société ont été évincés par le comité pour des raisons d'ordre littéraire. L'incident a été commenté dans la presse et a fourni à l'assemblée générale de la Société le sujet principal de ses discussions.

La lecture du rapport annuel sur les travaux de la Société était à peine terminée que M. Alexis Bouvier demandait la parole pour interpeller le comité au sujet des décisions récemment prises par lui à l'égard de certains auteurs. « Il m'est arrivé, a dit M. Bouvier, de présenter un homme de lettres qui, selon moi, répond à toutes les conditions d'honorabilité, de production et de talent. Un matin je le vois arriver chez moi. — Je suis refusé, s'écrie-t-il. De quoi m'accuse-t-on? — Et je ne sais que répondre. Je voudrais que, quand il y a refus, les votes fussent motivés. »

Le bureau, qui, présidé par M. Arsène Houssaye, se trouvait composé de tous les membres du comité, a protesté.

M. Gourdon de Genouillac a prétendu que jamais il n'y a de refus. On se contente d'ajourner. Le candidat qui n'est pas reçu, quelquefois par la seule raison qu'il n'y a point d'urne sans surprises, n'a qu'à se représenter trois mois après. S'il est réellement digne d'être admis, le comité vote pour lui.

M. Henri de Lapommeraye a répliqué qu'on a vu plusieurs fois des questions d'école se dresser dans le sein du comité, à propos des tendances littéraire de certains écrivains. « Le comité, a-t-il dit, ne doit s'occuper que de deux choses : Le candidat est-il honnête homme? A-t-il un bagage littéraire suffisant pour qu'on puisse le dire homme de lettres?» M. de Lapommeraye a été interrompu par M. Richebourg, qui a attiré l'attention de l'assemblée sur le tort causé commercialement aux auteurs par le refus dont ils sont l'objet. M. de Lapommeraye a reconnu qu'en effet la Société est à la fois littéraire et commerciale. Aussi n'a-t-il défendu que les hommes dont tel ou tel journal peut avoir envie de reproduire les œuvres. Il pense que nul ne saurait dire quel est le genre qui aura la faveur du public. Il a déposé, en conséquence, avec M. Tony Révillon, un ordre du jour ainsi conçu :

« L'assemblée émet le vœu que, conformément aux statuts, le comité, quand il a à délibérer sur la réception d'un candidat, s'occupe exclusivement :

1° De son honorabilité;

2° De sa production littéraire, en tant que bagage fourni ».

Le comité a protesté; le président de l'assemblée, M. Arsène Houssaye, a dit que le bureau considérerait ce vote comme un blâme, et il a demandé l'ordre a procédé ensuite au renouvellement du tiers sortant des membres du comité.

En remplacement de MM. Henri de Bornier, Jules Clère, Gourdon de Genouillac, Arsène Houssaye, Félix Jahyer, Armand Renaud, Émile Richebourg, André Theuriet, ont été élus sur 161 votants :

MM. Jules Claretie, 133 voix; Philibert Audebrand, 131; Pierre Zaccone, 129; Louis Collas, 125; Édouard Montagne, 121; Henry Houssaye, 120; Théophile Denis, 111; Ernest Daudet, 102.

Du rapport concernant les comptes de l'exercice clos, il résulte que la Société, qui, en 1883, avait opéré un bénéfice de 5,731 fr. 31, a acquis, en 1884, sur l'ensemble des opérations, un bénéfice de 21,671 fr. 90, et que son actif, au 31 décembre 1884, était de 1,879,627 fr. 45, avec un passif de 80,574 fr. 81 centimes.

Le bureau de la Société se trouve ainsi composé :

Président : M. Jules Claretie.

Vice-présidents : MM. Pierre Zaccone et F. du Boisgobey.

Rapporteurs : MM. Eugène Moret et Augustin Challamel.

Questeurs : MM. Édouard Grimblot, Ed. Montagne et Félix Ribeyre.

Secrétaires : MM. Élie Frébault, Henri Houssaye.

Suppléants : Théodore Henry et Edmond Thiaudière.

Trésorier : M. Augustin Challamel.

Bibliothécaire-archiviste : M. Eugène d'Auriac.

Délégué du comité : M. Emmanuel Gonzalès.

Les membres du comité sont : MM. Philibert Audebrand, Eugène d'Auriac, André de Bellecombe, Fortuné du Boisgobey, Augustin Challamel, Victor Cherbuliez, Jules Claretie, Louis Collas, Oscar Commettant, Ernest Daudet, Théophile Denis, Charles Diguet, Ferdinand Fabre, Élie Frébault, Édouard Grimblot, Henri Houssaye, Charles Joliet, Édouard Montagne, Eugène Moret, Georges Ohnet, Félix Ribeyre, Louis Simonin, Charles Valois, Pierre Zaccone.

Suppléants : Jean Alesson, Émile Delaunay, Théodore Henry, Jules Noulens, Denis de Thézay, Edmond Thiaudière.

M. Arsène Houssaye a été nommé à l'unanimité président honoraire de la Société.

Manuscrits de Suffren. — Le glorieux bailli de Suffren, le grand amiral, qu'on a appelé le Napoléon de l'Océan, celui-là qui battit les Anglais dans les Indes pendant quatre ans et leur détruisit sept escadres, a laissé le *Journal de bord de ses campagnes dans les Indes*.

Le précieux manuscrit était complètement ignoré. Il vient d'être découvert à Nice dans les archives du département des Alpes-Maritimes, par M. Henri Morès, archiviste. Le bailli de Suffren y raconte toutes les grandes actions navales que, sous son commandement, nos marins accomplirent dans les Indes, de 1781 à 1784. Le ministère de la marine va demander

ral. La publication du *Journal de bord* est très désirable.

M. de Bornier. — M. de Bornier vient de poser sa candidature à l'Académie. Les anecdotes abondent sur sa vie et sur son œuvre; en voici une, plaisante entre toutes, que nous trouvons dans le *Voltaire :*

« Son premier recueil publié à Paris remonte à 1845. Il le publia comme il arrivait de Lunel, et j'ai ouï conter à ce sujet une anecdote assez réjouissante.

« A cette époque, il fit la connaissance du poète Édouard d'Anglemont. Édouard d'Anglemont, qu'il faut se garder de confondre avec Privat, est ce romantique convaincu qui se fit représenter, dans le frontispice d'un de ses recueils, une lyre à la main, assis devant un guéridon supportant son déjeuner: une chocolatière, une tasse et un petit pain!

« D'Anglemont, ayant appris que le jeune de Bornier avait trouvé un imprimeur pour ses rimes adolescentes, lui offrit son concours pour la correction des épreuves, insistant sur ce point qu'il existait certaines habiletés typographiques fort importantes et dont il avait le secret.

« Avec la candeur des jeunes ans, Henri de Bornier le laissa faire; mais, quelques jours après, quand parut son volume, il demeura pétrifié; en tête de chacune de ses pièces s'étalait une épigraphe empruntée aux œuvres de... Édouard d'Anglemont! »

Autre mésaventure, plus cruelle encore *:*

« Pour l'inauguration du buste de Ponsard à l'Académie, M. de Bornier avait écrit une pièce de vers qui fut imprimée la veille de la cérémonie et distribuée aux journaux. Dans cet éloge funèbre, le poète, s'adressant à l'auteur d'*Agnès de Méranie,* s'était écrié :

Tu mourus en pleine lumière,
Et la victoire coutumière
T'accompagna jusqu'au tombeau.

« Quelle ne dut pas être sa stupeur en lisant le lendemain dans un grand journal :

Tu mourus en pleine lumière,
Et *Victoire, la Couturière,*
T'accompagna jusqu'au tombeau ! »

Charles Deslys. — M. J. Claretie rappelle dans sa *Vie à Paris* du *Temps* un souvenir à la fois touchant et curieux sur Charles Deslys :

« Charles Deslys était un brave homme qui, pour vivre avec plus de dignité et n'être pas à la merci des hasards littéraires, avait accepté une place de voyageur de commerce dans la maison Christofle, je crois. C'était même à la fois original et pratique. Il emportait avec lui le ruolz de sa maison et aussi les textes de ses romans et plaçait, le même jour, des couverts chez les bijoutiers et des romans à reproduire dans les journaux de province. Ce maître Jacques littéraire songeait du reste volontiers à ses confrères plus malheureux que lui et, lorsque sa femme mourut, voilà quelques années, il fonda, en souvenir d'elle, une simplement que la Société des gens de lettres donnât à cette fondation le nom de la morte : la *Rente Louise.* »

Société des Amis des Livres. — M. Charles Buloz, directeur de la *Revue des Deux Mondes,* vient d'être nommé membre de la *Société des Amis des Livres.*

Réclame singulière. — Désireux de forcer l'attention, un journal, que nous ne nommerons pas, a trouvé la singulière réclame que voici pour allécher le public :

La Patissière et le Vicaire

Lors du procès d'Auxerre, nous avons parlé d'une affaire pendante devant le tribunal de cette ville, affaire où il était question des amours d'une pâtissière et d'un jeune vicaire.

On sait que la mystique amoureuse confiait ses impressions à un petit carnet qui fut découvert par son mari, d'où l'action en divorce intentée par ce dernier. Ce carnet est en notre possession ; et l'*** commencera *mercredi* la publication de ce curieux document.

Comme certains passages nous semblent difficiles à reproduire littéralement en français, nous traduirons *en latin facile* les lignes que nous ne pourrons reproduire textuellement.

Le latin dans les mots brave l'honnêteté.

Nous tiendrons le manuscrit à la disposition des personnes qui voudraient lire en français les passages que nous serons obligés de traduire.

Le curieux document a paru, en effet, plusieur jours de suite. Point n'a été besoin de traduire *en latin facile* les élucubrations de la pâtissière. Ses amours ont sans doute paru de peu d'intérêt aux lecteurs du journal, ou bien l'administration de cette feuille a été prise d'une pudeur tardive, car la publication nous semble avoir été interrompue net.

Victor Hugo et le comte du Clésieux. — Le comte du Clésieux, s'autorisant de son âge avancé, a récemment envoyé au maître un éloquent rappel aux croyances chrétiennes.

Mais Victor Hugo vient de faire adresser à son correspondant la lettre suivante :

« Monsieur,

« M. Victor Hugo, qui scrute, avant tout, les intentions, me charge de vous remercier de vos beaux vers.

« L'idée de la mort est une de celles avec qui il s'est le plus familiarisé. Il mourra déiste, comme il a vécu, et nous répète souvent : *Dei voluntas,* avec une sérénité parfaite.

« Mais, dans sa conviction absolue, le prêtre et le dogme sont mauvais dans toutes les religions possibles, et leur influence a toujours été fatale à l'humanité.

Religion. Il n'est jamais trop tard pour ouvrir les yeux à la vérité et pour élever sa croyance.

« Très respectueusement,

« Richard Lesclide. »

L'hôpital Galignani. — On se plaint à juste titre, dans divers journaux, que l'hôpital Galignani ne soit pas encore inauguré.

Cet hôpital doit être construit avec les fonds (3,140,000 francs) laissés à l'Assistance publique par M. Galignani, directeur du *Galignani's Messenger*.

M. Galignani est mort en 1882. Il avait par testament exprimé le vœu que son hôpital fût construit en deux ans et demi.

Or les travaux ne sont pas encore commencés.

ÉTRANGER

Allemagne. — *Notes sur Gutenberg.* — Dans sa chronique, le *Journal de la Librairie* nous apprend qu'un document important pour l'histoire de l'imprimerie — encore si controversée — vient d'être découvert à Rouen. C'est une lettre du R. P. Guillaume Fichet, prieur de la Sorbonne, qui s'intéressait beaucoup à l'art typographique, dont il contribua plus que personne à répandre l'emploi à Paris.

Elle est adressée à Robert Gaguin et sert d'introduction au *second* livre imprimé à Paris et qui avait pour titre : *Gasparini Pergamensis orthographiæ liber.*

Cette pièce remonte à l'année 1470. Il y est dit, entre autres choses intéressantes, qu' « une nouvelle troupe de libraires venue, d'après ce que l'on sait, d'Allemagne, d'où elle se répand en nombre considérable dans toutes les directions, a apporté la grande nouvelle qu'un nommé Jean, qui se donne le nom de Gutenberg et qui habite près de Mayence, a inventé l'art de reproduire les livres, non avec des crayons ou des plumes comme cela s'est pratiqué jusqu'à ce jour, mais à l'aide de petits caractères en métal, et cela d'une manière égale, belle, et même élégante. »

Il est ensuite fait mention de ceux qui, les premiers, ont fait connaître le nouvel art à Paris, tels que Ulrich, Michaël et Martin, qui importèrent, entre autres, les lettres de Gasparin, revues par « Johannes Lapidanus ».

Enfin, dans ce document, outre le panégyrique de l'art nouveau de la typographie, se trouve aussi le nom de l'inventeur de cet art, Gutenberg, qui y est nommé d'une façon claire, nette et aussi précise que possible.

Les autorités sur lesquelles s'appuie Fichet dans ses assertions sont d'abord les Allemands qui, les premiers, firent connaître l'imprimerie à Paris: Martin Krantz, fils de Pierre Krantz, dont on vit le nom figurer dans le procès de Fust en 1455; puis Michel Freiburger, et enfin Ulrich Gering.

Ils vinrent de Bâle et fondèrent à Paris la première

On ne saurait douter de l'exactitude de eurs renseignements, car tous ces typographes étaient ses contemporains et quelques-uns étaient des amis de l'auteur.

On sait d'ailleurs que Gutenberg mourut en 1468.

Une ancienne librairie. — La librairie Van den Hoeck et Ruprecht de Gœttingue a célébré, le 18 février dernier, le cent cinquantième anniversaire de son existence.

Angleterre. — *Les droits des auteurs et « le Prince Zilah » en Angleterre.* — Nous avons parlé de l'incident de la traduction des romans d'Alphonse Daudet en espagnol; voici un nouveau fait qui prouve bien que, décidément, il est fort difficile de faire respecter à l'étranger les droits que nos littérateurs respectent en France. Nous donnons la correspondance échangée entre M. E. Warren, journaliste et romancier, qui jouit dans son pays d'une juste autorité littéraire, et notre collaborateur M. Jules Claretie, à titre de document et parce qu'elle intéresse non seulement l'auteur du *Prince Zilah,* mais tous les romanciers à la fois, qu'on a le droit, paraît-il, de dépouiller en Angleterre, — droit que le lord-maire de Londres qualifiait, en 1879, dans un repas donné à Mansion-House, de piraterie.

M. Warren s'élève lui-même contre ce droit légal, dont il a souffert, dit-il. Est-ce chez nous? Il nous est permis d'en douter. M. Warren est-il le fils de Samuel Warren qui a écrit ce chef-d'œuvre, trop peu connu chez nous en dépit d'une traduction d'André de Gay, *Dix mille guinées de rente?* Mais le droit de traduction du roman de Samuel Warren, lorsque la librairie Hachette le publia dans le *Journal pour tous,* dut être certainement payé à son auteur. Ce n'est donc pas de cet abus que M. Ed. Warren peut avoir à se plaindre.

Quoi qu'il en soit, la question est nettement posée dans les deux lettres qui vont suivre, et nous ne doutons pas que les journalistes mis en cause par le littérateur anglais ne prennent parti pour le romancier français, qui représente, sinon la légalité étroite, du moins le droit moral, qui est supérieur.

Richmond, 17 avril 1885.

« Monsieur,

« J'ai tiré de votre roman le *Prince Zilah* une pièce qui doit sous peu être représentée sur une grande scène de Londres.

« Vous n'êtes pas sans savoir que c'est un droit légal qui ne m'appartient que trop par les lois actuelles; mais, comme journaliste et romancier, moi-même ayant souffert par cette même loi, je préfère tenir tout droit à votre *drame* pour l'Angleterre et je viens vous demander de fixer votre dernier prix. Je dois vous rappeler que ces droits pour l'Angleterre ne sont pas une protection pour moi, ne me donnant aucun pouvoir d'arrêter aucune représentation d'autres ver-

« Pour mon renseignement sur ma position littéraire, je suis autorisé de vous référer à M. C. Weinschenck du *Gil Blas* et à M. Francis Magnard du *Figaro*, demandant la faveur d'une réponse immédiate.

« Agréez, monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

ERNEST WARREN. »

M. Jules Claretie a répondu :

Paris, le 19 avril 1885.

« Monsieur,

« Si vous avez, comme romancier, souffert de la loi que vous invoquez aujourd'hui — pour la condamner tout en en usant — je crois qu'avant même de tirer une pièce de mon roman le *Prince Zilah* la première idée devait être, pour éviter tout malentendu, d'en demander l'autorisation à l'auteur.

« Je ne pense pas que les écrivains français usent jamais du droit légal dont vous parlez. Ils ont ce sentiment qu'au-dessus de la légalité stricte il y a une question de propriété intellectuelle et de loi morale qui domine les autres.

« Le théâtre du Gymnase représente, depuis la fin du mois de février, la pièce que j'ai tirée du *Prince Zilah*. Il vous était, je crois, difficile d'ignorer l'existence du drame dont vous vouliez bien vous charger — de votre propre mouvement — et, par contre, il vous était facile de demander tout simplement à l'auteur l'autorisation de traduire ce drame.

« Je ne puis — au nom de tous mes confrères — que protester hautement contre le prétendu droit dont vous parlez, et je vous avertis que des propositions me sont faites qui sauvegarderont complètement la traduction de ma pièce.

« Vous me citez, monsieur, deux de mes confrères du journalisme parisien, eh bien! soyez certain que MM. Magnard et Weinschenk sont — comme moi — tout à fait d'avis qu'il n'y a pas de droit contre le droit, et trouvent qu'il est un peu tard pour venir demander à un auteur dramatique « le dernier prix » exigé par lui pour son œuvre lorsqu'une version inattendue de cette œuvre « doit être sous peu représentée sur une grande scène » et sans que lui, l'auteur — j'allais dire le propriétaire — en ait été averti autrement que par une lettre, une annonce fort aimable en sa forme, mais qui ressemble un peu trop à une mise en demeure.

« En résumé, monsieur, je n'autorise pas la représentation d'une adaptation que je ne connais point. Et, puisque vous êtes journaliste, et journaliste remarquable, je proteste publiquement, par la voie du journal, contre cette nouvelle annexion et ces éternelles confiscations de nos œuvres. Et j'en appelle de votre prétendu droit à notre — et à votre bonne foi!

« Recevez l'assurance de mes sentiments distingués.

« JULES CLARETIE. »

La question est bien posée. C'est à la presse de la traiter encore et à la Société des auteurs dramatiques d'essayer de la résoudre, une fois de plus.

Les droits d'auteur de M. Tennyson. — M. Alfred Tennyson, le poète lauréat anglais, retire un joli bénéfice de la publication de ses œuvres.

A l'époque où MM. Moxon étaient ses éditeurs, ils lui versaient en moyenne 37,500 francs l'an en *royalties*.— Plus tard, les éditeurs MM. Strahan s'obligeaient à payer chaque année une somme de 125,000 francs à M. Tennyson pour le droit de publication de ses ouvrages déjà parus, sauf à lui honorer séparément les futurs produits de sa muse. — De ce chef, le poète anglais réalisa, en cinq années, la bagatelle de 775,000 francs.

Romola, de G. Eliot, a été payée 175,000 francs par les éditeurs Smith, Elder et Cie.

M. Thompson. — M. Joseph Thompson, auteur de plusieurs ouvrages sur l'Afrique, publie *Through Masai-Land*, voyage dans l'est de l'Afrique. — Il y a deux ans, M. Thompson avait déjà fait paraître *To the central African lakes and back*, voyage aux grands lacs du centre de l'Afrique.

Italie. — Une école de paléographie qui pourra rendre de grands services aux jeunes bibliothécaires italiens sera établie dans les bâtiments de la Bibliothèque nationale de Naples. — La direction en sera confiée à M. A. Miola, connu par ses savantes recherches sur les manuscrits anciens de cette bibliothèque.

États-Unis. — *La librairie aux États-Unis en 1884.* — Le *Publishers' Weekly*, dans son numéro du 31 janvier, jette un coup d'œil rétrospectif sur la production littéraire des États-Unis en 1884. — Voici le nombre des livres qu'elle indique comme ayant paru en 1883 et 1884 :

	1883	1884
Romans et nouvelles	670	943
Droit et législation	397	455
Théologie	375	380
Ouvrages pour la jeunesse	331	358
Éducation	197	227
Théâtre et poésie	184	222
Sciences médicales, hygiène	211	209
Histoire littéraire	158	186
Biographies, mémoires	161	178
Sciences sociales et politiques	106	168
Arts appliqués	146	154
Voyages	155	136
Physique et mathématiques	90	134
Histoire	119	115
Beaux-arts et ouvrages illustrés	75	81
Sport	22	51
Vie domestique et rurale	47	43
Ouvrages humoristiques et satiriques	15	29
Philosophie et morale	»	19
Total	3.459	4.088

On voit que, malgré la dépression générale des affaires pendant l'année 1884, il y a eu une augmentation de 20 p. 100 sur le nombre de livres publiés en 1883.

On aurait tort d'en conclure que l'année a été particulièrement bonne pour les libraires; si beaucoup de livres ont été publiés, il n'en résulte pas nécessairement que la vente ait augmenté; on se plaint, tout au contraire, qu'elle ait diminué dans une notable proportion.

La commission exagérée qu'en Amérique on accorde aux libraires permet à ceux-ci de vendre les livres bien au-dessous des prix annoncés. — Un plus grand préjudice encore pour le commerce des livres, en général, est la publication à outrance d'éditions bon marché à 1 franc et même à 50 centimes le volume.

Les réimpressions d'ouvrages anglais, français et allemands, qui autrefois se vendaient de 2 fr. 50 à 5 francs le volume, deviennent de plus en plus nombreuses et ne permettent guère aux éditeurs de réaliser des bénéfices sérieux que sur les romans signés d'un nom célèbre; le public, habitué aux éditions bon marché, se fait tirer l'oreille, s'il s'agit de payer un roman plus de 25 cents (1 fr. 25).

Les romans et nouvelles (*works of fiction*) publiés pendant l'année sont en partie d'auteurs non américains.

Bon nombre des productions littéraires américaines sont publiées aux frais de leurs auteurs, les éditeurs étant devenus extrêmement circonspects lorsqu'il s'agit d'auteurs peu connus du public.

L'époque n'est pas favorable aux « jeunes » qui n'ont point gagné encore leurs éperons et qui certainement auraient beaucoup de peine à se faire imprimer, si l'alimentation des nombreux « magazines » et du marché étranger ne leur donnait une lueur d'espoir.

Les jurisconsultes et les théologiens ont été particulièrement féconds pendant cette année; ici encore, bon nombre de ces publications ont été éditées aux frais de leurs auteurs, désireux d'initier le grand public à leurs théories et à leurs réflexions sur la destinée humaine. — Ces « livres d'auteurs, » comme on les appelle de l'autre côté de l'Océan, n'ont pas peu contribué à élever le chiffre des ouvrages de droit et de théologie.

La presse périodique aux États-Unis, de 1639 à 1880. — La première imprimerie de l'Amérique, celle de Mexico, date de 1532; l'imprimerie de Cambridge (Massachusetts), la plus ancienne des États-Unis, ne fut fondée qu'un siècle plus tard, en 1639.

C'est à Boston que revient l'honneur d'avoir fait paraître le premier journal de l'Amérique du Nord; malheureusement, ce journal, publié en 1690, n'eut qu'une existence éphémère et fut supprimé, par ordre du gouvernement anglais, peu de temps après son apparition. — Ce n'est qu'à partir de 1704 qu'un journal se publie régulièrement aux États-Unis : c'est le *Boston New Letters,* bientôt suivi de la *Boston Gazette* (1715); la ville de New-York n'eut son premier journal qu'en 1725.

Les débuts de la presse périodique, en Amérique, ne laissèrent pas d'être laborieux.

Les circonstances, d'ailleurs, n'étaient guère favorables à son développement; l'ingérence gouvernementale en matière de presse, le peu de culture intellectuelle de la majorité des colons venus d'Europe et l'impôt onéreux qui frappait les journaux étaient autant d'obstacles qui devaient retarder l'expansion de la presse périodique.

Aussi bien, le nombre des journaux, qui s'élevait à 43 en 1765, était-il retombé à 39 en 1775, l'année qui précéda la grande insurrection américaine.

Jusqu'à cette époque, le rôle social et politique du journal avait été nul. Le mouvement patriotique qui engendra la révolution changea complètement les conditions d'existence des colonies et fit du journal le propagateur le plus puissant de l'idée nationale.

Sous la domination anglaise, les libraires étaient à la fois les propriétaires et les éditeurs des rares journaux qui paraissaient en Amérique, et si quelqu'un se mêlait de faire de la politique ou de l'opposition au gouvernement, il recourait aux pamphlets et brochures politiques, très en faveur à cette époque.

Le nouvel état des choses eut pour premier résultat d'affranchir le journal du contrôle gouvernemental; en 1791, un article additionnel à la constitution fédérale sanctionna définitivement la liberté de la presse. — C'était un grand pas de fait; néanmoins, les suites ne s'en firent ressentir que plus tard, lorsque l'antagonisme des partis leur suggéra l'idée de créer des organes spéciaux, porte-paroles de leurs opinions politiques. — Dès lors, c'en était fait du monopole des libraires; les hommes politiques, les avocats, les industriels, voire les prédicateurs, s'improvisèrent journalistes et inondèrent le pays de publications périodiques destinées à défendre et à propager leurs idées. — Cependant le journaliste de profession n'entre que bien plus tard en scène; pour le moment, le journal n'est qu'un outil dont on se sert ou que l'on rejette suivant les besoins du moment.

Pendant cette époque transitoire qui s'étend de 1776 à 1840, le nombre des journaux monte de 359 en 1810, à 861 en 1828, pour atteindre le chiffre de 1,403 en 1840.

Depuis 1840, le journal, on peut le dire, réflète fidèlement l'étonnant développement du commerce, de l'industrie et des arts aux États-Unis. — Un besoin immense de publicité se fait sentir, chaque nuance d'opinion, chaque branche de l'activité humaine veut son organe. Le nombre des journaux s'accroît de plus en plus rapidement, surtout depuis la création de journaux à un sou. — Cette progression était due autant aux progrès mécaniques de l'ancienne presse à bras qu'à l'énorme développement des chemins de fer, aux améliorations introduites dans le service des postes et télégraphes et à la réduction du port des journaux. — Aussi le recensement décennal de 1880 fait-il pour la première fois une enquête minutieuse sur la presse périodique des États-Unis, enquête dont nous reproduisons ci-dessous un résumé pouvant intéresser nos lecteurs.

Nombre et périodicité des journaux de chacune des périodes décennales de 1840 à 1880.

	Années. 1850	1860	1870	1880
	Nombre de journaux.			
Journaux, etc., paraissant chaque jour	254	387	574	971
— deux ou trois fois par semaine	146	165	222	206
— chaque semaine	1.902	3.173	4.295	8.633
— deux fois par mois	95	»	96	202
— chaque mois	100	280	622	1.167
— plus d'une fois par année.	24	30	62	135
— chaque année	4	16	»	»
Nombre de journaux et périodiques	2.525	4.051	5.871	11.314
	En millions d'exemplaires.			
Tirage total annuel	426	928	1.509	2.068
	En millions d'habitants.			
Chiffre de la population.	23	31	39	50

Nombre de publications suivant les matières traitées.

Matières traitées.	Années. 1860	1870	1880
Politique, annonces, lectures de famille	3.242	4.412	8.863
Religion	277	407	553
Économie rurale	»	93	173
Commerce, finances et industrie	»	349	309
Assurances et chemins de fer	»	»	54
Journaux littéraires et illustrés	298	503	189
Arts et modes	»	»	72
Sport	»	6	»
Hygiène	»	»	114
Droit	»	»	45
Sciences naturelles	»	»	68
Sociétés maçonniques et autres	»	»	149
Éducation	»	»	248
Lecture pour l'enfance	»	»	217
Divers	234	101	260
Total	1.051	5.871	11.314

Répartition des périodiques selon la langue dans laquelle ils se publient.

Année 1880.	Périodiques. Quotidiens.	Divers.	Totaux.
Anglais	880	9.635	10.515
Allemand	80	561	641
Suédois et danois	1	48	49
Français	5	36	41
Espagnol	2	24	26
Tchèque	2	11	13
Divers	»	29	29
Ensemble	970	18.344	11.314

Sont compris dans ce nombre 9 périodiques néerlandais, 5 en langue gaëlique, 4 italiens, 3 en idiome indien, 2 polonais, 2 portugais et 2 chinois.

En 1880, les journaux des États-Unis s'imprimaient sur 8,048 presses dont 3,027 à vapeur consommant 189,000 tonnes de papier et employant 6,690,000 caractères d'imprimerie.

Le nombre d'ouvriers typographes et autres était de 55,000, celui des employés à la rédaction et dans les bureaux, de 16,600. — Les recettes perçues pour annonces se chiffraient à 195 millions de francs : les abonnements ont produit 250 millions, soit ensemble 445 millions de francs, près d'un demi-milliard !

Les salaires des ouvriers représentent, pour la même année, une somme de 147 millions, soit 33 o/o de la recette totale.

Les *Harper's Magazine*. — *Harper's Magazine* a été le premier des quatre périodiques que publie cet éditeur ; les trois autres sont le *Harper's Weekly*, qui date de 1857, le *Bazar*, fondé en 1867, et le *Harper's Young People*, qui parut en 1880.

A l'époque de la fondation du *Harper's Magazine* (1850), les principaux magazines existants étaient le *Graham's Magazine*, le *Godey's Lady's Book* de Philadelphie et le *Knickerbocker* de New-York.

L'intention de M. James Harper en lançant son nouveau magazine était de créer un périodique qui fût à la portée du grand public ; M. Fletcher Harper, son frère, se chargea de tous les détails pratiques, et la rédaction en chef fut confiée à M. Henry J. Raymond, journaliste de mérite et fondateur du *New-York Times*.

M. Harper n'eut qu'à se féliciter de son excellente idée ; en six mois, le tirage de 7,500 était monté à 50,000 exemplaires.

En décembre 1853, le grand incendie qui détruisit entièrement l'établissement de Franklin Square menaça sérieusement l'existence du journal. — Le numéro de janvier était sous presse au moment où éclata l'incendie ; tout brûla, mais le chef de la maison prit immédiatement les mesures nécessaires et fit tirer son numéro sur les presses de New-York, Boston et Philadelphie. Grâce à son énergie, il n'y eut qu'un retard de quelques jours dans la publication du *Harper's Magazine*.

En décembre 1880, sur l'exemple du *Scribner's Monthly*, M. Harper s'arrangea avec MM. Sampson Low et Marston pour publier en Angleterre une édition de son périodique, spécialement destinée au public anglais. — Le texte seul de cette édition est imprimé en Angleterre, toutes les feuilles illustrées sont tirées en Amérique. — En 1883, cette édition se tirait déjà à 25,000 ; le numéro de décembre 1883 s'est tiré à 50,000 exemplaires, chiffre qui a été dépassé depuis.

Les frais que s'imposent MM. Harper pour la publication de leur magazine sont considérables ; dans un article paru en 1865, M. Guernsey évalue à 15,000 fr. le coût des illustrations d'un seul numéro ; il cite des articles illustrés qui ont coûté 7,500 fr. Aussi bien, le tirage dépassait déjà, à cette époque, le chiffre de 110,000.

Un nombre considérable d'écrivains de mérite, tant Anglais qu'Américains, ont collaboré au *Harper's Magazine* ; les rédacteurs en chef qui ont dirigé la publication ont été successivement MM. Raymond, G. Ripley, Guernsey et H. M. Alden, qui depuis 1869 remplit cette fonction.

Cinquante ouvrages complets ont été publiés dans cette revue, parmi lesquels les ouvrages de plusieurs romanciers et nouvellistes anglais. — Le magazine est imprimé au moyen d'électrotypes ; le département de a gravure est dirigé par M. Ch. Parson.

A travers les Revues.

ARTICLES LITTÉRAIRES

parus dans les revues étrangères.

Allemagne. — *Deutsche Revue.*

Avril : Lettre de Ferdinand de Lesseps au directeur de la *Deutsche Revue.*

Deutsche Rundschau.

Avril : H. Hüffer : Le premier manuscrit de l' « École romantique » de Heine.

Litterarischer Merkur.

31 janvier : J. Steinschneider : Lessing et Jacob Grimm. — Le fragment de la Nausikaa de Gœthe.

15 février : J. Steinschneider : Varnhagen von Ensen, poète.

15 mars : H. Lœbner : La satire en littérature, jadis et aujourd'hui. — Ph. Stein : Guillaume Jordan, romancier.

Nord und Süd.

Avril : K. Bartsch : Jean Paul à Heidelberg.

Angleterre. — *Blackwood's Edinburgh Magazine.*

Mars : Le héros de Lépante et son époque.

The Gentleman's Magazine.

Avril : H. v. Laun : Paul Scarron.

The Nineteenth Century.

Mars : Lord Acton : La vie de George Eliot.

Avril : Mlle Blaze de Bury : Marivaux.

Italie. — *Il Bibliofilo.*

Février : C. Lozzi : Le seul remède pour prévenir la disparition de documents précieux appartenant aux bibliothèques, archives et musées publics. — A. Melani : La bibliothèque antiquaire d'Ulrico Hœpli, à Milan. — C. Negroni : Illustrations artistiques de *la Divine Comédie* au xve siècle.

Mars : Di Federico Luccaro e di un suo rarissimo opuscolo.— Di una edizione antica delle *Facezie* del Piovano Arlotto.

Nuova Antologia.

1er mars : G. Chiarini : Il secondo delitto di Ugo Foscolo. — G. Boglietti : Frederico II e Luigi XV. — Camillo Boito : I nostri vecchi monumenti. — R. Bonghi : Per il centenario di Alessandro Manzoni.

15 mars : E. Nencioni : La musica nella letteratura. — D. Largajolli : Teodora. — A. de Gubernatis : Souvenirs sur Lamartine, par son secrétaire intime. — Lettres à une honnête femme. — Olivier Maugant.

Revue internationale (Florence).

25 mars : A. Mézières : Souvenirs d'un voyage en Grèce. — Luc de Saint-Ours : Une histoire universelle de la littérature. — S. Müntz : La question juive dans la littérature allemande.

COMPTES RENDUS D'OUVRAGES FRANÇAIS

Allemagne. — *Centralblatt für Bibliothekswesen.*

Avril : Bulletin des bibliothèques et des archives publié sous les auspices du Ministère de l'instruction publique, année 1884, n° 3.

Deutsche Literaturzeitung, n° 13.

Raphael Pinset et Jules d'Auriac : Histoire du portrait en France. — Léon Rochers : Trente-deux ans à travers l'Islam.

Deutsche Revue.

Avril : Lettre de M. de Lesseps à l'éditeur de la *Deutsche Revue* : La mer intérieur du Sahara.

Frankfurter Zeitung, n° 94.

Correspondance de Mme de Rémusat pendant les premières années de la Restauration, vol. III.

Angleterre. — *The Academy.*

4 avril : Les origines de la France contemporaine, par H. Taine, t. III.

The Saturday Review.

14 février : Paul Nicole : L'homme il y a deux cent mille ans. — Journal d'un officier d'ordonnance, par le comte d'Hérisson.

21 février : Arthur Pougin : Dictionnaire historique et pittoresque du théâtre et des arts qui s'y rattachent.

7 mars : Le Caucase et la Perse, par E. Orsolli. — La vie dans le mariage, par E. Rondelet. — Olivier Maugant, par Victor Cherbuliez.

21 mars : Gabriel Sarrazin : Les poètes modernes de l'Angleterre.

28 mars : Portraits du grand siècle, par C.-L. Livet. — La vie à bon marché, par Tanneguy de Wogan.

Temple-Bar.

Avril : Journal d'un officier d'ordonnance, par le comte d'Hérisson.

Italie. — *Gazzetta letteraria, artistica e scientifica.*

28 mars : Germinal, par É. Zola.

4 avril : Le Cicérone, guide de l'art antique et moderne en Italie, par F. Burckhardt, traduit par Auguste Gérard.

NOUVEAUX JOURNAUX ÉTRANGERS

Italie. — *Arte.* Rivista quindicinale di musica e letteratura, in-4°, 8 p. à 2 col. Catania, tip. Martinez. — Abonnement : un an, 10 francs.

Autriche. — Un nouveau journal littéraire paraît à Vienne sous le titre de *Wiener Allgemeine Zeitung.* C'est une publication hebdomadaire qui compte parmi ses rédacteurs plusieurs professeurs des universités d'Autriche.

Turquie. — Nous avons reçu de Constantinople le premier numéro d'un nouveau périodique : la *Revue orientale,* journal littéraire et artistique.

La *Revue orientale* compte parmi ses collaborateurs MM. Aicard, Th. de Banville, Barbier de Meynard, Blémont, Chodzko, André Lemoyne, Sully Prudhomme, André Theuriet, Pierre Véron.

Dans le premier fascicule nous avons remarqué des articles de MM. A. Houssaye, Ikiat bey et Louis Énault.

NECROLOGIE.

FRANCE

— M. Léon Beauvallet, fils du sociétaire de la Comédie-Française, vient de mourir à l'âge de cinquante-sept ans.

Le défunt suivit la double carrière du théâtre et des lettres.

Quand, en 1855, Rachel alla chercher fortune en Amérique, Léon Beauvallet fit partie du voyage. Mais il ne se contenta pas d'interpréter des personnages de Corneille : il prit des notes au jour le jour, et quand l'on revint en France, il publia dans *le Figaro* le récit d'une expédition qui avait déçu bien des espérances. Ce furent ses débuts littéraires.

Léon Beauvallet a écrit un grand nombre de romans. Il a aussi beaucoup travaillé pour le théâtre. On lui doit *les Femmes de Gavarni* (1852), avec Théodore Barrière et Adrien Decourcelle; *Sur terre et sur mer*, comédie en un acte (1854); *le Roi de Rome*, drame en cinq actes (1855), avec C. Desnoyers; *Ninette et Nimon*, vaudeville (1858); *A Chaillot l'Exposition*, vaudeville en deux actes (1862) avec Clairville; *les Drames de Montfaucon* (1864); *les Quatre Henri ou la destinée*, drame historique en six actes, avec M. Koning (1869); *le Sacrilège*, drame, avec Théodore Barrière (1869); *les Femmes de Paul de Kock*, pièce fantastique en cinq actes (1875); *le Fils d'une Comédienne* (1875), en collaboration avec Frantz Beauvallet, son fils.

— On annonce la mort de Gabriel-Frédéric Colmet-d'Aage, professeur et doyen honoraire de la Faculté de droit de Paris.

Avocat au barreau en 1839, il se fit recevoir docteur en droit en 1841 et devint professeur suppléant à la Faculté de Paris. De 1845 à 1847 il remplaça Rossi, alors ambassadeur à Rome, dans la chaire de droit constitutionnel, chaire qui fut supprimée sous l'empire. Il passa alors comme professeur titulaire à la chaire de procédure civile, devint doyen de la Faculté en 1868 et fut promu officier de la Légion d'honneur l'année suivante.

Ses *Leçons de procédure civile et criminelle* ont eu plusieurs éditions.

M. Colmet-d'Aage n'était pas seulement un avocat d'un grand talent; un jurisconsulte consommé : c'était aussi un lettré. Nous n'en voulons pour preuve que sa traduction en vers de *l'Hermann et Dorothée* de Gœthe, et surtout un livre charmant, tout intime, qu'il a publié, l'an dernier, sous ce titre : *Histoire d'une vieille maison de province, Souvenirs et traditions de famille.*

— M. Philippe Dauriac, qui a écrit longtemps au *Monde illustré*, puis au *Soir*, des causeries littéraires qui étaient très remarquées vient de mourir.

— M. Auguste Dufresne, sénateur de la Manche, est décédé le mois dernier.

Né à Cherbourg (Manche), le 28 mars 1809, M. Dufresne était entré à l'École polytechnique, d'où il était sorti dans les ponts et chaussées en 1830.

On cite de lui des *Considérations sur l'application en France des bateaux à vapeur à la navigation transatlantique.*

— On nous apprend la mort, à Versailles, de M. Charles des Étangs, qui était âgé de quatre-vingts ans. Le savant docteur était un écrivain des plus distingués; il a traduit *Celse* et a écrit un livre très original sur *le Suicide politique.*

— On annonce la mort de Victor Gelu, poète marseillais, décédé à Marseille, à l'âge de quatre-vingts ans.

Tout le monde, dans la ville phocéenne, connaît les chansons provençales de Victor Gelu : *lou Pégou, la Mesico, la Loutarié lou Garagai*, terrible satire contre le jeu et les joueurs; ces chansons provençales forment un volume grand in-12 de quatre cent vingt pages.

— Un vétéran du journalisme, M. Karcher, est mort le mois dernier.

Th. Karcher était né à Saar-Union (Bas-Rhin) le 25 décembre 1821. En 1848, il devint rédacteur en chef du *Républicain des Ardennes*, publié à Sedan. En 1850, condamné à deux ans de prison pour délit de presse, il passa en Belgique. Expulsé de ce pays, il se réfugia en Angleterre, où il collabora à *la Voix du proscrit*. Après le 2 décembre, condamné à l'expulsion perpétuelle, il resta en Angleterre, où il devint professeur à l'Académie royale militaire de Woolwich.

Dans ces dernières années, il fut rédacteur en chef du *Globe*, puis un moment il collabora à *la Petite République française*. De là, il passa à *l'Espoir de Rethel*, dont il eut la direction. Il était depuis plusieurs années membre du syndicat de l'Association professionnelle des journalistes républicains.

Collaborateur assidu du *Spectateur* anglais, du *Pionnier* allemand et de plusieurs journaux et recueils français, Th. Karcher a publié : *Biographies militaires* (Londres, 1861), *Rienzi*, drame en vers (1864), *les Écrivains militaires de la France* (Londres, 1865), *Études sur les institutions politiques et sociales de l'Angleterre* (1867), une traduction de *l'Invasion de la Crimée* de Kinjlake, dont on a extrait le récit du coup d'État, et divers livres spéciaux d'enseignement ainsi que plusieurs traductions d'ouvrages historiques ou politiques.

— Nous apprenons la mort d'un érudit : M. Louis Klein, conservateur à la Bibliothèque nationale, décédé rue Oudinot, chez les frères de Saint-Jean-de-Dieu, dans sa quatre-vingt-quatrième année.

C'était le doyen de la Bibliothèque nationale. Attaché au bureau du prêt des ouvrages, il avait, depuis cinquante-quatre ans, vu passer dans son cabinet toutes les illustrations du monde des savants et des travailleurs.

— Un artiste de talent, M. Auguste Lançon, vient de mourir à la suite d'une courte et douloureuse maladie.

M. Lançon était un dessinateur et aquafortiste de grande valeur. En outre des dessins nombreux qu'il a semés dans les grands journaux d'illustration, il laisse trois œuvres importantes :

L'Histoire de la guerre de 1870-1871, la Rue à Londres et *les Animaux*.

— On annonce la mort de M. Le Goff, ancien secrétaire des services des postes et des télégraphes à Tours et à Bordeaux pendant la Défense nationale.

On lui doit une *Histoire du Gouvernement de la Défense nationale en province*. Le tome troisième de cet ouvrage a paru tout récemment.

— Le docteur Prosper Lucas vient de mourir, âgé de plus de soixante-dix ans, à Mennecy, commune de Seine-et-Oise, où il s'était retiré depuis sa mise à la retraite. Successivement médecin des aliénés de Bicêtre et de l'asile Sainte-Anne, le docteur Prosper Lucas est surtout connu par son *Traité philosophique et physiologique de l'hérédité naturelle dans les états de santé et de maladie du système nerveux* (2 vol. in-8°, Paris, 1847-1850). Cet ouvrage, qui dénote une érudition et des connaissances scientifiques peu communes, est la marque d'un esprit profond et original ; il a été, on peut le dire, l'inspirateur de tous les travaux qui ont été publiés depuis sur l'importante question de l'hérédité physiologique ou morbide, tels que ceux de Moreau (de Tours), de Morel, de M. Th. Ribot, etc., pour ne citer que des écrivains français. Darwin a beaucoup contribué à faire connaître à l'étranger le livre de notre savant compatriote. Le docteur Lucas avait recueilli dans ses services d'aliénés de nombreux documents qu'il se proposait d'utiliser pour un volume devait étudier les lois qui président à l'hérédité des maladies mentales.

— M. du Mesnil-Marigny, ancien élève de l'École polytechnique, ancien ingénieur de la marine, à Paris, vient de mourir dans sa quatre-vingt-unième année. Rentré dans la vie privée, il se consacra à l'étude de l'économie politique. Il laisse un grand ouvrage : *Histoire de l'économie politique des anciens peuples de l'Inde, de l'Égypte, de la Judée et de la Grèce*. On lui doit, en outre, différentes publications dont l'une, intitulée *le Rôle de l'industrie française*, eut un grand retentissement sous l'empire.

— On annonce la mort de M. Eugène Poujade, ancien consul de France, qui a publié un certain nombre d'ouvrages sur les peuples et les mœurs des pays orientaux.

— On annonce la mort de M. Roland, membre de l'Institut, directeur honoraire des manufactures de l'État.

Entré en 1812 dans l'administration des tabacs, il contribua pendant un demi-siècle à perfectionner l'outillage existant.

On lui doit *la Théorie complète des régulateurs isochromes* et l'invention, de concert avec M. Schlœsing, d'un procédé de fabrication de la soude.

— Nous apprenons la mort de M. Théodore Vibert, auteur de poèmes remarqués : *les Girondins, les Rimes d'un vrai libre penseur, le Peuple*, et d'études historiques fort curieuses sur *le Droit divin de la démocratie, la Race sémitique* et *les Races primitives de l'Amérique*. M. Vibert avait également donné plusieurs romans, parmi lesquels nous citerons : *Edmond Reille* et *le Conseiller Renaud*.

ÉTRANGER

Allemagne. — Walter Gœthe, petit-fils du poète, vient de mourir à Weimar, à l'âge de soixante-huit ans. C'était un musicien distingué, élève de Mendelssohn.

Il est le dernier descendant mâle de Gœthe, dont il habitait la maison à Weimar. Il conservait les écrits posthumes du grand homme, et les tenait jalousement cachés. Ils vont être livrés maintenant à la publicité.

— Le 20 février, est mort, à Stuttgart, M. Émile Hochdanz, un des libraires d'art les plus connus d'Allemagne. La maison Hochdanz s'était fait une spécialité de la chromo lithographie.

— M. Mathias Lüdin, chef de la maison Lüdin et

Basellandschaftlichen Zeitung, est mort le 16 novembre 1884.

— L'Académie des sciences vient de perdre l'un de ses correspondants étrangers. M. Charles-Ernest de Siebold, le savant anatomiste dont on annonce la mort à Munich, fut l'un des professeurs les plus recherchés des universités allemandes; il enseigna successivement la zoologie et l'anatomie comparée à Erlangen, à Fribourg, à Breslau et à Munich. Outre son *Traité d'anatomie comparée des animaux invertébrés*, traduit dans la plupart des langues et notamment en français, M. Siebold s'est fait particulièrement connaître par de savantes recherches sur les *vers intestinaux* et surtout sur le *ver solitaire*, sur le *parthénogénèse des abeilles et des papillons*. Il avait été élu correspondant de l'Académie des sciences en 1869. Il était né le 16 février 1804.

— L'Académie des sciences morales et politiques vient d'apprendre la mort de M. Robert Phillimore, de Londres, son correspondant, élu en 1884 dans la section de législation (droit public et jurisprudence).

Suisse. — M. Marc Monnier, l'écrivain bien connu qui a produit successivement des vers, des romans, du théâtre, vient de mourir à Genève.

Né à Florence, de parents français, en 1829, il passa une grande partie de sa vie en Italie, puis est devenu professeur de littérature étrangère à l'Université de Genève.

Il débuta dans les lettres, à l'âge de dix-huit ans, par une *Étude historique de la conquête de la Sicile par les Sarrazins*... D'autres études suivirent, se rapportant toujours à l'Italie méridionale : *Garibaldi, Histoire de la conquête des Deux-Siciles, Histoire du brigandage dans l'Italie méridionnale, la Camora*, mystères de Naples; *Pompéi et les Pompéiens*.

Il publia également un volume de poésies. *Lucioles*, un recueil de nouvelles, *les Amours permises*, une ingénieuse suite de recherches sur l'histoire du théâtre, sous ce titre : *les Aïeux de Figaro*.

Pour le théâtre, il écrivit *la Ligne droite*, comédie en un acte; *la Mouche du Coche*, un acte en vers, représenté à l'Odéon en 1858; *le Roi Babolin, le Curé d'Yvetot, l'Équilibre, la Princesse Danubia*, etc.

Il venait de faire recevoir à l'Odéon *Agrippa d'Aubigné*, un acte, en vers.

Il avait publié récemment, dans *le Temps*, une intéressante étude sur l'aventurier italien Gorani.

Il collaborait aussi assidûment à *la Nouvelle Revue* et au *Journal des Débats*, à la *Bibliothèque universelle et revue suisse*, etc. *Le Livre* s'honore de l'avoir compté parmi ses collaborateurs.

Son dernier ouvrage, *la Renaissance, de Dante à Luther*, vient d'être couronné par l'Académie française.

Italie. — Le 1er mars, est mort, à Vicence (Italie), Francesco Molon, capitaine d'artillerie. Il s'était beaucoup occupé de questions scientifiques, surtout de paléoethnologie. En 1880, il a publié : *Preistorici e contemporanei, studi paletnologici in relazione al populo ligure*, Milan, Hœpli, in-4°.

— *Le Bulletin di paletnologia italiana* annonce la mort de M. Francesco Masé, qui fut le promoteur des recherches paléoethnologiques dans la province de Mantoue. Il avait publié plusieurs mémoires sur les fouilles qu'il a exécutées et sur ses découvertes.

Russie. — Le prince Orloff, ancien ambassadeur en France, est mort le 29 mars dernier à l'âge de cinquante-huit ans.

Il avait écrit en langue russe un livre militaire : *la Campagne de Prusse en 1800*.

Amérique. — La ville de New-York vient de perdre un des vétérans de la librairie de New-York-City, M. *Dennis Sadlier*, décédé le 4 février dernier. — M. Sadlier a été le fondateur de la maison *D. I. J. Sadlier* (1838), qui s'occupait spécialement de la publication d'ouvrages relatifs à la religion catholique, parmi lesquels nous citons le *Fablet* et la *Sadlier's catholic library*.

— Nous avons encore à enregistrer la mort de deux autres libraires de New-York, celle de M. Ira A. Hopkins, fondateur de la *Franklin Bookstore*, Pennsylvania Avenue et celle de M. George E. Perine, libraire d'art bien connu.

Etats-Unis. — M. F.-S. Arthur, un des éditeurs les plus connus de Philadelphie, est mort dans cette ville, le 6 mars.

M. Arthur s'est fait un nom en éditant, à Baltimore, un journal hebdomadaire *The Athenæum*, où il écrivit une série de nouvelles qui lui assurèrent la faveur du public.

Depuis 1841, il s'était fixé à Philadelphie, où il a publié *Lights and shadows of real life Tales, for Rich and Poor* et une foule d'autres publications populaires.

— M. Drake, auteur de plusieurs ouvrages sur la librairie américaine, est mort le 22 mars dernier. M. Drake laisse un *Dictionary of American biography*, ouvrage paru en 1872 et qui lui avait coûté vingt années de recherches, une *History of the Indians* et plusieurs autres travaux de mérite.

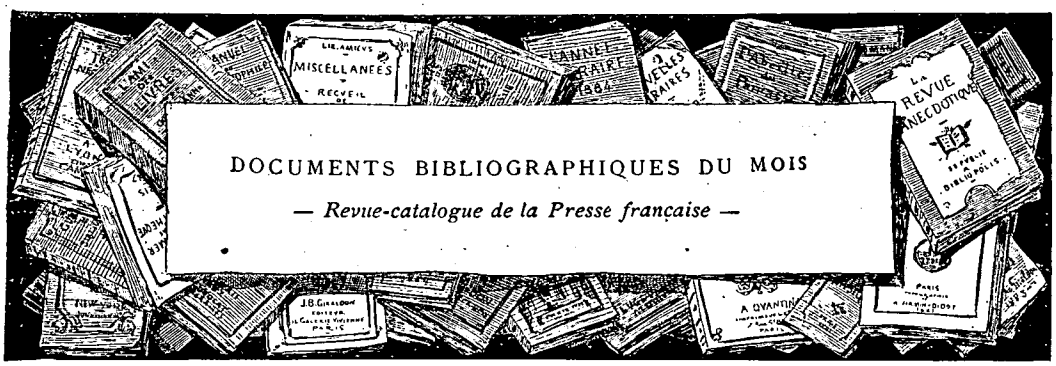

Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ART (n° 500). Dargenty : Gustave Doré. — R. Marx : La première représentation d'*Henriette Maréchal*. — Diehl : Ravenne; étude d'archéologie byzantine. — A. Badin : Les Marionnettes de Maurice Sand. — (N° 501). Véron : Eugène Delacroix. — Diehl : Ravenne. — Dargenty : Bastien-Lepage. — ARTISTE (février): A. Houssaye : Molière peint par lui-même. — De Chennevières : Les décorations du Panthéon. — H. Houssaye : Byzance au VIe siècle. — J. Peladan : Les musées d'Europe, d'après la collection Braun. — De Parisis : Éva Gonzalès.

BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (28 mars). Les pionniers d'infanterie en Autriche. — (11 avril). Modifications apportées à la méthode de réglage du tir percutant. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES ARCHIVES HISTORIQUES de la Saintonge et de l'Aunis (avril). François de Graves, chanoine de Saintes. — Archéologie : Épitaphe d'un soldat romain à Aunay. — Les statues équestres au portail des églises; — Comme quoi les Saintongeois ont déplacé la Charente et non pas l'arc de triomphe. — La lune de Fouras. — BULLETIN DE LA SOCIETÉ DE GÉOGRAPHIE (1er trim. 1885). De Mailly-Chalon : Un voyage en Mandchourie. — Benoist-Méchin : Voyage à travers le Turkestan. — Ch. Rabot : L'expédition de Nordenskïold au Groënland. — Ch. Huber : Voyage dans l'Arabie centrale. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE PARIS (janv.-fév.). Placards parisiens du XVIe siècle, trouvés dans des reliures.

CORRESPONDANT (25 mars). *** : La crise morale en Russie. — Marie Dronsart : G. Éliot. — Du Quesnoy : Les Russes dans l'Asie centrale. — De Mandat-Grancey : New-York et Chicago. — De Treverret : La littérature espagnole contemporaine; le roman et le réalisme. — De Contenson : L'art militaire et la diplomatie chez les Chinois. — De la Brière : La piété chez Mme de Sévigné. — Paul Lallemand : Un nouveau livre sur Bossuet. — (10 avril). De Mayol de Luppé : Un pape prisonnier; Pie VII. — Berryer et Eugène Delacroix : Correspondance inédite. — Du Quesnoy : Les Russes dans l'Asie centrale. — Nourrisson : Le voltairianisme. — De Tréverret : Littérature espagnole. — Correspondance polonaise du comte de Montalembert. — CURIEUX (avril). Mme Tallien. — Ladurner. — Pétition des enfants naturels à la Chambre des députés. — Mariage de Montléart. — La famille d'Holbach. — Les Bourbons et l'Autriche. — La femme de Talleyrand. — Ginguené. — Hersent. — Berton. — Hopwood. — Magendie. — Longet.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (21 mars). Les droits d'octroi, leur caractère et leurs effets. — Le commerce extérieur de la France pendant les deux premiers mois de 1885. — Les étrangers en France et la naturalisation. — (28 mars). Les droits d'octroi, leur caractère et leurs effets. — Le commerce extérieur de la France pendant les deux premiers mois de 1885. — Le commerce extérieur de l'Angleterre pendant les deux premiers mois de 1885. — Le droit et l'économie politique. — (4 avril). Le budget de 1886 : les emprunts publics et les emprunts occultes. — La question agraire en Italie. — Les lois économiques et la législation. — (11 avril). Des gages spéciaux pour les obligations de chemins de fer. — Le mouvement de la population en Europe et en Amérique. — Le système budgétaire anglais.

GAZETTE ANECDOTIQUE (31 mars). Les *Faux Bonshommes*. — Vallès poète. — Lettres inédites de F. Pyat. — M. Georges Camuset. — (15 avril). La correspondance de Veuillot. — Placard chinois. — Annonce de roman. — Le registre de la Grange. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (avril). A. Michel : L'exposition d'Eugène Delacroix à l'école des Beaux-Arts. — Guiffrey : Correspondance inédite de Maurice-Quentin de la Tour. — P. Mantz : Un nouveau tableau attribué à Jean Perréal. — G. Lafenestre : Le musée de Harlem et les tableaux de Hals achetés par le Louvre. — Comte : Exposition des œuvres de Gustave Doré.

L'HOMME (10 mars). Mathias Duval : Sur la segmentation sans fécondation, même pour l'ovule humain. — Collineau : L'imbécile. — (25 mars). Fauvelle : De la fréquence des crimes et délits chez les inférieurs. — Hovelacque : Etat social des Wolofs.

INSTRUCTION PUBLIQUE. (21 mars). Rouxel : Origine des chansons de geste. — Martha : La philosophie à Rome. — Pigeonneau : Les colonies françaises. — Levallois : La Fontaine. — Blétry : Littérature anglaise; Samuel Johnson. — (28 mars). Richaud : A propos de l'éloge historique d'Arago. — Crouslé : Théorie de Buffon sur l'homme. — Hauvette-Besnault : L'Archonte-Roi. — (4 avril). Huit : Psychologie d'Aristote. — Croiset : Démosthène; première philippique. — Edelin : Étude sur la narration. — (11 avril). J. Levallois : La Fontaine. — Crouslé : Lutte de l'homme contre la nature, d'après Buffon. — *Histoire de la Prusse*, par M. Lavisse.

INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 mars). Singulier passage des mémoires d'Alexandre Du-

mas. — Le *Pilori*, journal. — Les prétentions nobiliaires de Sainte-Beuve. — Papiers de Rasse des Nœux. — Tony et Alfred Johannot. — Daniel Vierge. — Parodie de la *Légende des siècles*. — Bibliographie des œuvres des académiciens. — Xavier Forneret. — (10 avril). Reliures singulières. — Enseignes de libraires fantastiques. — Mirabeau. — Clef des *Odeurs de Paris*. — Histoire scandaleuse de Charles X. — Lettre inédite de Jules de Goncourt à Gustave Flaubert.

JOURNAL DES ÉCONOMISTES (mars). Mlle Félicité Guillaumin. — De Molinari : Les lois naturelles de l'économie politique. — Raffalovich : Le socialisme de M. Schæffle. — La *Nationalité exclusive*, par de Galovine. — Le *Socialisme contemporain*, par de Laveleye. — JOURNAL DES SAVANTS (mars). Barthélemy Saint-Hilaire : Histoire de l'Inde. — Alfred Maury : Les huguenots et les gueux. — Ch. Levêque : Les manuscrits de Léonard de Vinci. — G. Perrot : Les commencements de l'art en Grèce. — B. Hauréau : Manuscrits du Mont-Cassin. — JOURNAL DES SCIENCES MILITAIRES (mars). Lamiraux : Conférences sur le tir pour les officiers d'infanterie. — De Souza : Télégraphie militaire par signaux. — La guerre au Tonkin. — La cavalerie des armées alliées pendant la campagne de 1813.

MAGASIN PITTORESQUE (15 avril). Fabrication des poteries. — Sur la transmission des forces. — La Sorbonne. — Les manchots. — La lumière domestique par l'électricité. La maréchale Lefebvre. — MOLIÉRISTE (avril). G. Monval : L'origine du registre de la Grange. — A. Baluffe : Marquise du Parc. — Sonnet attribué à Molière. — G. Monval : L'excommunication des comédiens; lettre inédite de Riccoboni.

NATURE (21 mars). Anesthésie par les mélanges titrés de chloroforme et d'air; méthode de M. Paul Bert. — Excursion géologique publique du Muséum d'histoire naturelle dans le Boulonnais et en Angleterre. — L'exposition d'électricité à l'Observatoire de Paris. — (28 mars). La fabrication des couronnes d'immortelles. — L'exposition d'électricité à l'Observatoire de Paris. — Étude sur les marines de l'antiquité. Siège d'Alexandrie par Jules César. — Les lois de la vision et l'harmonie des couleurs. — (4 avril). L'aquarium du Trocadéro, à Paris. — Éclairage électrique des trains de chemin de fer — Épuration des eaux pour les usages industriels. — Moteur domestique de M. Davey. — (11 avril) Volcans dans la lune, dessinés d'après nature. — La suggestion mentale. — Les médicaments nouveaux : l'antipyrine; la paraldéhyde; la cocaïne. — Machine à écosser les pois. — La Chanson du printemps. — La culture des microbes. — NOUVELLE REVUE (15 mars). Général Trolow : Le général Totleben. — Le Savoureux : Traditions coloniales de la Prusse. — Marius Vachon : Un musée à créer. — Mme Edgar Quinet : Ce que dit la musique. — (1er avril). Nap. Ney : M. de Lesseps écrivain. — Courcelle-Seneuil : Essai de définition de la science sociale. — Musany : Le cheval en France. — Dubufe : Eugène Delacroix.

POLYBIBLION (mars). De Bizemont : Géographie et voyages. — Cl. Jannet : Travaux de l'université. John Hopkins et des sociétés historiques en Amérique. — Comptes rendus dans les sections de théologie, jurisprudence, sciences et arts, histoire. — Bulletin. — Chronique : Livres mis à l'index : — Un manuscrit du P. Dan; — *Monumenta Germaniæ pedagogica;* — Codex manuscrits de l'abbaye de Gorze.

REVUE ALSACIENNE (mars). Lonchamp : Edmond liste alsacien à un ministre d'Alsace-Lorraine. — A. Michel : La Renaissance en Italie et en France à l'époque de Charles VIII. — Robineau : Edmond About; souvenirs intimes et lettres inédites. — REVUE DE L'ART FRANÇAIS (mars). Tentures de la chambre du roy en 1624. — Marché passé pour quatre tableaux de Jacques Houx (1663). — Jean-Baptiste Blanchard, maître peintre (1705-1717). — Lettre de Charles-Nicolas Cochin sur un dessin du Cabinet du roi. — Lettre de Basan père, relative à une œuvre de Charles-Nicolas Cochin. — Les orfèvres de Paris officiers municipaux (1557-1735). — Tapisseries exécutées en 1586 par Pierre Du Moulin, sur les dessins de Robert Paigné. — Un dernier mot à propos de Justinar. — REVUE BRITANNIQUE (mars). La flotte britannique et le canal de Suez. — Les voyageurs français. — Un Plantagenet au Soudan. — Les migrations des oiseaux. — Les États-Unis et le canal de Panama. — REVUE CONTEMPORAINE (mars). J. Caraguel : Jules Vallès. — E. Rod : La course à la mort. — Th. de Banville : Ch. Baudelaire. — A. Remacle : Jacques Hardiet. — C. Benoît : Les *Maîtres chanteurs* à Bruxelles. — J. Chailley : La crise économique. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (16 mars). Berger : Les registres d'Innocent IV. — Enders : Correspondance de Luther. — Choussy : Sermons de Bossuet. — Sanders : Dictionnaire complémentaire de la langue allemande. — (23 mars). Tschudi : Organisme de la langue zuichua. — Clédat : Grammaire élémentaire de la vieille langue française. — Vingtrinier : Jean Pillehotte et sa famille. — Thureau-Dangin : Histoire de la monarchie de Juillet. — (6 avril). De Biberstein-Kazimirski : Dialogues français-persans. — Stephens : Les études de Bugge sur la mythologie noroise. — Scheffer : Le voyage d'outremer de Jean Thénaud. — Hauvette-Besnault : L'archonte-roi; Les stratèges athéniens. — (13 avril). Dosabhaï : Histoire des Parsis — Willems : Lessénat de la république romaine. — Gay : Glossaire archéologique du moyen âge et de la Renaissance. — Scheler : Étude lexicologique sur les poésies de Gillion Le Muisit. — REVUE FÉLIBRÉENNE (15 mars). P. Mariéton : Toulouse et Provence. — (31 mars). Mistral : Li Cadeno de Moustié. — REVUE GÉNÉRALE (15 mars). Ch. Leser : Les chemins de fer et la mobilisation. — Battesti : L'alcoolisme pendant la dernière épidémie. — H. Quet : Marie Bashkirtseff. — (1er avril). Deschaumes : Un roman vendéen; *Sous la hache*, de M. Élémir Bourges. — Lucien Nicot : La presse en Chine. — H. Quet : L'œuvre d'Eugène Delacroix. — REVUE GÉNÉRALE D'ADMINISTRATION (mars). Dejamme : La réforme de l'hygiène publique. — Sanlaville : Du droit à une pension de retraite pour infirmités résultant du service (pension civile). — REVUE DE GÉOGRAPHIE (mars). De Gérando : Formation de la nationalité hongroise. — Merle : L'Angleterre, l'Espagne et la France, à propos de l'île d'Arguin. — Marcel : Bibliographie de la Nouvelle-France. — Découvertes maritimes des Espagnols et des Portugais. — REVUE INDÉPENDANTE (avril). Lettres inédites de J. Vallès. — Christophe : Duranty. — G. Deville : L'économie politique et le socialisme. — REVUE DES DEUX MONDES (15 mars). D'Haussonville : Les corporations et les syndicats mixtes. — A. Duruy : La réforme de l'enseignement supérieur. — De Saporta : L'espèce dans le règne végétal, d'après la théorie de l'évolution. — Simonin : Le monde océanique. — (1er avril). C. Rousset : Les commencements d'une conquête; le commandement du général Voirol. — Geffroy : Nos diplomates sous Louis XIV. — Daubrée : Les tremblements de terre. — Denys Cochin : La taxe du pain. — H. Houssaye : Exposition des œuvres d'Eugène Delacroix. — Brunetière : L'enseignement de la littérature française au Collège de France. — REVUE INTERNATIONALE DE L'ENSEIGNEMENT (15 février). E. La-

au XIXe siècle. — Gréard : La question des programmes dans l'enseignement secondaire. — REVUE LITTÉRAIRE (mars). A. Loth : *Origines chrétiennes de la Gaule celtique*, par l'abbé Hénault. — Aubineau : Marie-Françoise de Saumaise. — Canet : *La vie antique*, par Guhl et Koner. — Rastoul : *Trois révolutionnaires :* Bailly, Necker, Turgot, par Nourrisson. — REVUE MODERNE (février). A. Bérenger : Les nationalités orientales. — A. Ricard : Les débuts de Maury à Paris. — F. Coppée : Victor de Laprade. — REVUE PHILOSOPHIQUE (avril). Guyan : L'évolution de l'idée de temps dans la conscience. — Binet et Feré : La polarisation psychique. — Sikorski : Le développement psychique de l'enfant. — Vernes : Histoire et philosophie religieuses. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (21 mars). L'Angleterre et la Russie dans l'Asie centrale. — J. Lemaître : M. Eug. Guillaume. — Rothan : Un voyage à travers l'Italie à la suite du roi Victor-Emmanuel, en 1863. — Ch. Livet : *Portraits du XVIIe siècle*. — (28 mars). J. Lemaître : Le P. Monsabré. — G. Boissier : Les fouilles récentes du Forum ; la maison des vestales. — *Souvenirs du comte de Contades*. Melchior de Vogüé : *Histoires d'hier*. — L. Pillaut : La représentation des *Maîtres chanteurs*. — (1er avril). De Pressensé : L'évolution philosophique de la démocratie avancée depuis George Sand et Edgar Quinet. — Anglais et Howas, d'après M. Louis Pauliat. — Léo Quesnel : Littérature espagnole contemporaine ; Manuel Tamayo y Baus. — M. Alph. Daudet à l'étranger. — (8 avril). Ganderax : Les Parisiennes. — Viguié : La Palestine au temps de Jésus-Christ. — Léo Quesnel : José Echegaray. — Richard Cobden d'après son dernier biographe. — REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES (avril). P. Allard : L'hagiographie au IVe siècle ; martyres de saint Hippolyte, de saint Laurent, de sainte Agnès, de saint Cassien. — A. Baudrillart : La politique d'Henri IV en Allemagne. — R. P. Brucher : La Chine et l'extrême Orient, d'après les travaux historiques du P. Ant. Gaubil (1723-1759). — Les papes du VIe siècle et le second concile de Constantinople. — Abbé Rancé : L'arrêt contre Suarez (1614). — M. de la Rocheterie : Le gouvernement révolutionnaire. — H. de l'Épinois : La bibliothèque du Vatican. — REVUE RETROSPECTIVE (1er avril). Lettre du prince Auguste-Guillaume au marquis de Valory (1757). — Archives de la Bastille : Les pots-de-vin au XVIIIe siècle ; rapport de police sur l'abbé Annillon (1753). — Robespierre et mistress Shepherd. — Un pamphlet inconnu. — Casanova, inventeur du télégraphe électrique. — Une anecdote sur le général Henry Clarke. — (15 avril). Archives de la Bastille : La police du corps de ballet du Théâtre-Français (1755-1758). Le dernier entrechat de Guimard (1804). — La prise du Bourget (30 octobre 1870) ; lettre d'un franc-tireur de la presse. — Le jeune Walewska. — REVUE DE LA RÉVOLUTION (avril). Clubs et clubistes du Morbihan, de 1790 à 1795. — Les noces d'un jacobin. — Le vol des diamants de la Couronne au Garde-Meuble. — Les derniers jours de l'ordre de Malte et le grand bailli de la Tour-du-Pin. — Le pacte de famine : son inventeur, le prévôt de Beaumont. — Le récit d'un déporté de 1793. — REVUE SCIENTIFIQUE (21 mars). Les marines militaires de l'Angleterre et de la France. — Chareyre : Recherches sur les cystolithes. — De Varigny : Le laboratoire Arago, à Banyuls. — Comment on devient astronome. — (28 mars). Scheurer-Kestner : Nicolas Leblanc et la soude artificielle. — Fouqué : La pétrographie microscopique. — Troost de la vapeur de l'hydrate de chloral. — Pouchet : La paléontologie et l'anatomie comparée au Muséum. — (1er avril). Simonin : La Corée. — Richet : La température normale de l'homme. — Obrecht : Les éclipses des satellites de Jupiter. — Reuss : L'enseignement de la sylviculture. — (8 avril). Vulpian : Les localisations cérébrales. — Giraud : Deux ans aux lacs de l'Afrique centrale. — Barré : Le calendrier chez les différents peuples. — Mouneyrès. — Les trombes de la mer des Indes. — REVUE UNIVERSELLE INTERNATIONALE (1er avril). R. James : La propriété littéraire aux États-Unis.

SCIENCE ET NATURE (21 mars). Deniker : La flore des billets de banque. — Vaquer : Les fouilles de la Sorbonne. — Burel : Projets de tours colossales. — (28 mars). Rive : Les origines de la photographie. — L'exposition d'électricité. — De Chateaubrun : La côte des Esclaves. — (4 avril). Bongard : Le pays Çomali. — Gahéry : Le thermomicrophone. — (11 avril). Chatin : La truffe et sa culture. — Cl. Bernard : Maximes de la vie. — Lenoir : La téléphonie à grande distance par les fils télégraphiques. — SPECTATEUR MILITAIRE (1er avril). Étude sur la revision des lois militaires. — Les trois jours d'occupation de l'armée allemande dans Paris. — Conférence sur les travaux aéronautiques d'Henri Giffard. — Les études historiques en France.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 mars au 15 avril 1885)

CONSTITUTIONNEL. Mars : 19. Bibliothèque du baron James de Rothschild. — Avril : 1. *Dictionnaire usuel de médecine*, par Dechambre.

DÉBATS. Mars : 17. A. Mori : *Germinal*. 18. P. Deschanel : Un « Commers ». (Réunion d'étudiants allemands). 24. P. Bourget : A. de Vigny. 31. *Antologia della nostra critica moderna*, par Morandi. — Avril : 2. *France and Tongking*, par Scott. 3. J. Lemaître : Clément Laurier. 4. Bourdeau : 1885. 8. Carrau : La parole intérieure, essai de psychologie descriptive, par V. Egger. 10. Bibliographie historique ; Masson : Le *Cardinal de Bernis ;* Geley : *Fancan et la politique de Richelieu ;* de la Garde : *Le duc de Rohan et les Protestants sous Louis XIII* ; Dr Legué : *Urbain Grandier*. 14. P. Bourget : Poésie anglaise contemporaine. 15. Maurice Albert : Les fouilles du Forum.

XIXe SIÈCLE. Mars : 17. *Cruelle énigme*, par P. Bour-

30. Ch. Joliet : *Les Faux-Bonshommes* et la Comédie-Française. 31. A. Michel : Une récente acquisition du Louvre. — Avril : 3. *La Guerre et la Paix*, par M. le comte Tolstoï. 7. *L'âme nue*, par E. Haraucourt. 8. Rendez-nous Voltaire.

DROIT. Avril : 6, 7. Moulin : Le Palais et l'Académie au XVIIe siècle ; Ch. Perrault.

ÉCHO DE PARIS. Avril : 9. Dubrujeaud : L'esprit normalien.

ÉVÉNEMENT. Mars : 28. A. Houssaye : Eug. Delacroix. — Avril : 4. A. Houssaye : Souvenirs de Paul de Saint-Victor.

FIGARO. Mars : 16. De Goncourt : Ce que l'auteur survivant pense d'*Henriette Maréchal* et du théâtre de son temps. 22. Racot : Paul de Molènes. — Avril : 4. Duhamel : Emile Zola et les mineurs. J. Lemaitre : L'esprit normalien.

FRANÇAIS. Mars : 20. H. Cochin : L'intimité d'un grand pape ; Lettres inédites de Benoît XIV. 27. *Histoire de la littérature grecque*, par Deltour. 28. Œuvres pastorales de Mgr Perraud. — Avril : 4. Cosquin : L'homme primitif et le sauvage. 7. *Causeries sur notre histoire*, par Hubault. 8. La réorganisation militaire, d'après un livre récent. 13. Le théâtre et les collectionneurs. 14. *La crise irlandaise depuis la fin du XVIIIe siècle jusqu'à nos jours*, par Hervé.

GAGNE-PETIT. Mars : 31. Sarcey : *Claire d'Albe*.

GAZETTE DE FRANCE. Mars : 20 et avril 4, 9. De Ternant : Le journalisme en Angleterre. 21. *Au Cercle*, par de la Brière. 24. De la Brière : Lignées littéraires ; les Ségur. — Avril : 4. De Pontmartin : *Le marquis de Clermont-Tonnerre*, par M. C. Rousset. 6, 7. De la Brière : Les Charette écrivains. 8. *Voyage en Orient*, par l'archiduc Rodolphe. 10. De Gaillard : *Les Monach*, par R. de Bonnières. 11. De Pontmartin : *Histoires d'hier*, par Melchior de Vogüé. 14. De la Brière : Lignées littéraires ; Les Flavigny. 15 Dancourt : Le théâtre de la Cour à Compiègne sous Napoléon III.

GIL BLAS. Mars : 18. Nestor : Paul de Molènes. — Avril : 15. Nestor : Le fantastique en littérature.

JUSTICE. Mars : 16. Santonax : La trahison de Louis XVI et les Histoires scolaires de la Révolution. 23. Santhonax : Physiologie de Couthon. 30. Santhonax : La politique de Couthon. — Avril : 3. Jacques Richard. 6. Santhonax : Robespierre et J.-J. Rousseau. 10. Robespierre et le culte de l'Être Suprême.

LIBERTÉ. Mars : 30. Drumont : La Bibliothèque nationale. — Avril : 6. Drumont : *Les grandes leçons de l'antiquité chrétienne*, par Pellinier.

MONITEUR UNIVERSEL. Mars : 19. *Travail et salaires*, Fawcett. 28. Fournel : Poésies inédites de Henri Heine. — Avril : 14. Fournel : *Germinal*, par E. Zola.

PAIX. Avril : 7. *Frédéric II et Louis XV*, par le duc de Broglie.

PAYS. Avril : 8. *Cruelle énigme*, par P. Bourget.

RAPPEL. Avril : 15. Lettre d'Eugène Delacroix sur les peintres anglais.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Mars : 17. Marc. Pellet : Théroigne de Méricourt. 20. La prétendue fille de Soubrany. 25. Marcellus : Trianon et les bols-seins de la reine. 26. Folk-Lore. 27. Manuscrits de Mirabeau. 31 et Avril : 2, 4. Lettre inédite de Voltaire ; documents nouveaux sur l'abbé de Prades ; la « boète à Perrette ». — Avril : 3. Le verre de sang de Mlle de Sombreuil. *Géographie de la Gaule romaine*, par Desjardins. 5, 6, 7, 8, 9, 10. Falcy : Les Siamois. 12. Le Docteur au sonnet ; M. Camuset. 14, 15. Doinel : Collot d'Herbois à Orléans en 1793.

SIÈCLE. Mars : *La charité privée à Paris*, par Max Ducamp. — Avril : 3. A. Michel : La Brinvilliers, d'après Mme de Sévigné. 5. *Les origines de l'Alchimie*, par Berthelot. 13. *La Crise irlandaise*, par M. Hervé. 14. A. Michel : *Henri IV et la princesse de Condé*, par Henrard. 15. A. de la Forge : Alexis de Tocqueville.

TÉLÉGRAPHE. Avril : 11. Le théâtre de la cour à Compiègne.

TEMPS. Mars : 18. Manuscrits de Mirabeau. 19. Ph. Daryl : L'auteur des lettres de Junius. — Avril : 2. A. Sorel : Les mémoires de Saint-Simon ; Bernis et les Jésuites. 4, 7, 8. Scherer : Georges Eliot. 5. Pottier : L'Assyrie et la Phénicie. 9. 11, 14, 15. Ph. Daryl : La Chine contemporaine. 10. E. Planchut : La semaine sainte à Séville.

UNIVERS. Avril : 11. L'Église catholique en Écosse à la fin du XVIe siècle. 15. *Traité de droit naturel théorique et pratique*, par Rothe.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois de mars 1885

1. *Le Gagne-Petit*, journal républicain quotidien. Petit in-folio, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Schiller. Bureaux, 10, faubourg Montmartre. Abonnements : un an, 20 fr. Le numéro : 5 centimes.

La Va rlope, organe professionnel des ouvriers menuisirs. Lacharrière. Abonnements : un an, 3 fr. ; 6 mois 1 fr. 50. Le numéro, 5 centimes. Bi-mensuel.

La France commerciale et industrielle, revue mensuelle d'économie politique et commerciale. In-8°, 50 p. Charleville, imp. Bourée. Bureaux, Paris, 23, rue de Turin.

3. *La Défense nationale*, journal patriotique paraissant les mardi, jeudi et samedi. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Dubuisson. Bureaux, 8, rue Hérold. Abonnements : un an, 12 fr. Le numéro, 5 centimes.

4. *Le Pal*, revue hebdomadaire par Léon Bloy. In-18, Paris, imp. Bloy. Bureaux, 146, rue Montmartre. Le numéro, 50 centimes.

La dernière heure, informations financières et politiques paraissant tous les jours non fériés. Petit in-4°, 1 fr. Paris, imp. Kugelmann. Bureaux, 12, rue Grange-Batelière. Abonnements : un an, 30 fr. Le numéro, 10 centimes.

5. *Le Courrier catholique*. In-folio, 16 p. à 3 col. Paris, imp. Faivre. Bureaux, 23, rue de Bruxelles. Abonnements : un an, 15 fr.; 6 mois, 8 fr. Le numéro, 30 centimes. Hebdomadaire.

6. *Le Messager de la France ecclésiastique*, organe des intérêts du clergé. In-4°, 24 p. à 2 col. Paris, imp. Mallet. Bureaux, 9, rue de l'Éperon. Abonnements : un an, 6 fr.

9. *La Finance*, journal politique et financier. Petit in-folio, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Kugelmann. Bureaux, 12, rue Grange-Batelière. Abonnements : un an, 5 fr. Le numéro, 10 centimes.

L'Audace, organe communiste anarchiste, paraissant le samedi. Petit in-folio, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Lepercher. Bureaux, 3, ruelle Pellé. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 10 centimes.

12. *Le Limonadier*, revue spéciale des liquides. In-folio, 4 p. à 5 col. Paris, imp. Zabicha. Bureaux, 140, rue Montmartre. Paraît le jeudi. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 20 centimes.

15. *Bulletin des grandes usines*, revue scientifique et industrielle, paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. Petit in-4°, 8 p. à 2 col., fig. Paris, imp. Maréchal. Bureaux, 7, passage Saulnier. Abonnements : un an, 5 fr.

La Revanche anti-guerrière, journal politique, hebdomadaire. Petit in-folio, 4 p. à 5 col. Saint-Denis, imp. Grance. Bureaux, 106, rue Montmartre. Abonnements : un an, 8 fr.; 6 mois, 4 fr. Le numéro, 10 centimes.

16. *La Finance*, journal d'informations. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Kugelmann. Bureaux, 12, rue Grange-Batelière. Abonnements : un an, 5 fr. Le numéro, 10 cent.

21. *Le Réveil financier*, paraissant tous les samedis. In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Pariset. Bureaux, 4, rue de Choiseul. Abonnements : un an, 1 fr. Le numéro, 10 centimes.

Le Desideratum universel. In-folio, 4 p. à 3 col. fig. Paris, imp. Perreau. Bureaux, 68, rue de Cléry. Abonnements : un an, 8 fr. Le numéro, 15 centimes.

Le Rossard, organe essentiellement français, paraissant les mercredis et samedis. In-4°, 4 p. à 4 col. fig. Paris, imp. et bureaux, 22, boulevard Saint-Marcel. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 5 centimes.

26. *Paris-Bouffon*, journal humoristique illustré, paraissant le jeudi. Petit in-4°, 16 p. à 2 col. fig. Bureaux, 4, rue Chauchat. Abonnements : un an, Paris, 16 fr.; départements, 18 fr. Le numéro, 35 centimes.

29. *Le Roublard*, journal spécial de courses. In-4°, 4 p. Reuilly, imp. Malleval. Bureaux, 9, faubourg Montmartre. Paraît le samedi soir. Le numéro, 15 centimes.

Revue des Beaux-Arts. In-folio, 16 p. à 2 col. pl. Paris, Mauchaussat. Bureaux, 20, rue des Capucines. Abonnements : un an, 20 fr.; 6 mois, 12 fr. Le numéro, 50 centimes. Hebdomadaire.

Sans date. *Annales médico-chirurgicales françaises et étrangères*. In-8°, 44 p. Paris, imp. Lanier. Bureaux, 14, rue Séguier. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 60 centimes. Paraît le 5 de chaque mois.

La Gaule, journal littéraire et théâtral paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. In-4°, 12 p. à 2 col. Paris, imp. Chabridon. Bureaux, 20, rue de la Sorbonne. Abonnements : un an, 5 fr.; 6 mois, 3 fr. 50. Le numéro, 25 centimes.

Gutenberg-Écho. In-32, 16 p. à 2 col. Paris, imp. Blot. Bureaux, 7, rue Bleue.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

— Procès de presse, de propriété littéraire et de librairie —

L' « Édition nationale » des œuvres de Victor Hugo.

L'édition nationale des œuvres de Victor Hugo va-t-elle réellement donner lieu à un procès, ou ne faut-il voir dans l'entrefilet ci-joint, publié par plusieurs journaux, qu'une habile réclame ?

« On affirme que la famille de Mlle de Sombreuil va faire un procès aux éditeurs pour une cause assez futile.

« On sait que dans les *Odes et Ballades* du maître se trouve une pièce remarquable : *la Mort de Mlle de Sombreuil*, qui contient ces quatre vers :

Elle est avec ses sœurs, anges purs et charmants,
Les vierges qui jadis, sur les croix attachées,
Ou, comme au sein des fleurs, sur des brasiers couchées,
S'endormirent dans les tourments.

« M. Gervex, le jeune et déjà célèbre artiste, s'inspirant de ces quatre vers, a représenté une jeune fille, nue, et attachée à la croix.

« La famille, dit-on, exigerait que la gravure fût supprimée. Personne cependant n'ira supposer que c'est là le portrait de Mlle de Sombreuil. »

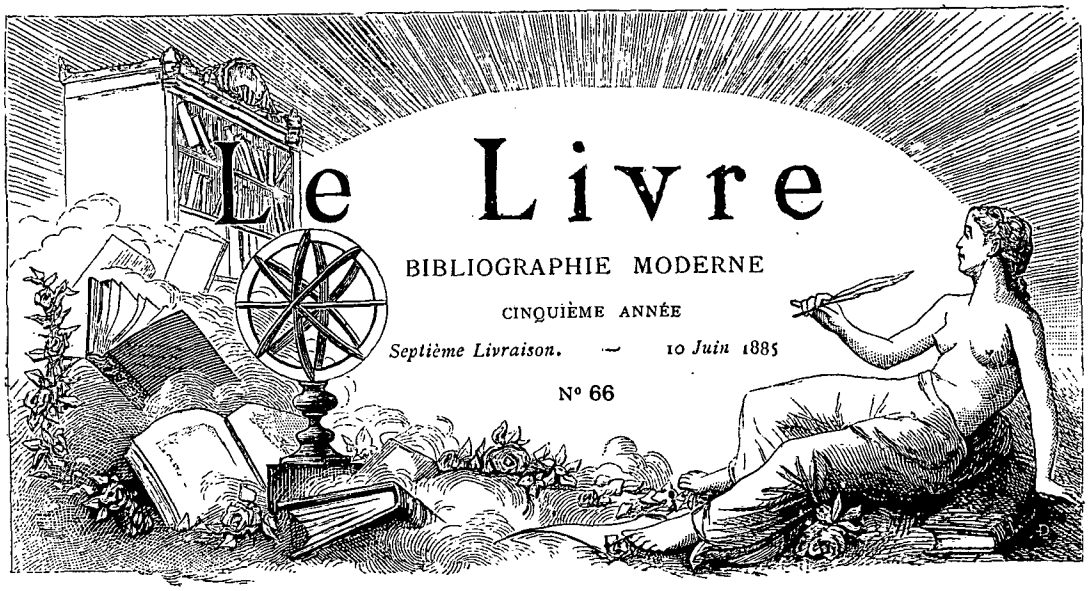

L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE.

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Victor Hugo et la critique. — Les discours. — Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Histoire. — Beaux-Arts. — Géographie. — Sciences philosophiques. — Sciences naturelles. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.

VICTOR HUGO ET LA PRESSE

La mort de Victor Hugo a produit dans le monde entier les plus éclatantes manifestations littéraires. La presse parisienne, au lendemain de ce deuil national, a publié des articles et des études remarquables qui ne doivent point être perdus pour la postérité et qui méritent d'être réunis et exposés sous les yeux de nos lecteurs. Nous donnons donc, en tête de cette livraison, ce qui a été écrit de plus remarquable dans les journaux de Paris, et sous les signatures les plus autorisées, au sujet de la disparition du poète dont la France vient de célébrer l'apothéose.

LE RAPPEL

24 mai.

La Mort de Victor Hugo.

Victor Hugo est mort.

Il est mort aujourd'hui vendredi 22 mai 1885, à une heure vingt-sept minutes de l'après-midi.

Il était né le 26 février 1802.

Il est mort à quatre-vingt-trois ans trois mois moins quatre jours.

Il y a quinze jours, nous le savions perdu. Nous savions qu'il était entré dans l'agonie. Nous savions que la mort était là, qu'elle le tenait, qu'elle ne le lâcherait pas. Nous savions que nous ne pouvions rien contre elle, que nous ne pouvions rien pour lui. Il l'avait tellement personnifié qu'on ne les séparait pas et qu'on s'attendait à les voir partir ensemble. Le voilà parti le premier.

Il y a huit jours, nous l'avions quitté aussi bien portant que d'habitude. On avait dîné gaiement. On était nombreux, et il avait fallu faire une petite table. Il avait, outre ses habitués du jeudi, M. de Lesseps et ses enfants. Enfants, jeunes filles, jeunes femmes avaient ajouté à son sourire ordinaire, et il s'était mêlé souvent à la conversation. Nous n'étions pas plutôt sortis que la maladie le saisissait.

Elle l'a attaqué à deux endroits, au poumon et au cœur. Ç'a été une lutte terrible. Il était si fortement constitué que par moments le mal cédait, mais pour reprendre aussitôt. Ceux qui le soignaient ont passé par des alternatives incessantes d'espérances et d'angoisses, croyant un instant qu'il n'avait plus qu'un quart d'heure à vivre et l'instant d'après qu'il allait guérir.

Lui, il ne s'est pas fait illusion.

Dès le premier jour, il disait à Mme Lockroy que c'était la fin.

Samedi, il me prenait la main, la serrait et^t^ souriait.

— Vous vous sentez mieux ? lui dis-je.

— Je suis mort.

— Allons donc ! Vous êtes très vivant, au contraire !

— Vivant en vous.

Lundi, il disait à Paul Meurice :

— Cher ami, comme on a de la peine à mourir !

— Mais vous ne mourrez pas !

— Si ! c'est la mort. Et il ajouta en espagnol : — Et elle sera la très bien venue.

Il acceptait la mort avec la plus entière tranquillité. Toute sa vie il l'avait regardée en face, comme celui qui n'a rien à craindre d'elle. Il avait d'ailleurs une telle foi dans l'immortalité de l'âme que la mort n'était pour lui qu'un changement d'existence et la tombe que la porte d'un monde supérieur.

Mardi, il y a eu un semblant de mieux, et nous avions tant besoin d'espérer que nous avons repris courage. Mercredi, notre confiance est tombée. Hier, la journée a été moitié oppression et moitié prostration. Le malade, quand on lui parlait, ne répondait plus et ne paraissait pas entendre. Nous désespérions encore une fois.

Tout à coup, vers cinq heures et demie, il a eu comme une résurrection. Il a répondu aux questions avec sa voix de santé, a demandé à boire, s'est dit soulagé, a embrassé ses petits-enfants et les deux amis qui étaient là. Et nous avons eu encore l'illusion d'une guérison possible. Hélas ! c'était la dernière clarté que la lampe jette en s'éteignant.

Presque immédiatement la prostration est revenue. Puis, dans la nuit, des accès d'agitation que ne parvenaient plus à calmer les injections de morphine. Le matin, l'agonie a commencé.

Les médecins disaient qu'il ne souffrait pas, mais le râle était douloureux pour ceux qui l'entendaient. C'était d'abord un bruit rauque qui ressemblait à celui de la mer sur les galets, puis il s'est affaibli, puis il a cessé.

Victor Hugo était mort.

Il était mort dans la maison devant laquelle, il y a quatre ans, six cent mille personnes étaient venues le saluer, debout à sa fenêtre, nu-tête malgré l'hiver, portant ses soixante-dix-neuf ans comme les chênes portent leurs branches. Une foule égale va venir l'y chercher ; mais elle ne l'y trouvera plus debout.

Il est couché, immobile, pâle comme le marbre, la figure profondément sereine. On se dit qu'il est immortel, qu'il est plus vivant que les vivants, et l'on en a la preuve dans ce grand cri de douloureuse admiration qui retentit d'un bout du monde à l'autre ; on se dit que c'est beau d'être pleuré par un peuple, et pas par un seul ; mais n'importe, le voir là gisant, pour ceux dont la vie a été pendant cinquante ans mêlée à la sienne, c'est bien triste.

AUGUSTE VACQUERIE.

DÉBATS

23 mai.

L'âme illuminée s'en est allée : Victor Hugo est mort. Il y a quinze jours à peine, on eût dit, à voir sa face grave et souriante, jeune encore sous son auréole de cheveux blancs, qu'il avait reçu, non les atteintes, mais le baiser des années. Il semblait défier le temps. Aussi ce n'est pas la vieillesse, c'est un accident qui le tue : la congestion pulmonaire. Sans ce fatal refroidissement, de longues années encore Victor Hugo pouvait être conservé à l'Europe dont il était l'admiration, à la France dont il était l'honneur. Quand on songeait aux quatre-vingt-trois ans du poète, on était hanté parfois de l'idée de sa mort. Mais cette idée s'évanouissait bien vite, l'esprit se refusant à la concevoir. En vain la raison montrait cette mort certaine — *perspicua mors* — dans un temps quelconque, l'imagination repoussait ce jour si loin qu'on croyait ne le voir jamais. La mort de Victor Hugo émeut et surprend comme s'il fût frappé en pleine jeunesse. — Et qu'il laisse tant de gloire et qu'il ait vécu tant d'années, la douleur de ceux qui l'aimaient ne saurait en être atténuée.

Son génie rayonne sur la France depuis soixante ans. Cinq générations d'écrivains l'ont salué vivant comme un maître souverain. Ce siècle est plein de lui, de ses œuvres, de ses paroles, de sa langue, de ses conceptions, de la musique de ses vers, de la lumière de ses idées. De Sainte-Hélène à l'île de Chio, tous les vaincus ont trouvé sa voix d'airain pour les glorifier. Immense a été et est encore son action sur les lettres françaises. Tous ceux qui tiennent une plume aujourd'hui, les prosateurs comme les poètes, les journalistes comme les auteurs dramatiques, procèdent plus ou moins de lui. Ils se servent d'épithètes et d'images, ils ont des alliances de termes et des surprises de rimes, des tours de phrase et des formes de pensées, qui sont des réminiscences inconscientes de Victor Hugo. Le style moderne est marqué à son empreinte. Son œuvre écrite passe par le nombre des volumes celle même de Voltaire et égale par la puissance et l'éclat celles des plus grands poètes.

On ne peut pas dire de Victor Hugo qu'il meurt pour entrer dans l'immortalité, car son immortalité avait commencé lui vivant. Depuis quinze ans et plus, il assistait à son apothéose. Ses adversaires mêmes, ceux de la politique et ceux des lettres, se taisaient devant sa glorieuse vieillesse. Garderont-ils le même respect à son souvenir ? Peut-être verrons-nous, par une de ces réactions coutumières à la France, décroître l'admiration de Victor Hugo. Mais durant cette passagère période, Victor Hugo aura encore une foule pour le lire, une élite pour le défendre. Et, avec le XXe siècle, viendra la vraie postérité, non point cette postérité des premières années, soumise à tant de modes et à tant de variations, mais la grande, l'éternelle, l'immuable postérité, celle où sont dans le rayonnement suprême Eschyle, Dante, Shakespeare et le grand Corneille. Si l'on n'appelle pas alors le XIXe siècle le siècle de Napoléon, on l'appellera le siècle de Victor Hugo.

HENRY HOUSSAYE.

M. Victor Hugo a été une des preuves de l'unité de notre conscience française. L'admiration qui entourait

points sur lesquels nous sommes d'accord. Sans distinction de classes, de partis, de sectes, d'opinions littéraires, le public depuis quelques jours a été suspendu aux récits navrants de son agonie; et maintenant il n'est personne qui ne sente au cœur de la patrie un grand vide. Il était un membre essentiel de l'Église en la communion de laquelle nous vivons; on dirait que la flèche de cette vieille cathédrale s'est écroulée avec la noble existence qui a porté le plus haut en notre siècle le drapeau de l'idéal.

M. Victor Hugo fut un très grand homme; ce fut surtout un homme extraordinaire, vraiment unique. Il semble qu'il fut créé par un décret spécial et nominatif de l'éternel. Toutes les catégories de l'histoire littéraire sont en lui déjouées. La critique qui essayera un jour de démêler ses origines se trouvera en présence du problème le plus compliqué. Fut-il Français, Allemand, Espagnol? Il fut tout cela et quelque chose encore. Son génie est au-dessus de toutes les distinctions de race; aucune des familles qui se partagent l'espèce humaine au physique et au moral ne peut se l'attribuer.

Est-il spiritualiste? est-il matérialiste? Je l'ignore. D'un côté, il ne sait pas ce que c'est que l'abstraction; son culte principal, j'ose presque dire unique, est pour deux ou trois énormes réalités, telles que Paris, Napoléon, le peuple. Sur les âmes, il a les idées de Tertullien; il croit les voir, les toucher; son immortalité n'est que l'immortalité de la tête. Il est avec cela hautement idéaliste. L'idée, pour lui, pénètre la matière et en constitue la raison d'être. Son Dieu n'est pas le Dieu caché de Spinoza, étranger au développement de l'univers; c'est un Dieu qu'il peut être inutile de prier, mais qu'il adorait avec une sorte de tremblement. C'est l'Abîme des gnostiques. Sa vie s'est passée sous la puissante obsession d'un infini vivant, qui l'embrassait, le débordait de toutes parts, et au sein duquel il lui était doux de se perdre et de délirer.

Cette haute philosophie, qui fut l'entretien journalier des longues heures qu'il passait seul avec lui-même, est le secret de son génie. Le monde est pour lui comme un diamant à mille faces, étincelant de feux intérieurs, suspendu dans une nuit sans bornes. Il veut rendre ce qu'il voit, ce qu'il sent; matériellement, il ne le peut. Le tranquille état d'âme du poète, qui croit tenir l'infini ou qui se résigne facilement à son impuissance, ne saurait être le sien. Il s'obstine, il balbutie; il se raidit contre l'impossible; il ne consent pas à se taire; comme le prophète hébreu, il dit volontiers : *Aaz, Domine, nescio loqui.* Sa prodigieuse imagination complète ce que sa raison n'aperçoit pas. Souvent au-dessus de l'humanité, parfois il est au-dessous. Comme un cyclope, à peine dégagé de la matière, il a des secrets d'un monde perdu. Son œuvre immense est le mirage d'un univers qu'aucun œil ne sait plus voir.

Ses défauts furent ainsi des défauts nécessaires; il n'eût pas existé sans eux; ce furent les défauts d'une force inconsciente de la nature, agissant par l'effet clairon sonore qui renverse les murailles des villes devenues vieilles. Il s'agissait de rompre avec le culte exclusif d'un passé glorieux mais insuffisant. Le XVIIe et le XVIIIe siècle avaient excellé dans une conception bornée de l'esprit humain. Les grands écrivains de ce temps n'avaient voulu voir que le fini; les choses leur apparaissaient dans leur état définitif; ils ne les voyaient jamais en train de se faire. Ils n'aimaient que ce qui est clair et certain. L'infini, le développement leur échappaient. Les mystères des origines, les prodiges de l'instinct, le génie des foules, le spontané sous toutes ses formes, les dépassaient. Au commencement de notre siècle, le mal était à son comble. La contemplation physique de l'univers faisait des miracles; *la Mécanique céleste* de Laplace et *la Mécanique analytique* de Lagrange, composées séparément, arrivaient à s'embrasser comme deux hémisphères combinés exprès pour se rejoindre! Mais la contemplation morale de l'univers, c'est-à-dire la littérature, était devenue un jeu puéril, quelque chose de vide, de factice, d'étriqué.

M. Victor Hugo fut le plus illustre parmi ceux qui entreprirent de ramener aux hautes inspirations cette culture intellectuelle déprimée. Un souffle vraiment poétique le remplit; chez lui, tout est germe et sève de vie. Une singulière découverte coïncide avec celle de l'esprit nouveau, c'est que la langue française, qui pouvait ne plus sembler bonne qu'à rimer des petits vers spirituels ou aimables, se trouve tout à coup vibrante, sonore, pleine d'éclat. Le poète qui vient d'ouvrir à l'imagination et au sentiment des voies nouvelles révèle à la poésie française son harmonie. Ce qui n'était qu'une cloche de plomb devient entre ses mains un timbre d'acier.

La bataille fut gagnée. Qui voudrait aujourd'hui demander compte au général des manœuvres qu'il employa, des sacrifices qui furent les conditions du succès. Le général est obligé d'être égoïste. L'armée, c'est lui; et la personnalité, condamnable chez le reste des hommes, lui est imposée. M. Hugo était devenu un symbole, un principe, une affirmation, l'affirmation de l'idéalisme et de l'art libre. Il se devait à sa propre religion : il était comme un dieu qui serait en même temps son prêtre à lui-même. Sa haute et forte nature se prêtait à un tel rôle, qui eût été insupportable pour tout autre. C'était le moins libre des hommes, et cela ne lui pesait pas. Un grand instinct se faisait jour par lui. Il était comme un ressort du monde spirituel. Il n'avait pas le temps d'avoir du goût, et cela d'ailleurs lui eût peu servi. Sa politique devait être celle qui allait le mieux à sa bataille. Elle était en réalité subordonnée à ses grandes stratégies littéraires, et parfois elle dut en souffrir, comme toute chose de premier ordre qu'on réduit à l'état de chose secondaire et qu'on sacrifie à un but préféré.

A mesure qu'il avançait dans la vie, le grand idéalisme qui l'avait toujours rempli s'élargissait, s'épurait. Il était de plus en plus pris de pitié pour les milliers d'êtres que la nature immole à ce qu'elle fait de grand. Éternel honneur de notre race! Partis des

trent dans l'amour de la justice et de l'humanité. En 1878, les vieilles antipathies littéraires sont tombées ; les froides tragédies du XVIIIe siècle sont oubliées ; Victor Hugo décerne à son adversaire l'apothéose, non certes pour son bagage littéraire, mais malgré son bagage littéraire. Le libéralisme est l'œuvre nationale de la France ; on est jugé dans l'histoire d'après la mesure des services qu'on y a rendus.

Que se passera-t-il en 1985, quand le centenaire de M. Victor Hugo sera célébré à son tour ? Devant les obscurités d'un avenir qui nous apparaît fermé de toutes parts, qui oserait le dire ? Une seule chose est bien probable. Ce qui est resté de Voltaire restera de M. Hugo. Voltaire, au nom d'un admirable bon sens, proclame que l'on blasphème Dieu quand on croit servir sa cause en prêchant la haine. M. Hugo, au nom d'un instinct grandiose, proclame un père des êtres, en qui tous les êtres sont frères. Les prêtres feront défaut aux funérailles de M. Hugo. Cela est loyal ; il eût mieux valu que les choses se fussent passées avec la même correction aux funérailles de Voltaire. Pour moi, si j'avais le droit de porter la simarre et le rabat d'un culte quelconque, et que l'on m'appelât pour donner le dernier adieu à de tels morts, je dirais ce qui suit, en versant sur les flammes saintes quelques grains d'encens :

« Frères et sœurs, faites monter, avec cet encens, vos meilleures prières, en souvenir de ces grands hommes à qui la façon épurée dont ils se figurèrent les choses divines n'a pas permis de désirer les chants et les rites ordinaires. Un si fort idéal remplit leur âme, qu'ils s'affirmèrent l'immortalité de cette âme, comme l'immortalité de l'idéal lui-même. Ils crurent si énergiquement au vrai, au bien, à la justice, qu'ils conçurent ces apparentes abstractions comme une réelle et suprême existence. Leur langage sur ce point fut celui des plus simples d'entre vous. Ils se plurent aux mots dont vous vous servez ; ils évitèrent la faute de beaucoup d'esprits subtils qui, pour ne point parler comme les siècles crédules, s'exténuent à chercher des synonymes à Dieu. »

ERNEST RENAN.

Le journal des *Débats* a encore publié deux articles très remarquables, l'un de M. Paul Bourget, tout de psychologie, l'autre de M. J.-J. Weiss. Ces deux études, très longues, ne pouvaient trouver place ici.

XIXe SIÈCLE.

23 mai.

Victor Hugo vient de mourir.

C'est un grand deuil pour la France entière ; pour le monde entier, pouvons-nous ajouter, car sa renommée et sa gloire étaient universelles.

Il a été le poète du siècle.

Quelques-uns pouvaient discuter la question de savoir si tel ou tel grand poète, grand dramaturge ou grand conteur ne lui avait pas été égal dans telle

Mais pas un homme, dans le monde entier contemporain, ne pouvait songer un instant à opposer son œuvre à l'œuvre immense de Victor Hugo.

Il n'est pas une forme de la pensée humaine qu'il n'ait abordée, toujours avec supériorité, le plus souvent avec génie. Sa lyre avait toutes les cordes ; il a été, sans effort, de la chanson d'Anacréon au poème épique de Dante. Il a tout compris de l'humanité, tout aimé, tout chanté.

Le génie de Victor Hugo est, depuis longtemps, incontesté de ses adversaires mêmes. Ceux qui combattaient encore le poète, qui, comme *le Monde*, raillaient l'émotion avec laquelle nous parlions de sa fin prochaine, avaient renoncé à nier l'éclat et la splendeur de ses dons.

Ils s'en prenaient seulement à ce qu'ils appelaient les inconséquences de sa pensée et la versatilité de ses opinions.

Nous ne cesserons de le répéter : l'évolution de Victor Hugo, marchant avec son siècle, le précédant parfois, donne justement à son existence une magnifique unité.

Il a célébré, sous toutes les formes, la doctrine du progrès. Il l'a affirmée surtout en étant lui-même le progrès vivant.

Né, aux premiers jours du siècle, d'un père vieux soldat et d'une mère vendéenne, épris d'enthousiasme pour les gloires de l'Empire, accessible aux rêves dorés de la foi, il est, en passant par le libéralisme un peu vague de 1830, venu à l'idée définitive de la République, en politique, et de la libre pensée, en philosophie.

Pourquoi un homme cesserait-il d'être grand justement pour avoir fait les progrès que les plus humbles d'esprit ont accomplis ?

Le passage de Victor Hugo à travers les partis a été, au contraire, une source de grandeurs pour son œuvre. Il a appris à respecter ce qui est respectable en tous ; il a célébré ce qu'il y a de glorieux.

Mort en philosophe, il laisse après lui le magnifique éloge des vertus chrétiennes ; mort sénateur de la République, il a dit, comme personne, les splendeurs de l'épopée impériale, et adressé au passé royaliste, à la vraie monarchie, les plus nobles adieux.

Voilà pourquoi son deuil peut et doit être porté par le pays tout entier, pourquoi les misérables questions de parti s'effacent devant sa tombe.

A moins de prétendre que ce que l'Empire a de plus beau soit le 2 Décembre, et de croire que ce que le christianisme a de plus essentiel soit le miracle de la Salette, les partisans des régimes déchus comme les catholiques peuvent saluer en Victor Hugo un homme qui les a grandis en les combattant.

C'est cette merveilleuse puissance qui constitue le génie même.

Nous donnons plus loin le résumé de la longue et admirable vie de Victor Hugo, qui a combattu et travaillé soixante ans pour la gloire des lettres et de son pays.

Nous reviendrons, ces jours-ci, sur sa carrière po-

rôles multiples et prépondérants qu'il a joués en toutes choses.

Aujourd'hui, il convient d'être tout entiers au deuil de sa mort et de lui préparer de belles funérailles.

Paris tout entier voudra y assister, et la France s'y fera représenter.

Il convient de se préoccuper des moyens de donner à cette cérémonie funèbre et triomphante tout ensemble le caractère d'une de ces manifestations grandioses qui honorent le pays qui les fait autant que l'homme qui en est l'objet.

La maison du poète est bien petite pour ces funérailles.

Nous pensons que, de même qu'on avait porté le corps de Gambetta à la Chambre, la dépouille de notre grand poète pourra partir de l'Institut pour le cimetière du Père-Lachaise.

Car, par-dessus tout, c'est le grand poète que nous regrettons, et c'est le grand poète que le pays tout entier admire.

D'autres ont demandé que l'on fît une chapelle ardente sous l'Arc de Triomphe.

A quelque idée qu'on s'arrête pour ces obsèques nationales, il ne faudra pas oublier qu'elles seront l'hommage d'une grande nation au plus glorieux de ses enfants.

HENRY FOUQUIER.

ÉCHO DE PARIS.

24 mai.

On ne peut pas dire qu'il n'est plus, il est toujours, mais son génie s'est séparé de ce qui le faisait homme.

La France entière est en deuil : Victor Hugo est mort.

Ils ont été quatre depuis que les sociétés se connaissent : Homère, Dante, Shakespeare et Hugo. Poètes plus grands que les prophètes, leur souffle animait l'humanité et l'agrandissait.

Victor Hugo aimait les faibles, les femmes, les enfants et les bêtes. Son âme miséricordieuse avait des attendrissements qui pénétraient les masses. Ses vers étaient comme la harpe de David apaisant les fureurs de Saül. Il a dit aux grands de ce monde : « Vous n'êtes que poussière! » Il a dit aux affligés : « Séchez vos larmes et comptez-vous; chacun aura sa part de soleil... »

Il se repose, mais les germes qu'il a semés jailliront de toutes parts et l'idée féconde se répandra sur toute la surface de la terre. Son corps restera parmi nous, mais il a pour tombeau l'univers.

AURÉLIEN SCHOLL.

ÉVÉNEMENT.

24 mai.

Lorsque Henri III regarda, gisant à terre, le duc de Guise, il dit : « Je ne le croyais pas si grand. » C'est la même pensée qui me frappe en voyant Victor Hugo couché sur son lit funèbre. Il m'apparaît dans cette grandeur sublime de sa personnalité et de son œuvre que voilait à nos yeux le charme infini de sa bonté familière. Il est plus imposant, plus vaste, plus immesuré qu'il n'a jamais été par la transcendance et le rayonnement de son génie.

Ce n'est pas le XIXe siècle seulement que je salue dans le maître que je vénérais et que j'adorais depuis le jour où je sus lire. Certes, nul homme parmi les hommes n'incarna aussi fortement et aussi complètement que celui-là le temps auquel il appartint. Voltaire lui-même, en qui se résuma l'esprit philosophique des cinquante années qui précédèrent et enfantèrent la Révolution, n'identifia pas son époque avec la même puissance et la même variété d'accents et de forme que Victor Hugo.

Ce qui imprima ce caractère d'intensité et d'universalité à cette identification sans exemple dans le passé, c'est qu'il a tout abordé, tout embrassé; c'est qu'il a été grand en tout; c'est qu'il a été dans les sphères de l'idée et du fait au premier rang; c'est qu'il a exercé une influence directe sur les hommes comme sur les événements; c'est qu'il a pensé, qu'il a chanté, qu'il a écrit, qu'il a agi; c'est qu'il a lutté du commencement à la fin de cette longue existence, sans repos, sans trêve et j'allais ajouter sans une défaillance; c'est qu'il a porté dans toutes les branches de l'activité une flamme révolutionnaire, renversant les idoles, brisant avec les conventions, mettant aux choses une empreinte nouvelle : la sienne; c'est qu'il a eu tous les appétits, toutes les curiosités, toutes les passions, toutes les folies, tous les délires, tous les vertiges d'un siècle d'éclairs et de tourmentes, de tempêtes et de tonnerres, d'éruptions et de cataclysmes, à ce point qu'on se demande s'il a obéi à son temps ou s'il lui a commandé !

Devant cette masse prodigieuse d'efforts et d'entreprises, on ne tarde pas à s'apercevoir que Victor Hugo dépasse les limites d'une époque et les frontières d'un pays, ce pays fût-il intellectuellement aussi étendu que notre France. Non, il ne nous est pas permis de le revendiquer pour nous seuls; il est de tous les temps, il est au monde entier, il est à l'humanité. Notre deuil n'est pas un deuil national, c'est un deuil universel.

Dante, explorant avec Virgile, son doux guide, les cercles éternels, rencontre les grands esprits de tous les âges. Parmi cette famille, Hugo n'aura pas d'égal. Plus on le comparera à ses devanciers, plus on reconnaîtra qu'il les a tous dépassés. Homère, Sophocle, Virgile, Dante, Shakespeare, Cervantes, Corneille, Voltaire, Lamartine s'élèvent aussi haut que lui vers le beau idéal; mais ils n'ont pas porté dans tous les genres cette force de conception, cette abondance magnifique, cet éclat soutenu, cette largeur d'envergure, cette infinie pluralité de rythmes, ce mélange inouï de vigueur et de souplesse, cette ductilité invraisemblable dans l'exécution et, pour tout dire, cette possession la plus complète d'un talent magique, familier avec tous les secrets de la langue, du son, de la couleur et de l'harmonie, tour à tour lugubre et gai, formidable et douce, aérienne et ter-

restre. Hugo est le clavier le plus merveilleux sur lequel ait résonné l'âme humaine.

. . . . . .

Il y avait en Hugo un penseur ou un rêveur — ou plutôt l'un et l'autre — qui puisa toujours l'inspiration à la source de l'idéal le plus élevé et le plus pur. Il regardait en haut. Il hantait les sommets. Il cherchait la lumière. C'était le spiritualiste par essence et excellence. C'était un croyant dans l'idée. C'était un voyant. Je ne sais quels espaces surnaturels il n'a pas visités. Il a plané dans tous les ciels. Il a scruté toutes les profondeurs. Il a interrogé tous les sphinx accroupis depuis des siècles devant l'ignorance et l'angoisse humaines. Il a été des altitudes aux abîmes, soulevant les problèmes à la manière des géants de la Fable soulevant les montagnes, poursuivant le vrai, tremblant d'admiration ou d'amour, d'espérance ou de terreur en face des secrets impénétrables et des *pourquoi* troublants, passant de l'hymne au sanglot, à la prière, mais rarement au blasphème, tant était vivace en lui la foi dans l'idéal qui fut sa seule et constante religion. C'est dans cette religion qu'il est mort. Son cerveau était trop large pour s'emprisonner dans le moule d'un culte connu. Il ne pouvait être ni à Jésus-Christ, ni à Moïse, ni à Platon, ni à Brahma, ni à Mahomet. Son dieu était l'idéal dans l'incommensurable et dans l'infini.

Mais il avait sur la terre deux passions maîtresses, qui ont dominé et gouverné toute sa vie : l'art et l'humanité. Servi par l'imagination la plus ouverte, la plus vive et la plus féconde, il avait constaté tout de suite l'étroitesse, la rigidité ou l'usure des formes convenues. Il s'était promis de s'affranchir des tyrannies que les Lettres classiques imposaient; et il s'en affranchit. La bataille dura vingt ans et plus. Avec quelle impétuosité il se jeta dans la mêlée! Quels combats il livra à l'ennemi tout-puissant, armé contre lui des foudres officielles et travaillant à l'accabler sous l'odieux et le ridicule! Créateur et chef du romantisme, Hugo accomplit cette révolution littéraire avec une « maestria » qui, à la distance où nous sommes, confond et stupéfie le critique. C'était le génie se portant de tous les côtés à la fois, offrant ou acceptant la lutte sur tous les terrains, se multipliant et se renouvelant avec une nouveauté, une audace, une fécondité intarissables, triomphant enfin de tous les obstacles, de toutes les oppositions, dans le livre et sur la scène, par la seule supériorité des moyens et l'irrésistible puissance des effets. La liberté dans l'art était fondée. L'œuvre est faite. Hugo ne l'a pas désertée un jour, des *Orientales* à la *Légende des Siècles*, de *Bug-Jargal* à *Hernani*, de *Marion Delorme* aux *Misérables* et jusqu'à ce chef-d'œuvre exquis où il a déposé la quintessence de ses tendresses : l'*Art d'être grand-père*. L'art, désormais, après avoir été classique, pourra n'être plus romantique pour devenir réaliste ou naturaliste; il sera indépendant, il sera illimité.

EDMOND MAGNIER.

FIGARO

23 mai.

Victor Hugo n'est plus. La main me tremble en annonçant cette irréparable catastrophe. Je sais bien qu'il était plein de jours et qu'il avait dépassé de beaucoup les limites ordinaires de la longévité de l'homme. Qu'importe! Nous l'aimions, je l'aimais pour ma part depuis quarante années; et si je n'allais pas jusqu'à le croire immortel, je m'imaginais, du moins, que je ne le verrais pas mourir. Chaque année, au commencement du mois de février, quelques amis fidèles songeaient à célébrer le nouvel anniversaire de la naissance du maître dans un banquet à la fois solennel et joyeux. Aux objections, aux résistances, car les choses les plus simples ont leurs contradicteurs et leurs railleurs, nous répondions seulement : « Il a passé ses quatre-vingts ans! Il faut se hâter de l'honorer encore, c'est peut-être la dernière fois. » Mais nous n'en croyions rien, et j'espérais fermement qu'il ne finirait pas avant le siècle qu'il avait presque commencé.

C'en est fait, Victor Hugo « entré vivant dans la postérité », entre aujourd'hui glorieux dans la mort.

Devant cette grande tombe, les panégyriques sont superflus et les jugements contradictoires une sorte d'impiété.

. . . . . .

Environné de l'admiration publique, consolé de ses épreuves passées et de ses douleurs domestiques par une popularité prodigieuse et sans exemple dans notre pays, Victor Hugo n'apparaissait plus que comme le symbole radieux du génie de la France.

Nulle royauté littéraire n'égala jamais la sienne. Voltaire régnait à d'autres titres. On dit de Voltaire qu'il était le second dans tous les genres. Victor Hugo, au contraire, est et demeurera le premier dans plusieurs. Ni dans ce siècle ni dans nul des siècles qui l'ont précédé, la France n'a possédé un poète de cette hauteur, de cette abondance et de cette envergure. Il est pour nous ce que Dante, Pétrarque, le Tasse et l'Arioste réunis furent pour l'Italie; c'est le chêne immense dont les robustes frondaisons couvrent depuis soixante ans de leur ombre les floraisons sans cesse renaissantes de la pensée française.

J'ai dit qu'il vivra, et sa meilleure force pour durer à travers les âges futurs, c'est que son génie, quoi qu'en aient dit par irréflexion, par injustice ou par une connaissance imparfaite des choses est d'essence absolument aborigène et nationale.

On a dit qu'il avait renversé les règles et ramené dans nos coutumes poétiques *vernacula nostra*, l'antique barbarie, jadis vaincue par Malherbe et Boileau. Quelle erreur! Victor Hugo n'a pas renversé les barrières; il les a franchies d'un bond, et s'est retrouvé derrière Boileau et derrière Malherbe en contact direct avec le libre génie de nos grands poètes des XVIe et XVIIe siècles, avec Ronsard, avec Remi Belleau, avec Regnier, avec Desportes, avec Tristan L'Hermite, avec Rotrou, et aussi avec Ronsard,

Pierre Corneille, et d'autres poètes encore, pléiade si nombreuse que son dénombrement fatiguerait nos mémoires débiles.

Cependant, il n'a voulu reprendre aux ancêtres que l'indépendance de leur pensée, que l'ampleur de leurs périodes et de leurs attitudes; il a tenu pour acquises les sages corrections de forme indiquées par les « *législateurs du Parnasse* »; loin de faire front à Malherbe et à Boileau pour les combattre, il se les est mis à dos pour s'appuyer sur eux. Le respect de la forme, il le pratiquait pour lui-même avec une si sévère correction qui l'a imposé comme une loi désormais inéluctable à ses enfants et aux enfants de ses petits-enfants.

Un mot encore; tout est-il donc fini, Victor Hugo est-il enseveli tout entier dans son cercueil?

Tout est-il donc si peu que ce soit là qu'on tienne?

Victor Hugo ne le pensait pas. Quelles que fussent les causes secrètes de son éloignement, plus ou moins invincible, mais évident, pour les dogmes du culte dans lequel il avait été élevé, Victor Hugo demeurait un croyant et un croyant sincère. Il ne s'en cachait pas, il s'en faisait gloire. Je me permis un jour de lui produire, sous forme de question, la formule résumée de ses idées, telles qu'il venait de les exposer avec une chaleureuse éloquence dans l'un de ses derniers volumes de vers. — « Ceux qui se flattent de connaître Dieu sous une figure déterminée et de l'enfermer dans un dogme sont des téméraires; ceux qui le nient sont des imbéciles. » — « Très exact! » me répondit-il. « Voilà ma profession de foi; et ajoutez-y que ce Dieu que je ne connais pas, je l'adore de toutes les forces de mon intelligence et de ma raison. »

Les funérailles de Victor Hugo seront ce qu'il les aura ordonnés; en tout cas, le deuil public les fera nationales. Avec elles sonnera le glas d'un siècle qui finit, et qui finit mal.

AUGUSTE VITU.

LA FRANCE

24 mai.

Plein de gloire, rassasié de jours, bercé au murmure universel des respects et des deuils, Victor Hugo s'en est allé. Mais son âme demeure resplendissante comme un soleil dont l'humanité est tout illuminée. Aucune impure haleine, pas même celle de la mort, n'a pu éteindre « le grand Flambeau ». La nuit n'est point sur cette tombe, de laquelle monte, auguste et triomphale, l'aube rajeunie de l'immortalité.

Comment saluer cette vie nouvelle? Quelles paroles retrouver qui soient dignes de sa grandeur sereine? Par quels chants, par quelles musiques évoquer cette figure souverainement terrible et souverainement bonne, qui se voile aujourd'hui de clartés et s'endort dans de la lumière? Est-il possible de raconter cette existence presque surhumaine, de la résumer cri perdu, une inutile acclamation qui disparaissent dans la pieuse et immense rumeur des foules? Essayer de fixer quelques traits de cette personnalité qui fut un monde, et dont chacun exigerait des volumes et des poèmes, n'est-ce point une tentative folle? L'œil est petit et il embrasse des lieues, a dit le poète; l'admiration aussi est petite, et elle n'embrasse pas souvent, hélas! le génie.

. . . . . .

Je ne puis suivre Victor Hugo dans son œuvre et dans sa vie. D'ailleurs sa vie est connue, et ses œuvres, qui ne les sait par cœur? On peut dire que sa vie se résume en ce mot : Amour; ses œuvres en cet autre mot : Vision.

Le grand poète a été un visionnaire sublime. Son regard semble fasciner les choses sur lesquelles il se pose. Tout objet fixé par lui prend un relief énorme. Même à distance, quand il décrit des pays où il n'est jamais allé; même historiquement, quand il peint les époques lointaines, tout entières couvertes de la poussière du passé, les hommes, les villes, les bêtes, les bois, tout surgit, tout s'anime, tout ressuscite avec un fracas de vie extraordinaire. Peut-être encore plus que dans ses vers, ce trait caractéristique est marqué dans sa prose, où le lyrisme de la description découle de la propre intensité de son intuition impitoyable et mystérieuse. Il est tellement ouvert aux impressions qui effleurent à peine le commun des esprits doués et vibrants, qu'il trouve cette expression admirable et étrange « l'oreille voit ». Toutes ses facultés, en effet, ont l'air d'yeux braqués sur tous les points à la fois. Il n'est d'horizons si lointains qu'ils n'atteignent, de murailles si épaisses qu'ils ne percent, de tombes si profondes dont ils ne soulèvent le couvercle, de fronts si obscurs qu'ils n'illuminent. C'est l'Œil effrayant qui regardait Caïn. Il est dans le passé; il est dans l'avenir qu'il éclaire de ses lueurs prophétiques. Il évoque ce qui doit naître, comme il ranime ce qui est mort, avec une magnificence et une toute-puissance de Dieu. Cette force atteint un tel degré, en ce prodigieux génie, qu'elle sera, je crois, un fait unique dans l'histoire littéraire, politique et humaine.

Le grand poète a été la Bonté. Il a aimé l'humanité, comme le Christ l'aima, d'un amour infini, élargissant les bornes ensanglantées des patries, prêchant la communion des peuples, l'oubli des races, la fin des conquêtes. Il a pleuré sur les misères, pansé les plaies, essuyé les larmes; il a relevé tous les vaincus, consolé tous les captifs, vengé toutes les injustices. Il a tenté d'arracher l'homme aux proies des trônes effarés, aux échafauds des sociétés peureuses, et sa voix retentissante, faite de tendresse et de pitié pour les misérables, de colères et de supplications hautaines pour les puissants, a dominé, chaque fois que l'homme était menacé, le tumulte des intérêts oppresseurs et des lois homicides.

Et puis, il a chanté les attendrissements divins qui entourent l'enfance fragile; il a fait de la femme une

la puissance un pardon. Les petits, les humbles, les pauvres, les déshérités, les malades, il leur a donné la première place dans le royaume féerique de son œuvre, qui est doublement immortelle par le génie de l'artiste et la bonté de l'homme.

Et tous diront, pour Victor Hugo, ce que Victor Hugo disait à Napoléon dans son *Ode à la Colonne :*

Oh ! va ! nous te ferons de belles funérailles.

OCTAVE MIRBEAU.

GAGNE-PETIT

23 mai.

Victor Hugo n'est plus.

Le cerveau qui a conçu, la main qui a écrit les *Odes et Ballades*, les *Orientales*, les *Feuilles d'automne*, les *Voix intérieures ;* les *Châtiments* et l'*Année terrible ;* la *Légende des siècles* ; *Notre-Dame de Paris* et les *Misérables* ; *Hernani* et *Ruy-Blas*, — cette main et ce cerveau viennent d'être glacés par la mort.

C'est l'homme qui dans le monde entier, parmi les centaines de millions d'êtres humains qui s'agitent à sa surface, était le plus glorieux exemplaire de l'humanité, c'est celui qui incarnait sur la terre la plus haute et la plus noble manifestation de la vie, c'est celui-là qui vient de disparaître.

Nous n'essayerons pas de dire ce que le monde perd en lui. Quelles paroles le pourraient louer dignement ? Ses œuvres sont là : elles seules peuvent dire ce qu'il fut et ce qu'il a fait.

Un nom dominera le XIXe siècle dans l'histoire, d'autant plus grand que la reculée sera plus grande, comme un nom, celui de Voltaire, domine le XVIIIe siècle, et ce nom sera celui de Victor Hugo. De même qu'on a dit : « le roi Voltaire » on pourra dire : « le roi Hugo ». Et cette royauté n'a rien qui puisse offenser, même les républicains, car elle ne repose ni sur le préjugé ni sur le hasard de la naissance. Elle ne fait que consacrer l'œuvre de la nature qui n'a donné à tous également ni les dons de l'intelligence, ni ceux de l'âme, ni ceux de la volonté. Et malheur à l'humanité le jour où elle cesserait de reconnaître la supériorité là où quelque chose de supérieur à elle l'a placée, le jour où elle deviendrait incapable d'admirer, où le mot de génie serait pour elle un mot qui n'aurait plus de sens !

Les vrais grands hommes ne sont pas seulement des hommes plus grands que les autres. Ils sont les bienfaiteurs de l'humanité ; ils sont les initiateurs. Ce sont eux qui ouvrent les routes où le reste des hommes marche à leur suite. Ce sont eux qui agrandissent l'idéal des consciences et des intelligences. C'est grâce à eux que le progrès s'accomplit et que, d'âge en âge, une plus noble révélation de l'emploi de l'activité humaine et du but de la vie nous apparaît. Que serions-nous tous, nous autres êtres chétifs, si les grands hommes n'étaient là ? Mais ils nous communiquent leur souffle, ils nous soulèvent, ils nous emportent à leur suite. Ils nous élèvent au-dessus des appétits vulgaires, au-pour la plupart, ce qu'il y a de meilleur en nous ; les heures où nous avons le mieux valu, ce sont celles où, grâce à eux, nous sommes sortis de nous. Notre admiration et notre reconnaissance n'acquitteront jamais la dette que nous avons contractée à leur égard.

Victor Hugo a été l'un de ces bienfaiteurs de l'humanité. Il a renouvelé et rajeuni la poésie française à l'heure même où elle semblait ne pouvoir plus être rajeunie et renouvelée ; il a frappé le rocher et en a fait jaillir l'eau vive ; et à cette source pure tout un siècle est venu s'abreuver. Celui qui avait débuté comme un révolutionnaire et un iconoclaste, cinquante ans plus tard est devenu un classique. De par son génie, il a conquis sa place à côté des plus grands, que nul ne songe désormais à lui contester. Poésie lyrique, épopée, drame, roman, il a touché à tout et partout marqué la griffe du lion. Il aura été tout à la fois, on l'a dit souvent, l'Homère, le Pindare et l'Eschyle de la France.

Mais ce qui pour nous le fait grand surtout, c'est la hauteur de l'inspiration. Rien de bas, rien de vulgaire ni de médiocre n'a envahi l'âme du poète. Il n'a rien chanté que ce qui est noble, ce qui vaut la peine de vivre. Il a habité les hauteurs ; il nous y porte avec lui. Il a été vraiment viril et fort : ce qu'il a communiqué à tous, dans la mesure où la chose dépendait de lui, c'est la force et la santé. Et s'il est parmi nous des âmes faibles et lâches prêtes aux défaillances, hésitant sur le devoir, incertaines du bien et du mal, qu'elles n'accusent point Victor Hugo d'avoir été pour elles le séducteur dangereux, le complice des lâchetés intérieures : il n'a jamais prêché que le courage, la vaillance, l'héroïsme et le sacrifice. Ce que l'on respire en tout son œuvre, c'est un souffle généreux, pur et vivifiant, pareil à l'air de la montagne.

. . . . . .

Si jamais un jour doit venir où l'on cesse de parler la langue française, alors encore on lira Victor Hugo comme on lit Homère ou Virgile. Il faudra que l'humanité disparaisse pour que son nom cesse de retentir sur la terre. Quel Français pourrait ne pas soulever son chapeau devant le cercueil d'un tel Français ? quel homme, devant la dépouille mortelle d'un tel homme ?

CHARLES BIGOT.

LE GAULOIS

23 mai.

La mort de Victor Hugo est un deuil national. Devant la disparition de ce génie, qui, depuis soixante ans, tenait le monde attentif, il faut d'abord se recueillir. Nous aurions considéré comme une impiété de préparer son oraison funèbre, et nous voulions espérer, tant que l'heure dernière n'avait pas sonné, que notre vieux siècle allait conserver encore le poète qui était son éclat, sa gloire et sa parure suprême. Au jour prochain de ses funérailles, nous aborderons avec autant de sincérité que de respect, la tâche de

sommes bornés à rassembler les faits de sa vie, les témoignages de ses contemporains et la nomenclature de son œuvre énorme. Du cadavre de Victor Hugo, la Révolution et ce qu'on appelle la Libre Pensée peuvent s'emparer pour l'ensevelir à leur guise; mais nous prétendons que le meilleur de son âme, à l'immortalité de laquelle il croyait fermement, et le plus beau de son génie doivent être revendiqués pour les principes religieux et politiques dont *le Gaulois* est le serviteur passionné.

Victor Hugo a été le chantre sublime de Dieu, du roi et de l'empereur, aussi bien que de la liberté et de la nature; il a été le poète de la foi et de la famille, et jamais l'inspiration n'a si triomphalement visité sa lèvre et fait vibrer si haut son luth, que lorsqu'il demeura fidèle aux vœux de sa jeunesse ou que, échappant à la contagion des pestes ambiantes, il leur revenait. Le géant Antée, quand il avait touché la terre sa mère, retrouvait des forces pour le combat. Le géant Hugo quand il touchait le ciel, sa vraie patrie, redevenait jeune et invincible. Honorons donc, sans trouble et sans remords, ce grand esprit certain de la postérité, dont les défaillances seules appartiennent à nos adversaires.

J. DE PÈNE.

GAZETTE DE FRANCE.

23 mai.

A dix-huit ans, Victor Hugo était connu. A vingt-cinq ans, il était célèbre. A trente il était illustre. Sur les cent années dont se compose un siècle, il a donc occupé, conquis, forcé l'attention pendant plus de soixante ans. Dès le lendemain de la mort d'un tel homme, la postérité commence, mais c'est précisément parce qu'elle ne fait que commencer qu'il serait imprudent et téméraire de porter, au bout de vingt-quatre heures, un jugement, même motivé, sur la valeur de cet œuvre énorme, sur l'influence qu'il a exercée du haut en bas de l'échelle sociale, enfin sur le tri de cet œuvre, trop touffu, trop heurté, trop contradictoire pour survivre tout entier dans cent ans.

Après deux siècles passés on continue à écrire sur Corneille, sur Molière et sur Racine. Chaque jour des esprits éminents ou seulement ingénieux découvrent des aperçus nouveaux chez ces maîtres dont on connaît cependant les œuvres par cœur. Et tant qu'il existera en France une chaire d'éloquence ou de critique historique et littéraire, tant que naîtront et se développeront des intelligences hardies ou curieuses, c'est-à-dire toujours, le champ de ces découvertes demeurera inépuisable. Il en sera de même de Victor Hugo et de son œuvre. On a donc du temps devant soi pour les peser tous deux, avec l'équité qui, en pareil cas, ne va jamais sans la patience et le sang-froid. C'est petit à petit seulement qu'on pourra faire la part du génie, la part de l'habileté, la part de la passion et des systèmes. Le poète lyrique, le poète épique, l'écrivain dramatique et enfin le tribun, sont autant de figures qui demandent à être appréciées, analysées séparément, et avec autant de réserve sur d'inflexibilité critique. Cela, je le répète, n'est pas possible en un jour. Laissons à ceux qui s'imaginent être devenus les uniques propriétaires de la gloire de Victor Hugo les faciles dithyrambes et l'hyperbole aveugle. Au lendemain de cette mort il me convient de ne retenir qu'un fait, qu'une vérité : c'est qu'en Victor Hugo vient de mourir un grand poète chrétien, c'est que Victor Hugo n'a été grand que parce qu'il y a de sentiment chrétien dans son œuvre, même dans les dernières; c'est que par conséquent, malgré tout, malgré les blessures cruelles infligées par lui à nos croyances, — les siennes de jadis, — malgré les blasphèmes de son génie devenu de plus en plus inconscient avec les années, Victor Hugo doit être revendiqué par la Foi, par la Religion. Il n'a existé que par elles, et à partir de ce jour ce n'est que par elles qu'il revivra.

Nous qui n'avons jamais vu en Victor Hugo que ce qu'il y avait en effet : un poète sublime, nous pouvons souffrir de son abandon, de sa mort privée des prières de l'Église; mais du moins dans notre admiration jamais aucune arrière-pensée ne s'est glissée, et en la lui décernant nous n'avons jamais songé à l'étouffer sous les fleurs, à endormir ses ambitions secrètes à force de flatteries énormes, montant au cerveau. Et c'est pourquoi, lorsqu'aura passé le torrent de la dernière manifestation politique sur ce cercueil, je crois que le Victor Hugo de la postérité sera notre Victor Hugo, celui dont l'œuvre apprenait à prier, à pardonner, à croire et à aimer.

DANCOURT.

GIL BLAS

24 mai.

Victor Hugo mort, ce regard éteint, cette joue glacée, cette bouche éloquente fermée à tout jamais, quelle catastrophe éclatant comme un grondement de tonnerre, quel coup de massue, quel gouffre ouvert, quel vertigineux abîme soudainement entrevu devant nos yeux pleins de larmes! Ah! le deuil n'est pas seulement pour Paris, pour la France, pour l'Europe; il est pour le monde entier, car la patrie du plus grand des poètes était partout, et il laisse des orphelins partout. Ceux qui perdent en lui un père, ce ne sont pas seulement les poètes, les écrivains, les artistes, les penseurs; ce sont les humbles, tous les souffrants, tous les petits, tous les misérables, tout le peuple, dont il pansait et baisait les blessures; ce sont les riches, les heureux, les triomphants, les rois du monde, dont il élevait les cœurs vers la charité et vers l'idéal; ce sont toutes les patries, à qui il tendait les branches d'olivier pacifiques, en leur disant de sa voix attendrie et dominatrice : Aimez-vous les uns les autres!

Égoïstes que nous sommes, il est doux pour nous de pleurer, de gémir, de savourer notre poignante douleur, et nous n'avons pas la force de voir en face la vérité! Oui, l'âme de Victor Hugo est avec ses pareils, avec Homère, avec Pindare, avec Eschyle, avec

sera vue toujours vivante parmi nous; et longtemps après que les petits-fils de nos fils seront couchés sous le gazon, c'est elle, c'est cette âme qui continuera à éclairer les hommes, et à les embraser des feux de l'immense amour. Tout ce qui sera fait de grand, de beau, d'héroïque, sera nécessairement fait en son nom. Victor Hugo sera présent, il sera visible parmi nous, toutes les fois que la vieillesse sera honorée, que la femme sera déifiée, que la misère sera consolée; toutes les fois que retentira un noble chant de lyre, faisant s'ouvrir mystérieusement les portes du ciel.

Mais, hélas! ne nous y trompons pas, n'essayons pas de nous leurrer d'un vain espoir; c'est elle, la lyre, c'est la poésie, c'est la muse qui de ce coup est atteinte, et mortellement frappée. Oui, ce grand fleuve lyrique, dont on avait déchaîné sur la France les ondes frémissantes, sera séché et tari uniquement parce que Victor Hugo n'est plus là, le laissant tomber de son urne géante. Mais de son œuvre énorme, éternelle, effrayante et charmante, couverte de neiges et d'abîmes et de fleurs, pareille à une montagne, jailliront des sources nouvelles, où les jeunes poètes vivants et les poètes à venir puiseront la force et la joie.

Victor Hugo est le père des odes, et il est le père des poèmes futurs, et c'est en entendant son nom prononcé que l'histoire, avec un grand cri de délivrance, remontera sur la scène nettoyée et lavée, et que le drame se réveillera, faisant retentir le clairon des batailles et brandissant dans sa main le glaive tragique.

Certes, celui que tous avec justice nommaient leur maître, car c'était une vertu et une gloire de lui obéir, veut être honoré par des actes, et non par des regrets stériles; et la seule façon de lui obéir encore, c'est de ne pas choisir entre tels ou tels devoirs, mais d'accepter avec joie et d'embrasser éperdument tout le devoir. Pourtant, ô père bien-aimé, vieillard à la douce barbe de neige, si indulgent et si tendre pour tes enfants débiles et mal venus, laisse-nous quelques instants pour pleurer, pour verser les larmes qui nous étouffent, pour nous plaindre, parce qu'il semble que tu as pu nous abandonner, et pour nous désoler de ce que nous n'entendons plus ta voix matérielle. Puis, nous essuierons nos yeux brûlants, et nous retournerons, pleins de reconnaissance et de foi, au but sacré que tu nous indiques!

THÉODORE DE BANVILLE.

LA LIBERTÉ.

23 mai.

Remarquable article de notre collaborateur Drumont, dont voici la conclusion :

Voici que tout est fini et qu'une fois de plus le néant de tout ce qui est humain s'affirme devant le corps sans vie de ce souverain littéraire qui a tenu tant de place dans l'art, créé tant de chefs-d'œuvre, remué tant d'intelligences, entendu son nom voltiger sur les lèvres de tant de millions d'hommes.

Tout restera-t-il de cette production énorme, alors surtout qu'aura disparu la génération actuelle, au fond imprégnée encore d'un reste de romantisme? Assurément, non. Les nuageuses palingénésies de la fin : *l'Ane, la Pitié suprême, Religion et Religions*, sont dès à présent condamnées à l'oubli. L'article de M. Hennequin dans la *Revue indépendante*, qui est l'étude la plus remarquable qu'on ait publiée sur Victor Hugo dans ces dernières années, atteste ce que la nouvelle École pense du poète, auquel elle reproche d'être tout verbal, de manquer complètement de tout esprit d'analyse, de ne montrer que des décors et des costumes.

La foule à laquelle Victor Hugo a tout sacrifié l'abandonnera bien vite; il n'existe plus nulle conformité d'idées entre le poète et son parti, et l'on a déjà interdit dans les écoles les volumes dans lesquels l'auteur des *Feuilles d'automne* parlait de Dieu.

C'est nous qui, ainsi que je le disais ici même il y a quelque temps, recueillerons cette figure immortelle, lorsque ceux qui s'en sont servis comme d'une réclame et d'un drapeau auront cherché d'autres idoles. C'est nous qui nous souviendrons que Victor Hugo a été, pendant les meilleures années de sa vie, le représentant des nobles traditions de l'Humanité, le chantre des gloires de la France.

A l'heure où la rue organisera une dernière manifestation en faveur du flatteur de la populace, des prières s'élèveront peut-être vers le ciel pour le poète vraiment grand qui a dû ses inspirations les plus sublimes à la Foi, à la Patrie, à la Famille, à la Charité.

Sans doute, celui qui n'est plus aurait pu faire, au déclin de sa vie, un meilleur usage du génie merveilleux, du génie presque divin que le Créateur lui avait accordé; il aurait pu prêcher la concorde et l'amour, au lieu de semer la haine dans le cœur des déshérités. Mais il est maintenant devant un juge plus haut que nous, devant le seul qui ait le droit de sonder les cœurs et les reins. Souhaitons qu'il ait trouvé la miséricorde et la paix dans ces sphères supérieures auxquelles il aspirait déjà par la pensée, lorsqu'il s'écriait :

Quand nous en irons-nous où sont l'aube et la foudre?
Quand verrons-nous, déjà libres, hommes encor,
Notre chair ténébreuse en rayons se dissoudre
Et nos pieds faits de nuit éclore en ailes d'or?

ED. DRUMONT.

LE MATIN.

26 mai.

Les voleurs d'hommes.

Il a proclamé dans son testament qu'il croyait en Dieu.

N'appartenait-il pas, en effet, à Dieu, celui qui disait dans l'admirable *Prière pour tous* :

Ma fille va prier!... d'abord, surtout pour celle
Qui berça, tant de nuits, ta couche qui chancelle!
Puis ensuite pour moi! J'en ai plus besoin qu'elle!
Va donc prier pour moi!.....
Va prier pour ton père!

Il appartenait à la France, à la France seule et sans distinction de partis politiques, celui qui chanta toutes nos gloires et pleura toutes nos défaites, celui qui disait encore :

> L'orage des partis avec son vent de flamme,
> Sans en altérer l'onde, a remué mon âme.
>
> . . . . . .
>
> A l'Empereur tombé, dressant dans l'ombre un temple,
> Aimant la liberté pour ses fruits, pour ses fleurs,
> Le trône pour son droit, le roi pour ses malheurs,
> Fidèle enfin au sang qu'ont versé dans ma veine
> Mon père vieux soldat, ma mère vendéenne.

Il était donc la chose de Dieu, ce croyant, et la chose de la patrie, ce chantre de tous les partis; et voilà qu'il se trouve des hommes pour commettre sur lui le double attentat de le voler à Dieu et de le voler à la France!

Oui, de le voler à Dieu!

Pendant quatre jours, quatre longs jours, on l'a laissé se débattre dans une atroce agonie, constatant froidement, scientifiquement, qu'il avait la tête en feu, la gorge brûlante, qu'il se dressait subitement et avec des cris confus sur sa couche, pour y retomber brisé, abattu, qu'il murmurait des paroles sans suite; et on n'a pas voulu lui demander un seul instant si ce n'était pas l'eau bénite que cherchaient ses lèvres desséchées, si ce n'étaient pas vers le crucifix que ses mains se tendaient défaillantes, si ce n'était pas un prêtre qu'il réclamait aux hommes, une réconciliation qu'il implorait de Dieu?

A cette heure terrible où les plus grands courages vacillent, où le doute lui-même, si têtu qu'il soit, s'efface devant la lumière qui baigne déjà dans un lointain tout proche, le seul béant de l'éternité, qui peut dire que Victor Hugo n'a pas eu ce retour naturel vers l'ardente Foi de ses premières années?

Et sous prétexte que, depuis, il eut la bravade que donne la santé insouciante dans sa vigueur, ceux qui l'entourent ont élevé, volontairement, une barrière infranchissable, criminelle, entre le moribond qui râlait et le vieil archevêque de Paris, qui tout faible et tout malade qu'il fût lui-même, s'était relevé pour servir à ce chrétien peut-être repentant de caution devant le suprême tribunal.

Grâce à eux, grâce à leur complicité impie, le fils de la *Vendéenne,* ainsi qu'il se nommait lui-même, est mort sans cette prière qu'il demandait à sa fille autrefois, sans que ses deux petits-enfants, tout ce qui lui restait de sa famille, soient venus s'agenouiller auprès de son lit, comme deux anges gardiens qu'ils sont.

Pourtant les avertissements ne lui manquèrent pas, et ce fut d'une main bien dure, bien brutale, que Dieu le toucha plusieurs fois, pour le jeter par force dans le chemin qui mène à lui.

Il avait quatre enfants, deux filles, deux fils.

Que sont-ils devenus?

Tous les quatre ont successivement disparu.

Une fille, Léopoldine, est morte noyée, dans le sans qu'il ait voulu comprendre que c'était un appel. L'autre fille, Adèle, est folle.

Et le vieux père, chêne deux fois ébranché déjà par la foudre, a vu tomber encore avant l'hiver ses derniers rameaux, ses fils François et Charles. Et il n'a pas voulu entendre!

Alors et sans se lasser la providence l'a laissé vivre, l'a laissé parvenir à l'âge des patriarches, pour que seul, isolé, sa tête branlante en face de la jeune tête des petits-enfants, il vît mieux l'éternité qui s'ouvrait devant lui.

Ce n'est pas tout. Dans son ineffable bonté, elle lui a dispensé encore le plus grand des bienfaits, pour l'homme brave et fort qui veut regarder la mort après l'avoir vue venir, et qui veut tomber en soldat, c'est-à-dire en chrétien; elle lui a donné ce que je payerais, moi, de tout mon sang, quatre jours pour se sentir mourir.

Bien sûr il a compris, bien sûr il a vu, bien sûr il a voulu revenir à Dieu.

Mais la libre-pensée s'était assise à son chevet et elle l'en a empêché.

Et ce grand génie, le plus grand assurément de tous ceux qui, par la pensée littéraire, aient illustré la patrie française, s'est éteint convulsivement, bestialement, ravalé à l'animal qui se débat sur la litière, et tout prêt pour les équarrisseurs de la République.

Il fallait cela. Il le fallait à la horde qui le guettait, avide de saisir son cadavre pour en heurter, par défi, la religion et la société.

Et, dernier blasphème, on a tenté de désaffecter le Panthéon pour lui, comme s'il était tellement démesuré, qu'il fût nécessaire de lui donner la place de Dieu lui-même.

Fort heureux sommes-nous que, sous prétexte qu'il a célébré Notre-Dame, on n'ait pas voulu faire de la vieille cathédrale un temple pour l'idole, car l'enthousiasme ainsi conçu franchit toutes les bornes de l'admiration permise, dépasse l'apothéose et atteint les limites de la démence païenne.

Quelle pitié que cette mort suivie d'un lugubre enfouissement!

Il a rendu le dernier soupir, entendant au dehors, sous sa fenêtre assiégée, les jappements des *reporters,* à la plume pendante comme la langue, chacals de la tombe, hyènes du cimetière, qui notaient ses soubresauts en connaisseurs, qui comptaient bruyamment les pulsations affaiblies et décroissantes de son cœur, et qui retouchaient leurs articles nécrologiques, laborieusement et longuement improvisés.

Et c'est en vain qu'autour de ce grand homme qui s'éteint, je cherche ce quelque chose d'ému, de solennel, de respectueux, qui d'ordinaire sert de cortège au chrétien qui retourne à Dieu.

Une foule qui s'agite, bourdonne, indifférente dans sa curiosité tapageuse, des gens pendus toute la nuit à la sonnette de l'agonisant transformée en sonnette d'hôtel meublé, une chambre funéraire ayant la banalité de la place publique, la froideur d'une salle de la Morgue, où tout le monde entre, sort, parle, regarde

deuil public éphémère, puisqu'il n'est qu'humain et qu'on a voulu le limiter à la dépouille mortelle.

Voilà ce qui frappe, voilà ce qui écœure.

Et le décès est à peine constaté, que les marchands de papiers publics se ruent sur le téléphone, sur le télégraphe, sur les voitures, et donnent l'ordre de hurler dans les rues et sur les boulevards leurs journaux soigneusement préparés, empilés et encadrés de noir à l'avance.

Combien même d'entre eux trouvaient qu'il avait retardé leur publicité impatiente !

Et c'est un sou le numéro, messieurs, un sou ! Un sou pour connaître ses derniers moments, pour savoir ses dernières paroles, pour contempler un portrait cyniquement fait depuis huit jours et dans l'attirail mortuaire, avant que Victor Hugo fût même malade, et qu'on tenait en réserve dans un tiroir, comme on en garde d'autres, les portraits de ceux dont on attend le décès éventuel !

Et on fait argent, on fait recette, on bat monnaie sur le mort, filoutant le public naïf et avide d'émotion, lui criant à haute voix les larmes du petit Georges, les sanglots de la petite Jeanne, lui racontant que cette vieille bête de Le Royer, président du Sénat, en a mouillé ses lunettes, que Brisson est venu, se révélant plus marmiteux que d'habitude; que Sardou, fabuleuse réclame, était justement là pour annoncer la nouvelle, tout cela pour un sou, messieurs, pour un sou, et alors que le corps de Victor Hugo n'a pas encore eu le temps de refroidir !

Et comme si cela n'était pas suffisant, au même moment, des spécialistes attentifs qui se tenaient derrière la porte, font irruption. C'est le peintre, le crayon à la main, le mouleur avec son plâtre, Nadar avec son appareil photographique et disant au mort, par habitude : « Ne bougeons pas, ça commence. » Tous ne s'occupant qu'à conserver le souvenir du cadavre déjà pourri, et personne ne se demandant où donc s'est envolée cette âme resplendissante de clartés, et qui n'était qu'une étincelle tombée du ciel, jaillie de Dieu.

Enfin, des Anglais qui passent, voyant cette maison ouverte, et ne reconnaissant pas un deuil dans ce qui n'est plus qu'une foire, demandent si on peut monter en payant.

C'est honteux, c'est ignoble, c'est écœurant, cette mort du pauvre grand homme, punition de l'orgueil qui fut sa folie. Et lui, qui fit *les Châtiments*, en avait-il prévu de pareils ?

Et qu'elle fait plus grande envie, la mort du mendiant à l'hôpital, les mains jointes, une croix de bois sur la poitrine, avec le cierge qui brûle et la sœur de charité pieusement courbée dans la prière !

Décidément, mieux vaut la fosse commune avec Dieu que le Panthéon avec les hommes, et quels hommes !

Les mêmes qui ont volé Victor Hugo à Dieu, les mêmes qui lui préparent un hideux cortège de francs-maçons et de libres penseurs, les mêmes qui échafaudent son triomphe ici-bas, alors que là-haut, peut-

les MISÉRABLES dont il écrivit l'histoire, alors que son âme errante et désolée ne suivra le pompeux cortège que pour y recueillir avidement les signes de croix égarés dans la foule, les mêmes qui l'ont volé à Dieu veulent encore le voler à la France !

Il était à la France, à la France seule, répétons-le bien haut, l'homme sans opinion, qui servit tous les gouvernements qu'elle se donna, qui reçut deux pensions du roi Louis XVIII, la pairie du roi Louis-Philippe, qui se fit l'Homère immortel de l'Iliade impériale, et qui ne se sépara de Louis-Napoléon, après l'avoir soutenu dans *l'Événement*, que parce qu'il lui refusa le portefeuille de l'instruction publique.

Et n'est-ce pas un crime de lèse-nation, que de mettre définitivement le bonnet phrygien sur ce front glacé, qui se para jadis des lis royaux et des violettes impériales ?

N'est-ce pas une ignominie que de lui donner pour linceul le drapeau rouge de la République, au lieu du drapeau tricolore de la France ?

Et c'est le diminuer, le rapetisser que de le ravir à la patrie tout entière, pour le donner à une faction.

C'est vrai, il est mort républicain, mais il a fait, lui, l'ancien impérialiste, l'ancien royaliste, comme ces vieillards qui donnèrent leurs plus belles heures, celles de l'amour et de la jeunesse, à d'autres, à celles qu'ils aimaient, à celles qui le méritaient, et qui s'endorment finalement, amants usés, abrutis, dans les bras de l'ignoble mégère qui fait leur ménage.

Car la République n'a possédé de Victor Hugo que les restes, et elle ne peut en montrer que les ruines.

Pourquoi le travestir en tribun de carrefour, le coiffer du chapeau mou, le traîner dans les ruisseaux boueux de la révolution, ce rêveur fait pour aimer, pour bénir, tout poète étant un apôtre, et qui marchait, les yeux aux étoiles d'où il venait et loin de la foule aux vils appétits, aux passions immondes ?

Pour qu'il restât grandiose, géant couché en travers de ce siècle tout entier, qu'il remplit avec Napoléon, il fallait le laisser tel qu'il était né, tel qu'il avait vécu, tel qu'il devait mourir, poète et rien que poète.

Eschyle a-t-il donc troublé l'Agora, Virgile le Forum, et Shakespeare la Cité de Londres ?

Et, comme toute la nation serait là, recueillie, attentive, s'il n'était que la harpe brisée, la harpe nationale qui, pendue à la forêt comme la harpe d'Éolie, vibrait à tous les vents de France, mélodieusement et inconsciemment, pour le roi, pour l'empereur, pour la République !

PAUL DE CASSAGNAC.

MONITEUR UNIVERSEL.

Victor Hugo est rentré dans l'éternité.

Il avait, durant sa vie terrestre, connu tous les honneurs de la postérité; il avait vu sa gloire.

Notre monde, livré aux disputes des hommes, n'existe plus pour lui, qui vit toujours pour nous.

Que tout bruit de nos vaines querelles cesse autour

Le silence, cette majesté de l'infini, est un hommage qui lui est dû.

Ce simple mot s'adresse à celui qui m'honora de son amitié.

La dernière fois que je le vis, passant affectueusement sa main sur mon épaule, il dit à une personne qui se trouvait là :

— Celui-ci est mon ami. Il est toujours selon mon cœur, s'il n'est pas toujours selon mon esprit. Et encore...? ajouta-t-il.

Le poète sidéral des *Rayons* et des *Ombres*, qui toucha les sommets aux blancheurs immaculées et sonda les abîmes les plus noirs, le Christophe Colomb d'un nouveau monde littéraire, nous reste tout entier par ses œuvres.

Mais l'ami?

Comme lui j'ai la ferme croyance que la mort n'est elle-même qu'une forme de la vie; je me souviens des paroles qu'il me chargea de prononcer sur la tombe de Saint-Victor : « *Pour de telles âmes la mort est un grandissement de fonction* ».

Malgré tout, je pleure.

PAUL DALLOZ.

TEMPS

24 mai.

Voici la fin d'un long et curieux article de M. Henry Michel :

Il y a quelque chose de plus extraordinaire encore que sa carrière, son œuvre, son génie : la place qu'il a tenue parmi nous dans ce dernier quart de siècle. De profonds changements ont bouleversé l'art, la société, les consciences. Quelles contradictions foncières entre le culte de Victor Hugo pour la grandeur et la prédilection des écrivains du jour pour le bas et le vil; entre son romantisme obstiné et leur réalisme féroce; entre son spiritualisme vaste et compréhensif et leur matérialisme étroit! Il est resté chevaleresque, tandis qu'autour de lui on devenait odieusement utilitaire. Il a gardé sa foi dans la vie, dans l'idée, dans l'amour, tandis que le pessimisme de Schopenhauer gagne chaque jour du terrain. La manie archéologique nous tient courbés, la loupe à la main, sur le passé; ce siècle, qui a créé l'histoire, mourra de l'abus de l'histoire : jusqu'à son dernier souffle, Victor Hugo a essayé de plonger dans l'avenir. A nos lamentations sur le perpétuel recommencement des choses il ne répond qu'en affirmant sa confiance dans le progrès, dans la perfectibilité indéfinie de l'homme. Peu de points de contact, par conséquent, entre ses successeurs et lui, soit en fait d'art, soit en fait de principes philosophiques. Il plane encore sur les cimes, où les contemporains de sa jeunesse l'avaient suivi, tandis que notre génération a descendu les pentes de la montagne et s'agite au plus profond de la vallée. Malgré tout, l'accord s'est établi pour consacrer sa gloire, pour la placer au-dessus de toute discussion un accord unanime, irrésistible. Des esprits, d'ailleurs intolérants, n'ont pas songé à lui reprocher sa foi à des principes qu'ils détestent. On lui a même pardonné d'être plus jeune que sa postérité. Sans doute, la déférence qu'on lui témoignait n'entraînait pas l'adhésion à ses doctrines. Lui qui a eu tant de dévots, il n'a guère eu de disciples. Le moindre écrivain d'à présent passe chef d'école. Où est donc l'école de Hugo? Mais enfin il a régné, et jamais royauté ne fut assise sur un trône moins exposé aux attentats. C'est trop de dire qu'il a été roi : il a été presque dieu. Les dix lettres de son nom sont à elles seules une religion tout entière dogmes et symbole.

Cette religion, comme beaucoup d'autres, a eu ses adeptes qui l'ont compromise, ses pontifes qui l'ont ridiculisée. Mais ne suffit-il pas qu'elle ait procuré à d'innombrables esprits les jouissances, qui se font si rares, de l'adoration et du prosternement? En outre, elle a uni dans un sentiment commun des hommes divisés sur tout le reste. En ce temps où tout devient matière à conflits et à scissions, où l'on met à élever des barrières entre les âmes tout le soin que l'on devrait mettre à renverser celles qu'avait dressées le passé, toutes les colères, tous les partis, toutes les Églises désarmaient devant cette gloire. Il y a eu là comme un asile privilégié et hospitalier, où les adversaires de la veille et du lendemain étaient sûrs de se rencontrer, la même parole aux lèvres, la même émotion dans l'âme. Peut-on ne pas bénir la mémoire du poète pour un tel bienfait? Peut-on songer sans une tristesse amère que tout cela va finir?

D'autres journaux, tels que *le Constitutionnel, la Patrie, le Soleil, le Voltaire*, ont également publié d'excellents articles critiques sur la mort du poète. Nous ne pouvons que les signaler.

DISCOURS LITTÉRAIRES

PRONONCÉS AUX FUNÉRAILLES DE VICTOR HUGO

Nous publions, à la suite de cette revue de la presse, les principaux discours littéraires prononcés aux funérailles nationales de Victor Hugo. Nous avons laissé de côté tous ceux que leur nature politique ne désignait pas à l'attention de

DISCOURS DE M. ÉMILE AUGIER

Au nom de l'Académie française.

Messieurs,

Le grand poète que la France vient de perdre vou-

à quoi j'ai dû l'honneur d'être choisi par l'Académie française pour apporter ici l'expression d'une douleur partagée par l'Institut tout entier.

Mais qu'est-ce que notre deuil de famille devant le deuil national qui fait cortège à notre illustre confrère ?

Toute la France est là, cette France dont Victor Hugo restait, après nos désastres, le plus légitime orgueil et la plus fière consolation ; car, il l'a dit lui-même :

> Rien de ces noirs débris ne sort que toi, pensée,
> Poésie immortelle, à tous les vents bercée.

Et la sienne est immortelle, en effet !

Faut-il vous parler de l'éclat incomparable de son œuvre ? de cette imagination merveilleuse, de cette magnificence de style, de cette hauteur de pensée qui font de lui un maître sans pareil ? Ses droits à l'admiration des siècles sont proclamés plus éloquemment que je ne saurais le faire, par cette cérémonie sans précédent, par cette affluence de populations accourues des quatre points cardinaux à ce pèlerinage du génie.

Grand et salutaire spectacle, messieurs. Il est juste, il est beau qu'une patrie rende en honneurs à ses fils ce qu'elle reçoit d'eux en illustration.

Au souverain poète la France rend aujourd'hui les honneurs souverains.

Elle dresse son catafalque sous cet Arc de Triomphe qu'il a chanté et sous lequel jusqu'ici elle n'avait encore fait passer qu'un triomphateur, celui qu'elle a entre tous surnommé le Grand.

Elle n'est pas prodigue de ce beau surnom. Elle en fait presque l'apanage exclusif des conquérants. Il n'y avait qu'un poète couronné par elle de cette auréole : il y en aura deux désormais, et comme on dit le grand Corneille, on dira le grand Hugo.

Il y a dans la plus haute renommée une partie caduque dont elle se dégage par la mort. Il semble alors qu'elle s'élance avec l'âme du mourant, secouant aussi une sorte de dépouille mortelle pour planer radieuse au-dessus de la dispute humaine.

La renommée ce jour-là s'appelle la gloire, et la postérité commence. Elle a commencé pour Victor Hugo. Ce n'est pas à des funérailles que nous assistons, c'est à un sacre, et on est tenté d'appliquer au poète ces beaux vers qu'il adressait à son glorieux prédécesseur sous l'arche triomphale :

> Maître, en ce moment-là, vous aurez pour royaume,
> Tous les fronts, tous les cœurs qui battront sous le ciel ;
> Les nations feront asseoir votre fantôme
> Au trône universel,
>
> Les nuages auront passé dans votre gloire
> Rien ne troublera plus son rayonnement pur ;
> Elle se posera sur toute notre histoire
> Comme un dôme d'azur.

DISCOURS DE M. JOURDE

Au nom du syndicat de la presse parisienne.

Messieurs,

La presse parisienne m'a fait un honneur dont je sens le prix en me chargeant de dire, en son nom, un dernier adieu au grand mort que nous pleurons.

En ce jour où tant de voix éloquentes s'élèvent pour célébrer cette illustre mémoire, la presse ne pouvait garder le silence sans manquer à un devoir sacré.

N'a-t-elle pas, elle aussi, une dette de reconnaissance à acquitter envers Victor Hugo ?

Le journal n'était pas seulement pour Victor Hugo une des plus belles manifestations de la pensée humaine ; il était à ses yeux l'instrument du progrès, le flambeau de la civilisation.

Le journal était pour lui l'avant-coureur du livre dans les masses profondes de notre société démocratique.

Il n'a pas vingt ans, qu'il publie le *Conservateur littéraire*. Lorsque, plus tard, sorti vainqueur de la grande bataille romantique, il élargit son horizon, c'est au journal, c'est à l'*Événement* de 1848, qu'il demande une tribune politique, comme il avait demandé une tribune littéraire au *Conservateur* de 1819.

Plus tard encore, pendant l'exil et après l'exil, toutes les fois que le grand poète a une cause généreuse à défendre, il fait à la presse l'honneur de l'associer à ses belles actions, à ses revendications éloquentes, à ses appels à la clémence et à l'humanité. Qu'il s'agisse de combattre l'esclavage dans les colonies espagnoles ou de répondre à l'appel des Crétois, qu'il s'agisse de demander à l'Angleterre la grâce des fenians condamnés à mort, ou d'implorer de Juarès la grâce de l'empereur Maximilien ; plus tard encore, qu'il s'agisse de plaider la cause de la France durant l'Année terrible, c'est le journal qui porte au monde les revendications de cette grande conscience et les éclats de cette voix puissante.

Voilà, messieurs, pour la presse, un grand honneur. Elle en est fière. On l'accuse parfois du mal dont elle est innocente : n'a-t-elle pas le droit de se glorifier du bien qui s'est fait par elle ?

On n'accusera pas la presse d'ingratitude vis-à-vis du grand homme dont nous célébrons aujourd'hui l'apothéose ; l'immense publicité qu'elle a donnée aux œuvres du maître a fait pénétrer sa pensée jusque dans les hameaux les plus reculés. Elle a mis sa gloire à l'abri des contestations qui se sont élevées, dans d'autres pays, autour d'illustres génies.

La presse tout entière s'est inclinée avec respect devant les restes du poète national. Les dissentiments se sont imposé silence devant ce glorieux cercueil, et c'est, pour celui qui parle au nom de la presse parisienne, une satisfaction profonde de savoir qu'il est l'interprète de tous ses confrères, quand il exprime son admiration et sa gratitude pour celui qui fut Victor Hugo.

DISCOURS DE M. HENRI DE BORNIER

Au nom de la Société des auteurs dramatiques.

Messieurs,

La Société des auteurs et compositeurs dramatiques m'a chargé d'apporter l'hommage de son admiration et de sa douleur à l'homme qui a illustré à jamais la scène française.

Je n'ai à parler que du poète dramatique, mais à l'insuffisance de mes paroles suppléera cette voix mystérieuse que chacun entend dans son âme en face des grands tombeaux.

Victor Hugo a écrit cette phrase dont on pourrait faire l'épigraphe de son théâtre : « *Dieu frappe l'homme, l'homme jette un cri : ce cri, c'est le drame.* »

Oui, c'est le drame, le drame de Victor Hugo surtout. Dans aucun temps, dans aucun pays, aucun poète n'a écouté de plus près, n'a reproduit avec plus de force ce cri de la douleur humaine. Chacune de ses œuvres tragiques semble porter le nom d'un champ de bataille : *Hernani* a l'aspect d'un combat étincelant sous le soleil de l'Espagne, dans quelque *sierra* désolée; *Ruy Blas* ressemble au choc de deux escadrons farouches plus avides de donner la mort que de trouver la victoire; les *Burgraves* ont la grandeur douloureuse et titanique des trilogies d'Eschyle.

Cette puissance admirable dans la peinture des souffrances de l'humanité n'est qu'un des mérites du théâtre de Victor Hugo; il en a un autre, le sentiment profond de la pitié : tous ces héros, tous ces vaincus de la fatalité, tous ces désespérés de la vie, tous ces martyrs, tous ces bourreaux même ont sur leur visage un ruissellement de larmes qui tombe comme un torrent d'une montagne sombre.

C'est pourquoi le poète glorifie les uns et absout les autres. Il sait que tout crime est le germe d'un désespoir; que le poète, ayant dans une main la justice, doit avoir dans l'autre la clémence, et que si Adam a pleuré sur Abel, Ève a pleuré sur Caïn!

C'est en cela que l'œuvre dramatique de Victor Hugo est à la fois terrible et touchante, et c'est pour cela qu'elle doit rester parmi les plus nobles et les plus hautes dont s'honore le génie humain.

DISCOURS DE M. JULES CLARETIE

Au nom de la Société des gens de lettres.

Messieurs,

Dans l'immense deuil de cette journée, le monde celèbre et pleure l'Immortel, la littérature française le Maître, la Société des gens de lettres le Père.

Aux hommages universels qui changent ces funérailles du poète en apothéose, notre famille littéraire apporte son pieux et respectueux souvenir. Les acclamations disent assez combien Victor Hugo est admiré; chez nous, il fut aimé, et quand il s'agit pour nous de donner des canons à la défense nationale, de célébrer le centenaire d'un grand homme, de défendre vie, le grand poète nous apporta toujours l'autorité de sa parole et l'apostolat de son génie.

Oui, ce fut un apôtre avant tout, ce grand et incomparable homme de lettres qui, dans toute sa longue et glorieuse existence, n'eut jamais d'autre autorité officielle que celle qu'exerce la pensée, d'autre pouvoir que celui du livre, et qui gouverna l'esprit humain par la plume comme d'autres, mieux que d'autres, par l'épée et par le sceptre.

Il a dit de Paris que sa fonction, c'est la dispersion de l'idée. Sa fonction, à lui, ce fut la diffusion de la pensée nationale par sa langue, cette langue claire et nette des traités diplomatiques des souverains, dont il fit le verbe vibrant et généreux de l'âme des peuples. Messieurs, ce qui assure encore à notre pays la suprématie dans le monde, c'est la littérature et l'art, c'est le roman, c'est le théâtre, c'est l'histoire; et aucun homme n'a plus fait pour la gloire de son pays que Victor Hugo, le plus grand lyrique de France. Un jour, en un vers admirable, il a parlé du

Geste auguste du semeur,

..... secouant sur le monde l'inépuisable poignée des vérités; il fut, lui, le semeur, le majestueux et sublime semeur de l'idée française.

Oui, ce grand homme qui rêva, salua l'immense fraternité des peuples, a étroitement aussi, énergiquement et tendrement aimé la patrie; et, après avoir dit à sa France : « Sers l'humanité et deviens le monde », son œuvre entière dit au monde : « Honore, respecte, acclame, remercie la France. »

Ainsi, toute sa vie fut un combat! Lorsqu'il n'était encore que l'enfant sublime, celui qui devait être le sublime aïeul avait proclamé que le poète a charge d'âmes, et en merveilleux artiste, en artiste souverain et inimitable, dans ces livres dont les titres chantent en toutes les mémoires, il opposa à la doctrine de l'art pour l'art, l'art pour le droit, l'art pour une foi, l'art pour la vérité, l'art pour le Dieu qu'il proclamait, pour l'humanité qu'il consolait, pour la patrie qu'il glorifiait!

A travers son œuvre, qui a toutes les tempêtes et tous les apaisements du grand nourricier, — l'Océan, — un autre sentiment souffle comme une brise ou court plutôt comme le sang même des veines du poète: la pitié. Il a toujours jeté sur les douleurs le voile d'une idée consolante. Il a partout cherché dans l'obscurité de la nature humaine la mélancolie latente et la vertu cachée, la fleur ignorée qu'un peu de bonté pouvait faire refleurir. Tout ce qui souffre a place dans sa vaste tendresse : Fantine et Marion, purifiées par l'amour, Jean Valjean par le repentir, Triboulet châtié dans son cœur de père, Lucrèce dans ses entrailles de mère.

Il a pour les petits des caresses de lion : l'orphelin, le pauvre, le marin, il les adopte comme le matelot des pauvres gens recueille les épaves de la mer, et dans un sourire d'enfant il voit un monde de poésie, comme dans la larme de femme qui tombe il voit un monde de douleurs.

tous les écrivains! Il nous disait un soir, en parlant d'un illustre homme de lettres qu'il aimait et qui venait de mourir : « Il fut grand, ce qui est bien, mais il fut bon, ce qui fut mieux! » Messieurs, Shakespeare a parlé quelque part des mamelles sublimes de la charité. De ce lait de la bonté humaine, Victor Hugo s'était nourri; il en garda jusqu'à la fin l'héroïque douceur et, offrant au monde la manne de sa poésie — il réclama — de sa première ode à son dernier livre :

Avec le pain qu'il faut aux hommes,
Le baiser qu'il faut aux enfants!

Et maintenant, il a laissé tomber sa tête puissante dans le dernier sommeil. Il a rejoint Homère, Eschyle, Isaïe, Juvénal, Tacite, Dante, Rabelais — ceux qu'il appelait des génies, — Cervantes, Shakespeare, Corneille, Molière; il a, libre croyant, montré l'évidence du surhumain sortant de l'homme, il a servi à la fois la poésie et le progrès, les lettres et les peuples, dans son ascension vers l'idéal, et libre dans l'art, libre dans le tombeau, il a, je cite ses paroles, « déployé dans la mort ces autres ailes qu'il ne voyait pas ».

Il n'avait demandé que le corbillard des pauvres. Le monde vient de lui faire des funérailles inoubliables, immortelles, comme son œuvre. C'est comme de l'histoire de France qui vient de passer triomphalement à travers l'histoire de Paris. Cherchez parmi ces couronnes : il y en a une qui apporte au défenseur de Thionville l'hommage des habitants de Thionville annexés. Et par une sorte de voie sacrée — de l'avenue qui porte le nom d'Eylau, où son oncle défendit le cimetière, dans la neige, en passant par l'Arc de l'Étoile, où le nom de son père devrait être inscrit, Victor Hugo a eu comme un cortège de monuments : la colonne, Notre-Dame, le trophée et la cathédrale, le bronze et le granit qu'il a contresignés de sa griffe et, de là-haut, du fronton ciselé par le maître sculpteur de sa jeunesse, tombe le cri profond de tout un peuple ; « Aux grands hommes la patrie reconnaissante. »

N'ajoutons rien, nous, gens de lettres, à cette acclamation... rien, si ce n'est cette parole même que faisait entendre, il y a trente-cinq ans, sa grande voix sur le tombeau de Balzac : « Ce penseur, ce poète, ce génie, a vécu parmi nous de cette vie d'orages, commune, dans tous les temps, à tous les grands hommes. » Mais Victor Hugo n'avait pas attendu que la mort fût un avénement. Et, dominant les partis, dominant les passions, continuant là-haut son rêve, il va briller désormais — au-dessus de toutes ces poussières qui sont sous nos pas, « au-dessus de toutes ces nuées qui sont sur nos têtes, *parmi les étoiles de la patrie!* »

DISCOURS DE M. LOUIS ULBACH

Au nom de l'Association littéraire internationale.

Messieurs,

Si je n'écoutais que la douleur d'une amitié de plus de quarante ans, et si je n'obéissais qu'à l'admiration de toute ma vie, je me tairais devant le silence formidable de ce cercueil.

Mais j'ai reçu de l'Association littéraire et artistique internationale, dont Victor Hugo était le président d'honneur, un mandat qu'il ne m'est pas permis de récuser. Nos amis de la France et de l'étranger, ceux qui, dans nos courses à travers l'Europe, à chacun de nos congrès, à Londres, à Lisbonne, à Vienne, à Rome, à Amsterdam, à Bruxelles, acclamaient Victor Hugo avec tant de sympathie, en nous donnant tant d'orgueil, ont aujourd'hui l'orgueil de faire retentir leur sympathie dans notre profonde tristesse. Nous sommes les soldats d'une idée que Victor Hugo nous a léguée, la défense de la propriété littéraire et de la propriété artistique. Partout où nous sommes allés livrer ce bon combat, son nom nous a ouvert l'hospitalité la plus cordiale, son génie nous a donné les armes les plus sûres, et sa gloire a illuminé nos succès.

Je viens donc, au nom de ceux qu'il a inspirés, commandés, soutenus, l'acclamer à mon tour, quand je voudrais uniquement le pleurer.

Victor Hugo est l'écrivain français le plus admiré hors de France; non pas parce que nous l'admirons, car les étrangers, parfois, nous reprochent de ne pas l'admirer assez, tant ils sont saisis par la forte expansion de son génie. A peine a-t-on besoin de le traduire. Le relief de sa pensée fait sa trouée dans la langue étrangère et le geste de sa parole aide à le deviner avant qu'on l'ait pénétré.

Sa gloire prodigieuse, messieurs, nous est donc doublement chère. Elle rayonne sur nous, avec le souvenir de nos joies, de nos douleurs les plus intimes, de nos ambitions les plus vastes, et en même temps elle resplendit au dehors comme une irradiation de la France, généreuse et fraternelle.

Le patriotisme de Victor Hugo, qui ne sacrifie rien des droits stricts de la patrie, s'augmente d'un sentiment de justice internationale supérieur aux préjugés de la diplomatie, aux ignorances populaires. Il est un foyer hospitalier où toutes les patries s'échauffent, pour aimer et servir davantage la paix, l'union, la liberté.

Soyons fiers, à travers notre douleur, de voir ce mort sublime se dégager de nos étreintes, pour recevoir de toutes les nations tournées vers lui une immortalité qui s'ajoute à notre reconnaissance nationale.

Nous négligeons d'insérer, par faute de place, les deux petits discours de M. Leconte de Lisle, au nom des poètes, et de M. Got au nom des artistes dramatiques.

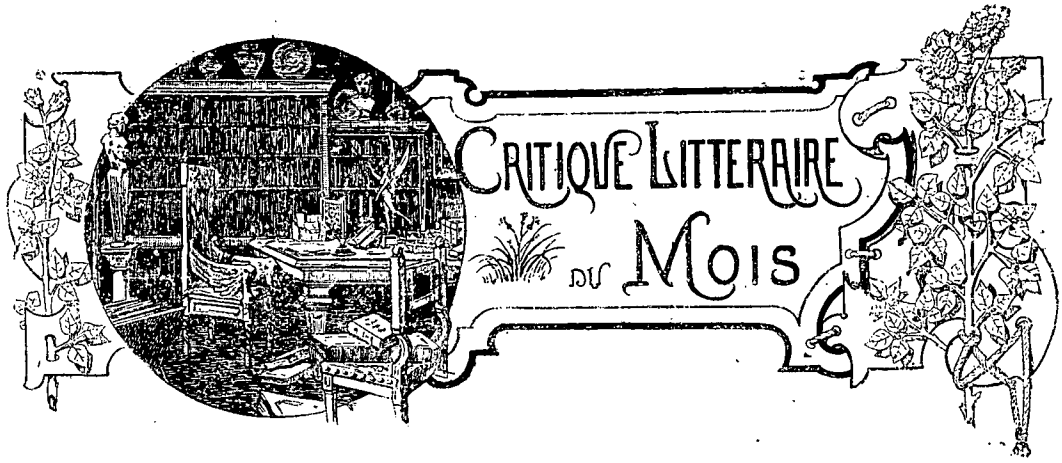

Bel-Ami, par Guy de Maupassant. Un vol. in-18 jésus. Paris, Victor Havard; 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Vous est-il arrivé, par une des dernières journées d'automne, en vous promenant sous les grands arbres, tout au fond d'un parc ombreux, de soulever l'une des larges feuilles jaunies tombées à terre et comme soudées au sol par l'humidité? A mesure que vous l'arrachez à cette étroite promiscuité avec la boue, vous mettez au jour tout un remuement hideux d'insectes répugnants, de vers gluants, abrités, tapis dans cette ombre, dans cette fange, que la lumière affole et qui s'enfuient, éperdus, de tous côtés : de l'humus en décomposition surgissent des formes louches, dont le contact fait frissonner et dont la vue bouleverse le cœur. Guy de Maupassant, lui, vient de soulever ainsi la feuille déployée du journal, et il nous montre brusquement, dans le grotesque, dans l'ignoble et dans l'infâme de leur surprise, tous les êtres suspects qui grouillent dans ce demi-jour mystérieux et vaseux du journalisme.

Satire impitoyable, coup de fouet sonore lancé en pleine vie moderne, son roman est une œuvre de vérité et de lumière, appelée à avoir un énorme retentissement, autant par la manière magistrale dont certains personnages sont traités que par l'empoignement d'une action à la fois serrée et rapide, ne laissant pas un seul instant place à la fatigue. Son héros principal, *Bel-Ami*, un tempérament puissant, est un type admirable de canaillerie consciente et persévérante; il a élevé à la hauteur d'un principe l'art de se servir des femmes pour arriver. Chacune de ses maîtresses, en plus de la satisfaction charnelle et bestiale qu'elle lui procure, lui sert de marchepied, d'échelon pour s'élever peu à peu; il grandit ainsi en situation, en richesses, en honneurs, en considération même, d'autant plus respecté qu'il est plus infâme, trompant sans scrupule les femmes les unes pour les autres, suivant les besoins de sa bourse ou de son avenir, avec une tranquillité impudente, qui lui fait accepter tous les affronts et toutes les injures du même visage impassible. C'est un merveilleux gredin, dans toute l'étendue du mot, sans une faiblesse dans son existence de coquin, sans une défaillance dans son rôle de drôle soutenu et servi par les femmes, que font pâmer sa jolie figure et sa moustache frisée; il les courbe toutes devant lui, sous lui, depuis l'exquise petite Mme de Marelle, qui lui fourre des louis dans ses poches à chacun de leurs rendez-vous, en passant par la jolie et énigmatique Madeleine Forestier, qui lui donne sa main, son influence et la croix, jusqu'à la vieille Mme Walter, qui lui glisse soixante-dix mille francs dans la main, et enfin à Suzanne Walter, qui lui apporte les millions de sa dot princière. Tel est ce Georges Duroy, ex-maréchal des logis de hussards, qui, parti de rien, arrive à devenir le baron Georges du Roy de Cantel, rien que par la force de ce surnom de *Bel-Ami*, sobriquet caressant et caresseur donné par les femmes extasiées d'amour, sobriquet qui est comme un soufflet vengeur en pleine figure, une enseigne d'ignominie et de honte plaquée sur la face du beau garçon, irrésistible, marchant droit devant lui, dans son implacable égoïsme de mâle jouisseur et triomphant.

Du milieu de ces pages surgissent des scènes qui se gravent profondément dans l'esprit et prennent à la fois les yeux et le cœur par la vigueur de leur relief. Ainsi la mort de Forestier à Cannes, cette fin du poitrinaire est décrite et étudiée avec un art de premier ordre, c'est de la haute et sérieuse psychologie, en même temps qu'une peinture extraordinaire du passage de la vie à la mort; il est impossible de lire ces feuillets sans sentir sur sa chair frissonnante le souffle effrayant et léger de la mort, cette mort particulière et terrible des phtisiques. Dans un autre ordre d'idées, nous citerons la visite de Georges du Roy et de sa femme, Madeleine Forestier, à ses vieux parents, les aubergistes de Canteleu; voilà de l'observation juste et vraie; toute une philosophie de l'humanité est contenue dans cet épisode. Bien crâne également, la gifle lancée à Georges du Roy par la petite Clothilde de Marelle. Le détail des bilboquets, sans doute pris sur nature, nous paraît moins heureux, un peu puéril et hors d'œuvre, surtout à côté de la vigueur de tout le reste; puis l'assaut chez Jacques Rival manque de cohésion, de rendu et ne se tient pas d'aplomb. Mais ce sont là de légères taches, qui ne suffisent pas à déparer un ensemble aussi heureux.

Avec Georges Duroy le personnage le mieux planté

sur ses pieds, le plus complet et le plus séduisant, est cette ravissante Mme de Marelle, qui va à l'amour comme à une chose naturelle, et dont la sensualité continue a même un charme très grand; elle serpente d'un bout à l'autre du volume, trompée, quittée, mais toujours reprise, avec une ondulation enlaçante qui la rend presque sympathique dans sa poursuite amoureuse. Aussi est-on tout heureux, malgré l'infamie de la situation, de la voir encore apparaître à la dernière ligne comme une promesse d'adultère futur et toujours renaissant pour le ménage tout neuf de *Bel-Ami*, devenu le baron Georges du Roy de Cantel.

Bel-Ami est donc un livre qui fera crier, mais qu'on lira avec passion, bien qu'il ne s'en dégage pas un honnête homme, pas une honnête femme, et qu'il contienne la plus jolie collection de coquins et de coquines qu'on puisse imaginer. G. T.

Roland d'Escours, par François Vilars. Un vol. in-18. Paris, Plon, Nourrit et Cie, édit.; 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Il est difficile d'imaginer une trame plus puérile et plus confuse en même temps. L'auteur reste constamment au-dessous du sujet qu'il veut soulever; il esquive le plus souvent les situations qu'il serait intéressant de voir largement développées, et, sur d'autres points tout secondaires, il s'étend avec une abondance fatigante de détails mesquins.

Au demeurant, voici à peu près le sujet : M. Roland d'Escours, gentilhomme de haute vertu autant que de vieille race, a deux fils; l'aîné se fait militaire, le second juriste. Près du château de la famille d'Escours, situé on ne sait où, grandit une jeune fille, Brigitte, orpheline, sous la garde de ses grands parents. M. d'Escours la désire pour femme à son fils aîné Arthur; mais le jeune officier s'éprend à Paris, — sans qu'on sache pourquoi il y est venu, — d'une jeune personne dont le père manigance des affaires financières, Octavie Bosseux. D'autre part, Brigitte aime bien un d'Escours, mais le cadet, Hubert, et elle est payée de retour. Or le père Bosseux a été jadis intendant de M. d'Escours. Il s'est fait chasser pour indélicatesse. Aussi est-il doublement aise de piper pour gendre le jeune Arthur, dont le nom honorable rendra du crédit à la maison Bosseux, qui tripote des affaires véreuses.

En effet Arthur, qui a donné sa démission à l'insu de son père et de plus épousé Octavie malgré l'opposition paternelle, se trouve englobé dans la déconfiture déshonorante du père Bosseux, et ce sont tous les d'Escours qui sacrifient leur fortune entière à désintéresser les créanciers. Mais sans qu'on sache pourquoi et sans que cette circonstance serve en rien à cette fable poncive, voilà qu'on apprend l'adultère rétrospectif de Mme Roland d'Escours et le caractère adultérin de la naissance du pauvre Hubert, le fils de prédilection du vénérable Roland. Cet incident n'a d'autre but ni d'autre effet que de mettre en scène un duel du père adultérin avec le père putatif et de permettre aux d'Escours de solder les dettes de Bosseux grâce à un cadeau de deux millions que leur envoie discrètement l'amant de Mme d'Escours.

Pour être juste, reconnaissons que quelques scènes sont traitées avec une certaine allure. Le grand malheur, c'est qu'aucune nécessité réelle ne les suscite, aucun lien logique ne les rattache. Il semble qu'on aille à l'aventure, avec une sorte de parti pris de composer un de ces romans dits honnêtes, qui vous font prendre l'honnêteté en horreur, tant les personnages sont factices et les péripéties invraisemblables.

Nous avons lu moins mauvais de M. François Vilars. PZ.

Vengeance, *roman parisien,* par Alfred Multedo. Un vol. in-18. Paris, E. Dentu; 1885.

Mme de Lérac, au lit de mort, obtient de son fils le serment qu'il ne reverra plus certaine princesse russe, sa maîtresse. Celle-ci dérobe à son ancien amant deux photographies, un double portrait de M. et de Mme de Lérac, et celui d'un ami de la famille, fait substituer la tête de l'ami à celle de l'époux, invente un autre faux en écriture privée et envoie le tout au fils afin de se venger de son abandon en déshonorant la mère. René de Lérac ne vit plus désormais que pour châtier celui qui fut l'infidèle ami de son père. Comment il retrouve le traître et vainement essaye de séduire sa femme (la peine du talion), alors qu'à son insu il est aimé de la fille, comment, dénoncé par la princesse russe, il est surpris dans une situation équivoque par le mari, comment il survit aux suites d'un duel terrible, comment l'innocence de Mme de Lérac lui est démontrée, comment il épouse l'ingénue, c'est le roman; et le roman, en dépit de quelques invraisemblances, est dramatique. E. C.

Claire d'Albe, par Mme Cottin. Un vol. in-18. Paris, Isidore Liseux; 1885.

Est-il vrai que les générations de lecteurs qui, depuis un demi-siècle, ont renoncé à lire les élucubrations de Mme Cottin aient été injustes envers la mémoire de cette aimable femme? *Claire d'Albe, Malvina, Élisabeth, Amélie Mansfield, Mathilde* et son Malek-Adhel, ces romans si célèbres jadis, méritaient-ils réellement de survivre à la vogue qui les accueillit quand ils parurent, de 1798 à 1807, et se prolongea pendant toute la durée de l'Empire, de la Restauration et même au delà? Sur l'affirmation de M. Alcide Bonneau, qui a écrit un *Avertissement* pour cette nouvelle édition de *Claire d'Albe,* nous nous sommes demandé si effectivement notre dédain pour cette littérature troubadour était justifié, et nous avons relu *Claire d'Albe.* Eh bien! l'épreuve faite, nous devons remercier M. Isidore Liseux d'avoir exhumé ce roman de l'ombre où nos aînés l'avaient enseveli dans un vague souvenir d'ironie compatissante. En effet, désormais notre conscience est en repos; c'est en connaissance de cause que nous laissons retomber la pierre du sépulcre soulevée pour un moment, et

replongeons la prose de Mme Cottin dans l'oubli le plus profond pour un autre demi-siècle. La postérité d'alors pourra tenter l'expérience à son tour. Si dans cinquante ans le sens des lettres s'est émoussé de nouveau, si le goût de la langue est de nouveau perdu, il n'est pas impossible que les combats de la vertu aux prises avec la passion sensuelle et ses défaites après des raisonnements sans fin retrouvent quelque crédit auprès des femmes sensibles. Aujourd'hui, entre l'imagination du lecteur et les inventions de Mme Cottin, se dresse l'infranchissable barrière du style. C'est après avoir relu *Claire d'Albe* que l'on apprécie vraiment à toute sa valeur les bienfaits du romantisme. De cette lecture, il se dégage donc à l'adresse des romanciers un avertissement qui diffère un peu de celui de M. Alcide Bonneau et que voici : « Qui veut durer, doit avant tout écrire en bon langage, car l'honneur de la langue est nécessaire et suffisant à l'immortalité d'un peuple. » E. C.

Pauvre Zeph, par F.-W. Robinson. Roman traduit de l'anglais par Mary W. Davis. Un vol. in-16. Boston, 1884. Carl Schoenof, éditeur.

Deux étudiants s'égarent par désœuvrement dans un bal populaire de bas étage. L'un d'eux s'arrête aux paroles de querelle et de rupture d'un couple assis à une table voisine. Surpris, intéressé par l'esprit de repartie, la liberté d'allures, la franchise du regard, l'apparente honnêteté de la femme, par sa grâce, sa distinction relative en ce milieu faubourien, par sa beauté et aussi par son extrême jeunesse, livrée à elle-même, il cède à un premier mouvement de curiosité et engage la conversation avec elle. Après quelques rebuffades et de vifs propos échangés entre le jeune bourgeois et la fille du peuple, un tour de bal soude le premier anneau d'un enchaînement d'épisodes qui, à quelques mois de là, conduit au suicide la petite Zéphyrine, restée pure cependant, et au désespoir, sans issue, l'étudiant sincèrement épris ; mais celui-ci, retenu par l'orgueil de caste, s'est décidé trop tard à épouser la pauvre Zeph.

L'affabulation n'est pas essentiellement neuve et l'œuvre ne peut avoir quelque valeur dans le texte anglais que par la vivacité du dialogue et la vivante peinture des deux caractères en présence. Le type de la petite ouvrière est original, en effet, et, malgré la traduction absolument barbare, on s'attache à cette enfant rieuse et brusque, libre de toute contrainte et quelque peu hérissée de sauvagerie, coquette et sage, prompte à flirter, mais non à aimer, lente à se faire illusion, mais s'y abandonnant à la longue et en mourant; et si douce, si modeste, si résignée à l'heure poignante de la suprême déception! L'auteur est américain, l'éditeur également et aussi le traducteur. Le premier a écrit un roman touchant, en somme, et qui a grandement réussi; le second a fait un fort joli volume, parfaitement imprimé, en caractères excellents, sur de fort beau papier et broché solidement; le traducteur seul, en dépit de son zèle, — car son œuvre fut spontanée — est resté déplorablement au-dessous de sa tâche. Il avoue lui-même qu'il ne s'attend pas à écrire en français académique (of course I could not expect to render it into pure academic French); notre seul regret est que le *French* de Mary W. Davis n'ait qu'une vague parenté avec le français.

Roland, par Ary Ecilaw. Un vol. in-18 jésus. Paris, Alph. Lemerre, édit.; 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Inégalement écrit, maladroitement composé, ce roman n'en est pas moins digne de remarque, à cause d'un accent de sincérité qui, parfois même, confine autour de l'autobiographie. On sent plus d'une fois l'envie d'abandonner le livre, par fatigue, puis on se reprend de curiosité. En effet, çà et là, après un long hors-d'œuvre, éclate un passage tout vibrant d'émotion.

L'histoire de *Roland* n'est pas bien neuve, et, malgré l'effort de l'auteur pour la compliquer, elle se réduit à une donnée assez simple : *Roland* est un enfant naturel; il ignore même sa mère. On l'a déposé dans une institution où, dès le premier jour, les camarades, flairant son origine hétéroclite, l'ont appelé *le bâtard*. Puis, au bout de quelques années, quand il a treize ou quatorze ans, le chef d'institution, ne voyant plus venir le pli chargé qui soldait la pension, fait comprendre à son élève qu'il est gênant, et, sans le mettre à la porte, trouve le moyen de le laisser s'évader. L'enfant se jette à l'eau; on le repêche à temps. Un médecin, qui possède le secret de sa naissance, le sauve, le recueille, et, dès lors, Roland commence, comme Télémaque, à chercher son père à travers le monde et mille incidents; un jour même il a failli le tuer. Finalement, le père et le fils se reconnaissent.

En résumé, œuvre où paraît un certain tempérament original, mais où manquent la cohésion et la méthode. PZ.

La Maison de chasse, par le marquis De Cherville. Un vol. in-18. Firmin Didot et Cie, édit. Paris, 1885. Nouvelle édition. — Prix : 3 francs.

Tous les lecteurs de goût connaissent le style distingué de M. de Cherville. Il écrit une langue élégante et sobre, précise et souple, sans entassement d'épithètes, ce qui ne l'empêche pas d'être pittoresque, car M. de Cherville parle de ce qu'il connaît bien, la campagne, bêtes et gens, et, d'un trait naturel et simple, il caractérise ses paysages et ses personnages. Et puis il possède l'art de composer un récit et de soutenir l'intérêt par des développements logiques et proportionnés.

Le volume que publie aujourd'hui la librairie Didot contient trois Nouvelles d'inégale dimension.

La première, *la Maison de chasse*, est un dramatique épisode emprunté à la vie réelle. Il s'agit d'un meurtre accompli dans une maison de chasse et longtemps ignoré. La fermière qui l'occupait assassina le propriétaire pour lui voler les quittances des fermages qu'elle ne pouvait payer; puis dans un saule

creux, avec l'aide d'un idiot, elle enferma le cadavre. Elle avait ordonné à sa petite fille, âgée de dix ans, de laver la place sanglante du crime. La jeune fille, sujette au somnambulisme, recommence chaque nuit cette scène de lavage. Et, huit ou neuf ans après, elle est surprise dans cette occupation; c'est là le point de départ d'une enquête qui aboutit à la découverte de tous les détails du crime.

Montcharmont le Braconnier, court récit de l'exécution capitale d'un mauvais drôle qui, comme tant de paysans, s'est imaginé que le braconnier n'est pas un malfaiteur et que tuer un gendarme n'est pas un crime!

Enfin la plus considérable partie du livre, c'est *l'Héritage de Diomède,* un vrai roman honnête, émouvant, qui se déroule dans le monde des sportsmen: Diomède, naturellement ce nom mythologique ne peut s'appliquer qu'à un homme de cheval.

M. de Cahusac monte une écurie de courses; il s'associe avec un homme du métier, moitié maquignon, moitié jockey. Comme de juste, le gentilhomme est ruiné par le maquignon, qui, du reste, sans scrupule d'aucune sorte, a plus ou moins malhonnêtement spéculé sur les courses, faisant perdre tels chevaux au profit de tels autres. Mais, plus tard, quand la fille de celui-ci connaît la source de sa fortune, elle refuse d'en profiter et restitue à la fille de M. de Cahusac. Il va sans dire que des incidents d'amour et de mariage animent ce récit, dont ils nouent l'intrigue.

Les caractères sont bien tracés, la fable développée habilement, et l'on a la satisfaction de fermer le livre sur une bonne impression. PZ.

Une Bourgeoise, par JULES CASE. Paris, Victor Havard, 1885. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Avec ce nouveau roman, M. Jules Case se place immédiatement et, pour ainsi dire, sans efforts parmi ceux des jeunes écrivains qui tiennent la tête dans la littérature moderne. Son premier ouvrage, *la Petite Zette,* avait révélé en lui un débutant remarquablement doué et du plus brillant avenir; *une Bourgeoise* confirme d'une manière positive cet heureux pronostic. M. Jules Case peut hardiment planter son pavillon à côté de celui de Guy de Maupassant, dont il se rapproche souvent dans sa manière de fouiller le cerveau et le cœur humains, mais dont il s'éloigne dans le choix des sujets et la façon de traiter les passages scabreux : c'est un Maupassant plus délicat. La plume de l'auteur de *la Petitè Zette* ne s'attarde pas à décrire longuement les vilenies ou à fouailler les vices, elle semble se complaire davantage dans les scènes de tendresse, d'émotion, de joie ou de douleur. Nous avons rarement vu interpréter avec plus de sentiment vrai, avec plus de bonheur, tout ce qui concerne les petits enfants; l'une des scènes les plus terribles et les plus émouvantes de son livre est celle de la maladie et de la mort d'un enfant.

Bien que son roman ait forcément subi l'influence d'études à peu près semblables faites par nos grands maîtres contemporains et que M. Jules Case soit sans doute un des plus ardents admirateurs de Flaubert et de Zola, sa *Bourgeoise* n'a cependant que quelques points éloignés de ressemblance avec *Madame Bovary* et avec *une Page d'amour,* avec Emma et avec Hélène. *Une Bourgeoise,* malgré certaines indécisions de dessin, est une figure soigneusement étudiée, peinte avec une grande sincérité, sans que jamais l'auteur ait noirci le tableau; on arrive à souffrir les souffrances de cette femme, dont l'honnêteté native lutte victorieusement, presque jusqu'à la fin, et qui ne devient adultère qu'à l'heure terrible où, craignant de vieillir sans avoir connu l'amour, tremblant de voir s'envoler l'amant auquel elle ne s'est pas encore donnée tout entière, elle succombe. La critique pourrait peut-être s'attaquer à ce flottement continuel de la femme assoiffée d'amour, qui semble toujours se donner et se reprend sans cesse avant la chute suprême, mais il y a là quelque chose de très humain et de très féminin dont on doit tenir compte.

M. Jules Case possède à un degré remarquable l'intuition des transitions délicates par lesquelles peut passer le cœur d'une femme pour franchir ce pas redoutable, l'adultère. Rien d'exagéré, rien de forcé; il donne la note juste d'un mot, d'une phrase. En même temps, son style a une simplicité de forme qui tranche sur les recherches prétentieuses ou outrées dont tant d'écrivains abusent; sa langue possède une mélodie qui berce, charme et persuade; la poésie s'y allie à l'émotion et ses personnages en acquièrent un relief de plus. Nous croyons qu'on fera un excellent accueil à cette œuvre consciencieuse, ne tirant son succès que de sa valeur propre, que de la science d'observation de l'écrivain et du choix de ses expressions toujours bien en situation. M. Jules Case n'est plus parmi ceux qui s'en tiennent aux promesses; en écrivant *une Bourgeoise,* il a solidement pris place au grand soleil et peut, dès ce jour, prétendre être quelqu'un : c'est même quelqu'un avec qui l'on doit compter. G. T.

La Grande Marnière, par GEORGES OHNET. Paris, Paul Ollendorff, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Ce qui domine dans chaque œuvre de Georges Ohnet, c'est la préoccupation d'arriver à l'intensité d'émotion par l'opposition tranchée des caractères, par le heurt brutal des situations sociales, par la mise en contact des classes les plus adverses et par l'ingénieuse succession des scènes terribles ou attendrissantes. Son nouveau roman, *la Grande Marnière,* est une des plus heureuses conceptions du genre choisi par le romancier; il pénétrera chez tous, ira d'un public à un autre, non pas par l'aveuglante magie d'un style étincelant, ni par la brutalité d'une idée puissante, mais par un intérêt toujours croissant, par une manière palpitante de présenter les choses, de les faire vivre et de les raconter : il persuade, il insinue, il se propage de l'un à l'autre en conteur expert et séduisant.

Avec son talent dramatique tout spécial, il débute

en plaçant face à face les deux héros du roman, Antoinette de Clairefont, Paul Carvajan, deux sympathiques, deux figures éminemment touchantes, deux ennemis ou plutôt deux descendants de familles ennemies, que tout sépare, position sociale, haine farouche, argent. Le père de Pascal, humilié par le père d'Antoinette qui lui a enlevé la jeune fille qu'il aimait et l'a fait frapper par ses laquais, a juré la ruine et le déshonneur de son ennemi. Lentement, souterrainement, il arrive à ce but visé; il est tout-puissant dans le pays, il s'est enrichi à force de travail, d'adresse, d'astuce, et il se dresse plein d'orgueil et de haine, principal créancier du marquis de Clairefont que la folie de l'invention a ruiné. Un événement terrible vient aider Carvajan dans ses projets de vengeance; une fille du pays, courtisée par le fils du marquis et retrouvée étranglée, une nuit de fête, fait traîner Robert de Clairefont en cour d'assises, grâce aux insinuations perfides de Carvajan. Indigné, l'honnête Pascal se met entre son père et la famille de Clairefont, défend lui-même dans une plaidoirie superbe le fils de l'ennemi héréditaire et le fait acquitter. Au dénouement, Antoinette de Clairefont met sa main dans celle du sauveur de l'honneur des Clairefont : il n'y aura plus de haine entre les Clairefont et les Carvajan. Tous les personnages incidents de ce drame fort émouvant ont également été traités avec soin; Georges Ohnet peut compter sur un nouveau et durable succès avec *la Grande Marnière*, une œuvre qui s'adresse à tous, attachante et amusante à la fois, avec une vive allure dramatique. G. T.

La Grève de Penhoat, par MAURICE JOUANNIN. Paris, Tresse, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

M. Maurice Jouannin, en écrivant *la Grève de Penhoat*, s'est si bien rendu compte des objections immédiates et des critiques qu'allait soulever son œuvre, qu'il l'a prudemment précédée d'une préface explicative et atténuante. Nous avons donc moins à lui chercher chicane sur son sujet lui-même que sur le choix de ce sujet, dont la couleur violemment mélodramatique se prêtait difficilement à une étude de caractères et poussait l'auteur à sacrifier les personnages à l'action. C'est ce qui est arrivé. Ce drame effroyable, avec son mélange de fantastique et de réel, eût, à notre avis, atteint un degré d'intensité bien autrement poignant et eût paru moins invraisemblable, malgré sa vérité, si l'écrivain avait fouillé plus profondément le cœur et l'âme des deux héros principaux, s'il leur eût fait dominer la scène, au lieu de les écraser sous la monstruosité du crime. C'est à peine si on connaît ce Roland et ce Paul Desrousseaux par quelques côtés de leur vie, de leur caractère; le lecteur possède imparfaitement leur psychologie et se trouve surpris par les faits, sans y avoir été suffisamment préparé par une étude complète de ceux que la fatalité jette les uns contre les autres dans une des plus effroyables manifestations de la lutte pour la vie. Les figures de femmes sont également trop sacrifiées et l'œuvre eût gagné à voir ses ténèbres honteuse s'éclairer des visages charmants d'Yvonne et de Céline. Cependant *la Grève de Penhoat* s'élève au-dessus du roman-feuilleton par la préoccupation du « bien écrire », par un désir d'étude philosophique, par mille et un détails perdus entre les lignes, que saura trouver le chercheur et qui font prévoir que M. Jouannin nous donnera une œuvre meilleure, le jour où il ne cédera pas à l'attrait un peu grossier d'une aventure trop mélodramatique, dont les côtés noirs ont accaparé sa plume au détriment des personnages. G. T.

Solange de Saint-Luc, par ALBERT DELPIT. Paris, Paul Ollendorff, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

On se souvient qu'Albert Delpit fut un des plus courageux défenseurs de cette infortunée duchesse de Chaulnes si impitoyablement torturée au nom de la religion et de la justice, de cette malheureuse mère dont on a arraché le cœur lambeau par lambeau en lui enlevant ses enfants. Il était à prévoir qu'un jour ou l'autre, lorsque le temps convenable aux apaisements se serait passé, le romancier étudierait, au double point de vue dramatique et psychologique, cette navrante histoire et la donnerait toute palpitante au public sous forme de roman et de pièce de théâtre.

L'écrivain eût pu, pour venger la mémoire de la pauvre créature, morte aujourd'hui, écrire une œuvre de colère et d'indignation; il a préféré émouvoir en faisant un livre de vérité, de larmes, de conciliation. *Solange de Saint-Luc* est donc un ouvrage de pitié, d'émotion poignante, et comme tel il aura un succès plus estimable, plus franc que s'il s'était appuyé sur le scandale. Mais, pour arriver à ce résultat, Albert Delpit a dû plier la douairière féroce, la courber elle-même sous la force de la nature, sous l'écrasement de l'amour maternel, plus fort que tout. Ceux qui chercheraient dans *Solange de Saint-Luc* des récriminations, du bruit, tout ce levain mauvais que d'autres auraient pu y mettre, étant donné le sujet, seront donc tout étonnés, agréablement surpris d'y trouver une peinture passionnée, attendrissante et pleine de scènes qui vont droit au cœur. En déplaçant certains incidents de cette existence tourmentée, en interprétant avec sa vision particulière les personnages mis en scène par lui d'après des modèles existants, Albert Delpit a combiné une œuvre toute nouvelle et fait une création originale. Il s'est adroitement servi de la situation réelle du ménage des De Croix Saint-Luc pour montrer ce qui aurait pu arriver, ce qui aurait dû se produire, et comment, avec un peu moins d'âpreté de part et d'autre, on aurait atteint un dénouement consolant, une conclusion d'apaisement et de sérénité. En effet, ce roman, où ont été remués les sentiments les plus douloureux, où ont été mis en présence les entêtements les plus sauvages, les fureurs les plus exaltées, nous conduit à un épilogue qui est un repos et une joie pour l'âme bouleversée du lecteur. Aux angoisses, aux secousses, à toutes les tor-

tures du cœur succèdent les douceurs du bonheur enfin trouvé, alors que tout semblait désespéré. En cela surtout Albert Delpit s'est montré ce qu'il est par-dessus tout, auteur dramatique dans la vraie force du terme, et c'est avec une juste impatience que nous attendons le moment où nous verrons à la scène cette *Solange de Saint-Luc*, qui, sous la forme du roman et avec des péripéties neuves, a déjà eu le don d'émouvoir, de charmer et de consoler à un si haut point. G. T.

Le Livre de mon ami, par ANATOLE FRANCE. Paris, Calmann Lévy, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

M. Anatole France unit dans ses livres à une grande philosophie une délicatesse de sentiment des plus attachantes. Il nous semble difficile de parler des enfants et des mille petits détails intimes de la vie avec un sens plus exquis et plus droit. *Le Livre de mon ami* est une sorte d'autobiographie à l'aide de laquelle le conteur philosophe nous initie à tous les mystères délicats et émouvants qui peuvent se succéder dans un cœur et un cerveau d'enfant, depuis l'âge le plus tendre jusqu'aux environs de la vingtième année. Il fouille les candeurs, les pudeurs, les timidités d'une plume fine et habile, avec un curieux talent d'observation; il fait vibrer doucement devant vous toutes les cordes de la paternité, en père qui adore ses enfants, en mari qui ne connaît rien au-dessus du foyer domestique. *Le Livre de mon ami* sera le livre des délicats et des lettrés. G. T.

Quelques Sires, par LÉON CLADEL. Paris, Paul Ollendorff, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Sous ce titre bizarre, Léon Cladel a réuni une vingtaine d'historiettes ciselées avec cet art particulier qui est comme le cachet dont il marque profondément chacune de ses œuvres. Les types sont curieux, étudiés avec un soin intéressant et forment un long défilé de certaines misères humaines peu connues. Il se dégage, comme toujours, de ces études, un côté social très puissant et d'une émotion pénétrante, qui fait honneur au rude et laborieux écrivain. G. T.

La Maison fermée, par EDMOND FRANK. Paris, G. Robert, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

M. Edmond Frank, dans le livre qu'il appelle *la Maison fermée*, semble avoir résolu le problème ardu de relever par le soin du style, par l'élégance de la forme et la couleur de la phrase, le roman d'allure mouvementée et mélodramatique. Il en est résulté, pour l'écrivain, la production d'une œuvre des plus intéressantes : il est ainsi arrivé à donner de la vraisemblance et du charme à la plus sombre des histoires criminelles. L'action, pittoresquement conduisant le lecteur par les péripéties les plus croyables à un dénouement apaisant et heureux, au moment même où tout semble désespéré. Les types sont consciencieusement étudiés, présentés par quelqu'un qui, ayant avant tout la préoccupation littéraire, ne la sacrifie jamais aux emballements de l'aventure. Si, comme intérêt et comme allure générale, *la Maison fermée* tient donc du roman-feuilleton et du roman judiciaire, comme forme, elle se rattache aux études de mœurs; on la lira avec d'autant plus de plaisir que, tout en amusant, elle ne froisse pas par une langue négligée. G. T.

Brutalités, par FRANCIS ENNE. Paris, Frinzine et Cie, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Dans ce volume, comme dans la fameuse soupe de l'Auvergnat, il y a un peu de tout, même des articles du journal *la Rue* (1867), même du sentiment; cependant la première partie domine et écrase l'ensemble. Histoires brutales, contées brutalement en un style des plus lâchés; cette fois, le titre ne pare pas la marchandise, et ce sont bien des *Brutalités* que l'auteur commence par nous donner. Est-il vraiment bien persuadé d'avoir fait œuvre de littérateur en écrivant cette série de grossières pochades? Ce sont, nous n'en doutons pas, des *histoires vécues*, comme l'annonce le sous-titre, mais traitées à la manière noire et tournées en caricatures; il y a manière de voir les choses, manière de les sentir et manière de les exprimer; nous avouerons franchement n'avoir aucun goût pour ces *Brutalités* inutiles, voulues et antilittéraires. Cependant quelques-unes de ces nouvelles tranchent sur la masse par leur note plus relevée, et prouvent que l'auteur, quand il le veut, peut donner un peu plus d'élévation à sa pensée. Du reste, le principal reproche à faire, c'est que tous ces croquis, qui sont bien à leur place dans le journal, pour lequel ils sont faits, se nuisent et se tuent les uns les autres, une fois réunis en volume. G. T.

Eurêka, par J.-B. LAGLAIZE. Paris, Clavel, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

M. Laglaize nous raconte, sous forme de roman antique, l'histoire du siège de Syracuse et évoque la grande ombre d'Archimède pour la mêler à un drame intime. Malgré une bien grande dépense de recherches archéologiques, l'auteur ne nous semble pas avoir atteint le but visé, c'est-à-dire la reconstitution vivante d'un passé lointain.

Entre garçons, par GEORGES MOYNET. Paris, Jules Lévy; 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Sous ce titre, M. Georges Moynet a réuni une désopilante collection de monologues plus fous les uns que les autres et vulgarisés dans tous les salons parisiens par Coquelin cadet. Il joint à ses monologues quelques historiettes du plus haut comique, que voudron

Idylles, par Henry Gréville. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1885. Un vol. grand in-18.

Idylles, une série de délicates histoires, dont le titre indique suffisamment l'allure, jolies aquarelles traitées du bout de la plume dans une gamme agréable et dans une couleur tendre. G. T.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

La Joie de mourir, par Henri Le Verdier, Paris, Frinzine et Cie, 1885. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le Grand village, par Edgard Monteil, Paris, G. Charpentier et Cie, 1885. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Les Deux idoles, par Paul Célières, Paris, Hennuyer et Cie, 1885. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

La belle geôlière, par Fortuné Du Boisgobey. 2 vol. Chez Dentu. — Prix : 6 francs.

Les contes du Rouet, par Catulle Mendès. 1 vol. Frinzine et Cie, éditeurs. — Prix : 3 fr. 50.

Les Filles mal gardées, par Ange Bénigne. 1 vol. Frinzine. — Prix : 3 fr. 50.

Les Beaux jours de l'impératrice Marie-Louise, par Imbert de Saint-Arnaud. 1 vol. Dentu, éditeur. Prix : 3 fr. 50.

La Roche qui pleure, par Charles Valoir. 1 vol. Dentu, éditeur. — Prix : 3 fr. 50.

Louloute, par Marc de Chaudplaix, avec lettre de Pierre Loti. 1 vol. Paul Ollendorff. — Prix : 3 fr. 50.

La Demoiselle, par George Boutelleau. Chez Ollendorff. — Prix : 3 fr. 50.

Luoien Gaudran, par D'Harville. Chez Ollendorff. — Prix : 3 50.

Monsieur Gendre, par Gaston D'Hailly. 1 vol. Marpon et Flammarion. — Prix : 3 fr. 50.

Les Rosendaël, par Charles Mérouvel. 1 vol. Dentu. — Prix : 3 fr. 50.

Le crime des autres, par André Le Breton. 1 vol. Ollendorff. — Prix : 3 fr. 50.

La Justicière, par Jacques Rozier. 1 vol. Marpon et Flammarion. — Prix : 3 fr. 50.

L'Hôtellerie sanglante, par P. Mahalin. Tresse, éditeur. — Prix : 3 fr. 50.

N'a qu'un œil, par Léon Cladel, avec une étude préliminaire d'Edmond Picard. Nouvelle édition. 1 vol. Charpentier. — Prix : 3 fr. 50.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Les Bibliothèques et les Facultés de médecine en Angleterre. *Rapport au Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts,* par J.-L. Pascal, architecte. Un vol. in-4° de 75 pages à deux colonnes. Paris, 1885. Ducher et Cie, éditeurs.

Architecte de l'École de médecine et de la Bibliothèque nationale de la rue Richelieu, M. J.-L. Pascal, chargé par le ministère de l'instruction publique et des beaux-arts de la mission d'aller en Angleterre et en Écosse étudier les Bibliothèques et les Facultés de médecine, publie aujourd'hui son rapport à ce sujet.

Nous ne pouvons entrer dans le détail infini des aménagements spéciaux dont l'auteur décrit le mécanisme en l'éclairant par une multitude de dessins gravés dans le texte et hors texte. Mais nous ne pouvons nous abstenir ici, au *Livre,* de signaler le cri d'alarme jeté par M. Pascal au retour de ce voyage. Comparant notre grand établissement national aux établissements analogues qu'il vient de visiter en Anser à ceux qui sauront lire sa véritable pensée : « c'est que s'il est encore le premier du monde pour la qualité et la quantité des objets, malgré les efforts énergiques, la persévérance et les riches dotations des établissements rivaux qui veulent le dépasser, il n'est pas contestable que sa suprématie soit fort menacée. » Ceux qui savent quel développement a pris chez nos voisins la ligue du bien public contre l'ignorance et l'ivrognerie reconnaîtront là une des formes de son action.

Les dons en nature (c'est-à-dire en livres), les souscriptions, les conférences, les sociétés qui se fondent, les villes qui s'imposent extraordinairement sont autant de canaux par où l'argent afflue en faveur des bibliothèques.

Le rapport de M. Pascal est en outre précieux à consulter, non seulement pour ceux qui s'intéressent aux institutions de service public comme la Bibliothèque nationale, mais pour toute personne qui a l'heureux souci de veiller à l'ordre, à l'entretien, à la

Manuel des Entrepreneurs. Troisième volume comprenant les *Arrêtés de la Préfecture de la Seine*, réunis et classés par Émile Desplanques. Un vol. in-8°. Paris, 1885. Librairie Ducher et Cie.

La connaissance de toutes les ordonnances, de tous les arrêtés, règlements, lois et décrets ayant trait à la construction s'impose aux propriétaires et aux architectes, à tous ceux qui s'occupent de construire ou ont à faire construire autant qu'aux entrepreneurs eux-mêmes. C'est pourquoi nous signalons la publication du troisième volume de ce *Manuel*, dont le titre indique suffisamment l'objet. Nous rappelons que les deux premiers volumes, parus il y a déjà quelque temps, contenaient les *Ordonnances de Police*, et que le quatrième, en ce moment en préparation, donnera les *Lois, Décrets et Articles du Code*.

L'usage du *Manuel des Entrepreneurs* est rendu très pratique par l'adjonction à chaque volume de tables alphabétique, chronologique et par sujet.

E. C.

La Société de Londres, par un diplomate étranger. Un vol. in-18 de 325 pages. Paris, 1885. E. Dentu.

Rien, que nous sachions, n'a été écrit d'aussi complet en si peu de pages, ni d'aussi fidèle sur la société londonienne que ce livre anonyme. Il prendra place dans nos bibliothèques à côté de l'amusant *John Bull et son Ile* de Max O'Rell et de *la Vie publique en Angleterre*, l'excellent ouvrage de M. Philippe Daryl, avec lesquels il ne fait nullement double emploi. Ces derniers exposent le mécanisme, l'un des mœurs, l'autre des institutions, sans mettre les personnes en scène; le volume du « diplomate étranger », au contraire, ne s'occupe que des personnes et montre ainsi les institutions, et les mœurs dans leur activité. L'auteur a gardé l'anonyme pour des considérations toutes privées assurément, car, malgré les tentations du sujet, pour un homme d'esprit il n'y a pas dans cette foule de portraits une ligne qui puisse le faire hésiter à se rencontrer avec un de ses modèles. Cela ne signifie point que ces portraits soient tracés d'une plume complaisante ou banale. A en juger par ceux dont il m'était donné de contrôler la ressemblance, j'ai pu dire qu'ils sont fidèles. Mais si l'auteur de *la Société de Londres* ne recule pas devant la vérité, si même volontiers il la présente sous un jour quelque peu malicieux et vif, et plaisant, cependant on ne rencontre pas en ses pages la moindre trace de malveillance, pas un manque de convenance, pas un scandale à travers mille traits curieux de mœurs ou de caractère.

En douze chapitres, nous apprenons à connaître tour à tour la reine, les dames d'honneur et les hommes d'État de service auprès d'elle, les princes et les ducs de la famille royale, les traits généraux de la société, sa gravité, sa crédulité, sa simplicité, son insensibilité, le monde diplomatique, quelques groupes particuliers comme les Israélites, les Allemands, les ecclésiastiques, les officiers, les médecins, le monde et les hommes politiques, les hommes d'État, notamment M. Gladstone en public et dans sa vie privée, le parlement et les salons, le système politique anglais, les littérateurs et les journalistes, les acteurs, les actrices et les artistes : au total, plus de deux cents portraits, quelques-uns en pied, la plupart de vives et rapides esquisses déterminant en quelques touches précises et justes l'aspect extérieur et la physionomie morale du personnage. Il faut être singulièrement maître de sa main pour remuer tant de masques sans autre avarie que çà et là quelques égratignures, sans une seule blessure profonde. E. C

Médecine et Mœurs de l'ancienne Rome d'après les poètes latins, par le Dr Edmond Dupouy. Un vol. de 432 pages in-18. Paris, 1885. Librairie J. Baillière et fils.

Pendant huit siècles, depuis la fondation de Rome jusqu'au 1er siècle de notre ère, où apparaît Celse, les poètes sont les seuls auteurs qui fournissent quelques documents sur les maladies et la médecine du peuple romain. Soigneusement consultés, leurs ouvrages suffisent pourtant à nous faire connaître un grand nombre des maladies de notre nosologie moderne. Le Dr Edmond Dupouy les a recherchées, a établi leurs rapports avec les mœurs et les habitudes morbides, principalement les excès alcooliques et vénériens des Latins.

L'auteur s'adresse à des médecins. En conséquence, il ne s'est pas arrêté aux susceptibilités qui ont fait hésiter la plume d'écrivains spéciaux fort érudits, comme les docteurs Ménière et Daremberg; il appelle un chat, un chat.

Les auteurs latins sont placés en trois groupes : 1° les poètes épiques, lyriques, élégiaques et didactiques; 2° les poètes satiriques; 3° les poètes tragiques et comiques.

Cette analyse présente une suite de tableaux curieux : les Plaisirs de la table et la podagre, Débauche et prostitution, Courtisanes et excès vénériens, Hystéricisme, Hypnotisme et somnambulisme, Herbes et philtres des magiciennes, Électricité, Ex-voto, thermes, eaux minérales, Maisons de santé, les fous, Toilette, cosmétiques et maquillages, Infanticides, eunuques, castration, infibulations, etc., etc.

Le livre est curieux. E. C.

Critique d'avant-garde, par Théodore Duret. Un vol. in-18. Paris, 1885. G. Charpentier.

Le titre est hardi. Il plaira parce qu'il est justifié. A quelques pages près, M. Théodore Duret ne parle que d'art en ce livre et, sauf un chapitre sur Wagner, des arts du dessin. Il le fait en homme qui a beaucoup voyagé, c'est-à-dire vu beaucoup et comparé, et que ses patientes études ont conduit à la haine de toutes les routines, de toutes les conventions, de toutes les écoles académiques. Ses peintres de prédi-

sionnistes. Son admiration est sincère et raisonnée : — raisonnée, il le prouve par l'analyse très approfondie, très habilement motivée du talent de chacun d'eux et en particulier de E. Manet, de MM. Renoir, Claude Monet et Whistler; sincère, il le prouve aussi et d'une façon indéniable, car il a été non seulement un critique, mais aussi un très sérieux acquéreur d'avant-garde; M. Théodore Duret possède aujourd'hui une des plus riches, des plus complètes collections de tableaux d'impressionnistes. Voilà, je crois, qui ajoute quelque poids à sa critique, et lui crée un titre à être écouté quand il parle; au moins a-t-il le droit de n'être pas condamné sans être entendu. Il apporte une égale compétence dans son jugement sur les peintres anglais Reynolds et Gainsborough, dans ses remarquables chapitres sur *l'Art japonais* en général et en particulier sur le Michel-Ange et le Hogarth à la fois du Japon, l'admirable Hokousaï. On ne saurait mieux définir cet art de l'empire du Soleil levant, que ne l'a fait le lettré si artiste qui a parcouru longuement le Japon en compagnie de M. Cernuschi avant de nous donner ce très beau livre de *Critique d'avant-garde*. E. C.

La vie et les lettres de Mme Bonaparte, recueillies et publiées en anglais, par E. Didier. Traduction A. O. Munro. Un vol. in-12. Paris, Paul Ollendorf, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

On a plaint Joséphine, l'épouse divorcée, comme on a plaint Lucien, le frère exilé, comme a plaint tous ceux que l'empereur a sacrifiés, sans remords, à ses funestes ambitions. Même aujourd'hui que sont publiés des Mémoires et des Lettres dans lesquels ils apparaissent, la plupart, si peu dignes, en somme, de véritable sympathie, on se défend mal d'éprouver pour eux ce sentiment. Ils n'ont été ni de grandes intelligences, ni des cœurs d'élite, ni des caractères, mais, cela, on ne veut pas le savoir; ils ont souffert, c'est assez de leurs souffrances pour exciter notre intérêt. Et la première femme de Jérôme avait bénéficié, elle aussi, de l'odieuse conduite de l'empereur à son égard : on la considérait comme une aventurière, comment n'être pas touché de ses malheurs immérités? La victime était belle! comment ne l'aimer point?

La publication dont nous avons donné le titre nous découvre une Mme Bonaparte-Patterson fort peu aimable. Elle fut une petite bourgeoise très vaniteuse, qui ne désira rien, sinon faire figure dans le « grand monde; » qui tint ses comptes fort régulièrement et s'efforça de faire rapporter à ses capitaux les plus gros intérêts. Être admise dans la société de tous ceux qui ont un « nom, » des « titres, » y être remarquée, puis thésauriser, ce fut toute sa vie. Elle s'est appliquée au moins à faire de son fils un homme dans la noble acception du mot? Non, elle a voulu qu'il eût de l'instruction, des manières européennes, cela pour qu'il devînt ce à quoi sa naissance l'avait destiné, un « parti avantageux; » car si se marier est l'action humaine la plus sotte, un « beau mariage » est toujours à souhaiter.

Les lettres qu'on nous communique ont-elles été vraiment écrites par Mme Bonaparte-Patterson? Alors, tant pis. La jeune Américaine aurait mérité un meilleur accueil de la part du premier Consul; elle aurait été digne de faire partie de la famille impériale.

F. G.

Les Grandes Souveraines, par Adrien Desprez. **Les Paysans et leurs Seigneurs avant 1789** (*Féodalité, ancien régime*), par L. Manesse.

Deux volumes in-16 illustrés de la *Bibliothèque instructive*. Paris, Jouvet et Cie, 1885. — Prix du volume broché : 2 fr. 25.

Nous n'aimons guère cette façon d'écrire l'histoire qu'a adoptée M. Adrien Desprez. Il s'adresse aux jeunes gens, il veut les intéresser! mais, pour appeler leur intérêt, devait-il composer comme des romans, devait-il mêler la fable aux faits historiques et rapporter des anecdotes plus ou moins controuvées? C'est quand on s'adresse à la jeunesse qu'il importe de prouver la plus grande circonspection, de parler avec le plus de sérieux. M. Joseph Fabre, disant la mission que s'était donnée Jeanne d'Arc, a écrit un véritable chef-d'œuvre. Disant dans quel temps, et comme ont vécu ces souveraines, — le mot entendu sous son sens le plus large, — ces souveraines qui eurent noms Debora, Penthésilée, Sémiramis, Cléopâtre, Zénobie, Blanche de Castille, Isabelle la Catholique, Marie-Thérèse, Catherine II, M. Adrien Desprez a écrit, lui, des récits, à demi légendaires, à demi historiques, qui ne laissent même pas deviner la grandeur des actions politiques, morales ou religieuses qu'on peut avoir l'ambition d'exercer.

L'autre travail, celui de M. Manesse n'est pas dépourvu de tout mérite. La féodalité, y est-il répété, fut un système politique répondant à des besoins réels; et quand les députés du tiers, en 1789, jurèrent de ne point se séparer avant d'avoir donné une constitution à la France, ils eurent seulement le courage de réclamer tout haut ce à quoi on aspirait tout bas, et depuis longtemps; et ils firent plus que donner une constitution, ils accomplirent une révolution sociale; or, cette révolution sociale, les transformations apportées au régime de la propriété, étaient, depuis longtemps aussi, et avec juste raison, désirées du paysan, qui ne pouvait supporter malaisément les privilèges des seigneurs, ces privilèges dont ils jouissaient quand, en retour, aucune charge ne leur incombait. L'exposé est assez complet, et il est fait avec beaucoup de mesure. F. G.

Léon Cladel et sa kyrielle de chiens. Un vol. in-18 jésus. Paris, Frinzine et Cie, éditeurs. 1885. — Prix : 3 fr. 50.

L'écrivain raffiné, pour qui écrire c'est sortir des mots à reflets dans des phrases ciselées, a dû bien s'amuser à exhumer de sa mémoire tous les compagnons canins de son existence originale. Analyser un tel livre est chose impossible; il intéressera ceux qui

aiment la personne de M. Cladel, il intéressera ceux que séduit son style. L'auteur mêle, sans y prendre garde, sa biographie à celle de ses chiens. C'est comme un fragment de ses mémoires; depuis le jour où, tout jeune garçon, il obtient de ses parents qu'ils gardent *Torrent* et *Montagne*, deux chiens des Pyrénées, amenés par un pastour reconnaissant envers M. Cladel père, qui l'a fait exonérer du service militaire, jusqu'à la perte irréparable de *M. Touche*, une sorte de King's Charles, noir et feu, égaré dans les ruelles et carrefours du quartier Latin. Entre ces deux époques nous avons fait successivement connaissance avec *César*, *Sidi-Bono*, *Va-duc*.

Mais surtout nons avons fait connaissance avec M. Léon Cladel: ces récits-là nous ont révélé de son caractère un double aspect, ingénu et mélancolique, qui le rendent très sympathique. Des malcontents pourront trouver un peu banaux les souvenirs du quartier Latin; il n'en est pas moins vrai que la facon dont les rappelle M. Cladel lui est personnelle, ce sont ses souvenirs à lui, ses impressions; et de là sont sorties des pages d'un charme très pénétrant, embaumées de ce parfum de la jeunesse disparue, qui se ressemble à celui des roses effeuillées que l'on dessèche dans un vase d'Orient. PZ.

Lettres de Jules de Goncourt. Paris, G. Charpentier et Cie, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Les *Lettres de Jules de Goncourt* sont le flambeau promené à travers l'œuvre entière d'Edmond et de Jules de Goncourt, la flamme brillante qui éclaire leur talent jusque dans ses coins les plus intimes, dans ses plus secrets replis. On y assiste à la genèse de la révolution considérable amenée par eux dans la littérature moderne, cette rénovation commencée dans les luttes, les résistances, les inerties terribles, poursuivie à travers les outrages, les cris de stupeur ou de frayeur, et achevée, à l'heure même où paraît ce précieux volume, au milieu du triomphe unanime qui classe désormais les de Goncourt parmi nos gloires littéraires.

Arrivé à la hauteur sereine d'où l'on peut regarder avec un orgueil justifié le chemin parcouru et savoir sa renommée assise sur d'inébranlables bases, Edmond de Goncourt a voulu se donner la joie douloureuse et suprême d'associer à sa victoire celui qui n'était plus; pour cela il ne pouvait mieux faire que de publier ces *Lettres*, où on les retrouve tous deux tels qu'ils étaient, tels qu'ils sont, tels qu'ils seront toujours.

On a beau lire les ouvrages des romanciers, fouiller leur langue, analyser leur style, les chercher sous leurs phrases, on n'arrive qu'à une imparfaite connaissance d'eux-mêmes, parfois à s'en faire une idée absolument fausse. C'est dans leurs *Lettres* seulement qu'ils se dépouillent et se montrent tout entiers, c'est là surtout qu'il faut les étudier. — Ici, en plus de la révélation des intentions littéraires, de l'aveu du mouvement voulu, de l'indication de la voie cherchée, les *Lettres de Jules de Goncourt* ont cela de remarquable qu'elles nous révèlent à quel degré il possédait ce don exquis et bien spécial, le talent épistolaire. Il n'est pas possible de manier avec un art plus fin, une science plus délicate, un tour plus spirituel, cette langue particulière, qui est la langue de la Lettre, celle où un écrivain se met en scène corps et âme, sans préméditation, sans intention de s'y mettre, mais par le simple accomplissement d'une loi naturelle. C'est une causerie entre amis, une conversation écrite où on lâche la bride à son *soi* intérieur, où la personnalité se dessine plus vivante, moins cherchée, sans travail. Le littérateur n'a plus devant lui le fantôme du sujet à rendre homogène dans toutes ses parties sous le souffle du même jet, la préoccupation laborieuse des phrases à chercher, des idées à ciseler; il laisse ses pensées aller et venir, comme elles sortent de son cerveau, sous le choc récent d'événements successifs, sous le heurt immédiat d'objets vus, d'impressions encore vibrantes, de faits tout chauds. La vraie marque du talent, c'est lorsque, comme dans le cas présent, ces lignes volantes, jetées au courant de la plume, jaillissent sous les doigts sans avoir besoin de remaniements, tellement elles disent bien ce qu'elles veulent dire, tellement le relief en est net et saisissant, comme une collection de médailles sans bavures ni indécisions, frappées au bon coin.

Quand on se trouve en présence d'une œuvre de l'importance de celle des de Goncourt, il n'est ni indifférent ni inutile de savoir comment elle a été échafaudée, d'où elle est sortie, de quelle façon elle s'est développée. Ces *Lettres* en sont l'histoire littéraire et anecdotique; on y sent un souffle de vie passionnante qui séduit et effraye, de forces dépensées sans compter pour arriver au but, à travers les jalousies, les négations, les obstacles de toute nature perfidement amoncelés sur leur route. Mais si l'un d'eux est resté en chemin, tué par l'excès de travail, mort à ce champ d'honneur de la littérature qui a sa noblesse et sa grandeur, et où, de plus, chaque victime héroïque a la satisfaction de féconder le sol en tombant, de ne pas mourir stérilement, il a déjà pu deviner, à ce moment suprême, qu'il succombait victorieux et que le drapeau échappé de sa main défaillante serait planté prochainement par son frère sur la brèche que tous deux avaient faite. — Celui qui est resté seul, le cœur lourd de larmes, perdant à la fois le frère adoré et le compagnon de toutes ses luttes, ne pouvait élever à celui qui n'est plus un monument plus glorieux que ce volume de *Lettres*, écrites par un seul, pensées par tous deux, et les expliquant tous deux, ces jumeaux de la grande révolution littéraire moderne. Ce livre merveilleux, tout débordant de sensibilité, de persuasion, de talent, ces *Lettres de Jules de Goncourt*, expression magistrale d'une indivisible dualité, sont l'indispensable complément de l'œuvre des deux frères, en même temps qu'une peinture étonnamment brillante de la vie littéraire et des aspirations artistiques de 1848 à 1870; elles prouvent ce que savent déjà tous les lettrés, et ce que la postérité inscrira dans l'histoire des lettres, c'est que Jules et Edmond de Goncourt ont

été les initiateurs et les préparateurs du mouvement actuel.

Un écrivain d'un sens critique de premier ordre, Henry Céard, a fait pour ces *Lettres* une étude servant de préface, qui est un des morceaux de prose les plus émotionnants et les mieux sentis qu'il soit possible de lire. Ayant la terrible tâche de placer son nom en si haute compagnie, il l'a fait avec un tact, un savoir et un talent qu'il est juste de proclamer. C'est une branche de laurier, encore humide de larmes, pieusement posée sur ces reliques si précieusement recueillies et rassemblées par le Maître survivant. G. T.

Le Théâtre de la cour à Compiègne *sous le règne de Napoléon III*, par Alphonse Leveaux. Un vol. in-18. Paris, Tresse, éditeur, 1885.

De 1852 à 1869, quarante-neuf représentations furent données au théâtre impérial de Compiègne. Le programme *in extenso* de chacune de ces représentations avec la distribution des rôles et la liste des invités n'a rien en soi de fort intéressant pour les profanes qui n'ont point assisté à ces fêtes, et je crois qu'à ce point de vue cet ouvrage s'adresse plutôt aux rares favorisés qui, comme M. Leveaux, retrouvent dans ces pages les souvenirs tout personnels d'un passé si vite évanoui.

Il y a quinze années à peine que l'empire a disparu et que le petit théâtre de Compiègne est entré dans le repos, peut-être éternel, et déjà cette époque semble si éloignée de nous, les idées et les mœurs ont été si profondément modifiées, qu'on se croit, en lisant ces descriptions, transporté dans un autre siècle. On se reprend à vivre cependant en y voyant figurer des personnages fort connus qui, grâces à Dieu, sont encore de ce monde, des artistes et des auteurs qui n'ont pas su vieillir. Plusieurs d'entre eux, peut-être, ont oublié ce temps où ils ne dédaignaient pas de s'appeler les comédiens ordinaires de l'empereur, où ils laissaient échapper la plume ou le ciseau pour venir s'asseoir dans la loge impériale.

Toujours est-il que ces programmes tout nus sont de piquantes révélations. L'auteur, du reste, s'est plu à y ajouter, de ci de là, quelque commentaire. Les commentaires sont courts, mais le temps et les événements se sont chargés de les rendre éloquents.

En résumé, sous la forme de simples comptes rendus au jour le jour, il y a de tout dans ce livre : de la critique, de l'histoire, de la philosophie ! — sans compter certains philosophes qui, non contents d'assister à la comédie, sont montés depuis lors sur les planches, ou plutôt y ont été portés — bien malgré eux, peut-être.

Onomastique de la Gaule sceltane, par Georges Touflet-Cæsar. Un vol. in-8° de 580 pages. Paris, Lechevalier, 1884.

M. Touflet doit être un érudit bien sûr de lui-même, car pendant les 500 pages de ce livre bizarre, il trouve mauvais tout ce qu'ont fait ses devanciers au point de vue de la géographie de l'ancienne Gaule, et des questions étymologiques qui s'y rattachent. Rien n'a trouvé grâce devant lui et il sabre impitoyablement non seulement toutes les hypothèses de nos archéologues, mais encore bien des faits qui semblent consacrés par la science. Il a pris pour thème le texte latin des *Commentaires* de César, et, suivant pas à pas le dictateur romain dans ses campagnes, il se livre à des discussions interminables sur chacun des termes géographiques, ou autres, définissant soit une des positions militaires, soit un des lieux ou des bourgades occupés par le conquérant.

Voilà le fond de ce volume; mais que dire d'un style haché, entremêlé de mots latins, celtes, allemands, que sais-je, et de réflexions grotesques, satiriques, populacières ?

Nous n'avons pas assez de compétence dans les questions *onomastiques* pour juger les idées de l'auteur à ce point de vue, mais nous protestons au nom de la langue française et du bon sens contre une pareille alliance d'assertions scientifiques et de réflexions saugrenues.

Lettres politiques confidentielles de M. de Bismarck, publiées par M. Henri de Poschinger, conseiller au ministère de l'intérieur de l'Empire. Traduction française de E.-B. Lang, professeur à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr. Un vol. in-18. Paris, Paul Ollendorff, éditeur, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Il ne manque pas de gens — même parmi les politiques — pour croire que les effrayants succès de M. de Bismarck sont dus au hasard des circonstances, au jeu nécessaire des forces sociales, non moins qu'à sa propre perspicacité et à son art diplomatique. Ils lui accordent d'avoir usé habilement de ces chances favorables, et restreignent le plus possible sa part personnelle.

Croient-ils en diminuant l'homme amoindrir l'effet de ses combinaisons, en affaiblir les résultats?

La lecture de ce recueil des lettres du chancelier est de nature à modifier cette impression chez tout esprit sincère. « Les Allemands eux-mêmes, dit M. Lang dans sa préface, ne croyaient peut-être pas leur chancelier si grand. »

Reconnaissons-le, en effet, ce livre qui dévoile toute la manœuvre diplomatique de M. de Bismarck dans une série de sept années, — 1851 à 1858, — nous montre le développement progressif, méthodique de ce génie politique. Ce sont ses commencements; la mission qu'il remplit à cette époque semble mince et sans éclat aux esprits superficiels, pour qui diplomatie est synonyme de vie mondaine, bals officiels et brochette de décorations. M. de Bismarck est d'abord ministre à Francfort, représentant la Prusse à la Diète de la Confédération. Mission épineuse, délicate, pénible. C'est une épreuve, pour ainsi dire. Elle lui réussit singulièrement. C'est là qu'il prépare dès ce moment l'élimination de l'Autriche et l'absorption de toutes les petites cours d'Allemagne dans un corps unifié qui serait le nouvel empire. Dès 1852, M. de Bismarck entrevoyait Sadowa ; dès 1857, il rêvait Sedan.

Il ne se contentait pas de prévoir ni de rêver : il préparait.

Le grand enseignement qui ressort de ces lettres adressées au ministre des affaires étrangères de Prusse, le baron de Manteuffel, c'est qu'en politique rien ne se crée ni ne s'achève d'un coup; que rien n'est indifférent, qu'il n'y a pas de quantité négligeable. Le génie n'est pas sans doute seulement de l'attention; mais l'attention est un des éléments du génie. La qualité première de M. de Bismarck est précisément celle-là. Rien ne lui échappe; et comme aucun détail ne lui paraît indigne d'être noté à sa place, il peut reconstituer périodiquement des synthèses fluctueuses, et caractériser complètement la position de ses adversaires et la sienne propre.

Le commerce et les douanes, les finances et l'armée, il les connaît, non seulement celles de son pays, mais de tous les pays avec lesquels le sien est ou peut être en concurrence. Il est psychologue, et les portraits rapides mais vivants qu'il trace des personnages montrent à quel point il possède la faculté d'analyse. Il excelle à découvrir la dominante d'un caractère, la manie, la passion, le point faible d'une âme. Il étudie de près les relations des uns et des autres; il sait être aimable, et quand il le faut prodigue, bien que l'économie rentre dans son système comme une loi. Il s'attache à n'avoir pas de besoins pour lui-même, afin de tenir toujours sa situation de fortune franche et indépendante. On voit là l'homme qui disait, il y a quelques années, à propos d'un ministre français qu'on accusait de spéculer à la Bourse : « Il faut qu'un ministre des affaires étrangères soit riche en biens-fonds. »

Il fait parler les hommes et laisse parler les femmes; il pénètre ainsi naturellement les indigences et les exigences de chacun, les amitiés et les antipathies; et il sait exactement à quel endroit il faut toucher pour provoquer une explosion.

Lui-même il joue le jeu de la franchise; circonspect toujours, il prend à tâche de ne point paraître mystérieux; et de temps en temps il déconcerte ses adversaires par de brutales sorties, comme dernièrement quand il tança M. Gladstone.

Et puis, il faut le dire aussi, la grande force d'un homme et surtout d'un ministre, c'est de durer. M. de Bismarck débute dans la carrière, fort de l'amitié du ministre Manteuffel, qui l'a distingué, le comprend, se fie à lui. Il est donc assuré de son rôle. Tout son travail politique s'accomplit sans que sa pensée soit affaiblie ni déterminée par des préoccupations d'ordre mesquin.

A mesure qu'il s'élève, M. de Bismarck, dont l'élévation est due à ses grands services, sent l'appui solide de son roi. Et, une fois devenu ministre, il est sûr encore qu'une coterie de couloir ne lui arrachera pas le pouvoir. Ce n'est pas qu'il n'ait à lutter sur des terrains variés et qu'il n'ait pas plus d'une fois enragé d'être retardé par des oppositions parlementaires qui lui faisaient dépenser sa force, comme on perd sa poudre aux moineaux. Mais pour lui le souci du portefeuille n'existait pas. Il voulait et il veut être ministre, non pour être ministre, mais pour accomplir une œuvre.

Eh bien, son œuvre s'accomplit. Certes, nous n'avons pas lieu de nous en réjouir, puisque l'abaissement militaire et la ruine industrielle et commerciale en sont les points saillants, ou pour mieux dire le pivot; mais on ne saurait nier que cet homme a réussi par sa volonté. Il s'est donné tout à son entreprise. Il eut la foi; il sut, par une forte discipline et par une science approfondie des choses politiques, surprendre et désarmer ses adversaires.

Et au fond, il est plus consolant pour les vaincus de penser qu'ils ont eu contre eux non pas l'aveugle hasard des événements mais une intelligence humaine. Car ce qu'a fait un esprit d'homme un autre pourra le défaire, ce que l'un a détruit, un autre pourra le rétablir, à condition de se créer la même force par de semblables qualités : car si l'on veut dire que M. de Bismarck n'a pas de génie, en ce sens qu'il ne tient pas tout de la nature et que ses capacités ne sont pas spontanées, on dit une naïveté; certes, ses grandes qualités sont pour la plupart tout acquises, mais c'est le cas ici de rappeler que le génie est dans certain ordre, une longue patience, c'est-à-dire un effort méthodique, un progrès rationnel. Cela est vrai surtout en politique. Que nos futurs diplomates lisent et méditent ces lettres; ce leur sera une fameuse leçon. P. Z.

La Fontaine et la Comédie humaine, par Louis Nicolardot. Un vol. in-18. Dentu, éditeur. Paris, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

M. Nicolardot vient de découvrir La Fontaine. Vous ne vous doutiez pas sans doute que les animaux mis en scène par le fabuliste ne sont autre chose que les personnages des passions humaines? Soupçonniez-vous que La Fontaine avait un but et suivait un choix en mélangeant les rythmes et les coupes de ses vers?

Avec le plus grand sérieux, M. Nicolardot nous enseigne ces nouveautés. Le livre que M. Taine écrivit sur La Fontaine est pour lui non avenu. Pour que, du reste, le sien en soit bien différent, il le surcharge d'une érudition aussi superficielle que pédante. Ne va-t-il pas, pour justifier la moralité des fables de La Fontaine, extraire des citations de la Bible, de Saint-Paul, etc.!

La partie la plus remarquable de ce livre étonnant, c'est le *Langage des animaux*. M. Nicolardot a la patience d'y consigner tous les noms dont, en diverses langues, on nomme chaque animal. De plus, il classe les animaux suivant leurs habitudes et leurs goûts; il en trouve qui sont *citadins* et *sentent le besoin de la civilisation pour l'appréciation de leur mérite*. M. Nicolardot avait du temps à perdre, c'est pourquoi il écrivit ce livre. Ceux qui ne peuvent risquer la même dépense ne le liront guère. Pourtant, il y a par-ci par-là quelque détail piquant à glaner, mais noyé dans un fleuve de pages inutiles et de remarques puériles.



Jacques Richard (1841-1861). *Poésies*, recueillies pour la première fois et précédées d'une étude, par Auguste Dietrich. Paris, G. Charpentier et Cie, 1885. Un vol. in-18.

Tous ceux qui ont été au collège de 1860 à 1870 sont au courant de la légende de Jacques Richard. Pour les uns, — la plupart, — son nom garde comme une auréole d'héroïsme et de génie, et ils se rappellent, avec une émotion reconnaissante, les généreux battements de cœur qu'ils doivent à ses vers du Concours général. Les autres, qui, dès l'école, sont revêtus du manteau de sec égoïsme dont la majorité des hommes s'enveloppe plus tard d'ordinaire, haussent les épaules ou plissent la lèvre à ce nom, n'ayant jamais regardé le jeune poète que comme un de ces êtres déséquilibrés dont l'ardeur intellectuelle est loin de valoir la profitable stupidité des gens qui, pour toute habileté, s'entendent à savoir d'où vient le vent et à ne pas s'engager dans de mauvaises affaires. Pour nous, qui avions écouté les grands de notre lycée de province déclamer en cachette ses vers à Jérôme,

Vieux fou qu'hier encor sa maîtresse battait,

nous conservions un vrai respect et une vive sympathie pour ce jeune homme à l'esprit fier. Mandé dans le cabinet du ministre après le dépouillement des copies de ce fameux concours, il n'avait pas bronché, racontait-on parmi nous, en face du grand-maître de l'Université impériale, et ne lui avait répondu que par le mot cornélien :

Je le ferais encor, si j'avais à le faire.

Qu'était-il devenu depuis? On savait vaguement qu'il était mort peu après, je n'aurais, pour ma part, su dire au juste quand ; et l'on déplorait cette destinée si énergiquement révélée, et disparue tout à coup. Que de fois, dans les luttes de la fin de l'Empire, n'ayons-nous pas instinctivement cherché autour de nous avec le nom de Jacques Richard sur les livres, sachant que, s'il avait pu combattre, sa place était au premier rang!

Après bien des tentatives avortées, des annonces restées à l'état de promesses, des recherches interrompues, il vient de se publier chez Charpentier un volume contenant les reliques littéraires de cet ami connu ou inconnu, de toute la jeunesse républicaine d'il y a vingt ans. Un de ses camarades à l'institution

féré rester dans l'ombre, — et cela me met plus à l'aise pour ajouter à mon indiscrétion en le signalant comme un de ceux qui honorent le plus la librairie parisienne par la vivacité de leur esprit, l'affabilité de leur abord et la haute probité de leur caractère, — a fait, si je suis bien informé, les frais de cette publication.

M. Auguste Dietrich a écrit l'étude biographique qui est en tête du volume. C'est un morceau très intéressant et très nourri, auquel on ne trouvera pas grand'chose à ajouter désormais. Ce serait un plaisir que de puiser au milieu des anecdotes et des traits caractéristiques dont il est plein ; mais j'aurais vite dépassé les bornes que m'impose ici l'espace disponible, toujours trop étroit.

Les poésies de Jacques Richard, recueillies et publiées par M. Dietrich, comprennent, outre la fameuse pièce du concours *ad Hieronymum principem*, trois poèmes politiques d'une certaine étendue : *la Mort de Caton, Barra* et *Spartacus*, et plusieurs pièces d'un autre sentiment, dont Blanche Pierson fut l'inspiratrice, peut-être sans le savoir. L'une de celles-ci, *Je ne vous aime pas*, est, du reste, fort connue, et, paraît-il, fort utilisée par les amoureux désireux de passer pour poètes aux yeux de leur bien-aimée. La publicité qui lui est donnée ici en restreindra peut-être l'usage. Je citerai encore un petit poème sur Catulle, où M. Dietrich trouve comme un avant-goût des *Chansons des Rues et des Bois*, de Victor Hugo. Sans aller si loin, la pièce est conçue à un point de vue original, bien composée, et d'une exécution plus achevée et plus mûre que beaucoup d'autres où se manifestent par places, — soit dit sans reproche aucun, — l'inexpérience, les réminiscences involontaires, les exubérances et les lacunes d'un talent de dix-huit ans. Un des morceaux les plus considérables est intitulé : *Guernesey* et dédié « A Victor Hugo proscrit. » En voici une strophe, devenue d'une douloureuse actualité :

Respect au vengeur, au prophète !
Son nom dans nos cœurs est inscrit.
Oh ! des fleurs pour le grand poète !
Des larmes pour le grand proscrit !
En vain dans la nuit ou dans l'ombre,
Tyrans, valets, foule sans nombre,
Vous avez éteint son flambeau !
Il touche au but, à la victoire,
Et le marchepied de sa gloire
Sera la pierre du tombeau.

D'autres pièces, animées du même souffle républicain et justicier, sont dédiées à M. Maxime du Camp. On est exposé quelquefois dans la vie à ces sortes d'épigrammes involontaires, mais qui ne doivent pas être les moins mordantes.

Enfin, avec d'autres pièces dont plusieurs ont un véritable charme, et dont toutes portent l'empreinte d'un vigoureux tempérament poétique, deux courtes études critique en prose, l'une sur *Landor Petœfi*, l'autre sur *Valvèdre* de George Sand, terminent un

gera efficacement la mémoire d'un de « ces brillants adolescents, consumés de bonne heure par le feu sacré de la poésie et de la pensée, » favoris des dieux qui méritent de n'être pas oubliés des hommes.

B.-H. G.

Arc-en-ciel, poésies de MAURICE VICAIRE. Un vol. in-18 jésus, imprimé sur papier vélin. Paris, Alph. Lemerre; 1885. — Prix : 3 francs.

La mélancolie, a dit Victor Hugo, est le bonheur d'être triste. M. Vicaire est un mélancolique.

Des décors de théâtre lui représentent assez bien le monde où l'homme s'agite, et des danseuses du corps de ballet lui laissent comprendre ce qu'il y a de factice dans toute agitation. La vue d'une toile de fond, quand le rideau se lève, lui fait éprouver une sensation de fraîcheur, — illusion; — la danseuse, il le sait, ne refuse pas toujours des baisers à qui est épris d'elle, — ses baisers sont des mensonges. — Que faire donc, si l'on est poète, à moins qu'on ne regarde la pluie tomber? Et M. Vicaire est heureux vraiment quand le nuage, qui court dans le ciel, crève ainsi qu'une outre pleine.

Dans son recueil, peu de pièces où il n'est parlé, — mélancoliquement, — de l'averse, de l'ondée, de la pluie fine, surtout, qui pénètre, pour ainsi dire, jusqu'à l'âme, alors complaisamment attristée.

Les vers du poète, au reste, ne sont pas sans valeur. Pour qu'on en juge, transcrivons cette pièce :

Paysage morne.

Journée humide et tiède, une incessante pluie;
Tristes, les paysans se retirent des prés;
Derrière, l'horizon est noir comme la suie,
Le vent bougonne et pousse au loin des ciels cuivrés.

Par-dessus le chalet un arbre géant plie
Ses branchages, d'un gris très sombre, enchevêtrés,
Et les feuilles s'en vont de la branche assouplie,
Tremblent, tournent en rond près des murs déplâtrés.

Les rideaux sont ouverts, dans sa chambre élégante,
La jeune fille joue une valse assez lente
Et regarde ses doigts agiles et cambrés,

Se tourne vers son père, un vieux qui se soulève
Pour voir si par là-bas au moins le temps se lève;
Et l'eau cingle en tous sens les chemins labourés.

Nous savons peu de sonnets supérieurs à celui-ci dans *les Humbles*, de M. Coppée.

Mais des éclaircies parfois dans le ciel de M. Vicaire; et, pour lui, comme pour nous, de chaudes journées ensoleillées, des soirs brillamment constellés.

Sur la plage.

Nous irons regarder la mer phosphorescente,
Étendus sur le sable, amoureux et rêveurs.
Et tu me montreras, de ta main caressante,
Les voiliers au lointain qui valsent, les lueurs
Des phares bienfaisants: les étoiles: leurs sœurs.
L'eau viendra près de nous, monotone, rampante,
Apprivoisée un peu, curieuse, écoutant.
Et son chant de berceuse alors nous dorlotant,
Nous dormirons dans sa langueur enveloppante.

De la mélancolie toujours; nous ne nous défendons pas toutefois de partager les tristesses du poète; il nous les fait aimer.

F. G.

Rosa mystica, poésies de STANISLAS DE GUAITA. Un vol. in-12. Paris, Alph. Lemerre; 1885. — Prix : 3 fr.

Le poète a écrit pour son volume une préface de soixante-quatre pages.

Dans les deux premières, il s'est appliqué à justifier le titre donné par lui à son recueil : « Le mysticisme! écrit-il, toute la poésie est là. — Aspirations follement fraternelles de nos cœurs vers d'imaginaires créatures ou vers la nature personnifiée et sensibilisée; — ténues et surprenantes affinités que rien n'explique; — vague et précieux besoin dont se tourmentent nos esprits, de deviner l'inconnu, de pénétrer l'impénétrable et de peupler le vide; — charme infini des émotions illusoires, de quoi nous pleurons, les sachant telles; — attrait impossible à définir de ce que la pensée sublimée, le sentiment égaré, la sensation exacerbée, ont de plus ineffable et fugace, ou de plus intense et vibrant. Toutes ces choses ont droit de cité en poésie. Que dis-je? La pensée en est faite. Le mysticisme? C'est l'amour de nos cœurs pour les songes de nos cerveaux; c'est ce qui nous fait haïr du vulgaire; ce qui fait de nous des proscrits! » Les deux premières pages sont inutiles.

M. de Guaita, dans les soixante pages suivantes, adresse aux grands réformateurs de la langue poétique, aux maîtres, le respectueux hommage de sa sincère admiration; il envoie ses salutations plus ou moins empressées aux simples disciples; autres pages qu'il eût pu se dispenser, sinon d'écrire, du moins de faire paraître en tête de son volume.

Mais a-t-il eu tort de rédiger les deux dernières? Pouvait-il ne pas nous déclarer s'être affranchi des règles surannées de l'antique prosodie française? Pouvait-il ne pas nous dire le cas qu'il fait de l'allégorie? Nous croyons, nous, que le lecteur aurait bien pu l'apercevoir, et, de la façon dont certains vers sont coupés, et de la complaisance avec laquelle le poète évoque tour à tour Notre-Dame-d'Oubli, la Nature, le Rêve et d'autres Puissances encore.

La préface tient de la place.

Pour le recueil, il est divisé en six livres : *Rosa mystica, — Fleurs d'oubli, — Choses d'art, — Remember, — Eaux-fortes et pastels, — Petits poèmes;* et pas un de ces livres n'est d'un attrait bien vif. Rien de personnel quant à la forme, quant au fond; ce sont toujours les mêmes petits effets laborieusement cherchés, l'effet d'une césure, l'effet d'un rejet, l'effet d'un mot fort banal ou celui d'un vocable le plus simple écrit avec une lettre majuscule, — et l'école raille les traités de prosodie! — C'est toujours le pessimisme de qui se pince pour se faire pleurer; avec ce pessi-

misme, un peu de ces songeries vagues, de ces visions qu'il plaît au poète d'appeler du mysticisme.

Il est un autre pessimisme que celui de nos *décadents;* le problème du mal est question d'importance en philosophie. Veut-on savoir comment M. de Guaita, qui admire le prêtre à l'autel et regarde se développer à travers champs la théorie des Rogations, entend le mal? qu'on lise cette pièce :

Mystère.

Mon Seigneur Jésus-Christ! Depuis dix-huit cents ans,
La morne humanité vient manger et vient boire,
Avidement, à ton calice, à ton ciboire,
L'antidote sacré des instincts malfaisants.

L'ère nouvelle a lui, riche en promesses vaines,
Et le monde d'après vaut le monde d'avant.
Comme aux brises d'été l'arome des verveines,
Les effluves malsains roulent au gré du vent.

Il n'est d'espoir au ciel, ni de bonheur sur terre,
Et notre pauvre front, sous le joug du mystère,
O blond Galiléen, se courbe bas, très bas!...

Notre esprit, qui devant ta royauté s'incline,
Voudrait enfin comprendre, et ne comprendra pas
Pourquoi ton flanc divin saigna sur la colline!

Que de catholiques, il est vrai, tout aussi peu chrétiens que M. de Guaita! F. G.

Drames du peuple, par Armand Renaud, avec une *Étude littéraire* par Sully-Prudhomme. Un vol. in-12. Paris, Alphonse Lemerre; 1885.

M. Renaud a été bien avisé, dédiant ses *Drames du peuple* au poète de la *Justice*. En retour, le maître lui a adressé quelques pages précieuses pour lui et précieuses pour nous; pour lui, car elles enferment, formulées dans une belle langue, — et le juge est compétent, — une appréciation justement élogieuse des poèmes du recueil; pour nous, l'*étude littéraire* étant comme une réponse aux déclarations de principes esthétiques, aux professions de tendances pessimistes de nombre de nos jeunes écrivains.

La science et la politique ont leur domaine propre, qui ne se confond pas avec celui de la poésie, mais compatir aux maux de l'humanité, mais partager les souffrances de ses semblables, voilà qui est éminemment poétique, et M. Renaud est vraiment poète. M. Renaud n'a entendu que les cris d'angoisse de quelques-uns, ses *Drames* ne sont pas les drames de tout un peuple, mais il a éprouvé sérieusement de profondes douleurs; la douleur sacre tout, ses *drames* sont d'une grande puissance.

Il y a de l'émotion dans les poèmes du volume et la note pessimiste revient souvent, mais le pessimisme du poète n'est pas, on l'a deviné déjà, le pessimisme à la mode. C'est l'amour de soi, avec la non-satisfaction immédiate de tous les désirs caressés, qui fait le pessimisme de certains, c'est une *delicatesse raffinée* qui fait qu'on se trouve malheureux au milieu de tant d'hommes vulgaires. Le pessimisme du poète est impersonnel, il est philosophique, il est fondé sur la connaissance des données de ce grand problème, le problème du mal.

... Regardons sur terre!
Tout va son train, l'orgueil, le négoce, l'amour.
Le festin brille. On mange et l'on se désaltère.
Le chant se mêle aux fleurs pour les heureux du jour.

Puis, à côté, la foule aux machines se voue,
Hâve, sans ciel à voir, sans air à respirer;
Moteur inconscient s'écrasent sous sa roue;
Gens, sans avoir vécu, se faisant enterrer.

Cependant le soleil, avec indifférence,
Traîne tout, pêle-mêle, à travers l'infini.
La joie est pour bien peu, pour tous est la souffrance.
Tu le vois, ô soleil, et n'en es point terni.

Étoiles, vous aussi, pâles lueurs sereines,
Les lamentations abondent sous vos yeux,
Et vous ne cessez pas de luire sur nos peines;
Et, sans pitié de rien, vous rêvez dans les cieux.

Ces strophes terminent la pièce intitulée *les Rats*. Combien de pièces, sans parler du poème : *Quelqu'un dans la foule,* qui expriment de pareils sentiments, qui communiquent comme un besoin d'ardente charité!

M. Renaud a-t-il bien démêlé ce que pensent, ce que sentent l'homme debout et la femme agenouillée du groupe de Crauk? Nous avions cru, nous, à plus de sérénité.

Le crépuscule.

Tous deux ont, dans les champs, travaillé jusqu'au soir,
Avec les durs outils qui fécondent la terre.
La paix est dans leur cœur d'avoir fait leur devoir,
Leur corps est épuisé par leur labeur austère.

La fatigue a vaincu la femme; elle s'endort,
Les genoux vers le sol, la tête renversée,
Appuyant sa faiblesse à son compagnon fort,
Vivante par l'amour, morte par la pensée.

Que lui font les soucis l'attendant au matin?
Elle se sait gardée, elle se sait aimée;
Et fuyant dans l'oubli la lourdeur du destin,
Elle se livre, inerte, à la brise embaumée.

Lui, les traits empourprés par le soleil mourant,
Contemplant l'horizon aux nuages de cuivre,
Las, mais le front levé, les yeux fiers, l'esprit grand,
Il cherche la raison du mal qu'on a pour vivre.

Sans la pouvoir comprendre, il est prêt à lutter
Contre l'onde, le feu, les monstres, la famine.
Il sent sous son amour l'épouse s'abriter;
Et ce cœur qui répond à son cœur l'illumine.

Sans un instant de crainte, il offrira sa chair
A tous les carnassiers, dont l'homme est le plus rude,
Plutôt que de laisser, lui vivant, l'être cher,
Souffrir d'une blessure ou d'une servitude.

Artiste qui taillas dans le marbre immortel
Ces pauvres gens, en proie à la vie humble et dure,
Tu fis bien. . . . . .

. . . . . Pour honorer le peuple dont ils sont,
Tu leur as donné mieux que la gloire et la joie,
Leur ayant, dans les yeux, mis l'horizon profond
Où s'éteint aujourd'hui, — pour que demain flamboie!

Pour que demain flamboie! Le poète espère et nous fait espérer, après les temps de servitude, les temps de servage, les temps du travail qui fatigue le corps et ne laisse pas vivre l'âme, des lendemains flamboyants.

F. G.

THÉATRE

Répertoire de la Comédie-Française, par CHARLES GUEULETTE. Un vol. in-32, avec un portrait à l'eau-forte gravé par Abot. Paris, Jouaust et Sigaut, éditeurs, 1885. — Prix : 5 francs.

Charmant petit volume, élégant, coquet; le portrait est celui de Mlle Bartet; la matière, les chroniques publiées par M. Charles Gueulette dans *l'Europe artiste.*

Elles embrassent une période de vingt-deux mois, de mars 1883 à décembre 1884, et rendent compte des ouvrages, nouveaux ou repris, qu'a représentés dans ce laps de temps la Comédie-Française : l'auteur y ajoute quelques portraits à la plume des célèbres de la maison.

M. Armand Sylvestre apporte son plat à ce régal délicat; il a écrit une préface pleine de verve où il ne s'abstient pas de critiquer certains errements du Théâtre-Français.

Il s'en prend particulièrement au comité de lecture, auquel il reproche d'avoir laissé émigrer à l'Odéon *Severo Torelli, Formosa* et *les Érynnies,* et d'avoir, par contre, reçu et joué des pièces fort médiocres à tous les points de vue.

Les amateurs sérieux du théâtre réserveront une place dans leur collection et un écu de leur bourse pour ce joli petit livre.

P. Z.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Mémoires du marquis de Sourches sous le règne de Louis XIV, publiés d'après le manuscrit authentique appartenant à M. le duc des Cars, par M. le comte DE COSNAC et ÉDOUARD PONTAL. Tome IVe. Un vol. in-8°. Paris, Hachette, 1885.

Le quatrième volume des *Mémoires du marquis de Sourches* va du mois de janvier 1692 au mois de juin 1695. L'intérêt de ces importants *Mémoires* ne faiblit pas avec ce volume, qui abonde en menus faits, en anecdotes sur la cour et sur la ville, en nouvelles recueillies à Paris, arrivées de province ou de l'étranger. Le journal du marquis de Sourches complète celui de Dangeau; il offre même plus de chances d'impartialité, puisque non seulement il n'a jamais été soumis à Louis XIV, mais n'a même pas été destiné au public. La situation du marquis le mettait à portée de connaître à fond la cour du grand Roi : il en a profité en consignant au jour le jour, pour sa propre satisfaction, des notes sur les grands seigneurs qu'il coudoyait, sur les événements auxquels il assistait. Aussi le défilé des noms est-il considérable. Nous ignorons si l'ouvrage comprendra encore plusieurs volumes ; nous le souhaitons vivement. Mais on peut, dès à présent, le ranger parmi ceux que les historiens du XVIIe siècle ne peuvent se dispenser de consulter.

F. C.



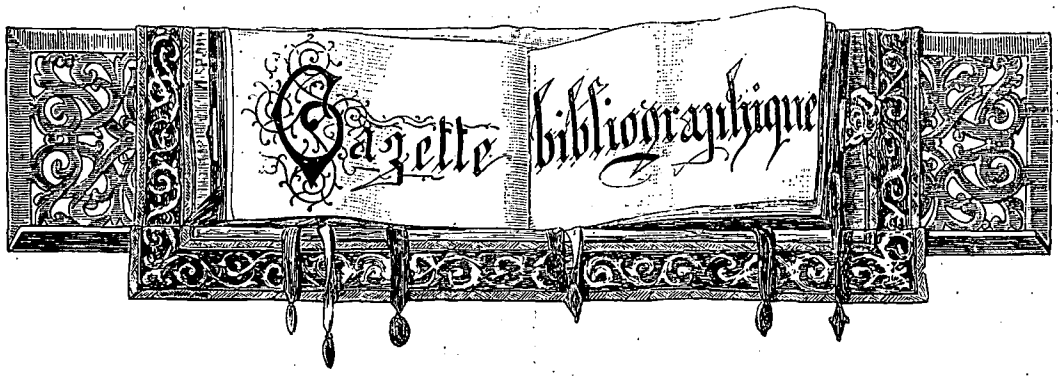

Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois. — Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES ; *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français. — Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province. — Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

INSTITUT

ACADÉMIE FRANÇAISE.

L'Académie française, après avoir entendu le rapport fait par le secrétaire perpétuel, au nom de la commission du prix Montbinne et du prix Lambert, a décerné ces prix dans les proportions suivantes :

Prix Montbinne (3,000 francs) : 1,200 francs à M. Honoré Bonhomme, auteur de plusieurs ouvrages sur le XVIIIe siècle; 1,000 francs à M. Roux Ferraud, auteur d'un dictionnaire philosophique; 800 francs à M. Ernest Lionnet, auteur d'un volume intitulé : *le Docteur Chabot.*

Le prix Lambert (1,600 francs) est partagé par moitié entre Mlle Émilie Charpentier et Mlle Marthe Bertin, auteurs de deux ouvrages d'éducation intitulés, l'un : *Enfants d'Alsace et de Lorraine,* l'autre : *Madame Grammaire et ses enfants.*

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 17 avril.

Ouvrages présentés. — Von Haerdt : *Recherches astronomiques pour servir à fixer la chronologie assyrienne.* — H. Houssaye : *la Loi agraire à Sparte.*

Lecture. — Casati : les monnaies de bronze étrusques.

Séance du 24 avril.

Ouvrages présentés. — Van Hamel : *Li Roman de carité,* poème de la fin du XIIe siècle. — Ch. Robert : *le Culte de Cybèle et d'Atys.*

Lectures. — Reinach : Fouilles opérées en Tunisie. — Casati : Les monnaies de bronze étrusques.

— Sur le rapport de M. d'Arbois de Jubainville, fait au nom de la commission des grands prix Gobert, l'Académie a décerné le premier prix de 10,000 francs à M. Achille Luchaire, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux, pour ses ouvrages : 1° *Histoire des institutions monarchiques de la France sous les premiers Capétiens;* 2° *Études sur les actes de Louis VII.* Le deuxième prix, de 1,000 francs, a été décerné à M. de Maulde, pour ses ouvrages : 1° *Jeanne de France, duchesse d'Orléans et de Berry;* 2° *Procédures politiques du règne de Louis XII.*

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 18 avril.

Ouvrage présenté. — John Morley : *la Vie de Richard Cobden.*

Lectures. — Kervyn de Lettenhoven : La cour du duc d'Alençon à Anvers (1582). — De Laveleye : La propriété primitive dans les townships écossais. — Maggiolo : La vie et les œuvres de l'abbé Grégoire.

Dans cette séance, M. Georges Picot a rendu compte des travaux préparatoires poursuivis depuis le mois de juin 1883 par la commission que l'Académie a chargée de continuer la publication des *Ordonnances des rois de France.* (L'Académie des inscriptions, qui l'avait commencé, a cru devoir s'arrêter au règne de François Ier.)

La commission a concentré tous ses efforts sur le règne de François Ier, et elle a décidé la publication immédiate d'un catalogue des actes du pouvoir souverain sous ce règne. Comme leurs devanciers en 1704, les rédacteurs ont tenu à publier tout d'abord la liste des ordonnances qu'ils avaient retrouvées. Ils ont étendu leurs recherches à tous les dépôts publics. Les Archives nationales, la Bibliothèque nationale, les dépôts des parlements de Rouen, de Dijon, de Bordeaux, de Toulouse, d'Aix et de Grenoble ont été successivement explorés. Le rapporteur fait à cette

occasion une rapide énumération des richesses conservées dans les archives visitées.

Plus de 6,000 fiches ont été le fruit de ces laborieuses recherches. La moitié de la collection est déjà imprimée. Les épreuves communiquées aux archivistes départementaux, ainsi qu'à des savants français et étrangers, ont permis de recueillir plus de cinq cents ordonnances dont la commission n'avait pas trouvé trace. Elle continue à recevoir encore les indications qui lui sont adressées et elle espère achever vers la fin de l'année 1885 l'impression d'un catalogue qui sera, comme on voit, une préparation aussi sûre qu'utile à la publication du texte complet des actes législatifs sous François Ier.

Séance du 25 avril.

Lecture. — Lagneau : Remarques démographiques sur le célibat.

Séance du 2 mai.

Ouvrages présentés. — De Valroger : *Commentaire théorique et pratique du livre II du Code de commerce.* — Gourd : *Les chartes coloniales et les constitutions des États-Unis de l'Amérique du Nord.* — Dubarle : *Le code d'organisation judiciaire allemand.* — Ioao da Silva Mattos : *La réforme pénitentiaire, son passé et son présent.*

Lecture. — Lagneau : Remarques sur le célibat.

Séance du 9 mai.

Ouvrage présenté. — De Lettenhoven : *Les Huguenots et les Gueux.*

Lectures. — Glasson : l'édit perpétuel. — Lagneau : Remarques sur le célibat.

— L'Académie des jeux floraux de Toulouse a, cette année, décerné le prix de l'ode, l'amarante d'or, ce qu'elle n'avait pas fait depuis dix-neuf ans. La pièce couronnée (Toulouse, imp. Douladoure-Privat, brochure in-8°) a pour titre : *la France.*

L'auteur de cette belle pièce est M. F.-E. Adam, qui publiait l'année dernière un volume de charmante poésies, *Par les bois,* dont *le Livre* a rendu compte.

ÉTRANGER

— L'Académie royale des sciences de Turin vien d'élire pour ses correspondants, dans la section d'archéologie, M. Gaston Maspero de l'Institut de France; dans la section de linguistique et philologie orientale, M. Aristide Marre; dans la section de philologie, histoire littéraire et bibliographie, MM. Michel Bréal, de l'Institut de France; Carlo Negroni et Alessandro d'Ancona.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

FRANCE

Société Franklin. — La société Franklin pour la propagation des bibliothèques populaires a tenu dernièrement son assemblée générale sous la présidence du général Favé, membre de l'Institut, dans une des salles de l'hôtel de la Société de géographie.

La Société a envoyé, dans le courant du dernier exercice, pour plus de 53,000 francs de livres aux bibliothèques populaires. Elle a donné plus de deux mille cinq cents volumes aux bibliothèques d'hôpitaux militaires, fondées par elle. Elle a créé de petites bibliothèques spéciales dans tous les postes optiques isolés du Sud oranais et de la Tunisie et accordé onze cents volumes, à titre gratuit, à diverses bibliothèques populaires.

Le conseil d'administration, qui a pour président le général Favé, pour vice-président M. Édouard Charton, pour secrétaire général M. Charles Robert, pour trésorier M. H. Mirabeau, adresse un pressant appel au public en faveur d'une œuvre digne de toutes es sympathies.

Les dons et souscriptions sont reçus, 1, rue Christine, aux bureaux de la société Franklin.

Bibliothèques municipales. — Nous avons reçu de la préfecture de la Seine une note très intéressante sur l'organisation et le fonctionnement des bibliothèques municipales de Paris. Nous en reparlerons dans notre prochaine livraison.

Bibliothèque Sainte-Geneviève. — C'est par erreur que dans un de nos précédents numéros nous avons annoncé la nomination de M. Henri Lavoix fils, comme administrateur adjoint à la bibliothèque Sainte-Geneviève, en remplacement de M. Xavier Marmier, démissionnaire. C'est administrateur qu'il faut lire.

M. Henri Lavoix était précédemment conservateur, sous-directeur adjoint au département des imprimés de la Bibliothèque nationale.

ÉTRANGER

Allemagne. — *La bibliothèque de l'université de Tubingen* (Wurtemberg). — Cette bibliothèque est une des plus importantes d'Allemagne et compte aujourd'hui 250,000 volumes, soit :

Histoire	46.000	volumes.
Théologie	32.200	—
Jurisprudence	30.200	—
Histoire de la littérature, publications de sociétés savantes	29.000	—
Médecine	21.200	—

Philologie	21.000	volumes.
Mathématiques et sciences naturelles	21.000	—
Arts et sciences	15.400	—
Sciences sociales	14.200	—
Philosophie et pédagogie	7.400	—
Wurtembergica	6.800	—
Manuscrits	3.300	—

Parmi les incunables, qui sont au nombre de 1,400, on cite comme le plus ancien *le Catholicon de Jean Balbus de Juana* (1462) qui est sorti des presses de *Jean Mentelius*, de Strasbourg, un des élèves de Gutenberg.

La bibliothèque est riche en manuscrits orientaux : arabes, sanscrits, etc. Elle possède un codex grec du XIe siècle, sur parchemin, dont la première feuille est un fragment en caractères onciaux du Nouveau Testament grec et date du VIIIe siècle.

L'accroissement annuel pendant les cinq dernières années a été de 4,000 volumes en moyenne; en 1884, cependant ce chiffre s'est élevé à 5,040 représentant 3,566 ouvrages.

La bibliothèque ne dispose que de 25,000 francs par an pour ses acquisitions. Heureusement les dons affluent et parmi ceux-ci des ouvrages d'une grande valeur, qui se publient en série tels que la *Bibliotheca indica* de la Société asiatique du Bengale et les *Transactions* de *l'American philological Society* de Cambridge (Massachusetts). Dans le courant de 1884 le professeur Louis Stark a légué à la bibliothèque sa belle et nombreuse collection d'ouvrages relatifs à la musique et à la géographie, parmi lesquels il n'y a pas moins de cent atlas.

Les échanges sont nombreux. L'université de Tubingen a un service d'échanges avec la plupart des universités et des sociétés savantes allemandes et étrangères; elle reçoit de ce chef un grand nombre de publications paraissant, non seulement en Europe, mais en Amérique (Smithsonian Institute de Washington), en Australie, en Afrique et même au Japon (Tokio).

Depuis 1882, un service d'échanges s'est établi avec les corps savants et les Facultés de Paris et de la province; le rapport fait remarquer à ce sujet que la plupart des thèses de doctorat des Facultés françaises sont des travaux sérieux ayant une réelle valeur.

Angleterre. — *La bibliotheca Lindesiana.* — M. Quaritch, de Londres, annonce la publication d'une série de monographies bibliographiques sur les ouvrages les plus rares de la bibliothèque *Lindesiana* appartenant à lord Crawford. Trois de ces monographies ont paru sous le titre général : *Bibliotheca Lindesiana : Collations and notes*, by Ludovic Earl of Crawford and Balcarres. Privately printed impl. 4°. Roxburghe binding.

I. — *Sanderi Brabantia*, 1656-1675, 33 pages.

II. — *Fowler's mosaic pavements*, 14 pages.

III. — *De Bry's collections of voyages*, 230 pages et 33 fac-similé de titres curieux et de dédicaces des

La *Crawford library* est une des plus riches bibliothèques particulières du monde et comprend un grand nombre d'ouvrages précieux, qui, en raison de leur rareté même, ont été imparfaitement décrits dans les grands ouvrages de bibliographie, dont les auteurs n'étaient pas toujours à même de les consulter. Donner un catalogue complet de la bibliothèque serait un travail considérable et coûteux; pour le présent, on se bornera à publier les monographies des ouvrages les plus rares, dont Brunet, Graesses, Lowndes et autres n'ont donné qu'une description incomplète.

Deux nouvelles monographies sont en préparation :

IV. — *Archbishop Parker's History of the British Church* (Histoire de l'Église en Angleterre).

V. — La transcription d'un manuscrit irlandais, relatif à une des plus anciennes chroniques anglaises et dont probablement il n'existe pas de second exemplaire en dehors de celui de la Crawford library.

Une fois que la série de ces monographies aura paru, lord Crawford se propose de publier à leur suite un catalogue complet de sa bibliothèque en trois parties qui comprendront les manuscrits orientaux, les manuscrits européens et enfin un catalogue alphabétique des ouvrages imprimés de sa collection. Une préface sous le titre de *Report of the bibliotheca Lindesiana* esquissera à grands traits l'histoire des bibliothèques et de leurs origines.

Autriche. — *Bibliothèque de l'Académie des sciences de Cracovie.* — La bibliothèque de l'Académie des sciences de Cracovie est entrée en possession d'un legs de M. Marszalkiewicz, consistant en une magnifique collection d'ouvrages historiques et littéraires de près de 10,000 volumes.

Australie. — *La bibliothèque publique de Melbourne* (Australie). *Reports of the trustees of the public library, museums and national gallery of Victoria for 1883.* — A la fin de l'année 1883, la bibliothèque de Melbourne comptait 100,430 volumes et 42,600 brochures; ce qui représente, comparé à l'année 1882, une augmentation de 3,695 volumes et de 37,500 brochures, cartes et périodiques, d'une valeur totale de 65,660 francs.

Les ouvrages de toute nature qu'a reçus la bibliothèque dans le courant de 1883 sont les suivants :

	Acquisitions.	Dons.	Echanges.. etc.	Nombre total.
Volumes	1.173	2.487	35	3.695
Brochures	4.238	10.706	1.401	16.345
Cartes	5	181	2	188
Périodiques	104	5.328	15.512	20.944
Valeur approximative	22.300	39.900	3.460	65.600 fr.

La reliure à elle seule figure pour 24,200 francs dans les dépenses de l'année, et dépasse donc notablement le montant consacré aux acquisitions

relevons un magnifique exemplaire des œuvres de Frédéric le Grand, en 31 volumes in-4° (ouvrage a été tiré à 200 exemplaires seulement), don de l'empereur d'Allemagne.

Les salles de lecture et de travail sont fréquentées par une moyenne de cent personnes par jour. Le rapporteur se plaît à constater que l'éclairage électrique, qui a remplacé le gaz, donne des résultats très satisfaisants et semble moins sujet à détériorer la reliure des livres.

Amérique. — *La bibliothèque du Congrès à Washington.* — Un nouveau bâtiment exclusivement destiné à l'installation du musée médical et des collections du « bureau médical de l'armée » s'élèvera d'ici peu auprès du Musée national. La bibliothèque du « Medical bureau » est la plus riche du monde, car elle ne renferme pas moins de 67,000 ouvrages et 75,000 brochures, tous relatifs à la médecine et aux sciences qui s'y rattachent.

Cette bibliothèque a cependant eu des origines bien modestes; il y a vingt-cinq ans, elle comptait 350 volumes et quelques journaux médicaux. Un catalogue de 1865 ne lui donne encore que 1,800 volumes, mais depuis lors elle s'accroît rapidement. En 1872, son effectif avait atteint 13,000 volumes et deux années plus tard ce chiffre s'était doublé. Il est vrai que cette rapide progression est due en partie aux nombreux dons qui lui parviennent de toutes les parties des États-Unis.

— M. Francis Parkman a fait don à la *Massachusetts historical Society* de Boston d'une quarantaine de volumes manuscrits relatifs à l'action française en Amérique. Trois des volumes renferment la correspondance particulière de Montcalm.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— PARIS — PROVINCE — ÉTRANGER —

FRANCE

— *Madame Bovary* vient de paraître, ornée d'un magnifique portrait inédit de G. Flaubert, gravé à l'eau-forte.

Dans la belle édition définitive, revue sur les manuscrits originaux, des **Œuvres complètes de Gustave Flaubert**, huit volumes, publiés par A. Quantin. — 7 fr. 50 le volume. (100 exemplaires numérotés, sur Hollande, 25 fr.)

C'est un volume in-8°, format classique des bibliothèques, exactement semblable à ceux de la collection magistrale des *Œuvres complètes de Victor Hugo*, dont la même maison Quantin vient de terminer l'édition.

Nous souhaitons un égal succès aux *Œuvres complètes de Gustave Flaubert.*

— M. Clermont-Ganneau vient de publier chez l'éditeur Leroux un cinquième fascicule de ses matériaux inédits pour servir à l'histoire des croisades.

— La librairie Leroux publie une nouvelle édition presque complètement remaniée du *Manuel de l'histoire des religions* de M. Tiele, professeur à l'Université de Leyde, traduit du hollandais par M. Maurice Vernes.

— La librairie Claesen vient de publier le troisième et dernier volume de l'*Architecture et Décoration des époques Louis XIV, Louis XV et Louis XVI au pa-*

Il est inutile de nous étendre ici sur la magnificence des décorations qui sont offertes au public dans ce nouvel ouvrage; nous indiquons seulement les principaux sujets qui y figurent.

L'ouvrage se divise en trois parties :

La première partie, l'*époque Louis XIV,* contient la *salle du Trône,* avec sa décoration en bois sculpté et avec son merveilleux plafond : la *chambre à coucher de la reine,* etc.

La deuxième partie, l'*époque Louis XV,* comprend la *salle du Conseil,* entièrement peinte et signée par *François Boucher* (1753).

La troisième partie, l'*époque Louis XVI,* reproduit le *salon des jeux de la reine,* le *boudoir turc,* etc., etc.

Nous ne pouvons qu'encourager de nos vœux les intéressants efforts de l'éditeur pour faire goûter au public cette nouvelle étude de l'art décoratif.

MM. Hetzel et Quantin ont fait paraître, le jour des funérailles de Victor Hugo, un petit volume in-18 de 252 pages réunissant, pour la première fois, les pièces capitales des ouvrages du grand poète et formant une sorte de *memento* de tous ses chefs-d'œuvre.

Ce livre, qui se vend 1 franc, a été publié sous le titre *Édition du monument,* le produit de la vente, ainsi que l'a voulu la famille, étant entièrement affecté à la souscription pour le monument que la France va élever à Victor Hugo.

Quelques jours auparavant, la librairie Quantin

grande originalité et s'adressant spécialement aux amateurs et aux artistes. Ce volume comprend 21 compositions de format in-4°, dessinées et gravées à l'eau-forte par Jean-Paul Laurens; les planches ont été effacées après tirage, et l'ouvrage constituera une véritable rareté bibliographique. Tous les exemplaires sont numérotés et se vendent 40 francs sur Hollande, 70 francs sur Whatman et 120 francs sur Japon.

L'intéressante collection des chefs-d'œuvre du Roman contemporain se poursuit avec une régularité à laquelle les souscripteurs aux publications de la maison Quantin sont habitués. Le *Père Goriot*, richement illustré de dix compositions de Lynch, gravées à l'eau-forte par E. Abot, vient de paraître.

Les *Œuvres complètes de Gustave Flaubert* se continuent avec la même exactitude par la *Tentation de saint Antoine*, qui est mise en vente aujourd'hui.

La *Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts* s'enrichit en même temps de deux nouveaux ouvrages : *le Meuble*, antiquité, moyen âge et Renaissance, par M. de Champeaux, et *la Verrerie* par M. Gerspach. Nous n'avons pas à revenir sur le succès sans précédent obtenu par cette collection.

La *Petite bibliothèque de luxe des romans célèbres* vient d'être close par la publication d'un dixième volume : les *Mémoires du comte de Comminges* et *le Siège de Calais*, par Mme de Tencin, avec notice et notes par M. de Lescure, eaux-fortes de Dubouchet. Tous les bibliophiles possèdent ces élégants petits volumes imprimés avec luxe sur papier vergé teinté à la forme et qui se vendent 10 fr.

Enfin, la librairie Quantin, dont l'initiative est toujours en éveil, inaugure une petite *Bibliothèque française illustrée* appelée à un grand succès autant par le but patriotique qu'elle se propose que par son bon marché exceptionnel.

Le premier ouvrage de cette série, qui a été mis en vente le 2 juin, est *le Livre du soldat français*, par le général Championnet. Publié par M. Marcellin Pellet, député, avec une préface et des notes d'après le manuscrit et les dessins originaux de la bibliothèque de la Chambre des députés. C'est le patriotisme mis en action par un héros.

Ce petit recueil de 140 pages, illustré de 65 gravures, se vend 1 fr.

Nous donnerons, d'ailleurs, l'analyse de tous ces ouvrages dans un prochain numéro.

ÉTRANGER

Allemagne. — Parmi les publications dues au jubilé de Luther, il faut mettre en première ligne l'édition critique de la Bible imprimée par la librairie de l'orphelinat de Halle. — Elle est le résultat d'un travail collectif de vingt ans, qui a eu des origines semi-

expliqué son vocabulaire devenu obscur en beaucoup d'endroits, remplacé certaines expressions aujourd'hui inintelligibles et rétabli d'ailleurs le texte primitif qu'avaient défiguré l'incurie des réimpressions ou la perfidie des rationalistes.

La division en chapitres et en versets, introduite non par Luther, mais par Robert Estienne, a été remaniée à son tour et le sommaire en tête des chapitres mieux adapté à son contenu.

Luther lui-même avait changé jusqu'à trois fois certains passages de sa traduction, et dans sa préface il avait appelé et encouragé les rectifications de l'avenir, mais il a fallu des siècles pour vaincre le préjugé d'une vénération profondément enracinée. (*Revue suisse.*)

— M. H. Fritsche, de Stettin, a eu l'excellente idée de publier une édition annotée des meilleurs discours de Mirabeau sous le titre « Ausgewæhlte Reden Mirabeau 's — ». Berlin, Weidmann.

— La librairie Brockhaus, de Leipzig, commence la publication d'un grand ouvrage de M. Hoyns : *Geschichte des Deutschen Volkes in Staat, Religion, Literatur und Kunst von den œltesten Zeit bis zur Gegenwart.* Band 1 bis zur Regierung Otto's des Grossen. In-8°, XVI-500 p. Ce volume est le premier des trois que M. Hoyns se propose de consacrer à l'étude de l'Allemagne considérée au point de vue social, religieux, littéraire et artistique. Il va des origines de la Germanie au couronnement d'Otto le Grand.

— M. Adolf Erman, professeur d'égyptologie à l'Université de Berlin, publie un grand ouvrage illustré sur l'Égypte et la vie des anciens Égyptiens (*Ægypten und ægyptisches Leben im Alterthum*, Tubingen, H. Laupp). La première livraison de cet ouvrage qui comprendra environ quinze fascicules vient de paraître.

— M. A. Bielefeld, de Carlsruhe, offre en vente trois manuscrits sur parchemin : *S. Bernhardi* (XIIIe siècle), *sermones di beata virgine* (à 113 francs); *horæ diurnæ*, avec quatorze miniatures et de nombreuses initiales (XIVe siècle) (à 188 francs) et *Tagzeiten* en néerlandais (XVe siècle) (à 125 francs).

Angleterre. — Le second tome du *Dictionary of national biography* que publie M. Leslie Stephen vient de paraître chec MM. Smith et Elder.

M. Gardiner y consacre une excellente notice biographique à Bacon dont le mérite et les travaux ne lui semblent pas appréciés à leur valeur par le monde savant.

— MM. Kegan, Paul Trench et Cie ont sous presse une édition anglaise de la biographie du poète américain Henry Wadsworth Longfellow, — publiée par

lumes ornés de portraits et de nombreuses illustrations.

— M. J. A. Symonds, l'auteur de la « Renaissance in Italy », réunit les matériaux pour une nouvelle publication qui paraîtra prochainement sous le titre : « Italy and the council of Trent » et dans laquelle il étudiera l'influence qu'a exercée la domination espagnole sur la politique, les mœurs et la culture intellectuelle de l'Italie.

— MM. Longmans ont sous presse une nouvelle édition des œuvres posthumes de H. Th. Buckle, (*miscellaneous and posthumous works*), qui avaient paru en trois volumes en 1872, dix années après la mort de l'écrivain.

L'édition dont il s'agit n'aura que deux volumes et comprendra quelques articles qui ne se trouvaient pas dans la première édition tels que « l'influence des femmes sur le développement des sciences » et l'article sur « Mill's Liberty ». — M. Grant Allen s'est chargé de diriger cette publication et d'en écrire la préface.

— La *Red library* ou bibliothèque rouge, que vient de fonder la maison Cassel et C°, publiera tous les mois un choix de nouvelles et romans des meilleurs écrivains anglais et américains. — Les volumes de cette série sont convenablement imprimés et se recommandent par leur bon marché.

— Une publication intéressante à parcourir, c'est l'*Indian press guide*, que MM. R. Anderson et C° se proposent désormais de publier régulièrement chaque année. — Nous y trouvons mentionnés près de 500 journaux et périodiques de toute nature qui paraissent dans l'Inde, à Ceylan, à Singapour et même aux îles Séchelles.

Calcutta vient au premier rang avec 72 journaux; Madras et Bombay n'en ont chacune que 40.

Le prix du journal quotidien est de six pence (62 centimes) en moyenne; seul l'organe de l' « Armée du Salut » qui s'imprime à Bombay, le *Jangi pokar* ne coûte que quatre centimes. Un autre journal, le *Dinavurthamony*, a eu la singulière idée de faire varier son prix d'abonnement selon la classe sociale de ses abonnés. — Les nobles payent 17 roupies, les fonctionnaires qui ont plus de 100 roupies d'appointements en payent 12 et le gros public n'en paye que 6.

Italie. — Les éditeurs Trèves frères, de Milan, ont entrepris la publication de l'histoire d'Italie de Francesco Bertolini illustrée par L. Pogliaghi.

— M. Amari publie chez Hœpli, à Milan, une nouvelle édition refondue de son *Histoire des Vêpres Siciliennes*.

teur Barbera le *Journal* de Ruccellai, ambassadeur florentin auprès des cours de Turin et de Paris en 1643. Ce volume, enrichi de fac-similés, contient de curieux détails sur les usages de la capitale de la France.

Belgique. — L'éditeur Ferdinand Larcier met en vente le deuxième volume de la *Bibliothèque générale et raisonnée du Droit belge*, ouvrage auquel il collabore avec Edmond Picard. C'est le relevé de toutes les publications juridiques parues depuis 1814.

— Chez Merzbach et Falk. — *Dictionnaire synoptique d'étymologie française*, donnant la dérivation des mots usuels classés sous leur racine commune, par Henri Stappers.

Suisse. — M. Jean Scherr, professeur à l'École polytechnique suisse, vient de publier la troisième édition, refondue et considérablement augmentée de son *Anthologie universelle*, contenant les poésies célèbres de toutes les nations et de toutes les époques, traduites en allemand par les traducteurs les plus compétents. — Cet ouvrage n'est point une compilation hâtivement faite; le recueil, tout au contraire, s'est formé lentement et porte les traces d'un jugement sévère, d'un goût très sûr, réunissant deux qualités essentielles, le mérite esthétique des productions et leur valeur comme documents psychologiques des caractères nationaux.

Publications bibliographiques étrangères nouvellement parues et classées par ordre alphabétique de noms d'auteurs.

Adams : Reports of the organization and proceedings of the American historical Association; New-York, Putnam. — 44 p. in-8°.

E. Andreoli : Storia della scrittura dai geroglifici fino ai nostri giorni; illustrati da 24 tav., di fac-simili, specialmenti di caratteri greci e romani. — Milano, tip. Galli e Raimondi. — 66 p. in-4°. — 15 francs.

P. Amat di S. Filippo : Appendice agli Studii bibliografici sulla storia della geografia in Italia (publié à l'occasion du premier congrès géographique italien). — Rome, G. Civelli. — XIV-85 p. — Petit in-8°. Prix : 4 fr. 50.

Bari : L'arti della stampa alla esposizione nazionale di Torino; Come, 1884. — 31 p. gr. in-8°.

Berlan : La introduzione della stampa in Milano a proposito dei miraculi de la gloriosa verzene Maria colla data del 1469. — Venise, B. Calore, 180 p. gr. in-8°. Prix : 4 francs.

Cooperative index to leading periodicals, edited by W. J. Fletcher. — New-York publication office, 1884. — Gr. in-8°.

Catalogue of printed books : « Iceland » (l'Islande);

au British Museum. — London, Trübner. Prix : 2 fr. 50.

Catalogue d'anciens manuscrits latins du British Museum : auto fac-simile. — Londres, Trübner. 75 francs.

Diaz y Perez. Las bibliothecas de España en sus relaciones con la educación popular y la instrucción publica. — Madrid, tip. de Man. — 217 p. in-4°.

Dictionary of national biography, edited by Leslie Stephen. — Vol. II. — Londres, Smith, Elder et C°. — 434 p. in-8°. Prix : 16 francs.

Encyclopædia Britanica, par Thomas Spencer Baynes et W. Robertson Smith. — Vol. XVIII (Orn. — Pht). — Édimbourg, chez A. et C. Black. 858 pages et 11 planches in-4°. Prix : 37 fr. 50.

Griswold. Index to the leading British reviews and magazines for 1882, 83 et 84. 36 p. in-8°.

Halkett et Laing. A dictionary of the anonymous and pseudonymous literature of Great-Britain (avec la liste des ouvrages écrits en anglais par des étrangers et des ouvrages traduits en anglais). Boston, Lockwood et Brooks. — II° vol., 704 p. in-4°.

L. Hänny. Schriftsteller und Buchhændler in Rom. (Les écrivains et les libraires à Rome). — Leipzig, G. Fock, in-8°. Prix : 3 francs.

F. Lippmann. Der italienische Holzschnitt im xv^ten Jahrhundert (la gravure sur bois en Italie au xve siècle) ; gr. in-4°. Prix : 20 francs.

Mozzani. Nozione pratiche sull'ordinamento delle pubbliche bibliotheche. Rome, frat. centenari, 71 p. in-8°. Prix : 2 fr. 50.

L. Previti. Leone XIII e la pubblicazione dei regesti Vaticani. Prato, tip. Giachetti, 27 p. in-16.

I Manoscretti della bibliotheca nazionale di Firenze, descritti da una società di studiosi sotto la direzione dell prof. Adolfo Bartoli. — III° vol. Florence ; Carnesecchi, 384 p. in-8°. Prix : 24 francs.

Marcilla. Curiosida des bibliograficas de Valladolid. — Tome Ier, 428 p. gr. in-8°.

Sell's dictionary of the world's press. — London, Sell, gr. in-8°. Prix : 1 fr. 25. (Dictionnaire de la presse du globe.)

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

— Nous empruntons à la *Revue historique* les renseignements suivants sur les publications entreprises en 1884 par la commission des archives diplomatiques. Le travail de M. Geffroy sur les instructions aux ambassadeurs de France en Suède est complètement terminé. Les instructions pour le Danemark demanderont encore des études assez longues, mais elles formeront un second volume qui paraîtra à part, le premier pouvant être prochainement imprimé. M. Lavisse s'est engagé à remettre le plus tôt possible le recueil des instructions pour la Prusse ; la copie et la collation des dépêches sont achevées, l'introduction est faite ; il ne reste à rédiger que les notes biographiques. Le travail de M. Armingaud pour le Piémont et Mantoue est aussi très avancé ; les instructions pour Rome, confiées à M. Hanotaux, formeront la matière de deux ou trois volumes. M. Hanotaux a déposé déjà sur le bureau de la commission le texte des dépêches de 1648 à la fin du xviie siècle. MM. Girard de Rialle, Kaulek, de Caix de Saint-Aymour, chargés des rapports pour la Turquie, pour Venise et pour le Portugal, ont également remis des dépêches copiées et collectionnées. Enfin, M. Rambaud a achevé la recherche des instructions pour la Russie et en a lume d'une série d'*Inventaires analytiques* (Angleterre) est prête à paraître.

— M. F. Pouy met en souscription à la librairie Leroux un volume qu'il prépare sur *le Maréchal d'Ancre*.

— M. Ambroise Tardieu met en souscription un *Dictionnaire iconographique des Parisiens*. L'auteur donne la liste générale des personnes nées à Paris dont il existe des portraits gravés et lithographiés (environ 3,000 noms) avec une biographie de chaque personnage cité. L'ouvrage, de format in-8°, sera illustré de portraits.

— La librairie Victor Palmé, à Paris, prépare une nouvelle édition de la grande *Collection des Conciles* de Jean-Dominique Mansi, publiée de 1759 à 1798, à Florence et à Venise, sous le titre :

Sacrorum conciliorum nova et amplissima collectio quam post Ph. Labbeum G. Cossartium aliosque eruditissimos viros edidit Joan. domin. Mansi.

La nouvelle édition sera une fidèle reproduction de l'ancienne, page pour page et ligne pour ligne, de manière que l'on y pourra trouver facilement les citations d'après Mansi usitées depuis plus de cent ans.

— Le temps est aux Mémoires de toutes sortes.

Après les ouvrages que viennent de publier, en des genres différents, MM. de Goncourt, Arsène Houssaye, Ch. Monselet, Louis Ulbach, Darimon, Andrieux, etc., voici qu'on nous promet les *Mémoires* de M. Arago et les *Souvenirs* de M. Aug. Maquet.

M. Camille Doucet se proposerait également de commencer la publication de ses *Mémoires*.

M. Aurélien Scholl doit, de son côté, nous parler de certaines figures littéraires aujourd'hui disparues. Enfin, M. Philibert Audebrand achève des Souvenirs de 1848 que complèteront sans doute le livre curieux que prépare sur Murger et les artistes de son temps, M. Scharme, le Schaunard de *la Vie de Bohême*.

Nous allions oublier les notes laissées par l'acteur Régnier, dont nous annonçons le décès plus loin. Nous voulons espérer que rien ne s'opposera à la publication de ces documents qu'on dit être fort intéressants.

— La comtesse Stéphanie de Tascher de la Pagerie a lu récemment, à quelques privilégiés, des fragments de ses *Mémoires* sur le second Empire, et nous croyons savoir qu'elle compte en publier quelques-uns des plus intéressants, recueillis en volume sous le titre : *Souvenirs*.

Fille du grand-maître de la maison de l'impératrice Eugénie, sœur de son premier chambellan, la comtesse était aux premières places pour tout voir, et elle a tout vu de 1852 à 1870.

Les *Souvenirs* seront un des documents les plus authentiques, les plus curieux et les plus originaux sur le second Empire.

ÉTRANGER

Italie. — M. Eugenio Mussati travaille en ce moment à une *Storia d'un lembo de terra, ossia venezia ed i Venezïani.*

— M. Loreto Pasqualucci, sous-bibliothécaire de la bibliothèque Vittorio Emanuele, publiera sous peu les œuvres complètes de l'abbé *D. Luigi Tosti*, sous-archiviste du Saint-Siège et surintendant des monuments sacrés de l'Italie.

La publication ne comprendra pas moins de vingt volumes in-8° de 400 pages et dont le dernier contiendra un essai sur la vie et l'œuvre de Luigi Tosti. — Le prix de chaque volume sera de 4 francs.

Belgique. — On nous écrit de Bruxelles :

« Notre *Bibliographie nationale* a été commencée en 1880 sous les auspices du gouvernement belge. Croirait-on que les travaux ont été interrompus à différentes reprises et qu'ils sont abandonnés depuis plus d'un an *faute d'argent pour payer les rédacteurs* ? Les allocations *ad hoc* ne sont plus portées au budget. Nous voilà donc menacés de l'inachèvement d'un ouvrage important dont il n'a paru, dans l'espace de cinq années, que quatre fascicules. La lettre D n'est pas encore terminée ! »

Les Milices de Saint-François. — Études de mœurs flamandes, par Georges Eekhoud, le sympathique auteur des *Kermesses*, de *Kees Doorick*, etc.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

La statue de Balzac. — M. Gonzalès vient d'adresser à M. H. Rochefort la lettre suivante :

« Paris, 24 avril.

« Mon cher et honoré confrère,

« Vous avez été l'un des premiers à m'encourager dans le projet de faire élever une statue au père du roman moderne, l'immortel Honoré de Balzac.

« Cette idée devait venir à tout le monde lettré, le jour où nous allions saluer le monument d'Alexandre Dumas sur la place Malesherbes.

« Quelques spirituels chroniqueurs se plaignent aujourd'hui « que la statue traîne et que la souscrip-« tion ne marche pas ».

« Or la souscription n'a jamais été ouverte, et peut-être même ne sera-t-elle pas nécessaire!

« En effet, puisque le conseil municipal donne l'emplacement; l'État, le bronze ou le marbre; puisque les premiers sculpteurs du monde se disputent l'honneur d'offrir à Balzac son monument; pourquoi demander au public l'aumône de son admiration, à moins qu'il ne nous l'impose?

« De plus, Calmann Lévy, éditeur des œuvres de notre maréchal des lettres, ne doit-il pas publier le *Livre d'or* du maître, avec le concours de ses confrères les plus autorisés?

« Quatre grands théâtres de Paris ne seront-ils pas glorieux de représenter la *Marâtre*, *Mercadet*, les *Ressources de Quinola* et *Vautrin* au bénéfice de la résurrection artistique de l'auteur?

« Mais il convient tout d'abord de dégager absolument la responsabilité du comité de la Société des gens de lettres.

« J'ai fait appel *en même temps* au concours de toute la presse, des grands éditeurs, des auteurs dramatiques, des artistes de notre Société.

« Vous savez l'accueil unanime et enthousiaste, sauf une abstention, qu'a rencontré ma proposition.

« Au premier jour je publierai les deux cents lettres que j'ai reçues, signées des noms les plus célèbres.

« Quant au retard apporté à l'exécution du projet, il s'explique par l'éclosion formidable de statues sympathiques qui ont escaladé des socles depuis dix-huit mois.

« J'en ai compté soixante.

« Aussitôt terminée l'œuvre entreprise par Auguste Vacquerie en l'honneur d'Eugène Delacroix, la commission provisoire du monument de Balzac sera convoquée.

« Cette statue ne sera pas l'hommage d'un parti ou d'une école, mais la consécration publique d'une admiration qui marche en grandissant vers la postérité comme les puissants fleuves qui vont à la mer sans obstacle.

« Je vous serre affectueusement la main.

« Votre dévoué,

« Emmanuel Gonzalès. »

La Bibliothèque janséniste. — La *Républiq ue française* a consacré plusieurs articles à un intéressant travail de M. Gazier, professeur de l'Université, sur la fameuse thèse de l'abbé de Prades, à laquelle on croyait généralement que Diderot et Naigeon avaient collaboré.

Le rédacteur de ces articles dit, à propos de documents inédits cités par M. Gazier :

« J'arrive au point essentiel, qui est de savoir pourquoi M. Gazier était à même de connaître des pièces que M. Bouillier ne pouvait pas connaître. *A priori*, j'incline fort à croire que les motifs qui ont tenu ces pièces sous un secret jaloux, il y a cent trente ans, sont les mêmes qui ont permis à M. Gazier de les retrouver aujourd'hui et de les utiliser au profit et à la joie de tout le monde. Je m'explique.

« A Paris, où de tous temps on a cru tout savoir parce que tout s'y dit et se répète, voire ce qui est, les indiscrétions de l'air sont parfois bonnes à utiliser, ne fût-ce que comme unique ou dernière ressource pour obtenir la vérité. Or, en ce qui concerne l'excellent professeur M. Gazier, on croit généralement — d'aucuns se disent autorisés à l'affirmer — que si chacun de nous a des ancêtres dans le passé, lui, pourrait bien avoir les siens dans la coquette et jolie vallée de l'Yvette, où Port-Royal a laissé de si fiers souvenirs dans les annales de la France intellectuelle. ses documents, on entrevoit tant et tant de petits traits qui sont comme des échos de là-bas, tant et tant de restrictions graves où la discipline janséniste semble conserver ses droits, qu'on se demande si vraiment l'opinion fait fausse route lorsqu'elle nous assure que M. Gazier serait le geôlier actuel de la célèbre « Boëte à Perrette » dont Sainte-Beuve souhaita si fort, mais en vain, d'avoir, ne fût-ce qu'un jour, l'entrée mystérieuse.

« Il est de notoriété publique que si le parti janséniste a été anéanti à la fin du siècle dernier, il n'a pas été tué du coup. Il fut laissé pour mort, voilà tout. Mais des branches détachées du tronc continuèrent en différents points de la France leur vie dévote, tirant de leurs racines coupées la sève où montait encore la pieuse tradition d'Angélique Arnauld, de Pascal, de Nicole, de Lemaître; si la doctrine de l'*Augustinus* ne recrute plus de nouveaux adeptes, elle conserve de nos jours encore quelques derniers appelants, les seuls vivants peut-être ».

Un peu plus loin il ajoute :

« Non, tout ce monde de sainteté n'est pas mort. Son esprit plane encore sur nous par l'héritage qu'il nous a laissé, j'entends cette bibliothèque, perdue là-haut en un coin de la montagne Sainte-Geneviève où sont amoncelés les trésors de littérature et de philosophie où lisaient et pensaient les solitaires de Port-Royal. En argot d'initiés, cela s'appelle de longue date « la Boëte à Perrette », du nom, paraît-il, de la servante de Nicole. On dit qu'il se trouve là dedans des merveilles d'inédit, par exemple, le manuscrit original des *Pensées* de Pascal, telles qu'elles furent écrites de la main du maître, plus exact encore que ce manuscrit de la Bibliothèque nationale édité par V. Cousin. Là encore il y aurait le texte authentique des *Provinciales*. Entre autres pièces précieuses à connaître conservées là, et où la gloire de notre belle littérature d'alors ne pourrait que gagner si on les divulguait, on cite encore bon nombre de documents relatifs à la vie mondaine de Pascal, y compris toutes ses lettres d'amour écrites à Mlle de Roannez, qu'une inconsistance de cœur fit plus tard l'épouse du duc de La Feuillade. S'il est vrai, comme on se plaît à le dire, que M. Gazier soit le gardien délégué de ce précieux dépôt, il n'est pas impossible que ce soit là qu'il ait trouvé cet « important recueil de pièces » où étaient copiées de la main d'un janséniste du XVIIIe siècle les lettres qu'il vient de mettre au jour ».

M. Gazier est, en effet, dit M. Bourgeois dans la *Gazette de France*, le dépositaire, le conservateur actuel de la Bibliothèque janséniste, bibliothèque qui contient réellement, outre les livres imprimés, un grand nombre de manuscrits et de pièces inédites. Elle se trouve, 3, rue Leclerc, près du Lion de Belfort, dans une maison appartenant à la société janséniste. Une prescription singulière interdit de louer aucun appartement dans cette maison, assez petits d'ailleurs, à un ecclésiastique ou à un agent de police.

rigoureusement interdite à tout autre qu'aux jansénistes qui, du reste, n'y vont à peu près jamais.

M. Gazier ferait bien d'en ouvrir les portes, sous toutes les garanties qui lui conviendraient, aux érudits, aux travailleurs, même à ceux qui n'appartiennent pas au jansénisme.

Ce serait montrer une certaine largeur de vues et rompre avec des préjugés qui ne sont guère plus de saison. Le mystère dont on s'entoure ne ressuscitera pas le jansénisme et la science historique ainsi que la littérature pourraient gagner à la connaissance des documents dont M. Gazier a la garde.

Le rédacteur de la *République française* paraît confondre la *boîte à Perrette* et la bibliothèque janséniste. Il y a une distinction à faire : la *boëte à Perrette* est la caisse du parti, caisse dont le dépôt se conserve toujours et dont les revenus sont administrés et employés par des commissaires spéciaux; que la Bibliothèque ait des rapports étroits avec la *Boîte à Perrette*, on le comprend; mais elle n'est pas la *Boëte à Perrette*, il ne faut pas s'y tromper.

—

— Nous publions ci-dessous quelques extraits d'un important ouvrage de M. Eug. Mouton (Mérinos), intitulé *la Physionomie comparée, traité de l'expression dans l'homme, dans la nature et dans l'art*. Ce volume appelé à un certain retentissement vient de paraître à la librairie P. Ollendorff, dans le format in-8° au prix de 10 fr.

L'écriture. — Si l'on prétendait tirer de l'écriture des oracles infaillibles sur le caractère de la personne qui l'a tracée, on s'exposerait à bien des mécomptes, et franchement ils seraient bien mérités, parce que là pas plus qu'ailleurs la divination n'est de ce monde. Mais il en est autrement si on cherche, dans ce graphique direct de la pensée et du mouvement, des indications, des probabilités, et si, pour aller plus loin, on ajoute à ces premiers éléments l'observation des autres faits plus ou moins probants qui peuvent venir s'y ajouter.

Il n'y a d'absolument certain dans un écrit que ce qui y est exprimé par les mots : voilà ce qu'il faut tenir avant tout, et la preuve que les indices tirés de l'écriture ne peuvent jamais être considérés comme certains, c'est qu'il est impossible de reconnaître que telle écriture émane de telle personne, si l'on n'a un second corps d'écriture fait par elle sous les yeux d'un témoin ou d'un expert, et auquel on puisse la rapporter par comparaison. Et même dans ce cas on sait à quelles erreurs légendaires ont donné lieu certains rapports d'experts en écritures.

Il faut interpréter l'écriture comme on doit interpréter la physionomie, en la prenant non pas isolée, mais combinée avec les indications fournies par d'autres caractères, et alors on en pourra tirer des présomptions sérieuses.

Est-ce que le choix du papier, l'état de la plume, la disposition des mots et des lignes, les expressions employées, l'orthographe, la ponctuation, la manière rédaction de l'adresse, ne sont pas autant de signes auxquels nous jugeons de l'intelligence, de l'éducation, de la position sociale, de celui qui écrit?

Et croyez-vous que la main de l'écrivain, que ces doigts agiles où circule en quelque sorte la pensée, tantôt calme, tantôt fiévreuse et ardente; croyez-vous que cette main ne trace pas involontairement le portrait de celui qui la dirige? Est-ce qu'on ne sait pas distinguer l'écriture d'une femme de celle d'un homme, celle d'un enfant de celle d'un vieillard? Est-ce que chaque profession n'a pas la sienne? Le commerçant a l'écriture rapide et penchée; le prêtre a la main lourde et écolière; l'ingénieur, l'architecte, le géographe, écrivent en caractères ronds et bien nets; l'homme de palais griffonne; le médecin, qui écrit debout, est presque illisible; qui a vu un procès-verbal de gendarmerie les a tous vus.

Le dessin des lettres elles-mêmes porte des indices évidents du caractère : l'homme négligent ou léger les achève à peine; l'homme méticuleux ou maniaque les perfectionne avec obstination; chez l'homme raide, l'écriture est une rigide série de barres droites, sèches et parallèles; chez l'homme mou, les mots tombent au hasard, par fragments, comme les grains d'un chapelet défilé; l'orgueilleux les surmonte de panaches; le niais, de paraphes insignifiants.

Que si le caractère est ombrageux, tenace, ardent, inquiet, concentré, croyez que l'écriture s'en ressentira, et que des traits rapides, frémissants, inégaux, des mots repris et rejetés, des ratures sans nombre, des signes de ponctuation exagérés, trahiront l'auteur de l'écrit.

Sous les réserves que nous avons eu soin de faire, les observations qui précèdent nous semblent résumer à peu près tout ce qu'il peut y avoir de positif dans les indices de l'écriture. Les habitudes de l'esprit et de la main sont certainement dirigées par le caractère et par la profession de l'écrivain, et puisque le dessin et les autres arts graphiques portent le cachet personnel de l'artiste, à plus forte raison l'écriture, qui est d'un emploi de tous les instants, doit porter des traces analogues.

Il faut même remarquer qu'à la différence des arts du dessin, où les traits sont asservis à l'imitation du modèle, l'écriture se dessine librement, sans autre condition que de présenter la forme abstraite des lettres, qui peuvent se faire de cent façons différentes sans cesser d'être reconnaissables. Elle peut par là devenir plus personnelle encore que le dessin, et il est de fait qu'elle le devient en général d'autant plus que celui qui la trace est d'une intelligence plus élevée. Mais il ne faut pas oublier que les procédés de l'enseignement, d'une part, donnent aux enfants des écritures d'un modèle uniforme pour tous, et que si quelques-uns cessent de s'y conformer plus tard, beaucoup gardent leur première écriture; que, d'autre part, les habitudes professionnelles, la mode, sans parler de beaucoup de causes personnelles, font adopter à certaines personnes une écriture nouvelle. Dans tous ces cas-là, l'indice gra-

profession, les goûts. Reste alors le cas où l'écriture se sera réellement et librement modifiée par l'effet du caractère, et ce sera la donnée la plus favorable.

Un dernier fait peut servir à conclure que, né des circonstances ou acquis par l'exercice, le rapport entre l'homme et son écriture est d'une vérité certaine : ce fait, c'est l'extrême difficulté que la plupart des hommes ont à déguiser leur écriture, même en s'y appliquant de tout leur pouvoir.

La typographie. — C'est une chose singulière que l'art qui touche de plus près à l'expression de la pensée humaine n'ait guère été envisagé par le public que comme un procédé industriel donnant des produits plus ou moins satisfaisants. Certainement on aime les beaux livres, on en apprécie la netteté et la régularité d'impression : on y admire les gravures, les vignettes, les eaux-fortes surtout; mais la typographie en elle-même, mais cet ensemble de qualités naturelles et d'aptitudes acquises qu'il faut avoir pour bien imprimer un livre; mais ces déploiements de travail, d'attention et de goût, qu'il faut dépenser pour l'exécution du moindre ouvrage de typographie, bien peu s'en font une idée, et la plupart ne se sont jamais avisés d'y songer seulement.

Et pourtant ce n'est là que la moindre partie de ce grand art, la partie exécutive, l'application de ces milliers d'expériences qui, à chaque coup de presse, ont appris à l'imprimeur à tout prévoir et à se mettre en garde contre ce qui peut compromettre la précision et la fidélité de l'œuvre.

Mais avant cette exécution, avant d'arriver à la rendre possible, qui pourrait calculer la somme de génie que les hommes ont dépensée depuis quatre siècles pour imaginer et exécuter les instruments et les procédés qui ont porté l'imprimerie à son état actuel?

L'histoire de la typographie, sous le rapport des procédés d'impression, a des beautés industrielles qui peuvent soutenir la comparaison avec ce que la mécanique, alliée à l'art de gagner beaucoup d'argent, a produit de plus admirable. Mais ce côté de notre sujet, tant s'en faut qu'il nous intéresse, est plutôt fait pour nous inquiéter, car il est dès à présent à craindre que l'industrie, qui tue tout ce qu'elle touche, n'arrive un jour à tuer la typographie comme elle a tué l'art du bronze, du mobilier, et même de la peinture, qui s'en va grand train.

Laissons donc de côté les procédés et attachons-nous à l'art de la typographie, c'est-à-dire aux formes, aux proportions, à l'harmonie, des caractères d'imprimerie. Là nous trouverions à analyser des beautés d'art et de raison aussi intéressantes, aussi manifestes, que dans la peinture et dans l'architecture, et formées des mêmes éléments, qui sont : la perfection des objets, leurs proportions, l'ordre et la clarté de la composition, et enfin l'unité de l'ensemble.

Quand on considère avec attention une belle page de typographie, et qu'on y compare un certain nombre de spécimens imprimés d'époques ou d'origine qui les marquent. Une assimilation se présente d'elle-même entre cette diversité de types et celle de l'écriture manuscrite : il ne faut pas longtemps pour reconnaître qu'en effet, surtout dans les premiers temps, ce fut l'écriture manuscrite qui servit de modèle aux lettres mobiles gravées pour l'impression.

L'*Horarium* de Coster, le plus ancien des documents imprimés, avait été fait par Laurent Coster pour l'éducation de ses petits enfants. Les lettres, faites de bois, avaient été taillées avec un couteau : Laurent Coster se livrait à ce travail en se promenant dans la campagne; il choisissait préférablement du bois de hêtre. A la page 21 du *Manuel de la typographie française*, par Capelle, ouvrage inachevé, on peut voir le fac-similé d'une page de ce livre : les lettres sont de l'écriture gothique du XIIIe siècle, qui restait en usage au XVe.

Dans le même ouvrage, page 49, sont représentés l'alphabet mœso-gothique et sept lignes du texte de la célèbre Bible d'Ulphilas. Ce livre, qui est conservé à la bibliothèque de l'Université d'Upsal, où je l'ai pu feuilleter, a été composé à l'aide de caractères isolés, gravés en relief à l'envers, enduits d'encre, et appliqués l'un après l'autre, comme autant de timbres humides, pour former les mots. Ces caractères, dont le dessin est attribué à Ulphilas, évêque arien, Goth de nation, qui vivait en 370, se nomment *gothiques anciens;* ils étaient encore en usage à la mort de Charlemagne.

Le gothique qui suivit fut celui du moyen âge. Il commença d'être en usage au XIIe siècle. C'est l'écriture latine embellie.

Au XIIIe siècle parut le gothique moderne, celui de l'*Horarium* de Laurent Coster, du *Speculum humanæ salvationis* et du *Donat*, et qui était aussi en usage dans l'écriture manuscrite.

En 1470 on se servait à Paris d'un caractère demi-gothique, qu'on appelait *caractère allemand*, et qui est à peu près celui dont les Allemands se servent actuellement : c'était aussi un caractère de manuscrit. Vers la fin du XVe siècle apparut le *caractère de somme*, qui avait servi à l'impression de la *Somme* de saint Thomas d'Aquin. On se servait aussi d'un autre caractère dit *bâtarde*. Vers 1556 avait paru la *Civilité puérile et honnête*, imprimée en *cursive française*. Tous ces caractères étaient imités de l'écriture manuscrite.

Quoiqu'aucun de ces caractères ne soit resté en usage au delà du XVe siècle, il n'en demeure pas moins que la typographie, dans les premiers temps de son existence, a été une imitation de l'écriture, de sorte que, sous ce rapport, elle a, comme l'écriture, reflété quelque chose de l'intelligence et de l'habileté graphique de l'homme.

Cependant, concurremment avec cette marche parallèle de l'écriture et de la typographie, dès 1461 le Français Nicolas Jenson conçut et grava le type originel du caractère romain dont tous nos caractères romains actuels ne sont que des dérivés. Il prit les capitales latines sans y rien changer, adopta la proportion de

ces minuscules parmi les alphabets latins, espagnols lombards, carolins, en usage de son temps. Sa première production fut le *Decor Puellarum*, imprimé en 1461 à Venise. Le caractère *romain droit* fut employé, pour la première fois en France, à l'Imprimerie de France, par Josse Badius.

En 1501, Alde Manuce fit graver à Venise les premiers caractères *italiques* et s'en servit pour imprimer en cette même année son *Horace* et son *Virgile*.

C'est donc à partir de cette dernière époque que la typographie, jusque-là partagée entre l'imitation de l'écriture et l'exemple du romain de Coster et de l'italique d'Alde Manuce, prit décidément une forme propre, et après quelques années se fixa en adoptant le romain pour les textes courants et l'italique pour les textes spéciaux. C'est depuis ce temps-là que, devenue réellement un art indépendant de l'écriture, elle a formé une calligraphie nouvelle. A mesure que, multipliant les œuvres de l'esprit humain, elle en développait la puissance et la fécondité, elle semblait, on peut le dire, s'animer par degrés, jusqu'à prendre, sous la main des Plantin, des Robert Estienne, des Baskerville, des Fournier, des Didot, quelque chose de vivant comme l'intelligence dont elle est l'image.

Un livre bien composé, bien aligné, avec un titre disposé selon la raison du sujet, où les diverses forces de caractère sont mesurées au degré d'importance de chaque ligne, où des lignes bien proportionnées entre elles s'accordent pour composer un ensemble d'une harmonie simple et grave; où les petites liminaires, par leur aspect plus saisissant, éveillent fortement l'attention et annoncent bien le corps de l'ouvrage; où les divisions sont marquées par des dispositions typographiques en juste rapport avec l'importance de chacune; où les tables, les notes, les concordances entre les diverses parties de l'ouvrage, sont établies simplement et clairement, est une œuvre à la fois géométrique et intellectuelle qui peut donner au penseur et à l'artiste des jouissances aussi vives et aussi légitimes que pourrait le faire la vue d'un tableau, d'une statue, d'un monument d'architecture. Il y a, dans l'admiration instinctive qu'on éprouve devant un beau livre, une esthétique qui se dégagera le jour où il se trouvera un homme en état d'analyser le beau en typographie comme on l'analyse dans les arts du dessin.

Ce que nous disons de la composition, nous pourrions le dire de la gravure des caractères. A mesure que cet art progresse, il se réduit tellement à l'idée pure, il arrive à serrer la pensée de si près, qu'à de certains moments on dirait que les caractères s'animent et qu'ils parlent pour leur propre compte.

Voilà, se dira-t-on sans doute, de l'esthétique un peu aventureuse : je puis cependant citer à l'appui un fait que m'a raconté un jour, dans son laboratoire de l'École normale, mon cher et illustre ami, Henri Sainte-Claire Deville. Dans une conversation où je lui parlais de certaines idées à moi personnelles sur la mesure et la proportion dans les œuvres de l'esprit, de composer des livres d'algèbre, était arrivé, quoique ne sachant pas un mot de cette science, à reconnaître les formules fausses, rien qu'à leur aspect : et il ne se trompait jamais. Il y a là quelque chose d'analogue à ce rapport qui nous a tous frappés plus ou moins entre la lettre et l'esprit.

Ce rapport est si vrai que la typographie a fini par prendre un style évidemment analogue au caractère des peuples divers qui la pratiquent. Que l'on compare, par exemple, les caractères anciens ou modernes : n'y a-t-il pas dans les premiers quelque chose de fruste et de primitif qui a disparu dans les autres? N'y a-t-il pas un rapport manifeste entre le caractère dont se servent les Anglais, ce caractère tranché, clair, raide, sec, et le génie pratique de ces insulaires? La typographie est donc devenue une sorte d'écriture nationale.

Nous aurions mauvaise grâce à multiplier ces comparaisons, mais on nous permettra bien de dire que les ouvrages des Didot, des Mame, de l'Imprimerie nationale, ressemblent aussi au peuple qui les a produits, et que, sauf l'Imprimerie impériale d'Autriche, la typographie française ne connaît point de rivale.

Ainsi comme l'écriture, la typographie se rattache par les liens les plus intimes à ce genre d'expression supérieure que nous avons appelé l'anthroponomie, et qui est la source de tous les arts.

Les Marques d'imprimerie. — La *Chronique du Journal de la Librairie* a publié la note suivante :

La collection de marques de libraires et d'imprimeurs que possède le Cercle de la Librairie s'arrête à la fin du XVIIIe siècle. Bien que l'usage des marques ait été moins fréquent au XIXe siècle, il n'en serait pas moins intéressant de grouper celles qui se sont maintenues ou qui ont été créées sur les titres des ouvrages contemporains. Aussi nous venons faire appel à tous nos confrères, imprimeurs ou libraires, en sollicitant de leur obligeance l'envoi d'un exemplaire de la marque qui caractérise leur maison ou qu'ils auraient cru devoir appliquer exceptionnellement à une publication spéciale ou tout particulièrement importante. Nous leur serions surtout reconnaissants de joindre à leur épreuve la description et l'interprétation de cette marque ainsi que les renseignements qu'ils pourraient nous communiquer sur les origines et la succession de leur maison. Cet appel s'adresse à tous nos confrères non seulement de la France, mais aussi bien des pays étrangers. Le Cercle de la Librairie de Paris tiendrait à honneur de réunir le nombre le plus considérable et le plus sérieux de documents relatifs à l'histoire des deux grandes industries qu'il représente.

Le président,

PAUL DELALAIN.

Le premier lauréat de l'Académie française. — La première fois que l'Académie française mit un sujet au concours, ce fut en 1671.

Celui qui eut le prix était un jeune homme de Dijon, nommé Bernard de la Monnoye. Il remporta les années suivantes trois autres prix et devint un des quarante en 1713. Ce fut le jour de sa réception que les académiciens eurent pour la première fois chacun un fauteuil.

Dans l'origine, le fauteuil n'était accordé qu'à trois membres : le directeur, le chancelier et le secrétaire.

La chanson de M. de la Palisse, dont il est l'auteur, ne fut pour rien, comme on pense, dans la réception de Bernard de la Monnoye à l'Académie française. Au contraire, le remords d'avoir tourné un héros en ridicule le tourmenta grandement, paraît-il. Il attribuait ses malheurs à cette maudite chanson.

Devenu vieux, pauvre, oublié, seul, il fut obligé, à plus de quatre-vingts ans, de vendre ses quatre médailles de concours pour ne pas mourir de faim. Et comme les statuts de la corporation des fondeurs les obligeaient à briser sous le marteau tout ce qu'ils achetaient, joyaux ou œuvres d'art, on rechercherait vainement dans les collections la première médaille de l'Académie française.

Pseudonymes. — Voici, d'après le journal le *XIXe siècle*, quelques pseudonymes de femmes-auteurs :

Wanda de Dunajou : Mme Sacher-Massoch.
Comtesse de Bassanville : Mme Camille Guyot.
Camille Bias : Mme Martin.
Pierre Cœur : Mme de Voisins.
Camille Henry : Mme della Rocca.
René de Camors : Mme Clémence Altemer.
Daniel Darc : Mme Régnier.
Comtesse Dash : Mme de Saint-Mars.
Olivier Lavoisi : Mme Juliette Cuvillier-Fleury, née Bouton.
M. Mayran : Mme Marie Deschard.
Paule Minck : Mme Boyanowich, née Mekarski.
Gyp : Mme de Martel.
Th. Bentzon : Mme Blanc.
Carmen : Mmes Camille Delaville et Maurice Reynold.
Thilda : Mme Mathilde Stevens.
Pierre Ninous : Mme Lapeyrère.
Jacques Rozier : Mme Jules Patton, née Pacini.
Carmen Sylva : la reine Élisabeth de Roumanie.
Étincelle : Mme de Perroni.
Isabelle France : Mlle Marcelle Ferry.
Gennevraye : Mme Janvier de la Motte.
Philippe Gerfaut : Mme Dardenne de la Grangerie.
Henri Gréville : Mme A. Durand.
Gustave Haller : Mme Gustave Fould.
Doria d'Istria : la princesse Koltzoff Massalsky, née Hélène Ghika.
Violette : Mlle de Laincel.
Mary Summer : Mme Foucaux.

ETRANGER

Allemagne. — *Vingt-quatre lettres de Heine.* — On vient de publier, en Allemagne, vingt-quatre lettres écrites par Heine à son ami Detmold. Elles sont, en général, datées de Paris : l'une d'elles est datée de Ramsgate et l'autre de Granville. Dans celle-ci, Heine raconte qu'il est sur un balcon élevé et que, tandis qu'il écrit, « il contemple l'océan au-dessous de lui, cet océan dont les vagues battent son rocher et dont le murmure musical charme son cœur ».

Il n'y avait pas de théâtre à Granville, ce qui fait dire à Heine : « Je n'ai pas de théâtre; à sa place, je n'ai que le printemps. Les arbres verts *produisent autant d'ennui* que les vaudevilles. Après l'art, il n'y a rien de plus terrible que la nature. »

Les droits d'auteur de Gœthe. — Les journaux allemands publient le compte des droits d'auteur qui ont été touchés sur les œuvres de Gœthe : de 1795 jusqu'à sa mort, Gœthe a touché en tout 233,969 florins 21 kreutzers, soit 501,362 fr. 85; depuis sa mort jusqu'en 1865, ses héritiers ont touché 270,973 florins 53 kreutzers, soit 580,592 fr. 20 cent. Ce qui représente un chiffre de 1,081,955 fr. 15.

Le commerce des livres à Leipzig. — Le *Livre des adresses des libraires allemands* contient quelques données statistiques faisant ressortir l'importance de Leipzig, quant au commerce des livres. Ainsi cette ville compte 133 maisons de commission qui sont chargées de la représentation des affaires ou intérêts de 5,737 librairies de toutes les parties du monde. 1,500 de ces librairies, généralement étrangères, ont même établi à Leipzig des dépôts d'où leurs produits sont expédiés dans toutes les directions. Comme la publication des livres prend, dans presque tous les pays, une extension de plus en plus grande, la plupart des libraires n'acceptent plus tous les livres qu'on leur envoie, comme cela se pratiquait jadis. Ils font un choix pour ne pas être trop encombrés.

Italie. — *Une lettre de M. Renan.* — La *Rassegna* publie la lettre suivante que M. Renan adresse au professeur Barzellotti :

« Je vous remercie bien vivement de l'envoi que vous avez bien voulu me faire de votre volume sur Lazzaretti. Vous avez parfaitement vu l'intérêt des faits d'Arcidoso, et votre livre est un modèle de la manière dont ces sortes d'enquêtes doivent être faites.

« C'est un document infiniment précieux pour l'his-

toire critique des religions. En particulier, le mouvement galiléen du 1er siècle de notre ère et le mouvement ombrien de François d'Assise en reçoivent de très vives lumières. Pour faire scientifiquement l'étude des religions, il est presque aussi important de bien connaître les tentatives avortées que celles qui ont réussi. Dans le passé les documents sur les tentatives avortées sont très rares. Un fait de ce genre, se déroulant au grand jour de la publicité et analysé avec le soin et la sagacité que vous y avez mis, constitue un phénomène unique et de la plus haute valeur. »

États-Unis. — *Les droits d'auteur aux États-Unis.* — Le *Livre* s'est occupé plus d'une fois de cette question qui intéresse les auteurs et éditeurs européens autant que le public américain lui-même. A ce sujet le correspondant anglais de la bibliothèque universelle et revue suisse cherche à résumer le débat dans un article que nous croyons intéressant de reproduire.

« L'affaire des droits d'auteur n'a pas encore abouti. — Les éditeurs américains sont toujours en possession, sinon moralement, du moins légalement, du droit de réimprimer tel ouvrage anglais, ou français, ou allemand qu'il leur plaît, sans avoir à demander la permission de l'auteur ou de son éditeur, à plus forte raison sans leur payer aucun dédommagement. — Ce droit légal, certains éditeurs américains en usent sans scrupules ni limites; d'autres y ont renoncé d'eux-mêmes. — Le sentiment public aux États-Unis est de plus en plus avec les derniers, bien qu'on ne puisse nier que beaucoup de citoyens de la grande république conservent à cet égard une conscience endurcie; le système le plus moral, à leurs yeux, est celui qui leur fournit au meilleur marché possible le plus de bons livres possible.

La *Ligue américaine pour les droits d'auteur* a aussi à lutter contre l'opposition de ceux des libraires qu'effraye la concurrence anglaise.

Un écrivain, qui a quelque compétence dans ces questions faisait observer dernièrement à ce sujet que les craintes des libraires américains sont peu fondées, étant donnés les longues traditions et les usages invétérés de la librairie anglaise.

Un commerce tel que celui des livres ne se transforme pas du jour au lendemain. Il est enchaîné par les habitudes du client et celles-ci, à leur tour, sont le produit de causes très complexes : l'éducation, les habitudes d'esprit, le degré de culture générale du pays, la fortune publique, etc. — On a bien vu par l'exemple de l'Allemagne combien est rebelle aux innovations le commerce de la librairie. — Depuis dix ans, auteurs et éditeurs, en Allemagne, ne cessent de se plaindre de l'impossibilité d'accoutumer leur public à acheter des livres.

Là-bas comme ici, on est habitué à s'abonner au cabinet de lecture, les seuls ouvrages achetés par le client étant des ouvrages de sciences pures ou appliquées, qui n'intéressent qu'un public forcément restreint. — Là-bas comme ici, les éditions sont tirées à peu d'exemplaires, et les éditeurs, pour rentrer dans leurs frais, vendent cher les livres.

Ces conditions spéciales rendent malaisé à nos éditeurs de faire concurrence aux éditeurs américains sur leur propre marché. — Un ouvrage en trois volumes, qui se vend quarante francs et plus en Angleterre, se réimprime couramment aux États-Unis en deux volumes à quinze ou vingt sous. — Aussi, lorsque nous tirons à quelques centaines, un libraire américain tire à plusieurs milliers. — Pour préciser, les *Scènes de la vie cléricale* de George Eliot, après le vif succès qu'elles avaient obtenu dans une Revue, ne durent être tirées, à leur réunion en volume, qu'à 750 exemplaires, sur lesquels 500 exemplaires étaient retenus par Muddie, le propriétaire du cabinet de lecture monstre de Londres. — Blackwood, à cette époque l'éditeur de George Eliot, crut pouvoir se hasarder à tirer à mille, ce qui fut considéré comme un coup d'audace, presque une imprudence.

Le roman de George Eliot qui a eu le plus fort débit dans les douze premiers mois de son apparition, *Middlemarch*, ne s'est vendu qu'à vingt mille, malgré une édition populaire en un volume et ne coûtant guère que neuf francs, prix très modeste pour notre pays.

Il suffit de comparer ces chiffres aux tirages par centaines de mille des États-Unis, ou à ceux de France, pour voir qu'un traité international sur les droits d'auteur ne bouleverserait pas du jour au lendemain le commerce américain de la librairie.

Un volume imprimé en cent quatre-vingts langues. — Un commerçant retiré de Chicago vient de publier un volume contenant des prières imprimées en *cent quatre-vingts* langues différentes, anciennes et modernes.

Australie. — *Une annonce de roman.* — Voilà les Américains dépassés sur le terrain de la réclame. Voyez plutôt en quels termes l'*Australia Morning Advertiser* annonce la publication de son prochain feuilleton.

« Ces scènes étranges, qui sont traduites de l'espagnol, ont exercé jusqu'ici une influence véritablement funeste. Aussi ne les reproduisons-nous pas sans de légitimes scrupules. La loyauté nous fait un devoir de prévenir nos lecteurs. Que ceux qui ont l'imagination inflammable ou sont accessibles aux émotions fortes rejettent bien loin d'eux ces terribles récits. Qu'ils les fuient, les évitent à tout prix, ou c'en est fait d'eux. Ce drame épouvantable communique de douloureux frissons aux plus apathiques, agite le sommeil des esprits les plus froids, fait verser des torrents de larmes aux sceptiques qui n'ont jamais eu une apparence d'attendrissement.

« Enfin, et c'est là le point le plus grave, sur dix mille lecteurs de ce fatal roman, on a compté quatre cent vingt-deux cas de folie, neuf cent soixante-dix-sept cas de monomanie, huit cent quatre-vingt-quatorze suicides et mille trois cent quinze disparitions.

En avertissant ainsi nos abonnés, nous croyons remplir un devoir d'honneur. Au surplus, nous préparons une édition spéciale avec un autre feuilleton pour tous les souscripteurs qui en feront la demande. »

Russie. — *Reproduction photolithographique de l'Évangile d'Ostromir.* — Un négociant de Saint-Pétersbourg, nommé *Ilja Ssawenkow*, a fait reproduire à ses frais, par voie photolithographique, 400 exemplaires du manuscrit de l'Évangile russe, dû au diacre *Grégorjew*, écrit dans les années 1056 et 1057 pour le Possadnik O stromir de Novogorod la Grande, connu sous la dénomination de *l'Évangile d'Ostromir*, retrouvé sous le règne de Catherine II et qui, depuis 1811, est une des perles de la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg. Il a fait don de 350 exemplaires aux différentes bibliothèques de l'empire. 50 exemplaires seulement seront mis à la disposition des libraires. L'exécution de ce travail a coûté environ 10,000 roubles.

A travers les Revues.

COMPTES RENDUS D'OUVRAGES FRANÇAIS

Angleterre. — *The Academy.*

18 avril : Simon de Montfort, comte de Leicester : Sa vie, son rôle politique en France et en Angleterre, par Charles Bémont. — Lucrèce : De la nature des choses (Ve livre); texte latin avec un commentaire critique et explicatif, par F. Bénoist et Lantoine.

Italie. — *Gazzetta letteraria, artistica e scientifica.*

11 avril : Olivier Maugant : Il romanzo d'un accademico (Olivier Maugant), par O. Cenacchi.

2 mai : Francis Poictevin, par Vittorio Pica. — Expédition du *Rodgers* à la rencontre de la *Jeannette*. — Études sur la vie de Sénèque, par P. Hochart.

The Nation.

23 avril : Monnaies et médailles, par Fr. Lenormant, de l'Institut. — Paris, Quantin.

The Saturday Review.

4 avril : Le Canada, par Sylva Clapin.

11 avril : Germinal. — Quelques sires, par Léon Cladel. — Cruelle énigme, par P. Bourget. — Eusème Lombard, par André Theuriet.

18 avril : Eugène Delacroix et Bastien-Lepage. — Le marquis de Clermont-Tonnerre, par Camille Rousset.

25 avril : Euripide, traduction nouvelle par Leconte de Lisle. — Essais de critique philosophique, par A. Franck.

Shakespeariana, Philadelphia, Leonard Scott.

Mars : Deux *Macbeth* français, par Louis Ganderax, traduit par Émile Pernet.

NOUVEAUX JOURNAUX ÉTRANGERS

Allemagne. — *L'Union* de Strasbourg ayant été supprimée, elle sera remplacée par une autre feuille catholique qui paraît trois fois la semaine sous le titre *Der Elsässer* (l'Alsacien).

Italie. — *Psiche, rivista artistica illustrata*, anno 1, n° 1 (16 mars 1885). Palerme. In-4°, 12 pages. — Prix de l'abonnement : 10 francs.

La Repubblica letteraria, anno 1, n° 1 (19 avril 1885), Milan. 4 pages grand format à 4 colonnes. Se publie tous les dimanches. — Prix annuel : 5 francs.

L'Ape giuridico-amministrava. Rassegna critico-bibliografica quindicinale, diretta da Giacomo Tosi. Anno 1, n° 1 (1er mars 1885). Milano, typ. Bernandoni di C. Rebeschini e C. 16 pages in-4°. — Prix d'abonnement : 5 francs l'année.

Autriche. — Un nouveau journal humoristique paraît à Agram (Croatie) sous le titre de *Filarka*, dénomination qui correspond à « la Dame des Halles ».

États-Unis. — Le premier numéro de l'*American Journal of archeology*, publié à Baltimore par MM. Frothingham et John Hopkins, contient des études archéologiques et épigraphiques de MM. Norton, Frothingham et Marsh. Le professeur Merriam y contribue par un essai sur une collection de vases trouvés à Alexandrie, et qui sont aujourd'hui la propriété de M. Feuardent. Le numéro est de 103 pages avec trois reproductions en héliotypie.

— *Hebraica* est le titre d'une nouvelle revue trimestrielle qui se publie à Chicago par les soins de l'*American publication Society of hebrew.*

— *Les « Filles de John Bull » en Amérique.* — M. Max O'Rell, l'auteur des *Filles de John Bull*, dans une lettre adressée au *Critic*, se plaint amèrement d'avoir dû subir quatre exécrables traductions américaines. Non seulement ces dernières ne lui ont pas rapporté un sou, mais ces « travestissements » de son livre doivent lui faire le plus grand tort dans l'estime du public américain.

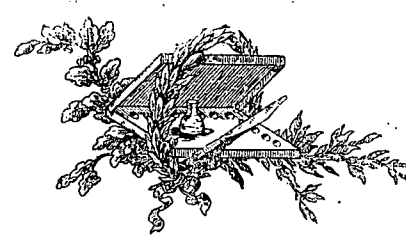

NECROLOGIE.

— *Victor Hugo.* — La France vient de perdre le plus grand poète du siècle : Victor Hugo, membre de l'Académie française, sénateur, a succombé, le 22 mai dernier, à une congestion pulmonaire.

Le vicomte Victor-Marie Hugo était né à Besançon (Doubs), le 26 février 1802, d'une famille anoblie en 1531. Son père, Lorrain de naissance, volontaire sous la République, devint sous l'Empire général gouverneur d'une des plus importantes provinces d'Espagne. Tout enfant, il suivit les armées impériales, passa à Paris les années 1805 et 1806; puis fut emmené en Italie, où son père était gouverneur de la province d'Avelino, en Calabre. Après avoir vu Florence, Rome et Naples, il rentra à Paris en 1809.

Le jeune Hugo commença ses études dans le vieux couvent des Feuillantines et resta deux ans, sous la direction du général proscrit Lahorie, auprès de sa mère et d'une jeune fille qui devint plus tard sa femme.

Après la mort de son précepteur, son père l'appela, en 1811, en Espagne; il fut, pendant un an, au séminaire des Nobles. C'est là qu'à l'âge de dix ans il manifesta ses premières dispositions pour la poésie. Revenant ensuite à Paris, il passa trois ans dans le couvent des Feuillantines. Aux Cent-Jours, le jeune Victor fut placé, avec son frère Eugène, dans une institution préparatoire à l'École polytechnique; ils étaient destinés à la carrière militaire. N'oubliant pas la poésie, il la fit marcher de front avec les mathématiques, et, à quatorze ans, il composa une tragédie aristotélique : *Irtamène,* ainsi que deux pièces lyriques, *le Riche et le Pauvre* et *la Canadienne.*

En 1817, il traita le sujet mis au concours par l'Académie française : *les Avantages de l'étude,* et obtint à ce tournoi une mention honorable : il avait quinze ans! Ce succès décida son père à le laisser suivre sa vocation littéraire.

De 1819 à 1822, le jeune poète présenta trois pièces à l'Académie des jeux floraux de Toulouse : *les Vierges de Verdun, le Rétablissement de la statue d'Henri IV* et *Moïse sur le Nil;* il obtint trois fois le prix et fut proclamé maître ès jeux floraux. Son jeune talent, excité par l'apparition des *Méditations* de Lamartine, fit éclore son premier ouvrage : *les Odes et Ballades,* en 1822-1826, recueil de poésies classique, mais romantique par la forme et l'idée.

Hugo était destiné, par ses opinions et ses travaux, à des vicissitudes qu'explique le cours des événements.

Nous devons à Victor Hugo une grande quantité d'ouvrages : *Han d'Islande* (1823), *Bug-Jargal* (1826), romans qui eurent du succès par les hardiesses de pensées et de langage.

En 1827, il publia le drame de *Cromwell,* dans lequel se manifestent des théories nouvelles, et qui fut assez vivement combattu comme œuvre littéraire. Son recueil d'odes, *les Orientales,* fut très goûté du public. *Le dernier jour d'un condamné* parut en 1828; l'école romantique l'a beaucoup vanté pour la force de la pensée et la profondeur de l'analyse.

Son œuvre dramatique, *Marion Delorme,* fut écartée du théâtre, et l'Académie fit tout pour empêcher la représentation d'*Hernani,* qui parut enfin au Théâtre-Français le 20 février 1830. Malgré toutes les luttes, cette pièce a gardé pendant dix ans sa place au répertoire; elle reparut avec autant d'éclat en 1867 et après. *Marion Delorme* put enfin être jouée en août 1831, malgré le reproche d'immoralité qu'elle encourut.

Le Roi s'amuse, représenté le 22 novembre 1832, fut interdit par ordre ministériel. Vinrent ensuite : *Lucrèce Borgia* et *Marie Tudor* (1833); *Angelo* (1835); *Ruy-Blas* (1838); *les Burgraves* (1843).

C'est en 1831 que fut édité le brillant roman historique de *Notre-Dame de Paris.* Les nouveaux recueils de poésies lyriques parurent : *les Feuilles d'Automne,* en 1831; *les Chants du Crépuscule,* en 1835; *les Voix intérieures,* en 1837; *les Rayons et les Ombres,* en 1840; ils appartiennent aux mêmes années de fécondité et de gloire.

Les Voix intérieures et *les Feuilles d'automne* semblent rester le chef-d'œuvre du poète.

On lui doit encore : *Étude sur Mirabeau, Littérature et philosophies mêlées* (1834); *le Rhin* (1842), souvenir de voyage d'un artiste et poète; *Claude Gueux,* qui parut dans la *Revue de Paris.*

Ce fut le 7 avril 1841 que la popularité de Victor Hugo lui ouvrit les portes de l'Académie française. Il remplaça Népomucène Lemercier et fut reçu par M. de Salvandy, alors directeur, dans la séance publique du 3 juin.

La mort de sa fille Léopoldine, arrivée d'une façon si tragique, en 1843, servit de thème à un grand nombre de poésies, qui composèrent *les Contemplations.* Expulsé de France, il publia en 1852 *Napoléon le Petit;* en 1853, il donna le volume de poésies : *les Châtiments; Autrefois et Aujourd'hui* (1856) sont les

La première série de *la Légende des siècles,* grande composition poétique, parut en 1859; une autre œuvre poétique du maître, *Chansons des rues et des bois,* vit le jour en 1865.

Le grand drame social, *les Misérables,* fut mis en vente, en 1861, et traduit en neuf langues. Une pièce de théâtre fut tirée de cet ouvrage, mais n'eut pas de succès. *William Shakespeare* fut imprimé en 1864. Deux autres grands romans descriptifs : *les Travailleurs de la mer* (1866) et *l'Homme qui rit* (1869), sorte d'idylle-épopée, où se trouvent développés des programmes métaphysiques ou sociaux. Il a publié, après son retour en France, en 1872, *l'Année terrible;* en 1873, *la Libération du territoire,* poème vendu au profit des Alsaciens-Lorrains; en 1874, une touchante notice, *Mes Fils, Quatrevingt-treize,* roman qui, comme *les Misérables,* parut simultanément en dix langues; en 1875 et 1876, *Actes et Paroles,* trois volumes, recueil de ses discours et de ses professions de foi; en 1876, la seconde série de *la Légende des siècles;* en 1877, *l'Art d'être grand-père* et *l'Histoire d'un crime;* en 1878, *le Pape;* en 1879, *la Pitié suprême;* en 1880, *Religions et religion;* en 1881, *l'Ane, Torquemada;* en 1882, *les Quatre Vents de l'Esprit;* en 1883, *les Iles de la Manche,* étude destinée à précéder une réédition des *Travailleurs de la mer.*

On peut encore ajouter à cette longue nomenclature d'ouvrages : *Amy Robsart,* drame; une suite d'articles, de poésies et de traductions dans *le Conservateur littéraire,* dans la *Revue des Deux Mondes* et *le Globe,* trois discours à l'Académie française; *la Esmeralda,* opéra en 4 actes; sa *Circulaire* électorale de 1848; ses *Discours* à la Chambre des pairs ou aux assemblées républicaines; *Œuvres oratoires et discours de l'exil* (1853); *les Enfants, Livre des mères* (1858); un *Choix moral des Lettres de Voltaire,* avec une curieuse préface, publié en 1824; *la Esmeralda,* opéra en 4 actes tiré de *Notre-Dame-de-Paris,* dont Mlle Bertin fit la musique, et qui fut joué en 1836.

Hugo dessinait d'une façon remarquable; un recueil en fac-similé de ses dessins a paru en 1863, avec une notice de Théophile Gautier. Il a fourni des esquisses à divers recueils, tels qu'au *Livre d'étrennes* et à *l'Artiste.*

En littérature, il est, pour la France et pour l'étranger, le chef incontesté de l'école romantique.

Comme homme politique, le poète fut nommé pair de France par Louis-Philippe. Après la Révolution de février, il fit partie du comité électoral de la rue de Poitiers, et fut envoyé à l'Assemblée constituante par la ville de Paris, le 4 juin. Il a appuyé le décret contre les clubs (28 juillet), et a repoussé le droit au travail, l'impôt progressif, la sanction de la Constitution par le peuple.

Après l'élection du 10 décembre et jusqu'à la dissolution de la Constituante, il a voté avec le parti de l'ordre. Son attitude fut tout autre lorsqu'il fut réélu à l'Assemblée législative par le département de la Seine. Il se rallia au parti de la République démocratique et sociale, et devint l'un des chefs de la gauche. On se rappelle ses attaques contre M. de Montalembert, avec lequel il eut un duel parlementaire de trois années, et contre le président de la République. Il lutta pour la cause de la révolution dans le journal *l'Événement,* qu'il avait fondé le 1er août 1848.

Après le coup d'État du 2 décembre, Victor Hugo fut porté sur la première liste qui expulsait du territoire français les plus ardents ennemis du pouvoir. Il se retira avec sa famille dans l'île de Jersey. Il refusa de rentrer en France lors de l'amnistie générale du 15 août 1859, et répondit au décret par une protestation qui fut rendue publique. Il repoussa encore avec plus de chaleur la seconde amnistie du 15 août 1869, et répondit à l'invitation publique qui lui était faite de rentrer, en faisant connaître qu'il s'était imposé une barrière d'honneur :

Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là.

Après avoir échoué en 1872 comme candidat radical à la députation dans le département de la Seine contre M. Vautrain, Victor Hugo fut élu sénateur de Paris en 1876 et réélu en 1882. Il n'était qu'officier de la Légion d'honneur.

— On annonce la mort à Hanoï du sergent Bobillot, décédé des suites de blessures reçues pendant le siège de Tuyen-Quan, où son héroïsme a fait l'admiration de tous.

Bobillot était né à Paris le 10 septembre 1860.

Avant son entrée au service, Bobillot a écrit dans plusieurs journaux sous le pseudonyme de Jules Fernay. Il collabora, avec M. Valabrègue, à une pièce qui eut du succès au théâtre Cluny. Il avait écrit plusieurs romans, notamment *Laïd,* qui parut dans *Paris-Journal,* et *les Tueuses d'hommes,* que publia la *Revue critique.*

— On annonce la mort d'un littérateur de talent, Jules Boissé, de Bordeaux, mort à l'âge de quarante-cinq ans, à Paris. Poète et prosateur, il laisse un grand nombre de brochures politiques et artistiques; il avait fondé différents journaux : *l'Esprit moderne, le Redressement,* etc.

— On annonce la mort de M. Armand du Chatellier, correspondant de l'Institut pour les sciences morales, auteur de plusieurs travaux historiques. M. du Chatellier est décédé à l'âge de quatre-vingt-huit ans, dans son château de Kernuz, près de Pont-l'Abbé (Finistère). C'était un érudit, et il a fait une étude de tout ce qui concerne la Bretagne ancienne et moderne. Outre de nombreux mémoires et des articles qui ont paru dans les revues bretonnes, on lui doit un ouvrage en 6 volumes, *l'Histoire de la Révolution dans les cinq départements de l'ancienne Bretagne,* dans laquelle on trouve un grand nombre de documents inédits et de pièces importantes, qui lui avaient été légués par le conventionnel Guezno. Il consacrait

aussi ses loisirs à des fouilles archéologiques, et son château est un vrai musée que les antiquaires et les savants venaient fréquemment visiter.

— Le 19 avril, est mort à Paris dans sa soixante et onzième année, M. Chouquet-Guillon, membre de la Société d'anthropologie de Paris. M. Chouquet s'était surtout occupé de paléontologie; il a collaboré aux *Matériaux* et aux *Bulletins de la Société d'anthropologie.*

— L'Institut de France vient d'éprouver une nouvelle perte.

M. Quentin-Paul Desains, officier de la Légion d'honneur, membre de l'Académie des sciences (section de physique générale), né à Saint-Quentin (Aisne), en 1817, est mort le mois dernier. Il avait été élu membre de l'Académie en remplacement de M. Babinet, le 12 mars 1873.

Après avoir fait ses études au collège Louis-le-Grand, il fut admis à l'École normale en 1835. Nommé agrégé des sciences physiques en 1840, il fut successivement professeur au collège de Caen, au collège Stanislas et au collège Bourbon, où il devint, en 1847, professeur titulaire. Reçu docteur l'année suivante, il fut chargé, en 1853, de la chaire de physique à la Faculté des sciences de Paris, et l'occupa en titre en mai 1854.

On doit à ce savant, en collaboration avec M. de La Provostays, un grand nombre de travaux sur les lois de la chaleur rayonnante, la polarisation, la chaleur latente, la vapeur d'eau, etc.

— M. Ducoudray, inspecteur d'académie de Maine-et-Loire, connu par des ouvrages classiques en usage dans les lycées, est mort subitement de la rupture d'un anévrisme.

— Nous apprenons la mort de M. Laplace, libraire-éditeur, directeur de la librairie Laplace-Sanchez et Cie, rue Séguier.

— *Le Corrézien* annonce la mort subite, à l'âge de cinquante et un ans, de M. de Lestourgie, maire d'Argentat, ancien député et l'un des chefs du parti royaliste de la Corrèze.

M. de Lestourgie partageait ses loisirs entre la politique et la poésie. On a de lui un recueil de *Rimes limousines* qui a été couronné aux jeux floraux.

— Nous apprenons la mort de M. Eugène Mathieu, peintre d'un réel mérite qui avait été, dans ces dernières années, le directeur d'admirables publications illustrées, comme *Notre-Dame de Lourdes,* et *la Vie des Saints.*

L'art chrétien perd en lui un de ses représentants les plus distingués.

— Une femme de lettres, qui a beaucoup produit sous le pseudonyme de Raoul de Navery et qui s'appelait de son vrai nom Marie de Saffron, dame David, est morte le 17 mai à l'âge de cinquaante-quatre ans.

Écrivain catholique, Raoul de Navery a eu la réputation d'une romancière de talent. Elle avait commencé par écrire des poésies, puis des récits de voyages.

Nous nous bornerons à citer : *Un drame judiciaire, Jeanne-Marie, Monique, l'Ange du Bagne, l'Abbé Marcel, Voyage dans une église, Martyr d'un secret, la Confession de la Reine, les Drames de la misère,* etc.

— Regnier, le grand comédien qui vient de mourir, n'était pas seulement un artiste hors de pair; c'était aussi un érudit et un lettré. Il est l'auteur de la *Notice sur la Comédie-Française* dans *l'Encyclopédie* de Leroux et Reynaud, et de l'article : *Histoire du théâtre* inséré dans le recueil *Patria.* Il a écrit également des *Mémoires inédits pour servir à l'histoire du Théâtre-Français,* qui ont paru dans *le Monde dramatique.*

Regnier fut le collaborateur en nom de Paul Foucher pour une *Joconde* et le collaborateur anonyme de Sandeau pour *Mademoiselle de la Seiglière.*

Regnier laisse une très riche bibliothèque dans laquelle se trouvent nombre de volumes annotés par lui.

— Un des vétérans de la littérature contemporaine, M. Alphonse Toussenel, est mort le mois dernier. Il était né, en 1803, à Montreuil-Bellay, dans le département de Maine-et-Loire. A peine ses études étaient-elles terminées que M. Toussenel revint vivre à la campagne, où, tout en poursuivant de vastes travaux d'agriculture, il consacrait ses loisirs à l'étude des mœurs des animaux. Comme tant d'autres de ses amis, M. Toussenel fut séduit par les théories de Fourier, que dix ou douze adeptes exposaient, vers 1835, avec une réelle éloquence; il vint à Paris, remplit, pendant quatre ans, les fonctions de rédacteur en chef du journal *la Paix,* puis accepta, en 1847, le poste de commissaire civil à Bouffarick, poste qu'il abandonna, dès l'année suivante, à l'occasion d'un conflit qui s'était élevé entre l'administration civile et l'autorité militaire.

Resté fidèle aux doctrines de Fourier que d'autres avaient déjà répudiées, M. Toussenel fut un des fondateurs de *la Démocratie pacifique,* organe du système phalanstérien; après la Révolution de 1848, il fit partie de la commission du travail instituée au Luxembourg et publia un nouveau journal, *le Travail affranchi,* dont le titre indique suffisamment les tendances.

En 1849, M. Toussenel renonça à la carrière politique et se consacra exclusivement aux études qui lui avaient été chères dès son enfance. C'est ainsi qu'il a publié *l'Esprit des bêtes,* ouvrage qui est entre toutes les mains; *le Monde des oiseaux,* et de nombreux articles dans *le Globe,* dans la *Bibliothèque des Feuille-*

tons et dans les journaux de chasse. On lui doit aussi quelques livres de polémique courante : *les Juifs rois de l'époque, Histoire de la féodalité financière, Travail et fainéantise, Programme démocratique.*

— Le 18 mai, ont eu lieu les obsèques de M. de Valbezen, ancien ministre plénipotentiaire, connu dans le monde des lettres sous le pseudonyme du major Fridolin. C'est sous ce nom qu'il collabora assez fréquemment à la *Revue des Deux Mondes* et qu'il a publié un livre intéressant et remarquable sur les Indes.

— Mlle Emma Warnod, originaire d'Alsace, est morte le mois dernier à Paris, où elle s'était fixée depuis sept ou huit ans. Ses premiers travaux littéraires avaient été des traductions. En 1871, à la suite de l'annexion de l'Alsace, elle publie un petit roman intitulé : *Amour ou Patrie,* qui obtint de l'autre côté des Vosges le plus vif succès. Ce petit volume fut suivi d'un second, sous le titre de *Primevère,* où revivait ce monde si intéressant des écoles de Strasbourg à la veille de la guerre. Depuis lors, elle a fourni des articles de critique littéraire au *Parlement,* à la *Revue suisse* de Lausanne et à d'autres recueils.

ÉTRANGER

Allemagne. — Les journaux du Tyrol nous apportent la nouvelle de la mort du R. P. Jean Wieser, de la compagnie de Jésus, professeur de philosophie à l'Université d'Innspruck. Le P. Wieser comptait parmi les écrivains allemands les plus distingués. Ses articles, publiés dans la *Revue de théologie catholique* d'Inspruck, sont très estimés. Le P. Wieser laisse un frère dans la compagnie de Jésus, le R. P. Mathieu Wieser, et un autre frère, doyen de la collégiale de Bolzano, dans le Trentin.

— Karl Stieler, poète bavarois fort connu par ses poésies en dialecte bavarois, est mort le 12 avril, à l'âge de quarante-trois ans.

— L'Université de Munich vient de perdre un de ses professeurs les plus distingués, le docteur Ernest Trumpp, orientaliste de talent.

Italie. — La *Voce della Verità* annonce la mort du R. P. Garucci, de la compagnie de Jésus. C'est une grande perte pour l'Église et pour les sciences. Ce modeste jésuite, retiré au collège national de l'Amérique du Sud, à Rome, était un des érudits les plus distingués du monde. Comme numismate et archéologue, il occupait une des premières places.

Avant de mourir, le R. P. Garucci a pu achever son grand ouvrage sur la numismatique, le plus complet qui existe.

Le Père Garucci, né à Naples en 1812, s'était fait une réputation comme érudit dès son entrée dans la compagnie de Jésus. En 1844, il publiait son remarquable ouvrage sur les antiquités de Salerne. Il a publié ensuite un grand travail sur la collection du cardinal Altieri.

Dans ses recherches, il a surtout étudié ensuite les antiquités de son pays natal, celles d'Isernia et de Pouzzole, les inscriptions de la flotte prétorienne de Misène, celles de Rieti, de Pompéi, les verreries trouvées dans les catacombes, sur les tombeaux de la via Appia, etc.

Son « *Histoire de l'Art chrétien* » et ses nombreux articles dans la *Civilta cattolica* suffiraient à lui donner une place marquante dans le monde savant.

— Nous recevons de Rome la nouvelle de la mort de M. Pantaleoni, ancien député, sénateur du royaume d'Italie.

M. Pantaleoni n'était pas seulement un homme politique, c'était aussi un savant et un érudit : en même temps qu'il prenait une part très active aux travaux et aux débats du Sénat italien, il poursuivait des recherches sur les premiers temps de l'ancienne Rome; il est l'auteur d'un volume qui devait être suivi de plusieurs autres; et, travailleur infatigable, il préparait la publication de lettres qui lui avaient été adressées par Massimo d'Azeglio, de 1848 à 1865.

Russie. — Il vient de mourir, à Saint-Pétersbourg, un des plus grands historiens russes, M. Kastamaroff, ancien professeur à l'Université de Saint-Pétersbourg. M. Kastamaroff est l'auteur d'une grande *Histoire de Russie* à laquelle il avait consacré une longue partie de son existence et qu'il avait corrigé bien des fois pour la mettre au courant de la science moderne. — Dans sa jeunesse, sous le règne de Nicolas, M. Kastamaroff avait été très persécuté pour ses opinions libérales. — Il fut même arrêté à cette époque et enfermé pendant une année dans la forteresse de Saint-Pétersbourg.

Amérique. — M. Richard Grand White, un des meilleurs commentateurs américains de l'œuvre de Shakespeare, est mort à New-York, le 8 avril. — En dehors de ses travaux purement littéraires, M. White a publié des essais politiques, tels que son *Nouvel évangile de la paix,* qui parut au cours de la guerre de la sécession, et ses *Rebellion letters* que publia le *London Spectator.*

M. White laisse encore des ouvrages de philosophie anglaise : *Words and their uses* et *England without and within.*

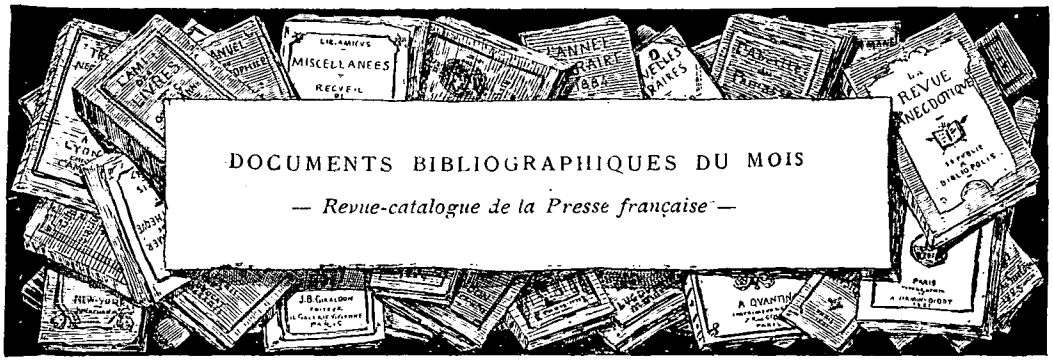

DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS

— Revue-catalogue de la Presse française —

Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ANNALES DE LA FACULTE DES LETTRES DE CAEN (1er fasc.). Coville : Recherche sur les États de Normandie pendant la première moitié du XIVe siècle. — Denis : Esprit et constitution de la Comédie aristophanesque. — Bourgeois : Hugues l'Abbé, margrave de Neustrie et archichapelain de France à la fin du IXe siècle. — ART (no 503). E. Véron : Eugène Delacroix. — Diehl : Ravenne, étude d'archéologie byzantine. — Un dessin de Panini. — Perkins : Concours pour l'exécution de la deuxième porte en bronze du baptistère de Florence. — R. Marx : Lettres d'artistes et d'amateurs : Gavarni et *Henriette Maréchal.*

BULLETIN DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES (oct., nov., déc.). E. Le Blant : Sarcophages chrétiens de la Gaule. — Notice sur la vie de M. Thomas-Henri Martin ; bibliographie de ses ouvrages. — BULLETIN MONUMENTAL (mars-avril). Mowat : Les inscriptions des trésors d'argenterie de Bernay et de Notre-Dame d'Alençon. — Barbier de Montault : Le vitrail de la Crucifixion à la cathédrale de Poitiers. — Courajod : Les débris du musée des monuments français à l'école des Beaux-Arts. — Schuermans : Lettre sur la verrerie à la façon de Venise. — Durand : Bibliographie forézienne, sommaire. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (18 avril). Étude sur les cantonnements. — L'armée grecque et la mission française. — Observations au sujet de l'ouvrage *la Décadence militaire.* — Des moyens de récompense dans l'armée. — (25 avril). Les ballons et leur emploi à la guerre. — (2 mai). Étude sur le combat. — (9 mai). Réglage rapide du tir percutant. — Des viandes de boucherie dans l'armée.

CONTROVERSE ET CONTEMPORAIN (15 avril). Le Monnier : Fondation de l'ordre des Mineurs. — E. Blanc : Un spiritualisme sans Dieu. — de Bizemont : Du Caire à Kartoum. — Perdrau : Nouvelle correspondance du P. Lacordaire. — De Taffanel : Un réformateur militaire au XVIIIe siècle ; le comte de Saint-Germain. — Michel : La Nouvelle-Zélande. — des Faviers : La Politique de saint Thomas d'Aquin. — CORRESPONDANT (25 avril). Thureau-Dangin : Les débuts de M. Thiers. — Babeau : Les domestiques d'autrefois. — Waliszenski : Les finances de la Russie. — Nourisson : Le Voltairianisme ou la philosophie de Voltaire. — de Tréverret : Le roman et le réalisme. — (10 mai). Comte de Falloux : Olivier de Serres. — Thureau-Dangin : Les débuts de M. Thiers. — De Chauvigny : L'armée coloniale. — F. Bouillet : Paris, carte de France. — Nourisson : Le Voltairianisme. — Waliszenski : Les finances de la Russie. — L. Joubert : *Henri de Bourbon et Jeanne d'Albret,* par le baron de Ruble. — CRITIQUE PHILOSOPHIQUE (31 mars). Renouvier : Des différents emplois du terme *substance.* — Lionel Dauriac : La psychologie de l'artiste. — Pillon : La formation des idées abstraites et générales. — Renouvier : La critique littéraire de la *Critique de la raison pure.* — Grindelle : Les *Essais de psychologie contemporaine* de M. Paul Bourget.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (18 avril). La panique sur les marchés financiers d'Europe et les éventualités de la guerre. — La question des monopoles en France. — La meunerie française. — (25 avril). La spéculation de Bourse ; ce qu'elle devrait être et ce qu'elle est. — Les ressources militaires de l'Angleterre dans l'Inde. — La population indigente à Paris. (2 mai). Le canal de Suez et les commissions internationales. — Les finances municipales, les emprunts et les travaux publics. — (9 mai). Marche de la richesse publique en France. — L'Angleterre et ses colonies.

GAZETTE ANECDOTIQUE (30 avril). Réception de M. de Lesseps. — L'art français et le Louvre. — Les concerts sous la Commune. — Théâtre de la cour à Compiègne. — Sonnet à Musset. — M. Claretie, président de la Société des Gens de Lettres. — (15 mai). Regnier. — Mariage de Jules Sandeau. — Félicien Mallefille. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (mai). Molinier : La collection Albert Goupil ; l'art oriental. — A. Michel : Le Salon de 1885. — Ephrussi : La *Divine Comédie,* illustrée par Botticelli. — L. Magne : Le vitrail. — C. Lemonnier : Les artistes belges ; Xavier Mellery.

L'HOMME (10 avril). Salmon : Le grand menhir de Locmariaquer. — De Mortillet : Galerie de paléontologie ou Muséum d'histoire naturelle. — Fauvelle : Les religions s'agitent. — (25 avril). Mondière : Etude sur la population de Paris. — Sébillot : Croyances et superstitions des pêcheurs de la Manche.

INSTRUCTION PUBLIQUE (18 avril). F. Thomas : La logique de Stuart Mill. — Croiset : Démosthène ; première philippique. — Les comptoirs carthaginois des Syrtes. — (25 avril). Caro : Théories de la philosophie contemporaine sur la nature. — Martha : La philosophie à Rome. — Crouslé : Buffon et le sensualisme. — (2 mai). Huit : La psychologie d'Aristote. — Levallois : La Fontaine, fables. — Pe-

nant : *La Poésie au Moyen Age*, par Gaston Pâris. — (9 mai). Crouslé : Buffon et Condillac. — Huit : La physique de Platon. — INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 avril). Bol-sein-Waterloo. — Parodie de la *Légende des siècles*. — Alfred de Vigny et Mme Dorval. — *Histoire de la prostitution*, par P. Dufour. — Sonnet inédit de Balzac. — Livre rarissime de Pontus de Thyard. — Curiosité typographique. — Mémoires relatifs à la seconde moitié du XVIIIe siècle. — Papiers de Marmontel. — Assassins littérateurs. — Portraits de la librairie Poulet-Malassis. — Lettres inédites de Voltaire à Wagnière. — Livres dont Voltaire se servait pour écrire. — (10 mai). Papiers de Rasse des Nœuds. — Collections bizarres. — Origine du nom de Triboulet. — Dictionnaire des graveurs. — *Les Sonnets du docteur*. — *De Paris à Saint-Cloud*.

JOURNAL DES ÉCONOMISTES (avril). F. Bernard : De la méthode en économie politique. — de Parieu : L'interpellation monétaire. — Walras : Un économiste inconnu ; Gossen. — Muller : Sur les prix de transports. — JOURNAL DES SAVANTS (avril). Barthélemy-Saint-Hilaire : Histoire de l'Inde. — A. Maury : Les Huguenots et les Gueux. — Miller : Sigillographie de l'empire byzantin. — Hauréau : Manuscrits du Mont-Cassin. — Berthelot : Les signes des métaux rapprochés des signes des planètes.

MAGASIN PITTORESQUE (30 avril). Traditions sur le tombeau de Charlemagne. — Une plante éducatrice. — Bataille littéraire des anciens et des modernes. — Fouilles du Louvre. — Un groupe de Nicolas Poussin. — Les plantes à caoutchouc. — Idée qu'on avait des Sept Merveilles du monde au Xe siècle. — (15 mai). La muse d'André Chénier. — Quatre peintres flamands du XVIe siècle. — Figeac (Lot). — Les boîtes à musique. — MOLIÉRISTE (mai). Monval : Regnier. — Ch. Marie : Un moliériste malgré lui. — d'Orville : Molière et l'Oratoire. — Monval : Le mariage de Silvia et de Mario. — Faucon : Lekain et le buste de Molière.

NATURE (18 avril). de Rochas : L'audition colorée. — Les falsifications des matières alimentaires et commerciales. — (25 avril). Les patins à neige. — La laine de bois. — La machine à composer de M. Lagermann. — L'épuisement des mines de houille. — Oiseau mécanique en papier. — (2 mai). La longévité humaine. — L'instantanéité en photographie. — L'olivier et la vigne en Algérie. — (9 mai). Appareil de mesure électrique. — La vie au fond des mers. — Le grand canon de Bange. — Ballons dirigeables. — NOUVELLE REVUE (15 avril). L. Pauliat : Louis XIV et la Cie des Indes de 1664. — La guerre navale par escadres cuirassées. — D'Orcet : Le cinquième livre de Pantagruel. — F. Sarcey : La correspondance de Louis Veuillot. — (1er mai). Vasili : La société de Londres. — P. Bourget : Henri-Frédéric Amiel. — Pauliat : Louis XIV et la Cie des Indes de 1664. — Joly : Le baccalauréat. — Marx : Bastien-Lepage.

POLYBIBLION (avril). Boissin : Romans, contes et nouvelles. — De Margerie : Publications allemandes sur la géographie physique et la géologie. — Comptes rendus d'ouvrages dans les sections de théologie, jurisprudence, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique.

REVOLUTION FRANÇAISE (14 mai). Charavay : Société de l'histoire de la Révolution française. — Aulard : Caractères généraux de l'éloquence parlementaire, de 1794 à 1795. — L'élection du cardinal de Brienne comme évêque constitutionnel de Toulouse. — Le département de Seine-et-Marne à la Convention. — Les musées de la Révolution. — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (mars-avril). Weber : Trois

prieurale de Champvoux (Nièvre). — De la Noë : Le rempart-limite des Romains en Allemagne. — Clermont-Ganneau : Les noms royaux nabatéens employés comme noms divins. — REVUE DE L'ART FRANÇAIS (avril). Guiffrey : Éroudelle, orfèvre de la reine de Navarre. — Extraits de divers inventaires du château de Monceaux (1623). — Jouin : Antoine Silvin, peintre du roi (1684-1686). — Vaillant : La galerie de Jacques II à Saint-Germain-en-Laye. — Dépenses du voyage du roi à Compiègne en 1730. — REVUE BRITANNIQUE (avril). M. Jules Ferry et ses amis. — La Chine contemporaine. — La question sociale. — La France et la Perse au XVIIIe siècle. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (20 avril). Le Vendidad et le Khordeh Avesta. — De la Blanchère : Terracine. — Winckler : Peuples et langues ouralo-altaïques. — Wolff : Histoire de l'Université de Vienne. — Fournel : Études sur la littérature française au XVIIIe siècle. — Le plus ancien manuscrit de l'*École romantique* de Heine. — (27 avril). Malabari : Le Gujarat. — Wecklin : Eschyle. — Bladé : Épigraphie antique de la Gascogne. — Guyet et de Tranchère : Œuvres poétiques de Béreau. — Monin : L'unité de la religion homérique dans l'*Iliade*. — (4 mai). Klatt : Étude chronologique sur l'histoire de la ligue achéenne. — Hertz : Les notes de Carrion sur Aulu-Gelle. — Hoelder : Les Institutes. — Ruelens : La première relation de Christophe Colomb. — REVUE DES DEUX MONDES (15 avril). G. Charmes : La réforme maritime ; la défense des côtes. — A. Theuriet : Bastien-Lepage ; l'homme et l'artiste. — A. Desjardins : Les mines et les mineurs. — Paléologue : Le Maroc. — (1er mai). Siméon Luce : Jeanne d'Arc à Domrémy. — Bailleux de Marisy : Les contrats d'assurance. — Larroumet : Une comédienne au XVIIe siècle ; Madeleine Béjart. — Baudrillart : Le nouvel enseignement de l'économie politique dans les Facultés de droit. — Brunetière : L'idéalisme dans le roman. — REVUE FÉLIBRÉENNE (15 avril). Marieton : Victor Gelu. — Gaut : Études de mœurs provençales ; les Momons d'Aix. — (1er mai). Roux : *Cesaren*, geste limousine. — Gaut : Études de mœurs provençales ; rimeurs municipaux ; poètes-paveurs. — REVUE FRANC-COMTOISE (avril). Dr Muston : L'horlogerie dans les montagnes du Jura. — Le sire de Vaudrey. — Lançon : Vieilles chansons. — REVUE GÉNÉRALE (15 avril). Armand Silvestre : Souvenirs de Th. Gautier. — Ed. Galabert : La musique populaire. — (1er mai). De Sybel : Histoire des États de l'Europe pendant la Révolution française ; les commencements du Directoire. — Yves Guyot : L'Inde et l'Angleterre. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (avril). Levasseur : L'Australie. — Du Mazet : Sites algériens ; le Djebel-Khar et la plaine de Télamine. — Marcel : Bibliographie de la Nouvelle-France. — Girard de Rialle : Mémoire inédit du consul Vieillard sur Formose (1784). — REVUE HISTORIQUE (mai-juin). Forneron : Louise de Kéroualle, duchesse de Portsmouth (1649-1734). — Fagniez : La mission du P. Joseph à Ratisbonne. — Van der Haeghen : Examen des droits de Charles VIII sur le royaume de Naples. — REVUE LITTÉRAIRE (avril). A. Rastoul : *Un ministre de la Restauration* (C. Rousset). — Baron René de France : *L'empereur Alexandre II* (E. de Cardonne). — Arthur Loth : *La Bible et les découvertes modernes en Palestine, en Égypte et en Assyrie* (F. Vigouroux). — Ansart : *La Cochinchine française* (L.-E. Louvet). — Abbé Trichard : *Atlas d'histoire naturelle de la Bible* (L. Cl. Fillion). — Arthur Loth : *Paléographie des classiques latins* (E. Chatelain). — REVUE PHILOSOPHIQUE (mai). Lacholier : Psychologie et métaphysique. — Brochard : Pyrrhon et le scepticisme primitif. — Sikorski : Le développement psychique de l'enfant ; la volonté. — Un problème de métaphysique ; les difficultés de l'idéalisme. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (18 avril).

monde slave au XIXe siècle. — J. Lemaître : M. Édouard Grenier. — (25 avril). Darmesteter : Coup d'œil sur l'histoire de la Perse. — De Nouvion : Le congrès des Sociétés savantes de 1885. — Louis Ulbach : L'Escurial. — Pillaut : Le bi-centenaire de Sébastien Bach. — (2 mai). Ch. Bigot : Bastien-Lepage. — J. Lemaître : M. Émile Pouvillon. — Ravaisson : Idées des peuples anciens sur la propriété. — Vattier : La Sorbonne au commencement du siècle. — F. Surgey : *Cruelle énigme,* par P. Bourget. — (9 mai). Reinach : Le procès de la Révolution à propos de publications récentes. — Coignet : Anne de Bretagne et Louise de Savoie. — Léo Quesnel : M. Galdos. — REVUE SCIENTIFIQUE (18 avril). Faye : L'univers et la classification des mondes. — Grimaux : Les substances colloïdales et la coagulation. — Retterer : Le développement du squelette des extrémités chez les mammifères. — (25 avril). Hautefeuille : Sainte-Claire Deville, minéralogiste. — Les feux de l'infanterie. — L'exposition internationale d'électricité à l'Observatoire de Paris. — (2 mai). Regnard : Deux poisons à la mode : la morphine et l'éther. — De Lapparent : La théorie des récifs coralliens. — Olivier : *Les origines de l'alchimie,* par M. Berthelot. — Chervin : Le conseil supérieur de statistique. — (9 mai). Janssen : Le méridien et l'heure universels. — Badoureau : Le charbon de terre, son extraction et ses usages. — Bougon : Les fausses truffes des environs de Paris.

SCIENCE ET NATURE (18 avril). La Gruyère et les fromages. — Les arts et les industries des nègres d'Afrique. — Ambulances urbaines. — (25 avril). L'Institut physiologique. — Un nouvel ascenseur. — Un précurseur du Mahdi. — (2 mai). La galvanatypie. — Les torpilles. — La musique et la danse en Indo-Chine. — Oscillations des glaciers de la villa de Chamounix. — (9 mai). La télégraphie Estienne. — La protection de la flore alpine. — Les heures du jour et les animaux marins. — Tramways funiculaires de Philadelphie. — SPECTATEUR MILITAIRE (15 avril). Brun : Le nouveau système d'avancement. — Brunoy : Les responsabilités dans l'affaire du Tonkin. — (1er mai). Brun : La masse de petit équipement. — Lehautcourt : La défense nationale dans le Nord; Laon, Soissons. — De Corlay : Considérations militaires sur l'avenir de la tactique de l'infanterie.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 avril au 15 mai 1885)

CONSTITUTIONNEL. Avril : 20. *Drames du peuple,* poésies de M. Renaud. — Mai : 4. Stéphen Liégeard : Le collège du Gay Sçavoir. — 12. *De Sadowa à Sedan,* mémoires de M. Meding, recueillis par M. Victor Tissot.

DÉBATS. Avril : 16. G. Charmes : *La marine des Ptolémées et la marine des Romains,* par le vice-amiral Jurien de la Gravière. — 19. A. Bardoux : Lamartine dans l'intimité. — 25-26. Forneron : La police de Napoléon Ier et les directeurs du *Journal des Débats.* — Mai : 6. P. Bourget : L'esthéticisme anglais. — 13. Chantavoine : *La Délicatesse dans l'art,* par M. Martha. — 15. De Molinari : *Le Canada et l'émigration française,* par M. Gerbié. — *Histoire du Canada et des Canadiens français,* par M. Réveillaud.

XIXe SIÈCLE. Avril : 25. H. Fouquier : Le procès du roman *les Deux Amies.* — 27. J. Lemaitre : La Correspondance de M. de Rémusat. — Mai : 11. Le troisième centenaire de Ronsard. — 9-15. Souvenirs du Deux-Décembre, à propos des *Souvenirs* de M. de Maupas.

ÉVÉNEMENT. Mai : 7. Félicien Mallefille — 8. L. Desprez : M. Zola.

FIGARO. Avril : 23. La Bibliothèque nationale. — 26. Caliban : La femme d'artiste. — 27. Le divin marquis. — Mai : 4. Ad. Marx : Toussenel. — 8. Delpit : La vie réelle (Réponse à M. de Pontmartin au sujet de sa critique du roman : *Solange de Croix-Saint-Luc*).

FRANÇAIS. Avril : 21. E. Bigé : *Souvenirs sur Lamartine,* par M. Ch. Alexandre. — 28. M. Henri de Bornier. — Mai : 1. *Le marquis de Clermont-Tonnerre,* par C. Rousset. — 8. *Les origines de la Révolution en Bretagne,* par M. Pocquet. — 10. Peccadille : A la Bibliothèque.

FRANCE LIBRE. Mai : 7-11. Les droits d'auteur.

GAGNE-PETIT. Avril : 17. *Le théâtre de Compiègne sous Napoléon III.* — Mai : 13. F. Sarcey : Lautour-Mézeray, d'après *le Livre.*

GAZETTE DE FRANCE. Avril : 16. Racot : *Souvenirs d'un préfet de police.* — 17-28 et mai : 2-11. Le journalisme en Angleterre. — 18. La Bibliothèque janséniste. — *De Toulon au Tonkin,* par le Dr Bernard. — 23-27. *Traité élémentaire de physiologie,* par le Dr Béclard. — 25. *Marcelle,* par D. Lesueur. — Mai : 5. Lignées littéraires; Rochechouart-Mortemart. — 6. A. Racot : André Gill. — 9. *Charles de Bernard, sa vie et ses œuvres,* par M. de Piépape. — 14. Dancourt : La bibliothèque de M. de Latour.

GIL-BLAS. Mai : 5. C. Mendès : Les grands bohèmes hongrois; Petœfi Sandor. — 6. Nestor : Lettres de J. de Goncourt. — 7. Le supplice d'un romancier (Les similitudes de titres). — 13. Nestor : La fiction et la réalité.

INTRANSIGEANT. Avril : 24. H. Rochefort : A propos du roman de M. Maizeroy : *les Deux Amies.*

JUSTICE. Avril : 27. La rhétorique de Robespierre. — Mai : 3. André Gill. — 4. La jeunesse et le caractère de Vergniaud. — 11. L'éducation oratoire et la politique de Vergniaud.

LIBERTÉ. Avril 20. Drumont : La Correspondance de Jules de Goncourt. — Mai 15. Drumont : *Grandeurs et misères littéraires,* par L. Ulbach.

LIGUE. Avril : 23. F. Baille : Xavier de Maistre, d'après des œuvres inédites. — Mai : 13. La belle Cordière.

MATIN. Avril : 24. P. Arène : Fausse morale (*les Deux Amies*).

MONITEUR UNIVERSEL. Avril : 20. *Louis de Geer*, par M. de Witt. — *Un mignon de la cour d'Henri III* (*Bussy d'Amboise*), par A. Joubert. — 27. Les finances de l'ancien régime et de la Révolution. — 28 et mai : 2. *Le Nouveau Spiritualisme*, par Vacherot. — Mai : 5. *La Société de Vienne*, par le comte Vasili. — 13. *De Paris au Tonkin*, par P. Bourde.

PAYS. Avril : 21. *Drames du Peuple*, par M. Renaud. — 28. Ouvrages sur sainte Geneviève. — Mai : 15. *De Sadowa à Sedan*, mémoires de M. Meding, publiés par M. Tissot.

RAPPEL. Mai : 9-10. Le vieux Paris; Saint-Julien-le-Pauvre.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Avril : 17. Mirabeau grammairien. — 18-19-30. Les origines de la Contre-Révolution. — 18-19. Collot d'Herbois à Orléans en 1795. — 26. Les Bonaparte-Patterson. — 29. Le papier-monnaie et la Révolution. — Mai : 10. Danton et le sang de septembre.

SIÈCLE. Avril : 20. *De Toulon au Tonkin*, par le Dr Bernard. — 24. Mme Bonaparte-Patterson. — Mai : 5. Toussenel. — 6. Les almanachs de la Révolution.

TÉLÉGRAPHE. Mai : 14. Darwinisme littéraire.

TEMPS. Avril : 16, 17, 18, 23, 26, 29, 30 et mai : 15. Ph. Daryl : La Chine contemporaine. — 19, 21, 22. Castagnary : *Le ministère Gambetta*, par M. Reinach. — 28. Mézières : *L'ancien régime dans la bourgeoisie lorraine*, par Munier-Jolain. — Mai : 3-5. Legouvé : L'Académie en 1829; deux secrétaires, MM. Andrieux et Villemain. — 7. *La littérature française au* XIXe *siècle*, par P. Albert. — 14. Vingt-cinq ans de la vie intime de Voltaire.

UNIVERS. Mai : 2. Les actes apocryphes des apôtres. — 4. Correspondance de Louis Veuillot. — 8-12. Sur l'état présent du magnétisme animal.

VOLTAIRE. Avril : 27. La Bibliothèque nationale.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois d'avril 1885

1. *Les Nouveaux remèdes.* Journal bi-mensuel de chimie médicale, de pharmacologie, de thérapeutique et d'hydrologie. In-12, 24 p. Paris, imp. Dupont. Bureaux, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau. Abonnements : un an, 10 fr.

2. *Rabagas.* Journal hebdomadaire. In-fo, 4 p. à 5 col. Paris, imp. Aubineau. Bureaux, 175, rue de Courcelles. Abonnements : un an, 20 fr.

4. *L'Indiscret.* Journal financier, hebdomadaire, paraissant le samedi. In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Kugelmann. Bureaux, 12, rue Grange-Batelière. Abonnements : un an, Paris, 6 fr.; départements, 9 fr. Le numéro, 20 centimes.

Le Progrès industriel et commercial. Journal financier, hebdomadaire, paraissant le samedi. In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Kugelmann. Bureaux, 12, rue Grange-Batelière. Abonnements : un an, Paris, 6 fr.; départements, 9 fr. Le numéro, 20 cent.

5. *Le Xe arrondissement*, paraissant tous les dimanches. Pet. in-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Diou. Bureaux, 39, rue Château-Landon. Abonnements : un an, 3 fr. Le numéro, 5 centimes.

7. *La Revue mensuelle.* In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Dubuisson. Bureaux, 5, rue Coq-Héron. Abonnements : un an, 1 fr. Le numéro, 5 centimes.

10. *Le Saint-Crépin.* Organe des patrons et ouvriers cordonniers. Petit in-4°, 14 p. à 2 col. Paris, imp. Philipona, Bureaux, 9, rue d'Assas. Paraît le 10 et le 25 de chaque mois. Abonnements : un an, 9 fr.; 6 mois, 5 fr. Le numéro, 30 centimes.

12. *La Nuit.* Organe spécial de Paris-nocturne, littéraire, satirique et grivois, paraissant tous les samedis. Petit in-4°, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Lambert. Bureaux, 239 *bis*, rue Lafayette. Abonnements : Paris, 3 mois, 80 cent.; départements, 1 fr. Le numéro, 10 centimes.

13. *Le Fil télégraphique.* Journal d'informations rapides. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Alcan-Lévy. Bureaux, 61, rue Lafayette.

16. *Jacques Bonhomme.* Organe des intérêts politiques, économiques et commerciaux des producteurs du sol. Petit in-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Canas. Bureaux, 9, rue d'Aboukir, Abonnements : un an, 12 fr. Paraît les lundis, mercredis et samedis.

Le Tire-Pied. Organe international, théorique et pratique de la cordonnerie ouvrière, paraissant le 1er et le 16 de chaque mois. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Moreu. Bureaux, 34, faubourg Saint-Denis. Abonnements : un an, 3 fr. Le numéro, 10 centimes.

18. *Le Pied dans le plat.* Journal des rossards, paraissant tous les samedis. Petit in-4°, 4 p. à 4 col. fig. Paris, imp. Bataille. Bureaux, 6, rue du Marché-des-Patriarches. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 10 centimes.

19. *Le Faucon noir.* Journal fantaisiste paraissant le dimanche. In-4°, 4 p. à 3 col., fig. Paris, imp. Collombon. Bureaux, 14, rue de Vaugirard. Abonnements : un an, 10 fr. Le numéro, 15 centimes.

25. *Bulletin bibliographique de la librairie française et des arts et industries qui s'y rattachent.* In-18, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Clavel. Bureaux, 9, cité d'Hauteville. Abonnements : un an, 5 fr. Bi-mensuel.

Le Producteur. Organe spécial des halles et marchés, paraissant tous les samedis. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Mœglin. Bureaux, 75, rue Quincampoix. Abonnements : un an, 8 fr. 6 mois, 5 fr. Le numéro, 10 centimes.

Le Petit illustré. In-4°, 4 p. à 4 col., fig. Paris, imp. Dupont. Bureaux, 10, rue du Croissant. Abonnements : un an, 24 fr. Le numéro, 5 centimes.

26. *Le Pronostiqueur*. Journal de sport. Petit in-4°, 4 p. Paris, imp. Blondeau. Bureaux, 76, rue du Cardinal-Lemoine. Le numéro, 10 centimes.

Le Bon Journal. In-4°, 16 p. à 3 col., fig. Paris, imp. Marpon. Bureaux, 26, rue Racine. Abonnements : un an, 8 fr.; 6 mois, 4 fr. 50. Le numéro, 10 centimes. Hebdomadaire.

Sans date. *L'Écho de l'imprimerie*. Revue mensuelle de la typographie, de la lithographie et de la librairie. In-4°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Waltier. Bureaux, 129, rue d'Aboukir. Abonnements : un an, 5 fr.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

— Procès de presse, de propriété littéraire et de librairie —

Angleterre.

La condamnation de M. Edmund Yates.

Il est curieux, dit le journal *le Temps*, de constater comme la loi anglaise, réputée si favorable à la liberté de la presse, peut en certains cas être dure aux journalistes. M. Edmund Yates, rédacteur en chef du *World* de Londres, en fait présentement la douloureuse expérience.

Le *World* est ce qu'on appelle de l'autre côté du détroit un *society paper*, c'est-à-dire une revue hebdomadaire spécialement consacrée aux faits et gestes du monde élégant. M. Yates, qui l'a fondé en 1874 avec feu M. Grenville-Murray et M. Labouchère, est un romancier distingué, un lettré, un homme du monde fort apprécié de ses nombreux amis. Il est âgé d'une cinquantaine d'années, jouit d'une considération méritée, et n'avait pas à son passif, jusqu'à ce jour, la moindre peccadille qui lui eût jamais valu des démêlés quelconques avec la justice. Au nombre des collaborateurs qui le renseignent habituellement sur les petits événements mondains, se trouvent, dit-on, plusieurs membres de la Chambre des lords et de la Chambre des communes. C'est à un de ces reporters connus de lui seul qu'il devait un paragraphe publié dans le *World* du 17 janvier 1883, et dont voici la teneur :

« Une histoire singulière circule en ce moment dans les cercles sportifs. Il s'agit de l'enlèvement d'une jeune dame du plus haut rang et de la plus haute naissance par un jeune pair dont le mariage d'amour avait fait naguère quelque bruit, et dont la femme est présentement dans un état de santé fort précaire. C'est pendant une partie de chasse à courre que l'enlèvement s'est opéré. La jeune dame, qui n'a que vingt-deux ans, est une de nos amazones les plus intrépides. Le séducteur est maître des chasses de son comté. »

Le paragraphe, comme on voit, ne nommait personne. Lord Lonsdale, qui s'y était reconnu, n'en assigna pas moins le rédacteur en chef du *World* en *libel*, c'est-à-dire en diffamation, devant la cour du Banc de la reine. M. Yates admit que c'était bien en effet de lord Lonsdale qu'il était question dans le passage incriminé. Il affirma avoir publié la nouvelle sans intention de nuire et simplement parce qu'elle courait dans les cercles mondains. Il n'en fut pas moins condamné, en avril dernier, à quatre mois d'emprisonnement, et ne se vit autorisé à aller en appel qu'en déposant caution de mille livres et trouvant deux répondants pour cinq cents livres chacun, soit au total cinquante mille francs.

L'affaire vient de revenir en appel devant le Maître-des-Rôles et deux lords-justice. Cette juridiction a simplement confirmé l'arrêt de première instance. M. Yates aurait pu en appeler de nouveau à la Chambre des lords. Mais comme il ne pouvait guère espérer un résultat favorable, il a jugé sans doute que la note des frais était suffisante, et a déclaré renoncer à l'appel suprême. En conséquence, il a été immédiatement écroué à la prison d'Holloway, pour y subir sa peine en qualité de « délinquant de première classe ».

Cette expression singulière signifie que M. Yates n'est pas soumis dans sa prison au règlement des convicts ordinaires, qu'il n'est pas astreint au travail, peut meubler sa chambre à son gré et se faire apporter des vivres du dehors. Par certains côtés, le traitement qu'il subit ressemble donc à celui qui est traditionnel à Sainte-Pélagie pour les journalistes condamnés par application des lois sur la presse. Quelques dispositions concourent pourtant à rendre ce régime plus pénible que le nôtre. En premier lieu, la prison d'Holloway est une prison de droit commun et n'a pas de quartier spécial pour les délits de presse. Puis, les rigueurs du règlement s'y affirment par des restrictions vexatoires, comme celle qui limite à une demi-pinte de vin (environ un quart de litre) et à une pinte de bière la ration quotidienne permise au prisonnier. Il ne peut recevoir qu'un seul journal par jour; sa correspondance doit passer sous les yeux du directeur; la question des visites est laissée à la discrétion des magistrats du district. En somme, M. Edmund Yates va faire quatre mois d'un emprisonnement assez dur et fort ennuyeux, pour sept à huit lignes qu'il n'a pas écrites, qui n'ont fait de mal à personne, et qui, chez nous, lui auraient valu, au maximum, une promenade au Bas-Meudon et une égratignure à la main.

L'imprimeur-éditeur-gérant : A. QUANTIN.

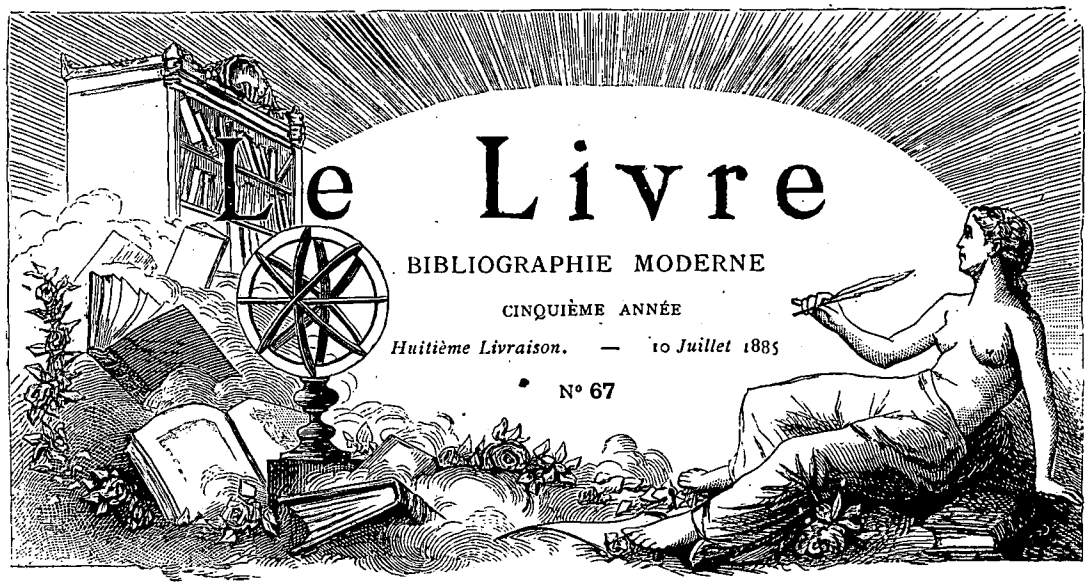

CINQUIÈME ANNÉE

Huitième Livraison. — 10 *Juillet* 1885

N° 67

L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE.

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Les publications de luxe modernes, par Octave Uzanne. — **Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Histoire. — Beaux-Arts. — Géographie. — Sciences philosophiques. — Sciences naturelles. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.**

LES PUBLICATIONS DE LUXE MODERNES

La multiplicité des livres et la Babel des styles. — L'édition nationale de Victor Hugo. — La récapitulation littéraire du siècle. — Les bibliothèques modernes de luxe. — M. A. Quantin et ses Chefs-d'œuvre contemporains. — Monsieur de Camors *et* le Père Goriot. — *La Librairie des Bibliophiles et ses publications récentes.* — Une Page d'amour *et* Servitude et Grandeur militaires. — *Une publication des* Amis des livres, *chez M. Conquet.* — Le Violon de faïence, *de Champfleury, et* Fromont jeune, *de Daudet.* — *L'illustrateur Bayard.*

Paris, 8 juillet 1885.

Mon Dieu! protégez-nous, car il pleut des volumes! Ils arrivent en masses serrées, issant de toutes parts, œillade nt à la vitrine des libraires, quêtant un regard, un sourire satisfait; nous suivant au logis, encombrant nos tables, nos sièges, nos étagères, parés à qui mieux mieux des attraits de la nouveauté, de la fraîcheur de l'inédit, du fard artistique de la réimpression et des grâces du renouveau. On croirait que les mots de l'Ecclésiaste ont été écrits d'aujourd'hui, tant ils apparaissent lumineusement prophétiques : *faciendi plures libros nullus est finis, frequens que meditatio carnis afflictio est.*

Jamais on n'a confié aux presses plus d'essence d'humanité et moins d'esprit littéraire; jamais on n'a improvisé avec plus d'insouciance ce qu'on nommait jadis respectueusement un volume. Les moindres grimauds entrent dans la danse des caractères typographiques. Les gens du sire quart de monde se mêlent de trousser un ouvrage; de tous côtés on recueille les plus minces déjections pseudo-littéraires de certain journalisme sous le format de l'in-18 ou de l'in-8°; la librairie enfin est devenue une Babel des styles innomés où l'esprit public a peine à se reconnaître.

Chaque semaine voit paraître plus de cent

romans qui se dispersent Dieu sait où; les éditeurs même se multiplient, avides de prose hâtive à distribuer sous couverture engageante. Il ne s'agit plus de belles-lettres, il s'agit de métier, et, dans le monde des écrivains, on argumente de préférence sur le taux proportionnel des éditions et sur le revenu à tirer de tel genre spécial opposé à tel autre.

La critique ne saurait exister dans cette foire aux livres; elle ne voit plus, elle n'entend plus : son règne est passé; l'écœurement lui monte aux lèvres, le flot débordant a violé son temple; elle fait place aux hommes-sandwich, à la réclame grossière, aux boniments, elle ne peut que se réfugier dans la littérature rétrospective, elle abandonne, sans plus lutter, à la foule des nouveaux venus, le grand et le petit trottoir.

*
* *

L'heureux lecteur qui vit doucement dans sa bibliothèque, donnant aux livres qu'il aime un regard bienveillant, lisant et relisant ses pages favorites, accueillant de temps à autre, sur une bonne lettre de crédit ou une sérieuse présentation, quelque nouvel auteur dans sa thébaïde, ne saura jamais à quel degré la lassitude et le découragement peuvent envahir le journaliste bibliographe amoureux des lettres, forcé d'accueillir et de passer en revue tous les produits de la librairie française qui, sans répit, franchissent sa porte. On dirait d'une déroute : chefs, soldats et maraudeurs arrivent sans ordre. Les piètres fantassins du roman coudoient les archers d'Apollon; les graves historiens se mêlent aux conteurs graveleux, les monographies d'art bousculent les mélanges littéraires; il faut classer tout cela avec un soupir d'accablement, parcourir, parcourir sans cesse, ne jamais s'attarder, rester le Juif errant de la critique hâtive, tout en songeant au bonheur inapprécié de ceux qui peuvent encore flâner dans notre grand domaine littéraire, séjournant là où il leur convient, mettant de la rêverie entre les lignes des ouvrages qu'ils dégustent peu à peu, sans souci de l'heure brève. Incomparablement fortunés sont-ils, ces bibliophiles qui ont fait graver en lettres d'or sur leur ex libris le *fallitur hora legendo*.

C'est pour avoir cédé à cette tant douce flânerie que me voici, pauvre victime du *Livre* et des livres, très en retard vis-à-vis de ceux qui daignent m'accorder audience et me pardonner d'être un irrégulier; je parlerai donc aujourd'hui de quelques beaux et bons livres, honnêtement imprimés sur solides papiers, à la forme enrichis d'eaux-fortes et de vignettes, munis de tous les sacrements de

L'Édition nationale complète des œuvres de Victor Hugo, publiée par MM. Richard et J. Lemonnier et annoncée à grand fracas depuis de longs mois, a épuisé les boniments ordinaires et extraordinaires du journalisme; toutes les plumes complaisantes et toutes les plumes à vendre ont versé l'encre polychrome des éloges sur ce monument élevé à l'homme du siècle. Nous avons voulu, avant de parler de cette publication si hautement vantée, attendre que plusieurs livraisons aient vu le jour et juger de l'élégance et des formes de cet « Édifice national » qui sera composé de plus de 40 volumes in-4° carré, comprenant quatre portraits à l'eau-forte et au burin, 250 grandes eaux-fortes hors texte et 2,500 vignettes en taille-douce imprimées à mi-page dans le texte, puis enfin, de très nombreux ornements typographiques spécialement gravés pour ce Panthéon artistique.

Huit livraisons sont déjà en vente; après les avoir vues avec soin, je constate, non sans regret, qu'après tant de tam-tam et de grosse caisse, il me faut avouer que la publication se présente comme déplorablement manquée, tant au point de vue du bon goût et du sens artistique qu'à celui du papier et de l'ensemble. Une œuvre qui coûtera plus de quatre mille francs aux souscripteurs sur Japon et environ trois cents écus aux modestes acheteurs sur vélin ordinaire, méritait plus d'originalité et plus de splendeur à coup sûr.

Jusqu'ici l'illustration se traîne dans le poncif et la vulgarité; les en-têtes de chapitre, bien que tirés en taille-douce, sont gris, sans valeur, d'une conception lourde et commune, d'une exécution absolument défectueuse. On jurerait de mauvais zincs, imprimés sans mise en train; il n'y a là ni reliefs ni accents, rien qui dénote l'eau-forte ni le burin. Ce sont des cartouches d'art décoratif sortis des vieux cartons et qui n'expriment point le moderne dans sa force et sa réelle valeur. A cette œuvre dite nationale, il fallait des artistes nationaux, depuis Meissonier jusqu'à Detaille, depuis Baudry jusqu'à Chaplin : toute la palette française, comme on dit, toute la lyre, devait se trouver au rendez-vous des éditeurs; il fallait ne point ménager l'or pour ne point épargner les talents; ce monument ne pouvait être rapetissé; il l'est, hélas! dans le médiocre et dans le laid. La montagne vient d'accoucher d'une horrible souris grise.

Les eaux-fortes hors texte, sans harmonie entre elles, dénotant un plan arrêté, ne sortent point des vignettes courantes; quelques-unes même ont choquantes de dessin et d'inhabileté de gravure. Encore, les éditeurs n'ont-ils abordé jusqu'ici que les *Odes et Ballades* et les *Orientales*,

merveilleux canevas d'illustration fait pour tenter le génie. Lorsque viendront drames et romans, *Cromwell, l'Homme qui rit* et *les Travailleurs de la mer, William Shakespeare* et *le Rhin,* il est permis de se demander avec inquiétude ce qu'ils pourront mettre en lumière et si la lassitude n'aura pas peu à peu invinciblement saisi les souscripteurs d'ici là. Je n'apporte ici aucune animosité vis-à-vis des entrepreneurs de cette publication considérable ; je ne puis que peindre en franchise l'expression de ma désillusion, partagée par la majorité des bibliophiles parisiens, et, lorsque je lis, en tête du prospectus, l'espérance manifestée par les éditeurs de présenter aux grandes assises de l'Exposition universelle de 1889 un incomparable monument du génie artistique et industriel français au XIXe siècle, je demeure sceptique et pense, en conscience, que mon pays peut produire de meilleures choses avec moins de vanité d'appel à la badauderie et sous un plus petit format.

***

Nous voici parvenus sur la fin du siècle, aussi l'on sent déjà le besoin de la récapitulation ; un tri se fait dans l'esprit public pour toutes les gloires littéraires des deux dernières générations, et depuis plus d'un an la librairie de luxe en fournit un signe certain, en donnant aux principaux auteurs du temps la consécration de somptueuses éditions plus ou moins définitives, soigneusement illustrées et d'un prix relativement élevé. — MM. Quantin, Jouaust et Conquet ont mis en coupe réglée la littérature du XIXe siècle, à cette différence que le premier a su fonder, par droit de traités habilement acquis, une véritable bibliothèque française des chefs-d'œuvre du siècle, où tous les grands écrivains, du romantisme à nos jours, se trouvent représentés. Cette remarquable collection romancière inaugurée par *Madame Bovary,* dont nous avons parlé au début de cette année, compte aujourd'hui deux œuvres nouvelles, *Monsieur de Camors,* d'Octave Feuillet, et l'impérissable chef-d'œuvre de Balzac, *le Père Goriot.*

La Bibliothèque de luxe de M. Quantin contiendra, en cinquante volumes, l'élite des romans du temps : Balzac, de Vigny, Mérimée, Alexandre Dumas père et fils, Charles de Bernard, Théophile Gautier, Flaubert, Feydeau, de Goncourt, Victor Hugo, Alphonse Karr, Murger, Nodier, Alfred de Musset, George Sand, Souvestre, Méry, Claretie, Daudet, Zola y paraîtront tour à tour ; puis, si le succès encourage cette entreprise considérable, Lamartine, Stendhal, les grands et qui ne saurait guère être terminée qu'à l'aurore du XXe siècle, alors que l'on résumera d'un coup d'œil admiratif les gloires incomparables en tous genres qu'a produites le XIXe.

Le format adopté par M. Quantin est un bel in-8° carré, de papier vélin blanc, spécialement fabriqué par les usines françaises du Marais, d'un joli grain, bien encollé, fait pour défier le temps. Le caractère d'impression est du plus pur Didot, d'un bel œil, qui ne fatigue point la vue ; l'illustration ne comprend pas moins de dix ou douze eaux-fortes par volume, et le prix général est de 25 francs l'exemplaire. C'est là réellement une innovation dans la librairie de luxe, aussi tous ceux qui peuvent calculer le prix de revient de ces sortes d'ouvrages demeureront étonnés d'un prix relativement si minime, qui mériterait de faire sensation dans le monde de l'impression.

Pour les bibliophiles *di primo cartello,* il a été tiré, à cent exemplaires numérotés, une édition spéciale, réimposée sur grand papier jésus du Japon, avec une double suite d'épreuves avant et avec lettre, au prix de 100 francs. Ce sont là des livres de toute beauté, qui peuvent, si on le désire, accueillir dans la splendeur de leurs marges tous les dessins originaux que certains amateurs du jour ont la fantaisie de demander parfois à des artistes en renom.

Examinons *Monsieur de Camors,* le maître roman d'Octave Feuillet, illustré ici pour la première fois. Onze scènes principales de l'ouvrage ont été interprétées par M. S. Rezchan, avec talent et un réel sentiment dramatique. — Cinq figurent dans la première partie du livre, six dans la seconde. L'artiste a mis dans ses compositions, sans rien emprunter aux disgracieux costumes du second Empire, ce je ne sais quoi de spécial qui entre dans l'atmosphère d'une époque et forme comme la couleur locale d'un règne ; — ses personnages ont un type bien accusé, qui ne se dément pas dans la série des divers dessins ; c'est ainsi que *Monsieur de Camors* évoque l'image d'un duc de Morny jeune, auquel l'auteur aurait songé, si l'on en croit certaines indiscrétions mondaines. Les gravures de Mme Rouveyre et de MM. Daumont et Duvivier ne sont peut-être pas aussi égales qu'on le voudrait, mais elles donnent l'expression exacte des compositions et sont redevables au burin et à la pointe sèche de leur allure calme et un peu froide.

Le seul petit reproche que je ferai à l'éditeur, c'est de s'être montré, de parti pris, un peu trop sévère pour l'ornementation typographique de son texte ; *Monsieur de Camors* se divise en deux parties et en treize chapitres ; j'aurais aimé à voir, en

des culs-de-lampe finement gravés sur bois, dans le genre des livres de 1845-1850 ; je sais bien que ce sont là des frais importants, et que, d'autre part, beaucoup d'amis des livres, et des plus judicieux, apprécient comme une suprême correction la sobriété qu'a laissé voir ici M. Quantin ; mais je n'en persiste pas moins dans ma manière de sentir un beau volume ; je le veux vivant et gai, relevé de vignettes le plus possible, considérablement fourni d'arabesques. Il y a en moi un ennemi irréconciliable des grands blancs, où l'œil s'abîme comme en un désert ; je réclame une caravane typographiée, si minime ou lointaine soit-elle. Il manque une oasis dans l'aridité polaire de la page.

***

Le Père Goriot, le dernier ouvrage paru de cette collection de chefs-d'œuvre, ne réclame rien de ce genre ; le texte se suit d'un bout à l'autre sans arrêt, et il faut tout le génie de Balzac pour que le lecteur, enlevé par la magie de l'écrivain, ne songe point à s'en apercevoir. M. Quantin a fait de ce livre un ouvrage impeccable ; je suis ravi de le constater, et je voudrais que tous les bibliophiles de France et de l'étranger fissent à cette édition le succès qu'elle mérite. On sait toute la discrétion apportée dans cette revue, lorsqu'il s'est agi de faire l'éloge des ouvrages publiés par notre éditeur ; cette discrétion a été poussée parfois jusqu'au mutisme, ou tout au moins jusqu'à l'annonce banale et sans commentaires ; je ne serai donc assurément pas susceptible de montrer ici plus d'amitié que de sincérité en parlant de la perfection de cette édition du *Père Goriot,* et en particulier des compositions hors ligne d'un jeune artiste de grand avenir, M. A. Lynch.

***

Le Père Goriot ne compte que dix eaux-fortes gravées par Abot, d'après les tableaux de M. Lynch, car ce sont dix peintures très étudiées qui ont été confiées à la gravure, dix scènes posées, vues, senties qui restent en harmonie avec le roman : « La table d'hôte de la Maman Vauquer » est particulièrement bien traitée ; chaque personnage y est à sa place, chaque physionomie cherchée et heureusement trouvée. Les types de Vautrin, ce géant shakespearien, de l'élégant Rastignac et du brave papa Goriot sont vivants sous le crayon de M. Lynch. La dernière composition, « la mort de Goriot », est saisissante dans sa grandiose simplicité. Le jeune peintre a restitué avec une exactitude extrême le caractère, l'architecture riode de la Restauration, où Balzac s'est plu à mettre son drame en action. Rien ne choque l'œil, aucun détail n'est oublié ; on jurerait voir l'œuvre d'un contemporain grandement préoccupé de réalisme. M. Abot, dans la gravure de ces dix planches, a fait preuve d'une grande habileté ; il a rendu avec une belle conscience les ingénieuses compositions du jeune illustrateur ; peut-être demeure-t-il néanmoins un peu trop maître de lui dans le maniement de la pointe : c'est un méticuleux qui a peur des audaces du burin et des morsures trop franches de l'eau-forte ; c'est pourquoi, de volonté, il reste dans les tonalités grises et les petites tailles léchées ; c'est presque un aciériste comme on les comprenait en 1850 ; mais ici cette correction de gravure n'est pas un défaut condamnable, elle entre en communion avec l'époque et la nature des sujets reproduits, et je ne pourrais que complimenter M. Abot du soin tout particulier qu'il a apporté dans l'interprétation de ces aimables chefs-d'œuvre de composition.

Il faut souhaiter aussi que M. Quantin nous offre de nombreux ouvrages aussi parfaits que ce *Père Goriot ;* il a devant lui le champ littéraire le plus vaste et le plus pittoresque à exploiter. Avec Dumas, avec Flaubert, Mme Sand, Sandeau, Gautier, Souvestre et de Vigny, il possède en main les canevas les plus riches et les plus fantaisistes pour y broder de mirifiques illustrations ; mais je ne saurais trop lui conseiller de ne pas s'en tenir uniquement au procédé de l'eau-forte et des compositions hors texte ; je ne vois pas bien *les Trois Mousquetaires, la Reine Margot, Colomba, la Fée aux Miettes* et *Cinq-Mars* imagés de planches sur cuivre ; il faut du nouveau aux amateurs de cette fin de siècle ; qu'on nous ramène un peu à ces bois splendides qui se mariaient si bien au texte dans les beaux livres de Curmer et de Bourdin, justement recherchés aujourd'hui, et lors même que les artistes graveurs en relief feraient défaut, il restera toujours les procédés de zincographie qui progressent chaque jour et dont on peut tirer des effets exquis, tant dans le noir que dans le repérage en couleur. Au reste, point ne m'est besoin de pousser notre éditeur ami dans la voie de l'actualité, du progrès et des routines brisées ; il est de ceux qui marchent de l'avant avec ardeur et il a fourni assez de preuves de sa prodigieuse activité et de son intelligence de créateur et d'innovateur, pour que les amoureux du livre soient assurés de toujours trouver son nom lorsqu'il y aura un beau volume franchement artistique et de forme nouvelle à admirer.

MM. Jouaust et Sigaux, eux aussi, ont voulu enrichir la *Librairie des Bibliophiles* d'une *Bibliothèque artistique moderne,* d'un format plus petit et d'un prix plus élevé. Déjà ils ont publié les *Contes d'Alphonse Daudet, le Roi des montagnes* d'Edmond About, *le Capitaine Fracasse* et *Une page d'amour* d'Émile Zola. Nous avons déjà parlé de ces diverses publications de grand luxe, qui ont un tirage sur vélin de Hollande à la forme, avec exemplaires sur papier de chine et sur Whatman, et qui possèdent une édition de luxe sur grand papier à très petit nombre. Je m'étendrai cependant sur les deux derniers ouvrages parus : *Une page d'amour* et *Servitude et Grandeur militaires,* d'Alfred de Vigny.

La belle œuvre psychologique de Zola est éditée en deux volumes in-8° écu (au prix de 45 francs), avec une préface de l'auteur, dix dessins d'Édouard Dantan et un portrait gravés par Duvivier. Le texte est d'une belle typographie, d'un tirage un peu gris et pas assez suivi de couleur, ce qui est le défaut général des livres de l'imprimerie Jouaust; le caractère adopté, très sympathique à l'œil, fort et d'un type original est bien mis en pages et laisse une marge suffisante ; le papier est irréprochable ; l'aspect extérieur du volume est tout à fait séduisant. Si l'on pouvait autrefois élever quelques réserves au sujet des gravures faites pour les *Contes de Daudet* et *le Capitaine Fracasse,* il faut ici louer en toute sincérité la très intéressante suite d'illustrations que le peintre Dantan a mises au jour, après lecture d'*Une page d'amour*.

Ce roman, simple jusqu'à la monotonie et d'une modernité si accusée, n'était point aisé à illustrer; il avait contre lui le costume moderne et aussi le manque de pittoresque dans le décor et dans le dramatique. Or rien ne m'apparaît aussi difficile à rendre vivant, pour un dessinateur qui n'a pour moyen d'interprétation que le noir et le blanc. M. Dantan qui, avec M. Dagnau-Bouveret, est un des peintres qui sentent le mieux le côté intime des intérieurs modernes, a tiré d'*Une page d'amour* tout le parti qu'un Yan d'Argent eût pu tirer d'un roman de cape et d'épée. Ses dix compositions, alors même qu'inégales, ont une expression de vérité, une perfection de dessin qui séduisent; toutes sont d'un art élevé. L'*Enfant malade,* qui ouvre la première partie du roman, la scène de l'*Évanouissement dans l'église* sont des tableaux de maître. Si d'autres dessins nous laissent plus froids, c'est que la gravure n'était pas de nature à en donner toute la saveur. Non pas que je veuille blâmer les eaux-fortes de M. Duvivier, qui sont fines, séduisantes et d'une exécution cadre aussi étroit que celui du livre, la gravure ne sera jamais d'une finesse assez enveloppante pour indiquer les demi-teintes qui viennent mourir dans les oppositions de lumière et d'ombre.

*
* *

Le dernier ouvrage publié par MM. Jouaust et Sigaux dans leur *Bibliothèque moderne* est la *Servitude et Grandeur militaires,* d'Alfred de Vigny, que, par un singulier hasard, la Société des *Amis des Livres* vient également d'éditer pour ses membres fondateurs et correspondants. Ces deux livres sont curieux à comparer. L'édition de la *Librairie des Bibliophiles* a pour illustrateur le peintre des chouans, Julien Le Blant; celle des *Amis des Livres,* imprimée sous la direction artistique de M. Henry Houssaye, est entièrement vignettée par le peintre militaire Henri Dupray. L'ouvrage des *Cinquante* est de format grand in-8°, entièrement tiré sur Japon et superbement imprimé en caractères Didot par Lahure. C'est, à mon sentiment, la plus belle publication de la Société, celle qui exprime une note d'art franchement caractéristique et dont l'ensemble est le mieux réussi. Les quelques exemplaires mis en vente valent aujourd'hui 220 francs, et cet ouvrage atteindra un prix beaucoup plus élevé. L'illustration se compose de onze dessins que Dupray a habilement distribués en planches hors texte et en-têtes de chapitre, tous gravés par Mordant. Dupray, qui est un lettré et un fanatique des légendes impériales, a enlevé ses compositions comme Charlet l'eût seul pu faire, non pas avec une correction absolue si l'on veut, mais avec une conviction et une ardeur guerrière qui valent infiniment mieux. Les gravures de Mordant sont brillantes, très *eau-fortées* et sans excès de burin ou de pointe sèche. Ce livre se développe dans une splendeur de haut goût et fait grand honneur à son directeur Henry Houssaye. Je ne fais ici que le saluer en passant et j'y reviendrai peut-être par la suite.

L'édition de M. Jouaust, sans présenter l'ampleur magistrale qu'ont donnée à leur œuvre d'élection les *Amis des Livres,* offre un intérêt absolu. Le conte de *Laurette* est illustré de deux dessins, ainsi que *la Veillée de Vincennes* et *la Canne de Jonc,* soit six compositions d'une grande originalité et qui doivent à la gravure de M. Champollion un relief surprenant. M. Le Blant, dans cette œuvre, a montré une grande simplicité; il n'a point cherché le dramatique tapageur et il a su trouver des scènes émues, toutes contenues dans l'expression parfois admirable de ses personnages. Il a mis moins de passion que Dupray et aussi plus de sentiment poétique. Au demeu-

réunies, et je sais quelques amis des livres qui joindront les deux suites dans leur exemplaire, sans oublier les deux portraits d'Alfred de Vigny, à ses débuts et sur la fin de sa vie, que M. Jouaust a eu l'heureuse inspiration de faire graver pour ses souscripteurs sur grand et petit papier.

*
* *

Un troisième éditeur d'œuvres modernes en éditions luxueuses se présente, c'est M. Conquet, dont j'ai eu ici souvent l'occasion de constater le bon goût et l'intelligence artistique, lors de ses précédentes publications. Cet éditeur n'a point fondé, à proprement parler, de collection ou plutôt de « Bibliothèque moderne. » Il se refuse à adopter un format uniforme, et ainsi il reste indépendant d'allures, sans gêner la constance de ses fidèles amateurs. Il pense, non sans raison, que chaque ouvrage appelle un genre d'illustrations à part, un type de caractères et par conséquent un format spécial, et ainsi va-t-il du petit au grand in-8°, de l'in-16 à l'in-18, sans souci des collectionneurs méthodiques. Ses derniers livres sont : une édition du *Violon de faïence,* de Champfleury, avec 36 eaux-fortes de Jules Adeline, dans le format in-8° écu carré, d'un tirage à 500 exemplaires numérotés (35 francs sur vélin du Marais), et le célèbre roman de Daudet : *Fromont jeune et Risler aîné*, illustré de douze grandes compositions hors texte d'Émile Bayard, gravées à l'eau-forte par F. Massard, publication en 2 volumes in-8° cavalier, tirés à 500, dont 350 exemplaires sur vélin à 50 francs.

L'avantage de M. Conquet est de publier ses livres à un prix élevé, en limitant son tirage pour un très petit nombre de bibliophiles; il peut ainsi, sans prétendre à de forts bénéfices, les épuiser rapidement, les suivre, les racheter au besoin, en un mot, veiller sur ses livres comme un libraire-amateur qui aime à ne pas abandonner ses enfants aux hasards de la foule.

Le Violon de faïence, de Champfleury, parut primitivement dans la *Presse* en 1861 et y obtint un succès relatif; il y a quelques années, Dentu en publia une édition illustrée de chromolithographies remarquables, qui fut vite enlevée par un public de délicats. La publication de M. Conquet vient donc bien à son heure et ne fait pas double emploi. Les eaux-fortes d'Adeline, dans le texte, sont d'une disposition et d'un effet très heureux et donnent à ce délicieux roman un cachet exquis et tout à fait nouveau. Ce sont des paysages, des natures mortes, des amoncellements de vieilles faïences de Rouen ou de Nevers, qui viennent sous l'inspiration de l'aquafortiste se contourner en débuts de pages ou former de charmants culs-de-lampe.

Livre charmant d'esprit, de format, d'impression, qui mérite une place d'honneur dans les bibliothèques d'archéologues.

*
* *

Quant à *Fromont jeune et Risler aîné,* le roman de Daudet, le plus lu et le moins contesté, M. Conquet en a fait un bijou d'impression et d'élégance. Je voudrais également pouvoir m'extasier sur les eaux-fortes d'après les dessins de M. Bayard; et je serai, cela est probable, taxé de barbare, après la déclaration que je vais faire. Elles séduiront, en effet, le plus grand nombre, mais j'avoue toute l'antipathie qu'elles m'inspirent. M. Émile Bayard est le plus poncif, le plus banal illustrateur que je connaisse; c'est un vignettiste mou, sans nerf et, ce qui est pire, sans défaut. C'est bien le dessinateur idéal de l'ancien *Journal pour tous;* déjà il marque une époque et *fait date;* son talent incolore a eu son heure et ne l'a jamais dépassée sur le cadran de la renommée; c'est l'homme de la mine de plomb : un *gris* par excellence, mais qui ne grisera jamais les contemplateurs de ses plats crayonnages. Son dessin sent le renfermé, le vieillot, le suranné, les mauvais clichés des œuvres morales de M. de Ségur. J'avoue que cela m'exaspère et je le dis sans façon; c'est à tel point que le graveur, M. Massard, qui cependant ne manque point de talent, après s'être évertué à donner à ses cuivres des reliefs d'eau-forte, n'est arrivé à produire que des apparences de bois très chipotés, selon la formule Bayard et Cie. Cela nous rappelle un peu trop les honnêtes vignettes de la *Bibliothèque rose* et les fines images du *Plus beau jour de la vie.* C'est un peu jeune... n'est-il pas vrai ?

Avoir gâché ainsi les types de Delobelle, de la petite Désirée, du père Planus, c'est réellement dommage ! Je suis assuré qu'en son for intérieur, Daudet, qui n'est guère bibliophile cependant, mais qui est très artiste, sera de mon avis. M. Conquet s'est trompé dans le choix de son dessinateur; il a frappé à la porte d'un illustrateur pour livraisons populaires, mais non point pour livres d'amateurs éclairés et difficiles.

Heureusement qu'il prépare des *Contes à Ninon* qui lui permettront de prendre, avec M. Rudaux, une fameuse revanche !

OCTAVE UZANNE.



— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

Le Sang bleu, par Hector Malot. Paris, G. Charpentier et Cie, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le quarante-troisième roman de M. Hector Malot porte ce titre bien significatif : *le Sang bleu*. On devine aussitôt une partie du sujet qu'il va traiter, ou tout au moins la partie principale de ce sujet, c'est-à-dire la question de la noblesse héréditaire, la mise aux prises de l'aristocratie et de la bourgeoisie, la lutte des préjugés féodaux et du progrès. C'est du *Sang bleu* qui coule dans les veines de la vieille marquise de Colbosc, et elle n'admet pas qu'on puisse introduire dans ce bleu réservé à l'aristocratie le moindre globule rouge ; aussi, pour elle, en dehors des nobles, ses égaux, il n'existe rien, ni argent, ni travail, ni intelligence. Mais il n'en est pas de même de sa fille, Hériberte de Colbosc, qui, lassée de sa solitude et de son célibat, voyant que personne de son rang ne veut l'épouser, accepte les millions et la main d'un honnête bourgeois du nom prosaïque de Guillaumanche, député et riche propriétaire, resté veuf avec une fille, le type du parfait honnête homme ; à défaut de titre et de sang bleu, il possède toutes les qualités de cœur et d'esprit nécessaires pour rendre une femme heureuse. A la grande stupéfaction, à la coléreuse jalousie de sa mère, Hériberte fait ce mariage, trouve le bonheur parfait dans cette union et aime, comme si elle était sa propre fille, Nicole, la fille de Guillaumanche. Ayant vainement tenté de semer la discorde dans ce ménage, la vieille marquise sait si bien manœuvrer que certain comte de la Sénevière, homme perdu de réputation, mais noble, courtise Hériberte malgré elle, assassine son mari, et, après avoir voulu épouser cette veuve, devenue veuve de son fait, se tue au moment où la fille de la victime est parvenue à découvrir que l'assassin, c'est lui.

Tel est, en quelques lignes, le sujet de ce roman, un des plus émouvants d'Hector Malot. Le personnage qui domine ce livre et le rend d'une émotion poignante, c'est Nicole, une délicieuse figure d'enfant, adorant son père et ne vivant plus, après la mort de Guillaumanche, que pour le venger. Ce caractère d'enfant est fort heureusement trouvé, d'une couleur douce et tendre, qui va droit au cœur et le remue de la manière la plus profonde. Rien n'est plus touchant que les différents passages où cette petite se trouve en scène, d'abord avec son père, lui racontant ses joies et ses peurs, le couvrant de son adoration d'enfant, une adoration de petite fille qui a des élans maternels, ensuite avec sa belle-mère. Tout le livre repose sur cette enfant et il lui devra son succès mérité, un succès de larmes et de battements de cœur.

Une Vie d'artiste, par Roger Ballu. Paris, Ludovic Baschet, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Correctement et simplement écrit, le livre intitulé par M. Roger Ballu *Une Vie d'artiste* est plutôt une sorte de rapide étude consacrée à la glorification de l'Art, un procès-verbal un peu sec et concentré des principaux points d'une existence d'artiste, qu'un roman dans la réelle acception du mot. Cela semble tenir à ce que tout ce qui a trait aux discussions artistiques, aux querelles d'art prend une très grande importance sous la plume alerte de l'écrivain, et que l'étude si capitale des personnages et de leur caractère paraît avoir été volontairement sacrifiée. Il en résulte un plaidoyer consciencieux en faveur de la question Art, mais un simple plaidoyer et nullement un roman. Nous trouvons, en effet, dans ce volume de fort longs passages consacrés aux chefs-d'œuvre du Louvre, aux qualités et aux défauts de la peinture ; mais nous ignorons totalement ce qui concerne la psychologie et la physiologie des héros, c'est-à-dire

les vrais points à mettre en lumière dans le roman. Les figures sont simplement indiquées d'un crayon léger, mais ne prennent pas le relief nécessaire sur le fond général. Cependant ce livre a un but, qui se dégage assez clairement, c'est de guerroyer contre les marchands de tableaux, qui accaparent les artistes, les exploitent et les jettent de côté comme un citron vide, quand ils en ont tiré tout ce qu'ils voulaient. A ce titre spécial, l'ouvrage de M. Roger Ballu lui attirera et lui méritera la reconnaissance de tous les artistes.

Mon petit Homme, par Émile Bonnetain. Bruxelles, Henry Kistemaeckers, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

C'est l'exacte et minutieuse histoire d'une liaison entre un employé de ministère et une fille entretenue par un vieux. On sent que tous les détails de ces amours sont peints avec une réelle conscience de faire vrai; et cependant l'auteur n'a pas cherché avec une insistance volontaire le plus épais de la bourbe humaine. Beaucoup de sincérité, de vécu, de senti dans cette étude, dont les brutalités répandues çà et là sont les indispensables piments et les compléments voulus du sujet choisi.

La pudique Albion. — *Les Nuits de Londres,* par Hector France. Charpentier et Cie, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Sous ce titre, l'auteur connu des *Va-nu-pieds de Londres* vient d'écrire une œuvre d'une sanglante énergie contre l'hypocrite Angleterre. Rarement nos *pudiques* voisins d'outre-Manche ont été flagellés d'une manière aussi vigoureuse et aussi juste. Bien que ce livre ne fasse que raconter certains épisodes de la vie anglaise, il prend des allures de pamphlet vengeur et fouaille impitoyablement la luxure, la dépravation et tous les autres vices qui pullulent à Londres. Ce sont d'amusantes et instructives histoires que celles qu'il intitule : *la Fillette qui a manqué le train; Religious meeting; Traite de blanches; Miss Dalila* et tant d'autres, qui édifieront complètement les Français sur les mœurs secrètes et les plaies gangreneuses de la Cité. C'est une œuvre de véritable Français qu'a accomplie Hector France en dévoilant ces monstruosités, mais en même temps il a fait œuvre de littérateur et d'artiste, et, à tous les points de vue, son livre trouvera parmi nous le succès qu'il mérite.

Ce brigand d'Amour, par Joseph Gayda. Paris, Ed. Monnier et Cie, 1885. Un vol. in-8° cavalier illustré. — Prix : 5 francs.

Beaucoup d'esprit, de couleur et de lettres dans le curieux volume que M. Joseph Gayda intitule *Ce brigand d'Amour,* et que M. Louis Legrand a illustré d'affriolantes eaux fortes. L'histoire du brave capitaine Plumard, qui ouvre la série d'historiettes contenues dans le livre, est une des plus amusantes et des plus brillamment troussées que nous ayons lues. Mais il faudrait citer également *Idylles, l'Armée de la Vertu, Pour leur apprendre... les deux Timides, Caprices, les Rouées, Remember,* etc., etc., pour ne pas nous trouver en reste avec l'auteur de ces nouvelles ciselées par un véritable écrivain, avec une bonne humeur, une gauloiserie de bon aloi et un brio étourdissant. On sent chez l'auteur de ces récits colorés la préoccupation de l'art et l'ardent désir de compter parmi ceux qui mettent avant tout le style et l'observation vraie. Le public et les lettrés feront également bon accueil à *Ce brigand d'Amour.*

La petite Dufresnoy, par Henri Demesse. Paris, Frinzine et Cie, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Une œuvre assez intéressante, mais que gâte une perpétuelle allure de mélodrame encore accentuée par des phrases courtes, hachées, jetées à la ligne. L'auteur procède continuellement par sauts et saccades, ce qui enlève de l'homogénéité à l'observation. Çà et là, au milieu des interjections et des exclamations qui emplissent le volume, on retrouve une page bien faite, une pensée habilement déduite; c'est un livre très incomplet, dont le principal défaut est d'avoir été trop vite fait.

Les Récits de Jean Féru, par Guillaume Livet. Paris, Marpon et Flammarion, 1885. Un vol. grand in-16. — Prix : 5 francs.

Après nous avoir raconté dans un avant-propos fort joliment enlevé l'histoire héroïque du patriote martyr Jean Féru, un chevalier d'Assas de la campagne de 1870-1871, M. Guillaume Livet place sous son invocation une vingtaine de récits d'une vive allure, amoureusement colorés de rose, teintés de gris, soulignés de noir, dans lesquels il révèle son souple talent de conteur. Il y a de tout dans ces nouvelles : des ballades, des fantaisies, de fins crayonnages et des aquarelles charmantes; l'observation s'y allie dans une juste mesure à l'imagination, de manière que jamais la fatigue ne vienne s'attaquer au lecteur. Les historiettes goguenardes et gauloises y font pendant aux études sentimentales; mais ce qui domine, c'est la gaieté, une exubérance de fête parisienne sentant bon la jeunesse et fleurant doux l'amour.

Ouida. *Wanda,* roman anglais traduit avec l'autorisation de l'auteur, par Fr. Bernard. Paris, Hachette et Cie, 1885. 2 vol. in-18.

Les œuvres de la romancière anglaise qui signe Ouida sont fort disçutées au delà du détroit, et quelque peu anathématisées dans certains milieux; mais elles sont fort lues partout. Les lecteurs fran-

ger, autant que MM. les éditeurs le permettent par les traductions qu'ils publient, connaissent déjà quelques ouvrages de cet auteur parus à la librairie Hachette. L'un, entre autres, *la Princesse Zouroff*, donne bien l'idée de sa manière. Mais on n'avait pas encore traduit un véritable *Three Volume Novel* comme celui que la même maison nous offre condensé typographiquement en deux volumes. Je crois que, si l'on ne s'effraye pas de la longueur, — mais les liseurs de romans ne sont pas gens à s'effrayer de si peu, — on ne regrettera pas de s'être aventuré dans ces pages compactes et nombreuses. C'est l'histoire d'un bâtard de prince russe qui, après une jeunesse d'aventures et de scandales, sous le nom d'un marquis français mort en Amérique et dont il se fait passer pour le fils, rencontre en Autriche une jeune châtelaine, dernière héritière d'une puissante maison, et, par un concours de circonstances romanesques, l'aime, est aimé d'elle et l'épouse. Rien ne troublerait leur bonheur ; mais depuis que René, faux marquis de Sabran-Romaris, est arrivé plus haut qu'il ne l'avait jamais espéré dans ses rêves, il ne peut plus être heureux. Il ne le peut plus surtout depuis que le cousin de la belle et héroïque Wanda, sa femme, le prince Vàsàrhely, qui aime Wanda d'un grand amour désormais sans espoir, a découvert le vrai nom du bâtard du prince Zabaroff, et que lui, René, se sait à la discrétion de cet ennemi. Le remords, la crainte, un sentiment d'indignité que son amour pour Wanda fait plus cuisant encore, changent toutes ses joies en poison et le rendent d'autant plus misérable qu'il est plus entouré de ce qu'il faut pour être heureux. Une femme méchante et coquette, qui a flairé le mystère par hasard, oblige le malheureux mari à la prévenir et à tout révéler à sa femme. René est banni par Wanda, qui ne peut, dans sa fierté immaculée de patricienne, pardonner au mensonge ni supporter le déshonneur de son propre sang. Après trois ans, René, qui a vécu ignoré dans la montagne, sauve son fils égaré au milieu d'une tourmente de neige, et se blesse à mort en franchissant, ce fardeau dans les bras, une crevasse de glacier. Wanda sent son orgueil se fondre, sa volonté fléchir, et pardonne à son mari mourant. « Le marbre blanc taillé à sa ressemblance repose sur son tombeau dans la chapelle des Chevaliers ; mais dans le cœur de Wanda il est encore et pour toujours vivant, et, avec lui, un remords sans sommeil et qui ne finira pas. »

On ne peut guère faire de lecture plus attachante et plus poignante. A certains moments, l'émotion est tellement intense qu'on en est oppressé, et qu'on en veut à l'auteur d'être comme la grande et altière Wanda, de n'avoir pas pitié. Les fautes de détail disparaissent dans l'ensemble saisissant de l'œuvre. Je ne puis cependant m'empêcher de signaler en passant la bizarre idée que Ouida se fait de notre organisation universitaire et de nos établissements d'instruction publique. Elle nous montre un proviseur, « le proviseur du lycée Clovis, près de Paris », qui contrevient aux règlements de la maison qu'il dirige en recevant comme élève un enfant naturel, et qui, pour cette infraction aux règlements, reçoit beaucoup d'or !

Je laisse aux critiques autrichiens le soin de vérifier s'il n'y a pas de fautes analogues dans le reste du roman, dont l'action presque tout entière se passe en Autriche. Mais, encore une fois, c'est une œuvre forte, où les aventures romanesques et les péripéties inattendues peuvent s'admettre sans trop mériter le reproche d'invraisemblance, et où les caractères, plus grands que nature, sont animés des plus violentes, mais aussi des plus nobles passions humaines, mises en jeu de façon à éveiller en nous un écho profond, et, par instant, à nous remuer les entrailles dans un sentiment d'angoisse et de pitié. B.-H. G.

Mademoiselle Vermont, par PHILIPPE CHAPERON. Mœurs parisiennes. Paris, Alphonse Lemerre, 1885. Un vol. in-18.

Mlle Vermont a une mère malade, mais elle n'a plus un sou pour la soigner. Elle se résout à faire de l'argent avec ce qui lui reste, et elle descend sur les boulevards. Elle est accostée par un jeune homme qu'elle suit jusqu'à la chambre d'hôtel garni où aboutissent d'ordinaire ces aventures. Mais là le dégoût l'emporte sur l'héroïsme ; elle fond en larmes, raconte son histoire, et son cavalier de hasard, qui se trouve être un gentilhomme riche, la renvoie avec un billet de cinq cents francs. Respectée et sauvée par cet homme, Mlle Vermont l'aime. Les hasards de la vie la font entrer comme institutrice chez une dame de noir vêtue, qu'elle a rencontrée sur la tombe du poète des *Grandes Douleurs*, Ange Violis, dont elle est l'admiratrice sans l'avoir jamais connu. La dame en noir, Pascale de Manles, est la fille d'un général et a été la maîtresse du poète. Père et amant sont morts, et elle reste seule, chargée d'élever une jeune nièce qu'elle aime comme sa fille. Plus tard, Mme Pascale de Manles, pendant une saison aux eaux, est sauvée d'une averse par un monsieur qui lui offre abri dans sa voiture, et elle s'aperçoit que ce monsieur lit le volume d'Ange Violis, *les Grandes Douleurs*. Ce monsieur, qui s'appelle Maurice de Favrès, est amoureux de Pascale, et Pascale ne peut se défendre d'une douce sympathie pour un homme qui l'empêche de se mouiller et qui lit Ange Violis. Mais Ange Violis a possédé tout son cœur et l'a emporté avec lui dans la tombe, et elle s'enfuit pour ne pas s'apercevoir qu'il lui en reste assez pour aimer encore. M. de Favrès n'a pas de peine à découvrir son adresse, à Saint-Mandé, et n'est pas peu surpris d'y retrouver en même temps la jeune fille du boulevard dont il avait respecté la vertu. Grâce à elle, qui se fait un devoir de reconnaissance de sacrifier ses propres sentiments, il l'emporte sur le souvenir d'Ange Violis et épouse Pascale. La vie est heureuse pour tout le monde, excepté pour Mlle Vermont, dans ce petit cercle qui comprend, en outre, un maître d'école, ancien camarade de lycée de Maurice de Favrès, et amoureux sans espoir de l'institutrice ; une princesse, ancienne écuyère de cirque, et le prince son mari, qui, depuis qu'elle ne

saute plus dans les cerceaux et ne sent plus le crottin, prend des maîtresses là où il l'a prise elle-même; un journaliste, le rédacteur en chef du *Justicier*, avec sa jeune femme, Adryane de Latane, et deux ou trois personnages plus vulgaires qui se meuvent à l'aise dans cette société composite et bizarre. Mais un jour, arrive une jeune Américaine, Maud Holcombe, confiée par son père à Mme et à Mlle Vermont pour compléter son éducation française. Le comte Maurice de Favrès se charge d'y contribuer de son mieux, et cherche à faire sa maîtresse de miss Maud, laquelle, experte en l'art de *flirter* et spéculant sur les chances de mort prochaine de Pascale depuis longtemps languissante, attise la passion du comte et se compromet avec lui sans rien lui accorder. Mlle Vermont, qui aime toujours le comte, est à bout de sacrifices et fait une guerre de sauvage à l'Américaine. Pascale, retirée malade à la campagne, apprend que son mari la trompe ou fait pour cela ce qu'il peut, et elle meurt, s'accusant d'avoir été infidèle à Ange Violis, son poète défunt, et croyant se jeter dans les bras du trépassé. Une grande scène finale met en présence les deux compétitrices à l'amour du veuf; Maurice de Favrès, qui était prêt à épouser l'Américaine, s'apercevant enfin qu'elle se joue de lui et n'en veut qu'à son nom, la repousse et l'auteur nous laisse entrevoir que Mlle Vermont accepte cette fois, à des conditions plus honorables, le dévouement auquel elle n'avait pu se soumettre dans la chambre de l'hôtel garni.

Le marquis de Laroche Saint-Jude, par Raymond de Montfort. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie. Un vol. in-18.

Une coquette se fait épouser par un homme faible tout en cherchant à se faire aimer d'un homme supérieur. Celui-ci, qui donne son nom au livre, sans être exempt des entraînements et des oublis dont il est difficile aux plus sages de se garantir en présence d'une belle jeune femme ou d'un beau fruit qu'on n'a qu'à cueillir, ne porte la main sur l'objet tentateur que pour la retirer aussitôt. Il aime sa voisine, Blanche de Renoux, jeune fille pauvre et charmante, qui a été la camarade de son enfance. La mère du marquis, femme hautaine et impérieuse, pleine pour son fils d'un amour profond, mais égoïste et ambitieux, a imaginé de marier Blanche à son frère, général sexagénaire, et lorsqu'elle apprend l'amour des jeunes gens, son indignation n'a pas de borne. Elle y voit une intrigue de Blanche et de sa mère, et, outrée de trouver pour la première fois en son fils une volonté opposée à la sienne, elle lui enjoint de quitter le château. Le vieux général arrange enfin les choses, en amenant Mme de Renoux, qui est veuve de son meilleur ami, à lui accorder sa main; Blanche ainsi devient la nièce de Mme de Saint-Jude, qui ne peut plus parler de mésalliance ni d'infériorité de fortune, et qui permet à son fils d'être heureux.

Je dois à la vérité de dire que le commencement de ce roman m'a paru singulièrement alourdi par les et prudhommesques dont l'a farci l'auteur. La fin, vigoureusement menée, en dépit d'une certaine puérilité d'invention, le relève et dénote un talent qui tiendra, il faut l'espérer, ce qu'il promet ici. La scène où la marquise, son fils et Blanche se trouvent en présence, notamment, est poignante et vraiment belle. Il y a là une puissance dramatique que j'ai d'autant plus de plaisir à louer que je suis plus éloigné des appréciations de l'auteur sur les questions politiques et sociales auxquelles, à mon avis, il touche trop souvent.

B.-H. G.

Rosa Mulholland. *Une Idée fantasque*, traduit de l'anglais par P. Moulhins. Préface de Charles Gounod. Paris, Henri Gautier. Un vol. in-12.

L'idée fantasque est, ou je me trompe fort, d'avoir écrit ce roman. Ce n'en est pas une moindre de l'avoir traduit, au contraire; mais la plus fantasque de toutes est assurément celle de M. Charles Gounod, qui, se faisant préfacier, nous présente « un roman honnête et captivant dont l'auteur a le respect de lui-même et du lecteur », et qui nous déclare en finissant que rien n'est meilleur que d' « ouvrir les yeux sur le vrai et sur le bien pour s'y réfugier, s'y abriter et y fixer sa raison et sa vie ». Voilà trois bonnes raisons pour justifier le titre, et, à vrai dire, je n'en vois pas d'autre. Pour le reste, j'ai ouvert les yeux sur le vrai et sur le bien contenus dans ces pages, et, pour continuer le galimatias métaphorique de M. Charles Gounod, il ne me semble pas qu'on y puisse abriter ou fixer quoi que ce soit, si ce n'est, à grand'peine et par devoir, un instant d'attention. Il y a là dedans un financier véreux qui ruine sa famille; une évaporée et un gommeux anglais; un brave homme enrichi qui possède à la fois un château et une femme adoratrice de petits chiens; une jeune fille orpheline et riche qui aime le fils de la « meilleure amie de sa mère », laquelle est l'épouse infortunée du financier banqueroutier et fugitif; un jeune homme qui est le fils susmentionné et qui aime la jeune fille susdite, et enfin une autre personne extraordinaire qui semble venir à la traverse des amours des deux jeunes gens, mais qui se trouve être une autre fille, excellente au fond, bien que quelque peu aventureuse, de l'honnête épouse du financier véreux, fille qui s'était, pendant longtemps, perdue en France et dans les pays circonvoisins. Tout finit bien; la mère pleure de joie en retrouvant sa fille, et les amoureux se marient.

Cette analyse fidèle suffira sans doute à charmer, sans qu'il soit besoin d'insister sur les ornements moraux et édifiants qui entourent de leurs capricieuses arabesques le motif principal.

L'histoire n'étant pas assez longue pour faire un volume chez un éditeur désireux d'en donner au lecteur pour son argent, on y a ajouté une centaine de pages intitulées *Pauvre Cousin*. C'est plus simple et moins mauvais que ce qui précède. Un orphelin, qui a fait fortune à l'étranger, revient chez ses plus proches parents en Angleterre en se donnant pour pauvre

cœur. L'idée n'est pas neuve, mais elle est humaine, et quelques détails de l'historiette sont agréables et frais.

B.-H. G.

La Jeunesse de 1830, par MARY SUMMER. Paris, Dentu. Un vol. in-18. Prix : 3 francs.

Mme Mary Summer s'est créé dans le roman de ce temps une petite place bien à elle, où le public aime à la suivre et à l'applaudir. Dans *le Dernier amour de Mirabeau*, dans les *Aventures d'une femme galante au* XVIIIe *siècle* et *les Belles Amies de M. de Talleyrand* l'aimable auteur s'est complu à faire revivre dans un brillant panaroma diverses époques disparues de ce Paris mouvant et vivant si curieux à étudier à travers les singulières manifestations de ses mœurs, modes et coutumes. Ce que recherche Mary Summer, ce n'est pas l'arrangement vulgaire de ce qu'on est convenu d'appeler un roman historique, c'est plutôt l'atmosphère même d'un temps qu'elle s'efforce de condenser dans des pages dramatiques où s'éveillent et renaissent mille figures d'hier, si pimpantes et si bien auréolées de vérité qu'on s'étonne de les voir mises en relief par une fée de la plume, que son âge défend d'avoir été leur contemporaine. *La Jeunesse de 1830*, qui obtint un si légitime succès au rez-de-chaussée du *Figaro* ce dernier hiver, est une de ces mosaïques minutieuses si habilement composées qu'elles surprennent jusqu'aux derniers survivants des superbes luttes romantiques. — De l'intrigue même du roman si ingénieusement ourdie je ne veux point parler, laissant au lecteur le soin de cueillir la virginité de ces aventures pimentées de dramatique et de psychologie variée ; mais ce qui mérite de fixer la critique, c'est l'art même du décor où se meuvent tant de personnages célèbres, où se profilent tant de silhouettes connues dans le théâtre, la littérature, le journalisme et la galanterie, en ce temps heureux de renaissance enthousiaste et de dandysme affiné. — Mme Summer se cantonne dans les premières années du romantisme, à l'aurore même du règne du roi-citoyen Louis-Philippe ; elle nous fait assister à une revue de la garde nationale, à une séance chez les Saint-Simoniens, elle nous montre la rue pendant une émeute au quartier Latin, et, avec un talent d'aquarelliste digne d'Eugène Lamy, elle met en lumière toute la salle du théâtre de la Porte-Saint-Martin, du parterre au cintre, le soir de la mémorable première du drame d'*Antony*, avec autant de sûreté de coup d'œil que si la feuille de service lui avait pu être communiquée.

Mme Mary Summer est un érudit qu'on aime à suivre, tant elle chiffonne gracieusement les documents précieux à l'usage de ses aimables conceptions. *La Jeunesse de 1830* restera dans les bibliothèques non seulement comme un roman curieux et passionnant, mais plus encore peut-être à l'état de livre à consulter, non loin de l'*Hermite de la Chaussée-d'Antin* et des collections de la *Sylphide* et du *Bon Ton*.

U.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

Friquet, par Henri Chabrillat. 1 vol. in-18. Dentu. — Prix : 3 francs.

Le Roi rouge, par Gourdon de Genouillac. Paris, Dentu. 1 vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Oh ! Mesdames ! par Georges Lachaud. Paris, Dentu. 1 vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Mataléno, par Alfred Julia. 1 vol. Dentu. In-18. — Prix : 3 francs.

Le Rayon d'or. Roman parisien, par Jules de Gastyne. 1 vol. in-18. Dentu. — Prix : 3 fr. 50.

Ce que coûtent les femmes, par Jules Rouquette. Paris, Ed. Monnier. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Les Joyeuses, par Alphonse de Launay. Paris, Ollendorff. 1 vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

L'éternelle antithèse, par Armand Ocampo. Paris, Ollendorff. 1 vol. — Prix : 3 fr. 50.

Le Monde où l'on s'abuse, par Paul Chételat. Paris, Ollendorff. 1 vol. — Prix : 3 fr. 50.

Urraca. Roman de mœurs parisiennes, par Sidney et Ch. Aubert. Marpon et Flammarion. 1 vol. — Prix : 3 fr. 50.

Contes à la comtesse, par Armand Silvestre. 1 vol. in-8° illustré. Paris, Marpon et Flammarion. — Prix : 5 francs.

La Toquée. Histoire de demain, par Paul Lheureux. 1 vol. in-18, chez Frinzine et Cie. — Prix : 3 fr. 50.

Ilia Starkoff, par Tony Féroë. Paris, Émile Perrin. 1 vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Histoires des bords de la Garonne, par Jules Mazerac. Paris, Ollendorff. 1 vol. — Prix : 3 fr. 50.

Sapajou. Histoire d'un abonné de l'Opéra, par Paul Dhormoys. 1 vol. Ollendorff. — Prix : 3 fr. 50.

Monsieur le Préfet, par Georges Maureas. Paris, Ollendorff. 1 vol. — Prix : 3 fr. 50.

La Faute d'Yvonne, par Mélandri. Paris, Frinzine et Cie. 1 vol. — Prix : 3 fr. 50.

Les Blessés de la vie, par Carolus Brio. Paris, Frinzine. 1 vol.

Les Coulisses de l'amour, par Lemercier de Neuville. 1 vol. Frinzine. — Prix : 3 fr. 50.

La petite Lise, par L. Heimburg. Henrischsen et Cie. 1 vol. — Prix : 3 francs.

L'Idée fixe, par Grammont et Ginisty. 1 vol. Frinzine. — Prix : 3 fr. 50.

L'Attentat Sloughine, par Hugues Le Roux. Paris, Jules Lévy. 1 vol. — Prix : 3 francs.

Les joyeuses Commères de Paris, par Gustave Claudia. Paris, Dentu. 1 vol. in-18. — Prix : 3 francs.

La petite Kate, par Eugène Moret. Paris, Dentu, 1885. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50

Maigrichonne, par Paul Saunière. Paris, Marpon et Flammarion, 1885. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

La Grève des femmes, par Georges Vautier. Paris, Ghio, 1885. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Les bonnes Bêtes, par Pauline Thys. Paris, Frinzine et Cie, 1885. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Les Pudeurs de Martha, par Camille Debans. Paris, Dentu, 1885. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le Péché de la baronne, par Paul Vibert. Paris, Ghio, 1885. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Souvenirs d'un hugolâtre. *La Génération de 1830*, par Auguste Challamel. Un vol. in-18. Paris, 1885. Jules Lévy, éditeur.

Je puis me tromper, mais je suis persuadé que le titre en vedette de ce livre a été à peu près imposé à l'auteur par son éditeur, et je souhaite d'avoir deviné juste. Ce qui n'est que peccadille, en effet, de la part d'un fabricant qui pare sa marchandise d'un nom populaire afin de solliciter l'acheteur, serait un gros péché de la part d'un écrivain, et surtout d'un écrivain qui a publié des livres d'histoire. Cela suffirait à nous inspirer quelques doutes sur l'exactitude scrupuleuse de ses récits. — *Souvenirs d'un hugolâtre* : évidemment l'étiquette annonce des souvenirs personnels d'un admirateur fanatique de Victor Hugo sur le poète objet de ce fanatisme. Or M. Challamel non seulement n'apporte ici aucun détail biographique, aucun fait, aucun mot sur Hugo qui ne soit absolument connu; mais il semble même qu'il ne l'a jamais vu; et, par le fait, Hugo occupe une très petite place dans ce portefeuille de croquis d'après les contemporains de l'auteur. Par contre, cela donne une jolie idée de la rapidité avec laquelle nos imprimeurs parisiens peuvent, quand ils le veulent, fabriquer un volume; car, si ma supposition est conforme à la réalité, le mot hugolâtre figurant dans le titre courant, l'ouvrage a été imprimé pendant la maladie du poète et, à en juger d'après les dernières lignes, achevé avant la cérémonie des funérailles. — Le vrai titre est donc *la Génération de 1830*. Non que l'auteur soit, en ce livre, prodigue de renseignements nouveaux; il y a mis très peu, trop peu de « souvenirs » qui lui fussent propres. Mais, au total, son travail de réduction et de compilation peut rendre le service d'une table analytique résumant l'histoire d'une époque. Encore y manque-t-il une table des noms cités, complément indispensable d'ouvrages de cette sorte. Il y manque aussi certains noms importants, Philarète Chasles, par exemple, et le grand paysagiste Paul Huet.

Écrivains modernes de l'Angleterre. Première série, par Émile Montégut. Un vol. in-18 de 408 pages. Paris, 1885. Librairie Hachette.

Tout livre nouveau de M. Émile Montégut est festin de lettrés. Tout livre nouveau de M. Émile Montégut réveille en nous les plus amères réflexions non : nous ne visons point si bas — disons donc sur l'injustice et l'indifférence de l'opinion. L'opinion est courtisane et veut qu'on la courtise sans doute; c'est pourquoi elle ne met pas à son rang cet écrivain qui est à coup sûr le moins célèbre et est aussi l'un des plus utiles critiques de ce temps; d'une âme bien plus haute que ne le fut celle de Sainte-Beuve et d'une humeur plus sereine, d'une équité, d'une probité morales moins sujettes aux défaillances sollicitées par les caprices de la passion ou par les inégalités du tempérament; analyste aussi subtil et plus profond, plus courageux aussi, d'un jugement plus sûr et s'exprimant sur des sujets neufs sans avoir besoin d'être averti et sans trembler, infiniment plus poète, sans avoir fait de vers jamais, que je sache, extrêmement sensible à la langue de l'amour élevé, à celles de la peinture, de la musique, de la nature, toutes langues auxquelles Sainte-Beuve resta toujours sourd. Saint-Victor n'a dû d'être plus en vue, malgré son admirable talent, qu'à ce qu'il parlait du théâtre, encore ne fut-il pas de l'Académie; Barbey d'Aurevilly ne le doit qu'à son dandysme. Et il y a bien près de trente ans que M. Émile Montégut déchiffre pour nous le génie des poètes, des grands prosateurs et des artistes.

L'Angleterre l'a souvent arrêté. Deux volumes : *Essais sur la littérature anglaise, l'Angleterre et ses colonies australes*, n'ont pas épuisé sa curiosité sur ce pays; car il nous y ramène aujourd'hui en cette première série d'études sur les *Écrivains modernes*, consacrée à trois romanciers seulement : George Eliot, Charlotte Bronte et le major Lawrence, l'auteur de *Guy Livingstone*. George Eliot y est l'objet de deux essais successifs : le premier fut écrit en 1859, au lendemain de la publication d'*Adam Bede*, à l'époque où l'incertitude à l'égard du sexe de l'auteur était générale en Angleterre; l'autre, postérieur à la mort de la grande *authoress*, est un portrait général où M. Émile Montégut expose l'âme et le talent, les œuvres et la doctrine morale. L'étude sur Charlotte Bronte est aussi serrée, méthodique et complète. Elle nous informe sur la famille, sur la jeunesse, sur la vie littéraire et analyse les œuvres de l'auteur de *Jane Eyre* dans la mesure nécessaire et suffisante pour inspirer le vif désir de lire les romans eux-mêmes.

Le livre est dédié « à la mémoire de François Buloz, fondateur et directeur de la *Revue des Deux Mondes* ». C'est dans la *Revue*, en effet, qu'ont paru sans une exception, croyons-nous, — tous les beaux

Collections et Collectionneurs, par PAUL EUDEL. Un vol. in-8. Paris, 1885. Librairie Charpentier.

Le baron Davillier, les Jouets de Mme Agar Vigeant, une Collection de pipes, les Timbres-poste et la Timbromanie, les Marionnettes de M. Maury, Aimé Desmottes, les Coquilles : tels sont les divers sujets, habilement variés, dont l'auteur de *l'Hôtel Drouot et la Curiosité* a composé ce recueil d'articles qui n'est lui-même qu'une collection à son début, dit spirituellement M. Eudel, et que « l'auteur continuera si le public l'encourage ». La collection sera donc continuée, car le public assurément fera l'accueil le plus sympathique à l'aimable causeur qui l'entretient de ses goûts et même de ses innocentes manies en homme du monde, c'est-à-dire sans pédantisme d'aucune sorte et avec une bonne grâce aimable qui voile sans la masquer la parfaite connaissance des choses qu'il fait défiler devant nos yeux. E. C.

La Haute Noce, par ALBERT WOLFF. Paris, Victor Havard, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Après nous avoir fait voyager à travers le monde dans le premier volume de ses curieux *Mémoires d'un Parisien*, après nous avoir initié dans le second à tous les crimes et à toutes les misères qui forment en quelque sorte l'écume immonde de la capitale, Albert Wolff, dans le troisième, intitulé *la Haute Noce*, nous fait faire connaissance avec l'extraordinaire troupe de viveurs et de viveuses, éléments mêmes de la vie à outrance, qui font de Paris l'envie, l'étonnement et le modèle de toutes les autres grandes villes.

Avec lui nous plongeons en pleine fournaise ; il en connaît les cercles infernaux aussi bien que le Dante et rien n'échappe à sa plume acérée, à son œil d'observateur pénétrant.

Ceux qui ouvrent la marche, ce sont d'abord *les Gens de la Noce*, comme les appelle spirituellement le grand chroniqueur. Tour à tour nous voyons défiler, avec leurs hauts et leurs bas inattendus, leurs triomphes et leurs chutes mémorables, Mme Musard, Isabelle la bouquetière, les Aspasies modernes, les gommeux bourgeois, toutes ces victoires et toutes ces défaites sans précédents. Puis viennent les hautes proxénètes et leurs alliés, les noceurs qui ont recours au revolver pour terminer la fête, et les noceuses qui se servent du pistolet contre leurs amants, la noce en bas et la noce en haut. Les adultères fameux prennent rang dans ces drames de la vie boulevardière, tout aussi bien que le récit des exploits des célèbres viveurs étrangers, Ismaïl pacha, le prince Citron ou le prince Narichkine. La fête financière étale ensuite ses naufrages de gentilshommes, ses apothéoses de financiers, ses feux de Bengale destinés à éblouir les gogos, et se termine misérablement derrière les verrous de Mazas. Et la longue farandole court toujours, entraînant les joueurs, tous les amoureux du tapis vert, celui de Longchamps aussi bien que celui des tigable, où l'on retrouve tous les événements contemporains montrés dans leur vérité, avec leurs mystérieux dessous.

Mais ce livre, peut-être le plus saisissant, le plus vibrant des trois premiers publiés dans les *Mémoires d'un Parisien*, est en même temps une œuvre d'une portée philosophique et sociale si élevée, que le lecteur peut toujours y puiser un enseignement salutaire à côté d'un amusement entraînant et d'une peinture terriblement exacte de la vie parisienne. Jamais Albert Wolff n'a fait mieux ; nul ne sait aussi bien que lui comment on attendrit, comment on flagelle et comment on instruit par le spectacle de l'humanité. *La Haute Noce* prendra rang dans toutes les collections, comme l'une des œuvres les plus fortes et les plus impressionnantes qui soient sorties de la plume d'un écrivain français : c'est à la fois un livre de passion, de morale, de vérité et de lumière.

Alexandre Dumas et son œuvre, par CHARLES GLINEL. Reims, Michaud, 1885. Un vol. in-8°. — Prix : 10 francs.

Jamais la France, jamais les Français ne proclameront assez haut les noms de ceux qui sont sa gloire; jamais on ne leur rendra d'hommages assez éclatants. C'est pourquoi nous nous sentons saisi de la plus reconnaissante émotion en présence du monument que M. Charles Glinel vient d'élever à ce grand génie, Alexandre Dumas, une des forces les plus puissantes, une des gloires les plus rayonnantes de notre cher pays. Les artistes ont célébré en bronze ou en marbre le grand et magique écrivain, M. Glinel le célèbre en biographe convaincu, éclairé, en ami de son pays, en admirateur enthousiaste, et c'est justice. Tour à tour, amuseur infatigable, auteur dramatique de premier ordre, conteur et historien inimitable, Alexandre Dumas a accaparé l'esprit et l'attention de ses compatriotes, de l'univers entier, ne se lassant jamais de produire, de chercher, de trouver, et répandant son esprit, sa verve, son nom à tous les échos avec une prodigalité inouïe.

M. Charles Glinel, avec une patience et une érudition admirables, a entrepris le travail énorme de reconstituer la vie de ce glorieux écrivain, de faire connaître dans ses moindres détails cet homme d'une envergure superbe, cette œuvre d'une étendue si pordigieuse ; il est parvenu à condenser ce colosse dans un volume qui deviendra un des documents les plus précieux que nous puissions posséder sur *Alexandre Dumas et son œuvre*. Notes biographiques et notes bibliographiques sont rassemblées là, suivant le grand homme depuis sa naissance jusqu'à sa mort avec une fidélité impeccable, rectifiant les erreurs, assignant leur place à chaque chose, n'omettant aucun détail de cette existence, dont les plus infimes moments sont précieux à l'histoire de notre temps, précieux à l'histoire et à la glorification de nos lettres. Alexandre Dumas sort de ce livre avec une auréole nouvelle, placé sur un piédestal taillé à la mesure

véritable rénovateur de notre théâtre, comme le grand charmeur, que les siècles se garderont bien d'oublier, et comme un des plus extraordinaires producteurs que l'histoire des littérateurs puisse présenter. Nous félicitons vivement M. Charles Glinel de la manière dont il a su aborder un pareil sujet, élevant son étude à la hauteur du grand écrivain qu'il voulait honorer. Son livre restera, document inappréciable, comme le véritable complément de l'œuvre titanesque d'Alexandre Dumas.

L'Amour chez Alphonse Daudet, par ANTOINE ALBALAT. Paris, Paul Ollendorff, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Cette étude, présentée sous un titre qui peut prêter à l'équivoque, ne se sauve que parce qu'elle parle d'Alphonse Daudet; mais elle n'apporte au lecteur aucune révélation neuve, rien qu'il ne sache même mieux que M. Albalat, rien qu'il n'ait pu sentir et étudier aussi sérieusement que lui. L'ouvrage entier semble avoir été fait pour le titre et ne se compose que d'une série de tirades extraites des œuvres d'Alphonse Daudet, entremêlées de considérations qui ne reposent pas sur un esprit critique bien profond. Le pavé de l'ours se montre même en plus d'un endroit et l'on se demande si l'auteur n'a pas, malgré lui, joué le tour le plus atroce à celui qu'il dit admirer, quand, par exemple, il fait des comparaisons plus ou moins heureuses entre certains passages de Gustave Flaubert et des passages tirés d'Alphonse Daudet; — mieux encore, lorsque, citant un extrait de lettre de Flaubert à George Sand, il applique, par une citation tronquée, à une œuvre de Daudet ce que Flaubert pensait et disait des *Diaboliques* de Barbey d'Aurevilly. En somme, un livre sans aucune portée critique, ni philosophique; un livre certainement plus gênant qu'agréable pour Alphonse Daudet.

G. T.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Souvenirs d'un Préfet de police, par L. ANDRIEUX, tome Ier. Paris, J. Rouff, édit. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

S'il ne s'agit que d'esprit et de malice, M. Andrieux est assurément spirituel et malicieux. Ses souvenirs abondent en traits épigrammatiques et d'une main légère il enfonce des pointes d'aiguille dans la bosse de ceux à qui il en veut; puis très élégamment il pirouette sur les talons et leur dit avec un sourire : « Oh ! mais, je ne vous en veux pas ! » Malicieux, il l'est au suprême degré, car, après avoir effrayé une foule de gens par l'annonce de cette publication et du même coup affriolé la curiosité du public, il se moque du public comme il s'est moqué des individus; il promet des révélations, et ne révèle rien ou pas grand'chose.

S'agit-il de décence et de dignité, oh ! c'est tout différent. L'œil mi-clos de M. Andrieux regarde les convenances, les salue d'un battement de paupières; puis bonsoir. Il tient sa mine, il l'exploite.

En réalité, ce volume — qui n'est qu'un premier ! — n'offre pas un égal intérêt dans ses trois cent cinquante pages. La plupart des faits rapportés sont connus; leurs petites causes étaient ignorées peut-être. Mais en vérité valait-il la peine de crier ce scandale d'un ancien préfet de police battant monnaie de ses souvenirs officiels, pour nous apprendre que M. Caubet devint chef de la police municipale pour apaiser le conseil municipal dont il était vice-président, que M. Richtemberger fut accepté comme secrétaire particulier grâce à la recommandation de Gambetta ?

Eh ! ne savons-nous pas bien que l'on donne ainsi des fonctions aux opposants pour les transformer en partisans ? Ce n'est pas d'aujourd'hui que Cerbère mange des gâteaux de miel qui lui collent les mâchoires, et par ainsi oublie de mordre. Qui donc ignore qu'un secrétaire particulier est choisi ou accepté pour des raisons absolument étrangères à ses aptitudes et capacités ? Eh ! mon Dieu, qu'est-ce que cela auprès du favoritisme et du népotisme triomphants auxquels nous habitue ce régime de république soi-disant athénienne !

Quel agrément et quelle leçon nous offre la révélation de la provenance des fonds envoyés par Gambetta à M. Joseph Fabre pour son élection ?

Le récit de l'exécution des décrets et du rôle des gants gris perle, c'est bien démodé, bien passé, bien froid. Il y a plus grave reproche à exprimer : la mémoire de M. Andrieux ne l'a pas toujours servi exactement. Son imagination lui a joué le mauvais tour de se mêler de l'affaire. Et des protestations indignées, des démentis énergiques ont diminué beaucoup la créance accordée à son dire.

Au demeurant, beaucoup de bruit presque pour rien. M. Andrieux nous mystifie, voilà tout. On parlait de le poursuivre, pour violation du secret professionnel ! Allons donc ! quelle plaisanterie ! Ce serait plutôt pour tromperie sur la nature de la chose

vendue! Ces souvenirs sont révélateurs comme l'eau de la Seine mise en bouteille est ferrugineuse. M. Andrieux dit quelque part qu'il n'aime pas les gens qui se prennent au sérieux.! Cela se voit à l'égard de lui-même.

Il a beau avoir de l'esprit, nous faisons comme lui, et ne le trouvons que plaisant, — et encore! P. Z.

Histoire du gouvernement de la Défense nationale, par MM. Steenackers, ancien député, ancien directeur général des postes et des télégraphes, et F. Le Goff, docteur ès lettres, ancien secrétaire général des postes et des télégraphes. Tome III. Un vol. in-18 jésus. Paris, Charpentier, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

A vrai dire c'est plutôt une apologie qu'une histoire. Ayant participé à ce gouvernement, — au second plan, il est vrai, les auteurs n'avaient pas l'indépendance nécessaire au véritable historien. Malgré eux, malgré toute leur bonne foi, il est inévitable qu'ils aient subi l'influence du milieu. Ainsi leur ouvrage n'a-t-il rien accordé à la critique; il rassemble en faisceau les faits et les documents et les pose en arguments favorables à ce gouvernement. Ce qui surtout a touché MM. Steenackers et Le Goff, c'est l'énergie de la résistance; ils ont été entraînés dans ce puissant mouvement créé par Gambetta et l'on comprend que leur chaleureux patriotisme et leur admiration dévouée pour le tribun ne leur aient permis de voir que le beau côté du gouvernement de la Défense nationale. A leurs yeux l'effort et les intentions suffisent à le justifier de ses fautes, à le dégager des résultats.

Au point de vue documentaire, l'ouvrage de MM. Steenackers et Le Goff offre un grand intérêt. Ils y ont recueilli les correspondances, dépêches, proclamations, articles même de journaux capables de jeter du jour sur les événements.

On ne lira pas sans une vive curiosité le dernier chapitre de ce tome troisième : la diplomatie de Gambetta y est exposée; et les récents événements qui ont engagé les puissances européennes dans l'Orient rendent plus piquants encore ces projets et ces combinaisons touchant l'Angleterre et la Russie.

Ce volume reprend l'histoire de la funeste période à la bataille de Coulmiers et se termine au moment de la dénonciation des traités de 1856 par la Russie; et de la conférence de Londres où la France ne put être représentée comme il eût fallu, parce que M. de Bismarck refusa un sauf-conduit à Jules Favre.

P. Z.

Trois amoureuses au XVIe siècle. *Françoise de Rohan. — Isabelle de Limeuil. — La reine Margot.* Un vol. in-12. Paris, Calmann Lévy, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Ces trois amoureuses sont trois charmantes figures de femmes qui vécurent à la cour des Valois, leur physionomie propre. La première, Françoise de Rohan, est célèbre par la lutte de vingt années qu'elle soutint, avec une énergie puisée dans le sang des d'Albret, contre le duc de Nemours, son séducteur. Cette cause célèbre du XVIe siècle abonde en révélations piquantes : les dépositions des témoins, tant à charge qu'à décharge, sont d'une hardiesse à faire douter de l'efficacité des huis clos. On sait que Françoise obtint gain de cause et que des lettres patentes d'Henri III, la rétablissant dans son honneur, lui permirent de contracter mariage.

La seconde, Isabelle de Limeuil, utile auxiliaire de la politique de Catherine de Médicis, eut Condé pour protecteur sérieux, et Florimond Robertet, sieur de Fresnes, pour amant de cœur. Elle était de cette branche de la maison de la Tour d'Auvergne à laquelle appartenait Catherine de Médicis. Blonde aux yeux bleus et remarquable par la pureté de son teint, Isabelle fut le type achevé de la courtisane de haut parage. Elle était aussi d'humeur fière et d'esprit malin, si l'on en croit Brantôme : Condé, au moment d'épouser Mlle de Longueville, ayant eu, à l'instigation de sa fiancée, la maladresse de réclamer à Isabelle tout ce qu'il lui avait donné, celle-ci en fit un paquet; puis, prenant le portrait du prince, elle lui planta, avec un pinceau, deux cornes au milieu du front : « Dites à cette belle princesse, sa femme, ajouta-t-elle, en remettant le tout à l'ambassadeur du prince, que si un seigneur en eût fait de même à sa mère et lui eût ôté tout ce qu'il lui avoit donné par don d'amourette, elle seroit aussi pauvre d'affiquets et pierreries que damoiselle de la cour. Or qu'elle en fasse des pâtés et des chevilles, je les lui quitte. »

La troisième amoureuse est à la fois la plus connue et la moins connue des trois : c'est Marguerite de Valois. Auteurs dramatiques, romanciers, historiens semblent avoir écrit sur elle tout ce qu'il était possible d'écrire, et pourtant son histoire est encore à faire. M. Hector de la Ferrière qui a trouvé, dans le fonds Clairambault de la Bibliothèque nationale, les lettres de ce marquis de Canillac qui tint Marguerite prisonnière en Auvergne et l'enferma dans son château d'Usson où il devint éperdument amoureux d'elle, s'est servi de cette précieuse correspondance, qui, jointe à des documents inédits copiés en Italie et en Russie, forme une étude infiniment attachante; étude à lire d'un bout à l'autre, comme tout le volume, d'ailleurs : même, il est de ceux auxquels on se promet de revenir. P. C.

Louis de Clermont, *sieur de Bussy d'Amboise,* par André Joubert. Paris, Le Chevalier; Angers, Germain et Grassin, 1885. Un vol. in-8°.

Faire revivre dans un ouvrage sérieux, dans une étude rigoureusement historique, des types et des personnages que le roman avait déjà rendus légendaires, telle est la tâche que s'est donnée pour l'édification des lecteurs M. André Joubert. Depuis longtemps l'auteur de *Bussy d'Amboise* publie des tra-

répandre son nom et à le poser comme une des plus incontestables autorités pour tout ce qui touche l'Anjou, soit qu'il s'agisse de personnages appartenant à l'histoire, soit que le sujet concerne des monuments, des fouilles savantes ou des châteaux.

Cette fois M. André Joubert nous fait connaître sous son véritable jour le fameux mignon de la cour de Henri III, Bussy, le grand ami du duc d'Anjou; il nous raconte par le menu, à l'aide de pièces indiscutables, ses exploits, ses amours et sa mort sanglante. Le drame du château de la Coutancière, où se passa cette lutte héroïque d'un contre vingt, si bien décrite par Alexandre Dumas dans *la Dame de Montsoreau*, a désormais son procès-verbal qui le classe au rang des affaires célèbres. Nous apprenons, jusque dans ses plus intimes dessous, cette curieuse histoire d'amour, où domine le trio inoubliable de Françoise de Maridort, comtesse de Monsoreau, du beau Bussy et du comte de Montsoreau. L'illustre romancier n'a fait que mettre en scène et populariser un des drames les plus vrais et les plus effroyables de cette époque amoureuse et cruelle, où les baisers se noyaient si souvent dans le sang. M. André Joubert avec son beau livre, curieusement illustré par trois gravures qui représentent les châteaux appartenant au comte de Montsoreau et à sa femme, apporte les preuves de la réalité de cette tragédie historique.

G. T.

La Vie rurale dans l'ancienne France, par ALBERT BOBEAU. 2e édition revue et augmentée. Un vol. in-12. Paris, Émile Perrin, 1885. — Prix : 4 francs.

Nous aurait-on trop parlé, alors que nous étions sur les bancs du collège, du bûcheron de La Fontaine et de ces êtres à la campagne, si malheureux, au dire de La Bruyère, et qui avaient face humaine ? Mais nous n'eussions cru autrement qu'à l'existence des grands; le roi n'eût pas été seulement, pour nous, l'État, il eût été, avec la cour, toute la France. Le paysan était-il toutefois, sous l'ancien régime, aussi malheureux qu'on l'a dit depuis quatre-vingts ans ? Oui et non; oui, accidentellement, et les accidents, les guerres, les famines, se reproduisirent souvent; non, d'une manière générale. Beaucoup de terres non cultivées, peu d'industrie en comparaison de la nôtre, mais le paysan ne souffrait pas toujours; on s'en peut convaincre, à lire le volume de M. Bobeau qui vient d'être réédité.

La maison n'était guère plus mal construite que de nos jours; le mobilier n'était pas plus modeste et peut-être prenait-on plus de soin d'être bien vêtu. On dansait, on chantait.

Nombre de chapitres ont été légèrement remaniés. Ceux dans lesquels il est parlé du caractère du paysan, de sa religion, de ses connaissances pourrait être plus étendus, car ils sont les plus importants; mais le livre, écrit avec toute la mesure dont M. Bobeau est coutumier, ne laisse pas que de présenter un grand intérêt.

F. G.

L'impératrice Théodora. *Étude historique*, par ANTONIN DEBIDOUR, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Nancy, lauréat de l'Académie française. Un vol. in-12. Paris, E. Dentu, 1885.

Intéresser, faire naître l'émotion, c'est ce à quoi doit s'appliquer un auteur dramatique. Il manque à son art, s'il tâche à faire comme un cours d'histoire, s'il s'efforce de restaurer une époque. Mais des reproches ont été adressés à M. Sardou, et M. Sarcey l'a raillé spirituellement de ses prétentions à l'érudition. Des vitraux peuvent figurer au fond de la scène, un personnage peut user d'une fourchette; pas une faute historique n'a été commise; et l'on veut que le spectateur ait cure de tout cela; soit, il va l'instruire; alors il ne partagera pas les passions qu'on s'est plu pourtant à mettre en jeu; tout au plus prendra-t-il à ces passions un intérêt purement intellectuel; il jugera au lieu de sentir. Car, en bonne esthétique, le vrai n'est qu'un moyen; c'est le beau qui est le but. On ne peut à la fois faire une leçon et un drame.

M. Debidour estime ces critiques toutes légitimes; loin de lui, par suite, la pensée de prendre à partie M. Sardou pour nous avoir montré la Théodora de l'*histoire secrète*, la vraie Théodora pour le public qui n'a pas lu Procope, mais qui se rappelle plus ou moins ce qu'ont dit de l'épouse de Justinien les rédacteurs des précis historiques.

Les rédacteurs de ces manuels se sont inspirés des récits faits par des auteurs plus graves, et ces auteurs plus graves ont tous répété Procope. Ont-ils tenu compte de ces règles de logique qui concernent le témoignage ? En aucune façon, a établi naguère M. Debidour, et de son travail, rédigé en latin, — pour la soutenance de sa thèse en Sorbonne, — il nous offre aujourd'hui une traduction abrégée.

On ne peut affirmer que l'*histoire secrète*, annotée par Alemanni, soit vraiment de Procope. Eichel et, plus récemment, Reinkeus l'ont attribué à un faussaire. Mais veut-on admettre que l'auteur du *Pamphlet* est l'auteur des *Guerres*, il reste à rechercher si Procope a alors écrit son factum sans partialité et de bonne foi, si la Théodora qu'il a pensé faire connaître, après l'avoir flattée, célébrée, est bien la Théodora qui a vécu. Et il reste encore à recourir aux documents jusqu'ici négligés et dont la liste est grande.

Le savant professeur s'est livré à ces recherches et dans Théodora il a étudié successivement la femme, l'impératrice, la chrétienne. La femme, elle, fut compatissante aux souffrances des humbles; elle voulut améliorer leur condition; elle fut bonne autant qu'intelligente; l'impératrice a exercé la meilleure influence; on sait son énergie lors de l'affaire de Nika. Elle inspira partie des *novelles*, elle sut donner de bons conseils quant à la politique extérieure et elle favorisa le développement donné aux travaux publics; pour la chrétienne, elle avait été nourrie, sans doute, aux dogmes de Sévère; mais elle n'a jamais demandé qu'on usât de rigueur à l'égard du pape Vigile. Que Théodora, dit proprement, en résumé,

M. Debidour « ait été exempte de vices et de passions, je n'en sais rien et je ne l'ai pas soutenu. Mais j'ai cru pouvoir, d'une part, la disculper des accusations légendaires qui souillent encore son nom; de l'autre, lui faire honneur de ce qu'il y a de glorieux et de méconnu dans son histoire. »

De Sadowa à Sedan. *Mémoires d'un ambassadeur secret aux Tuileries*, publiés par Victor Tissot. Un vol. in-12. Paris, E. Dentu, 1885. — Prix: 3 fr. 50.

Les volumes que publie M. Tissot se vendent fort bien; ils excitent et contentent, paraît-il, une certaine curiosité.

Comme le volume qui porte pour titre *la Société et les mœurs allemandes*, celui-ci est traduit de l'allemand. L'auteur des *Mémoires* est un ex-agent secret du roi George de Hanovre. L'ex-agent, M. Oscar Meding, qui n'eut pas même le mérite de servir loyalement les intérêts du roi détrôné, a sollicité et obtenu de la cour de Berlin une pension d'une dizaine de mille francs; il a écrit des romans assez mauvais et lus avidement, des romans dans lesquels l'histoire se trouve mêlée à la fiction, et des personnages historiques à des personnages de pure fantaisie; aujourd'hui, il écrit des *Mémoires* pour servir à l'étude de l'histoire contemporaine, sans doute; aujourd'hui c'est le roman qui est mêlé à l'histoire. Des négociations secrètes pour lesquelles on l'a employé, il ne dit que ce qu'il lui plaît de découvrir, non pour éviter de compromettre telle ou telle personnalité, mais afin qu'on le tienne comme un ou ex-ambassadeur; et ces négociations, il les expose de manière à faire lire ses livres par le plus grand nombre possible de lecteurs. Faut-il parler des intrigues nouées de 1866 à 1870? A quoi bon? il n'en est pas une qui ne soit connue. On sait l'affaire du Luxembourg, les projets d'alliance avec telle ou telle puissance. A une certaine page, l'auteur raconte comme mourut la jeune princesse Mathilde, qu'on voulait marier au prince Humbert, et il ajoute, s'exprimant ainsi que l'eût fait M. de la Palisse: « Cette mort fit crouler des projets de mariage qui devaient avoir une si grande portée politique. »

M. Tissot a eu la main heureuse; il a traduit un livre inutile qui aura tout le succès de ses autres ouvrages.

F. G.

L'Écroulement d'un Empire : Sceptres et Couronnes (Sadowa), *roman contemporain*, par Gregor Samarow (Oscar Meding), précédé d'une *Étude* par Victor Cherbuliez. Deux vol. in-18. Paris, 1885. E. Giraud, éditeur.

La proximité et la gravité historique des faits dont le titre de ce livre annonce le récit, sous la forme du roman, mettent tout d'abord le lecteur en défiance. Les esprits sérieux répugnent à la pensée de voir les terribles événements de 1866 — prélude des événements — comme éléments essentiels d'une fiction frivole. D'autre part, les esprits frivoles éprouvent une égale répugnance à voir le cadre de la fiction occupé par le sérieux de l'histoire. Au premier aspect, cette alliance de la fantaisie arbitraire et de l'implacable réalité paraît une conception hybride, impuissante à rien engendrer qui vaille. C'est donc une bonne fortune pour le livre — qui en outre est allemand — que M. G. Cherbuliez ait présenté l'auteur et la traduction au public français. L'autorité morale et littéraire de l'éminent académicien suffit à calmer à la fois les appréhensions de notre patriotisme et les inquiétudes de l'homme de goût alarmé.

Il nous apprend, en effet, que l'auteur de *l'Écroulement d'un Empire*, M. Oscar Meding, fut un des conseillers du malheureux roi George de Hanovre. En cette qualité, il se trouva largement mêlé aux affaires dont l'issue fut la fin tragique de cet antique royaume guelfe qui n'est plus aujourd'hui qu'une province de la monarchie des Hohenzollern. Chargé par la confiance de son souverain de missions secrètes aux Tuileries, à Saint-Cloud, au Palais-Royal de Berlin, au Hofburg de Vienne, au Tzarkoé-Selo de Saint-Pétersbourg et au Vatican, possédant ainsi une intime connaissance des dessous de la politique européenne, M. Oscar Meding avait donc tous les titres à être curieusement écouté, lorsqu'il entreprit de retracer les malheurs de sa patrie qui, de si peu, précédèrent ceux de la France.

Sous une autre plume, la hardiesse eût été singulière à mettre en scène les rois et les empereurs, tous les personnages politiques, tous les héros du drame de 1866 avec une telle désinvolture, dans le déshabillé de leur caractère et de leur humeur, dans le nu de leurs ambitions et de leurs faiblesses, de leurs triomphes et de leurs déceptions, de leurs élans et de leurs chutes.

Ici l'audace est justifiée par le succès. La vraisemblance des monologues intérieurs, comme celle des discours échangés, déjà confirmée par l'exactitude des faits historiques, est relevée en outre par l'absolue vérité des portraits et des milieux : or on sait que la fidélité d'un portrait n'est réalisée qu'à demi par la seule ressemblance plastique et qu'elle doit, pour être complète, se doubler d'une égale ressemblance psychologique.

C'est un fait remarquable et tout à l'honneur de l'écrivain, que dans ce grand conflit de passions et d'intérêts dont l'enjeu est formé de tant de vies humaines, peuples et souverains, vainqueurs et vaincus sont tous sympathiques au même degré. Sans doute, il y a de part et d'autre des fautes commises, des responsabilités compromises; mais le mobile de chacun a sa noblesse et sa grandeur; on se prend de sympathie tour à tour pour l'un et pour l'autre des adversaires qui, instruments ou victimes, nous sont présentés comme les jouets en quelque sorte d'une fatalité supérieure.

Au-dessous des personnages principaux, de ces maîtres de l'Europe, se meut une foule de figures se-

et bourgeois, femmes et filles du peuple, du monde et même du demi-monde, tous mêlés en diverses actions romanesques, qui par quelque fil se rattachent au destin de l'action générale et y trouvent leur dénouement.

Ces deux volumes dont le sous-titre est *Sceptres et Couronnes* (*Sadowa*) sont, nous dit-on, le prologue seulement de *l'Écroulement d'un Empire;* M. Oscar Meding poursuivrait son récit par *Mines et Contre-Mines* (*Mentana*), *Deux Couronnes impériales* (*Avant la Tempête*), *Ave Cæsar !* (*Reischoffen*), *la Croix et l'Épée* (*Sedan*), *la Fin d'une Race* (*Metz-Chislehurst*). Parmi ces sanglantes tragédies, l'auteur rencontrera bien des scènes d'un pathétique égal à celui de l'entrevue de Napoléon III et de l'impératrice Charlotte au Grand-Hôtel. Puisse l'auteur conserver jusqu'au terme en son œuvre la puissance, la vie, la mesure et le tact dont il a fait preuve dans *Sceptres et Couronnes!*

E. C.

Anne de Montmorency, Grand Maître et Connétable de France *à la Cour, aux Armées et au Conseil du roi François Ier*, par Francis Decrue. Un vol. in-8° de VIII-452 pages. Paris, 1885. Librairie Plon.

Le très grand intérêt de ce livre, c'est que tout en racontant l'administration du célèbre connétable pendant le règne de François Ier, c'est-à-dire pendant les quinze années de sa vie les moins connues, l'auteur présente en même temps le tableau très complet de la vie sociale, politique, militaire et diplomatique à l'époque de la Renaissance et de la Réforme. Le principal objet de l'œuvre est donc l'analyse du rôle que remplit Anne de Montmorency depuis le moment où il prit une part prépondérante à l'administration du royaume, en 1526, jusqu'en 1541, date de sa disgrâce. Très sagement toutefois, M. Decrue n'aborde pas *ex abrupto* la période à laquelle il se propose de consacrer son capital effort. Il fait précéder cette étude d'une introduction étendue sur la vie antérieure du personnage et explique ainsi comment il est arrivé à sa haute situation; il montre comment déjà peu après l'avènement de François Ier, il faisait sentir à la cour une influence sans cesse grandissante. En un dernier chapitre, épilogue de ce fragment d'histoire, nous suivons le connétable dans la retraite qu'il fit dans ses terres, de 1541 à 1547. On sait d'ailleurs que cette retraite ne fut qu'un intermède entre les deux périodes de son ministère en France. Les vingt années qu'il passa au pouvoir sous François Ier allaient, après un court intervalle, être suivies de vingt années d'administration nouvelle que sa mort seule devait interrompre, le 11 novembre 1567. Mais toute cette dernière partie de sa vaillante carrière échappe, quant à présent, à l'étude de M. Decrue.

Ce travail, conduit avec une patience et une conscience également minutieuses, repose sur des documents inédits tirés des bibliothèques et des archives de Paris, de Bruxelles et d'autres villes encore. La masse de ces documents cités en bas de page dans tout le parcours du livre est stupéfiante. L'auteur avoue quelque part qu'il n'a pas copié moins de huit cents lettres du connétable. Et l'on parle des Bénédictins !

E. C.

BEAUX-ARTS

L'Œuvre complet d'Eugène Delacroix, Peintures, Dessins, Gravures, Lithographies, 1813-1863, catalogué et reproduit par A. Robant, commenté par Ernest Chesneau. Ouvrage publié avec la collaboration de Fernand Calmettes. Un vol. in-4° de XLIV-538 pages. Paris, 1885. Charavay frères, éditeurs.

La récente exposition des œuvres d'Eugène Delacroix à l'École des Beaux-Arts a confirmé aux yeux d'une nouvelle génération et définitivement consacré la gloire du maître telle qu'elle fut proclamée, acclamée, il y a vingt ans, aux triomphantes vacations de la vente posthume; à cette occasion, la presse tout entière a retracé sa biographie, redit la longue lutte de toute sa vie contre les routines et les rancunes académiques — non encore toutes éteintes, — décrit les productions de son génie et analysé le caractère même de ce génie si complexe et si extraordinaire-

faits dont le souvenir ravivé est présent à toutes les mémoires. Nous regrettons un peu d'être forcé de nous abstenir, car le livre que nous annonçons en tête de ces lignes nous eût permis de revenir sur ces faits avec une précision, une abondance de détails, un luxe de renseignements dont la réunion nous apparaît comme un prodige de patience sans précédent qu'on lui puisse comparer dans l'histoire de la critique d'art.

Un dessinateur lithographe, M. Alfred Robant, déjà à la suite de la vente posthume de 1864 dont nous parlions tout à l'heure, avait reproduit en fac-similé et publié plusieurs séries des plus beaux dessins d'Eugène Delacroix. Cédant à sa très légitime passion pour l'admirable artiste, il ne laissait échapper aucune occasion de copier pour lui-même, sans arrière-pensée de publicité alors, pour son plaisir personnel, pour sa propre édification, toute œuvre qui passait à portée de son crayon. Sur ces entrefaites,

qui est mort l'an dernier en léguant au musée du Louvre *la Barque de Don Juan*, publia, en 1873, un catalogue descriptif de l'œuvre de Delacroix. M. Robant fit interfolier de papier blanc son exemplaire, qui dès lors ne quitta plus sa table de travail. Il y reporta d'abord, en les réduisant, tous les croquis déjà amassés et les disposa en regard de chaque numéro; puis, dans les monuments publics et dans les musées, dans les collections privées, partout, à Paris, en province, à l'étranger et surtout dans les ventes, il poursuivit désormais sans trêve ni relâche toutes les œuvres du grand peintre romantique. Il enrichissait ainsi son précieux volume d'autant de tracés faits à la chambre claire. En outre, il vérifiait les descriptions, les dimensions données par M. Moreau, les complétait, en rectifiait les erreurs, comblait les lacunes, ajoutait un grand nombre d'œuvres qui avaient échappé à la première investigation de M. Moreau. Mais celui-ci avait adopté dans son intéressant ouvrage la classification par genre de procédés d'une part, et dans les peintures par caractère de sujets : religieux, historiques, etc., etc.; de là quelque confusion, des répétitions, une difficulté réelle à trouver dans ce livre l'indication cherchée. M. Robant dressa donc, pour son usage personnel, une liste chronologique de l'œuvre entier reconstitué par lui, la fit suivre de tables détaillées et composa ainsi, au prix de douze années d'efforts ininterrompus, avec autant de conscience que de science et de patience, un inventaire graphique et descriptif absolument unique. Et voilà bien le fâcheux : c'est qu'il était unique. Maintenant il ne l'est plus. Ce prodigieux travail est publié.

Quelles difficultés il a fallu vaincre pour en faire un livre, l'imprimeur, l'éditeur et les auteurs seuls pourraient en exposer le tableau. Mais cela n'intéresse pas le publie qui, lui, ne s'enquiert que du résultat.

L'Œuvre complet d'Eugène Delacroix est imprimé sur papier vélin légèrement teinté et encadré de filets rouges. Il est dédié aux donateurs qui ont offert des ouvrages de Delacroix aux musées. A la suite d'un avertissement où les éditeurs rendent hommage, à leurs divers et nombreux collaborateurs, le livre s'ouvre sur une *Introduction* de M. Ernest Chesneau, qui est assurément de tous les écrivains spéciaux celui qui, depuis vingt-cinq ans, a le plus souvent et le plus chaudement, en toutes circonstances, concouru à la glorification du maître. La part de collaboration de M. Chesneau n'est point limitée à ces quarante pages d'introduction où il a tracé un portrait d'ensemble du grand artiste français. En regard du dessin et de la description de chaque numéro d'œuvre (procédé, dimensions, date, expositions, prix de vente des gravures et noms des possesseurs, etc.), fournis par M. Robant, il a repris successivement tous ces numéros, qui sont au nombre de 2000 en chiffres ronds, et accompagné chacun d'eux d'un commentaire qui éclaire le sens, l'intention et la portée de toute œuvre cataloguée. L'accom-

connaissance approfondie du génie de Delacroix mais aussi une rare souplesse de plume. Il faut bien le dire, c'est ce commentaire, aussi varié que les compositions elles-mêmes, qui transforme cet inventaire en quelque chose de plus qu'un catalogue, — un catalogue très précieux, sans doute, mais aride comme un dictionnaire, — et en fait un livre lisible.

Le curieux trouvera, en outre, dans *l'Œuvre complet d'Eugène Delacroix* de nombreuses signatures de l'artiste, la reproduction de la plupart des portraits qu'on a faits de lui, la liste de ses salons, et des tables de toute sorte qui facilitent toutes les recherches.

Il y a longtemps déjà que ce livre est annoncé, attendu ; voilà bien trois ou quatre ans qu'il est en cours d'impression. Aujourd'hui qu'il est terminé, nous pouvons dire sans être taxé d'exagération qu'il est la première pierre du monument que les admirateurs d'Eugène Delacroix se proposent d'élever à sa mémoire.

La Basilique de Saint-Marc, à Venise, ouvrage grand in-f° comprenant 649 planches gravées et chromolithographiées. — Texte italien et français, par une réunion d'écrivains sous la direction du professeur Camillo Boito. — Tirage unique limité à 500 exemplaires. Ferdinand Ongania, édit. Venise.

Le Livre a eu déjà l'occasion de signaler cet important ouvrage dont la publication, commencée il y a quelques années, est sur le point de se terminer. « La Basilique de Saint-Marc à Venise » comprend cinq portefeuilles qui renferment dans leur ensemble vingt-cinq planches grand in-f° représentant des coupes géométriques de l'intérieur et de l'extérieur de la Basilique, soixante et une planches grand in-f° en chromolithographie, et cinq cents soixante-trois autres planches grand in-4° donnant des détails de mosaïques et de sculpture, les autels, les tombeaux, etc. . de cette merveille d'étrangeté et de splendeur qui se nomme Saint-Marc. A ne considérer que le nombre des planches et leur exécution remarquable, cet ouvrage mériterait déjà une mention toute particulière; mais il faut considérer surtout son haut intérêt archéologique. Il est conçu et exécuté de telle sorte que l'architecte devra y trouver les renseignements techniques nécessaires à la reconstitution entière de la basilique à des époques différentes; que l'artiste pourra juger dans ses mille détails l'immensité du travail réuni dans ce monument; que le savant et l'amateur enfin retrouveront dans cette multitude de dessins le Saint-Marc qu'ils ont visité et se rendront compte de ce que fut la Basilique aux âges passés, comment elle s'est fondée, s'est agrandie et s'est complétée pour arriver à former cet ensemble unique au monde.

Certes, on a beaucoup écrit sur Saint-Marc et, au point de vue archéologique notamment, tout semblait avoir été dit, expliqué, démontré. Cependant il est

qui, faute de renseignements assez précis, avaient dû être laissés dans l'ombre. Des découvertes récentes, faites lors des derniers travaux de restauration exécutés à Saint-Marc, ont permis de remplacer bien des suppositions par des certitudes qui se trouveront énoncées dans ce nouvel ouvrage. On connaissait moins encore l'aspect de la Basilique aux différentes époques; l'intelligent éditeur vénitien a eu la véritable bonne fortune de pouvoir donner certaines planches inédites, qui permettent de préciser les conjectures précédentes: ce sont les planches représentant la façade avant le XIe siècle, d'après une miniature du XIIIe siècle restée jusqu'à ces derniers temps inconnue, et un dessin établi sur des vestiges mis à jour sous les revêtements de marbres lors de la démolition de quelques pans de mur. Une autre planche donne l'élévation de la façade au XIIIe siècle, d'après une ancienne mosaïque retrouvée sous des surcharges au-dessus de la première porte en venant de l'horloge. Les autres planches relatives à la façade représentent l'aspect extérieur de Saint-Marc (parties de droite et de gauche antérieures au XIIe siècle), d'après un dessin du musée Correr, la reproduction du tableau de Gentile Bellini, l'extérieur de Saint-Marc au XVe siècle, et enfin la façade actuelle. Cette dernière est divisée en vingt et une planches devant être ajustées et qui, réunies, forment une seule chromolithographie de plus de $2^m,1/2$ de haut sur $1^m,79$ de large. — Au moins connaît-on maintenant, à défaut de l'église toute primitive du IXe siècle, et qui offre d'ailleurs peu d'intérêt, celle qui fut reconstruite après un terrible incendie par le doge Pietro Orseolo Ier, celle dont les travaux d'embellissement, les premiers travaux de mosaïque furent commencés en 1071 par Domenico Selvo. M. Boito, l'érudit écrivain italien à qui la direction du texte de l'ouvrage sur la Basilique a été confiée, croit devoir faire remonter les transformations de l'église actuelle au temps de Domenico Michel (1117) et de la conquête de Tyr, de Pietro Polani (1130), de Domenico Morosini et du vainqueur de Constantinople, Enrico Dandolo — (1192-1205).

Le texte (l'ouvrage comporte une traduction française) est dû à un certain nombre d'écrivains vénitiens qui, sous la direction de M. Camillo Boito, ont décrit la Basilique. M. Boito est l'auteur de l'important chapitre sur l'architecture, M. Doucart a écrit l'histoire de l'édifice, M. Saccardo a consacré de nombreuses pages aux mosaïques, M. Molmenti s'est préoccupé des traditions populaires dont il a rappelé les plus curieuses; d'autres collaborateurs encore, notamment MM. Fuline, — dont la mort remonte aux derniers mois de l'année 1884, — Urbani, Pasini, ont traité chacun un point spécial avec soin et talent.

L'exécution des planches gravées et chromolithographiées est belle. Ces dernières ont été exécutées à Naples, Leipzig, Turin, Paris sur des aquarelles faites par des artistes de réelle valeur, entre autres par M. Prosdocimi, qui a peint dans la grandeur de leur reproduction les vingt et une planches de la façade actuelle, et certaines vues de l'intérieur. On ne saurait trop louer le soin avec lequel l'éditeur, M. Ongania, a dirigé et surveillé cette importante publication. Il a mis à l'achèvement de son œuvre une persévérance que rien n'a lassé; or l'ouvrage a été entrepris en 1878, et il est superflu d'indiquer quelles difficultés sans cesse renaissantes il a fallu vaincre. On pourra juger notamment des dépenses qu'entraîne la publication d'un si long travail par ce seul détail : l'aquarelle reproduisant les vingt-deux planches qui forment la façade a été payée 40,000 francs et leur tirage chromolithographique a coûté 70,000 francs. — Ces frais considérables expliquent le prix de 1,800 francs auquel a été fixé chacun des 500 exemplaires de l'édition. Le succès assuré à ce beau travail, succès qui s'affirme depuis sa publication intégrale, ne sera donc que la juste récompense des efforts accomplis. L.

Eugène Delacroix par lui-même, par G. Dargenty. Un vol. in-18 de 226 p. Paris, 1885. Librairie de l'Art. J. Rouam.

M. G. Dargenty est un écrivain d'art des plus vaillants; il perpétue la lignée de plus en plus éclaircie des critiques originaux, et, d'ordinaire, il n'attend pas l'opinion du voisin pour exprimer la sienne sur les œuvres et sur les hommes. Cependant, par exception et voulant faire connaître Delacroix à ceux qui, depuis quelque temps, ont entendu si souvent répéter ce nom illustre, M. Dargenty a puisé, tant dans les *Lettres* du maître publiées par Ph. Burty que dans les témoignages de ses contemporains, tous les traits caractéristiques du génie de cet admirable artiste et en a composé un portrait parfaitement complet, très exact, très vivant, sous ce titre : *Eugène Delacroix par lui-même*. M. Dargenty dit de cet excellent livre qu'il n'est qu'une « compilation ». Que n'avons-nous sur chacun de nos grands artistes français de telles compilations, faites avec ce tact, ce goût et ce soin !

Monographie du temple de Salomon, par le R. P. Xavier Pailloux, S. J. Un vol. in-folio de XII-410 p. Paris, 1885, A. Roger et F. Chernoviz, éditeurs.

Les lettres S. J., qui suivent le nom de l'auteur au titre de cet ouvrage, nous apprennent que le révérend père Xavier Pailloux appartient à la Société de Jésus. Le souvenir, encore présent à toutes les mémoires, des déménagements précipités auxquels les bons pères ont été récemment soumis nous rendrait volontiers indulgent pour la mauvaise humeur dont chaque page de cet in-folio porte la trace évidente. Oui, nous comprenons la contrariété du travailleur forcé d'abandonner tout à coup son cabinet, sa bibliothèque, ses habitudes d'empiler dans des paniers ses livres d'études à la hâte, ses manuscrits et ses notes au cours d'une tâche de longue haleine; si son caractère en conserve quelque irritabilité, même sous l'habit ecclésiastique, il est bien excusable. Mais la rencontre est fâcheuse lorsqu'elle se produit pendant l'accomplissement d'une œuvre d'érudition. Le savant

court le risque de perdre, en de telles aventures, le sang-froid indispensable à l'impartialité de ses jugements et d'enfourcher le dada de la polémique messéant en de tels champs de course. C'est ce qui est arrivé au R. P. Xavier Pailloux, S. J., pendant qu'il élaborait la *Monographie du temple de Salomon*.

Le révérend père, pour arriver à la restitution d'un des monuments les plus célèbres et les moins connus de l'antiquité, se place à un certain point de vue très spécial. D'abord, dès l'épigraphe, en maint passage, et, une dernière fois, au terme du volume, il nous donne à entendre qu'il est pour bien peu de chose dans ce travail considérable, qu'il en est à peine le transcripteur. De même que « le plan du temple fut déposé par le Verbe entre les mains de David », qui le remit à Salomon, de même sommes-nous, en confidence, incités à croire que le manuscrit de la *Monographie du temple de Salomon* est d'origine surnaturelle, et sinon précisément divine, à tout le moins prophétique. L'auteur, qui se pique de dessiner, s'étonne lui-même de la sûreté de sa main dans le tracé des plan, coupe et élévation du monument; il se complaît dans son œuvre et constate que son crayon a été dirigé par le prophète-architecte Ézéchiel : *Hæc omnia venerunt ad me scripta manu Dei*, redit-il avec David.

Cette conviction manque peut-être d'humilité, mais le R. P. Pailloux y puise une autorité peu commune pour malmener les érudits, les archéologues, les historiens sacrés ou profanes de toute religion comme de toute époque dont les hypothèses ou les affirmations relativement au temple de Jérusalem ne concordent pas avec les siennes; et il ne se prive pas de le faire, et de le faire sur un ton un peu rude. Soit! Mais où il passe la mesure, c'est lorsqu'il voit un parti pris de dédain et de haine contre l'Ancien Testament, un esprit de système antireligieux dans les conclusions de l'archéologie moderne, qui refuse le sens de la création esthétique au peuple juif, affirme que les rares vestiges subsistants de l'architecture et de la décoration du pays d'Israël sont l'œuvre de mains étrangères, en même temps qu'une imitation de l'art assyrien et de l'art égyptien. Il reproche violemment (« dent pour dent », dit-il) aux voyageurs de s'en rapporter au témoignage suspect de leurs yeux, lorsque celui-ci contredit la déclaration formelle du roi David : *Hæc omnia venerunt ad me scripta manu Dei*. « Ce plan m'a été remis tout tracé de la main de Dieu. » Puisque « Dieu n'eut qu'à effeuiller une page de son album divin traçant l'esquisse du Tabernacle et le modèle du Temple », comment l'œuvre serait-elle une imitation de quoi que ce soit au monde? Tel est l'argument sur lequel s'appuie la foi du R. P. Pailloux pour réfuter les historiens du temple de Salomon. Dans le même esprit, il invoque le texte de la vision d'Ézéchiel contre la description de l'écrivain juif Flavius Josèphe. Je ne sais si les affirmations nouvelles fondées sur de tels éléments ébranleront les convictions de nos archéologues; il est permis d'en douter.

Ils auraient tort cependant de ne point tenir très sérieusement compte des recherches immenses et des efforts accomplis par le R. P. Pailloux. N'y eût-il dans son livre que la collection des textes anciens, accompagnés de leur traduction et suivis d'un commentaire minutieux, que déjà le recueil serait très précieux. Mais, en outre, l'auteur y discute toutes les restitutions antérieures et, pour les discuter, les analyse dans le plus grand détail. Il a donc réuni toutes les pièces du procès. Elles sont exposées en vingt-cinq chapitres, et chacun d'eux est appuyé d'une planche gravée d'après un dessin de l'auteur.

A l'exception du dernier, qui est à peu près emprunté à l'ouvrage d'un jésuite espagnol, le P. Villalpand, ces dessins montrent les résultats graphiques auxquels l'étude de la question par les textes et par de longs voyages en Égypte et en Asie ont conduit le R. P. Pailloux. Si l'on se borne à les examiner comme une sorte de graphologie de l'ensemble des constructions, destinée à montrer leur disposition sur le terrain, le nombre des façades, des cours, des étages, des colonnes, des portes et des fenêtres, ils jettent une grande clarté dans la discussion. Mais, à les considérer au point de vue du rendu, à n'en voir que la forme extérieure, le résultat est navrant. S'il fallait admettre que tel fut jamais le temple de Salomon, nous emporterions la plus triste opinion du goût de l'architecte, quel qu'il ait été. Nous nous refusons énergiquement à croire que cet architecte n'ait pas su créer un autre style que celui des *boîtes d'architecture* du bazar de l'Hôtel-de-Ville. Et pourtant, à s'en rapporter au R. P. Pailloux, l'identité est frappante. Décidément, l'éducation esthétique est toujours aussi négligée qu'aux siècles passés, ou pour le moins aussi fausse chez les jésuites. C'est une lacune qu'avec leur intelligence il leur serait facile de combler. Ils devraient bien y songer. Jusqu'au papier des gardes de ce livre de luxe qui affecte un faux air de papier de confiseur!

E. C.

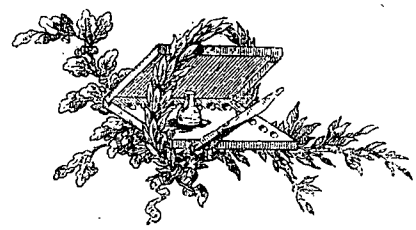

GÉOGRAPHIE

— Voyages — Mœurs et Coutumes —

Les Richesses du Tong-kin, par Savigny et Bischoff. Un fort vol. in-12. Paris, 1885, H. Oudin, éditeur.

Étudier le rôle de notre pays au point de vue colonial; démontrer que le fleuve Rouge est, au plus grand profit de la France, la seule artère commerciale pratique pour les provinces méridionales de la Chine; retracer l'histoire de notre intervention en extrême Orient; faire connaître, avec une carte à l'appui, la géographie, l'ethnographie et l'histoire du Tong-kin : tel est l'objet des quatre premiers chapitres du livre de MM. Savigny et Bischoff. C'est au cinquième que commence la partie vraiment originale, essentielle et tout à fait importante de l'ouvrage. Les auteurs y exposent dans un ordre parfait les produits du Tong-kin et des pays environnants; ils indiquent en outre l'état actuel des voies et moyens de communication du pays, signalent les grands travaux d'intérêt général qui s'imposent d'urgence; ils nous informent sur les articles d'importation et d'exportation, sur les centres et marchés, sur les conditions de l'exploitation française, sur le rôle de nos futurs agents au Tong-kin, sur le coût du voyage et du fret, etc.

Mais l'âme du livre, c'est l'exposé des entreprises à tenter avec succès dans notre nouvelle colonie. Elles sont classées par ordre alphabétique. Tous les intéressés liront avec une vive curiosité les articles *Batellerie, Banques, Chemins de fer, Commerce, Constructions, Coton, Exploitation des forêts, Mines, Opium, Riz, Roulage, Soie, Sucre, Terrains, Thé,* etc., etc. En ajoutant à cette somme de renseignements déjà si riche un *Index* bibliographique des ouvrages publiés sur le Tong-kin et un *Vocabulaire* des expressions locales que l'on y rencontre communément, MM. Savigny et Bischoff justifient amplement le sous-titre de leur livre : *Les Richesses du Tong-kin, les produits à y importer et l'exploitation française : Guide administratif, commercial, industriel, agricole, etc.* E. C.

De Palerme à Tunis, par Malte, Tripoli et la côte. *Notes et impressions,* par Paul Melon. Un vol. in-18 orné de gravures. Paris, 1885, librairie Plon.

Ces *notes* sont des feuillets détachés du carnet de voyage de l'auteur; les impressions s'y succèdent sans autre lien parfois que leur ordre chronologique. Le lecteur ne trouvera donc ici ni l'étude complète et approfondie des contrées traversées ni le récit d'aventures extraordinaires. A quelques renseignements historiques, politiques et statistiques, intéressants en ce temps d'expansion coloniale, M. Paul Melon mêle les sentiments et les pensées qu'éveille dans l'esprit d'un touriste clairvoyant, au point de vue pittoresque, la terre d'Afrique, si féconde en souvenirs du passé et en promesses d'avenir. E. C.

Dictionnaire des Émailleurs *depuis le moyen âge jusqu'à la fin du* XVIIIe *siècle,* par Émile Molinier. Un vol. in-16. Paris, 1885. Librairie de *l'Art,* J. Rouam.

La librairie de *l'Art,* qui concourt activement à enrichir nos bibliothèques de livres d'art excellents, a confié à M. E. Molinier le soin d'écrire le premier volume d'une série de *Guides du collectionneur.* Attaché à la conservation des musées du Louvre, l'auteur était en situation excellente pour composer le *Dictionnaire des émailleurs* qu'il nous donne aujourd'hui. Ce petit manuel, précédé d'un avant-propos substantiel sur l'art de l'émail, s'adresse moins aux savants de profession qu'aux amateurs, qui seront fort aises d'avoir sous la main un volume de format facile à consulter, plein de documents précis, et accompagné de 67 marques et monogrammes d'artistes. E. C.

Les Pyrénées françaises, par M. Paul Perret, tome III. *L'Adour, la Garonne* et *le Pays de Foix.* Illustrations par E. Sadoux. Un beau vol. in-8° de 464 pages. H. Oudin, éditeur. Paris, 1884.

Il a déjà été rendu justice, ici même, aux qualités et aux mérites de ce recommandable ouvrage, dont les premiers volumes ont été analysés dans de précédents bulletins. On citerait difficilement, dans cet ordre de productions littéraires, un travail préparé avec autant de conscience et plus agréablement exécuté. L'auteur est un de nos confrères les mieux doués. Romancier à l'imagination fertile et ingénieuse, critique aux fortes études, et très informé aussi des choses du temps présent, il était comme tout désigné pour une entreprise qui réclamait à la fois une plume d'écrivain sensible à la diversité et à la poésie des lieux, et un esprit familier avec le détail de l'histoire. Dans ce seul nom : *les Pyrénées,* il y a véritablement tout un monde de souvenirs et d'impressions. Les annales de notre pays ont ce nom gravé presque à chacune de leurs pages; les ombres de héros, orgueil de la France, semblent errer parmi ces beautés grandioses; les fascinantes visions de nos jeunes années sont remplies par les ruines de châteaux, les précipices vertigineux, les cascades sonores et argentées, que les Pyrénées ont fournis à tous les *magasins illustrés* de notre enfance. Ajoutons que le grand courant de vogue qui

depuis un demi-siècle, entraîne cent catégories de malades vers ces régions pittoresques, achève aussi de les classer à la tête de nos plus intéressantes.

On sait, ou l'on devine, qu'il a été écrit chez nous quantité de volumes sur ce sujet; mais sans parler de celui de M. Taine, que son caractère très particulier défend de toute comparaison avec les autres, nous n'hésitons pas à recommander l'ouvrage de M. Paul Perret comme étant le plus complet dans cet ordre et le plus instructif. Il comprend deux parties : *le Bigorre* et *le Comminge et le Pays de Foix*. L'auteur y aborde successivement : la chaîne de Toulouse à Tarbes, l'Adour, Tarbes et la Vallée, Bagnères-de-Bigorre, les Baronnies, la vallée d'Aure, le plateau de Lanhemazan, les Nestes, Avreau, la Haute-Vallée, les lacs, le pic du Midi, le col d'Aspin, Gripp et Campan, la vallée de Lesponne, le Lac-Bleu, Bagnères-de-Luchon, la ville, promenade autour de Luchon, la vallée du Lys, la vallée d'Oueil, Saint-Aventin, les lacs d'Oo, le port de Vénasque, la Maladetta, la Barousse, Mauléon, Bramevaque, la Barousse, Valcabrère, la vallée de la Garonne, Saint-Béat, le val d'Aran, la vallée du Lez, le mont Vallier, la vallée du Sallat, Saint-Girons, Saint-Lizier, Aulus, la vallée de l'Ariège, Foix et Pamiers, Tarascon, Vicdessos, le pays du fer, la haute vallée de l'Ariège et Ax. Des chapitres développés, et pleins de traits curieux, sont consacrés à Bagnères-de-Bigorre, Bagnères-de-Luchon, Foix et Pamiers. On goûtera surtout l'amusant récit d'une excursion dans la *vallée d'Andorre*.

L'habile artiste, M. E. Sadoux, a orné ce beau volume de 35 gravures hors texte et 120 dans le texte.

L. D.

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

La crise irlandaise, depuis la fin du XVIIIe siècle jusqu'à nos jours, par Édouard Hervé. Un vol. in-16. Paris, Hachette et Ce; 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Trois grandes questions, dit l'auteur, ont, tour à tour ou simultanément, depuis un siècle, agité l'Irlande : la question de l'autonomie législative, celle de la liberté religieuse et enfin la question agraire.

La question agraire, elle a été étudiée d'une façon toute remarquable par M. Paul Fournier, mais son étude, — nous en avons rendu compte naguère ici même, — est plutôt juridique qu'historique. C'est en historien que M. Hervé parle de la crise sociale irlandaise et tout d'abord des crises politique et religieuse.

Et, certes, cette histoire des dernières phases de la lutte cinq ou six fois séculaire de l'Irlande, pays conquis, contre l'Angleterre, la nation conquérante, n'était pas aisée à présenter. Il ne suffisait pas de rappeler le nom de Fitzgerald, ceux de Gratton et d'O' Connell, ceux d'O' Brien et d'O' Mahomey, celui de M. Parnell et celui du criminel agitateur O' Rossa; il ne suffisait pas davantage de distinguer entre l'action exercée ouvertement, loyalement, par de grands orateurs et les sourdes menées des *invincibles;* entre les aspirations des uns et le but poursuivi par les autres; il fallait nous faire connaître la politique anglaise, nous dire les efforts faits par les différents cabinets conservateurs ou libéraux qui se sont succédé pour améliorer la condition des Irlandais, en même temps les résistances d'un roi, celles du Parlement; il fallait simplifier ce qui est confus, et pourtant, ne rien omettre, si ce n'est peut-être les intrigues; il fallait exposer les faits clairement et ne se montrer point un homme de parti. M. Hervé a fait preuve d'une grande modération et d'un grand talent.

L'Irlande n'obtiendra pas son autonomie législative par des insurrections comme celles de 1798 et celle de 1848. Elle ne l'obtiendra pas davantage par des assassinats comme celui de Phœnix-Park ou par des explosions comme celles de la tour de Londres et du palais de Westminster. Mais d'obtenir la complète égalité politique et religieuse, mais d'arriver à une meilleure condition matérielle et d'avoir son Parlement à elle, cela ne saurait la satisfaire; elle ne cesse de caresser le rêve d'une indépendance absolue. Cette indépendance absolue a peu de chance de se réaliser jamais. Les hommes d'État, explique M. Hervé, pourraient tout au plus songer à une combinaison analogue à celle qui existe aujourd'hui en Autriche-Hongrie. Plus tard, les colonies anglaises pourront vivre de leur vie propre, former, avec l'Angleterre, une confédération d'États, et l'Irlande, alors, compter parmi ces États quasi indépendants, mais c'est là une pure possibilité. La complète indépendance ne serait, pour l'Irlande, un bienfait.

F. G.

SCIENCES

— Philosophie — Morale —

Les conditions sociales du bonheur et de la force, par ADOLPHE COSTE. Troisième édition, augmentée d'une préface. Un vol. in-12 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine.* Paris, Félix Alcan, 1885. — Prix : 2 fr. 50.

Le titre promet beaucoup. On jette les yeux sur la table des matières, on lit : INTRODUCTION : *le bonheur en face du progrès* (trois chapitres intitulés : *le progrès accéléré, le bonheur stationnaire, l'homme a les moyens d'être heureux*); PREMIÈRE PARTIE : *la famille* (dix chapitres : *qu'est-ce que la famille?... Ses avantages particuliers et sociaux, nécessité d'une éducation préparatoire pour développer l'aptitude familiale...*); DEUXIÈME PARTIE : *le métier;* TROISIÈME PARTIE : *la vie publique;* QUATRIÈME PARTIE : *la doctrine* (*le pouvoir spirituel laïque,* faut-il une *centralisation spirituelle?...*) Et, ce premier coup d'œil donné, on ne doute pas, le volume faisant d'ailleurs partie d'une collection qui compte déjà nombre d'ouvrages de grande valeur, que le travail de M. Coste, réédité, ne présente quelque intérêt. Il ne faut pas lire deux chapitres pour être détrompé.

L'auteur est un positiviste à peu près orthodoxe. Pour lui, le bien, c'est le bonheur, c'est l'activité sagement réglée ; il indique certaines réformes auxquelles il serait utile de procéder et qui, accomplies, assureraient le bonheur; il indique le pouvoir spirituel qu'il conviendrait de reconnaître, pouvoir auquel serait dévolue la tâche de régler l'activité. Disciple d'Auguste Comte, il n'est pas en désaccord avec M. Le Play, l'économiste catholique.

Il appelle « la division spontanée des adultes en pères et mères de famille à postérité nombreuse, et en célibataires ou quasi célibataires » ; il réclame « l'autorité testamentaire des chefs de famille pour la répartition des capitaux conformément aux aptitudes; l'entière liberté d'entreprise et de concurrence ; l'autonomie locale; l'impôt direct; le vote public ; la responsabilité des fonctionnaires ». Mais ces réformes peuvent faire courir quelque danger à la société? L'auteur s'empresse de le reconnaître. « Qu'est-ce que le célibat et l'inégalité de succession sans la plus grande union fraternelle? Qu'est-ce que la liberté testamentaire sans la moralité du testateur et la prévoyance des parents ? Qu'est-ce que la concurrence sans la capacité industrielle et la probité financière ? Qu'est-ce que l'autonomie locale et l'impôt direct sans le patriotisme et la discipline éclairée des citoyens? Qu'est-ce que le vote public sans la bonne foi des partis et le respect de l'opinion ? Qu'est-ce que la responsabilité judiciaire sans l'indépendance de la magistrature ? *Les libertés absolues ont besoin d'une puissance supérieure qui soit, comme l'axe de tous les rouages excentriques, capable de les maintenir dans la sagesse et la vérité.* » Et il prêche le nouveau catholicisme, avec l'unité de doctrine positiviste; il organise un pouvoir spirituel avec le médecin, l'avocat, le magistrat, le professeur, le journaliste pour agents; même il construit l'église positiviste sur un autre plan, avec une autre décoration que celle de la rue Monsieur-le-Prince.

Le livre a déjà été fait. M. Coste n'a pas exprimé une seule idée nouvelle. F. G.

La morale anglaise contemporaine. *Morale de l'utilité et de l'évolution,* par M. GUYON. Deuxième édition, revue et augmentée. Un vol. in-8° de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine.* Paris, Félix Alcan; 1885. — Prix : 7 fr. 50.

L'ouvrage a été donné il y a plus de dix ans, et, depuis, de l'autre côté de la Manche, des écrits ont été publiés qui touchent à la morale théorique; mais l'ouvrage a été revu hier, il a été augmenté, et l'exposé de la morale anglaise contemporaine est aussi complet qu'on le peut souhaiter. Or les derniers moralistes anglais, Clifford, Barratt, M. Leslie, n'ont pas, dit M. Guyon, ajouté d'idées vraiment neuves aux systèmes de Darwin et de Spencer; ils ont ajouté seulement des formules originales et des éclaircissements de détail. Une critique suit ce jugement : « Ils nous laissent en face de la même difficulté qu'avaient déjà rencontrée les Helvétius et les Bentham, à savoir l'antinomie entre l'intérêt social et l'intérêt individuel, entre *notre père l'Homme* et nous-mêmes, la lutte entre le nouveau Jehovah-Humanité et le vieux Satan encore présent en chacun de nous. Jusqu'alors, les moralistes s'étaient cru le droit de juger moralement le Satan symbolique, de le condamner, de le présenter comme un objet d'exécration pour tous; aujourd'hui, ils sont réduits à constater simplement son existence, et, dans beaucoup de cas, restent les témoins passifs de sa lutte avec le *principe du bien.* Ils pensent que cette nouvelle position prise par la morale théorique n'aura aucune conséquence dans la pratique; le point de vue plus indulgent d'où on regarde aujourd'hui la bataille éternelle de la vie ne saurait rien changer à la bataille même, ni à son issue. Cette affirmation nous paraît le point qui reste le plus contestable dans la morale commune aux divers penseurs anglais. »

Le problème du mal reste posé. Mais M. Guyon qui admet — « tout penseur sérieux, dit-il, est forcé de les admettre » — les trois lois physiques et psychologiques d'association, d'évolution et de sélection naturelle, et qui a proposé récemment une *morale sans obligation ni sanction,* ne relève-t-il pas des écoles anglaises?

Quoi qu'il en soit, la critique des systèmes de morale utilitaire et évolutionniste, toute pleine d'intérêt quand il la donna, il y a douze ans, reste intéressante dans l'ouvrage réédité et revu. F. G.

La philosophie ancienne. *Histoire générale de ses systèmes,* par CH. BÉNARD, ancien professeur de philosophie dans les lycées de Paris et à l'École normale supérieure. Tome Ier. Un vol. in-8°. Paris, Félix Alcan; 1885. — Prix : 9 francs.

M. Bénard appartient à une école qui a formé de savants historiens de la philosophie, qui, par là, ne mérite pas le complet discrédit dans lequel elle est tombée; il est spiritualiste, et l'ouvrage dont il nous donne aujourd'hui le premier volume est pour faire honneur à l'ancienne université, celle qui a supporté la tyrannie de Victor Cousin.

Dans ce volume, après l'*Introduction,* l'exposé de la philosophie grecque, de la doctrine de Socrate, des leçons des sophistes. Nous disons exposé, mais l'auteur ne s'est pas contenté de nous analyser à nouveau les systèmes des Ioniens, des Pythagoriciens, des Éléates, des Atomistes; puis la révolution socratique accomplie, ceux des Euclide de Mégare, des Antisthène, des Aristippe; il a discuté encore les interprétations qu'ont données, des différentes doctrines grecques, les historiens qui ont écrit avant lui; il est en désaccord parfois avec Tennemann, avec Uberweg, avec Zeller; même il n'a pas hésité à consacrer un bon tiers de son volume à la réfutation de toutes les thèses soutenues en faveur des sophistes.

Les jugements qu'il a portés pourront être discutés, — nous-même ne les acceptons pas tous; — son étude n'en paraîtra pas moins attachante.

Allons-nous lui reprocher d'avoir prêté à MM. Challemel-Lacour, Renouvier, Secretan, cette opinion que la philosophie est une sorte de *virtuosisme,* comme il dit? Il n'eût pas dû confondre leur déclaration motivée : la philosophie n'est pas une science, avec les simples assertions d'un littérateur; M. Renan est un maître-écrivain, le grand écrivain de notre époque, il est aussi un dilettante, un sceptique. Exprimons seulement le regret que M. Bénard se soit défendu de rapprocher certaines doctrines grecques de certaines doctrines contemporaines données comme toutes nouvelles; la plus grande différence est dans la terminologie; le rapprochement eût été intéressant. P. G.

SCIENCES NATURELLES, PHYSIQUES, MATHÉMATIQUES

— Sciences occultes —

— Sciences appliquées à l'industrie — Technologie —

Nouvelles lectures scientifiques, par MAXIMILIEN FLAJAT, agrégé de l'Université. Un vol. de 331 p. de la *Bibliothèque instructive* de Jouvet et Cie. Paris, 1885.

Ce livre, destiné aux jeunes enfants, contient des notions générales sur les plantes, les animaux, les pierres, les métaux et les principales industries. Il est orné de nombreuses gravures sur bois. C'est un bon ouvrage de vulgarisation scientifique.

Annuaire de l'observatoire de Montsouris, pour l'année 1885. Un vol. in-16 de 620 pages. Paris-Gauthier-Villars. — Prix : 2 francs.

Cet annuaire contient, comme les années précédentes, des tables et renseignements utiles aux météorologistes, aux agriculteurs et aux hygiénistes; mais, ce qui en fait le principal intérêt, c'est un nouveau mémoire original (le septième) de M. Miquel sur les organismes microscopiques de l'air et des eaux. Nous y trouvons des chiffres qui établissent que l'air de la mer et des hautes montagnes est presque totalement exempt de microbes, et d'autres qui montrent crobes d'année en année. Il semble donc que les matières animales exhalées par les habitants s'accumulent dans les constructions et deviennent la nourriture des microbes. Ces faits, lorsqu'ils seront bien établis, auront une grande importance pour l'hygiène. M. Miquel expose assez longuement dans ce Mémoire les procédés actuellement employés, c'est-à-dire qui ont paru les meilleurs pour l'étude des bactéries de l'air et des eaux. Dr L.

Introduction à la botanique,
par J.-L. DE LANESSAN.

Un des députés les plus en vue, M. de Lanessan, qui est en même temps un savant distingué, publie, dans la *Bibliothèque scientifique internationale,* dirigée par M. Ém. Alglave, un ouvrage rempli d'intérêt.

Sous le titre d'*Introduction à la botanique,* l'auteur donne avec élégance et simplicité un exposé des théories scientifiques nouvelles groupées autour d'un végétal, le *Sapin,* pris comme type de la vie des plantes. Ce plan original donne lieu aux rapprochements les plus instructifs et permet de rendre accessibles aux

Ce volume, d'une lecture facile et séduisante, est cependant, comme on voit, une œuvre sérieuse; aussi le recommandons-nous non seulement à l'homme du monde, mais aussi au penseur, qui retrouvera dans ces pages l'écho de graves et troublants problèmes, comme celui de la liberté et du déterminisme.

Ce livre aura, nous n'en doutons pas, le même succès que les leçons remarquables qu'il rappelle, données à la Faculté de Médecine de Paris par M. de Lanessan, et qui attirèrent un si grand nombre d'élèves.

L'année scientifique et industrielle, par Louis Figuier; 28e année (1884).

Nous n'avons pas à faire la critique de cet ouvrage, que tout le monde connaît. Il nous apporte aujourd'hui le bilan scientifique de l'année 1884, et nous constatons avec joie que le progrès n'est pas un vain mot. Nous voyons, en effet, en ouvrant ce livre, que la France a à son actif, pour cette année, un assez grand nombre de travaux et de découvertes dont, pour ne citer que les plus belles, les ballons dirigeables de MM. Tissandier et des capitaines Renard et Krebs, les travaux de Pasteur sur la rage, les voyages de M. de Brazza et du Dr Ballay, l'exploration du *Talisman*, etc. Sans doute la route parcourue est déjà longue, mais que de choses à faire encore!

Mais, devant ces magnifiques efforts de la science, on ne peut échapper cependant au souvenir de cette grande et mélancolique pensée de Newton : « Nous ne sommes, disait-il, que comme des enfants qui s'amusent à chercher, sur le bord de la mer, des cailloux plus jolis les uns que les autres, tandis que le vaste océan de la vérité s'étend devant nous. »

L. R.

SCIENCES MÉDICALES

Prophylaxie et géographie médicale des principales maladies tributaires de l'hygiène, par M. Léon Poincaré, professeur d'hygiène à la Faculté de Nancy. Un vol. in-8° de 496 p., avec 24 cartes en couleur intercalées dans le texte. Paris, G. Masson; 1885.

Cet ouvrage est un travail de bénédictin, dans lequel existent forcément bien des lacunes. Son but général, si j'ai bien compris l'auteur, est d'éclairer les mesures internationales d'hygiène qui sont ou qui seront prises pour empêcher les maladies épidémiques de passer de leur pays d'origine dans d'autres contrées, ou de franchir leurs limites habituelles. C'est assurément une entreprise de haute utilité et qui mérite les plus grands encouragements. Malheureusement, nous ne pouvons considérer le présent volume que comme un premier essai dont le principal mérite est d'ouvrir une voie nouvelle. Les cartes, qui en sont la partie fondamentale et qui montrent la répartition sur le globe de la fièvre typhoïde, de la fièvre récurrente, du typhus, de la fièvre intermittente, de la variole, de la rougeole, de la scarlatine, de la diphtérie, du choléra, de la fièvre jaune, etc., etc., sont assurément fort intéressantes et font sauter aux yeux bien des choses ignorées, mais il est de toute évidence que ces cartes, étendues à l'univers entier, sont souvent conjecturales, et, dans tous les cas, excessivement insuffisantes, vu l'impossibilité de se procurer des documents statistiques dans les sept huitièmes au moins de la surface terrestre.

Dr L.

SCIENCES MILITAIRES

Le combat à pied de la cavalerie au moyen âge, par M. de la Chauvelays, membre de l'Académie de Dijon, officier d'académie. Broch. in-8° de 50 p. Paris, Plon; 1885.

M. de la Chauvelays s'est pour ainsi dire fait une spécialité de l'histoire des armées du moyen âge, et

Une erreur très répandue consiste à croire que les chevaliers du moyen âge combattaient toujours à cheval ; ils en descendaient fort souvent, au contraire, pour se battre à pied. L'auteur nous montre, dans un très grand nombre de batailles de cette longue période de l'histoire, les chevaliers mettre pied à terre pour soutenir la lutte ; ses exemples sont puisés principalement dans les luttes sanglantes de la guerre de Cent ans et dans les grandes catastrophes que nous y avons subies : Crécy, Poitiers, Azincourt. Il établit, du reste, que les cavaliers de la Grèce, de Rome et de la Germanie faisaient souvent comme nos lourds hommes d'armes. De nos jours, les dragons, les cosaques, sont exercés journellement à ce genre de combat. Il est vrai qu'ils s'y montrent plus mobiles et ne sont point empêtrés dans de gênantes armures ; de plus, ils ont le fusil et deviennent alors de véritables fantassins. Toute cette revue rétrospective des prouesses de nos chevaliers est remplie de détails originaux. M. de la Chauvelays a étudié avec beaucoup de précision les détails de ce genre de combat, dont nos chroniqueurs parlent souvent et dont nos historiens modernes ne paraissent pas, en général, avoir assez remarqué la fréquence dans les luttes du moyen âge et l'importance dans la tactique de cette époque.

Récits militaires, par le général AMBERT. *La Loire et l'Est.* Un vol. in-8°, illustré de 8 portraits. Paris, Blond et Barral ; 1885. — Prix : 5 francs.

Cet ouvrage forme la troisième série de la publication qu'un de nos anciens vétérans, le général Ambert, a consacrée à la guerre de 1870. Il complète les opérations de la campagne en France, l'auteur se réservant d'étudier, dans un quatrième volume, le siège de Paris. Le plus vif succès a accueilli les premiers tomes de cette histoire, dont le premier en est déjà à sa septième édition. C'est qu'elle répond à une idée noble et généreuse : populariser par des exemples l'amour de la patrie, faire ressortir tous les héroïsmes, tous les dévouements qui se sont produits dans cette crise nationale ; nous montrer le danger et à côté de lui le remède. Bien des ouvrages ont paru sur *la guerre,* comme on le dit maintenant ; les Allemands se sont même donné le plaisir de recueillir dans un musée spécial tout ce qui a été écrit sur ce sujet, depuis la simple plaquette, depuis les plus humbles récits de témoins oculaires, édités dans quelque librairie obscure, jusqu'à la publication monumentale, en vingt volumes, de l'état-major prussien ; le nombre des pièces de cette exposition a atteint, dit-on, presque le chiffre de deux mille. Mais si les matériaux ne manquaient pas, comme on sait, à l'écrivain, on n'avait pas jusqu'ici, eu l'idée de traiter cette terrible crise au point de vue populaire et humain. C'est là le mérite de l'ouvrage du général Ambert ; il a non seulement mis en scène les généraux, mais encore le simple soldat, le mobile, le citoyen, tous ceux enfin qui, dans la mesure de leurs moyens et dans leur faible rayon d'action, ont pris part à cette lutte de géants. Aussi ce livre parlant de tous a-t-il été accueilli par tous et a sa place marquée sur la table de toutes les familles.

Après cet éloge donné à la pensée qui a guidé l'auteur et aux sentiments patriotiques qui éclatent tout le temps de ce récit, nous devons jeter une certaine ombre sur ce tableau et regretter les tendances partiales dont le général fait montre en bien des endroits de son œuvre. Bien peu de républicains ont trouvé grâce devant ses yeux, et il n'a que des invectives à adresser à des hommes comme M. de Freycinet, le colonel Denfert et bien d'autres, dont certains actes furent discutables peut-être, mais qui ne méritaient pas d'être traînés aux gémonies. C. M.

LIVRES D'AMATEURS — ÉDITIONS DE LUXE

— Réimpressions — Miscellanées —

Ros Rosarum ex horto Poetarum. *Dew of the ever-living Rose gathered from the Poet's Gardens of many Lands,* by E. V. B. Un vol. de XXVIII-274 p. petit in-8° sur papier vergé, couverture en parchemin, imprimée en pourpre en or. London, 1885. Elliot Stock. — Prix : 9 sh.

L'auteur ou plutôt l'*authoress*, — car ces initiales E. V. B. masquent une personnalité de femme, — expose dans une aimable « Épître au gentil lecteur » la diversité du sens symbolique attribué par les poètes à la rose, selon le caractère des temps et des fleur des dieux et des héros, la fleur des banquets et de l'amour, puis la fleur mystique des vertus spirituelles et de l'amour céleste, la fleur de l'honneur chevaleresque, la fleur jumelle de la guerre des Deux Roses : rose rouge de Lancastre, rose blanche d'York, etc. C'est dans la Bible, dans les Anthologies grecque et romaine, dans Hafiz et dans Omar Khayyam, dans le Paradis de Dante, dans les sonnets de Pétrarque, dans les poètes espagnols, français, de Marot et Ronsard à Victor Hugo, allemands de Gœthe à Henri Heine, anglais de Chaucer à lord Tennyson, qu'en abeille gracieuse, curieuse et gentiment érudite,

parfumée du génie des âges et des lieux, ainsi que du génie des langues. Après avoir cité le texte original, l'auteur en donne en anglais la traduction, le plus possible empruntée aux poètes qui l'ont imité, une traduction personnelle quand elle ne peut faire autrement.

L'auteur n'a pas pris ce souci pour les roses françaises, à trois exceptions près : l'ode si connue de Ronsard, l'ode XVII :

Mignonne, allons voir si la Rose...

délicatement traduite vers pour vers par Andrew Lang ; les *Roses de Saadi* de Mme Desbordes-Valmore, cette perle dont Mrs Herbert Hills a fait un bijou nouveau en la sertissant de rimes anglaises ; enfin la jolie pièce des *Voix intérieures*.

La Tombe dit à la Rose...

Sans doute E. V. B. a jugé que son public était assez familiarisé avec le français pour goûter directement le charme de nos poètes. Dans ce cas, il regrettera autant que nous les fautes du copiste que l'éditeur a laissé subsister dans ce volume qui vise à être un livre de bibliophile.

Les journalistes anglais parlent couramment tantôt avec une douce pitié, tantôt avec une ironie brutale de notre ignorance de la langue et en général de toutes les choses anglaises ; cette attitude leur sied fort mal ; je ne crois pas avoir rencontré en de très nombreuses lectures un seul livre anglais où les citations françaises ne soient entachées de fautes grossières, notamment de fautes de genre, jusque dans les livres d'enseignement.

Dans le Jardin français du *Ros Rosarum*, on rencontre quelques-unes de ces mauvaises herbes. Nous les signalerons à l'attention de l'éditeur, qui en grossira d'autant son *Errata*.

La pièce de Ronsard imitée d'Anacréon est particulièrement maltraitée. On y trouve deux fois le nom grec des Grâces (Kharites ou *Charites*) écrit *Charités*, ce qui fausse à la fois et le sens et la rime à « petites. » — Le dernier vers de la sixième strophe est également rendu inintelligible par la substitution du mot *le* au mot *de* :

... l'aurore a les doigts de Rose
Et le front *le* (pour *de*) soleil nouveau.

L'anecdote sur Fontenelle est écrite en prose d'écolier, et, sans me reporter au texte original du « Choix de Chansons de 1752 (*Dediés* — pour *Dédié* ou *Dédiées* à Mme la comtesse de la Guiche) », je crois jusqu'à plus ample informé que le copiste a été à plusieurs reprises infidèle, jusque dans le trait final : « De mémoires de Roses on n'a point vu mourir *le* jardinier ». A l'erratum, on supprimera les *s* superflues et l'on remplacera *le* par *de*.

Dans l'erratum on restituera l'accent aigu au premier *e* du mot « miserable » du *Soulcy* de Gilles Durant, un *x* aux « beau jours » de l'élégie d'A. Chénier ; on cueillera l'*s* qui s'est indûment glissée dans et on la reportera au premier mot du dernier vers de la même pièce : « Respire-en sur moi... », qui y gagnera son compte de pieds.

Enfin nous supplions respectueusement E. V. B. de supprimer tout entière la dernière rose que sa trop indulgente amitié a introduite dans le parterre français. Cette pièce, si étrangement dédiée à Mlle... (savante !) — *sic* — et signée « Hamilton Aidé, 1884 », se compose de douze vers faux, sans rythme et sans rime.

Je regrette d'avoir à exprimer tant de réserves au sujet de cet aimable volume ; je dois pourtant regretter encore que les jolis dessins de E. V. B., — car E. V. B. dessine avec beaucoup de grâce, — soient si mal tirés dans l'édition in-8°. E. C.

Les Estampes du XVIIIe siècle, *école française, guide-manuel de l'amateur,* avec une préface de PAUL EUDEL. Paris, Dentu. Un vol. in-8°. — Prix : 25 francs.

Comment expliquer la vogue de certains objets d'art, tableaux à l'huile, aquarelles, estampes, etc., qui atteignent aujourd'hui des prix fantastiques dans les ventes, alors qu'une trentaine d'années auparavant, ils étaient à la portée de presque toutes les bourses ? Voici, par exemple, la délicieuse eau-forte de Moreau, d'après Baudoin, intitulée *le Coucher de la mariée*, qui achetée à la vente Lacombe, en 1857, au prix modeste de 56 francs, s'est vendue 1,220 francs à la vente Mulbacher, en 1881. Une telle variation de prix est-elle due à l'épuration du goût des connaisseurs ? Non. Il y a là une question de mode, et l'on sait que

La mode est un tyran dont rien ne nous délivre.

Cette mode a, d'ailleurs, sa raison d'être, et s'explique par les dimensions des appartements modernes. Allez donc placer un tableau de quatre mètres carrés dans une des pièces exiguës qui forment l'habitation des trois quarts des Parisiens ! Le tableau, fût-il un chef-d'œuvre, se verra préférer une aquarelle, une simple gravure, par l'amateur désireux, non sans logique, de n'acquérir, en fait d'œuvres d'art, que des objets dont il est sûr de pouvoir faire usage. Aussi voyons-nous les expositions d'aquarellistes, de pastellistes et autres obtenir un succès plus vif de jour en jour et les gravures se vendre un prix fabuleux. Parmi ces dernières, les plus recherchées sont assurément celles du XVIIIe siècle : quel bourgeois, promenant son oisiveté dans les salles de l'Hôtel Drouot, ne rêve estampes d'après Debucourt, Fragonard ou Baudoin ? Quel collectionneur a pu voir, sans envie de pousser les enchères, des épreuves avant toutes lettres signées d'un nom célèbre ? Eh bien, à ce bourgeois, à ce collectionneur, le *Guide-manuel de l'amateur* est appelé à rendre les plus signalés services, car il indique les prix atteints par les gravures du XVIIIe siècle aux principales ventes, pendant les trente dernières années. Sup-

ayez été tenté par la *Déclaration de grossesse* de Martini d'après Moreau le jeune. Vous ouvrez le *Guide-manuel* et vous voyez immédiatement qu'en 1864, à la vente Raifé, cette gravure avant la lettre s'est vendue 14 francs ; qu'elle a atteint 305 francs, en 1880, à la vente Mahérault. Les recherches sont faciles, toutes les estampes étant classées alphabétiquement, par noms d'auteurs : « Jamais, dit M. Paul Eudel dans son intéressante préface, un ouvrage de cet ordre n'avait été fait... Defer l'avait entrepris en 1865, mais la mort vint l'arrêter en 1868, avant que son œuvre eût été à peine ébauchée... » La publication de M. Bourcard comble donc une véritable lacune, et un succès durable récompensera, selon toute vraisemblance, son auteur de la patience et du travail qu'elle lui a coûtés. P. C.

Jean-des-Figues, par PAUL ARÈNE. Paris, A. Lemerre, 1884. Un vol. petit in-12. — Prix : 6 francs.

Le livre exquis que ce volume de Paul Arène, contenant cinq nouvelles plus charmantes et plus amusantes les unes que les autres! Il s'en dégage un parfum spécial, dont la capiteuse odeur grise et caresse à la fois avec une séduction délicieuse : c'est toute la Provence, l'âme chantante de ce pays admirable, où le soleil ardent fait mûrir les cerveaux de poètes et les cœurs d'amoureux. Nul mieux que Paul Arène n'a su rendre la couleur et les aspects charmeurs de ces contrées, dont les paysages ont un attrait si extraordinaire; sa prose rythmée, sonore, balance les phrases avec une cadence musicale qui ensorcelle et pénètre jusqu'au fond de l'âme.

La première de ces nouvelles, un véritable petit roman, *Jean-des-Figues*, est devenue, pour ainsi dire, classique et il n'est pas un lettré qui ne l'ait lue, relue avec amour. N'est-ce pas tout le méridional avec son cœur embrasé, ses yeux et ses sens pris par le charme absorbant des détails, la poésie intense des êtres et des choses, que ce Jean-des-Figues, amoureux de Roset, la perdant, la retrouvant, la quittant, pour revenir définitivement à elle, comme il revient au pays natal autrefois quitté, — et, cette Roset, brune et ardente, n'est-elle pas la vivante image de cette Provence adorée du naïf et rêveur Jean-des-Figues? — Connaissez-vous une historiette plus ironiquement jolie que *Le tor d'Entrays*, l'aventure de ces amoureux, qui déjouent les projets secrets de l'abbé Mistre ? Quelles jolies silhouettes que celles de Balandran, du vieil Antiq, de Blazy et de sa fille! Et *Le clos des âmes*, avec son Sube-le-Blanc et son Sube-le-Rouge, avec le fameux sourire de M. Tirse, quelle fine et délicate satire! Les phrases charmantes, les idées originales y abondent, comme, par exemple, lorsque Sube-le-Blanc sent s'éveiller en lui le vague remords d'un crime qu'il n'a pas commis. Pauvre M. Sube, le sourire de M. Tirse a suffi pour le jeter au vent de la folie. *La mort de Pan*, par son mélange de païen et de chrétien, est une fantaisie des plus curieuses et des mieux réussies; une jolie mélancolie s'en élève, qui contraste avec la figure moyenne du vieil ermite. Le volume se termine par *Le canot des six capitaines*, un digne pendant au *Tartarin de Tarascon*, d'Alphonse Daudet, un mélange heureux de spirituelles observations et de désopilantes fantaisies.

Tel est ce livre, que l'éditeur Lemerre a eu l'excellente idée de classer dans sa petite bibliothèque littéraire, où il tiendra une des meilleures places à côté de nos meilleurs écrivains contemporains. G. T.

Nicolas Blondeau et François Noël : *Dictionarium eroticum latino-gallicum : précédé d'un Essai sur la langue érotique, par le traducteur du Manuel d'érotologie de Forberg.* Un vol. in-8. Paris, Liseux, 1885. (Tiré à 375 exemplaires.)

Pierrugues a donné un dictionnaire de ce genre; un autre, reproduction plus ou moins exacte et complète du premier, a paru en Allemagne, en 1833, sous le titre de : *Thesaurus eroticus linguæ latinæ, sive theogoniæ, legum et morum nuptialium apud Romanos explanatio nova, auctore Rambach.* La traduction et l'explication des mots, les exemples cités sont tous en latin.

Le Dictionnaire de Blondeau, censeur royal, annoté et augmenté par Fr. Noël, inspecteur général de l'Université, donne le mot latin et le fait suivre d'une traduction française; cette traduction, en général, rend le mot latin non par un mot français, mais plutôt par une périphrase ou une série de périphrases, où le sens apparaît de la façon la plus claire.

Nous avons comparé le *Dictionnaire latin-français* de Blondeau avec le *Thesaurus eroticus* de Rambach. Ils se complètent l'un l'autre; rarement ils donnent les mêmes mots, les mêmes locutions. Prenons, par exemple la lettre A. — Rambach admet les mots suivants : *a voluptatibus, abactivus, abdicatio, abdicare, abditivus, abdomen, abeona ou adeona, abire in semen, abluere, abortio, aborsus, abortum, abortus, abortivus, Abronis vitam agere, absentes comæ, acco, accalia, acca, accumbere interior, acerba virgo, achæmenian ardus, acherius, acidalia, acidalius nodus, acontius, acosmus, acroama, actari, actorum libri, acus comatoriæ, Adam.....*

De A..... à Ad...., vous trouverez dans Blondeau : *Absolvere hominem Veneri; acercecomes, adductrix.* — Blondeau a donc une nomenclature moins nombreuse que Rambach; mais il sort moins de son sujet, comme le fait celui-ci en expliquant les mots *abdicatio, abdicare, acco, accumbere interior, acosmus, actorum libri, acus comatoriæ, Adam,* qui ne touchent en rien à la langue érotique.

Les auteurs de ces dictionnaires ont-ils fait œuvre pie en les publiant? Non, sans doute; mais ils ont fait une œuvre utile en mettant entre les mains des savants un guide qui les empêche de s'égarer quand ils rencontrent dans la lecture des livres latins des vocables qui resteraient pour eux sans signification précise, et qu'il faut pourtant connaître, si l'on veut se bien rendre compte et des mœurs des Romains et des finesses métaphoriques de leur langue. D'ail-

leurs, avec le prix élevé de ces livres, il y a peu à craindre qu'ils tombent dans des mains où ils seraient mal placés.

Le *Dictionnaire* de Blondeau et Noël est précédé d'un avant-propos de l'éditeur; on y retrouve sa malice et son esprit; puis d'un *Essai sur la langue érotique :* la sûreté, l'étendue, la variété du savoir de l'érudit éditeur s'y font brillamment apprécier du philologue et du moraliste; je veux dire de l'homme qui étudie les mœurs d'autrefois. L. DE R.

L'Éducation des filles de Fénelon. Nouvelle édition in-12. Paris, Jouaust. — Prix : 7 fr. 50.

La *Librairie des Bibliophiles* a fondé, il y a bientôt deux ans, une sorte de bibliothèque intime destinée aux dames et dont nous avons déjà souvent parlé. Cette curieuse collection comprend déjà les *Mémoires de Mme Roland, le Mérite des femmes,* les *Poésies de Mme Deshoulières,* les *Œuvres de Mme de Lambert,* les *Lettres à Émilie, Valérie* et divers autres ouvrages de morale et d'éducation. Le traité de Fénelon sur *l'Éducation des filles* ne pouvait manquer de figurer parmi cette anthologie de chefs-d'œuvre. MM. Jouaust et Sigaux viennent d'en publier une édition parfaite en tous points, réimprimée sur celle de 1696, la dernière qui fut faite sous les yeux de l'auteur de *Télémaque.* M. Oct. Gréard, membre de l'Institut, a écrit en tête de ce livre de bibliophile une très importante introduction qui est une œuvre de haut mérité digne d'attirer l'attention des érudits. Le savant vice-recteur de l'Académie de Paris y étudie à fond les caractères généraux et les principes sur lesquels repose *l'Éducation des filles,* il examine également avec sa grande compétence les méthodes qui s'y rattachent et les œuvres qui en dérivent.

M. Jouaust a fait là une coquette publication, précédée d'un frontispice de Lalauze, et qu'il sera agréable de confier aux jolies mains des Maintenon de ce siècle et des petites filles des demoiselles de Saint-Cyr.

Je conseille à M. Jouaust les petites œuvres de Mme de Riccoboni et de Mme de Tencin.

Eaux-fortes pour *la Dame aux Camélias,* gravures de Los Rios d'après Besnard. Paris, Rouquette. — — Prix :

Il n'existait point jusqu'ici d'illustration réellement artistique du chef-d'œuvre d'Alexandre Dumas fils. L'édition de Gavarni ne pouvait même sérieusement satisfaire les amateurs. Aussi, bien que la librairie Quantin ait en préparation une nouvelle édition de haut luxe de ce livre immortel, M. de Los Rios a tenu à graver et à mettre en vente à la librairie Rouquette dix compositions originales et absolument remarquables du peintre moderniste Besnard.

A vrai dire, je ne connais rien qui donne une sensation plus vivante de ce roman de jeunesse et de passion, rien qui soit plus élégant, plus parisien, plus profondément senti, rien qui rentre mieux dans le génie même du livre. Les dix compositions de M. Besnard reproduisent les passages saillants de l'œuvre et nous montrent Marie Duplessis dans les situations les plus poignantes du drame. Le talent de l'artiste a été de ne rien trop accentuer et de rester dans un nuageux exquis. — La loge, la scène du balcon, l'entrevue avec M. Duval père, le terrible tableau de l'exhumation, tout jusqu'au culispice constitue un ensemble heureux, où le tact du compositeur ne le cède qu'au merveilleux de la facture.

M. de Los Rios a gravé ces dix planches avec passion et sincérité; il en a rendu le caractère, l'esprit, le brillant, la coloration même avec un goût et une sûreté de main admirables. — Les amateurs qui acquerront ces eaux-fortes hors ligne auront chez eux une des belles manifestations de l'art de ce temps.

U.

PETITE GAZETTE DU BIBLIOPHILE

La collection si élégante dite « Petite Bibliothèque Charpentier » vient de s'augmenter de deux volumes d'un caractère bien différent. Ce sont, d'une part, un classique, Virgile, **Bucoliques et Géorgiques** et d'autre part, les **Contes et Nouvelles** de Guy de Maupassant.

Ces gracieux volumes qui s'harmonisent si bien avec la prose de M. de Maupassant feront aussi relire avec plaisir le grand classique dont l'œuvre est accompagnée d'une remarquable traduction de Pessonneaux, placée en regard du texte latin

***

Henri Loones, successeur) le **Livre des collectionneurs,** par Alph. Maze-Censier. Un beau volume in-8° de près de 800 pages (prix : 20 francs), consacré aux diverses collections qui ont trait à l'ébénisterie, à la ciselure, à la sculpture, aux modelures en cire, aux jarretières en cire, aux livres, à la reliure, aux éventails, boutons, autographes, timbres-poste, etc., etc.

Ce livre contient un index qui comprend environ 3000 noms de collectionneurs cités. Il paraîtrait que chaque amateur dont le petit musée est consigné dans ce volume a reçu une invitation à l'acquérir. C'est là une singulière opération de librairie, qui nous permet de nous dispenser d'analyser autrement cet

*
* *

Le libraire-éditeur Kistemaeckers de Bruxelles vient de mettre en vente **les Sérails de Paris**, ouvrage contenant la biographie et les aventures des plus célèbres appareilleuses de la capitale au XVIIIe siècle. Cet ouvrage, bien connu des bibliophiles pour sa rareté extrême dans son édition originale en trois petits volumes in-16, Paris, chez Hocquart, an X (1802), méritait d'être réimprimé. Cette réimpression belge, sans grand luxe, mais joliment typographiée, est en vente au prix de 10 francs; l'éditeur annonce pour faire suite **les Sérails de Londres** ou **les Amusements nocturnes** sur l'édition de Barba, an XI. Ces ouvrages sont évidemment plus intéressants que les autres ouvrages de même genre imprimés sous le manteau. Le même éditeur Kistemaeckers publie une jolie plaquette : **la Constitution belge en vers**, par Félix Coveliers, très coquettement imprimée et qui est bien faite pour attirer l'attention du jury de l'Exposition universelle d'Anvers, section de la librairie et de la typographie.

*
* *

Les Œuvres complètes d'Alphonse Daudet, publiées en format in-8° par Dentu et Charpentier, marchent lentement, et la publication ne paraît pas près d'être terminée. Le tome VI vient de paraître, il y a deux mois. Il comprend **les Rois en exil** avec une étude sur l'histoire de ce livre par Daudet. Cet ouvrage est orné de deux dessins très médiocres et sans originalité aucune, signés par Ed. Marty et reproduits en héliogravure ; ce ne sont pas là réellement des livres de bibliophile et les éditeurs devraient se montrer plus soucieux de l'illustration de ces ouvrages édités à 8 francs le volume. Le procédé d'héliogravure, excellent lorsqu'il s'agit de reproduire des dessins clairs et bien composés, ne donne que des plaques boueuses, sans précision ni contour, quand ces compositions sont lâchées et composées comme ici sans aucun souci d'art ni de goût. Nous espérons mieux des ouvrages suivants.

*
* *

Chez Dentu a paru dernièrement un volume de mondaine, peu et mal illustré sous le titre de **l'Art de la toilette**, bréviaire de la vie élégante par Violette. Ce sont des chroniques de *l'Événement*, réunies en livre par un bas-bleu du chiffon ; l'ouvrage est intéressant, mais digne de vivre ce que vivent les roses. Demain il sera démodé, après-demain, il n'aura plus qu'un intérêt rétrospectif; il serait temps de s'arrêter dans cette voie funeste qui consiste à mettre en volume les moindres riens fugitifs publiés dans le journal qui passe. Le flot des livres monte jusqu'à donner la nausée à l'acheteur. Veuille le bon goût public nous préserver un jour de l'indifférence complète en matière d'ouvrages de luxe et de tout livre de coquetterie extérieure.

*

Le libraire Isidore Liseux, revenu de ses misanthropies bibliopolesques, a publié récemment, entre autres curiosités, un ouvrage de haut intérêt, dont l'édition originale de 1825 très recherchée se payait à prix d'or. Nous voulons parler des **Divinités génératrices** ou du **Culte du phallus chez les anciens et les modernes**, par le savant Jacques-Antoine Dulaure, auteur de l'**Histoire de Paris;** l'édition est sur papier de Hollande, de format in-8°, sans aucun papier de luxe et du prix de 20 francs. Il est remarquablement imprimé par Unsinger et digne de figurer dans les bibliothèques sérieuses. M. Alcide Bonneau, le préfacier ordinaire et extraordinaire de M. Liseux, a écrit sur Dulaure, en tête de cet ouvrage, une courte notice, excellente dans le fond et la forme. Le livre de Dulaure n'est pas de ceux que l'on cache au second rang de ses livres. C'est un ouvrage d'histoire du plus haut mérite, qui peut s'afficher devant tous les yeux et mérite d'être acquis par les amateurs qui pensent et qui lisent avec fruit.

*
* *

Nous avons déjà parlé de la grande et hardie entreprise de M. Béraldi : **les Graveurs du XIXe siècle**, guide de l'amateur d'estampes modernes. Le troisième fascicule vient de paraître. Il est entièrement consacré à Bracquemont. Nous en parlerons prochainement lorsque l'ouvrage sera plus avancé et que l'auteur aura abordé la lettre C de son prodigieux catalogue iconographique.

*
* *

Charles Monselet publie chez Charpentier, dans la bibliothèque courante à 3 fr. 50, ses **Petits mémoires littéraires** qui forment un joli volume de 350 pages.

L'érudit et malin auteur de **Monsieur Cupidon** ne nous a pas donné là les **Souvenirs** intimes que le public est en droit d'attendre de lui, il a réuni seulement ses notes de journaliste et ses meilleurs articles égarés dans la presse littéraire de ces dernières années. On trouve dans ce livre de charmantes anecdotes, de jolis portraits, quelques souvenirs personnels égrenés sur le tout, des tableaux du Paris littéraire très lestement troussés, et on y passe en revue toute une série d'académiciens spirituellement brossés par le délicat écrivain des **Oubliés et des Dédaignés**. L'ami Monselet a sagement fait de recueillir toutes ces jolies choses qu'on lira et relira. — Il n'y manque qu'un index des noms cités et aussi voudrions-nous voir sur la couverture, signalé comme livre en préparation : **les Souvenirs d'un homme de lettres bien connu**. C'est là que Monselet triompherait dans l'absolue originalité de son caractère et de son esprit.

*
* *

La librairie des bibliophiles a entrepris la publication des **Œuvres diverses de Paul de Molènes**, dans le format in-18, à 4 francs le volume, 300 exemplaires sur Hollande à 8 francs et 50 Chine ou Whatman à 16 francs. Six volumes sont annoncés. Deux

ont paru, **les Histoires et Récits militaires, les Voyages et Pensées militaires**. Il est peu d'écrivain plus subtil, plus élégant, plus délicat que Paul de Molènes ; nous venons de lire ses deux premiers ouvrages avec un plaisir inconnu depuis longtemps. C'est un maître conteur parmi les plus fins. J. Barbey d'Aurevilly a écrit la préface qui ouvre le premier volume. Nous nous proposons de parler un jour prochain de cette publication, qui honore la librairie qui a osé l'entreprendre.

***

La maison Dentu fait paraître depuis quelques mois un **Nouveau Décameron** qui compte déjà trois volumes, ou pour mieux dire: *trois journées*. Tous les prosateurs en renom se sont réunis dans ce pays des contes et chaque journée possède son roi dont l'image se trouve délicieusement gravée à l'eau-forte par Abot en guise de frontispice de chaque volume. Souhaitons que les éditeurs ne nous fassent pas trop attendre le quatrième et dernier de la série. Chaque volume est à 6 francs. Il existe des papiers de luxe vergé et Japon.

***

Lorsque l'éditeur Dreyfous mit en vente **les Blasphèmes**, de Richepin, tous les amateurs admirèrent la beauté, l'ampleur magistrale et la correction typographique de ce superbe in-4°. L'édition, tirée à 500 exemplaires, fut vite épuisée ; mais ce livre du jeune poète hurlait un peu sur les rayons à côté des œuvres de petit format, **les Caresses** et **la Chanson des Gueux**. L'éditeur fut amené peu à peu à publier un Jean Richepin in-4° du même tirage et il nous donne aujourd'hui **la Chanson des Gueux** dans ce même format à 20 francs. L'impression est faite par Herissey d'Évreux en types de Didot d'une admirable pureté ; c'est un livre hors ligne, d'autant que les souscripteurs ont droit à une prime qui forme appendice ; ce sont les pièces supprimées, intégralement restituées et publiées sous la rubrique imaginaire de **Londres, J. J. Mackenzie Stuart and Ryde, Publishers**. En ouvrant cet appendice curieux on trouve un étourdissant portrait de Jean Richepin gravé à l'eau-forte par Henri Lefort. C'est le plus remarquable, sinon le plus ressemblant parmi ceux qui ont été gravés d'après la mâle physionomie du poète. **La Chanson des Gueux** sous cette dernière forme peut braver la postérité, elle sera recherchée plus tard comme les éditions de Ronsard et de Mathurin Regnier qui furent imprimées dans le bel in-4° du siècle dix-septième.

***

François Coppée l'académique est devenu le poète des bonnes gens ; partout fêté, accueilli, choyé, les éditeurs se divisent la propriété de ses ouvrages et la cultivent comme une ferme en Beauce. Lemerre a pour lui le petit format, Houssiaux (Hébert, successeur) fait entrer l'Immortel dans ses œuvres complètes in-8° (payables à 5 francs par mois) à côté des Balzac et des De Musset. Houssiaux est le Crépin de Vidouville de la librairie ; il introduit, au prix d'une modeste redevance périodique, Lamartine dans les mansardes et Victor Hugo dans les hôtels meublés du quartier Latin ; c'est un bienfaiteur à tempérament ; il consacre les auteurs et les illustre de belles tailles-douces de keepsakes souvent très originales.

C'est ainsi qu'il vient de confier l'illustration des **Œuvres de François Coppée** à François Flameng et à Tofani, qui ont composé, pour les œuvres du poète des *Humbles*, douze sujets absolument remarquables et qui n'ont que le tort d'avoir été dans l'interprétation trop léchés par les burins de MM. Boisson, Boutelié et Dubouchet.

Ces douze planches, qui reproduisent les scènes principales de l'œuvre de Coppée, sont précédées d'un portrait du plus jeune des quarante, gravé par Léopold Flameng ; c'est une merveille de ressemblance, d'expression et d'habileté de gravure. Les dessins de Flameng fils sont dignes de remarque et sortent entièrement de l'illustration ordinaire pour entrer dans l'œuvre d'art absolue; c'est à ce titre que nous les signalons ici.

L'éditeur a mis en vente 75 exemplaires sans texte de ces illustrations intéressantes. Il reste, en dehors des exemplaires de haut luxe déjà souscrits, 40 cartons qui contiennent deux états de chaque planche, avec et sans lettre, sur format in-4° aigle, soit 26 gravures (prix: 150 francs). Les icono-bibliophiles ont là une jolie suite à acquérir pour joindre aux Boilvin de l'édition in-4° de Lemerre.

Il faut arrêter ici les petites notes de cette gazette, que nous reprendrons dorénavant chaque mois, pour renseigner, intéresser si possible et tenir au courant le très précieux lecteur, que la lecture des comptes rendus ordinaires pourrait affadir ou ne point satisfaire.

O. U.



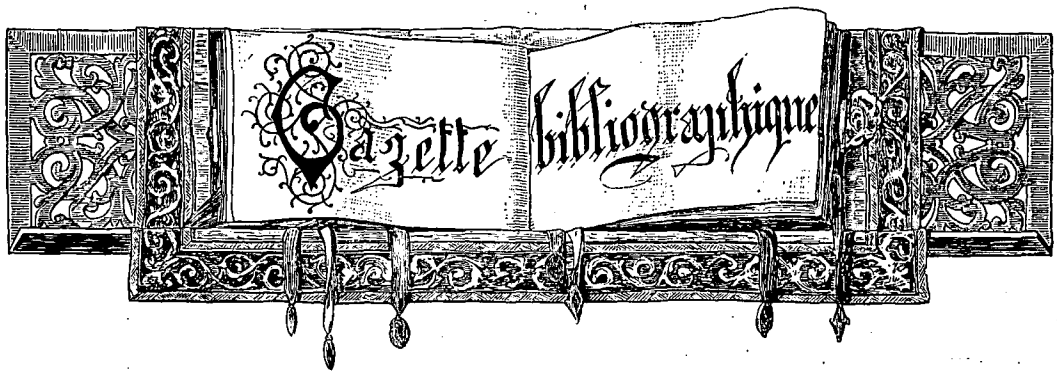

Sommaire. — Institut. Sociétés savantes : *Nouvelles académiques.* — Bibliothèques publiques et privées, françaises et étrangères. — Publications nouvelles (*Bibliographie du mois.* — *Ouvrages signalés de l'étranger*). — Publications annoncées ou en préparation, tant en France qu'en Europe. — Nouvelles littéraires diverses ; *Miscellanées.* — Nécrologie *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — Documents bibliographiques du mois : *Sommaire des périodiques français.* — *Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province.* — *Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — Le livre devant les tribunaux : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES.

INSTITUT

ACADÉMIE FRANÇAISE.

Le 25 juin dernier a eu lieu, à l'Institut, le scrutin pour procéder à l'élection d'un membre de l'Académie française en remplacement de M. Edmond About.

Quatre candidats étaient sur les rangs.

Le nombre des votants était de 32; majorité absolue, 17.

La séance était présidée par M. Maxime Ducamp, assisté de MM. Cherbuliez, chancelier, et Camille Doucet, secrétaire perpétuel.

Malgré cinq tours de scrutin, l'élection n'a pas abouti.

Premier tour : M. Léon Say, 6 voix. — M. Manuel, 8. — M. de Bornier, 9. — M. Droz, 8. — Bulletin blanc, 1.

Deuxième tour : M. Léon Say, 9. — M. Manuel, 6. — M. de Bornier, 8. — M. Droz, 9.

Troisième tour : M. Léon Say, 9. — M. Manuel, 5. — M. de Bornier, 6. — M. Droz, 12.

Quatrième tour : M. Léon Say, 11. — M. Manuel, 4. — M. de Bornier, 5. — M. Droz, 12.

Cinquième tour : M. Léon Say, 9. — M. Manuel, 5. — M. de Bornier, 5. — M. Droz, 10. — Bulletins blancs, 3.

Le scrutin n'ayant pas produit de résultat, l'élection est renvoyée à six mois.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 1er mai.

Ouvrages présentés. — G. Paris : *la Poésie du moyen âge.* — Willems : *le Sénat de la république romaine* (nouvelle édition). — Abbé Quentin : *Du prétendu parallélisme entre les inscriptions cruciformes et la Genèse.* — Chodzkiewicz : *Archéologie scandinave.* — Sabatier : *la Didachè ou l'enseignement des apôtres.* — Charnay : *les Anciennes villes du nouveau monde.*

Lecture. — Senart : les Inscriptions d'Açoka-Siyadasi.

Séance du 8 mai.

Ouvrages présentés. — De Grammont : *la Course, l'Esclavage et la Rédemption à Alger.* — Bhavabhouti : *Madhava et Malasi,* drame en dix actes, traduit du sanscrit et du prâcrit par Strehly. — G. Musset : *la Charente-Inférieure avant l'histoire et dans la légende.*

Lecture. — Reinach : Fouilles archéologiques exécutées dans le sud tunisien.

Séance du 15 mai.

Lectures. — Des Michels : Étude sur la véritable signification du nom des Giaochi. — Lagneau : Note sur l'emploi des anesthésiques par les chirurgiens de l'antiquité et du moyen âge.

Séance du 22 mai.

L'Académie n'a pas tenu séance par suite de la mort de Victor Hugo.

Séance du 29 mai.

Ouvrages présentés. — Tamizey de Larroque : *Lettres du comte de Comingues, ambassadeur de France au Portugal (1657-1659).* — Lévy : *la Monarchie chez les Juifs en Palestine.* — De Nadaillac : *l'Homme tertiaire.* — Desjardins : *Vie de Jeanne d'Arc,* 3e édition.

Lectures. — Benlœw : les Peuples et les idiomes du Caucase. — Mowat : Note sur l'apothéose des empereurs romains.

Séance du 5 juin.

Ouvrages présentés. — Page : *Notice sur un pontifical de Clément VI et sur un missel dit de Clément VI.* — Miron de l'Épinay : *François Miron et l'administration de Paris sous Henri IV.* — Dieulafoy : *l'Art antique de la Perse.* — Heuzey : *la Stèle des vautours.* — De Sarzec : *Découvertes en Chaldée.* — Barth : *Bulletin des religions de l'Inde.* — Clermont-Ganneau : *Recueil d'archéologie orientale.* — J. Philippe : *Origine de l'imprimerie.*

Lecture. — Ch. Nisard : Mémoire sur le poète Fortunat.

Séance du 12 juin.

L'Académie n'a pas tenu séance par suite de la mort de M. Léon Renier.

Séance du 19 juin.

Ouvrages présentés. — Tardif : *la Procédure civile et criminelle aux* XIIIe *et* XIVe *siècles.* — Ministère de la marine : *Inventaire des archives de la marine* (série B). — Biart : *les Aztèques, mœurs et coutumes.* — Héron : *les Dits de Huc Archevesque.* — Meyer : *les Premières Compilations françaises d'histoire ancienne.* — Fagniez : *la Mission du P. Joseph à Ratisbonne.* — De Ruble : *le Mariage de Jeanne d'Albret.* — Le même : *Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret.* — Prou : *De ordine palatii.* — Cardinal Pitra : *Catalogue des manuscrits grecs du Vatican.*

Dans cette séance, après un comité secret dans lequel les rapports ont été lus, les résultats de quatre concours ont été proclamés en séance publique.

Deux concours ont été prorogés : 1° le prix Brunet relatif à la bibliographie des ouvrages arabes traduits du grec; 2° un prix du budget relatif à l'instruction des femmes au moyen âge.

Deux prix ont été décernés : 1° le prix Stanislas Julien à M. Léon de Rosny pour son *Histoire des dynasties divines du Japon,* traduit du chinois, avec une glose chinoise; 2° un prix du budget sur les *Versions hébraïques d'ouvrages de philosophie et de science.* Ce prix a été décerné à M. Maurice Steinschneider, de Berlin.

Dans le même comité secret avait eu lieu la discussion des titres des auteurs qui pouvaient prétendre au prix Jean Reynaud (10,000 francs). Trois noms avaient été retenus, ceux de MM. Darmesteter, Aymonier et Chatelain. L'Académie procède au vote en séance publique; M. Aymonier obtient 26 voix; M. Darmesteter, 6; M. Chatelain, 3. C'est M. Aymonier qui est proclamé lauréat.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 23 mai.

Par suite de la mort de Victor Hugo, l'Académie n'a pas tenu séance.

Séance du 30 mai.

Ouvrages présentés. — Wuarin : *l'État et l'école, ou les devoirs et les droits de l'État en matière d'enseignement.* — Boullay : *OEuvres judiciaires de M. E. Pinard.* — M. Block : Supplément au *Dictionnaire de l'administration française.* — Janet : *V. Cousin et son œuvre.* — Ravaisson : *la Philosophie en France au* XIXe *siècle* (nouvelle édition). — Pigeonneau : *Histoire du commerce de la France.* — Carnot : *Coup d'œil sur l'Autriche-Hongrie.*

Lecture. — Geffroy : Notice sur la vie et les travaux de M. du Chatellier.

Dans cette séance, l'Académie a procédé à l'élection d'un correspondant étranger dans la section de législation. La section avait presenté, en première ligne, M. Aschehoug à Christiania, et en deuxième ligne M. Bogisic à Odessa et M. Brunner à Berlin. M. Aschehoug a été élu.

Séance du 6 juin.

Ouvrages présentés. — Caillemer : *Lettres de divers savants à Claude Nicaise.* — De Laveleye : *l'État et l'Individu ou le Darwinisme social et le Christianisme.* — Fustel de Coulanges : *Recherches sur quelques problèmes d'histoire.*

— L'Académie des sciences morales et politiques a entendu dans une de ses dernières séances les rapports sur les concours suivants :

1° Le prix triennal Halphen, de 1,500 francs, fondé en faveur de l'ouvrage littéraire qui aura le plus contribué au progrès de l'instruction primaire en France, a été partagé entre MM. Defodon et F. Hément pour l'ensemble de leurs ouvrages.

2° La section de législation a décerné le prix Bordin, de 2,500 francs, à M. Vignerte, professeur de droit romain à la Faculté de Rennes, pour son mémoire sur les réformes de la législation, relatives à la condition des étrangers en France et dans les colonies.

3° Dans le concours Wolowski, relatif à un ouvrage d'économie politique, une récompense de 1,000 francs a été accordée à M. Émile Cacheux, ingénieur des arts et manufactures, pour son ouvrage intitulé : *Constructions et organisation des crèches, salles d'asile,* etc.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

FRANCE

Rapport au Président de la République française.

Monsieur le Président,

La Bibliothèque nationale, à qui sa constitution placée, par le décret du 14 juillet 1858, sous un régime très différent et trop étroit. Si la liberté de son ancien conservatoire avait créé des abus qu'on supprimait en concentrant entre les mains d'un chef l'administration de la Bibliothèque, et s'il était juste

proportionnée à sa responsabilité, il n'était pas nécessaire que cette autorité fût absolue. Il était d'ailleurs regrettable de remplacer le conservatoire omnipotent de l'ancienne Bibliothèque nationale, et l'administrateur général chargé temporairement d'exécuter ses décisions, par un comité consultatif sans attributions définies et dont l'avis n'était pas obligatoire pour l'administrateur général. Les dangers de la transformation opérée par le décret de 1858 se sont rapidement manifestés. S'ils ont été évités depuis quelques années, c'est grâce au tact, à la modération de l'éminent administrateur général auquel est confié aujourd'hui le soin de diriger la Bibliothèque nationale. Mais ces heureuses conditions pourraient changer. Je vous propose donc, monsieur le Président, dans le décret ci-joint, la formation d'un comité consultatif auquel sera soumis, avec les questions techniques et scientifiques, l'examen des peines temporaires ou définitives qui pourraient être appliquées au personnel de la Bibliothèque nationale.

Le comité ainsi organisé sera pour les conservateurs de divers ordres, qui en feront tous partie et délibéreront sur les matières scientifiques les plus différentes, une excellente école. Il sera en même temps un lien entre les divers départements de la Bibliothèque. Les efforts de chacun seront ainsi rassemblés pour un but unique : la bonne direction de la Bibliothèque nationale, — et l'administrateur général sera heureux, je le sais, de prendre fréquemment l'avis de ses collaborateurs et de s'aider de leur concours.

L'organisation nouvelle du comité consultatif est une des réformes principales du décret que j'ai l'honneur de soumettre à votre signature. En même temps, je vous signalerai, monsieur le Président, les modifications apportées dans le recrutement, dans le classement du personnel et dans les traitements qui lui sont attribués. La vie est devenue plus chère et les lecteurs plus exigeants; il m'a donc paru juste d'améliorer la situation matérielle du personnel. Mais l'état du budget ne me permettant point de demander une augmentation de crédit, qui aurait été cependant si justifiée, j'ai dû borner mes préoccupations au petit personnel et au personnel secondaire de la Bibliothèque et ne vous proposer d'augmenter les traitements que jusqu'au grade de bibliothécaire inclusivement. Cette réforme si restreinte serait encore impossible si je n'avais diminué le nombre des emplois et demandé aux employés maintenus en fonctions un plus grand nombre d'heures qu'autrefois. Avec l'organisation actuelle, même modifiée, il sera difficile de répondre à toutes les nécessités d'un service de jour en jour plus chargé; mais je puis compter sur le zèle absolu d'un personnel dont le dévouement égale le mérite.

Les parties du décret que je n'ai pas signalées à votre attention reproduisent, à peu de chose près, les dispositions de celui du 14 juillet 1858, en les exposant toutefois dans un ordre qui m'a paru plus logique et plus clair. Je crois inutile, monsieur le Président, d'énumérer en détail les légères modifications qu'elles contiennent et je vous prie, si vous voulez bien l'approuver, de revêtir de votre signature le décret que j'ai l'honneur de vous présenter.

Veuillez agréer, etc.

Le ministre de l'instruction publique, des beaux-arts et des cultes,

RENÉ GOBLET.

Le Président de la République française,

Sur le rapport du ministre de l'instruction publique, des beaux-arts et des cultes,

Vu le décret de la Convention du 25 vendémiaire an IV;

Vu les ordonnances royales des 2 novembre 1828, 14 novembre 1832, 22 février 1839, 2 juillet suivant et 2 septembre 1847;

Vu l'article 1er du décret du 9 mars 1852 et les décrets des 31 août 1854, 14 juillet 1858, 27 janvier 1869 et 30 mai 1879,

Décrète :

Art. 1er. — La Bibliothèque nationale est composée de 4 départements :

1° Des livres imprimés, chartes et collections géographiques;

2° Des manuscrits, cartes et diplômes;

3° Des médailles, pierres gravées et antiques;

4° Des estampes.

Art. 2. — Une salle de travail est ouverte dans chaque département. En outre, une salle de lecture est annexée au département des imprimés.

L'admission dans les salles de travail est accordée, conformément aux règlements ministériels établis à cet effet. Aucune formalité n'est imposée pour l'accès dans la salle de lecture.

Art. 3. — Les salles de travail de chacun des départements, ainsi que la salle de lecture, sont ouvertes toute l'année, sauf exception, aux jours et heures déterminés par règlement administratif.

Art. 4. — Un administrateur général est chargé de diriger l'ensemble des services qui composent la Bibliothèque nationale.

Art. 5. — L'administrateur général est assisté par des conservateurs et des conservateurs adjoints et par un bureau d'administration, confié à un secrétaire-trésorier. Ce bureau est chargé à la fois de la correspondance, de la comptabilité, du matériel et de la surveillance générale.

Art. 6. — Les conservateurs forment un conseil d'administration, dit comité consultatif de la Bibliothèque nationale.

Les conservateurs adjoints prennent part aux délibérations du comité, mais chaque département, quel que soit le nombre de ses représentants, n'a droit qu'à un suffrage exprimé à la majorité des membres présents.

Le comité est présidé par l'administrateur général.

Le secrétaire-trésorier remplit les fonctions de secrétaire du comité.

Art. 7. — Sur la convocation de l'administrateur général, le comité se réunit une fois par semaine, et plus souvent si les circonstances l'exigent. Il donne son avis sur l'admission dans les salles de travail, sur les autorisations de communications spéciales, sur la répartition des fonds entre les divers départements, sur l'achat des livres, cartes, manuscrits, médailles, estampes, etc., sur la rédaction et l'impression des catalogues, sur les travaux de classement, sur les acceptations de dons et de legs, et, généralement, sur toutes les questions de service qui lui sont soumises par l'administrateur général.

Art. 8. — L'administrateur général est nommé et révoqué par décret, sur la proposition du ministre de l'instruction publique, des beaux-arts et des cultes.

Il est tenu de résider à la Bibliothèque nationale et ne peut s'absenter sans une autorisation préalable du ministre.

En cas d'absence ou d'empêchement, l'administrateur général est suppléé dans toutes ses attributions par un conservateur que le ministre désigne à cet effet, sur la proposition du directeur du secrétariat.

Art. 9. — Le personnel de la Bibliothèque nationale comprend :

1° Des conservateurs, dont le nombre ne peut excéder celui des départements;

2° Des conservateurs adjoints, huit au maximum;

3° Des bibliothécaires, partagés en six classes;

4° Des sous-bibliothécaires, divisés en quatre classes;

5° Des stagiaires;

6° Des commis;

7° Des ouvriers et gagistes.

Le secrétaire-trésorier a rang de sous-bibliothécaire, de bibliothécaire ou de conservateur hors cadre.

Le secrétaire est tenu de résider à la Bibliothèque nationale. Il ne peut s'absenter sans l'autorisation préalable de l'administrateur général.

Art. 10. — Les conservateurs et les conservateurs adjoints sont nommés et révoqués par le ministre, sur le rapport de l'administrateur général et la proposition du directeur du secrétariat.

L'un d'eux, choisi par le ministre, dans chacun des départements, est chargé, quel que soit son grade, d'en diriger les travaux sous l'autorité de l'administrateur général.

Les autres sont répartis par l'administrateur général suivant les besoins du service.

En cas d'absence ou d'empêchement, les conservateurs peuvent être remplacés temporairement, si l'administrateur général le juge utile, par un autre conservateur ou par un bibliothécaire dont il a la désignation.

Art. 11. — Les bibliothécaires, sous-bibliothécaires, stagiaires, commis, gagistes et ouvriers sont nommés et révoqués par le ministre, sur le rapport de l'administrateur général et la proposition du directeur du secrétariat.

Art. 12. — Nul ne peut être nommé stagiaire s'il n'est pourvu du diplôme de bachelier ès lettres ou de celui de bachelier ès sciences, et s'il n'a subi avec succès un examen d'admission.

Sont exemptés de cet examen les archivistes-paléographes et les élèves diplômés de l'École des langues orientales.

Après avis du comité facultatif et de l'administrateur général, et sur la proposition du directeur du secrétariat, le ministre pourra autoriser exceptionnellement des candidats âgés de vingt-cinq ans au moins et de trente ans au plus, et ayant travaillé pendant trois ans au bureau du catalogue, à se présenter à l'examen pour l'emploi de stagiaire, sans être pourvu de diplôme.

Art. 13. — Nul n'est nommé sous-bibliothécaire s'il n'a été pendant un an au moins stagiaire, et s'il n'a justifié d'une aptitude spéciale dans un concours dont le programme sera déterminé par le ministre.

Tout stagiaire peut être congédié, si ses services sont jugés insuffisants, et privé du droit de se présenter audit concours.

Les sous-bibliothécaires prennent rang au jour de leur nomination dans la 4e classe.

Les articles 12 et 13 ne sont pas applicables au secrétaire-trésorier.

Art. 14. — Les hommes de service sont choisis parmi d'anciens militaire reconnus aptes aux travaux qu'ils doivent exécuter à la Bibliothèque.

Art. 15. — Les commis sont recrutés exclusivement parmi les hommes de service de 1re classe, qui auront justifié par un examen d'une instruction suffisante.

Art. 16. — Les traitements sont fixés de la manière suivante :

Administrateur général	15.000 fr.
Conservateurs	10.000
Conservateurs adjoints	7.000
Bibliothécaire de 1re classe	6.000
— 2e —	5.500
— 3e —	5.000
— 4e —	4.500
— 5e —	4.000
— 6e —	3.600
Sous-bibliothécaires de 1re classe	3.300
— 2e —	3.000
— 3e —	2.700
— 4e —	2.400
Stagiaires	1.800
Commis, de	1.500 à 2.400

Ouvriers et gagistes.

Chef du service, de	1.500 à 1.800
Hommes de service de 1re classe, de	1.300 à 1.400
Hommes de service de 2e classe, de	1.100 à 1.200
Concierges femmes et femmes de service, de	500 à 600
Chef de l'atelier de reliure, de	1.800 à 2.200
Relieurs de l'atelier intérieur, de	1.300 à 2.000
Relieuses de l'atelier intérieur, de	800 à 1.200
Colleurs de l'atelier d'estampes, de	1.100 à 1.600

Art. 17. — Aucun fonctionnaire ne peut cumuler

un autre emploi avec celui qu'il occupe à la Bibliothèque nationale.

Art. 18. — Des peines disciplinaires peuvent être encourues par le personnel de tout rang de la Bibliothèque nationale.

Ces peines sont, suivant la gravité des fautes :

1° La réprimande par l'administrateur général;

2° La privation du traitement pendant un temps qui ne peut excéder deux mois;

3° La mise en disponibilité;

3° La révocation.

L'application de ces trois dernières peines est prononcée par le ministre, après avis du comité consultatif, sur le rapport de l'administrateur général, et la proposition du directeur du secrétariat.

En attendant la décision supérieure, l'administrateur général peut prononcer l'interdiction de l'entrée à la Bibliothèque.

Art. 19. — L'administrateur général présente tous les ans au ministre un rapport sur l'état des locaux, les acquisitions provenant du dépôt légal, d'achats, de dons ou d'échanges, le classement, la rédaction et l'impression des catalogues, les recherches et communications, le travail du personnel et l'emploi des crédits.

Art. 20. — Toutes les dispositions contraires au présent décret sont abrogées.

Art. 21. — Le ministre de l'instruction publique, des beaux-arts et des cultes pourvoit, par des règlements particuliers, à tous les détails du service de la Bibliothèque nationale.

Fait à Paris, le 17 juin 1885.

JULES GRÉVY.

Par le Président de la République :

Le ministre de l'instruction publique, des beaux-arts et des cultes,

RENÉ GOBLET.

Nominations de bibliothécaires. — A la suite de la session d'examen qui vient d'avoir lieu, le ministre de l'instruction publique vient de nommer aux fonctions de bibliothécaires dans les bibliothèques universitaires :

M. Bouvy, licencié ès lettres, docteur en droit;

M. Maguin, sous-bibliothécaire délégué de la faculté mixte de médecine et de pharmacie de Lille;

M. Léal, surnuméraire à la bibliothèque universitaire de Nancy;

M. Lebègue, licencié ès lettres, délégué à la bibliothèque de l'Université.

ÉTRANGER

Espagne. — La *Bibliothèque Colombine.* — Une des bibliothèques publiques les plus curieuses de l'Europe vient d'être mise au pillage. Il s'agit de la bibliothèque du Chapitre de Séville, célèbre sous le nom de *Bibliotheca Colombina.*

Voici les détails que donne sur cette bibliothèque et sur les vols qui y ont été commis la *Revue critique d'histoire et de littérature* (n° du 18 mai).

L'origine de la *Bibliotheca Colombina* remonte à Fernand, fils illégitime de Christophe Colomb. Ce Fernand fut comme son père un grand voyageur, mais, au lieu d'aller à la découverte des mondes nouveaux, il allait à la recherche des beaux livres. Il parcourut l'Espagne, les Pays-Bas, l'Angleterre et la France pour former sa bibliothèque, achetant surtout les romans de chevalerie, des mystères, des chansons de gestes, des facéties. Il réunit ainsi quinze à vingt mille volumes qu'il légua à son petit-neveu Luis Colomb, à charge par lui de consacrer cent mille maravédis par an à leur entretien. Celui-ci était un sacripant qui n'aimait point à lire; il abandonna le legs au chapitre de Séville, désigné comme second héritier à son défaut. Hélas! les moines de Séville n'ont rien de commun avec les bénédictins, et, si l'âme du donateur est revenue parfois visiter sa bibliothèque, elle a dû gémir de la voir entre de telles mains.

Philippe II commença par en distraire des manuscrits précieux, et des grands seigneurs la pillèrent à son exemple. Puis, le bibliothécaire étant mort de la peste en 1709, les clefs de la Colombine, comme on appelle la collection, passèrent aux mains des balayeurs de la cathédrale, qui y remisèrent leurs torchons et leurs balais. Les enfants y allaient jouer, et pour s'amuser, arrachaient les miniatures et les estampes. Trois volumes que des annotations de la main de Christophe Colomb rendent inestimables traînaient dans la poussière.

L'adjonction de vieux fonds trouvés dans des greniers, quelques achats en bloc, et un bibliothécaire moins négligent que ses prédécesseurs, avaient reconstitué la bibliothèque dans la première moitié de ce siècle-ci. Après être tombée à quatre ou cinq mille volumes, elle était remontée, en 1870, à 34,000 volumes et 1,600 manuscrits. Les livres provenant directement de Fernand Colomb étaient noyés dans la masse, sans signe extérieur qui permît de les reconnaître, mais il suffisait de les ouvrir pour les retrouver. Quand il en avait acheté un, ce bibliophile émérite inscrivait de sa main, en tête du premier feuillet une rubrique de classement, et, au bas de la dernière page, une notice indiquant la date, le lieu et le prix d'achat, en y ajoutant quelquefois des renseignements personnels.

Qu'est-il arrivé l'automne dernier au chapitre de Séville? Les tremblements de terre qui ont fendu la Giralda à cette époque ont-ils fait à la muraille de sa bibliothèque une brèche par laquelle ont pénétré les voleurs? Les secousses ont-elles jeté les livres par les fenêtres dans la rue? On ne sait; mais, ce qui est sûr, c'est qu'un certain nombre des volumes achetés par Fernand Colomb arrivèrent à Paris cet hiver. Les deux premiers envois furent faits dans des circonstances curieuses. Un collectionneur dont on trouverait l'hôtel non loin de la chaussée qui conduit à la

cascade du bois de Boulogne, avait fait venir d'Espagne de superbes tapisseries. Probablement pour les empêcher de balloter pendant le transport, les vides des colis avaient été tamponnés avec d'admirables manustrits du xve siècle et des plaquettes gothiques de toute beauté.

Le collectionneur ne semble pas avoir soupçonné quels trésors on lui mettait entre les mains. Il repassa les livres à un brave libraire au prix où se vendent les vieux papiers. Le libraire y attacha un peu plus d'importance, mais, évidemment peu renseigné et naïf en son commerce, il n'en soupçonna nullement la valeur. Une chance inouïe faisait entrer dans sa modeste boutique une fortune, et une fortune considérable; il ne sut en tirer que quelques centaines de francs. Un chiffre donnera une idée des regrets amers qui doivent l'empêcher de dormir à l'heure qu'il est. Il a vendu pour 120 francs un exemplaire des œuvres de Louise Labbé qui a été revendu 15,000 francs depuis. Quelques volumes de ce genre valaient bien un gros lot à la loterie, et notre homme a laissé perdre son billet.

Ce brave libraire, après s'être défait séparément de quelques-unes de ses merveilles, fit un lot du reste et en dressa un catalogue qui mérite une place spéciale dans l'histoire du commerce des livres rares et précieux à Paris en l'an de grâce 1885. Voici quelques-uns des articles :

Le *Cheualier aus Dames;* Mets, Hochfeder, 1516, petit in-4°, gothique.

Feldtbuch der wundtartzney; Strasburg, Schott, 1517, in-folio, planches anatomiques.

Les *Faicts et prouesses du puissant et preux Hector;* Paris, Ph. Le Noir, s. d., petit in-4°, gothique.

Lhystoire et cronicque du noble et vaillant Baudoin, comte de Flandres, lequel épousa le dyable; Lyon, Arnoullet, s. d., petit in-4°, gothique.

La *Mareschalerie de Laurens Ruse, translatée du latin en françoys;* Paris, Wechel, 1533, in-fol., gothique.

La *Thoyson Dor composee par reverend pere en Dieu Guillaume;* in-fol., gothique; le tome I, Paris; le tome II, Troyes, Nicolas Le Rouge, 1530.

Sensuyt ung tres beau et excellent romant nomme Jehan, de Paris; Lyon, Cl. Nourry, s. d., petit in-8°, gothique, figures sur bois.

Les *Grandes prouesses du très vaillant chevalier Tristan;* Paris, 1533, in-fol., gothique.

A quel chiffre aurait monté la collection dans une vente publique? A 30,000 francs au moins et peut-être bien davantage. Un exemplaire du seul *Cheualier aus Dames* a atteint 11,100 francs, en 1878, à la vente Didot. Le bon libraire qui ignore évidemment l'existence du *Brunet* cota le tout à 650 francs. On a bien raison de dire que tout arrive à Paris; sans cesse, sur le fonds éternellement semblable de la vie quotidienne, la fortune s'y plaît à broder les plus fantastiques aventures. Et non seulement le libraire estima le tout 650 francs, mais sa clientèle ordinaire jusqu'à ce qu'un amateur malin passât et payât sans sourciller.

Encouragé par ce premier résultat, le modeste commerçant retourna chez le collectionneur aux tapisseries qui lui céda un nouveau lot, bien plus curieux encore, de raretés bibliographiques. Cette fois, il résolut de les vendre une à une. Il offrit pour 200 fr., à un bibliophile de réputation, un Phébus de Trepperel, *Des deduiz de la chasse des bestes sauvaiges et des oyseaux de proye;* Paris, s. d., petit in-folio, dont le dernier exemplaire, vendu à Paris en 1881, est monté à 5,000 fr. Le bibliophile de réputation trouva ces prétentions exorbitantes et lui fit retourner le livre. L'honnête libraire, refroidi par cet échec, en rabattit, et, dressant un nouveau catalogue, il ajouta devant chaque article la mention de ce qu'il en demandait au plus juste prix. Il ne pouvait pas les donner à moins. C'était son dernier mot. C'est ainsi qu'il offrait pour 60 francs *Côtre rômât de la Rose,* plaquette in-4° s. l. n. d. complètement inconnue jusqu'ici et qui continue la série des pièces rarissimes composées pour la défense du beau sexe contre les allégations du *Roman de la Rose;* pour 60 francs, Opuscules de Clément Marot réduits en tout une plaquette gothique non moins inconnue jusqu'à présent, qu'on se serait arrachée à coups de billets de banque; pour 40 francs, *Procès de deux amans plaidyant en la court de Cupido la grace de leur dame,* par B. Desmarnes de Masan, petit in-8° gothique dont on ne connaissait jusqu'à présent qu'un exemplaire considéré comme une des perles de l'une des collections les plus fameuses de Paris, etc., etc. Tout citer nous entraînerait beaucoup trop loin. En un mot, le brave libraire offrait des perles et des diamants au poids du bronze.

L'attention des amateurs une fois éveillée, ils découvrirent bien vite d'où provenaient ces trésors méconnus, et, se passant du naïf intermédiaire, ils s'adressèrent directement au collectionneur de tapisseries, qui leur en procurera d'autres encore.

Telle est l'histoire invraisemblable et pourtant vraie qu'a racontée la première la *Revue critique d'histoire et de littérature,* à qui nous devons les détails ci-dessus. Elle ajoute qu'ayant été prévenu par un amateur d'une conscience bien rare, qui proposait de rendre des manuscrits qu'il avait achetés et qui le priait de faire le nécessaire pour empêcher ces déprédations de continuer, un grand personnage officiel espagnol a répondu qu'une enquête n'aboutirait pas et que, du reste, dans son pays, on n'attachait pas une importance extrême à toutes ces paperasses.

Le vol est cependant patent. Tous ces volumes, que leur destinée à amenés à Paris d'une façon si singulière, portent les mêmes traces de mutilation. On a fait disparaître au grattoir les notes que Fernand Colomb mettait au commencement et à la fin de ses livres, ainsi que le cachet de la Colombine, un timbre noir de la dimension d'une pièce de 2 francs représentant la tour de la Giralda flanquée de deux vases de fleurs avec la légende : *Biblioteca*

gneusement faits qu'il ne reste assez d'indices pour confondre les filous. Sur un exemplaire de la *Complainte de lescuyer à la dame, nouuellement imprimé*, gothique s. l. n. d., on lit encore écrit de la main de Fernand Colomb : *Este libro costo en Torino... 12 de enero de 1531*, ce livre a été acheté à Turin le 12 janvier 1531. Les *Faicts du preux Hector* portent toujours sur le titre le cachet de la Colombine absolument intact.

Les lettrés espagnols tressailleront au récit de cette profanation. Mais, si le gouvernement espagnol ne daigne pas s'intéresser « à toutes ces paperasses », rien n'empêchera les voleurs qui ont commencé de continuer leur petit commerce avec les livres auxquels Fernand Colomb était si attaché. Ils les donnent, du reste, comme on voit, à des prix singulièrement doux, et c'est une mine que nous signalons aux amateurs de peu de ressources. Pour parler sérieusement, on ne saurait se défendre de tristesse en voyant, en plein XIXe siècle, l'incurie laisser barbarement disperser aux quatre vents du ciel une collection précieuse qu'un amateur éclairé et illustre avait formée il y a trois cent cinquante ans. Assurément, les livres recueillis par des amateurs seront mieux soignés sur leurs rayons que dans les casiers poudreux du chapitre de Séville, où ils avaient survécu jusqu'à présent à tant d'aventures ; mais qui sait ce qui est perdu ou détruit par les mutilateurs maladroits, insouciants et ignares ? Et puis, un livre dans une bibliothèque publique, c'est un livre accessible à tous les savants ; un livre dans la collection d'un amateur, c'est aujourd'hui, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, un livre que personne ne pourra consulter jamais plus.

L'article de la *Revue critique* a causé en Espagne la plus vive émotion et une interpellation a eu lieu le 23 mai aux Cortès. MM. les sénateurs Balaguer et Fabies ont reçu du président du Conseil et du ministre de la Justice l'assurance formelle qu'une enquête allait être ouverte.

États-Unis. — *Bibliothèque médicale du Dr Baun.* — La bibliothèque médicale de plus de 20,000 volumes, laissée par le Dr Baun, décédé il y a quelque temps à Gottingen, vient d'être achetée par M. Senn de Mileraukee.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— PARIS — PROVINCE — ÉTRANGER —

FRANCE

M. Jules Simon vient de publier à la librairie Lévy un ouvrage appelé à faire grande sensation dans le monde des lettres et de la politique, sous le titre *Thiers, Guizot, Rémusat.* Dans la longue préface qui ouvre ce volume, l'auteur publie plusieurs lettres inédites de grand intérêt. Nous parlerons dans la prochaine livraison de cet ouvrage important.

ÉTRANGER

Angleterre. — Un livre assez curieux a été publié récemment, à Londres, par les éditeurs Field et Tuer, sous le titre : *Our Grandmothers' Gowns* (les habits de nos grand'mères). Il contient 24 tableaux qui représentent un certain nombre de personnes avec les costumes portés en 1798 et les années suivantes. Les vêtements des dames de cette époque n'étaient guère amples et la garde-robe, même des plus élégantes, était généralement simple. On y voit Bonaparte, miss Élisabeth Patterson, qui a été fiancée avec le frère de Napoléon, devenu plus tard roi de Westphalie, à Noël, en 1803.

Il est dit dans ce livre qu'un monsieur qui assistait aux fiançailles affirmait qu'il aurait pu mettre dans sa poche tout le costume de la fiancée, qui portait une robe blanche de mousseline fine, presque transparente, richement brodée, et dessous, simplement une autre robe. Les illustrations du livre sont très simples, comme l'étaient d'ailleurs les vêtements. Les coloristes n'ont pas eu beaucoup à faire pour cette publication, mais ces illustrations n'en sont pas moins très intéressantes. L'exécution typographique est assez originale. Les feuilles sont de fort papier vélin et imprimées sur un côté seulement, même lorsque le texte continue. Le verso est toujours blanc.

Allemagne. — Une *Histoire de l'art en Allemagne* est en cours de publication à la maison Grote de Berlin. L'ouvrage complet comprendra cinq parties : l'histoire de l'architecture, par R. Dohme;

chek; la gravure, par Fr. Lippmann et l'art appliqué à l'industrie, par Jules Lessing.

Autriche. — Les éditeurs Prochaska (Feschen, Bohême) publient une édition bon marché des *Mémoires d'Alfred Meissner* (histoire de ma vie) en deux volumes.

PUBLICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES ÉTRANGÈRES NOUVELLEMENT PARUES

Bibliotheca del Divin Salvatore : raccolta dei piu importanti articoli di questo periodico, dal 1844 al 1884. — Roma, tip. Tiberina. — 316 p. in-16. — 3 francs.

Druckschriften des XV^ten-XVIII^ten Jahrhunderts in getreunen Nachbildungen (Impressions datant du XVe au XVIIIe siècle) herausgegeben von der Direktion der Reichsdruckerei. — Leipzig, Brockaus, 2e partie, folio. — 12 fr. 50.

Eyssenhardt et V. Dommer : Mittheilungen aus der Stadtbibliothek zu Hamburg (Communications sur la bibliothèque municipale de Hambourg). Imp. G. Meissner, in-8°.

Norsk bok-fortegnelse (Catalogue de publications norvégiennes), 1873-1882. Christiania, C. Cammermeyer, in-8°.

Hints to collectors of original editions of the works of Charles Dickens, par C.-P. Johnson. London, Redway, in-8°, 7 fr. 50.

Elenco generale dei tipografi, editori, librai, litografi in Italia; e campionaria della sua fonderia tipografica. — Édition annuelle, 1884-1885, par Carlo Radelli; 88 pages in-4°.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

La maison Didot annonce la publication d'un grand ouvrage in-4° sur *l'Œuvre des peintres verriers français.* L'auteur est M. Lucien Magne. Le premier volume contiendra une introduction générale et une description des verreries de Montmorency et d'Écouen.

— M. de Beaucourt vient de livrer à l'impression le troisième volume de son *Histoire de Charles VII.*

— A lire, dans le *Correspondant,* le grand roman moderne *Marcelle de Sazerac,* qu'y publie depuis le 10 mai l'un de nos meilleurs écrivains, sous son pseudonyme bien connu de *Bernadille.* Si nous ne nous trompons, c'est la première fois que le spirituel critique et chroniqueur aborde le roman, au moins dans ces proportions, et ce début est fort remarqué. Nous y signalons surtout aux curieux la variété des scènes et, plus encore, celle des caractères, tous étudiés sur le vif et mis en scène d'une façon très humoristique. Il y a là assez de types et d'observations de mœurs pour défrayer trois ou quatre romans ordinaires.

ÉTRANGER

Angleterre. — MM. Bell ont sous presse un volume de traductions des poèmes lyriques de Victor Hugo. Les traductions ont été confiées aux plumes les plus autorisées et seront publiées sous la direction de M. H. L. Williams.

— Le fils de Darwin prépare en ce moment une biographie de son père. L'ouvrage paraîtra à la fois en anglais et en allemand.

États-Unis. — Un écrivain de Boston travaille à une *Vie d'Emerson* pour laquelle la famille du célèbre philosophe lui a confié de riches matériaux.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES
— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

Le premier Dictionnaire. — Qui le premier a eu l'idée d'un dictionnaire?

Il paraît, dit le *Rappel,* que ce fut Érasme.

1500. Il eut la fantaisie de faire imprimer un petit recueil d'adages et de proverbes anciens. Le public se jeta dessus. La boutique de la rue Saint-Jacques, où parut le bienheureux volume, ne désemplissait plus. Chacun voulait tenir dans sa poche toute la sagesse

« augmentées et corrigées avec soin », à Venise, à Bâle, le livre devint un gros in-folio en minuscules caractères.

Alde fit l'édition complète en 1508, et Groben, à Bâle, la réimprima six fois. Bien plus, Érasme étant en Italie, sur le passage du pape, le pontife et ses cardinaux vinrent saluer l'illustre compositeur de *Adagia*.

Nul livre n'avait encore été l'objet d'un tel enthousiasme. C'était, en réalité, un grand secours offert à tous, et, sans en avoir le nom, un véritable « dictionnaire de la conversation ».

C'était toute l'antiquité mise en un livre, — ses pensées, ses sentences, ses maximes.

Rabelais disait :

« C'est le magasin de Minerve ; tout le monde y a recours — comme aux feuilles de la sibylle »

Nous en sommes bien peinés pour Érasme, mais avant son dictionnaire il en existait un au moins en Italie qui datait du XIIIe siècle et dont le miniaturiste François Defeuille possède un exemplaire.

Le dossier Victor Hugo.

Acte de mariage. — Le 12 octobre 1822, après la publication des trois bans en cette église et d'un seul en celle de Blois, vu la dispense des deux autres, les fiançailles faites le même jour, ont reçu la bénédiction nuptiale Victor-Marie Hugo, membre de l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse, âgé de vingt ans, demeurant de droit et de fait à Blois, diocèse d'Orléans, fils mineur de Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo, maréchal des camps et armées du roi, chevalier de la Légion d'honneur et commandant de l'Ordre royal de Naples, et de la défunte Sophie-Françoise Trébuchet, son épouse, d'une part; et Adèle-Julie Foucher, âgée de dix-neuf ans, demeurant de droit et de fait rue du Cherche-Midi, 39, de cette paroisse, fille mineure de Pierre Foucher, chef au ministère de la guerre, chevalier de la Légion d'honneur, et de Anne-Victoire Asseline, son épouse, d'autre part; présents et témoins, Jean-Baptiste Biscarrat, Alfred-Victor, comte de Vigny, Jean-Baptiste Asseline, Jean-Jacques-Philippe-Marie Duvidal, lesquels ont signé avec les époux et leurs père et mère.

Les Testaments. — On a imprimé bien des erreurs sur les dernières volontés de Victor Hugo. La vérité est beaucoup plus simple que tout ce qu'on a écrit et que tout ce qu'on a dit.

La seule chose exacte qui ait été publiée jusqu'ici c'est qu'il y a actuellement deux testaments; mais ces deux testaments sont absolument indépendants et le contenu de l'un ne peut, en aucune façon, entraver l'exécution des dispositions de l'autre.

Le premier de ces testaments est relatif à la fortune laissée par Victor Hugo.

Le second se rapporte à des intérêts tout autres. Il s'occupe particulièrement des manuscrits laissés par l'illustre défunt et dont quelques intimes connaissent seuls l'existence.

Ces manuscrits forment — ou du moins formeront, lorsqu'ils seront mis en ordre — la matière de dix volumes. Quant au soin de les publier, il est confié à trois des plus anciens amis du poète : MM. Auguste Vacquerie, Paul Meurice et Ernest Lefèvre.

C'est M. Auguste Vacquerie qui, depuis longtemps déjà, est dépositaire de ce testament.

Victor Hugo ne fixe aucun délai après sa mort pour la publication de ses œuvres posthumes.

Il est juste de dire qu'à l'exception de trois volumes environ, complètement finis et prêts à paraître, ou peu s'en faut, les sept autres se composent pour une moitié de manuscrits à mettre en ordre, et pour l'autre moitié de notes détachées, éparses dans tous les tiroirs et dans tous les meubles.

Beaucoup de ces notes sont datées de Jersey et de Guernesey. Elles remontent à l'époque de l'exil.

Comme la publication en librairie des dix volumes de manuscrits laissés par Victor Hugo durera au moins dix ou quinze ans, l'auteur a prévu le cas où la mort de l'un des trois exécuteurs testamentaires survenant dans l'intervalle, il faudrait le remplacer par un nouveau venu qui n'aurait pas envers l'auteur les mêmes raisons de dévouement désintéressé que MM. Vacquerie, Meurice et Lefèvre, et il a assuré un tant pour cent sur les bénéfices produits par la vente de ces dix volumes en faveur de ceux qui en dirigeront la publication — quels qu'ils soient.

Il va sans dire que pas un seul mot du texte écrit par Victor Hugo ne sera changé.

Le travail des trois exécuteurs testamentaires désignés par l'illustre défunt se bornera, partout, à des notes explicatives et à de courtes préfaces.

Le monument de Victor Hugo. — La proposition suivante a été déposée par M. Paul Viguier au conseil municipal :

Les soussignés ont l'honneur de proposer au conseil le projet de délibération suivant :

Le conseil,

Considérant que la ville de Paris a le devoir de contribuer à l'érection d'un monument à la gloire de Victor Hugo,

Délibère :

Article premier. — Une somme de douze mille francs est mise à la disposition de la souscription nationale au monument de Victor Hugo.

Art. 2. — L'emplacement nécessaire à la construction de ce monument sera prélevé sur l'une des places publiques de Paris, à l'endroit qui sera ultérieurement désigné.

Art. 3. — La somme ci-dessus sera imputée au chapitre XXIII, article unique (Réserve pour dépenses imprévues), de l'exercice courant.

Signé : Paul Viguier, Michelin, Mesureur, Delabrousse, Deschamps, Robinet, Cattiaux, Rousselle, Rouzé, Chassaing, Simoneau, Davoust, Darlot, Cernesson, Depasse, Songeon, Lyon-Alemand, Pichon, Mathé, Guichard, Maillard, Jacques, Boll, Boué.

Frère, Cusset, Desmoulins, Dreyfus, Vauthier, Voisin, Marsoulan, Réty, Combes, de Bouteiller, Delhomme, Ernest Hamel, Monteil, Leclerc, Sauton, Ruel, Gaufrès, Dujarrier, Hervieux, Curé, Collin, Jobbé-Duval, Piperaud, de Ménorval, Millerand, Després.

M. Paul Viguier a demandé l'urgence.

L'urgence a été déclarée.

La proposition, mise aux voix, a été adoptée.

La commission exécutive de ce monument est ainsi composée :

Présidents : MM. Victor Schœlcher, sénateur; Paul Meurice.

Vice-présidents : MM. Em. Augier, de l'Académie française; Léon Bonnat, de l'Institut; Anatole de La Forge, député; Auguste Vitu.

Secrétaires : MM. Émile Blémont; Gustave Ollendorff; Gustave Rivet, député.

Trésorier : M. Philippe Jourde.

— Une première liste de souscription pour le monument de Victor Hugo donne une somme de 18,973 francs.

Correspondance de Victor Hugo. — On s'occupe de réunir la correspondance de Victor Hugo. La bibliothèque de Blois, d'après une lettre de M. Louis Delton, membre de la commission de cette bibliothèque, possède quarante et une lettres autographes du poète. Ces lettres sont adressées par Victor Hugo à son père, le général Hugo, qui habita, à Blois, la terre de Saint-Lazare, jusqu'en 1823.

Elles offrent, pour la plupart, dit M. Delton, un très grand intérêt. Elles donnent des renseignements précieux sur Victor Hugo, sa famille, ses premiers travaux, son mariage, la naissance de son premier enfant Léopold, mort à Blois chez son grand-père, le 9 octobre 1823, etc., etc. Elles disent quelques mots des relations du jeune poète avec Chateaubriand, Lamennais, Lamartine, Nodier, etc.

Ces lettres étaient enfouies, à peu près ignorées, dans un des cartons de la bibliothèque communale, où les avait déposées M. Dupré.

Les manuscrits de Victor Hugo. — Les manuscrits de Victor Hugo ont différents aspects; il y en a qui sont de simples cahiers non reliés, comme le manuscrit d'*Hernani*, d'autres revêtus de parchemin, avec le titre de l'œuvre en grosses lettres d'or, comme le manuscrit du *Roi s'amuse.*

Le manuscrit d'*Hernani* est un cahier de grand papier jaune, couvert d'une écriture courte et pressée; il porte sur la première page cette épigraphe espagnole : *Tres para una.*

Chaque acte est daté au commencement et à la fin; la pièce a été commencée le 29 août 1829 et terminée le 25 septembre de la même année.

Victor Hugo a donné à ses actes non pas un numéro, mais une classification alphabétique : *a, b, c, d, e,* etc.; sur les marges, on trouve des dessins, des annotations et des vers inédits.

Le manuscrit de *Marion Delorme* porte en sous-titre : *Un duel sous Richelieu,* qui a disparu sur la brochure. M. Lockroy père s'empara de ce titre et en composa un drame qui obtint certain succès.

Tous les manuscrits de Victor Hugo existent, sauf celui de *Han d'Islande,* qui a été perdu, et celui d'*Amy Robsart,* la première pièce du poète, tirée du roman *Kenilworth.*

Naissance de d'Alembert. — A l'Académie des sciences, séance du 8 juin, M. Lallemand a déclaré qu'il avait retrouvé un document inédit établissant la date exacte de la naissance de d'Alembert et corrigeant une erreur de Condorcet. C'est le procès-verbal du commissaire Delamarre, constatant qu'un enfant abandonné a été recueilli, le 16 novembre 1717, devant l'église de Saint-Jean-le-Rond. Les recherches de M. Lallemand établissent encore que l'orphelin resta placé six semaines en nourrice en Picardie, et qu'il fut confié à un médecin, Jacques Molin (plus connu sous le nom de Dumoulin), qui le demanda, servant ainsi d'intermédiaire voilé aux parents.

M. Duruy. — Le roi Humbert vient de conférer à M. Victor Duruy le grand cordon de la Couronne d'Italie. Pour bien marquer le caractère de cette haute distinction, le roi Humbert lui a fait remettre, en même temps que les insignes de l'ordre, une grande médaille d'or avec l'inscription que voici :

VICTORIO DURUY

Qui ausus est unus Gallorum
Omne romanum œvum explicare...

A Victor Duruy, le premier écrivain français qui ait entrepris de retracer dans un tableau d'ensemble la vie tout entière du peuple romain.

Statue d'Alexandre Dumas à Villers-Cotterets. — Le 24 mai, a été inaugurée, à Villers-Cotterets, la statue d'Alexandre Dumas, qui est, comme on sait, l'œuvre de M. Carrier-Belleuse. La ville natale du célèbre romancier a donné, à l'occasion de cette cerémonie, une fête à laquelle étaient invités la famille Dumas, le comité artistique et littéraire qui s'est chargé d'organiser la souscription, enfin les délégués de la Société des gens de lettres et de la Société des auteurs dramatiques.

Le musée Lamartine. — Il est question de faire de la maison de Victor Hugo un musée de souvenirs du grand poète.

La chose n'est pas encore définitive, que l'on réclame un semblable honneur pour un homme qui eut aussi sa gloire et qui a encore ses admirateurs : Lamartine. Ses fidèles voudraient que l'on fît — comme pour Hugo — un musée Lamartine de la demeure où l'auteur des *Contemplations* rendit le dernier soupir.

Nous avons visité cette maison dès à présent historique, quelle que doive être la décision de ceux qui

municipal à son endroit, et voici ce que nous avons vu :

Au nº 161 de l'avenue du Trocadéro, au fond et à gauche d'une petite allée latérale, les yeux sont frappés par un écriteau placé au-dessus d'une poterne basse et portant ces mots : *Entrée de la villa Lamartine.*

Cette entrée donne accès dans un grand jardin qui entoure presque entièrement la villa, ou, pour être plus exact, le chalet. Une porte cochère condamnée et une grille garnie d'un épais rideau de feuillage ferment l'habitation du côté de l'avenue. C'est là que Lamartine vécut pendant vingt et un ans et s'éteignit, accablé de tristesse et de mélancolie, après avoir vu mourir presque tous les siens. Une nièce à lui, Mlle Valentine de Biscio, qui était venue s'installer à ses côtés, lui ferma les yeux.

Ce fut après la Révolution de 1848, pendant laquelle il engloutit une grande partie de sa fortune dans les *Ateliers nationaux*, que l'auteur de *Jocelyn* quitta la rue d'Anjou et vint s'installer dans ce chalet de l'avenue du Trocadéro que lui avait donné la ville de Paris.

C'est là, dans son cabinet de travail du rez-de-chaussée, petite pièce simple et fraîche, décorée de papiers à fleurs, qu'il écrivit plusieurs de ces ouvrages qui portèrent sa renommée aux quatre coins du monde : l'*Histoire de la Révolution, Rafaël, les Confidences, Geneviève, Graziella* et tant d'autres. C'est là qu'il eut la douleur de perdre sa femme, sa fille, et qu'il mourut lui-même le 1er mars 1869, laissant à sa nièce le peu qui lui restait et son chalet de Passy.

Mais Mlle de Biscio, dont les modestes ressources ne suffisaient pas à l'entretien de cette propriété, la vendit à la ville de Paris, moyennant une rente annuelle de douze mille francs. Peu après, la ville revendit elle-même la villa à un riche banquier qui l'habita quelque temps. Actuellement, la propriété — sauf une partie du terrain qui se trouve à droite du chalet, et sur lequel son nouvel acquéreur à fait bâtir — appartient à une société qui ne demanderait pas mieux que de céder à la ville ce qui fut jadis en sa possession.

Lettre inédite d'Alfred de Musset. — Victor Hugo n'était pas le seul de nos grands poètes qui crût en Dieu.

En feuilletant la belle collection de M. Ant. de Latour, l'ancien secrétaire des commandements du duc de Montpensier, nous trouvons une lettre *inédite* d'Alfred de Musset à Ulric Guttinguer. Musset cherche à y peindre Dieu. Voici le passage :

« Je n'ai jamais tenté de faire une hymne à mon Dieu ; je veux pourtant vous le peindre. Cette petite croûte de pâté parsemée d'étoiles et couronnée par la voie lactée est tout ce que nous voyons du ciel. *Notre univers* (*je ne dis pas notre monde*) est lui-même un grain de sable dans ce vide sans fin. A des milliards de lieues les unes des autres, flottent dans l'immensité des milliers de combinaisons d'univers. Le nôtre [illegible] l'équilibre, l'attraction et la pesanteur. D'autres ont d'autres lois, d'autres gens, d'autres vérités mathématiques. Le bien et le mal, la force et la beauté sont remplacés par d'autres choses, et tous ces petits systèmes, dont le nôtre est peut-être un des des plus faibles, s'agitent et se remuent dans leur coin avec leur étincelle de vie. Au centre des nuits éternelles est assis mon Dieu sans révélations, qui verse à l'immortelle matière l'immortelle pensée.

« A vous de cœur,

« Alfred de Musset. »

Ajoutons que la lettre est datée de Honfleur, 12 novembre 1832.

La jeunesse de Jules Vallès. — M. Frantz Jourdain, à qui nous laissons toute la responsabilité de son récit, conte, dans une revue, que Jules Vallès fut, sur l'initiative de son père et avec la connivence d'un préfet, enfermé, à l'âge de dix-sept ans, dans une maison de fous. M. Vallès père, « furieux de l'exaltation républicaine de son fils, craignait qu'il ne nuisît gravement à sa propre carrière ; d'autre part, le préfet, *aimable fonctionnaire*, était bien aise de débarrasser le gouvernement d'un adversaire déjà redoutable. En quelques jours, l'affaire fut bâclée ».

M. Frantz Jourdain continue en ces termes :

« C'est à moi, à moi-même que Vallès dévoila la plus horrible page de sa vie, et je n'étais plus un enfant lorsqu'il eut avec moi ce mouvement douloureux d'épanchement.

« Le malheureux resta six semaines dans cet enfer, six semaines pendant lesquelles il crut que la raison lui échappait et pendant lesquelles il tenta deux fois de se briser le crâne contre un mur. Une nuit, il se réveilla en sursaut, à moitié asphyxié : un de ses *camarades*, dont la folie consistait à se croire chien, se tenait accroupi sur sa poitrine et lui léchait le visage ! Il voulut se dégager, appeler au secours, l'aliéné lui fendit le crâne d'un coup de sabot et continua tranquillement ses immondes caresses.

« Ce fut cette scène à la Poë qui le sauva. Transporté à l'hôpital de la maison, Vallès put gagner un infirmier qui le prit en pitié et qui fit parvenir une lettre à un ami. Celui-ci n'était pas commode ; il courut chez le père, qui comprit après un quart d'heure de conversation orageuse qu'il allait être déshonoré par le scandale que soulèverait en province une affaire de ce genre. Il céda, le fils sortit de l'asile d'aliénés et, au prix de son silence, obtint enfin l'autorisation de s'installer à Paris. »

De ce récit horrible il résulte que Vallès aurait eu pour haïr la société les mêmes raisons que naguère Mirabeau. Le révolutionnaire comme le grand orateur aurait cruellement souffert de la sévérité paternelle.

Les Lettres de Junius. — Un récent et curieux article du *Cornhill Magazine* vient de rappeler l'attention sur un problème historique toujours subsistant depuis plus d'un siècle, malgré toutes les discussions dont il a été l'objet : Quel est l'auteur des fameuses *Lettres de Junius*? Le *Cornhill Magazine*, après Mac-

aulay et beaucoup d'autres juges compétents, les attribue à sir Philip Francis. Le chroniqueur du *Temps* conteste le bien fondé de cette opinion, en vertu de raisons qui ne sont pas sans valeur. Mais d'abord rappelons les données de la question :

« Du 21 janvier 1769 au 21 janvier 1772, Woodfall, l'imprimeur du *Public Advertiser,* reçut d'une source inconnue et publia une série de soixante-neuf lettres signées « Junius ». Ces lettres discutaient avec un talent supérieur et une véhémence extraordinaire les questions politiques du jour; elles attaquaient violemment le cabinet de lord North et étaient nominativement adressées à sir William Draper, au duc de Grafton, au duc de Bedford, au roi, à M. Horne, à lord Mansfield, au premier ministre; elles émanaient visiblement d'un libéral indépendant, ce qu'on appelait alors un whig de la nuance Rockingham. Si l'on ajoute qu'elles avaient pris naissance à l'occasion des démêlés de Wilkes avec les ministres de sa mise hors la loi, des sanglants dénis de justice dont il était victime, de ses élections constamment invalidées et du scandale qui faisait asseoir à sa place, dans le Parlement, un candidat repoussé par l'immense majorité des électeurs, on s'explique de reste le prodigieux succès qu'elles obtinrent. Mais ce qui contribua plus que tout à ce succès, c'est le mystère impénétrable dont s'entourait l'auteur. Woodfall lui-même ne le connut jamais. « Il est absolument impossible « que vous ou aucun autre parveniez à me découvrir, « lui écrivait Junius : *Mon secret mourra avec moi.* »

« Les épreuves d'imprimerie, envoyées à une adresse convenue, revenaient au journal avec des corrections nombreuses. Plusieurs de ces épreuves, ainsi que le manuscrit même des *Lettres,* furent conservés par Woodfall et se trouvent actuellement au British Museum. C'est l'unique lien matériel qui nous rattache aujourd'hui à l'identité de l'écrivain ».

Les *Lettres de Junius,* « nées d'une situation politique presque oubliée, ont pris rang parmi les classiques de la littérature anglaise. Aujourd'hui, comme il y a cent quinze ans, ce sont des modèles d'ironie vengeresse, de passion vigoureuse et d'impitoyable éloquence ».

« Woodfall aurait tout donné pour que Junius se fît connaître ou lui continuât sa collaboration. Quand elle s'arrêta, il tenta de reprendre l'affaire, voulut coudre une suite aux fameuses *Lettres,* inventer des Junius cadets et des sous-Junius. En vain. Le moule était brisé, et ces essais ne trompèrent personne ».

Qui est Junius? se demanda-t-on alors. Qui est Junius? a-t-on continué de se demander depuis. Des milliers de livres, de brochures et d'articles ont été écrits pour répondre, et... *adhuc sub judice lis est.* Quarante-deux personnages ont été successivement considérés par les uns ou par les autres comme ayant écrit les *Lettres de Junius.*

« La critique anglaise et américaine, procédant par éliminations successives, a fini par réduire cette liste à six noms, sur lesquels s'est principalement porté désormais l'effort de la controverse. Ces six noms sont ceux de sir Philip Francis, de lord Sackville, du colonel Isaac Barré, de sir Robert Rich, de Pownall et de *single speech* Hamilton (Hamilton *au discours unique*).

« Parmi ces six candidats, celui qui a pour lui les suffrages les plus nombreux, et aussi la plus grande somme de preuves apparentes, c'est le premier, sir Philip Francis ».

Après avoir énuméré ces preuves, ou plutôt ces probabilités reposant sur des coïncidences, le *Temps* ajoute :

« Il n'y a qu'une dissonance, mais elle est grave : c'est que le talent, le souffle de Junius ne se retrouvent nulle part dans les œuvres signées par sir Philip Francis. Ce sont des brochures aussi plates, aussi peu intéressantes que le premier *leader* venu dans les journaux du temps. Pas une fois la griffe du lion n'y est visible, comme elle le serait nécessairement et au moins par éclairs dans les productions les plus inférieures d'un vraiment grand écrivain. Les *Lettres de Junius,* après un siècle écoulé, sont aussi belles qu'à l'heure de leur apparition.

« Dans les *Lettres sur la Compagnie des Indes,* dans les *Remarques sur le procès de Waren Hastings,* dans vingt autres pamphlets ou discours parlementaires de sir Philip Francis, il n'y a pas une page, pas une ligne, qui soit restée debout. Si l'on considère, d'autre part, qu'en 1769, ce même sir Philip Francis, attaché au secrétariat de la guerre et âgé de vingt-neuf ans, n'avait encore rien publié, il faudrait admettre que du premier coup, dans la première « Lettre de Junius », ce novice se soit affirmé comme un maître; et par contre que, la dernière « Lettre de Junius » écrite, — à trente-deux ans — ce maître soit subitement et irrévocablement tombé au niveau d'un gazetier quelconque. Ce n'est pas tout : le même homme qui a caché avec tant de soin son identité quand il s'agit d'un chef-d'œuvre n'hésite pas à signer tout un fatras de tartines insipides!... Le phénomène, on en conviendra, serait peu ordinaire et aurait de quoi surprendre ».

On voudrait donc, au lieu d'inductions plus ou moins contestables, des preuves positives :

« Ces preuves positives, l'expert Chabot a cru les trouver. Il a minutieusement comparé les manuscrits de Junius avec des lettres écrites par sir Philip Francis à son beau-frère Machrabie, et il y a noté des ressemblances qu'il déclare caractéristiques, notamment dans la contexture des majuscules, des liaisons et de la signature. Il fait remarquer que les lettres adressées par Junius à Woodfall étaient signées d'un C entre deux traits; celle de Philip Francis, d'un P. F. entre deux traits *identiques* ».

A cela, le *Cornhill Magazine* ajoute le récit de deux anecdotes qui semblent confirmer cette identité de l'écriture de Junius et de Philip Francis :

« Telles sont les preuves nouvelles qu'on soumet aujourd'hui au public. Il est bien difficile de les accepter autrement que sous bénéfice d'inventaire. On peut d'abord objecter que les ressemblances, prétendues caractéristiques, signalées par les experts de profession entre deux écritures ne sont rien moins

que décisives et ne commandent pas absolument la conviction. Mais, supposé qu'il fût hors de doute que les manuscrits de Junius et les lettres de Francis soient bien de la même main, s'ensuivrait-il nécessairement que Francis et Junius ne fussent qu'un? Non, assurément. Car enfin il suffirait, pour que l'identité existât, que Francis eût été chargé par Junius de recopier ses manuscrits et de corriger ses épreuves.

« La chose n'a rien d'invraisemblable, spécialement si Junius appartenait en 1769 au secrétariat de la guerre comme Francis. Il serait même surprenant qu'un homme aussi décidé à ne pas être reconnu n'eût pas pris la précaution de faire copier ses *Lettres* avant de les expédier au *Public Advertiser*. Et, dans cette hypothèse, il était tout naturel qu'il prît pour copiste un de ses subordonnés ou de ses collègues, s'il avait de bonnes raisons pour compter sur la discrétion. Discrétion que l'intérêt même du copiste commandait, d'ailleurs, pour un travail où les ministres se trouvaient aussi violemment attaqués.

« Voilà donc une explication au moins plausible, qui suffirait à enlever toute valeur à la démonstration tirée de l'écriture, comme des autres coïncidences de temps et de lieu ».

Longévité des poètes. — A propos de la mort de Victor Hugo, il a semblé curieux à un des collaborateurs de *l'Intermédiaire des chercheurs*, de relever les âges où sont morts les principaux poètes français depuis le XVe siècle jusqu'au commencement du XIVe.

Voici donc une courte statistique de la longévité des poètes chez nous.

De 20 à 29 ans.....	3
De 30 à 40 —	8
De 40 à 49 —	18
De 50 à 59 —	18
De 60 à 69 —	24
De 70 à 79 —	21
De 80 à 89 —	15
De 90 à 99 —	6

L'Intermédiaire ne cite les noms que des poètes morts à plus de *quatre-vingt-dix ans.*

Fontenelle, qui a fait quelques poésies (des apologues et des sonnets), est mort à Paris à près de cent ans, le dimanche 9 janvier 1757. Il était né a Rouen, le 11 février 1657, le mercredi jour des cendres.

Gombaud (Jean-Ogier de) est mort en 1666, presque centenaire.

Hénault (le président), poète à ses heures, est mort à quatre-vingt-onze ans, le samedi 24 novembre 1770. Il était né à Paris, le 8 février 1685.

Maynard (Honoré), né à Toulouse en 1542, est mort dans sa province en 1646, ce qui lui donnerait cent quatre ans. C'est une erreur.

Pannard (Charles-François), né à Courville en 1675, est mort le jeudi 13 juin 1765, à quatre-vingt-dix ans.

Saint-Aulaire (de Beaupoil de), né en Limousin, est mort le lundi 17 décembre 1742, à quatre-vingt-dix-huit ans.

Saint-Evremont (Charles-Marguerite de Saint-Denis), né près de Coutances, le lundi saint 1613; mort en Angleterre (enterré à Westminster), le 20 décembre 1703 (samedi vigile) à quatre-vingt-dix ans.

Scudéry (Mlle Madeleine de), née au Havre en 1607, morte à Paris, le jeudi 2 juin 1701, à quatre-vingt-quatorze ans.

Sénecé (Antoine-Bauderon de), né à Mâcon, le mardi 13 octobre 1643, mort à Mâcon, le mardi 1er janvier 1757, à quatre-vingt-quatorze ans.

On voit que notre grand poète eût pu, lui aussi, mourir centenaire. Il n'eût fait qu'imiter Gombaud, Maynard et Fontenelle.

La Longévité des historiens contemporains. — *Le Livre* a publié, en 1883 (*Gazette bibliographique*, p. 473), un article sur la longévité parmi les membres de l'Institut. La longévité des historiens n'est pas moins remarquable. — Le doyen des historiens allemands, Léopold V. Ranke, a quatre-vingt-dix ans; le 31 mars dernier, on a célébré le 60e anniversaire de sa nomination à la chaire d'histoire de l'Université de Berlin. Schlosser, l'auteur d'une célèbre histoire universelle, est mort en 1861 à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Dahlmann mourut à l'âge de soixante-quinze ans; le professeur Droysen à soixante-seize ans. Frédéric Raumer, l'auteur des *Hohenstauffen et de leur époque*, est mort en 1873 à l'âge de quatre-vingt-douze ans et Grote, dont l'*Histoire de la Grèce* est célèbre, était âgé de soixante-dix-neuf ans, lorsqu'il mourut à Londres. Il est vrai qu'en Angleterre Gibbon est mort relativement jeune (cinquante-sept ans), et que Macaulay n'avait que quarante-huit ans à l'époque de sa mort, le 13 mars 1848.

Philippe Dauriac. — Notre confrère Jules Claretie raconte une curieuse anecdote sur Philippe Dauriac, le trop modeste écrivain dont nous avons annoncé la mort :

En arrivant de sa province, tout jeune, avec la modeste fortune qu'il tenait de ses parents, Philippe Dauriac, qui aimait profondément les lettres, rêva de connaître les gens illustres de son temps; et comme il était timide, ce modeste, et qu'il n'eût pas osé aller les voir chez eux, il se dit qu'il les verrait peut-être venir chez lui, s'il publiait leurs ouvrages. Et il s'associa avec deux autres amis des livres, Giraud et Dagneau, qui éditaient en jolis volumes, format Charpentier, bien imprimés, peu vendus alors, rares et recherchés aujourd'hui, des ouvrages de Balzac, de Gérard de Nerval, de Monselet, de Méry...

Le pauvre Dauriac y laissa sa petite fortune. La maison — nous a-t-il conté bien souvent — ne fit guère qu'une bonne affaire : elle publia la brochure de la *Dame aux Camélias* d'Alexandre Dumas fils, la pièce. La veille de la représentation, ou peu de jours auparavant, Dumas était même venu chez Giraud et Dagneau leur proposer de leur vendre tous ses droits d'auteur sur la *Dame aux Camélias* pour la somme de 6,000 francs.

— Oui, donnez-moi 6,000 francs, et la *Dame aux Camélias* est à vous!

Philippe Dauriac, qui m'a rappelé cette anecdote, se souvenait surtout de l'air franc et de la belle prestance de l'auteur, alors si jeune, et aussi les chapeaux extraordinairement superbes que Dumas fils arborait. Tous les matins, Dumas poussait la coquetterie jusqu'à mettre un chapeau neuf, et ce détail étonnait beaucoup le petit provincial de vingt ans. On portait plus longtemps ses chapeaux à Périgueux ou à Bergerac.

Bref, le marché était proposé. Dagneau, l'associé de Giraud et de Dauriac, semblait tout disposé à acheter les droits de la *Dame aux Camélias* pour ce plat de lentilles; mais, sans compter la modestie incorrigible dont j'ai parlé, ce brave et bon Dauriac avait une vertu qui, après tout, n'est que de l'orthographe : l'honnêteté.

— Non, messieurs, dit-il — lui qui n'osait guère parler — non, ne faisons pas cette affaire-là. Publions la pièce, soit, mais contentons-nous d'exercer notre métier d'éditeurs. Si la *Dame aux Camélias* produisait moins de 6,000 francs de droits, l'affaire deviendrait mauvaise, ce qui serait un petit malheur; si elle en produisait beaucoup plus, elle deviendrait trop bonne, et nous aurions quasi dépouillé M. Dumas. Ce n'est pas pour cela que je suis entré dans la librairie!

La maison Giraud et Dagneau édita la *Dame aux Camélias* et Dumas fils garda ses droits.

Combien, depuis 1852, a rapporté la pièce de Dumas ?

— J'en aurais touché le tiers, me disait parfois Dauriac en souriant. Et je serais riche!

Puis il haussait les épaules et ajoutait :

— A quoi bon ?

Un café littéraire disparu. — Le plus ancien café de Paris vient d'être fermé; nous voulons parler du café Procope, situé rue de l'Ancienne-Comédie. Là se sont réunis les écrivains illustres des XVIIe et XVIIIe siècles.

Ce fut dans cet établissement que les Parisiens prirent pour la première fois des glaces. Le café Procope eut pour clients Piron, Destouches, d'Alembert, Voltaire, d'Holbach, Jean-Jacques Rousseau, Diderot et d'autres illustres littérateurs qui firent de ce café une succursale de l'Académie.

Sur les murs de l'établissement sont peints les portraits de beaucoup de littérateurs.

Dans ces derniers temps, le cercle républicain de la rive gauche y tenait ses réunions.

ÉTRANGER

Angleterre. — *La nouvelle Bible anglaise.* — Depuis le 19 mai, la nouvelle Bible, à laquelle il a été travaillé pendant quinze ans, est en vente en Angleterre, en Écosse, en Irlande, en Australie, au Canada, au Cap et aux États-Unis.

Des millions de dévots sont occupés en ce moment

tions essentielles y ont été apportées. La nouvelle traduction est la propriété des universités d'Oxford et de Cambridge, et c'est un comité de savants qui avait été chargé de ce grand travail.

Sur 16 membres de ce comité, 10 sont morts à la peine; en 1871, il se mettait en rapport avec le comité américain, et les deux groupes tinrent 85 réunions qui durèrent 792 jours. Chaque modification a été mise aux voix, et pour être adoptée elle devait réunir les deux tiers des suffrages. Le travail a été terminé en juin dernier. La composition, le tirage et la reliure de l'ouvrage ont demandé onze mois.

Des mesures exceptionnelles de surveillance ont été prises pour empêcher que comme il y a trois ans, quand parut le Nouveau Testament, une seconde indiscrétion fût commise. Le représentant du *New-York Herald* avait télégraphié le texte entier, ce qui porta un préjudice sérieux à la vente. Cette fois-ci, les Américains devront attendre; on cite un journal de New-York qui a offert 100 livres sterling rien que pour jeter un coup d'œil sur le livre. La partie matérielle de l'entreprise n'a pas donné moins de peine que la traduction. Le papier a été confectionné avec les chiffons les plus fins; une seule fabrique en a fourni 250 tonnes. Quant à la reliure, il n'a pas fallu moins de 1,500 peaux de chèvres pour les seuls exemplaires destinés aux États-Unis; 5,000 ouvriers relieurs ont été occupés pour livrer à temps le million d'exemplaires destinés aux Américains. Le Congrès américain, par décret spécial, a accordé l'entrée en franchise à la nouvelle Bible anglaise.

Les modifications introduites dans le texte accepté jusqu'à ce jour sont nombreuses, mais en général peu importantes. C'est ainsi que dans le récit biblique de la création on lira désormais : « la terre était *désolée* et vide » au lieu de « *sans forme* et vide » et « monstres marins » au lieu de « baleines; » Adam n'a pas de nom jusqu'à la chute; il s'appelle « l'Homme. » C'est l' « Homme et sa Femme qui mangent la pomme, qui se cachent, qui entendent la voix terrible : « Adam » n'apparaît qu'après la malédiction. Le fameux verset du *Lévitique*, qui fait encore texte de loi en Angleterre, a été étudié avec un soin particulier. L'ancienne version disait : « 18. Et tu ne prendras pas une épouse à côté de sa sœur, pour la vexer et découvrir sa nudité auprès d'elle, pendant sa vie. » La nouvelle porte : « 18. Et tu ne prendras pas une femme à côté de sa sœur, pour être sa rivale et découvrir sa nudité auprès d'elle pendant sa vie. » Jubal n'est plus l'ancêtre des « joueurs de harpe et d'orgue, » mais celui des « joueurs de harpe et de chalumeau. » Le *mur* de Balaam devient une *barrière*, etc., etc.

Un autographe de Shakespeare. — La découverte récente d'un autographe de Shakespeare, à Chicago vient de renouveler la controverse relative à l'orthographe de son nom.

Les nombreux admirateurs et commentateurs du

l'orthographe de ce nom, ni même admettre que ce nom ait été orthographié de différentes manières.

Sir Frederick Madden, que l'on considère comme une haute autorité, affirme que le nom doit s'écrire *Shakespere* et non *Shakespeare*, s'appuyant sur ce fait que, dans l'acte de baptême du poète ne se trouve pas la lettre *a;* et cependant, du vivant même du poète, ses poésies ont été publiées avec son nom écrit Shakespeare.

Le nouvel autographe a été retrouvé par M. Gunther, de Chicago, dans le journal de John Ward; c'est une signature dont tous les lettrés anglais connaissaient l'existence. Elle ressemble assez exactement aux signatures qui sont apposées au bas du testament du poète et à la seule signature qu'on connaisse jusqu'ici, en dehors des précédentes, et qui se trouve sur une traduction des *Essais* de Montaigne.

C'est là que la question devient grave. La signature du journal de John Ward porte un *a*. Les partisans de cette orthographe y voient une preuve de leurs affirmations; ses adversaires prétendent que c'est une fausse signature.

Chine. — *Le prix et les origines des livres chinois en Chine.* — Sous ce titre et sous la signature Ph. B. (Philippe Burty), nous lisons dans la *République française :*

Veut-on connaître le prix des livres en Chine? Voici la transcription de la réponse reçue ces jours derniers par un de nos amis qui s'était adressé à un Français qui occupe depuis nombre d'années un poste élevé à Pékin :

« ... Je me suis mis immédiatement en campagne, non pas tant dans l'espoir de trouver ce que vous me demandez, que pour vous fournir des renseignements et recevoir de vous des instructions plus précises.

« Vous me dites « de vous acheter des livres japo« nais ou chinois, à gravures, en premières éditions « et dans des conditions modestes. » Je vous serais d'abord fort obligé de me préciser ce que vous entendez par *modeste*, étant donnés les prix que les Chinois attachent à leurs livres et le nombre infiniment restreint d'exemplaires tirés à chaque édition. Veuillez donc me fixer une limite à ne pas dépasser pour un certain nombre d'ouvrages ou par ouvrage. Vous allez voir que cette condition n'est pas superflue.

« Le ministre du Japon, lettré très renommé, auquel je me suis d'abord adressé, m'a répondu, à propos des livres japonais, que je ne trouverais rien ou à peu près rien dans la Chine, pays ravagé par des révolutions successives, et que, si je trouvais quelque chose, ce serait hors de prix — vous en jugerez tout à l'heure! — que, en ne se pressant pas, au Japon, on recueillerait peut-être encore quelques ouvrages, mais qu'il serait impossible de refaire la collection de livres et de peintures de MM. E. Satow et Anderson, qu'il connaissait, et que l'Angleterre vient d'acheter 150,000 francs pour le British Museum. Il s'est du reste mis à ma disposition. Mais, de même que moi, il désirerait savoir ce que vous entendez par *ancien :* 200, 400, 1,000 ans, ou plus?

« Voici, cependant, ce que j'ai trouvé par l'intermédiaire d'un petit marchand très fureteur :

« Un livre de prières sur papier noir, caractères et dessins représentant des divinités, faits à la main, en or, l'an 1403. Le prix en est de 800 francs. — Une feuille de papier, sans date, contenant quelques caractères attribués à un sage qui vivait l'an 300 après Jésus-Christ. Prix : 1,800 francs. Un ouvrage en 4 volumes. La première page, contenant la date de l'édition, manque. La dernière porte cette inscription : *L'an 1137, le mandarin Wen a écrit la préface ci-jointe pour le présent livre, qui date de la dynastie des Thang* (600 à 900 ans après Jésus-Christ). Ce livre est évidemment ancien. Mais est-il en première édition? Rien ne le prouve... que le prix : 3,000 francs.

« Je me bornerai donc, pour le moment, à tâcher de savoir où se trouveraient des ouvrages similaires, si vous le désirez, car j'avoue que ces quelques prix ne m'ont pas paru rentrer dans la catégorie des conditions *modestes*. On m'a promis aussi de m'apporter un livre gravé sur planches de bambou, avant l'invention de l'imprimerie; cela vaut peut-être plusieurs dizaines de mille francs. Dans tous les cas, je serai heureux d'avoir pendant quelques instants dans les mains une curiosité aussi rare. On promet enfin la *Grande Encyclopédie* exécutée sous le règne de l'empereur Khang-Shi (1662-1723). Cet ouvrage complet coûte, selon l'état de conservation, de 25,000 à 90,000 francs.

« Je suis, cher monsieur, etc. »

L'histoire de l'impression au Japon et, par allusion, en Chine, a donné lieu à une lecture devant la Société asiatique de Yokohama par M. E. Satow, en décembre 1881.

Le mémoire a été inséré tout au long dans les *Transactions* de la Société (T. X). Il est demeuré inconnu en France, où il intéresse cependant toutes les personnes qui s'intéressent aux origines de l'imprimerie, en quelque lieu qu'on en constate la naissance. Il est beaucoup trop développé et trop technique pour que nous puissions l'analyser. Nous dirons seulement que M. Erard Satow fait remonter cette invention à l'usage, parmi les lettrés, de prendre par frottement l'empreinte des inscriptions antiques. Dès l'an 175 (ap. J.-C.) des poésies classiques circulaient, obtenues par pression ou frottement. Mais l'impression régulière sur des tablettes entaillées ne remonte pas au delà de la fin du VIe siècle. On sait que pendant le cours du siècle suivant le bouddhisme pénétra au Japon par la Corée; qu'il y introduisit les livres de prière et, par suite, la nécessité d'apprendre la signification des caractères chinois et l'écriture. Au Japon, le plus ancien exemple de bois gravés daterait du milieu du VIIIe siècle.

L'impression à l'aide de caractères mobiles — qui provoqua une telle révolution religieuse, politique et sociale en Europe! — date, en Chine, du milieu du XIe siècle, sous la dynastie des Sung. On attribue aux Coréens l'emploi des caractères en cuivre, dans

le commencement du XVe. L'État, à Pékin, conserve la série des types qui ont servi à l'impression de l'*Encyclopédie* dont notre ami M. V. nous signale un exemplaire.

MM. Satow et Anderson ont recueilli, pendant leur long et fructueux séjour au Japon, des caractères mobiles anciens, en métal et en terre cuite.

Les impressions en couleur, poussées si loin au Japon, datent du commencement du XVIIe siècle. L'antériorité de la Chine dans « l'art d'imprimer au moyen de planches en bois, de planches en pierre et de types mobiles » avait déjà été constatée dans le mémoire de Stanislas Julien inséré dans le tome IX du *Journal asiatique*.

A travers les Revues.

ARTICLES LITTÉRAIRES

parus dans les revues étrangères.

Italie. — *Il Bibliofilo.*

Avril : F. Novati : Scrittori e miniatori cremonesi del sec. XV. — A. Bertolotti : Varietà archivistiche e bibliografiche. — C. Negroni : L'uccelliera dell' Olina. — F. Evola : La stampa siciliana fuori di Palermo e di Messina nei due secoli XVI et XVII.

Mai : L. Luchini : Miniatori e scrittori cremonesi. — C. Negroni : Tre libri o trattati di S. Caterina da Siena. — C. Arlia : Un libro ignoto a bibliografi.

Gazzetta letteraria, artistica e scientifica.

16 mai : Cl. Calacito : Tennyson.

30 mai : Un Santo civile (Terenzio Mamiani), par Giovanni Faldella. — Victor Hugo, par G.-C. Molineri.

6 juin : Achille Neri : Due lettere inedite di Fabrizio Maramaldo.

13 juin : Dopo i funerali, di Edouard Rod. Il carpaccio e il tiepolo, studi d'arte veneziana di P.-G. Molmenti.

Nuova Antologia.

1er juin : D. Gnoli : Terenzio Mamiani. — O. Marucchi : La storia di Roma studiata nelle sue rovine del secolo v al xv.

Revue internationale.

25 mai : Les grands écrivains français contemporains : Édouard Pailleron. — Thomas Szana : La poésie hongroise contemporaine. — Ch. de Riemer : Louis XVI et la Révolution. — Dora d'Istria : La littérature française au XIXe siècle.

10 juin : Pierre Boborykine : Le culte du peuple dans la littérature russe contemporaine. Théodora, poème dramatique en grec moderne.

COMPTES RENDUS D'OUVRAGES FRANÇAIS

Allemagne. — *Deutsche Literaturzeitung n° 17.*

R. Forster : Paléographie des classiques latins, par Émile Chatelain.

Angleterre. — *The Academy.*

9 mai : Poètes modernes de l'Angleterre, par Gabriel Sarrazin. — Li Romans de Carité et Misérére du Renclus de Moiliens. Édition critique par A.-G. van Hamel, professeur de langue et de littérature françaises à la Faculté des lettres de Groningue. — L'art poétique de Vauquelin de la Fresnaye, par G. Pelissier. — Grammaire élémentaire de la vieille langue française, par L. Clédat. — Nouvelles lettres d'Italie, par E. de Laveleye. — La vie de Richard Cobden, par John Morley, traduit par Sophie Raffalovich.

16 mai : Les classes ouvrières en Europe, par René Lavollée.

The Literary world.

16 mai : Louis Pasteur, his life and labours, by his son-in-law; traduit du français par lady Claud Hamilton.

The Nation.

14 mai : La Chanson de Roland, traduite sur la septième édition de Léon Gautier, professeur à l'École des chartes, par Léonce Rabillon, « lecturer » de la John Hopkins University.

21 mai : Dictionnaire historique et pittoresque du théâtre et des arts qui s'y rattachent, par Arthur Pougin.

The Saturday Review.

23 mai : La crise irlandaise, par Édouard Hervé. — La vie rurale en France, par Albert Babeau.

Italie. — *Gazzetta letteraria, artistica e scientifica.*

9 mai : L'epistolario di uno scrittore (J. de Goncourt), di Giuseppe Depanis.

23 mai : I romanzi dei fratelli de Goncourt, di Vittorio Pica. — La critica di Barbey d'Aurevilly, di Edouard Rod.

Nuova Antologia.

15 mai : Le collectivisme : examen critique du nouveau socialisme, par Paul Leroy-Beaulieu.

NOUVEAUX JOURNAUX ÉTRANGERS

Hollande. — Le 1er juillet paraît le premier numéro de la *Revue coloniale internationale*, publication mensuelle fondée par la Société coloniale *(Koloniale Vereeniging)* d'Amsterdam. Parmi ses rédacteurs nous voyons figurer avec plaisir des noms tels que MM. C.-M. Kan et Josephus Jitta, d'Amsterdam, Van der Lith de Leyde, etc. Les articles de la *Revue coloniale* seront écrits en français, en allemand ou en anglais. C'est à M. H.-C. Rogge, le bibliothécaire et bibliographe éminent d'Amsterdam, qu'a été confiée la partie bibliographique du nouveau journal.

Russie. — Une nouvelle revue philologique slave paraît à Varsovie sous le titre : *Racy filologiczne* (essais de philologie), sous la direction de M. Baudouin de Courtenay.



FRANCE

— Nous apprenons la mort de M. Paul Beauvallet, rédacteur de la *France,* où il a publié des variétés signées Mirax.

M. Beauvallet était le fils du sociétaire de la Comédie-Française, et le frère de l'auteur dramatique mort il y a peu de temps. Destiné lui-même au théâtre, il était élève au Conservatoire lorsqu'une maladie du larynx l'obligea à abandonner la carrière à laquelle il se destinait. Il s'adonna ensuite à la littérature.

— Nous apprenons la mort de M. Louis-François Cordier, conservateur adjoint de la bibliothèque de l'Arsenal et membre fondateur de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques, dont il était pensionnaire.

— M. Victor Cauvel de Beauvillé, bibliophile distingué, vient de mourir. Il laisse une bibliothèque considérable qu'on n'estime pas moins de cinq cent mille francs.

— On annonce la mort de M. Demasure, avocat à la cour de cassation et au conseil d'État.

M. Demasure, qui n'avait que trente-sept ans, était directeur d'un journal spécial, *le Contrôleur de l'Enregistrement*; il avait publié récemment un ouvrage sur le régime fiscal des Sociétés.

— On a enterré le mois dernier, au cimetière Montmartre, la seconde et dernière sœur de Théophile Gautier, Mlle Zoé Gautier. Elle était âgée de soixante-cinq ans.

Mlle Zoé Gautier a été déposée avec sa sœur aînée, exhumée à cet effet, dans le tombeau du poète.

— Nous apprenons la mort de M. René Grousset, ancien membre de l'École française de Rome, maître de conférences à la Faculté des lettres de Grenoble depuis quelques mois.

Peu de jours avant son décès il corrigeait les dernières épreuves d'une *Histoire des sarcophages chrétiens* qui vient de paraître chez Thorin. Ses anciens maîtres, MM. Gaston Boissier et Fustel de Coulanges, fondaient sur lui de légitimes espérances et l'on se propose de réunir en volume ses travaux littéraires, ses poésies, fort remarquables, et un choix de sa correspondance. Deux jeunes membres de l'Université, MM. Doumic et Imbart de La Tour, ont pris l'initiative de cette publication.

M. René Grousset avait été désigné par le ministre pour aller à Rome, où il s'était livré à d'intéressantes recherches sur les antiquités chrétiennes.

Sorti le second de l'École normale, M. Grousset avait été reçu agrégé à vingt-deux ans.

— On annonce la mort de M. Noël Guéneau de Mussy, membre de l'Académie de médecine dans la section de thérapeutique.

M. Noël Guéneau de Mussy était âgé de soixante et onze ans. Il était neveu de François Guéneau de Mussy, célèbre médecin qui mourut en 1857. Sorti de l'École polytechnique, il abandonna les carrières qui s'ouvraient devant lui pour suivre les cours de l'École de médecine de Paris, dont il fut un des élèves, et, plus tard, un des maîtres les plus distingués. Successivement agrégé, professeur titulaire, médecin des hôpitaux, il montra dans ces différentes situations les plus hautes qualités, un esprit large, sûr et méthodique, un dévouement inépuisable à ses malades, à ses élèves, à la science.

Il a publié des ouvrages importants et nombreux ; nous citerons surtout ses *Leçons de pathologie générale,* son travail sur les *Causes et le traitement de la tuberculisation pulmonaire,* ses recherches sur l'origine et la nature de la fièvre typhoïde, maladie dont il voyait la cause presque unique dans la pollution des eaux potables par les matières fécales. Le dernier écrit qu'il ait composé est une étude sur les préceptes hygiéniques contenus dans la législation moïsiaque.

Depuis quelques années, M. Guéneau de Mussy avait abandonné son enseignement. Il était toujours très assidu aux séances de l'Académie de médecine, qui lui avait ouvert ses portes en 1867.

M. Noël Guéneau de Mussy était officier de la Légion d'honneur.

— M. Henri Lefèvre, ancien secrétaire particulier de feu M. le baron James de Rothschild, est mort à Paris le mois dernier.

On lui doit plusieurs ouvrages financiers d'une très grande valeur : *le Change et la Banque,* où, pour la première fois en France, toute la théorie et, du même coup, toute la pratique des changes ont été exposées d'une façon scientifique; *la Comptabilité,*

théorie, pratique et enseignement, œuvre qui devrait servir de guide dans toutes nos écoles de commerce; enfin, *le Commerce, théorie, pratique et enseignement*, suivi du *Dictionnaire du Commerçant*, traité des plus remarquables, tout rempli de vues neuves et d'observations fécondes.

Henri Lefèvre a publié bien d'autres études dans lesquelles se retrouve son talent exceptionnel d'observateur et de généralisateur; nous rappellerons notamment son *Traité pratique du commerce des céréales en France et à l'étranger*.

Henri Lefèvre n'avait que cinquante-huit ans.

— La *Bibliothèque de l'École des chartes* annonce la mort d'un de ses collaborateurs, M. Lemercier de Morière, secrétaire de la Société d'archéologie lorraine.

— On annonce la mort de M. Alphonse Le More de Vaudouard, ancien bibliothécaire-archiviste des affaires civiles de l'Algérie. Le défunt était âgé de soixante-six ans. C'était un travailleur infatigable et un écrivain très distingué.

— Nous avons le regret d'apprendre la mort de M. Alphonse de Neuville, le célèbre peintre militaire.

Né à Saint-Omer en 1836, Alphonse de Neuville entra, à l'âge de dix-huit ans, dans l'atelier de Picot, reçut les conseils et les encouragements du grand Delacroix, et, dès 1859, il exposait une toile représentant le *5e bataillon de chasseurs à pied à la batterie Gervais*.

Cet épisode du siège de Sébastopol eut un vif succès.

Deux ans après, l'artiste reparut avec un tableau du même genre : *les Chasseurs de la garde à la tranchée du Mamelon-Vert*.

Élève de Meissonier, étudiant avec passion les incidents de la vie militaire et connaissant à fond les menus détails des brillants uniformes que l'Empire avait adoptés, de Neuville peignit, trois ans plus tard, un *Épisode de la bataille de Magenta*, qui consacra définitivement sa réputation artistique.

Sans vouloir rappeler ici complètement la carrière artistique du peintre regretté, nous ne pouvons oublier qu'il a illustré plusieurs ouvrages et collaboré à de nombreuses publications. Les plus connues sont : *l'Histoire de France racontée à mes petits-enfants*, par M. Guizot; *A coups de fusil*, par Quatrelles.

— L'Institut de France vient encore d'éprouver de nouvelles pertes. L'Académie française a perdu son doyen, M. le duc Paul de Noailles, décédé le mois dernier à Paris. Il était né à Paris, le 4 janvier 1802, et avait remplacé Chateaubriand, le 11 juin 1849.

Né d'une famille illustre du Limousin, il hérita des titres et de la pairie de son grand-oncle, mais il ne siégea au Luxembourg qu'en 1827. Après la révolution de Juillet, il crut devoir rester à son poste, et prit souvent la parole en faveur du régime déchu, sur les questions étrangères, et surtout contre l'alliance anglaise; ses discours et opinions ont été l'objet d'une publication à part. Rendu, en 1848, à la vie privée, il s'est renfermé dans les études littéraires.

Le 16 décembre 1849, il fut reçu à l'Académie. Ses titres à cette haute distinction se réduisaient alors à un *Essai sur Saint-Cyr* (Histoire de la maison royale de Saint-Louis), 1843, qui n'avait pas été mis dans le commerce, et à l'*Histoire de Mme de Maintenon* (1848), 2 vol. Depuis, il a donné plus d'extension à son premier travail sur *Saint-Cyr* (1856).

Il a prononcé quelques discours dans les séances publiques de l'Académie française, au sein de laquelle il fortifia ce qu'on a malignement appelé le parti des ducs.

— L'Académie des inscriptions et belles-lettres a été éprouvée en la personne de M. Léon Renier, bibliothécaire de l'Université, professeur au Collège de France.

Né à Charleville (Ardennes), le 2 mai 1809, il entra dans l'instruction publique et fut nommé proviseur du collège de Nesle (Somme). Il vint ensuite à Paris, se livra à l'enseignement privé et travailla avec Ph. Le Bas, au Dictionnaire encyclopédique de la France (1840-1845, 12 vol.).

Ses relations avec ce savant lui donnèrent le goût des études épigraphiques auxquelles il se consacra depuis. En 1845, il fonda la *Revue de philologie, de littérature et d'histoire ancienne*, et dirigea la nouvelle édition de l'*Encyclopédie moderne*, de Courtin (1845-1851, 30 vol.). — Chargé, en 1850 et 1852, de recueillir les inscriptions romaines de l'Algérie, il fut ensuite désigné par le comité historique pour rassembler les éléments d'un *corpus* des inscriptions romaines de la Gaule.

M. Renier fut appelé à la chaire d'épigraphie au Collège de France en 1861.

Membre de la Société des antiquaires depuis 1845, il a été élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres le 12 décembre 1856, en remplacement de M. Fortoul.

M. Renier a dirigé le grand ouvrage sur les *Catacombes de Rome*, publié par le gouvernement (1851-1853); il a formé le Recueil des inscriptions romaines de l'Algérie. C'est lui qui fut chargé par l'empereur d'acheter à Rome la portion du mont Palatin, pour y faire des fouilles au milieu du palais des Césars.

On lui doit encore des mélanges d'épigraphies, divers mémoires insérés dans la *Revue archéologique* et le *Recueil de la Société des Antiquaires de France;* plusieurs éditions classiques; il a dirigé la belle publication des œuvres de Borghesi.

— Enfin, le 21 juin, M. Tresca, membre de l'Académie des sciences, a succombé à une attaque d'apoplexie.

Henri Tresca, sorti en 1835 de l'École polytech-

nique, entra d'abord dans le corps des ponts et chaussées, qu'il abandonna bientôt pour se livrer à l'étude des sciences. En 1850, il fut nommé inspecteur principal de l'Exposition française à Londres. En 1854, il fut chargé, en qualité de commissaire général, du classement de l'Exposition universelle de 1855. Il devint ensuite sous-directeur du Conservatoire des arts et métiers; il occupa dans cet établissement avec une haute distinction la chaire de mécanique industrielle.

En 1872, il fut élu membre de l'Académie des sciences en remplacement de M. Combes, et, sept ans après, il entra dans le conseil supérieur de l'enseignement technique.

Ses nombreux ouvrages attestent la fécondité de cette vigoureuse intelligence. Citons parmi les principaux : *Traité élémentaire de géométrie descriptive, Visite à l'Exposition universelle de 1855, Mécanique pratique, Machines à vapeur* (en collaboration avec le général Morin), *Cours de mécanique appliquée*, professé à l'École centrale, *l'Écoulement des solides*, qui lui valut, en 1862, le grand prix de mécanique.

Tresca était né à Dunkerque en 1814. Pendant la Commune, il se conduisit courageusement et ferma les portes du Conservatoire aux rebelles qui voulaient s'emparer des canons de l'établissement. Il vécut dans l'intimité de Le Verrier, auquel il demeura attaché dans les circonstances les plus difficiles.

ÉTRANGER

— **Allemagne.** — Le prince Frédéric-Charles, fils unique du prince Charles, neveu de l'empereur d'Allemagne, est mort le 15 juin, d'une attaque d'apoplexie, à son château de Klein-Glienicke, près Potsdam.

Le prince Frédéric-Charles, qui, pendant ces dernières annces, vivait très retiré, passant des journées entières à sa table de travail, laisse des mémoires sur la guerre franco-allemande, qu'il écrivit de 1873 à 1875. Ces mémoires seront bientôt publiés. Ils doivent être examinés par le général Bronsart de Schellendorf, ministre de la guerre; ils seront joints probablement au grand ouvrage publié par l'état-major allemand sur la campagne de 1870-1871.

On a attribué au prince Frédéric-Charles une brochure militaire signée P. C. qui indique un plan de campagne contre la France. Mais rien ne justifie cette attribution.

— Le professeur Robert V. Schlagintweit, un des géographes et ethnographes les plus distingués du siècle, vient de mourir à Giessen. — M. Schlagintweit a publié les relations de ses voyages scientifiques dans le nord de l'Inde et dans l'Amérique occidentale.

— L'Allemagne vient de perdre un de ses voyageurs et explorateurs les plus célèbres, le Dr Nachtigal, mort le 20 avril à bord de la canonnière allemande *Mœve*.

Après avoir terminé ses études médicales, M. Nachtigal voyagea en Algérie et en Tunisie où il entra, en qualité de médecin, au service du bey. Dans la suite (1868), il fit plusieurs voyages d'exploration dans l'intérieur de l'Afrique et en particulier dans le Soudan. Il réussit à pénétrer jusqu'à Baghirmi et Nadai, mais l'état déplorable de sa santé l'obligea à rebrousser chemin. Pendant les cinq années que M. Nachtigal avait passées en Afrique, il avait réuni les matériaux du grand ouvrage qu'il publia en 1880 sous le titre : *le Sahara et le Soudan*.

En 1882, M. Nachtigal devint président de la Société géographique de Berlin, et peu de temps après le gouvernement allemand le nomma consul général à Tunis. C'est au retour de son voyage à Cameroun que M. Nachtigal succomba aux fièvres contractées dans ses explorations.

— M. J. C. H. Schubart, ancien bibliothécaire de la bibliothèque de Cassel (Landesbibliothek), également apprécié comme bibliographe et comme savant, vient de mourir à l'âge de quatre-vingt six ans.

— **Italie.** — Le comte Giberto Borromeo Arese, issu d'une des plus anciennes familles de Milan et dont la noblesse remonte au XIVe siècle, conservateur de la bibliothèque Ambrosienne, est mort le 23 avril à Milan.

— M. Terenzio Mamiani della Rovere est mort récemment à Rome, après une longue maladie.

M. Mamiani était né dans les États de l'Église; de bonne heure il prit part au mouvement insurrectionnel de la Romagne et fut membre du gouvernement provisoire de Bologne; mais, lorsque le mouvement fut comprimé par les Autrichiens, il passa en France, où il se lia avec les principaux écrivains de notre pays. Il ne rentra en Italie qu'à l'avènement de Pie IX.

Il ne nous appartient pas de retracer la vie politique de l'ancien ministre : philosophe éminent, il fut longtemps correspondant de l'Académie des sciences morales.

Poète très distingué, jurisconsulte savant et chef de l'école philosophique qui tient le juste milieu entre le scepticisme de Kant et le sentimentalisme de Gioberti, M. Mamiani a été l'un des plus féconds écrivains de l'Italie; malgré son âge, il travaillait toujours et ajoutait tous les ans quelques volumes à la longue série de ses publications.

M. le comte Terenzio Mamiani della Rovere était âgé de quatre-vingt-cinq ans.

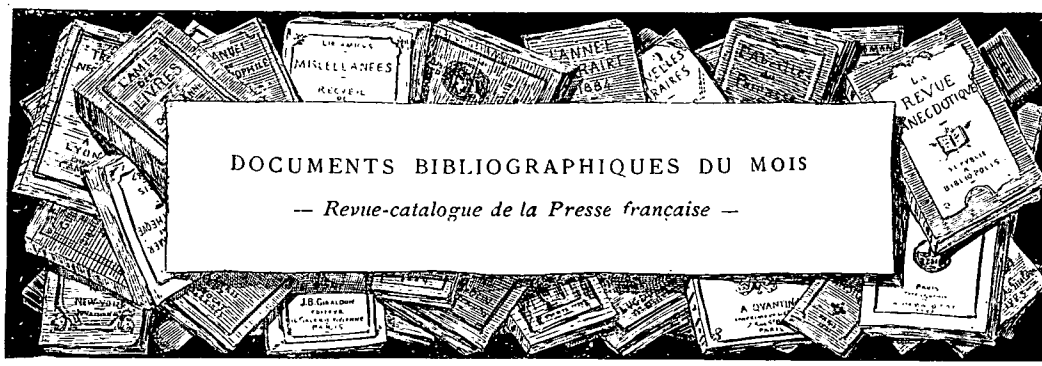

Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ART (n° 504). Véron : Salon de 1885. — Ch. Perkins : La Troisième Porte en bronze du baptistère de Florence. — (n° 505). Véron : Salon de 1885. — Lettres d'artistes et d'amateurs : une Lettre d'Eugène Delacroix. — Ch. Yriarte : Le Château de Chantilly. — ARTISTE (mars). Pousonhaille : L'exposition de l'œuvre d'Eugène Delacroix. — Ed. de Barthélemy : Le trousseau d'une grande dame au XVIIIe siècle. — Peladan : Les musées d'Europe, d'après la collection Braun.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES CHARTES (1re et 2e liv., 85). Germain Lefèvre-Pontalis : Un détail du siège de Paris par Jeanne d'Arc. — Molinier : Inventaire du trésor du Saint-Siège sous Boniface VIII. — Osmont : Catalogue des manuscrits grecs de Guillaume Pelicier. — Delisle : Les registres d'Innocent III. — Baudon de Morcy : Origines historiques de la question d'Andorre. — Morel-Fatio : Rapport sur une mission philologique à Valence. — Havet : La formule *N. rex Francorum v. inl.* — BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE (avril). Marc-Monnier : Camoëns. — De Floriant : Une excursion en Sicile. — Maurice Jametel : La diplomatie chinoise. — Louis Leger : Un jubilé littéraire en Pologne; Jean Kochanowski. — Meren : Les juifs en Italie. — BULLETIN DES BEAUX-ARTS (n° 3). L'exposition des œuvres de Prudhon au profit de sa fille. — Mme Anthony et ses enfants. — Portrait de Blanchard, aéronaute. — BULLETIN DU BIBLIOPHILE (janv.-fév.). V. Develay : Épitres de Pétrarque. — Meaume : La mère du chevalier de Boufflers. — Moulin : Le Palais et l'Académie au XVIIe siècle. — Delpit : Pierre de l'Ancre et la sorcellerie. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (mai 16). Au sujet de la mobilisation. — Géographie de l'Allemagne. — Grandes manœuvres de la garde impériale russe, en 1884. — (23 mai). Les Russes et les Anglais dans l'Asie centrale. — L'habillement des officiers. — (30 mai). Réformes militaires. — (6 juin). Puissance comparée du fusil et du canon. — Une étude sur l'histoire de l'infanterie. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE PARIS (mars-avril). Jeton inédit de Thomas Rapouel, secrétaire du Roi (1535-1536). — Manuscrit grec de l'Evangile de saint Jean, conservé à Paris dans le trésor du temple moderne. — Boileau et sa maison d'Auteuil. — Notes sur la famille de Guillaume Budé. — Addition aux notes pour servir à la biographie de Pierre de Cugnières.

CORRESPONDANT (25 mai). Comte de Ludre : Le socialisme d'État en 1793. — A. Leroy-Beaulieu : Le catholicisme et les peuples modernes. — Pingaud : Un chevalier errant au XVIIIe siècle; le comte Roger de Damas. — De Larnage : Une page de l'histoire financière de la République; les victimes de décembre 1851. — (10 juin). Thureau-Dangin : L'alliance et la brouille de M. Molé et de M. Guizot. — Abbé Sicard : Le respect des morts et la Révolution. — Pingaud : Le comte de Damas. — Nourrisson : Le voltairianisme ou la philosophie de Voltaire. — CRITIQUE PHILOSOPHIQUE (31 mai). Renouvier : Les rites sacrés des Brahmanes. — Lionel Dauriac : *La délicatesse dans l'art*, par Constant Martha. — Georges Noël : Qu'est-ce que la ressemblance? — F. Pillon : Edgar Quinet. Lettres d'exil. — Victor Hugo. — CURIEUX (mai). — Mme Tallien. — Le dossier Poinsot. — Jud. — La duchesse de Berry et M. René Goblet. — Les Boufflers. — Les pairs de France. — La duchesse d'Angoulême. — Longpérier. — La postérité de Mme Geoffrin.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (16 mai). De la production du vin en France et dans le monde et de l'avenir de la viticulture. — Le commerce de l'Allemagne en 1884. — Les Sociétés coopératives et l'État. — (23 mai). La coopération, la participation aux bénéfices et les encouragements de l'État. — Le logement des classes ouvrières : une enquête britannique. — Les Républiques de l'isthme central américain : leur situation et leurs ressources naturelles. — Le système budgétaire anglais : II. — Exécution et contrôle du budget. — (30 mai). Les chemins de fer à voie étroite dans les différents pays du monde. — La terre au XIXe siècle : XIV. — Les remaniements parcellaires collectifs en France. — La question de l'Opéra et les théâtres subventionnés. — (6 juin). Le crédit populaire en Allemagne et en France. — Les salaires et les traitements en France et en Italie. — Lettres d'un administré : la question des monopoles; la Compagnie générale des eaux et la Ville de Paris.

GAZETTE ANECDOTIQUE (31 mai). Victor Hugo. — Le peintre Menzel. — Vente Bastien-Lepage. — Les portraits du siècle. — Mme Palabau. — Sardou plagiaire. — (15 juin). Funérailles de Victor Hugo. — Mort de Victor Rogier, du duc de Noailles. — Portraits et charge de Victor Hugo. — Mme Carvalho. — Molière jugé par Hugo. — Une affiche parisienne. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (juin). A. Michel : Le Salon de 1885. — P. Mantz : Les portraits du siècle. — Louis Gonse : Exposition d'Adolphe Menzel à Paris. — La vente Makart. — L'exposition du bois sculpté à Rome. — Bibliographie des ouvrages publiés en France et à l'étranger

sur les beaux-arts et la curiosité pendant le premier semestre de 1885.

L'HOMME (10 mai). Collineau : Le simple d'esprit. — Martinet : les Polynésiens. — (25 mai). De Mortillet : Silex tertiaires intentionnellement taillés. — Thulié : La femme ; éducation mystique.

INSTRUCTION PUBLIQUE (16 mai). J. Levallois : La Fontaine. — Bagel : M. G. Merlet et les classiques grecs et latins. — Edelin : Étude sur la narration. — (23 mai). Hild : La réforme du baccalauréat et le volontariat. — Cours de MM. Caro et Pigeonneau. — Penant : Voyages d'un lettré et d'un artiste. — (30 mai). Huit : La physique de Platon. — Cours de MM. Croiset, Crouslé et Pigeonneau. — INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 mai). Lettres et documents inédits sur la Clairon. — Gabrielle d'Estrées. — Vie de Jésus-Christ. — Antiquité des poupées. — Histoire de la chorégraphie. — Waterloo. — Histoire de la prostitution, par P. Dufour. — Les assasins littérateurs. — Croquer le marmot. — Lettre inédite de Th. Gautier à M. Ingres. — (10 juin). Dictionnaire des graveurs. — Propriété littéraire. — Souvenirs de Mme Vigée-Lebrun. — Lettres inédites de Victor Hugo. — Longévité des poètes.

JOURNAL DES ÉCONOMISTES (mai). Baudrillart : La question de la population en France au XVIIIe siècle, au point de vue de l'histoire et de l'économie politique. — Liesse : L'enquête parisienne de la commission des 44. — De Fontpertuis : La puissance coloniale du Royaume-Uni. — JOURNAL DES SAVANTS (mai). Ch. Levêque : La délicatesse dans l'art. — Egger : Les inscriptions grecques du British Museum. — Dareste : Les antiquités : du droit grec. — Perrot : Les commencements de l'art en Grèce. — Bertrand : Vie de Niels Henrick Abel. — Hauréau : Manuscrits du Mont-Cassin.

MAGASIN PITTORESQUE (31 mai). Texte : Le Crieur de nuit, nouvelle, par M. E. Mathey. — Mme Dacier, par M. G. L. — Un Sage, par M. E. Lesbazeilles. — Hildesheim (Hanovre), par M. E. C. — Transport d'un bâtiment en maçonnerie, par M. E. C. — Un Remords, anecdote historique racontée par Nathaniel Hawthorne, traduction de Th. Bentzon. — (15 juin). Texte : J.-H. Fragonard, par Léonce Benedite. — Les Feux de la Saint-Jean, par M. Alexandre Bertrand. — Fours et cuisines de campagne, par M. le lieutenant-colonel Hennebert. — Histoire du Caveau, par M. A. Taphanel. — Un Sage, par M. E. Lesbazeilles. — Faïence de Delft. — MATINÉES ESPAGNOLES (15 mai). Herculano : Histoire de l'Inquisition. — (1er juin). Aur. Scholl : Victor Hugo. — Victor Hugo intime ; lettres inédites. — MOLIÉRISTE (juin). V. Hugo : Le vers de Molière. — V. Hugo : Molière vrai. — Ed. Thierry : Georges Dandin. — Baluffe : A propos de Madeleine Béjart. — Portraits présumés de Molière.

NATURE (16 mai). Liquéfaction de l'oxygène. — L'histoire de la liquéfaction des gaz. — Exploration de l'île Krakatoa à l'occasion de l'explosion du 27 août 1883. — Communications télégraphiques avec les trains en marche. — Les calaos. — (23 mai). L'exécution des chiens. — Nouvelle source de gutta-percha, fournie par un végétal africain. — Le monument de Washington. — Lampe à pétrole à bec intensif. — Les établissements de pisciculture en Suisse. — Le théâtre javanais. — L'exposition des inventions à Londres. — (30 mai). Le centenaire de Blanchard et de Jeffries. — La coupole à flotteur annulaire pour le grand équatorial de l'Observatoire de Nice. — L'audition colorée. — Les grandes soufflerie de La vie au fond des mers. — Les combustibles liquides sur les navires à vapeur. — (6 juin). La population de l'Allemagne et de la France. — L'avenir de la France. — L'ohm légal et le bureau d'étalonnement électrique. — Curiosités physiologiques. Les pierres d'hirondelle. — Le percement de l'isthme de Panama. — Ruines yucatèques. — NOUVELLE REVUE (15 mai). Vasili : La société de Londres. — Vlasto : La Grèce en 1884. — Pauliat : Louis XIV et la Compagnie des Indes de 1664. — (1er juin). Vasili : La société de Londres. — De Cyon : L'enseignement supérieur en Russie. — Ramus : L'âge de la terre et l'âge de l'homme.

POLYBIBLION (mai). De Bernou : Jurisprudence. — Vaillant : Théâtre. — Mme de la Croix : Ouvrages pour la jeunesse. — Comptes rendus dans la section de théologie, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique. — Questions et réponses.

REVUE D'ADMINISTRATION (mars). Dejamme : La réforme de l'hygiène publique. — Les prisons en 1880. — (avril). Laferrière : Essai sur l'histoire du droit français. — Gueslin de Guers : Le service des poids et mesures. — (mai). Les vicissitudes de l'administration des cultes. — P. Ferrand : Du cumul. — REVUE ALSACIENNE (mai). E. About : Nos désastres en 1870. — De Neyremand : La casemate, souvenirs du siège de Huningue en 1813. — Lettres d'Alsace-Lorraine. — REVUE DE L'ART FRANÇAIS (mai). Lettre de Louis XIII aux consuls de Toulon au sujet du peintre Fouquières. — Étienne Dumoustier (1598). — Les Fréminet (1538-1571). — Baudrain Yvart, peintre du roi (1611). — Adam, peintre de la ville d'Amiens (1416). — Crozat (1728). — Bout de l'an de Louis XIII, à Saint-Denis. — REVUE BRITANNIQUE (mai). Shakespeare ou Bacon. — Développement de l'intelligence chez les hommes et chez les animaux. — Impressions variées de six voyageurs aux États-Unis. — L'armée des Indes. — Un nouveau Mercure. — Les pompiers de Londres. — REVUE CONTEMPORAINE (avril). Ed. Rod : La course à la mort. — Leconte de Lisle : Le secret de la vie. — J. Lemaître : Huysmans ; étude critique. — (mai). Lermontoff : Poésies. — H. Becque : Sonnets mélancoliques. — Tourgueneff : Lettres à M. Annenkoff. — Ch. Morice : Paul Bourget. — M. Bouchor : Le bicentenaire de Bach. — Ch. Henry : Les microbes de l'atmosphère. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (11 mai). Dietrichson : Antinoüs. — Berger : Stylistique latine. — Bloch : De l'octroi des insignes des magistratures romaines. — Quicherat : Mélanges d'archéologie et d'histoire. — Sanders : Dictionnaire allemand. — (18 mai). Haussleiter : Le pasteur d'Hermas. — Thomas : Francesco de Barberino et la littérature provençale. — Grandeur et décadence de la Colombine. — (25 mai). Kastromenos : Les monuments d'Athènes. — Bender : Histoire abrégée de la littérature romaine. — Bourchenin : Tanneguy Lefèvre. — Étude sur les Académies protestantes en France aux XVIe et XVIIe siècles. — (8 juin). Preller : Mythologie romaine. — Fourneaux : Tacite, *Annales*. — Kolligs : Guillaume le Taciturne. — Catalogue des livres de M. de Rothschild. — Encore la Colombine. — REVUE DES DEUX MONDES (15 mai). C. Rousset : Les commencements d'une conquête ; le gouvernement du comte d'Erlon. — A. Barine : Swift, d'après des travaux récents. — A. Fouillée : La survivance et la sélection des idées dans la mémoire. — Moser : Le pays des Turcomans ; notes de voyages. — A. Leroy-Beaulieu : Les mécomptes du libéralisme. — Bellaigne : Les *Maîtres chanteurs*. — (1er juin). D'Haussonville : L'ambassade de M. de Chateaubriand à Rome, en 1828. — P. Janet : Le nouveau spiritualisme. — Blaze de Bury : Jeanne d'Arc dans la littérature. — G. Charmes : La question religieuse en

au moyen âge. — REVUE FÉLIBRÉENNE (20 mai). Mistral : Dins l'auttre mounde. — Paul Arène : A la perdudo, plou e souleio. — Sinso : Enco de la nourriço. — Aubanel : Li sèt poutouz. — REVUE GÉNÉRALE (15 mai). Bladé : L'Allemagne et l'Italie de M. Rothan. — De Larivière : *Étude sur les Académies protestantes aux* XVIe *et* XVIIe *siècles*, par M. Bourchenin. — (1er juin). Ch. de Larivière : Victor Hugo. — E. des Essarts : La correspondance d'Edgar Quinet. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (mai). Himly : Les grandes époques de l'histoire de la découverte du globe. — Venukoff : Progrès de la civilisation dans l'Asie centrale dus aux conquêtes de la Russie. — Vidal-Lablache : La Baya, note sur un port d'autrefois. — Marcel : Cartographie de la Nouvelle-France. — Prince Bonaparte : Récentes découvertes des Néerlandais en Nouvelle-Guinée. — Deschamps : Les découvertes et l'opinion en France au XVIe siècle. — REVUE GÉOGRAPHIQUE INTERNATIONALE (avril). Dr Cauvin : Excursion au Taï-Channes et au tombeau de Confucius. — L. Say : Notes sur l'Italie économique. — G. Renaud : Le passé et l'avenir de Port-Vendres. — Alavaill : Les irrigations dans le Roussillon. — (mai). Coudreau : Les Uapé. — Froidevaux : Voyages du Dr Montano en Océanie. — Hanusz : Les glaciers des Alpes et la Hongrie. — Dr Neis : Voyage dans le haut Mékong. — REVUE LITTÉRAIRE (mai). Mgr Maupied ; Le brahmanisme (Mgr Lanouënan). — Félix Velluz : Le chant liturgique (abbé Lhoumeau). — A. Rastoul : Les origines de la Révolution en Bretagne. — L. Nemours Godré : L'oncle Sam (Mandat-Grancey). — Hy : L'art de la diction (abbé L. Bourgain). — Jean de Saint-Thomas. — L. Nemours Godré : Mme de Sévigné (F. Combes). — REVUE PHILOSOPHIQUE (juin). Tarde : Le type criminel. — Arréat : La philosophie de la rédemption, d'après un pessimiste. — Paulhan : Sur l'émotion esthétique. — Beaunis : *Recherches expérimentales sur les conditions de l'activité cérébrale et sur la physiologie des nerfs*. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (16 mai). J. Lemaître : M. F. Sarcey. — Bourdeau : Les maladies de la personnalité, d'après M. Ribot. — L. Havet : La philologie ; sa définition. — (23 mai). L'Égypte et le canal de Suez. — J. Lemaître : M. J.-J. Weiss. — Ch. Bigot : Le Salon de 1885. — J. Reinach : Victor Hugo. — (30 mai). Ch. Bigot : Le Salon de 1885. — A. Leroy-Beaulieu : Le catholicisme et la société moderne. — Louis Ulbach : Burgos. — Edg. Courtois : La crise de l'Opéra. — (6 juin). Dionys Ordinaire : La jeune génération. — J. Lemaître : Mme Alphonse Daudet. — Lavisse : *Études sur l'histoire de Prusse*. — Seeley : *L'Expansion de l'Angleterre*. — A. Houssaye : *Mes Confessions*. — REVUE RÉTROSPECTIVE (1er juin). *Didi*, histoire d'un chien. — Les précautions de Mme de Genlis. — Lettres des citoyens Gouly et Louchet à Robespierre. — Valeur des assignats. — Le siècle des boiteux. — Un espion ambitieux. — Mlle Georges et Mlle Sainval à l'étranger. — Vers inédits d'Amédée Rolland. — REVUE SCIENTIFIQUE (16 mai). Gaudry : La paléontologie au Muséum. — Tollin : Trois médecins du XVIe siècle : Champier, Fuchs et Servet. — Ch. Richet : La température normale de l'homme. — (23 mai). Gautier : L'origine des eaux minérales. — Wundt : L'étendue et le développement de la conscience. — Trouessart : L'œuf de l'ornithorynque. — (30 mai). J. Michel : Les chemins de fer et la géographie. — Duclaux : Le lait et sa constitution chimique. — Perrier : Les encrines vivantes, d'après les explorations du Challenger. — Fousserau : La résistance électrique des substances isolantes.

SCIENCE ET NATURE (16 mai). Les cendres des farines. — Les cigognes et l'agriculture. — Les terres comestibles. — Les torpilles. — (23 mai). Le centenaire de Blanchard et de Pilâtre des Rosiers. — Les frontières de l'Afghanistan. — Une plante qui mange les poissons. — (30 mai). La galvanoplastie à l'exposition d'électricité. — Les baleines franches de l'Atlantique nord. — Les conserves de légumes ; l'écosseuse mécanique. — (6 juin). Claude Bernard. — L'eau et les maladies. — Coca et cocaïne. — Le Rotang et le bambou ; applications nouvelles. — La sobriété de différents peuples.

SPECTATEUR MILITAIRE (15 mai). Général Wolff : Souvenirs de l'expédition du Mexique. — De Corlay : Considérations militaires sur l'avenir de la tactique de l'infanterie. — Brun : Les magasins de compagnie. — (1er juin). Lehautcourt : La défense nationale dans le Nord : Laon, Soissons. — Brun : Organisation des magasins de compagnie. — De Fonvielle : Le torpilleur 68 et la direction des ballons.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 mai au 15 juin 1885)

CONSTITUTIONNEL. Mai : 16. Lettres de Catherine de Médicis.

DÉBATS. Mai : 19. Les dernières années de Voltaire. 21. J. Lemaître : Lettres d'Edm. de Goncourt. 23. H. Houssaye, Renan : Victor Hugo. 24. Bourget : Victor Hugo. 27. M. Block : *Du principe de population*, par J. Garnier. 31. Jalifier : *L'impératrice Théodora*, par Debidour. — Juin : 2. Carrau : *Les Maladies de la personnalité*, par Ribot. 3. A. Mori : La vie et les lettres de Mme Bonaparte. 6. G. Charmes : *Questions maritimes*, par M. Weyl. 7. D'Haussonville : Correspondance de M. de Rémusat. 10-12. Maspéro : Les fouilles récentes en Égypte. 13. Renan : V. Cousin et son œuvre. 14. E. Bertin : Œuvres complètes de La Rochefoucauld ; éd. Chassang.

XIXe SIÈCLE. Mai : 18. J. Levallois : La reine Margot devant l'histoire. 22. Pessimisme littéraire. 23. H. Fouquier : Victor Hugo. — Juin : 2. Victor Hugo et la démocratie française. 7. *Les Collectionneurs*, par Maz-Sencer. 8. Souvenirs du Deux Décembre. 15. Landrin : Bouquins et chimie.

ÉCHO DE PARIS. Mai : 19. Dubrujeaud : *Mes Confes-*

ÉVÉNEMENT. Mai : 17. A. Houssaye : L'ancienne Comédie française. 24. Magnier : Victor Hugo. — Juin : 2. A. Houssaye : L'âme de Victor Hugo. 9. Victor Hugo enfant.

FIGARO. Mai : 16. Le comte Tolstoï. 23. Vitu : Victor Hugo. — Juin : 1. A. Wolff : Victor Hugo. 4. M. Leconte de Lisle. 11. A. Wolff : Hector Malot.

FRANÇAIS. Mai : 17. La bibliothèque de M. de Latour. 20. *François Miron et l'administration municipale de Paris sous Henri IV.* 22. Les derniers états de Bretagne, à propos d'une publication récente. — Juin : 2. *Turgot et ses doctrines.* 5. Victor Hugo. 8. Souvenirs de M. Arsène Houssaye. 9-10. Histoire du Parlement de Toulouse. 12. *Tony*, par Bentzon. 14. Les nouveaux Bollandistes et la *Revue des Deux Mondes.*

FRANCE. Mai : 24. O. Mirbeau : Victor Hugo.

FRANCE LIBRE. Mai : 18. Les droits d'auteur. 29 et juin : 6-9. La censure. — Juin : 5. Chateaubriand en déshabillé. 15. L'histoire dans le théâtre de Victor Hugo.

GAGNE-PETIT. Mai : 23. Ch. Bigot : Victor Hugo. — Juin : 5. *La cour impériale à Compiègne*, par Sylvanecte. 11. Sarcey : Et Lamartine ?

GAZETTE DE FRANCE. Mai : 16. Mémoires inédits de Mme de Chateaubriand. 19. Juin : 2-6. Le journalisme en Angleterre. 23. Dancourt : Victor Hugo. Juin : 6. Dancourt : La statue de Balzac. 9. Lignées littéraires : Les Moustier.

GIL BLAS. Mai : 22. Th. de Banville : Les Confessions d'Arsène Houssaye. 24. Th. de Banville : Victor Hugo. — Juin : 2. C. Mendès : Victor Hugo. 7. G. de Maupassant : Aux critiques de *Bel-Ami.*

JUSTICE. Mai : 16. Le centenaire de Ronsard. Juin : 7. La bibliothèque de Christophe Colomb. 8. Alph. Daudet : A propos d'une nouvelle édition de *Sapho.* 8. Le caractère et les débuts de Billaud-Varennes. 14. Le métier d'écrire.

LIBERTÉ. Mai : 20. Drumont : Les *Confessions* d'Arsène Houssaye. 23. Drumont : Victor Hugo. 29. Drumont : Voltaire et Victor Hugo. — Juin : 5. Drumont : Barbey d'Aurevilly et la critique. 11. Souvenirs de M. d'Haussonville. 15. L'Empire et les mémoires de M. de Maupas.

MATIN. Mai : 26. P. de Cassagnac : Les voleurs d'hommes (V. Hugo).

MONITEUR UNIVERSEL. Mai : 17. Histoire du Parlement de Toulouse. 28. L'Italie et la France en 1870-71, par M. Rothan. — Juin : 1. Éliante, du *Misanthrope.* 4. Oct. Feuillet : *Monsieur de Camors.*

NATIONAL. Mai : 18. Le comte Tolstoï.

PARIS. Mai : 28-29. Victor Hugo devant la Justice.

PAYS. Juin : 9. Lettres de J. de Goncourt.

RAPPEL. Mai : 24. Vacquerie : Victor Hugo.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Mai : 22. *Poèmes de la libellule*, par Judith Gautier. 31. Le droit public et privé de la Révolution française. — Juin : 2. Les prix et les origines des livres chinois en Chine.

SIÈCLE. Mai : 28. *Le sang bleu*, par H. Malot. 30. Contes de Grazzini. Juin : 5. Souvenirs d'un hugolâtre. 8. *Le cardinal de Bernis*, par F. Masson. 9. Mme de Lamartine.

TÉLÉGRAPHE. Mai : 17. Jules de Goncourt.

TEMPS. Mai : 24. H. Michel : Victor Hugo. 26. Alexandre Dumas à Villers-Cotterets. 28. L'histoire du Panthéon. 29. J. Claretie : Victor Hugo. 30 et juin : 10. L'ouvrage de Stanley sur le Congo. — Juin : 3. Boscowitz : Les tremblements de terre et les astres. 4. A. Sorel : L'Italie pendant la guerre, à propos d'un récent ouvrage de M. Rothan. 5-6. D'Haussonville : La révolution de 1830. 6. La bibliothèque du fils de Christophe Colomb au pillage.

UNIVERS. Mai : 18. L'ordre des Chartreux. — Juin : 5. Marat. 9-10. Léon Aubineau : Victor Hugo.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois de mai 1885

1. *Bulletin de l'Association fraternelle des employés de chemins de fer français.* Petit in-4°, 4 p. à 3 col. Choisy-le-Roi, imp. Belon. Bureaux, 16, rue du Temple. Mensuel. Abonnements : un an, 20 fr.

Le Ralliement typographique, paraissant le 1er de chaque mois. Petit in-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Nouvelle. Bureaux, 71, rue de la Mare. Abonnements : 1 fr. 50. Le numéro, 10 centimes.

La Mère et l'Enfant. Journal illustré de la première enfance. In-4°, 16 p. à 2 col., fig. Paris, imp. Noizette. Bureaux, 15, rue Soufflot. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro : 60 centimes. Mensuel.

2. *Le Nouveau-Monde.* Journal hebdomadaire, politique et

Paris, imp. Maury. Bureaux, 62, rue de Provence. Abonnements : un an, 24 fr. Le numéro, 50 centimes.

3. *Le Réveil des petits employés.* In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Excoffon. Bureaux, 92, rue Rochechouart. Abonnements : un an, 2 fr. Le numéro, 10 centimes.

L'Indiscret. Pamphlet hebdomadaire paraissant tous les samedis. In-8°, 8 p. à 2 col., fig. Paris, imp. Bataille. Bureaux, 1, rue du Marché-des-Patriarches. Le numéro, 5 centimes.

Les Silhouettes parisiennes. Journal du high life, paraissant tous les samedis. In-4°, 8 p. à 2 col., pl. Paris, imp. P. Dupont. Bureaux, 59, rue La Boëtie. Abonnements : 3 mois, 12 fr. Le numéro, 1 fr.

ris, imp. Rougier. Bureaux, 146, rue Montmartre. Abonnements : un an, 12 fr.; 6 mois, 7 fr. Le numéro, 50 centimes.

10. *L'Indépendant du XXe arrondissement.* in-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Vert. Bureaux, 130, rue Oberkampf. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 10 centimes. Hebdomadaire.

13. *Le Scrutin de liste illustré.* Organe des élections générales. In-4°, 4 p. à 5 col. Paris, imp. Robert. Bureaux, 48, rue de la Tour-d'Auvergne.

16. *L'Évolution sociale.* Journal hebdomadaire. In-4°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Robert. Bureaux, 19, faubourg Saint-Denis. Abonnements : un an, 6 fr.; 3 mois, 3 fr. 50. Le numéro, 15 centimes.

24. *Mon Courrier.* Journal illustré pour la jeunesse, paraissant le dimanche. In-8°, 22 p., fig. Paris, imp. Noizette. Bureaux, 13, rue Chomel. Abonnements : un an, 12 fr. Le numéro, 30 centimes.

La France artiste. Journal hebdomadaire, organe des artistes dramatiques et lyriques. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Morellet. Bureaux, 7, cité d'Angoulême. Abonnements : un an, 12 fr. Le numéro, 25 centimes.

27. *Le Victor Hugo.* Journal quotidien, politique et littéraire. Petit in-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Kugelmann. Bureaux, 12, rue Grange-Batelière. Abonnements : un an, 22 fr. Le numéro, 5 centimes.

Sans date. *Journal du Salon.* In-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Schiller. Bureaux, 10, faubourg Montmartre. Le numéro, 15 centimes.

L'Esprit de révolte. Mensuel. In-8°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Bataille. Bureaux, 1, rue du Marché-des-Patriarches. Abonnements : France, 6 mois, 75 centimes ; étranger, 1 fr.

L'Avenir des Campagnes. Organe des syndicats agricoles et vinicoles. Revue mensuelle illustrée. In-8°, 16 p. à 2 col., fig. Paris, imp. Schlœber. Bureaux, 9, rue Casimir-Perier. Abonnements : un an, 5 fr.

Les Figures nouvelles. In-4°, 4 p. à 4 col., fig. Paris, imp. Kugelmann. Bureaux, 12, rue Grange-Batelière. Abonnements : un an, 25 fr. Le numéro, 50 centimes.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

— Procès de presse, de propriété littéraire et de librairie —

ÉTRANGER

Belgique.

Tribunal correctionnel de Bruxelles.
Contrefaçon : Les « Mémoires du comte de Viel-Castel ».

Le tribunal correctionnel de Bruxelles, statuant sur la plainte de M. Paul Haller, de Berne, éditeur des *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel*, a condamné, dans son audience du 25 mars dernier, le libraire Brancard à deux mois d'emprisonnement, 400 francs d'amende et 500 francs de dommages et intérêts, pour contrefaçon de l'édition de ces mémoires.

Le jugement ordonne en outre la destruction des exemplaires saisis ou à saisir.

M. Brancard a été condamné par défaut; il avait quitté la Belgique durant l'instance, laissant un passif important. C'est en raison de son insolvabilité que Me J. Janson, avocat de M. Haller, a borné sa demande aux 500 francs qui lui ont été accordés.



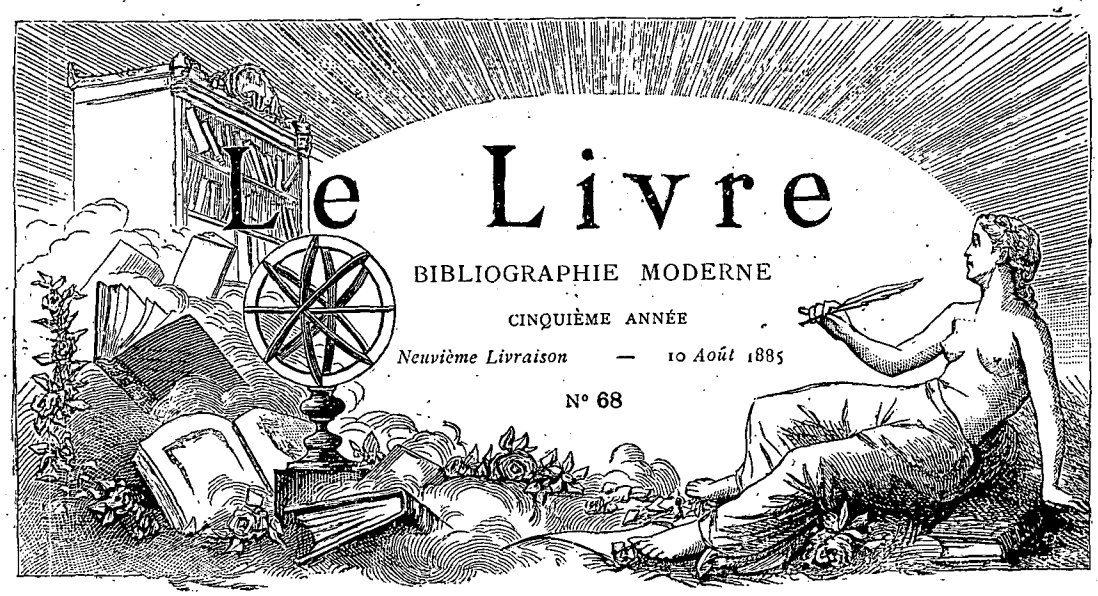

L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE.

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Histoire. — Beaux-Arts. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.

— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

La Bienaimée, par Jules Mary. Paris, Dentu, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

D'un talent souple et surtout dramatique, M. Jules Mary eût pu élever à une certaine hauteur littéraire des récits vrais et mouvementés, s'il n'avait cédé au besoin de produire beaucoup et vite. Ses premières œuvres ne manquaient pas de valeur et promettaient d'espérer en lui un écrivain distingué; il a préféré devenir un de nos romanciers feuilletonistes les plus courus, sacrifiant la qualité à la quantité. *La Bienaimée* appartient donc à cette nouvelle manière qui immole impitoyablement la vérité et même la vraisemblance aux effets mélodramatiques. Le roman est donc amusant, mais il ne classera pas le romancier parmi les vrais littérateurs épris de leur art; c'est tant pis pour les lettres et tant pis pour l'auteur.

La Vocation de l'abbé Pierre, par Alfred Bulot. Paris, Dentu, 1885. Un vol. — Prix : 3 fr. 50.

Il est difficile, après Ferdinand Fabre, de traiter dans le roman les mœurs ecclésiastiques; cependant M. Alfred Bulot, sans se laisser effrayer par l'œuvre compacte et serrée du maître, affronte ce genre d'étude dans sa *Vocation de l'abbé Pierre* et ne s'en tire vraiment pas trop mal. Contée avec une certaine simplicité naïve qui dégage l'émotion, l'histoire de l'abbé Pierre, fils d'un brave jardinier de campagne, de ses amours avec Marianne, de la manière dont le clergé se ressaisit de cette proie qui lui avait un moment échappé, a une saveur qui plaira. Il y a une jolie couleur et beaucoup de vérité dans ce roman, que gâte un peu une fin beaucoup trop arrangée, mais tracée d'une plume agréable et facile.

Jours d'amour, par Alfred Courmes. Paris, G. Charpentier et Cie, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Un peu décousu, heurté et mal équilibré, ce roman d'un débutant; pourtant, çà et là, quelques observations assez justes et des tendances vers la véritable littérature, ce dont on doit savoir gré à un écrivain, surtout quand il commence, et ce qui nous porte à l'encourager dans cette voie, la seule qui conduise à quelque chose. C'est donc à un prochain roman que nous attendrons M. Alfred Courmes pour le critiquer d'une manière plus étendue: nous nous contenterons de considérer *Jours d'amour* comme une tentative

agréable et renfermant des promesses, qu'il ne tient qu'à l'auteur de remplir.

Mademoiselle de Trémor, par G. de Peyrebrune. Paris, G. Charpentier et Cie, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Bien que l'auteur de *Mademoiselle de Trémor* ne manque pas d'un certain talent d'écrivain, l'invraisemblance et le peu de sérieux du sujet de son nouveau roman enlèvent beaucoup d'intérêt à cette œuvre, qui ne se sauve que par le coup de théâtre dramatique et un peu trop amené, trop voulu de la fin. Que M. de Trémor ne puisse épouser Irène parce qu'autour d'eux on l'a toujours prise pour sa fille adoptive, c'est là une raison échafaudée sur des pointes d'aiguille et qui ne saurait supporter l'observation dans la vie réelle. Mais il le fallait pour que le romancier pût amener la révélation terrible qui fait d'Irène la fille d'un laquais, et G. de Peyrebrune a sacrifié tout son livre à seule fin d'amener cette scène dramatique.

Césarin Audoly, par Noel Blache. Paris, Paul Ollendorff, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Une fière vibration de vie anime et fait palpiter le roman de M. Noël Blache, *Césarin Audoly ;* on sent couler dans les veines de ses personnages le sang bouillant et tumultueux de cette Provence ardente, où se passe ce drame intime. L'action est intéressante, bien conduite et le lecteur est immédiatement empoigné par la carrure et la franche allure des héros et des héroïnes autour desquels gravite et bouillonne l'amour, un amour tout flambant du Midi. En opposition avec la figure douce et blonde de Lucile Frégie, l'exubérante Madeleine Valagnosc ressort comme le type passionné de la véritable Méridionale, dont les artères versent au cœur du feu au lieu de sang. L'oncle Apollinaire et le médecin Valagnosc sont des types absolument réussis ; quant à *Césarin Audoly*, c'est une peinture d'humble très trouvée, dans sa lutte héroïque contre son cœur, dans sa vie de dévouement, de sacrifices et d'abnégation.

Fruits défendus, par Aurélien Scholl. Paris, Victor Havard, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le nouveau livre d'Aurélien Scholl a cet attrait tout particulier, qu'il se subdivise un peu comme la vie elle-même et nous présente successivement les différentes faces de l'existence, avec ses tristesses, ses joies, ses vices, ses jours d'amour ou de douleur. Il comprend six parties générales, intitulées : *Drames de la vie ; Histoires joyeuses et grivoises ; Fantaisies et chroniques ; Vaudevilles ; Contes et petits romans.* N'est-ce pas là, en petit, un résumé exact de toute l'humanité ? — Que de choses dévoilées sous ces différentes rubriques, que d'histoires vraies, touchantes ou terribles, passionnantes ou honteuses ! Comme le spirituel écrivain a su tirer un adroit parti de tous les secrets mondains qu'il devine et rencontre chaque jour autour de lui !

Certes, ce sont bien là de véritables *Fruits défendus,* dont le mystère avive les curiosités, dont la saveur grisante vient solliciter les appétits et troubler les imaginations. Nous n'avons pas besoin de faire ressortir, en plus du talent connu de l'écrivain et de sa connaissance approfondie des dessous parisiens, la manière alerte, étincelante et mordante dont il conte les choses. Dire que le brillant chroniqueur est comme la synthèse de l'esprit parisien, c'est répéter un fait que tout le monde connaît ; mais nous pouvons ajouter que rarement il en a donné plus de preuves que dans ses *Fruits défendus.* Ce sont fruits de choix, fruits délicieux auxquels lectrices et lecteurs mordront à pleines dents, fruits exquis qui leur procureront la science infuse, la science du Bien et du Mal, celle qui donne la connaissance de tout, et qu'Aurélien Scholl mieux que tout autre est capable de leur donner. G. T.

La Femme du Comique, par L.-P. Laforêt. Paris, Giraud et Cie, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le livre de M. Laforêt tient du critique dramatique, et pas du tout du romancier ; ce sont des scènes assez vivement enlevées, mais qui présentent plus de situations que d'études approfondies de caractères, plus de causeries que de tableaux de la vie. Il y manque cette science d'analyse, cette lente progression de l'action à travers les nuances, qui font du roman la copie de l'humanité et donnent le sentiment vrai d'un morceau d'existence. *La Femme du Comique* n'est donc pas un roman dans le sens propre du mot, c'est un mélange de théâtre, avec son abus du dialogue, et de l'article leste et vivement fait du journal.

Une Affolée d'amour, suivi de **la Couleuvre,** par Adolphe Belot. Paris, Dentu, 1885. Deux vol. in-18 jésus. — Prix : 6 francs.

C'est une émouvante affaire judiciaire dans les dédales de laquelle nous fait aujourd'hui pénétrer Adolphe Belot, et il semble que, pour l'écrire, le romancier ait retrouvé la plume alerte qui traça autrefois *le Drame de la rue de la Paix,* une de ses meilleures œuvres en ce genre. Ces deux volumes qui se font suite sont assurés d'un vif succès d'intérêt et de curiosité, car, au moment où l'on croit toucher au but, dévider l'écheveau savamment embrouillé de l'intrigue, l'action prend tout à coup une envolée nouvelle et emporte le lecteur stupéfait et séduit à travers les plus étonnantes complications. Rarement l'intérêt s'est trouvé plus adroitement soutenu ; on ne lit pas, on dévore ces pages, qui ont la rapidité des événements dramatiques de la vie.

Le Druide, par GYP. Paris, Victor Havard, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

On a souvent dit que la colère était mauvaise conseillère et qu'elle aveuglait, on pourrait ajouter qu'elle enlève en même temps à ceux qui ne savent pas la maîtriser l'usage de leurs moyens. Était-il bien utile que l'auteur applaudi de *Autour du Mariage* et du *Petit Bob*, guidé par un sentiment absolument malsain, vînt conter au public sceptique, blasé, méfiant et gouailleur, ses petites mésaventures intimes, et essayât de faire un livre en assouvissant une vengeance personnelle? Le résultat de ce mauvais mouvement s'appelle *le Druide;* c'est un roman à clef, un roman à scandale, mais surtout un roman profondément ennuyeux, illisible, n'intéressant personne.

La Fausse piste, par FERNAND LAFARGUE. Paris, 1885, Georges Robert. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Sous ce titre, M. Fernand Lafargue a raconté en un style pittoresque une triste histoire d'adultère. Le mari, soupçonneux et jaloux, croit que sa femme aime Léonce, un de leurs amis, qui fréquente assidument la maison et fait la cour à la jeune femme; par contre, il ne se méfie pas d'un autre ami, Lucien, plus intime celui-là et qui devient même son beau-frère : c'est pourtant Lucien qui est aimé d'Hortense et qui sera son amant. Un drame intime se noue entre ces différents personnages et se dénoue de la manière la plus tragique. M. Fernand Lafargue a tiré un parti assez heureux des différentes oppositions de caractères et met en lumière le type de la femme amoureuse et adultère, dont la passion coupable sème autour d'elle les malheurs et la mort. G. T.

Œuvres dernières. — Souvenirs d'enfance, par I. TOURGUENEFF. Paris, J. Hetzel et Cie, 1885. Deux vol. in-18 jésus. — Prix : 6 francs.

Ces deux volumes, qui sont comme une sorte de monument pieux élevé à la mémoire du grand romancier russe Ivan Tourgueneff, contiennent, en plus d'une très intéressante étude de M. de Vogüé et du discours de M. Renan, des souvenirs, des nouvelles et des pièces détachées du plus haut intérêt. C'est un recueil précieux à tous les titres, où l'on retrouvera toutes les qualités d'observation qui ont placé le grand écrivain au premier rang dans sa patrie et qui lui assurent une haute place dans la littérature de tous les pays.

Paris vivant, par ROBERT CAZE. Paris, Giraud et Cie, 1885. Un vol. gr. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Les nouvelles écrites par Robert Caze et contenues dans *Paris vivant* sont de véritables œuvres d'art, d'une observation raffinée, d'un sentiment tourité. Tous les sujets y sont traités, d'une plume facile, élégante, avec une verve qui emporte le morceau. Il faudrait les citer toutes pour en donner une idée; ce sont autant de tableaux parisiens, décrivant sous leurs faces les plus diverses les mœurs intimes ou publiques de toutes les classes de la société. L'auteur a tenu à justifier ce titre de *Paris vivant*, et tout un étrange et intéressant grouillement d'êtres s'agite sous sa plume, emplissant le volume d'un débordement de vie. G. T.

Louchon, par PAUL DELAIR. Paris, Paul Ollendorff, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Un drame sinistre que l'histoire de cette enfant de la petite bourgeoisie, et M. Paul Delair la conte avec ce mélange de brutalité et d'idéalisme rêveur qui caractérise sa manière. Par endroits le lyrisme déborde et envahit la scène, pour laisser bientôt la place aux petites réalités plates et terre à terre de la vie. Quoi de plus terrible que l'aventure de ce père, violent et emporté, mais adorant ses enfants, qui, à la fin du roman, après de cruelles épreuves, toutes les douleurs domestiques, cherchant à se consoler de la perte d'une femme bien-aimée, va droit à la débauche, que lui imposent les exigences d'un tempérament sanguin, et se voit amener comme chair à plaisir sa propre fille tombée au boueux fossé de la prostitution!

Les Loisirs d'un hussard, par THÉO-CRITT. Paris, Paul Ollendorff, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Les Loisirs d'un hussard, c'est une quinzaine d'historiettes délicates, petits contes, légendes, paysages, recueillis par Théo-Critt durant une villégiature forcée de six mois passés tout au fond de la Normandie pour la surveillance d'un haras de l'armée. L'écrivain a tiré un adroit parti de son isolement mélancolique pour jeter sur le papier ses réflexions les plus fraîches, ses plus poétiques observations, et il en résulte un livre charmant, fleurant bon la campagne, livre que tout le monde pourra lire et lira. Trempant sa plume dans la rosée nourrissante des gras pâturages normands, il a tracé une série de nouvelles aussi jolies que des aquarelles lavées d'après nature, sans prétention, non pas sans art. G. T.

La Vache enragée, par ÉMILE GONDEAU. Paris, Paul Ollendorff, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Un titre qui dit d'avance toutes les misères dont l'auteur va nous faire toucher du doigt les horreurs, toutes les souffrances endurées par ceux qui, pleins d'espérance ou désespérés, se nourrissent de cette viande terrible et coriace, *la Vache enragée.* Tignasson, le pauvre hère choisi par le romancier pour représenter le type du mangeur de *vache enragée*, est

moins faciles à l'attendrissement; il faut lire le lamentable récit de ses malheurs, la longue suite de ses mésaventures, qui nous initient aux déboires, luttes, péripéties de toute nature soutenus et traversés par le clan des jeunes poètes, des jeunes romanciers modernes, de tous les loqueteux de la littérature, les plus misérables des misérables.

Les Hautemanière, par CHARLES CANIVET. Paris, Paul Ollendorff, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Très étrange, très saisissante et empruntée d'un cachet de vérité, cette étude de mœurs normandes, intitulée *les Hautemanière,* par Charles Canivet. On sent que cela a été fait dans l'atmosphère même du pays si exactement peint, au bercement houleux des vagues battant la côte est du Cotentin, avec le grandiose et magistral accompagnement que fait la voix imposante de la mer. Geneviève Folliot, une fille séduite, revient à Quettehon, son pays natal, avec un enfant, et rencontre François Hautemanière, un ancien matelot de l'État, décoré pour une action d'éclat, célibataire et âgé de quarante ans, un des gros propriétaires de Jonville, village de la côte. Cet homme, un géant naïf et bon, s'éprend de cette fille, l'épouse malgré sa tare, en dépit de la résistance opposée par la mère Hautemanière, qu'un pressentiment rend défiante. Cette femme, aux sens de feu, devient en effet le malheur de la famille dans laquelle elle entre, et il faut une sorte de châtiment surnaturel pour supprimer enfin cette gueuse, au moment où elle va tuer son mari, qui a pu échapper à un premier attentat dressé par elle. Très simple, basé sur les mœurs des pêcheurs de la côte normande, mais dramatique, remué et ému, ce roman a une couleur toute particulière, qui lui assure un véritable succès d'intérêt, en même temps qu'il séduit par ses qualités d'étude, son observation et un style soigné. G. T.

Jean de Courteil, par F. ANTONY. Un vol. in-12. Paris, Calmann Lévy, édit., 1885.

Berthe de Wirbel et sa sœur cadette, Mlle Zizi, aiment chacune leur cousin Jean de Courteil; Jean de Courteil aime sa cousine Berthe — et ils ne se le disent pas : voilà tout le roman.

Il faut avouer que 343 pages d'amour *incognito* sont difficiles à digérer, surtout quand une catastrophe finale plonge les trois héros dans le marasme le plus complet.

Il est juste de dire que ce roman est écrit facilement et d'un style de bon aloi. Pourquoi l'auteur a-t-il éprouvé le besoin de mêler aux péripéties monotones de ces amours avortées des descriptions médicales où l'ataxie, la paralysie, l'innervation dorsale esquissent une danse macabre peu réjouissante ? C'est une concession au goût du jour — hélas !

En somme, ce livre ne suscitera aucune tempête dans le monde littéraire.

Est-ce toujours un défaut ? P. G.

Les Prouesses d'une fille, par ALBERT LÉVIS. Un vol. in-18. Paris, Paul Ollendorff, édit., 1885. — Prix : 3 fr. 50.

La parfaite grossièreté du sujet s'accorde avec la platitude soutenue du style. M. Albert Lévis prend cela pour du naturalisme ! Une fille qui fait son métier de fille et pipe les imbéciles par des moyens vulgaires ! On cherche en vain une intention qui rachète la pauvreté de l'invention et la négligence de la langue, une observation neuve, vive, ne fût-elle pas profonde, mais non : rien ; des pages qui s'entassent pour être des pages, sans intérêt, sans couleur et sans saveur. M. Albert Lévis a été mal inspiré. Nous attendions mieux, en ouvrant son roman. Ce qu'il a précédemment offert au public était beaucoup moins mauvais. PZ.

Contes panachés, par AUGUSTE ERHARD. Un vol. in-18 jésus. Bibliothèque moderne, Jules Lévy, édit. Paris. — Prix : 3 fr. 50.

Et Paris compte un éditeur de plus.

Il paraît que celui-là n'est pas venu en superflu, car en quelques mois voici qu'il a lancé sept ou huit volumes d'autant de jeunes auteurs. Et il se trouve que ces sept ou huit volumes, romans et nouvelles, sont de bonne facture, spirituels ou passionnés, intéressants tous, et dignes tout à la fois de l'intention des lettrés et des trois francs cinquante des lecteurs.

Ne voyez point là un hasard, mais un choix. L'éditeur nouveau venu est lui-même un lettré, un convaincu ; il tente le public ; nous souhaitons, afin qu'il triomphe dans sa tentative, que le public succombe à la tentation.

Les *Contes panachés* de M. Auguste Erhard ne sont point du tout communs, bien que d'un tour familier. La fantaisie est impromptu, l'expression vive, colorée, précise ; des mots plaisants éclatent comme des pétards, et si parfois la verve de l'écrivain sent un peu le terroir gaulois, libre aux dame sde poser sur la figure les deux mains, — en écartant les doigts : nous voulons bien croire qu'elles rougissent, mais par ce temps de pâles faces d'anémiques une rougeur d'aurore ne messied pas aux femmes dont le petit pied trottine sur la terre des Gaules.

Ces croquis sont enlevés dans le genre qui mit à la mode la *Vie parisienne,* du temps qu'elle était spirituelle, et tirait son succès du brio de ses chroniques plus que du décolletage de ses dessins.

Très amusante, cette anecdote de la *Réputation terrible;* très naturel, ce mot de la vieille dame qui, ayant hésité à donner sa fille à un monsieur qui passe pour un vainqueur de femmes, la lui refuse carrément quand un ami lui a donné à entendre que le jeune homme est d'une innocence à la Jeanne d'Arc.

Le Paratonnerre est un plaisant conte, qui gagnerait à être mis en vers légers et rapides, à la façon des *Contes rémois.*

La Bisque se termine par un dénouement trop cruel-

Quant à *M. Fabre*, c'est une navrante histoire, d'une réalité poignante. Ce pauvre homme sans travail, sans ressources, ruiné par la maladie, qui s'ingénie à se laisser mourir de faim pour assurer à sa femme et à sa fille la prime d'assurance, que tout autre mode de suicide leur ferait perdre ! Il n'est pas sitôt mort qu'il hérite d'un frère énormément riche.

Je ne puis passer en revue les vingt nouvelles qui constituent les *Contes panachés*. Cependant laissez-moi encore vous recommander celle qui s'intitule *la Douce mort*.

Maintenant je ne vous ai pas dit que c'est un recueil de chefs-d'œuvre, et que pour l'avoir composé M. Auguste Erhard aura droit, plus tard, très tard, à des obsèques nationales. Mais il a droit à la sympathie de ceux que son livre a désennuyés deux ou trois heures. C'est bien juste qu'on lui rende en renommée ce qu'il nous donne en plaisir. PZ.

Les Mariés, par AUGUSTE STRINDBERG. Un vol. in-18. Lauzanne, Bende, édit., et Paris, Delhatte et Thomas, édit., 1885.

Douze types conjugaux, tel est le sous-titre du volume que M. Strindberg nous envoie de Suède. Dans ce pays il est considéré comme le chef de la nouvelle école littéraire. En réalité il ne peut aspirer qu'au rang de sous-chef, car il relève directement de MM. Flaubert, Zola, et dans ses nouvelles on retrouve la manière et les procédés des premiers récits de M. Guy de Maupanassant. Même attention au détail particulier, même intensité d'observation, même souci de l'expression implacablement précise.

Il y a bien du talent d'exécution dans quelques-unes de ces nouvelles ; nous réservons nos meilleurs compliments à *Pour être mariés, l'Amour et le prix des grains, Déchirements intimes, l'Élection contre nature.*

Ces analyses sont fouillées avec une persistance cruelle, et l'on ne peut se soustraire à l'effet voulu par l'auteur.

M. Strindberg peint la vie conjugale avec des couleurs peu réjouissantes ; la gêne matérielle et la compression morale sont le lot ordinaire des ménages qu'il nous présente. Quoi de plus affligeant, par exemple, que le sort du malheureux musicien qui, marié par amour, ne voit pas sa femme une demi-heure pendant le jour, rentre tard la nuit, après la fermeture du théâtre à l'orchestre duquel il est attaché ! Il peine, peine, peine, pour subvenir à l'entretien d'une maison où il séjourne à peine, d'une femme auprès de qui il passe seulement quelques heures de nuit, et encore pour dormir, harassé, écœuré et mal accueilli.

M. Strindberg encourage donc médiocrement les célibataires à tenter l'aventure du mariage. Cependant il leur montre les terribles ennuis et la décevante solitude du célibat. Ce qu'il montre comme la consolation supérieure, c'est l'enfant. L'époux et l'épouse ne sont guère l'un pour l'autre qu'un objet de désillusion, le ménage une galère, un bagne. L'enfant apparaît dans cette tristesse comme une radieuse compensation.

Eh bien, M. Strindberg en concluant ainsi quitte le réel où il s'est complu pour l'idéal, le positif pour l'imaginaire. Si son jugement sur le mariage est exact, comment ne voit-il pas que l'enfant en augmente la charge, le souci, les ennuis, l'écœurement? Si c'est une folie de se marier pour avoir une femme, c'en est une pire de se marier pour avoir des enfants. PZ.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

Mouchot la fille, par Georges Sauton et Pierre Bretigny. Paris, Derveaux, 1885. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Madame Mathurin, par J. Monti. Paris, A. Serra, 1885. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Karita, par Charles Diguet. Paris, L. Frinzine et Cie, 1885. 1 vol in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Les Parents riches, par Édouard Cadol. Paris, Dentu, 1885. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le Château de Trélor, par A. Rocoffort. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1885. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Sacrifiée, par Marc Sonal. Paris, Jules Lévy, 1885. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Guibollard et Ramollot, par Charles Leroy. Illustration de Uzès. 1 vol. chez Marpon et Flammarion. — Prix : 5 francs.

Cœur de Créole, par Charles Mérouvel. 1 vol. Dentu. — Prix : 3 fr. 50.

Berthe Norvaux, par Victor Perceval. 1 vol. Dentu. — Prix : 3 francs.

Au Pays des neiges, par H. Gourdon de Genouillac. 1 vol. Frinzine et Cie. — Prix : 3 fr. 50.

Les Capucins gourmands, par E. Boursin. Illustrations de Léonce Petit. Préface de Paul Arène. Chez Marpon et Flammarion. 1 vol. — Prix : 2 francs.

Le 21e Arrondissement, par P. Burani. Paris, Ollendorff. — Prix : 3 fr. 50.

Le Roi des mendiants, par A. Matthey. 1 vol. Dentu. — Prix : 3 fr. 50.

Le Roman d'Élise, par E. Arnoux Rivière. Paris, Ollendorff. — Prix : 3 fr. 50.

Le Marquisat Boulard, par Georges Pradel. Paris, Dentu. — Prix : 3 fr. 50.

Le Docteur André, par Charles Valois. 1 vol. Dentu. — Prix : 3 fr. 50.

Encore un ! par Charles Monselet. 1 vol. Frinzine et Cie. — Prix : 3 fr. 50.

Dans le train, par Ange Bénigne. Paris, Ollendorff. — Prix : 3 fr. 50.

La Mission de Cruchod (Jean-Baptiste), par Abel Hermant. 1 vol. Dentu. — Prix : 3 fr. 50.

Contes patriotiques, par Joseph Montet. 1 vol. in-8°. Marpon et Flammarion. — Prix : 5 francs.

Thiers, Guizot, Rémusat, par Jules Simon. Un vol. in-8°. Paris, 1885, Calmann Lévy. — Prix : 7 fr. 50.

Le nouvel ouvrage de M. Jules Simon se compose de trois notices lues à l'Académie des sciences morales et offertes maintenant par l'auteur au public du dehors, auprès duquel elles trouveront de l'écho. Deux au moins ou trois hommes qu'elles concernent ont laissé un grand souvenir et celui qui raconte leur vie ne les a pas seulement connus de près, il a été mêlé à leur carrière ; il en a été plus que le témoin, car il a été à plusieurs égards associé à leurs opinions comme à leurs actes.

Par le sens qui s'en dégage et le voisinage dans lequel ils ont cheminé, Thiers, Guizot et Rémusat ont là trois biographies qui n'en font qu'une, ce qui donne à l'ouvrage une sorte d'unité secrète, qu'on ne s'attendrait point d'abord à y découvrir.

Au début, c'est-à-dire dans la préface qui lui sert à expliquer ses vues, M. Jules Simon avertit qu'il ne vise pas à la majesté de l'histoire : il a eu soin de se renfermer dans le cadre consacré par la coutume académique. « Les grands, dit M. Jules Simon, ont à redouter la colère des survivants; les petits, leur indifférence. Tous tant que nous sommes, nous étalons notre marchandise pendant trente ou quarante ans selon que Dieu nous prête vie ; quand il nous arrête et nous force à déserter notre étalage, nous avons grand besoin d'un avocat qui en fasse un bon catalogue, en mettant les meilleures pièces en belle lumière et en cachant les autres dans une ombre favorable. »

Parmi les grands comme parmi les petits, il y en a bien quelques-uns qui n'ont pas d'étalage et n'ont pas besoin au départ ni de catalogues ni d'avocats. Mais on entend parfaitement ce que M. Jules Simon veut dire. Il indique dans quel esprit et d'après quelle méthode il a plaidé la cause de ses trois illustres clients, car chacune de ces notices est une cause qu'il plaide : dans la chaire, on dirait une oraison funèbre. Les académies sont des corporations dont les membres se rendent mutuellement ce service-là, sans l'intervention de la famille. « Le plus grand avantage que nous rapporte une académie, dit M. Jules Simon, est peut-être celui d'être loué et raconté comme il faut. » Comme il faut, signifie ici avec sympathie, exactitude et une bienveillance qui n'exclut pas le souci de la vérité à ne point cacher sous le boisseau. Quelques-uns pourraient objecter qu'il est assez rare que l'histoire et la critique aillent prendre dans ces oraisons funèbres les éléments de leur jugement. C'est que l'histoire et la critique se font au hasard et, quoi qu'on prétende, n'offrent d'intérêt que celui offert par une pièce de théâtre à ceux qui y assistent. Au fait, dans le cas actuel, l'histoire et la critique se résument en M. Jules Simon, qui, vis-à-vis de Thiers, de Guizot et de Rémusat, est dans les meilleures conditions que puisse rencontrer un historien. Il les a coudoyés longtemps, il les sait par cœur, il a partagé les passions de leur temps. Il ne revendique d'ailleurs pas une impartialité absolue ; il a celles qui résultent de la connaissance minutieuse du sujet et qu'on esquive difficilement quand même on en aurait l'intention.

Il observe quelque part que les contemporains sont seuls en état d'écrire l'histoire. Cela est évident : il n'y a que les contemporains qui ont respiré l'air qui donne aux événements leur physionomie réelle. Le prix qu'on attache aux mémoires vient de là. L'expérience enseigne d'autre part que, parmi les historiens, il ne survit que ceux qui ont assisté aux événements qu'ils décrivent. Thiers l'a noté à propos de Guichardin dans la préface au tome XII de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, qui n'est pas, à l'instar de son *Histoire de la Révolution*, le pamphlet d'un jeune homme qui a sa carrière à faire et qui compte là-dessus pour la faire.

Des trois notices contenues dans l'ouvrage de M. Jules Simon, celle qui est relative à Thiers est le morceau de résistance du livre. Dans la dernière période de la vie politique de Thiers, il y a des circonstances dans lesquelles lui et M. Jules Simon ont vécu, pensé et agi ensemble. M. Jules Simon les signale, expose les raisons qui ont déterminé l'adoption de telle mesure que jusqu'ici on a jugée à l'aventure faute de savoir pourquoi on l'avait prise. Il y a par exemple les motifs de la retraite opérée le 18 mars 1871 par le gouvernement de Thiers. Il n'y a plus d'équivoque désormais ; l'habileté et la prudence déployées par le petit homme dans cette occasion ne souffriront plus de contradictions. Plusieurs lettres inédites publiées par M. Jules Simon au cours de sa notice ou dans la préface du livre jettent aussi un jour assez vif sur certains côtés de caractère et d'intelligence qui ne sont pas tous à l'honneur de l'historien du *Consulat et de l'Empire*, mais qui le font mieux connaître. De ces côtés, il y en a qui sont presque enfantins, à moins qu'ils ne soient des

avances aux préjugés du moment. Durant les loisirs que lui a faits le 24 mai, Thiers s'occupe d'une *philosophie* qu'il destine à être le *catéchisme* de la fin du siècle. Il parle vivisection, physiologie, va voir la science dans ses officines, visite les laboratoires, assiste à des leçons de l'École normale, du Muséum d'histoire naturelle. Il a l'air d'imaginer qu'une expérience de Claude Bernard lui livrera le secret de la vie, que poursuivent tous les scalpels de Purgon, que Dieu a refusé à Aristote et à Descartes. Parce qu'il a réussi dans la vie d'action, il suppose qu'il aura le même succès dans le domaine spéculatif. Il a des velléités de repos, quoiqu'il ait négligé et soit destiné à négliger jusqu'au bout le précepte du sage qu'il convient de mettre un intervalle entre la vie et la mort. Il écrit de Genève à M. Jules Simon, le 6 septembre 1876 : « Lorsque je ne suis pas au siège de l'activité intellectuelle, c'est-à-dire à Paris, je deviens paresseux et je me livre au plaisir de ne penser à rien, de ne dire rien, — ce dernier point doit lui être pénible, car, en général, il parle dix-huit heures par jour, — de ne faire rien, sauf mon livre qui ne se fera peut-être jamais. Je suis toujours enclin à me dire qu'il faut se reposer du monde et laisser le monde se reposer de soi. » Eh bien, s'il avait cédé à cette inclination, il ne se serait pas exposé à mourir sur un prospectus électoral. Il est dans tous les cas de ceux qui ne peuvent pas vivre avec eux-mêmes, ont toujours besoin, afin d'échapper à eux-mêmes, de mouvement, d'agitation, et qui finissent par se faire de cette maladie de l'âme une règle de conduite. Il écrivait à M. Jules Simon en 1873, quelques mois après son départ du pouvoir : « Et que devrais-je donc faire moi avec mes soixante-seize ans, et avec pas mal de dégoût des hommes et des choses ? Eh bien, je prends l'univers comme Dieu l'a fait, et, soyez-en sûr, il en a fait une grande et sublime chose, laborieuse pour ceux qui l'habitent, mais où le prix est pour ceux qui ont le courage de travailler et de marcher jusqu'au bout. On n'a le mot de l'énigme qu'à la porte de sortie ; mais, en attendant, le spectacle est sublime et les émotions qu'on y éprouve, mêlées de peines et de plaisirs, valent bien qu'on s'y résigne. La retraite, quand la santé n'en fait pas une loi et une excuse, est un commencement de suicide », à moins qu'on n'ait quatre-vingt-quatre ans. Pourquoi quatre-vingt-quatre ans plutôt que quatre-vingt-trois ? Guizot les avait à l'heure où Thiers écrit cette lettre et Guizot, qui lui servait d'horloge, vivait encore, avait précisément quatre-vingt-quatre ans et n'avait pas pris sa retraite d'historien. Il travaillait alors à son *Histoire de France racontée à mes petits-enfants*. « Tant qu'il me verra là, disait Guizot de Thiers, il se croira dix ans devant lui. »

Thiers arrivé à cette grande vieillesse, c'est Cicéron après Pharsale. Un avantage de Thiers sur Cicéron, et il y a entre eux plus d'une analogie, l'avantage de Thiers sur Cicéron, au seuil de ce que Victor appelle en son langage « le commun abîme de tous les hommes », est qu'il se croit toujours jeune, plus sereine, à cette extrémité de sa course. Lui aussi est un homme d'action. « Dépouillé, dit M. Jules Simon, de toute fonction publique, de tout mandat officiel sous le second Empire et sous les deux Républiques, il a lutté encore et toujours pour son ancienne cause, par ses livres, par les académies, par les salons, par sa correspondance, par tous les moyens d'influence que lui donnaient son grand esprit, ses lumières, la place qu'il avait dans la société européenne et son activité infatigable. C'est un homme qui a rempli toute sa vie et employé toute sa force. Il avait dit en commençant dans une lettre écrite à sa mère, quand il n'était que simple étudiant en droit : « J'irai devant moi, par une ligne droite, aussi loin et aussi longtemps qu'il plaira à Dieu. »

Ceci est un éloge qu'on ne peut pas faire de Thiers. Dans sa jeunesse, il énonce à la tribune : « Quand Dieu, dit-on, créa le monde » ; plus tard il ne parle plus de Dieu au conditionnel, et il est probable que ce ne fut pas seulement chez lui un changement d'attitude. Il avait entendu des voix comme Jeanne d'Arc. De plus, il était devenu sensible au culte de son pays et entendait mieux la valeur sociale de la coutume. Mais il n'avait pas dès le premier âge senti le souffle qui règne dans l'*institution chrétienne* de Calvin. Les philtres du XVIIIe siècle l'avaient affadi. On peut admettre qu'il a, comme Guizot, rempli toute sa vie et employé toute sa force. C'est par le caractère qu'il est inférieur. Il ne serait venu à l'imagination de personne l'idée de supposer la scène de Champlâtreux dans le passé de Guizot. C'est à cause de cela que Guizot a une place dans la société européenne. Thiers n'en a pas eu. Bien que Guizot ait reçu une éducation calviniste dont il a gardé la marque, et une façon austère de considérer la société et ses membres, il ne lui arrive pas d'écrire qu'il a le dégoût des hommes et des choses. Le respect qu'il réclame, il l'accorde à autrui, aux choses comme aux hommes. Ce sentiment élevé des autres et de lui-même le maintient debout, au travers des vicissitudes de sa fortune. Il affecte d'être optimiste. « Je veux croire », disait Chateaubriand vieilli des opinions comme des passions humaines, à Lamennais devenu libre penseur. Guizot aussi voulait croire et ce fut son bâton de voyage, quand les illusions de la jeunesse, du pouvoir et de la réputation l'eurent quitté. Il n'avait pas été étranger à l'art de servir l'opinion et de s'en servir, qui est la grande industrie politique et littéraire du XIXe siècle. Il l'avait fait comme on accomplit une besogne nécessaire, qu'il n'y a pas moyen de refuser. Il était au-dessus d'elle et, sans afficher la prétention de se reposer du monde et de laisser le monde se reposer de lui, il le faisait sans bruit, le laissant à deviner à ceux qui l'approchaient et savaient le deviner. C'est pourquoi il laisse une grande mémoire. Il n'a pas à craindre que l'avenir le range parmi les *politiciens*, ce qui pourrait à la rigueur arriver à Thiers malgré ses qualités d'homme d'État et l'accord qu'il a souvent su mettre entre lui et l'intérêt public.

que celle de ceux qu'il accompagne dans le volume de M. Jules Simon. Rémusat, pendant un demi-siècle, déclare son éminent biographe, a été le familier et l'égal de ceux qui ont dirigé l'opinion et manié les affaires. Sans doute, il a été l'égal de tout le monde, sans être le supérieur de quelqu'un. Il a un nom dans les lettres ; il en a un dans la philosophie; il a laissé une trace dans la politique. Il le doit à son origine, à ses relations, à sa courtoisie d'homme du monde, à ses vertus de salon et, si l'on veut, d'homme privé. Il est assez loin, après Thiers et Guizot. Sa mère et le salon de sa mère ont contribué à sa réputation ; ils l'ont montré aux puissants, à ceux qui avaient du talent. Il a aussi bénéficié du succès des opinions qu'il a professées. Libéral, libéral, libéral, répète de lui M. Jules Simon. Heureusement! s'il ne l'avait pas été, il ne serait pas sorti d'une médiocrité honnête. Au *Globe*, dit M. Jules Simon, « il demandait la liberté d'enseignement et la voulait égale et entière pour ses adversaires comme pour lui. Ce cénacle de vrais libéraux et de penseurs était heureux de suivre son parti quand cela se pouvait, et il n'hésitait pas à le combattre quand cela *se devait*. » On était libéral au *Globe* tant que les convictions de la maison y trouvaient leur compte. Rémusat ne s'arrêtait pas là. Il faisait volontiers un système de ce qui chez ses collaborateurs était un moyen. « C'est un métier, dit M. Jules Simon, auquel on gagne l'estime des honnêtes gens et le mépris des *autres*. » Le mépris des sots ou des fanatiques. Il y en a qui, sans mépris, n'accordent pas leur confiance.

Au fond et quand il s'agit de politique, de littérature ou de philosophie, Rémusat était un amateur, et c'est l'avis de Royer-Collard qui était un juge à qui on ne donnait pas le change : « Rémusat, disait Royer-Collard, est le premier des amateurs en tout. » Ceci est la note vraie. Eh ! réclame M. Jules Simon, il était solide sous une apparence de légèreté. Puis M. Jules Simon ajoute tout de suite que la curiosité de Rémusat était universelle, c'est précisément à cela qu'on reconnaît les amateurs et qu'on les distingue de ceux qui sont originaux, ont de l'initiative. Sa conviction faite, il ne la quittait plus, poursuit M. Jules Simon. Soit ! Mais de quoi était-il convaincu ? Du mérite d'un livre, d'un tableau, d'un fait historique, d'une vertu personnelle chez autrui. Ce ne sont là ni des principes, ni des convictions, ni de la volonté. Il a annoncé la réforme du théâtre avant qu'elle fût commencée : c'était découvrir Saint-Cloud. Sa supériorité ressemble à celle de son ami Duvergier de Hauranne, à laquelle on préfère celle de son ancêtre messire Jean Duverger de Hauranne, abbé de Saint-Cyran. — Messire Jean ne se fût pas soucié des talents politiques de son arrière-neveu, et eût regardé de haut le dilettantisme de Rémusat.

Ce dilettantisme était fort aimable, plein de goût. Ce goût aurait empêché Rémusat d'être orateur, à en croire la rumeur. Rémusat n'aimait pas les lieux communs et ce dédain du lieu commun l'aurait éloigné de la tribune. « Je crois plutôt, dit M. Jules Simon, que l'appréhension éprouvée par M. de Rémusat pour la tribune tenait à l'habitude qu'il avait d'envisager dans une question, le pour et le contre, et de suspendre très souvent son jugement par excès de clairvoyance et de droiture. » C'est cela, il était indécis, donc un amateur. Sous l'habileté de plume de M. Jules Simon, sans qu'il le dise ou même sans avoir beaucoup lu M. de Rémusat, on sent cela. De fait les trois volumes de *mémoires* et les deux volumes de *correspondances* de Mme de Rémusat feront devant la postérité le plus clair du mérite de son fils. Indépendamment de la vie, M. de Rémusat doit à sa mère une partie de sa réputation et de son rôle.

Les trois notices de M. Jules Simon inaugurent en quelque sorte sa fonction de secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales. C'est un nouvel emploi de ses facultés. On a comparé sa bienveillance dans cet emploi à celle de Fontenelle qui n'est pas à lui comparer sous le rapport du talent. Cette bienveillance vient à point. On cultive à l'Institut la piété envers les morts, dont au dehors les vivants n'usent guère entre eux. Cette exigence coûtera peu à M. Jules Simon : « Nous avons à cette date de l'histoire, dans notre cher pays, une terrible passion de dénigrement, dit-il ; nous ne savons qu'admirer à l'excès ou dénigrer à l'excès, et le second métier nous est plus familier que l'autre. » Ce n'est pas au moins que l'exemple de M. Jules Simon ait encouragé cette tendance. Le volume qu'il publie n'y perd rien.

L. D.

Sophie Arnould, par Edmond et Jules de Goncourt. Paris, G. Charpentier et Cie, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

L'œuvre historique d'Edmond et de Jules de Goncourt est assurément l'une des plus précieuses et des plus remarquables que nous possédions ; elle leur assure une place à part dans les lettres françaises, même à côté de celle si importante que leur ont donnée le roman et le théâtre. C'est à ces deux écrivains que nous serons redevables de la plus parfaite reconstitution du XVIIIe siècle. Nul travail de savant, nulle sèche érudition d'historien n'arriveront à égaler ce que les deux maîtres romanciers auront fait pour nous rendre telle qu'elle devait être, telle qu'elle était, une des plus intéressantes portions de notre histoire française : à eux la vraie gloire, le mérite délicat d'avoir su faire revivre sous nos yeux cette curieuse époque. Ils ont eu cet art exquis, ce talent merveilleux, d'arriver dans la partie purement littéraire et artistique de leur œuvre à un degré d'intensité presque aussi grand que dans la partie de pure littérature. Cela tient surtout à ce qu'ils ont traité l'histoire et l'art comme ils ont traité le roman, par les seuls procédés qui puissent donner la vie et le mouvement. S'ils n'ont pas inventé l'histoire documentaire, ils en ont du moins tiré une formule nouvelle qui grave les faits et les personnages dans l'esprit d'une manière inoubliable. Par eux, ces figures charmantes vivent, parlent, vont et viennent au mi-

lieu de nous avec une séduction à laquelle on ne saurait se soustraire.

Après ces deux volumes généraux, tableaux étonnants et imagés de *la Société française pendant la Révolution et le Directoire*, ils ont étudié les années qui précédaient cette fin de siècle, et nous ont peint d'une plume magistrale et exacte *la Femme au* XVIIIe *siècle, les Portraits intimes*, une collection de médaillons d'un prix inestimable, puis, tour à tour, *la Duchesse de Châteauroux et ses sœurs, Mme de Pompadour, la Du Barry, Marie-Antoinette*, sans compter trois volumes exclusivement consacrés à *l'Art au* XVIIIe *siècle* qu'ils connaissent mieux que personne.

La nouvelle série va envisager le XVIIIe siècle sous une de ses faces les plus particulières et les plus typiques ; elle est consacrée à ses actrices, comédiennes, danseuses ou chanteuses, un bouquet ravissant que leur talent, leur grâce et leur beauté ont rendues immortelles.

Qui ne connaît ce nom magique, *Sophie Arnould*, la chanteuse adorable et adorée qui passionna son temps, et qui, courtisane comme Aspasie, eut de plus, avec un esprit inouï, le mérite d'être une des reines incontestées de l'Opéra. Pour faire cette intéressante étude sur une des femmes les plus étonnantes de la fin du XVIIIe siècle, Edmond et Jules de Goncourt ont usé, selon leur habitude, des mêmes procédés que pour construire un roman, donnant la plus large part aux documents même infimes, de manière à bien établir de toutes pièces cette figure qu'ils auront aidé à connaître. Il en résulte une biographie palpitante, émue et remuante de la Sophie charmeuse, à laquelle Voltaire écrivait quand elle n'avait encore que douze ans, de la fille d'Opéra, amoureuse, galante et folle, qui fut choyée par des reines comme Marie Leczinska et des favorites comme la Pompadour. On la suit pas à pas à travers ses amours, ses triomphes et ses déboires. Cette *Sophie Arnould*, étudiée d'après ses lettres si amusantes et si spirituelles, d'après ses fragments de Mémoires inédits, c'est la véritable actrice du XVIIIe siècle dans sa note libre et hardie, la femme qui ne sait jamais refuser son corps, et qui donne son cœur avec bienveillance, une complète sensualiste, ayant un peu de cette bonté que l'on trouve chez ceux des êtres éminemment sensuels, n'ayant pas versé dans l'égoïsme.

On lira *Sophie Arnould*, avec la passion qu'on mettrait à lire un roman, le plus vécu et le plus vivant des romans, un fragment d'humanité d'une saisissante réalité et l'un des plus savoureux morceaux du XVIIIe siècle.

G. T.

La sagesse parisienne, par HENRY FOUQUIER. Paris, Victor Havard, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Parmi les grands chroniqueurs parisiens, Henry Fouquier a su se tailler une place toute particulière, grâce à sa couleur littéraire, à la finesse des arguments qu'il apporte dans la discussion et à la haute portée philosophique de ses articles. Ce n'est pas seulement un journaliste de race, c'est un lettré dans la plus délicate acception du mot, un écrivain érudit, jaloux de la pureté de sa phrase, de l'harmonie de son style et un psychologue de premier ordre. Rarement nous avons vu analyser plus savamment le cœur de la femme, rarement nous avons vu l'observation fouiller plus profondément cette cervelle si fine, si complexe, que dans les deux parties générales du livre, intitulées : *Autour du Mariage* et *les Femmes*, les plus séduisantes de *la Sagesse parisienne*. Tour à tour l'auteur aborde les sujets multiples qui concernent la femme ; il en exprime la quintessence et nous l'expose en une langue simple et bien rythmée qui sonne agréablement à l'oreille, qu'il s'agisse de l'éducation des filles, de la question ardue des mariages, des dilemmes du divorce, des rapports de la femme avec nos institutions et nos mœurs politiques, des vengeances, de la philosophie de l'amour, des femmes honnêtes ou des courtisanes. Son talent d'analyste s'exerce avec une supériorité marquée à résoudre ces problèmes et parvient à en tirer la substance nourrissante, à les présenter sous un jour qui attire et persuade.

Puis l'écrivain passe à un autre ordre d'idées ; il peint ses contemporains d'une plume vigoureuse, d'une touche à la fois fine et vigoureuse qui donne un singulier relief à tout ce qu'il fait ; ses portraits se détachent de la toile, vivent et semblent tressaillir parfois sous la lanière ironique dont il sait les cingler, pour en accentuer les défauts.

Nous nous retrouvons en face du maître critique d'une incontestable autorité, quand arrivent ces grandes questions littéraires qui nécessitent des études spéciales et au milieu desquelles il évolue librement avec l'assurance du véritable savoir. Il traite avec une largeur d'idées et une étendue de vues indiscutables tout ce qui intéresse le théâtre, le roman, la critique, la philosophie et la morale. En même temps une émotion communicative se dégage de l'ensemble de ce volume si justement appelé *la Sagesse parisienne* et que termine un irrésistible appel à la pitié, à propos des grèves. C'est un livre qui ira remuer chez toutes les lectrices, chez tous les lecteurs, les fibres les plus délicats et les plus déliées, tout en conservant un grand charme et une grande séduction.

G. T.

Les Français de la décadence, par HENRI ROCHEFORT. Paris, Victor Havard, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Sont-ce bien des événements d'hier que nous content ces étincelantes chroniques ? Leur forme de raillerie aiguë les fixe dans l'esprit, comme des traits barbelés dans la chair, d'une manière si indélébile, qu'on croirait lire les événements d'aujourd'hui, ceux de demain, l'éternelle comédie humaine ! Mêmes travers, mêmes intrigues, mêmes vices, mêmes dessous de la société, pris sur le vif et vertement battus de verges, impitoyablement fustigés. Jamais Henri Rochefort n'a été plus brillant, plus complet, ni plus

remarquable que dans ces *Français de la décadence*, dont l'éditeur Victor Havard nous donne une nouvelle édition, en classant l'écrivain dans la curieuse galerie des grands chroniqueurs parisiens, qui formeront la seule bibliothèque de documents humains où puiseront les historiens de l'avenir qui voudront écrire la vérité sur nos temps et sur nos mœurs. Que de véritable esprit français, quelle adorable gouaillerie dans ces pages qui sentent là poudre du combat et de la lutte ardente! L'éclat de rire de Rochefort, qui a fait écrouler un empire, sonnera longtemps encore parmi nous et on ne se lassera jamais de relire avec passion ces pages, où il vibre, sonore, frondeur et gai comme un défi à l'humeur noire et à l'ennui. G. T.

Fous et Bouffons. *Étude physiologique, psychologique et historique,* par le Dr Paul Moreau (de Tours). Paris, J.-B. Baillière et fils, 1885. Un vol. in-18.

M. le Dr Paul Moreau a à soutenir un nom que la science et les talents de son père ont rendu lourd. Il fait de son mieux et réussit à n'en être pas écrasé, ce qui est déjà beau. Dans le nouveau volume qu'il publie, il se propose de prouver que nains, géants, fous et bouffons de cour sont tous des rachitiques, chez lesquels la même affection amène des désordres et des résultats différents. Pour y arriver il passe en revue nominalement tous les monstres et tous les bouffons — ou la plupart — dont l'histoire ou les mémoires particuliers nous ont conservé le souvenir. Cette revue est rapide forcément et se compose surtout de citations, lesquelles ne s'accordent pas toujours entre elles et rendent parfois, à nos yeux du moins, la conclusion plus difficile à tirer qu'elle ne semble être à l'auteur. Le plan adopté par le Dr Moreau donne en outre à son livre un aspect singulièrement décousu. Les morceaux se suivent, mais ne s'enchaînent pas; et, ce qui est pire, c'est qu'arrivé à la fin, l'on est presque moins convaincu qu'au commencement. Au point de vue anecdotique et historique, les ouvrages de M. Gazeau et de M. Garnier sont bien plus complets que celui de M. Paul Moreau, qui leur fait de constants emprunts et le proclame lui-même. Peut-être aurait-il mieux fait de sacrifier tous ces développements partiels et écourtés, pour s'en tenir à l'exposition de sa doctrine scientifique et médicale; ce qui aurait fait, au lieu d'un volume, une petite brochure. C'eût été, je crois, tout profit.

Mais, puisque ces courtes notices individuelles de nains et de bouffons sont partie intégrante de l'ouvrage tel qu'il l'a conçu, elles pourraient être parfois plus pleines de faits et d'informations. Je n'en veux pour exemple que les quelques lignes consacrées à Angoulevent. « Noble homme Nicolas Joubert, sieur d'Angoulevent, varlet de chambre ordinaire du roy, prince des Sotz et premier chef de la sottie de la ville de Paris et Isle de France », méritait plus d'attention que M. Paul Moreau ne lui en accorde, et sa querelle avec l'hôtel de Bourgogne a été jugée digne par M. A. Miron livre sur le prévôt des marchands François Miron, qu'il vient de publier. L'avocat d'Angoulevent a beau l'apeler, pour les besoins de la cause « teste creuse, citrouille éventée, vide de sens comme une canne, cerveau démonté qui n'a ni ressort ni roue entière dans la teste », il montre, dans cette affaire, une énergie obstinée, grâce à laquelle se prolongea l'agonie de la Confrérie des enfants sans souci dont il était le chef, et qui, pour se composer de gens jouant la farce et amusant le populaire, ne se composait pas, à coup sûr, de rachitiques seulement.

Enfin, et ce sera ma dernière critique, si, ce que j'admets volontiers avec M. le Dr Paul Moreau, les bouffons sont, sauf exception, des individus dont la nature physique et morale est justiciable de la pathologie morbide, cette pathologie aurait pu, même dans un livre destiné aux gens du monde, être traitée avec quelque développement, et l'on eût su gré au docteur de ne pas nous conduire jusqu'à ces arcanes pour nous laisser en plant devant la porte. B. H. G.

La poésie au moyen âge. *Leçons et lectures,* par Gaston Paris, membre de l'Institut. Un vol. in-12. Paris, Hachette et Cie, 1885. — Prix 3 fr. 50.

Dans ce volume, sept leçons ou lectures académiques, faites à différentes époques, et qui se rapportent à la littérature, à la poésie du moyen âge.

La poésie du moyen âge est, depuis longues années déjà, l'objet des études de M. Gaston Paris; on sait comme ses cours sont suivis; on sait en quelle admiration sont tenus, par les érudits de tous les pays, ses grands travaux de critique; mais les *leçons et lectures* qu'il a recueillies, il ne les avait pas faites pour qu'elles fussent entendues de ses seuls auditeurs habituels, et il les publie dans l'espoir — espoir qui ne sera pas déçu — qu'elles trouveront d'autres lecteurs, et de plus nombreux, que ceux auxquels il s'adresse d'ordinaire. « Le plus grand plaisir du savant est, à coup sûr, l'investigation en elle-même, et il consent volontiers à laisser à d'autres le soin de mettre en œuvre les matériaux qu'il a pour tâche d'extraire, de classer et de contrôler. Mais il ne lui est pas interdit, et il lui est quelquefois imposé de donner au public une idée de la valeur de ces matériaux et de l'emploi qu'on en peut faire pour tel ou tel chapitre de l'histoire générale de l'esprit humain. La pensée qu'il concourt à l'édification de ce grand monument éveille et soutient sans cesse son ardeur dans le cours de ses recherches, qui pourraient parfois sembler peu dignes du temps et de la peine qu'elles exigent, si elles n'avaient pas d'autre but que leur objet immédiat. » Tout cela est fort bien dit, et M. Gaston Paris n'est pas seulement habile à déchiffrer un texte, à discerner les gloses, à discuter le sens d'un mot, il est des plus capables en même temps de porter des jugements d'ensemble, des jugements originaux; et comme il sait démêler les grands mouvements passionnels que trahit telle ou telle œuvre littéraire, poétique, il sait aussi sentir et faire sentir

La première *leçon* a été imprimée déjà. On l'a pu lire dans l'ancienne *Revue politique et littéraire*. Elle fut sa leçon d'ouverture au Collège de France (décembre 1866); il montait dans la chaire qu'avait occupée son père. Le titre de la leçon était : *La poésie au moyen âge*. Et il disait : « Le moyen âge est une époque essentiellement poétique. J'entends par là que tout y est spontané, primesautier, imprévu : les hommes d'alors ne font pas à la réflexion la même part que nous; ils ne s'observent pas, ils vivent naïvement, comme les enfants, chez lesquels la vie réfléchie que développe la civilisation n'a pas étouffé encore la libre expansion de la vitalité naturelle... Sans doute, la raison est la faculté souveraine et maîtresse, et sa possession doit être le but le plus haut de nos efforts; mais elle n'est pas la poésie, elle en est trop souvent la négation. »

Les deux leçons suivantes, qui ont pour objet : *les Origines de la littérature française, la Chanson de Roland et la nationalité française*, et qui sont les leçons d'ouverture faites en 1869 et 1870, n'avaient pas encore été publiées. Parlant des origines de notre littérature, M. Paris avait montré comment s'opère entre les *clercs* et les *laïques* cette séparation profonde « qui domine toute l'histoire des littératures du moyen âge ». Il disait proprement : « La poésie populaire se développe avec une grande spontanéité et une liberté complète; mais elle fut privée, par l'abstention des esprits les plus élevés et les plus cultivés de la nation, de la perfection de forme et du sérieux de fond que sans doute avec leur concours elle aurait pu atteindre. D'autre part, les clercs, enfermés dans les formules traditionnelles et héritiers de la décadence latine, dépensèrent stérilement pendant des siècles une activité intellectuelle considérable. » Un seul point de contact, la religion; d'où des ouvrages religieux en langue vulgaire. La *Chanson de Roland* traduit avec une rare puissance deux grandes idées : l'idée de la mission universelle de la France et celle de l'unité nationale. « Il y a huit siècles, alors qu'aucune des nations de l'Europe n'avait encore pris véritablement conscience d'elle-même, quand plusieurs d'entre elles, comme l'Angleterre, attendaient encore pour leur formation des éléments essentiels, la patrie française était fondée : le sentiment national existait dans ce qu'il a de plus intime, de plus noble et de plus tendre... Un trait caractéristique de cet *amour* qui seul fait les peuples, c'est le souci exalté de l'honneur du pays. On sait le sujet de la *Chanson de Roland:* ce n'est pas une victoire qu'elle célèbre... Et l'empereur incarne la France elle-même.

Suivent trois *lectures* faites en 1877, en 1880, en 1884, en séance publique de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; ce sont : la *Chanson du pèlerinage de Charlemagne*, la légende *l'Ange et l'ermite*, les anciennes versions de *l'Art d'aimer* et des timides amours d'Ovide, dont M. Gaston Paris avait parlé. Le *Pèlerinage de Charlemagne* représente la poésie bourgeoise. Je me figure, a dit le savant professeur, le plaisir que durent éprouver à l'entendre pour la première fois, chanté sans doute par l'auteur même avec accompagnement de *vielle*, les Parisiens qui, il y a environ huit siècles, assistaient à la foire de l'*Endit*. Tout se réunissait pour les charmer, dans ce conte vif et singulier, où ils apprenaient l'origine des reliques qu'ils venaient de vénérer à Saint-Denis, où ils voyaient le roi de Paris triompher si merveilleusement de celui de Constantinople, où le bel Olivier gagnait si vite et traitait si légèrement l'amour de la princesse byzantine, où étaient racontés tant de beaux miracles et d'aventures imprévues; le tout à la plus grande gloire des Français; et ils rirent de bon cœur avec leurs femmes des *gabs* des douze pairs et de la piteuse mine du roi Hugon, et surtout ils restèrent plus fermement convaincus que jamais nulle nation ne pouvait se comparer aux *Français de France*. Fréron avait accusé Voltaire de plagiat : Voltaire avait copié le poète anglais Parnell, mais le poète anglais n'était pas le premier inventeur, et la donnée de son poème l'*Ermite*, il l'avait empruntée à d'autres qui eux-mêmes n'avaient fait que répéter un vieux récit du moyen âge. Ce récit, M. Paris l'analyse et le commente avec finesse. Avec quelle finesse encore ne parle-t-il pas des versions de l'*Art d'aimer*, de la société française du XIIe siècle lisant Ovide, et d'Ovide, son *Art d'aimer*, le poème de la décadence la plus raffinée.

La dernière leçon est cette leçon d'ouverture (prononcée le 7 décembre 1881) dans laquelle il fit l'éloge de Paulin Paris et rappela les travaux si remarquables qui avaient occupé ses veilles; éloge d'un père par son fils, d'un savant du plus grand mérite par un savant de mérite égal.

Nul besoin d'insister sur l'intérêt que présente le livre.

F. G.

Souvenirs d'un préfet de police, par L. ANDRIEUX. Tome II. — Jules Rouff, Paris. — Un vol. in-18, 18e édition, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Nous avons dit ce que nous pensions du premier volume des *Souvenirs*. M. Andrieux les appelle lui-même « des feuilletons *écrits à la diable* ».

Les pages les plus curieuses de ce second tome sont celles où est racontée l'affaire de Mme Eyben, que la police des mœurs arrêta dans le passage des Panoramas, où chaque jour elle attendait ses deux petites filles, élèves dans une institution voisine. Mais les détails de cette affaire nous avaient été exposés par les journaux.

On remarque aussi ce qui a trait à M. Fabre, député de l'Aveyron. On se souvient du scandale provoqué par les révélations de M. Andrieux sur la provenance des fonds qui soldèrent les frais d'élection de l'honorable député.

Les indiscrétions de M. Andrieux relatives aux fonds secrets eurent aussi du retentissement. Mais tout cela, relu en volume, perd beaucoup de son attrait, malgré le mordant et la malice de l'écrivain. M. Andrieux, pour compléter son volume, est obligé d'y faire entrer le récit de ses démêlés tout récents avec le journal *Paris;* ce n'est plus là un souvenir de préfet de police

Ainsi, au bout du volume, M. Andrieux nous parle de son successeur M. Camescasse. Et il se joue de la crédulité naïve du bon public en présentant la lutte politique pour interrompre ses souvenirs. Interrompre est une jolie trouvaille d'imprimeur. M. Andrieux a vidé son tiroir : s'il continue les souvenirs d'un préfet de police, ce ne pourra être que ceux de son successeur. P. Z.

Souvenirs d'un reporter, par Pierre Giffard, rédacteur au *Figaro*. Un vol. in-18 de 336 pages. Paris, Maurice Dreyfous.

L'infatigable Va-Partout, le reporter en question, nous entraîne à sa suite dans un voyage des plus variés; il déroule successivement à nos yeux les faits intéressants, tristes ou gais, qui, depuis dix ans, ont occupé la chronique de Paris, de la France et du monde.

Comment donner une idée, même générale, de la verve si féconde de ce voyageur intrépide? Voici quelques points de repère, pris au hasard, qui édifieront le lecteur et lui donneront certainement le désir de faire plus ample connaissance avec le livre.

La guillotine et la polka. — Le monde des théâtres et Va-Partout. — Va-Partout et saint Vincent de Paul. — La catastrophe du *Zénith*, détails personnels. — Va-Partout et la police. — La foire de Neuilly. — M. Grévy à Mont-sous-Vaudrey. — M. Gambetta aux Crètes, etc.

Va-Partout ne se contente pas d'une simple description; il sait d'un mot tirer la conclusion de l'histoire, et les histoires sont si nombreuses que les conclusions abondent. Cette philosophie humoristique et pratique en vaut bien une autre; elle a de plus l'avantage d'être brève, ce qui, en fait de philosophie, est toujours une qualité.

M. Giffard, qui connaît intimement cet homme électrique, a su interpréter agréablement ses souvenirs et ses idées personnelles sur l'art du reportage.

A force de courir de ville en ville, du Nord au Midi, de l'Orient à l'Occident, à l'affût du nouveau, Va-Partout va échouer en Russie, où il devient la victime des nihilistes.

Soyez tranquilles cependant, Va-Partout n'est pas mort; et c'est fort heureux, pour lui d'abord, et aussi pour ses lecteurs, qui attendent la suite de ses impressions. P. G.

La Fontaine *expliqué aux enfants*, par Émile Faguet, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur agrégé des lettres au lycée Charlemagne, docteur ès lettres.

Corneille *expliqué aux enfants*, par le même.

(Volumes illustrés in-12, de la *collection des Classiques populaires*. Paris, H. Lemerre et H. Oudin. 1885. — Prix du volume : 1 fr. 50.)

A M. Faguet appartient l'idée de la collection nouvelle; il inaugure la série, et c'est sous sa direction qu'elle ira s'enrichissant.

« Ce qu'ont pensé La Fontaine, Corneille, Bossuet, Molière, Fénelon, Racine, Chateaubriand, Lamartine, Victor Hugo, sur l'homme, sur la vie, sur le travail, sur la douleur, sur la joie, sur le progrès, sur la nation, sur la patrie, tel est l'enseignement que nous avons voulu dégager... Le fond de la pensée de ces grands écrivains, c'est la vérité morale qu'il suffit de démêler des ornements ou des vérités particulières dont ils l'ont entourée, pour donner aux jeunes gens la nourriture la plus forte, la plus simple, la plus accommodée et la seule qui soit digne d'eux. » Ces lignes que nous reproduisons, les ayant empruntées à l'*Avant-Propos*, enferment comme le programme qu'il s'agissait de suivre.

Pour M. Faguet, qui l'a d'ailleurs rédigé, — il l'a suivi très exactement; nous ajoutons : et trop exactement.

Les deux volumes publiés sont parfaits. Les chapitres semblent de simples causeries; ainsi, et de ce ton familier, un père cause avec ses enfants. Tel écrivain, est-il dit, vient dans tel temps, dans la société de telles personnes; il a composé telles et telles œuvres, et — alors une analyse, des extraits, des commentaires — par telle œuvre, il a exprimé tel sentiment, par telle autre, expliqué une des applications du devoir; toujours il instruit.

La Fontaine a aimé les petits et les humbles : il leur a montré, écrivant ses fables, de quelles conséquences sont l'étourderie, l'imprévoyance, et comme il est important d'être vigilant; il leur a appris à ne pas juger les gens sur la mine et prouvé que la prudence est mère de la sûreté; la vanité, les folles ambitions nous perdent, leur a-t-il encore prouvé, et le travail, le travail patient, avec l'économie, voilà les vertus qu'il leur a recommandées. Il leur a dit qu'il faut écouter ses parents, les gens d'expérience, qu'il faut s'entr'aider, s'unir les uns aux autres, éviter les procès et se garder des grands.

Corneille nous enseigne, à nous tous, nos devoirs. Sa tragédie du *Cid* « nous apprend que les fils qui savent défendre leurs pères sont les plus hardis ensuite et les plus heureux à protéger, contre ceux qui la méprisent ou qui l'insultent, la mère commune qui est la patrie ». *Horace* est une leçon de patriotisme, *Cinna* une leçon de dignité personnelle : il faut rougir d'être l'esclave de nos passions; Auguste peut dire :

Je suis maître de moi comme de l'univers.

Et chacun de nous doit « être maître de ses plus mauvais instincts pour les étouffer, maître de ses bons sentiments pour les soutenir et leur faire produire tout leur effet : voilà le but qu'on doit poursuivre dès l'enfance, pour s'habituer à marcher droit dans la vie, pour avoir la fermeté d'éviter les fautes, ou le courage de les réparer ». *Polyeucte*, *Nicomède*, *Don Sanche d'Aragon*, *Sertorius*, *le Menteur*, autres leçons.

Ces *explications* aux enfants de l'œuvre de La Fontaine et de l'œuvre de Corneille, nous les goûtons fort, et nous les trouvons pourtant incomplètes. Au-

trement dit, si nous ne faisons nulle difficulté de recommander les deux volumes aux instituteurs, aux pères de famille, nous ne laissons pas en même temps de regretter que l'auteur ait pensé faire servir l'œuvre de nos maîtres écrivains à la seule éducation morale de la jeunesse. Il n'a voulu « qu'introduire l'enfance dans la familiarité des grands littérateurs » ; devenus grands, pense-t-il, les enfants qui auront vécu de leurs pensées, de leurs sentiments ne seront que plus disposés à rechercher avec quel art sentiments et pensées ont été exprimés. Nous n'y contredisons pas, mais M. Faguet, à notre avis, eût dû ne pas négliger de commencer l'éducation esthétique de nos écoliers ; ils aiment les vers et ne savent pourquoi ; il convenait de leur parler du mérite des œuvres littéraires, poétiques ou non, d'exciter leur enthousiasme pour le beau en même temps que pour le bien. Ils se trompent, ceux de nos auteurs contemporains qui, n'ayant rien à dire, jugent inutile de dire quelque chose, et ne cherchent qu'à faire *valoir* leur talent de styliste. N'est-ce pas fausser en quelque sorte, et d'une sorte contraire, l'esprit des jeunes lecteurs, que leur donner à penser que la façon de dire est indifférente, que c'est à ce que l'on dit qu'il importe uniquement de regarder ? F. G.

Victor Hugo chez lui, par Gustave Rivet. Édition illustrée d'une eau-forte par Frédéric Régamey, quatrième édition. Paris, Maurice Dreyfous. Un vol. in-18.

Le livre si intéressant de M. Gustave Rivet sur Victor Hugo est connu de tout le monde. Je n'ai qu'à en signaler la quatrième édition, qui coïncide avec le douloureux événement dont nous avons tous été frappés au cœur. Certains passages du volume en prennent un sens d'une amère et sombre ironie. Tels ces vers d'un beau sonnet d'Arsène Houssaye qui y est rapporté :

Tu ne crains pas la mort, sourde, aveugle et muette...
Ce n'est pas pour Hugo que chante le corbeau.

Hélas ! il chante pour tous, mais à bien peu le poète pourrait redire :

C'est l'immortalité qui t'ouvrira les bras,
Toujours jeune et toujours belle ; c'est le mystère.
Tu seras chez les dieux, mais sans quitter la terre.

D'où vient donc la différence qu'on remarque entre le cabinet de travail du poète, tel que le décrit M. Gustave Rivet, et celui qu'on se figure généralement, c'est-à-dire la chambre nue, avec un petit lit de fer, pas de chaise, et une planchette fixée au mur pour écrire debout ? « Du parquet au plafond, dit M. Rivet, c'est un indescriptible amas de livres, de lettres et de journaux ; les meubles, la cheminée, les sièges ont disparu. » J'incline à croire que les deux descriptions, pour dissemblables qu'elles soient, ne se contredisent pas ; car pourquoi Victor Hugo n'aurait-il pas eu deux cabinets de travail ? P.-H.-C.

Plaidoyers de Ch. Lachaud, recueillis par F. Sangnier, avec un portrait par F. Demoulin. Deux vol. in-12. Paris, Charpentier, éditeur, 1885.

L'éloge de Me Lachaud n'est plus à faire. Pendant de longues années, sa voix s'est fait entendre au Palais, et le bruit de ses triomphes oratoires est parvenu à toutes les oreilles. Ce maître de la parole avait le don d'émouvoir les cœurs, et ce caractère tout spécial de son talent lui avait créé au barreau une place à part : il était devenu une puissance.

Aussi Me Oscar Falateuf pouvait-il dire, au lendemain de la mort de Lachaud : « Le jour où il a disparu, si la Providence lui a permis de percevoir encore les choses de la terre, Lachaud a pu, en mesurant la place qu'il avait occupée parmi les hommes de sa génération, se dire, non sans un légitime orgueil : Je laisse un vide ! »

M. Félix Sangnier, avocat à la Cour, a voulu combler en partie ce vide et permettre à tous de connaître et d'étudier à loisir les éloquentes plaidoiries du maître ; elles revivront ainsi dans la mémoire de ceux qui ont entendu cette parole vibrante ; elles seront pour les autres un enseignement et une étude d'un intérêt puissant.

La plupart des grandes causes qui ont passionné l'opinion depuis plus de quarante ans figurent dans ce recueil ; on y lira les plaidoiries pour Mme Lafarge, Troppmann, le maréchal Bazaine, Marie Bière, etc.

M. Sangnier a droit à sa bonne part d'éloges dans cette publication. En dehors des difficultés qu'il a dû rencontrer à réunir et à reconstituer tous ces plaidoyers dont la plupart avaient été improvisés et non écrits, il a fait précéder chaque affaire d'un exposé des débats clair et bref, absolument personnel, et dont l'utilité est incontestable.

En résumé, la lecture des plaidoyers de Me Lachaud intéressera tout le monde ; c'est une actualité en ce temps d'épidémie criminelle, et tous en retireront plaisir et profit. P. G.

Conquête du monde animal, par Louis Bourdeau. Un vol. in-8°. Paris, Félix Alcan, 1885. — Prix : 5 francs.

M. Bourdeau, qui a entrepris de retracer l'*Histoire des Arts utiles*, nous donne aujourd'hui un deuxième volume aussi attachant que le premier, consacré, on ne l'a sans doute pas oublié, à l'étude des *Forces de l'Industrie*.

L'ouvrage est divisé en deux parties. Dans l'une, ce qui a trait à *l'exploitation des animaux sauvages* : quête, chasse, pêche, destruction des animaux nuisibles ; dans l'autre, il est traité de *la domestication* d'un grand nombre d'espèces animales. L'auteur a eu recours à la linguistique, à l'archéologie, à la géologie. Il a feuilleté les plus anciens écrivains et les statistiques les plus récentes. Après l'exposé des efforts dépensés par nos ancêtres les plus éloignés, soucieux d'assurer leur alimentation, de prévenir certaines attaques et celui des efforts de leurs descen-

dants, qui, devenus prévoyants et industrieux, ont introduit l'animal *dans la maison* pour le faire servir à leur nourriture ou pour le transformer en auxiliaire; sans parler de sa dépouille, qu'ils se sont mis peu à peu à utiliser; après ces deux exposés des *Considérations générales* touchant les nombreux avantages qui peuvent être retirés d'une soumission plus grande à notre intelligence du règne animal.

« Nous n'usons pas, écrivait Buffon (1764), de toutes les richesses que la nature nous offre; le fonds est bien plus immense que nous ne l'imaginons. Elle nous a donné le cheval, le bœuf, la brebis, tous nos autres animaux domestiques pour nous servir, nous nourrir, nous vêtir, et elle a encore des *espèces* de réserve qui pourraient suppléer à leur défaut et qu'il ne tiendrait qu'à nous d'assujettir. L'homme ne sait pas assez tout ce que peut la nature et tout ce qu'il peut sur elle. » M. Bourdeau dit fort bien comme il importerait de compléter l'œuvre de la domestication.

Il veut justifier la mainmise de l'homme sur le monde animal et il écrit : « Nous contraignons, il est vrai, nos auxiliaires à travailler dans notre intérêt; mais, sauvages, ils n'ignoraient pas la fatigue et peinaient souvent jusqu'à s'exténuer, soit pour quêter une nourriture incertaine, soit pour se dérober à des périls sans cesse menaçants. Comme nous les dispensons de ce labeur, nous avons le droit d'employer autrement leurs efforts, et nos exigences se bornent à en faire une économie meilleure... Victimes prédestinées, ils préféreraient sûrement, si le choix leur était laissé, périr de la main de l'homme qui s'applique à leur éviter la douleur, plutôt qu'être déchirés par les dents et les griffes des fauves qui les dévorent tout vivants... Tout pouvoir sur des êtres volontaires n'est réel et durable que s'il réussit à se faire accepter, mais il devient légitime dès qu'il n'est plus contesté. » Ces dernières phrases feront sourire. Nous aimons mieux celle-ci : « Quand l'homme substitue ses lois à celles de la nature dans le gouvernement de la création animale, il ne commet pas l'usurpation d'une personnalité puissante qui abuse de sa force pour opprimer des êtres faibles; il vient, au contraire, réaliser des harmonies qu'un ordre fortuit ne comportait pas et, en poursuivant son profit particulier, il réalise le bien de tous. F. G.

POÉSIES

Petits Étés de la cinquantaine, par Jules Troubat, avec une eau-forte d'Eugène Baudin. Paris, Alphonse Lemerre, 1885, plaquette in-18.

L'eau-forte me charme. C'est un fouillis de peupliers, de vieux saules, d'échaliers, d'eau dormante et d'herbes aquatiques, devant lesquels une jeune personne, dont la robe, peu agrafée, laisse voir deux épaules, un bras et un sein, lève le nez d'un air de défi. L'ensemble fait un fort joli effet, et l'on passe à regarder le frontispice un temps qu'on pourrait plus mal employer. Néanmoins, il m'a fallu lire les vers qui suivent. Ils sont de M. Jules Troubat, et, par cela même, ils avaient d'avance en moi un lecteur sympathique. Quelques lignes préliminaires très modestes, — trop modestes, — où il est parlé de l'âne qui joue de la flûte, et où il est dit en propres termes : « Rien ne m'assure que je ne me suis pas trompé, en croyant faire des vers », augmentent la sympathie qu'on a pour l'auteur sans le connaître personnellement, et désarment la critique, surtout lorsqu'on est prié de ne « voir en tout ceci qu'un exercice de pensée, — et une carte de fin d'année à l'adresse de quelques amis seulement ». Mieux vaut, en ce cas, citer que juger. Voici un de ces « petits étés », — presque tous des sonnets, — que je prends au hasard. Tout autre donnerait la note aussi bien, et quiconque en veut faire l'expérience n'a qu'à parcourir le volume. Celui-ci est le onzième et est dédié « A mon ami Camille Raspail. »

Les bijoux, de tout temps, ont fait tourner la tête
Aux femmes. Vous voyez ma bonne qui s'arrête
A la vitre où l'on voit briller des diamants.
Elle aime les hochets, comme tous les enfants.

La femme a dans le cœur des instincts d'alouette :
Mais aucun Roméo, pour cette Juliette,
Qui se laisse adorer dans nos deux régiments,
Ne veut sacrifier, en dépit des serments,

Au désir de la belle éprise d'une bague.
Elle a, le mois dernier, fait cadeau d'une blague
A celui qu'elle aimait le plus sous le drapeau.

On me dit que ce sont des goûts de cantinière :
Mais je connais ce faible à chérir l'oripeau
Et surtout ce qu'on met à notre boutonnière.

B.-H. G.

Le Sonneur de biniou. *Rêveries et Chansons*, par André Alexandre. Un vol. in-18. Paris, Paul Ollendorff, 1885. — Prix : 3 francs.

Le Sonneur de biniou est le héros du petit poème sur lequel s'ouvre le volume : berger, il aime la fille du riche fermier; il devient fou le jour qu'elle épouse un cousin, qui, pour y exercer la médecine, est revenu au pays. Parce que le pays est celui des dolmens et des genêts, la Bretagne, ou parce que le vers du poète, en cette pièce du *Sonneur* et dans d'autres, ayant la simplicité de celui du chantre de *Marie*, exprime la même mélancolie? Nous ne savons, toujours est-il qu'on ne peut lire les *Rêveries et Chansons* sans songer aux poésies de Brizeux. Le rapprochement ne doit être pour déplaire à M. André Alexandre.

F. G.

Le Dieu dans l'homme, par JEAN AICARD. Un vol. in-12. Paris, Paul Ollendorff, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Sans doute, on peut trouver dans ce recueil quelques pièces dignes encore du poète qui célébra avec tant d'enthousiasme le Rhône et sa belle Provence, qui conta si gentiment les amours de *Miette* et de *Noré*, mais combien d'autres morceaux qui ont vraiment trop peu de mérite !

Les poésies philosophiques n'ont à peu près rien de poétique, et pour la philosophie qu'elles traduisent, elle est d'une banalité extrême.

Nous applaudissons, lisant ces vers :

... ta tâche vraie, ô poète,
N'est pas ta chanson la mieux faite,
C'est celle qui les rend meilleurs !

Garde de jouer à la rime,
Et d'oublier l'esprit sublime
Pour la lettre d'où naît la mort ;
Afin qu'on respecte le style,
Fais qu'à son heure il soit utile :
La parole est le pain du fort.

Oui, le poète a pour devoir de respecter son art; il doit s'appliquer à ne rien exprimer que la conscience la plus sévère ne puisse aimer de recueillir. M. Aicard dit bien la tâche vraie.

Cette tâche, il se l'est choisie, sans nul doute ; il n'a pas su la remplir.

La philosophie n'est pas système construit; il n'a pas compris la révolution chrétienne ; il n'a pas distingué entre la justice et la charité, et il n'a pas défini cet idéal qu'il propose comme fin à poursuivre. Mais laissons cela de côté et ne regardons qu'à la façon dont il a exprimé ce qui lui a semblé être de vérité morale.

M. Aicard ne croit pas, nous en sommes assuré, que l'on pourrait écrire un poème à traduire en vers *le Traité de l'âme* d'Aristote ; il a fait pourtant comme s'il avait eu cette croyance : sans éprouver de grande émotion, ne ressentant guère que la seule satisfaction intellectuelle, il a versifié, disposant dans un certain ordre pour le besoin de la césure assez souvent, de la rime toujours, des mots dignes d'idées. Mais l'art poétique ne doit-il plus être, en même temps qu'une sorte de musique pour l'oreille, une sorte de peinture pour les yeux ? Matérialiste ou non, — et nous aimons mieux qu'il ne le soit pas, — si, par effort ou d'instinct, il ne s'adresse aux sens et ne recourt aux images, le poète n'est pas un poète, il est un versificateur.

Nous jugeons sévèrement l'œuvre nouvelle d'un esprit tout aimable ? Non. Nous rapportons ces derniers vers d'une pièce intitulée *la Postérité*.

.. le bon Jésus, voyant l'homme égoïste
Ne se préoccuper que du temps qu'il existe,
Obtint, ayant prié le Père tout-puissant,
Que l'homme, hélas ! marqué pour la mort en naissant,
Ne pût prévoir l'instant où finira sa vie,
Tout homme en lègue à tous la pensée et l'effort,
Et travaille en chantant, dans l'oubli de la mort.
Et chaque siècle fait plus belle la demeure
Dont les fils de nos fils jouiront en une heure :
Chaque homme sert en soi toute l'humanité,
Et l'œuvre d'un jour dure une immortalité.

Ces vers, — et nous ne les avons pas choisis à dessein ; il en est d'autres de cette valeur à presque toutes les pages du volume, — ces vers ne sont-ils pas pour confirmer pleinement le jugement que nous avons le regret de porter? F. G.

L'Adieu, par CH. CALEMARD DE LA FAYETTE. Un vol. in-12. Paris, Hachette et Cie, édit., 1885. — Prix : 3 fr. 50.

La Muse de M. Calemard de la Fayette est essentiellement familiale. Elle lui souffle des vers honnêtes et honnêtement établis. La façon en retarde un peu ; les maîtres ciseleurs contemporains ont bien perfectionné l'instrument. Celui de M. Calemard de la Fayette date d'avant 1830. Il se contente de la cadence recommandée par Boileau et familière à Delille. On peut se placer sous un pire patronage. Toutefois donnons à l'auteur de *l'Adieu* cet éloge mérité que ses rimes dénotent un souci d'artiste.

Le volume est assez compact. *L'Adieu* se compose de poésies diverses, toutes empreintes d'un haut sentiment de la vertu et d'un grand respect des idées élevées. Puis viennent des fragments de traduction de Dante, qu'il est difficile d'apprécier exactement, la traduction étant entremêlée de vers et de prose ; et même la prose est aussi étendue que les vers. Plusieurs passages sont d'une belle énergie d'expression.

Enfin le livre a une troisième partie : ou drame, *Attila*.

L'auteur a voulu opposer l'esprit chrétien à l'instinct barbare, et son œuvre s'est posée dans son esprit par une scène entre Attila et le pape. On ne saurait nier de la grandeur et de la vigueur à plusieurs scènes. Quelques beaux vers éclatent en maint passage. Mais il faut convenir que l'intérêt dramatique est inégal, et que plus d'une fois on souffre des longueurs qui alourdissent et obscurcissent l'action.

En général, la langue de M. Calemard de la Fayette est nette, son vers aisé, ses couleurs sobres et ses images distinguées. Son volume est digne d'arrêter l'attention de ceux qui n'ont pas l'horreur systématique des vers. PZ.

Le Chemin des étoiles, par ARMAND SYLVESTRE. Un vol. in-18. Charpentier, édit. Paris, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Après avoir lu ce recueil semblable à un coffret débordant de bijoux, — en or et en doublé, en diamant et en strass, en pierres précieuses et en verroteries de toutes nuances, — après avoir joui de cette

par moment abandonnée et mal soignée, j'allais faire un grief à M. Armand Sylvestre des écarts facétieux qui l'éloignent de la poésie, qui plus que ses vers, j'en conviens, l'ont rendu populaire dans la clientèle du *Gil Blas;* j'allais les lui reprocher comme une mauvaise habitude qui lui gâte le tour de main et l'amène à se contenter de formes communes, d'expressions vulgaires, de pensées sans prix et toutes choses vicieuses absolument contraires à la nature distinguée que révèlent la plupart de ses poésies. Mon réquisitoire s'est noyé dans l'encrier, quand au dernier feuillet du livre a surgi ce plaidoyer-sonnet :

Ma Défense.

Du rythme à la voix d'or uniquement épris,
Des lèvres seulement je lui fus infidèle,
Et la Muse a bien vu que, même éloigné d'elle,
A ses seules faveurs j'attachai quelque prix.

J'en sais qui cependant me tiennent en mépris
Pour avoir, du grand ciel descendant d'un coup d'aile,
Des vieux conteurs gaulois poursuivi le modèle :
J'en sais, mais n'en suis affligé ni surpris.

A ma feinte gaîté je trouve plus de charmes,
Puisqu'aux indifférents elle a caché mes larmes ;
Je porte leur dédain sur un front triomphant.

Car c'est pour ceux-là seuls que j'ai tenté d'écrire,
Qui savaient bien trouver même au fond de mon rire
L'idéal éperdu qui pleure et se défend.

Il ne s'agit pas d'éplucher ce sonnet : M. Armand Sylvestre sait bien qu'il n'est pas sans défaut; si je le lui prouvais, il répondrait qu'il *porte ma critique sur un front triomphant.* Mais entre nous je crois qu'il se gausse du naïf lecteur. Il y a de par le monde beaucoup de braves gens qui ont fait connaissance avec le commandant Laripète et le docteur Trousse-Cadet, et parmi eux bien peu pour qui M. Sylvestre ait écrit, selon sa déclaration. Il nous la baille belle, le joyeux conteur, à nous conter que l'idéal éperdu se défend au fond de son gros rire gaulois ! En tout cas, qu'il tienne ceci pour certain : je n'en connais pas qui aient su l'y trouver.

J'aime bien mieux aller chercher de jolis rythmes, des cascatelles de rimes, des gazouillements harmonieux d'oiseaux, dans les vers du *Chemin des étoiles.*

Sans doute, il ne se rencontre là aucun de ces coups de passion qui vous secouent le cœur, les grands amours et les grands désespoirs de M. Armand Sylvestre manquent de contagieux, parce qu'au fond ce sont plutôt des virtuosités de raffiné et de dilettante que des douleurs ou des joies profondément gravées dans l'âme. Mais il n'y a pas à s'en défendre; ces vers-là vous enveloppent comme une musique; tout le charme que peut avoir la parole en tant que parole et le vers en tant que rythme, ils l'ont.

Tenez, ce sonnet parisien, un des meilleurs du livre, parce qu'il a sa marque personnelle, sa circonstance, son lieu :

Parisienne.

Le ciseau du sculpteur que l'idéal tourmente
Dans le Paros sacré vous chercherait en vain,
Filles au souple corps habillé par Grévin,
En qui rien n'est, hélas ! qui n'attire et ne mente.

Vous avez la beauté périssable et charmante
Qui grise ainsi que fait le parfum d'un vieux vin,
Et rien n'évoque, en vous, le fantôme divin
De l'antique Vénus, de l'immortelle amante !

Et pourtant j'ai goûté parfois l'enchantement
De voir revivre en vous les fleurs de poésie
Qui s'appellent Glycère, Euryante, Aspasie.

Mais je n'ai jamais su quel mystère, un moment,
Fait parentes aussi, par des grâces lointaines,
Les filles de Montmartre et les filles d'Athènes.

Presque tous les morceaux du livre, aussi bien dans les *Adorations* que dans la *Chanson des jours* ou dans les dernières tendresses, presque tous sont courts, ayant jailli tout d'un coup — ou à peu près — de l'imagination si riche et si mobile du poète. Peut-être eût-il gagné à resserrer et à condenser le jet.

A certaines strophes on voit bien qu'il aurait la force de s'enfoncer plus avant dans le cœur au lieu de passer à fleur de peau. Par exemple une pièce intitulée *Cara Soboles* débute ainsi :

Sang latin, sang vermeil ! sang fait du sang des vignes !
Sang rouge et triomphant qui portes à la chair
L'ambre vivant des tons et la splendeur des lignes !
O sang de mes aïeux, doux, héroïque et cher !

Toi qui mets une fleur aux lèvres des pucelles
Quand le vent des baisers les contraint de s'ouvrir,
Et fais dans leurs yeux noirs monter des étincelles
Que la cendre des ans tente en vain de couvrir !

. . . . . .

C'est d'un beau mouvement, malgré le terme *pucelles* qui dépare et malgré ce dernier vers qui évoque l'idée des vieilles filles ; il semble que l'on s'enlève, qu'on va monter : hélas ! vous tournez la page et la pièce tourne court.

On ne m'ôtera pas de l'idée que nous n'avons pas encore goûté le Sylvestre du bon cru : tout le talent dépensé par l'aimable poète est la promesse éternellement renouvelée d'une œuvre de haute valeur. Belle Philis, ne nous laissez pas désespérer. PZ.

Le Poème de Job, par l'abbé J. Bernard de Montmélian (d'après le texte biblique). Couronné par l'Académie de Savoie. Paris, A. Lemerre, 1885. Un vol. in-18.

« Job commence le drame. Cet embryon est un colosse. Job commence le drame, et il y a quarante siècles de cela, par la mise en présence de Jéhovah et de Satan. » Ainsi parle, dans son livre intitulé *William Shakespeare,* l'homme du siècle, l'immortel qui hier prenait sa place au Panthéon. M. l'abbé J. Bernard de

Montmélian, après tant d'autres, a cédé à l'attrait qu'exerce cette œuvre tragique, et a voulu la traduire. Des chapitres du livre de Job il fait des chants, et il les rime avec un bonheur tel que l'Académie de Savoie lui a tressé des couronnes. La langue poétique, pour être en arrière de celle de Job, ne manque pas d'une certaine hardiesse, *exempli gratia :*

Mort-né, nul n'aurait vu mes traces sur la terre ;
Mon pauvre être eût été comme s'il n'était pas,
Ne faisant que passer de la vulve au trépas.

Il pousse l'audace plus loin et brave, à l'occasion, le contre-sens. Au dernier verset du ch. XVI, Job dit (je cite la Vulgate, pour être à la portée de tous) :

Ecce enim breves anni transeunt, et semitam, per quam non revertar, ambulo.

L'abbé savoyard traduit sans hésiter :

Car je vais à la tombe attendre le réveil !

A propos de cette préoccupation qui veut voir dans les anciens livres hébreux, explicitement ou implicitement, la doctrine de l'immortalité de l'âme, je prendrai la liberté de signaler au nouveau traducteur de Job une discussion de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dont le compte rendu se trouve, non seulement dans les Mémoires de l'Académie, mais dans le *Moniteur universel* du 7 mars 1873. « M. Derambourg ne trouve ni la notion ni l'expression de l'immortalité dans les livres hébreux... M. Renan dit que *les Proverbes* et *Job* sont composés d'après une conception philosophique restée dans l'ignorance de l'immortalité de l'âme, ou qui s'en passe. Ce sont des tentatives pour expliquer le monde sans recourir à la pensée d'une existence ultérieure... L'idéal, pour l'homme de ces temps-là, était évidemment de parvenir à la plus extrême vieillesse, de vivre, dans toute la force du terme, à satiété. Arrivé au point où la vie devient une charge, la bonté de Dieu faisait de la mort un dernier bienfait... Saint Jean-Chrysostome a défini quelque part Job : un juste qui ne croit pas à la résurrection. Ou le livre de Job n'a aucun sens, ou bien il faut y voir un essai pour établir l'idée d'une sorte de providence matérielle indépendamment de tout recours à une autre vie. Au fond et avec les différences des formules, Job est déjà un précurseur de Kant. »

Mais M. l'abbé de Montmélian n'a point, à ce qu'il semble, de prétentions à l'exégèse. Il en a sans doute à la littérature ; autrement, il n'eût ni écrit ni publié le poème qui nous occupe. Il est donc de mon devoir de renseigner le lecteur sur la valeur littéraire de ce poème. Je ne saurais mieux le faire qu'en transcrivant quelques passages de sa traduction. En voici :

Réponds-moi maintenant ! ajouta le Seigneur.
Je veux de t'écouter, Job, te faire l'honneur.
Il faut que le censeur de Jéhovah s'explique :
Qui dispute avec Dieu doit donner sa réplique.

Et ailleurs :

J'ai fait dès ma jeunesse un pacte avec mes yeux
Pour ne pas voir de vierge en mes rêves joyeux...
. . . . . .
Par une femme, un jour, si mon cœur fut séduit,
Aux portes d'un ami, si j'ai guetté la nuit,
Que mon épouse impure ouvre à d'autres sa couche,
Qu'elle soit le jouet de l'homme infâme et louche !

Je m'arrête. Il est des friandises qu'il faut savourer à petites doses, et lire un grand nombre de vers semblables, tant réjouissants soient-ils, pourrait bien finir par n'être plus amusant. B.-H. G.

Poésies d'un Inconnu, par GASTON BASTIT. Paris, E. Giraud et Cie, 1885. Un vol. in-18.

L'inconnu qui nous livre ses poésies a bien de la bonté. Il est vrai que, les ayant écrites, il ne devait plus savoir qu'en faire, et rien n'était plus simple que de les offrir au public. L'auteur, dans de tels cas, n'en est pas plus pauvre, le public n'en est pas plus riche, et tout va comme si de rien n'était, car on ne compte pas l'embarras du critique obligé de donner son avis.

M. Gaston Bastit a publié dans cette collection de début des choses jolies, dont je lui fais mon compliment de grand cœur. *Sa Majesté Bébé* est d'un sentiment vrai et d'une exécution spirituelle :

Que maintenant les rois disparaissent... qu'importe ?
Beaucoup de trônes sont tombés.
Mais la royauté n'est pas morte,
Puisqu'il nous reste les Bébés !

Rosette, d'un élan simple et vrai, a une fraîcheur gracieuse qui me charme. J'aime fort aussi, — moins cependant que ce qu'elles chantent, — ses trois pièces sur les vins de France, le bordeaux, près duquel « le nectar n'est que de la piquette, » le bourgogne, cette liqueur qui

Comme du vif-argent, dans les nerfs, dans le cœur,
Court, circule, frémit, et parfois rend vainqueur
Le poltron qu'elle ravigote !

et le champagne, auquel le poète assigne un rôle hautement honorable et patriotique, mais qui implique un bien grand sacrifice : Si l'Allemand revient, s'écrie-t-il,

... Fais ton devoir, ô vin français !
Grise, enivre, étourdis ces buveurs exotiques !
O bouteilles patriotiques,
Livrez-vous à tous leurs excès ;
Provoquez, déchaînez leurs passions mauvaises,
Allez ! tombez-leur dans les mains,
Et soyez les Judith françaises
De ces Holophernes germains !

Malheureusement, l'instrument de M. Gaston Bastit a d'autres notes qui n'ont pas le même agrément. La note sociale, merveilleusement faite pour apaiser

les convoitises et égaliser la satisfaction des appétits, comme on peut en juger :

Il est aussi des biens pour vous, les indigents !...
Vous avez le ciel bleu, les aurores vermeilles,
Les splendides midis, les soirs doux et charmants, etc.

Je doute que la plaisanterie soit goûtée de ceux à qui elle s'adresse; *le moindre grain de mil...;* mais passons. La note politique, qui chante

Celui qui dans l'épreuve accourut à notre aide,
Ce poète-soldat, c'est toi, Paul Déroulède !

et la mort du *petit prince* tombé sous l'*asségaï* des Zoulous,

Là-bas, dans le ravin, parmi les hauts herbages;

ce qui fait éjaculer au poète cette prédiction inattendue :

L'Empire renaîtra plein de vie et d'orgueil !

La note mystique, comme dans *l'Amour conjugal* où l'on nous montre, reçue dans le ciel par sa femme qu'il a tuée sur terre,

L'âme d'un grand pécheur converti par l'amour.

La note scientifique accompagnant des vers comme ceux-ci :

Le savant, de nos jours, avec un verre sonde
L'atome qui lui semble aux étoiles pareil;

et ailleurs :

Avec Claude Bernard, il scrute et vérifie
La machine animale...

Après ces quelques extraits, on pensera sans doute que la lyre de M. Gaston Bastit a une demi-douzaine de cordes de trop, et qu'elle gagnerait à n'en garder que deux ou trois. C'est déjà bien beau. Il y en a tant qui ne seraient bonnes qu'à briser sur la tête de ceux qui en jouent ! B.-H. G.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Origine de l'imprimerie à Paris, d'après des documents inédits, par M. Jules Philippe, député de la Haute-Savoie, vice-président de la Société Florimontane d'Annecy. Un vol. petit in-4°, Paris, Charavay frères.

L'ouvrage que vient de publier M. Jules Philippe mérite à tous égards l'attention des savants et des lettrés. L'auteur n'a négligé aucune source d'informations, et, toutes les bibliothèques lui ayant été ouvertes, depuis la Vaticane jusqu'à celle de l'Université de Bâle, en passant par celle de la rue Richelieu et le British Museum, sans oublier les bibliothèques de Vienne, de Venise et de Gotha, nous sommes fondé à croire que son travail, fruit d'un persévérant labeur, ne passera pas inaperçu. Édité avec soin par les frères Charavay et orné de précieux fac-similés, il se recommande également aux amateurs de beaux livres. Il en a été tiré un certain nombre d'exemplaires sur papier de luxe, dont 20 sur peau d'âne, et 50 sur beau papier de Hollande, que les amateurs se disputent déjà.

Les premiers établissements typographiques datent de 1457, et le premier livre imprimé dans notre langue sortit des presses de Cologne vers 1466; c'est le *Recueil des histoires de Troyes,* par Raoul Le Fèvre, roi Charles VII ne laissa pas, dit-on, de s'intéresser à l'invention de Gutenberg; mais Paris n'avait pas encore une imprimerie lorsque Fust y vint vendre ses bibles, au grand émoi des *librarii* et de leurs congénères. Cet honneur était réservé à deux dignitaires de la Sorbonne, Guillaume Fichet, originaire du Petit-Bornand en Savoie, et Jean Heynlin, du diocèse de Spire, en Allemagne; celui-ci plus connu en France sous le nom de *La Pierre* ou *de la Pierre.*

Parmi les historiens et les chroniqueurs, c'est à qui négligera de citer ces deux noms. Ainsi, Du Boulay, dans son *Histoire de l'Université de Paris,* non seulement ne fait point mention de la part que prirent G. Fichet et J. Heynlin à l'établissement du premier établissement typographique parisien, mais encore il se tait sur l'existence de cet atelier, et ne cite que les établissements qui lui furent postérieurs.

Et cependant, J. Heynlin et G. Fichet avaient obtenu de leurs collègues l'autorisation d'abriter sous le toit même de la Sorbonne l'atelier qu'ils projetaient de créer. Pourquoi, demande M. Jules Philippe, le *Registre original du Prieur,* entre autres, est-il resté muet sur une question aussi intéressante, tandis qu'il constate le moindre changement de chambre ou de cellule demandé par les élèves ou les maîtres ?

général indique une opposition sourde à l'œuvre, ou une prudente réserve quant au résultat, peut-être encore la crainte d'une guerre avec les copistes, gens intraitables, paraît-il.

Plus tard, en effet, quoique l'imprimerie fût encore maudite par quelques-uns, les sorbonistes n'hésitèrent pas à proclamer la gloire qui revenait à leurs deux anciens confrères pour avoir doté Paris et la France de l'art civilisateur par excellence. C'est ainsi que Chevillier, sorboniste lui-même et bibliothécaire de la maison, s'écrie à la fin du XVIIe siècle, dans son étude sur l'*Origine de l'imprimerie à Paris* (1694), en parlant de J. Heynlin et de G. Fichet :

« Ce sont là les illustres autheurs de l'Imprimerie de Paris dont le premier établissement est dû au sage dessein qui en fut projeté et concerté dans la maison de Sorbonne, entre ces deux sçavants hommes, les premiers et les plus considérables de ce collège, dans la vuë d'un grand avantage pour les gens de lettres, et pour les echoliers de l'Université. »

L'autorisation obtenue, en 1470, il s'agissait de se procurer les ouvriers typographes. Ce fut Jean Heynlin, qui avait déjà vu fonctionner les presses de Mayence et de Bâle, qui se chargea naturellement de ce soin. A son appel accoururent de cette dernière ville Ulrich Gering, Michel Friburger et Martin Crantz ou Kranz. Les noms de ces trois prototypographes parisiens méritent d'être mentionnés; aussi bien le premier s'est-il illustré grandement comme chef d'atelier et maître imprimeur; homme lettré, du reste, puisqu'il avait pris le grade de bachelier ès arts en 1467 à l'Université de Bâle, où Jean Heynlin professait le réalisme.

Les premiers livres sortis de l'atelier de la Sorbonne sont signalés avec une grande précision par M. Jules Philippe, qui en indique quatre; à savoir d'abord, un volume intitulé *Gasparini pergamensis, clarissimi oratoris epistolarum liber*, de l'Italien Gasparino Barbizio, de Bergame, qui jouissait d'une grande réputation de grammairien; le second est un *Salluste*, contenant la *Conjuration de Catalina* et la *Guerre de Jugurtha;* le troisième est habituellement désigné sous ce titre : *Bessarionis episcopi sabinensis Niceni et Patriarcha constantinopolitani Orationes, de bello Turcis inferendo;* le quatrième enfin n'a pas de titre précis, mais on peut le désigner ainsi : *G. Fichetti rhetorici libri III*, soit un traité de rhétorique par G. Fichet.

Les *Epistolæ* de Gasparino sont précédées d'une lettre préface adressée par G. Fichet à J. Heynlin, et écrite dans une maîtresse langue; puis, à la fin du volume, viennent quatre distiques dont voici la traduction :

« Comme le soleil répand la lumière, toi, ville royale de Paris, nourrice des muses, tu verses la lumière sur le monde.

« Reçois, toi qui en es digne, cet art d'écrire presque divin qu'inventa l'Allemagne.

« Voici les premiers livres qu'a produits cette industrie sur la terre de France, et dans ta propre

« Les maîtres Michel, Ulrich et Martin les ont imprimés et se préparent à en imprimer d'autres. »

Voilà les premiers livres imprimés sur la terre de France! Il y a aussi du courage dans ce cri de joie que pousse Guillaume Fichet; car voici la guerre déclarée aux copistes, et cette guerre sera longue, souvent sauvage de la part de ces derniers, qui voient d'ores et déjà leur cause perdue. C'est Heynlin qui revoit les textes sur les manuscrits, tandis que Fichet sert d'introducteur, outre qu'il est le conseiller, l'appui de la maison. M. Jules Philippe établit de la façon la plus péremptoire que ce premier livre des *Epistolæ* fut imprimé en cette même année 1470, à partir du 22 avril. Combien d'autres précieuses découvertes il a faites, que nous ne pouvons même pas indiquer dans cet article bibliographique!

A propos du volume des *Orationes*, de Bessarion, nous voyons avec quelle ardeur Guillaume Fichet avait embrassé la cause du cardinal dans la fameuse question d'une croisade contre les Turcs; celui-ci, appelé par celui-là, vint à Paris, vit le roi et échoua dans son entreprise. En butte dès lors aux attaques des jaloux, Fichet quitta brusquement la France et se rendit à Rome, où il conquit bientôt une situation brillante à la cour papale. Pendant ce temps, l'atelier de la Sorbonne avait disparu de l'illustre maison. Gering, Friburger et Crantz s'installèrent, à la fin de de 1472, dans la rue Saint-Jacques, à l'enseigne du *Soleil d'or*, où ils recommencèrent à imprimer pour leur propre compte.

Quant à Jean Heynlin, il retourna dans les pays allemands et se livra d'abord à la prédication; mais déjà fatigué, abreuvé d'amertumes, il s'enferma dans la Chartreuse de Bâle, où la mort le vint délivrer le 12 mars 1496. Il laissait à la Chartreuse toutes les richesses qu'il possédait, c'est-à-dire trois cents volumes qu'il avait apportés de Paris et dont on a retrouvé le catalogue; c'est la Bibliothèque de Bâle qui en a hérité.

Il faut savoir gré à M. Jules Philippe d'avoir si bien su glorifier ces deux grandes figures oubliées de Guillaume Fichet et de Jean Heynlin, auxquelles le plus noble des arts doit son premier fleuron en France.

Nous signalerons aux bibliophiles les seize clichés spécimens des caractères de l'atelier de Paris; les trois portraits (aussi clichés) de Gering, dont un inconnu jusqu'ici en France; cinq reproductions clichées de miniatures accompagnant des exemplaires d'éditions sortant de l'atelier et conservés, les uns au British Museum, les autres aux bibliothèques de Venise, Gotha, Rome. Enfin, le livre de M. Jules Philippe est terminé par un *index* des documents et ouvrages consultés; ce qui témoigne de l'extrême loyauté de l'écrivain, mêmement de la richesse de son savoir.

E. M.

Madame de Sévigné historien : *Le siècle et la cour de Louis XIV d'après Mme de Sévigné*, par F. Combes. Un vol. in-8°, Paris, librairie académique.

C'est une excellente idée qu'a eue M. F. Combes

les lettres de Mme de Sévigné, et à l'aide desquels on peut reconstituer, sinon tout le tableau de l'histoire du grand roi ou de sa cour, du moins certaines parties de ce tableau. Le travail paraît facile, et la recette, en théorie, est à la portée de tout le monde : prenez la table des noms dans l'excellente édition des Lettres, de la collection des Grands écrivains; d'année en année, vous suivrez les personnages qui vous intéressent. M. Combes nous aurait déjà rendu service en nous épargnant cette recherche; mais il a fait plus et mieux; il a dû parfois élaguer, et alors il a fait un choix heureux des détails les plus caractéristiques; d'ingénieux rapprochements lui ont permis de contrôler les dires de l'auteur; enfin il a relié tous ces extraits dans une exposition vive, animée, spirituelle, et dont la lecture est des plus agréables.

Je l'ai commencée et l'ai suivie tout d'une haleine, y trouvant grand plaisir et grand profit.

Dès le début de son premier chapitre, M. F. Combes nous dit : « Je rassemblerai les anecdotes et les récits, les réflexions de toutes sortes, les malices aussi, plus fréquentes que les compliments, et je les fixerai sur les personnages mis en scène, de manière que le portrait soit complet, et que les monographies qu'on ne soupçonnait point apparaissent dans leur saisissante réalité ». Peut-être s'est-il un peu exagéré le résultat de ses efforts; ce n'est point avec les éléments dont il pouvait disposer que l'on peut faire un portrait complet ni une monographie entière. Mais il a accentué certains traits, il a accusé certains reliefs, il a éclairé certaines parties obscures. On ne connaîtrait suffisamment aucun des personnages qu'il met en scène si on ne le connaissait que par lui; mais, si on les connaît d'ailleurs, on les connaîtra beaucoup mieux, on conservera d'eux dans son souvenir une impression plus nette et plus saisissante. A défaut du portrait, on a la physionomie, telle que la voyait Mme de Sévigné, dont le regard est si juste d'ordinaire; cette physionomie est moins due à l'ensemble des traits qu'à un trait particulier, bien caractéristique : et c'est ici le lieu de rappeler ce joli mot de Mlle de Gournay : « Le soleil se voit tout entier dans une goutte d'eau. »

Dans les limites que je viens d'indiquer, on peut faire en toute assurance l'éloge du beau livre de M. Combes, nul n'y pourra contredire.

Après avoir rendu justice au rare mérite de l'ouvrage, je ne crois pas y porter atteinte en relevant, au courant de la plume, quelques points qui m'ont paru erronés ou douteux : c'est la meilleure garantie de mon impartialité. P. 22-23, M. Combes évalue 30,000 louis d'or à 600,000 francs : « Quand on parle absolument d'un louis, dit Furetière, on entend la pièce de 11 livres. » Il s'agit donc ici de 330,000 liv., représentant aujourd'hui de cinq à six fois la valeur de cette somme à l'époque dont il s'agit, soit de 1,650,000 à 1,980,000 francs de notre monnaie. P. 24. La Rochefoucauld, dit M. Combes, avait trois ou quatre enfants à la guerre. Était-il donc si difficile de préciser, sans s'en tenir à un enfant près? P. 29. Il semble qu'un petit-fils de La Rochefoucauld ait dérogé en épousant une fille de Louvois. Il aurait été bon, peut-être, de noter 1° que la sœur de celle-ci avait épousé déjà un Souvré qui valait un La Rochefoucauld; 2° que la sœur aînée de Louvois avait épousé le duc d'Aumont, égal des La Rochefoucauld; 3° que La Rochefoucauld avait accepté le mariage secret d'une de ses sœurs avec Gourville, son ami et ami des Condé, un ex-valet cependant. P. 57 et p. 97, Quintova, Nanteuillet; lisez : Quantova, Nantouillet, simples coquilles typographiques. — P. 209. «... suivis de la nourrice et d'une remueuse (berceuse). » La nourrice qui allaitait l'enfant avait aussi à le bercer et l'endormait aux contes de la Mère-l'Oie; la *remueuse* était chargée de changer ses langes, de le tenir propre; *remuer* signifiait *changer*, non *mettre* en mouvement. M. Chéreau, dans son édition de l'opuscule de Mme Bourgeois, sage-femme de Marie de Médicis, a commis la même erreur que M. Combes. — P. 219. Montpensier; lisez Montespan. — P. 267. « Bourdaloue et Boileau se ressemblaient (hum!) et ne s'assemblaient pas. » Mais si, ils s'assemblaient, et le verre en main. Voyez, dans Boileau, la « Chanson à boire faite à Basville, où étoit le P. Bourdaloue. » — P. 287. « Julie d'Angennes, marquise de Rambouillet... » lapsus; Mme de Rambouillet était née Julia Savelli, et sa fille, Julie d'Angennes, devient marquise de Montausier. — P. 316. Le nom de *Quantova* appliqué à Mme de Montespan est mal expliqué; il fait allusion à la passion de la favorite pour le jeu et à sa façon de demander, en italien : combien va, combien jouons-nous? — P. 326. M. Combes est-il bien sûr que Mme de Montespan ait donné au roi le goût des plaisirs intellectuels? Sans plus de raison, M. de Chantelauze, copiant Amédée Renée, en fait honneur à Marie Mancini. Je soupçonne qu'ils ont tort l'un et l'autre. — P. 357. M. Combes écrit : « Molière dut à ce prince éclairé (Louis XIV) d'être inhumé en terre sainte, contrairement aux usages du temps sur la sépulture des comédiens » : c'est là une erreur; les comédiens n'étaient pas excommuniés, puisqu'ils pouvaient être parrains, se marier à l'église, communier, et, après confession, être inhumés non seulement en terre sainte, mais même dans les églises; quant à Molière, mort sans confession, il a obtenu la sépulture ecclésiastique dès qu'une enquête, qui peut-être aurait été faite sans l'intervention de Louis XIV, et peut-être n'a été faite que par son ordre, eût démontré qu'il avait demandé un prêtre pour se confesser.

Après ces critiques et ces objections, si je persiste à dire que l'ouvrage de M. Combes est d'un haut intérêt, je crois avoir quelque peu droit à la confiance du lecteur.

CH. L. L.

François Miron et l'administration municipale de Paris sous Henri IV, de 1604 à 1606, par A. Miron de l'Espinay. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1885, 1 vol. in-8°.

On se tromperait si, sur la foi du titre, on croyait ne trouver ici qu'un détail de l'administration de

François Miron pendant ses deux années d'office comme prévôt de Paris. C'est une étude complète sur le grand magistrat parisien et sur l'histoire municipale de Paris à son époque, que M. A. Miron de l'Espinay nous offre. On ne peut que lui savoir gré de tenir plus qu'il ne promet. Les rapports de la magistrature avec la Ligue, la mort de Henri III, les négociations de Henri IV pour recouvrer Paris, les fonctions de lieutenant civil et les actes de François Miron pendant tout le temps qu'il tint cette charge, le procès de Biron, l'attentat de Châtel avec le curieux épisode de la colonne commémorative plus tard détruite, à l'indignation du populaire, et remplacée par une fontaine, l'organisation des corps de métiers, l'élection de Miron comme prévôt des marchands avec des renseignements abondants sur l'origine et la nature de cette magistrature, ainsi que sur les rouages fonctionnant sous elle, échevins, conseillers et officiers de ville, les questions intéressant la vie commune de Paris, finances, commerce, industrie, bâtiments, voirie, rentes de l'hôtel de ville, solennités et fêtes publiques, police, théâtre, fondations charitables, tout a sa place dans ce livre intéressant et bourré de choses. Ce n'est pas que l'on doive s'attendre à des révélations et à des découvertes. Les travaux spéciaux des historiens qui, depuis le commencement du siècle, ont pris à tâche de fouiller nos antiquités nationales mettent en pleine lumière l'organisation et la vie municipale de Paris aux différentes périodes de la monarchie. Mais le commun des lecteurs ne va guère chercher dans de tels travaux ses informations, et, il faut bien le dire, un grand nombre d'écrivains, — d'ailleurs pleins de qualités, — lorsqu'ils abordent une figure historique, font comme le commun des lecteurs, et, se contentant de reproduire des linéaments et des surfaces sans connaître les muscles et l'ossature qui les soutiennent, produisent ce qu'on appelle dans les ateliers un bonhomme plein de son. C'est une belle et bonne figure en chair et en os que nous présente M. A. Miron de l'Espinay, où les dessous s'accusent et font saillie, comme, dans la nature, chez les êtres robustes et agissants. Des pièces justificatives, en nombre considérable, et dont la plupart sont fort curieuses, ajoutent à l'intérêt du récit et remettent au jour pour tout le monde des opuscules et des documents connus des seuls érudits. La mort de Miron suscita toute une série de pièces funèbres, en vers et en prose, qui sont rapportées dans cet appendice. De l'une d'elles, — des iambes, s'il vous plaît, — imprimée à Paris, chez Nicolas Barboté, demeurant rue de Marivanet, à l'image Nostre Dame, près Saint-Jacques-la-Boucherie, sans nom d'auteur, — je détache ces vers où la douleur de l'anonyme me semble s'exhaler d'une réjouissante façon :

Ma voix, comme les cris qui partent de l'Averne,
A perdu ses zéphyrs,
Et mon cœur outragé ressemble une caverne
De vents et de soupirs.

Ce livre a trop de valeur pour que je lui épargne la critique. Le chapitre sur la correspondance prétendue entre Henri IV et Miron, où celui-ci expose, en un style de polémiste contemporain à peine déguisé sous l'orthographe des mots, les doctrines de la sociologie moderne, ne me satisfait guère. L'auteur n'y prend point parti et a l'air de croire que ces missives sont authentiques sans l'être, ce qui paraît aux gens simples de conciliation difficile.

M. Miron de l'Espinay, descendant, si je le comprends bien, de François Miron dont il raconte l'histoire, est légitimiste et catholique. Il en a bien le droit, et, si ces deux conceptions, légitimité et catholicisme, sont suffisantes à son esprit, je l'en félicite de tout mon cœur, non sans l'envie secrète que l'on porte à ceux qui savent se contenter de peu. Mais son livre gagne-t-il à refléter vivement, comme il le fait, cet état de son esprit? Je suis d'avis qu'il y perd. Qu'ont à faire, par exemple, avec la vie de François Miron et avec l'administration municipale du XVIe et du XVIIe siècle, les racontars d'un journal sur les communards de Lausanne à propos d'une explosion de gaz? Et, lorsqu'il a dit que François Miron eut de pompeuses funérailles, « avec le majestueux appareil du culte », n'est-il pas d'un goût douteux d'ajouter cette note : « On n'était pas encore au degré de civilisation nécessaire pour que le premier magistrat de la ville se fît enfouir, comme M. Hérold en 1881 » ?

Ce sont là des taches que l'on verrait disparaître avec plaisir d'une œuvre consciencieuse et instructive qui restera comme une des meilleures monographies historiques de notre temps. B.-H.-G.

Manuel d'Archéologie. — La vie antique des Grecs et des Romains, d'après la quatrième édition de E. Guhl et W. Koner. Traduction faite par M. F. Trawinski, sous-chef au ministère de l'instruction publique, — revue par M. O. Riemann, maître de conférences à l'École normale supérieure, précédée d'une Introduction par M. Albert Dumont, membre de l'Institut. Deuxième partie : *la Vie des Romains*. Ouvrage orné de 530 gravures. Paris, J. Rothschild, éditeur, 1885, in-8° de VIII-540 pages.

En présentant à nos lecteurs, il y a plus d'une année, la première partie de cet ouvrage, contenant *la Vie des Grecs*, nous avons dit tout le bien que nous pensions de cet excellent Manuel; pour faire connaître notre sentiment sur la deuxième partie qui nous est offerte maintenant, il nous suffira de réitérer les éloges que nous adressions jadis à MM. Trawinski et Riemann. — Cette seconde partie, en effet, ne le cède en rien à la première; le traducteur et l'annotateur y ont apporté les mêmes soins, le même zèle et la même clarté. Rappelons d'ailleurs qu'ils n'ont pas simplement fait œuvre de traducteurs; bien que suivant pas à pas la rédaction des auteurs allemands, ils ont, l'un et l'autre, ajouté une note très personnelle à l'ouvrage de MM. E. Guhl et W. Koner. C'est ainsi que M. Trawinski, tout en respectant scrupuleusement le sens de ses auteurs, s'est efforcé de faire une traduction qui ne sentît pas trop la sécheresse du

texte original et d'imprimer à son travail une forme moins aride, plus souple, plus attrayante, plus littéraire, en un mot, que celle du manuel allemand. De son côté, M. Riemann a fort judicieusement remanié les subdivisions, sections, paragraphes, etc. du livre primitif et y a répandu maintes notes concises et instructives complétant très utilement cet important ouvrage.

La Vie des Romains est divisée en dix-sept chapitres correspondant à peu près exactement à ceux de *la Vie des Grecs*. A défaut d'une analyse qui prendrait trop de place, bornons-nous à énumérer les principaux objets qu'ils embrassent ; ce sont : le Culte et les Temples romains ;— les abords des Temples ; — les Constructions d'utilité publque ; — la Maison romaine ; — les Tombeaux, les monuments funéraires et commémoratifs ; — les Thermes ; — les Lieux publics de réunion et de divertissement ; — le Mobilier ; — les Vases et les Ustensiles ; — l'Ornementation des maisons ; — le Costume ; — les Repas, les Bains, les Jeux ; — les Esclaves et les différents métiers ; — la Vie religieuse ; — les Jeux et divertissements publics ; — la Vie militaire ; — la Mort et les Funérailles.

Cette simple nomenclature suffit pour faire bien comprendre que le volume que nous examinons renferme le cycle complet de toutes les phases et de tous les incidents de la vie publique et privée des Romains ; mais ce dont elle ne peut donner une idée suffisante, c'est la multiplicité même des objets qui y sont décrits, et, pour la plupart, figurés à l'aide du dessin. On ne peut s'en rendre compte qu'en feuilletant l'ouvrage, ou mieux encore, en parcourant l'excellente *Table alphabétique générale des illustrations, des matières, des noms*, que M. Trawinski a eu l'heureuse inspiration et le courage de rédiger, pour la joindre à son second volume. Cette table, qui comprend toutes les matières traitées dans les deux parties de sa traduction, ne renferme pas moins de deux mille trois cents mots grecs, latins et français. C'est un véritable lexique et le meilleur complément que l'on puisse souhaiter de nos dictionnaires classiques. Grâce à ce précieux index, l'étudiant, le lettré, l'artiste, l'architecte, l'archéologue peuvent en un moment être renseignés sur la valeur d'un terme dont la signification leur échappe et dont, le plus souvent, la définition est complétée par le dessin de l'objet qu'il désigne.

En somme, nous n'hésitons point à prédire un grand succès à cet excellent manuel, dont nous devons la traduction aux consciencieux efforts de M. Trawinski, traduction qui, soit dit en passant, ne lui a pas coûté moins de quinze mois d'un travail opiniâtre. Cet ouvrage, en effet, s'adresse à tous ceux qui s'intéressent à la vie antique et à cette belle littérature que nous ont léguée les Romains et les Grecs. Enfin, et ce n'est pas son moindre mérite, c'est vraiment un livre *classique* dans toute l'acception du mot, qui a l'avantage de pouvoir être mis entre toutes les mains, même dans celles des jeunes gens, qui n'y trouveront point de ces indications indiscrètes et scabreuses utiles seulement aux doctes commentateurs d'Aristophane, de Martial, de Pétrone et de tous autres *scriptores erotici*.

PHIL. MIN.

Histoire d'un parti. — Les Cinq sous l'Empire, 1857-1860, par ALFRED DARIMON, ancien député de la Seine. Un vol. in-18. Paris, 1885. E. Dentu.

L'*Histoire des Cinq* racontée par l'un d'eux va retrouver, sous la forme du livre, le succès de curiosité qui l'accueillit lorsqu'elle parut dans le *Figaro*. Ce serait faire injure au lecteur français que d'avoir la prétention de lui apprendre ce que furent « les Cinq ». Mais pour nos abonnés étrangers peut-être n'est-il pas inutile de dire que les Cinq constituèrent pendant quatre ans toute la représentation au Corps législatif de l'opposition républicaine au régime impérial. Jusqu'en 1857, le parti démocratique s'était tenu à l'écart dans les élections. C'est alors qu'il prit part à la lutte en se décidant à prêter le serment de fidélité au souverain. Les événements ont prouvé que la tactique était habile. L'action des Cinq réveilla les premières espérances des agitateurs et, d'autre part, contribua certainement à l'abandon que fit l'Empire, en 1860, de la dictature qu'il avait exercée jusque-là. Le décret du 24 novembre est le point de départ d'une ère nouvelle, dit M. Darimon : « L'Empire autoritaire est fini, c'est l'Empire libéral qui commence. » La phrase pouvait être allégée. Peu d'hommes politiques au moment s'y trompèrent. Le 24 novembre 1860, M. Darimon eût pu dire : « L'Empire est fini, c'est la République qui commence. »

Cette *Histoire d'un parti* est écrite par un honnête homme qui est aussi un homme d'esprit. Tous les témoins de la résistance des Cinq à l'Empire et à leur propre parti, qui ne leur ménageait pas les amertumes, en liront les chapitres avec une curiosité toujours satisfaite par l'abondance des renseignements et la clarté qui préside à l'exposition des faits. Le philosophe y puiserait, s'il était nécessaire, un redoublement d'aversion pour la vie politique, qui peut conduire des hommes — et de braves gens au fond — aux platitudes, aux reniements, aux lâchetés, comme aux habiletés dont le livre de M. Darimon cite maint exemple.

E. C.

Histoire du Parlement de Toulouse, par M. DUBÉDAT, ancien conseiller à la cour de Toulouse Paris, librairie nouvelle de droit et de jurisprudence, Arthur Rousseau, éditeur, 1885, 2 vol. in-8°.

« Là où quatre avocats d'à présent ont mordu, il ne reste guère que la gangrène », écrit quelque part Alexandre Dumas. Ainsi ont fait, ou à peu près, les parlements de l'ancien régime. Ils ont laissé de mauvais souvenirs. Inventés par les juristes du moyen âge contre le régime féodal et la juridiction ecclésiastique, ils ont rempli leurs offices. En matière politique et civile, ils ont détruit la coutume et le principe d'hérédité, pas au point d'interrompre la vie

de vue religieux, ils ont extrait aussi ce qu'ils ont pu de christianisme de la circulation. Ils l'ont fait au nom du droit romain vaincu par l'Évangile, et au nom du césarisme vaincu par la réaction violente du principe d'hérédité contre le régime électoral. L'action que les parlements ont exercée dans ce double sens fut à moitié anonyme et inconsciente. Ils sont le signe visible d'une révolution accomplie dans les mœurs. Celui de Toulouse est au premier rang dans cette œuvre d'agression contre l'hérédité politique et la juridiction ecclésiastique. Son origine le dit assez : il fut créé par Philippe le Bel, le destructeur des Templiers, et au moment de sa querelle avec Boniface VIII, et en vue de résister aux agissements du pape en Languedoc (1303).

Ce sont là des considérations dans lesquelles M. Dubédat n'entre point. Il a été magistrat, conseiller à la cour de Toulouse. Le passé judiciaire de Toulouse l'intéresse, on le conçoit et on l'approuve. Il aime sa profession de magistrat et il désire l'honorer dans la personne de ceux qui l'ont précédé au parlement de Toulouse. Aussi a-t-il voulu réaliser un vœu émis à la veille de la destruction des parlements par le procureur général Joly de Fleury, qui écrivait à M. de Caraman, président à mortier au parlement de Toulouse : « On oublie trop le passé. Pourquoi n'a-t-on pas encore publié une histoire de votre parlement ? A votre cour, je connais des magistrats comme MM. de Rességuier, de Cambon, d'Aguin, de Catellan, de Pibrac, d'Aigues-Vives et d'Avisar qui pourraient retracer le récit de tant d'événements si importants et si intéressants pour la province du Languedoc et pour le royaume tout entier. Dites-leur d'y travailler ; la vieillesse arrive vite ; c'est une voyageuse de nuit qui marche sans s'arrêter. Je voudrais bien lire un pareil livre avant de mourir. » La satisfaction que Joly de Fleury n'a pas eue, les magistrats du Midi et d'ailleurs l'auront désormais. M. Dubédat a hésité. Ce n'était pas une tâche d'un jour à entreprendre. Enfin il s'y est résolu. Les habitudes de toute sa vie ont trouvé une satisfaction légitime. L'histoire est d'ailleurs, si spéciale qu'elle soit, une noble manière d'occuper son loisir. Donc, il s'est décidé à « réveiller et ranimer aux clartés de la vie les parlementaires de ce second et glorieux parlement de France, ensevelis dans les plis de leurs robes, et à secouer la poussière qui couvre leurs traditions, leurs nobles travaux, leurs disputes sans cesse renaissantes, leurs triomphes et leurs défaites, leurs malheurs et leurs vertus. »

M. Dubédat se plaint qu'il y ait des temps où il est imprudent de chercher la vérité et de la dire aux hommes. Sans doute, et le nôtre est particulièrement dans ce cas. On l'accuse d'être bête, livré à des appétits grossiers et aux marchands d'orviétan, qui ont cultivé l'art de flatter ces appétits grossiers d'une manière fructueuse. Il est bien possible qu'on n'ait pas tort. Mais on peut lui raconter l'histoire du parlement de Toulouse sans qu'il se fâche. Il lit peu ; le journal, le roman et le théâtre font à peu près toute s'adresse l'histoire du parlement de Toulouse, mais aux gens de robe, à ceux d'aujourd'hui et à ceux qui viendront plus tard. Le parlement de Toulouse avait une physionomie particulière. Comme le dit fort bien M. Dubédat, « il formait toute une société embrassant des légions de magistrats, d'avocats, de procureurs, de greffiers, d'huissiers, de clercs de la basoche, d'officiers de robe longue et de robe courte », une armée de chats fourrés, comme dirait Rabelais. C'est donc une histoire spéciale, destinée à un monde spécial. « Au parlement de Toulouse, cette vraie patrie des hommes de robe, dit M. Dubédat, rayonnait un foyer d'intelligence et d'éloquence. » On y était en effet intelligent, éloquent aussi. C'était un foyer où les gens de loi se chauffaient. Il éclairait « d'une chaude lumière le souvenir de leurs aïeux, le berceau de leurs enfants, les luttes et les espérances de leur vie ». C'étaient les plaideurs qui mettaient du bois dans l'âtre. Au xve siècle, le cordelier Olivier Maillard, prêchant dans une église de Toulouse, disait à son auditoire : « Dans une ville de ce royaume vivaient des avocats bons amis et bons compères. Un homme vint trouver l'un d'eux et lui dit : Maître, j'ai un procès, et, s'il vous plaît, vous serez mon avocat. L'avocat répondit : Je le veux bien. Deux heures après, l'autre partie, bien plus riche que le bonhomme, se présente et dit : Maître, j'ai un procès contre un paysan, je vous prie de le plaider pour moi. L'avocat répondit : Je le veux bien. Le jour de l'audience, le pauvre paysan arrive et dit à l'avocat : C'est aujourd'hui qu'on doit me juger, et, s'il vous plaît, vous parlerez pour moi. Mon ami, répondit l'avocat, quand vous êtes déjà venu, je n'ai pu vous entretenir de votre procès, par suite de mes nombreuses occupations, mais j'ai songé à votre affaire. Or je ne puis être votre avocat, parce que je suis l'avocat de la partie adverse, mais je vous donnerai pour avocat un homme honnête auquel j'écrirai à cet effet. — Bien, mon maître, repondit le paysan, je vous en rends grâce. Et l'avocat écrivit dans ces termes à son compère : Mon compère, deux chapons gras sont venus à moi, j'ai pris le plus gras et je vous envoie l'autre. Plumez-le de votre côté, et, de mon côté, je plumerai le mien. » Olivier Maillard était, sans s'en douter, l'interprète des rancunes de l'Église et du monde féodal contre les parlements, qui avaient dès lors dépouillé la civilisation rurale au profit de la civilisation urbaine. *Domine, libera nos a justitia*, disaient les litanies des Cordeliers. M. Dubédat, qui est pacifique et ami de son sujet, comme il convient à quelqu'un qui veut l'entendre, n'appuie guère sur ce côté de la question, mais ce côté ressort suffisamment de son récit. Il est impartial, d'humeur conciliante, plus disposé à louer qu'à médire des hommes et des choses, et il y a vraiment de quoi lui en savoir gré à cette heure de dénigrement universel, mais il a une haute opinion de la justice : « Les hommes disparaissent, écrit-il, les monarchies et les démocraties tombent ; les réformes impures s'affaissent d'elles-mêmes : seule la grande et véritable justice ne meurt

passé longtemps de ma vie, dit Pascal, en croyant qu'il y avait une justice, et, en cela, je ne me trompois pas, car il y en a une, selon que Dieu nous l'a voulu révéler. Mais je ne le prenois pas ainsi et c'est en quoi je me trompois, car je croyois que notre justice étoit essentiellement juste et que j'avois de quoi la connoître et en juger. Mais je me suis trouvé tant de fois en faute de jugement droit, qu'enfin je suis entré en défiance de moi et puis des autres. J'ai vu tous les pays et tous les hommes changeants; et ainsi après bien des changements de jugement touchant la véritable justice, j'ai connu que notre nature n'étoit qu'un continuel changement, et je n'ai plus changé depuis, et si je changeois, je confirmerois mon opinion. »

C'est l'impression qui reste également de la lecture de l'*Histoire du Parlement de Toulouse*, mais M. Dubédat a jeté là-dessus la paix de sa conscience. « Je ne puis dire, écrit-il, les joies intérieures qu'on éprouve à revoir de près et sous leur rayon ces austères et souriantes figures de parlementaires en robe de pourpre et en manteau d'hermine. » A distance, les passions et les intérêts qui les agitaient ont disparu, et on partage la satisfaction de M. Dubédat.

L. D.

BEAUX-ARTS

Figaro-Salon, par ALBERT WOLFF, 5 fascicules in-folio parus. 1 fr. 50 chaque. Paris, Bossod et Valadon et Ludovic Baschet.

Nous ne signalerons point cet ouvrage au point de vue du texte. Le critique de ce Salon, M. Albert Wolff, est généralement connu de tous nos lecteurs et son opinion est assez personnelle pour qu'on ne la discute point. Ce qui nous intéresse au premier chef dans cette belle publication à bon marché, c'est le progrès étonnant, le résultat merveilleux auquel les éditeurs viennent d'atteindre dans leurs procédés de reproduction en relief. Jamais la typogravure n'avait été portée jusqu'ici à cette fidélité de reproduction et à cette netteté de rendu. Les éditeurs ont laissé bien loin derrière eux les Anglais et les Américains, qui cependant ont réalisé des prodiges dans cet art de la zincographie.

Ici, il faut le dire, pour qui connaît le métier, c'est un éblouissement; jamais les bois les plus fins et des meilleures époques n'ont donné des gravures aussi exquises de modelé, d'harmonie et de brillant que celles que nous présentent MM. Boussod et Valadon, successeurs de Goupil. Ce sont les tableaux mêmes aussi fidèlement exprimés que par la plus belle héliogravure en creux; toutes les œuvres remarquables du dernier Salon figurent dans cet Album, tirées en différents tons appropriés au sujet. L'impression est faite par Lahure sur beau vélin glacé. Et cette excellente maison peut être fière de son œuvre; il est matériellement impossible d'aller au delà dans la beauté du tirage. Avec des publications de cette nature, il n'est point permis de regretter les temps passés; elles nous annoncent au contraire une ère nouvelle, de somptueux et séduisants volumes mis à la portée de tous par l'excellence des procédés.

O. U.

PETITE GAZETTE DU BIBLIOPHILE

Rien ne semble devoir arrêter aujourd'hui le mouvement de la librairie de luxe; le temps d'arrêt, qui était si sensible il y a quelques années encore aux approches des mois d'été, tend même à disparaître, et la poussée des livres brave les ardeurs du soleil et l'indifférence publique assez manifeste en cette saison de l'année. M. M.-A. Martin et V. Hubert, de Londres, viennent de mettre en vente une nouvelle édition du beau roman d'Hector France, **l'Amour au pays bleu,** dont nous avons vanté la haute valeur littéraire lors de son apparition à la librairie Lemerre en 1881. *L'Amour au pays bleu,* ce livre ardent et qui exprime toutes les passions du désert, de son renouveau; il est illustré d'une intéressante eau-forte de Ballin, tirée sur japon, d'après un dessin à la plume de Godefroy Durand. Ce livre, de format in-18, édité à 5 francs, est imprimé en Belgique avec une certaine recherche de luxe, et mérite d'être acquis par tous ceux qui n'ont pu se procurer l'édition originale parue... passage des Parnassiens.

***

Les Poèmes de la Libellule, traduits du japonais, d'après la version littérale de M. Saionzi, par Mme Judith Gautier, apparaissent également à l'époque

l'été. — C'est un volume in-4°, largement illustré par le peintre japonais Yamamoto, gravé et imprimé en couleur par Gillot sur papier du Japon, et tiré à 800 exemplaires au prix de 50 francs, plus 20 exemplaires spéciaux, enrichis d'un autographe de l'auteur, Mme Judith Gautier, retouchés à l'aquarelle par l'artiste et enrichis d'une composition nouvelle originale. Ces 20 exemplaires à 200 francs sont livrés brochés, dans une enveloppe en bois naturel, nouée par des rubans et décorée par Yamamoto.

On voit que le volume se présente bien, mais c'est un émerveillement pour qui l'ouvre ; il est difficile d'imaginer plus de fantaisie et de concevoir livre plus original. Le texte comprend à chaque page un petit quintil gracieusement rimé et qui fait à peine tache au milieu d'une illustration étoûrdissante qui traverse les marges, sillonne la page, la teinte ou l'irradie. Ce sont des envolées de libellules, de cigognes ou de chauves-souris, des paysages lunaires, des sources, des cascades, des oiseaux gazouillants, des touffes de bambous, jetés avec profusion dans la perspective des Japonais ; le tout imprimé en divers tons fondus et très harmonieux.

Le seul reproche que je ferai aux éditeurs, c'est d'avoir répété trop souvent les mêmes motifs dans des tonalités différentes ; on est ébloui par la disposition générale de la mise en pages, puis tout à coup la monotonie arrive, car on retrouve jusqu'à trois fois une même décoration qui devrait être unique. Ce livre est tout à l'honneur du peintre et des graveurs imprimeurs. M. Gillot nous a montré dans cet ouvrage quels remarquables effets on peut tirer de la chromotypographie, au point où cet art est parvenu aujourd'hui; il prouve au public que la science réelle de cette combinaison de gravures en relief repérées consiste dans l'éclat sourd des tons, dans les gris bleus et les bistres à peine relevés par un accent de rouge ou de jaune. La gravure en couleur ne saurait exister que dans ces demi-teintes caressantes, autrement on n'obtient que des colorations d'Épinal, qui peuvent séduire les masses, mais qui n'auront jamais les suffrages des vrais connaisseurs ni des artistes.

Les Poëmes de la Libellule forment un de ces livres-albums exquis, dont on aime à feuilleter les pages sur une table chargée de bibelots d'art, au milieu d'un salon où foisonne le japonisme.

*
* *

La librairie Quantin a publié récemment, au nombre très restreint de 300 exemplaires numérotés (50 sur papier du Japon, 100 sur whatman et 150 sur papier de Hollande) une magistrale édition de **le Pape,** de Victor Hugo, avec 21 compositions dessinées et gravées par Jean-Paul Laurens.

Ce beau volume, de format in-4°, est composé en caractères Didot neufs et somptueusement imprimé; jamais peut-être la maison Quantin n'a fait *typographiquement* un plus beau livre, mais ce qui donne une valeur inappréciable à cette édition du chef-d'œuvre de Victor Hugo, ce sont les merveilleuses compositions de M. J.-P. Laurens.

Ce maître peintre a tenu, pour la première fois croyons-nous, à interpréter lui-même ses dessins, et il a réussi mieux qu'on ne pouvait l'espérer. Les 21 eaux-fortes de cet ouvrage, largement traitées, sont des œuvres d'art véritables. L'artiste a voulu se servir de l'eau-forte pure; il a fortement mordu ses cuivres et ne les a retouchés ni au burin ni à la pointe. Toutes ses planches sont traitées en larges croquis; on y sent la main puissante d'un grand artiste qui se sert d'une manière infaillible de sa pointe comme de son crayon. Voilà une illustration à la hauteur de l'œuvre qu'elle interprète. Le *Pape,* de M. J.-P. Laurens, semble surhumain comme le souverain pontife conçu par l'immortel poète. Partout, dans ces eaux-fortes si personnelles, il apparaît, le geste ample, colossal, l'œil illuminé, entraînant les hommes et les idées, semblables à cette *Marseillaise* de Rude, qui attire et électrise les âmes.

Il serait fâcheux que cette édition du *Pape* ne fût pas appréciée des bibliophiles dilettantes. C'est, à vrai dire, un livre d'une haute expression d'art et d'une incomparable valeur, qui dépasse à lui seul le pseudo-monument national qu'on prétend élever à la gloire de Victor Hugo et dont nous constations, le mois dernier, les défectuosités sans nombre et le mauvais ton général.

*
* *

La **Petite Bibliothèque littéraire** elzévirienne de Lemerre, qui comprend déjà la plupart des œuvres contemporaines, prosateurs et poètes, et dont chaque volume publié à 5 et 6 francs est destiné à acquérir une certaine rareté, vient de s'augmenter de divers ouvrages.

Dans les *œuvres complètes d'Alfred de Vigny,* il faut signaler le **Journal d'un Poète,** recueilli et publié sur les notes intimes d'Alfred de Vigny, par Louis Ratisbonne. — Dans la série des *œuvres de Paul de Musset,* le fameux livre de fraternelle défense **Lui et Elle**. Dans la collection des Léon Cladel : **Celui de la Croix aux bœufs,** un des meilleurs romans du fougueux Méridional ; dans la bibliothèque du maître Alphonse Daudet, deux volumes réunis en une seule édition définitive : **les Femmes d'artistes, Robert Helmont, Études et Paysages.** Enfin, côté du Parnasse, le premier volume complet des *Œuvres de Paul Bourget,* comprenant les poésies de 1872 à 1876 : **Au bord de la mer, la Vie inquiète** et **les Petits Poëmes.** Ce livre est illustré d'un fin portrait à l'eau-forte du jeune poète et romancier récemment créé chevalier de la Légion d'honneur. Heureux Bourget !

*
* *

La *Petite Bibliothèque artistique,* une des plus importantes collections de la Librairie des Bibliophiles, est toujours à cette librairie celle qui attire le plus les amateurs. Publiée dans de belles conditions de luxe typographique, elle a pour collaborateurs des peintres comme Jules Worms, Ch. Delort, Édouard de Beaumont, Edmond Morin, des graveurs comme

Hédouin, Flameng, Boilvin, Laguillermie, et forme ainsi un véritable musée de la gravure contemporaine.

Cette précieuse collection, déjà si riche en œuvres de toute sorte, vient de s'augmenter des **Contes de La Fontaine,** publiés en 2 volumes, avec une préface du tant regretté bibliophile Jacob.

Les dessins de cette édition sont dus au talent éminemment gracieux d'Édouard de Beaumont. Il est difficile de rendre avec plus d'esprit et de mesure qu'il ne l'a fait les sujets, parfois si difficiles à traiter, que présentent les Contes de notre grand fabuliste. Les compositions d'Édouard de Beaumont ont été gravées à la perfection par Boilvin, et la réunion de ces deux artistes a produit une suite de planches fort remarquables, qui peuvent soutenir la comparaison avec les œuvres analogues les mieux réussies du XVIIIe siècle.

M. E. de Beaumont est un blond dans le dessin, M. Boilvin un blond dans la gravure : ce mariage de ces deux talents essentiellements faits l'un pour l'autre ne pouvait donner qu'un résultat des plus gracieux.

Nous ferons un tantinet la guerre à l'éditeur cependant, pour ne s'être pas affranchi de la singulière routine qui place éternellement l'illustration des *Contes de La Fontaine* dans le décor, l'époque et le *nu* du XVIIIe siècle, car le *nu* même marque son temps. Depuis Eisen et Fragonard, nous ne sortons point de là. Est-il réellement nécessaire, puisque l'on juge opportun de réimprimer encore et toujours ces chefs-d'œuvre dont les éditions ne se comptent plus, de refaire dans une même manière celle dite « des Fermiers Généraux? » Nous ne le pensons point. Les *Contes de La Fontaine* ont été portés au comble du fini, du gracieux et du parfait dans les diverses éditions du dernier siècle; ce qu'il fallait faire, ce qui eût été original, digne de ce temps, c'eût été de concevoir l'illustration de ces contes d'une façon entièrement moderne. Si l'on nous objecte que le costume du jour est assez disgracieux, nous invoquerons que la période du Directoire au second Empire n'a jamais encore tenté la verve des compositeurs et nous sommes assuré qu'une illustration empreinte des modes de la Restauration, par exemple, conviendrait on ne peut mieux à l'interprétation nouvelle des *Contes* du bonhomme La Fontaine.

Espérons qu'un artiste de grand talent y viendra avant peu.

Les 2 volumes des *Contes de La Fontaine,* édition de « la Librairie des Bibliophiles, » sont publiés à 35 francs les 2 volumes.

*
* *

On connaît, à la même librairie, la mignonne collection que son éditeur a nommée à juste titre *Collection bijou,* et dont les petits volumes, imprimés, avec cadres rouges sur papier vélin de Hollande, et ornés d'eaux-fortes et de gravures sur bois, sont en effet de véritables œuvres d'orfèvrerie typographique. Nous y avons vu paraître successivement *Daphnis et Chloé, Paul et Virginie, Atala,* la *Psyché* de La Fontaine, l'*Aminte* du Tasse.

Aujourd'hui vient se joindre à ces cinq ouvrages une traduction nouvelle d'**Anacréon,** due à M. Maurice Albert, l'un des professeurs les plus distingués de l'Université, qui l'a fait précéder d'une très intéressante étude. Le volume est complété par l'ancienne traduction en vers de Remy Belleau et les imitations de Ronsard, et forme ainsi un ensemble original et curieux. Les compositions d'Émile Lévy ont été très dignement gravées à l'eau-forte par Champollion, et dans les ornements du texte on retrouve les finesses ordinaires du crayon de Giacomelli. Ce coquet volume est mis en vente à 20 francs.

*
* *

Ne quittons pas « la Librairie des Bibliophiles » sans signaler une nouvelle curiosité littéraire qui vient de paraître dans la collection des *Petits chefs-d'œuvre :* c'est une nouvelle tirée des *Mémoires sur les Grands-Jours d'Auvergne,* de Fléchier, et qui paraît sous le titre de **Mademoiselle de Combes.** Il est piquant de voir le grave et religieux écrivain prêter sa plume au récit d'une histoire d'amour. C'est M. Jean Sigaux qui s'est chargé de présenter au public cette charmante nouvelle, qui méritait à tous égards d'entrer dans la collection, imprimée avec soin, où sont groupées les petites œuvres des grands écrivains, ainsi que les ouvrages remarquables qui ont fait la réputation des auteurs de second ordre. — Le prix de ce dernier ouvrage est de 3 francs.

*
* *

La *Petite Bibliothèque de luxe des Romans célèbres,* fondée par la maison Quantin à son origine, il y a huit ans environ, vient de se terminer par la publition d'un dernier volume qui contient les chefs-d'œuvre de Mme de Tencin : Les **Mémoires du comte de Comminges** et **le Siège de Calais.** (Un vol. in-8°. — Prix : 10 francs.)

On connaît cette collection à couverture chamois, illustrée d'eaux-fortes et entièrement tirée sur papier teinté à encadrements rouges. — Elle comprenait jusqu'ici neuf volumes : *Paul et Virginie, Adolphe, la Princesse de Clèves, le Diable amoureux, Valérie, Manon Lescaut, le Roman bourgeois, Atala et René* et *le Neveu de Rameau,* toute une anthologie romancière judicieusement faite.

Les œuvres de Mme de Tencin sont précédées d'une longue et très intéressante notice de M. de Lescure, qui mériterait, tant elle est fouillée dans l'érudition et la forme, une étude à part. L'illustration a été confiée à M. Dubouchet, qui a composé et gravé deux planches très habiles, ainsi qu'un charmant portrait qui fait revivre la physionomie spirituelle et malicieuse de ce galant bas-bleu, à la fois si antipathique et si séduisante.

O. U.



Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois. — Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES ; *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français. — Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province. — Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

INSTITUT

Dans sa séance du 1er juillet, sur la présentation de l'Académie des sciences, l'Institut a décerné le prix biennal de 20,000 francs à M. Brown-Sequard, professeur de physiologie au Collège de France, par 74 voix contre 7 voix à M. de Brazza, 1 bulletin blanc et 1 bulletin : non.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 26 juin.

Ouvrages présentés. — Boselli : *Tableaux généalogiques de la dynastie capétienne.* — Perrot : *Bulletin de correspondance hellénique.* — Oppert : *les Données astronomiques des inscriptions assyriennes.* — De la Borderie : *Archives de la Bretagne.* — Chatelain : *Paléographie des classiques latins.*

Lecture. — Nisard : Préface d'une traduction de Fortunat. — Benlœw : les Langues caucasiennes.

Séance du 3 juillet.

Ouvrages présentés. — Xénopol : *Une Énigme historique, les Roumains au moyen âge.* — De Chaban : *Essais sur l'origine du nom des communes dans la Touraine, le Vendômois et le Dunois.*

Dans cette séance l'Académie a distribué, ainsi qu'il suit, les récompenses annuelles pour les travaux relatifs aux antiquités de la France :

1re médaille : M. Tanon, *Histoire des justices des églises et communautés monastiques de Paris ;*

2e médaille : M. Léon Palustre, *la Renaissance en France ;*

3e médaille : M. Buhot de Kersers, *Histoire et statistique monumentale du département du Cher ;*

1re mention honorable : M. Pellechet, *Notes sur les livres liturgiques des diocèses d'Autun, Chalon, et Mâcon ;*

2e mention : M. Izarn, *le Compte des recettes et dépenses du roi de Navarre en France et en Normandie de 1367 à 1370 ;*

3e mention : M. Maurice Prou, *les Coutumes de Lorris aux XIIe et XIIIe siècles ;*

4e mention : M. André Joubert, *Étude sur la vie privée au XVe siècle en Anjou ;*

5e mention : M. Germain Bapst, *les Métaux dans l'antiquité et au moyen âge : l'étain ;*

6e mention : M. le docteur Le Paulmier, *Ambroise Paré, d'après de nouveaux documents découverts aux Archives nationales et des papiers de famille.*

Le prix de numismatique Allier de Hauteroche est partagé entre M. Percy Gardner, pour son ouvrage intitulé *the Types of the Greek coins,* et M. Six, pour son *Classement des séries cypriotes.*

Séance du 10 juillet.

Ouvrages présentés. — Laferrière : *l'Art en Saintonge et en Aunis.* — Drapeyron : *la Géographie est une science.* — Mossman : *Cartulaire de Mulhouse.*

L'Académie a décerné le prix Bordin, de 3,000 francs, au mémoire inscrit sous le n° 1 du concours, dont l'auteur est M. Loth. Le sujet à traiter était le suivant :

« Examiner et apprécier les principaux textes épigraphiques, soit latins, soit grecs, qui éclairent l'histoire des institutions municipales dans l'empire romain, depuis la chute de la République jusqu'à la fin du règne de Septime Sévère. »

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 13 juin.

Ouvrages présentés. — Villey : *Traité élémentaire d'économie politique.* Lehr : *la Propriété chez les Germains.* — Glasson : *Étude sur Gaius.* — Dupuy : *le nombre géométrique de Platon.* — Meifredy : *Conseils aux travailleurs.*

Lecture. — Larochelle : de l'Éducation du patriotisme.

Séance du 20 juin.

Ouvrages présentés. — J. Simon : *Thiers, Guizot, Rémusat.* — G. Picot : *Inventaire des archives de la marine* (1er fasc.). — Bengesco : *Voltaire ; Bibliographie de ses œuvres.* — Franck : *les Rapports de la religion et de l'État.* — De Fonvielle : *Conférences antispirites.*

Lectures. — Gréard : Introduction à *l'Éducation des filles* de Fénelon.

Séance du 27 juin.

Par suite de la mort de M. A. Vuitry, l'Académie n'a pas tenu séance.

Séance du 4 juillet.

Ouvrages présentés. — Drapeyron : *les Institutions géographiques nécessaires.* — Drapeyron : *Que la géographie est une science, grâce à la topographie.* — E. Mouton : *la Physionomie comparée.* — Reboul : *Histoire de l'industrie du tulle et de la dentelle mécanique.* — Zeller : *Histoire de l'Allemagne.*

Barth. Saint-Hilaire : Traduction des deux traités d'Aristote : *Partie des animaux ; marche des animaux.*

Dans l'une de ses dernières séances, l'Académie a entendu le rapport de M. Ernest Glasson sur l'attribution du prix Halphen et en a adopté les conclusions. Ce prix a été décerné à MM. Félix Hément et Defodon.

On sait que le prix Halphen est attribué, dit le programme du concours, « soit à l'auteur de l'ouvrage littéraire qui aura le plus contribué au progrès de l'instruction primaire, soit à la personne qui, d'une manière pratique, par ses efforts ou son enseignement personnel, aura le plus contribué à la propagation de l'instruction primaire. »

L'Académie, sur le rapport de M. Franck, fait au nom de la section de philosophie, vient de décerner le prix Bordin de 2,500 francs à M. Hartzfeld, auteur du mémoire n° 2 du concours sur la Philosophie de l'Histoire.

L'Académie a décerné le prix Rossi, d'une valeur de 5,000 francs, à M. Léon Smith, auteur du mémoire n° 6 sur *les Coalitions et les Grèves dans l'industrie et leur influence.*

Une récompense a été accordée au mémoire n° 5, ayant pour titre : *la Grève... c'est la guerre !*

Sur le rapport de M. Courcelle-Seneuil, fait au nom de la section d'économie politique, l'Académie a accordé une récompense de 2,000 francs à l'auteur du mémoire n° 3 du concours Léon Faucher, relatif à *la Vie, les Travaux et les Doctrines d'Adam Smith.*

L'Académie vient de proposer un sujet de prix du budget pour l'année 1887 :

« De la philosophie de la nature chez les Grecs. »

La valeur du prix est de 1,500 francs.

Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut avant le 31 décembre 1886.

Elle propose également pour sujet du prix Bordin, à décerner en 1888, la question suivante :

« La morale de Spinosa. — Examiner ses principes et l'influence qu'elle a exercée sur les temps modernes. »

La valeur du prix est de 2,500 francs.

Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut avant le 31 décembre 1887.

L'Académie des sciences décernera, en 1886, le prix fondé par Jean Reynaud.

Ce prix, de la valeur de 10,000 francs, est décerné, tour à tour, par chacune des cinq sections de l'Institut : il est distribué au travail le plus méritant qui se sera produit pendant une période de cinq ans. Il ira toujours à une œuvre originale, élevée et ayant un caractère d'invention et de nouveauté.

Voici les noms des lauréats, depuis la fondation :

1879. — Académie française : M. Henri de Bornier.

1880. — Académie des inscriptions et belles-lettres : M. Quicherat.

1881. — Académie des sciences : M. Henri Sainte-Claire Deville.

1882. — Academie des beaux-arts : M. Doumet.

1883. — Académie des sciences morales et politiques : M. Perrens.

1884. — Académie française : M. Leconte de Lisle.

1885. — Académie des inscriptions et belles-lettres : M. le capitaine d'infanterie de marine Aymonier.

Les ouvrages devront être adressés à l'Institut avant le 31 décembre 1885.

Le prix Volta sera décerné en 1887. On sait que ce prix est de 50,000 francs et qu'il a été institué, par décret du 11 juin 1882, en faveur de l'auteur de la découverte qui rendra l'électricté propre à intervenir *avec économie* dans l'une des applications suivantes : comme source de chaleur, de lumière, d'action chimique, de puissance mécanique, de moyen de transmission pour les dépêches ou de traitement pour les malades.

Les mémoires devront être adressés à l'Académie des sciences avant le 30 juin 1887.

Les savants de toutes les nations sont admis à concourir.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

FRANCE

Bibliothèque Carnavalet. — Un arrêté du préfet de la Seine vient de réorganiser le service de la bibliothèque et du musée historique de la ville de Paris, installés, comme on le sait, à l'hôtel Carnavalet (ancien hôtel de Sévigné).

Désormais, ce service comprendra trois sections dirigées chacune par un sous-conservateur.

La première section aura pour chef M. Nano, qui sera spécialement chargé du Musée révolutionnaire légué à la Ville par M. de Liesville.

La deuxième section, celle de la bibliothèque et des estampes, aura pour chef M. Céard.

Enfin, M. Waker sera spécialement chargé de diriger les fouilles archéologiques entreprises sur divers points de Paris.

Comme par le passé, l'ensemble du service continuera à être placé sous l'autorité de M. Jules Cousin, bibliothécaire en chef de la Ville.

Bibliothèque de la marine. — Le ministre de la marine vient de reconstituer la commission des bibliothèques de la marine.

Cette commission est composée de la manière suivante :

Président : le vice-amiral Jurien de la Gravière.

Membres : MM. Robertet, chef de bureau des bibliothèques populaires au Ministère de l'Instruction publique; Alquier, capitaine de vaisseau; Sebert, colonel de l'artillerie de la marine; Chanu, colonel d'infanterie de la Marine; Fenaux, capitaine de frégate; de Trentinian, chef de bataillon d'infanterie de marine; Durassier, blibliothécaire du Ministère de la Marine; Carron, bibliothécaire du dépôt de la marine.

Secrétaire : M. Servant, commis de l'administration centrale de la marine.

Société Franklin. — La Société Franklin, fondée pour la propagation des bibliothèques populaires, continue ses envois à l'armée.

M. le général Favé, président de l'œuvre, vient d'adresser au général de Courcy, commandant le corps expéditionnaire du Tonkin, 110 volumes; à la garnison de Briançon, 80 volumes; au colonel Fix, commandant les subdivisions d'Aumale, 150 volumes pour les compagnies disciplinaires.

Les bibliothèques municipales de Paris en 1885. — Voici les passages les plus intéressants du rapport sur les bibliothèques municipales que la Préfecture de la Seine a bien voulu nous communiquer dernièrement, rapport que nous n'avons pu, comme nous l'avions promis, analyser le mois dernier.

Les bibliothèques municipales de Paris ont pris, en 1884, grâce aux crédits mis libéralement à la disposition du service par le Conseil municipal, et au concours de la Direction de l'Enseignement primaire, un nouveau développement, dont il n'est pas sans intérêt de préciser l'importance.

Nombre des bibliothèques. — Le nombre de ces établissements qui était, au 31 décembre 1883, de 24, est actuellement de 42, et sera de 46 avant la fin de l'année 1885. Cette augmentation est la conséquence du principe admis, il y a quelques années, par le Conseil municipal de créer une bibliothèque dans chaque quartier, en utilisant à cet effet les écoles communales de garçons, dont les locaux sont disponibles le soir.

C'est ainsi qu'on a pu, sans grande dépense, multiplier les bibliothèques, de manière à rapprocher le plus possible les livres des lecteurs, condition nécessaire pour répandre le goût de la lecture. L'installation de bibliothèques dans les locaux scolaires a permis d'employer comme bibliothécaires les instituteurs communaux; les instituteurs sont, par leurs connaissances acquises, par leur habitude de l'enseignement, éminemment propres à ce genre de fonctions; ils trouvent dans leurs anciens élèves des lecteurs intelligents dont ils sont heureux de continuer l'éducation, à l'aide du livre, en dehors de l'école.

L'adaptation d'écoles communales à l'usage de bibliothèques n'a eu que d'excellents résultats et mérite d'être répandue.

Fonctionnement. — Généralement, les bibliothèques municipales ont le double service de la lecture sur place et du prêt à domicile. Toutefois, par suite de l'insuffisance des locaux, ce dernier service existe seul dans les bibliothèques des VIIIe et XXe mairies, ainsi que dans les écoles des rues d'Argenteuil, Saint-Denis, de Vaugirard, Titon, Servan, Baudricourt et Vitruve, où les lecteurs sur place ne pourront être admis que lorsque de nouvelles salles auront été ouvertes. La section de lecture sur place est, en effet, autant que possible, séparée du prêt à domicile, afin que les travailleurs ne soient pas dérangés par les allées et venues des emprunteurs.

En résumé, sur les 42 bibliothèques actuelles, 33, c'est-à-dire plus des trois quarts, ont le double service, et 9 seulement le service du prêt à domicile, qui, du reste, est le plus important et le plus utile.

Nombre des ouvrages lus. — On remarque chaque année un plus grand empressement du public à fréquenter les bibliothèques municipales.

Pendant la période écoulée du 1er octobre 1883 au 30 septembre 1884, le nombre des ouvrages lus a été le suivant :

Livres lus sur place.....	117.046
— prêtés à domicile.....	582.716
Total.....	699.762

Pendant la période précédente (du 1er octobre 1882 au 30 septembre 1883), le nombre des livres lus avait été :

Pour les livres lus sur place.....	106.468
— prêtés à domicile....	407.819
Total.....	514.287

Il y a donc, au profit de la période qui vient de se clore, une différence :

Pour la lecture sur place, de.....	10.578
Et pour le prêt à domicile, de....	174.897
Au total, de.....	185.475 volumes.

ce qui constitue une augmentation :
Pour la lecture sur place de 9 o/o.
Pour la lecture à domicile de 42 o/o.
Et pour l'ensemble des services de 36 o/o.

On voit que le chiffre des livres lus sur place est, comme précédemment, de beaucoup inférieur à celui des livres prêtés à domicile (16 o/o seulement du chiffre total des ouvrages lus); ce fait peut provenir de l'insuffisance des locaux mis à la disposition du public; mais il faut reconnaître que l'on préfère, en général, emporter le livre à domicile; l'emprunteur peut ainsi lire aux heures qui lui sont le plus commodes, et souvent faire profiter sa famille du livre emprunté.

La proportion entre les résultats des deux sections varie, d'ailleurs, suivant les arrondissements. Ainsi, à la bibliothèque de la mairie du IVe arrondissement, 44 o/o des livres lus sont consultés sur place, tandis qu'à la mairie du XVIe arrondissement les livres lus sur place ne représentent que 16 o/o de l'ensemble des lectures. Ces différences proviennent de causes diverses : l'étendue de l'arrondissement, dont la population est plus ou moins agglomérée sur certains points, les habitudes, l'état social de chaque quartier, etc. L'Administration s'inspire de ces diverses considérations pour le développement des services.

Si l'on considère les bibliothèques au point de vue de la date de leur création, on constate qu'en général, les plus anciennes sont les plus prospères : celle du XIe arrondissement, fondée en 1865; celle du IVe, fondée en 1874; celle du IIe, fondée en 1875; celle du XVIIe, qui date de 1877, sont aujourd'hui les plus fréquentées. Toutefois, des bibliothèques récentes, parmi lesquelles il faut citer celle du Ier arrondissement, ouverte en 1880 et celle du XIVe, ouverte en 1882, ont un succès presque égal, ce qui témoigne de l'évidence des besoins auxquels répondait leur création, trop longtemps retardée. Une plus récente encore, celle de la rue de l'Arbalète, 39 *bis*, ouverte en février 1884, a déjà donné des résultats très remarquables (17,818 livres lus jusqu'au 30 septembre 1884), supérieurs à ceux de plusieurs bibliothèques de mairies qui ont fonctionné toute l'année.

Le nombre des lecteurs, ou pour être plus exact des livres empruntés, a été considérable en 1884. On constate en effet, sur l'année 1883, une augmentation de 185,475 volumes lus.

Cette augmentation, la plus considérable qui ait été constatée depuis l'origine des bibliothèques municipales, provient, pour moitié environ, des nouvelles créations; pour l'autre moitié, du développement des anciennes bibliothèques; savoir :

Livres lus en plus dans les nouvelles bibliothèques.	88.431
soit 47 °/o.	
Livres lus en plus dans les anciennes bibliothèques.	97.134
soit 53 °/o.	
Total égal.....	185.565

Parmi les anciennes bibliothèques qui ont le plus progressé, il faut citer les bibliothèques des 1er, 2e, 4e, 8e, 11e, 12e, 13e, 14e et 20e arrondissements, et celles des écoles de l'avenue Duquesne, de l'avenue Parmentier et de la rue Saint-Ferdinand; cette dernière dans des proportions considérables (14,685 lectures de plus).

Toutes les bibliothèques municipales, sauf quatre, sont d'ailleurs en voie d'accroissement depuis l'an dernier, et leur prospérité ne pourra que s'accentuer davantage quand de nouvelles ressources auront été mises à leur disposition.

Pour l'année 1884, on peut constater chaque mois une progression régulière dans le mouvement des lecteurs depuis octobre 1883 (48,105 livres lus) jusqu'à septembre 1884 (68,227 livres lus). Cette progression a eté constante, sauf pour les mois d'avril, juin, juillet et août 1884, ce qui s'explique par la persistance, à cette époque, du beau temps, qui a engagé un certain nombre de lecteurs à sacrifier la lecture à la promenade.

Ce fait, qui se produit tous les ans dans une certaine mesure, n'a pas, du reste, empêché la progression de reprendre, à la fin de la période, dont le dernier mois accuse, en définitive, 20,122 lecteurs de plus que le premier.

En examinant chaque bibliothèque isolément, on retrouve naturellement la trace de cette progression. Toutefois, on peut signaler quelques exceptions : ainsi, les bibliothèques des mairies des 3e, 5e, 9e et 18e arrondissements sont en décroissance plus ou moins sensible sur l'année dernière. Cette décroissance, qui n'a été que momentanée et tend déjà à disparaître, paraît avoir été causée par la création de bibliothèques municipales de quartiers dans des écoles voisines; une partie de la clientèle de la mairie s'est immédiatement portée vers une bibliothèque plus voisine, mais elle a été remplacée au bout de peu de temps par de nouveaux lecteurs. Le nombre des livres lus dans l'arrondissement a d'ailleurs toujours été supérieur, dans son ensemble, à celui des livres lus à la bibliothèque de la mairie avant la création de la bibliothèque de quartier. Ainsi, le 3e arrondissement, où l'on ne trouvait que 2,226 livres lus au mois d'octobre 1883, lorsque la bibliothèque de la mairie fonctionnait seule, a 3,010 livres lus en septembre 1884, alors que la bibliothèque de la mairie et celle de la rue Montgolfier fonctionnaient simultanément. On voit donc que la création des bibliothèques de quartier a partout sensiblement accru le nombre des lecteurs.

Pour l'ensemble des bibliothèques, la progression est la suivante :

Années.	Volumes lus.				Augmentation.
1878...	28.938				
1879...	57.840	soit	28.902 vol.	de plus, ou	99 °/o
1880...	147.567	—	89.727	—	125 °/o
1881...	234.372	—	86,805	—	58 °/o
1882...	363.322	—	128.950	—	55 °/o
1883...	514.287	—	150.965	—	41 °/o
1884...	699.762	—	185.475	—	42 °/o

L'excédant d'une année sur l'autre n'a donc pas été jusqu'ici moindre de 40 o/o, malgré l'élévation constante des chiffres sur lesquels s'établit la proportion. En comparant la dernière période avec la première, on trouverait un accroissement total de 670,824 livres lus, c'est-à-dire de 2,318 o/o. Si, comme il y a lieu de l'espérer, la proportion minima d'accroissement (40 o/o) continue, le chiffre d'un million de volumes lus sera atteint en peu de temps, et ce chiffre même paraîtra médiocre, si l'on se souvient que, dans la plupart des grandes villes d'Angleterre et d'Amérique, presque tous les citoyens fréquentent la bibliothèque municipale, au plus grand profit du progrès social.

La progression est à peu près la même pour toutes les bibliothèques, c'est-à-dire que le chiffre des volumes lus s'élève régulièrement et d'une façon constante d'environ 40 ou 50 o/o chaque année. On peut citer, parmi celles qui ont le plus gagné depuis leur origine, la bibliothèque du 2e arrondissement, qui, de 5,885 livres lus en 1878, est arrivée à 42,981 en 1884; celle du 11e arrondissement, qui, de 6,512 est arrivée à 49,557; celle du 17e arrondissement, qui, de 5,170 a atteint le chiffre de 37,608. Il est probable que, peu à peu, les résultats obtenus s'égaliseront dans les diverses bibliothèques, quand elles se trouveront toutes dans des conditions à peu près identiques au point de vue des locaux, du nombre des livres, du personnel, etc...

Le premier rang appartient, comme en 1883, à la bibliothèque de la mairie du 11e arrondissement, avec 49,557 volumes lus. Viennent ensuite les bibliothèques des 2e, 4e et 17e arrondissements. Celle qui a prêté le moins de livres, parmi les bibliothèques des mairies, est la bibliothèque du 5e arrondissement (13,474 lectures seulement).

La plus fréquentée des bibliothèques installées dans les écoles communales est celle de la rue Saint-Ferdinand, qui dessert le quartier des Ternes, où elle est très appréciée. Vient ensuite celle de l'avenue Parmentier, placée au centre d'un quartier populeux (Folie-Méricourt). Celle de la rue de l'Arbalète est, parmi les bibliothèques fondées cette année, la plus florissante, ce qui paraît tenir à sa position au milieu d'un quartier d'études et aussi à sa bonne direction.

De cette statistique matérielle des lectures effectuées en 1883-84, il faut passer à la statistique morale de ces lectures, c'est-à-dire à l'examen de la nature des livres lus. On peut soutenir que toutes les lectures sont bonnes, mais il est certain que les ouvrages sérieux, instructifs, capables de produire une amélioration intellectuelle ou morale, sont les seuls dont on doive favoriser la lecture.

Voici comment se décomposent les livres lus :

Sciences et arts, enseignement	65.016
Histoire	58.766
Géographie	64.579
Littérature, poésie, théâtre	84.576
Romans	400.631
Langues étrangères	3.220
Musique	22.974
Total égal	699.762

Il paraît inutile de revenir sur la question si controversée des romans : il suffit, ce semble, de répéter qu'il n'entre pas de romans immoraux dans les bibliothèques municipales, et que, par conséquent, la lecture des romans qui s'y trouvent ne peut avoir d'inconvénient. Il paraît d'ailleurs nécessaire de faire une part aux ouvrages de fiction qui procurent une distraction honnête; c'est à quoi s'appliquent les commissions locales chargées, dans chaque arrondissement, du choix des livres.

Les bibliothèques où on lit le plus de romans (proportionnellement aux autres lectures) sont celles des mairies des 1er, 5e, 8e, 11e, 12e, 15e, 17e et 20e arrondissements. Celles où on en lit le moins sont celles des 2e, 4e, 13e et 16e mairies.

Si la proportion des romans lus n'a pas diminué, le nombre des autres ouvrages lus est en progrès, et a atteint le chiffre de 299,131 contre 230,865 prêtés l'année précédente; l'augmentation est de plus de 20 o/o. On a lu dans les bibliothèques municipales environ 65,000 volumes de science ou d'art, 84,000 volumes de littérature, 58,000 volumes d'histoire, 64,000 volumes de géographie, etc. C'est là un résultat dont on peut, à bon droit, se féliciter.

Citons aussi, parmi les livres dont la mise en circulation est intéressante, les ouvrages en langues étrangères (3,220 lus en 1884, au lieu de 2,505 pendant l'année précédente), et les partitions de musique qui ont donné lieu à un mouvement de 22,974 prêts, au lieu de 16,585 en 1883.

ÉTRANGER

Allemagne. — *Bibliothèque de Munich.* — L'importante collection de manuscrits néo-indiens et afghans ayant appartenu au professeur E. Trumpp vient d'être acquise par la Bibliothèque de Munich.

La collection comprend, à ce qu'on dit, des manuscrits originaux et des copies d'écrits littéraires d'une grande valeur pour la connaissance des langues afghane et sindhi.

Italie. — *Vols à la Bibliothèque de Parme.* — La bibliothèque de l'Université de Parme est une des plus riches d'Italie en livres précieux et anciens, in-

cunables des imprimeries d'Italie. On ne compte pas moins de 80,000 volumes au catalogue. Eh bien, on vient de constater des soustractions vraiment fantastiques. Ces jours derniers, un savant anglais arrivait à Parme pour consulter un manuscrit de la bibliothèque. On ne le retrouva pas. Le bibliothécaire fit surveiller son personnel, convaincu que si des vols se commettaient, ce ne pouvait être que par le personnel. Peu après, on put voir le secrétaire de la bibliothèque, « le cavaliere » Passini, qui partait, emportant un assez volumineux paquet sous son bras. On l'arrêta, il emportait un code. On trouva sur lui une double clef servant à ouvrir les rayons. L'importance des soustractions est considérable : 5,000 volumes ont été enlevés; on en a trouvé des centaines chez Passini.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— Paris — Province — Étranger —

FRANCE

— M. Flammermont est un travailleur infatigable. Parmi les dernières brochures qu'il vient de faire paraître, signalons celle qui a trait aux *Facilités de travail assurées en Allemagne aux professeurs des universités de province*, par le prêt des livres, des manuscrits et même des documents d'archives.

— M. Boucher de Molandon vient de faire paraître à Orléans, chez le libraire Herluison, une nouvelle brochure sur la famille de Jeanne d'Arc : *Jacques d'Arc, père de la Pucelle, d'après des textes déjà connus et des documents récemment découverts.* (In-8°, 28 p.).

— Le deuxième fascicule de *la Paléographie des classiques latins* a paru chez l'éditeur Hachette. Il est exclusivement consacré à Cicéron.

— Sous ce titre : *Recueil de textes pour servir à l'enseignement et à l'étude de l'histoire,* M. Giry vient de publier à la librairie Picard une collection de documents sur les relations que la royauté entretenait avec les villes.

L'ouvrage est précédé d'une préface de M. Lavisse.

— Mlle Dosquet, qui a entrepris la traduction de l'ouvrage allemand de M. de Sybel : *Histoire de l'Europe pendant la Révolution française,* vient d'en publier le quatrième volume à la librairie Alcan.

— Il vient de paraître le premier volume d'un ouvrage intitulé : *Documents inédits sur le commerce de Marseille au moyen âge.*

L'auteur est M. Blancard, archiviste des Bouches-du-Rhône.

— Sous ce titre : *la Décade,* l'administration de *la Revue britannique* fait paraître trois fois par mois depuis le 1er juillet un recueil de correspondances, de notes et de chroniques françaises et étrangères.

ÉTRANGER

Allemagne. — « *Le Truquage* » de M. Paul Eudel paraît en traduction allemande chez M. Grünow, à Leipzig.

Angleterre. — MM. Elliot Stocks publient le quatrième volume des *Légendes et traditions populaires de l'Angleterre.* — Les trois premiers volumes traitaient successivement des coutumes, des dialectes et des proverbes et des superstitions populaires.

— M. Paul Friedmann vient de faire paraître à Londres, chez l'éditeur Macmillan, en deux volumes in-8°, un intéressant ouvrage sur Anne Boleyn : *Anne Boleyn; a chapter of English history.*

— *La Cassell's Red library,* dont nous avons eu déjà occasion de parler, ne publie dans sa collection que des livres de choix. — Les deux derniers volumes parus sont : *Dickens's Old Curiosity Shop* et *Rienzi* de Lord Lytton.

— MM. Gilbert and Rivington, « polyglot printers » à Clerkenwell, ont publié un recueil de spécimens-types curieux et rares où se trouvent réunis la plus grande partie des caractères employés par les nations de l'Orient, Arabes, Arméniens, Hébreux, Japonais, Chinois, Russes, Turcs ainsi que ceux des idiomes Tamil, Telùgu, Gujarati, Hindustani, Bengali, Birmanais, etc.

Le papier et l'exécution des types sont irréprochables.

— Les éditeurs du *Dictionary of National biography* viennent d'en faire paraître le second volume ; il comprend les articles de *Annesley* à *Baird*.

Annonçons aussi la publication du tome XIX de *l'Encyclopædia britannica*.

— Viennent également de paraître :

Gustave Doré, Life and reminiscences, compiled from material supplied by Doré's relations and friends, with many original unpublished sketches and selections from Doré's best published illustrations. — By Blanche Roosevelt. In-8°, 530 pages. Londres, Low et Marston.

— *Victor Hugo, his life and work*. By G. Barnett-Smith, avec portrait. In-8°, 332 pages. Ward et Doroney.

Italie. — Un des principaux ouvrages de Ch. Darwin vient de paraître en traduction italienne sous le titre : *Il potere di movimento nelle piante*. Cette traduction est due à MM. G. et R. Canestri et a été éditée par l'Union typographique de Turin.

Belgique. — M. de Lettenhove vient de publier l'avant-dernier volume de son ouvrage : *les Huguenots et les Gueux*. Il embrasse les années 1578 à 1580.

— La librairie de *l'Office de publicité* publie en ce moment deux éditions des œuvres de Conscience, l'une en flamand, l'autre en français, celle-ci avec illustrations, genre Erckmann-Chatrian ; quarante-trois séries de la première et trente-six séries de la seconde ont paru. La publication se poursuit rapidement, sans interruption, de même que celle de *la Collection nationale belge*, une véritable encyclopédie de jeunesse comprenant actuellement soixante-sept petits volumes très bien écrits et imprimés. La même maison, placée sous la direction de M. Cornélis, nous a donné dernièrement deux ouvrages compacts et importants ; une réimpression de *la Culture des arbres fruitiers*, de *Gillekens*, et *le Cours de pédagogie*, de *Th. Braun*.

Suisse. — Signalons les deux publications suivantes :

Histoire de la science et des savants depuis deux siècles, précédée et suivie d'autres études sur des sujets scientifiques, par Alphonse de Candolle. — 2e édition, considérablement augmentée. — 1 vol. in-8°. Genève, Georg, 1885.

La première édition de cet ouvrage a paru en 1873 et était depuis longtemps épuisée.

Les sujets traités sont : l'influence de l'hérédité et de la sélection sur l'espèce humaine et leur part dans la production des savants.

— Étude sur la langue française. — De l'orthoduits dans la langue, par Théodore de Saussure. Genève-Paris. In-8°.

Amérique. — Le second volume de l' « American Catalogue » fondé par F. Leypoldt, vient de paraître. On y trouve la liste complète des ouvrages qui ont été publiés en Amérique de 1876 au 1er juillet 1884. — Le catalogue contient une liste alphabétique des noms d'auteurs, des titres et des pseudonymes, ainsi qu'une table classée par ordre de matières.

M. Leypoldt est mort avant d'avoir pu terminer le second volume de son catalogue, qui se publie aujourd'hui sous la direction de M. R. Bowker et de Miss Appleton.

The fall of the great republic. — MM. Roberts de Boston viennent d'éditer une petite brochure dans le genre de « la bataille de Dorking » et intitulée : *The fall of the great republic*, la chute de la grande République. — Un mouvement révolutionnaire est censé mettre en conflagration les États-Unis ; Chicago est réduite en cendres, l'anarchie est proclamée et Washington pillée par la populace. L'Angleterre déclare la guerre aux États-Unis, la ville de Boston est prise par une armée anglaise, la grande République américaine succombe et tombe au rang d'une province coloniale d'une puissance européenne.

Dictionary of anonymous and pseudonymous literature. — Le troisième volume de cette intéressante publication vient de paraître ; un quatrième volume complètera l'ouvrage et donnera un index des noms et pseudonymes d'auteurs.

PUBLICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES ÉTRANGÈRES
nouvellement parues.

Ahlwardt : Kurzes Verzeichniss der Landberg'schen Sammlung arabischer Handschriften. (Liste des manuscrits arabes de la collection Landsberg, achetée par la Bibl. royale de Berlin). Berlin, Asher. XII, 107 p. in-8°. — Prix : 3 fr. 75.

Balzani : Le cronache italiane nel medio eve, descritte. — Milan, Hœpli. — 312 p. — Prix : 4 francs.

Bibliografia giuridica italiane e Straniera (bulletin mensuel). Anno I, n° 1, janvier 1884.

Catalogus der bibliotheek van de vereeniging ter bevordering des boekhandels. — (Catalogue de la bibliothèque de la Societé d'encouragement de la librairie). Amsterdam, van Kampen — 8,265 p., gr. in-8°.

G. Ebers : Richard Lepsius (biographie de), Leipzig, Engelmann — 390 p. in-8°.

Harvard University Bulletin. — Vol. IV, n° 2, mai 1885, edited by Justin Winsor.

The Dante collection in the Harvard college and Boston public Librairies, par William C. Lane. Cambridge, Massachusetts.

originales et 115 ouvrages de toute nature relatifs à l'œuvre du Dante.

Antonio Favaro : Gli Scritti inedite di Leonardo da Vinci secondo gli ultimi studi. — Venise, tip. Antonelli.

Greek folk-songs from the turkish provinces of Greece, Albania, Thessaly and Macedonia (chants populaires traduits du grec moderne), par Lucy M. J. Garnett.

Londres, Elliot Stock, in-8° pp. xxxi-260.

W. Heinsius : Allgemeines Bücherlexicon, catalogue par ordre alphabétique de tous les livres parus en Allemagne de 1700 à 1884. — Tome XVII, 1re livraison. — Leipzig, Brockhaus, — 80 pages, in-4°. — Prix : 3 fr. 75.

Manzano : Cenni biografici dei letterati ed artisti friulani dal seculo xiv al xix. — Udine, Gambierasi, in-8°. — Prix : 2 francs.

Meyer : Svenskt literatur-lexicon. Dictionn. de la littérature suédoise, 2e fascicule — Stockholm, Seligman, in-8°.

Miola : L'insegnamento della paleografia nella bibl. nazionale di Napoli — Naples, tip. dell' Academia delle scienze. 16 p. in-8°.

Presse (die deutsche). — Liste des journaux et périodiques qui se publient dans l'empire allemand. — IIe partie : périodiques. — Forbach, Hupfer, in-8°. — Prix : 1 fr. 25.

Pflugk-Hartlung : Specimina selecta chartarum pontificum romanorum. — Pars Ia. — Stuttgart, Kohlhammer, in-fol. — Prix : 62 fr. 50.

Poletto : Dizionario dantesco, di quanto si contiene nelle opere di Dante Alighieri, con richiami alla *Somma teologica* di san Tommaso d'Aquino. — Vol. I. Siena, in-16, pag. xix-428. — Prix : 4 francs.

G. Porro : Catologo dei codici manoscritti della Trivulziana. — Torino, Bocca, in-4°, pp. xv-532.

G. B. De Rossi : La bibliotheca della sede apostolica ed i catalogi de' suoi manoscritti. — J. Gabinetti di oggetti di scienze naturali, arti ed archeologia annessi alla bibliotheca Vaticana. — Caggiani, 68 p. in-4°. — (N'est pas dans le commerce.)

V. Seidlitz : Die gedruckten illustrierten Gebetbücher des 15 und 16 Jahrhunderts in Deutschland. — (Les livres d'heures illustrés allemands imprimés pendant les xve et xvie siècles).

A. Sinker : A catalogue of the english books printed before 1601. — (Liste des ouvrages imprimés anglais antérieurs à 1601 et qui se trouvent aujourd'hui dans la bibl. de Trinity College, à Cambridge. — Cambridge, Deighton et Bell. — In-8°. — Prix : 19 francs.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

— Conformément au texte du testament de Victor Hugo, les manuscrits du poète ont été remis à MM. Paul Meurice, Auguste Vacquerie et Ernest Lefèvre, chargés de les classer et d'en assurer la publication.

Le premier volume des œuvres inédites du poète paraîtra en décembre prochain.

— M. Hovyn de Tranchère, ancien député de la Gironde, ancien correspondant du *Livre* en Russie, met en souscription chez l'éditeur Féret, à Bordeaux, une œuvre en deux volumes in-8° qu'il intitule : *Les dessous de l'histoire, curiosités judiciaires, administratives, politiques et littéraires.* Ces deux volumes doivent être ainsi composés :

Premier volume.— Marie Stuart ; Histoire de Marie Stuart; notice sur Marie Stuart; son procès et sa mort. — *Henri IV ;* histoire de ses amours, écrite par Louise de Lorraine; procès et supplice de François Ravaillac; procès et mort du maréchal de Biron. — *Histoire de Bordeaux;* luttes du Parlement avec les Séguier; remontrances; conflits; affaires religieuses; émeutes et soulèvements. — *Époque de la Fronde;* prise du château de Vayres par les Épernonistes; siège de Libourne par les Bordelais.

Second volume. — La fin de la Fronde à Bordeaux; histoire de la possession des Ursulines de Loudun; Paris ridicule; le Dieudiade, ou caractères satyriques de la cour de Louis XIV; documents sur la Bastille et sur Latude.

— M. Andrieu, érudit agenais, met la dernière main à deux ouvrages importants : 1° *L'Imprimerie en Agenais depuis l'origine jusqu'à nos jours.* — 2° *Bibliographie générale de l'Agenais. Répertoire alphabétique de tous les livres, brochures, journaux, etc. dus à des auteurs de la région, imprimés dans ce pays ou l'intéressant directement, avec des notes littéraires et biographiques.*

ÉTRANGER

Allemagne. — On sait que le dernier descendant de Gœthe a, en mourant, légué les archives de son

d'après les renseignements que nous donnent les journaux allemands, il paraîtrait que ces archives ont une importance considérable : elles vont être examinées par un comité spécial, qui aura à établir d'après les manuscrits une édition définitive des œuvres de Gœthe et à choisir, dans la correspondance et les fragments inédits, ce qui peut être publié.

Les papiers de Gœthe, qui ont tous été pieusement conservés, remplissent sept grandes armoires. Naturellement, tous ne pourront être utilisés : l'auteur de *Werther*, qui était un homme d'ordre, conservait, paraît-il, et classait soigneusement toutes les lettres qu'il recevait, de quelque provenance qu'elles fussent ; il conservait aussi les notes qu'il prenait pour ses ouvrages scientifiques, et jusqu'à ses comptes de ménage avec carnets de boucher et de boulanger : de ceux-là nous pouvons être sûrs que les biographes, enclins par nature à tout examiner par le petit côté, ne nous feront pas grâce !

Les membres du bureau de la *Société de Gœthe*, entre autres MM. Erich Schmidt et de Lœper, travaillent de leur mieux au triage de ces documents, et la grande-duchesse de Saxe-Weimar les seconde avec une ardeur infatigable, passant plus de six heures par jour à fouiller dans les sept armoires ; aussi sait-on déjà par à peu près ce qu'on pourra en extraire.

Il y aura d'abord quelques fragments poétiques et épigrammatiques, mais peu nombreux : la plupart de ceux qu'on a retrouvés jusqu'à présent sont, paraît-il, d'une extrême vivacité, les uns trop érotiques, et les autres irréligieux. On en a prudemment écarté un certain nombre. Il y aura ensuite quelques projets que Gœthe n'a pas exécutés, des études sur Homère pour une édition commencée de l'*Iliade*, des notes curieuses sur la mise en scène de *Faust* et d'*Egmont*, dont quelques-unes de Schiller relatives à cette dernière pièce.

C'est par la correspondance que commencera la série des publications. Très prochainement, M. Burkhardt donnera une édition des lettres de la mère de Gœthe à la duchesse Anna-Amélie, dont quelques extraits seulement ont encore été publiés. Puis, l'hiver prochain, viendront les lettres de Gœthe à sa femme, puis celles à sa sœur, écrites lorsqu'il était étudiant.

Mais, ce qu'il y aura de plus intéressant dans cette succession, ce sera certainement le journal du poète. Gœthe l'a poursuivi d'un bout à l'autre de sa carrière, avec sa régularité habituelle, à partir de 1796 jusqu'en 1832, peu de jours avant sa mort. On n'a relevé une lacune que dans l'année 1805, au moment de la mort de Schiller. Lorsqu'il a commencé à prendre ces notes sur lui-même, Gœthe se contentait de les transcrire sur des feuilles volantes. Plus tard, il a pris des cahiers, puis des agendas, et, enfin, des sortes de grands registres. Les derniers volumes ne sont pas écrits de sa main : il les a dictés.

— M. Gustave Ruprecht, le rédacteur actuel de la *Bibliotheca theologica*, prépare une histoire de la littérature religieuse en Allemagne, de 1863 à nos jours.

Cet ouvrage est destiné à compléter la Bibliotheca theologica de M. Zuchbold (1830 à 1862), qui elle-même faisait suite au grand ouvrage de M. Enslin.

Italie. — MM. Treves frères ont sous presse le second volume de la *Vita di Cristoforo Colombo* narrata da Francesco Tarducci, secondo gli ultimi documenti. Les travaux et documents les plus importants ont été consultés pour la rédaction de cet ouvrage.

Amérique. — L'ouvrage de l'ancien président de la république des États-Unis est presque terminé. « Les Mémoires personnels de M. S. Grant » formeront deux volumes. Le premier, sous presse à l'heure qu'il est, paraîtra au commencement de décembre, le second en mars 1886.

Le général s'était décidé à écrire cet ouvrage après qu'il eut perdu sa fortune toute entière dans la faillite Grant et Ward, de New-York. Il en était à moitié de sa tâche, quand l'affection cancéreuse de la langue dont il était atteint prit subitement un caractère grave.

Le travail fut interrompu pendant des mois, et ne put être repris qu'à l'aide d'un secrétaire. Les sources ne manquaient pas, car les Mémoires ne sont que le développement des notes que Grant avait fait prendre journellement pendant la guerre de Sécession. Trente gros volumes sont remplis par des notes de ce genre, auxquelles viennent s'ajouter des lettres, des documents officiels, des cartes, des ordres de bataille, collés en regard des faits auxquels ils se rapportent

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

Le dossier de Victor Hugo.

Testament littéraire de Victor Hugo.

Je veux qu'après ma mort tous mes manuscrits non choses écrites de ma main que je laisserai, de quelque nature qu'elles soient, je veux, dis-je, que tous mes manuscrits, sans exception, et quelle qu'en soit la dimension, soient réunis et remis à la disposition des trois amis dont voici les noms :

Paul Meurice, Auguste Vacquerie,

Je donne à ces trois amis pleins pouvoirs pour requérir l'exécution entière et complète de ma volonté.

Je les charge de publier mes manuscrits de la façon que voici :

Lesdits manuscrits peuvent être classés en trois catégories :

Premièrement, les œuvres tout à fait terminées;

Deuxièmement, les œuvres commencées, terminées en partie, mais non achevées;

Troisièmement, les ébauches, fragments, idées éparses, vers ou prose, semés çà et là, soit dans mes carnets, soit sur des feuilles volantes.

Je prie mes trois amis, ou l'un d'eux choisi par eux, de faire ce triage avec le plus grand soin et comme je le ferais moi-même, dans l'esprit et dans la pensée qu'ils me connaissent, et avec toute l'amitié dont ils m'ont donné tant de marques.

Je les prie de publier, avec des intervalles dont ils seront juges entre chaque publication :

D'abord, les œuvres terminées;

Ensuite, les œuvres commencées et en partie achevées ;

Enfin, les fragments et idées éparses.

Cette dernière catégorie d'œuvres, se rattachant à l'ensemble de toutes mes idées, quoique sans lien apparent, formera, je pense, plusieurs volumes, et sera publiée sous le titre *Océan*. Presque tout cela a été écrit dans mon exil. Je rends à la mer ce que j'ai reçu d'elle.

Pour assurer les frais de la publication de cet ensemble d'œuvres, il sera distrait de ma succession une somme de *cent mille francs* qui sera réservée et affectée auxdits frais.

MM. Paul Meurice, Auguste Vacquerie et Ernest Lefèvre, après les frais payés, recevront, pour se les partager entre eux dans la proportion du travail fait par chacun,

1° Sur la première catégorie d'œuvres, *quinze pour cent* du bénéfice net;

2° Sur la deuxième catégorie, *vingt-cinq pour cent* du bénéfice net;

3° Sur la troisième catégorie, qui exigera des notes, des préfaces peut-être, beaucoup de temps et de travail, *cinquante pour cent* du bénéfice net.

Indépendamment de ces trois catégories de publications, mes trois amis, dans le cas où l'on jugerait à propos de publier mes lettres après ma mort, sont expressément chargés par moi de cette publication, en vertu du principe que les lettres appartiennent, non à celui qui les a reçues, mais à celui qui les a écrites. Ils feront le triage de mes lettres et seront juges des conditions de convenance et d'opportunité de cette publication.

Ils recevront sur le bénéfice net de la publication de mes lettres *cinquante pour cent.*

Je les remercie du plus profond de mon cœur de vouloir bien prendre tous ces soins.

En cas de décès de l'un d'eux, ils désigneraient, s'il était nécessaire, une tierce personne qui aurait leur confiance, pour le remplacer.

Telles sont mes volontés expresses pour la publication de tous les manuscrits inédits, quels qu'ils soient, que je laisserai après ma mort.

J'ordonne que ces manuscrits soient immédiatement remis à MM. Paul Meurice, Auguste Vacquerie et Ernest Lefèvre pour qu'ils exécutent mes intentions comme l'eussent fait mes fils bien aimés que je vais rejoindre.

Fait et écrit de ma main, en pleine santé d'esprit et de corps, aujourd'hui vingt-trois septembre mil huit cent soixante-quinze, à Paris.

VICTOR HUGO.

— Le journal le *Rappel*, qui enregistre ce document, le fait suivre de ces déclarations :

Nous sommes profondément touchés de la confiance que Victor Hugo nous témoigne et profondément reconnaissants de l'immense honneur qu'il nous fait en nous choisissant pour les metteurs en œuvre de ses manuscrits et pour les interprètes de sa pensée.

Nous acceptons la mission.

Nous n'acceptons pas l'argent.

Pendant trente ans, nous avons fait pour rien ce que Victor Hugo nous demande de continuer. Il ne nous convient pas d'en être payés après sa mort plus que de son vivant.

Nous renonçons entièrement et irrévocablement à notre part dans les bénéfices de la publication de ses manuscrits.

Nous la donnons à tout ce qui servira sa mémoire et son œuvre. Un acte régulier en déterminera et en constatera l'emploi.

Les premiers produits en seront attribués à la souscription pour le monument.

PAUL MEURICE. — AUGUSTE VACQUERIE.

Extrêmement honoré d'avoir été associé par Victor Hugo au mandat de MM. Paul Meurice et Auguste Vacquerie, je me joins à leur déclaration : je refuse l'argent, et j'accepte la mission avec reconnaissance.

ERNEST LEFÈVRE.

Manuscrits de Victor Hugo. — L'inventaire des papiers de Victor Hugo a amené la découverte d'intéressantes œuvres manuscrites dont voici la liste :

La Grand'Mère, comédie en un acte, en vers, la seule pièce qui soit terminée et prête pour la scène.

La Forêt mouillée et *la Légende de l'épée,* drames dialogués dans le genre de ceux qui ont paru dans la *Légende des Siècles.*

Peut-être un frère de Gavroche! comédie en un acte, en prose, qui n'est pas jouable, et qui, basée sur les anciens signaux télégraphiques, ne serait plus comprise.

50,000 francs de rentes, bouffonnerie inachevée.

L'Océan, ayant pour sous-titre : *Un Tas de pierres.* C'est l'œuvre où se reflétera la pensée quotidienne de Victor Hugo. Il y a de tout dans ce livre : prose, vers, fragments de drame, scènes de comédie, pensées philosophiques, portraits, dialogues, distiques, etc., etc.

Un manuscrit a été perdu, celui des *Jumeaux*, drame en cinq actes, dont trois terminés. Dans ce drame inspiré par la légende du Masque de fer, le maître avait pris la version la plus accréditée, celle établie par Voltaire, Lamé-Fleury, Marius Topin, M. Jung, d'un frère jumeau du roi Louis XIV.

Les Ouvrages du père de Victor Hugo. — Un avocat du barreau de Blois, M. Louis Belton, vient de publier une curieuse brochure, *le Père de Victor Hugo à Blois.*

Elle renferme la liste des manuscrits laissés par le général comte Hugo, qui avait, comme on sait, l'amour des belles-lettres.

La Duchesse d'Alba, le Tambour Robin, l'Hermite du lac, le Solitaire du lac, l'Épée de Brennus, Perrine, ou *la Nouvelle Nina*, anecdote napoléonienne, *l'Intrigue de cour*, comédie en trois actes, *la Permission*, anecdote, *Variante des Amants ennemis, Joseph* ou *l'Enfant trouvé, Essai complémentaire sur le commandement des places de guerre et autres*, etc.

Longévité des poètes. — Plusieurs erreurs se sont glissées dans les renseignements que nous avons donnés dans notre dernier numéro sur la longévité des poètes.

Nous avons fait naître Maynard en 1542 alors que la date exacte de sa naissance est 1582.

Quant à Senécé, ce n'est point en 1757 mais bien en 1737 qu'il convient de rapporter la date de sa mort.

Promotions dans l'ordre de la Légion d'honneur. — Parmi les promotions faites dans l'ordre de la Légion d'honneur, à l'occasion de la fête nationale, nous avons remarqué les nominations suivantes :

M. Robert, inspecteur général des bibliothèques et des archives, auteur de publications historiques, paléographiques et bibliographiques.

M. Bourget, homme de lettres, lauréat de l'Académie française.

M. Ohnet, auteur dramatique.

Les Livres de Marie-Antoinette. — Dans un récent supplément du journal *le Figaro*, M. Ch. Daubige nous donne les détails suivants sur la bibliothèque de Marie-Antoinette.

Jusqu'à présent, on savait que les livres de la bibliothèque intime de l'épouse de Louis XVI aux Tuileries avaient été déposés à la Bibliothèque nationale, mais ce qu'on ignorait, ce qu'aucun ouvrage n'a jamais signalé — l'*Armorial du bibliophile* de M. Guigard pas plus que les autres — c'est qu'une partie de ces

à Périgueux, lors de la création des écoles centrales de département, c'est-à-dire en 1795.

A cette époque, le Directeur de l'école centrale de la Dordogne fut invité à envoyer à Paris une personne chargée de choisir et de soumettre à l'agrément de l'autorité supérieure les ouvrages destinés à former les premiers éléments de la bibliothèque dont il s'agissait de doter l'établissement nouvellement fondé. Arrivé à Paris, le délégué s'en alla trouver le conventionnel Pinet qui était de la Dordogne, lequel, désireux de favoriser son compatriote, obtint pour lui qu'il fût mis en présence des débris de la bibliothèque du tyran et des volumes qui avaient appartenu aux princes et aux princesses de sa famille.

Dans une mesure modeste, le Périgourdin était autorisé à puiser dans ce riche fonds.

A côté des volumes du roi et comme rapprochés par l'infortune, bon nombre de livres de Marie-Antoinette se trouvaient réunis. Ce fut sur ces derniers que le citoyen-délégué arrêta, en homme de goût, ses préférences. Il fit choix d'une centaine de tomes, et emporta ce petit trésor dans sa ville natale. A la suppression de l'école, ces livres royaux contribuèrent à enrichir la bibliothèque municipale, qui avait déjà donné asile à ceux du couvent de Chancelade confisqués à la Révolution.

Ces volumes, de formats différents, sont uniformément reliés en veau rouge sombre granité de points noirs harmonieusement fondus dans la couleur maîtresse. C'était, si nous ne nous trompons pas, la reliure dite *porphyre* dont la sobre élégance, au lendemain des merveilles de Derome, marque un temps d'arrêt dans les tendances luxueuses de l'art d'habiller les livres. Sur les plats, on voit, imprimées en or, les armes de France accolées à celles de la maison d'Autriche, sur le dos, le titre de l'ouvrage et au bas les lettres C. T. (château des Tuileries) surmontées de la couronne royale. Les tranches ne sont pas dorées.

Grâce à l'obligeance de l'érudit archiviste-bibliothécaire qui a bien voulu nous les montrer, nous avons pu examiner un *Regnard*, quatre volumes in-12, édition des libraires associés, Paris 1778, les *Œuvres de Fontenelle* en onze volumes, le *Théâtre de Diderot*, celui de Lagrange-Chancel, un Périgourdin qui se retrouve chez lui, les *Géorgiques* de Virgile, traduction de Jacques Delille, etc., etc..., puis çà et là des ouvrages d'un caractère moins sérieux, comme la *Paysanne parvenue*, du chevalier de Mouy.

Étrange revirement des choses d'ici-bas! Dans les livres d'une reine, livres intimes, effleurés par son haleine, qu'elle avait tenus dans ses mains, qui avaient reposé sur ses genoux, le premier venu peut aujourd'hui lire. Le livre privilégié est devenu le livre de tout le monde.

Lettre inédite d'Alfred de Musset. — Nous trouvons dans la *Gazette anecdotique* cette lettre écrite par Alfred de Musset à Mme de X..., à propos de vers

« Madame,

« Je reçois votre très aimable lettre au retour de plusieurs endroits où je viens d'aller chasser, chose qui vous surprendra peut-être, mais qui n'en est pas moins véritable, j'en atteste le ciel et le dernier lièvre que j'ai manqué. Depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir, j'ai fait de vastes détours et circuits.

« J'ai été à Mantes, où il y a un superbe tombeau du duc de Bretagne; à Tours, où les pruneaux fleurissent; au Croisic, où l'on prend des bains de mer à la glace et où j'ai acheté un chapeau, puis finalement tout le long de la Loire, où il ne manque exactement que de l'eau pour que ce soit le plus beau fleuve du monde, mais il s'y trouve en revanche de fort beaux bancs de sable et même des ornières; on va sur cette rivière en patache.

« Maintenant que mon ardeur de m'instruire est satisfaite sur tous ces points de géographie, je vais faire comme vous, retourner à Paris, et je ne manquerai assurément pas d'aller vous y voir, si je suis assez heureux pour y être à temps.

« Je suis loin d'avoir oublié le sonnet de Fontainebleau, et je vous remercie de vous en souvenir; quant aux vers du livre de Clisson, on m'en a parlé plusieurs fois, et je les tiens pour admirables, mais je n'ai pas l'honneur d'en être le père; il paraît qu'en mettant mon nom au bas, on a voulu du moins m'en faire le parrain. Je n'ai jamais été par là, et quand cet enfant-là m'est né, j'étais probablement bien loin. Ma muse aura accouché pendant mon absence, c'est pour le moins un cas rédhibitoire. J'ai déjà assez mis au monde de mauvais garnements pour ne pas vouloir d'intrus dans la famille.

« Dites à Alfred, je vous prie, que je lui serre la main et l'embrasse de tout mon cœur, et que j'espère que nous nous verrons bientôt. Je pars demain.

« Veuillez agréer, Madame, mes remercîmens de votre bon souvenir, et l'assurance toujours bien sincère de ma respectueuse amitié. »

Bernardin de Saint-Pierre. — Le journal *la Liberté* a reçu la lettre suivante :

« Paris, 22 juin 1885.

« Monsieur,

« Je lis dans le numéro de *la Liberté* du 22 juin l'annonce de la mort de M. Pierre de Saint-Pierre, *descendant* de Bernardin de Saint-Pierre.

« Bernardin de Saint-Pierre n'a plus de descendants.

« De son premier mariage avec ma grand'tante, Félicité Didot, il a eu deux enfants : 1° Paul, mort célibataire; 2° Virginie, mariée au général de Gazan et morte sans enfants. Il s'est ensuite remarié à Mlle de Pelleport et n'a pas eu d'enfants de cette seconde union.

« Excusez-moi, monsieur, de vous envoyer cette rectification, à laquelle j'attache une certaine importance, et veuillez croire à ma considération la plus distinguée.

« P. Gélis-Didot, architecte. »

Malherbe. — On démolit en ce moment, à Aix, dans la rue Courteissade, une maison fort ancienne, qui fut habitée jadis par le poète Malherbe; c'est la seconde à gauche, entrant par la rue de Nazareth.

On sait qu'à l'âge de vingt et un ans Malherbe, qui était né à Caen, d'un père magistrat, fut attaché au service du duc d'Angoulême, fils naturel de Henri II et grand prieur de France. Il fut auprès de lui, en qualité de secrétaire, à Aix, où ce prince faisait fonction de gouverneur en 1576. Malherbe resta là dix ans, en Provence, et Aix peut se dire sa seconde patrie.

Sous le haut patronage du prince, il voyait l'élite de la société. Il s'y maria à vingt-six ans à une femme, Madeleine de Coriolis, de trois ou quatre ans plus âgée que lui, veuve déjà pour la seconde fois et appartenant à une famille parlementaire des plus considérables dans le pays.

C'est dans la maison de la rue Courteissade, dont la démolition a lieu en ce moment, pour dégager l'hôtel de la sous-préfecture, que Malherbe écrivit les fameuses stances à Du Perrier sur la mort de sa fille.

Inauguration des statues de Voltaire et de Béranger. — Le 14 juillet, a été inaugurée sur le quai Malaquais une statue de Voltaire due au ciseau du sculpteur Caillé. Voltaire est représenté debout, un parchemin dans la main gauche et un stylet dans la main droite. L'auteur de *Candide* est vêtu d'une longue houppelande.

Sur le piédestal, on peut lire cette simple inscription :

VOLTAIRE

1694-1778

Des discours ont été prononcés par MM. Yves Guyot, au nom du Comité d'initiative du centenaire de Voltaire; Sardou, au nom de l'Académie française; Arsène Houssaye, représentant la Société des gens de lettres; Michelin, président du Conseil municipal de Paris, au nom de la Ville.

— Le lendemain, a eu lieu au square du Temple l'inauguration de la statue de Béranger.

La statue en bronze, œuvre du sculpteur Doublemard, est placée au milieu de la pelouse centrale, la face tournée vers l'ouest. La pose est pleine de bonhomie : le chansonnier, debout, penche légèrement la tête en avant, les épaules levées, le dos légèrement voûté, la main droite dans le gousset du pantalon.

Sur le piédestal, en marbre blanc, on lit cette inscription :

A Béranger, ses admirateurs et ses concitoyens.

MM. Philibert Audebrand, Spuller, député, Pou-

belle, préfet de la Seine, et le président du Conseil municipal ont prononcé chacun une courte allocution.

—«»—

Béranger jugé par Victor Hugo, Alfred de Musset et Henri Heine. — Dans le remarquable discours qu'il a prononcé à l'inauguration de la statue de Béranger, M. Philibert Audebrand a vengé l'auteur du *Dieu des bonnes gens* des dédains immérités dont on s'est plu parfois à l'abreuver en citant les souvenirs suivants :

Un jour, dans un café de gens de lettres, un faiseur de cantates, payé par la cassette de Napoléon III, se mit à dire tout haut : « Ce n'est pas un poète. » Le lendemain, le propos était rapporté à Henri Heine, qui, en ce moment, s'éteignait sur son lit de douleur. Si accablé de souffrance qu'il pût être, l'auteur de *Reisebilder* se dressa sur son séant et, après une alerte épigramme à l'adresse du blasphémateur, que je n'ai pas besoin de reproduire ici, il s'écria : « Pas un poète, Béranger! Eh ! mon petit monsieur, c'est la lyre la plus sonore des temps modernes ! »

Dénigrer Béranger, c'était aussi ce qu'Alfred de Musset ne voulait pas permettre. Un soir, dans le monde, un plaisantin recommençait le mot dit au café. En guise de réplique, l'auteur de *Rolla*, se levant de sa place, se prit, non à chanter, mais à réciter d'une voix simple et grave l'élégie qui a pour titre : *le Voyage imaginaire*. On sait que Béranger y simule un voyage en Grèce, pendant la guerre de l'indépendance.

En vain faut-il qu'on me traduise Homère :
Oui, je fus Grec, Pythagore a raison ;
Sous Périclès, j'eus Athènes pour mère ;
Je visitai Socrate en sa prison.
De Phidias j'encensai les merveilles.
De l'Illissus j'ai vu les bords fleuris ;
J'ai, sur l'Hymette, éveillé les abeilles ;
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

Alfred de Musset s'arrêtait à dessein à l'avant-dernier de ces vers. Il le répétait sous l'empire d'une sorte de ravissement.

J'ai, sur l'Hymette, éveillé les abeilles.

— Messieurs, ajoutait-il, en avançant le bras, je donnerais un des doigts de ma main pour avoir fait ce vers-là.

Un autre souvenir non moins précieux.

Un soir, j'ai entendu Victor Hugo, chez lui-même, rue de Clichy, s'emporter en magnifiques éloges sur le vieux père injustement délaissé. En faisant remarquer que Béranger a été le premier à varier le ton des rythmes et à anoblir la rime, il prenait surtout plaisir, lui, l'auteur de *l'Art d'être grand-père*, à fixer notre attention sur la ronde si charmante, où l'on voit des enfants, petits garçons, petites filles, danser. Je vous laisse à penser s'il était éloquent, lorsqu'il détachait un des couplets de cette chanson :

Au bruit de lugubres fanfares,
Hélas ! vos yeux se sont ouverts,
C'était le clairon des Barbares
Qui nous annonçait nos revers.

— Messieurs, poursuivait Victor Hugo, je ne sais dans notre langue rien de plus beau que ces quatre vers. Est-ce que vous ne voyez pas là-dedans le mouvement de l'épopée ? Que dites-vous de ce clairon des hommes du Nord, qui réveille nos fils en sursaut ? Ces fanfares retentissent toujours. Quatre vers disent aux enfants l'histoire des trois invasions.

M. Philibert Audebrand a conclu en disant que Béranger, même mort, avait été un Tyrtée pour nos soldats.

Pendant la dernière guerre, sur les bords de la Loire, la vaillante armée de Chanzy, si rudement éprouvée par l'hiver, sans souliers, sans pain, les pieds dans la neige, réchauffait son enthousiasme en chantant *le Vieux Sergent* et les autres hymnes, qui alternaient avec *la Marseillaise*.

Savez-vous ce qui se passe journellement dans les provinces annexées ? Ces Alsaciens, ces Lorrains qui s'obstinent si noblement à être Français, n'ont pas de réunion de famille sans que le génie de Béranger n'intervienne au dessert. Alors le vieillard qui va finir et l'enfant qui commence à bégayer ses mots, formant un concert et touchant et sublime, entonnent ensemble, comme une incarnation sacrée, l'ode admirable.:

Reine du monde, ô France, ô ma patrie !

Tous regardent la frontière raccourcie par le traité de Francfort-sur-Mein, et quand on arrive à la strophe sur le Rhin, c'est avec des larmes qu'ils chantent :

Le Rhin aux bords ravis à ta puissance
Porte à regret le tribut de ses eaux,
Il crie au fond de ses roseaux :
Honneur aux enfants de la France !

Est-il besoin de dire que ces éloquents souvenirs et cette émouvante péroraison ont produit le plus grand effet sur l'auditoire ?

—«»—

Les Papyrus démotiques du musée du Louvre. — La conservation du Louvre vient d'acquérir, avec l'autorisation de M. Turquet, sous-secrétaire d'État de l'instruction publique et des beaux-arts, une collection très importante de trente et un papyrus démotiques. Ces papyrus sont datés des règnes de Psammétique, d'Apriès et d'Amassis, dont on ne possédait que deux fragments, l'un d'Amassis, à Vienne, et l'autre d'Apriès, à Londres.

Grâce à cette nouvelle acquisition, le musée du Louvre, déjà très riche en documents archaïques démotiques, possède une série absolument unique, débutant aux plus anciens spécimens connus de

et à l'époque romaine inclusivement. Aucun musée n'offre rien de semblable.

Les difficultés que présentait encore l'écriture du temps de Takara disparaissent devant cette série.

Au point de vue du contenu, ces papyrus ne sont pas moins intéressants par les renseignements nouveaux qu'ils apportent sur l'histoire du droit en Égypte. Il faut féliciter les conservateurs du musée égyptien du Louvre pour avoir signalé l'importance de ces papyrus, et en particulier M. Réveillout, pour en avoir négocié heureusement l'acquisition.

Les Princes écrivains. — Les princes écrivains sont loin d'être rares, mais depuis quelques années les têtes couronnées semblent également éprouver le besoin d'envoyer de la copie aux éditeurs.

Parmi les rois et reines auteurs, il faut citer la reine Victoria, Oscar II de Suède, don Luis de Portugal, le Shah de Perse, la reine Élisabeth de Rouménie (Carmen Sylva), don Pedro II du Brésil et le prince Nicolas de Montenegro.

Quant aux princes et princesses qui écrivent des livres, on ne les compte plus : l'archiduc héritier Rodolphe d'Autriche, le duc d'Édimbourg, les princes Albert, Victor et George de Galles, la princesse Hélène, tous ont au moins un volume à leur actif.

Statistique de la presse. — Les journaux en France :

Au 31 décembre 1884, les journaux publiés à Paris étaient au nombre de 1,586 et on en comptait 2,506 dans les départements.

Ce qui fait un total de 4,092 publications.

Une vingtaine de départements n'ont pas encore de journaux quotidiens : Seine-et-Oise et Seine-et-Marne sont dans ce cas.

Un souvenir à Chateaubriand. — On a placé sur les murs de l'hôtel n° 120, rue du Bac, une plaque portant l'inscription :

CHATEAUBRIAND

est mort dans cette maison le 4 juillet 1848.

La Société de l'histoire de la Révolution française. — Il vient de se fonder une *Société de l'histoire de la Révolution française*. Son programme comprend les publications suivantes : 1° Documents inédits émanés de divers gouvernements ou de leurs agents, de 1789 à 1815, et formant des séries d'intérêt général ; 2° documents inédits d'un caractère privé, tels que correspondances, mémoires, etc., émanés de personnages ayant appartenu à la période comprise entre 1789 à 1830; 3° réimpressions de documents devenus rares ou inexactement publiés ; 4° traductions françaises de documents publiés en langue étrangère; 5° recueils bibliographiques, listes, répertoires, cartes, exclusivement destinés à faciliter les recherches des travailleurs. Une part importante sera réservée aux publications relatives à la diplomatie, à l'armée, à la marine, aux colonies. Les ouvrages seront accompagnés d'éclaircissements historiques et biographiques, mais il n'y sera admis aucun commentaire politique soit en notes, soit sous forme de préfaces ou d'introductions.

Mission scientifique et littéraire. — M. Paul-Édouard Passy, licencié ès lettres, professeur de langues vivantes à l'École normale primaire de la Seine et au collège de Sévigné, est chargé d'une mission en Islande.

Il devra visiter les principaux centres d'éducation de ce pays, en étudier les ressources et les procédés intellectuels et pédagogiques, examiner les principaux documents de la langue et de la littérature islandaises.

Une bibliographie de la sainte Vierge. — M. Auguste Nicolas, dans la préface de *la Vierge Marie* (p. 15, éd. in-12 de 1857), parle d'un catalogue des livres traitant de la sainte Vierge et dans lequel sont présentés 40,000 volumes.

La *Revue littéraire* s'est mise à la recherche de ce catalogue. Il existe, en effet, mais à l'état de manuscrit seulement.

Une langue universelle. — Le Génie civil du 11 juillet dernier publie un article de M. Kerckhoffs, professeur à l'École des hautes études commerciales, au sujet du *Volapük* ou *langue commerciale universelle.*

Le Volapük gagne du terrain en France; nos lecteurs liront avec intérêt l'exposé quelque peu optimiste de M. Kerckhoffs.

L'idée de créer une lange universelle pour les relations internationales a gagné bien du terrain, tant en France qu'en Allemagne et en Autriche, depuis une trentaine d'années. En dépit des gens de lettres, qui en nient l'opportunité, et des linguistes, qui révoquent même en doute la possibilité de composer une langue artificielle ayant une valeur réelle, des esprits pratiques se disent à juste titre que nous sommes dans le siècle de la vapeur et de l'électricité, où des besoins nouveaux surgissent chaque jour, et où l'impossibilité de la veille devient la merveilleuse réalité du lendemain.

Personne ne songe plus, d'ailleurs, à faire adopter ou à créer une langue qui doive devenir un jour, comme le grec dans l'antiquité, ou le latin au moyen âge, l'organe universel des sciences et des lettres : c'est un rêve abandonné depuis longtemps. Mais, de même que les diplomates ont une langue universelle ou commune pour leurs rapports internationaux, on peut se demander si nos voyageurs et nos grands négociants n'auraient pas avantage à posséder également un moyen de communication, à la fois simple et pratique, qui leur permît d'entrer en relations directes avec toutes les maisons de commerce, tant de l'Europe que des autres parties du globe.

Or, s'il n'est pas bien difficile d'apprendre en quelques années trois ou quatre langues romanes ou germaniques, il faut, par contre, un temps assez long

pour apprendre un seul dialecte hindou ou sémitique; la difficulté devient même insurmontable pour beaucoup de personnes, lorsqu'il s'agit d'une langue agglutinante comme le turc ou le japonais, ou d'un idiome monosyllabique tel que le chinois ou l'annamite.

Les peuples de l'Orient se trouvent dans un embarras encore plus grand, lorsqu'ils veulent entamer des relations commerciales avec l'Europe. Dépourvus de connaissances géographiques, mal renseignés par leurs chefs politiques, ils sont obligés d'avoir recours à l'intermédiaire des colons ou résidents étrangers; or, ceux-ci ne sont que bien rarement nos compatriotes, et nous ne saurions nous étonner de les voir dénigrer nos produits, au profit des marchandises de Londres ou de Manchester.

Qu'il existe, au contraire, une langue universelle, et un même voyageur pourra visiter les pays les plus divers, un même journal commercial pourra être lu et compris dans tous les centres producteurs ou consommateurs du globe. Les navigateurs, il est vrai, ont déjà adopté un langage sémaphorique, utilisable pour les communications en pleine mer ou à distance, mais qui ne se prête nullement aux exigences de la correspondance.

Quant à adopter comme langue universelle un idiome européen quelconque, les rivalités et les difficultés que présente l'étude même de ces langues s'y opposent.

Ainsi que le faisait remarquer dernièrement le général Faidherbe, les complications du verbe empêchent souvent à elles seules les populations coloniales d'apprendre une langue européenne.

Les premières tentatives pour créer une langue universelle artificielle remontent à Descartes et à Leibniz; il serait difficile de citer, parmi les cinquante ou soixante systèmes imaginés dans le cours des deux derniers siècles, un seul ayant une valeur pratique réelle.

M. Schleyer de Constance, à la fois homme de lettres et linguiste distingué, est enfin parvenu, après vingt ans de laborieux efforts, à donner une solution à ce difficile problème. Il a donné à son système le nom de *Volapük* ou *langue universelle.*

Tout en empruntant aux différents idiomes de l'Europe certains traits caractéristiques, M. Schleyer a su combiner un tout bien coordonné, bien harmonieux et d'une extrême simplicité.

Pour les racines des mots il a fait des emprunts à toutes les langues, mais principalement aux langues germaniques et romanes, et, parmi ces dernières, l'anglais a été tout particulièrement mis à contribution.

Les adeptes du *Volapük* se comptent aujourd'hui par milliers en Europe; 53 sociétés en favorisent la propagation et de nombreux travaux ont été composés pour l'étude du *Volapük.* M. Schleyer a fait paraître, en même temps que sa grammaire, un dictionnaire *volapük-allemand* contenant près de 13,000 mots; ces deux ouvrages en sont à leur quatrième édition. De petits abrégés de la grammaire ont été faits seulement en latin et dans toutes les langues de l'Europe, mais encore en chinois et dans le dialecte *nama* des Hottentots.

Des dictionnaires à l'usage particulier des Français, des Anglais, des Italiens, des Hollandais et des Hongrois sont en voie de préparation.

Deux revues sont également publiées en Volapük, l'une, *le Volapükabled* avec traduction en regard, l'autre, *le Volapükaklubs* entièrement rédigé en volapük.

A Paris, le Volapük compte déjà un certain nombre d'adhérents, et parmi ceux-ci des personnes qui se sont fait un nom distingué dans les lettres; ils doivent se constituer bientôt en société et ils espèrent, avec le concours de quelques adeptes de nos départements du Midi, fonder une vaste association française pour la vulgarisation de la langue commerciale universelle.

Un congrès international de *Volapükistes* sera tenu à Paris, en 1889, à l'occasion de l'Exposition universelle.

Les promoteurs de l'œuvre comptent même organiser, dès le mois d'octobre prochain, plusieurs cours publics et gratuits pour l'étude de la nouvelle langue. Un premier essai à l'École des hautes études commerciales a parfaitement réussi: au bout de huit leçons, les élèves ont été en état de correspondre avec les volapükistes des autres pays de l'Europe et d'outre-mer. C'est un résultat à signaler.

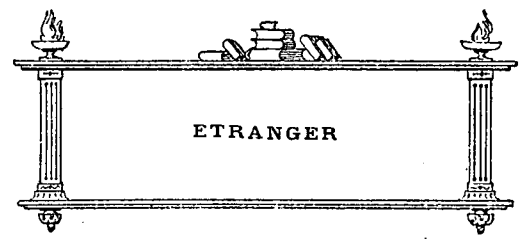

Angleterre. — *Le Journal de Gordon.* — Le *Journal* qu'a tenu le général Gordon des événements de Karthoum pendant l'année 1884, et que MM. Kegan Paul, Trench et Cº viennent de publier à Londres, a été acheté par ces éditeurs 5,000 guinées (130,000 fr.). C'est le prix le plus élevé qui ait été donné en Angleterre pour un seul volume. Cette somme sera touchée par le frère du général. La première édition, tirée à dix mille exemplaires, est déjà épuisée. Un de nos plus grands éditeurs de Paris ayant exprimé le désir d'acquérir le droit de traduction de cet ouvrage en français, l'éditeur anglais en a demandé une somme de 3,000 livres (75,000 fr.) qui a été refusée.

Une révolution dans la librairie anglaise. — Le correspondant londonien de la *Revue britannique* lui signale en ces termes, dans son dernier courrier, une révolution dans le monde des libraires anglais:

« L'expérience tentée par Hugh Conway de faire paraître ses romans en un volume à un shilling au

semble avoir fait son chemin et menace d'une révolution complète les usages de nos éditeurs. »

Allemagne. — *L'opinion de M. Mommsen sur le roman historique.* — Un candidat au doctorat, soutenant dernièrement ses thèses, plaidait en faveur du roman historique et réclamait pour lui le droit de cité dans la littérature contemporaine.

Nos « Doctor disputationen » se font toujours en latin, mais ces discussions, fort ardues en apparence, sont considérablement facilitées par le fait que le candidat choisit d'avance ses opposants. Il arrange avec eux de petites répétitions comme au théâtre, et quand la farce est dûment préparée, on la sert au public.

La thèse dont nous parlons venait donc d'être rondement dépêchée, lorsque, à la terreur du pauvre candidat, un monsieur âgé se lève au milieu de l'auditoire et dans un discours latin, incisif et tranchant comme l'acier, prend à partie M. Ebers et son genre. Il montre tous les côtés fâcheux de ces travestissements historiques qui racontent le présent sous le masque du passé et qui placent dans l'ancienne Égypte ce qui se passe et se pense aujourd'hui à Leipzig et à Berlin.

« Le grand historien qui vient de traiter l'histoire administrative des provinces de l'empire romain, dit l'orateur, a dû souvent s'insurger contre son concurrent, qui prétendait reconstruire à l'aide de son imagination ce que lui-même a tiré si laborieusement des documents authentiques. »

Le candidat au doctorat jugea bon de se taire.

M. Mommsen lui avait fait perdre tout son latin. (*Revue suisse.*)

Italie. — *Les manuscrits de Napoléon Ier.* — On écrit de Florence, 24 juin, au *Figaro :*

« L'Italie a racheté à lord Ashburnham pour la somme de 575,000 francs une collection d'inestimables trésors comprenant environ 2,000 volumes.

« Ce précieux dépôt a été installé dans une des salles de la Laurenziana où, dès à présent, on peut le visiter avec permission spéciale.

« Nous disons visiter, mais non étudier; cette faveur serait réservée pour un certain temps aux savants italiens, afin de leur laisser l'honneur des découvertes à faire dans ce fonds aussi riche qu'inexploré. Lord Ashburnham les conserva cinquante ans sans jamais permettre à personne de les ouvrir.

« Mais la collection ne renferme pas seulement les manuscrits volés à l'Italie, elle se compose aussi des manuscrits, lettres et documents divers de Napoléon Ier, ou plus exactement de Bonaparte écolier et jeune officier, jusqu'après le siège de Toulon. Un catalogue détaillé serait impossible à faire ici. Mentionnons seulement cinquante cahiers entièrement autographiés, contenant romans, nouvelles, une *Storia di Corsica,* des extraits d'un grand nombre d'auteurs, des cours et des leçons de l'École de Brienne, sa cor-

de Louis XVI, son premier passeport, etc., etc. Ces papiers sont une propriété nationale. Comment le gouvernement français a-t-il laissé échapper ces précieuses reliques? Espérait-il effacer de l'histoire le nom de Napoléon, comme il descend du coin d'une rue le nom de Bonaparte? La vérité — et on la connaît ici — est que le gouvernement a refusé de les comprendre dans le lot racheté par M. Delisle. Même une personne en situation de connaître toute l'affaire nous a ajouté : « Le dernier mot n'est pas dit. Parmi « les manuscrits rachetés par M. Delisle, plusieurs « appartiennent à l'Italie; les deux gouvernements « pourraient s'entendre pour faire des échanges.

« Même il en est question. »

« Les manuscrits de Napoléon ont été compris dans le marché pour une somme relativement fort modeste. L'agent italien, M. Villari, a fait une excellente affaire. En effet, depuis qu'ils sont exposés à la Laurenziana, lord Rosebury a déjà renouvelé deux fois la proposition de les acheter 50,000 francs.

« Le même lord a offert d'un *Uffizio della Madona,* œuvre de Sinibaldi, avec la date de 1485, la somme ronde de 175,000 francs! au total 225,000 francs pour deux lots d'une collection qui a coûté 275,000 francs.

« L'œuvre de Dante comprend trente-quatre manuscrits. Dix d'entre eux ont déjà trouvé acquéreur à 50,000 francs. On compte de nombreuses copies de la *Divina Commedia* des XIVe et XVe siècles, avec des notes des contemporains.

« Le joyau de la collection est le fameux *Pline* du IXe siècle, qui avait appartenu à la collection Médicis, ensuite à la *Riccardiana,* d'où il disparut, ne laissant que son nom sur le catalogue. »

La reine d'Italie écrivain. — *La Gazette de Varsovie* (Gazety Warszawiez) raconte ce qui suit :

« La reine d'Italie écrit pour *la Gazzetta di Parma* des critiques théâtrales qu'elle ne signe pas. Un de ses collègues de plume prit l'auguste critique en flagrant délit de plagiat et indiqua le livre d'où avait été tiré l'article incriminé. La reine riposta en prouvant qu'elle était elle-même l'auteur du livre, édité il y a deux ans. Le critique s'en retourna l'oreille basse, tout en se demandant si ce n'est pas pêcher en eau trouble, pour un journaliste, que de copier dans ses propres ouvrages. »

Hollande. — *Exposition internationale de librairie à Amsterdam.* — L'Union des libraires néerlandais se propose d'organiser, au mois d'août prochain, une exposition de toutes les industries qui se rattachent au livre. Le comité de l'exposition s'est adressé aux éditeurs hollandais et étrangers avec prière de lui faire parvenir les épreuves, etc., de publications devant paraître après le 1er août.

Suisse. — *Conférence internationale de Berne.* — Le 7 septembre prochain, une seconde conférence

cutera définitivement le projet de la convention pour la protection des droits d'auteurs, projet adopté le 17 octobre 1884 par les délégués de la première conférence.

Russie. — *Le Roman en Russie.* — *Le Magazin für die Litteratur* donne de curieux détails sur les éditions spéciales que les romanciers allemands sont contraints de faire pour la Russie, sous peine de voir leurs œuvres arrêtées à la frontière. La censure russe décide des changements, et il n'est pas question avec elle, de discuter. Dans un roman paru récemment, *Temps agités*, l'auteur avait décrit d'après nature la tente d'un des grands-ducs de Russie, pendant la dernière guerre russo-turque. On y voyait, entre autres objets, le portrait d'une actrice. La censure remplaça le portrait par « une grande carte du théâtre de la guerre ». Le romancier fit valoir que sa description était « historique ». La censure répliqua « qu'en Russie, il n'y avait d'historique que ce qui est dans les journaux officiels ».

États-Unis. — *Le cinquantenaire du New-York Herald.* — Le 6 mai dernier, le *New-York Herald* a célébré le cinquantième anniversaire de son existence.

États-Unis. — *La Presse aux États-Unis.* — *Rowell's American Newspaper Directory* pour 1884 évalue à 13,400 le nombre des journaux et périodiques de toute nature qui paraissent actuellement aux États-Unis et au Canada, soit une augmentation de 1,600 depuis 1883.

Le nombre de journaux quotidiens s'est accru de 1,138 à 1,254, celui des journaux hebdomadaires de 9,062 à 10,028 et celui des revues mensuelles de 1,091 à 1,500. C'est dans les États de l'Ouest que la progression a été le plus rapide ; l'État d'Illinois a aujourd'hui 1,009 journaux, Missouri en compte 604 et l'État de New-York à lui seul 1,523.

Japon. — *Fabrication du papier au Japon.* — Il existe aujourd'hui au Japon une douzaine de fabriques de papier, aménagées et exploitées d'après les meilleurs modèles de l'Europe. L'industrie du papier semble y marcher à pas de géant, si l'on considère les résultats obtenus par les fabriques indigènes. Celle d'Osaka fait de brillantes affaires et a pu amortir en trois années la totalité de ses frais d'établissement ; celle de Pjé a pu servir, en 1884, un dividende de 15 p. 100 à ses actionnaires. Malgré la production nationale, l'importation du papier européen et américain ne diminue pas, ce qui prouve bien que la consommation devient de plus en plus forte.

NECROLOGIE.

FRANCE

— Dans la dernière livraison (mai-juin) du *Bulletin Monumental*, M. de la Sicottière donne une bibliographie complète de l'œuvre de M. Du Chatellier, dont nous avons récemment annoncé le décès.

— Nous apprenons la mort de Mme C. Gay, auteur de plusieurs volumes de poésie fort appréciés, parmi lesquels nous citerons *Matin et Soir*, édité chez Lemerre. On lui doit aussi plusieurs ouvrages pour les enfants ; elle excellait dans ce genre délicat, dont *Juliette la Normande* et les *Aventures d'un petit Parisien* sont deux charmants spécimens.

— Le *Bulletin de la Société historique du Périgord* tice détaillée sur la vie et les travaux de cet archéologue distingué.

— On annonce la mort, à Lorient, de M. Ernest Hello, écrivain catholique.

M. Ernest Hello, qui avait collaboré au *Gaulois* et à l'*Univers*, a publié une *Étude philosophique et critique* des œuvres de M. Renan, une *Vie de Sainte Angèle de Foligno*, un ouvrage très mystique intitulé : les *Paroles de Dieu*.

— On annonce la mort de Mme Jules Lacroix, décédée à Saint-Germain en Laye. Elle était née en décembre 1795. Depuis le jour où son mari, le poète traducteur d'*Œdipe*, était devenu aveugle, Mme Jules Lacroix, non seulement l'entourait de ses soins, mais l'aidait dans ses travaux, écrivant sous sa dictée. Elle

wuski, grand hetman de la couronne de Pologne. Son aïeul, le comte Séverin, fut général au service de l'Autriche, et son père, le comte Adam, dernier ambassadeur de la République de Pologne à Copenhague, mourut sénateur de l'empire de Russie. L'autre fille du comte Adam, la sœur de Mme Lacroix, était la femme de Balzac.

— On annonce d'Aurillac la mort de M. Francisque Mandel, conseiller honoraire à la cour de Riom et l'un des historiens les plus distingués de l'Auvergne et du Velay.

— La plupart des journaux parisiens ont enregistré le mois dernier le décès de M. Antonin Merley.

M. Antonin Merley avait publié plusieurs ouvrages et il était le correspondant de nombreux journaux de la province et de l'étranger à l'Agence internationale de la presse qu'il dirigeait.

— On annonce le décès de M. de Monzia, auteur de plusieurs ouvrages sur la guerre franco-allemande et d'une étude sur Richelieu.

— On annonce de Moissac le décès de M. de Moura, lieutenant de vaisseau en retraite qui séjourna longtemps au Cambodge en qualité de résident. M. Moura utilisa le séjour qu'il fit à la cour du roi Norodom et publia, il y a quelques années, un livre important sur l'histoire, la géographie, les mœurs et les productions du royaume de Khmers.

— M. le sénateur Ribière, dont on a annoncé la mort le mois dernier, était âgé de soixante-trois ans.

Concurremment avec la politique, M. Charles Ribière cultivait la littérature à ses moments perdus. Il a publié un *Essai sur l'Histoire de l'imprimerie dans le département de l'Yonne.*

— L'Institut de France est cruellement éprouvé depuis le commencement de l'année. Douze décès l'ont déjà frappé et, aujourd'hui encore, il nous faut enregistrer le décès de M. Adolphe Vuitry, l'un de nos plus grands économistes, ancien sénateur sous l'Empire, membre de l'Académie des sciences morales et politiques.

M. Vuitry était né à Sens (Yonne), le 31 mars 1813.

Il ne nous appartient pas de retracer ici sa vie politique et administrative. Nous rappellerons seulement qu'il fut élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques, en remplacement du marquis d'Audiffret, le 15 mars 1862, dans la section de politique, administration, finances.

M. Vuitry a publié : *Étude sur le régime financier de la France avant la Révolution* (1877), embrassant les impôts romains et le régime de la monarchie féodale jusqu'au XIIIe siècle. Il a communiqué à l'Académie plusieurs mémoires qui en forment la suite.

— La Société nationale d'agriculture vient de perdre l'un de ses membres, M. Auguste Zundel, vétérinaire principal de l'Alsace-Lorraine. Élève de l'École vétérinaire de Lyon, où il fit de brillantes études, son érudition lui acquit bientôt un grand renom; il s'était donné pour rôle d'en faire bénéficier ses confrères de tous les pays. Ses Chroniques dans le journal de l'École de Lyon, son *Recueil de médecine vétérinaire,* ont rendu d'innombrables services à l'art vétérinaire français. Il a refait le dictionnaire d'Hurtrel d'Arboval. On lui doit des monographies très étudiées, et les maladies contagieuses ont fait l'objet particulier de ses études.

L'œuvre de Zundel, comme savant, comme publiciste, comme praticien, lui assigne le premier rang dans la pléiade des vétérinaires qui ont le plus contribué, dans ce siècle, aux progrès de la science et aux perfectionnements de la pratique.

ÉTRANGER

Allemagne. — Le bibliothécaire de l'Université de Giessen, M. L. Noach, est décédé le 15 juin dernier.

— Alfred Meissner, le poète autrichien qui vient de mourir à soixante-trois ans, s'était destiné tout d'abord à la profession de médecin, et fut effectivement reçu docteur en 1846, à l'Université de Prague. Une année auparavant, il avait déjà publié un volume de poésies et bientôt il ne s'occupa exclusivement que de littérature.

Ziska, son œuvre de jeunesse, fit du bruit et lui valut des poursuites et un exil volontaire. Les romans sociaux qu'il publia depuis : *die Kinder Roms, Schwarzgelb, zur Ehre Gottes, Neuer Adel,* tendant tous plus ou moins à réorganiser la société actuelle, n'eurent pas un succès incontesté.

Quant aux drames qu'il a écrits pour le théâtre, *Das Weib des Urias,* etc., ils ne réussirent pas à se maintenir au répertoire.

— M. Foerster, dont on connaît les excellents travaux sur l'art et l'archéologie, est décédé à Munich au mois d'avril 1885.

— M. Schubart, ancien directeur de la bibliothèque de la ville de Cassel, est mort dernièrement. Il avait publié une édition de Pausanias et des *Bruchstücke zu einer Methodologie der diplomatischen Kritik.*

— Au mois de mai est décédé M. Pünjer, profes-

Christlichen Religionsphilosophie seit der Reformation et un traité *De Michaelis Serveti doctrina.*

Angleterre. — Un savant orientaliste, M. W. Vaux, auteur de plusieurs ouvrages sur les médailles de l'antiquité et sur l'histoire des anciens peuples de l'Orient, est mort le 21 juin dernier.

M. Vaux fut pendant de longues années *Keeper of the coins and medals of the British museum.* En 1876, la Royal Asiatic Society le désigna pour remplir les fonctions de secrétaire de la Société.

M. Vaux a contribué par d'importants travaux aux journaux et « transactions » des sociétés savantes d'Angleterre.

Nous citons parmi ses ouvrages : *Nineveh and Persepolis,* qui eut quatre éditions anglaises et fut traduit en allemand, — *A Handbook of the Antiquities of the British Museum,* — *Ancient History from the Monuments,* — *Persia from the earliest Period to the Arab Conquest,* — *A Catalogue of the Coins in the Bodleian Library* et *The History of the Atabeks of Syria and Persia.*

— Un romancier anglais, Hugh Conway, dont le premier ouvrage : *Called Back* a eu un succès considérable, vient de mourir subitement après avoir fait un second roman, *Dark Days,* qui est loin de valoir celui qui l'avait précédé.

— Mr John-Francis Campbell, né à Edimbourg en 1821, est mort à Cannes au mois de février dernier. Il a recueilli la littérature orale des Gaëls d'Écosse dans ses *Popular Tales of the West Highlands.* Edimbourg, 1860-1862, 4 vol. in-12.

Italie. — L'éminent philosophe Augusto Vera est mort le mois dernier à Naples ; il était né le 4 mai 1813 à Amelia.

Il fit ses premières études dans son pays natal, sous la direction de son père. En 1826, son père l'envoya à Rome pour étudier le droit. Il ne tarda pas à aller à Paris, où Cousin lui fit le meilleur accueil, et lui fit donner la chaire de philosophie au lycée de Mont-de-Marsan. Successivement il professa à Lille, à Toulon, à Rouen et au lycée Charlemagne, à Paris.

Sa collaboration à la *Revue lyonnaise* et à la *Liberté de pensée* témoigne combien il s'était déjà familiarisé avec la doctrine d'Hégel.

Après le coup d'État, il passa en Angleterre et y resta jusqu'en 1860.

Il collabora à l'*Athenæum,* au *Litterarium* et à d'autres journaux et dirigea en outre l'*Emporio,* journal rédigé en italien, en français et en anglais, et fondé pour favoriser les relations artistiques entre l'Italie et l'Angleterre.

En 1855, il publia l'*Introduction à la philosophie d'Hégel,* et, en 1859, la *Logique d'Hégel.*

En 1860, le professeur Vera rentra en Italie et fut nommé professeur d'histoire à Milan. En 1861, il fut transféré à Naples, où il est resté jusqu'à sa mort.

M. Vera laisse un grand nombre d'ouvrages, entre autres : *Dei nuovi profili litterarii. — Platonis, Aristotelis et Hegelii de studio sermone doctrina. — History of Religion and of the Christian Church. — La Pena di morte. — Prolusione alla storia della filosofia, etc.*

Il a aussi traduit d'Hégel : *La Logique et la philosophie de l'esprit et de la religion.*

— M. Celestino Bianchi, député au Parlement et depuis 1872 directeur du journal *la Nazione,* vient de mourir.

M. Bianchi fut en 1846 un des rédacteurs du journal *la Patria;* en 1855, il fonda *lo Spettatore* et écrivit plusieurs brochures politiques dont la dernière, *Toscana e Austria,* eut un grand retentissement.

— La *Rivista di Filosofia scientifica* annonce la mort d'un de ses rédacteurs, Gabriel Buccola. A peine âgé de trente ans, il est mort à Turin, au mois de mars. Ses deux principaux travaux sont : *La dottrina e la legge dell' eredità* (doctrine et loi de l'hérédité), qui a eu deux éditions, et *La legge del tempo nei fenomeni del pensiero* (la loi du temps dans les phénomènes de la pensée).

Hongrie. — Un des meilleurs littérateurs de la Hongrie, N. Guillaume Gyœry, auteur de poésies et d'écrits pour la jeunesse, est mort le 14 avril dernier. M. Gyœry a traduit en hongrois les meilleures productions littéraires de l'étranger, notamment le Don Quichotte, les drames de Calderon, Moreto et Shakespeare, et la *Frithjofsage* de Tegner. M. Gyœry était pasteur de l'église évangélique à Budapest.

Suisse. — Gustave Roux, dessinateur de talent, qui fut le collaborateur de plusieurs journaux illustrés parisiens et étrangers, est mort à Genève, le 22 mars.

En 1851, Gustave Roux s'était établi à Paris, où il faisait de l'illustration par la gravure sur bois pour le *Monde pittoresque,* l'*Illustration,* etc. C'est alors qu'il illustra les *Chansons lointaines* en collaboration avec de Staal, Hébert et Gleyre et l'édition populaire de don Quichotte.

En 1870, quelque temps avant la guerre, Roux avait quitté Paris et vint se fixer à Berne où son ami, l'éditeur Schmid, faisait paraître la *Suisse illustrée,* malheureusement cette publication ne se soutint pas.

Roux a exécuté un grand nombre de compositions pour les *tableaux de l'histoire suisse,* telles que la bataille de Morat, la délivrance de Bonivard, etc.

A Genève, il illustra encore les *Scènes Vaudoises* de M. Ceresole et la troisième édition des *Nouvelles montagnardes* de M. Dubois-Melly.

— L'Université et l'église de Genève viennent de perdre M. L. Segond, professeur d'hébreu et d'exégèse. Le nom de cet éminent théologien était très populaire dans les églises protestantes de langue française, grâce à son excellente traduction de la Bible.

Russie. — La Russie a perdu deux de ses professeurs les plus célèbres : M. Kostomarof, dont nous avons annoncé la mort dernièrement, et M. Kaveline.

Ils appartenaient à la même génération, M. Kostomarof étant né en 1817 et M. Kaveline en 1818.

Ils ont été tous deux professeurs à l'Université de Pétersbourg, mais tandis que le premier était surtout historien, M. Kaveline s'est occupé presque exclusivement de jurisprudence et de l'histoire de l'ancien droit russe. Il laisse deux grands ouvrages : les *Problèmes d'éthique* et un *Traité des droits de succession.*

— Un des meilleurs journalistes de la Finlande, M. Auguste Hagman, ancien rédacteur en chef du *Morgenbladet* de Helsingfors, vient de mourir. M. Hagman a été le fondateur du premier journal publié en langue finnoise : le *Pictaria Sanomat.*

Danemark. — On annonce la mort du docteur Trap, chef du cabinet du roi de Danemark. Il était âgé de soixante-quinze ans et avait conservé ses fonctions sous quatre règnes. Il a écrit plusieurs ouvrages, dont le principal est une *Histoire statistique du Danemark.*

Pologne. — Édouard Odyniec, connu comme poète et comme journaliste, et l'un des amis de Mickiewicz, est mort à Varsovie, le 15 janvier.

C'est pendant l'apogée du mouvement romantique en Pologne que se manifesta son activité littéraire : ses odes et petites poésies qui ont été traduites en allemand et en langue tchèque, parurent de 1825 à 1828. M. Odyniec a traduit des poèmes de Byron, de Walter Scott et de Thomas Moore, et publié quelques drames historiques.

Journaliste, il a dirigé successivement *le Kuryer Wilansky* et *le Kuryer Warzawski* (courrier de Varsovie). M. Odyniec était très estimé comme historien.

Scandinavie. — Le directeur de la Ritter-Akademie, M. Stechou, est mort à Liegnitz à l'âge de soixante-huit ans. Il est l'auteur de divers mémoires sur l'histoire ancienne.

— *M. Peter Asbjörnson*, un des poètes et conteurs les plus populaires de la Scandinavie, est mort à Christiania, le 6 janvier dernier, à l'âge de soixante-treize ans.

États-Unis. — — M. Henry Ivison, le fondateur de la maison Ivison, Blakemann Taylor et Cie, est mort à New-York le 26 novembre dernier.

M. Ivison, après avoir dirigé pendant plusieurs années une librairie à Auburn, s'établit à New-York et publia une série d'ouvrages relatifs à l'instruction et des livres de classe, dont sa maison a su conserver la spécialité.

— M. Stephen B. Nores, le bibliothécaire de la Brooklyn library, est décédé le 28 mars.

Après avoir été attaché à la *Congressional library*, Washington, M. Nores fut appelé, en 1869, à la direction de la *Mercantile library* de Brookling, qui compte 85,000 volumes. M. Nores a publié, en 1881, un excellent catalogue de cette bibliothèque.

— Un auteur de talent, Mlle Suzanne Warner, est morte dernièrement à Warner Island près West-Point où elle habitait avec sa sœur, qui fut en même temps sa collaboratrice.

Miss Warner a écrit, sous le pseudonyme d'*Élisabeth Wetherell*, plusieurs romans, dont le plus célèbre fut *the Wide, wide world* (le monde, le vaste monde), ouvrage qui a été traduit dans toutes les langues d'Europe.

Queechy eut le même succès que *the Wide, wide world ;* ces deux romans, quoiqu'ils aient paru, il y a plus de trente ans, se vendent toujours et sont toujours lus avec plaisir.

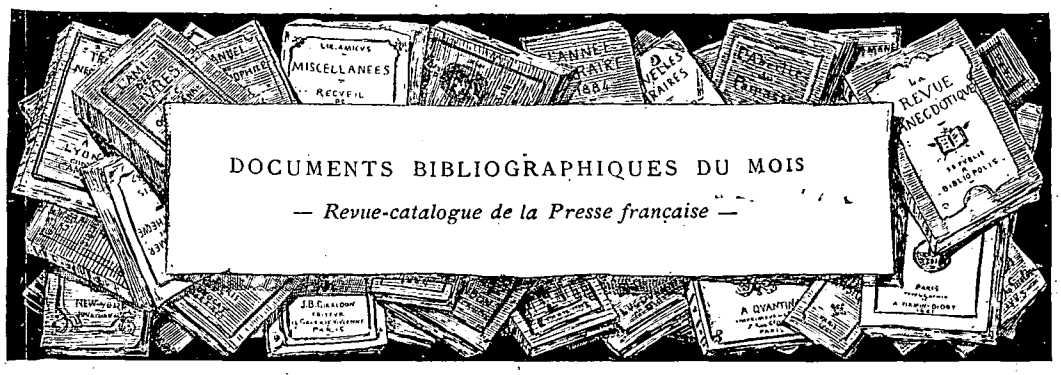

Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ART (n° 506). Eug. Véron : Salon de 1885. — Ch. Yriarte : Le château de Chantilly. — Victor Hugo sur son lit de mort. — (N° 507). P. Leroi : La réorganisation des musées de Florence. — ARTISTE (avril). Ledrain : Les peuples des bords de l'Euphrate et leurs rois architectes. — De Chennevières : Le comte de Nieuwerkerke. — Feuillet de Conches : Sur les noms de Jean Bologne. — Peladan : Les musées d'Europe, d'après la collection Braun. — P. Mantz : La collection Burat. — E. Carjat : Eugène Delacroix. — (Mai). A. Lanson : Le Salon de 1885. — Ernest Reyer. — De Chennevières : Le comte de Nieuwerkerke ; quelques conservateurs du Louvre. — Ducros : L'exposition de l'œuvre de Bastien-Lepage.

BULLETIN DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES (janvier-février-mars). Statue romaine mise au jour à la suite de travaux exécutés dans la rivière de l'Ornain. — Ch. Robert : Une bague gauloise. — Lettres de M. le Blant, directeur de l'École française de Rome. — De Vogué : La stèle de Dhmêr. — Deloche : Description d'un poids de l'époque carolingienne ; ses rapports avec l'ancienne livre romaine. — BULLETIN MONUMENTAL (mai-juin). L. Germain : Le lit du duc Antoine de Lorraine, au musée lorrain de Nancy. — Berthelé : L'église de Saint-Jouin-les-Marnes. — De Rivières : Inscriptions et devises horaires. — Chardin : Recueil de peintures et sculptures héraldiques. — Canat de Chizy : Les fouilles de Saint-Just. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (20 juin). Tir de l'artillerie. — La masse de petit équipement. — (27 juin) Curvigraphique de marche. — (4 juillet). Les colombiers militaires.

CRITIQUE PHILOSOPHIQUE (30 juin). Renouvier : Examen des premiers principes de Herbert Spencer. — Ch. Secrétan : L'univers, la force et la vie, par A. Laggrand. — F. Pillon : De la croyance philosophique en Dieu, par Vidal. — Lionel Dauriac : Superstitieux et prédéterministes. — R. A. : La ligue française pour le relèvement de la moralité publique. — F. Paulhan : Lettre sur le rapport de ressemblance. — Elie Rabier : Lettre sur l'association par ressemblance. — CURIEUX (juin-juillet). Mme Tallien. — Louvet. — Jenny Colon. — Le fils naturel de Mme d'Épinay. — Fourcroy. — Foucault. — Monge. — Joseph Fourier. — La Malibran. — Mercier. — Alex. Dumas.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (13 juin). Les nouveaux expédients financiers et l'obscurité croissante des finances françaises. — Le commerce extérieur de la France pendant les cinq premiers mois de 1885. — Les logements insalubres et la législation française. — (27 juin). De l'abaissement du prix du gaz à Paris et la prorogation de la concession. — Le commerce extérieur de la France pendant les cinq premiers mois de 1885. — Le commerce extérieur de l'Angleterre pendant les cinq premiers mois de 1885. — L'enseignement par l'État et l'enseignement libre. — (4 juillet). La crise lyonnaise et la question du tarif. — La force motrice à domicile pour la petite industrie. — Le programme économique des groupes radicaux socialistes de Paris. — Les Républiques de la Plata : leurs populations, leurs ressources et leur situation économique. — La circulation monétaire en Allemagne.

GAZETTE ANECDOTIQUE (30 juin). M. V. Duruy à l'Académie française. — Dédicaces. — Un tableau muré. — Une lettre d'Edgar Quinet. — Bizarreries de notre langue. — (15 juillet). Lettres de comédiens. — Œuvres posthumes de Victor Hugo. — Le sommeil pathologique. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (juillet). A. Michel : Le Salon de 1885. — Courajod : L'ancien musée des monuments français au Louvre. — Ephrussi : *La Divine comédie*, illustrée par Botticelli. — Lucien Magne : Le vitrail. — A. Darcel : Louis Steinheil. — La Tour chez ses notaires.

L'HOMME (10 juin). Martinet : Origine des Polynésiens. — Fauvelle : Contributions à l'étude anthropologique de l'infanticide. — Carrière : Recherches céphalométriques dans le département de l'Ardèche. — (25 juin). Thulié : La femme, éducation normale. — De Mortillet : Origines de la métallurgie. — De Vesly : Silex paléolithiques.

INSTRUCTION PUBLIQUE (13 juin). Ch. Huit : La physique de Platon. — J. Levallois : Fables de La Fontaine. — (20 juin). Franck : Des rapports de la religion et de l'État. — Crouslé : Recherches de Buffon sur l'origine de nos connaissances. — Huit : La physique de Platon. — (27 juin). Thomas : Théorie de l'inconnaissable dans Herbert Spencer. — A. Blot : Une tragédie chrétienne. — (4 juillet). Huit : Polémique d'Arcésilas et de Carnéade contre les stoïciens. — Croiset : Démosthène et Eschyne. — Condamin : La libre-pensée contemporaine. — INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 juin). Noms historiques. — Un livre à faire. — Paul de Saint-Victor. — Propriété littéraire.

— Iconophiles amateurs. — Acteurs bibliophiles. — Le romantisme en province. — Tombeau de Victor Hugo. — Poésies de jeunesse d'Alfred de Musset. — (10 juillet). Inadvertances de Ponson du Terrail. — Les domiciles de l'abbé Maury. — Tombeau de Victor Hugo. — Le romantisme en province. — Lettres et documents sur la Saint-Huberty. — Lettres inédites de Mlle de la Vallière à Huet, évêque d'Avranches.

JOURNAL DES ÉCONOMISTES (juin). De Molinari : Les lois naturelles de l'économie politique. — Baudrillart : La question de la population en France au XVIIIe siècle. — Raffalovich : La misère en Angleterre; la condition du pauvre à Bristol. — Rouxel : La politique commerciale et la politique coloniale. — La protection aux États-Unis. — Chailley : Les administrations des forêts. — JOURNAL DES SAVANTS (juin). Barthélemy Saint-Hilaire : L'Inde et les Indiens. — Millet : Sigillographie de l'Empire byzantin. — A. Maury : Les Huguenots et les Gueux. — Egger : Études sur la poésie grecque. — Wallon : Frédéric II et Louis XV. — Daubrée : Documents relatifs au Groënland.

MAGASIN PITTORESQUE (30 juin). La cour du Dragon. — Câbles sous-marins. — Fours et cuisines de campagne. — Civilisation des Scyris. — (15 juillet). La cathédrale de Marseille. — Les câbles sous-marins. — Les mines d'or. — Un cadenas japonais. — MATINÉES ESPAGNOLES (1er-7 juillet). Herculano : Histoire de l'inquisition en Espagne. — MOLIÉRISTE (juillet). E. Augier : Tartuffe, Arnolphe, Alceste, personnages comiques. — E. Deschanel : Eug. Despois. — D'Estrée : Documents inédits. — Le Blanc : Un créancier de Mlle Béjart. — Larroumet : Mme Béjart et M. Baluffe. — Monval : L'inventaire de Joseph Béjart.

NATURE (13 juin). La vie des animaux aquatiques à des hautes pressions. — Les vraies baleines. — Les progrès dans l'emploi du gaz. — L'asphyxie par l'acide carbonique. — Les médicaments nouveaux. — Fréquence de la pluie suivant les phases de la lune. — Les acariens parisites des calaos. — (20 juin). Les pierres chantantes. — Le musée Guimet. — L'électricité pratique. — Le bopyre du palémon (crevette de Bordeaux). — Galvanotypie. — La Laponie russe, d'après le voyage de M. Ch. Ribot (1884). — Les reconnaissances à grandes distances. — (27 juin). L'amiante. — Applications et préparations industrielles. — Un tremblement de terre à Mendoza. — Conférence « Scientia ». — La vie au fond des mers. — Le choléra en Espagne. — Les vaccinations du docteur Ferran. — Les médicaments nouveaux. — La terpine et le terpinol. — (4 juillet). La photographie en ballon. — Les torpilleurs ottomans. — La grotte de Gargas. — Moteurs et machines dynamo-électriques. — (11 juillet). La navigation de plaisance à vapeur à Paris. — Le grand prix biennal de l'Institut de France. — Plantes piscivores. — Le percement de l'isthme de Panama. — Tremblement de terre en Suisse. — La cité havraise. — Logements à bon marché au Havre. — NOUVELLE REVUE (15 juin). Duquet : La bataille de Saint-Privat. — Rambaud : *Lettres d'un proscrit*; Edgar Quinet. — Monnier : Les îles Hawaï. — Frescaly : Le rôle de la France dans le Sahara et le Soudan. — (1er juillet). Le Myre de Vilers : La politique coloniale. — Aulard : Fabre d'Églantine. — Bastard : La république d'Andorre.

POLYBIBLION (juin). Léonce Couture : Philosophie. — Comptes rendus dans les sections de théologie, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique : La société des index. — Questions et réponses.

RECUEIL D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE (Fasc. 1.) Inscriptions grecques inédites du Hauran et des régions adjacentes. — Le sceau de Obadyahou, fonctionnaire royal israélite. — Les noms royaux nabatéens employés comme noms divins. — Le cippe nabatéen de d'Meir et l'introduction en Syrie du calendrier romain combiné avec l'ère des Séleucides. — Mouches et filets. — Deux nouvelles inscriptions phéniciennes de Sidon. — REVUE ALSACIENNE (Juin). E. Risler : Jean-Gaspard Zweifel. — Rabany : Les généraux alsaciens avant la Révolution. — Hommages à Victor Hugo. — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (Mai). Lerrot : Le monument d'Efflatoum en Lycaonie et une inscription littite. — Reinach : La seconde stèle des guérisons miraculeuses, découvertes à Épidaure. — Collignon : Caractères généraux de l'archaïsme grec. — Braux : Les bronzes de Teti et le fer en Sardaigne. — Clermont-Ganneau : Nouvelles inscriptions phéniciennes. — REVUE DE L'ART FRANÇAIS (Juin). Christophe et Jehan Labbé, peintres (1560-1585). — Artistes pensionnés par Louis XIII. — Jacques Mimeral et Henri Verdier. — André Boulle et ses fils. — Restout et la fabrication des dalles de verre (1785). — REVUE BRITANNIQUE (Juin). X. Marmier : Au retour d'un voyage; Calais. — Les observatoires de montagnes. — La marquise de Coigny. — Les saltimbanques, les fêtes foraines et patronales. — REVUE CONTEMPORAINE (Juin). Ed. Rod : Victor Hugo. — L. Hennique : Pœuf. — Les funérailles de Victor Hugo. — A. Savine : Le naturalisme en Espagne. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (15 juin). Deltour : Histoire de la littérature grecque. — Mommsen : Le monument d'Ancyre. — Sorel : L'Europe et la Révolution française. — (22 juin). Dieulafoy : L'art antique de la Perse. — Jacob : Tacite, Annales I-VI. — Choix de poésies d'un chansonnier inédit au XVe siècle. — (29 juin). Curtius : Critique de la nouvelle linguistique. — De Ronchaud : La tapisserie dans l'antiquité. — Rosenthal : Contributions à l'histoire du droit municipal allemand. — De Boislisle : Mémoires de Saint-Simon, t. IV. — (6 juillet). Dittenberger : Recueil d'inscriptions grecques. — Abraham : Études sur Plaute. — Washietl : Les Comparaisons d'Ovide. — Bekker : Marie Stuart, Duresley, Bothwell. — REVUE DES DEUX MONDES (15 juin). Cucheval-Clarigny : L'avenir de la puissance anglaise; l'empire indien; le conflit anglo-russe. — De Laveleye : L'évêque Strossmayer. — L'armée et la démocratie. — Larroumet : La femme de Molière. — (1er juillet). D'Haussonville : La prévoyance et la mutualité. — A. Barine : Georges Elliot d'après sa correspondance. — Fouillée : La mémoire et la reconnaissance des souvenirs. — Valbert : Un nouveau livre sur la révolution française. — Brunetière : Le pessimisme dans le roman. — REVUE DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE (juillet). Vast : De l'enseignement de l'histoire de l'art dans les lycées et collèges. — Le collège des Oratoriens au Mans. — REVUE FÉLIBRÉENNE (1 et 15 juin). Les fêtes des félibres à Hyères et à Sceaux. — Guilibert : *A la vilo d'Iezo*, triolets. — Les *Pensées* de l'abbé Roux. — REVUE GÉNÉRALE (15 juin). Th. de Banville : Victor Hugo. — Ch. Lancelin : Guernesey. — (1er juillet). Jamais : Le socialisme d'État de M. de Bismarck. — A. Pellé : La politique coloniale. — De Larivière : Les *Lettres* de M. Paul Vasili. — REVUE GÉNÉRALE D'ADMINISTRATION (Juin). Sanlaville : De la responsabilité civile de l'État en matière de postes et de télégraphes. — Régnier : Les logements insalubres. — La durée des pouvoirs des maires. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (Juin). Drapeyron : Que la géographie est une science grâce à la topographie. — Paquier : Hérat et les territoires contestés. — Levasseur : L'Australie. — Marcel : Cartographie de la Nouvelle-France. — Deschamps : Les découvertes et l'opinion publique en France au XVIe siècle. — REVUE HISTORIQUE (juillet-août). G. Monod : Études sur l'histoire de Hugues Capet. —

Forneron : Louise de Kéroualle, duchesse de Portsmouth, 1649-1734. — Girard : Le Campus Mauriacus ; étude sur le champ de bataille d'Attila. — G. Monod : Victor Hugo. — REVUE LITTÉRAIRE (juin). Ch. de Fleurance : Le Tonkin et la Cochinchine (Eugène Veuillot). — A. de Lansade : Les Origines de la France contemporaine (Taine). — V. Canet : La Vie antique (E. Guhl et W. Koner). — Abbé N.-J. Cornet : La Société Goerres et ses dernières publications. — Juridiction ecclésiastique (Brillaud). — Abbé Bernard : Prælectiones juris canonicis (de Angelis). — REVUE PHILOSOPHIQUE (juillet). Beaunis : L'expérimentation en psychologie par le somnambulisme provoqué. — Secretan : La femme et le droit. — Marion : L'individu contre l'État, d'après Herbert Spencer. — Gauthier : La mort de Giordano Bruno. — REVUE POITEVINE ET SAINTONGEAISE (15 juin). L'église de Ruffec. — Les puits funéraires du Bernard. — Les statues équestres de Constantin, placées dans les églises de l'Ouest de la France. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (13 juin). J. Lemaître : La jeunesse sous le second empire et la troisième république. — Debidour : La révolution par l'ancien régime, étude historique d'après plusieurs écrivains. — (20 juin). L'amiral Courbet. — Le monument d'Eugène Despois. — (27 juin). Le traité franco-chinois. — J. Lemaître : M. Georges Ohnet. — D'Eichthal : Le général Bourbaki, sa sortie de Metz. — (4 juillet). A. Réville : Une histoire des religions par un adversaire de la religion. — Mézières : Le collège Sainte-Barbe et les réformes universitaires. — De Tréverret : Mme de Sévigné historien. — Dr Coppini : Lord Salisbury dans sa famille. — REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES (juillet). Abbé Delarc : Saint Grégoire VII, les dernières années de son pontificat. — Dom Chamard : Les abbés au moyen âge. — Beauvois : Histoire de l'ancien Mexique. — Saudret : La première conquête de la Franche-Comté (1668). — D'Aussy : Le caractère de Coligny. — Léonce Couture : La correspondance de Chapelain. — P. Allard : *L'Opposition sous les Césars*, de M. Gaston Boissier. — De Neuville : Le caractère de Guillaume Le Roux. — De Puymaigre : La chronique des derniers rois de Tolède. — REVUE RÉTROSPECTIVE (15 juin). La colonne de Boulogne, poésie de Victor Hugo. — La police espionnée par elle-même. — Le coiffeur de Mme Tallien. — Une lettre inédite de Hoche. — Fac-similé d'un autographe inédit de Victor Hugo. — Le combat de Châtillon, souvenirs d'un officier d'artillerie. — Utilité des amnisties. — M. Thiers, thermomètre politique des lorettes. — (1er juillet). Le siège de Hambourg ; relation d'un assiégé. — Les conspirations sous le second Empire. — Lettre inédite du comte d'Artois au maréchal de Broglie. — Deux cordeliers pour un tableau. — Une lettre inédite du duc d'Enghien. — REVUE SCIENTIFIQUE (6 juin). Gariel : L'électricité et l'hygiène. — Hovelacque : L'évolution du langage. — Blanchard : La septième côte cervicale de l'homme. — (13 juin). La conquête du Tonkin : le commandant Rivière. — Helmholtz : L'œuvre de William Thomson. — Marion : Les organismes problématiques des anciennes mers, par M. de Saporta. — Les établissements maternels pour la première enfance. — (20 juin). Tissandier : La locomotion aérienne avant les Montgolfier. — Angot : La météorologie en 1885. — De Varigny : Les vaccinations anticholériques en Espagne. — Gariel : Le nouvel hôpital du Havre. — (27 juin). Le cours de Rouelle et les notes de Diderot. — Diderot : L'utilité de la chimie, mémoire inédit. — De Montessus : Les volcans de l'Amérique centrale. La pharmacie au XVIIe siècle. — (4 juillet). La conquête du Tonkin ; M. Harmand et le général Bouet. — Marchal : La coloration des animaux. — Petit : Frierichs. — Les canons de gros calibre en 1885. — REVUE UNIVERSELLE INTERNATIONALE (juin). Krazewski : Le mouvement littéraire dans le Nord. — Loiseau : La légende d'Ulysse dans la littérature portugaise. — Bjornson : Le Roi, drame. — A. Saissy : La poésie des Magyars. — Mickiewicz : Victor Hugo. — ROMANIA (janvier). P. Meyer : Les premières compilations françaises d'histoire ancienne ; Les *Faits des Romains*. — Histoire ancienne jusqu'à César. — G. Raynaud : Le miracle de Sardenai. — Morel-Fatio : Notice sur trois manuscrits de la Bibliothèque d'Ossuna. — Ulrich : Chansons ladines. — Mélanges. — Comptes rendus.

SCIENCE ET NATURE (20 juin). Une boutique à Tokio. — Reproductions des œuvres d'art par la galvanoplastie. — (27 juin). Les grandes compagnies de navigation de l'Europe occidentale et la vitesse de leurs paquebots. — Compteur d'électricité. — La Nouvelle-Grenade. — Entre Mers et Hérat. — La recherche de l'arsenic dans les empoisonnements. — (juillet). La Diffa, souvenirs algériens. — Formose et le Camphrier. — Les armées européennes en campagne. — Le pavage en bois. — SPECTATEUR MILITAIRE (15 juin). Samion : Lettres sur l'infanterie par le général de Hohenlohe. — De la Barre-Duparcq : Bataillon triangulaire de Bouvines. (1er juillet). De Brialmont : Le général de Blois ; sa vie et ses ouvrages.

A TRAVERS LES REVUES

ARTICLES LITTÉRAIRES

parus dans les revues étrangères.

Allemagne. — *Centralblatt für Bibliothecks wesen.*

Juin : Albert Duncker : L'acquisition par le landgrave Charles de la bibliothèque Palatine en 1686. — G. Meier : L'âge des manuscrits. Les échanges aux universités allemandes. Testament de Walther V. Goethe. — P. Schwenke : Une bibliothèque du IXe siècle.

Juillet : Dr Knod : Biographie et bibliographie de Beatus Rhenanus. — H. Lange : Un catalogue de la bibliothèque de l'Université d'Erfurt du XVe siècle. — H. Haupt : Les plus anciennes traductions allemandes de la Bible.

Deutsche Revue.

Juin : H. Hüffer : Souvenirs de Schiller et lettres inédites de Herder, Schiller et Gœthe. — Marco Minghetti : La Madeleine dans l'art.

Deutsche Rundschau.

Juin : Paul Bailleu : La Jeunesse de Fritz Reuter. — Souvenirs d'Alexandre Koschelew.

Juillet : A. Duncker : Lettres d'Emmanuel Geibel. — J. Schmidt : L'*Histoire romaine* de Mommsen.

Das Magazin für die Litteratur des In- und Auslandes.

6 juin : J. C. Poestion : Littérature islandaise. — J. Ebhardt : Les Mémoires de Casanova.

13 juin : Victor Hugo.
27 juin : Guy de Maupassant.

Nord und Süd.

Juin : F. Keiler-Leuzinger : Ferdinand de Lesseps.
Juillet : Paul Lindau : *La Mère de Marianne*, comédie en quatre actes. — W. Lübke : Le réalisme et l'art monumental. — F. Bodenstedt : Michel-Ange et Vittoria Colonna.

Angleterre. — *Blackwood's Edimburgh Magazine.*

Juillet : Le déclin de l'art. Royal academy et Grosvenor gallery.

Book-Lore.

Mai : The Bookworm. Bibliothèque de grands hommes : I. Mazarin.
Juin : La grande bible. A. D. 1539. — Was Napoléon a myth? — Les devoirs d'un bibliothécaire. — Reliques de Byron.
Juillet : N. Pocock : Cranmer's bible. — John Johnston, the author of « typographia ». — Dante's English translators.

The Contemporary Review.

Juin : Shakespeare and the Stratford-on-Avon Common fields.
Juillet : Victor Hugo, par M. Oliphand. — Ode à Victor Hugo, traduite de l'italien de Carducci. — Contemporary life and thought in France, par G. Monod.

The Nineteenth Century.

Juillet : The work of Victor Hugo, by A.-C. Swinburne.

The Saturday Review.

20 juin : Le Codex Augiensis : Le vrai Shelley.

Wallford's Antiquarian.

Juillet : William Thynne, Chancer's first editor. — The ordinary from M. Thomas Jenyns' *booke of armes.*

Italie. — *Archivio Veneto.* (Anno XV). — Parte 1.

B. Cecchetti : La vitta dei Veneziani nel 1300. — C. Cipolla : Una congiura e un giuramenta in Verona al tempo di Alberto I della Scala (1299). — B. Cecchetti : La stampa tabellare in Venezia nel 1447 e l'esenzione del dazio di libri nel 1493. — Guasli : Una figlia di Pietro Aretino.

Il Bibliofilo.

Juin : La stampa siciliana fuori di Palermo e di Messina nei due secoli XVI et XVII. (F. Evola). Ancora de miniatori cremonesi. F. Novati.

Gazzetta litteraria, artistica e scientifica.

20 juin : Il monumento di un poliglotta. — Napoleone I nella poesia popolare in Piemonte. — Fra romanzi e romanzieri : Matilde Serao, Fabre, Maupassant.
27 juin : Storia di una montagna di Eliseo Reclus, traduzione di Laura. — Lettres chimériques, di Théodore de Banville.

Giornale Storico della letteratura italiana. — Vol. V. — fasc. 13-14.

Al. d'Ancona : Il teatro mantovano nel secolo XVI. — A. Graf : Appunti per la storia del ciclo brettone in Italia. — A. Neri : La Simonetta. — R. Sabbadini : Notizie sulla vita e gli scritti di alcuni dotti umanisti del sec. XV. Raccolte da codici italiani.

Nuova antologia.

1er mai : A. Gabelli : I recenti moti nelle università italiane. — A. de Gubernatis : Rassegna delle letterature straniere.
15 mai : G. Martucci : Uno scenario inedito della commedia
1er juin : D. Gnoli : Terenzio Mamiani. — O. Marucchi : la storia di Roma studiata sulle sue rovine dal secolo V al XV A. Monzili : Le scuole d'arte e mestieri in Italia.
15 juin : E. Panzacchi : Victor Hugo. — L. Ferri : La Schiavitù nella storia delle idee. — Camillo Boito : I nostri vecchi monumenti.
1er juillet : Grégoire VII et Léon XIII, par R. Bonghi. — Il Klopstock e i grandi epici moderni, par B. Zumbini. — Camillo Boito : I nostri vecchi monumenti, necessita di una legge per conservarli. — G. Franciosi : Dante et il Beato Angelico.

Suisse. — *Anzeiger für Schweizerische Geschichte.*

N° 2. — Th. v. Liebenau : L'abbaye de Saint-Urbain et les rois de France.

La Suisse romande.

N° 11 : Victor Hugo, par J. Carrara. — M. Zola et sa méthode littéraire.
N° 12 : Les poètes du Jura bernois, par V. Rossel.

Turquie. — *Revue orientale.*

Louis Tiercelin : François Coppée. — Thalasso : Apothéose de Victor Hugo. — Louis Enault : La vie à Paris.

COMPTES RENDUS D'OUVRAGES FRANÇAIS

Allemagne. — *Centralblatt für Bibliothekswesen.*

Juillet : Philippe : origine de l'imprimerie à Paris, d'après des documents inédits.

Berliner Philologische Wochenschrift.

N° 19 : J. Adeline : Lexique des termes d'art.

Literaturblatt für germanische und romanische Philologie.

Février : V. Schwann : Bibliographie des chansonniers français des XIIIe et XIVe siècles, par Raynaud.

Angleterre. — *Journal of Education.*

1er juillet : Les Stratèges athéniens, par A. M. Hauvette-Besault.

The Saturday Review.

27 juin : La Renaissance en Italie et en France à l'époque de Charles VIII, par Eug. Müntz. — Les Japonais, leur pays et leurs mœurs : voyage autour du monde, par le comte Raymond de Dalmas.
20 juin : Les Confessions, par Arsène Houssaye.
13 juin : Écrivains modernes de l'Angleterre, par Émile Montégut.
6 juin : Madame de Sévigné historien, par F. Combes.

Walford's Antiquarian.

Juillet : Dictionnaire historique et pittoresque du théâtre et des arts qui s'y rattachent, par Pougin.

Italie. — *Nuova Antologia.*

1er mai : La sculpture antique, par Adrien Wagnon. — Folk-Lore, par le comte de Puymaigre. — Edgar Quinet : Lettres d'exil à Michelet. — Correspondance de M. de Rémusat. — L'Allemagne et l'Italie, souvenirs diplomatiques, par G. Rothan.
15 juin : Dans la vieille rue, par Forsan. — Le marquis de La Roche Saint-Jude.

Il Bibliofilo.

Avril : Dictionnaire de l'art, de la curiosité et du bibelot. Firmin-Didot. — Ch. Combe : Les rues de Nancy, leurs vocables et leur histoire.

Mai : C. M. Briquet : La légende paléographique du papier de coton.

Juin : Voyage archéologique en Italie et en Tunisie, par Ambroise Tardieu. — Le Martyrium de Poitiers, compte rendu des fouilles et de l'ouvrage du R. P. de la Croix, par Mgr Barbier de Montault.

Suisse. — *Revue suisse.*

Juin : Edgar Quinet : Lettres d'exil à Michelet et à ses divers amis. — Théophile Dufour : Lettres à Quinet sous l'Empire 1849-1866. — W. Cart : Un maître deux fois centenaire. — Étude sur J.-P. Bach. — J. de Glouzet : L'idéal. — J. Nollée de Noduwez : Une petite-fille du marquis de la Seiglière.

Juillet : E. de Pressensé : Jésus-Christ, son temps, sa vie, son œuvre. — G. de Contenson : Chine et extrême Orient. — Jurien de la Gravière : La marine des Ptolémées et la marine des Romains.

NOUVEAUX JOURNAUX ÉTRANGERS

Allemagne. — *Das Manuscript.* — Central-Organ zur Fœderung der gemeinsamen Interessen zwischen Verlagsbuchhändlern, Schriftstellern und Redacteuren *(Le Manuscrit*, intermédiaire entre les éditeurs, les auteurs et les rédacteurs). 1re année 1884-1885. Leipzig, chez G. Wolf, in 4°.

Jahrbuch fur Geschichte; Sprache und Litteratur Elsass-Lothringens.

Annuaire pour l'histoire et la littérature de l'Alsace-Lorraine, publié par la section historico-littéraire du Vogesen Club. — 1re année, Strasbourg, Heitz — 147 pages in-8°, prix : 3 fr. 15. (Contient la bibliographie complète des livres parus dans l'Alsace-Lorraine pendant les années 1883 et 1884.)

Deutsche Buchhändler-Akademie.

Organe de la librairie allemande et des industries qui s'y rattachent. — Tome Ier, Weimar, 1884 pp. XII-720, in-8°.

Cette revue, fondée par M. Hermann Weisbach, vise un but spécial : celui de démontrer la nécessité de créer « une école des hautes études » pour les jeunes libraires.

Le tome Ier de ce périodique contient force articles destinés à intéresser surtout le public des libraires. Plusieurs notices cependant semblent destinées à un public moins restreint; nous y relevons : l'Imprimerie à Vienne de 1482 à 1682, par E. Zernin. — L'introduction de l'imprimerie en Amérique, par E. Kelchner. — Le réalisme dans la littérature française. — La réforme de l'organisation de nos bibliothèques. — Introduction dans les méthodes usitées en bibliographie, etc.

Angleterre. — *Une Revue historique anglaise.*

La maison Longman se propose d'éditer prochainement une nouvelle revue trimestrielle exclusivement consacrée aux questions historiques.

La Revue fera entrer dans son cadre les travaux des historiens anglais contemporains, la publication de documents inédits, le compte rendu détaillé d'ouvrages historiques anglais et étrangers, et la bibliographie des ouvrages secondaires. On y trouvera, en outre, l'indication des articles historiques ayant paru dans les principales revues et des contributions sur les progrès des études historiques à l'étranger. Point d'articles politiques.

Le premier numéro de cette revue historique anglaise paraîtra probablement le 1er janvier 1886. MM. Mandel Creighton Dixie, professeur d'histoire ecclésiastique à l'Université de Cambridge, et M. Reginald Lane Poole seront à la tête de cette publication.

Italie.

L'Artista, giornale letterario, artistico, teatrale. Anno 1, num. 1 (3 mai 1885). Torino; journal bi-mensuel.

Hollande.

La première livraison de la *Revue coloniale internationale* d'Amsterdam a paru le 1er juillet dernier.

Elle est née — est-il dit dans une sorte de préface — de l'Exposition d'Amsterdam en 1883, exposition fondée à l'origine sur une base internationale, et elle n'a aucunement pour but de prendre exclusivement à cœur les intérêts néerlandais dans les pays lointains, ou d'agrandir le territoire des colonies néerlandaises. Elle veut seulement conserver les bons résultats que cette Exposition a produits, maintenir les relations établies à cette époque entre les représentants de la science coloniale, et donner un caractère permanent au vif intérêt pour les questions coloniales d'une portée générale, qui a été suscité temporairement par la discussion politique de ces questions pendant l'Exposition.

La *Revue coloniale internationale* publie des articles en anglais, en allemand, en hollandais, mais la plus grande partie du texte est en français.

Amérique. *The Atlantic Monthly.*

Juillet : Two English men of letters : Pattison's memoirs; Autobiography of Henry Taylor. Francisque Sarcey.

The Nation.

18 juin : Paul Albert, littérature française au XIXe siècle, tome II. — Paul Deschanel : Pascal, La Rochefoucauld, Bossuet. — Gaston Paris : La poésie du moyen âge. — Paul Bourget : Cruelle énigme.

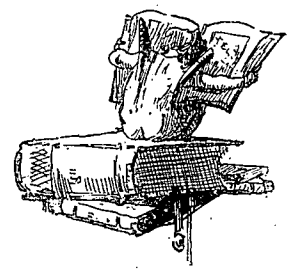

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 juin au 15 juillet 1885)

CONSTITUTIONNEL. Juin : 29. Des femmes auteurs; des romancières. — Juillet : 1. *Recherches sur quelques problèmes historiques*, par Fustel de Coulanges. 6. Un avocat artiste et romancier : Edmond Picard.

DÉBATS. Juin : 16. P. Bourget : Le pessimisme de la jeune génération. 18-24. Deschanel : *La Démocratie et le régime parlementaire*, par Prins. 27. De Molinari : *Les finances de l'ancien régime et de la Révolution*, par Stourus. — Juillet : 2. Le collectivisme. 3. La poésie annamite. 4-5. Bourdeau : Mme Mohl, ses amis et son salon. 7. *Anna Karénine*, par Tolstoï. 14. Trois ministres de la guerre : Le comte de Saint-Germain; Dubois-Crancé; le marquis de Clermont-Tonnerre.

XIXe SIÈCLE. Juin : 18. Lemaire : Chateaubriand à propos d'un livre récent. 21. Le pessimisme littéraire. 22. La vie intime de Voltaire aux Délices et à Ferney. 28. Le pouvoir et les lettres. — Juillet : 4. *La Vache enragée*, par Ém. Gondeau. 6. *Le Crime et le Châtiment*, par Destoiewsky.

ÉCHO DE PARIS. Juin : 28. *La Course à la mort*, par Ed. Rod. 29. E. Lepelletier : Les petits-fils d'Obermann.

ÉVÉNEMENT. Juin : 21. Le prochain roman de M. Zola. 28. Le maréchal Davout, d'après sa correspondance. — Juillet : 3. Les soupers de Philoxène Boyer. 15. Deschaumes : *Bel-Ami*, par Guy de Maupassant.

FIGARO. Juin : 23. A. Racot : Bibliothèques. — Juillet 4. Racot : Un Journal en retraite : *Le Constitutionnel*. 7. Les Cancans. 13. Macé de Challes : Les dernières années de Béranger. 15. Les origines de Victor Hugo.

FRANÇAIS. Juin : 16. Le code d'organisation judiciaire allemand. 22. Corneille et Rotrou. 23. De la durée de la vie chez les germes des microbes. 26. *La Philosophie ancienne, histoire générale de ses systèmes*, par Ch. Bénard. 27. L'origine de la souveraineté d'après la théologie catholique. — Juillet : 3. Louise de Lorraine, reine de France. 7. *La fondation de l'Université de Caen et son organisation au* XVe *siècle*, par de Bourmont.

FRANCE LIBRE. Juin : 26. *Louchon*, par P. Delair. — Juillet : 1. Un pessimiste; M. Ed. Rod. 3. Henri Rochefort.

GAGNE-PETIT. Juin : 15. F. Sarcey : *La Sagesse de poche*, par Daniel Darc. 17-21. Sarcey : *Les Souvenirs* de M. d'Haussonville. 30. Études pratiques sur les maladies de l'estomac. — Juillet : 4. Sarcey : *Thiers, Guizot, Rémusat*, par J. Simon.

GAZETTE DE FRANCE. Juin : 16-1-5-6-7. Le Journalisme en Angleterre. 22-4. Le pessimisme en littérature. 23. Les Pimodan écrivains. 26. Racot : *Alexandre Dumas*, par Glinel. — Juillet 1. Dancourt : *Les Français de la décadence*, par Rochefort. 3. Racot : G. Brummel. 7. Les Villeneuve-Bargemon, écrivains.

GAZETTE DES TRIBUNAUX. Juin : 20. *Histoire du Parlement de Toulouse*, par M. Dubé-Lat.

GIL-BLAS. Juin : 17. P. Arène : Les Décadents. 18. L. Ulbach : *Thiers, Guizot, Rémusat*, par J. Simon. 22. Th. de Banville : *Les Confessions* d'Arsène Houssaye. 24. Nestor : Le roman intime : *Une bourgeoise*, par M. Case. 29. *Les Confessions* d'Arsène Houssaye.

JUSTICE. Juin 22. Le dantoniste Legendre. 29. L'éloquence d'Hérault de Séchelles. — Juillet : 2. La science de la vie dans Aristote. 6. *Une bourgeoise*, par J. Case. 6. Hérault de Séchelles : L'homme et l'écrivain. 11. Littérature récompensée. 14. *Germinal*, par Zola.

LIBERTÉ. Juin : 20. *Les Confessions* d'Arsène Houssaye. 21. Le pessimisme littéraire. 28. Lettres de la marquise de Coigny. — Juillet : 6 M. Thiers, historien du Consulat et de l'Empire. 13. Les vieux journaux. 14. L'abbé Grégoire.

MONITEUR UNIVERSEL. Juin : 16. Les récentes publications sur Voltaire. 21. *Ma Jeunesse*, par le comte d'Haussonville. 29. Ed. Thierry : *Hernani*, souvenir du collège. 30. Lettres politiques confidentielles de M. de Bismarck. — Juillet : 2. Une vie de Pascal (éd. Derôme). 3. *Discours sur l'Histoire de France*, par le comte de Moüy. 10. *Le libre échange et l'impôt*, par le feu duc de Broglie. 13. Béranger en robe de chambre.

PAYS. Juillet : 12. *La comtesse Suzanne*, par Jacques Vincent.

PETIT PARISIEN. Juin : 29. La littérature d'échafaud.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Juin : 16. Le conventionnel Portiez et sa collection révolutionnaire. 21. Le Café Procope. 25. Henri Martin, par Gabriel Hanotaux. — Juillet : 5. *La Course à la mort*, par Ed. Rod. 15. La prise de la Bastille, d'après de nouveaux documents.

SIÈCLE. Juin : 16. Sophie Arnould. 18. *Ma jeunesse*, par M. d'Haussonville. 28. *Les Parades inédites*, de Gueulette.

TEMPS. Juin : 24. *La Course à la mort*, par Ed. Rod. 30-2. Correspondance du maréchal Davout. — Juillet : 3. Gœtz de Berlichingen. 3. Les pensées de Joseph Roux. 4-5. *Henri IV et la princesse de Condé*, par P. Henrard. 3. Ph. Daryl : Le Comédien selon M. Irving. 13. *Anna Karenine*, par M. Tolstoï.

UNIVERS. Juin : 15-25. Les Communions de Voltaire. 21. Beccaria et le droit pénal. 25. Correspondance de Louis Veuillot. Juillet : 5. *Le Martyrium de Poitiers*, par Mgr Barbier de Montault. 7. L'inscription hébraïque de la piscine de Siloë.

VOLTAIRE. Juin : 24. Paul Bert : *Lettres d'exil* d'Edgar Quinet.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois de juin 1885

1. *Petite Gazette poétique,* rédigée par ses abonnés. In-4°, 8 p. à 2 col. Montdidier, imp. Hourdequin. Bureaux, Paris, 17, rue Racine. Abonnements : un an, 3 fr. Le numéro, 20 centimes.

10. *Revue professionnelle des horlogers, bijoutiers, joailliers, etc.;* publication scientifique, artistique et industrielle paraissant le 10 de chaque mois. In-4°, 16 p. à 2 col. fig. Paris, imp. Perreau. Bureaux, 58, rue Greneta. Abonnements : un an, 6 fr., départements, 7 fr., étranger, 8 fr. Le numéro : 50 centimes.

Le Monde des arts et du théâtre, Petit in-folio, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Mayer. Bureaux, 18, rue Richer. Abonnements : un an, 10 fr., 6 mois, 6 fr. Le numéro, 10 centimes. Hebdomadaire.

15. *La Lettre du Rossard,* feuille volante quotidienne. Petit in-4°, 3 col. Paris, imp. Bataille. Bureaux, 24, rue d'Athènes. Le numéro, 5 centimes.

16. *L'Époque. Le Journal de Paris.* Grand in-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Dejey. Bureaux, 12, rue Paul-Lelong. Abonnements : un an, 18 fr., 6 mois, 10 fr. Le numéro, 5 centimes.

Le Nouvelliste français. Le Nouvelliste de Paris. Le Nouvelliste quotidien. In-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Dejey. Bureaux, 12, rue Paul-Lelong. Abonnements : un an, 18 fr., 6 mois, 10 fr. Le numéro, 5 centimes.

17. *L'Écho.* Journal d'intérêt local du Xe arrondissement, paraissant tous les dimanches. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Lebas. Bureaux, 14, rue des Petites-Écuries. Un an, 4 fr. Le numéro, 10 centimes.

21. *Le IVe arrondissement.* Journal hebdomadaire, paraissant le dimanche. Petit in-folio, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Lauzon. Bureaux, 36, rue Vieille-du-Temple. Abonnements : un an, 6 fr., 6 mois, 4 fr. Le numéro, 10 centimes.

25. *Le Ruy-Blas. Le Capitaine Fracasse.* Journal hebdomadaire politique, littéraire, industriel et commercial. Petit in-folio, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Maury. Bureaux, 62, rue de Provence. Abonnements : un an, 24 fr. Le numéro, 50 centimes.

27. *La Gazette illustrée du XVIIe arrondissement.* In-folio, 4 p. à 4 col. fig. Paris, imp. du Centre. Bureaux, 37 *bis*, rue d'Oflemont. Abonnements : un an, 5 fr. Le numéro, 5 centimes. Hebdomadaire.

28. *La Plage française.* Gazette des bains de mer. Petit in-folio, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Balitout. Bureaux, 12, rue Servandoni. Abonnements pour la saison : 3 fr. Le numéro, 10 centimes.

Le Petit Citoyen. Journal politique quotidien. Petit in-folio, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Centrale. Bureaux, 15, faub. Montmartre. Abonnements : 6 mois, 9 fr., 3 mois, 4 fr. Le numéro, 5 centimes.

La Parisienne illustrée. Journal fantaisiste paraissant le samedi. In-folio, 4 p. à 4 col. fig. Paris, imp. Chollet. Abonnements : Paris, 3 mois, 1 fr. 25. Le numéro, 10 centimes.

29. *Le Faublas.* Quotidien politique et littéraire. In-folio, 4 p. 6 col. Paris, imp. Gautier. Bureaux, 8, rue Hérold. Abonnements : 3 mois, 13 fr. 50. Le numéro, 15 cent.

Sans date. *Le Moniteur international des intérêts catholiques.* In-4°, 4 p. 3 col. Paris, imp. Marot. Bureaux, 27, faub. Montmartre. Abonnements : un an, 12 fr. Le numéro 25 centimes. Hebdomadaire.

Philosophie générale des étudiants swédenborgiens libres. Revue trimestrielle. In-8°, 12 p. Paris, imp. Décembre. Bureaux, 326, rue de Vaugirard. Abonnements : un an, 4 fr.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

— Procès de presse, de propriété littéraire et de librairie —

FRANCE

La Revue des Lettres. — Concours. — Escroquerie.

Les sieurs Arthur Byl et Georges Hacker, tous les deux employés au chemin de fer d'Orléans, ont comparu dernièrement en police correctionnelle sous la prévention d'escroqueries.

Ces deux individus avaient fait imprimer et envoyé dans toute la France une circulaire ainsi conçue :

GRAND CONCOURS LITTÉRAIRE

Victor Hugo, président d'honneur

La *Revue des Lettres,* qui a toujours été une tribune accessible aux jeunes et aux inconnus de talent et dont tous les abonnés sont, de droit, les collaborateurs, ouvre un double concours de prose et de poésie ; le choix des sujets est entièrement libre. Les manuscrits devront être adressés à M. Haeker, secrétaire de la rédaction, 34, rue de Lancry, avant le 20 janvier 1885. Les jugements seront rendus le 1er février et communiqués immédiatement aux concurrents.

En prose, une chronique-fantaisie d'environ deux colonnes d'un journal grand format, ainsi qu'une nouvelle n'excédant pas vingt pages, recevront un premier prix de 500 francs, un deuxième de 200 francs, un troisième de 150 francs, un quatrième de 100 francs et un cinquième de 50 francs.

Un même nombre de prix sera attribué au concours de poésie, comprenant une romance, chanson ou chansonnette, ou bien un sonnet ou un monologue.

La *Revue des Lettres* publiera le portrait et la biographie des quatre premiers lauréats.

Le jury d'examen sera composé de MM. Alphonse Daudet, François Coppée, Jules Claretie, Théodore de Banville, H. de La Pommeraye, Sully-Prudhomme et Charles Monselet.

La circulaire ajoutait, en outre, que les abonnés d'un an et de six mois à la *Revue* pourraient prendre part au concours, mais que les personnes non abonnées devaient souscrire à un exemplaire au moins de l'un des deux volumes contenant les pièces primées, dont le prix était fixé à 3 francs l'exemplaire.

Cette revue et ce grand concours étaient absolument imaginaires. En ce qui concerne la *Revue,* si elle a pu paraître antérieurement, sa publication avait entièrement cessé et elle n'a jamais été reprise. Quant au grand concours, Victor Hugo et tous les hommes de lettres cités ont fait connaître qu'ils y étaient absolument étrangers.

Néanmoins, un grand nombre de littérateurs plus ou moins incompris se laissèrent prendre à l'idée de gagner un prix et de voir leur portrait en première page de la *Revue* et envoyèrent morceaux de littérature et argent. Mais ni leurs manuscrits ni leur argent ne furent jamais rendus.

Le prévenu Hacker repousse énergiquement toute culpabilité.

Hacker : Je suis complètement innocent de toute escroquerie ; Byl, que j'avais fait entrer à la compagnie du chemin de fer d'Orléans, m'a raconté qu'il collaborait au *Gil-Blas* et à l'*Écho de Paris,* et qu'il avait fondé un journal appelé la *Revue des Lettres,* dont il m'a demandé d'être le secrétaire de rédaction. C'est lui qui a eu l'idée du concours et qui a rédigé et expédié toutes les circulaires ; je n'ai été dans cette affaire qu'un instrument inconscient.

Byl : Je ne suis absolument pour rien dans ce qui est arrivé. C'est Hacker qui a poussé l'affaire et qui doit être responsable. Je devais être seulement rédacteur de la *Revue des lettres* quand elle aurait commencé à paraître. Je n'ai jamais reçu de personne ni manuscrits ni argent.

Me Raoul Rousset présente la défense de Hacker, qui est condamné, ainsi que Byl, à deux mois de prison.

(Gazette des Tribunaux.)

M. Marc de Valleyres. — Escroquerie.

Le tribunal correctionnel vient de juger un jeune Suisse, le sieur Christin, âgé de vingt-quatre ans, qui, sous le pseudonyme de Marc de Valleyres, a collaboré à plusieurs journaux parisiens et a même fait paraître dans l'un d'eux un roman intitulé : *Sur le boulevard.*

Marc de Valleyres était prévenu de s'être fait remettre, par un certain nombre d'éditeurs, des exemplaires de plusieurs ouvrages, en leur adressant des demandes sous le nom d'écrivains et de journalistes en renom. Il revendait les ouvrages et dissipait avec des filles l'argent qu'il touchait, laissant sa femme légitime dans le dénûment le plus complet.

Sur les réquisitions de M. le substitut Couturier, Christin, que Me Hallays defendait, a été condamné à quinze jours de prison.

Outrages aux bonnes mœurs. — « Les Deux Amies », roman de M. Maizeroy.

Le jury a eu à juger dernièrement un livre qui a eu un certain succès dans le monde parisien : *Deux Amies,* par René Maizeroy.

L'auteur, M. le baron Toussaint, qui écrit sous le pseudonyme de Maizeroy, était défendu par Me Davrillé des Essards. L'éditeur, M. Victor Havard, également poursuivi, était défendu par Me Lachaud.

M. l'avocat général Bernard tenait le siège du ministère public.

Après de longs debats qui ont eu lieu à huis clos, le jury a rendu un verdict de non-culpabilité au profit de l'éditeur et de culpabilité, mitigée par des circonstances atténuantes, contre M. Maizeroy.

Ce dernier a été condamné à 1,000 francs d'amende.

Romans d'Eugène Suë. — Droits d'auteur. — Publication. — Cessionnaire. — Clichés. — Intention des parties. — Demande à fin d'interdiction de publication.

La vogue des romans d'Eugène Suë est loin d'être épuisée, et tous les éditeurs se disputent encore le droit de les publier à leur tour, assurés d'un débit aussi facile que rémunérateur.

C'est ce qui explique les procès du genre de celui-ci.

MM. Rouff et Cie, éditeurs et cessionnaires de tous les droits de Paul Caillard sur les œuvres d'Eugène Suë, demandent au Tribunal d'interdire à M. Roy, autre éditeur, de continuer la publication par lui entreprise des *Mystères de Paris* et du *Juif Errant*.

M. Roy, à son tour, a assigné en garantie son propre cédant, et celui-ci, les tiers qui lui avaient vendu le droit de reproduction.

C'est sur ces différentes demandes que le Tribunal, après avoir entendu les plaidoiries de Me *Maugras*, avocat de MM. Rouff et Cie; de Me *Fleury* pour M. Roy; de Me *Chamboursier* pour M. Favre et de Me *Murgeaud-Larion* pour Lachâtre et Garrette, a rendu, conformément aux conclusions de *M. Commoy*, substitut, le jugement suivant :

« Le Tribunal,

« Attendu que Rouff et Cie, cessionnaires de tous les droits de Paul Caillard sur les œuvres d'Eugène Suë, demandent qu'il soit fait défense à Roy, sous une contrainte de 50 francs par jour de retard, de continuer la publication et la vente des deux romans les *Mystères de Paris* et le *Juif-Errant*;

« Qu'ils demandent en outre la condamnation du défendeur en 30,000 francs de dommages-intérêts, à raison du préjudice qui leur a été causé jusqu'à ce jour;

« Attendu que, pour résister à cette demande, Roy soutient qu'aux termes de conventions intervenues entre Favre et lui, en juillet et novembre 1876, il aurait obtenu le droit de publier les ouvrages dont il s'agit, dans le journal les *Romans parisiens*, et de réunir en volumes les numéros du journal contenant cette publication;

» Que, suivant lui, Rouff et Cie sont obligés de respecter les traités consentis par La Châtre, leur auteur, antérieurement à la cession qui leur a été faite et qui remonte seulement au 3 juillet 1883;

« Que, tout en résistant à la demande, Roy a mis en cause Favre et conclut à ce qu'il soit tenu de prendre son fait et cause et de le garantir et indemniser de toute condamnation qui pourrait intervenir contre lui;

« Attendu que Favre, de son côté, a appelé en garantie La Châtre et la demoiselle Garrette, de qui il tenait le droit de reproduire et de faire reproduire les œuvres d'Eugène Suë à raison desquelles des poursuites sont dirigées par Rouff et Cie;

« Attendu que les demandeurs soutiennent que s'ils doivent, en effet, respecter les traités antérieurs consentis par La Châtre, leur auteur, Roy ne s'est pas conformé aux conventions dont il excipe et qu'il a excédé les droits qu'il tient de ces traités;

« Qu'il y a lieu dès lors de rechercher la nature et l'étendue des droits qui lui ont été concédés;

« Attendu qu'aux termes de la lettre adressée par Favre à Roy le 25 novembre 1876 et qui sera enregistrée avec le présent jugement, Roy était autorisé à reproduire une seule fois le *Juif Errant* par Eugène Sue, et *Mathilde* du même auteur, dans le journal les *Romans parisiens*, publication illustrée qui selon les besoins de la vente, et dont tous les numéros pouvaient être réunis en volumes;

« Attendu qu'il était dit, en outre, que la publication de *Ma thilde* serait terminée au plus tard le 31 mai 1879 et celle du *Juif Errant*, le 31 décembre 1879;

« Attendu, enfin, que Roy ne devait jamais tirer à part les deux romans dont il s'agit et composer à eux seuls un tout complet sous forme de volume ou de brochure; mais que les feuilletons qui devaient toujours accompagner ces publications rempliraient au moins le tiers de chaque numéro du journal;

« Attendu qu'il est constant en fait que, depuis juillet 1883, Roy a continué à publier par séries le *Juif Errant* et les *Mystères de Paris*;

« Qu'il soutient, à la vérité, que le droit qui lui a été concédé de clicher ces publications lui confère en même temps le droit de faire des tirages successifs aussi longtemps que les clichés lui permettront de le faire;

« Mais attendu qu'une telle prétention est manifestement contraire à l'intention des parties;

« Que si le droit de tirer sur clichés conférait, en effet, à Roy le droit de faire des tirages successifs suivant les besoins de la vente, ainsi, du reste, qu'il était convenu, ce droit était limité à la période du temps qui avait été fixée d'une façon expresse et qui expirait le 31 décembre 1879;

« Attendu que l'intention restrictive des parties résulte encore de cette stipulation que la publication ne devait avoir lieu qu'une seule fois;

« Attendu qu'il résulte de ce qui précède que la demande en garantie de Roy contre Favre est mal fondée, et que celle de Favre contre la Châtre et la demoiselle Garrette se trouve sans objet;

« Attendu que par ses conclusions additionnelles Rouff et Cie concluent à ce que Roy soit tenu de détruire dans la huitaine du présent jugement les clichés servant à l'impression du *Juif Errant* et des *Mystères de Paris*;

« Mais, attendu que l'usage abusif que Roy a pu faire de ces clichés n'autorise pas Rouff et Cie à demander la destruction de ces planches qui sont la légitime propriété du défendeur;

« Attendu que le tribunal a les éléments nécessaires pour évaluer le préjudice causé à Rouff et Cie;

« Par ces motifs,

« Dit que Roy sera tenu de cesser la publication des *Mystères de Paris* et du *Juif Errant* à peine de 50 francs pour chaque contravention constatée;

« Et pour le préjudice causé le condamne en 2,500 francs de dommages-intérêts envers le demandeur;

« Déclare Rouff et Cie mal fondés dans le surplus de leurs demande, fins et conclusions;

« Les en déboute;

« Déclare Roy mal fondé en sa demande en garantie contre Favre;

« Dit que la demande en garantie de Favre contre La Châtre et la demoiselle Garrette se trouve sans objet;

« Condamne Roy en tous les dépens, tant de la demande principale que des deux demandes en garantie, y compris l'enregistrement de la lettre du 25 novembre 1876. » (Tribunal civil de la Seine, 1re chambre, audience du 17 avril 1884).

Un roman de Louise Michel.
« Nadine ».

En 1881, Louise Michel a fait représenter aux Bouffes-du-Nord, dirigé alors par Lisbonne, un drame intitulé *Nadine* et tiré d'un roman fait par elle en collaboration avec M. Grippa de Winter.

En 1874, Mme Bertre, qui écrit sous le nom de Marie de Besneray, fit paraître un roman intitulé également *Nadine*.

M. Grippa de Winter a assigné devant la première chambre du tribunal civil de la Seine Mme Bertre, sous prétexte de concurrence déloyale, provenant de la confusion des titres. Il concluait à des dommages et intérêts à fixer par état, et en outre à l'insertion du jugement à intervenir dans vingt journaux de Paris, quinze revues périodiques et cinquante journaux étrangers.

Cette prétention n'a pas été accueillie par le tribunal, qui a rejeté la demande de M. Grippa de Winter, par ce motif qu'aucune confusion ne pouvait s'établir entre le titre d'un drame et celui d'un roman.

Outrages aux bonnes mœurs. — « Les Béotiens. »
Arrêt de non-lieu.

On se rappelle qu'au mois de janvier dernier le parquet de Paris avait commencé des poursuites contre le livre de M. Henri Nizet : *Les Béotiens*, édité par Kistemaeckers. La chambre des mises en accusation vient de rendre *un arrêt de non-lieu* dans cette affaire.

ÉTRANGER

Suède.

Le naturalisme en Suède.

M. Auguste Scrindberg, romancier suédois, vient d'être, dans son pays, l'objet de poursuites judiciaires pour avoir écrit sous ce titre : *Mariés*, un roman naturaliste.

Italie.

Offenses au Roi.

Un procès d'imprimerie a été intenté à Milan contre le journal *L'Uomo di Pietra* pour avoir, dans un article sur la *Théodora* de Sardou, offensé S. M. le Roi et la Reine d'Italie. Le jury a condamné le gérant du journal à six jours de prison et à 100 francs d'amende.

Livres à l'Index.

Un décret de la Sacrée-Congrégation de l'Index, en date du 23 mars, a condamné les deux ouvrages suivants : *De l'éducation religieuse et civile des jeunes filles conformément aux conditions actuelles de l'Italie*, par l'abbé Garavaglia (Milan, Dumolard frères, 1884). L'auteur s'est soumis et a réprouvé son œuvre. — *La religion dans la science et la tyrannie de la conscience*, par M. Cichetti-Suviani, avec préface de M. Savarese. (Rome, Fozani et Cie, 1885).



L'imprimeur éditeur gérant : A. Quantin

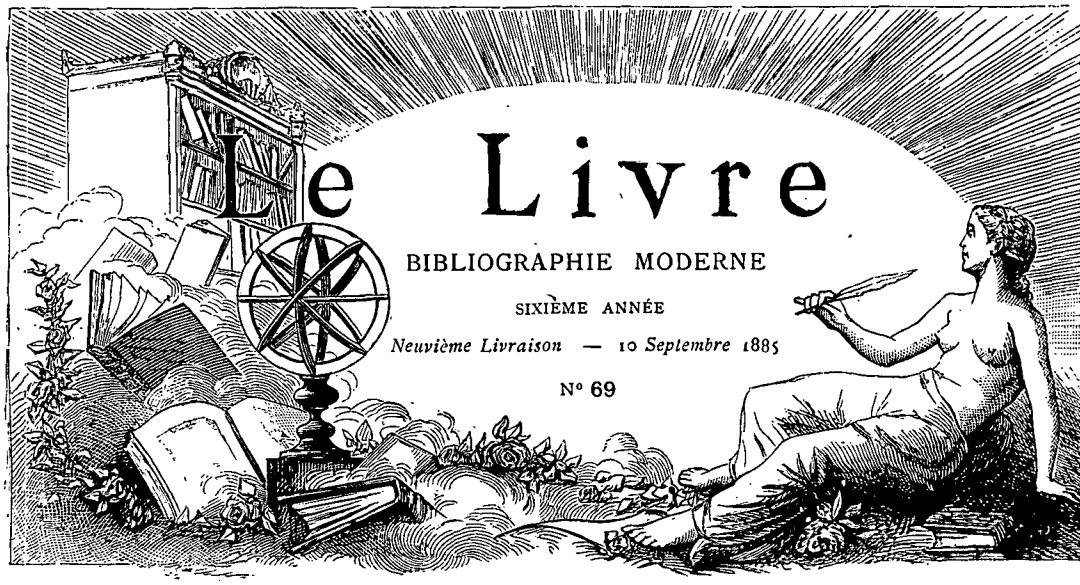

L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE.

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Histoire. — Bibliographie. — Mélanges. — Livres d'amateurs. — Beaux-Arts. — Géographie. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.

— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

Tous quatre, par PAUL MARGUERITTE. Paris, Giraud et Cie, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Nous nous trouvons ici en présence d'une œuvre qui, à plusieurs points de vue, mérite d'être sérieusement étudiée et analysée. *Tous quatre*, roman de début du fils aîné du regretté général Margueritte, sort tout à fait de l'ordinaire et promet un écrivain consciencieux dans la vraie voie moderne. Tout dans ce livre prouve une originalité qui se cherche, un littérateur désireux de percer en employant les seuls moyens honnêtes et sincères qui mènent au but, la double préoccupation du style et du sujet, le soin de peindre d'après nature avec la plus scrupuleuse exactitude. De cette méthode sont sortis des résultats divers, d'excellentes pages et des exagérations. L'idée principale est tout à fait ingénieuse, ce ménage d'êtres supérieurs qui devraient triompher et sont absorbés, annihilés, dévorés par un ménage d'amis tout à fait médiocres, jaloux et privés de sens moral. Ici les nuls et les mauvais triomphent, arrivent à tout, parce qu'ils n'ont ni délicatesse gênante ni souci de l'honneur; les bons et les gens de talent, malgré leur valeur réelle, sont effacés et finissent par disparaître dans l'ombre épaisse de l'oubli; ils se dissolvent, s'éteignent et s'en vont on ne sait où.

C'est là un sujet neuf, curieux, parfaitement traité et qui à lui seul suffirait pour faire un livre; tout ce qui concerne l'existence double de ces deux ménages a une saveur particulière, une ironie amère qui donnent à l'œuvre entière une couleur remarquable. Il est regrettable que l'auteur ait cru devoir enter sur cette histoire principale la partie intitulée *Genèse*, relative à l'école militaire de Mamers et qui pourrait s'en détacher sans inconvénient. Nous le regrettons d'autant plus qu'il y avait là pour l'écrivain matière à un volume spécial, car c'est une véritable autobiographie que cette *Genèse*; on sent que tout cela a été souffert, enduré; il y a des cris vrais, des élans cueillis sur les lèvres. M. Paul Margueritte a voulu mettre trop de choses dans son premier volume, et, dominé par l'idée de son double ménage, il a un peu sacrifié malheureusement cette partie de l'école militaire, se contentant souvent, durant plusieurs pages, de donner telles qu'elles ont été prises, des notes de carnet, sans les unir entre elles; il en résulte un style télégraphique qui fatigue le lecteur et fait l'effet d'un procédé voulu.

Mais ce sont là des défauts qui s'atténueront d'eux-mêmes avec le temps et l'user. Ce que nous voulons faire ressortir surtout, c'est que M. Paul Margueritte s'annonce comme un écrivain d'un fort brillant avenir, un romancier dont la littérature contemporaine doit déjà s'honorer et qui prend dès ce jour un rang supérieur parmi les jeunes littérateurs de talent.

Jean Mornas, par Jules Claretie. Paris, Dentu, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Tout en poursuivant le cours de ses études relatives aux mœurs contemporaines, Jules Claretie ne néglige jamais rien de ce qui peut, dans cet ordre d'idées, se rattacher aux manifestations scientifiques si étroitement liées au mouvement moderne. Il est, en effet, presque impossible de séparer notre manière de vivre actuelle de certains troubles bizarres rentrant dans le domaine de la science, de la médecine. Cette préoccupation qui double l'intérêt de l'œuvre a conduit le romancier à introduire dans son nouveau roman *Jean Mornas* le phénomène inexpliqué et terrifiant de la suggestion magnétique ; dans un de ses livres précédents, *les Amours d'un interne*, il nous avait décrit les névroses, les hystériques ; ici il entre dans l'étude d'un cas particulier et d'un intérêt saisissant. Son héroïne, Lucie, devient criminelle sans le savoir, sous l'influence de l'hypnotisme suggéré par Jean Mornas.

C'est tout un drame poignant et intime, auquel l'écrivain nous mène par des gradations savamment établies pour arriver à la foudroyante explosion du crime. Jean Mornas, le méridional vibrant, le jeune médecin affamé de gloire et d'argent, trouve dans Lucie Morin, à la fois un véritable rêve d'amour et un merveilleux sujet tout préparé pour l'hypnotisme ; mais le jour où, voulant en faire l'instrument passif d'un vol qu'il veut exécuter chez M. de la Berthière, il lui suggère magnétiquement cette pensée, il se sert de ce dangereux phénomène un peu comme l'apprenti sorcier du conte allemand, victime de la puissance évoquée, qu'il a bien su appeler, mais dont il ne sait pas se faire obéir. De là la catastrophe finale, de là le drame et la révélation du nom du véritable, de l'unique coupable, Jean Mornas.

Quatre nouvelles, *Catisson, Kadja, Çarlos et Cornélius, Boum-Boum,* complètent ce volume et tiennent à *Jean Mornas* par la couleur étrange du drame qu'elles content, qu'il se passe au pôle Nord, à Saint-Malo, dans le Limousin ou à Paris.

Zélie Clairon, par Louis Davyl. Paris, Paul Ollendorff, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Louis Davyl n'est certes pas un conteur ordinaire ; il y a dans ses livres une verve, un entrain, un mordant qui leur donnent l'attrait que ne peuvent leur procurer le style, l'observation vraie et l'étude fouillée des caractères. On sent que l'auteur compte plutôt sur l'effet brutal des scènes violentes, sur la succession rapide et mouvementée des événements que sur la longue et consciencieuse méthode de travail qui guide les romanciers de l'école réaliste. Il y a dans *Zélie Clairon,* un grand remuement de passions, une ardente mêlée des personnages, un bouillonnement de vices qui feront lire avec plaisir cette œuvre, où le côté touchant domine avec la gracieuse figure de l'héroïne, cette jolie fille de province dont les appétits d'une brute font une victime. G. T.

Le garde du corps, par Georges Duruy. Paris, Hachette, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

M. Georges Duruy est un écrivain consciencieux, délicat et fin qui semble envisager de préférence dans ses romans le côté idéaliste et hypothétique que le côté précis et vécu. Il se classe ainsi de lui-même parmi les littérateurs qui marchent à la suite d'Octave Feuillet. Une langue facile, spirituelle, un joli tour de pensée, une forme agréable lui assurent un succès honorable auprès des lectrices. Il semble en outre s'adresser surtout aux gens du monde ; ses héros, d'une distinction rare, d'une élégance raffinée, ont des défauts, des vices, mais ne sont pas communs : tout cela se passe entre gens comme il faut, riches, bien cotés dans le high-life, et dès lors doit plaire à cette partie toute spéciale de la société.

Le garde du corps, dont il est ici question, se rattache par plus d'un point au fameux *Frère d'armes* des *Contes drôlatiques* de Balzac. Celui qui joue, en cette histoire, le rôle ingrat de gardien de la vertu de la femme de son ami se nomme Villecresnes et est capitaine de vaisseau. Il respecte jusqu'à la fin la malheureuse Henriette de Ternois, qu'il adore et dont il est inconsciemment aimé, et il faut la catastrophe qui cause la mort de ce don Juan, Robert de Ternois, noyé par Macpherson, pour que les deux pauvres amoureux puissent s'épouser sans remords. C'est une aventure parisienne joliment contée avec un entrain communicatif, une verve qui ne languit jamais ; aussi croyons-nous que, bien qu'on n'y trouve pas l'étude de mœurs dans le sens exact du mot, cette œuvre agréable, écrite en un style correct, sera lue avec plaisir. G. T.

La Course à la mort, par Édouard Rod. Paris, L. Frinzine et Cie, 1885. Un vol. in-18.

Aux âmes actives, — il en reste peut-être encore, — le titre de cette étude auto-psychologiste semblera bizarre, et le livre même plus bizarre encore. Qui veut attraper la mort n'a pas besoin de courir loin ni longtemps. La vieille farandole gothique nous la montre toujours à côté de l'homme, l'entraînant à travers la danse de la vie, jusqu'au repos final et éternel. Désire-t-on, las de suivre le cotillon aux mille figures, s'arrêter plus tôt ? Elle est prête, et sur un signe, — doigt qui presse une détente, bouche qui avale le contenu d'un flacon, main qui frappe le cœur d'un poignard, tête qui se glisse dans le nœud coulant, corps qui saute du haut d'une tour ou du haut

d'un pont, — elle accourt et vous reçoit dans ses bras. Mais il semble que les choses aient changé. Aux temps lointains où la vie avait quelque prix, la mort était redoutée ; on la fuyait et elle poursuivait. Aujourd'hui on la souhaite, on l'appelle, on fait la course après elle, et c'est elle, la coquette, qui fuit de toute la vitesse de ses tibias décharnés. Le pauvre bûcheron à qui elle fit si belle peur était en avance sur son siècle, et croyait vivre au nôtre. Schopenhauer nous a appris que la vie n'est bonne à rien et en rien, que le néant seul mérite nos vœux et notre amour. Il a érigé en doctrine la lassitude et le dégoût, et ses adeptes, las et dégoûtés de toutes choses, incapables, non seulement d'affirmer, mais encore de nier et même de douter, n'ont plus d'autre force que de se laisser aller, inertes, au courant de l'existence qui les jettera toujours bien un jour ou l'autre au gouffre commun. Quelque chose comme une surprise les fait encore tressaillir parfois : ils croient sentir au cœur une palpitation, désir ou regret ; ils s'interrogent, effarés ; mais non, ce n'était qu'une contraction de diaphragme, et ils se rassurent dans un bâillement.

C'est l'autopsie d'un esprit de cette nature que M. Édouard Rod nous offre dans l'étude remarquable qu'il intitule *Une course à la mort*. « Si je n'étais pas directement en cause, dit le personnage qui s'analyse lui-même dans ces pages, je trouverais peu d'intérêt au développement de ma vie. » Nous y en avons trouvé beaucoup. Est-ce donc que nous serions, nous aussi, par la ressemblance des situations, des impressions et des sentiments, directement en cause. Cela peut être vrai de bien des lecteurs, mais non pas de tous, ni, j'en suis convaincu, du plus grand nombre, ni, j'en suis sûr, de moi. Il faut en conclure qu'il y a autre chose que le plaisir de se voir dans les traits d'autrui, pour expliquer le charme et l'attirance d'un ouvrage dont le fond est si triste. Cette autre chose, c'est le talent de l'auteur. Je ne veux, ou plutôt je ne peux en citer qu'un exemple. Le personnage qui se raconte dans ce livre a rencontré une femme, une jeune fille, qu'il a aimée de son cœur éteint, parce qu'elle aussi semblait comprendre le vide de ce qui est ; mais il ne lui a point dit son amour ; il s'est éloigné d'elle, au contraire, pour se garder d'une suprême déception ; elle est morte, et il a appris sa mort par le vulgaire billet de faire part, comme un étranger. Alors seulement il l'aime et la possède avec réalité. « Où s'arrête le Moi ?... s'écrie-t-il ? Où finit la vie ?... Trop de choses d'elle ont passé dans mon cœur pour qu'elle soit réellement morte tant qu'il me reste un souffle : n'est-ce pas souvent sa pensée qui s'agite dans mon cerveau ? Je ne pourrai plus rien éprouver qu'à travers son souvenir. Et puis, au moindre signe de ma volonté, son image m'apparaît dans les robes qu'elle portait, avec ses parures habituelles, aussi nette, aussi *matérielle* qu'elle se montrait à mes yeux quand je la voyais chez elle, parmi les objets accoutumés. » Il finit par reconnaître qu'il y a « pourtant de bonnes choses : le silence et l'immobilité ». « La terre m'appelle... dit-il, par manière de conclusion. Je pourrais me coucher sur son sein pour m'endormir dans son mystère. Je pourrais m'unir à elle plus étroitement qu'à une maîtresse aimée. Je pourrais lui demander enfin ma part de son inconscience... » L'idée qu'il le pourrait et ne le fait pas n'est pas la moins poignante que suggère la lecture de ces éloquentes et désolantes confessions. B.-H. G.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES ANNONCÉS

Maurice Duhamel, par Charles Valois. Paris, Dentu, 1 vol. — Prix : 3 fr. 50.

Les Millions de M. Joramie, par Émile Richebourg. 2 vol. Paris, Dentu. — Prix : 6 francs.

Le Passé d'une femme, par A. Matthey (Arthur Arnould). 1 vol. chez Dentu. — Prix : 3 francs.

Le Divorce de la comtesse, par Charles Mérouvel. Dentu, 1 vol. — Prix : 3 francs.

Mariages riches, par E. de Coetlogon. Paris, Dentu. 1 vol. — Prix : 3 francs.

Bazar à treize, par Milaudri, avec 125 dessins de H. Somna. Paris, Dentu. 1 vol. — Prix : 3 fr. 50.

Monstres parisiens (deuxième série), par Catulle Mendès. Illustrations de Besnier. 1 vol. Marpon et Flammarion. — Prix : 5 francs.

Jeanne Arthon, par Charles Tranioc. Paris, Ollendorff. 1 vol. — Prix : 3 fr. 50.

Clément Favières, par Yoconel. Paris, Plon, 1 vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Brisée, par Hugues Montjoye. Paris, Ghio. 1 vol. — Prix : 3 francs.

Cora Jackson, par Léo Montaucey et Marrot. 1 vol. Paris, Jules Lévy. — Prix : 3 francs.

Lorraine, par Camille Gibrac. 1 vol in-18. Chez Charpentier. — Prix : 3 fr. 50.

Lila et Colette, par Catulle Mendès. 1 vol. in-8°, avec illustrations de Gambard et Roy. Paris, E. Monnier. — Prix : 5 francs.

Contes à la paresseuse, par Dubut de La Forest. 1 vol. illustré, in-8°. Paris, Monnier et Cie. — Prix : 5 francs.

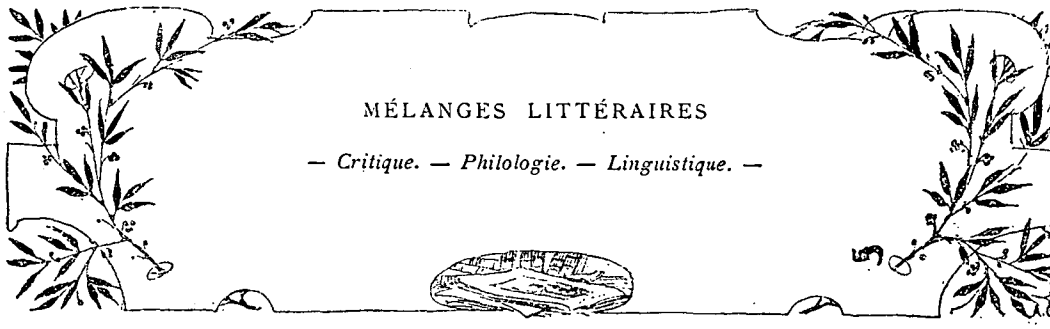

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Œuvres de Pascal. Lettres écrites à un provincial. — *Nouvelle édition avec une introduction générale, une notice sur l'ouvrage, les variantes des éditions originales, des notes d'histoire et de philologie, un commentaire sur le fond, et la bibliographie,* par L. Derome. Édition ornée des portraits des personnages importants de Port-Royal, gravés sur acier, par Delanoy. Tome Ier, format in-8° cavalier, papier vélin satiné du Marais. Paris, Garnier frères, 1885. — Prix : 7 fr. 50.

En publiant leur Molière, MM. Garnier frères avaient annoncé leur intention d'éditer dans le même format, et avec le même luxe, les principaux chefs-d'œuvre de la littérature française : *les Provinciales* ne pouvaient manquer d'avoir leur place dans la collection qui va s'augmentant d'année en année.

C'est M. Derôme qui a donné ses soins à la nouvelle édition, et l'édition Derôme, ainsi va-t-on l'appeler, sera toujours prisée. Les *notes,* les *commentaires,* prouvent, de la part de qui les a rédigés, une grande somme de connaissances, des connaissances historiques très étendues, des connaissances très sûres quant à la langue du XVIIe siècle. L'*Introduction générale,* sur laquelle s'ouvre le volume, est une longue étude de deux cent cinquante pages merveilleusement écrite.

Nous pourrions insister sur ces éloges, en faire d'autres et nous appliquer à montrer comme ils sont tous mérités : on s'apercevra, du reste, de la richesse d'informations dont a disposé, en prodigue, notre introducteur. Nous préférons lui faire un reproche, — la critique ne s'en prend le plus souvent qu'aux ouvrages de valeur, — et ce reproche, nous le voulons faire parce que beaucoup de lecteurs ne penseront sans doute pas à l'adresser : nous blâmons M. Derôme d'avoir tâché à recueillir trop de renseignements ; il sait trop de faits ; il les a tous dits trop volontiers.

Il les a bien dits, car il expose avec ordre et clairement. Le dommage est grand néanmoins pour qui lit l'*Introduction ;* les faits seuls lui sembleront avoir de l'importance.

L'auteur n'y a pas pris garde assurément ; il s'est trouvé entraîné à tout expliquer, les caractères, les volontés, les passions, la personne entière par les faits, par les circonstances accidentelles ; ainsi M. Taine, mais, lui, systématiquement, explique le génie par le terreau et le climat. M. Derôme s'est trouvé entraîné à cette explication et il a entraîné le lecteur à l'accepter.

Les faits sont explicatifs ; mais peut-être et du moins, parmi les faits, M. Derôme distingue-t-il de grands et de petits événements ? Non. Tous les faits sont d'égale et de médiocre importance : petits événements, partout petits hommes. Et, à la vérité, M. Derôme nous montre un Pascal tout semblable au bouchon de liège qui, jeté dans une rivière, suit le courant d'abord, puis touche à la rive, puis en est écarté par quelque branche qui plonge et que le vent agite.

Pour lui, c'est l'occasion qui fit de Pascal un mathématicien, — et comme ses mérites à ce titre ont été exagérés ! — c'est l'occasion qui a fait de lui un homme mondain, comme c'est elle qui lui fera abandonner le monde ; c'est elle qui lui fera écrire les *lettres* contre les casuistes, — petite vengeance personnelle qu'il exercera d'ailleurs ; — c'est l'occasion encore qui l'amènera à *jouer* aux maximes et à noter ainsi bon nombre de réflexions qui font partie du volume des *Pensées.* M. Derôme nous montre-t-il le vrai Pascal ?

Il nous parle, à une certaine page de son *Introduction,* de l'auteur du *Port-Royal* tout désireux d'avoir l'approbation de Vinet. Pour lui, éditant *les Provinciales* au temps où Sainte-Beuve correspondait avec le penseur suisse, il se serait peu soucié de savoir si son savant travail emportait, ou non, l'approbation de ce grand penseur. Le jansénisme a été une autre réforme religieuse ; mais que voit M. Derôme dans le jansénisme ? Une doctrine, rien qu'une doctrine et une doctrine erronée. Il ne fait nulle difficulté de présenter les jansénistes comme des hommes distingués ; toutefois il ne dévoile nullement les sentiments qui les animent. La religion, pour lui, est une suite de dogmes ; elle est un culte, elle est une hiérarchie ; il ne devine pas que si elle est cela, en effet, c'est accidentellement, c'est accessoirement, que, nécessairement, elle est une façon de vouloir, une façon de vivre. Parce qu'il n'est pas religieux, qu'il parle de la religion avec son intelligence qui connaît des faits historiques, non avec son cœur qui lui pourrait faire désirer d'autres faits, le Pascal des dernières années ne lui est apparu que comme un sceptique désenchanté et qui souffre. Est-ce bien le vrai Pascal qui lui est apparu, et qu'il nous montre encore ?

Le travail n'enchantera pas les fervents admirateurs

de l'auteur des *Pensées*, cela est sûr; nous ne doutons pas qu'ils ne sachent reconnaître, eux, les mérites, très considérables, d'une étude qui a dû exiger tant de recherches, et qui, pour tout dire, a été entreprise et menée à bonne fin en toute sincérité d'esprit. F. G.

De l'éducation à l'école primaire, professionnelle, supérieure et normale, par A. Vessiot, inspecteur d'académie, ancien élève de l'École normale supérieure, membre du conseil supérieur de l'instruction publique. Un vol. in-12. Paris, A. Ract et Cie, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Instruire est bien, moraliser est mieux; l'un est utile, l'autre est nécessaire. Une société, en effet, a besoin de moralité plutôt que de savoir, et d'honnêtes gens plutôt que de gens instruits.

C'est en démocratie que la question de l'éducation est souvent importante.

M. Vessiot dit bien, dès les premières pages de son livre, pour quelles raisons nous ne saurions, en France, nous désintéresser de la morale, — le catholicisme a perdu de son influence, et, d'ailleurs, une morale hétéronome, déductive ou inductive, spiritualiste ou matérialiste, peut faire des sujets soumis, non des citoyens; — il dit, avec plus de netteté encore, quelle morale il convient de tâcher à faire prévaloir. « L'établissement du régime républicain, en réduisant la part de l'autorité matérielle qui s'impose, exige en retour un accroissement proportionnel de cette autorité morale qui l'accepte ; étant moins gouvernés par une volonté extérieure, il faut que les hommes sachent mieux se gouverner eux-mêmes; ce qu'ils faisaient par force et par crainte, il faut qu'ils apprennent à le faire de plein gré et par devoir. »

L'auteur tient pour la morale de l'impératif catégorique; il est kantiste.

La morale a son domaine à elle qui ne se confond pas avec celui de la religion. La morale est chez elle à l'école ; elle y doit prendre la place qui lui appartient, la première.

« Élever les enfants, c'est les habituer à faire telle chose, à ne pas faire telle autre; c'est-à-dire à choisir. Tout choix suppose une règle, une loi. Cette loi existe, elle s'appelle la loi morale. Si pour réussir dans l'éducation, il suffisait d'enseigner la morale, ce serait chose facile; car, de toutes les sciences, il n'en est pas de plus simple, et l'on peut bien l'appeler une science infuse. En effet, elle tient tout entière dans un mot, le *devoir;* et le devoir, nous n'avons pas à le chercher bien longtemps ni bien loin ; il est en nous; de lui-même il se révèle, il s'impose, il oblige... Pas n'est besoin d'imposer la loi à l'enfance, car elle s'impose d'elle-même; mais il faut l'amener à le reconnaître, à l'accepter *et surtout à la suivre. La difficulté n'est pas de faire apprendre et comprendre, mais de faire vouloir et agir ; elle n'est pas de donner à l'enfant l'idée du devoir, puisqu'il en a le germe, mais de lui en inspirer le goût et, si possible, la passion ;* de le tourner, de le pousser, de l'entraîner au bien, d'en obtenir cette suite et cette progression d'efforts qui en créent l'habitude et plus tard le besoin. Ce n'est point là une science, mais un art, et le premier des arts.

Avant d'indiquer par quels moyens l'éducation pourra amener l'enfant à *suivre la loi,* M. Vessiot parle des influences qui tendent à altérer le caractère de la loi morale; il dit les idées fausses à redresser, les sentiments à ranimer. Quelques systèmes philosophiques contemporains prétendent tirer la loi morale de l'expérience, mais « matérialisme et républicanisme impliquent contradiction, et la liberté politique dépend de la liberté morale ». La liberté morale des écoles littéraires dites physiologiques, travaille à la fausser; des journalistes, qui se plaisent à raconter les crimes comme on fait des romans, des docteurs, qui présentent les criminels comme « des malades », semblent s'efforcer de ruiner la notion de la responsabilité ; et l'éducation, difficile en certains temps et en certains milieux, disons : aujourd'hui et chez nous, est d'autant plus nécessaire. L'éducation suppose un type à réaliser; or l'idéal de notre République française, qui a ses traditions déjà, n'est pas l'idéal des républiques anciennes ; pour faire reconnaître la supériorité morale de notre République, il ne faut que penser à son respect pour la dignité humaine, pour la justice, pour le travail sous toutes ses formes, son humanité, sa générosité à l'égard des autres peuples ; l'idéal individuel qu'elle permet. Il faut, aux enfants, expliquer ce qu'est la liberté et ce qu'est l'égalité, la liberté supposant la discipline, l'égalité, des conditions différentes pour les individus qui ne dépensent pas les mêmes efforts, qui n'ont pas les mêmes mérites. Il faut à l'enfance inspirer tous les respects, le respect de l'autorité, celui des grands hommes, celui de la vieillesse, de la famille, des femmes, des enfants, du malheur.

Nous venons aux moyens d'éducation. Ils sont les récompenses et les punitions. Les recompenses ? la proposition peut étonner, émise qu'elle est par un kantiste ; M. Vessiot ne s'en va-t-il pas imiter l'enfant à faire son devoir par intérêt, ou pour une satisfaction de la sensibilité ? Les chapitres qui portent pour titres : *Défauts de l'éducation scolaire, les Récompenses, Qualités à récompenser, des Punitions,* sont parmi, — ne disons pas les meilleurs, ils sont tous excellents, — parmi les plus dignes d'attention. Les récompenses vont toutes au mérite intellectuel, et c'est un tort. Il faut regarder au mérite moral ; l'éducateur doit à l'enfant qui s'applique à démêler ses devoirs et à les remplir, des témoignages d'estime, des témoignages d'affection, de confiance. Il peut le donner en exemple, et encourager comme « la délation du bien ». Des ordres du jour, un livre d'or, un livret moral pour chaque écolier, des recommandations à des comités de patronage et de placement, tout cela servirait efficacement la moralité. La probité, l'exactitude, l'ordre, la propreté, le sérieux du caractère qui n'empêche pas la bonne gaieté, l'indépendance d'esprit, et le besoin de se faire une opinion à soi, bien à soi, le patriotisme, voilà quelles qualités sont

à développer. Il y a un art de punir aussi; la bienveillance et l'indulgence n'excluent pas la fermeté. Punir, c'est interpréter ce qui est juste; c'est, sans nourrir de passion, déterminer une sanction. On peut amener l'enfant coupable à se punir lui-même.

D'autres chapitres encore seraient à signaler; celui qui est consacré à la critique du système d'éducation de M. Herbert Spencer, ceux où il est parlé du parti qu'on peut tirer de l'enseignement au profit de l'enseignement. Mais l'ouvrage a une grande valeur. Nous ne saurions assez le vanter. F. G.

Une visite aux ruines du château de Montaigne, par Ch. Marionneau. Bordeaux, Veuve Moquet, 1885, in-8° de 24 pages, orné de 3 planches, tiré à 250 exemplaires sur papier vergé.

La charmante plaquette que nous avons sous les yeux a pour objet de faire connaître l'objet actuel du château de Montaigne, anéanti presque en entier par le déplorable incendie survenu dans la soirée du 12 janvier dernier. Rien n'est plus attristant que la description de M. Marionneau, promenant le lecteur parmi les ruines de cette résidence si éminemment historique; mais aussi rien n'est plus digne d'intérêt que son récit. Il raconte simplement et sobrement son excursion, ou pour mieux dire son pèlerinage à cette demeure à jamais illustrée par l'auteur des « Essais », et ce n'est point sans une impression douloureuse qu'on le suit à travers ces vieilles murailles dévastées par le feu. Toutefois, il est un peu consolant de pouvoir constater avec M. Marionneau que la partie la plus curieuse du domaine, celle où le grand moraliste a laissé la plus profonde empreinte de lui-même, la vieille tour dite de Montaigne, qui contenait sa chapelle, sa chambre et sa *librairie*, existe encore, sinon dans un état parfait de conservation, au moins telle qu'elle était avant l'incendie du corps principal du logis. M. Marionneau, qui fait preuve, dans ses notes et observations, d'une aimable et sûre érudition, a ajouté un nouveau charme à sa relation en y joignant la reproduction de trois jolis croquis dessinés, sur place, par lui-même. Son petit travail, fort intéressant à tous égards, est utilement complété par deux notices du savant M. Gustave Brunet, sur les *inscriptions* de la librairie de Montaigne et sur l'iconographie de son château.

Tous les amis de Montaigne seront heureux d'avoir ce charmant opuscule et de le joindre aux quinze ou vingt brochures déjà publiées sur cet immortel auteur. A ce sujet, qu'il nous soit permis de faire une remarque : malgré les travaux du Dr Payen, de MM. Le Clerc, Réaume, Richou, Jules Le Petit, etc., etc., nous n'avons pas encore une véritable bibliographie de Montaigne; quelque estimables et utiles que soient les recherches publiées par ces messieurs, on ne saurait les considérer que comme des fragments, des essais se complétant les uns par les autres; il importerait donc de les coordonner en y ajoutant les résultats des recherches, des découvertes et des publications nouvelles, afin d'en former une bibliographie et une iconographie vraiment dignes de l'un de nos plus grands auteurs. Puisse ce vœu être entendu par les bibliophiles compatriotes de Montaigne; puisse-t-il surtout être exaucé par l'un de ces studieux bibliographes qui seront formés à l'école de M. G. Brunet, le savant et fécond bibliographe de Bordeaux.

PHIL. MIN.

Annuaire de la presse française. — 1885. — Sixième année. — Par Émile Mermet. Paris, chez l'auteur, rue de Belzunce, 13, et dans les principales librairies. — Un fort vol. in-12 de XCIX-1072 pages, — orné de gravures et fac-similés, et recouvert d'un élégant percalinage. — Prix : 10 francs.

Pour la sixième fois, nous avons le plaisir de présenter aux lecteurs du *Livre* cet intéressant annuaire, l'un des plus utiles ouvrages périodiques qui se publient à Paris. Il était à craindre que la mort du regretté M. Mermet, survenue au moment même où paraissait le cinquième volume de cet « Annuaire de la presse », n'amenât la disparition de ce précieux travail; par bonheur, les mesures de M. Émile Mermet étaient si bien prises, il avait organisé et fondé si solidement son œuvre, — Dieu sait au prix de quels efforts et de quel courageux labeur! — que son livre a maintenant sa place marquée, sa place acquise et qu'il n'a plus qu'à se laisser vivre, sans qu'on puisse redouter de le voir disparaître.

Comme ont pu le constater les nombreux acquéreurs de l' « Annuaire de la presse », cette publication s'est augmentée et améliorée tous les ans. Consacré d'abord presque exclusivement à la presse parisienne, ce livre s'est promptement étendu à toute la province, et maintenant il comprend la partie la plus importante de la presse étrangère.

Sans nul doute, s'il continue à progresser dans les mêmes proportions, ce sera, dans très peu de temps, le meilleur et le plus sûr répertoire de la presse périodique de l'Europe et peut-être des deux mondes. Jusqu'à présent, on ne trouve chez aucune nation voisine, même chez les plus riches en travaux de ce genre, rien qui puisse être comparé à l'excellent annuaire de M. Mermet. — Ses dignes continuateurs, en tête desquels il convient de citer d'abord Mme veuve Mermet, puis M. Lhuillier, son laborieux secrétaire, ainsi que M. Ch. Canivet, ne manqueront pas de donner chaque année plus de prix à cette œuvre, en menant peu à peu à bonne fin toutes les améliorations que le fondateur avait rêvé d'accomplir avec le temps.

Sans entrer dans trop de détails sur le contenu de cette précieuse publication, donnons au moins quelques indications sommaires sur les principales matières qui y sont traitées, savoir : renseignements divers concernant la presse; les syndicats et associations de la presse en France; les nouveaux journaux publiés à Paris en 1884; journaux de Paris, journaux de province paraissant au 1er janvier 1885; notes sur quelques-uns des organes les plus connus de la presse étrangère; journaux et journalistes

éphémérides politiques et autres de l'année 1884; la littérature et les beaux-arts en 1884; le théâtre en France en 1884; le sport en 1884; nécrologie (plus de 80 articles); bibliographie; sciences et industrie; la Bourse en 1884; renseignements généraux sur les grandes institutions financières de Paris; publicité, annonces; liste des *pseudonymes* des journalistes, etc., etc. Enfin trois excellentes tables : 1° des localités dans lesquelles sont publiés des journaux; 2° des noms des journaux publiés en France, — des noms des directeurs, rédacteurs, gérants, collaborateurs et éditeurs.

On voit par cette énumération trop succincte quelle masse de renseignements divers contient l'« Annuaire de la presse », et l'on peut, par là, juger à combien de gens il s'adresse, ou pour mieux dire s'impose comme un *vade-mecum* de première nécessité.

Ne quittons point cette admirable publication sans faire connaître au moins la situation numérique de la presse française au 1er janvier 1885.

A cette date paraissaient 4,092 organes périodiques, dont 1,586 pour Paris et 2,506 pour la France et ses colonies. — Après Paris, les départements où se publient le plus de journaux sont ceux du Nord (130), des Bouches-du-Rhône (97), de la Gironde (91), de la Seine-Inférieure (83), du Rhône (78), des Alpes-Maritimes (62), du Gard (61); — tous les autres départements possèdent moins de 60 feuilles périodiques et vont en décroissant jusqu'aux Basses-Alpes (9), la Haute-Loire et la Lozère (7), les Hautes-Alpes (6), et le Haut-Rhin (3).

L'année 1884 a vu paraître 473 feuilles nouvelles, naissances compensées par à peu près autant de décès, beaucoup de nouveau-nés n'étant pas viables.

Enfin sans parler des 87 journaux politiques de Paris, dont les nuances sont bien connues, on compte, parmi les 2,506 journaux de province, 1,360 organes politiques dont les tendances sont nettement tranchées et sur lesquels 878 se rattachent à l'opinion républicaine et 482 à l'opinion monarchiste. A la veille des élections générales, ce petit renseignement ne manque pas d'intérêt et peut donner à réfléchir à beaucoup de pauvres candidats.

N'insistons pas davantage sur ces indications de pure statistique et terminons ce rapide examen en recommandant encore *l'Annuaire de la presse* à l'attention de nos lecteurs. PHIL. MIN.

Études et Souvenirs, par le comte DE FALLOUX, de l'Académie française. Paris, Émile Perrin, 1885, in-8°.

En laissant de côté son discours de réception à l'Académie française (1857), morceau de délicat, mais qui a été assez commenté en son temps pour qu'il n'en soit pas parlé ici, ses discours sur les prix de vertu que le talent de l'auteur ne saurait empêcher d'appartenir au « genre ennuyeux », et son discours sur la liberté religieuse qui roule tout entier sur des questions auxquelles nous aimons ici à rester, le plus de Falloux a récemment publié contient des études sur Olivier de Serres, sur la Saint-Barthélemy, sur Parmentier, sur Mme de Pastoret, sur la sœur Rosalie, sur le comte Jules de Rességuier, sur le comte de Quatrebarbes; un discours sur l'inauguration de la statue de Rotrou, un exposé de ses vues politiques et une appréciation des temps présents à propos du livre de l'abbé Lagrange sur l'évêque Dupanloup, et enfin des *essays* sur l'agriculture et la musique.

Malgré la diversité des sujets, le volume ne présente aucune confusion. Cultivateur ou biographe, orateur ou musicien, historien ou politicien militant, M. de Falloux est toujours l'homme que l'on sait, accessible aux illusions, sans doute, n'ignorant pas la vanité des espérances et l'amertume des déboires, mais fidèlement attaché à cette conception, qui n'est pas à la portée de tout le monde, du catholicisme libéral et de la monarchie légitime, constitutionnelle et dévote. Elle a séduit de grands esprits, Berryer, Lacordaire, Montalembert, pour n'en nommer que quelques-uns, dont M. de Falloux est le survivant.

Pour mon compte j'aime mieux, dans M. de Falloux, l'agriculteur et l'éleveur que le politique et l'historien. Mais c'est affaire de goût personnel. Les théories sur la Saint-Barthélemy, sur la musique, sur le gouvernement qui convient à la France, et même sur les moyens de produire de la bonne viande de boucherie à bon marché, ne me convainquent point, je l'avoue. Mais quoi! l'auteur, dans tout ce qu'il dit, met une telle foi, il dispose d'une éloquence si simple et si entraînante, il raconte avec tant de charme et discute avec tant de chaleur courtoise, que c'est un plaisir que de lire son livre et de n'être pas de son avis. B.-H. G.

An Amateur Angler's days in Dovedale. *Being an account of my three weeks' holiday in july and august 1884,* by Edward Marston. Printed by Whittingham Chiswick press. Imperial 32 mo. also, a large paper edition, printed on handmade paper, parchment binding (100 only printed). London, Sampson Low, Marston, Searle and Rivington — Price : 1 sh. and 5 sh.

Voici revenue la saison d'un des sports les plus chers et sous toutes ses formes aux Anglais de toutes les classes, la pêche : depuis la grande pêche, pratiquée dans les mers lointaines par les membres du Yachting Club, jusqu'à cette simple pêche à la ligne dans les vives rivières qui anime de tant d'émotions les vacances annuelles du plus grand nombre. Je connais tel grave dignitaire de l'Université d'Oxford qui passe tous les ans les mois d'août et de septembre à bord de son yacht qu'il manœuvre en marin consommé; je connais aussi tel peintre, académicien illustre qui est attendu et redouté en ce moment par tous les vieux saumons d'Écosse; aujourd'hui c'est un lettré, un grand-père, amené sur le tard à la curiosité de la pêche, qui nous apporte en cet élégant opuscule précédé d'une jolie eau-forte le récit de ses

Walton et Charles Cotton occupent la place d'honneur. Mais la pêche ici et le coin du Derbyshire où il nous conduit ne sont que le cadre et le prétexte pittoresques choisis par un charmant esprit pour philosopher sous le soleil, sous le vent, sous la pluie battante et, chemin faisant, donner carrière à son tendre amour pour la nature, à sa verve plaisante, à ses réflexions de moraliste et à ses souvenirs de lettré tour à tour. Du brin de plume qui flotte à l'extrémité de sa ligne dans la journée, le grand-père se sert le soir pour écrire à ses petits-enfants les plus aimables lettres du monde et les plus spirituelles. L'auteur appartient à la famille intellectuelle de Sterne et peut-être plus encore à celle de Xavier de Maistre et d'Alphonse Karr en sa jeunesse, dont le génie plus doux est aussi plus naturel, moins forcé, moins tendu que celui du célèbre humoriste anglais. Dans sa modestie, il n'a pas ostensiblement signé; on découvre son nom par hasard en lisant la dédicace. C'était bien le moins que M. Edward Marston, éditeur, s'éditant lui-même, fît un petit bijou typographique de ce petit bijou littéraire; aussi est-ce dans le voisinage du *Voyage autour de ma chambre* et du *Voyage autour de mon jardin* que j'ai placé dans ma bibliothèque *les Journées d'un amateur de pêche au bord de la Dovedale.* E. C.

The World of London (*la Société de Londres*), by count Paul Vasili. In-8°. London, 1885. Sampson Low.

Society in London, by a boreign resident. In-8°. London, 1885. Chatts and Windus.

L'édition française du second de ces deux livres, qui prétendent l'un et l'autre à nous faire connaître la société anglaise, a été l'objet d'un compte rendu dans notre numéro de juin; nous n'avons donc à y revenir aujourd'hui que pour constater son très grand succès à Londres même, où sept éditions successives n'ont pas épuisé la curiosité du public qu'il intéresse. Nous avions en effet constaté, en même temps que la parfaite exactitude des portraits réunis dans ce volume, le tact extrême et la sûreté de main dans la mesure avec lesquels le diplomate étranger les avait tracés.

Le volume du comte Paul Vasili n'a pas, à beaucoup près, obtenu la même fortune, en dépit peut-être même à raison des suppressions que l'éditeur a pratiquées dans le texte d'origine écrit en français. Le comte Vasili entame d'une pointe plus aiguë le cuivre où il grave ses effigies, et parfois donne quelque coup de pioche téméraire dans le mur de la vie privée. Ces audaces amusent la galerie européenne, mais déplaisent souverainement aux Anglais. Aussi l'éditeur a-t-il introduit en tête du volume une *Note* où il s'excuse grandement, non pas vis-à-vis de l'auteur, pour avoir fait des coupures dans son œuvre, mais vis-à-vis du public, pour ne les avoir peut-être pas faites assez nombreuses. Non seulement il a enlevé les pages qu'il considérait comme *scandalous*, sinon *libellous*, « honteuses, sinon diffamatoires », mais il craint bien que le livre ne contienne encore nombre de passages antipathiques au goût anglais. Et par le fait il me paraît que la presse londonienne qui a fort bien accueilli le volume du diplomate a établi la fameuse « conspiration du silence » autour de celui du comte Vasili. E. C.



Chansons populaires recueillies dans le département d'Ille-et-Vilaine, par Lucien Decombe. Rennes, H. Caillière, 1884. In-18 de XXVIII-401 pages, plus 35 feuillets de musique; orné d'un joli frontispice à l'eau-forte, par Ad. Léofanti, et tiré à petit nombre sur beau papier satiné.

Un décret rendu, le 13 septembre 1852, sur la proposition de M. Fortoul, alors ministre de l'instruction publique, prescrivait la formation d'un « Recueil de poésies populaires de la France, grand et complet monument, disait le rapport ministériel, élevé au génie anonyme et poétique du peuple ». — Un comité composé de littérateurs du plus haut mérite et d'une grande compétence, tels que le savant Ampère, MM. Rathery et de la Villegille, fut chargé de présider à l'exécution du décret, et, au bout de quelques mois à peine, grâce à l'activité de ses membres, le ministère était en possession d'un nombre considérable de poésies et de chansons, que de continuels envois grossissaient chaque jour davantage. Ces matériaux furent aussitôt utilisés et mis en ordre; puis, comme cela est arrivé pour bien d'autres entreprises, les mois et les années s'écoulèrent sans que l'on songeât à publier enfin le « Recueil des poésies populaires ». Finalement le manuscrit fut déposé à la Bibliothèque nationale, où il se trouve à l'abri, sans doute, de la destruction et des hasards, mais où il n'est accessible qu'au petit nombre de curieux qui ont assez de loisirs pour pouvoir le consulter sur place.

Cette publication officielle, longtemps promise, vainement espérée, puis totalement abandonnée et presque perdue, ne verra probablement jamais le jour. Fort heureusement l'initiative privée a puissamment contribué à suppléer, du moins en partie, à ce grand travail qui eût donné tant et de si beaux résultats pour le développement de notre histoire littéraire. Depuis une vingtaine d'années, en effet, d'habiles et courageux chercheurs ont publié d'importants recueils des chansons et poésies populaires de plusieurs de nos vieilles provinces. C'est ainsi que,

Ch. Malo, Louis Montjoie et de quelques autres littérateurs, nous possédons déjà de bons recueils et d'excellentes études sur les chansons et poésies populaires de l'Avranchin (Robillard de Beaurepaire, 1856), — de la Bretagne (Hersart de la Villemarqué, 1866), — du Béarn (Frédéric Rivarez, 1844), — de la Normandie au XIIe siècle (A. Gasté, 1866), — du Cambrésis (A. Dinaux et Bruyelle, 1864), — des provinces de l'Ouest, Angoumois, Aunis, Saintonge et Poitou (Jérôme Bujeaud, 1865-1866), — de la Provence (Damase Arbaud, 1862-1864), — de la Flandre française (Coussemaker, 1856); — du pays Castrais (Anacharsis Combes, 1852), du pays Messin (comte de Puymaigre, 1865), — de la Basse-Bretagne (F.-M. Luzel, 1869-1874), — et d'autres pays encore dont la désignation nous échappe. — Sans doute, ces travaux particuliers ne remplacent pas entièrement le Recueil promis par le décret de 1852; mais, tout en faisant regretter davantage son inexécution, ils rendent d'incontestables services et comblent déjà bien des lacunes.

Aujourd'hui, c'est encore une province de l'Ouest, la partie de la France qu'on a le plus explorée jusqu'à présent, qui bénéficie des recherches de M. Lucien Decombe. Il a limité ses investigations au département d'Ille-et-Vilaine, et cependant il a su y recueillir une assez riche moisson. Les cent trente chansons dont se compose son recueil sont admirablement choisies; tous les genres y sont représentés; l'amour (bien entendu!) y tient une large place, mais on y trouve aussi des chants anecdotiques, politiques, moraux et légendaires. Toutes ces poésies, empreintes pour la plupart d'une grâce naïve et charmante, ont été recueillies dans vingt-sept localités d'Ille-et-Vilaine. Après Rennes, qui a fourni plus de trente pièces à M. L. Decombe, les communes de Montfort, de Châteauneuf et de Vitré sont celles où il a fait le plus de trouvailles. — Il est bien difficile, dans un aussi rapide examen, de choisir et de citer une poésie de ce joli recueil. Le mieux est d'y renvoyer le lecteur qui aura le plaisir de découvrir, parmi les trivialités propres à ce genre de chansons, des expressions et des pensées véritablement délicates et fines. M. Lucien Decombe, qui est un érudit dans toute la force du terme, ainsi que l'attestent les nombreux travaux qu'il a déjà publiés sur Rennes et sur l'Ille-et-Vilaine, a su, même dans un travail si léger en apparence, donner une nouvelle preuve de son savoir. Il a joint à la plupart des chansons de son recueil une courte notice indiquant l'origine probable de ces petits poèmes, ainsi que leurs similaires dans d'autres provinces. Ces notes, qui témoignent d'une immense lecture et des plus consciencieuses recherches, sont d'un grand secours pour le lecteur et ajoutent un nouvel intérêt aux pièces auxquelles elles s'appliquent. De plus, un excellent index des mots patois, altérés ou tombés en désuétude, qui fourmillent dans le texte, permet de le lire sans peine et sans obscurité. Enfin, l'auteur a pris soin de joindre à son curieux volume la musique de 70 des chansons de son recueil, et ces airs simples et naïfs font souvent, mieux que tout le reste, apprécier le sentiment véritable de ces modestes poésies.

Souhaitons qu'un travail analogue soit entrepris pour tous les départements où il n'a point été fait encore; souhaitons surtout que les imitateurs de M. Decombe se règlent complètement sur lui et produisent un recueil aussi bien fait que le sien.

PHIL. MIN.

Nos Enfants. *Poésies*, par AMÉLIE DEWAILLY avec une *Lettre* de François Coppée. Eau-forte de Vernier. In-16. Paris, 1885. Alphonse Lemerre.

Toute carrière de gloire a ses moments épineux: telle dut être l'heure où le bon poète François Coppée, lié par quelque complaisante promesse, se trouva, en présence des « bonnes feuilles » de *Nos Enfants*, dans l'obligation de les recommander au public. Si l'auteur avait été un homme, le poète — je parle de M. Coppée — eût dégagé sa parole et remplacé la *Lettre* publique par quelques sérieux et discrets conseils. Si seulement Mme Dewailly lui avait communiqué ses vers en manuscrit, voire en épreuves, celui-ci aurait sans doute obtenu d'elle que vingt fois elle remît son ouvrage sur le métier, qu'elle le polît et le repolît conformément au sage précepte de Boileau; mais en « bonnes feuilles », il n'y avait rien à faire, qu'à s'exécuter. De là, en ce gentil volume, tant de vices de forme, d'attentats notoires contre la langue, de rimes d'une indigence à tirer les larmes des yeux, sans parler de tels vers :

Son poignet délicat sait ce qu'un haltère pèse,

ni des coquilles et des inadvertances dont la responsabilité incombe au correcteur typographe. Ces scories sont d'autant plus fâcheuses que visiblement l'éditeur avait, en ce qui le concerne, ordonné tous les éléments d'un livre précieux : format carré charmant, joli caractère, aimables vignettes, eau-forte de Vernier, délicate et spirituelle. Néanmoins toutes ces petites pièces, qui accompagnent l'enfant depuis les premiers pas jusqu'au terme de l'adolescence, étant écrites à l'adresse des jeunes mères et des grand'-mamans, celles-ci étant bien plus sensibles au sentiment qu'à la forme, à l'intention qu'à l'expression, le coquet petit volume de Mme Dewailly se glissera dans bien des nurseries, car l'inspiration y est souvent poétique et l'intention l'est toujours. E. C.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

La maison des Pocquelin et la maison de Regnard aux piliers des Halles, par Auguste Vitu. 1633-1884. In-8° de 48 p. Paris, 1885.

La nouvelle monographie que M. Aug. Vitu a publiée récemment sous le titre qu'on vient de lire est digne de ses aînées, *la Maison mortuaire de Molière, le Jeu de paume des Mestayers*, etc.; c'est le plus grand éloge que nous en puissions faire. Elle se recommande par l'abondance, la sûreté, la précision des renseignements, tous puisés aux sources authentiques, dans les minutes des notaires et aux archives nationales. A force de recherches, l'auteur est arrivé à fixer définitivement l'emplacement et à tracer l'histoire de la maison des Pocquelin aux piliers des Halles, devant le pilori, à l'image de Saint-Christophe; il a démontré que Molière, *baptisé* (M. Vitu dit *né*) le 15 janvier 1622, dans une maison dite « du Pavillon », située au coin de la rue Saint-Honoré et de la rue des Vieilles-Étuves, actuellement rue Sauval, où elle porte le n° 2, n'a jamais habité la maison des piliers, achetée par son père le 30 septembre 1633, et occupée par lui seulement à la Saint-Jean 1643.

Quant à la maison de Regnard, que certains auteurs confondent avec la maison des petits piliers des Halles, M. Vitu fournit des preuves irréfragables qu'elle était voisine de celle des Pocquelin, mais séparée cependant par six maisons.

Autant de vérités M. Aug. Vitu a établies, autant il a détruit d'erreurs, car il n'est pas un des points dont il s'est occupé qui n'ait été faussement avancé et n'ait donné lieu à des conséquences encore plus fausses. Voici par exemple que Molière, par l'intermédiaire et sous le nom de son ami Rohault, fait à son père le prêt d'une somme de dix mille livres.

« On a voulu, dit M. Vitu, voir dans ce contrat, passé sous le nom d'un tiers, le sentiment délicat d'un fils qui se dérobe pour obliger son père; mais il ne s'agit pas du tout ici d'un trait de piété filiale. Molière, marié et père de famille, fit simplement un acte de bonne administration en même temps qu'une affaire sûre et sérieuse, que l'interposition d'un tiers rendait seulement plus solide... »

Eh! quoi, M. Vitu a l'audace de parler de Molière avec cette indépendance! Il ose dire, sans avoir pris le mot d'ordre auprès du docte M. Monval, le directeur du *Moliériste*, que Molière n'a pas sacrifié à son père ses intérêts et ceux de sa famille! Mais, méchant enfant, c'est très mal, cela! Vous êtes un ennemi de Molière! N'est-ce pas, mon cher monsieur Monval?

C. L. L.

Une ville au temps jadis, ou Nîmes à la fin du XVIe siècle, par le Dr Albert Puech, *d'après le compois de 1592 et des documents inédits, étudié au point de vue de la démographie dans ses rapports avec l'histoire.* 1 vol. grand in-8° de 568 p.; Nîmes, 1884.

J'avais à transcrire ce long titre, parce qu'il précise bien l'objet de la savante étude de M. le Dr Alb. Puech. L'auteur est fidèle à ce titre : il n'étudie qu'une ville, Nîmes, pendant une très courte période, et à un point de vue restreint, la démographie. Mais qui ne comprend que, à peu d'exceptions près, Nîmes ressemble à la plupart des villes du Midi comprises dans les pays d'états; qu'une année quelconque ressemble, dans ses lignes principales, à celles qui précèdent et à celles qui suivent? Enfin, la démographie ne diffère de l'histoire que comme la partie, la partie la plus importante, diffère d'un tout où le reste est secondaire? Pour nous, en effet, la démographie n'est autre chose que l'histoire de la vie propre d'une ville et de ses habitants, comme la biographie est l'histoire de la vie d'un homme en particulier.

Le premier soin de M. Puech est d'étudier l'assiette de la ville elle-même, ses quartiers et ses rues, le nombre de ses maisons et de ses habitants; Nîmes, qui, en 1579, renfermait 8,500 âmes et 1,408 maisons, comptait en 1709, d'après le *Dénombrement du Royaume* (Paris, Saugrain, 2 vol. in-12), 4,500 feux, en 1880, 1,051 maisons dans l'enceinte urbaine et 4,000 dans la partie suburbaine, pour 48,000 habitants. Le premier chapitre de M. le Dr Puech réclamait impérieusement un plan, dont on ne peut que regretter l'absence.

Après avoir dénombré les habitants, l'auteur recherche quelles sont leurs charges : elles sont réparties entre les bourgeois, la noblesse et le clergé, sans distinction de classes, sous le nom de capage, de cabal, de présage et de cotisation : M. Puech ne manque pas de dire quel était le rendement de chaque genre d'impôts par catégorie d'habitants. En parlant du clergé, il avance que l'évêque de Nîmes avait tout au plus 1,200 livres de traitement; les pouillés de cette époque lui auraient facilement fourni un chiffre exact, autre sans doute que celui qu'il regarde comme un maximum. En effet, le tarif des bulles à payer en cour de Rome était de 12,000 florins. Comme le florin était de 5 livres 6 sous 8 deniers, la taxe à payer à Rome par l'évêque avant toute prise de possession aurait été supérieure au revenu de cinq années : cette assertion est inadmissible. Nous savons d'ailleurs que

l'évêché d'Aire, taxé à la même somme, avait un revenu de 18,000 livres, sans parler de 10,000 livres environ de casuel; que l'évêché de Nantes, taxé à 1,500 florins, avait un revenu de 22,000 livres, sans parler du casuel.

Nous avons un autre doute à soumettre à M. Puech. Il semble croire que dans toutes les provinces et à toutes les époques l'achat d'une certaine quantité de sel, tous les trois mois, était imposé aux habitants : cette imposition était exceptionnelle et transitoire; ce qui était permanent, c'était l'obligation de payer au fisc une imposition, variable presque chaque année, sur le sel qu'on achetait; ainsi un édit du 7 février 1593 fixait à cinq sols par minot pendant six années l'impôt du sel (le minot pesait cent livres); une déclaration du 7 avril 1594 fixait, pour une année, l'impôt du minot à dix sols, au profit de l'Hôtel-Dieu de Paris : le minot était la mesure la plus générale; cependant, en Provence, on a dû se servir de l'hémine jusqu'en 1661, car, à cette date, une déclaration du 8 juin prescrit l'emploi du minot au lieu de l'hémine et en fixe le prix à quinze livres.

Nous demanderons encore à l'auteur s'il n'a pas cédé à l'envie de formuler un axiome quand il dit : « on naît bourgeois, on devient marchand », p. 512. A moins d'une exception toute particulière à Nîmes, on acquérait le droit de bourgeoisie dans une ville par une demeure d'an et jour. P. 421, il appelle *tranchoir* une tranche de pain : une tranche de pain s'appelait une *soupe;* un *tranchoir* était une assiette.

Ce sont là des vétilles, qui n'ôtent rien à l'intérêt du savant et consciencieux travail de M. Puech. Je ne connais aucun ouvrage qui donne plus de renseignements exacts sur la vie privée de la fin du XVIe siècle.

Nous avons parlé des divers impôts payés par les habitants : M. Puech nous indique le chiffre payé par chaque personne appartenant à chacune des professions; il dit quels étaient les représentants de l'autorité, gouverneur, clergé, magistrature, etc., et rapproche leurs fonctions de celles de notre temps; il connaît les gentilshommes et les avocats; les marchands, les médecins, les apothicaires, les chirurgiens, les greffiers, notaires, praticiens. A propos de ce dernier terme, nous lui demanderons pourquoi il fait une classe à part des praticiens, nom commun appliqué aux avocats, procureurs, solliciteurs d'affaires, etc. Non seulement M. Puech sait le nom de chacun de ces personnages, mais il nous dit sa naissance, son mariage, ses enfants, sa fortune, la dot de sa femme, sa mort; il a dépouillé pour nous tous les registres de naissances, de mariages, de décès, toutes les archives des notaires.

Voulez-vous connaître, après l'organisation administrative, les moyens d'instruction à tous les degrés, le taux des loyers, le prix des vivres et des vêtements, les salaires des ouvriers des villes ou des cultivateurs, des journaliers ou des domestiques, le revenu de la propriété, les métiers formant des corporations ou exercés isolément, les conditions de l'apprentissage ou de la maîtrise, le prix des offices? Vous ne pouvez avoir un guide plus sûr que M. Puech. Quelques autres points méritent encore d'être signalés : ainsi M. Sardou et M. Darcel, dont les discussions ont fait grand bruit, verraient avec intérêt l'un que l'usage des fourchettes existait, l'autre que cet usage était extrêmement restreint; les curieux tomberaient pâmés devant le bas prix des bijoux antiques, des médailles, des camées; les bibliographes liraient avec empressement la liste des premiers imprimeurs et de leurs impressions. Il faudrait, pour rendre à cet excellent ouvrage la justice qu'il mérite, citer chaque chapitre, chaque page, chaque ligne. Malheureusement, il n'a été tiré qu'à 105 exemplaires : c'est le reproche le plus sérieux que nous ayons à adresser à son savant auteur.

Le Directoire et l'expédition d'Égypte. *Étude sur les tentatives de Directoire pour communiquer avec Bonaparte, le secourir et le ramener*, par le comte Boulay de la Meurthe. Paris, Hachette et Cie, 1885. 1 vol. in-18.

Ce livre est le développement d'une étude qui a paru il y a près de cinq ans dans *la Revue des Questions historiques*. L'auteur reproduit en avant-propos les quelques lignes dont il faisait précéder son travail alors, et qui indiquent nettement le but qu'il s'est proposé. « Il est certain, dit-il, que l'expédition d'Égypte a été conçue, préparée et conduite par le général Bonaparte; qu'elle est l'œuvre personnelle de ses mains... Mais le rôle qu'a joué le Directoire dans cette entreprise, pour avoir été effacé et souvent inutile, ne doit pas être complètement passé sous silence. Par quelle raison ce gouvernement a-t-il consenti à envoyer en Orient le plus heureux de ses généraux et ses meilleurs soldats? Quelles tentatives a-t-il faites pour communiquer avec eux, pour les secourir ou les ramener? »

A ces questions M. Boulay de la Meurthe donne des réponses sinon péremptoires, du moins satisfaisantes, et assez appuyées par la vraisemblance et les documents pour être considérées comme définitives — provisoirement, du moins, si cette alliance de mots et d'idées ne paraît pas au lecteur plus inconciliable qu'à moi. La République française ne pouvait pas soutenir une guerre maritime contre l'Angleterre; elle ne pouvait même, malgré les plans et les préparatifs, songer à envahir la Grande-Bretagne; il n'était guère possible — et ce fut plus tard la politique du blocus continental — de frapper cette ennemie qu'indirectement. On la frappait avec efficacité dans ses intérêts sur les bords du Nil. D'un autre côté, on se ménageait ainsi un lot dans le partage, cru prochain, — il n'a pas cessé de l'être, — de l'empire ottoman; on occupait Malte et Alexandrie, ce qui rendait la marine française maîtresse de la navigation de la Méditerranée; et enfin, — avantage plus mesquin, sans doute, mais plus décisif, peut-être, — on prévenait par l'éloignement les effets d'une rivalité entre le gouvernement du Directoire et le jeune général.

Bonaparte ne fut pas, comme on l'admet assez gé-

néralement, absolument abandonné à lui-même en Égypte. Le Directoire, même en laissant de côté la part qu'il eut aux soulèvements de l'Irlande qu'il ne sut pas faire coïncider avec ses projets de descente, essaya, par la voie diplomatique, de gagner la Turquie. Celle-ci, à bon droit méfiante, devint complètement hostile après Aboukir. Bonaparte aurait voulu qu'on reformât une flotte avec les éléments épars dans les ports ou les eaux de la Méditerranée; mais, quelque pénible que cet aveu pût être au Directoire, il dut reconnaître qu'il n'avait pas un seul vaisseau de ligne capable de tenir la mer. Il voulut s'entendre avec l'Espagne pour lui emprunter une escadre. Il n'y réussit que plus tard, lorsqu'il se fut décidé à faire passer dans la Méditerranée la flotte de Brest. Pendant ce temps, Bonaparte avait reçu carte blanche, et la coalition contre la France s'était formée.

Nous ne suivrons pas les belles manœuvres de Bruix, gênées par les hésitations du Directoire, qui tantôt l'envoie vers Alexandrie, tantôt le retient sur les côtes d'Italie, à la suite des revers de nos armes, — ni les mouvements de la flotte d'Espagne, ni les intrigues et les ambitions espagnoles qui empêchèrent tout d'aboutir.

On sait assez le reste. L'auteur raconte au long — et il a raison, car c'est son sujet — les détails excentriques et les dessous de cette aventure, les bruits qui coururent de la déportation de Bonaparte, le procès des premiers Directeurs, les inquiétudes du gouvernement, ses projets contradictoires, tantôt de traiter d'une capitulation, tantôt de laisser au général de l'armée d'Égypte pleins pouvoirs, parti auquel la victoire d'Aboukir sur les Turcs le décide à s'en tenir définitivement, et enfin le coup de théâtre du retour de Bonaparte.

La moitié du volume est occupée par la correspondance entre le Directoire et Bonaparte et par des pièces justificatives. L'auteur s'en excuse ; mais quel que soit l'intérêt de son propre récit et quels qu'aient été ses scrupules à charger ainsi son livre de matériaux bruts, c'est encore, à mon avis, ce qui fait la valeur réelle de cette intéressante publication.

B.-H. G.

Correspondance de Juarez et de Montluc, ancien consul général du Mexique, accompagnée de nombreuses lettres de personnages politiques relatives à l'expédition du Mexique, publiée par M. Léon de Montluc. Paris, G. Charpentier et Cie, 1885. Un vol. in-18.

Ce recueil, dédié « avec sa permission » à M. Jules Grévy, prouve par des documents nouveaux ce qu'on savait déjà, c'est-à-dire que la guerre du Mexique a été poursuivie malgré les conseils et les avertissements des hommes les mieux placés pour apprécier la situation et pour prévoir les résultats de l'aventure où l'on s'engageait. Il a, pour la famille de M. de Montluc, un autre intérêt et une autre valeur, puisqu'il démontre, sans laisser place au moindre doute, que le consul général du Mexique en France, ami de Juarez et Français, a su, dans des circonstances difficiles, remplir ses devoirs vis-à-vis de sa patrie comme vis-à-vis du gouvernement dont il avait reçu mandat. Au point de vue historique, il ne sera plus possible de raconter cet épisode de notre histoire contemporaine sans consulter cette collection de pièces. C'est, je crois, l'utilité que l'éditeur a ambitionné de donner à cette publication, qui n'est pas une histoire de la guerre du Mexique, mais qui est un ensemble de matériaux importants, à l'usage des historiens à venir. Je ne me plaindrai donc pas qu'il y ait des morceaux d'une valeur très secondaire et dont on aurait pu sans inconvénient faire le sacrifice. C'est l'affaire de l'histoire de choisir, et il est quelquefois tel billet insignifiant pour le commun des lecteurs, dans lequel son esprit sagace et pénétrant sait lire des révélations inattendues, tel document diplomatique d'apparence banale d'où il sait faire jaillir une lumière nouvelle sur les causes des événements et le caractère des personnages qu'il étudie. B.-H. G.

Les Origines de la Révolution en Bretagne, par M. Barthélemy Pocquet. 2 vol. in-12. Librairie académique. Émile Perrin, édit. Paris, 1885.

Même avant la grande crise de 1789, le gouvernement royal, on se le rappelle, avait eu des difficultés avec le Parlement de Bretagne. Les édits du 8 mai 1788 par lesquels Brienne et Lamoignon brisaient les résistances des parlements provoquèrent un soulèvement général. La Bretagne prit la tête du mouvement. Elle avait, outre les motifs communs à toutes les provinces, ce motif particulier que c'était l'un des premiers droits de la Bretagne, reconnus en sa constitution, que son organisation judiciaire ne pouvait être modifiée sans le consentement de ses États. Or les États étaient absents et n'avaient pas été consultés.

M. Barthélemy Pocquet, avec une persévérante patience, a recherché jusqu'en ses plus menus détails les incidents de cette lutte du Parlement contre le chancelier, connue sous le nom d' « affaires de Bretagne ». Tout son premier volume lui est consacré. Il offre un intérêt très vif aux familles de la péninsule armoricaine ; il a relevé, en effet, avec soin tous les noms de ces parlementaires et consigné leur rôle. Mais le commun des lecteurs reprochera quelques longueurs à ces détails que l'auteur a traités avec un soin copieux, en enfant du pays.

Le second volume étant un peu moins particulier sera plus goûté. Il nous fait voir les troubles populaires en Bretagne, dès la seconde moitié de l'année 1788 ; il en explique les causes : on redoutait la famine et la haine du peuple pour les négociants en grains se manifeste par des émeutes à Rennes, à Tréguier, à Guingamp, à Vannes, à Lamballe, à Saint-Brieuc, et ces émeutes provoquent l'interdiction de l'exportation des grains à l'étranger.

La convocation des états généraux est pour le Parlement de Bretagne l'occasion de témoigner une dernière fois de sa ténacité et de son énergie. M. Poc-

quet poursuit l'histoire régionale dans les réunions des États, des notables, dans les clubs, dans les journaux du temps. Il y apporte une conscience très louable. Mais il apporte une certaine partialité en faveur du Parlement : il va jusqu'à le féliciter d'avoir opposé la force d'inertie, comme il dit, aux décrets de l'Assemblée constituante ; et d'avoir refusé de siéger, en tant que chambre de vacations, ce qui interrompait le cours de la justice.

M. Barthélemy Pocquet est tout imbu encore de l'esprit provincial et particulariste : il ne le dissimule pas plus que ses affections pour le Parlement. Et c'est avec un air de douloureux regret qu'il écrit : « Peu après, un décret de l'Assemblée du 15 janvier 1790 divisa la province de Bretagne en cinq départements. Dès lors tout était fini. Les États et le Parlement étaient suspendus. La Bretagne elle-même n'existait plus. Elle ne forma plus que cinq cases de l'échiquier administratif sur lesquelles la centralisation put passer désormais sans obstacle son niveau égalitaire. »

Nous avouons ne pas regretter autant que M. Pocquet l'unification administrative qui mit à fin à ces luttes prétentieuses des pouvoirs provinciaux contre l'autorité du gouvernement central ; c'étaient autant de causes d'inquiétude et d'affaiblissement, matériel et moral, un obstacle à la direction de la politique d'un pays grand comme la France.

Cette unification territoriale ne devait pas du reste entraîner nécessairement la disparition des vertus particulières de chaque race : les Bretons ont conservé les leurs. M. Pocquet le déclare hautement en citant comme dernier mot de son ouvrage les deux vers de Brizeux :

> Car le sol a gardé des antiques débris
> Et l'âme des aïeux anime encor ses fils.

Nous aurions mauvaise grâce à le leur contester.

PZ.

La Civilisation en Italie au temps de la Renaissanoe, par JACOB BURCKARDT, traduction de M. Schmitt, professeur au lycée Condorcet, sur la seconde édition annotée par L. Geiger. 2 vol. in-8°. Plon, Nourrit et Cie, édit. Paris, 1885.

En France le nom de M. Burckardt est à peine connu de quelques érudits esthéticiens. M. Burckardt est professeur à l'Université de Bâle, où les cours se font en allemand : aussi peu d'étudiants français s'y font-ils inscrire, tandis qu'à Genève, l'Université plus bruyante attire plus d'auditeurs.

M. Burckardt est pourtant un des plus solides travailleurs et un des plus sages critiques qui aient étudié la vie et l'art du moyen âge et de la Renaissance. En Allemagne ses ouvrages sont classiques ; ses idées se sont répandues même hors d'Allemagne, elles ont filtré dans les esprits de notre génération sans que nous y prenions garde et sans que nous nous demandions d'où elles venaient.

Deux ouvrages de M. Burckardt paraissent simultanément traduits en français : *le Cicerone,* qui est un guide de l'art antique et de l'art moderne en Italie, guide raisonné, méthodique. La description des œuvres d'art y est précédée d'une histoire et d'une philosophie de la plastique dans l'antiquité et le moyen âge. L'autre ouvrage, dont nous transcrivons ci-dessus le titre, est pour ainsi dire la contre-partie de celui-là. Notez qu'il n'est pas superflu d'énumérer dans le titre toutes les indications qui l'allongent. Car M. Burckardt a l'habitude une fois son livre achevé de ne s'en plus préoccuper et de tourner toute sa force d'attention, toute la puissance de son intelligence et toutes ses recherches sur un nouveau sujet que pendant deux ou trois ans il médite, tourne et retourne dans ses leçons de l'Université. Quant aux éditions ultérieures, pour les tenir au courant des progrès de la science, un ami, un disciple se charge de les reviser.

La Civilisation en Italie est un tableau de la société italienne au XIVe et au XVe siècle. Le tableau est complet ; la politique, l'histoire, les arts, la poésie, le théâtre, le roman, la nouvelle, l'élégance et le raffinement des mœurs, les vices et les vertus des classes, M. Burckardt les analyse, en dégage pour ainsi dire la théorie, et nous donne la formule de l'époque.

Assurément une œuvre semblable ne se peut lire sans une certaine volonté de s'instruire : si importante et si respectable qu'elle soit par l'érudition de la méthode, elle n'a point le charme des études du même genre que publie M. Gaston Boissier. La vivacité de l'esprit français qui donne de la séduction aux plus archéologiques mémoires est absente du style du très honorable professeur de Bâle. Toutefois qu'on ne suppose pas qu'il soit pénible à lire. Il s'y manifeste une méthode si prudente, une érudition si certaine, un goût si sage, que le lecteur prend confiance et la puissance même du sujet le retient.

On comprend que nous ne pouvons étudier ici l'analyse d'un ouvrage si considérable par sa portée, plus encore que par son développement. Cette courte notice est un simple encouragement aux lecteurs sérieux qui sont curieux d'être bien instruits. PZ.

L'Europe et la Révolution française, par M. ALBERT SOREL. Tome Ier. *Les Mœurs politiques et les traditions.* Un vol. in-8° de 562 pages. Paris, Plon, Nourrit et Cie, imprimeurs-éditeurs, 1885.

Il est d'un extrême intérêt de suivre le progrès des études historiques, en très notable faveur chez nous, depuis un demi-siècle; mouvement prospère et fécond, qui, sous nos yeux, a valu, dans ces dernières années, à quelques talents nouveaux l'aurore d'une belle réputation. Dans les premiers rangs de cette phalange d'intelligences studieuses, on remarque M. Albert Sorel, l'auteur de l'ouvrage que nous annonçons. M. Albert Sorel qui s'est fait sa place dans nos principaux recueils périodiques, — journaux et revues, — et inspire toute confiance aux éditeurs, race légitimement trembleuse, a déjà publié divers travaux de mérite, tels que : *l'Histoire diplomatique*

de la guerre franco-allemande; la Question d'Orient au XVIIIe *siècle; les Essais d'histoire et de critique; le Précis du droit des gens; le Traité de Paris du 20 novembre 1815,* et *le Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France, en Autriche.* Nous tenons pour un enrichissement considérable de cette liste déjà bien fournie, la récente publication dont le premier volume — actuellement le seul entre nos mains — ne pourra être, à notre grand regret, que l'objet d'une analyse sommaire. Le regrettons-nous si fort que cela ? L'afflux congestionnant d'idées, produit par les questions que soulève l'auteur, trouverait-il à s'espacer, même dans un champ dix fois plus vaste que celui dont nous disposons ? Ce simple mot de *Révolution française,* qui servira longtemps encore de thème ou d'énigme au cerveau des politiques, des philosophes et des poètes, devient presque étouffant pour l'esprit, même écrasant pour la plume, lorsque l'affaire se complique de l'examen de l'extérieur, relativement à cette incomparable crise locale d'une grande nation. Au surplus, et quoi qu'il en soit de notre regret, force nous est d'indiquer seulement le contenu du sérieux volume que nous vous présentons. Il s'offre à nous, ainsi que le fameux ouvrage de M. Taine, sur *les Origines de la France contemporaine,* avec un formidable déploiement de notes et d'indications de sources, témoignant d'une lecture prodigieuse et méthodiquement ordonnée, et d'un commerce familier, non seulement avec tous les livres, mais avec les archives inédites. D'autres traits de ressemblance pourraient être surpris entre ces deux ouvrages, que la presque identité de sujet vouait à cet air ou plutôt à cette apparence; car, en réalité, ils sont différents de par toutes les disparités de deux hommes. Par exemple, dans l'un et dans l'autre, nous avons à faire à des penseurs historiens; et ce qui représenterait un tas de matériaux sous forme de mots et d'anecdotes, en d'autres mains, sous celles-ci, devient l'échafaudage d'un bâtiment, où apparaît l'intention de l'architecte. Le tome Ier de *l'Europe et la Révolution française* s'ouvre sur une substantielle introduction, où l'auteur étudie la guerre entre l'Europe et la Révolution française, les contradictions à résoudre, comment la Révolution triomphe des États, comment elle succombe sous la coalition des peuples. Il est divisé en trois livres, qui abordent successivement : les mœurs politiques et les réformes; les gouvernements et les réformes; l'influence française; les traditions politiques : la France; la nation et le gouvernement; les traditions politiques : l'Europe; l'Angleterre, la Hollande, l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne, l'Autriche, la Prusse, la Russie, la Suède, la Pologne et les affaires d'Orient. La conclusion, digne de l'introduction par l'élévation des vues et la profondeur des considérations, dit pourquoi la Révolution éclate en France, pourquoi la Révolution prend l'Europe au dépourvu; comment, dans le succès même, la Révolution trouve son tempérament, et la puissance française sa limite.

Cette lecture affirmera nombre de gens, dont nous sommes, dans le sentiment d'une *cause lointaine* et profonde, à ce fait unique dans l'histoire du monde, et qui a nom la Révolution française. Parmi *les causes prochaines* du cataclysme, on a souvent, et non sans raison, invoqué la démoralisation et *la blague* des classes supérieures, à la veille de l'énorme tragédie. Disons à l'avant-veille; parlons de siècles et non d'années; et nous serons d'accord. En somme, il s'agit du boulet chargé de toute éternité, dont parle une oraison funèbre. Les premiers régicides ne furent pas non plus les conventionnels. Avant ceux-ci, les tueurs des rois ont été des rois... et même des reines. Marie Stuart n'a pas été envoyée au billot par Robespierre. Par-dessus le cadavre de Charles Ier, Mazarin et Louis XIV eurent des flatteries pour Cromwell. Enfin, il n'est pas démontré que la cour d'Autriche fût disposée à s'ensevelir sous l'échafaud de Marie-Antoinette. L. D.

Histoire de M. Émery et de l'Église de France pendant la Révolution, par M. Élie Méric, docteur en théologie et en droit canon, professeur de théologie morale à la Sorbonne. *Première partie : la Révolution, 1732-1799.* Un vol. in-8°. Paris, Victor Palmé, 1885. — Prix : 6 francs.

Le travail est d'un apologiste et non d'un historien.

M. Méric parle des persécutions auxquelles l'Église catholique a été en butte; et, d'entre les menus faits relatés, — nous ne parlons pas des grands événements, tous jugés avec une partialité qu'il faut excuser, — d'entre ces menus faits, disons-nous, quelques-uns, qui n'ont pas été, qui ne pouvaient pas être de conséquences, intéresseront le lecteur.

L'Église catholique est appelée l'Église de France; cette appellation est discutable, mais qui songera à la discuter ? Ce ne sont pas les fidèles de l'Église catholique romaine; ce ne sont pas davantage les profanes.

Pendant la Révolution et sous l'Empire, un homme, écrit l'auteur, fut l'honneur, la lumière et le conseil de l'Église; cet homme, M. Émery, de qui le caractère commande le respect, et les vertus, l'admiration, se montra à la fois un esprit supérieur et un grand chrétien.

Le professeur qui combattait, à Lyon, les thèses jansénistes, est à Paris quand éclate la Révolution. Il reste avec ses collègues pour administrer le diocèse, M. de Juigné, archevêque de Paris, ayant émigré en Allemagne. Consulté par les fidèles et par des évêques, sur les serments que le gouvernement exige des prêtres, il répond que le refus du serment, c'est la fin du culte catholique et l'exil du clergé. Il réprime et cherche à contenir le zèle indiscret et les résistances téméraires des uns; il encourage, éclaire et fortifie l'adhésion légitime et timide des autres; il sépare, avec une grande sagesse et une clairvoyance plus forte que les reproches dont il est accablé, la cause religieuse des passions politiques, arrive à l'extrême limite des concessions qu'il peut faire en restant le fils soumis de l'Église; et quand il entend les

zélés, tranquilles sur la terre étrangère où ils ont trouvé la sécurité de leur existence et la liberté, blâmer ses intentions les plus droites, cet homme de Dieu regarde la France abattue et ravagée, et il répond avec un accent désolé : « Je ne peux pas me faire à l'idée d'un peuple sans ministres, sans culte et sans religion ! »

M. Émery fut un saint, montre encore M. Méric. « Humble, il refuse trois fois la dignité épiscopale et résiste aux avances flatteuses de l'empereur. Mortifié, il châtie son corps par les disciplines, le jeûne, le cilice ; il tient les mouvements de son âme ardente sous la domination de la volonté, dont l'énergie s'affirme en présence même de la mort, qu'il brave pour se traîner jusqu'à l'autel où il veut mourir... » Ne poursuivons pas la citation. Au reste, c'est au second volume qu'il sera surtout parlé de la sainteté du meilleur des fils de l'Église catholique, et que sa vie sera proposée en exemple, comme il se proposait, lui, en exemple, celle de M. Olier, dans la chambre de qui il aimait à prier. F. G.

Henri IV et la princesse de Condé, par PAUL HENRARD. (Bibliothèque historique et politique.) Un vol. in-8°. Paris, Félix Alcan, 1885.

Voici un beau sujet de tragi-comédie. Trois personnages principaux : un roi, plus populaire, je crois, par ses vices que par ses bonnes qualités : de cinquante-cinq à cinquante-sept ans ; un jeune prince de vingt à vingt-deux ans ; une fillette de quatorze à seize ans, femme du précédent.

Le vieux roi, — c'est Henri IV, — né en décembre 1553, voit, le 16 janvier 1608, la fillette, Charlotte-Marguerite de Montmorency, née le 11 mai 1594, âgée seulement de treize ans et huit mois, et en devient amoureux jusqu'à la folie, au sens médico-psychologique du mot ; il la marie, le 17 mai 1608, au prince Henri II de Condé, premier prince du sang, né le 1er septembre 1594, à peine âgé de dix-neuf ans et demi, perdu de vices infâmes ; il ne l'a choisi, après avoir fait écarter Bassompierre, déjà agréé, qu'avec la pensée de le supplanter aisément, avec le concours du père de la jeune mariée, le connétable de Montmorency, et de la sœur de celui-ci, Charlotte de Montmorency, femme du comte d'Auvergne, connu à partir de 1619 sous le nom de duc d'Angoulême. Une jolie famille ! et je voudrais bien savoir ce qu'en diraient les historiens si ces tristes personnages s'appelaient Moreau ou Morin !

S'il est quelque chose qui puisse donner l'horreur du gouvernement personnel, c'est de voir quelles conséquences, fatales à la nation, pouvait avoir cette passion sénile, et avec quelle facilité le caprice d'un vieillard se transformait en un « grand dessein » patriotique. La guerre faillit éclater ; des armées furent mises sur pied à toutes les frontières ; sept cent mille écus, soit au moins douze millions de notre monnaie furent gaspillés ; la paix de l'Europe entière fut troublée. Et la raison ? la raison vraie, nous la connaissons : l'amour incestueux d'un homme de cinquante-sept ans (en 1610) pour une enfant de seize ans à peine, sa nièce, femme de son neveu. Tout autre était le prétexte : Condé, premier prince du sang, avait quitté la France avec l'intention de créer des embarras à son roi et à son pays ; il se préparait à disputer au fils de Henri IV et de Marie de Médicis l'héritage paternel et sa succession au trône ; il s'allierait dans ce but aux protestants, bien qu'il eût abjuré leur religion... L'archiduc qui l'accueillait faisait donc acte d'hostilité à la France. Et s'il ne voulait le forcer à reprendre sa place auprès de son souverain, au moins devait-il rendre la femme du prince à son père éploré, le connétable de Montmorency, qui ne cessait de la réclamer.

Ces réclamations du connétable, ce vaillant soldat qui ne savait ni lire ni écrire et ne signait son nom que la main conduite par un secrétaire, s'étaient réellement produites, et c'est une honte de plus à ajouter à toutes les hontes de cette affaire ; car il se prêtait de la meilleure grâce à seconder la passion du roi.

On alla jusqu'à demander le divorce, ou mieux, comme on disait alors, le démariage ; la princesse, disait-on, étant restée après son mariage ce qu'elle était devant. On l'aurait obtenu sans doute, tout le monde y consentant, et les deux époux, et leur famille, et le saint-père, et le roi, le roi surtout... Le coup de couteau de Ravaillac mit fin à ces étranges, à ces abominables machinations (14 mai 1610).

Peu de temps après, Condé rentrait en France ; sa femme l'y suivait ; les armées étaient licenciées ; la guerre, qui avait menacé l'Europe, abandonnée.

Six ans plus tard, Condé était enfermé à la Bastille ; sa femme y entrait avec lui ; de cette séquestration, de leur isolement provinrent deux enfants, vainement attendus jusque-là : l'un fut le grand Condé ; l'autre, la duchesse de Longueville.

Telle est la curieuse histoire, mélangée de roman, qui nous est racontée avec une grande sûreté d'informations, d'après les documents authentiques, par M. Henrard. Son livre, bien fait, est du plus piquant intérêt.

En terminant, nous lui demanderons comment Henri IV pouvait se faire lire en 1609 les premiers livres de *l'Astrée* qui ne parurent qu'en 1610 ? — Sans doute sur le manuscrit. CH.-L. L.

Les Catholiques libéraux. — *L'Église et le libéralisme* de 1830 à nos jours, par ANATOLE LEROY-BEAULIEU. Un vol. in-18, 298 p. Paris, Plon, édit., 1885.

Depuis plus de cinquante années que le libéralisme a fait son apparition, beaucoup en ont parlé ; il a eu ses défenseurs fervents et ses ennemis acharnés ; mais jamais on ne s'est préoccupé d'en donner une définition exacte. M. Leroy-Beaulieu a tenté de le faire : « Le caractère essentiel du libéralisme, dit-il, c'est avant tout la prétention de résoudre toutes les questions, d'une manière rationnelle, à l'aide de principes abstraits, conformément à la logique et aux aspirations de la nature humaine, aspirations revêtues

du nom de droits du citoyen ou de droits du peuple. »

Ce programme, trop élastique pour être absolument exact, fut, selon l'auteur, celui de ces champions illustres dont il retrace l'histoire depuis la Restauration. On a plaisir à voir revivre des figures qui ont passionné la France intelligente pendant de longues années et que les préoccupations actuelles, d'ordre plus pratique, mais sans doute inférieur, tendent de jour en jour à ensevelir dans l'oubli. Les portraits de Lamennais, « cet esprit tourmenté et superbe », de Lacordaire, de Montalembert, de Dupanloup, de Veuillot, de de Falloux sont tracés de main de maître; l'auteur nous initie aux luttes, aux divergences, aux rapprochements successifs de ces grands esprits, tous animés d'un généreux élan et d'une ardeur égale.

Entre temps, M. Leroy-Beaulieu fait le procès de l'ultramontanisme : « Il est difficile de calculer le mal qu'une telle politique a fait au catholicisme. L'Église en portera longtemps le poids. Heureusement pour elle que les imprudences et les excès des intransigeants de l'ultramontanisme sont en partie réparés et équilibrés par les violences et les folies des fanatiques de l'irréligion. Ce sont là des compensations fréquentes dans l'histoire; elle est habituée à voir les partis extrêmes travailler réciproquement l'un pour l'autre. »

La conclusion de cet ouvrage, où l'écrivain de talent est doublé d'un philosophe de race, est celle-ci : Le christianisme et le catholicisme en particulier, malgré les exagérations et les exagérés, restera toujours, à bien des égards, un élément de liberté, « parce qu'en tant que force indépendante du pouvoir, il demeure une digue et une limite à l'absolutisme ». P. G.

Chute d'une République. Venise, d'après les archives secrètes de la République, par M. Ed. Bonnal, chargé d'une mission dans les archives d'État du royaume d'Italie par le ministère des affaires étrangères. Un vol. in-12. Paris, Firmin Didot et Cie, 1885.

L'ouvrage n'est pas fort bien écrit, il est assez mal composé, et c'est dommage : M. Bonnal, qui a eu l'heur de pouvoir consulter des documents jusqu'ici peu ou point connus de nous, Français, a su montrer toute l'étendue de la faute commise par le jeune général en chef des armées françaises en Italie, qui signa les préliminaires de Léoben et conduisit ensuite toutes les négociations. Bonaparte fut deux fois et odieusement coupable : il a méprisé les instructions du gouvernement auquel il avait le devoir d'obéir, il a faussé notre politique, il a cédé à ses sentiments de jalousie; en dépit de la neutralité qu'elle n'avait que trop scrupuleusement observée, il a sacrifié la République de Venise.

« Vénitien avec les Vénitiens, écrit l'auteur, j'ai souffert leurs douleurs, j'ai partagé leurs colères, j'ai redit leurs imprécations et le noble désespoir d'un Giustiniani. » Il est demeuré Français tout en même temps, car c'est être Français et bon Français que s'appliquer à dégager les responsabilités, à établir que le crime fut de quelques-uns, non de la nation. Un directeur à battre monnaie avec l'influence qu'il pouvait exercer dans les conseils du gouvernement, le Directoire n'a pas failli à l'honneur national. Et c'est Bonaparte, qui, jaloux de Hoche et de Moreau, n'a pas voulu les laisser s'avancer aux portes de Vienne, qui a voulu retirer toute la gloire, et conclure ce traité de paix; c'est lui, qui, ayant tout prémédité longtemps à l'avance, ayant ordonné les révolutions de Bergame, de Brescia, de Crema, ayant suscité des troubles, a, prétextant des *Pâques véronaises*, effacé de la carte d'Europe un État représenté auprès de toutes les cours, un État qui avait rejeté l'idée d'une alliance avec nos ennemis; et au profit de qui? au profit du vaincu.

Le pays vénitien n'est plus à l'Autriche. Le prétendu principe des indemnités, des dédommagements est encore invoqué. F. G.

The Journals of major general C.-G. Gordon C. B. at Kartoum. Printed from the original ms with *Introduction* and *Notes*, by A. Egmont Hake. 1 vol. lxvi-588 p. demy 8oo cloth, with portrait, 2 maps, and 3o illustrations after sketches by general Gordon. London, 1885. Kegan Paul, Trench and Co. — Price : 21 sh.

Miss Gordon et sir H. W. Gordon, sœur et frère du général, avec le concours de leur parent, M. A.-E. Hake, auteur de l'*Histoire de Gordon le Chinois*, viennent de publier le récit du siège de Kartoum, écrit au jour le jour par l'héroïque aventurier. Ce journal, ou du moins tout ce que l'on en possède quant à présent, embrasse la période de trois mois qui s'est écoulée entre le 10 septembre 1884, quand le colonel Stewart quitta Kartoum en compagnie d'autres Européens autorisés par Gordon, jusqu'au 14 décembre, où les six cahiers qui font l'objet de la présente publication furent expédiés par steamer au-devant de l'armée anglaise à Metemma. Le colonel Stewart qui emportait la première partie de ces mémoires fut trahi, massacré avec ses compagnons de route et parmi eux le consul de France Herbin. Cette première partie passa donc entre les mains du Mahdi à qui dut être remis aussi le journal du dernier mois trouvé sans doute au palais de Gordon et dont l'intérêt dépasserait encore assurément celui des cahiers antérieurs. Espérons que le Mahdi, qui n'avait aucun intérêt à le faire, n'aura pas détruit les parties manquantes de ces mémoires, et qu'un jour ou l'autre elles parviendront en Angleterre.

Telle que nous la possédons néanmoins, la seconde partie du récit de Gordon suffit déjà largement à nous présenter le tableau le plus clair de ce que fut le siège de Kartoum et des difficultés intérieures parmi lesquelles Gordon avait à lutter contre l'ennemi du dehors. Au début de l'introduction, M. Hake rappelle les nobles paroles que Shakespeare fait pro-

noncer par Antoine devant le corps de César. L'évocation est saisissante. Seulement le parent de Gordon omet de citer le vers :

If ye have tears, prepare to shed them now.

Peut-être aura-t-il considéré la gloire du héros comme trop grande pour ne pas absorber dans son rayonnement jusqu'aux manifestations de la douleur. Sans cette excuse, certes il aurait pu compléter la citation et lui aussi dire : « Si vous avez des larmes, préparez-vous à les répandre. » Il y a, en effet, peu de situations plus touchantes dans l'histoire que le fait même de cette expectative irritante et sans fin d'un secours qui n'arrive jamais, que cette station de tous les instants sur le toit d'un palais, environné de lâches, entouré d'ennemis, l'œil fixé à la lunette, occupé jour et nuit à surveiller ses hommes, à sonder les lignes arabes, et à guetter le premier signal d'approche de l'expédition libératrice qui si lentement remonte le Nil.

Non que dans ce tableau, tracé avec une extraordinaire profusion de détails, on puisse relever un mot qui sollicite la commisération. Le lecteur, au contraire, est, s'il incline à s'attendrir, ramené vivement à cette conviction que Gordon n'a aucun regret d'être à ce poste d'honneur, qu'il est très fier de tenir tête dans son isolement aux tribus africaines, que, loin de souhaiter d'être plaint, il entend bien être envié pour avoir donné une si grande leçon de dévouement chevaleresque dans l'abandon, d'adhésion sans réserve au devoir, de sacrifice de soi-même à la patrie pour avoir montré un tel exemple de la façon dont on doit vivre puis mourir à un monde où l'infraction à de semblables vertus est souvent plus honorée que leur observation. Au début, le blocus est timide, les Arabes se tiennent à distance; Gordon, de son côté, ne peut pas risquer d'engagement au dehors; il en a tenté un et a subi de grandes pertes; ses troupes, qui font à peu près bonne contenance sous ses yeux, auprès de leurs canons, derrière le rempart, perdent la tête en rase campagne. Tout au plus quelques *raids* de cavalerie concourent-ils au ravitaillement de la place. Mais peu à peu le cercle se resserre, puis se ferme autour de lui. Ses principales armes sont ses chers steamers, et quoiqu'ils n'aient pas plus d'importance que les bateaux qui desservent la traversée de Londres sur la Tamise, ils se comportent à merveille sous le feu. Pour les couler, il suffirait pourtant de l'atteinte au-dessous de la ligne de flottaison d'un obus lancé par un des canons Krupp que la défaite du général Huks a mis en la possession des Arabes. Aussi quelle sollicitude inquiète ne lui inspirent-ils pas! Dans le combat du 12 novembre, qui est un des plus graves par suite de la négligence d'un jeune noir qui lui remit à 7 heures du matin une dépêche arrivée à 11 heures du soir, les deux seuls steamers dont il dispose, les autres étant à Metemma, ne sont pas en position : l'*Ismaïlia* est à l'ancre, l'*Husseinyeh* encore à l'échouage sur la grève.

« Quelle anxiété pendant six heures, écrit-il, quand je voyais les obus frapper l'eau près des steamers! Imaginez mes sentiments... *Midi.* Le feu a cessé. J'ai vécu des années en ces dernières heures! Si j'avais perdu l'*Ismaïlia* j'aurais perdu l'*Husseinyeh* (échoué) et alors le fort Omdurman et le fort du Nord! Et alors la ville! » Dans une reprise du feu, l'*Ismaïlia* reçoit trois obus, un homme est tué, quinze sont blessés. « Réellement elle s'est très bien battue, » dit-il, et il ajoute : « J'ai donné un coup de poing sur l'oreille à l'employé du télégraphe pour ne m'avoir pas remis le télégramme pendant la nuit (après mes ordres réitérés pour que nulle considération l'empêchât de parvenir jusqu'à moi); ensuite, pris de remords, je lui donnai cinq dollars. Il me dit que je pouvais bien le tuer, que j'étais son père (un garçon de vingt ans couleur chocolat). Je sais que tout cela est brutal, — *abrutissant* (*sic*), comme dit Hansall, — mais que faire? Si vous coupez leur solde, vous portez dommage à leur famille. Je suis partisan du châtiment prompt et sommaire qui n'atteint que le coupable. Si cet employé m'avait informé, naturellement, au point du jour les steamers eussent été prêts et sous vapeur. *Poor little beast!* s'écrie-t-il attendri en voyant l'*Husseinyeh* menacée : « Pauvre petit animal! »

Le combat dure toute la journée. Les réflexions de cet homme qui fut incontestablement un héros sont tellement éloignées de toute forfanterie qu'elles en paraissent étranges. « On a beau dire, pour moi la guerre et sa gloire sont d'horribles fléaux (s'il est permis — ajoute-t-il dans une pensée de soumission réligieuse — de dire de quoi que ce soit qui nous atteint que c'est un fléau). » Ailleurs, il a déjà écrit : « Vous ne pouvez imaginer l'état où vous jette le vacarme de ces explosions continuelles, à quel point on a les nerfs irrités par ces coups de feu, de mines et de mousqueterie. Tout bruit éclatant dans cette atmosphère limpide me fait sursauter. » Au moment du plus grand péril de l'*Husseinyeh*, ce cri lui échappe : « J'en avais les affres de la mort et, je l'avoue, mes pensées se tournèrent spécialement vers... elles ne lui voulaient pas de bien. »

Le nom est supprimé dans le volume, où il y a très peu d'exemples de telles omissions. Le gouvernement anglais informa, en effet, sir Henry Gordon qu'il désirait la publication intégrale du manuscrit qui lui avait été remis à titre de papier d'État et qu'il eût pu supprimer. Par place pourtant, il est terriblement accusateur contre le dernier cabinet. Il ne lui ménage point l'ironie, la caricature, ni même, exaspéré à la fin, les épithètes les plus blessantes. Mais il est un autre aspect de ce journal qu'il est essentiel de montrer, à moins d'en donner l'idée la plus fausse. D'un bout à l'autre, il est traversé, à chaque page, animé par un souffle constant de bonne humeur et d'esprit. Outre une foi de chrétien très sincère qui le soutient parmi tous les dangers et lui permet d'envisager la mort sans pâlir, il y avait en Gordon un intarissable fonds de gaieté qui le porte à s'amuser autant des incidents futiles dont il est témoin que des bévues de ceux dont il attend le secours et sa délivrance.

A quelques jours d'intervalle, c'est un âne, puis un autre qui, tranquillement paissant dans la plaine, font éclater là une mine, ici une bombe fabriquée

avec un vieux creuset pour la fonte de l'or, contemporain de Mahomet-Ali; le second s'en tire sain et sauf, le premier est tué : « Poor beast, R. I. P., » dit-il; *requiescat in pace!* La jalousie et le courage d'un dindon l'intéressant, il y revient souvent. Il s'amuse de l'étonnement des indigènes voyant pour la première fois et sont se reconnaître leur noire frimousse dans les glaces du palais. « Dans les pays où il n'y a pas de miroir, ajoute Gordon, chacun est pour lui-même absolument un étranger et aurait besoin de s'être présenté. »

Toute la fin du drame, Gordon l'a prédite. Il annonce qu'il sera mort avant l'entrée du Mahdi dans Kartoum, il prévoit la route exacte que suivra la colonne volante des forces de lord Wolseley et dresse cartes sur cartes, multiplie les instructions pour éclairer sa marche; il *sait* que Kartoum sera prise sous le nez de l'armée expéditionnaire arrivant un moment trop tard. Quand on pense que cette armée est restée depuis les premiers jours de décembre immobile à 150 milles de distance, abandonnant Gordon à sa faction isolée sur le toit de son palais, il est difficile de ne pas partager son indignation.

Gordon, quelque part, recommande aux jeunes soldats d'étudier les *Vies* de Plutarque de préférence à la tactique militaire pour apprendre à faire leur devoir. Il a plus fait lui-même que tous les récits de l'historien grec pour montrer à chacun l'exemple du sacrifice au devoir et à la patrie. Le journal de Gordon doit être le livre de chevet de tout officier anglais et se trouver dans toutes les bibliothèques militaires du monde entier. Ne le traduira-t-on pas en français? E. C.

Le Capitulaire de Kiersy-sur-Oise (877), étude sur l'état et le régime politique de la société carolingienne à la fin du IXe siècle, d'après la législation de Charles le Chauve, par Émile Bourgeois, ancien élève de l'École normale supérieure, docteur ès lettres. Paris, Hachette et Cie, 1885, in-8°.

« Dans les sociétés, les lois ne créent rien; elles enregistrent les progrès accomplis; elles ne déterminent pas le développement des institutions; elles le règlent. » Ce n'est pas sans faire mes réserves que je cite cette phrase axiomatique du début de l'étude que M. Émile Bourgeois consacre au capitulaire de Kiersy-sur-Oise; car il s'en faut que les lois règlent toujours le développement des institutions; il s'en faut qu'elles enregistrent toujours les progrès accomplis. Il y a des lois, — et l'histoire de tous les temps n'en fournit que trop d'exemples, — qui arrêtent le développement naturel des institutions, qui nient les progrès accomplis, s'y opposent et, si elles le peuvent, les détruisent. Mais par le point particulier qui l'occupe, M. E. Bourgeois a raison : le capitulaire de Kiersy-sur-Oise n'est pas un point de départ ni une innovation dans la législation et dans l'organisation politique du IXe siècle. C'est un épisode particulier, curieux à maints titres, mais qui ne rompt en aucune façon avec le passé et n'inaugure en rien un régime nouveau.

Je n'aurais pas relevé l'assertion que je cite en commençant ce rapide compte rendu, s'il ne me semblait que la part de vérité qu'elle renferme est propre à créer une confusion au préjudice même de la thèse que soutient l'auteur. Sans doute les lois fondamentales des sociétés, ou celles qui, à certaines époques, consacrent les résultats d'une évolution dans la politique, les mœurs ou les rapports sociaux, ces lois sont la formule et en même temps la consécration des progrès accomplis. Mais le but de l'auteur est de prouver justement que le capitulaire de Kiersy-sur-Oise, en tant qu'il a le caractère législatif, n'est qu'un acte de circonstances, où Charles le Chauve, au moment de quitter ses États pour une expédition lointaine, prend des mesures de prudence en s'appuyant sur la coutume, les engagements et les devoirs des grands, et les prérogatives de son autorité royale. En effet, ce n'est que par une erreur dont il serait intéressant de chercher les causes, — on regrette que M. Bourgeois n'ait fait qu'effleurer cette question, — que le capitulaire de Kiersy-sur-Oise, a été considéré par nos historiens comme la charte constitutive de la féodalité. » Il y a déjà quelque temps que l'erreur est signalée. Il n'était cependant pas inutile de la dévoiler sous ses différentes faces, et de ramener cet acte à ses dispositions et à son véritable sens.

M. E. Bourgeois ne s'est pas contenté de ce rôle de critique littéral et d'archiviste paléographe. Il l'a pris de plus haut et a écrit un page d'histoire, ou plutôt de philosophie historique. Son analyse sur l'influence des écrits de saint Augustin dans l'Église au IXe siècle, sur l'exposition des efforts faits par les évêques pour réaliser dans la société civile leur idéal de socialisme théocratique, constitue un morceau remarquable qui, sans contenir des vues absolument neuves, rassemble et met en relief une série de doctrines et de faits capables de projeter une lumière, inattendue pour beaucoup, sur les origines du monde féodal tel qu'il se manifeste au XIe siècle. Je ne suis pas bien sûr de sa théorie sur le roi prêtre et indépendant, à propos de Charlemagne, et il me semble qu'il y a quelque part faite à l'arbitraire dans l'opposition si tranchée établie par lui entre les traditions de l'Ancien Testament et celles du Nouveau, au point de vue de la puissance de la souveraineté émanée de Dieu. Certes Saül et David sont les oints du Seigneur. Mais les droits du prêtre, qui est ici Samuel, restent, même ici, parfaitement à l'abri et supérieurs. Les hommes de l'Église chrétienne ou des églises chrétiennes n'ont jamais perdu de vue que le Nouveau Testament n'est pas venu contredire, mais qu'il est venu expliquer l'Ancien. Toute la réformation et la floraison non interrompue des sectes subsistantes protestantes, si versées dans l'ancienne loi, le démontrent suffisamment.

Je citerai, en terminant, quelques lignes qui résument le livre de M. E. Bourgeois : « Le capitulaire de Kiersy nous révèle tout un mouvement d'idées, et comme une série de traditions qui portaient la société carolingienne, à la suite de l'Église, vers un libre idéal de concorde et de paix. Le gouvernement deve-

nait inutile : le législateur se contentait de faire appel à la justice des uns, à la charité, à l'indulgence des autres.

L'amour de Dieu et l'amour du prochain suffisaient à tout régler dans cette société. L'ordre dépendait de contrats garantis par Dieu et reconnus par tous. Cet idéal, qui est celui de la *Cité de Dieu*, s'était introduit peu à peu dans la législation carolingienne, par l'influence de l'Église, des élèves d'Alcuin, des écrits de saint Augustin, et tendait ainsi à se réaliser, à la fin du IXe siècle, aux dépens de l'État et du pouvoir central. »

Ceux qui savent ce que fut la société féodale au Xe et au XIe siècle n'auraient pas de peine à se représenter ce que devient, réalisée sur la terre, la cité de Dieu de saint Augustin. B.-H. G.

François Ier. *Fin de la vieille France*, par Mme C. COIGNET. Un vol. in-8°; Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1885.

Le livre se lit comme un roman, — comme un roman bien fait, s'entend, — et, cette sorte d'intérêt qu'il présente, nous le tiendrions volontiers à reproche à Mme Coignet. Nous aurions tort, parce que l'auteur pourrait nous répondre qu'il n'a pas eu la prétention de faire œuvre d'historien, qu'ayant annoncé, — c'est l'autre sous-titre donné par lui à son volume, — des *portraits et récits du XVIe siècle*, il devait s'appliquer à faire des *portraits* qui fussent ressemblants, à écrire des *récits* permettant au lecteur comme de vivre en cette époque où finit la vieille France, et ne pas se défendre en même temps de peindre et de conter de manière que l'attention de qui ouvre le livre fût, dès la première page, entièrement captivée? Nous n'avons tort qu'à demi : Mme Coignet a excellemment rempli la tâche qu'elle s'était imposée; elle eût pu, et, partant, elle eût dû s'en imposer une autre, d'une autre importance. Elle n'eût pas fait précéder son ouvrage d'une *introduction* qui laisse paraître son grand sens, que nous eussions bien pu comme oublier d'autres écrits dans lesquels elle a prouvé une grande intelligence des questions philosophiques; mais, vraiment, nous *introduire* de cette sorte et ne nous offrir ensuite que de simples récits, se présenter d'abord en penseur, puis ne faire métier que de conteur, — de conteur habile, nous l'accordons, — n'est-ce pas nous permettre d'éprouver des regrets?

Nous voulons faire un autre reproche à l'auteur. Il insiste beaucoup sur tout ce qui relève de la galanterie, beaucoup trop à notre sens. Aimer et guerroyer auraient été les deux plus nobles emplois de la vie au XVIe siècle! Fors l'amour et l'honneur tout se pouvait perdre aisément! Tout cela n'est pas absolument exact : l'on était frivole et généreux à la cour, le roi donnant l'exemple, mais la cour n'était pas toute la la France. En France, des érudits dont François Ier, d'ailleurs, savait assez bien apprécier les mérites; en France, de grands cœurs qui devinaient que la religion est autre chose qu'un culte extérieur; l'activité intellectuelle et morale étaient grandes. La Renaissance n'était pas seulement, en effet, une sorte de réveil artistique : les lettres et la philosophie préoccupaient nombre d'esprits. Pour des princes, la réforme pouvait être un mouvement politique : elle était une révolution religieuse et morale. Que Mme Coignet n'ait parlé ni du commerce ni de l'industrie au XVIe siècle, c'est lacune qu'on lui peut pardonner; mais qu'elle ait donné à croire que l'amour ait été sinon peut-être le grand souci, du moins le grand passe-temps de l'époque, cela est une erreur qu'il convenait de relever. F. G.

Discours sur l'histoire de France, par le comte CHARLES DE MOUY. Un vol. in-12. Paris, Hachette et Cie, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Nous ignorons si M. de Moüy, notre ministre à Athènes, avait déjà publié quelque ouvrage. Celui-ci, qu'il vient de faire paraître, a une grande valeur. Écrivant celui-ci, il a prouvé, avec un véritable talent d'écrivain, une grande vigueur de pensée.

« J'ai voulu, dit-il dans sa *préface*, étudier les lois d'après lesquelles la France s'est développée, constater l'unité et la persévérance du génie national, exposer l'idéal que douze siècles ont poursuivi. Me plaçant en dehors de toute doctrine politique, j'ai essayé de retrouver les causes nécessaires et contingentes des adversités passagères et des gloires impérissables... » *Constater l'unité et la persévérance du génie national*, c'est tâche à laquelle nombre d'historiens ont déjà travaillé; la thèse de cette *unité* et de cette *persévérance de notre génie* n'est pas nouvelle. Nous ne faisons pas un mérite à M. de Moüy d'avoir montré que la France a toujours eu l'instinct de sa destinée : « Il n'y a au fond qu'un être permanent dans notre histoire, c'est la patrie », et notre destinée « est le développement intérieur de la plus haute civilisation; » nous lui ferions des reproches, si par envie d'être, ou de paraître original, il s'était appliqué à soutenir le contraire, ou quelque paradoxe bien inventé pour étonner un lecteur. Mais M. de Moüy, qui n'a rien démontré qui n'ait été établi ou à peu près, a été, sans le vouloir, sans s'en douter peut-être, des plus ingénieux : la plupart des arguments qu'il a invoqués sont de lui, et ceux qu'il a empruntés, il les a fait siens par la façon dont il les a présentés. Puis avec quelle sûreté de jugement n'a-t-il pas démêlé, du milieu des passions accidentelles, la poursuite d'un idéal, la recherche de « la plus haute civilisation? » Il faudrait désespérer aujourd'hui et négliger de « réagir contre l'énervement du revers et contre les sophismes de l'anarchie? » « Nos pères ont passé par des péripéties non moins rudes et ils n'ont pas fléchi. Malgré tant de misères, au sein d'une civilisation âpre et souvent cruelle, dépourvus d'expérience et des ressources que nous donne la science, à travers les épreuves féodales, les invasions étrangères, les guerres civiles, les luttes religieuses, le désordre, le despotisme, les séductions du scepticisme stérile, les fureurs politiques, ils ont marché, ils ont souffert, ils ont vaincu. Et s'ils ont eu cette force, c'est parce

qu'ils se sont attachés avec une fidélité sereine, sous tant de régimes divers, à l'idéal de la patrie. »

M. de Moüy parle de lois historiques; il n'en croit pas moins à la liberté humaine; il s'en explique au chapitre xxx, qui n'est pas un des moins remarquables du volume; « l'homme est libre de préparer les circonstances par sa raison et son courage, mais il ne l'est plus d'empêcher les conséquences de ses actes. Elles se produisent par voie souveraine comme les démonstrations de la géométrie... Les nations sont responsables de leurs actes puisque l'exécution de la loi s'est faite d'après les données issues de leur volonté. » F. G.

Henri Moris et Edmond Blanc. *Cartulaire de l'abbaye de Lérins* (1re partie). Un vol. in-4°. Lérins, imprimerie du monastère; Paris, Champion.

« Le cartulaire de l'abbaye de Lérins, disent les éditeurs, brille au premier rang des cartulaires célèbres. Sa notoriété est due à l'importance de cette abbaye, qui, dès les premiers siècles du christianisme et pendant tout le moyen âge, a joué un rôle si considérable dans l'histoire de l'Église. »

Dans sa première partie, la seule publiée jusqu'ici, le recueil comprend 364 chartes, dont les dates sont comprises entre les années 798 et 1430 (22 mars).

Le texte, imprimé avec le plus grand soin et une rare correction, est précédé d'une savante introduction où les éditeurs ont traité, entre autres, avec une incontestable compétence, les points suivants : comparaison des textes originaux avec ceux des cartulaires; — chronologie; — éléments des chartes : invocations; imprécations; peines pécuniaires; sceaux; — langue des chartes; — style des chartes; textes de la Bible; — noms et surnoms; — poids, mesures et monnaies; — valeurs des animaux et des denrées; — condition des personnes et des terres; — géographie.

Nous ne pouvons étudier ni même résumer chacun de ces intéressants chapitres; mais nous appellerons tout particulièrement l'attention sur le passage relatif à la langue des chartes. Celles-ci sont écrites tantôt en latin, tantôt, comme les serments de fidélité, — en roman, tantôt enfin dans une langue où les mots romans, où les phrases romanes se mêlent aux mots latins, aux phrases latines.

Dans les noms et surnoms mentionnés par le cartulaire, on remarque, quant à l'origine, trois éléments principaux : le latin (*calvus, clericus*, etc.), le lombard ou tudesque (mots terminés en *bert, berg, ald, burg, borx, ulf*), le romano-provençal (*Tocatorta, Maladreiz, Tempesta*, etc.). Les éditeurs disent, à ce sujet, que « chez les nobles, le nom se composait d'un prénom et d'un nom patronymique, comme *Guillelmur Gaucerannus*, et présentent *Guillelmur* comme prénom, *Gaucerannus* comme nom : en parlant ainsi, ils se conforment à notre langage moderne; car, autrefois, *Guillelmur* était le nom et *Gaucerannus* le surnom.

Nous n'insisterons pas sur l'intérêt que présentent les deux chapitres consacrés aux poids, mesures et monnaies, et à la valeur des animaux et des denrées; tout le monde le comprend, ne fût-ce qu'au point de vue de la curiosité; mais nous aurions aimé que les éditeurs, fixant, par exemple, le prix d'un cheval à C. *sol.*, le prix de la livre de bon mouton à 7 deniers, nous eussent indiqué le rapport entre ces monnaies et les monnaies modernes.

Le texte du cartulaire, qui vient après cette savante et substantielle introduction, est suivi d'un appendice où nous remarquons la liste de tous les archevêques et évêques des divers diocèses mentionnés dans les chartes; cette liste est donnée en latin, et peut-être aurait-il été bon d'y joindre la traduction française, car tout le monde ne sait pas, sans le secours d'un dictionnaire, à quels noms contemporains correspondent les noms cités en latin; et, malheureusement, le glossaire géographique qui termine le volume ne les traduit pas tous.

Enfin vient une série d'index trop intéressants pour que nous n'en fassions pas une rapide mention : table des mots initiaux de chaque charte; — table chronologique des chartes; — table des noms cités; — table des matières; — glossaire géographique.

Dans le volumé sont insérés : 1° une vue de l'abbaye de Lérins au XIIe siècle; 2° un fac-similé d'une page du cartulaire.

Cette publication fait grand honneur aux érudits qui l'ont entreprise et qui ne tarderont pas à la mener à bonne fin; elle rendra des services analogues à ceux qu'ont rendus déjà les cartulaires de Saint-Victor et de Grenoble. Le monde savant doit associer à sa reconnaissance envers MM. Moris et Blanc la Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes qui les a chargés de ce travail, et le ministère de l'instruc- publique, sous les auspices duquel il a paru. CH. L. G.

Un roi et un conspirateur : Victor-Emmanuel et Mazzini. *Leurs négociations secrètes et leur politique.* Suivi de *M. de Bismarck et Mazzini*, d'après des documents nouveaux, par Auguste Boullier. Un vol. in-18. Paris, 1885, librairie Plon.

La formation de l'unité italienne offre aux réflexions du spectateur philosophe le curieux spectacle d'un roi prenant comme instruments les plus actifs de sa politique dynastique les ennemis ouvertement déclarés de sa dynastie, et finalement attachant à son char de triomphateur les hommes mêmes dont les noms resteront dans l'histoire synonymes des mots « conspiration » et « révolution », Mazzini et Garibaldi. Il est inutile de dire que ce souverain est Victor-Emmanuel. M. Auguste Boullier, en ce volume, fait passer sous nos yeux non pas les scènes capitales de cette grande action historique, mais de préférence les dessous du drame; c'est des coulisses et non de la salle que le spectacle nous est montré, et dans ses préparations aux répétitions plutôt que dans son développement scénique. Collaborateur du *Correspondant*, revue dont la politique monarchique et catholique pouvait peser sur son attitude, M. Boullier témoigne ici d'une impartialité absolue, conséquence

logique de l'indépendance de son esprit et de l'élévation de ses jugements. S'il a pu jadis, au point de vue français, combattre l'unité italienne quand elle était en train de s'accomplir, l'équité de l'historien en lui ne lui permet pas de méconnaître, devant le fait accompli, ce que Victor-Emmanuel a réalisé de grand, de glorieux et d'utile pour son pays. En montrant que ce prince a bien mérité de l'Italie, il prouve aussi que c'est à lui et à son gouvernement, que ce n'est pas aux révolutionnaires qu'elle doit l'établissement de son unité et de ses libertés. Cela se dégage jusqu'à l'évidence des documents originaux présentés par l'auteur. Cependant il s'applique à parler de Mazzini dans un sentiment d'égale justice. Il en fait moins un soldat qu'une sorte de prophète. « C'est comme prophète qu'il a été suivi, dit-il. Il avait les dons qui assurent l'empire sur les âmes : un esprit supérieur, une volonté inflexible, un enthousiasme entraînant, l'autorité, la bonté, et, par-dessus tout, ce que rien ne remplace, le charme personnel. Il savait aimer et commander. » En un chapitre final, M. Boullier expose les rapports secrets de M. de Bismarck avec Mazzini, et la politique conseillée, dès 1868, à l'Italie contre la France par le chancelier prussien. E. C.

BIBLIOGRAPHIE — MONOGRAPHIE

— Singularités — Compilations — Curiosités littéraires —

Catalogue des Livres composant la bibliothèque de feu M. le baron James de Rothschild, par M. Émile Picot. Paris, Damascène Morgand, libraire, 1884. Tome Ier. Un vol. gr. in-8° de XIX-672 pages; orné d'un beau portrait, de huit planches hors texte et d'un très grand nombre de marques typographiques, vignettes sur bois, reproductions diverses, etc., etc. — Tirage à nombre restreint. — Imprimé sur papier satiné chez L. Danel, à Lille. — Quelques exemplaires sur papier de Hollande. — Prix : 40 francs.

L'amour des livres, qui fut toujours la passion par excellence des honnêtes gens, compte maintenant plus que jamais de très nombreux adeptes; les collectionneurs, les amateurs ne manquent pas, mais les *bibliophiles*, vraiment dignes de ce titre par la réunion de toutes les qualités qu'il impose, sont moins communs qu'on ne le pense généralement. Parmi les véritables amis des livres qui ont pu revendiquer ce beau nom, il en est peu, très peu, qui en aient été aussi dignes que M. le baron James de Rothschild, dont M. Émile Picot vient de nous décrire la riche bibliothèque.

Avant de parcourir ce merveilleux *Catalogue* (titre bien modeste pour un si beau travail), il faut s'arrêter un moment à la notice que M. Picot a consacrée à son ami. C'est par elle que ceux qui n'ont point connu James de Rothschild, ou qui ne le connaissent que par ses travaux, pourront apprécier et galant homme qui fut à la fois un homme utile et un homme de bien.

M. Picot, qui noua, dès les bancs du collège, avec James de Rothschild une amitié qui ne fut rompue que par la mort, nous fait suivre pas à pas la vie de son ami. Il nous le montre au lycée comme à l'École de droit, au barreau comme dans les affaires, toujours actif, toujours laborieux, et, malgré ses succès, toujours modeste et bienfaisant. Ne pouvant entrer ici dans trop de détails, nous nous contenterons de rappeler les titres littéraires de M. de Rothschild. Ce sont d'abord les quatre volumes qu'il publia, de 1875 à 1878, dans le « Recueil des Poésies françoises des XVe et XVIe siècles. » (Bibliothèque elzévirienne. Tomes X, XI, XII et XIII.) Ils contiennent quatre-vingt-quinze pièces puisées en grande partie dans sa propre bibliothèque, et accompagnées par ses soins de notices et de notes érudites. — Puis il entreprit, pour la « Société des anciens textes français, » qu'il contribua si puissamment à fonder, une vaste publication, dont il fit généreusement les frais, le *Mistère du Viel Testament*, dont il n'a pu faire paraître que deux volumes, mais dont M. Picot donnera la suite. — Il contribua encore à la publication de la *Muze historique de Loret*, des *Noces de Jehan Chaperon*, encouragea et aida M. Picot à publier sa belle *Bibliographie Cornélienne;* enfin il a laissé de nombreux matériaux et des manuscrits considérables que M. Picot, qui a accepté l'héritage littéraire de son ami, a bien voulu se charger de mettre en œuvre. — On voit

bibliophile ne fut pas moins remarquable. Dès l'âge de douze ans, James de Rothschild, épris de l'amour des livres, commençait à les collectionner. Sa passion, croissant avec les moyens de la satisfaire, l'absorba de plus en plus; il y consacra tous les loisirs que lui laissaient de graves affaires et en fit, sinon l'unique, du moins le principal objectif de sa vie. Aussi, quand, à l'âge de trente-sept ans à peine, une mort prématurée vint le surprendre, il avait déjà réuni un trésor assez considérable pour faire l'orgueil et la joie de plus d'une longue carrière de bibliophile. — Ce n'était point d'ailleurs un collectionneur capricieux, superficiel, banal; — il n'achetait qu'à bon escient des livres rares, vraiment précieux, vraiment utiles, de vrais livres enfin; — son profond savoir en la matière, son goût si sûr et si fin ne lui auraient pas permis du reste de rechercher et d'acquérir ces superfluités sans mérite, ces inutiles joyaux pour lesquels certains amateurs témoignent une avidité qui dénote en eux plus de curiosité que de savoir. — Tous les livres réunis par le baron de Rothschild sont vraiment intéressants par leur rareté, leur beauté, leur valeur littéraire, ou par leur importance au point de vue des problèmes bibliographiques qu'ils aident à résoudre.

Tous, il est vrai, n'offrent pas au même degré les mêmes précieuses qualités; tels sont, par exemple, les vingt mille volumes et plus composant sa bibliothèque moderne. Mais, en dehors de ces livres courants, qui forment l'indispensable fonds de toute bibliothèque sérieuse, que de richesses amassées par l'infatigable bibliophile! Ce sont ces livres hors ligne qui composent le Catalogue publié par M. Émile Picot et rédigé pour la plus grande partie par James de Rothschild lui-même qui n'a voulu y faire figurer que des articles choisis. — Ce Catalogue, dont nous n'avons encore que le premier volume, comprend les quatre premières des grandes divisions généralement adoptées dans notre système catalogographique actuel, c'est-à-dire la Théologie, — la Jurisprudence, — les Sciences et les Arts, — les Belles-Lettres. — Il se compose de 1058 articles rédigés avec une méthode et un soin bien rares; qu'on en juge par ce passage de la Préface de M. E. Picot :

« En dressant l'inventaire de ses richesses, James de Rothschild a tenu à consigner une foule d'observations que lui suggérait son expérience d'amateur, et qui seront sans nul doute utiles aux bibliographes de l'avenir. Au lieu de publier une simple nomenclature des livres qu'il avait groupés sur ses tablettes, il s'est proposé de faire une œuvre scientifique. Il a voulu que tous ces volumes fussent décrits avec une précision rigoureuse; il a supprimé toutes les attributions douteuses ou contestables. Il lui eût été facile de se conformer à l'usage et d'attribuer toutes ses reliures anciennes aux Du Seuil, aux Pasdeloup et aux Derome; il a cru préférable de s'abstenir de toute attribution quand les livres ne portent pas de signature. Il a de même supprimé toutes ces épithètes, chères aux faiseurs de catalogues, de « bel exemplaire, » de « rare » et de « précieux ». — Ceux qui ont pénétré dans les deux cabinets de l'avenue de Friedland seront probablement d'avis que ces qualificatifs eussent été superflus. Ils ont été remplacés par des notices littéraires qui ne paraîtront peut-être pas sans intérêt, si l'on en juge par la peine qu'elles ont coûtée. De nombreux fac-similé, obtenus à l'aide de la photographie, permettent de se faire une idée précise des impressions les plus rares, surtout de celles qui ne portent pas le nom du typographe qui les a exécutées. Elles devront servir à fixer l'origine de plus d'un volume curieux. »

Tels sont les procédés qui ont présidé à la rédaction de ce merveilleux catalogue qui n'a d'égal, à notre époque, que celui de la bibliothèque Ambroise-Firmin Didot, rédigé par le savant bibliographe que l'on sait. — Bien que toutes les divisions de ce premier volume contiennent des livres importants, on y voit que James de Rothschild avait surtout concentré ses recherches sur les productions de nos anciens poètes et sur la littérature française en général. La vieille poésie française notamment, depuis les origines jusqu'à Malherbe, ne comprend pas moins de 370 articles. Que citer au milieu de tant de richesses? Tout est presque également digne d'intérêt, soit par la rareté de l'édition, soit par sa beauté exceptionnelle, soit par l'éclat de la reliure; on ne saurait choisir, on ne peut qu'admirer. Ce qu'il importe de faire remarquer cependant, au sujet de ce catalogue d'une collection unique qui ne sera point dispersée et que l'on conserve pieusement pour le fils du défunt, c'est qu'il constitue un monument bibliographique de la plus grande valeur. Il est le complément, indispensable pour les vrais amis des livres, de deux ouvrages qu'il suffit de citer pour faire comprendre ce qu'il vaut : le *Manuel du Libraire* et le *Recueil des Marques typographiques*. Ni Brunet ni Silvestre n'ont tout dit; à chaque page et presque à chaque numéro de ce bel inventaire on trouve un détail nouveau, une judicieuse conjecture, une figure ignorée, une savante remarque sur quelqu'un de ces vieux livres que tant d'amateurs recherchent et que si peu ont le bonheur de se procurer. Si quelque jour, ce qu'à Dieu plaise, on refait une sixième édition du Manuel de Brunet, on trouvera dans le catalogue Rothschild une véritable mine de renseignements nouveaux que l'on pourra accueillir sans défiance et sans contrôle, par suite du soin minutieux et de la consciencieuse érudition de ses deux auteurs.

Puisse M. Émile Picot ne pas nous faire trop attendre le deuxième volume de ce trésor bibliographique, qui ne fait pas moins honneur à l'ami qui l'a publié qu'à l'éminent et regretté bibliophile qui en avait réuni et préparé les éléments.

PHILOMNESTE MINIMUS.

LIVRES D'AMATEURS — ÉDITIONS DE LUXE

— Réimpressions — Miscellanées —

A decree of Star Chamber concerning Printing, New-York, 1884.

Le *Grolier Club* de New-York nous envoie une charmante petite publication, tirée à 150 exemplaires seulement, réimpression de la trop fameuse loi de 1637 destinée à réglementer définitivement l'impression et la vente des livres en Angleterre. Voici le titre du livre : *A decree of Star-Chamber concerning printing, made the eleventh day of July last past. 1637.* Imprinted at London by Robert Barker, Printer to the Kings most Excellent Maiestie : and by the assignes of John Bill. 1637.

Ce joli petit in-4° est imprimé luxueusement sur beau papier de Hollande; les caractères sont nets et clairs, il y a double garde, la justification est bien pondérée; de jolis bois aux armes d'Angleterre et des fleurons de style italien et moderne donnent un cachet particulier à ce petit chef-d'œuvre typographique, qui peut marcher de pair avec nos éditions les plus soignées. Le volume a été imprimé à New-York par le Grolier Club et sort des presses de *Theo. L. de Vinne et C°*.

Quant au décret lui-même, dont l'importance historique n'échappe à personne, il devait, en suscitant une foule d'obstacles à l'impression et à la vente des livres, réprimer les attaques incessantes des Puritains contre l'autorité royale et les privilèges de la noblesse.

Archives de Bretagne : *Recueil d'actes, de chroniques et de documents rares ou inédits, publié par la Société des Bibliophiles bretons et de l'histoire de Bretagne.* — T. III : *Monuments de la langue bretonne : le mystère de Sainte-Barbe*, I. — Nantes, 1885, in-4°.

Ce volume contient le texte breton du *Mystère de Sainte-Barbe* et sa traduction française par M. Émile Ernault. Il forme la première partie du t. III des *Archives de Bretagne*. Cette première partie sera suivie d'une seconde, qui renfermera le *Glossaire philologique* explicatif du texte breton du Mystère. A cette seconde partie sera jointe l'introduction générale de l'ouvrage.

Le *Mystère de Sainte-Barbe* est composé en vers de huit syllabes, et divisé en 813 octaves; au-dessous du texte se trouvent la traduction en prose française et les variantes.

Nous nous bornons à signaler aux amateurs de linguistique et d'ancienne poésie cette remarquable publication, qui fait grand honneur à la Société des Bibliophiles bretons et, particulièrement, à M. Émile Ernault; nous y reviendrons lorsque l'introduction et le lexique seront publiés. C. L. L.

Un patricien au XVIIe siècle : *Louis de Geer, étude biographique*, par PIERRE DE WITT. — 1 vol. in-18, Paris, Perrin, librairie académique.

La biographie de Louis de Geer, qui fut un grand négociant, un grand armateur, un grand maître de forges, en Hollande et en Suède, pendant la première moitié du XVIIe siècle, offre assurément un vif intérêt aux lecteurs de ces deux pays; le succès de ses entreprises, sa piété, l'histoire de sa postérité, qui n'a pas eu de relations avec la France, nous attirent moins que ne font ses compatriotes, parmi lesquels se retrouvent encore aujourd'hui beaucoup de membres appartenant aux diverses branches de sa famille.

M. de Witt avait un sûr moyen de rattacher Louis de Geer à notre propre histoire. Louis de Geer a quitté son pays à l'âge de dix-huit ans et est venu passer plusieurs années à Roanne... Pourquoi? Était-ce pour y apprendre le commerce? l'industrie? pour y continuer certaines études? quel commerce? quelle industrie? quelles études? Là, il rencontre un compatriote qui était venu s'établir dans cette même ville, Gérard, dont il épouse la fille. Ici on est bien forcé de se demander quelles relations la ville de Roanne pouvait avoir avec les Hollandais, et à cette question on voudrait que M. de Witt fournît une réponse.

De Roanne, Louis de Geer va se fixer, pendant quelque temps encore, à la Rochelle : quelques pages sur son séjour dans une vile française n'auraient pas été inutiles pour nous intéresser à ce personnage.

Enfin M. de Witt nous apprend que « Louis de Geer avait une estime toute particulière pour Descartes, qu'il avait rencontré à la cour de Suède, et dont il honorait le caractère et le talent ». C'est assez pour piquer notre curiosité; ce n'est pas assez pour la satisfaire. Nous espérons donc que l'ouvrage de M. de Witt sera vite épuisé; une seconde édition lui permettra de donner plus de développement à tous les points par lesquels l'histoire de L. de Geer se rattache à l'histoire de la France. C. L. L.

Un trousseau de clefs, par Mme GALERITA (Hubert Castex). — 1 vol. in-8°, Paris Lemerre, 1885. (Avec croquis de Tiret-Bognet).

Ce charmant petit volume, écrit par une femme

papier, l'impression, les gravures, tout contribuera à le faire rechercher des bibliophiles.

Mais ce n'est pas à ce titre seulement que je veux le recommander. Je tiens à signaler, avec la variété des sujets, la souplesse du talent de l'auteur : ici une fine raillerie, là une page pleine d'humour, ailleurs l'accent du patriotisme, plus loin l'émotion sincère, qui va du cœur au cœur. Que l'on détache du trousseau du gracieux auteur *la Clef du Paradis*, il est impossible qu'on pénètre sans attendrissement dans cette chambre où va mourir un enfant, et qu'on ne songe à rapprocher le petit chef-d'œuvre de Mme H. Castex d'un passage bien connu de Lamennais, « la Mère et la Fille », dans les *Paroles d'un croyant*.

C. L. L.

Bouvard et Pécuchet. *Théâtre complet*, par Gustave Flaubert, Paris, A. Lemerre, 1885. 2 vol. petit in-12. — Prix : 10 francs.

L'éditeur Lemerre vient d'ajouter à la précieuse collection de sa petite bibliothèque deux volumes de Gustave Flaubert, aussi précieux pour les bibliophiles que pour les lettrés. Nous n'avons plus à faire connaître *Bouvard et Pécuchet*, cette impitoyable satire de la bêtise humaine, si intense, si concentrée, qu'elle donne par moments le vertige de l'imbécillité. Quant au *Théâtre* du Maître, contenu dans le second volume, c'est la première fois qu'il est donné en entier; jusqu'à ce jour on ne connaissait en librairie que *le Candidat* : l'éditeur Lemerre y a joint *le Château des cœurs*, cette féérie moitié fantastique, moitié humaine, où se trouve le légendaire royaume du Pot-au-feu. En outre, comme préface, nous avons l'étude si remarquable faite sur Gustave Flaubert par Paul Bourget. C'est dire de quels attraits nouveaux, de quels soins intelligents a été entourée cette publication, appelée à prendre rang dans toutes les bibliothèques et à faire la joie des amis des livres par sa typographie. G. T.

The Imitation of Christ being the autograph manuscript of Thomas a Kempis, *De Imitatione Christi*, reproduced in facsimile from the original preserved in the royal library at Brussels. With an Introduction by *Charles Ruelens*. London, Elliot Stock, 1885; 1 vol. in-24.

Un éditeur londonien, bien connu des amateurs de curiosités typographiques, M. Elliot Stock, vient de publier le fac-similé du manuscrit qui contient une copie de l'*Imitation de Jésus-Christ* écrite de la main de Thomas à Kempis. Le manuscrit, qui porte la date de 1441, contient, outre les quatre livres de l'*Imitation*, plusieurs traités dont Thomas à Kempis est l'auteur; mais le fac-similé ne donne que ce qui constitue le livre fameux dont l'origine a été, jusqu'en ces derniers temps, si obstinément discutée. Les quatre livres s'y succèdent dans l'ordre suivant :

Qui sequitur me non ambulat in tenebris.
Regnum Dei intra vos est, dicit Dominus.
De Sacramento. Venite ad me omnes qui laboratis.
Audiam quid loquatur in me Dominus Deus

On voit que le quatrième livre des éditions est ici le troisième.

M. Charles Ruelens, conservateur des manuscrits à la Bibliothèque royale de Bruxelles, expose, dans une trop courte introduction, la description du manuscrit, ce qu'on sait de son histoire, et la valeur décisive qu'il a dans la controverse sur le véritable auteur de l'*Imitation*. Il paraît bien prouvé désormais qu'on ne saurait attribuer ces éloquentes effusions d'une âme chrétienne à d'autre qu'au même Thomas à Kempis.

Ce petit volume, d'aspect original et attrayant, est imprimé sur un papier de Hollande fabriqué exprès et ressemblant à l'antique papier du manuscrit de 1441. Il fera la joie des dévots, qui y verront comme le moulage exact d'une sainte relique, et des bibliophiles charmés d'ajouter à leur collection une rareté curieuse et bien réussie. B. H. G.

Aloisiæ Sigeæ Toletanæ Satyra sotadica de arcanis Amoris et Veneris. *Aloisia* hispanice scripsit; latinitate donavit Joannes Meursius; re verâ auctore Nicolas Chorier. Parisiis, curâ et studio Isidori Liseux, editoris, rue Bonaparte, 25; venit apud Theophilum Belin, bibliopolam, quai Voltaire, 29. 1885, in-12 de xxxvi-342 pages. Tirage à nombre restreint sur papier satiné, prix : 6 francs; plus 100 exemplaires numérotés sur papier de Hollande. — Prix : 15 francs.

Bien que les éditions latines de ce livre fameux soient presque assez nombreuses pour former une petite bibliographie spéciale, il n'en est aucune dont le texte soit assez correct pour satisfaire les lettrés, curieux de se rendre compte par eux-mêmes de sa juste valeur. D'autre part, les huit traductions françaises, ou soi-disant telles, publiées depuis deux siècles ne peuvent donner qu'une idée très imparfaite des grâces et de la délicatesse de l'original; même les remarquables translations faites en 1881 et 1882, par M. Liseux, de ces étonnants dialogues, n'ont pu serrer le texte d'assez près, ni le reproduire assez fidèlement pour dispenser le lecteur français de recourir, au moins par endroits, au latin même, afin d'en bien goûter tous les charmes. En publiant cette édition définitive de l'*Aloisiæ Sigeæ*, M. Liseux n'a donc pas eu d'autre but que d'offrir aux latinistes contemporains un texte plus lisible et plus intelligible qu'aucun de ceux qui ont paru jusqu'à présent.

Empressons-nous de dire qu'il a su mener son entreprise à bonne fin et que son texte est incomparablement meilleur que ceux de trois éditions anciennes que nous avons sous les yeux : à peine, dans un rapide examen, y avons-nous aperçu quelques fautes typographiques, qui ne nuisent point d'ailleurs à la clarté du sens et ne peuvent tromper un lecteur un peu exercé.

Au risque de passer pour un très mince latiniste (ce qui n'est hélas! que trop vrai), nous nous permettrons ici une observation. Quoique ce ne soit plus guère l'usage en France de se servir d'accents graves

et d'accents circonflexes pour les adverbes en *è* et pour les ablatifs en *â*, il nous eût paru bon de les employer, par exception, dans ce volume. Les deux principales interlocutrices sont deux femmes, *Tullia* et *Octavia;* aussi les qualificatifs se terminant en *a* abondent-ils dans ces dialogues et sont-ils parfois entremêlés à des ablatifs féminins dont la désinence est la même, ce qui ne laisse pas, par endroits, de causer une confusion momentanée; même observation pour les adverbes enchevêtrés parfois dans des vocatifs et des ablatifs en *e*. Grâce à ce secours un peu vieillot des accents, l'œil et l'esprit, également prévenus, n'éprouvaient aucune hésitation, aucun arrêt dans la lecture.

Il faut bien le dire, les liseurs de latin se font rares, si l'on en juge par le discrédit où sont tombés tant de bons vieux livres qui n'ont d'autre tort que d'être écrits dans une langue qui n'est plus, comme jadis, la seconde langue maternelle des savants et des beaux esprits. On ne saurait donc trop faire pour venir un peu en aide à ceux qui l'aiment et la cultivent encore.

De plus, il est vraisemblable, ou nous nous trompons beaucoup, que la nouvelle édition des dialogues d'*Aloisia Sigea* n'est pas destinée à s'épuiser uniquement entre les mains des lettrés de profession. Quoi qu'en pense M. Liseux, dans son admiration un peu excessive pour ce livre qu'il ne craint pas d'appeler « le dernier classique latin » et dont il voudrait faire « le livre de chevet » des érudits, les amateurs de la belle latinité ont bien d'autres trésors à savourer, dans la langue d'Horace et de Cicéron, avant de recourir aux élégants et scabreux badinages de Nicolas Chorier. Ce qui est plus probable, c'est que les nombreux amateurs qui, poussés par une curiosité moins louable, se procureront ce joli texte d'un livre que bien des gens connaissent seulement de réputation, le liront assurément avec plaisir et ne songeront pas ensuite à en faire leur livre de chevet. Certes, *l'Aloisia Sigea* est un ouvrage éminemment curieux et dont le style offre bien des attraits; mais il ne saurait devenir le bréviaire des honnêtes gens; car ceux-ci, tout en appréciant son rare mérite littéraire, le relègueront toujours parmi les livres de derrière les rayons, avec *l'Erotopœgnion* de Fr. Noel, *l'Hermaphroditus* d'Ant. Beccatello et les *Quinque illustrium poetarum lusus,* du bon Mercier de Saint-Léger.

Tout ceci dit, sans la moindre intention de critique à l'égard de l'éditeur, ne quittons point cette dernière publication de M. Isidore Liseux sans lui répéter une chose qu'il doit savoir de reste, c'est combien il inspire de sympathie et de gratitude aux véritables amis des livres, par ses utiles travaux et par ses belles productions. Infatigable et laborieux comme les vieux libraires du XVIe siècle, auxquels il ressemble par plus d'un côté, il a déjà fait, à lui seul, plus que vingt éditeurs renommés pour l'accroissement de nos richesses bibliographiques, et, chaque jour, par son rare désintéressement et par ses nouveaux labeurs, il justifie d'avantage la belle devise qu'il s'est choisie : *Scientiâ duce.*

PHIL. MIN.

Contes de Grazzini, traduits de l'italien par G. G..., avec deux gravures à l'eau-forte de Henry Besnier. Paris, C. Marpon et E. Flammarion, 1885. Deux jolis volumes in-18 de 232 et 235-VII pages; imprimés à Évreux, chez Charles Hérissey, et tirés à 600 exemplaires numérotés, dont 425 sur papier de Hollande, 150 sur Japon et 25 sur Chine.

Quelque nombreux que soient nos « vieux conteurs français », si recherchés aujourd'hui par les amateurs, leur chiffre ne peut se comparer à celui des anciens conteurs italiens, communément désignés sous le titre de *Novellieri*. Le plus grand nombre de ces vieux auteurs, dont plusieurs ont singulièrement contribué à fixer la langue toscane en l'amenant à un plus haut degré de flexibilité et de pureté, sont parfaitement inconnus chez nous; aussi bien des gens, même fort lettrés, ignorent-ils jusqu'aux noms de la plupart des écrivains en prose italienne si bien catalogués et décrits dans la belle bibliographie de Gamba et Molini. Depuis quelques années cependant, un mouvement très sensible s'est produit en France en faveur de ces vieux *novellieri,* à peu près ignorés et méconnus jusque-là. Sans parler de l'immortel Boccace, que tout le monde connaît et possède, ni même de Pogge ou de Straparole, dont les facétieux récits ont passé depuis longtemps en notre langue, divers conteurs italiens ont été plus récemment mis à notre portée. Or c'est en grande partie à M. Isidore Liseux que revient l'honneur de ce mouvement de vulgarisation; grâce à lui et à ses érudits collaborateurs, MM. A. Bonneau et Lallemand, nous avons vu successivement paraître de belles et bonnes traductions des nouvelles de Sachetti (1879), de Bandello, de Scr. Giovanni Fiorentino (1881), d'Agnolo Firenzuala (1881), de Casti (1880), de Batacchi (1880-1882), de Giorgio Baffo (1884); enfin, dès 1882, il publiait une édition du livre qui nous occupe ici, sous le titre des *Soupers du Lasca,* ou recueil des nouvelles d'Anton. Francesco Grazzini (2 vol. in-18). L'exemple donné par M. Liseux a, comme on voit, trouvé des imitateurs, puisque ce dernier ouvrage a semblé à MM. Marpon et Flammarion mériter les honneurs d'une nouvelle édition.

C'est qu'en effet ce n'est point un conteur ordinaire qu'Antoine François Grazzini, plus généralement connu sous le surnom de *Lasca* (le Gardon), qu'il avait, suivant l'usage d'alors, adopté comme membre de l'académie des *Humidi,* qui devint plus tard la grande académie florentine et dont il fut un des principaux fondateurs, en 1540. La trop courte notice que lui a consacrée M. Gaston G..., son nouveau traducteur, nous fait assez bien connaître les principaux incidents de sa longue carrière; il vécut tout près de quatre-vingts ans (22 mars 1503 — 18 février 1583), pendant lesquels il employa à cultiver les lettres tous les loisirs que lui laissait sa profession d'apothicaire. Cette profession, qui de tout temps a un peu prêté à rire, ne l'empêcha pas de se livrer à de longues études, d'acquérir une érudition solide et de devenir, par le commerce constant et la fréquentation

continuelle des hommes les plus instruits, un des plus beaux esprits et des meilleurs écrivains de son temps. Il faut dire aussi qu'il avait, de sa nature, l'esprit si vif, si prompt, si original et si plaisant que bien peu d'hommes peuvent lui être comparés. Il parlait fort bien, improvisait facilement et n'excellait pas moins à exercer sa plume, comme en font foi les poésies, les lettres et les comédies qu'il a laissées. « Il eut, dit M. Gaston G..., dans tous les genres d'écrits, un naturel particulier, une expression juste et une grande originalité de pensée : et, en écrivant sa langue, outre la pureté et le charme, il sut l'accroître de formes encore inusitées et d'expressions souvent neuves. Aussi ses œuvres ont-elles été classées parmi celles dont se sont servis les académiciens *della Crusca,* pour composer leur *Grand vocabulaire,* et ils en ont tiré un grand nombre d'exemples. Enfin, on lui doit l'invention et l'emploi de quelques nouvelles mesures de vers. »

Le bagage littéraire du Lasca est, on le voit, assez considérable, mais, jusqu'à présent, ses contes seuls ont été traduits en notre langue. Indépendamment de l'édition donnée par M. Liseux et de la présente traduction, il convient de rappeler que, dès 1776, Le Fèvre de Villebrune en avait donné une traduction française sous la rubrique de Berlin (Paris), précaution justifiée de reste par les gaillardises de l'original. Cette première traduction, assez plate et médiocre, est loin de valoir celle que nous avons sous les yeux et qui donne une impression bien plus exacte de l'originalité, de la vivacité et de la verve de Grazzini.

Sans prétendre analyser ici les vingt et une nouvelles (au lieu de trente, neuf ayant été perdues) dont se composaient les *Soupers (cene)* du Lasca, il est permis de donner au moins un court aperçu de son livre. A l'exemple de Boccace et des plus célèbres conteurs, Grazzini voulut donner un motif et un cadre à ses narrations. Il suppose qu'au temps de Paul III, de Charles-Quint et de François Ier, quelques jeunes gentilshommes et quelques dames se trouvaient, après dîner, chez une veuve fort belle et fort riche, à Florence. La neige les surprend et le temps devient si mauvais que la maîtresse de la maison les invite à passer la soirée chez elle.

C'est là qu'ils racontent, chacun à leur tour, une historiette et qu'ils se promettent de renouveler cette réunion les deux jeudis suivants. La société joyeuse ne se compose que de cinq gentilshommes, Giacinto, Fileno, Léandre, Silvain et Florido, et d'autant de dames, Amaranthe, Siringa, Lydia, Cintia et Galatea. Malgré la précaution, prise par le narrateur qui ouvre chaque séance, d'invoquer religieusement le Très-Haut, il s'en dit de belles dans cette aimable compagnie, et il faut avouer que les dames d'alors avaient les oreilles moins sensibles que nos contemporaines. Tout les récits, il est vrai, ne sont pas du genre badin; on en rencontre de sérieux, mais ce sont trois ou quatre exceptions à peine; les autres sont franchement libres, souvent même licencieux. Mais aussi, que d'inventions plaisantes et comme la gaieté qu'elles inspirent fait bien passer sur ce qu'elles ont de choquant pour l'honnêteté ! Dès la première nouvelle, Giacinto s'efforce de prouver combien sont salutaires les plaisirs du mariage, puisque c'est par leur usage que le bonhomme Bicdomini guérit sa pauvre femme d'une longue maladie. Amaranthe, qui succède à Giacinto, profite merveilleusement de l'exemple et, malgré la décence recommandée à son sexe, ne craint point de raconter la mésaventure scandaleuse et ridicule d'un pédant, qui, pour se tirer d'un grand embarras, se trouve obligé de sacrifier, de ses propres mains, une importante partie de lui-même. Le reste est à peu près à l'avenant dans ces nouvelles, où les avares, les pédants, les prêtres et les maris ne jouent pas les plus beaux rôles. Grazzini, qui resta toujours célibataire, s'en donne à cœur joie sur les pauvres maris et sur « cette disgrâce que personne ne plaint »; peut-être, s'il avait pris femme, eût-il été plus réservé. Tels sont, en général, les situations et les tableaux comiques et curieux que présentent les soupers du Lasca, tant il est vrai qu'alors on regardait comme permises et presque innocentes cette liberté de style et d'images, ces spirituelles expressions métaphoriques qu'on ne peut traduire sans en atténuer la force ou sans blesser la décence. Tout cela explique bien comment, au siècle dernier, le cardinal Borromeo fit saisir et brûler publiquement une édition presque entière des *Cene* de Grazzini.

On peut juger, dès lors, des difficultés qu'a dû vaincre M. Gaston G... pour arriver à faire la spirituelle, élégante et fidèle traduction qu'il nous offre, sans trop offenser le lecteur français, qui, maintenant plus encore que du temps de Boileau, a grand besoin d'être respecté. On ne peut donc que féliciter l'érudit et habile traducteur, qui a si bien rempli cette tâche délicate, et les intelligents éditeurs, qui ont publié, avec tant de goût, ces deux charmants volumes que rehaussent encore les très fines et très jolies eaux-fortes de M. Henry Besnier. Il est vraiment à désirer que traducteur et éditeurs ne s'en tiennent point à ce premier essai et qu'ils songent à lui donner une suite. Indépendamment de ceux qui ont été cités plus haut, il y a maints vieux conteurs italiens tels que Landi, Gualteruzzi, Erizzo, Parabosco, Modio, Molza, Gyraldi Cinthio, Giambullari, della Torre, da Porto, Mori, Borgogni, Sercambi, Grappolino, Barberino, Masuccio, Malespini, Cicogna, Banchieri, Capelloni, Cesari, Grapputo et cent autres *novellieri* qu'il serait à propos de nous faire connaître, en leur accordant enfin droit de cité dans notre vieille Gaule, cette vraie patrie du bon rire et de la franche gaieté.

PHIL. MIN.

Légendes espagnoles, par Gustave Becquer; traduction d'Achille Fouquier, dessins de S. Arcos. Paris, Firmin Didot, éditeur. 1885.

Il est vraiment regrettable de voir un joli volume diffamer, sous le prétexte d'une soi-disante traduction, un poète exquis tel que Becquer. C'est ce qui arrive au sujet de ses *Légendes espagnoles,* présentées au public français par M. Achille Fouquier, volume

d'ailleurs fort gentiment illustré par S. Arcos. On ne peut placer ici le reproche ordinaire de *traduction infidèle;* tout y est reproduit avec une scrupuleuse exactitude, c'est à croire que M. Fouquier a eu soin, comme dans les bibles rabbiniques, de compter les mots de l'original pour n'en point omettre dans le texte français; seulement le singe qui montrait la lanterne magique, lui aussi, avait eu soin de ne rien omettre, sauf d'allumer la lanterne. Connaître un idiome et posséder un dictionnaire, ne constituent pas un traducteur; il faut encore, autant que pour une production originale, être un brin artiste, de plus saisir le génie de la langue étrangère assez finement, assez profondément pour en savoir exposer l'âme, et à l'occasion grossir ou supprimer avec bonheur.

Comme prosateur, Becquer est au second rang, sauf la couleur locale qui ressort de ses œuvres; malheureusement M. Fouquier, à part trois légendes, a jeté son dévolu sur des sujets qui peuvent aussi bien s'adapter à la littérature hindoue ou écossaise. En revanche, Becquer poète est admirable, mais jamais les phrases banales et naïves de M. Fouquier ne rendront même de loin les idées de cette poésie, à la fois simple, profonde, idéale et humaine tout ensemble, sans compter qu'ici encore, le choix est déplorable.

Enfin, l'avant-propos ne touche guère ni sur l'interprétation ni sur le triage; deux détails suffiront à le prouver. Au sujet du père de Becquer, célèbre peintre andalou, M. Fouquier le suppose Allemand, « comme son nom l'indique », ajoute-t-il au mépris total des désinences hispano-mauresques d'un nom arabe par excellence; au sujet des *Rimes,* ces quelques pages de vers qui, publiées après la mort de l'auteur, ont suffi à le rendre célèbre, et qui furent inspirées par un amour platonique, véritable chimère de poète, M. Fouquier, par une pudeur bien déplacée, ne souffle mot de cet épisode assez connu en Espagne pour rentrer dans le cadre de l'histoire littéraire du temps; aussi, en relisant les œuvres du pauvre Gustave Becquer, involontairement on se demande s'il n'a pas songé à un épilogue pour le volume de M. Fouquier, quand il écrivait « *sur ma route fatidique, on va semant le mal* ».

AR. AR.

BEAUX-ARTS

— Archéologie — Architecture — Arts industriels —

Les Artistes célèbres. — Donatello, par Eugène Muntz. Un vol. in-8°, orné de 48 gravrues. Paris, 1885. Librairie de l'Art, J. Rouam.

La Librairie de l'Art fait honneur au titre qu'elle a pris et le justifie. Il n'est pas d'année qu'elle n'ouvre une nouvelle série de publications concourant à propager la connaissance et le goût des choses d'art, sans pour cela cesser d'accroître le fonds des séries anciennes. Tout d'abord on est tenté de se demander pourquoi elle multiplie de la sorte les titres de séries : *Bibliothèque internationale de l'Art,* 1re série, in-4°, 2e série in-8°; *Bibliothèque d'art moderne, Bibliothèque des Musées, Guide du collectionneur, Bibliothèque populaire des Écoles de dessin, les Artistes célèbres,* sans parler des *Albums d'étrennes* ni des ouvrages spéciaux publiés individuellement. Eh bien, la diversité de ces séries n'est en aucune façon arbitraire. Elle est motivée non seulement par l'unité des sujets dans chaque variété, mais encore par la différence des publics auxquels tour à tour elles s'adressent. Le prix de chaque série varie, lui aussi, en conséquence et s'étage depuis la plus petite plaquette de l'écolier à 0.75 centimes jusqu'à l'in-4° de la Bibliothèque internationale à 40 francs. Le soin pour toutes est le même. Il n'y a de différence que dans le format et dans la beauté du papier.

La nouvelle série que nous annonçons aujourd'hui, celle des *Artistes célèbres,* est d'un prix intermédiaire : 5 francs. Elle débute par la biographie de ce grand statuaire, de l'admirable Donatello qui fut, comme le dit si bien son biographe, M. E. Müntz, le plus modeste, le plus désintéressé, le plus dévoué des hommes et, comme artiste, le novateur le plus fougueux, le génie primesautier libre et fier par excellence; j'ajouterai aussi le plus adorablement et tendrement naïf. Ce xve siècle italien est vraiment l'âge d'or de l'art : point d'académies, d'écoles, de jurys, de médailles d'honneur ni de médailles d'aucune sorte, point de règles, point de canons, conséquemment pas d'hommes de talent, le talent n'étant que la correcte application des règles scolastiques. Mais par contre, l'artiste, aux prises avec la nature et avec l'émotion qui l'inspire, avec la pensée qu'il veut rendre, l'artiste, du plus humble aux plus illustres, est forcé d'avoir du génie, et il en a.

C'est un charme délicieux que de revoir dans cet élégant volume et accompagnant le texte du com-

mentateur épris de son sujet l'effigie de toutes les nobles œuvres de Donatello : l'exquise pudeur de la jeune Vierge et la tendre humilité de l'ange dans le bas-relief de l'*Annonciation*, l'austérité des *Apôtres*, la noblesse du *David* de marbre, l'irrésistible fantaisie du *David* de bronze au chapeau fleuri, la fierté du *Saint Michel*, l'ascétisme du vieux roi *David*, l'épanouie jovialité du petit *Amour* en culottes, la gravité pensive et triste de la *Trinité*, l'allure héroïque de *Gattamelata*, le vaillant condottière chevauchant en César sa monture colossale, la force terrible des archers du *Saint Sébastien*, la souplesse et la liberté de la composition dans les portes de la sacristie de Saint-Laurent, la pitié, la piété des saintes femmes et l'élan désespéré de Madeleine dans la *Mise au tombeau*, l'extraordinaire vitalité du buste de Niccolo da Uzzano, la verve gamine de ses angelots ; et partout l'admirable respect de la nature ; et partout la science, la grandeur et la force ; et partout la pensée ! Car ce temps n'avait pas encore trouvé la formule facile au nom de laquelle les manouvriers de la palette et de l'ébauchoir, pauvres d'esprit et d'imagination, essayent de justifier le vide de leur cervelle et dédaignent les œuvres des poètes. La Fontaine a fait quelques fables : *le Renard qui a la queue coupée*, entre autres, et *le Renard et les raisins*, que les contempteurs de la « peinture littéraire » ne doivent pas lire sans quelque confusion.

La Notice que M. Eugène Müntz a consacrée au grand Florentin n'est pas seulement une biographie, c'est une étude très complète, très pénétrante, très éloquente d'un de ces génies libres et altiers à qui ne convient point l'épithète de réalistes, car ils « dominent et au besoin violentent » la nature, car « pour eux la connaissance de la nature n'est que le prélude d'efforts nouveaux ; elle leur permet de donner plus d'éclat et de durée à leur idéal, à cette glorification de la beauté, du courage et de la noblesse qui, seule, fait, à travers les siècles, la consolation et l'orgueil de l'humanité ». E. C.

Du Dessin et de la Couleur, par Bracquemond. Un vol. in-18. Paris, 1885, librairie Charpentier.

Il est toujours intéressant d'écouter un artiste qui parle d'art, et nul n'est peut-être mieux préparé pour le faire d'une façon éclairée que le peintre-graveur. Non seulement, en effet, le peintre-graveur de quelque mérite doit avoir, à l'élément près de la couleur colorante, toutes les qualités d'invention, de composition et de dessin du peintre de tableaux, mais en outre la sévère pratique de la reproduction des œuvres de maîtres a fait passer sous ses yeux un grand nombre de chefs-d'œuvre qu'il a été forcé d'analyser ; et tout naturellement il est conduit à les comparer, pour peu qu'il ait l'intelligence ouverte et soit quelque chose de plus qu'un artisan. Or tel est assurément le cas de M. Bracquemond. Son livre *Du Dessin et de la Couleur* s'impose donc à l'attention de tous ceux qui ont la curiosité des questions d'esthétique. En le lisant, nous nous félicitons de ce que M. Bracquemond n'ait pas eu sous les yeux, avant de l'écrire, une bonne bibliographie des sujets qu'il a traités ; sans quoi peut-être eût-il été moins tenté de le faire. Il a constaté effectivement que toute conversation sur les arts est entravée par ce fait que les interlocuteurs attribuent le plus souvent aux mots couramment employés des sens très différents. Comment s'en étonner, quand l'acception spéciale que ces mots reçoivent dans la langue de l'art est le plus souvent omise dans le dictionnaire de l'Académie française, dans celui de Littré et définie de travers dans celui de l'Académie des Beaux-Arts ? M. Bracquemond cite dans le nombre des mots comme *couleur*, *valeur*. Si M. Bracquemond veut consulter d'une part *le Lexique des termes d'art* de M. J. Adeline, et d'autre part le *Dictionnaire encyclopédique de l'Industrie*, de M. E.-O. Lami, il y trouvera ces mots et bien d'autres encore définis dans un sens très voisin du sien. Il y a bien aussi quelques lacunes dans son propre livre, d'ailleurs écrit dans un excellent esprit, car on n'y trouve point défini le mot *style*, non plus que le mot *idéal*. E. C.

Inventaire général du mobilier de la Couronne sous Louis XIV (1663-1715), publié pour la première fois par Jules Guiffrey ; 1re partie. Un vol. gr. in-8°, orné de planches nombreuses. Paris, Rouam (Librairie de l'Art), 1885.

« L'inventaire que nous publions, dit M. J. Guiffrey, offre le tableau complet de la décoration des maisons royales depuis le jour où Louis XIV prit en main le pouvoir jusqu'à la date de sa mort. » — M. Guiffrey dit bien : de la décoration ; car, à l'exception de la vaisselle de table, la plupart des objets inventoriés sont bien plutôt, grâce à leur caractère artistique, destinés à l'ornement qu'à un service journalier, et l'étude qu'on en peut faire est surtout utile à l'histoire de l'art.

Lorsque nos rois accumulaient toutes les merveilles entassées dans leurs palais, ils n'obéissaient point à un goût aveugle pour un luxe dispendieux ; protéger les arts et élever ainsi *des monuments à leur gloire* était leur principale préoccupation ; après avoir construit des palais superbes, ils s'appliquaient à y réunir des meubles très riches de toute sorte, proportionnés à leur grandeur et à leur majesté : c'est ce que dit textuellement Louis XIV dans le préambule des *Lettres* appelant M. Gédéon du Metz aux fonctions d'intendant et contrôleur général des meubles de la Couronne et le chargeant d'abord de récolter les anciens inventaires, puis d'en faire un nouveau, exact et complet.

C'est l'inventaire de Gédéon du Metz, reproduction et complément de tous les autres, que nous offre M. Jules Guiffrey. Les *Lettres* que nous venons de citer donnaient lieu de penser que les inventaires précédents ont dû être singulièrement abrégés, par suite du gaspillage des objets enregistrés et de la « dissipation prodigieuse » dont se plaint le Roi. Quant à ceux dont le nouvel inventaire nous fournit la liste, s'ils ont disparu depuis, malgré leur mérite artistique et leur

valeur vénale, c'est que le Roi, manquant d'argent pour payer ses troupes, donna lui-même à sa noblesse, qui l'imita avec une ardeur patriotique, l'exemple de mettre à la fonte une quantité considérable de pièces d'argenterie, chefs-d'œuvre bien souvent de nos premiers orfèvres.

Lorsque Gédéon du Metz fut nommé intendant et contrôleur général des meubles de la Couronne, il trouva un service dont l'*État de la France* nous donne l'organisation à partir de 1654.

A cette date et encore en 1657, l'*État* cite : « un intendant des meubles de la Couronne, qui est M. Boutard. » Et il ajoute une mention que nous croyons utile de signaler à l'attention de M. J. Guiffrey : « Entre lesquels meubles sont plusieurs des pièces d'honneur que, par occasion, je mets icy : la couronne de France; — le sceptre royal; — la main de justice; — l'espée royale; — la cotte d'armes; — le heaume timbré à la royale; — le panon du Roi; — les gantelets; — les esperons; — l'escu du Roi; — la banniere de France; — les cottes d'armes des héraults; — l'enseigne des Suisses; — les quatre enseignes des gardes du corps; — les deux enseignes des cent gentilshommes; — le baston du grand-maistre de France; — les bastons des maistres-d'hostel. »

En 1658, le contrôleur général est nommé Roger Boutard; peut-être est-ce une erreur; car nous voyons reparaître Bonard en 1659.

Des mentions de plus en plus complètes apparaissent dans les années suivantes; en 1663, nous apprenons que M. Guillain, garde-meuble général de la Couronne, touche 2,000 liv. de gages; que M. Prosper Baüyn, contrôleur général, touche 1,800 liv, et que « il y a d'autres gardes-meubles »; en 1665, aux noms de M. Guillain et de M. du May, s'ajoute celui du sieur Devisé, comme « garde-meuble des meubles meublants »; en 1669, le nom M. Guillain est remplacé par celui de M. Louis Le Cosquino.

Enfin, pour ne pas pousser indéfiniment cette recherche, nous relevons, en 1674, une organisation plus complète et un classement nouveau du personnel chargé du garde-meuble: « Intendant et contrôleur général des meubles de la Couronne, M. Gédéon de Metz, 1,800 liv. d'anciens gages, et 600 liv. d'augmentation, faisant partie des 3,600 liv. d'appointement, rétablis en 1667. — Un garde général des meubles de la Couronne, M. Louis Le Cosquino, tant pour gages entiers que pour l'entretènement de deux hommes, 2,000 liv.; — trois garçons du garde-meuble, chacun 200 liv.; — deux portefaix; — un portier; — un garde-meuble des meubles meublants, pour le Roy et les Ambassadeurs, le sieur Devisé, 600 liv. »

Nous demandons la permission de présenter encore ici quelques notes qui pourront intéresser M. Jules Guiffrey et ses lecteurs.

Et d'abord, nous lui signalerons une erreur qui pèse sur son volume tout entier, à tel point que nous réclamons un carton pour remplacer la p. IX de son Avertissement. — « Le poids de l'orfèvrerie, dit-il, est toujours donné, suivant l'usage de l'époque, en marcs, gros et grains. Il n'est pas inutile de rappeler que le marc équivaut à 244 grammes, soit près d'une demi-livre. Il entrait huit gros dans un marc, et huit grains dans un gros. » Voilà qui est précis; mais voilà qui est faux.

M. Jules Guiffrey aurait pu remarquer que, dès son premier numéro, il est question de *marcs* et d'*onces*, en toutes lettres; le n° 4 donne comme poids d' « un calice d'or 8^{m}, 1°, 4^{g}. Comment a-t-il pu penser, après cela, que les ° qui suivaient les chiffres marquaient des *gros* et non des *onces*? Où a-t-il vu ensuite que le *marc* représentait huit *gros* et le *gros* huit *grains*? Et s'il en était ainsi, le gros représenterait 30 gr. 5, et le grain 3 gr. 8, d'où il résulterait que, par exemple, le n° 142, p. 32, qui ne pèse que 0^{m}, 0°, 7^{g}, ne pèserait en poids modernes, le ^{g} désignant des grains, que 26 gr. 6; or le n° 142 désigne une petite brosse. » On s'explique difficilement une brosse, si petite qu'elle soit, ne pesant que 26 gr. 6. — Nous pourrions multiplier les exemples.

Ce sont précisément ces rapprochements des poids aux objets qui nous ont ouvert les yeux. De là à trouver la vérité, il n'y avait qu'un pas. Or, la vérité la voici. C'est que les poids sont marqués, dans l'inventaire de du Metz, en *marcs, onces* et *gros*. On divisait le *marc* en 8 *onces*, l'*once* en 8 *gros* ou 20 *estelins*, l'*estelin* en 2 *mailles* et la *maille* en 2 *felins*. Les 8 *onces* faisaient donc 64 *gros*, ou 160 *estelins*, ou 320 *mailles*, ou 640 *felins*, ou 4,608 *grains*. — Le *grain* était un poids si faible que, dans la fabrication des monnaies, on accordait un *remède* ou *foiblage* de 43 grains par marc dans la taille des écus d'argent.

Une fois rectifiée l'erreur que nous venons de signaler, l'étude de l'inventaire publiée par J. Guiffrey est pleine d'intérêt. On y trouve un grand nombre de noms d'orfèvres plus ou moins connus : de Launay, qui demeurait devant les galeries du Louvre; de Villiers, aux Gobelins; Verbeck, du Tel, Périgon, Veaucourt, Merlin, Cousinet, puis les frères Loir, du quai des Orfèvres, et d'autres encore.

Vous occupez-vous de lexicologie? vous rencontrez une foule de mots, maintenant hors d'usage, et qu'il serait intéressant de relever, avec des explications, dans un travail analogue à celui du comte Luigi Cibrario, qui a publié une longue liste de vocables omis dans le *Dictionnaire* de la Crusca, et figurant dans les inventaires des Médicis. Parmi ces termes, nous signalerons les mots *plaque* ou appliques, *gril* ou *grille*, garde-feu, assiettes de *fonds*, assiettes pour *colliers*, écuelle appelée *poule*, c'est-à-dire destinée à recevoir les enjeux quand on jouait la poule, pot à *oille*, c'est-à-dire pour la *olla podrida*, *chique* ou petite *chica* (tasse), *salve à lavabo*, *nef*, *cadenas*, etc. Un *carafon* n'était pas une petite carafe ou une petite fiole, puisque le n° 658, p. 632, un *carafond* (sic) carré long, à dix séparations, pesait 29 marcs, 6 onces; une *soucoupe* ne se plaçait pas sous une tasse à café, puisque les deux *soucoupes* du n° 107, p. 106, pesaient 37 marcs 4 gros.

Veut-on d'autres poids? p. 91, n° 1003, voici une table qui pèse 1,516 marcs et 7 onces; et, p. 99, n° [illegible] « une grande bancelle à dossier et à bras

ornée de frises, campanes et autres ornements d'argent, portée sur son pied, à huit pilliers, pesant le tout ensemble 1,025 marcs 5 onces ». Peut-être ce numéro et les suivants désignent-ils ces fameux sièges, fabriqués par de Launay pour être placés devant chaque fenêtre de la galerie des glaces à Versailles.

Ailleurs, je vois une nouvelle preuve que l'*o*, s'il n'était accompagné d'une barre simple ou double (*i* ou *n*, *oi* ou *on*), se prononçait *ou* : l'auteur écrit indifféremment Jean de *Bolongne* ou *Boulongne*.

D'autres fois, je note au passage un commentaire à Dangeau. Rapprochez, par exemple, les nos 832 et 834, p. 85, de ce que dit Dangeau sous la date du 5 janvier 1686, t. Ier, p. 276, au sujet des objets exposés dans les boutiques tenues par Monseigneur et Mme de Montespan, par M. du Maine et Mme de Maintenon, et des gains ou pertes du jeu.

On voit à quelles études variées se prête l'inventaire publié avec tant de soin, expliqué souvent par des notes si intéressantes, que nous devons au goût éclairé de M. Jules Guiffrey. Nous n'ajouterons plus qu'un mot : Le texte est accompagné d'un grand nombre de planches, toutes fort intéressantes par elles-mêmes, mais qui gagneraient peut-être à être placées en face des objets décrits. Quelques-unes ne se rattachent en aucune façon à l'inventaire; nous ne savons donc pas pourquoi nous les trouvons dans le volume; mais nous sommes enchanté de les y trouver.

CH. L. L.

GÉOGRAPHIE

— Voyages — Mœurs et Coutumes —

L'Afghanistan. *Les Russes aux portes de l'Inde*, par Charles Simond. Un vol. in-18 orné d'une carte de l'Afghanistan. Paris, 1885. H. Lecène et H. Oudin.

Il y a deux mois à peine, le monde entier se tenait attentif aux premiers mouvements du choc imminent où allaient se heurter les deux empires qui prétendent également à exercer la suprématie exclusive sur les contrées que baignent l'Oxus et l'Indus. Les cuirassés et les torpilleurs n'ont pas quitté leurs rades, la mobilisation des troupes a été tout à coup suspendue, le choc n'a pas eu lieu. Mais en vertu d'une théorie de Prévost Paradol, celle des « deux trains partis de points opposés et distants, placés sur la même voie », la rencontre est inévitable à courte échéance. On les croyait alors plus près l'un de l'autre qu'ils ne l'étaient, mais ils sont respectivement en vue. Cette situation donne au livre de M. Charles Simond l'intérêt d'une brûlante actualité. Accompagné d'une carte de l'Afghanistan, le volume réunit les indications les plus précises sur le théâtre de la prochaine guerre et trace avec impartialité les origines et les progrès de la rivalité des Russes et des Anglais dans l'Asie centrale. L'œuvre se divise en quatre parties : les Clefs de l'Inde, l'Intrigue russe, l'Intrigue anglaise, le Conflit anglo-russe. Un des chapitres les plus importants et les plus remarquables de l'*Afghanistan* est celui que l'auteur a consacré aux « routes stratégiques ». Bien qu'il soit écrit avec la mâle sobriété de style qui convient à la science et à l'histoire, M. Simond y déploie un talent de description tout à fait rare, donnant des localités, et sans recherche d'épithètes, une vision d'un relief puissant, saisissant, comme celui d'une vue stéréoscopique. L'*Afghanistan* est vraiment un bon livre, bien au-dessus de la généralité des ouvrages de cette sorte.

E. C.





Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois. — Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES ; *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français. — Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province. — Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX : *Procès de presse et de librairie.*

DOCUMENTS OFFICIELS

Rapport au ministre de la marine et des colonies sur les travaux de la commission supérieure des Archives.

« Paris, le 17 juin 1885.

« Monsieur le Ministre,

« Votre honorable prédécesseur, M. le vice-amiral Peyron, avait bien voulu m'autoriser à lui rendre compte chaque année des travaux accomplis par la commission supérieure des archives, et mon premier rapport, en date du 22 mars 1884, avait été reçu par lui avec une rare bienveillance.

« J'ose espérer le même accueil pour celui que j'ai l'honneur de vous adresser aujourd'hui.

« Le meilleur moyen de vous faire mesurer la route que la commission a parcourue pendant l'année qui vient de s'écouler me paraît être de rappeler en quelques mots le point où elle était parvenue à la fin du mois de mars 1884.

« Grâce à la double résolution qu'elle avait prise, dès le début, d'établir entre les fonds maritimes et les fonds coloniaux une séparation absolue, et d'appliquer aux uns comme aux autres le principe du partage des documents en deux grandes classes, selon qu'ils sont antérieurs ou postérieurs à la Révolution, elle avait pu concentrer ses premiers efforts sur les portions anciennes et vraiment historiques des Archives de la marine et les distribuer en séries, au nombre de sept, désignées selon l'usage par les sept premières lettres de l'alphabet. — En même temps, les remaniements opérés dans l'installation du dépôt lui avaient permis d'établir beaucoup plus rapidement qu'on n'osait l'espérer une correspondance exacte entre les divisions ou subdivisions de ce nouveau cadre de classement et la disposition matérielle des articles. A la fin du mois de mars, tous les fonds maritimes antérieurs à la Révolution, à l'exception de la série A et de la septième subdivision de la série C, avaient été l'objet d'un premier travail de dépouillement et de classification. Tous les articles dont ils se composent avaient été reconnus, numérotés, étiquetés et décrits dans un état sommaire ou répertoire dressé par M. Didier Neuville sous la direction de M. Sorel et de M. l'amiral Martin. Si la formation de la série A, composée d'ordonnances, édits, déclarations et autres actes du pouvoir souverain, qui n'avaient pas jusqu'alors fait partie des archives, ne pouvait pas encore être considérée comme définitive, la commission en avait du moins tracé les contours et réglé la disposition intérieure. Enfin, la septième subdivision de la série C (Personnel individuel) commençait elle-même à subir le travail de refonte auquel la condamnaient les mesures générales arrêtées par la commission. On touchait au moment où la rédaction des inventaires pourrait être entreprise, et déjà M. Sorel avait fait adopter la forme que devrait revêtir celui de la série B.

Presque tout ce qui s'est fait pendant l'année qui vient de s'écouler n'a été que la continuation et le développement des travaux préparatoires que je viens de rappeler.

La série A, qui n'était qu'à l'état d'ébauche, se trouve aujourd'hui constituée d'une façon définitive. Guidé par M. Picot, M. le bibliothécaire Durassier, avec l'aide de M. Pellerin, a terminé le triage des divers recueils d'Ordonnances dont la commission avait autorisé le démembrement. Il a réparti les documents qui les composaient dans les cartons de la collection Clairambault, destinée à former désormais, sinon le seul, du moins le principal fonds de la série des actes du pouvoir souverain, et il a mis en réserve les doubles, sur le sort desquels, après minutieux examen, la commission devra se prononcer. L'inventaire, dont un spécimen a déjà été soumis aux membres de la troisième sous-commission, ne présentera pas de dif-

ficultés, et tout permet d'espérer qu'il sera mis sous presse au commencement de l'hiver.

« D'un autre côté, le dépouillement des dossiers du Personnel individuel (septième subdivision de la série C) a fait de rapides progrès. Sous la direction de M. l'amiral Martin, MM. de Branges et de Resbecq ont conduit ce travail, souvent pénible et toujours délicat, avec autant de résolution que de sûreté. Près de 2,500 cartons ont été vérifiés et les dossiers qu'ils renferment, répartis entre la section des archives maritimes et celle des archives coloniales. Le triage n'a porté jusqu'ici que sur les quatre premières lettres de l'alphabet; la lettre E est à peine entamée et cependant on compte déjà 97 cartons pour le personnel ancien, et 1,313 pour le personnel moderne de la marine, 169 pour le personnel ancien et 842 pour le personnel moderne des colonies.

« Mais ce que je dois signaler d'une façon particulière à votre attention, c'est la première livraison de l'inventaire de la série B publiée depuis quelques jours à peine par M. Didier Neuville. Si le jeune éditeur a été soutenu dans cette tâche par le cadre de classement que M. Sorel avait dressé, que la commission avait sanctionné, et dont il ne lui était pas permis de s'écarter, il n'est que juste de le féliciter de l'intelligence avec laquelle il l'a rempli. Sous le titre général de *Décisions*, cette première subdivision de la série B comprend, d'une part, les *Feuilles au roi* ou *Feuilles au ministre*, sur lesquelles étaient couchés les originaux des décisions relatives aux affaires traitées dans les bureaux de Ponant et de Levant, d'autre part, les *Délibérations du conseil de marine*, institué par l'ordonnance du 3 novembre 1715, et qui, pendant une période de huit années, a remplacé la secrétairerie d'État. On comprend sans peine que dans les divers transbordements que les archives de la marine ont subis, la suite des *Feuilles au roi* ait éprouvé bien des pertes; la distraction d'un grand nombre de ces *Feuilles*, qu'on a reliées avec d'autres fonds à une époque où le respect des provenances n'était pas considéré comme une des lois essentielles de tout classement d'archives, n'a pas contribué d'une façon moins fâcheuse à appauvrir cette précieuse collection, et nous aurions peut-être aujourd'hui beaucoup de peine à nous représenter l'organisation intérieure de l'ancien ministère de la marine, si nous ne possédions pas les *Délibérations du conseil*, où les affaires sont rangées dans l'ordre même des bureaux qui les avaient traitées.

« Les regrettables lacunes qu'offre la suite des *Feuilles du roi* n'ont pas d'ailleurs pour seul effet de priver l'historien des renseignements qu'il pouvait espérer en tirer: elles donnent, en outre, au fonds dont elles constituent la portion principale une apparence de pauvreté et, si j'ose le dire, de « décousu », qui n'a pas été une des moindres difficultés de l'inventaire. Cette considération avait même fait hésiter la commission sur la convenance d'une publication immédiate. Plusieurs membres craignaient que la lecture de ce premier fascicule ne donnât pas une juste idée de l'intérêt que présentent les archives de la marine. La majorité s'est prononcée en sens contraire, et je crois qu'elle a eu raison. Il importait, en effet, d'offrir le plus tôt possible au public une preuve de l'activité de nos travaux et du zèle de nos collaborateurs, et je prends la liberté, monsieur le ministre, de vous remercier en mon nom personnel d'avoir été sur ce point de l'avis de la majorité. — On peut du reste affirmer que notre fascicule ne restera pas longtemps isolé. Les premières feuilles de la livraison suivante sont déjà sous presse. Avec cette livraison commencera l'analyse des *Lettres envoyées*, c'est-à-dire des ordres et dépêches de la cour, qui formeront la seconde subdivision de la série B. L'inventaire de cette partie de la *Correspondance générale*, qui s'étend sans interruption de 1663 à 1790, fournira aux travailleurs sérieux, tant au point de vue de l'histoire maritime qu'au point de vue de l'histoire générale, des trésors de renseignements pour la plupart ignorés.

« Quelques mots me suffiront pour exprimer notre gratitude envers l'administration au sujet des mesures provisoires de conservation, dont M. Delisle, avec sa haute compétence, avait tracé le programme, et dont M. Beraldi a continué de surveiller l'application. L'estampillage de tous les documents antérieurs à 1780 est terminé; celui des documents modernes se poursuit avec activité, et déjà les fonds les plus importants (correspondance générale et campagnes) sont timbrés pièce par pièce; enfin celui du personnel individuel a lieu comme par le passé à fur et à mesure de la formation des nouveaux dossiers.

« Je n'ai rien à dire du foliotage des registres anciens, qui avait été exécuté au commencement de 1884, et si je parle de celui des registres modernes, c'est pour constater qu'il est également achevé, en ce sens que chaque registre ou volume est aujourd'hui numéroté par page, par minute ou par case, selon qu'il s'agit de collections d'originaux, de recueils, de minutes ou de registres matricules.

« On n'a fait relier qu'un petit nombre de liasses groupées en forme de volumes. Avant d'être soumises au relieur, elles avaient été soigneusement vérifiées, classées et foliotées.

« Certaine désormais de l'efficacité des mesures qu'elle avait prises, et confiante dans la marche régulière et progressive des travaux en cours d'exécution, la commission s'est occupée, dès le mois d'avril 1884, de remplir à l'égard des archives coloniales l'engagement que j'avais pris en son nom dans mon précédent rapport. Un cadre de classement, applicable d'une manière absolue aux fonds antérieurs à 1790, et dans la mesure du possible aux fonds modernes, a été présenté par M. Himly au nom de la troisième sous-commission et a reçu l'approbation unanime de la commission plénière. Ce cadre offre les plus grandes analogies de forme et de fond avec celui que nous avons appliqué aux archives maritimes; il n'en diffère qu'en un petit nombre de points, par suite de la nécessité où s'est trouvé M. Himly de prendre en considération le caractère particulier d'un certain nombre de documents coloniaux. A peine ce cadre avait-il reçu la sanction de la commission que

le laborieux M. Gûet, sous-chef, faisant fonctions d'archiviste à la direction des colonies, s'est mis à l'œuvre, et six mois ne s'étaient pas écoulés, qu'il faisait déposer sur le bureau de la commission un état sommaire des fonds coloniaux antérieurs à la Révolution. Chacun des articles, au nombre de plus de 5,000, qui se trouvent compris dans ces fonds, avait été préalablement reconnu, classé, étiqueté et numéroté. Les archives coloniales possèdent donc aujourd'hui, comme les archives maritimes, un répertoire complet, qui peut, dans une certaine mesure, servir de guide aux travailleurs, et qui formera nécessairement le point de départ de tous les travaux ultérieurs. La commission en a déjà remercié M. Gûet; elle a tenu à ce qu'un témoignage de sa satisfaction fût inscrit sur le registre de ses délibérations, et je suis heureux, monsieur le ministre, d'en être, auprès de vous, l'interprète officiel.

« Nous avions aussi des engagements envers les archives des ports et nous avons commencé de les remplir. M. Servois a bien voulu visiter celles de Saint-Servan, Brest, Lorient, Nantes et Rochefort. J'ai visité de mon côté celles de Toulon et de Marseille. La commission a exprimé le désir qu'un résumé de nos observations fût publié, sous forme de *Notes,* à la suite du présent rapport. Mais les renseignements que nous avons recueillis ou qui nous ont été transmis sont encore trop incomplets pour que nous puissions vous soumettre un ensemble de résolutions applicables à ce genre de dépôts.

« Veuillez agréer, monsieur le ministre, l'assurance de ma haute et respectueuse considération.

« Le sénateur,
président de la commisson supérieure des archives,

Eug. de Rozière. »

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

INSTITUT

Rapport du secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, sur les travaux des commissions de publication de cette Académie pendant le premier semestre de 1885, lu le 24 juillet 1885.

« Messieurs,

« Un seul volume, mais un volume d'une publication dont le monde savant suit avec un vif intérêt le progrès, le tome XXIX de l'*Histoire littéraire de la France,* a paru dans le dernier semestre. Les notices qui doivent composer le volume suivant se préparent et une partie est déjà envoyée à l'impression.

« Nos in-folios ont nécessairement une marche plus lente. »

Historiens des croisades. — *Historiens occidentaux.* — Vingt et une feuilles sont tirées ou bonnes à tirer. On est arrivé au placard 180 et toute la copie est à l'imprimerie.

Historiens arabes. — La fin des extraits d'Ilbn-el-Athir est sous presse. Quelques autres extraits que notre confrère M. Barbier de Meynard a en vue pourront, avec la table, compléter cette première partie du tome II, commencée par notre regretté collègue M. Dufrémery et que sa maladie avait si longtemps retardée.

Historiens arméniens. — Le second volume, contenant les textes latins relatifs à l'Arménie, n'a encore qu'un cahier tiré et quatre bons à tirer. Nos deux confrères MM. Schefer et Mas Latrie nous promettent d'achever bientôt l'impression de la chronique de Jean Dardel.

Historiens de France. — Le tome XXIV comptera bientôt onze cahiers tirés; en même temps que l'impression de la copie envoyée à l'imprimerie s'achève, la commission poursuit le travail préparatoire d'un choix d'extraits d'anciens obituaires qui ont un intérêt bien réel pour l'histoire. Notre auxiliaire, M. Molinier, a copié et annoté en partie les obituaires de Saint-Victor-de-Paris et de Saint-Martin-des-Champs.

Mémoires. — Dans le recueil des mémoires de l'Académie, qui a fourni un volume complet, le tome XXXI, à l'état de nos publications au cours du précédent trimestre, la première partie du tome XXXII est sous presse avec plusieurs mémoires de MM. Delisle et Hauréau. Dans la première série du recueil ouvert aux *Savants étrangers,* le tome X va commencer par un mémoire de M. Des Michels sur les *origines de la langue annamite.*

Notices et extraits des manuscrits. — Trois volumes sont sur le chantier. La première partie du tome XXVII, partie réservée jusqu'au tome XXX aux études orientales, compte déjà trente-deux feuilles consacrées à la notice de M. Barth sur les inscriptions du Cambodge. Le reste du volume est réservé à des notices de même nature; la première partie du tome XXVIII n'a encore que le mémoire de M. Zotenberg sur le *Texte et les versions orientales du livre de Barlaam et Joasaph,* huit feuilles sont lues. Pour la série nouvelle qui, depuis le tome XXXI, ne distingue plus entre les genres de notices, la deuxième partie de ce tome contient déjà huit mémoires et ne tardera point à s'achever.

Corpus inscriptionum semiticarum. — Le troisième fascicule des *Inscriptions phéniciennes,* qui com-

prendra la Gaule, l'Espagne et la tête des inscriptions de Carthage, est entièrement imprimé et en feuilles. Il comprend seize feuilles d'impression. Des planches qui l'accompagnent, huit sont gravées, les six dernières sont en cours d'exécution. M. Renan pense qu'il pourra être déposé sur le bureau de l'Académie dans les premiers jours du mois d'octobre.

Le premier chapitre de la partie araméenne est en placards. Le second chapitre, qui complètera les *Inscriptions araméennes* d'Assyrie, est complètement rédigé et prêt à être envoyé à l'imprimerie.

La partie himyarite est encore en manuscrit, mais M. Dérenbourg estime qu'il pourra prochainement livrer le premier fascicule à l'impression.

La mort de notre regretté confrère M. Léon Renier a enlevé à la publication des *Œuvres de Borghesi* un de ses plus anciens coopérateurs. On ne peut mentionner ce travail sans rendre un dernier hommage à celui qui, dans ces derniers temps, y avait consacré ce qui lui restait de force.

Mais M. Waddington nous reste; M. Desjardins a accepté une part dans la collaboration. Avec le plan conçu par nos deux confrères pour ce travail, nous pouvons espérer qu'il s'acheminera vers un terme vivement attendu.

H. WALLON,
Secrétaire perpétuel.

ACADÉMIE FRANÇAISE.

Dans une des dernières séances de l'Académie française, tenue sous la présidence de M. Victorien Sardou, M. Camille Doucet, secrétaire perpétuel, a annoncé que les ouvrages dont les noms suivent sont présentés pour le prix Montyon :

Les *Bons Camarades*, par H. Lafontaine;

Les *Vacances d'un Médecin*, voyages en Suède, Norvège et Laponie, par le docteur Guibout; cinq volumes;

Pour le concours du prix Thérouanne, M. Camille Doucet a présenté :

La *Réunion de Toul à la France*, un volume, par le marquis de Pimodan.

Ces ouvrages ont été envoyés aux commissions compétentes.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 17 juillet.

Ouvrages présentés. — Flouest : *Deux stèles de Lavaire.* — Blancard : *Valeur comparée des talents grecs au premier siècle de notre ère.* — Abbé Duchesne : *Liber pontificalis.* — Mongins de Roquefort et Gazan : *Notes sur une inscription latine trouvée à Antibes en 1883.* — Les mêmes : *Une ancienne et curieuse cloche à Tourette. Vence.*

Lectures. — Heuzey : Une fausse déesse : Œthu-

Séance du 24 juillet.

Ouvrages présentés. — Quellien : *Un argot de basse Bretagne.* — Harrissé : *Grandeur et décadence de La Colombine.*

Communication. — Maspero : Les fouilles de Louqsor.

Séance du 31 juillet.

Ouvrages présentés. — Bréard : *Les archives de la ville de Honfleur.* — Deloche : *Un poids du* IXe *ou* X^e^ *siècle.* — E. Muntz : *Le palais pontifical de Sorgues; les Peintres d'Avignon sous Clément VI; les Peintures de Simone Martini à Avignon; la Statue du pape Urbain V au musée d'Avignon; Revue d'assyriologie et d'archéologie orientale*, 2e fasc.

Lecture. — Le Blant : Le christianisme aux yeux des païens.

Communications. — Reinach : Quatre villes nouvelles en Tunisie. — Hamy : Un portulan de 1502.

Séance du 7 août.

Ouvrages présentés. — *Mémoires de la société des Antiquaires du Centre.* — Decrue : *Anne de Montmorency, grand maître et connétable de France, aux armées et au conseil de François Ier.* — Houdas : *Monographie de la ville de Méquinez.* — Basset : *Notes de lexicographie berbère.*

Communications. — Caspar René-Grégory : Les cahiers des manuscrits grecs.

Séance du 14 août.

Ouvrages présentés. — Darmesteter : *Note sur l'histoire des prépositions françaises Eu, Eux, Dedans, Dans.* — Chatelain : *Manuscrits de la bibliothèque de l'Université.* — Anonyme (P. Meyer) : *la Pistola que fo tramesa en Gaston Paris lo jorn que pres wolher, de parte lo sien bon amic* (non mis dans le commerce). — Petricieou-Hasdeu : *Dictionaral limbei istorice si poporane a romanilor (A-ACAT).* — J. Havet : *Questions mérovingiennes; les découvertes de Jérôme Viguier.*

Lecture. — Bergaigne : Histoire de la critique chez les Grecs.

Communications. — P. Meyer : Fragment d'une biographie de saint Thomas Becket. — Ch. Robert : Une monnaie gauloise.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 11 juillet.

Ouvrages présentés. — Ferrand : *Des suggestions dans l'hypnose.* — Beaussire : *les Principes de la morale.* — Winterer : *Le danger social ou deux années de socialisme en Europe et en Amérique.* — Monin : *Essai sur l'histoire administrative du Languedoc, pendant l'intendance de Basville.* — Leroy-Beaulieu : *le Collectivisme.* — Ferron : *les Institutions munici-*

sion du pouvoir législatif en deux Chambres. — Baudrillart : *les Populations agricoles de la France.*

Lecture. — Franck : La philosophie du droit civil.

Dans cette séance, l'Académie a, sur le rapport de M. Franck, décerné le prix Bordin (concours sur la philosophie de l'histoire) à M. Hatzfeld, auteur du mémoire inscrit sous le n° 2, et une mention honorable à l'auteur — encore inconnu — du mémoire inscrit sous le n° 3.

Séance du 18 juillet.

La lecture du procès verbal de la précédente séance a fait connaître les décisions prises par l'Académie relativement aux concours pour le prix Rossi et pour le prix Léon Faucher (section d'économie politique). Conformément aux conclusions du rapport de M. Leroy-Beaulieu, le prix Rossi a été décerné à M. Léon Smith, auteur du mémoire inscrit sous le n° 6, et une récompense de 1,500 francs a été accordée à l'auteur du mémoire n° 5. Le sujet de ce concours était l'étude des coalitions et des grèves dans l'industrie. Celui du concours pour le prix Léon Faucher était la vie, les travaux et les doctrines d'Adam Smith. Sur le rapport de M. Courcelle-Seneuil, une récompense de 2,000 francs a été accordée à l'auteur du mémoire inscrit sous le n° 3.

M. le secrétaire perpétuel, au début de la séance du 18 juillet, a communiqué deux lettres par lesquelles les auteurs des deux mémoires récompensés se font connaître. Le premier (concours Rossi) est M. Charles Renault, docteur en droit, professeur à l'école J.-B. Say et à l'École supérieure de commerce. Le second (prix Léon Faucher) est M. Albert Delatour, rédacteur au ministère des finances.

Ouvrages présentés. — Saige : *le Protectorat espagnol à Monaco, son origine et les causes de sa rupture.* — G. Hanotau : *Henri Martin.* — F. Masson : *Journal inédit de J.-B. Colbert, marquis de Torcy.* — Rouillet : *Les présidents de la Société de statistique de Paris.* — Lallemand : *Les enfants abandonnés et délaissés au* XIXe *siècle.*

Lecture. — Baudrillart : Les populations agricoles de la France : l'Anjou.

Séance du 25 juillet.

Ouvrages présentés. — Delacroix : *Le contrat de travail; étude des propositions de loi concernant les ouvriers mineurs.* — Nourrisson : *Pascal physicien et philosophe.* — F. Bouillet : *Le plaisir et la douleur.* — Desjardins : *Un devoir social; les logements ouvriers.*

Séance du 1er août.

Ouvrages présentés. — Destrais : *De la propriété et des servitudes en droit romain.* — Garnier : *Conditions imposées aux étrangers qui veulent se marier en Suisse.*

Lectures. — F. Passy : L'instruction des femmes; l'État et l'initiative privée. — Saripolos : La condition politique et sociale des Grecs sous la domination ottomane.

Séance du 8 août.

Ouvrages présentés. — A. Gigot : *La démocratie autoritaire aux États-Unis; le général André Jackson.* — *Archivio della R. Societa romana di storia patria,* vol. VIII, fasc. 1 et 2.

Lectures. — Saripolos : Les Cortès espagnoles. — Franck : La philosophie du droit civil.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

FRANCE

NOMINATION DE BIBLIOTHÉCAIRES

Bibliothèque nationale. — Des changements viennent de se produire dans le haut personnel de la Bibliothèque nationale.

Le vicomte Henri Delaborde, membre de l'Institut, conservateur des estampes, a donné sa démission.

M. Georges Duplessis, sous-directeur adjoint au même service, a été nommé conservateur, en remplacement de M. Delaborde.

M. Raffet, bibliothécaire, a été désigné pour remplir les fonctions de sous-directeur, en remplacement de M. Duplessis, mais le titre de sous-directeur ne lui a pas encore été conféré officiellement.

Quant à M. Léopold Delisle, dont on connaît toute l'activité et le dévouement, il reste, bien entendu, à la tête de tous les services de la Bibliothèque comme administrateur général et président du comité consultatif.

Bibliothèque Sainte-Geneviève. — M. Auguste Molinier, bibliothécaire du palais de Fontainebleau, est nommé conservateur à la bibliothèque Sainte-Geneviève.

Bibliothèque du palais de Fontainebleau. — M. J.-J. Weiss est nommé bibliothécaire au palais de Fontainebleau, en remplacement de M. Molinier, appelé aux fonctions de conservateur de la Bibliothèque de Sainte-Geneviève.

Bibliothèque Forney. — M. Julien Sée est nommé bibliothécaire de la Bibliothèque professionnelle d'art et d'industrie Forney, qui doit être ouverte rue Titon (XIe arrondissement), dans les premiers jours de novembre.

La valeur des bibliothèques de la ville de Paris. — Il résulte d'un inventaire récemment fait de toutes les œuvres qui se trouvent dans les magasins de la la ville de Paris que la valeur de la collection des plans de la ville est de 1,714,000 francs; celle de la Bibliothèque et du Musée Carnavalet est de 1,200,000 francs. L'état estimatif des ouvrages appartenant à chacune des bibliothèques du Conseil municipal, administrative, et des vingt et une bibliothèques municipales, donnent une valeur de 648,334 francs.

Bibliothèque de Nîmes. — La Bibliothèque de Nîmes a acheté les papiers de M. Germer-Durand, parmi lesquels M. Delisle cite un Horace du XIIIe siècle, et un Manuel de morale, rédigé par un fils de Dhuoda, épouse de Bernard, duc de Septimanie. Dhuoda est d'origine inconnue. Un passage du Manuel, dont on ne connaissait que la préface, la table et quelques chapitres, qualifiait Louis le Débonnaire de frère de Dhuoda; mais le nouveau manuscrit, qui est supérieur à tous les autres et donne l'ouvrage complet, fait disparaître cette qualification pour substituer aux mots : *coudam fratris mei*, ceux : *coudam imperatoris.*

Le service des échanges universitaires. — M. A. Carrière, professeur à l'école des langues orientales, inspecteur du service des échanges universitaires, a adressé au *Centralblatt für Bibliothekswesen* la communication suivante :

« M. le professeur Dziatzko exposait récemment avec beaucoup de force, dans *le Centralblatt*, les raisons qui lui semblaient rendre presque indispensable l'établissement d'un *Catalogue annuel* des nombreuses publications académiques sortant des universités allemandes.— Son projet sera,sans aucun doute, accueilli favorablement par les autorités compétentes, et il y a tout lieu d'espérer que la réalisation ne s'en fera pas trop longtemps attendre. »

Le ministère de l'Instruction publique de la République française se préoccupait de la même question, en ce qui concerne les thèses soutenues devant nos Facultés, et l'avait mise à l'étude depuis l'organisation du service des échanges universitaires. — Il y avait à surmonter des difficultés de plus d'un genre, mais déjà une solution pratique avait été trouvée au moment où parut l'article du savant bibliothécaire de Breslau.

Peu de jours après, la publication d'un *Catalogue annuel* des thèses et écrits académiques provenant des facultés françaises fut prescrite par M. le ministre de l'instruction publique et des cultes, qui communiqua sa décision aux recteurs des diverses académies par la circulaire suivante, en date du 25 juin dernier :

« Monsieur le recteur, mon administration a pu mettre depuis deux ans à la disposition de nos bibliothèques universitaires un *Catalogue des dissertations et écrits académiques provenant des échanges avec les universités étrangères* (année 1882 à 1883), dressé par

tion a rendu aux bibliothécaires des services que vous avez été à même d'apprécier; elle n'a pas été moins bien accueillie dans nos Facultés, et même hors de nos frontières.

« Il m'a semblé qu'un *Catalogue des thèses et écrits académiques provenant des Facultés françaises,* publié annuellement, répondrait à un besoin encore plus urgent.

« Destiné avant tout à faciliter les travaux de classement dans nos bibliothèques universitaires, un tel catalogue ne sera guère moins utile aux membres du corps enseignant, en leur faisant connaître l'existence et les titres d'un certain nombre de mémoires qui pourraient échapper à leurs recherches. Il permettra en outre, ayant la valeur d'une liste officielle, de vérifier aisément si les envois annuels de chaque académie sont complets, et, les cas échéants, de découvrir les lacunes avant qu'il soit trop tard pour y porter remède.

« J'ai donc décidé qu'il y avait lieu d'entreprendre cette publication, et je viens porter à votre connaissance, monsieur le recteur, le mode de procéder qui a paru le meilleur pour la mener à bonne fin.

« Les éléments du catalogue devront être réunis dans le ressort de chaque académie pour être ensuite centralisés à Paris. Le bibliothécaire de la bibliothèque universitaire est tout désigné par la nature de ses fonctions pour l'exécution d'un pareil travail. — A Paris, les bibliothécaires des Facultés de droit et de médecine, prépareront les catalogues des thèses de leurs Facultés respectives; celles des autres Facultés seront cataloguées à la bibliothèque de l'Université. La tâche qui incombera de ce chef aux bibliothécaires sera facile et leur demandera peu de temps. Ils n'auront qu'à opérer en se conformant aux prescriptions suivantes :

« A mesure que les thèses soutenues devant chaque Faculté seront déposées à la bibliothèque par les soins des secrétaires (circulaire du 17 mai 1882), le titre en sera transcrit exactement et *in extenso*, en commençant par le nom de l'auteur, de manière que cette transcription, une fois imprimée, puisse être incorporée telle quelle dans un catalogue alphabétique. Les noms et prénoms devront être écrits très lisiblement, les prénoms en toutes lettres. Les thèses seront classées par Faculté (théologie protestante, droit, médecine, sciences, lettres, pharmacie) et inscrites suivant l'ordre de réception à la bibliothèque, c'est-à-dire, d'après les dates des soutenances. Quant aux publications communes à plusieurs Facultés, telles que *programmes des cours, rentrée solennelle*, etc., elles prendront rang avant les thèses des diverses Facultés. Si ces publications ne concernent qu'une seule Faculté, elle seront mises sous la rubrique de la Faculté, mais avant les thèses. Les bibliothécaires n'auront du reste qu'à se conformer au modèle ci-joint, qui leur donne en même temps le format du papier à employer, pour que les listes des diverses académies puissent être facilement réunies et envoyées à l'imprimeur.

talogue la valeur officielle et administrative qu'il doit avoir, le bibliothécaire fera collationner ses listes avec les registres du secrétaire de chaque Faculté.

« Aucune thèse n'étant soutenue après le 15 août, l'envoi des listes devra être fait au ministère (Enseignement supérieur, 4e bureau), le 20 août au plus tard. L'impression pourra ainsi être terminée avant le 15 novembre, et un nombre suffisant d'exemplaires sera joint à l'envoi annuel que reçoivent les bibliothèques universitaires.

Il sera nécessaire de procéder un peu différemment pour l'année scolaire actuelle. Les bibliothécaires se mettront immédiatement à transcrire les titres des thèses déjà livrées à leur bibliothèque, en tenant compte des indications ci-dessus, et n'auront plus ensuite qu'à compléter leur liste en y ajoutant les thèses soutenues jusqu'à la fin de l'année scolaire. Il ne sera donc pas difficile d'avoir, dès les premières semaines de l'année scolaire 1885-1886, un catalogue imprimé, exact et complet, des thèses présentées à nos diverses Facultés dans le courant de l'année précédente.

« Je ne doute pas, monsieur le recteur, que vous ne vouliez bien tenir la main à ce que chacun des fonctionnaires au concours desquels je fais appel se conforme scrupuleusement aux instructions que j'ai l'honneur de vous transmettre.

« Recevez, monsieur le recteur, l'assurance de ma considération très distinguée.

« Le ministre de l'instruction publique, des beaux-arts et des cultes.

« Signé : René GOBLET. »

— Une note envoyée presque en même temps que cette circulaire invitait les bibliothécaires à indiquer, après chaque titre, le nombre des pages de la publication.

Le *Catalogue* sera imprimé sur papier ordinaire collé et sur papier mince, comme le *Catalogue des dissertations étrangères* publié précédemment par les soins de la Bibliothèque nationale. Il sera édité par la librairie Hachette et Cie à Paris.

Les bibliothèques universitaires qui sont en relations d'échange avec les Facultés françaises en recevront plusieurs exemplaires avec le prochain envoi des thèses françaises.

En publiant cette communication dans le *Centralblatt*, dont la mission est de servir de lien entre toutes les bibliothèques scientifiques, le soussigné estime qu'elle est de nature à intéresser les bibliothécaires des universités qui font partie de l'Union d'échange en Allemagne et hors de l'Allemagne; il recevra avec plaisir les renseignements qui pourraient lui être transmis sur le nombre d'exemplaires nécessaires pour assurer le service dans chaque Bibliothèque.

A. CARRIÈRE.

ÉTRANGER

Angleterre. — *British Museum.* — Le nombre de lecteurs dans la grande salle du British Museum s'est élevé l'an dernier à 154,729; ils ont consulté 1,100,450 volumes. La Bibliothèque du Musée s'est accrue, en 1884, de 31,747 volumes et brochures, non compris les journaux.

— *Le Budget de la Bibliothèque du British Museum.* — Dépenses faites pendant les exercices 1882-83 et 1883-84 :

Nature des dépenses.	Nombre d'employés. 1882-1883.	Nombre d'employés. 1883-1884.	Appointements et dépenses. 1882-83. Francs.	Appointements et dépenses. 1883-84. Francs.
Bibliothécaire en chef...	1	1	30.000	30.000
Chefs de départements (Keepers).....	8	8	147.500	148.150
Secrétaires-adjoints.....	2	2	27.500	27.500
Adjoints aux chefs des départements.....	6	6	85.000	85.000
Trésorier.....	1	1	15.000	15.000
Ensemble.....	18	18	305.000	305.650
Employés adjoints.....	65	66	491.675	505.875
Copistes.....	7	6	16.625	15.000
Gens de service.....	137	136	364.025	378.000
Auxiliaires payés au jour ou à la semaine.....	75	75	157.325	158.675
Rémunération de travaux faits en dehors du musée.....			25.325	32.000
Totaux pour les appointements du personnel...			1.345.975	1.381.400
Police.....			56.500	60.125
Fournitures de bureau.....			2.500	2.500
Acquisitions.....			521.250	483.750
Reliure.....			175.550	178.050
Impression du catalogue.....			178.250	180.125
Reproductions d'œuvres artistiques pour les musées.....			12.500	12.500
Chauffage, ventilation et éclairage.			21.650	24.425
Fournitures.....			153.925	232.075
Divers.....			47.250	47.250
Dépense totale.....			2.515.350	2.602.200
Augmentation depuis 1882-1883....			86.850	

Italie. — *Bibliothèque nationale de Milan.* — Une salle entière de la Bibliothèque nationale de Milan sera désormais réservée aux ouvrages et documents relatifs au poète Manzoni.

Cette « bibliotheca Manzoniana » renfermera les manuscrits, tant des ouvrages parus que des travaux inédits du poète, ainsi que la collection des traductions en langues étrangères de la plupart de ses œuvres.

États-Unis. — *Harvard College Library.* — La bibliothèque de Harvard College vient d'augmenter son effectif de près de 700 volumes rares, pour la plupart en langues espagnole, anglaise et italienne. — C'est surtout parmi les ouvrages espagnols qu'il s'en trouve d'importants, ainsi les 67 volumes des « Documentos ineditos para la historia de España

quarantaine de volumes sur l'histoire de la couronne d'Arragon, les « Documentos ineditos de Indias » (26 vol.) relatifs à l'histoire de la conquête de l'Amérique, une série de publications de la Société des bibliophiles espagnols (16 vol.).

L'acquisition la plus précieuse est certainement celle de la chronique de Fernão Lopez (1644) achetée par M. Lowell à la vente Sunderland en juillet 1882. — Cette édition de 1644 est l'édition princeps et n'a jamais été réimprimée.

Mentionnons encore la « traducio del Dante in verso castellano », une édition de *Don Quichotte* en deux volumes, fac-similé de la première édition et le « teatrum urbium Italiæ » imprimé à Amsterdam en 1663 par le célèbre Blau.

La Bibliothèque de feu M. Stuart. — Mme Robert L. Stuart a laissé par disposition testamentaire au Musée américain d'histoire naturelle de New-York et à la « Society of Fine-Arts » une collection de 10,000 volumes d'une valeur de 250,000 francs.

La bibliothèque de feu M. Stuart contient un grand nombre d'éditions de prix dont plusieurs sur grand papier et richement reliées. Il s'y trouve, entre autres ouvrages de valeur, une collection de 440 bibles, dont un manuscrit du XIIIe siècle et une édition imprimée à Venise en 1480, les magnifiques volumes d'Audubon sur l'ornithologie américaine, « Gould's Birds of Europe, Asia, Australia, the Himalayas and the humming birds ». — Les musées de Versailles, du Vatican, du Palais Pitti, de Dresde, Munich et Düsseldorf y sont représentés chacun par de splendides monographies.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

— On dit que M. Désiré Nisard, le doyen de l'Académie française, travaille en ce moment à ses Mémoires, dont il confierait la publication à ses héritiers.

— On annonce la prochaine publication des mémoires de M. le comte de Nieuwerkerke, qui fut surintendant des beaux-arts depuis l'année 1849 jusqu'au 5 septembre 1870.

— M. Taine travaille au cinquième volume de son grand ouvrage : *les Origines de la France contemporaine.*

— M. Léo Taxil va faire paraître prochainement un livre contre la franc-maçonnerie, intitulé : les *Frères Trois-Points.*

— M. Pélicier, archiviste de Châlons-sur-Marne, met la dernière main à une étude historique se rattachant à la révocation de l'édit de Nantes et aux conséquences que cette mesure eut en Champagne.

M. Soulice, bibliothécaire à Pau, prépare un travail analogue pour le Béarn.

— M. Souhart annonce la prochaine publication d'une *Bibliographie critique des ouvrages sur la chasse imprimés en France, en Angleterre, en Allemagne, en Italie, en Espagne, etc., depuis la fin du* XVe *siècle jusqu'à 1885.* Cet ouvrage formera un volume in-8° à deux colonnes, de quarante feuilles, du format du *Manuel du Libraire.*

— MM. Dutilleux, chef de division à la préfecture de Versailles, et Depoin, secrétaire de la Société historique du Vexin, à Pontoise, mettent en souscription, au prix de 30 francs, l'*Histoire de l'Abbaye de Maubuisson.*

Cet ouvrage forme quatre parties :

1° L'*Histoire de l'Abbaye et des Abbesses,* où l'on suit jusqu'à la Révolution les péripéties tour à tour édifiantes, émouvantes, curieuses ou tristes de ce fameux monastère de l'ordre de Saint-Bernard. On voit se dérouler la succession des abbesses, appartenant aux plus illustres maisons : Laval, Eu, Montmorency, Moncy, Hambye, Ivry, Estouteville, Danes, Dinteville, Villers la Faye, Annebault, Pisseleu, Tiercelin de Brosses ; et, à partir du XVIIe siècle : Angélique d'Estrées, la Mère Angélique Arnauld et son élève, Marie des Anges, de Port-Royal ; Charlotte de Bourbon-Soissons, Catherine d'Orléans, la princesse Palatine (Louise-Hollandine de Bavière), Charlotte Colbert de Croissy, etc.

2° *Les Bâtiments, l'Église et les Tombeaux,* description détaillée du cloître et de ses dépendances.

3° *Le Trésor et le Mobilier,* contenant plusieurs inventaires des richesses artistiques de l'Abbaye et des Notices détaillées sur celles qui subsistent encore, notamment sur les magnifiques crosses en cristal de roche conservées à la Bibliothèque de Versailles.

4° L'*Analyse du Cartulaire,* où sont décrits les immenses domaines que possédait l'Abbaye dans plusieurs provinces.

L'ouvrage, tiré à 150 exemplaires, comprendra 4 volumes de texte in-4° écu et 1 vol. de planches grand in-4°.

ÉTRANGER

Angleterre. — M. W. Reeves a sous presse, en trois volumes petit in-8°, *A general History of Music*, par M. John Rowbotham.

— Un « Dictionnaire de l'Islam » par le Rev. Thomas P. Hugues, clergyman anglais ayant vécu longtemps en Orient, sera prochainement publié par MM. Allen et Cie de Londres et Charles Scribner.

Cet ouvrage est destiné à être une encyclopédie illustrée de l'Islam. — C'est le premier dictionnaire de ce genre qui aura paru en Angleterre.

Autriche. — La première partie de l'œuvre du prince royal d'Autriche paraîtra au mois de décembre prochain et se composera de quatorze ou quinze volumes richement illustrés.

États-Unis. — M. Edward Arber publiera prochainement un volume in-4° de 456 pages qui sera la réimpression des trois premiers ouvrages anglais relatifs à l'Amérique. — Le premier de ces livres a été imprimé vers 1511 par Jan van Doesborch d'Anvers; un contemporain du fameux Wynkyn de Worde et est intitulé « Of the newe landes and of ye people found by the messengers of the kynge of Portyngaele named Emanuel. » C'est le premier ouvrage dans lequel on rencontre le mot *Armenica* (América). — Les deux autres volumes ne sont que des compilations d'ouvrages de Pietro Martire, Sebastian Munster et Sebastian Cabot, publiés à Londres vers 1555.

— MM. E. B. Freat, de New-York, annoncent la prochaine publication de la *Vie et de l'époque de Ulysses S. Grant,* » par F. Headly.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— PARIS — PROVINCE — ÉTRANGER —

FRANCE

— L'éditeur Liseux vient d'ajouter un nouveau volume à sa collection si appréciée des curieux et des érudits. C'est une réédition du poème que Robert Gaguin, docteur en Sorbonne et général des Mathurins, composa au XVe siècle sur l'*Immaculée Conception de la Vierge Marie.*

M. Liseux a confié la traduction de ce poème à M. Alcide Bonneau.

— M. Corblet vient de faire paraître à Amiens, à la librairie Rousseau-Leroy, des *Recherches historiques sur les Agapes.*

— Le P. Sommervogel vient de publier un volume intitulé : Bibliotheca Mariana Societatis Jesu.

ÉTRANGER

Angleterre. — M. Bernard Quaritch fait paraître : « *Fac-similes of Anglo-Saxon Manuscripts photozincographed by command of H. M. Queen Victoria,* » by Col. Stotherd, with translations by W. Baseri Sanders ; in-folio. — Prix : 8 francs.

— MM. Sampson, Low et Cie viennent de mettre en vente le livre consacré à Gustave Doré par Mme Roosevelt, sous ce titre : *Life and Reminiscences of Gustave Doré.*

— La librairie H. F. Munster, à Vérone, met en vente les deux ouvrages suivants :

F. G. de Winckels : *Vita di Ugo Foscolo,* avec une préface de Francesco Trevisan. — 1 vol. in-16.

Dizionario Dantesco, di quanto si contenie nelle opere di Dante Alighieri con richiami alla « Somma teologica » di San Tommaso d'Aquino, compilato dal prof. Giacomo Poletto. — Volumo primo : A-B-C. — 1 vol. in-16 de p. XIX-428.

L'ouvrage complet, en cinq volumes, sera terminé dans une année au plus.

Italie. — MM. Bocca frères publient un volume de *Documents inédits sur les Grimaldi et Monaco et leurs relations avec les ducs de Savoie, suivis des statuts de Menton,* et le quatrième et dernier tome de la *Storia della Monarchia piemontese* de 1773 à 1861, par Nicomede Bianchi. — Ce dernier ouvrage embrasse la période de 1802 à 1861 et contient plusieurs pièces inédites relatives à Victor-Emmanuel.

Espagne. — M. Henry Harrisse vient de faire tirer à part un opuscule qui a paru en partie dans la *Revue critique d'histoire et de littérature,* et qui porte

pour titre : *Grandeur et Décadence de la Colombine.* Sous ce titre, M. Harrisse a fait connaître dans le détail les incroyables dilapidations dont la bibliothèque Colombine, de Séville, a été récemment victime. Il ne s'est pas contenté de raconter avec verve et sagacité les circonstances dans lesquelles beaucoup de débris de la Colombine sont arrivés à Paris, pour se disperser dans diverses collections publiques ou particulières; il a encore décrit une quinzaine de petites pièces italiennes, dont la plupart n'avaient pas encore été signalées par les bibliographes.

— Le tome III de la *Bibliotheca arabico-hispana* vient de paraître. En voici le titre exact : Desiderium Quaerentis historiam virorum populi Andalusiae, auctore Adh-Dhabbi.

Ad fidum codicis Escurialensis Arabice nunc primum ediderunt F. Codera et J. Ribera. — 1 vol. in-8°.

— Signalons aussi : *Folk'-Lore Catala.* — Lo llamp y'Ls temporals. Tome Ier, in-8°, XXII-69 pages. Tome II. *Cuentos populars catalans,* in-8°, X 148 pages. Barcelona. Estampa de L. Obradors.

Pays-Bas. — *Bydragen tot eene geschiedenis van het geslacht Van Keulen.*

Sous ce titre, M. H. G. Bom d'Amsterdam publie une monographie de la famille Van Keulen, une des maisons d'éditeurs d'ouvrages hydrographiques les plus anciennes de Hollande. — Depuis plus de deux siècles (1678), la maison Van Keulen occupe, en effet, le premier rang parmi les éditeurs de travaux géographiques et cartographiques des Pays-Bas.

Cette monographie énumère plus de 1,200 cartes marines publiées par les Van Keulen et retrace l'historique de la Société néerlandaise d'hydrographie fondée en 1787.

— *Catalogue de la Bibliothèque wallonne déposée à Leyde,* publié par ordre de la Réunion des Églises wallonnes des Pays-Bas. — Deuxième supplément, 1881-1885. Leyde, Van der Hoek frères, 145 p. in-8°.

Dès 1880, le bibliothécaire en chef de la bibliothèque universitaire de Leyde, M. W. N. du Rieu, avait fait paraître un premier supplément au catalogue de la bibliothèque wallonne publié en 1854 par M. Bergmann.

Le nouveau catalogue, qui ne comprend pas moins de 132 pages, témoigne du zèle et des efforts de la Commission à enrichir la bibliothèque wallonne d'ouvrages relatifs à l'histoire des communautés religieuses wallonnes.

Un troisième supplément est annoncé pour 1890.

États-Unis. — *Le livre de miss Cleveland.* — L'événement littéraire du jour est la publication de l'ouvrage de miss Rose-Elizabeth Cleveland, intitulé George Eliot's Poetry and other studies. New-York.

Cette série d'études et d'essais comprend : Reciprocity; Altruistic faith; history; Old Rome and new France; Charlemagne; the Monastery; Chivalry et Jeanne d'Arc. Les *Études politiques et morales* de miss Rose-Elizabeth Cleveland, sœur du président des États-Unis, ont paru simultanément, le 6 juillet, à New-York et à Londres. A neuf heures du matin, il ne restait plus un seul exemplaire de la première édition. Entre trois et cinq heures de l'après-midi, 5,000 volumes avaient été expédiés à Boston, Chicago, Philadelphie et Washington. Le lendemain, la septième édition était épuisée et les ordres continuaient à affluer de tous les points du pays. Une édition anglaise des *Études politiques et morales* paraît chez MM. Hodder et Stoughton.

— M. C. Caspar, antiquarian bookseller and publisher (Milwaukee, Wisconsin), publie un « Directory of the American Booksellers and Dealers in second-hand books of the United States.

Cet ouvrage, destiné aux seuls souscripteurs, contient les adresses des librairies s'occupant spécialement de l'achat et de la vente de livres d'occasion ainsi que la désignation de leur spécialité. Le « Directory » contient environ 220 pages petit in-8°. — Le prix de souscription est de cinq dollars.

— *By Shore and Sedge* est le titre du dernier volume de nouvelles sorties de la plume féconde de Bret Harte. — Deux de ces nouvelles avaient déjà paru antérieurement : *A Ship of 49,* dans le English Illustrated, et l'*Apostle of the Tules,* dans Longman's Magazine.

PUBLICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES ÉTRANGÈRES *nouvellement parues.*

Allemagne. — *Verzeichniss der Sammlungen des Börsenvereins der deutschen Buchhändler.* I. — Catalogue de la bibliothèque de l'Assoc. des libraires allemands, par F. H. Meyer. Leipzig, XXXVI-708 p. in-8°.

— *Reusch, der Index der verbotenen Bücher.* Ein Beitrag Zur Kirchen und Literaturgeschichte. — Les livres mis à l'index, contribution à l'histoire religieuse et littéraire. 2 vol. in-8°. Bonn, chez Max Cohen. — Prix : 50 francs.

Angleterre. — *Dictionary of National Biography,* edited by Leslie Stephen. — Troisième vol. Londres, Smith elder et Cie, 458 p. in-8°.

— *Halkett and Laing : A dictionary of the anonymous and pseudonymous literature of Great Britain.* — Vol. IIIe. — Edinburgh, Paterson, 800 p. in-8°.

— *L. Hutton : Literary Landmarks of London,* 362 p. in-8°.

Italie. — *Attili : La Stampa italiana in Romania.* — Roma, tip. economica, in-32, p. 15.

Codici Cassinesi applicata ai lavori industriali esemplate da un Monaco di Monte Cassino, opuscolo che serve di spiegazione alle tavole grafiche fatte a mano, esposte alla Esposizione Nazionale di Torino 1884, e premiate con medaglia d'oro. — Tip. di Monte Cassino, 48 p. in-4°.

— *La presse florentine à la mémoire du prince Paul Demidoff* de San-Donato; traduit par Ch. Catanzaro. Florence, imp. Cellini, in-16, p. 16.

Norvège. — *Halvorsen : Norsk for fatterlexikon* 1814-1880, 9e fascicule. Christiania, 569 p. in-8°.

États-Unis. — *Longfellow, Collector's Handbook,* a bibliography of first editions. New-York, W. E. Benjamin.

— *The Coöperative Index to periodicals,* issued quarterly, edited by W. J. Fletcher. Vol. I, n° 2, april-june 1885. New-York : Publication office. — Prix annuel : 10 francs.

(Supplément au *Library Journal*).

Indes. — *Catalogue of books printed in the Bombay presidency during the year 1884.* — Bombay, Office of the registrar of native publications.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

— Erratum. — Dans l'article de notre collaborateur Ch. L. L. sur *Madame de Sévigné historien*, une ligne tombée a donné lieu à une erreur qui doit être rectifiée ainsi qu'il suit : « P. 287, Julie d'Angennes, marquise de Rambouillet »; lapsus; Mme de Rambouillet était née Catherine de Vivonne, fille de Jean, marquis de Pisani, et de Julia Savelli; et sa fille... etc.

Le centenaire de Ronsard. — La commission exécutive du tricentenaire de Ronsard a décidé en principe l'érection d'une statue au poète vendômois. Des fêtes auront lieu probablement à Vendôme, pays de naissance du poète, à une époque encore indéterminée.

Voici la composition de la commission : présidents d'honneur, MM. Leconte de Lisle, Th. de Banville; président, M. François Coppée; vice-président, M. Paul Déroulède; secrétaire, M. Alexandre Laroque.

A propos de ce centenaire, notre collaborateur, M. Ch. L. Livet nous a adressé la lettre suivante :

« Vichy, 12 juillet 1885.

« Monsieur le directeur,

« A la première réunion de la commission qui s'est constituée pour célébrer le troisième centenaire de la mort de Ronsard, on s'est demandé si le concours de la Ligue des Patriotes, présidée par M. Déroulède, pouvait être accepté. La réponse n'était pas douteuse : il a suffi de rappeler que Ronsard avait contribué à

« Cet incident de la séance m'a remis en mémoire un document intéressant que j'ai retrouvé et copié moi-même dans les archives de Lisbonne : c'est une lettre adressée par Charles IX au cardinal-infant de Portugal, le 14 novembre 1570, pour lui demander la croix de chevalier de l'ordre du Christ, en faveur de « notre amé et féal conseiller, aumônier ordinaire, Messire Pierre de Ronsard, gentilhomme vendômois... l'honneur de vous et de la Republicque françoyse. »

La lettre que nous reproduisons ici est écrite sur la largeur d'une grande page in-4°, en caractères dits « de civilité »; elle se trouve aux archives nationales de la *Torre do Tumbo, corpo chronologico, parte 2e, maço 248, documento 11.*

LETTRE DU ROI CHARLES IX
AU CARDINAL-INFANT DE PORTUGAL

Tresexcellant et tresIllustre Prince nre (notre) trescher et tresamé cousin,

« Ayant entendu la singuliere affection que nre amé et féal conseiller aulmosnier ordinaire me Pierre de Ronsard gentilhomme Vandomoys a au service grandeur et prosperite de lordre de [la] croix de Christ et pour mieux s'y employer de parvenir au rang des chlrs (chevaliers) dud. ordre nous escripuons (écrivons) pntement (présentement) a nre (notre) trescher et tresamé bon fre (frère) et cousin le roy de Portugal eu faueur dudit de Ronsard a ce que son bon plaisir soit les y voulloir receuoir Et saichant (sachant) combien vous pouuez pour luy en cest endroict nous avons bien voullu vous prier comme nous faisons

audit de Ronsard cette grace envers nostred. bon fre (frère) De laquelle nous sommes asseurez quil leu trouuera digne pour estre personnaige tresexcellent en scauoir et qui nous a faictz de grandz et signallez seruices a l'honneur de nous et de la Republicque francoyse nous est grandement recôde (recommandé) vous asseurant que nous receuerons a singulier plaisir la faeur quil vous plaira luy impartir en nre (notre) côsiderâon (considération) et dont nous nous souuiendrons quand en pareil cas daulcune chose nous vouldrez requerir Priant Dieu tresexcellant et tresIllustre prince vous auoir en sa s^le garde Escrip a Soissons ce XIIIJ^me jour de nouuembre 1570

CHARLES.

A tresexcellant et tresIllustre
Prince nre trescher et tresamé cousin
Le Cardinal infant de
Portugal.

« On sait qu'en 1570 la *Republicque francoyse*, c'est l'État françois ; il n'en est pas moins piquant de voir cette expression sous la plume de Charles IX ; en ce moment, où Ronsard est remis en lumière, elle est doublement d'actualité. CH. L. LIVET.

Une fête en l'honneur de Villon. — On parle de célébrer la fête de Villon. Une réunion a été tenue pour élire un comité d'organisation. M. J. Barbey d'Aurevilly a été acclamé président d'honneur ; MM. Jean Richepin, Émile Goudeau, présidents ; M. Roques, secrétaire ; M. Albert Tinchant, secrétaire adjoint. MM. Jules Claretie, Guy de Maupassant, Gervex, Émile Blavet, Ph. Burty, etc., complètent ce comité, dont les délibérations vont être activement poussées.

Société française des amis de Rabelais. — Le Livre a déjà eu l'occasion de parler d'une société qui s'est fondée à Tours, il y a quelques mois, sous les auspices de plusieurs tourangeaux rabelaisiens.

Cette société, qui s'intitule *Société française des amis de Rabelais*, s'est, comme nous l'avons dit, donné pour mission de s'occuper d'une édition complète des œuvres de Rabelais et d'encourager les recherches sur le séjour que fit le curé de Meudon dans le Poitou, le Berry, le Perche, le Languedoc et dans plusieurs autres provinces.

La Société se propose de provoquer tous les ans un Congrès dans lequel mémoires, éloges, biographies, commentaires, etc. ayant trait à Rabelais seront lus, appréciés et récompensés selon leur mérite et leur importance.

Nous venons de recevoir du président de cette société, M. Audiger, demeurant à Tours, 3, place Saint-Venant, le sommaire des questions et propositions qui seront soumises à l'étude des *Amis de Rabelais* à l'ouverture de leur premier Congrès. Ce sommaire, très détaillé, ne comprend pas moins de 90 questions.

En voici les principales :

Dates de la naissance et de la mort de Rabelais ; — Lieux où il est né, où il est mort, où il a été enseveli ; — Famille de Rabelais ; — Recherches sur ses neveux et ses cousins ; — L'Ermite de Sainte-Radegonde ; — Séjours de Rabelais dans la Touraine, à Lyon, Grenoble, Rambouillet, Metz, Narbonne, Toulouse, Paris ; — Portraits de Rabelais ; — Licence de Rabelais ; — Rabelais a-t-il résidé à Meudon ? — Date de l'apparition du premier livre de Pantagruel ; — Dates de l'apparition du Gargantua, des *Grandes Cronicques* ; — Authenticité du cinquième livre du roman de Rabelais ; — Authenticités des *Grandes Cronicques*, des *Cronicques admirables*, des *Navigations de Panurge*, des *Songes drolatiques de Pantagruel* ; — Séjour de Villon à Saint-Maixent ; — Notice sur les éditions des auteurs anciens, données par Gryphius, à Lyon, avec le concours de Rabelais ; — Quel est le véritable auteur du *Triomphe de haulte et puissante dame Vérolle*, attribué à Rabelais ? — Quel est le véritable auteur du *Moyen de parvenir*, attribué par plusieurs à Rabelais ? — La géographie de Rabelais ; — La botanique de Rabelais ; — La médecine de Rabelais ; — Les commentateurs et les biographes de Rabelais ; — Les éditeurs de Rabelais ; — La pédagogie de Rabelais ; — Les héros de Rabelais ; — Mémoires sur les langues et les dialectes auxquels Rabelais a fait des emprunts.

Nous aurons à reparler de cette intéressante société.

L'inventaire de Victor Hugo. — L'inventaire de Victor Hugo, qui avait été un instant abandonné, vient d'être repris par M. Georges Pallain, fondé de pouvoir de M. Léon Say, par les deux notaires de la famille et les autres héritiers.

Parmi les pièces de théâtre trouvées hier, les principales sont : *la Forêt mouillée*, sorte de féerie philosophique où parlent des plantes et des fleurs ; *l'Épée*, drame légendaire héroïque ; *Mangeront-ils ?* pièce moderne, probablement socialiste, et *la Grand'mère*.

On a vainement cherché le manuscrit des *Deux Jumeaux*, pièce en vers commencée par Hugo en 1837 et laissée inachevée pour les raisons suivantes :

Victor Hugo, lorsqu'il écrivait une pièce, avait coutume de la lire, acte par acte, à Mme Hugo, à sa fille aînée, Léopoldine, et à ses amis, le peintre Louis Boulanger, MM. Auguste Vacquerie et Paul Meurice.

Les premiers actes des *Deux Jumeaux* furent lus à Villequier vers 1839. Qui fut indiscret ? Probablement Louis Boulanger, qui étant aussi un grand ami de Dumas père, lui raconta probablement le scénario de ce drame, dont l'intrigue n'est autre que l'histoire du Masque de fer.

Quelques années plus tard, Hugo retrouva dans *le Vicomte de Bragelonne* la principale scène de sa pièce, celle où Anne d'Autriche, mise en présence de ses deux fils, hésite à déclarer lequel est Louis XIV.

Profondément dépité de voir ainsi son sujet défloré, Victor Hugo renonça aux *Deux Jumeaux*.

Qu'est devenu le manuscrit ?

Il est sans doute perdu, car il n'existe pas parmi les papiers renfermés dans le grand bahut de la chambre

du maître. M. Paul Meurice a fait dernièrement un voyage à Hauteville-House et ses recherches pour retrouver les *Deux Jumeaux* ont été infructueuses.

Dans son volume intitulé : *Profils et Grimaces*, M. Auguste Vacquerie parle des pièces de théâtre écrites par Victor Hugo en exil, et il raconte l'intention où était alors le grand poète de les réunir en un volume dont le titre aurait été : *Théâtre en liberté*.

Voici l'explication de ce titre :

C'était l'époque où le théâtre de Hugo était interdit par l'Empire. Les pièces nouvelles de l'illustre exilé ne pouvaient donc pas être jouées. Il en profita pour leur donner des développements dépassant le cadre de la scène.

Mais aujourd'hui que le théâtre de Hugo est rendu au public, ce titre n'aurait plus de raison d'être. MM. Vacquerie et Meurice, dont l'intention est de publier le premier volume du théâtre posthume de Victor Hugo au mois d'octobre de cette année, trouveront un autre titre, mais celui de *Théâtre en liberté* sera conservé comme sous-titre.

Détails inédits sur Béranger. — M. André Cochut, directeur honoraire du Mont-de-Piété de Paris, a communiqué au *Temps*, sur Béranger, des détails inédits.

Béranger a été employé au Mont-de-Piété de Paris, mais il n'y est pas resté longtemps.

Le gouvernement de Juillet, qui devait de la reconnaissance à Béranger, imagina de le nommer garde-magasin au Mont-de-Piété : c'était alors une place d'environ 6,000 francs. L'auteur du *Grenier* et des *Gueux* employé au Mont-de-Piété !

Après avoir fonctionné pendant quelques jours, Béranger comprit que ce poste n'était pas fait pour lui. Il obtint du gouvernement qu'on nommât à sa place un de ses camarades, Benjamin Antier, chansonnier comme lui. Il fallait pour cette place fournir un cautionnement de 20,000 francs. Béranger, qui était déjà, paraît-il, en possession d'une certaine aisance, fournit la somme, ainsi qu'on le voit par le document que voici :

Extrait du registre des cautionnements en rentes. — F° 10.

« M. Jean-Pierre-Benjamin Antier, garde-magasin au Mont-de-Piété.

« N°. 2. — Cautionnement en rente fourni par M. de Béranger.

« Dépôt effectué au Mont-de-Piété, le 21 février 1832, par M. de Béranger, ci-après nommé, d'une inscription de rente de 5 o/o, n° 31,036, série 3, en date du 15 février 1832, au nom de Béranger (Pierre-Jean), pour servir de cautionnement à Jean-Pierre-Benjamin Antier, en qualité de garde-magasin au Mont-de-Piété, pour la somme de mille francs, ci..... 1,000

« Reçu au pair, en vertu de l'ordonnance royale du 6 juin 1830, c'est-à-dire pour la somme de 20,000 fr. en capital, à laquelle a été fixé ledit cautionnement de M. Jean-Pierre-Benjamin Antier, en la qualité susénoncée (avec jouissance du 22 septembre 1831). »

Un peu plus tard, soit que Béranger eût besoin de reprendre son argent, soit que Benjamin Antier ne remplît pas les conditions qu'exige ce service, on créa pour l'ami de Béranger une place de chef de bureau des engagements, pour laquelle un cautionnement n'était pas demandé. Antier fit de cette place une sorte de sinécure et la conserva jusqu'à l'extrême vieillesse.

Reliure singulière. — M. Leroy fils, avocat à Valenciennes, possède, dit-on, un exemplaire de la traduction des *Géorgiques* de Delille, relié en maroquin et portant sur le plat, sous un ovale de fin parchemin, un morceau de la peau du poète enlevé au scalpel par un carabin lorsqu'on embauma son corps.

Un portulan de 1502. — La Bibliothèque nationale est sur le point d'acquérir un portulan de 1502 qui constitue un des plus curieux documents de l'histoire des découvertes géographiques à la fin du xve siècle.

L'auteur portugais, anonyme, y a figuré toutes les terres et les mers connues à cette époque. Toutes les côtes d'Afrique y sont couvertes d'une foule de noms d'une écriture microscopique.

La forme du continent noir y est dessinée avec une remarquable exactitude. Madagascar est trop petite et trop éloignée de la côte. Zanzibar est placé à l'est de Madagascar. Les péninsules asiatiques, l'Arabie et l'Inde, y figurent, ainsi que Ceylan (Sei-lam), qui se répète plus loin sous le nom de Taprobane, et les îles Adaman (les îles de la Bonne-Fortune) et la contrée de Calicut. A l'occident, le cartographe a marqué la terre de Corte Réal (découverte en 1501), les Antilles, et la côte des Guyanes et de Venezuela, aperçue en 1487 et en 1500.

Ce curieux parchemin indique, au nord-ouest et au nord, des terres qui peuvent être le Groenland et une terre dite du Travailleur (*Terra Laboratis*), qu'il est cependant difficile de reconnaître pour le Labrador.

Mouvement littéraire dans les facultés de province. — Le vice-président de l'Académie de Paris, M. Zeller, a dernièrement entretenu ses collègues du mouvement littéraire et scientifique né et développé en province sous l'impulsion des plus importantes des Facultés des lettres.

C'est la Faculté des lettres de Bordeaux qui a pris l'initiative, en commençant, il y a six ans, et en continuant la publication de ses annales, recueil de travaux littéraires, philosophiques, historiques, philologiques, auquel collaborent les professeurs de ladite Faculté et quelques hommes de lettres et écrivains de la localité.

Les *Annales* ne comptaient que trois années d'existence quand les professeurs de la Faculté des lettres de Toulouse se sont associés à leurs collègues de Bordeaux pour l'œuvre commune. La publication devint ainsi le savant organe des deux facultés.

La Faculté des lettres de Lyon, sous le titre d'*Annales*

nuaire, a donné une publication analogue, qui a tout de suite obtenu un vif et légitime succès.

Le *Bulletin* de la Faculté de Poitiers a ensuite pris, depuis deux ans, une importance qui le rapproche des deux publications qui l'ont devancé.

La Faculté de Caen vient, par une première publication autonome, remplie d'articles du plus haut intérêt, de s'associer à ce mouvement. Il y a là d'anciennes et honorables traditions qui sont restées vivaces. L'université de Caen, déjà célèbre au XIIIe siècle, avait valu à la capitale de la basse Normandie, séjour de prédilection de Guillaume le Conquérant, le surnom mérité d'*Athènes du Nord.*

Dans une forme, il est vrai, plus scolaire, la Faculté des lettres de Douai n'a pas voulu rester en arrière.

Enfin M. Zeller annonce que la Faculté des lettres de Rennes se prépare, par une publication annuelle, faite d'après les riches collections et dépôts d'archives des départements et des villes de Bretagne, à suivre des exemples si heureusement contagieux.

En somme, presque la moitié des académiciens de province a pris part à ce mouvement, qui atteste la vitalité de notre enseignement supérieur.

L'Académie, dit M. Zeller, accueillera très certainement avec faveur le succès de ces différentes entreprises, qui mettent à la disposition des savants professeurs de nos Facultés d'importants organes de publicité. Ce succès ne fera pas moins d'honneur aux premiers initiateurs de ce mouvement qu'au ministère de l'instruction publique, qui, depuis plus de dix ans, et surtout sous la féconde direction du regretté Albert Dumont, n'a rien négligé pour relever notre enseignement supérieur.

Pseudonyme découvert. — L'auteur des Amours secrètes de Pie IX. — On a beaucoup parlé ces jours-ci, sans le connaître, de l'auteur des *Amours secrètes de Pie IX.* M. Moynet, mis en cause par M. Taxil, écrit, à ce sujet, à l'un de nos confrères du matin :

Asnières, 6 août.

« Monsieur le secrétaire,

« Les *Amours secrètes de Pie IX* ont été conçues par M. Léo Taxil. C'est lui qui a trouvé le titre, écrit la préface et rédigé les prospectus, affiches, etc. Je n'ai été que l'un de ses collaborateurs à cette publication, qui fut signée du pseudonyme collectif de C. S. Volpi, ancien camérier.

« Je ne sais donc pas ce que mon nom vient faire dans la conversion de M. Léo Taxil, qui a l'impudence de parler de mes comptes d'auteur à sa librairie, en oubliant de mentionner que ces comptes sont loin d'être soldés.

« Veuillez recevoir, monsieur le secrétaire, l'assurance de ma considération distinguée.

« G. Moynet,

« 29, avenue Casimir (Asnières). »

M. Henry Houssaye et son homonyme. — Nous lisons cette lettre dans le *Figaro* du 19 août 1885 : *A Monsieur Magnard, rédacteur en chef du* Figaro.

« Mon cher ami,

« Permettez-moi de répondre par le *Figaro,* lu partout et même ailleurs, à un grand nombre de lettres qui m'avertissent que j'ai marié mon fils Henry Houssaye sans leur en faire part. Bien mieux, il en est qui m'avertissent que les jeunes mariés se sont envolés à Guernesey, en la maison de Victor Hugo, le jour de la célébration de leur mariage même, pour y commencer leur lune de miel.

Or cette lune de miel, qui ne sera jamais une lune rousse, a déjà bien plus de trente-deux quartiers de noblesse. La vérité, c'est que mon fils, à cette heure à Guernesey, s'est marié il y a quelques années en la même église que son homonyme qui se mariait hier.

Je ne puis que souhaiter la lune de miel à M. Henri Houssaye. C'est, me dit-on, un homme distingué, mais il faut bien marquer qu'il y a deux Houssaye qui portent le même prénom : le premier, mon fils, l'historien de la Grèce, avec un Y ; l'autre, l'administrateur de l'*Agence Havas,* avec un I.

Cordialement,

Arsène Houssaye.

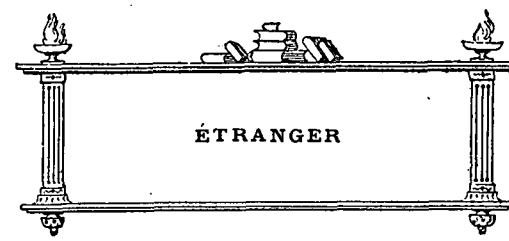

Angleterre. — *Le roman-feuilleton.* — La *Revue politique et littéraire* nous apprend que la mode du roman-feuilleton s'introduit en Angleterre. Elle est encore confinée aux journaux de province, mais elle réussit si bien auprès de leur public, que ces journaux peuvent faire les frais de feuilletons commandés aux romanciers les plus en vogue. On a remarqué que le roman-feuilleton, réuni en volume, se vend à tout autant d'exemplaires que s'il était inédit.

Longfellow. — Peu de poètes ont joui d'une aussi grande popularité que Longfellow. L'éditeur américain de ce poète a évalué, au soixante-quinzième anniversaire de sa naissance, le nombre des volumes de Longfellow vendus par lui à 325,350. En outre, dans la Grande-Bretagne et dans l'Irlande, on vend, chaque année, 30,000 volumes de lui. D'autres nations ont su aussi apprécier ce poète. De ces ouvrages il existe 36 traductions allemandes, 9 italiennes, 8 françaises, 5 suédoises, 4 portugaises, 3 polonaises, 2 danoises, 2 hollandaises, 1 russe, 1 espagnole, 1 chinoise, 1 hébraïque et 1 en sanscrit.

Allemagne. — *Le commerce de la librairie à Leipzig.* — Dans le premier trismestre de cette année, il a été exporté de Leipzig aux États-Unis pour 100,000 dollars de livres, d'images, de publications illustrées, de chromolithographies et de musique.

Suisse. — *Les droits d'auteur. — La conférence internationale.* — La conférence ayant pour but l'élaboration définitive d'une convention de protection internationale des droits d'auteur a dû se réunir à Berne, le 7 septembre. Nous aurons occasion de revenir sur les décisions prises au cours de ce Congrès.

Suède. — *Le mouvement de la librairie en Suède.* — Le catalogue annuel de la librairie suédoise (*Arskatalog for Svenska Bokhandeln*, 1884) mentionne 1,134 ouvrages et brochures comme ayant été imprimés au courant de l'année 1884.

Ce nombre se subdivise comme suit :

Romans et nouvelles	184
Théologie	132
Économie et technologie	80
Linguistique et éducation	73
Poésie lyrique et dramatique	66
Sciences médicales	58
— naturelles	57
Beaux arts	57
Histoire et politique	52
Législation	38
Mathématiques	37
Géographie	36
Divers	264
Total	1.134

Hongrie. — *La séance publique annuelle de l'Académie hongroise des sciences.* — L'Académie hongroise des sciences vient de nommer un nouveau président, et son choix s'est porté sur M. Auguste Trefort, ministre de l'instruction publique.

Les journaux de toutes les nuances approuvent avec une rare unanimité cette élection. M. Trefort fut, pendant près d'un demi-siècle, un des collaborateurs dévoués de Kossuth, Deák, Szálay, Eötvös, Csengery, dans la grande œuvre de la régénération du peuple hongrois, et se trouve, depuis onze ans, à la tête du ministère de l'instruction publique.

La séance annuelle de l'Académie a été ouverte par M. François Pulszky, qui a prononcé le discours suivant :

« C'est en 1841 — il y a plus de quarante ans de cela — que je fus nommé membre honoraire de cette académie, à une époque mouvementée, secouée par les harangues de Louis Kossuth et électrisée par les chansons de Petöfi, deux hommes qui manquent à la gloire de notre corporation.

« D'aucuns ont parlé de cet oubli et nous l'ont amèrement reproché. Ils ont invoqué l'exemple de l'Académie française, qui représente si parfaitement le génie de la nation et qui a su s'associer toutes les illustrations qui feront la gloire de ce pays. Cependant il ne faudrait pas oublier que l'Académie française a une organisation exceptionnelle, qu'elle constitue seulement une division de l'Institut de France et que les autres classes ont pris à leur charge le travail prosaïque qui constitue la tâche principale de toute académie.

« La nôtre — de même que les quatre dernières classes de l'Institut de France — ne recherche pas le génie, mais plutôt les hommes de la besogne ardue quand elle nomme ses titulaires.

« Le génie n'est pas à son aise dans le cadre restreint des académies. La postérité lui élève des statues, mais il est rare que les contemporains lui donnent un fauteuil de ministre ou un siège d'académicien.

« Notre Académie, suivant en cela l'exemple de l'étranger et surtout celui de l'Allemagne, s'est proposé pour tâche principale de réunir les matériaux scientifiques, d'établir les rapports de notre langue avec d'autres idiomes, de rechercher les vestiges de l'ancienne langue hongroise et de publier les documents de l'histoire nationale. Elle veut poser la base sur laquelle s'élèvera le temple de la science hongroise. Ce sont là des travaux qui exigent des recherches laborieuses plutôt que des conceptions ingénieuses.

« Mais il ne faut pas croire que notre Académie oublie les besoins du présent. De tout temps elle a été, chez nous, l'intermédiaire de la science étrangère; les œuvres littéraires qu'elle fait traduire, les revues qu'elle subventionne répandent la lumière dans le grand public; en même temps elle prend à sa charge la publication des ouvrages scientifiques originaux, cette tâche étant encore trop peu rémunératrice chez nous pour qu'on puisse s'en remettre aux éditeurs.

« Certes, ce dernier fait n'est pas de nature à nous enorgueillir; mais à l'époque de la fondation de notre Académie la situation était bien plus déplorable encore. Les libraires n'éditaient aucun livre hongrois; le public n'achetait rien de ce qu'on écrivait en hongrois; le roman restait sur les rayons tout aussi bien que l'ouvrage scientifique; les auteurs qui voulaient être imprimés en étaient alors réduits à se mettre en quête d'un Mécène. Aussi, les fondateurs de l'Académie eurent-ils tout d'abord la préoccupation d'assurer à quelques membres titulaires de chaque section une modeste pension. On n'imposait pas d'obligation déterminée à ces pensionnaires; on voulait seulement les mettre à l'abri de tout souci matériel, pour qu'ils pussent se vouer entièrement à la science. C'était nécessaire. La littérature rapportait peu, et, en fait de belles-lettres, le public se contentait de l'*Aurora*. Quant aux articles scientifiques, ils ne trouvaient place que dans les *Tudomànyos Gyüitemènyek*, seule revue que nous eussions en ce genre.

« L'Académie devait multiplier ses prix et ses concours, afin d'offrir aux hommes de talent l'occasion de se présenter au public et de pouvoir vivre.

« Les temps ont bien changé depuis; notre littéra-

l'Académie, marche toute seule; il n'y a que les ouvrages scientifiques qui aient encore de la peine à trouver des éditeurs en dehors de l'Académie.

. . . . . .

« Tout en demeurant le fidèle gardien de la pureté de notre langue nationale, notre Académie s'est abstenue de vouloir l'enchaîner et d'entraver son libre développement. Elle ne s'est inféodée à aucune théorie et elle n'a jamais voulu imposer son autorité. Elle s'est inspirée de l'esprit de la liberté. Elle sentait qu'elle devait réunir en un faisceau les représentants de toutes les tendances littéraires et qu'elle n'en devait exclure aucune. C'est ainsi que l'Académie contribue à fonder la République littéraire hongroise, qu'elle s'efforce de l'agrandir au lieu de lui imposer des limites. C'est ainsi enfin qu'elle entend faire progresser la science, à l'aide des moyens que le patriotisme du public met à sa disposition. Elle est devenue populaire parce qu'elle s'est toujours efforcée de mettre d'accord son activité avec les exigences de la vie nationale, et parce qu'elle cherche à établir des rapports suivis avec le grand public auquel, chaque année, elle rend compte de son activité. Aujourd'hui, nous nous présentons de nouveau devant le public et nous avons la ferme conscience du devoir rempli.

(*Revue internationale paraissant à Florence*).

États-Unis. — *Une machine à stéréotyper.* — La machine à stéréotyper de Hagemann, qui supprime la composition dans les imprimeries et produit directement des matrices pour les clichés, a été reprise par les Américains, qui viennent de construire deux machines reposant sur le même principe.

La première, celle de Kimberley, paraît calquée sur la machine allemande ; Dement, l'inventeur de la seconde, emploie, au lieu de feuilles de carton, de longues bandes de papier très fort dans lesquelles viennent s'imprimer les poinçons de la machine. — Le travail terminé, on divise les bandes en lignes de la longueur voulue et on les colle sur du papier ainsi que cela se pratique pour les télégrammes Hughes.

Les journaux du monde. — En 1826, Balbi avait recueilli les noms de 3,168 feuilles périodiques paraissant dans les deux hémisphères. Quarante ans après, en 1866, M. Hatin portait le nombre des journaux du monde à 12,500; aujourd'hui le *Figaro* le porte à 35,000. Les journaux de langue anglaise ont toujours été en majorité. En effet, en 1826, on en comptait 1,378, en 1866 il y en avait plus de 5,000, et aujourd'hui ils sont au nombre de plus de 16,000, tant en Angleterre qu'aux États-Unis.

C'est en Chine qu'est né incontestablement le journal, mais sans sa forme officielle ; et si l'on en excepte une édition chinoise d'un journal anglais de Shanghaï, il n'y a pas aujourd'hui d'autre publication périodique dans tout l'empire chinois. Cependant les Chinois apprécient très bien les journaux, car ils en publient à Hongkong, à San-Francisco, dans tous les pays où ils sont groupés en nombre suffisant.

D'après M. Hatin, c'est à Venise que furent publiés les premiers journaux politiques, et ils ont devancé l'invention de l'imprimerie. Ces *Feuilles d'avis* étaient rédigées par ordre du Sénat de Venise pour tenir le public au courant de tout ce qui arrivait d'intéressant. Il paraît que dans la bibliothèque de Saint-Marc on possède encore un recueil complet des *Feuilles d'avis* pour les années 1595-1596 et 1597.

En France, les progrès du journalisme furent lents. Le premier *Mercure* parut en 1631, et en 1781 il n'y avait encore à Paris qu'une trentaine de feuilles périodiques. Aujourd'hui le Bottin remplit 54 colonnes avec la liste de tous les journaux qui paraissent à Paris.

Le *Figaro* estime qu'il se publie actuellement 6,800 journaux en langue française. Dans ce nombre, il faut comprendre ceux qui se publient en Algérie, aux colonies, en Belgique, au Canada, en Haïti, à l'île de France, en Suisse romande, et à l'usage des Français établis dans les pays où la langue française est hors d'usage populaire, comme l'*Italie* à Rome, le *Courrier de l'Europe* à Londres, le *Courrier des États-Unis* à New-York, etc., etc. Tous les journaux paraissant en France ne sont pas rédigés en langue française, plusieurs le sont en breton.

Il y a un certain nombre de journaux autographiés comme l'*Agence Havas* et les journaux indigènes de l'Inde anglaise ; d'autres sont calligraphiés, comme la *Correspondance scientifique de Paris*. Il y en a un, le *Louis Braille*, qui est destiné aux aveugles et qui est imprimé en relief à l'aide de la ponctuation dont l'aveugle Louis Braille est l'inventeur. Son rédacteur en chef, M. de la Sizerane, est également affligé de cécité, et grâce à ses efforts, le *Louis Braille* est un des journaux les plus répandus, quoique son nombre d'abonnés soit heureusement assez faible. Il n'y a pas dans le monde entier d'aveugle lettré qui ne cherche à se le procurer. Son prix d'abonnement est de *trois francs par an*. Il coûte 10 francs si on y joint la partie littéraire et musicale.

Le journal le plus grand du monde est le *Times*, qui vient de célébrer le centenaire de sa création, et qui publie régulièrement des numéros de 16 pages grand in-folio à 5 colonnes.

Le plus petit, au moins des journaux parisiens quotidiens, est le *Fil électrique*, qui publie chaque jour une feuille de 4 pages, d'un format à peu près équivalent à celui de *la Nature*.

Un grand nombre de journaux, même politiques, surtout en Italie, accompagnent leur texte de dessins à la zincographie. Il n'y a qu'à New-York qu'un journal illustré quotidien a été établi d'une façon régulière ; il se nomme le *Daily Graphic*. Il a débuté il y a une douzaine d'années en essayant d'organiser une expédition en ballon pour traverser l'Atlantique.



FRANCE

— M. Jacques-Victor Bonnet, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, où il avait succédé à M. Hippolyte Passy, vient de mourir à Lucerne, à la suite d'une congestion pulmonaire.

M. Bonnet était un économiste distingué, ancien collaborateur de la *Revue des Deux Mondes* et du *Journal des Débats*.

— Nous apprenons la mort de M. Ach. Bouillerot, décédé au mois de juin, à Dampierre-sur-Salon (Haute-Saône). Il s'était adonné aux recherches préhistoriques et avait publié en 1875 *la Montagne de Morey aux premiers âges de l'humanité*.

— Le 8 juin, est mort, à Dijon, M. Clermont-Janin.

On doit à ce savant de nombreux travaux sur l'histoire locale de la Bourgogne et sur la littérature orale de ce pays. Son ouvrage capital est le livre sur les *Sobriquets des villes et des villages de la Côte-d'Or;* à côté de cet ouvrage se placent les *Traditions de la Côte-d'Or,* des monographies consacrées aux *Pestes en Bourgogne,* aux *Fêtes de Noël,* à la *Semaine de Pâques,* etc. Il préparait d'autres ouvrages, parmi lesquels un *Recueil de chansons populaires de la Côte-d'Or,* que ses compatriotes tiendront sans doute à publier.

— M. Pascal Duprat, ancien député de la Seine et des Landes en 1848, est décédé le 17 août à bord du *Niger,* faisant la traversée de Rio-de-Janeiro à Bordeaux.

Son corps a eté immergé, le 19, en grande cérémonie.

M. Pascal Duprat avait soixante-neuf ans.

Élève du séminaire d'Aire-sur-l'Adour, il avait complété ses études à Heidelberg et était entré dans l'Université en 1840 comme professeur d'histoire à Alger, où il prépara un *Essai historique* sur les races anciennes et modernes de l'Afrique septentrionale, qui parut en 1845.

Revenu à Paris, il collabora à *la Réforme* et à *la Revue indépendante,* dont il prit la direction en 1847. volution de février, il concourut avec Lamennais à la fondation du *Peuple constituant.*

Nommé représentant du peuple dans les Landes, il fut un des plus chauds partisans du général Cavaignac; réélu à la Législative, il fit une vive opposition à la politique de l'Élysée, fut arrêté au 2 Décembre et banni. Il se retira à Bruxelles, où il fonda *la Libre recherche.*

Il passa ensuite en Suisse et devint professeur à l'académie de Lausanne; il fonda dans cette ville, en 1858, *l'Économiste.* Il habita aussi pendant quelque temps Naples et Turin, où il créa, vers 1862, le journal *l'Italie nouvelle.*

Au 4 septembre, il fut nommé ministre plénipotentiaire à Athènes, mais il refusa ce poste, fut élu député des Landes, siégea à l'extrême gauche et fonda le journal *le Peuple souverain.*

Non réélu dans les Landes, en 1876, il fut élu à Paris au second tour de scrutin dans le XVIIe arrondissement. Après le 16 mai, il fit partie des 363 et fut réélu le 17 octobre 1877. Lors des élections du 21 août 1881, M. Pascal Duprat, qui dirigeait alors le *Nouveau Journal,* ne soutint pas la lutte contre ses concurrents et se retira avant le second tour de scrutin.

Il avait été nommé en novembre 1882 ministre de France au Chili.

— On annonce la mort, à Nantes, de M. F. Hélie, ancien professeur de sciences appliquées à l'École d'artillerie de marine, commandeur de la Légion d'honneur, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans.

M. Hélie était un savant de premier ordre dont les travaux sur la balistique ont fait école. Il a été attaché pendant de longues années à la commission de Gavres et a participé à toutes les études faites sur les canons rayés jusqu'à ces derniers temps.

— Un archéologue distingué, M. J. Lamare, auteur d'une *Histoire de la ville de Saint-Brieuc,* est mort au mois de mai dernier.

— L'un des doyens de la presse parisienne, M. Louis Leroy, vient de mourir à l'âge de soixante-

Il a succombé aux suites d'une fluxion de poitrine, contractée il y a un mois.

M. Lous Leroy avait commencé par être attaché au dépôt des cartes du ministère de la guerre en qualité de graveur; il n'a même jamais tout à fait abandonné le burin et l'on connaît de lui quelques belles eaux-fortes.

Il entra dans le journalisme et collabora pendant vingt-cinq ans au *Journal amusant* et au *Charivari*, où ses articles et feuilletons obtenaient toujours un grand succès. Il faisait aussi dans le *Charivari*, sous une forme humoristique, le compte rendu du Salon. Comme si tant de travaux n'eussent pu lasser sa robuste belle humeur, il tenta, à diverses reprises, la fortune du théâtre. En 1863, il fit jouer à l'Odéon *les Plumes de paon*, puis *les Relais*, puis, au Gymnase, successivement et à peu d'années de distance : *les Mousquetaires de Bougival*, *le Cousin Jacques*, *les Reflets*, *la Chute*, *le Charmeur*, qui reçurent un accueil très honorable.

— Le *Nouvelliste* de Lille annonce la mort du P. Marquigny, jésuite, mort subitement d'une attaque d'apoplexie.

Le Père Marquigny était un homme fort habile, de grande volonté, ayant beaucoup étudié les questions sociales, et s'étant mêlé à presque toutes les sections des comités catholiques du Nord.

Le P. Marquigny a écrit jadis dans *les Études philosophiques et religieuses;* il est auteur de plusieurs ouvrages ; son livre sur *la Femme chrétienne* a particulièrement éveillé l'attention.

Comme orateur, le Père Marquigny avait de grands admirateurs.

Il avait été en correspondance suivie avec M. le comte de Chambord, et, à la mort de ce dernier, la comtesse l'avait appelé à Frohsdorff, pour ranger les papiers du défunt.

— L'éminent professeur de zoologie au Muséum, membre de l'Institut et doyen de la Faculté des sciences, est mort le mois dernier dans l'appartement qu'il occupait au Muséum. Il était âgé de quatre-vingt-cinq ans. M. Milne-Edwards laisse dans la science un vide qui sera difficilement comblé. Il lui a consacré sa vie entière, il a vécu pour elle, il a accompli des travaux qui ont beaucoup ajouté à la gloire scientifique de notre pays. M. Milne-Edwards était né à Bruges le 23 octobre 1800, de parents anglais. Il suivit la carrière de son frère, William-Frédéric Edwards, le savant physiologiste qui, en 1808, avait quitté Bruges et était venu à Paris pour y faire ses études de médecine. Milne-Edwards l'y rejoignit, y fut reçu docteur en 1823, exerça quelque temps la médecine, puis abandonna cette profession pour poursuivre l'étude des sciences naturelles. Il acquit rapidement une grande notoriété, publia de 1825 à 1832 plusieurs ouvrages, notamment ses *Recherches anatomiques sur les crustacés*, que couronna l'Académie *Manuel d'anatomie chirurgicale;* un *Nouveau formulaire pratique des hôpitaux*, ou choix de formules des hôpitaux de France, d'Angleterre, d'Allemagne et d'Italie.

Tous ses ouvrages furent traduits en anglais, en allemand et en hollandais. En 1838, il fut jugé digne de succéder à Cuvier à l'Académie des sciences. Reçu docteur ès sciences, il avait, pendant quelques années, professé le cours d'histoire naturelle au collège Henri IV; en 1841, il obtint la chaire d'entomologie au Muséum, puis, en 1843, celle d'entomologie et de physiologie comparées, à la Faculté des sciences. En 1862, il succéda au Muséum à Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, dans la chaire de zoologie et fut nommé directeur suppléant en 1864. M. Milne-Edwards avait été élu associé libre de l'Académie de médecine en 1854.

A plusieurs reprises, il fit partie du conseil de l'Université.

Il était commandeur de la Légion d'honneur depuis le 13 août 1861.

Les travaux scientifiques de M. Milne-Edwards sont aussi importants que nombreux. Aux Mémoires insérés par lui dans *les Annales des sciences naturelles*, recueil fondé en 1824 par MM. Audoin, Brongniart et Dumas, et dont M. Milne-Edwards dirigeait la partie scientifique, il faut joindre les grands ouvrages qui ont porté sa réputation si haut dans le monde entier : ses *Éléments de zoologie*, ses *Recherches pour servir à l'histoire du littoral de la France*, son *Histoire naturelle des crustacés* ou *Suites à Buffon*, ses *Leçons sur la physiologie et l'anatomie comparée de l'homme et des animaux*, ses *Recherches pour servir à l'histoire naturelle des mammifères*, etc. On lui doit en outre la réédition de *l'Histoire naturelle des non vertébrés*, de J.-B. de Lamarck.

L'année dernière, les nombreux amis et élèves de M. Henri Milne-Edwards ont voulu marquer par une fête l'achèvement de l'œuvre la plus importante du maître (*Leçons sur la physiologie et l'anatomie comparée de l'homme et des animaux*), et, à cette occasion, ils firent frapper en son honneur une médaille qui reproduisait les traits du célèbre professeur et témoignait par une légende les services qu'il avait rendus à la science et à l'enseignement.

C'est M. Milne-Edwards qui, le premier, a nettement exprimé le principe de la division du travail physiologique, et indiqué que cette division devait être le criterium à suivre dans l'indication du rang qui appartient à chaque espèce. Il a donné ainsi une signification précise aux épithètes d'inférieur et de supérieur, trop souvent employées d'une façon arbitraire. Ses idées au sujet des tendances de la nature dans le plan général de la création animale sont lumineusement exposées dans son *Introduction à la zoologie générale*, ouvrage remontant à 1853. M. Milne-Edwards a été chargé de plusieurs missions à l'étranger; il a accompagné notamment MM. de Quatrefages et Blanchard en Sicile, pour étudier la faune marine de ce pays.

— Tous les journaux ont signalé la mort de M. Adolphe Rocher, syndic des chroniqueurs judiciaires; il sera vivement regretté de tous ceux qui l'ont connu. Il avait débuté, en 1842, par le compte rendu de l'affaire Marcellange, et depuis cette époque il n'y a pas eu une affaire célèbre qu'il n'ait racontée au public, avec cette mesure et ce tact qui le distinguaient.

M. Rocher a collaboré au *Droit*, au *Figaro*, au *Temps*, à *l'Indépendance belge*, à *la Paix* et au *Gil-Blas;* c'est dans ces deux derniers journaux que, sous le pseudonyme de *El Cadi*, il rédigeait la chronique judiciaire.

— Il vient de mourir à Lyon, à l'âge de quatre-vingts ans, un littérateur, M. Alexis Rousset, qui n'avait pas voulu que ses ouvrages fussent publiés ailleurs que dans sa ville natale. Il a divisé, par testament, sa fortune, évaluée à 200,000 francs, en trente parts, qu'il lègue aux divers littérateurs, peintres et musiciens lyonnais.

— Nous avons annoncé, en son temps, la mort d'Alphonse Toussenel, l'auteur bien connu de *l'Esprit des bêtes*. Son frère, M. Théodore Toussenel, vient de mourir à son tour à l'âge de quatre-vingts ans. Il avait été professeur d'histoire au lycée Charlemagne, puis censeur au lycée Bonaparte; nommé inspecteur d'académie, membre du conseil départemental et du conseil académique, il avait pris sa retraite en 1870 et consacré ses loisirs à la rédaction de nombreux ouvrages d'éducation. On lui doit des traductions appréciées de *Wilhem Meister*, des *Contes d'Hoffmann*.

ÉTRANGER

Angleterre. — L'Académie des beaux-arts vient d'apprendre la mort d'un de ses membres associés, à Londres, M. Thomas Leverton-Donaldson, architecte. Il avait été élu en remplacement de Cockerell, le 21 novembre 1862.

On lui doit le magnifique ouvrage sur *Pompéi* (2 vol. grand in-fol.); de belles collections de dessins sur l'architecture antique; la Bourse de Londres; les plans du Temple de la Victoire, le monument élevé à la mémoire du prince Albert.

Plusieurs fois lauréat dans nos expositions universelles, il était décoré de plusieurs ordres.

— Le monde littéraire anglais vient de faire une perte sensible par la mort de lord Houghton, plus connu autrefois sous le nom de Moukton Milnes. Peu d'hommes de ce temps ont été aussi répandus dans le monde politique et dans le monde politique et dans le monde des lettres, non seulement en Angleterre, mais en Europe. Il était, comme on l'a dit, un homme de lettres parmi les gens du monde, et un homme du monde parmi les gens de lettres. Il est mort à soixante-seize ans, et faisait partie de la génération universitaire qui a produit Gladstone et Manning. Très aimable, très mondain, très cosmopolite, s'occupant beaucoup de toutes les littératures, il tenait une place sociale qui ne sera pas facilement remplie.

Bien qu'il eût beaucoup écrit, en vers et en prose, on se le rappellera plus comme un ami des lettres que comme un homme de lettres. Il avait entouré de soins les derniers jours du poète Gray, l'auteur de ce chef-d'œuvre, *un Cimetière de village*. Il avait inauguré le monument élevé à la mémoire de Thomas Hood, l'auteur de cette sombre et superbe plainte, *la Chanson de la chemise*. Il a été le premier à deviner Swinburne, l'ami de Victor Hugo. Ce qui restera de lui c'est surtout *la Vie de John Keats*.

Faisant partie de la société aristocratique, conservatrice autant que libérale, classique dans ce qu'il écrivait, il était romantique de choix et d'inclination. C'est le trait distinctif que nous voulons signaler en lui. Shelley, Keats, Hood, et aujourd'hui Swinburne, sont des romantiques. Lord Houghton, et c'est là un signe de grande perspicacité, avait deviné, quoiqu'il fût d'un autre temps, les tendances de la génération d'aujourd'hui. Il avait pressenti la réaction qui s'est faite dans ces derniers temps en faveur de Shelley, par exemple.

Italie. — *Le Livre* a annoncé dernièrement la mort du comte Terenzio Mamiani della Rovere. Dans la séance du 4 juillet de l'Académie des sciences morales et politiques, M. A. Geffroy a lu la notice suivante sur l'illustre associé étranger que l'Académie a perdu il y a quelques semaines. M. le comte Mamiani est mort à Rome le 21 mai dernier. Il était né le 18 septembre 1799. Sa biographie se confond presque entièrement avec l'histoire même de l'Italie, depuis les premières années de ce siècle jusqu'à nos jours. Il n'a pas seulement servi la cause italienne en prenant part à tous les débats et à tous les périls de la lutte politique: il l'a servie encore dans l'ordre intellectuel et moral, comme philosophe, comme professeur, comme publiciste et comme poète, par la parole et par la plume, par l'entier dévouement du citoyen et par l'exemple viril d'une haute vertu. Après avoir fait ses études classiques au Collège romain dirigé par les jésuites, il alla se fixer à Florence où, sous le gouvernement assez libéral des grands-ducs Ferdinand III et Léopold II, le parti national grandissait à l'aise. Respectueusement attaché au saint-siège comme catholique et comme Italien, mais patriote avant tout, le jeune Mamiani se lia bientôt avec les principaux chefs du parti. L'un deux, Suisse d'origine, mais Italien de cœur, Jean-Pierre Vieusseux, venait de fonder à Florence un cabinet de lecture qui était un foyer actif de propagande, et une revue intitulée *Antologia*, dont Mamiani devint un des collaborateurs les plus

remarqués. Un séjour à Turin, où il fut pendant deux ans professeur à l'école militaire, lui permit d'étudier plus attentivement la situation de l'Italie, et il conçut dès lors la pensée que la maison de Savoie était appelée à devenir le principal instrument de la délivrance et de la régénération nationales. Il était déjà fort en vue lorsque après la révolution de 1830, Bologne s'étant soulevé ainsi que plusieurs autres villes et ayant constitué un gouvernement provisoire, il accepta d'en faire partie avec le portefeuille de l'intérieur et se prononça hautement pour une lutte ouverte contre l'Autriche.

Réfugié à Paris, de 1831 à 1846, il devint président d'un comité national ayant pour double objet de grouper et de diriger toutes les forces de l'émigration italienne et de resserrer, en Italie même, les liens de fraternité entre les patriotes des diverses provinces. Il fit paraître, durant cette même période, divers écrits en prose et en vers, qui eurent un grand succès en Italie et ailleurs. Il rentra en Italie en 1846, rappelé par les vives instances de Charles-Albert, qui avait été vivement impressionné par la lecture d'une pièce de vers de l'illustre proscrit, publiée, dans la revue *l'Antonio*. Deux ans plus tard, nous le retrouvons à Rome, ministre de Pie IX, dont il se sépare promptement, pour laisser la place au malheureux Rossi. Après la fuite du pape à Gaëte, il accepta, mais ne garda encore que quelques semaines un portefeuille dans le gouvernement provisoire de Rome. Il redoutait pour l'Italie la république, qui ne pouvait aboutir, selon lui, qu'à une violente réaction ou à l'anarchie. Il retourna donc en Piémont, et il devint un des membres les plus influents du parlement de Turin. Il s'attacha avec un entier dévouement au roi Victor-Emmanuel et au comte Cavour, qui l'appela dans le premier ministère du royaume d'Italie.

Depuis lors, la carrière de Mamiani ne fut plus qu'un triomphe. Il fut successivement ministre plénipotentiaire à Athènes et à Berne, sénateur, conseiller d'État; il a eu tous les honneurs, il a suffi à toutes les hautes missions; mais il y a dans le comte Mamiani, outre l'homme d'État libéral et patriote, un poète et un philosophe. Comme poète, il compte dès maintenant parmi les classiques modernes de l'Italie.

La pensée qui anime ses compositions est un idéal de société où la religion et la politique se prêtent un mutuel appui, pour assurer le progrès et le bonheur par le développement simultané de la moralité et de la liberté.

Comme philosophe, il a traversé deux phases : Partisan, dans ses premiers écrits, de la philosophie de l'expérience, il a ensuite embrassé la doctrine des idées et fait profession de platonisme; ces deux phases de sa pensée ont d'ailleurs un fond commun, le spiritualisme.

Amérique. — Le Rév. Dr S. Irenæus Prime, un des « leaders » du journalisme religieux en Amérique, vient de mourir.

A partir de 1858, M. Prime était devenu l'un des directeurs et collaborateurs assidus du *New-York Observer* pour lequel il écrivit de nombreux articles. M. Prime laisse de nombreux ouvrages religieux et plusieurs volumes relatant ses voyages en Europe et dans l'Orient : *the Alhambra and the Kremlin, Letters from Switzerland, Life in New-York*, etc. C'est par ses *Irenæus Letters* qu'il s'est révélé journaliste de premier ordre. Un de ses ouvrages les plus connus, *the Power of prayers*, paru en 1858, s'est vendu à 175,000 exemplaires.

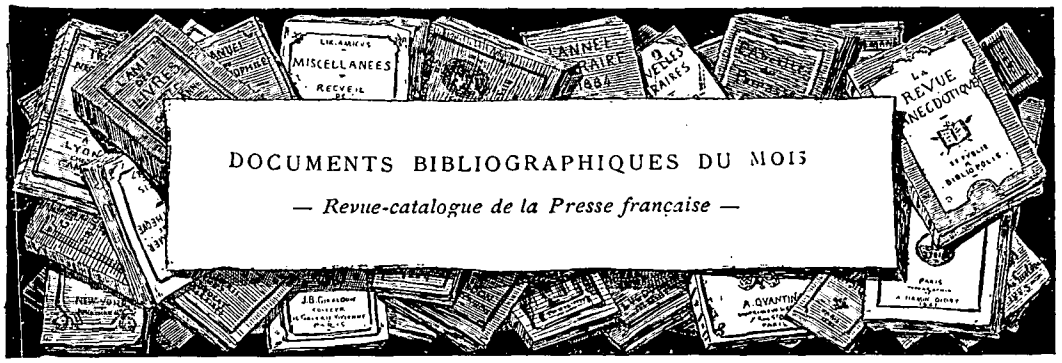

Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ART (15 juillet). De Léris : Saint-Marc de Venise. — Victor Ceresole : Alessandro Vittoria (suite). — P. Leroi : Le trésor de la basilique de Saint-Marc. — L'exposition de Nuremberg. — (1er août). E. Michel : Un portrait de famille de Frans Hals, au musée de Munich. — Ch. Dichl : Ravenne, étude d'archéologie byzantine. — Willems : La situation du musée de Cologne.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES CHARTES (3e livraison). J. Havet : Questions mérovingiennes; les découvertes de Jérôme Vignier. — Vacsen : Catalogue du fonds Bourré à la Bibliothèque nationale. — A. Leroux : Passage de Charles VII et du dauphin Louis à Limoges en 1439; des mêmes et de la reine de France en 1442. — BULLETIN DES BEAUX-ARTS (juillet). Exposition des œuvres de Prud'hon. Moreau le jeune. — Liste des dames françaises dessinateurs, graveurs, peintres et sculpteurs. — BULLETIN DU BIBLIOPHILE (mars-avril). V. Develay : Épîtres de Pétrarque. — Moulin : Le palais et l'Académie au XVIIe siècle. — Documents pour servir à l'histoire de la bibliophilie. — D'Allauch : *Le Comte de Circourt, son temps, ses écrits.* — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (11 juillet). Les colombiers militaires. — (18 juillet) Roulette métrique pour les mesures des distances sur les cartes. — (25 juillet). La photographie appliquée au lever des plans. — A propos de l'aérostation militaire. — (1er août). Note sur l'emploi des batteries à cheval dans le combat de la cavalerie. — Observations sur le fonctionnement du service d'état-major. — (8 août). Principes de réglage du tir. — Le règlement sur l'instruction du tir en Allemagne.

CORRESPONDANT (10 juillet). P. Thureau-Dangin : L'alliance et la rupture de M. Molé et de M. Guizot. — Villamus : Le journal de Gordon pendant le siège de Khartoum. — Sainson : Notre frontière naturelle du Maroc. — Ollivier : La Rome magyare. — (25 juillet). De Chevigny : Le Congo; explorations de MM. Stanley, de Brazza et Ballay. — Du Boys : Le centenaire de Manzoni. — Charpentier : Mme de Maintenon, institutrice, d'après une publication récente. — (10 août). C.-M. : L'Abyssinie. — d'Hugues : Mme de Rémusat. — Renaud de Moustiers : Rio-de-Janeiro. — Abbé Thomas : La condition primitive du genre humain d'après la science moderne. — De Lescure : *L'Europe et la Révolution française*, par M. A. Sorel. — Delaire : *Un Voyage au pays des Mille et une nuits*, par M. de Rivoyre. — CURIEUX (août). Mme Tallien. — La question Louis XVII. — Pseudonymes dévoilés. — Pairs de France. — Eug. Burnouf. — Les familles Legouvé et Sue.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (11 juillet). Un nouveau danger de notre politique coloniale : les intrigues à Tunis. — Une enquête universelle sur l'organisation du crédit et des banques. — Le mouvement économique aux États-Unis et au Canada. — (18 juillet). Les unions douanières en général et le projet d'union entre l'Allemagne et l'Autriche. — Le commerce extérieur de la France pendant les six premiers mois de 1885. — La conférence monétaire. — L'ancien régime économique en France. — Les populations agricoles : Normandie et Bretagne. — (25 juillet). La viticulture en Algérie et le phylloxera. — Le commerce extérieur de la France pendant les six premiers mois de 1885. — Le commerce extérieur de l'Angleterre pendant les six premiers mois de 1885. — (1er août). La population allemande : les Allemands à l'étranger et le commerce allemand depuis dix ans. — Les dépenses et les recettes de l'État français de 1870 à 1884. — L'ancien régime économique en France : les campagnes bretonnes avant la Révolution. — (8 août). La situation de l'entreprise du Canal de Panama : de la nécessité de renoncer à toute émission d'obligations et de transformer complètement la société. — Les dépenses et les recettes de l'État français de 1870 à 1884.

GAZETTE ANECDOTIQUE (15 juillet). Lettres de comédiens. — Œuvres posthumes de Victor Hugo. — Le sommeil pathologique. — (31 juillet). Testament littéraire de Victor Hugo. — Lamartine et Mme de Genlis. — Centenaire de Ronsard. — M. G. Ohnet. — Les Bonaparte et les Hugo. — Jules Bobillot, écrivain. — (15 août). Le comte Rapetti. — Le docteur Gérard. — Léo Taxil. — Lettre inédite de M. Thiers. — Le comte Tolstoï. — Le violon d'Ingres. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (août). P. Mantz : Rubens. — A. Michel : Le Salon de 1885. — L. Gonse : Exposition d'Adolphe Menzel à Paris. — Bonnaffé : Études sur le meuble en France au XVIe siècle. — Gueullette : Notes et renseignements inédits sur Prud'hon et sa famille. — De Lostalot : A. de Neuville. — Journal du cavalier Bernin en France.

L'HOMME (10 juillet). Sébillot : La guerre et les croyances populaires. — Letourneau : Divorce et adultère. — Daleau : L'ethnographie française. — (25 juillet). De Mortillet : Conservation des monuments mégalithiques. — Fauvelle : Signification des menhirs et des galgals. — Kerckhoffs : La nouvelle

INSTRUCTION PUBLIQUE (11 juillet). Ch. Huit : Polémique d'Arcésilas et de Carnéade contre les stoïciens. — Crouslé : Le style de Buffon. — Le Bidois : Olivier de Magny. — (18 juillet). Levallois : Fables de La Fontaine. — Croiset : L'éloquence d'Eschine. — Édelin : Étude sur la narration.— (25 juillet). Crouslé : Théories morales du XVIIIe siècle. — Monceaux : La réforme des grammaires modernes. — (1er août). *Les principes de la morale*, par M. E. Beaussire. — De Beaufort : Histoire de César Germanicus. — Levallois : La Fontaine. — Rouxel : La musique chinoise. — (8 août). Crouslé : La morale de Voltaire dans ses romans. — Martha : La philosophie à Rome. — Levallois : Les *Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné. — INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS (25 juillet). L'herbier de J.-J. Rousseau. — Rabelais, traducteur et éditeur. — Les patois de France. — Autographe de Paer. — Parodie de *Zaïre*. — *Ex Libris*. — Poésies d'Alfred de Musset. — Le romantisme en province. — L'histoire d'une géode, par G. Sand. — Lettre inédite de Le Sage au ministre Pontchartrain sur un projet de roman. — (10 août). Savants linguistes. — Œuvres inédites de Bouilhet. — Fable de Gracchus Babeuf. — Le talon de Voltaire. — Portraits-charges de Vallès. — Abréviations bibliographiques. — *Ex Libris*. — Inadvertances de Ponson du Terrail. — Macaronades classiques. — Prétentions nobiliaires de Sainte-Beuve. Collections bizarres. — Tombeau de Victor Hugo. — Ouvrages sur les graveurs. — Bibliothèque des ducs de Bavière. — Le mahdi et le martyrologe romain.

JEUNE FRANCE (Juin). Sutter Laumann : La dame de Carnoet. — M. Proth : Le Salon. — Boutarel : La question de l'Opéra. — (Juillet). L. Cladel : Le rouge. — Morre : Aug. Dietricht. — P. Bourget : Sur un christ. — (Août). Dietricht : F. Frank. — Evens : Bredero ; notes sur la littérature hollandaise. — Gross : Un poète allemand ; Schack. — Morice : Edmond Haraucourt. — JOURNAL DES ÉCONOMISTES (juillet). De Molinari : Les lois naturelles de l'économie politique. — Schwiedland : L'historisme économique allemand. — De Beaumont : La grève des tailleurs et l'industrie du vêtement. — JOURNAL DES SAVANTS (juillet). Ad. Franck : Le nouveau spiritualisme. — Gaston Boissier : L'administration des musées et des fouilles en Italie. — A. de Quatrefages. Croyances religieuses des Hottentots et des Boschimans. — R. Dareste. Codex legum Slavonicarum. — B. Hauréau : Manuscrits du Mont-Cassin.

MAGASIN PITTORESQUE (31 juillet). Les portraits du cardinal de Richelieu. — La musique chez les Chinois. — (15 août). Barbiers chinois. — Comment on doit lire et écrire. — Scènes de la vie des fourmis. — Le Pont des Trous, à Tournai. — Charles Stuart et Olivier Cromwell. — MATINÉES ESPAGNOLES (15 et 22 juillet, 1er août). Herculano : Histoire de l'Inquisition. — (8 août). Des Godins de Souhesmes : Voltaire et Victor Hugo. — MOLIÉRISTE (août). Hillemacher : Tartuffe, Arnolphe, Alceste, personnages sérieux. — Une signature de Molière. — Baluffe : A propos de Madeleine Béjart.

NATURE (18 juillet). L'exploitation du pétrole et son application au chauffage des locomotives. — La crémation dans l'Inde méridionale. — L'éruption d'un volcan à Java. — Le cylindrographe. — Pont levant du canal de l'Ourcq, à Paris. — L'île de la Réunion ; climat, production, situation économique. — (25 juillet). Le centenaire de Pilatre de Rozier et Romain. — Consommation des liquides dans les principales villes de France. — Le rayon vert et l'équerre chromatique. — Transport d'un phare de Buddonness (Écosse). — Un acarien utile : le *Spherogina ventricosa*. — Les Lapons. — (1er août). Numération des microbes dans les eaux. — Deux ballons perdus en mer. — La vie au fond des mers. — La télégraphie optique. — L'île de la Réunion. — (8 août). Henri Milne-Edwards. — Le photoscope. — Les légendes des Iroquois. — La distribution de la force à domicile par l'air raréfié. — Une langue commerciale universelle. — Insecte fossile du terrain houiller. — NOUVELLE REVUE (15 juillet). De Villenoisy : L'armée allemande. — Gervais : La France au Tonkin. — H. Joly : La démocratie et les études. — (1er août). Boussingault : Les secousses souterraines dans les Andes. — Zogheb : L'Égypte économique depuis Méhémet-Ali. — Richer : De la suggestion hypnotique.

POLYBIBLION (juillet). Boissin : Romans, contes et nouvelles. — Comptes rendus dans les sections de théologie, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Biobiliographie bretonne. — Société bibliographique. — Répertoire des publications historiques pour 1881. — Questions et réponses.

REVUE D'ADMINISTRATION (juillet). G. Jourdan : L'assainissement de Paris. — Sanlaville : De la responsabilité civile de l'État en matière de postes et de télégraphes. — REVUE ALSACIENNE (Juin). Risler : Jean-Gaspard Zweifel. — Rabany : Les généraux alsaciens avant la Révolution. — Fête civique à Metz en 1792. — REVUE D'ANTHROPOGIE (juillet). Docteur Rey : Du poids des lobes cérébraux. — Topinard : Instructions anthropométriques pour les voyageurs. — Blanchard : L'atavisme chez l'homme. — Topinard : Le crâne de bronze de Ranke et la méthode de cubage de Broca. — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (juin). G. Bapst : Quelques bronzes du musée de Tiflis. — Clermont-Ganneau : Mouches et filets. — Deloche : Étude sur quelques cachets et anneaux de l'époque mérovingienne. — Muntz : Les monuments antiques de Rome. — Gaidoz : Le dieu gaulois du soleil et le symbolisme de la roue. — Dr Brian : Introduction de la médecine dans le Latium et à Rome. — REVUE DE L'ART FRANÇAIS (juillet). Date de la mort de Jehan I Juste, auteur du tombeau de Louis XII (1549). — Commission du peintre Fouquières pour les consuls de Toulon (1626). — Claude Cloche, peintre ordinaire de l'éeurie d'Anne d'Autriche (1624-1630). — Mémoire de Lorthior, graveur des médailles du roi, sur la fabrication des assignats (1790). — Le chevalier Ernou (1210-1739). — Vol de tableaux au Louvre (1732). — La cheminée mouvante de Mansart (1763). — REVUE BRITANNIQUE (juillet). La mosaïque de Lillebonne et la chasse avec des cerfs privés au pays de Caux sous les Antonins. — Lettres inédites de l'abbé Gerbet à La Mennais. — L'armement contre la Russie. — Un maître constructeur au XIVe siècle. — La couleur à Venise. — Les finances de l'ancien régime et la Révolution. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (13 juillet). Neumann et Partsch : Géographie physique de la Grèce. — Kvicala : Contribution à l'explication de l'Énéide. — Stieva : La politique de la Bavière. — Bracquemond : Du dessin et de la couleur. — Delboulle : Notes sur l'édition de La Fontaine de la maison Hachette. — (20 juillet). M. Léon Renier. — Roget : Histoire du peuple de Genève. — Muntz : La Renaissance en Italie. — Clermont-Ganneau : Notes d'archéologie orientale. — Chuzuet : Gœtz de Berlichingen. — (27 juillet). De Pflück : Périclès général. Landgraf : Cicéron, Pro Roscio. — Duruy : Hoche et Marceau. — Harrisse : La Colombine. — (3 août). Tournier : Lucien, Dialogues des morts. — Birt : Le livre chez les anciens. — Bémon : Simon de Montfort. — Détail biographique relatif à Marceau. — (10 août). Cuq ; Le conseil des empereurs, d'Auguste à Dioclétien. — Documents historiques bas-latins, provençaux et français. — Prowe : Copernic. — De Brémond. — D'Ars : Jean de Vivonne. — REVUE DES DEUX MONDES

(15 juillet). Perrot : Homère, d'après les plus récentes découvertes de l'archéologie. — Cucheval-Clarigny : L'avenir de la puissance anglaise ; les colonies d'Afrique et d'Amérique. — Belloc : Les paysans, le clergé, les grands propriétaires. — Lavisse : Les préliminaires de l'histoire d'Allemagne. — (1er août). De Laveleye : La Bosnie. — H. Houssaye : La Capitulation de Soissons en 1814. — Schuré : La légende du Bouddha. — Belloc : Le mouvement démocratique dans les campagnes. — Bentzon : Les nouveaux romans américains. — Brunetière : Alexandre Dumas. — REVUE FÉLIBRÉENNE (1er juillet). Aubanel : *Beumouno*, sonnet. — Vidal : *Magali*, ses paroles et sa musique; ses traductions et ses imitations. — (20 juillet). Gras : La romance de Mirabelle. — Bernard : Rapport sur le théâtre provençal. — (1er août). Mistral : *Oh ! dins li draio. — Miettes de l'histoire de Provence.* — REVUE GÉNÉRALE (15 juillet). E. Deschaumes : Le navrement littéraire; M. Rod. — Rougier-Labergerie : La langue française et l'alliance française. — (1er août). Mas : *L'Empereur d'Arles*, de M. A. Mouzin. — Morel : Les romans de M. G. Ohnet, d'après M. Lemaître. — Les conteurs étrangers; M. Goutscharow. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (juillet). Drapeyron : La panique coloniale du 30 mars et l'expansion de la France. — Pène-Siefert : L'Inde française et son utilisation. — Paquier : Hérat et les territoires contestés. — De Gérando : Formation de la nationalité hongroise. — REVUE GÉOGRAPHIQUE INTERNATIONALE (juin). Marié Davy : Observations magnétiques. — Bujac : Rome, camp retranché et la défense de l'Italie. — Vogel : Le continent australien. — Léon Say : Notes sur l'Italie économique. — Renaud : Le passé et l'avenir de Port-Vendres. — Dr Neis : Voyage dans le Haut-Mékong. — REVUE LITTÉRAIRE (juillet). V. Canet : Les corporations (Antoine Du Bourg). — E. Hello : Un homme en progrès. — A. Rastoul : M. E. Émery pendant la Révolution (abbé Méric). — Abbé Benoît : La prononciation du latin. — Abbé N.-J. Cornet : La science catholique en Allemagne depuis le concile du Vatican. — REVUE PHILOSOPHIQUE (août). Beaunis : L'expérimentation en psychologie par le somnambulisme provoqué. — Lechalas : Les comparaisons entre la peinture et la musique. — Ch. Secrétan : Évolution et liberté. — Lombroso : La fusion de la folie morale et du criminel-né. — Tannery : L'exégèse platonicienne. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (11 juillet). Les dernières expériences de l'escadre d'évolutions. — L. Ulbach : Rosetti. (18 juillet). A. Barine : Schopenhauer. — De Pressensé : *L'Histoire de la monarchie de Juillet*, de M. Thureau-Dangin — *Le suicide dans l'antiquité et dans les temps modernes*, par Garrisson. — *Le poème de Job*, traduction Bernard de Montmélian. — (25 juillet) De Varigny : Les républiques de l'Amérique centrale; le général Barrios. — Barine : Frédéric II et les humanités, d'après des publications allemandes. — Les *Pensées* de M. Joseph Roux. — (1er août). Geoffroy : Terenzio Mamiani. — Quesnel : Les bords de la mer Rouge, d'après M. de Rivoyre. — L. Ulbach : Burgos. — *Thiers, Guizot, Rémusat*, par M. J. Simon. — (8 août). Barine : La question juive, d'après MM. Reinach et Hartmann. — H. Marcel : La peinture à l'exposition d'Anvers. — L. Ulbach : Valence. — REVUE RÉTROSPECTIVE (1er août). Un rapport du capitaine Vandamme. — Adresse des Sans-culottes de Melun à la Convention. — Adresse des Sans-culottes du Var à la Convention. — Les convictions religieuses de l'abbé Grégoire. — Un spécimen de poésie électorale : Monsieur Sauret. — Les élections par voie de tirage au sort. — Rues et monuments de Paris : les noms des rues sous la Révolution; les changements dans les édifices publics sous la Restauration. — Prophétie de Béranger. — REVUE SCIENTIFIQUE (11 juillet). Le Bon : Les monuments de l'Inde et leur étude scientifique. — Ch. Amat : Le M'zab. — Les précurseurs arabes de l'aéronautique. — (18 juillet). A. Bertillon : La couleur de l'iris. — Les abordages en mer. — Saint-Loup : L'organisation des hirudinées. — De Varigny : Un cas de mimétisme. — (25 juillet). Landouzy : L'hygiène à la Faculté de médecine de Paris. — Laborde : L'excitabilité cérébrale après décapitation. — Laumonier : La notion de race en histoire. — *Les émotions et la volonté*, par M. Bain. — *Traité de minéralogie*, par M. Jagnaux. — (1er août). Hirn : La notion de force dans la science moderne. — Laborde : L'excitabilité cérébrale. — Les eaux sans microbes et le filtre de M. Chamberland. — Forel : La température du corps pendant l'ascension. — *La Femme*, essai de sociologie physiologique, par M. Thulié. — (8 août). De Quatrefages et Lacaze-Duthiers : M. Milne Edwards. — Badoureau : L'énergie, ses sources et ses transformations. — Paschkoff : Les Russes dans l'Asie centrale. — Gay : Le bi-oxyde d'azote et ses combinaisons avec les sels de fer. — *La physionomie comparée*, par M. Mouton. — REVUE UNIVERSELLE INTERNATIONALE (août). Korzeniowski : Les Juifs. — Une langue universelle, le volepük. — L. Fortoul : L'écriture.

SCIENCE ET NATURE (11 juillet). L'exposition nationale hongroise de 1885. — Flore sous-marine de l'Adriatique. — Les religions de l'Extrême-Orient. — La recherche de l'arsenic dans les empoisonnements. — (18 juillet). Le trépied oscillant. — Exposition universelle d'Anvers : Les jardins. — Organisation et mœurs des oursins. — Les hautes vallées du Rhin : Histoire et paysages. — Le pavage en bois. — (25 juillet). M. Bellini et les spirites. — Le nouvel hôtel des postes. — Le verre et son industrie. — Une tchaia à Ouyeno. — L'eau des farines. — (1er août). Le Congo à Anvers. — Ascenseur hydraulique des Fontinettes. — Quelle eau boivent les Parisiens. — Les Pyrénées de la Haute-Garonne. — H. Milne-Edwards. — (8 août). Passage des rivières en temps de guerre. — Les zyphioïdes. — Le saule. — La distillation dans le vide. — SPECTATEUR MILITAIRE (15 juillet). Brialmont : Le général de Blois; sa vie et ses ouvrages. — Samion : La guerre moderne. *Stratégie*, par le colonel Derrécagaix. — Wolff : Souvenirs de l'expédition du Mexique. — (1er août). Brun : Fonctionnement des magasins de compagnie. — Brialmont : Le général de Blois. — A. R. : Mouzon et Tuyen-Quan.

A TRAVERS LES REVUES

COMPTES RENDUS D'OUVRAGES FRANÇAIS

Angleterre. — *The Quarterly Review.*

Fénelon à Cambrai, d'après sa correspondance, par Em. de Broglie. — Les Iles de la Manche, par Victor Hugo. — John Bull et son île, par Max O'Rell. Les filles de John Bull. — La Société de Londres, par le comte Paul Vassili. — Correspondance de Leibnitz avec l'électrice Sophie de Brunswick-Lüneburg : Hanovre, 1874.

The Saturday Review.

4 juillet : Étude sur l'histoire diplomatique de l'Europe, par le comte de Barril. — Trente-deux ans à travers l'islam, par L. Roches.

11 juillet : Deux jugements sur Victor Hugo. — Œuvres complètes de Flaubert : La Tentation de saint Antoine. — Paris, Quantin. — L'œuvre complète de Victor Hugo ; Extraits.

18 juillet : Les grands peintres français et étrangers. — Paris, Goupil. — L'œuvre complet de Rembrandt, par Eugène Dutuit.

23 juillet : Le livre de mon ami, par Anatole France. — Souvenirs de jeunesse, par Francisque Sarcey. — Misères et grandeurs littéraires, par Louis Ulbach. — Henri Martin, sa vie, ses œuvres, son temps, par Gabriel Hanotaux. — Charles de Bernard, sa vie, ses œuvres, par Léonce de Piépape. — Emile Montégut : Écrivains modernes de l'Angleterre. — The Mahdi, Past and Present, par le prof. James Darmesteter. — Londres, Fisher Union. — New-York, Harpers.

30 juillet : Albert Bataille : Causes criminelles et mondaines en 1884.

Walford's Antiquarian.

Août : La renaissance en Italie et en France à l'époque de Charles VIII, ouvrage publié sous la direction et avec le concours de M. Paul d'Albert de Luynes et de Chevreuse, duc de Chaulnes, par M. Eugène Muntz.

Allemagne. — *Centralblatt für Bibliothekswesen.*

Août : Lecoy de la Marche : Les manuscrits et la miniature. — Paris, A. Quantin.

Litterarischer Merkur.

31 juillet : L'être social, par Armand Hayem, 2e édition. — Paris, Félix Alcan.

Suisse. — *La Suisse romande, revue littéraire et artistique.*

N° 13 : J. Levallois : La critique littéraire et le journalisme en France. — Ch. Buet : Alphonse Daudet. — F. Melvil : Aux funérailles de Victor Hugo.

N° 14 : Les emprunts faits à la science par le roman réaliste contemporain.

Italie. — *Gazzetta letteraria, artistica e scientifica.*

18 juillet : Beranger di O. Cenacchi.

25 juillet : I moderni byzantini : J. K. Huysmans, par Vittorio Pica. — Les sérails de Paris, contes et nouveiles de Guy de Maupassant.

1er août : Fra romanzi e romanzieri (Neera, Giovagnoli, Claretie), par G. Depanis.

8 août : Due nuovi romanzieri, Émile Goudeau et Paul Margueritte, par Edouard Rod. — Critique d'avant-garde, par Th. Duret.

Nuova Antologia.

16 juillet : Rassegna della letterature straniere, par A. de Gubernatis : Les récits de Jean Féru, par G. Livet. — Souvenirs d'enfance et œuvres dernières de Tourgueneff. — Victor Cousin et son œuvre, par Paul Janet. — La vie intime de Voltaire, par L. Perey et Gaston Maugras. — Ma jeunesse, par le comte d'Haussonville. — Thiers, Guizot, Rémusat, par J. Simon. — Alexandre Dumas, par H. Blaze de Bury. — Les mœurs et la caricature en Allemagne, en Autriche, en Suisse, par J. Grand-Carteret.

Revue internationale (Florence).

10 juillet : A. Mézières : Souvenirs d'un voyage en Grèce. — Frédéric Schiller, scènes de sa jeunesse.

États-Unis. — *The Critic* (New-York).

25 juillet : Cruelle énigme, par Paul Bourget.

The Literary World (Boston).

25 juillet : The French revolution, by H. A. Taine, traduction de John Durand. Vol. III. — Henry Holt et Cie.

The Nation (New-York).

9 juillet : Madame de Beaumont. — Les anciennes villes du Nouveau-Monde, voyage d'exploration au Mexique et dans l'Amérique centrale, par Désiré Charnay. — Paris, Hachette. New-York, F. W. Christern.

16 juillet : Alph. Levaux : Le théâtre de la cour à Compiègne pendant le règne de Napoléon III. — A. Laferrière : Souvenirs d'un jeune premier. — G. Denoiresterres : La comédie satirique au XVIIIe siècle. — F. Sarcey : Comédiens et comédiennes.

The Publisher's Wekly, de New-York, the american book trade journal, consacre son numéro tout entier du 18 juillet aux livres d'éducation. Ce catalogue comprend une liste, par ordre alphabétique, des ouvrages d'éducation ayant paru dans la première moitié de 1885, avec l'indication des prix ; une seconde liste où les ouvrages sont classés par ordre des matières et, enfin, la liste des éditeurs avec une clef pour les abréviations.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 juillet au 15 août 1885)

CONSTITUTIONNEL. Juillet : 16. Béranger. 20. *Les Huguenots et les Gueux*, par M. de Lettenhove. — Août : 11. *Histoire du Parlement de Toulouse*, par M. Dubédat.

DÉBATS. Juillet : 17. F. Charmes : *Danton et les massacres de Septembre*, par M. A. Dubost. 18. *Les Mariés*, roman suédois de M. Strindberg. 19. Trois ministres de la guerre : Le comte de Saint-Germain, Dubois-Crancé, le marquis de Clermont-Tonnerre. 21. A. Lebon : *L'Europe et la Révolution*

Darmesteter : *Dictionnaire étymologique latin*, par MM. Bréal et Bailly. 29. Franck : *Psychologie des grands hommes*, par H. Joly. — Août : 2. Les fouilles d'Épidaure. 4. Darmesteter : *Confessions of an English opium-eater*, par Garnett. 8. *Légendes des Alpes vaudoises*, par Ceresole. — *Scènes vaudoises*, par le même. 11. Darmesteter : *Central-Asian Questions; essays on Afghanistan, China and Central-Asia*, par Boulger. 12. Chantavoine : *Les Pensées*, de M. Joseph Roux. 14. *Les Propos de table de Victor Hugo*, p. R. Lesclide.

XIXe SIÈCLE. Juillet : 18. *Bel-Ami,* par Guy de Maupassant. 20. *La Course à la mort,* par É. Rod. 27. Les Vosges pendant la Révolution. — Août : 8. *Les Critiques ou les Juges jugés,* par J. Barbey d'Aurevilly. 11. Moréas : Les Décadents.

DROIT. Juillet : 29. *Le Suicide dans l'antiquité et dans les temps modernes,* par Garrisson.

ÉCHO DE PARIS. Juillet : 24. A. Scholl : Vilain ami. (M. Guy de Maupassant). 25. P. Chenay : Souvenir sur Victor Hugo (1858-1862). — Août : 10. P. Lanfrey.

ÉVÉNEMENT. Juillet : 23. M. Léo Taxil. 29. *Les Propos de table de Victor Hugo,* par R. Lesclide. — Août : 5. M. Guillemot : Villon. 12. Le Toltoïsme.

FIGARO. Juillet : 22. Le général Hugo à Blois. 24. Racot : Les dilettantes de la foi (Ernest Hello). — Août : 9. Albéric Second : J.-B. Houssaye. 12. Ignotus : J.-J. Weiss.

FRANÇAIS. Juillet : 17. Deux romans de Dostoïewsky. (*Humiliés et offensés. — Crime et châtiment*). 24. Un évêque catholique dans l'Europe orientale : Mgr Strossmayer. 25. *Pensées,* par l'abbé Roux. 28. La réunion de Toul à la France, d'après un livre récent. 30. *Les Principes de la morale,* par M. E. Beaussire. — Août : 1er. Comment l'Allemagne a été reconquise en partie au XVIe siècle au catholicisme. 11. Folk-Love, par M. de Puymaigre. 15. *La libre-pensée contemporaine,* par l'abbé Canet.

FRANCE LIBRE. Juillet : 17. Jules Claretie. 31. Le comte Léon Tolstoï.

GAGNE-PETIT. Août : Sarcey : *Les historiens fantaisistes; M. Thiers,* par M. de Martel.

GAULOIS. Août : 11. La statue de Lamartine. 14. G. Flaubert : Par les champs et par les grèves.

GAZETTE DE FRANCE. Juillet : 16. Le journalisme en Angleterre. 21. Lignées littéraires : les d'Haussonville. 29. Victor Hugo. — Août : 1er. De Pontmartin : Le comte d'Haussonville ; M. Arsène Houssaye. 8. De Pontmartin : Pensées, par l'abbé Roux.

GAZETTE DES TRIBUNAUX. Août : 1er. *Les Pyrénées françaises,* par P. Perret. 12. Étude sur Jean Rotrou.

GIL-BLAS. Juillet : 22. Nestor : *Madame,* par G. Toudouze. 29. Pierre Lanfrey.

INTRANSIGEANT. Juillet : 23. Béranger.

JUSTICE. Juillet : 20. *Germinal,* par E. Zola. 20. Le dantoniste Bazire. — Août : 3. *Bel-Ami,* par Guy de Monpassant. 3. Camille Desmoulins, orateur. 10. Le vrai Saint-Just.

LIBERTÉ. Juillet : 17. Drumont : La caricature à l'étranger. 20. Un grand homme inconnu ; Ernest Hello. 26. Causerie sur les livres. 27. Lanfrey, d'après sa correspondance.

MATIN. Juillet : 25. Alexandre Hepp : M. G. Olmet.

MONITEUR UNIVERSEL. Juillet : 21. *La Crise irlandaise depuis la fin du XVIIIe siècle jusqu'à nos jours,* par E. Hervé. 25. *Souvenir de notre tour du monde,* par Kraft. 28. Ivan Tourgueneff et ses dernières œuvres. — Août : 1er. O. de Vallée : *Les œuvres et les hommes,* par J. Barbey d'Aurevilly.

MOT D'ORDRE. Juillet : 21. *L'expansion de l'Angleterre,* par Seely.

PAIX. Juillet : 25-26-28. Marc-Monnier. — Août : 4. Les grands mouvements giratoires de l'atmosphère.

PAYS. Juillet : 21. La vérité sur la Saint-Barthélemy. — Août : 5. *Pensées,* par l'abbé Roux. 12. *Histoire du Parlement de Toulouse,* par M. Dubédat.

RAPPEL. Juillet : 16. Les demeures de Béranger. — Août : 15. Pierre Lanfrey.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Juillet : 18. Le cercle Saint-Simon. 20. *La Vie intime de Voltaire aux Délices et à Ferney,* par Perey et Maugras. 21. La contre-révolution religieuse au XVIe siècle. 21. Le pessimisme littéraire. 24. Les peintres verriers français. 26. La Révolution de M. Taine jugée par M. Taine. — Août : 2. La place de la Bastille et les projets de démolition de la Bastille antérieurs à la Révolution. 3. *La Guerre moderne,* par le colonel Derrecagaix. 10. Marat au musée Carnavalet. 15. Victor Hugo familier.

SIÈCLE. Juillet : 17 et août. Louis Veuillot. 22. *Les Alpes du Dauphiné,* par Debriges. 25. Les *Pensées,* de l'abbé Roux. 31. *La caricature et les mœurs en Allemagne,* par J. Grand-Carteret. — Août : 12. *L'Allemagne et l'Italie,* par Rothan. 14. Leconte de l'Isle.

SOLEIL. Juillet : 21. Les Hautes-Manières, roman par Ch. Canivet.

TEMPS. Juillet : 18. P. Bourde : Sur la Grèce contemporaine. 24. Joly : *La Chute de l'ancien régime,* par Chérest. 25. *Monsieur Isaacs,* roman de l'Inde moderne, par Marion Crawford. 29. *Les colonies nécessaires.* — Août : 9-13. Ph. Davyl : Victor Hugo jugé par un poète anglais. 12. P. Bourde : La correspondance d'un misanthrope (M. d'Haussonville). 12. *Le Maroc moderne,* par Erckmann. — *Tombouctou, voyage à travers le Maroc, le Sahara et le Soudan,* par Lenz.

UNIVERS. Juillet : 18. Essai de la flore du sud-ouest de la France. 20. La station de saint Louis à la cathédrale de Chartres.

VOLTAIRE. Août : 15. Les poètes modernes.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois de juillet 1885

1. *Le Chercheur.* Journal des inventions nouvelles. Mensuel. In-4°, 8 p. à 3 col., fig. Paris, imp. Aubineau. Bureaux, 28, rue de Lyon. Abonn : un an 6 fr. Le numéro, 50 cent.

4. *Journal du public,* paraissant tous les samedis. In-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Schlœber. Bureaux, 80, rue du Rocher. Abonnements : 3 mois, 1 fr. 50.

5. *Le Dimanche républicain*, journal populaire illustré. Petit in-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Bellerand. Bureaux, 19, rue Blondel. Abonnements : un an, 5 fr. Le numéro, 10 centimes.

Le VIIe arrondissement, journal d'intérêt local paraissant tous les dimanches. Petit in-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Estran. Bureaux, 48, rue de Grenelle. Abonnements : un an, 3 fr.

7. *Bulletin officiel quotidien de l'Exposition internationale du travail.* In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Robert. Bureaux, Palais de l'Industrie. Abonnements : un an, 12 fr. Le numéro, 10 centimes.

9. *L'Étudiant*, journal politique, artistique et littéraire. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Lebas. Bureaux, 52, boulevard Saint-Michel. Abonnements : un an, 28 fr. Le numéro, 10 centimes.

10. *L'Art contemporain.* Revue des beaux-arts et des Arts décoratifs. Hebdomadaire. In-4°, 8 p. à 4 col. Paris, imp. Blot. Bureaux, 6, rue de Tournon. Abonnements : un an, 20 fr.

13. *L'Avenir du XVIIIe arrondissement.* In-4°, 4 p. à 4 col. Bureaux, 30, rue Ordener. Abonnements : un an, 7 fr. Le numéro, 10 centimes.

14. *L'Anti-orléaniste.* Journal hebdomadaire, politique, littéraire, scientifique et financier. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Moeglin. Bureaux, 21, rue Visconti. Abonnements : un an, 8 fr. Le numéro, 10 centimes.

15. *Le Réveil social des Écoles*, organe du groupe révolutionnaire du quartier latin. Bi-mensuel. In-8, 16 p. Paris, imp. Guillot. Bureaux, 5, rue Flatters. Le numéro, 25 centimes.

19. *Le Propagateur médical*, paraissant le dimanche. In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Jeannoutot. Bureaux, 18, rue Dussoubs. Abonnements : un an, 5 fr. Le numéro, 10 centimes.

20. *Le Fil électrique quotidien.* Grand in-8°, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Towne. Bureaux, 8, rue Ménars. Abonnements : un an, 25 fr., six mois, 13 fr. Le numéro, 5 centimes.

Répertoire de police sanitaire et d'hygiène vétérinaires. In-8°, 48 p. Paris, imp. Noizette. Bureaux, 18, rue du Val-de-Grâce. Bi-mensuel.

L'Éveil. Journal politique, littéraire et financier, paraissant le mardi. Petit in-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Georges. Bureaux, 11, rue Chaudron. Abonnements : un an, 8 fr. Le numéro, 10 centimes.

26. *L'Italiano.* Giornale democratico indipendente. Petit in-4°, 4 p. à 3 col. Puteaux, imp. Murace. Bureaux, Paris, 20, rue de la Clé. Abonnements : un an, 5 fr., six mois, 3 fr. Le numéro, 5 centimes.

27. *La Science universelle.* Revue populaire illustrée. In-4°, 14 p. à 2 col., fig. Paris, imp. Perreaux, rue Saint-Gilles. Abonnement : un an, 10 fr. Le numéro, 25 centimes.

(Sans date.) *Le Bulletin de vote.* In-16 carré, fig. Paris, imp. Dubreuil. Bureaux, 167, rue Montmartre. Quotidien. Le numéro, 5 centimes.

Le Laboratoire électoral. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Vert. Le numéro, 10 centimes.

Pêle-Mêle-Gazette. Journal-charge. In-4°, 4 p. à 3 col., fig. Paris, imp. Aubineau. Bureaux, 10, rue Jean-Lantier. Le numéro, 10 centimes.

Revue internationale du droit maritime. In-8°, 96 p. Paris, imp. Noblet, Bureaux, 20, rue Soufflot. Abonnements : un an. 15 fr. Mensuel.

Les Élections illustrées. In-4°, 8 p. à 2 col., fig. Paris, imp. Éloy. Bureaux, 14, rue des Jeûneurs. Le numéro, 10 centimes. Collection complète, 20 fr.

La Décade. Correspondance, notes et chroniques des dix jours publiées par la *Revue britannique*. In-8°, 32 p. Versailles, imp. Cerf. Bureaux, 71, rue de la Victoire. Abonnements : un an, 12 fr. Le numéro, 35 centimes.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

— Procès de presse, de propriété littéraire et de librairie —

La statue de Lamartine. — Nomination d'un séquestre.

Au lendemain de la mort de Lamartine, une souscription fut ouverte pour lui élever une statue. Cette souscription produisit 23,000 francs, qui furent remis à la Société des dépôts et comptes courants; puis, l'on n'entendit plus parler de rien.

Le comité, qui avait à sa tête MM. de Girardin et Gibiat, avait confié l'exécution de l'œuvre au sculpteur Marquest de Vasselot.

Aujourd'hui, MM. de Girardin et Gibiat sont morts; les sommes recueillies sont restées à la Caisse des dépôts et comptes courants, et la statue attend toujours, dans l'atelier de l'artiste, sa mise en place.

C'est pourquoi M. Marquest de Vasselot vient d'introduire un référé tendant à la nomination d'un séquestre chargé de poursuivre la mission de M. Gibiat, avec pouvoir d'employer les fonds déposés à la Société des dépôts et de comptes courants. Me Poilet, avoué, se présentait pour lui.

M. le président a nommé comme séquestre M. Imbert, administrateur judiciaire.

L'imprimeur-éditeur-gérant : A. QUANTIN.

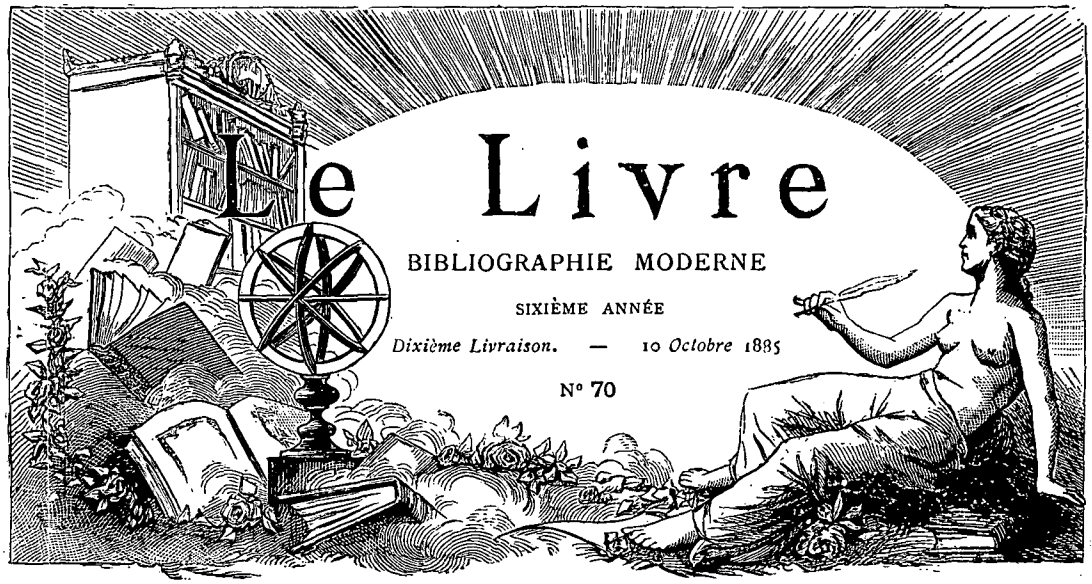

L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE.

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Histoire. — Livres d'amateurs. — Beaux-Arts. — Géographie. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.

— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

M. Isaacs, *Roman de l'Inde moderne*, par F. Marion Crawford, avec préface par Henry Houssaye. Un vol. in-18. Paris, 1885. Librairie Dentu.

Bien que rien ne l'indique au titre, non plus que sur la couverture du volume, *M. Isaacs* est un roman américain traduit de l'anglais. De peur de ne pouvoir y revenir, je dirai tout de suite que le traducteur anonyme a accompli sa tâche avec une fidélité, une élégance, une connaissance intime des deux langues en leurs nuances les plus subtiles, où je crois bien reconnaître un talent qui nous est depuis longtemps familier dans un art difficile. Si nous ne nous trompons, si, comme nous le croyons aussi, M. Ch. Bernard Derosne s'est effacé derrière l'auteur dans la crainte de détourner de lui ce public, malheureusement trop nombreux, dont la frivolité, éprouvée par les lenteurs ordinaires du roman anglais, s'effraye désormais du mot « traduction », il faut véritablement lui savoir gré de sa modestie. En effet, il se dérobe de la sorte à l'honneur enviable d'avoir « inventé » en France M. Marion Crawford, — j'entends latin qui signifie « trouver »; — et d'autre part, bien des lecteurs seront redevables à son abnégation de connaître une œuvre qui leur réserve d'heureuses surprises, des jouissances de goût dont l'école moderne du roman français nous a bien désaccoutumés, hélas! — et toujours regrettées.

M. Isaacs, paru en 1882, est le début dans les lettres d'un jeune écrivain que ce roman tira de pair sur le champ, dans un pays comme l'Angleterre pourtant, où les ouvrages de fiction représentent une branche de l'arbre littéraire extrêmement remarquable par l'abondance de ses fruits autant que par leur qualité. C'est que, tout en respectant les exigences de la moralité la plus scrupuleuse — mérite peut-être secondaire au point de vue de l'art absolu, mais dont le public anglais fait la condition essentielle, première même de l'art du romancier, — M. F. Marion Crawford avait mis dans son œuvre bien d'autres mérites qui lui sont personnels et par-dessus tout celui de l'imprévu. Sous la plume des maîtres du genre — parmi lesquels tant de filles de clergymen ont pris rang, — le roman anglais se confinait de plus

psychologique la plus minutieuse et la plus amenuisée du dedans de l'être humain, tel que le climat et la civilisation le forment entre le 50° et le 55° de latitude nord et à quelques degrés à l'est et à l'ouest de la longitude de Greenwich. M. Marion Crawford s'est-il dit que le roman ainsi conçu exhalait une odeur de renfermé? ou plutôt, comme je le pense, céda-t-il, tout naturellement, sans aucune esthétique préméditée, à l'impulsion de son génie propre? Toujours est-il qu'en *M. Isaacs* il ouvrit toutes grandes sur le monde les fenêtres du roman, y fit pénétrer largement l'air et le soleil et, des caves au comble, en renouvela le mobilier. L'effet fut immédiat, irrésistible. Il sera le même en France.

Aux oreilles françaises cependant, ce nom de « Isaacs » ne sonne pas de façon très séduisante; au moins est-il loin de correspondre, avec sa physionomie juive, au caractère du personnage qui le porte, jeune Persan fabuleusement beau, riche et désintéressé, doué de tous les dons du corps, du cœur, de l'intelligence, de la fortune, et dont le nom légal est Abdul Hafiz-ben-Izâk. Au seuil du livre, ce nom pourrait être un écueil; c'est pourquoi j'avertis le lecteur de ne pas s'y laisser arrêter; l'esprit s'y fait vite d'ailleurs. Je n'entrerai pas en d'autres détails concernant les personnages et la conception de l'œuvre; le sous-titre : « Roman de l'Inde moderne » dit, en effet, tout ce qu'il importe que l'on sache avant de se décider à l'ouvrir; il dit que l'action se passe de nos jours, dans l'Inde anglaise, que les faits dont elle se compose sont vraisemblables, sinon vrais, et prétendent en conséquence à toute la réalité esthétique du roman contemporain. Ce point étant acquis, tout résumé n'y ajouterait rien, n'aurait d'autre résultat que d'affaiblir en l'escomptant l'impression de chacun : c'est une œuvre qu'il faut lire et qu'on relit.

On la relit, cette œuvre admirable, parce que, sous une forme nouvelle, elle fait revivre le roman héroïque, parce qu'elle nous arrache, réelle, à la platitude du réalisme; vraie, à la grossièreté du naturalisme; parce que, écrite en belle et bonne prose, vigoureuse, franche, sans redondance, sans luxe d'épithètes, et allant droit au but, elle est aussi merveilleusement poétique; parce que les personnages qu'elle met en scène sont autant de caractères, tous animés d'une vie intense; parce que l'action, s'accomplissant à la ligne de rencontre de la civilisation anglaise et de la civilisation asiatique, nous révèle des mœurs inconnues dans un cadre neuf; parce que le livre est noble, étrange, puissant, plein de pensée. On a prononcé le mot de chef-d'œuvre : ce n'est pas nous qui le contesterons.

Nous avons dit que *M. Isaacs* parut à la fin de 1882 et que le succès fut éclatant. Quelles seraient les suites d'un tel début? Répondraient-elles aux prémisses? Aucun critique expérimenté ne devait s'y méprendre : on reconnaissait bien là ces « premiers regards de la gloire », plus doux, selon la touchante etifière parole de Vauvenargues, que « les premiers

savoir que l'auteur de ce livre n'était, quand il l'écrivait, âgé que de vingt-cinq ans. S'il est vrai, comme on l'a dit, que tout homme porte en soi un beau roman, mais le plus souvent un seul, cela n'est vrai que de l'homme arrivé au plein de la maturité, parce que ce roman est celui de sa propre vie. Ce n'était donc point le cas de M. Marion Crawford.

Effectivement, il a publié depuis : en 1883, deux œuvres nouvelles, « Doctor Claudius » dont la traduction parut, en août et septembre 1885, dans le journal *le Français*, et « To Leeward » (*Contre le Vent*); deux autres également, en 1884, « A Roman Singer » (*Un Chanteur romain*) traduit, dans le journal *le Soir*, en novembre et décembre 1884, et « An American Politician »; cette année enfin, « Zoroaster ». — Eh bien, d'un bout à l'autre de cette suite de conceptions romanesques, l'intérêt ne se déplace de l'une à l'autre que pour se renouveler incessamment. En chacune d'elles, qu'il nous mène dans l'Inde ou en Italie, à Boston ou à Heidelberg, M. Marion Crawford montre la même imagination héroïque, cette clarté de composition, la simplicité du récit, la vérité de caractères, la marche décidée de l'action, l'esprit, la bonne humeur tour à tour et l'à propos du dialogue, l'ardente et chaste passion du dialogue d'amour, la grande étendue d'information sur toutes choses, la vaste connaissance du monde physique et du monde moral, des lieux et des hommes qui ajoute un ornement au récit et une grâce à la noblesse de la pensée, la profondeur de sentiment, la diversité des cadres pittoresques, des milieux sociaux et des milieux naturels qu'il fait voir sans tomber dans l'abus du genre descriptif, l'expérience des sciences, des philosophies, des religions, des superstitions, la curiosité du surnaturel, une tendance aux troublantes évocations mystiques, cette constante suggestion d'idées, cette faculté de faire réfléchir, cet intérêt soutenu, et par-dessus tout le don de plaire qui firent le succès de *M. Isaacs*.

Les scènes des premiers romans de M. Marion Crawford sont empruntées à la vie contemporaine. Mais il ne se satisfait pas aisément; et son dernier roman, *Zoroaster*, est une magnifique résurrection de l'antique Assyrie au temps du prophète Daniel. Il nous rappelle ainsi Gustave Flaubert écrivant *Salammbô* après *Madame Bovary*, comme en ses précédents ouvrages il nous faisait penser, par échappées, tantôt à Stendhal, tantôt à Balzac, et aussi à Nathaniel Hawthorne et même à Emerson, ses deux illustres compatriotes.

Cependant M. F. Marion Crawford n'appartient aux États-Unis que d'origine. Ses parents sont Américains, — son père, sculpteur — mais vivent à Rome où il est né et a été élevé dans la religion catholique. Il a beaucoup voyagé, parle sept ou huit langues, et a aujourd'hui trente ans. — Ces quelques notes biographiques ne nous donnent pas la clef du talent naturel de l'écrivain, mais nous disent quelles armes il a en main, comment elles ont été forgées, et permettent de prévoir quelles œuvres glorieuses il leur est encore

Mathias Sandorf, par JULES VERNE. Tome Ier. Un vol. in-18 de la série des *Voyages extraordinaires.* Paris, 1885. Librairie Hetzel.

L'impatience du public est-elle vraiment si grande, quand on lui annonce une œuvre nouvelle de M. Jules Verne, que l'éditeur soit forcé de la lui servir par tranches, sans attendre que la publication dans le grand journal où elle paraît en feuilleton soit terminée? Moins pressé, il nous suffira aujourd'hui de dire que la fable de *Mathias Sandorf* est calquée sur celle de *Monte-Cristo.* La similitude est tellement flagrante que l'auteur, prévoyant l'universelle constatation, a pris les devants en dédiant le roman à M. Alexandre Dumas fils et à la mémoire d'Alexandre Dumas père. Dans cette dédicace il déclare, avec une franchise auprès de laquelle celle de Diogène paraît timide, qu'il a essayé de faire de *Mathias Sandorf* le *Monte-Cristo* des VOYAGES EXTRAORDINAIRES ». C'est vrai; mais il n'en va pas de même quand on joue du Dumas que si l'on joue du Mozart : nous n'avons pas besoin d'être avertis. Et cet essai même est précisément l'objet de notre critique. Lorsque l'ouvrage sera complet, nous dirons dans quelle mesure M. Jules Verne a réussi. E. C.

Le cocher Étienne, par ALBERT PINARD. Paris, C. Marpon et E. Flammarion. Un vol. in-18.

L'auteur, ainsi qu'il le dit dans une lettre-dédicace au directeur d'un journal où son roman a d'abord paru en feuilleton, avait « rêvé de jeter dans un roman un reflet de l'apparence incohérente de la vie où, le plus souvent, l'effet déjoue l'effort ». Si tel a été son effort, l'effet, cette fois-ci du moins, ne l'a pas déjoué; il l'a plutôt dépassé. *Le cocher Étienne* n'est pas un reflet d'une incohérence apparente; c'est l'incohérence même. Un assassin, valet et homme d'honneur, une vierge hautaine, artiste et douée de seconde vue, ce qui ne l'empêche pas de s'enamourer d'un misérable marquis espagnol qui porte une cotte de mailles pour se battre en duel et qui, pendant qu'il la courtise, est l'amant de sa sœur, une fermière qui soupe en cabinet particulier, un juge fantastique et des bohèmes falots, tout cela grouille, saute et tressaute de chapitre en chapitre. Le talent ne manque pas cependant, et les types de Huguette, du marquis et de certains comparses sont suffisamment vrais. Ce qui ne l'est pas, c'est l'histoire elle-même, qui fourmille d'invraisemblances et d'impossibilités. B.-H. G.

Nelly Mao Edwards, mœurs américaines, par le baron ARNOLD DE WOELMONT. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1885. Un vol. in-18.

L'histoire est assez touchante. Une jeune Américaine, faisant en famille son tour d'Europe, s'éprend d'un officier français; mais son père l'a fiancée à un ingénieur américain, son associé dans une grande entreprise industrielle, et, plutôt que de faire de la peine à son père, la brave enfant sacrifie son cœur, elle aime et se meurt lentement d'amour. Le commodore Mac Edwards finit cependant par ouvrir les yeux, et c'est à son tour de sacrifier ses projets et ses préférences au bonheur et à la santé de sa fille. L'ingénieur Richard est informé; et, héroïquement, — car ils sont tous héroïques en ce récit, — il rend sa parole au vieil Américain, qui accorde au chef d'escadron de Luchy la main de Nelly ressuscitée. Un contretemps les oblige à retarder la célébration du mariage, des intérêts impérieux exigeant la présence de la famille Mac Edwards en Amérique. On se mariera au retour. Hélas! il n'y a point de retour. Nelly, qui a vu mourir le trèfle à quatre feuilles auquel elle croyait son propre destin lié, meurt elle-même d'une mort horrible dans un accident de chemin de fer.

Mœurs américaines, dit le titre choisi par l'auteur. J'y consens. Il aurait pu ajouter : Paysages d'Angleterre et d'Écosse. Mais au fond, c'est, assez gentiment contée, une simple historiette d'amour.

Les Fantômes, étude cruelle, par CH.-M. FLOR O'SQUARR. Paris, Jules Lévy, 1885. Un vol. in-18.

A quoi M. Ch.-M. Flor O'Squarr a-t-il sacrifié en ajoutant à son titre *les Fantômes* ce sous-titre : « Étude cruelle » ? Il a bien assez de talent pour dédaigner ces étiquettes ou ces enseignes. En lisant le premier récit, qui donne son nom au volume, on eût certes vu l'analyse implacable, l'intensité âpre de la logique passionnelle, le détraquage graduel et fatal d'un cerveau humain sous la pression d'une idée malsaine ou d'un souvenir criminel; on eût senti l'art de l'écrivain qui pas un instant ne se trahit, et qui fait parler son personnage comme il a dû parler en effet, depuis son crime jusqu'à sa folie; et il n'était pas nécessaire de nous informer qu'en écrivant ces pages, qui sont un chef-d'œuvre, l'auteur avait voulu faire une « étude cruelle ». Dans le reste du volume, le ton varie, tantôt humoristique, tantôt tendre et rêveur, mais presque partout sceptique et amer. L'auteur garde ses illusions jalousement; il les soigne et les entretient de son mieux, parce qu'il sait que, la réalité étant pleine de larmes et de dégoûts, les illusions seules peuvent donner l'ombre du bonheur. Mais il n'y croit pas; il sait que ce n'est que vent et fumée. Il s'y complaît comme à contempler les figures que l'imagination prête aux nuages, sans ignorer qu'un souffle viendra pour démolir et balayer tout.

Ce volume est un des livres vraiment littéraires de l'année. Ils sont assez rares pour que l'on soit heureux de signaler celui-ci. B.-H. G.

Les sept poussins de la Claudine, par Mlle MARIE POITEVIN. Un vol. in-12. Paris, H. Lecène et H. Oudin, éditeurs, 1885. — Prix : 3 francs.

C'est à l'usage des adolescents que Mlle Marie Poitevin compose d'ingénieux et simples récits, où ne manquent ni la bonne humeur ni la variété.

Les sept poussins de la Claudine, vous comprenez bien que ce sont sept enfants, que cette brave femme

de Claudine, restée veuve, élève courageusement, en travaillant tout son saoûl. Elle les mène tous à bien, en leur donnant le bon exemple, et les établit avec avantage.

Cette nouvelle est la plus étendue du recueil, qui est complété par *la Tour du vieux château, la Vengeance de Célestin, le Mariage aux fines herbes.*

Nous sommes, en général, peu tendre aux écrivains féminins, qui se guindent et se dénaturent pour produire des *œuvres fortes.* Mais nous savons gré aux femmes intelligentes de mettre leur imagination et leur bon sens en bon style, simple, pour parler aux jeunes lecteurs; elles y ont une grâce persuasive, un ton naturel de petite maman qui conte; c'est là un mérite que les écrivains masculins ont bien de la peine à acquérir. Mlle Marie Poitevin a droit à un succès : nous le lui souhaitons de grand cœur. P. Z.

Pauvre Jean-Marie, par Étienne Marcel. Un vol. in-12. Paris, H. Lecène et H. Oudin, éditeurs, 1885. — Prix : 3 francs.

C'est ce qu'on appelle de la littérature honnête, lecture de famille, émotion tempérée. Il importe peu que le sujet soit neuf et original, pourvu que ce soit écrit simplement, discrètement.

M. Étienne Marcel a parfaitement atteint le but proposé.

Pauvre Jean-Marie est un type très sympathique de militaire, officier subalterne, loyal et franc, ayant le dévouement instinctif, comme un bon chien de Terre-Neuve.

Il va épouser une jeune fille qu'il adore, quand la mort de sa propre sœur lui met sur les bras un petit neveu orphelin. « Qu'il le dépose à terre », dit la fiancée, qui ne se soucie pas d'avoir un moutard près d'elle dès le jour du mariage.

Jean-Marie, autrement dit le lieutenant Duval, ne veut pas manquer à son devoir d'oncle; il renonce plutôt à sa fiancée. Le voilà se consacrant à Daniel. Pourtant Daniel est devenu sous-lieutenant au même régiment que son oncle promu capitaine-trésorier. Il en profite pour soustraire l'argent de la caisse. Son oncle désespéré sauve l'honneur en vendant tout son bien; mais il ordonne à son neveu coupable d'aller se faire tuer chez les Arabes. Et le neveu obéit.

Le volume contient une autre nouvelle, *Mon vieux professeur,* où l'on voit encore un excellent homme nourrir une affection délicate et désintéressée pour la fille d'un banquier qui a filé en Belgique. C'est plein de moralité.

P. Z.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Propos de Table de Victor Hugo, recueillis par Richard Lesclide. Paris, Dentu, 1885. Un vol. in-8°.

M. Richard Lesclide a éprouvé le besoin d'élever un monument à la gloire de Victor Hugo. On ne me croirait pas si je disais que cette gloire avait besoin de ce monument. Il y a dans ces pages, que le fil du brocheur a seul cousues ensemble, des détails curieux, parce qu'ils se rapportent à un homme dont rien n'est indifférent, des souvenirs, des racontars qu'on voudra lire, si on ne les a déjà lus dans les feuilles quotidiennes, parce qu'il s'agit d'un homme très grand, mort hier, et au sujet de qui la spéculation a surexcité la curiosité publique; mais l'histoire, même anecdotique, si elle trouve certaines choses à puiser, y trouvera, pour peu qu'elle s'en occupe, d'autres bien jolies choses à gouailler. En voici quelques exemples. Je cite textuellement : « Je n'ai jamais eu un drame, un roman, et produisant, sans y songer, des eaux-fortes involontaires, non seulement dans sa prose et dans ses vers, mais en marge de ses manuscrits, sur le bois de son bureau, sur les couvertures de ses boîtes, et sur les bouts de papier quelconques qui lui tombent sous la main. » Ni vous, ni moi non plus, sans doute. Cette « morsure de l'acide nitriqué » comme dit M. Richard Lesclide, sur tant de matières inaccoutumées, y compris la prose et les vers, est un phénomène merveilleux qu'on n'avait jamais vu et que jamais l'on ne verra.

Un peu plus loin, M. Lesclide nous attendrit sur la douleur de Victor Hugo lorsque son fidèle secrétaire lui indiqua dans ses œuvres un vers « ternaire » à peu près construit ainsi :

Dans les palais, dans les châteaux, dans les chaumières...

« Non seulement il changea le vers, nous apprend M. Richard Lesclide, mais il me fit des remerciements

il y avait de quoi. Un vers ternaire, pensez donc!... Mais pourquoi M. Richard Lesclide n'a-t-il signalé au maître que celui-là?

Encore un échantillon. Il s'agit d'un album de dessins représentant la destinée d'une sorcière. « Ce ne sont que des têtes et quelquefois des profils, écrit M. Lesclide, mais d'une vérité et d'une inspiration saisissantes. On sent la pauvre fille perdue rien qu'à regarder les personnages qui la tiennent dans leurs mains. » Ces têtes qui ont des mains feraient rêver saint Denis lui-même. Nous nous arrêterons sur cette joyeuseté.

B.-H. G.

Correspondance de P. Lanfrey. Deux vol. in-18, avec un portrait de l'auteur et une *Introduction* par le comte d'Haussonville. Paris, 1885. Bibliothèque Charpentier.

L'*Introduction* de M. le comte d'Haussonville remplit à peu près les deux tiers du premier volume de cette *Correspondance*. Que n'est-elle encore plus longue! Les 190 pages qu'elle occupe sont les seules, en effet, qu'on puisse lire sans éprouver, de page en page, presque de ligne en ligne, un sursaut d'irritation croissante contre l'auteur. L'on a certainement rendu un fort mauvais service à la mémoire de Lanfrey en publiant ses lettres, mais en même temps l'on a fait une œuvre utile, car elles montrent à nu le fond mauvais de cette nature, non pas aigrie par la vie, comme il arrive aux ambitieux déçus, mais aigre de naissance. La lumière dont se trouve ainsi éclairée ce caractère chagrin nous éclaire aussi sur la valeur que l'on doit accorder aux jugements dénigrants, aux mépris, aux injures même où, dans l'intimité de sa correspondance, tout le fiel de son incommensurable orgueil s'exhale contre ses contemporains sans une exception, contre ses adversaires, cela va de soi et surtout contre ses coreligionnaires politiques.

N'est-elle pas vraiment insupportable déjà l'attitude de ce gamin de quinze ans dont la dignité est atteinte parce qu'un de ses maîtres, confisquant le manuscrit d'un pamphlet contre ces maîtres eux-mêmes, a violé dans sa personne les droits de la pensée et de la libre appréciation? Veut-on ne voir là que la forme excessive et puérile d'un sentiment légitime: soit! Mais n'est-il pas déjà bien déplaisant, l'écolier qui, à peine entré dans un autre collège, écrit: « Les professeurs sont au moins d'une familiarité très grossière. Ils vous abordent en vous disant aussi bêtement que possible: « Eh bien, mon petit ami, comment vas-tu? Te portes-tu bien? As-tu le dure temps? Sois tranquille, je te ferai passer une fameuse année. » Notez que Lanfrey devenu homme paraissait avoir dix ans de moins que son âge réel; en sa quinzième année il devait avoir l'air d'un enfant et en souffrit cruellement dans sa vanité. Notez aussi que la scène se passe en Savoie, ce qui explique la locution: « As-tu le dure temps? » que M. d'Haussonville traduit par: « Trouves-tu le temps dur »? et que je traduirais plutôt par: « Trouves-tu le temps long? Est-ce que le temps te dure »? En tout cas, ne faut-il pas avoir l'esprit bis-cornu et le cœur singulièrement aride pour voir dans un témoignage d'intérêt un acte de « familiarité grossière »? C'est le même homme, dont la mère pauvre pousse le dévouement et l'abnégation jusqu'à l'héroïsme, qui déclare à vingt ans que « la femme est un être profondément malfaisant », dont le cœur est plein « de petitesses, de mesquineries, de duplicité, de calculs, de détours, d'hypocrisie, de misères qui n'inspirent que la pitié ou le dégoût, dont l'enfance se prolonge jusque dans l'âge mur, jouant avec nos affections comme avec ses poupées ». C'est le même esprit morose, jaloux, qui, ému à la lecture du *Raphaël* de Lamartine, en éprouve cependant des « regrets amers et douloureux », parce que le poète a célébré le lac du Bourget, son lac. « Mon pauvre lac, écrit-il, a perdu à mes yeux une fleur, une virginité de fraîcheur que rien ne pourra lui rendre désormais. »

Cette correspondance n'est qu'une longue récrimination contre les hommes et les choses, un acte d'accusation contre la société dont il se fait le « justicier ». Dans son « indépendance farouche », il ne reconnaît pas de « supérieur », et il s'étonne de son « isolement ». Mais sincèrement, l'homme qui regrette de n'être pas « né Huron » pour ne plus entendre parler de la France, est-il bien venu à se plaindre d'être un étranger dans son pays? — Nous devons admettre pourtant que le personnage eut quelque vertu : la droiture politique dans sa conduite, sinon dans ses écrits. (Voir histoire de Napoléon Ier.) Aussi bien, voici quelques lignes de son portrait par son panégyriste, M. d'Haussonville:

« Chez Lanfrey, l'homme a beaucoup retenu des sentiments de l'enfant : une certaine ardeur naturelle, naïve et franche, l'excès de sévérité dans les jugements, l'impossibilité de taire ou seulement d'affaiblir l'expression de sa pensée, et cette confiance un peu présomptueuse en soi-même et dans sa destinée qui ne messied pas absolument aux jeunes gens, *lorsqu'elle n'a point été démentie dans l'âge mûr* (les italiques sont de notre fait), tandis que l'enfant possédait, par anticipation, certaines qualités, ou si l'on veut, certains défauts qui ont influé sur sa carrière d'écrivain et d'homme politique. Dès sa seizième année, il était déjà replié sur lui-même et d'humeur naturellement solitaire, un peu hautain avec des allures réservées et modestes, assez dédaigneux des avis et même de la bonne opinion d'autrui. » Il est inutile de poursuivre, nous ne disons pas autre chose. Peut-être survivra-t-il de l'écrivain un livre : *les Lettres d'Évrard* et de l'homme politique un mot sanglant sur la dictature de Tours. Le second volume de la *Correspondance de P. Lanfrey* se termine par les professions de foi de ce Werther savoyard.

E. C.

Choix de lettres des femmes célèbres, par un professeur de l'Université, in-16. Paris. Delalain, éditeur; 1885.

C'est une édition scolaire où ont pris place les femmes célèbres, non seulement par leur style et

leur esprit, mais aussi par leur condition mondaine ou officielle, — depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours.

Marguerite de Valois, Louise Labé, Marie Stuart, ainsi s'ouvre la galerie, et l'on y rencontre ensuite Mme de Scudéry, Ninon de Lenclos, la belle Mme de Longueville et l'inimitable Sévigné, puis Mme de Maintenon et jusqu'à Mme Roland, en passant par Mme de Tencin et Mlle de Lespinasse, Mme d'Épinay et Mlle Aïssé. George Sand et Eugénie de Guérin terminent la série. L'idée n'est pas mauvaise, tant s'en faut, d'avoir rassemblé dans un même écrit ces perles du cerveau féminin.

L'honorable professeur a eu le bon goût de ne pas surcharger de notes la prose légère de ces *épistolières*. Avec une modestie un peu monotone, il s'est mis presque toujours à couvert derrière Sainte-Beuve, à qui il emprunte ses notices. On eût pu les prendre à moins bonne source.

Ce livre peut rendre de précieux services aux jeunes gens et aux jeunes filles qui étudient l'art d'écrire une lettre. On sait que les neuf dixièmes des honnêtes bourgeois donnent pour but à l'éducation de leurs enfants de *savoir tourner une lettre*. Ce recueil présente une bonne centaine de modèles... inimitables.

P. Z.

Les grands maîtres de la littérature russe au XIXe siècle, par Ernest Dupuy. Un vol. in-12. Paris, H. Lecène et N. Oudin, éditeurs, 1885.

Il n'y a pas à dire, nous nous imprégnons de russe. La Russie est à la mode non plus seulement sous forme de princes fantaisistes dans les vaudevilles du Palais-Royal, ni même de princesses saphiques dans les entrefilets suspects du *Gil Blas*. Les romans russes de Mme Gréville ne suffisent pas davantage à notre curiosité, qui s'affine et devient plus sérieuse. C'est par les Russes que nous voulons connaître la Russie; et la Russie inédite ou à peu près bénéficie de tout ce que perdent les autres pays européens, usés par trop de voyages et disqualifiés par la trop grande facilité de les parcourir rapidement.

Tourgneneff a été chez nous un puissant promoteur de ce mouvement. On le lit depuis longtemps en France, on commence à le relire.

Tolstoï gagne du terrain : *la Paix et la Guerre* et *Anna Karinine*, traduites en français, sont déjà dans beaucoup de mains. Gogol est moins connu.

Le livre de M. Ernest Dupuy arrive donc à l'heure opportune. Une sérieuse étude des trois grands prosateurs de la Russie contemporaine était désirée; M. Dupuy nous la donne.

Son livre est des plus intéressants : il nous fait faire vraiment connaissance avec les auteurs. Leur biographie est écrite par un homme qui les aime, cela se sent, et par là elle est exempte de la sécheresse ordinaire à ces notices. Ces trois hommes eurent du reste une existence assez mouvementée pour mériter qu'on prît la peine d'analyser leurs actes, et d'y rechercher avec fruit des signes de caractère capables d'éclairer et d'expliquer leurs œuvres. Leur

Quant à l'œuvre, M. Dupuy l'a étudiée non seulement en érudit mais en psychologue et en moraliste.

Pour chacun des trois romanciers, il prend l'œuvre dans l'œuf, si je puis dire, et la suit dans son évolution complète, marquant très distinctement les phases de l'esprit en quête.

Avec beaucoup de tact, le critique extrait des passages les plus saillants, il les amène adroitement comme des exemples en confirmation de ses appréciations. Et nous quittons le livre avec un résultat précis : M. Dupuy instruit et intéresse. Il en dit assez pour ceux qui n'ont pas le loisir de plonger dans les longs romans, comme *Paix et Guerre, Anna Karinine;* et il en dit aussi ce qu'il faut pour décider à cette entreprise ceux qui réservent de leur temps à la lecture.

P. Z.

Sur le vif, *remarques et pensées,* par Amica Mathilde. Un vol. in-32. Paris, Firmin Didot et Cie, éditeurs, 1885.

Nous ne doutons pas que la femme qui a pris le soin de noter sur son carnet ces deux ou trois cents maximes soit très distinguée et fasse figure de femme d'esprit dans un salon.

Elle nous pardonnera de regretter qu'elle ait commis cette erreur de nous livrer ses *remarques*, qui nous prouvent qu'Amica Mathilde remarque seulement ce qui frappe les yeux de tout le monde. Rien n'est plus facile et plus difficile que de composer un recueil de maximes, ou plutôt cela ne se compose pas. Une intelligence ordinaire, incapable d'un long effort, pauvre d'imagination, se satisfait sans peine en notant par-ci par-là une idée suggérée par un incident, par un mot, par un choc de sentiments. Ces notes-là, alignées bout à bout, sans lien logique, sans direction, forment à la longue un petit tas : et voilà un *moraliste* de plus !

Eh bien ! non, un recueil de maximes n'est supportable qu'à la condition de représenter sous une forme concise, rapide, complète, toute une évolution d'esprit; il faut que chaque pensée ainsi resserrée dans un style lapidaire soit pour le lecteur comme un grain intellectuel qui germe et se développe dans son propre esprit. Bref, une maxime, un apophthegme doit être suggestif.

Eh ! qu'est-ce que peut me suggérer une série d'aphorismes de cette force?

« L'approbation donnée par de grands cœurs à ceux qui cherchent à atténuer les misères de leurs semblables, est un phare lumineux les conduisant loin des écueils du découragement. »

« On n'est jamais si ridicule qu'en parlant avec complaisance de soi ou de ses œuvres ».

« Tout être méconnaissant qu'il a à remplir ici-bas une fonction sainte et grande, et ne cherche que son plaisir, ne trouve jamais cette satisfaction pure, fruit du devoir accompli fidèlement. »

« Un passé irréprochable n'est pas toujours un sûr garant

Arrêtons les citations : ce dernier trait est plus digne de M. Prudhomme que de La Bruyère, et dans l'ensemble de *Sur le vif*, l'auteur est plus voisin de l'illustre La Palisse que du mordant La Rochefoucauld ou du subtil Vauvenargues.

Est-ce à dire qu'il ne se rencontre pas à telle ou telle page une pensée ingénieuse, une fine remarque de femme connaissant bien son monde ?

Le malheur est que Mme Amica Mathilde a voulu faire un livre. Pour grossir le recueil, elle s'est laissé entraîner à multiplier les notes, et, qui pis est, à les allonger. Souvent une pensée, qui eût pu être piquante en dix mots, s'alanguit et s'émousse en une phrase verbeuse. En sa qualité de maîtresse de maison, l'auteur sait bien qu'une sauce longue ne vaut jamais grand'chose, et moins encore une sauce tournée. P. Z.

Pensées, par Joseph Roux. Introduction par Paul Mariéton. Un vol. in-8°. Paris, Alphonse Lemerre, éditeur, 1885.

L'abbé Joseph Roux a écrit ces pensées. M. Paul Mariéton les a choisies et classées pour l'impression, si je comprends bien l'introduction où il nous présente l'auteur. Pour ma part, je le regrette. Je préférerais voir l'abbé Joseph Roux à l'œil nu, sans l'interposition d'aucune sorte de prisme, peu curieux que je suis de spectres, même lumineux. Ceci dit, je prends la chose telle qu'elle est offerte, et sans m'occuper davantage du tailleur et du placeur de pierres, j'aborde le granit.

L'abbé Roux est une intelligence robuste, un penseur vigoureux, d'une intelligence d'autant plus robuste, d'une pensée d'autant plus vigoureuse, que le champ où ses facultés s'exercent est naturellement ou forcément limité. L'abbé Joseph Roux est un curé de campagne, d'ambition légitime depuis longtemps et, suivant apparence, irrévocablement déçue, mais chez qui l'éducation a ancré la foi. Il est chrétien, il est catholique, il est prêtre, et après, il est lui-même et indépendant. J'ai noté dans ce recueil telle pensée sur la nécessité de féconder les vérités par le sang, qui n'est pas moins juste pour un Marat que pour un Torquemada. Mais ce sont là des points où il messiérait d'appuyer. La profession, l'état est souvent une robe de Nessus qui corrode les chairs et s'incruste jusque dans les os. Ne point signaler le fait ou ne point l'observer serait se mettre dans le cas de ne rien faire comprendre et de ne rien comprendre soi-même à l'esprit qu'on étudie. En rendre cet esprit responsable et lui faire là-dessus son procès serait une iniquité, à moins que ce ne fût une sottise.

L'abbé Joseph Roux est de la famille des La Bruyère, des Vauvenargues, des Chamfort. Il est — je dirai plus — de la famille des Saint-Simon. Il a un défaut, qui n'est pas le sien, si je puis dire, qui est celui de son âge; quelque vieux ou quelque jeune qu'il soit, c'est un cadet. Il peut bien apprécier, juger, marquer d'un mot spirituel, sagace et quelquefois profond chacun de ses oncles ou de ses frères aînés, dire que « Pascal lin, Vauvenargues mélancolique, Chamfort âcre, Joubert bienveillant, Swetchine doux », et donner de ce jugement, dans un paragraphe plus plein que bien des volumes, une explication où chaque membre de phrase pourrait être pris pour un sujet de thèse; mais il ne peut pas faire que sa pensée n'ait été souvent pensée plusieurs fois avant lui et que l'expression ne lui en ait été dérobée d'avance par ses prédécesseurs. De là des truismes, des vulgarismes, des maximes usées à force d'être courantes, et qui, pour avoir été refrappées au balancier de l'abbé Roux, n'en ont pas acquis une empreinte nouvelle ni beaucoup plus vive.

Je laisse de côté les chapitres où le prêtre parle seul. On n'est bien jugé que par ses faits, dit un proverbe antérieur à l'invention du jury. En de telles matières, je ne suis ni premier ni dernier *inter pares;* je suis en dehors. Aussi je me récuse et laisse M. l'abbé Roux aux mains des hommes de Dieu.

Pour le reste, il y a, partout dispersées, des choses très fortes et riches d'une saveur âpre, fine et bien personnelle. Il me faudrait plusieurs pages de cette revue pour donner seulement un avant-goût des mets servis à cette table de philosophe limousin. Il a tout lu, tout étudié, et parle de Lope de Vega, de Shakespeare et de Gœthe presque aussi couramment que de Racine et de Corneille. Il apprécie leurs œuvres franchement, humainement, c'est-à-dire sympathiquement, à travers les défaillances et les traîtrises de la traduction. Ce qu'il ignore, c'est ce qui se passe autour de lui, en dépit d'un alinéa sur Schopenhauer et d'un mot simiesque sur Darwin. Ignorance d'ailleurs devant laquelle, dans les circonstances données, je m'incline, et dont je lui fais, s'il veut l'agréer, mon bien sincère compliment.

Goûtez ceci : « Voltaire, esprit de courtisan et cœur de courtisane; — Buffon : tête d'or, poitrine d'argent, jambes d'airain, pieds d'argile, comme la statue de Daniel; — Parny : un stercoraire qui pue et brille; — Gœthe : un vidrecome ciselé à Corinthe; etc., etc. »

On peut contester le jugement, demander des atténuations, des modifications, des rectifications. Mais comme c'est découpé à l'emporte-pièce et, en résumé, que c'est vrai !

Le chapitre des paysans est d'une haute valeur. Lisez-le, et si cette lecture ne réveille en votre esprit de citadin aucun souvenir et aucune expérience endormie, fiez-vous-en — vous le pouvez — à la parole de ce prêtre qui vit au milieu de ceux qu'il analyse et décrit. Vous direz ensuite si Balzac les a mal vus.

L'idée que je donnerais de cet ouvrage serait fausse ou incomplète, si je ne me faisais un devoir de transcrire, comme M. l'abbé Joseph Roux s'est fait un devoir de l'écrire, la déclaration suivante, qui clôt son volume et en est, en somme, vu le talent de l'auteur, la meilleure critique :

« Je déclare rétracter tout passage de ce livre qui, de près ou de loin, contredirait à la religion et à la morale. Nulle pensée n'est avouable à moins d'être catholique. Tout ce qui n'appartenait pas à l'empire romain avait nom barbarie; tout ce qui ne se rattache

pour ingénieux qu'il se croit et qu'on le dise, propage les ténèbres, non la lumière, le scandale, non la paix, s'il n'enseigne point comme Pierre, avec Pierre... »

B.-H. G.

POÉSIES

Intermèdes, poésies par Catulle Mendès. Un vol. de 126 pages in-18 jésus, papier teinté. Paris, 1885 Paul Ollendorff, édit. — Prix : 1 franc.

Avec toutes les grâces il a toutes les hardiesses; il excelle à dépeindre les extases et les alanguissements de l'amour assouvi comme les ardeurs et les emportements des désirs turbulents. Il a pour maître Ovide, et nul, depuis ce Latin raffiné, n'a si bien exprimé les *putres oculos rimasque florentes.* Ils sont capiteux comme un parfum de Cnyde ou de Paphos, ces petits vers d'une allure si séduisante, si harmonieuse, si capricieuse! Mais il n'y a pas à s'y tromper un instant : l'amour qu'ils chantent, l'amour qu'ils invoquent et qu'ils provoquent n'a rien d'immatériel et de nuageux. C'est un amour voluptueusement tiède, qui prend naissance entre les seins d'une nymphe demi-nue, folâtre sur ses épaules, se suspend malicieusement au duvet de ses blondes aisselles, se laisse glisser le long de ses hanches, rebondit sur le tapis et lui grimpe aux jambes, tandis qu'elle rit d'un petit rire nerveux, conséquence inévitable des chatouillements indiscrets du polisson.

Gentil Bernard est dépassé. Mais M. Catulle Mendès expiera peut-être cruellement cette gloire secondaire. Il se trouve des gens sévères qui lui reprochent comme un crime tout le talent dépensé à ces bagatelles érotiques et qu'exaspère l'art raffiné, mêlé au délire sensuel du *Supplice de Tantale.*

Il n'est pas possible cependant de quitter ce terrible petit livre sans en citer quelques feuillets. Tenez, je choisis une pièce qui, toute scabreuse qu'elle soit, se tient encore au moins sur la limite du grivois et se termine par un retour moins impur.

Odelette intime.

Lorsque ta pudeur, déliée
Des ceintures aux nœuds tremblants,
Descend sur ta hanche pliée,
En frisson rose, à tes pieds blancs;

Lorsque vaincue, abandonnée
Aux ruses de ma lèvre en feu,
Tu t'enivres d'être damnée,
Et te plains de l'être trop peu;

Lorsqu'enfin dans ta gorge heureuse,
J'entends roucouler, rauque et creuse,
La tourterelle du plaisir;

Sais-tu, chère âme, à quoi je songe,
Oui, même à l'heure où tout est vain,
Sinon de sentir qu'on se plonge
Dans la nuit d'un enfer divin;

Je songe (candeur reparue
De notre printemps enchanté)
Au premier baiser dans la rue,
Sur votre petit doigt ganté.

Au siècle dernier, M. Catulle Mendès serait mort de ses succès. Pour lui faire écrire de semblables odelettes, quelle marquise authentique ou apocryphe lui eût rien refusé!

P. Z.

Les Tubéreuses, par Georges de Lys. — *Heures intimes. Sonnets pour Nina.* — Poèmes. — Compositions de José Silbert. Un vol. in-18. Paris, E. Giraud et Cie; 1885.

Coquet volume, portant bien ses deux noms de fleurs. Les quatre eaux-fortes de M. José Silbert ne sont pas des chefs-d'œuvre, et j'espère qu'il ne se fâchera pas si s'ajoute : loin de là. Elles sont pourtant intéressantes, et, par endroits, vigoureusement rendues. J'en dirais volontiers autant des vers. Ils ne me paraissent point dégager l'odeur capiteuse, mais énervante, des tubéreuses qu'ils ont la prétention d'être. On y sentirait bien plutôt des exhalaisons d'alcôve, des émanations de chairs échauffées et des rebuts de lavabo. Je cite, me rappelant la règle de Lhomond à propos du sage. Il s'agit d'almées et le morceau est offert à M. Catulle Mendès :

Pose molle, danse lascive,
Ondulement félin des reins,
Poitrine où le souffle s'active,
Gonflant les seins;

Cheveux aux ondes embaumées,
Parfums capiteux et puissants,
Qui, de vos corps, folles almées,
Grisent nos sens!

La tête à demi renversée,
Votre ventre en avant tendu,
Qui, d'une fougueuse poussée,
Bat éperdu!

Et ainsi de suite, nous ne pouvons guère aller plus loin.

Les poèmes de la fin sont d'une facture monotone, à la mode autrefois. On y trouve de beaux mouvements, des hardiesses d'expression qui délassent un peu de l'uniformité de la coupe, et toujours et partout cette hantise de luxure, qui ferait croire que, pour tant et tant de nos poètes contemporains, le mythologique Pégase s'est transformé en un phallus plus ou moins ailé.

P. M. G.

Le Cantique des Cantiques, par JEAN LAHOR. Plaquette in-18. Paris, A. Lemerre. — Prix : 1 fr. 50.

L'auteur s'est efforcé de traduire ce poème hébraïque en lui conservant son ardeur amoureuse. Ce mélange singulier de mysticisme et de sensualité qui a donné lieu à tant de controverses.

En beaucoup de passages il a réussi; d'autres sont moins heureusement venus; le vers y est dépourvu d'harmonie. Le souci de traduire exactement a sans doute arrêté et gêné le mouvement du versificateur.

M. Jean Lahor s'attaquait à une œuvre délicate et périlleuse; il s'en est tiré à son honneur. P. Z.

Avec des rimes, par M. J.-GERMAIN LACOUR. Un vol. in- 18. Jouaust et Sigaux, édit. Paris, 1885.

Avec des rimes — et de l'esprit — M. J.-Germain Lacour a composé un petit volume d'allures vives et distinguées, dans une note élégante et discrète. Il ne s'est pas guindé sur les grands sentiments, non qu'il soit incapable d'éprouver de ces généreux et profonds mouvements d'âme d'où jaillissent les beaux vers puissants et pathétiques; mais il ne s'abandonne pas, si l'on peut dire, au grand courant de la haute mer de poésie, peut-être parce que tout jeune encore il se défie de la solidité de son embarcation. Il se contente alors de chanter sur le rivage; il chante sur des rythmes variés, qui nous font nous souvenir de son premier recueil, lequel s'intitulait précisément : *Sur tous les sons*. L'air est le plus souvent joli, légèrement mélancolique et railleur; quant aux paroles, il les choisit avec goût parmi les meilleures de la langue.

Normand, il paye un tribut à la mémoire d'Olivier Basselin, le joyeux poète ami de la bouteille, et ce lui est l'occasion d'un croquis charmant, plein de vie et de pittoresque :

Avec ses vieux pignons tremblants,
Un vieux moulin se voit à Vire.
On lui donnerait bien mille ans
Avec ses vieux pignons tremblants.
Mais on peut lire sur ses flancs
Quelques mots qu'un regret inspire.
Avec ses vieux pignons tremblants,
Un vieux moulin se voit à Vire.

« Dans ce lieu vécut Basselin. »
C'est là ce qu'on lit sur la pierre;
Il était maître du moulin.
Dans ce lieu vécut Basselin.
Quand il lorgnait son verre plein
Son œil riait sous sa paupière.
« Dans ce lieu vécut Basselin. »
C'est là ce qu'on lit sur la pierre.

J'ai regret de tronquer ces triolets si bien venus. La fin en est gracieuse et touchante.

A remarquer aussi la *Féerie du printemps*, qui, malgré un certain air de famille avec une des fines pièces de vers de Louis Bouilhet, n'en est pas moins fort agréable.

Parmi les *Variantes amoureuses*, qui forment une partie distincte du recueil, il en est une que je veux citer; cela vaudra mieux que de la louer : l'éloge ne ferait plaisir qu'à l'auteur; la citation fera plaisir au lecteur :

Je lui disais : « Vois dans la plaine
Les moissons, filles du soleil,
Qui s'inclinent à chaque haleine
Comme une onde au remous vermeil.
C'est le soleil, le roi du monde,
Qui rendit la terre féconde
En de mystérieux hymens,
Et sa chaleur, toujours nouvelle,
A fait blondir tous les gramens. »
« Mes cheveux sont plus blonds », dit-elle.

« Vois le bleuet brillant sans voile,
Des moissons astre essentiel :
C'est dans un ciel couleur d'étoile
Une étoile couleur de ciel;
Tandis qu'à l'infini des lieues,
Bien loin des petites fleurs bleues,
Le vrai ciel luit, ardent et pur,
Du bleuet la fine dentelle
Met sur la terre un peu d'azur... »
« Mes yeux ont plus d'azur, dit-elle.

« Vois, dans des poses nonchalantes,
Les coquelicots empourprés
Mêler leurs corolles sanglantes
Aux épis des seigles cendrés.
Vois! on dirait que la rosée
En larmes rouges s'est posée
Sur les fleurs aux calices lourds,
Et que c'est du sang qui ruisselle
Sur de la pourpre et du velours... »
« Ma bouche est plus rouge, » dit-elle.

« Mais tout cela la faux le couche :
Épis moins blonds que tes cheveux,
Pavots moins rouges que ta bouche,
Bleuets moins bleus que tes deux yeux.
O bon moissonneur, à ta tâche!
Fauche sans trêve ni relâche!
Fauche sans délais, ni répits!
Et que la moisson s'amoncelle
Dans un frémissement d'épis... »
« Moissonnons aussi », me dit-elle.

C'est ici que Philinte sans ironie pourrait dire :

La chute en est jolie, amoureuse, admirable!

Le volume se termine par un conte d'hiver qui met en scène deux mères, une marquise, une paysanne et leurs rejetons, aussi différents de santé que d'origine. M. Germain Lacour y a exprimé de beaux sentiments en de bons vers. Ses deux recueils font gentiment la paire et nous donnent à penser que l'auteur ne tardera pas à marquer son rang parmi les meilleurs des jeunes. P. Z.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

La science romaine à l'époque d'Auguste. Étude historique d'après Vitruve, par A. Terquem, professeur à la Faculté des sciences de Lille. Un vol. grand in-8°. Paris, Félix Alcan, 1885.

On n'est un bon architecte, a écrit Vitruve, qu'à la condition de connaître tout le connaissable, et pour lui, le meilleur architecte de son temps, de tous les temps peut-être, — c'est lui qui l'a dit et redit dans chacune, ou peu s'en faut, des préfaces dont il a fait précéder les différents livres de son *Traité*, — il possède bien, en effet, toutes les sciences.

Qu'un architecte soit tenu de savoir et la médecine, et l'histoire naturelle, et la musique, on le peut contester; mais la contestation serait de peu d'intérêt, et, puisque, dans son *Traité*, Vitruve a voulu prouver qu'il n'ignorait rien de ce que l'on pouvait savoir à son époque, — prétention qui n'est pas, au reste, absolument justifiée, M. Turquem a disposé sous plusieurs chapitres: *Mœurs et coutumes, mathématiques et astronomie, mécanique, physique (hydrostatique, chaleur, météorologie, acoustique, optique), chimie, histoire naturelle, géographie et géologie, hygiène et médecine*, les renseignements fournis, sans ordre aucun, sur ces diverses matières dans les dix livres de l'ouvrage.

Vitruve n'énonce pas les principes d'Euclide formulés depuis deux siècles; il attribue à Platon ce qui n'est pas de lui, il connaît mal les travaux des astronomes d'Alexandrie; il sait superficiellement ce qu'il sait, et son exposé est souvent peu clair. S'il est moins érudit, à coup sûr, que ne le sera Pline, il rapporte toutefois moins de ces erreurs alors communes, il rapporte moins de fables surtout. Nous ne dirons pas grâce à son *Traité d'architecture*, qui est de lecture assez fastidieuse, mais grâce au travail très savant qu'a fait M. Turquem d'après ce traité, nous pouvons mesurer la somme des connaissances qui se pouvaient acquérir à l'époque d'Auguste. M. Turquem a traduit et analysé; il a relevé les inexactitudes et les lacunes, il a comblé celles-ci, rectifié celles-là, il a comparé, à l'occasion, avec notre science, à nous, la science des anciens.

La science des anciens était, en somme, assez pauvre : en mécanique, des observations précieuses et des applications relativement importantes, mais on était étranger à peu près complètement à ce que nous comprenons sous le nom de physique, et, quant aux études de chimie, on ne les soupçonnait en aucune façon; des calculs astronomiques, mais point de théories générales; point de grandes conceptions, non

On a écrit des ouvrages sur la médecine des anciens, sur la musique dans l'antiquité; on en a composé touchant le développement de telle ou telle science; quelques-uns, dus à la plume d'écrivains compétents, ont une réelle valeur. Or, si l'*Étude d'après Vitruve*, qui nous place à un moment précis de l'histoire et nous permet une vue d'ensemble, n'est pas plus intéressante peut-être que les meilleurs de ces ouvrages, elle l'est à coup sûr autant, et elle l'est autrement.

F. G.

Les historiens fantaisistes. M. Thiers: Histoire du Consulat et de l'Empire. Deuxième partie. *La pacification de l'Ouest; la machine infernale du 3 nivôse an IX*, d'après les documents inédits, par M. le comte de Martel. Un vol. in-12. Paris, E. Dentu, 1885. Prix: 5 francs.

M. de Martel manque de mesure. Sans doute, l'historien du *Consulat et de l'Empire* a commis de grandes inexactitudes; on le savait depuis longtemps; M. de Martel poursuit sa tâche, il s'applique à relever de nouvelles erreurs, et, les relevant, il ne fait pas œuvre inutile; mais lui était-il besoin, pour cela, de nourrir et de laisser paraître tant d'acrimonie contre l'historien *fantaisiste*?

Il fait son métier de critique quand il prend soin de montrer que M. Thiers confond les dates des événements qui se sont accomplis en Bretagne au lendemain de brumaire, les noms des généraux qui ont joué un rôle dans ces événements; qu'il désigne, à plusieurs reprises par la Vendée le pays du Morbihan; qu'il ignore les emplacements occupés par les forces insurrectionnelles; que, voulant énumérer les forces envoyées contre elles par le gouvernement consulaire, il compte dans le nombre des bataillons et des détachements qui se trouvaient déjà cantonnés dans l'Ouest; qu'il a tort d'attribuer l'œuvre de la pacification à certain abbé aussi intrigant qu'ambitieux; qu'il rapporte mal comment se fit l'arrestation de Frotté; qu'il connaît mal et Georges et M. de Bourmont; que dans l'affaire de la machine infernale, ce n'est pas seulement sur des faits d'importance, aussi sur des détails insignifiants qu'il a commis nombre d'erreurs, et avec une négligence d'autant moins pardonnable que les renseignements surabondaient: acte d'accusation, dépositions de témoins, relations posthumes. M. de Martel peut reprocher à M. Thiers de ne s'être même pas donné la peine de consulter les anciens plans de Paris, de n'avoir pas recherché quelle était au juste la direction de la rue Saint-Nicaise,

suivait la voiture du premier consul, que pas un cavalier ne le précédait: signaler toutes les fautes petites et grandes de l'historien, c'était le droit et c'était le devoir de l'auteur des *Types révolutionnaires*. Quand il insulte au ministre de Louis-Philippe, au grand citoyen qui travaille, avec l'ardeur que l'on sait, à une si prompte libération du territoire, il est homme de parti.

Nous faut-il dire que la haine rend injuste et devons-nous tâcher à défendre M. Thiers ? Contentons-nous de faire quelques citations. M. de Martel reproduit ce portrait de Fouché du deuxième volume du *Consulat* : « M. Fouché, ancien oratorien et ancien conventionnel, était un personnage intelligent et rusé, ni bon *ni méchant*, connaissant bien les hommes, *surtout les mauvais*, les méprisant sans distinction, employant l'argent de la police à nourrir les fauteurs de troubles autant qu'à les surveiller.... » Et après ce portrait que nous n'achevons pas, on le peut retrouver si on ne se le rappelle, — et l'homme de parti écrit : « Personne ne savait mieux que M. Thiers combien il y avait de parties communes entre lui et Fouché. C'est à ce point que, sans donner de nom, si l'on traçait un portrait dans lequel on ferait entrer les deux tiers de ce que M. Thiers dit de Fouché, il serait impossible à ceux qui connaissent le mieux ces deux hommes de savoir lequel on a voulu peindre » (p. 360). Dans le portrait de Fouché, ces lignes : « Ministre supérieur, si son indulgence avait eu un autre principe que l'indifférence la plus complète au bien et au mal, si son activité incessante avait eu un autre mobile qu'un besoin de se mêler de tout, qui le rendait incommode et suspect au premier consul et lui donnait les apparences d'un intrigant subalterne ; du reste, sa physionomie intelligente, vulgaire, équivoque, rendait bien les qualités et les défauts de son âme. » Voilà le commentaire : « Quand on lit ce portrait, il est impossible de ne pas penser à M. Thiers. Si on voulait faire son portrait, on n'emploierait pas d'autres expressions que celles qu'il applique au futur duc d'Otrante » (p. 362). Point n'est besoin d'insister.

Le livre aurait plus de valeur si l'auteur s'était borné à indiquer seulement, pièces à l'appui, les rectifications nécessaires. F. G.

BEAUX-ARTS

— Archéologie — Architecture — Arts industriels —

Guides du collectionneur. *Dictionnaire des Émailleurs, Biographies, Marques et Monogrammes,* par M. E. Molinier, attaché à la conservation du musée du Louvre. Librairie de l'Art, J. Rouam, éditeur. Paris.

« Réunir dans des volumes d'un format réduit tous les renseignements nécessaires au collectionneur : biographies d'artistes, détails techniques, marques et monogrammes, etc., telle est l'idée qui a présidé à cette nouvelle bibliothèque », nous dit l'auteur.

L'idée est excellente, et tous les amateurs ne peuvent qu'y applaudir chaudement. Le *Dictionnaire des Émailleurs,* qui vient de paraître, ouvre heureusement la série. Il est bien fait et bien présenté. L'aperçu historique qui précède, sous forme d'avant-propos, la marche alphabétique des biographies, est à la fois suffisant et conçu dans un esprit très prudent, juste ce qu'il faut pour un public de collectionneurs. Les biographies sont concises et pourtant suffisamment complètes. Les marques et monogrammes, au nombre de soixante-sept, présentent un grand intérêt entre lui et son œuvre éparse dans les mains de tel ou tel heureux possesseur. C'est la clef qui ouvre la voie menant de l'une à l'autre. Cette griffe a aussi l'avantage de parler aux yeux, ayant un dessin, une forme caractéristique. Grâce à cette forme, elle s'imprime facilement dans l'esprit. Une bibliographie des livres relatifs à l'émaillerie et une intéressante liste des principales collections d'émaux de France et de l'étranger complètent ce travail, appelé à rendre de sérieux services à tous les amis de l'art. R. de M.

Essai sur le jugement esthétique, par C.-E. Adam. Un vol. in-8°. Paris, 1885. Librairie Hachette.

M. C.-E. Adam est un ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé de philosophie, professeur au lycée de Nancy. Son livre, qui a toutes les allures d'une thèse, est un modèle achevé du parfait devoir de philosophie. Il possède à fond ses auteurs, cite couramment Leibniz, Kant, Schiller, le P. André, Baumgarten et Wolff, les professeurs Janet, Lévêque et Lachelier, même les Anglais Spencer et Bain. A-t-il

jamais une émotion esthétique? Si l'on en juge d'après ce long verbiage sans une trace d'idée personnelle, on peut répondre à coup sûr que non. E. C.

En Campagne. *Tableaux et dessins de A. de Neuville, reproduits et publiés par* Boussod *et* Valadon. Texte de Jules Richard. Paris, 1885. Chez Boussod, Valadon et Cie, et à la librairie d'art L. Baschet.

On peut juger de façon contradictoire le talent du peintre de sujets militaires Alphonse de Neuville, mort récemment et bien plus diversement encore l'action morale de son illustration de la guerre de 1870-71. Il est bien loin de notre pensée de mettre en cause le très sincère et généreux patriotisme de l'artiste, mais en voyant défiler dans son œuvre ces épisodes tragiques où toujours, toujours et sans relâche nous apparaît la France vaincue, héroïque sans doute, mais vaincue, et, au même plan, près d'elle, — souvent au premier plan, — l'Allemagne victorieuse, nous ne pouvons pourtant nous dissimuler que cet œuvre, témoignage perpétuel de la supériorité des armes ennemies, ne serait point fait pour nous déplaire, si nous étions... Allemand. Nous devons avouer d'ailleurs que nous éprouvons le même sentiment d'incertitude troublante en présence des monuments commémoratifs dont on couvre la moitié du pays. Ce n'est pas sans quelque angoisse que nous nous demandons si l'on ne sourit pas, à l'étranger, de voir la France, qui jadis célébrait ainsi ses victoires, mettre aujourd'hui un redoublement d'amour-propre à immortaliser par le marbre, par le bronze, par la peinture, par l'eau-forte, par la photographie et tous les procédés de gravure qui en dérivent, les noms et les dates de nos plus cruels revers, ces mêmes dates dont au delà et même hélas! en deçà du Rhin on célèbre l'anniversaire par des hymnes d'actions de grâces au dieu des armées. Louis XIV élevait les portes Saint-Denis et Saint-Martin en commémoration des campagnes de Hollande, du Rhin et de l'humiliation de l'Allemagne. On sait de quel bronze Napoléon fondait la colonne de la Grande-Armée. Mais notre enfance n'a pas épelé les noms de Ramilies, de Malplaquet ni celui de Waterloo en des inscriptions lapidaires. La première République française envoyait à l'échafaud les généraux malheureux, la troisième leur dresse des statues. N'est-ce point qu'à la longue le sens des réalités a été perverti dans l'âme de la nation, au point qu'elle accepte les plus basses flatteries des rhéteurs politiciens et que, jouant sur les mots, elle en est venue à se bercer de l'illusion des « glorieuses défaites. » Au moins, avec le concours du texte très vivant, très vibrant de M. Jules Richard, *En Campagne* échappe-t-il au ridicule de l'emphase et des vaines bravades.

MM. Boussod et Valadon ont appliqué à la reproduction des tableaux indistinctement et des dessins de A. de Neuville le procédé de typogravure qui avait donné quelques excellentes planches dans la publication du *Figaro-Salon*. Mais, cette fois, à l'exception de rares dessins et du fort beau portrait de M. A. Mathey, qui est très bien rendu, le choix de ce procédé est une erreur complète. Il y a aujourd'hui cinquante procédés de photogravure en relief. Tous ont leurs avantages propres et leurs inconvénients. Tel rendra à merveille une œuvre d'Holbein qui échouera devant un Rubens. En général, les directeurs de publications illustrées se tiennent à un ou deux de ces procédés. De là tant d'inégalités dans la reproduction d'ouvrages d'origines diverses, quand, en les mettant tous à contribution judicieusement, ils pourraient obtenir des résultats également bons. Or nous avons le regret de constater que le procédé de MM. Boussod et Valadon, si prompt à s'empâter, était tout à fait impropre à rendre la facture, elle-même empâtée, du talent de Neuville et n'a fourni le plus souvent que des placards confus.

E. C.

GÉOGRAPHIE

— Voyages — Mœurs et Coutumes —

Une Promenade dans le Sahara, par Charles Lagarde, avec une *Préface* de Charles Joliet. Un vol. in-18. Paris, 1885. Librairie Plon.

Un livre écrit par un dilettante pour des dilettantes : telle est l'impression qui se dégage de la lecture de cette *Promenade dans le Sahara*, et que ne dément pas la biographie de l'auteur, écrite d'une plume amie par M. Charles Joliet. Élevé dans une rêveuse, tendre, poétique, quelque peu hautaine et volontiers repliée sur elle-même, l'enfant est plus assidu à l'école buissonnière, féconde pour l'imagination, qu'aux classes du collège de Grasse. En notre siècle, où la règle de l'enseignement paraît être le résultat d'une conspiration contre les intelligences individuelles en faveur des esprits médiocres, Charles Lagarde, dont le cerveau était nourri de lectures immenses, qui avait remué à vingt ans la plupart des

n'était peut-être même pas bachelier. Dès lors il était une proie désignée d'avance pour le minotaure de l'engagement volontaire dans la cavalerie. Avant le régime fallacieusement égalitaire du service militaire obligatoire, la cavalerie fut en effet le refuge précieux de ces jeunes gens dont l'humeur aventureuse, la fantaisie poétique, le goût réfractaire aux routines ne se fussent pas encadrés dans la marqueterie prévue des carrières bourgeoises. Charles Lagarde, engagé en 1853, fut un vaillant soldat dans l'obscurité du rang. Il n'était que sous-lieutenant quand il partit de Sedan prisonnier pour Erfürt. C'est en Afrique que s'écoulèrent ses plus belles années; c'est en Afrique aussi qu'il est mort, à quarante-trois ans; c'est l'Afrique qui lui a inspiré ce livre que les lettrés peuvent lire de confiance, même après un été dans le Sahara de Fromentin. E. C.

Aux pays du Soudan. Bogos, Mensah, Souakim, par DENIS DE RIVOYRE. Un vol. in-18 avec 1 carte et 8 gravures. Paris, 1885. Librairie Plon.

M. Denis de Rivoyre est l'un des collaborateurs actifs de cette carte du continent noir que les voyageurs du XIXe siècle lègueront au XXe toute chargée de noms et de tracés géographiques, après l'avoir reçue à peu de chose près absolument vide des voyageurs du siècle dernier. Déjà il nous a fait connaître *les Vrais Arabes et leur pays; Obock, Mascate, Bouchire, Bassorah, la mer Rouge et l'Abyssinie*. Son nouveau livre nous conduit dans ces régions soudaniennes vers lesquelles les tentatives et les échecs de la politique anglaise ont tourné tous les regards. Cependant M. Denis de Rivoyre ne s'arrête pas longuement à la question politique; en quelques pages à la fin du volume, il confirme une fois de plus l'opinion unanime de tous nos voyageurs sur le rôle de la France, sur la position toute-puissante qu'il lui serait facile de prendre le long des côtes qui commandent l'issue du canal de Suez dans la mer Rouge. Mais le récit de ses excursions dans le pays du fleuve Barca est surtout pittoresque et descriptif. Il est rempli de détails curieux sur les coutumes et la vie intime des Soudaniens, d'aventures de chasse et de nouvelles romanesques encadrées dans les paysages du désert. De jolis dessins de M. Martin Chablis ajoutent leur intérêt propre au réel attrait du texte. E. C.

Voyage au Mexique. De New-York à Vera-Cruz par terre, par JULES LECLERCQ. Un vol. in-18 avec 36 gravures et 1 carte. Paris, 1885. Librairie Hachette.

Il est très neuf, très nourri de faits et de détails inconnus sur un pays rarement visité aujourd'hui par les voyageurs français, le livre de l'honorable président de la Société royale belge de géographie, M. Jules Leclercq. Le lecteur dont l'imagination se plaît aux périls des voyages « en lointains pays » y trouvera d'amples satisfactions : des histoires de bandits dresser les cheveux sur la tête. Ce *Voyage au Mexique* contient pourtant des pages d'un intérêt bien autrement poignant. Tel est notamment le chapitre VII, consacré à Queretaro. Quinze ans après les événements, M. J. Leclercq y retrouve encore vivant puissamment le souvenir de l'empereur Maximilien et l'horreur des infâmes trahisons dont il fut victime. Après les avoir lues non sans quelque frisson d'épouvante, ces pages sinistres, si l'on se reporte à celles où l'auteur nous montre le Mexique impuissant à refouler l'invasion des Anglo-Saxons, et ses sentiments de rage et d'exaspération en face de cette poussée irrésistible; eh bien, l'on se dit qu'elle n'était point si folle la tentative de constituer le Mexique, comme le Brésil, en un puissant empire latin qui eût été une barrière contre les empiétements du colosse anglo-saxon. Mais qui sait? la race latine expie-t-elle peut-être le crime d'avoir jadis exterminé la race toltèque d'une civilisation si avancée, ennemie de la guerre, agricole, qui avait découvert l'or, l'argent, la taille du diamant et, en 648, avait une année solaire plus parfaite que celle des Grecs et des Romains, qui pratiquait les arts, la peinture, la sculpture et dont le nom signifie « architecte ». E. C.

Les Affamés du pôle Nord. *Récits de l'expédition du major Greely, d'après les journaux américains,* par W. DE FONVIELLE. Ouvrage contenant 19 gravures et une carte. Un vol. in-16. Paris, 1885. *Collection de voyages illustrés* de Hachette.

Nous devons espérer que la conquête du pôle Nord dédommagera un jour l'humanité du nombre de vies et des abominables sacrifices qu'elle lui aura coûtés. Jusque-là, ils vont croissant en quantité sans relâche et se raffinant dans l'horrible. Toutes les mémoires sont pleines encore du récit des faits qui, en 1884, épouvantèrent les États-Unis d'Amérique, apprenant tour à tour avec un sentiment de joie nationale d'abord, puis de terreur, la découverte des survivants de l'expédition Greely et les conditions auxquelles ces malheureux devaient d'avoir survécu. Ce drame de la faim est le plus pathétique de ceux dont la révélation n'a pas été enfermée à jamais dans l'enfer des glaces sans issue. Nous en connaissions l'action principale par les extraits écourtés, empruntés aux journaux américains par la presse française; M. W. de Fonvielle nous fait assister, en ce volume, à tous les détails de l'expédition où l'un des nôtres, le docteur Pavy, a fait honneur à la patrie française, et il la suit jusqu'au terme parmi les plus terribles péripéties. Il est difficile d'échapper au sentiment d'une certaine horreur en lisant ces pages émouvantes; mais c'est pourquoi il nous semble que l'auteur se bat contre un fantôme imaginaire lorsque, supposant qu'on soit tenté d'en plaisanter, il profère ce pompeux anathème : « Malheur à l'être bas et vil qui se rit de la misère des missionnaires de la science, lorsqu'une fringale ultra-canine enfonce en plein ses ongles aigus, décharnés dans la chair d'êtres intelligents,

honorables se glorifiant de posséder tous les instincts moraux que donne l'éducation et qui font la gloire des sociétés modernes ! » Cette singulière et emphatique apostrophe est vraiment superflue. E. C.

L'Algérie, par le Dr F. Quesnoy. Un vol. in-16 de la *Bibliothèque instructive,* illustré de 100 gravures sur bois et accompagné d'une carte de l'Algérie. Paris, 1885. Librairie Furne.

M. le Dr F. Quesnoy, inspecteur général en retraite du service de santé des armées, a longtemps vécu en Algérie et aime cette « nouvelle France ». Il remplit donc les conditions nécessaires pour en bien parler. En outre, il est optimiste; il croit que le moment approche où cette terre, qui nous a dévoré tant d'hommes et d'argent, nous indemnisera de nos pertes. Bien que porté à voir tout en rose à ce sujet, il ne peut néanmoins, dans sa probité de témoin, dissimuler un point noir qui ne laisse pas d'être inquiétant. Interrogé sur l'avenir de nos rapports avec les indigènes, il répond en homme que ne leurent point les apparences d'entente cordiale qui semblent pleines de promesses de la plus vive et de la plus étroite sympathie. Il sait et il avoue que ces manifestations amicales et dévouées cachent un sentiment de haine indéracinable autant qu'invétéré. Aussi invite-t-il le lecteur à ne pas perdre de vue ce qu'il appelle le « point *délicat* », et nous le « point *noir* » de notre situation en Algérie.

En dehors des travaux des sociétés archéologiques, historiques et agricoles, les publications sur l'Algérie ne sont le plus souvent que des impressions de voyage; le livre du Dr Quesnoy est beaucoup mieux que cela, il présente un résumé très complet de ce qui concerne le pays. Pour le présenter sous tous ses aspects, la division des chapitres comprend les dispositions topographiques et ethnographiques : Tell, hauts plateaux et Sahara, d'une part; et, d'autre part, Kabyle et Arabe se touchant sans se confondre jamais; puis l'histoire depuis la conquête; un exposé du climat, des productions du sol et des ressources animales de toute espèce; des considérations sur l'état moral des indigènes; et finalement, un tableau de l'état actuel de l'Algérie : sa population, ses ressources budgétaires et son commerce. — A propos de ce livre, de nouveau — car nous avons eu déjà occasion de le faire — nous féliciterons la direction de la *Bibliothèque instructive* pour l'excellent choix et le grand nombre d'illustrations dont chaque volume est enrichi. Celles de l'*Algérie,* exécutées pour la plupart d'après des photographies, sont particulièrement nombreuses et intéressantes. E. C.

Les Aztèques, *histoire, mœurs, coutumes,* par Lucien Biart. Un vol. grand in-8° de la *Bibliothèque ethnologique,* avec gravures, cartes et plans. Paris, A. Hennuyer; 1885.

La collection nouvelle, dont fait partie cet ouvrage de M. Lucien Biart, ne servira pas peu à vulgariser des études précieuses.

A vrai dire, on a tenté déjà de rendre plus ou moins populaires les travaux des savants appliqués à rechercher les caractères distinctifs des grandes races humaines, des archéologues qui ont tâché à démêler, grâce aux monuments qui nous restent : armes, ustensiles, objets d'ornement, tombeaux, amulettes et autels, les besoins matériels, intellectuels, artistiques, moraux et religieux des premières tribus, des premiers peuples; mais les auteurs de cette tentative n'avaient pas le dessein de présenter uniquement les résultats acquis, en ethnographie, en linguistique; ils ne les ont exposés que pour les invoquer à titre d'arguments en faveur d'une doctrine qui leur est chère. Leur matérialisme, leur avait-on répété, n'est rien qu'une métaphysique à côté de quelques autres. Une métaphysique! mais ils le pouvaient montrer et par des preuves *sensibles,* — ils avaient de quoi offrir aux regards et faire toucher du doigt la science, dont on ne saurait récuser l'autorité; la science, celle d'aujourd'hui, confirme les plus anciennes inductions du matérialisme. Et ils l'ont montré, ils croient du moins l'avoir fait : le matérialisme est l'explication physique par excellence.

La collection — on nous l'annonce — comprendra sous le titre d' « Histoire générale des races humaines » un certain nombre d'ouvrages dont plusieurs sont en préparation : *Introduction à l'étude des races humaines,* par M. A. de Quatrefages; *les Races jaunes,* par M. J. Montano; *les Races noires,* par M. E.-T. Hamy; *les Races américaines,* par M. Lucien Biart; puis, des monographies particulières, telle que celle des *Aztèques.* La bibliothèque sera purement et simplement une Bibliothèque ethnologique.

Le premier volume paru est des plus attachants.

Veut-on faire entendre aujourd'hui qu'un écrivain ne manque pas d'un certain talent, qu'il sait assez bien observer, vite, on le sacre génie. C'est à condition de revanche : le critique, qui découvre chaque semaine un génie nouveau, veut être proclamé le Grand Critique; il est le psychologue prodigieux qui révolutionne la critique jusqu'ici trop occupée, — en quelle erreur n'était-elle pas tombée! — trop occupée de littérature et d'esthétique. Parlons, nous, le vieux langage, puisque aussi bien nous détestons cette réclame à outrance des pessimistes, tous amoureux de gloire et d'immortalité, et disons tout bonnement que M. Lucien Biart est un conteur fort aimable. Quelques-uns des « jeunes » le peuvent tenir en plus que médiocre estime : il leur ressemble si peu! Il est le fin lettré qui s'intéresse aux passions des hommes du temps présent et qui est curieux de connaître, autant que possible, celles des hommes des temps passés. C'est à sa curiosité, mêlée de bienveillance, que nous devons ce dernier travail.

Les Aztèques ne sont pas pour lui quelque peuple qui a laissé des vestiges de sa grandeur, ces vestiges pouvant donner lieu à des interprétations, à des dissensions exerçant l'esprit. Il vit presque avec les premiers habitants de l'Anahuac, et se plaît à suivre, en leurs pérégrinations, les futurs fondateurs de Théno-chtitlan; c'est que les conquérants et les vaincus d'il

y a huit siècles, d'il y a six, ont eu des sentiments, des volontés; c'est qu'ils ont été des êtres semblables à nous par de certains côtés. Les pierres demeurées debout l'intéresseraient peu, s'il méprisait les hommes et ne recherchait l'érudition que pour elle-même. Mais parce qu'il est mû par cette sorte de sympathie à l'endroit des individus ignorés de peuplades disparues, il s'abandonne peut-être à son imagination? Entraîné par elle, il passe par-dessus les documents? Son travail est une façon de roman? Nullement; qu'il parle de la cosmogonie des Aztèques, de leur religion et de leur culte, de leurs coutumes et institutions, de leur organisation civile et militaire, de leur industrie, de leur littérature, de leur architecture, il ne dit rien qui puisse être contesté. Et il n'a pas copié servilement les historiens de la Nouvelle-Espagne : il sait les règles de la critique moderne, et il les applique avec une grande sûreté. Le pays, il l'a parcouru; les monuments, il les a considérés. Faut-il lui reprocher de n'être pas indifférent? Son livre n'est pas l'ouvrage ordinaire de vulgarisation. F. G.

En visite chez l'oncle Sam. *New-York et Chicago,* par le baron E. DE MANDAT-GRANCEY. Dessins de Crafty et de Martin-Chablis. Paris, E Plon, Nourrit et Cie. Un vol. in-18.

Ce recueil d'articles déjà parus dans le *Correspondant* forme une relation de voyage très spirituelle, très amusante, et, à bien des égards, très juste. C'est un des rares livres français où l'étranger, et principalement l'Américain, soit pris sur le vif et représenté au naturel. Les études sur l'Amérique ne manquent pas chez nous; mais toutes, quelle que soit l'école politique ou économique à laquelle appartient l'auteur, considèrent la constitution des États-Unis comme une abstraction, le peuple américain comme un être de raison, et l'individu lui-même, le Yankee, comme un type plus ou moins curieux, mais construit de toutes pièces et sorti, pour ainsi dire, comme une formule du concept de l'écrivain. M. le baron E. de Mandat-Grancey nous dit son avis sur les questions politiques et économiques qui se sont présentées à lui pendant son voyage, il nous raconte la vie aux États-Unis telle qu'il l'a vue et qu'il l'a pratiquée, et il nous esquisse alertement une demi-douzaine de portraits dont il n'est pas douteux que les originaux ne soient bien vivants. Son impression générale est que les hommes, en Amérique, sont infiniment supérieurs aux institutions; mais il laisse entendre que celles-ci pourraient bien irrémédiablement gâter ceux-là. Lorsqu'on songe que, s'il est un pays où ce soient les hommes qui aient fait les institutions à l'image de leur idéal, c'est, plus que tout autre, l'Amérique du Nord, on a peine à envisager les choses au même point de vue. Mais ces questions sont trop hautes pour notre critique. Donc, *paulo minora.*

J'aime à citer M. de Grancey quand il fait des réflexions comme celle-ci : « Quel étrange peuple nous sommes, et comme il nous est impossible de nous plier aux habitudes des autres! Après tout, il faut croire que les nôtres sont les meilleures, puisque les étrangers les prennent si facilement et qu'ils ne peuvent pas plus les quitter, quand ils les ont une fois adoptées, que nous ne pouvons nous faire aux leurs. » Mais que veut dire cette boutade, je vous prie : « Il y a bien longtemps que M. Victor Hugo a péremptoirement démontré, dans son livre des *Misérables,* que si la société s'arrangeait pour donner seulement 50,000 livres de rente aux malfaiteurs, ils ne voleraient plus les flambeaux d'argent des évêques. » Amérique à part, est-il nécessaire d'avoir bien de l'esprit, comme M. de Grancey incontestablement en a, pour dire des choses aussi plaisantes? Ce n'est pas tout; il revient, quelques pages plus loin, au grand et noble poète devant le cadavre duquel messieurs les gentilshommes du Cercle des Pommes de Terre jugèrent décent de ne pas se découvrir, et il écrit d'une plume désinvolte : « Chacun sait que cet illustre ami de l'humanité a tellement versé de larmes sur les malheurs de John Brown et de tous les Dombrowski et Crapulinski de la Commune, qu'il ne lui en est jamais resté pour ceux que ces braves gens avaient assassinés, à Harper's Ferry ou à la Roquette, » — paroles qui seraient odieuses si elles ne venaient d'un homme de tant d'esprit.

Cet homme d'esprit est aussi un homme qui sait l'anglais, et qui n'est pas fâché de le faire voir. Est-il bien sûr cependant que la phrase qu'il a entendue une fois à propos d'un juge, qu'il suppose vénal : *He is a twenty thousand dollars man,* signifie « que pour l'acheter, il avait fallu débourser vingt mille dollars? » La phrase est commune en Angleterre comme en Amérique, et indique le plus souvent la valeur monétaire, le chiffre de fortune de l'individu. — Ailleurs, tout en déclarant au préalable qu'un « Français est bien ridicule en faisant ces remarques-là, » il nous informe qu'il a « toujours appris qu'en anglais *hunter* veut dire cheval de chasse », et que lorsqu'un Américain qualifie un bon chasseur de *good hunter,* il lui fait le compliment audacieusement métaphorique de l'appeler « bon cheval de chasse ». Qu'il veuille bien me laisser lui enseigner une fois ce qu'il aurait pu « apprendre toujours » s'il avait eu de bons maîtres : *to hunt* signifie « quêter avec des chiens » (*hound,* chien de chasse; allemand *hund,* chien), et *hunter* signifie celui qui *hunts,* c'est-à-dire qui chasse avec des chiens; de sorte que, si *hunter* désigne souvent le cheval qu'on emploie à la chasse, c'est le cheval qu'on appelle chasseur, mais jamais le chasseur qu'on appelle cheval. Mais ces méprises légères n'enlèvent rien à la qualité maîtresse du livre de M. de Grancey, qui est d'être spirituel. Prendre le Pirée pour un nom d'homme n'empêche pas le singe de la fable d'avoir bien de l'esprit.

B.-H. G.

A travers la Norvège. *Souvenirs de voyage,* par M. L. MARCOT. Un vol. in-12. 1885. Berger-Levrault.

M. L. Marcot est simplement un touriste. Son voyage n'apprendra rien de spécial à l'ingénieur à

l'agriculteur, à l'historien non plus qu'à l'archéologue ni au savant occupé d'anthropologie, malgré la richesse de ces divers champs d'étude dans les pays parcourus par l'auteur. Mais l'artiste pourrait être séduit par cette succession de tableaux : vues de petites villes bourgeoises, de vastes plaines, de forêts, de bras de mer, de lacs immenses, de fleuves, de montagnes et de glaciers éclairés par les mélancolies du soleil de minuit et noyées tour à tour dans l'obscurité des longues brumes. Voyageant sans autre objet déclaré que de satisfaire son propre penchant pour le déplacement en même temps que la curiosité de l'inconnu naturelle à l'homme, M. L. Marcot n'imposait pas de limites à son observation, tout spectacle nouveau l'intéressait; l'intérêt qu'il y a pris, il a su le fixer dans ses notes et sans effort apparent le faire partager au lecteur. E. C.

A Naturalist's Wanderings in the Eastern Archipelago, a Narrative of Travel and Exploration from 1878 to 1883, by Henry O. Forbes, with numerous illustrations. London, Sampson Low, Marston, Searle and Rivington, 1885, in-8°.

Cet ouvrage n'est pas un simple récit de voyage. Il en a l'attrait et est rempli d'aventures et de descriptions surprenantes et pittoresques. Mais il a un caractère scientifique qui lui donne une haute valeur pour le géographe, l'ethnographe et le naturaliste. M. Forbes l'a divisé en six parties. La première raconte son arrivée à Batavia et à Buitenzorg, et surtout son excursion aux îles Cocos-Keeling, ce groupe d'îlots de corail où un Anglais à su fonder une colonie industrieuse et patriarcale qui se maintient, malgré les épouvantables cyclones qui la ravagent presque périodiquement. La seconde partie traite de Java. J'y ai surtout remarqué ce que l'auteur nous apprend des croyances et pratiques religieuses des Karangs et des populations de Bautam. Sumatra est le sujet de la troisième partie, sujet riche, qui oblige l'auteur à de longs développements. De là il passe aux Moluques, puis dans l'île de Bourou ou Buru, et enfin à Timor. Le voyage a duré cinq ans; mais le temps a été bien employé.

Je ne saurais suivre ici M. Forbes dans son exploration de l'archipel malais. Il me suffira de dire qu'il l'a vu mieux et plus en détail qu'aucun Européen avant lui, et que le livre où il a consigné ses observations et le résultat de ses recherches restera comme un document précieux dans cette enquête générale que notre siècle a ouverte sur le globe et ses habitants. Chaque partie est accompagnée d'un savant appendice, où l'on trouve dans des tableaux bien dressés, les mesures cranioscopiques, et, dans des descriptions précises, les indications physiques qui servent à l'anthropologiste pour la détermination et la filiation des races, ainsi que des catalogues détaillés des animaux, mammifères, reptiles, oiseaux, insectes, que l'auteur a pu voir et étudier, et parmi lesquels beaucoup n'étaient qu'imparfaitement connus ou entièrement ignorés.

De belles cartes, très nettes et d'une exactitude irréprochable, permettent aux lecteurs de ce gros et beau volume de suivre pas à pas l'auteur en se rendant compte des milieux géographiques qu'il a traversés. Enfin de nombreuses illustrations, dont je ne peux dire tout le bien que je voudrais, car quelques-unes sont déplorablement mauvaises, mettent sous les yeux les contours mêmes des objets ou l'aspect matériel des scènes que M. H. Forbes décrit.

Ce livre ne demande pas à être traduit. Mais nos recueils scientifiques doivent se hâter de publier les notions nouvelles qu'il donne sur les races, sur la faune et sur la flore de l'archipel malais, et il serait à désirer que quelque journal de géographie ou de voyage vulgarisât par un abrégé bien fait les récits du savant explorateur. B.-H. G.

Collection des guides Joanne. — Itinéraire général de la France : *Champagne et Ardennes*, par Paul Joanne. Un vol. in-12 : 4 cartes et 9 plans. Paris, Hachette et Cie, éditeurs, 1885.

Le guide *Champagne et Ardennes*, que M. Paul Joanne vient de publier chez Hachette, est destiné à remplacer l'ancien volume *Vosges et Ardennes*, de l'*Itinéraire général de la France*. C'est ainsi que M. Joanne perfectionne, par un labeur incessant, les volumes de cette précieuse collection, qui permet au touriste de voyager intelligemment et d'étudier le plan de son voyage. Sans s'imposer sottement des étapes invariables, tout en laissant une large part à l'imprévu, à la fantaisie, à l'imagination, il importe, quand on se met en route, de bien savoir où l'on veut aller, et pourquoi l'on se propose de visiter telle localité plutôt que telle autre. Les guides Joanne facilitent singulièrement cette tâche. Celui-ci contient la description du nord-est de la France et d'une partie de nos provinces de l'Est. Partagée fort inégalement entre les bassins de la Seine et de la Meuse, cette région peut être divisée en quatre parties nettement indiquées par la constitution géologique du sol : à l'est et au sud-ouest, la Brie, de formation tertiaire, comprise dans le bassin de Paris ; au centre, les plaines champenoises, de formation crétacée ; à l'est, les hauteurs jurassiques de l'Argonne, divisées en deux chaînes par le cours de la Meuse, séparées par les plaines de la Woëvre, de la vallée mosellane; enfin, au nord, les plateaux schisteux et froids de l'Ardenne qui dominent la profonde gorge de la Meuse. De nombreuses notes, prises tout récemment, ont servi à la rédaction des routes nouvelles du guide *Champagne et Ardennes*. P. C.

Collection Joanne. — Guides diamant : *Autriche-Hongrie, Tyrol, Bavière méridionale*, par P. Joanne. Un vol. in-32 : 7 cartes et 9 plans. Paris, Hachette et Cie, éditeurs, 1885.

Les voyages d'Autriche-Hongrie, du Tyrol et de la Bavière méridionale, entrepris de nos jours par de nombreux touristes, méritaient d'attirer l'attention de M. Paul Joanne et de faire l'objet d'un guide spé-

cial. Il vient d'exécuter ce travail avec toute sa science et son tact habituels et de le publier chez Hachette, dans le format *diamant*. Ces petits livres, si commodes à emporter en route, sont presque aussi complets que leurs frères du grand format : ils renferment, comme eux, des renseignements généraux, des cartes et des plans, l'indication des hôtels, le vocabulaire des mots les plus usuels, quand il s'agit d'un guide à l'étranger; enfin, et c'est là évidemment le principal, une description détaillée des meilleures routes à suivre.

Nous relèverons, dans le présent guide, les routes : 1° de Paris à Vienne par le tunnel de l'Arlberg, Innsbruck, Salzbourg et Linz; par Bâle, Lindau, Munich, Salzbourg, Linz ou Passau, le Danube; par Avricourt, Strasbourg, Augsbourg, Munich, Suribach et Linz; 2° de Munich et d'Innsbruck à Vérone; 3° d'Innsbruck à Vienne par Bischofshofen et le Salzkammergut; par Bischofshofen, Selzthal, Klein-Reifling et Amstetten; par Bischofshofen, Selzthal, Sanct-Michael, Leoben et le Semmering; 4° de Vienne à Budapesth par le Danube; par Raab et Uj-Szoïni; par Presbourg; par Wiener-Neustadt, Soprony, Szombathely et Kanizsa; 5° de Budapesth à Gratz; 6° de Budapesth à Trieste; 7° de Vienne à Gratz et à Trieste; 8° de Vienne à Venise. Toutes les grandes villes connues : Stuttgart, Augsbourg, Munich, Salzbourg, Innsbruck, Vienne, etc., et leurs environs sont l'objet d'une description particulièrement détaillée. P. C.

La Chine d'après les voyageurs les plus récents, par Victor Tissot. Un vol. in-18 de 336 p. illustré de 65 gravures sur bois. Paris, 1885. *Bibliothèque instructive* de Jouvet. — Prix, broché : 2 fr. 25.

Dirigée dans un excellent esprit de vulgarisation des sciences, de l'art, de la morale, de la géographie, établie dans des conditions matérielles tout à l'avantage du public, mais dont le secret nous échappe, c'est-à-dire à bas prix sans détriment des qualités moyennes d'une bonne fabrication, papier fort, impression correcte, illustrations suffisantes, la Bibliothèque instructive s'est concilié la faveur du public dès son début, qui date à peine d'une année. Dans le champ de la géographie, elle a déjà publié *l'Homme blanc au pays des Noirs, la Nouvelle-Calédonie, le Canada et l'Inde, l'Égypte, le Japon,* qui témoignent d'une préoccupation particulière de l'Orient et des pays du Soleil. C'est également dans l'extrême Orient que nous conduit le dernier volume paru de la collection, et c'est à M. Victor Tissot, l'auteur populaire de tant de relations de voyages, que l'éditeur a confié le soin de résumer et de fondre dans un récit personnel les plus récentes publications ayant la Chine pour objet. M. Tissot s'est acquitté de cette tâche, qui répondait bien au genre de son talent, avec son habileté coutumière. Il saisit vivement et traduit d'une plume rapide l'aspect pittoresque des choses; il surprend et fixe avec une égale sûreté de main l'anecdote, le trait de mœurs caractéristique. sence exceptionnelle dans les volumes de la *Bibliothèque instructive*. De son côté, M. Victor Tissot aurait pu nous donner une bibliographie des ouvrages nombreux qu'il a consultés, et fournir ainsi un renseignement utile au lecteur curieux d'informations plus complètes. E. C.

Annales sénégalaises de 1854 à 1885, *suivies des traités passés avec les indigènes.* Ouvrage publié avec autorisation du ministre de la marine. Un vol. in-18. Paris, 1885. Maisonneuve frères et Ch. Leclerc.

En 1854, nous n'occupions au Sénégal que quelques territoires très restreints, et les plus puissants des chefs indigènes nous considéraient comme leurs tributaires. On payait encore tous les ans, et avec un certain cérémonial, à un petit chef noir de quelques cases dans l'île de Sor, le loyer du terrain sur lequel est bâtie la ville de Saint-Louis. Aujourd'hui, de Saint-Louis au Niger à l'intérieur des terres, et du cap Blanc à la Mellacorée le long de la côte, nous possédons une superficie de terrain égale à celle de l'Algérie.

Que de troupeaux nous avons razziés, que de villages brûlés, quels flots de sang maure et nègre versés — je ne parle pas des larmes que les mères françaises ont répandues : — ce que coûte à l'humanité la plus obscure des conquêtes, on s'en rendra compte en lisant ce livre. Que dis-je, un livre ! Nullement. On ne trouve pas une « phrase » en ce volume, qui n'est qu'un recueil de rapports officiels. Pour moi, je n'ai rien lu jamais de plus naïvement, cyniquement féroce que ce simple journal des guerres du Sénégal.

Cette impression écartée, l'ouvrage intéresse les fonctionnaires et tout naturellement l'armée, puis les commerçants qui ont besoin de savoir quelle sécurité, quelles garanties présentent les opérations commerciales avec telle ou telle population, et enfin les familles qui ont quelque enfant dans cette partie du continent africain. La nouvelle tentative de notre vieil ennemi Samori — que n'a pas corrigé la forte râclée administrée à ce « prophète » par le colonel Borgnis-Desbordes en 1883 — ajoute l'intérêt de l'actualité aux *Annales sénégalaises.*

Le Monde chinois, par Philippe Daryl. Un vol. in-18. Paris, 1885. Librairie Hetzel.

La géographie, l'histoire, la langue et la littérature de la Chine — ou plutôt de l'Empire du Milieu, pour lui rendre son véritable nom — nous sont suffisamment connues par les travaux d'Élisée Reclus, d'Abel de Rémusat, de Stanislas Julien, de Bazin aîné et de Pauthier. Mais pour les institutions, les mœurs et les ressources actuelles, nous sommes moins bien informés. On nous montre encore la Chine telle qu'elle fut pendant de longues suites de siècles, c'est-à-dire la plus fermée des agglomé-

d'aujourd'hui n'est plus la Chine d'il y a vingt ans, ni même d'il y a quatre ou cinq ans. Si longtemps réfractaire à la civilisation générale, l'Empire du Milieu veut désormais prendre entre les nations la place qu'une masse compacte de quatre cents millions d'habitants a le droit d'occuper. Pour nous éclairer sur sa condition présente, c'est à l'expérience de tous ceux qui l'ont approchée et pratiquée dans ces derniers temps qu'il faut avoir recours ; c'est la masse d'études publiées en Angleterre, aux États-Unis, en Allemagne et en Russie qu'il faut dépouiller.

Cet immense travail vient d'être fait par M. Philippe Daryl, et bien fait ; nous en avons pour garants les précédents ouvrages et notamment *la Vie publique en Angleterre* que l'auteur a déjà donnés sous ce titre de série *la Vie partout*, qui appartient aussi à ce dernier livre. De cette patiente analyse est sorti *le Monde chinois*, où M. Philippe Daryl fait la lumière sur la nation et son gouvernement ; sur l'art, les lettres, le théâtre, l'industrie, les finances, le commerce extérieur, sur les tribunaux, procédures et peines, et finalement sur les armées de terre et de mer. Se bornant à exposer les résultats de son enquête, l'auteur procède avec la rigueur et la simplicité des méthodes scientifiques, il cite des faits et laisse au lecteur le soin, de conclure. Dans l'introduction cependant, il signale le bassin du Yang-Tze-Kiang à l'attention des jeunes générations de savants, comme un musée d'archéologie comparée et d'anthropologie inestimable aussi ancien que l'humanité et plus fertile encore en révélations historiques que Rome et la Grèce, que les bassins du Nil, du Jourdain, du Tigre et de l'Euphrate.

E. C.

De Nicopolis à Olympie. *Lettres à un ami*, par D. Bikélas. Un vol. in-18. Paris, 1885. Paul Ollendorff.

Nous en sommes encore aujourd'hui, en France, à l'idée qu'Edmond About nous a donnée de la Grèce, il y a trente ans. Eh bien, il faut faire table rase de tous ces amusants souvenirs. Voici M. D. Bikélas qui, dans une suite de quinze lettres à M. le marquis de Queux de Saint-Hilaire, entreprend de nous révéler une Grèce toute différente. M. D. Bikélas est Grec. On ne nous dit pas si ses lettres ont été écrites d'original en français ou traduites. Dans le premier cas, qui paraît probable à l'aisance même de la phrase, nous ne saurions trop le féliciter d'être entré en si parfaite possession de notre langue que beaucoup de Français — et non des plus illettrés — lui en envieraient le libre maniement.

« Je recommande toujours à mes amis de France qui veulent visiter la Grèce de ne pas y arriver directement par la voie de Marseille, mais de commencer par Constantinople et la Turquie... En arrivant de Paris en droite ligne, l'Europe paraît finir en Grèce ; quand on vient de la Turquie, on s'aperçoit que l'Europe y commence. » En ces quelques lignes, M. Bikélas trahit la préoccupation dominante de son cents pages que de nous montrer une Grèce infestée par la prétendue civilisation de l'Europe occidentale. Il y met sa joie et son orgueil. Des chemins de fer, des commencements de routes, des canaux, des usines, des maisons à six étages, des hôtels, des draps propres jusque dans les lits d'auberge, des théâtres, des cafés-concerts, des complets de la Belle Jardinière, des mariées en robe de soie, gants de peau blancs et fleurs d'oranger ; plus de fustanelles, plus de brigands. Et son dernier mot, après avoir décrit ces premières étapes de la corruption par la civilisation : « Je mourrai avec une foi ferme dans l'avenir de la Grèce.

Souvenirs de notre Tour du Monde, par M. Hugues Krafft. Un vol. in-8° jésus orné de 5 cartes dessinées spécialement et illustré de 24 phototypies, faites d'après des clichés de l'auteur. Paris, 1885. Librairie Hachette.

M. Krafft a raison de dire qu'ils ne sont pas assez nombreux encore les Français qui, ne sachant que faire de leurs dix doigts, au terme de leurs études, profitent de leur jeunesse et de leur fortune pour faire connaissance avec les pays étrangers. Beaucoup sont retenus par leur famille trop souvent inquiète de périls imaginaires. Malgré la musique d'Auber, la célèbre cantilène des *Diamants de la Couronne* n'a convaincu jusqu'à présent qu'un trop petit nombre de désœuvrés. On a beaucoup chanté, l'on chante encore à l'Opéra-Comique :

> Qu'il est beau de courir le monde,
> Ah ! qu'il est doux de voyager ;

mais on ne voyage pas pour son plaisir en France. Quelques employés de commerce, de rares savants, des ingénieurs, deux ou trois explorateurs du continent à la mode, l'Afrique, parcourent le monde, sans doute, ou quelque partie du monde — je ne parle pas des soldats, des marins ni des missionnaires qui n'obéissent pas à leur initiative personnelle ; — mais les jeunes hommes riches, indépendants, qui continuent l'ancienne tradition française du voyage au début de la vie, couronnement de l'éducation, tel que le bon Gargantua l'impose à Pantagruel, que le recommandent Montaigne et tous les grands éducateurs jusqu'à Rousseau, on les compterait aujourd'hui trop facilement. Ne fût-ce qu'à titre d'exemple, le livre de M. Krafft est donc excellent. Il prouve qu'on peut passer un hiver aux Indes anglaises, un printemps à Ceylan, à Java et en Cochinchine, un été en Chine, six mois au Japon, revenir par San-Francisco et New-York, sans autre but que de dépenser intelligemment son temps et son argent, et débarquer au Havre sain et sauf, la mémoire des yeux et celle de l'esprit meublées d'une infinité de souvenirs, de visions, de termes de comparaison, d'impressions et de sensations qui composent un joli bagage pour la traversée de la vie. Il n'en coûte que la bagatelle de deux mille francs... par mois, pendant dix-huit mois : le prix

SCIENCES

— Philosophie — Morale —

La philosophie en France au XIXe siècle, par Félix Ravaisson. Deuxième édition. Un vol. grand in-8°; Paris, Hachette et Cie, 1885.

Le fameux *rapport* de 1867, sorti des presses de l'Imprimerie impériale, commençait à devenir introuvable; le voici réédité. Il est suivi du *Rapport sur le prix Victor Cousin (1884)*; le volume en devient plus précieux.

M. Ravaisson écrira-t-il, de lui-même, quelque jour, une étude sur le mouvement philosophique dans ces vingt dernières années? Des pages, comme il sait les écrire, et dans lesquelles il exposerait, il jugerait avec cette clarté, cette sagacité qui ne sont pas encore ses moindres mérites, les thèses émises depuis 1867, de telles pages d'un maître écrivain et d'un critique à l'esprit si pénétrant, ne manqueraient pas d'être accueillies avec plus de faveur que ne fut accueilli naguère le travail demandé. C'est qu'aujourd'hui, plus que naguère, on se livre ardemment aux études philosophiques. C'est qu'un complément au rapport de 1867, donnant une analyse et une critique de ceux des ouvrages plus ou moins récemment publiés qui traitent des questions de philosophie, ne serait pas sans permettre aux étrangers d'apprécier l'activité intellectuelle dont on a fait preuve en notre pays dans ces derniers temps. Ce complément contenterait notre besoin de prendre conscience de nous-mêmes; il satisferait à une légitime fierté.

Nous insistons; mais vraiment, n'appartiendrait-il pas à M. Ravaisson qui a jugé une partie de l'œuvre de MM. Taine, Vacherot, Renouvier, de caractériser leur œuvre presque achevée? Il se corrigerait lui-même, il reviserait certains jugements portés.

Mais peu nombreuses sont les appréciations sur lesquelles il aurait peut-être à revenir et son rapport de 1867 reste une étude des plus remarquables.

En cette étude, il n'a pas été éloigné de reconnaître à M. Renan tous les mérites d'un penseur. Parce qu'il a subi le charme du style de notre grand littérateur ou pour une autre raison? Nous ne savons; toujours est-il qu'il a, suivant nous, montré pour l'auteur des *Dialogues* une beaucoup trop grande bienveillance. M. Renan est un sceptique.

Le scepticisme de M. Renan n'est pas le scepticisme qui regarde au problème de la connaissance; son scepticisme est seulement indifférence entre les diverses doctrines qui se peuvent proposer: il laisse entière la prétendue légitimité du dogmatisme. M. Ravaisson, qui a été si peu sévère pour ce scepticisme, simple tendance de l'esprit, fait, dans son *Rapport sur le prix Victor Cousin*, les plus expresses réserves touchant les conclusions du mémoire couronné, l'autorité de Descartes, qui attribuait le jugement à la volonté; mais, « au lieu d'associer nos deux facultés de penser et de vouloir, ne transfère-t-il pas entièrement à l'une ce qui est, tout au moins en partie, l'office de l'autre? Est-ce bien là ce qu'a fait ou entendu faire après Platon Descartes? » La vérité est que M. Brochard relève de Kant, de M. Renouvier, plutôt que de Descartes. Est-ce toutefois à dire pour cela qu'il fasse profession de scepticisme?

Les quatre mémoires présentés, pour l'élucidation du sujet proposé: *le scepticisme dans l'antiquité*, ont été finement analysés. Les critiques sont ingénieuses; elles suggéreront des réflexions. Le *Rapport sur le prix Victor Cousin* méritait d'être publié.

F. G.

Essai sur le système philosophique des stoïciens, par F. Ogereau, agrégé de philosophie. Un vol. in-8°. Paris, Félix Alcan, 1885. Prix: 5 francs.

« Aucun philosophe n'a été aussi attentif à établir partout l'ordre et la suite que ne le furent les stoïciens », et c'est à montrer l'unité de la doctrine du Portique que M. Ogereau s'est appliqué.

Sans doute, on peut distinguer — et il les distingue — trois grandes périodes de l'histoire du stoïcisme; la première, qui va de Zénon de Cittium à Antipater de Tarse; la deuxième, de Panétius de Rhodes à Posidonius d'Apamée; la dernière, pendant laquelle écrivent Cornutus, Sénèque, Musonius Rufus, Épictète, Marc-Aurèle. D'abord, Athènes est le centre de l'enseignement et ceux qui enseignent, bien que venus de contrées orientales récemment hellénisées par la conquête d'Alexandre, ne connaissent d'autre civilisation que celle de la Grèce; ensuite, deux philosophes qui sont des Grecs encore, qui ont enseigné l'un à Athènes, l'autre à Rhodes, qui n'ont pas laissé toutefois d'avoir des relations avec les Romains pendant les deux premiers siècles de l'ère chrétienne; enfin Rome, séjour habituel ou préféré des écrivains qui ont défendu, propagé la doctrine stoïcienne et qui tous ont été des citoyens romains.

Sans doute, à deux reprises, la forme, sinon le fond de l'enseignement, a dû se modifier sous des influences nouvelles.

Mais ces influences se peuvent négliger et M. Ogereau, qui ne veut regarder qu'au système philosophique tout seul, s'est même défendu de recourir aux enseignements biographiques et bibliographiques qu'ont fournis les érudits.

C'est pour avoir ainsi limité sa tâche que son travail, récompensé d'ailleurs par l'Académie des sciences morales et politiques, est une étude si précieuse, une étude qu'il faut lire après le mémoire de M. Ra-

Il s'est refusé à répéter ou corriger des biographies souvent faites; il a parlé de Zénon pourtant. « Le caractère de Zénon, les circonstances au milieu desquelles sa jeunesse, les études et les méditations qui le remplissent sont, en effet, les seuls antécédents directs du stoïcisme. C'est à tort que l'on appelle quelquefois antécédents d'une doctrine les systèmes antérieurs qui présentent avec elle quelque point de ressemblance... Une doctrine nouvelle ne se développe pas sur le tronc des anciennes comme par une sorte de parasitisme spontané; elle sort de l'intelligence du fondateur, elle a sa cause immédiate dans l'état intellectuel de ce même fondateur au moment où ses convictions se fixent. Les doctrines antécédentes ne sont donc des antécédents qu'autant qu'elles ont eu quelque part dans la formation de cet état intellectuel. »

Il explique la genèse du stoïcisme et il signale cette considération initiale du chef de l'école : sous une différence restreinte et une partielle ressemblance, entre les principes constituants et les parties composantes il n'y a point d'action possible d'une partie sur une autre, point de cohérence et par suite point d'être.

Il jette les grandes lignes de la doctrine et tout de suite il montre qu'elle n'est pas, quoi qu'en aient pensé quelques contemporains de Zénon, un cynisme adouci, et quelques autres, un ensemble de redites, les dogmes ayant tous été empruntés aux académiciens. Cléanthe et Chrysippe vont la fixer; elle parviendra telle quelle ou sans altérations d'importance aux écrivains romains.

Après ce premier examen rapide, portant sur l'ensemble de l'enseignement, un autre sur chacune des parties : M. Ogereau examine comment le stoïcisme entendait l'être, le monde et l'homme; il cherche quel était pour l'école le criterium de la vérité, il en juge la dialectique, il traite du souverain bien, de la sagesse, de la théodicée et de la religion selon les stoïciens.

Suivant eux, expose-t-il, la qualité est étendue comme la matière, — point d'absolue différence, c'est un principe; — pendant que la qualité qui est dans tel ou tel être diminue ou augmente, plus ou moins pressée par les qualités qui la contiennent, et s'écoulant sans cesse pour se prêter aux formes les plus diverses, la quantité totale de la matière ne saurait changer. — Épicure, lui, faisait la matière infinie, illimitée; le monde né de Dieu ne vit et ne se conserve que par lui; il vit grâce au feu, il doit périr par le feu après avoir toutefois traversé tous les âges possibles; quand le monde qui doit l'être à l'imperfection de Dieu périra en effet, Dieu se retirera dans sa providence; « la cosmologie des stoïciens est un panthéisme nettement différent du théisme idéaliste ou finaliste de Platon ou d'Aristote ».

En l'homme, une âme avec un corps; l'âme est définie : la destinée de l'âme recherchée, et M. Ogereau dit précisément: « L'âme n'est pas atteinte par la destruction aussitôt que le corps, mais elle ne peut pourtant prolonger indéfiniment son existence, le temps la mine ou l'épure lentement, et elle finit par se perdre dans l'invisible. Zénon admettait sans doute que la durée de cette seconde vie est, comme celle de la première, variable selon les individus, proportionnée aux forces que l'âme possède par nature ou s'est données à elle-même par la culture ou l'exercice. Selon Cléanthe, la vertu des âmes n'a aucune influence sur la durée de leur vie. Pour lui, toute âme qu'a éclairée une lueur de raison, en qui un Dieu a habité, ne saurait finir avant les dieux; elle ne sera détruite que par l'embrasement du monde. Chrysippe paraît revenir à la pensée de Zénon; il soutient que les âmes, après avoir abandonné le corps, ont des destinées diverses. D'après Diogène de Laërte, il n'accordait qu'aux âmes des sages la puissance de conserver jusqu'à l'embrasement du monde leur existence personnelle. Cette opinion semble avoir prévalu dans l'école stoïcienne, car Arius Didymus l'indique comme la doctrine commune des stoïciens. Que deviennent alors les âmes des hommes qui ne sont pas parvenus à la sagesse? Suivant les informations du même auteur, les stoïciens n'admettent pas que ces âmes soient détruites en même temps que le corps, comme le sont celles des animaux privés de raison; elles survivent et ne sont dissoutes qu'après des temps plus ou moins longs. Quand même aucun renseignement ne nous ferait connaître directement à quelle cause les stoïciens rapportaient la détermination de cette durée variable attribuée aux âmes humaines qui n'ont pas atteint la sagesse, on apercevrait clairement que, d'après leur doctrine, cette durée doit dépendre de l'état moral de l'individu, qu'elle se règle sur la force acquise, sur le progrès accompli pendant la vie terrestre. »

Cette page fera plaisir assurément à MM. Byse et Petavel-Ollif, qui s'emploient — avec quelle ardeur et quel talent, on le sait — à renouveler la doctrine de l'immortalité conditionnelle; elle confirme certains de leurs dires. Ce n'est pas toutefois pour leur contentement que nous avons reproduit ce long passage du livre de M. Ogereau: nous avons voulu permettre au lecteur d'apprécier les grands mérites d'une exposition qui avait ses difficultés.

Arrêtons là le compte rendu du livre si remarquable de M. Ogereau; aussi bien, l'insistance est inutile : on sera curieux de rechercher comme notre auteur présente cette partie de la doctrine stoïcienne que l'on croit connaître le mieux, — peut-être à tort, — nous parlons de la morale théorique et pratique d'après Zénon.

Dialogues philosophiques franco-picards sur le contentement de soi-même par l'éducation morale, par Honoré Lescot. Un vol. in-16, chez l'auteur, à Margny-les-Compiègne (Oise), 1885. — Prix : 2 fr. 50.

La morale théorique de l'auteur ne saurait être la nôtre. Le Bien, c'est le Vrai, dit-il, et le grand facteur de la moralité, c'est l'amour, l'amour du pro-

même temps que MM. Spencer et Robinet, M. Honoré Lescot est positiviste.

Mais ses dialogues entre personnages qui parlent, l'un en patois picard, l'autre en français, peuvent ne pas déplaire aux lecteurs des campagnes de la Picardie, et ils peuvent les amener à s'efforcer de prouver une plus grande aménité de caractère, à prendre un plus grand souci de l'éducation de leurs enfants.

F. G.

La psychologie allemande contemporaine (*École expérimentale*), par Th. Ribot, directeur de la *Revue philosophique*. Deuxième édition corrigée et augmentée. Un vol. in-8° de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. Paris, Félix Alcan, 1885. — Prix : 7 fr. 50.

Sans avoir la haute valeur de l'ouvrage : *la Psychologie anglaise contemporaine*, celui-ci n'est pas sans mérite et il est d'un grand intérêt. L'auteur l'a revu, il l'a complété; son livre réédité est presque un livre nouveau.

M. Ribot est un admirateur quelque peu partial des physiologistes allemands qui se sont appliqués à créer « une psychologie scientifique »; il donne leurs travaux comme des plus importants. Nous devons faire cas sans doute de leurs recherches, mais d'entre les « découvertes » que pense avoir faites M. Wundt, pour ne nommer que lui, combien qui ont été accomplies, il y a beau temps, par notre école française de la sensation! Le directeur de la *Revue philosophique*, qui préconise la méthode de recherches que l'on sait, la voit suivie en Allemagne, et s'il n'énumère pas sans beaucoup de complaisance les résultats des observations et expériences des savants allemands, c'est surtout la méthode à laquelle ils ont recours qu'il célèbre : « La nouvelle psychologie diffère de l'ancienne par son esprit; il n'est pas métaphysique; par son but, elle n'étudie que les phénomènes; par ses procédés, elle les emprunte autant que possible aux sciences biologiques. » Les actions psychiques sont liées au système cérébro-spinal; tout état psychique est associé à un système nerveux; admettons cela, mais la physiologie est une étude, et la psychologie en est une autre.

F. G.

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

Critique sociale, par Auguste Blanqui. Deux vol. in-12. Paris, Félix Alcan et Cie, 1885. — Prix : 7 francs.

De ces deux volumes, le premier porte ce sous-titre : *Capital et travail;* le second : *Fragments et notes.*

Le second ne peut guère servir qu'à permettre d'apprécier le mérite littéraire de l'écrivain, qu'à permettre encore de reconnaître qu'il n'était pas incompétent pour parler, nous ne disons pas de la question, mais des questions sociales.

Dans les articles de polémique écrits à différentes époques dans les réflexions et pensées, dans tous ces fragments qui ont été recueillis, rien que des négations ou l'expression de la haine du révolutionnaire pour « l'ordre bourgeois ».

Une étude est publiée, — c'est en 1850, — et l'auteur, qui a recherché les causes principales de la misère d'une nation, énonce les trois problèmes à répondre pour remédier aux maux de la société : 1° Trouver plus de capital; 2° plus de travail; 3° plus de terres pour les populations pauvres. Et Blanqui de noter ces diverses réflexions : « Ces trois prétendus remèdes, ces trois précieux spécifiques ne sont pas même des palliatifs, ou plutôt ce ne sont que des non-sens et des impossibilités. Trouver plus de capital, c'est précisément ouvrir plus large la source des par excellence, la source de toutes les détresses populaires, parce que leur formation, fruit de la rapine, engendre de nouvelles rapines, et ainsi de suite, indéfiniment. Prospérité publique, misère publique. Trouver plus de travail est une chimère, si l'on prétend rendre cette augmentation indépendante de celle du capital; et, si les deux accroissements sont parallèles, chose obligée dans l'ordre actuel, la conséquence est l'aggravation de la misère. Trouver plus de terre, c'est courir après l'impossible et l'inutile. La colonisation est impuissante et épuisante. Impuissante, car elle n'allège en rien le mal, par suite du remplacement immédiat des populations émigrées; épuisante par le chiffre des frais, supérieurs à celui qui assurerait l'aisance dans la mère patrie aux citoyens exportés. Tirez-vous de ce gâchis, messieurs les économistes. »

A d'autres pages du volume, des pensées telles que celle-ci : « Les grands doivent rester à genoux pour que leur tête ne dépasse pas le niveau; » que cette autre : « Un riche mort, c'est un gouffre fermé. Tout gain, sans perte. »

Dans le premier volume, des fragments encore, qui, classés d'après les sujets traités et mis bout à bout, ne font pas un livre. Et puis toujours des négations lesquelles se peuvent résumer par celle-ci : *Plus de capital.* Blanqui condamne l'épargne sous toutes ses formes, il condamne les sociétés de crédit, il con-

ou croit réfuter Bastiat. Où Proudhon a échoué, Blanqui n'a pas réussi.

Des affirmations, et mieux, toutes les dispositions du programme du parti blanquiste se trouvent pourtant formulées à un certain endroit. Le programme est connu; il comporte la suppression immédiate du grand livre de la dette publique, la dictature parisienne. Pourquoi la dictature et celle de Paris? L'écrivain s'en explique : « Le recours au scrutin le lendemain de la Révolution ne pourrait avoir que deux buts également coupables : enlever le vote par contrainte ou ramener la monarchie. On dira que c'est là un aveu de minorité et de violence. Non! la majorité acquise par la terreur et le bâillon n'est pas une majorité de citoyens, mais un troupeau d'esclaves. C'est un tribunal aveugle qui a écouté soixante-dix ans une seule des deux parties. Il se doit à lui-même d'écouter soixante-dix ans la partie adverse. Puisqu'elles n'ont pu plaider ensemble, elles plaideront l'une après l'autre... Un an de dictature parisienne en 48 aurait épargné à la France le quart de siècle qui touche à son terme. S'il en faut dix ans cette fois, qu'on n'hésite pas. Après tout, le gouvernement de Paris est le gouvernement du pays par le pays, donc le seul légitime. Paris n'est point une cité municipale cantonnée dans ses intérêts personnels, c'est une véritable représentation nationale... Le communisme est la seule organisation possible d'une société savante à l'extrême, et dès lors violemment égalitaire. » Toute cette partie de l'œuvre de Blanqui, et qui est intitulée : *Le communisme, avenir de la société,* mérite d'être signalée. Elle est la seule qui présente quelque intérêt.

F. G.

Les populations agricoles de la France (*Normandie et Bretagne*), par M. Henri Baudrillart, membre de l'Institut. Un fort vol. in-8°. Paris, Hachette et Cie, éditeurs, 1885.

M. Baudrillart a été chargé d'une mission dans toute la France, à l'effet de constater l'état actuel des classes agricoles et d'étudier les moyens les meilleurs pour retenir les paysans dans les campagnes et leur y rendre l'existence moins pénible.

Le volume considérable publié aujourd'hui contient les rapports du savant économiste sur la Normandie et la Bretagne.

La méthode suivie par l'auteur donne à ces documents un intérêt très vif et une particulière valeur. C'est sur une étude comparative du passé et du présent que M. Baudrillart appuie ses conclusions. Il a ainsi l'occasion d'écrire des monographies fort curieuses de types paysans, de ménages campagnards, d'artisans, de cultivateurs, etc.

L'ouvrage est d'autant plus important qu'il paraît à l'heure où la crise agricole sévit avec le plus d'intensité, et que les partis politiques s'emparent de ce fait pour surexciter les esprits.

M. Baudrillart montre nettement que, sous l'ancien régime, la valeur des terres était bien précaire, qu'à diverses époques, en Normandie même, les actes renfermaient les expressions les plus tristement significatives à propos des terres : *terres inutiles, non-valoir, terres labourables,* pour le présent *terres sauvages.*

Le paysan sent peser sur lui des tailles que haussaient sans cesse des dilapidations effrénées. C'est de là qu'il a pris sans doute l'habitude de toujours se plaindre.

L'intérêt de l'œuvre de M. Baudrillart est doublé par le soin qu'il apporte à tracer le caractère du paysan en même temps que l'état de la terre. Il relève sur des documents certains la valeur des consommations et des salaires des travailleurs et indique clairement leur situation matérielle et morale.

A la veille de 1789, la plupart des paysans ne mangent que du pain d'orge et boivent de l'eau; beaucoup se nourrissent de pain d'avoine, d'autres de son mouillé, ce qui cause la mort de nombre d'enfants.

Les logements sont très défectueux : les fenêtres n'avaient pas souvent de vitres. On lit qu'en 1789, dans telle paroisse de Normandie, les maisons étaient pour la plupart bâties sur quatre fourches; souvent c'étaient des étables ou des granges où l'on avait élevé une cheminée avec quatre gaules et de la boue.

Pourtant la petite propriété est généralement bien cultivée. Mais l'impôt absorbe toutes les ressources : l'impôt direct y prenant parfois plus de la moitié du revenu.

Quant aux routes, à part quelques grandes voies reliant les villes importantes, il n'y en avait pas : les chemins vicinaux n'existaient pas. L'instruction était à peu près nulle, le maître d'école étant le plus souvent aussi ignorant que ses élèves.

A tous ces maux, le siècle qui s'achève a porté de nombreux remèdes. M. Baudrillart met en lumière les progrès réalisés, mais ce ne sont que des progrès matériels. L'état moral ne s'est guère amélioré; il signale surtout l'intempérance. C'est un chapitre qu'il faut lire, tout nouveau qu'il soit. L'intempérance augmente avec le nombre des débits de boissons que la loi ne limite plus. Le fisc y trouvera un avantage apparent, c'est un dommage énorme pour la morale, pour la santé, et le fisc lui-même finira par y perdre, car la conséquence de l'intempérance, c'est d'abord l'abandon du travail, puis la dépopulation et, avec la dépopulation, naturellement une moindre production et une moindre consommation.

M. Baudrillart, après avoir passé en revue l'état de la famille et les rapports des parents et des enfants et noté les mauvais résultats d'une éducation plus indulgente que *gâtée,* insiste avec raison sur l'importance de l'instruction agricole. L'instruction primaire ne suffit pas : il faut intéresser le paysan à son labeur en lui faisant connaître les moyens d'améliorer sa culture.

Nous ne pouvons que marquer à grands traits la physionomie d'un ouvrage si considérable, dont chaque page mérite d'être méditée. Ce n'est pas seulement aux spécialistes, aux économistes qu'il s'adresse : tous les hommes politiques qui participent à la direction des destinées de notre pays ne sauraient s'abstenir de ces études. Ceux mêmes qui ne lisent

que pour s'instruire, ou pour l'agrément de leur esprit, trouveront encore large satisfaction à parcourir ce gros volume, où abondent les descriptions de types curieux, par exemple, celle des *pêcheurs-agriculteurs de l'île de Hoëdri*, des *Briérons du bourg de Batz*, des *paludiers*, etc.

Nous attendons avec grande impatience la suite de l'enquête de M. Baudrillart, qui continue à travers les autres provinces les études qu'il a commencées par la Normandie et la Bretagne. P. Z.

Des rapports de la religion et de l'État, par Adolphe Franck, membre de l'Institut, professeur de droit naturel au Collège de France. Deuxième édition. Un vol. in-12 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. Paris, Félix Alcan, 1885. — Prix : 2 fr. 50.

C'est sous le titre de *Philosophie du droit ecclésiastique* que le travail a été édité pour la première fois il y a vingt ans. Le titre qu'il porte aujourd'hui indique mieux le sujet traité, et, l'indiquant mieux, il appellera mieux aussi l'attention sur une étude qui a de la valeur.

La question est à l'ordre du jour. La question? non pas tout à fait, mais l'une des solutions qu'elle comporte, savoir : la séparation des Églises et de l'État. Il n'importe.

Cette solution, M. Franck l'a rejetée, comme il a rejeté l'idée de la subordination de l'État à l'Église et celle de la subordination de l'Église à l'État; le régime concordataire est, pour lui, le régime par excellence.

Qu'à ce régime il ne nous soit pas utile d'en substituer un autre, et que cette substitution, si l'on y voulait procéder dès demain, puisse faire courir à notre pays de grands dangers, c'est ce qui se peut fort bien soutenir; on parle alors en homme politique, et peut-être en homme politique avisé. Mais l'auteur n'a pas entendu faire de la politique non plus que de la théologie : il a voulu, il l'a déclaré, donner une étude de droit et traiter, non de ce droit qui se fonde sur une législation ou une convention particulière, de celui-là qui dérive de la nature même des choses : il a voulu demeurer philosophe; or, à ne considérer que la nature de l'homme essentiellement religieux et les fins nécessaires de la société, on ne saurait parler des associations religieuses comme de puissances avec lesquelles l'État, autre puissance, devrait souscrire des conventions. La vérité est que M. Franck a demandé à l'histoire toute seule des enseignements, qu'il n'a rien fait que de la politique.

Pas de religion sans religions, dit-il; et pas de religions sans culte, sans doctrine, partant sans clergé; cela n'est pas absolument exact, mais il a regardé au clergé catholique, à l'Église universelle et puisque le Souverain Pontife a le *devoir* de diriger l'humanité vers les fins qu'il désigne, lui, par les voies qu'il choisit, lui encore, il appartient aux États de connaître — car c'est de lui qu'il s'agit — a *intérêt* à continuer la politique des saint Louis, des François Ier, des Louis XIV et des Napoléon Ier. *Les rapports nécessaires dérivant de la nature des choses* n'ont pas été dégagés.

Le livre est à lire toutefois.

M. Franck considère la question des rapports d'*utilité* comme des plus importantes et des plus complexes en même temps; il n'a pas tort.

Nombreux sont les gens qui, réclamant la suppression du budget des cultes, invoquent cette raison que « tout le monde ne va pas à l'Église ». Dans le livre une réponse à leur réclamation. Cette réponse, sont-ils capables, nous ne disons pas de l'accepter, mais seulement de l'entendre? Parce que le catholicisme se donne pour la religion même, ou parce que, imposant un certain dogmatisme, il ne laisse pas concevoir aux fidèles que la religion est une vie? nous ne savons; toujours est-il qu'on ne sort de l'Église catholique que pour détester toutes les religions.

F. G.

Les colonies nécessaires : Tunisie, Tonkin, Madagascar, par un marin. Un vol. petit in-12. Paris, Paul Ollendorf, 1885. — Prix : 2 francs.

Les démocraties ne sont pas très expertes en ce qui regarde la politique extérieure; un grand ministre démêle mieux certain des intérêts d'une nation que cette nation elle-même. Que si les radicaux et intransigeants, comme nous serions tenté de le croire, n'ont eu, en critiquant la politique coloniale, d'autre souci que celui d'augmenter leur clientèle, ils ont été bien avisés; ils savaient les secrets désirs des populations, ils les leur ont fait connaître à elles-mêmes, et elles les ont proclamés : point d'aventures. Ce n'est pas à croire sur leur simple affirmation que ce qu'elles appellent aventures mérite d'être ce mot. Les opportunistes, plus préoccupés, à coup sûr, des besoins du pays que de leur propre popularité, ont été obligés pourtant, pour ne pas gouverner à l'encontre du suffrage universel, de céder sur ce point des « expéditions lointaines », et de déclarer qu'on se bornerait à conserver ce qu'on possède en Asie, en Afrique, sans plus chercher à étendre le territoire colonial.

On s'apercevra plus tard des fautes commises. On comprendra quel tort on a eu d'abandonner à peu près complètement l'Égypte aux Anglais; et, si l'on ne s'empare de Madagascar, ce qui est malheureusement probable, quel tort on aura eu de n'avoir pas repris la politique de Richelieu.

L'auteur anonyme de l'opuscule dont nous avons donné le titre plus haut ne s'inquiète que de notre puissance militaire. Point de considérations économiques. Il dit comme la tactique navale s'est modifiée depuis trente ans; il établit que l'emploi de la vapeur, d'une part, que, de l'autre, celui des nouveaux engins de destruction ont amené une véritable révolution. Les Anglais ont tout prévu; ils ont des points de relâche, des rades magnifiques dans toutes les mers. Nous, sur la route des Indes, nous avons

mauvais, non loin de Madagascar. Si nous n'avons Madagascar, qu'une guerre se déclare entre la France et le Royaume-Uni, nous sommes battus; point de de doute à cet égard.

Les arguments en faveur de l'occupation de Madagascar, — nous ne parlons pas de la Tunisie, ni du Tonkin; nous resterons dans ces deux pays; — ces arguments sont de la plus grande valeur. Nous souhaitons qu'on les pèse: ils feraient réfléchir.

F. G.

LIVRES D'AMATEURS — ÉDITIONS DE LUXE

— Réimpressions — Miscellanées —

Guide du libraire-antiquaire et du bibliophile, vade-mecum à l'usage de tous ceux qui achètent ou vendent des livres, par J. de Béauchamps et Ed. Rouveyre. Précédé d'une préface par Jules Richard. Paris, Édouard Rouveyre, éditeur, 45, rue Jacob, 1882-1885. Un vol. in-8° à 2 colonnes, de XV-176 pages, orné de 46 planches hors texte en noir et en couleur, imprimé à Paris, chez Charles Unsinger. Tirage ordinaire sur papier vergé. — Prix: 30 francs. Exemplaires de luxe. — Prix: 60, 120 et 180 francs.

A plusieurs reprises déjà, nous avons eu à parler de cet intéressant travail bibliographique qui se publie par livraisons. Les douze premiers fascicules ayant paru, M. Rouveyre vient de les réunir en un charmant volume, plein de faits et de renseignements utiles. Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons dit précédemment au sujet de ce « Guide du Bibliophile »; qu'il nous suffise de dire que c'est une des plus jolies et des meilleures publications que nous possédions en ce genre, que son intérêt, loin de décroître, comme il arrive parfois en pareille matière, se soutient et même s'accroît de feuille en feuille, enfin que nous ne pouvons que reproduire, en les amplifiant, les éloges que nous lui avons donnés.

Ce guide est vraiment le complément indispensable de l'instruction bibliographique de tout libraire et même de tout bibliophile qui désire ne pas rester en arrière dans le grand mouvement qui s'opère partout, de nos jours, en faveur des livres. Sans répéter ce que nous avons dit jadis sur l'extrême intérêt que présente l'ouvrage de MM. J. de Beauchamps et Ed. Rouveyre, sur la pureté de son texte, la beauté de son exécution, l'éclat des nombreuses illustrations qui l'accompagnent, nous croyons cependant devoir insister sur le caractère qui lui est particulier, sur son *actualité*. En effet, à une époque comme la nôtre, où la valeur vénale des beaux livres subit d'étonnantes variations, il est de la plus grande utilité de pouvoir suivre, jour par jour pour ainsi dire, ces incroyables écarts de prix motivés, tour à tour, par la mode, la spéculation, [illegible] bibliophiles. C'est ainsi qu'à quelques semaines de distance un même ouvrage (parfois le même exemplaire!) subit une dépréciation ou une majoration surprenantes, à tel point que si on établissait une bourse pour le commerce des livres rares, il serait impossible de jamais en fixer le cours normal. Or, c'est un des grands avantages que présente le « Guide du Bibliophile », de pouvoir se rendre compte instantanément de la valeur *actuelle* d'un bel ouvrage, et, ne serait-ce qu'à ce point de vue, à notre avis un peu étroit, ce guide ne ment pas à son titre et mérite véritablement d'être considéré comme le « vade-mecum à l'usage de tous ceux qui achètent ou vendent des livres ».

Mais, selon nous, le « guide » de MM. de Beauchamp et Rouveyre offre un plus sérieux attrait: il est bien rédigé, ses descriptions sont minutieuses et fidèles, il est rempli d'anecdotes curieuses et de renseignements instructifs et c'est surtout à ces divers titres qu'il est digne d'être recherché par les vrais bibliophiles, auxquels on ne saurait trop le signaler, si le succès qu'il a déjà obtenu ne rendait toute recommandation superflue.

Nous sommes heureux, en terminant cette appréciation du premier volume du « Guide du Bibliophile », de pouvoir faire connaître que les deux premières livraisons du tome second viennent de paraître.

PHIL. MIN.

Bibliotheca Arcana *seu Catalogus Librorum penetralium, being Brief notices of books that have been secretly printed, prohibited by law, seized, anathematised, burnt or Bowdlerised,* by speculator Morum. London, George Redway, MDCCCLXXXV. Petit in-4°. pp. XXII et 141 et XXV.

Bien que cet ouvrage, paru par livraisons, soit depuis quelque temps mis en vente dans le public, ou plutôt parmi un petit nombre de souscripteurs, car à peine est-il dans le commerce ouvert, nous n'avons pu nous en rendre compte jusqu'à ce jour, l'éditeur ayant réservé pour la sixième et dernière partie de la publication sa préface et l'annonce de son programme, la *Bibliotheca Arcana,* cela est évident, a eu

étudiés dans ce recueil : *l'Index Librorum Prohibitorum* et *le Centuria Librorum Abs conditorum*. Il nous semble que la préface qui occupe 22 pages et le corps de l'ouvrage sont de différentes plumes : la première paraît écrite par un écrivain habile, bien que peu ferré sur la matière de son sujet ; le livre même n'est qu'une compilation de libraire, probablement du gentleman dont le titre porte le nom. Il est donc convenable de considérer ces deux parties séparément.

L'auteur de la préface, qui signe de ses initiales S. M., adopte complètement les idées que M. Pisanus Fraxi a promulguées dans le premier des volumes déjà mentionnés, et il y ajoute quelques illustrations et citations de plus. Non content de paraphraser en grande partie l'introduction de *l'Index Librorum Prohibitorum* et d'en donner des extraits, il offre (p. XVI) un paragraphe en français qu'il attribue à un critique belge (a recent Belgian critic) qui n'est autre, ligne pour ligne, que la traduction faite par M. Philomneste Minimus dans cette revue (*le Livre*, bibliographie ancienne, vol. Ier, p. 12). Mais quoiqu'il ait puisé si amplement dans les remarques préliminaires, M. S. M. n'a pas su profiter des notices bibliographiques. Il accepte (p. 5) comme argent comptant la supercherie audacieuse que le libraire John Camden Hotten a commise en affirmant que la suite de pamphlets sur la flagellation que Hotten a baptisée *Library illustrative of social progress* provenait de la collection de l'historien Henry Thomas Buckle. M. P. Fraxi est très clair cependant sur ce point. Il dit : « Dans tout ceci il n'y a pas un mot de vérité ; les pamphlets originaux ne sortaient pas de la bibliothèque de Buckle, qui, en toute probabilité, ne les avait jamais vus. » (*Index Librorum Prohibitorum*, p. 241.) Une pareille bévue n'est pas admissible, autorité en main.

Passons maintenant au corps de l'ouvrage, qui contient 330 articles ; ce ne sont pas cependant des notices de tant de différents ouvrages, car souvent le même auteur ou le même livre figurent dans plusieurs articles ; E. G. Pietro Arelino occupe sept articles, Boccacio six, Restif de la Bretonne sept, *Deux Biscuits* quatre, *Faublas* cinq, *Gamiani* neuf, La Fontaine sept, *Memoirs of a Woman of Pleasure* treize, et ainsi de suite. Ces notices, comme avoue l'éditeur, sont brèves et ont été « arranged » (ou insérées plutôt pêle-mêle) « sans référence aux sujets ou aux auteurs » ; quelquefois les titres sont copiés en entier, quelquefois abrégés « quand ils sont longs et peu importants. »

On y trouve beaucoup de livres français qui ont été bien mieux consignés par Ray, quand ce ne sont pas des contrefaçons belges qui ont paru depuis la publication de la dernière édition de sa *Bibliographie*. Bref, la *Bibliotheca Arcana* n'est pas une véritable bibliographie, ce n'est guère qu'un assemblage de notices de libraire sans ordre et sans système.

L'espace ne nous permettrait pas de relever toutes les erreurs qui s'y trouvent, tâchons cependant d'en

Art. 84, 85. — L'auteur supposé de *l'Escole des Filles* s'écrit ordinairement *Millilot*, non pas « Mélilot. »

Art. 102, 103, 235. — *Souvenirs d'une cocodette* et *Mémoires d'une demoiselle de bonne famille* sont notés comme deux ouvrages différents. Ce n'est cependant que le même roman, les *Souvenirs* contenant des passages supprimés dans les *Mémoires* qui ont paru en premier.

Art. 170. — *An Essay on Woman* a pour auteur John Wilkes, et nullement Cleland.

Art. 194. — *The Romance of Lust* n'est pas de Sellon, et ne lui a jamais été attribué, autant que nous sachions.

Art. 199. — *The Pleasures of Loves*, édition originale de 1755, fut imprimé à Londres, non pas en Amérique.

Art. 218. — *Cythera's Hymnal* n'a pas de frontispice, malgré la description détaillée de « amusing » et « a coloured lithograph. »

Art. 260. — *Le Roman de mon alcôve*, quoique noté comme ouvrage original, n'est qu'une mauvaise réimpression belge de *Confession galante d'une femme du monde ;* la date de cette réimpression est 1881, non pas 1876.

Art. 265. — Ce n'était qu'une supercherie du libraire italien d'attribuer le frontispice du *Romance of Chastisement* au peintre Opic.

Art. 290. — *Mémoires du comte Horace de Viel Castel*. Ce livre n'a pas « été supprimé de suite après sa publication, » quoiqu'il y ait eu des saisies en France.

Art. 367. — *Mémoires d'une femme de chambre* n'est qu'une traduction des *Mysteries of Vences*, quoique traité comme ouvrage original.

Art. 430. — *L'Observateur anglais*, Londres, 1777 ; l'édition originale de l'ouvrage est en 10 (non pas 4) volumes. En 1809, on en a publié, à Paris, des extraits sous le titre *l'Espion anglais*, en 2 (non pas 10) volumes.

Art. 522. — *Vénus la populaire*, encore un livre, donné comme ouvrage original, qui n'est que la traduction d'un traité anglais bien connu sur la prostitution.

En voici assez pour montrer qu'il faut se servir de la *Bibliotheca Arcana* avec précaution ; pour le vrai bibliophile l'ouvrage a fort peu de valeur.

Ajoutons cependant qu'en fait de papier et d'impression cette publication ne laisse rien à désirer.

L'éditeur nous promet d'autres volumes, nous osons lui recommander à l'avenir, s'il désire que son travail prenne place comme livre de référence, un peu plus d'ordre et de classification et de savoir faire bibliographique.

Un petit mot en conclusion. Nous devons faire exception au mot « Bowdlerised » dans le titre. Cette expression a pour origine Thomas Bowdler qui, en 1818, a publié *The Family Shakespeare*, dont il a omis « les mots et expressions qu'on ne peut pas lire

édition de Gibbon avec « omission soigneuse de tous les passages d'une tendance irréligieuse ou immorale. » Donc, « Bowdlerise » signifie châtrer, putréfier; dans aucun article de la *Bibliotheca Arcana* nous n'avons rencontré un livre qui ait subi un pareil traitement.

Les Élégies de Properce. Traduction en vers de M. de La Roche-Aymon. Un vol. in-32 de la *Petite collection antique,* illustré d'en-têtes fond or, imitation de bas-reliefs, gravés par Méaulle, d'après les dessins de Besnier. Paris, A. Quantin, imprimeur-éditeur, 7, rue Saint-Benoît. — Prix : 10 francs.

Les bibliophiles et les lettrés sauront gré à M. A. Quantin d'avoir donné place, dans sa ravissante collection des Auteurs anciens, aux *Élégies* de Properce.

Tous les gens de goût applaudiront à cette initiative hardie. Une telle traduction, hérissée de difficultés, demandait une érudition, une science approfondie du texte, un style pur, fin, délicat; un sentiment plein de chaleureuse passion : car Properce, avec toutes les effluves de la jeunesse et de la poésie, excelle et se complaît à peindre les tortures de son propre cœur en lutte avec l'amour.

On peut dire que cette série d'Élégies forme une variété de tableaux dont les scènes sentimentales ou douloureuses ont été vécues.

Properce revit ici dans son œuvre : l'immortalité lui donne un nouveau piédestal. Aussi n'avons-nous que des éloges à adresser au traducteur, qui s'est déjà révélé à nous d'une manière si élégante dans les *Odes d'Anacréon et Sapho.*

M. de La Roche-Aymon a mis une très consciencieuse exactitude, non seulement à nous donner un travail d'une poésie riche, vibrante et sonore, mais encore à suivre phrase à phrase, et pour ainsi dire mot à mot, les passions les plus secrètes de l'auteur latin.

L'éditeur, comme toujours, s'est dépensé en soins artistiques. Cette dernière publication fait le plus grand honneur à la science typographique de M. A. Quantin.

Madame de Tencin. — **Mémoires du comte de Comminges; le Siège de Calais.** Notice et notes par M. de Lescure; eaux-fortes de Dubouchet. Un vol. in-8° sur papier vergé teinté. Paris, A. Quantin, imprimeur-éditeur, 7, rue Saint-Benoît. — Prix : 10 francs.

Mme de Tencin, comme femme et comme écrivain, est certainement une des figures originales du XVIIIe siècle. Elle ne s'est pas bornée à vivre des romans dont l'un finit tristement par l'abandon de l'enfant qui sera un jour d'Alembert, dont l'autre est tragiquement dénoué par le coup de pistolet de la Fresnaye; elle a écrit aussi des romans où l'on trouve son expérience de la passion servie par un très grand talent. Sainte-Beuve a loué *le Comte de Comminges,* que Villemain proclame un des chefs-d'œuvre de la littérature féminine au XVIIIe siècle. Le *Siège de Calais* contient une situation des plus hardies et des plus neuves. Ces deux romans, précédés d'une très curieuse et très piquante étude de M. de Lescure, bien connu par ses travaux sur le XVIIIe siècle, viennent de paraître à la maison Quantin et forment le dernier volume de l'élégante série illustrée, publiée sous le titre de *Petite Bibliothèque de luxe des romans célèbres.*

PETITE GAZETTE DU BIBLIOPHILE

La librairie des bibliophiles vient d'ajouter à sa collection des *Petits Chefs-d'œuvre* une curiosité littéraire et historique : ce sont les **Matinées du roi de Prusse,** qu'on a attribuées tantôt au grand Frédéric et tantôt à Voltaire, mais dont la paternité semble devoir rester à ce dernier. C'est M. E.-A. Spoll qui s'est chargé de présenter au public cette piquante élucubration, où se trouvent exposés de bien singuliers principes de gouvernement. Sa place était évidemment marquée dans la collection, imprimée avec soin, où sont groupées les petites œuvres des grands écrivains.

C'est à propos de ces curieuses *Matinées du roi de Prusse* que J. Janin écrivit dans un de ses feuilletons : « Jamais Voltaire ne fit une satire plus vive et plus digne d'admiration. »

Que ce pamphlet soit de Voltaire, comme le remarque M. E.-A. Spoll, ou du roi de Prusse, il n'en porte pas moins une atteinte cruelle au caractère de ce prince; or, il est certainement de l'un ou de l'autre.

*
* *

Une Cigale au Salon de 1885, par Emmanuel Ducros, publié par Ludovic Baschet en beau volume in-4°, est plutôt un livre de haut luxe et de bibliophile qu'un ouvrage de beaux-arts proprement dit. C'est à ce titre que je le signale ici, sans déguiser mon émerveillement pour toutes les richesses d'illustrations et les variétés de procédés qu'il renferme.

Cet album poétique, d'une trentaine de pages, est incomparable comme exécution et je ne saurais trouver de livre aussi original depuis longtemps dans notre librairie d'amateurs. M. Ludovic Baschet s'est évidemment un peu inspiré du genre de *l'Éventail,* ce livre qui a fait école, mais je puis dire qu'il a, dans

singulièrement perfectionné la manière même des entourages, non moins que l'héliogravure et le tirage. Cette sorte de keepsake des plus curieux tableaux du Salon de 1885 est absolument typique. Tous les procédés ont été employés ici avec un égal bonheur, et, comme cet album est entièrement monté sur onglets, le papier a été choisi et approprié au sujet tiré; on trouve des papiers à grain d'aquarelle, des papiers pâte, des vélins, selon que l'héliogravure ou la lithographie y sont imprimés. Au milieu de chaque composition, tirée parfois en plusieurs tons, comme cette superbe page d'*un grain*, d'après le tableau de Pinel, M. Emmanuel Ducros a écrit d'aimables poésies, qui sont la paraphrase poétique de l'œuvre du peintre.

En résumé, très beau volume, qui fait non moins d'honneur à M. Ludovic Baschet, l'éditeur, qu'à MM. Gillot, Goupil, Sillot, Sylvestre, graveurs, à M. Chardon, imprimeur des tailles-douces, et à l'imprimerie Lahure, qui a repéré le texte au milieu de ces jolies choses.

Cet album est tiré à 528 exemplaires, dont 28 sur Japon. L'éditeur néglige d'indiquer le prix, ce qui nous force au même silence à cet égard.

*
* *

Sous le titre : **Au Tonkin**, M. Dick de Lonlay vient de faire paraître chez MM. Garnier frères une série de souvenirs anecdotiques qui embrassent toute la guerre du Tonkin et de Chine, en commençant à la mort de l'héroïque commandant Rivière et en finissant à la prise des îles Pescadores.

Cet ouvrage est, à proprement parler, le seul travail qui embrasse tous les grands événements accomplis par notre flotte et notre armée de 1883 à 1885. Formé des documents les plus exacts, ce livre raconte successivement les combats du pont de papier, Palan, Sontay, Bac-Ninh, Hong-Hoa, Bac-Lé, Fou-Tchéou, Lang-Kep, Chu, Noui-Bop, la défense de Tuyen-Quan, Lang-Son, Kelung, Sheïpoo, les Pescadores.

Tous les noms des officiers tués ou blessés à l'ennemi, les noms des braves qui se sont signalés, y sont minutieusement relevés.

En outre, l'ouvrage est illustré d'environ 300 dessins exécutés par l'auteur d'après des photographies et des croquis émanant des officiers du corps expéditionnaire.

En un mot, cet ouvrage est le vrai *Livre d'or* de la marine et de l'armée en Chine et au Tonkin. — Prix du volume : 7 fr. 50.

*
* *

Après les *Poésies d'André Chénier*, qui ont paru récemment, avec une préface et des notes de M. Eugène Manuel, la librairie des Bibliophiles publie, dans sa *Nouvelle Bibliothèque classique* à 3 francs le volume, les **Œuvres de Rabelais**, qui formeront quatre volumes. Le tome III et avant-dernier vient de paraître. Le tome premier débute par une préface de Paul Lacroix, dans laquelle le savant bibliophile a résumé tout ce qu'on connaît de certain sur la vie, encore fort obscure, de l'auteur de *Gargantua* et de *Pantagruel*.

La *Nouvelle Bibliothèque classique*, qui joint le luxe au bon marché, donne, pour un prix très ordinaire, des volumes exécutés dans de belles conditions typographiques, et met ainsi les éditions de bibliophiles à la portée d'un plus grand nombre d'amateurs.

Cette collection, qui s'attache à ne publier que des textes authentiques, conservés dans leur physionomie originale par le maintien de l'orthographe du temps, et élucidés par les notes les plus indispensables, comprendra toutes les œuvres classiques qui doivent aujourd'hui former la bibliothèque d'un lettré. Elle est imprimée avec les nouveaux caractères elzéviriens de D. Jouaust et J. Sigaux.





Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois. — Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES ; *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français. — Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province. — Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX : *Procès de presse et de librairie.*

DOCUMENTS OFFICIELS

FRANCE

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 21 août.

Lecture. — Deloche : Notes sur quatre cachets mérovingiens.

Communication. — Ch. Robert : Le mobilier préhistorique ; inconvénient d'y comprendre des objets qui n'en font pas partie.

Séance du 28 août.

Lecture. — Deloche : Les monnaies d'or frappées au nom du roi Théodebert Ier.

Séance du 4 septembre.

M. le président annonce la mort du regretté M. Egger ; il propose à l'Académie de lever la séance en signe de deuil. Mais, auparavant, il croit devoir informer l'Académie d'un fait très intéressant : c'est que les manuscrits de M. L. Rénier ont été déposés à l'Institut.

L'Académie est mise en possession de ces importants documents, qui comprennent : les *Manuscrits de Borghesi* et ceux qui concernent l'histoire et l'administration de la Gaule romaine.

Séance du 11 septembre.

Ouvrage présenté. — Schœbel : *l'Inde française.*

Lectures. — Lallemand : Mémoire sur les enfants trouvés en France, du Xe au XVIIe siècle. — Deloche : Des monnaies d'or frappées au nom du roi Théodebert Ier.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 29 août.

Ouvrage présenté. — Mémoire de la société archéologique de Constantine.

Lectures. — Chéruel : Examen d'un mémoire de Lémontey sur les tentatives de Louis XIV pour se faire élire empereur d'Allemagne. — Baudrillart : Mémoire sur les populations agricoles de l'Anjou.

Séance du 5 septembre.

Ouvrage présenté. — M. Block : *Annuaire de l'économie politique et de la statistique pour 1885.*

Lectures. — Alaux : Du rôle de l'État dans les questions économiques.

Dans cette séance, M. Franck a présenté un rapport sur le nouveau livre de M. Fouillée : *la Propriété sociale et la démocratie.*

Séance du 12 septembre.

Ouvrage présenté. — Yves Guyot : *Lettres sur la politique coloniale.*

Communication. — Courcelle-Seneuil : La distribution des produits du travail.

L'Académie propose, pour l'année 1888, le sujet du prix suivant, dont la valeur est de 10,000 francs :

L'indigence et l'assistance dans nos campagnes, depuis 1789 jusqu'à nos jours.

Les concurrents feront connaître l'état de l'indigence et de l'assistance dans les derniers temps de l'ancienne monarchie, et ce qu'il est devenu depuis 1789 jusqu'à nos jours.

Ils rechercheront les divers moyens de secours et de prévoyance proposés ou employés pour lui venir en aide par la charité privée, l'association et les autorités publiques.

Ils étudieront l'assistance appliquée à l'indigence due à des causes permanentes ou nées de circonstances accidentelles qui frappent des populations entières,

Ils la suivront dans ses applications à des cas particuliers, comme la maladie aux différents âges de la vie.

Ils compareront, autant que possible, les modes d'assistance usités en France avec ceux que pratiquent d'autres nations, notamment l'Angleterre, l'Italie et l'Allemagne.

Après avoir exposé et apprécié les différentes formes que prend l'assistance dans les campagnes, on signalera les améliorations qu'elle comporte.

Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut avant le 31 décembre 1887.

ACADÉMIE DES SCIENCES.

— L'Académie vient de décerner le prix Gegner de 4,000 francs, fondé en faveur d'un savant ayant fait faire des progrès aux sciences positives. M. Valson, auquel il a été attribué, est déjà lauréat de cette Académie.

— Voici la liste des principaux sujets proposés par les diverses classes de l'Institut et à propos desquels le dépôt des manuscrits ou imprimés expire au 31 décembre de la présente année :

Académie française. — Prix d'éloquence : Discours sur Beaumarchais.

Académie des beaux-arts. — Prix Bordin : Charles Lebrun, son œuvre et son influence sur les arts au XVIIe siècle.

Académie des sciences morales et politiques. — Prix Odilon Barrot : Histoire de l'enseignement du droit avant 1789. — Prix Rossi : La question des salaires. — Prix du Budget : 1° La perception extérieure; 2° Examiner et apprécier les principes sur lesquels repose la pénalité dans les doctrines les plus modernes; 3° Des réformes qui pourraient être introduites dans la législation des faillites en France, d'après l'examen comparé des principales législations étrangères; 4° La main-d'œuvre et son prix; 5° Histoire des céréales en France. — Prix Beaujour : Du paupérisme depuis le XVIe siècle jusqu'en 1789. — Prix Bordin : 1° Mémoire sur la forme des imprimés publiés en France, en Angleterre et en Hollande, au XVIIIe et au XIXe siècle; 2° Les Assemblées provinciales dans l'empire romain. — Prix Crouzet : Examen critique et histoire du pessimisme.

Académie des inscriptions et belles-lettres. — Prix ordinaire de l'Académie : Faire, d'après les textes et les monuments figurés, le tableau de l'éducation et de l'instruction que recevaient les jeunes Athéniens aux Ve et IVe siècles avant Jésus-Christ jusqu'à l'âge de dix-huit ans. Les concurrents sont invités à ne pas insister sur les exercices gymnastiques. — Prix Bordin : 1° Étude critique sur les ouvrages en vers et en prose connus sous le nom de Chronique de Normandie; 2° Étudier la numismatique de la Crète; 3° Étudier, d'après les documents arabes et persans, les

Académie des sciences. — Le terme des concours est fixé par cette section de l'Institut au 1er juin de chaque année. D'ailleurs, parmi les nombreux prix dont dispose l'Académie des sciences, très peu donnent lieu à des concours sur des sujets proposés; la plupart, au contraire, sont destinés à récompenser des travaux scientifiques ayant contribué d'une façon générale à faire progresser telle ou telle partie déterminée de la science.

ACADÉMIE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS DE ROUEN.

Prix proposés pour les années 1886, 1887 et 1888.

1886. — Prix de la Reinty. — L'Académie décernera un prix de 500 francs à toute personne appartenant au pays de Caux, et, par préférence, aux communes de ce même pays, où ont résidé les familles *Belain, Dyet et Baillardel,* et qui se sera distinguée par ses vertus, par une action d'éclat ou par des services qui, sans avoir nécessairement un caractère maritime, auront été utiles au pays de Caux. Les lieux déjà connus pour avoir été habités par ces familles sont, sauf omission, Esnambuc près de Sainte-Marie-des-Champs, Allouville, Bec-de-Mortagne, Hautot-Saint-Sulpice, Cailleville près de Saint-Valery-en-Caux, Canouville près d'Allouville, Crasville-la-Mallet, Limpiville, Dieppe et Venesville.

1887. — Prix Bouctot. — L'Académie décernera un prix de 500 francs à l'une des *Œuvres* qui auront figuré à l'Exposition municipale de peinture de 1886 et dont l'auteur sera né ou domicilié en Normandie.

1888. — Prix Gossier. — L'Académie décernera un prix de 700 francs à l'auteur de la meilleure notice sur la vie et les œuvres des frères François et Michel Anguier, sculpteurs, nés à Eu au commencement du XVIIe siècle. Cette notice devra être suivie du catalogue de leurs travaux et de l'indication des graveurs qui les ont reproduits.

Prix Bouctot. — L'Académie décernera un prix de 500 francs à l'auteur du meilleur mémoire destiné à continuer pendant les XVIIe et XVIIIe siècles jusqu'à la Révolution de 1789 le travail de M. de Fréville sur le commerce maritime de Rouen, travail couronné par l'Académie en 1846.

Prix de la Reinty. — L'Académie décernera un prix de 500 francs à l'auteur du meilleur ouvrage, manuscrit ou imprimé, écrit en français, ou de la meilleure œuvre d'art, faisant connaître, par un travail d'une certaine importance, soit l'histoire politique et sociale, soit le commerce, soit l'histoire naturelle des Antilles présentement possédées par la France ou qui ont été jadis occupées par elle.

1886, 1887, 1888. — Legs Dumanoir. — L'Académie décerne, chaque année, dans sa séance publique, un prix de 800 francs à l'auteur d'une belle action, accomplie à Rouen ou dans le département de la

Observations relatives aux concours. — Chaque ouvrage manuscrit doit porter en tête une devise qui sera répétée sur un billet cacheté, contenant *le nom et le domicile de l'auteur.* Les billets ne seront ouverts que dans le cas où le prix serait remporté.

Les académiciens résidents sont seuls exclus des concours.

Les ouvrages envoyés devront être adressés *francs de port, avant le 1er mai* (terme de rigueur), soit à M. Malbranche, soit à M. Félix, secrétaire de l'Académie.

Les renseignements envoyés pour les *prix Dumanoir* et *de la Reinty* comprendront une notice circonstanciée des faits qui paraîtraient dignes d'être récompensés. Cette notice, accompagnée de l'attestation légalisée des autorités locales, doit être adressée *franco* à l'un des secrétaires de l'Académie *avant le 1er juin.*

EXTRAIT DU RÈGLEMENT DE L'ACADÉMIE.

« *Les manuscrits envoyés aux concours appartiennent à l'Académie, sauf la faculté laissée aux auteurs d'en faire prendre des copies à leurs frais.* »

ÉTRANGER

Allemagne. — L'Université de Strasbourg a mis au concours, pour le prix Lamey, une étude historique et littéraire sur le style grotesque représenté surtout par Rabelais et Fischart, en tant que les particularités de ce style se rapportent à la culture générale du XVIe siècle. Le prix est de 2,400 marks.

Belgique. — *Académie royale de Belgique.* — Dans sa séance du 1er juin, l'Académie royale de Belgique (section des lettres) a reçu communication d'un exemplaire de l'arrêté royal suivant du 20 avril, relatif aux prix du Roi à décerner en 1886, 1887 et 1888.

ART. 1er. — Le prix à décerner en 1886 (concours exclusivement belge) sera attribué à l'ouvrage le mieux conçu pour développer chez la jeunesse belge l'intelligence et le goût des littératures anciennes et modernes.

Le prix à décerner en 1887 (concours exclusivement belge) sera attribué à l'ouvrage qui démontrera le mieux de quelle manière la Belgique doit comprendre son rôle dans la grande famille européenne, tant au point de vue politique et intellectuel qu'au point de vue matériel, pour servir le mieux ses propres intérêts en même temps que ceux de la civilisation en général.

Le prix à décerner en 1888 (concours exclusivement belge) sera attribué au meilleur ouvrage sur l'enseignement des arts plastiques en Belgique et sur le moyen de développer l'art en Belgique et de le porter à un niveau de plus en plus élevé.

ART. 2. Les ouvrages destinés à ces concours devront être transmis au ministre de l'agriculture, de l'industrie et des travaux publics, à savoir : pour le prix à décerner en 1886, avant le 1er octobre 1886, et pour les deux autres, respectivement avant le 1er janvier des années 1887 et 1888.

Suède. — Le roi de Suède vient d'informer l'Académie des sciences qu'à l'occasion de sa soixantième année il fonde un prix de 2,500 francs, qui sera remis le 21 janvier 1889 à l'auteur de la plus belle découverte en mathématique. L'auteur recevra, de plus, une médaille d'or de la valeur de 1,000 francs. Trois commissaires ont été nommés pour composer le jury : l'un est Suédois, le deuxième Allemand et le troisième est notre compatriote M. Hermite, membre de l'Académie des sciences.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

FRANCE

Statistique des bibliothèques de France. — Plusieurs journaux ont parlé d'un travail exécuté par les soins du ministère de l'instruction publique et donnant la statistique des volumes contenus dans les grandes bibliothèques de France. Ces journaux ont même cité des chiffres.

Nous croyons savoir que le travail en question est encore en préparation. Il ne saurait toutefois tarder à être achevé et fera alors l'objet d'un rapport au Président de la République et d'une insertion au *Journal officiel.*

Les nouveaux travaux de la Bibliothèque nationale. et futurs de la Bibliothèque nationale, des informations qui ne sont point d'une parfaite exactitude.

Le crédit de 250,000 francs ouvert au budget du ministère de l'instruction publique, des cultes et des beaux-arts par la loi du 7 août 1885, pour la continuation des travaux de restauration et d'agrandissement de la Bibliothèque nationale, est spécialement affecté :

1° A la remise en état de la cour d'honneur, en face de l'entrée de la Bibliothèque, sur la place Louvois.

2° A la restauration du rez-de-chaussée du bâtiment de la cour d'honneur, afin d'installer dans les endroits restaurés l'administration de la Bibliothèque. Cette administration occupe en ce moment quelques pièces sombres, basses et humides donnant sur le jardin de

3° A l'achèvement, au premier étage du même bâtiment, de la grande galerie destinée au service des manuscrits.

Les travaux ont été repris avec activité aussitôt après le vote de la loi, et il y a lieu d'espérer qu'ils seront entièrement terminés à la fin de cette année.

Quant à la construction de nouveaux bâtiments sur les terrains acquis en 1882 rue Vivienne et rue Colbert pour l'agrandissement de la Bibliothèque, elle n'est pas commencée. L'administration ne dispose d'aucun crédit spécial pour cette opération.

Les projets demandés à M. Pascal, architecte de la Bibliothèque, pour cette partie des agrandissements sont, en ce moment, à l'étude.

Selon toute probabilité, ces constructions comprendront une grande salle de lecture pour le public, l'installation actuelle n'étant que provisoire et tout à fait insuffisante.

Société Franklin. — La société Franklin, fondée pour la propagation des bibliothèques populaires, vient de faire un nouvel envoi de 200 volumes à M. le général de Courcy, chef de l'expédition du Tonkin. Cette société, présidée par M. le général Favé, membre de l'Académie des sciences, rend les plus grands services à l'armée, par l'envoi de volumes aux soldats et la fondation de nouvelles bibliothèques.

Les bibliothécaires de Fontainebleau. — On sait que M. J.-J. Weiss est maintenant le bibliothécaire de Fontainebleau. A ce propos, un rédacteur du *Gaulois* énumère quelques anciens titulaires de cette « librairie »:

« Jacques Amyot, né à Melun, traducteur de *Plutarque*, qui fut, pendant vingt-six ans, bibliothécaire à Fontainebleau (1567 à 1593). Il ouvrit le premier la bibliothèque aux gens avides de science.

« Le président Jacques-Auguste de Thou lui succéda en 1593. Le président de Thou, moins fameux que son fils, a écrit en latin une histoire de France que peu de gens lisent aujourd'hui.

« La bibliothèque de Fontainebleau était toujours, en ce temps-là, la bibliothèque du roi. Henri IV aimait Fontainebleau; Bassompierre en parle souvent dans ses *Mémoires* presque inconnus, dont le premier volume est un chef-d'œuvre. Louis XIII alla moins à Fontainebleau. Louis XIV n'aimait guère que Versailles, sa création.

« Sous le second empire, la bibliothèque fut transférée dans l'ancienne galerie de la librairie, puis dans la galerie de Diane, où elle est actuellement.

« Il n'y a rien de si singulier que les listes de notre temps, avec les noms des bibliothécaires qui, depuis près de quatre-vingts ans, se sont succédé à Fontainebleau.

« C'est tout d'abord Alexandre Barbier, vers 1807.

« Puis l'abbé Denina, Charles Remard (1811).

« L. Laya leur succéda.

« Ensuite vint Casimir Delavigne.

« Champollion Figeac, l'hiéroglyphique, vint se reposer à Fontainebleau des sables et des simouns d'Égypte.

« Puis MM. Octave Feuillet, Louis Ratisbonne, Adolphe Regnier précédèrent à Fontainebleau M. Molinier, que l'on vient de nommer à la bibliothèque Sainte-Geneviève. »

ÉTRANGER

Angleterre. — *British Museum.* — Le nombre des volumes consultés par le public pendant l'exercice 1884-85 dans la salle de lecture du British Museum s'est élevé à 1,100,450. Le nombre de lecteurs a été de 154,729. L'effectif de la bibliothèque s'est accru de 31,747 volumes dans le courant de l'année.

Allemagne. — *Bibliothèque de Munich.* — La bibliothèque de Munich vient d'acquérir l'importante collection de manuscrits néo-indiens et afghans ayant appartenu au professeur Trumpp.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— Paris — Province — Étranger —

FRANCE

— MM. Gaidoz et Sébillot ont fait tirer à part et mettre dans le commerce l'article qu'ils avaient donné à la *Revue d'Auvergne* sous ce titre : *Bibliographie des traditions et de la littérature populaire de l'Auvergne et du Velay.*

— Signalons également une *Bibliographie des dialectes dauphinois* que son auteur, M. l'abbé Moutier, a fait paraître à Valence.

— M. Eugène Veuillot vient de réunir en un volume une série d'articles ou d'études sur Victor Hugo qu'a

vaient disséminés dans les journaux ou recueils périodiques.

— Une *Notice biographique sur Jean Rotrou* vient de paraître à Chartres chez l'éditeur Pelleret. L'auteur est M. Mellet.

— Le second volume de la traduction des *Antiquités grecques* de Schœmann vient de paraître.

— M. Weckerlin vient de publier chez Didot le *Catalogue de la Bibliothèque du Conservatoire national de musique*. Cette bibliothèque, créée en 1795, possède 22,000 volumes de partitions; 5,000 volumes de méthodes de solfège, de chant, de plain-chant et de journaux de musique; 3,000 volumes de littérature musicale ou dramatique; 830 méthodes d'instruments de musique; 500 traités d'harmonie et de fugue; 165 recueils de brochures diverses et plus de 170,000 morceaux de piano ou de chant.

ÉTRANGER

Allemagne. — M. Henri Reusch (de Bonn) vient de publier son « Histoire de la Congrégation de l'Index » (*Index der verbotenen Bücher*).

C'est un recueil complet de documents relatifs à l'Index, depuis l'origine de l'inquisition littéraire jusqu'à nos jours, avec le catalogue des écrits condamnés, l'indication des motifs de la condamnation et les titres et noms des livres mis à l'index. — La *Revue suisse* n'est pas tendre pour la Congrégation de l'Index; qu'on en juge:

« Ce serait une erreur de croire que les listes de l'Index aient été et soient encore élaborées avec soin et en connaissance de cause.

« Voici comment s'exprime sur la Congrégation de l'Index le père Curci, qui fut pendant cinquante ans membre de la Compagnie de Jésus :

« Le Vatican a besoin d'une officine toujours prête à forger les foudres destinées à ses adversaires. — Pour cela, il cherche à répandre la croyance qu'il y a à Rome un tribunal de savants constamment occupé à surveiller le monde littéraire, à séparer l'ivraie du bon grain et à signaler aux terreurs des fidèles tout ce qui n'est pas de l'or pur. — Mais ce n'est qu'une fable. Voici la réalité : la Congrégation de l'Index se compose d'un cardinal-préfet, qui se soucie peu ou point de son affaire, de plusieurs autres cardinaux, simples membres de la Commission, qui s'en soucient encore moins, d'un secrétaire mal payé, sur les épaules duquel on se décharge de toute la besogne, et de quarante *Consulteurs, ad honorem* pour la plupart, à qui le travail ne pèse guère plus que le titre; deux ou trois prêtres ou moines complètent la collection. — Cette honorable compagnie est dans l'ignorance la plus noire de tout ce qui se publie dans le monde littéraire, qu'elle a mission de surveiller et elle ne

« Elle ne s'occupe absolument que des livres qu'on lui dénonce, et encore faut-il qu'un exemplaire de l'ouvrage incriminé soit joint à la dénonciation.

« Or il est très rare qu'une dénonciation soit dictée par des motifs sérieux et relève de la conscience.

« Le plus souvent, les délateurs sont des ennemis personnels de l'écrivain, ou des individus qui ont intérêt à lui nuire. — Ils ne se bornent pas à signaler à la Congrégation de l'Index l'œuvre qu'ils persécutent; ils accumulent démarches sur démarches pour en obtenir la condamnation. Ils vont voir les juges, ils présentent des mémoires, ils font jouer tous les ressorts, absolument comme s'il s'agissait pour eux de gagner un procès.

« De toutes ces menées ténébreuses, l'auteur ne sait rien, malgré le décret de Benoît XIV qui prescrit qu'on doit donner à l'accusé l'occasion de se défendre. »

— Un dictionnaire allemand de mythologie classique paraît à Leipzig chez l'éditeur Teubner, sous le titre : *Ausführliches Lexikon der griechischen und römischen Mythologie*, par W.-H. Roscher.

Cette importante publication, dont six fascicules sur vingt-quatre sont publiés aujourd'hui, est due à la collaboration de plusieurs savants spécialistes allemands.

— Une nouvelle encyclopédie scientifique paraît chez M. Grunow, à Leipzig, sous le titre : *Deutsche Encyclopaedie*, ein neues Universal-lexikon für alle Gebiete des Wissens.

L'ouvrage sera complet en 100 livraisons bi-mensuelles de 5 feuilles et coûtera 75 francs.

— Une histoire critique de l'idéal, *Kritische Geschichte der Ideale*, par M. Adalbert Svoboda, a paru chez M. Grieben, à Leipzig.

L'auteur y développe sur une base historique l'idéal religieux, l'idéal savant, l'idéal moral, politique, etc. — Le premier volume qui a paru jusqu'à ce jour ne traite que de l'idéal artistique.

Zusammenstellung der Faust-Schriften vom 16ten Jahrhundert bis Mitte 1884. Von Karl Engel. Oldenbourg, Schulz.

Ce gros volume de 764 pages est la seconde édition considérablement augmentée de la *Bibliotheca Faustiana* parue en 1874. L'auteur a classé la riche bibliographie relative à Faust en 15 catégories distinctes; après avoir passé en revue les généralités, documents historiques, etc., M. Engel nous donne une bibliographie très complète de tous les écrits populaires, ballades, pièces de théâtre, textes d'opéras et même pantomimes et ballets dont le magicien Faust est le héros. — Près de 700 numéros sont consacrés au Faust de Gœthe et 66 aux romans, nouvelles, légendes relatives au Dr Faustin. — M. Engel cite encore 253 compositions musicales et 150 gravures et

moyen âge ou le drame de Gœthe. — La dernière partie de ce travail aussi volumineux que consciencieux est consacrée à l'énumération des légendes qui de près ou de loin se rattachent à celle du magicien Faust.

Italie. — Le magnifique ouvrage, la *Basilica di San-Marco,* publié par F. Ongania, libraire-éditeur à Venise, est exposé depuis quelque temps dans la salle dite « della Scrutinio », du palais ducal.

Cette belle publication, entreprise par Krentz en 1843, resta malheureusement inachevée ; ce ne fut qu'en 1878 que l'éditeur Ongania résolut de la continuer.

En 1885, l'ouvrage était définitivement terminé et publié avec un texte explicatif en quatre langues.

L'exposition des plans et dessins originaux de la *Basilica* fut inaugurée, le 25 juillet dernier, par S. M. la reine Marguerite, qui, la première, souscrivit à cette belle publication, si courageusement reprise par M. Ongania. La partie artistique avait été confiée à quinze artistes dont huit peintres, quatre dessinateurs et trois spécialistes pour la reproduction héliotypique ; une vingtaine d'écrivains collaborèrent au texte historique et descriptif.

L'éditeur Ongania a obtenu pour cette magnifique publication, unique dans son genre, quatre médailles d'or, dont, en 1883, le grand diplôme d'honneur à l'exposition des arts graphiques de Vienne. — Le nombre de souscriptions à cet ouvrage a été de 70 en Italie et de 314 à l'étranger.

— La maison *S. Lapi,* de *Città di Castello* (Umbria), publie une série d'essais sur des sujets littéraires italiens ou étrangers.

Voici celles de ces nouvelles publications qui méritent une mention spéciale :

Luigi Morandi : Antologia della nostra critica litteraria moderna, per uso delle persone colte e delle scuole, 667 p.

Giuseppe Martinozzi : Il Pantagruele di Francesco Rabelais, 129 p.

Adolfo Borgognoni : La quistione Maianesca o Dante da Maiano, 72 p.

Alessandro Marasca : La Henriade del Voltaire, l'Enrico di G. Malmignati poeta Veneziano del secolo XVII, con notizie biografiche, 80 p.

Giovanni Mestica : Su la vita e le opere di Terenzo Mamiani, discorso pronunziato nell' Universita di Palermo, il 6 giugno 1885, 107 p.

Amedeo Crivellucci : Sei odi barbare di Giosuè Carducci, con la versione latina, 80 p.

PUBLICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES ÉTRANGÈRES
nouvellement parues.

Allemagne. — *Fr. Reusch, der Index der verbotenen Bücher ;* ein Beitrag zur Kirchen und Litteraturgeschichte (Histoire de la Congrégation de l'Index) deux volumes en trois parties. Bonn.

Angleterre. — *The Gentleman's Magazine library,* a classified collection of the chief contents of the G. M. from 1731 to 1868. London, Elliot Scott. In-8°, pp. XVI-356.

The Book-lover : A guide to the best reading. By James Baldwin. London, Putnam. In-12, 201 p.

Devon booksellers and printers in the 17th and 18th century. Plymouth, W. H. Luke ; in-4°, 39 p.

Autriche. — *Bibliotheca juridica :* Verzeichniss der vorzüglichsten Werke ans allen Zweigen der Rechts-und Staatswissenschaften. Vienne, chez Menz. In-8°.

Italie. — *Mémoires numismatiques de l'ordre souverain de Saint-Jean de Jérusalem,* illustrés avec les médailles et monnaies frappées par les grands maîtres de l'ordre. In-4°, 430 p. Prix : 35 francs. Rome, Forzani et Cie.

Espagne. — *F. Latassay Ortin.* — Bibliothecas antiqua y nueva de escritores aragoneses de Latassa, aumentadas y refundidas en forma de die. bibliogbiogr. por M. Gomez Uriel. Tomo I, Madrid, Moya, 662 p. in-4°.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

— M. Henry Houssaye va publier ce mois-ci, chez Calmann Lévy, un choix de ses critiques historiques et littéraires, sous le titre : *les Hommes et les idées.*

On retrouvera sans doute parmi ces études, parues *Mondes,* l'article, ou plutôt le *manifeste* sur M. Émile Zola, qui fit tant de bruit au moment de la publication de *l'Assommoir,* en 1877.

— On annonce la publication prochaine des *Mémoires* de M. Camille Doucet.

mie nous promettent de curieuses révélations, notamment sur les auteurs dramatiques contemporains.

— Dans la première quinzaine de ce mois doit paraître chez MM. Didot le quatrième volume des *Guerres sous Louis XV*, par le général de division, comte Pajol. Il renferme les premières campagnes de la guerre de Sept ans. Le cinquième, qui doit suivre très prochainement avec l'atlas, termine cette guerre et conduit jusqu'au 10 mai 1774, date de la mort du roi.

— Le bruit a couru dans le monde des libraires d'une seconde édition du *Grand Dictionnaire du XIXe siècle*, autrement dit du « Larousse ». La nouvelle est inexacte. Les éditeurs de cette vaste publication préparent seulement un second *Supplément* au *Dictionnaire*. Le premier date de 1878. Ce second supplément paraîtra en livraisons dans le courant de l'année prochaine.

Pendant la publication de ce nouveau volume, il se pourrait que les éditeurs du *Dictionnaire* songeassent à une refonte complète de cette utile encyclopédie, mais jusqu'ici rien de semblable n'est à l'étude.

— L'éditeur Liseux vient de traduire et fera paraître à la fin de ce mois *les Kama Sutra* de Vatsyayana, manuel d'érotologie hindoue, rédigé en sanscrit vers le Ve siècle de l'ère chrétienne.

Cet ouvrage extraordinaire, le principal dans son genre que possède la littérature sanscrite, n'existe, aux Indes même, qu'en manuscrit; on en connaît à peine quelques copies, soigneusement cachées aux profanes dans les bibliothèques de Bénarès, Calcutta et Djeypour. « Les *Pandits* ou brahmanes lettrés, dit Macaulay, ont toujours vu avec une extrême défiance les efforts tentés par les étrangers pour pénétrer les mystères que recèle le dialecte sacré. »

Mais rien ne résiste à la patience et aux guinées anglaises. La traduction des *Kama Sutra*, enfin parue à Bénarès en 1883, a été faite avec le concours de ces mêmes *pandits*. Imprimée à petit nombre (*for private circulation only*), elle est à peu près introuvable.

L'édition française sera tirée à 220 exemplaires numérotés.

— MM. Ed. Rott et L. Mention sont chargés par le comité des travaux historiques de publier les mémoires, dépêches et papiers politiques du duc Henri de Rohan (1600-1638) pour la *Collection des documents inédits*.

— La librairie académique Perrin doit publier prochainement les quatre premiers volumes de l'*Histoire contemporaine d'Angleterre de 1837 à 1880*, par M. Mac-Carthy, membre de la Chambre des communes. Le cinquième volume, qui terminera l'ouvrage, est sous presse.

La traduction de cette *Histoire* a été confiée à M. Léopold Goiraud.

— M. Hubert-Palleroux va faire paraître à la librairie Guillaumin une étude sur *les Corporations d'arts et métiers dans le passé et les syndicats professionnels dans le présent*.

— M. Mathias Duval a sous presse un livre sur *le Darwinisme*. Cet ouvrage formera le deuxième volume de la *Bibliothèque anthropologique* publiée par les éditeurs Delahaye et Lecrosnier.

— M. J. Andrieu vient de terminer une bibliographie générale de l'Agenais et des parties du Condomois et du Bazadais incorporées dans le département de Lot-et-Garonne. L'ouvrage formera deux volumes in-8° qui paraîtront en 1886 et 1887; il sera publié tout à la fois à Paris, chez Picard, et à Agen chez Michel et Médan, au prix de 15 et 25 francs chaque volume. Pour les non-souscripteurs, le prix sera de 40 et de 60 francs.

— La librairie Pédone-Lauriel annonce la prochaine publication d'un ouvrage de M. Egger : *Histoire de la critique chez les Grecs*.

— Le R. P. Ingold va faire paraître une *Vie de Malebranche* publiée pour la première fois d'après le manuscrit original.

— Sous ce titre : *Causeries d'un ami des livres*, l'éditeur Édouard Rouveyre nous annonce la publication d'une série de plaquettes où seront traitées des questions littéraires et bibliographiques se rattachant à la période romantique.

— Un *Dictionnaire pratique et raisonné des instruments de musique anciens et modernes* est annoncé par la librairie Fischbacher comme devant paraître incessamment. Il sera illustré. L'auteur est M. Abb. Jacquot.

ÉTRANGER

Angleterre. — M. Bernard Quaritch a en préparation une *Bibliographia liturgica : missalia ecclesiarum et ordinum*, par W.-H. James Weale.

L'ouvrage formera un volume de 220 pages environ et sera tiré à 250 exemplaires. Voici la lettre que M. Léopold Delisle a adressée à l'auteur au sujet de sa publication :

« Paris, le 10 juin 1885.

« Cher monsieur Weale,

« Vous avez bien voulu me communiquer les épreuves de quelques pages du volume que vous allez consacrer à la bibliographie des anciens missels. Je m'empresse de vous dire combien cette communica-

tion m'a été agréable. La vue des feuilles que vous m'avez envoyées m'a confirmé dans l'opinion que j'avais conçue depuis longtemps de l'utilité et de la perfection de votre travail. Il obtiendra certainement le succès auquel il a toute sorte de droits. Je ne doute pas qu'il ne contribue à faire attribuer aux livres liturgiques la considération dont ils sont dignes à tant de titres. On est trop porté à n'y voir que des objets d'art et de curiosité. Vous aiderez à faire comprendre qu'ils méritent d'être étudiés comme documents historiques et littéraires. Que de richesses vous allez nous révéler! Que d'indications précieuses nous trouverons dans vos notices sur l'histoire de petites imprimeries à peine connues jusqu'ici! J'attends donc avec une vive impatience l'achèvement d'un volume qui inaugurera si dignement vos publications liturgiques, et je vous assure que mon impatience est partagée ici par tous les amateurs de bibliographie savante et en particulier par notre ami commun, M. Thierry-Poux, conservateur des imprimés de la Bibliothèque nationale. Avec mes vœux pour le succès de votre entreprise, veuillez agréer, je vous prie, cher monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus dévoués.

L. DELISLE. »

— MM. Elliot Stock de Londres ont sous presse une réimpression d'un ouvrage paru pour la première fois en 1584 et intitulé *Discoverie of Witchcraft*, par Reginald Scot. Cet ouvrage est remarquable comme ayant été le premier ouvrage anglais qui ait osé émettre un doute sur l'existence de la magie et de la sorcellerie. Les notes explicatives, le glossaire et la table seront élaborés par le Dr Brinsley Nicholson. L'ouvrage sera tiré à 250 exemplaires seulement, dont 50 numérotés.

— *The thousand nights and a night.* — M. Richard F. Burton, l'auteur d'une traduction anglaise des *Mille et une nuits*, adresse la lettre suivante à l'Academy :

« J'ai déjà annoncé ailleurs que ma traduction des *Mille et une nuits* sera strictement limitée à mille exemplaires numérotés destinés aux souscripteurs de l'ouvrage; je ne consentirai jamais qu'il en soit tiré aucune édition à bon marché.

Une des causes qui m'ont déterminé à élever le prix de l'ouvrage (dix guinées pour les dix volumes) a été le désir de le rendre inaccessible au grand public. C'est pour cela que je n'ai pas fait choix d'un éditeur. La traduction a été imprimée par moi-même et n'est destinée qu'à un nombre restreint de mes amis personnels. Rien ne m'aurait répugné comme l'idée de placer un ouvrage de ce genre dans les mains d'un éditeur et de le voir vendu à tout venant. Comme il est dit dans ma préface, c'est un legs que je fais à mes compatriotes (du moins au petit nombre de ceux-ci qui sont en mesure de l'apprécier) dans cette heure où le sort les appelle à gouverner des pays musulmans, alors qu'ils en ignorent complètement les usages et les coutumes.

— Une reproduction fac-similé du manuscrit original contenant les conférences faites en 1616 par le célèbre physicien, William Harvey, au *Royal College of physicians*, va être publiée prochainement. Ce manuscrit a été découvert au British Museum il y a quelques années seulement. Ce sont MM. Churchill qui éditeront cette reproduction, qui comprendra une transcription due aux soins de M. J.-S. Scott, bibliothécaire du département des manuscrits du Museum.

— La société fondée en Angleterre pour la propagation de l'Évangile dans les pays étrangers se propose de publier ses journaux manuscrits depuis 1701, date de sa fondation, jusqu'en 1800. On estime que l'ouvrage comprendra 5 volumes in-8° de 700 pages.

Comme cette société s'est considérablement développée dans l'Amérique du Nord, ses journaux ne peuvent manquer d'être d'une grande utilité pour l'histoire des colonies anglaises. Cette publication est en souscription et commencera dès qu'on aura reçu 250 adhésions.

— MM. Barnicott and Son, 44 Fore street, Taunton publieront dans le courant de novembre le neuvième volume de leur *General Book-Catalogue* (English books) for the retail trade. Cette publication, très appréciée en Angleterre, s'adresse spécialement aux libraires-éditeurs. Elle contiendra 120 pages in-8°.

Belgique. — La *Bibliographie historique belge* est sous presse. L'introduction de cet ouvrage contiendra une histoire de l'historiographie en Belgique depuis le moyen âge jusqu'en 1830. Ce travail est dû à M. Lahaye, avocat à Liège.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

— *Obsèques de M. Egger.* — Voici le texte du discours prononcé aux obsèques de M. Egger par M. Desjardins, au nom de l'Académie des Inscriptions

« Messieurs,

« Trois mois ne sont pas encore écoulés depuis que j'ai rendu, en votre nom, les derniers devoirs à l'éminent confrère, qui était, pour moi, un patron et un ami. Aujourd'hui, c'est au patron des études grec-

maître, et même notre maître, — tant est grand, parmi nous, le nombre de ses anciens élèves, — que je me vois appelé à adresser les derniers adieux ; et l'on peut bien dire que c'est un coup imprévu qui a brusquement amené cette cruelle séparation : N'était-ce pas hier que ce cher et infatigable savant voulait suppléer aux vides inévitables de nos ordres du jour de vacances, en nous communiquant la *Conclusion*, aussi solide, et je dirai aussi jeune par le fond que par la forme, d'un de ses anciens ouvrages remaniés et même refait à nouveau [1] ?

« Le souvenir de cette activité, proverbiale chez nous, et dont nous avons un exemple si récent, rend plus sensible encore la perte que nous venons de faire. Cette perte est considérable pour tout le monde savant ; mais elle sera plus vive peut-être pour l'Académie que pour personne. Il faut la mesurer au vide que M. Egger laisse parmi nous, vide qui sera, de jour en jour, vivement ressenti. Or ce vide est immense ; il faut être instruit de nos travaux depuis qu'il nous appartenait, c'est-à-dire depuis plus de trente ans, pour comprendre quel rôle important il y a joué, quel zèle il a apporté à nos séances et quelle place il occupait en tout temps et partout, surtout dans presque toutes nos commissions, même pendant les vacances, — et plût à Dieu qu'il les eût prises plus tôt cette année, — et cela malgré la plus pénible de toutes les infirmités, surtout pour un savant. On ne peut assez répéter ici que la résignation stoïque, la fermeté d'âme et l'inaltérable sérénité avec lesquelles il la supporta ne peuvent s'expliquer que par deux sources de consolations : d'une part, l'assurance que le travail, rendu plus difficile sans doute, lui serait du moins permis encore, et, en second lieu, les soins de ceux qui l'entouraient, ses joies de famille, car il est difficile d'être mieux partagé qu'il ne le fut de ce côté : sa digne compagne, femme supérieure par l'esprit et le caractère, qui sut allier aux vertus du foyer comme épouse, comme fille et comme mère, au sens droit et pratique des choses de la vie, un sentiment très élevé et très délicat des choses littéraires. Les enfants élevés par de tels parents devaient être ce qu'ils sont : deux fils occupent déjà de belles positions dans l'enseignement, une fille heureusement mariée à un homme auquel son talent a déjà donné une précoce notoriété. M. Egger a été heureux, et l'on pourrait dire qu'il l'aurait été de tout point s'il eût conservé la vue ; encore l'amour de la famille et de la science lui a-t-il rendu moins dur ce passage du soleil à l'obscurité : ces douces joies, cet orgueil qui lui venait de ses enfants, et cette mémoire si prodigieusement meublée étaient pour lui la lumière. Comme à Augustin Thierry, notre illustre confrère, l'étude ne lui fut jamais ôtée, et, jusqu'à sa dernière heure, elle fut le grand refuge et le remède le plus salutaire pour ces nobles blessures que le travail a faites et que le travail guérit ou tout au moins soulage.

« Émile Egger est né le 18 juillet 1813, à Paris, qu'il a eu la bonne fortune de ne jamais quitter et où il a fait toute sa carrière. Élève du collège Saint-Louis, il est resté toujours très fidèle aux souvenirs d'enfance que lui rappelait cette maison : il tint même à honneur de figurer avec Ernest Havet, notre confrère, parmi les membres fondateurs de notre Association amicale en 1860 et, le premier, il en fut le président.

« Après sa rhétorique, obligé, pour soutenir sa mère, de se créer des ressources par son travail, il donna des leçons à l'institution Barbet, tout en faisant sa philosophie, comme externe, à Henri IV. Il fut aussi préparateur de français à l'institution Michelot, avec le futur chimiste Regnault, comme lui maître et élève en même temps, qui devait être son confrère à l'Institut.

« Le jeune Egger avait été reçu bachelier à quinze ans. Dès lors la rapide série de ses diplômes le conduisit en dix ans par la licence, par le doctorat, en 1833 [1], par l'agrégation des lettres, en 1834 [2], par l'agrégation des Facultés nouvellement instituée et supprimée quelque temps après [3], à la suppléance de Boissonnade à la Sorbonne ; il n'avait que vingt-sept ans. N'ayant pas passé par l'École normale, on se figure ce qu'un progrès aussi rare représente de résolution, d'efforts et de persévérance. Fils de ses œuvres, ne devant rien à personne, il pouvait choisir dès lors ses amitiés. La volonté conduit au succès et le succès donne des amis. Ces amis sont souvent des soutiens, mais surtout quand on est en état de s'en passer.

« Il en eut néanmoins d'illustres parmi ses maîtres. Naturellement ceux-ci l'appréciaient, parce qu'ils l'avaient vu à l'épreuve et qu'ils n'étaient pas fâchés de le voir à l'œuvre au premier rang. Letronne, Eugène Burnouf, Fauriel furent ses patrons et amis, mais il mettait au premier rang, dans sa mémoire reconnaissante, Victor Le Clerc et Villemain : tous deux eurent une part considérable dans sa vie scientifique, et ce n'était pas seulement par les conseils que ce dernier lui donna : leurs rapports étaient si intimes que parfois il en sollicitait de lui, ce qui n'était pas dans ses habitudes.

« L'École d'Athènes fut créée, comme on sait, sous le ministère Salvandy, et l'on s'étonna que celui qu'on regardait déjà comme un ces protecteurs nés des études grecques n'eût pas pris part à cette fondation. Il était tellement accepté comme un patron naturel par ceux de la jeune Université qui tournaient leurs regards vers l'Orient que pas un ne partit pour Athènes sans aller s'inspirer de ses conseils et lui demander une direction ; personne n'en revint

1. A la séance du 14 août dernier. Pour une seconde édition préparée de *l'Essai sur l'histoire de la critique chez les Grecs*. La première édition avait paru en 1850, suivie de *la Poétique d'Aristote et d'extraits de ses problèmes, avec*

1. Sa thèse française avait pour sujet : *l'Éducation chez les Romains*, et sa thèse latine : *Archytas*.

2. Son doctorat précéda son agrégation.

3. Deux de nos confrères portent encore le titre d'agrégés

sans lui faire sa première visite et lui rendre compte de ses travaux. Pour employer l'expression dont je l'ai entendu se servir pour Borghesi : « C'est, me dit-il un jour, le patriarche de l'épigraphie. » Egger devint le patriarche des études grecques et tout l'intéressait venant de ce pays privilégié : histoire, lettres, poésie, philologie, grec moderne, art, archéologie ; il avait tellement l'amour de la Grèce que l'on ne saurait dire où étaient ses prédilections. L'objet de son culte était si général et à la fois si varié, qu'on pouvait dire qu' « il préférait tout».

« N'ayant pas été élève de l'École normale, il y fut maître, et on le chargea de la difficile conférence de grammaire.

« Il ne fut titulaire de la chaire de littérature grecque à la Faculté des lettres qu'en 1857, naturellement après la mort de Boissonnade. Je ne parlerai pas ici du professeur, car notre confrère, M. Himly, se réserve de le faire comme doyen, en son nom et au nom de ses collègues. Je ne dois vous entretenir que de l'académicien.

« M. Egger était, avant tout, membre de l'Institut. C'est à nos commissions et à nos séances qu'il a donné la plus grande part de son temps, et c'est à nos collections qu'il a destiné ceux de ses travaux qu'il considérait comme les meilleurs.

« Il avait commencé par annoncer sa future et bien légitime ambition académique par son célèbre mémoire intitulé : *Examen critique des historiens anciens de la vie et du règne d'Auguste* (1844), qui fut couronné par notre Académie. Dix ans après, comme carte de visite de candidat, il lui adressa son *Apollonius Dyscole* et, cette même année, il fut nommé au fauteuil laissé vacant par Guérard, et occupé, avant lui, par Abel Rémusat.

« Depuis lors, M. Egger nous appartint bien; je ne dis pas sans partage, car ses nombreuses publications : notices, articles, ouvrages, brochures, ne lui permirent pas, en dehors de ses devoirs d'académicien, un jour, une heure d'oisiveté : c'étaient là ses loisirs. Pour ne parler ici que des recueils périodiques, on se rappelle sa rédaction au *Journal des Débats* (articles de Variétés, bien entendu, car je ne crois pas que notre savant confrère, qui ne vivait que dans l'antiquité et paraissait s'en trouver bien, ait écrit une seule ligne de politique : *la Politique* et *l'Économique* d'Aristote lui suffisaient). Le *Journal général de l'Instruction publique* de Dupont, la *Revue bleue* de Baillière, la *Revue archéologique*, l'*Annuaire de la Société d'encouragement des études grecques*, dont il était, comme on le pense bien, un des fondateurs; enfin le *Journal des Savants* ont reçu de nombreux travaux de l'éminent helléniste qui n'a cessé de suivre, dans toute l'Europe, ce mouvement scientifique, se tenant toujours au courant et voulant être instruit, des premiers, de la moindre ligne de grec découverte en Égypte, à Athènes et à Rome. Il s'était bien fait le centre et l'arbitre de ces études, et il l'est demeuré pendant plus de quarante ans. Et comme il s'intéressait aux travaux des jeunes gens! Il les aimait, pourvu qu'ils fussent helléniste de vocation. Il accueillait même les philhellènes, ce qui n'est pas précisément la même chose.

« Certes, j'ai eu raison, et je serais moi-même bien ingrat, si je ne disais pas qu'il aimait tous les jeunes gens auxquels il a rendu tant et de si importants services; mais ce qu'il aimait précisément en eux, c'étaient leurs études, ce qui d'ailleurs vaut mieux; ce qui l'attirait aussi vers certains hommes du monde, c'était le grec; ce qu'il aimait dans M. Plougoulm, c'était le traducteur parfois éloquent de Démosthène; dans le duc de Clermont-Tonnerre, c'était le commentateur d'Isocrate; dans l'abbé Cruice, qui fut évêque de Marseille, c'était l'auteur de la thèse sur Flavius Josephe [1].

« Parmi les recueils que j'ai cités plus haut, je n'ai compris ni nos *Mémoires* ni nos *Notices et Extraits des manuscrits*. Il faut considérer comme un travail hors ligne le tome XVIII (2e partie) de cette dernière collection : *les Papyrus grecs du Musée du Louvre et de la Bibliothèque impériale*, publication préparée par Letronne et exécutée par Wladimir Brunet de Presle, auquel l'Académie avait adjoint M. Egger. Ce volume de 500 pages, qui renferme tous les textes grecs déchiffrés et expliqués, fait le plus grand honneur à la science française. Son *Mémoire historique sur les traités publics dans l'antiquité depuis les temps héroïques de la Grèce jusqu'aux premiers siècles de l'ère chrétienne.* (*Mémoires*, t. XXIV, 1re partie) est devenu le document classique sur la matière. Son *Mémoire sur les fragments d'Hypéride* et sur l'*Économique d'Aristote* sont à citer parmi ceux que l'auteur eût choisis lui-même comme les plus intéressants et que nous pouvons aussi relire avec confiance. Mais comment procéder à un pareil triage parmi des œuvres d'importance inégale sans doute, mais qui se recommandent toutes également par le savoir, la patience des recherches et le soin de la composition ?

« Je n'ai rien dit du recueil des *Comptes rendus* de notre Académie, commencés en 1859 et qui se poursuivent depuis lors. Dans cette collection de dix-huit volumes, c'est-à-dire de dix-huit années, le nombre des Mémoires, des rapports, des observations de M. Egger est si considérable qu'il n'est pour ainsi dire pas de séance où il n'ait attiré et fixé l'attention de l'Académie par quelque communication. Auditeur attentif, exigeant pour les autres, mais aussi pour lui-même, sa présence suffisait pour tenir le lecteur sur ses gardes et le bureau en haleine; il y avait toujours à gagner à l'entendre et son silence était certainement une approbation, car il croyait que la louange était le plus souvent stérile, et il avait bien raison. Tel nous l'avons vu, nos anciens pendant trente ans, et moi pendant dix.

« Je conseillerais à ses fils, mes jeunes collègues, d'entreprendre la biographie analytique de tous les travaux de leur père. Une pareille publication serait

1. *De Flavii Josephi fide et auctoritate*, 1844. Elle lui est dédiée : *Studiorum meorum fautori benevolentissimo, carissimo*

éminemment utile, et j'ajouterai que cette bibliographie suffirait à elle seule pour donner une idée exacte de la physionomie et des séances de l'Académie pendant les années qu'elle a possédé dans son sein un savant tel que lui, le vrai patriarche, je le répète, des études grecques en France. »

— *Quatre encriers célèbres.* — M. Henri Houssaye qui vient de passer quelques jours à Hauteville-House, consacre un grand article du *Journal des Débats* à la description de la maison de Victor Hugo. Il n'a eu garde de ne pas mentionner ce meuble relique :

« ... Parmi tant de curiosités des siècles passés, dit M. Henri Houssaye, un meuble tout contemporain attire et retient l'attention. C'est le guéridon aux écritoires. En 1860, on faisait une vente de charité à Guernesey. On eut l'idée de demander à Victor Hugo, qui déjà avait institué chez lui, chaque dimanche, le dîner des quarante enfants pauvres, de donner son encrier de fer. Le grand poète ne crut pas que le don eût assez de valeur, et, s'adressant aux trois écrivains qu'il regardait comme les plus illustres, Lamartine, Alexandre Dumas, George Sand, il leur demanda aussi leur encrier. On reçut bientôt les trois reliques, chacune accompagnée d'un autographe. L'encrier de Lamartine est une petite coupe tripède, une sorte de salière de verre rose et blanc; l'autographe porte : « Offert par Lamartine au maître de la plume. » L'encrier de Dumas, celui qui nous agrée le plus, est une simple bouteille de verre de deux sous; l'autographe est ainsi rédigé : « Je certifie que ceci est l'encrier avec lequel « j'ai écrit mes quinze ou vingt derniers volumes.» L'encrier de George Sand, enfin, est un cylindre de corne à couvercle vissé, comme en ont les huissiers de campagne; l'autographe est une longue et amicale lettre à Mme Victor Hugo. Victor Hugo composa comme support aux quatre écritoires une sorte de guéridon de chêne à faces chantournées, muni de tiroirs où sont fixés les autographes. A la vente, ce meuble, plus tard racheté par Victor Hugo, ne monta pas à 150 fr. Il est vrai que, avec les encriers, on n'achetait pas la manière de s'en servir. »

— *La Revue celtique.* — M. Gaidoz abandonne la direction de la *Revue celtique*, qu'il a fondée en 1869 et dont il s'était toujours occupé. Des raisons de santé motivent la décision de M. Gaidoz qui a pour successeur M. d'Arbois de Jubainville.

— *La confection des cahiers dans les manuscrits grecs.* — M. Caspar Gregory, de l'Université de Leipzig, a communiqué à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres une note sur le mode de confection des cahiers dans les manuscrits grecs. Cette note a pour but d'éclaircir un point resté obscur dans la paléographie : il s'agit de savoir comment étaient formés les groupes de feuillets doubles appelés *quaternions* (c'est-à-dire comprenant quatre doubles feuillets, par conséquent seize pages).

Après avoir donné quelques brèves explications sur les deux côtés du parchemin, celui du poil et celui de la chair, et sur les moyens de les distinguer, il émet l'opinion que le double feuillet était l'élément primitif du quaternion. L'écrivain, ayant pris les feuilles dans la grandeur du double feuillet, traçait les lignes, du côté du poil, avec un couteau obtus. Alors, il mettait sur sa table une feuille, le côté de la chair en dessous; sur celle-là une seconde feuille, le côté du poil en dessous; une troisième, le côté de la chair en dessous, et une quatrième, le côté du poil en dessous. Il les pliait ensemble par le milieu. Le quaternion était prêt.

La première page est la chair, claire, lisse, les lignes en relief; la deuxième et la troisième sont du poil, moins claires, moins lisses, les lignes en creux; la quatrième et la cinquième, de la chair, et ainsi de suite jusqu'à la dernière page, qui est de la chair, pour répondre à la première du quaternion suivant :

M. Grégory montre comment cette circonstance a pu, jusqu'à ce jour, échapper aux observations des paléographes, et il signale quelques exceptions à la règle. Il émet le vœu que des recherches analogues soient entreprises dans d'autres branches de la paléographie; elles serviront à déterminer l'âge des manuscrits avec plus de précision et à faire connaître les pays où se sont produites les exceptions à la règle.

— *Un musée Victor Hugo.* — M. Ballande vient d'adresser à la presse la communication suivante :

« Monsieur le Rédacteur,

« Le *Figaro*, en annonçant, il y a quelques jours, que j'allais reprendre *Notre-Dame de Paris* au théâtre des Nations, m'avait prêté le projet de changer en musée le foyer du théâtre, ainsi que le fit — disait-il — en 1879, M. Bertrand, mon prédécesseur. — M. Bertrand ne fit qu'y placer le buste de Victor Hugo et quelques objets d'art sans aucune signification précise.

« Mon projet est d'entourer le buste de notre grand poète de tous les objets que je pourrai trouver se rattachant de près ou de loin à sa personne ou à son génie — comme, par exemple, tous ses portraits, depuis celui de l'*Enfant sublime* jusqu'à celui de l'*Octogénaire* et celui fait après sa mort; toutes les éditions de ses œuvres ainsi que les traductions qui en ont été faites; tous les dessins et les autographes de lui que je pourrai réunir; les tableaux, gravures, eaux-fortes lithographies, photographies et vignettes représentant des actes de sa vie, des personnages de ses œuvres, ainsi que les maisons qu'il a habitées tant en France qu'à l'étranger durant son exil; de même pour tout ce qui représente ses funérailles et son tombeau au Panthéon.

« Il me semble que la réunion dans un même lieu de cette nombreuse collection d'objets se rattachant à une illustre mémoire ne pourra que contribuer à mieux faire comprendre le génie d'Hugo, et tournera à sa glorification ainsi qu'à celle de la France, dont il est l'un des plus illustres enfants; et j'aime à penser que puisque nous n'avons point, malheureusement,

un Panthéon musée national, où l'on puisse aller saluer les gloires de la France et s'inspirer de leur grand souvenir pour nous porter à les imiter, l'administration des beaux-arts profitera de ce musée pour réunir et conserver précieusement, dans une salle consacrée à Victor Hugo, comme il y en a une consacrée à Voltaire à la Bibliothèque nationale, quelques-uns des portraits des mieux réussis et des autographes les plus intéressants, afin que si dans cent ou deux cents ans d'ici quelque société littéraire ou quelque artiste admirateur de son génie voulait honorer sa mémoire comme j'ai voulu honorer celle de Molière en 1873, il sache où trouver un portrait et un autographe authentiques : ce qu'il m'a été impossible de trouver pour le jubilé de Molière.

« Pour la composition de ce musée, je fais appel à tout le monde, et je prie tous ceux qui pourraient y concourir de ne point redouter la perte ou l'altération des objets qu'ils pourraient me confier.

« Une commission sera nommée pour recevoir ces objets, contre lesquels elle délivrera un reçu avec le cachet du théâtre.

« Le musée, une fois constitué, sera assuré contre l'incendie, et il sera gardé le jour et la nuit par des hommes de confiance.

« A partir de ce jour, on peut écrire à l'administration du théâtre, 15, avenue Victoria, pour demander des places, pour des éditions, des tableaux, etc.

« La réception des objets commencera le 10 octobre et sera close trois jours avant la première représentation de *Notre-Dame de Paris*, qui aura lieu très probablement du 20 au 25 octobre courant.

« Veuillez agréer, monsieur le rédacteur, l'assurance de ma haute considération.

« H. Ballande,
« Directeur du théâtre des Nations. »

— *Un monument à Paris pour La Fontaine.* — Il vient de se créer à Paris, sous la présidence de M. Marmottan, maire du XVIe arrondissement, un Comité qui se propose d'ériger un monument à La Fontaine.

— *Le prix des livres.* — L'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux* cite quelques livres rares qui ont atteint des prix fabuleux :

Un psautier latin, avec hymnes et oraisons, contenant la première impression du *Credo* de saint Athanase, en maroquin, initiales des chapitres en couleur, d'une conservation parfaite et qui a été adjugé à M. Quaritch pour 129,000 fr. Ce livre est, dit-on, le second qui porte la date de son impression sur la page du litre : *Fust et Schæfer, Mayence*, 1459. Il avait été vendu pour 3,500 fr. seulement à Paris, il y a trente ans environ.

Quoique la fameuse *Bible Mazarine* (le premier livre imprimé en caractères de métal, de 1450-1455) et adjugé aussi à M. Bernard Quaritch, de Londres, n'ait pas atteint le chiffre de 100,000 fr., son prix d'adjudication (97,500 fr.) se rapproche trop de cette limite pour ne pas y arrêter notre attention, en le mentionnant ici.

Nous nous rappelons, en outre, qu'en 1883 le gouvernement allemand fit offrir 100,600 fr. du texte authentique du *Roman de la Rose*, qui faisait partie de la rare et précieuse collection (35,008 volumes et 7,000 manuscrits) laissée par le duc d'Ossuna, un grand d'Espagne aussi lettré que riche : mais nous ignorons si le cabinet Sagasta, qui gouvernait alors l'Espagne, laissa souscrire un marché qui devait priver son pays d'une curiosité si rare.

Le nom du général Gordon, dont les aventures en Égypte et la triste fin ont tant ému l'opinion publique, vient de réveiller à son tour la fièvre des spéculations : le *Journal* qu'il a tenu des événements de Khartoum pendant l'année 1884 et que MM. Paul Kegan, Trench et Ce viennent de publier à Londres, a été acheté par ses éditeurs 5,000 guinées (130,000 fr.); c'est le prix le plus élevé, dit-on, qui ait été donné en Angleterre pour un seul volume.

La première édition, qui a été tirée à 10,000 exemplaires, est déjà épuisée. Les éditeurs ont demandé 3,000 livres, c'est-à-dire plus de 75,000 francs, à l'un de nos plus grands éditeurs de Paris pour lui céder le droit de la traduction en français ; prétention qui a été refusée.

Ces prix exorbitants nous rappellent ceux qu'obtenaient certains ouvrages presque au lendemain des jours les plus sinistres de 93. On peut en voir un exemple dans le *Catalogue* publié par de Bure, en 1793, pour les *Livres rares et précieux* du citoyen Anisson-Dupéron, quoique la valeur y soit soumise au tarif du papier monnaie cautionné par la République. Le *Rational*, de Durand, y est coté 110,000 fr. Le *Dictionnaire de Bayle*, 81,000 francs. Un volume de la *Galerie de Versailles*, 250,000 fr ; un *Buffon*, 300,000 fr. ; les *Maximes de la Rochefoucauld*, 20,500 fr., etc., etc.

On peut juger par là si le goût de la curiosité littéraire allait bientôt se réveiller, dans notre malheureuse France, avec un nouvel enthousiasme.

Une supercherie dévoilée. — Les lettres autographes de Rachel. — Le monde des collectionneurs d'autographes est passablement en émoi. Les lettres de Rachel ne sont point de Rachel! La grande tragédienne avait laissé un renom d'épistolière qu'elle ne mérite aucunement, paraît-il. Le nom du véritable auteur de ces billets n'est autre que M. Adolphe Crémieux, l'ancien membre du gouvernement provisoire de 1848 et de la Défense nationale de 1870.

L'attribution est hors de doute; elle résulte des lettres mêmes de Mlle Rachel à Crémieux, les seules peut-être que Crémieux n'ait pas écrites, de celle-ci, par exemple :

« Je demande encore un petit service. Mlle Déjazet m'écrit à l'instant une lettre charmante que je vous envoie : une réponse, de grâce, mais bien aimable, car je refuse son invitation; dites-lui bien que j'en suis désolée et que tout n'est pas perdu; ce sera pour une

autre fois. Mais une lettre comme il y en a peu, car elle la fera voir à tous ses camarades.

« Mille baisers pour vous.

RACHEL. »

Et de celle-là :

« D'ailleurs, ne croyez-vous pas qu'il soit temps de vous donner la clef des champs? Je veux bien, à la condition que vous allez écrire à toutes les personnes que je vais vous nommer et me les envoyer de suite, afin que j'aie le temps de les faire parvenir avant ma dernière représentation : d'abord à Mme Duchâtel, à M. Bulay (Buloz), notre commissaire royal, qui serait très fâché si je ne lui donnais aucun signe de vie et très flatté si je lui écris mes succès en Angleterre; d'ailleurs il affecte de ne pas parler de moi dans ses journaux, et cela l'obligera peut-être à me faire une politesse; ensuite à M. le duc de Noailles, qui mérite bien que je lui écrive un petit mot aimable pour tous les refus qu'il a ressus à ma porte. Je crois que d'envoyer aussi quelques lignes à Mme de la Redorta, cela serait bien; elle m'a répondu un billet charmant, rempli de grâce et de bonté, à la lettre un peu fier, mais toute naturelle que vous m'avez dicté. Sa réponse, je l'ai reçue à Paris. Mettez un mot pour la duchesse d'Abbura sa mère. Voilà tout, soyez content. »

Et de celle-là :

« Londres, 6 juillet 1841.

« Mon cher papa Crémieux,

« Au dernier les bons : tremblez donc à l'avance de la corvée effroyable que je vous amène : aussi est-ce de votre faute; toutes les lettres que j'ai écrites depuis mon séjour à Londres sont si charmantes que tout le monde en veut; ceux mêmes qui ne m'aiment pas m'écrivent des douceurs pour obtenir une de mes réponses; les pauvres gens, comme ils sont volés! »

Les faux Hugo. — La *Revue rétrospective* de 1870 a publié ce curieux autographe de Victor Hugo :

Liste des gens de toute condition
qui me font ou m'ont fait l'honneur
d'user de mon nom.

« 1° M. Valère Hugot, employé à la marine, ne signe pas son prénom de Valère, en sorte que dans la signature de ce monsieur, pour peu que le T soit mal fait et disparaisse dans les fioritures du parafe, on lit: *V. Hugo.*

« Cette méprise m'a une fois coûté 1,500 francs.

« 2° Mlle Joséphine Hugot, fille d'un portier de la rue Chantereine, a débuté et joué au théâtre Saint-Antoine sous le nom de *Victoire Hugo.* Il y a eu foule et succès.

« On l'a prise pour une sœur naturelle que j'aurais et que je laisserais dans la misère.

« 3° M. Adolphe Hugot, musicien, joueur de flûte, se fait afficher *A. Hugo.* On le prend pour mon frère.

« 4° M. Hugot, aubergiste au coin du parc de Neuilly, a depuis trois ans fait ôter le *t* sur son enseigne et s'appelle maintenant *Hugo.*

« 5° M. Félix Hugot, tailleur, écrit sur les adresses qu'il distribue : *Félix Hugo.* On le prend pour mon cousin.

« 6° M. ..., acteur à Amiens, se fait appeler *Victor Hugo* et joue les utilités.

« 7° Un jeune gamin de Paris, marchand d'allumettes chimiques. Il s'est fait condamner l'autre jour à 1 franc d'amende sous le nom de *Victor Hugo.* »

L'almanach Bottin enregistre, pour Paris, quatre *Hugo* — un fabricant de cuirs, un fabricant d'orfèvrerie, un tailleur, un rentier — et vingt-trois *Hugot.*

Missions scientifiques et littéraires. — M. Lecoy de la Marche, l'auteur du livre sur *les Manuscrits et la Miniature* édité dans la collection Quantin, et qu'on a appelé la perle de cet écrin littéraire, vient d'être chargé par le ministère des beaux-arts d'entreprendre l'étude critique des principaux manuscrits à peintures de l'École française, conservés dans les diverses collections de la France et de l'étranger.

Les résultats de cette mission, dont l'exécution durera plusieurs années, jetteront certainement un nouveau jour sur l'histoire de la peinture et sur les mœurs de nos pères.

— M. Nals, médecin de 1re classe de la marine, est chargé d'une mission au Tonkin, en vue d'y recueillir des collections scientifiques destinées à l'État.

— M. Henri Lavoix, administrateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève, est chargé d'une mission en Suède et en Norvège, afin de négocier des échanges entre la France et ces États.

Lettre d'Alfred de Musset. — La *Gazette anecdotique* publie une lettre inédite d'Alfred de Musset à Mme X..., à propos de vers qu'on lui avait faussement attribués :

« Madame,

« Je reçois votre très aimable lettre au retour de plusieurs endroits où je viens d'aller chasser, chose qui vous surprendra peut-être, mais qui n'en est pas moins véritable, j'en atteste le ciel et le dernier lièvre que j'ai manqué. Depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir, j'ai fait de vastes détours et circuits.

« J'ai été à Nantes, où il y a un superbe tombeau du duc de Bretagne; à Tours, où les pruneaux fleurissent; au Croisic, où l'on prend des bains de mer à la glace, et où j'ai acheté un chapeau; puis, finalement, tout le long de la Loire, où il ne manque exactement que de l'eau pour que ce soit le plus beau fleuve du monde; mais il s'y trouve, en revanche, de fort beaux bancs de sable, et même des ornières; on va sur cette rivière en patache.

« Maintenant que mon ardeur de m'instruire est satisfaite sur tous ces points de géographie, je vais faire comme vous, retourner à Paris, et je ne man-

querai assurément pas d'aller vous y voir, si je suis assez heureux pour y être à temps.

« Je suis loin d'avoir oublié le sonnet de Fontainebleau, et je vous remercie de vous en souvenir; quant aux vers du livre de Clisson, on m'en a parlé plusieurs fois, et je les tiens pour admirables; mais je n'ai pas l'honneur d'en être le père; il paraît qu'en mettant mon nom au bas on a voulu du moins m'en faire le parrain. Je n'ai jamais été par là, et quand cet enfant-là m'est né j'étais probablement bien loin. Ma muse aura accouché pendant mon absence; c'est pour le moins un cas rédhibitoire. J'ai déjà assez mis au monde de mauvais garnements pour ne pas vouloir d'intrus dans la famille. »

Lettres inédites de Thiers et Victor Hugo. — La *Revue politique et littéraire* a eu communication du Catalogue de la collection d'autographes de M. Crémieux, collection qui va être mise en vente prochainement. Nous empruntons deux de ces lettres à la *Revue Bleue*.

La première est de M. Thiers.

A Ad. Crémieux.

7 mai 1848.

« Mon cher Crémieux,

« Je ne vous ai rien demandé depuis que vous disposez de la justice de France en dictateur. Je vous ai laissé hacher mon département sans me plaindre, et vous l'avez fait sans vous gêner, bien qu'en fouillant dans votre mémoire la plus récente vous eussiez pu trouver quelques raisons d'avoir des égards pour moi. Mais vous êtes républicain, et je trouve cela tout naturel. Cette fois, je mets toute considération de côté pour une raison de justice qui me touche au cœur. Votre collègue qui est chargé de hacher les postes vient d'ôter son pain à un ami à moi, à M. Goschler, au nom des principes les plus respectables, dit-on, et que vous violerez la semaine prochaine. Vous pouvez dédommager M. Goschler d'une manière qui ne lui laissera rien à désirer en le plaçant aux archives du Louvre. M. Goschler y fouille depuis dix ans. Seul il les connaît en France, et je le sais, car je l'y ai employé. C'est l'un des hommes les plus capables, les plus honnêtes que je connaise, et, en fait d'histoire de l'Empire, le seul avec moi qui la sache. Peut-être m'accorderez-vous que je la sais et que j'ai qualité pour témoigner sur un sujet pareil. J'ajouterai de plus que vous faciliterez beaucoup mes recherches en plaçant M. Goschler au sein du dépôt qui contient seul toute l'histoire impériale. Peut-être ai-je mérité, non de la république, mais de la France, qu'on facilitât l'achèvement d'une œuvre qui n'a pas nui à sa gloire. Si, enfin, une telle raison peut vous décider, je vous dirai que vous m'avez procuré le seul plaisir que j'aie eu depuis longtemps. Je vous demande donc instamment cette mesure, d'ailleurs indispensable, car le dépôt le plus précieux qu'il y ait dans le monde ne peut pas rester sans un gardien. Sachez qu'il y a là quarante mille lettres de l'Empereur, composant l'un des plus beaux monuments de l'esprit humain, et que l'homme qui avec moi les lit et les relit depuis dix ans peut mieux qu'un autre les classer avec connaissance et amour. J'attends cette occasion pour juger si vous êtes un bon enfant, tout en étant un républicain.

« Tout à vous,

THIERS. »

M. Crémieux accorda, bien entendu, la place sollicitée pour l'utile Goschler. M. Thiers — même quand par intérêt il faisait bande à part — a toujours été en coquetterie réglée avec les républicains, qui de leur côté savaient que ce faux petit bourgeois les servait et les servirait un jour tout à fait.

Voici la seconde; elle est de Victor Hugo :

Hauteville-House, le 28 juin.

« Mon cher Crémieux, vous écrivez comme vous parlez, avec l'éloquence électrique. Votre lettre m'a fait battre le cœur. Elle vibrait en moi comme votre voix même. Je vous remercie, mon ami. — La grande poésie orientale, le grand art grec, le grand art latin relèvent de la nature seule, qui est reine de l'art comme la liberté est reine de la cité. Le XVIIe siècle est fatalement monarchique; de là son infériorité, Corneille et Molière mis à part.

« Nous, fils de la Révolution, déployons le drapeau de l'idéal et, aux philosophes comme aux artistes, crions : En avant!

« C'est là ce que j'ai fait. 1867 l'a compris comme 1830 et mieux encore. Vous, mon ami, vous me serrez la main, et je me sens heureux de n'être plus tout à fait un vaincu, quoique je sois encore un exilé.

« A vous *ex imo*,

VICTOR HUGO. »

Les travaux de la Revue maritime et coloniale. — Voici le jugement que vient de rendre la commission nommée par le ministre de la marine pour récompenser les meilleurs travaux qui lui ont présentés pour être publiés dans la *Revue maritime et coloniale* :

1er prix : M. Hennique, lieutenant de vaisseau, auteur des *Caboteurs et pêcheurs de la côte de Tunisie*.

2e prix : M. Dupouy, médecin de 1re classe de la marine, auteur de la *Météorologie du Soudan occidental*.

3e prix : M. Wallut, lieutenant de vaisseau, pour ses *Observations sur le magnétisme terrestre en Irlande*.

1re mention honorable : M. Perrin, lieutenant de vaisseau, pour ses travaux sur la *Détermination du point par les hauteurs circumzénithales correspondantes*. — Cet officier s'est créé une spécialité dans l'astronomie nautique.

2e mention honorable : MM. Bouinais, capitaine d'infanterie de marine, et Paulus, professeur à l'École Turgot : *Le Royaume du Cambodge* et *Étude sur la marine et les troupes coloniales en Cochinchine*.

3e mention honorable : M. Fontaine, lieutenant de

vaisseau, pour son *Instruction de la mousqueterie à bord des bâtiments.*

4e mention honorable : M. Ardouin, médecin de 1re classe de la marine, pour son *Aperçu sur l'histoire de la médecine au Japon.*

La Tombe d'Alfred de Musset. — M. Edmond Deschaumes parle, dans l'*Événement,* de la tombe d'Alfred de Musset et adresse l'appel suivant aux femmes, que le poète a si bien chantées. La tombe de Musset est négligée, dit notre confrère :

« Eh bien, il vaut mieux qu'il en soit ainsi! Il vaut mieux que le Conseil municipal ait oublié le poète et négligé son testament. Il laisse de la sorte aux femmes de Paris la tâche exquise de se souvenir de ce mort, de refaire à ses restes fragiles la couche funèbre qu'il avait rêvée, car étant avant tout le poète de l'amour, il a été et il est par excellence le poète de la Femme.

« C'est peut-être un rêve que je fais... Je voudrais que les femmes de Paris enlevassent ce mort chéri de la tombe étroite où il dort, qu'on lui élevât, au milieu d'un large espace, un tombeau modeste caché sous l'ombre d'un grand saule, de sorte qu'il pût enfin reposer dans un asile digne de lui.

« Pourquoi ce rêve ne se réaliserait-il pas? Pourquoi les femmes ne prendraient-elles pas cette initiative et ne montreraient-elles pas qu'elles savent ne plus être légères et frivoles dès qu'il faut glorifier le génie, tout comme quand il s'agit d'accomplir un acte de charité? Qu'une grande dame ou une grande artiste se mette à la tête de ce mouvement, c'en est assez pour assurer le succès de l'œuvre. Et cette idée doit être avant tout démocratique. Elle mérite d'être accueillie par toutes; par les grandes dames du *Caprice* aussi bien que par *Bernerette* et *Mimi Pinson.* »

Inscriptions parisiennes. — La ville de Paris va faire placer, la semaine prochaine, les inscriptions suivantes :

N° 38, rue Vital :

L'historien
HENRI MARTIN
né à Saint-Quentin le 20 février 1810
est mort dans cette maison
le 24 mars 1884.

N° 15, rue de Bellechasse :

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE
auteur de *Paul et Virginie*
né au Havre le 19 janvier 1737
mort le 21 janvier 1814
a demeuré dans cette maison
de 1806 à 1813.

Le Talon de Voltaire. — Le bruit soulevé par la récente désaffectation du Panthéon a fait nécessairement parler des restes de Voltaire. Il paraît qu'il leur manque un talon, à la recherche duquel vient de se mettre l'*Intermédiaire des chercheurs.* Voici ce qu'il nous dit à ce sujet :

« Quand l'Assemblée nationale décréta que les restes de cet homme illustre seraient transportés dans le temple des Grands Hommes, on les exhuma de l'abbaye de Scellières, près Romilly-sur-Seine (Aube), où l'abbé Mignot les avait fait enterrer furtivement. »

Cette cérémonie eut lieu le 10 mai 1791.

Un des témoins oculaires de cette exhumation, l'abbé Bouillerot, alors curé de Romilly-sur-Seine, adressa à cette occasion à M. Patris-Dubreuil, avocat à Troyes, lettré distingué, connu par un éloge de Grosley, — ce Grosley que Voltaire appelait l'*ingénieux et savant Troyen*, une lettre où on lit ce qui suit :

« Lors de l'exhumation de Voltaire, on trouva un cadavre décharné, desséché, mais entier, et dont toutes les parties étaient jointes; on l'enleva de la fosse avec beaucoup de précaution et il ne se détacha que le calcanéum, qu'une personne emporta. Le corps fut exposé pendant deux jours aux regards du public, etc. »

Or, d'après une note de M. Patris-Dubreuil, le talon de Voltaire, ce calcanéum, aurait été pendant de longues années en la possession de M. Mandonnet, propriétaire à Chicherey, près Troyes. Selon lui, cette pièce anatomique formait une des principales curiosités du musée d'histoire naturelle de cet amateur.

A la suite de l'enquête ouverte par l'*Intermédiaire,* M. Jacques Sombre, de Troyes, vient d'écrire une lettre où l'on trouve le renseignement suivant :

« Indépendamment de sa propriété de Chicherey, près Troyes, M. Mandonnet habitait 96, rue du Bois, aujourd'hui rue Thiers; pendant longtemps je fus son voisin et bien des fois j'ai été admis à admirer sa collection.

« Cet amateur, mort depuis sept ou huit ans, je crois, laissa toute sa fortune à son neveu, M. Rata, alors employé à la préfecture de l'Aube; ce dernier est décédé il y a quelques mois. Il avait pour unique héritier un cousin qui demeure à Troyes, M. le baron de Curel.

« Il est plus que certain, si cette admirable collection n'a pas été dispersée, que le calcanéum de Voltaire se trouve dans cette famille. »

Un curieux travail sur la Bible. — Les statisticiens sont incorrigibles. En voici un qui a eu la patience de compter les lettres dont se compose la Bible; il en a trouvé 3 566 840. Ces lettres forment 773 662 mots et 31 173 versets. Enfin le nom de Dieu revient 6675 fois et la conjonction *et* 46 227 fois.

— M. Em. Bosc vient de faire paraître à Nice *La Curiosité,* journal des curieux, des collectionneurs, des archéologues et des bibliophiles. Ce journal, dont nous aurons occasion de reparler, paraît deux fois par mois et est imprimé dans l'établissement Gauthier et Cie, à Nice.

Un bouquiniste. — Les bouquinistes du quai ont depuis quelques temps un confrère qui s'est installé non loin du pont Saint-Michel. Le nouveau venu s'est fait une spécialité des journaux, brochures et documents de toute sorte qui ont paru sur les événements de 1871. Il possède également nombre de brochures socialistes et révolutionnaires.

Tout cela est rangé, étiqueté, classé avec un soin méticuleux.

Notre bouquiniste a horreur du désordre et sa colère est grande quand il voit les profanes fourrager dans ses boîtes. Aussi est-ce à leur intention qu'il a rédigé les deux petits avis suivants :

LE LIBRAIRE NAVRÉ
DE VOIR SES OUVRAGES MUTILÉS SANS PITIÉ
fait appel a toute la délicatesse du Public
pour ne feuilleter ses livres
que le moins possible
et avec l'intention
d'acheter.

ADVIS
AUX ESCHOLIERS ET AULTRES

Oncques ne vist-on
Au paiis d'Angleterre, d'Espaigne,
Voire d'Allemaigne,
Les admirateurs penchés sur les boites
Y laisser choir
Cendres de cigares, de cigarettes,
De pipes même et brûle-gueules,
Ni laisser couler
De leurs nez roupies.
Adoncques, le pauvre bibliothéqueux,
Plorant et geignant,
Invoque de tous Précaution et Mercy
Sous peine d'estre, en contraire cas,
Marrys et jetés en Seine
Comme malfaisants en atous.

ÉTRANGER

Allemagne. — *Le commerce des livres à Leipzig.* — Dans le premier trimestre de l'année 1885, il a été exporté de Leipzig pour l'Amérique des livres pour la somme de 76 800 000 dollars. L'exportation des chromos s'est élevée à 10 millions et celle des publications musicales à 11 millions.

Une princesse auteur. — La princesse Thérèse de Bavière est de retour à Munich après un long voyage à travers toutes les contrées de l'Europe; elle se prépare à publier les impressions qu'elle a recueillies en Angleterre, et à en juger d'après l'intéressante description qu'elle a publiée en 1882 de son voyage en Russie, son nouveau volume sera rempli de fines observations et d'aperçus piquants sur les hautes sphères de la société anglaise où les voyageurs ordinaires ne pénètrent guère. La princesse est âgée de trente-cinq ans; elle n'est pas mariée.

Belgique. — *Le nouveau projet de loi belge sur la propriété littéraire et artistique.* — « Il peut sembler singulier que la Belgique n'ait pas encore pu trouver un règlement bien satisfaisant de la propriété littéraire et artistique; le fait cependant a son explication.

« Avant la Révolution française, les comédiens disposaient librement du répertoire des grands poètes; ceux-ci pouvaient vivre et mourir dans l'indigence, sans avoir le droit de réclamer contre le domaine public, dans lequel leurs œuvres tombaient dès leur apparition. Beaumarchais fut le premier qui osa réagir contre cet état de choses; il réunit en 1777 les auteurs du Théâtre-Français et cette première assemblée fut l'origine de la *Société des auteurs dramatiques,* qui existe encore aujourd'hui. Ce n'est qu'en 1791 que les législateurs commencèrent à s'en occuper. Le décret de janvier 1791, qui proclama la liberté des théâtres, ne laissa tomber dans le domaine public que les ouvrages des auteurs morts depuis cinq ans au moins; ceux des auteurs vivants ne pouvaient être représentés sur un théâtre public, dans toute l'étendue de la France, sans le consentement formel et écrit des auteurs, sous peine de confiscation du produit total des représentations au profit des auteurs. Un décret de la Convention (juillet 1793) reconnaît aux auteurs d'écrits de tout genre, aux compositeurs de musique, aux peintres, aux dessinateurs le droit exclusif de vendre, de faire vendre, de distribuer leurs ouvrages dans le territoire de la République et d'en céder la propriété en tout ou partie. Les héritiers des cessionnaires jouissaient du même droit pendant dix ans après la mort des auteurs.

« En Belgique, le décret du gouvernement provisoire du 21 octobre 1830 est évidemment imité des premiers décrets français. Si restreint que fût le droit reconnu dans ce décret, on songea peu à en faire usage. Dans les rares contestations qui surgirent avant 1880, on s'en est tenu au décret de 1830 sans chercher à étendre le principe de propriété qui y est reconnu; par une interprétation erronée du décret, les auteurs nationaux comme les étrangers furent en quelque sorte dépouillés de leurs droits. A partir de 1852, et pour satisfaire aux réclamations et aux revendications des gouvernements étrangers, la Belgique a été amenée à conclure des conventions littéraires internationales. Jusque-là, elle avait été, comme on sait, la terre classique de la contrefaçon. Cette industrie y florissait surtout au point de vue de la reproduction dès ouvrages par l'impression. Contrairement aux usages parlementaires, la nouvelle convention fut discutée en comité secret par la Chambre des représentants et par le Sénat; elle fut promulguée le 14 mai 1854. Le but du gouvernement belge avait été de faire reconnaître en Belgique les droits des auteurs français;

la nouvelle convention admettait le droit de propriété pour les œuvres postérieures au 12 mai 1854, mais elle disait que les représentations ou exécutions d'œuvres dramatiques ou musicales feraient l'objet d'un accord entre les auteurs et les directeurs, et qu'à défaut d'un semblable accord un taux exigible de droits d'auteur serait établi d'après un tarif de six francs au minimum et de dix-huit francs au maximum. Il résulta de ce tarif dérisoire qu'aucun directeur ne songea à conclure le moindre traité avec les auteurs. Ceux-ci ne purent interdire la représentation de leurs œuvres. Ils durent pendant trente ans subir le bon plaisir des directeurs, souvent au détriment de la bonne interprétation de leurs ouvrages et toujours au grand préjudice de leurs intérêts. De plus, toutes les œuvres françaises antérieures à 1854 tombaient, par la convention conclue en cette année, dans le domaine public belge.

« Cette situation ne prit fin qu'en 1880 par un arrêt de la cour d'appel de Bruxelles. En 1866, MM. Meilhac, Halévy et Offenbach avaient voulu interdire à Bruxelles les représentations de *la Belle Hélène :* ils avaient été déboutés et condamnés aux dépens. MM. Zola et Busnach, auteurs du drame de *l'Assommoir,* n'avaient pas été plus heureux à Anvers en 1880; l'année précédente, le tribunal de commerce de cette ville avait même décidé que les auteurs français n'ayant pas fait traduire ou représenter en flamand leurs œuvres dans le délai de six mois après la représentation à Paris étaient déchus de leurs droits. Mais la cour d'appel de Bruxelles donna raison à MM. Zola et Busnach par un arrêt longuement motivé où il est dit, entre autres, que « l'auteur d'une œuvre littéraire a sur elle un droit exclusif; qu'il peut seul la publier, la vendre et la distribuer; que ce droit absolu doit comprendre en soi le droit de traduction ». A l'égal des Suisses, des Portugais et d'autres étrangers, les Français purent désormais revendiquer la pleine propriété de leurs œuvres, absolument comme les auteurs nationaux. Le droit de traduction fut réglé comme pour les œuvres originales, et le domaine public belge ne put s'approprier désormais que les ouvrages des auteurs morts depuis plus de dix ou de vingt ans, suivant qu'il s'agissait de représentation ou de publication.

« Une nouvelle convention franco-belge fut arrêtée le 31 octobre 1881 et promulguée le 13 mai 1882; elle est restée en vigueur jusqu'à présent. Cette convention accorde aux Français, en Belgique, les mêmes droits qu'aux Belges pour la publication, la représentation ou l'exécution de leurs ouvrages; mais elle restreint les droits d'auteur aux œuvres postérieures au 12 mai 1854. Cette restriction surannée est d'autant plus arbitraire et plus injuste que, d'après le régime conventionnel adopté par tous les théâtres de la Belgique, les droits des auteurs et des compositeurs portent sur tous les ouvrages du répertoire de la *Société des auteurs et des compositeurs dramatiques,* sans aucune distinction entre les ouvrages antérieurs ou postérieurs à 1854. De plus, la restriction admise par la convention de 1881 n'a aucune force légale, attendu qu'elle ne se trouve pas dans d'autres conventions internationales et que les Français peuvent en repousser l'application, en vertu de la clause du traitement de la nation la plus favorisée.

« La question de la propriété littéraire et artistique va être de nouveau débattue dans le huitième congrès artistique qui vient de s'ouvrir à Anvers. Dans le congrès qui a eu lieu l'année dernière à Bruxelles, M. le ministre Bernaërt avait promis que le projet de loi soumis au Parlement et contenant une nouvelle réglementation de la propriété littéraire en Belgique serait discuté au congrès de cette année; M. Bernaërt a tenu parole, il y a deux mois déjà que le projet de loi a été publié, ainsi que je l'ai annoncé. Il se présente en partie double : à côté du projet du gouvernement, se trouve le projet rédigé et adopté par la section centrale, dont le rapporteur est M. de Borchgrave. Le second projet est une édition revue, corrigée et augmentée du premier, édition incontestablement préférable. M. de Borchgrave montre que la situation actuelle est désavantageuse, même pour les Belges. Un auteur belge, pour faire valoir ses droits devant la justice de son pays, est astreint au dépôt préalable, à l'enregistrement, à l'indication de son nom ou de celui de l'éditeur ainsi que de la date de la publication. Ces formalités sont exigées sous peine de nullité, aux termes d'un arrêt de la cour de Bruxelles du 8 mars 1884, de telle sorte que l'omission d'une seule de ces indications entraîne la déchéance de l'auteur, lequel désormais ne peut poursuivre les contrefacteurs. Cette jurisprudence est d'autant plus bizarre qu'elle est basée sur une loi votée un an à peine après qu'une déclaration échangée entre la Belgique et la France eut supprimé au profit des Français le dépôt, l'enregistrement et toutes les formalités prescrites par la loi de 1870. Aujourd'hui, tous les auteurs étrangers ont, en Belgique, le droit de poursuivre les contrefacteurs, à la seule condition que leur nom ou celui de l'éditeur, s'il s'agit d'un ouvrage anonyme ou pseudonyme, soit indiqué sur leur ouvrage.

« Outre les formalités inutiles, les Belges ne jouissaient pas même chez eux de la protection accordée aux étrangers en matière de propriété musicale. La législation belge ne visant que le droit de représentation, la jurisprudence avait limité la protection légale aux œuvres musicales dramatiques et l'avait déniée à l'exécution en dehors du théâtre, tandis que dans la convention de 1880 avec l'Espagne et dans celle de 1883 avec l'Allemagne, l'exécution en public de compositions musicales sans le consentement de l'auteur est interdite dans chacun des pays contractants.

Le projet actuel du gouvernement belge contient des restrictions singulières : par exemple, il veut que dix ans après la publication d'une œuvre littéraire tout le monde ait le droit d'en publier une traduction; les héritiers d'un auteur dramatique ne doivent conserver que pendant dix ans après sa mort le droit d'autoriser ou de défendre la représentation de ses œuvres. Le projet de la section centrale accorde

cinquante ans et comprend le droit de traduction dans les droits généraux de propriété. Mais je dois me borner à transcrire ici quelques articles de ce projet.

« La cession, soit du droit d'auteur, soit de l'objet qui matérialise une œuvre de littératute, de musique ou des arts du dessin, ne donne pas le droit de modifier l'œuvre sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants-cause, sauf conventions contraires. — Toute exécution ou représentation publique totale ou partielle d'une œuvre musicale ne peut avoir lieu que du consentement de l'auteur, qu'elle soit gratuite ou qu'elle ait lieu dans un but soit de spéculation, soit de bienfaisance. Toutefois, si l'œuvre est publiée et mise en vente, l'auteur est réputé consentir à son exécution partout où aucune rétribution, ni directe ni indirecte, n'est perçue des auditeurs ni payée aux exécutants. — Est considérée comme publique l'exécution ou la représentation donnée dans tout local ouvert à plusieurs personnes ayant le droit de le fréquenter et de s'y assembler. — Le droit d'auteur sur les compositions musicales comprend le droit exclusif de faire des arrangements sur des motifs de l'œuvre originale. — Les œuvres qui se composent de paroles ou de livrets et de musique sont considérées comme faites en collaboration. En conséquence, le compositeur et l'auteur des paroles ne pourront traiter de leurs œuvres avec un collaborateur nouveau. Néanmoins, ils auront le droit de l'exploiter isolément par des publications, des traductions ou des exécutions publiques. — Le libretto d'un ballet ou d'une pantomime donne lieu aux mêmes droits, aux mêmes obligations et à la même protection qu'un livret d'opéra.

« Les étrangers jouissent en Belgique des droits garantis par la présente loi, sans que la durée de ceux-ci puisse, en ce qui les concerne, excéder la durée belge. Toutefois, s'ils viennent à expirer plus tôt dans leur pays, ils cesseront au même moment en Belgique. »

(*Le Temps.*)

Italie. — *La publication des manuscrits de Léonard de Vinci en Italie.* — L'initiative prise en France il y a quelques années de la publication des manuscrits de Léonard de Vinci, que possède la bibliothèque de l'Institut, trouve en Italie des imitateurs. L'Académie royale des Lincei vient d'arrêter les conditions et le mode d'exécution d'une entreprise importante, qui a pour objet la publication du *Codice atlantico* de la Bibliothèque ambrosienne de Milan. Cette entreprise durera huit années et exigera une dépense annuelle de 12,000 francs. Une souscription de 96,000 francs assure déjà cette somme; les principaux souscripteurs sont la grande maîtrise de l'ordre des Saints Maurice et Lazare, qui a donné 10,000 francs, le roi, tous les ministères et l'Académie des Lincei.

Le *Codice atlantico* est un manuscrit haut de 65 centimètres sur 44 de largeur; il contient 399 feuillets et 1,750 dessins, et comprend plusieurs volumes dont les pages ont été séparées et collées sur de grandes feuilles de papier à dessin. Il fit partie de l'envoi à Paris des treize manuscrits de Léonard de Vinci, enlevés de l'Ambrosienne de Milan, en 1796, par Tinet, agent des arts, nommé à cet effet par le général en chef de l'armée d'Italie et le commissaire du gouvernement. On l'attribua à la Bibliothèque nationale. En 1815, le représentant de l'Autriche le réclama pour la Bibliothèque ambrosienne.

Le *Codice atlantico* provient d'une donation faite en 1637 par Arconati, qui comprenait onze manuscrits de Léonard de Vinci. En 1630, le roi d'Angleterre avait offert de l'un d'eux, à Arconati, la somme de 1,000 doubles d'Espagne, soit 60,000 fr. environ de notre monnaie actuelle.

MM. Salmin frères, de Padoue, ont obtenu à l'exposition d'Anvers la médaille d'or pour leur *Dantino microscopico,* sorti de leurs presses en 1878.

Russie. — *Le comte Léon Tolstoï.* — On assure que le comte Léon Tolstoï vient d'être frappé d'aliénation mentale, et qu'on a dû le faire enfermer.

On sait que le comte Tolstoï est l'auteur d'une superbe épopée, *la Guerre et la Paix,* et d'un livre extrêmement curieux intitulé *Ma Religion.*

Depuis longtemps déjà, le comte Tolstoï, qui appartient à une des plus grandes familles de la Russie et qui s'est vu combler par tous les dons de la fortune, était en proie à un mysticisme étrange qui inquiétait ses amis.

C'est ainsi que le comte avait quitté sa plume d'écrivain pour se mettre à confectionner lui-même ses chaussures et ses vêtements, prétendant que le « travail manuel » est le seul salutaire et le seul moral.

La Correspondance de Pierre Ier. — Le tsar Alexandre III vient de rendre un rescrit autorisant la publication de la volumineuse correspondance de Pierre Ier, restée inédite jusqu'ici.

Principauté de Monaco. — *Les archives de la principauté.* — Le prince de Monaco vient de faire réunir, dans son palais, toutes les archives qui étaient disséminées dans ses différentes résidences.

Beaucoup de ces archives se rapportent aux trois illustres maisons : Grimaldi, Matignon et Mazarin, dont le prince est l'héritier et le représentant.

Ces pièces précieuses comprennent : les relations des souverains de Monaco avec l'Italie, la France et l'Espagne, depuis le xve jusqu'au xviie siècle; la correspondance du maréchal Jacques de Matignon, l'une des figures les plus remarquables du xvie siècle. Dans les archives de Mazarin se trouvent des documents inédits sur notre histoire nationale, notamment le trésor des chartes du comté de Rethel, avec les actes et les titres féodaux des anciens comtes, depuis le xiie siècle jusqu'au xve. Toutes ces pièces sont des plus précieuses pour l'histoire du nord de la France.

États-Unis. — *Le New-York Library-Club.* — Une association des bibliothécaires vient de se constituer à New-York sous la présidence de MM. Melvil Dervey, bibliothécaire de Columbia-College et W.-F. Peoples. — Les membres se réuniront quatre fois l'an pour discuter des intérêts de leur corporation.

Japon. — *L'alphabet japonais latinisé.* — La *Japan Gazette* constate que la latinisation de l'alphabet japonais fait de grands progrès. La Société de physique et de mathématiques de Tokio a résolu de publier la partie officielle de ses comptes rendus en caractères latins et de laisser provisoirement aux auteurs la faculté d'imprimer leurs ouvrages en japonais ou dans une langue européenne.

La *Japan Gazette* ajoute que la Société de chimie est sur le point de prendre une résolution identique. En outre, les journaux catholiques le *Kirisouto Kaïo Shimboun* et le *Rikougo Zachi* publient des articles en caractères latins.

La *Japan Gazette* exprime l'opinion que toute la nation japonaise aura promptement adopté l'alphabet latin.

NECROLOGIE.

FRANCE

— M. Émile Egger est mort subitement, le 30 août, à Royat. Il était né à Paris le 18 juillet 1813. Reçu docteur ès lettres en 1833, agrégé pour les classes supérieures en 1834, il occupa successivement l'emploi de suppléant puis de professeur dans divers lycées de Paris. Il se fit d'abord connaître par des éditions de Varron (1837), de Longin (1837), des fragments de Festus et de Verrius Flaccus (1839). En 1839, il remporta le prix proposé par l'Académie des inscriptions et belles-lettres sur ce sujet : *Examen critique des historiens anciens de la vie et du règne d'Auguste* et fut aussitôt nommé maître de conférences à l'École normale supérieure. En 1840, il obtint au concours le titre d'agrégé près les Facultés des lettres et fut appelé comme professeur suppléant de littérature grecque à la Faculté des lettres de Paris. Il devint titulaire de cette chaire en 1855. L'année précédente, il avait été élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en remplacement de Guérard. Nommé chevalier de la Légion d'honneur, M. Egger avait été promu officier le 13 août 1866, et commandeur le 27 juillet 1879.

Il a encore donné : *Latini sermonis vetustioris reliquiæ selectæ* (1843); *Méthode pour étudier l'accentuation grecque* (1844, en collaboration avec M. Galusky); *Aperçu sur les origines de la littérature grecque* (1846); *Essai sur l'histoire de la critique chez les Grecs, suivi de la Poétique d'Aristote et d'extraits de ses problèmes, avec traduction française et commentaires* (1850); *Notions élémentaires de grammaire comparée pour servir à l'étude des trois langues classiques* (1852); *Apollonius Dyscole* (1854); *Considérations historiques sur les traités internationaux chez les Grecs et chez les Romains* (1856); *De quelques textes inédits récemment trouvés sur des papyrus grecs* (1858); *Mémoires de littérature ancienne* (1862); *Mémoires d'histoire ancienne et de philologie* (1863); *Observations sur un procédé de dérivation très fréquent dans la langue française,* etc. (1864); *le Duc de Clermont-Tonnerre, traducteur et commentateur des œuvres d'Isocrate* (1865); *Études historiques sur les traités publics chez les Grecs et les Romains* (1866); *le Papier dans l'antiquité et dans les temps modernes* (1866); *l'Hellénisme en France* (1869); *Notice sur un papyrus gréco-egyptien inédit* appartenant à la Bibliothèque de l'Université d'Athènes (1875); *les Substantifs verbaux formés par apocope de l'infinitif* (1875); *Histoire du Livre* (1883).

M. Egger a fourni à beaucoup de publications et de recueils périodiques de savants articles, notamment au *Journal général de l'instruction publique,* où il a inséré le compte rendu d'un cours de Fauriel sur l'épopée grecque, ainsi que d'importants mémoires au *Recueil de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.*

— L'Académie des sciences vient d'être frappée d'un nouveau deuil. M. Jean-Claude Bouquet, membre de la section de géométrie, vient de mourir.

M. Bouquet, né à Morteau, le 7 décembre 1819, passa ses examens en 1838 à l'École polytechnique et à l'École normale supérieure; il opta pour cette dernière. Il fut successivement professeur au lycée de Marseille, à la Faculté des sciences de Lyon, aux ly-

rences à l'École normale supérieure et, enfin, professeur à la Faculté des sciences de Paris depuis 1873.

M. Bouquet a publié, conjointement avec son ami Briot, un grand nombre d'ouvrages de mathématiques pour l'enseignement secondaire et supérieur. Parmi ses travaux personnels de haute analyse, il faut citer ceux sur les *Fonctions elliptiques,* sur le *Calcul des Variations* et d'autres encore qui l'ont fait entrer, en 1875, à l'Académie des sciences. M. Bouquet était officier de la Légion d'honneur.

— On annonce le décès de M. d'Alaux, qui avait collaboré à la *Revue des Deux Mondes* et à la *Presse.* Il fut, à l'époque de la guerre carliste, envoyé par le *Journal des Débats,* en qualité de correspondant, à l'armée du Nord. En revenant sur Paris, après Sedan, il trouva les portes de la ville fermées et fut obligé de s'arrêter à Versailles. La police allemande, dans un de ses accès de soupçon et de rigueur, le fit arrêter; après une longue détention rendue plus cruelle encore par la sévérité de l'hiver, d'Alaux passa devant un conseil de guerre. Les brouillons de ses lettres aux *Débats,* qu'on avait trouvés dans ses papiers, servirent de pièces de conviction contre lui. Heureusement qu'on était alors à la veille de l'armistice; la paix lui valut la liberté, peut-être la vie.

— On nous annonce la mort de M. Ernest Baudrimont, membre de l'Académie de médecine, professeur à l'École de pharmacie, directeur de la pharmacie centrale des hôpitaux de Paris.

Baudrimont était un chimiste et un pharmacologue très distingué. Il laisse plusieurs ouvrages importants. Pendant de longues années il s'était voué à l'enseignement populaire supérieur, à l'Association philotechnique.

— Le *Bulletin Monumental* annonce le décès de M. le comte Bégouen, ancien trésorier payeur général à Toulouse, mort à l'âge de cinquante-huit ans. M. Bégouen avait, pendant son séjour dans cette ville, pris une part active aux travaux de la Société archéologique du Midi et à ceux de la Société des Sciences naturelles. Après s'être occupé de questions de philosophie scientifique, il avait porté ses recherches sur l'archéologie préhistorique et sur la numismatique du moyen âge.

— Nous apprenons la mort de M. Alexandre Bellemare, officier de la Légion d'honneur, conseiller du gouvernement en Algérie. M. A. Bellemare était un des hommes qui connaissaient le mieux l'Algérie, et il laisse sur notre colonie des ouvrages d'économie coloniale et de linguistique remarquables.

— De Coulommiers, on nous apprend la mort de M. Georges Lavigne, décédé à l'âge de quarante-deux ans. Ancien avocat défenseur à Philippeville, G. Lavigne s'était consacré tout entier à l'étude des questions de géographie et de colonisation. On lui doit d'importants articles sur l'Algérie, un volume, la *Politique de la paix,* et une brochure datée de 1879 sur le percement de l'isthme de Gabès et la création d'une mer intérieure en Afrique.

— M. Gustave Lemoine, auteur dramatique, frère d'Édouard Lemoine, littérateur, et d'Adolphe Lemoine-Montigny, directeur du Gymnase, vient de mourir à Pau, à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

Il se fit connaître, vers 1836, par le livret d'un opéra-comique, le *Mauvais œil,* et de nombreuses romances dont Mlle Loïsa Puget (qui, en 1842, devint sa femme) composait la musique. Au nombre de ces œuvres légères, qui valaient plus par la musique que par la poésie, il convient de rappeler l'*Ave Maria,* la *Demande en mariage,* le *Soleil de ma Bretagne,* la *Dot d'Auvergne, Depuis la Noël,* la *Prière de ma mère,* etc... Après une interruption de vingt-cinq ans dans ses travaux lyriques, Mlle Loïsa Puget rentra dans la carrière en donnant au Gymnase, en 1869, une opérette en un acte, la *Veilleuse,* qui n'eut, du reste, qu'un médiocre succès.

Comme auteur dramatique, G. Lemoine a obtenu de grands succès, soit seul, soit en collaboration. Il a produit les drames suivants : *Une Femme malheureuse* (1837), l'*Abbaye de Castro* (1840), les *Prussiens en Lorraine* (1840), la *Grâce de Dieu* (1841), son plus grand triomphe (avec M. Dennery !), la *Dot de Suzette* (1843), etc... Il a écrit aussi en collaboration quelques comédies et quelques vaudevilles : *Carlin à Rome,* l'*Habit noisette,* l'*Article* 213, *Une Femme qui se jette par la fenêtre,* la *Niaise de Saint-Flour,* le *Mariage au Miroir.* De lui seul, on a le *Feu à une vieille maison* et *Un Mari comme on en voit peu,* joués au Gymnase en 1853 et en 1867.

Gustave Lemoine était pensionnaire de la Société des auteurs et compositeurs. Il laisse une veuve, Mme Loïsa Puget, âgée aujourd'hui de soixante-treize ans.

— On annonce la mort de M. Lunier, membre de l'Académie de médecine et inspecteur général honoraire du service des aliénés.

Né à Sorigny, le 19 mars 1822, M. Lunier obtint, en 1849, le grade de docteur. Nommé, en 1851, médecin en chef de l'asile de Blois, M. Lunier devint, en 1864, inspecteur général du service des aliénés et du service sanitaire des prisons, en même temps qu'expert près du tribunal civil de la Seine pour les maladies mentales. Membre de l'Académie de médecine, M. Lunier s'était, en outre, occupé de la création d'un grand nombre de sociétés de tempérance; il rédigeait les *Annales médico-psychologiques.* On lui doit, en outre, plusieurs ouvrages fort importants. M. Lunier avait été nommé officier de la Légion d'honneur pour services rendus pendant le siège de Paris.

— M. Magne, architecte, né à Étampes en 1816, est mort le mois dernier. Il a fait paraître en 1873 une

Monographie du nouveau théâtre du Vaudeville et a collaboré à la *Revue archéologique*.

— On nous annonce d'Angers la mort de M. Marchegay, archiviste honoraire de Maine-et-Loire.

Parmi les travaux qu'il a publiés, nous citerons : *Archives d'Anjou* (1844-1850), 2 vol. in-8° ; — *Cartulaire du Ronceray d'Angers* (1856) ; *Lettres de Louise de Coligny, princesse d'Orange, à la duchesse de la Trémoille* (1872) ; *Lettres de Marie de Valois, fille de Charles VII et d'Agnès Sorel à Olivier de Coëtivy, seigneur de Taillebourg, son mari* (1875) ; *Lettres d'Élisabeth de Nassau, duchesse de Bouillon, à la duchesse de la Trémoille* (1875) ; *Choix de documents inédits sur l'Anjou* (1876) ; *Anecdotes galantes et tragiques du* XIVe *au* XVIIe *siècle* (1883) ; *Le Chartrier de Thouars* (1877).

M. Marchegay a donné en collaboration avec M. Mabille les *Chroniques des églises d'Anjou* et avec M. Salmon une *Chronique d'Anjou*. Il a également écrit, dans la *Revue de l'Anjou*, la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, le *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme français*, etc.

— L'Académie de Rouen vient de perdre un de ses membres, M. Nion, qui entre autres ouvrages, laisse : *Droits civils des auteurs, artistes et inventeurs ; Discours sur Pierre Corneille considéré comme auteur comique ; Valladolid, notes de voyage.*

— Un céramiste bien connu, M. Léon Parvillée, né à Paris en 1830, y est mort le mois dernier. On a de lui une *Histoire de l'architecture et de la décoration turque au* XVe *siècle*.

— Le *Polybiblion* annonce la mort de M. l'abbé Preuvot, en religion, le P. Appolinaire, de l'ordre de Saint-François, ancien collaborateur de la *Revue franciscaine* de Bordeaux.

— La même Revue enregistre le décès de Mgr le Courtier, archevêque de Sébaste, ancien évêque de Montpellier, chanoine de Saint-Denis, né à Paris, en 1799, mort dans cette ville le 30 août. Il a donné des *Instructions sur les béatitudes évangéliques* (1854) et *La Passion de N.-S. Jésus-Christ selon la Concordance évangélique* (1865).

— M. Antonius Pingard, chef honoraire du secrétariat de l'Institut, vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-neuf ans.

Son père était entré en fonctions le jour même de la fondation de l'Institut, 25 octobre 1795, et Antonius Pingard lui succéda en 1820. Il avait alors vingt-huit ans.

Depuis 1849, il s'était adjoint son fils pour l'aider déchargé sur lui de tous ses travaux. Cependant, ce n'est que le 1er juillet dernier, à la séance trimestrielle des cinq Académies, que M. Antonius Pingard, après soixante-cinq années de service, fut mis officiellement à la retraite, et que M. Julier Pingard, son fils, fut nommé à sa place.

— On annonce la mort du comte Rapetti, décédé à Paris, à la suite d'une longue maladie, à l'âge de soixante-seize ans.

Il était né à Bergame d'une famille du Montferrat qui avait embrassé le parti de la France. Fils d'un chirurgien militaire, il fut élevé au collège de Toulon, fit ses études de droit à Paris et à Rennes, et reçut, en juillet 1841, son diplôme de docteur dans cette dernière Faculté.

Appelé au Collège de France, comme suppléant de M. Lerminier, dans la chaire de législation comparée il y enseigna, de 1841 à 1848, l'histoire du droit romain et l'histoire du droit canonique. Il prit une part active à la rédaction de divers recueils périodiques et de plusieurs journaux politiques de l'opposition.

Il devint, en 1848, maître de conférences à l'École d'administration qui fut supprimée l'année suivante.

M. Rapetti, qui s'était rapproché du parti de l'Élysée, écrivit des articles de polémique dans la presse napoléonienne et fut chargé de colliger le *Recueil des adhésions* adressées au président à l'occasion du coup d'Etat, recueil tiré à petit nombre d'exemplaires.

Examinateur des livres destinés au colportage, depuis 1853, il remplit ensuite, au ministère de la maison de l'empereur, les fonctions de secrétaire de la commission qui s'occupa de réunir la *Correspondance de Napoléon Ier*.

Il était officier de la Légion d'honneur depuis le 18 juillet 1860.

Lors de la publication des Mémoires du maréchal de Raguse, M. Rapetti fut chargé de rédiger une brochure rectificative touchant le rôle politique prêté au prince Eugène par le maréchal, au moment de la chute de l'empire. En dernier lieu, il collaborait au *Constitutionnel* et fut rédacteur en chef du journal, aujourd'hui disparu, l'*Assemblée nationale*. Il avait fondé, en 1870, un journal la *France d'outre-mer*, consacré à la défense des intérêts coloniaux.

Voici l'énumération des ouvrages du comte Rapetti : *De la condition des étrangers en France*, thèse du doctorat, soutenue en 1841 ; *Li Livres de jostice et de plet* (1840) ; *Antoine Lemaistre et son nouvel historien* (1857) ; *La défection de Marmont en 1814* (1858) ; *Quelques mots sur les origines des Bonaparte* (1858).

— La Société nationale d'agriculture de France vient de perdre l'un de ses membres, M. le comte de Retz, à l'âge de soixante-treize ans. On lui doit d'importants travaux sur la sériciculture.

— M. Riche-Gardon, né à Lyon en 1811 est mort

en cette ville au mois d'août dernier. Il a publié plusieurs ouvrages antireligieux et d'autres ayant trait à la franc-maçonnerie. Il avait fondé le *Journal des initiés aux principes et à l'œuvre de la franc-maçonnerie universelle.*

ÉTRANGER

Allemagne. — M. George Curtius, un des grands promoteurs de l'étude de la philologie comparée, professeur à l'Université de Leipzig, est mort le 12 août dernier.

— Le conservateur des œuvres d'art du Musée de Berlin, M. von Dehn-Rotfelser, est mort en cette ville au mois de juin dernier. Il a publié divers ouvrages sur l'histoire de l'art : *Die Baudenkmaler im Regierungsbezirk Cassel; Mittelalterliche Baudenkmaler in Kurhessen.*

— On annonce la mort en Wurtemberg du chanoine von Welte, autrefois professeur de théologie catholique à l'Université de Tubingue. Outre de nombreux travaux sur l'exégèse de l'Ancien Testament, M. von Welte a publié, de concert avec Wetzer, un grand dictionnaire de l'Église catholique. M. von Welte meurt âgé de quatre-vingts ans.

— M. Scholten, professeur à l'Université de Leyde, vient de succomber à l'âge de soixante-quatorze ans. Il s'était beaucoup occupé de critique religieuse. Plusieurs de ses ouvrages ont été traduits en français, notamment son *Manuel d'histoire comparée de la philosophie et de la religion* et ses *Mélanges d'histoire et de critique.*

— Signalons également la mort à Breslau de M. Hermann Palm, auteur d'ouvrages sur l'histoire littéraire des XVIe et XVIIe siècles.

M. Palm était âgé de soixante-neuf ans.

Angleterre. — On annonce la mort du Rév. Dr John Griffiths, conservateur des archives de l'Université d'Oxford.

C'est à M. Griffiths qu'a appartenu la belle collection de gravures et eaux-fortes, vendue il y a quelques années, et dont le « Advokaat van Tol » de Rembrandt atteignit le prix de 37,800 francs.

— M. William John Thoms, le fondateur et, pendant de longues années, l'éditeur des *Notes and Queries* vient de mourir.

C'est en 1849 que cet érudit distingué conçut l'idée de fonder un journal d'informations littéraires basé sur la coopération de tous les amateurs de lettres et de livres. Depuis, *Notes and Queries* est devenu une source intarissable de renseignements littéraires de toute nature.

Le premier numéro du nouveau journal parut le 3 novembre 1849 et s'annonça dès le début comme un succès littéraire, sinon pécuniaire. Ce numéro contenait des articles de MM. John Bruce, J. Payne, Collyer, Peter Cunningham, etc.

Jusqu'en 1873, M. Thoms et son collaborateur assidu, M. Yeowell, restèrent à la tête de la publication. Aujourd'hui, *Notes and Queries* est devenu la propriété de l'Athenæum. M. Thoms est l'auteur d'un essai sur la longévité humaine (*human longevity*) paru en 1873.

Il est mort à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

Hollande. — Un des géographes hollandais les plus estimés, M. N.-W Posthumus, directeur de la Hoogere Burgerschool, vient de mourir à l'âge de quarante-sept ans. M. Posthumus s'était fait remarquer principalement par ses travaux sur l'Asie centrale, sur les régions polaires et sur les découvertes du Centre-Afrique.

Suisse. — Le Conservateur de la Bibliothèque de la ville de Genève, M. Plan, vient de mourir. Nous citerons parmi ses publications : *Pages historiques sur un épisode de la vie de Jean Diodati; Un collaborateur de Mirabeau* (*Étienne-Salomon Reybaz*).

Danemark. — Un des archéologues les plus distingués de notre temps, M. Jens Jacob Worsaae, est mort le 15 août dernier. M. Worsaae, après la mort de M. Thomsen, qu'on pourrait appeler le fondateur des études archéologiques en Danemark, devint directeur du Musée des antiquités septentrionales à Copenhague.

En 1843, M. Worsaae, qui n'avait alors que vingt-deux ans, publia son premier ouvrage *Danmark's Oldtid* (les Antiquités du Danemark) qui attira l'attention générale et fut traduit en plusieurs langues.

De 1832 à 1847, le gouvernement lui confia des missions scientifiques en Suède, Norvège, Allemagne et Angleterre. Un de ses meilleurs ouvrages, *les Danois et Norvégiens dans la Grande-Bretagne et l'Irlande,* parut en 1851 et sa *Conquête de l'Angleterre et de la Normandie par les Danois* (Den danske Erobring af England og Normandiet) en 1863. Depuis 1854, M. Worsaae était professeur à l'Université de Copenhague.

La mort subite du grand archéologue laisse inachevé son dernier ouvrage, dans lequel il se proposait de réunir toutes ses découvertes et observations archéologiques.

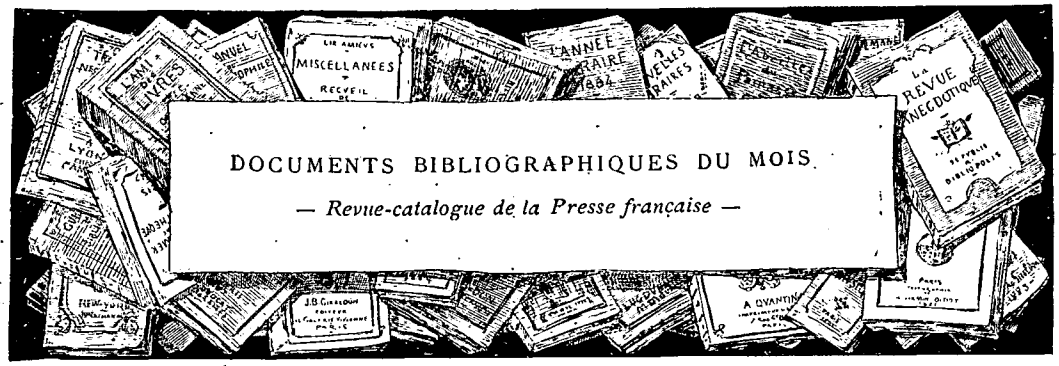

Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES (avril-mai-juin). Castan : Le Capitole de Carthage. — L. Havet : Les manuscrits de Nonius Marcellus. — Aymonier : Inscriptions recueillies dans l'Indo-Chine. — Casati : Épigraphie de la numismatique étrusque. — Tardif : La procédure civile et criminelle aux XIIIe et XIVe siècles. — ANNALES DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE BORDEAUX (n° 1). C. Molinier : La question de l'ensevelissement du comte de Toulouse Raimond V en Terre Sainte. — A. Duméril : Commines et ses mémoires. — Victor Mortet : Une élection épiscopale au XIIe siècle. — ANNUAIRE DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE LYON (3e année, fasc. 1). G. Bloch : Remarques à propos de la carrière d'Afranius Burrus, préfet du Prétoire, d'après une inscription récemment découverte. — E. Belot : De la révolution économique et monétaire qui eut lieu à Rome au milieu du IIIe siècle avant l'ère chrétienne, et de la classification générale de la société romaine avant et après la première guerre punique. — L. Clédat : La chronique de Salimbène. — ART (n° 510.) M. Albert : La gravure en médaille contemporaine. — Ch. Diehl : Ravenne; étude d'archéologie byzantine. — P. Leroi : Le musée céramique de Rouen. — (N° 511). L. Decamps : Les panneaux décoratifs de M. François Ehrmann. — John Grand-Carteret : Allégories et emblèmes. — V. Ceresole : Alessandro Vittoria. — Piat : M. Theophilus P. Chandler. — ARTISTE (Juin). Ledrain : V. Hugo et Lamartine. — De Chennevières : Gavarni. — P. Arène : Champfleury. — Leymarie : De Neuville. — Léon Riotor : Florian. — (Juillet). Édouard L'Hôte : Les Confessions d'Arsène Houssaye. — Peladan : J. Barbey d'Aurevilly et son œuvre critique. — De Barthélemy : Voltaire dans l'intimité.

BULLETIN DES BEAUX-ARTS (Août). Claude Chastillon, Chalonais; catalogue de ses œuvres. — Catalogue de pièces sur les aérostats. — BULLETIN MONUMENTAL (Juillet-août). De Fontenilles : Le tombeau de saint Pierre de Vérone, à l'église Saint-Eustorge de Milan. — Ramé : Observations sur le vitrail de la Crucifixion à la cathédrale de Poitiers. — Chardin : Recueil de peintures et sculptures héraldiques. — Berthelé : L'église de Saint-Jouin-les-Marnes. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (15, 22 et 29 août et 5 septembre). Géographie de l'Allemagne. — Principes de réglage de tir. — Le règlement sur l'instruction du tir. — Photographie appliquée au lever des plans. — Machines à creuser les sapes. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE PARIS (Mai-juin). Le trousseau d'une jeune fille en 1785. — Notes sur les Chambiges.

CORRESPONDANT (25 août). Gruyer : Le sentiment de la nature chez les peintres italiens. — Lecoy de la Marche : Le roi René. — Lallemand : Histoire de la charité. — Perraud : Le père Lacordaire. — Baunard : Le cardinal Pitra. — Lenormant : Le cardinal Pitra. — Mgr Freppel : Le cardinal Pitra. — Mgr Perraud : Le cardinal Pitra. — Mgr Gouthe-Soulard : Le cardinal Pitra. — Mgr Le Nordez : Le cardinal Pitra. — Mgr Bougaud : Le cardinal Pitra. — Mgr Turinaz : Le cardinal Pitra. — Mgr Foulon : Le cardinal Pitra. — Mgr Hugonin : Le cardinal Pitra. — Mgr Le Camus : Le cardinal Pitra. — Mgr Fava : Le cardinal Pitra. — Mgr Lamazou : Le cardinal Pitra. — Mgr Lagrange : Le cardinal Pitra. — Mgr Mignot : Le cardinal Pitra. — Mgr Lecanuet : Le cardinal Pitra. — Mgr Le Roy : Le cardinal Pitra. — Mgr Le Camus : Le cardinal Pitra. — Mgr Fava : Le cardinal Pitra. — Mgr Lamazou : Le cardinal Pitra. — Mgr Lagrange : Le cardinal Pitra. — Mgr Mignot : Le cardinal Pitra. — Mgr Lecanuet : Le cardinal Pitra. — Mgr Le Roy : Le cardinal Pitra.

DÉCADE (20 août). Les éponges en Grèce. — Les poulets en France. — Correspondance électorale; lettre de M. de Salvandy à Casimir Perier. — (1er septembre). Chemins de fer du Japon. — Courses de taureaux à Nîmes. — Combats de coqs en Angleterre. — (10 septembre). Bicycles dans l'armée italienne. — L'émigration française. — La production de la bière. — Le marasme dramatique en 1829 et en 1841.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (15 août). Une bizarrerie des droits de douane en Allemagne : histoire de la grandeur et de la décadence d'un droit sur les bouchons de liège. — Des causes économiques du non-accroissement de la population en France. — Le programme radical en Angleterre : la réforme du gouvernement local. — Le café : sa culture, sa production, son commerce. — (22 août). L'échec de la dernière conférence monétaire. — La sécurité des personnes et des propriétés et le système pénal. — Le repeuplement des rivières et le nouveau décret sur les réserves. — Affaires municipales : les travaux et l'emprunt. — (29 août). La Chine : les avantages et les inconvénients de l'introduction de la civilisation européenne dans cette contrée. — La sécurité des personnes et des propriétés et le système pénal. — L'immigration aux États-Unis en 1884. — L'administration municipale de Paris sous l'ancienne monarchie. — Les tentatives coloniales allemandes de 18,0 à 18,2. — (5 septembre). De la gestion des finances publiques en France par les dernières chambres des députés. — L'ancien régime économique : le commerce de la France au moyen âge. — (12 septembre). La Chine méridionale : ses populations, son industrie, son agriculture et ses ressources naturelles. — De la gestion des finances publiques en France par les dernières chambres des députés.

GAZETTE ANECDOTIQUE (15 août). Le comte Rapetti. — Le docteur Gérard. — La conversion de Léo Taxil.

M. Chevreul, modiste. — Tolstoï. — Le violon d'Ingres. — Sonnet de Victor Hugo. — (31 août). La délégation des gens de lettres en Hongrie; fête en l'honneur de Petœfi. — La statue de Lamartine. — Une signature de Molière. — Les exécutions multiples. — La langue française au Japon. — Quelques bourdes. — Le talon de Voltaire. — André Gille, poète. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (Septembre). Muntz : Les dessins de la jeunesse de Raphaël. — Lafenestre : Le musée de Harlem. — Bonnaffé : Études sur le meuble en France. — Heiss : *Les médailleurs de la Renaissance.* — Darcel : Ouvrages en métaux précieux et en alliages exposés à Nuremberg. — Geymüller : *Raphaël étudié comme architecte.*

L'HOMME (10 août). Duval : La signification morphologique de la ligne primitive. — De Mortillet : L'Isère préhistorique. — Comment on fait et défait les dieux. — (25 août). Sébillot : Les jeux des enfants sur le rivage. — M. Duval : La signification morphologique de la ligne primitive. — De Morgan : L'âge de la pierre polie dans la presqu'île malaise.

INSTRUCTION PUBLIQUE (15 août). Crouslé : La morale de Voltaire dans ses romans. — Clamadieu : Arnauld et la tragédie de *Phèdre.* — Levallois : Agrippa d'Aubigné. — (22 août). Croiset : Procès de l'ambassade. — De Beaufort : Histoire de César Germanicus, liv. Ier. — Loisel : Éditions savantes d'auteurs grecs. — (29 août). Crouslé : La morale de Voltaire dans ses romans. — Loisel : Jean Racine. — De Beaufort : Histoire de César Germanicus. — Rouxel : La musique chinoise. — (5 septembre). Croiset : Procès de la Couronne. — De Beausset : Oraison funèbre de Madame Henriette. — Loisel : Jean Racine. — INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 août). Le suicide de Gérard de Nerval. — Quanto, surnom de Mme de Montespan. — Genabum. — *Le Pilori*, journal. — Acteurs bibliophiles. — Femmes soldats. — Romantisme en province. — Rabelais, éditeur et traducteur. — Patois de la France. — Modernes imitateurs d'Horace. — (10 septembre). Prix excessifs des livres. — Prise de la Bastille. — Patois de la France. — Parodie de *Zaïre.* — Linguistes. — Œuvres inédites de Louis Bouilhet. — Talon de Voltaire. — Portraits-charges de Vallès. — Ex libris. — Candidats de Paris en juillet 1871.

JEUNE FRANCE (Septembre). Catulle Mendès : Les gaietés de la rue anglaise. — Carducci : Odes barbares. — Darzens : Alfred Méry. — JOURNAL ASIATIQUE (Mai-juin). Senart : Étude sur les inscriptions de Piyadasi. — Cl. Huart : Bibliographie ottomane. — Feer : Le mariage par achat dans l'Inde aryenne. — Sauvaire : Matériaux pour servir à l'histoire de la numismatique et de la métrologie musulmanes. — JOURNAL DES ÉCONOMISTES (Août). Martineau : Du mandat du législateur et de ses limites. — Duverger : De la réforme de l'administration des chemins de fer de l'État. — Bérard-Véragnac : L'instruction primaire aux États-Unis. — D'Ideville : Le comte Rossi en France. — F. Passy : L'instruction des femmes; l'État et l'initiative privée. — JOURNAL DES SAVANTS (Août). Barthélemy Saint-Hilaire : L'Inde et les Indiens. — Alfred Maury : Les huguenots et les gueux. — E. Egger : Les plaidoyers politiques de Démosthène. — H. Wallon : Frédéric II et Louis XV. — Francisque Bouillier : Leçons de philosophie.

MAGASIN PITTORESQUE (31 août). Velasquez et Philippe IV. — Sur le mariage, conseil d'un ancien. — Scènes de la vie des fourmis. — Ponts militaires. — Les Jou-y chinois. — Goldoni. — La nouvelle galerie paléontologique du Muséum d'histoire naturelle. — Essai nouveau sur la musique des Chinois. — MOLIÉRISTE (Septembre). Monval : Molière compère de Mlle de la Vallière. — De Semallé : De l'excommunication des comédiens. — Larroumet : Pour en finir avec les Béjart.

NATURE (15 août). L'éléphant colossal de « Coney-Island », près de New-York. — Les journaux du monde. — Du signalement anthropométrique. — Automoteur Abel Pifre. — Héma-spectroscope de Maurice de Thierry. — (22 septembre). Mission scientifique dans le territoire d'Assinie. — La distance de visibilité. — A propos du concours général. — Association française pour l'avancement des sciences. — La force et l'adresse. — Les roches foudroyées. — Microscope minéralogique de M. Em. Bertrand. — (29 août). Le grand boïen du Muséum d'histoire naturelle. *Eunecte Murin.* — Condensation des fumées par l'électricité. — Les inhalations d'azote. — Eclairage électrique. Allumeur-extincteur à distance de M. Radiguet. — Torpille dirigeable. — (5 septembre). Ventilateurs d'aération actionnés par l'électricité. — Les tremblements de terre partiels dans le département du Nord. — Les organismes problématiques des anciennes mers. — Les chiens raisonnent-ils? — (12 septembre). Le défrichement en Australie; machine à couper le bois. — Algues des eaux de la Bourboule. — La vie au fond des mers. — L'électricité à l'Exposition d'Anvers. — Les trains transatlantiques. — NOUVELLE REVUE (15 août). Renard : Influence de l'Angleterre sur la France depuis 1830. — La responsabilité dans l'armée. — De Fontpertuis : L'Afrique australe; ses races indigènes et ses colons européens. — Leser : La cavalerie moderne. — (1er septembre). F. Montargis : Les vacances de Victor Hugo. — Renard : L'influence de l'Angleterre sur la France depuis 1830. — Lecoy de la Marche : Les sciences et la médecine au moyen âge. — Monteil : Anvers et son exposition internationale.

POLYBIBLION (Août). Publications récentes sur l'Écriture sainte et sur l'Orient. — Masson : Publications relatives à la littérature anglaise au moyen âge. — Comptes rendus dans les sections de théologie, jurisprudence, sciences et arts; belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique : Les cavaliers des églises de l'ouest; — Bibliographie des traditions populaires; — Un livre de prix à Rouen au XVIIe siècle; — Manuscrits grecs de Belgique; — Édition des œuvres de l'abbé Tosti; — Statistiques de la presse en Suisse et aux États-Unis.

REVUE GÉNÉRALE D'ADMINISTRATION (Août). Jourdan : L'assainissement de Paris. — Des Tilleuls : La population de la France avant 1789. — REVUE ALSACIENNE (Juillet). E. Hepp : L'œuvre de M. de Manteuffel. — Saint-Nicolas-du-Port en Lorraine : la ville d'aujourd'hui, la ville d'autrefois. — (Août). Gerspach : Auguste Steinheil (avec gravure). — Delabrousse : Les députés de l'Alsace à la Constituante (1789-1791). — Lucien Nicot : Les Messins dans l'armée française. — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (Juillet-août). Drouin ; Les monnaies à légendes en pehlvi. — E. Muntz : Les monuments antiques de Rome à l'époque de la Renaissance. — Deloche : Anneaux et cachets mérovingiens. — Dieulafoy : Fouilles de Suze (1884-1885). — Menant : Un camée du musée de Florence. — REVUE DE L'ART FRANÇAIS (Juillet). Date de la mort de Jehan Ier Juste, auteur du tombeau de Louis XII (1549). — Commission du peintre Fouquières pour les consuls de Toulon (1626). — Claude Cloche, peintre ordinaire de l'écurie d'Anne d'Autriche (1624-1630). — Mémoire de Lorthior, graveur des

Le chevalier Ernou (1720-1739). — Vol de tableaux au Louvre (1732). — La cheminée mouvante de Mansart (1763). — Jean-Antoine Pinchon (1790-1830). — Épitaphes de peintres relevées dans les cimetières de Paris (1851-1852) : Ramelet, Vaillant. — (Août). Lettre de Maugis, abbé de Saint-Ambroise, sur les décorations intérieures du palais du Luxembourg (1621). — Simon Vouet (1636). — Jules Hardouin-Mansart (1676-1703). — Acte de baptême de P.-N. Bergeret (1782). — Saisie d'estampes représentant des nudités (1788). — Expertise d'un tableau peint par Barnouin pour l'église de la Garde, près Toulon (1788). — Un frère de Chalgrin, correspondance de Joseph Vernet et de Hennin (1784-1789). — Partie moderne : Henri Monnier (1827-183·). — Épitaphes de peintres relevées dans les cimetières de Paris (1852-1853) : Cottreau, Quaglia, Blondel, Puttemans. — REVUE BRITANNIQUE (Août). Les empreintes de pieds. — L'âge du progrès. — Pèlerinages. — L'étain dans l'antiquité. — L'Imprimerie nationale. — L'Aristophane anglais; Samuel Foote. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (Août). Girard : Les vibrations du sol. — Levasseur : L'Australie. — Pène-Siefert : De l'Inde française et de son utilisation. — De Gerando : Formation de la nationalité hongroise. — Paquier : Hérat et les territoires contestés. — (Septembre). L'École nationale de géographie devant le Sénat. — Vidal-Lablache : Quelques réformes dans la terminologie géographique de la France. — De Fontpertuis : L'Amazonie. — Jametel : La Corée avant les traités. — Dupuis : L'intervention de l'amiral Dupré au Tonkin. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (17 août). Recueil de l'Institut archéologique d'Athènes. — Prou : Les coutumes de Lorris. — De Witt : Un patricien au XVIIe siècle, Louis de Geer. — Hagmann : *L'Essai sur les mœurs*, de Voltaire. — Reynald : Succession d'Espagne; Louis XIV et Guillaume III. — (24 août). Brugmann : De l'état actuel de la linguistique. — Sébastien : L'organisation du patronat chez les Romains. — Gaster : La littérature populaire roumaine. — (31 août). Osthorf : De l'histoire du Parfait dans les langues indo-germaniques. — Kleiber : Ce que Tacite doit dans son *Dialogue des orateurs* aux auteurs précédents. — Kohler : Shakespeare devant le Forum de la jurisprudence. — (7 septembre). Lyall : Études sur les mœurs religieuses et sociales de l'extrême Orient. — Willems : Le Sénat de la République romaine. — Stangl : Commentaires de Boèce sur les *Topiques*. — Garrison : Œuvres poétiques de Maynard. — Clermont-Ganneau. — Notes d'archéologie orientale. — REVUE DES DEUX MONDES (1er septembre). E. Havet : Cyprien, évêque de Carthage. — A. Filon : Lord Tennyson. — Jurien de la Gravière : Comment s'établit la suprématie navale. — Brunetière : Travaux récents sur Pascal. — Valbert : La Chine et les Chinois. — REVUE FÉLIBRÉENNE (15 août et 1er septembre). Paul Mariéton : Les félibrées d'Amphion. — Le félibrige breton. — REVUE GÉNÉRALE (15 août). Ph. Audebrand : Souvenirs de la vie littéraire : comment j'ai été tué et ressuscité par Aurélien Scholl. — Ch. de Larivière : La guerre de 1870-1871 et l'armée de la Loire : le combat de Courcebœuf, d'après le général Colin. — (1er septembre). L. Liévin : Les origines du système électif : les élections en France (1774-1792). — W. Dyke : Le roman réaliste en Angleterre : M. George Moore. — Chronique littéraire : M. Émile Beaussire : les principes de la morale; — M. Jules Barni : la morale dans la démocratie; — M. Courmes : jours d'amours ; — M. Armand Ocampo l'éternelle antithèse ; — M. Henry Rabusson : le roman d'un fataliste; — M. André Theuriet : Jules Bastien-Lepage. — REVUE GÉOGRAPHIQUE INTERNATIONALE (Juillet). Coudreau : Les Uape; l'ancienne nation des Amazones. — Alavaill : Les irrigations dans le Roussillon. — Neis : Voyage dans le haut Mékong. — Perpetua : La Tunisie; faune, commerce, navigation. — REVUE HISTORIQUE (Septembre-octobre). Duc d'Aumale : Les combats devant Fribourg (1644). — Forneron : Louise de Kéroualle (1649-1734). — Hellot : Étude critique sur les sources du *Rosier des guerres*. — A. Stern : Lettres inédites de Mirabeau. — REVUE LITTÉRAIRE (Août). V. Canet : *La vie d'un patricien de Venise au XVIe siècle* (Charles Yriarte). — Léon Aubineau : *La poésie du moyen âge* (Gaston Pâris). — L. Nemours-Godré : *La maison et l'église* (Aug. Nisard). — Abbé Jules Morel : *Mélanges* (Pyrent de la Prade). — Satil : *Saint Roch* (Lazaire). — Baron René de France : Les vrais amis de l'instruction. — Abbé N.-J. Cornet : La « science allemande » avant 1870 et Doellinger. — REVUE PHILOSOPHIQUE (Septembre). Dunan : Les théories métaphysiques du monde extérieur. — Lafargue : Recherches sur les origines de l'idée du bien et du juste. — Chauvet : Un précurseur de Bell et de Magendie au IIe siècle de notre ère. — Beaussire : L'observation interne et externe en psychologie. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (15 août). Paulhan : De la bêtise chez l'homme. — L. Quesnel : Le Canada. — De Tannenberg : Littérature portugaise contemporaine; Mlle Guiomar Torreazo. — (22 août). La collection d'autographes de M. Crémieux; lettres de J. Janin, Ponsard, Victor Hugo, Eug. Sue. — Correspondance de Lanfrey. — (29 août). Bérard-Véragnac : Communisme et collectivisme, d'après M. P. Leroy-Beaulieu. — Bastard : L'amiral Courbet. — E. Havet : Descartes et Pascal. — A. Dreyfus : Chez nos amis les Hongrois. — REVUE SCIENTIFIQUE (15 août). Verneuil : La chirurgie en 1885. — Kucharzenski : Un ingénieur au XVe siècle; Léonard de Vinci. — De Rivoyre : *Les vrais Arabes et leur pays*. — (22 août). Rochard : Les ressources alimentaires de la France. — Kucharzenski : Léonard de Vinci. — Poirier : Les trématodes. — Saint-Meunier : *Traité de paléontologie pratique*. — (29 août). Simonin : Les grandes lignes de navigation. — X... : L'alimentation des armées. — Brongniart : Les insectes fossiles. — Nothnagel : *Traité des maladies de l'encéphale*. — Bolles-Lee : *Manuel de microtomie*. — (5 septembre). Planchut : Les Carolines. — Richet : La température du corps dans les maladies. — Simonin : Les grandes lignes de navigation. — Forbes : *Voyage d'un naturaliste dans l'archipel malais*.

SCIENCE ET NATURE (15 août). Le garde-côtes cuirassé *Caïman*. — Organisation et mœurs des oursins. — Les microscopiques. — Ascension au Mont-Perdu. — (22 août). Les Baignots de Dax. — Les oiseaux savants. — Passage des rivières. — Extinction des incendies. — (29 août). Photographie isochromatique. — Les épices. — L'identité des récidivistes. — La fabrication du pain. — (5 septembre). Le lawn-tennis. — Les Battaks anthropophages. — Biarritz et ses environs. — Le peuplier du jardin botanique de Dijon. — (12 septembre). Les Battaks. — Le Ramié. — Le pellicule rigide en photographie. — Chute d'aérolithes. — Les vers luisants et l'éclairage des nids. — Entre Merv et Hérat; les habitants. — Production artificielle de la glace. — SPECTATEUR MILITAIRE (15 août). Le monument de Chanzy. — Brun : Fonctionnement des magasins de compagnie. — Brialmont : Le général de Blois, sa vie et ses ouvrages. — Wolff : Souvenirs de l'expédition du Mexique. — De Corlay : Considérations sur l'avenir de la tactique de l'infanterie. — (1er septembre). L'armée et la France de 1885. — De Galembert : Service particulier de l'artillerie sur le champ de bataille. — Kiva : Les petits postes en Algérie.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUEE

Allemagne. — La *Deutsche Revue* de juin contient un intéressant article de M. le professeur Hermann Hüffer, intitulé : *Souvenirs de Schiller.*

M. Hüffer publie à cette occasion des lettres inédites de Herder, Schiller et Gœthe, et consacre une étude détaillée à Ernst von Schiller, fils du grand poète allemand.

— La revue mensuelle, allemande, *Nord und Süd*, qui paraît à Berlin sous la direction de M. Paul Lindau, a publié, avec sa centième livraison, le portrait de son fondateur et directeur, et un petit recueil de pensées de tous les écrivains qui ont collaboré de près ou de loin à la revue.

Deutsche Rundschau.

Septembre : Frédéric le Grand et la philosophie de son temps. — George Eliot. — Jean Gutenberg et l'invention de l'imprimerie.

Litterarischer Merkur.

31 août : La biographie de Schiller, par C. Hepp. — La bibliographie de la littérature relative aux Tsiganes, par Steinschneider.

Angleterre. — *Book Lore.*

Septembre : The Penzance public Library. — Adam Bede's library. — Some notes on street ballads.

Walford's Antiquarian.

Septembre : William Thyne, le premier éditeur de Chaucer. — L'histoire des Guildes, 4e partie. — L'Angleterre en 1689.

Italie. — *Il Bibliofilo.*

Numéros 8 et 9 : Collezione di autografi fatta e legata da Cipriano Pallotti al municipio di Bologna. — Le livre de fortune : recueil de deux cents dessins inédits de Jean Cousin, publié d'après le manuscrit original de la bibliothèque de l'Institut, par Ludovic Lalanne. — Miniature Cremonesi. — Saggio di un catologo ragionato delle bibliografie degli incunabili.

Nuova Antologia.

16 août : I poeti americani. — Voltaire alle Delices e a Ferney.

Revue internationale.

25 août : Un philosophe américain : Rolph Waldo Emerson. — Henri-Frédéric Amiel. — La bibliothèque des musées.

Turquie. — *Revue orientale.*

20 août : Em. Michelet : Catulle Mendès. — Thalasso : Camées littéraires grecs; Athanase Christopoulo. — Khaleb : Le théâtre persan.

COMPTES RENDUS D'OUVRAGES FRANÇAIS

Allemagne. — *Deutsche Revue.*

Septembre : Robespierre, par H.-A. Taine.

Deutsche Rundschau.

Septembre : Les mœurs et la caricature en Allemagne, en Autriche et en Suisse, par J. Grand-Carteret.

Nord und Süd.

Septembre : Charles Gounod, par H. Ehrlich.

Angleterre. — *The Academy.*

15 août : Rapport de M. Maspero sur les dernières fouilles en Égypte.

29 août : La marine française sous Louis XVI, par A. Moireau.

The Saturday Review.

8 août : La Sorbonne. — French art critics in English. — Étude sur l'histoire diplomatique de l'Europe, par le comte de Barral, 1re partie.

29 août : Propos de table de Victor Hugo, recueillis par Richard Lesclide.

5 septembre : M. Brunetière et Alexandre Dumas. — Histoire d'Allemagne : l'empereur Frédéric II et la chute de l'empire germanique au moyen âge, par J. Zeller. — Les Confessions, par Arsène Houssaye. — Le garde du corps, par George Duruy.

Walford's Antiquarian.

Septembre : Le monde chinois, par Philippe Daryl.

The Contemporary Review.

Septembre : Le christianisme et ses origines : le Nouveau Testament, par Ernest Havet. — Nouvelles études d'histoire religieuse, par Ernest Renan.

Italie. — *Nuova Antologia.*

Septembre : Le monde chinois, Paris, Hetzel. — L'empereur Frédéric Barberousse, par Jules Zeller. — L'empereur Frédéric III, Conrad IV et Conradin, par Jules Zeller. — Victor-Emmanuel et Mazzini, par Auguste Bouiller.

Gazzetta letteraria, artistica e scientifica.

12 septembre : I romanzi dei fratelli de Goncourt, par Vittorio Pica.

Amérique. — *The Nation.*

27 août : Ma jeunesse, 1814-1830, souvenirs, par le comte d'Haussonville. — Lettres de Jules de Goncourt. — La vie intime de Voltaire aux Délices et à Ferney, par Lucien Perey et Gaston Maugras.

3 septembre : La légende tragique de Giordano Bruno, par Th. Desdouits.

NOUVEAUX JOURNAUX.

Allemagne. — Le 1er septembre dernier a paru, à Berlin, le premier numéro d'un journal libéral, la *Freisinnige Zeitung*, sous la direction du député Eugène Richter, chef des progressistes, un des principaux adversaires du prince de Bismarck.

— MM. Wilh. Friedrich, à Berlin, publieront, à partir du 1er octobre, une revue bi-mensuelle sous le titre : *Die Emancipirte*. Ce journal sera un organe de propagation de l'émancipation des femmes et sera rédigé par M. Ad. Hinrichsen.

— *Das humoristische Deutschland* (L'Allemagne humoristique), nouvelle revue mensuelle, non illustrée et rédigée par M. J. Stettenheim, paraît à Stuttgart, chez l'éditeur Spemann.

Angleterre. — *The Christian archaeologist and Church historian* est un petit périodique hebdomadaire dont le premier numéro a paru récemment et qui s'occupera de l'Église chrétienne.

— Le premier numéro d'un nouveau magazine exclusivement dévoué aux intérêts de l'Irlande et intitulé *Hibernia* vient de paraître. Les principaux articles de ce numéro sont dus à MM. Huntly, Mc. Carthy, Stuart Fagan et à Mme Charlotte G. O'Brien, qui donne une étude sur le poète national Mangan.

— *The Linguist*, journal polyglotte en cinq langues : anglais, français, allemand, espagnol et hollandais, paraîtra sous peu à Londres.

Autriche. — Le premier numéro de la *Gazette musicale de Vienne* vient de paraître. Le rédacteur en chef, éditeur et propriétaire est M. Emerich Kastner, ancien rédacteur en chef de *Parsifal*. Le nouveau journal sera hebdomadaire ; le premier numéro contient vingt-quatre pages in-8° ; il renferme des articles critiques et historiques, des correspondances et des renseignements de toute sorte.

Serbie. — Depuis le 1er octobre, il paraît à Belgrade un journal allemand, sous le titre de : *Messager du Balkan*, imprimé chez M. Omorac.

Perse. — A Téhéran, capitale de la Perse, se publie depuis peu un journal sous le titre de : *Écho de la Perse*. Il est rédigé en langue française. Le schah et ses ministres s'intéressent à cette publication et lui ont même accordé une subvention. L'art typographique a donc déjà fait quelques progrès en Perse, car l'impression d'un journal demande une installation et une organisation d'une certaine importance.

ARTICLES LITTÉRAIRES

parus dans les revues étrangères.

Allemagne. — *Centralblatt für Bibliothekswesen.*

Août : Nécrologie : J.-H.-C. Schubart. — Le transfert de la bibliothèque de l'Université de Vienne. — Communication relative aux échanges universitaires, par A. Carrière. — Ex Libris, par A. Duncker.

Die Grenzboten.

9 juillet : Le dilettantisme et les écrivains de métier.

23 juillet : Hippolyte-Adolphe Taine, avec des renseignements inédits.

Deutsche Rundschau.

Août : La convention dans la littérature française, par Karl Hillebrand. — Lettres d'Emmanuel Geibel à M. de Malsbourg et à sa famille. — Goethe et Mme Von Stein.

Angleterre. — *The Academy.*

25 juillet : Frank Z. Marzials : Victor Hugo, his life and work, by G. Barnett Smith. — Life and reminiscences of Gustave Doré, by Blanche Roosevelt.

Blackwood's Edinburgh Magazine.

Août : Souvenirs d'un attaché d'ambassade : Léon Gambetta. — Antony d'Alexandre Dumas.

Book-Lore.

Août : The rose and the poets. — Exhibition libraries. — Sham almanacks. — Grotius : on the american races. — Dickens collecting.

The Gentlemen's magazine.

Août : Gavarni, par S. Baring Gould.

The National Review.

Août : W.-J. Courthope : le mouvement libéral dans la littérature anglaise. — A. Filley : Ivan Tourgueneff.

The Nineteenth Century.

Août : L'œuvre de Victor Hugo, par Algernon C. Swinburne.

Temple-Bar.

Août : Constance Alfieri, marquise d'Azeglia. — La princesse de Lamballe. — Victor Hugo.

Wallford's Antiquarian.

Août : The playhouses at Bankside in the time of Shakespeare. — William Thynne, Chaucer's first editor. — The works of Thaekeray.

Italie. — *Giornale Storico della letteratura italiana.* — Anno III, fasc. 3e.

Paoli : Documenti di ser Ciapelletto. — Ferrai : Lettere inedite di Vicenzo Monti. — Novati : Notizie biografiche di rimatori italiane dei secoli 13 e 14. — Luzio Renier : Contributo alla storia del malfrancese ne' costumi e nella letteratura italiana del secolo 16.

Nuova antologia.

16 juillet : Torino e Parigi nel 1643. — L. Sailer : Il padre Cristoforo nel romanzo e nella storia.

1er août : Una visita al castello dei conti Mamiani della Rovere. — Pietro Bembo e Lucrezia Borgia, par B. Morsolin.

Rivista storica italiane. — Anno II, fasc. 2e.

Tammasia : Osculum interveniens. — Calisse : Il governo dei Bizantini in Italia. — Rondoni : Della vera origine di Gregorio VII e della sua legenda.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 août au 15 septembre 1885)

CONSTITUTIONNEL. Août : 26. *La Fontaine et la comédie humaine*, par L. Nicolardot. — Septembre : 2. *Urraca*, roman par Sidney et Aubert.

Crète. 22. *La Jeunesse de 1830*, par Mary Summer. 25. F. Charmes : *L'Allemagne et l'Italie*, par Rothan. 31. De Pressensé : *La Palestine au temps de Jésus-Christ*, par Stapfer. — Septembre : 6. Darmesteter : *Dix années de*

Dr Potagos. 7. Melchior de Vogüé : Le Jubilé de la Réformation à Genève. 9. OEuvres de La Rochefoucauld. (Coll. des Grands Écrivains.) 13. De Molinari : Le Canada. 14. Baudrillart : *La propriété sociale et la démocratie*, par A. Fouillée. 15. H. Houssaye : Jersey et Guernesey.

XIXe SIÈCLE. Août : 16. La littérature en cour d'assises. 16. Victor Hugo intime. 17. *Anna Karémine*, par Tolstoï. 18. M. Lucien Viaud (Pierre Loti). 25. Baluffe : Documents sur Molière. — Septembre : 2. Une mission scientifique en Susiane. 7. *La Nation armée*, par Von der Goltz. 14. *Ma religion*, par Tolstoï.

DROIT. Septembre : 12. Moulin : Le Palais et l'Académie au XVIIe siècle.

ÉCHO DE PARIS. Août : 16. E. Goudeau : Les mauvais livres. 23. Saissy : Poètes lyriques hongrois ; Michel Tompa.

ÉVÉNEMENT. Août : 20. Deschaumes : Le testament d'Alfred de Musset. 22. Ph. Audebrand : Sandor Petœfi. — Septembre : 4. Duval : La Fontaine et Nicolardot.

FIGARO. Août : 24. A. Delpit : Mistral. 24. Balzac à la campagne. — Septembre : 8. A. Second : Chez J. Janin. 9. Proudhon et Sainte-Beuve. 15. Delpit : La littérature slave.

FRANÇAIS. Août : 24. Marie-Antoinette chanteuse et comédienne à Trianon. 30. *Souvenirs de notre tour du monde*, par Kraft. — Septembre : 5. Le catholicisme et la doctrine biologique de l'évolution. 14. *Les Annales du théâtre et de la musique.*

FRANCE LIBRE. Août : 28. M. Georges Duruy. — Septembre : 4. Un romancier américain ; M. Marion Crawford, 6. Les chroniqueurs de Paris. 11. Dostoiewsky.

GAGNE-PETIT. Août : 19. F. Sarcey : Le destin des livres. — Septembre : 2. Voltaire à Ferney. 6. *Les Matinées du roi de Prusse*. 12. *Les Chers voisins*, par Max O'Rell.

GAZETTE DE FRANCE. Août : 21. Un prêtre poète : l'abbé Guiot. 22 et septembre 1-8-15. De Ternant : Le journalisme en Angleterre. Août : 22. Le comte de Falloux. 25-26. *Le Beau dans la nature et dans les arts*, par l'abbé Gaborit. 29. Le poème de Job. — Septembre : 5. *Une promenade dans le Sahara*, par Ch. Lagarde. 12. *Harmonie et Mélodie*, par Saint-Saëns.

GAZETTE DES TRIBUNAUX. Août : 23. *La loi du divorce et la conscience chrétienne*, par le R. P. Le Baudier. — Septembre : 12-13-14-15. Un barreau de province en 1789.

GAULOIS. Août : 21-24-31 et septembre : 7. G. Flaubert : Par les champs et par les grèves.

INTRANSIGEANT. Août : 22. Les romanciers nouveaux ; Alb. Pinard.

JUSTICE. Août : 17. Les Carmagnoles de Barère. 18. La statue de J.-J. Rousseau. 26. Le monument de Flaubert. 31. Collot d'Herbois. — Septembre : 7. Le neuf thermidor. 14. Marat, orateur.

LIBERTÉ. Août : 17. Drumont : Les faux Louis XVII. 19. *La Revanche*, par le général X. 25. *Histoire de l'art dans l'antiquité*, par Perrot et Chipiez ; l'art phénicien. 27. Le livre à bon marché.

LIGUE. Août : 23-26-27-28. Les jeunes filles du théâtre de M. Émile Augier.

MATIN. Août : 20. Trop de littérature.

MONITEUR UNIVERSEL. Août : 17. Ed. Thierry : *Sganarelle*. 22. De Calonne : La littérature d'État ; Sainte-Beuve. 24. *Victor Hugo*, par P. de Saint-Victor. 31. Ed. Thierry : *Le Misanthrope ;* Alceste, Montausier et les Morbleu ! d'Alceste. — Septembre : 2. Correspondance du maréchal Davout. 4. Le Tyrol à vol de touriste. 12. *Victor Cousin*, par P. Janet.

NATIONAL. Août : 16. Chanzy écrivain. — Septembre 6. Henry Gréville.

PARIS. Septembre : 14. Nonotte et Patouillet. (M. Nicolardot.)

PAYS. Août : 18. *Pensées*, par l'abbé Roux. 27. La Fontaine et la comédie humaine, par Nicolardot.

RAPPEL. Septembre : 3. Le comte Tolstoï.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Août : 18. *Le Petit-Trianon*, par Desjardins. 30. Duvernoy : Le Conservatoire. — Septembre : 1. Notes sur le haut fleuve Rouge. 8. L'électricité de l'air et les orages. 10. Burty : Le monde chinois à propos d'une récente publication. 14. Une commune sous l'ancien régime.

SIÈCLE. Août : 17. Correspondance de Lanfrey. 18. Paul-Louis Courier. 22. Victor Hugo intime. 26. Les lettres d'exil d'Edgar Quinet. 29 et septembre : 9. Bibliothèques et gens de lettres. — Septembre : 8. *Thiers, Guizot, Rémusat*, par J. Simon.

TEMPS. Août : 16-17-18-24 et septembre : 4-5. M. Tourneux : Diderot et Catherine II. — Août : 20. A. Sorel : M. Vuitry et ses œuvres. 21. Lettres d'un soldat. 25. Lettres d'exil d'Edgar Quinet. 26. Les souvenirs de M. Archibald Forgues. 26. Études sur le choléra. 27. *L'attelage de la marquise*, par de Tinseau. 29. La religion du comte Tolstoï. — Septembre : 1. L'Indo-Chine française contemporaine, par M. de Bouinais. 6. Egger. 12. P. Bourde : Les mœurs et la caricature en Allemagne.

UNIVERS. Août : 18. *Institutiones canonicæ*. 20. *N.-S. J.-C. d'après les quatre évangélistes*, par l'abbé Méric. 21. Du plan et du but de l'évangile de saint Mathieu. 24. Un nouveau document sur la Saint-Barthélemy. 27. Les habitants des cavernes mentionnés dans l'Ancien Testament. — Septembre : 1. Chronique rimée des derniers rois de Tolède.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois d'août 1885

8. *La Commune.* Journal politique quotidien. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Deladereere. Bureaux, 17, rue du Croissant. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 10 centimes. Journal socialiste.

9. *Gaudissart.* Gazette du commis-voyageur, paraissant le dimanche. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Richard. Bureaux, 8, rue Herold. Abonnements : un an, 12 fr., 6 mois, 7 fr. Le numéro, 10 centimes.

15. *Paris port de mer. Paris port maritime.* Journaux hebdomadaires paraissant le samedi. In-4°, 8 p. à 4 col. Paris, imp. Kugelmann. Bureaux, 12, rue Grange-Batelière. Abonnements : un an, 5 fr., étranger, 10 fr. Le numéro, 10 centimes.

Journal de la minoterie. La Minoterie française. Moniteur de la minoterie française. La Meunerie. La Meunerie française. Journal des meuniers français. Moniteur de la meunerie. Journal des meuniers. Revues mensuelles. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Wunderlich. Bureaux, 29, rue de Viarmes. Abonnements : un an, 10 fr.

Bulletin du canal des Deux-Mers, paraissant du 10 au 25 de chaque mois. In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Mayer. Bureaux, 41, rue de la Victoire. Abonnements : un an, 12 fr., 6 mois, 6 fr.

Le Père Duchêne. In-4°, 8 p. Paris, imp. Debock. Bureaux, 17, rue de l'Échiquier. Le numéro, 10 centimes.

22. *L'Amateur de photographies.* Revue de la photographie. In-8°, 16 p. Grenoble, imp. Dardelot. Bureaux, Paris 13, rue Chomel. Abonnements : un an, 20 fr. Le numéro, 30 c.

L'Union des familles. Journal hebdomadaire. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Marot. Bureaux, 15, rue Condorcet. Abonnements : un mois, 15 fr.

23. *La Monarchie.* Journal politique quotidien. In-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Hérault. Bureaux, 17, rue de l'Échiquier. Abonnements : un an, 40 fr.

28. *Les Événements illustrés.* In-folio, 4 p. fig. Paris, imp. Dumont. Bureaux, 150, rue Montmartre. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 10 centimes.

29. *La Vie humaine.* Moniteur des intérêts viagers. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Moeglin. Bureaux, 63, rue de la Victoire. Abonnements : un an, 5 fr., 6 mois, 3 fr.

Le Socialiste. Organe du parti ouvrier. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Deladereere. Bureaux, 17, rue du Croissant. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 10 centimes. Hebdomadaire.

(Sans date.) *Portraits révolutionnaires.* Grand in-8°, 4 p. fig. Paris, imp. Normand. Bureaux, 5, rue Flatters. Le numéro, 10 centimes. Publication hebdomadaire.

La Meunerie française. Revue générale mensuelle. In-4°. Paris, imp. Guérin. Bureaux, 2, rue Mercier. Abonnements : un an, 10 fr.

La Nouvelle Chambre. Journal électoral. In-4°, 4 p. à 3 col., fig. Paris, imp. Plet. Bureaux, 3, rue Choron. Le numéro, 25 centimes.

Le Tocsin. Journal révolutionnaire. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Guinque. Bureaux, 23, rue de Pontoise. Abonnements : un mois, 50 centimes. Le numéro, 10 centimes.

Journal des travaux de la Société scientifique européenne. Mensuel. Grand in-8°, 32 p. à 2 col. Paris, imp. Duruy. Bureaux, 46, rue Lafayette.

Les Élections. Revue électorale illustrée. In-4°, 4 p. à 3 col., fig. Paris, imp. Guérin. Le numéro, 25 centimes.

Le Futur parlement. Journal électoral illustré. In-4°, 4 p. à 3 col., fig. Paris, imp. Guérin. Le numéro, 25 centimes.

La Bourse de commerce. Organe quotidien du commerce et de l'industrie. In-folio, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Guérin. Bureaux, 2, rue Mercier. Abonnements : un an, 24 fr., 6 mois, 13 fr. Le numéro, 10 centimes.

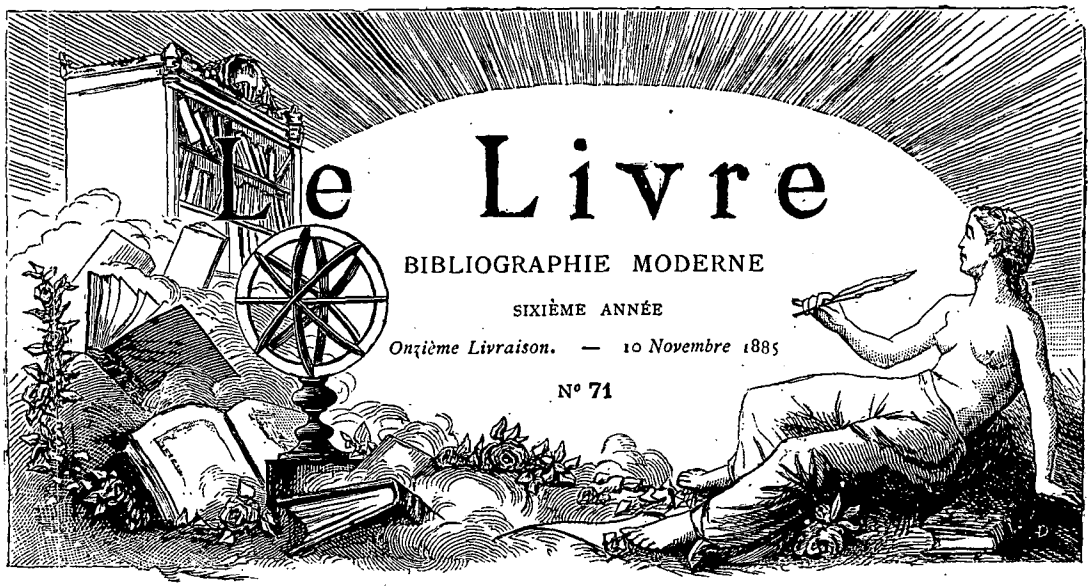

L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE.

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Histoire. — Livres d'amateurs. — Beaux-Arts. — Géographie. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.

— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

Petitau, par Francis Poictevin. Bruxelles, Henri Kistemaeckers, 1885. Un vol. in-18.

J'ai déjà eu à parler ici de *Ludine,* publication du même écrivain, à laquelle la désapprobation de Mme Adam servait de patronage. Celle-ci n'a d'autre patronage que la réputation qu'a pu s'acquérir l'auteur. Il y aurait une curieuse étude à faire sur les cas de tératologie du style et de la pensée littéraire. M. F. Poictevin et ses œuvres n'y fourniraient pas un des chapitres les moins singuliers. *Ludine* m'avait paru un paroxysme maladif auquel il était prudent, devant le malade et dans son intérêt, de ne pas attacher grande importance. *Petitau,* le nouveau livre de M. F. Poictevin, me prouve que, si la maladie est violente, elle n'en est pas moins chronique, et je ne peux me préserver d'une sincère commisération.

Petitau a les allures d'une autobiographie. Le héros voudrait bien aimer ; mais il ne sait trop s'il aime ou s'il n'aime pas. Il y a une veuve, « la dame », qui le fascine doucement, mais dont l'honnêteté dévote le tient à la distance qui convient; il y a des filles, prises par hasard, quittées par dégoût ; il y a enfin une Roumaine, Maria, élève du Conservatoire, avec laquelle Petitau fait ce que les bourgeois appelleraient couleurs, en Roumanie avec un enfant. Longtemps après, « un matin d'été, en Suisse, dans une ville sur le bord du Léman, Petitau et Maria se sont croisés et passèrent. Il emporte le gris embrouillé, fourmillant de ce regard. » Et là-dessus le livre est clos. Ce gris embrouillé et fourmillant qu'il emporte, fassent les divinités protectrices des mortels que Petitau ne nous le rende pas en d'autres volumes de psychologie intime et de style chantourné !

Petitau « en ses erronées, avait une bonne foi, des scrupules. » Que M. Francis Poictevin n'a-t-il la bonne foi de s'avouer qu'un clown n'est pas un artiste; que n'a-t-il le scrupule d'écrire simplement de son mieux des choses sensées en bon français ?

B.-H. G.

Les fredaines de Jean de Cérilly, par Philibert Audebrand. Paris, E. Dentu, 1885. Un vol. in-18.

Jean de Cérilly, orphelin élevé par un oncle fort riche qui le destine à être son « bâton de vieillesse », n'est pas plutôt sorti de page qu'il mange à grosses bouchées sa fortune personnelle, dans des voyages, au jeu du club, et surtout pour une esclave d'origine espagnole qu'il a arrachée à la mort quelque part en

faisans et à ses cochons d'Inde favoris. En quelques années, il ne reste plus à Jean de Cérilly que des dettes de jeu et les injures de son bottier. Pepa, devenue écuyère de cirque, a l'héroïsme de sacrifier son amour à ses intérêts, et se laisse recueillir par un autre amant. Jean de Cérilly se brûlerait bien la cervelle; mais, après réflexion et consultation d'avocat, il préfère en passer par où veut son oncle et se marier à une adorable jeune héritière bretonne qui s'appelle Solange; ce qui lui permet de reprendre Pepa. Cependant le mariage impose des droits qu'il ne tarde pas à trouver gênants. Il s'en décharge sur son meilleur ami, Gontran de Presles, un charmant garçon qui ne tarde pas à remplir jusqu'au bout ses fonctions de mari substitut. Ce petit arrangement marchait à la satisfaction de tous, lorsqu'un soir de Cérilly cherche querelle à son ami de Presles, et l'accule brutalement à un duel où il reçoit un joli coup d'épée. De Presles, au désespoir d'avoir tué le mari de Solange, se sauve en Suisse. Il en revient au bout de trois mois, et voit venir à lui et se jeter dans ses bras Jean de Cérilly, dont la blessure n'était pas mortelle, qui s'excuse de sa jalousie folle : il l'avait cru amoureux de Pepa, le suppliant de reprendre sa place d'autrefois et de remplir le vide qu'il a laissé dans son intérieur. Gontran de Presles s'exécute, ce qui fait dire par un des personnages de M. Philibert Audebrand, en manière de morale et comme conclusion du livre : « Après ça, il n'est pas le seul de son espèce. Au seul faubourg Saint-Germain, on en trouverait aisément plus de cent qui lui ressemblent. »

Ce roman n'est ni mieux écrit ni mieux composé que ses congénères. J'ai pourtant noté une conjugaison du verbe coudre que s'étaient réservée jusqu'à présent les couturières et les grisettes : M. Philibert Audebrand dit : *On couserait.* B.-H. G.

Roseline. *Mœurs contemporaines,* par Georges Servières. Un vol. in-18 jésus. Paris, Giraud et Cie, édit., 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Comment Henri de Léméré, un jeune diplomate élégant et spirituel, se fait tuer bêtement par le ridicule et peu scrupuleux Saint-Triphon, fondateur directeur du *Crédit hypothétique*, M. Georges Servières vous l'explique en racontant l'ascension de Roseline, une courtisane très ordinaire.

Elle fut d'abord pauvre ouvrière, jolie, à peu près honnête, bientôt délaissée par le *calicot* qui cueillit son innocence. Ce fut alors qu'Henri de Léméré la connut et noua avec elle une liaison de parfait amour qui dura deux ans. Roseline, à qui sa destinée se révélait, ne crut pas devoir repousser les offres avantageuses d'un vieillard peu respectable. Elle déserta le petit nid que lui avait modestement meublé son jeune et chaleureux amant.

Après des années, voici de nouveau en présence M. de Léméré et son ancienne maîtresse qui a échangé son joli nom de Roseline contre celui de Clarisse plant. Elle est riche, très lancée, et pour l'heure acoquinée au banquier Saint-Triphon. Par une singulière fantaisie, Léméré veut la revoir et la revoit. Elle ne dit ni oui ni non, pour le grand feu de la coquetterie; Léméré s'enflamme comme un collégien. Finalement, il obtient de Roseline, autrement appelée Clarisse, tout ce qu'une femme peut perdre, surtout quand elle a déjà perdu l'honneur. Le plus vilain de l'aventure c'est que Léméré y perd la vie, parce que Saint-Triphon se fâche, et qu'un duel au pistolet est, paraît-il, nécessaire pour rétablir l'équilibre de l'univers compromis par l'infidélité de Clarisse Maillette, ci-devant Roseline.

M. Georges Servières a essayé de « moderniser, » comme disent nos chers décadents, cette assez vulgaire anecdote; pour ce faire, il a introduit dans son style des locutions d'actualité, et cité les lieux à la mode. Mais une étude personnelle des caractères eût été plus propre à nous révéler le talent de l'écrivain. Il est vrai que l'inconvénient principal de ce genre de romans soi-disant *modernisés,* c'est que les caractères en sont absents. Ce sont des types banals.

M. Georges Servières ne s'est heureusement pas trop attardé dans ce récit : il y ajoute une dizaine de contes variés, vifs et sans prétention, qui nous donnent bien meilleure opinion de ses qualités d'écrivain. Ces esquisses légères, telles que *la Dame aux dix cartons,* sont pour la plupart enlevées assez lestement, — d'aucuns trouveront peut-être même trop lestement. M. Georges Servières en est encore à la période où l'on croit que frapper fort produit plus d'effet, et qu'un gros mot frappe puissamment le lecteur. Il s'apercevra que la finesse seule pénètre, et porte au fond de l'esprit l'impression qui dure. PZ.

Le crime de Darius Fal, par Adolphe Racot. Un vol. in-18. Paris, Calmann Lévy, éditeur, 1885.

A quelques pages près, toutes les scènes de cette dramatique histoire se passent dans un coin perdu de l'Auvergne, à dix kilomètres du moindre village, et pourtant le roman de M. Adolphe Racot est essentiellement parisien. Il l'est par la connaissance profonde de ce qu'il y a de plus vil et de ce qu'il y a de plus noble dans les dessous de la société parisienne, par l'expérience des infamies poussées jusqu'au crime qui s'agitent, en marge du code, dans les bas-fonds du monde de la finance : le boursier Hector Louvières, le spéculateur Le Tremblay; et par celle aussi des grands dévouements, des nobles désintéressements, des amitiés généreuses qu'il n'est pas rare de rencontrer dans le monde de la science et chez la femme : le docteur Pierre Quarouble, l'auteur dramatique Camille Montauron, Madeleine Le Tremblay, Juliette Fargis et sa mère.

M. Racot n'est pas moins familier avec les mœurs et les caractères de ce pays d'Auvergne où il a placé l'action du *Crime de Darius Fal.* Son vieux paysan, Jacques Quarouble, tout d'une pièce, sauvagement inculte et intelligent, dur à lui-même et dur à autrui

gain et retors, mais honnête, à part la contrebande, et insolent dans sa probité relative, orgueilleux dans sa richesse, solide envers son voisin le châtelain, le bourgeois Le Tremblay, possesseur d'une fortune d'origine suspecte. Cet homme est un type de la race montagnarde, fixé d'une main puissante; celui de sa femme également, pauvre créature à l'âme haute, aux aspirations élevées, écrasée sous un despotisme féroce. Les femmes d'ailleurs sont toutes, à divers titres, supérieures et ont le beau rôle dans le vivant roman de M. Adolphe Racot; il n'est pas jusqu'à la pécheresse, Mme de Mortaise, qui, si coupable qu'elle soit, n'inspire quelque sympathie. Le personnage le moins intéressant, moralement, de tous ceux que l'auteur met en scène, est celui dont le nom figure au titre du volume, le Hongrois Darius Fal. C'est une faute, mais vraiment légère, car c'est uniquement une erreur de titre. Que l'écrivain qui, un livre terminé, n'a pas éprouvé le cruel embarras du titre lui jette la première pierre. Moi, je m'abstiendrai. Le crime même pourtant ne nous toucherait guère s'il ne justifiait et n'amenait la scène finale, le dénouement pathétique et tragique de ce terrible drame. Je dis bien « drame », car l'œuvre, en effet, est toute tracée pour le théâtre, où elle produirait un grand effet.

Sans prétendre à renouveler l'esthétique du roman moderne, le livre de M. Adolphe Racot n'est pas, tant s'en faut, le roman de tout le monde. Sobrement écrit, sans étalage d'adjectifs, il donne également la vie aux êtres et aux choses. En outre, — *horresco referens!* — il semble que l'auteur demeure, en ce temps de naturalisme et de positivisme, attaché à certains principes de morale, vieux à ce point qu'ils n'ont plus cours, tels que le respect de la femme, le mépris de l'argent, le culte de l'honneur, l'idée de justice sur lesquels repose l'œuvre de M. Adolphe Racot.

E. C.

Monsieur le Député de Chavone, par Félix Narjoux. Un vol. in-18. Paris, Librairie Plon, 1885.

Fils d'un petit employé de préfecture, devenu avocat, aiglon du barreau de Chavone, doué de faconde méridionale, peu chargé de scrupules, à ce titre faisant à son ambition un marchepied de la défense d'un pauvre diable d'ouvrier compromis dans une grève, candidat à la députation pour le parti opportuniste, élu député au prix de quelques lâchetés qui ne lui coûtent guère, esprit médiocre et vaniteux, tempérament de jouisseur et sans fortune, Me Marcel Talvas est désigné d'avance pour le rôle de dupeur dupé. Il devient promptement la proie de quiconque flatte sa vanité, d'abord d'une maîtresse d'hôtel garni sur le retour, puis de qui fournit pâture à ses appétits de luxe et de sensualité, une bande de spéculateurs véreux, d'aigrefins de la finance à qui il vend l'autorité morale de son titre de député et qui le conduisent en police correctionnelle. Il échappe à la flétrissure d'une condamnation, mais il s'est rendu « impossible », au moins quant à présent. Et, s'il part effectivement nécessaire pour faire oublier sa mésaventure, qu'il en reviendra et rentrera dans l'action politique.

M. Félix Narjoux raconte, dans une préface spirituellement glissée vers la fin du volume, comment un « critique éminent » refusa de parler d'un de ses précédents ouvrages, *Monsieur le Préfet*. Si, comme il est probable, le fonctionnaire était étudié en ce volume sous le même jour que le député dans celui que nous venons d'analyser, nous comprenons sans les partager les scrupules de cet « éminent critique » pour peu surtout qu'il fût républicain.

L'œuvre de M. Félix Narjoux, en effet, a bien moins l'air d'un roman que d'une étude sur nature. L'auteur, quoiqu'il s'en défende, nous présente non le portrait d'un individu, mais celui d'un type malheureusement trop vrai et de plus en plus fréquent, le type du politicien, ce sous-genre de l'homme politique engendré par le régime parlementaire, qui pourrait bien un beau jour en mourir.

E. C.

Lo Prohibido, par Don B. Perez'y Galdos. Madrid, 1885.

La critique ne saurait adresser à Don Benito Perez y Galdos le reproche dont elle accable souvent les romanciers, celui de se répéter. Depuis ses trois ou quatre dernières œuvres, tout en restant le chef et l'initiateur de l'école naturaliste espagnole, il s'essaye à mille sujets divers et semble avoir perdu de vue ses premières visées si exactes et si frappantes contre le fanatisme outré. A-t-il tort? A-t-il raison? *Lo prohibido* (*Le fruit défendu*) possède à coup sûr des types fort bien fouillés, mais, malgré soi, on cherche le Perez y Galdos si fin, si incisif, si artiste quand il campait ses types de Tartuffe et de bégueules; c'est encore la même plume, mais jadis il gravait avec le bec, et aujourd'hui il peint avec les barbes.

AR. AR.

Le lieutenant Bonnet, par Hector Malot. Un vol. in-18 jésus. Paris, G. Charpentier et Cie, éditeurs, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

A côté d'autres mérites, bien connus et bien appréciés des fidèles lecteurs de ses œuvres, Hector Malot, dans son dernier roman, *le lieutenant Bonnet*, en a cette fois ajouté un autre, l'originalité. La manière dont il a étudié la vie militaire est bien spéciale, bien à lui, Jusqu'à présent la plupart des livres écrits pour nous raconter les mœurs de l'armée l'avaient été par des officiers ou d'anciens officiers, qui jugeaient les choses avec l'esprit du métier, sous un jour spécial, ne connaissant qu'une des faces de la question. Hector Malot, en peignant des officiers, nous les montre étroitement mêlés à la vie civile, comme ils le sont dans les petites villes de province. C'était une entreprise passablement difficile que de nous présenter, groupés d'une manière intéressante, homogène, les différentes catégories de capitaines, de lieutenants et de sous-lieutenants que présente l'armée. Le roman-

moyen d'intéresser, d'émouvoir et en même temps d'initier à tous les petits dessous intimes de l'existence des officiers célibataires ou mariés. Son intrigue, adroitement menée, sans jamais s'enfler exagérément en mélodrame, a une certaine couleur dramatique qui ne dépasse pas les bornes de la vie réelle. Ses héros restent humains et possibles jusque dans les moments les plus graves de l'action. Comme toujours, l'écrivain, en regard de personnages plus ou moins vicieux, a su mettre dans un relief saisissant les deux grandes figures qui dominent le récit de toute la hauteur de leur loyauté et de leur honnêteté, Julienne de Bosmoreau et *le lieutenant Bonnet*.

Le livre sera beaucoup lu et fort apprécié, parce qu'il est à la fois humain et touchant, les deux qualités principales de tout romancier qui veut aller droit au cœur du public. G. T.

La Princesse rouge, par Émile Blavet. Un vol. in-18 jésus. Paris, Monnier et Cie, éditeurs, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Contée en une langue singulièrement ardente et capiteuse, l'histoire de cette *Princesse rouge*, prête à tous les amours, à tous les baisers, à toutes les trahisons, est une étrange créature, dont les aventures prennent un relief attirant et passionnent le lecteur. On la suivra avec plaisir à travers ses étapes, d'Amérique en Angleterre, de Londres à Paris, et de France au lac de Côme. Sur ses pas naissent les fureurs d'amour, les crimes et les scandales, et elle marche droit devant elle, sans se retourner pour regarder les victimes qu'elle fait, bravant toutes les colères, dominant tout par la seule puissance de sa beauté. M. Émile Blavet ne nous donne là que la première partie du récit, et c'est avec impatience que ses lecteurs attendront la suite, afin de savoir quel sera le châtiment de son héroïne restée triomphante en plein crime.

Un cœur fêlé, par Jules Vidal. Un vol. in-18 jésus. Paris, Giraud et Cie, éditeurs, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Ce n'est pas une œuvre indifférente et banale que celle qui sert de début à M. Jules Vidal. *Un cœur fêlé* sent son écrivain véritable, amoureux de la forme, de la couleur et de la vérité. L'homme et la femme jetés, tout pantelants, dans les souffrances et dans les joies de leur amour, au milieu de ces pages, ont toutes les qualités et tous les défauts de la vie. Ils intéressent, et c'est d'un regard attendri qu'on les suit à travers les douloureuses péripéties de leur passion; ils ont du sang dans les veines et de la vraie chair sur leurs os. Puis l'auteur a jeté sur le tout, à pleines volées de plume, ces chauds rayons de soleil du midi qui sont comme l'atmosphère embrasée et chantante où se meuvent ses personnages. G. T.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

Les amoureux de Lazarine, par Léopold Stapleaux. Paris, Dentu, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 francs.

Les soirées de la Baronne, par E. Guyon. Avant-propos par Georges Ohnet. Paris, Paul Ollendorff, 1885. Un vol. in-18. — Ce recueil de nouvelles, de *nouvelettes*, si l'on veut me permettre un tel vocable, se présente sous le patronage honnête de M. Georges Ohnet. Ce sont de gentils devoirs de composition française proprement mis au net. B.-H.-G.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Édition définitive, revue sur les manuscrits originaux, des **Œuvres complètes de Gustave Flaubert.** Huit volumes. Paris, A. Quantin, imprimeur-éditeur, 7, rue Saint-Benoît. — Prix du volume : 7 fr. 50 (100 exemplaires numérotés, sur hollande, 25 fr.)

Le *Théâtre* vient de paraître en un beau volume in-8°, format classique des bibliothèques, exactement semblable à ceux des *Œuvres complètes de Victor Hugo*.

Cette édition, qui restera définitive, comprend les œuvres complètes de Gustave Flaubert, qui n'ont **jamais été réunies jusqu'ici.**

Les textes ont été revus avec le plus grand soin par la famille et les amis du maître sur les manuscrits originaux; les plus petites altérations ont pu être ainsi rectifiées et toutes les garanties ont été prises pour rendre l'édition nouvelle *ne varietur*.

Bouvard et Pécuchet, précédé d'une étude sur Flaubert, par Guy de Maupassant, sera publié à la fin de ce mois.

Sous le titre de *Mélanges* paraîtront en novembre des fragments importants d'œuvres de jeunesse *tout à fait inédites* et d'un grand intérêt. Cette publication nouvelle ajoute encore à la valeur de l'édition des *Œuvres complètes de Gustave Flaubert*, dont le succès est assuré.

Portraits du grand siècle, par Ch.-L. Livet. Paris, Émile Perrin, 1885. Un vol. in-8°.

Dans les quelques pages dont M. Ch.-L. Livet fait précéder ce nouveau recueil de belles et fortes études critiques, il nous explique pourquoi le grand siècle a reçu et doit conserver son nom de grand. « C'est, — dit-il, non sans un accent de sobre éloquence, — que nous saluons en lui tous les genres de grandeur et non un seul; c'est qu'il fut grand par son clergé, plus indépendant qu'on ne le croit de la curée romaine, grand par ses magistrats, grand par ses administrateurs, grand par ses généraux et ses marins, grand par ses philosophes, par ses poètes, par ses orateurs, par ses architectes, par ses sculpteurs et ses peintres, par tous ceux enfin à qui une nation doit sa prospérité, sa gloire et son influence sur le monde. »

Peu d'hommes connaissent le XVIIe siècle comme M. Ch.-L. Livet; personne ne l'aime d'un amour plus raisonné, et, disons-le, plus raisonnable. On a doucement raillé Cousin de sa passion rétrospective pour les belles frondeuses et grandes dames d'il y a deux cent cinquante ans. M. Ch.-L. Livet échappe à ce léger ridicule. Ses études sont d'un érudit intelligent et épris d'histoire, de littérature et d'art, mais non, par surcroît, d'un amoureux. Ce volume nous donne les portraits de quatre femmes bien différentes : Mme de Fiesque; Mme Mancini; Mlle de Valois; Mme de Chantal; une étude intitulée Louis XIV à propos de la publication des mémoires attribués à ce monarque par M. Ch. Dreyss; des révélations d'hommes ignorés ou peu connus, éclipsés qu'ils sont dans la gloire et la splendeur ambiantes, comme Antoine Corneille, qui s'ajoute en tiers aux deux Corneille, Charles de Finéane, marquis de Livourne et de Pianezza, exilé piémontais, qui fut Français dans son exil, et Philippe Cospeau, évêque de Nantes et de Lisieux, un des hommes — il était bon de le redire, car tout le monde l'avait oublié, — qui méritèrent le mieux « le nom de prélat bienfaisant, d'homme de bien, de grand prédicateur », — et des pages critiques inspirées par des publications récentes sur Fléchier et sur Racan.

J'ai gardé pour la bonne bouche l'essai sur Saint-Amant, des œuvres duquel M. Ch.-L. Livet a publié la première édition complète. Après les vues originales et profondes de Philarète Chasles, après l'esquisse endiablée et charmante de Théophile Gautier, M. Ch.-L. Livet nous donne de Saint-Amant l'idée la plus nette et la plus juste, en même temps qu'il sait nous inspirer pour ce rare et prodigue esprit une sympathie légitime et sans scrupule, exempte de toute passion étrangère aux querelles littéraires et uniquement fondée sur la vérité. Je ne me refuserai pas le plaisir de reproduire la conclusion de l'étude de M. Ch. Livet sur Saint-Amant : elle montrera la largeur intellectuelle, la sagacité critique, l'honnêteté littéraire de l'auteur des *Portraits du grand siècle*, en même temps qu'elle sera comme un échantillon de son talent d'écrivain. « Saint-Amant, dit-il, bien supérieur aux Tristan, aux Maillet, aux Pelletier et aux autres poètes de son temps, n'est inférieur qu'à Corneille. Représentant d'une école toute libérale, dont Marot transmit les traditions à nos romantiques du XIXe siècle, par l'intermédiaire de Molière, de La Fontaine, des contes de Voltaire, Saint-Amant écoute volontiers son caprice et se laisse facilement voir dans ses vers. Il a dû surtout son succès à une originalité puissante, à une verve sans égale, à l'allure vive, ardente, qu'il a su donner à ses vers; dans des genres tout opposés, aucun n'a eu plus de grâce facile et délicate. S'il eût vécu du temps de Boileau et de Racine, il aurait gagné sans doute à suivre les traces de ces grands maîtres; mort avant leurs premiers écrits, il a mérité au-dessus de ses contemporains une place qu'il n'a pas eue, et que l'on pourra maintenant lui assigner, preuves en main. »

Tout le volume est écrit de cette plume alerte, nette, franche et savante. M. Ch.-L. Livet maintient, pour sa bonne part, le vieil honneur de la critique française, et ce n'est pas quand on quitte un de ses volumes que l'on se sent disposé à dire, en respirant, que Philarète Chasles, Sainte-Beuve, Paul de Saint-Victor sont morts sans laisser de successeurs.

B.-H. G.

Lettres d'un soldat, par le colonel de Montagnac, publiées par son neveu. Un vol. in-8°, librairie Plon, 1885.

Ce qu'Alfred de Musset disait du jeune crayon de Théophile Gautier, s'exerçant sur les murailles du légendaire Hôtel des haricots, on pourrait le redire aussi de l'épée de nos officiers : à savoir qu'il s'y trouve un *gentil brin de plume*. Sans parler des innombrables *mémoires*, plus ou moins apocryphes, que l'on vit pulluler, dès 1815, sous le nom des généraux de Napoléon, — et seulement à tenir compte des ouvrages d'une authenticité indiscutable, — que de correspondances où palpite la vie, et que chaque jour nous restitue, pareilles à de magiques évocations! Nous avons tous présents à la mémoire les admirables récits qu'Alfred de Vigny a groupés sous ce titre : *Servitude et grandeur militaires*. Dans les papiers intimes dont nous allons dire un mot, on surprend comme l'*armature* de ces formes, que le génie du poète a léguées à l'art, des mains de la réalité. Nous vous entretenions dernièrement de la correspondance militaire du maréchal Davout. Le vaillant soldat dont les lettres viennent de paraître, également à la librairie Plon, n'était pas un homme que l'on puisse comparer — pour les services ou pour la gloire — au prince d'Eckmühl et au vainqueur d'Auerstaedt, mais il était bien de sa famille par la vocation impérieuse, l'amour du métier, le coup d'œil, la décision et la solidité. Et c'était une opinion établie dans le mili-

taire, que si l'auteur de ces *Lettres d'un soldat* (que nous recommandons), M. de Montagnac, eût vécu du temps de l'empereur, il n'aurait pas manqué de devenir maréchal de France, au même âge que les Ney, les Lannes et les Davout.

M. de Montagnac, né en 1802, d'une famille d'épée où, de père en fils, la fonction héréditaire était de se battre pour la France, se montre, dans ces *Lettres d'un soldat,* que vient de publier la piété d'un neveu, un type vraiment beau de passion pour son état. C'était aussi un homme qui avait des idées à lui, et on le vit bien en 1832, quand il refusa la croix d'honneur que lui offrait le roi Louis-Philippe en personne, au terme d'une des émeutes qui signalèrent cette lugubre année. De 1836 à 1845, le colonel de Montagnac ne quitta guère l'Algérie, où il séjourna dans les provinces d'Alger, d'Oran et de Constantine. Cette correspondance inédite porte comme sous-titre : *Neuf années de campagnes en Afrique.* En 1845, l'intrépide colonel périt à la tête de ses hommes, dans l'effroyable affaire de Sidi-Brahim. Nous avons lu avec un vif intérêt la plupart de ces lettres, entraîné par le zèle communicatif de l'écrivain pour les choses de son métier; mais non sans trouver souvent sa critique bien acerbe et son langage un peu trivial, lorsqu'il se met à qualifier ses chefs. On ne le voit guère louer que le brave général de Négrier, l'ancien divisionnaire de Lille, et dont le nom est trois fois honoré et sympathique dans cette grande ville.

Au reste, M. de Montagnac semble avoir prévu le reproche dont ses *lettres* ont été atteintes, à travers de belles louanges, et l'admirable *soldat* qui les a écrites insiste en maint endroit sur le côté pessimiste et misanthrope de sa nature. Il a sur les nombreuses familles et sur la destinée des enfants que l'on met au monde avec tant d'aimable insouci, des aperçus que l'on croirait avoir passé depuis sous les yeux de Shopenhauer, à qui l'on ne saurait, dans tous les cas, en attribuer l'inspiration : le brillant humouriste de Francfort ne devait pas beaucoup être lu, entre 1836 et 1842, par nos officiers de l'armée d'Afrique. L. D.

Domestiques et Maîtres, à propos de quelques crimes récents, par un MAGISTRAT. Paris, E. Dentu, 1885. Un vol. in-18.

L'auteur de ce livre a pris un soin superflu. Ne voulant pas faire connaître son nom, il aurait pu s'en fier à l'intelligence des lecteurs. La qualité du magistrat — je veux dire de procureur ou de substitut — signe et paraphe chaque phrase. Je tortionne la langue française en style de réquisitoire, et il faudrait n'avoir jamais entendu rien « émaner » du « ministère public » pour s'y tromper un instant. D'ailleurs, il nous raconte doctement que la domesticité moderne n'a rien de commun avec l'esclavage antique; mais que, néanmoins, de même que l'esclavage a corrompu la société antique, la domesticité est en train de corrompre la société moderne. On y remédierait en créant des récompenses, en s'associant, en élevant les enfants, en lisant les crèches pour en faire des pépinières de serviteurs, et surtout, *bone Deus !* en croyant en Dieu.

On trouve dans son livre les tirades obligées sur le dévouement des domestiques de l'ancien temps; ce qui prépare mal à ce qu'il nous rappelle des valets de Molière, de Le Sage et de Beaumarchais. Mais à quoi servirait la logique, si personne ne se contredisait ?

Je rends hommage aux bonnes intentions de l'auteur. Mais si son livre apporte une amélioration quelconque au mal dont gémissent maîtres et serviteurs, je serai bien étonné. B.-H. G.

Les Confessions. Souvenirs d'un demi-siècle, 1830-1880, par ARSÈNE HOUSSAYE. Paris, E. Dentu, 1885. 4 vol. in-8°.

« Heureux un amoureux ! » a dit un poète que, naguère encore, tout le monde savait par cœur. Heureux trois et quatre fois, *ter quaterque,* M. Arsène Houssaye, l'homme épris de toute poésie, de tout art, de toute grandeur, de toute beauté, l'amoureux infatigable et universel ! Quel livre de jeunesse que ces confessions d'un demi-siècle passé ! Il parle, aux premières pages, des âpres pentes de la vie et des neiges qui en couronnent et en désolent le sommet. Pour lui les fleurs ont passé sur les rocs les plus arides, et le glacier, que les feux du soleil irritent et diamantent, n'a point éteint le volcan.

Est-il lecture plus attrayante, plus fraîche, plus charmante que celle de ce livre, où se reproduisent, comme en un miroir dont la pureté du verre est rehaussée par la richesse artistique du cadre, les idées, les passions, les goûts, les modes, la vie en un mot, avec ses forces ondoyantes et multiples et ses personnages divers, d'une époque si récente que le passé ne s'y détache pas du présent ? Pour mon compte, je n'en sais aucune. M. Arsène Houssaye a été admirablement placé, comme il l'est encore, pour voir la comédie de son siècle, et nul n'aurait su mieux la voir que lui. Et il la raconte ! Avec quelle verve, quelle finesse, quel coloris ! Il n'y a de quoi étonner personne, puisque tout le monde sait depuis longtemps ce qu'on doit attendre de sa plume exquise. Il n'est pas jusqu'à certaines négligences de son style aux allures de race, qui ne plaisent et ne lui soient plus seyantes que n'est à d'autres une irréprochable correction. Il est, et il le sait, de ces écrivains qui font la grammaire, quitte à laisser celle-ci régenter les rois. Saint-Simon a maltraité un Houssaye qui est son ancêtre; mais il a pris la manière la plus spirituelle de s'en venger, en se créant une langue grande dame et primesautière, comme Saint-Simon s'était créé un style dur et pair.

Je ne veux pas que le lecteur me croie sur parole. Qu'il lise cette page à propos de Chateaubriand, et qu'il cherche ailleurs portrait plus complet, plus juste, plus finement et bonnement ironique, et en même temps plus délicieusement troussé. C'est à s'en lécher les lèvres.

jours; le dieu s'appelait Chateaubriand, la sainte Vierge, Mme Récamier... Vierge, sans doute, mais pas sainte du tout. Il y avait l'autel, les fleurs artificielles, les prêtres, les prêtresses et les enfants de chœur. Parmi les enfants de chœur, tous ceux qui se destinent à l'Académie, car il y a des gens qui se destinent à l'immortalité comme il y en a qui se destinent à la quincaillerie. Quand ils sont morts les uns et les autres, c'est la même épitaphe. En cette église, on dépensait beaucoup d'encens; le dieu ne respirait bien que la fumée odorante des duchesses... Quand Zeus Chateaubriand était content de son monde, il daignait déclamer une page de ses mémoires, — mémoires d'outre-tombe, — car on se demandait en le voyant s'il n'était pas mort depuis longtemps. Un jour, je lui entendis lire des pages de sa jeunesse. On espérait voir apparaître la figure de sa sœur bien aimée, mais les faiseurs de mémoires ne disent que ce qu'ils veulent perdre. M. de Chateaubriand parla de son rôle de soldat. Ce n'était pas la peine, puisqu'il n'était ni à Jemmapes ni à Austerlitz. Une femme d'esprit, Mme de Boignes, lui disait : « — Voulez-vous savoir pourquoi Chateaubriand est plus grand que Jean-Jacques ! C'est que, bien jeune encore, il sentait déjà qu'il écrirait un jour ses mémoires. Il marchait dans la vie avec cette arrière-pensée. Ç'a été sa conscience. Voilà pourquoi toutes ses actions sont dignes d'être racontées, voilà pourquoi Jean-Jacques, qui n'avait pas cette conscience, a vécu comme un laquais. Je ne contresigne pas. »

Ni moi non plus, mais qui ne contresignerait tant d'esprit et de bien dire? Les quatre volumes sont quatre écrins pleins de semblables bijoux. B.-H. G.

Cahiers d'Enseignement illustrés, chez Baschet, éditeur.

Un des progrès dont notre époque a le plus le droit de s'enorgueillir est, à coup sûr, la prodigieuse extension donnée de nos jours aux diverses branches de l'enseignement populaire.

Tous les efforts qui se traduisent par un pas en avant dans cette voie sont sûrs de rencontrer, de la part de la presse, accueil sympathique et encouragement. Aussi ne saurions-nous trop recommander un modèle d'encyclopédie pour l'enfance dont on nous communique les premières livraisons.

Cette importante publication, due à la librairie d'art Ludovic Baschet, a pour but de vulgariser toutes les connaissances usuelles en une série de petits traités substantiels, clairs, intéressants, illustrés à profusion de belles gravures en couleurs. Elle comprendra : Histoire ancienne et moderne, archéologie et beaux-arts, sciences physiques et naturelles, géographie, institutions de notre pays, métiers, professions, etc., en un mot, tous les sujets qui peuvent offrir à l'intelligence naissante l'attrait de l'inconnu en même temps que le profit des notions utiles.

Il y a eu déjà, sans doute, des tentatives d'ouvrages de ce genre; mais il est permis de constater que, soit comme texte, soit comme planches, elles laissent toutes singulièrement à désirer; sous ce double rapport, les *cahiers d'enseignement illustrés* de la librairie Baschet nous paraissent marquer un progrès décisif. Au lieu de compilations superficielles lourdement résumées, nous trouvons ici un choix de consciencieuses notices émanant d'écrivains spéciaux rompus à leur sujet, au courant de toutes les découvertes de la science et de l'érudition modernes, habiles à condenser la matière d'un gros volume en quelques pages précises et colorées, propres à frapper l'imagination de l'enfant et à se graver dans sa mémoire. Au lieu d'anciens clichés plus ou moins adaptés au texte, nous avons affaire ici à un luxe de planches originales, exécutées avec le plus grand soin en chromotypographie par Gillot, et signées par des artistes dont le concours recherché ne semblait guère jusqu'à présent pouvoir être obtenu pour des publications d'enseignement populaire accessibles aux bourses les plus modestes.

On sera certainement de notre avis en jetant un coup d'œil sur les premiers cahiers : *Uniformes de l'armée française. — L'Age de pierre. — Exploration sous-marines du* Travailleur *et du* Talisman. *— A la Caserne. — L'Age de bronze.* Texte et illustrations méritent un égal éloge. Nous ne voyons guère qu'on puisse mieux réaliser la véritable vulgarisation des connaissances utiles.

Les cahiers suivants auront pour titres : *Uniformes de la marine française, des armées étrangères, des Écoles de l'État. — La Céramique. — Les Oiseaux de France,* etc...

Nous tenions à recommander ces cahiers à nos lecteurs, avant d'apprendre que le ministère de l'instruction publique venait de leur accorder son haut patronage en attribuant à l'éditeur une souscription importante pour les premiers cahiers publiés.

Un manifeste de Gracchus Babeuf, publié par Georges Lecoq. Brochure in-12. Paris, librairie des Bibliophiles, 1885. — Prix : 2 fr. 50.

M. Georges Lecoq ayant pris soin de rédiger une *introduction,* n'eût pas dû taire, ce nous semble, les raisons qui l'ont déterminé à publier le manifeste de Babeuf; il a parlé de la famille du commmuniste, il n'a rien dit de ses écrits, édités ou non. Mais la faute est pardonnable.

Comme titre du manifeste, ces mots : *Opinion d'un citoyen des tribunes du club ci-devant électoral sur la nécessité et les moyens d'organiser une véritable société populaire.* Et l'opinion de Babeuf était que les clubs devaient être ouverts à tous; il voulait que les clubs, assez semblables à ce qu'est notre conférence Molé, fussent ce que sont nos réunions publiques. « J'appelle véritable société populaire celle où l'on sera membre du moment que l'on assistera, celle où chaque citoyen pourra venir apporter son tribut de lumières et ses sollicitudes..., où aucune réclamation, aucune idée d'intérêt public ne sera repoussée, aucune voix ne sera comprimée ni étouffée. J'appelle

point d'argent ne sera point au-dessous de celui qui en a ; celle où toutes les lignes de démarcation seront effacées, où tous confondus nous jouirons du privilège commun de ne nous intéresser qu'au salut de la patrie et de la liberté, où l'on ne connaîtra plus ces cartes distinctives, ces diplômes, ces parchemins, hochets puérils de la vanité et enfants posthumes de l'ancien régime. »

Le salut de la patrie, la liberté, de grands mots prononcés naïvement peut-être, mais des mots, rien que cela. C'est le bonheur, suivant Gracchus Babeuf, qu'il faut poursuivre. « Pour arriver au bonheur, il ne s'agit que de faire triompher la doctrine des principes... Pour le faire triompher, que faut-il faire ? Mettre le peuple à portée de l'appuyer, car il la veut nécessairement, puisqu'il est impossible qu'il ne désire pas son bien-être. » Il ne peut pas ne pas le désirer, donc il ne peut pas ne pas savoir l'assurer ; dans *le Contrat social* on trouve un raisonnement tout pareil.

Le manifeste ne présenta qu'un intérêt historique.

F. G.

POÉSIES

Les Enamourées, poésies de Daniel Sivet, avec lettres de François Coppée et de Joséphin Soulary et préface par Jules Claretie. Eau-forte de Henri Bouvet. 2e édition. Un vol. petit in-12. Paris, E. Dentu ; 1885. — Prix : 6 francs.

De l'œuvre de M. François Coppée, membre de l'Académie française, nous n'aimons guère, — peut-être avons-nous déjà fait cette déclaration, alors, nous la répétons, — nous n'aimons guère que les *Intimités*. Une grande fraîcheur d'impression avec une grande sincérité ; rien d'apprêté et rien de convenu, cela nous enchantait il y a vingt ans et cela ne nous déplaît pas encore aujourd'hui. Comme le volume des *Enamourées* se peut rapprocher du volume des *Intimités*, et comme nous goûtons celui-ci, nous allons, sans doute, vanter celui-là ? Pas précisément. Dans celui-là, mêmes sentiments exprimés le plus souvent, et toujours une plus grande recherche d'expressions, voire de la préciosité. Trop de recherche nuirait, encore que la redite toute seule, et par elle-même, ne nous parût pas fâcheuse.

Oh ! l'attente... Frémir d'un bruit indéfini,
D'un long frou-frou soyeux, comme en entrant au nid
L'oiseau froisse sa robe... Écouter à la porte
Le pas léger qui monte et que l'écho m'apporte
En message de joie, avant le coup frappé
Trois fois discrètement : croire que le coupé
Qui s'arrête l'amène. En voyant passer l'heure,
Dire que son amour à elle n'est qu'un leurre ;
Jurer de la quitter, d'être oublieux et fort ;
D'un couple qui l'éclipse envier l'heureux sort,
Et me sentir trahi, seul au monde, sans elle...

Le même abri revoit, tous les ans, l'hirondelle :
Le lendemain du jour où je romps nos liens,
C'est elle qui demeure et c'est moi qui reviens.

Mais le jeune expéditionnaire du ministère de la guerre, aujourd'hui académicien, nous avait dit tout cela plus simplement, — trop simplement, on le peut soutenir, — sans chevilles, à coup sûr, et sans rejets inutiles, avec des rimes aussi riches et de meilleure venue.

Autre pièce du recueil des *Enamourées :*

En hiver, je l'attends près du feu, voulant lire
Ces rêveurs incompris qui chantent sur la lyre
La gloire du printemps et le charme d'aimer.
Au fond, troublé par l'heure et prêt à la blâmer
Du retard et du mal que j'endure.
Elle arrive essoufflée, et garde sa fourrure
Comme pour repartir. Je l'oblige à s'asseoir
Devant l'âtre attisé, désireux de pouvoir,
A genoux, présenter ses pieds nus à la flamme.
Je pardonne et ne trouve, à la place d'un blâme,
Que des mots attendris, les meilleurs, car bientôt
Ses cheveux déroulés seuls lui font un manteau.

Cette pièce vaut mieux ; elle laisse loin derrière elle, toutefois, et celle du *Premier baiser à travers la voilette*, et celle du *Pardon demandé des torts qu'elle avait eus*. Il ne nous faut pas trop reprocher pourtant à M. Sivet d'avoir imité « le maître » ; il pourrait nous répondre, et il n'aurait pas tout à fait tort, avouons-le, que c'est copier, non pas quelqu'un, mais beaucoup de gens de tous les pays et de tous les temps, que dire : « Je l'aime. » Sur ce chef donc, point de condamnation.

Dans son volume, la sensualité ne tient pas plus de place qu'il ne sied ; nous lui en savons gré. Pour ne s'être préoccupé encore que de ses seules amours, de ses sentiments à lui et avoir connu la souffrance, il le dit, il est attristé mais non désenchanté ; pour cela, nous l'estimons fort. Tant de jeunes hommes, à notre époque, sont pessimistes par pur égoïsme, parce que leurs ambitions toutes personnelles ne sont pas satisfaites, parce que la vie ne réalise pas les rêves caressés !

Et puis, en dépit des quelques critiques que nous avons faites, M. Sivet est poète vraiment ; les pièces qui portent pour titres : *Reliquaire, Départ, Réminiscence, Semeur, Au delà, Explication*, sont certainement remarquables.

Nous transcrivons l'une d'elles.

Au delà.

Un arbre au sol tenu, dans sa morne attitude,
Courbant son front lassé sous le poids de l'exil,
A la feuille disait : « Je meurs de solitude,
Va sous un autre ciel, toi qui tiens à un fil... »

Va-t-en sur le coteau d'en face, que je sache
Quelle en est l'étendue immense, à ton retour,
Quel pays s'y découvre et comment il se tache
D'ombre aussitôt que moi, sur le déclin du jour. »

Libre et folle, la feuille attendit le passage
D'un vent propice et fort pour voir l'autre côté,
Le vent qui l'emporta fut un souffle d'orage,
La livrant au péril d'un torrent indompté.

Nous disons à notre âme : « Oh ! fuis la nuit profonde
Qui nous accable, quitte un séjour sépulcral... »
L'âme, à peine arrivée où la lumière abonde,
Nous oublie et s'abîme au fond de l'idéal.

La pensée du poète n'apparaît pas ici très clairement, mais les vers sont bien frappés.

Nous avons tout à l'heure écarté un chef d'accusation, et, tout en l'écartant, nous avons laissé deviner peut-être que nous en pourrions formuler un autre; c'est que vraiment nous ne voyons pas, sans quelque déplaisir, un jeune homme se refuser à communier avec ses semblables. Ne les connaître que pour goûter auprès d'eux des applaudissements, ce n'est point les connaître; on ne connaît bien que ceux que l'on aime. Poètes et peintres le croient peu, mais on n'est artiste dans la véritable acception du mot que si l'on partage les douleurs et les joies; que si l'on participe aux aspirations et aux angoisses d'une nation; que si l'on n'oublie pas qu'on est enfant d'un peuple qui a un passé et à qui appartient l'avenir, — l'avenir est à tous; — que si, aimant l'humanité, on aime aussi, et d'un plus ardent armour, son pays, sa patrie.

Attendons de M. Sivet un second volume. F. G.

Les Complaintes, par JULES LAFORGUE. Un vol. in-18 jésus. Paris, Léon Vanier, éditeur; 1885. — Prix : 3 francs.

Une gageure au bon sens et à la prosodie. M. Laforgue prend de telles licences avec les lois du rythme, de la cadence, de la césure et de la rime, les lignes qu'il suspend les unes au-dessous des autres sont si riches d'incohérence, si merveilleuses de ténèbres impénétrables, les mots y prennent un aspect tellement sibyllin, qu'on ne peut plus que rire du mauvais tour joué par l'auteur au lecteur bénévole.

Il n'y a pas à critiquer. Pour la curiosité du fait, laissez-moi vous servir une de ces Complaintes, dont les titres sont d'ordinaire ingénieusement inventés :

Complainte des bons ménages.

L'art sans poitrine m'a trop longtemps bercé dupe.
Si mes labours sont fiers, que ses blés décevants !
Tiens, laisse-moi bêler tout aux plis de ta jupe,
Que fleure le couvent.

Le génie avec moi, serf, a fait des manières;
Toi, jupe, fais frou-frou, sans t'inquiéter pourquoi;
Sois l'œillet bleu de ciel de l'unique théière,
Sois toi-même, à part moi.

Je veux être pendu si tu n'es pas discrète,
Et comme il faut, vraiment ! Et, d'ailleurs, tu m'est tout.
Tiens, j'aimerai les plissés de ta collerette,
Sans en venir à bout.

Mais l'art, c'est l'Inconnu ! Qu'on y dorme ou s'y vautre,
On peut ne pas l'avoir constamment sur les bras !
Eh bien ! ménage au vent ! Soyons Lui, Elle et l'Autre,
Et puis n'insistons pas.

Non, non, n'insistons pas ! et comprenne qui pourra. Je soupçonne M. Jules Laforgue d'avoir eu son sommeil troublé par la gloire d'Adoré Floupette.

Et si quelque doute s'élevait à cet égard, oyez la première strophe de la *Complainte des débats mélancoliques et littéraires :*

Le loug d'un ciel crépusculâtre
Une cloche angéluse en paix
L'air exilescent et marâtre
Qui ne pardonnera jamais.

Il y a, des *déliquescences* aux *complaintes*, toute la distance d'un original à une imitation. P. Z.

Horace, *Odes*, traduction en vers, par ERNEST DE CHAMPGLIN. Un vol. in-18. Alph. Lemerre; 1885.

Tout ce qui n'est pas défendu est permis; aussi ne saurait-on faire un crime à M. Ernest de Champglin d'avoir, lui millième, traduit en vers les *Odes* d'Horace. Je serais même disposé à lui en faire une vertu, si je ne m'étais trouvé dans le cas de lire sa traduction. S'il en est qui trouvent du charme à regarder un délicieux paysage ou un exquis tableau à travers un vieux verre de vitre bossué en cul de bouteille, je n'ai pas l'avantage d'être de ceux-là.

Luctantem Icariis fluctibus africum
Mercator metuens, otium et oppidi
Laudat rura sui,

dit Horace. Et M. Ernest de Champglin croit dire comme lui :

Le marchand, quand l'Eurus gonfle les flots, a peur :
« Qui me rendra, dit-il, le paternel village,
Avec ses doux loisirs et ses champs pleins d'ombrage ? »

Il a entendu :

... Bellaque matribus
Detesta...

et, comme écho fidèle, il renvoie :

La guerre et les combats, que toute mère abhorre.

Les *veteris pocula Massici* deviennent, en passant dans son office, « un Massique moëlleux. »

Les autres odes valent celle-ci pour l'intelligencs du texte, l'exactitude de la version, le sentiment du rythme des vers et de l'harmonie des mots. M. Ernest Champglin a dû se dire, pour s'encourager dans ses entreprises, que, malgré l'innombrable foule des traducteurs d'Horace, Horace n'était pas encore traduit. On peut s'en convaincre par l'échantillon qui précède, rien n'est changé.

Que M. Champglin s'écrie :

De mon génie, assis sur des appuis solides,
Se dresse enfin, rival des hautes Pyramides,
Et plus dur que l'airain, l'éternel monument.

Seul le poète latin a le droit de dire : *Exegi monumentum*. Ce qu'on nous offre ici n'en est même pas un mauvais moulage. B.-H. G.

Poésies, par Ed. O'Farell. Un vol. in-4°. Paris, librairie des Bibliophiles; avril 1885.

J'ai, de temps en temps, l'occasion de rappeler que l'on ne s'occupe pas de politique ici, mais on s'y occupe de littérature. Aussi avais-je les mêmes sensations qu'un quêteur d'aventures amoureuses en bonne fortune lorsque j'ouvris le bel in-quarto blanc imprimé par Jouaust, où sont couchés, entre de vastes marges, les vers que M. Ed. O'Farell a signés de son nom. Aux premières lignes de la préface, je flairais quelque mésaventure. La voici : « L'homme est corps et âme. — L'âme agit par l'esprit et par le cœur. C'est une vérité générale, reconnue dans tous les pays civilisés. » Rendu perplexe par cette affirmation, j'essayai de comprendre; mais ma civilisation personnelle est, sans doute, inférieure à celle que M. O'Farell veut bien attribuer à mon pays, et je ne compris pas. Je continuai ma lecture, la phrase suivante me donnant l'espoir d'une explication : « Mais il ne faut pas oublier qu'en France nous vivons sous la république spéciale (laquelle n'est parente, à aucun degré, de la république tout court), de sorte que (je passe une digression lexicologique qui fait regretter que l'auteur n'ait pas déversé son trop plein poétique dans le canal d'un dictionnaire) depuis le règne de notre république spéciale, l'âme affirme son existence, non plus seulement par l'*esprit* et par le *cœur*, mais encore par le *mépris*. » De là, dans le volume de vers de M. O'Farell, trois sections correspondant à « ces trois manifestations de ce qu'il y a d'immatériel dans l'homme. »

J'ai, l'avouerai-je, sauté à pieds joints par-dessus l'*esprit* et le *cœur*, peu soucieux, après tant d'années de collège, de me faire former à nouveau ce que M. O'Farell appelle des manifestations, et je courus aussitôt à l'endroit où l'auteur a répandu le mépris, cette troisième et dernière immatérialité.

Là-dedans, M. O'Farell, écrivain, littérateur et poète, débute par ces mots :

Grand poète, penseur, savant, Tasse, Homère, etc.
Notre siècle, Hugo maître...

et finit par ceux-ci, adressés également à Victor Hugo, qui allait mourir :

Pour marquer *tes* forfaits il suffit de Cambronne.

M. O'Farell a pris pour de l'esprit littéraire des fumées ammoniacales. L'analyse d'un tel produit n'est pas de notre compétence. B.-H. G.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Correspondance du maréchal Davout, prince d'Eckmühl. *Ses commandements. Son ministère. 1801-1815.* Avec *introduction et notes*, par Ch. de Mazade, de l'Académie française. 4 forts volumes in-8° de 600 pages. Librairie Plon et Nourrit. Paris, 1885.

Une voix retentissante a déclaré, — et la frivole histoire a contresigné cette déclaration, — que les Français n'ont point la tête épique. Cependant, à défaut d'une épopée en vers, nous pouvons offrir aux gens une épopée en action, — telle peut-être que les annales d'aucun autre peuple n'ont rien d'aussi grand, avec les guerres de la République et de l'Empire. Le poète des *Vieux de la Vieille* les a justement appelés :

« Ces Achilles d'une Iliade
Qu'Homère n'inventerait pas. »

Parmi ces Achilles, il en est un qui nous a surtout occupé, non pas seulement à cause de ses grands talents de chef d'armée, de son héroïque sentiment des devoirs d'un soldat, de sa solidité à la guerre, mais aussi à cause des légendaires reproches dont on a accablé son caractère et de la malveillance, plutôt même de la jalousie, dont on a prétendu parfois qu'il fut l'objet de la part de Napoléon. Les deux imputations nous avaient toujours paru être, l'une exagérée, l'autre entièrement fausse.

Il s'agit de Louis Davout, soldat de la République dès l'âge de porter les armes, maréchal de France à trente-cinq ans, enfin du glorieux général d'Auerstaedt et d'Eckmühl. Nous pensons avoir lu à peu près tout ce qui s'est écrit d'intéressant sur Davout, depuis les livres de Thiers, de Ségur, de Montégut, etc. jusqu'aux lignes nettement hostiles de Tolstoï, dans *la Guerre et la Paix*, jusqu'aux quatre gros volumes (comprenant la biographie et les lettres de Davout à sa famille), édités il y a quelques années par Mme la

marquise de Blocqueville, la dernière fille survivante de l'illustre maréchal. Cette publication (si précieuse au regard de la vie privée et des affections intimes d'un lieutenant de l'Empereur, et de certains aspects notables de la société de 1803 à 1815 et au-delà) était un peu diminuée par les commentaires débordants et quelquefois intempestifs d'une apologie filiale trop dépourvue de finesse et d'art. Au demeurant, le recueil avait son prix.

Il vient de recevoir un complément inestimable, grâce à l'ouvrage que publie la librairie Plon, sous ce titre : *Correspondance du maréchal Davout, prince d'Eckmühl, ses commandements, son ministère, 1801-1815*, avec introduction et notes, par M. Ch. de Mazade, de l'Académie française.

Des quatre volumes de cette remarquable collection, le premier comprend 346 lettres relatives à la vie militaire de Davout : *Au camp de Bruges;* pendant *la Campagne de 1805*, et pendant *la Campagne de 1806-1807*. Le tome IIe (lettres 347 à 749) dans ses trois chapitres intitulés : *le Grand-Duché de Varsovie*, commandement du maréchal Davout en Pologne. — Juillet 1807, septembre 1808 ; — *l'Armée du Rhin*, commandement du maréchal Davout à Erfurt; campagne de 1809; ce tome IIe, disons-nous, soulève et résout précisément les points historiques de controverse dont nous avons parlé en commençant. Le tome IIIe, qui va des lettres 750 à 1238, embrasse la suite de *la Campagne de 1809;* l'armée d'Allemagne et le corps d'observation de l'Elbe ; *le Maréchal Davout à Hambourg*, 1810-1811 : *la Campagne de Russie*, 1812-1813. .

Le tome IV (lettres 1239 à 1830) nous expose *la Campagne de 1813;* les opérations sur l'Elbe, le siège de Hambourg ; *les Cent-Jours ;* le maréchal Davout au *Ministère de la Guerre en 1815 ;* le dernier commandement du maréchal Davout, et *l'Armée de la Loire.*

Nous ne nous défendrons pas d'avoir lu avec une sorte de passion ces quatre gros volumes, en dehors et peut-être au-dessus de la littérature, grâce à la prodigieuse vigueur de la personnalité humaine, conquérant la Force, par les calculs et la vigilance d'esprits couvant sans cesse leur projet. En voyant s'élaborer, au cours de ces deux mille deux cents pages, l'organisation minutieuse de ces énormes entreprises, et se produire sous nos yeux l'enfantement à jour fixe de ces victoires, on croit assister à l'ajustement de toutes les pièces d'une stupéfiante horloge, qu'on entendrait ensuite sonner l'heure exactement. Dans cet ordre, les préparatifs de la campagne de 1805 et la crise dramatique de l'île Lobau sont des traits incomparables. Par exemple, quand on a lu l'échange des lettres entre Napoléon et Davout, à chacune de ces grandes affaires, il n'est plus possible qu'aux cervelles rétives quand même de douter qui fut partout et toujours l'horloger. Que cette vaste machine, tôt brisée, ait coûté trop de larmes, de sang et de ruines, c'est là un autre sujet d'étude que nous n'aborderons pas aujourd'hui.

La gloire la plus généralement acceptée et celle de Davout porte ce caractère depuis soixante-quinze ans, a de coûteuses rançons, et l'usurière Renommée fit payer cher à Davout le bruit de ses trompettes. Il y a des condamnés à mort qui n'ont pas de chance, disait l'autre jour un de nos plus spirituels confrères. On en pourrait dire autant de certains victorieux historiques. C'est n'avoir pas de chance vraiment que d'en être à se défendre contre de certains reproches, et de laisser une mémoire attaquée comme de plein droit, lorsque l'on a été l'héroïque et fidèle Davout... tandis qu'on verra presque épargner le brutal, le jaloux, le déloyal Bernadotte; l'ancien grossier ambassadeur à Vienne, devenu roi à la place et comme fils adoptif d'un pleutre couronné. Le Gascon envieux qui fit verser avec un si bel entrain le sang français, en compagnie des Russes et des Prussiens; Bernadotte, dont le rôle à Iena, s'il n'est pas traité de honteuse félonie, échappe à toute classification. Pourquoi les querelles fameuses de Davout avec Berthier et Murat, à propos des affaires du service, prouveraient-elles un fâcheux caractère plutôt chez Davout que chez les autres ? Quant aux relations de l'Empereur avec son lieutenant, la prétendue jalousie de Napoléon, à propos d'Auerstaedt, est une invention niaise; par contre, on peut supposer que Davout n'était point personnellement très sympathique à son maître, qui saisissait l'occasion des moindres malentendus pour écrire avec dureté à « son cousin. » On a peint sous les couleurs les plus noires l'humeur intraitable du maréchal.

Il y a, selon nous, fort à rabattre de cette légende, devant un si grand nombre de témoignages directs, irrécusables, qui nous font voir dans le maréchal un homme pénétré des plus tendres sentiments de la famille, entouré de solides amitiés parmi ses frères d'armes, dévoué à la fortune de ceux en qui il avait reconnu du mérite, ou qu'il croyait avoir traités avec trop de rigueur, réparant alors son injustice par des avances d'autant plus nobles qu'il était plus inflexible observateur du devoir militaire et du principe de la hiérarchie. La correspondance contient, à cet égard, plusieurs aveux caractéristiques. Que l'on nous permette d'en détacher quelques lignes.

Lettre 524 à l'Empereur... « Cet officier général (*Hervo*) qui est avec moi depuis mon commandement d'Ostende, est habitué à ma manière de servir et à mon caractère, ce qui est beaucoup... car je ne puis me dissimuler que souvent mon exigence et ma sévérité dans le service aliènent de bons officiers, jusqu'à ce qu'ils aient le temps d'apprécier mes motifs. »

Lettre 551, à M. Bourgoing... « Je ne me dissimule pas que je suis peut-être plus qu'un autre sujet à des préventions. C'est un défaut que j'avoue et sur lequel je me travaille. »

Ne verra-t-on rien de magnanime dans ces modestes retours du glorieux chef de guerre dont la correspondance a des traits de penseur, qui dérobe parfois une heure au vertige de ces incroyables affaires pour se mettre en face de soi-même ?

La mission du P. Joseph à Ratisbonne (1630). par G. FAGNIEZ. (Extrait de *la Revue historique*). Un vol. in-8°. Paris, 1885. *Texte* : pp. 1-114; *Documents*, pp. 114-144.

M. G. Fagniez se propose, à ce qu'il semble, d'écrire une histoire du P. Joseph, de ce capucin fameux qu'on appela l'âme damnée de Richelieu : histoire complexe où doivent être étudiées successivement les missions politiques du R. P., son influence dans les affaires intérieures du royaume et celles de la cour, enfin sa vie religieuse et la fondation de cet ordre des Bénédictines du Calvaire qu'il aima d'une affection paternelle et auxquelles, comme en témoignent ses écrits, il consacra une si grande part de son infatigable activité.

Le même sujet avait tenté déjà M. Joseph *dit* Jules Pelletier, ancien secrétaire général du ministère d'État, sous l'Empire, qui voyait dans le père Joseph le bras droit de Richelieu, comme il était lui-même le bras droit de M. Achille Fould : tous deux, en effet, si leur champ d'action était différent, avaient la même mystérieuse influence, tous deux le même désintéressement, avec un caractère de loyale honnêteté beaucoup plus marqué chez l'homme d'État notre contemporain. M. Pelletier avait recueilli dans toute l'Europe les documents les plus précieux, aidé, pour l'Italie, par exemple, par M. Armand Baschet, pour la France, par l'auteur de ces lignes. Tous ces matériaux, accumulés avec tant de soin, avaient servi à un commencement d'exécution; nous nous rappelons avoir lu les premiers chapitres d'un ouvrage écrit dans un style digne de Mérimée... Survint la Commune ; la Cour des Comptes fut brûlée, et dans ses ruines disparurent toutes les copies, toutes les pièces originales, tous les livres recueillis par M. Pelletier. Cette perte le jeta dans un profond découragement, et devint la cause indirecte de la mort d'un homme éminent autant que modeste, qui sut forcer l'estime des ennemis les plus irréconciliables du gouvernement qu'il servait.

L'ouvrage entrepris par M. G. Fagniez et dont il a détaché un chapitre pour le publier dans *la Revue historique*, diminue, sans les éteindre, les regrets que nous ont laissés et la perte de l'ami et la perte du livre. Si nous en jugeons par ce chapitre, M. Fagniez n'a rien négligé pour nous offrir une œuvre achevée. Il suffit de lire les notes où il renvoie aux sources consultées pour se rendre compte de la somme énorme de travail qu'il s'est imposée, afin de donner à son ouvrage le caractère de rigoureuse exactitude que l'on exige aujourd'hui d'un véritable historien. Ses appréciations se règlent sur des données certaines; aucune ne porte sur ces hypothèses que certains écrivains sont trop portés à lancer à l'appui d'une opinion préconçue.

La mission du P. Joseph et de Brûlart de Léon à Ratisbonne, le but poursuivi, les moyens employés, les attaques et les défenses, les déboires et leurs causes, les lenteurs calculées, les instances précises, une plus saine appréciation des efforts de ses agents, la solution finale des grandes questions engagées à Ratisbonne, tous ces mille détails de l'histoire diplomatique sont du plus haut intérêt, et sont traités de main de maître par M. G. Fagniez. Le succès de son premier fascicule est assuré auprès des juges auxquels leur compétence donne le plus le droit d'être exigeants. Espérons qu'il ne nous fera pas attendre les autres, et qu'il achèvera de nous montrer le P. Joseph sous les aspects divers où s'est révélé ce personnage, intéressant à tant de titres. CH.-L. L.

Étude sur l'histoire diplomatique de l'Europe, par le comte de BARRAL, ancien secrétaire d'ambassade. *Deuxième partie* (*1789-1815*). Tome Ier. Un vol. in-8°. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1885. — Prix : 7 fr. 50.

L'auteur a pu résumer très succinctement l'histoire des relations qu'ont eues entre elles les nations de l'Europe depuis la fin de la guerre de Trente ans jusqu'à la veille de la convocation, chez nous, des états généraux, c'est-à-dire pendant près d'un siècle et demi; il ne pouvait être aussi bref, traitant de la politique extérieure des divers cabinets européens, dans ce quart de siècle qui va précisément des premiers jours de mai 89 jusqu'à la chute de l'empire et la restauration de l'ancienne monarchie: la deuxième partie de son *étude* n'est pas complètement publiée, un seul volume a encore paru et ce volume se ferme sur quelques considérations touchant la conclusion de la paix de Campo-Formio.

Après avoir exposé la situation militaire et financière des puissances de premier et de second ordre, après avoir montré quelles alliances elles avaient contractées, et pour quelles fins, après avoir dégagé quels intérêts, légitimes ou non, elles s'étaient déjà appliquées à sauvegarder, et au moyen de quels compromis, M. de Barral dit les négociations entamées, les résolutions prises, les actions qui s'ensuivirent, d'abord quand, tout occupée de cette révolte qui était une révolution, la France se trouva empêchée de tâcher à faire prévaloir ses conseils auprès des cours étrangères, ensuite lorsque, la monarchie française devenue constitutionnelle d'absolue qu'elle était, les premiers émigrés firent appel, soit à l'égoïsme et à l'instinct de conservation des monarques, soit à leur sympathie pour la personne du roi, et provoquèrent une entente afin de restituer à Louis XVI son pouvoir divin, enfin lorsque la convention jeta à l'Europe une tête de Bourbon et défia toutes les puissances.

Le camp de Givet est désorganisé, l'Angleterre avec la Prusse envahissent les Pays-Bas, le parti des patriotes est vaincu, M. de Montmorin accepte le fait accompli, et Joseph II se serait alors écrié: « La France vient de tomber; je doute qu'elle se relève jamais! » La France ne pourra s'opposer aux partages de la Pologne, ni à celui de 93, ni à celui de 95; et elle était déjà, en effet, tombée quand se signèrent les traités de Reichenbach, de Vereloë et de Sistova,

la-Chapelle et de Vienne, quand fut communiquée la déclaration de Pilnitz; déclaration de guerre au roi de Bohème et de Hongrie; mais les journées du 20 juin et du 10 août, les massacres de septembre, la proclamation de la République, la mort du roi, la défection de Dumouriez après celles de Bouillé, de La Fayette, de Montesquieu; la France, non pas à cause, mais en dépit de la terreur, va se relever pourtant.

En août 1794, la Belgique est reprise; les Anglo-Hollandais sont rentrés dans les Provinces-Unies pour les défendre contre l'attaque imminente de Pichegru; les Impériaux sont revenus en Allemagne, vaincus et découragés; l'armée des Cercles a abandonné la rive gauche du Rhin; les Prussiens, campés autour de Mayence, négocient secrètement avec la République française; la Russie écrit beaucoup de notes diplomatiques, mais ne mobilise pas un seul soldat; la Suède et le Danemark persistent, malgré les menaces des coalisés, à maintenir une neutralité qui nous est plutôt sympathique; la Suisse, revenue des craintes que lui avait inspirées notre armée des Alpes, demeure inaccessible à toutes les sollicitations de se joindre à nos ennemis; en Italie, Venise et Gènes refusent de rompre avec nous; Naples, mécontente de l'Angleterre, le Piémont, courroucé contre l'Autriche, la Toscane toujours prête à se mettre du côté du plus fort, continuent la lutte sans aucun enthousiasme; l'Espagne est fatiguée d'une guerre ruineuse; la Vendée semble à bout de forces; bref, la République est partout victorieuse, sauf aux colonies, en Corse et sur toutes les mers, où l'Angleterre ne cesse de nous infliger de cruels et coûteux revers.

Les traités de Paris, de Bâle et de la Haye, en 1795, les campagnes de cette même année, celles de 1796, les médiations prussienne et espagnole, les négociations avec l'Angleterre, la rupture avec le Saint-Siège, l'organisation de la République cispadane, les démêlés avec Venise et le Portugal, la paix de Tolentino, les préliminaires de Léoben, la paix de Campo-Formio, sont l'objet des chapitres suivants. La politique française n'est pas la politique désintéressée qu'on lui a longtemps prêtée; mais, M. Sorel l'a montré récemment, la France avait alors les mêmes conceptions politiques que les autres nations de l'Europe; et combien, aujourd'hui, qui n'invoquent le principe des nationalités que pour couvrir des intérêts, que pour faire paraître légitime le désir de la conquête.

M. François de Bourgoing avait donné une *Histoire diplomatique de l'Europe;* cette autre *Histoire diplomatique* de M. de Barral est écrite avec une grande impartialité; elle a d'autres mérites encore. F. G.

Histoire universelle. *Tome cinquième : la Grèce (de 1300 à 480 avant Jésus-Christ)*, par MARIUS FONTAINE. Un vol. in-8°. Paris, A. Lemerre, 1885. — Prix : 7 fr. 50.

Dans les dix premiers chapitres du volume, à peine une quinzaine de lignes sur la Grèce, et ces chapitres qui, apparemment, eurent été mieux à leur place mis à la suite de ceux qui composent le tome précédent, servent en réalité, et fort heureusement, comme de préface à l'histoire de cette civilisation grecque dont nous participons assez directement.

M. Marius Fontaine dit d'abord le règne de Nabuchodonosor et la destruction de Jérusalem, les institutions et les mœurs des Babyloniens, la façon de vivre et les aspirations des Hébreux revenus en Chaldée; il dit aussi l'œuvre d'Ezéchiel. Il nous conduit en Médie et en Perse, et, après avoir parlé des prédécesseurs de Cyrus, il parle des expéditions du jeune conquérant; avec lui, il nous ramène à Babylone, où les Hébreux refont la Bible. Cyrus *Christos*, Cyrus est le Messie ? Il a manqué à sa mission, affirme l'auteur; à l'idée fédérative, tout aryenne, s'était substituée dans l'esprit de Cyrus l'idée impériale tout asiatique, aussitôt qu'il eut pris Babel. Il s'imaginait ainsi grandir sa personnalité, tandis qu'il mentait à son but, dénaturait son œuvre, trahissait à la fois l'Iran et Zoroastre. L'empire du « roi des rois », immense, avait pour limites : à l'orient, l'Indus; au nord, l'Iaxartès, la mer Caspienne, le Caucase et le Pont-Euxin; à l'ouest, la Méditerranée, l'Égypte; au sud, la mer des Indes et le golfe Persique. Mais au centre de cet empire, à Babylone, le vainqueur, le maître, Cyrus, classé dans la hiérarchie chaldéenne, entouré, pressé, jusqu'à l'étouffement, de serviteurs et de fonctionnaires impériaux, innombrables, avait été le prisonnier des Asiatiques et la dupe des juifs. »

Cambyse veut conquérir la vallée du Nil, et l'historien reprend l'histoire d'Égypte au point où il l'avait laissée, quand meurt Ramsès III; en même temps il parle des colonies grecques et des comptoirs phéniciens. Les Phéniciens servent les Perses; Cambyse échoua. Mais Darius s'empare du pouvoir; Juifs et Chaldéens rentrent à Jérusalem, où s'exerce pourtant une influence aryenne; l'empire de Cyrus est reconstitué. « L'histoire, grâce à la faiblesse de Cyrus, dont Darius accentuait les conséquences, allait se développer contrairement aux destinées naturelles, aux influences normales de la géographie et de l'ethnographie. Les Perses, ces purs aryens, allaient être les ennemis acharnés des Grecs nouveaux, des Hellènes, plus asiatiques et Finnois qu'Européens, pendant que toute l'Asie Mineure, — si mal nommée, qui n'a presque rien d'asiatique, — et toute la Perse et tout l'Iran, jusqu'à l'Indus, et une partie du Touran, jusqu'à l'Oural, jusqu'à la Caspienne au moins, toutes terres d'Europe par les animaux et par les productions, allaient, troublées par les jeux de la guerre, par l'égarement des peuples, devenir presque définitivement comme des territoires asiatiques. » Et M. Marius Fontaine d'ajouter : « Malgré la nature, et malgré les hommes, pourrait-on dire, par le jeu brutal des événements historiques, par le caprice triomphant de quelques êtres, l'Asie s'est étendue à l'Occident, jusqu'à la mer Égée. » Ainsi, pour lui, les influences *normales* de la géographie, de l'ethnographie ne sont pas tout; anormal ou non, il l'admet, le caprice de quelques êtres est un facteur de l'histoire; la volonté en est un également.

des grandes légendes et ses leçons touchent le fonds historique qu'elles recouvrent (ch. XIV), son récit rapide des principaux faits des guerres de Messénie (ch. XX), son histoire de l'Athènes d'Hipparque et d'Hippias (ch. XXI), ce qu'il dit du grand choc de Marathon, la résistance des Grecs aux projets de Darius et de Xercès (ch. XXVIII à XXX), tout cela commande l'intérêt sans doute, mais les parties de l'œuvre, disons du tome cinquième, sont celles où l'auteur distingue entre les Européens et les Asiatiques, entre les Grecs et les Hellenes, entre les héros troyens et les Achéens. Les Grecs des colonies, les Grecs d'Égypte enseignent aux Hellènes et, à un certain moment, une « confusion psychique » se produit; regardant aux œuvres d'art, à toutes les manifestations de l'activité, M. Fontaine recherche les points de comparaison ou de rapprochement possibles; il parle des lois de Lycurgue (ch. XIX), de celles de Solon (ch. XXI), de la poésie (ch. XV et XVI), de l'architecture, de la musique, des sciences (ch. XVIII), puis de la religion, du culte, du sacerdoce (ch. XXIII à XXV), puis des jeux (ch. XXVI), et encore des poètes (ch. XXVII); toujours il s'applique, ou bien à définir les caractères qui différencient les races, ou bien à dégager les éléments aryens déjà plus ou moins altérés : il lui fait mettre Homère en parallèle avec Hésiode, et, dans l'œuvre d'Homère, l'*Iliade* avec l'*Odyssée;* il lui faut dire en quelle haute considération les Ioniens tiennent la femme et établir le peu d'estime qu'ont pour elle les Chaldéens, les Asiatiques.

La phrase de M. Fontaine, trop coupée, est assez pénible à lire, mais on n'éprouve de gêne, croyons-nous bien, qu'à la lecture des premières pages de chaque volume; ces premières pages passées, parce qu'on s'est habitué au style de l'écrivain, parce que l'intérêt vous emporte, on s'aperçoit seulement des qualités du critique, qualités toutes précieuses.

F. G.

Johannis Burchardi Diarium sive rerum urbanarum commentarii (1483-1506). Texte latin publié intégralement pour la première fois, avec introduction, notes, appendices, tables et index, par L. Thuasne. Tome troisième (1500-1506). Paris, Ernest Leroux, 1885, grand in-8° de LXVIII-578 pages.

Le troisième et dernier tome du *Journal de Burchard* permet de porter un jugement définitif sur le maître des cérémonies pontificales et sur l'œuvre qu'il a laissée. La longue introduction dont l'éditeur, M. Thuasne, a fait précéder ce dernier volume, analyse, à l'aide de documents la plupart inédits, l'étrange figure de cet Allemand, immigré à Rome, en terre papale, et donne sur sa personne, si peu connue jusqu'à ce jour, des détails aussi intéressants que nombreux.

Né à Haslach, près de Strasbourg, vers le milieu du xve siècle, Burchard étudia le droit et se fit recevoir docteur en décrets, à l'expiration de ses études. Le 4 juin 1477, il achetait à Strasbourg le droit de bourgeoisie. Nommé le 31 octobre chanoine de Saint-Thomas de cette ville, il se rendait à Rome aux premiers jours du mois de novembre de la même année, et acquérait à bons deniers comptants d'abord une charge de protonotaire apostolique, et bientôt une charge de maître des cérémonies à la chapelle papale, fonction qu'il remplit jusqu'à sa mort, survenue le 16 mai 1506. Il eut donc à consigner dans son *Diarium* les événements accomplis pendant ces vingt-cinq années : c'est dire l'intérêt exceptionnel que ce journal a toujours excité, puisqu'il s'agit des pontificats tristement fameux de Sixte IV, d'Innocent VIII, d'Alexandre VI, de Pie III et du commençement de Jules II.

Nous avons déjà analysé ici les deux premiers volumes, qui vont jusqu'à l'année 1499 inclusivement (voir n^os^ de mars 1883 et de février 1884). Quant au dernier volume, il ne le cède en rien aux précédents, par l'abondance des détails et l'intérêt particulier des documents qu'il renferme. Annaliste exact et minutieux, Burchard raconte tout ce qu'il voit; et l'indécence des détails ne saurait arrêter sa plume sincère. Aussi cette sincérité a-t-elle particulièrement irrité les apologistes d'Alexandre VI, qui n'ont pas hésité à traiter de calomnies les révélations indiscrètes du maître des cérémonies. La scène fameuse du banquet des cinquante courtisanes, convoquées au Vatican par César Borgia, et l'orgie scandaleuse qui se passa en présence du pape, de son fils et de sa fille Lucrèce, ont été dénoncées comme des fables dues à la méchanceté d'un étranger; mais M. Thuasne a retrouvé dans les archives de Florence une dépêche de l'ambassadeur de cette république auprès du Saint-Siège, qui vient témoigner de la parfaite exactitude de Burchard. « Ces jours-ci, dit l'ambassadeur Cappello, le pape n'est pas venu à Saint-Pierre, parce qu'il est enrhumé; ce qui ne l'a pas empêché, dimanche soir, vigile de la Toussaint (31 octobre 1502), de veiller jusqu'à douze heures avec le duc, qui avait fait venir au Vatican des filles publiques (*cantoniere e cortigiane*); et ils passèrent la nuit à danser et à rire. » Comme on le voit, si tous les détails mentionnés par Burchard ne sont pas confirmés dans cette dépêche, elle n'en reste pas moins, par sa teneur, accablante pour le pape et son fils César. Telle est l'impartialité de M. Thuasne et le sens historique qui dicte ses jugements, qu'il ne craint pas d'invoquer pour Lucrèce une sorte d'alibi; et, pour ce faire, il s'autorise de la vraisemblance et de la recherche exclusive de la vérité. « On peut s'étonner, dit-il, de la présence de Lucrèce, à ce moment surtout, où fiancée depuis deux mois à Alphonse d'Este, elle était tenue à une réserve plus grande. Qu'il y ait eu une orgie au Vatican, le dimanche soir du 31 octobre, le fait n'est pas douteux. L'orateur florentin Cappello en fait foi dans le passage suivant de sa dépêche adressée quelques jours après à la seigneurie (*suit le passage cité ci-dessus).* On voit qu'il n'est pas question de Lucrèce. Comme Burchard ne dit pas qu'il fut présent à cette fête, et qu'il n'affirme pas avoir vu de ses propres yeux Lucrèce en compagnie de son père et de son frère, on doit jusqu'à plus ample informé et jusqu'à la découverte de témoignages irrécusables, la faire bénéficier de l'incertitude

où se trouve la critique, sans oublier néanmoins que le « vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable » (p. XXXV).

Cette recherche de la vérité, en dehors de tout esprit de parti, donne un prix particulier aux jugements portés par M. Thuasne sur les hommes et les choses de l'époque qu'embrasse le *Diarium*, que viennent illustrer des pièces diplomatiques ou des textes contemporains des faits mentionnés par Burchard. Indépendamment de ces documents très nombreux répartis au bas des pages, l'éditeur a réuni à l'appendice quarante et un documents exclusivement relatifs aux Borgia. Nous ferons une mention spéciale des vingt-cinq pièces tirées des archives du duc d'Ossuna, héritier des titres et des biens des Borgia, en Espagne, et dont les papiers sont à cette heure sous séquestre. Ces pièces, de la plus haute valeur historique, et d'une authenticité incontestable, vont faire entrer l'histoire des Borgia dans une phase nouvelle et trancher définitivement toutes les questions qu'avait soulevées la paternité de Rodrigue Borgia, le futur Alexandre VI.

Un copieux index, qui ne comporte pas moins de quatre-vingt-onze pages à deux colonnes, termine ce volume et vient le compléter.

Grâce à M. Thuasne, nous possédons aujourd'hui un texte intégral et critique du fameux *Diarium* de Burchard qui, joint au commentaire et aux pièces qui l'accompagnent, constituent le dossier le plus précieux que nous ayons sur l'histoire de la fin du XVe siècle et sur les premières années du XVIe. L'excellent accueil fait par le public sérieux à cette publication et tout à la fois la justification du jugement que nous avons porté sur cette œuvre et la récompense de son éditeur qui a su la mener à bonne fin.

P. G.

BIBLIOGRAPHIE — MONOGRAPHIE

— Singularités — Compilations — Curiosités littéraires —

Catena librorum tacendorum: being Notes Bio-Biblio-Icono-graphical and critical, on Curious and Uncommon Books, by Pisanus Fraxi. London, « Privately printed », MDCCCLXXXV. Beau vol. in-4° de LVII-595 pages, orné d'un frontispice à l'eau-forte, d'un fac-similé et de deux portraits. Tiré à 250 exemplaires sur papier de luxe et recouvert d'une élégante reliure genre Roxburgh.

Nos lecteurs n'ont assurément pas oublié les deux ouvrages de M. Pisanus Fraxi, que nous avons eu le plaisir de leur présenter en leur temps; sans aucun doute, ils ont dû garder le meilleur souvenir de ces deux précieuses bibliographies spéciales qui ont pour titre : *Index librorum prohibitorum* (1877) et *Centuria librorum absconditorum* (1879). Le nouveau volume que nous offre l'érudit et consciencieux auteur de ces beaux ouvrages est digne en tous points de ses prédécesseurs. Il n'est pas facile, on le sait, de bien rendre compte, dans un espace relativement restreint, d'un ouvrage de cette nature et de cette importance; aussi, au risque d'empiéter un peu sur les analyses voisines, allons-nous, par exception, consacrer un article de quelque étendue à cette intéressante production, tirée à petit nombre, non mise dans le commerce, distribuée presque en totalité par l'auteur, et que, par ces différents motifs, bien peu de bibliophiles français seront à même de posséder ou de voir.

Le meilleur moyen que nous puissions choisir pour bien faire connaître ce nouveau livre au lecteur, c'est de suivre tout simplement le plan que s'est tracé l'auteur et qu'il a, suivant son habitude, clairement exposé et développé dans sa préface.

Les trente premières pages de la *Catena librorum tacendorum* sont consacrées aux livres, en diverses langues, relatifs à certaines particularités de l'union des sexes, licite ou illicite, naturelle ou antiphysique. Les vingt-quatre ouvrages qui y sont examinés traitent du mariage, de la polygamie, de l'inceste, de la fornication, de l'hermaphrodisme, de l'impuissance, du rapt, du viol, de la fornication et d'autres vilenies plus répugnantes encore.

Les pages 32 à 59 ont trait exclusivement à la prostitution à Venise et à tous les dérèglements qui en sont la conséquence. Ce chapitre contient une analyse fort bien faite d'un ouvrage très rare, *Privately printed*, presque inconnu en France et qui a pour titre : *Leggi e memorie venete sulla prostituzione fino alla caduta della republica.* A spese del *Conte di Orford.* Venezia, 1870-72, in-4° de VIII-399 pages, tiré à

150 exemplaires seulement. On y trouve les particularités les plus curieuses sur les mœurs vénitiennes, les courtisanes, les sigisbées, les lois et mesures de police concernant la matière, etc., etc. La description des divertissements des religieuses de Venise, à l'époque du carnaval, n'est pas la partie la moins piquante de cet essai.

La troisième section du nouveau livre de P. Fraxi (page 61 à 321) comprend les principaux romans érotiques ou licencieux publiés en langue anglaise. C'est un travail unique et qui n'avait point été fait jusqu'à ce jour. L'auteur, toutefois, déclare qu'il ne prétend nullement avoir épuisé le sujet; c'est ainsi qu'il a laissé de côté maintes traductions anglaises d'ouvrages étrangers et qu'il a volontairement omis, pour divers motifs, un certain nombre de productions érotiques qui n'offraient du reste aucun intérêt. Il en a cependant suffisamment analysé pour permettre à ses lecteurs de se rendre compte de la nature et du mérite de ces productions, écrites, pour la plupart, il faut le reconnaître, par des gens aussi dépourvus de talent que d'imagination : leur valeur littéraire est nulle, et pourtant elles attirent encore l'attention à titre de documents propres à faire connaître les mœurs de l'époque où elles parurent. D'après M. Pisanus Fraxi, les romans érotiques anglais sont de pitoyables productions au point de vue littéraire, le seul qui puisse les excuser aux yeux d'un homme de goût et instruit. « Il semble vraiment, dit-il, que notre langue anglaise ne saurait se prêter à la composition des ouvrages érotiques, et qu'il nous soit impossible d'atteindre le degré de délicatesse nécessaire pour traiter finement les sujets scabreux; aussi les productions de nos écrivains qui s'exercent en ce genre deviennent-elles, par suite de l'abus des termes vils et grossiers, plus révoltantes qu'attrayantes et. telles qu'on ne peut les qualifier qu'avec notre mot si expressif de *baudy* (ordures). » Encore faut-il ajouter que les anciennes fictions érotiques anglaises sont moins malsaines (si l'on peut employer ce mot ici) et moins grossières que celles du temps présent, ce qui a déterminé notre auteur à ne s'occuper que des premières. Nous y reviendrons un peu plus loin.

Dans sa quatrième section (pages 373 à 394), l'auteur a donné l'analyse d'une dizaine d'ouvrages érotiques espagnols, pièces ou romans, encore moins connus en France que les productions similaires de la littérature anglaise. La plupart de ces écrits sont manifestement inspirés de l'italien ou traduits du français. Il en est trois ou quatre d'un caractère vraiment espagnol, notamment deux pièces : *El nuevo Barberillo de Lavapies, papotada en tres Burdeles* et *la Desvigada por sugusto con licencia de su madre,* qui renferment bien de l'ordure.

La dernière partie de la *Catena librorum tacendorum* (pages 400 à 487) contient de nombreuses additions dont nous reparlerons aussi tout à l'heure.

Après avoir ainsi exposé son plan, M. Pisanus Fraxi nous fait connaître qu'il a de grandes obligations, pour la composition de son ouvrage, à deux savants Octave Delepierre, homme d'une grande érudition, qui possédait à fond les classiques anciens ainsi que les littératures anglaise, française, italienne et flamande. Cet infatigable travailleur, dont les nombreuses et intéressantes productions ne sont pas assez connues chez nous, s'était spécialement occupé de la littérature érotique; il avait été d'un puissant secours à M. Jules Gay, pour la rédaction de la *Bibliographie des ouvrages relatifs à l'Amour aux femmes et au mariage,* livre devenu peu commun, malgré ses trois éditions, et dont on attend toujours une plus ample et meilleure réimpression. Delepierre a laissé un manuscrit intitulé : « Pornodidascaliana ou bibliographie curieuse d'ouvrages dans le genre badin, érotique et gaillard », Rome, 3581 (1853), manuscrit que M. Pisanus Fraxi avait sous les yeux et dans lequel il a puisé d'utiles renseignements.

M. James Campbell, dont le vrai nom était J.-C. Reddie, est le second ami de notre auteur. Ce laborieux érudit, non moins instruit que M. Delepierre, est mort à Crieff, en Écosse, le 4 juillet 1878. Il avait également fait une étude approfondie des livres érotiques; son savoir en cette matière était considérable, et bien rares sont les ouvrages licencieux qui lui ont échappé, même ceux en allemand, quoique cette langue lui fût peu familière. Il recueillait toutes les éditions de ces livres qu'il pouvait trouver, les comparaît entre eux et les collationnait page à page, presque mot à mot. Souvent il copia entièrement de sa main les productions rarissimes qu'il ne pouvait acquérir. Sa collection en ce genre était énorme, plus nombreuse que choisie; n'étant pas fort riche, il préférait la quantité au choix, le nombre au luxe des exemplaires. Il collabora aussi à la *Bibliographie Gay,* et les titres anglais qui, dans cette étude, ont été correctement imprimés, avaient été revus par lui. Son exemplaire de ladite bibliographie, que possède maintenant P. Fraxi, est couvert de ses notes marginales. Son enthousiasme pour la littérature érotique et son savoir étaient si grands que, si ses moyens le lui eussent permis, il eût sans nul doute donné une compilation bibliographico-érotique qui eût été, dans son genre, un chef-d'œuvre d'exactitude et de précision.

Peu de temps avant sa mort, M. Campbell offrit à M. P. Fraxi un manuscrit de *Bibliographical Notes,* en trois volumes, qu'il avait recopié lui-même dans cette intention, et qui a rendu de grands services à notre auteur. Pisanus Fraxi nous fait enfin savoir que l'inépuisable obligeance de deux autres de ses amis, MM. William S. Potter et Frederik Hankey, l'ont mis à même de voir et de consulter de rarissimes ouvrages qu'ils possédaient dans leur cabinet.

Tel est, très sommairement, le plan adopté et suivi pour la composition de la *Catena librorum tacendorum.* Bien qu'il ne puisse être question de citer, même par leurs titres, les quelques centaines d'ouvrages qui y sont décrits, on nous permettra d'indiquer au moins quelques-uns de ceux qui ont le plus frappé notre attention, par la manière excellente dont

C'est d'abord le fameux ouvrage de John Cleland, *Memoirs of a woman of pleasure* (*Mémoires d'une fille de joie*), dont M. P. Fraxi a rédigé, pour la première fois, la bibliographie si obscure jusqu'à présent; il en cite plus de vingt éditions anglaises, quinze à seize traductions françaises, sans parler des traductions italienne, allemande, portugaise, etc. Viennent ensuite : *The Fruit-shop,* ouvrage des plus *singuliers;* — *The Lustful Turk,* curieux par son long titre et les détails qu'il renferme; — *The Romance of lust,* qui contient des scènes dépassant les pires chapitres de la *Justine* du marquis de Sade; — *The Amours of a musical student,* ouvrage publié à New-York, au sujet duquel notre auteur jette un intéressant coup d'œil sur les productions érotiques américaines; — *The Spirit of Flagellation* et plusieurs autres ouvrages analogues renfermant des détails sur un sujet toujours cher aux érotomanes d'outre-Manche; — *New Attalantis for the year 1762,* et divers autres écrits du même genre qui, si on les étudiait de très près, devraient peut-être rentrer dans la catégorie des livres à clef; — *Lascivious Gems,* un des ouvrages les plus abominables du genre; — *The Bon Ton, The Rambler's, The Ranger's Magazine, The Exquisite, The Pearl,* recueils d'historiettes et de facéties rien moins qu'édifiantes; — enfin une intéressante analyse du *Kama sutra of Vatsyayana,* étonnant traité de l'amour oriental, dont il a été parlé déjà dans cette revue.

Il serait facile, on le croira sans peine, de multiplier ces citations ; mais une plus longue énumération de titres ne pourrait que fatiguer le lecteur, sans lui être d'une grande utilité. Ce sur quoi il importe davantage d'insister, c'est la méthode employée par M. Pisanus Fraxi pour la composition de son excellente bibliographie. Nous avons vu, dans ses précédents volumes, avec quels soins minutieux, avec quelle admirable patience il procédait, pour ne pas s'écarter de la plus scrupuleuse exactitude dans la description des ouvrages qu'il étudiait; dans une nouvelle production il s'est montré, si possible, plus soigneux et plus consciencieux que dans les autres. Ayant remarqué, ce qui est malheureusement vrai, que la bibliographie n'a pas encore atteint le rang de science exacte et que sa terminologie notamment n'est point encore bien fixée, ce qui est la cause de beaucoup d'erreurs de détails, il a résolu d'y apporter deux innovations que, pour notre part, nous trouvons fort heureuses; elles ont trait aux *formats* et aux *titres* des livres. On sait combien sont nombreuses et diverses les qualifications employées par les bibliologues et catalographes pour désigner les formats et les papiers employés pour la confection des livres; on sait qu'il existe des in-8°, des in-12, des in-18 sur papiers jésus, couronne, double-couronne, impérial, royal, pot, tellière, grand-aigle, etc., etc., qui, suivant que le papier est plus ou moins rogné, que les pontuseaux sont plus ou moins visibles, amènent les bibliographes à confondre avec un grand in-12, un livre qui, en réalité, est petit in-8°, ou bien un véritable in-18 avec un in-12 ordinaire. Rien de plus incertain et de plus vague que ces désignations qui ne donnent au lecteur que des idées inexactes ou arbitraires sur le format des livres qu'on lui présente. M. P. Fraxi a coupé court à cet inconvénient en qualifiant les livres, non plus d'après leur format apparent, d'après les marges plus ou moins grandes qui leur ont été laissées, mais depuis la hauteur même du texte des pages qu'il mesure depuis le chiffre paginatif jusqu'à la signature du feuillet. Malheureusement, la mesure qu'il a adoptée est le pouce anglais (*inch*) équivalent à deux centimètres et demi environ; nous eussions de beaucoup préféré qu'il eût eu recours à notre système métrique dont l'usage est plus général en Europe. Il est vrai que M. P. Fraxi, écrivant surtout pour ses compatriotes, ne devait guère employer autre chose que les mesures anglaises; mais il eût pu ajouter à ces désignations la traduction en centimètres. Ainsi, quand il nous dit que le format de *Flora Montgomerie* est de 8 pouces 1/8 sur 5 pouces 1/4 pour le papier et de 6 pouces 1/8 sur 3 pouces 3/4 pour le texte imprimé, il faut traduire ces dimensions par : 220 millimètres sur 142 pour le papier, et par : 165 millimètres sur 100 pour le texte imprimé, ce qui revient à dire que cet ouvrage est du beau format in-8°.

La seconde amélioration apportée par notre auteur au système bibliographique ordinaire concerne les divers titres d'un même volume. Comme chez nous, il en distingue trois : le faux-titre (*bastard title*), le titre proprement dit (*frontispiece*) et le demi-titre (*half title*) qui suit le frontispice et commence généralement la première page du texte et que l'on trouve souvent aussi reproduit en titre courant. Il n'est pas rare que ces divers titres présentent entre eux des différences qui ont parfois été la source de bien des erreurs de la part des catalographes superficiels. Pisanus Fraxi, désirant éviter toute méprise possible, a pris la peine de reproduire *in extenso* le faux titre et le demi-titre d'un même volume, chaque fois qu'ils différaient du vrai titre ou frontispice. On nous excusera d'insister autant sur ces questions de détails, mais on ne pouvait les passer sous silence, puisqu'elles démontrent la diligence et la scrupuleuse fidélité de notre auteur, en même temps qu'elles peuvent servir d'exemple et de modèle à tous ceux qui se piquent de faire de la bibliographie véritablement exacte.

Il reste encore beaucoup à dire sur le beau travail que nous venons d'examiner bien rapidement; mais il faut savoir se borner en toutes choses, et nous nous arrêterons ici, non sans faire une dernière remarque sur l'œuvre du bibliographe anglais.

Quoique formant chacun un ouvrage parfaitement distinct et complet en soi, les travaux bibliographiques de M. Pisanus Fraxi se rattachent cependant l'un à l'autre par une sorte de lien commun qui n'est autre chose que la nature même des livres qui y sont étudiés. Ainsi, dans le dernier, comme dans les deux autres, il passe en revue bon nombre de ces productions immorales, érotiques ou obscènes, contre lesquelles, de tout temps, l'autorité civile ou religieuse a si justement sévi, et qui, à défaut de censures ou

de condamnations régulières, sont toujours soigneusement dissimulées ou cachées par les amateurs même qui en sont le plus curieux. L'ensemble de ces trois volumes constitue donc une espèce d'encyclopédie érotique dont on ne peut trouver l'équivalent dans aucune bibliographie européenne. A une époque où les études bibliographiques prennent chaque jour plus d'extension et où il n'est presque pas de branche littéraire qui n'ait fait l'objet au moins d'un essai de monographie, il n'était pas inutile qu'un érudit laborieux et dévoué à sa tâche entreprît cette besogne, intéressante à coup sûr, mais dont l'attrait et les charmes ont dû maintes fois être bien atténués par les invincibles répugnances qu'inspire à tout honnête homme la révélation de certaines ordures et de turpitudes infâmes. C'est ce que M. Pisanus Fraxi laisse clairement entendre à la fin de ses remarques préliminaires, craignant, bien à tort assurément, que ses lecteurs ne soient tentés de le rendre en quelque sorte solidaire de toutes les idées, opinions, scènes ou situations inouïes qu'il a citées, décrites ou analysées dans son livre. « En terminant, dit-il, je voudrais qu'il fût bien entendu et bien compris qu'on ne saurait apprécier mes sentiments personnels en matière de religion ou de morale, d'après les ouvrages étudiés dans les pages qui vont suivre. Chacun des auteurs que j'ai cités parle pour lui-même et les opinions qu'il exprime ne doivent pas plus m'être imputées qu'on ne saurait considérer comme représentant les idées personnelles du dramaturge ou du romancier, le langage qu'ils mettent dans la bouche de leurs personnages. J'ai déjà dit ce que je pense de la littérature érotique; le mieux serait qu'elle n'existât point. Je la considère comme pernicieuse et nuisible pour les jeunes esprits; mais en même temps j'estime que, dans certaines circonstances, son étude est nécessaire, sinon même profitable. »

Est-il besoin de dire que nous partageons et au delà cette manière de voir, et que nous nous expliquons très bien les scrupules de notre auteur. Qu'il nous permette, en finissant, de le remercier sincèrement de sa nouvelle publication, qui ne sera pas moins favorablement accueillie que les précédentes par les véritables bibliophiles. Puisse cette assurance l'encourager à continuer ce pénible labeur qu'il a entrepris et à nous donner une quatrième partie de cette encyclopédie érotique qui restera comme l'un des plus étonnants monuments de la dépravation humaine et des égarements de l'esprit!

PHIL. MIN.

BEAUX-ARTS

— Archéologie — Architecture — Arts industriels —

Les Mœurs et la Caricature en Allemagne, en Autriche et en Suisse, par J. GRAND-CARTERET, avec *Préface* de Champfleury. Ouvrage illustré de 4 planches en couleur, de 17 planches hors texte, de 314 vignettes, de portraits, de titres de journaux. Un vol. in-4° de xx-492 pages. Paris, 1885. L. Westhausser.

Les lecteurs du *Livre* ont eu la primeur de quelques-uns des aperçus que M. Grand-Carteret a développés dans l'important ouvrage qu'il vient de consacrer à l'histoire des *Mœurs et de la Caricature en Allemagne, en Autriche et en Suisse*. Ils retrouveront dans ce volume les qualités précieuses du talent de l'auteur qui déjà lui sont en partie connues, l'étendue de son information, la conscience de ses recherches, son esprit de méthode, la clarté de son exposition, la sûreté de son goût, le tact qui préside au choix des exemples qu'il fait passer sous nos yeux. Ce n'est pas de ce dernier mérite que nous lui saurons le moins de gré, car depuis 1870-71 la France a l'épiderme sensible, et on ne l'a pas ménagée.

Le but principal de M. Grand-Carteret étant de dépeindre les mœurs des divers pays — puisque ce volume n'est que le premier d'une longue série — il a eu parfaitement raison de juger qu'il n'aurait pas de plus sûr auxiliaire que les feuilles illustrées, les gravures populaires et la caricature, en entendant par ce mot, non seulement la charge, mais aussi tout ce qui tient, dans les arts graphiques, au domaine de l'observation. « L'image, dit-il, parle aux yeux d'une façon autrement prompte que l'alphabet. Toucher à la caricature, c'est pénétrer dans la vie même des peuples. L'une explique l'autre; elles se complètent mutuellement. Ces amusants spécimens de l'art populaire nous transmettent dans leur note exacte et d'une façon caractéristique les différences existant entre membres d'une même famille. Allemands du Nord, Allemands du Sud, Autrichiens, Suisses, apparaissent ainsi avec leurs tendances particulières,

peints par le crayon de leurs contemporains. La préoccupation des dessinateurs nous fait connaître l'idée dominante qui préside aux destinées de la masse. Elle nous montre ici une race militaire et rude encore, poursuivant un plan politique et des idées de réforme religieuse, là, une race plus douce, moins savante mais plus artiste, alliant la recherche du beau à une prédisposition naturelle pour l'humour, pour le rire, dans sa conception large et humaine; elle définit nettement le mélange germano-slave avec sa recherche constante de la femme, du *chic* et de l'actualité mondaine ; de même que du frottement des trois grandes races constituant la Suisse, ressort clairement l'effacement des recherches artistiques et féminines devant les multiples exigences d'une vie publique absorbant toutes les forces vives de la nation. » Et en effet, toute la dernière partie du livre consacré à la Suisse — heureusement la moins considérable — est de beaucoup la plus faible au point de vue de l'esprit comique dans le dessin. En se refusant d'y introduire des exemples de l'art de Topffer, M. Grand-Carteret a supprimé le meilleur du chapitre. Mais il l'a fait dans la pensée louable de ne point rompre l'unité d'illustration de son ouvrage. Cette illustration effectivement se compose d'estampes anciennes, de pièces humoristiques, de caricatures de journaux reproduites le plus souvent d'après les bois originaux. Mais n'ayant pu se procurer de pièces inédites de l'œuvre de Topffer si universellement connu, l'auteur a préféré s'abstenir.

C'est à l'Allemagne que la part la plus large a été faite. Le texte qui la concerne n'occupe pas moins de neuf chapitres, quand un seul suffit pour l'Autriche et un pour la Suisse.

L'esprit de méthode que je signalais au début, dans le travail de M. Grand-Carteret, s'affirme par le luxe des appendices et des tables qui ajoutent à ce livre, en dehors de sa valeur générale, la valeur spéciale d'un livre document. E. C.

Code du bâtiment. Dictionnaire juridique et pratique de la propriété bâtie : *Lois, usages, coutumes, jurisprudence du bâtiment et du voisinage,* à l'usage des architectes, des entrepreneurs, des ingénieurs, des constructeurs, des agents voyers, des experts, des propriétaires et des locataires, par H. Ravon, architecte, et G. Collet-Corbinière, avocat à la Cour d'appel. Trois forts volumes grand in-8°, contenant de nombreux dessins sur bois. 1er volume A-C en vente. Paris, 1885. Librairie générale de l'Architecture et des Travaux publics. André, Daly fils et Cie, ancienne librairie Ducher: — Prix de l'ouvrage complet : 36 fr.

Nous nous bornons aujourd'hui à annoncer le premier volume de cet important ouvrage, son titre très complet nous dispensant d'une plus longue analyse quant à présent. Qu'il nous suffise de dire que si la forme du dictionnaire — reconnue la meilleure, quand il s'agit de trouver promptement une solution — présentait de grandes difficultés, elles ont été heureusement résolues par la division des matières en un grand nombre de mots génériques, accompagnés d'un index, qui renvoie par un numéro d'ordre au point intéressant de chaque subdivision. Par ce moyen, la durée de toute recherche se trouve considérablement abrégée. L'utilité d'un tel ouvrage pour les praticiens n'a pas besoin d'être démontrée, mais cette utilité n'est pas moindre pour les propriétaires et les grands locataires qui doivent connaître leurs droits et leurs obligations en vue d'éviter les procès. — Le second volume paraîtra à la fin de décembre, le dernier suivra de près.

Nous profitons de l'occasion qui s'offre ici pour annoncer la récente modification apportée à la raison sociale de la « Librairie de l'architecture et des travaux publics ».

L'ancienne et honorable maison Ducher et Cie ne périclite pas entre les mains de MM. André, Daly fils et Cie. En effet, M. André, qui fut l'un de ses intelligents fondateurs, continue à la nouvelle société le concours de sa grande et vieille expérience, et M. Victor Daly, fils de M. César Daly, l'éminent architecte, directeur de *la Revue d'architecture*, est en possession du fonds étendu des connaissances spéciales qui sont essentielles dans la direction d'une librairie vouée à la publication d'ouvrages sur l'architecture. E. C.

La Composition décorative, par Henri Mayeux, architecte du gouvernement, professeur d'art décoratif dans les écoles de la ville de Paris. A. Quantin, imprimeur-éditeur. — Prix, broché : 3 fr. 50.

La *Bibliothèque de l'Enseignement des Beaux-Arts*, publiée sous la direction de M. Jules Comte, inspecteur général des écoles d'art décoratif, vient de s'enrichir d'un nouveau volume appelé à rendre d'inappréciables services aux deux causes, si étroitement liées, de l'enseignement des arts du dessin et du relèvement de nos industries d'art.

Les écrivains qui se sont occupés spécialement de l'art décoratif l'avaient étudié jusqu'à ce jour, soit au point de vue de l'esthétique abstraite, soit à celui d'une ou de quelques branches particulières de l'art : de là, ou des généralités forcément vagues, ou des analyses partielles sans lien avec aucune idée de doctrine, incapables, par suite, de devenir des livres d'enseignement.

Préparé par de longues études spéciales et par des relations journalières avec le personnel des industries d'art, M. Mayeux s'était depuis longtemps préoccupé de donner aux jeunes gens de nos écoles, en même temps qu'aux industriels et à leurs divers collaborateurs, ce livre que tous étaient unanimes à réclamer; professeur dans les écoles de la ville de Paris et dans les écoles professionnelles, il a pu arriver d'année en année à compléter ses premiers cours et à leur donner leur caractère définitif d'unité méthodique.

Posant d'abord les principes pour en détruire ensuite les applications, il étudie successivement la

forme, considérée en soi et dans ses diverses dimensions, puis le décor, pris en lui-même, et les trois principales sources de l'ornement : la nature, l'invention et la géométrie ; il est amené ainsi à réunir la forme et le décor, et à les étudier dans leur connexité.

Après avoir passé en revue les multiples questions qui se rattachent au parti décoratif, à la division des surfaces, au sens dominant, aux apparences, à l'échelle, à la variété, à la similitude, à la contiguïté des motifs, il conclut par des considérations générales sur la fonction des objets d'art, la convenance des sujets et les grandes lois de la composition.

La seconde partie de l'ouvrage est la conclusion pratique des principes posés dans la première : ici, c'est la matière en œuvre qui est tout le sujet : pierre, marbre, bois, fer, cuivre, plomb, zinc, gravure, niellure, dallage, émaux, verres de toutes sortes, stucs, terres cuites, cuirs, papiers peints, tapisseries, étoffes et tissus de tout ordre. M. Mayeux aborde tour à tour les diverses applications de l'art décoratif, entrant dans le détail de chaque industrie, en abordant franchement le côté technique, ne ménageant pas plus la vérité aux réputations consacrées qu'aux tentatives contemporaines. 215 illustrations, toutes de la main de l'auteur, complètent le texte et achèvent de lui donner toute sa clarté.

En ce temps d'articles plus ou moins heureusement venus, M. Mayeux aura eu le rare mérite de faire un *livre*, et un livre qui restera la *grammaire* de la composition décorative, apprécié dans le salon non moins que dans l'atelier. Son volume, le premier de doctrine, est destiné à occuper une place à part dans la si intéressante et si utile collection à laquelle ses débuts remarquables ont valu une récompense exceptionnelle de l'Académie française.

La Renaissance en France, par Léon Palustre. XIIe livraison : la *Bretagne* (2e partie). Paris, A. Quantin, imprimeur-éditeur, 7, rue Saint-Benoît. — In-folio, avec eaux-fortes dans le texte et hors texte. — Prix : 25 francs.

Jusqu'ici la Bretagne passait surtout pour un pays pittoresque; on se plaisait à vanter les découpures de ses côtes, la fraîcheur de ses vallées, la poésie de ses vastes horizons. Quant aux monuments dont cette province est littéralement couverte dans certaines de ses parties, comme la région qui s'étend de Morlaix à Quimper, il n'en était jamais question. On ne paraissait pas soupçonner que là aussi la Renaissance a poussé un vigoureux rameau, que tous les défauts inhérents à l'emploi d'une matière difficile à travailler se trouvaient rachetés par le sentiment de la grandeur et une puissante originalité.

Sous bien des rapports les deux livraisons consacrées par M. Palustre à la Bretagne peuvent donc être considérées comme une véritable révélation. Le premier il a passé en revue la série de constructions pittoresques groupées autour des églises; après l'avoir lu, on sait à quoi s'en tenir sur l'origine de chacune d'elles, aussi bien que sur la manière dont elles se sont successivement développées.

Nous ne pouvons parler de tous les chapitres intéressants, de ceux surtout où il est question des calvaires, des fontaines, des jubés et des vitraux. Pour les derniers, M. Palustre a établi un classement par école qui est le fruit de nombreuses recherches et de voyages répétés. Rennes, Tréguier, Quimper étaient au XVIe siècle des centres actifs où affluaient les commandes des fabriques. On connaît les noms d'un grand nombre de peintres verriers, mais il est plus difficile de faire entre eux la répartition des œuvres existantes. Toutefois les raisons mises en avant pour attribuer à Guillaume Michel, un artiste de Tréguier, les beaux vitraux de Montcontour semblent tellement probantes que la lumière peut être regardée comme faite sur ce point.

De même, ne croyons-nous pas que l'on conteste désormais l'origine bretonne de Michel Colombe. Mais le grand sculpteur dont l'œuvre principale se voit à Nantes avait un grand nombre de collaborateurs que M. Palustre fait connaître. L'un d'eux, Jérôme de Fiesole, a travaillé également à Tours, au tombeau des enfants de Charles VIII qui, en dépit d'une tradition menteuse, n'a rien à voir avec Jean Juste. Du reste, cet artiste n'est pas davantage l'auteur du tombeau de Thomas James dans la cathédrale de Dol. Il n'a fait qu'aider son frère Antoine, le seul à qui son âge permettait, en 1504, de recevoir une commande de quelque importance.

Deux châteaux, en Bretagne, méritaient d'attirer particulièrement l'attention. L'un, celui de Chateaubriant, est contemporain des belles années de François Ier tandis que l'autre, celui de Kerjean, nous ramène au temps de Charles IX. Nous avons donc là pour étudier l'architecture civile des types excellents; si une chose est à regretter, c'est que l'espace dont l'auteur pouvait disposer ne lui ait pas permis de s'étendre aussi longuement qu'il l'aurait voulu sur des monuments de premier ordre et dignes à tous égards de monographies détaillées.

L'illustration comme par le passé a été confiée à M. Sadoux dont l'éloge n'est plus à faire. Aussi nous contenterons-nous de donner la liste des planches. Celles hors texte, toutes remarquables, représentent la fontaine de Saint-Jean du Doigt, le tombeau de François II à Nantes, le tombeau de Thomas James à Dol, le château de Chateaubriant et celui de Kerjean. Quant aux autres, dans le texte, elles font successivement défiler sous nos yeux, outre des détails des tombeaux de Dol et de Nantes, l'entrée du cimetière de Saint-Thégonnec, l'arc de Sizun, le jubé de la Roche-Maurice, le jubé de Quimperlé, le tombeau de Guy d'Espinay à Nantes, le grand escalier de Chateaubriant, diverses parties du château de Kerjean, une porte à Dinan et le château de Carheil.

GÉOGRAPHIE

— Voyages — Mœurs et Coutumes —

Curiosités de l'Allemagne du Nord, par Victor Tissot. Illustrations par Rochling, Lix et Poirson. Un vol. illustré, in-8°. Paris, librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot.

Le premier devoir d'un peuple battu et encore menacé n'est-il pas d'apprendre à connaître ses ennemis? C'est l'Allemagne nouvelle, l'Allemagne d'aujourd'hui, l'Allemagne patriote et guerrière, que M. Victor Tissot nous décrit dans ce volume, dont la lecture s'impose en quelque sorte à la jeunesse française.

Après des tableaux très vivants de Berlin, des récits d'excursions pittoresques et historiques aux environs, à Babelsberg, à Potsdam, M. Victor Tissot nous fait visiter les grands ports de la mer du Nord et de la mer Baltique, puis il nous ramène en Saxe, jusque sur le champ de bataille de Leipzig.

Avant de reprendre sa revanche d'Iéna, la Prusse a étudié pendant trente ans la France; il est temps qu'à notre tour nous étudions la Prusse, telle qu'elle est sortie de nos défaites.

Curiosités de l'Allemagne du Sud, par Victor Tissot. Illustrations par Ginos, Poirson et Rochling. Un vol. illustré in-8°. Paris, librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot.

Ce volume est le complément du précédent. Il conduit les jeunes lecteurs dans les fertiles provinces du Midi, sur les bords du Rhin, où croissent les cathédrales et fleurissent les légendes; de Cologne, nous nous rendons à Berne où M. Tissot nous initie à la vie si curieuse des étudiants allemands; puis nous descendons à Mayence, nous visitons Francfort et nous partons ensuite pour Nuremberg et Munich, où sont entassés les trésors de l'art allemand. De la Bavière nous passons dans le Wurtemberg. C'est l'Allemagne gaie, riante, aimable. Il y a un contraste frappant entre le Nord et le Midi.

M. Victor Tissot, dans ces deux volumes, s'est efforcé de se dégager de toute passion et de tout parti pris, pour présenter à ses jeunes lecteurs un tableau de l'Allemagne *nouvelle* plein de vérité et de réalité.

Les rivages de la France autrefois et aujourd'hui, par J. Girard; illustrations et cartes par l'auteur. In-8° illustré. Paris, librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot.

Aujourd'hui, presque tout le monde va à la mer. Combien y a-t-il de personnes qui n'aient visité au moins une plage? La plage, cette mince région qui n'est ni mer ni terre, ou plutôt qui est alternativement l'une et l'autre, la plage, avec les accidents qui la limitent de chaque côté : grèves, dunes, falaises, lagunes, bancs de sable, récifs, c'est une des parties de la surface terrestre qui attirent le plus notre curiosité. On veut savoir comment et quand ont été coupées ces falaises, creusées ces grottes, étalés ces lits de sable. C'est à ces questions que répond l'auteur de ce livre. Il décrit le littoral de la France depuis les brumes des Pays-Bas jusqu'aux plages ensoleillées que dominent de loin les premiers contreforts des Pyrénées. Il raconte les changements les plus notables subis par cette bande de pays incertaine, variable, mobile et sans cesse façonnée à nouveau par les forces naturelles. Dans des tableaux vigoureusement tracés, il nous montre les vagues, « ces robustes esclaves de l'Océan », déchiquetant les falaises et transportant plus loin les matériaux de ces destructions pour en combler les golfes et les baies.

L'histoire, les vieux parchemins, les vieilles cartes, l'inspection géologique des terrains, et aussi, disons-le, les observations de tous ses devanciers, ont permis à M. Girard de reconstituer à côté du *rivage d'aujourd'hui* le *rivage d'autrefois*, et c'est preuves en main qu'il nous montre comment la configuration de nos côtes a pris un nouvel aspect. Mais la valeur scientifique du travail, proclamée à propos d'une rédaction première qui a servi de base à ce livre, par un juge singulièrement compétent, l'*Académie des sciences*, ne doit pas nous en faire méconnaître l'utilité pratique et le charme. Pour tous ceux qui aiment la mer, c'est une lecture intéressante, on pourrait dire émouvante. Le volume est enrichi de huit cartes comparatives dressées par l'auteur et orné de nombreuses gravures théoriques ou pittoresques.

Constantinople, Smyrne et Athènes, *journal de voyages,* par Paul Eudel. Illustrations de Frédéric Régamey et A. Giraldon. Paris, E. Dentu, 1885. Un vol. in-18.

Ce livre récent est une relation nouvellement publiée d'un ancien voyage. M. Paul Eudel, Mme Paul Eudel, M. Achille Larrey et Mme Achille Larrey firent, en 1872, un tour en Orient; ils séjournèrent quatorze jours à Constantinople, visitèrent Smyrne et Athènes et revinrent à Nantes, leur point de départ, par Brindisi et Paris. M. Eudel tenait journal des faits et gestes de la petite caravane, et il avait, sans préjudice de ses devoirs de voyageur, accumulé assez de feuilles manuscrites pour faire un volume de 400 pages. Telle

n'était point, dans l'esprit de M. Eudel, l'avenir de ces feuilles manuscrites, « simples notes prises à la hâte, destinées seulement à fixer ses souvenirs et dépourvues d'aucune prétention littéraire ». Mais M. Eudel a « cédé aux instances réitérées d'amis trop bienveillants à qui il avait eu l'imprudence de lire quelques passages de ce journal et qui lui ont arraché la promesse de sa publication ». Il y a longtemps, je l'avoue, que je n'avais rencontré cette raison décisive invoquée dans une préface. Mais M. Eudel est un dénicheur de curiosités, et il n'est pas étonnant que, dans ses fouilles et ses recherches artistiques, il ait mis la main sur cet artifice des temps passés.

La pitance des tables d'hôte, la conversation du commis voyageur, les goinfreries de tel pacha et les avidités des mendiants et autres bipèdes parasitaires, constituent la partie instructive et piquante de cette mille et unième relation du banal voyage en Orient.

Ce livre a pourtant une utilité supérieure : il donne l'irrésistible besoin de relire Théophile Gautier.

B.-H. G.

A travers le Zanzibar, par le R. P. Le Roy, missionnaire apostolique; dessins et cartes de l'auteur. Un vol. Paris, Congrégation du Saint-Esprit.

Les conquêtes de M. de Bismark au Zanzibar auraient dû appeler grandement l'attention sur l'œuvre du R. P. Le Roy, s'il n'avait eu le double tort d'être un prêtre et d'être un Français, c'est-à-dire deux nonvaleurs pour la politique ou pour la réclame; heureusement, le R. P. Le Roy n'a travaillé ni en vue de l'une ni en vue de l'autre, car son but est essentiellement désintéressé et utilitaire au point de vue colonial dans le vrai beau sens de la chose. Il se montre habile explorateur, excellent économiste, agréable écrivain, et ce qui n'est pas sans prix, on le vit jouer, au centre de cette mystérieuse Afrique, le rôle que peut et doit y jouer notre race, un rôle purement civilisateur. Le procédé est des plus simples : les missionnaires rachètent et recueillent négrillons et négrillonnes; on les élève, on les instruit, puis, quand l'âge est venu, un brave bonhomme de missionnaire s'en va avec les petites familles naissantes à la recherche d'un pays désert où l'on puisse planter une croix et un drapeau, sûr au moins que les satellites de l'article 7 ne viendront pas s'opposer à leur droit de réunion.

Le R. P. Le Roy a parcouru à peu près les mêmes régions que Stanley, et, après avoir étudié ce dernier, il n'est point superflu, pour l'honneur des blancs (et des noirs aussi!) d'étudier à son tour le R. P. Le Roy. L'un et l'autre ont traversé les identiques pays et les identiques difficultés; où l'indomptable Yankee, riche et terrible, paye sa route par la violence, s'appuyant sur le fusil, chassant presque ses amis; l'humble Français, pauvre et désarmé, paye sa route par la douceur, s'appuyant sur la résignation, apprivoisant presque les anthropophages. Enfin, et ce qui n'est pas le moindre charme, une note gauloise de naïveté humoristique et de poésie intime, que l'on chercherait en vain dans les récits des voyageurs étrangers, se reflète chez le R. P. Le Roy. Sans fanatisme et sans préjugés, il voit juste, avec moquerie et impartialité; il conte bien, avec simplicité, et exactitude. En terminant le livre, on en sort plein d'une sensation bienfaisante en songeant que cette minuscule odyssée a été accomplie par un homme de bien, pour l'amour de Dieu et l'honneur de la France.

AR. AR.

SCIENCES

— Philosophie — Morale —

Les sentiments, les passions et la folie, cinq conférences par M. Amédée H. Simonin. Un vol. in-18. J. Michelet, éditeur. Librairie centrale des sciences, 1885.

C'est à la salle du boulevard des Capucines que M. Simonin, en cinq séances, a développé la fleur de ses lectures innombrables. Il a tant lu, cet homme! et avec un sérieux terrible, il raconte ce qu'il a retenu, ne nous faisant grâce d'aucune citation. Ne vous avisez pas de douter : il a toujours ses autorités sous la main. Il s'est ingénié à composer un salmis, — ou comme on dit à Saint-Cyr, une *Jézabel,* — de toutes les opinions, et, avec cela, il prétend nous faire avaler la quintessence de la psychologie. Il démontre, ou croit démontrer *scientifiquement* l'existence de l'âme, et, pour atteindre un si beau résultat, il évoque pêle-mêle Aristote, Gall, Lamark, Bouchot, Taine, Proudhon, Graham, etc.

Une partie importante du livre s'appelle *Maniopolis,* la cité de la folie. Assez irrévérencieux, M. Simonin y loge l'Institut, le corps politique, enfanté par le suffrage universel, etc. Il n'est ni bien facile ni bien utile de démêler le système de l'auteur, s'il en a un; il a entassé, lui aussi, les compilations; mais il a au moins quelque chose d'intéressant dans certaines parties de son ouvrage. Ce sont les inepties qu'il a repêchées dans les procès-verbaux de l'Institut. Il a fait là un sottisier assez réussi. Est-ce suffisant pour l'excuser d'avoir accumulé quatre cents pages de banalités souvent obscures et de puérilités qui ne sont même pas drôles?

P. Z.

Les vraies bases de la philosophie, par B. Fauq. Un vol. in-18, 2e édition. Paris, Dentu, éditeur. — Prix : 4 francs.

Dans ce volume, l'auteur a fait preuve de plus de patience que de jugement : il a compilé, compilé, compilé un amoncellement de notes, de résumés, sans vue générale, sans critique ni synthèse. Il y a de tout, depuis une sorte d'analyse succincte des idées des principaux philosophes que M. Fauq avoue honnêtement avoir puisée dans le dictionnaire de Franck, jusqu'à une espèce de sommaire d'histoire naturelle et de cosmologie et même un aperçu sur les finances de la République.

Il est assez difficile de reconnaître le but de l'auteur; ce fouillis de connaissances encombre l'esprit; cela ressemble à une boutique de brocanteur; et comme dans la boutique du brocanteur, un chercheur qui a du temps à perdre finirait sans doute par y découvrir quelque lambeau précieux, quelque débris rare.

L'utilité la plus apparente de cette encyclopédie boiteuse est de rassembler une foule de renseignements élémentaires. A qui serviront-ils? C'est trop vulgaire pour ceux qui savent, c'est trop confus pour ceux qui ne savent pas et qui veulent apprendre.

P. Z.

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

Le ministère Clémenceau, par Joseph Reinach. Paris, G. Charpentier et Cie, 1885. Broch. in-18.

On ne fait point de politique ici. Je me demande à quel titre cette brochure d'avant les élections relève de la critique du *Livre*. A moins que l'auteur n'y ait mis des prétentions littéraires et n'ait voulu donner au tribun le parfum de ses anciens lauriers. Je laisse à Dieu le soin de lui sonder les reins, comme dit la Bible en un langage aussi avancé que la chirurgie de notre époque.

Le titre rapproché du nom de l'écrivain nous dit assez la fable du livret. M. Clémenceau a supplanté M. Brisson au ministère, grâce à sa campagne contre la personne et la politique de M. Ferry. A peine au ministère, il est contraint par la force des choses à faire exactement comme ses prédécesseurs et n'apparaît plus que sous la figure d'un traître au parti extrême qui l'a porté au pouvoir. Il tombe sous la coalition des radicaux et de la droite, malgré M. Ferry et son parti, dont l'abnégation et le patriotisme, dans cette occasion imaginaire, arracheraient des larmes à un crocodile.

M. Joseph Reinach a orné son pamphlet de deux épigraphes en grec. Ce n'est pas cela qui en fera un livre plus populaire, mais pourtant M. Joseph Reinach a eu raison. Aimant la grâce comme Tantale aimait l'eau fraîche et les fruits mûrs, il la cherche là où elle est, sans qu'elle cesse d'être le bien d'autrui.

La politique d'un villageois, par André Barbes. Paris, Victor Palmé, 1885. Un vol. in-18.

L'auteur nous le déclare au début de son livre : « *Dieu*, voilà sa religion! *Patrie*, voilà sa politique! » Qui voudra lire le livre connaîtra sa littérature. C'est une collection de petits récits aux allures pamphlétaires, où ce qui est république et révolution est ridiculisée ou traîné dans la boue, et ce qui est monarchie et réaction préconisé et porté aux nues. L'esprit ne manque pas d'ailleurs dans l'invention et dans le style de quelques-unes de ces historiettes. Je ne juge point les idées et les opinions de M. André Barbes. Ceux qui s'en trouveront offensés ne seront pas en peine pour lui répondre. Un parti n'a rien à envier à l'autre en fait d'aménité de langage et de courtoisie dans la polémique. Pour moi, je n'ai qu'à constater ici que le ton bonhomme et d'une simplicité voulue qu'apporte l'écrivain n'arrive que de loin en loin à l'accent prudhommesque benoîtement, mais si ordinaire dans cette sorte d'ouvrage. B.-H. G.

La Traite des Vierges à Londres, par Yves Guyot. Un vol. in-18. Paris, 1885. Bibliothèque Charpentier.

Pendant huit jours — une éternité à Paris, — il n'a été parlé, en ce dernier mois de juillet, que des *Scandales de Londres;* une tourbe d'aboyeurs, dont le nombre a été à peine entamé par l'application de la récente loi sur les récidivistes, parcourait les rues de la grande ville en harlant : *les Scandales de Londres!* trois placards à 10 cent., traduction d'articles parus dans la *Pall Mall Gazette* de Londres. Ces articles ont mis toute l'Angleterre en émoi en lui révélant un mystère qui était le secret de Polichinelle, c'est-à-dire que la capitale du Royaume-Uni n'échappe pas plus que les autres grandes villes de l'ancien et du nouveau monde aux désordres et aux crimes d'une effroyable débauche. *Les va-nu-pieds de Londres. La pudique Albion, les Nuits de Londres*, par M. Hector France, et *la Rue à Londres* de Jules Vallès nous avaient laissé ignorer bien peu de chose de la corrup-

tion et des vices de l'œuvre de chair au pays biblique. M. Yves Guyot a voulu qu'on gardât mémoire de cet incident, il a tiré les articles de la *Pall Mall Gazette* de l'humilité du placard et les a élevés à la dignité du livre. Il étudie ensuite les conséquences au point de vue législatif de la campagne entreprise par le journal anglais et consacre enfin deux chapitres à l'examen critique de la loi et de la police des mœurs relativement aux mineures et à la protection dont elles sont l'objet en France et en Belgique. Il n'est question que des mineures avec un *e* muet, en effet, dans ce volume. Il est regrettable que M. Yves Guyot, dont je ne discuterai pas les solutions d'un libéralisme inquiétant, mais cherchées de bonne foi, n'ait pas accordé une égale sollicitude à la question tout aussi grave de la protection des mineurs sans *e* muet qui sont, aux abords des lycées, poursuivis de la façon la plus abominable par la plus ignoble prostitution sous la tolérante protection de la police. E. C.

A l'ordre du jour, par Paul Bert. Un vol. in-18. Paris, 1885. Paul Ollendorff, éditeur. — Prix : 3 fr. 50.

C'est un travers commun à la plupart des hommes célèbres que de s'imaginer que rien de ce qu'ils disent, rien de ce qu'ils écrivent ne doit se perdre. Ils croient aisément que le moindre de leurs soupirs vaut pour le vulgaire public un cri d'éloquence. M. Paul Bert s'est laissé persuader que la menue monnaie courante d'un *leader* politique mérite d'être échangée contre un bel écu sonnant. Aussi a-t-il recueilli, comme un médaillon, dans un volume à trois francs cinquante, les diverses harangues qu'il eut l'occasion de prononcer ici ou là, — à l'inauguration de l'École alsacienne, sur la tombe de Gambetta, en de nombreux banquets, etc.

Il alléguera que ces toasts et ces discours résument ses idées politiques; il essaye même d'imposer une raison d'être à ce livre en le divisant en parties distinctes, ayant chacune un objet propre. — *Gambetta*, — *Éducation publique*, — *Questions religieuses*, — *Questions militaires*, — *Politique*.

Malgré tout, ce livre n'est pas *fait*. Il reste un recueil de fragments plus ou moins démodés, peu digne de l'importance de son auteur, insuffisant pour instruire, parce qu'il ne présente que des idées aujourd'hui vulgaires; incapable d'attacher parce que le style en est terre à terre, sans éclat, sans imprévu, sans relief.

Prononcées dans le milieu même auquel elles devaient naissance, dans les circonstances précises qui les provoquaient, et dites sur le ton de l'improvisation, ces allocutions ont produit leur effet, tout leur effet. C'était une entreprise inopportune de leur faire subir l'épreuve de la réimpression. Nous regrettons que M. Paul Bert ne s'en soit pas gardé.

P. Z.

SCIENCES NATURELLES, PHYSIQUES, MATHÉMATIQUES

— Sciences occultes —

— Sciences appliquées à l'industrie — Technologie —

L'évolution du règne végétal. *Les phanérogames*, par M. de Sporta, correspondant de l'Institut, et M. A.-F. Marion, professeur à la Faculté des sciences de Marseille. 2 vol. de la *Bibliothèque scientifique internationale* avec 136 figures dans le texte. Paris, Félix Alcan, 1885.

Ces deux volumes impatiemment attendus font suite au volume consacré par les mêmes auteurs aux *cryptogames* et qui appartient à la même collection. Ils résultent de l'application au règne végétal des doctrines de sélection, de concurrence vitale et d'évolution que l'on résume aujourd'hui sous le nom de darwinisme. A priori, indépendamment de toute expérience, ces doctrines conduiraient à enseigner que tous les végétaux sont issus de quelques types fort simples, lesquels se trouvent réalisés, à l'exclusion de tous autres, dans les terrains les plus anciens et que, à mesure que de nouveaux terrains se sont déposés, les végétaux se sont transformés graduellement, en se spécialisant et se compliquant de plus en plus.

Nos auteurs nous montrent, par de longues et attentives discussions, que les choses se sont effectivement passées ainsi, et cette vérification du darwinisme n'est pas moins importante que celle qui nous est fournie par l'ensemble du règne animal. La tâche était fort ardue, car les documents fournis par la géologie sont encore bien incomplets.

L'évolution une fois admise comme loi universelle de la nature, de nouveaux problèmes s'imposent. Cette évolution tend-elle vers un état définitif et stable, ou bien est-elle absolument livrée aux hasards cosmiques ? Nous en apprenons le mode, le comment; mais quel en est le pourquoi, et d'abord a-t-elle un pourquoi ? Le pourrait-elle, cette évolution, suivant une fatalité aveugle ou sous la pression de puissances intelligentes ? Ce sont là des questions que ne se posent pas encore les savants spéciaux, mais que l'on

ne tardera pas à se poser dès que l'étonnement causé par la découverte de l'évolution aura cessé. Dr L.

Histoire des sciences mathématiques et physiques, par M. Maximilien Marie, examinateur d'admission à l'École polytechnique. Tomes V et VI. Paris, Gauthier-Villars, 1884 et 1885.

Nous avons déjà signalé l'an dernier, avec l'attention qu'elle mérite, cette très savante publication. Les deux volumes que nous avons en mains traitent de Huyghens à Newton et de Newton à Euler; ils comprennent, par conséquent, la découverte des principes de la physique et de la mécanique moderne et celle du calcul différentiel et intégral. Les précédents volumes étaient précieux pour les érudits, ils nous enseignaient d'anciennes méthodes abandonnées ou perdues de vue; ceux-ci nous font assister à la découverte des bases définitives de la science. Trois grandes figures apparaissent dans cette période et brillent du plus vif éclat : Huyghens, Newton et Leibniz.

On ne peut pas dire que Huyghens ait été un savant méconnu, mais il n'avait pas encore été apprécié à sa vraie valeur. Peu s'en fallut que Huyghens ne rendît Newton inutile en résolvant les problèmes les plus ardus que celui-ci devait aborder. Sa théorie de la lumière est supérieure à celle de Newton, ainsi qu'on l'a tardivement reconnu.

Newton fut un expérimentateur de premier ordre et un mathématicien tout à fait hors ligne, mais un piètre philosophe et un homme d'une moralité scientifique assez basse. Ses relations avec plusieurs de ses contemporains et surtout avec Leibniz nous montrent un caractère envieux et souverainement injuste. Il n'est personne qui n'ait entendu parler de la revendication que les partisans de Newton, aidés de Newton lui-même, firent contre Leibniz au sujet de la découverte du calcul différentiel. M. Maximilien Marie nous met sous les yeux les principales pièces du procès et l'on voit clairement que Leibniz est le seul auteur de cette magnifique découverte qu'il a publiée aussitôt conçue, sans réserves, avec les défauts d'une invention à son premier jet. D'autre part, on ne peut douter que Newton ne fût avant Leibniz en possession d'une méthode infinitésimale inférieure à celle de ce dernier, méthode dont les disciples de Newton eux-mêmes ne se sont pas servis à cause de cette infériorité, mais qui permettait à ce rude jouteur de lutter victorieusement dans les tournois scientifiques et de résoudre tous les problèmes que Leibniz posait aux mathématiciens. Seulement Newton avait cru habile de cacher son instrument, afin de paraître plus fort, et il ne le fit connaître que lorsque la divulgation en était devenue inutile. Le calcul des fluxions de Newton n'est autre chose que le calcul différentiel de Leibniz vu sous un jour étroit et indirect.

Il ne faudrait pas conclure de ce jugement que Leibniz fût un plus grand mathématicien que Newton. Il fit là plus grande découverte mathématique de tous les temps, mais cette découverte appartient à la philosophie plus qu'à la science strictement dite, et l'on ne voit pas que Leibniz, dans l'étude de questions spéciales, ait montré la rigueur et la profondeur dont Newton était coutumier. Dr L.

Le Pétrole. *Son histoire, ses origines, son exploitation dans tous les pays du monde,* par Fernand Hue. Un vol. in-12 orné de gravures et d'une carte. Paris, Lecène et Oudin, 1885.

Il n'y a pas de produit industriel récent plus connu et dont l'usage se soit plus rapidement et plus généralement répandu que le pétrole. S'il avait paru dans la pratique domestique un siècle plus tôt, il aurait eu l'honneur d'inspirer un poème à l'abbé Delille. Il méritait bien tout au moins un livre spécial qui, n'ayant plus à nous révéler ses avantages économiques et ses inconvénients, nous instruirait de son histoire, nous dirait en quels lieux on l'exploite et quel est le mode d'exploitation de ses gisements.

Ce livre, qui n'existait pas, existe maintenant. M. Fernand Hue y raconte l'histoire scientifique du pétrole, son origine, sa composition, sa formation, son raffinage, décrit ses gisements dans les deux Amériques, à la Trinité, le signale en Roumanie, en Galicie, en Italie, en Allemagne, en France, en Alsace, en Égypte, en Algérie, abondamment en Asie, etc.; toutes les questions qui s'y rattachent y sont discutées ou résumées. C'est un travail complet sur la question.

E. C.

SCIENCES MÉDICALES

L'année médicale, par le Dr Bourneville. Sixième et septième année. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1884 et 1885. — Prix de chaque année : 4 francs.

Ces annuaires que M. Bourneville rédige avec la collaboration des rédacteurs ordinaires du *Progrès médical* ne font pas double emploi avec les journaux de médecine. Beaucoup de travaux, la plupart même des travaux sérieux concernant les sciences médicales, ne sont jamais des actualités, ne traversent jamais l'horizon des journaux et ne sont pas signalés par ceux-ci. Les mémoires originaux sur des questions

spéciales sont consignés dans des recueils de mémoires qui ne sont pas consultés par le public et seraient perdus pour la généralité des lecteurs, si des résumés comme l'*Année médicale* ne venaient en révéler l'existence et le contenu.

Ces deux volumes nous tiennent particulièrement au courant des progrès incessants qui se font dans l'anatomie, spécialement celles du cerveau, du système nerveux et de l'œil, ainsi que des nouvelles méthodes opératoires. Nous y trouvons aussi le résumé des innombrables études qui se poursuivent sur les *microbes*, dans les laboratoires de tous les pays. On connaît, avec incertitude encore, les microbes de toutes les maladies réputées infectieuses ou contagieuses; mais, de plus, on a découvert aussi que certaines affections qui n'avaient jamais passé pour transmissibles : la pneumonie franche, par exemple, sont occasionnées par les microbes.

Les nouveaux médicaments qui avaient été un peu négligés dans les années précédentes sont traités cette fois avec un soin suffisant. A la fin de chaque volume se trouve une revue contenant des notices nécrologiques sur les savants du monde entier.

Médecine et mœurs de l'ancienne Rome, d'après les poètes latins, par le Dr Edmond Dupouy. Un vol. in-18 de 430 pages. Paris, J.-B. Baillière, 1875. Prix : 4 francs.

Le Dr Dupouy, en entreprenant ce travail, paraît s'être proposé d'abord simplement de combler une lacune dans l'histoire de la médecine; puis il s'est donné pour but spécial de rechercher les rapports des maladies des anciens Romains avec leurs mœurs et habitudes, principalement les excès alcooliques et vénériens, qui ont joué un rôle considérable dans l'histoire de nos ancêtres. Peu à peu il s'est laissé entraîner par son sujet, et la description des mœurs est devenue son objet principal. Personne ne s'en plaindra, car les documents vraiment médicaux qui sont cachés dans les poètes latins tiendraient en quelques pages, tandis que ceux qu'ils nous fournissent concernant les mœurs de leurs contemporains ont une importance énorme. M. le Dr Dupouy n'a assurément rien trouvé d'absolument neuf; quiconque lit facilement le latin difficile des auteurs non classiques est familiarisé avec ce que M. Dupouy n'a pas la prétention de nous révéler; mais les lettrés de cette catégorie sont, quoi qu'on puisse penser, singulièrement rares. Les traductions sont de peu de secours, car les traducteurs, n'osant tout dire en français, restent fort loin de leurs textes. M. Dupouy, écrivant pour des médecins ou du moins pour un public accoutumé au langage médical, pouvait et devait se dispenser de tenir compte des sentiments de pudeur admis dans le langage littéraire, mais que le langage technique ne comporte point. Son livre est un complément nécessaire de l'histoire romaine que nous avons tous apprise.

Dr L.

La médecine nouvelle. Médecine et pharmacie usuelle, par O. Dubois, 17e édition. Paris, chez l'auteur. Prix : 1 fr. 50.

Ce volume, désagréablement imprimé sur mauvais papier, ne justifie nullement son titre. C'est de la médecine ordinaire, terre à terre, telle qu'on l'enseignait il y a quinze ans; l'auteur s'est peu soucié de se tenir au courant de la science. La seule chose intéressante dans ce livre, c'est qu'il est arrivé à sa dix-septième édition, ce qui prouve que les entreprises de médecine populaire sont lucratives. Le titre : *Médecine nouvelle* pousse à la vente du volume et le volume pousse à la vente des médicaments portant la signature de O. Dubois ou de ses amis.

Dr L.

SCIENCES MILITAIRES

Souvenirs anecdotiques de la guerre de 1870-1871, par Léopold Doussaint, avocat à la cour d'appel de Paris. Ouvrage posthume. Préface de Narcisse Leven, avocat, conseiller municipal de Paris. Deux vol. in-18. Paris, 1885, librairie des *Publications populaires*. — Prix : 7 francs.

La guerre de 1870 a fait appel à tous les héroïsmes, à tous les dévouements. Quand nos armées régulières eurent été anéanties ou traînées en captivité, on vit, à l'appel d'un homme qui ne désespéra jamais, surgir du sol des armées nouvelles, plus nombreuses que l'ancienne armée impériale, mais auxquelles il manquait malheureusement des cadres et l'instruction militaire. D'officiers, il n'y en avait plus; aussi toutes les classes de la société concoururent-elles au recrutement des chefs de nos légions improvisées. Nous devons à ces fatales circonstances plus d'un écrit, plus d'une relation sur cette campagne, que des officiers de profession n'auraient eu ni le loisir ni l'envie de faire paraître. De ce nombre est l'ouvrage posthume de M. Doussaint, que son patriotisme décida à quitter le barreau pour remplir les fonctions d'intendant auxiliaire. L'auteur ne destinait pas ces souvenirs à la publicité et il est mort sans qu'ils aient vu le jour; c'est donc au zèle de M. Narcisse Leven que nous devons de lire ces intéressants mémoires, qui, écrits au courant des événements,

nous donnent une idée exacte de l'état dans lequel se trouvait la France à cette époque.

L'auteur est entré en fonctions le 4 novembre 1870, à l'armée de la Loire; il a suivi cette armée dans ses premiers succès comme dans ses revers. Il a été ensuite attaché à l'armée de l'Est et a été interné en Suisse avec ses malheureux débris.

Pendant cette longue et douloureuse période, qui n'a pas été cependant sans quelques éclaircies, il a mené la vie fatigante du bivouac dans des conditions climatériques extraordinaires. Ce qu'il faut rechercher dans son récit, ce ne sont pas des descriptions d'opérations militaires et de marches stratégiques; M. Doussaint s'est gardé de ce travers, laissant à d'autres plus autorisés le soin d'expliquer ou de justifier nos manœuvres. Son livre est, au contraire, un livre absolument *vécu*, pour nous servir de ce barbarisme; il nous initie à tous les détails de l'existence en campagne : avec lui on se bat, on campe, on marche et on souffre; et l'auteur pourrait s'appliquer le vers bien connu du poète latin : *homo sum*, car, plus que nul autre, il nous fait connaître par le menu les impressions du soldat. Ajoutez à cela quelques aperçus généraux sur la politique, la manière dont on faisait la guerre, l'hospitalité des Suisses, bienveillante, mais aussi quelque peu intéressée, et l'on aura idée de ce que sont ces souvenirs anecdotiques, desquels on pourra dire *Indocti discant et ament meminisse periti.* C. M.

La prochaine guerre, *la Revanche*, par le général X... Quatrième édition. Un vol. in-18. Paris, A. Lévy; 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Le succès immense obtenu, il y a quelques années, par la fantaisie militaire intitulée *la Bataille de Dorking*, a suscité à ce livre de nombreuses imitations. Il va sans dire que dans la plupart de ces œuvres quasi-romanesques la France jouait toujours un rôle très actif, et que, dans celles qui sont écloses chez nous, elle remportait, comme autrefois au cirque olympique, invariablement la victoire. Le livre qui paraît aujourd'hui sous la signature de M. le général X... appartient à cette catégorie de guerres hypothétiques; il se distingue toutefois des précédents par un caractère à la fois sérieux et politique.

L'auteur a pris texte de son titre pour nous donner un exposé assez complet de l'état de nos forces militaires comparé à celui des États limitrophes, qui tous, suivant lui, doivent participer à la prochaine guerre. Outre cette analyse des moyens d'action des belligérants, il a cru devoir accompagner ces considérations militaires d'une étude sur nos frontières et notre système défensif. Jusqu'ici c'est très bien, et il peut se faire, quoique nous en doutions, que, malgré ce mélange du vrai et du faux, de la réalité et de la fiction, il puisse résulter, pour le lecteur, une connaissance plus ou moins parfaite de la situation stratégique de notre pays.

Mais où l'auteur semble avoir complètement dévié de son sujet, c'est quand il déclare ouvertement que si l'Allemagne est le péril du dehors, l'orléanisme est le danger intérieur et *tutti quanti*. Pour nous, cette dernière affirmation nous semble complètement étrangère à la question, et nous ne saisissons pas bien quel rapport elle peut avoir avec *la Revanche*.

Pour en revenir à l'histoire de la prochaine guerre, elle nous donne décidément cette revanche, mais non sans que nous ayons été à deux doigts de notre perte. Passons sur les complications diplomatiques et militaires qui émaillent cette campagne de haute fantaisie et arrivons à ce qui constitue la deuxième partie du volume : la célébration à Paris du grand anniversaire de 1889, au milieu des délégués de tous les États de l'Europe centrale, devenus autant de Républiques. Ici nous tombons dans l'extraordinaire; l'auteur, enfiévré, passe de la description des fêtes du 14 juillet, à cette époque, au récit rétrospectif de la prise de la Bastille; puis, animé de plus en plus du souffle prophétique, il termine en présentant *un historique succinct des démocraties nouvellement nées* (n'oublions pas que nous sommes en 1889), *qui, avec leur grande sœur la France, forment la famille des peuples et assurent le triomphe de la Révolution.*

On voit donc, comme nous le disions en commençant, que ce livre a deux aspects, l'un militaire, l'autre politique, et nous craignons bien que l'un de ces deux points de vue ne fasse tort à l'autre. C. M.

La Guerre moderne, par V. Derrécagaix, colonel d'infanterie, breveté, commandant en second à l'École supérieure de guerre. Première partie : Stratégie. Un fort volume in-8° avec atlas. Paris, L. Baudoin, 1885. — Prix : 10 francs.

La librairie militaire Baudoin vient de faire paraître un ouvrage qui présente un réel intérêt au point de vue des sciences militaires. Dû à la plume du commandant en second de l'École supérieure de guerre, ce volume contient, sur une forme pratique, les doctrines sur l'art de la guerre qui ont cours actuellement dans notre grande académie militaire. Par ses études spéciales et par les emplois qu'il a occupés, l'auteur a été conduit à se tenir au courant des tendances militaires des états-majors des armées européennes. Il a été frappé, comme tant d'autres, des manifestations qui se produisaient sur l'organisation et la conduite des armées, notamment en Allemagne, où les livres des colonels Blume et von der Goltz, publiés après ceux de Verdy du Vernoy, de Schellendorf, von Scherf, etc., témoignaient, dans ces dernières années, d'une activité intellectuelle toujours en éveil. Il a pensé qu'il était temps d'affirmer aussi dans notre armée les convictions nouvelles qu'ont fait naître à la fois l'expérience des guerres les plus récentes et les remarquables progrès de l'armement.

Partant de cette idée, l'auteur de *la Guerre moderne* s'est demandé quels pouvaient être, à notre époque, les principes d'art militaire susceptibles de constituer un corps de doctrines. Répudiant les méthodes surannées des anciens traités sur la matière, évitant d'un autre côté les formes vagues, indécises et l'exposi-

tion souvent peu méthodique des écrivains allemands, il a cherché à donner à son œuvre un caractère national, un sentiment essentiellement français et patriotique.

D'une grande ampleur de vues, d'une élévation de pensées s'inspirant souvent des théories allemandes, l'ouvrage soumis aujourd'hui à l'appréciation du public a une portée philosophique, une originalité personnelle et des aperçus qui n'échapperont probablement pas au lecteur.

La Guerre moderne contiendra deux parties formant deux volumes. Le premier, qui vient de paraître, traite de la stratégie; le second traitera de la tactique. Tous les deux ont pour point de départ le cours qui a été professé à l'École supérieure de guerre par l'auteur, pendant son premier passage dans notre grand établissement d'instruction militaire.

Comme méthode d'exposition, le colonel a adopté la série rationnelle des opérations qui incombent à une armée moderne, depuis son organisation jusqu'au jour de sa première bataille décisive, puis, jusqu'au moment de la poursuite ou de la retraite. Convaincu que les meilleurs enseignements ne peuvent se passer des leçons de l'histoire, il a étayé ses préceptes d'exemples pris dans les campagnes les plus célèbres et les plus récentes. Celle de 1870, surtout, semble avoir été le fond de ses études et nos principales batailles, *racontées avec des détails inédits jusqu'à ce jour*, offriront, sans nul doute, aux officiers de notre armée l'occasion et le moyen d'étendre leurs connaissances tactiques. Des croquis clairs, peu chargés, sobrement dessinés, réunis dans un petit atlas de format commode, permettent de suivre pas à pas les opérations qui ont été prises pour modèle.

Nous ne pouvons donner ici le détail des questions multiples développées dans les trois chapitres formant les divisions de ce premier volume. Disons seulement d'une manière générale que le premier est relatif à l'organisation des armées, le deuxième à la préparation de la guerre, le troisième aux opérations offensives et défensives.

Les nombreux exemples donnés à l'appui de chacun des principes posés par l'auteur et traités d'une façon toute spéciale donnent à la lecture un très grand attrait et font, de cet ouvrage, une étude à la fois historique et didactique. C. M.

Lettres sur la cavalerie, par le général-prince de Hohenlohe. Traduites par E. Jaeglé, professeur à Saint-Cyr. Un vol. in-8°. Paris, Hinrichsen, éditeur, 1885. — Prix : 4 francs.

Cédant aux conseils de ses amis, le général-prince de Hohenlohe s'est décidé à publier le résultat des études militaires qu'il a faites pendant les trente-cinq ans qu'il a passés dans l'armée. Les positions successives, toutes de choix, qu'il a occupées, soit pendant la paix, soit pendant la guerre, donnent à ces *souvenirs* une importance toute particulière; de plus, en adoptant la forme de lettres, l'auteur a su racheter par un certain cachet de familiarité le caractère un peu technique de la plus grande partie de ses aperçus. Les événements de la guerre de 1870 y tiennent naturellement une place considérable, et on lira avec intérêt les appréciations diverses inspirées à ce vétéran par les différentes fonctions qui ont incombé à l'arme de la cavalerie pendant cette guerre.

L'auteur n'a pas suivi d'ordre bien logique dans son étude. Il semble qu'il ait jeté ses souvenirs et ses réflexions sur le papier au fur et à mesure qu'ils se présentaient à son esprit. Cependant, sous le rapport de la cavalerie, il a abordé la plupart des sujets qui passionnent en ce moment les cercles militaires, et son livre fournira un utile élément de discussion à ceux qui s'occupent de bien définir le rôle de la cavalerie dans les guerres futures.

Les *Lettres sur la cavalerie* ont paru, dans le texte allemand, il y a plus d'un an; elles ont été suivies des *Lettres sur l'infanterie* et des *Lettres sur l'artillerie*, ouvrages conçus dans le même ordre d'idées et qui forment une trilogie relative aux trois armes. La traduction des deux derniers volumes est annoncée; leur ensemble constituera une œuvre d'un caractère original et des plus intéressantes. C. M.





Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois. — Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES ; *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français. — Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province. — Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX : *Procès de presse et de librairie.*

DOCUMENTS OFFICIELS

INSTITUT

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE DES CINQ ACADÉMIES

Suivant la tradition, les cinq académies, dont l'ensemble forme l'Institut, se sont réunies le 24 octobre en séance publique, pour célébrer le quatre-vingt-dixième anniversaire de la fondation de ce corps illustre.

La séance a été présidée par M. Bouguereau, président de l'Académie des beaux-arts, assisté de MM. Camille Doucet, Ernest Desjardins, Bouley, Geffroy et H. Delaborde, délégués des autres académies. Dans son discours, M. Bouguereau a tracé avec beaucoup de précision et d'éclat le caractère propre à chacune des cinq académies.

M. Bouguereau a ensuite passé la revue funèbre des membres que l'Institut a perdus dans l'année, et indiqué d'un trait la physionomie si diverse des célèbres défunts : Victor Hugo, About, de Noailles, Quicherat, Egger, Baudry, Léon Renier, Dupuy de Lôme, Serret, Rolland, Desains, Tresca, Milne-Edwards, Bouquet, Robin, du Sommerard, Ballu, E. Perrin, Vuitry et Bonnet.

Après la proclamation du grand prix biennal qui a été décerné à M. Brown-Séquard, l'éminent physiologiste, et du prix Volney (linguistique) qui a été attribué à M. H. Schuchardt, professeur à Gratz (Autriche), pour son ouvrage intitulé : *Slawo-deutsches und Slawo-italienisches*, ont commencé les diverses lectures faites par M. Vacherot sur *Fénelon à Cambrai d'après sa correspondance*, et Gaston Boissier, sur *Un amateur d'objets d'art à la fin de la République romaine.* La lecture que devait faire M. Paul Bert sur la *Vivisection* n'a pas eu lieu et la séance s'est terminée par l'audition d'une étude du regretté M. Egger sur *la Critique chez les Grecs.*

ACADÉMIE FRANÇAISE.

— L'Académie française, dans sa dernière séance, a procédé au renouvellement de son bureau pour le dernier trimestre de l'année 1885.

M. Cherbuliez a été nommé directeur et M. Duruy chancelier.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 18 septembre.

Ouvrage présenté. — Clermont-Ganneau : *Recueil d'archéologie orientale*, t. II, liv. I.

Lecture. — Casati : Mémoire sur les monuments étrusques.

Communication. — Ch. Robert : Dissémination et centralisation alternatives de la fabrication monétaire depuis la période gauloise jusqu'au commencement de la seconde race.

Séance du 25 septembre.

Communications. — Bergaigne : Dates exactes de quelques hymnes de Rig-Véda. — Delisle : Fac-similé d'une bulle du pape Serge IV de l'année 1101. — Clermont-Ganneau : Inscriptions datant des croisades. — Schwab : Coupes magiques contenant des inscriptions araméennes et remontant au Ve siècle.

Séance du 2 octobre.

Ouvrages présentés. — De Grammont : *Relations entre la France et la régence d'Alger au* XVIe *siècle.*

— Savio : *Studii storici sul marchese Guglielmo III di Monferrato ed i suoi figli.*

Lecture. — Bertrand : L'âge de pierre, l'âge de bronze et l'âge de fer.

Séance du 9 octobre.

Ouvrage présenté. — De Nadaillac : *De l'affaiblissement progressif de la natalité en France.* — Molinier : *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Toulouse*, t. VII.

Lecture. — Bertrand : L'âge de pierre.

Communication. — D'Arbois de Jubainville : Rapports qui existent entre les langues celtique, latine et germaine.

Séance du 16 octobre.

Ouvrages présentés. — Debidour : *L'impératrice Théodora, étude critique.* — Maspero : *Mémoires de la mission archéologique française au Caire.* — Landelle : *Œuvres choisies de Letronne.* — Bréal : *Annuaire de la faculté des lettres de Lyon.* — De Beaucourt : *Histoire de Charles VII*, t. III.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 19 septembre.

Ouvrage présenté. — Monod : *De l'administration de l'hygiène publique à l'étranger et en France.*

Lectures. — Sayons : Villehardouin et le caractère morale de sa *Chronique.* — Baudrillart : Condition économique des populations agricoles de l'Anjou.

Séance du 26 septembre.

Lectures. — Chéruel : Tentatives de Louis XIV pour se faire élire empereur d'Allemagne. — Boutarel : Le papier et les industries qui s'y rattachent.

L'auteur passe d'abord rapidement en revue l'outillage des travaux manuscrits de la papeterie et de l'imprimerie. Au cours de cet exposé, quelques chiffres se dégagent de la comparaison des différents peuples, en ce qui concerne la production générale des plumes, des crayons, des caractères d'imprimerie et des planches héliographiques.

De l'examen de ces diverses parties de l'outillage, il résulte pour l'auteur que, comme production annuelle et universelle, la fabrication des plumes métalliques peut atteindre le chiffre de 20 millions de francs, et la fonte des caractères une somme à peu près égale. Pour les crayons de mine, la quantité produite annuellement, à des prix variables suivant la qualité, doit être de 200 millions de pièces. Quant à l'héliogravure, si l'on en juge d'après la maison Gillot, qui grave annuellement plus de 30,000 dessins, Paris, avec les trente maisons qu'il compte déjà dans cette industrie, devrait, en vertu du même coefficient généralisé, arriver à une production de 900,000 planches par an. Si, en Amérique, en Angleterre et en Allemagne, on admet une égale activité, on se trouve, rien que pour ces trois pays, en présence d'un nombre annuel de clichés qui atteint presque 3 millions.

Le capital engagé dans le matériel précité n'atteint pas un chiffre très élevé, comparativement aux grands appareils que nécessitent la fabrication du papier et son impression. Sans avoir égard à la production asiatique, sur laquelle les données manquent, l'outillage de la papeterie, y compris les constructions qui l'abritent, doit représenter dans le monde civilisé environ 1 milliard de capital. Si l'on y ajoute un fonds de roulement d'une valeur égale, on arrive à un total de 2 milliards qui grève les frais généraux d'une dépense annuelle de 200 millions pour l'intérêt et l'amortissement. Le matériel du tirage typographique est sans doute d'une valeur égale.

Des appareils aussi puissants impliquent, dans la fabrication du papier et dans les matières dont il est la première élaboration, des quantités que les vieilles statistiques n'ont jamais connues, et qui ont leur raison d'être dans l'extension qu'a prise la civilisation europenne depuis cent ans. Pour ne citer qu'un exemple, aux États-Unis, où la production du papier était nulle au commencement du siècle, elle a, en 1883, dépassé 500,000 tonnes.

En Europe, le progrès a été aussi très sensible, puisque la papeterie y est arrivée à produire 1 million de tonnes par an.

Pour répondre à une fabrication aussi active, il a fallu que la matière première se multipliât dans la même proportion. Or la production du chiffon, malgré l'augmentation de la population et l'extension du bien-être, ne peut guère dépasser 800,000 tonnes par an.

Ce n'est plus même la moitié de la consommation de la papeterie, qui a dû chercher ailleurs ce dont elle avait besoin pour combler ce déficit. Elle l'a trouvé en partie dans le vieux papier, en partie dans la paille et le bois, et enfin, pour les produits d'une qualité supérieure, dans un végétal plus récemment éprouvé, l'alfa, qui est celui qui peut le mieux se substituer au chiffon.

L'industrie du papier, en Europe et en Amérique, doit maintenant employer pour 500 millions de francs de ces différentes matières premières, dans lesquels le chiffon figure à lui seul pour plus de 350 millions, la paille et le bois pour 20 millions, le vieux papier et l'alfa pour 100 millions. A ces évaluations de provenances diverses, il faut ajouter le prix du combustible et des produits chimiques employés pour la fabrication.

La première élaboration de toutes ces substances peut donner 1,500,000 tonnes de papier, dont le prix de revient ne doit pas être inférieur à 1 milliard de francs.

Sur ces 1,500,000 tonnes, il faut en prélever environ 120,000 pour le papier à écrire, d'une valeur approximative de 160 millions, y compris l'encre qu'il nécessite.

Pour le papier à imprimer, la consommation est au moins quadruple : 80,000 tonnes pour la librairie, 300,000 tonnes pour les publications périodiques et 120,000 tonnes pour les imprimés des services administratifs publics et privés. Y compris l'encre et la

seconde élaboration provenant de l'imprimerie, ces trois catégories doivent atteindre, comme valeur, un total de 1,740 millions de francs.

Séance du 3 octobre.

Ouvrages présentés. — Lambertico : *Rapport sur la revision du tarif des douanes, applicable aux produits agricoles.* — Barthélemy Saint-Hilaire : *Traduction d'Aristote*, t. XXV.

Lecture. — M. Block : Les facteurs de la production et la participation des ouvriers aux bénéfices.

Séance du 10 octobre.

Ouvrage présenté. — Cerise : *La lutte contre l'incendie avant 1789.*

Lecture. — M. Block : La participation aux bénéfices.

Séance du 17 octobre.

Ouvrages présentés. — Garrisson : *Les suicides dans l'antiquité et dans le moyen âge.* — Coste : *Institutions monétaires de la France avant et après 1789.* — Gibon : *Le patrimoine de l'ouvrier.* — Belot : *De la révolution économique et monétaire qui eut lieu à Rome au milieu du IIIe siècle avant l'ère chrétienne et de la classification générale de la société romaine avant et après la première guerre punique.*

Lecture. — Baudrillart : Les populations agricoles de l'Anjou.

— L'Académie des sciences morales et politiques vient de juger le concours du prix Joseph d'Audiffret, en faveur de l'ouvrage le plus propre à faire connaître et aimer la patrie.

Une récompense de 3,000 francs a été accordée à M. Babeau, pour l'ensemble de ses ouvrages : 1° *la Vie rurale dans l'ancienne France;* 2° *les Voyages en France, depuis la Renaissance jusqu'à la Révolution;* 3° *la Ville sous l'ancien régime;* 4° *l'École de village pendant la Révolution.*

ÉTRANGER

Suisse. — L'Université de Genève décernera un prix de *deux mille* francs à l'auteur du meilleur mémoire sur la question suivante :

Examen critique de la thèse d'Auguste Comte : que les lois des phénomènes de la nature sont applicables aux phénomènes sociaux.

DISPOSITIONS RELATIVES AU PRIX DE PHILOSOPHIE SOCIALE.

Aucune condition touchant l'âge ou la nationalité n'est imposée aux concurrents. Peut concourir qui veut. Les mémoires destinés au concours doivent être en langue française. Ces mémoires porteront une devise qui sera reproduite sur un pli cacheté renfermant le nom et l'adresse de l'auteur. Ils devront être envoyés au recteur de l'université avant le 15 juin 1887. Le mémoire couronné sera déposé à la Bibliothèque publique. L'auteur conservera la propriété de son œuvre et aura, par conséquent, le droit d'en prendre copie.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

FRANCE

France. — *Bibliothèque nationale.* — M. Charles Nauroy pose dans son journal *le Curieux* (numéro d'octobre) les questions suivantes :

Est-il vrai que le catalogue du musée Plantin, à Anvers, ait été donné à la Bibliothèque et ne se retrouve pas ?

Est-il vrai que les *Mémoires* d'Horace de Viel-Castel, quoique achetés, ne sont pas communiqués?

Est-il vrai que les catalogues de ventes de livres et d'autographes sont au pillage ?

Est-il vrai que le nombre des livres manquants en place croisse dans une proportion effrayante?

Est-il vrai qu'un employé, mort récemment, trafiquait du prêt des livres, moyennant finances (feu Charles Vatel en sait quelque chose) et qu'on ne l'ait jamais frappé, quoiqu'on le soupçonnât?

Est-il vrai qu'il y a incurie au département des imprimés, au point que le catalogue de la lettre Q (Bibliographie) n'avance pas et que les ouvrages de bibliographie soient logés dans la cave ?

Bibliothèque Sainte-Geneviève. — M. Henri Lavoix, administrateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève, avait été chargé par le gouvernement, d'une mission en Suède et en Norvège, afin de négocier de nouveaux échanges entre la France et ces États, et d'étudier les moyens les plus propres à augmenter le fonds scandinave de la bibliothèque Sainte-Geneviève.

Près de 800 volumes ont été acquis par M. Lavoix qui s'est surtout attaché aux ouvrages de littérature populaire.

Bibliothèque de l'Université. — M. de Chantepie, bibliothécaire de l'École normale supérieure, est nommé conservateur de la bibliothèque de l'Université en remplacement de M. Léon Renier, décédé.

Bibliothèque des sociétés savantes. — M. Héron de Villefosse, délégué par le ministre de l'instruction publique, vient de prendre possession, au nom de l'État, de tous les papiers qu'a légués M. Léon Renier, décédé dernièrement, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Ce précieux don laissé

par le savant épigraphiste, a été déposé à la bibliothèque des sociétés savantes, au palais de l'Institut.

Bibliothèque de la ville de Poitiers. — La bibliothèque de la ville de Poitiers vient d'être mise en possession d'un legs imposant que lui a fait M. Bouyer et qui consiste en une fort belle collection de livres relatifs à l'histoire de la Saintonge.

Bibliothèque de la ville de Cherbourg. — M. Amiot, bibliothécaire-archiviste de la ville de Cherbourg, vient de dresser le catalogue méthodique de la bibliothèque de cette ville. Ce catalogue est précédé d'une introduction qui contient l'historique de la bibliothèque qui possède 137 manuscrits et 18,337 imprimés.

Bibliothèque du cercle de la librairie de Paris. — M. J. Whitaker, directeur-propriétaire du journal officiel de la librairie anglaise, *The Bookseller*, vient de faire hommage à la bibliothèque du cercle de la librairie d'un des volumes les plus curieux qui aient été publiés jusqu'à ce jour ; il a pour titre : *The reference catalogue of current literature*, 1885. Voici la description de ce monument bibliographique :

« Il pèse 4 kilos 300 et son épaisseur est de 23 centimètres. Toutes les feuilles (au nombre de 2,130) sont rognées au fond et couvertes d'une forte couche de gutta, ce qui permet de rouler le volume. Il contient les ouvrages de 128 des principales maisons de librairie de l'Angleterre ; 53,800 titres figurent à la table alphabétique qui se développe sur 317 pages. »

On devine aisément combien d'indications utiles et de renseignements précieux doit renfermer un pareil ouvrage qui a sa place marquée dans toutes les bibliothèques publiques et chez tous ceux qui tiennent à demeurer au courant de la librairie anglaise.

L'enseignement public et les bibliothèques en Tunisie. — L'enseignement arabe se donne dans les *medursas* ou dans les mosquées et dans les écoles primaires ; des cours de grammaire, de théologie et de droit sont faits dans les établissements religieux de chacune des villes un peu importantes de la Tunisie. L'établissement le plus renommé de la Régence est la grande mosquée de Tunis appelée Djama Zitouna. Là fonctionne une sorte d'université qui a son administration à part, ses règlements et ses prérogatives. Le chef de l'université tunisienne est le cheikh El-Islam, homme d'une rare valeur, dont la réputation de savant et l'influence religieuse s'étendent au delà des frontières tunisiennes. Le personnel se compose de 4 imans, de 4 bibliothécaires, de 42 professeurs titulaires et de 80 professeurs auxiliaires. Les études comprennent 23 matières différentes : grammaire, rhétorique, logique, morale, droit, algèbre, etc. Les cours sont faits dans la salle de la grande mosquée. On voit parfois jusqu'à 15 professeurs, entourés chacun de ses élèves, faisant leurs cours à la même heure, sans être incommodés les uns par les autres.

Les étudiants sont au nombre de 600 environ, jeunes gens et adultes originaires de Tunis même ou venus de l'intérieur de la Régence, et quelques-uns de l'étranger. Ce sont principalement des fils de fonctionnaires, de magistrats, de notaires ou de commerçants. Les jeunes gens qui viennent de l'intérieur sont logés le plus souvent dans des établissements spéciaux appelés *medersas*, qui renferment un certain nombre de chambres ou plutôt de cellules.

Les leçons durent généralement une heure. Les auditeurs, assis sur des nattes, sont rangés en cercle autour du professeur qui lit et commente telle ou telle page d'un livre. Les élèves ne prennent aucune note pendant les leçons ; rentrés chez eux, ils étudient les textes expliqués et s'efforcent de se rappeler les commentaires qui leur ont été donnés.

Une fois par année il est procédé à des examens publics. Les élèves reçus peuvent à leur tour devenir professeurs ou bien notaires par décret du bey.

Deux grandes bibliothèques sont attachées à l'établissement.

Les écoles primaires musulmanes ou coraniques de Tunis sont au nombre de 113. Il y en a environ 500 dans toute la Régence. Dans ces écoles on enseigne aux enfants la lecture, l'écriture et l'orthographe usuelle de la langue ou plutôt du Coran, sans leur donner aucune notion de grammaire. L'instruction est absolument religieuse. Les élèves payent aux maîtres comme rétribution scolaire une somme qui varie entre une piastre et cinq piastres.

ÉTRANGER

Angleterre. — *Le Budget de la Bibliothèque du British Museum.* — Les appointements et les gages des 300 employés ou gens de service attachés à la Bibliothèque du *British Museum* se sont élevés pendant l'exercice 1883-1884, en y comprenant les indemnités (32,000 fr.) accordées pour travaux particuliers faits au dehors, à la somme de 1,381,400 francs. Les acquisitions, la reliure, l'impression du catalogue et les reproductions d'œuvres d'art pour les musées ont coûté 854,425 francs.

Les fournitures de toute espèce que nécessite un tel établissement, la ventilation, le chauffage, l'éclairage et la police des salles, ont occasionné une dépense de 366,375 francs. Si l'on additionne ces trois sommes, on arrive au chiffre de 2,602,200 francs qui représente le budget général de la grande bibliothèque londonienne de 1883-84.

Ajoutons que les collections du *British Museum* se sont accrues, au cours de l'exercice en question, de 31,747 volumes ou brochures.

Bibliothèque de M. Trübner. — Les bibliographes anglais déplorent la perte des trésors que contient la bibliothèque de feu M. Trübner, l'éditeur des ouvrages d'érudition qui ont paru depuis quelques années à Londres. M. Trübner avait collectionné un grand nombre d'œuvres de littérature orientale, et c'est à lui que s'adressaient les savants de toute l'Eu-

rope pour les questions qui concernent l'Inde et la Chine. Il a pu ainsi rendre quelques services à l'expédition française au Tonkin par les renseignements et les cartes qu'il a laissé copier. Sa correspondance est volumineuse et attirera plus d'un savant à Heidelberg, où sa veuve, Mme Trübner, vient d'expédier sa bibliothèque et ses manuscrits pour en faire cadeau à l'université de cette ville à l'occasion de son jubilé.

(*Revue britannique.*)

La bibliothèque Guille-Allès de Guernesey. — De toutes les institutions de langue française à Guernesey, il ne reste aujourd'hui que la bibliothèque Guille-Allès. Elle est l'œuvre de MM. Thomas Guille et Frédéric Allès qui sacrifient une belle fortune laborieusement acquise par le travail à la défense des institutions libres de leur petit pays.

En 1851 déjà, M. Guille s'était efforcé d'attirer l'attention publique sur la nécessité de fonder des bibliothèques populaires dans les circonscriptions rurales.

En 1856, il réussit à gagner à sa cause *The Farmer's Club*, association de fermiers intelligents, acquis au progrès et à l'instruction. M. Guille offrit gracieusement à la Société plusieurs centaines de volumes et une somme d'argent importante, à condition de fonder une bibliothèque. Ses offres furent agréées et on décida de former une bibliothèque, composée de livres anglais et français, à la portée de toutes les classes de la communauté et de lui donner le nom de *Bibliothèque Guille*.

Malheureusement le conseil de la Société avait voulu à toute force exclure du salon de lecture la littérature anglaise, ce qui, en peu de temps, restreignit à une dizaine de personnes le nombre des habitués de cette salle.

M. Guille, voyant son œuvre compromise, mit la société en demeure de modifier ses prescriptions statutaires et la requit, en 1874, de lui remettre les ouvrages prêtés pour qu'il pût les réunir au fonds anglais et rouvrir la bibliothèque sur ses bases primitives et à ses frais dans un local spécial.

Cette proposition fut acceptée et le succès ne tarda pas à couronner les efforts incessants de M. Guille. Au bout de quelque temps, la demande d'ouvrages français dépassa celle des ouvrages anglais, et il se trouva qu'on lisait en un mois à Guernesey plus d'ouvrages français qu'on n'en parcourait en un an sous le régime exclusif de la Société guernesiaise. Le catalogue de la bibliothèque, qui ne contenait que 1,500 volumes en 1874, en comprenait 6,000 en 1881, lorsque M. Guille se résolut à transférer le siège de sa bibliothèque aux salles d'assemblées (*Assembly Rooms*).

La bibliothèque Guille-Allès se compose aujourd'hui de 40,000 ouvrages français et anglais, dont 6,000 provenant de la première bibliothèque Guille et 22,000 des collections particulières de MM. Guille et Allès et des acquisitions des quatre dernières années. Tous les ouvrages sont reliés avec goût, en particulier, un grand nombre de publications de luxe et une collection unique de livres sur l'histoire, les mœurs et les coutumes des îles de la Manche.

Allemagne. — *Bibliothèque de l'Université de Heidelberg.* — L'Université de Heidelberg procède en ce moment à l'installation des manuscrits et livres que lui avait légués M. Trübner, l'érudit bibliographe dont nous avons annoncé la mort. La bibliothèque de M. Trübner comprend 120 manuscrits de grande valeur et plusieurs milliers de volumes.

Belgique. — *Arrêté royal. Règlement sur les bibliothèques et les musées scolaires cantonaux.* — Art. 1er. — Une bibliothèque à l'usage des instituteurs et des institutrices est établie dans une des écoles de garçons de chaque cercle de conférences.

2. — L'instituteur de cette école remplit les fonctions de bibliothécaire et reçoit, de ce chef, une indemnité annuelle de 50 francs. Il est chargé de dresser le catalogue de la bibliothèque et de le tenir au courant. Il fera imprimer ce catalogue sous le contrôle de l'inspecteur cantonal, et aux frais de l'État; il en adressera deux exemplaires au Ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique et en fera parvenir également un exemplaire à l'inspecteur, à l'inspecteur cantonal, à chaque instituteur et à chaque institutrice de sa circonscription.

Il fera imprimer, au moins tous les trois ans, un supplément à ce catalogue et le distribuera de la même manière que ci-dessus.

Il aura soin de signaler à chaque conférence trimestrielle les nouveaux ouvrages dont la bibliothèque se sera enrichie.

3. — Le bibliothécaire est responsable, sauf le cas de force majeure, des livres ou objets confiés à ses soins.

Lorsque le bibliothécaire vient à cesser ses fonctions, il dresse, de concert avec son successeur et sous le contrôle de l'inspecteur cantonal, l'inventaire des ouvrages appartenant à la bibliothèque. Une expédition de cet inventaire est transmise à l'inspecteur principal; l'original est déposé dans la bibliothèque.

En cas de décès du bibliothécaire, l'inventaire est dressé par l'inspecteur cantonal, qui invite les héritiers du défunt à assister aux opérations.

4. — L'inspecteur cantonal visite les bibliothèques des conférences au moins une fois l'an; il signale à l'inspecteur principal les irrégularités qu'il aura constatées.

5. — Des collections relatives à l'enseignement intuitif des différentes branches du programme de l'école primaire sont établies dans chaque canton scolaire.

Un instituteur ou une autre personne est chargée de la conservation de ces collections et reçoit, de ce chef, une indemnité annuelle de 50 francs.

6. — Les inspecteurs principaux règlent tout ce qui concerne le service des bibliothèques et des collections établies dans leur ressort.

7. — Notre Ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique est chargé de l'exécution du présent arrêté.

Danemark. — *Bibliothèques populaires.* — Le Conseil municipal de Copenhague vient de décider la création de six bibliothèques populaires semblables à celles qui existent à Paris.

Norvège. — *Bibliothèque de Christiania.* — D'après le rapport annuel, *Universitets-Bibliothekets Aarbog for 1884*, la bibliothèque de Christiania comptait, en 1884, près de 250,000 volumes, soit 6,250 de plus qu'en 1883.

États-Unis. — *Vols à la bibliothèque de Chicago.* — *Le Correspondant* raconte qu'un Allemand nommé Otto, que l'on rencontrait fréquemment à la bibliothèque publique de Chicago, a été convaincu d'avoir soustrait à cette bibliothèque plus de 2,000 volumes.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— Paris — Province — Étranger —

FRANCE

Les supercheries typographiques. — Essai bibliographique. — C'est M. Gustave Brunet qui est l'auteur de cet *Essai*, extrait des *Actes de l'Académie de Bordeaux* (in-8°, 20 p., 1885). Dès les premières lignes, l'excellent bibliographe nous apprend qu'un supplément aux *Supercheries littéraires* de Quérard est en préparation. Espérons qu'il est un de ceux qui préparent ce supplément si nécessaire. Dans son *Essai*, M. Brunet énumère, avec d'intéressants détails les principales supercheries typographiques du XVIe siècle et des siècles suivants. Il s'occupe surtout des imprimeurs hollandais. Le plus fécond comme le plus célèbre de ces imprimeurs fantastiques fut Pierre Marteau, qui fit sortir pendant plus d'un demi-siècle de son officine de Cologne une multitude d'écrits, appartenant les uns à la politique antifrançaise, les autres à la classe des fictions risquées; toutes ces productions devaient le jour à des presses hollandaises. On trouvera une liste des nombreux émules de Pierre Marteau (1666-1680). L'*Essai* est accompagné de notes parmi lesquelles je signalerai celles qui regardent l'*Épistre au Tigre de la France*, la *Béatitude des chrestiens ou le fléo de la foy*, par Geoffroy Vallée, opuscule de huit feuillets réimprimé à Bruxelles en 1872; *le Triomphe des Vertus sur les Vices*, par Plis de Raynouville, nom supposé, adopté, dit-on, par le fécond évêque de Belley; *Zeloë*, libelle dirigé contre Joséphine de Beauharnais et Mmes Tallien et Visconti ses amies, par le marquis de Sade et qui a reparu à Bruxelles en 1870; divers ouvrages de Restif de la Bretonne, romancier *réhabilité* depuis une vingtaine d'années avec quelque exagération peut-être (je change *peut-être* en *assurément*), le *Moyen de Parvenir*, que Ch. Nodier refusait d'attribuer à Béroalde de Verville, etc. (*Revue critique d'histoire et de littérature.*)

— La librairie Charpentier vient de faire réimprimer le *Journal de Barbier*, qui était depuis longtemps épuisé. La nouvelle édition forme huit volumes in-8° et est de tous points conforme à la précédente.

— Les *Mémoires de Mlle de Montpensier* dont les quatre volumes étaient aussi épuisés sont également réimprimés et remis en vente. On sait que ces *Mémoires* sont annotés par M. Chéruel.

— M. E. Legrand vient de faire paraître en deux volumes in-8° à la librairie Leroux une *Bibliographie hellénique*. C'est une description raisonnée des ouvrages publiés en Grèce par des Grecs aux XVe et XVIe siècles.

— La librairie des Bibliophiles vient d'ajouter un nouveau volume à sa collection des curiosités historiques et littéraires. Il a pour auteur M. Honoré Bonhomme et est consacré à *Mme de Genlis, sa vie, son œuvre, sa mort.*

— L'écrivain qui sous le pseudonyme du « comte Vasili » a donné une série d'études sur la société de Londres, de Vienne et de Berlin prépare un nouveau volume : *la Société de Madrid.*

— Sous ce titre : *Journal de dix ans*, un pseudonyme, *Fidus*, vient de faire paraître une suite de récits, de portraits et de révélations inattendues sur les hommes et les événements politiques qui ont marqué en France durant ces dernières années.

On sait que *Fidus* n'est autre que M. Auguste Vitu.

— M. Albert Aujot vient de faire paraître une petite plaquette : *Louis Bouilhet, sa vie, ses œuvres.*

— Le troisième volume de l'*Histoire de Charles VII* de M. de Beaucourt a paru. Il a pour sous-titre *le Réveil du Roi*, et comprend la période de notre histoire qui va de l'année 1435 à l'année 1444.

— Il y a quelques jours, a paru chez MM. Boussod et Valadon, successeurs de Goupil, le premier fascicule de l'*Armée française, types et uniformes*, par Édouard Detaille.

L'ouvrage, complet en 16 livraisons, comprendra 260 pages de texte. Les planches seront au nombre de 450 environ : 60 planches en couleurs et hors texte ; 390 planches environ dans le texte. Chaque livraison de l'édition ordinaire sur papier vélin coûte 50 francs ; le prix de la livraison sur papier du Japon, avec les planches avant la lettre est de 150 francs, la livraison sur papier de Hollande (planches avant la lettre) coûte 75 francs.

Le texte de l'ouvrage a été confié à M. Jules Richard.

— Samedi paraîtra un livre de M. Raoul Frary : *la Question du latin*.

L'auteur, qui est de l'Université, demande qu'on cesse d'enseigner à nos fils la langue de Virgile et de Cicéron.

— Un ouvrage posthume de M. Destrais de Strasbourg. — M. Destrais, ancien professeur à la Faculté de droit de Strasbourg, laisse un traité *de la Propriété et des servitudes en Droit romain*, qui mérite d'être accueilli avec respect, comme le dernier livre que cette Faculté ait produit pour la France. M. Destrais, après avoir enseigné successivement, à Strasbourg, l'histoire et la philosophie du Droit, le droit des gens, et en dernier lieu la procédure civile et la législation criminelle, vit sa carrière brisée, en 1870, par la guerre qui a séparé l'Alsace de la France. Nommé professeur à la Faculté de Nancy, il dut renoncer à prendre possession de sa nouvelle chaire et fut nommé professeur honoraire des Facultés de France, et travailla jusqu'à sa dernière heure au livre qu'il ne lui fut pas donné de publier lui-même, et qui a été recueilli par la Faculté de Nancy ; cet ouvrage tiendra une place honorable à côté des travaux de Giraudet de Pellat.

— M. Gilliéron vient de faire paraître à la librairie Vieweg la *Table analytique des dix premiers volumes de la Romania* (1872-1881).

Cette *Table*, entreprise à l'instigation de M. Paulin Paris, se divise en six parties :

1° Index général ;
2° — lexicologique ;
3° — grammatical : I. Phonétique ; II. Morphologie ; III. Syntaxe ; IV. Versification ;
4° — du Folk-Lore ;
5° — des manuscrits ;
6° — des périodiques.

semble complet de ce qui a été écrit pendant ces dix années sur un sujet ou une question quelconque se rattachant à l'étude *des langues et des littératures romanes*.

— M. G. Larroumet a fait faire un tirage à part de la conférence qu'il a donnée cette année sur *Les Béjart* et qui avait été reproduite au mois de juillet par le *Bulletin hebdomadaire de l'Association scientifique*.

— La librairie Vier à Nantes édite un livre de M. Dugast-Matifeux : *Carrier à Nantes ; Robespierre et Jullien*.

ÉTRANGER

Allemagne. — Un des volumes récemment parus de la *Sammlung von biographisch-literarischen Charakterbildern deutscher Dichter der Gegenwart* (portraits biographico-littéraires de poètes allemands de notre temps), donne la biographie de Julius Wolff par Alfred Ruhemann.

— Une traduction autorisée allemande des *Mémoires du général Grant* paraît chez M. F.-A. Brockhaus à Leipzig. — L'ouvrage comportera plusieurs fac-similés, des gravures et un grand nombre de plans et cartes.

— A l'occasion du congrès de géologie qui se tient à Berlin, M. John Milne, professeur de géologie à Tokio (Japon) a fait paraître chez M. Friedlander, à Berlin, une brochure intitulée *Appendix to « Recherches sur les tremblements de terre au Japon »*, qui contient quelques communications importantes, les théories émises par ce savant au sujet des tremblements de terre.

— Il vient de paraître chez Otto Harrasowitz, à Leipzig, une *Histoire du Commerce du Levant au moyen âge*, par M. Heyd, bibliothécaire en chef de la bibliothèque royale de Stuttgart. — Cette édition française, refondue et considérablement augmentée par l'auteur, a été publiée sous le patronage de la Société de l'Orient Latin par Furcy-Raynaud, en deux forts volumes.

Angleterre. — La série d'ouvrages anecdotiques relatifs à Charles Dickens vient de s'enrichir d'un nouveau volume de M. George Dolby et intitulé : *Charles Dickens as Iknew him ;* « the story of the reading tours in Great-Britain and America (1866-1870), Londres ». T. Fisher Unwn, in-8°.

— A l'occasion du 200e anniversaire de la révocation de l'édit de Nantes, M. G. Lambert a fait paraître la seconde partie de son livre *the Huguenots ;* il y retrace les persécutions auxquelles ses coreligionnaires furent exposés au XVIIe siècle et la situ-

tion prospère à laquelle plusieurs de leurs descendants ont atteint aujourd'hui en Angleterre.

— La jolie *Parchment series* publiée par MM. Kegan Paul et Trench vient de s'enrichir de deux nouveaux volumes : une nouvelle édition du *Vicar of Wakefield*, préparée par M. Austin Debson, et la réédition des *Confessions of an opium-eater*, par le Dr Richard Garnett.

L'éditeur fait observer, à propos de la traduction française de cet ouvrage par Alfred de Musset, un travail de jeunesse du poète, que sa traduction dénote une meilleure connaissance de la langue anglaise qu'on n'eût été en droit d'attendre d'un si jeune homme. MM. Kegan Paul publient également le quatrième volume de *Duruy's history of Rome and the Roman people*, éditée par M. Mahaffy.

— *Les traductions anglaises de Gil Blas.* — C'est en 1723 que paraissait chez Jakob Tonson, Shakespear's Head, Strand, la première traduction anglaise du roman de Le Sage, en 3 volumes in-12. Cette traduction, qui ne portait point l'indication du nom du traducteur, eut plusieurs éditions, mais tomba dans l'oubli lorsque parut en 1749 une nouvelle traduction faite par Smollett et imprimée par J. Osborne, Golden Ball, Paternoster Row, en 4 volumes in-12, ornée de 33 gravures sur bois.

La traduction de Smollett, fort goûtée du public, eut bon nombre d'éditions, notamment celles de 1802, 3 vol. in-8° avec gravures par Warren, celle de 1806 en 2 vol. in-8°, illustrés par Gigoux, et enfin celle de 1835 avec 12 eaux-fortes du célèbre George Cruishank.

Concurremment avec la traduction de Smollett, deux autres traductions de Gil Blas ont été publiées à Londres : celle de Proctor en 1774, un vol. in 8° avec planches, et celle de Martin Smart en 1807, 4 vol. in-12 ornés d'une centaine de gravures.

En 1881, M. J.-C. Nimmo a édité une jolie édition de Gil Blas en 3 vol. avec 16 eaux-fortes par R. de Los Rios; le texte cependant ne diffère pas sensiblement de la traduction de Smollett.

La nouvelle édition qu'annonce aujourd'hui M. William Paterson sera cette fois une traduction entièrement nouvelle due à la plume autorisée de M. Henri van Laun. — Dans une préface de 47 pages, M. van Laun défend Le Sage contre ceux qui l'accusent ou l'ont accusé de plagiat. L'ouvrage sera illustré par une série d'eaux-fortes exécutées par Lalauze.

— Une réimpression d'un curieux ouvrage datant de 1589, sur les voyages des Anglais dans l'Europe septentrionale, paraît chez M. Edmund Goldsmid à Édimbourg. — Ce livre contient le récit détaillé de non moins de 109 voyages, parmi lesquels le voyage plus ou moins problématique d'Edgar autour de la Grande-Bretagne en 973, les voyages de Chancellor en Russie, les ambassades envoyées par la reine Élisabeth en Russie et en Perse, la destruction de l'Armada, etc.

Voici le titre de la nouvelle édition de ce volume : *The principal navigations, voyages, traffiques and discoveries of the English nation.* — Collected by Richard Hakluyt, preacher.

— *Prœterita*, tel est le titre que M. Ruskin, le grand écrivain anglais, donne à ses mémoires qu'il fait paraître par fascicules.

MM. George Routledge publient : *The history of Manon Lescaut and the Chevalier des Grieux.* — By the abbé Prévost, with 225 original illustrations and borders by Maurice Leloir and 12 page etchings.

Viennent de paraître :

Chez MM. Chapman and Hall. *Life of Monseigneur Dupanloup*, by the abbé F. Lagrange. — Traduit du français, par Lady Herbert.

Chez MM. Chatto and Windus. *Victor Hugo*, by A. Charles Swinburne.

Chez MM. Win Blackwood : *Victor Hugo*, a memoir and a study, by James Cappon.

Chez MM. Houghton, Miffin and C° : *the first Napoleon*, a sketch political and military, by J. Codman Ropes.

Italie. — *Studi storici sul marchese Guglielmo III, di Monferrato, et i suoi figli.*

A propos du marquis Guillaume III, de Montferrat, beau-frère de Louis VI, roi de France, l'auteur de cet ouvrage a traité plusieurs questions difficiles, qu'il a souvent résolues dans un sens diamétralement opposé aux conclusions généralement admises. Il prouve que Guillaume III ne fut jamais le gendre de Frédéric Barberousse, et il relègue parmi les personnages imaginaires une certaine Jourdaine de Montferrat à laquelle on attribuait un rôle dans les intrigues qui précédèrent la quatrième croisade. Un intéressant chapitre est celui qui est consacré aux négociations de Guillaume de Montferrat, médiateur entre le pape et le roi d'Angleterre, à propos de Thomas Becket. Un mariage entre une fille de Henri III et un fils de Guillaume devait être le prix de la déposition de l'archevêque. Un dernier chapitre détermine avec beaucoup de sagacité la date et le sens véritable de trois lettres assez obscures adressées par Guillaume III à son neveu Louis VII. Dix-huit documents, pour la plupart inédits, terminent le volume. L'un d'eux est relatif à la curieuse légende, qui s'est perpétuée jusqu'au siècle dernier à Locedio, le Saint-Denis des Montferrat, au sujet d'une reine enterrée dans ce monastère. M. Savio établit que cette reine était l'impératrice Euphrosine, femme d'Alexis III.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

— Voici quelles sont les principales publications annoncées comme devant paraître avant la fin de cette année :

Maison Hachette : *le Cantique des cantiques*, traduction de M. Renan; eaux-fortes de MM. Boilvin et Hédouin.

Maison Didot : *Ilios, ville et pays des Troyens*, résultat des fouilles sur l'emplacement de Troie et des explorations faites en Troade de 1871 à 1882. Cet ouvrage de M. Schliemann a été traduit par Mme Egger et contiendra deux cartes — plans et près de 2,000 gravures sur bois. — *La Vie des saints illustrée pour chaque jour de l'année*, d'après le P. Giry; volume illustré de chromolithographies et de gravures sur bois.

Maison Quantin : *la Française du siècle*, de notre rédacteur en chef, M. Octave Uzanne, dernier ouvrage de cette collection qui a obtenu tant de succès et dont l'*Éventail* a été le premier volume. Ce livre, illustré avec grand soin de planches en couleur, gravées à l'eau-forte par E. Gaujean, d'après les dessins d'un artiste de grand talent, M. A. Lynch, recevra, nous pouvons le prédire, un accueil empressé de la part des bibliophiles, tant au point de vue littéraire qu'au point de vue artistique.

La collection des chefs-d'œuvre du roman contemporain s'augmentera de *Germinie Lacerteux*. Signalons aussi une nouvelle édition du *Vicaire de Wakefield* avec chromo typographies dans le genre de celles qui illustrèrent le *Gulliver*, paru l'année dernière. Enfin n'oublions pas un grand volume de luxe : l'*Angleterre pittoresque*, qui contiendra plus de 600 gravures. Plus tard paraîtront la *France* et l'*Italie*.

Librairie Plon : *la Province à cheval*, par Crafty, pour faire suite au *Paris à cheval*, que cette maison a donné l'an passé. — *A travers l'Asie centrale*, par M. Moser. — *Lettres d'un soldat, cinq ans d'Afrique*, par M. de Montagnac.

Librairie des Bibliophiles : MM. Jouaust et Sigaux préparent une traduction nouvelle de *Faust* qu'illustreront les dessins de M. J.-P. Laurens; une édition des *Fables de La Fontaine* avec les dessins d'Émile Adan gravés par Lerat; un *Jocelyn*, dessins de Bernard gravés par de Los Rios; enfin une nouvelle édition de *Graziella* avec préface de M. Louis de Ronchaud.

Maison Rothschild : *les Sculpteurs de la Renaissance*, par M. Ch. Yriarte; *les Médailleurs de la Renaissance*, par M. Heis.

Maison Marpon et Flammarion : *le Monde avant la création de l'homme*, par M. Camille Flammarion. — L'*Afrique centrale*, par M. Hovelacque.

Maison Calmann Lévy : duc d'Aumale : *Histoire des Princes de Condé*, tomes III et IV. — *Correspondance inédite de Stendhal avec sa sœur*. — A. Karr : *le Règne des Champignons*; général Tchen-Ki-Tong : *le Théâtre des Chinois*, volume dont plusieurs fragments paraissent dans le journal *le Temps*. — Cerfbeer et Christophe : *Répertoire de la Comédie humaine*, sorte de généalogie de la grande famille créée par le romancier. — Paul de Saint-Victor : *Anciens et modernes*. — Duc d'Ayen : *Cent ans de République aux États-Unis*. — Henri Rivière : *la marquise d'Argentini*, ouvrage posthume.

Maison Charpentier : l'*Œuvre*, le nouveau livre de M. Zola, étude approfondie du monde des artistes et des ateliers de peintres. — Ferdinand Fabre : *Merlette*.

Librairie Ollendorff : Vitu : *les Mille et une nuits du théâtre*, seconde série. — Guy de Maupassant : *Monsieur Parent*. — Harry Alis : *Petite ville*.

Maison Havard : Jules Claretie : l'*Armée du mal*, études sur le Paris vicieux et dépravé.

Maison Lemerre : A. Theuriet : *Péchés mortels*. — Bourget : *Psychologie contemporaine*; second et dernier volume qui comprendra des études sur les Goncourt, Alex. Dumas fils, Leconte de Lisle, Tourgueneff, Asniel, etc. — Général Pittié : *A travers la vie*. — Signalons aussi une *Anthologie des poètes du XIXe siècle*.

Librairie Dentu : *Fables de La Fontaine*, filtrées par Aurélien Scholl. — Alex. Hepp : l'*Épuisé*, satire des poètes décadents.

Librairie J. Lévy : Ph. Audebrand : *Petits mémoires d'une stalle d'orchestre* (1825-1885). — Gondeau : *Voyages de découvertes du célèbre Kenysis à travers les États-Unis de Paris*.

— Avec plusieurs journaux nous avions annoncé que les *Mémoires* de M. Camille Doucet, secrétaire perpétuel de l'Académie française, devaient paraître prochainement. Le *Courrier de l'Art* dit être en mesure de garantir que la nouvelle est erronée; les *Mémoires* en question sont loin d'être écrits, et M. Camille Doucet est le premier à regretter le bruit qu'on fait autour d'eux. Le public pourrait s'y méprendre et attribuer à l'auteur un désir de réclame absolument étranger à son caractère.

— M. Ernest Renan vient de corriger les dernières épreuves d'un nouvel ouvrage philosophique : *le Prêtre de Nemi*, drame en cinq actes.

L'éminent écrivain fera ensuite paraître une *Histoire du peuple Juif.*

— M. Henri Béraldi fait imprimer en ce moment pour la distribuer à ses collègues de la Société des *Amis des livres* un élégant volume qui aura pour titre : *Bibliothèque d'un bibliophile.*

— Les *Irréguliers du langage*, tel est le titre provisoire d'un volume qu'un de nos collaborateurs, M. Gustave Fustier, prépare en ce moment.

Cet ouvrage entièrement relatif à l'argot comprendra, sous forme de dictionnaire, deux parties bien distinctes, consacrées l'une au *français-argot*, l'autre à l'*argot-français*. Chaque vocable argotique aura son étymologie, son histoire, et sera autant que possible accompagné de citations.

Ces glossaires seront suivis d'une *bibliographie argotique* où l'on trouvera non seulement l'indication des ouvrages qui ont été faits spécialement sur le jargon, mais encore l'énumération des livres pour lesquels leurs auteurs ont mis la *langue verte* à contribution.

— M. Jean Richepin va faire paraître chez l'éditeur Dreyfous un nouveau volume de poésies : *la Mer*, qui verra le jour sous format in-4°.

— La librairie Dentu annonce comme devant incessamment paraître un nouveau volume de M. Imbert de Saint-Amand : *Marie-Louise et l'invasion de 1814.*

— L'éditeur Heinrischen annonce une traduction des *Mensonges conventionnels de notre civilisation*, de M. Max. Nordau.

— M. Thureau-Dangin corrige en ce moment les épreuves de son troisième volume de l'*Histoire de la Monarchie de Juillet.*

— La librairie Delagrave annonce la prochaine publication de la seconde partie de l'ouvrage de M. de Crozals : *Histoire de la civilisation.*

— Le Père Didon a fait récemment un voyage en Palestine pour réunir les éléments d'un ouvrage qu'il prépare en réponse à la *Vie de Jésus* de M. Renan.

— Signalons aux moliéristes un ouvrage de M. Alfred Copin : *Histoire des Comédiens de la troupe de Molière*, dont nous rendrons compte prochainement.

— M. de Champeaux, inspecteur des Beaux-Arts à la préfecture de la Seine, vient de faire paraître le second et dernier volume de son ouvrage sur *le Meuble.* On sait que ce livre fait partie de la *Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts*, publiée par la maison Quantin.

— M. Georges d'Heilly publiera prochainement une nouvelle édition, très augmentée, de son livre : *Rachel d'après sa correspondance.*

— On se rappelle le succès qui accueillit l'année dernière un ouvrage de M. Maurice d'Hérisson : *le Journal d'un officier d'ordonnance.*

Cet ouvrage va être suivi d'une seconde étude intitulée : *Journal d'un interprète en Chine.* Le livre paraîtra dans la première quinzaine de novembre.

Ce qui donne à ce *Journal* un attrait de plus, c'est la saisie et la séquestration d'un ouvrage précédent du comte d'Herisson : *Histoire de la campagne de Chine d'après la correspondance confidentielle du général en chef.*

— L'ancien chef du service de la sûreté, M. Gustave Macé, poursuivant ses études parisiennes, va faire paraître à la librairie Charpentier un roman qui aura pour titre : *Mon premier crime.*

ÉTRANGER

Allemagne. — M. Karl Duncker de Leipzig se propose de publier prochainement une édition bon marché (à 1 fr. 25 le volume) des œuvres choisies d'Édouard V. Hartmann.

Angleterre. — MM. Richard Bentley ont sous presse un nouvel ouvrage de Lady Jackson, *the Court of France in the sixteenth century*, en deux volumes avec portraits, ainsi qu'une étude littéraire de Grace Ramsay, intitulée *Mme Mohl and her friends*, avec un portrait gravé par Stodart.

Belgique. — M. Génard, archiviste de la ville de Bruxelles, va faire paraître à la librairie Bruylant un grand ouvrage illustré : *Bruxelles à travers les âges.*

— L'éditeur belge Kistemaeckers nous annonce pour le mois prochain une belle réimpression du *Paysan perverti*, de Restif de la Bretonne.

Suède. — S. M. Oscar II de Suède va publier prochainement un volume de politique.

Ce livre pourra s'appeler l'histoire de huit ans. Tous les événements d'Europe de 1864 à 1872 y seront passés en revue.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

L'édition nationale des Œuvres de Victor Hugo. — On se rappelle le bruit qui se fit il y a quelques mois au sujet d'une édition dite *Nationale* des *Œuvres de Victor Hugo.*

Cette publication, dont un certain nombre de fascicules ont paru, ne sera pas continuée.

Bien que cette nouvelle nous ait été présentée comme absolument certaine, nous la donnons ici sous réserves, tout en faisant remarquer qu'elle justifie les appréciations que *le Livre* avait cru devoir émettre à l'apparition de cet ouvrage.

La traduction d'Aristote, par Barthélemy-Saint-Hilaire. — Cette œuvre magistrale, une des plus considérables de notre siècle, approche de son terme. M. Barthélemy-Saint-Hilaire y travaille depuis cinquante-deux ans. Il a commencé par la traduction de la politique, qu'il a publiée en 1837. Le plan qu'il a adopté, dès le début, et constamment suivi depuis, consiste à donner d'abord un exposé de la science telle que l'a conçue Aristote et telle qu'elle est de nos jours, puis une dissertation sur l'authenticité de l'ouvrage, la traduction avec notes perpétuelles, et enfin des tables alphabétiques très développées. *La Politique* a eu trois éditions, dont la seconde a paru en 1848, et la troisième, revue et corrigée, en 1873. Les autres traductions ont paru dans l'ordre suivant : *la Logique*, 4 vol., 1839-1844 ; *la Psychologie*, 1847 ; *la Morale à Nicomaque*, 2 vol., et *la Grande morale*, 1 vol., 1856 ; *la Poétique*, 1858 ; *la Physique*, 2 vol., 1862 ; *la Météorologie*, 1863 ; *le Traité de la production et de la destruction des choses*, 1 vol., et *le Traité du ciel*, 1 vol., 1866 ; *la Rhétorique*, 2 vol., 1870 ; *la Métaphysique*, 3 vol. 1879 ; *l'Histoire des animaux*, 3 vol., 1883 ; *le Traité des parties des animaux et de la marche des animaux*, 2 vol., 1885. Cela fait, en tout, 25 volumes jusqu'à présent ; et cet immense labeur n'a pas empêché M. Barthélemy-Saint-Hilaire de publier un grand nombre d'ouvrages personnels, sur *les Védas, le Bouddhisme, le Koran*, des *Lettres d'Égypte*, une traduction d'Épictète, etc. La grande entreprise qui doit surtout illustrer sa vie sera bientôt achevée. M. Barthélemy Saint-Hilaire donnera : en 1887, *le Traité de la génération*, en 3 vol. ; puis, viendront *les Problèmes*, 2 vol., *les Fragments*, 1 vol., et enfin la Table générale des matières. Aris-

la langue française, avec des notes qui le complètent et l'éclairent, des préfaces qui le jugent, et des tables qui facilitent, abrègent et dirigent le travail du lecteur. « C'est, comme le dit avec raison M. Jules Simon, une véritable gloire et ce doit être un grand bonheur, de s'être imposé dans sa jeunesse une tache si lourde et si longue, de l'avoir continuée pendant un demi-siècle sans manquer à aucun des grands devoirs de la vie publique et en ne cessant de jeter de vives lumières par des ouvrages originaux sur des questions importantes, et de se dire enfin, pour suprême récompense, qu'on a rendu un tel service à la philosophie, aux lettres et à son pays ».

Manuscrits récemment découverts. — M. Léopold Delisle signale, dans une des dernières séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, l'acquisition, par la bibliothèque de Nîmes, de deux manuscrits trouvés dans les papiers de M. Germer-Durand ; l'un est un Horace du XIIIe siècle ; l'autre est un manuel de morale chrétienne rédigé par un fils de Dhuoda, épouse de Bernard, duc de Septimanie. Ce dernier manuscrit remonte à l'époque carolingienne. On n'en connaissait que des fragments, la préface et la table. Un passage parle de Louis le Débonnaire et le qualifie de frère de Dhuoda, d'où on avait conclu que cette princesse était fille de Charlemagne. L'examen du manuscrit de Nîmes a permis de s'assurer qu'il y avait dans le passage en question une faute de scribe : au lieu de *frère*, il faut lire *empereur*. L'origine de Dhuoda reste inconnue.

Les Livres en argile. — Le *Bulletin de la papeterie* nous donne sur les livres en argile les détails suivants : « Bien au delà de la Mésopotamie, sur les bords du Tigre, se trouvent les ruines de Ninive. Il n'y a pas longtemps, des monticules de terre et de pierres indiquaient encore l'endroit où se trouvaient le palais et les murs de l'antique capitale de l'empire d'Assyrie. Mais les travaux d'archéologues français d'abord, anglais ensuite, ont déblayé tous ces débris et mis au jour les rues et les palais où demeuraient les princes d'Assyrie. Les dieux qu'ils adoraient et les livres qu'ils lisaient sont aujourd'hui révélés au XIXe siècle. La plus curieuse découverte qu'aient produite ces fouilles est sans conteste celle de livres en argile. La bibliothèque principale était située dans le palais de Konyunjik. Les livres en argile qu'elle

oblongue, couvertes d'une écriture extraordinairement serrée. Lorsque plusieurs tablettes étaient nécessaires pour former un livre, la dernière ligne d'une tablette était répétée sur la tablette suivante. Il est évident que l'écriture a été appliquée sur les tablettes lorsque l'argile était encore molle et qu'on a livré ensuite les tablettes à la cuisson pour les durcir. Chaque tablette (ou livre) était numérotée et avait sa place marquée dans la bibliothèque par le même numéro, afin d'être facilement trouvée par le conservateur. Parmi ces livres, on a trouvé des collections d'hymnes aux dieux assyriens, des descriptions de quadrupèdes, d'oiseaux, de pierres et de végétaux, et des histoires de voyages. Les Assyriens et les Babyloniens étaient fort savants en astronomie. La méthode tendant à savoir l'heure par le concours des rayons du soleil et de l'indiquer sur un cadran solaire nous vient de ce dernier peuple. Aucune de nos montres ou pendules modernes ne peut être comparée pour l'exactitude à ce cadran solaire et, par le fait, force nous est de régler nos plus récentes inventions sur le vieux système des Babyloniens ».

Alexandre Dumas candidat. — Nous avons publié autrefois la lettre par laquelle Alexandre Dumas père posait sa candidature à l'Assemblée nationale en 1848. L'illustre romancier voulut profiter de l'alliance qu'on croyait possible alors de la République et de l'Église, et il adressa aux curés des paroisses la circulaire suivante :

« Monsieur le curé,

« Si, parmi les écrivains modernes, il est un homme qui a défendu le spiritualisme, proclamé l'âme immortelle, exalté la religion chrétienne, vous me rendrez la justice de dire que c'est moi. Aujourd'hui, je viens me proposer comme candidat à l'Assemblée nationale. J'y demanderai le respect pour toutes les choses saintes, et, parmi les *choses saintes*, la religion a toujours été mise par moi, au premier rang. Je crois qu'un peuple qui saura allier la liberté et la religion sera le premier des peuples. Je crois que nous serons ce peuple-là. C'est dans le désir de contribuer autant qu'il est en moi à cette œuvre sociale que je viens vous demander, non seulement votre voix, mais encore les voix que la haute confiance inspirée par votre caractère peut mettre à votre disposition.

« Je vous salue avec l'amour d'un frère et l'humilité d'un chrétien.

ALEXANDRE DUNAS. »

Une statue à Ulrich Gering. — *Le Gutenberg-Journal*, reprenant un projet autrefois conçu par M. Alkan aîné, demande qu'une statue soit élevée à Ulrich Gering, qui créa à Paris la première imprimerie.

M. Henri Rochefort et son « Sonnet à la Vierge ». — Un de nos confrères reproduit un gracieux *Sonnet à la Vierge*, écrit en 1855 par M. Henri Rochefort et qui figure dans le recueil de l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse :

Regina cœli...

Toi que n'osa frapper le premier anathème,
Toi qui naquis dans l'ombre et nous fis voir le jour,
Plus reine par ton cœur que par ton diadème,
Mère avec l'innocence et vierge avec l'amour,

Je t'implore là-haut, comme ici-bas je t'aime ;
Car tu conquis ta place au céleste séjour,
Car le sang de ton fils fut ton divin baptême
Et tu pleuras assez pour régner à ton tour.

Te voilà maintenant près du Dieu de lumière,
Le genre humain courbé t'invoque la première ;
Ton sceptre est de rayons, ta couronne est de fleurs ;

Tout s'incline à ton nom, tout s'épure à ta flamme,
Tout te chante, ô Marie !.. et pourtant quelle femme,
Même au prix de ta gloire, eût bravé tes douleurs ?

Les adieux de M. Claretie au journalisme. — Voici en quels termes M. Claretie, nommé directeur de la Comédie-Française, prend congé des abonnés du journal *le Temps*, auquel il donnait régulièrement des chroniques très remarquées.

21 octobre 1885.

« Ce n'est pas sans émotion que j'écris aujourd'hui cet article.

« Il faut quitter la tâche quotidienne, le labeur d'habitude, tout ce qui a été si longtemps l'occupation et la joie de ma vie. Des vingt-cinq années — un quart de siècle tout juste — que j'ai données au journalisme, les six dernières où j'ai trouvé l'hospitalité du *Temps* me sont particulièrement chères et précieuses. J'avais ici rencontré, sans parler de la liberté de parole la plus complète, l'accueil le plus amical et les affections les plus dévouées. Je songe à la fois, en écrivant ces mots, à ceux qui dirigent le journal et qui m'y ont accueilli, à mes camarades de la maison et — faut-il le dire ? — aux lecteurs qui voulaient bien me suivre dans nos causeries, devenues, de mois en mois, plus rapprochées. Je vais les regretter, ces amis inconnus qui m'écrivaient souvent du fond de leur province, et il est tel coin de France, telle ville lorraine, d'où m'arrivaient des encouragements et des sympathies dont je me sentais touché profondément.

« Je l'aimais, cette causerie en quelque sorte intime et familière, et, quoique mes recherches d'écrivain se soient exercées sur bien des points qui me sollicitaient tour à tour, c'est le journalisme qui m'a donné peut-être mes journées les plus heureuses. Homme de lettres, et ayant mis, sans faire de théories ou de proclamations, bien des impressions, des sensations et des souvenirs de ma vie dans mes livres, j'ai peut-être disséminé — mais avec la volupté de me sentir vivre — le meilleur de moi-même dans cette tâche à la fois ingrate et séduisante du journalisme. Je dis ingrate, car le journaliste qui fait les autres a pour lot de faire souvent des ingrats. Je dis séduisante, car il y a, dans cette vie de chaque jour, dans cette lutte de chaque matin, dans cette bataille de chaque soir, un attrait qui ne se retrouve pas ailleurs. Il faut, en effet, pour être journaliste, avoir le goût de la vie, de la vie active, de la vie militante, de la vie qui se dépense, de la vie qui s'use, de la vie qui s'oublie. Il faut aimer la lutte, la lutte pour la lutte, la lutte pour la vérité, la lutte pour la justice, la lutte pour le droit, la lutte pour la liberté. Il faut aimer la foule, la foule qui passe, la foule qui pense, la foule qui souffre, la foule qui espère, la foule qui crie, la foule qui se tait, la foule qui écoute, la foule qui lit, la foule qui juge, la foule qui absout, la foule qui condamne, la foule qui applaudit, la foule qui siffle, la foule qui vous porte, la foule qui vous renverse, la foule qui vous foule aux pieds. Il faut aimer la foule, la foule qui est la force, la foule qui est la vie, la foule qui est la mort.

«

sante parce que rien ne vaut, pour un homme, le plaisir de servir les idées qu'il trouve justes, et de combattre, comme je l'ai fait, pour les hommes qu'il aime.

« On les a calomniés, ces journalistes, ou plutôt, bien souvent, ils se sont trop calomniés eux-mêmes. La somme du bien l'emporte, dans leur œuvre multiple, quotidienne, incessante, sur la somme du mal. Ce que la presse a révélé d'inconnus, servi de découvertes, passé d'idées au crible et semé de progrès est incalculable. Et ce sont parfois, cependant, ceux qui s'en servent le plus qui consentent le moins à le reconnaître. Être journaliste, c'est être, à toute heure, en tout lieu, prêt à tout combat pour une idée, et si la littérature a ses prêtres, qui sont les poètes, elle a aussi ses soldats, qui sont les publicistes et les polémistes.

« J'ai, pendant longtemps, loyalement et de mon mieux, porté le sac et fait étape. Je m'arrête aujourd'hui et me repose d'un travail que j'aimais dans un labeur que j'espère poursuivre avec honneur. Mais il m'est bien permis de mêler à la satisfaction que j'éprouve une note mélancolique. Oui, je regrette, je ne m'en défends pas, les colonnes du *Temps*. On ne dénoue point facilement des liens qui vous sont aussi chers. Quant à les briser, il n'en est pas question.

« Et je m'éloigne, mais toujours ami de l'hospitalier logis, toujours dévoué à notre œuvre commune, pour apporter mon entier dévouement à l'œuvre difficile qu'on a bien voulu me confier.

« Je remercie donc mes lecteurs d'habitude, dont les sympathies ne m'ont jamais fait défaut et qui, je l'espère, n'oublieront point mon nom, et j'emporte, qu'ils le sachent bien, une reconnaissance véritable pour tant de témoignages affectueux.

« La sympathie, que peut-on demander de plus quand on livre sa vie à ce grand juge qui est le public? La sympathie est une des formes de l'estime.

« Jules Claretie. »

La Restauration des vieilles éditions. — La *Typologie Tucker* nous indique de quelle façon il convient de restaurer les vieilles éditions maculées ou dont les reliures sont abimées :

Lorsque le livre est intact à l'intérieur, et lorsqu'il a besoin seulement d'une reliure nouvelle, coupez et arrachez par lanières le carton des plats : vous ménagez ainsi les ficelles intérieures. Passez ensuite votre volume sur la vapeur d'eau en ébullition; vous conserverez les gardes en papier de couleur collées à l'intérieur. Le livre ainsi préparé, sera facilement habillé par votre relieur. Qu'il l'emboîte dans une reliure ancienne ou neuve, colle les feuilles sur les plats et le recouvre de son ancienne garde; il fera bonne figure dans votre bibliothèque.

Si l'intérieur est maculé de taches peu nombreuses, prenez une feuille de papier buvard blanc; avec un pinceau passez sur chaque tache de l'eau de javelle étendue, puis lavez à l'eau distillée. Toutefois ce procédé présente quelques difficultés dans l'application; il a l'inconvénient de laisser autour de la tache une sorte d'auréole jaune; parfois il attaque la colle du dos et rend le volume impropre à figurer dans la bibliothèque d'un amateur.

La méthode la plus sûre quand un livre est défectueux et maculé, ce qui est le cas le plus ordinaire, exige un nettoyage complet. Voici comment il faut opérer : vous enlevez d'abord les plats et le dos, en coupant toutes les ficelles, puis vous détachez les feuilles une à une. Comme elles sont retenues par la colle sèche et se déchireraient certainement, vous passez le dos sur un bain de vapeur, qui dissout peu à peu la colle. Les feuilles séparées, vous les ouvrez et enlevez les ficelles et toutes les saletés intérieures, puis vous commencez le nettoyage feuillet par feuillet. — Vous lavez d'abord à grande eau, puis vous plongez dans un bain d'eau de javelle étendue ou dans une solution concentrée de chlorure de chaux. Suivez attentivement l'opération : le feuillet blanchit aussitôt et prend en peu de temps la teinte qu'il vous plaira de choisir. Retirez-le et plongez-le dans un autre bain d'eau contenant en dissolution du sulfate de soude en légère quantité. Par cette nouvelle opération vous faites disparaître l'excédent de chlore; lavez et faites sécher rapidement au soleil.

Mais en passant par ces divers lavages le papier a perdu sa consistance primitive; il est mal collé; il faut donc le réencoller. Pour atteindre ce résultat, faites fondre une tablette de gélatine blanche par litre d'eau et joignez-y une pincée d'alun; passez au bain et séchez rapidement toujours au soleil. Les feuillets de votre livre ont repris leur netteté, leur force première. On dirait qu'ils sortent de la presse, il ne leur manque plus qu'une belle et élégante reliure comme on sait les faire aujourd'hui.

Quant aux taches d'encre ou autres notes écrites en marge, bornez-vous à les recouvrir d'esprit de sel. Lorsqu'elles auront pris la teinte jaunâtre, vous procéderez comme pour les taches d'humidité; s'il s'agit de substances graisseuses, la benzine suffira à les enlever.

Lettres inédites de Stendhal. — La *Nouvelle Revue* commence dans son numéro du 15 septembre la publication de quinze lettres inédites de Stendhal, adressées à M. Édouard Mounier. Elles sont datées de 1802, 1803 et 1804, époque à laquelle Beyle avait de dix-neuf à vingt et un ans.

Il n'est pas inutile de rappeler brièvement qui était Édouard Mounier. C'était le fils unique de Joseph Mounier, le promoteur de la Révolution en Dauphiné, dans les assemblées de Vizille et de Romans, l'instigateur du serment du Jeu de Paume, le défenseur instruit et éloquent du système anglais dans l'Assemblée constituante. Édouard Mounier était né à Grenoble en 1784. Il suivit son père dans la vie aventureuse de l'exil, puis à Grenoble et enfin à Rennes, où le premier consul l'avait nommé préfet de l'Ille-et-Vilaine; c'est pendant son séjour à Rennes, auprès de son père, qu'Édouard Mounier reçut les lettres que Beyle lui écrivait. Ils s'étaient connus à Grenoble, où leurs familles étaient amies, et se sentaient

unis par la même éducation forte et nourrie, par le même penchant pour le cosmopolitisme.

Plus tard, Beyle et Mounier suivirent un instant la même carrière administrative. Mais, tandis que Beyle militaire, administrateur, diplomate, fut toujours un indiscipliné, un irrégulier, Mounier, devenu conseiller d'État, pair de France, directeur général de l'administration départementale et de la police au ministère de l'intérieur sous le second ministère du duc de Richelieu, apporta dans les Conseils de la Restauration, et dans la Chambre des Pairs de la monarchie de Juillet sa grande honnêteté, sa vastes expérience des affaires et des hommes, son universelle compétence administrative. Il fut, au second rang, un de ces hommes élevés dans les principes de 89, formés à l'école de l'administration impériale, qui, sous la Restauration et la monarchie de Juillet, s'efforcèrent, selon le mot de Tocqueville à Royer-Collard, de « concilier et de retenir ensemble le principe de l'hérédité antique et celui de la liberté moderne ».

Parmi les quinze lettres qui ont été communiquées à la *Nouvelle Revue*, nous reproduisons les deux suivantes :

« Paris, le 16 messidor an X (5 juillet 1802).

« Je ne reçois votre lettre qu'aujourd'hui, mon cher Mounier, à mon retour de Fontainebleau, où j'ai passer plusieurs jours à chasser et à disputer avec mon général !. Il voulait absolument me reprendre comme aide de camp et me faire nommer lieutenant ; moi, je voulais donner ma démission, et c'est ce que j'ai fait avant-hier ; ainsi, à compter du 12 messidor, je suis redevenu libre et citoyen.

« Quelle idée avez-vous donc sur nos lettres, mon cher Mounier ? Est-ce que nous écrivons pour faire de l'esprit ou pour nous communiquer franchement ce que nous sentons ? Écrivez-moi avec votre cœur et je serai toujours content. J'ai été charmé de la description de la ville de Rennes. Je vous vois déjà dans une délicieuse petite chambre donnant sur les Tabors, rêvant à la jolie fille du Maine ou aux charmantes sœurs qui, parisiennes et militaires, emporteront votre cœur d'assaut. Vous avez beau me plaisanter sur mes amours passagers, vous, monsieur le philosophe, tout comme un autre vous serez d'abord entraîné par les femmes vives et légères. Une d'elles, avec un peu de coquetterie, vous persuadera facilement que vous l'adorez et qu'elle vous aime un peu. Vous en serez fou pendant deux mois, vous croirez avoir trouvé cette femme unique qui seule peut faire votre bonheur sur la terre. Mais vous vous apercevrez bientôt que ce qu'on a fait pour vous, on l'a fait aussi pour vingt autres. Vous la maudirez, vous vous en voudrez bien. Quelque temps après, vous trouverez une femme aimable, d'un tout autre caractère, une femme unique dans son genre ; celle-ci est aussi réservée et aussi douce que l'autre était vive et brillante. Sûre de sa victoire, elle ne vous prévient pas, elle vous laisse faire les avances, vous reçoit avec une froideur apparente qu'elle dément bien vite par un tendre regard. Vous êtes transporté, vous êtes le plus heureux des hommes ; pour cette fois vous n'êtes pas trompé. Hélas ! quinze jours après, vous vous apercevez qu'on répète déjà avec un autre le rôle qu'on avait joué avec vous.

« Lassé bientôt de ce commerce de tromperie, vous vous accoutumerez à ne regarder les femmes que comme de charmants enfants, avec lesquels il est permis de badiner, mais à qui l'on ne doit jamais s'attacher. Vous deviendrez alors ce qu'on appelle un homme aimable, vous plaisanterez tout, vous serez entreprenant, vous ferez la cour à toutes les belles que vous verrez, elles vous trouveront délicieux.

« Mais tout à coup vous trouverez une femme auprès de qui toute votre assurance s'évanouira ; vous voudrez parler et les paroles expireront sur vos lèvres ; vous voudrez être aimable et vous ne direz que des choses communes. Alors, croyez-moi, mon cher Mounier, si l'absence ne fait qu'augmenter votre passion, si les objets qui vous plaisaient le plus vous deviennent fades et ennuyeux, c'est en vain que vous voudriez vous en défendre, vous êtes amoureux pour la vie.

« Rappelez-vous que vous m'avez promis franchise entière ; ne craignez pas ma sévérité.

Non ignara mali, miseris succurrere disco.

« Vous voyez que je suis votre conseil et que je lis *l'Énéide* quelquefois ; aussi je quitte la tendre Didon pour des hommes plus modernes. Dans ce moment, par exemple, je viens de lire *les Nouveaux Tableaux de famille* d'A. Lafontaine. J'ai été vraiment charmé ; il y a là un Whater à qui vous porterez envie. Ce roman m'a un peu réconcilié avec les Allemands. Est-ce que vraiment quelques-uns d'entre eux auraient de l'esprit ?

« Je trouve vos assemblées du vendredi superbes ; je vois d'ici Mlle Victorine faisant les honneurs de la maison, et vous, *signor prefetino*, distribuant des calembours à droite et à gauche ; je ne regrette qu'une chose, c'est de ne pas être un des aides de camp du général que vous recevez si bien.

« Dites-moi ce qu'ils font, ce qu'ils disent, en un mot, si se sont de bons diables, et surtout *answer fast to your everlasting friend.*

« H. B. »

« Paris, 21 nivôse an XI (11 janvier 1803).

« Qu'aurais-je pu vous dire, mon cher Mounier, pendant six mois de ma vie passés dans la folie la plus complète ? Je l'ai enfin connue, cette passion que ma jeunesse ardente souhaita avec tant d'ardeur. Mais à présent que l'aimable galanterie a pris la place de ce sombre amour, après avoir été tant plaisanté par mes amis, je puis en plaisanter avec vous. Oui, mon ami, j'étais amoureux, et amoureux d'une singulière manière, d'une jeune personne que je n'avais fait qu'entrevoir, et qui n'avait récompensé que par

tout est fini ; je n'ai plus le temps de rêver, je danse presque chaque jour. En qualité de fou, je me suis mis sous la tutelle de mes amis, qui n'ont trouvé d'autre moyen de me guérir que de me faire devenir amoureux. Aussi suis-je tombé épris d'une femme de banquier très jolie ; j'ai dansé plusieurs fois avec elle, je me suis fait présenter dans ses sociétés, je viens de lui écrire ma cinquième lettre, et elle m'en a renvoyé trois sans les lire, elle a déchiré la première, et suivant toutes les règles elle doit lire la cinquième et répondra à la sixième ou septième. Elle a épousé il y a six mois le brillant équipage et les deux millions d'un badaud qui a la platitude d'en être jaloux, jaloux d'une femme de Paris ! Il prend son temps ; aussi je compte bien m'amuser avec cet animal-là. Il m'a donné une comédie inpayable avant-hier.

« Malli m'avait donné son mouchoir et son argent à garder : elle est sortie beaucoup plus tôt qu'elle ne m'avait dit, ce qui a fait que monsieur son mari m'est venu chercher à une contredanse que je dansais à l'autre bout de la salle, pour me demander les *affaires* de sa femme. Il était si plaisamment sérieux en faisant ce beau message, que tout le monde a éclaté ; j'en ris encore en vous l'écrivant. Hier soir, il m'a boudé et, comme je disais que j'étais charmé que l'usage de l'épée et des habits brodés revînt, il a dit, d'un air judicieux, que ce n'était qu'un moyen de plus donné aux étourdis pour troubler la société.

« Tout le monde me félicite sur la rapidité de mes progrès. Je suis le premier amant de Mme B... ; des gens qui valaient beaucoup mieux que moi ont été refusés ; je me dis ça à tout moment pour tâcher de me rendre fier, mais en vérité ces jouissances d'amour-propre sont bien courtes. Je jouis un instant lorsque, penché sur le bras de sa bergère, je la fais sourire, ou lorsque je fais un petit homme avec le bout de son mouchoir ; mais, lorsque mon orgueil veut me féliciter de la différence de mes succès cette année et l'année dernière, je deviens rêveur, je me rappelle le charmant sourire de celle que j'aime encore, malgré moi, je sens des larmes errer dans mes yeux à la pensée que je ne la reverrai jamais ; — mais convenez que je suis bien sot ; ne me revoilà-t-il pas dans mes anciennes lubies ! Mais cette fille, que m'a-t-elle fait, après tout, pour être tant aimée ? Elle me souriait un jour pour avoir le plaisir de me fuir le lendemain ; elle n'a jamais voulu permettre que je lui dise un mot ; une seule fois j'ai voulu lui écrire, elle a rejeté ma lettre avec mépris ; enfin de cet amour si violent, il ne me reste pour gage qu'un morceau de gant. Convenez, cher Mounier, que mes amis ont raison et que, pour un officier de dragons, je joue là un brillant rôle. Encore si elle m'eût aimé ; mais la cruelle s'est toujours fait un jeu de me tourmenter ; non, elle n'est que coquette ; aussi je l'oublie à jamais, et je la verrais en ce moment que je serais aussi indifférent pour elle qu'elle le fut pour moi dans le temps de ma plus vive ardeur.

« Mais, pardon, mon ami, je vous ennuie de mes folies ; c'est pour la dernière fois ; je sens que je l'oublie. Est-ce que je n'aurai pas le plaisir de vous embrasser cet hiver ? Venez un peu voir notre Paris, à présent qu'il est dans son lustre ; je suis sûr que, tout philosophe que vous êtes, il vous plaira beaucoup plus qu'au printemps. Dans tous les cas, j'espère que nous vendangerons ensemble dans notre Dauphiné. Venez, mon cher Mounier, comparer nos gais paysans de la vallée avec vos Bretons. Est-ce que Mlle Victorine ne sera pas de la partie ? Dans tous les cas, présentez-lui mes hommages, et croyez à l'*endless friendship of...*

H. B. »

Correspondance de Rachel. — La presse s'est occupée depuis quelque temps de la correspondance de Rachel. Sur le regret exprimé par M. Claretie, que la plupart des lettres intimes de l'illustre tragédienne n'aient pas été publiées, M. Georges d'Heylli écrit à notre confrère :

« Laissez-moi vous dire, mon cher ami, que c'est d'accord avec la famille même de Rachel que j'ai pu mener à bonne fin mon volume : *Rachel d'après sa correspondance.*

« J'ai trouvé, à ce sujet, auprès du fils aîné de Rachel, Alexandre Walewski, devenu depuis mon ami, et de sa tante, Mme Dinah Félix, l'ancienne sociétaire de la Comédie-Française, toutes les facilités favorables à ma publication.

« Par leur entremise, j'ai eu la communication de diverses lettres réellement précieuses. Mais, en revanche, il m'a été absolument interdit de publier une seule de ces lettes auxquelles vous faites allusion, et « que redoute la famille ».

« Et ce sont précisément ces lettres-là, mon cher ami, qu'il serait, croyez-vous, bien curieux de connaître.

« Eh bien, laissez-moi vous détromper sur ce point. J'ai eu entre les mains beaucoup de lettres d'amour de Rachel. Elles ressemblent en somme, à peu de chose près, à toutes les lettres du même genre déjà connues, et je ne crois pas que leur publication ajouterait grand'chose à la gloire épistolaire de la tragédienne.

« La famille « redoute », en effet, la publication de ces lettres, et elle l'interdira aussi longtemps qu'elle le pourra. C'est là un sentiment de respect pour l'illustre mémoire de sa mère qu'on ne saurait trop louer de la part d'Alexandre Walewski, d'autant mieux, je le répète, que les lettres « publiables » de Rachel suffisent amplement à établir combien de grâces primesautières, d'esprit naturel et de charme délicat et exquis il y avait dans cette femme si éminemment douée, et qui, quoi qu'on dise, n'a jamais eu pour sa correspondance ni inspirateur ni secrétaire, — pas même Crémieux ! »

Les envois de plis cachetés à l'Institut. — Les auteurs de découvertes qui veulent assurer leurs droits à la priorité de leur invention envoient d'ordinaire aux Académies et autres corps savants, sous pli cacheté, l'exposé et le résultat de leurs recherches. Ces plis restent fermés et à la garde de la compagnie jusqu'au

jour où, sur la demande du déposant, on les ouvre et on prend acte du contenu en séance publique.

Le nombre des plis cachetés confiés à l'Académie des sciences est incalculable. La plupart ont été ouverts, au fur et à mesure des demandes faites par leurs auteurs. Quelques-uns pourtant, dont un remonte à 1767, sont demeurés clos, soit que les déposants aient été surpris par la mort, soit que pour une autre cause ils aient jugé à propos de ne point produire leurs recherches.

Un cas singulier s'est présenté hier, séance du 28 septembre. Un M. D..., docteur en médecine, réclame la restitution d'un pli cacheté confié à l'Académie par son fils, qui est décédé depuis lors. L'Académie peut-elle se dessaisir du dépôt ? Le peut-elle sur la demande de l'héritier du déposant ? La question n'avait pas encore été posée. Une commission composée de MM. Berthelot, Fizeau, J. Bertrand, est chargée d'examiner l'affaire, après avoir au préalable pris connaissance du contenu du pli.

Une société d'artistes. — Il vient de se fonder à Paris et à Londres une société internationale chalcographique pour la publication en fac-similé des estampes les plus rares et les plus intéressantes des XVe et XVIe siècles. Cette société, qui ne poursuivra naturellement aucun but commercial, comprend statutairement 250 membres payant une cotisation annuelle de 50 francs.

Au nombre de ses fondateurs sont les conservateurs du Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale, du British Museum, de la Bibliothèque royale de Belgique, du Rijks-Museum d'Amsterdam, du Cabinet des estampes de Berlin, etc. Toutes les reproductions, tirées à un nombre strictement limité à celui des membres de la Société, seront imprimées sur papiers spécialement fabriqués pour cet objet et avec une marque exclusive.

Une maison hospitalière pour les gens de lettres. — On peut lire dans les *Petites Affiches* la publication d'un acte de société ayant trait à la fondation d'une œuvre de bienfaisance qui, sous le titre de : « Maison hospitalière des lettres et des arts », recueillerait les gens de lettres, les auteurs, compositeurs, artistes dramatiques et journalistes dépourvus de ressources ou dont le petit avoir est insuffisant pour subvenir à leurs besoins.

Les personnes reçues le seraient — à titre purement gratuit — sur la recommandation de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques, de la Société des gens de lettres, des directeurs de journaux et des directeurs de théâtres. Elles devraient être âgées de plus de quarante ans.

Papyrus. — M. Eugène Revillout, le modeste et savant successeur du comte de Rougé au musée du Louvre, vient de faire tout à la fois une découverte et une acquisition d'une importance historique si considérable, qu'il s'écoulera probablement bien des siècles avant que nos annales puissent en enregistrer d'équivalentes.

Il s'agit d'une collection de trente papyrus et d'une vingtaine d'ostracas démotiques que l'on croyait détruits depuis 1821, année pendant laquelle les premiers avaient été découverts dans une cruche trouvée entre les murs d'une maison au nord de Thèbes, et les seconds dans une maison de Djeme, immeubles ayant appartenu à Panas, fils de Pchelchans *hi moou* (littéralement « jeteur d'eau au choachite »), vivant en l'an XXI du règne de Ptolémée Soter.

Les cinquante documents susmentionnés se complètent par des papyrus et des ostracas trouvés au mois de mars dernier, par des ouvriers, dans une vieille maison copte de Karnak.

On jugera de la valeur de ces documents lorsqu'on saura que non seulement ils font connaître toute la période comprise entre *Bok-en-Ranw* (Bocchoris), le grand législateur brûlé vif par le conquérant éthiopien Scheveh (Sabaka Sabaco) et l'invasion arabe, c'est-à-dire sept cent quinze ans avant l'ère chrétienne, date de l'établissement du code civil et de l'invention de l'écriture démotique en Égypte, jusqu'au VIIIe siècle de notre ère. Sans leur secours il eût été impossible, faute de connaître les transformations successives de l'écriture démotique, de déchiffrer complètement un grand nombre de papyrus et ostracas datés des règnes de Tharaka, Cambyse et Psammétique.

Action de l'acide nitrique sur le papier. — M. H. Francis a communiqué à la Société chimique de Londres sa découverte au sujet de l'emploi de l'acide nitrique dans la fabrication du papier.

On trempe le papier de filtre dans l'acide nitrique à 1,40 de densité. On lave à l'eau. Le papier devient alors assez résistant pour qu'on puisse le laver et le nettoyer, comme un tissu quelconque, sans lui faire perdre en rien sa porosité ni ses qualités filtrantes.

Une bande de papier Berzelius ordinaire de 25 millimètres de largeur se rompt, si en la tenant par les bords on place au milieu un poids de 100 à 150 grammes. Mais après voir été traitée par l'acide nitrique, elle peut supporter une charge bien plus forte.

On conçoit que le papier ainsi fabriqué puisse être employé pour une foule d'usages; mais il est possible que ce traitement rende très inflammable le papier et soit un danger pour l'emmagasinement.

Il reste encore à savoir si ce papier ne subira pas à la longue une décomposition.

Bévues d'écrivains. — On a souvent reproché à ce pauvre Ponson du Terrail les *lapsus* baroques qui lui échappaient dans la hâte de l'improvisation.

Le hasard a fait trouver à M. Pierre Véron, qui flânait sur les quais, quelque chose qui éclipse même l'immortel : *Sa main était froide et visqueuse comme celle d'un serpent.*

Écoutez plutôt ce que nous en dit le chroniqueur du *Monde illustré :*

« C'est, s'il vous plaît, dans un livre *couronné par l'Académie* que j'ai fait ma trouvaille !

« On est en pleine nuit. Deux hommes qui traversent une forêt causent. Un troisième, embusqué, écoute leur conversation.

« Et soudain, au milieu de la scène, cette phrase mémorable de l'auteur :

« *Un gros nuage qui passa devant la lune l'empêcha d'entendre le reste ! ! !* »

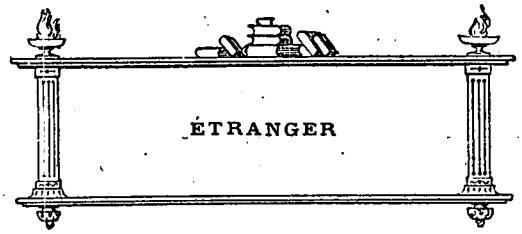

Allemagne. — *Les œuvres de Henri Heine.* — A partir du 1er janvier 1887, les œuvres de Henri Heine, jusqu'ici la propriété exclusive de la maison Hoffmann et Campe de Hambourg, tomberont dans le domaine public.

Angleterre. — *Origines de l'imprimerie.* — Un des livres les plus remarquables sur le sujet si intéressant des origines de l'imprimerie est, sans contredit, *The biography and Typography of William Caxton, England's first Printer, by W. Blades.* La première édition en deux volumes petit in-4° a été d'autant plus promptement épuisée que le sérieux et l'étendue des recherches techniques accompagnées de nombreuses illustrations rendent ce livre aussi indispensable aux bibliographes que digne de figurer sur les rayons de la bibliothèque de l'amateur. Une seconde édition, abrégée en un seul volume in-8°, a paru à Londres en 1877. L'année dernière, le même auteur publiait *Numismata Typographica,* reproduction gravée de sa collection, unique jusqu'à présent, de médailles et de jetons frappés en l'honneur des imprimeurs de l'art typographique. Cette année, M. Blades, cherchant dans le passé les antiques traditions des ateliers de typographie allemands, nous fait assister à la curieuse réception d'un ouvrier imprimeur, telle qu'elle se pratiquait encore en Allemagne au siècle dernier. Voici le titre de son nouveau livre : *An Account of the German Morality-Play entitled Depositio Cornuti Typographici, as Performed in the 17th and 18th Centuries.* London, Trubner, and C°, 1885. L'ouvrage, imprimé sur papier de Hollande teinté, est relié à toutes marges, comme il convient à la collection d'un bibliophile, et orné de gravures et de titres en fac-similé de l'original. M. Blades rattache les épreuves auxquelles étaient soumis les apprentis allemands qui venaient de terminer leur apprentissage typographique à celles beaucoup plus anciennes que les étudiants des universités faisaient subir aux nouveaux venus. Les unes et les autres, comme celles du compagnonnage français, étaient dérivées très probablement de la franc-maçonnerie, dont l'origine est incontestablement plus ancienne encore. Quoi qu'il en soit, nous serions dans l'ignorance de ces curieuses pratiques aujourd'hui perdues, si Paul de Vise, imprimeur à Dantzig, ne s'était pas avisé, en 1621, d'en publier le rituel sous forme de *mystère,* versifié en bas-allemand. Ce *mystère* a été réimprimé plusieurs fois aux XVIIe et XVIIIe siècles; mais les exemplaires en sont devenus extrêmement rares, comme tous ceux des livres populaires, feuilletés sans précautions par des enfants ou des apprentis et jetés au rebut dans l'âge mûr. Le récipiendaire était admis à l'initiation sous le nom de *cornut,* parce qu'il était coiffé d'un bonnet orné de longues cornes, dont on le débarrassait après lui avoir fait subir des mauvais traitements autorisés par les mœurs du siècle et les coutumes assez singulières admises au delà du Rhin. Il était fustigé, frappé de coups de poing qu'il ne pouvait rendre, couché sur un banc qu'on retirait ensuite pour le laisser tomber rudement à terre. Enfin, un des assistants déguisé en prêtre et parodiant la cérémonie du baptême, l'inondait d'eau et le recevait compagnon au nom de Vénus, de Cérès et de Bacchus, *per pocula poculorum.* Cela terminait la cérémonie, d'ailleurs toujours accompagnée de chants et de musique.

(*La Typologie Tucker.*)

Autriche. — *Société de gravure de Vienne.* — (*Gesellschaft für vervielfältigende Kunst*). — La société de gravure organise, dans le local de l'Association des artistes, à Vienne, des expositions annuelles internationales dont le principal objet sera de faire connaître les ouvrages graphiques publiés dans l'année.

A ces expositions se rattache la décision prise par le conseil d'administration de la société, d'enregistrer dans son recueil périodique « les Arts graphiques » ou dans le Bulletin qui en est l'annexe, toutes les publications nouvelles qui lui auront été envoyées, les commandes qui auront été faites, etc., et, selon les cas, de leur consacrer une critique détaillée. Les exemplaires qui seront l'objet de ces comptes rendus figureront dans l'exposition dont il s'agit et prendront place plus tard dans le *musée graphique* que la Société s'occupe d'organiser.

L'époque de l'ouverture de l'exposition n'est pas encore fixée. En dehors des frais d'affranchissement des exemplaires dont il s'agit plus haut, les exposants n'auront à supporter aucune autre dépense.

Les catalogues de l'exposition, dans lesquels les publications annuelles seront enregistrées, n'auront pas seulement une valeur durable au point de vue de l'histoire de l'art, mais ils offriront aussi aux éditeurs des avantages commerciaux considérables.

Les envois et les demandes de renseignements devront être adressés au bureau de la Société de gravure, *Magdalenen Strasse,* 26, Vienne.

Italie. — *Un manuscrit du « Gorgias ».* — En examinant très attentivement la remarquable collec-

tion de manuscrits sur papyrus appartenant à l'archiduc Régnier, on a découvert un manuscrit sur papyrus contenant un extrait de *Gorgias* (p. 504) de *Platon*. Ce manuscrit remonte au IIe siècle après J.-C. et son texte diffère un peu de celui qu'on connaissait déjà. Il est d'une très belle calligraphie alexandrine et surpasse en valeur tous les autres manuscrits du même genre de la collection précitée, dans laquelle on trouve, entre autres, des papyri avec 200 vers de Homère, avec les idylles de Théocrite et avec les extraits des écrits de Thucydide, d'Aristote et d'autres ouvrages de Platon, ainsi que des extraits d'ouvrages grecs portant les dates des règnes de plusieurs empereurs romains.

Belgique. — *Propriété littéraire.* — Par une communication officielle du 4 septembre 1885, le Gouvernement de S. M. l'empereur de toutes les Russies a dénoncé la convention conclue le 18/30 juillet 1862, entre la Belgique et la Russie pour la garantie réciproque de la propriété des œuvres artistiques et littéraires.

Le gouvernement du roi a donné acte de cette notification.

En conséquence, la convention mentionnée ci-dessus cessera d'être obligatoire à partir du 4 septembre 1886.

La presse périodique belge en 1884. — Nombre de journaux et écrits périodiques d'après leur périodicité :

	Journaux.				
	Quotidiens.	Paraissant au moins une fois par semaine.	Périodiques.	Ensemble. 1884.	1883.
Politiques.....	63	293	36	392	343
Financiers....	4	14	3	21	19
Agricoles, commerciaux et industriels..	3	48	15	66	55
Divers.....	5	201	116	322	224
Totaux...	75	556	170	801	641

Sur ce nombre, 297 périodiques de toute nature, dont 101 journaux politiques, 18 journaux financiers paraissent à Bruxelles.

Turquie d'Europe. — *Les manuscrits grecs de Bérat. — La bibliothèque de l'École des Chartes* signale dans son dernier numéro une importante découverte de manuscrits grecs qui, sur les indications de M. l'abbé Duchesne et sous les auspices du ministère de l'instruction publique, vient d'être faite par M. l'abbé Battifol dans le trésor de l'église de Bérat (Albanie). Voici un extrait du rapport de ce dernier :

« Les manuscrits, que j'ai trouvés à la métropole de Bérat, sont au nombre d'une vingtaine environ, tous se rapportant à des matières ecclésiastiques.

« Un premier groupe consiste en une quinzaine de manuscrits, la plupart fort détériorés, avec des reliures délabrées et abandonnés sous les divans de la métropole, au milieu de la poussière et des mites. J'en ai dressé l'inventaire, et parmi les plus intéressants je signalerai : trois exemplaires de *Ménées* des XIIe, XVe et XVIe siècles, un *typique* ou recueil de règles et ordonnances ecclésiastiques du XVe siècle ;

« Deux homéliaires du XIIIe et du XVIe siècle, renfermant des homélies de saint Jean Chrysostome ;

« Un évangéliaire du XIIIe siècle ;

« Deux diptyques du XIVe siècle, renfermant des renseignements intéressants sur l'histoire contemporaine, dont j'ai pris note ;

« Un second groupe comprend un petit nombre de manuscrits ayant servi à l'usage liturgique et dont la valeur critique ou paléographique est tout autre. Ce sont : un exemplaire des Actes des apôtres, d'écriture minuscule et sur vélin, ayant ceci de particulier qu'il est daté de 1158 ;

« Un premier évangéliaire cursif, manuscrit de vélin, datant vraisemblablement du XIe ou du XIIe siècle et orné de miniatures d'un type d'ailleurs connu ;

« Un second évangile cursif, sur vélin, orné de miniatures et d'ornements peints d'un travail très délicat : ce manuscrit avait été donné à un monastère de la *Panagia Héléouça* par l'empereur macédonien Théodore l'Ange, XIIIe siècle ;

« Un évangéliaire sur vélin, en belle écriture cursive du XIe-XIIe siècle, avec des bandeaux décorés ;

« Une *liturgie* ou texte de l'office dit de saint Jean Chrysostome, rouleau de vélin pourpre, long de $2^{m},85$, large de $0^{m},26$; l'écriture est de large et belle minuscule du XIIe-XIIIe siècle, et l'encre est d'argent pour le corps du texte, d'or pour les capitales et les noms propres ou sacrés ;

« Un Évangile, comprenant les quatre évangélistes, sur vélin pourpre, d'écriture minuscule, très régulière et pure de toute forme onciale ; écrit tout entier à l'encre d'or et orné de miniatures d'ailleurs sans intérêt artistique. Ce manuscrit, que l'on croit, à Bérat, avoir été écrit de la propre main de saint Jean Chrysostome, et qui est, comme tel, vénéré comme une relique, est en réalité du Xe siècle ou du commencement du XIe. Les monuments de la chrysographie byzantine sont rares : on connaît le psautier de Londres (sæc. XI) et l'évangéliaire de Florence (sæc. XI) : on pourra y joindre désormais l'évangile de Bérat, que nous désignerons sous le nom de *Codex aureo-purpureus Anthymi*.

« Reste un dernier manuscrit, de beaucoup le plus précieux.

« Les manuscrits grecs sur vélin pourpre à lettres d'argent sont très rares. On connaît la Genèse illustrée de Vienne (sæc. VI), l'évangile de Patmos (sæc. VI), l'évangile de Rossano (sæc. VII), le psautier de Zurich (sæc. VII) et l'évangéliaire de Vienne (sæc. IX). Si nous laissons de côté les quelques feuillets séparés publiés par P. Uspenski, il y a une trentaine d'années, c'est tout ce que l'on possède de manuscrits pourpres grecs à encre d'argent. D'autre part, on sait quel intérêt s'attache aux manuscrits onciaux du Nouveau Testament pour l'histoire et la constitution du texte

sacré. Les manuscrits du IVe et du Ve siècle sont en assez petit nombre pour être tous célèbres et importants. Si tous ceux que nous possédons du VIe étaient des manuscrits complets, ils ne le seraient pas moins : il suffit de rappeler les noms du *Codex Bezæ*, du *Codex Claromontanus*, du *Codex Laudianus*. Et c'est ce qui explique, même en dehors de la question d'art, l'intérêt qu'a excité, il y a cinq ans, la découverte d'un manuscrit du VIe siècle sur pourpre et lettres d'argent, dans la ville de Rossano, par MM. Gebhardt et Harnack : nous voulons parler du *Codex Rossanensis*.

« Le dernier manuscrit de la métropole de Bérat est un évangile, renfermant le texte de saint Matthieu et de saint Marc, comme le *Codex Rossanensis*, moins les six premiers chapitres de saint Matthieu et les deux derniers de saint Marc. C'est un manuscrit in-4° à 190 folios de deux colonnes de dix-sept lignes, sur vélin pourpre, à encre d'argent, l'écriture étant d'onciale ronde et carrée, semblable à celle des fragments palimpsestes de Saint-Pétersbourg, désignés par le sigle θe et dont on pourra voir un fac-similé dans les *Anecdota sacra et profana*, de Tischendorff. On ne peut douter que le manuscrit ne soit du VIe siècle. Quant au texte, l'examen des leçons me permet de le ranger dans la tradition dite *occidentale* et de l'apparenter, par conséquent, avec le *Codex Beræ*.

« De ce manuscrit, j'ai plusieurs fac-similés et une collection minutieuse qui pourront être publiés. »

(*Bibliothèque de l'École des chartes.*)

Amérique. — *La presse en Amérique.* — Le *Rowello American News-paper Directory* donne, dans son dernier numéro, une idée du développement extraordinaire que la presse a pris aux États-Unis et au Canada. Le chiffre total des journaux et publications périodiques de ces deux pays s'élève actuellement à 13,402, ce qui constitue une augmentation de 1,600 pour les douze derniers mois et une augmentation de 5,618 pour les dix dernières années. Depuis l'année qui vient de s'écouler, le nombre des journaux quotidiens est monté de 1,138 à 1,254; celui des journaux hebdomadaires de 9,062 à 10,028; enfin, celui des publications mensuelles, de 1,091 à 1,499. Les plus grandes augmentations ont eu lieu dans les États de l'Ouest. Dans l'Illinois, le nombre des journaux est monté de 904 à 1,009; dans l'État de Missouri, de 523 à 604; dans l'État de New-York de 1,399 à 1,523.

Réclames singulières. — Les journaux américains ne négligent aucun moyen pour attirer le lecteur et retenir l'abonné.

L'un d'eux, le *Missouri Advertiser*, éditait récemment un *leading article* pour démontrer d'une façon péremptoire que le plus sûr indice d'une mort prochaine était l'indifférence en matière de nouvelles données par les journaux. Mais le plus fort en fait de réclames est un journal de l'Arizond qui vient de publier l'avis suivant en tête de ses colonnes :

« Nous avons la douleur d'annoncer à nos lecteurs la mort de Willy Muckerow! Que ses cendres reposent en paix! C'était le plus honnête homme du monde!

« Saisissons cette occasion pour rappeler que peu de jours avant sa mort, il avait pris et payé un abonnement de trois ans! Sa veuve inconsolable peut être assurée que nous lui enverrons exactement le journal! »

NECROLOGIE.

FRANCE

— La science vient de faire en France une perte considérable dans la personne de M. Charles Robin, professeur à la Faculté de médecine de Paris, mort à l'âge de soixante-quatre ans, frappé par une apoplexie foudroyante.

M. Charles Robin a fait faire à la biologie, dans ce siècle, des progrès décisifs; reprenant la tradition et la succession de Bichat, il s'est surtout imposé la tâche d'achever l'analyse générale de l'organisme et de pousser sa décomposition anatomique jusqu'à ses éléments les plus simples.

Parmi les plus remarquables travaux de M. Robin, il faut citer son livre : *Du microscope et des injections dans leurs applications à l'anatomie et à la pathologie, suivie d'une classification des sciences fondamentales*; ses très remarquables *Tableaux d'anatomie*; son *Traité de chimie anatomique et physiologique normale ou pathologique*; ses leçons sur les *Humeurs normales et morbides*; son *Anatomie et Physiologie cellulaire, animale et végétale*, etc., ou-

vrages magistraux, dont un seul suffirait à assurer la gloire de M. Robin comme penseur biologique.

M. Robin a, en outre, en collaboration avec M. Littré, mis au courant de la science et de la philosophie modernes le *Dictionnaire de médecine* de Nysten, et longtemps contribué à la rédaction de la *Revue de philosophie positive*, dirigée par M. Littré.

— On annonce la mort de M. Breton de Champs, ingénieur en chef des ponts et chaussées en retraite, ancien directeur des cartes et plans au ministère de l'agriculture et des travaux publics.

M. Breton de Champs a publié plusieurs ouvrages de mathématiques et sur la construction des ponts. Il a donné aussi une édition des œuvres d'Euclide. Il était âgé de soixante-douze ans.

— On annonce la mort de M. Brion, ancien professeur de physique au lycée Saint-Louis. Pendant de longues années, M. Brion y avait professé ; il s'occupait de recherches sur la chaleur et la conductibilité des métaux.

— Nous apprenons la mort de M. le docteur Gaëtan Delaunay, rédacteur à *la République française*.

Le docteur G. Delaunay était chroniqueur judiciaire et chargé des comptes rendus académiques à *la République française*. Il a publié d'ingénieuses et savantes études dans plusieurs recueils scientifiques.

— On nous prie d'annoncer la mort de M. Léon Potonié, philologue distingué qui parlait la plupart des langues slaves, scandinaves, germaniques et quelques langues gréco-latines. On lui doit un triple alphabet graphique, phonétique et sténographique, destiné à écrire toutes les langues, ainsi que plusieurs autres travaux. Il a passé sa vie à voyager et vient de s'éteindre le 13 octobre à Varsovie.

— M. Adrien Pozzi, auteur de plusieurs poèmes en dialecte gascon, est mort à Agen au mois d'août dernier.

— On annonce la mort de M. Tayou, docteur en médecine, professeur de zoologie et de zootechnie à l'École nationale de Montpellier, auteur de recherches sur les races ovines du Midi et sur le microbe de la fièvre typhoïde.

ÉTRANGER

Allemagne. — Nous avons à enregistrer le décès de M. Aug. Klaproth, un des bibliothécaires de la bibliothèque de l'université de Rostock, en fonctions depuis 1831.

Signalons aussi la mort du Dr J.-G.-F. Grasse, bibliographe et philologue estimé, décédé à l'âge de soixante et onze ans.

Autriche. — On annonce la mort, à l'âge de trente-huit ans, de M. Léopold Geitler, professeur de philologie slave à l'Université d'Agram et membre de l'académie de cette ville. Les principaux travaux publiés en allemand, en tchèque et en croate ont eu pour objet les langues lithuanienne, slavone et bulgare, et en particulier la paléographie glagolitique.

États-Unis. — M. William-Henry Huntington, journaliste américain, qui habitait Paris depuis trente-sept ans, est mort le 3 octobre à l'âge de soixante ans.

Il était le correspondant du *New-York Tribune*, journal fondé par Horace Gresley.

— On annonce de New-York la mort de Josh Billings, l'écrivain humoristique qui égayait depuis longtemps ses compatriotes. Josh Billings, de son vrai nom Shaw, était commissaire-priseur de profession. Les facéties qu'il débitait au public dans les salles de vente avaient tant de succès qu'il résolut un jour de quitter le marteau pour la plume. De là une série d'écrits drôlatiques rappelant, avec une nuance de finesse en plus, les *Lanternes de Boquillon*, et qui ont classé Josh Billings parmi les plus joyeux écrivains de son temps.

Josh Billings n'avait pas la drôlerie philosophique et affinée de Mark Twain ou d'Artemus Ward ; mais il a, néanmoins, toujours réussi à faire rire ses compatriotes.

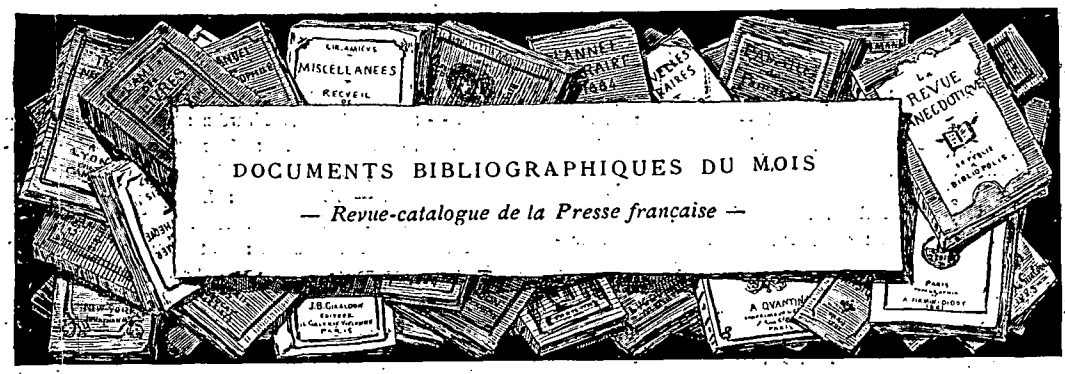

Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ARCHIVES DE LA SOCIÉTÉ AMÉRICAINE (tome III, fasc. 2). R. Siméon : Discours d'ouverture. — A. Castaing : Les systèmes religieux dans l'antiquité péruvienne. — L. de Rosny : Interprétation des caractères hiératiques de l'Amérique centrale. — Actes de la Société. — (Tome III, fasc. 3.) A Castaing : Les systèmes religieux dans l'antiquité péruvienne. — Rémi Siméon : La langue mexicaine et son histoire. — Actes de la Société. — ART (n° 512). Dietvichsen : Constructions en bois de l'architecture norvégienne au moyen âge. — Victor Ceresole : Alessandro Vittoria. — Willems : La situation du Musée de Cologne (suite). — Melani : A Propos des portes du baptistère de Florence. — (N° 513.) *Assez!* Extrait inédit des *Mémoires de Tourgueneff*, traduit par Mikhaïl Achkinasi. — Berggruen : L'Œuvre de Rubens en Autriche. — Hugonnet : La vérité sur la Fornarina. — De Champeaux : Cauvet. — P. Leroi : La réorganisation des Musées de Florence.

BULLETIN DES BEAUX-ARTS (Septembre). Le Salon national — La foire Saint-Laurent. — Iconographie des livres français à figures. — Liste des dames artistes françaises. — BULLETIN DU BIBLIOPHILE (Mai-Juin). Develay : Épîtres de Pétrarque. — Ernouf : Causes du nom d'Amérique donné au Nouveau Monde. — B. E. : Nouvelles recherches sur le pamphlet anonyme de 1513 contre Jules II. — De Barthélemy : Lettres inédites des princes de Condé. — De la gravure, question nouvelle. — De la chanson joyeuse d'autrefois et des recueils de chansons populaires bachiques. —BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (12 septembre). Fortification de montagne. — (19 septembre). La France et le Tonkin. — (26 septembre). Types rationnels de fortification permanente. — Projet de loi sur la retraite des officiers de l'armée territoriale. — (3 octobre). Vitesses diverses. — (10 octobre). L'archipel des Carolines. — Expériences exécutées au parc aérostatique de la via Tiburtina.

CORRESPONDANT (25 septembre). De Vogüé : Villars et l'électeur de Bavière Max-Emmanuel. — Baguenault de Puchesse : La République et les lois en faveur des classes populaires. — Thureau-Dangin : Le comte de Falloux d'après ses écrits. — Waliszewski : Marie de Mantoue, reine de Pologne. — (10 octobre). Lavedan : La médiation du Pape et la question du pouvoir temporel. — Sainson : Les Carolines et l'île d'Yap. — Régis : La nouvelle Italie; souvenirs historiques de la marquise d'Azeglio (1835-1861). — Destrel : Les universités aux États-Unis. — Waliszewski : Marie de Mantoue. — E. Biré : *Édouard Turquety*, par M. F. Saulnier. — Joubert : La *Ville et la Cour au* XVIIIe *siècle*, par A. Julien. — CURIEUX (Octobre). Mme Tallien. — La Bibliothèque nationale. — La question Louis XVII. — Les pairs de France. — La famille de l'abbé Prévost. — Hamilton. — M. Feuillet de Conches. — Lettre inédite de Berryer. — M. Tolain. — La dernière des Mazarin.

DÉCADE (20 septembre). La carrosserie dans l'antiquité. — Archives du palais de Monaco. — Les foires de chevaux en Hongrie. — (1er octobre). Alexandre Dumas père candidat. — Le vendredi aux États-Unis. — Le papier de bois. — Victorien Sardou architecte. — (10 octobre). La publicité allemande. — La pyrrhique moderne.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (19 septembre). L'ancienne et la nouvelle méthode électorale. — Le commerce extérieur de la France pendant les huit premiers mois de 1885. — Le socialisme et la propriété devant l'Académie des sciences morales et politiques. — Le mouvement de la population en France pendant l'année 1884. — La Guadeloupe : son histoire, sa population, ses villes et ses ressources économiques. — (26 septembre). Les réformes pratiques et les réformes d'ostentation. — Le commerce extérieur de la France pendant les huit premiers mois de 1885. — Le commerce extérieur de l'Angleterre pendant les huit premiers mois de 1885. — Le socialisme et la propriété devant l'Académie des sciences morales et politiques. — (3 octobre). D'une forme particulièrement dangereuse d'arbitraire gouvernemental : les expulsions en masse d'étrangers. — L'impôt et ses réformateurs. — Le Tribunal de commerce de la Seine et les syndics de faillite. — (10 octobre). La propriété immobilière à Paris pendant le second trimestre de 1885. — Les discussions de la Société d'économie politique : la durée de la propriété intellectuelle doit-elle être limitée par la loi ? — Le patrimoine de l'ouvrier.

GAZETTE ANECDOTIQUE (15 septembre). *Les Matinées du roi de Prusse.* — Publications pornographiques. — Olivier Pain. — Succession de Victor Hugo. — La collection d'autographes de M. Crémieux. — (30 septembre). MM. Mons et Nathal; protection de la propriété littéraire en Amérique. — Ingres et Balzac candidats. — Diderot et les Académies. — Diderot et les « honorables ». — Le vieux quartier latin. — Épaves de la colonne Vendôme. — Collection d'autographes de M. Crémieux. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (Octobre). Duc de Rivoli : A propos d'un livre à figures vénitien, de la fin du XVe siècle. — Lavoix : Collection Goupil; l'Art oriental. — Darcel : Exposition internationale de Nuremberg; ouvrages en métaux précieux et en alliages. — Quentin-

Bauchart : Les grands amateurs d'autrefois; Mme de Chamillart. — L. Gonse : L'Œuvre de Rembrandt. — Muntz : Les dessins de la jeunesse de Raphaël. — Courajod : Le buste de Jean de Bologne au Louvre. — Ephrussi : Fac-similés des dessins d'Albert Dürer.

L'HOMME (10 septembre). De Mortillet : Faux paléoethnologiques. — Fauvelle : Contribution à l'étude de la mémoire et du souvenir.

INSTRUCTION PUBLIQUE (12 septembre). Gosselin : Fénelon; l'*Éducation des filles*. — Crouslé : Théories morales des écoles philosophiques au XVIIIe siècle. — La Harpe : Le *Venceslas* de Rotrou. — (19 septembre). Dareste : Les arts, les lettres, les écoles aux XIIe et XIIIe siècles. — Penant : Hugues l'abbé, margrave de Neustrie et archichapelain de France. — Croiset : Procès de l'ambassade. — Loisel : Molière. — Sauverny : Géographies départementales. — (26 septembre). Reinach : Observations sur la décadence de la langue latine. — Dareste : Le gouvernement de Louis XII. — Crouslé : La morale au XVIIIe siècle; l'école naturaliste. — (3 octobre). Dareste : Le Concordat et les articles organiques. — Croiset : L'affaire d'Harpale. — (10 octobre). Crouslé : La morale au XVIIIe siècle; l'école stoïque, J.-J. Rousseau. — Martha : La philosophie à Rome. — J. Levallois : Agrippa d'Aubigné. — INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 septembre). Portrait de Mirabeau. — Acteurs bibliophiles. — Patois de la France. — Parodie de *Zaïre*. — Portraits chargés de Vallès. — *Ex libris* de bibliophiles. — Le sonnet du *Bleu*. — Ch. Nodier et sa correspondance. — Singularités physiologiques. — Livres imprimés sur papier de couleur. — Documents inédits sur la bataille de Valmy. — (10 octobre). Collections bizarres. — Prix excessifs des livres. — Pour un catalogue. — *Ex libris* de bibliophiles. — Tœpfer. — Livres imprimés sur papier de couleur. — Un livre à faire. — Le livre d'Enoch. — Lœmneches : Le poète et Martin Luther. — Adoré Floupette et Marius Tapora. — *De l'amour*, par Stendhal. — *La meilleure des Républiques; Jérôme Paturot*. — Littérateurs, candidats malheureux à la députation. — Le sonnet d'Oronte. — Course au bois de Boulogne en 1651. — Correspondance de Ninon de Lenclos. — Auguste de Châtillon.

JEUNE FRANCE. (Octobre). Robert Caze : Une gloire de sous-préfecture. — Mikhaël : Les Décadents. — Darzens : Critique littéraire. — Galabert : La troisième manière de Wagner. — JOURNAL DES ÉCONOMISTES (Septembre). De Fontenay : Les sociétés ouvrières de production. — Fauveau : Les effets de la liberté du travail. — Duverger : La réforme de l'administration des chemins de fer de l'État. — Pascaud : Recours de l'ouvrier contre le patron en cas d'accident. — Baudrillart : Les Finances de l'ancien régime et de la Révolution. — Rouxel : L'hygiène publique et sociale. — Chailley : Une nouvelle forme de protectionnisme aux États-Unis. — (Octobre). De Molinari : Formes et transformations de la concurrence. — Lamé-Fleury : La revision des tarifs de chemins de fer. — De Fontpertuis : L'Égypte contemporaine. — Hubert-Valleroux : Humbles remontrances à MM. les ouvriers de Paris au sujet de la question des loyers. — Rambaud : Histoire d'une société coopérative. — Muller : Les finances des communes en Allemagne. — JOURNAL DES SAVANTS (septembre). Ch. Lévêque : Les problèmes de l'esthétique contemporaine. — Gaston Boissier : L'administration des musées et des fouilles en Italie. — E. Caro : La vie intime de Voltaire aux Délices et à Ferney. — B. Hauréau : *Epistolæ pontificum Romanorum ineditæ*. — A. Bergaigne : Les découvertes récentes sur l'histoire ancienne du Cambodge.

Le bonnet d'âne. — Le colonel Hennebert : Ponts militaires. — Ed. S. : Un tableau de Philostrate. — Le chronomètre solaire. — (15 octobre). J. Girardin : Le champion des petits oiseaux. — Paul Laffitte : Un cortège du Parlement. — La leçon de couture. — Mme Sarah Jewett : Une petite voyageuse, nouvelle. — E. Lefebvre : L'électricité de poche. — MATÉRIAUX POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE L'HOMME (Juillet). Chantre : Note sur la disposition des dépôts morainiques des environs de Lyon et sur la prétendue faune préglaciaire de Sathonay. — Cartailhac : Gravures et objets sculptés de l'âge du renne. — Pigorini : Sur la coutume, à l'âge néolithique, de n'ensevelir que les os humains décharnés. — (Août). De Quatrefages : L'homme tertiaire et sa survivance. — Cau-Durban ; La grotte de Marsoulas. — Bielawski : Étude sur les haches néolithiques. — MOLIÉRISTE (Octobre). Monval : La troupe espagnole des comédiens de la reine. — Baluffe : Molière et Cinq-Mars. — D'Estrée : Une lettre de L. Béjart à retrouver. — Baluffe : Molière en prison.

NATURE (19 septembre). — Le nouveau cuirassé *le Requin*. — L'électricité à l'Exposition d'Anvers. — Les organismes problématiques des anciennes mers. — La chimie sans appareils. — La force et l'adresse. — La migration des plantes. — (26 septembre). L'Observatoire de Rio-Janeiro. — Le Brocken et les mines du Harz. — Ascension au Brocken. — Chronique photographique. — Les appareils industriels de mesure électrique. — Le Coendou à queue prenante de l'Aquarium du Havre. — (3 octobre). Indicateur-enregistreur électrique de niveau à distance; système Parenthou. — L'audition colorée. — Statistique des coups de foudre en Bavière. — Formation des obélisques en montagne. — Travail développé par l'homme pendant un court espace de temps. — Les tirs aux pigeons. — Le coq de bruyère. — Le chemin de fer de Costa-Rica. — Extraction de l'or; procédé de M. Henry R. Cassel. — Vitesse des vélocipèdes. — La vie au fond des mers. — (10 octobre). Les poissons volants. — Un bateau-torpille sous-marin. — Redressement des cheminées d'usine. — La force et l'adresse. — La conscription des pigeons-voyageurs. — Traitement d'extinction contre le phylloxera en Algérie. — L'année chinoise. — (17 octobre). L'électricité à la Salpêtrière. — De la plus basse température que peuvent supporter la langue et le palais. — Le camp retranché d'Anvers. — Le coq de bruyère. — Ballons captifs transportables pour le service des armées. — Histoire de la sténographie. — — Nouveau procédé pour éviter les collisions contre les icebergs. — Machine à vapeur à grande vitesse. — NOUVELLE REVUE (15 septembre). Lettres inédites de Stendhal. — Montargis : Les vacances de Victor Hugo. — Saint-Meunier : Galerie paléontologique. — Ph. Davyl : Bersagliers et chasseurs des Alpes. — Simon : La famille Ouang. — Ming. — Ese. — (1er octobre). P. Bourget : MM. Edmond et Jules de Goncourt. — Lettres inédites de Stendhal. — De Brotonne : Histoire du suffrage universel en France; Simon : La famille Ouang-Ming-Tse.

POLYBIBLION (Septembre). Jean d'Avranches : Poésie. — De Bizemont : Géographie et voyages. — Comptes rendus d'ouvrages sur les sciences et arts, les belles-lettres, l'histoire. — Bulletin. — Nécrologie. — Chronique : Le deuxième anniversaire séculaire de la révocation de l'édit de Nantes. — La bibliothèque wallone de Leyde. — Les journaux russes et leur clientèle.

REVUE D'ADMINISTRATION (Septembre). Jourdan : L'assainissement de Paris. — A. des Cilleuls : La population de la France avant 1789. — REVUE ALSACIENNE (Septembre). Thiébaut-Sisson : Louis Ratisbonne. — L. Nicot :

Les députés de l'Alsace à la Constituante (1789-1791). — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (Juillet-Août). — Drouin : Observations sur les monnaies à légendes en pehlvi et en pehlvi arabe. — Gaidoz : le dieu gaulois du soleil et le symbolisme de la roue. — Müntz : Les monuments antiques de Rome à l'époque de la Renaissance. — Deloche : Études sur quelques cachets et anneaux de l'époque mérovingienne. — Dieulafoy : Les fouilles de Suze. — De Baye : Une sépulture de femme à l'époque gauloise dans la Marne. — Menant : Un camée du musée de Florence. — REVUE DE L'ART FRANÇAIS (Septembre). Partie ancienne : Les Van Pulaëre (1464-1528). — Artistes taxés pendant la Fronde de Paris (1649) : Mansart, Capet, Le Mercier, de Beauvais, François Lescot, Charles de la Haye, Le Fèvre. — Jacques Bernus, sculpteur (1650-1728). — Maîtres peintres du XVIIIe siècle (1714-1753) : Courtin, de La Mothe, Destrée, Huet, Boussaingault, Dufour, Lemaire, Gourdin. — Envoi d'estampes fait par Beauvarlet à Hennin (1769). — Partie moderne : Épitaphes de peintres relevées dans les cimetières de Paris (1853) : Misbach. — REVUE D'ASSYRIOLOGIE ET D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE (tome Ier, n° 2). E. Renan : Les inscriptions araméennes de Teima. — J. Oppert : La langue des Élamites. — J. et H. Derembourg. Nouvelles études sur l'épigraphie du Yémen. — Ledrain : Étude sur quelques objets sémitiques. — J. Oppert : L'inscription du Saros. — Ledrain : Quelques inscriptions palmyréniennes. — REVUE BRITANNIQUE (Septembre). La société anglaise et ses historiens. — Les nouvelles réserves de chasse en Écosse et l'élevage des moutons : Mémoires du comte Pasolini. — Une ville de province russe. — Les colons français au Tonkin. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (14 septembre). Madvig : *Adversaria critiqua*. — Godefroy : Dictionnaire de l'ancienne langue française. — Rahlenbeck : Metz et Thionville sous Charles-Quint. — Des Robert : Correspondance de Nicolas François de Lorraine. — Lehugeur : La traduction de Perse et les exemples attribués à Bossuet par M. Ménard. — (21 septembre). Corpus des inscriptions latines. — Toubin : Dictionnaire étymologique et explicatif de la langue française. — Philippson : Origines du catholicisme moderne. — Tamizey de Larroque : Acte de décès de Scipion du Pleix. — Le Taensa. — (28 septembre). Bergaigne : Manuel pour étudier la langue sanscrite. — Lanman : Textes sanscrits. — D'Alviella : Des préjugés qui entravent l'étude scientifique des religions. — Kraner : L'armée romaine au temps de César. — De Ruble : Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret. — REVUE DES DEUX MONDES (15 septembre). Havet : Cyprien, évêque de Carthage ; sa prédication, sa mort. — E. de Laveleye : La Bosnie ; les sources de richesse, les habitants, les progrès récents. — Ch. Yriarte : L'épée de César Borgia. — Brunetière : M. Taine et les *Origines de la France contemporaine*. — Guardia : Une excursion en Catalogne et aux îles Baléares. — (1er octobre). E. Daudet : Les Bourbons et la Russie pendant l'émigration ; Louis XVIII à Mitau. — Baudrillart : Le métayage en France et son avenir. — Larroumet : Le jeune premier de la troupe de Molière ; Charles Varlet de la Grange. — A. Rambaud : Le Sénégal et le Soudan français, d'après les récentes publications. — F. Coppée : Poèmes magyars, d'après Petœfi. — Brunetière : Les cafés-concerts et la chanson française. — REVUE DE L'EXTRÊME ORIENT (tome III, n° 1). C. Imbault-Huart : Un épisode des relations diplomatiques de la Chine avec le Népal en 1842. — H. Cordier : Documents pour servir à l'histoire ecclésiastique de l'extrême Orient. — Voyage du P. Poivre en Cochinchine. — La relation des guerres de Pondichéry en 1751. — Bons d'Anty : Les grands voyageurs au Japon. — REVUE FÉLIBRÉENNE (15 septembre). De Toulouse-Lautrec : Souvenir du comte de *A-n-uno novio de Ponèto*. — Le félibrige en Périgord. — REVUE GÉNÉRALE (15 septembre). Yves Guyot : La politique expérimentale. — L. Liévin : Les élections en France (1791-1792). — (1er octobre). Ch. Gidel : De Nicopolis à Olympie. — L. Liévin : Les origines du système électif. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (Octobre). Leyassseur : l'Australie ; la Nouvelle-Galles du Sud. — Jametel : La Corée avant les traités. — De Fontpertuis : L'Amazonie. — Drapeyron : Le sens géographique du cardinal de Richelieu, à propos de son troisième centenaire, d'après son *Testament politique* et les *Réflexions politiques* du *Tacite français*. — Dupuis : L'intervention de l'amiral Dupré au Tong-Kin. — REVUE INTERNATIONALE DE L'ENSEIGNEMENT (15 août). G. Blondel : L'enseignement du droit dans les universités allemandes. — Frédériq : De l'enseignement supérieur de l'histoire en Écosse et en Angleterre. — Heydenreh : Réformes à introduire dans les concours pour l'agrégation de médecine. — REVUE LITTÉRAIRE (Septembre). Nemours Godré : Les souvenirs de M. le comte d'Haussonville (1814-1830). — A. Rastoul : La conquête d'Alger (Camille Rousset). G. Bois : L'ancienne Rome (MM. Robiou et Delaunay). — V. Canet : Les martyrs d'Afrique (abbé Pillet). — L. Aubineau : Portrait du grand siècle (Ch.-L. Livet). — A. Rastoul : Le général Bourbaki. — Abbé N.-J. Cornet : Les mensonges historiques. — REVUE MARITIME ET COLONIALE (Août). Le budget de la marine anglaise. — Les canons à fil d'acier. — Contre-amiral Serre : Les marines de guerre de l'antiquité et du moyen âge. — REVUE PHILOSOPHIQUE (Octobre). Ch. Feré : Sensation et mouvement. — Pérez : La conscience et l'inconscience chez l'enfant de trois à sept ans. — Tannery : Le concept scientifique du continu ; Zénon d'Élée et G. Cantor. — Bourru et Burot : Un cas de multiplicité des états de conscience avec changement de personnalité. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (12 septembre). J. Lemaitre : M. Anatole France. — Debidour : La liquidation de 1815, d'après M. F. Nolte. — A. Barine : La caricature en Allemagne, d'après M. John Grand-Carteret. — (26 septembre). Gaidoz : L'Inde anglaise. — J. Lemaitre : La comtesse Diane, *Maximes de la vie* ; Daniel Darc, *Sagesse de poche*. — Bérard-Varagnac : San-Francisco et le Zoulouland. — Ed. Rod : *La course à la mort*. — Chateaubriand intime. — (3 octobre). Léger : Les origines de la crise bulgare. — J. Lemaitre : M. Jules de Glouvet. — G. Boissier : La Grande Grèce ; Tarente. — Bérard-Varagnac : Emilio Castelar. — (10 octobre). Caro : Voltaire et Tronchin, d'après une publication récente. — Léo Quesnel : Littérature espagnole contemporaine ; MM. d'Alarçon et Valera. — REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES (Octobre). Abbé Douais : La persécution des chrétiens de Rome en l'année 64. — Abbé Vacandard : Saint Bernard et la seconde croisade. — Abbé Allain : Les questions d'enseignement dans les cahiers de 1789. — R. P. dom Germain Morin : Isidore de Cordoue et ses œuvres, d'après un manuscrit de l'abbaye de Maredsous. — Baguenault de Puchesse : La correspondance de Catherine de Médicis. — A. de Barthélemy : La géographie de la Gaule, de M. E. Desjardins. — Aubert : Les cours d'histoire à l'usage de l'enseignement secondaire. — REVUE DE LA RÉVOLUTION (Septembre). De Besancenet : Les savants et la Révolution ; le baron de Marivetz. — Ch. D'Héricault : Confession, souvenirs et bavarderies de Fanni Roseval. — Muller : Clubs et clubistes du Morbihan, de 1790 à 1795. — D'Ideville : L'assassinat du comte Rossi. — De Bignicourt : Violation du tombeau de saint Remi, de Reims. — Moore : Voyage en France, août-décembre 179 . — REVUE SCIENTIFIQUE (19 septembre). Chauveau : L'inoculation préventive du choléra. — Tskany : Les nouvelles sectes religieuses en Russie. — Phisalix : La rat-

bre). Playfair : Les devoirs de l'État envers la science. — Ch. Richet : La température après la mort. — Trouessart : Les microbes et les maladies contagieuses. — (2 octobre). Yung : La faune profonde des lacs de la Suisse. — Zaborowski : L'homme tertiaire. — Delaunay : La fécondité. — Lagarde : Le spectre de l'hydrogène. — Ledieu : *Vie et travaux de Boucher de Perthes.* — (10 octobre). Cotteau : La paléontologie en 1883. — Delaunay : La fécondité. — L'apothicairerie de l'Hôtel-Dieu en *1679*. — ROMANIA (Avril) Mussafia : *Berta e Milone.* — Orlandino. — A. Thomas : Notice sur deux manuscrits de la *Spagna* en vers, de la bibliothèque nationale de Paris. — Meyer : Inventaire des livres de Henri II, roi de Navarre. — Nigra : *Il Moro Saracino,* canzone popolare piemontese. — Picot : Note sur quelques ballades d'Eustache Deschamps.

SCIENCE ET NATURE (19 septembre). Gerbe : Les Mouettes. — Deniker : La lecture de la pensée et la société des recherches psychologiques. — Cullere : Les stigmatisés. — D'Herculais : Le continent noir. — (26 septembre). A. Theuriet : Le chêne de Quillacq. — Cuzent : Les îles Marquises. — Robert : Lignes télégraphiques souterraines. — Cauvet : Évolution des êtres vivants comparés à celle des corps bruts. — De Marolles : Autographes de savants. — (3 octobre). Soleillet : Obock. — Alix : Le dromadaire tunisien. — Cullere : Action à distance des médicaments et des poisons. — De Marolles : Autographes de savants. — (10 octobre). D'Herculais : Le chat et les insectes. — Boissière : Exploitation mécanique des forêts. — Congrès pour l'avancement des sciences. — SPECTATEUR MILITAIRE (15 septembre). L'armée et la France de 1885. — Brialmont : Le général de Blois, sa vie et ses ouvrages. — Wolff : Souvenirs de l'expédition du Mexique. — Considérations sur l'avenir de la tactique de l'infanterie. — (10 octobre). Odier : Une réforme économique dans le service du casernement. — L'armée et la France de 1885. — Wolff : Souvenirs de l'expédition du Mexique. — Considérations sur l'avenir de la tactique de l'infanterie. — Souvenirs militaires du général baron Hulot.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

PUBLICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES ÉTRANGÈRES NOUVELLEMENT PARUES

Allemagne

Bibliotheca historico-naturalis, physico-chemica et mathematica. — 34e année, 2e fasc. Juillet-décembre 1884. Liste des ouvrages parus en Allemagne et relatifs aux sciences naturelles et exactes. Göttingen, Vandenhoeck et Ruprecht.

Bibliotheca philologica classica. — Liste des ouvrages et articles sur la philologie classique. XIIe volume, 1er fasc. Berlin, Calvary.

A. Dillmann : *Gedächtnissrede auf Karl Richard Lepsius* (Discours commémoratif sur Ch. Lepsius).

Hardi's Mittheilungen über Buchhandel und Buchdruck vor 140 Jahren. — La librairie et l'imprimerie il y a 140 ans, réimpression tirée de « La vie et les voyages d'Hilaire Goldstein, Francfort, 1752 ». Francfort, Lehmann et Lutz.

Jahresbericht der Geschichtswissenschaft (Compte rendu annuel des sciences historiques publié par la Société d'histoire de Berlin). — 4e année. Berlin, Mittler.

Catalogue de la Bibliothèque Raczynski, à Posen. — 3 vol. et index. in-8°. Posen, J. Jolowicz.

Kremer : *Ueber meine Sammlung orientalischer Handschriften.* (Ma collection de manuscrits orientaux). — Vienne, Gerold fils. In-8°.

Katalog der Bibliothek des Börsenvereins der Deutschen Buchhändler. — Leipzig. In-8°, pp. XXVI-708.

Espagne

Fuertes Acevedo : *M. Bosquejo acerca del estado que alcanzo en todas epocas la literatura en Asturias, seguido una extensa bibliographia de los escritores asturianos.* — Badajoz, tip. La Industria. 378 p. in-4°.

Italie

Opere anonime e pseudonime. — 1a et 2a centuria. Roma In-8°.

Salvo. Cozzo : *Giunte et correzioni alla « Bibliografia Siciliana »* di G. Mira. — Palermo, tip. Virzi. In-8°.

Bibliotheca apostolica vaticana, codicibus manuscriptis, recensita, jubente Leone XIII pont. max. edita. — Tom. I.

Codices manuscripti palatini græci Bibliothecæ vaticanæ descripti, præside J.-B. Pitra, recensuit et digessit H. Stevenson. — Romæ, ex tip. vaticana.

E. Casti : *Bibliotheca provinciale.* — Salvatore Tommasi. Nell Aquila degli Abruzzi : relazione sul anno 1883-1884.

C. Tonini : *La Coltura literaria e scientifica in Rimini dal sec.* XIV *ai primordii del* XIX. — Rimini, tip. Danesi, già Albertina. 2 vol. in-16.

Vazio : *Relazione sugli archivii di Stato italiano* (1874-1882). — Roma, Cecchini.

Gliliari : *Gli anonimi veronesi.* — Verona, Münster, 192 p. in-8°.

Belgique

Inventaire des archives de la ville de Bruges. — 1re sect., 1re série. Table analytique. Bruges, Gaillard. 510 p. in-4°.

Catalogue des manuscrits grecs de la Bibliothèque royale de Bruxelles et des autres bibliothèques publiques de la Belgique. — In-8°.

F. Vander Haeghen : *Bibl. belgica.* — *Bibliog. gén. des Pays-Bas.* — LIV-LVII livr. Gand, Van der Haeghen. In- 2°.

Pays-Bas

Muller : *Inventaris van het archief der provincie Utrecht* (Inventaire des archives de la province d'Utrecht jusqu'en 1813). — Supplément. Utrecht, Beyers.

Papyri graeci Musei antiquarii publici Lugduni Batavi. — Interpretationem latinam adnotationem, indices et tabulas addidit C. Leemans. Tom. II. In-4°.

chartes et ordonnances du comté, 1119-1574. Middelbourg, van Benthem et Jutting. In-8°.

Norvège

Det kgl. Norske Frederiks Universitet. — Univ. bibliothekets Aarbog for 1884 (Catalogue de la Bibl. Frédéric). — Christiania. In-8°.

Russie

Rossica et Baltica : *Catalogue des ouvrages parus en 1884 dans les provinces baltiques en langues française, anglaise et allemande.* — 1re année, par F. de Szczepanski, Réval, chez Lindford. Petit in-8°.

États-Unis

Catal. of first editions of american authors. — New-York, Léon and brother.

Cornell University : *The general card catalogue of the library.* — Ithaka, N.-Y. In-8°.

Pilling : *Proof-heets of a biography of the languages of the Nord-American Indians.* — Washington. 1135 p. In-4°.

Tredwell : *A plea for bibliomania : a monograph of privately illustrated books and the men who have illustrated them.* — New-York et Londres. In-8°.

—❀—

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES

Allemagne. — *Deutsche Revue.*

Octobre : H. Julia : Souvenirs de Henri Heine. Deuxième partie.

Nord Und Süd.

Octobre : O. Svoboda : Rosegger, essai biographique. — G. Winter : Bucke, Lecky, Ranke.

Angleterre. — *Book-Lore.*

Octobre : Shakespeare rarities. — Sham almanacks and prognostications. — William Freke on the language of dreams.

Dublin University Review.

Dans le numéro de septembre on trouvera un article relatif aux *Mark Pattison's Memoirs.*

Fortnightly Review.

Septembre : Courtney : Ralph Waldo Emerson. — Burnand : Councils and Comedians. — W. Archer : Norway To Day. — Escott : Lord Houghton.

Dans le *Gentleman's Magazine* d'octobre, M. Sidney Lee donne un essai très intéressant sur « As you like it » et Stratford-on-Avon.

Italie. — *Nuova Antologia.*

16 septembre : Letteratura cristiana : Di una recente scoperta « la dottrina di' dodici apostoli. — Pietro Gordani, i primi anni e i primi scritti (1774-1809).

1er octobre : Pietro Aretino innamorato. — Enrichetta d'Inghilterra, duchessa d'Orléans. — Una nuova traduzione del « Buch der Lieder ».

Gazzetta letteraria, artistica e scientifica.

19 septembre : Studi slavi : Il romanzo in Russia. — Un centenario a Gotha.

Revue internationale (Florence).

25 septembre : Terenzio Mamiani et son œuvre. — Les institutions de langue française à Guernesey.

10 octobre : Henri-Frédéric Amiel, 3e partie. — Les institutions de langue française à Guernesey (suite). — Souvenirs d'un voyage en Grèce (A. Mézières, de l'Académie française).

Turquie. — *Revue orientale.*

20 septembre : Em. Michelet : Catulle Mendès.

États-Unis. — *Atlantic Monthly.*

Le numéro de septembre contient l'éloge du poète Léopardi, par M. Howells, et le premier chapitre d'un essai de N. Scudder : *Childhood in English Literature and Art.*

—❀—

COMPTES RENDUS D'OUVRAGES FRANÇAIS

Angleterre. — Dans son numéro du 5 septembre, *l'Athenæum* consacre un long article au troisième volume de *l'Histoire de l'art dans l'antiquité* de MM. Perrot et Chipiez.

Academy.

10 octobre : The English School of painting, by E. Chesneau. — Translated. by L. N. Etherington, with a preface by Pr. Ruskin.

The Saturday Review.

19 septembre : *Le Capitulaire de Kiersy-sur-Oise*, par Émile Bourgeois.

Italie. — *Nuova antologia.*

1er octobre : Victor Hugo. — Ricordi e note di D. A. Parodi. — Milano, fr. Treves.

Revue internationale (Florence).

10 octobre : Comte Léon Tolstoï : *Anna Karénine.* — Guy de Maupassant : *Bel ami.* — E. Delpit : *Les souffrances d'une mère.* — Henri Rabusson : *Le roman d'un fataliste.* — George Duruy : *Le garde du corps.* — Anatole France : *Le livre de mon ami.*

Suisse. — *Revue Suisse.*

Octobre : *Lady Tattersall*, par Ouida, traduit de l'anglais par E. D. Forgues. — *Le Charme*, poème chevaleresque, par le vicomte H. de Lorgeril. — *Assunta*, par Louis d'Ambaloges. — *Benvenuto Cellini, orfèvre, médailleur, sculpteur*, par Eugène Plon.

États-Unis. — *The Nation.*

10 septembre : *La démocratie autoritaire aux États-Unis : le général André Jackson*, par Albert Gigot.

24 septembre : *Au cercle*, par M. L. de la Brière.

1er octobre : Diderot et l'*Encyclopédie.*

—❀—

NOUVEAUX JOURNAUX ÉTRANGERS

Allemagne

Le *Schwäbischer Merkur*, journal quotidien paraissant à Stuttgard, a célébré, le 3 octobre dernier, le centième anniversaire de sa fondation. Il y a juste cent ans que M. le prof. Elben, un des ancêtres des éditeurs actuels du journal, en avait commencé la publication.

L'ancien organe du protestantisme en Allemagne, la *Zeitschrift für Protestantismus und Kirche*, qui depuis 1876 avait cessé de paraître, reparaîtra à partir du 1er janvier 1886 sous un autre titre et sera publié à Munich.

L'Union internationale de linguistique de Berlin publie, sous la direction du Dr Th. Klein de Boston, un nouveau périodique bi-mensuel dans le genre des « Magazines » anglais, sous le titre : *The home journal*, a semi-monthly periodical for the furtherance and promotion of the English language among the Germans.

Le premier numéro d'un nouveau périodique, *Die Kunst für Alle*, l'art pour tous, a paru le 1er octobre dans la *Verlagsanstalt für Kunst und Wissenschaft*, à Munich. — Le second numéro, qui a paru le 22 octobre, contient un compte rendu illustré de l'Exposition artistique de Berlin et une série de caricatures par F. A. von Kaulbach.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 septembre au 15 octobre 1885)

DÉBATS. Septembre : 18. H. Houssaye : Jersey et Guernesey. 21. Masqueray : L'Ancien Alger. 23. E. Bertin : *Marcelle*, étude parisienne, par Lesueur. 25. Jallifice : *Discours sur l'Histoire de France*, par le comte de Molÿ. 26. Darmesteter : Le voyage d'outre-mer de Jean Thenaud. 27 et octobre 14. De Molinari : Le Canada. 30. Daremberg : Microbes et maladies infectieuses. Octobre : 1. Darmesteter : *La poésie du moyen âge*, par Gaston Pâris. 5. Bertin : *Racine*, par Deschanel. 7. Ed. Rod : M. Caducci et ses « batailles ». 10. Darmesteter : *Visha-vriska, the Poison-tree, a tale of Hindu life in Bengal. — Gujarat and the Gujaratis*. 12-15. G. Charmes : *L'Individu contre l'État*, par G. Spencer. 13. H. Chantavoine : Le Cercle Saint-Simon.

XIXe SIÈCLE. Septembre : 26. Ch. Joliet : Souvenirs d'enfance, 1832-1845.

ÉCHO DE PARIS. Octobre : 1. Stendhal.

ÉVÉNEMENT. Septembre : 24. Stendhal inédit. 30. Initiation pessimiste. Octobre : 13. E. Deschaumes : Le roman casse-tête (*Petitau*, par M. Poictevin).

FIGARO. Septembre : 18. La joie d'Ohnet, par *Caliban* (Bergerat).

FRANÇAIS. Septembre : 18. *M. Isaacs*, roman de l'Inde moderne, par Marion Crawford. 25. *La Poésie du moyen âge*, par Gaston Pâris. 26. Le libéralisme et la démocratie en face des libertés religieuses, à propos du livre de M. Leroy-Beaulieu : *l'Église et le Libéralisme*. 28. Lettres inédites de Jean Racine.

FRANCE LIBRE. Septembre 25 et octobre : 3. Les poètes maudits.

GAGNE-PETIT. Septembre : 18. Les arbres de la liberté. — Octobre : 12. L'armée et la littérature, à propos du roman de M. Malot : *le Lieutenant Bonnet*.

GAZETTE DE FRANCE. Septembre : 22 et octobre : 5. Le journalisme en Angleterre. 26. *Études sur Rotrou*, par Curnier. — Octobre : 2. Le poème de Job, par l'abbé de Montmelian. 3. *Lettres d'un soldat*, par le colonel de Montagnac. 5. Les théâtres de Saint-Pétersbourg sous Catherine II. 10. *La Jeunesse de 1830*, par Mme Summer.

GAULOIS. Septembre : 29. Félicien Mallefille.

GAZETTE DES TRIBUNAUX. Octobre : 5-6-7. Études sur Patru.

JUSTICE. Septembre : 28. Aux apologistes de Robespierre. — Octobre : 12. Ducos et Boyer-Fonfrède.

LIBERTÉ. Octobre : 7. *Paroles d'un révolté*, par Krapotkine.

LIGUE. Octobre : 3. La Russie dans l'œuvre de M. Eugène Melchior de Vogüé. 4. La Russie historique dans l'œuvre de M. Rambaud.

MONITEUR UNIVERSEL. Septembre : 29. Le Tyrol à vol de touriste. — Octobre : 6. *L'Europe et la Révolution française*, par A. Sorel.

NATIONAL. Septembre : 27 et octobre : 4. *Discours et plaidoyers politiques de L. Gambetta*.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Septembre : 16. Hugnes Le Roux : L'Autriche et les Magyars. — Octobre : 1-6. Flamet : La Réveillère-Lepeaux. 1. Ph. Burty : La fonte à cire perdue.

SIÈCLE. Septembre 22, et octobre 8. Lettres inédites de Stendhal. 30. *La Grèce*, par M. Marius Fontanes. — Octobre : 11. Ch. Robin.

TÉLÉGRAPHE. Octobre : 1. Discours et opinions politiques de M. Ch. Floquet.

TEMPS. Septembre : 16. M. Tourneux : Diderot et Catherine II. 17-26 et octobre : 4. P. Mantz : L'art moderne à Anvers. 19. L'expansion de l'Angleterre, par Seeley. 23. Un ministre de la Restauration ; le comte de Clermont-Tonnerre. 24. P. Bourde : Des variations de l'esprit français. 27-29-30 et octobre 1-8. Tcheng-Ki-Tong : Le Théâtre des Chinois. 28. Beaussire : La psychologie nouvelle. — Octobre : 5-6. Les femmes artistes à l'Académie royale de peinture et de sculpture. 9. Ph. Daryl : Littérateurs américains ; Ollivier Wandel Homes. 10. P. Bourde : La vie d'un Bulgare il y a un siècle. 13. Vernier : Poitevin et son œuvre.

UNIVERS. Octobre : 16. De l'origine des synoptiques.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois de septembre 1885

1. *Le Guide du visiteur à l'Exposition; Le Guide indicateur du visiteur à l'Exposition; Le Guide du visiteur à Paris et dans les environs; Le Guide indicateur du visiteur à Paris et dans les environs.* Journaux hebdomadaires, paraissant le samedi. In-4°, 4 p. à 5 col. Paris, imp. Lapirot. Bureaux, 16, passage Nollet. Abonnements : un an, 9 fr. Le numéro, 15 centimes.

3. *Le Bonaparte.* Journal politique quotidien. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Éloi. Bureaux, 23, rue Bausset. Abonnements : un an: 4 fr. Hebdomadaire.

L'Avenir diplomatique. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Beillet. Bureaux, 19, rue Blondel. Abonnements : un an, 24 fr. Le numéro, 5 centimes.

4. *L'Écho français.* Littéraire, artistique et financier. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Bellet. Abonnements : un an, 24 fr. Le numéro, 5 centimes.

5. *La Revue politique, artistique et littéraire*, paraissant les 5 et 20 de chaque mois. In-8°, 32 p. Versailles, imp. Cerf. Bureaux, Paris, 2, rue Berthollet. Abonnements : un an, 25 fr., six mois, 13 fr. Le numéro, 25 centimes.

La Lanterne électorale de 1885; Le Drapeau électoral. Journaux quotidiens. Petit in-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Lesigne. Bureaux, 131, rue Montmartre. Le numéro, 5 centimes.

8. *Le Monde diplomatique et consulaire; l'Univers diplomatique et consulaire.* In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Dejoy. Bureaux, 9, rue d'Aboukir. Abonnements : un an, 2 fr. Le numéro, 50 centimes.

10. *Le Denier.* Gazette des villes et des campagnes, paraissent le jeudi. In-4°. 8 p. à 3 col. Paris, imp. Dejey. Bureaux, 21, rue Buffault. Abonnements : un an, 5 fr. Le numéro, 15 centimes.

15. *Le Droit économique; le Guide économique des concierges.* In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Héloin. Bureaux, 5, rue Mignon. Abonnements : un an, 2 fr. Mensuel.

17. *Journal de l'industrie des corps gras.* Grand in-folio, 4 p. à 5 col. Paris, imp. Mourreau. Bureaux, 8, rue Taitbout. Abonnements : 16 fr. Le numéro, 25 centimes.

Le Faubourg. Petit in-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Mayer. Bureaux, 46, rue Lafayette. Abonnements : un an, 10 fr. Le numéro, 5 centimes.

20. *La Cloche républicaine des deux rives.* Journal politique, agricole, industriel. In-4°, 4 p. à 5 col. Issy, imp. Lambert. Bureaux, Paris, 103, rue Montmartre. Abonnements : un an, 6 fr., six mois, 3 fr. 50. Le numéro, 5 centimes.

21. *L'Écho médical.* Paraissant le 10 et le 25 de chaque mois. In-8°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Dubuisson. Bureaux, 8, rue du Bouloi. Abonnements : un an, 2 fr. Le numéro, 30 centimes.

Chronica franco-brazileira. Bi-mensuel. In-4°, 24 p. à 2 col. Paris, imp. Goupy. Bureaux, 5, rue Lamartine. Abonnements : un an, 20 fr.

26. *Le Loustic.* Journal hebdomadaire, comique et satirique. In-4°, 4 p. à 3 col., fig. Paris, imp. Duval. Bureaux, 80, rue Vanneau. Abonnements : un an, 9 fr., six mois, 5 fr. Le numéro, 15 centimes.

Sans date. *Le Cosmopolite.* Journal républicain de la Société pour l'extinction du paupérisme et de l'état socialiste. In-folio, 14 p. à 4 col. Paris, imp. Nouvelle. Bureaux, rue des Jeûneurs. Abonnements : un an, 5 fr. Le numéro, 10 centimes.

Le Coup de feu. Revue mensuelle, politique, littéraire et artistique. In-8°, 24 p. Montdidier, imp. Hourdequin. Bureaux, 45, rue de la Tournelle. Abonnements : un an, 3 fr., 6 mois, 2 fr. Le numéro, 25 centimes.

Le Salut social; L'Écho de Montmartre. Journaux hebdomadaire, religieux, politiques et sociaux. Petit in-4°. Paris, imp. Maréchal. Bureaux, 39, rue Pigalle. Numéros spécimens.

La Ligne droite. Hebdomadaire. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Lombardin. Bureaux, 146, rue Montmartre. Abonn. : trois mois, 1 fr. 50. Le numéro, 10 centimes.

L'Illustration républicaine. In-4°, 4 p. à 3 col., fig. Paris, imp. Plet. Bureaux, 8, faubourg Montmartre. Le numéro, 10 centimes.

Les Congrès d'Instituteurs. Compte rendu des congrès pédagogiques. Grand in-8°, 16 p. à 2 col. Paris, imp. Hugonis. Bureaux, 26, rue Ganneron. Abonnements : un an, 12 fr. Le numéro, 20 centimes.

L'Opposition conservatrice. Organe de coalition des partis monarchiques. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Aubineau. Bureaux, 9, rue des Petits-Champs. Abonnements : un an, 5 fr. Le numéro, 5 centimes. Quotidien.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

— Procès de presse, de propriété littéraire et de librairie —

COUR D'ASSISES DE LA SEINE

Outrages aux mœurs. — « L'Homme à passions », roman de M. d'Orllanges.

Le 15 septembre dernier, a comparu en cour d'assises M. Ernest d'Orllanges, l'auteur du roman *l'Homme à passions*, poursuivi pour outrages aux mœurs, à raison de cette publication.

Les débats ont eu lieu à huis clos.

Après un vigoureux réquisitoire de M. l'avocat général Harel et la plaidoirie de Me Paul Vivien, le jury ayant rapporté un verdict affirmatif mitigé par des circonstances atténuantes, la cour a condamné Ernest d'Orllanges à 1,000 francs d'amende et a ordonné, en outre, la saisie et la destruction du roman.

Procès en contrefaçon. — Les chansons du « Grand Mogol ».

Les libraires et les directeurs de théâtre ont pris l'habitude d'envoyer tous les jours aux journaux des notes toutes faites pour recommander les livres qu'ils éditent et les pièces qu'ils représentent : nos confrères ne savent pas à quoi ils peuvent s'exposer en insérant ces notes. M. Mayer, directeur de *la Lanterne*, a failli payer cher une complaisance de ce genre.

Au mois de septembre dernier, le directeur de la Gaîté envoyait à *la Lanterne*, avec prière de l'insérer, le texte des chansons du *Grand Mogol*. C'était un moyen d'appeler l'attention des lecteurs sur cette opérette.

La Lanterne publia une de ces chansons. La semaine suivante, le journal spécial des théâtres, auquel *la Lanterne* loue une de ses presses aux heures où elle n'est pas occupée par le tirage du journal, publia trois de ces chansons.

Mme Tresse, éditeur du livret complet, assigna alors M. Mayer, en qualité d'imprimeur, en même temps que le directeur et le gérant du *Journal des Théâtres*, et leur demanda 5,000 francs de dommages-intérêts.

M. Mayer, qui n'avait fait qu'imprimer la note dont le théâtre de la Gaîté lui avait demandé l'insertion, ne se présenta pas devant le tribunal et fut condamné par défaut à 25 francs d'amende et 400 francs de dommages-intérêts. Il forma opposition à ce jugement et comparut devant la onzième chambre de police correctionnelle présidée par M. Ruben de Couder.

Après avoir entendu Me Obermayer, avocat du journal *la Lanterne*, et Me Le Senne, avocat de Mme Tresse, le tribunal a acquitté M. Mayer.

« Attendu que M. Mayer n'était qu'imprimeur des journaux dirigés par MM. Costa et Caploue; qu'il n'a pas profité des bénéfices retirés par ceux-ci de la contrefaçon des œuvres acquises à la dame Tresse; qu'il n'avait par conséquent aucun intérêt à la contrefaçon; que Mayer argue de sa bonne foi; qu'il allègue la pratique des publications de ce genre à la sollicitation des auteurs, des directeurs des théâtres et des éditeurs eux-mêmes; qu'il reproduit un numéro non incriminé de *la Lanterne* donnant le texte de l'un des couplets; que dans ces conditions la bonne foi de l'imprimeur paraît suffisamment établie. »

Mme Tresse a été condamnée aux dépens.

Outrages aux bonnes mœurs. — La Parisienne illustrée.

Le 28 août dernier, la 8e chambre du Tribunal de la Seine avait à juger comme prévenus d'outrages aux mœurs : Faustin Jollesme, rédacteur en chef de la *Parisienne illustrée;* Charles-Edouard Chollet, gérant du journal; Michel Morphy, journaliste; Collombon et Brulé, imprimeurs; Eugène Rouquette, vendeur de journaux en gros.

Tous, d'après la prévention, avaient coopéré soit à la rédaction, soit à la publication ou à la distribution de quatre articles pornographiques, intitulés : *le Bouton, la Chemise de nuit, Monsieur l'Archiduc, Après la sieste*, articles qui avaient paru dans le premier numéro de *la Parisienne illustrée*. Hâtons-nous d'ajouter que *la Parisienne illustrée* n'en a pas eu de second.

Le Tribunal condamna Jollesme à 2,000 francs d'amende, Rouquette à 200 francs, Chollet à 50 francs, Morphy à 3,000 francs, Collombon et Brulé chacun à 100 francs.

Appel ayant été interjeté, l'affaire est revenue dernièrement devant la chambre des appels de police correctionnelle. Les prévenus ne se sont pas présentés pour soutenir leur appel, et défaut a été prononcé contre eux. Puis la Cour, sur le rapport de M. le conseiller Godin et sur les réquisitions de M. l'avocat général Cruppi, a confirmé purement et simplement la décision des premiers juges.

(Chambre des appels de police correctionnelle. Audience du 22 octobre. Présidence de M. Boucher-Cadart.)

M. Paul Adam; « Chair molle ». — Outrage aux bonnes mœurs.

Le 10 août, a comparu devant le jury de la Seine, M. Paul Adam, un jeune écrivain, auteur d'un roman *Chair molle*, édité en Belgique, mais dont la mise en vente à Paris l'amène en cour d'assises sous l'inculpation d'outrage aux bonnes mœurs.

Les débats ont eu lieu à huis clos.

M. Rau, substitut du procureur général, a soutenu l'accusation; Me Albert Danet a présenté la défense.

Le jury ayant rapporté un verdict affirmatif avec circonstances atténuantes, la Cour a condamné M. Paul Adam à quinze jours de prison et 1,000 francs d'amende.

L'imprimeur-éditeur-gérant : A. QUANTIN.

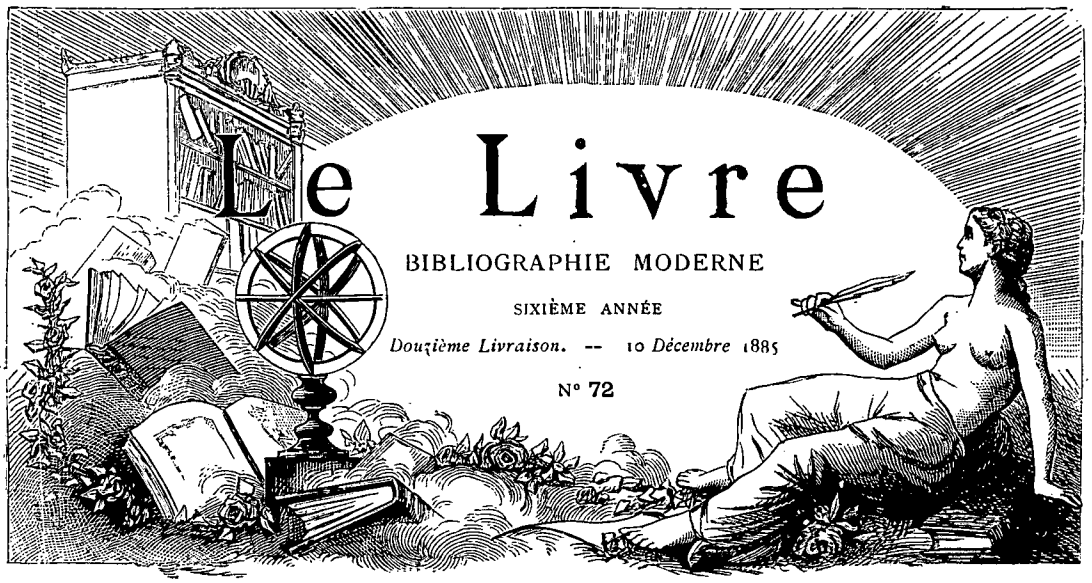

L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE.

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Les livres d'étrennes pour 1886. — Critique littéraire du mois. — Mélanges littéraires. — Poésies. Histoire. — Livres d'amateurs. — Beaux-Arts. — Géographie. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.

LES LIVRES D'ÉTRENNES POUR 1886

Il devient de plus en plus difficile de rendre compte dans un travail d'ensemble et par une revue générale, des publications nouvelles qui apparaissent au renouveau du nouvel an. Chaque année, MM. les éditeurs semblent apporter un nouveau retard dans la mise en vente de leurs ouvrages d'étrennes, et les éditions principales ne voient guère le jour qu'à la veille de Noël, alors que les livres dorés, enluminés, gaufrés, satinés, luttent d'éclat aux vitrines des librairies avec autant de profusion que les affiches électorales sur les murs de Paris à la dernière heure des élections. *Le Livre*, qui désire soumettre à ses abonnés dès le 15 décembre une appréciation complète des belles éditions nouvellement sorties des presses pour la célébration du jour des cadeaux, ne saurait à quel saint se vouer s'il ne multipliait ses informations à l'aide du catalogue officiel des livres d'étrennes, et s'il ne parvenait à saisir au sortir de l'imprimerie même les nombreux retardataires. — Est-il possible, cependant, dans cette rapide entrevue, de porter un jugement définitif sur cet incroyable Babel de papier noirci? Nous ne le croyons pas, quelque soin que nous puissions apporter dans nos sommaires comptes rendus; il vaut mieux se dire qu'à l'époque du nouvel an sonne l'heure des indulgences plénières et qu'il vaut mieux se résigner à additionner d'eau bénite son encrier avec les termes banaux des compliments de saison. Quoi qu'on puisse faire, on ne saurait s'y soustraire; ces livres joliment illustrés par tous procédés témoignent de tant d'efforts, d'une telle vitalité de notre industrie typographique; ils nous sourient si gentiment dans la fraîcheur de leur nouveauté, que, alors même qu'ils louchent quelque peu, nous devons nous déclarer désarmés et les tenir pour délicieux, bien faits, délicats et surprenants.

Nous n'affirmerons pas cependant que l'année qui débute marque une ère particulièrement prospère dans l'état de la librairie française. Un économiste n'y verrait pas accroissement, mais diminution. La crise commerciale s'affirme dans cette industrie de luxe, qui vit un peu sur les fonds du passé et jette sur le marché moins de publications monumentales qu'il y a quelques années. Les librairies Hachette, Didot, Plon, Mame, ces vieilles maisons de l'édition nationale, semblent hésiter dans le lancement de gros volumes établis à grands frais; on sent que le terrain

manque et que le public n'a pas les complaisances « de la poche » nécessaires pour encourager les lourdes entreprises. — Quelques philosophes, qui pointent les événements de l'histoire avec le calme et la persuasion de certains joueurs à la roulette, prétendent que dans le cours de ce siècle les sept années des vaches grasses succédaient toujours aux sept années des vaches maigres; acceptons-en l'augure et prenons d'autant mieux patience que l'on va pouvoir constater dans le résumé qui suit que la librairie, pour frappée qu'elle soit, est toujours vaillante et qu'elle reste encore digne de marcher à la tête du monde entier, par la perfection et l'excellence de ses productions.

Librairie Hachette et Cie. — La maison Hachette a acquis depuis longtemps une position que nul ne songe à lui contester, ni à lui disputer, pas même ceux qui, dans le même genre, arrivent à faire aussi bien qu'elle, ou ouvrent à la librairie des voies nouvelles. Elle a pour elle l'ancienneté, la fidélité à ses traditions, le souci constant du bien et la consécration que donne le succès. L'année dernière, nous constations que ses publications d'étrennes proprement dites étaient relativement peu nombreuses; elles le sont moins encore cette année, et, comme toujours, une bonne partie de ces nouveaux volumes appartiennent à des séries commencées depuis plus ou moins longtemps, et sur lesquelles nous avons déjà eu occasion de dire notre pensée. Mais ce sont des entreprises trop importantes pour que nous ne les rappelions pas à nos lecteurs.

Le grand ouvrage de M. Amédée Guillemin sur *le Monde physique* en est à son cinquième volume, lequel traite de la météorologie et de la physique moléculaire. Il est illustré de 31 grandes planches, dont 9 tirées en couleur, et de 343 vignettes insérées dans le texte. L'auteur se propose surtout, dans ce volume, de décrire les phénomènes météorologiques dépendant de la chaleur, de ses variations dans le sol, au sein de l'air et des eaux; mais la chaleur est, avec sa force antagoniste la gravité, la source commune de tous les météores terrestres, la cause prochaine ou éloignée de tous les mouvements qu'on observe sur la terre; aussi M. Guillemin en prend-il occasion pour présenter un tableau d'ensemble de tous les phénomènes terrestres dont la physique devra un jour formuler les lois. Ce cinquième volume, qui clôt l'ouvrage, est digne de ses aînés. Le tout forme un ensemble magistral dans lequel l'auteur, avec une autorité qui n'est égalée que par sa modestie, initie aux problèmes les plus complexes de la science et fait connaître dans ses secrets ressorts le monde que nous habitons, avec les lois qui le régissent et les influences qu'il subit.

Tout naturellement, à côté de l'œuvre de M. Guillemin se place celle de M. Élisée Reclus, encyclopédie vivante et humaine dans la pleine acception du mot, et qui fait de la géographie moderne la vraie science du progrès. Le onzième volume vient de paraître, à la Tunisie, à l'Algérie et au Maroc. Cinq cartes à part, 200 cartes dans le texte et 85 gravures sur bois éclairent le texte, si une rédaction qui est lumière et vie a besoin d'être éclairée. Il est inutile de faire ressortir l'intérêt particulier que ce volume présente entre les autres. Il s'agit de notre vieille colonie, de notre possession nouvelle, du pays limitrophe que convoite l'Italie, et de celui où les ambitions de l'Espagne se trouvent en présence de l'influence britannique. Il se joue, à l'heure qu'il est, un grand et multiple drame dans cette partie de l'Afrique. Élisée Reclus nous en montre le théâtre, les causes lointaines, les mobiles immédiats, et même, dans la mesure qui convient au plan général de son ouvrage, les péripéties, tout en nous permettant d'en pressentir le dénouement.

Un frère de l'illustre géographe, Onésime Reclus, publie en même temps, et dans le même format, un beau livre intitulé : *la Terre à vol d'oiseau* (10 cartes et 616 vues et types gravés sur bois). Ce coup d'œil donnerait le vertige, s'il ne nous était présenté par un savant qui sait allier à l'enthousiasme de la pensée et à la chaleur du style la clarté de l'exposition. C'est à la fois une magnifique préface et un admirable résumé que M. Onésime Reclus donne à l'œuvre de son frère. Mais son livre n'en est pas moins original et indépendant. Il peut, pour les personnes que les publications de longue haleine effrayent, remplacer jusqu'à un certain point la grande géographie, mais en aucun cas il ne fera double emploi.

Mme de Witt en est arrivée à la quatrième série des *Chroniqueurs de l'Histoire de France*. Ce volume va de Monstrelet à Commines. Il est illustré de 8 planches en chromolithographie, 46 grandes planches en noir et 343 gravures d'après les monuments et les manuscrits de l'époque (prix : 32 francs). Quelques-unes de ces reproductions de miniatures ont un charme singulier. D'autres, et particulièrement celle du frontispice, sont rendues dans des tons crus et violents qui font à l'œil une impression que jamais manuscrit « enluminé » n'a produite. Le livre est d'ailleurs splendide, et mérite tout ce que nous disions l'an dernier de la troisième série. Nous ne pouvons que nous répéter : « Mme de Witt a su, avec un talent qui ne se dément pas, fondre les matériaux de son œuvre tout en conservant le ton des différents styles et les caractères des différents chroniqueurs. » Ce volume est le dernier de la collection. Après Philippe de Commines, avec lui peut-être, l'historien apparaît; le terrain n'appartient plus exclusivement aux chroniqueurs.

Le même auteur nous donne, en un élégant in-octavo illustré de 83 gravures dessinées par E. Zier et Tofani, la cinquième série de ses *Scènes historiques*, intitulée *Notre-Dame Guesclin*, en comprenant *la Jacquerie* et *Delhi et Cawnpore* (prix : 5 francs). Ce n'est pas arbitrairement que Mme de Witt a mis en regard ces deux soulèvements populaires dans deux parties du monde si lointaines et à deux époques si éloignées l'une de l'autre. A l'analyse on retrouve-

veux dire des causes analogues. Mais de telles considérations nous entraîneraient trop loin. Il nous suffit de constater que la jeunesse studieuse a entre les mains, grâce encore à Mme de Witt, coutumière du fait, un livre où l'enseignement est plein d'attrait et qui fait honneur au nom de Guizot.

Le Journal de la Jeunesse poursuit sa carrière à la plus grande joie des enfants et des parents. Petits et grands y trouvent leur profit. Ce journal de lecture est un des plus attrayants que l'on puisse mettre dans les mains de la jeunesse. Il contient des nouvelles, des contes, des biographies, des récits d'aventures et de voyages, des causeries, à la portée des jeunes intelligences, sur l'histoire naturelle, la géographie, l'astronomie, les arts et l'industrie. Il forme par an deux beaux volumes grand in-8° du prix modéré de 10 francs chacun, et assure pour une somme incalculable d'utiles distractions à l'enfant et de tranquillité à la famille. Nous retrouverons dans les différentes *bibliothèques* de la maison Hachette la plupart des récits de longue haleine publiés d'abord dans ces pages.

Rappelons en passant, — car s'arrêter à tout ce qui le mérite nous mènerait bien au delà du jour de l'an, — *le Tour du Monde*, journal des voyages, si intelligemment dirigé par M. Ed. Charton (2 vol. : 25 francs); *Mon Journal*, recueil mensuel pour les enfants de cinq à dix ans, publié sous la direction de Mme Pauline Kergomard et de M. Charles Defadon (1 vol. in-8°, avec de nombreuses fig. sur bois, 2 fr. 50); les *Récits* d'Augustin Thierry, publiés en fascicules grand in-folio et tirés à 210 exemplaires, à des prix qui varient, suivant le papier, de 75 à 120 francs. Le sixième fascicule de cette publication de grand luxe vient de paraître. Il est illustré de six grands dessins de Jean-Paul Laurens, reproduits par le procédé Goupil, et qui font de cette magnifique œuvre de typographie une merveille artistique.

Un autre livre admirable est *le Cantique des cantiques*, traduit de l'hébreu par E. Renan, et accompagné de 25 eaux-fortes d'Ed. Hédouin et d'Em. Boilvin, d'après les dessins de Bida (15 feuilles gr. in-folio : 100 francs). Bida, qui s'est illustré en illustrant les évangiles pour la même maison, n'a jamais été mieux inspiré. Tout est réuni dans cette publication pour charmer les yeux et l'esprit. Il est fâcheux que les in-folio se trouvent si mal à l'aise dans nos bibliothèques exiguës et sur nos tables trop étroites.

M. J. Girardin nous salue d'une œuvre nouvelle, saine et amusante comme ses devancières. Elle est intitulée *Histoire d'un Berrichon* (112 vignettes de Tofani, 5 fr.). Il y a tel ou tel Berrichon aujourd'hui dont l'histoire vaudrait d'être dite; mais honni soit qui mal y pense ! M. Girardin n'a point voulu faire d'allusions, et il s'est contenté de nous intéresser à l'éducation, aux débuts, aux efforts énergiques, au succès et au bonheur final d'un enfant de ce pays, qui partage, avec la Champagne, la gloire d'être la patrie des moutons.

Dans la même catégorie de livres, nous trouvons forte et 140 gravures en plusieurs teintes d'après F. Régamey (in-8°, 12 fr.); *Hervé Plémeur*, histoire bretonne et maritime de Mme Colomb, qui partage avec M. J. Girardin la spécialité des beaux récits bien faits pour les enfants sages (112 gravures par E. Zier, 5 fr.); *les Maisons des bêtes*, par Mme Gustave Dumoulin, qui aurait pu s'inspirer d'un livre de l'anglais Wood, traduit en français il y a déjà quelques années sous le titre de : *les Architectes de la nature* (70 gravures, 5 fr.), et qui s'appelle dans le texte original : *Builders without Hands.*

Un essai qui, je crois, n'a pas été un succès, vient d'être tenté par la maison Hachette. Elle a publié en format grand in-8°, texte sur deux colonnes, le *David Copperfield* de Charles Dickens. C'est, où je me trompe fort, la réimpression de sa collection des romans étrangers, sous la direction de M. Lorrain. Cette traduction est ce qu'elle est : le public la connaît du reste, et je n'en parlerai pas. Mais les illustrations sont vraiment inférieures à tout ce que fait la maison Hachette, et ne seraient passables nulle part. Elles rappellent les images des mauvais feuilletons. Pour populariser en France un auteur qui mérite à tant de points de vue d'y être répandu et apprécié, c'est jouer de malheur, et pour notre compte nous le regrettons (1 vol. grand in-8°, 6 fr. 50).

L'Angleterre fournit aussi cette année un nouvel album de Kate Greenaway, dont le titre est : *Pour les enfants sages*, et dont le texte primitif a été « interprété » par M. J. Girardin. Cet album est aussi charmant que ceux qu'on connaît déjà. Ce n'est peut-être pas assez, et la note, pour jolie soit-elle, à force d'être répétée, pourrait devenir fastidieuse. J'avoue, en outre, qu'un texte français me fait toujours un peu l'effet d'un contre-sens au-dessous de ces figures dont la physionomie, l'allure et le costume sont si profondément marqués à l'empreinte britannique.

Un peu en dehors des livres d'étrennes proprement dits, nous remarquons une belle publication, d'un très grand intérêt; c'est *le Canal de Panama*, par Lucien N.-B. Wyse, le promoteur de l'entreprise à laquelle M. de Lesseps consacre l'énergie de sa toujours verte vieillesse. Ce volume, le travail d'ensemble le plus complet qu'on ait fait sur la question, décrit l'isthme américain, raconte les explorations, compare les tracés proposés, expose les négociations et l'état actuel des travaux. Il contient des cartes spéciales et 90 gravures sur bois (in-8°, 20 fr.). Nous sommes heureux de revenir avec ce livre sérieux et utile aux éloges sans restriction que nous sommes habitué à donner aux œuvres qui sortent de la grande librairie du boulevard Saint-Germain. L'ouvrage, exécuté d'une façon à tous égards irréprochables, vient à son heure et restera.

Nous ne quitterons pas la maison Hachette sans signaler les nouveaux venus dans les séries si populaires qu'elle intitule Bibliothèque rose et Bibliothèque des merveilles. La première s'est enrichie de : *Deux Tantes*, par Mme de Stolz; *la Tour des preux*, par Mlle Émilie Carpentier; *Une petite-nièce d'Amérique*, par Mlle de Mortignat; *Gildas l'intraitable*, par Mlle Zé-

Cazin. Dans la bibliothèque des merveilles, je trouve à signaler : *la Parole*, par Paul Laffitte ; *la Navigation aérienne*, par Gaston Tissandier ; *l'Œuf*, par Guillaume Capus ; *le Monde des atomes*, par Wilfrid de Fonvielle. Si j'en oublie, c'est involontairement. Tous ces volumes, les plus enfantins comme les plus sérieux, sont charmants, fort joliment illustrés et admirablement adaptés aux besoins du jeune public auquel ils s'adressent. Ceux de la seconde catégorie, d'ailleurs, peuvent être lus avec fruit par tous les âges, et un homme du monde qui aurait dans son cabinet la Bibliothèque des merveilles pourrait y puiser bien des notions dont l'absence ne laisse pas de l'embarrasser parfois.

Librairie A. Quantin. — L'éloge n'est plus à faire de l'activité de cette importante maison. Toujours en éveil, appliquant tous les procédés nouveaux, ne reculant devant aucun travail ni aucun sacrifice pour la fabrication de ses belles éditions, l'imprimerie Quantin perfectionne sans relâche les moyens de reproduction les plus divers que les progrès de l'art graphique mettent au service de l'illustration. Et il ne s'agit plus seulement de ses ouvrages de luxe, si recherchés des amateurs, l'imprimeur — comme on le verra plus loin — apporte des soins égaux dans l'exécution du plus petit album enfantin.

Les nouveautés de fin d'année sont là toutes sous nos yeux, c'est un ravissement; avant d'ouvrir aucun volume : les trente albums dont les couvertures sont autant d'images aux couleurs variées, l'élégante chromo taille-douce de la *Française du siècle* représentant trois charmants visages féminins encadrés dans des médaillons en relief, l'enveloppe originale du *Vicaire de Wakefield* et la couverture en chromotypographie à huit tons de l'*Angleterre pittoresque* forment par leur assemblage une variété précieuse et véritablement étincelante.

Avant d'examiner chacun de ces beaux livres, il convient de parler des nouveaux procédés de chromotypographie actuellement si appréciés du public et que l'imprimerie Quantin vient de mettre en valeur d'une façon des plus remarquables.

Depuis l'invention de l'imprimerie, on peut dire que chaque époque aura eu sa note caractéristique pour l'illustration des livres. D'abord, pendant le XVIe siècle, la gravure sur bois avec toutes les vigueurs grossières, mais non sans charme, sort de mains encore inexpérimentées. Au XVIIe siècle, la gravure en taille-douce, large et magistrale, se met à l'unisson de la majesté du grand roi. Avec la grâce du XVIIIe naissent les eaux-fortes, pleines d'élégance. Pendant la Restauration et l'Empire, la gravure sur bois revient en faveur légitime, servie par des artistes de génie et des graveurs d'une surprenante habileté. Mais depuis une dizaine d'années, les *procédés directs* semblent annoncer une révolution nouvelle, suivie avec un intérêt soutenu par les amateurs et les gens du métier.

De tous les résultats obtenus par l'héliogravure, la gravure en relief, la phototypie, etc., le plus étonnant

duction fidèle de la couleur. Rendre exactement et sans altération un dessin à la plume ou au crayon, c'est bien; mais rendre aussi fidèlement une aquarelle, voilà qui est mieux encore!

Jusqu'à présent, la chromolithographie semblait avoir le monopole de la couleur, dans des conditions spéciales où la convention jouait un rôle presque absolu, donnant des images non pas désagréables, mais le plus souvent fausses au point de vue du coloris et de l'art. La taille-douce produisait sans doute de belles estampes coloriées, mais d'un prix très élevé, en rapport avec leur importance.

Laisser toute liberté à l'artiste, pour la forme comme pour la couleur, — traduire fidèlement ses compositions avec tout l'éclat et toute la fraîcheur de sa palette, — transporter ses aquarelles au milieu d'un texte et illuminer ainsi le récit de l'auteur, — produire le tout à un bon marché à la portée de tous, voilà le problème qu'a résolu victorieusement la maison Quantin.

Parcourons d'abord la collection, sans précédent, que l'éditeur appelle *Encyclopédie enfantine* et où l'on puisera largement, aux étrennes de 1886, pour la joie des enfants, petits et grands.

C'est une série considérable d'ouvrages de toute nature et à tous prix, comprenant ce qui peut amuser et instruire les enfants, depuis le jour où s'éveille leur intelligence, jusqu'au moment où ils quittent la famille pour les professeurs publics. Indépendamment du fonds et de la valeur morale — simple et pratique — de ces publications, nous ne saurions trop insister sur leur exécution matérielle, qui est absolument remarquable.

Les livres pour les enfants doivent, avant tout, être susceptibles de leur plaire par l'aspect. Pour retenir l'attention, il faut d'abord l'attirer. Les images des livres et des albums sont en quelque sorte la première figuration artistique qui frappe une jeune intelligence : il importe donc au plus haut point qu'elle ne soit pas faussée dès le début. Le goût, d'où tant de choses dépendent dans la vie, doit être formé avec les plus grandes précautions. De là, une réelle difficulté, imparfaitement résolue jusqu'ici : d'une part, les gravures en couleur étaient incontestablement les plus capables de séduire les enfants ; d'autre part, les procédés d'impression dont on disposait ne les donnaient souvent que d'une manière fausse et antiartistique.

D'un seul coup, les vingt-sept alphabets, albums et livres parus transforment et renouvellent complètement l'illustration des livres destinés aux enfants. La chromotypographie lui donne un caractère artistique que ne pouvait guère faire soupçonner l'image coloriée d'autrefois.

Donnons quelques-uns des titres de ces albums à 25, 50 et 75 centimes : *Contes aux tout petits; — Scènes enfantines; — Sept d'un coup; — le Baron de Krack; — l'Oiseau bleu; — Don Quichotte; — Robinson Crusoë; — le Roi Dagobert; — Cadet Rousselle; — Marl'brought; — Pierrot; — le Chat botté; — la*

usuel; — l'A B C du premier âge; — Alibaba; — Au pays des fleurs; — les Animaux domestiques; — Album-Alphabet; — les Farfadets, par Mélandri, sans compter des recueils plus luxueux, comparables sinon supérieurs aux plus jolis Kate Greenaway, tels que *la Journée de Bébé*, par Bouisset, ou *les Bébés des jardins de Paris*, par Grigny.

Dans la « Bibliothèque d'instruction maternelle », il faut signaler les *Récits de l'oncle Paul*, par P. Bonhomme, et l'*Histoire de Germaine*, récit touchant, dû à la plume attendrie de l'éditeur même, M. A. Quantin.

Depuis plus de trois années, l'éditeur a travaillé avec des artistes, formé des ouvriers, construit des machines, fabriqué des encres et des produits divers dans ce but spécial. Encore n'était-ce qu'une partie de la tâche : il fallait atteindre un bon marché extrême. Cette difficulté a encore été vaincue; jamais publications aussi soignées n'ont été mises en vente à des prix aussi bas que ceux qui sont annoncés.

Enfin, constatons que M. Quantin a tenu à ne pas mettre exclusivement sous les yeux de nos enfants, sous prétexte d'adaptation, les figures, les costumes, les mœurs des pays étrangers. Il a compris que l'esprit français mérite d'être respecté et que notre art n'a rien à perdre en restant national.

Pas de doute que le public lui sache gré de ses efforts et que ses publications en couleur aient au moins l'attrait d'une incontestable nouveauté.

Après les *Voyages de Gulliver*, qui ont été accueillis l'année dernière comme une véritable innovation en librairie, au double point de vue de l'exécution et du bon marché, la maison A. Quantin publie cette année *le Vicaire de Wakefield*, illustré cette fois encore de ravissantes aquarelles de Poirson, et qui nous semble être par sa perfection le type vrai de l'impression chromotypographique (1 vol. : 20 francs). Nous ne craignons pas d'affirmer que la librairie n'a encore rien produit d'aussi réussi dans ce genre nouveau.

Ce volume est à la fois superbe et charmant; les caractères, le papier, les illustrations, toutes en couleurs, et qui sont autant de tableaux exacts et complets, costumes et accessoires de la vie anglaise au XVIIIe siècle : tout, en un mot, y flatte l'œil du connaisseur. *Le Vicaire de Wakefield* témoigne d'un progrès surprenant sur le *Gulliver*, déjà si remarquable, dont nous parlions tout à l'heure, et auquel il fait pendant.

Parmi les mérites du livre, le choix de l'œuvre n'est pas le moindre. On ne trouverait pas facilement un autre chef-d'œuvre de cette valeur à offrir à tous les âges. *Le Vicaire de Wakefield* est l'histoire éternellement actuelle de la vie domestique. Un père vertueux et savant; une mère excellente, qui met son ambition dans ses enfants, mais prompte à prendre pour des réalités les chimères de ses désirs; des filles élevées avec sollicitude, prêtes au dévouement et aux affections profondes; des fils respectueux, braves, instruits, pleins de piété filiale : voilà la famille du vicaire. Il suffit d'un misérable pour faire de cet intérieur uni et

ne manque au drame : enlèvement, ruine, luttes à main armée, incendie, prison, — jusqu'à ce que le personnage mystérieux du roman, le *Deus ex machina*, se révèle et de sa main puissante rende le bonheur aux innocents persécutés et inflige un châtiment au criminel persécuteur. Des épisodes nombreux et amusants, — bals champêtres, travaux rustiques, foires de petite ville, la bohême à Londres il y a deux siècles, voyages, scènes d'auberge et de grande route, comédiens ambulants, — se mêlent au récit comme des broderies brillantes à un riche tissu. Mais la grande qualité de ce livre, c'est qu'il est, au plus haut degré, humain. Nous coudoyons chaque jour les personnages de Goldsmith; leurs sentiments sont à notre portée, que nous les partagions ou les repoussions. Enfin il ressort de l'œuvre entière un enseignement philosophique profond. Nulle part on ne trouvera ce drame intime et poignant, qui se déroule à tant de foyers, raconté d'un ton si apaisé, si doucement ironique, si sympathique à des misères et à des maux que l'auteur sait inhérents à la nature humaine.

C'est, sans tapage et sans prétention, un *document humain* de premier ordre dont la traduction entièrement nouvelle est due à M. B.-H. Gausseron, l'un de nos collaborateurs les plus fidèles et les plus appréciés à cette revue. On peut dire que cette traduction, tout en restant aussi pimpante, aussi chaudement colorée que celle de l'érudit Charles Nodier, est infiniment moins fantaisiste. Elle a le grand mérite d'exprimer la phrase aussi bien que l'idée même de l'auteur anglais, et nous croyons qu'elle sera désormais définitive et pour ainsi dire classique.

L'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande (1 vol. : 30 fr.) inaugure une collection qui, sous le titre de : *le Monde pittoresque et monumental*, nous promet la description richement illustrée de tous les pays de l'univers. L'auteur de l'ouvrage est un Français, M. P. Villars, qui, vivant depuis longtemps à Londres et connaissant à fond son sujet, a su réunir à l'exactitude des renseignements l'intérêt des descriptions. Les Français connaissent mal l'Angleterre et les Anglais : telle est la conclusion de l'auteur, qui veut nous faire revenir de nos idées fausses et préconçues. Beaucoup d'entre nous sont allés à Londres, les uns pour leurs affaires, les autres, moins nombreux, pour leur plaisir : ils ont vu Greenwich, ils ont poussé même jusqu'à Windsor, mais ils ne connaissent pas la Grande-Bretagne, qui réserve au touriste de très agréables surprises. En lisant le volume dont nous parlons, le lecteur fera, sans quitter son fauteuil, un voyage aussi réel que complet. Les villes curieuses, leurs monuments, les sites pittoresques, les mœurs et les coutumes, l'industrie et le commerce de ce grand pays y sont fidèlement décrits et analysés.

Dans un ouvrage de cette nature, l'illustration est le complément indispensable du texte. Elle a été traitée ici avec une abondance inconnue jusqu'à ce jour : elle ne comprend pas moins de *six cents* dessins, d'une exactitude absolue, qui rendent le volume aussi agréable à feuilleter qu'il est instructif à lire. Les

se marient avec le texte de la façon la plus heureuse et la plus originale. L'attrait principal de cette illustration consiste en ce que *toutes* les gravures sont des reproductions en fac-similés, par la photogravure, de dessins originaux, tous exécutés par d'habiles artistes, d'après des photographies ou des croquis pris sur place; ce ne sont pas là les interprétations plus ou moins habiles, plus ou moins fidèles que donne la gravure sur bois, c'est l'exécution même de l'artiste, bien plus vivante, bien plus personnelle; là est le secret de la grande variété d'aspects qui rend le volume si attrayant. Les procédés de la photogravure n'avaient reproduit jusqu'ici que des *croquis*, plutôt que des *dessins*, des pochades faites souvent avec esprit, suffisantes pour le *journal*, mais insuffisantes pour le *livre*. Difficultés dans l'exécution matérielle des dessins, difficultés de reproduction, difficultés d'impression ont été surmontées avec succès par les artistes et par l'imprimeur.

L'ouvrage se divise naturellement en quatre parties : Londres et ses environs, la province anglaise, l'Écosse, l'Irlande. Chacune d'elles est accompagnée d'une carte dont l'exécution est à signaler. Le plan de Londres, la carte de ses environs, les deux cartes d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande sont des documents géographiques sérieux qui ont été gravés spécialement pour ce volume.

N'oublions pas la couverture, imprimée en huit couleurs, fort originale comme conception, et l'une des meilleures reproductions que nous ait encore données la *chromotypographie*.

Voilà un excellent début pour une collection dont le programme est des plus intéressants, car il contient l'Italie, l'Allemagne, l'Espagne, la Russie et tous les pays d'Europe. Une autre, qui ne le sera pas moins, et qui paraîtra concurremment, nous est annoncée : *la France pittoresque et monumentale*. Mettre à la portée de tous, par d'habiles reproductions, les trésors artistiques et pittoresques que renferme notre pays, voilà une idée heureuse dont il y a lieu de féliciter l'éditeur auquel nous souhaitons le plus vif succès.

La Française du siècle (*Modes, mœurs, usages*), par Octave Uzanne, forme le quatrième et dernier volume de cette série d'ouvrages sur l'art et la physiologie de la femme, inaugurés par l'*Éventail* et publiés dans le même format avec des procédés variés d'illustration. Le public recherche à tout prix ces livres fantaisistes et originaux, et l'on peut dire que rarement pareil et plus fidèle succès s'est rencontré en librairie.

La Française du siècle (1 vol. : 45 francs) sera la consécration définitive de cette petite collection dédiée pour ainsi dire aux grâces féminines, et nous ne mettons pas en doute que la perfection apportée ici dans la gravure délicate des eaux-fortes polychromes ne rallie à ce procédé si délicat les amateurs les plus difficiles et les plus opposés à ce genre.

Toutes les planches de cette publication — environ soixante-dix eaux-fortes à repère, concourant au résultat des *vingt et quelques gravures* de ce livre — ont été confiées à un seul graveur de grand mérite, M. E. Gaujean, qui, par une étude approfondie des anciens maîtres coloristes, a su faire revivre et perfectionner, dans les données modernes, cet art si fin et si séduisant qui marqua les beaux jours de l'estampe anglaise à la fin du siècle dernier.

L'auteur, M. Octave Uzanne, voulant fermer le cercle de ses précédentes monographies historiques, a pensé que ce siècle était assez vieux pour qu'il lui fût permis de jeter sur l'ensemble de ses mœurs et de ses modes, un coup d'œil, sinon définitif, du moins assez juste et hardi pour fixer et résumer l'histoire des idées et des caprices du goût, depuis la Révolution jusqu'à nos jours.

La Française du siècle a été divisée en dix chapitres, dont la nomenclature indiquera suffisamment l'intérêt; on verra qu'ils résument l'histoire des modes de ce siècle : Menus propos d'avant-garde; — Nymphes et Merveilleuses; — Nos Déesses de l'an VIII; — Les grandes Coquettes du Premier Empire; — Le Miroir des Modes sous la Restauration; — Élégances romantiques; — Lionnes et Fashionables; — Échos du Bon Ton et de la Vie mondaine en 1850; — La Parisienne sous le Second Empire; — La Contemporaine et la Fin du Siècle.

Cette série de tableaux parisiens, très agréablement présentés d'après tous les documents historiques littéraires, ainsi que les pièces gravées, pourra être considérée comme un sommaire de l'étude générale de ce siècle, qu'on ne manquera pas d'écrire d'ici quelques années.

Ce livre s'adresse à toutes les classes élégantes de la société française; c'est à la fois un ouvrage de bibliothèque et de salon.

L'auteur, M. Uzanne, nous montre avec un art infini et une érudition gracieuse qui semblent se jouer des obstacles tous les menus détails des toilettes, des mœurs et du caractère des Françaises de ce temps; il sait placer ses portraits dans le cadre qui leur convient, et la lecture de ce livre est aussi attrayante qu'instructive.

L'illustration, entièrement confiée à un jeune artiste de grand talent, M. A. Lynch, comprend : 1° dix entêtes de chapitres ou débuts de pages, traités par la gravure à l'eau-forte, véritables miniatures polychromes d'une finesse incomparable et d'une grande variété de tons et de genre; — 2° dix grandes compositions a l'aquarelle, gravées en *taille-douce* en couleur, par E. Gaujean, formant dans leur ensemble comme le monument pittoresque du costume de ce siècle et représentant un tirage de plus de cinquante planches diverses; enfin de nombreuses vignettes et culs-de-lampe gravés sur bois. La couverture, entièrement gravée à l'eau-forte en plusieurs tons et représentant différents médaillons de femmes françaises du XIXe siècle, est mise en relief par des procédés d'estampages relevés d'or, qui donnent aux visages féminins l'apparence de camées originaux.

Le préfacier de *la Française du siècle*, Sébastien Sanchez, nous prévient sans détours que cet ouvrage est la dernière publication de cette nature, de M. Uzanne. Notre rédacteur en chef songerait à ne

plus écrire que des ouvrages plus personnels, dit-il, comme s'il ne personnifiait pas tout ce qu'il aborde; ceci le regarde exclusivement, mais il n'y a pas à se dissimuler que les amateurs de beaux ouvrages, dans une nouvelle donnée et sous une forme sans cesse originale, perdront beaucoup à la retraite de M. Uzanne, laquelle, nous en sommes assuré, ne sera que temporaire. Souhaitons qu'il nous fasse patienter par les ouvrages de petit format qu'il nous annonce et qui seront toujours les bienvenus dans le public des lettrés et des délicats.

Firmin-Didot et Cie. — Cette maison ne nous offre, au moment des étrennes, qu'un nombre de livres nouveaux très restreint. Mais la qualité vaut mieux que la quantité, et MM. Firmin-Didot ne laissent sortir de chez eux que des livres importants par le sujet et très soignés typographiquement.

Nous signalerons d'abord un énorme volume grand in-8° intitulé *Ilios, ville et pays des Troyens* (30 fr.). C'est le livre où Henri Schliemann a consigné les résultats de ses fouilles sur l'emplacement de Troie et de ses explorations en Troade de 1871 à 1882. Le livre contient encore une autobiographie de l'auteur et une préface par R. Wirchow. Il est dédié à M. Émile Egger, et c'est sa veuve, Mme E. Egger, qui l'a traduit. On est au courant, dans le monde érudit, des fouilles et des découvertes prodigieuses de M. Schliemann. On sait son enthousiasme, et on se rappelle les polémiques qu'avaient suscitées ses assertions premières, qui pouvaient paraître précipitées et téméraires, mais que tout est venu vérifier et corroborer depuis, au moins dans leurs points importants. « Un hasard heureux, dit le professeur Wirchow, m'a permis d'être témoin des dernières fouilles d'Hissarlick et de voir la cité « brûlée » émerger tout entière des monceaux de décombres accumulés sur elle par les siècles anciens. En même temps, j'ai vu la Troade sortir, de semaine en semaine, du sommeil de l'hiver et déployer ses beautés naturelles sous des aspects de plus en plus frappants et grandioses. Je puis donc témoigner non seulement des travaux de cet explorateur infatigable, qui ne s'est arrêté que lorsque son œuvre a été complètement achevée, mais aussi du fond de vérité sur lequel repose la conception poétique qui depuis des siècles enchante les plus nobles esprits du monde civilisé. Je veux aussi témoigner contre les détracteurs qui, à bonne ou mauvaise intention, ne se lassent pas de critiquer l'authenticité et la portée de ces découvertes. » Toutes ces questions sont restées jusqu'à présent en France dans le domaine de l'érudition pure. Il était temps qu'on mît le public tout entier à même de connaître et de juger un des plus grandioses efforts de l'archéologie dans notre siècle. Il y a longtemps que les Anglais ont traduit les écrits de Schliemann et que ses travaux et ses découvertes sont populaires chez eux. Mme E. Egger, outre qu'elle honore la mémoire de son mari et qu'elle s'honore elle-même en menant à bien une entreprise si considérable, a donc rendu un véritable service en donnant à la France la traduction de l'*Ilios*. Le livre est édité dans de somptueuses conditions. Il contient 2 cartes, 8 plans et environ 2,000 gravures sur bois d'une netteté et d'une exactitude irréprochables. Le papier, les caractères, la justification, tout est parfait. J'ai bien le regret que le volume soit trop gros et trop lourd, mais on peut bien se donner un peu de peine pour feuilleter des pages si attrayantes à l'œil et si intéressantes pour l'esprit; et puis le bruit court que les ouvrages en deux volumes ne se vendent pas.

En même temps que sa belle édition illustrée de Walter Scott, déjà fort avancée, la maison Firmin-Didot publie une traduction nouvelle des œuvres de Fenimore Cooper. *Le Dernier des Mohicans* et *les Pionniers* ouvrent la série. Pour cette fin d'année, nous avons *la Prairie* (in-8° jésus, 10 fr.). La traduction de M. P. Luisy, les belles illustrations de M. Andriolli contribueront à donner un renouveau de succès à ces romans dramatiques et curieux, que la traduction de Defauconpret avait suffi à populariser chez nous.

Citons encore la *Vie des Saints illustrée pour chaque jour de l'année*, d'après le père Giry (in-8°, 10 fr.), ouvrage d'une valeur spéciale que nous n'avons pas à apprécier ici, que nous pouvons recommander tout spécialement car le texte est à la portée de tous. L'auteur s'est inspiré surtout des *Petits Bollandistes*, il a éliminé les longues controverses et l'érudition fastidieuse de son recueil, il a écrit enfin ce livre pour les nombreux lecteurs qui se réunissent le soir, autour du foyer domestique, et prêtent volontiers l'oreille à des récits pieux quand ils sont courts et intéressants. L'ouvrage est illustré de huit chromolithographies et de plus de trois cents gravures sur bois.

La Comédie à la cour, par Ad. Jullien, 1 vol. in-4° avec 8 gravures en taille-douce et 18 gravures sur bois (25 fr.) est également à signaler. Nous aurions aimé à nous étendre un peu sur cette étude des théâtres de la cour au XVIIIe siècle. Malheureusement l'ouvrage n'est pas une absolue nouveauté, et nous ne pouvons que lui souhaiter d'être aussi bien accueilli cette année qu'il le fut, l'an dernier, dans le monde des érudits et des délicats. Cet excellent ouvrage restera dans toutes les bibliothèques.

Éditions Jouaust et Sigaux. — *Librairie des Bibliophiles.* — Malgré le ralentissement des affaires, la Librairie des bibliophiles, si bien dirigée par les imprimeurs-éditeurs Jouaust et Sigaux, et qui connaît la fidélité de ses amateurs, a tenu à honneur de leur préparer leurs étrennes ordinaires. Indépendamment des ouvrages importants qu'elle a donnés au courant de 1885, elle en fait paraître de nouveaux à l'occasion du nouvel an, dans chacune de ses principales collections à gravures. Nous dirons même que, pour la première fois depuis assez longtemps, ces collections auront été, dans l'espace d'une même année, toutes augmentées de publications nouvelles.

Ainsi les *Grandes Publications artistiques*, dans lesquelles rien n'avait paru depuis le dernier volume

de *Molière* avec dessins de Louis Leloir, nous offrent aujourd'hui une magnifique édition de *Faust* (35 fr.) dont on ne peut faire de plus bel éloge que de dire qu'elle est entièrement digne de l'ouvrage qui l'a précédée. En demandant à M. Jean-Paul Laurens les dessins qui ornent cette publication, les éditeurs ont montré une fois de plus le goût expérimenté dont ils ont donné tant de preuves. Le peintre a fait du chef-d'œuvre de *Faust* l'interprétation puissante et originale qu'on était en droit d'attendre de lui, et ses merveilleuses compositions, dont l'État a fait l'acquisition pour en enrichir le Musée du Luxembourg, ont été gravées avec autant d'habileté que d'exactitude par M. Champollion, l'un des maîtres incontestés de l'eau-forte moderne.

La traduction du *Faust* adoptée par MM. Jouaust et Sigaux n'est pas nouvelle : c'est celle de M. Albert Stapfer, à laquelle Gœthe lui-même avait donné une éclatante approbation, et que son auteur vient encore de revoir avec le plus grand soin. Elle est accompagnée d'une remarquable préface, dans laquelle M. Paul Stapfer, neveu du traducteur et professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux, a fait du chef-d'œuvre de Gœthe un exposé très clair et fort intéressant.

C'est dans cette même collection des *Grandes Publications artistiques*, où paraît aujourd'hui le *Faust*, qu'ont été publiées précédemment une très belle *Imitation de Jésus-Christ* (30 fr.), ornée de dessins d'Henri Lévy, gravés par Waltner, ainsi qu'une édition des *Fables de La Fontaine* (70 fr.), connue sous le nom d'*Édition des douze peintres*, et qui offre cette curiosité de montrer réunis des dessins de douze des premiers artistes contemporains.

La plus récente des collections à gravures, et celle qui paraîtra la plus intéressante à un assez grand nombre de personnes, est la *Bibliothèque artistique moderne*, publiée dans l'élégant format in-8 écu, et qui doit comprendre, dans la limite du possible, les principaux chefs-d'œuvre littéraires du XIXe siècle. On y a déjà vu paraître successivement divers ouvrages que nous avons analysés ici même : les *Contes d'Alphonse Daudet* (1 vol., 30 fr.), avec eaux-fortes de Burnand ; — *le Roi des montagnes* (1 vol., 30 fr.), et *le Capitaine Fracasse* (3 vol., 75 fr.), ces deux ouvrages ornés de dessins de Ch. Delort, gravés par Mongin ; — *Une page d'amour*, de Zola (2 vol., 45 fr.), avec dessins d'Édouard Dantan, gravés par Duvivier. Récemment encore cette collection nous donnait une édition de *Servitude et Grandeur militaires*, d'Alfred de Vigny (1 vol., 30 fr.), dont les beaux dessins de Julien Le Blant, admirablement gravés par Champollion, font un des plus beaux livres à gravures de ce temps. La nouveauté de cette fin d'année est le *Jocelyn*, de Lamartine (1 vol., 30 fr.), que M. Besnard, un jeune peintre d'une réputation déjà établie, a interprété d'une façon vraiment neuve et originale. Ses compositions, empreintes d'un grand sentiment poétique, ont été rendues avec une grande fidélité par M. de Los Rios, l'un des meilleurs graveurs à l'eau-forte de l'école moderne. Dans quelque temps paraîtra *Graziella*, dont les dessins, dus aussi à un jeune de grand avenir, M. Bramtot, seront gravés par Champollion. Ces deux ouvrages, réunis par la pensée de donner en éditions de grand luxe le chef-d'œuvre de vers de Lamartine et son chef-d'œuvre de prose, ne font, dans l'esprit des éditeurs, qu'une même publication, et c'est avec *Graziella* que paraîtra une très attachante étude sur Lamartine, due à M. Louis de Ronchaud, l'un de ceux qui l'ont le plus intimement connu.

Dans la *Petite Bibliothèque artistique*, déjà si riche en ouvrages de toute sorte, nous trouvons les *Fables de La Fontaine* (2 vol., 40 fr.), avec des dessins d'Émile Adan, gravés par Le Rat. Après les nombreuses suites de gravures auxquelles a donné lieu cet ouvrage, M. Émile Adan a su rester très personnel dans l'arrangement de ses sujets, et la série de ses compositions est certainement une des plus artistiques qui aient été faites pour les *Fables* du Bonhomme. Ici il faut admirer entièrement et en toute sincérité la personnalité réelle que M. Adan apporte dans ses compositions, claires, lumineuses, bien étudiées et d'une note toujours juste. Cette édition se trouvait d'ailleurs commandée par celles des *Contes* (2 vol., 35 fr.), qui a paru tout récemment avec les dessins d'Édouard de Beaumont, gravés par Boilvin. C'est une bonne fortune pour les bibliophiles que de pouvoir se procurer maintenant les deux chefs-d'œuvre de La Fontaine, renfermés dans quatre petits volumes qui sont de véritables bijoux typographiques, et qui contiennent les plus jolies eaux-fortes qu'ils puissent désirer.

A côté de cette importante série des œuvres les plus remarquables dans le domaine du conte et du roman, il ne faut pas oublier la collection plus modeste des *Chefs-d'œuvre inconnus*, publiée dans le même format, et dont les eaux-fortes de Lalauze ne sont pas le moindre attrait. Cette élégante collection, interrompue par la mort du regretté Paul Lacroix, qui l'avait fondée, vient d'être reprise, et nous y trouvons aujourd'hui un petit volume réunissant deux ravissants opuscules de Mme d'Épinay : *l'Amitié de deux jolies femmes* et *un Rêve de Mlle Clairon* (5 fr.).

Les amateurs de livres d'art retrouveront avec plaisir le *Livre d'or du Salon de peinture et de sculpture* (prix : 25 fr.), rédigé par M. Georges Lafenestre, et contenant la reproduction à l'eau-forte des principales œuvres du Salon annuel. On comprend l'importance et l'intérêt toujours plus grand que prend cette publication qui en est à sa septième année, et dont la collection formera l'histoire en même temps la plus exacte et la plus pittoresque de l'art à notre époque. Le volume de 1885, fait avec le même soin que ses aînés, comprend quinze planches gravées par quinze artistes différents, sous l'habile et fidèle direction du maître graveur qui a nom Hédouin.

Nous ferions une revue bien incomplète de la Librairie des bibliophiles si nous ne donnions pas ici sa place à une collection qui, pour les personnes qui ne recherchent pas les livres de grand luxe, est la plus importante de cette maison. Nous voulons parler

de la *Nouvelle Bibliothèque classique*, à 3 fr. le volume, qui comprend les œuvres de nos grands écrivains imprimées avec le même soin que les plus belles publications d'amateurs (pour 4 fr. on a les mêmes volumes recouverts d'un élégant cartonnage artistique). Ce sont des livres d'une impression très nette, d'une lecture facile et d'un format portatif. On peut aujourd'hui se faire un fonds sérieux de bibliothèque avec cette précieuse collection, qui comprend plus de cinquante volumes, depuis Rabelais jusqu'à André Chénier, avec d'excellentes notices et préfaces, et des notes qui aident le lecteur sans l'entraver.

Librairie Ch. Delagrave. — La librairie Ch. Delagrave, qui a pris une place si importante dans l'industrie des livres français, offre cette année une brillante série d'ouvrages à ses jeunes lecteurs ; ses nouveautés les plus chères coûtent moins de 15 fr. avec la reliure *nec plus ultra*. Et quels beaux volumes ! — *les Héritiers de Montmercy*, d'Eudoxie Dupuis par exemple : voyez sur la couverture tout éclatante d'or les défenses compliquées et redoutables de cette fière châtellenie et les hommes d'armes en arrêt devant la herse ! Le livre tient les promesses du frontispice extérieur. Aux confins du domaine royal, aux premiers jours du règne de Louis IX, le comté de Montmercy, que les trois héritiers à des titres divers, trois nobles enfants, disputant de générosité, s'offraient l'un à l'autre, est convoité, presque volé à ces orphelins par des seigneurs avides aidés de dangereux rebelles. Mystérieures histoires de famille, intrigues et lutte ouverte, dévouement hardi d'un côté, félonie de l'autre, enlèvements et délivrance, assauts de murailles hérissées de défenseurs, tous les incidents les plus pittoresques de la vie féodale décrits avec leur juste couleur s'enchaînent en un récit aussi varié qu'harmonieusement composé, qui se dénoue à propos par un mariage et se conclut heureusement, sous le fameux chêne, par la royale intervention du jeune Justicier de Vincennes. Ces scènes mouvementées ont fourni aux illustrateurs Birch et Sandoz une matière digne de leur talent. La même collection contient *l'Espion des écoles*, par Louis Ulbach ; *le Vœu de Nadia*, par Henri Gréville ; *Montsalvage*, par S. Blandy ; le premier pour les jeunes gens, l'autre pour les jeunes filles, le troisième pour tous les enfants.

Suivons l'ordre décroissant (dans le prix mais non dans la valeur des livres). A 8 francs, on trouve (toujours relié et doré à souhait) *le Petit Alsacien*, par Mme Pierre Duchâteau, patriotique histoire d'un enfant que la dernière guerre a fait orphelin et dont la vie, si difficile, si traversée de dangers qu'elle soit pour lui, fait un homme, une âme sainte et virile. De magnifiques bois par Girardet, à qui le type et le costume alsacien paraissent familiers, illustrent cette édifiante histoire.

A 7 fr. 50, coquettement reliés : *la Guerre*, par Carlo du Monge ; *A la recherche de la pierre philosophale*, par Édouard Leblanc ; *la Comédie des animaux*, célèbres récits d'histoire naturelle où Méry a mis avec plus de connaissances réelles qu'on ne pourrait croire, tant de fantaisie dans l'invention, tant de verve, tant d'esprit, tant d'étincelles méridionales dans le style. C'est ici qu'apparaît en plein le tour de force accompli par la librairie. Ces volumes si peu chers sont du beau format in-4°, ont près de 400 pages, beau papier, tirage luxueux. Le premier est illustré par Poirson ; c'est le récit amusant et fécond en épisodes émouvants d'un siège au XVe siècle. Le livre de M. Leblanc, illustré par Mas, Besnier, Vignal, appartient à ce genre où la fantaisie hardie s'allie aux données de la science exacte. Ce sont les aventures d'un Français et de deux Américains qui, sur de mystérieuses indications, se lancent à travers le Far-West, le Pacifique, les plaines de l'Assam, le long du Brahmapoutre et des contreforts de l'Himalaya, dans des contrées plus impénétrables que le centre africain ; ne trouvant pas, il est vrai, ce qu'ils cherchent, mais rencontrant ce qu'ils ne cherchent pas, dans une émouvante odyssée au pays des Merveilles. — Cette collection nous paraît appelée au plus grand succès. Citons encore *Pharos* d'Adriana Piazzi, avec quinze illustrations, par A. Sandoz ; c'est une histoire orientale d'un vif intérêt pour les adolescents épris d'aventures.

A 6 fr. 50 : *la Petite maison rustique*, par Mlle Marthe Bertin, que l'Académie française vient de couronner pour *Mme Grammaire et ses enfants*, ingénieuse et instructive fiction, illustrée par Ginos et parue l'an dernier dans la même collection. *La Petite maison rustique* a de très gracieux dessins de Clérice ; les pacifiques petits héros de cette histoire, trois filles et deux garçons, s'initient en se jouant dans un beau séjour de la Touraine à la culture, à l'art des jardins, au soin des vignobles, à celui de la basse-cour, à l'économie domestique, etc., — charmantes leçons de choses qui jamais n'ont le ton de la leçon.

A 5 francs, et à moins si l'on veut, on trouve tout un album de dessins de Léonce Petit accompagnant *les Sept métiers du petit Charles*, qui n'a pas voulu du métier d'écolier. Loin de la maison paternelle et de l'école, loin de la vraie voie, il court de singulières aventures qui ne le font pas rire, quoiqu'elles soient amusantes au possible pour le lecteur.

Voulez-vous de beaux volumes de format grand in-8°, d'apparence luxueuse, avec de large et beau papier, remarquablement illustrés, ne coûtant pas, tout reliés et dorés, plus de 4 fr. 20 ? Voici *les Récits de la grève*, de Ch. Deslys ; *les Histoires maritimes*, par La Landelle, deux volumes choisis parmi ce que Jules Janin a écrit de meilleur pour la jeunesse ; *les Scènes de la Révolution française*, par H. François ; *les Rivages de la France*, par Girard ; *les Récits d'un aéronaute*, par Graffigny ; *les Curiosités de l'histoire des bêtes*, par Linden ; *les Curiosités de l'Allemagne du Nord* et un volume qui fait pendant, sur *l'Allemagne du Sud*, par Victor Tissot.

A des prix divers que de choses curieuses ! Avec *la Mythologie dans l'art* de René Ménard et *le Cambodge* de Delaporte qui sont déjà si connus, de belles

étrennes pour ceux qui ne l'ont pas encore, c'est la nouvelle édition des *Mille et un Jours*, mise par des suppressions habiles en état d'être lue par la jeunesse. Les 600 dessins que A. Gaillard fait pour cette suite des *Mille et une Nuits* sont vraiment éblouissants.

Voici des albums à choisir à tous les prix, depuis les curieuses silhouettes *Drôles de gens* et *Drôles de bêtes*, si gaiement racontées et dessinées de façon si serrée par Robert Tinant, et qui ne coûtent que 2 francs, jusqu'aux inénarrables *Péripéties cynégétiques de Mac-Aron*, qui ne se vendent pas plus de 10 francs.

Entre les deux, c'est-à-dire à la portée des bourses modestes, se placent tous les albums de Tinant, entre autres : *l'Affaire Arlequin*, avec des triolets d'une inimitable perfection par le regretté Léon Valade, et *les Fantaisies* et *Nouvelles fantaisies moyen âge*. — Il y en a bien d'autres à la librairie Delagrave. Signalons seulement *les Petits Coloristes*, tout gracieux album de croquis, par B. de Monvel, digne pendant des autres aimables œuvres signées par le même auteur.

Après tant d'ouvrages divers, il nous faut parler enfin du *Saint Nicolas*, le journal à succès du petit monde.

Voulez-vous savoir ce qui fait, depuis six ans, la fortune et le succès croissant du *Saint Nicolas*? C'est cette personnalité mystérieuse mais souriante en laquelle croient à demi les enfants et où tour à tour savent entrer les meilleurs rédacteurs du journal. L'indulgent patron des petits garçons et des fillettes groupe sous son manteau fictif une grande famille où l'on se connaît, où l'on s'aime, où l'on échange de bonnes tendresses, de bons avis, de bons exemples. Il est un précieux auxiliaire pour la bonne éducation des enfants en leur donnant directement quand il le faut, et quand les mères le veulent, des conseils qui s'imposent à leurs jeunes esprits dominés par cette haute et paternelle autorité. Il ne leur offre que des causeries ou des histoires attrayantes autant que simples, et des images d'une réelle valeur artistique.

Librairie E. Plon, Nourrit et Cie. — Après avoir mis au jour les années précédentes des ouvrages considérables et hors ligne, comme *la Terre sainte*, par Victor Guérin, et le *Saint François d'Assise*, de format grand in-4°, les éditeurs Plon et Nourrit semblent avoir voulu prendre un temps de repos légitimement gagné, et ils ne nous offrent, pour le début de 1886, que deux ouvrages de moindre importance. *A travers l'Asie centrale*, impressions de voyage, par Henri Moser (1 vol. in-8°, prix, broché : 20 fr.), et *la Province à cheval*, texte et dessins par Crafty (1 vol. in-8°, prix, broché, 20 fr.).

Le premier de ces livres nous fournit une série d'impressions et d'aventures réelles contées sans prétentions scientifiques, philosophiques et politiques. En écrivant *A travers l'Asie centrale*, M. Henri Moser n'a eu d'autre objet que d'éclairer ses semblables et tout un monde de lecteurs dans le steppe kirghize, le Turkestan russe, le pays des Turcomans de la Perse.

A cette heure où la question d'Orient semble plus que jamais menaçante, et où les événements de Méru, d'Hérat et de l'Afganistan passionnent les russophiles et les anglophobes, cet ouvrage sincère est d'un vif intérêt d'actualité et sera très apprécié par tous ceux qui désirent connaître l'état de ces peuplades asiatiques qui seront, avant peu, en rapport avec l'Europe, grâce à l'intermédiaire de la Russie, dont elles deviennent peu à peu tributaires. M. Moser est un écrivain d'un talent prime-sautier et très personnel en même temps qu'un observateur consommé. Il nous fait faire gaiement connaissance avec les tribus nomades qui errent dans l'immensité des steppes. Nous passons avec lui par Tackhent, Samarcande, Boukhara, Khiva, Téhéran, et nous ne nous arrêtons qu'à Constantinople, où l'auteur nous fait ses adieux et nous laisse charmés de l'amusante et instructive excursion que nous lui devons.

Des descriptions de caractères physiques et moraux de chaque peuple, des détails de la vie intime, des souvenirs historiques, des aperçus variés géographiques et politiques se succèdent et s'entremêlent au cours de ce volume, ainsi que de romanesques aventures, des histoires de chasse, des anecdotes typiques qui viennent égayer le voyage et délasser l'esprit. C'est donc sans la moindre fatigue que nous explorons avec M. Moser ces immenses plateaux de l'Asie centrale.

Le texte de cet ouvrage est illustré de plus de 170 gravures, dont 117 dessins de M. E. Vanmuyden et 16 héliotypies, avec une carte itinéraire du voyage à travers l'Asie centrale. C'est un livre curieux et sans défaut en son genre que nous offrent MM. Plon et Cie.

La Province à cheval, de Crafty, est un ouvrage humoristique de tout autre nature et qui fait suite à *Paris à cheval*, du même auteur, précédemment publié et fort bien accueilli par le public. Dans ce premier livre, Crafty avait crayonné tout un défilé de cavalerie parisienne, nous présentant les personnages les plus marquants dans le monde des amateurs de sport. Dans sa *Province à cheval*, l'auteur-dessinateur a voulu offrir au public, par les mêmes procédés, un tableau analogue du monde de sport en province, lui montrer d'abord les éléments multiples de la cavalerie rurale, lui faire voir à la fois les sportsmen parisiens en déplacement et les sportsmen provinciaux à domicile, le faire assister à leurs réunions, à leurs chasses, à leurs courses, aux cross-country et aux rallye-papers, l'initier à l'élevage, lui mettre sous les yeux, en un mot, tout ce qu'on fait pour et par le cheval en dehors des fortifications.

M. Crafty a réussi à souhait dans son programme; grâce à lui nous possédons une monographie bien complète de la vie rurale à cheval, à la fois sérieuse et gaie, illustrée d'innombrables croquis, relevée d'un crayon ironique à la manière anglaise. Ce charmant ouvrage de la maison Plon prendra assurément son

Bertal, non loin des plus amusantes fantaisies du spirituel Granville.

Librairie Mame et fils, à Tours. — Le catalogue de MM. Mame et fils est déjà si riche, si largement muni de livres classiques et d'éducation, d'ouvrages d'art et de vulgarisation scientifique que les éditeurs pourraient, à la rigueur, ne plus rien publier sans cesser d'être au premier rang des maisons d'édition françaises; mais, qui n'avance pas recule, — dit un axiome industriel, — et les grands imprimeurs-éditeurs tourangeaux ne cessent de publier et le public ne cesse d'acquérir les livres qui portent la marque de cette excellente librairie. Cette année, deux ouvrages nous sont parvenus, *l'Histoire de la verrerie et de l'émaillerie,* par Édouard Garnier, auteur de *l'Histoire de la céramique* (1 vol. petit in-4°; prix : broché, 15 fr.), et *l'Histoire de la tapisserie,* depuis le moyen âge jusqu'à nos jours, par Jules Guiffrey (1 vol. petit in-4°, prix, broché, 15 fr.).

L'Histoire de la verrerie et de l'émaillerie était encore à faire dans son ensemble.

Nous ne savons rien, le plus souvent, sur les objets qui nous entourent et font en quelque manière partie de notre vie. Qu'est-ce que le verre de nos vitres? Qu'est-ce que le cristal de nos glaces? Qu'est-ce que l'émail de nos bijoux? Nous l'ignorons, et il y aurait plaisir, il y aurait intérêt à le savoir.

C'est à toutes ces questions qu'a voulu répondre M. Édouard Garnier en un livre véritablement populaire et charmant. L'auteur de *l'Histoire de la céramique,* dont plusieurs éditions ont consacré le succès, cet érudit si convaincu, ce vulgarisateur si clair, semblait tout désigné pour écrire une *Histoire de la verrerie et de l'émaillerie.* Le nouveau livre est fait, et le voici.

Y a-t-il un roman plus vivant que ce récit animé de l'origine et des progrès de ces deux industries, que dis-je, de ces deux arts? M. Édouard Garnier nous entraîne avec lui dans toutes les parties de l'ancien monde; il nous arrête devant les fourneaux embrasés de tous les maîtres verriers, et nous explique si bien tous leurs procédés, qu'il nous semble, après cette lecture, que nous pourrions nous-mêmes devenir sur-le-champ émailleurs ou verriers.

Sans l'image cependant rien n'est vraiment intelligible, et c'est pourquoi cette *Histoire* est aussi un livre d'images. L'auteur a voulu desssiner lui-même les types nombreux et variés qu'il offre à ses lecteurs et que le burin expérimenté de M. Trichon a rendus plus vivants encore. La lithographie en couleurs devait nécessairement être appelée à faire mieux comprendre deux arts où la couleur tient tant de place. Le public décidera si elle a bien compris son rôle.

Le livre de M. Édouard Garnier s'adresse à tous ceux qui pratiquent parmi nous ce qu'on a si bien appelé les « leçons de choses » : aux pères et aux mères qui veulent faire ainsi l'éducation de leurs enfants; aux jeunes filles et aux femmes qui voudront savoir comment sont faits les bijoux dont elles se parent; aux jeunes gens qui aiment à visiter nos musées et à se rendre compte de tout ce qu'ils y voient; aux enfants eux-mêmes, qui seront heureux de ne plus ignorer la nature des carreaux de leur chambre et l'origine des verres où ils boivent, et enfin à cette innombrable famille des petits et grands collectionneurs qui représentent à peu près le quart des nations modernes... et la moitié de la France.

L'*Histoire de la tapisserie,* de M. Jules Guiffrey, ne le cède en rien au beau livre dont nous venons de parler, ni comme intérêt ni comme science indispensable à connaître.

La tapisserie était considérée jadis comme un des éléments essentiels de la décoration des églises, des palais princiers et des riches habitations. Sa place était marquée dans toutes les solennités, dans toutes les fêtes.

Les variations de la mode, les progrès de la science, l'invention des tentures économiques, telles que les étoffes imprimées et le papier peint, ont fait tomber cet art magnifique dans un long discrédit dont on essaye de le tirer depuis quelques années pour lui rendre sa place légitime. Rien ne saurait mieux contribuer au relèvement de cette industrie luxueuse qu'une histoire destinée à faire connaître aux gens du monde, aux curieux, à tous les hommes de goût et d'étude, les glorieuses traditions du passé, en leur procurant les moyens de distinguer facilement les diverses époques et les différents centres de fabrication.

Préparé à ce travail par de longues recherches et de savantes publications, M. Jules Guiffrey a su présenter un tableau complet de l'histoire de la tapisserie de haute et de basse lice, depuis son apparition dans le cours du moyen âge jusqu'à nos jours.

L'écrivain ne s'arrête qu'en 1885, et afin de compléter la doctrine exposée dans les dernières pages du volume par des conseils pratiques aux amateurs, après avoir intercalé dans le texte les marques des tapissiers les plus célèbres, il a recherché les prix atteints par les principales tentures vendues depuis un quart de siècle.

Une table alphabétique, bien complète, offre non seulement une énumération des personnages et des noms de tapissiers, mais aussi la nomenclature des nombreux sujets cités dans l'ouvrage.

Ce livre, en répandant des notions exactes sur une industrie cultivée en France avec le plus grand succès depuis plus de six siècles, aidera certainement dans une large mesure à la diffusion d'un mode de décoration dont notre pays possède encore aujourd'hui les plus habiles représentants et les plus beaux spécimens.

On voit que la maison Mame, en publiant ces deux remarquables ouvrages, est restée dans la tradition de sa librairie qui est de faire de belles et excellentes publications à des conditions surprenantes de bon marché.

Librairie H. Launette. — M. Launette, l'éditeur-artiste des *Aquarellistes français,* du *Voyage senti-*

cette année que l'*Histoire de Manon Lescaut*, format grand in-8°, avec illustrations de Maurice Leloir et préface de Guy de Maupassant (1 vol., prix : 60 fr.). Nous ne parlerons que pour mémoire de *Nos Oiseaux*, d'André Theuriet, avec aquarelles de Giacomelli, 1 vol. in-4° jésus, ouvrage divisé en cinq parties, au prix total de 500 francs, ainsi que d'un album de E. d'Hervilly, illustré par G. Fraipont, *les Bêtes à Paris*, ces deux ouvrages n'ayant pas encore vu le jour à l'heure cependant tardive où nous rédigeons ce compte rendu. Occupons-nous donc spécialement de la *Manon Lescaut* de M. Maurice Leloir, qui est en vente depuis près d'un mois et dont l'exposition d'aquarelles originales attire tant d'amateurs dans la librairie du boulevard Saint-Germain.

La *Manon Lescaut* de MM. Launette et Maurice Leloir sera sans doute discutée pour son format, peut-être légèrement encombrant, ainsi que pour l'ordonnance de ses en-têtes de pages; il n'en est pas moins avéré et incontestable que nous nous trouvons vis-à-vis d'un livre hors ligne et d'un intérêt artistique très spécial. Lorsque M. Launette publia *le Voyage sentimental*, de Sterne, avec la collaboration de Maurice Leloir, les amateurs, tout en admirant cette œuvre de haute valeur, s'élevèrent contre l'héliogravure qui servait de procédé d'interprétation, et cela bien à tort, selon nous, car l'héliogravure est le plus parfait moyen de reproduction, celui qui conserve au dessin original toutes ses chaleurs, ses enveloppements, ses effets d'imprévu. Cependant on ne discute pas avec MM. les amateurs qui veulent de l'eau-forte, gravée par un artiste en renom. Cette fois-ci, dans *Manon Lescaut*, M. Launette a donc déféré au désir public; le procédé a été radicalement exilé, même dans les vignettes en relief; la gravure sur bois et l'eau-forte concourent seules au triomphal aspect de ce volume.

Si nous avions à manifester ici nos préférences, nous avouerions pourtant qu'elles sont toutes du côté du *Voyage sentimental*. Entre deux œuvres remarquables nous donnons la supériorité à la première.

Dans cette illustration de *Manon Lescaut*, M. Leloir a été cependant incomparable à MM. Hédouin et Flameng; sa conception est de beaucoup supérieure. M. Leloir excelle dans la traduction littérale d'un texte. Il prend un auteur, il cherche à s'identifier avec lui, à voir par ses yeux, à penser comme lui et à traduire mot à mot les images ambiantes de sa pensée, en plaçant la traduction en regard du texte; il joue pour ainsi dire la pantomime et lui lit le rôle; il vit en un mot avec son œuvre et il met au jour une véritable création d'artiste. De plus, il cherche ses personnages dans la vie moderne et ne les quitte plus; c'est ainsi qu'il a découvert la Manon de ses rêves, le Des Grieux de son idéal, le sergent Lescaut et le Tiberge qu'il voulait voir vivants; tous ces êtres ont posé devant lui; il les a vêtus, drapés, étoffés à sa guise; il a commandé les poses, les gestes, les sourires et sa traduction de *Manon* s'est trouvée aussi faite par nature.

Cet ouvrage comprend environ 200 vignettes, 200 tableautins qui forment des en-têtes de pages merveilleux de composition et d'arrangement. M. Leloir, les Huyot, qui les a gravés sur bois, a prouvé que cet art n'était pas encore tué par le procédé. Nous ne savons rien de plus fini, de plus exquis de gravure; ces bois rivalisent avec les plus remarquables de la glorieuse époque de 1845. Pour les eaux-fortes de Louis Ruet, elles sont également très réussies, sans atteindre néanmoins à l'hors ligne. L'impression de Chamerot est impeccable, il a donné tout ce qui était possible sur ce beau papier satiné et c'est encore un succès pour cet imprimeur émérite.

Il faut souhaiter que le public apprécie l'énorme effort de M. Launette et espérer que cette édition de *Manon Lescaut* s'enlève avec rapidité pour nous donner le plaisir de nous rencontrer souvent dans l'heureuse collaboration qui a produit cet ouvrage.

Librairie Hetzel et Cie — La *Bibliothèque d'éducation et de récréation*, de la maison Hetzel, est, par excellence, la bibliothèque de l'enfance, de la jeunesse, ou, pour mieux dire, de la famille tout entière. Elle s'enrichit, cette année, de 16 beaux et bons livres impatiemment attendus par son intéressante clientèle. Ses directeurs ont résolu le plus utile des problèmes en justifiant le titre général de leur œuvre. C'est un devoir de signaler cette littérature saine, délicate et charmante, d'où toute fausse note est impitoyablement bannie.

Voici *Mathias Sandorf*, le *Monte-Cristo* des *Voyages extraordinaires* de Jules Verne; *l'Épave du Cynthia*, de Jules Verne et André Laurie; *l'Ile au Trésor*, de Stevenson, un livre plein d'émotions, comme *la Terre de feu*, de Mayne-Reid, le seizième et dernier volume de l'*œuvre choisie* du célèbre écrivain anglais; *la Petite Rose, ses six tantes et ses sept cousines*, d'après Alcott, adaptation par Stahl et Lermont; *Tito le Florentin*, nouvelle et fort émouvante étape d'André Laurie, dans ses brillants récits de *la Vie au collège dans tous les pays; Autour d'un lapin blanc*, par Alone, aimable livre, plein d'enseignements; *le Voyage d'une fillette au pays des étoiles*, par F. Gouzy, histoire attrayante de notre système planétaire; *Boulotte*, par Austin et *les Lunettes de grand'maman*, par Perrault; quatre nouveaux albums Stahl; *Mlle Lili en Suisse*, de Frœlich; *la Découverte de Londres par une bande d'écoliers*, de Griset; *le Pauvre Ane*, de Geoffroy et *l'Apprentissage du soldat*, de Jazet, ces deux derniers en couleurs; et enfin les tomes XLI et XLII du *Magasin illustré d'éducation et de récréation*. Tous les livres de la maison Hetzel sont richement et intelligemment illustrés par nos meilleurs artistes. L'illustration n'a pas pour objet de distraire du livre, mais de le compléter par le crayon.

Dans cette précieuse collection, on ne se lassera jamais de rechercher les 30 *Voyages extraordinaires* de Jules Verne, les 16 *Aventures de terre et de mer*, de Mayne-Reid; les 4 *Voyages involontaires*, de Lucien Biart; les 5 récits de *la Vie de collège dans tous les pays*, par André Laurie; les charmants livres de Stahl, la plupart couronnés par l'Académie : *les Contes et Récits de morale familière, les Quatre peurs de notre général, les Histoires de mon parrain, Mayeux*

sia, l'Histoire d'un âne et de deux jeunes filles, les Patins d'argent, les Quatre filles du Dr Marsh, Jack et Jane, la Famille Chester, Mon premier voyage en mer; les 5 admirables ouvrages de Viollet-le-Duc : l'*Histoire d'une maison, d'un dessinateur, de l'habitation humaine, d'une forteresse, d'un hôtel de ville et d'une cathédrale.*

On remarquera parmi les livres qui ne font pas série les ouvrages signés par les noms les plus illustres : *le Livre des mères,* de Victor Hugo; *le Livre d'un père,* de V. de Laprade; *la Comédie enfantine,* de Ratisbonne; *la Lecture en famille; Nos filles et nos fils,* de E. Legouvé; *la Roche aux Mouettes, Madeleine, Mademoiselle de la Seiglière,* de Jules Sandeau; *Picciola,* de Saintine; *J.-P. Choppart,* de Desnoyers; *le Petit Parisien* et *Charlot,* de Bréhat; *les Contes et le Théâtre du petit Château,* de J. Macé; l'*Histoire d'un enfant,* les *Contes choisis,* d'Alphonse Daudet; *Sans famille, Romain Kalbris,* d'Hector Malot; *la Jeunesse des hommes célèbres, les Animaux célèbres, la Morale en action par l'histoire,* le *Robinson suisse,* de Muller, etc.

LIBRAIRIES DIVERSES.

La **librairie J. Rothschild** publie, à l'occasion des étrennes, trois ouvrages qui seront les bienvenus chez tous les disciples de saint Hubert, chez les sportsmen et les gens du monde; ce sont : 1° *les Quadrupèdes de la chasse,* par le marquis de Cherville, avec 30 eaux-fortes sur zinc, en couleur, et 74 illustrations par Karl Bodmer (1 vol. petit in-8° carré; prix : 12 fr.); 2° *les Oiseaux de chasse,* description, chasse, mœurs, acclimatation, par le même auteur, avec 34 chromotypographies et 64 vignettes par E. de Liphart (1 vol. in-8° carré : 12 fr.); 3° *Comment il faut choisir un cheval de selle et d'attelage,* par le comte de Montigny, seconde édition, ornée de 150 vignettes (1 vol. in-16; prix : 6 fr.).

Ces trois ouvrages offrent un grand intérêt. Les deux premiers, dus à la plume expérimentée du marquis de Cherville, sont remarquables par leur conception, la généralité de leurs vues et le charme de leur science technique. Pour *les Oiseaux de chasse,* le directeur de *la Chasse illustrée* prend une à une toutes les variétés du gibier à plumes et analyse minutieusement les mœurs et habitudes des volatiles, donnant son avis sur l'approche, la capture, l'élevage, l'acclimatation de chaque espèce, dans le style aimable qu'on lui connaît. Ce volume, qui est arrivé à sa seconde édition, est orné de remarquables aquarelles très fines, donnant un merveilleux spécimen de divers types d'oiseaux. Dans *les Quadrupèdes de la chasse,* le marquis de Cherville apporte à l'étude du gibier à poil non moins de conscience; on sent qu'il traite avec plaisir son sujet *ex professo,* et on éprouve à le lire un agrément infini. De tels ouvrages, qui ont tous des éléments d'instruction théorique et pratique, ne peuvent passer inaperçus et leur succès sera très vif dans le monde spécial auquel ils s'adressent.

Le troisième ouvrage publié par M. Rothschild est un véritable dictionnaire de la race chevaline, et tous les ignorants sur ce sujet, et ils sont encore nombreux en France, trouveront le cheval envisagé à tous ses points de vue. C'est un petit traité très complet, qui est indispensable dans la bibliothèque de tous les châteaux.

La **librairie Paul Ducrocq**, qui s'est fait si vivement une réputation d'ouvrages de philosophie scientifique pour les jeunes enfants, met en vente, cette année, un nouvel ouvrage d'Émile Desbeaux : *la Maison de Mlle Nicolle* (1 vol.; prix : 7 fr.). On sait que M. Desbeaux a tour à tour publié, avec un succès toujours croissant, *les Pourquoi de Mlle Suzanne, le Jardin de Mlle Jeanne,* et divers autres charmants volumes plus ingénieux les uns que les autres.

Dans ce nouveau volume, qui est le septième de la collection, M. Émile Desbeaux s'occupe des objets familiers dont on se sert sans cesse et dont on ignore souvent l'origine et la fabrication.

Au milieu d'un véritable petit roman moral, dramatique, émouvant, se dressent, comme des points d'interrogation, ces questions : Qu'est-ce que le sucre? le lait? le beurre? le fromage? l'œuf? la viande? le chocolat? le thé? le café? Quels sont les aliments qui nourrissent? Quels sont les aliments qui engraissent?

La maison de Mlle Nicolle se termine par de très claires notions d'architecture, qui permettent de voir et d'apprendre comment la charmante héroïne de ce livre nouveau parvient à faire bâtir une maison.

La Maison de Mlle Nicolle, ornée de cent dessins sur bois, gravés par Méaulle, aura le même succès que les ouvrages précédents de M. Émile Desbeaux, dont le seul but est de rendre l'instruction amusante.

Un autre volume de la librairie Ducrocq, qui vient de paraître, est intitulé : *Promenades botaniques de tous les mois* (1 vol. in-8°; prix : 5 fr.). C'est une étude de vulgarisation traitée sans aridité avec beaucoup de charme et d'attrait par MM. Ed. Labesse et Ch. Pierret.

En compagnie de l'aimable Mlle Herbeau et de ses jeunes compagnons, on parcourt une partie du bassin parisien, assez bien choisi pour qu'on y puisse rencontrer des espèces nombreuses de végétaux.

Outre l'indication de l'habitation, de l'époque de la floraison et des propriétés de chaque plante, les auteurs en ont donné des descriptions assez minutieuses pour que tout lecteur de ce livre puisse reconnaître celles qu'il est susceptible de rencontrer à la campagne.

Cet ouvrage, que nous croyons appelé au plus grand succès, est remarquablement illustré par MM. A. Brun, Chapuis, Clair Guyot, Ch. Gosselin, Mouchot, Sellier, et gravé par Méaulle.

Enfin, à cette même librairie, nous signalerons *les Tremblements de terre,* par Arnold Boscowitz (1 vol. in-8° jésus, illustré de 60 compositions. Prix : 10 fr.).

Dans une série de chapitres, l'auteur explique avec une remarquable précision les différentes phases du phénomène souterrain; et ensuite il expose, avec non moins de sûreté et de clarté, les différentes théories

auxquelles les tremblements de terre ont donné naissance.

Après nous avoir montré la terre comme un astre agissant et redoutable, M. Boscowitz termine son beau livre en racontant en termes émus le sort de l'homme qui survit au désastre, après avoir vu sombrer dans la subite et terrible catastrophe tout ce qu'il aimait en ce monde.

C'est là un ouvrage unique dans son genre, et qui intéressera le savant aussi bien que l'homme du monde : celui ci par la grandeur du drame et la variété des scènes, celui-là par la précision des faits et la justesse des aperçus.

La **librairie Victor Palmé et Cie** nous offre en édition de grand luxe *les Épisodes miraculeux de Lourdes*, par Henri Lasserre, suite du tome II de *Notre-Dame de Lourdes* publiée il y a plus de deux ans et qui obtint un succès retentissant dans tout l'univers catholique. L'édition est très belle, dans un format grand in-8° jésus, entièrement illustrée d'encadrements variés à chaque page et d'une chromolithographie-frontispice (le volume, prix : 25 fr. broché).

C'est une série de chefs-d'œuvre qui nous est offerte dans ces épisodes merveilleux. Nous voyons défiler tour à tour le miracle de l'Assomption, le menuisier de Lavaur, Mlle de Fontenay, la neuvaine du curé d'Alger, etc. Notre-Dame de Lourdes a inspiré son historien. De toutes parts, paraît-il, on demandait à l'éditeur une édition monumentale de ce second volume de M. Lasserre, pour faire suite à la grande édition du tome Ier de *Notre-Dame de Lourdes*. On voulait pouvoir contempler les portraits de tous les personnages, la plupart vivants, dont il est question dans ces récits; on voulait voir la main de l'artiste dessiner les scènes miraculeuses que le texte raconte; le public chrétien doit être aujourd'hui amplement satisfait. L'édition que voici ne laisse rien à désirer : les portraits, les ornements, les paysages, les scènes dramatiques foisonnent dans ce livre intéressant qui est assurément le livre le plus illustré des étrennes de 1886; tous ces encadrements innombrables de Yan' Dargent sont très heureusement disposés, les gravures très fines. On peut donc supposer que ce livre, qui compte déjà tant de nombreuses éditions, verra son succès encore s'accroître sous ce format. Nous félicitons l'éditeur de sa belle entreprise.

M. Victor Palmé met également en vente la troisième série du *Littoral de la France*, texte par Aubert et dessins de Scott, dont nous avons déjà parlé les années précédentes. Ce dernier volume comprend les côtes vendéennes (1 vol. gr. in-8°. — Prix : broché, 20 fr.).

Le Littoral de la France a été accueilli jusqu'ici avec une faveur marquée du public, les éditions se sont enlevées rapidement, et tout dernièrement l'Académie française a bien voulu faire participer cette excellente publication au prix de la fondation *Marcel Guérin*, l'un des plus distingués dont elle dispose.

Dans ce dernier volume, nous parcourons le littoral de Lorient aux Sables d'Olonne, précédé par des guides charmants qui ne laissent passer aucune occasion de nous instruire ou de nous distraire. Le texte est égayé de grands et de petits dessins, larges croquis ou légères vignettes très sincères et d'une facture charmante. Les artistes qui ont pris la succession du pauvre Scott s'efforcent de ne point nous le faire regretter. MM. Brun, Toussaint, Fraipont, Lalanne, etc., ont donné là une nouvelle preuve de leur grâce et de leur bon goût.

Espérons que le public saura apprécier ce beau livre si bien dirigé et qui n'a d'autre but que de faire mieux connaître et aimer notre admirable pays de France.

Librairie Georges Masson. — Deux volumes de la *Bibliothèque de la Nature* : l'un, *la Vie au fond des mers*, par H. Filhol, avec 96 gravures dans le texte et 8 planches hors texte (1 vol. in-8°, prix : 10 francs); l'autre, *les Hommes phénomènes*, véritable curiosité physiologique, par Guyot-Daubès, avec 62 gravures et 2 planches hors texte (1 vol. in-8°, prix : 10 fr.).

Dans le premier de ces livres, M. Filhol s'attache à nous expliquer les explorations sous-marines et les voyages du *Travailleur* et du *Talisman*. Il nous montre avec beaucoup de soin les types les plus curieux des habitants des abysses, intéressants à connaître par leurs formes étranges et leurs singulières adaptations. Il nous donne des notions sur les conditions de vie dans les grandes profondeurs et traite avec une science agréable des mollusques, vers, échinodermes, méduses, coralliaires, protozoaires, etc. Les dessins ont été exécutés pendant les campagnes scientifiques du *Voyageur* et du *Talisman*, par M. Milne-Edwards.

Dans le volume des *Hommes phénomènes*, livre d'un intérêt plus général, M. Guyot-Daubès nous parle exclusivement des hercules, coureurs, sauteurs, nageurs, plongeurs, gymnastes, équilibristes, disloqués, jongleurs, avaleurs de sabre et tireurs. Il appelle à nous toute cette cour des miracles, et nous présente un à un ces phénomènes. C'est là une des branches les plus curieuses de la physiologie humaine, et c'est plaisir d'étudier à la suite de l'auteur cette population foraine qui reste si mystérieuse pour le public.

La librairie Furne, Jouvet et Cie ne s'est pas mise en grands frais cette année; nous ne signalons guère que *les Robinsons français*, par Pierre Delcourt, avec 150 gravures sur bois (1 vol. in-8°, prix : 10 francs), puis un livre d'enfants : *les Petits diables*, par Albert Gérard, ouvrage illustré (in-8°, prix : 5 francs). Nous mentionnerons également *l'Album des personnages de l'histoire de France* et *les Insectes nuisibles à l'agriculture*, par Ernest Ménault, dans la bibliothèque instructive à 2 fr. 50. Ce ne sont pas là des livres de haute valeur.

Le but des auteurs des *Robinsons français* est d'instruire les enfants, de leur faire comprendre que le bonheur n'est pas là seul où ils sont nés et que la grandeur de la patrie n'a pas de frontière. L'idée n'est pas mauvaise en soi, et l'ouvrage mérite à ce titre d'être divulgué.

La librairie Maurice Dreyfous étend davantage cette idée, puisqu'elle publie *Cinq années au Congo,* par Henri M. Stanley, le grand explorateur. En demandant la traduction du texte anglais à M. Gérard Harry et en ornant cette belle publication de 120 gravures sur bois et de 4 cartes en couleur, M. Dreyfous a mis au jour un des plus intéressants ouvrages du nouvel an (1 vol. in-4° de 700 p.; prix : 20 francs).

Stanley dans son remarquable ouvrage, exempt de toute fantaisie, remonte à l'expédition anglaise de 1816; il nous remémore la dernière expédition de Livingstone, il nous donne l'histoire politique depuis Pigafetta; puis il entre dans la personnalité de son sujet et nous fait le récit de ses explorations depuis les premières négociations belges jusqu'à ce jour, c'est-à-dire de 1879 à 1884.

Dans cette période de cinq années, que d'événements ! que de déboires et de lassitudes ! que de courage déployé ! Est-il réellement besoin d'inventer des romans d'aventures transméditerranéennes et de s'imaginer à publier des fantaisies qui faussent l'entendement lorsque la vérité est si puissante et atteint une telle intensité de dramatique par le récit simple des faits survenus ? — Ce livre est plus captivant, plus sain, plus substantiel que toutes les *Julesverneries* du monde, et il peut être mis dans les mains des jeunes gens aussi bien que *les Robinsonades* dont on a tant abusé.

Nous reviendrons sans doute sur cette publication de premier ordre que nous ne pouvons que signaler au passage à l'attention de nos lecteurs. C'est un ouvrage qui est tout à l'honneur de la librairie Dreyfous qui a osé l'entreprendre et qui, tout en publiant peu, ne procède que par coups de maîtres.

La librairie Garnier frères ne se signale que par la publication de la seconde édition d'une *Mythologie de la Grèce antique,* par P. Decharme, couronnée par l'Académie. Cet ouvrage avait été accueilli avec une grande faveur en France et à l'étranger. Dans cette seconde édition, plusieurs interprétations d'un caractère conjectural ont été supprimées ou atténuées; le chapitre relatif à Hermès, par exemple, a été entièrement refondu; d'autres chapitres ont subi des remaniements moins importants. Ce livre, digne des meilleures bibliothèques, est un ouvrage d'étrennes pour la jeunesse aussi bien que pour l'âge mûr.

Chez A. Hennuyer, *imprimeur-éditeur,* paraissent *les Mémorables aventures du Dr J.-B. Quiès,* par Paul Cellières, illustrées de 125 dessins par Lix. A notre avis, c'est le bijou des livres de ce genre, et jamais M. Hennuyer n'a publié un ouvrage plus parfait, texte et dessins. Ce n'est qu'un livre de fantaisie, mais d'une fantaisie si moderne, si profondément humoristique qu'il rappelle les plus heureuses conceptions dans le genre comico-satirique. Il faut suivre le bon bourgeois J.-B. Quiès à travers toutes les aventures où il est embarqué un peu malgré lui, ses explorations, son voyage en ballon jusqu'à l'heure de l'inauguration de sa statue. C'est absolument charmant. Ce livre est remarquablement imprimé sur beau papier satiné; les dessins de F. Lix sont spirituels, alertes, d'une bonne observation. Le prix de cet ouvrage n'est pas très élevé : 12 francs, broché; 16 francs, relié.

L'éditeur Rouveyre, après ses grandes publications sur *l'Art intime et le goût en France* et *l'Art dans la maison,* nous présente aujourd'hui *les Ombres chinoises de mon père,* par Paul Eudel, en un beau volume in-4°, avec nombreuses vignettes de Giraldon, Kohl et Ferdinandus, (prix : 15 francs). Ce livre est tout un petit théâtre composé d'une quinzaine de pièces spéciales : *Cendrillon, l'Ane embourbé, le Pont cassé, le Petit ramoneur, les Battus payent l'amende, les Petits animaux, une Place publique,* etc. M. Paul Eudel, dans une longue et intéressante préface, nous fait l'histoire de ce théâtre original et des ombres chinoises de son père. Nous voudrions reproduire une partie de cette introduction aimablement contée, mais la place nous fait défaut dans ce rapide compte rendu; nous espérons le succès de ce livre qui est réellement très neuf et qui fera la joie des parents aussi bien que des enfants, lorsqu'on remettra en action dans les familles *les Ombres chinoises de mon père.*

Chez Frinzine et Cie qui a si vivement établi une librairie dont le catalogue est déjà considérable, il nous faut faire mention d'un grand volume de luxe de M. Catulle Mendès, *les Iles d'Amour,* avec 6 eaux-fortes et 38 dessins originaux de G. Fraipont, dans le format grand in-4°. Nous espérons pouvoir revenir bientôt dans nos livres d'amateurs sur cet ouvrage; pour aujourd'hui, nous pouvons dire que, outre la valeur littéraire du livre sur laquelle le nom de l'auteur nous dispense d'insister, cet ouvrage a été imprimé avec grand soin, en caractères neufs, sur magnifique papier vergé, et qu'il a le mérite d'être une véritable curiosité typographique et artistique. Il a tiré à 1,000 exemplaires *numérotés* et ne sera *jamais* réimprimé dans l'édition actuelle (prix du vol. : 12 francs).

Chez le même éditeur nous conseillons d'acquérir *les Mémoires d'un lièvre,* par Charles Diguet, avec 50 dessins originaux par René Valette (1 vol. in-4°, relié, 9 fr.). C'est une histoire simple, ingénieusement présentée et qui rappelle, par plus d'un point, ces fameux *Mémoires d'un âne,* de *la Semaine des enfants,* qui ont tant égayé notre jeunesse.

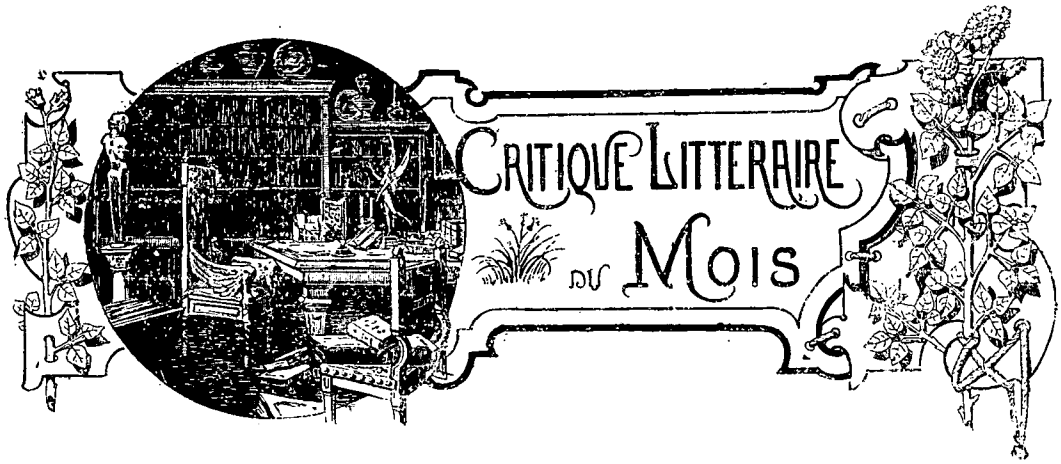

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Histoire des comédiens de la troupe de Molière, par ALFRED COPIN. Un vol. in-8°. Frinzine et Cie.

Les livres sur Molière affluent toujours, on ne cesse de fouiller les moindres coins où l'on suppose que le grand comique a pu laisser des traces de son passage. On n'arrivera jamais à épuiser la question Molière, et il faut nous résoudre à lire encore de nombreux ouvrages d'érudition et de réfutations à ce sujet.

M. Alfred Copin a traité, d'une plume vive et leste et dans un style qui rend facile et agréable la lecture de son ouvrage, un sujet dont les éléments vrais ou faux, répandus partout, ne pouvaient être réunis sans peine et devaient être triés avec soin. L'auteur nous paraît en général avoir atteint son but, et, à ce titre, nous devons lui en savoir gré, car on livre sera lu avec plaisir et consulté avec fruit; mais il lui manque, pour faire autorité parmi les érudits, d'appuyer chaque fait avancé sur des citations exactes et précises qui permettent de contrôler, et, au besoin, de discuter ses allégations.

M. Copin dit dans sa préface : « Si l'on a écrit des centaines de volumes sur Molière, qu'a-t-on dit sur les comédiens de sa troupe?... Où trouver leur histoire, celle de leurs débuts, de leurs chutes ou de leurs succès?... » Puis il nous cite quelques ouvrages qu'il a consultés, en nous faisant grâce, dit-il, des titres d'une cinquantaine d'autres. Parmi ces autres, dont il parle avec dédain, on se demande s'il a connu l'*Histoire de la troupe de Molière*, commencée par J. Taschereau dans la *Revue rétrospective* et complétée dans le journal *l'Ordre;* s'il a lu les Notices des frères Parfaict et de M. Soleirol.

M. Copin croit avoir découvert que Jodelet était enfariné quand il jouait les *Précieuses ridicules;* Édouard Fournier l'avait dit bien avant lui. En résumé, le livre de M. Copin convient à tous les molièristes. Il fait partie des ouvrages qui concourent à former l'histoire générale de la troupe de Molière. CH. L.

Fléchier orateur, 1672-1690; *Études critiques,* par l'abbé A. FABRE. Un vol. in-8°. Paris, librairie académique Didier-Perrin.

Fléchier orateur, œuvre magistrale de M. l'abbé Fabre, fait suite à un premier ouvrage, non moins remarquable, du même auteur, *la Jeunesse de Fléchier.*

Personne n'est mieux renseigné sur l'époque, personne ne connaît mieux les contemporains, personne n'aurait pu parler de l'illustre évêque de Nîmes avec plus de compétence. En élargissant son cadre comme il l'a fait, M. l'abbé Fabre a donné, non seulement sur l'orateur sacré, mais sur toute la période où celui-ci a vécu, une étude vraiment excellente et peint un tableau que nous ne saurions trop signaler, parce qu'on ne songerait peut-être pas à l'y aller chercher.

Le travail de M. l'abbé Fabre comprend trente-quatre chapitres, que nous diviserons en deux parties :

Dans la première, chapitres I à XVIII, après avoir étudié, avec une entière indépendance d'esprit et sans partialité, même involontaire, un certain nombre de questions générales, la nature du talent de Fléchier, ses imitations, ses répétitions, son style avec ses qualités de goût, de grâce, de délicatesse, de précision, d'harmonie, l'auteur parle successivement de ses oraisons funèbres, qu'il compare à celles de Bossuet, de Massillon et de Bourdaloue, puis de ses panégyriques et enfin de ses sermons; il insiste sur le caractère de sa morale, sur ses idées en politique, sur ses analyses de nos passions et de leurs causes.

La seconde partie, chapitres XIX à XXX, nous montre Fléchier traçant en détail le tableau des mœurs du temps; nous le suivons à la cour, chez les grands, chez les magistrats, dans la famille, parmi les gens d'église, chez les convertis, dans les églises, au milieu des vrais et des faux dévots.

Dans une sorte de complément, formant les quatre

derniers chapitres de l'ouvrage, M. l'abbé Fabre rapproche Fléchier de nos grands moralistes, Pascal, La Rochefoucauld, La Bruyère; il donne sur ses sermons l'opinion de ses contemporains; il détermine l'influence de Fléchier sur Massillon et termine par une comparaison entre Fléchier et Isocrate.

Nous prisons fort, nous l'avons dit, l'érudition exacte, abondante, quelquefois même surabondante, de M. l'abbé Fabre; nous n'estimons pas moins la hardiesse indépendante et libérale de son esprit. Il n'est pas de ceux qui méconnaissent les beaux et bons côtés de notre siècle; il ne croit pas que son titre de prêtre lui interdise de rendre hommage à notre temps. Il l'aime « avec passion... ce temps, dont on dit trop de mal, dont on méconnaît les inestimables bienfaits, achetés au prix de tant de souffrances et de douleurs, où la dignité humaine a été assurée, où le bien-être s'est répandu dans toutes les classes..., où enfin il ne suffit pas de se donner la peine de naître pour avoir droit aux plus hautes dignités de l'État, de l'Église, de la magistrature et de l'armée ».

C'est dans le même esprit libéral qu'il cite et qu'il approuve certains passages de Fléchier et de plusieurs de ses contemporains sur l'aumône et les devoirs des riches, passages tellement hardis que, s'ils étaient de nos jours prononcés à Sainte-Clotilde ou à Saint-Augustin, « tout le monde sortirait de l'église, scandalisé de ce sermon incendiaire; chacun s'en irait en gémissant que le prédicateur ait eu la témérité de transporter dans la chaire les théories et les violences des plus mauvais clubs de Paris. » Avec une telle indépendance dans ses jugements, il lui est facile, on le comprend, de connaître, de citer, d'admirer Molière, et j'ose à peine lui faire un éloge de ce mérite, rare parmi ses confrères; très peu d'entre eux aussi oseraient reconnaître, avec la franchise qu'il y a mise, les dérèglements du clergé, régulier ou séculier, et, plus que le relâchement, la corruption qui s'était introduite dans les couvents.

M. l'abbé Fabre n'a pas touché à tant de points divers sans délayer peut-être outre mesure son sujet principal; qu'aurait-t-il donc fait pour Bossuet? Mais comme nous trouvons tout profit à ces savantes digressions, ne nous en plaignons pas.

En terminant, nous nous permettrons d'adresser une question à M. l'abbé Fabre; il parle « des grâces fades et maniérées que Balzac, Voiture et Mlle de Scudéry mirent tour à tour en honneur », et, à ce propos, « de la persistance du goût précieux ». Le style *précieux* a existé dans tous les temps et dans tous les pays; mais le nom de *précieux* et de *précieuses* n'a été donné à certains personnages, hommes et femmes, que de 1654 ou 1655 à 1662 ou 1663, dans le sens du moins où l'ont pris Molière et Somaize. Les *précieux*, comme Bussy-Rabutin, les *précieuses*, comme Mme de Sévigné, Mme Scarron, n'ont pas nécessairement écrit en style *précieux;* et, quant à Mlle de Scudéry, si ses romans sont ennuyeux, ils sont loin d'être écrits avec l'affectation précieuse; aucun style n'est plus simple, moins maniéré. Lisez-en seulement vingt pages, monsieur l'abbé. CH.-L. L.

Véritables Mémoires de Marie Mancini, princesse Colonna, *réimprimés pour la première fois avec notices et notes*, par M. Georges d'Heylli. Un vol. in-18 avec portrait. Paris, Hilaire.

La vie de Marie Mancini est un roman d'aventures; il n'est pas étonnant qu'elle ait piqué la curiosité des historiens, qui ne rencontrent pas souvent pareille aubaine. Ces « véritables mémoires », ou « Apologie » de la grande connétable du royaume de Naples, nous paraissent aussi certainement écrits ou inspirés par elle que nous paraissent suspects les *Mémoires*, publiés en 1676 chez le pseudo Pierre Marteau, à Cologne, suivant le titre, à Avignon, suivant M. Claudin (*Arch. du Biblioph.*, 26e année, VIIe série, n° 221) : *l'Apologie* est une autobiographie; les *Mémoires* sont un de ces petits romans que le succès de *l'Histoire amoureuse des Gaules* avait mis en vogue, et qui se composaient à l'aide de quelques faits vrais, connus de tous ou de quelques-uns et de beaucoup d'aventures imaginaires.

L'*Apologie*, pour qui a si peu que ce soit serré de près la question, devait fournir à M. d'Heylli l'occasion d'une intéressante étude bibliographique. En quelle langue, en espagnol, en italien, en français, a-t-elle été écrite? En quel lieu, en quelle année, a-t-elle été publiée sous la première forme? Lequel des trois textes est le plus pur?

Cette dernière question était d'autant plus opportune qu'un certain nombre de noms sont estropiés dans le texte donné par M. d'Heylli, — qui d'ailleurs ne les a pas rectifiés, — et que le lecteur y est même induit à prendre le Pirée pour un nom d'homme, comme quand il voit le mot *aman*, qui est le titre d'une fonction municipale, pris pour le nom propre d'un bourgeois de Bruxelles.

M. d'Heylli a joint à sa publication une notice et des notes; nous aurions voulu plus et quelquefois mieux. CH.-L. L.

Pascal, physicien et philosophe, par M. Nourrisson, membre de l'Institut. Un vol. in-16. Paris, Perrin, librairie académique.

Le nouveau volume de M. Nourrisson est la réunion de plusieurs études qui, dans la pensée de l'auteur, « serviront à mieux faire connaître Pascal, non point comme polémiste, ce qui, présentement, n'offrirait guère aucun intérêt, mais ce qui, de nos jours même, mérite, ce semble, qu'on s'y arrête, comme physicien et plus expressément comme philosophe ».

Pour comprendre ce passage où l'auteur déclare, d'une façon si inattendue, qu'une étude sur Pascal considéré comme auteur des *Provinciales* ne présenterait aucun intérêt, il faut croire, comme l'auteur, que « le physicien et le géomètre l'emportent, chez Pascal, et de beaucoup, sur le polémiste ». Nous doutons que M. Nourrisson rallie beaucoup de lettrés, et même de savants, à son opinion. Nous nous demandons même quel autre que lui, parmi ses confrères

de l'Institut, oserait poser cette dédaigneuse question : « Qui lit, à cette heure, les *Provinciales?* »

Donc, ce n'est pas à l'auteur des *Provinciales* que s'attaque M. Nourrisson, c'est au physicien et au géomètre. Il est vrai que « ses solutions élégantes des problèmes géométriques les plus délicats n'ont point sensiblement contribué à l'avancement de la science »; il est vrai que « ses essais mathématiques ne contiennent rien qui approche ni de l'application de l'algèbre à la géométrie, par Descartes, ni de la découverte du calcul infinitésimal, par Leibniz et Newton »; il est vrai encore que « sa machine arithmétique s'est trouvée une œuvre d'art assez inutile »; il est vrai enfin que, si Pascal a vérifié la pesanteur de l'air, en a défini les lois et en a déterminé les applications principales, la gloire en revient surtout à Descartes...; mais, d'une part, il a inventé la brouette et le haquet, et, d'autre part, c'est un philosophe, sans « nouveautés philosophiques », il faut lui reconnaître ce mérite, et, par-dessus tout, « il est chrétien ».

On voit dans quel esprit de dénigrement M. Nourrisson étudie et s'attache à amoindrir Pascal. De tout ce que nous sommes habitués à admirer en lui, il ne reste rien que l'inventeur de la brouette, connue sous ce nom un siècle avant lui (*Dict. français-latin*, Rob. Estienne, 1549), et le chrétien chez qui le nouveau, l'inimitable, « c'est l'élan vainqueur, c'est l'accent », c'est-à-dire *verba et voces*.

Parmi les études qui composent le volume de M. Nourrisson, la *Vie de Pascal* occupe seulement vingt-six pages, la *Philosophie de Pascal*, vingt-huit pages; l'auteur glisse sur les sujets généraux, mais il appuie sur les points de détail : ainsi il consacre quatre-vingt-douze pages aux relations de Descartes et de Pascal, celui-ci cartésien sans le savoir et riche de ce qu'il doit à l'autre; ainsi, encore, il s'occupe, pendant près de cent vingt pages, des rapports de Pascal avec le chevalier de Méré.

Ce chapitre, bien inférieur au précédent, où l'on trouve des recherches sérieuses et une argumentation serrée, nous paraît laisser beaucoup à désirer. C'est très peu de chose, au fond, que les rapports bien et dûment prouvés de Pascal et du chevalier; aussi, pour donner de l'importance à son sujet en le développant, M. Nourrisson est-il obligé d'en sortir constamment et de faire d'incessantes excursions tout autour. Pourquoi, par exemple, ce long hors-d'œuvre sur Mme de Maintenon? L'auteur a été d'autant moins bien inspiré en se le permettant qu'il y a lancé d'inutiles erreurs. Où, par exemple, je veux dire dans quelle source originale et non dans quel document de seconde ou de troisième main, a-t-il vu que Mme de Maintenon, parlant de son enfance et de son séjour chez Mme de Neuillant, disait : « Je n'avais dans la maison que des sabots, et je passais une partie du jour à garder les dindons! » Ce n'est point ainsi que Mme de Maintenon rappelait des souvenirs qui lui étaient chers; c'est avec le sourire sur les lèvres qu'elle se montre à nous courant les champs, avec sa cousine de Neuillant, toutes deux un masque sur le visage pour se préserver du hâle, une baguette à la main, et portant dans un petit panier, avec quelques provisions, les tablettes du conseiller Mathieu, sorte de quatrains dans le genre de ceux de Pybrac. Où a-t-il vu qu'on avait accusé « Mme Scarron » d'avoir emprunté à Ninon de Lenclos une chambre pour ses rendez-vous avec Villarceaux? Jamais le nom de « Mme Scarron » n'a été prononcé à cette occasion, mais celui de « Mme de Maintenon »; or, à l'époque dont il s'agit, Mme de Maintenon était Marie Le Clerc du Tremblay, nièce du fameux P. Joseph, fille d'un gouverneur de la Bastille, femme de Louis d'Angennes de Rochefort, *marquis de Maintenon* et de Meslay, celle-là même qui céda sa terre de Maintenon à Mme Scarron.

Le dernier chapitre de M. Nourrisson est consacré aux pseudonymes de Pascal; après M. Bénard, il montre que Salomon de Tultie est l'anagramme exact de Louis de Montalte. Mais ce nom lui-même, ou Pascal l'avait-il pris? Est-ce, comme on le dit, en allongeant le nom d'une terre, la terre de Mons, qui appartenait à sa famille? Peut-être, mais à ce peut-être nous en ajoutons un autre : c'est que Pascal, qui, « à la veille de publier *les Provinciales*, se réfugia vis-à-vis le collège de Clermont, dans la rue des Poirées », c'est-à-dire en haut de la montagne Sainte-Geneviève, les data simplement du *monte alto*, où il était allé se loger. Qui trouvera mieux le dise.

En résumé, l'ouvrage de M. Nourrisson paraît écrit avec un parti pris qui tend à amoindrir Pascal, mais il n'en a pas moins exigé une somme considérable de travail et les recherches les plus consciencieuses. L'auteur a bien essayé d'atténuer par quelques correctifs les duretés envers Pascal, mais l'impression générale qui reste de ses appréciations n'en est pas moins peu favorable à l'écrivain de génie que M. Nourrisson aurait peut-être traité moins sévèrement s'il n'avait pas écrit *les Provinciales*. CH.-L. L.

Modern English Sports, *Their use and their abuse,* by FREDERICK GALE (the old Buffer). 1 vol. with illustrations. London, 1885. Sampson Low.— Price : 6 sh.

« The old Buffer », le surnom populaire dont se pare volontiers M. F. Gale, ne signifie pas « le vieux tampon », comme on devrait le croire, à s'en tenir à la lettre des dictionnaires, mais bien « le vieux boxeur », en jargon irlandais. Il est très probable pourtant que le nom de *buffer*, donné aux tampons des wagons de chemins de fer, est une application du mot familier aux pugilistes. De même, en France, — le rapprochement n'est-il pas curieux? — l'argot populaire a fait l'expression « coup de tampon », synonyme de violent coup de poing. Quoi qu'il en soit, boxeur ou tampon, M. Frederick Gale, à qui l'on doit un livre intitulé *Échos d'anciens champs de cricket* (comme on dit champ de course, champ de bataille), est ce que l'on est convenu d'appeler « une autorité » en matière de sport. Tous les jeux usités en Angleterre pour occuper les longues journées de la vie domaniale ont été adoptés en France; nous recommandons à nos jeunes châtelaines la lecture du nouveau

volume où M. F. Gale, cette fois, traite non plus seulement du cricket, mais, en outre de la plupart des *sports anglais modernes :* la rame, le ballon, la crosse, la course à pied, la marche, le saut, le vélocipède, « le lièvre et les chiens », la chasse au papier, les courses de chevaux, courses plates et courses d'obstacles, la chasse à courre, le tir au fusil, la pêche, le « lawn-tennis », la longue-paume, etc. Tous ces chapitres se succèdent, pleins de conseils pratiques, d'anecdotes, d'esprit et de bonhomie.

Le livre du « vieux boxeur » est accompagné du portrait de l'auteur, un très respectable gentleman en cheveux blancs, rasé de frais, à la physionomie fine et souriante.

En acceptant la dédicace qui lui était offerte, le grand philosophe moraliste, M. John Ruskin, — dont la santé donne en ce moment de cruelles inquiétudes à ses amis, — a répondu une lettre-préface vraiment piquante. Il déclare, avec l'habituelle originalité de ses vues en toute chose et sa coutumière indépendance de parole, que la pratique du labourage et de la navigation maritime serait pour les jeunes hommes un exercice tout aussi fortifiant, mais beaucoup meilleur que le cricket, et, pour son compte, qu'il préférerait voir les jeunes dames aider plus souvent la femme de chambre et le cuisinier plutôt que de jouer au tennis. E. C.

Correspondance de Buffon, de 1729 à 1788, recueillie et annotée par M. NADAULT DE BUFFON, son arrière-petit-neveu. Deuxième édition, revue et corrigée, augmentée d'un grand nombre de lettres inédites et de nombreuses notes, précédée d'une préface par J.-L. de Lanessan, etc. Deux vol. in-4°. Paris, A. Le Vasseur.

On serait tenté de croire qu'il en est de la gloire comme de la mode; le vêtement élégant d'avant-hier était ridicule hier et redevient élégant aujourd'hui. L'homme qu'une génération a admiré est négligé, raillé ou conspué par la suivante, jusqu'à ce que la réhabilitation se produise, que, du haut du piédestal refait, le génie paraisse briller d'un éclat plus vif et nouveau. La similitude doit s'arrêter là cependant. Les choses de la mode ne sont que des flots qui passent, différents ou semblables, mais qui, dans leur éternelle succession, laissent pour toute trace leur place au flot qui vient; tandis que, d'ordinaire, les œuvres des hommes, après avoir été portées aux nues, discutées, niées et calomniées, finissent par prendre un rang définitif, que nul ne songe à contester désormais. Il semble que cette dernière période, où s'opère le tri final et le classement des esprits, soit arrivée pour Buffon.

Il s'est fait toute une légende sur le châtelain de Montbard, ses manchettes, sa noblesse de style et ses termes généraux. Son discours de réception à l'Académie est devenu texte de collège. Les quelques pages d'apparat qu'il a écrites sur le cheval et le chien, voire sur l'âne, sont des banalités de recueils de morceaux ment sans appel, la formule qu'on lui attribue : « Le génie est une longue patience », et l'on n'éprouve aucun enthousiasme pour ce génie-là. Pour beaucoup, encore aujourd'hui, Buffon est un faux savant, un littérateur ampoulé, une momie académique emperruquée amplement.

Telle est l'opinion d'hier, que tout le monde adopte, de même que tout le monde porte la mode qui s'en va. Mais le public qui lit, étudie et pense, a déjà secoué cette opinion et est revenu, avec un sentiment plus raisonné et dans des limites mieux définies, à l'idée que le XVIIIe siècle se faisait de Buffon : il a été et il reste un des plus grands naturalistes, un des penseurs les plus originaux et les plus profonds que nous ayons eus.

La publication de sa Correspondance, faite il y a déjà plusieurs années par son arrière-petit-neveu, M. Nadault de Buffon, avec l'admiration la plus légitime pour son ancêtre et la religion la plus scrupuleuse de la vérité, n'a pas peu contribué à ce revirement des esprits. On a vu Buffon, non pas tel qu'il avait voulu paraître en public, mais tel qu'il était, et la figure en baudruche, soufflée par les antipathies, les jalousies, les intérêts contrariés, depuis d'Alembert jusqu'à Cuvier, et qu'on avait baptisée Buffon, s'est à tout jamais crevée. M. de Lanessan a fait la lumière plus vive encore par son édition complète des *Œuvres de Buffon*, qu'il vient d'enrichir des deux volumes de la *Correspondance*, dans les conditions indiquées par le titre que j'ai transcrit en tête de ces lignes.

Les lettres de Buffon sont d'ailleurs précieuses autrement que comme documents sur les habitudes, la manière d'être, la vie matérielle et intellectuelle de l'auteur. Outre qu'elles nous donnent la clef de bien des systèmes ou hypothèses — presque toujours vérifiés depuis — de l'intendant du jardin du Roi, on y trouve toutes sortes d'indications sur l'état des sciences naturelles à l'époque, et sur les moyens de recherche dont elles disposaient.

Buffon, sans doute, ne quittait pas ses fameuses manchettes ni son jabot pour écrire sa correspondance; mais il en dépouillait son style absolument, n'y laissant, lorsqu'il s'adressait à des femmes, qu'un ton de préciosité sentant le beau garçon parfumé de bergamote. Son langage familier, du reste, n'avait ni manchettes ni gants. Après les bons repas que lui faisait son cuisinier, fameux entre les grands chefs de ce temps-là, il se laissait aller à des discours facétieux et gras qui, paraît-il, amenaient le rouge là où les dames de la compagnie avaient oublié d'en mettre.

Je laisserai, pour finir cette notice forcément trop courte, parler M. de Lanessan. « Les lettres de Buffon, dit-il, n'ont pas été rédigées pour la postérité; il y règne une simplicité et un franc parler qui témoignent de l'abandon avec lequel elles ont été faites; mais elles n'en sont, par cela même, que plus aptes à donner une idée juste du caractère de celui qui les a écrites... On y trouve simplement exprimée la bienveillance presque respectueuse qu'il accorde au moindre de ses auxiliaires, la fidèle et constante affection qu'il

son fils, les amies de ses vieilles années. A chaque ligne éclatent la sereine tranquillité de son caractère, son mépris des mesquines querelles, que la jalousie et l'envie font naître entre les savants, les philosophes et les littérateurs, son indépendance d'esprit et son ardente passion pour les progrès d'une science à laquelle il fait faire les premiers pas. »

L'édition que M. A. Le Vasseur publie est un beau livre de bibliothèque, d'un format qui permet d'espacer dans de belles marges des caractères aisés à lire; elle est, de plus, ornée de portraits finement gravés et de deux vues du château de Montbard.

B.-H. G.



Les Adieux, par Ernest Chatonet. Un vol. petit in-12 couronne. Alph. Lemerre, édit. Paris, 1885. — Prix : 3 francs.

Épanchements de jeunesse, que l'auteur en son âge mûr reprend et livre au public. D'une touche honnête et délicate, ces vers ont cet air de poésie de famille qui les recommande à ceux que dérangent également le grand écart des virtuoses du rythme et les entêtements audacieux des âmes de feu.

La langue que parle M. Chatonet est simple et correcte; il s'est gardé de l'originalité comme d'un défaut, et, pour exprimer des sentiments ordinaires autant que respectables, il s'est servi d'un style sans éclat, qui pourtant ne manque pas toujours de grâce ni d'harmonie :

A Venise, je sais au milieu de la ville,
Dans un quartier désert et se cachant aux yeux,
Une place discrète et d'un aspect tranquille,
Dont le charme est pour moi doux et mystérieux.
De coquettes maisons, au hasard disposées,
Qu'une fée amoureuse et jouant au soleil,
Pour le plaisir des yeux y semble avoir posées,
Se groupent à l'entour comme un collier vermeil,
Qu'une fille du peuple, au matin d'une fête,
Pour aller à Saint-Marc jette sur son cou blanc.

Ainsi débute une des plus réussies parmi les pièces qui composent ce léger recueil. La description est jolie, encore qu'un peu traînante à la fin et déparée par la répétition des *yeux*, et cette expression mal venue, *jette sur son cou*....

Quelques sonnets sont épars dans le volume. En général, ils commencent assez médiocrement et se terminent assez bien. *La chute en est charmante,* quelrable, c'est un si gros mot. Voyez le finale du sonnet *les Premières larmes :*

Qui la rend si rêveuse? — Elle rougit, sa main
Arrête sur sa joue une larme en chemin,
Et sous sa robe on voit bondir sa gorge ronde....

C'est que l'amour souvent s'annonce par des fleurs,
Comme avec un doux bruit, sous les arbres en fleurs,
Glisse la pluie avant que l'orage ne gronde.

A ces courts exemples, on peut juger que M. Ernest Chatenet n'est pas un profane imprudemment aventuré dans le sentier mystérieux de la Muse; son petit livre est modeste, c'est un charme de plus. PZ.

Selections *chiefly lyrical from the poetical works of Victor Hugo.* Translated into English by various authors. Now first collected by Henry Llewelyn Williams. Un vol. in-18. London, George Bell and sons; 1885.

Pendant qu'un poète dont j'avais à parler l'autre jour, M. O'Farell, rajeunit à l'adresse de Victor Hugo la vieille rime à « que je perde », un homme de lettres anglais a eu l'idée de recueillir en un volume les traductions en vers des principales pièces de Victor Hugo, publiées à différentes époques dans les revues, journaux ou *magazines* du Royaume-Uni. Le choix est copieux et donne une idée assez exacte de l'évolution du grand poète. Tous les recueils de poésies de Victor Hugo, depuis les *Odes et Ballades* jusqu'aux *Quatre vents de l'Esprit,* y sont représentés par leurs morceaux les plus caractéristiques. C'est ainsi que *la Légende des siècles* fournit, entre autres, « Éviradnus » et « les Pauvres gens ». Il y a, comme il est inévitable, beaucoup de médiocre et trop de mauvais dans ces transfusions de la pensée du poète français dans le monde anglais. Il n'est pas rare, néanmoins, que l'imitation suive énergiquement l'original. Le vers iambique de la poésie anglaise se prête admirablement, par sa souplesse, sa diversité et sa coupe, à la reproduction des œuvres étrangères; on arrive même, sinon à une harmonie identique, du moins à une harmonie équivalente. Pour preuves, je ne citerai dans ce volume que *Caïn,* de *la Légende des siècles,* et *le Voile,* des *Orientales;* mais il y en a d'autres, et les amateurs de poésie comparée les y chercheront avec plaisir. On y trouvera aussi un assez grand nombre d'extraits du théâtre de Victor Hugo, sous le titre de *Dramatic Pieces.* Enfin une courte biographie, *Memoir of Victor-Marie Hugo,* résume assez exactement la carrière de l'auteur. On y rencontre avec surprise quelques inadvertances d'orthographe comme *Buck Jargal, Nôtre-Dame, protégé.* Sans compter des raisonnements d'une excentricité toute britannique, comme celui où il est expliqué que Victor Hugo fut, après la Commune, banni de Bruxelles parce qu'il s'était montré tellement « agressif que l'on craignait qu'il ne fût attaqué de nouveau par la populace ». Être attaqué est une façon neuve de se montrer agressif et bannir

soit, ce livre, destiné à une grande « circulation », montre combien Victor Hugo est populaire et apprécié chez nos voisins parmi toutes les classes de lecteurs. B.-H. G.

THÉATRE

L'Orage, drame en cinq actes et en prose, par A.-N. Ostrowskii, traduit par A. Legrelle. Un vol. in-18. Gand, imprimerie F.-L. Dullé-Plus; 1885.

Le drame est intéressant comme tableau de mœurs. L'action y est à peu près nulle, et l'intérêt dramatique, tel que nous l'entendons, n'y existe pas. Un jeune ménage vit chez la mère du mari. Cette mère est acariâtre et méchante; elle rend sa bru malheureuse et tyrannise son fils, qui devient ivrogne. Elle a une fille, Varvara, qui, avant de s'enfuir avec un amant, ménage à sa belle-sœur des rendez-vous avec un jeune élégant. La pauvre femme, qui n'a pas eu la force de résister à son amour, n'a pas non plus celle de résister à ses remords; pendant un orage, où elle croit voir la menace du châtiment céleste, elle avoue tout à sa belle-mère et à son mari, et, peu après, va se jeter dans le Volga. La peinture que l'auteur russe nous trace de la vie de province dans son pays est loin d'être plaisante. Ce pauvre peuple russe, flottant à tous les caprices de toutes les passions : amour, avarice, colère, ivrognerie, toujours tourmenté par l'idée du péché et la crainte de l'enfer, qu'il est trop faible pour éviter, en proie à toutes les avanies et à toutes les exactions de la part de ses supérieurs, suivant une échelle ascendante, qui fait que le moujick, n'ayant personne à maltraiter au-dessous de lui, est le plus maltraité de tous, le peuple russe apparaît dans le drame de M. A.-N. Ostrowskii en traits naïfs, tantôt ignobles et tantôt attendrissants. Je ne dirai rien de la traduction, sinon qu'après l'avoir lue on regrette de ne pas comprendre le texte original. Elle ne doit pas être mauvaise, mais elle fait l'effet de ces vitres bossuées, à reflets verts, à travers lesquelles on devine, sans les voir véritablement, un beau paysage et de grands horizons. B.-H. G.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

L'Église et l'État dans la seconde moitié du IIIe siècle (249-284), par B. Aubé. Deuxième édition. Paris, Émile Perrin, 1886. Un vol. in-12.

M. B. Aubé s'est fait de l'histoire politique des commencements de l'Église chrétienne un domaine à part. Il l'exploite en bon et habile maître, et en tire des récoltes de détails érudits, de vues profondes, d'aperçus ingénieux qui donnent un intérêt inattendu et très vif à des questions dont le gros public se soucie moins en France que partout ailleurs. Cette édition, la seconde en moins de deux ans, d'un ouvrage dont le titre ne fait appel à aucune curiosité vulgaire, en est une preuve que personne ne récusera. L'époque et la question dont M. Aubé s'occupe ici sont, du reste, d'une importance capitale pour nos sociétés modernes. C'est le moment où s'est décidé ce qu'elles devaient être plus tard et, par conséquent, ce qu'elles sont aujourd'hui. On ne saurait contester, en effet, que l'établissement de l'Église chrétienne n'ait exercé sur le cours successif des affaires humaines une influence, dont je ne veux pas rechercher la nature, mais qui, par la puissance et la persistance de ses

déclare M. Aubé dans son avant-propos, c'est à la fin du IIIe siècle que « la question de vie ou de mort s'agite pour l'Église, en même temps que pour l'État, encore obscurément, il est vrai, se pose une question analogue : être chrétien ou n'être pas ».

Ainsi le sujet de ce livre, à savoir les persécutions sous Trajan, Dèce et Valérien, pour paraître restreint, n'en est pas moins de portée immense. M. Aubé n'avait pas le choix de ses sources; les historiens païens gardent sur ces événements un silence à peu près absolu ; il ne pouvait consulter et suivre que les écrivains chrétiens. Les lettres de Cyprien lui ont été surtout précieuses; il a su aussi tirer parti des martyrologes et des recueils hagiographiques de Métaphraste, de Surius, des Bollandistes et de Ruinart. Mais il en connaît au juste la valeur et n'y voit point, comme tant d'écrivains complaisants ou intéressés, « des pièces d'archives, des actes transcrits sur les minutes des greffes ». Je tiens d'autant plus à signaler cette indépendance de critique et cette impartialité de jugement chez cet historien de l'Église, qu'il me semble, à mon point de vue particulier, n'être pas exempt de quelque exagération dans les vertus de

incontestable qu'elle a été un des éléments de dissolution les plus actifs de la société romaine, et, puisque l'humanité n'en était pas à son dernier jour, il fallait bien que quelque état de choses nouveau succédât à l'ancien ordre qui s'en allait. Le dépècement du monde antique païen par les barbares christianisés, et les organismes sociaux du moyen âge qui germèrent sur ces débris, ne me paraissent, pour ne rien dire de plus, qu'un médiocre progrès.

Quoi qu'il en soit, on ne peut refuser à l'auteur d'avoir rempli, non seulement avec le talent et la science qu'on lui connaît, mais aussi avec une haute honnêteté, le programme qu'il s'était tracé et qu'il nous communique en ces termes : « L'auteur a tiré des documents qu'il a eus entre les mains ce qu'il y a vu et compris. En ces matières difficiles et à demi obscures, où l'on se heurte à tant d'idées toutes faites, à des susceptibilités infiniment respectables, ne peut-on écrire un livre qu'ait inspiré le seul souci de donner du passé une image aussi ressemblante qu'on la puisse faire ? Se proposer de plaire à telle puissance ou de servir tel parti est un dessein médiocre et subalterne. J'ai absolument fait effort pour m'en défendre et garder libre ma conscience d'historien. » Paroles fortes et saines qui font honneur à M. B. Aubé, car c'est un langage qu'il a le droit de tenir.

B.-H. G.

Histoire de Marie Stuart, par M. MIGNET, de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques. Sixième édition. Paris, Émile Perrin, 1885. 2 vol. in-12.

Il est superflu d'analyser pour les lecteurs du *Livre* un ouvrage historique publié pour la première fois en 1851 et écrit par Mignet. Non pas qu'il ne fût intéressant de faire, à propos de cette sixième édition de l'*Histoire de Marie Stuart,* une étude nouvelle de l'éminent écrivain qui a su se marquer une place à part et très distinguée au milieu de la pléiade d'historiens illustres qui jeta tant d'éclat sur la France dans la première partie de ce siècle. Il ne serait pas moins intéressant de reprendre la figure de Marie Stuart et de repasser, avec M. Mignet pour guide, à travers les épisodes si divers et si terriblement romanesques de l'établissement de la Réformation en Écosse et de la vie d'une reine qui ne trouvait pas trois couronnes trop lourdes, et dont le poids d'une seule inclina sa tête sur le billot de l'exécuteur. Mais le cadre de ces revues bibliographiques se prête mal à ce genre de critique qui ne va pas sans de longs développements. Je me bornerai donc à constater le succès permanent de ce livre impartial et vigoureux, où les qualités de Mignet se déploient à l'aise, et qui offre, en un style chaud et animé sous ses ornements de convention et sa tenue académique, le meilleur tableau que nous ayons d'un des plus émouvants drames de l'histoire. C'est un livre qu'on garde dans sa bibliothèque, qu'on lit par plaisir, qu'on consulte par besoin, et que, lorsque nous aurons mis [illegible] complète des temps et des personnages ; car ce n'est pas une simple exposition de choses connues ; c'est ainsi, en grande partie, un travail original fait sur des documents de première main mis en œuvre pour la première fois, et dont un bon nombre, tirés des archives espagnoles de Simancas, ont le mérite de l'inédit.

Le point faible, dans ce beau livre, est, à mon avis, l'intelligence des institutions civiles et religieuses de l'Écosse. Il y a, dès les premières pages, sur la *justice ambulatoire* et les *lords de session,* un passage qui prouve trop que, si l'historien a étudié les édits et les pièces historiques, il ne s'est assimilé que d'une manière imparfaite l'esprit même des choses qu'il explique, et qu'il n'en a pas, si je puis dire, le sens vivant. Il serait facile de multiplier les exemples pour appuyer mon opinion, qui est bien moins une critique qu'un regret.

Un autre regret dont je me permets de faire part au chef de la célèbre « librairie académique Didier », c'est qu'on n'ait pas apporté plus de soin à la correction des citations en langue étrangère, si nombreuses dans les notes, et qui, pour les hommes d'études, constituent une partie de la valeur de l'ouvrage réédité aujourd'hui. B.-H. G.

Histoire du choléra aux Indes orientales avant 1817, par J. SEMMELINK, ancien médecin principal de l'armée néerlandaise. In-8° de 172 p. avec carte. Utrecht, 1885. Paris, G. Carré.

Après quelques années de séjour et de pratique médicale à Java, M. J. Semmelink avait résolu d'écrire l'histoire du choléra asiatique dans les anciennes Indes néerlandaises qui depuis ont passé en grande partie aux mains des Anglais. Il était alors convaincu de l'existence immémoriale de la terrible maladie épidémique aux Indes anglaises d'où, pour la première fois, en 1817, sortant de son foyer habituel, elle se serait propagée d'abord dans l'Asie méridionale, et quelques années plus tard dans les autres parties du monde. En remontant aux sources, en examinant par ordre chronologique tous les rapports sur le choléra qu'il put découvrir, l'auteur se reporte dans le passé jusqu'à l'année 1503, date du premier document authentique retrouvé. Tous ces rapports sont écrits en anglais ou en latin, et M. Semmelink en cite de nombreux passages. Les conclusions de cette étude dirigée dans un esprit critique impartial ont déjoué les convictions antérieures de l'auteur. Il est à peu près certain aujourd'hui que les formes du choléra *nostras* et du choléra *asiatique* sont tellement analogues qu'on a le plus souvent pris l'un pour l'autre. Or l'on sait que le choléra *nostras* est *sporadique,* c'est-à-dire individuel et reste confiné aux lieux où il prend naissance ; tandis que le choléra *asiatique* est *transmissible* et presque toujours épidémique. En outre, le choléra *nostras,* bien traité, est rarement mortel. Cependant — et tel est le point essentiel des conclusions de M. Semmelink — « il peut dans la zone

tion indigène qui est dans la misère et privée de tout traitement médical ».

Ce fait suffirait à expliquer comment le choléra, qui fit, en 1883, tant de victimes en Égypte, ne se propagea pas jusqu'en Europe, comme dans les épidémies précédentes.

On se trouvait sans doute en présence d'un choléra *nostras* devenu épidémique et non du choléra *asiatique*.

Le travail du médecin hollandais contient des pages d'un puissant intérêt pour le philosophe, l'historien et le romancier, des extraits d'anciens rapports qui présentent d'effroyables tableaux de misère et de saleté. E.-C.

BIBLIOGRAPHIE — MONOGRAPHIE

— Singularités — Compilations — Curiosités littéraires —

Les éditions originales des romantiques. — *Les Poètes.* Paris, Édouard Rouveyre, 1886. Charmante plaquette in-8° de 40 pages, tirée à petit nombre, sur papier vergé de Hollande. — Prix : 3 francs; plus 50 exemplaires sur papiers de luxe, prix : 6 à 15 francs.

Sous le titre général de *Causeries d'un ami des livres*, M. Édouard Rouveyre, à qui l'on doit déjà la publication de nombreux et intéressants travaux bibliographiques, se propose de faire paraître une nouvelle série de brochures concernant divers points importants relatifs à la « connaissance des livres ».

On sait quel intérêt s'attache aujourd'hui aux origines de notre littérature romantique et avec quelle ardeur les bibliophiles en recherchent les premières productions; ce goût a succédé (sans le remplacer, heureusement!) à celui des éditions princeps des classiques du grand siècle; mais, malgré l'excellent ouvrage du regretté Charles Asselineau qui, le premier, l'a mis en vogue, il existe encore bien des points obscurs à éclaircir dans la bibliographie du romantisme. C'est précisément pour suppléer en partie à ces lacunes que l' « ami des livres » consacre à ces éditions originales sa première « causerie », qu'il eût été plus exact d'intituler : *les Éditions originales des poésies de Victor Hugo et de Lamartine*, car il n'est guère question que d'eux dans cet opuscule.

L' « Ami des livres » (ne serait-ce point l'érudit M. *L. D....e*, qui se cache sous ce modeste démonyne?) est à coup sûr un écrivain distingué doublé d'un très fin connaisseur. C'est plaisir vraiment, pour tout bibliophile délicat, de lire les quarante pages de sa plaquette trop mince et remplie cependant de renseignements utiles, de réflexions ingénieuses, de particularités instructives et piquantes sur les débuts

Peut-être doit-on regretter que l'auteur se soit parfois montré peu tendre pour Victor Hugo, notamment quand il signale et décrit, avec quelque complaisance, les procédés et les subterfuges... bibliopolesques du grand homme qui, « avant Émile de Girardin et Polydore Millaud, dut inventer l'art de la réclame, dans lequel il a fait de si rapides progrès » (*sic*). Il faut reconnaître d'ailleurs que si l' « ami des livres » ne ménage pas les coups de plumes, assez mérités, aux évolutions successives du poète, il sait en même temps rendre un juste hommage à son admirable talent.

En résumé, le nouveau livret que nous offre l'éditeur Rouveyre est véritablement intéressant et digne à tous égards d'être bien accueilli par les collectionneurs, si nombreux aujourd'hui, des premières productions de l'école romantique. PHIL. MIN.

Catalogue analytique des manusorits de la Bibliothèque d'Abbeville, précédé d'une notice historique par ALCIUS LEDIEU, conservateur. Abbeville, E. Caudron, 1885, grand in-8° LXXXIII-113 p. Paris, chez A. Picard.

La bibliothèque d'Abbeville, qui compte aujourd'hui plus de 35,000 volumes, fut longtemps administrée par M. Louandre père, homme aussi savant que modeste. Après sa mort, cet établissement se trouva oublié, paraît-il; mais il vient d'être remis en lumière par le conservateur actuel, qui consacre un historique aussi complet que possible à la bibliothèque d'Abbeville. « L'attachement que j'ai voué à l'établissement dont le dépôt m'est confié, dit-il, m'a fait rechercher de bonne heure tous les éléments relatifs à son origine. » Et le fruit de ces recherches a été consciencieusement utilisé; cette notice présente, en

général. Par un sentiment de délicate attention, qui honore l'auteur, il a consacré une notice biographique à chacun de ses prédécesseurs ; nous pouvons affirmer que celui de ses successeurs qui aura à donner une nouvelle édition des annales de la bibliothèque d'Abbeville devra consacrer un chapitre important à l'histoire de la gestion du conservateur actuel.

La publication de cet ouvrage coïncide avec le deuxième centenaire de la fondation de la bibliothèque d'Abbeville. Comme on le voit, cet établissement a une origine bien plus ancienne que bon nombre de bibliothèques de chefs-lieux de départements.

Après avoir rédigé sur fiches le catalogué de la bibliothèque, besogne vainement réclamée à son prédécesseur, M. Alcius Ledieu eut à exécuter le transfert de ses 35,000 volumes dans un autre local ; puis il entreprit une autre tâche, le catalogue des manuscrits. Le nombre en est de 203 ; le plus précieux d'entre eux est un livre d'évangiles en lettres d'or sur vélin pourpre, donné par Charlemagne à Angilbert, abbé de Saint-Riquier, en l'an 800. On y remarque aussi des livres d'heures du xve siècle dont les descriptions sont aussi complètes que savantes. Des planches fort bien exécutées ornent cet ouvrage utile. En félicitant l'auteur, l'éminent directeur de la Bibliothèque nationale, M. Léopold Delisle, qui porte tant d'intérêt aux travaux bibliographiques, lui écrivait : « Ce volume est de nature à vous faire honneur et à être recherché des amateurs de bibliographie savante. »

Ce travail était à peine terminé que déjà M. Ledieu, paraît-il, en entreprenait un autre sur les curiosités bibliographiques de l'établissement dont le soin lui est confié. Les Abbevillois doivent se montrer fiers de posséder un conservateur aussi zélé et nous ne doutons point que leur reconnaissance lui soit acquise.

Les Livres à clef; étude de bibliographie critique et analytique pour servir à l'histoire littéraire, par Fernand Drujon. 1er fascicule : A-HOM. Un vol. in-8° de 240 pages. Paris, Ed. Rouveyre.

Un livre comme celui-ci est toujours, selon nous, assez bien fait pourvu qu'il soit fait; car il est évident qu'un dictionnaire composé d'un aussi grand nombre d'articles que celui de M. Drujon ne peut être parfait dès sa première édition ; il s'offre aux amateurs avec des lacunes et des erreurs inévitables, et c'est à eux de reconnaître les services qu'il peut leur rendre, les renseignements utiles qu'il leur fournit, en se faisant, pour une prochaine édition, les collaborateurs de l'auteur.

Tel qu'il est, le *Dictionnaire des livres à clef,* publié par M. Drujon sous le titre modeste d'étude, témoigne de recherches considérables et du soin le plus consciencieux; il offre un réel intérêt et sera d'un très grand secours pour l'intelligence d'une foule d'ouvrages où, à l'aide d'une clef bien faite, on trouvera souvent les renseignements les plus inattendus et les plus précieux.

Qui ne sait tout le parti qu'a su tirer M. Cousin de la clef du roman de Mlle de Scudéry, *Artamène ou le grand Cyrus*, quand il voulut écrire ses deux beaux volumes sur la société française au xviie siècle? Et combien son ouvrage eût été plus complet s'il avait eu entre les mains une clef complète de *la Clélie!*

Il est un autre roman du même temps, qui n'est pas de Mlle de Scudéry, mais certainement de son frère Georges, où l'on trouve, tant au point de vue de l'histoire en général que de l'histoire littéraire en particulier, des mémoires absolument exacts et toute une autobiographie de l'auteur. Nous préparons une étude sur ce livre, et nous ferons ressortir le secours qu'il apporte à l'étude des événements du temps. Tous les noms ne sont pas également faciles à retrouver; tantôt ils sont de pure fantaisie; tantôt ce sont de simples anagrammes. Parmi les prémiers, si l'on parle d'une femme qui n'avait que quatorze ans de plus que sa fille, comment ne pas reconnaître la duchesse de Lesdiguières? Si l'on parle du poète qui a écrit *le Grand exemple,* comment ne pas reconnaître Scudéry lui-même, qui a composé sous ce titre un poème compris dans le volume de ses poésies? Parmi les seconds, nul ne trouvera difficile de voir Condé dans Dénoc, Armand, cardinal de Richelieu, dans Mandar, Mazarin dans Niramaz : c'est là, disons-le enfin, que nous avons pris le long extrait publié dans *le Figaro,* où sont racontés pour la première fois les rapports d'*Abindarrays*-Scudéry avec la *Jebar*-Bejar ou Bejart. Ce roman si intéressant et si peu connu, c'est *Almahide* : l'histoire de l'amour de Scudéry pour la Béjart commence à la page 1536 du tome V de notre exemplaire.

Qu'on nous pardonne cette courte digression; elle vient ici d'autant plus à propos que le roman d'*Almahide* ne figure pas dans la nomenclature de M. Drujon.

Il en est de même de *l'Amour échappé,* curieux ouvrage de la littérature précieuse, où nous avons relevé un grand nombre de noms avec leur clef; nous en citerons quelques-uns : *Aretas,* le marquis d'Alluye; *Monbar,* M. de Montluc, son frère; — *Valerian,* le marquis de Valavoir; *Cléobis,* la marquise de Valavoir; *Lirine,* Mme de Valavoir; — *Nerbal,* M. d'Anglure; — *Artamas* et *Eurydice,* le duc et la duchesse d'Arpajon; — *Lerine, 2e du nom,* Mme Aubry de Courcy; *Oxerine,* Mlle d'Aumelas, d'Aix; — *Mégasite,* Mme de Barbantane; — *Argelinde,* Mme de la Basinière; — *Ovide,* Benserade; — *Silandre,* M. de Brancas; — *Honorine,* la comtesse de Brégis; — *Erinice,* Mme de La Calprenède; — *Calpurnius,* Chapelain; — *Mescène* et *Honorie,* M. et Mme de Montausier, etc.

On remarquera que les mêmes personnages et beaucoup d'autres figurent, sous d'autres noms de guerre, dans le *Dictionnaire des Prétieuses,* de Somaize.

Et cette remarque nous amène à combattre une erreur très répandue. On dit, on écrit volontiers que le nom précieux de tel personnage était ceci ou cela. Personne n'avait un nom précieux qui lui fut propre

excepté parmi les habitués des samedis de Mlle de Scudéry, où chacun prenait le nom qui lui avait été donné dans *le Cyrus* ou *la Clélie* : c'est ce qu'on peut voir en lisant la *Journée des madrigaux*, cet extrait des *Chroniques du samedi* qui a été publié par M. Colombey. Pour les autres et pour ceux-là même en dehors de leur cercle, tel auteur les désignait sous un nom et tel autre sous un autre. C'est ainsi que *Calpurnius*, qui désigne La Calprenède dans le *Dict. des Prétieuses*, s'applique à Chapelain dans *l'Amour échappé;* le nom respecté d'*Arthénice*, qui généralement désigne Mme de Rambouillet, est employé par Cotin pour Mme de Rohan et devient plus tard le nom d'une héroïne du roman d'*Araspe et Simandre*. On ne saurait donc dire, comme M. Drujon, à propos du *Cercle des femmes savantes* de J. de La Forge, que la clef de cet ouvrage « complète celle du *Dict. des Prétieuses* ». Les mêmes personnes portent tantôt les mêmes noms, tantôt d'autres noms dans les deux ouvrages; tout ici dépend, non d'un emploi général de tel ou tel nom pour telle ou telle personne, mais d'un caprice des auteurs. En outre, l'ouvrage de J. de La Forge parle d'un grand nombre de femmes dont il n'est fait aucune mention dans Somaize et qui n'appartiennent ni à la société des véritables précieuses ou précieuses de la cour, ni à la société des précieuses ridicules ou précieuses de la ville et de la province, par exemple, Marie Stuart, Hélène de Surgères et autres, qui appartiennent au siècle précédent.

Après ces observations générales, je demande la permission de relever quelques erreurs de détail, en suivant l'ordre du volume.

En 1664, — remarquez la date, — est publié un petit roman qui, selon le bibliophile Jacob, aurait eu beaucoup de vogue à la cour, *l'Amour amant*, et où l'on voulait découvrir des allusions à l'amour de Lauzun pour Mlle de Montpensier. En 1664, les allusions auraient été prématurées. M. Drujon aurait bien fait de contrôler l'assertion du bibliophile.

Col. 39, *Royer*, lisez *Roger* de Bellegarde.

Col. 77. *Araspe et Simandre*. — L'auteur, une femme, si on l'en croit, dit bien qu'Araspe et Simandre « sont fort de ses amis, mais n'ont jamais été de ses amants », ce qui porte à penser qu'il s'agit de personnages réels; il ou elle ajoute bien que, « s'il est beaucoup de vaillans chevaliers », on voit « peu de déterminez amans », comme Araspe et Simandre, et que « c'est quasi donner la clef de leur histoire que d'en parler comme elle fait »; il est bien vrai encore qu'on en peut extraire des passages intéressants pour l'histoire de Molière, et ces passages, nous les avons reproduits dans *le Moliériste;* mais il n'en est pas moins permis de douter que les aventures racontées dans ce petit roman, d'ailleurs fort intéressant, soient véritables et que les héros n'en soient pas des personnages de fantaisie.

Col. 82. *L'Ariane*, de Desmarets. — L'auteur ne parle pas d'édition antérieure à 1639; cependant on trouve citée une édition de 1632. Il ne semble pas qu'il y ait « lieu de penser que tous les personnages ne sont pas imaginaires et qu'ils masquent de leurs noms des individualités bien connues à cette époque ». Ce n'est pas sur cette seule hypothèse que l'on peut classer cet ouvrage parmi les livres à clef. S'il en a une, qu'on le démontre. Ce que nous disons ici s'applique à *Cassandre*, à *Cléopâtre*, à *la Cythérée*, etc.

Col. 89. Lisez 1650 au lieu de 1750.

Même col. — Pourquoi ne pas donner la clef entière d'*Artamène ou le Grand Cyrus*, comme on l'a fait pour d'autres ouvrages moins importants?

Col. 118. *Aventures d'un ténor*. — On suppose que l'auteur, Jules Leconte, aurait raconté ses propres aventures en Italie, où il aurait été ténor. Il serait facile de le vérifier, en cherchant si ce ténor a été, comme Jules Lecomte, l'amant de Marie-Louise, le successeur de Napoléon Ier dans l'alcôve, sinon dans le cœur de l'impératrice déchue.

Col. 168. *Cythérie*, lisez *Cytherée*.

Col. 176. *Célie*, nouvelle. — Notre édition, Paris, Denis Thierry, 1663, ne porte pas un plus long titre. Il ne faut pas voir dans Artaxandre, Philadelphe, Meleagre (et non Meliagre), Célie, Silezie et Timante, « trois couples d'amants ». Artaxandre est l'amant aimé de Célie; Meleagre le trahit; Philadelphe le supplante en épousant Célie; Silezie est la confidente, Timante est le père de Célie. Enfin, il n'est pas question de *Tulle*, mais de *Tulise*.

Col. 177. *Celinte*. — Sorel n'a pas donné l'analyse de cette nouvelle.

Col. 180. *Vitet*, lisez *Livet*.

Col. 203. *Clélie* a certainement une clef et ne présente pas moins d'intérêt que l'*Artamène ou le Grand Cyrus*. Pourquoi ne pas l'avoir donnée? On cite Arthénice comme désignant Mme de Montansier (lisez *Montausier*) : Arthénice est le nom de Mme de Rambouillet, un nom que Fléchier a consacré dans son oraison funèbre de Mme de Montausier, bien qu'il ait été appliqué à d'autres personnes, comme nous l'avons dit.

Col. 268. *La Devineresse*. — Il semblerait, en lisant l'extrait du catalogue de Soleinne reproduit par M. Drujon, que Mme de Sévigné a parlé de la *Devineresse* et a donné une clef de cette comédie de Th. Corneille et de Devisé : nous n'en avons trouvé aucune trace dans la correspondance de la marquise. Et ceci nous amène à exprimer le regret que M. Drujon ait si souvent regardé l'excellent bibliophile Jacob comme une autorité supérieure à tout contrôle.

M. Drujon ne pourra manquer, dans son prochain volume, de citer une autre pièce de Th. Corneille, *l'Inconnu*, où, à la scène VI du IIIe acte, une bohémienne fait des allusions si transparentes au caractère, à la fois engageant et fier, de la Molière et à son récent procès avec le président Lescot.

Col. 336. *Étienne Moret*. — Il ne semble pas qu'il

y ait indiscrétion à rappeler le nom de la malheureuse victime de l'égoïsme et de l'avarice de M. Cousin : tous les anciens camarades du pauvre Lamon à Sainte-Barbe en 1846-1847 et plus tard à l'École normale ont cru le reconnaître.

Col. 373. *Francion.* — Nous avons vainement cherché le titre de cet ouvrage de Sorel, qui s'y est peint sous ce nom, et qui y raconte fort plaisamment cette histoire des trois Racan dont Boisrobert fit une comédie sous le titre : *les Trois Oronte.*

Col. 423. *Les heureuses infortunes de Celiante et Marilinde, vefves pucelles.* — Ce roman est bien accompagné d'une clef ; mais cette clef semble faite pour dépister le lecteur plutôt que pour le guider ; ainsi on parle en 1662 de Saint-Preuil, décapité en 1642, comme d'un personnage vivant ; on établit entre plusieurs personnages une parenté qui n'existe pas, etc.

Nous arrêtons ici ce long examen, qui pourra servir aux lecteurs de l'excellent travail de M. Drujon, et à lui-même. Il aura le bon esprit de penser qu'en signalant quelques lacunes et quelques erreurs, en bien petit nombre sur tant d'articles, nous avons voulu surtout faire ressortir l'intérêt qui s'attache à son ouvrage et le grand cas que nous en faisons : nous aurions pris moins de peine pour donner notre opinion sur un livre médiocre. CH.-L. L.

Notice sur un manuscrit du XVIe siècle contenant le texte des statuts de l'ordre de Saint-Michel, par AD. DUTILLEUX. — Versailles, Aubert, 1 vol. in-8°.

M. Ad. Dutilleux, un des érudits auteurs d'une récente *Histoire de l'abbaye de Maubuisson*, vient de publier une notice fort importante pour l'histoire artistique d'un riche manuscrit de la bibliothèque de Saint-Germain en Laye, et aussi pour l'histoire de l'ordre de Saint-Michel.

Le travail de M. Dutilleux se divise en trois parties :

1° Notions historiques sur l'ordre royal de Saint-Michel ;

2° Description du manuscrit ; conjectures sur l'auteur des miniatures ;

3° Recherches sur le premier possesseur du livre ; notes historiques concernant ce personnage.

Nous n'avons pas les données suffisantes pour discuter ces deux dernières parties, si spéciales qu'elles exigent une étude toute spéciale aussi ; mais nous pouvons dire que M. Dutilleux les a traitées avec savoir et conscience.

La première partie traite un sujet plus général et sur lequel nous sommes mieux renseigné. Aussi, tout en reconnaissant l'exactitude des faits avancés par M. Dutilleux, sommes-nous en mesure de fournir à lui et à ses lecteurs quelques détails complémentaires.

« A présent, lit-on dans *l'État de la France* achevé d'imprimer le 20 avril 1658, cet ordre (l'ordre de Saint-Michel) est tellement avily, qu'il y a peu ou point de personnes de qualité qui le veulent porter ; et néantmoins tous les chevaliers de l'ordre du Saint-Esprit le prennent la veille du jour qu'ils doivent recevoir ledit ordre du Saint-Esprit, et c'est pourquoy les armes des chevaliers sont entourées de deux colliers, et ils se qualifient chevaliers des ordres du Roy. »

En 1665, par un nouveau statut en date du 12 janvier, dont M. Dutilleux a reproduit le préambule et les principaux articles, Louis XIV réorganisait l'ordre, en fixant à cent le nombre de ses membres, qui devaient tous être gentilshommes.

Est-il vrai, comme le prétend Schoonebeck (*Histoire des ordres de chevalerie* (1699), que Louis XIV dépassa lui-même le nombre fixé et conféra l'ordre de Saint-Michel à de simples roturiers ? Il faudrait préciser la date. Ce que nous savons, c'est que la première liste, publiée, sans pagination, en tête du deuxième volume de l'*État de la France*, 1669, ne contient que des noms accompagnés de titres de seigneurie, à dix exceptions près ; encore ces exceptions portent-elles sur des militaires haut gradés, sur des dignitaires ecclésiastiques et trois conseillers dans les parlements de Poitiers, Dijon et Metz.

A la suite de cette liste, où nous relevons quelques noms d'écrivains plus ou moins connus, — Jean le Laboureur, de Cailly, Phil. de la Mare, — nous lisons la note suivante :

« Sa Majesté a honoré du collier de cet ordre des étrangers, entre autres M. l'amiral Ruiter, M. le comte de Padoue ; mais tous les étrangers sont surnuméraires, Sa Majesté ne retenant que de ses sujets audit nombre de cent.

« Le Roy, en 1664, a commis M. le duc de Noailles pair de France, capitaine des gardes du corps, M. de Beringhen, premier écuyer, commandeur de ses ordres, et M. Colbert, conseiller au conseil royal, controlleur general des finances, commandeur et grand trésorier des Ordres de Sa Majesté, pour faire la revision des preuves et titres de noblesse des chevaliers de son ordre de Saint-Michel, qui seront mis ès mains de M. Corignon de Chauvry, conseiller du Roy en ses conseils, premier président en sa cour des Monoyes, et genealogiste de ses ordres, par les soin et diligence de M. le chevalier de Sainte-Jame, greffier commis par le Roy dudit ordre.

« Sa Majesté a aussi commis, au mois de septembre 1667, M. le duc de Roquelaure, chevalier de ses ordres, commissaire general pour la tenue des chapitres et assemblées de son ordre. »

Ce document nous a paru assez rare et assez important pour mériter d'être reproduit ; il s'ajoutera utilement à l'intéressante monographie de M. Ad. Dutilleux. CH.-L. L.

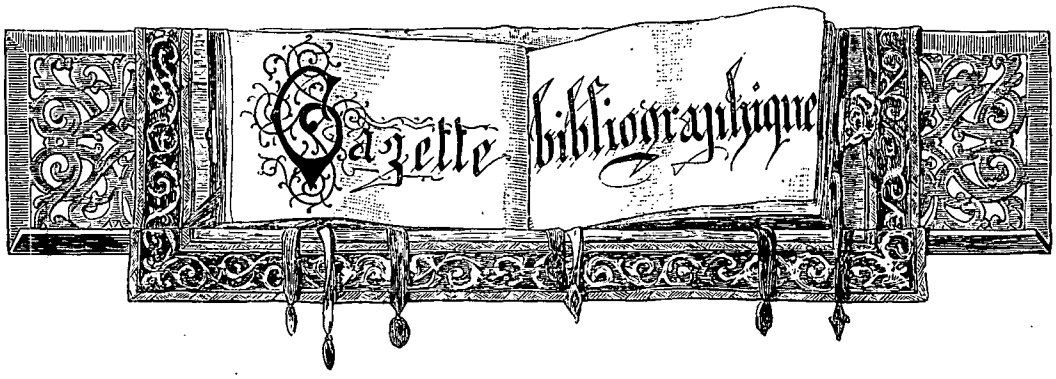

Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois. — Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES ; *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français. — Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province. — Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

ACADÉMIE FRANÇAISE.

Séance publique annuelle.

L'Académie a tenu le 26 novembre dernier sa séance publique annuelle sous la présidence de M. Camille Doucet.

Le rapport sur les prix de vertu était rédigé par M. Maxime Du Camp.

Voici la liste des récompenses littéraires accordées par la compagnie.

Prix de poésie. — L'Académie avait proposé pour sujet du prix : *Sursum corda.* Le prix, de la valeur de 4,000 francs, a été partagé également entre Mlle Jeanne Loiseau et M. le vicomte de Borelli.

PRIX MONTYON

Destinés aux ouvrages les plus utiles aux mœurs

Quatre prix de 2,000 francs chacun : MM. Élie Rabier, A. Jeannerod, vicomte Guy de Brémond d'Ars, Mme Bentzon (Thérèse Blanc).

Trois prix de 1,500 francs chacun : MM. Louis Figuier, de Tinseau, Le Gal La Salle.

Cinq prix de 1,000 francs chacun : M. le baron Ernouf, A. Pelissier, Émile Desbeaux, Ernest Dupuy, Mme Jules Samson.

Fondation Gobert. — Premier prix : M. Thureau-Dangin. — Deuxième prix : M. H. Pigeonneau.

Fondation Thérouanne. — 2,500 francs à M. Charles Bémont; 1,500 francs à M. Henry de la Garde.

Prix Bordin. — 2,000 francs à M. le prince Emmanuel de Broglie.

Une médaille de la valeur de 1,000 francs à Mgr Fr. Laouëssan, vicaire apostolique à Pondichéry.

Fondation Marcelin Guérin. — Deux prix de 2,000 francs chacun à *feu* M. Marc Monnier et à M. Lucien Brunel.

Deux prix de 1,000 francs chacun à MM. Ch. Aubert-Vattier et J. Jusserand.

Prix de Jouy (1,500 francs). — MM. Quatrelles et Léon Bernard-Derosne, chacun 750 francs.

Fondation Archon-Despérouses. — Un prix de 2,000 francs à M. P. Jacquinet.

Deux prix de 1,000 francs chacun à M. Constant et à M. L. Clédat.

Fondation Vitet. — M. Paul Bourget, 5,000 francs; M. André Lemoyne, 1,500 francs.

Prix Lambert. — L'Académie partage par moitié égale ce prix de la valeur de 1,600, entre Mlles Émilie Carpentier et Marthe Bertin.

Prix Monbinne. — 1,200 francs à M. Honoré Bonhomme; 800 francs à M. Ernest Lionnet.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 23 octobre.

Ouvrage présenté. — Decharme : *Mythologie de la Grèce antique.*

Communication. — Dans cette séance M. L. Delisle a communiqué une notice intitulée : *Nouveau témoignage relatif à la mission de Jeanne d'Arc.* Elle a pour objet de faire connaître quelques pages écrites à Rome par un Français, en 1428, au moment même où la nouvelle de la délivrance d'Orléans se répandit en Italie. Ce texte, dont M. Delisle doit la copie à

M. Henry Stevenson junior, avait été incidemment signalé par le comte Ugo Balsani dans un récent travail sur Landolfe et Jean de Colonne. Il se trouve ajouté dans un manuscrit du Vatican, à la fin d'un exemplaire de la compilation anonyme connue sous le titre de *Breirarium historiale*.

Lecture. — Germain : *Liber instrumentum memorialum*.

Après un comité secret, l'Academie proclame, en séance publique, les décisions qu'elle vient de prendre relativement aux concours.

L'Académie maintient au concours le sujet suivant : *Étude critique sur les obituaires antérieurs au* XIIIe *siècle* (aucun mémoire n'avait été présenté).

Elle ouvre les concours suivants :

Prix ordinaire (ou du budget) : *Exposer l'histoire des capitulaires* (il y a un programme développé).

Prix Brunet. — Il sera décerné au meilleur travail bibliographique, en manuscrit ou publié, portant sur des ouvrages d'histoire du moyen âge.

Prix Bordin. — Histoire politique, religieuse et littéraire d'Édesse, jusqu'à la première croisade.

Séance du 30 octobre.

Ouvrages présentés. — Cordier : *Bibliotheca sinica.* — L. Merlet : *Catalogue des reliques et joyaux de Notre-Dame de Chartres.*

Lecture. — Heuzey : Un gisement de diorite, à propos des statues chaldéennes.

Communication. — Hamy : Carte marine de la première moitié du XVe siècle.

Séance du 6 novembre.

Ouvrages présentés. — Bladé : *Mémoire sur l'histoire religieuse de la Novempopulanie romaine.* — Derenbourg : *Nouvelles études sur l'épigraphie du Yémen.* — Reinach : *Traité d'épigraphie grecque.* — Gross : *Les stations lacustres des Proto-Helvètes.* — Sauvaire : *Matériaux pour servir à l'histoire de la numismatique et de métrologie musulmane.* — Babelon : *Description historique des monnaies de la république romaine.* — Schwaab : *Traduction du Talmud*, t. VIII.

Lectures. — Blancard : Théorie de la monnaie romaine au IIIe siècle après Jésus-Christ. — Reinach : Musonius Rufus à l'île de Gyaros.

Séance publique annuelle du 13 novembre.

La séance publique annuelle a eu lieu le 13 novembre sous la présidence de M. Ernest Desjardins, qui a prononcé l'éloge des trois académiciens morts cette année : MM. Léon Renier, Frédéric Baudry et Émile Egger.

M. Wallon a ensuite retracé la vie et les travaux de M. de Longpérier, puis on a entendu la lecture d'un intéressant travail de M. Le Blant : *le Christianisme aux yeux des païens.*

Voici maintenant la liste des prix décernés et le nom des lauréats :

Prix ordinaire. — Sujet : *Faire l'énumération complète et systématique des traductions hébraïques qui ont été faites au moyen âge, d'ouvrages de philosophie ou de science, grecs, arabes ou même latins.* Prix à M. Moritz Steinschneider.

Antiquités de la France. — Trois médailles à M. Tanon, pour son *Histoire des justices des anciennes églises et communautés monastiques de Paris;* à M. Palustre, pour *la Renaissance en France;* à M. Buhot de Kersers, pour son *Histoire et statistique monumentale du département du Cher.*

L'Académie accorde en outre six mentions honorables : à M. Pellechet pour ses *Notes sur les livres liturgiques des diocèses d'Autun, Chalon et Mâcon;* à M. Izarn, pour *le Compte des recettes et dépenses du roi de Navarre en France et en Normandie de 1367 à 1370;* à M. Maurice Prou, pour ses *Coutumes de Lorris et leur propagation aux* XIIe *et* XIIIe *siècles;* à M. André Joubert, pour son *Étude sur la vie privée au* XVe *siècle en Anjou;* à M. Germain Bapst, pour son livre, *les Métaux dans l'antiquité et au moyen âge : l'étain,* à M. le docteur Le Paulmier, pour son livre sur *Ambroise Paré.*

Prix de numismatique — Partagé entre M. Percy Gardner, pour son ouvrage intitulé : *The types of greek coins,* et M. Six, pour son mémoire sur le *Classement des séries cypriotes.*

Prix Gobert. — Premier prix à M. Luchaire, pour ses *Études sur les actes de Louis VII.* — Le second prix à M. de Maulde, pour son livre intitulé : *Procédures politiques du règne de Louis XII.*

Prix Bordin. — A M. Loth, pour son mémoire ayant pour épigraphe : *les Libertés nécessaires d'un peuple sont les libertés municipales.*

Prix Stanislas Julien. — A M. de Rosny, pour son *Histoire des dynasties divines du Japon,* traduite du chinois et du japonais.

Prix Jean Reynaud. — A M. le capitaine Aymonier, pour sa *Découverte des inscriptions sanscrites du Cambodge et la traduction de la partie khmer de ces inscriptions.*

Prix de la Grange. — A M. Antoine Thomas, maître de conférences à la Faculté des lettres de Toulouse, pour sa thèse, *Francesco da Barberino et la poésie provençale en Italie.*

Séance du 20 novembre.

Ouvrages présentés. — Van den Gleyn : *Essai de mythologie comparée.* — Tamisey de Larroque : *Guillaume d'Abbatia, capitoul de Toulouse.* — Fauriel : *les Derniers jours du Consulat.* — De Peralta : *Costa-Rica, Nicaragua y Panama.* — Cartault : *Collection Camille Lécuyer,* V^e^ livre. — Diafar : *Trois Comédies traduites.*

Lecture. — Ravaisson : les Vases relatifs à la légende d'Achille.

L'Académie vient de proposer de nouveaux sujets

de prix Bordin, à décerner en 1888. La valeur de chacun d'eux est de 3,000 francs.

1° Étudier l'histoire politique, religieuse et littéraire d'Edesse, jusqu'à la première croisade ;

2° Exposer méthodiquement la législation politique, civile et religieuse des capitulaires.

Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut avant le 31 décembre 1887.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 30 octobre.

Ouvrages présentés. — Ch. Gréville : *A Journal of the reign of Queen Victoria.* — Courtois : *Anarchisme théorique et collectivisme pratique.* — Cola Proto : *Dei reati contro l'economia pubblica.* — Villey : *Traité élémentaire d'économie politique.* — Guillouard : *Traité du contrat de mariage.*

Lectures. — Alaux : la Morale spiritualiste. — Bloch : la Réforme démocratique à Rome au IIIe siècle avant Jésus-Christ.

Séance publique annuelle du 7 novembre.

Cette séance était présidée par M. Martha. M. Jules Simon y a lu l'éloge de M. Mignet.

Voici la liste des prix décernés par l'Académie pour l'année 1885 :

Prix du Budget. Section de philosophie. — L'Académie avait proposé pour 1885 le sujet suivant : *le Libre arbitre, théorie et histoire.* L'Académie décerne le prix à M. Fonsegrive, agrégé de philosophie, professeur de philosophie au lycée de Pau, pour son mémoire inscrit sous le n° 3.

Elle accorde, en outre, deux mentions honorables l'une à M. Joyau, professeur de philosophie au lycée d'Angoulême, l'autre à M. l'abbé Élie Blanc, professeur aux Facultés catholiques de Lyon.

Prix Léon Faucher. — Section d'économie politique et finances, statistique. — L'Académie avait proposé pour l'année 1885 le sujet suivant : *la Vie, les travaux et les doctrines d'Adam Smith.* L'Académie ne décerne pas le prix; elle accorde une récompense de 2,000 francs à M. Albert Delatour, rédacteur au ministère des finances.

Prix Wolowski. — Sections d'économie politique et de législation réunies. — L'Académie avait décidé que ce prix serait décerné, en 1885, à un ouvrage d'économie politique composé et publié dans les six années ayant précédé le terme du concours fixé au 31 décembre 1884. L'Académie ne décerne pas le prix. Elle accorde une récompense de 1,000 francs à M. Émile Cacheux, pour son ouvrage : *Construction et organisation des crèches, salles d'asile, écoles, habitations ouvrières,* etc., etc.

Prix du comte Rossi. — Section d'économie politique et finances, statistique. — L'Académie avait proposé pour l'année 1885 la question suivante : *Des influence.* L'Académie décerne le prix à M. Léon Smith. Elle accorde, en outre, une récompense de 1,500 francs à M. C. Reñault, professeur à l'école Jean-Baptiste Say.

Prix quinquennal. — Fondé par feu M. le baron Félix de Beaujour. — L'Académie avait proposé pour l'année 1885 la question suivante : *De la protection de l'enfance, au point de vue des enfants trouvés et assistés, ou délaissés par leur famille.* L'Académie ne décerne pas le prix. Elle accorde une médaille de 3,000 francs à M. Léon Lallemand, membre de la Société d'économie politique. Elle accorde en outre deux récompenses de 1,000 francs chacune : l'une à M. Henry d'Escamps, inspecteur honoraire des beaux-arts; l'autre au mémoire inscrit sous le n° 6, portant pour devise : *Aboutir,* et dont l'auteur ne s'est pas fait connaître.

Prix Bordin. — Section de philosophie. — L'Académie avait prorogé à l'année 1885 le sujet suivant qu'elle avait d'abord proposé pour l'année 1882 : *Examen critique des systèmes compris sous le nom général de philosophie de l'histoire.* L'Académie décerne le prix à M. Hatzfeld. Elle accorde, en outre, une mention honorable au mémoire inscrit sous le n° 3, et ayant pour devise : *Historia autem magistra vitæ, testis temporum...*

Section de morale. — L'Académie avait prorogé à l'année 1885 le sujet suivant qu'elle avait d'abord proposé pour l'année 1883 : *Examen critique des principes et des fondements sur lesquels reposent les théories désignées de nos jours sous le nom de sociologie.* L'Académie décerne le prix à M. Wuarin, à Genève, pour son mémoire portant comme épigraphe : *L'Utopie n'est souvent que la vérité vue de loin.*

Section de législation, droit public et jurisprudence. — L'Académie avait proposé pour l'année 1885 le sujet suivant : *Des réformes de la législation relative à la condition des étrangers en France et dans les colonies.* — L'Académie décerne le prix à M. Vignerte, professeur de droit romain à la Faculté de droit de Rennes.

Prix triennal, fondé par feu M. Achille-Edmond Halphen, pour être décerné par l'Académie des sciences morales et politiques, *soit à l'auteur de l'ouvrage littéraire qui aura le plus contribué au progrès de l'instruction primaire, soit à la personne qui, d'une manière pratique, par ses efforts ou son enseignement personnel, aura le plus contribué à la propagation de l'instruction primaire.* L'Académie, pour l'année 1885, partage ce prix, auquel elle donne exceptionnellement la valeur de 2,000 francs, entre MM. Defodon et Hément.

Prix Joseph Audiffred, d'une valeur de 5,000 francs, fondé pour récompenser l'ouvrage imprimé le plus propre « à faire aimer la morale et la vertu, et à faire repousser l'égoïsme et l'envie, ou à faire connaître et aimer la patrie ». L'Académie ne décerne pas le prix. Elle accorde une récompense de 3,000 francs à

la Vie rurale; les Voyageurs en France depuis la Renaissance jusqu'à la Révolution, etc.

Séance du 14 novembre.

Ouvrages présentés. — Ricard : *les Institutions judiciaires et administratives de l'ancienne France et spécialement du bailliage de Gex.* — Ducrocq : *Des inhumations en propriété privée. — Des ossuaires de la Bretagne armoricaine.* — A. de Foville : *le Morcellement.* — Fauriel : *les Derniers jours du Consulat.* — Luigi Ferri : *Analyse du concept de substance et ses rapports avec les concepts d'essence, de cause et de force.* — Lilla : *le Droit de propriété tel qu'il est conçu et défini par la raison.* — Desjardins : *Traité de droit commercial maritime.*

Lectures. — Hément : les Rêves des sourds-muets. — Doniol : le Départ de La Fayette pour les États-Unis.

Séance du 21 novembre.

Ouvrages présentés. — Batbie : *Traité de droit public et administratif* (nouvelle édition). — Debidour : *l'Impératrice Théodora.* — Combes : *Mme de Sévigné historien.* — Fuzier-Hermann : *Codes annotés.* — Doniol : *Histoire de la participation de la France à l'établissement des États-Unis d'Amérique.*

École des chartes. — M. Siméon Luce, membre de l'Institut, et bien connu pour ses belles études sur le moyen âge, vient d'être nommé titulaire de la chaire ayant pour objet l'étude critique des sources de l'histoire de France, à l'École des chartes.

ÉTRANGER

Autriche-Hongrie. — Le comité pour le prix Moritz Rappaport, à Vienne, a mis au concours le sujet suivant : Rechercher ce qu'ont produit les juifs en France, depuis leur émancipation dans le domaine de la science, de la littérature et de la vie civile. Le prix sera de 800 guldens autrichiens. Les mémoires, qui pourront être écrits en allemand ou en français, seront envoyés avant le 31 décembre 1886 au secrétariat de la Société israélite de Vienne.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

FRANCE

Bibliothèque nationale. — Le décret de réorganisation de la Bibliothèque nationale a institué des examens pour les candidats aux fonctions de stagiaire et de son bibliothécaire dans les quatre départements de l'établissement. Voici les programmes qui viennent d'être fixés par une décision ministérielle :

I. — Département des imprimés

Programme de l'examen des candidats au titre de stagiaire.

1° Cataloguer une vingtaine d'ouvrages ou pièces, parmi lesquels des incunables, des livres imprimés en grec, en latin et dans les principales langues européennes, notamment en allemand.

2° Dégager des titres de ces ouvrages les mots caractéristiques qui peuvent entrer dans un répertoire alphabétique par noms de matières. Ce répertoire sera établi d'après les principes suivis pour la table par noms de matières des ouvrages portés au *Bulletin des publications françaises* que la Bibliothèque fait imprimer chaque mois. Tous les noms à mettre en rubrique seront ramenés aux formes françaises.

3° Analyser une préface écrite en latin, ou dans une langue étrangère vivante pour rendre un compte sommaire des circonstances indiquées dans cette préface sur la composition et la publication de l'ouvrage.

4° Répondre par écrit à des questions posées sur le plan et l'usage des principaux ouvrages de bibliographie ancienne et moderne, française et étrangère.

Programme de l'examen des candidats au titre de sous-bibliothécaire.

1° Cataloguer une dizaine d'ouvrages ou de pièces, parmi lesquelles des incunables, des livres imprimés en grec, en latin et dans les principales langues européennes, notamment en allemand.

Indiquer la division bibliographique à laquelle chacun de ces articles doit être rattaché suivant les usages admis à la Bibliothèque nationale.

2° Trouver, à l'aide des bibliographies et des différents répertoires du Département des imprimés, une dizaine d'ouvrages demandés d'une façon plus ou moins régulière par des lecteurs fréquentant la salle de travail.

3° Répondre par écrit à des questions posées pour s'assurer que le candidat connaît les systèmes de classement employés à la Bibliothèque nationale ; qu'il est familier avec les principaux ouvrages bibliographiques, qu'il a des notions sur l'histoire de l'imprimerie, qu'il sait apprécier les particularités importantes à remarquer dans un livre (condition exceptionnelle des exemplaires, reliure, ex-libris, annotations manuscrites, etc.).

II. — Département des manuscrits

Programme de l'examen des candidats au titre de stagiaire.

1° Copier quelques textes manuscrits.

2° Rédiger la notice de quatre ou cinq manuscrits.

3° Répondre à des questions de chronologie et de diplomatique.

4° Résumer une notice ou dissertation écrite en latin ou dans une langue vivante étrangère et portant sur un point de paléographie ou d'histoire littéraire.

Programme de l'examen des candidats au titre de sous-bibliothécaire.

1° Rédiger la notice de quatre ou cinq manuscrits.

2° Répondre par écrit à des questions posées sur des points de paléographie, de bibliographie des manuscrits et d'histoire des bibliothèques.

3° Montrer qu'on est familier avec les systèmes de classement et les catalogues employés à la Bibliothèque nationale depuis le XVIIe siècle et dans les principaux établissements dont la Bibliothèque a recueilli les manuscrits.

III. — DÉPARTEMENT DES MÉDAILLES ET ANTIQUES

Programme de l'examen des candidats au titre de stagiaire.

1° Répondre à des questions de mythologie, d'histoire et de géographie ancienne ou moderne.

2° Justifier de connaissances élémentaires sur l'épigraphie, la numismatique et l'archéologie.

3° Analyser un mémoire numismatique publié en latin ou dans une langue étrangère vivante.

Programme de l'examen des candidats au titre de sous-bibliothécaire.

1° Déchiffrer quelques monnaies et quelques inscriptions.

2° Montrer qu'on est familier avec la bibliographie numismatique et avec les systèmes de classement suivis à la Bibliothèque nationale de façon à pouvoir y faire les communications habituellement demandées par le public.

IV. — DÉPARTEMENT DES ESTAMPES

Programme de l'examen des candidats au titre de stagiaire.

1° Répondre à des questions élémentaires sur l'histoire des arts et des artistes depuis le XVe siècle.

2° Justifier de connaissances élémentaires sur les divers procédés de reproduction, tels que gravure, lithographie, photographie, etc.

3° Expliquer succinctement le sujet et les légendes de quelques gravures.

Programme de l'examen des candidats au titre de sous-bibliothécaire.

1° Décrire une ou plusieurs gravures anciennes.

2° Répondre à des questions dont la solution suppose la connaissance des ouvrages relatifs à l'histoire des arts en général et à celle de la gravure en particulier; à l'œuvre des principaux maîtres et à la composition des plus célèbres collections publiques.

3° Montrer qu'on est familier avec les systèmes de classement suivis au Département des estampes, et qu'on est en état d'y faire les communications habituellement demandées par le public.

Catalogues de bibliothèques des départements. — Le tome Ier du catalogue de la bibliothèque de la ville de Saint-Étienne vient d'être publié par M. Galley. M. Gaudin, bibliothécaire de Montpellier, poursuit l'impression du catalogue de la bibliothèque de cette ville; la troisième partie, relative à l'histoire, a paru récemment. Enfin, annonçons la mise en vente du catalogue de la bibliothèque de la ville de Saintes.

ÉTRANGER

Angleterre. — Deux magnifiques salles d'étude viennent d'être ajoutées par les « trustees » du British Museum à celle qui faisait déjà de la galerie des Estampes de cet établissement un des musées les plus appréciés des amateurs européens.

Les collections de gravures du British Museum, sans être aussi riches que celles de notre cabinet des Estampes, sont beaucoup plus complètes à certains égards, spécialement en matière d'estampes étrangères contemporaines, qui font trop souvent défaut dans les portefeuilles de la rue de Richelieu.

Tout ce qui paraît de vraiment beau ou intéressant dans tous les pays, en fait de gravures, est régulièrement acheté par l'administration du British Museum, qui finira ainsi par avoir une collection sans rivale.

En outre, son cabinet comprend un département des dessins originaux qui n'est pas moins riche et moins précieux que celui des estampes. Presque tous les maîtres anglais et étrangers y sont représentés par d'admirables dessins que les artistes et les amateurs admis dans les salles de travail peuvent consulter, étudier et même copier. La plus grande libéralité préside à tous ces arrangements.

Allemagne. — *Bibliothèque royale de Dresde.* — Le roi de Saxe vient de faire don à la Bibliothèque royale de Dresde de la célèbre collection ayant appartenu au duc de Brunswick et qui se trouvait au château d'Oels.

La collection est importante; elle comprend 25,000 volumes et manuscrits.

Autriche. — *Bibliothèque et archives de l'abbaye autrichienne d'Admont.* — La dernière livraison du *Messager des fidèles*, revue bénédictine rédigée et imprimée avec beaucoup de goût à l'abbaye de Maredsous, province de Namur (Belgique), contient sur l'abbaye d'Admont, en Autriche, une notice qui donne sur la bibliothèque et les archives de cette fondation religieuse, qui remonte à 1704, des détails qui intéresseront certainement nos lecteurs.

La bibliothèque d'Admont est une salle de 70 mètres de longueur sur 13 de largeur, divisée à la partie centrale par une rotonde à laquelle viennent aboutir des deux côtés deux grandes salles rectangulaires. Soixante fenêtres laissent pénétrer partout une lumière tempérée qui éclaire les fresques du plafond

le marbre brillant du parquet et les statues qui décorent la salle. Douze colonnes corinthiennes soutiennent la rotonde. Une galerie à grillage doré s'étend autour des deux pièces rectangulaires. Toutes les surfaces des murs, les embrasures des fenêtres, tant de la grande salle que de la galerie, sont occupées par les rayons; le nombre des armoires est de 140. La bibliothèque fut bâtie par l'abbé Antoine II, de Mainesbourg, de 1735 à 1740, sur les plans de l'architecte Gotthard Hayberger. En 1772, l'abbé Mathieu Offner chargea le peintre Barthélemy Altomonte de la décoration du plafond. Lorsqu'on entre par le portail du Sud, la disposition suivante s'offre aux regards : médecine, sciences naturelles, histoire profane, antiquités, géographie, ethnographie, exégèse, droit canon, pastorale, liturgie, ascèse, incunables, manuscrits, le tout à droite; à gauche : histoire ecclésiastique, dogmatique, morale, polémique, patrologie et patristique, bibliographie, belles-lettres, classiques latins et grecs, philosophie et droit civil. Chacune de ces matières est encore représentée à la galerie; de plus, on a placé en cet endroit les littératures étrangère et orientale. Les divers catalogues se trouvent dans la salle de travail du bibliothécaire. Le nombre des imprimés est de 80,000; celui des manuscrits du IXe au XVIe siècle, de 966; celui des manuscrits du XVIe au XIXe siècle, de 400 environ. Il y a aussi beaucoup de manuscrits œuvres des moines d'Admont : ceux de Godefroid et d'Irimbert, au XIIe siècle, d'Engelbert au XIVe, sont connus. Le chiffre des incunables est de 624. Le bibliothécaire, dom Jacques Wichner, s'occupe actuellement du catalogue de ces incunables et de diverses études relatives aux premières années de l'imprimerie. La bibliothèque est, en général, pourvue des meilleurs ouvrages modernes; mais les ressources limitées dont peut disposer le monastère depuis le terrible incendie de 1865, qui le détruisit presque en entier, ne permettent pas d'entretenir cette bibliothèque dans les proportions qu'exige son état présent.

Quant aux archives d'Admont, elles ne sont plus aujourd'hui ce qu'elles étaient il y a vingt ans, l'arsenal de huit siècles. La majeure partie a été dévorée par les flammes le 27 avril 1865. Ce qui a été sauvé forme le noyau des archives actuelles, encore considérables malgré la catastrophe, car elles contiennent les copies de nombre de documents originaux disparus.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— Paris — Province — Étranger —

FRANCE

— M. H. Regnier vient de donner le troisième volume des *Œuvres de La Fontaine*, faisant partie de la collection des *Grands Écrivains*, éditée par Hachette.

— A cette même librairie, MM. de Cosnac et Pontal ont donné récemment le tome cinquième des *Mémoires du marquis de Sourches*. Ce volume va du mois de juillet 1695 au mois de décembre 1697.

— L'éditeur Conquet vient de faire paraître le second fascicule du Dictionnaire iconographique que M. Henri Béraldi consacre aux graveurs du XIXe siècle. Ce fascicule comprend les noms *Bellangé à Bovinet*.

— *Par les champs et par les grèves* (voyage en Bretagne), tel est le titre d'un volume de Gustave Flaubert édité par la maison Charpentier.

Le livre contient en outre une *Étude sur Rabelais*, la préface aux dernières chansons de Bouilhet; des fragments du roman *Novembre*, etc.

— M. Ernest Dupuy, lauréat de l'Académie française, fait paraître à la librairie Lecène une suite d'études sur *les Grands Maîtres de la littérature russe au XIXe siècle*. Ce volume est consacré aux prosateurs Gogol, Tourgueneff et Tolstoï.

— M. Émile Legrand vient de donner à la librairie Leroux sous le titre *Bibliographie hellénique* la description raisonnée des ouvrages publiées en grec par des Grecs aux XVe et XVIe siècles. L'ouvrage forme 2 volumes grand in-8°.

— M. Bouché-Leclercq vient de terminer la traduction de *l'Histoire de l'hellénisme* par Droysen. Cet ouvrage forme trois volumes qui ont paru à la librairie Leroux.

— M. Louis Vignon vient de faire paraître, chez Guillaumin, un ouvrage sur *les Colonies françaises, leur commerce, leur situation économique, leur utilité pour la métropole, leur avenir*.

— M. E. Vidal, sous-bibliothécaire de la biblio-

thèque de la ville d'Aix, publie le catalogue des ouvrages en langue provençale ancienne et moderne que possède cet établissement.

— Nous signalons aux amateurs de curiosités sur l'histoire de Paris une publication très intéressante que vient de publier la librairie Labitte : *les Cris de Paris au XVIe siècle, sous le règne de François Ier*. Cette publication a été faite d'après le seul exemplaire connu et conservé à l'Arsenal. Le livre contient un notice de M. Jules Cousin, bibliothécaire de la ville de Paris et 18 planches gravées et coloriées d'après le procédé de M. Pilinski.

— La *Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France* vient de distribuer à ses membres la *Table décennale* des publications de la société.

— Signalons aux amateurs de curiosités littéraires une plaquette récemment parue chez l'éditeur Rouquette : *Bibliographie raisonnée et anecdotique des livres édités par Poulet-Malassis* (in-8°, v-74 p.).

L'auteur de cet opuscule est M. le comte de Contades, notre collaborateur. Nos lecteurs n'ont certainement pas oublié l'intéressant article que M. de Contades consacra l'année dernière, dans *le Livre*, au bibliophile ornais.

— MM. Sidot, libraires à Nancy, mettent en vente un petit volume qui n'a été tiré qu'à un nombre très limité d'exemplaires : *la Bibliothèque d'un maître échevin de Metz, au commencement du XVIe siècle, inventaire annoté et publié par J. Favier.*

— M. Maurice Jametel vient de donner à la librairie de l'Art un nouveau volume : *la Chine inconnue.* Ce petit livre comprend les cinq chapitres que voici : la Chine des potiches, la Chine des bibelots, la Chine des bouquins, la Chine des poissons et la Chine des viveurs.

— *Les Hommes phénomènes*, tel est le titre d'un volume que M. Guyot-Danbès fait paraître à la librairie Masson. Cet ouvrage nous parle des hercules, des coureurs, des équilibristes, des disloqués, des avaleurs de sabres et traite en un mot de toutes les curiosités physiologiques.

— *La Légende hugolienne*, tel est le titre d'un ouvrage qui paraît à la librairie Laurent et a pour auteur M. Boyer d'Agen.

— La maison d'édition Lévy, rue Lafayette, annonce la publication, par fascicules, d'une *Grande Encyclopédie*, inventaire raisonné des sciences, des lettres et des arts pour la fin du XIXe siècle. La direction de ce dictionnaire, qui doit comprendre de 20 à 25 volumes in-8°, a été confiée à MM. Berthelot, Glasson et Levas-

à l'École des langues orientales; Giry, professeur à l'École des chartes; Laisant et Dreyfus, députés; Kahn, bibliothécaire en chef de la Faculté de médecine de Paris; Marion, chargé de cours à la Sorbonne, Müntz, conservateur de l'École des beaux-arts; Tarbot, ingénieur des constructions navales; Waltz, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux.

ÉTRANGER

Allemagne. — M. Max Koch, de Munich, professeur à Halle, qui s'était déjà fait connaître par des études très appréciées sur la littérature anglaise, vient de publier, dans un supplément aux œuvres de Shakespeare, un résumé des recherches et des découvertes relatives à Shakespeare, qui ont été faites pendant les quarante dernières années.

— Le consistoire de l'église française de Berlin vient de publier, à l'occasion de son deux centième anniversaire une histoire de la colonie française au Brandebourg, par M. Édouard Muret. Cette importante publication est écrite en allemand.

Après avoir retracé l'histoire des persécutions qui aboutirent à l'exode des protestants de France et à la fondation, à l'étranger, de nombreuses colonies calvinistes, l'auteur fait ressortir l'influence considérable qne l'arrivée des réfugiés français a exercée en Allemagne et plus particulièrement à Berlin. En effet, sur les 23,000 habitants qui composaient, en 1698, la population de Berlin, il y avait près de 6,000 réfugiés; une immigration aussi importante n'est pas sans avoir laissé quelques traces — en particulier dans le domaine de l'éducation et de l'instruction publique.

Angleterre. — Un éditeur londonien, bien connu des amateurs de curiosités typographiques, M. Elliot Stock, vient de publier le fac-similé du manuscrit qui contient une copie de *l'Imitation de Jésus-Christ* écrite de la main de Thomas A. Kempis. Le manuscrit, qui porte la date de 1441, contient, outre les quatre livres de *l'Imitation*, plusieurs traités dont Thomas A. Kempis est l'auteur; mais le fac-similé ne donne que ce qui constitue le livre fameux dont l'origine a été si discutée.

Ce petit volume est imprimé sur un papier de Hollande fabriqué exprès et ressemblant à l'antique papier du manuscrit de 1441.

— Le prince Ibrahim, d'Égypte, publie chez MM. Trübner, à Londres, une bibliographie de la littérature de l'Égypte et du Soudan.

Le programme de cet ouvrage est singulièrement vaste, car il n'embrasse pas seulement les documents, rapports de sociétés savantes et monographies ayant trait à l'Égypte, mais encore les manuscrits, publications cartographiques, etc., relatifs au même sujet.

On y trouvera des renseignements archéologiques,

voyages entrepris dans l'Égypte et le Soudan. Les sommaires des ouvrages les plus importants seront donnés *in extenso*, accompagnés de notes bibliographiques.

— MM. Cassel et Cº font paraître en brochure l'article de M. Ernest Chesneau, paru dans *le Livre*, livraison de juin 1885, et qui retraçait l'histoire de cette célèbre maison d'éditeurs.

— *Complete catalogue of all the publications of the Elzevier presses at Leyden, Amsterdam, the Hague and Utrecht.* Édimbourg, Goldsmid.

Le premier volume de cet ouvrage, annoncé depuis longtemps, a paru récemment et embrasse les lettres A.-D. Cette publication ne paraît être en somme que la traduction de l'ouvrage de Willems sur le même sujet, à cette différence près que les éditeurs anglais ont adopté l'ordre alphabétique dans la classification.

Littérature des voyages. — Les *Souvenirs of some continents*, d'Archibald Forbes, le célèbre correspondant spécial du *Daily News*, ont en ce moment un succès de curiosité en Angleterre.

Un autre correspondant spécial, M. James G. Scott, fait le récit de la campagne du Tonkin.

Autriche. — Un dictionnaire abrégé de six langues slaves (russe, vieux slave, bulgare, serbe, tchèque et polonais) et des langues française et allemande, par M. F. Miklosich, paraît à Vienne, chez M. Braumüller. Prix, 37 francs.

Italie. — M. Enrico Stevenson, auteur de travaux historiques justement appréciés, publie aujourd'hui ses *Osservazioni sulla collecto canonum di Deusdedit.*

Les documents qui font l'objet de la savante étude sont du XIe siècle ; ils ont eu pour auteur le cardinal Deusdedit qui les a écrits pendant le pontificat de Grégoire VII.

Ont paru récemment :

E. Faelli : *Lo Spirito di Voltaire, racconti, aneddoti et giudizii.* Rome, Ed. Perino, 94 p. in-16.

E. Panzacchi : *Severo Torelli*, dramma, trad. in versi italiani, Bologna, Zanichelli,

Espagne. — Parmi les publications nouvelles, il y en a une signée de M. Francis Co Silvela, qui est d'une importance considérale.

Cet ouvrage a pour titre : *Lettres de la sœur Maria d'Agreda au roi Philippe IV*, et il ne comporte pas moins de deux gros volumes, remplis de documents historiques inédits d'une valeur inappréciable.

Viennent de paraître :

Bibliotheca de las tradiciones populares espanolas, tome VII, director : Antonio Machado Alvarez. Madrid, Est. tip de Ricardo Fé (Folk lore espanol).

V. Hugo : El ano terrible, traduccion de Mariano Blanch., Barcelona, Manuel Sauri, editor. Nuesta Senora de Paris; version espanola, ilustrada con profusion de grabados. Barcelone, J. Alen.

Belgique. — Nous signalions au mois d'août dernier l'apparition du cinquième volume de l'important ouvrage de M. Kervyn de Lettenhove : *les Huguenots et les Gueux.* Ce travail est aujourd'hui terminé.

Suisse. — Le bi-centenaire de la révocation de l'édit de Nantes a donné lieu à de nombreuses publications. Signalons celle-ci récemment parue à Lausanne : *les Réfugiés de la révocation en Suisse*, par Ernest Combe.

Grèce. — L'éditeur C. Beck publie en livraisons bi-mensuelles une histoire illustrée de la Grèce, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'avènement au trône du roi Othon, par M. Sp. D. Lambro.

L'ouvrage sera complet en 55 livraisons ou trois volumes avec de nombreuses illustrations, cartes, etc.

Pologne. — La librairie Gubrinowich et Szmidt, de Lemberg, commence la publication d'une nouvelle édition critique des œuvres d'Adam Mickiewicz.

États-Unis. — La *Century Company* de New-York entreprend la publication d'un volume d'*Essais sur l'art de Phidias*, par Ch. Waldstein, directeur du Fitzwilliam Museum. L'ouvrage contiendra 16 planches et un grand nombre d'illustrations dans le texte, l'édition sera limitée à 500 exemplaires.

— La maison Putnam de New-York publie une série d'ouvrages illustrés dont les deux derniers sont les *Hunting trips of a ranchman* (*Histoires d'un chasseur du Far West*) et *Spain and the Spaniards* (*l'Espagne et les Espagnols*), traduction d'après de Amicis.

Ce dernier ouvrage est tiré à 600 exemplaires numérotés sur papier de luxe et même sur satin. L'exemplaire vaut, suivant le papier, 75, 125 ou 200 francs.

Un autre ouvrage de luxe, dont le prix varie de 50 à 625 francs, *Recent American Etchings*, avec une préface de M. Hitchcock, paraît chez MM. White et Stokes, à New-York.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

— La librairie Vieweg annonce l'apparition prochaine du quatrième tome du *Dictionnaire de l'ancienne langue française* par M. Frédéric Godefroy. Ce volume contient les articles *Filé* à *Listage.*

— L'éditeur Leroux annonce une traduction de l'ouvrage de M. Hertzberg : *l'Histoire de la Grèce sous la domination romaine.*

— M. Henri Chardon, qui nous a donné récemment (Paris, Picard) une très intéressante brochure : *la Vie de Tahureau; documents inédits sur sa famille, son mariage et l'Admirée*, prépare en ce moment d'autres travaux sur Baïf, Joachim du Bellay et Robert Garnier.

— MM. A. Savine et Isaac Pavlowsky ont en préparation des *Mémoires sur Tourgueneff.*

— On annonce la publication d'un important travail sur *la Ligue.* L'auteur est M. Bazin, de Mâcon.

— MM. G. Duplessis, conservateur des estampes à la Bibliothèque nationale, et H. Bouchot, attaché à la même bibliothèque, préparent un *Dictionnaire des monogrammes des gravures.*

— On nous annonce un nouveau volume de M. Léon Cladel : *Paris en travail.*

— Le premier volume du *Curieux*, cette intéressante publication mensuelle que dirige M. Ch. Nauroy, vient de paraître. En le terminant, l'auteur annonce que dans les livraisons suivantes il compte parler de Lauzun, de Dumouriez, de Mirabeau, de Philippe-Égalité, des enfants naturels du duc de Berry et de Louis XV, de la mort de Lepelletier de Saint-Fargeau, d'Émile de Girardin, de George Sand, du duc de Morny, de la reine Hortense et sans doute de la naissance de l'Impératrice.

ÉTRANGER

Belgique. — M. Kurth, professeur d'histoire à l'Université de Liège, prépare une histoire des *Origines de la civilisation moderne.*

Autriche. — *Œsterreich-Ungarn in Wort und Bild.* — Le premier fascicule de cette splendide monographie de l'empire austro-hongrois, qui se publie sous les auspices du prince héritier Rodolphe, paraîtra dans les premiers jours de décembre simultanément en langue allemande et en langue hongroise.

Le premier fascicule traitera de l'hydrographie de l'Autriche-Hongrie et contiendra une préface par le prince Rodolphe.

Italie. — MM. Le Monnier, de Florence, ont sous presse une traduction italienne du livre de Maxime Du Camp, *la Charité privée à Paris.* — Cette traduction, due à Mme Giulia Marlani, contiendra une préface de R. Bonghi.

États-Unis. — MM. Cassel et Co ont sous presse un nouveau travail de M. Kœhler, le directeur du *Magazine of arts*, et intitulé : *Etching, an outline of its technical processes and its history.*

Les mémoires du général Grant sont en cours de publication chez Webster, à New-York. — Le premier volume paraîtra en décembre, le second, en avril de l'année prochaine. — Une édition de 150,000 exemplaires est déjà couverte par voie de souscription; une édition non moins énorme suivra bientôt la première. — L'édition allemande, qui paraîtra en même temps, sera publiée par M. F.-A. Brockhaus, à Leipzig; l'édition anglaise paraît chez Sampson Low et Co.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

Un autographe de Molière. — La rareté des autographes de Molière rend d'autant plus précieux ceux que parviennent à découvrir de loin en loin les érudits. Or nous trouvons dans le dernier numéro du *Moliériste* la reproduction phototypique de l'autographe suivant provenant des archives de Montpellier. C'est une quittance de cinq lignes entièrement écrite, datée et signée par Molière.

En voici le texte intégral :

« J'ay receu de M. de Penautier la somme de quatre

mille livres ordonnées aux comédiens par Messieurs des États.

« Faict à Pezenas, ce 17e décembre mil six cent cinquante.

« Pour 4,000 liv.

« MOLIÈRE. »

— On fait un livre pour être bien lu. M. Arsène Houssaye n'a pas à se plaindre de la qualité de ses lecteurs. Voici, par exemple, une très jolie lettre du comte de Nieuwerkerke, son contemporain à travers le monde et les arts de tout un demi-siècle, à propos des *Confessions* de l'auteur des *Grandes Dames* :

Villa Cattajola Lucca, 26 novembre 1885.

Mon cher Houssaye,

J'ai lu, de la première à la dernière ligne, vos *Confessions,* vivants souvenirs d'un demi-siècle. C'est tout ce qu'il y a de plus intéressant, amusant et spirituel. Étant votre contemporain, j'ai connu la plupart des gens et vu une grande partie des choses dont vous parlez.

Je crois bien que vous avez quelquefois suppléé par votre esprit à celui des autres, mais il m'a semblé que tout était aussi vrai que la vérité.

Il m'eût été agréable de continuer à retrouver dans quatre autres volumes, faisant suite aux premiers, le plaisir que j'ai éprouvé. Vous m'avez fait revivre au milieu des personnes que j'ai connues ou aimées et vous m'avez rajeuni les cinquante années que vous racontez si bien.

Si vous êtes souvent malin, vous n'êtes jamais méchant, ce qui est bien rare quand on passe tant de gens et de choses en revue.

. . . . . .

Merci donc pour le plaisir que je vous dois, et croyez toujours à ma vieille amitié.

NIEUWERKERKE.

Bibliographie de Commines. — Veut-on savoir combien il y a jusqu'ici d'éditions et de traductions de Commines. La *Bibliotheca Belgica* répond à cette question dans ses dernières livraisons. On compte 99 éditions depuis celle qui parut en 1524 jusqu'à celle donnée en 1881 par M. de Chantelauze.

Quant aux traductions, il y en a 23 en latin, 7 en flamand, 9 en allemand, 12 en italien, 11 en anglais, 2 en espagnol, 1 en suédois.

Les Archives nationales. — Le journal *le Voltaire* insiste sur la déplorable situation des Archives nationales.

Par suite de l'humidité inhérente à tout bâtiment non chauffé, on constate tous les ans, du mois d'octobre au mois de mai, l'existence de champignons microscopiques de couleur verte sur les registres, livres et cartons déposés tant dans l'hôtel de Rohan-Soubise que dans l'hôtel des Guise et les bâtiments érigés depuis 1830. Ces champignons font disparaître les caractères et détruisent les reliures.

La statue de Lamartine. — M. Marquet de Vasselot a terminé la statue de Lamartine. Le plâtre va être moulé pour la fonte en bronze de la statue.

Lamartine est représenté assis, le corps incliné vers le côté droit d'un fauteuil. Ses jambes sont croisées, et, de la main droite, il tient un manuscrit. Sous le fauteuil se trouve couché le lévrier légendaire du poète.

L'inauguration de cette statue n'aura pas lieu avant le printemps prochain.

Elle sera certainement érigée dans le seizième arrondissement, à Passy, où Lamartine a passé les dernières années de sa vie, dans le chalet que la ville de Paris avait mis à sa disposition.

On sait qu'une statue de Victor Hugo doit s'élever au rond-point de la place d'Eylau.

A l'autre extrémité de l'avenue Victor-Hugo se trouve le puits artésien de Passy, qu'entourent deux massifs de fleurs.

C'est dans un de ces massifs qu'il est question de mettre la statue de Lamartine, qui ferait face de la sorte à celle de Victor Hugo.

La statue de Balzac. — Un comité pour l'érection de la statue de Balzac s'est réuni le 18 novembre, au siège de la Société des gens de lettres.

M. Émile Augier a été élu, par acclamation, président de ce comité.

Ont ensuite été nommés :

1° Pour la *Commission des représentations et conférences :*

Président : Albéric Second.

Membres : Auguste Vitu, H. de Lapommeraye, Th. de Banville, V. Koning, J. Claretie, Porel, Raimond Deslandes, Fr. Coppée, Fr. Sarcey, Edmond Thierry.

2° Pour la *Commission chargée des rapports avec l'État :*

Président : Aurélien Scholl.

Membres : Eugène d'Auriac, Ernest Hamel, Edouard Lockroy, Ph. Jourde.

3° Pour la *Commission chargée des rapports avec les artistes :*

Président : Champfleury.

Membres : Ph. Burty, Paul Dalloz, Dalou, Falguières, H. Havard, de Lostalot, Pierre Véron, H. Houssaye, Eugène Monnier.

4° Pour la *Commission chargée des rapports avec les éditeurs :*

Président : M. Calmann Lévy.

Membres : MM. Hector Malot, Plon, Templier, Ollendorff, Guy de Maupassant, Charpentier, Hippeau.

5° Pour la *Commission chargée des rapports avec le Conseil municipal :*

Président : M. Ludovic Halévy.

Membres : MM. Ernest Hamel, Édouard Hervé, Lebey et Camille Dreyfus.

M. Emmanuel Gonzalès a été acclamé secrétaire

Ont été nommés secrétaires adjoints :

MM. Henry Renault et Eugène Pitou (Jacques Francey).

Les fonds seront centralisés à la société des gens de lettres, 47, rue de la Chaussée-d'Antin.

Parmi les membres présents à la réunion, citons : MM. Emmanuel Gonzalès, Ollendorff, Vitu, Ohnet, de Lapommeraye, Malot, Champfleury, Ludovic Halévy, V. Fournel, Ph. Burty, Auguste Vacquerie, Dalou, Guy de Maupassant, Jules Simon, Émile Augier, Th. de Banville, A. Falguières.

Beaucoup d'écrivains, et des plus connus, n'assistaient point à cette réunion. N'auraient-ils point été convoqués ?

De son côté, M. le docteur A. Fournier, maire de Tours, a pris l'initiative d'une souscription destinée à l'érection d'une statue au célèbre romancier.

Une commission municipale a été organisée sous la présidence du maire, qui invoque le concours du gouvernement, de la presse et de tous les écrivains.

Un concours sera ouvert entre les sculpteurs français.

Mission scientifique. — Le ministre de l'instruction publique vient d'accorder une mission en Italie à M. Perrot, archiviste-paléographe, à l'effet de rechercher et de contrôler dans les archives les ordonnances se rapportant au règne de François Ier. Ces documents sont destinés au recueil des ordonnances des rois de France, que va publier l'Académie des sciences morales et politiques.

Autographes d'académiciens. — Les archives de l'Académie française vont s'enrichir de pièces fort importantes, grâce à un legs qui vient d'être fait à la compagnie.

Ce legs a été fait par M. Moulin, ancien avocat général à la Cour de Paris, qui est mort le 27 décembre dernier, en laissant à l'Académie, par un testament en date du 15 juillet 1884, une précieuse collection d'autographes de tous les membres de l'Académie, depuis sa fondation jusqu'à nos jours.

Voici, d'ailleurs, la clause textuelle du testament de M. Moulin :

« Ne voulant pas, dit-il, que cette précieuse collection, la plus complète que l'on connaisse et que j'ai mis tant de soins et tant d'années à former, soit dispersée au vent des enchères, je la lègue à l'Académie française, à la seule condition que la salle où elle sera placée porte mon nom et s'appelle *salle Moulin*, comme les cartons qui les renferment s'appelleront le fonds Moulin. »

L'Académie a accepté ce legs avec gratitude et a décidé de se conformer aux volontés du testateur.

Les Droits d'auteur de M. Alphonse Daudet.— Tartarin sur les Alpes, la nouvelle œuvre de M. Alphonse Daudet, a été payée 150,000 francs par un éditeur qui a traité avec l'auteur pour la publication de son livre dans tous les pays. Il a été convenu que le livre paraîtra le même jour en France, en Angleterre, en Allemagne, en Italie et en Espagne.

Vers inédits d'Alexandre Dumas fils. — Vers mis sur un album :

Madame, vous avez tout ce qu'épouse et mère
La femme peut aimer et chercher ici-bas :
Esprit parti du ciel, vous avez sur la terre
Des fleurs à tous vos pas.

C'est que Dieu ne veut pas, sur notre terre étrange,
Quand il laisse échapper la femme de ses mains,
Qu'elle puisse jamais fatiguer ses pieds d'ange
Aux ronces du chemin.

Vous avez un mari dont toujours l'âme rêve
Le bonheur d'écouter vos désirs à genoux
Et qui n'a dans la vie, où tout fuit comme un rêve,
D'autre étoile que vous !

Vous avez un enfant, âme où vous pouvez lire,
Ange qu'on reconnaît parti du même ciel,
Qui semble un blond Jésus avec son doux sourire
Inspirant Raphaël.

Et maintenant pour vous que désirer encore,
Vous dont par nul souci le plaisir n'est froissé,
Que demander, sinon que l'avenir se dore
Des rayons du passé ?

Pourrait-on demander, madame, quelque chose,
Que Dieu dans votre cœur pour être heureux n'ait mis,
Et peut-on souhaiter le parfum à la rose
Et la blancheur au lis ?

7 juin 1845.

Une dédicace de J. Janin. — Nous trouvons dans la *Gazette anecdotique* cette dédicace mise par Jules Janin sur un exemplaire de sa traduction d'Horace offert à Joséphin Soulary :

Ami, je donne à ton poète
L'habit de messieurs les gandins ;
J'ai mis au fer sa belle tête
Et des gants à ses belles mains.
Peu s'en faut, ami, j'en ai honte,
Qu'il ne prenne pour Amathonte
Le bal Musard,
Ne dise « Mécène » à Chicard,
« O Tyndaride ! » à Rigolboche,
« O Lydie ! » à quelque bancroche,
« O Virgile ! » à monsieur Ponsard.

Des manies de quelques écrivains. — Théophile Gautier croyait à la *jettatura*. Il craignait le *mauvais œil*. Or vous savez qu'Offenbach était jettatore. On prétendait qu'il portait malheur. Gautier avait cette superstition. Jamais il ne voulut écrire le nom d'Offenbach. Quand ce nom devait même figurer dans sa copie, il faisait venir de l'imprimerie un compositeur et lui faisait découper dans un journal les lettres du nom d'Offenbach. Ces lettres, il les collait sur son papier. Le nom fatal était dans la copie ; mais Gautier, ne l'ayant pas écrit, avait échappé à la *jettatura;* il

Paul de Saint-Victor n'avait pas peur d'Offenbach. Mais il redoutait les encriers qui n'étaient pas le sien. Cet encrier était en bois noir. Il l'avait rapporté de Fribourg. Il pensait qu'il ne trouverait pas une idée au fond d'un autre encrier. Quand il partait en voyage, il emballait le précieux accessoire de son génie.

La manie de M. Barbey d'Aurevilly d'écrire avec des encres de différentes couleurs et de livrer à la composition des feuillets illustrés comme les vieux manuscrits du moyen âge est bien connue. On voit bien que M. Barbey d'Aurevilly n'est pas un écrivain du journalisme. S'il fallait à un journaliste changer de plume et d'encre à chaque membre de phrase, comme le fait l'illustre écrivain, les journaux quotidiens en arriveraient vite à paraître tous les deux jours.

M. Victorien Sardou écrit sur du papier qui lui coûte deux sous la feuille et qu'un papetier de la rue Croix-des-Petits-Champs fait fabriquer exprès pour lui. C'est un papier très épais et un peu rugueux.

Le grand Dumas, comme Sardou, avait la superstition de son papier. C'était un grand papier bleu quadrillé de quarante centimètres de hauteur. Il en avait toujours dans ses poches, pour être toujours en mesure de travailler n'importe où il se trouvait et à n'importe quelle heure, quand venait l'inspiration.

Un livre en langue pâli. — M. le baron Larrey, de l'Académie des sciences, a offert à l'Académie des inscriptions, de la part de M. Deblenne, médecin de la marine, de bien précieux documents qui vont être traduits par nos érudits : il s'agit d'un livre en langue pâli, écrit sur des lames minces de *latanier*.

Ce livre, au dire des interprètes, contient des pages d'histoire ou des poèmes politico-sacrés. Pour tracer ces caractères pâli, d'une régularité parfaite d'exécution, les écrivains bouddhistes se servent d'un petit stylet à pointe d'acier très fine. Ils les colorent parfois en rouge ou en noir, en y introduisant de la matière colorante.

Manuscrits offerts au musée de Cluny. — Nous recevons de la direction du musée de Cluny la note suivante :

« Le directeur du musée des Thermes et de l'hôtel de Cluny prie la personne qui, le 6 novembre courant, a déposé chez le concierge du musée un rouleau cacheté à son adresse, de vouloir bien se faire connaître. »

La publication de cet avis est occasionnée par un fait des plus singuliers. Le rouleau dont il s'agit a été apporté au musée de Cluny par un inconnu qui l'a remis au concierge en disant : « Donnez ceci à M. Darcel; j'en fais cadeau au musée de Cluny. » M. Darcel, conservateur du musée, a ouvert le rouleau. Qu'on juge de sa surprise : le paquet était formé d'une collection de manuscrits de la plus grande rareté et dont la valeur spéciale est encore augmentée par les superbes miniatures des XIVe et XVe siècles qui les ornent.

Émerveillé, enchanté du cadeau pour son musée, M. Darcel fut cependant pris de scrupules faciles à comprendre. Il se rendit chez le procureur de la république pour lui soumettre ses hésitations à accepter. Ayant entendu le récit de M. Darcel, M. le procureur de la république déclara que la donation était valable. En conséquence, M. Darcel mettra bientôt sous les yeux des visiteurs de Cluny le contenu du rouleau si singulièrement donné par un inconnu.

Une librairie anticléricale. — On a vendu le mois dernier des ouvrages en nombre, provenant, croyons-nous, de la faillite de Mme Jogand, la femme de l'ancien libre-penseur Léo Taxil.

Voici, à simple titre de curiosité, les titres de ces ouvrages que les colporteurs hurlent aujourd'hui sur la voie publique :

Les Livres secrets des Confesseurs; — Les Aventures de Faublas; — La Prostitution contemporaine; — L'Alcôve du Cardinal; — Jeanne d'Arc, victime des prêtres; — Les Débauches d'un confesseur; — Les Maîtresses du Pape; — Un Pape femelle; — Le Fils du Jésuite; — Gros-Jean et son Curé; — L'Album anticlérical; — L'Empoisonneur Léon XIII; — Par la grâce du Saint-Esprit; — Le Moine incestueux; — La Guerre des Dieux; — La Pucelle; — Les Bijoux indiscrets; — La Belle dévote; — Lettres d'un ignorantin; — Le Curé Mingrat; — Les Crimes du Clergé; — Confessions de Marguerite Bellanger; — Dictionnaire Rigolo; — Les trois Cocus; — Le Capucin enflammé; — Les Nuits de Saint-Cloud; — Le Christ au Vatican; — Le Sacrement du Curé; — Joseph se rebiffe; — Galanteries de la Bible; — Vie de Veuillot immaculé; — La Plume de l'Ange; — Chaude alarme.

La Censure. — La censure a, comme on sait, suscité des embarras à *Germinal*, le drame naturaliste tiré du dernier roman de M. Émile Zola. A ce propos, Grimsel, du *Gil Blas* — lisez Rochefort — nous conte ce qui suit:

« De tout temps la censure a montré de ces pudeurs subites et découvert des périls sociaux dans les scènes les plus innocentes ou les mots les plus bénins. Au temps où je vaudevillisais tout comme un autre, j'ai eu avec les censeurs de l'Empire des prises de bec dont le souvenir m'a souvent réjoui. Il y avait dans cette administration un certain Planté, demeuré célèbre parmi les auteurs de cette époque et qui m'en a fait voir de cruelles.

« Je me rappelle lui avoir porté un jour un manuscrit, à la scène IV duquel un monsieur malmené par des paysans s'écriait dédaigneusement :

« — Que voulez-vous que je réponde à cette foule d'imbéciles ?

« Planté me montra la phrase entourée d'un cercle au crayon bleu, signe de réprobation et d'ostracisme.

« — Cher monsieur, me dit-il d'une voix pleine de sous-entendus, vous êtes trop intelligent pour ne pas comprendre tout ce qu'il y aurait de grave à lais-

ser prononcer de telles paroles sur une scène française.

« — Quoi ? fis-je, hébété par l'étonnement, qu'est-ce qui est grave? En quoi ai-je manqué à la morale ou aux corps constitués. »

« — Voyons ! voyons ! pas d'enfantillage, reprit Planté, « Fould imbécile ». L'injure à M. le ministre d'État est absolument indéniable.

« Et il me fallut changer « foule d'imbéciles », en « tas d'imbéciles ».

Autre anecdote concernant Siraudin :

« Un jour Siraudin est mandé pour avoir à reprendre une pochade en un acte qui contenait, l'avertissait-on, les germes d'une insurrection formidable et une tentative évidente de renversement de l'ordre de choses établi.

« Siraudin, un peu inquiet, se rend à l'invitation du père Planté, qui, en lui rendant sa pièce, lui dit d'un ton plus grave qu'à l'ordinaire :

« — Vous êtes très fort, monsieur Siraudin. Heureusement, nous le sommes autant que vous !

« Et ouvrant le manuscrit à l'endroit d'une page nerveusement cornée, le censeur lui montre ces lignes que l'auteur avait mises dans la bouche du comique :

« — Mon père qui habite Orléans, où il fabrique des pâtés de Chartres.

« — Eh bien! après? demande Siraudin on ne peut plus intrigué.

« — Après ? Vous allez nous faire croire que vous n'avez pas compris toute l'importance de ces deux mots ainsi rapprochés l'un de l'autre. Chartres ! Orléans! Allons, monsieur Siraudin, tout le monde sait que vous êtes orléaniste, mais nous n'aurions jamais pensé que vous auriez l'audace de jeter ainsi vos opinions comme un défi au nez de S. M. Napoléon III. »

Les inscriptions parisiennes. — On va poser au n° 39 de la rue de Richelieu une plaque portant l'inscription suivante :

« Diderot, philosophe et littérateur, principal auteur de l'*Encyclopédie*, né à Langres le 5 octobre 1713, est mort dans cette maison le 31 juillet 1784. »

On doit placer, rue d'Aumale, n° 2, une plaque portant l'inscription :

FRANÇOIS MIGNET
Historien
Né à Aix en Provence
Le 8 mai 1796
Est mort dans cette maison
Le 24 mars 1884.

Statistique de la presse française. — Au commencement de la présente année, on a constaté l'existence tant en France que dans les colonies françaises de 4,092 périodiques de toute espèce. Dans ce total, Paris est représenté à lui seul pour un chiffre de 1,586. Il résulte de ce recensement que le département qui, après la capitale, publie le plus grand nombre de journaux, est celui du Nord. En effet, ce département qui, sous le rapport de la population, arrive immédiatement après celui de la Seine, possède 130 périodiques. On peut noter ensuite : les Bouches-du-Rhône, avec 97 journaux; la Gironde, avec 91; la Seine-Inférieure, qui en a 83; le Rhône, 78; les Alpes-Maritimes, 63; le Gard, 61. Les départements qui occupent les dernières places dans l'échelle de décroissance sont ceux des Basses-Alpes, 9 périodiques; de la Haute-Loire et de la Lozère, 7; des Hautes-Alpes, 6; et enfin du Haut-Rhin, 3. Pour cette dernière portion de la France, ce nombre 3, d'apparence si faible, s'explique aisément; la population, bien que très dense, n'occupe, en somme, qu'une surface restreinte, qui a reçu le nom caractéristique de *territoire* (territoire de Belfort).

Les organes *politiques* de toute opinion publiés à Paris sont au nombre de 87; la province n'en a pas moins de 1,360.

Le Parchemin, son commerce et sa préparation au xve siècle. — Nous trouvons dans le *Bulletin de la Société archéologique* d'Athènes la traduction d'une lettre adressée par Maxime Planude à un certain Melchissédech et contenant, entre autres, détails d'intéressants renseignements sur la préparation et le commerce du parchemin :

« Puisque tu m'as promis en général de t'occuper de ce qui concerne le parchemin, tu te résigneras volontiers, et, si nous t'écrivons encore sur ce sujet, tu ne nous accuseras pas d'ennuyeuse importunité. Il faut que les feuilles soient minces, pour que le livre que nous en formerons ne soit pas épais et lourd, mais plutôt maigre, et, pour ainsi dire, de taille élégante; en outre, il faut se garder de les enduire avec du (blanc) d'œuf; car, ainsi traitées, elles reçoivent l'écriture sur cet enduit, et non sur leur matière même, et, au contact de l'eau, elles rejettent et dépouillent l'écriture avec l'enduit, et ainsi le travail de l'écrivain disparait et s'évanouit. Car le (blanc) d'œuf interposé entre le vélin et l'écriture, quand il est délayé par l'eau, emporte avec lui les caractères de l'écriture. Le présent messager t'apporte de notre part deux modèles de feuillets doubles. Tu achèteras sur le premier modèle, le plus grand, de petites feuilles de vélin pour la moitié du prix (que je t'envoie); chacune te donnera un feuillet double de longueur et de largeur telles que tu les vois; et, sur le second modèle, le plus petit, tu achèteras pour le reste du prix des feuilles plus grandes, de manière que chacune puisse être coupée en deux feuilles doubles, la longueur et la largeur conformes au présent modèle. Qu'elles doivent être en bon état, je n'ai pas besoin de te le dire, car tu y songeras de toi-même. Mais que tu doives me les envoyer au plus tôt, c'est ce que je te demande et te recommande... »

La Douane et les livres. — Sous ce titre, le *Gutenberg Journal* a inséré dans son numéro du 10 octobre

dernier l'article suivant dont nous reconnaissons toute la justesse.

« C'est vraiment une belle « administration » la douane française, et, comme toutes les autres administrations « l'Europe doit bien nous envier celle-là. » On ne peut imaginer le nombre de formalités et de retards de toute espèce qui se mettent en travers des impatiences et des désirs du malheureux contribuable français, qui attend la livraison de quelque envoi étranger du bon plaisir de messieurs les douaniers.

« Nous voulons parler surtout, dans ce journal, des envois de *livres*.

« Un journaliste parisien était avisé, ces jours derniers, de l'expédition d'un ballot de volumes venant de Bruxelles; l'éditeur avait pris la précaution de mettre ledit ballot en *grande vitesse;* or, comme il paraît qu'on ne transporte pas les colis à domicile, bien qu'on y *fasse toucher les frais de port*, le destinataire dut se mettre en quête d'un commissionnaire disposé à véhiculer quelque cinquante kilos; mais à la douane, autre affaire : on ne délivre les ballots que vers neuf heures et demie, le matin, et encore fallut-il que l'on patientât durant deux heures, jusqu'à ce qu'un employé supérieur de la douane eût fini de parcourir un des volumes pris par lui dans le ballot ! Bref, deux jours entiers n'ont pas été de trop pour que le journaliste entrât en possession de son bien.

« Si la douane française et les entreposeurs mettent la même rapidité à satisfaire les libraires-éditeurs, ceux-ci doivent manquer plus d'une mise en vente à jour fixé d'avance. »

Les papiers du Japon. — Sous ce titre, nous trouvons dans le journal *la République française*, sous la signature Ph. B. (Philippe Burty), un très intéressant article qu'on nous saura gré de reproduire ici:

« Avant que les chines ou les vergés fussent devenus banals comme les petits pâtés, ces friandises étaient réservées à la gourmandise des amis intimes. Le plat n'était pas grand! douze ou quinze exemplaires au plus. Malassis les distribuait, comme Bracquemond offrait les états de ses eaux-fortes.

« On n'a point à remonter, dans les recherches, au delà de 1867. Quelques rames de papiers de diverses forces figuraient dans les envois du prince de Satzuma à l'Exposition universelle. J'en arrachai quelques cahiers au gaspillage qui en fut fait à la cour impériale. L'année suivante, je demandai à Claye d'en user pour une notice sur les *Émaux cloisonnés anciens et modernes;* mais les cahiers étant du format de notre papier écolier, il eût fallu tirer page à page comme pour les lettres de faire part. La glaçure n'existait que sur le recto. Les imprimeurs d'eaux-fortes ou de burin y trouvaient seuls leur compte.

« L'entrée du papier du Japon est constatée, en Hollande, dans la première moitié du XVIIe siècle, l'on sait, lui-même. Il sentit au premier coup la valeur artistique des feuilles rapportées de Décima par quelque capitaine hollandais — avec ce « casque japonais » relaté dans l'inventaire de son atelier lors de la saisie. — Ce papier, qu'il réservait en avare pour les portraits de ses amis ou les états définitifs de ses grands cuivres, était de la plus rare perfection : lisse et ambré comme du Paros antique, épais comme du satin, il retenait l'encre dans les parties d'ombre, faisait vibrer les reflets, avait la pénétrante caresse d'un rayon de soleil dans les lumières. Rembrandt, aussi grand ouvrier que grand artiste, retrouvait dans ces épreuves au sortir de la presse toutes les larges et les délicates volontés de son outil et de son âme. En 1867, une de ces épreuves du *Jésus guérissant les malades* fut payée sans marchander 20,000 francs, à l'expert Clément, par Théodore Rousseau dans un coup de passion !

« De nos jours, le japon a détrôné le chine, qui avait fait les délices de nos pères, mais qui absorbe moins bien l'encre déposée sur la planche par le tampon de l'imprimeur en taille-douce, et est moins soyeux à l'œil.

« Le papier, de même que la laque — autre produit sans rival de l'empire du soleil levant — est le produit d'un arbrisseau. Ici c'est l'écorce, là c'est la sève. Dans l'un et l'autre cas, la manipulation de ces produits naturels est des plus simples. Les paysans y suffisent. Ce n'est que récemment, pour subvenir à la commande et pour livrer des quantités de qualité égale, que le gouvernement impérial a organisé des papeteries à la mécanique.

« Les historiens japonais ignorent à quelle époque le papier prit naissance chez eux, si même il n'y fut point importé de la Corée. Il est certain qu'il diffère essentiellement dans sa constitution du papier de Chine. Celui-ci est fait, comme le nôtre, d'une pâte à fibres courtes; celui-là, comme nous allons l'expliquer, de fibres plus longues et de couches superposées. La première mention qui en soit faite remonte à l'an 590 : sous le règne du daïri Suiko, un bonze aurait au moins rapporté de Corée des indications de perfectionnement, car le Japon avait déjà des livres. Quelques-uns de ces précieux volumes sont parvenus jusqu'à nous. Le papier du VIIIe siècle était d'une finesse remarquable. Malheureusement presque toute la bibliothèque ancienne japonaise a péri sous la morsure des vers. Les éditions que nous possédons ne remontent point au delà du XVIIe siècle. Les unes sont tirées sur un papier assez mince, jaune, luisant, très résistant. Les autres, de la seconde moitié du XVIIIe siècle et de celui-ci, sont d'une pâte moins sonore, plus spongieuse, mais d'une homogénéité parfaite. Tels se présentent les beaux tirages du recueil célèbre *les Cent Poètes* et les exemplaires de choix, en noir ou à plusieurs tons, du dessinateur Hokou-Saï.

« Dès 1871, l'Angleterre, toujours si bien servie par ses agents diplomatiques, était en possession de documents précis sur la fabrication du papier au Ja-

Je me procurai à Londres, pour deux schellings dix deniers, une plaquette in-quarto de vingt-quatre pages, avec huit planches explicatives en couleur, d'après les dessins techniques d'un indigène. C'est la série des « Reports on the manufacture of paper in Japan, presented to the both Houses of Parliament by command of Her Majesty ». Dès 1869, les agents consulaires avaient été avisés par lord Clarendon d'avoir à recueillir ces documents sur place. Les feuillets de garde sont en papier formant spécimens. Par le même envoi que leurs rapports, le South-Kensington Museum recevait des séries complètes d'échantillons, tout ce que l'on avait pu se procurer à Kanagawa, à Osaka et à Nagasaki.

L'arbrisseau nommé en anglais *paper Mulberry*, en latin *Broussonetia papyrifera*, en japonais *Ma Kodzu* ou *Kozo*, n'est point le seul dont l'écorce serve; mais il est le plus généralement cultivé. Il appartient à la famille des Artocarpées. Il se reproduit par marcotage ou par boutures. Au mois de septembre, la plante a atteint une hauteur d'environ un mètre. On la coupe vers le milieu d'octobre, et la partie qui reste en terre produit annuellement des rejetons.

Les gravures, très vivement croquées, permettent de suivre la série des opérations que subissent les branches, coupées à la serpette. Pour plus de clarté, nous suivons, en la réduisant, la description donnée en 1878 par les soins de la commission impériale.

L'écorce, d'abord rincée soigneusement, puis séchée, est de nouveau trempée dans l'eau et grattée avec un couteau pour enlever l'épiderme foncé, qui ne sert que pour les variétés inférieures, les pâtes de carton. Le liber nettoyé est lavé dans un cours d'eau, pétri, rincé à plusieurs reprises, exposé au soleil jusqu'à ce qu'il passe à un blanc caractéristique; après quoi on le fait bouillir dans une lessive faite avec des cendres de sarrasin pour enlever les gommes et les résines. Les fibres se séparent alors facilement. Le fabricant, après avoir coupé les nœuds trop durs, transforme en pâte ces fibres en les frappant avec des maillets en bois.

Cette pâte, plus ou moins travaillée, selon la qualité que l'on veut obtenir, est mêlée, dans des cuves, avec la quantité d'eau nécessaire, à laquelle on ajoute une substance laiteuse préparée avec de la fleur de riz et une décoction gommeuse de l'écorce du *Hydrangea paniculata* et de la racine de l'*Hibiscus menichot*.

Les formes ou châssis sur lesquels on fabriquait — avant l'ouverture de la manufacture impériale — les feuilles se composaient de bambou fendu en lattes très minces et réunies en lignes parallèles par des fils de soie ou de chanvre en forme de claie. La forme est posée sur un cadre en bois, ce qui lui donne l'air d'un tamis. L'appareil est trempé dans la cuve, soulevé et agité dans tous les sens pour que la pâte se répande d'une façon uniforme. Ensuite l'ouvrier enlève, d'abord le couvercle, puis la forme du bambou contenant la feuille, qu'il retourne et place suivre par deux brins de jonc. Quand un certain nombre de feuilles sont ainsi préparées et qu'elles ont jeté leur eau, on place tous les tas sous une presse. Enfin, on étend les feuilles encore humides sur des planches unies et on les lisse à la brosse.

Cette série d'opérations s'opère sans doute sans nulle difficulté, car on cultive le *Kozo* ou quelques autres plantes de contexture analogue sur tous les points des îles dont la réunion politique et administrative forme le Japon. Les consuls japonais envoyaient au *South Kensington Museum* cent trente-neuf variétés de papiers, portant chacune un nom, répondant toutes à un besoin spécial, produites dans vingt-trois provinces. Écriture, peinture, impression, paquetage, paravents, ombrelles et parapluies, manteaux imperméables, bottes, et bien d'autres usages, sont satisfaits à l'aide de cette matière.

Elle remplace, au moins approximativement, les vitres dans les habitations où les fermetures extérieures et les divisions intérieures sont des châssis glissant sur des charnières. En la découpant par bandes et en roulant celles-ci entre les doigts, à commencer par un angle, on en obtient des ficelles fines et même des cordelettes d'une extrême résistance.

Mais une de ces transformations les plus élégantes est celle qui lui donne l'apparence de ces vieux cuirs de Cordoue ou des Flandres, qui furent importés au Japon par les Portugais et les Hollandais. Ils ont les tons puissants de vieil or qui miroitent sur le corps des harengs dans une nature morte de Vollon. Des paillons de pourpre ou d'azur donnent, çà et là, au dessin largement gaufré, une valeur décorative que la peinture sur mur et les étoffes ne sauraient atteindre. Les architectes anglais, bien moins académiques que les nôtres, en ont usé intelligemment et économiquement, car ces feuilles, imperméables, subissent l'éponge comme une toile cirée. Pour préparer ces papiers de tapisserie, on répand sur la feuille une poudre faite d'un mélange de colle-forte et de coquillages pulvérisés. Cela lui donnait autrefois une odeur d'algues marines désagréable; mais on a paré à cet inconvénient. On l'étend en le pressant sur des moules qui portent en creux les arabesques qui feront relief. On le retourne, et, sur la surface lisse, on fixe, à l'aide d'huiles et de vernis, les couleurs, les poudres de bronze, l'étain, qui lui donneront de beaux effets.

Nous aurions beaucoup à nous étendre sur les papiers anciens si nous avions possibilité de renvoyer aux originaux dans quelque collection publique. Mais nos musées d'art décoratif n'en sont point encore là! Quelques amateurs seulement sont à la piste de ces *makémonos* peints à la miniature par les nobles ruinés, où le papier épais et glacé comme le vélin du moyen âge est semé de fleurettes en or pâle, du goût le plus raffiné. Les *scrimonos* sont d'admirables spécimens d'impression en couleur : après que les planches sont venues déposer les tons différents, une planche vient gaufrer les étoffes et les fonds et varier ainsi la surface avec un charme que nos

Gonse a publié son *Art japonais*, l'imprimeur Gillot, fort épris lui-même de cet art, fit des essais d'impression dans ce genre : il y a remarquablement bien réussi. Quelques-unes de ses épreuves d'essai sont tout à fait trompeuses. Cela est bon signe pour les publications de choix.

La résistance du papier des manufactures impériales, dont les célèbres Mitson sont actuellement les représentants en France et en Angleterre, a été constatée par le ministère de l'intérieur, à propos de cette *Carte de la France* dressée par le service vicinal à l'échelle du 100,000e. Toutes feuilles nouvelles sont tirées désormais sur ce papier, « plus maniable et cependant plus résistant que celui employé dans les éditions primitives ».

L'usage s'en fût généralisé plus vite si le gouvernement eût obtenu que les paysans renonçassent à leurs habitudes séculaires et fissent leurs formes dans les dimensions de nos formats in-folio, in-quarto, in octavo, in-seize, etc. C'est aujourd'hui un fait acquis. Nous l'avions demandé instamment à l'intelligent commissaire général, M. Massada Maéda, lors de l'Exposition de 1878.

Mais ce produit, qui répond si bien à l'immense emploi qu'en fait aujourd'hui l'Europe dans la librairie de choix, ne peut-il être récolté sur notre propre sol ? Nous ignorons si les Sociétés d'agriculture ont tenté d'acclimater le *Broussonetia papyrifera*. Le volume officiel que la Commission impériale nous autorisait généralement à distribuer à nos auditeurs, quand nous faisions des conférences ambulantes dans la section du Japon, en 1878, donne encore ces indications : le *Wickstraemta canescens* dont le papier possède la propriété de ne point être attaqué par les vers ; l'*Egdeworthia papyrifera*, qui donne des qualités supérieures ; le *Salix japonica*, en japonais *Yassagi*.

Les journaux japonais s'impriment sur un papier blanc comme le nôtre et moins cassant. En 1878, cinq papeteries à l'européenne fonctionnaient déjà à Tokio.

Les bureaux d'écritures. — Un rédacteur du *Temps* a fait une étude intéressante sur les bureaux d'écritures ou maisons de publicité : on en compte actuellement vingt-trois dans Paris.

Le monde judiciaire pour les pièces à copier, les établissements financiers pour les appels au public au moment des émissions, les magasins de nouveautés pour la distribution des prospectus et des catalogues au renouvellement des saisons, les pharmaciens, les parfumeurs et les dentistes, tels en sont les principaux clients.

Mais à côté de ces grands clients ordinaires, quels clients spéciaux, étranges et inattendus !

« Les bureaux d'écritures possèdent des listes d'adresses par catégories sociales : vous voulez solliciter telle catégorie de citoyens ou de citoyennes, telle classe de fonctionnaires, telle série de commerçants, on en possède les noms et les adresses catalogués par avance.

« Ceci n'a encore rien de bien surprenant.

« Mais ces bureaux d'écritures vont jusqu'à dresser des listes d'amateurs de telles ou telles curiosités, des listes de bègues, des listes de pieds-bots, des listes d'obèses, des listes de bossus. »

Vous vous récriez ? Rien de plus vrai, cependant ! Écoutez, d'ailleurs, ce que dit le rédacteur du *Temps :*

« J'ai le malheur d'être chauve. Or je ne manque jamais de recevoir une ou deux fois par an des prospectus d' « eaux régénératrices » ou de « pommades infaillibles pour faire repousser les cheveux ». Évidemment, je figure sur la liste des chauves d'un bureau d'écritures sans que j'aie fait aucune démarche pour avoir cet honneur. Je me suis probablement découvert un jour, sans m'en douter, devant un faiseur de listes, et j'ai été inscrit pour toujours. »

Même pour les personnes qui possèdent des infirmités qu'elles s'appliquent à cacher, il y a des listes toutes faites. Il en existe pour les dames mal pourvues sous le rapport de la dentition, pour les vieilles coquettes qui se teignent, pour les messieurs portant corset. Ces nomenclatures sont ordinairement formées par les maisons spéciales qui fournissent fausses dents, teintures ou corsets d'hommes. Les faiseurs de listes trouvent moyen de s'en procurer la copie. Et, rassemblant celles des maisons analogues, ils ont bientôt composé une liste complète qui va enrichir la collection des bureaux d'écritures.

Ces bizarres explorateurs du monde parisien sont presque toujours d'anciens écrivains des bureaux d'écritures ; déjà familiers avec ce système de catalogues, ils trouvent plus facilement la piste à suivre. Ils savent, du reste, que, malgré le temps et les démarches que demande leur industrie, elle est plus lucrative que la confection des bandes. En effet, une liste spéciale peut, sans être bien longue, rapporter plus de 100 francs à son auteur.

Le patron du bureau d'écritures qui en pourvoira son établissement n'a qu'à en signaler l'existence aux fabricants qu'elle intéresse pour obtenir une commande bien payée de prospectus persuasifs et discrets qu'on mettra soigneusement sous enveloppe fermée.

Voici, maintenant, des renseignements sur le personnel des bureaux d'écritures :

« Un copiste de bandes gagne 1 fr. 25 c. par mille pour les bandes sur lesquelles il écrit seulement le nom du destinataire, la commune et le département.

« Lorsque la qualité du destinataire doit être indiquée, c'est 20 centimes de plus par mille ; que ce soit un titre à n'en plus finir, comme : docteur en médecine, commissionnaire en marchandises, expert-paléographe, etc., ou bien qu'il soit court comme : avoué, juge, rentier, il n'a que ces quatre sous par mille.

indispensable de mentionner sur la bande la rue et le numéro : le mille de bande monte alors à 1 fr. 75 c. et 2 francs.

« Là aussi, comme pour les titres et comme pour les départements, le hasard ou le distributeur du travail peut, ou bien favoriser extraordinairement le copiste, ou bien l'accabler. C'est un désastre pour le salaire de sa journée si on lui donne les adresses de la « rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie », tandis que celles de la « rue Bleue » sont une bonne fortune ; de même pour le département des « Pyrénées-Orientales », à côté du département du « Lot ». Il faut avoir écrit quelques milliers d'adresses sur des bandes pour apprécier la différence de la valeur des mots au point de vue de la longueur. »

On doit aller avec une rapidité inouïe et sans le moindre arrêt pour faire son mille en dix heures. Le maximum de vitesse est huit heures ; mais le commençant est certain de mettre deux jours, et encore il aura détérioré une centaine de bandes qu'on lui fera payer. Ah ! on ne devient pas facilement capitaliste à travailler dans les bureaux d'écritures !

Presque tout le personnel est payé aux pièces.

Il est installé dans une salle pourvue de tables et de bancs, absolument comme une école.

Dans ces bureaux d'écritures, on assiste au triste défilé des infortunés sans place qui, en attendant l'instant d'avoir un emploi, viennent là gagner quelques sous. Heureux encore quand on accepte leurs services ! C'est un curieux et pitoyable mélange de gens encore dans l'émotion première de la détresse où ils sont tombés, et de malheureux anciens que l'habitude de la misère a lentement conduits à une imperturbable philosophie !

Quand, après un certain temps, on parvient à échapper à ce purgatoire parisien et qu'on a trouvé un emploi, ma foi ! tout est bien : on a passé un moment difficile, et c'est fini ! Mais ceux qui ne peuvent voir aboutir leurs espérances s'épuisent par les privations, sont saisis par l'anémie, vont s'éteindre dans un hôpital. Ou bien, s'ils ne succombent pas, ils deviennent ces philosophes dont j'ai parlé plus haut, qui finissent par accepter leur situation et — ne pouvant faire autrement — s'en accommodent.

« Pour ceux-là, le bureau d'écritures, enfer d'autrefois, devient comme la sécurité des jours sombres, une sorte d'asile qui les rassure contre les incertitudes de l'existence. Ils sont, du reste, connus dans tous ces bureaux et passent de l'un à l'autre selon le travail, et aussi selon les camarades qu'ils y rencontrent. Rapprochés tantôt par la misère à subir en commun et tantôt par des coups d'abondance fraternellement partagés, ils se connaissent tous, savent toujours où se retrouver pour se prévenir d'un travail à prendre.

« Et puis, comme l'expérience les a rendus habiles, les patrons des bureaux d'écritures les emploient toujours de préférence aux nouveaux.

« Ces « bohèmes » sont la seule gaieté de ces sombres endroits. Ils sont intarissables en récits d'aventures et ressources éventuelles de la vie parisienne ; ils en informent généreusement les pauvres diables que la détresse place à côté d'eux ; enfin, leur inaltérable insouciance du lendemain finit par se communiquer à certains désespérés et elles les aide à attendre un sort meilleur. »

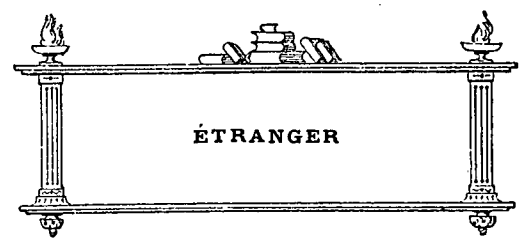

Angleterre. — *Shakespeare a-t-il existé ?* — M. H. Cochin, dans la *Revue des Deux Mondes*, s'élève encore une fois contre la fable absurde qui veut que Shakespeare n'ait jamais existé, et que son nom soit le pseudonyme de Francis Bacon, un attorney général, qui signait ainsi ses drames, de peur de passer pour les avoir faits. Cette hypothèse s'appelle la *théorie baconienne ;* on lui compte encore des adhérents. Elle fut émise, pour la première fois, en 1856, par une Américaine, miss Delia Bacon, qui voulait sans doute grandir son homonyme, et qui ne parvint, somme toute, qu'à se faire enfermer dans une maison de santé. Il faut pourtant dire que l'idée gagna à passer dans d'autres mains que les siennes. Les héritiers de sa pensée, le juge Holmes, aux États-Unis, et William Smith, en Angleterre, furent plus heureux.

« Smith, dit M. Henri Cochin, eut la bonne fortune d'attirer l'attention de lord Palmerston, qui, comme tous les grands politiques anglais, se piquait de littérature. Peu de temps avant sa mort, en 1864, comme il recevait quelques amis à la campagne, Palmerston les régala de la théorie baconienne, encore peu connue, et qu'il soutenait avec une parfaite conviction. Comme on lui opposait le témoignage positif de Ben Jonson et des acteurs, camarades de Shakespeare : « Bah ! répondait-il, ces gens-là sont toujours d'ac- « cord ensemble ; et puis, il est possible aussi que « Jonson ait été trompé comme les autres. » Enfin, comme peut-être les arguments lui manquaient, il sortit du salon, passa dans sa bibliothèque, revint en tenant le livre de Smith, et dit : « Tenez, lisez cela, « et vous vous rendrez à mon opinion. »

Vingt ans ont passé, et l'Angleterre ne s'est pas rendue à l'opinion du noble lord. Les écrivains spéciaux n'ont pas même daigné examiner l'étrange problème. Par sa nouveauté, il a pourtant quelques partisans et séduit quelques femmes, en tête desquelles Mrs Henry Pott a entrepris un véritable apostolat. Elle a contribué à la fondation d'une société baconienne qui compte environ cent cinquante adhérents, recrutés en Allemagne pour une bonne part.

Après avoir succinctement démontré l'insanité de l'hypothèse, M. Henri Cochin en revient au personnage authentique et nous remet en présence des dif-

riode de production et de célébrité. En 1598, il était déjà riche et honoré, quoique comédien. Mais il ne faut pas oublier que ce comédien était bien vu de la reine, ainsi que de la cour, et qu'on ne le comparait plus seulement à Ovide. « Notre Térence anglais » était l'expression à la mode, dès qu'il s'agissait de l'auteur de *Richard III*, des *Joyeuses Commères de Windsor*, *Hamlet*, le *Roi Lear*, *Othello*, *Macbeth* et autres fameux drames.

L'obscurité se répand sur les dernières années de sa vie. Il cultivait ses terres, il avait pignon sur rue. Son revenu était estimé à mille livres sterling, ce qui, d'après le calcul ordinaire, vaut bien soixante-quinze mille francs de notre monnaie. C'était un personnage, vivant entouré d'une nombreuse famille, et dont le testament, retrouvé après sa mort, nous instruit de ses pensées, de ses affaires, de ses affections et de ses croyances.

« Moi, dit-il, William Shakespeare, de Stratford-sur-Avon, dans le comté de Warwick, *gentleman*... je recommande mon âme entre les mains de Dieu, mon créateur, espérant et croyant avec certitude, par les seuls mérites de Jésus-Christ, mon sauveur, que je jouirai de la vie éternelle, et que mon corps est à la terre, dont il est fait. »

La liste des legs mobiliers comprend les noms de tous les parents et amis. Et, à ce sujet, on s'est souvent étonné du legs, en apparence dérisoire, que Shakespeare fit à sa femme. « *Item*, je lègue à ma femme mon *second* meilleur lit *avec la fourniture*. » Shakespeare, dit M. Cochin, n'avait pas lieu de léguer aucun bien à sa femme, puisqu'un douaire, suivant la loi, devait assurer son existence. « Le legs d'un objet particulier, quel qu'il fût, était toujours regardé comme une preuve d'affection. On a vu des testateurs laisser un objet aussi humble qu'une paire de bottes, sans avoir voulu par là offenser le légataire. Mais un lit au moyen âge était une importante pièce de mobilier; c'était un des plus précieux meubles de la maison, et le *second* lit n'était autre que le lit conjugal, le *premier* étant un lit de parade destiné aux étrangers. »

A ces derniers moments de sa vie, Shakespeare n'avait pas non plus oublié le théâtre. Les vieux compagnons de travail et d'aventures étaient présents à sa pensée. Richard Burbage, John Heminge, Henry Condell... « *my fellows*, mes camarades ». Il leur lègue à chacun 26 shillings pour s'acheter des anneaux... Au résumé, et quelles que soient les contradictions à cet égard, la vie de William Shakespeare appartient à l'histoire certaine et établie; il ne saurait y avoir de doute à cet endroit.

—«»—

Un poète anglais socialiste. — Comme la France a son poète socialiste, J.-B. Clément, l'Angleterre a elle aussi un poète révolutionnaire, William Morris. Voici ce que nous apprend sur le compte de ce personnage le correspondant de la *Revue britannique* : « Dans une des dernières émeutes socialistes qui ont notre vie quotidienne, une des arrestations opérées par la police a été celle de William Morris, qui, amené devant le magistrat, a déclaré être « poète, « littérateur et président de l'Association socialiste ». Ce William Morris est effectivement poète, et poète de grand mérite. Il est l'auteur de *Jason*, poème épique, empreint d'un véritable souffle classique, et de plusieurs autres œuvres ayant pour but d'émanciper l'homme de tout travail. Son *Paradis terrestre*, surtout, nous fait entrevoir un état de choses poétique aussi adorable que celui auquel Herbert Spencer voudrait nous mener par la voie scientifique. » William Morris exerce le métier de peintre décorateur et y a gagné une fortune importante.

—«»—

Découverte de manuscrits de Warwick. — Le *Polybiblion* annonce qu'une caisse renfermant de très curieux documents manuscrits a été trouvée dans une écurie du château de Belvoir, propriété du duc de Rutland. Depuis soixante ans environ, cette caisse était reléguée en cet endroit sans que personne n'ait eu l'idée de s'assurer de ce qu'elle pouvait contenir. Des lettres de Warwick ont pu être ainsi mises au jour; malheureusement l'humidité a fortement atteint nombre de ces autographes. On croit également avoir trouvé une lettre de Henri II.

—«»—

Huitième réunion annuelle de la « Library Association of the United Vingdom ». — La dernière réunion de l'Association des bibliothécaires du Royaume-Uni s'est tenue à Plymouth, sous la présidence de M. James, mayor de cette ville, du 1er au 5 septembre.

La *Library Association* date de 1877, lorsque plus de deux cents bibliothécaires et délégués de toutes les grandes villes d'Angleterre se réunirent à Londres, sous la présidence de M. J. Winter Jones, du British Museum, pour essayer de créer une association qui servirait de trait d'union entre toutes les bibliothèques du royaume. L'association projetée, dont l'utilité ne laissait aucun doute, se fonda effectivement et résolut de se réunir régulièrement au moins une fois l'an pour discuter des questions de tout ordre relatives aux bibliothèques. Aussi bien les cinq volumes de rapports qui contiennent le compte rendu des séances abondent-ils en renseignements utiles que chaque bibliothécaire peut consulter avec fruit.

L'objet principal de l'Association est de fournir à tous les intéressés l'occasion de se réunir et d'échanger leurs vues sur tout ce qui se rapporte aux bibliothèques et aux recherches bibliographiques.

En dehors de ces réunions annuelles, des réunions mensuelles ont lieu dans la *London Institution*, dont les rapports sont publiés *in extenso* par le *Library Chronicle*.

On peut dire aujourd'hui que chaque bibliothèque importante du royaume est représentée dans cette Association. Le nombre des membres dépasse à l'heure cinq cents, parmi lesquels l'élite des bibliographes anglais.

sante par le nombre et la nature des sujets traités. Plusieurs membres éminents de l'Association ont pris la parole et lu des communications dont nous reproduisons ci-après les plus importantes :

Les Bibliothèques des villes de Plymouth, Stonehouse et Devonport, par M. Alderman John Shelley;

La Bibliographie de l'histoire du monde et les *Remains* de sir Walter Raleigh, par M. J. N. Brushfield;

Les Progrès et les vicissitudes de la *Leeds public library*, par M. James Yates;

Les Bibliothèques pour le jeune âge, par M. J. Potter Briscoe, bibliothécaire de Nottingham;

Que lisent nos garçons? par M. Wright, borough-librarian de Plymouth;

Les Catalogues imprimés de bibliothèques, par M. William Max, de la *Birkenhead free library;*

Le Système des *free-libraries* étendu aux districts ruraux, par M. S. Trevail;

Les Bibliothèques de la ville de Truro, par le Rév. Canon A. P. Moor;

Communications diverses sur les bibliothèques de Devon et Cornwall, par M. Wright;

Communications diverses sur les bibliothèques de Devon et Exeter, par M. Edw. Parfitt;

Observations sur les classifications en usage, par M. Archer, librarian de la National Library d'Irlande. MM. Bailey et Brownbill ont présenté des communications sur le même sujet;

The Alpine Club Library, par M. F. Pollock;

Notes pour servir à une bibliographie de l'histoire naturelle, par M. Tedder;

Les Fraudes des éditeurs au XVIIIe siècle, par M. Roberts;

L'Histoire des bibliothèques de Bristol, par M. John Taylor;

Les Bibliothèques libres au point de vue du libraire, par M. Downing.

M. Carl A. Thimen, dans l'article qu'il consacre aux séances de l'Association (*Book-lore*, novembre), se plaît à reconnaître que les bibliothèques libres *(free-libraries)* ont décidément pris racine dans le Royaume-Uni. On ne saurait nier l'heureuse influence qu'elles exercent sur les classes laborieuses; aussi bien faut-il espérer que bientôt chaque grande ville dans laquelle prédomine l'élément ouvrier soit bientôt dotée d'une de ces utiles institutions.

Allemagne. — *Le Centenaire d'une librairie, la maison d'édition Baër.* — Le 26 août dernier, la maison Joseph Baër, de Francfort, a célébré le centenaire de sa fondation. A cette occasion, MM. Baër ont publié la liste d'un millier d'ouvrages de prix extraits de leur catalogue, ainsi qu'un excellent travail de M. Sondheim sur les plus anciens ouvrages qu'ait imprimés Beatus Murner à Francfort-sur-le-Mein (1511-1512), 50 p. gr. in-8°.

Beatus Murner était originaire de Strasbourg, où naquit en 1488, et frère de Thomas Murner, célèbre typographe de cette ville.

M. Sondheim indique les ouvrages suivants comme ayant été imprimés à Francfort par Beatus Murner :

1. Ludus studentum.
2. Arma patientiæ.
3. Ritus et celebratio phase indeorum.
4. Benedicite judeorum.
5. Der inden benedicite.
6. Der Schelmen Zunft (la corporation des coquins).
7. Der inden benedicite und wie sy ieren dodten begraben (comment les juifs enterrent leurs morts).
8. Ludus studentum Friburgensium.
9. Schiffart von dissem ellenden iamertal.

Tous ces ouvrages, à l'exception du dernier, sont dus à la plume de Thomas Murner.

Autriche. — *Les papyrus de l'archiduc Rénier.* — Suivant une correspondance de Vienne au *Standard*, un examen plus complet des papyrus de l'archiduc Rénier a amené la découverte d'un fragment intéressant de l'*Odyssée* d'Homère. Cette copie date du IIe siècle. Jusqu'à présent, on n'avait trouvé dans ces papyrus que quelques fragments de l'*Iliade*.

Une autre découverte intéressante est celle d'un fragment de papier arabe datant du IXe siècle et portant une gravure sur bois, des ornements et des initiales. Cette relique montre que l'art de la gravure est probablement d'origine arabe, ou, en tout cas, qu'il était connu des Arabes au IXe siècle.

Italie. — *L'Histoire d'Italie dans la collection Ashburnam.* — Le catalogue des manuscrits faisant partie de la fameuse collection Ashburnam, dont l'Italie vient de faire l'acquisition, comprend 1,836 numéros.

Près de trois cents manuscrits ont une valeur particulière pour l'histoire de l'Italie; nous en citons ci-après les principaux d'après la *Rivista storica italiana :*

N° 16. Luitprandi Chronicon. Cod. membr. in-fol. du Xe siècle.

228-230. Cartes du XIIe siècle. Trois volumes avec 151 cartes se rapportant à l'histoire de la Lombardie de 1201 à 1299. Cod. membr.

376. Storia fiorentina del Malespini. Cod. cart. in-4° du XVe siècle.

442. Cronica del Malespini. Cod. cart. in-folio du XIVe siècle (le plus ancien Cod. connu attribué à M.).

443. Cronica di Giovanni Villani. Cod. cart. gr. in-folio du XIVe siècle.

577. La Révolution de Naples en 1647. Cod. cart. in-fol. du XVIIe siècle.

710. Rivoluzione di Masaniello. Cod. cart. in-fol. du XVIIe siècle.

744. Relazioni di diversi Conclavi. Cod. cart. in-folio du XVIIe siècle.

873. Vilani Philippi : Vitæ hominum illustrium. Cod. cart. in-fol. du XIVe siècle.

899. Campani Ioannis Antoni vita Braccii Peru-

sini et oratio funebris pro Baptista Sfortia Urbini Comitissa. Cod. membr. in-fol. du xve siècle (1483), avec de splendides miniatures.

1147. Libro di ricordi, scritto nel 1332 e nelli anni seguenti da Foresto, cittadino di Firenze. Cod. orig. cart. in-fol. du xve siècle.

1195. Storia delle famiglie fiorentine. Cod. cart. in-folio du xviiie siècle en deux volumes.

1199. Phola, diarii del Concilio del Trento. xvie siècle (inédit).

1221. Vita di Dante. Cod. membr. petit in-fol. du xive siècle. Palimps.

1265. Lettres de Bénédic XIV au cardinal Quirini. xviiie siècle.

1434. Relationi di Conclavi (1464-1592). Cod. cart. in-fol. du xvie siècle.

1451. Antonio Milledonne, Storia del Concilio di Trento. Cod. cart. in-4e du xviie siècle.

Racontée par un témoin oculaire.

1457. Vita e miracoli di Girolamo Savonarola. Cod. du xvie siècle.

1644. Carteggio d'uomini illustri des xviiie et xixe siècles. Ms. cart. in-fol., 65 volumes.

1774. Corrispondenze e lettere inedite di Sovrani italiani. Cod. cart. autogr. des xvie et xviie siècles. 3 vol. in-folio.

1775. Corrispondenze di papi e cardinali. Cod. cart. in-folio des xvie et xviie siècles. 3 vol. autogr.

Belgique. — *La loi sur la propriété littéraire.* — La Chambre des représentants a abordé la discussion du projet de loi relatif à la garantie de la propriété artistique et littéraire.

En voici les données principales : le droit d'auteur est considéré comme un droit mobilier, cessible et transmissible en tout ou partie, conformément aux règles du Code civil. L'auteur d'une œuvre littéraire ou artistique a seul le droit de la reproduire ou d'en assurer la reproduction de quelque manière ou sous quelque forme que ce soit. Ce droit dure pendant toute la vie de l'auteur et se prolonge, au profit de ses héritiers ou ayants droit, pendant cinquante ans après sa mort.

Les propriétaires d'un ouvrage posthume ont les mêmes droits que l'auteur, pendant cinquante ans à partir de la publication de cet ouvrage; mais ils doivent le publier séparément et ne pas le joindre à une nouvelle édition d'ouvrages qui seraient devenus propriété publique.

Si l'œuvre est le produit d'une collaboration, la durée du droit se règle sur la vie du dernier survivant, et aucun des collaborateurs ne peut exercer son droit isolément.

Une disposition porte que « la cession d'un objet qui matérialise une œuvre de littérature, de musique ou des arts du dessin ne donne pas le droit de modifier l'œuvre pour la vendre ou l'exploiter, sans le consentement de l'auteur »; d'autre part, il est stipulé que s'ils sont complètement achevés et prêts à être vendus ou exploités.

L'article 10 porte que le droit d'auteur s'applique non seulement aux écrits de tout genre, mais aux leçons, sermons, conférences, discours, ou à toute autre manifestation orale de la pensée. Toutefois, on pourra reproduire les discours prononcés dans les assemblées délibérantes, devant les tribunaux ou dans des réunions politiques; mais les orateurs seuls auront le droit d'en faire des tirages à part.

De journal à journal, on peut reproduire des articles, à la condition d'en indiquer la source, à moins d'interdiction spéciale.

Le droit de traduction est inhérent au droit d'auteur.

En ce qui concerne les œuvres musicales, l'article 16 du projet porte qu'aucune exécution ou représentation publique, totale ou partielle, ne peut avoir lieu que du consentement de l'auteur, même quand la représentation est gratuite ou se donne au profit d'une œuvre de bienfaisance. Dans ces derniers cas pourtant, il sera passé outre, si l'œuvre a été publiée et mise en vente. L'auteur sera réputé donner son consentement par ce seul fait.

Notons encore les trois dispositions que voici :

L'auteur des paroles ou de la musique d'un opéra ne pourra pas traiter avec un autre collaborateur pour faire faire d'autres paroles ou d'autre musique. Il n'a que le droit d'exploiter isolément l'œuvre commune par des publications, des traductions ou des exécutions publiques.

La cession d'un objet d'art n'entraîne pas cession de reproduction au profit de l'acquéreur; mais s'il s'agit d'un portrait, l'acquéreur a seul le droit de le faire reproduire ou de l'exposer publiquement.

Telles sont les dispositions générales du projet.

Le débat porte jusqu'à présent particulièrement sur la durée de la prolongation du droit d'auteur et sur l'article qui commine contre les contrefacteurs d'œuvres d'art ou de littérature des pénalités correctionnelles qui vont jusqu'à deux ans de prison et 2,000 francs d'amende.

États-Unis. — *Statistique de la presse.* — Le journal aux États-Unis.

En 1860, les États-Unis ne comptaient que 5,253 journaux, soit un journal pour 6,000 habitants.

Aujourd'hui, ce chiffre s'élève à 13,500, ce qui correspond à un journal sur 3,716 habitants.

Pendant l'année 1884, près de 2,400 nouveaux journaux ont été lancés; la plupart disparurent après la publication de quelques numéros, et, à la fin de l'année, 1,555 avaient cessé leur publication.

On imagine quels énormes capitaux ont été engloutis de la sorte.

Un Journal monstre. — Dans son avant-dernier numéro, *l'Imprimerie* cite comme une véritable mer-

qui se publie à Buenos-Ayres, et elle lui décerne le titre pompeux du journal géant.

Pas si géant pourtant et pas si merveilleux, si je le compare à un de ses aînés que j'ai devant moi. Il porte la date du 16 novembre 1839, et a pour titre *Boston Notion.*

J'ignore s'il existe encore; mais, à cette date, il paraissait tous les samedis et coûtait trois dollars par an.

La dimension de *la Nacion,* dit l'*Imprimerie,* n'a pas moins de 1m,30 de largeur sur 1 mètre de hauteur, ce qui est déjà assez joli, je le reconnais; mais le *Boston Notion,* qui forme huit pages in-4° en une feuille d'un seul tenant, a, lui, pour chacune de ses pages, 62 centimètres de largeur sur 86 centimètres de hauteur; complètement ouvert, il mesure 124 centimètres sur 172; tandis que *la Nacion* ne couvre qu'une surface de 13,000 centimètres carrés, il en couvre une de 21,328.

Ajoutez que chaque page contient dix colonnes, et que le tout est composé, non pas en corps 7, 8 et 9 comme *la Nacion,* mais pour ainsi dire en entier en corps 6 et en corps 7, avec quelques passages clairsemés en corps 8 et en corps 9.

Il contient de tout: de la politique, de la poésie, des romans, des nouvelles, des annonces, de la bibliographie, de la nécrologie, etc.

La seule chose qu'ait oublié d'indiquer l'éditeur de cette gigantesque machine, c'est le nom de son imprimeur. Était-ce M. George Roberts qui l'imprimait lui-même? C'est probable. — Ce qui est certain, c'est, comme l'indique son titre de *Boston Notion,* qu'il paraissait à Boston, et les quelques indications que je viens de vous donner vous prouvent que, pour faire grand, et mieux, pour faire immense, les Américains n'avaient pas attendu que *la Nacion* ait vu le jour. (A. Chapouland, imprimeur à Limoges.)

Chine. — *Le papier au Tonkin.* — La principale matière employée pour la fabrication du papier au Tonkin est le *Ke-Yioh* ou arbre à papier, qui vient en abondance dans les montagnes des environs de Santay.

Son écorce séchée est apportée des montagnes où on la récolte, en fagots, à dos de bœufs ou de buffles, aux nombreuses fabriques de papiers, dont le centre principal est aux environs d'Hanoï. Elle vaut environ 22 francs les 100 kilogrammes.

On fait macérer l'écorce de Ke-Yioh et on la broie dans des mortiers, de façon à la réduire en pulpe fine. On délaye celle-ci dans une certaine quantité d'eau pour former une pâte très claire que l'on colle à l'aide d'une bouillie faite avec des copeaux de Gomoo, arbre qui croît en abondance dans les montagnes de la rivière Noire.

Le papier est fabriqué feuille par feuille, par des femmes, à l'aide de menues claies de bambou, qu'elles trempent alternativement dans la pâte, pour en retirer chaque fois une mince feuille de papier, qu'elles déposent l'une après l'autre sur une planchette.

A la fin de la journée, on porte ces feuilles sous la presse pour en extraire l'eau; on les sèche en les appliquant une à une sur une paroi en maçonnerie chauffée, on les met en paquet et on les rogne.

Une femme fait mille feuilles de papier par jour. L'épaisseur du papier dépend de la consistance de la pâte. Un établissement visité par la personne qui fournit ces renseignements, situé à 4 kilomètres d'Hanoï, pouvait produire 80,000 feuilles par jour, en employant 80 femmes et environ 40 aides. On y faisait un papier valant 3 fr. 25 les 1,000 feuilles.

En somme, ce travail est coûteux, malgré la modicité du prix de la main-d'œuvre.

En substituant à ces moyens grossiers nos procédés perfectionnés, on pourrait, comme on l'a fait au Japon, produire d'excellents papiers à très bon compte.

Actuellement, le papier fabriqué sert surtout aux besoins du pays et ne s'exporte guère qu'en Annam et en Cochinchine.

NÉCROLOGIE.

FRANCE

— Nous apprenons la mort de M. Henry Aron, ancien directeur du *Journal officiel,* chevalier de la Légion d'honneur. Né en 1842, il sortit de l'École normale supérieure avec le titre d'agrégé des lettres il abandonna de professorat pour le journalisme et collabora au *Journal des Débats,* où il resta jusqu'en 1876. Il fut alors nommé directeur du *Journal officiel* et conserva ces fonctions, sauf pendant la période de mai-octobre 1877, jusqu'en 1880. Sa santé le força de cesser tout travail et de refuser toutes fonctions, entre

affaires étrangères, qui lui fut offerte par M. Gambetta.

— Nous apprenons la mort de M. Jean-Baptiste Baillière, doyen des éditeurs de Paris. Né à Beauvais, le 20 novembre 1797, M. Baillière fondait, en 1818, une librairie exclusivement consacrée aux sciences médicales et naturelles; il obtint, dix ans plus tard, le privilège de libraire de l'Académie de médecine. En même temps, il créait à Londres une maison de librairie scientifique française, qui fut dirigée par son frère et qui est devenue, depuis lors, la librairie du *British Museum*.

M. Baillière a été vice-président du Cercle de la librairie, membre du conseil d'escompte de la Banque de France.

— On annonce la mort, à Rome, d'une femme de lettres qui, sous le pseudonyme de Marie Sincère, a publié, il y a une vingtaine d'années, une série de nouvelles, de romans et d'études économiques qui ont éveillé en leur temps la curiosité parisienne.

Marie Sincère, qui vient de s'éteindre presque dans la misère dans un garni de Rome, avait eu ses heures brillantes, et son salon fut un des plus distingués et des plus courus du commencement de l'Empire.

Elle avait épousé fort jeune le fantaisiste Romieu; plus tard, après un veuvage assez long, elle devint Mme Philarète Chasles. Elle était originaire de Langres.

Citons parmi ses ouvrages : *Des Préjugés; — la Femme au* XIXe *siècle; — Des paysans et de l'agriculture en France au* XIXe *siècle*.

— Du département de la Vendée nous parvient la nouvelle de la mort de M. Grimouard de Saint-Laurent, qui a publié de nombreux travaux sur l'histoire de l'art chrétien. Nous citerons notamment : *Iconographie des Tombeaux; — Iconographie de saint Jean-Baptiste; — Guide de l'art chrétien, études d'esthétique et d'iconographie* (6 vol.); — *Manuel de l'art chrétien*. Il est également l'auteur de l'ouvrage intitulé : *Questions sur la noblesse et aperçus historiques sur la noblesse de Vendée*.

— Un des vétérans du journalisme, qui était en même temps le doyen des éditeurs français, M. Lequien, vient de mourir à Chartres dans sa quatre-vingt-quatrième année.

Fils du savant grammairien de ce nom, M. Lequien fut, dès 1825, établi libraire à Paris, et les amateurs d'aujourd'hui ont encore en grande estime les éditions qu'il publia alors seul ou en association avec Werdet: *Œuvres de Voltaire*, la charmante petite collection, si recherchée, des *Meilleurs romans français*, dont les illustrations, gravées sur acier, étaient dessinées par Girodet, Lesenne, Devéria, etc., et tant d'autres ouvrages qui se distinguent par la correction et la pureté du texte autant que par le luxe de l'exécution matérielle.

Puis il quitta la librairie pour prendre au *Journal de Chartres*, un des plus importants organes conservateurs de province, les fonctions de rédacteur en chef, fonctions qu'il remplit pendant plus de vingt-cinq ans avec autant de tact que de droiture.

— Le *Polybiblion* annonce le décès de M. Martha-Beker, ancien ingénieur des mines, président de l'Académie des sciences et belles-lettres de Clermont. M. Martha-Beker a publié de nombreux mémoires et quelques volumes de philosophie et d'histoire.

— M. Moulin, ancien avocat général à la cour d'appel de Paris et l'un des fondateurs du journal *le Droit*, vient de mourir. Comme avocat, M. Moulin a plaidé les grands procès de presse et les affaires politiques de la fin de la Restauration et du règne de Louis-Philippe : l'affaire de la conspiration des tours Notre-Dame, de l'attentat du pont Royal, du complot de Neuilly. Les journaux : *la Tribune, le Corsaire, le Charivari, la Némésis, la Caricature*, ont trouvé en lui un défenseur ardent.

C'est en 1848 que M. Moulin quitta le Palais, appelé par Crémieux, alors ministre de la justice, au poste d'avocat général à la cour d'appel de Paris. M. Baroche, qui ne tarda pas à prendre les sceaux, ne laissa pas au nouveau magistrat le temps de développer ses qualités, car, en 1849, il le rendit à la vie privée.

M. Moulin était en ces dernières années un assidu collaborateur du *Bulletin du bibliophile*, publié par Techener. Il possédait une fort belle collection d'autographes de membres de l'Académie française. Cette société en a hérité comme nous le disons plus haut.

— On annonce la mort de M. le capitaine d'artillerie Pietri, à Hanoï, à l'âge de trente-trois ans. Son nom est intimement lié à l'histoire de notre établissement sur le Niger. Envoyé au Sénégal à sa sortie de l'école de Fontainebleau, le lieutenant Pietri fit partie, en 1879, de la mission Gallieni, dont il partagea toutes les épreuves et la longue captivité au village de Nango, sur le Niger. Nommé capitaine en second, il fut attaché à la colonne Borgnis-Desbordes et prit part à la rude campagne qui a eu pour résultat notre établissement à Bamakou.

A son retour du Sénégal, Pietri fut attaché à l'école d'application de Fontainebleau, où il écrivit l'*Histoire de la conquête du Niger* et son livre *les Français au Niger*.

— Le secrétaire perpétuel de l'Académie de Besançon, M. de Vaulchier du Deschaux, est mort en cette ville à l'âge de soixante-douze ans.

ÉTRANGER

— **Allemagne**. — M. Alphonse Thun, professeur à l'Université de Fribourg (Bade), vient de mourir à l'âge de trente-trois ans. M. Thun était originaire des

provinces baltiques (Dorpat); il laisse deux ouvrages fort connus en Allemagne : une *Histoire du mouvement révolutionnaire en Russie depuis 1825* et une *Monographie sur les corporations et fondations du canton de Bâle.* — Un troisième travail sur la *Gewerbepolitik* demeure malheureusement inachevé.

— Nous avons sommairement annoncé dans notre dernière livraison la mort de M. le docteur Grasse (et non Graese, comme on l'a imprimé par erreur). M. Grasse, né en 1814, fut successivement inspecteur du cabinet des médailles de Dresde, directeur de la *Porzellan und Gefæss Sammlung* de la même ville, puis directeur du *Grünes-Gewœlbe.*

On lui doit un grand nombre de travaux sur les traditions populaires et deux ouvrages importants : *Lehrbuch der allgemeinen Litteraturgeschichte* et le *Trésor des livres rares et précieux.*

— On annonce de Munich le décès de M. Schegg, professeur de théologie à l'Université de cette ville.

— L'éditeur du *Europœischer Geschichtskalender*, M. Schulthess, est mort, il y a quelque temps, à Munich.

— **Angleterre**. — L'Angleterre vient de perdre en M. F. Davidson un de ses naturalistes les plus distingués. M. Davidson, dont la plupart des mémoires scientifiques sont écrits en français, avait achevé ses études en France et suivi les leçons d'Élie de Beaumont, Milne-Edwards, Cordier et Geoffroy Saint-Hilaire. Il avait établi sa réputation scientifique par une série de remarquables travaux sur les brachiopodes.

— **Suisse**. — La mort du botaniste Ch.-Edmond Boissier a passé à peu près inaperçue. Ce modèle du savant modeste méritait mieux.

Boissier descendait d'une des trop nombreuses familles françaises que la révocation de l'édit de Nantes avait rejetées hors de notre sol. Il avait reçu à l'Académie de Genève les leçons de Candolle, et, dès ses jeunes années, il entreprit l'importante série de ses publications sur la botanique.

En 1837, il entreprit de longs voyages scientifiques. Il commença par l'Espagne, très peu explorée alors, et il découvrit un nombre considérable de plantes non encore classées. Mais c'est surtout dans le Levant qu'il fit des trouvailles heureuses. Jusqu'en 1846, il explora la Grèce, l'Anatolie, la Syrie, l'Égypte.

Plus tard, il entreprit et mena à bonne fin, de 1867 à 1884, la publication, sous le titre de *Flora orientalis,* d'un tableau complet de la végétation orientale, travail immense dont l'exécution exigeait à la fois un grand nombre d'observations faites sur place et de riches collections.

Pour rassembler les éléments de son grand ouvrage sur ces vastes régions, non seulement M. Boissier avait exploré lui-même une grande partie des contrées dont il dépeint la flore, mais encore il avait subventionné divers voyageurs qui les parcouraient en vue d'en recueillir les richesses végétales; il avait enfin réuni dans son herbier, l'un des plus riches de l'Europe, toutes les collections de plantes orientales qui avaient été publiées. Avec de pareilles ressources, il a pu tracer un tableau aussi complet que possible de la végétation orientale, et, néanmoins, une communication de l'éminent savant étranger, M. Alphonse de Candolle, apprend qu'ayant poursuivi son œuvre jusqu'au dernier moment, l'infatigable botaniste laisse encore en manuscrit des additions à sa Flore, dont il est permis d'espérer que sa mort n'empêchera pas la publication.

— **États-Unis**. — Mme Hélène Jackson, dont on annonce la mort, était un des écrivains les mieux connus du public américain. Elle ne commença sa carrière littéraire que fort tard, après la mort de son premier mari, le major Hunt.

Après avoir débuté par des traductions de Victor Hugo et quelques petits poèmes tels que *Burnt Ships* et *Ariadne's Farewell*, elle publia en 1869, dans l'*Atlantic Monthly*, un volume de poésies qui fut bien accueilli.

Après son retour d'un voyage en Europe, Mme Jackson fit paraître toute une série d'essais divers : les *Bits of travel* (1872), *Bits of travel at home, Bits of talk about home matters*, etc.

En même temps, elle publia dans le *No Names series* deux nouvelles qui eurent du succès : *Mercy Philhick's Choice* et *Hetty's strange history* (1877).

Vers 1876, Mme Jackson convola en secondes noces et épousa un riche négociant de Colorado Springs. C'est pendant cette période de sa vie, en explorant en tous sens le territoire indien, qu'elle fut initiée au genre de vie et aux souffrances et aux privations de toutes sortes qui sont aujourd'hui le lot de la malheureuse population aborigène, refoulée de toutes parts par l'homme blanc. Sa généreuse nature se révolta contre ces iniquités; sa *Century of dishonor* (1881), appel éloquent à la générosité de la nation, émut profondément le public et détermina le gouvernement à commencer une enquête sur le sort des populations indiennes. Mme Jackson fut adjointe au délégué du gouvernement, M. Abbot Kinney, chargé d'étudier sur place la condition des missions indiennes du Colorado. Le rapport, publié à la suite de l'enquête porte la signature de Mme Jackson.

Ramona, son dernier grand ouvrage, également un plaidoyer en faveur des malheureux Peaux-Rouges, parut d'abord dans la *Christian Union* et plus tard en volume (1884).

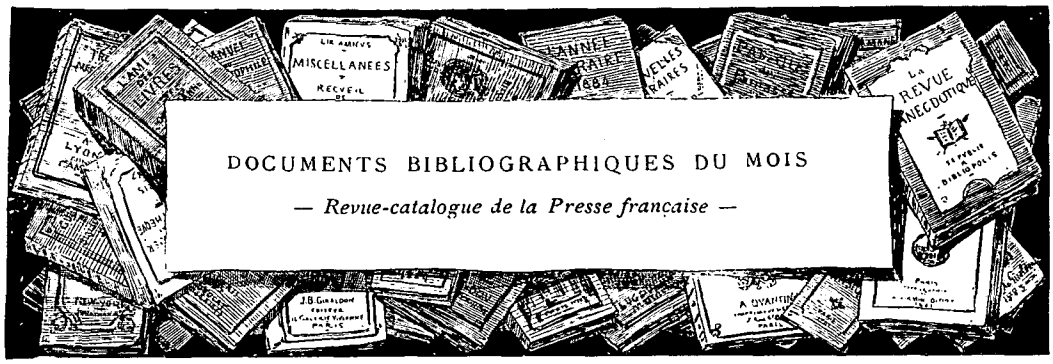

DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS

— Revue-catalogue de la Presse française —

Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ANNALES DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE BORDEAUX (1885, n° 2). Denis : Origine de l'unité des frères Bohèmes. — Haussoullier : Le dème d'Éleusis. — Lebègue : Notes de mythologie grecque. — Waltz : Horatiana. — ARTS (n° 514). E. Michel : Adrien Brauwer au musée de Munich. — Berggruen : L'OEuvre de Rubens en Autriche.—A. Michel : François Boucher. — E. Müntz : Les Artistes flamands et allemands en Italie pendant le xve siècle. — (N° 515). Assez ! Extrait inédit des Mémoires de Tourgueneff. — Cerisole : Alessandro Vittoria. — Berggruen : L'OEuvre de Rubens en Autriche. — Gauthier : A propos de quelques dessins de Prud'hon. — (N° 516). Berggruen : L'OEuvre de Rubens en Autriche. Animaux, histoire, allégories profanes. — De Geymüller : Du Cerceau en Italie. — E. Michel : Rembrandt, l'homme et son œuvre. — E. Michel : Portraits de Jean Gallus et de sa femme, par Antonio Moro. — ARTISTE (septembre). De Ronchaud : Restitution de l'Altis d'Olympie. — Feuillet de Conches : L'Ecole anglaise de peinture ; le paysage. — Waller : Les Beaux-Arts à l'Exposition d'Anvers. — Tola Dorian : Prométhée délivré, drame de Shelley. — E. Ducros : Jules Breton.

BIBLIOTHEQUE DE L'ÉCOLE DES CHARTES (1885, 4e et 5e liv.). De Grandmaison : Fragments de chartes du xe siècle, provenant de Saint-Julien de Tours, recueillis sur les registres d'état civil d'Indre-et-Loire. — Havet : La date d'un manuscrit de Luxeuil. — Langlois : Nouveaux fragments du *Liber inquestarum* de Nicolas de Chartres (1269-1298) ; addition par L. Delisle. — Lefèvre-Pontalis : Étude sur la date de l'église de Saint-Germer. — Huet : Fragments inédits de la traduction des cantiques du psautier en vieux néerlandais. — Prou : Note sur un manuscrit de la vie de sainte Alpais. — H. Bordier : Douët d'Arcq ; Bibliographie. — Chronique et Mélanges. — BULLETIN DES BEAUX-ARTS (n° 7). Mme de Courcelles, sa vie, ses œuvres, son portrait. — Mlle Bouillard, son portrait. — Catalogue de pièces sur les aérostats. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (17 octobre). Les armes à répétition. — L'Allemagne, sa politique coloniale, ses colonies. — Étude sur la justice militaire. — La cartographie à l'Exposition du travail. — La défense de la côte allemande contre un débarquement ennemi. — (24 oct.) Manœuvres de forteresse. — (31 oct.) Du dressage de l'infanterie à la marche et au combat en forêt. — (7 novembre). Critique allemande des titres XVI et XVII du décret sur le service des armées en campagne. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE (2e trim.). Ch. Maunoir : Rapport sur les travaux de la Société et sur les progrès des sciences géographiques pendant l'année 1884. — Derrien : La région algérienne traversée par le méridien de Paris. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE PARIS (juillet-août). Un nouveau texte sur les arènes de Paris. — Notice sur les collections de manuscrits de Jean et Guillaume Budé. — La châsse de sainte Geneviève en 1793.

CONTROVERSE ET CONTEMPORAIN (15 octobre). Abbé E. Blanc : Examen de la philosophie de M. Vacherot. — Abbé Vigouroux : Voltaire et ses attaques contre la Bible. — Le Danois : L'Acadie et les déportations acadiennes. — Dupont : Les peines éternelles de l'enfer. — Souben : Un coin de la Vieille-Castille. — Corluy : De l'inspiration divine des Saintes Écritures. — Lecestre : Rome et sa légende. — CORRESPONDANT (25 octobre). F. Bouiller : Corruption de la langue par la politique du jour. — Sainson : L'insurrection de Roumélie et le Congrès de Berlin. — C. Jannet : Le crédit populaire et les banques en Italie. — Du Boys : Le martyre et ses derniers historiens. — (10 novembre). F. de Bernhardt : Les Mémoires de Ch. Gréville. — Chantelauze : La fin de la Fronde et l'arrestation du cardinal de Retz. — Abbé de Broglie : la morale évolutionniste. — Gibon : L'enseignement professionnel maçonnique. — Forneron : L'influence des Français en Russie. — CRITIQUE PHILOSOPHIQUE (30 septembre). Renouvier : Les problèmes de l'esthétique contemporaine. La nouvelle métrique. — F. Pillon : L'Individu contre l'État, par Herbert Spencer. — Lionel Dauriac : Les Origines, par M. de Pressensé. —F. Grindelle : La Chanson de Roland, traduction nouvelle à l'usage des écoles. — (31 octobre). F. Pillon : L'idée de responsabilité, par Lévy-Bruhl. — Renouvier : Intelligence et conscience ; l'esprit est inséparable de l'âme. — F. Pillon : Eugène Pelletan et sa philosophie du progrès. — Lionel Dauriac : La philosophie à la Sorbonne. — E. Pétavel-Olliff : La vieille théologie et la nouvelle, par J.-B. Heard. — F. Grindelle : Les sermons de M. Viguié. —CURIEUX (novembre). La question Louis XVII. — Madame Tallien.

DECADE (20 octobre). Ambroise Thomas collectionneur. — (1er novembre). L'évolution du comte Tolstoï. — (10 nov.) Les Bibliophiles. — (20 nov.) L'Orphelinat des arts. — Mme de Maintenon cordon bleu.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (17 octobre). Le mouvement économique et financier en Allemagne. — La santé publique et l'administration. — Les missions indiennes au Thibet. — Les institutions de prévoyance pour les mineurs. — (24 oct.)

La production et la consommation de l'or et de l'argent. — La prévoyance et les pensions de retraite. — L'administration du commerce au XVIIIe siècle. — Les Colonies portugaises. — La marine marchande en 1885. — (31 oct.) Le commerce des grains au XVIIIe siècle et le pacte de famine. — Le projet de loi sur les enfants abandonnés. — (7 novembre). La diminution de la population parisienne. — Les théoriciens de l'anarchie. — Nos grands ports maritimes. — Les explorations africaines : le bassin du Niger. — Les Caisses d'épargne en Prusse. — (14 nov.) Le Congrès des économistes allemands. — Le péréquation de l'impôt foncier. — La population de la Grande-Bretagne.

GAZETTE ANECDOTIQUE (31 octobre). M. Bertron, dit Liberge des Bois. — Nomination de M. J. Claretie à la direction du Théâtre-Français. — La barbe dans l'armée. — Otwey, Meilhac, Zola. — Les logements d'un écrivain. — Les officiers mariés. — Bévues d'écrivains. — Signatures illisibles. — Nos classiques jugés par un Chinois. — Obsèques d'Émile Perrin. — (15 novembre). La Censure. — Madeleine Brohan. — Fin d'une chronique et d'un chroniqueur. — Le chanteur Paulus. — Vers inédits de J. Janin. — L'Alsace en Espagne. Lettre inédite de Monvel. — Correspondance de Paul de Molènes. — Rachel et la Clairon. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (novembre). Bonnaffé : Etudes sur le meuble en France au XVIe siècle : le coffre. — Duc de Rivoli : Un livre à figures vénitien de la fin du XVe siècle. — Courajod : Monuments de la sculpture bourguignonne au XVe siècle. — Gonse : *La Ronde de nuit* et les dernières années de la vie de Rembrandt. — Lecoy de la Marche : L'art d'enluminer, manuel technique du XIVe siècle.

L'HOMME (25 septembre). De Morgan : Négritos de la presqu'île Malaise. — Congrès international des américanistes. — L'âge de la pierre au palais de l'Industrie. — Les idées philosophiques et religieuses des Japonais. — (10 octobre). De Morgan : Négritos. — Sébillot : La propagation de la peste et du choléra et les superstitions populaires. — Fauvelle : Celtes et Gaulois.

INSTRUCTION PUBLIQUE (17 octobre). Ch. Huit : Le VIe livre de la *République* de Platon. — Géruzez : Chamfort. — (24 octobre). Vacherot : Fénelon à Cambrai, d'après sa correspondance. — Ch. Huit : Le VIe livre de la *République*. — Géruzez : J.-J. Rousseau. — (31 octobre). Ch. Huit : La *République* de Platon. — Croiset : Dinarque et Hypéride. — Chaignet : Le caractère d'Antigone dans Sophocle. — (7 novembre). Ch. Huit : La *République* de Platon. — Chaignet : Le caractère d'Antigone. — Crouslé : J.-J. Rousseau. — Martha : La philosophie à Rome. — INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 octobre). Histoire de la chorégraphie. — Où se trouvait le paradis terrestre. — Prise de la Bastille. — Patois de la France. — Lettre inédite de Le Sage sur un projet de roman. — *Ex-libris*. — Ch. Nodier et sa correspondance. — Singularités physiologiques. — Livres imprimés sur papiers de couleur. — M. Sarcey, naturaliste et poète. — Iconographie de Sainte-Beuve. — Papiers de Chine et du Japon. — Billet inédit de Louis Veuillot. — Robespierre, défenseur du paratonnerre. — (10 novembre). Félibres. — Vers latins sur Paris. — Patois de la France. — Portraits-charges de Vallès. — *Ex-libris*. — Bibliographie de Méry. — Paturot : *La meilleure des Républiques*. — Bio-bibliographie. — Papiers de Chine et du Japon. — Correspondance de Ninon de Lenclos. — A. de Châtillon. — Gustave Flaubert et les pierres branlantes. — Chodelos de Laclos et a bataille de Valmy.

JOURNAL DES ÉCONOMISTES (novembre). De Puynode : La crise financière de 1830. — Bernard : La crise agraire italienne. — Malapert : L'application des lois sur le travail des enfants. — Kerrilis : Congrès des associations ouvrières de la Grande-Bretagne. — Congrès de l'association française pour l'avancement des sciences. — Raffalovich : La ligue anglaise pour la défense de la liberté et de la propriété. — J. Chailley : La démocratie d'après un livre récent. — JOURNAL DES SAVANTS (octobre). E. Caro : Études familières de psychologie et de morale. — Alfred Maury : Les anciennes villes du nouveau monde. — Barthélemy Saint-Hilaire : L'Inde et les Indiens. — R. Dareste : *Codex legum slavonicarum*. — Francisque Bouillier : Leçons de philosophie.

MAGASIN PITTORESQUE (31 octobre). Berger : Lavater. — De Quatrefages : Les Mincopies et leur religion. — Jusserand : Shakespeare et Bacon. — (15 novembre). La Mosquée de Mansoura (Algérie). — Dr Louis Marchant : Le Serre-Malice. — Certitude de la mort du Soleil et de la fin de la Terre. — G. Capus : Le Lévrier kirghize et le Tazi de la montagne. — M. A. : Un acteur archéologue : Beauménil. — MATINÉES ESPAGNOLES (7 et 1, octobre). Histoire de l'Inquisition. — Vasily Aleosandri, dit le Victor Hugo roumain. — (15 novembre). Jules Claretie. — Histoire de l'Inquisition. — MOLIÉRISTE (novembre). G. Monval : Émile Perrin. — De la Pijardière : Molière à Pézenas. — Une nouvelle signature de Molière. — Baluffe : Molière sans le sou. — Bibliographie. — Ephémérides moliéresques.

NATURE (24 octobre). Les phoques savants. — L'éclairage électrique et la micrographie. — Nouvelle source de gutta-percha : le *Bassia Parkii* et ses produits. — Distributeur automatique de cartes postales et d'enveloppes timbrées. — (31 octobre). Les mines militaires. — L'explosion d'Arras. — La télégraphie et la téléphonie simultanées en Belgique. — La traction par l'électricité à l'Exposition d'Anvers. — La musique des couleurs. — Le laboratoire zoologique de Roscoff. — Cartes de l'atmosphère du commandant Brault. — (7 novembre). La *telpher line* de Glynde. — Expériences de transmission de la force par l'électricité. — L'équerre-graphomètre ou le quadrant de campagne Costiesco. — Le phaéton à vapeur de MM. le comte de Dion, G. Bouton et Trépardoux. — Nouveau viaduc de la Tay. L'outillage de la fondation des piles. — (14 novembre). Une nouvelle étoile dans la nébuleuse d'Andromède. — Nouvelle source de gutta-percha. — Le tir à la cible. — L'exposition d'Hell-Gate, près de New-York. — *La Bourgogne*, paquebot de la Compagnie transatlantique. — La vie au fond des mers. — NOUVELLE REVUE (15 octobre). Berthelot : Les essais pour rétablir les communications et la correspondance électrique par la Seine pendant le siège de Paris. — H. Monod : La loi de la vie. — Ceccaldi : L'isthme de Suez en 1860. — De Sainte-Marie : Le Montenegro. — Bibesco : L'orthodoxie et la catholicité en Orient. — F. Sarcey : *La Grèce*, par M. Fontane; *Le Chevrier*, par M. Fabre; *Le Lieutenant Bonnet*, par H. Malot. — (1er novembre). Mlle Smirnoff : Études et souvenirs. — Trélat : Ingénieurs et architectes. — Astruc : Léon XIII et M. Frère-Orban. — Ph. Audebrand : Léon Gozlan.

POLYBIBLION (octobre). F. Boissin : Romans, contes et nouvelles. — Les classiques latins du baccalauréat. — De Margerie : Publications de la commission du dixième recensement des États-Unis. — Comptes rendus d'ouvrages dans les sections de théologie, jurisprudence, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique : Nécrologie. — Institut. — Bibliothèque Colombine. — Bibliothèque d'Admont. — L'Hypogée Martyrium de Poitiers. — Linguistique agricole, etc. — Questions et réponses.

RÉVOLUTION FRANÇAISE (14 octobre). Jeanvrot : Les évêques constitutionnels de la Mayenne. — Baudon : Affaire Réveillon. — Duvand : L'insurrection et le siège de Lyon en 1793. — Lhuillier : Pierre Thuin, évêque constitutionnel de Seine-et-Marne. — Mathez : Pontarlier sous la Révolution. — REVUE D'ADMINISTRATION (octobre). Juillet Saint-Lager : Élections municipales. Jurisprudence du Conseil d'État. — Dejamme : Les Fabriques paroissiales. — P. Cottin : François Miron et l'administration municipale de Paris sous Henri IV, de 1604 à 1606. — REVUE ALSACIENNE (octobre). A. France : Les Guérin. — Delabrousse : Les Députés de l'Alsace à la Constituante (1789-1791). — Schmidt : L'Enseignement supérieur à Nancy. Faculté de droit. — Curiosa ; Jean du Schnöckeloch. — REVUE D'ANTHROPOLOGIE (octobre). A. Bloch : L'intelligence est-elle en rapport avec le volume du cerveau ? — E. Simon : Exposé chronologique des principales découvertes, d'après les anciens livres chinois. — Goldstein : Introduction à l'histoire anthropologique des Juifs. — Topinard : L'anthropométrie à l'exposition internationale d'hygiène. — De Nadaillac : Anthropologie de l'Amérique du Nord : les nations indiennes. — REVUE DE L'ART FRANÇAIS (octobre). Les artistes du duc d'Orléans, frère de Charles VI. — Le peintre bordelais Antoine Petit (xve siècle). — Jean de Reyn (1610-1678). — Pierre Sevin (1789). — Pompe funèbre de Louis XV. — Le Musée des portraits d'artistes. Épitaphes de peintres relevées dans les cimetières de Paris. — REVUE BRITANNIQUE (octobre). Le Thibet. — La Papauté et les puissances protestantes. — Chasse avec le guépard et quelques autres félins en Orient depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. — Le droit annamite et le Code civil français. — Exécution de criminels à Haï-Phong. — REVUE DES DEUX MONDES (15 octobre). E. Scherer : Melchior Grimm ; ses débuts à Leipzig et à Paris. — E. Daudet : Les Bourbons et la Russie pendant l'émigration. — Cucheval-Clarigny : Le général Grant. — Daireaux : La culture des céréales dans les pampas de la République argentine. — De Laveleye : La Serbie. — (1er novembre). G. Boissier : Enée en Sicile. — De Varigny : Emma, reine des îles Hawaï. — H. Cochin : La Vie de Shakespeare et le paradoxe baconien. — De Laveleye : La Bulgarie. — A. Laugel : Alexandre Farnèse, prince de Parme. — Valbert : La famille Buchholz et les études de mœurs berlinoises de M. J. Stinde. — Brunetière : L'éloquence de Fléchier. — REVUE FÉLIBRÉENNE (1er et 15 octobre). De Toulouse-Lautrec : Souvenirs du comté de Foix ; Montségur. — Mathieu : *Au castèn di Papo*. — Le félibrige en Allemagne. — REVUE GÉNÉRALE (15 octobre). A. Martineau : La politique allemande. — Georgey : Une Parisienne en Égypte, journal de voyage. — (1er novembre). Léo Claris : Le théâtre à la foire Saint-Laurent pendant la première moitié du xviiie siècle. — Giat : Notes sur les *Fleurs du Mal*. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (novembre). Antichan : Le Jardin des Hespérides. — Levasseur : L'Australie ; la Nouvelle-Galles du Sud. — Deschamps : La question coloniale en France au temps de Richelieu et de Mazarin. — Ruelle : *De Nicopolis à Olympie*, par M. Bikélas. — Martel : Nouvelle carte d'Italie au 100,000^e. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (5 octobre). Glock : La question de la loi dans la Vie de Jésus et la doctrine de Paul. — Müller : Manuel de l'antiquité classique. — Bengesco : Voltaire, bibliographie de ses œuvres. — Tamizey de Larroque : Lettres de Fénelon à la Quirinienne. — (12 octobre). Derenbourg et Spiro : Chrestomathie arabe. — Benoît et Lantoine : Lucrèce, V^e livre. — Geley : Fancan et la politique de Richelieu. — Desnoireterres : La comédie satirique au xviiie siècle. — Grandeur et décadence de la Colombine. — Lettres inédites d'un officier républicain sur Charette et autres Vendéens. — (19 octobre). Reinach : Histoire des Israélites. — Guyaz : Histoire des institutions municipales de Lyon avant 1780. — Caillemer : Lettres de divers savants à l'abbé Nicaise. — (26 octobre). La loi de Gortyne. — De Trinquelléon : Henri IV en Gascogne. — Dussieux : Lettres intimes de Henri IV. — Le rôle de Laclos en 1792. — Thirion : Des cités fondées par les Grecs en Chersonèse. — Thirion : Étude sur le protestantisme à Metz. — (2 novembre). La loi de Gortyne. — Paulin Paris : Études sur François Ier. — De Martel : Les historiens fantaisistes : M. Thiers. — Manuscrits de l'abbé Nicaise. — (9 novembre). Heisterbergk : Le *jus italicum*. — Lechler : L'époque apostolique et l'époque post-apostolique. — Ouvrages sur Gœthe. — Pajol : Les guerres sous Louis XV — Voltaire et le cardinal Quirini. — REVUE HISTORIQUE (novembre-décembre). Puaux : La responsabilité de la révocation de l'Édit de Nantes. — A. Sorel : La mission de Poterat à Vienne (1795-96). — Sejus : L'origine de Christophe Colomb. — Girard : Passerat et la *Satire Ménippée*. — REVUE LITTÉRAIRE (octobre). Louis Veuillot : Victor Hugo. — E. Tavernier : Histoire de la littérature moderne (Marc-Monnier). — Abbé V. Davin : Petit-Trianon (Gustave Desjardins). — P. Le Tallec : Métaphysique des causes (P. de Régnon, S. J.). — D. Berran : Voyage au Mexique (Jules Leclercq). — *** : Cours élémentaire de philosophie (R. P. Chabin, S. J.). — REVUE MODERNISTE (octobre). P. Guigou : La vertu, l'étoile. — Huysmans : L'Obsession. — L. Cladel : Mademoiselle Watteau. — Ch. Morice : La tête laurée. — J. Claretie. — De la condition des jeunes musiciens. — REVUE PHILOSOPHIQUE (novembre). Paulhan : Les phénomènes effectifs au point de vue de la psychologie générale. — V. Egger : Sur quelques illusions visuelles. — Héricourt : La graphologie. — Delbœuf : Une hallucination à l'état normal et conscient. — Les suggestions à date fixe. — Reinach : L'idée du bien et du juste ; remarques philologiques. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (17 octobre). Viguié : Le bicentenaire de la révocation de l'Édit de Nantes. — Bergaigne : Les découvertes récentes sur l'histoire ancienne du Cambodge. — A. Barine : Un critique espagnol : M. Menendez y Pelayo. — E. Courtois : Le mont Saint-Michel ; la fête du saint. — (24 octobre). D. Ordinaire : Impressions électorales ; le paysan. — E. Lavisse : La politique européenne dans les temps modernes. — Ch.-L. Livet : La rentrée des cours et tribunaux sous l'ancien régime. — (31 octobre). Vacherot : Fénelon à Cambrai. — Egger : Originalité du génie grec. — REVUE SCIENTIFIQUE (17 octobre). J. Bertillon : La taille en France. — Ch. Richet : Les muscles et la production de la chaleur. — Heckel et Chareyre : La classification des plantes et la théorie de l'évolution. — Dagincourt : Congrès géologique de Berlin. — (24 octobre). La conquête de Tonkin, le général Millot. — Héricourt : L'influence des milieux sur les microbes pathogènes. — Trouessart : Les vertébrés tertiaires de l'Amérique. — Martha : Le port de la barbe. — (31 octobre). Mac Intosh : Phosphorescence des animaux marins. — Teisserenc de Bort : Mouvements tourbillonnaires de l'atmosphère. — Pasteur : Méthode pour prévenir la rage. — Simonin : Travaux sous-marins de Hell-Gate à New-York. — (7 novembre). Gaudry : La paléontologie en Allemagne. — Pirogoff, ses mémoires. — Badoureau : Théorie du whist. — Sée : Les boissons et l'obésité. — Delbœuf : L'intelligence des animaux. — REVUE UNIVERSELLE INTERNATIONALE (octobre). A. Strindberg : Buts supérieurs. — A. Milkouski : Mon oraison funèbre. — Martin Greif : Néron.

SCIENCE ET NATURE (17 octobre). L'époque glaciaire et les anciens glaciers des Alpes. — Chauffages de trains par l'acétate de soude. — L'Éthiopie et le Choa. — Épuration des eaux urbaines. — Autographes de savants, commentés par M. de Marolles. — (24 octobre). Navigation aérienne. — La physionomie, étude expérimentale. — Le Temple du feu. — Papillons botanistes. — Autographes de savants. — (31 oc-

tobre). L'Éthiopie et le Choa. — Animaux venimeux et plantes toxiques des îles de la Sonde. — Manipulations de chimie. — Hygiène : Bordeaux et Bourgogne. — (7 novembre). Nouvel appareil à analyses. — Les voies asphaltées de Berlin. — Le poulpe. — L'art et les industries dans l'extrême Orient. — (14 novembre). Les nouveaux cadrans d'horloge. — L'industrie du tulle et son histoire. — L'enfant chez les peuples primitifs. — SPECTATEUR MILITAIRE (15 octobre). Brun : Les manœuvres d'automne en 1885. — De Corlay : Considérations militaires sur l'avenir de la tactique de l'infanterie. — Wolff : Souvenirs sur l'expédition du Mexique. — (1er novembre). Souvenirs militaires du général baron Hulot. — Les écrits inédits de Vauban.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

PUBLICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES ÉTRANGÈRES NOUVELLEMENT PARUES

Angleterre. — M. A. Thompson : *Bibliography of Protozoa, sponges, Cœlenterate and Worms.* — Londres, Cambridge Warehouse. In-8°.

Ward : *Men of the reign* — A bibliographical dictionary of eminent persons of British or colonial birth who have died during the reign of Queen Victoria. Londres, Trübner, 1,020 p. in-8°.

Burton : *The Book-hunter,* a new edition. Edimbourg et Londres, W. Blackwood. 427 p. in-8°.

J. Dredge : *Devon booksellers and printers of the 17th and 18th centuries,* reprinted from the Western Antiquary. Plymouth, W. H. Luke. 39 p. in-4°.

J. Jacobs : *The Jewish question* 1875-84. Bibliographical handlist. Londres, Trübner.

Allemagne. — *Die ältesten Frankfurter Drucke* (Beatus Murner, 1511-12). Francfort, Jos. Baer. 50 p. grand in-8°, avec 3 fac-similés.

Verzeichniss der Schriften aus der Zoologie, Anatomie und Physiologie, welche von der K. Akademie der Wissenschaften in Saint-Petersburg veröffentlicht wurden. Leipzig, Voss.

E. Kelchner : *Der Pergamentdruck der Agenda ecclesiæ Moguntinensis von 1480 der Stadtbibliothek zu Frankfurt a. M.* Francfort, chez J. Baer, in-8°.

Hettler : *Schillers Dramen;* bibliographie avec indication des différentes éditions des œuvres de Schiller. Berlin, Wellnitz, 57 p. in-8°.

Reifenkuge : *Die Bukowinaer Landesbibliothek und die Universitætsbibliotheken in Czernowitz.* Czernowitz, H. Pardini. 65 p.

J. Neuwirth : *Datierte Bilderhandschriften Oesterreichischer Klosterbibliotheken.* Vienne, C. Gerold.

Geschichte der K. bœhmischen Gesellschaft der Wissenschaften sammt einer Kritischen Uebersicht ihrer Publicationen (histoire de la Société royale des sciences de Prague). Prague, Calve ; 2e partie. In-8°.

Italie. — *Indices chronologici ad rerum italicarum scriptores quos Ludov. Ant. Muratorius collegit.* Scripserunt J. Calligaris, J. Filippi, C. Merkel. Operis moderamen sibi susceperunt C. Cipolla, Ant. Manno. Torino, Lœscher. 91 p. in-folio.

Pays-Bas. — *Catalogue de la bibliothèque wallonne déposée à Leyde,* 2e supplément, 1881-85. Leyde, van der Hoek frères. 1 v. in-8°.

Servais Dirks : Histoire littéraire et bibliographique des frères Mineurs de l'Observance de Saint-François en Belgique et dans les Pays-Bas. Gand, Vyt, 500 p. in-8°.

États-Unis. — *Index of Reference Lists and special bibliographics included in periodical and other publications of recent date,* compiled by W. Coolidge Lane. — Bibliographical contributions edited by Justin Winsor and published by the library of Harvard University, n° 20.

Cet index vient à la suite du catalogue publié par le Bulletin de la *Boston public library* en septembre 1883.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES

Allemagne. — Le *Centralblatt für Bibliothekswesen* de novembre contient un long article de M. W. Meyer sur les annonces de livres au xve siècle. — Dans le même numéro, M. Gabriel Meier publie une étude sur les meilleures dispositions à adopter pour l'élaboration des catalogues de manuscrits.

Angleterre. — *The Academy.*

17 octobre : Ormsby's Don Quixote.

24 octobre : Milton et Vondel, par Edmundson. — Mémoires d'Adam Black. — L'histoire romaine, par Ph. Mommsen, 5e volume.

31 octobre : Les Sermons de Mark Pattison. — Les Mémoires de Gréville.

Book Lore. Novembre.

Library Association of the United Kingdom, par Carl A. Thimm. — Literary landmarks of London. — Sham almanacks and prognostications. — Works of Thomas Taylor, the Platonist.

Le dernier article donne la nomenclature des ouvrages de Thomas Taylor, qui se trouvent actuellement dans la remarquable collection de M. Sandford de New-York.

Thomas Taylor, né à Londres en 1778 et mort en 1835, est l'auteur d'un grand nombre de traductions d'œuvres d'Aristote, d'Apulée, etc.

The Contemporary Review.

Octobre : *Heine before the Venus of Milo.*

Novembre : The general election in France, par Jules Simon.

The Fortnightly Review.

Novembre : The national Theatre, par A. Harris. — A Faust of the first century, par H. Sutherland Edwards.

The Gentleman's Magazine.

Novembre : Poets reptiles. — Some aspects of Emerson.

Dans le numéro d'octobre de *Macmillan's Magazine* se trouve un article de M. Pater sur Watteau, *the prince of Court Painters.* — Un autre article du même numéro est intitulé : Giordano Bruno a-t-il réellement été brûlé?

The National Review.

Novembre : Shakespeare as a dramatic model.

The Quarterly Review.

N° 322. — The revised version of the old Testament. — The predecessors of Shakespeare. — Taine on Jacobinism.

The Saturday Review.

17 octobre : Thackerays' miscellaneous essays. (The Works of William Makepeace Thackeray. Vol. XXV.)

Walford's Antiquarian.

Novembre : Waltham Cross. — Le théâtre du globe. — L'Angleterre en 1689. — Les mots et leur origine.

Italie. — *Nuova Antologia.*

16 octobre : La bellezza femminile e l'amore nell'antica lirica italiana, a proposito d'il tipo estetico della donna nel Medioevo di Rodolfo Renier.

Salvator Rosa nel personnagio di Formica. C. Donati : La regina Artemisia.

Archivio veneto. Tomo XXX.

Andrea Valentini : Di Pandolfo nassino, della sua Cronaca e di alcune lettere storiche in essa contenute. — B. Cecchetti : La vita dei veneziani nel 1300.

Atti dell' Academia di scienze morali e politiche di Napoli. Vol. XX. Manzoni e Cervantes.

L'auteur de cette étude, M. D'Ovidio, relève des analogies entre *Promessi Sposi et Don Quichotte.*

Corriere della Sera (Milan), n° 146.

F. D'Ovidio : Ha lasciato uno scuola il Manzoni?

Giornale storico della letteratura italiana. Fasc. 15.

C. Paoli : Documenti di ser Ciappelletto. — L. A. Ferrai : Lettere inedite di Vicenzo Monti. — F. Novati : Notizie biografiche di rimatori italiani dei secoli XIII e XIV.

Luzio Renier : Contributo alla Storia del malfrancese ne' costumi e nella letterature italiana del secolo XVI. — Carlo Pascal : Sulla vita e sulle opere del abate Galiani.

Rivista Storica italiana.

Fasc. 1°. — C. Gioda : Girolamo Morone ai tempi di Massimiliano Sforza. — V. Malamani : I costumi di Venezia nel secolo XVIII studiati nei poeti satirici.

Fasc. 2°. — G. Tamassia : Osculum interveniens contributo alla storia dei riti nuziali. — C. Calisse : Il governo dei Bisantini in Italia. — G. Rondoni : Della vera origine di Gregorio VII e della sua leggenda.

Fasc. 3°. — L. Gentile : Il conflitto di Giulo Cesare col Senato. — C. Canetta : La pace de Lodi (9 aprile 145,).

États-Unis. — *The Atlantic Monthly.*

Novembre : Principles of criticism, par E. R. Sill. — Ephraim Young : Thackeray as an art critic.

Lippincott's Magazine (Philadelphia).

Novembre : The Peabody museum of American archæology.

Depuis le mois d'octobre dernier le *Bookbuyer, a Summary of American and English literature,* qui se publie à New-York chez MM. Scribner, donne en guise de supplément le portrait gravé d'un des auteurs américains contemporains. Les deux numéros d'octobre et de novembre reproduisent les portraits de MM. Stoddard et Cable.

COMPTES RENDUS D'OUVRAGES FRANÇAIS

Allemagne. — *Deutsche Rundschau.*

Novembre : Une Mésalliance dans la maison de Brunswick, par le vicomte de Beaucaire.

Angleterre. — *London Society.*

Novembre : Une Française en Orient; la Perse, la Chaldée et la Susiane, par Mme Jeanne Dieulafoy. — Voyage d'une Parisienne dans l'Himalaya occidental, par Mme de Ujfalvy-Bourdon.

The Quarterly Review.

N° 322. M. Taine et le Jacobinisme.

The Saturday Review.

12 Septembre : Eugène Delacroix, par lui-même. J.-F. Millet, par Charles Yriarte. — Dictionnaire des émailleurs, par E. Molinier. — Eugène Müntz : Donatello. — En campagne, tableaux et dessins, par A. de Neuville. — Le chevalier d'Eon de Beaumont.

10 Octobre : Correspondance du maréchal Davout, prince d'Eckmühl, 1801-1815, par Ch. de Mazade.

17 Octobre : Lettres d'un soldat, correspondance inédite du colonel de Montagnac.

24 Octobre : Maître Lachaud, plaidoyers de Charles Lachaud. — Constantinople, Smyrne, Athènes, par Paul Eudel.

31 Octobre : Voyage aux Philippines et en Malaisie, par le docteur J. Montane. Le ministère Clémenceau, par Joseph Reinach.

17 Novembre : John de Witt, grand pensionary of Holland, par M. Antonin Lefèvre-Pontalis. Traduit par S.-E. et A. Stephenson. 2 volumes.

Temple-Bar.

Novembre : Madame Émile de Girardin. Victor Hugo.

Gazzetta letteraria artistica e scientifica.

31 Octobre : Jules Claretie, par Enrico Montecorboli.

Nuova antologia.

1er Novembre : Un devoir social et les logements d'ouviers, par Georges Picot.

Revue internationale (Florence).

10 Octobre : André Theuriet : Péché mortel. — J. Frank : Hors du monde. — Ed. Cadol : Hortense Maillot. — Marc-Monnier : Après le divorce. — Gust. Vinot : La Marquise de Rozel. — Marquis de Belleval : La Dame au loup. — B. de Rivière : Par couple. — Ch. Edmond : Le Trésor du Guèbre. — L. de Tinseau : L'Attelage de la marquise.

25 Octobre : Comte d'Haussonville : Ma jeunesse. — Madame C. Coignet : François Ier — Jules Simon : Thiers, Guizot, Rémusat.

10 Novembre : Victor Massé, par Henri Maréchal.

Rivista Storica italiana.

Fasc. 1°. — J. Bouquié; de la justice et de la discipline dans les armées de Rome et au moyen âge.

Fasc. 3°. — Ed. Bonnal : Chute d'une république. Venise.

G. Rothan : Souvenirs diplomatiques. L'Allemagne et l'Italie en 1870-71.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 octobre au 15 novembre 1885)

CONSTITUTIONNEL. Novembre : 2 et 3. *Les Œuvres et les Hommes*, par J. Barbey d'Aurevilly.

DÉBATS. Octobre : 18. De Pressensé : Récents ouvrages sur le protestantisme. 20-26 et novembre : 13-15. De Molinari : Au Canada. 24-28. G. Charmes : *Les Origines de la France contemporaine*, par M. Taine. 27. Bérard-Véragnac : *Smyrne et l'Asie Mineure au point de vue économique et commercial*, par M. Georgiadès. — Novembre : 2. F. Charmes : *Les Derniers jours du Consulat*, par Fauriel. 10. *Le Garde du corps*, par G. Duruy. — *Le Viol*, par M. Bergerat.

XIXe SIÈCLE. Octobre : 17-28 et novembre : 2. Ch. Joliet : Les Hommes et les choses du jour. 27 et novembre 9. *La Question du latin*, par Frary. 29. P. Ginisty : Le Roman turc. — Novembre : 3. Bibliothèques scolaires. 6. Jean-Paul Laurens. 12. Le Prytanée des gens de lettres.

DROIT. Octobre : 17. Eloq. historique de Thouset.

ÉCHO DE PARIS. Novembre : 2. E. Lepelletier : La Censure.

ÉVÉNEMENT. Novembre : 13. Bonaparte inédit.

FIGARO. Octobre : 17. Champsaur : Les Écrivains sacrilèges. Médire : La Poésie révolutionnaire en 1885. 29. Zola : *Germinal*. — Novembre : 7. La Censure. La Maison de G. Flaubert. Ch. Monselet : Lireux. Champsaur : Caliban (M. Bergerat). Cadoze : Les Fournisseurs de romans. 9. A. Dumas : Encore la Censure.

FRANÇAIS. Octobre : 16. *Le Garde du corps*, par G. Duruy. 21. Olivier de Magny, étude biographique et littéraire, par M. J. Favre. 23. Claude de France, duchesse de Lorraine, par M. de Magnienville. 24. M. Emery, par l'abbé Méric. 27. Les Félibres. 30. L'Europe et la Révolution française, par A. Sorel. — Novembre : 5. La Monnaie à propos d'un livre récent (*les Institutions monétaires de la France*). 6. Édouard Turquety. 9. *Les Mille et une nuits du théâtre*, par M. Vitu. 10. L'Organisation de l'armée anglaise dans l'Inde. 13. La Renaissance littéraire en Italie.

FRANCE. Octobre : 30. A propos de *Manon Lescaut* (édition Launette).

FRANCE LIBRE. Octobre : 23. Paul Bourget. 30. Émile Bergerat. — Novembre : 13. R. Frary : La Question du latin. 14. La Censure.

GAGNE-PETIT. Octobre : 15-28 et novembre 3. Louis XVIII à Mitau. 16. M. Jules Lacroix. 29. Ch. Bigot : *Germinal* et la Censure dramatique. — Novembre : 10. Ch. Bigot : Encore la Censure dramatique.

GAULOIS. Octobre : 30. Le Cas de M. Zola.

GAZETTE DE FRANCE. Octobre : 17. De Pontmartin : Le Roman russe en France ; Dostoievsky. 18-31 et novembre 5. Le Journalisme en Angleterre. 24. Domestiques et maîtres à propos d'une récente publication. 24. *Le Constitutionnel*. 24 et novembre 1. *Études sur Victor Hugo*, par Louis Veuillot. 30. La Société des gens de lettres. — Novembre : 4. A. Racot : Les Chroniques de M. Rochefort. 6. *Éléments d'histoire de la littérature française*, par M. Vapereau. 7. *L'Aventure de Mlle de Saint-Alais*, par Rabusson. 14. Lettres de Jules de Goncourt. 14. Racot : Les Discours à l'Académie française.

GAZETTE DES TRIBUNAUX. Octobre : 17. Rousselier : Thouret, avocat, publiciste, législateur et magistrat. 29. Thomas : Des procès de sorcellerie et de la suggestion hypnotique. — Novembre : 12. *Histoire des avocats au Parlement de Paris*, par Delachenal. 15. *Histoire de Charles VII*, par du Fresne de Beaucourt.

GIL BLAS. Octobre : 31. Santillane : Les Littérateurs. — Novembre : 11. La Question du latin.

JUSTICE. Octobre : 26. L'Eloquence et la politique de Guadet. 29. Les Australiens ; leurs origines et leurs caractères physiques. — Novembre : 2. Isnard.

LIBERTÉ. Novembre : 9. *Mon premier crime*, par G. Macé.

MATIN. Novembre : 6. Mirbeau : M. Zola.

MONITEUR. Octobre : 24. Bernadille : M. Émile Perrin.

PAIX. Novembre : 14. La Question du latin.

PARIS. Octobre : 22. *Petitau*, par F. Poitevin.

RADICAL. Novembre : 14. La Statue de Balzac.

RAPPEL. Octobre : 22. Les Livres de lecture. — Novembre : 2. *Manon Lescaut*, édition Launette.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Octobre : 23. Spuller : La Révocation de l'Édit de Nantes. Ph. Burty : Les Papiers du Japon. 24. L'Indo-Anglais. 25. Lettres d'un mélomane. 28. Le Droit d'aînesse en Angleterre. — Novembre : 1. Thomas : La Sorcellerie et la suggestion. 9. P. Burty : L'Œuvre de Rembrandt. 10. M. Pellet : Gracchus Babeuf et Marie-Antoinette 15. Les collections de M. de Marigny.

SIÈCLE. Octobre : 18. *Le Lieutenant Bonnet*, par H. Malot. 27. *Souvenirs de dix ans*, par Fidus. — Novembre. 6. *Les Derniers jours du Consulat*, par Fauviel.

SOLEIL. Octobre : 23. Cacophonie littéraire (*Petitau*, par F. Poitevin). — Novembre : 3. Lettres d'un soldat ; correspondance inédite du colonel de Montagnac.

TÉLÉGRAPHE. Octobre : 30. La Question *Germinal*. — Novembre : 7. *La Cité chinoise*, par M. Simon.

TEMPS. Octobre : 16. La Société des gens de lettres. 16, 19, 21 et novembre : 1. Général Tcheng-Ki-Tong : Le Théâtre du Chinois. 22. Général Tcheng-Ki-Tong : L'Esprit de Paris ou la Parisine. 23. P. Bousde : *Geneviève*, par M. de Pressensé. 24, 27, 28, 29 et novembre : 3. Loiseleur : Les Nouvelles Controverses sur Molière. — Novembre : 4. Mézières : *La Démocratie autoritaire aux États-Unis*, par A. Gigot. 6. P. Bousde : *Les Derniers jours du Consulat*, par Fauriel. 8-9. J. Simon : Éloge de M. Mignet. 11. Le Pillage

du palais d'Été, par d'Hérisson. 13-15. Ph. Davyl : Le journal de Ch. Gréville. 14. Stapfer : Une nouvelle édition de *Faust*.

UNIVERS. Octobre : 23, 26, et 31 novembre 10-13. A. Loth : Le Véritable auteur du chant de la *Marseillaise*.

VOLTAIRE. Octobre : 21. Lepardon de Carnac. — Novembre : 2. H. Magen : Le Crayon rouge (La Censure). 7. Le Théâtre et la démocratie. 10. *Le Prêtre de Némi*, par E. Renan. 14. La Question du latin.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois de novembre 1885

1. *Gazette de gynécologie.* Journal mensuel des maladies chirurgicales des femmes. In-8°, 16 p. Paris, imp. Micheis. Bureaux, 10, rue Rougemont. Abonnements : un an, 5 fr. Le numéro, 30 centimes.

Le Guide du lecteur. Gazette bibliographique paraissant le jeudi. Petit in-4°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Éloy. Bureaux, 19, avenue Trudaine. Abonnements : un an, 9 fr. Le numéro, 15 centimes.

Paris-Gymnastique-Tir. Organe et tribune des Sociétés patriotiques de marche, gymnastique et tir. Petit in-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Barthe. Bureaux, 7, rue Geoffroy-Marie. Abonnements : un an, 2 fr. 50. Mensuel. Le numéro, 20 centimes.

4. *Le Sport parisien.* Moniteur financier des courses. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Schlœber-Duseaux, 18, boulevard des Capucines. Paraît les dimanches et jeudis. Le numéro, 20 centimes.

7. *L'Affiche.* Programme officiel des théâtres. In-folio, 14 p. Paris, imp. Weill. Bureaux, rue Notre-Dame-des-Victoires, 38. Le numéro, 5 centimes.

9. *Le Courrier du Matin.* In-folio, 4 p. à 5 col. Paris, imp. Jamicaud. Bureaux, 12, boulevard Montmartre. Abonnements : un an; 18 fr. Le numéro, 5 centimes.

10. *Le Rideau.* Journal de théâtre. Petit in-4°, 8 p, fig. Bureaux, 16, rue des Vosges. Le numéro, 40 centimes.

11. *La Chambre des députés.* Journal hebdomadaire illustré. Petit in-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Lefebure. Bureaux, 31, quai des Grands-Augustins. Abonnements : un an, 6 francs. Le numéro, 10 centimes.

12. *Le Rabelais.* Journal quotidien, politique et littéraire. Grand in-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Gautier. Bureaux, 8, rue Hérold. Abonnements : 3 mois, 12 fr. 50; départements, 16 francs. Le numéro, Paris, 15 centimes; départements, 20 centimes.

15. *L'Assurance maritime.* Revue internationale du droit et de la législation en matière de transports. Petit in-4°, 16 p. à 2 col. Paris, imp. Marchem. Bureaux, 12, rue Joquelet. Abonnements : un an, 12 fr.; le numéro, 50 centimes.

L'Amer Picon. Journal hebdomadaire paraissant le jeudi. petit in-folio, 4 p. à 5 col. Paris, imp. Kugelmann. Bureaux, 19, rue des Fermiers. Abonnements : un an, Paris, 6 fr.; départements, 8 fr. Le numéro, 10 centimes.

17. *La Construction moderne.* Petit in-4°, 16 p. à 2 col. fig. Paris, imp. Levé. Bureaux, 8, place Boïeldieu. Abonnements : un an, Paris, 30 fr.; départements, 32 fr. Le numéro, 60 centimes.

18. *Tribune des XIe et XXe arrondissements.* Petit in-4°, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Billard. Bureaux, 261, rue Saint-Denis. Abonnements : un an, 4 fr.

24. *La Semaine ouvrière.* Bulletin du travail de l'ouvrière et de l'ouvrier parisiens. Petit in-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Éloy. Bureaux, 40, faubourg Montmartre. Abonnements : un an, 4 fr. Le numéro, 5 centimes.

26. *Paris-Breton, Paris-Normand, Paris-Picard, La Bretagne, la Normandie, le Picard à Paris, le Normand à Paris, le Breton à Paris.* Journaux hebdomadaires. In-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Éloy.

29. *Le Moniteur des œuvres catholiques.* In-8°, 16 p. Paris, imp. Levé. Abonnements : un an, 14 fr. Hebdomadaires.

31. *Moniteur de la pisciculture et de l'ostréiculture.* Revue technique hebdomadaire paraissant le samedi. In-4°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Roussel. Bureaux, 3, rue Vignon. Abonnements : France, un an, 15 fr.; 6 mois, 8 fr. Le numéro, 30 centimes.

Sans date. *La Vie financière.* Journal hebdomadaire paraissant le samedi. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Lapirot et Boullay. Bureaux, rue Alfred-Stevens. Abonnements : 2 fr. par an.

La Vérité. Journal de traités mensuels, dédié au retour de la saine doctrine selon les Écritures. In-12, 32 p. Paris, imp. Décembre. Bureaux, 3, rue Thiboumery. Le numéro, 15 centimes.

Le Livre

SIXIÈME ANNÉE

ANNUAIRE BIBLIOGRAPHIQUE DU LIVRE

SUPPLÉMENT A L'ANNÉE 1885

BIBLIOGRAPHIE BIBLIOGRAPHIQUE

§ I. — BIBLIOGRAPHIE DES PUBLICATIONS PARUES EN FRANCE, EN 1885, SUR LE LIVRE ET L'ART DU LIVRE.

Anciens catalogues des évêques des Églises de France, par Léopold Delisle. In-4, 71 p. Paris, Imprimerie nationale. (Extrait de l'*Histoire littéraire de la France*, t. XXIX.)

Anciens (Les) livres liturgiques dans les diocèses de Coutances et d'Avranches, par E.-A. Pigeon. In-8, 22 p. Coutances, imprimerie et librairie Salettes. (Extrait des *Mémoires de la Société académique du Cotentin.*)

Annuaire de la papeterie latine pour 1885. (6e année.) France et colonies, Alsace-Lorraine, Belgique, Suisse française, romande et italienne, etc. In-8°, XXII-384 p. avec dessins. Tours, imprimerie Rouillé-Ladevèze. Paris, librairie Larousse.

Annuaire de la Presse française (1885), sixième année, par E. Mermet. In-18 jésus, XCIX-1076 p. Paris, imprimerie Chaix; l'auteur, 10, rue Montholon.

Annuaire de la Société des Amis des Livres pour 1885. Pet. in-8°, 148 p., deux eaux-fortes. Paris, librairie Rouquette.

Archives de la ville de Honfleur, par Ch. Bréard; in-8°, LXIV-421 p.

Auteurs (Les) présumés du Grand Coutumier de Normandie, par E.-J. Tardif, docteur en droit, archiviste paléographe. In-8°, 56 p. Bar-le-Duc, imprimerie Coutant-Laguerre; Paris, librairie Larose et Forcel. (Extrait de la *Nouvelle Revue historique de droit français et étranger.*)

Bibliographie bourguignonne, ou catalogue méthodique d'ouvrages relatifs à la Bourgogne; sciences et arts, histoire, par Milsano, bibliothécaire adjoint. Grand in-8°, 649 p. à 2 col. (Tiré à 300 exemplaires. Publication de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon.)

Bibliographie chronologique de M. René Kerviler, ingénieur en chef des ponts et chaussées. In-8°, 31 p. Saint-Nazaire, imprimerie Girard.

Bibliographie complète des ouvrages sur la chasse et la vénerie français, anglais, allemands, italiens, espagnols, etc., avec l'indication de leur prix dans les principales ventes, leur valeur, et accompagnée de notes, par M. R. Souhart. In-8°, Paris, librairie Rouquette. (Tiré à 550 exemplaires, dont 500 sur papier vergé et 50 sur grand papier de Hollande.)

Bibliographie des dialectes dauphinois, par l'abbé Moutier. In-8°, 55 p.

Bibliographie hellénique ou description raisonnée des ouvrages publiés en grec aux XVe et XVIe siècles, par E. Legrand, répétiteur à l'École nationale des langues orientales. Deux vol. in-8°, t. Ier CCXXVII-328 p.; t. II, LXXVII-456 p. Paris, imprimerie Lahure; librairie Leroux. (Tiré à 325 exemplaires numérotés à la presse, dont 50 sur papier de Hollande et contenant les portraits en taille-douce de Janus Lascaris, Marc Musurus et Démétrius Chalcondyle.)

Bibliographie de la France. Étrennes pour l'année 1886. In-8°, 347 p., figures. Paris, imprimerie Pillet et Dumoulin. Paris, au Cercle de la Librairie.

Bibliographie ottomane, notice des livres turcs, arabes et persans imprimés à Constantinople durant la période 1299-1301 de l'hégire (1882-1884), par M. Cl. Huart. In-8°, 92 p. Paris, Imprimerie nationale; librairie Leroux. (Extrait du *Journal asiatique.*)

Bibliographie picarde, par le comte de Marsy. V. In-8°, 31 p. Amiens, imprimerie Delattre et Lenoël. (Extrait de *la Picardie*, revue historique et littéraire. Tiré à 60 exemplaires dont 25 sur papier teinté et 35 sur papier vélin.)

Bibliographie raisonnée et anecdotique des livres édités par Poulet-Malassis (1853-1862). In-8°, IX-74 p. Mamers, imprimerie Fleury et Daguin. Paris, librairie Rouquette. (Tiré à cent exemplaires numérotés. Titre rouge et noir. Papier vélin teinté.)

Bibliographie Saint-Nazairienne; troisième série des documents pour servir à l'histoire de Saint-Nazaire, recueillis et annotés par R. Kerviler, ingénieur en chef des ponts et chaussées. (Pet. in-12, VII-184 p. Saint-Nazaire, imprimerie Giraud.)

Bibliographie des traditions et de la littérature populaire de l'Auvergne et du Velay, par M. H. Gaidoz et P. Sébillot. In-8°, 35 p. Clermont-Ferrand, imprimerie Montlouis. (Extrait de la *Revue d'Auvergne*, t. II.)

Bibliomanie (La) en 1883, bibliographie rétrospective des ad-

judications les plus remarquables faites cette année et de la valeur primitive de ces ouvrages, par Philomneste junior. In-12, VII-95 p. Libourne, imprimerie Bouchon. Bordeaux, librairie Ve Moquet. — (Tiré à 350 exemplaires. Titre rouge et noir. Papier vergé.)

Bibliomanie (La) en 1884-1885, par Philomneste junior (G. Brunet). In-12. Bordeaux, lib. Ve Moquet. — (Papier vergé. Tiré à 350 exemplaires numérotés.)

Bibliotheca Mariana de la Compagnie de Jésus, par Carloo Sommervogel, Strasbourgeois, de la même Compagnie. In-8°, VIII-243 p. Rennes, imp. Leroy fils. Paris, librairie Picard.

Bibliothécaires (Les) d'Abbeville, par Ledieu, conservateur. In-8°, Paris, librairie Picard.

Bibliothèque (La) d'un académicien au XVIIe siècle. Inventaire et prisée des livres rares et des manuscrits de J. Ballesdens, suivis de son testament. In-4°, 23 p. Paris, Imprimerie nationale.

Bibliothèque d'un bibliophile, par H. Béraldi. (Dédié aux amis des livres.) In-12, 176 p. Lille, imp. Danel ; Paris, librairie Conquet. — (Tiré à 200 exemplaires numérotés sur papier de Hollande.)

Bibliothèque du Conservatoire national de musique et de déclamation. Catalogue bibliographique orné de huit gravures avec notices et reproductions musicales des principaux ouvrages de la réserve, par J.-B. Weckerlin, bibliothécaire. In-8°, XXX-518 p. Mesnil, imprimerie Didot ; Paris, librairie Didot.

Bibliothèque (La) de Mlle Gonin, par Tamizey de Larroque. In-8°, 37 p. Agen, imprimerie Ve Lamy. — (Extrait de la *Revue de l'Agenais*. Tiré à 60 exemplaires non mis dans le commerce.)

Bibliothèque (La) d'un maître échevin de Metz au commencement du XVIe siècle, inventaire annoté et publié par J. Favier. In-12, 21 p. Nancy, imprimerie Crépin-Leblond ; librairie Sidot frères. — (Tiré à 150 exemplaires. Papier vergé.)

Bibliothèque (La) nationale, ses bâtiments et ses constructions, par Léon Labrouste, architecte du gouvernement. In-8°, 94 p. Paris, imprimerie Lutier. — (N'a pas été mis dans le commerce.)

Brunet (Charles), auteur du *Manuel du Libraire*, et Gustave Brunet, bibliographe bordelais ; bio-bibliographie, par A. Laporte. In-8°, 16 p. Extrait de l'*Histoire littéraire du XIXe siècle*.

Canton d'Écouché ; essai de bibliographie cantonale, par MM. G. Le Vavasseur et le comte de Contades, membres de la Société historique et archéologique de l'Orne. Petit in-12, XXIX-49 p. Mamers, imprimerie Fleury et Daugier ; Paris, librairie Champion. — (Titre rouge et noir ; papier teinté. Bibliothèque ornaise.)

Catalogue alphabétique et par ordre de matières de la Bibliothèque de la Société d'agriculture, d'horticulture et d'acclimatation du Var, à Toulon, arrêté le 1er juin 1884. In-8°, 57 p. Toulon, imprimerie Isnard.

Catalogue analytique des manuscrits de la Bibliothèque d'Abbeville, précédé d'une notice historique, par A. Ledieu, conservateur. In-12, Paris, librairie Picard.

Catalogue et analyse des thèses françaises et latines admises par les Facultés des lettres, avec index et table alphabétique des docteurs, par M. Ath. Mourier, directeur honoraire au ministère de l'instruction publique, et M. F. Deltour, docteur ès lettres, inspecteur général de l'instruction publique. Année scolaire 1884-1885. In-8°, IV-32 p. Paris, imprimerie et librairie Delalain.

Catalogue au 31 décembre 1884 de la collection des inventaires et hospitalières, antérieures à 1790. In-8°, 17 p. Lille, imprimerie Danel ; Paris, librairie Champion.

Catalogue de la Bibliothèque du Dépôt de la Guerre, t. III, in-8°, II-598 p. Paris, Imprimerie nationale.

Catalogue de la Bibliothèque municipale de prêt gratuit à domicile de la mairie du 10e arrondissement (Ville de Paris). In-18 jésus, 139 p. Paris, imprimerie Masquin.

Catalogue de la Bibliothèque populaire des Amis de l'instruction d'Issy (Seine). In-8°, 38 p. Paris, imprimerie Décembre.

Catalogue des livres de la Bibliothèque municipale d'Armentières. In-8°, 133 p.

Catalogue de la Bibliothèque populaire de Bourg. In-8°, à 2 col. 61 p. Bourg, imprimerie Authier.

Catalogue de la Bibliothèque populaire de Pamiers. Supplément, 1885. Pet. in-8°, 24 p. Foix, imprimerie Ve Pamiès.

Catalogue de la Bibliothèque de la ville de Montpellier (dite du Musée Fabre), par L. Gaudin, docteur en droit, bibliothécaire. Histoire, deuxième partie. In-8°, VIII et p. 401 à 864. Montpellier, imprimerie Grollier et fils.

Catalogue de la Bibliothèque de la ville de Montpellier (dite du Musée Fabre), par L. Gaudin, docteur en droit, bibliothécaire. Histoire. Troisième partie. In-8°, VII et p. 65 à 1209. Montpellier, imprimerie Grollier et fils.

Catalogue de la Bibliothèque de la ville de Saint-Étienne, rédigé par J.-B. Galley, bibliothécaire. T. Ier. Manuscrits (legs Auguste Bernard). Imprimés, Livre I. Forez et provinces limitrophes. In-8°, XXXIIV-815 p. Saint-Étienne, imprimerie Ballay.

Catalogue de la Bibliothèque populaire des Amis de l'instruction du XIIe arrondissement. In-8°, 96 p. Paris, imprimerie Davy.

Catalogue de la Bibliothèque populaire de Fontainebleau. In-8°, 52 p. Fontainebleau, imprimerie Bourges. (Publié par la Société d'encouragement à l'instruction de Fontainebleau.)

Catalogue de la Bibliothèque populaire de la Ligue de l'Enseignement du sous-comité de Witry-lès-Reims. In-8°, 16 p. Reims, imprimerie Matot-Breine.

Catalogue de la Bibliothèque populaire de Villers-Cotterets (Aisne). In-8°, 36 p. Paris, imprimerie Guillot.

Catalogue de la Bibliothèque de la Société d'enseignement professionnel du Rhône. In-8°, 24 p. Lyon, imprimerie Plan.

Catalogue de la Bibliothèque de la Société de lecture de Besançon. In-8°, 119 p. Besançon, imprimerie Jacquin.

Catalogue méthodique de la Bibliothèque communale de Cherbourg, dressé par G. Amiot, bibliothécaire-archiviste. In-8°, XXXVI-716 p.

Catalogue des imprimés de la Bibliothèque d'Épernay. T. II. In-8°, 536 p.

Catalogue de la Bibliothèque de la Société de législation comparée, dressé par Ch. Daguin, avocat à la Cour d'appel de Paris. In-8°, XIV-139 p. Paris, imprimerie et librairie Pichon.

Catalogue d'une collection de thèses publiées dans les Pays-Bas, donnée à la Bibliothèque nationale par le service des échanges internationaux au ministère de l'instruction publique. T. II. Théologie, Philosophie, Sciences naturelles et Mathématiques, Médecine. In-8° à 2 col., 49 p. Bar-le-Duc, imprimerie Philipona et Cie, Paris, librairie Klincksieck.

Catalogue de dissertations et écrits académiques provenant des échanges avec les Universités étrangères et reçues par la Bibliothèque nationale en 1884. In-8°, 129 p. Bar-le-Duc, imprimerie Philipona. Paris, librairie Klincksieck.

Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France. Paris, Bibliothèque Mazarine. In-8°.

des départements, publié sous les auspices du ministère de l'instruction publique, T. VII. Toulouse, Nîmes. In-4°, LX-878 p. Paris, Imprimerie nationale. Papier vergé.

Catalogue général méthodique de livres d'étrennes français, classés par âges, avec traduction en allemand et en anglais des rubriques et termes français qui s'y trouvent employés. Paris, librairie Le Soudier.

Catalogue des incunables de la Bibliothèque d'Auch, précédé d'une notice historique, par P. Parfouru, archiviste du Gers. In-8°, 20 p. Auch, imprimerie Cocharaux frères. (Titre rouge et noir.)

Catalogue des livres de la Bibliothèque destinée à servir aux études sociales de l'OEuvre des Cercles catholiques d'ouvriers. In-8°, 13 p. Bar-le-Duc, imprimerie Philipona. Paris, au secrétariat de l'OEuvre.

Catalogue des livres composant la Bibliothèque de feu M. le baron James de Rothschild, rédigé par M. E. Picot. T. Ier. In-8°, portraits, fac-similés et photo-chromotypographie, XIX-674 p. Lille, imprimerie Danel. (Tiré à 400 exemplaires sur papier de Hollande.)

Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque Mazarine, par A. Molinier, bibliothécaire du palais de Fontainebleau. T. Ier. In-8°, XXVII-534 p. Paris, imprimerie et librairie Plon.

Catalogue mensuel de la librairie française avec une table par ordre alphabétique des noms d'auteurs. Année 1884.

Catalogue méthodique de la Bibliothèque communale de la ville d'Arras. Théologie. In-8° à 2 col., CXIV-28 p. Arras, imprimerie Sueur-Charruey et Delville.

Catalogue des ouvrages de la Bibliothèque populaire de Guéret. In-8°, 24 p. Guéret, imprimerie Amiault.

Catalogue des ouvrages renfermés dans la Bibliothèque du Conseil central d'hygiène et de salubrité du département du Nord. In-8°, 32 p. Lille, imprimerie Danel.

Catalogue-tarif à prix forts et nets pour 1886 des journaux, revues et publications périodiques parus à Paris jusqu'en novembre 1885 : contenant les titres complets par ordre alphabétique, les noms des rédacteurs, le format, la tomaison, la date d'origine, le mode de publication, le nombre de pages, planches ou feuilles de chaque numéro; son poids, le prix des numéros vendus séparément; la durée des abonnements, leurs échéances, leurs prix forts et nets pour Paris, les départements, l'Union postale et les autres pays; l'adresse des bureaux d'abonnement ainsi que d'autres renseignements pratiques; suivi d'une table systématique et du tarif postal pour la France et l'étranger. In-8°.

Causerie d'un ami des livres, I. Les éditions originales des romantiques. In-8°, 40 p. — Les prosateurs. In-8°, p. 41 à 79. — Les petits romantiques. In-8°, p. 80 à 112. Paris, librairie Rouveyre. Plaquettes tirées à petit nombre sur papier vergé de Hollande. 50 exemplaires sont imprimés sur papier de luxe; 10 sur papier du Japon; 10 sur papier de Chine; 30 sur papier vélin à la forme.

Champfleury. Le réalisme et ses procédés littéraires, étude bio-bibliographique, par A. Laporte. In-8°, 15 p.

Chartes, manuscrits, autographes, documents historiques sur la Bourgogne faisant partie d'une collection particulière. In-8°, 244 p. Paris, librairie Picard.

Chevigné; Coppée, étude bio-bibliographique, par A. Laporte. In-8°, 16 p.

Code-Manuel de la Presse, contenant le texte des lois du 29 juillet 1881 et du 4 août 1882; la doctrine, la jurisprudence, une table alphabétique et analytique, par A. Faivre, avocat, et Ed. Benoît-Lévy, avocat à la Cour d'appel de Paris; précédé d'une lettre préface par M. Ch. Floquet. Édition augmentée d'un appendice contenant les sommaires de toutes les décisions rendues en matière de presse depuis la promulgation de la loi de 1881. In-8° jésus, 383 p.

Collections (Les) de Bastard d'Estang à la Bibliothèque nationale. Catalogue analytique par Léopold Delisle, administrateur général de la Bibliothèque (chartes, sceaux, peintures et ornements des manuscrits, recueils divers). In-8°, XXII-338 p. Nogent-le-Rotrou, imprimerie Daupeley-Gouverneur.

Confidences à propos de ma bibliothèque, par J. Claretie. Grand in-8°, 16 p., gravures et portrait de l'auteur. Paris, imprimerie Quantin. (Tiré à 400 exemplaires sur papier vélin et 2 sur papier du Japon. Extrait du *Livre*.)

Donation faite à la Bibliothèque nationale, par la famille de Bastard d'Estang; par Léopold Delisle. In-8°, 4 p., Nogent-le-Rotrou, imprimerie Daupeley-Gouverneur. — (Extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. XLV.)

Dumas (Alexandre) et son œuvre; notes biographiques et bibliographiques, par Ch. Glinel, de la Société académique de Laon. Grand in-8°, XXIX-519 p. Laon, imprimerie Cortillot; Reims, librairie Michaud. — (Tiré à 325 exemplaires numérotés, dont 25 sur papier de Hollande et 300 sur vélin teinté.)

Enquêtes et documents relatifs à l'enseignement supérieur. XIX. État des études dans les Facultés des sciences et des lettres; bibliothèques universitaires, 1884-1885, premier semestre. In-8°, 171 p. Paris, Imprimerie nationale.

État des catalogues des bibliothèques publiques de France, par Ulysse Robert. In-8°, Lille, imprimerie Danel.

Étude sur les analogies linguistiques du roumain et du provençal, par F. Vidal, de la Bibliothèque Méjanes. In-8°, 29 p. — (Extrait des *Mémoires de l'académie d'Aix*.)

Étude biographique littéraire et bibliographique sur Olivier de la Marche, par H. Stein. In-8°, Paris, librairie Cerf.

Exposition collective du Cercle de la librairie à l'Exposition universelle de la Nouvelle-Orléans (1884-1885). In-8°, 184 p. Paris, imprimerie Pillet et Dumoulin. — (Publication du Cercle de la librairie.)

Facultés (Des) de travail assurées en Allemagne aux professeurs des Universités de province. In-8°, 7 p. Poitiers, imprimerie Marcireau. Contient des renseignements sur le service des bibliothèques en Allemagne.

Georges Hermonyme de Sparte, maître de grec à Paris et copiste de manuscrits, suivi d'une notice sur les collections de manuscrits de Jean et Guillaume Budé et de notes sur leur famille, par H. Omont. In-8°, 57 p. Nogent-le-Rotrou, imprimerie Daupeley-Gouverneur. — (Extrait du *Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris*.)

Grandeur et décadence de la Colombine, par Henri Harisse. In-8°.

Grands (Les) relieurs parisiens du XVIIIe siècle : Boyet, Padeloup, Derôme; documents nouveaux, par J. Guiffrey. In-8°, 15 p. Nogent-le-Rotrou, imprimerie Daupeley-Gouverneur. — (Extrait du *Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris*.)

Guide du libraire-antiquaire, vade-mecum à l'usage de ceux qui achètent ou vendent des livres, par J. de Beauchamps et Ed. Rouveyre. T. Ier, fasc. 10 et 11. Ce dernier fascicule comprend les titres, la préface et les tables du premier volume. Second volume, fasc. 1 et 2. In-8° à 2 col. Paris, imprimerie Unsinger; librairie Rouveyre. Chaque volume sera composé de 12 fascicules ou livraisons accompagnées chacun de 2 à 4 planches (spécimens de reliures anciennes et modernes, armoiries, ex-libris, fac-similés de titres d'ouvrages rares et précieux, spécimens des fers employés par les relieurs anciens ou modernes). Chaque livraison est

luxe de 100 exemplaires numérotés, dont 50 sur papier Seychall-Mill, 20 sur papier de Chine et 20 sur papier impérial du Japon.)

Histoire de l'imprimerie à Grenoble, par Maignen.

Histoire littéraire du XIXe siècle. Manuel critique et raisonné de livres rares, curieux et singuliers, d'éditions romantiques, d'ouvrages tirés à petit nombre, de réimpressions d'auteurs anciens, etc., depuis 1800 jusqu'à nos jours; avec l'indication du prix d'après les catalogues de ventes et de libraires. Supplément de Brunet, de Quérard, de Barbier, etc., par Ant. Laporte. In-8°, 316 p. T. II (BOY-CUB). Saint-Amand, imprimerie Destenay; Paris, librairie Laporte, 43, rue des Saints-Pères. (Ce traité bibliographique, qui formera environ 8 volumes, paraît par livraisons de 16 p. et se vend : la livraison, 1 fr. sur papier vélin teinté; 2 fr. sur vergé de Hollande teinté.)

Imprimerie (L') nationale, par A. Legrand. In-8°, 20 p. Paris, imprimerie Hennuyer. — (Extrait de la *Revue britannique.*)

Index bibliographique de la presse et de la librairie médicales. Supplément de la *Revue bibliogravhique universelle des sciences médicales,* dirigée et publiée par le Dr comte Meyners d'Estrey. T. Ier (Travaux de 1883). In-8°, 352 p. Bar-le-Duc, imprimerie Philipona.

Inventaire des archives de la Marine. Série B. Service général. T. Ier, fascicule 1. In-8°, XII et p. 1 à 194. Paris, imprimerie et librairie Baudouin.

Inventaire des archives de la ville de Romorantin, antérieures à 1790. Blois, imprimerie Moreau et Cie. In-4°, 138 p.

Inventaire des manuscrits de la Bibliothèque d'Orléans, fonds de Fleury, par Ch. Cuissard, professeur. In-8°, XXXV-274 p. Chartres, imprimerie Garnier; Orléans, librairie Herluison.

Inventaire sommaire des archives du département du Cher, antérieures à 1790, rédigé par MM. Boyer, archiviste, et Dauvois, archiviste adjoint.

Inventaire sommaire des archives départementales de Vaucluse, antérieures à 1790, rédigé par M. Duhamel, archiviste. Archives civiles, série B (Fin). Articles 1502-2696. T. II. In-4° à 2 col., 285 p. Avignon, imprimerie et librairie Séguin frères.

Inventaire sommaire des archives départementales de Vaucluse, antérieures à 1790, publié par M. Duhamel, archiviste. Archives civiles, séries C et D. Grand in-4° à 2 col., 153 p. Avignon, imprimerie et librairie Séguin.

Journaliste (Le) Lebois, par Henry Welschinger. In-8°, 20 p. Paris, imprimerie Quantin. — (Extrait du *Livre.*)

Kœnig et l'invention de la presse mécanique, par Th. Gœbel. Traduit de l'allemand avec l'autorisation et l'approbation de l'auteur, par P. Schmidt. Grand in-8°, XV-373 p., avec figures et portraits. Paris, imprimerie et librairie Schmidt. Titre rouge et noir.

Liste des dons faits à la Bibliothèque publique de la ville de Troyes, avec les noms des donateurs, par E. Socard, conservateur de la Bibliothèque. In-8°, 56 p. Troyes, imprimerie Dufour-Bouquet.

Liste des dons faits par des particuliers à la Bibliothèque publique de la ville de Verdun, pendant l'année 1884, précédée de la liste méthodique des ouvrages provenant de la bibliothèque de M. F.-T. Janin, par N. Frizon, conservateur de la Bibliothèque. In-8°, 24 p. Verdun, imprimerie Renvée Lallemant.

In-8°, 880 p. Contient des renseignements sur les livres les reliures et les ex-libris.

Livre (Le) de demain, par Albert de Rochas. In-8°, 298 p. et 7 planches hors texte. Blois, imprimerie Marchand. Ce volume renferme de nombreux spécimens d'impressions en couleur, sur papiers de différentes teintes, avec encadrements chromotypographiques variant à chaque page.

Livres (Les) à clef. Étude de bibliographie critique et analytique pour servir à l'histoire littéraire, par Fernand Drujon; premier fascicule A-HOM. In-8°, 240 p. à 2 col. Dijon, imprimerie Darantière; Paris, librairie Rouveyre. — (Tirage à 650 exemplaires numérotés dont 10 sur papier du Japon, numérotés de A à J; 10 exemplaires sur papier de Chine, numérotés de K à T; 30 exemplaires sur papier Whatman, numérotés de 1 à 30; 600 exemplaires sur papier vergé, numérotés de 1 à 600.

Livres (Les) d'heures du duc de Berry, par Léopold Delisle. In-8°, 59 p. Paris, imprimerie Quantin. — (Extrait de la *Gazette des beaux-arts.*)

Lois, instructions et règlements relatifs aux archives départementales, communales et hospitalières. In-8°, 215 p. Lille, imprimerie Danel; Paris, librairie Champion.

Maison (La) du Grand-Coq et le bureau d'adresses, berceau de notre premier journal, la Gazette du Mont-de-Piété, du Dispensaire et autres innocentes inventions de Théophraste Renaudot, conseiller, médecin ordinaire et historiographe de Louis XIII, par Eug. Hatin. In-18, 76 p. Paris, imprimerie Gauthier-Villars; librairie Champion.

Manuscrits de la Bibliothèque de l'Université, tirés des dépôts littéraires, par Émile Châtelain. In-16, 32 p. Paris, imprimerie Labouret.

Manuscrits (Les) de Diderot conservés en Russie; catalogue dressé par Maurice Tourneux. In-8°, 40 p. Paris, Imprimerie nationale, — (Extrait des *Archives des missions scientifiques et littéraires.*)

Manuscrits (Les) provençaux de la Méjanes, par F. Vidal, sous-bibliothécaire. In-8°, 16 p. Aix, imprimerie et librairie Makaire. — (Extrait de la *Revue sextienne.*)

Marques (Les) des libraires et imprimeurs du XVe au XVIIIe siècle, par P. Delalain. In-16, 12 p. Paris, imprimerie Pillet et Dumoulin. — (Extrait de la *Bibliographie de la France.*)

Mémoire sur l'École calligraphique de Tours au IXe siècle, par M. Léopold Delisle. In-4°, 32 p. et 5 planches. Paris, Imprimerie nationale. — (Extrait des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.*)

Miniature (Une) de manuscrit du XIIe siècle, par M. Ch. Bouchet. In-8°, 15 p. et chromolithographie. Vendôme, imprimerie Lemercier. — (Extrait du *Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois.*)

Note bibliographique sur une pièce de vers d'Alphonse de Remberviller, par G. de Braux. In-8°, 4 p. Nancy, imprimerie Crépin-Leblond. — (Extrait du *Journal de la Société d'archéologie lorraine.*)

Note sur un évangéliaire de Saint-Gall. In-8°, 8 p. Paris, librairie Champion.

Note sur l'origine de la typographie, par Danel. Lille, imprimerie Danel.

Notes sur un pontifical de Clément VI et sur un missel, dit de Clément VI conservé à la Bibliothèque de Clermont-Ferrand, par M. René Fage. In-8°, 18 p. Tulle, librairie Crauffon.

Notice historique sur la Bibliothèque d'Abbeville, depuis sa formation jusqu'à nos jours, par A. Ledieu, conservateur.

Notice sur un manuscrit de l'abbaye de Luxeuil, copié en 625, par M. Léopold Delisle. In-4°, 16 p. et 4 planches. Paris, Imprimerie nationale. — (Extrait des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale*, t. XXXI, 2e partie.)

Notice sur un manuscrit du XVIe siècle, par Dutilleux. In-8°, Versailles, imprimerie Aubert.

Notice sur le n° 3203 des manuscrits latins de la Bibliothèque nationale, par Hauréau. In-4°, 14 p. Paris, Imprimerie nationale. — (Extrait des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale.*)

Notice sur le numéro 17813 des manuscrits latins de la Bibliothèque nationale, par M. Hauréau. In-4°, 36 p. Paris, Imprimerie nationale. — (Extrait des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale.*)

Notice sur les ouvrages et sur la vie de Rigord, moine de Saint-Denis, par H. F. Delaborde. In-8°, 32 p. Nogent-le-Rotrou, imprimerie Daupeley-Gouverneur. — (Extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes.*)

Notice sur un recueil d'incunables de la Bibliothèque de Montpellier, par A. Germain, doyen de la Faculté des lettres. In-4°, 28 p.

Notice sur un recueil d'incunables de la Bibliothèque de la Faculté de médecine de Montpellier, par M. Germain, In-4°, 12 p. — (Extrait des *Mémoires de la Société archéologique de Montpellier.*)

Origine (L') de l'imprimerie à Paris d'après des documents inédits par J. Philippe, député de la Haute-Savoie, vice-président de la Société florimontane d'Annecy. Pet. in-4°, 230 p., 17 fac similés et reproductions de miniatures hors texte. — (Tiré à 500 exemplaires dont 250 sur vélin ; 175 sur vélin blanc, numérotés de 76 à 250 ; 55 sur papier de Hollande, numérotés de 21 à 75 ; 20 sur papier peau d'âne, numérotés de 1 à 20.)

Orléans. L'Université et la Typographie; exposition organisée par la Société archéologique et historique de l'Orléanais (mai-juin 1884). In 8°. Orléans, librairie Herluison.

Palæographical (The) Society fac-similes of manuscripts and inscription, edited by E. A. Bond and E. M. Thompson. London, 1873-1883, 3 vol. in-f°, par Léopold Delisle. In-8°, 17 p. Nogent-le-Rotrou, imprimerie Daupeley-Gouverneur. — (Extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes.*)

Papier (Le), étude sur sa composition ; analyses et essais, par A. Hoyer, professeur à l'école supérieure de Munich. Traduit de l'allemand avec l'autorisation de l'auteur. In-8°, VII-51 p. et 3 planches. Paris, imprimerie Symonds.

Paul Lacroix (Bibliophile Jacob) (1806-1884). Grand in-8°, 16 p. et 2 portraits. Paris, imprimerie Schmidt, librairie des Bibliophiles.

Plan, divisions et table d'une bibliographie vosgienne, par N. Haillaut, docteur en droit, membre de la Société d'archéologie lorraine. In-8°, 11 p. Nancy, imprimerie Crépin-Leblond. — (Extrait du *Journal de la Société d'archéologie.*)

Précis de l'histoire du droit français accompagné de notions de droit canonique et d'indications bibliographiques. In-8°. Paris, librairie Larose et Forcel.

Présent (Un) de Bossuet, par le comte de Longpérier-Grimoard. Grand in-8°, 8 p. avec 5 figures. Paris, imprimerie Quantin. — (Extrait du *Livre.*)

Propriété (De la) des œuvres littéraires et artistiques, par G. de Mellunville, avocat. In-8°, 72 p. Nogent-sur-Marne, imprimerie Lemaître.

Rapport annuel sur les archives départementales, communales et hospitalières du département de l'Isère, par M. Paul

Rapport à M. le ministre de l'instruction publique, sur la Bibliothèque de l'Arsenal, par M. Ed. Thierry, conservateur administrateur de la Bibliothèque de l'Arsenal. Avec un appendice comprenant un extrait du catalogue des journaux de la Bibliothèque, suivi des discours prononcés sur la tombe de MM. Ravaisson-Mollien et Paul Lacroix, conservateurs de la Bibliothèque de l'Arsenal. Lille, imprimerie Danel ; Paris, librairie Champion.

Rapport sur le projet de convention unique proposé par la conférence de Berne (septembre 1884), suivi du projet. In-8°, 16 p. Paris, imprimerie Pillet et Dumoulin. — (Publication du Syndicat des sociétés littéraires et artistiques pour la protection de la propriété intellectuelle à l'étranger.)

Recueil des chartes de l'abbaye de Cluny, formé par Aug. Bernard ; complété, revisé et publié par Alex. Bruel, sous-chef de section aux Archives nationales. T. III, (987-1027). In-4°, 828 p. Paris, Imprimerie nationale. (De la Collection des documents inédits sur l'Histoire de France.)

Sacramentaire (Le) d'Autun, par L. Delisle. In-f°, 13 p. Paris, librairie Lévy. — (Extrait de la *Gazette archéologique.*)

Souvenirs d'un vieux libraire, par L. Leriche. In-18, 272 p. et gravures. Paris, imprimerie Guillois, librairie Dentu.

Supercheries (Les) typographiques ; essai bibliographique, par G. Brunet. In-8°, 20 p. Bordeaux, imprimerie Gounouilhou. — (Extrait des *Actes de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux.*)

Table alphabétique et raisonnée de la *Gazette des Beaux-Arts* (noms, matières, gravures) du tome Ier au tome XXII, deuxième période, 1869-1880, par H. Jouin ; grand in-8° à deux colonnes, VIII-456 p. Poitiers, imprimerie Tolmer et Cie. Paris, à la *Gazette.*

Table analytique des dix premiers volumes de la *Romania*, 1872-1881, par Jules Gilliéron. In-8°.

Table décennale du *Bulletin de la société d'agriculture, industrie, sciences et arts du département de la Lozère*, 1870-1879. In-8°, 87 p. Mende, imprimerie Privat.

Table décennale alphabétique et analytique des matières contenues dans la 5e série (années 1874 à 1883 du *Répertoire administratif des Maires et Conseillers municipaux*), par M. A. Jaulier, avocat, docteur en droit. In-8° à 2 col. 143 p. Grenoble, imprimerie Dupont. Paris, librairie Pedone-Lauriel.

Table décennale des publications de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France (1874-1883), par E. Mareuse, secrétaire-adjoint de la société. In-8° à 2 col. VI-55 p. Nogent-le-Rotrou, imprimerie Daupeley-Gouverneur. Paris, librairie Champion. Papier vergé.

Table générale alphabétique et analytique du *Bulletin officiel de la Marine* : de 1681 à 1855 (édition refondue) ; de 1856 à 1882 (édition courante). In-8°, XXVI-1561 p. Paris, Imprimerie nationale.

Table générale des documents épigraphiques publiés par l'Académie d'Hippone, de 1865 à 1884, et des localités qui les ont fournis. In-8°, 28 p. Bône, imprimerie Thomas.

Table des noms d'auteurs et table analytique des matières des *Annales de chimie et de physique*, 1874 à 1883 (tomes I à XXX), dressée par MM. Gayon. In-8° à 2 col. 360 p. Corbeil, imprimerie Crété ; Paris, librairie Masson.

Tables (la première des noms d'auteurs et la seconde des matières) des thèses soutenues à la Faculté de médecine de Paris pendant l'année scolaire 1883-1884. In-4°, 37 p. Paris, imprimerie Davy.

Tables générales de 1861 à 1880 des *Annales de la Société entomologique de France*, rédigées par Ed. Lefèvre, président de la Société. In-8° à 2 col. Charleville, imprimerie

Tables générales des Mémoires et Bulletin de la Société de statistique, sciences, lettres et arts du département des Deux-Sèvres. Mémoires (1re et 2me séries 736), 1836. Bulletins (jusqu'à la fin de 1881), avec un aperçu sur les autres publications de la Société, par Léo Desaivre, vice-président. 2me série, t. XX, 1883. 2me partie. In-8°, 249 p. avec tableaux. Saint-Maixent, imprimerie Reversé; Niort, au siège de la société.

Tables de la statistique monumentale de la Charente, par M. l'abbé J.-H. Michon. In-8°, 28 p. Angoulême, imprimerie Roussaud.

Traduction (Une) complète des *Mille et une nuits*, par Ashbee. Grand in-8°, 8 p. Paris, impr. Quantin. (Extrait du *Livre*.)

Traité de l'administration des bibliothèques publiques, par G. Richou, conservateur de la Bibliothèque à la Cour de cassation. (Historique, organisation, législation.) In-8°, VIII-422 p. Paris, imprimerie et librairie P. Dupont.

Variétés historiques et biographiques (Auvergne et Velay), par M. P. Le Blanc. In-8°, 104 p. Le Puy, imprimerie Marchesson. Contient un article sur la papeterie de Prades.

Voltaire. Bibliographie de ses œuvres, par G. Bengesco. T. II, comprenant les mélanges ainsi que les ouvrages édités et annotés par Voltaire. In-8°, portrait de Beuchot. Tiré à 550 exemplaires dont 500 sur papier vélin et 50 sur papier de Hollande. Paris, librairie Didier.

§ II. — BIBLIOGRAPHIE DES ARTICLES PARUS EN 1885 DANS LES JOURNAUX ET RECUEILS PÉRIODIQUES FRANÇAIS, SUR LE LIVRE ET L'ART DU LIVRE.

Bibliographie de la France, journal de la librairie et de l'imprimerie. — Mars, 14 : collection de marques de libraires et imprimeurs français et étrangers des XVe, XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles. — 21, 28. Rapport présenté au nom de la commission de l'imagerie scolaire à M. le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, par M. Henry Havard. — Avril, 4 et mai, 9. La protection des cartes géographiques. — Août, 8. La première pierre de la Sorbonne. Syndicat de la propriété littéraire et artistique. — 29. Calligraphes et copistes. — Novembre, 21. Germond de Lavigne : La Convention du 29 mars 1885 entre la France et les Pays-Bas. — Décembre, 17. Alkan, Particularités concernant un volume sorti des presses de J. Didot.

Bibliophile du Dauphiné, n° 5 : Note bibliographique sur Étienne Deluan.

Bibliothèque de l'École des chartes. Livraisons 1 et 2. Omont : Catalogue des manuscrits grecs de Guillaume Pélicier. — Omont : Addition au supplément grec de la Bibliothèque nationale. — Livraison 3, Vaesen : Catalogue du fonds Bourée à la Bibliothèque nationale. — Livraisons 4 et 5; de Grandmaison : Fragments de chartes du Xe siècle. — Havet : La date d'un manuscrit de Luxeuil. — Prou : Note sur un manuscrit de la vie de sainte Alpais.

Bulletin de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Avril, mai, juin. Havet : Les manuscrits de Nonius Marcellus. — Inventaire des Archives de la Marine.

Bulletin du bibliophile. Mars, avril : Documents pour servir à l'histoire de la bibliophilie. — D'Allauch : Les livres qui ne se vendent pas.

Bulletin des bibliothèques et des archives. N° 4. Rapport relatif à la Bibliothèque nationale. Circulaire aux préfets pour la confection d'un catalogue des manuscrits.

Bulletin de la Corrèze. Janvier-mars. R. Fage : Notes sur un pontifical de Clément VI et sur un missel dit de Clément VI, conservé à la bibliothèque de Clermont. — Leroux : Documents et chartes des archives départementales et hospitalières de Limoges.

Bulletin critique. Juillet. Berger : Le Psautier de Metz. — Battifol : Les manuscrits de Bérat. — Octobre. Ingold : Bibliotheca mariana, de la Compagnie de Jésus, par Sommervogel.

Bulletin de la Faculté des lettres de Caen. Juillet. Plessis : Horace, état actuel de la critique, manuscrits, scoliastes.

Bulletin de la Librairie et de l'Imprimerie. Janvier, 3. La Chambre des imprimeurs et l'industrie nationale. — 17. Pierre et zinc. — 31. Impressions sur fer-blanc. — Février, 14. Étiquettes et placards. — 21. Nouveau procédé d'impression photographique. — 28. Machine à retiration. — Mars, 7. Machine rotative à papier sans fin. — 21, et avril 11. Invention de l'Imprimerie; documents inédits. — Avril 11. Les Éditeurs. — 25. Les bibliothèques dans l'antiquité. — Mai, 9. Machine rotative. — 16. L'impôt sur le papier. — Composition typographique à l'aide de polytypes. — 23. Propagation de l'art typographique. — 30. Les machines typographiques. — Le papyrus aux XVIIIe et IXe siècles. — Juin, 6. Calligraphes et copistes. — 27. La phototypie et la photolithographie en encres de couleurs. — Juillet, 4. La xylographie aux États-Unis. — 11. La responsabilité de l'imprimeur. — Août, 1 et 8. L'imprimerie de l'Université d'Oxford. — 8. Fixation des clichés. — 15. Le papier au Tonkin. — 22. La typographie parisienne. — 29. Les imprimeurs brevetés. — L'encrage cylindrique. — Septembre, 5. La chromolithographie dans l'industrie. — 12. Statistique des journaux. — 19. La lithographie sur zinc. — 26 et octobre, 10, 31. Congrès typographique. — Octobre. 10. La presse en Chine. — 17, 24, 31. La reliure dans les siècles passés. — Des industries dont le papier est la base. — 24. Les bouquinistes. — Décembre 12. La lithographie en Espagne. — 19. Les publications en couleurs.

Bulletin monumental. Mars, avril. Durand : Bibliographie forezienne sommaire.

Bulletin de la Société générale d'éducation et d'enseignement. Juillet : Gibon : L'imagerie scolaire. — Septembre; Rémont : Les livres d'instruction morale pour l'enseignement primaire.

Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris. Mars-avril. Manuscrit grec de l'évangile de saint Jean conservé à Paris. — Juillet-août; notice sur les collections de Jean et Guillaume Budé. — Septembre-octobre; Note sur un manuscrit inconnu de Dubuisson-Aubenay. — Plaquettes parisiennes du XVIe siècle.

Constitutionnel. Mars, 19. Bibliothèque du baron de Rothschild.

Controverse et Contemporain. Décembre : Les livres sacrés ou canoniques de la Chine.

Cosmos. Octobre, 10. Papier d'amiante.

Eugène Delacroix. — 27. Dons faits en 1884 au musée céramique et à la Bibliothèque de Sèvres.

Curieux. Octobre. La Bibliothèque nationale.

Débats. Mai, 16. Darmesteter : Bibliographie de l'empire byzantin.

Décade. Octobre, 1. Le papier de bois.

Dix-Neuvième Siècle. Janvier, 14, 15. La liberté d'écrire. — Juin, 15. Landrin : Bouquins et chimie. — Novembre, 3. Bibliothèques scolaires.

Événement. Février, 19. Fouquier ; Les Victimes du livre. — Décembre, 6. Siraudin et sa bibliothèque.

Figaro. Janvier, 24. Méry bibliothécaire. — Avril, 23. La Bibliothèque nationale. — Juin, 23. Bibliothèques. — Novembre, 7, 9. La censure. — Décembre, 9. La bibliothèque du général Hugo

Français. Mai, 10. A la Bibliothèque. — 16 Cosquin : Léon XIII et les Archives du Vatican. — 17. La bibliothèque d'Antoine de Latour. — 29 et juin, 6 et 9. La Censure.

France libre. Novembre, 14. La Censure.

Gagne-Petit. Novembre, 10. La Censure

Gaulois. Février, 2 La salle de lecture de la Bibliothèque nationale.

Gazette anecdotique. Février, 28. Le catalogue Monselet. — Septembre, 15 et 20. Collection d'autographes Crémieux. — Novembre, 15. La Censure.

Gazette des Beaux-Arts. Juin et Décembre. Bibliographie des ouvrages publiés en France et à l'étranger sur les beaux-arts et la curiosité en France en 1885. — Octobre et novembre. Duc de Rivoli : Un livre à figures vénitien du XVe siècle — Novembre. Lecoy de la Marche : L'art d'enluminer; manuel technique du XIVe siècle.

Gazette de France. Avril, 18. La Bibliothèque janséniste. — Mai, 14 La bibliothèque de M. de Latour.

Gutenberg-Journal. Janvier, 7. La Chambre des imprimeurs et l'Imprimerie nationale. — 28. Le travail des femmes dans les imprimeries. — Février, 4. Lutte contre les imprimeurs étrangers. — Acquisitions de la bibliothèque du Cercle de la librairie. — 11. Journal illustré par la photographie. — 18. Les éditeurs. — Mars, 4. Les imprimeurs pornographes. — La bibliothèque du British Museum. — 18. Le Cercle de la librairie. — Avril, 1. La Chromotypographie. — Les marques de libraires et imprimeurs. — 8 Le papier. — Les typographes d'aujourd'hui et ceux de jadis. — Notes inédites sur Gutenberg. — 29. L'imprimerie en Égypte. — Bibliothèques municipales. — Mai, 6 Les Bibliothèques d'Italie. — 20. L'impôt sur le papier. — 27. Origine de l'imprimerie à Paris — Les Polytypes. — Les œuvres d'Étienne Dolet. — Juin, 10. L'impôt sur le papier. — 24. Un comité consultatif à la Bibliothèque nationale. — Origines de de la zincographie. — Juillet, 22. L'impôt sur le papier. — Aout, 5. — La Composition polytypique. — 19. Calligraphes et Copistes. — La liberté d'écrire et d'imprimer. — Septembre, 2. Brevets d'imprimeurs. — La presse de l'avenir. — 9. Une statue à Ulrich Gering. — 16. Chromolithographie dans l'industrie. — 23. La Papeterie d'Essonnes. — Restauration de vieilles éditions. — 30. L'industrie du papier. — Octobre, 12 et 28. Les Marchands de livres. — Novembre, 18. F. Kœnig et l'invention de la presse mécanique. — 25. Les imprimeries pour aveugles. — Décembre, 9. Les imprimeries clandestines en Russie.

Imprimerie (L'). Janvier, 15. L'Imprimerie nationale. — L'impôt sur le papier. — 31, et février, 15. L'impôt sur le papier. — 31. La gravure en relief à l'eau-forte sur pierre. — Février, 15. La machine pour la stéréotypie. — teurs. — Avril, 30, mai, 15 juin, 15 et 31, juillet, 15, août, septembre, 15 et 30. Gravure sur pierre. — Mai, 15, et 31. Boussemaer : Transmissions par cordes dans les imprimeries. — Mai, 31. Opinion des Allemands sur la lithographie française. — Juin, 15 et 30, juillet, 15 et 31. Production des clichés phototypographiques en zinc. — Juin, 30. La vie d'une machine. — Juillet, 15, 31. Un journal monstre. — 31. L'impôt sur le papier. — Août, 15. Clichés d'après un report lithographique. — Septembre, 15. Phototypographie. — Octobre, 15, novembre, 30. Les brevets d'imprimeurs. — Septembre, 30. Le bon à tirer. — Octobre, 15. Ornements typographiques. — 31, et novembre, 15, 30; décembre, 15, 31. La zincographie appliquée à la lithographie. — Novembre, 15. Séchage des imprimés. — 30. Vernissage des impressions typographiques et lithographiques. — Décembre, 15. Comment se font les galvanos. — Satinage. — Remarques sur les mots étrangers non francisés que l'on doit mettre en italique.

Intermédiaire des chercheurs et curieux [1].

Intransigeant, janvier, 15. La Bibliothèque du British Museum.

Journal asiatique. Février, avril, mai, juin. Ch. Huart : Bibliographie ottomane.

Journal officiel. Janvier, 24. Texte de la convention franco-italienne pour la protection de la propriété littéraire et artistique. — Avril, 21. Décret réglementaire relatif à la convention franco-italienne. — Février, 12. Bibliothèques municipales de Paris. — Mars, 16. L'imagerie scolaire. — Août, 5. Rapport sur les archives de la marine. — Juin, 19. La Bibliothèque nationale ; rapport au Président de la République. — Août, 12. Déclaration échangée entre la France et les Pays-Bas au sujet de la garantie des œuvres d'esprit et d'art. — Décembre, 11. Rapport adressé au Président du Conseil des ministres par le directeur de l'Imprimerie nationale sur les opérations de l'exercice 1884.

Journal des savants. Janvier, mars. Ch. Lévêque : les manuscrits de Léonard de Vinci. — Mars, avril, mai, juillet, Hauréau : les manuscrits du Mont-Cassin.

Justice. Juin, 7. La bibliothèque de Ch. Colomb.

Liberté. Mars, 30. La Bibliothèque nationale.

Magasin pittoresque. Janvier, 31. Des filigranes du papier.

Nouvelle revue historique du droit. Mars, avril. Omont: catalogue de la bibliothèque de Cujas.

Polybiblion. Janvier. Manuscrits visigothiques. — Les fêtes de l'imprimerie et leur bibliographie. — Février. L'Imprimerie. — Bibliographie d'Olivier de la Marche. — Mars. Manuscrits du Père Dan. — Codex : manuscrit de l'abbaye de Gorze. — Mai. Manuscrit égaré du Vatican. Bibliothèques pédagogiques. Livres à l'index. — Juin. Estampillage des livres. — Société des Q. P. Index. — Juillet. Société bibliographique. — Bio-bibliographie bretonne. — Août. Bibliographie des traditions populaires. — Un livre de prix à Rouen au XVIIe siècle. — Manuscrits grecs de Belgique. — Septembre. La bibliothèque Wallon de Leyde. — Octobre. La bibliothèque Colombine. — Manuscrits spéciaux conservés dans les dépôts d'archives des départements — Bibliothèque de l'abbaye d'Admont. Bibliographie. — Novembre. Livres à l'index. — Décembre. Le British Museum et ses salles d'estampes.

Rappel. Octobre, 22. Livres de lecture.

1. Ce n'est que pour mémoire que nous mentionnons ici ce recueil; il contient dans chacune de ses livraisons nombre de renseignements

République française. Mars, 13. Le prêt des livres. — Mars, 28. Manuscrits de Mirabeau. — Juin, 2. Le prix et les origines des livres chinois. — Octobre, 3. Ph. B. : les papiers du Japon.

Révolution française. Janvier. La bibliothèque révolutionnaire du comte de Nadaillac. — Mars. Les manuscrits de Mirabeau.

Revue de l'Agenais. Mai, juin. Tamizey de Larroque : la bibliothèque de Mlle Gouin. — Andrieu : Histoire de l'imprimerie de l'Agenais depuis l'origine jusqu'à nos jours.

Revue alsacienne. Février. Kablé : la Presse d'Alsace-Lorraine sous le régime dictatorial.

Revue d'Auvergne. Janvier, février. Gaidoz et Sébillot : bibliographie des traditions et de la littérature populaire de l'Auvergne et du Velay.

Revue britannique. Août. L'Imprimerie nationale.

Revue catholique des institutions et du droit. Avril. Pappafava : Lois positives de la propriété littéraire.

Revue de Champagne et de Brie. Mai, juin. Hérelle : Fonds des archives de la Marine.

Revue celtique. Mai. Berger : De quatre manuscrits des évangiles conservés à Dublin.

Revue critique d'histoire et de littérature. Janvier, 26. E. Picot : Les livres liturgiques du diocèse d'Autun. — Février, 9. T. de Larroque : Incunables d'Auch. — Mars, 2. Darmesteter : le Psautier de Metz. — Avril, 20. Le plus ancien manuscrit de l'*École romantique* de Heine. — Mai, 18. Grandeur et décadence de la Colombine. — Juin, 8. Encore la Colombine. T. de Larroque : Catalogue des livres de M. de Rothschild. — Août, 3. Le livre chez les anciens. — Octobre, 5. Tourneux : Bibliographie de Voltaire. — Novembre, 2. Manuscrits de l'abbé Nicaise. — 16. P. L. Courier et la tache d'encre du manuscrit de Longus.

Revue de l'enseignement secondaire et supérieur. Janvier, 1, 15. Ch. Henry : Le manuscrit de Léonard de Vinci.

Revue de Gascogne. Avril. L. Couture : Sur la bibliographie de Barbotan.

Revue générale. Janvier, 15 et mars, 1. Piedagnel : un ami des livres, M. Ximenès Doudan.

Revue de géographie. Mars, avril. Marcel : Bibliographie de la Nouvelle France.

Revue indépendante. Février. P. Bonnetain : Les éditeurs. — Ch. Henry : Le livre de l'avenir ; justification ; polychromie ; caractères.

Revue des langues romanes. Janvier. Chabanneau : Manuscrits provençaux perdus.

Revue de linguistique. Juillet. Vinson : Le premier livre souletin. Gaidoz et Sébillot : Bibliographie des traditions et de la littérature populaire ou orale des Francs d'outre-mer.

Revue littéraire. Janvier. Battandier : Un précieux manuscrit. — Février. La bibliothèque du Saint-Siège.

Revue lyonnaise. Mai. Niepce. Les manuscrits du trésor de la cathédrale de Lyon avant 1789. — Juin. H. Beaune : Palliot, imprimeur-historiographe.

Revue du monde catholique. Mai, 1. Lasserre : Les manuscrits de Bossuet.

Revue politique et littéraire. Août, 22. La collection d'autographie Crémieux. — Septembre, 19. Lemaître : Livres de classe.

Revue des questions historiques. Janvier, avril. De l'Epinois : La bibliothèque du Vatican.

Revue de la Révolution. Juillet, août. De la Sicotière : Biographie bibliographique, Ch. Vatel.

Revue des sciences ecclésiastiques. Mai. Les livres pénitentiaux.

Revue scientifique. Janvier, 17. Février, 7. Berthelot : Les manuscrits alchimistes grecs.

Revue universelle internationale. Avril, 1. James : La propriété littéraire aux États-Unis.

Romania. Janvier. Morel-Fatio : Manuscrits de la bibliothèque d'Ossuna. — Avril. Meyer : Inventaire des livres de Henri II, roi de Navarre. — Thomas : Notice sur deux manuscrits de la *Spagna*.

Science et nature. Octobre, 3, 24. Autographes de savants.

Siècle. Mai, 6. Les almanachs de la Révolution. — Août, 29 et septembre, 19. Bibliothèques et gens de lettres.

Télégraphe. Janvier, 6. Les livres scolaires.

Temps. Janvier, 8. La bibliothèque du British Museum. — Mars, 18. Manuscrits de Mirabeau. Juin, 6. La bibliothèque du fils de Christophe Colomb au pillage.

Typologie-Tucker. Janvier, février. Béranger typographe et poète. — L'imprimerie moderne. — Février, juin, août, octobre et décembre : dictionnaire typo-lithographique. — Mars : Lettres d'un bibliographe. — Avril, mai. Alkan : Un fondeur de caractères, membre de l'Institut ; M. Laboulaye. — Juin. Trop de zinc. — Août, septembre. Invention de la presse mécanique. — Septembre. La bibliothèque du pauvre. — Octobre. Les marchands de livres. — Novembre : La lithographie et l'école Sanier. — Décembre : La sénélotypie.

Voltaire. Avril, 27. La Bibliothèque nationale.

---

§ III. — BIBLIOGRAPHIE DES JOURNAUX ET REVUES TRAITANT DU LIVRE ET DE L'ART DU LIVRE.

Album lithographique. Paraissant par livraisons trimestrielles. Un an, 8 fr. La livraison, 2 fr. 50. Paris, aux bureaux du journal l'*Imprimerie*.

Amateur (L') d'autographes. Revue rétrospective et contemporaine. Mensuel. Abonnements : France, un an, 19 fr. ; 6 mois, 6 fr. Le numéro, 1 fr.

Ami (L') des livres. Bi-mensuel. Abonnements, 3 fr. par an. Bureaux, 76, rue des Saints-Pères.

Annales de la propriété industrielle, artistique et littéraire ; et étrangères. Mensuel. Abonnements : un an, Paris, 10 fr. ; étranger, 12 fr. Le n°, 1 fr. 25.

Bibliographe (Le). Nouvelle revue des livres et journaux, paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. Bureaux, 66, rue du Rocher. Abonnements : France et Algérie, 6 fr. ; Union postale, 7 fr. Le numéro, 20 cent. Les abonnements partent du 1er de chaque mois. (Paraît depuis le 1er novembre.)

ligion, de philosophie, d'histoire, de littérature, d'éducation, destinée à toutes les personnes qui aiment à bien connaître les livres qui paraissent, soit pour les lire elles-mêmes, soit pour en permettre, en conseiller ou en défendre la lecture. Paraît le 25 de chaque mois. Abonnements: France, un an, 15 fr.; Union, 18 fr.; États-Unis, 20 fr. Librairie Bray et Retaux.

Bibliographie de la France. Journal général de la librairie et de l'imprimerie. Paraît le samedi. Abonnements : France, un an, 20 fr.; 6 mois, 11 fr.; Union, un an, 24 fr.; 6 mois, 13 fr.; étranger, un an, 28 fr.; 6 mois, 15 fr. Le numéro, 50 cent. Bureaux, 27, rue Grégoire-de-Tours.

Bibliophile du bas Languedoc (Le), recueil mensuel. Huitième année. Clermont-L'Hérault, librairie Léotard.

Bibliophile du Dauphiné (Le). Revue des livres anciens et modernes, rares, neufs et d'occasion sur le Dauphiné (Folklore du Dauphiné), paraissant tous les trois mois. Grenoble, librairie Drevet. Abonnements: un an, sur papier ordinaire, 1 fr.; sur papier de Hollande, 2 fr.

Bibliophilie ancienne et moderne (La) française et étrangère. Publication bi-mensuelle distribuée gratuitement à 3,000 exemplaires par numéro. Envoi de tous les numéros, 2 fr. par an. Vᵉ Labitte, propriétaire-éditeur, 4, rue de Lille.

Bulletin bibliographique de la librairie française et des arts et industries qui s'y rattachent. Bi-mensuel. Abonnements: un an, 5 fr. Bureaux, 9, cité d'Hauteville.

Bulletin des bibliothèques et des archives, publié sous les auspices du ministère de l'instruction publique. Abonnement annuel, 18 fr. (Cette publication forme la nouvelle série du *Cabinet historique*. Elle paraît par livraisons, sans date précise, et comprend un nombre non déterminé de livraisons.)

Bulletin mensuel de bibliographie, publié par la librairie Ernest Leroux.

Bulletin du bibliophile et du bibliothécaire. Mensuel. Abonnements: Paris, un an, 12 fr.; départements, 14 fr.; Union, 16 fr. Bureaux, 52, rue de l'Arbre-Sec.

Bulletin de l'imprimerie. Abonnements : France, un an, 5 fr.; Union, 8 fr. Le numéro, 50 cent. Bureaux, 2, rue Mignon.

Bulletin critique de littérature, d'histoire et de théologie. Bi-mensuel. Abonnements, un an, 8 fr. Bureaux, 41, rue du Bac.

Bulletin général de la papeterie et des industries qui s'y rattachent. Bureaux, 38, rue Bleue. Abonnements : 5 fr. par an.

Bulletin mensuel de la librairie française, publié par Reinwald. Un an, 2 fr. 50.

Bulletin mensuel des publications étrangères reçues par le département des imprimés de la Bibliothèque nationale. Abonnements : France, un an, 5 fr.; Union, 6 fr. Bureaux, 11, rue de Lille.

Bulletin mensuel des récentes publications françaises, avec un appendice contenant l'indication des cartes géographiques et des livres anciens nouvellement entrés au Dépôt des imprimés.

Bulletin de la Société Franklin (Voy. *Journal des bibliothèques populaires.*)

Catalogue mensuel de la librairie française. Paris, lib. Nilson.

Chronique de l'imprimerie. Gazette cosmopolite de la typographie et de la lithographie; publication mensuelle rédigée par des praticiens. Abonnements, un an, 5 fr.; le numéro, 75 cent. Bureaux, 5, rue Perronet.

Courrier des bibliothèques militaires, paraissant tous les mois. Bureaux, 30, rue Dauphine. Un an, 50 cent.

archéologues et des bibliophiles. Abonnement unique : vingt-cinq numéros, 5 fr.

Écho de l'imprimerie, revue mensuelle de la typographie, de la lithographie et de la librairie. Abonnements, un an, 5 fr. Bureaux, 129, rue d'Aboukir.

Galignany's library (The). Bureaux, 224, rue de Rivoli. Abonnements, un an, 60 cent.

Gazette bibliographique. Bureaux, 46, passage du Grand-Cerf. Abonnements, un an, 5 fr. (N'a eu que quelques numéros.)

Guide de l'imprimerie. Vente, échange, achat de matériel d'imprimerie, de lithographie, de papeterie et de reliure. Bi-mensuel. Bureaux, 42, rue Jacob. (Paraît depuis le mois de juillet.)

Gutenberg Amusant (Le), recueil périodique de l'imprimerie. Ch. Blot, à Paris, 7, rue Bleue. (Paraît depuis le mois d'octobre.)

Gutenberg-Écho. Bureaux, 7, rue Bleue.

Gutenberg-Journal. Paraît les 10, 20 et 30 de chaque mois. Abonnements, un an, 12 fr. Bureaux, 9, rue de Fleurus.

Imprimerie (L') pour tous. Recueil d'instructions, procédés et modèles pour imprimer soi-même en tout genre. Abonnements, 4 fr. par an. Bureaux, 8, quai du Louvre.

Imprimerie (L'). Journal de la typographie, de la lithographie et des arts qui s'y rattachent. Mensuel. Abonnements, un an, 10 fr. Bureaux, 8, quai du Louvre.

Indicateur des bons livres à bon marché. Mensuel. Abonnements : France, un an, 3 fr.; le numéro, 25 cent. Bureaux, 6, rue de Mézières.

Journal des bibliothèques populaires, publié par la Société Franklin pour la propagation des bibliothèques populaires. Paraissant une fois par mois. Bureaux, 1, rue Christine. Abonnements, 3 fr. par an; le numéro, 25 cent.

Journal-Guide. Sommaire général des journaux, publications, livres. Bureaux, 27, rue Esquirol.

Journal des imprimeurs. Indicateur général du matériel typographique et lithographique, des produits et marchandises employés dans ces deux arts. Mensuel. Bureaux, 225, faubourg Saint-Honoré.

Journal de la librairie militaire. Mensuel. Abonnements, 3 fr. par an. Bureaux, 30, rue Dauphine.

Livre (Le), revue mensuelle illustrée. Abonnements : France, un an, 40 fr.; départements, 42 fr.; le numéro, 5 fr. Bureaux, 7, rue Saint-Benoît.

Livres (Les), les estampes et la reliure. Bureaux, 45, rue Jacob. Abonnements, 3 fr. par an; le numéro, 30 cent.

Moniteur (Le) de la librairie, de l'imprimerie et de la presse. Bi-mensuel. Bureaux, 8, rue Montyon. Abonnements, 5 fr. par an; le numéro, 20 cent.

Moniteur (Le) bibliographique. Revue mensuelle des livres anciens et nouveaux, paraissant le 1ᵉʳ de chaque mois. Abonnements : France, un an, 6 fr.; étranger, 8 fr.; le numéro, 1 fr.

Musette (La). Publication mensuelle, recueil des élucubrations versifiées des typos de l'Imprimerie nouvelle. Paraît depuis le mois d'août. Le numéro, 10 cent.

Polybiblion. Revue bibliographique universelle. Mensuelle. Paraissant du 10 au 15. Comprend deux parties : partie littéraire; partie technique. Abonnements : partie littéraire : France, un an, 15 fr.; partie technique : 10 fr. Les deux parties réunies : 20 fr. Le numéro : 1 fr. 50. Bureaux :

Progrès typolitho. Revue des inventions, améliorations et perfectionnements de l'imprimerie typographique et lithographique. Bi-mensuel. Abonnements, un an : 6 fr. S'imprime à Sedan.

Publicateur (Le) du typolitho. Intermédiaire entre le vendeur et l'acheteur du matériel d'imprimerie d'occasion ; paraissant toutes les semaines. Abonnements : un an, 3 fr. 6 mois, 2 fr. Bureaux, 31, rue Denfert-Rochereau.

Ralliement typographique (Le). Bureaux, 71, rue de La Mare. Abonnements, 1 fr. 50; le numéro, 10 cent.

Réveil typographique (Le), organe du Cercle d'études sociales, paraissant les 10 et 25 de chaque mois. Abonnements : France, un an, 3 fr.; étranger, 4 fr. Le numéro, 10 cent. Bureaux, 56, rue Polonceau. (Paraît depuis le mois de février.)

Revue bibliographique et littéraire. Cette revue paraît à la fin de chaque mois. Prix d'abonnement : 6 fr. par an. Bureaux : 5, rue du Cherche-Midi.

Revue bibliographique universelle des sciences médicales, avec tables alphabétiques annuelles des matières et des auteurs, publiée par fascicules mensuels par le Dr Meyners d'Estrey, avec la collaboration de médecins français et étrangers. Abonnements, un an, 30 fr. Le numéro, 2 fr. 50. Bureaux, 6, place Saint-Michel.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire, publié sous la direction de MM. C. Graux, S. Guyard, G. Monod, G. Paris. Abonnements, un an, Paris : 20 fr.; départements, 22 fr.; étranger, 25 fr. Bureaux : 28, rue Bonaparte.

Revue des journaux et des livres, paraissant tous les dimanches. Hebdomadaire. Abonnements, un an, 6 fr.; 6 mois, 3 fr. 50; 3 mois, 2 fr.; étranger, le port en sus. Le numéro, 10 cent. (Paraît depuis le 6 juillet.)

Revue littéraire, bulletin de bibliographie. Supplément littéraire mensuel au journal l'*Univers*.

Revue mensuelle du bibliophile militaire. Paris, 18, rue Feydeau.

Typographie française (La). Organe officiel de la fédération des ouvriers typographes français et des industries similaires; paraissant tous les quinze jours. Abonnements : un an, 4 fr.; 6 mois, 2 fr. Le numéro, 15 cent. Bureaux : 15, rue de Savoie.

Typologie Tucker; recueil de l'imprimerie et de la lithographie, revue bibliographique. Paraît le 15 de chaque mois. Abonnements, un an, Paris, 6 fr.; départements, 7 fr. 50. Le numéro, 50 cent. Bureaux : 35, rue Jacob.

GUSTAVE FUSTIER.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

1885

TOME VII

---

§ I. — COMPTES RENDUS ANALYTIQUES

THÉOLOGIE

Grandes (Les) lèçons du christianisme, par Pellissier, 135.

Psautier (Le) de Metz, édition Bonnardot, 140.

JURISPRUDENCE

Plaidoyers de Me Lachaud, 405.

Plaidoyers et œuvres choisies de Cl. Laurier, 176.

SCIENCES ET ARTS

SCIENCES PHILOSOPHIQUES — SCIENCES PHYSIQUES, CHIMIQUES, NATURELLES
SCIENCES MÉDICALES — SCIENCES MATHÉMATIQUES — SCIENCES MILITAIRES — SCIENCES OCCULTES
ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE — ÉPIGRAPHIE
BEAUX-ARTS : ARCHÉOLOGIE, ARCHITECTURE, PEINTURE, MUSIQUE, ETC.

Sciences philosophiques.

Conditions sociales du bonheur et de la force, par Coste, 360.

Dialogues philosophiques sur le contentement de soi-même par l'éducation morale, par Lescot, 124.

Émotions (Les) et la volonté, par Bain, trad. Le Monnier, 77.

Esquisse d'une morale sans obligation, par Guyau, 26.

Essai sur le système philosophique des stoïciens, par Ogereau, 523.

Geschichte der neueven Philosophie von Baco und Carthesius bis zur Gegenwart, par Stœckl, 26.

Homme (L') et les croyances, par Planet, 196.

Honneur (De l'), par Savatier, 245.

Morale (La) anglaise contemporaine, par Guyon, 360.

Nouveau (Le) spiritualisme, par Vacherot, 78.

Œuvres de Pascal, édition Derôme, 452.

Pascal physicien et philosophe, par Nourrisson, 633.
Pensées, par J. Roux, 511.
Philosophie (La) ancienne, par Bénard, 361.
Philosophie du droit social, par Mgr Hugonin, 195.
Philosophie (La) en France au XIXe siècle, par Ravaisson, 523.
Philosophie (La) de Schopenhaüer, par Ribot, 144.
Principe (Le) de la morale, par Secretan, 80.
Psychologie (La) allemande contemporaine, par Ribot, 525.

Sur le vif, par Amica Mathilde, 510.

Univers (L'), la force et la vie, par Laggroud, 76.

Vraies (Les) bases de la philosophie, par Fauq, 581.

Sciences physiques, chimiques, naturelles.

Aérostats (Les) dirigeables, par Grilleau, 33.
Année scientifique et industrielle, par L. Figuier, 84, 362.
Annuaire du Bureau des longitudes, 84.
Annuaire de l'Observatoire de Montsouris, 361.
Astronomie, par Flammarion, 84.

Chemins (Les) de fer, par Guillemin, 200.
Cours de magnétisme humain, par Crépieux, 198.

Dictionnaire d'agriculture, par Barral, 249.
Essai sur la flore du pavé de Paris, par Vallot, 33.
Évolution (L') du règne végétal, par de Saporta et Marion, 584.

Forces (Les) de l'industrie, par Bourdeau, 249.

Guide du chimiste, par Fremy et Terreil, 248.

Histoire des sciences mathématiques et physiques, par Marie, 585.
Hommes (Les) phénomènes, par Guyot-Daubès, 630.

Introduction à la botanique, par de Lanessan, 361.

Magnétisme animal, par Bottet, 82.
Matière (La) et la physique moderne, par Stallo, 83.
Microscope (Le), par Hugouneng, 200.

Notions de sylviculture, par Muel, 200.
Nouvelles conquêtes de la science, par Louis Figuier, 84.
Nouvelles lettres scientifiques, par Flajat, 361.

Pétrole (Le), par Hue, 585.

Revues scientifiques, par P. Bert, 200, 247.
Roches (Les), par Jametaz, 83.

Traité de chimie biologique, par Wurtz, 249.
Traité de paléontologie pratique, par Meunier, 83.

Vie (La) au fond des mers, par Filhol, 630.

Zoologie générale, par Beauregard, 125.

Sciences médicales.

Année (L') médicale, par le Dr Bourneville, 585.

Clinique et critique chirurgicales, par Reclus, 85.

Dictionnaire usuel des sciences médicales, par Dechambre, Duval et Lereboullet, 86.

Etude sur les épices, par Husson, 85.

Histoire du choléra aux Indes orientales, par Semmelinck, 638.
Histoire de la médecine, par Guardia, 85.
Hygiène et médecine des familles, par le Dr Vigouroux, 248.

Leçons de clinique médicale, par Picot, 86.
Livre (Le) des jeunes mères, 250.

Maladies puerpérales, par Siredey, 86.
Médecine et mœurs de l'ancienne Rome, par Dupouy, 304, 586.
Médecine (La) nouvelle, par Dubois, 586.

Prophylaxie et géographie médicale des principales maladies tributaires de l'hygiène, par Poincarré, 362.

Sciences militaires.

Armée (L') allemande sur le pied de guerre, 87.
Armée (L') en France, par Dussieux, 19.
Armées (Les) étrangères en campagne, 251.
Art (L') chez les Romains, par de la Chauvelays, 252.
Art (L') militaire et la science, par Hennebert, 32.

Bataille (La) de l'Assietta, par Dabormida, 252.

Combat (Le) à pied de la cavalerie, par de la Chauvelays, 362.
Commandant (Le) Rivière et l'expédition du Tonkin, par Baude de Maurcelay, 89.

Etude sur quelques points de notre organisation militaire, 88.
Europe (L') sous les armes, par Hennebert, 87.

Généraux et soldats d'Afrique, par Blanc, 251.
Guerre (La) moderne, par Derrécagaix, 587.
Guerre (La) turco-russe, par Lurion, 33.

Lettres sur la cavalerie, par de Hohenlohe, 588.
Lettres d'un soldat, par de Montagnac, 565.

Manœuvres du 17e corps, 250.
Manuel complet d'artillerie, par Plessix, 87.

Nation (La) armée, par de Goltz, 34.

Organisation (L') et les institutions militaires de la Lorraine, par Lepage, 88.

Prochaine (La) guerre, par le général X., 587.

Récits militaires, par le général Ambert, 363.

Souvenirs d'une campagne dans le Levant, par Girard, 35.
Souvenirs anecdotiques de la guerre de 1870, par Doussaint, 586.

Sciences physiologiques.

Langage (Du) et de la musique, par Stricker, trad. Sewieland, 244.

Organes (Les) de la parole, par de Meyer, trad. Claveau, 79, 247.

Sentiments (Les), la passion, la folie, par A. Simonin, 582.

Économie politique et sociale.

Administration (L') de la ville de Paris, par Pontich, 32.
Administration (L') publique en France, par Baratier, 251.
Affaires (Les) d'Haïti, 82.
Allemagne (L') de M. de Bismarck, par Pigeon, 197.
A l'ordre du jour, par P. Bert, 584.

Colonies nécessaires; Tunisie, Tonkin, Madagascar, 527.
Crise (La) irlandaise, par Ed. Hervé, 359.
Critique sociale, par Blanqui, 525.

Démocratie (La) et des conditions morales, par d'Ussel, 30.
Domestiques et maîtres, 566.

Essai sur la mission actuelle de la femme, 196.

Fédéralisme ou césarisme, 245.
France (La) d'Afrique et ses destinées, 27.

Individu (L') contre l'Etat, par H. Spencer, 28.
Internationale (L') rouge, par Zacher, 197.

Manual of the law affecting the housing and sanitary condition of Londoners, 31.
Ministère (Le) Clémenceau, par Reinach, 583.

Ophidiennes (Les), par de Bernard, 27.
Organisation (L') du crédit au travail, par Hiernaux, 81.

Paix (La) publique, selon la logique et l'histoire, par de Faviers, 246.
Politique (La) d'un villageois, par A. Barbès, 583.
Politique (La) française en Océanie, par Deschanel, 28.
Populations (Les) agricoles de la France, par Baudrillart, 526.
Propriété (La) et la démocratie, par Fouillée, 81.

Rapports de la religion et de l'État, par Frank, 527.

Salles (Les) d'asile en France, par Gassot, 30.
Socialisme (Le) d'État, par L. Say, 28.

Traite (La) des vierges à Londres, par Yves Guyot, 583.

Vie (La) à bon marché, par de Wogan, 196.

Éducation. — Enseignement.

Cahiers d'enseignement illustrés, 567.
Corneille expliqué aux enfants, par Faguet, 404.

Education (De l') à l'école primaire, professionnelle, supérieure et normale, par Vessiot, 453.
Education (L') des filles, par Fénelon, 366.
Enseignement de la parole aux sourds-muets, par Claveau, 247.

La Fontaine expliqué aux enfants, par Faguet, 404.

Madame de Maintenon, institutrice, 231.

Notices littéraires sur les auteurs français prescrits par le nouveau programme, par Faguet, 231.

Une éducation dans la famille, par Mme Sampson, 232.

Voltaire (Le) des écoles, par Lavigne, 128.

Beaux-arts.

Art (L') et les grands idéalistes, par Erckmann-Chatrian, 141.
Arts (Les) rétrospectifs au palais des Consuls à Rouen, par Souchières, 23.

Basilique (La) de Saint-Marc à Venise, par Boito, 355.
Bulletin des Beaux-Arts, 240.

Catalogue illustré de l'Union centrale des Arts décoratifs, par Champier, 73.
Charles Blanc et son œuvre, par Massarani, 22.
Cicerone (Le), guide de l'art antique et de l'art moderne en Italie, par Burckhardt, 193.
Composition (La) décorative, par Mayeux, 579.
Critique d'avant-garde, par Duret, 304.

Delacroix peint par lui-même, par Dargenty, 356.
Délicatesse (La) dans l'art, par C. Martha, 23.
Dessin (Du) et de la couleur, par Bracquemond, 476.
Dictionnaire des émailleurs, par Molinier, 358, 515.
Dictionnaire juridique et pratique de la propriété, 579.
Donatello, par Müntz, 475.

Eaux-fortes pour la *Dame aux Camélias*, 366.
Essai sur le jugement esthétique, par Adam, 515.
Estampes du XVIIIe siècle, par Bourcard, 364.
Etude sur les monuments primitifs de la peinture chrétienne en Italie, par Lefort, 142.

Figaro-Salon, par Wolff, 416.
Fleurs et peintures de fleurs, par Loir-Mongazon, 142.

Graveurs (Les) du XIXe siècle, par Béraldi, 137.

Hans Holbein, par J. Rousseau, 142.
Histoire de la tapisserie, par Guiffrey, 627.
Histoire de la verrerie et de l'émaillerie, par Ed. Garnier, 627.
Hôtel (L') Drouot et la curiosité, par P. Eudel, 193.

Inventaire général du mobilier de la Couronne sous Louis XIV, par Guiffrey, 476.

Livre (Le) des collectionneurs, par Maze-Censier, 366.
Livret illustré du Musée du Luxembourg, 73.

Manuel des Entrepreneurs, par Desplanques, 304.
Manufactures (Les) nationales et les Arts du Mobilier, 73.
Médailleurs (Les) de la Renaissance, par Heiss, 22.
Mœurs (Les) et la Caricature en Allemagne, par Grand-Carteret, 578.
Monographie du temple de Salomon, par Pailloux, 356.

Œuvre complet d'Eug. Delacroix, 354.

Petit (Le) Trianon, par Desjardins, 240.

Renaissance (La) en France, par Léon Palustre, 580.

Tableaux et dessins d'A. de Neuville, 516.
Traité de la peinture en bâtiment, par Ducompez, 23.

BELLES-LETTRES

LINGUISTIQUE — POÉSIE — THÉATRE — CONTES — ROMANS — POLYGRAPHES

Linguistique.

Dictionarium eroticum latino-gallicum, 365.

Poésie.

Adieu (L'), par Calemard de la Fayette, 407.
Alcôve et Boudoir, par Avenel, 139.
A mi-côte, par Vaudon, 17.
Apaisements (Les), par Russel, 182.
Arc-en-ciel, par Vicaire, 310.
Arnold, par de Château-Châlons, 181.
Art (L') poétique, par Vauquelin de la Fresnaye, 184.

Avec des rimes, par Germain Lacour, 513.

Beauvais délivré, par Pontsevrez, 131.

Cantique (Le) des Cantiques, par Lahor, 513.
Chanson d'amour, par Frank, 182.
Chanson (La) des Gueux, par Richepin, 368.
Chansons populaires d'Ille-et-Vilaine, par Decombe, 456.
Chemise (La) des étoiles, par Silvestre, 407.
Complaintes (Les), par Laforgue, 569.
Contes de la Villa Coraly, par de Vauzelles, 235.
Contre-Blasphèmes, par Dubout, 17.
Coqs et vautours, par Colas, 181.

Dieu (Le) dans l'homme, par Aicard, 407.
Dit (Le) de la Panthère d'amours, par de Margival, 192.
Drames (Les) du Peuple, par Renaud, 311.

Élans et tristesses, par Aubert, 236.
Élégies de Properce, 530.
Enamourées (Les), par Sivet, 568.
Évocations (Les), par Cl. Hugues, 183.

Fables de La Fontaine, éd. Jouaust, 624.
Faust; illustrations de J.-P. Laurens, 624.
Fleurs de bitume, par Goudeau, 131.

Idylle éternelle, par Madeleine, 17.
Intermèdes, par C. Mendès, 512.

Jocelyn, éd. Jouaust, 624.

Légende d'âmes et de sang, par Ghil, 235.
Livret de vers anciens, 129.

Modernité, par J. Lorrain, 182.

Nos enfants, par Dewailly, 457.
Nos grandes pages, par du Guerrois, 130.

Odes d'Horace, trad. de Champglin, 569.
Œuvres d'Ackermann, 180.
Œuvres d'Anacréon, 418.
Œuvres de Coppée, 368.
Onze (Les) mille vierges, par A. Houssaye, 130.

Pape (Le), par V. Hugo, 417.
Petits étés de la cinquantaine, par Troubat, 406.
Pics et vallées, par Lafagette, 236.
Poème (Le) de Job, par de Montmélian, 408.
Poèmes de la libellule, par J. Gautier, 416.
Poésies posthumes, par A. Barbier, 131.
Poésies d'Alfred Busquet, 17.
Poésies d'un inconnu, par Bastit, 409.
Poésies, par O'Farell, 570.
Poésies de C. Mendès, 13.
Poésies de Jacques Richard, 309.

Rosa mystica, par de Guaita, 310.
Ros rosarum ex horto poetarum, 363.
Ruades et Caresses, par Bertal, 17.

Saisons (Les), par Pataud, 130.
Selections chiefly lyrical from the poetical works of V. Hugo, 636.
Soleil (Le) de minuit, par C. Mendès, 235.
Sonneur (Le) de biniou, par Ch. Alexandre, 406.
Sonnets (Les) du docteur, 21.

Une cigale au Salon, par Ducros, 530.

Vierge (La) Marguerite substituée à la Lucine antique, 139.

Théâtre.

Comédie (La) satirique au XVIIIe siècle, par Desnoireterres, 14.

Histoire des comédiens de la troupe de Molière, par Copin, 632.

Médecin (Le) volant, par Boursault, 21.
Mille (Les) et une nuits du théâtre, par Vitu, 127.

Ombres chinoises, par P. Eudel, 631.
Orage (L'), par Ostrowski, trad. Legrelle, 637.

Répertoire de la Comédie-Française, par Gueulette, 312.
Répertoire de Shakespeare, 177.

Sophie Arnould, par E. et J. de Goncourt, 400.
Souvenirs d'un jeune premier, par Laferrière, 170.

Tartuffe, étude par Coquelin, 15.
Théâtre (Le) de la Cour à Compiègne, par Leveaux, 307.
Théâtre (Le) à Reims, par Paris, 231.

Contes.

Contes et apologues, par Riffard, 619.
Contes de Grazzini, 473.
Contes de La Fontaine, 418.

Nouveau Décaméron, 368.

Romans.

Adultère, par Belot, 175.
A la ville et à la campagne, par X. Marmier, 230.
Amants (Les) adultères, par A. Boutique, 228.
Amour (L') au pays bleu, par H. France, 416.
Argent (L') et la femme, par A. Le Roy, 9.
Au régiment, par Maizeroy, 12.
Autour d'une caserne, par Bonnetain, 60.

Babiole, par du Boisgobey, 8.
Baiser (Le) de ténèbres, par Mélandri, 6.
Bel-Ami, par Guy de Maupassant, 297.
Belle (La) Mme Le Vassart, par A. Bauquenne, 8.
Béotiens (Les), par Nizet, 60.
Bien-aimée (La), par Jules Mary, 393.
Boîte à musique, par Ch. Leroy, 174.
Bouvard et Pécuchet, par G. Flaubert, 472.
Brasserie (La) du Lapin, par Aymé Martin, 229.
Brutalités, par F. Enne, 302.

Capitaine (Le) Fracasse, par Th. Gautier, 140.
Capitaine (Le) Regnier, par A. Pothey, 226.
Ce brigand d'amour, par J. Gayda, 344.
Césarin Andoly, par Blache, 394.
Champagne Cornod, par Racot, 11.
Chef (Le) de gare, par Vast-Ricouard, 230.
Claire d'Albe, par Mme Cottin, 298.
Cocher (Le) Etienne, par Pinard, 507.
Commandeur (Le) Mendoza, par Valera, trad. Savine, 178.
Comtesse (La) Suzanne, par J. Vincent, 227.
Course (La) à la mort, par E. Rod, 450.
Crime (Le) de Darius Fal, par Racot, 562.
Croquis de femmes, par de Glouvet, 8.
Cruelle énigme, par Bourget, 172.

David Copperfield, par Ch. Dickens, 619.
Dernier (Le) Scapin, par R. Lesclide, 11,

Dévorants (Les) de Paris, par Dubut de Laforest, 169.
Druide (Le), par Gyp, 395.

Élève (L') Gendrevin, par R. Caze, 9.
Entre Gascons, par Moynet, 307.
En yacht, par Ph. Daryl, 229.
Étude (L') Chandoux, par J. de Glouvet, 229.
Eugène Onéghine, par Pouchkine, 7.
Euréka, par Laglalze, 302.
Eusèbe Lombard, par A. Theuriet, 174.

Fantôme (Le), par Flor O'Squarr, 507.
Fausse piste (La), par Lafargue, 395.
Femme (La) d'un autre, par Lancelin, 174.
Femme (La) du comique, par A. Scholl, 394.
Fête (La) des neiges, par Zuri, 127.
Feuille (La) à l'envers, par Montagne, 140.
Fredaines (Les) de Jean de Cévilly, par Audebrand, 561.
Fruits défendus, par A. Scholl, 394.

Garde (Le) du corps, par G. Duruy, 450.
Germinal, par Zola, 172.
Grande (La) Marnière, par Ohnet, 300.
Grève (La) de Penhoat, par Jouannin, 301.

Hautemanière (Les), par Ch. Canivet, 396.
Héritiers (Les) de Montmercy, par Mme Dupuis, 625.
Héros et pantins, par Cladel, 171.
Histoire d'un Berrichon, par Girardin, 619.
Histoire de Manon Lescaut, éd. Launette, 628.
Hors des ténèbres, par Conway, 225.
Hystérique (L'), par C. Lemonnier, 122.

Idées (Les) de Jean-François, par J. Macé, 8.
Idylles, par Gréville, 304.
Impitoyable amour, par G. Lachaud, 123.
Innocent (L'), par Pouvillon, 6.

Jack et Jane, par Stahl et Lermont, 175.
Jacques le fataliste, par Diderot, 70.
Jean de Courteil, par Antony, 396.
Jean des Figues, par P. Arène, 335.
Jean Méronde, par J. Mairet, 123.
Jean Mornas, par J. Claretie, 450.
Jeunesse (La) de 1830, par Mary Summer, 347.
Joie (La) d'aimer, par Maizeroy, 10.
Jours (Les) d'absinthe, par Chincholle, 171.
Jours d'amour, par Courmes, 393.

Légendes espagnoles, par Becquer, 474.
Les Monach, par de Bonnières, 11.
Lieutenant (Le) Bonnet, par A. Malot, 563.
Livre (Le) de mon ami, par A. France, 302.
Loisirs d'un hussard, par Théo-Critt, 395.
Louchon, par Delair, 395.

Mademoiselle de Combes, par Fléchier, 418.
Mademoiselle de Trémor, par Peyrebune, 394.
Mademoiselle Vermont, par Chaperon, 345.
Maison (La) de chasse, par de Cherville, 299.
Maison (La) fermée, par Frank, 302.
Marcelle, par Lesueur, 228.
Mariés (Les), par Strindberg, 397.
Marquis (Le) de la Roche Saint-Jude, par de Montfort, 346.
Mathias Sandorf, par J. Verne, 507.
Mémoires du comte de Comminges, par Mme de Tencin, 418, 530.
Mémorables aventures du docteur Quiès, 631.
Merveilleux récits de l'amiral Le Kelpudubec, par Silvestre, 10.
Mitsa, par de Chardonne, 8.
Mon petit dernier, par Quatrelles, 229.
Mon petit homme, par Bonnetain, 344.
Monsieur le député de Chavonne, par Narjoux, 563.
Monsieur Isaacs, par Crawford, 505.
Monsieur le préfet des Hauts-Monts, par Narjoux, 122.
Monstres (Les) roses, par Deschaumes, 11.
Mystères (Les) de Marseille, par Zola, 9.

Nièce (La) de l'organiste, par Jean de Nivelle, 175.

Olivier Maugant, par V. Cherbuliez, 123.

Paris vivant, par R. Caze, 395.
Pauvre Jean-Marie, par Marcel, 508.
Pauvre Zeph, par Robinson, 299.
Pays (Le) du merle blanc, par G. Vautier, 225.
Petitau, par Poitevin, 561.
Petite (La) Dufresnoy, par Demesse, 344.
Point (Le) noir, par Matthey, 170.
Pretantaine (La), par G. Duval, 175.
Princesse (La) rouge, par Blavet, 564.
Prohibido (Lo), par Perez y Galdos, 563.
Promesses (Les) d'une fille, par Lévis, 396.
Pudique (La) Albion, par H. France, 344.

Quelques sires, par Léon Cladel, 302.

Récits (Les) de Jean Féru, par G. Livet, 344.
Reine (La) des Gueux, par P. Mahalin, 10.
Reins (Les) cassés, par E. Daudet, 228.
Roland, par Ecilaw, 299.
Roland d'Escours, par Vilars, 298.
Roseline, par Servières, 562.

Sang (Le) bleu, par H. Malot, 343.
Sara, par Restif de la Bretonne, 170.
Semaine (La) d'Ursule, par Robert Caze, 229.
Sept (Les) poussins de la Claudine, par Mlle Poitevin, 507.
Siège (Le) de Calais, par Mme de Tencin, 418, 530.
Sœur Thècle, par Stello, 230.
Solange de Croix Saint-Luc, par A. Delpit, 301.
Sous la hache, 170.
Souvenirs d'enfance, par Tourgueneff, 395.

Tarentella, par Blind, 227.
Toinon, par Toudouze, 226.
Tous quatre, par Margueritte, 449.

Un cœur fêlé, par Vidal, 564.
Une affolée d'amour, par A. Belot, 394.
Une bonne affaire, par H. Malot, 141.
Une bourgeoise, par J. Case, 300.
Une diva, par E. Ambre, 175.
Une idée fantasque, par Mulholland, 346.
Une vie d'artiste, par Ballu, 343.

Vache (La) enragée, par E. Goudeau, 395.
Vengeance, par Multedo, 298.
Vicaire (Le) de Wakefield, 621.
Vies (Les) muettes, par Allard, 169.
Vive le mariage, par Théo-Critt.
Vocation (La) de l'abbé Pierre, par Bulot, 393.
Voyages et aventures du capitaine Cougourdan, par E. Mouton, 10.

Wanda, par Ouida, 344.

Yvette, par Guy de Maupassant, 7.

Zélie Clairon, par Louis Davyl, 450.

Ouvrages annoncés : 12, 61, 123, 175, 230, 303, 347, 397,

HISTOIRE

HISTOIRE — GÉOGRAPHIE — HISTOIRE LITTÉRAIRE

Histoire.

Académie (Une) sous le Directoire, par J. Simon, 12.
Anne de Montmorency, par Decrue, 354.

Capitulaire (Le) de Kiersy-sur-Oise, par Bourgeois, 466.
Cardinal (Le) de Bernis depuis son ministère, par F. Masson, 184.
Cartulaire de l'abbaye de Lérins, par Moris et Blanc, 468.
Chroniqueurs (Les) de l'histoire de France, par Mme de Witt, 618.
Chute (La) d'une république; Venise, par Bonnal, 464.
Civilisation (La) en Italie, par Burckhardt, 461.
Claude de France, duchesse de Lorraine, par de Magnienville, 136.
Coblentz et Quiberon, par de Contades, 186.
Contes (Les) de Paris, par Hennebert, 136.
Correspondance du maréchal Davout, 570.
Correspondance de Juarez et de Montluc, 460.

Decree (A) of Star Chamber, concerning printing, 571.
Directoire (Le) et l'Expédition d'Égypte, par Boulay de la Meurthe, 459.
Discours sur l'Histoire de France, par le comte de Mouy, 467.
Duc (Le) de Rohan et les Protestants sous Louis XIII, par de la Garde, 20.

Écroulement (L') d'un Empire, par Samarow, 353.
Église (L') et l'État dans la seconde moitié du IIIe siècle, par Aubé, 637.
Église (L') et le Libéralisme de 1830, par Leroy-Beaulieu, 463.
Étude sur l'histoire diplomatique de l'Europe, par de Barral, 572.
Europe (L') et la Révolution française, par A. Sorel, 461.

François Ier, par Mme Coigniet, 467.

Grandes (Les) souveraines, par Desprez, 305.
Guerre de Jugurtha, par Salluste, 176.
Guerres (Les) sous Louis XV, par le comte Pajol, 18.

Henri IV, vie privée, détails inédits, 21.
Henri IV en Gascogne, par de Batz-Trenquelléon, 239.
Henri IV et la princesse de Condé, par Henrard, 463.
Histoire du collège des Bons-Enfants, par Cauly, 237.
Histoire de M. Emery, par E. Méric, 462.
Histoire du Gouvernement de la Défense nationale, par Steenackeers et Le Goff, 351.
Histoire de Marie Stuart, par Mignet, 638.
Histoire du Parlement de Toulouse, par Dubédat, 414.
Histoire d'un parti; les Cinq sous l'Empire, par Darimon, 414.
Histoire universelle, par M. Fontanes, 573,
Historiens (Les) fantaisistes; M. Thiers, par M. de Martel, 514.

Ilios, ville et pays des Troyens, par Schliemann, trad. Egger, 623.
Impératrice (L') Théodora, par Debidour, 352.

Johannis Burchardi Diarium, éd. Thuasne, 574.
Journal d'un officier d'ordonnance, par le comte d'Hérisson, 132.

Louis de Clermont, sieur de Bussy d'Amboise, par Joubert, 351.
Lundis révolutionnaires, par J. Bernard, 187.

Manifeste de Gracchus Babœuf, par Ch. Lecoq, 567.
Maréchal (Le) de Fabert, par Bourelly, 133.
Marine (La) des Ptolémées et la marine des Romains, par Jurien de la Gravière, 66.
Mémoires du marquis de Sourches, par de Cosnac, 312.
Miron (François) et l'administration de Paris sous Henri IV, par Miron de l'Épinay, 412.
Mission (La) du P. Joseph à Ratisbonne, par Fagniez, 572.
Modes et usages au temps de Marie-Antoinette, par de Reiset, 69.

Nîmes à la fin du XVIe siècle, par le docteur Puech, 458.
Notre-Dame Guesclin, par Mme de Witt, 618.

Opposition (L') sous les Césars, par G. Boissier, 239.
Origine de l'Imprimerie à Paris, 410.
Origines (Les) de la France contemporaine, par Taine, 65.
Origines (Les) de la révolution en Bretagne, par Pocquet, 136, 460.

Paysans (Les) et les Seigneurs avant 1789, par Manesse, 305.
Portraits (Les) du grand siècle, par Ch.-L. Livet, 565.

Sadowa (De) à Sedan, par Tissot, 353.
Science (La) romaine à l'époque d'Auguste, par Terquem, 514.
Sévigné (Mme de) historien, par Combes, 411.

Thiers, Guizot, Rémusat, par J. Simon, 398.
Trois amoureuses au XVIe siècle, par de la Ferrière, 351.
Trois révolutionnaires, Turgot, Necker et Bailly, par Nourrisson, 187.

Un publiciste au XVIe siècle, Juste Lipse, par Amiel, 20.
Une mésalliance dans la maison de Brunswick, par de Beaucaire, 134.

Vandalisme (Le) révolutionnaire, par Despois, 135.
Variétés révolutionnaires, par Marcellin Pellet, 127.
Victor-Emmanuel et Mazzini, par Bouillier, 468.
Vie (La) antique des Grecs et des Romains, par Guhl et Koner, 413.
Vie (La) rurale dans l'ancienne France, par Babeau, 352.

Géographie.

Affamés (Les) du Pôle nord, par de Fonvielle, 517.
Afghanistan (L'), par Simond, 478.
Algérie (L'), par Quesnoy, 518.
Angleterre (L'), l'Écosse et l'Irlande, par Villars, 621.
Annales sénégaliennes, 521.
A travers l'Asie centrale, par Moser, 626.
A travers la Norvège, par Marcot, 519.
A travers le Zanzibar, par le R. P. Leroy, 582.
Australie (L'), par Journet, 75.
Au Tonkin, par Bonnetain, 65.
Autriche-Hongrie, Tyrol et Bavière, par Joanne, 520.
Au pays du Soudan, par de Rivoyre, 517.
Aztèques (Les), par Biart, 518.

BIOGRAPHIE — MÉMOIRES

Agassiz, sa vie et sa correspondance, par Mme Agassiz, 455.
Arvers (Félix), par Ch. Glinel, 141.

Boucher de Perthes, sa vie, ses œuvres, sa correspondance, par Alcius Ledieu, 17.

Comédiens (Les) sans le savoir, par A. Houssaye, 403.

Démosthène, par Brédif, 345.
Dolet, sa vie et sa mort, par Christie, 408.

Figures disparues, par Spuller, 402.

Histoire du cardinal Pie, par Baunard, 120.

Koberger (Les); une grande librairie allemande au moyen âge, par Hase, 406.

Laprade (Victor de), par E. Biré, 184.
Lockroy, par E. Monteil, 575.

Madame de Genlis, par Honoré Bonhomme, 198.
Mémoires de Cora Pearl, 185.
Millevoye, sa vie et ses œuvres, par Ledieu, 289.
Mohl (Mme) et ses intimes, par O'Méara, 348.
Molière inconnu, par Baluffe, 232.
Mystique (Une) révolutionnaire; Suzette Labrousse, par l'abbé Moreau, 184.

Notice sur Jean Hays, par Deschamps, 532.
Nouvelle biographie normande, par Mme Oursel, 416.

Soixante ans de souvenirs, par Legouvé, 290.
Soliman pacha, par Vingtrinier, 349.
Souvenirs du feu duc de Broglie, 349.

Talabot (Paulin), par le baron Ernouf, 455.

Vie et œuvres de Topffer, par l'abbé Relave, 119.

MÉLANGES

MÉLANGES — BIBLIOGRAPHIE — JOURNAUX

Mélanges.

Affiches (Les) illustrées, par Maindron, 256.
Allemagne (L') telle qu'elle est, par Saint-Cère, 459.
Analogous proverbs in ten languages, par Mawr, 509.
Ananga-Ranga, trad. Liseux, 531.
Année (L') littéraire, par P. Ginisty, 183.

Bravos et sifflets, par A. Heulhard, 343.

Cabaret (Le) du Puits sans vin, par Morin, 83.
Cassell's national library, 470.
Cave (De la) au grenier, par Mme Grangeon, 510.
Cerveau (Le) de Paris, par Champsaur, 292.
Charité (La) privée à Paris, par M. du Camp, 233.
Choice of books, par Harrisson, 233.
Confidences de Lamennais, par Du Bois de la Villerabel, 400.
Contre le flot, par Claveau, 576.
Correspondance (La) de Harpar's Ferry, par de l'Angle-Beaumanoir, 400.
Crémation (La) devant l'histoire, par de Hornstein, 514.

Deux ans à Panama, par Cermoise, 347.
Don Juanisme (Le), par Hayem, 291.
Drapeau (Le), par J. Claretie, 450.

Encyclopœdic Dictionary, 194.
Entretiens de sciences familières, par E. Müller, 509.
Esprit (L') allemand, par Peugeot, 72, 510.
Esprit (L') du boulevard, par A. Scholl, 402.
Esprit des étiquettes de l'ancienne cour, par Mme de Genlis, 131.

Farces amères, par H. Rochefort, 401.

Gaietés (Les) de l'année, par Gros-Claude, 119.
Gloire (La) à Paris, par A. Wolff, 291.
Grand dictionnaire universel du XIXe siècle, par P. Larousse, 68.
Grande (La) bohème, par H. Rochefort, 18.

Haras (Les) de France, par Cavailhon, 454.
Histoire comique des États et empires de la Lune et du Histoire d'une brique, par Natanson, 300.
Hommage à M. Chevreul, 573.
Hommes (Des) et des choses, par Gontran, 573.

Importance des bagatelles, par Tanneguy de Wogan, 343.
Insurgé (L'), par J. Vallès, 409.

Jadis, par Piedagnel, 198.
Jardin (Le) parfumé du cheik Nefzaoui, 140.

Kama-Sutra, 79.

Lanterne (La), par Rochefort, 232.
Légendes, croyances et superstitions de la mer, par Sébillot, 401.
Lettres à Babet, par Boursault, 586.
Lettres d'amour de Henri IV, 198.
Lettres du fond des bois, par Cousot, 574.
Lettres persanes, par Montesquieu, 421.
Livre d'offices, 82.
Livres et âmes des pays d'Orient, par Montégut, 19.

Ma prison, par H. des Houx, 581.
Mémoires d'un chêne, par Mangin, 575.
Mes tiroirs, par R. Frary, 401.
Miettes, par Harry Alis, 18.
Mois (Les) aux champs, par de Cherville, 509.

Nos amis les livres, par O. Uzanne, 241.

OEuvres complètes de G. Flaubert, 18.
OEuvres de Rabelais, édit. Robida, 82.

Pages retrouvées, par E. et J. de Goncourt, 231.
Paradoxes féminins, par H. Fouquier, 401.
Parfait (Le) préfet, 141.
Paris inconnu, par Privat d'Anglemont, 240.
Paris qui rit, par G. Duval, 511.
Pensées et fragments, par Galerita, 459.
Pensées d'un pape, 256.
Petits (Les) patriotes, par E. Cère, 575.
Postes (Les) françaises, par A. Belloc, 466.

Récit forestier, par Rouault de Champglin, 457.
Recueil sur la mort de Molière, 232.
Reliure (La) moderne, par O. Uzanne, 582.
Richter (J.-P); œuvres diverses, par E. Rousse, 232.

Satires de Perse, trad. E. Rousse, 457.
Signes (Les) du temps, par H. Rochefort, 8.
Société (La) de Madrid, par Vasili, 307.
Sottisier, par Arüss, 342.
Souvenirs, par Amaury Duval, 69.

Tartarin sur les Alpes, par A. Daudet, 78.

Vie (La) à Paris en 1885, par J. Claretie, 187.
Vie (La) parisienne, par Parisis, 292.
Vie (La) en plein air, par Pharaon, 578.

Bibliographie.

Annuaire de la presse française, par Mermet, 416.

Bibliographie générale des Gaules, par E. Ruelle, 415.
Bibliographie générale des ouvrages sur la chasse, par Souhart, 414.
Bibliographie de la guerre franco-allemande, par Schulz, 418.
Bibliographie italico-normande, par J. Blanc, 239.
Bibliographie des livres édités par Poulet-Malassis, par de Contades, 131.

Dictionary of the anonymous and pseudonyms, par Halkett et Laing, 195.

Études sur la bibliographie elzévirienne, par Berghmann, 129.

How to forms a library, par Wheatly, 417.

Imprimerie (L'), les imprimeurs et les libraires à Grenoble, par Maignien, 76.
Indici et Cataloghi, 415.
Initials and pseudonyms, par Cushing, 130.
Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale, par Omont, 417.

Journaux.

Lettres (Les) et les arts, 7, 81, 139, 197, 255, 307, 421, 476, 531, 585.

§ II. — GAZETTE BIBLIOGRAPHIQUE

DOCUMENTS OFFICIELS — NOUVELLES — VARIÉTÉS

Gazette bibliographique, 29, 85, 142, 201, 257, 307, 365, 423, 477, 533, 587, 645.

Académiciens; notes sur quelques-uns d'entre eux, 266.
Académie (L') française et la maison de Molière, 265.
Académie des sciences morales et politiques, 658.
Académie royale de Belgique, 478, 534, 588.
Académie à Gand, 588.
Académie des sciences de Bavière, 534.
Académie tonkinoise, 543.
Adaptations littéraires, 100.
Aguesseau (D'), 601.
Alceste; — propriété de ce pseudonyme, 540.
Almanachs, 378; — leur origine, 658.
Alsace-Lorraine; ses journaux, 436.
American Library Association, 259, 660.
Archives de la marine, 638.
Archives nationales, 209.
Argental (D'), 599.
Association américaine de bibliothécaires, 259, 660.
Association littéraire et artistique, 491.
Augier (Émile), 374.
Aulard; son opinion sur le prêt des livres, 486.
Aumale (Duc d'); sa bibliothèque, 589; — lègue Chantilly à l'Institut, 594.
Avant la bataille; — note sur ce livre, 541.

Balzac, candidat à l'Académie, 602; — ce que lui fut payé *la Dernière fée*, 602; Balzac et G. Sand, 152; — Balzac et le domaine public, 98; — Balzac en Bretagne, 34; — Balzac imprimeur et poète, 35.
Baudelaire; — sa correspondance, 603.
Beaumont (G. de), 602.
Bezons (De), 598.
Bibliographie (La) en Norvège, 491.
Bibliographie des ouvrages sur la reliure, 156.
Bibliothécaires; programme de l'examen pour l'obtention du certificat d'aptitude aux fonctions de bibliothécaire, 80;
Bibliothécaires de Londres; leur réunion annuelle, 368.
Bibliothèques publiques; comités d'inspection et d'achat, 478.
Bibliothèque de l'Arsenal, 590.
Bibliothèque du duc d'Aumale, 589.
Bibliothèque de l'État autrichien, 31.
Bibliothèque Balaguer, à Barcelone, 590.
Bibliothèques belges; relevé statistique des bibliothèques communales et patronales, 652.
Bibliothèque royale de Berlin, 483; — son règlement, 368; son organisation, 144.
Bibliothèques populaires à Berlin, 145.
Bibliothèque Bodléienne, 31, 259, 650.
Bibliothèques publiques de Boston, 146.
Bibliothèque royale de Bruxelles, 90.
Bibliothèque de l'Université de Cambridge, 145.
Bibliothèque Carnavalet, 425.
Bibliothèque publique de Chicago, 483.
Bibliothèque de l'Université de Christiania, 652.
Bibliothèque de la Cornill University, 591.
Bibliothèques de l'État; leurs crédits, 143.
Bibliothèques publiques aux États-Unis, 39, 259, 652.
Bibliothèque Forney, 202.
Bibliothèque du colonel Hoë, 146.
Bibliothèque du général Hugo, 35.
Bibliothèque industrielle, 203.
Bibliothèque de l'Institut, 534.
Bibliothèques publiques en Italie, 90; — leur règlement, 145.
Bibliothèque de la ville de Lyon, 31.
Bibliothèque nationale, 202, 478.
Bibliothèque administrative de la ville de Paris, 144, 367.
Bibliothèques circulantes, 259, 425.
Bibliothèques municipales à Paris, 89, 649.
Bibliothèques populaires, 425; — commission de ces bibliothèques, 144.
Bibliothèque du séminaire de Périgueux, 650.

Bibliothèque nationale de Rio-de-Janeiro, 93.
Bibliothèque impériale russe, 32.
Bibliothèques communales du département de la Seine, 31.
Bibliothèques suisses, 32.
Bibliothèque du sultan, 93.
Bibliothèque vaticane, 515.
Bibliothèque du Congrès à Washington, 313, 369.
Bignon (Les), 597.
Billings; ses droits d'auteur, 324, 436.
Blanc (Louis), sa statue, 544.
Bouhier, 599.
Brillat-Savarin, 601.
British Museum, 203, 368, 425, 483; — son catalogue, 313.
Brosses (De), 599.
Byron; son centenaire, 490.

Castille (Hippolyte); son pseudonyme, 540.
Censure dramatique, 375.
Chantilly; donation du château à l'Institut, 594.
Chroniques de l'Indo-Chine, 35.
Claretie (J.); sa jeunesse, 375; — son discours à l'inauguration de la statue de Lamartine, 431.
Codex aureus, 377.
Collaboration, 542.
Collège de France, 86, 375.
Comédie française (La) et l'Académie, 265.
Comité des inscriptions parisiennes, 544, 603.
Commission des bibliothèques populaires, 144.
Congrès des Sociétés savantes, 310.
Cooper; ses droits d'auteur, 450.
Corbay; son legs à l'Académie des sciences morales, 658.
Cousin (Jules); son opinion sur le prêt des livres, 486.
Couvertures de livres, 375.

Dante; nouvelle édition de *la Divine comédie*, 606.
De officiis; manuscrit de cet ouvrage volé à Pérouse, 90.
Dernière (La) fée, ouvrage de Balzac; combien payé, 602.
Desprez; son internement à Sainte-Pélagie, 36.
Dickens; note au sujet de l'un de ses portraits, 207.
Diderot; inauguration de sa statue, 435.
Divine (La) comédie, nouvelle édition, 606.
Droits d'auteur, 98, 268, 324, 436, 450, 547; — aux États-Unis, 100.
Druckschriften,, 38.
Dumas (Alex.) père; ses droits d'auteur, 98; *la Tour de Nesles*, 540; — Dumas et l'Académie, 604, 657. (Voy. *le Livre*, partie rétrosp, année 1886.)
Dumas (Marie), 656. (Voy. *le Livre*, partie rétrosp., année 1886.)
Dupin; sa collaboration avec Scribe, 542.

École des chartes, 31.
Ecrivains atteints de folie, 37.
Editeurs et libraires italiens, 605; — allemands, 99.
Éditions américaines. Leur tirage, 100.
Egger; monument élevé à sa mémoire, 375.
Elisabeth (Reine); manuscrits composés par elle, 40.
Encyclopédie chinoise, 436.

Femmes auteurs en Allemagne, 545; — en Russie, 606.
Flammermont; son opinion sur le prêt des livres, 487.
Folie; écrivains qui en ont été atteints, 37.
Frédéric le Grand. Ses œuvres, 546.

Gaillardet et *la Tour de Nesles*, 540.
Galignani; hospice fondé par lui, 489.
Gil Blas; traduction anglaise du roman, 39.
Gœthe, 377.
Goncourt (E. de); ses projets littéraires, 208.
Grant (Mme veuve); ses droits d'auteur, 268.
Gravure sur bois, 40.
Guyon (Documents sur Mme), 209.

Haï du Châtelet, 598.
Haussmann; ses mémoires, 320.
Hénault, 600.
Hoë (Colonel); sa bibliothèque, 146.
Houssaye (A.); son discours à l'inauguration de la statue de Lamartine, 429.
Hugo (Général); sa bibliothèque, 35; — ses états de services, 36.
Houx (H. des); ses *Souvenirs*, 319.
Hugo (V.); édition nationale de ses œuvres, 97; — son roman *les Misérables*, 100.
Hugues (Clovis); son ode à Lamartine, 434.

Image (L') du monde, manuscrit, 546.
Impôt sur le papier, 267.
Imprimerie; livres imprimés à Grenoble, 317.
Imprimerie au Japon, 492.
Imprimerie; son introduction en Amérique, 100.
Imprimerie papale, 436.
Institut de France, 85.
Isambert; son opinion sur le prêt des livres, 487.

Japon. État de l'imprimerie dans ce pays, 492; — importation de la librairie, 100.
Jeu (Le) d'Amour, manuscrit du xve siècle, 436.
Journalistes; combien ils étaient payés, 318.
Journaux en Alsace-Lorraine, 436; — au Maroc, 547; — aux États-Unis, 492.
Journaux; leur apparition en Hollande, 378.
Journaux; le premier journal de l'Europe, 212.
Journaux de sport en Angleterre, 490.
Journaux illustrés à Londres, 40.
Journaux pour aliénés, 40.
Journaux de musique, 155.
Jurisprudence; statistique des ouvrages de jurisprudence, 540.

La Boétie, 596.
Lamartine; inauguration de sa statue; 429; lettres inédites à Ch. Nodier, 539.
Lamoignon (Les), 597.
Lamonnoye, 599.
La Mothe Le Vayer, 598.
La Réveillère-Lépeaux; ses mémoires, 486.
La Tour de Nesles, 540.
Le Fèvre Deumier; son legs à l'Institut, 423, 424.
Lefèvre d'Ormesson, 597.
Le Franc de Pompignan, 600.
Légion d'honneur; promotions dans cet ordre, 423, 541.
Lemercier de Neuville, 541.
Librairie; son commerce en 1520.
Librairie; état de cette industrie en Allemagne, en Angleterre, aux États-Unis, 211.
Librairie; sa production en Danemark, 324.
Librairie Justus Perthes. Son centenaire, 38.
Librairie en Suède, 42.
Library association, 605, 650.
Livres du xviiie siècle, 41.
Livres anciens, 324.
Livres à clef, 151, 208.
Livres curieux, 436.
Livres de format minuscule, 211, 656.

Livres à l'index, 324.
Livres saisis, 212, 659.
Livres volés, 90.
Livres; — leurs couvertures, 375.
Livres; question du prêt, 486.
Livres; — leur tirage en Amérique, 547.
Livres interdits en Allemagne, 545.
Loti (Pierre). Voy. Viaud.

Mac-Mahon; — ses mémoires, 320.
Manuscrits, 436, 546, 660; — leur photographie, 657.
Manuscrit de la reine Élisabeth, 40.
Manuscrits annamites, 213.
Manuscrits mutilés, 154.
Manuscrits offerts au musée de Cluny, 85.
Manuscrits sanscrits, 100.
Mappemonde colossale, 375.
Marchangy, 601.
May; — son rapport sur l'état de l'industrie, 435.
Mémoires de M. d'Artagnan, 657. (Voy. *le Livre*, partie rétrospective; année 1886.)
Mémoires des contemporains, 320.
Mesmes (de), 601.
Mewberry; fonda une bibliothèque à Chicago, 425.
Michoud; communication au sujet du roman *le Rouge et le Noir*, 208.
Missions scientifiques, 541.
Molière, 543; — création d'un Musée spécial; — son écriture, 154.
Montaigne, 596; — translation de ses cendres, 209.
Montesquieu, 599.
Murger, 150.
Muselière (La), journal de M. Lemercier de Neuville, 541.

Nauroy, 594.

Papeterie; statistique de cette industrie, 539.
Papier; impôt qu'il paye, 266; — sa consommation, 267.
Pasquier (Etienne), 596.
Périodiques (Les) en Angleterre, 211.
Peytel (Mme), Voy. Dumas (Marie).
Perthes (Justus), libraire allemand, 38.
Photographie des livres et manuscrits, 535; — photographie des manuscrits des bibliothèques publiques, 657.
Plagiat, 320.
Plumes d'acier, 659.
Poë (Edgar); poème inédit, 378.
Pomme (La), Société littéraire, 521.
Prêt des livres, 602.
Propriété littéraire et artistique, 155, 491, 542; — en Belgique, 321; — aux États-Unis, 41.
Prospectus de libraire au XVe siècle, 210.
Pseudonymes, 540.

Quesnay de Beaurepaire; son discours sur l'amour des lettres, 595.

Rabelais, 318; — sa statue à Meudon, 435.
Ranke; détails sur cet historien, 544.
Réclames commerciales dans les livres, 212.
Reliure, 375; — reliure dans les siècles passés, 151, 155; — bibliographie des ouvrages sur la reliure, 156; — reliures en peau humaine, 421, 213; — reliures et relieurs, 37; — reliure macabre, 39.
Revues anglaises, 211.
Rois auteurs, 547.
Roland (Président), 600.
Rose (Président), 598.
Rouge (Le) et le Noir, roman à clef, 151, 208.

Sainte-Beuve, 208.
Salluste; découverte de fragments de manuscrits inédits, 373.
Sand (G.); ses relations avec Balzac, 152.
Sandeau (J.); propriété de ses œuvres, 209.
Schaunard, 319.
Schiller, 377.
Schœffer (Pierre); prospectus de ce libraire, 210.
Scottish History Society, 313.
Scribe; sa collaboration avec M. Dupin.
Séguier (Les), 597.
Sévigné (Mme de); ses lettres, 317.
Shakespeare; édition minuscule de ses œuvres, 659.
Société des auteurs et compositeurs dramatiques, 321.
Société autrichienne pour la propagation des arts, 377.
Société des bibliophiles français, 375.
Société des études historiques, 31, 258.
Société française des amis de Rabelais, 318.
Société Franklin, 89, 481.
Société des gens de lettres, 35, 98, 267.
Société des gens de lettres allemands, 99.
Société Gœthe, 377.
Société de l'Histoire de France, 313.
Société des jeux floraux, 202.
Société de lithographes, 321.
Société Schiller, 377.
Sociétés littéraires; la Pomme, 321; — à Londres, 39.
Souvenirs d'un journaliste français à Rome, par des Houx, 319.
Statistique des livres et journaux publiés aux Indes anglaises, 42.
Strindberg, romancier suédois, 212.
Synodicus (Le), 313.
Système de la nature, d'Holbach, 202.

Talleyrand-Périgord (de); ses *Mémoires*, 320.
Techener, sa librairie, 605.
Tennyson, 90.
Tirage des éditions américaines, 100.
Tolstoï, 546.
Traductions anglaises de *Gil Blas*, 39.
Traductions en langue turque, 267.
Troubat; communication au sujet de Sainte-Beuve, 208.
Turquie; mouvement littéraire dans ce pays, 267.

Union littéraire belge, 546.
Université de Genève, 88, 649.
Velhagen et Klassig, éditeurs allemands; leurs catalogues, 210.
Viaud (Julien); ses débuts littéraires, 542.
Vinci (Léonard de); croquis autographes et manuscrits, 436.
Voyer d'Argenson, 600.

Zeller; son discours à l'Université d'Heidelberg, 489.
Zola, plagiaire, 320.

JOURNAUX

Nouveaux journaux parus à Paris, 52, 111, 167, 223, 280, 336, 391, 446, 502, 558, 615, 671.
Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris, 51, 110, 166, 222, 279, 334, 389,

NÉCROLOGIE

INDEX

Ader, 379.
Aksckoff, 159.
Alternheym (d'), 379.
Amaury-Duval, 101.
Aoûst (abbé), 42.
Aragon, 379.
Arrighoni, 327.
Assolant, 213.
Aubanel, 661.
Aubry, 156.
Auzière, 268.

Backstrom, 215.
Baker, 326.
Ballot, 101.
Barbat, 213.
Barnes, 663.
Barutel, 607.
Baschet, 157.
Batten, 550.
Baucher, 661.
Bayonne, 43.
Becker, 663.
Béguyer de Chanc urtois, 662.
Belly, 661.
Belot, 607.
Berlan, 608.
Bernard, 437.
Bert (P.), 661.
Berthier, 492, 662.
Beust (de), 663.
Bianchi, 215.
Biémont, 548.
Birch, 103.
Blackford, 382.
Blaise, 662.
Blondel, 379.
Blosseville (de), 607.
Blot, 379.
Bohdan-Zalewski, 272.
Boinvilliers, 268.
Boiteau, 379.
Boquel, 268.
Bosboom, 327.
Bouchardat, 269.
Boudin, 213.
Bouis, 662.
Bouley, 42.
Bradshaw, 215.
Braun, 381.
Bray (de), 380.
Breier, 382.
Breulier, 607.
Briau, 548.
Bricaud de Verneuil, 548.
Broch, 327.
Busken-Huet, 327.
Butlerof, 551.

Campbell, 550.
Carpenter, 44.
Cassin (Mme), 548.
Caze, 269.
Chabirand, 548.
Charmes (G.), 325.
Chastel, 272.
Chaudé, 492.
Chenevix-Trench, 326.
Chieciri, 382.
Chouquet, 157.
Claye, 437.
Clément, 101.
Clercq (de), 43.
Cœsar, 494.
Colomb (von), 381.
Corblet, 325.
Couailhac, 43.
Courty (Dr), 213.
Covin-Wierbitzki, 381.
Crawford, 44.

Damour, 380.
Dampt, 269.
Dax (de), 380.
Dechambre, 101.
Demay, 607.
Demoget, 493.
Desbarolles, 157.
Desjardins, 493, 607.
Desprez, 43.
Diekamp, 214.
Didier, 380.
Dieulafait, 548.
Dow, 551.
Dubosc, 549.
Dubreuil, 325.
Duchesne, 493.
Duncker, 494.
Dupont (Edm.), 213.
Du Suy, 269.
Dutuit, 438.

Ebersberg, 159.
Edwards, 215.
Eichthal, 269.
Endrulat, 381.
Engelbauër, 269.
Escande, 101.
Espanet, 269.
Expilly, 157.

Falloux (de), 101.
Faverie, 608.
Favre (Ad.), 156.
Federici, 608.
Feldmanowski, 158.
Fergusson, 158.
Forneron, 269.
Fournié, 270.
Frommann, 494.
Fumagalli, 608.

Gachard, 104.
Gassmann, 158.
Gaucherel, 102.
Gaussin, 493.
Gautrelet, 493.
Gaveaux, 43.
Gerold, 663.
Gilchrist, 44.
Girard, 608.
Glaser, 104.
Glutz-Blotzheim, 327.
Cœcke, 549.
Gougeard, 270.
Gudden (von), 549.
Guibert (Mgr), 438.

Hajnis, 104.
Haumont, 380.
Hayne, 551.
Henrik, 663.
Hetzel, 214, 270.
Hillemacher, 662.
Hoé, 550.
Hoelzel, 159.
Hoffmann, 549.
Hollander, 663.
Homberg, 158.
Houel, 438.
Howson, 104.
Humbert (A.), 608.
Huschkli, 158.

Imbriani, 327.

Jamin, 156.
Jacquot de Rouhier, 158.
Jauffret, 380.
Jeanmaire, 158.
Johnston, 215.
Joly, 43.
Jonckbloët, 44.
Jougla, 158, 662.
Jourdain, 493.
Jouvenel (de), 548.
Jouvin, 662.

Kalakoff, 44.
Karnowitch, 44.
Klecksowski, 270.
Kœne, 326.
Kropotkine, 551.

Laboulaye (de), 270.
Labrousse, 43.
Ladrey, 43.
Laguerre, 549.
Lalanne, 493.
La Landelle (de), 102.
Lallier, 549.
Lambert, 214.
Landet, 550.
Lasalle (de), 271.
La Tour du Pin, 381.
Laurent-Pichat, 380.
Lebègue, 159.
Le Berquier, 214.
Lebeurrier, 380.
Le Boucher, 549.
Le Brun, 438.
Lee Childe, 214.
Legrand du Saulle, 325
Le Guillois, 325.
Lézat, 325.
Linnemann, 381.
Lippincott, 160.
Liszt, 494.
Loulay (de), 380.
Low, 326.

Mac-Clellan, 44.
Mac-Lehose, 104.
Maffei, 44.
Magen, 271.
Maisonneuve, 438.
Malon, 550.
Marc, 381.
Marchal, 158.
Massenet, 381.
Meaume, 214.
Meliton Martin, 608.
Melsens, 327.
Mendès-Léal, 550.
Menzel, 549.
Mialhe, 662.
Michel, 326.
Miller, 102.
Minckwitz, 215.
Miranda de Arunjo, 382.
Mohr, 494.
Mondon, 493.
Montzen (de), 214.
Morris, 159.
Motais, 271.
Müller, 494.

Nicolas, 493.
Nohl, 103.

Ollier, 326.
Ostrowski, 382.

Palat, 271.
Palm, 44.
Panckoucke, 102.
Penot, 271.
Plan, 104.
Plocque, 158.
Ponzi, 104.
Poupel, 43.
Poussielgue, 494.
Pourcet, 381.
Poyer, 494.

Rambert, 663.
Rambosson, 271.
Ranke, 381.

Raymond (Mme de), 271.
Rigaud, 43.
Rosenberg, 104.

Saint-Foix (de), 549.
Saint-Venaut, 102.
Scheffel, 272.
Scheffer, 159.
Scherer, 549.
Schmidt, 326.
Schneemann, 44.
Schœnbrueb, 494.
Schoy, 104.
Schtebalski, 551.
Schuselka, 550.
Semenow (de), 663.
Sibley, 159.
Siciliani, 104.
Simonin, 438.
Singer (de), 215.
Small, 550.
Soleillet, 549.
Somerset (duc de), 44.
Stevens, 272.
Stoffels, 494.

Taylor, 326.
Tennyson, 382.
Thaon, 272.
Thomas, 215.
Thompson, 382.
Thomson, 663.
Tin-Tung-Lung, 663.
Tschudi, 169.
Tulasne, 156.

Vallée, 103.
Vautrey (Mgr), 382.
Vergnette-Lamotte, 381.
Vial, 381.
Vierne, 381.
Villa, 44.
Vischer, 382.
Vuhrer, 662.

Wakley, 550.
Wastmann, 550.
Webb, 104.
Weitz, 382.
Wipple, 551.

Yan' Dargent, 43.
Yvaren (Dr), 103.

Zabban, 214.
Zackharow, 159.
Zerchwitz, 550.

PÉRIODIQUES

Sommaires des périodiques, 45, 105, 161, 216, 273, 328, 383, 439, 495, 552, 609, 664.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

SAISIES — POURSUITES — CONDAMNATIONS — INTERDICTIONS

Adenin, librettiste, 447.
Amours de Casanova, 168.
Arnaud, libraire, 168.
Arrault, journaliste, 504.

Bathlot, éditeur, 560.
Belin, libraire, 446.
Benoît, éditeur, 560.
Beuvereau, éditeur, 560.
Bigot, éditeur, 560.
Bocquet, journaliste, 504.
Bonnemère, librettiste, 447.
Buffier, romancier, 447.

Cahuzac, 447.
Chevrier, 54.
Clément, liquidateur, 447.
Congrégation de l'Index, 56, 616.
Critique littéraire; M. Hennequin contre M. Chevrier, 54.

Deschanx, éditeur, 560.
Diffamation; journal le *Gil Blas*, 224.
Doutes (Les) amoureux, 446.
Droit de publication, 224
Droits d'auteur; collaboration, 447.
Dubut de Laforest, 224.
Dumas fils, 559.

Écrit imprimé; action civile, 616.
Éveillard, éditeur, 560.
Évolution (L') sociale, 54.

Favre (Ad.), 672.
Fils (Le) de Pazza, 447.
Fribourg, romancier, 447.

Gabillaud, 560.
Gaga (Le), par Dubut de Laforest, 224.
Gaillardet (Héritiers), 559.
Gagne-Petit (Le), journal, 55.
Garreau, journaliste, 504.
Germinal, par Zola, 112.
Gonzalès, 672.
Grenier, 224.

Hennequin, 54.
Hennuyer, éditeur, 54.
Hetzel, *la Lecture en famille*, 54.
Hippeau, 224.
Houx (H. des), 616.

Imprimerie; responsabilité, 54.

Le Bailli, éditeur, 560.
Lecture (La) en famille, 54.
Legouvé, 54.
Leman, peintre, 391.
Lemonnyer, éditeur, 391.
Liébert (Eug.), journaliste, 55.
Livres à l'index, 56, 616.
Livres saisis, 448.
Livres volés, 112.

Mercier (Paul), fondateur du *Gagne-Petit*, 55.
Moniteur (Le) de l'Exposition de 1889, 504.
Moreau-Sainti, librettiste, 447.

Œuvres de Molière; édition Lemonnyer; usage de librairie, sur la passe, 391.
Outrages aux bonnes mœurs, 616; — *Les Amours de Casanova*, 168, 446.

Presse; diffamation, 616.
Presse; publication d'un roman; suppression de journal; droit de l'auteur, 447.
Presse; publications similaires; titre; dépôt, 504.
Propriété littéraire; chanson; parodie, 560.

Revue indépendante, 54.

Sylvestre (Armand), 447.
Société des gens de lettres, 672.
Sommaruga, éditeur italien, 56.
Souvenir d'un journaliste français, par H. des Houx, 447.

© 2017 Lyon — Bibliothèque municipale de Lyon — Tous droits réservés

Titre; similitude, 54.
Tour (La) de Nesles, 559.
Tralin, éditeur, 560.
Tumin, libraire, 616.
Vaux (Baron de), 224.
Zola, 112.
Zoppino (Le), 446.

§ III. — INDEX DES NOMS D'AUTEURS

DONT LES OUVRAGES ONT ÉTÉ ANALYSÉS DANS LA PARTIE BIBLIOGRAPHIQUE FRANÇAISE

Abbé X, 67.
Abbey, 54.
Adam (Paul), 339.
Agassiz, 455.
Alaux, 457.
Albalat, 179.
Alphand, 243.
Amaury-Duval, 69.
Antonini, 643.
Armoises (O. des), 288.
Arréat, 359.
Aruss, 342.
Ashenhurst, 472.
Aubineau (Léon), 117.
Audebrand, 127, 393.
Aulard, 193.
Avoine (abbé), 519.

Babeau, 641.
Baillon (comte de), 192.
Ballet, 529.
Baluffe, 232.
Banville (de), 11, 393.
Barbey d'Aurevilly, 302.
Barni, 26.
Bataille, 290.
Baudrillart, 194.
Baunard (Mgr), 120.
Bazan, 402.
Bazin (Hip.), 237.
Beauclair, 218.
Beaumarchais, 586.
Beaunis, 254.
Beaurepaire (de), 114.
Beaussire, 26.
Beautivel, 116.
Bellanger, 472.
Belloc, 466.
Bergerat, 14.
Bergeret, 568.
Berghman, 129.
Bernard (Jean), 393.
Bernard (Fréd.), 644.
Bernès, 465.
Bert (P.), 527.
Berthet (Élie), 393.
Besson (M.), 124.
Beugny d'Hagerue (de), 65.
Bigot (Ch.), 156, 345.
Binet (A.), 249.
Biré, 184.
Blache (Noël), 10, 287.
Blanc (Joseph), 239.
Blavet, 292.
Blind (Mme), 410, 451.
Blocqueville (de), 256.
Bluysen, 111.
Bobillot, 6.
Boisgobey (du), 393.
Boissier (G.), 453.
Bonhomme (H.), 198.
Bonhomme (P.), 229.
Bonnefoy, 126, 457.
Bonnemère, 457.
Bonnet, 117.
Bonnetain, 340.
Bonnières (R. de), 218.
Bosquet, 76.
Bouchet, 305.
Boulay de la Meurthe, 409.
Bouquet, 576.
Bourelly, 296.
Bourget (P.), 70, 226.
Boursault, 586.
Bou-Saïd, 180.
Boutelleau, 340.
Boutmy, 84.
Boyer (A.-J.), 451.
Brédif, 345.
Brehm, 137.
Briois, 449.
Brunot, 581.
Bullandre (de), 83.
Burdeau, 359, 523.
Burty (Ph.), 134.

Cabarrus, 181.
Cagnat, 469.
Campon (de), 475.
Carcassonne, 235.
Carmen Sylva, 226.
Carnegie, 515.
Carton, 408.
Case (J.), 181.
Castex (de), 458.
Cavailhon, 454.
Caze (R.), 115.
Cère, 575.
Cermoise, 347.
Chaillé-Long-Bey, 468.
Chambellan, 294.
Champeaux (de), 23, 132, 420.
Champfleury, 393.
Champsaur, 9, 179, 294.
Chantelauze, 408.
Chaperon, 398.
Charpenne, 410.
Chauvet, 249.
Chauvigny (de), 513.
Cherville (de), 117, 509.
Chesneau, 305.
Chevalier, 229, 412.
Chevalier (Omer), 636.
Christie, 108.
Cladel (Léon), 393, 586.
Clarens, 399.
Claretie, 187, 450, 471.
Claveau, 576.
Clay, 523.
Clément (Ch.), 134, 303.
Cochin (Denys), 306.
Colombier (Marie), 337.
Contades (de), 131.
Copin, 638.
Coppée, 193.
Cosseret, 12.
Cosson, 574.
Coste (A.), 359.
Courcy (de), 411.
Cournault, 472.
Cousot, 574.
Craven (Mme), 181.
Crawford, 572.
Creux, 298.
Crèvecœur, 238.
Crollalanza, 65.
Cullerre, 362.
Cushing, 130.
Cyrano de Bergerac, 296.

Daniel, 307.
Danten, 353.
Darimon, 301.
Daudet (A.), 78, 393.
Daudet (E.), 10.
Debidour, 516.
Delaborde (vicomte), 303.
Delachenal, 128.
Delpit, 178.
Demblon, 7.
Denis (Th.), 393.
Depret, 452, 575.
Dereby, 288.
Derely, 449.
Derrécagaix, 139.
Descaves, 226.
Deschamps, 532.
Dhormoys, 580.
Dietrich, 358.
Diguet, 393.
Dodillon, 569.
Dombréa, 15.
Dostoiewsky, 398, 506.
Droz (Ed.), 352.
Droz (G.), 393.
Du Bois de la Villerabel, 400.
Dubut de Laforest, 8.
Du Camp, 233.
Ducéré, 467, 530.
Ducharme, 180.
Ducros, 464.
Dufort de Cheverny, 238.
Dugué, 464.
Dupré (Paul), 242.
Duthil, 583.
Duval (Georges), 115, 511.
Duvauchel, 397.

Ecilaw, 12.
Erdic, 135.
Ernouf, 243, 455.
Escard, 518.
Etian (d'), 396.
Eudel, 195.
Everat, 191.
Exmelin, 347.

Fabart, 299.
Fabié, 293.
Fabre, 396.
Feillet (A.), 407.
Fessard, 12.
Fétissoff, 506.
Feuillet (Oct.), 177.
Fidus, 21.
Flammarion, 360, 528.
Flaubert, 8, 18.
Fléchier, 22.
Foë (de), 451.
Forneron, 237.
Fouquier (H.), 401.
France (H.), 338.
Frank (F.), 16.
Frank, 522.
Frary, 19, 401.
Frémine, 404.
Frémy, 236.
Frescaly, 519.
Fulber, 115.
Fusco, 341.
Fuster, 459.

Gaffarel, 255.
Gagnière, 190.
Garrisson, 21.
Gaulot, 180.
Gauthier (Pierre), 134, 234.
Gautier (Judith), 340.
Genevay, 133.
Genlis (de), 131.
George, 361.
Gerfaut, 199.
Gilbert (Josiah), 23.
Ginisty, 183.
Girard (J.), 528.
Glatron, 13.
Glinel, 141.
Glouvet (de), 22.

Gœthe, 578.
Goirand, 124.
Goncourt (E. de), 20.
Goncourt (frères de), 231.
Gonse, 583.
Gontran, 573.
Gonzalès, 383.
Gossin, 255.
Grand-Carteret, 419.
Grangeon, 510.
Grandmougin, 635.
Green, 125.
Greenleaf Whittier, 366.
Gréville (H.), 15.
Grosclaude, 119.
Gruyer, 518.
Gueulette, 74.
Guilhermy (de), 128.
Guillaumot, 24.
Guyau, 356.

Haggard, 644.
Hake, 235.
Halévy, 421.
Halkett, 195.
Halpérine, 394, 505.
Halt (Marie), 67.
Halt (Robert), 67.
Hanrigot, 518.
Harel, 346.
Harrison, 231.
Harry Alis, 18, 180.
Hartmann, 528.
Hase, 406.
Haupt, 349.
Hauréau, 574.
Haussonville (d'), 584.
Havet (Julien), 246.
Hayem, 291.
Hément, 520.
Hérisson (d'), 75.
Héros (E.), 12.
Hervey de Saint-Denis (d'), 229.
Hervieu (Paul), 11, 569.
Hesnaut, 200.
Heuhlard, 343.
Heyd, 639.
Hoche (Jules), 113.
Hohenloe, 363.
Hornstein (de), 514.
Houssaye (A.), 189, 393, 403.
Houx (des), 298, 581.
Hubner (de), 245.
Hue, 518.
Hugonnet, 136, 251.
Hugot, 348.
Hunt, 125.

Icres, 225.

Jaeglé, 363.
Jametel, 136.
Janvier, 358.
Jaurgain (de), 580.
Javelle, 245.
Joly (Henri), 253.
Jouin (H.), 133.
Jourdain, 397.
Jubert, 453.
Jullien, 83, 413.
Jurien de la Gravière, 295.

Karamzine, 73.
Keyserling, 507.
Kropotkine, 27.

Labesse, 527.
Labitte, 346.
Lacertie, 507.
La Chaume (de), 351.
Lafargue, 568.
Lafenestre, 24.
Lafontaine (H.), 10.
Lagrance-Chancel, 351.
Lagrèze (de), 184.
Laing, 195.
Lalong (de), 229.
Lamartine, 198.
Lande (L.), 407.
L'Angle Beaumanoir (de), 400.
Lanessan (de), 526.
Lapointe (A.), 180.
La Ronce, 66.
Larousse, 69.
Lasserre (Louise de), 574.
Launay (A. de), 10.
Lauret, 305.
Lavedan, 9, 338.
La Villehervé (de), 340.
Lebrun-Renaud, 250.
Leclercq, 473.
Ledieu (Alcius), 17, 289.
Le Faure, 68.
Legouvé, 290.
Legrelle, 73.
Leloir, 576.
Lemaître (J.), 121, 570.
Lemonnier (C.), 181.
Lennel de la Farelle, 638.
Le Nordez, 468.
Léouzon-le-Duc, 14, 519.
Lepelletier (Edm.), 225.
Le Roux (H.), 244.
Lescure (de), 198, 476.
Lesueur, 398.
Leuval (Baron de), 522.
Lévy (R.-G.), 347.
Lheureux (P.), 394, 574.
Liseux, 79, 140, 531.
Livet (Ch.-L.), 345.
Lizeray, 125.
Logeard, 460.
Loiseau, 350.
Lorin, 513.
Louisy, 476.
Loyse, 581.
Lugol, 452.

Mac-Carthy, 124.
Macé (A.), 116.
Maël, 571.
Maignien, 76.
Maindron, 256.
Maizeroy, 114, 115, 287.
Malmesbury, 75.
Malot (H.), 179, 393.
Mancini, 451.
Mangin, 575.
Mantegazza, 305.
Marc-Monnier, 77.
Marchand (Alt.), 184.
Margueritte, 338.
Marie (Max.), 360.
Marieton (P.), 463.
Mariotte, 464.
Marmier (X.), 244.
Marsolleau, 462.
Martel (Tancrède), 11.
Martin (Alex.), 420.
Marx (Roger), 418.
Maspero, 217.
Maupassant (G. de), 7, 113, 286.
Maurel-Dupeyré, 355.
Maury, 13.
Marot, 509.
Meinhardt, 15.
Ménard (L.), 577.
Mendès (C.), 461, 570.
Méric (Élie), 295.
Mermeix, 525.
Mermet, 416.
Mesnard (P.), 188.
Métenier, 66, 397.
Metton de la Perrière, 571.
Meunier (E.), 114.
Meunier (L.-V.), 16.
Michel (A.), 303.
Michel (E.), 134, 196.
Michel (Louise), 507.
Michelet, 304.
Mirbeau, 11.
Miroux (abbé), 15.
Molière, 188, 345.
Molinier (E.), 419.
Monnier de la Motte, 462.
Montagne (Ed.), 393, 453.
Montégut (E.), 19, 71.
Montégut (M.), 116.
Monteil (Edg.), 508, 575.
Montesquieu, 421.
Montet, 304.
Montluc (de), 194.
Moréas, 405.
Moreau (abbé), 184.
Moreau (Em.), 299.
Morhain, 251.
Morin (Louis), 83.
Moris, 467.
Morley, 456, 470.
Mosso, 520.
Müller (E.), 81, 509.

Nacian, 584.
Nadaillac (de), 524.
Naquet (F.), 73.
Narjoux, 244, 395.
Natanson, 300.
Nerval (G. de), 585.
Neyroud, 230.
Nolen, 354.
Nordan, 358.
Normand, 339.
Nuitter, 641.

Ohnet, 182.
Ollendorff, 242.
Oller, 13.
O'méara, 348.
Omont, 417.
Oursel, 416.

Pagat, 10.
Pajol (général), 301.
Palat, 519.
Parville (de), 361.
Pascal, 246.
Paz (Edme), 294.
Peladan, 227.
Pellisson, 516.
Pène (H. de), 398.
Perez-Galdos, 452.
Perkins, 25.
Peugeot, 72, 510.
Peyrebune (de), 7.
Pharaon, 578.
Picard (Edm.), 532.
Picaud, 235.
Piedagnel, 198.
Pierret, 527.
Pig, 188.
Pingaud, 126.
Piry, 506.
Pisemski, 288, 449.
Pittié, 74.
Plessis, 355.
Poinsignon, 349.
Polignac (de), 378.
Pontsevrez, 9, 397.
Poulin, 355.
Pouvillon, 396.
Pradels, 636.
Prat, 296.
Privat d'Anglemont, 240.

Quesnet, 131.

Rabbe, 344.
Rachet, 357.
Rameau (Jean), 293.
Raynaud, 639.
Relave, 119.
Renan (Paul), 640.
Renouvier, 522.
Restif de la Bretonne, 140.
Riant (Dr), 529.
Ribeyre (F.), 393.
Richepin, 122.
Robert (S.-E.), 457, 507.
Robida, 82.
Robidon, 507.
Rochefort (H.), 8, 18, 232, 401.
Rod (Ed.), 179.
Rollet de l'Isle, 643.
Rollinat, 292.
Rouanet, 287.

Rousse (Em.), 2, 2, 457.
Rousset (L'), 197.
Rouvier (Dr), 354.
Ruelle, 415.

Sacher-Masoch, 230, 341.
Saint-Cère, 459.
Saint-Héraye, 451.
Saint-Juirs, 229.
Sainte-Croix (de), 317.
Sand (G.), 199.
Sauvage, 137.
Sauvenière (de), 64.
Savine, 13.
Sayn-Wittgenstein (de), 127.
Scholl, 339, 402.
Schrymakers (de), 126.
Schulz, 418.
Schumann, 189.
Schuré, 242.
Sébillot, 401.
Ségalas, 635.
Seignobos, 517.
Sémézies, 449.
Shakespeare, 577.
Sichler, 241.
Sienkiewicz, 230.
Simon (Ed.), 411.
Simon (Eug.), 136.
Sirven, 66.
Souhart, 414.
Soulary, 460.
Spencer, 474.
Spuller, 402.
Stepniak, 244, 524.
Stevens, 199.
Steyne, 68.
Stourm (R.), 300.
Strebinger, 230, 341.
Sully Prudhomme, 346.
Sybel (de), 76, 517.
Sylvestre (A.), 10, 340, 393.

Tabarand, 287.
Tabarant, 505.
Tanneguy de Wogan, 343.
Tarde, 521.
Tardieu (Amb.), 120.
Théo-Critt, 65, 226.
Theuriet (A.), 64, 337, 339.
Thiaudière, 71.
Thoinan, 641.
Thomson, 644.
Thureau-Dangin, 193.
Tichy, 579.
Tiercelin, 450.
Tikomiroff, 295.
Tinchaut, 512.
Tolstoï, 338, 505.
Touchard, 73.
Toudouze (G.), 395.
Tourgueneff, 394.
Tourneux, 303.
Triaire, 642.
Trolliet, 404.
Troubat, 187.
Trouessart, 361.

Uzanne (O.), 241, 582.

Vachon, 474.
Valade (L.), 637.
Valandré (de), 512.
Vallès (J.), 409.
Varet, 294.
Vasili, 307.
Vauzannes (de), 245.
Verhœren, 403.
Verlaine, 191.
Verne (J.), 14.
Vernier, 10.
Vessiot, 118, 455.
Vettard, 513.
Vianna, 353.
Vidal, 286.
Vigier, 246.
Vigneaux, 397.
Vigouroux, 251.
Villebrune, 511.
Vingtrinier, 349.
Vitu, 18, 400, 469.
Vogüé (de), 454.
Voizard, 185.

Weill, 286.
Weiss (J.-J.), 474.
West, 474.
Wetter, 531.
Wheatly, 417.
Witt (P. de), 515.
Wolff (A.), 291, 304.
Wundt, 354.

Yriarte (Ch.), 134.
Yveling Rambaud, 238.

Zénon Fière, 189, 463.
Zola, 141, 227.

§ IV. — INDEX DOCUMENTAIRE

DES NOMS D'AUTEURS ET DES TITRES D'OUVRAGES CITÉS DANS LES CAUSERIES ET LES VARIÉTÉS

Béraldi (H.); sa *Bibliothèque d'un bibliophile*, 57.
Bibliothèque (*La*) *d'un bibliophile*, 57.
Bourget (Paul); son roman *Un crime d'amour*, 176.

Chansons de La Borde; exemplaire de la bibliothèque Paillet, 61.
Critique littéraire (La), 2.
Curieuse, par J. Peladan, 176.

Femme (La) et les livres, 561.
Femmes (*Les*) *bibliophiles*, par M. Quentin-Bauchart, 561.
Fin de Satan (*La*), 281.

Hommes et les idées (*Les*), par H. Houssaye, 175.
Houssaye (Henri), son livre *les Hommes et les idées*, 175.

Livre (*Le*); ce qu'il est et doit être, 3.
Livres d'étrennes, 618.

Noilly; vente de sa bibliothèque, 173.

Œuvres complètes de Béranger; exemplaire de la bibliothèque Paillet, 63.

Paillet (Eugène); sa bibliothèque, 58.
Peladan (Joséphin), 176.
Production (La) littéraire actuelle, 1.

Société des Amis des livres, 58.

Théâtre (*Le*) *en liberté*, par V. Hugo.

Un crime d'amour, par P. Bourget.

FIN

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

— Archives des Écrits de ce temps —

BIBLIOGRAPHIE RÉTROSPECTIVE

SIXIÈME ANNÉE



PARIS

A. QUANTIN
Imprimeur-Éditeur

OCTAVE UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

1885

LES

LETTRES D'AMOUR D'HENRI IV

I

Nous n'avons pas l'intention d'écrire ici, même en raccourci, l'histoire des amours d'Henri IV. Cette histoire, nous l'avons écrite jadis[1] à l'heure la plus propice pour tout comprendre, pour tout dire et tout pardonner, c'est-à-dire à l'heure de la jeunesse, et le livre a eu tout le succès de son heure et de son sujet. La fortune littéraire, comme l'autre, aime les jeunes gens.

Nous n'avons pas non plus l'intention d'aborder ni même d'effleurer la thèse du

1. *Les Amours d'Henri IV.* Achille Faure, 1864.

talent littéraire d'Henri IV. Les lettres, et celles surtout où il a mis le plus de lui-même, cet auteur rare qui fut non un auteur, mais un homme, le démontrent surabondamment.

Pour ceux qui veulent des détails sur tout, des preuves à tout, nous les renvoyons au livre ingénieux et d'une excellente critique, de M. Eugène Yung, *Henri IV écrivain,* et aux articles encore plus décisifs de Sainte-Beuve. Notre unique but aujourd'hui est, en supposant déjà fait un recueil, qui ne tardera pas à l'être, des lettres galantes d'Henri IV réunies pour la première fois, de prendre ce recueil pour sujet exclusif de notre étude, d'expliquer comment il pourrait être composé et d'en apprécier les divers éléments, en nous plaçant successivement au point de vue historique, au point de vue littéraire et au point de vue moral.

Il n'est plus guère permis d'espérer découvrir des lettres inédites d'Henri IV. Une si abondante moisson en a été faite, qu'il ne saurait plus être ajouté que de maigres épis aux gerbes dont les meules encombrent un de nos plus vastes monuments historiques. C'est le recueil — plus connu qu'exploré — des *Lettres missives d'Henri IV,* qu'ont préparé et publié tour à tour MM. Berger de Xivrey et Guadet. Il fait partie de la collection des Documents inédits sur l'Histoire de France, publié par les soins du ministère de l'instruction publique. Le premier volume a paru en 1843, le neuvième et dernier en 1877.

Ce grand recueil, qui ne comprend pas moins — texte ou analyse — d'une dizaine de mille lettres, nous fournit l'image la plus ressemblante, la plus vivante de Henri IV, puisque ce portrait a été peint par lui-même, à son insu.

Il respire, il parle, il revit, on peut le dire, dans ces nombreux témoignages, — à l'authenticité, à la sincérité irrécusables, — de cette activité et de cette fécondité épistolaires qui ne le cédaient en rien, chez lui, à l'activité, à la fécondité militaire ou politique. D'autres souverains et hommes d'État illustres ont ou plus parlé qu'agi, ou plus agi que parlé. Henri IV a beaucoup fait, beaucoup dit, beaucoup écrit, également prodigue de ses paroles, de ses actes, de ses lettres.

Parmi ces lettres nous avons choisi, pour faire connaître à fond au lecteur, non le roi militaire, non le roi politique, ou diplomate, ou administrateur, mais le roi intime, le roi galant, ou plutôt l'homme dans le roi, l'homme dans ses rapports avec les femmes qu'il honorait et déshonorait d'une affection tempérée par l'infidélité; nous avons choisi, disons-nous, le groupe spécial des lettres adressées successivement à Corisande d'Andouins, comtesse de Guiche, duchesse de Gramont, à la marquise de Guercheville, à Gabrielle d'Estrées, à la marquise de Verneuil, à la reine Marie de Médicis, c'est-à-dire aux principales de ses maîtresses, à une femme qui ne voulut pas l'être et à sa femme.

Henri IV n'eut pas seulement pour maîtresses les trois femmes que

nous venons de nommer, et qu'il a associées à sa popularité. Il n'était pas homme à se contenter de si peu, et, sans avoir la curiosité, ni la force, l'appétit sexuel, en un mot, d'un Auguste de Saxe, qui compta jusqu'à trois cent cinquante bâtards, il a néanmoins fait une assez grosse consommation du fruit défendu. Nous avons compté jusqu'à cinquante-six maîtresses dont il existe trace authentique. Mais la plupart n'étaient que des maîtresses d'occasion, de hasard, de passade. En tout cas, il n'a pas été retrouvé de lettres par lui à elles adressées.

Quelques-unes ont cependant leur importance et ont droit à un rang épisodique, à un coin dans la chronique scandaleuse du règne. Elles ont été publiquement avouées, reçues à la cour, titrées, rentées, et les libéralités à elles octroyées ont fait pester et jurer Sully dans son cabinet de l'Arsenal.

Il faut citer surtout Jacqueline de Bueil, comtesse de Moret, et Charlotte des Essarts, comtesse de Romorantin, qui firent, de 1604 à 1610, l'intérim des bouderies ou des disgrâces de la marquise de Verneuil, et dont les relations avec le roi furent assez intimes, assez prolongées pour qu'il leur adressât des vers et en eût des enfants. Les charmants couplets : *Viens, Aurore,* etc., furent faits pour la comtesse de Moret. Mais aucune de ces liaisons ne prit Henri IV au cœur. Il y eût été dupe, s'il eût été naïf. Mais il ne l'était pas et ne se laissa point piper à ces beaux semblants de la passion qui dissimulent mal les ambitions, les cupidités et les infidélités des favorites pour lesquelles le caprice royal équivaut à un passage aux affaires.

Avec la comtesse de Moret et surtout la comtesse de Romorantin, le roman fut court et l'illusion dura peu, comme aussi la faveur. Henri IV n'a pas, bien que prodigue de ses lettres comme de ses galanteries, dû beaucoup écrire à ces deux maîtresses *d'en cas, de pis aller*, puisqu'il n'est pas demeuré de vestiges de cette correspondance.

Il n'en est pas de même pour la marquise de Guercheville, dont il fit en vain le siège et qui refusa bravement de se rendre, déclarant que si elle était de trop petite maison pour être la femme du roi, elle était de trop bonne race pour être sa maîtresse. Nous avons trouvé deux lettres d'Henri IV à cette noble, *belle et honneste* dame, dans le vrai sens du mot, qui eut l'originalité de résister à des avances qu'on disait irrésistibles. Henri IV prit, d'ailleurs, sa défaite en homme d'esprit. Il fit bon visage à sa mauvaise fortune, et par un hommage qui n'est pas sans malice, à la rareté du cas, il donna pour dame d'honneur à sa femme, Marie de Médicis, la femme qui avait victorieusement défendu sa vertu contre ses entreprises, et il constitua gardienne de l'honneur royal celle qui avait su si bien garder le sien.

Il n'existe donc que deux lettres d'Henri IV à la marquise de Guercheville, et elles sont charmantes. On voit qu'il attachait du prix à la

conquête et se mettait en frais de coquetterie et d'éloquence pour réussir à être aimé, sans parvenir à rien de plus qu'à être aimable.

II

Les lettres à Corisande, à Gabrielle, à Henriette de Balzac d'Entragues sont plus nombreuses. Elles correspondent à des liaisons qui, à elles trois et sauf les intermèdes et les interrègnes, occupèrent le cœur du roi au printemps, à l'été, à l'automne de sa vie, pendant la militante jeunesse, la virilité encore souffrante et la triomphante maturité.

De 1582 à 1590, de 1590 à 1599, de 1600 à 1609, chacune des trois maîtresses typiques prend une moyenne de neuf années pour son règne sur le roi. C'est un bon bail. Trois femmes capables d'avoir eu et gardé neuf ans l'honneur d'intéresser les sens, l'esprit et le cœur d'un prince qui fut un roi et un homme à ce degré qui fait qu'il personnifie une époque de notre histoire et qu'en lui s'incarne une phase de l'histoire de l'humanité elle-même, dont on peut dire qu'il fut à la fois le plus humain, le plus français, le plus populaire et, sans manquer de respect à Louis XIV, le plus grand de nos rois; trois femmes capables d'avoir attiré et retenu, pendant neuf ans, les hommages du plus aimable, mais du plus mobile des amants, n'ont pas été, à coup sûr, des femmes ordinaires. Il y a du choix, en France, surtout pour un roi homme d'esprit, en jolies femmes et en femmes d'esprit. Henri IV n'eût supporté longtemps ni une laide ni une sotte. La fidélité, qui ne lui sembla jamais que difficile, lui eût semblé ridicule. Il n'y eut rien de ridicule dans la liaison d'amour, le sentiment qui supporte le moins le ridicule, surtout en France, qui lui fit associer successivement trois femmes, à qui rien ne manquait que d'être vertueuses, non aux devoirs, mais aux plaisirs du trône, à l'agrément, sinon à la dignité de son existence, à la décoration, sinon à l'honneur du pouvoir.

Toutes les trois se partagèrent les loisirs d'une vie qui ne compta pas moins d'heures sérieuses, heureusement pour sa mémoire, que d'heures frivoles. Toutes les trois exercèrent sur lui, et par ricochet sur ses actions et les événements de leur temps, une influence qui correspond bien à la diversité des époques de leur faveur et à la diversité de leur caractère. L'une le prit surtout par le cœur, l'autre par la tête, la troisième par... le reste.

Corisande lui fut dévouée aux mauvais jours, aux jours de pauvreté et de lutte, mais de jeunesse et d'enthousiasme, où les premières amours et les premières victoires parent tout de leurs myrtes et de leurs lauriers, où l'espoir tenace console de toute déception, où l'on est si heureux encore d'être malheureux à deux. Elle fut la maîtresse du roi militant,

du roi dénué de tout, excepté de belle humeur et de courage; et, quoique d'ambition à vouloir se faire épouser et de race à être épousée, se fût contentée d'aimer et d'être aimée, si elle eût pu toujours être aimée et si elle eût pu toujours aimer qui ne l'aimait plus. Du moins, elle ne put jamais haïr, et quand elle n'eut plus d'avenir, pardonna le présent en faveur du passé, et demeura, dans sa retraite fière, la silencieuse amie de l'infidèle amant.

Avec Gabrielle, beauté grasse, fraîche, aux lèvres veloutées, aux joues incarnates, aux yeux souriants, au caractère enjoué, chez qui la femme ne veut qu'être heureuse et rendre heureux, chez qui la mère à peine aura quelque ambition pour ses enfants, le roman du roi baisse d'un degré et perd en poésie ce qu'il gagne en charme. C'est le roman du roi déjà victorieux, maître de son royaume et de lui-même, mais quelque peu lassé et avide surtout de bien-être et de repos. C'est le roman de midi, du milieu de la journée, avec les beaux palais aux salles combinées pour les fêtes triomphales, aux chambres à tentures mythologiques, où bruit l'eau des bains parfumés, où les couches voluptueuses dressent leurs dais empanachés, avec les beaux jardins propices aux Décamérons joyeux, les belles forêts où la chasse équestre caracole au son du cor. C'est la période des délices de Capoue, de l'intermède de vie seigneuriale, patriarcale dans la vie royale, où Renaud couronné s'endort sur le sein d'une Armide aux blondeurs flamandes, où — pour être plus mythologique encore et plus dans le goût du temps — l'Hercule gascon, devenu rubicond, file, aux pieds d'une plantureuse Omphale, la quenouille dont des enfants joufflus qui leur ressemblent s'amusent à emmêler les fuseaux, et s'amollit aux plaisirs de l'amour et aux bonheurs de la paternité.

A Corisande, à Gabrielle, Henri IV avait donné son cœur, non sans en laisser tomber assez de miettes pour nourrir quelques légères passions de caprice et de traverse, liaisons parasites vivant, sans l'entamer, sur la liaison dominante et profitant sournoisement des intermèdes de grossesse ou des occasions d'absence. En amour ou plutôt en galanterie, Henri IV professait ou pratiquait du moins, s'il ne l'avouait pas, la théorie paradoxale du *superflu nécessaire*. Il ne résistait guère à une avance, pourvu qu'elle fût tentante, et, au besoin, la prévenait. C'est ainsi que, devançant le scandaleux bonheur, s'étendant à toute une famille, d'un de ses successeurs dégénérés, même en amour, il s'était passé la fantaisie d'avoir les trois sœurs d'Estrées, comme Louis XV devait avoir les quatre sœurs de Nesle. Mais enfin, il s'était tenu au principal, à Corisande, à Gabrielle, qui l'avaient rendu heureux sans trop de dommage pour sa gloire et aux genoux de qui le roi soldat, le roi chevalier, le roi artiste n'avaient pas trop déchu.

Il déchoit, au contraire, avec Henriette de Balzac d'Entragues. Dans

cette liaison de roi soudard, de roi paillard, où il n'apporte plus que les restes d'une ardeur qui s'éteint et d'une grandeur qui s'oublie, avec les impatiences d'une curiosité qui se déprave et tombe, en paroles et en actes, à la lubricité, il n'y a pas de place pour le cœur.

Henriette, qui s'est vendue comme une courtisane, ne saurait se donner que comme elle, maintenant son empire par les surprises dont elle secoue les sens d'un blasé, par les bons contes et les bons mots dont elle amuse, dont elle pique l'ennui de l'homme vieillissant, du prince fatigué. Sans les impertinences de sa conduite, sans le ragoût de sa conversation, sans le piquant de cette nouveauté qui fait trouver au roi un dernier plaisir à être berné par une femme, trompé par une maîtresse, et à avoir à pardonner une conspiratrice dans la mère de ses bâtards, la liaison avec celle qu'il avait faite marquise de Verneuil, et qui n'aspirait à rien moins qu'à être reine de France, n'eût duré que le temps d'un caprice et d'une disgrâce.

Elle dura huit ans, cette passion fondée non sur les qualités, mais sur les défauts, les vices mêmes du roi, et ce sont des fleurs sanglantes, ce snot des fruits de cendres qui devaient sortir de ces racines empoisonnées. La marquise de Verneuil usa et fatigua l'homme, diminua le roi, troubla le royaume ; elle coûta plus cher qu'une guerre ruineuse (jamais prince ne paya plus cher une faute et un repentir), et elle garda une part mystérieuse, une part de juste soupçon, sinon de preuve établie, dans l'assassinat qui trancha une vie encore féconde, qui brusqua si malheureusement pour la France la fin d'un règne glorieux.

III

Une chose à remarquer, c'est que si Henri IV fut traité comme il le méritait par ses trois principales maîtresses, il les traita aussi comme elles le méritaient. Et c'est là une première observation qui résulte de la lecture de sa correspondance avec elles. Nous n'avons pas leurs lettres, mais nous avons les siennes, et il est facile de deviner la demande par la réponse, et de conclure du ton employé envers elles par leur correspondant, du degré non de l'intimité où il est avec elles, car il y a à peu près concordance dans les familiarités qui trahissent l'habitude de la possession, mais de l'estime qu'elles lui inspirent, du cas qu'il en fait. La mesure de la valeur morale attribuée par le roi à chacune d'elles est non dans l'affection, mais dans l'estime, et l'on peut dire que surtout d'un roi à une de ses sujettes, bien qu'il affecte de s'en dire l'esclave, surtout d'un roi comme Henri IV, prince avisé, de bonne heure rendu méfiant par une rude expérience, achetée à force de déceptions, la mesure de cette estime, c'est la confiance.

Aimé de Corisande pour lui-même, pour son charme insinuant, sa gaieté bravant le malheur, sa galanterie ingénieuse, son rire sonore, son goût pour les bons contes, les bons mots et les beaux coups d'épée, bien plus que pour son titre précaire et ses chances problématiques d'héritier d'un trône à conquérir, Henri récompense le zèle dévoué d'une maîtresse qui lui a sacrifié sa réputation, son repos, sa fortune, par les témoignages et les formules de l'amour chevaleresque.

Dans ses rapports avec Henriette de Balzac, il montrera qu'il n'est que trop vrai qu'on peut mépriser celle qu'on aime; dans ses rapports avec Corisande, il montrera qu'il respecte celle qu'il aime, parce qu'il la trouve digne des honneurs du respect. Il sait qu'elle n'exige d'autre prix de ses services qu'une reconnaissance qui caresse ses fiertés. Il sait qu'elle a l'humeur susceptible et un peu fantasque, que sa supériorité d'âge et la trop facile connaissance du caractère de son amant la rendent jalouse. Il sait qu'elle a l'esprit vif et le propos piquant. Mais il sait aussi que cette généreuse et noble nature, si facile à effaroucher, n'est pas moins prompte à revenir qu'à s'emporter, moins empressée aux services, quand on l'en prie, qu'aux représailles, quand on la blesse.

Aussi avec quelle courtoisie, quelle flatteuse confiance il la traite; il n'a pas pour elle de secrets; il lui communique ses projets, lui raconte les moindres incidents de ces expéditions aventureuses où, comme un héros de roman, il tire l'épée et le pistolet à l'honneur de sa dame. Il la sait hardie et vaillante, et sensible à ces hommages de la bravoure, et il les lui prodigue avec cette verve un peu fanfaronne qui ne messied pas trop à la jeunesse. Il ne se contrefait devant elle ni l'esprit ni le cœur. Il soupire parfois quand le poids est trop lourd de ses misères et de ses déceptions, et ne craint pas de lui déplaire en la sollicitant d'ajouter la pitié à l'amour; il sait qu'elle n'est pas femme à rougir d'un amant malheureux.

Dans cette liaison, traversée par les vicissitudes d'une vie presque constamment nomade et militaire, qui n'eut que rarement le temps de goûter le repos des haltes, de s'asseoir aux festins et de s'endormir aux duvets de la paix, dans cette liaison qui parle plus à l'imagination qu'aux sens, et où Henri, plus chaud que tendre à la rencontre, se porta évidemment plus par la tête que par le cœur, jamais le ton de ses lettres ne détonne avec une maîtresse qui voulait être traitée en grande dame, même en amour, et capable de tout pardonner à un amant, hormis un affront. Il n'eut garde de s'y frotter, sachant qu'on s'y piquait, et à défaut d'honneurs, il la paya d'honneur, lui prodiguant les démonstrations flatteuses dans ces lettres charmantes où le feu de la jeunesse colore de poésie sa claire et vive éloquence, et où un heureux sentiment de la nature tempère gracieusement l'égoïsme de la passion.

IV

C'est dans cette liaison avec Corisande que nous voyons apparaître pour la première fois (est-ce la première?) un instrument de conquête, un appareil de séduction qui devait ajouter au prestige de l'amour même d'un roi et le rendre irrésistible, et jouera, dans la vie galante d'un héros qui connaissait trop bien le faible des femmes, un rôle tour à tour comique et tragique. Ce talisman aux dons magiques et fascinateurs, ce prestigieux « Sésame, ouvre-toi » qui ne trouva pas de portes rebelles, ce miroir aux alouette où toutes se prirent, c'était la promesse de mariage.

Plus d'une peut-être, qui n'eût pas cédé à la promesse d'amour, se rendait devant la promesse de mariage. Et la première qui s'y laissa prendre, ce fut Corisande. Non pas qu'elle se fût vendue, elle était de celles qui se donnent. Non pas que la promesse de mariage qu'Henri lui souscrivit avec une plume trempée au sang de quelque blessure ait seule triomphé des scrupules de sa vertu ou de sa fierté. Non pas qu'elle ait décidé de la victoire de son heureux amant. Non, ce ne fut pas *avant,* mais *après*, non à titre de gage ou de prix, mais à titre de récompense volontaire, spontanée, au réveil reconnaissant de quelque belle nuit d'amour, que, comme un gracieux présent du matin (*Morgengab*), Henri donna à celle qui, la première, avait su le rendre heureux d'une façon digne de son rang, à celle qui avait plus encore aimé le roi que l'homme, l'avait flatté dans ses qualités et non dans ses défauts, à celle qui lui avait rendu plus de services qu'elle ne lui avait donné de plaisirs, et qui avait toujours tourné son ambition du côté de la gloire, une promesse de mariage qu'elle avait méritée. Rien ne prouve qu'il n'eût pas l'intention de la tenir. Mais les bonnes intentions des rois arrivent si rarement à l'effet! Toujours est-il qu'il dut renoncer pour raison d'État (encore un commode prétexte, et qui fait toujours son effet malgré le temps depuis lequel il sonne creux) à tenir cette promesse, peut-être le jour où il reconnut stérile un amour d'abord fécond, puisqu'il semble avoir eu de Corisande un enfant mort en bas âge; peut-être un autre jour où le mécontentement de quelques conseillers moroses et de quelques amis boudeurs, jaloux et inquiets d'une influence trop impérieuse, lui fit sentir qu'à partager trop tôt sa couronne on risquait de la perdre, qu'avant de donner un royaume il fallait le conquérir, et que c'était assez, sinon trop, pour les services désormais inutiles et les attraits déjà flétris de la Corisande, de l'hommage des trophées et du sacrifice des avantages de la victoire de Coutras.

V

Avec Gabrielle, le tableau change; le roi politique l'emporte peu à peu sur le roi soldat; les grands coups d'épée ont été férus. Il y aura encore, en pleine et fausse sécurité, l'alerte et l'alarme de la prise d'Amiens; mais enfin la France est conquise, la Ligue vaincue, l'Espagnol hors du pays, autrement qu'à titre d'incursion, souvent chèrement payée et ne pouvant plus être que l'envahisseur du royaume dont il a été longtemps le garnisaire. Le roi est comme la France; il est las de la guerre, las de l'anarchie, las de la pauvreté; il est affamé de paix, altéré de repos, et il puise à longs traits, pour rafraîchir ses fièvres et laver ses dernières blessures, à la fontaine pure coulant sous les arbres tranquilles dont l'ombre forme dais sur des couches de mousse. Henri, épris de la vie pour elle-même, pour ses plaisirs, pour ses rayons, pour ses parfums, veut être le bienfaiteur de ce peuple dont il a été le libérateur. Il restaure les ruines, bâtit des palais, perce des rues, plante partout, sur les routes poudreuses, les noyers et les ormes dont quelques survivants entretiennent encore le souvenir du roi planteur et bâtisseur, qui voulait couvrir la France de beaux édifices, de belles routes, du roi ami d'Olivier de Serres, qui remit en honneur les travaux des champs et donna pour décor nouveau à son théâtre d'agriculture le vert rideau des mûriers.

C'est à ce moment de la vie du roi, fatigué de quinze ans de chevauchées et désirant reposer dans des souliers de bal ses pieds endoloris par les bottes de campagne, plus fatigué encore moralement des assauts de conscience, des soucis de gouvernement, des perpétuelles alertes du mécontentement huguenot ou de la rancune catholique, et de ces orages subits crevant sur sa tête, dont l'éclair est un éclair de poignard, c'est à ce moment des premiers grisonnements des tempes, des premières rides du front, des premiers dégoûts du pouvoir et du danger, à ce moment des villégiatures épicuriennes, des jeux, des festins et des *saupiquets* succédant aux bivouacs et aux escarmouches, de la vie de château succédant à la vie de camp que correspond naturellement l'influence de Gabrielle. C'est la maîtresse de la victoire après la maîtresse de la bataille, c'est la maîtresse des heures tranquilles après celle des heures inquiètes. C'est la maîtresse féconde après la maîtresse stérile, peuplant et égayant d'enfants frais et roses comme elle la solitude d'un roi sevré par un mariage ingrat des joies domestiques et paternelles. Il les goûte ostensiblement, avidement, naïvement, avec l'ardeur mise à réparer le temps perdu, au milieu d'un bonheur profane qui semble légitime, tant il est mérité, d'une magnificence de vie qui ne fait gronder personne, pas même Sully, pas

même le peuple qui trouve qu'il est juste après tout, quand un roi a tant travaillé, qu'il s'amuse un peu, et se borne à lui promettre, en la mangeant, cette *poule au pot* qu'il attend encore.

Gabrielle, chose remarquable, ne sera ni combattue de Sully, ni impopulaire. Elle sera indemne de toutes les disgrâces ordinaires et des brusques vicissitudes de la vie des favorites. La France aura pour elle les yeux d'Henri. Elle apprivoisera de ses sourires l'Église qui, en songeant qu'elle lui doit en grande partie l'abjuration, les lui rendra maternellement. Elle ne cessera de monter, de grandir que pour mourir. Ce sera la première disgrâce de la nature et de la fortune pour celle qui leur doit tant. Sa mort sera le seul chagrin sérieux qu'elle ait causé à Henri, et le seul qu'elle ait éprouvé elle-même en le quittant trop tôt à son gré.

Une fois vainqueur des hésitations et des incertitudes du début, une fois maître de la place abandonnée devant ses jalouses menaces et son impérieux ultimatum par le furtif usurpateur Bellegarde, une fois devenu l'ami de son prédécesseur et rival, et l'amant de cœur de celle qui n'avait été d'abord que la maîtresse du roi, Henri jouira, pendant neuf années, d'une sécurité sans mélange, d'un bonheur sans partage, et reposera doucement sa tête laurée sur le sein, que soulève un tendre cœur, de cette belle femme au visage de nymphe, qu'anime un gentil esprit.

Durant l'assez long temps de ce commerce irrégulier qui va d'un train de ménage, point d'autre nuage au ciel intime du Louvre, de Fontainebleau ou de Monceaux que quelques querelles de courtisans, quelques intrigues de ruelles et de ces révolutions de palais dont les menues tempêtes tiendraient dans un verre d'eau. La lutte entre la femme légitime et la maîtresse, entre Marguerite de Valois et sa suppléante, lutte âpre, maligne et qui faillit tourner au tragique durant la faveur de la comtesse de Guiche, la fantasque et altière Corisande, est tout à fait anodine et réduite à quelques insignifiantes escarmouches entre Marguerite et celle qui, pense-t-elle, n'a pris sa place qu'au lit et ne vise pas à sa place sur le trône.

Peu s'en fallut, semble-t-il, qu'elle ne se trompât dans les insoucieux mépris qui lui firent borner sa guerre à la favorite du roi au plaisir de lui disputer ce consentement au divorce qu'elle n'accorda qu'à une rivale honnête femme et princesse : Marie de Médicis. Si Marguerite, qui avait elle-même tant à se faire pardonner parce qu'elle avait trop aimé, et qui scandalisait une époque pourtant pas bégueule par ses aventures et mésaventures de princesse errante, de royale gourgandine, avait pu, à l'heure de ses premiers romans extra-conjugaux, faire à la fière Corisande l'honneur de la haïr et même de la craindre, elle se donna les faciles revanches du dédain vis-à-vis d'une Gabrielle, qu'elle traita en courtisane, sans réfléchir que sa supériorité, tenant uniquement à l'esprit, au rang et au

sang des Valois, point à la beauté ni à la vertu, ne permettait pas, après tout, tant d'orgueil.

VI

Elle eût eu plus beau jeu, mais rencontré aussi une guêpe plus fine et plus piquante qu'elle avec cette Henriette de Balzac d'Entragues, la méchante maîtresse après la maîtresse dévouée des temps héroïques, Corisande, et la tendre maîtresse des temps triomphants : Gabrielle. Celle-là méritait la haine autant que le mépris de sa rivale couronnée. Marie de Médicis, la Junon italienne, ne lui épargna ni l'une ni l'autre, et l'Olympe royal tressaillit plus d'une fois du bruit de leurs querelles. Qu'apportait-elle à ce blasé redevenu naïf, à ce roué redevenu ingénu, et s'obstinant à des illusions dont le dévouement de Sully essaya en vain de le désabuser par des leçons d'une rudesse brutale? qu'apportait-elle au roi qui prenait pour les feux de l'amour les feux de ces désirs séniles qui acharnent les vieux chasseurs après les jeunes proies? Qu'apportait-elle au roi, cette fille aux roueries précoces, complice du marché dont elle paraissait victime, trompant, tour à tour câline, mutine et libertine, avec cet air d'innocence qui donne tant de ragoût à la perversité, le père qui la vend, la mère qui la livre et l'amant qui l'achète, et prenant bien vite sur ses sens un empire qu'elle garde par son esprit? Que lui apportait-elle, en échange de cette dot de cent mille écus, si chère au gré de Sully, et qu'il s'ingénia à rendre, en la payant en grosse monnaie, aussi lourde que la personne était légère?

Elle lui apportait, digne fille d'une mère déshonorée par un adultère royal, fleur née sur le fumier, le charme équivoque de ses yeux malins, de son ingénuité faunesque, de cette virginité matérielle survivant à la corruption morale, et souriant d'avance à la flétrissure souhaitée, au mal deviné. Elle lui apportait ce goût de fruit vert, cher et funeste aux dents usées. Elle lui apportait aussi et surtout, au lieu de la paix à laquelle il aspirait, des haltes de voluptueux repos où il se flattait d'oublier les intrigues de la cour, les soucis du pouvoir, les ennuis domestiques; elle lui apportait les vicissitudes, les fatigues et les dégoûts d'une passion qu'allaient tourmenter les soupçons, les jalousies, les querelles suscitées par l'ambition, la coquetterie, la malignité d'une femme qui, sans égard pour le prestige du roi et la bonté de l'homme, se rebiffait, se rebecquait contre ses remontrances, se raillait de ses plaintes et de ses reproches.

Henriette d'Entragues n'avait pas de cœur et n'avait pas de prétentions au cœur du roi. C'est par des attraits moins nobles qu'elle se l'était attaché et qu'il lui revenait sans cesse jusqu'au jour où des secousses trop rudes, de trop vives atteintes à ce qui lui demeurait de la dignité de l'homme et de l'orgueil du roi, de trop fréquents affronts et de trop inso-

lents défis triomphèrent de cette patience rare, de cette mansuétude due à la faiblesse, qui longtemps, trop longtemps, avaient résisté à la double épreuve des chagrins intimes et du scandale public.

Mais si Henri pouvait beaucoup pardonner comme amant et faire bon marché des rebuffades qui donnaient plus de sel aux retours, des querelles qui lui permettaient les plaisirs de la réconciliation, des fautes en tout cas qui n'atteignaient que lui et dont il se vengeait en en riant, crainte d'en pleurer, il n'en était pas de même des menées d'une famille de nobles intrigants à leur proie acharnés, abusant de sa bonté, le récompensant de ses bienfaits par l'ingratitude et poussant même l'ingratitude jusqu'à la conspiration; il n'en était pas de même d'attentats contre la fortune, la sécurité de l'État et surtout contre l'intérêt de la couronne.

Henri, qui oubliait souvent qu'il était époux, se souvenait parfois à propos qu'il était père. Alors il était inflexible. Il l'avait prouvé quand il avait inexorablement sacrifié Biron à la sûreté du royaume et de l'hérédité dans sa maison. S'il n'avait pas le cœur très conjugal, il l'avait très paternel et défendait implacablement l'héritage de ses enfants. Il n'usait pas souvent des foudres du trône, ayant la mémoire courte au ressentiment et le goût de la clémence. Mais il n'admettait pas que la dignité, la fierté, le repos de la reine, la tranquillité de son intérieur, et surtout la sécurité de l'héritage de ses enfants légitimes fussent effleurés, offensés du fait des bouderies des maîtresses, des intrigues ou des querelles de cour, des menées et complots des mécontents, brocanteurs de couronne et courtiers en usurpation. Il ne voulait pas de victimes innocentes à ses débordements. Toucher à la mère dans la reine, au père dans le roi, c'était braver le bourreau. Aussi, quand la marquise de Verneuil s'avisa non plus de bouder, de narguer, de railler, mais d'intriguer et de conspirer, quand elle osa faire non plus la révoltée pour rire, mais la rebelle pour tout de bon, fut-elle enveloppée dans la disgrâce de la digne famille où la femme, ancienne maîtresse de Charles IX, le mari capable de l'avoir épousée, et le bâtard ambitieux et cupide dont il faisait le père exploitaient sa jalousie et sa colère, après avoir exploité sa beauté et sa fortune. Les hommes touchèrent à l'échafaud et ne furent épargnés que parce qu'en pardonnant à Henriette, la justice du roi, tempérée par sa faiblesse, ne pouvait frapper qu'à demi sur les autres.

C'est ainsi qu'après plusieurs rudes épreuves et dures secousses, se relâchèrent des liens que le roi, retenu par un goût d'esprit pour les bons contes et les malins pasquils de celle qui savait si bien amuser l'oreiller, ne se décida jamais à rompre complètement. Du moins il exigea la remise de cette promesse de mariage irréfléchie, que Sully avait eu le courage de déchirer, qu'il avait eu la faiblesse de refaire, et

qui servait de brevet d'impunité aux compétitions insolentes de la maîtresse vis-à-vis de l'épouse, d'encouragement à cette fécondité dont elle rivalisait avec elle, soulignant malicieusement la coïncidence humiliante de ses grossesses avec celles de Marie de Médicis, de titre aux spéculations sur le scandale et l'usurpation, des hommes de proie qui durent enfin se taire et attendre dans la disgrâce et l'exil la revanche de l'assassinat auquel ils ne sont pas demeurés étrangers.

Cette disgrâce, cet exil, la marquise de Verneuil ne les partagea qu'adoucis, tempérés par les égards que commandait sa qualité de mère de ces bâtards du roi, élevés à Saint-Germain comme ceux de Gabrielle, avec les enfants légitimes, dans une promiscuité qui froissait la pudeur publique et ulcérait le cœur fier de l'enfant qui sera le chaste, le justicier, le mélancolique Louis XIII. Du moins, il ne lui fut plus permis de venir, comme nous l'a montré le médecin Héroard, dans son journal aussi naïvement cynique que le spectacle qu'il décrit, braver la colère et la jalousie de la reine jusque sur ses pas, jusque sous ses yeux, dans ce palais où les intrigues avaient beaucoup de celles du sérail, et où le langage était trop souvent celui du camp. Henri ne partageait que trop les mœurs de ce temps amolli par le souffle des corruptions italiennes. L'*Heptaméron* et le *Décaméron* sont frères, et la cour des Valois aura Brantôme pour Boccace. Ce n'est pas le Gascon au caractère jovial, à l'esprit libertin, ami des festins et des chansons, dont les plaisirs préférés sont des plaisirs tout soldatesques, la chasse et le jeu, qui corrigera, hormis dans ses dépravations sardanapalesques, les errements de la cour sous son prédécesseur.

Il a laissé, sur les chemins de sa vie militante et errante, les pudeurs inutiles et les scrupules gênants. Le hâle de vingt ans de bivouac lui a fait un front qui ne rougit plus et les bonnes fortunes de la guerre ont laissé à ses lèvres les plis du rire satyrique. Ce rire les anime sans doute et fait palpiter son nez aux lèvres sensuelles lorsque, par tel après-dîner que l'on pourrait dater, il s'ébat en gais propos dans la chambre royale : sa première femme, Marguerite, devisant assise sur le pied du lit de la seconde, Marie de Médicis; les enfants de France jouant avec les petits Vendôme, nés de Gabrielle et les petits Verneuil, issus d'Henriette; la comtesse de Moret ou la comtesse de Romorantin se promenant dans les allées du jardin, en attendant leur royal amant, et le carrosse de la marquise de Verneuil, qui a fait demander qu'on lui envoie ses enfants, stationnant à la grille du parc.

VII

On ne s'étonnera pas, après avoir lu ce qui précède, de trouver dans la correspondance d'Henri IV avec ses maîtresses et avec sa femme et dans le ton qu'il emploie avec elles, des différences qui correspondent à la phase de la vie royale qu'elles représentent, qui peignent d'une façon vivante les mœurs d'un temps à la fois barbare et raffiné, et caractérisent, mieux que nous ne saurions le faire, leur influence.

Avec Corisande, nous avons le roi chevaleresque, qui estime et flatte ce qu'il aime, dans un langage courtois et caressant, récompensant le dévouement par la confiance et tenant compte du rang jusque dans les familiarités où s'émancipe déjà la lascivité de son tempérament.

A Corisande, la maîtresse au sourcil parfois froncé, la maîtresse romanesque et aventureuse de la jeunesse, succède, comme une conquête galante de la guerre victorieuse, comme un gracieux otage de la paix, la maîtresse des beaux jours, hâtifs et furtifs, de la voluptueuse virilité : Gabrielle, grande dame, d'un beau nom aussi, mais d'un nom galvaudé par les intrigues paternelles et les galanteries maternelles, déchu aux aventures et aux mésaventures d'un roman hasardeux qui a des pages de la vie d'une courtisane. Relevée par le choix d'un roi et par la fidélité, la fécondité, Gabrielle, d'une beauté plantureuse et d'une humeur souriante, apprivoise, aiguise, affine les mœurs et les façons d'un amant qui, de roi de camp, devient roi de cour pour lui plaire, qui goûte entre ses bras les seules heures de sa vie vraiment heureuses. Il trouve, pour lui écrire, des formules d'une galanterie encore un peu soldatesque, mais qui adoucit parfois sa brutalité jusqu'aux raffinements d'une exquise mignardise.

Avec Henriette, c'est non plus le charme heureux, mais l'ensorcellement lubrique qui domine. Pris par les passions basses et les curiosités du blasé, Henri se venge de son abaissement, dont il a parfois conscience, en traitant comme elle le mérite une fille qui s'est vendue et dont les baisers coûtent cher. Il emploie avec elle les formules de la galanterie cynique. Il se vautre dans son alcôve comme un satyre s'ébat sur la feuillée avec une faunesse. Ce n'est plus le roi chevalier, le roi poète, le roi soldat, le roi courtisan à qui nous avons affaire. C'est le roi soudard, le roi paillard qui en prend à son aise et pour son argent et ne se gêne point, pas plus dans ses lettres que dans ses visites, pour saluer Henriette, non plus en baisant respectueusement ses mains, non plus en baisant affectueusement ses lèvres ou ses yeux, mais en baisant grivoisement ses blancs tétins, ses « petits guarsons », comme il dit, avec le rire aviné du soldat qui embrasse la servante d'auberge ou la courtisane de taudis.

Pour sa femme, Marie de Médicis, après la période toujours illusoire et bientôt décevante de la lune de miel et les galanteries un peu épicées d'une cour faite à la fois avec la mignardise italienne et la gaillardise française, après cette première rencontre de Lyon où le roi brusque assez irrévérencieusement pour l'Église le dénouement nuptial, et témoigne d'une impatience qu'une étrangère peut prendre pour celle de l'amour, la correspondance redevient débonnaire et tranquille comme la satiété. Le roi n'est plus qu'une sorte de patriarche qui a eu beaucoup de femmes, qui a eu beaucoup d'enfants, qui parle à la reine bâtisses, plantations, chasse et menues affaires de ménage. Il dissimule, sous les formes de la bonhomie et de l'insouciance, les premiers ferments, grondant déjà dans son cœur et dans son sang, de ce suprême orage de passion, de cette dernière explosion du volcan qui troublera et précipitera le dénouement du règne et de la vie et fera finir le héros dans un accès de don quichottisme érotique plus ridicule que son don quichottisme politique, dont les visions du moins sont nobles et les chimères généreuses.

Ainsi finira en tragédie sanglante la comédie galante dont nous avons essayé d'analyser l'action, la progression et d'esquisser les acteurs; travail toujours intéressant, amusant, car le héros de la pièce n'a rien de vulgaire; il est un homme caractéristique, un homme type; et quoique les femmes n'aient pas plus changé depuis Corisande, Gabrielle et Henriette, qu'elles n'ont changé depuis Ève, leur commune mère; quoique l'amour soit toujours le même, dans le fond, sinon dans la forme, dans la façon dont on le fait, sinon dans la façon dont on l'exprime, il y a bien du piquant, bien du ragoût pour l'historien, le moraliste et le critique à pouvoir étudier ainsi, d'après l'original, la manière dont parlait, dont écrivait Henri IV à ses trois principales maîtresses. Chacune d'elles offre aussi à l'analyse un type bien vivant, bien complet — et tel qu'en fournirait peut-être difficilement notre décadence en tout, dans le mal comme dans le bien, dans le vice comme dans la vertu, de la maîtresse du matin, de celle de midi et de celle du soir — du roman de la tête, du roman du cœur et du roman des sens, de l'amour qui élève et réjouit la jeunesse, de l'amour qui repose et amollit la virilité, de l'amour qui flétrit et qui tue la vieillesse.

M. DE LESCURE.



LE

MAGAZINE ANGLAIS

NOTES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DU JOURNALISME CONTEMPORAIN.

Le *Magazine,* qui forme aujourd'hui une partie si importante de la littérature périodique anglaise, ne date guère que d'un siècle et demi. On peut dire que le *Gentleman's Magazine,* de Cave, représente son enfance; le *Monthly Magazine,* de Sir Richard Phillips, sa jeunesse; le *Blackwood,* le *Fraser* et *Bentley's Miscellany,* sa virilité; et le *Cornhill* et le *Macmillan,* son âge mur. Dans les différentes phases de sa croissance, le tronc commun a poussé un grand nombre de rejetons pleins de promesses, sains dans le bour-

geon, mais destinés à se flétrir dès les premières feuilles, sans laisser d'autre trace de leur existence qu'un nom enregistré dans les annales du bibliographe.

Cave, le célèbre imprimeur du temps de Johnson, a été le créateur du *Magazine,* d'où sont nés tous les autres notamment, le *Gentleman's*. Il nourrissait depuis quelques années le projet d'une publication de ce genre, lorsqu'il fit paraître celle-ci en 1731. Après avoir vainement tenté de s'assurer le concours des libraires de Londres, il se trouva en mesure, cette année-là, de commencer l'œuvre pour son propre compte, et il remplit lui-même, tout d'abord, les fonctions de rédacteur en chef. Le premier numéro parut sous la forme d'une modeste brochure in-8° de 45 pages, du prix de six pence (60 centimes), sous le titre de *The Gentleman's Magazine and Trader's Monthly Intelligencer (le Magazine du Gentleman et le Nouvelliste mensuel du commerçant)*, comme pour indiquer que les goûts et les intérêts de la classe aristocratique et de la classe marchande, à la ville et en province, y seraient à la fois consultés. En cela, M. Cave se montrait un éditeur plein de finesse et de sagacité, et considérablement en avant de ses confrères de l'époque. Le gros de l'œuvre consistait en analyses des meilleurs articles publiés dans les journaux politiques et littéraires paraissant à intervalles plus rapprochés; il en donne la liste dans le premier numéro de son *Magazine,* à la page qui suit le titre : ce sont le *Craftsman,* le *London Journal,* le *Free Briton,* etc., et, le dernier par le rang, mais non par l'intérêt, le *Grubstreet Journal*. Ces extraits étaient d'ordinaire accompagnés du nom dont signaient les auteurs des articles originaux, comme une preuve du désir de l'éditeur de reconnaître ce qu'il doit à tous ceux qu'il emprunte. Ces noms, du moins dans le dernier journal cité, sont assez caractéristiques : MM. Bavius, Marius, Spondee, Dactyl, et MM. Conundrum, Quidnunc, Orthodoxo et Quibus. Après « le coup d'œil impartial sur les différents *essays* hebdomadaires, traitant de matières de controverse, d'*humour*, de politique, de religion, de morale et de sentiment », vient le *Monthly Intelligencer,* le *Nouvelliste mensuel,* contenant les choses arrivées à l'étranger et à l'intérieur, avec une table de naissances, mariages et décès. Des conseils de jardinage et une liste de publications nouvelles complètent la table des matières. Une ou deux courtes annonces aident à remplir la dernière page. Le tout est rédigé par Sylvanus Urban d'Aldermanbury, Gent. (*gentleman*), et a pour lieu de publication la fameuse porte de Saint-John (*Saint-John's Gate*), à Clerkenwell.

Au contraire de tant de ses successeurs dans les hasards de la librairie, M. Cave avait calculé juste les besoins littéraires du public. Son *Magazine* venait réellement occuper une place à prendre. Il eut un succès immédiat et, qui plus est, permanent; si bien qu'une seconde édition du premier numéro parut en même temps que le troisième, et qu'avec le huitième on publia la réimpression des cinq premiers. Depuis, le tirage ne cessa d'augmenter. C'est sur la couverture du huitième numéro que fut pour la première fois imprimé le curieux petit bois de Saint-John's Gate, qui, pendant si longtemps, a été la marque distinctive du vieux *Magazine,* et qui sert encore à rappeler la parenté de son descendant éloigné, le *Gentleman's Magazine* d'aujourd'hui. La publication originale de Cave dura sans interruption de janvier 1731 à juin 1783, pendant une période de cinquante-deux ans, dont vingt-neuf après la mort du

fondateur. Une nouvelle série commença en juillet de cette dernière année, pour finir en juin 1784, époque où le *Magazine* fut abandonné pour un temps; plus tard, on le ressuscita sous diverses formes, et il a, depuis, continué, sous un titre que son antiquité rend vénérable, à être publié mensuellement, jusqu'au moment où paraît le présent article.

L'histoire des premiers temps du *Gentleman's Magazine* peut se retrouver dans la vie de Johnson, par Boswell. Cet homme éminent fut, presque dès le commencement, du petit nombre des collaborateurs payés; et il y a quelque lieu de croire que, pendant un temps du moins, il occupa le poste plus honorable, mais non plus lucratif, de rédacteur en chef. Il entre en scène à la manière ordinaire, sollicitant l'attention de « M. Sylvanus Urban », en faveur d'un paquet de « copie ». — « Ayant remarqué, écrit-il dans sa première lettre à Cave, en lui soumettant son travail, — dans votre journal des offres fort peu ordinaires pour l'encouragement des hommes de lettres — allusion à l'offre qu'avait faite Cave d'un prix de cinquante livres sterling pour la meilleure pièce de vers sur un sujet religieux, — je ne doute pas que vous ne jetiez les yeux sur le poème que je vous envoie, et que vous ne le récompensiez autrement qu'à la façon d'un libraire mercenaire qui compte les lignes qu'il achète et ne considère que la quantité. » Admirable, audacieux, docteur Johnson! Y eut-il jamais, avant ou depuis, un auteur sollicitant, au début même de sa carrière littéraire, la bienveillance d'un éditeur dans un style de semblable allure ?

Cave adopta-t-il la suggestion, jugea-t-il les vers d'après leur mérite et non d'après le nombre de leurs syllabes? C'est ce qui n'a pas été révélé. Mais le poème fut accepté, et Johnson sans doute trouva la rémunération satisfaisante, car il devint aussitôt un collaborateur régulier et payé, en même temps que le principal conseiller littéraire du rédacteur en chef. Pendant plusieurs années, le *Gentleman's Magazine* fut la source principale d'où il tirait travail et revenus; et la revue est en grande partie redevable à sa plume du succès qu'elle obtint tout d'abord et de la longue carrière de prospérité qui suivit. Il y introduisit des dispositions nouvelles qui en augmentèrent immédiatement la popularité. Les plus importantes furent la substitution de quelques pages de prose inédite, aux extraits sans intérêt tirés jusque-là des feuilles publiques, et l'insertion d'un abrégé mensuel des débats du parlement, sous ce titre: *le Sénat de Lilliput (The Senate of Lilliput)*. La vie de Savage est peut-être ce que Johnson écrivit de plus remarquable pour la publication de Cave, et il en fut payé à raison de deux guinées la feuille. Quelque curieux que le fait puisse paraître aujourd'hui aux collaborateurs volontaires de nos œuvres mensuelles, — il faut pourtant, à cet égard, faire une exception en faveur de quelques *magazine* américains, — le Dr Johnson fut payé pour sa copie une fois acceptée. Sous son habile direction, le *Gentleman's Magazine* prospéra donc de plus en plus et atteignit à la fin un tirage de 10,000 par mois. Si l'on compare ce chiffre avec celui des revues plus modernes, en tenant compte du manque de facilités postales et autres pour la distribution des livres au temps de Johnson, on avouera qu'un tel tirage était tout à fait considérable. Cave avait toujours l'œil au guet et épiait avec grand soin toutes ses chances. Il tenait constamment l'oreille ouverte aux bruits circulant parmi les gens du

métier, et s'il entendait dire — comme naturellement il arrivait parfois — qu'un client avait parlé de suspendre son abonnement, vite il allait trouver Johnson et l'en avisait en ces termes : « Il faut avoir quelque chose de bon ce mois-ci, car on me dit que M. un tel parle de retirer son abonnement. » Avec un homme d'une telle aptitude aux affaires pour éditeur, et un honnête et acharné travailleur comme Johnson pour principal conseiller, ce n'est pas merveille que le *Gentleman's Magazine* ait été une des plus heureuses entreprises littéraires du siècle dernier.

Le succès de l'idée de Cave fit descendre dans la lice un grand nombre de compétiteurs, dont les plus robustes furent le *London Magazine* et la *Monthly Review*. Le premier des deux courut d'assez près sur les traces de son aîné, et souvent même le dépassa en donnant avant lui ou plus exactement les nouvelles parlementaires ; ce qui était alors considéré comme d'un intérêt tout spécial. Personne, en effet, avant que Johnson en eût eu l'idée, n'avait songé à donner un compte rendu systématique des travaux du Parlement. La *Monthly Review*, de son côté, prospéra si bien qu'elle atteignit le grand âge de quatre-vingt-seize ans, étant née dix-huit ans plus tard que le *Gentleman's Magazine* et n'ayant terminé qu'en 1845 sa longue et utile carrière.

L'*European Magazine* et le *Literary Magazine* ou *Universal Review* furent d'autres rivaux antérieurs à ceux-ci, et non moins âpres à la lutte, bien qu'ils n'aient pas vécu longtemps. Mais le *Magazine* anglais, de beaucoup le plus remarquable entre tous ceux qui naquirent au dernier siècle, fut le *Monthly Magazine*, avec *British Register*, fondé par Richard Phillips. Il commença en 1796 et dura sans interruption jusqu'en 1825, époque où commença une nouvelle série. Il avait le même format que les périodiques mensuels de son temps, c'est-à-dire l'in-octavo ; il se composait de 80 ou 100 pages de texte sur deux colonnes et se vendait originellement 1 shilling (1 fr. 25 le numéro), plus tard le prix fut élevé à 18 pence (1 shil. 6 pence ou 1 fr. 85), et ensuite à 2 shillings (2 fr. 50). « Lorsque d'abord on en conçut le plan, dit la préface du premier volume, deux idées directrices occupaient l'esprit de ceux qui entreprirent de le diriger. La première était de présenter au public des objets variés d'instruction et de discussion, à la fois amusants et instructifs ; la seconde, d'aider à la propagation de ces principes libéraux qui touchent à quelques-uns des plus importants intérêts de l'humanité, et qui ont été abandonnés ou violemment combattus par d'autres recueils de miscellanées, mais à l'appui mâle et raisonné desquels le renom et les destinées du siècle doivent être attachés. » Ce ne serait pas une comparaison inexacte que de dire que, par l'esprit d'entreprise dont il témoignait et les vues largement libérales qu'il exprimait, le *Monthly Magazine* avait quelque ressemblance avec le *Daily News* de Londres d'aujourd'hui. Pendant cette première période, les nouvelles étrangères que le *Magazine* publiait étaient particulièrement intéressantes. Les correspondants y donnaient, sur des questions diverses, des lettres de presque toutes les parties du globe. Les nouvelles de l'intérieur étaient instructives et piquantes ; et, tout en étant nécessairement plus vieilles de date que ce qui paraissait dans les journaux quotidiens et hebdomadaires, elles étaient, d'ordinaire, plus dignes de foi, et plus exactes. Les commentaires dont la rédaction les accompagnait — bien que brefs et un peu rares, car le *Magazine* ne s'engageait pas à faire l'étude

critique d'aucune question — étaient généralement à propos, nets, exempts de craintes et sincères. Il n'hésita jamais à se faire le champion de toutes les bonnes causes et à condamner tout ce qui sentait l'oppression, l'intolérance et le mensonge. Ses pages étaient ouvertes à la discussion de toute question de nature à servir les intérêts du genre humain, et les droits de la majorité en face des prétentions et des agressions du petit nombre y étaient affirmés rigoureusement. En un mot, c'était un *Magazine* honnête, entreprenant, de ton résolu, et extrêmement bien rédigé, qui, non seulement méritait tout le prestige qu'il acquit de son temps, mais qui devait garder une place honorable dans les annales littéraires du nôtre, comme ayant fourni le plan d'un, au moins, des périodiques les plus importants de Londres. L'*Athenæum* est, dans ses grandes lignes et pour ce qui le caractérise comme journal littéraire, plus redevable au *Monthly Magazine* de la première partie de ce siècle qu'à aucun autre de ses prédécesseurs ou de ses contemporains.

Dans le numéro de décembre 1811, parut un avis qui établit assez bien la portée du *Magazine*. On y sollicite des communications (à adresser, 5, rue Buckingham Gate) sur tous les sujets « pratiques et spéculatifs ». Le rédacteur en chef qui, dès le commencement, semble n'avoir été autre que l'éditeur Richard Phillips, — et s'il en était ainsi, il fallait que ce fût un homme d'une énergie et de talents peu communs, — le rédacteur en chef ajoute : « Pour l'ordre d'insertion, préférence sera toujours donnée cependant aux notices consacrées à des perfectionnements apportés dans les arts de la vie; aux sujets économiques en général; aux faits originaux en histoire naturelle et dans les différentes sciences; aux récits d'excursions et de voyages maritimes; aux descriptions typographiques, particulièrement à celles des contrées lointaines; aux explications des objets curieux d'une antiquité reculée, à la biographie, aux anecdotes et aux lettres originales des personnages éminents ou remarquables; aux observations sur l'état de la société et des mœurs dans les différents pays et les différents lieux; aux copies ou extraits de traités rares ou intéressants; aux commentaires des auteurs classiques; aux pièces originales de poésie fugitive, et aux lettres de littérateurs sur les points obscurs relatifs à l'objet de leurs recherches. » Outre ces matières, on publiait chaque mois une variété d'autres renseignements utiles : la description des brevets dernièrement enregistrés; la liste des publications nouvelles classées par sujet; des notices des travaux littéraires entrepris, soit en Angleterre, soit à l'étranger; le compte rendu critique des travaux des sociétés savantes; l'examen des œuvres artistiques et la revue des publications musicales; un exposé des affaires publiques contenant des extraits de documents officiels; des rapports sur les maladies, sur les progrès de la chimie, de l'agriculture, etc., et une relation complète, intéressante et systématiquement arrangée, des choses arrivées dans les différents comtés. On donnait de temps en temps des gravures sur bois pour élucider le texte. Tous les six mois on publiait un numéro supplémentaire, sous le titre de : *Examen semestriel de la littérature (A half-yearly retrospect of literature)*, contenant 75 pages, et traitant des livres publiés, non seulement en Grande-Bretagne, mais en France, en Allemagne et dans les États-Unis d'Amérique.

Quelques semaines après la victoire de Waterloo, c'était se déclarer

ennemi de l'Angleterre que de prendre le parti de Napoléon Bonaparte ; le *Monthly Magazine* protesta contre l'ostracisme « de « ce grand homme », pour « les prétendus crimes d'être aimé du peuple français et d'avoir longtemps résisté avec succès aux ennemis de la France ». « A quoi peut servir le langage de la vérité, demande le rédacteur en chef, durant les bouillonnements de la passion et les clameurs de la victoire ? La réponse qui suit naturellement cette question pourrait nous engager à insérer les documents officiels du mois sans commentaire ; mais le silence en un tel moment serait une désertion du devoir, indigne des légitimes prétentions d'une cause juste, et injurieuse à nos lecteurs... Nous sommes les avocats des éternels principes d'où sort cette loi des nations que tout peuple a le droit de choisir et de régler son propre gouvernement, et que les étrangers n'ont aucun droit d'intervenir dans les questions entre les gouvernements et les peuples... La justice seule est la véritable jouissance, et nul arrangement des intérêts humains ne peut être solide, définitif ou permanent, qui n'est pas fondé sur d'immuables principes de justice. C'est le fol ou méchant effort pour faire violemment accepter ce qui n'est pas juste au genre humain, qui produit toutes les guerres et tous les désordres dans le monde ; il est donc au plus haut point absurde et inutile de la part de nos détenteurs de l'autorité dans les nations européennes d'espérer calmer les passions et prouver une paix durable autrement qu'en se conformant en toute chose à la vérité et à la justice. Nous leur dirions bien en quelques mots comment le bonheur et la paix pourraient être restaurés en Europe sans l'aide d'un seul soldat et sans qu'il en coutât une seule livre sterling ; mais notre moyen exigerait au préalable qu'ils remportassent la victoire sur leurs propres passions et qu'ils adoptassent une politique à bien des égards diamétralement opposée à celle que l'on suit. Nous dirions à l'Angleterre de rétablir le traité d'Amiens et de rétracter le message de 1803 ; nous dirions à la Prusse de maintenir l'empire de Frédéric et de respecter les provinces de ses voisins ; à la Russie de rester chez elle, de cultiver ses vastes possessions et de civiliser ses peuples ; à l'Autriche, de jouir des avantages de sa position et de son climat, et de refuser les subsides de l'étranger ; et nous exhorterions tout le monde à laisser la France à elle-même, à reconnaître celui ou ceux que le peuple français élirait librement pour chefs, quels qu'ils fussent, et à vivre en termes d'amitié avec eux. » De tels principes pourraient servir de bases au plus libéral « programme » *(platform)* de nos jours, et la manière dont ils sont exprimés ferait honneur à la plume de l'écrivain anglais le plus cultivé.

Il n'est pas facile de retrouver les auteurs des meilleurs articles du *Monthly Magazine,* car ils sont, pour la plupart, publiés avec des initiales seulement, ou sous des pseudonymes. Mais l'un des correspondants les plus constants du rédacteur en chef fut, pendant un grand nombre d'années, un certain M. Capel Lofft, qui tourmentait Charles Lamb en signant — comme naturellement c'était son droit — de leurs immenses initiales ses très faibles sonnets. Charles Lamb l'appelait « le génie de l'absurde » ; mais le pire défaut de M. Lofft semble avoir été une trop grande tendresse pour la plume d'oie. Il ne pouvait la laisser un instant inactive, et il écrivait sur tous les sujets imaginables, depuis la peine capitale jusqu'au passage des météores. Quoi qu'il en soit, les principaux collaborateurs signaient « Common Sense » (sens commun, « Plain Dealer »

l'homme de bonne foi), « Politico-Economicus » (l'économiste), et autres noms semblables. La partie la moins intéressante du *Magazine* est celle qui est réservée aux poètes, dont les vers sur la Beauté, à Clarisse, à une Belle Recluse, etc., nous font aujourd'hui l'effet des plus stupides fadaises. Mais il semble que la poésie ait été aussi populaire que la prose au temps de Sir Richard Phillips.

En 1814, lorsque le vieux *Monthly*, ayant atteint un tirage de 8,000, était au point culminant de sa popularité, le *New Monthly Magazine and Universal Register* fut lancé par Colburn, qui habitait alors Conduit street. Trois ans plus tard naissait le *Blackwood*, et trois ans plus tard encore le *London Magazine* (nous ne sommes pas certains si ce n'était pas une nouvelle série d'un périodique plus ancien du même nom), dans les pages duquel parurent d'abord les délicieux *Essays* d'Elia. Ni le *New Monthly* ni le *Blackwood*, à l'époque de leur première apparition, ne différaient sensiblement, soit par la disposition typographique générale, soit par les sujets traités, du *Magazine* de sir Richard Phillips.

Le rédacteur en chef du *Blackwood* annonçait son intention de faire de cette publication « un dépôt de tout ce qu'on peut supposer devoir être le plus intéressant pour les lecteurs en général ». Pour se conformer aux goûts de ceux-ci, le mieux était, semblait-il, de copier le plan du vieux *Monthly*. Il suivit donc simplement l'ordre de cette revue pour l'arrangement de ses matières, et publia une quantité de communications et d'extraits choisis, un répertoire d'archéologie, partie qui devait être, suivant la promesse du rédacteur en chef, d'un intérêt particulier pour ses lecteurs, car on lui avait ouvert l'accès de « manuscrits inédits, tant dans les dépôts nationaux que dans les collections particulières », quelques pièces originales de poésie; une revue des publications nouvelles et des articles des périodiques; des renseignements utiles sur des sujets littéraires et scientifiques; enfin, un relevé mensuel des événements publics. Ce *magazine* parut pour la première fois en avril 1817 et contenait 120 pages.

Le *New Monthly Magazine*, qui fut publié en janvier 1814, au prix de 2 shillings, jeta le gant au vieux *Monthly* et se proclama du premier coup son ennemi politique acharné. Il débutait par une longue adresse au public, injurieuse pour « le démon Bonaparte » et pour le rédacteur en chef de la revue rivale, qui, « nourri à l'école du Jacobinisme », avait préféré les intérêts de la France à ceux de « notre pays commun ». Le pays, cependant, avait fait une noble résistance à l'usurpateur, et c'était le devoir de tout Anglais honnête de prêter main-forte au pays; et beaucoup d'autres choses dans le même sens. C'est dans un but politique surtout que fut fondé le *New Monthly;* il visait à obtenir l'appui des Tories. Plus tard, il prit un caractère littéraire, changea son second titre d'*Universal Register* en celui de *Literary Journal*, et commença une carrière entièrement nouvelle. Ce fut l'un des premiers *magazines* purement littéraires publiés à Londres, et il eut successivement pour rédacteurs en chef Thomas Campbell, Théodore Hook, Tom Hood et W. Harrison Ainsworth. Mais avant d'atteindre sa plus grande popularité et de pouvoir élever, comme il le fit, son prix de 2 shillings et 2 sh. 6 pence à 3 shillings 6 pence (4 fr. 35) le numéro, il y eut une autre publication périodique à laquelle il dut plus d'une

idée originale. C'est le *London Magazine,* qui date de la seconde décade du siècle.

« Jamais œuvre périodique, écrit Talfourd dans sa *Vie de Lamb,* ne commença sous de meilleurs auspices, et ne compta un nombre de collaborateurs plus originaux de pensée, plus fins d'esprit, plus brillants d'imagination ou dirigés par un rédacteur en chef plus capable, grâce aux dons de la nature et à l'étude, de présider à sa fortune que celui qu'elle avait. » Les éditeurs furent Taylor et Hessey, le rédacteur en chef John Scott, avec Coventry Patmore pour aide littéraire.

Tom Hood entra ensuite à la rédaction comme secrétaire *(sub-editor).* Les principaux collaborateurs étaient Lamb avec ce qu'il avait de plus sage, de plus grave, de plus léger, de plus indiscret, de meilleur; Barry Cornwall, « dans la première éclosion de sa modeste et durable renommée »; John Hamilton Reynolds, « éclairant de sa vive fantaisie les plus folles excentricités et les traits les plus frappants d'une vie aux mille faces diversement colorées »; Hazlitt, « dont la plume revêtait d'une lumière radieuse l'expression des rêveries solitaires de bien des années ». Cary, le traducteur de Dante, de Quinçay, l'auteur des *Confessions d'un mangeur d'opium anglais (Confessions of an English opium eater),* et Thomas Griffiths Vainwright, d'infamante réputation, étaient aussi parmi les premiers collaborateurs. A la vieille mode de la « haute librairie » *(The great trade),* les éditeurs avaient l'habitude de réunir leurs collaborateurs autour de leur table hospitalière dans Fleet street, et là de discuter le programme du mois. Les *Essays* d'Elia furent le grand succès. Ils donnèrent de la notoriété au *magazine* et du renom à l'auteur. « J'ai eu l'honneur, écrivait Lamb à un ami, de dîner à la Mansion House (résidence officielle du lord-maire), sur invitation spéciale du lord-maire qui n'avait jamais vu ma figure, non plus que moi la sienne; et tout cela, parce que j'écris dans un *magazine.* » Mais l'entreprise de Taylor et Hessey, qui allait si gaillardement de l'avant, ne trouva pas tout l'appui qu'elle méritait. Voyant que leur *magazine* ne s'enlevait que très lourdement à 2 sh. 6 pence, ils en élevèrent le prix à 3 sh. et 6 pence et publièrent des articles venus du dehors, œuvres des membres de cette troupe laborieuse d'écrivains obscurs toujours disposés à faire le plus de besogne pour le moins d'argent. « Ils ont plus d'auteurs qu'il ne leur en faut, dit Lamb sur un ton de douce plainte, comme s'il prévoyait l'inévitable résultat, et ils en augmentent le nombre. » La fin arriva, et le *London Magazine,* qui avait été lancé dans des conditions si pleines de promesses, cessa d'exister. Il avait pourtant, à son heure, porté de bons fruits. Il réussit à donner une forme plus fraîche et plus brillante à la littérature périodique, en fournissant au public un recueil de mélanges dont la principale partie consistait en œuvres d'imagination, en études originales bien écrites et en esquisses amusantes, à l'exclusion de la politique et des ennuyeuses recherches sur des sujets abstrus. Dès lors plus d'un éditeur disposa sa revue sur les lignes du plan qu'avaient autrefois tracé les fondateurs du *London Magazine.*

Nous pouvons maintenant jeter un coup d'œil sur la question toujours intéressante et, pour beaucoup, presque aussi importante que toute autre, de la rémunération donnée aux auteurs pour leurs articles dans les *magazines.* Johnson, comme nous l'avons remarqué, paraît s'être considéré comme suffisamment

bien traité en étant payé à raison de 2 guinées par feuilles de copie. Cela fait un peu plus de 2 sh. 6 pence par page d'impression. Sir Richard Phillips, dans le *magazine* duquel le texte était coupé en petits paragraphes, et où les communications occupaient rarement toute une page, obtenait la plus grande partie de sa copie pour rien. Une guinée (26 fr. 25) d'honoraires était regardée comme un prix suffisant pour celui qui rapportait une nouvelle, et les revues bibliographiques supplémentaires se faisaient dans le bureau du rédacteur en chef. Dans ses dernières années, 8 guinées la feuille paraissaient une rémunération convenable. Lamb, écrivant à Coleridge, le plaisante sur son refus de travailler pour le *Blackwood*. « Que vous refusiez 20 guinées par feuille pour le *Blackwood* ou pour tout autre *magazine*, écrit-il, voilà qui passe mon humble entendement. » Ces lignes semblent indiquer qu'au temps de Lamb (1821-1831), ce taux de payement, à savoir 1 livre 6 shillings et 3 pence (32 fr. 80) par page, était exceptionnel ; cependant, plus tard, lorsque Lamb lui-même écrivait pour le *New Monthly* de Colburn, il recevait un peu plus : 1 livre 11 shillings et 6 pence (39 fr. 35). Plus tard encore (1837), les articles des auteurs de réputation reconnue faisaient l'objet de conventions spéciales avec les éditeurs ; mais les collaborateurs ordinaires recevaient de 15 à 21 shillings par page. Il semble que cet arrangement soit encore en vigueur aujourd'hui. Il y avait et il y a, de fait, deux échelles de payement, et c'est le rédacteur en chef qui est le juge des titres d'un auteur à être payé suivant le taux le plus élevé ou le plus bas. Généralement parlant, 10 sh. et 6 pence (13 fr. 10) par page est la limite la plus basse, et 21 shillings (26 fr. 50), la plus haute, excepté dans le cas d'un auteur dont la réputation littéraire est très grande. Celui-ci peut alors imposer à peu près toutes les conditions qu'il veut, en supposant toujours que le rédacteur en chef et l'éditeur soient d'accord pour considérer comme un point important de s'assurer sa copie. Un auteur ne reçoit que rarement 100 guinées comme honoraires pour un article, bien que cette libérale rétribution ait été parfois spontanément donnée : nous connaissons même un exemple, au moins, où l'on a payé presque deux fois cette somme pour un article dans une des revues de Londres. La règle depuis longtemps établie est celle-ci : plus la réputation de l'auteur est grande, plus est grande la somme payée pour ses services ; et cette règle a été faite longtemps avant que la littérature périodique fût devenue assez populaire en Angleterre pour s'assurer les meilleures œuvres des premiers hommes de lettres du jour. Elle a pris naturellement son origine chez les libraires de Fleet street, cette pépinière de la jeune littérature anglaise, lesquels affrètent pour la copie d'un auteur ce qui paraissait en être la valeur marchande, et rien de plus, tout en ne la jugeant que rarement peut-être à la mesure du mérite intellectuel. Mais la maxime est aussi vieille que la profession même, et on peut la faire remonter à ces principes commerciaux tout à fait élémentaires, qui disent que le travail habile est de plus haute valeur que le travail grossier, et qu'un article supérieur vaut plus d'argent qu'un autre de qualité inférieure.

En février 1830, le *Fraser's Magazine* naquit. Il n'est pas d'origine écossaise, comme quelques-uns l'ont supposé ; mais il sortit d'abord de 215, Regent street, London, où se trouvait la maison de M. James Fraser, éditeur. Au début, il n'inaugura aucune innovation littéraire, à moins que sa profession de foi en manière de préface ne soit regardée comme telle ; mais il suivit, sans

s'écarter, les vieux errements de ses prédécesseurs, le *Blackwood* et autres. C'était un in-octavo de 128 pages, du prix de 2 sh. et 6 pence. Le premier article qui y parut avait pour sujet la poésie américaine : c'était, de fait, un compte rendu de « *Fugitive Poetry*, par N.-P. Willis; Boston, Pierre et Williams, 1829 ». Dans les cinq ans qui suivirent sa fondation, le *Fraser* atteignit le second rang parmi les périodiques dont le *Blackwood* était alors le premier. C'est devenu une coutume, quand on loue l'ardeur et l'éclat qui distinguèrent de bonne heure les pages du *Fraser,* de parler de ses rédacteurs comme s'ils avaient été enrôlés spécialement par ce *magazine* et comme s'ils n'écrivaient absolument que pour lui. En fait, les *Fraserians,* comme on les appelle, n'étaient pas plus *Fraserians* qu'ils n'étaient *Colburnians,* ou *Bentleyites,* ou inféodés à aucune autre maison de Londres publiant un *magazine.* C'étaient des volontaires de lettres, disposés à prendre une plume au service d'un éditeur quelconque, tant qu'il jouirait d'une bonne réputation et payerait bien. Ni Barry Cornwall, ni Southey, ni Coleridge, Ainsworth, Jerdan, Father Prout, Lockhart, Gleig, Allan Cunningham, David Brewster, Thackeray, ou Théodore Hook, n'écrivirent exclusivement pour le *Fraser.* On peut trouver leurs écrits dans les pages des autres périodiques anglais contemporains, si l'on a assez de loisirs pour les chercher et assez de place pour les noter. Mais *Fraser* fut indubitablement le premier *magazine* qui réunit dans une même publication un tel cortège de talents, quoique le *Bentley's Miscellany* (dont nous aurons quelque chose à dire tout à l'heure) présente, dans ses premiers numéros, une pléiade de collaborateurs infiniment plus brillante que ne le fit le *Fraser* au début de sa carrière. Dans la préface de la seconde décade qui ouvre le *magazine* de janvier 1840, le rédacteur en chef insiste, avec une fierté légitime, sur la magnifique position qu'en si peu de temps le *Fraser* s'était acquise dans la littérature de l'époque. On y cite les « ouvrages complets » qui ont déjà été extraits *(woven-out)* de ses pages par Mitchell, « l'émouvant biographe de Wallenstein »; par Thomas Carlyle, « le plus original, le plus pittoresque, le plus passionnant des historiens de la Révolution française »; par M. J. Chapman, « savant et poétique »; et par John Abraham Heraud, « métaphysicien et profond ». Yellowplush (Thackeray) a contribué de la plume et du crayon à *l'Innocente gaieté des nations;* Morgan Rattler (Banks) a raillé avec esprit; O'Donoghne (Maguire?) a rapporté maintes légendes de farces irlandaises; le deux fois galant Bombardinis (colonel Mitchell) a narré ses expériences d'amour et de guerre; le *Dominie*[1] (Pauvre Picken !) a défilé ses anecdotes écossaises dans le *patois* le plus choisi du pays des gâteaux d'avoine. Outre ces marques, nous avons été honoré de la collaboration avouée de Southey, de Lockhart, de Brewster, de Gilliès, de Galt, de Hogg, de Gleig, de Croker, de Moir, de Macnish, de lady Bulwer, de lady Mary Shepherd; en même temps que de l'aide anonyme de plusieurs autres personnes d'un esprit, d'un talent et d'un savoir reconnus, des conseils de Coleridge et de l'appui de Scott. Dans nos pages ont trouvé place quelques rares spécimens du « vieillard éloquent », aussi bien que de Byron et de Shelley, lesquels, selon toute probabilité, n'auraient autrement pas vu le jour.

Il faut convenir qu'il y avait là ample cause de se féliciter, et que le *Fra-*

1. Nom populaire donné en Écosse au magister, ou maître d'école de village. (N. D. T.)

ser's Magazine était immensément en avant de la majorité de ses prédécesseurs. « *Du grave au gai, du plaisant au sévère*, de l'érudition au *sport*, de la prose à la poésie. de la métaphysique à la farce, de la science à la gaieté, passait tour à tour cette brillante réunion de rédacteurs », écrivait le directeur d'une série postérieure du *Fraser.* « Dans leur humeur la plus grave, ils essayaient de ne pas être lourds; dans leur humeur la plus plaisante, ils ne cessaient jamais d'inculquer un sentiment d'honneur et de respect pour la religion et pour ces institutions qui, humainement parlant, tendent le plus efficacement à en assurer la position sur la terre. Tel était leur idéal, du moins; si leur vivacité atteignit parfois les limites de la personnalité injurieuse, et si, parfois, en démasquant le formalisme et l'hypocrisie, ils allèrent trop près de la licence, en somme, ils étaient du côté du bon goût, de la politesse et de la modération. Leur appréciation littéraire fut toujours variée et librement développée, comme, avec un tel corps de rédacteurs, elle ne pouvait manquer de l'être. » Si solide et si forte était la place que le *Fraser's Magazine* s'était faite dans la faveur du public lisant, que, pendant un grand nombre d'années, il se maintint vaillamment contre tout venant, à la tête même de la littérature périodique. A la première famille de collaborateurs vinrent se joindre plus tard beaucoup d'écrivains qui, de nos jours, ont laissé leur marque sur de plus vastes champs littéraires : entre autres, Charles Kingsley, qui y publia une de ses premières nouvelles, *Yeast*, et *Hypathia,* à certains points de vue, le plus travaillé et le plus brillant de ses ouvrages; Arthur Helps, qui y inséra *Friends in Council* et *Companions of my solitude;* John Stuart Mill, qui y donna une des productions les plus mûries de sa plume, son *Essay* bien connu sur l'Utilitanisme; H.-T. Buckle, qui écrivit pour lui son article sur *l'Influence des femmes sur le progrès des connaissances;* et, le dernier en date, mais non en mérite, James Anthony Fronde, qui en fut quelque temps le rédacteur en chef et y écrivit quelques-unes des meilleures parmi les courtes études qu'on y remarque. L'excès de vitalité robuste qui, on peut le dire, caractérisa les premières années du *Fraser's Magazine*, devait inévitablement amener la réaction qui lui donna vers la fin une teinte sérieuse et morose, que le rédacteur en chef de ce recueil s'était vainement efforcé d'effacer. Pas plus lourd, cependant, même dans son déclin, que quelques-uns de ses contemporains qui survivent encore, *Fraser's Magazine,* naguère le plus vigoureux et le plus florissant de santé, le plus brillant et le plus spirituel de tous les recueils périodiques anglais, vit graduellement son tirage tomber, et, à la fin, mourut de vieillesse. Il termina en novembre 1882 une longue et heureuse carrière, embrassant une période de cinquante-deux ans. Doit-on considérer le *Magazine* à six pence actuel de MM. Longmans comme sa progéniture? C'est ce dont nous n'avons pas les moyens de juger. Raisonnablement, on peut espérer que non, car, jusqu'à présent, il montre toute la faiblesse et rien de la force de son éminent prédécesseur.

Fraser devenait fameux, ayant réussi à attirer à son service quelques-uns des meilleurs et des plus brillants écrivains du temps, lorsque parut, à Londres, un autre *Magazine,* dont le succès promettait d'éclipser celui de tous ses aînés. C'était *Bentley's Miscellany,* publié pour la première fois en 1837, et fondu avec *Temple Bar* en 1859. Lorsqu'on jette un coup d'œil sur le contenu de ses pre-

miers numéros et qu'on les compare à la moyenne de la littérature périodique d'aujourd'hui, on ne peut s'empêcher de penser que les *Magazine* anglais ont grandement baissé en intérêt populaire depuis le temps où fut lancé le *Bentley*. Aucun *Magazine* actuellement publié n'offre rien de semblable à la variété et à la fraîcheur de nouveauté que l'on trouve dans ses pages. Il nous semble que, pris dans son ensemble, ce fut le plus vivant, le plus divertissant et le plus nouveau de tous les anciens *Magazine*. Il avait 104 pages et coûtait deux shillings et six pence; et, bien que sa plus grande vente mensuelle ne dépassât jamais 9,000, un *Magazine* semblable, publié à 1 shilling (1 fr. 25), avec un corps de rédaction aussi brillant que celui que le *Miscellany* avait à sa disposition, — en admettant que la chose fût possible, — aurait probablement de nos jours un tirage dix fois aussi considérable et serait le *Magazine* le plus populaire de ce temps. Le premier volume de *Bentley's Miscellany* contient tant de matières intéressantes et amusantes que, même après un si long espace de temps, il supporterait presque une réimpression, ce qui est plus qu'on n'en saurait dire des débuts du *New Monthly*, du *Blackwood* ou du *Fraser*. Boz fut le premier rédacteur en chef. A la suite d'une préface caractéristique sortie de sa plume, viennent un chant, par Father Prout, et un prologue par le Dr Maguire. Parmi les autres articles, on trouve : *Souvenirs de George Colman* (*the Collections of George Colman*), par Théodore Hook; les premiers chapitres de *Handy Andy*, par Samuel Lover; *Une légende de Manoir Hall*, par l'auteur de *Headlong Hall; Terence O'Shaughnessy*, par Gleig; une sérénade, par Father Prout; quelques esquisses détachées, par Boz; les premiers chapitres d'*Oliver Twist*, par le même; et des articles de Thomas Ingoldsby (Barham), du capitaine Marryat, de Haynes Bayly, de Hamilton Reynolds, de W. Jerdan et de Sheridan Knowles. « Les décors, écrivait Dickens dans la préface ci-dessus mentionnée, seront fournis par le crayon créateur de M. George Cruikshank; l'ensemble de toute cette belle et grande machine sera sous la direction de M. Samuel Bentley..., et M. Richard Bentley a bien voulu consentir à présider au département de nos finances. » Telles étaient les dispositions générales de la nouvelle entreprise.

Elle semble avoir réussi admirablement. La direction fut dès l'abord bien secondée par la troupe, et le public répondit promptement à l'appel avec ses demi-couronnes[1]. Le « programme » mensuel, rédigé au dîner mensuel du *Magazine*, s'adaptait exactement au goût dominant du jour en matières théâtrales, pensée qui semble avoir été présente à l'esprit de Charles Dickens quand il écrivait sa préface. Une plaisante petite farce figurait toujours sur ce programme pour « amorcer l'auditoire »; quelque chose dans le genre des mélodrames du bon vieux théâtre Adelphi venait ensuite; et, à la fin, se plaçait une pièce plus légère, pour renvoyer les gens satisfaits et de bonne humeur, dans l'attente d'une autre « bonne occasion » où la troupe viendrait de nouveau à passer par là. Dickens, Marryat, Barham, Lever et Sam Slick tenaient les premiers rôles pour la comédie légère; Ainsworth, Hamilton Reynolds, Jerdan, Leigh et Barker faisaient les personnages « de poids », prêts, cependant, en cas de besoin, à jouer un rôle dans n'importe quelle pièce que la di-

1. Monnaie d'argent valant 2 shillings et 6 pence, ou 3 fr. 10. (N. D. T.)

rection indiquait, du moment que cela tendait au succès général de la troupe. Lorsque *Jack Sheppard* était « sur les affiches » comme *pièce de résistance,* les recettes montaient de quelque chose comme 800 livres sterling par mois. Lorsque ce roman populaire fut terminé, elles baissèrent d'environ quatre cents. Ces chiffres sont calculés d'après un tirage de 8,500 à 5,000 par mois. Avec *Jack Sheppard*, il atteignit le premier nombre, et, sans lui, le second. En sorte que Thackeray n'était pas loin de la vérité, lorsque, dans son *Histoire de Catherine,* écrite juste au moment où le roman d'Ainsworth paraissait dans le *Magazine,* il remarquait que « le public ne veut plus aujourd'hui entendre parler que des coquins ». *Oliver Twist* est le mieux écrit des romans du *Miscellany;* après lui, *Jack Sheppard.*

Ainsworth succéda à Charles Dickens dans le fauteuil de *l'éditor.*

Avec la naissance de *Cornhill*, en 1858, le *Magazine* anglais entre dans la dernière phase de sa carrière. Il a jeté la gourme de la jeunesse, et, désormais, il prend l'aspect d'un journal littéraire calme, autorisé, de haute culture.

Thackeray était précisément l'homme entre tous qui pouvait donner à ce public ce qu'il lui fallait. Dix ans auparavant, il l'avait prêché, avec un admirable effet, dans les chemins détournés de *Vanity Fair (la Foire aux vanités),* et, plus tard, du fond des parties les plus retirées de la cité; mais maintenant le public désirait qu'il le fît entrer, pour ainsi dire, dans son appartement intime, et là qu'il causât avec lui. Les *Roundabout Papers,* publiés d'abord dans le *Cornhill Magazine,* sont les aimables petits discours qu'il lui adressa, dans ses occasions de relations à demi confidentielles avec ses lecteurs. Ceux-ci lui témoignèrent combien ils appréciaient ses bienveillants efforts à leur égard en s'abonnant au *Magazine,* qui imprima ses *Essays* au nombre sans précédent de 100,000.

Lorsque le *Cornhill* fut lancé, la vente moyenne de chaque numéro, pendant la première année, fut de 84,127, et la vente la plus faible ne descendit qu'à 67,019, presque dix fois celle du *Bentley's Miscellany* dans ses plus glorieux jours; elle n'a probablement jamais été dépassée depuis par aucun *Magazine* anglais. Ce ne serait pas sortir des bornes de la vérité que de dire que, sans le nom de Thackeray comme rédacteur en chef, le *Cornhill* n'aurait jamais atteint son immense popularité. Les articles qu'il écrivait pour ce journal étaient, chaque mois, attendus avec autant d'impatience que les fameux derniers numéros de *Pickwick.* Lorsque Thackeray mourut, le tirage tomba peu à peu, et le *Magazine* ne regagna jamais depuis sa position de suprématie. Les revues trimestrielles (*Quarterly Reviews*), dont nous n'avons pas à nous occuper ici, ont, sans disparaître réellement elles-mêmes, donné naissance à des revues mensuelles, comme la *Contemporary,* la *Nineteenth Century,* la *Fornightly,* et il y a certains symptômes annonçant que le *Magazine* de la vieille école est en train de céder la place en Angleterre à l'école plus nouvelle du *Magazine* illustré[1].

CHARLES E. PASCOE.

1. Traduit de *The Atlantic Monthly,* septembre 1884 (Boston; Houghton, Mifflin et Cie), par B.-H. G. de Sainte-Heraye.

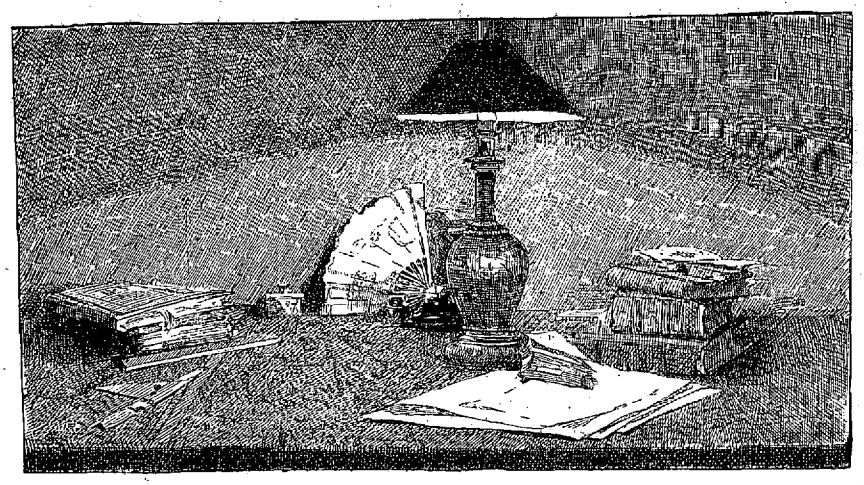

CHRONIQUE DU LIVRE

RENSEIGNEMENTS ET MISCELLANÉES.

LIVRES AUX ENCHÈRES. — La saison ne s'annonce pas comme très brillante. Nous n'avons ce mois-ci à signaler aucune vente pouvant présenter quelque intérêt.

Du 19 au 29 janvier, le libraire Chossonnery vendra la bibliothèque de M. le comte de Nadaillac. Le bibliophile avait réuni sur la Révolution française nombre de documents des plus rares et des plus intéressants.

Nous aurons à revenir, d'une façon complète, sur cette collection.

Collection d'autographes Dubrunfaut.

M. Dubrunfaut, le chimiste distingué dont nous avons récemment annoncé le décès, avait pour Voltaire une sorte de culte et il avait recueilli un peu partout ce qui concernait le grand philosophe; lettres signées de lui ou écrites par ses secrétaires, lettres qui lui furent adressées, manuscrits, pièces de vers, etc.

La vente de cette intéressante collection a eu lieu au mois de décembre dernier à l'hôtel Drouot, par les soins de M. Étienne Charavay, qui s'est fait une spécialité d'organiser ce genre de ventes, si souvent curieuses.

Parmi les lettres de Voltaire mises en adjudication, il s'en trouvait d'inédites qui offraient le plus grand intérêt, autant pour l'histoire littéraire de son siècle que pour l'histoire intime de l'écrivain.

Voici, entre autres, une lettre au comte d'Argental, datée de Lausanne, 12 mars 1758, contenant le curieux passage suivant sur Diderot :

« ... Vous dites donc que Diderot est un bon homme. Je le crois, car il est naïf. Plus il est bon homme et plus je le plains d'être dépendant des libraires

qui ne sont point du tout bonnes gens, et d'être en proye à la rage des ennemis de la philosofie. C'est une chose pitoiable que des associez de mérite ne soient ny maîtres de leur ouvrage ny maîtres de leurs pensées. Aussi l'édifice (l'Encyclopédie) est-il bâti moitié de marbre, moitié de boue... »

Adjugée 39 francs.

Puis une importante lettre sur Jean-Jacques Rousseau, adressée à M. et Mme d'Argental, le 25 juin 1762 :

« Mes divins anges, Jean-Jacques est un fou à lier qui a manqué à tous ses amis et qui n'avait pas encore manqué à Mme de Luxembourg. S'il s'était contenté d'attaquer l'infâme, il auroit trouvé partout des deffenseurs, car l'infâme est bien décriée. Il a trouvé le secret d'offenser le gouvernement de la bourgade de Genève en se tuant de l'exalter. On a brûlé ses rêveries dans la bourgade et on l'a décrété de prise de corps comme à Paris. Heureusement pour luy son petit corps est difficile à prendre. Il est, dit-on, à Amsterdam. Je suis fâché de tout cela. Et que deviendra la philosophie?... »

Adjugée 50 francs.

Une belle lettre inédite à M. de Marville, de février 1743, le priant de faire brûler un ballot d'exemplaires de l'édition subreptice de ses œuvres. Auparavant il désirait en avoir une quarantaine d'exemplaires qu'il voulait corriger à la main pour les envoyer en Russie :

« C'est d'ailleurs un honneur pour la France, ajoute-t-il, que notre langue commence à être connue à Pétersbourg, et l'honneur serait plus grand si on demandait d'autres ouvrages que les miens. »

Adjugée 205 francs.

Lettre à la margrave de Baireuth, Wilhelmine de Prusse, datée de Potsdam, 10 avril 1752. Il lui annonce que le marquis d'Adhémar, fils du grand maréchal du roi Stanislas, se met aux ordres de la margrave et sollicite le titre de chevalier d'honneur. Voltaire ajoute :

« ...Tout ce que je sçai, c'est que je voudrais bien grossir quelque temps avec luy le nombre de vos courtisans. Mais frère Voltaire ne sait encore quand il mettra le nez hors de sa cellule. Il est le meilleur moine du monde et s'accoutume trop à la vie solitaire. Je pourrais bien, après le mariage de monseigneur le prince Henri, prendre mon essor et venir vous faire ma cour. Mais je ne réponds de rien, et je me résigne entièrement à la Providence... »

Adjugée 50 francs.

Une curieuse épître à M. de Chauvelin, 10 août 1760, où le philosophe fait le tableau de sa vie à Ferney :

« J'ay deux lieues à cultiver, dit-il. Je suis citoyen à raison de deux lieues et je suis tout aussi embarrassé à trouver des laboureurs que M. Berrier (le ministre de la marine) à trouver des flottes. Je plains tendrement ma chère

patrie, mais ma chère patrie a fait tant de sottises, que je lève les yeux au ciel quand tout le monde lève les épaules. »

Adjugée 48 francs.

Un important dossier de 27 lettres au libraire Lambert, relatives à l'impression de diverses œuvres de Voltaire, a été poussé jusqu'à 400 francs.

Une pièce de vers à l'impératrice de Russie, 73 francs; une autre à Mme de Pompadour, 90 francs; une, enfin, au roi de Prusse, 27 francs.

Le manuscrit d'*Irène*, tragédie, 240 francs.

A propos de ce manuscrit, on a vendu 27 francs une lettre de Condorcet adressée à Voltaire. Il voudrait que l'auteur en revît avec soin le style et certains détails..

« Songez, lui dit-il, que vous nous avez accoutumés à la perfection dans les convenances, dans les caractères, comme Racine nous a accoutumés à la perfection dans le style ; que vous avez réuni les deux perfections, et que, si on est sévère, c'est votre faute... »

Une précieuse lettre de la marquise de Pompadour, datée d'Étioles, 7 juin 1745. La célèbre favorite de Louis XV écrit à Voltaire.

« Le Roy vous permet, monsieur, de mettre votre épitre à la teste de votre poëme de Fontenoy. Je suis fort aise de vous apprendre le succès d'une chose qui sans doute vous fera plaisir, puisque vous avez désiré de l'obtenir. Je garde la copie que vous m'en avez donnez afin que vous me teniez la parolle que vous m'avez donnez de ne rien changer. Je compte toujours que vous me viendrez voir sy vous n'allez pas à Cirey. Je serai fort aise de vous renouveller les sentiments d'estime que j'ay pour un aussy grand homme que vous. »

Adjugée 185 francs.

Une très curieuse lettre de l'abbé Prévost à Voltaire, vendue 200 francs; une non moins intéressante de la margrave Wilhelmine de Prusse, sœur du grand Frédéric, 102 francs.

Sept lettres de Mme Denis, nièce de Voltaire, contenant des détails amusants sur les ouvrages du grand homme, ont trouvé acquéreur pour le prix de 185 francs.

Enfin, un précieux manuscrit, *Adélaïde*, tragédie, avec des corrections autographes de Voltaire, a été vendu 167 francs.

L'adjudication a produit près de 7,000 francs, chiffre relativement peu élevé.

— Deux autres collections, moins importantes que la précédente, ont été vendues l'une le 1er décembre, l'autre le 13 du même mois. Dans le premier, qui renfermait principalement des lettres de compositeurs de musique, nous avons remarqué des billets de Beethoven et des morceaux de musique de ce maître qui ont été adjugés aux prix de 140, 180, 155 et 102 francs. *La chanson du pêcheur*, mélodie composée par Gounod, à Rome, en 1841 et écrite de sa

main, a été vendue 110 fr.; — une très belle lettre d'Haydn, 280 fr.; une lettre autographe de Mozart, écrite alors qu'il avait quatorze ans, a trouvé preneur à 560 fr.; une autre lettre du même à sa sœur (Vienne, 1781) : 250 fr. Une romance inédite de Schubert et écrite par lui : 205 fr. La bibliothèque du Conservatoire a fait à cette vente de nombreuses acquisitions.

Dans la seconde collection, nous signalerons : *Alfieri*, lettre à un ami (Rome, 1779); il lui mande qu'il est satisfait de son état présent et parle de son amie, la comtesse d'Albany, dans les termes suivants : « J'ai l'intention de devenir un grand poète et de mourir dans cette entreprise, et toutes mes pensées se reportent là; la femme que j'aime, je l'aime d'autant plus qu'elle ne me gêne en rien, mais qu'au contraire elle m'excite au travail. Je ne m'occupe pas autrement du reste et vous ne me reverrez à Turin qu'avec le laurier et vieux. » Cette lettre a été adjugée 100 fr. — *Beaumarchais*. Lettre à Pitt (20 mai 1795). Il lui demande une entrevue pour lui communiquer une grande idée qui intéresse à la fois la France et l'Angleterre : 200 fr.; — *Blucher*. Document historique où Blucher raconte la bataille d'Auerstaedt et la part que ses troupes y ont prise : 225 fr. *Saint Charles Borromée*. Cette lettre, datée de Rome, 19 octobre 1560, est adressée au prévôt de Saint-Abbondio, à Crémone, et contient une notice autographe de Silvio Pellico : 500 fr. — *Bussy-Rabutin*. Factum contre François Rivière auquel il avait donné sa fille en mariage : 105 fr.; *Louise-Françoise de Bussy-Rabutin;* huit lettres autographes au Père Bouhours; correspondance contenant d'intéressants détails sur la famille Bussy-Rabutin : 142 fr.; — *Cléry*, valet de chambre de Louis XVI; lettre à Mme Vigée-Lebrun (Vienne, 27 octobre 1796). Cléry déclare à Mme Lebrun qu'elle seule pourra rendre les scènes déchirantes qui se sont passées au Temple entre les membres de la famille royale. « Des faits aussi intéressants doivent passer à la postérité et le pinceau de Mme Lebrun peut seul les y transmettre avec vérité. » Il propose six sujets de tableaux. Cléry parle également de la scène des adieux; il fait une description détaillée du lieu où se passa cette scène et rapporte l'attitude et la conversation de Louis XVI et de Marie-Antoinette : 375 fr. — *de Gentz*, publiciste allemand, ennemi de Napoléon Ier. Correspondance amoureuse (1811-1826) : 205 fr. — *Emma Hamilton*, maîtresse de l'amiral Nelson; lettre à Mme Vigée-Lebrun (2 avril 1792) : 305 fr.; — *La Fontaine*, pièces de vers autographes; contiennent le récit de l'entrée de Louis XIV et de Marie-Thérèse d'Autriche à Paris, le 26 août 1660 et cinq strophes sur les nièces du surintendant Fouquet : 500 fr.; — *Maret, duc de Bassano;* ampliation du décret de Bonaparte ordonnant de faire traduire le duc d'Enghien devant une commission militaire : 505 fr.; — *Napoléon Ier*; minute de lettre au Directoire exécutif, avec quelques corrections autographes (Peschiera, 13 prairial an X); récit des victoires qu'il vient de remporter sur le général Beaulieu : 445 fr.; — *Schiller*, lettre à un ami: il parle de ses travaux littéraires et notamment de sa trilogie de *Wallenstein* à laquelle il travaillait : 205 fr.; — *de Talleyrand-Périgord*. Dossier de 61 pièces (lettres de Talleyrand, notes de Lebrun) relatif à la galerie de tableaux formée par Talleyrand qui, pour ses achats, prenait conseil de Lebrun, 1,000 fr.



LA BIBLIOTHÈQUE DE DON QUICHOTTE

MOLIÈRE ILLUSTRÉ

LES PRIMITIFS



Nous n'avons point la prétention d'écrire l'histoire des livres illustrés, c'est-à-dire ornés de gravures explicatives. Cependant, nous ne pouvons guère parler des illustrations consacrées à Molière sans rappeler que ses œuvres ne sont pas les premières qui se soient assuré le concours de la gravure. Avant lui, les ouvrages religieux et les livres d'histoire avaient reçu de nombreuses estampes, et, parmi les œuvres de pure imagination, on ne saurait oublier ni les plaquettes de la Bibliothèque bleue, ni les *Songes drôlatiques* de Pantagruel, ni cette image bizarre, imitée plus tard, probablement à son insu, par Gavarni, où Van Lochon, a représenté, pour le *Berger extravagant,* de Sorel, une femme dont le front sert de siège à l'Amour, dont les sourcils sont des arcs, les yeux des soleils, les joues des lis et des roses, les cheveux des liens qui attachent les cœurs, les seins deux globes terrestres.

Plus tard, les romans de La Calprenède et de Scudéry s'enrichirent

de portraits et de scènes de tout genre; les pièces de théâtre reçurent les mêmes ornements, et nous citerons, entre autres, la curieuse estampe qui accompagne la *Comédie des Comédiens.*

En empruntant, pour la plupart de ses comédies, le secours de la gravure, Molière n'eut donc pas le mérite de la nouveauté; il suivit un usage reçu; mais nous ne devons pas moins nous en féliciter, puisque cet usage, adopté par lui, nous permet une étude qui, à certains points de vue, peut présenter quelque intérêt.

Notre étude se divisera en deux parties. Dans la première, nous aurons à examiner les estampes seules qui ont paru du temps de Molière, avec son assentiment, en les rapprochant de celles qui, après lui, dans les mêmes pièces, ont reproduit ou modifié, quant au costume, au décor et aux jeux de scène, avec plus ou moins d'esprit dans l'interprétation, les données des gravures contemporaines.

Dans une seconde partie, nous décrirons les estampes placées, pour la première fois, en tête de l'édition de 1682, la première qui contienne les œuvres complètes de Molière, en les comparant à celles qui parurent dans les éditions suivantes.

Dans ces deux parties, nous nous arrêterons à l'édition de 1734, où parurent les illustrations de Boucher, parce que celles-ci n'ont rien qui rappelle le théâtre primitif de Molière. Bien des oublis apparents pourront nous être signalés : ils sont volontaires; l'abondance du sujet nous les imposait.

Ce qui serait d'un haut intérêt pour nous serait de trouver, en tête ou dans le corps des volumes que le maître a publiés lui-même, un portrait de lui, soit en costume de ville, soit surtout en costume de théâtre. Voyons quels caractères devrait présenter un personnage pour que nous puissions en lui reconnaître Molière.

Si nous en jugions par les portraits de Mignard, de Lebrun et de Tournière, et par le buste de Houdon, Molière aurait eu le cou très long et, par suite, sa taille aurait été très dégagée.

Nous croyons que ces portraits l'ont un peu flatté, et quelques extraits empruntés aux écrivains du temps nous le feront peut-être mieux connaître, au moins tel qu'il paraissait sur la scène.

Écoutons d'abord de Villiers. Voici ce qu'il dit, en 1664, dans la *Vengeance des Marquis :* « Il est vray qu'il souffle et qu'il écume bien, *qu'il fait enfler toute sa personne,* et qu'il a trouvé le secret de *rendre son visage bouffi.* » (Scène II.)

A la même date, 1664, A. de Montfleury, répondant à l'*Impromptu de Versailles,* où son père était attaqué, dit, dans l'*Impromptu de l'Hôtel de Condé :*

... Il vient le nez au vent,
Les pieds en parenthèse et l'*épaule en avant*...
La tête sur le dos...

Cinq ans plus tard, 1669, Le Boulanger de Chalussay écrivait, dans *Élomire Hypocondre :*

> Si tu voyois *tes yeux hagards* et de travers,
> Ta *grande bouche* ouverte en prononçant un vers,
> Et *ton col renversé sur tes larges épaules*
> Qui pourroient, à bon droit, être l'appui des Gaules...

Ce dernier vers renferme, à coup sûr, un jeu de mots : les épaules de Molière, comme celles d'Hercule, pourraient supporter un monde, et, de plus, elles appellent les gaules ou le bâton. Quoi qu'il en soit de l'intention de l'auteur, il n'aurait pas parlé autrement si Molière avait été bossu : c'était une exagération; mais il n'en est pas moins vrai que, en réunissant les données précédentes, nous avons à la scène un Molière aux épaules larges et trapues, au visage bouffi, aux yeux hagards, à la bouche grande; cette bouche, était encadrée « d'une large barbe au milieu du visage », c'est-à-dire d'une moustache en parenthèse, bien séparée sous le nez, comme celle de Scaramouche, et tracée avec du charbon, comme nous l'apprend Delosme de Monchesnay dans le *Bolæana*. En dehors des rôles bouffons, dans Alceste, par exemple, Molière ne portait qu'une fine et légère moustache, celle probablement que la nature lui avait donnée.

On ne trouve pas dans les estampes primitives des pièces de Molière le type Scaramouche, que l'on connaît maintenant; mais ce type paraît dans l'édition de 1682, soit dans les gravures qui reproduisent, en les modifiant, celles des premières pièces, soit dans celles qui ont été spécialement faites pour cette édition.

La première comédie de Molière qui ait été publiée est celle des *Précieuses ridicules*, portant privilège du 19 janvier et achevée d'imprimer du 29 janvier 1660. Elle n'est précédée d'aucune estampe. On sait, par une excellente revue spéciale, le *Moliériste* (IV, 238), qu'il existe une petite peinture sur marbre, où Abraham Bosse a représenté « Jean Poquelin, rôle de Mascarille ». Mais notre étude des illustrations primitives de Molière n'a rien à y voir.

Bien que l'*Étourdi* ait été joué avant même les *Précieuses,* il ne fut imprimé que plus tard, en 1663, la même année que le *Dépit amoureux :* ces pièces, ainsi que le *Cocu imaginaire,* parurent sans estampe.

L'*École des Maris,* achevée d'imprimer le 20 août 1661, en vertu d'un privilège du 9 juillet précédent, nous fournit la première gravure qui ait accompagné une œuvre de Molière.

Le dessinateur a représenté la scène où Isabelle, que Sganarelle tient dans ses bras, tend par derrière lui sa main à Valère qui la baise. Au fond, un portique ouvert, surmonté d'une balustrade et donnant sur la campagne; de chaque côté, une porte; à la hauteur d'une frise qui

sépare le portique de la balustrade, deux lustres éclairant la scène. Ces lustres, qui paraissent être en fer forgé, ont chacun six chandelles allumées; la tige centrale est terminée par un ornement figurant distinctement, dans celui de gauche, une fleur de lis. Valère est tête nue, le chapeau richement orné de plumes dans la main gauche. Son costume est assez bizarre. Il porte une sorte de pourpoint d'étoffe unie, brodé en quilles dans le dos, avec des manches à rayures longitudinales; la chemise déborde en dessous à bouillons retombant sur un de ces cotillons appelés hauts-de-chausses, dont parle l'*École des maris*. Ce « cotillon » est brodé sur le côté et recouvre les genoux, cachés sous un bas d'attache. Au-dessous du jarret, des canons unis à un seul rang; souliers avec un large nœud de rubans. — Sganarelle porte la casaque attachée à la taille par une ceinture, la fraise autour du cou, le manteau court avec passementerie en bordure, le béret laissant voir les cheveux devant comme derrière, le haut-de-chausses étroit; souliers à nœuds de rubans. Sganarelle paraît moins lourd, il est plus dégagé que nous ne le trouverons dans d'autres pièces, sans l'être autant cependant que dans la gravure de l'édition 1682 : sa bouche est large, encadrée dans la moustache en parenthèse que Molière avait empruntée de Scaramouche.

Dans cette gravure de 1682, le décor diffère un peu de celui de la première édition; le portique s'est changé en fenêtre et ne donne plus sur la campagne; plus de lustres caractéristiques; Valère porte un long justaucorps, avec une large bande brodée au milieu du dos; un nœud de rubans sur l'épaule droite; les canons sont ornés de dentelles; cheveux longs, comme dans l'estampe précédente. — Le costume de Sganarelle n'est pas modifié, seulement on distingue mieux les parements disposés en petites bandes parallèles et horizontales le long de la bordure du manteau, de la couture du haut-de-chausse et de l'ouverture de la casaque. Nous trouverons plus tard le même personnage plus court, plus ramassé, avec le visage plus large.

Dans les éditions de 1710 et de 1718, la disposition du décor reste la même qu'en 1682; mais, à gauche, en 1710, nous avons une fenêtre et au milieu une porte ronde à deux battants, toute unie: la même porte, en 1718, est ornée de sculptures. Les costumes de Sganarelle et de Valère sont presque les mêmes en 1710 et en 1718 qu'en 1682; on note cependant quelques différences : ainsi, le béret de Sganarelle lui cache entièrement les cheveux, la fraise est remplacée par un col plat; ses bas, comme ceux de Valère, sont roulés au-dessus de la jarretière; au lieu des nœuds de rubans, une haute languette sur le soulier. — En 1710, Valère est à droite, le groupe d'Isabelle et de Sganarelle à gauche : c'est le contraire en 1718, où l'on a reproduit la disposition de 1682.

Il nous reste à décrire, dans toutes ces éditions, le costume d'Isabelle.

1661. Isabelle est coiffée de ses cheveux, sans rubans; de petites mèches frisées jouent sur son front; autour de la tête de longs cheveux, d'où se détachent quelques boucles folles tombant sur les épaules; collier de perles; pèlerine montante, serrée autour du cou et cachant les épaules; manches à gigot s'arrêtant au coude, bordées d'une étroite dentelle et ornées d'un ruban; longue jupe unie à queue avec un tablier long bordé de dentelles.

1682. Même costume à peu près. Un nœud de rubans dans les cheveux; cheveux frisés, avec longues boucles derrière, sans mèches sur le front; manches étroites en deux parties, la partie supérieure unie, terminée en bas, un peu au-dessous de l'épaule, par un poignet d'où sort la seconde partie, plissée, terminée un peu au-dessous du coude par une manchette formant revers; la jupe unie, à queue, est faite d'une étoffe à ramage, et couverte, devant, par un long tablier bordé d'une large dentelle.

1710. Coiffure avec fontange en éventail, cheveux frisés et relevés dégageant l'oreille, collier de perles, corsage décolleté, manches larges bordées de dentelles ou de broderies et s'arrêtant au-dessus du poignet, jupes à volant avec tête froncée.

1718. Fontange basse, cheveux retroussés sur le front et rejoignant un chignon, d'où ne s'échappe aucune boucle, corsage décolleté avec basques, drapées et traîne détachée en étoffe unie recouvrant, par derrière, une jupe à bandes transversales alternativement unies et ornées de fleurs.

Voici enfin une gravure de G. Schouten, d'un caractère, d'un aspect bien différents. Nous sommes à l'entrée de la maison de Sganarelle, à laquelle on accède par un escalier de deux marches; la porte d'entrée flanquée de deux pilastres, est surmontée d'une lucarne ovale, garnie de barreaux croisés en losange, sur lesquels se détache une tête de cerf. Dans l'embrasure de cette porte ouverte, sur la seconde marche, se tient Isabelle; elle porte une coiffe d'où sortent, par devant, des cheveux frisés; au milieu du front se dresse une fontange en pointe, d'une hauteur exagérée; sur ses épaules est jeté un mantelet flottant, serrant le cou, tombant à la taille, et d'où sort son bras droit, couvert, jusqu'au dessous du coude, par une manche unie, large, d'où sort une seconde manche plus large, à plis, bordée d'une broderie ou d'une dentelle à dents; corsage uni à pointe; jupe ronde unie, à gros plis, recouverte par devant d'un tablier court et étroit, bordé d'une petite dentelle. Sa main droite caresse tendrement le visage de Sganarelle, qui touche presque le sien, pendant qu'elle tend, derrière lui, sa main gauche à Valère qui la baise.

Sganarelle, un pied sur la première marche et l'autre sur la seconde, plie la taille, plie les genoux et redresse la tête pour la livrer aux caresses d'Isabelle, il est coiffé d'un petit béret ou bonnet d'où sortent par der-

rière ses cheveux roulés en dessous; il porte toute sa barbe, large collerette tuyautée, pourpoint à petites basques, boutonné jusqu'à la ceinture, manches étroites, petit manteau flottant, haut-de-chausses tombant, déchiqueté, au-dessous du genou; pas de jarretières, bas trop larges dans des souliers sans cordons ni rubans. Il tient un bâton de la main gauche, pendant que son bras droit entoure la taille d'Isabelle.

Valère, longue perruque, sans moustache ni barbe, se baisse pour baiser la main d'Isabelle; petite cravate, justaucorps avec manches étroites à larges revers, tombant aux genoux et laissant voir le haut-de-chausses en cotillon; souliers ornés d'une bouffette de rubans. De sa main droite, il tient la main d'Isabelle; sa main gauche tient son chapeau, assez haut de forme, à bords très larges, relevés sur le côté et paraissant former deux pointes.

Les trois personnages sont debout et de profil; ils sont, surtout Sganarelle, d'une taille démesurée. Ni l'un ni l'autre, ils ne rappellent, même de loin, les types que nous avons trouvés ailleurs et dont l'un au moins, celui de Sganarelle, est consacré par une longue et constante tradition.

L'*École des Femmes* fut jouée sur le théâtre du Palais-Royal, pour la première fois, le 26 décembre 1662. Le 4 février suivant, Guill. de Luynes obtenait un privilège pour l'impression, qui, dès le 17 mars, était terminée. Entre le 26 décembre et cette dernière date, F. Chauveau avait eu le temps de graver une estampe, la plus ancienne après celle de l'*École des Maris*, de celles qui accompagnent les comédies de Molière.

Chauveau a eu le bon esprit de choisir pour décor la place où l'auteur a amené tous les incidents de sa comédie. Au fond, en avant, une petite maison à un étage, surmonté d'une sorte de pigeonnier; dans le fond, une rue avec une petite fabrique; à gauche, autre petite maison à un étage; à droite, une maison, dominée par un grand arbre dont on aperçoit les branches supérieures; contre cette maison est posé un tabouret garni d'étoffe, sur lequel est assis Arnolphe ayant devant lui, droite, debout, la timide Agnès.

Si l'on en croit une tradition qui remonte au temps même où la pièce fut jouée, nous aurions ici le portrait de Molière. Cette assertion nous paraît absolument erronée. De toutes les gravures du temps, celle-ci est incontestablement celle qui rappelle le moins de type de Molière et où il est le plus difficile de le reconnaître : il est représenté tout jeune, et c'est à tort; son visage est très maigre et fin, ses traits délicats, et sa moustache, ordinairement si épaisse, est peu fournie. Tout ce qu'on peut y retrouver de Molière c'est le costume. Il porte un pourpoint fermé à petites basques, dont les manches étroites sont recouvertes à leur extrémité par une manchette plate; autour du cou, un col plat bordé d'une

large dentelle. Manteau large et court. Haut-de-chausses assez large cachant le haut du bas et serré au-dessous du genou par une jarretière. Les souliers sont attachés par un nœud de rubans qui s'épanouit sur le cou-de-pied. Chapeau à grands bords, assez haut de forme, contrairement à la mode, qui réclamait le chapeau bas.

« ORIANE. — Il est vrai, lit-on dans *Zélinde* (1665), que la mode des chapeaux ronds est si bien établie que ceux qui n'en ont point sont présentement remarquez de tout le monde.

« CLÉRONTE. — Il faut donc enfin devenir semblables aux porteurs de bled, puisque la mode le veut. » (*Zélinde*, sc. IX.)

Quant à Isabelle, son costume est simple, de la dernière simplicité. Sur sa tête est un fichu, noué sous le menton, qui laisse à peine apercevoir les cheveux frisottés sur le front; autour du cou, un col bordé d'une large dentelle; manches larges en haut, étroites au poignet; corsage plat, jupe toute unie, assez longue pour cacher les pieds, avec une traîne par derrière. Elle se tient droite, les bras croisés, et regarde Arnolphe qui, lui montrant son front de l'index de la main droite, lui dit :

> Levez un peu la teste, et tournez le visage :
> Là, regardez-moy là...
>
> (Acte III, sc. II).

Dans l'édition de 1710, le décor est le même qu'en 1682; Arnolphe et Isabelle ont la même posture, mais si le graveur a conservé le costume d'Arnolphe, il a complètement changé celui d'Isabelle, à qui il a donné une robe à trois volants, des manches larges, un corsage un peu décolleté, un collier et, pour coiffure, une fontange [1]. Les traits des personnages sont modifiés aussi, et la gravure, grossièrement remaniée, est retournée, mettant à gauche Arnolphe, qui était précédemment à droite.

La scène, jusqu'ici, a été placée par le graveur, dans un carrefour, ou, conformément à l'indication de Molière, « dans une place de la ville ». On sait combien de reproches ont été adressés à ce sujet à Molière par ses contemporains :

1. La fontange était, au moment où Mlle de Fontanges en amena la mode et lui donna son nom, un simple nœud en ruban, placé au-dessus du front et qui reliait les cheveux. Nous en trouvons de cette sorte dans les estampes de 1682.

Plus tard, la fontange devint une sorte d'édifice en fil d'archal, à plusieurs étages, et qui se dressait sur le front, tantôt s'étalant en éventail, tantôt montant en pointe; sur la charpente de cet édifice, on plaçait différents morceaux de toile, séparés par des rubans ornés de boucles de cheveux qui les recouvraient tout à fait. Chaque pièce avait son nom, si étrange, qu'il eût fallu un glossaire pour expliquer l'usage et la place de chacune. — C'est cette seconde sorte de fontanges qu'on trouve surtout dans les éditions de 1710, etc. Voyez Feuillet de Conches, *Causeries d'un curieux*, t. II, p. 216, note 3.

« ARGIMONT. — ... Si ... toute cette comédie se passe dans une place de la ville, comment se peut-il que Chrisalde et Arnolphe s'y rencontrent seuls? C'est une chose que je tiens absolument impossible.

« ORIANE. — C'est qu'il a oublié à vous dire que la peste estoit peut estre dans la ville, ce qui l'avoit rendue presque déserte. » (*Zélinde*, sc. III, 1663.)

Et plus loin :

« ARGIMONT. — Je ne vous diray rien de ce qu'Horace trouve toujours Arnolphe dans la rue; de ce que ce dernier y passe presque toute la journée et y fait venir un siège pour prescher Agnès.

« ORIANE. — Quoiqu'il dépeigne la ville où sa piece se passe à peu pres comme Paris, il falloit qu'il n'y eust guère de carrosses, puisque l'on y fait si facilement apporter des sieges au milieu des rues. » — *Ibid.*

Ces critiques ont-elles touché les graveurs des éditions de 1713 et de 1718? Ce qui est certain c'est que l'édition d'Amsterdam 1713 porte une estampe conçue dans un tout autre esprit que les précédentes. Le décor nous montre au premier plan une maison ornée, dans sa partie supérieure, d'une vigne grimpante. Arnolphe est assis sur une chaise adossée au mur, et son chapeau atteint une fenêtre dont le vitrage, à petits losanges de verre, est occupé, au milieu, par un médaillon. Il est, avec Agnès, sur une terrasse à dalles alternées, blanches et noires, le long d'une riche balustrade s'ouvrant sur un jardin dessiné à l'italienne; dans ce jardin se promènent deux personnages qui, par leur taille réduite, paraissent être à une assez longue distance; un mur, flanqué d'un petit pavillon carré, à toît arrondi, sépare le jardin d'une vaste promenade plantée d'arbres, assez fréquentée, et terminée dans le lointain par une rangée de maisons inégales.

Arnolphe tient, de la main gauche, un livre posé sur son genou, et tend la main droite vers Isabelle. Il a un petit rabat plat, un long manteau ouvert, le pourpoint à manches étroites, le haut-de-chausses étroit aussi, aves les bas montant sur le genou. Isabelle est coiffée d'une cornette avec fontange basse sur le front; un très large fichu de linge uni, attaché au cou par un étroit cordon, couvre ses épaules et son corsage; manches plates; jupe unie et ronde, terminée dans le bas par un petit volant, et laissant voir un pied effilé; les mains sont cachées sous un tablier blanc, sans broderies ni dentelles. Elle est de profil, comme Arnolphe.

Une autre gravure, d'après le même dessin, la montre de trois quarts; son visage et celui d'Arnolphe y sont complètement déformés.

Ces deux estampes, de ou d'après G. Schouten, ainsi que nous l'apprend la *Bibliographie moliéresque,* ont inspiré une gravure signée Antonietto Faure, « d'après les dessins de Brissart », dit le Bibliophile

MOLIÈRE ILLUSTRÉ



GRAVURE DE « L'ESCOLE DES FEMMES »

Tirée de l'édition de 1713. — Amsterdam. D. Mortier.

MOLIÈRE ILLUSTRÉ



GRAVURE DE « L'ESCOLE DES MARIS »

Tirée de l'édition de 1710.

Jacob *(Iconographie moliéresque,* n° 575). Si les estampes destinées à l'édition de Rotterdam 1732 *(Bibliographie moliéresque*, n° 313*)*, ont été gravées en général sur les dessins de Brissart, celle-ci est une exception. En effet, le décor représente, à gauche, une rangée de maisons, séparée par des arbres, et donnant sur un vaste espace, place ou jardin, où se remarque un jet d'eau. Arnolphe assis sur une chaise à dossier plein et renversé, a le coude gauche appuyé sur une table couverte d'un tapis tombant. Un livre ouvert est près de lui. Isabelle tient, d'une main, un pli de sa robe, et de l'autre un éventail. Nous n'insisterons pas sur cette déformation d'un dessin connu.

L'édition de 1718 nous met en présence d'une donnée toute nouvelle, et l'estampe de *l'École des Femmes* y est absolument différente de celles de 1710, de 1682 et de 1663, bien que le bibliophile Jacob assure *(Bibliogr. Mol.,* n° 307) que les estampes de 1718 ont été regravées d'après celles de 1710, et que celles-ci (n° 301) ont été gravées d'après celles de Brissart pour l'édition de 1682. Ici encore nous avons donc une exception. Le décor, en effet, ne représente ni une place ni un jardin, mais une salle quelconque ou un vestibule. Une porte au fond, surmontée d'un trumeau peint, et séparant deux verdures. Pas de meubles. Un seul siège, la chaise sur laquelle est assis Arnolphe, presque de face. Il tient un livre de la main gauche, les *Maximes du mariage*, sans doute. Isabelle est coiffée en cheveux ; corsage décolleté, plat, lacé par devant ; les manches étroites s'élargissent et s'arrêtent au-dessous du coude ; elles sont bordées de dentelles ; jupe unie, traînante, en étoffe à ramage. Elle est de profil, et, les bras croisés, regarde Arnolphe qui, de l'index de la main droite, lui montre son front. Ces transformations successives vont s'éloignant de plus en plus de la pensée du maître et n'en sont plus l'interprétation fidèle.

La comédie de *l'Amour Médecin*, ou des *Médecins,* comme on disait pour abréger, fut imprimée en 1666, précédée d'une gravure de F. Chauveau. Cette gravure diffère un peu, mais bien peu, de celle de 1682. Dans une salle sans meubles, mais dont les lambris sont ornés de frises très riches supportant un plafond ovale, on voit Sganarelle au milieu de quatre des cinq médecins, M. Tomès, M. Des Fonandrès, M. Macroton, M. Bahys et M. Filerin, qu'il a fait appeler. Quel est celui qui manque? Sans aucun doute, M. Filerin, qui ne paraît dans aucune scène en même temps que Sganarelle. Deux des figures au moins sortent assez des types banaux qui paraissent le plus souvent dans les gravures de ce genre, pour qu'on soit tenté de croire que ce sont des portraits : nous voulons parler du personnage à nez très accentué qui est à gauche, le plus éloigné de Molière, à sa droite, par conséquent, et de cet autre à grande barbe qui le touche, à sa gauche.

Quant à Sganarelle ou Molière, placé au centre, il a la taille courte

et ramassée, le visage large, la moustache en parenthèse; il porte, en 1666, un chapeau à haute forme, évasé dans le haut, et à bords mous et relevés; seul des cinq personnages en scène, il a le rabat de dentelle; son pourpoint est orné de passementeries formant, de chaque côté de la couture du milieu, de petites bandes plates; manches étroites; manteau ouvert demi-long, c'est-à-dire tombant à peine au-dessous du genou; le haut-de-chausses est large, arrêté au-dessous du genou par des jarretières et cachant la partie supérieure du bas; souliers attachés par de larges nœuds de ruban; le long de la couture extérieure du haut-de-chausses, de chaque côté, sont de petites bandes de passementerie plate, dont chacune est terminée par un bouton.

L'inventaire dressé après la mort de Molière et reproduit par Eudore Soulié (*Rech. sur Mol.*, p. 276), nous apprend que le pourpoint était de petit satin découpé sur (?) roc d'or, le manteau et les chaussures de velours à fond d'or, garni de ganse et de boutons; le tout était prisé quinze livres.

Sganarelle (acte II, sc. II) tient une bourse à la main : « Quoyque ce ne soit pas la coutume, dit-il, de payer auparavant, toutefois, de peur que je ne l'oublie, et afin que ce soit une affaire faite, voicy.... *Il les paye, et chacun, en recevant l'argent, fait un geste différent.* »

La gravure traduit à la fois les paroles de Sganarelle et le jeu de scène qui les accompagne. Quant aux médecins, n'allez pas croire qu'ils aient le bonnet pointu et la longue soutane dont on les suppose généralement affublés, comme ils le sont à la Comédie française : point; ils ont exactement le costume de Sganarelle, à ces légères différences près qu'ils ont, dès 1666, le chapeau bas et rond que Sganarelle prendra en 1682, que leur rabat est en linge uni et non en dentelle, et qu'on ne voit trace de passementerie ni à leurs hauts-de-chausses ni à leurs pourpoints.

L'édition de 1710 reproduit, en la déformant, et en la retournant de droite à gauche, l'estampe de 1682 : outre que les traits des personnages y sont altérés, on remarque que le rabat de Sganarelle n'est plus en dentelle, mais en linge uni; un cadre ovale, contenant un portrait, a disparu et n'a laissé qu'une tache noire sur le lambris.

Avant la grande édition illustrée par Boucher, nous trouvons deux estampes complètement différentes en tête de cette même comédie de *l'Amour médecin*.

La plus curieuse est celle de l'édition de Hollande (1713); dans une chambre tendue d'étoffes à riches dessins s'arrêtant à une large fenêtre, on voit un lit à colonnes, avec ses pentes, rideaux et lambrequins. Près du lit, un coffre fermé, et, à côté, un vase cylindrique. Lucinde est au lit, tête nue, sous des couvertures en désordre. A la tête, près du coffre, est un médecin; il est debout; il porte une longue soutane, non boutonnée, qu'il ferme de la main droite; son chapeau à bords étroits est à

haute forme; de la main gauche, il tient près de ses yeux une fiole d'urine qu'il examine. Aux pieds, et en avant, comme ce premier médecin, est un autre personnage, assis sur une chaise à pieds tournés; c'est un médecin qui offre une pastille à Lucinde; il a le pourpoint étroit, le manteau court, le rabat de linge uni, et le chapeau plat à larges bords. De l'autre côté du lit, deux médecins dont on ne voit que la partie supérieure du corps; l'un porte la fraise; tous deux ont le chapeau plat, à larges bords, comme le précédent. Tout au fond, leur auxiliaire obligé, l'apothicaire, muni de son instrument, qu'il tient à deux mains, prêt à le faire fonctionner. Lui aussi conserve son chapeau sur la tête: car c'était la coutume de rester couvert, aussi bien en visite, qu'à table ou à l'église pendant le sermon, ainsi qu'en font foi les gravures du temps.

Est-il besoin de dire que l'idée de cette gravure, si intéressante qu'elle soit pour nous, est en contradiction formelle avec les indications fournies par Molière? Celles-ci, d'ailleurs, il faut le dire, s'accordent assez mal entre elles. — « La scène, lit-on à la suite de la liste des personnages, est à Paris, dans une salle de la maison de Sganarelle. » Voilà qui est clair : c'est là que Sganarelle consulte M. Josse et M. Guillaume; c'est là qu'il reçoit les médecins; là que ceux-ci s'asseyent pour discuter; là que viendra Lucinde, lorsque Lysette aura dit : « Monsieur, comme votre fille est là toute habillée dans une chaise, je vais la faire passer icy » (acte III, sc. v); là que Clitandre fera venir le notaire, après avoir dit à Sganarelle (III, vi) : « Je vais faire monter l'homme qui écrit mes remèdes, et luy faire croire que c'est le notaire ». Mais comment, si nous ne sommes pas sur une place, expliquer le jeu de scène indiqué à la fin du premier acte? « Champagne, en dansant, frappe aux portes de quatre médecins, qui dansent et entrent avec cérémonie chez le père de la malade ». — Comment expliquer que l'opérateur passe en chantant, à la scène vii du 3e acte, et que Sganarelle lui achète une boîte d'orviétan? Nous renonçons à tenter une explication de ces données contraires : nous inclinons à croire que le décor était tout de fantaisie et que le caprice de l'auteur comptait sur l'indulgence de spectateurs qui n'y regardaient pas d'aussi près que le fait la critique moderne.

Nous venons de citer en passant la scène où Sganarelle achète à l'opérateur une boîte d'orviétan. C'est cette scène qui est reproduite dans l'estampe de l'édition de 1715, contrairement à ce que dit (n° 307) la *Bibliographie moliéresque,* qui prétend que « les estampes de cette édition ont été regravées d'après celles de l'édition de 1710 ». Elle est toute intéressante. D'abord, le décor représente une place, avec des maisons formant deux côtés d'un carré et des arbres dans le fond. Sganarelle porte un chapeau rond et plat à petits bords; rabat de dentelle; pourpoint et manteau à petites bandes parallèles de passementerie; petites moustaches ornant un visage jeune; haut-de-chausses étroit terminé par des jarre-

tières qui retiennent les bas d'attache. Il tend la main gauche vers l'opérateur. Celui-ci a la tête couverte d'un chapeau mou, pointu, à larges bords abaissés, avec une plume de coq dressée sur le côté; il porte une longue barbe; sous son manteau, aux manches très larges, relevées jusqu'au coude et dégageant l'avant-bras, on voit un rabat uni, une soutanelle tombant au-dessous du genou, un collier d'où pendent trois médaillons; à la hauteur de la ceinture est un coffret ouvert, porté en bandoulière, et contenant les boîtes d'orviétan; il en tient une de la main gauche, appuyée sur le coffret, et une autre dans la main droite, qu'il lève à la hauteur de l'œil; c'est d'un air d'admiration profonde qu'il regarde sa panacée mirifique. Si le Sganarelle est insignifiant, l'opérateur offre une image très curieuse.

Trois seulement des éditions princeps nous offrent encore des estampes à étudier : l'édition du *Misanthrope,* celle du *Médecin malgré luy,* données en 1667, et celle du *Tartuffe,* qui parut en 1669.

La gravure qui accompagne l'édition de 1667 du *Misanthrope* représente la première scène du premier acte. Alceste, assis sur une chaise, tourne le dos à Philinte qui lui parle. Le décor représente une vaste salle; au fond, une cheminée ornée de vases et surmontée d'un tableau; trois fenêtres, séparées par des cariatides. Le costume d'Alceste est très simple : petit chapeau, à bord relevé devant et derrière, large rabat, manteau, pas d'épée. Philinte est debout devant lui; chapeau à plumes; épée et baudrier. Alceste porte de petites moustaches courtes, à peine indiquées.

Autre est l'estampe de 1682. Nous sommes dans une riche galerie; au fond de la scène, une porte ronde à double battant et avec imposte; de chaque côté, deux colonnes corinthiennes, séparant la porte d'une niche ronde surmontée d'un tableautin carré; en retour, deux bustes, un de chaque côté; plafond avec sujet central dans un cadre octogone; large bordure à compartiments. Un seul siège, une chaise, sur laquelle Alceste est à moitié et fort mal assis. Il porte le même petit et bizarre chapeau qu'en 1667; les cheveux de sa perruque tombent à longs flots ondulés jusqu'au milieu de sa poitrine; petites moustaches; figure sans caractère. Son bras gauche est appuyé sur le dossier de sa chaise; ses deux bras sont croisés, mais la main gauche s'ouvre et se redresse pour faire un geste de protestation; son riche justaucorps, aux poches très ornées, porte à l'épaule droite une touffe de rubans unis; sous son justaucorps paraît une vaste rhingrave,

Un de ces cotillons appellez hauts de chausses,

comme dit le Sganarelle de *l'École des Maris;* souliers attachés par des rubans; pas d'épée. Philinte debout se penche pour lui parler; il a la

tête nue, tenant sous son bras droit son chapeau surchargé de plumes ; perruque immense; long rabat de dentelles; même justaucorps, orné aussi, sur l'épaule droite, d'une touffe de rubans, ceux-ci brochés; même rhingrave ; même chaussure, l'épée en verrouil.

C'est bien ainsi que l'on comprend et que doit être comprise l'attitude des deux personnages. Aussi toutes les gravures qui ont reproduit cette scène sont-elles restées dans les mêmes données; à l'exception d'une dont nous parlerons bientôt, elles ne diffèrent entre elles que par des détails peu importants.

Ainsi, l'édition elzévirienne de H. Wetstein (Amsterdam, 1698) donne une estampe qui n'est que la reproduction exacte, dans des dimensions un peu moindres, de celle de 1682 : on dirait une réduction par procédé photographique.

La disposition générale est la même en 1710 ; la porte centrale, le plafond sont moins ornés; les tableautins carrés, placés au-dessus des niches, sont remplacés par je ne sais quels vases ; Alceste a un chapeau à plumes ; le haut-de-chausses étroit, recouvert au genou par les bas roulés : le dessinateur a oublié la « petite oie » sur l'épaule de l'homme aux rubans verts.

L'ensemble, sinon le détail du costume, nous est bien connu par l'inventaire dressé après la mort de Molière : « — *Item*, une autre boîte où sont les habits de la représentation du *Misanthrope,* consistant en haut-de-chausses, et justaucorps, de brocart rayé, or et soie gris, doublé de tabis, garni de ruban vert; la veste de brocart d'or, les bas de soie et jarretières ; — prisé trente livres. » On peut donc s'étonner de l'oubli de la « petite oie » de rubans verts, commis par le dessinateur.

Mais que dirons-nous de l'estampe gravée à l'eau-forte par Fr. Harrewyn, pour l'édition de Bruxelles, 1694 ? Il est difficile d'imaginer une traduction plus étrange de la pensée de Molière. Qu'on en juge. Nous sommes dans une salle dont le fond est tendu de bandes d'étoffes semées de grosses fleurs; à gauche, l'angle d'une haute cheminée, surmontée d'un buste et ornée de lambrequins à franges; à droite, le tiers d'une riche armoire dont un montant est formé par une caryatide, et la porte divisée en compartiments assez lourds ; au milieu, un guéridon, et, sur ce guéridon, un livre, une bouteille clissée à l'italienne, un verre et une serviette. Alceste est assis, les jambes croisées; près de ce *fiascone;* son chapeau, à fond plat, à larges bords relevés et roulés, semble se terminer, devant et derrière, par deux pointes; la figure est jeune, sans moustaches, avec de longs cheveux ; justaucorps, avec manches étroites à grands revers; cravate de dentelle attachée au cou par un gros nœud ; haut-de-chausses étroit, recouvert aux genoux par les bas. Sa main droite est posée à plat sur sa jambe gauche passée sur la droite ; sa main gauche, ouverte et levée, semble repousser Philinte. Nulle trace de

rubans verts. S'il était levé, sa taille paraîtrait immense; toute sa personne donne l'idée d'un capitan de l'ancienne comédie.

Philinte, dont la mise est plus sobre, a la tête nue; ses cheveux sont longs; mais on dirait qu'il porte, au sommet de la tête, une petite calotte d'abbé; son chapeau, qu'il tient de la main gauche, a la forme tourmentée de celui d'Alceste; justaucorps descendant aux genoux et pourpoint presque aussi long; manches et manchettes semblables à celles du Misanthrope; son bras gauche est replié sur sa poitrine; il s'incline et fait le geste d'un homme qui dirait à un autre : « Moi ! c'est à moi que vous dites cela ? »

Que penser de ce visiteur qui, chez Célimène, s'est fait servir une bouteille et un verre? qui reste tranquillement assis pour dire à Philinte : « Laissez-moi, je vous prie! » — Si Philinte ne le quittait pas, il ne trouverait pas même dans toute la pièce un siège pour s'asseoir.

En 1718, le graveur s'est inspiré de l'estampe de 1710 : le décor est le même, à cela près que les colonnes sont remplacées par des pilastres, et que les statues sont supprimées ; l'attitude des personnages est la même : Alceste est assis, dans un fauteuil au lieu d'une chaise; Philinte debout, une main tendue, l'autre sur la poche de son justaucorps; il a sous le bras droit un chapeau tricorne, sans plumes, comme celui que porte Alceste; l'un et l'autre ont une cravate très simple; pas de rubans, à peine une étroite dentelle autour du poignet. La salle n'a pas d'autre siège que celui d'Alceste.

Il faudrait sortir de la période qui seule nous occupe pour trouver la traduction par la gravure d'une autre scène du *Misanthrope*, et nous nous sommes promis de ne pas dépasser l'année 1734, l'année de l'édition illustrée par Boucher. Nous prions cependant qu'on nous permette une exception, en faveur d'une image coloriée que nous avons trouvée dans une édition italienne du commencement de ce siècle. Aucune description n'en saurait rendre l'aspect vraiment grotesque. Essayons pourtant.

Qu'on se figure Alceste et Philinte, deux épais lourdauds, ne vous déplaise, représentés au moment même où ils quittent la scène, sur ces paroles d'Alceste :

> Par la sangbleu, Messieurs, je ne croyois pas estre
> Si plaisant que je suis.

Ils tournent le dos aux autres personnages en scène, Célimène, Éliante, Acaste, Clitandre, et par conséquent, au public. Alceste, gros et court, le cou dans les épaules, est coiffé d'un chapeau bas de forme, plat, large de bords, orné d'une ganse jaune en V, et surmonté d'une énorme plume blanche faisant panache. Ses cheveux demi-longs tombent sur une large collerette plate, agrémentée d'une étroite dentelle; le justaucorps, couleur chocolat, n'a d'autre ornement que ses manches, mais

quelles manches! des manches étroites à petits revers, encadrées au poignet par une manchette unie et plissée; près de l'épaule, de petits gigots, tout petits, fendus par des crevés blancs. Épée en verrouil, bas ou maillot bleu couvrant d'énormes mollets et rejoignant en haut le justaucorps chocolat; bottes en entonnoir, assez larges pour laisser flotter les jambes bleues, qu'elles encadrent d'une bordure jaune d'or. Alceste donne à Philinte son bras gauche et lève résolument son bras droit tendu en avant. Philinte, la tête nue, le chapeau sous le bras, a la même collerette blanche se détachant sur un justaucorps jaune-clair que relève une ceinture rouge; il porte l'épée tombante; son maillot ou ses bas sont d'un violet rosé, et ses jambes, comme celles d'Alceste, flottent dans des bottes à entonnoir, celles-ci bordées de blanc. En s'en allant, il se retourne pour jeter sur les rieurs un regard sévère Qu'il serait difficile de juger de l'élégance et de la distinction de Célimène par celle de ses visiteurs, et que nous sommes loin de « l'homme aux rubans verts ! »

Après la haute comédie, la farce; après *le Misanthrope, le Médecin malgré luy*. Dans son *Iconographie moliéresque*, n° 41, le bibliophile Jacob décrit l'édition de 1667, la première du *Médecin malgré luy*, et la gravure qui l'accompagne : « Cette gravure, dit-il, donne le costume que Molière portait dans la pièce, mais n'offre pas un costume exact et ressemblant. L'artiste, qui ne doit pas être François Chauveau, car le dessin est aussi mauvais que la gravure, a représenté la scène VI de l'acte III lorsque Sganerelle passe un bras sur les épaules de Géronte, et l'empêche de regarder ce que sa fille et Léandre font ensemble. Le costume de Sganarelle, en robe de médecin, avec son grand chapeau, n'est pas décrit dans *l'Inventaire* de Molière, quoique le rôle ait été créé par lui; mais Molière ne le jouait plus dans la dernière partie de sa vie, où il s'était dessaisi de ses anciens rôles. »

Il est plus que probable que la gravure de 1667 reproduit le costume de Molière; mais c'est une erreur de dire que ce costume n'est pas décrit dans *l'Inventaire* dressé après sa mort. Nous lisons, en effet, dans les *Recherches* d'Eudore Soulié, p. 278 :

« Du mercredi avant midi, quinzième jour dudit mois de mars et an mil six cent soixante-treize, a été inventorié ce qui suit :

« *Item*, un coffre de bahut rond, dans lequel se sont trouvés les habits pour la représentation du *Médecin malgré luy*, consistant en pourpoint, haut-de-chausses, col, ceinture, fraise et bas de laine et escarcelle, le tout de serge jaune, garnie de radon vert; une robe de satin avec un haut-de-chausses de velours ras ciselé. »

L'Inventaire nous donne plus encore; sous la même date du 15 mars 1673, on lit :

« En suivant les habits de théâtre pour ladite demoiselle veuve :

« ... *Item,* l'habit du *Médecin malgré luy,* composé en une jupe de satin couleur de feu avec trois guipures et trois volants, et le corps de toile d'argent et soie verte. »

Sans nous arrêter aux « habits de ladite demoiselle veuve », nous voyons que Molière portait deux costumes dans *le Médecin malgré luy,* celui du bûcheron d'abord, puis celui du médecin.

La gravure de 1667 nous transporte en pleine campagne; un pavillon rond au fond; des arbres de chaque côté. Au premier plan, cinq personnages; à gauche, Léandre, Lucinde et Jacqueline; à droite, Sganarelle et Géronte. Géronte porte un béret; barbe en pointe : ce type se retrouve souvent dans le Molière de 1682. Sganarelle est coiffé d'un haut chapeau pointu, et vêtu d'une soutanelle qui laisse passer les bras et tombe seulement à mi-jambe; collerette plissée; petites moustaches, comme celles d'Alceste. C'est donc sous le costume de médecin qu'il se présente à nous.

Dans l'édition de 1682, Brissart a choisi, dans la cinquième scène du premier acte, le jeu de scène où Valère et Lucas prennent chacun un bâton et frappent Sganarelle. Son dessin se présente avec une ferme dans le fond; de chaque côté, en avant, un arbre élevé; au pied de l'arbre de droite, une grande bouteille clissée, la bouteille qui aide Sganarelle à trouver le bois moins salé; tout près, sa hache qu'il a laissée tomber. Sganarelle tient son béret de la main droite, le bras tendu vers Valère et Léandre; il porte une large collerette tuyautée; pourpoint à ceinture; haut-de-chausses étroit, attaché sur le bas; souliers à nœuds; le devant du pourpoint, de chaque côté de la couture, les manches et les jambes du haut-de-chausses sont ornés, suivant l'usage constant, de courtes bandes parallèles en passementerie. Il a le cou dans les épaules, la figure large, les grosses moustaches en parenthèse qui correspondent au portrait de Molière, tel que nous l'avons décrit au commencement de cette étude, non d'après des peintures plus ou moins suspectes, mais d'après des textes imprimés moins bienveillants. Ce type, que nous avons à signaler ici pour la première fois, est celui qu'on retrouve dans toutes les estampes de l'édition de 1682 où figure un personnage dont le rôle était tenu par Molière. De là à conclure que c'est Molière que l'artiste a voulu représenter, il n'y a qu'un pas.

Valère n'a pas le costume d'un laquais, mais d'un paysan : chapeau pointu à bords irréguliers, cheveux plats, pas de barbe, col de linge uni, casaque ou souquenille boutonnée dans le haut et s'ouvrant en bas de plus en plus; large haut-de-chausses attaché au genou. De la main gauche, passée derrière Sganarelle, il semble le retenir; il lève son bras droit, armé d'un bâton, sur Sganarelle.

MOLIÈRE ILLUSTRÉ



Typ. A. Quantin.

GRAVURE DU « MISANTHROPE »

Tirée de l'édition de 1710.



Typ. A. Quantin

GRAVURE DU « MÉDECIN MALGRÉ LUI »

Tirée de l'édition de 1710.

Léandre aussi tient le bâton levé de la main droite, pendant que son bras gauche s'abaisse d'un geste impératif. Il porte le chapeau bas, rond, à larges bords, orné de plumes; très longue perruque; grosse cravate de dentelle; justaucorps sans broderies tombant aux genoux; nœuds de rubans sur l'épaule droite et au poignet de chaque manche; haut-de-chausses recouvert au genou par des bas roulés; l'épée en verrouil; autour de la taille, une large écharpe, que nous remarquons pour la première fois.

L'édition de 1710 a reproduit, en la tournant de gauche à droite et en la déformant, l'estampe de 1682; le seul changement à noter, et encore est-il insignifiant, est dans l'habit de Léandre, qui est orné de quelques broderies et surchargé de boutons, aux poches, sur les manches, qui sont à revers, etc. La gravure étant retournée, il s'ensuit que c'est de la main gauche que Valère et lui tiennent leur bâton.

Le dessinateur de 1718 n'a nullement reproduit l'estampe de 1710, quoi qu'en dise le bibliophile Jacob (*Bibliographie Moliéresque*, n° 307); il a pris un tout autre sujet. Il nous transporte en pleine forêt, sans aucune fabrique dans le lointain; Sganarelle est debout auprès de ses fagots, ayant à ses pieds sa hache et sa serpe, et, en contemplation devant sa bouteille, une bouteille clissée à l'italienne, il chante son fameux air :

Qu'ils sont doux,
Bouteille jolie,
Qu'ils sont doux
Vos petits glougloux!

Valère et Léandre s'approchent de lui, et Valère fait signe à son maître de garder le silence. Sganarelle porte un chapeau bas, d'étoffe froncée en joignant le bord; collerette large et tuyautée; pourpoint à ceinture, haut-de-chausses attaché sur les bas; petites bandes de passementerie sur le devant seul du pourpoint. Léandre porte le chapeau à trois cornes de la régence, petite cravate, longue perruque frisée, justaucorps sans ornements, haut-de-chausses étroit avec les bas roulés ras le genou. Valère a la tête nue, les cheveux longs, non frisés et séparés sur le front; cravate étroite et sans nœud apparent; pourpoint uni serré à la ceinture et, par-dessus, une vaste souquenille ouverte devant; son haut-de-chausses descend au-dessous du genou, presque jusqu'à la moitié du mollet, et est cependant serré par une jarretière à la hauteur du jarret. Léandre porte une épée; mais ni lui ni Valère n'ont à la main ce bâton qui aide Sganarelle à devenir médecin sans s'en apercevoir (acte Ier., sc. v.).

Le 23 mars 1669 était achevée d'imprimer la première édition du *Tartuffe;* dès le 6 juin de la même année paraissait une seconde édition,

celle-ci précédée d'une gravure anonyme, que le bibliophile Jacob (*Iconogr. Molière,* n° 43) croit pouvoir attribuer à Fr. Chauveau.

Cette gravure reproduit la scène où Orgon, caché, soulève le tapis de la table et sort de sa cachette, après avoir écouté les déclarations de Tartuffe à Elmire. Le décor représente une salle riche; pas de sièges; un seul meuble, la table, couverte d'un grand tapis, et sous laquelle est Orgon; sur cette table, une chandelle non allumée et un rouleau de papiers; au fond, une petite fenêtre et une porte, surmontée d'un cadre ovale sculpté; à gauche, deux fenêtres séparées par des cariatides. Elmire, debout, regarde Tartuffe; elle a une main posée sur la table; de l'autre, mal dessinée et beaucoup trop grande, elle montre Orgon, dont le visage est déformé par une grimace. Tartuffe, bouche béante, fait un geste d'effroi. Quant à son costume, Molière l'a décrit tel qu'il le voulait, lorsqu'il a dit, dans son *Second placet au Roi:* « J'ay... déguisé le personnage sous l'ajustement d'un homme du monde. *Je luy ay donné* un petit chapeau, de grands cheveux, un grand collet, une épée et des dentelles sur tout l'habit ». Mais le graveur n'a pas tenu compte de ces indications, qui devaient être pour lui des ordres. Dans son estampe, Tartuffe, bouche béante, fait un geste d'effroi; il est vêtu de noir; il porte bien un petit chapeau, mais sans plumes; son rabat est simple, sans dentelles; son manteau tombe jusqu'aux genoux, ouvert sur un pourpoint court, lequel est séparé du large haut-de-chausses par la chemise bouffante. Qu'on relise la tirade de Sganarelle dans *l'École des maris* (I, 1.), et l'on verra où le graveur s'est inspiré en partie; voudriez-vous, dit-il à Ariste,

> M'obliger à porter de ces petits chapeaux
> Qui laissent éventer leurs débiles cerveaux?...
> De ces petits pourpoints sous les bras se perdans...
> Et de ces cotillons appelez hauts-de-chausses?

L'estampe de 1682 représente le même jeu de scène, mais avec un décor différent; la figure d'Orgon, moins grimaçante, est plus reconnaissable : c'est bien le même visage large, à grosses moustaches encadrant la bouche, que nous avons reconnu dans le Sganarelle du *Médecin malgré luy,* en 1682. Voici du reste une description complète du sujet.

Au fond, une armoire haute et étroite, à deux battants, avec corniche sculptée, surmontée de la garniture classique des cinq vases de « porcelaine » de Delft; au-dessus, un petit cadre ovale, avec deux figures; à gauche de l'armoire, un grand paysage; à gauche, à angle droit avec le fond, une muraille avec deux fenêtres. Orgon, longue soutane et petit rabat uni, paraît appartenir à la magistrature; Elmire a une coiffure de coques de ruban et de longues papillotes; elle porte un corsage à pointe, manches courtes terminées par plusieurs rangs de dentelles, petites basques drapées autour de la taille, jupe unie d'une étoffe à grands

ramages; elle se détourne pour regarder Tartuffe et se montre de profil. Tartuffe a le costume, et son visage exprime le sentiment que nous avons décrits.

Cette gravure, exactement réduite, est celle que l'on retrouve dans l'édition d'Amsterdam, 1693, chez Wetstein; elle figure aussi dans l'édition de Paris, 1710, mais retournée, de façon que Tartuffe, qui était à droite, est à gauche, et Orgon à gauche au lieu d'être à droite. Deux changements, d'ailleurs sans importance, sont à noter : c'est qu'Elmire porte une fontange demi-haute et que sa jupe n'est plus unie, mais ornée de trois volants.

La gravure de 1718 n'offre aucun intérêt : les figures, dans leur banalité fade, n'ont aucune expression. Tartuffe est à droite, Elmire au milieu, Orgon à gauche, sous la table dont il soulève le tapis. Tartuffe, mince, élancé, de tournure élégante, porte le chapeau rond, plat, à larges bords; cheveux longs; petit rabat de dentelle; manteau ouvert tombant aux genoux; pourpoint à manches étroites, sans manchettes, boutonné du cou à la ceinture; petites basques, dans lesquelles se voient les poches; haut-de-chausses collant, caché au genou sous les bas remontants. Elmire a les cheveux roulés et relevés sur le front, avec deux très longues papillotes rejetées en arrière; corsage très décolleté; manches courtes; jupe unie en étoffe brochée à grands ramages. Orgon, perruque longue; pas de moustaches; petit rabat très simple, robe longue; si son visage avait une expression, ce serait celle de la joie!

Le décor est à peu près celui que nous avons décrit : deux fenêtres sur le côté, une porte au fond, surmontée d'un petit trumeau bas, un portrait près de la porte, à droite; aucun autre meuble que la table, sur laquelle brûle une unique chandelle allumée. Pourquoi cette lumière? aucune indication fournie par Molière ne permet de penser que la grande scène d'Elmire et de Tartuffe se passe la nuit.

Cette idée de la nuit est-elle venue à G. Schouten? aucune lampe ou chandelle ne nous l'apprend; mais, dans sa gravure, le costume d'Elmire est tel, tel est le costume d'Orgon, qu'on est disposé à les croire l'un et l'autre en vêtements de nuit.

Nous sommes dans une pièce tendue, au fond, d'une immense verdure; à gauche, en avant d'un meuble surmonté d'un portrait dans un cadre ovale, Tartuffe, debout, ouvre les bras, l'un en bas, l'autre en haut; il paraît plutôt menaçant qu'épouvanté, car il semble faire un pas en avant vers Orgon, qui se découvre sous le tapis de la table où il se tenait caché. Pour lui, on dirait un spectre enveloppé d'un suaire qui cacherait en partie sa chemise, son seul vêtement apparent. Sa figure pâle, émaciée, sans barbe ni cheveux, avec la bouche béante, n'est pas d'un être vivant : c'est un cadavre. Elmire, debout, près de la table qui la cache jusqu'à la ceinture, se montre de profil; n'était sa haute fontange, qui ne pouvait se

garder pour dormir, on la croirait, sous sa coiffe et sa camisole, en déshabillé de nuit. Quelle a été la pensée du dessinateur? Évidemment de donner l'idée d'une apparition fantastique : il y a réussi.

Ici doit s'arrêter la première partie de notre travail, exclusivement consacré à l'étude des estampes qui accompagnent les éditions princeps des comédies de Molière, et qui servent à les illustrer. Si nous avions pu élargir notre cadre, déjà trop étendu peut-être à cause de l'inévitable monotonie des descriptions qu'il contient, nous aurions aimé à décrire « le vray portrait de M. de Molière en habit de Sganarelle », tel que le représente la rarissime gravure de Simonin, dont un seul exemplaire est connu, celui de la Bibliothèque nationale ; nous aurions décrit aussi les deux frontispices, gravés par Chauveau, qui précèdent la première édition des œuvres de Molière jusqu'en 1666, date de la publication, et qui rappellent, au moins pour le costume, Molière et sa femme, sans avoir la prétention d'être des portraits exacts ; enfin, quittant les œuvres de Molière pour le libelle d'un de ses ennemis, nous aurions cherché, en tête d'*Élomire hypocondre,* de Le Boulanger de Chalussay, 1670, et nous aurions décrit aussi l'estampe satirique, reproduite en tête de notre édition de la pièce, où l'on voit « Scaramouche enseignant, Molière étudiant ». Mais nous devons résister à tout entraînement, et nous en tenir au sujet déjà bien vaste que nous avons cru intéressant de traiter, comme on l'a vu, au triple point de vue du décor, du costume et des jeux de scène.

CH. L. LIVET.



Le Times

SON ORIGINE & SES TRANSFORMATIONS

NOTES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DU JOURNALISME CONTEMPORAIN

Le 1er janvier 1885, le *Times* a célébré le centième anniversaire de son existence. C'est chose rare, aussi bien pour un journal que pour un homme, d'atteindre l'âge de cent ans sans présenter aucun signe d'affaiblissement ni de décrépitude. — Un seul journal anglais a fourni une carrière plus longue encore, c'est le *Morning Post,* qui, datant de 1772, est le doyen des journaux du matin de Londres, et, malgré sa longue carrière, n'a rien perdu de sa vitalité.

Dans l'ordre chronologique, le *Morning Advertiser* vient immédiatement après le *Times :* il compte quatre-vingt-dix années d'existence. Les autres journaux du matin sont de date relativement récente: le *Daily News* se publie depuis trente-neuf années, le *Daily Chronicle* et le *Daily Telegraph* depuis trente années et le *Standard* depuis vingt-huit années seulement.

Dans le courant du siècle on a vu disparaître plusieurs grands journaux, dont certains cependant, comme le *Morning Herald* et le *Morning Chronicle,* semblaient jouir de toute la faveur du public. Le *Morning Star,* après avoir fourni une courte, mais brillante carrière, s'éteignit subitement; d'autres encore, comme le *Representative,* le *Mirror* et le *Constitutional,* succombèrent dans le *Struggle for life.* Ils n'ont pas su comme le *Times* marcher avec leur siècle ; pour un journal, ne pas se transformer avec le milieu dans lequel il vit, c'est mourir.

Pendant ses trois premières années, le *Times* ne paraissait pas sous son

titre actuel, mais sous celui de *the Daily Universal Register, printed logographically by his Majesty's patent.*

Le 24 décembre 1787, les éditeurs du *Daily Universal Register* informèrent le public qu'à partir du 1er janvier 1788 leur journal paraîtrait sous le nouveau titre « *the Times* ». — Cependant les premiers numéros du *Times* ne différaient pas sensiblement des précédents et ne présentaient aucune supériorité sur les journaux de cette époque.

Il y a cent ans, le menu d'un journal quotidien comportait invariablement un certain nombre d'informations plus ou moins authentiques, les lettres à l'éditeur, des vers sans valeur et quelques rares annonces. — On ne connaissait point encore le « leading article » de nos jours, les épîtres au directeur en tenaient lieu. — Quelquefois ces lettres émanaient d'écrivains distingués, comme celles signées *Junius,* mais le plus souvent, elles n'avaient aucune valeur littéraire, ni même documentaire.

Le premier numéro du *Times* comprenait quatre pages in-folio. — Nous y trouvons les nouvelles du jour, un embryon de chronique théâtrale une demi-colonne réservée aux informations de l'étranger et une page d'annonces. — Les petits scandales du jour sont réunis dans une colonne intitulée *the Cuckoo* (le coucou); enfin, dans un long article, l'éditeur expose les raisons qui l'ont déterminé à adopter un autre titre pour son journal. — Cet exposé ne contenait pas de nouveau programme; en effet, le numéro du 20 juin 1785 du *Daily Universal Register* l'avait déjà formulé de la manière suivante: « Notre journal ne sera influencé par aucun parti, il sera absolument indépendant et s'attachera avant tout à servir les intérêts publics. »

M. John Walter, le fondateur du *Times*, est né en 1738. — Il dirigeait, après la mort de son père, une importante maison de commerce, lorsque la prise, par des croiseurs français, d'une flotte marchande sur laquelle il avait placé la plus grande partie de sa fortune le ruina presque entièrement.

Les démarches pour obtenir une indemnité du gouvernement n'aboutirent pas; c'est alors qu'il s'associa avec un M. Henry Johnson, inventeur d'un système d'impression au moyen de « logotypes », et qu'il fonda un journal pour faire la démonstration pratique du nouveau procédé.

Le système d'imprimerie au moyen de « logotypes » consiste à substituer aux caractères d'imprimerie ordinaires des syllabes et des mots entiers. — Malheureusement, le nouveau procédé exigeait un si grand nombre de types que le maniement en devenait difficile, et, si les frais de composition se trouvaient diminués dans une certaine mesure, ceux de la correction faisaient perdre tout le bénéfice réalisé. — Aussi, peu de temps après, M. Walter dut-il abandonner définitivement le système des « logotypes » et en revenir aux anciens procédés.

Le succès du *Times* ne fut pas des plus rapides et M. Walter éprouva toutes les vicissitudes de sa nouvelle profession.

En 1789, déjà, il eut des démêlés avec le gouvernement pour avoir exprimé avec trop de sincérité sa manière de voir. Il fut poursuivi pour diffamation de la famille royale et condamné à une heure de pilori, à un emprisonnement d'une année et à une amende de 1,250 francs. Il n'avait pas purgé sa peine, qu'une seconde condamnation, toujours du chef de diffamation, vint s'ajouter à la première.

A cette époque, les condamnations pour diffamation n'étaient aucunement infamantes; il en était comme pour les condamnations de presse sous Napoléon III. — Mais M. Walter se sentait profondément découragé et songea même un instant à quitter le journalisme pour se faire libraire-éditeur. — Heureusement, il revint sur sa détermination et, au lieu d'abandonner entièrement la direction du journal, il s'associa comme codirecteur son fils, M. John Walter, auquel il transféra bientôt tous ses pouvoirs.

M. John Walter fils était âgé de vingt-sept ans lorsqu'il devint directeur en chef du *Times*.— Il avait fait de bonnes études à Trinity College et se destinait au clergé; ce ne fut que sur les instances de son père qu'il renonça à la carrière qu'il s'était choisie pour entrer dans cette nouvelle voie.

C'était, comme on le verra dans la suite de cet article, un homme d'une énergie et d'un savoir-faire extraordinaires; il avait été initié de bonne heure à tous les détails du service et de l'administration d'une imprimerie et ne tarda pas à donner une nouvelle impulsion au journal dont il assuma la direction.

Le *Times* se trouvait alors dans une situation difficile; il fallait modifier le programme du journal, développer le service des informations et réorganiser entièrement l'état-major de la rédaction.

Dès son début, M. Walter résilia, au prix de sacrifices pécuniaires considérables, tout engagement pouvant entraver sa liberté d'action et de parole.

Les journaux de Londres ne présentaient, à cette époque, aucun caractère individuel bien marqué; nul d'entre eux n'avait une circulation ou une influence prépondérantes. — Quelques journaux seulement tiraient à quatre mille exemplaires; le *Morning Post*, à l'époque où Coleridge y contribuait, avait vu monter son tirage au chiffre fabuleux de sept mille; mais c'était là un fait unique. — Par contre, chacun des grands journaux avait sa spécialité d'annonces: le *Morning Post* avait celle des annonces de chevaux et voitures, le *Public Ledger*, celle des nouvelles maritimes et commerciales, le *Morning Herald* et le *Times* s'étaient réservé les ventes publiques, le *Morning Chronicle*, les ventes de livres, etc. — Il fallait, en développant le tirage de son journal, enlever à ses concurrents le monopole des annonces spéciales et les attirer dans ses colonnes, et c'est en quoi M. Walter réussit admirablement.

En 1810, à la suite d'articles blâmant l'administration de lord Melville, le *Times* s'aliéna la faveur gouvernementale; l'insertion des annonces administratives lui fut retirée, et, depuis, les administrations publiques ne cessèrent de lui susciter toute espèce de difficultés. Ainsi M. Walter avait pris ses dispositions pour être rapidement informé des événements extérieurs; on lui intercepta les lettres de ses correspondants étrangers, tout en lui faisant entendre que ces mesures vexatoires prendraient fin s'il se résignait à transiger et à appuyer la politique officielle. Mais M. Walter voulait rester indépendant; il refusa tout compromis et s'en trouva bien. Le hasard voulut que, par le fait même d'avoir décliné l'appui du gouvernement, il lui arrivait souvent d'être mieux informé; ainsi il put annoncer la capitulation de Flessingue quarante-huit heures avant que la nouvelle fût parvenue au ministère.

Mais être aussi bien renseigné que ses concurrents lui semblait insuffisant; il fallait mieux faire qu'eux et puiser ses renseignements à des sources absolu-

ment sûres. C'est alors que, le premier, il inaugura le service des « correspondants étrangers », innovation qui fit rapidement son chemin et qui, depuis, fut adoptée par tous les grands journaux.

M. H. Crabb Robinson fut, pour l'Allemagne, le premier correspondant du *Times;* le choix était heureux, car M. Crabb, par un long séjour dans ce pays, était admirablement préparé pour la mission qui lui était confiée. Une série de lettres datées « des rives de l'Elbe » (Altona) mit les lecteurs du *Times* au courant de la situation politique de l'Allemagne pendant la période agitée qui se termine par la bataille de Friedland et le traité de Tilsit.

M. Crabb fut le digne précurseur de toute une école de correspondants dont les plus distingués ont été le Dr Russel, M. Archibald Forbes, le capitaine Cameron, etc.

Ces améliorations, portant sur la direction politique et le service des informations, tendaient à faire du *Times* un des premiers journaux de Londres, lorsqu'en 1810 un événement imprévu le mit à deux doigts de sa perte. Au mois de mai de cette année, le personnel des ateliers du *Times* se coalisa pour obtenir une augmentation de salaires et s'opposer aux améliorations mécaniques que les directeurs se proposaient d'introduire. Les ouvriers s'étaient engagés par serment à n'accepter aucune concession partielle et à se mettre en grève tous à la fois le samedi suivant. L'obligation pour le *Times* de paraître à jour fixe rendrait, pensaient-ils, toute résistance impossible. M. Walter, qui avait été informé du complot le vendredi soir, ne se laissa point intimider; réunissant à la hâte quelques apprentis et compositeurs sans emploi, il se mit bravement à l'œuvre, travailla trente-six heures de suite pour préparer le numéro du lundi et réussit effectivement, par un prodige de sang-froid et d'énergie, à le faire paraître au jour et à l'heure accoutumés. Le journal traversa dès lors une crise difficile. Les anciens ouvriers du journal attaquèrent et maltraitèrent ceux de leurs camarades qui s'étaient remis au travail; c'étaient des rixes sans fin et ce ne fut qu'après la condamnation des principaux meneurs, du chef de conspiration illégale, que le journal put fonctionner régulièrement.

A l'origine, le tirage du *Times* ne dépassait pas 1,000 exemplaires; mais, sous la direction du second M. Walter, le tirage allait toujours augmentant; bientôt, les presses d'alors, qui ne donnaient que de 3 à 400 copies à l'heure, devinrent insuffisantes. M. Walter, après quelques tentatives restées infructueuses en vue de perfectionner les presses en usage, se mit en relations avec un M. Friedrich Kœnig, originaire de Saxe, et qui voulait substituer la presse à vapeur à la presse à bras. Le directeur du *Morning Chronicle* avait décliné l'invitation de voir fonctionner un modèle de la nouvelle presse de M. Kœnig, aucun journal ne valant, selon lui, l'acquisition d'une machine aussi coûteuse. M. Walter, tout au contraire, examina avec attention la presse Kœnig et en commanda deux semblables à l'inventeur. Ce ne fut que deux années plus tard, en 1814, que les nouvelles presses furent livrées; mais alors surgit une nouvelle difficulté.

Les ouvriers du *Times*, qui se croyaient menacés dans leur gagne-pain, se coalisèrent une seconde fois, bien déterminés à s'opposer à l'emploi des nouvelles machines. Cette fois encore, M. Walter, par son énergie et la rapidité

de ses décisions, étouffa dans le germe une opposition qui aurait pu devenir dangereuse. Le matin du 29 novembre 1814, M. Walter informa ses ouvriers que le *Times* s'imprimait déjà au moyen de la nouvelle machine; il les exhorta à la tranquillité, ajoutant qu'il était bien déterminé à avoir recours à la force armée si les ouvriers provoquaient le moindre scandale. Il s'engageait, d'ailleurs, à leur payer leurs salaires jusqu'à ce qu'il eût trouvé un emploi équivalent pour ceux à qui la nouvelle machine faisait perdre le leur. Le même jour, les lecteurs du *Times* furent informés de la révolution pacifique qui s'était accomplie et qui allait permettre de tirer au nombre alors formidable de 1,100 copies à l'heure.

L'année 1840 fut mémorable pour le *Times*. M. O'Reilly, le correspondant parisien du journal, informa son directeur qu'une association de financiers véreux s'était organisée dans le but de soutirer aux grandes maisons de banque la bagatelle d'un million de livres sterling. Cette bande noire avait déjà réussi à se procurer frauduleusement quelques centaines de mille francs, lorsque le *Times* dénonça au public leurs manœuvres.

Un M. Bogle, qui avait été nommé dans l'affaire, attaqua le journal en diffamation, et, faute de preuves suffisantes, le *Times* fut condamné aux frais du procès. Mais l'opinion publique fut, dès le commencement de cette affaire, unanime à soutenir l'intrépide journal. Les banquiers et les négociants de Londres organisèrent une souscription pour réunir les 68,000 francs, montant des frais du procès, témoignant ainsi de leur gratitude pour l'immense service rendu au commerce européen.

La souscription fut rapidement couverte; mais M. Walter refusa d'en accepter le montant et déclina toute offre d'indemnité. D'un commun accord, on décida que le montant de la souscription serait employé à fonder deux bourses d'études, sous le nom de *the Times scholarships*. En outre, deux plaques commémoratives furent placées, l'une dans les ateliers du *Times*, l'autre dans le *Royal Exchange*.

En 1847, M. Walter mourut à l'âge de soixante-douze ans. Non seulement il avait solidement édifié un grand journal et acquis une fortune considérable, mais il mourut entouré de la considération et de l'estime générales. Son fils, qui lui succéda dans la direction du *Times*, hérita d'une position magnifique, mais d'une responsabilité non moins grande. D'incessantes améliorations seules pouvaient maintenir le journal au premier rang. Or une des améliorations qui s'imposait le plus impérieusement était celle de l'outillage industriel. La machine Kœnig, améliorée par Applegath, qu'on employait dans les ateliers du *Times*, donnait 8,000 copies à l'heure, ce qui était encore insuffisant. A New-York, M. Hoe avait inventé une nouvelle presse qu'on disait supérieure à tout ce qui s'était fait jusqu'à ce jour. M. Walter en acheta immédiatement deux du plus grand modèle.

En outre, il adopta, en 1850, les clichés stéréotypes qui s'usent bien moins rapidement que les types ordinaires. Imprimer au moyen de stéréotypes n'était pas une innovation; mais c'en était une que l'emploi de la pâte de papier pour les matrices et l'application de ce procédé aux presses Applegath ou Hoe. — On en était arrivé à 12,000 copies à l'heure, progrès considérable comparé aux 1,100 que donnait la presse Kœnig. — Cependant le jury de l'exposition de 1862,

tout en rendant hommage aux progrès réalisés, donnait à entendre qu'il y avait encore des perfectionnements à introduire.

La prévision du jury se trouva réalisée, lorsqu'en 1871 la presse « Walter » fonctionna définitivement. — On la doit aux efforts combinés de MM. Mac Donald, John Caverley et aux encouragements que ne cessait de leur prodiguer M. Walter. — Une simplicité relative de construction, une grande rapidité et une notable économie dans le travail en sont les traits caractéristiques. — D'un côté, un cylindre enroule une bande de papier, de l'autre sortent les feuilles imprimées, pliées et prêtes à être distribuées, à raison de 15,000 à l'heure. — Le papier qui s'enroule sur le cylindre a une longueur de six kilomètres; en moins d'une demi-heure il est transformé en journaux. Chaque nuit, les presses Walter du *Times* emploient 10,000 kilogrammes de papier représentant une longueur d'environ 300 kilomètres (distance de Paris à Bruxelles). Elles furent adoptées successivement par plusieurs grands journaux ; aujourd'hui, le *Times* en emploie dix, le *Daily News* huit, le *New-York Times*, quatre, le *Scotsman*, trois, le *Glascow News* et la *Neue freie Presse*, de Vienne, deux, le *Missouri Republican* et la *Magdeburger Zeitung*, chacun une. — Tandis que la première presse Hoe avait coûté 125,000 francs, la presse Walter, quoique bien supérieure, ne revient qu'à 75,000.

C'était déjà beaucoup de disposer de machines aussi parfaites ; M. Walter ne s'en contenta pas, il voulut encore simplifier et accélérer la distribution des types, et ici encore il obtint un succès éclatant. Depuis longtemps on avait songé à remplacer le travail du compositeur par un procédé mécanique, mais ce ne fut qu'après bien des essais infructueux qu'on put installer dans les ateliers du *Times* une machine effectuant avec une notable épargne de temps et de dépense le travail de la composition et de la distribution des types. Ainsi huit pages d'annonces qui, composées à la main, coûtaient à peu près 1,090 francs, ne revenaient qu'à 370 francs par le procédé mécanique.

Cette série non interrompue de progrès réalisés, le résultat d'incessantes expériences, a fait du journal ce qu'il est aujourd'hui. Le fondateur du *Times* avait échoué en voulant introduire le système des « logotypes » ; ses successeurs ont pris une éclatante revanche et obtenu des résultats qui dépassent certainement les rêves les plus hardis du premier M. Walter. Seule, l'épargne réalisée par l'introduction de procédés mécaniques de plus en plus perfectionnés permet à un grand journal de subvenir à la dépense toujours croissante du service des informations. Le télégraphe électrique est d'une grande commodité pour le public, mais on ne se doute pas de l'énormité des frais qu'entraîne son emploi pour un journal comme le *Times*.

Avoir, comme le *Times*, des fils spéciaux qui relient ses bureaux à Paris et à Vienne, représente une énorme dépense, et ce n'est que par l'épargne réalisée sur les frais de production que nos journaux actuels peuvent, sans augmenter leur prix de vente, faire bénéficier le public d'informations aussi coûteuses. Nos journaux actuels à un sou ne peuvent exister que par cette forte diminution des frais de production, qu'on doit en grande partie aux directeurs du *Times*.

Le *Times* à un avantage incalculable sur tous ses concurrents. Aucun autre journal de Londres ne peut adopter le procédé mécanique de distribu-

tion des types, l'Union des imprimeurs s'y opposant; c'est, par conséquent, le seul journal qui n'ait point à craindre l'opposition d'une *trade-union*. Depuis le moment où, en 1810, la coalition de ses ouvriers avait menacé le journal dans son existence, les directeurs avaient résolu d'être, une fois pour toutes, maîtres chez eux et de ne souffrir dans leurs ateliers aucun ouvrier affilié à une union quelconque.

Le *Times,* certainement, doit une partie de sa prospérité actuelle aux progrès réalisés, et que nous venons de retracer brièvement; mais le principe fondamental qui a toujours guidé sa ligne de conduite : l'indépendance de tout parti politique, a également contribué dans une large mesure à son succès. Ce n'est pas par une opposition systématique que les directeurs du *Times* croyaient devoir manifester cette indépendance. Dans la pensée de ses fondateurs, indépendance équivalait à patriotisme. Dans toutes les questions, ils s'efforcèrent de s'inspirer de l'opinion de la majorité interprétée par leur conscience et de s'assurer si cette opinion était conforme aux intérêts du pays. Une ligne de politique, basée sur ce principe, devait donner prise à la critique; il était inévitable que le journal fût accusé par tous les partis de professer des opinions contradictoires. Mais les détracteurs du *Times* oublient que, pour tout esprit impartial, les conclusions se modifient avec les conditions du milieu.

On peut dire que, dans chaque grand événement de l'histoire du pays, les résultats ont donné gain de cause à la politique du *Times*. Il a énergiquement poussé à l'abolition de la traite; dans la lutte du premier *Reform bill,* la cause de la Réforme trouva un puissant appui dans ses colonnes ; le soutien qu'il prêta au *Free-trade* fut pour beaucoup dans la chute du système protecteur, et c'est encore à l'initiative du *Times* qu'on doit les réformes introduites, après la guerre de Crimée, dans l'organisation militaire. Une seule fois, et ce lors de la guerre de la sécession, le *Times* se trouva en désaccord avec la majorité de la nation; mais, à part ce fait, on peut dire que toujours il a été le porte-voix de l'opinion publique, et c'est précisément pourquoi le *Times* est universellement considéré en Angleterre comme le journal national par excellence.

Son public est immense; la place unique qu'il occupe dans le journalisme rend sa lecture indispensable aux hommes de tous les partis, et si quelques journaux à Londres ont un tirage supérieur au sien, aucun d'eux ne peut se vanter d'avoir un aussi grand nombre de lecteurs.

Moyennant une légère rétribution hebdomadaire, on peut avoir le *Times* à domicile et le garder une heure durant. Le même numéro passe donc par les mains de sept à huit familles, et est lu par vingt personnes en moyenne, ce qui donne au *Times* un public quotidien de plusieurs millions de lecteurs.

On ne se rend pas compte de ce qu'il faut d'habileté, de connaissances et de savoir-faire pour diriger un journal de cette importance. Toujours à l'affût des innovations qui pouvaient rehausser la valeur de son journal, M. Walter fut le premier à introduire dans ses colonnes le *leading article,* qui aujourd'hui est devenu un des caractéristiques de la presse quotidienne.

Comme éditeur et comme directeur, le second M. Walter a déployé des talents hors ligne. Il fut singulièrement heureux dans le choix de ses collaborateurs et sut s'attacher les meilleurs écrivains politiques et littéraires de l'époque.

Parmi les hommes les plus éminents qui ont dirigé en qualité d' « editor » l'état-major du *Times*, il faut citer MM. Sterling, Barnes et Delane.

M. Thomas Chenery, qui en 1877 succéda à M. Delane, était un homme d'une forte instruction et d'une grande expérience des affaires. Depuis l'année dernière, c'est M. G.-E. Buckle qui dirige l' « editorial department » du *Times*.

Aujourd'hui, chaque grande ville possède un ou plusieurs journaux qui, par le chiffre de leur tirage, l'excellence de leurs informations et le mérite de leurs rédacteurs, méritent d'être placés au premier rang. Aucun journal cependant ne réalise les conditions exceptionnelles du *Times*. Mais nous pouvons affirmer, en nous appuyant sur l'histoire même du journal, qu'il ne pourra fêter son second centenaire qu'en réalisant des progrès aussi considérables, par rapport à ce qu'il est aujourd'hui, que ceux qu'il a accomplis depuis cent ans. Il méritera alors doublement l'éloge que sir Bulver Lytton lui décerna il y a trente ans, dans un discours prononcé à la Chambre des communes, et dont nous citons ce passage caractéristique : « Si je pouvais transmettre à la postérité un monument de la civilisation britannique, ce ne seraient ni nos docks, ni nos chemins de fer, ni même le palais où nous siégeons, que je choisirais, ce serait une collection du *Times* ».

Extrait du *Nineteenth Century: the centenary of the Times*, par W. Fraser Rae (analyse de L. Meysenheim).

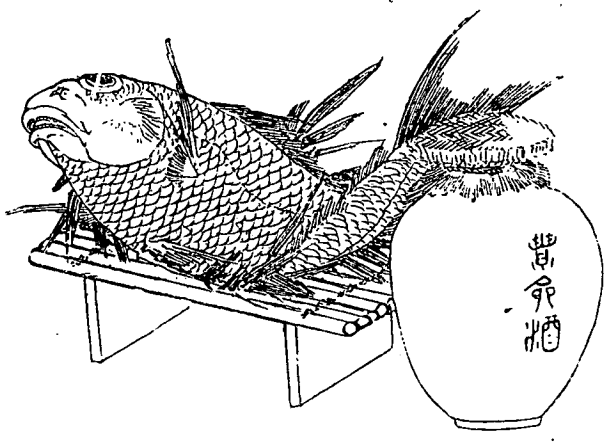

CHRONIQUE DU LIVRE

RENSEIGNEMENTS ET MISCELLANÉES

FRANCE

LIVRES AUX ENCHÈRES. — Il s'est vendu, le 19 décembre dernier, par les soins de M. Durel, libraire, une bibliothèque peu considérable, il est vrai, mais qui se recommandait aux amateurs aussi bien par le choix des livres que par leur parfait état de conservation et de reliure. Nous avons notamment remarqué :

La sainte Bible. Paris, Defer de Maisonneuve, 1789, 12 vol. gr. in-8°, fig. d'après les dessins de Marillier; exemplaire au chiffre du prince d'Essling : 90 fr.; — *Les Provinciales,* Cologne, Pierre de la Vallée, 1657, pet. in-12 : 85 fr.; — *Essais,* de Montaigne, Bourdeaus, par S. Millanges, 1582, pet. in-8° : 157 fr.; — Le même ouvrage, Bruxelles, Toppens, 1659, 3 vol. in-12, reliure de Bozérian : 102 fr.; — *Iconologie par figures, ou Traité complet des allégories, emblèmes...,* Paris, Le Pan, s. d., 4 vol. in-8°, reliure de Thibaron : 205 fr.; — *Métamorphoses* d'Ovide, Paris, Pissot, 1767-1771, 4 vol. in-4°, exempl. de premier tirage : 310 fr.; — *Les anciens poètes françois,* Paris, Coustelier, 1723-24, 9 vol. in-12, reliure de David : 100 fr.; — *Les Tragiques,* par d'Aubigné (Genève), 1616, in-4°, reliure de Trautz-Bauzonnet, édition originale : 195 fr.; — *La Pucelle d'Orléans,* Londres (Paris, Cazin), 1780, 2 vol. in-18, exemplaire en grand papier, cartonné, non rogné : 250 fr.; — *Essai de fables nouvelles,* Paris, Didot l'aîné, 1786, in-12, reliure de Derôme, exemplaire sur peau de vélin : 131 fr.; — *Recueil des meilleurs contes en vers,* Londres (Paris, Cazin), 1778, 4 vol. in-18, reliure de Capé : 180 fr.; — *Contes et nouvelles en vers,* édition dite des *Fermiers généraux,* reliure de Chambolle-Duru : 490 fr.; — *Recueil dit de Maurepas,* Leyde, 1865, 6 vol. in-18, un des quatre exemplaires sur papier de Chine, reliure de Cuzin : 111 fr.; — *Chants et chansons populaires de la France,* Paris, Delloye, 1843, 3 vol. gr. in-8°, exempl. de premier tirage : 230 fr.; — Molière : *Œuvres,* Paris, Denys Thierry, Cl. Barbin et Pierre Trabouillet, 1682, 8 vol. in-12, reliure de David : 282 fr.; — Molière : *Œuvres,* Paris, Desoer, 1819-1825, 9 vol. gr. in-8°, exempl. en grand papier vélin, reliure de Kœhler : 470 fr.; — Regnard : *Œuvres,* Paris, Ribou, 1708, 2 vol. in-12, reliure de Hardy-Mesnil, édition originale : 240 fr.; — Rabelais : *Œuvres,* Amsterdam, Bernard, 1741, 3 vol. in-4°, fig. : 129 fr.; — *Histoire du chevalier des Grieux,* Amsterdam, 1753, 2 vol. in-12, reliure de Hardy-Mennil : 125 fr.; — *Heptaméron français,* Berne, 1792, 3 vol. in-8°, exemplaire en papier fort relié par Chambolle-Duru : 259 fr.; — *Le Décamé-*

ron de Jean Boccace, Londres (Paris), 1757-1761, 5 vol. in-8°, reliure ancienne : 360 fr.; — *La Vie et les avantures de Robinson Crusoe,* Paris, Ve Pankoucke, an VIII, 3 vol. in-8°, reliure de David : 130 fr.

— Le 22 décembre s'est continuée la vente de la collection d'autographes formée par M. Dubrunfaut. Le catalogue était exclusivement composé de lettres écrites par Voltaire ou qui lui furent adressées. On remarquait plusieurs manuscrits du célèbre écrivain, notamment celui de la tragédie d'*Irène.* Lettres et manuscrits n'ont point été, il nous semble, vendus à leur véritable valeur.

— A Fontenay-le-Comte a eu lieu, le mois passé, la vente des livres composant la bibliothèque de M. Gabriel Badillé.

Les 391 ouvrages que comprenait le catalogue ont produit une somme de 10,000 fr. environ.

Voici quelques-uns des prix relevés au cours des trois vacations :

L'Anacréon, de Moutonnet-Clairfond (Bastien, 1773), suivi du *Poème* de Musée (Leboucher, 1774), in-8° ornés de vignettes et de culs-de-lampe d'Eisen, reliure de Lortic : 180 fr.; — *Le Roland furieux,* d'Ussieux : 52 fr.; — *Les Aventures de Chœrée et de Callirrhoé,* de Fallet, bel exemplaire aux armes du comte de Lagondie : 22 fr.; — *L'Amour et Psyché,* d'Apulée, reliure d'Allo, exemplaire sur japon, gravure avant la lettre de Delvaux : 41 fr.; — De la collection des Amis des livres : *Chroniques de Charles IX,* de Mérimée; *Scènes de la Vie de Bohême,* de Mürger; *Fortunio,* de T. Gautier; *Les Orientales,* de V. Hugo; *Eugénie Grandet,* de Balzac; le tout : 1,884 fr.; — *Les Bains de Diane,* de Desfontaines, exemplaire sur grand papier, provenant de la bibliothèque Genard, gravures avant la lettre de Massard et Ponce, reliure de Chambolle-Duru : 80 fr.; — *Les Baisers,* de Dorat, sur grand papier de premier tirage, hauteur 218 m. : 525 fr.; — *Les Sens,* de Durosoi, reliure de Cuzin, vignettes en double épreuve d'Eisen et de Will : 250 fr.; — *Les Aventures de Télémaque,* avec gravures de Pillard, d'après Monnet : 105 fr.; — *Les Souffrances,* de Werther, illustrées d'eaux-fortes de Chodowiechi, Johannot et Duplessis-Bertaux : 100 fr. — *L'Heptaméron* (Eudes, 1880), japon n° 3, figures de Freudenberg : 135 fr.; — *Les Grâces,* de Querlon, fig. de Launay, Longueil, Massard et Simonet : 90 fr.; — *Le Décaméron* et *Paul et Virginie,* deux des plus remarquables ouvrages du catalogue, n'ont pas trouvé d'amateurs, à raison de leur prix élevé, et ont été retirés de la vente. Le premier, qui n'avait pas coûté moins de 2,000 fr. à M. Badillé, avait été mis sur table à 1,000 fr.

— Voici quelques-uns des prix obtenus dans les deux ventes de la librairie de M. Charles Lefebvre de Bordeaux (deuxième partie) et de la bibliothèque du château de la Guillerie.

Vente Lefebvre. Quatre ouvrages de musique ancienne et plain-chant, Christophe Morales : *Missarum cum quatuor et quinque vocibus. Impressum Lugduni per Jacobum Modernum,* 1550, in-f° : 69 fr. Cet ouvrage très rare était en très mauvais état et incomplet du titre et de 11 feuillets. — *Joannis*

Petri Aloysii Prænestini... Missarum liber primus. Impressum Romæ apud hæredes Aloysii Dorici, 1572. — *...liber secundus,* Romæ, 1567, 2 tomes en 1 vol, in-f° goth. : 260 fr. ; — *Missarum cum quinque vocibus liber secundus. Authore Paulo Isnardo, Serenissimi Ducis Ferrariæ musico...* Venetiis, Angelum Gardanum, 1581, in-4° oblong : 41 fr.; — *Thomæ Ludovici a Victoria Abulensis, Missarum libri duo...* Romæ, apud Alexandrum Gardanum, 1583, gr. in-f° max. à ais de bois : 21 fr.; — *L'Art du facteur d'orgues,* par D. François Bedos de Celles, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur. De l'impr. de L.-F. Delabour, 1760, in-f° composé de 4 parties et 1 vol. de 157 planches : 60 fr.; — *Dictionnaire françois-caraïbe,* par le R. P. Raymond Breton, de l'ordre des Frères Prêcheurs, Auxerre, Gilles Bouquet, 1666 ; *Dictionnaire caraïbe-françois,* par le même, 1665 ; *Petit catéchisme en langue caraïbe,* 1664 : 50 fr.; — *Le Cose volgari di messer Francisco Petrarca...,* 1501, première édition de Pétrarque, imprimée par les Alde et premier livre italien imprimé avec leur caractère italique : 34 fr.; — *Histoire générale de Languedoc,* par dom de Vic et dom Vaissette, Paris, chez Jacq. Vincent, 1733, 5 vol. gr. in-f°, fig. bas. : 52 fr.; — *Les statuts de la corporation des Tailleurs et Gipponiers de la ville de Toulouse,* manuscrit original sur vélin, daté de 1509, écrit en entier en langue romane, contenant deux miniatures à pleine page : 105 fr.; — *L'Europe illustrée,* par Dreux du Radier, Paris, Nyon, 1777, 6 vol. in-4° : 140 fr. ; Portraits remmargés.

Le total de la vente s'est élevé à 7,270 fr.

— Bibliothèque du château de la Guillerie : *L'Artiste,* 27 vol. in-4°, reliure uniforme : 281 fr.; — Buchoz : *Les dons merveilleux et diversement coloriés de la nature dans le règne végétal,* Paris, s. d. (1779-1783), 2 vol. in-f°, papier de Hollande, 200 planches coloriées sans texte; *Le Jardin d'Eden,* 1783-1785, 2 vol., 200 planches. Ens. 4 vol. in-f°, reliure ancienne : 137 fr.; — Dom Calmet : *Histoire ecclésiastique et civile de Lorraine...,* Nancy, J.-B. Cusson, 1728, 3 vol. in-f°, cartes, plans : 62 fr.; — *Bibliothèque lorraine...,* Nancy, A. Leseure, 1751, in-f° et supplément : 22 fr.; — Cassien et Debelle : *Album du Dauphiné,* Grenoble, Prud'homme, 1835-1839, 4 vol. in-4°, planches : 80 fr.; — E. Chevreul : *De la loi du contraste simultané des couleurs,* Paris, Pitois-Levrault, 1839, in-8°, tableau et atlas in-4°, planches coloriées : 81 fr.; — Cuneus : *La République des Hébreux,* Amsterdam, Pierre Mortier, 1705, 3 vol.; *Antiquités judaïques,* par M. Basnage, Amsterdam, frères Chatelain, 1713, 2 vol. Ens. 5 vol. pet. in-8°, fig. : 60 fr.; — *Description générale et particulière de la France,* Paris, chez Lamy, 1789-1792, 7 vol. in-f° : 180 fr.; — Diderot : *Œuvres philosophiques,* Amsterdam, chez Marc-Michel Rey, 1772, 6 vol. in-8° : 60 fr.; — Duflos : *Recueil d'estampes,* représentant les grades, les rangs et les dignités, suivant le costume de toutes les nations existantes, Paris, Duflos, 1779, in-f°, fig. en couleurs : 349 fr. Ouvrage très curieux et d'une haute importance pour l'histoire du costume. — *Estampes et Portraits,* recueil in-f°, cart. : 280 fr. Ce curieux recueil complète le précédent. — Lafosse : *Cours d'hippiatrique,* orné de 65 pl. Paris, Edme, 1772, in-f°, portrait : 65 fr.; — La Mure (J.-M. de) : *Histoire universelle, civile et ecclésiastique du pays de Forez,* Lyon, J. Poysvel, 1674, in-4° : 145 fr.; — Scheuchzer : *Physique sacrée,*

ou Histoire naturelle de la Bible, traduite du latin par de Varenne, figures, Amsterdam, Schenk, 1732-1736, 8 vol. in-f°, portrait et fig. grav. : 78 fr.

Total de la vente : 5,200 fr.

— M. Ch. Monselet qui, une première fois, en 1871, avait vendu sa bibliothèque, vient de se défaire de la collection qu'il avait formée depuis cette époque. La vente a eu lieu le 7 février; nous en rendrons compte le mois prochain.

Ventes annoncées.

Fin février. — Continuation de la vente de la collection d'autographes de M. Dubrunfaut (Documents sur la Révolution française); — Collection Potiquet (Autographes d'académiciens). — Vente Paul Lacroix (1re partie).

Mars. — Du 2 au 4 : Bibliothèque de M. de Beurnonville; — du 9 au 11 : Bibliothèque de M. Le Barbier de Tinan.

Avril. — Du 12 au 18 : Bibliothèque de M. le comte de Chabrol-Crussol, ancien président de la Société des Bibliophiles français; — du 20 au 26 : Bibliothèque de M. Chartener, de Metz. — Collection d'autographes de M. Bovet (Huguenots, femmes célèbres, artistes dramatiques).

ÉTRANGER

Angleterre. — A Londres a eu lieu la vente de la bibliothèque de Syston Park, qui appartenait à sir John Hayford Thorold, aujourd'hui décédé. Cette bibliothèque comprenait un très grand nombre de livres anciens imprimés sur parchemin et beaucoup d'ouvrages imprimés au xve siècle, parmi lesquels on cite *le Recueil de peintures de Bartoli,* formant atlas, le *S. Augustinus de Arte predicandi,* de 1466, que Dibdin déclare être le premier livre sorti de l'imprimerie créée à Strasbourg.

Voici quelques prix obtenus : *Æsopi fabulæ,* première édition, 1480, relié par Bradel l'aîné, 825 fr.; — *Æsopi vita et fabulæ,* 1498, 435 fr.; — *l'Ésope,* de la bibliothèque Maïoli, de 1501, magnifiquement relié par Nicolas Ève, 4,250 fr.; — un autre *Ésope,* de 1582, 3,000 fr.

— Un exemplaire de la fameuse Bible de Mazarin a été adjugé à M. Quaritch pour la somme de 3,900 livres sterling, soit 97,500 fr.

Cette Bible est le premier livre imprimé avec des caractères en métal. Elle est datée de 1450-55 et porte le nom de Mazarin depuis qu'on l'a découverte dans la bibliothèque du Cardinal.

Le défaut d'espace nous oblige à arrêter ici l'indication des principales enchères de cette vente exceptionnelle. Nous aurons l'occasion d'y revenir.





CONFIDENCES

A PROPOS

DE MA BIBLIOTHÈQUE

A mon ami Octave Uzanne.

J. C.

I

Je recevais, il y a quelques mois, de ce docteur américain qui prépare un livre sur la *Méthode de travail des écrivains*, la circulaire dont les journaux ont parlé et où sont posées les questions diverses : *Combien d'heures par jour travaillez-vous? Vous mettez-vous à l'œuvre le matin ou le soir? Travaillez-vous la nuit? Fumez-vous en travaillant? Avez-vous recours à un excitant quelconque?* etc., et je me disais qu'aussi bien, l'idée de cet étranger, qui me paraît avant tout un grand collectionneur d'autographes, est évidemment des plus originales et serait même des plus

utiles, si chaque personne interrogée répondait franchement, sans réticences ou sans pose, à ces questions parfois indiscrètes. Quel recueil de documents, en effet, que l'ensemble de confessions pareilles ! La littérature et la physiologie s'y trouveraient également intéressées, et la critique rencontrerait dans les pages d'un tel livre des renseignements précieux, des révélations inattendues, mille et un de ces *petits faits révélateurs* que Stendhal, avec raison, aimait par-dessus tous et notait avant tous les autres.



Mais, pour qu'un tel ouvrage devînt très utile, il faudrait que les réponses aux questions fussent nettes et sans ambages. Le fard, en pareil cas, et le maquillage ne sont pas de mise. Il se faut présenter tel qu'on est, et ne pas chercher à dissimuler ses tics ou ses verrues. « Un portrait n'est vraiment ressemblant, disait Reynolds, que lorsqu'il exagère un peu les défauts, c'est-à-dire le caractère d'une physionomie. » Et, exactement comme je répondrais aux points d'interrogation du docteur américain, je vais, le plus simplement du monde, essayer de remplir les quelques pages que m'a demandées l'érudit rédacteur en chef du *Livre*, mon ami Octave Uzanne, sur mes livres, mon coin de bibliothèque et ma méthode de travail. C'est aussi une manière de répondre, une fois pour toutes, à ceux de mes amis qui me répètent si souvent, — trop souvent : « Je ne sais pas comment vous vous y prenez pour faire tout ce que vous faites. » C'est pourtant bien simple ; j'ai beaucoup travaillé, j'aime le travail et je travaille régulièrement, — sans excès, et avec plaisir. Le travail est, pour certains êtres, une des formes de la santé.

Avant d'aller plus loin, je ne sais pas, à vrai dire, s'il est bien prudent de parler de soi et j'ai toujours pensé, avec Pascal, que le *moi* était « incommode aux autres », quoique mon cher Montaigne se soit fait adorer, et pour quelque temps, en parlant de lui-même ; mais je suis certain aussi que, lorsque les aveux sont sincères, l'écrivain ou l'artiste n'a rien à perdre à s'expliquer un peu, à se défendre, si l'on veut, devant



JULES CLARETIE

le public. Après avoir étudié d'assez près l'*Histoire de la Révolution française*, il m'est resté cette impression très nette qu'aux heures tragiques la plupart des hommes se haïssent, se combattent — et s'égorgent — tout simplement parce qu'ils ne se connaissent pas assez. Et de même dans la vie courante, dans la bataille quotidienne, dans la mêlée littéraire : on s'ignore, on se méconnaît. Des légendes, nées je ne sais où, inventées par je ne sais qui, et colportées et ressassées par tout le monde, courent sur chacun de nous et (on ne peut bien juger que d'après soi), si ce qu'on dit des autres est aussi exact que ce qu'on dit de moi, je dois avertir la plupart des gens qu'ils se trompent du tout au tout dans leurs jugements sur le voisin.

Et, puisqu'aussi bien j'ai accepté de parler de mes livres et que j'ai pris la plume dans l'intention de me confesser, n'ayons point de fausse honte et essayons de nous regarder dans la glace, comme ces peintres à qui l'on demande un portrait d'après eux-mêmes. Très heureux ceux qui peuvent signer de leur propre personne un portrait flatté ! — Je voudrais donner de moi un simple croquis, mais ressemblant, si c'est possible.

Me voici donc devant ma table de travail, avec une grande page toute blanche — ou toute verte, car mes feuillets de *copie* sont verts, et quand on les *distribue* à l'imprimerie du *Temps,* il semble qu'une pluie de petites feuilles soit tombée, d'arbres invisibles, sur les *casses* des compositeurs. Une confession, même à propos de livres, ce n'est pas chose facile. La bibliothèque d'un homme révèle, dit-on, son caractère. *Dis-moi ce que tu lis et je te dirai qui tu es.* L'axiome peut être vrai pour un particulier qui choisit selon ses goûts, pour un amateur qui se compose une bibliothèque comme on composerait un bouquet, pour un bibliophile qui trie, élague, élimine et n'admet dans sa collection que des livres de choix. Mais la vérité n'est plus stricte lorsqu'il s'agit d'un homme de lettres tenu à tout garder après avoir tout lu, et pour qui un vieil almanach déchiré et sans valeur vénale a cependant, s'il contient un renseignement inédit ou une note curieuse, autant de prix qu'un volume de choix habillé par Trautz-Bauzonnet. L'homme de lettres militant ne peut pas être tout à fait un gourmet en fait de livres, et j'en sais qui seraient plutôt atteints



de boulimie, avalant tout, conservant tout, entassant sur des casiers et dans des corridors les vieux journaux et les vieux livres. Berryer avait des bouquins jusques sous son lit.

Hélas ! c'est un peu là mon cas, et — circonstance aggravante — à cet appétit de tout avoir ou de goûter à tout, j'ajoute un autre péché, qui est capital : je n'ai pas d'ordre. Et voilà bien — les légendes ! Il est avéré (combien de fois ne l'a-t-on pas imprimé ?) que j'ai chez moi des cartons bien rangés, comme en possédait feu Girardin, où tous les événements et les menus faits, les grands et petits grands hommes sont catalogués, étudiés, classés par dossiers, et si bien, que je n'ai qu'à étendre la main pour tirer une anecdote, un souvenir, un jugement ou une citation du fond de ces catacombes. Ah ! mes cartons !... J'ai fait, en effet, exécuter un meuble spécial, une sorte de cartonnier en poirier noir de style Louis XIII, portant sur chacun de ses cartons une lettre de l'alphabet, et j'avais l'ambition de classer là, par lettres alphabétiques, les autographes curieux ou les documents intéressants que je pouvais posséder. Mais jamais, jamais je n'ai pu trouver les trois ou quatre mois nécessaires au rangement de ces papiers entassés là pêle-mêle, et je ne sais même pas ce qu'il peut y avoir de précieux dans ces limbes. Je ne tire point vanité de ce beau désordre, hélas ! je le signale, en passant, pour montrer encore un coup le peu de vérité des légendes.

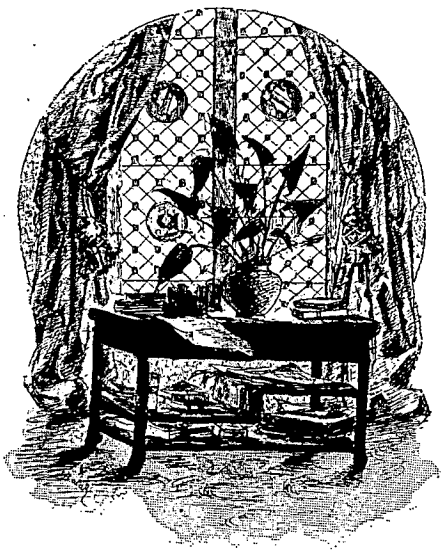

Il me faut une mémoire assez particulière pour retrouver dans le fond de mon souvenir un fait dont je rencontrerais la preuve — mais après combien de recherches ! — dans le fond de ces tiroirs encombrés de paperasses. Dieu merci, le fait vient se présenter de lui-même, au moment voulu, comme ces numéros ou ces figures qui apparaissent dès qu'on presse le bouton d'ivoire d'une sonnerie électrique.

Il en est de ces cartons comme des heures nombreuses que je passe au travail. « Vous devez travailler douze heures par jour ! » Non, quatre heures à peine, trois heures quelquefois. Le matin, au lever. Jamais le soir. Le soir est pour le théâtre ou la causerie, le matin pour le labeur, l'après-midi pour la lecture, les armes ou la promenade sur les quais ou les boulevards extérieurs. C'est une règle d'hygiène physique et morale, pour l'écrivain, de beaucoup marcher. En étudiant, d'après nature,

Paris partout où il offre un sujet d'enquête sociale, non seulement dans ses séductions, mais dans ses souffrances, à la Salpêtrière, dans les prisons, dans ses bas-fonds et ses coupe-gorges, avec M. Macé pour guide, l'esprit se meuble et le corps se détend : que de types de romans on prend sur le vif en même temps que de la santé! Mais quatre heures régulièrement, en ne comptant pas, bien entendu, les heures de lecture, qui sont des moments de plaisir, même quand le livre est ennuyeux. Et puis, quatre heures de travail quotidien, régulier, c'est beaucoup, au bout d'une année. J'oublie le nom de ce brave homme qui avait composé un ouvrage considérable rien qu'en utilisant chaque jour les trois ou quatre minutes d'attente que mettait sa cuisinière entre l'annonce du dîner et le service du potage. Des miettes du temps qu'il perd, tout homme pourrait vivre. La devise du bonhomme Sébastien Mercier, reprise plus tard par Eugène Pelletan, m'a toujours beaucoup frappé : *Nulla dies sine lineâ*. Pas une journée sans une ligne. C'est une règle et c'est une joie. Quel mot plus vrai que celui de Victor Hugo, cité par Asseline dans son *Victor Hugo intime* : « Peu de travail ennuie; beaucoup de travail amuse! » Je n'ai pas eu un chagrin que le labeur n'ait fait oublier et parfois consolé. Il y a une telle joie à dire ce qu'on pense, à défendre une cause juste, à évoquer une figure du fond de l'histoire, à faire vivre de la vie du roman un caractère étudié dans la vie vivante, à peindre un paysage entrevu, à révéler un livre inédit, à saluer un *ancien* qui meurt, à tendre la main au *nouveau* qui arrive, à faire, sous toutes ses formes, cet entraînant métier d'homme de lettres, le plus beau du monde quand on le pratique en brave garçon, sans haine, sans envie, avec l'amour seul de l'art immortel et de l'éternelle justice !

« Ah ! jeune homme, que de *copie* dans votre avenir! » me dit Charles Monselet, le premier soir que je lui fus présenté, moi, imberbe, lui, célèbre, — il y a quelque vingt-trois ans de cela ! J'ai beaucoup écrit, en effet, depuis lors; mais plus les travaux sont nombreux, plus peut-être ai-je le droit de déclarer qu'après tout, dans aucun des feuillets que j'ai tracés, je ne trouve un mot, un seul dont je puisse rougir et une parole qui m'ait été dictée par une pensée de jalousie ou de colère. Mon garçonnet, qui va et vient, brûlant des capsules et chassant derrière les fauteuils des tigres imaginaires, tandis que j'écris ces lignes, pourra feuilleter plus tard les bouquins de son père : il aura le droit de dire que celui-là n'était pas un méchant homme, et, s'il y a une volupté dans la joie de se faire craindre peut-être y a-t-il une consolation dans le plaisir de se faire aimer.

II

J'ai deux et même trois cabinets de travail, en comptant celui de ma maisonnette de Viroflay. C'est même assez curieux : il est certains travaux que je ne pourrais entreprendre que dans tel tout petit bureau



CABINET DE TRAVAIL DE JULES CLARETIE

(A VIROFLAY).

encombré de livres, comme il est certains genres d'écrits que je ne puis tracer que sur un papier d'une certaine dimension.

Le format de mon papier à *copie,* comme disait Monselet, varie selon le genre de mon travail. Pour le journalisme courant, je me sers de papier vert du format de papier à lettres. J'ai la sensation alors d'écrire simplement une lettre intime, et qu'est-ce, en effet, que le journalisme, sinon une sorte de conversation épistolaire du journaliste avec le public? Je cause avec le lecteur comme avec un ami. La familiarité discrète est encore ce qui convient le mieux à un observateur dont l'idéal serait de

faire de la chronique de notre vie moderne une œuvre de moraliste. Moraliste indulgent, sans doute, mais non satisfait et, quoique souriant, un peu attristé et presque pessimiste, si l'on voulait vraiment savoir le fin du fin et le fond de sa pensée.

Pour écrire mes romans ou mes pièces de théâtre, au contraire, je me sers d'un papier in-quarto, vert pour les romans, blanc pour les pièces ; et il y a là comme une habitude maniaque, une singularité, tout au moins, à signaler au futur auteur de la *Méthode de travail des écrivains.*

Quant à la façon même dont ces feuillets, quel qu'en soit le format, sont remplis, demandez aux typographes, que j'ai si souvent consternés par mes *ajoutés,* mes phrases incidentes, dessinés en *fusées*, mes surcharges, mes remaniements. Encore une légende, ma facilité de travail, facilité acquise, d'ailleurs, au prix d'années de labeur et de labeur continu. Mais je referais volontiers tous mes livres sur épreuves ; comme je serais heureux (ah ! si l'on pouvait !) de bouleverser de fond en comble et de récrire une pièce le jour de la répétition générale ! J'admire ceux qui peuvent se déclarer enchantés de ce qu'ils ont produit. Je n'ai jamais mis le mot *fin* au bas d'un travail quelconque sans me sentir navré de la différence qu'il y avait entre la conception et l'exécution, entre le rêve et la réalité, et sans me dire : « Bah ! ce qui est fait est fait ! Une autre fois, je ferai mieux ! *En avant !* »

A bien chercher à me connaître moi-même, je croirais volontiers que la caractéristique de mon tempérament, c'est l'action. Tout me sollicite, m'attire, m'amuse, me distrait, me passionne. Le tableau nouveau, la pièce inédite, le livre tout frais sorti de l'imprimerie, et si bon à couper, avec son parfum humide, les musées, le paysage parisien, le Bois qui varie d'aspect à toute heure, la *Joconde* qui sourit au Louvre, la cour de l'École des beaux-arts, la Sainte-Chapelle, le cours de la Sorbonne ou du Collège de France, tout ce qui est Paris, et la séduction, et le charme, et le sérieux de la vie de Paris m'attire, et, à tout prendre, Paris ne me suffirait guère, si je ne résistais pas à mon appétit de voyages, projetant d'aller inaugurer le percement de l'isthme de Panama sur le bateau de M. de Lesseps et, après avoir couru l'Europe, de ne pas mourir sans avoir vu le Niagara, chassé l'ours blanc avec mes amis canadiens et acheté des *netzkés* d'ivoire chez quelque marchand de Yokohama qui les aura fait venir de Paris.

La concentration peut d'ailleurs se rencontrer dans l'existence même la plus active, et puis tout dépend de chaque individu. Victor Jacquemont traverse un petit village hindou et, en une heure, depuis le temple bouddhique jusqu'au brin d'herbe ou au caillou, il a tout vu. On peut réfléchir et comparer, même en vivant vite.

Et pourtant, au fond (puisque je me confesse, allons jusqu'au bout),

je crois fermement que j'aime par-dessus tout le coin du feu et la solitude. Ah! la solitude! C'est la plus chère compagne de l'homme, et j'ajoute de l'artiste. Elle lui garde des voluptés délicates et infinies. Cette liberté idéale que poursuit l'humanité, — à travers combien de saignantes épreuves, et depuis des siècles! — c'est dans la solitude seule que l'homme la *treuve*, comme La Fontaine *treuvait* dans une citrouille que Dieu fait bien ce qu'il fait et prévoyait ainsi Pangloss. La solitude, c'est le loisir de penser, d'aller, de venir, de lire, d'écrire, d'être triste ou gai, morose ou chantant, tout à son aise! Je ne suis pas un lycanthrope et un quatuor de Beethoven entendu dans un salon, avec un parterre d'épaules blanches au premier plan, est une séduction artistique qui me plaît presque autant qu'une causerie sans apprêt, entre intimes amis; mais à tout cela je préfère encore, je le répète, une soirée de repos, sous la lampe, au milieu de mes livres, et je dirais volontiers comme cet autre : « Qui vient me visiter — ou qui m'invite — me fait honneur; mais qui ne vient pas — ou qui m'oublie — me fait plaisir. »

L'amour effréné du *home* combiné avec une passion folle pour les voyages, voilà mes deux caractéristiques ennemies. Buffon a eu bien raison de dire que l'homme est double; la science toute moderne du cerveau l'a prouvé après lui.

III

Le *home!* Ce mot me ramène à mes livres, dont j'aurais mieux fait de parler avant de parler de moi. J'en ai beaucoup et beaucoup de curieux et, livres d'imagination ou d'érudition, je les ai tous lus, tous. En les feuilletant, j'évoque le souvenir de ceux qui les ont écrits, des morts que j'ai eu la bonne fortune de connaître, Vigny, Sainte-Beuve, Gavarni, George Sand, Michelet, etc., dont les causeries reviennent en mes articles. Mes premiers livres, les plus humbles, — ceux que je préfère, — ces livres achetés jadis chez les bouquinistes et les libraires avec la plus grande partie des appointements durement gagnés par un labeur sévère, me rappellent ma jeunesse. Ah! la facilité de mes débuts! Une légende encore. Je ne voulais pas être avocat et j'étais entré dans une maison de commerce; je tenais les livres et faisais la correspondance en espagnol chez des commissionnaires en marchandises, amis de mes chers parents; et, après des soirs de travail, je passais la nuit à lire *Madame Bovary*, qui venait de paraître, ou *Merlin l'Enchanteur*, ou Sterne, ou Musset. « Tu veilles trop tard », me disait ma mère. Et si je m'étais contenté de lire! Mais j'écrivais, je cherchais, j'étudiais! Un jour, mon patron, un Castillan lettré, — que j'ai depuis conduit au cimetière par un temps de

neige, ce fils du pays du soleil, — me donna, avec mon mois, au nom de son associé et au sien, deux volumes des œuvres de José de Larra, le pamphlétaire espagnol, avec cette dédicace : *Para Dⁿ Julio Claretie, sus amigos Garcia y Mallana.* Je l'ai là, ce volume ; il me rappelle mes vingt ans laborieux et honorables. Je ne le donnerais pas pour un Elzevier.

J'ai surtout, depuis ce temps, collectionné volontiers les poètes, les écrits relatifs à la Révolution et à l'Empire (ceux-ci sont à Viroflay, tous vêtus d'une reliure uniforme, tricolore) et les œuvres de débuts des écrivains.

Voici les *Poésies* de Charles Dovalle, avec un portrait du poète tué en duel et des vers inédits que m'a légués sa sœur, Clara Dovalle. A côté, un exemplaire de *la Dame aux camélias* de Dumas, orné d'une lettre de l'auteur sur le roman et sur l'héroïne. Le *Gaspard de la Nuit* d'Aloysius Bertrand, complété par une reproduction d'un admirable et tragique dessin de David (d'Angers), à moi prêté par le fils du grand artiste : le profil de Louis Bertrand à l'hôpital, sur son lit de mort. — J'ai acheté, d'ailleurs, le manuscrit autographe de *Gaspard de la Nuit*, illustré par Bertrand lui-même, et si je parlais de « mes autographes » au lieu de « mes livres » j'aurais bien des curiosités à faire connaître.



J'ai fait relier à part l'étude de Victor Hugo sur *Gil Blas* que François de Neufchâteau a signée ; *le Télégraphe,* satire de Victor Hugo, dont mon ami Georges Decaux m'a donné un tirage à part, exemplaire des plus rares. La fantaisie m'a pris de collectionner les volumes de vers des poètes « morts jeunes, en qui l'homme survit », comme dit Sainte-Beuve. Côte à côte j'ai placé les *Nationales* d'Ernest Feydeau, les *Vers* d'Emmanuel Arago, *Loin du monde* d'Agénor Brady (A. Bardoux), sans compter les plaquettes de débuts des auteurs illustres, le *Canaris* et la *Mort du général Foy* de Dumas père, le *Salon de 1822* de M. Thiers, les petits volumes introuvables de « *Jules Sand* », *Rose et Blanche, le Trappiste* de Vigny, avec un envoi des plus originaux, *les Roses noires* du prince Metscherski, *les Amours françaises,* le volume de vers de Frédéric Soulié, les *Reliquiæ*

de Georges Farcy, tué en juillet 1830 — avec des vers et des écrits inédits, — *les Armoricaines* de A. Lebraz, qui se suicida en compagnie d'Escousse, volume signé par l'auteur; *les Personnalités* d'A. Peyrat, une collection rarissime, etc., etc. C'est là ce qui me tente, ce qui me plaît dans les livres que j'achète : la curiosité. Certains bibliophiles recherchent le rare et le cher; je poursuis, si je puis dire, l'inédit, l'oublié et le subtil. Un recueil factice de vieux scenarios de pantomimes des Funambules que j'achetais, l'autre jour, m'a fait autant de plaisir (les Amis des Livres, qui ont bien voulu m'élire, dussent-ils me lapider!) qu'un volume du temps passé, orné de gravures par un petit maître!

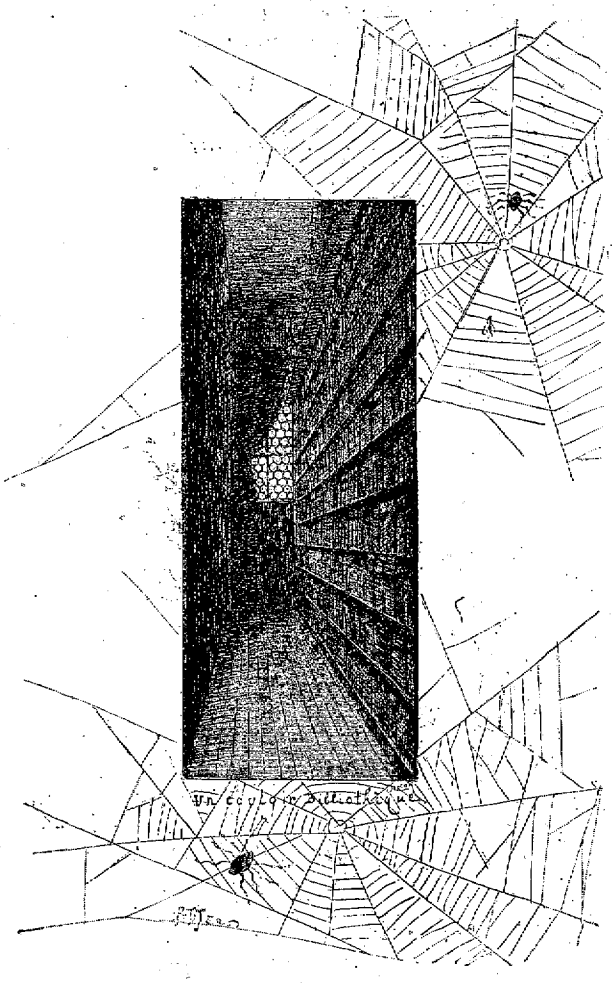

J'ai perdu, je ne sais comment, — ou l'on m'a pris — un précieux volume, le tome premier de l'*Histoire de France* de Michelet, avec cette dédicace : « *A Victor Hugo, son ami J. Michelet* », et que j'avais acheté non coupé... » J'aime beaucoup les dédicaces originales, et M. Clément Janin a eu cent fois raison de publier celles qu'il a trouvées sur les livres de la bibliothèque de Jules Janin.

J'ai une curieuse dédicace de Théophile Gautier, tracée en caractères lapidaires, de sa petite écriture féminine — tombée d'une griffe de lion — et tracée pour moi autour de la gravure de son portrait en forme de médaillon, par Jules Jacquemart[1]. Et cette autre de Victor Hugo : *Souvenir de la rentrée en France.* J'ai eu l'honneur de l'accompagner, en effet, lorsqu'il est, de Bruxelles, en 1870, venu à Paris.

Un coin spécial de ma bibliothèque pourrait, comme certaine salle du musée Tussaud, s'appeler la chambre des horreurs. J'ai collectionné les

1. Je possède de Théophile Gautier un tableau, — une peinture dans le goût académique de Signol, qui donnerait une idée bien inexacte de la poésie de l'auteur d'*Albertus*, et je l'ai accrochée à côté d'un tableau d'Eugène Süe, d'une aquarelle de George Sand et d'un lumineux dessin de Victor Hugo.

livres publiés par des meurtriers, depuis la *Physiologie de la poire* de Benoît Peytel jusqu'au *Cours d'homœopathie* du Dr C. de la Pommeraie, volume in-8° dont la dernière ligne, terriblement ironique, est : « *Attendons des jours meilleurs !* » C'est le rayon de « Messieurs les assassins », comme dirait Alphonse Karr.

Et, à propos de l'auteur de *Sous les tilleuls,* j'avais, à dix-huit ans, une passion folle pour les romans *floraux* d'Alphonse Karr, j'ai lu, relu, pris et repris vingt fois le *Voyage autour de mon jardin.* C'est dans l'édition Lévy à vingt sous que je le lisais autrefois. Le voici, en édition illustrée, bien reliée, avec des dessins de maîtres. La première fois que j'ai pris la plume pour écrire une nouvelle, c'est à la suite d'une lecture de *Mademoiselle de Kerouare,* de Jules Sandeau, rencontrée dans un petit journal. J'avais dix-sept ans. J'ai là le volume, portant les deux noms de Sandeau et d'Arsène Houssaye, avec une lettre d'Houssaye parlant mélancoliquement de cette collaboration d'antan avec le charmant conteur. Oui, j'avais dix-sept ans, j'étais encore au collège, lorsqu'un petit journal de romans, *les Cinq centimes illustrés,* publiait cette première nouvelle, *le Rocher des fiancés,* dont le début (je m'en souviens) était celui-ci : « Attaqué par une maladie de langueur, je voyageais, *il y a quelques années !* » Quelques années ! La jeunesse aime à se vieillir. En ce temps-là, je ne rêvais que de Victor Hugo. Je jouais son *Hernani* et son *Ruy Blas* — alors interdits — avec des marionnettes de bois sur un petit théâtre portatif. Je l'ai bombardé de mes vers d'adolescent sur son rocher de Guernesey. Et j'ai là ses livres où il m'appelle son ami. Cette gloire eût suffi à mon ambition, à dix-huit ans ! Elle n'a rien perdu de son prix, à quarante-quatre.

J'ai été, jadis, par Paul Féval, dans son rapport à M. Duruy sur le Progrès des Lettres, classé parmi les élèves de Balzac. Le grand Tourangeau est, en effet, un des hommes avec qui j'ai vécu obstinément. De lui aussi je possède une relique. J'ai — sans compter les œuvres du père d'Honoré de Balzac — un exemplaire de la *Morale en action et en exemples* (Lyon, chez Amable Leroy, 1804), qui porte sur la garde de sa vieille reliure aux coins usés cette mention : *Ce livre appartient à Rillou-Honoré Balzac.* Et, comme tous les écoliers, Balzac a multiplié sa signature sur les pages de son livre. Ce n'est partout que son nom et son paraphe : *Balzac, Balzac, Balzac....* Une autre note, de l'écriture du second possesseur, tracée sur l'autre garde, après la table des matières, dit : *Ce présent livre appartient à Aubert, cotonnadier à Vendôme, 1810. Et lui a été donné par M. Balzac en 1810.*

Rillou-Honoré Balzac ! *Rillou* devait être un surnom de famille ou de collège, un nom d'amitié inventé par les parents ou les camarades [1].

1. Autre livre, précieux, non par sa reliure, mais par sa valeur historique : deux volumes de Cicéron, *M. Tullii Ciceronis orationes quæ in Universitate Parisiensi vulgo explicantur* (Parisiis,

J'aime fort ces livres qui ont appartenu à des personnages illustres. Il me semble qu'entre leurs feuillets — comme des fleurs desséchées — il reste encore comme de la poussière de l'histoire. Fleurs et poussière ont encore parfois la couleur du sang. Je possède un exemplaire du livre de Buchez et Roux ayant appartenu à l'empereur Maximilien et portant son *ex libris*, daté de Mexico. Que de fois le malheureux prince, avant de tomber dans les fossés de Queretaro, a-t-il dû feuilleter ces pages, lire l'histoire de cette Révolution d'autre fois, et les débats du jugement d'un roi! Mon ami M. Faucher de Saint-Maurice, écrivain canadien qui fut soldat dans nos rangs au Mexique, m'a rapporté de là-bas une brochure imprimée à Mexico, en espagnol, et provenant de la bibliothèque particulière de l'infortunée impératrice Charlotte. Cette brochure s'appelle : *la Couronne Impériale du Mexique* — et elle est dédiée à la pauvre femme qui se promène encore, l'esprit perdu, dans quelque allée du parc de Tervueren ou du château de Miramar.

Mon exemplaire de *l'Esprit* d'Helvétius porte la signature, qui n'est pas des plus célèbres, de Pocholle, le conventionnel. Mais voici une brochure de l'Orateur du Genre Humain avec cette dédicace qui sent son époque : *Anacharsis à Sophie.* Cet Anacharsis, c'est Anacharsis Clootz; Sophie, c'est Sophie Arnould.

apud J. Barbou, via Mathurinensium, 1769), portant sur le titre : *Ex libris Desmoulins.* C'est l'exemplaire même du Cicéron, tant étudié par Camille Desmoulins, avocat et écrivain, et que je dois à l'amabilité du vénérable M. Matton aîné (de Vervins), parent de Camille. Ces deux volumes sont couverts de notes marginales de la main même de l'auteur du *Vieux Cordelier*, et on surprend là l'étudiant, si fortement nourri de la moelle de l'antiquité, comme les écrivains du XVIIIe siècle, dans la formation même de son talent. Il souligne, dans le *Pro Milone*, les mouvements oratoires à retenir, les expressions à noter sur le cahier, les observations que lui suggèrent un fait et une phrase. *Quid comitatus nostri, quid gladii volunt ?* s'écrie Cicéron. — Et, en marge, Desmoulins : « Ceci prouve que les Romains marchaient en épée, quoique en paix. » Un trait d'esprit lui fait écrire : *Repartie divine;* une page, la page 13 du *Pro Milone* : « *Que tout cela est beau !* ». Il emmagasine déjà, si je puis dire, les citations qui lui serviront plus tard. « *Belle répétition... Apostrophe sublime... Ironie fine... Manière adroite de ridiculiser son adversaire.* » Ridiculiser! Tout le discoureur de la *Lanterne aux Parisiens* est là. Camille ne songe alors qu'au barreau, et c'est dans le journalisme qu'il utilisera son arsenal. « Dans tout ce plaidoier, écrit-il, on ne sçauroit se lasser d'admirer la variété des tours, toutes les fleurs de l'éloquence se succèdent et semblent s'empresser d'éclore sous la main de Cicéron. » D'autres fois, tutoyant l'adversaire de Marcus Tullius comme il tutoiera plus tard Hébert dans le *Vieux cordelier*, Camille s'écrie, au début de la deuxième philippique : « *Que je te plains, Antoine, tu vas être écrasé !* » C'est déjà presque le fameux : « *Attends, Hébert, je suis à toi dans un moment !* »

Et c'est dans ces notes et notules qu'on voit l'érudition de ces gens de lettres d'autrefois! On trouverait ainsi l'explication, la genèse des idées révolutionnaires de plus d'un de ces hommes de la fin du siècle dernier, dans les notes marginales des livres étudiés par eux dans leur vingtième année, si tous écrivaient leurs réflexions sur leurs livres comme le faisait le futur auteur des *Révolutions de France et de Brabant.*

IV

Que je travaille, au fond de la cour, dans mon trou encombré de paperasses et rayonné du parquet au plafond, ou sur la rue, dans mon bureau égayé par les tableaux ou les aquarelles, je ne songe, comme je le disais tout à l'heure, qu'à « m'amuser » par le travail, pour répéter le mot de Victor Hugo, — et cette vie, qu'on croit harassante, me plaît et me tient en joie. « Mon cher enfant, me disait Jules Janin la première fois qu'il me vit, je n'ai qu'un conseil à vous donner : ayez un bel enterrement ! » Ce qui voulait dire : « Ne soyez pas malhonnête et ne vous faites pas haïr. » J'ai tâché d'obéir au mot d'ordre du maître souriant et sans pose que je revois encore assis sous ses arbres à l'ombre de son chalet de Passy.



Je n'ai jamais, depuis que j'écris, refusé — et je m'en accuse presque — un bout de préface à un débutant ou à un ami, quoiqu'on puisse écrire un *Traité de l'inutilité des préfaces*, comme Jules Vabre, l'ami de Petrus Borel, voulait écrire un *Traité de l'incommodité des commodes*. J'ai la satisfaction d'avoir mis, autant que je l'ai pu, ma plume au service des infortunes. Et il m'est arrivé souvent de m'entendre dire par quelqu'un qui sollicitait de moi quelque amabilité : « Je vous assure, vous vous dispersez... vous avez tort... Donnez-moi donc un article pour le premier numéro de ma revue — ou pour le numéro extraordinaire de mon journal. Ou faites-moi donc quelques lignes de préface... Et ne vous gaspillez pas ! » Je souriais, je m'amusais intérieurement — et je donnais l'article — pour rien — et je faisais la préface. Je réunirai, quelque jour, toutes ces préfaces semées aux quatre vents de la librairie et j'appellerai le volume : *Trop de préfaces*. Que de gens m'ont écrit : « *Mon cher maître* » pour me la demander, cette préface, et « *Mon cher confrère !* » pour me remercier de la leur avoir envoyée !... Et vous verrez que je retomberai dans mon péché mignon, — quoique je promette formellement ici de ne plus écrire de préfaces, même pour mes livres !

Dans ma bibliothèque, assez mal rangée, comme mes autographes mêmes, on serait peut-être étonné de trouver chez moi, en belle place, *l'Assommoir* de Zola avec dédicace, côte à côte avec *les Amoureuses* de Daudet, en grand papier, et *l'Histoire d'une Parisienne* d'Octave Feuillet, avec une page du manuscrit autographe, reliée dans mon exemplaire. Et quoi d'étonnant à cela ? Je n'enferme pas la littérature dans une formule. Je ne crois pas que l'idéal de l'artiste soit de ressembler à un horticulteur qui, dans son jardin, ne cultiverait que des œillets ou des pivoines seulement, ou uniquement des roses. Imaginez un homme déclarant qu'un verger ne doit produire que des pêches, proscrivant les poires et déclarant que ce verger *sera pomifère ou ne sera pas*. Les systématiques me font penser à cet étrange amateur de fruits. Non, la vérité n'est pas enfermée dans une fiole unique, comme la sainte ampoule ou la raison de Roland. Non, le goût ne consiste pas à avoir du goût pour un genre unique, une seule espèce de livres ou de fleurs. « Je préfère une rose à un chou », disait Théophile Gautier. Pour être vulgaire, et quitte à passer pour éclectique, je dirai que je préfère la rose quand je veux respirer un parfum subtil, et le chou lorsque — l'homme vit de potage, dit Molière — j'ai l'appétit d'une bonne soupe.

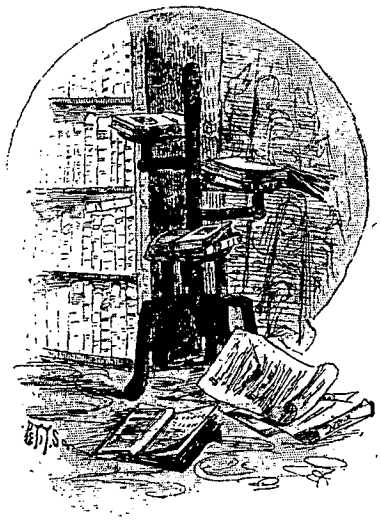

Tout aimer, tout étudier, essayer de tout comprendre, voilà le but de l'homme moderne, et si j'ai parfois guerroyé contre les excès naturalistes, — dont je prise autant que personne les puissantes qualités de recherches pittoresques, — c'est qu'ils avaient, c'est qu'ils ont encore la prétention d'absorber, de concentrer en eux tout l'effort littéraire du temps présent. Pas du tout. Ils sont une des formes — et une des forces — de la littérature actuelle. Mais, à côté d'eux, dans le public et dans l'histoire, comme sur les rayons de la bibliothèque, il y a place pour d'autres. Elles servent à peu de chose, les professions de foi ! En littérature, les meilleures professions de foi, ce sont les œuvres ; en politique, ce sont les actes utiles. Pourtant, si l'on me demandait ma profession de foi littéraire, je n'hésiterais pas longtemps à la formuler : respect de l'art et respect du public, amour de la vérité, mais de la vérité idéale plutôt que de la vérité brutale, les étoiles étant tout aussi naturelles que les tas de boue, et l'héroïsme aussi naturel que la vilenie. Oui, tout connaître dans l'homme, mais, au lieu de le prendre sur le fait de ses lâchetés ou de ses débauches et de le repousser dans son vomissement,

pour parler comme l'Écriture, tenter, au contraire, de lui révéler à lui-même les dévouements qu'il ignore, les vertus qu'il dédaigne, les sentiments généreux qui le font palpiter et dont on voudrait le faire rougir comme d'une bêtise. Il est trop facile de voir, vautrés dans le ruisseau, les vices de l'espèce ; il n'y a qu'à se baisser Il est plus malaisé de découvrir les sommets de l'âme, si je puis dire ; pour cela, il faut monter. Eh bien ! les soucis et les plaies d'en bas, pour les plaindre, les fiertés d'en haut pour les célébrer, voilà ce qu'il faut étudier à la fois. Mais, entre celles-ci et celles-là, qui hésiterait ? Que les fanatiques de l'art pour l'art s'extasient devant le bien *rendu* des taches d'un torchon ; j'avoue que j'ai plus de joie et plus d'émotion humaine à contempler les trous d'un drapeau.

Mais, encore une fois, je suis de mon temps et je me vante de n'avoir pas nié une idée nouvelle et un talent nouveau. Je saluais les Goncourt, il y a vingt ans, quand ils étaient niés, et les nouveaux venus, que j'aime et qui, croyant m'être fort agréables, découvrent parfois quelques qualités dans mes livres, ne se doutent peut-être pas que Michelet, dans son *Histoire de France*, a par deux fois porté sur mes essais historiques un jugement qui suffit à ma vanité. Tout est bien froid après le suffrage d'un tel maître. Et je me vante d'être demeuré, à quarante ans passés, tel que j'étais lorsque le grand écrivain s'écriait dans son livre à propos des *Derniers Montagnards* — ah ! quelle fierté et quelle joie quand je lus ces lignes : — « Le livre du chaleureux jeune homme m'a fait frissonner ! »

Tel que j'étais, ai-je dit ? Hélas! la politique dont j'ai été spectateur m'a gardé bien des déceptions, et je crois plus volontiers maintenant aux héros morts qu'aux politiciens vivants. Mais j'ai toujours la même foi dans mon pays, la même passion pour notre France, le même culte, le même amour des lettres. Celles-ci, même aux moments des polémiques, des essais infructueux, des déboires, ne m'ont jamais trahi. Je me suis toujours dit : « Cet échec est de ta faute. Répare-le. Et *aux armes !* comme s'écrie Julien Sorel. »

Au total, j'aime les lettres, je les aime uniquement, profondément, passionnément, et je les aime par-dessus tout. Je les aime sous toutes leurs formes, avec toutes leurs luttes, toutes leurs rancœurs, tous leurs déboires. Elles consolent même des tristesses qu'elles font naître, comme cette lance d'Achille qui guérissait les blessures qu'elle pouvait faire. « La littérature mène à tout, disait Villemain, à la condition qu'on en sorte ! » Quel paradoxe ! La littérature peut ne mener à rien, mais elle rendra heureux jusqu'à la fin celui qui l'adore, à la condition qu'il n'en sorte jamais. Que de déboires elle a fait oublier, cette littérature, à ceux qui s'en étaient évadés pour tenter les hasards de la politique, courir après quelque hochet, faire la chasse à je ne sais quelle conquête ambitieuse !

Que d'hommes d'État, lassés de la vie publique, ont retrouvé, après leur chute, — toujours fidèles, toujours belles, toujours pures, toujours clémentes, toujours humaines, *humaniores litteræ*, — ces consolations éternelles, les Lettres, qui ne se demandent pas si celui qui les aime est riche ou pauvre, glorieux ou vaincu, mais qui, gueux ou hidalgo, l'enveloppent de leur même charme comme sur le haillon ou la pourpre le soleil généreux verse son même rayon et sa même flamme.

Aussi bien, après vingt-trois ans déjà — presque un quart de siècle — de vie littéraire où ma plume et mon encrier m'ont toujours fait oublier les maux inévitables que traîne avec elle la vie ; à l'heure où les premiers cheveux blancs — *pâquerettes de cimetière*, disait le poète — apparaissent aux tempes et neigent sur la barbe noire, quel que soit l'avenir qui m'attend encore et que le sort me garde, les épreuves incessantes que tout homme est contraint de subir, d'étape en étape ; qu'il se montre clément ou qu'il me désillusionne encore, ou qu'il me tienne en réserve tout ce que j'ambitionne, tout ce que j'espère (des œuvres rêvées depuis longtemps et que je voudrais vivre) — peu m'importe, si je puis être fidèle jusqu'au bout à la devise que j'ai choisie et qui doit être celle de tout homme de lettres ne demandant rien à personne : *Liber Libro*. « Libre par le Livre ! »

Libre par la plume et par le travail !

JULES CLARETIE.

23 Février 1885.



BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

(GALERIE MAZARINE)

EXPOSITION DES AUTOGRAPHES ET ÉDITIONS PRINCEPS DE PIERRE CORNEILLE



ANS cette curieuse exposition figurent tout naturellement les quatre lettres que possède, depuis l'année 1656, la bibliothèque Sainte-Geneviève, et qui ont été publiées pour la première fois, en 1852, dans la bibliothèque de l'École des Chartes, tome III, avec une introduction, par M. Célestin Pont.

Ces lettres sont adressées au P. Boulart, qui était alors assistant du supérieur général de la congrégation de France, et qui avait lui-même occupé ces hautes fonctions. Corneille, sollicité par le P. Boulart de mettre le nom de Thomas a Kempis en tête du texte de *Imitation de Jésus-Christ*, dont le grand poète donnait une traduction en vers, etablit d'une manière très prudente et sensée l'attitude impartiale qu'il veut garder entre les génovéfains, qui s'étaient déclarés pour l'augustinien Thomas a Kempis, et les bénédictins, qui avaient pris parti pour un certain Gersen tout à fait chimérique. L'avenir lui a donné raison. Le nom du véritable auteur de *l'Imitation de Jésus-Christ*, malgré tous les efforts de l'érudition, reste encore inconnu.

A côté de ces précieux autographes on remarque un manuscrit contenant une traduction en vers des *Hymnes de Sainte-Geneviève*. Et on lit en tête, d'une autre écriture, mais de la même époque : « L'auteur de ces vers est M. Corneille, de la main mesme duquel ils sont écrits. » Autre mention à la marge et de la même écriture : « C'est une version des hymnes du propre de cette abbaye. » A la fin, et toujours de la même plume : « L'auteur est Pierre Corneillle. » Les premiers vers du texte latin ont été transcrits à la marge par une troisième main.

Au mois de mars 1847, M. Faugère publia le texte latin de ces hymnes et la traduction de Corneille dans la *Nouvelle revue encyclopédique;* et il en fit paraître un tiré à part, que l'on a joint au manuscrit.

« Dans le cours des recherches auxquelles je me suis livré, il y a trois ans, à l'occasion de mon édition des *Pensées* de Pascal, dit-il, je visitai la bibliothèque Sainte-Geneviève. N'ayant rien découvert parmi les manuscrits inscrits au catalogue, je me mis à feuilleter une assez grande masse de papiers enfouis dans de vieux cartons [1]; mon investigation touchait à sa fin et n'avait rien produit, quand je rencontrai quelques pages inédites, non de Pascal, mais de celui qui, par sa poésie, comme Pascal par sa prose, marche en tête des grands écrivains du XVIIe siècle. Ces pages, qui sont *de la belle écriture* de Pierre Corneille, etc., etc. »

M. Faugère ne manque pas de reproduire la mention manuscrite qui se trouve en tête de la pièce : « l'auteur de ces vers est M. Corneille, de la main mesme duquel ils sont écrits. »

M. Charles Marty-Laveaux, dans sa belle et savante édition des œuvres de Pierre Corneille (Hachette, 1862), a profité de l'heureuse découverte de M. Faugère. Le précieux *album* dont il a enrichi son édition contient un fac-similé de la première page du manuscrit. Mais, ce qui est surprenant, c'est que, ayant fait précéder ce fac-similé d'un autre bien plus important, d'après une des quatre lettres authentiques citées plus haut, il n'ait pas été frappé des profondes différences qui séparent les deux écritures et, par suite, de l'impossibilité absolue d'attribuer les deux pièces à la même main. La pente, la physionomie générale et la comparaison des caractères se refusent à tout rapprochement. Pour ne citer que les principales différences, les *c,* les *d,* les *h,* les *p,* les *q,* les *r,* les *v,* affectent, dans les deux pièces, des formes qui sont inconciliables et frappent les regards les moins exercés.

L'histoire littéraire est donc redevable à M. Faugère de ce qu'il a découvert ou indiqué, comme on voudra, la pièce inédite publiée par lui ; mais, emporté peut-être par la joie bien naturelle de cette découverte, il s'est laissé trop facilement convaincre qu'il avait mis la main sur un autographe. En vain objecterait-il l'attribution faite en tête de cette pièce par une plume qui est évidemment aussi du XVIIe siècle. Les contemporains se trompent tout comme les autres. En vain encore, pour expliquer les différences des deux écritures, arguerait-il des différences qui existent entre l'écriture négligée et l'écriture posée. Ces différences, purement superficielles, ne vont jamais jusqu'à détruire les lignes fondamentales et caractéristiques de chaque lettre.

Quant à l'idée de traduire en vers *les Hymnes du propre de Sainte-Geneviève,* elle peut n'avoir eu d'autre cause, dans l'esprit de Corneille, que sa fantaisie. Le poète qui a traduit en vers *l'Imitation de Jésus-Christ* et *les Hymnes de Santeul* peut très bien avoir, de son seul mouvement, traduit *les Hymnes de Sainte-Geneviève ;* mais il se peut aussi que le P. Boulart, avec qui il était en relations d'amitié, lui ait demandé cette traduction et que Corneille, pour effacer peut-être la fâcheuse impression produite par son refus de mettre le

1 Ces papiers ont été, depuis, analysés, décrits et classés.

(Note du rédacteur).

nom de Thomas a Kempis en tête de sa traduction de *l'Imitation de Jésus-Christ*, se soit empressé de satisfaire à la demande du P. Boulart. Il est possible aussi que, de lui-même, et dans une intention conciliante, il ait proposé au pieux génovéfain de traduire en vers *le propre de Sainte-Geneviève*.

Nous croyons donc que, si l'attribution de cette traduction à Pierre Corneille se trouve un peu effleurée par la mise à néant de l'autographe, elle peut se soutenir par les raisons que nous venons de donner. L'auteur de la mention manuscrite qui est en tête de la traduction peut fort bien s'être trompé sur l'écriture et avoir raison sur le fond même du texte. La question relative à l'auteur des vers peut avoir été de notoriété publique, tandis que la question relative à l'écriture peut n'avoir été qu'un simple bruit et a besoin de preuves tirées de l'écriture même.

A côté de cette pièce, se trouve un petit volume dont le premier feuillet de garde contient l'envoi suivant : Pour M. d'Avisson. « Vous recepvrez le livre de M. Dubé, mon parent et allié, qu'il vous envoye avec ses protestations d'employer ses soins pour Mme de Stanelay ainsi qu'il m'a escrit, etc., etc. » *(Signé)* Corneille (Nemours, 25 août 1649).

Cette lettre, reproduite par M. Marty-Laveaux dans son édition de Corneille, tome X, page 452, et attribuée par lui, après d'autres (même tome, page 421), à Pierre Corneille, n'est pas de ce poète, ni comme texte ni comme écriture. Elle n'est pas davantage de la main de Thomas Corneille. De plus, M. Marty-Laveaux, après ceux qui l'avaient déjà publiée, a répété les erreurs de lecture qu'ils avaient faites.

Au lieu de lire : *Davisson*, il lit : *Dubuisson;* de même que, dans l'intérieur de la lettre, il lit Mme de *Hanelay* au lieu de *Stanelay* (pour *Staneley*).

Le livre adressé par le signataire de la lettre est de Paul Dubé, docteur-médecin de Montargis, et traite de la nature des minéraux et des eaux minérales des Escharlis. Le Davisson à qui il est adressé est William Davisson ou d'Avisson, noble Écossais et docteur en médecine, qui, venu en France sous le règne de Louis XIII, obtint, selon Manget, le titre de médecin du roi et d'intendant du Jardin des Plantes. Dans l'extrait du privilège de l'édition de sa *Philosophia pyrotechnica*, de 1635, son nom est écrit, selon la prononciation, *d'Avissone*. Une autre main a ajouté aussi un *e* final au Davisson de la suscription du signataire de la lettre. D'Avisson dédie sa *Philosophia pyrotechnica* à Jacques Stuart, duc de Lennox, de la branche des Stuart-d'Aubigny. Mme de Stanelay *(Staneley)* dont il est parlé dans la lettre était fort probablement la femme de Thomas Stanley (nommé aussi Staneley) qui, au moment où se préparait la chute des Stuarts, quitta l'Angleterre avec sa femme et ses filles, et vint s'établir en France. Son fils, qui portait le même prénom, resta à Londres et y publia des travaux de philosophie et d'érudition littéraire.

Et maintenant, quel était ce Corneille qui s'occupait de sciences naturelles et qui était en relations intimes avec la colonie anglaise et jacobite ?

HENRY TRIANON



CHRONIQUE DU LIVRE

RENSEIGNEMENTS ET MISCELLANÉES.

FRANCE

LIVRES AUX ENCHÈRES. — *Vente Nadaillac.* — La collection d'ouvrages révolutionnaires formée par M. de Nadaillac a été vendue, comme nous l'avions annoncé, du 19 au 29 janvier dernier, par les soins du libraire Chossonnery. La bibliothèque Nadaillac rappelait par son importance celles de MM. La Bédoyère et Pochet-Deroche; elle contenait surtout une curieuse réunion de journaux parus sous la Révolution. Les enchères ont été assez animées, et le total de la vente a dû, croyons-nous, dépasser 40,000 francs.

Voici la désignation des ouvrages les plus remarquables et des prix auxquels ils ont été adjugés : *La Practique et enchiridion des causes criminelles...*, Louvain, 1554, in-4° : 145 fr.; — *L'Art du* XVIIIe *siècle,* par E. et J. de Goncourt, Paris, Dentu, 1860-1868, 12 vol. in-4°, reliure de Belz-Niédrée : 430 fr ; — *Œuvres de François Rabelais,* Amsterdam, Besnard, 1741, 3 vol. in-4°, exempl. en grand papier relié par Chambolle-Duru : 1,445 fr.; — *Les principales aventures de l'admirable Don Quichotte,* La Haye, 1746, in-4°, fig. de Coypel, Picart, etc., reliure de Duru : 172 fr.; — *Exercice de l'infanterie françoise,* Paris, 1757, gr. in-folio : 120 fr.; — *The Works of James Gillray,* London, s. d. : 380 fr.; — *Les Nuits de Paris,* par Restif de la Bretonne, 1788-1794, 16 p. en 8 vol. in-12, reliure de Chambolle-Duru : 325 fr.; — *Le Palais-Royal,* du même, 3 vol. in-12, reliure de Chambolle-Duru : 228 fr.; — *L'année des dames nationales,* du même, Genève et Paris, 1791-94, 12 vol. in-12, rel. de Hardy : 150 fr.; — *Théâtre des Grecs,* par le P. Brumoy, 1785-1786, 13 vol. in-8°, exempl. en papier vélin, ancienne reliure : 155 fr.; — *Théâtre complet de Beaumarchais,* Paris, Jouaust, 1869-71, 4 vol. in-8°, reliés par Chambolle-Duru; exemplaire sur peau de vélin : 299 fr.; — *Almanach his-*

torique et chronologique de tous les spectacles de Paris et de la France, Paris, Duchesne, années 1752 à 1792, 41 vol. in-32, reliés par Petit-Simier : 272 fr.; — *Recueil de vers et chansons sur le règne de Louis XV,* manuscrit du temps, 9 vol. in-4° : 320 fr.; — *Collection des mémoires relatifs à la Révolution française,* publiés par Berville et Barrière, Paris, Beaudouin, 1820-1826, 56 vol. in-8° : 250 fr.; — Recueil de cent pièces en vers et en prose imprimées et manuscrites sur l'avènement de Louis XVI au trône, en 4 vol. in-8° et in-18 : 95 fr.; — *Marie-Antoinette... ou causes et tableau de la Révolution,* par M. le chevalier de M*** (Maistre), s. l. (Berlin), 1794, in-8° : 44 fr.; — *Bibliothèque de la reine Marie-Antoinette au Petit-Trianon,* Paris, Gay, 1863, in-18, reliure de Chambolle-Duru : 25 fr.; — *Essais historiques sur la vie de Marie-Antoinette,* Londres (Paris) et Versailles, 1789, 2 parties en un volume : 60 fr.; — *L'Autrichienne en goguette ou l'Orgie royale,* s. l., 1789, in-8°, 16 p., par Mayeur de Saint-Paul; pamphlet haineux, dans lequel l'auteur a mis en scène Louis XVI, la Reine, le comte d'Artois et le comte de Polignac : 85 fr.; — *Catherine de Médicis dans le cabinet de Marie-Antoinette,* 1789-90 : 45 fr.; — *Petite histoire d'une grande dame* (duchesse de Polignac) *connue par ses intrigues dans une grande cour,* s. l. (Paris) n. d. (1789), in-8° : 40 fr.; — *La Messaline française ou les Nuits de la duchesse de Polignac, et Aventures mystérieuses de la princesse d'H...* (d'Hénin) *et de la R...* (Reine), 1789, in-18 : 160 fr.; — Collection de pamphlets et écrits satiriques sur les hommes et les événements de la Révolution, 1789, an VII, 465 brochures : 170 fr.; — *Liste générale, par ordre alphabétique, des émigrés de toute la République,* an II, 3 vol. in-folio : 215 fr.; — Supplément à la liste générale (incomplet) : 310 fr.; — *Histoire de la Terreur,* par Mortimer-Ternaux, Paris, Lévy, 1862-1867, 6 vol. in-8° : 52 fr.; — *Les Chemises rouges ou Mémoires pour servir à l'histoire du règne des anarchistes* (par Bonnemain), Paris, an VII, 2 vol. in-12 : 36 fr.; — *Bulletin du tribunal criminel établi par la loi du 17 août 1792 pour juger les conspirateurs...,* Paris, Clément, 1792, l'an Ier de la République française; *Bulletin du tribunal criminel établi par la loi du 10 mars 1793,* Paris, Clément, 1793, l'an II de la République, 3 vol. in-4° : 390 fr.; — *Almanach des honnêtes femmes* pour l'année 1790; de l'imprimerie de la Société Joyeuse, in-8°, rel. de Hardy : 66 fr.; — *Almanach du Trou-Madame,* Paris, 1791, in-18 : 48 fr.; — *Almanach des Rentiers,* dédié aux Affamés pour leur servir de passe-temps, Paris, 1809, in-12 : 19 fr.; — *Étrennes aux grisettes pour l'année 1790,* s. l. 1790, in-8° de 36 p. : 37 fr.; — *Son bouquet et vos étrennes,* hommage offert à Mme Bailli..., Paris, Didot aîné, 1789, in-18, rel. de Derôme : 60 fr.; — Chénier : *Charles IX ou l'École des Rois,* Paris, Didot, 1790, in-8°, fig. de Borel, reliure de Derôme : 95 fr.; — Babeuf, dit Gracchus; manuscrit autographe de sa défense devant la haute cour de Vendôme : 105 fr.; — Jaillot : Recherches critiques sur la ville de Paris, Paris, 1775, 5 vol. in-8° : 60 fr.; — *Tableau de Paris,* par Mercier, Amsterdam, 1783, 12 vol. in-8°, fig. : 205 fr.; — *Les Sérails de Paris,* Paris, 1801, 3 parties en un vol. in-12, rel. de Hardy : 59 fr.; — Nodier : *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque,* Paris, Crapelet, 1829, in-8°, exempl. en grand papier vélin : 55 fr.

Dans la série des journaux, nous avons remarqué : l'*Accusateur public,* par Richer Serizy, an II-VIII, 3 vol.; recueil complet; un des organes les plus

remarquables et les plus influents de la réaction contre-révolutionnaire : 21 fr.; — *Les Actes des Apôtres,* par Peltier, 1789-1791, 311 numéros in-8°; une des feuilles royalistes les plus célèbres : 250 fr.; — *L'Ami du roi,* par Montjoye, Royou et Crapart; du 1er juin 1790 au 10 août 1792; environ 1,500 numéros in-4° : 295 fr.; — *Bulletin des Amis de la vérité,* du 31 décembre 1792 au 30 avril 1793, recueil complet : 150 fr.; — Bulletin imprimé par ordre de l'Assemblée nationale (plus connu sous le nom de *Bulletin de la Convention*); du 5 septembre 1792 au 9 nivôse an III : 348 fr.; — Le *Censeur des journaux* (20 août 1791 — 4 septembre 1797); complet : 40 fr.; — *Courrier de l'égalité,* 1792, an V, 1,500 numéros en 17 vol. : 82 fr.; — *Courrier de l'Égypte,* du 12 fructidor an VI au 20 prairial an IX, 116 numéros petit in-4°, complet, journal créé par Bonaparte et de la plus grande rareté : 81 fr.; — Le *Courrier de Versailles à Paris et de Paris à Versailles,* par Gorsas, complet; du 5 juillet 1789 au 31 mai 1793 : 69 fr.; — *La Décade égyptienne,* ans VII-VIII, 3 vol. pet. in-4°, feuille créée sous l'inspiration de Bonaparte : 57 fr.; — *L'Europe politique et littéraire,* par une société de gens de lettres (Montjoye et Guth). Du 1er prairial au 18 fructidor an V, 108 numéros, in-4°, complet : 41 fr.; — *Gazette de Paris,* par de Rozoi, exemplaire manuscrit : cette gazette est très rare, ayant été brûlée dans un incendie; elle était composée sous les ordres et aux frais de M. de Clermont-Tonnerre, évêque de Châlons-sur-Marne : 110 fr.; — *Premier journal de la Convention nationale,* du 21 septembre 1792 au 30 juin 1793, 3 vol. in-4° : 191 fr.; — *Journal de la Montagne,* par Laveaux, Rousseau et autres, du 1er juin 1793 au 28 brumaire an III, journal excessivement rare et qui fait en quelque sorte suite au *Journal de la Convention :* 307 fr.; — *Journal de la haute cour de Justice,* ou l'écho des hommes libres, vrais et sensibles, Vendôme, du 20 fructidor an IV au 7 prairial an V, 73 numéros in-4°, complet avec les suppléments; seul exemplaire connu : 190 fr.; — *Journal de la liberté de la presse,* par Gracchus-Babeuf, numéros 1 à 22; *le Tribun du Peuple* ou le *Défenseur des Droits de l'homme,* continuation du *Journal de la liberté de la presse,* numéros 28 à 43, ensemble 43 numéros : 230 fr.; — *Journal de la Savonnette républicaine,* à l'usage des députés ignorants et de ceux qui se proposent de trahir la patrie, par Labenette, 1792, 18 numéros en 1 vol. complet : 37 fr.; — *Journal des Amis de la Constitution,* par Choderlos, ci-devant de Laclos; du 1er novembre 1790 au 20 septembre 1791, 41 numéros en 3 vol. in-8°, complet : 70 fr.; — *Journal des Débats* de la Société des Amis de la Constitution, séante aux Jacobins (journal des Jacobins); du 1er juin 1791 au 24 frimaire an II : 381 fr.; — *Le Logographe,* journal national, rédigé par Le Hodey, d'après le travail des membres de la Société logographique. Du 27 avril 1791 au 17 août 1792 : première série, 158 numéros; 2e série, 316 numéros, ensemble 5 vol. gr. in-f°, complet. Le *Logographe* vécut jusqu'au 17 août et au numéro 316. Le numéro 317, daté du 18 août, et qui devait contenir la fin de la séance permanente des 10 et 11, une des plus violentes, était composé et allait être mis sous presse, quand l'ordre arriva de la part de la Convention d'en briser les formes; il n'en fut sauvé qu'une épreuve, composée de petits fragments collés les uns à côté des autres; c'est ce qui forme le numéro 37 unique du présent exemplaire, provenant de la vente Boulord. Le *Logographe* a été vendu 456 fr.; — *L'Orateur du peuple,* mai 1790 à

septembre 1792, 9 vol. in-8° : 205 fr.; — *Paris pendant l'année 1795,* par Peltier. Londres, 250 numéros, 176 fr.; — *Le Patriote français,* par Brissot de Warwille, du 28 juillet 1789 au 2 juin 1793, 1,388 numéros, exemplaire complet : 150 fr.; — *Le Spectateur du Nord,* journal politique, littéraire et moral, Hambourg, janvier 1797-décembre 1802 : 84 fr.; — *L'Arlequin,* journal de pièces et de morceaux, du 15 thermidor an VII au 10 vendémiaire an VIII; journal de mœurs et de modes avec gravures : 83 fr.; — *Journal de la mode et du goût*, par Le Brun, 1790-92, in-8° : 45 fr.; — *Journal des spectacles,* du 1er juillet 1793 au 10 brumaire an II, 121 numéros : 93 fr.; — *Journal des théâtres et des fêtes nationales,* rédigé par Duchosal, du 1er fructidor an II au 30 vendémiaire an III, 95 numéros : 102 fr. — *Tableau général du goût des modes et costumes de Paris*, costumes de l'an VI et de l'an VII, Paris, Gide, ans VI et VII, in-8°, fig. de modes et de meubles : 85 fr.

La pièce capitale de la collection Nadaillac était un recueil des œuvres politiques de Marat, préparé en vue d'une réédition et contenant de nombreuses additions et corrections écrites de sa main. Ce recueil, formant 12 vol. in-8°, cartonnés, comprend : *Le Publiciste parisien,* numéros 1 à 5; — *L'Ami du peuple,* numéros 6 à 685; — *Journal de la République française,* numéros 1 à 143; — *Le Publiciste de la République française,* numéros 144 à 242; — Et divers discours ou autres écrits. En tête du recueil, on lit une déclaration signée par Villaumé, à la date du 1er avril 1859; nous en détachons le passage suivant :

« En 1835, étant étudiant en droit à Paris, je fis la connaissance de Mlle Albertine Marat, qui demeurait rue de la Barillerie, 33, en face du palais de Justice. Comme elle ne consentait alors à ne recevoir que moi seul, se méfiant de tous autres visiteurs, et qu'elle n'espérait plus vivre longtemps, ayant alors soixante-treize ans, elle me transmit la collection des œuvres politiques de son frère, classée en les douze volumes suivants par lui-même. Le but de Marat était d'en publier une nouvelle édition, afin que la postérité ne pût se méprendre sur ses écrits, puisqu'on en avait souvent publié de faux sous son nom...

« Albertine conservait religieusement cette collection qu'elle n'avait pas même ouverte depuis quarante-deux ans. Je la fis relier dans mon appartement, sous mes yeux, et ne l'ai confiée à personne. Je m'en suis servi pour mon *Histoire de la Révolution de 1789.* »

Ce recueil n'est pas mentionné dans l'inventaire des manuscrits et des livres trouvés chez Marat après sa mort, à son domicile de la rue des Cordeliers, devenue la rue de l'École-de-Médecine; mais l'authenticité n'en saurait être pourtant suspectée. Il a été conservé par les deux femmes qui vouèrent à Marat un culte dont rien n'ébranla la fidélité, Albertine Marat et Simonne Evrard.

Marat ayant été assassiné, Simonne reprit son projet de publication; elle lança en 1794 un prospectus annonçant que les *Œuvres politiques* paraîtraient en 15 volumes grand in-8° de 480 pages chacun. On lit dans ce prospectus :

« Éditrice de cette impression, jalouse de remplir sa tâche envers la mémoire de l'Ami du peuple, la veuve de Marat n'a point voulu confier à d'autres qu'à elle-même un devoir si sacré. »

Simonne Évrard dut renoncer à son projet. Elle dut même cacher son nom. Elle vécut plus de trente ans avec Albertine Marat d'une rente de 580 francs sur l'État, dernier débris de sa fortune. Une vive amitié les unissait. On en trouve la preuve dans le dossier même de ces pièces relatives à Marat. Albertine, dans une *Réponse aux détracteurs de l'Ami du Peuple,* parle de la façon suivante de celle qui fut la compagne de son frère :

« Ne trouvant de recours qu'auprès des personnes peu fortunées, Marat eût succombé à ses malheurs. Peuple, ton bon génie en décida autrement : il permit qu'une femme divine, dont l'âme ressemblait à la sienne, consacrât sa fortune et son repos pour te conserver ton ami. Femme héroïque, reçois l'hommage que tes vertus méritent ! Oui, nous te le devons. Enflammée du feu divin de la liberté, tu voulus conserver son plus ardent défenseur; tu partageas ses tribulations, rien ne put arrêter ton zèle; tu sacrifias à l'Ami du Peuple et la crainte de la famille et les préjugés de ton siècle. »

Simonne mourut en 1824 et Albertine en 1841, à l'âge de quatre-vingt cinq ans.

Dans le recueil qui nous occupe, quelques biographes ont cru reconnaître par endroits l'écriture d'Albertine Marat ou celle de Simonne Évrard, auprès de la griffe plus énergique du conventionnel. La distinction ne paraît pas fondée, car plusieurs notes, qui sont certainement de la main de Marat, présentent la même écriture fine et correcte que l'on a cru être une écriture de femme.

Tantôt ces annotations de Marat ont pour objet de rapprocher des articles coupés en plusieurs suites et disséminés dans le journal; tantôt elles ajoutent un détail à quelque épisode de la vie de l'Ami du Peuple ou un grief nouveau au dossier de ceux qu'il dénonce. Ainsi, au bas d'une violente attaque contre Motier (Lafayette), on trouve cette apostille :

« Il étoit conspué publiquement depuis plusieurs (mois); mais il s'est relevé de cet état d'abjection en prodigant des millions à ses coupejarets pour faire main basse sur les médisans. »

Très souvent, lorsque les mesures dont il a conseillé l'exécution ont été adoptées par l'Assemblée, Marat met à la marge : « J'ai fait adopter ce projet », ou encore : « Tout cela a été ordonné ». D'autres fois, il écrit : « J'ai fait renoncer au carnaval », ou : « J'étois l'apui de tous les oprimés ». — « J'ai sauvé 100 mille françois. » — « Ils s'égaroient, je les ai ramenés. » — « J'ai déjoué ce complot. »

Il avoue que les lettres qu'il insère dans son journal sont des lettres qu'il s'écrit à lui-même. En note d'un article intitulé *Lettre à l'auteur,* et commençant ainsi : « Cher Ami du Peuple, recevez quelque consolation, en apprenant à quel point vous êtes aimé de tous les bons citoyens... » Marat fait cet aveu :

« Cette lettre est de l'auteur; il y a seulement fait entrer des félicitations et des consolations que lui avaient données de bons citoyens. »

Autre part, on lit à la suite d'*Observations communiquées à l'auteur :* « Elles sont de moi, je les ai supposées d'un autre pour appuyer mes vues. »

Ailleurs encore, il écrit au bas d'une page :

« Cette lettre est de moi; mes vues en l'écrivant étoient de varier le ton de mes dénonciations pour éviter la monotonie et l'ennui qui en est inséparable. »

A la date du 11 janvier 1790, il écrit un article intitulé : *Motifs pressans de refondre le Châtelet ou de l'abolir totalement :*

« .... Dans un siècle aussi dépravé, dit-il, il suffit que les magistratures soient vénales pour sentir ce que doivent être ceux qui les possèdent.... Aussi le pouvoir de l'or, de la beauté, du crédit, du compérage, est-il fameux dans l'histoire du palais. »

En travers de la marge, Marat ajoute : *Beau morceau.*

Il avait fait relier les deux premiers volumes de son œuvre. Comme l'ouvrier avait profondément attaqué les marges et que les notes manuscrites en avaient souffert, Marat s'applique à les rétablir dans leur intégrité. Mais ce travail de correction et d'annotation s'arrête bientôt. L'Ami du Peuple n'a plus le temps de se relire. Les événements se pressent. Le comité des recherches a mis Marat en accusation; son ami Fréron lui offre un asile et son journal *l'Orateur du Peuple.* Marat y publie plusieurs articles, qu'il a soin d'ajouter à la collection de ses œuvres politiques dont il ne perd pas de vue la réimpression.

Dans une notice qu'il consacrait, il y a quelques années, au *Recueil des œuvres politiques de Marat,* annotées par lui-même, le bibliophile Jacob disait « qu'un monument aussi important pour l'histoire de la Révolution française avait sa place marquée d'avance dans une de nos bibliothèques publiques ou chez un de nos grands amateurs ».

Il eût été, en effet, à désirer que cet exemplaire ne sortît pas de France. Malheureusement, il a été acquis moyennant le prix de 2,450 fr. pour le compte d'un amateur étranger. Déjà l'exemplaire de M. Pochet-Deroche a passé en Amérique ou en Angleterre.

Pour terminer, mentionnons une collection de caricatures parues pendant la Guerre de 1870, le Siège et la Commune et comprenant environ 2,780 pièces. Cette collection, une des plus belles qui existent, est complète; elle a été composée par M. Pochet-Deroche avec le concours de M. Paul Klenck, le caricaturiste. Elle contient toutes les suites ou séries connues comme étant les plus intéressantes et les plus rares. On y trouve notamment : *Le Pilori de Mailly,* 31 pl. et front.; — *Le Pilori-Phrénologie de Belloguet,* 13 pl.; — La suite d'*Actualités,* dite *les Grognet,* 87 pl.; — Les *Médailles et Revers,* de Dreux, 10 pl.; — *Les Actualités de Pilotell,* 23 pl.; — *La Commune,* de Klenck, 74 pl., etc. Ce recueil a été vendu 805 fr.

Vente Monselet. — Il y avait foule, le 7 février, à la salle n° 4 de l'hôtel Drouot, où se vendait la bibliothèque de M. Charles Monselet. Les bibliophiles, attirés aussi bien par la réputation de l'écrivain que par la réclame habile de plusieurs journaux, ont eu, nous devons le constater, quelque déception à la vue d'environ 300 volumes, la plupart sans grand intérêt. La vente a cependant

atteint un total de 3,400 fr., grâce à quelques manuscrits, à divers ouvrages porteurs d'*ex-dono* et aussi à un gracieux *ex-libris* à l'eau-forte, avec cette devise : *Bibliothèque de Ch. Monselet. — Livres amoncelés,* susceptible d'être recherché plus tard.

C'est égal! Le catalogue de M. Ch. Monselet de 1885 ne détrônera pas ce petit chef-d'œuvre de bibliographie humoristique qu'avait rédigé, en 1871, le malicieux auteur des *Oubliés et Dédaignés,* sous la rubrique de : *Calalogue détaillé, raisonné et anecdotique d'une jolie collection de livres rares et curieux dont la plus grande partie provient de la bibliothèque d'un homme de lettres bien connu* (Pincebourde, éditeur).

Voici un aperçu des principales enchères : *Eloa, ou la Sœur des Anges,* par A. de Vigny, Paris, 1824, éd. orig. : 40 fr.; — Barbier : *Iambes et Poèmes* et divers autres opuscules, avec envois d'auteur : 24 fr.; — Debureau : *Histoire du théâtre à quatre sous,* Paris, Gosselin, 1832 : 15 fr.; — *Antony,* drame, Paris, 1831, éd. orig. : 7 fr. 50; — Gérard de Nerval : *Manuscrit autographe de la Forêt-Noire,* projet de scénario en collaboration avec Monselet : 75 fr.; — Murger : *La Vie de Bohème,* comédie, Paris, 1849, envoi d'auteur : 20 fr.; — *Lettres de M. de Fronsac,* fils du duc de Richelieu, au chevalier Dumas, Paris, 1801, 2 vol. in-12 : 60 fr.; — De Rochemond : *Mémoires d'un vieillard de vingt-cinq ans,* Hambourg, 1809, 5 tomes en 2 vol. in-12 : 32 fr.; — E. Sue : *Atar-Gull,* Paris, 1831, 2 vol., vign. de Monnier : 4 fr. 50; — Raban : *La Résurrection,* Paris, 1832, 4 vol. in-12 : 16 fr.; — Labiche : *La Clef des Champs,* étude de mœurs, Paris, 1839, 1 vol. in-8° : 36 fr.; — Murger : *Scènes de la Vie de Bohème,* Paris, 1851, envoi d'auteur, avec lettre : 80 fr.; — G. Flaubert : *Madame Bovary,* Paris, Lévy, 1857, 2 vol. in-18, éd. orig. : 37 fr.; — Delvau : *Les Cythères parisiennes,* Paris, Dentu, 1864, envoi d'auteur : 55 fr.; — Poulet-Malassis : *Les Ex-libris,* Paris, Rouquette, 1875, avec cet envoi prophétique : « A mon vieil ami Monselet; pour une de ses ventes avant décès » : 34 fr.

La dernière partie du catalogue était consacrée aux ouvrages de M. Ch. Monselet; la plupart de ces livres n'ont pas atteint un prix excessif.

ETRANGER

Angleterre. — *Vente de la Syston Library.* — Le 12 décembre 1884, a commencé la vente de la magnifique bibliothèque de sir John Hayford Thorold, et connue sous le nom de *Syston Library.* — La vente de cette collection unique s'est faite par les soins de MM. Sotheby, Wilkinson et Hodge, à Londres.

La *Syston Park library* ne contenait que des ouvrages rares et curieux, des éditions *princeps* françaises et italiennes, un grand nombre de Grolier et de Maïoli. — Quelques livres de cette collection ont été vendus à des prix élevés. La deuxième édition du *Codex psalmorum,* imprimé par Fust et Schoyfert à Mayence, en 1459, quinze ans seulement après la découverte de l'imprimerie, a été payée 125,000 fr. par M. Bernard Quaritch de Londres. — C'est probablement le prix le plus élevé qu'on ait jamais payé un livre.

La *Bible mazarine,* bien que remmargée, a été vendue 97,500 fr. à M. Quaritch. — La *Biblia sacra vulgata,* chef-d'œuvre de Jean Gutenberg, a été imprimée à Mayence de 1450 à 1455. — Un exemplaire de cette bible ayant été découvert dans la bibliothèque Mazarine au XVIIIe siècle, par le célèbre bibliographe Debure, ce livre est connu depuis sous le nom de *Bible mazarine.*

La Bible mazarine a été le premier livre imprimé en caractères mobiles par Gutenberg et Fust.

Il en existe dix exemplaires au plus : trois à Paris, un à Berlin, cinq en Angleterre et quatre en Allemagne ; l'exemplaire sur parchemin que possède le musée bibliographique de M. Klemm, à Dresde, est des mieux conservés. — Le dernier exemplaire de la *Bible mazarine* qui ait figuré dans une vente a été acheté 67,250 fr. par M. Henry Huth, à la vente de la bibliothèque Perkins. — Un second exemplaire, sur parchemin, a été acheté 78,750 fr. par lord Ashburnham ; l'exemplaire qui se trouve dans la bibliothèque du comte de Crawford a été acquis, il y a vingt-cinq ans, 14,875 fr. ! Aujourd'hui, c'est près de 100,000 fr. qu'elle coûte à M. Quaritch !

Voici encore quelques prix réalisés par les ouvrages les plus rares de la collection :

La *Biblia sacra latina,* en deux volumes, imprimée sur parchemin, par Fust et Schoyfer (1462) : 25,000 fr. ; — Le *Mirror of the World* de Caxton, qu'on considère comme le plus ancien ouvrage imprimé en Angleterre : 8,375 fr. ; — La première édition du *Catholicon* de *Balbi de Janua* (1460) et imprimé par Gutenberg : 10,000 fr. ; — La célèbre *Biblia polyglotta* en 6 volumes du cardinal Ximenez : 4,400 fr. ; — Un *Josèphe* sur vélin : 6,875 fr. ; — *Bartoldi* : Recueil des peintres : 6,375 fr. ; — Une magnifique édition des fables d'Ésope avec bois de Clovis Eye : 3,150 fr.

La vente de la *Syston Park library* a produit un total de 4,487,000 fr.

M. Damascène Morgan, pour le compte d'un collectionneur, s'est rendu acquéreur à 30,000 fr. de 12 volumes ayant appartenu à Marguerite, la sœur des derniers Valois. — Ces petits volumes sont dans une reliure originale portant sur les plats un semis de marguerites, de tulipes, de pavots, et dans les médaillons les trois fleurs de lis de France avec la devise en exergue : *Expectata non eludet.*

Un exemplaire de la *Cyropédie* de Xénophon, portant les armes de Catherine de Médicis entourées de la cordelière de veuve, a été vendu 4,300 fr.

Citons encore :

Biblia græca. In-f°. Venetiis, Aldus : 1,275 fr. ; — *Biblia latina.* Sur parchemin, 2 vol. in-f°. Moguntiæ, per Fust et P. Schoiffer. Magnifique exempl. aux armes du prince Eugène : 25,000 fr. ; — *Biblia sacra latina.* In-f°. Venetiis, 1479, N. Jenson : 250 fr. ; — *Biblia sacra.* 3 vol. Romæ, 1590, Aldus ; reliure de Derome. Cette bible a été défendue par Grégoire XIV : 513 fr. ; — *Biblia sacra vulgatæ.* Ed. Sisti V. Romæ, 1592, Aldus : 113 fr. ; — *Biblia sacra Germanica.* In-f°. S. d., mais considérée comme la première bible allemande. Strasbourg, 1465 : 2,000 fr. ; — *Beslinghieri geographia.* In-f°. Firenze, 1478. 30 cartes. Un des premiers, sinon le premier livre à cartes gravées : 1,000 fr. ; — *L'Apocalypse.* Pet. in-f°. 1430 environ, attribué à Laurent Coster d'Harlem ;

exempl. défectueux : 1,725 fr. ; — *Boccacius : de Mulieribus claris.* In-f°. Ulmæ, 1473, avec gravures sur bois : 738 fr. ; — *Boccace : les Cent nouvelles.* In-f°. Paris, 1500 environ, A. Verard, sur parchemin avec 101 miniatures coloriées et dorées : 16,750 fr. ; — *Id. Decamerone.* Pet. in-4°. Venise, 1522, Aldo ; reliure de Padeloup : 638 fr. ; — *Boetius, de Consolacione Philosophica.* 1re édit., in-f°., impr. par Hanz Glim, élève de Sweynheym et Paunartz : 513 fr. ; — *Id.* In-f°. Gand, 1485, Avend de Keyser : 1,300 fr. ; — *Buchanani paraphrasis psalmorum poetica.* In-16. Antverpiæ, 1588 ; bel exemplaire ayant appartenu à Marguerite de Valois, reliure de Clovis Eve (maroquin) : 1,950 fr. ; — *Cæsaris Commentarii.* In-8°. Ven., 1513, Aldus : 525 fr. ; — *Id.* Ex. emend. Scaligeri, in-12. Elzevir : 207 fr. ; — *Callimachi hymni et fragm.* In-16. Antverpiæ, 1584, exempl. provenant de la bibl. de Marguerite de Valois : 2,025 fr. ; — *Cardani Arcana politica.* In-32, 1635, Elzevier : 1,100 fr. ; — *Catulli, Tibulli et Propertii Carmina.* In-f°, 1re édit. Ven., 1472, Vindelinus de Spira : 375 fr. ; — *Id.* In-8°. Ven., 1502, Aldus : 244 fr. ; — *Caxton, W. The Mirror of the World.* In-f°., 1481 : 8,375 fr. ; — *Celsus, de Medicina.* 1re édit., in-f°. Florentiæ, 1478 : 363 fr. ; — *Celtis quatuor libri amorum.* Pet. in-4°. Nurimbergæ, 1502 ; avec gravures sur bois dont deux d'Albert Dürer : 225 fr. ; — *Commines, Mémoires.* In-12. Elzevier, 1648 : 250 fr. ; — *Conradi (de Mure) Furicensis Repertorium.* In-f°. Basilæ, 1640 environ, Bertoldus Rodt. C'est le seul ouvrage connu de cet imprimeur, un des anciens compositeurs de Gutenberg et témoin lors du procès en 1455 : 163 fr. ; — *Cornelius Nepos :* Vitæ excell. Virorum. 1re édit., in-f°. Venetiis, 1471, N. Jenson. Miniatures d'un artiste italien : 925 fr. ; — *Crastoni Lexicon.* 1re édit. C'est le troisième livre qui ait été imprimé avec des caractères grecs. In-f°. Mediolani, 1480 : 344 fr. ; — *Cronica von der heiligen Stat von Cœllen.* Chronique de la ville de Cologne. In-f°. Cologne, 1499. Contient l'histoire de l'invention des types métall. par Gutenberg, en 1440. 900 fr. ; — *Cronica von Allen Kaysern und Künigen, Fürsten, etc.* In-f° avec gravures. Augsbourg, 1476 : 1,075 fr. ; — *Dante Alighieri, Commedia, ed. Landino.* 1re édit., in-f°. Florence, 1481, par Nichola di Lorenzo della Magna. Gravures de Baldini d'après Botticelli : 900 fr. ; — *Id.* In-8°. Ven., 1502, Aldus : 306 fr. ; — *Demosthenis Orationes.* In-f°. Ven., 1504, Aldus ; rel. de Clovis Eve : 400 fr. ; — *Id.* 3 vol. Venez., 1554, Aldus : 215 fr. ; — *Diane de Poitiers, le livre des Statuts, etc.* Sur parchemin, pet. in-4°. Paris, 1550 environ. 925 fr. ; — *Lærtii Vitæ et sententiæ philosophorum.* 1re édit., pet. in-f°. Venetiis, 1475, N. Jenson : 307 fr. ; — *Dioscorides operæ græce.* 1re édit., in-f°. Venetiis, 1499, Aldus : 1,000 fr. ; — *Euclidis geometriæ elementa.* 1re édit., in-f°. Venetiæ, 1482 : 388 fr. ; — *Eusebius de Evangelica præp.* In-f°. Venetiis, 1470, N. Jenson. Ancienne rel. ital. maroquin. Un exempl. sur parchemin se trouve à la Bibl. nationale : 1,150 fr. ; — *Euthymii Zigaboni Comm. in omnes psalmos.* In-f°. Veronæ, 1530, Grolier ; rel. par Nicolas Eve : 2,800 fr. ; — *Lucania Pharsalia.* In-f°. Romæ, 1469, Sweynheim et Paunartz : 2,800 fr. ; — *Luciani Opuscula.* Édit. Erasmo et Moro interp. in-8°, Grolier. Venetiis, 1516, Aldus : 3,300 fr. ; — *Lucretius.* In-8°. Venetiis, 1515, Aldus, sur fort papier : 200 fr. ; — *Id.* De Rerum natura, édit. Zambini, in-4°. Paris, 1663. Exempl. Grolier ; rel. par Nicolas Eve : 1,675 fr. ; — *Id.* In-16. Paris, 1567. Charmant petit volume provenant de la bibl. de Marguerite de Valois. Rel. par Clovis Eve.

2,625 fr.; — *Livii, Hist. Rom. Decades.* 3 vol. in-f°. Venetiis, 1470, Vindelinus de Spira : 1,100 fr.; — *Justiniani Institutiones.* Exempl. sur parchemin, in-f°. Moguntiæ, 1472, P. Schoyffer, 2e édit. : 2,325 fr.; — *Lascaris, grammatica græca.* Édit. Demetrii Cretensis. 1re édit. Medionali, 1476, Dion. Pararisinus : 2,625 fr. L'exempl. qui se trouve au British museum avait coûté 15,000 fr.; — *Missale Rom.* In-f°. Nuremb., 1491 : 1,025 fr.; — *Musæi Opusculum de Heroni et Leandro.* Pet. in-4°. Ven. 1494, Aldus, 1re édit. Très rare : 725 fr.; — *Natalles* (Pierre de). *Catalogue des Saintes, par Guy Breslay.* 2 vol. in-f°. Paris, 1523. Exempl. sur parchemin avec 498 miniatures ayant appartenu à Catherine de Bourbon : 13,250 fr.; — *Ovidii Metamorphoses,* ab Aldo Manucio col. in-16. Paris, 1587 (de la col. de Marguerite de Valois, rel. par Clovis Eve) : 2,825 fr.; — *Pausaniæ Veteris Græciæ descriptio.* 2 vol. in-12. Lugduni, 1559 (bibl. de Marguerite de Valois), superbes exempl. : 5,075 fr.; — *Platonis Opera.* In-f°. Venet., 1513, Aldus : 800 fr.; — *Plauti Commœdiæ.* In-f°. Venetiis, 1472, Johannes de Colonia et Vindelinus de Spira. 1re édit. : 900 fr.; — *Psalmorum Euridichion, Aug. Politano,* in-16, Paris, 1533, reliure par Clovis Eve, exemplaire provenant de la bibliothèque de Marguerite de Valois : 3,275 fr.; — *Quintiliani Institutiones,* éd. Campani, in f°, Romæ, 1470 : 425 fr.; — *Quintus Curtius de Gestis Alexandri Magni,* in-f°, Romæ, 1470 (première édition) : 300 fr.; — *Rhetores Graeci,* 2 vol. in-f°, Ven., 1508 (Alde) : 400 fr.; — *Rhodogini, Antiquæ Lectiones,* in-f°, Ven., 1516, Alde, exempl. de Grolier : 1,875 fr.; — *Sabellici rerum Venetarum historia,* in-f°, Venetiis, 1487, A. de Toresanis de Asula, sur parchemin : 3,800 fr.; — *M. William Shakespeare's comedies, histories and tragedies, published by Isaac Taggard and Ed. Blount,* in-f°, 1623 : 14,750 fr.; — *Id.*, in-f°, 1632, *printed by Cotes for Robert Aflot,* 2e édit. : 375 fr.; — *Id.*, in-f°, 1664 (la plupart des exemplaires de cette édition ont été détruits lors du grand incendie de Londres) : 750 fr.; *Id.*, in-f°, 1685, 4e édit. : 500 fr.; — *Steuchii Enarrationes in Psalmos,* in-f° (Grolier) : 2,000 fr.; — *Taciti Libri V,* Romæ, 1515, in-f° : 270 fr.; — *Tewrdannck,* in-f°, Nuremberg, 1517, avec 118 gravures sur bois d'après Scheufelein et Jost von Negker, 1re édit. : 775 fr.; — *Themistii opera,* in-f°, Ven., 1534, Aldus : 253 fr.; — *Theocriti Eclogæ,* in-f°, Ven., 1495, Aldus : 255 fr.; — *Thomæ Aquinatis secunda secundæ,* in-f°, Moguntiæ, 1467, P. Schoyffer : 875 fr.; — *Thomas a Kempis, de Imitatione Christi* elzevier, relié par Deseuil (rare) : 700 fr.; — *Valturius, de re Militari,* éd. Ramusio. in f°, Vérone, 1472, avec 82 gravures sur bois et initiales (rare) : 3,000 fr.; — *Xenoph. Cyropédie* traduite par Jaques des Comtes de Vintimille, petit in-4°, Lion, 1555, Jean de Tournes, provenant de la bibliothèque de Catherine de Médicis : 4,250 fr.

La bibliothèque a été vendue par les soins de MM. Sotheby, Wilkinson et Hodge, le vendredi 12 décembre et les jours suivants, et les prix atteints dépassent, pour plusieurs des pièces les plus rares de la collection, ceux atteints jusqu'à ce jour. On y remarquait nombre de magnifiques *editiones principes* des classiques sortis des célèbres presses d'Italie et de France, au temps où l'imprimeur rivalisait avec le peintre pour le culte de son art.

Quant aux nombreuses éditions choisies (aldines et elzéviriennes) dont plusieurs sur vélin ou sur grand papier, elles sont presque toutes dans un parfait état de conservation et dans des reliures superbes; la plupart provenaient

de bibliothèques célèbres, telles que celle de Lorenzo de Medici, de Marguerite de Valois, de Diane de Poictiers, de Barbarigo, de Catherine de Medici, Thuanus Maioli, De Ménars, Grolier, et de quelques collectionneurs modernes.

Le point culminant de la vente a été la mise aux enchères du rarissime *Codex psalmorum*. Ce magnifique chef-d'œuvre d'art typographique de Fust et de Schoyffer, après une lutte très vive entre MM. Ellis et Quaritch, fut adjugé à ce dernier pour 123,750 francs. On savait d'avance que ce volume, étant donné son parfait état et sa rareté, produirait une forte somme qu'on évaluait entre 2,000 et 3,000 liv. st. Mais peu de personnes, assurément, pouvaient penser que le prix en dépasserait celui de la *Bible Mazarine*.

Ce *Codex* est, après tout, un ouvrage plus rare et plus précieux que la *Bible Mazarine*. On a été jusqu'à prétendre que le beau vélin in-folio n'était qu'une réimpression d'un volume de 1457, dont il existe une copie à la bibliothèque royale de Windsor. Le *Times* fait remarquer qu'il n'y a aucun doute que ce codex de 1459 ne soit une édition nouvelle et, telle est sa rareté, que M. Quaritch assure ne l'avoir jamais eu entre les mains depuis quarante années qu'il recherche les livres rares, tandis que pendant ce temps il a rencontré quatre bibles mazarines.

Il n'existe de ce *Codex* que dix exemplaires sur vélin et cet ouvrage est presque aussi rare que l'édition de 1457, dont on connaît seulement huit exemplaires. Ce codex est relié par Staggemeier, en maroquin rouge, et dans un état exceptionnel de conservation.

Aucune vente de livres, si l'on tient compte du nombre relativement restreint des ouvrages faisant partie de cette collection, n'a produit une somme aussi élevée (750,000 fr.). Les dernières ventes importantes ont produit : celle de la collection Sunderland de Blenheim Palace, 1,400,000 fr. ; celle de Hamilton Palace, qui comprenait la collection Beckford, 1,840,000 fr. ; celle de lord Gosford, 283,000 fr., et celle de Sir R. Colt Hoare, 250,000 fr.

Le produit total de ces ventes récentes s'élève à plus de 4,480,000 fr., et en y ajoutant les sommes dépensées par l'Italie et l'Allemagne pour l'acquisition des manuscrits de lord Ashburnam, on arrive à un total de 6,250,000 fr. dépensés pendant ces dernières années pour des livres rares et des manuscrits. Et ce n'est pas tout : M. Hodge annonce la prochaine mise aux enchères de la belle bibliothèque d'Osterley Park du comte de Jersey. Cette dernière collection possède plusieurs manuscrits fort rares et pas moins de onze Caxton. Cette vente aura probablement lieu vers la fin de février.

— Signalons aussi un psautier latin, avec hymnes et oraisons, contenant la première impression du *Credo* de saint Athanase, reliure en maroquin rouge, papier vélin, initiales de chapitres en couleur, conservation parfaite ; il a été adjugé à M. Quaritch pour 129,000 fr. Ce livre est le second existant qui porte la date de son impression sur la page de titre : « Fust et Schaefer, Mayence, 1459. » Il avait été vendu 3,500 fr. à Paris, il y a quelque trente ans.

CATALOGUE DE LA BIBLIOTHÈQUE DE FEU M. LE BARON JAMES DE ROTHSCHILD. — Le premier volume du *Catalogue des livres composant la Bibliothèque de feu M. le baron James de Rothschild* vient de paraître à la librairie Damascène Morgand. Cette publication sur laquelle nous aurons certainement à revenir mais que nous tenons à signaler dès maintenant, est due aux soins pieux et éclairés de M. Picot, bibliothécaire du baron, son camarade d'enfance et son ami le plus sûr et le plus dévoué.

Nous ne croyons pouvoir mieux faire, pour parler comme il convient de l'érudit bibliophile et de sa précieuse collection, que d'emprunter à la préface écrite en termes émus par le savant auteur de la *Bibliographie cornélienne* les passages suivants :

« Nous ne craignons pas d'affirmer, dit M. Picot, qu'il n'y eut pas dans ce siècle d'amateur plus délicat que le baron James. Sa collection, commencée vers 1856, ne prit un développement considérable qu'à partir de 1863. Il acheta lui-même, à la vente Double, les *Libri de re Rustica,* aux armes de J. A. de Thou, et l'exemplaire des *Œuvres et Meslanges poetiques d'Estienne Jodelle* qu'on croit avoir appartenu à la reine Marguerite de Valois. En 1864, à la vente d'Auteuil, il se fit adjuger un superbe exemplaire de l'*Atalanta fugiens*, de Michel Maies, relié en mosaïque pour Girardot de Préfond. Ce précieux volume fut le premier article d'une série unique de ces riches reliures exécutées pour les plus illustres bibliophiles du XVIIIe siècle. Dès lors, il n'y eut pas une vente marquante à laquelle il n'enlevât quelques morceaux importants. Il nous suffira de rappeler les ventes de Techener (1865), du prince Radziwill (1866), de Yemenix (1867), de J. Ch. Brunet (1868), du baron Pichon (1869), de M. L. Potier (1871-1872), de MM. Bordes, Perkins et Tuffon (1873), de M. Tite (1874), de MM. Capron et Benzon (1875), de M. Lebeuf de Montgermont (1876), de M. Turner (1878), de M. Didot (1878-79 et 1880), du Dr Desbarreaux-Bernard (1879), du comte de Béhague (1880), du marquis de Ganay (1881). Dans ces ventes, le baron James se contentait d'un petit nombre d'articles, mais il excellait à choisir, et c'est là surtout qu'il montrait la sûreté de son goût.

D'ailleurs ils n'était pas de ces bibliophiles qui dépensent de grosses sommes d'argent dans les enchères publiques, soit parce que la galerie les contemple, soit parce qu'ils espèrent ainsi retrouver plus facilement, en cas de revente, le prix qu'ils auront payé, et qui ne se décident qu'avec peine à faire une transaction amiable; il estimait, au contraire, que le vrai plaisir de l'amateur, c'est d'aller soi-même à la découverte. Les volumes les plus précieux peut-être de sa bibliothèque, il les avait acquis dans ses visites journalières à M. Potier, à M. Porquet, aux frères Tross, à MM. Morgand et Fatout. Ajoutons que ses trésors bibliographiques reçurent un accroissement notable à la mort de son grand-père, le baron de Rothschild, qui lui légua une collection unique de livres d'heures, de classiques et de dessins originaux, acquis pour la plupart aux ventes de Renouard et de La Bédoyère. La baronne douairière compléta cette dernière série en faisant acheter pour son petit-fils les dessins exécutés par Boucher pour les œuvres de Molière, suite admirable qui était la perle du cabinet formé par M. le baron Pichon... »

La première partie de ce catalogue comprend quatre divisions : théologie, jurisprudence, sciences et arts, et belles-lettres; cette dernière, de beaucoup la

plus complète, renferme quantité d'ouvrages précieux du XVe et du XVIe siècle. On sait d'ailleurs que M. de Rothschild avait fait une étude particulière de ces deux époques ; nous n'en voulons pour preuve que les ouvrages qu'il a publiés et dont quelques-uns encore inachevés seront poursuivis par M. Picot.

On ne saurait trop admirer la méthode rigoureuse, la science profonde qui ont présidé à la rédaction de ce catalogue qui ne comprend pas moins de 1,058 articles. Chacun d'eux se trouve décrit avec une précision remarquable ; rien n'est laissé dans le doute ; des notices littéraires et biographiques accompagnent chaque description ; enfin de nombreux fac-similés permettent de se faire une idée précise des éditions les plus rares et serviront peut-être à fixer l'origine de plus d'un ouvrage précieux.



LA POLICE PAR LES POLICIERS

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA POLICE

Un aperçu bibliographique. — Mémoires *des Préfets d'autrefois.* — *Souvenirs et écrits des fonctionnaires et employés.* — *Les chefs de la sûreté; les agents secrets.* — *La* Cassette verte *et le* Livre noir. — *Petite bibliographie biographico-policière.* — *Les historiographes de la préfecture : Delamare, Manuel, Guyon, Saint-Edme, Claveau, Raisson, Vermorel, MM. Clément, Larchey et Maxime du Camp.* — *Ce qu'il faut penser des écrits sur la police.* — *Un livre à faire.*

I

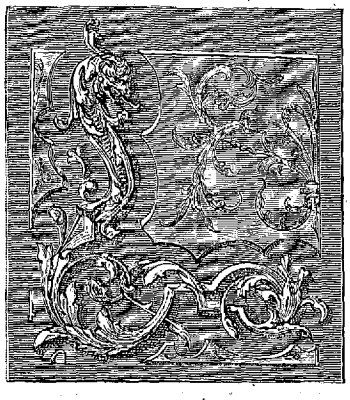

Les ouvrages sur la police ont, de tout temps, intéressé, parfois même passionné le public. Qu'ils prennent la forme de mémoires ou de pamphlets, d'études sérieuses ou de romans, ils ont toujours eu un succès assuré. Nous ne voulons pour preuve de notre assertion que la curiosité qui accueille les *Souvenirs d'un ancien Préfet de police,* que donne chaque jour, rédigés d'une plume alerte, insoucieuse et mordante, M. Louis Andrieux, dans son journal *la Ligue.*

Ces indiscrétions, ces confessions de M. Andrieux nous ont suggéré l'idée de rechercher ce qui a été jusqu'ici écrit sur la police en France, et d'en dresser sinon une bibliographie rigoureusement exacte, du moins une liste assez complète pour pouvoir être utilisée par celui qui recueil-

lera plus tard les documents sur ce livre, qui serait à la fois si curieux et si instructif : une *Histoire générale de la police en France.*

Peut-être s'étonnera-t-on de ne point voir figurer dans cet essai bibliographique aucun des livres parus sur la prostitution, le vol et les prisons, et qui, par leur nature, semblaient devoir y trouver place.

Une telle nomenclature, même abrégée, nous eût par trop écarté de notre sujet ; nous avons dû également négliger les ouvrages techniques, dictionnaires, guides, manuels, qui n'intéressent que de rares spécialistes, pour nous borner aux publications d'un ordre plus à la portée du grand public.

Jusqu'au commencement du XIXe siècle, les écrits sur la police sont rares. Dans la seconde moitié du XVIIIe, c'est-à-dire de 1667, année où La Reynie exerça le premier les fonctions de lieutenant de police, jusqu'en 1789, époque où cette charge fut abolie, nous n'avons à citer qu'un ouvrage, considérable il est vrai, le *Traité de la police* de Delamare. Pendant la période révolutionnaire, en 1791, Manuel donne *la Police dévoilée,* pour faire suite à *la Bastille dévoilée.* Ces deux ouvrages sont les seuls documents qui puissent être consultés avec profit. Il est vrai qu'en 1779 un libelliste publiait *la Cassette verte,* et que six ans plus tard, en 1785, paraissait à Londres *le Citoyen français, ou Mémoires historiques, politiques, physiques, etc.*, avec ce sous-titre : *Projets relatifs à l'administration et à la police de Paris.* Mais ces deux livres ne sauraient être d'une grande utilité pour l'historien. Le premier est un agréable pamphlet ; le second ne tient nullement les promesses de son titre.

Sous la première restauration, M. Beugnot prend au jour le jour des notes que son petit-fils publiera cinquante ans après ; Bourrienne relate les événements politiques auxquels il fut mêlé.

De 1815 à 1848, c'est-à-dire sous la seconde restauration et la monarchie de Juillet, on trouve une mine inépuisable de renseignements. Fouché écrit ses *Mémoires* et fournit ainsi à ses amis comme à ses détracteurs l'occasion de publier sur son compte quelques brochures élogieuses, mais plus encore de philippiques et de satires. M. Decazes, M. Mangin, représentants de la police, sont également l'objet de violents libelles. M. Gisquet suit l'exemple de Fouché et M. Vivien, mettant à profit son trop court passage à la Préfecture, écrit une magistrale étude : *le Préfet de police.* Peuchet, qui garda les archives de la Préfecture après les Cent-Jours, se souvient qu'il est publiciste et fait paraître les *Mémoires tirés des archives de la police.* Entre temps, M. Saint-Edme, M. Guyon retracent les biographies des principaux fonctionnaires de l'administration. MM. Raisson, Claveau, Anglade, de Lacipière et Lurine se livrent à des études plus générales, tandis que Vidocq bat monnaie avec le récit de ses aventures. Il n'est point jusqu'aux agents secrets

eux-mêmes, aux espions politiques, qui ne semblent tirer vanité de leurs missions, témoins Fauche-Borel et d'Haine.

Quel rôle joua la Préfecture au moment de la révolution de 1848, M. Caussidière s'est chargé de nous l'apprendre, et avec lui deux autres agents secrets, Chenu et Lucien de la Hodde. C'est vers cette époque que M. Fregier composait son *Histoire générale de l'administration.*

Sous l'Empire, nous relevons aussi nombre de publications. M. de Maupas attendra plus de vingt ans, il est vrai, avant de nous donner ses *Mémoires* et de nous parler du Deux-Décembre, mais M. Anglade poursuit ses recherches sur la Préfecture ; M. Tripier-Lefranc écrit la vie de M. Delessert; M. Mainard s'occupe des commissaires de police et des officiers de paix ; Vermorel donne ses *Mystères,* Canler, ses *Mémoires* et M. Larchey, qui pense sans doute à sa publication interrompue : *le Journal des Inspecteurs de M. de Sartines,* fait paraître les *Notes de René d'Argenson* au moment même où M. Pierre Clément compose ce livre remarquable : *la Police sous Louis XIV.* M. Maxime du Camp commence dans la *Revue des Deux Mondes* une suite d'articles dont la fin paraîtra dans la *Revue de France* et qui plus tard, réunis en volume, formeront ce livre capital : *Paris, ses organes, ses fonctions et sa vie.* Enfin une sorte d'espion international, Griscelli, fait part au public de ses pérégrinations à travers l'Europe.

Depuis le 4 septembre, les publications se succèdent, les unes sérieuses, les autres frivoles. Pourquoi faut-il que les plus intéressantes ne soient pas toujours les plus impartiales ?

M. Yves Guyot entreprend une série d'études sur la police ; M. Lecour réfute les théories de M. Yves Guyot. Le service de la sûreté est consciencieusement décrit et défendu par son ancien chef, M. Macé. Un des prédécesseurs de ce dernier, M. Claude, ou, pour être plus exact, quelque gagiste de lettres, fait paraître une interminable compilation dont la lecture fatigue les portières elles-mêmes. Quelque temps avant l'apparition de cette sorte d'*ana,* un ancien officier de paix revivait ses *Souvenirs* dans un livre curieux et agréablement écrit. Nous ne devons point oublier un autre ouvrage, politique, celui-là : *le Quatre-Septembre et le Gouvernement de la Défense nationale ;* il contient quelques détails sur le sujet qui nous occupe. On sait que l'auteur, M. de Kératry, fut le premier Préfet de police nommé après la chute de l'Empire.

Aux *Souvenirs* de M. Andrieux s'arrête la bibliographie des ouvrages relatifs à la police. Cet exposé terminé, revenons en arrière pour examiner plus attentivement ceux d'entre eux qui nous sembleront présenter quelque intérêt. A tous préfets, tous honneurs ; nous parlerons d'abord de leurs mémoires, de ceux de leurs agents ; les autres ouvrages viendront en dernier lieu.

II

Parmi les nombreux Lieutenants, Ministres ou Préfets qui ont eu la direction de la police, neuf ont laissé des ouvrages dans lesquels ils ont raconté leurs souvenirs, exposé leur conduite, signalé les réformes qu'ils souhaitaient de voir accomplir.

Fouché, Gisquet et Caussidière sont, avec M. Andrieux, les seuls qui aient écrit de véritables mémoires; les autres, Beugnot, Bourrienne, MM. de Maupas et de Kératry n'ont fait que parler incidemment de la Préfecture de Police, où d'ailleurs ils n'ont fait que passer.

Les *Mémoires de Fouché,* plus politiques que policiers, parurent, en 1824, chez l'éditeur Lerouge, en deux volumes in-8°. Dès l'apparition du premier volume, le fils aîné de Fouché protesta contre cette publication et fit un procès.

Le 5 janvier 1825, le Tribunal, lui donnant gain de cause, ordonna la suppression de l'ouvrage et autorisa le bris des formes ainsi que la saisie de tous exemplaires mis en vente.

Bien que la famille de Fouché ait fait désavouer ces *Mémoires,* il n'en est pas moins avéré aujourd'hui qu'ils furent rédigés par M. Alphonse de Beauchamp, d'après des notes communiquées par un ancien agent secret de Fouché, M. Julien.

Comme tous les hommes qui ont joué un rôle politique important, Fouché a fait l'objet de nombreux écrits; les pamphlets y ont une large place ; quant aux *Mémoires* du ministre de Napoléon, ils ont donné lieu à plusieurs publications, parmi lesquelles il convient de citer les ouvrages suivants : *Joseph Fouché jugé par ses Mémoires,* Paris, 1825, un vol. in-8° ; — *Examen des Mémoires de Fouché,* par J. Sarrazin, Bruxelles, 1847 ; — *Témoignages historiques ou Quinze ans de la haute police sous Napoléon,* par Desmarest, Paris, 1833, un vol. in-8°.

On trouvera, à la fin de la notice que M. Mahul a consacrée à Fouché dans *l'Annuaire nécrologique* pour 1820, une liste des publications à consulter sur la vie de Fouché. Cette liste a été en partie reproduite dans le *Grand Dictionnaire* de Larousse. On peut y ajouter les deux livres suivants : *Étude sur Fouché et sur le Communisme dans la pratique, en 1793,* par de Martel, Paris, 1873, in-12; *Types révolutionnaires ; études sur Fouché,* par de Martel, Paris, 1879, 2 vol. in-12.

Fouché ne fut pas le seul contre qui les pamphlétaires exercèrent leur plume. MM. Decazès et Anglès, ses successeurs immédiats, furent souvent pris à partie par les libellistes. C'est ainsi qu'en 1816 parut à Bruxelles, chez l'éditeur Horgnies-Regnier, un factum rédigé contre eux par le chevalier de Gerinroze-Tolozan, avocat à la cour royale de Paris.

L'auteur, qui donne dans sa brochure quelques renseignements sur Fouché et Fauche-Borel, l'agent secret de Louis XVIII, annonçait comme devant paraître la même année une brochure dédiée à la chambre des députés et intitulée : *De la police en France, de la haute police, de leur influence dans les circonstances actuelles.* Cette brochure n'était que l'introduction de l'ouvrage suivant : *Essai sur la vie politique et privée des principaux personnages employés à quelque titre que ce soit, publiquement ou secrètement, à la police des divers gouvernements français depuis 1789 jusqu'en 1816.*

Mentionnons également une sorte de factum qu'en 1821, un nommé Robert adressa aux chambres, sous forme d'adresse, contre MM. Decazes, Anglès et Mounier. Il avait pour titre : *la Police sous MM. les ducs Decazes, comte Anglès et baron Mounier.* Robert y attaquait surtout l'ancien Ministre de la Police et le Préfet, les accusant tous deux d'avoir organisé une conjuration permanente contre les Bourbons. Robert insinuait, en outre, que le comte Anglès n'était rien moins qu'un concussionnaire et que sa négligence coupable avait favorisé l'attentat de Louvel. On sait qu'un ultra-royaliste, Clauzel de Coussergues, porta contre le duc Decazes la même accusation.

C'est en 1840 que parurent pour la première fois, en quatre volumes in-8°, les *Mémoires* de M. Gisquet. Indépendamment d'une contrefaçon belge, il y a eu, en 1816, une seconde édition en deux volumes.

Les principaux événements politiques de 1831 à 1836 se trouvent consignés dans cet ouvrage, rédigé au courant de la plume, sans autre prétention de la part de l'auteur que celle de justifier les actes de son administration. Outre certains renseignements sur le choléra de 1832, les saint-simoniens et les vols de médailles à la Bibliothèque nationale, le premier tome des *Mémoires* contient l'histoire détaillée, et qui fit alors grand bruit, des démarches tentées en Angleterre par M. Gisquet pour négocier un achat de fusils dont le gouvernement avait besoin. Un long récit des journées de juin, quelques mots sur la duchesse de Berry et des considérations générales sur la police politique forment les chapitres les plus intéressants du second volume. Le troisième se rapporte à l'histoire des faux dauphins, à la révolte qui éclata au mois d'avril 1834 et au procès qui s'ensuivit. Des notes sur Fieschi, Alibaud, Barbès et Blanqui, ainsi que des détails sur la première représentation du *Roi s'amuse* complètent ces *Mémoires,* qu'on a voulu attribuer en partie à un homme de lettres assez connu vers 1830, M. Horace Raisson. M. Gisquet a nié cependant toute collaboration. « Mon livre est de moi, de moi seul, dit-il à la fin de son livre ; il n'est pas une phrase, pas une expression qui ne m'appartienne. » M. Gisquet n'eut pas seulement à protester contre des insinuations qu'il considérait comme calomnieuses ; il lui fallut aussi se défendre contre le duc de Brunswick, qui l'accusa de l'avoir

diffamé dans ses *Mémoires* et l'assigna devant le tribunal de police correctionnelle en lui réclamant 100,000 francs de dommages-intérêts. Le tribunal, jugeant que l'ancien Préfet s'était borné à apprécier la conduite politique du duc, débouta ce dernier de sa demande.

En 1849, M. Caussidière, qui avait exercé du 24 février au 18 mai 1848 les fonctions de Préfet de police, consacra les loisirs que lui faisait l'exil à publier chez Michel Lévy deux volumes de *Mémoires* consacrés en grande partie à relater les événements qui précédèrent et suivirent la révolution de Février. Dans ces *Mémoires,* l'administrateur s'efface presque entièrement devant le représentant du peuple. A peine trouve-t-on dans ce livre, qui donna lieu à des réfutations nombreuses et passionnées, une quarantaine de pages ayant trait à l'administration proprement dite, c'est-à-dire aux maisons de jeu, aux voleurs, aux filles, aux hôtels garnis, à la surveillance des étrangers, etc.

M. Beugnot qui, sous Louis XVIII, remplit les fonctions de directeur général de la police, parle dans ses *Mémoires,* publiés en 1868 chez Dentu par les soins de son petit-fils, de son passage à la direction, ou mieux, au ministère de la police; car c'en fut un, en réalité.

M. Beugnot n'avait aucun goût pour sa nouvelle charge; lui-même l'avoue. Il se rappelait avec regret le temps où il était chargé du portefeuille du ministère de l'intérieur. Les pages les plus intéressantes de cette partie des *Mémoires* consacrés à la police sont assurément celles où l'auteur nous montre deux administrations rivales, fonctionnant l'une à la Préfecture, quai des Théatins, — la maison du bord de l'eau, comme disent aujourd'hui certains journaux, ennemis-nés de cette administration, — l'autre, la police occulte, sous les ordres de Monsieur, frère du roi, et sous la direction d'un ancien ministre de Louis XVI, Terrier du Moncel. Est-il besoin de dire que ces deux polices, jalouses l'une de l'autre, songeaient plutôt à se desservir mutuellement qu'à protéger le gouvernement de Louis XVIII et à veiller aux intérêts du public?

Pareille rivalité devait exister plus tard, sous Napoléon III, entre deux polices bien distinctes, celle du *château* et celle de la *maison,* la première installée aux Tuileries, la seconde à la Préfecture.

Si M. Beugnot n'eut que peu de temps la direction de la police (du 13 mai au 3 décembre 1814), son successeur, Bourrienne, la conserva moins longtemps encore (du 14 au 20 mars 1815). Il n'est donc point surprenant que le ministre de Louis XVIII soit sobre de détails. Toutefois, on trouvera tout au long de ses dix volumes de *Mémoires* maints passages relatifs à la police de Napoléon.

Les *Mémoires sur le second empire,* de M. de Maupas, sont de date récente. L'année dernière en paraissait la première partie, consacrée à la présidence de Louis-Napoléon; l'ouvrage vient de se terminer, il y a quelques semaines, par un nouveau volume dans lequel sont examinées les

dernières années du règne de l'empire. De ces deux volumes, un seul, le premier, devra être consulté par ceux qui entreprendront d'écrire l'histoire de la police. Ils y verront les raisons qui déterminèrent M. de Maupas à solliciter les fonctions de préfet et la part que ses agents et lui prirent au coup d'État. Ils y trouveront aussi quelques renseignements sur la police secrète du général Changarnier et sur celle, naturellement plus complète et mieux organisée, de la Préfecture.

M. Vivien, le dernier préfet-écrivain dont nous ayons à nous occuper, a laissé mieux que des *Mémoires*. Au surplus, le peu de durée de son prefectorat ne lui permettait guère de relater ses *Souvenirs*. En 1842, quelque temps après sa retraite, il publia dans la *Revue des Deux Mondes* (numéro du 1er décembre) un excellent article sur *la Préfecture de police*, article qui se trouve reproduit dans ses *Études administratives* et dont un tirage à part a été donné en 1845 (Paris, Lottin, 59 p. in-8°). Le rôle de la préfecture de police, son incontestable utilité, sa vigilance de tous les instants, sa responsabilité, son rôle politique, les améliorations à apporter dans ses divers services, tout cela est étudié avec une précision et une largeur d'idées vraiment remarquables.

III

Examinons maintenant les divers ouvrages composés par les employés.

A l'exception de Vidocq, de Canler et de M. Claude, les agents de la préfecture, mus sans doute par un sentiment de discrétion très louable, n'ont jamais songé, à l'heure de la retraite, à faire part au public de leurs impressions et de leurs souvenirs. Deux chefs de service (dont les ouvrages ne sauraient souffrir aucune comparaison avec les productions de Vidocq) ont pu dernièrement, il est vrai, se départir de leur réserve; injustement attaqués, il était naturel qu'ils se défendissent.

Des nombreux employés de la préfecture, Peuchet est le premier, croyons-nous, qui ait fait œuvre d'écrivain, ou, pour mieux dire, de compilateur. Nommé archiviste en 1815, fonction qu'il conserva pendant dix ans, il profita d'une situation exceptionnelle qui le plaçait à la source même des renseignements pour composer son principal ouvrage, les *Mémoires tirés des archives de la police* (Paris, 1837-1838, 6 vol. in-8°), œuvre curieuse, maintes fois consultée par les romanciers en quête de sujets dramatiques.

Un écrivain, M. Anglade, qui a donné une bonne *Étude sur la police*, a porté sur les *Mémoires* de Peuchet ce jugement très exact : « Avec l'esprit d'investigation patiente, Peuchet, dit M. Anglade, avait tout ce qui constitue le conteur spirituel : un peu de scepticisme, la raillerie mor-

dante et fine, le style facile, élégant et concis. Comment ne pas abuser de ces rares qualités, surtout lorsque la tentation en est si forte? L'anecdote scandaleuse, les petites causes inconnues des grands événements foisonnaient sous sa main; Peuchet puisa partout sans discrétion et sans mesure, coordonna tant bien que mal tous ces matériaux; puis, se laissant aller au charme du récit, il trouva une joie maligne à reviser quelques procès pendants devant l'histoire, à faire descendre quelques vieilles statues de leur piédestal, et, comme il écrivait le lendemain d'une révolution qui avait troublé sa quiétude, à compromettre dans l'opinion, par des demi-confidences, les hommes qui venaient de surgir des barricades. De tous les documents qu'il avait entassés dans son portefeuille, Peuchet a voulu composer une histoire philosophique de la police. Nous ne le contestons pas; mais a-t-il réussi? A notre avis, il a plutôt dépassé le but qu'il ne l'a atteint... On trouve presque à chaque page de son livre, ici une critique juste, là une excellente appréciation, partout des idées élevées et pratiques. Mais les petites haines politiques, le plaisir puéril de refondre l'histoire à l'aide de quelques fragments de rapports d'une vérité fort contestable, le faux goût de notre siècle, amoureux de drames émouvants et de caractières impossibles, le jettent à tout moment hors de son cadre, et sa pensée se perd dans le labyrinthe des récits... » Quelques biographes pensent que les *Mémoires* de Peuchet ont été rédigés, d'après ses notes et manuscrits, par le baron Lamothe-Langon. Nous croyons peu à cette collaboration.

Outre ses *Mémoires,* Peuchet a laissé deux ouvrages techniques aujourd'hui sans valeur : un *Dictionnaire de police et de municipalité* (Paris, 1789-1791, 2 vol. in-4°) et une *Collection des lois, ordonnances et règlements de police depuis le* XIIIe *siècle* (Paris, 1818-1819, 8 vol. in-8°).

En 1830, nous trouvons un ouvrage signé du nom d'un ancien agent du service politique, M. Froment. Le livre a pour titre : *la Police dévoilée depuis la Restauration, et notamment sous MM. Franchet et Delavau et sous Vidocq, chef de la police de sûreté,* par M. Froment, ex-chef de brigade du cabinet particulier du préfet (Paris, 1830, 3 vol. in-8°). On sait que ce cabinet particulier s'occupait exclusivement de la police politique. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner de voir M. Froment nous donner force menus détails sur les conspirations, les troubles, les événements politiques de tout genre qui eurent lieu sous la seconde restauration. Analyser un pareil livre serait fastidieux; nous nous contenterons de signaler à ceux qu'intéressent l'histoire de l'imprimerie et de la librairie plusieurs chapitres intéressants sur les imprimeries clandestines, les libraires, marchands de gravures et colporteurs, les ouvrages obscènes, les placards séditieux.

M. Froment a mis en tête de son ouvrage une notice sur la police en

général et les diverses polices en particulier. Il prend cette administration au règne de Charles IX et en fait un rapide historique depuis l'année 1620 jusqu'au règne de Napoléon Ier, époque à laquelle son travail, beaucoup plus développé, nous conduit jusqu'à la fin du préfectorat de M. Delavau.

La Police dévoilée se rapproche assez d'un autre ouvrage dont nous parlerons plus loin : *le Livre noir*. Tous deux peuvent être utilement consultés, à la condition d'user avec réserve et de contrôler, chaque fois que cela sera possible, les renseignements qui s'y trouvent et qui émanent d'agents intéressés parfois à déguiser la vérité.

Vidocq, Canler et Claude! Que d'histoires sombres et de drames ténébreux remettent en l'esprit ces trois noms des anciens chefs de la sûreté! Qui n'a feuilleté leurs *Mémoires* ou ne les connaît par leurs titres seuls, pour les avoir vus sur le quai à l'étalage des bouquinistes? N'est-ce point dans la *boîte à quatre sols* que se termine généralement l'épopée bibliographique de ces sortes d'ouvrages, accueillis dès le début par le public avec empressement et curiosité, puis, peu après, rejetés avec lassitude ou indifférence? Témoin les *Mémoires de M. Claude.*

Ceux de Canler nous ont paru les plus curieux; peut-être, il est vrai, parce qu'ils sont les plus courts et qu'ils présentèrent à leur apparition l'attrait du fruit défendu. Inculpés d'avoir outragé la morale publique et violé le secret professionnel, Canler et son éditeur, M. Hetzel, furent en effet cités devant un juge d'instruction. Leur livre était saisi. La presse entière protesta; la mesure était rigoureuse, inutile même, car deux éditions avaient pu se vendre librement. Auteur et éditeur, excipant de leur bonne foi, purent prouver à la justice qu'ils avaient eu soin d'écarter tout ce qui pouvait éveiller de justes susceptibilités. L'affaire se termina à l'amiable. Le parquet abandonna les poursuites; de leur côté, MM. Canler et Hetzel s'engagèrent à renoncer à leur publication et consentirent à la destruction des exemplaires saisis. Cela se passait en 1862. Depuis, le libraire Roy a donné une nouvelle édition de ces *Mémoires*[1] (Paris, 1882, 2 vol. in-18) et y a rétabli les passages que Canler avait cru prudent de supprimer.

Les *Mémoires* de Vidocq datent de 1828 et dénotent de sa part plus d'imagination que d'aptitudes littéraires. L'ancientire-laine ne se pose pas, il est vrai, en homme de lettres, mais il lui siérait d'être pris pour un philosophe et un moraliste. « J'ai la conscience, dit-il, d'avoir fait mon devoir en écrivant mes *Mémoires* », et il ajoute : « Je décris les mauvaises mœurs, non pour les propager mais pour les faire haïr. » Ce besoin de se rehausser à ses propres yeux, de moraliser, de forcer pour ainsi dire l'estime ou la reconnaissance, se retrouve dans Canler qui, lui aussi, a voulu « sauver du déshonneur quelques individus faibles de caractère...

1. Voir, sur cette seconde édition de Canler, *le Livre* (Bibl. mod., année 1882, p. 157).

inspirer aux jeunes intelligences une noble répugnance à l'égard de tout ce qui est vil... et prémunir les honnêtes gens contre les ruses des malfaiteurs. »

Dans la préface de son livre, Vidocq avoue avoir eu un collaborateur, un *teinturier*, pour employer son expression. A quel *teinturier* s'est adressé l'éditeur des *Mémoires de M. Claude?* Nous l'ignorons. Ce que nous pouvons hardiment affirmer, c'est que le vieux chef du service de sûreté est mort sans avoir laissé, nous ne dirons pas de manuscrit, mais la moindre note qui ait pu servir à fabriquer cette indigeste compilation, dont la *Gazette des Tribunaux* seule a dû faire les frais. Ce n'est là qu'une spéculation de librairie. Il est regrettable qu'une telle publication ait pu être prise au sérieux par ceux-là mêmes qui devaient être les premiers à la tenir pour mensongère. N'avons-nous pas vu, par exemple, l'abbé Moreau la citer comme une autorité dans ses *Souvenirs de la Roquette?* Le père Claude, comme on l'appelait, fut, il est vrai, souvent sollicité d'écrire ou plutôt de dicter ses *Mémoires*. Un jour qu'il était pressé plus vivement que de coutume par un journaliste qui lui offrait 30,000 francs pour avoir le droit de publier ses souvenirs : « Cela me serait impossible, répondit Claude. Je suis un soldat qui a descendu la garde et oublié le mot de passe. »

Si les *Mémoires* de Claude ne se recommandent ni par leur authenticité ni par leur mérite littéraire, il en est tout autrement d'un livre paru il y a tantôt quatre ans sous ce titre : *Vingt ans de police; souvenirs et anecdotes d'un ancien officier de paix* (Paris, Dentu, 1881, 1 vol. in-12). L'ouvrage, sans nom d'auteur, est dû à la collaboration de deux personnes : l'une, M. Lombard, officier de paix, mort aujourd'hui, en a surtout fourni les éléments, que l'autre, également bien placée pour connaître ce dont il parle et dont nous respecterons l'anonymat, a rassemblés et mis en œuvre. A côté d'aperçus très justes sur la préfecture de police, le livre contient plusieurs historiettes politiques, criminelles ou mondaines, agréablement contées et qui toutes ont le grand mérite d'être scrupuleusement vraies.

La campagne menée si vivement depuis plusieurs années, contre la préfecture de police, par quelques individualités soucieuses d'une facile popularité, a fourni aux détracteurs de cette administration aussi bien qu'à ses partisans l'occasion d'écrire un assez grand nombre d'articles de journaux, de revues, plusieurs brochures et même quelques volumes.

On se souvient sans doute des lettres acrimonieuses contre la préfecture de police qu'adressait, en 1878, au journal *la Lanterne* un prétendu « vieux petit employé », pseudonyme qui dissimula pendant quelque temps la personnalité d'un conseiller municipal, M. Yves Guyot. L'administration intenta contre *la Lanterne* un procès en diffamation. Les articles de M. Yves Guyot ainsi que le compte rendu du procès furent réunis, par les soins de *la Lanterne,* en deux brochures qui parurent en

1879 sous ce titre : *la Préfecture de police, par un vieux petit employé. Procès de la Lanterne avec tous ses incidents; la police des mœurs, lettres adressées au journal* la Lanterne *par un ex-agent des mœurs et un médecin.* Ces brochures obtinrent un certain succès, ainsi qu'en témoignent plusieurs éditions.

Un des agents supérieurs de la préfecture, M. Lecour, chef de division, auteur d'un ouvrage justement estimé sur la *Prostitution à Paris et à Londres,* avait été personnellement visé dans les *Lettres* du « vieux petit employé ». Il attendit que sa mise à la retraite lui permît de répondre aux critiques formulées contre son service, et, en 1881, il fit paraître sous ce titre : *la Campagne contre la préfecture de police, envisagée surtout au point de vue du service des mœurs,* un livre dans lequel il prit à tâche de réfuter les brochures de son adversaire. De son côté, M. Yves Guyot, poursuivant ses études de physiologie sociale, donnait l'année dernière à la librairie Charpentier un nouveau volume, *la Police,* dans lequel il étudiait tout particulièrement les actes des derniers préfets.

M. Lecour n'a pas été le seul à vouloir se justifier des accusations portées contre lui. Un autre fonctionnaire, M. Macé, qui mit longtemps au service de la préfecture une vive intelligence, une activité et un zèle que rien ne put lasser, a écrit, lui aussi, il y a quelques mois, une étude sur la police parisienne. Son livre, *le Service de sûreté,* est un ouvrage consciencieux, rempli de documents puisés aux meilleures sources, et qui restera comme l'un des documents les plus utiles à consulter pour l'histoire de Paris. Accueilli avec faveur par le public, qui s'est effrayé bien à tort des révélations qu'il contenait, le livre de M. Macé a causé à ses amis quelque déception. Ils eussent voulu le voir mettre de côté les questions toujours irritantes de personnes, et nous donner sur cette police parisienne, qu'il connaît et qu'il aime, un ouvrage conçu sous une forme plus générale et plus philosophique.

On comprendra qu'il nous répugne de parler longuement ici des agents secrets, des espions politiques. Pour si peu recommandables qu'ils soient, leurs mémoires, ou plutôt leurs pamphlets, tiennent cependant à l'histoire de la police; voici donc la liste de leurs écrits, aussi complète qu'il nous a été possible de la dresser : *Mémoires de Fauche-Borel,* Paris, 1829, 5 vol. in-8°; — d'Haine : *L'espion de police, ou Mémoires du comte Léoni de Mortain, ex-agent de la police secrète, écrite pendant et après sa captivité en 1845-1846,* Paris, Belliard, 1846, 2 vol. in-8°; — de La Hodde : *la Naissance de la République en février 1848,* Paris, chez l'éditeur, 1850, 1 vol. in-12; — de La Hodde : *Histoire des sociétés secrètes et du parti républicain de 1830 à 1848. Louis-Philippe et la révolution de février; portraits, scènes de conspirations, faits inconnus,* Paris, Julien, Lanier et Cie, 1850, 1 vol. in-8°; — *Révélations de Dreyet père, président des délégués du Peuple. Faits et actes inédits du Gou-*

vernement provisoire, Paris, chez l'éditeur, 1850, 1 vol. in-12; — A. Chenu : *les Conspirateurs. Les sociétés secrètes. La préfecture de police sous Caussidière. Les corps francs.* Paris, Garnier, 1850, 1 vol. in-12; — Chenu : *les Montagnards de 1848, encore quatre nouveaux chapitres précédés d'une réponse à Caussidière et autres démocs-socs.* Paris, Giraud et Dagnaud, 1850, 1 vol. in-12, fig.; — *Mémoires de Griscelli de Vezzani, dit le baron de Rimini, ex-agent secret de Napoléon, Cavour, Antonelli, François II et de l'Autriche.* Bruxelles, Genève, Londres, 1867, in-16. Condamné par le tribunal de Lille en 1868, ce dernier ouvrage a été réimprimé en 1870 et répandu à profusion en France, où il se vend librement et au rabais.

IV

Il nous reste maintenant à parler des écrivains qui, étrangers à la Préfecture de Police, ont donné sur cette administration des travaux plus ou moins importants. Nous prendrons ces ouvrages dans l'ordre de leur publication, en négligeant toutefois ceux qui ne nous sembleront point présenter un réel intérêt.

Le premier qui s'offre à nous est le *Traité* que Delamare, conseiller-commissaire du Roi au Châtelet, publia au commencement du XVIIIe siècle sur les conseils de M. de Lamoignon. Dans la pensée de l'auteur, ce *Traité,* conçu d'après une donnée très vaste, ne devait pas comprendre moins de douze grands sujets d'études. La mort de Delamare, survenue en 1723, l'a empêché de mettre ses projets à exécution, et six livres seulement sur les douze qu'il se proposait d'écrire ont paru en quatre volumes in-folio, de 1705 à 1738. Encore les tomes III et IV, qui comprennent partie du cinquième livre et la totalité du sixième, n'ont-ils point été imprimés de son vivant, mais quelques années plus tard, en 1729 et 1738, par les soins d'un de ses amis, Leclerc du Brillet.

Voici le plan adopté par Delamare : le premier livre contient l'histoire de la police chez les Hébreux, les Grecs et les Romains ; les principales institutions en vigueur depuis les commencements de la monarchie française jusqu'à Louis XV s'y trouvent également étudiées; enfin une description historique et topographique de la ville de Paris sert d'introduction à la connaissance de la police de cette ville et forme une des parties les plus intéressantes de l'ouvrage. Le second livre traite des diverses lois et ordonnances édictées pour faire respecter les usages et les décisions de l'Église. La police des mœurs occupe le livre suivant. Le quatrième est relatif aux questions d'hygiène; le cinquième à la police des vivres, le dernier à celle de la voirie. Delamare se proposait ensuite

d'examiner les lois et règlements destinés à assurer la sécurité publique et à mettre les particuliers en garde contre les assassins et les voleurs. L'étude des règlements sur les sciences et les arts libéraux, sur le commerce et l'industrie, sur la domesticité et la misère devaient former le complément de cet important ouvrage, qui conserve même aujourd'hui une certaine valeur.

La Cassette verte de M. de Sartines, trouvée chez Mlle Duthé (La Haye, Ve Whiskerfeld, 1779, in-8°, 71 p.), est moins un opuscule sur la police qu'un agréable pamphlet contre le célèbre lieutenant général de Louis XV. L'auteur de ce libelle, l'Anglais Tickell, qui, comme ses compatriotes, avait les meilleures raisons de détester Sartines, raconte que, faisant un jour visite à la Duthé, il y trouva, oubliée par le chef de la police, une cassette contenant ses papiers les plus précieux. Parmi ces papiers, tous supposés bien entendu, que reproduit Tickell, figurent de piquants billets adressés à Sartines par Necker, son ennemi, par Vergennes, Lamballe, Franklin, le duc de Chartres, Maurepas, la Duthé, etc. *La Cassette* montre aussi la comptabilité singulière de Sartines et sa façon de dépenser les fonds secrets. Elle imagine enfin un Sartines littérateur, composant ou faisant composer des ouvrages tels que ceux dont voici les titres : *Je m'en lave les mains (Excuse pour moi-même). — Mentor et Télémaque ou une bride pour le pouvoir (Flatterie pour le vieux Maurepas et S. M.); — la Noblesse commerçante,* douzième édition, revue et corrigée à l'usage des ministres de S. M., par Terray (capitaine de vaisseau au service de S. M.) et par M. Beaumarchais. — *Pensées libres sur la Bastille; réfutations par avance de toutes les brochures de nos ennemis,* etc.

Plus sérieux, plus documentaire surtout que *la Cassette verte,* est le livre que Manuel publia en 1791 sous ce titre : *la Police dévoilée* (2 vol. in-8°), complément à sa *Bastille dévoilée* parue deux ans auparavant. C'est, on le sait, dans cette prison où il avait été détenu pour délit de presse, que Manuel puisa les éléments de ces deux ouvrages. Comme on le peut aisément penser, ils ne sont point écrits avec toute l'impartialité désirable, mais ils compensent largement ce défaut par les renseignements curieux et pour ainsi dire officiels qu'ils contiennent sur l'histoire des mœurs de la fin du XVIIIe siècle. Manuel nous parle de la surveillance qu'exerçait la police sur la librairie, les gens de lettres, les jeux, les comédiens et les filles. Il s'est surtout complaisamment étendu — un peu trop peut-être — sur les scandales du bas clergé, dont il nous montre, à l'aide de documents probants, l'excessif libertinage. Le livre de Manuel est un outil indispensable pour quiconque entreprendra un travail sur l'administration de la police.

Jusqu'en 1826, les divers écrivains qui s'étaient occupés de la police n'avaient étudié que l'institution en elle-même et négligé de parler de

ses agents. Un M. Guyon fut leur premier biographe. Son livre, très acerbe, visant au bel esprit, a pour titre : *Biographie des commissaires de police et des officiers de paix de la ville de Paris, suivie d'un essai sur l'art de conspirer* (Paris, Goullet, 1826, in-8°). S'il faut en croire M. Guyon, il n'est pas dans la police de fonctionnaire honnête et capable. Le jugement prévenu de l'auteur, sa partialité révoltante, ses attaques incessantes et parfois grossières font qu'il est impossible de prendre son ouvrage au sérieux. M. Guyon n'avait portraicturé que les agents subalternes en fonctions au moment où il écrivait ; Saint-Edme, lui, conçut un plan plus vaste, et, en 1829, fit paraître une *Biographie des Lieutenants généraux, Ministres, Directeurs généraux, Chargés d'arrondissements et Préfets de la police en France* (Paris, Costes, 1829, 1 vol. in-8°). Il préludait ainsi à cet important travail, *la Biographie des hommes du jour*, qu'il donna en collaboration avec Sarrut. Pour être plus ressemblants que les portraits de Guyon, ceux que nous présente Saint-Edme ne sont pas toujours exacts, et des modèles qui ont posé devant lui, ceux-là seuls sont flattés qui partageaient entièrement ses idées politiques. Quoi qu'il en soit, son livre mérite qu'on s'y arrête et sera toujours utilement consulté.

En 1829, sous le préfectorat de M. Mangin, l'éditeur Moutardier fit paraître un gros ouvrage en quatre volumes dont voici le titre exact : *Le Livre noir de MM. Delavau et Franchet, ou Répertoire alphabétique de la police politique sous le ministère déplorable*, ouvrage imprimé d'après les registres de l'administration, avec une table générale des noms, précédé d'une introduction, par M. Aimée.

On sait que M. Delavau exerça pendant six ans, du 20 décembre 1821 au 6 janvier 1828, les fonctions de Préfet de police, et qu'il avait pour supérieur M. Franchet, directeur au ministère de l'intérieur. *Le Livre noir* est la reproduction textuelle d'une partie des enquêtes faites, d'après les ordres du préfet Delavau, sur le compte de toute personne dont la vie, les habitudes, les relations pouvaient sembler suspectes au gouvernement.

S'il faut en croire Froment, l'auteur de *la Police dévoilée*, *le Livre noir* ne serait qu' « un tissu de mensonges, de perfidies, de contes absurdes et incohérents ». Il ne faut point, croyons-nous, prendre ce jugement au pied de la lettre, mais y voir plutôt l'expression d'un sentiment de jalousie ou de rancune, qui peut s'expliquer quand on sait que MM. Hinaux et Froment, tous deux chargés de la police politique, remplirent les mêmes fonctions.

En 1831, un avocat, M. Claveau, fit paraître sous ce titre : *De la police de Paris, de ses abus et des réformes dont elle est susceptible* (Paris, Pillot, 1 vol. in-8°), une étude qui a, comme tant d'autres, le défaut de trop accuser les préférences politiques de l'écrivain. M. Claveau est un

panégyriste du gouvernement de Louis-Philippe et non point un critique impartial de l'administration qu'il prétend juger. Un des chapitres les plus intéressants de son livre est celui qui a trait à une question bien actuelle : celle des rapports du Préfet avec le Conseil municipal. S'il vivait maintenant, M. Claveau serait ce qu'on est convenu d'appeler un *autonomiste,* voire même un nihiliste, au sens propre du mot. A l'entendre, en effet, plus de secrétaire général à la Préfecture, plus de sous-chefs, plus d'officiers de paix, plus rien qu'un Préfet avec quelques employés, quelques commissaires et beaucoup de chats. Oh ! ces chats ! M. Claveau en rêve, il en parle en maints endroits ; c'est une véritable obsession. Soyez heureux, bon avocat. Les amis de Moncrif et de Champfleury sont aujourd'hui représentés à la Préfecture. Personnages officiels, rentés par la Ville, leur fortune les corrompt et les amollit ; ils deviendront bientôt, comme vos ennemis les fonctionnaires, d'inutiles budgétivores.

Saint-Edme et Guyon n'ont pas été les seuls biographes de la Préfecture. Un autre écrivain, M. Horace Raisson, auteur de travaux estimables, a également donné une *Histoire de la police de Paris* (Paris, Dusillion, 1844, 1 vol. in-8°), qui reste aujourd'hui encore l'un des meilleurs livres que nous possédions. A l'encontre de ses devanciers, M. Raisson ne s'est pas borné à nous donner une liste de noms et quelques notes ; mais il a voulu que ses portraits, consciencieusement étudiés, pussent se relier naturellement les uns aux autres, se faire suite, et former ainsi une histoire attrayante et variée. M. Raisson a entièrement réussi, bien que quelques-uns lui aient reproché quelques longueurs dans la première partie de son travail et sa trop grande complaisance envers M. Delessert, dont la biographie termine l'ouvrage.

Les Mystères de la police, qui forment trois volumes parus en 1864, sous l'anonymat, chez l'éditeur Lebigre-Duquesne, retracent, eux aussi, l'histoire générale de la police. Vermorel en est l'auteur. Le premier de ces volumes va du règne de Louis XIV à la Révolution ; on y trouve des détails anecdotiques sur les lieutenants de police, la Brinvilliers et les *artistes en poison,* ainsi que quelques documents déjà publiés ailleurs sur la police de la librairie. La police sous la Restauration et l'Empire fait l'objet du second volume ; le dernier traite de la police contemporaine et s'arrête au préfectorat de M. Carlier. M. Vermorel a donné dans son livre une part trop large aux historiettes, aux anecdotes ; toutefois, son travail est intéressant et impartial. Il est même assez curieux d'entendre cet écrivain, qui sept ans plus tard devait s'enrôler dans les rangs de la Commune, parler en termes élogieux de la police politique et rendre hommage aux sergents de ville qui sont, dit-il, « la protection du faible, la sauvegarde de l'ordre et la sentinelle du repos des honnêtes gens. »

Le livre de M. Clément, *la Police sous Louis XIV* (Paris, Didier,

1866, 1 vol. in-12), est assurément un des ouvrages les plus remarquables qui aient été écrits sur cette institution. Dès son origine, — car elle ne date réellement que de la seconde moitié du XVIIe siècle, — la police devait être et fut en effet avec le grand roi une puissance considérable, despotique, quasi souveraine. Étendant son pouvoir sur tout et sur tous, son action se fit sentir en politique, en religion, dans les affaires d'intérêt général aussi bien que dans le domaine de la vie privée. Il n'est donc pas surprenant de voir M. Clément nous parler simultanément des grands procès criminels ou politiques comme ceux de la Brinvilliers, de Fouquet ou de Rohan, traiter des questions religieuses avec la révocation de l'Édit de Nantes, décrire les intrigues du Palais, nous dépeindre enfin les mœurs de la Cour et de la Ville. On pouvait craindre que l'étude de questions si dissemblables nuisît à l'ensemble de l'ouvrage et n'écartât l'auteur de son sujet principal. Il n'en est rien. Les divers chapitres de son livre, qui forment comme autant d'articles spéciaux, M. Clément les a réunis entre eux en les rattachant à l'histoire de la vie des deux lieutenants généraux La Reynie et d'Argenson. L'ouvrage forme, en quelque sorte, la biographie de ces magistrats célèbres qui, chacun avec des aptitudes différentes, rendirent à l'administration qu'ils ont pour ainsi dire créée les plus signalés services.

A la fin de son volume, M. Clément a pris soin d'ajouter de curieuses lettres inédites adressées les unes par La Reynie à Colbert, les autres par d'Argenson à Pontchartrain, qui avait la police de Paris sous sa juridiction.

Peu de temps après l'apparition de *la Police sous Louis XIV,* M. Larchey donnait, dans sa collection des petits mémoires inédits, les *Notes de René d'Argenson, intéressantes pour l'histoire des mœurs et de la police de Paris à la fin du règne de Louis XIV.* Cette plaquette, qui forme un utile complément au livre de M. Clément, est composée d'extraits pris dans une suite de cinq registres contenant les rapports adressés par d'Argenson au contrôleur général de Pontchartrain. M. Larchey a eu le soin de choisir ces extraits de façon à montrer les multiples attributions de la police : affaires de corps de métiers, surveillances des étrangers, affaires de mœurs, saisies de livres prohibés, recherches dans l'intérêt des familles, expulsions, etc.

Un autre ouvrage documentaire, d'un genre tout particulier, est celui qui parut en 1863, à Paris et à Bruxelles, en un volume in-12, sous ce titre : *Journal des inspecteurs de M. de Sartines.* On sait que Berryer et Sartines avaient imaginé, pour distraire Louis XV, de lui adresser un rapport quotidien sur les faits scandaleux qui s'étaient passés la veille, notamment dans le monde de la galanterie. Ces rapports, après être restés un certain temps dans les bureaux du lieutenant de police, étaient ensuite déposés à la Bastille ; plus tard, ils furent transférés aux Archives de

la Ville. C'est d'après un manuscrit exécuté sur des copies, faites elles-mêmes d'après les originaux de ces rapports, qu'a été publiée cette sorte de grand livre de la prostitution.

Le *Journal des inspecteurs de M. de Sartines* comprend les années 1761 à 1764. C'est le premier et unique volume d'une série de *Documents inédits sur le règne de Louis XV* que se proposait de donner M. Lorédan Larchey. Les rigueurs du gouvernement impérial à l'endroit de ce livre — qui circule aujourd'hui librement — ont empêché M. Larchey de donner suite à sa publication.

Le dernier ouvrage qui mérite de fixer l'attention est celui que M. Maxime du Camp a consacré à *Paris, ses organes, ses fonctions et sa vie* (Paris, Hachette, 1869-1874, 5 vol. in-8°). Loin de nous la prétention de refaire, après tant d'autres critiques et des plus compétents, l'éloge de ce livre remarquable à tous égards et pour ainsi dire classique. Qu'il nous suffise de rappeler que le troisième volume de *Paris* est en partie consacré à la police.

Telles sont, rapidement passées en revue, les principales publications auxquelles la police a donné lieu ; d'autres ont également paru qui, pour être d'un intérêt moindre, n'en doivent pas moins trouver place dans cette esquisse bibliographique. En voici la liste, dressée par ordre chronologique : Général Berton : *Considérations sur la police ; observations touchant les bruits qu'elle répand, précédées d'une lettre à M. le baron Mounier* (Paris, 1820, 63 p. in-8°) ; — Bellemare : *la Police de M. Decazes* (Paris, 1820, 31 p. in-8°). Ce Bellemare remplit, de 1809 à 1814, les fonctions de commissaire général de police à Anvers. — *La Police dévoilée depuis la Restauration* (Paris, 1829, 3 vol. in-8°) ; — *les Cinq derniers jours de la police Mangin, ou révélations curieuses sur le coup d'État de Juillet, précédées d'une revue de l'administration de la police sous le ministère Polignac et d'une notice sur l'ex-Préfet* (Paris, 1830, 1 vol. in-8°) ; — Desmarets, ancien chef de la haute police sous l'Empire : *Témoignages historiques de quinze ans de haute police sous Napoléon* (Paris, 1833, 1 vol. in-8°) ; — *De la mauvaise organisation de la police et des moyens de l'améliorer* (Paris, 1837, 27 p. in-8°) ; — de Lacipière : *De la police, de son organisation et du classement de ses agents* (Paris, Dentu, 1842, in-8°) ; — Lurine : *Histoire secrète et publique de la police ancienne et moderne* (Paris, 1847, 4 vol. in-8°) ; — Anglade : *Coup d'œil sur la police depuis son origine jusqu'à nos jours* (Agen, 1847, in-8°) ; — Baube : *Pourquoi et comment rétablir le ministère de la police générale* (Paris, Amyot, 1850, in-8°). L'auteur devint par la suite chef de division à la Préfecture. — Frégier : *Histoire de l'administration de la police de Paris depuis Philippe-Auguste jusqu'aux États Généraux* (Paris, 1850, 2 vol. in-8°) ; — Anglade : *Étude sur la*

police (Paris, 1852, 1 vol. in-8°); — Tripier-Lefranc : *M. Gabriel Delessert* (Paris, 1859, 1 vol. in-8°); — Mainard : *Notice historique sur les officiers magistrats de police* (Paris, 1862); — Rocher : *la Police secrète en France; lettres inédites et documents occultes de la sombre police de Paris* (Londres, sans date, vers 1872); — Dieffenbach : *Recherches historiques sur Charles-Louis Schulmeister, préfet de police et agent secret de Napoléon Ier* (Leipzig, 1879, 96 p. in-8°).

V

Si, après avoir étudié chacun des ouvrages dont nous venons de parler, on les prend dans leur ensemble pour se rendre compte de leur valeur, de leur utilité et des enseignements qui s'en peuvent dégager, l'esprit reste confondu de leur inanité. Écrits pour les besoins d'une cause ou d'un moment, affectant tour à tour la forme d'apologies ou de pamphlets, on ne tarde pas à reconnaître qu'ils ne doivent mériter la moindre créance. Superficiels et surannés, ils ne sont souvent qu'une compilation, un recueil d'anecdotes, et font plus d'honneur à l'imagination qu'à la bonne foi de leurs auteurs. De tout temps, la police a été mal connue et mal jugée; aussi peut-on s'expliquer qu'elle n'ait point encore été l'objet d'un travail sérieux et approfondi.

Quelques auteurs, il est vrai, comme MM. Vivien, Clément, Maxime du Camp et plusieurs autres, ont pu faire œuvre durable; mais tous se sont placés à un point de vue spécial; le côté historique a séduit les uns; les autres se sont complu à nous décrire merveilleusement les mille rouages administratifs, mais aucun d'eux n'a écrit l'*Histoire générale de la police*. Ce serait là une œuvre utile à entreprendre et nous la signalons en manière de conclusion.

G.-F. VIDOCQ fils, bibliographe.

LACURNE DE SAINTE-PALAYE

ET SON

DICTIONNAIRE HISTORIQUE DE LA LANGUE FRANÇAISE[1]

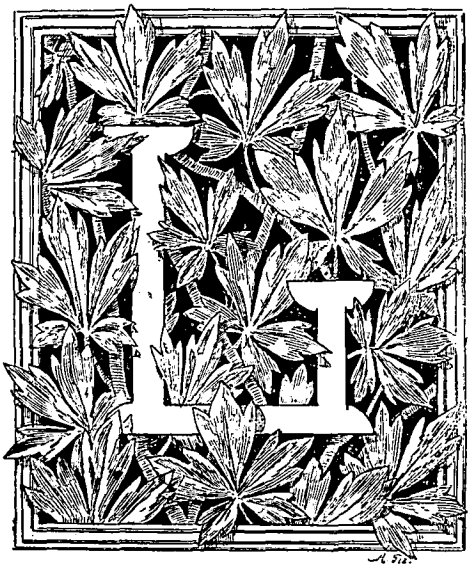

LACURNE jouit, depuis bientôt un siècle et demi, d'une réputation vague qui était devenue presque une légende, mais dont la publication de son *Dictionnaire historique du vieux langage* permet aujourd'hui de préciser le sens et d'indiquer la valeur.

Cependant, avant de pouvoir en juger, il convient de connaître l'homme; il explique l'œuvre.

Lacurne est né à Auxerre, le 6 juin 1697. Sainte-Palaye est le nom d'un village de l'Yonne où sa famille avait une terre. On lui donna le nom de cette terre afin de le distinguer de son frère jumeau qui conserva le nom de Lacurne. Leur père, ancien receveur du grenier à sel d'Auxerre, était un gentilhomme de la maison du duc d'Orléans, frère de Louis XIV, et qui garda cette fonction dans la maison du régent. Les deux jumeaux furent élevés ensemble et

1. *Dictionnaire historique du vieux langage françois* ou *Glossaire de la langue françoise depuis son origine jusqu'au siècle de Louis XIV*, par Lacurne de Sainte-Palaye, membre de l'Académie des inscriptions et de l'Académie française; publié par les soins de L. Favre et avec le concours de M. Pajot, contenant : 1° la signification primitive et secondaire des vieux mots; 2° l'étymologie des vieux mots; 3° les proverbes qui se trouvent dans nos poètes des XIIe, XIIIe et XIVe siècles. 10 vol. in-4°; 1875-1882, Niort, L. Favre.

par leur mère jusqu'à l'âge de vingt ans. Ils justifièrent du reste les observations auxquelles les jumeaux ont donné lieu : leur ressemblance physique était telle que, jusqu'à un âge assez avancé, il était difficile de les distinguer; ils s'aimaient d'une amitié si étroite qu'afin de pouvoir vivre ensemble ils renoncèrent au mariage d'un commun accord. Ils justifièrent aussi cette autre observation qu'ordinairement un des frères jumeaux exerce sur l'autre un ascendant absolu. Ils n'avaient qu'une volonté, et c'était celle de Sainte-Palaye. Leur éducation fut assez molle. Ils partageaient avec leur mère « les occupations faciles qui mêlent l'amusement au travail des femmes », dit Chamfort, successeur de Sainte-Palaye à l'Académie française, dans son discours de réception. Celui des deux qui devait acquérir une si prodigieuse renommée d'érudit commença l'étude des langues anciennes à quinze ans. Était-ce, comme chez Pascal, afin qu'il fût toujours au-dessus de son ouvrage? Non; c'était parce qu'il était soumis à une discipline peu sévère. Il fut un des roués de la régence. Ce fut peut-être par goût, quoique dans la maison du régent où il était venu rejoindre son père, le contraire eût été un phénomène. Quoi qu'il en soit, Sainte-Palaye doit à cette circonstance l'avantage, si c'en est un, de servir de personnage dans le roman de son compatriote, Restif de la Bretonne, intitulé : *les Contemporaines*.

Ces débuts peu austères expliquent mal comment il fut élu à l'Académie des inscriptions à l'âge de vingt-sept ans (1724). Les élections académiques n'étaient pas alors ce qu'elles ont été souvent depuis, une distinction qui couronne une longue carrière. Sainte-Palaye n'y avait de titres que son amour précoce de l'érudition. Il s'en fit un l'année suivante (1725) par un *Essai sur Agathocle* inséré dans le *Mercure de France,* où on n'aurait guère maintenant l'idée de l'aller chercher.

L'érudition ne semblait pas à son père un état dans le monde. Il aurait voulu le faire entrer dans la diplomatie, où l'influence qu'il possédait auprès des princes d'Orléans autorisait à espérer que Sainte-Palaye aurait un avancement rapide. On l'avait dans ce but envoyé à Wissembourg, lors des négociations qui aboutirent (1725) au mariage de Louis XV et de Marie Leczinska. Saint-Palaye préféra continuer les travaux de Secousse sur les *Vies* de Plutarque, puis sans qu'on sache pourquoi, il abandonne l'étude de l'antiquité, afin de préparer une histoire de la province de Lorraine. Dom Bouquet, qui avait succédé au père Lelong, mort en 1721, dans la tâche d'éditer les *Historiens de l'ancienne France,* l'associa ensuite à son entreprise. Ses notices sont médiocres; l'histoire n'était pas son fait.

Il était encore à ces besognes lors de son premier voyage en Italie (1739-1740), au cours duquel De Brosses, un de ses compagnons, raconte dans sa correspondance familière une mésaventure arrivée à Sainte-Palaye, à Rome : « Sainte-Palaye, écrit De Brosses, crut avoir trouvé la pie au nid (dans les manuscrits Ottoboni de la bibliothèque vaticane) en rencontrant divers manuscrits de nos anciens historiens de France. Il se mit aussitôt à l'ouvrage pour remplir les lacunes qui sont dans l'imprimé de Duchesne. Par malheur, il se trouva que c'étaient ceux de Petau sur lesquels Duchesne a donné son édition et qui depuis ont passé dans les mains de la reine de Suède. »

Ce voyage en Italie est la plus grosse aventure de la vie de Sainte-Palaye. Son esprit était dans sa pleine maturité, dans la maturité dont il était suscep-

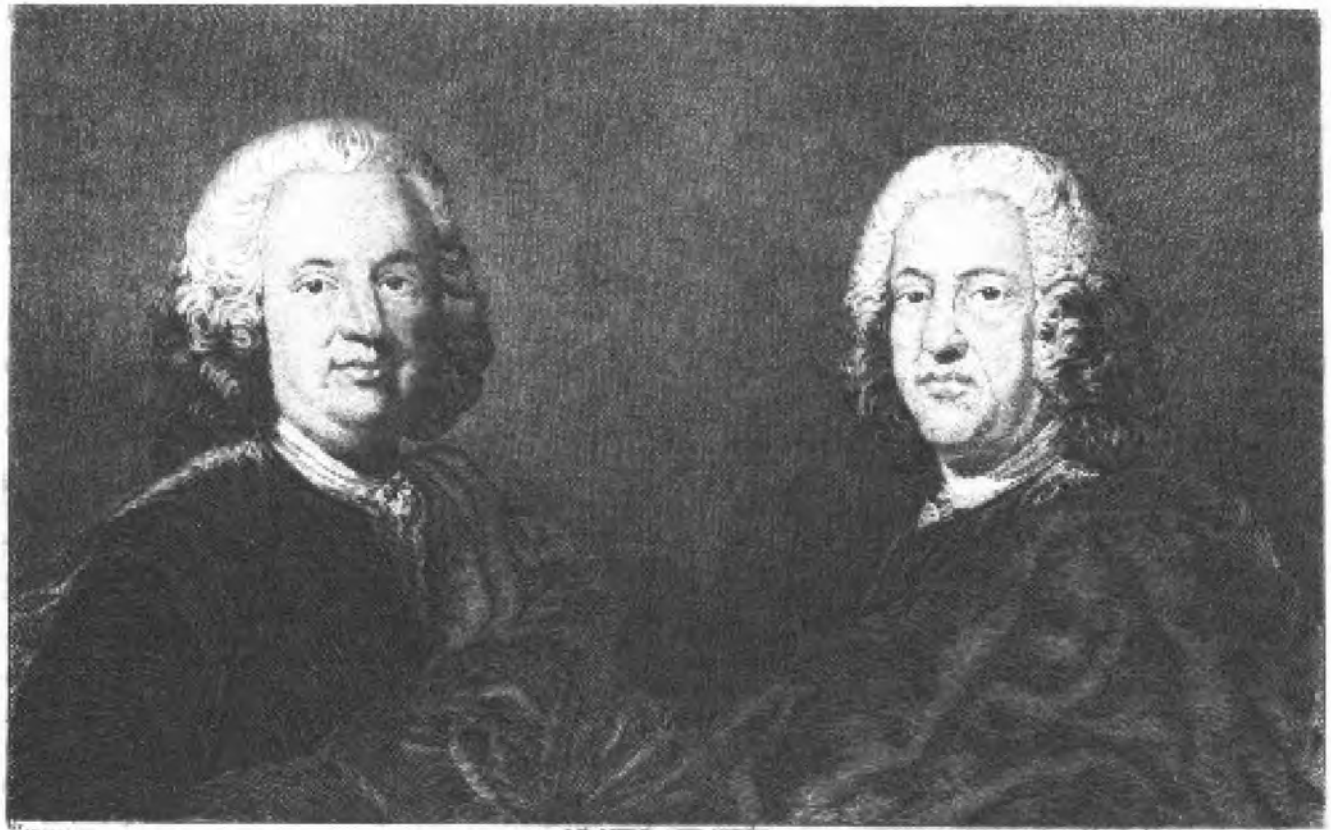

tible. C'était à la fois un homme de plaisir et un homme du monde, dilettante, amateur d'art, de vieux langage, collectionneur des monuments du vieux langage plutôt qu'érudit ou travailleur . Ce n'était pas un homme en *us* comme on se le figure volontiers, mais un de ces archéologues à l'anglaise qui ont de la fortune, du loisir, l'amour des objets d'art, des livres, des antiquités de toutes sortes, qui en jouissent plus qu'ils n'en écrivent, et quelquefois réunissent des collections qui servent de pâture ensuite à toute une génération d'érudits.

C'est à ce point de vue que Sainte-Palaye raconté par De Brosses, durant son voyage en Italie, est intéressant à considérer.

De Brosses avait pris les devants. Sainte-Palaye et son frère Lacurne le rejoignirent à Avignon. « Sainte-Palaye, en qualité de protecteur de tous les vieux sonnets, écrit De Brosses, voulut aller sur les bords de la fontaine de Vaucluse pleurer avec Pétrarque le trépas de la belle Laure; pour moi, qui ne me pique pas d'être le chevalier des donzelles de Carpentras, je tirai droit à Aix. » A Milan, Sainte-Palaye apporte à visiter les monuments la minutie qu'il met à explorer un manuscrit : « Il n'y a si vilain trou où il n'ait voulu entrer », écrit encore De Brosses. A Venise, ce fut pis. De Brosses en est scandalisé, lui qui est un amateur de peinture : « Nous ne songeons jamais à déjeuner, Sainte-Palaye et moi, dit-il, sans nous être au préalable mis quatre tableaux de Titien et deux plafonds de Paul Véronèse sur la conscience. » Sainte-Palaye oublie un moment les manuscrits d'histoire et de poésies du moyen âge, en faveur des beaux-arts. Il envoie ses admirations nouvelles au *Mercure,* son confident ordinaire. Les arts, les petits vers, l'archéologie, la philologie, le rébus se coudoient dans les colonnes du *Mercure,* qui est une image assez réussie de l'état d'esprit de Sainte-Palaye à cette époque. On a vu plus haut qu'il y avait déjà inséré son *Essai sur Agathocle.* Un autre trait de son caractère est qu'il est bilieux : « Sainte-Palaye, le plus bilieux de tous les hommes », dit De Brosses. Il aime d'ailleurs autant la cuisine que la peinture et les vieux sonnets. A propos d'une recette de pudding, De Brosses écrit en France : « Mangez-en beaucoup, si vous avez l'estomac robuste, c'est-à-dire autant que fait ce goinfre de Sainte-Palaye... Je trouve seulement que les raisins de Corinthe y sont de trop. Nous avons délibéré qu'on les exilerait tous dans un coin du gâteau réservé au seul Sainte-Palaye, qui écrira autour de sa portion : *non licet omnibus adire corinthum* ». Menken aurait également pu en faire le héros de son livre : *De charlataneria eruditorum.* Il a un amour maladif du bruit et il possède à fond, comme on verra tout à l'heure, l'art de jouer de l'opinion. Arrivé à Rome dans l'hiver de 1739, il veut acheter un obélisque, l'ériger sur une place publique et y inscrire son nom. Le cardinal Passionei, bibliothécaire de la Vaticane, le trouve trop infatué, et, à l'aide d'une familiarité exagérée, a le don de lui donner une leçon qu'il n'accepte pas.

Mais il est infatigable : c'est un découvreur d'antiquités. Il collectionne des pierres gravées, recherche des inscriptions, fouille partout, sauf dans les archives de la chancellerie, dont on lui ferme la porte.

Ce n'est pas De Brosses qui l'y encourage. Au retour, on passe à Modène. Il y avait là Muratori et la bibliothèque à visiter. « Nous trouvâmes ce bon vieillard, dit De Brosses de Muratori, avec ses quatre cheveux blancs et sa tête chauve, travaillant malgré le froid extrême, sans feu et nu-tête, dans cette

galerie glaciale, au milieu d'un tas d'antiquités ou plutôt de vieilleries italiennes... Je n'imagine pas qu'hormis la théologie polémique il y ait rien d'aussi rebutant que cette étude. Il est heureux que quelques gens veuillent s'y adonner, et je loue fort les Ducange et les Muratori qui, se dévouant comme Curtius, seront précipités dans ce gouffre; mais je serais peu curieux de les imiter. Sainte-Palaye, au contraire, s'extasiait à voir ensemble tant de paperasseries du moyen âge. »

De Brosses en parle à son aise. Dans ces paperasseries, il y avait le manuscrit de Joinville qui a servi à la grande édition de 1761 et, sur l'indication de Sainte-Palaye, qui fit acheter le manuscrit en France par l'État. Il s'arrêta aussi à Modène sur divers mansucrits de Froissard, de chroniqueurs non édités, du poète Eustache Deschamps.

Il est vrai que c'est une abeille qui butine de fleur en fleur, ou, si l'on veut, un bon chien qui fait lever le gibier, mais qui ne le tue pas. En 1744, de concert avec Secousse et Foncemagne, deux érudits alors célèbres, aujourd'hui complètement oubliés, ce qui est le cas ordinaire de la gloire d'érudit, Sainte-Palaye présente à Machault, contrôleur des finances, un projet de recueil des titres, chartes et diplômes manuscrits auxquels personne ne songeait. L'affaire, grâce au concours de Brequigny, autre gloire évanouie, et De Mouchet, aboutit à la publication d'un ouvrage très considérable : *Tables chronologiques des diplômes, chartes, titres et actes imprimés concernant l'histoire de France*, 3 vol. in-folio (1769-1783).

Durant un second voyage en Italie exécuté en 1749, Sainte-Palaye oublie encore une fois l'érudition historique et la philologie en faveur des beaux-arts. Il en écrit à De Brosses (lettre insérée dans *le Mercure* en 1751) : « Vous aimez les arts, monsieur, et moi j'aime les lettres. Ces goûts ne diffèrent pas beaucoup entre eux (non au point de vue du dilettante qui est le sien), et j'ai même souvent remarqué des conformités dans notre façon de sentir les choses qui nous affectoient. » On n'aurait pas pu lui appliquer les vers que Voltaire adresse aux érudits :

Le goût n'est rien, nous avons l'habitude
De rédiger au long, de point en point
Ce qu'on pensa; mais nous ne pensons point.

Certes, Sainte-Palaye n'est pas un penseur, mais il ne manque pas de goût. Il a un sentiment vif de l'originalité des mœurs du moyen âge et de l'antiquité. Il lui arrive de mettre en vers une épitaphe grecque de l'anthologie; il n'est pas étranger à la pointe de tristesse qui lui donne du relief. Il est vrai qu'elle le touche personnellement : — Ici reposent les restes de Lucile. Elle accoucha de deux jumeaux qui furent partagés, le vivant au père, l'autre à la mère. — La paraphrase de Sainte-Palaye montre qu'il en a compris l'amertume cachée :

De son mari Lucile uniquement chérie
A deux jumeaux donna la vie
Et la perdit en même temps.
Le sort aux deux époux partagea les enfants :
L'un au tombeau suivit sa mère;
L'autre vécut pour consoler son père.

Ce sont les seuls vers qu'il ait commis.

Ce n'est qu'une distraction d'un instant. Il n'appuie sur rien. L'étude des Trouvères le met en face des Troubadours. Tout de suite, il est séduit par la poésie méridionale et il entreprend de recueillir les matériaux d'une histoire des Troubadours, qu'il ne tarde pas à céder à l'abbé Millot, qui sut en tirer un meilleur parti qu'il n'aurait fait lui-même. L'*Histoire des Troubadours* de l'abbé Millot (3 vol. in-12, 1774) est due à l'initiative de Sainte-Palaye.

Pourtant, à partir de 1754, il ne s'occupe plus que de son *Dictionnaire des antiquités françoises*. Il est hanté par les plus vastes projets. On voit d'ici la chose. C'eût été un inventaire de la civilisation de notre race. Son dictionnaire historique du vieux langage n'en aurait été qu'un chapitre. On lui fit sans doute comprendre l'impossibilité d'une pareille tâche, et il résolut de s'en tenir à l'inventaire du vieux langage. C'était déjà plus que ses forces ne lui permettaient de faire. Il publia en 1756 (32 pages in-4°) le *prospectus* de son *Glossaire*. Ce prospectus fut le prétexte de son élection à l'Académie française (1758). Il aurait pu adopter le titre que Turgot avait donné à une bibliothèque imaginaire qui tapissait les parois de son cabinet de travail. Turgot, frappé des desseins gigantesques de tant d'écrivains qui projetaient des ouvrages qu'ils n'écrivaient pas, avait fait peindre un certain nombre de titres sur des dos derrière lesquels il n'y avait rien et avait intitulé cette bibliothèque imaginaire : *De libris faciendis, sed non factis.*

Tout en réunissant les éléments de son *Glossaire,* Sainte-Palaye collabore toujours au recueil des historiens de dom Bouquet, fait prendre des copies dans la bibliothèque du Vatican, par l'intermédiaire du cardinal Passionei, correspond avec une foule d'érudits et de savants, vaque à ses plaisirs, cultive ses relations dans le monde, non sans provoquer de temps en temps les railleries de son ami De Brosses, qui lui écrit en 1760 : « Hein! tâchez de vous essuyer le front. Ne voilà-t-il pas un bourru bien cassé d'avoir dicté deux méchantes lettres dans le cours d'un an? Mais pour vous donner quelque chose qui soit plus agréable à votre Glossaire, voici une vieille pièce qui est une espèce d'épitaphe historique sur laquelle on m'a chargé de vous consulter. Par l'ancienneté de l'écriture lombarde et du parchemin, et surtout par l'élégance et la pureté du style, ainsi que par l'exactitude de la mesure, nos plus *Sains palaiographes* la jugent du meilleur temps de Louis d'Outremer. Mais on veut avoir l'avis du signor Quaranta,—on appelait familièrement Sainte-Palaye-Quaranta depuis qu'il était au nombre des quarante de l'Académie française; — elle commence ainsi :

Hic situs est quidam popina plenus et uvis
Atque pulardiroso condens ventrone lasagnas
Et rubro capuchone caput mane endoviluppans;
Assidue glomerans ructabat rancida verba :
Ægre fetichistis[1] *responsa ferebat amicis,*
Dum frater incumbens castello Valeriano
Inter cœruleos extendit crura tapetes
Aut quoque freduliat vacuus, fissasve flagellat
Gnarus anisatum duppis comprare liquorem[2]
Illustrem labiis rimatiscare lupinum, etc.

1. Le président De Brosses venait de publier sa dissertation sur le culte des dieux fétiches. C'est lui qui a introduit le mot fétichisme dans la langue française.

2. Sainte-Palaye avait inventé une recette pour fabriquer du *ratafia*.

On ne dit pas que Sainte-Palaye ait publié un commentaire de ce texte remontant au meilleur temps de Louis d'Outremer, mais tout en préparant son *Glossaire* il publiait des *Mémoires* sur la chevalerie dont les raisons ne valent rien, mais dont les textes sont bons à consulter. Il n'était pas plus historien qu'il n'était philologue : c'était un ramasseur de textes, laborieux et opiniâtre, qui savait déchiffrer les manuscrits et en avait eu de très précieux à sa disposition. Il prenait d'ailleurs de toute main. Les textes de son *Glossaire* contiennent surtout des anecdotes. L'anecdote du moyen âge l'attirait de préférence. L'anecdote moderne ne lui déplaisait pas non plus; au besoin, il en achetait. On lit dans les *Mémoires* de Bachaumont, à la date du 9 février 1762 : « M. Falconet, médecin, mort à quatre-vingt-onze ans, avoit toute sa vie ramassé les anecdotes qu'il avoit apprises; il les mettoit sur des cartons et sa compilation se montoit à plus de 150,000 notes de cette espèce. Il a légué cette curieuse partie de son cabinet à M. de Sainte-Palaye, son confrère de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. »

Les collections philologiques de Sainte-Palaye, celles en particulier qui étaient relatives à son *Glossaire,* avaient beaucoup plus d'importance. Elles furent achetées au nom du roi, en 1764, à condition néanmoins que Sainte-Palaye les garderait sa vie durant, et c'est de ces collections qu'on vient de tirer le *Dictionnaire historique du vieux langage françois.* Les collections de Sainte-Palaye allèrent d'abord au *Cabinet des chartes,* d'où une partie fut distraite par voie d'échange en faveur du marquis de Paulmy. Une autre partie fut confiée à Mouchet, qui devait continuer le premier volume du *Glossaire.* Les pièces remises au marquis de Paulmy sont maintenant à la bibliothèque de l'Arsenal. Les autres revinrent à la Bibliothèque du roi — Bibliothèque nationale — en 1790, avec le cabinet de Chartes. Lors de la mort de Mouchet (1807), les pièces qu'il avait revinrent aussi à la bibliothèque de la rue Richelieu.

Sainte-Palaye mourut le 1er mars 1781. Depuis plusieurs années, il était retombé en enfance.

Quant à son *Glossaire,* on a vu qu'il en avait mis au jour le *prospectus* en 1756. Il en avait, en 1763, lu la préface à l'Académie française. L'œuvre n'était pas commencée : il en avait réuni les matériaux. Il est difficile de supposer qu'il aurait pu les employer lui-même. Il n'a jamais écrit un ouvrage de longue haleine. Il manquait de la patience qu'il y aurait fallu. Il manquait aussi de l'instrument nécessaire : la science comparée du langage, le talent du grammairien et l'art d'écrire. Et puis il était vieux. Il avait songé à Mouchet, en vue d'exécuter son œuvre et se l'était associé dès 1770. Mouchet n'était pas non plus en mesure. De 1770 à 1780, il parvint à grand'peine à rédiger un demi-volume du *Glossaire* qu'il donna aux presses du Louvre (735 pages ou 1,470 colonnes). On prétend qu'en 1789 Mouchet, privé de son modeste traitement, n'a pu continuer la rédaction du *Glossaire.* Qu'a-t-il fait de 1780 à 1789? Il avait le travail lent et pénible. Durant de longues années, il s'est borné à couvrir de notes marginales les extraits en sa possession. La vérité est que la tâche était au-dessus de ses forces, comme elle avait été au-dessus des forces de Sainte-Palaye.

Il avait eu assez de savoir pour découvrir les sources à consulter. C'était d'ailleurs un homme actif et très répandu. Il avait pu accumuler des notes et il

avait l'art de s'en procurer. L'affaire Leclerc de Douy est un exemple de son savoir faire à cet égard.

Leclerc de Douy était procureur du duc d'Orléans et du roi au présidial d'Orléans. C'était un employé à qui était venue l'idée de collectionner les mots sortis de l'usage, dans les titres nombreux qu'il avait à inventorier. En 1757, il était arrivé à un résultat et se proposait sinon de publier — il lui aurait fallu un éditeur — au moins de présenter à quelque société savante « un Dictionnaire des droits seigneuriaux et domaniaux de l'apanage — le duché d'Orléans — et des anciens mots usités dans les anciens titres et qui ne sont plus connus de nos jours. » Sainte-Palaye eut vent de la chose. Son crédit auprès du duc d'Orléans lui servit dans cette occasion. Il alla trouver MM. de Silhouette, chancelier du prince, et de Belle-Isle, contrôleur de ses domaines. Il s'agissait d'extraire à Leclerc de Douy son recueil. Le pauvre homme essaya de résister, mais il fut contraint de céder. Sainte-Palaye avait en outre mis à contribution Nicot, Monet, Borel, Cotgrave. Il n'eut pas si bon marché d'Étienne Barbazan que de Leclerc de Douy. Barbazan, né à Saint-Fargeau en 1696, était un vieux philologue, associé de Graville et de l'abbé de Laporte, avec lesquels il avait continué un recueil d'antiquités littéraires commencé par l'abbé Péreaux (24 vol. in-12, 1745 et années suivantes). Barbazan s'occupait aussi d'un glossaire de l'ancienne langue française quand, en 1756, le prospectus de Sainte-Palaye était venu le surprendre. Tout de suite, il annonce la remise à un libraire du manuscrit entièrement terminé d'un « nouveau trésor de Borel ou Dictionnaire de tous les termes de l'ancienne langue françoise usités dans les XIIe, XIIIe, XIVe, XVe et XVIe siècles, en deux volumes in-folio. » Au fait, il n'avait pas d'éditeur; il voulait prendre date. Il finit par proposer à Sainte-Palaye la vente de son manuscrit, que Sainte-Palaye acheta; mais il n'en prit pas livraison, on ne sait trop pourquoi.

Quand le manuscrit du *Dictionnaire historique* fut dispersé, il se composait de deux parties : l'une composée de 30 volumes in-folio, l'autre de 61 volumes in-4°. C'est de ces 91 portefeuilles qu'est extrait le *Dictionnaire historique* que viennent de publier MM. L. Favre et Pajot. Les pièces dont il est extrait étaient célèbres dès le XVIIIe siècle, bien qu'on fût très mal renseigné sur le mérite et le degré d'avancement de l'ouvrage. Barthélemy, auteur du *Voyage du jeune Anacharsis,* écrit, le 31 janvier 1764 : « M. de Sainte-Palaye va enfin commencer l'impression de son dictionnaire immense de la langue françoise depuis le XIIe siècle jusqu'au règne de Louis XIV. C'est un ouvrage de quarante ans et d'un travail si prodigieux qu'il est difficile de concevoir qu'un homme seul ait pu former et exécuter ce projet. Ne remarquez-vous pas, mon cher ami, qu'on dit sans cesse que notre nation ne s'occupe que d'objets frivoles, et que notre littérature est aussi légère que notre caractère? Je doute cependant que chez aucun peuple on fasse à présent d'aussi grandes entreprises que chez nous : nous avons peut-être trente bénédictins occupés à de gros ouvrages, tels que la *Collection des historiens de France,* le *Gallia christiana,* la *Diplomatique,* les histoires des provinces, les éditions des Pères, etc. »

Il s'agit de la réputation acquise dès le XVIIIe siècle à Sainte-Palaye sur la foi de son *prospectus,* de sa *préface,* de ses travaux accumulés sur l'histoire de la langue, du commencement de publication qu'ils ont reçu. D'abord la philo-

logie moderne a confirmé ses conjectures sur l'origine de la langue française. Cette origine est romane. La langue française provient du latin vulgaire. Les langues romanes, ce sont les langues qui ont pour fonds commun la langue latine. Il y a l'italien et le roumain, l'espagnol et le portugais, le provençal, le français et, pour lui, l'anglais formé à la suite de la conquête normande; il y a encore quelques dialectes inférieurs, comme le romanche, l'idiome parlé par les Grisons, les habitants d'une partie du Tyrol. Sainte-Palaye, qui avait appris tout seul le provençal, ne connaissait qu'imparfaitement les langues romanes autres que le français et le provençal. Mais il y avait de son temps une opinion acquise et fondée à laquelle il n'a pas contredit, dans le sens de laquelle il a travaillé et spéculé.

Il y avait aussi l'opinion déjà formée que le français ne descend pas du latin littéraire et classique, bien qu'il en ait subi l'influence; qu'il restait peu de chose de l'idiome celtique; que les langues germaniques ont laissé peu de traces dans la nôtre et que les autres langues, y compris le grec, n'y font qu'un mince appoint. Sainte-Palaye, comme quelques-uns de ses contemporains, savait distinguer le latin vulgaire, d'où descend le français, du latin littéraire et du latin du moyen âge ou latin scolastique et administratif. Qu'est-ce que le latin vulgaire? C'est le patois apporté dans les Gaules par les légionnaires et les colons romains, très différent du latin des *Commentaires* de César, et désignant fréquemment le même objet par un mot différant du latin classique. Par exemple, là où le latin littéraire dit *equus*, cheval, le latin vulgaire dit *caballus*.

Depuis Sainte-Palaye, l'histoire des origines de la langue française a fait des progrès. On a découvert des textes très nombreux, des chants variés, des poèmes comme la *Chanson de Roland*. Au XVIIIe siècle, les serments de Strasbourg, que prêtèrent en 842 Louis le Germanique à Charles le Chauve et l'armée de Charles le Chauve à Louis le Germanique, passaient pour les plus anciens documents de la langue française. Depuis, Holtzmann a découvert (1863) dans la bibliothèque de Reichenau un *Glossaire* des mots les plus difficiles de la Bible, remontant à l'année 768 et connu sous le nom de *Gloris de Reichenau*. Les découvertes récentes n'ont infirmé d'aucune façon les vues de Sainte-Palaye. Mais il faut bien dire que son œuvre est très imparfaite. Il a réuni les matériaux d'un dictionnaire historique de la langue, et il les a disposés par ordre alphabétique. Mais le dictionnaire n'est pas fait; il se compose exclusivement d'extraits. Quelquefois, il y en a dix au même mot, pris à différents âges de l'histoire de ce mot. L'histoire du mot reste à faire; le livre aussi. Ces deux points sont importants. « Un plan, quand il apparaît à l'esprit, dit Littré dans la préface de son *Dictionnaire de la langue française*, où la partie historique n'est pas l'essentiel, le séduit et le captive; il est tout lumière, ordre et nouveauté; puis lorsque vient l'heure d'exécution et de travail, lorsqu'il faut ranger dans le cadre et dans les lignes régulières qu'il présente la masse brute des matériaux amassés, alors commence l'épreuve décisive. Rien de plus laborieux que le passage d'une conception abstraite à une œuvre effective. »

Là est l'infériorité de l'œuvre de Sainte-Palaye qui, il importe de le répéter, n'est qu'ébauchée, mais à qui il aurait toujours manqué un point d'appui nécessaire. Ce point d'appui, c'est le mot actuel avec ses acceptions diverses. Le mot et ses acceptions indiqués, le seul moyen d'éclairer l'esprit est de lui pré-

senter comme en un tableau les sens divers par lesquels il a passé, en remontant du sens actuel à l'origine. De cette façon, on assiste, pour ainsi dire, à chaque siècle de l'histoire des mœurs et de celles des idées. Voilà un exercice fécond et un moyen d'information comme il n'y en a pas d'autre!

En réalité, il y a deux périodes dans l'histoire de la langue française : celle qui commence avec les grands écrivains du XVIIe siècle et celle qui a précédé le XVIIe siècle. La langue du XVIIe siècle est le fondement de celle d'aujourd'hui. C'est alors que la langue nationale arrive à maturité, qu'elle est faite, qu'elle a tous ses organes, qu'elle existe telle qu'elle doit exister, sauf les changements secondaires que le temps et le va et vient de la civilisation doit y introduire. Ce sont les assises sur lesquelles Littré a bâti. L'historique de chaque mot, c'est-à-dire les vicissitudes traversées par ce mot avant d'arriver à son acception définitive, est une sorte de commentaire fait sur un texte. Ce n'est point ce texte lui-même, ce n'en est que l'explication. Et puis la signification des mots n'est pas le tout d'un dictionnaire même historique. Il y a en dehors la nomenclature, la grammaire, l'étymologie, d'autres points encore dont quelques-uns relèvent de la logique. Sainte-Palaye ne s'est occupé ni de nomenclature, ni de grammaire, ni de logique. Son étymologie est embryonnaire; ce n'est pas de sa faute. L'étymologie était de la fantaisie pure au XVIIIe siècle. La linguistique et l'étude comparée du langage n'existaient pas. On savait peu de chose de la migration des races et du secours qu'elle peut fournir à la connaissance des idiomes particuliers.

Tel qu'il est, le *Dictionnaire historique de l'ancien langage françois* est une mine très riche et qui se recommande d'elle-même. On y pourra désormais puiser à l'aise. Elle était jusqu'ici réservée à quelques-uns. Littré, qui s'en est beaucoup servi, le reconnaît comme à regret, et place dédaigneusement Sainte-Palaye dans la compagnie de Pougens, dont les travaux à peu près oubliés n'ont ni l'étendue ni l'originalité de ceux de Sainte-Palaye. « J'aurais quelques remords, dit Littré, à laisser sans mention deux autres auxiliaires, tous deux morts depuis longtemps et dont les travaux inédits, enfouis dans les bibliothèques, ne sont connus que de quelques érudits. Je veux parler de Lacurne de Sainte-Palaye et de Pougens. Lacurne de Sainte-Palaye, qui est du siècle dernier, avait préparé un dictionnaire du vieux français dont il n'a été publié qu'un premier tome; les matériaux qu'il avait recueillis remplissent beaucoup d'in-folios qui sont déposés (pas tous, puisqu'il y en a à l'Arsenal) à la Bibliothèque impériale. Ces materiaux consistent en exemples pris dans les anciens auteurs. *Je les ai eus constamment sous les yeux* et j'y ai trouvé de nombreux et utiles suppléments à mes propres recherches. »

L'éloge est mince; mais Littré n'était pas prodigue. Il avoue néanmoins.

L. DEROME.

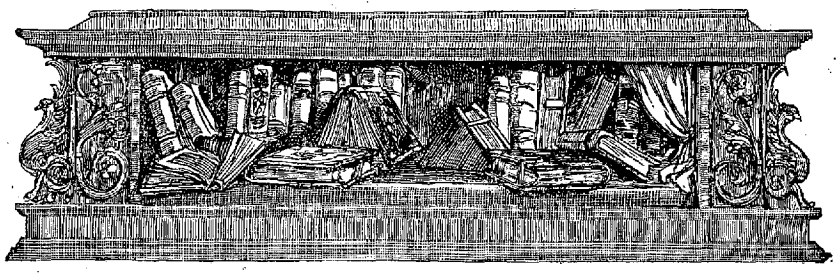

CHRONIQUE DU LIVRE

RENSEIGNEMENTS ET MISCELLANÉES.

NOS GRAVURES

Le musée d'Auxerre possède, sous le nº 74 (maîtres inconnus), un tableau du XVIIIe siècle représentant les frères Lacurne de Sainte-Palaye. Ces portraits, d'une bonne facture sous le rapport du dessin et de la couleur, nous pourraient laisser dans l'incertitude lorsqu'il s'agit de distinguer l'académicien de son frère, si diverses pièces publiées ne nous faisaient reconnaître l'auteur du *Dictionnaire de l'ancien langage* dans le personnage de droite. Le tableau a été offert au musée par un habitant d'Auxerre, en 1829.

M. Henry Monceau, secrétaire de la Société des sciences de l'Yonne, a bien voulu nous en envoyer une reproduction photographique, d'après laquelle nous avons fait graver à l'eau-forte ces curieux portraits inédits, dont M. Manesse a su faire une planche remarquable d'exécution; certains amateurs pourront mettre ces portraits en guise de frontispice à l'édition du *Dictionnaire de Lacurne*, publiée par M. Favre, de Niort, dans le format in-4º.

FRANCE

M. Henry Trianon nous adresse la lettre suivante :

« Monsieur le Rédacteur en chef,

« Dans ma note sur les autographes de Pierre Corneille, j'ai laissé échapper une erreur qui m'est signalée par un journal anglais (*The Academy*). Parlant des réfugiés venus en France après l'exécution de Charles Ier, je me suis servi à tort de l'expression *Jacobites*. C'est *Stuartistes* que j'aurais dû mettre. Le mot *Jacobites* ne fut en effet employé que beaucoup plus tard.

« Veuillez agréer, etc.

« HENRY TRIANON. »

LIVRES AUX ENCHÈRES. — Les ventes se succèdent en ce moment, nombreuses et importantes. Le mois dernier, M. Porquet a vendu deux collections magnifiques appartenant, l'une à M. Richard-Lyon, l'autre à M. Lebarbier de Tinant.

Le total de la vente de la première de ces bibliothèques a dépassé 180,000 francs.

Voici les adjudications les plus remarquables : *Nouvelle défense de la traduction du Nouveau Testament* (par Ant. Arnauld). Cologne, Symon Schouten, 1680, 2 vol. in-8°, réglés; exemplaire aux armes de la duchesse de Lesdiguières : 560 fr.; — *Missale Romanum,* Paris, Kerver, 1578, in-f°, reliure attribuée à l'un des Eve : 575 fr., pour le compte de M. de Janzé; — *Officium beatæ Mariæ Virginis,* Antuerpiæ, ex officina Plantiniana, 1609, 1 vol. in-4°, fig. : 2,180 fr.; — *Sermons du P. Bourdaloue,* Paris, Rigaud, 1716-1758, 18 vol. in-12; exempl. aux armes de la marquise de Pompadour : 700 fr.; — *Œuvres morales et meslées de Plutarque,* Paris, Vascosan, 1574, 7 vol. in-8°, exempl. aux armes de Charles IX : 2,080 fr.; — *Maximes et réflexions morales du duc de la Rochefoucauld,* Paris, Imp. royale, 1778, in 8°, reliure de Derôme aux armes de d'Anisson du Perron, fig. ajoutées : 2,010 fr. En 1795, ce même volume à la vente du Perron trouva preneur à 20,500 fr.; il est vrai qu'on payait en assignats; — *Petri Criniti de honesta disciplina,* Lugduni, apud Gryphium, 1585, in-16, reliure aux armes de Marguerite de Valois : 550 fr.; — *Le Bon Genre;* observations sur les usages de Paris, Paris, 1827, petit in-f° : 1,200 fr.; *Iconologie par figures,* par Gravelot et Cochin; Paris, Lattré, s. d., 4 vol. in-12 : 695 fr.; — *Œuvres de Gille-Marie Oppenord...* contenant différents fragments d'architecture, Paris, Huguier, s. d., in-f° : 1,660 fr.; — *Œuvres diverses de Lalonde...* contenant un grand nombre de dessins pour la décoration des appartements, Paris, Chereau, s. d., 2 vol. in-f° : 2,425 fr.; — *Éléments d'orfèvrerie...,* composés par Pierre Germain, Paris, l'auteur, 1748, 2 part. en 1 vol. in-4°, rel. de Cuzin : 1,190 fr.; — *Anacréon, Sapho, Bion et Moschus,* Paris, Le Boucher, 1773, in-4°, fig., rel. ancienne : 625 fr.; — *Métamorphoses d'Ovide,* trad. Banier; Paris, Guillyn, 1767-1771, 4 vol. in-4°, rel. dite à l'oiseau, exécutée par Derôme : 2,030 fr.; — *Œuvres de Clément Marot,* la Haye, Moetjens, 1700, 2 vol. pet. in-12, rel. de Padeloup : 2,600 fr.; — *Œuvres de Boileau,* Amsterdam, David Mortier, 1718, 2 vol. in-f°, fig. de Picart, rel. de Padeloup : 900 fr.; *Les Baisers,* Paris, Lambert et Delalain, 1770, in-8°, papier de Hollande, exempl. de premier tirage, rel. ancienne : 2,000 fr. — *La Pucelle d'Orléans,* Londres (Cazin), 1780, in-8°, exempl. en grand papier : 640 fr.; — La Fontaine : *Fables choisies,* Paris, Desaint et Saillant; 1755, 4 volumes grand in-f°, fig. d'Oudry, exempl. en grand papier de Hollande : 3,000 fr.; — Dorat, *Fables nouvelles,* la Haye et Paris, Delalain, 1772, 2 tomes en 1 vol. in-8°, exemplaire en grand papier de Hollande, relié par Derôme : 2,000 fr.; — La Fontaine : *Contes et nouvelles en vers,* édition des Fermiers généraux; exempl. des bibliothèques de Coulon et du marquis de Ganay : 4,645 fr.; — de Musset : *Contes d'Espagne et d'Italie,* Paris, Levavasseur, 1830, in-8°, éd. orig.; lettre ajoutée de Musset à Sainte-Beuve, rel. d'Amand : 395 fr.; — *Les Contes rémois,* Paris, Michel Lévy, 1858, in-8°, un des 40 exempl. sur papier de Hollande, relié par Cuzin : 700 fr.; — *Choix de chansons de M. de*

Laborde, Paris, de Lormel, 1773, 4 t. en 2 vol. gr. in-8°, rel. de Derôme : 5,600 fr.; — *Orlando Furioso,* Birmingham, Baskerville, 1773, 4 vol. in-4°; exempl. en grand papier, dans une reliure ancienne : 3,920 fr.; — *Théâtre de P. Corneille,* s. l. (Genève), 1764, 12 vol. in-8° : 1,305 fr.; — *Œuvres de Molière,* Paris, David l'aîné, 1739, 8 vol. in-12, magnifique exempl. en papier fort, relié par Derôme : 3,200 fr.; — *Œuvres de Jean Racine,* avec des commentaires, par M. Luneau de Boisgermain, Paris, imp. Louis Cellot, 1768, 7 vol. in-8, rel. de Derôme le jeune : 1,220 fr.; — *Les amours pastorales de Daphnis et Chloé,* s. l. (Paris, imp. de Quillau), 1718, petit in-8°; exempl. grand de marges, premières épreuves des figures, rel. de Padeloup : 1,455 fr.; — *Histoire de Gérard de Nevers,* Paris, de l'imp. de Didot jeune, 1792, in-18, exempl. contenant les quatre dessins originaux de Moreau et les figures avant la lettre : 1630 fr.; — *Les Amours de Psyché et de Cupidon,* Paris, de l'imp. de Didot, l'an III, in-4°, rel. de Bradel; exempl. en grand papier vélin, avec 21 pièces ajoutées : 1,530 fr.; — *Œuvres de Maître François Rabelais,* Amsterdam, Bernard, 1741, 3 vol. in-4°, fig. de Picart; exempl. en grand papier, relié par Padeloup : 6,450 fr.; — Scarron : *Le Roman Comique,* Paris, de l'imp. de Didot jeune, l'an IV, 3 vol. in-8°, exempl. en grand papier vélin avec la suite des figures avant la lettre; rel. de Cuzin : 1,300 fr.; — *Contes et nouvelles de Marguerite de Valois, reine de Navarre,* Amsterdam, chez Georges Gallet, 1698, 2 vol. petit in-8°; exempl. de la première édition, avec les figures de Romain de Hooghe; rel. de Derôme : 1,080 fr.; — *Le Décaméron de Jean Boccace,* Londres (Paris) 1757-1761, 5 vol. in-8°, rel. de Derôme : 5,000 fr.; — *Galathée,* roman pastoral, par M. de Florian, Paris, Didot l'aîné, 1784, exempl. contenant 5 dessins originaux de Le Barbier : 1,200 fr.; — *Vie et aventures surprenantes de Robinson Crusoë,* Leyde, Luzac, 1754, 3 vol. in-12, fig. de Bernard Picart, rel. de Derôme; exempl. de la bibliothèque de Ganay : 1,130 fr.; — *Recueil des lettres de Mme de Sévigné,* Paris, la Comp. des Libraires associés, 1774, 8 vol. in-12; *Lettres de Mme de Sévigné au comte de Bussy-Rabutin,* Paris, Delalain, 1775, in-12, ensemble 9 vol. in-12; exempl. aux armes de la famille de Sévigné avec le nom de Grignan sur les plats : 1,190 fr.; — *Œuvres de Fontenelle,* la Haye, Gosse et Neaulme, 1728, 3 vol. in-f°; exempl. aux armes de la marquise de Pompadour : 1,030 fr.; — *Œuvres complètes de Marivaux,* Paris, Ve Duchesne, 1781, 12 t. en 23 vol. in-8°, exempl. en grand papier de Hollande, relié par Derôme : 1,350 fr.; — *Discours sur l'Histoire universelle,* Paris, Sébastien Mabre-Cramoisy, 1681, in-4°; éd. orig.; exempl. en grand papier aux armes de Harlay de Chanvallon, archevêque de Paris : 3,100 fr.; — *Mémoires de Maximilien de Béthune, duc de Sully,* Londres (Paris), 1763, 8 vol. in-12; exempl. aux armes et aux chiffres de Louis XV : 3,610 fr.; — *Histoire du cardinal Ximenès,* par Fléchier, Paris, Anisson, 1693, in-4°, éd. orig.; exempl. en grand papier, aux armes de Bossuet, provenant de la bibliothèque de Bure : 1,930 fr.; — *Les Hommes illustres,* Paris, Dezallier, 1696-1700, 2 t. en 1 vol in-f°, rel. de Derôme : 2,730 fr.

Moins précieuse que la collection Richard, celle de M. Lebarbier de Tinant n'en était pas moins fort belle, comme on peut s'en convaincre par cette simple énumération des principaux numéros du catalogue : *Hore beate Marie Virginis,* Paris, de l'imp. de Germain Hardouyn, s. d. (almanach de 1527 à 1541),

in-8°, de 112 ff., caract. goth., exempl. imprimé sur vélin : 525 fr.; — *Les Provinciales,* Cologne, chez Balthazar Winfelt, 1684, exempl. aux armes du comte d'Hoym, 2,500 fr.; — *Du témoignage de la vérité dans l'Église,* s. l., 1714, in-12, exempl. aux armes de Longepierre : 260 fr.; — *Divini Platonis opera,* Genevæ, apud Jacobum Stœr, 1592, 3 vol. in-16, rel. du XVIe siècle, 1,005 fr.; — *Les Caractères de Théophraste,* Paris, Hochereau, 1765, in-4°, rel. de Derôme : 200 fr.; — *Avis important au sexe, ou Essais sur les corps baleinés pour former et conserver la taille aux jeunes personnes,* par Reisser; Lyon, Reguillat, 1770, in-12; exempl. aux armes de Marie-Thérèse de Savoie : 150 fr.; *Almanach iconologique* pour l'année 1765 (et les années suivantes, 1766 à 1769, 1771 à 1774, 1776 à 1781), fig. de Gravelot en premier état. Paris, Lattré, s. d., 15 vol. pet. in-12, rel. ancienne : 1,000 fr.; — *Seconde suite d'estampes pour servir à l'histoire des modes et du costume en France dans le* XVIIIe *siècle,* année 1776; Paris, Moreau, in-8°, fig., rel. de Thibaron-Joly; exempl. non rogné : 1,205 fr.; — *Anacréon, Sapho, Bion et Moschus,* Paphos et Paris, chez Le Boucher, 1773, in-4°, exempl. en grand papier, rel. ancienne : 965 fr.; — *Métamorphoses d'Ovide,* trad. Banier, Paris, Leclerc, 1767-1771, 4 vol. in-4°, exempl. de premier tirage dans une reliure ancienne, 1,450 fr.; — *Le Roman de la Rose,* Paris, Galliot du Pré, 1526, in-f°, caract. goth. à 2 col., rel. ancienne : 255 fr.; — Dorat : *Les Baisers,* Paris, Lambert, 1770, in-8°; exempl. de premier tirage dans une reliure de Trautz-Bauzonnet, 1,500 fr.; — Dorat : *Fables nouvelles,* Paris, Delalain, 1773, 2 vol. gr. in-8°; exempl. tiré sur grand papier de Hollande; planches en double état, pièces ajoutées, reliure de Cuzin, 6,100 fr.; — La Fontaine, *Contes et Nouvelles en vers,* éd. des Fermiers généraux, Paris, Barbou, 1762, 2 vol. in-8°, rel. ancienne, 2,110 fr.; — Berquin, *Idylles,* s. l. n. d. (Paris, Quillau), 1775, 2 vol. in-12; Berquin : *Romances,* Paris, Ruault, 1776, in-12; ensemble, 3 tomes en 1 vol. in-12; exempl. en grand papier de Hollande, rel. ancienne, 1,120 fr.; — Molière : *Œuvres,* Paris, Thierry, Barbin et Trabouillet, 1682, 8 vol. in-12, première éd., fig. de Brissart, rel. de Trautz-Bauzonnet, 700 fr.; — *Amours de Daphnis et Chloé,* s. l. (Paris, Quillau), 1718, pet. in-8°; éd. dite du régent; exempl. aux armes de François de Montmorency, duc de Luxembourg, et de Colbert-Seignelay, sa femme, 1,315 fr.; — *Œuvres de Rabelais,* s. l. (Amsterdam, L. et D. Elzevier), 1663, 2 vol. pet. in-12; rel. de Trautz-Bauzonnet : 755 fr.; — *Le Temple de Gnide,* Paris, Le Mire, 1772, gr. in-8°, exempl. en papier de Hollande, rel. anc.: 650 fr.; — *Histoire de Manon Lescaut,* Amsterdam, aux dépens de la Compagnie (Paris, Didot), 1753, 2 vol. in-12, exempl. en grand papier de Hollande, relié par Trautz-Bauzonnet : 1,020 fr.; — *Paul et Virginie,* Paris, de l'imprimerie de Monsieur (Didot), 1789, in-18; éd. orig., exempl. sur papier vélin, relié sur brochure par Trautz-Bauzonnet : 2,998 fr.; — *La Disputation de l'Asne...,* Lyon, Laurens Buyson, 1548, in-16, rel. de Motte : 460 fr.; — *Le Cochon mitré,* Paris, chez le Cochon, s. d. (vers 1789), rel. de Derôme, exempl. des bibliothèques Méon, Nodier, de Pixérécourt et Ganay : 605 fr.; — *Les Grâces,* par Meunier de Querlon, Paris, Prault, 1769, in-8°; exempl. relié sur brochure par Trautz-Bauzonnet : 1,325 fr.; — *Almanach historique de la Révolution française pour l'année 1792,* par Rabaut, Paris, Onfroy, de l'imprimerie de Didot l'aîné, s. d., in-18, rel. de Thibaron-Joly : 235 fr.; — *Annales du règne de Marie-Thérèse,* Paris, imp. Prault, 1775,

in-4°, fig.; exempl. relié aux armes de Marie-Thérèse de Savoie, comtesse d'Artois, 1,600 fr.

Parmi les livres modernes, nous avons remarqué : Aicard : *La Chanson de l'Enfant*, Paris, Chamerot, 1884, exempl. sur papier du Japon : 95 fr.; — Grimod de la Reynière : *Almanach des Gourmands*, Paris, Maradan, 1803-1812, 8 vol. in-18 : 60 fr.; — Balzac : *Physiologie du mariage*, Paris, Levavasseur, 1830, 2 tomes en 1 vol. in-8°, éd. orig. reliée sur brochure par Cuzin : 100 fr.; — Balzac ; *Les cent Contes drôlatiques*, Paris, Gosselin, 1832-37, 3 vol. in-8°, éd. orig., rel. de Cuzin : 340 fr.; — Baudelaire : *les Fleurs du mal*, Paris, Poulet-Malassis, 1857, in-12, éd. orig., rel. sur brochure par Thibaron-Joly : 79 fr.; — Béranger : *Chansons morales et autres*, Paris, Eymery, 1816, in-18; éd. orig.; exempl. relié sur brochure par Cuzin : 410 fr.; — Béranger : *Chansons anciennes, nouvelles et inédites*, Paris, Baudoin, 1828, 2 vol. in-8°, rel. de Thouvenin; exempl. contenant la suite des 40 figures d'Henri Monnier, la suite du portrait et des 54 figures d'Alf. et Tony Johannot, Charlet, Grenier, Grandville, etc. : 200 fr.; — *les Contes rémois*, Paris, Lévy, 1858, in-8°, un des 40 exempl. sur grand papier de Hollande, avec les vignettes sur Chine, rel. de Cuzin : 1,030 fr.; — Daudet : *le Nabab*, éd. sur papier de Hollande : 30 fr.; — Delvau : *Françoise*, Paris, Faure, 1865, in-18, un des 10 exempl. sur papier de Chine, rel. de Thibaron-Joly : 58 fr.; — A. Dumas : *La Dame aux Camélias*, Paris, Havard, 1858, gr. in-8°, fig., couverture conservée : 25 fr.; — Flaubert : *Madame Bovary*, Paris, Lévy, 1857, in-12, éd. orig. en grand papier vélin, rel. de Cuzin; eaux-fortes de Boilvin ajoutées : 240 fr.; — Gautier : *Les Jeunes-France*, Paris, Renduel, 1833, éd. orig., rel. de Cuzin : 265 fr.; — Gautier : *L'Eldorado ou Fortunio*, Paris, la Société des Amis des livres, 1880, in-8°, broché : 355 fr.; — V. Hugo : *Odes et Poésies diverses*, Paris, Pélicier, 1822, éd. orig., rel. de Cuzin, envoi d'auteur : 323 fr.; — *Les Orientales*, Paris, Gosselin, 1829, fig. de Cousin, tirée sur papier de Chine, éd. orig., rel. de Thouvenin : 355 fr.; — Les *Châtiments*, 1853, in-18; un des seize exempl. sur papier vélin fin de Hollande; pièces ajoutées, rel. de Thibaron : 510 fr.; — *Notre-Dame de Paris*, Paris, Gosselin, 1831, 2 vol. in-8°, éd. orig., envoi d'auteur, rel. de Thibaron-Joly : 275 fr.; — *Imitation de Jésus-Christ*, trad. Lamennais, Paris, Gruel-Engelmann, s. d.: 400 fr.; — Lamennais : *Paroles d'un Croyant*, 1833, Paris, Renduel, 1834, rel. de Trautz-Bauzonnet : 380 fr.; — Mérimée : *Chronique du temps de Charles IX*, Paris, Mesnier, 1829, in-8°, éd. orig., rel. de Cuzin : 145 fr.; — Musset : *Œuvres complètes*, Paris, Lemerre, 1876, 11 vol. in-12, exempl. sur papier de Chine, 245 fr.; — G. Sand : *Mauprat*, Paris, Bonnaire, 1837, 2 vol. in-8°, éd. orig., 99 fr.; — De Vigny : *Servitude et Grandeur militaires*, Paris, Bonnaire, 1835, éd. orig., rel. de Cuzin : 271 fr.; — Zola : *L'Assommoir*, éd. illustrée, Paris, Marpon et Flammarion, s. d., exempl. sur grand papier de Hollande, fig. en double état, envoi d'auteur : 46 fr. — Le total de la vente s'est élevé à 76,520 fr.

L'HOMME AU CAMÉLIA

LAUTOUR-MÉZERAY

ET

LE *JOURNAL DES ENFANTS*

Charles-Lautour Mézeray et Émile de Girardin. — Comment fut fondé le journal le Voleur. — *Les deux frères siamois de la littérature périodique.* — La Mode. — *Lautour-Mézeray, rénovateur du* Figaro. — Le Feuilleton littéraire des journaux politiques. — *Origine du* Journal des Enfants, *son histoire.* — *Le dandysme de Lautour-Mézeray.* — *Quelques lettres inédites.* — *Balzac et Delphine Gay.* — *Ce qui mérite de rester du* Journal des Enfants. — *Bibliographie par noms d'auteurs.*



Les descendants de la famille Eudes, domiciliés dans la petite ville d'Argentan, se glorifiaient d'être les neveux du père Eudes, fondateur d'un ordre célèbre, et du grand Mézeray, historiographe du roi de France. Ces deux frères, à la figure grave et majestueuse, avaient occupé, d'une façon également digne, la chaire du missionnaire et le fauteuil de l'académicien. L'historiographe avait bien eu quelques hardiesses de plume et quelques faiblesses de cœur [1], mais il n'en avait pas moins imprimé à son nom un cachet de sévère et austère dignité, qui était devenu comme une tradition de famille. L'on resta fidèle à cette tradition pendant de

1. Les hardiesses de plume de Mézeray sont enregistrées dans toutes les bibliographies (*le Manuel du libraire*, 5e édit., t. III, p. 1694), et tous les biographes ont parlé de ses faiblesses de cœur, qui ont fourni à T. Sauvage le sujet de son opéra-comique, *le Père Gaillard*.

longues années, en remplissant, avec la gravité des ancêtres, des fonctions judiciaires et municipales; mais, dans notre siècle, un petit-neveu de l'historiographe — dont le père avait précisément relevé le nom de Mézeray [1] — eut, par une étrange exception à cette règle de famille, autant d'amour pour la fantaisie que ses aïeux avaient eu de respect pour la méthode. Dédaignant les buis symétriques du petit jardin paternel, il s'en fut à Paris lier à sa mémoire le nom d'une fleur, inconnue à Argentan, qu'immortalisa plus tard une irrégulière d'amour [2]. L'*Homme au camélia*, qui ne fut point un saint et ne prétendit jamais à l'Académie, s'appelait en réalité *Saint-Charles Lautour-Mézeray* [3].

I

Il naquit à Argentan, le 29 avril 1801, de Louis-César Lautour-Mézeray et de Jeanne Colin. Son père, alors notaire, avait jadis donné dans la Révolution. Cela ne l'empêcha point de crier un jour *vive l'Empereur !* de toute la force de ses poumons, ce qui lui valut la mairie d'Argentan. Il était d'instinct personnage officiel, et, lorsqu'il eut ceint l'écharpe municipale, il ne lui manqua plus que d'être décoré. Quand Napoléon traversa Argentan, Lautour compta sur lui pour combler cette lacune. L'empereur malheureusement partit sans y songer, et le lendemain un administré moqueur charbonna une croix d'honneur gigantesque sur la porte de monsieur le maire [4].

Le premier magistrat de la cité envoya tout naturellement son fils au collège municipal. Charles Lautour y forma une amitié d'enfance qui eut sur son avenir une influence décisive. Dans les environs d'Argentan se trouvaient le château et la belle terre du Bourg-Saint-Léonard. Ils avaient été achetés, à la fin du siècle dernier, par Jules-David Cromot, premier commis des finances. Ce Cromot, déjà riche comme Crésus, prétendait être en outre noble comme Cromus, chevalier romain découvert par

1. Louis-César Lautour-Mézeray descendait au quatrième degré de Marie Eudes, sœur des célèbres frères Eudes et femme de Jacques Corbin des Caves. Voir la *Notice sur les trois frères Eudes*, par M. G. Le Vavasseur, à qui nous sommes redevable, ainsi qu'à M. L. de la Sécotière, de précieux renseignements pour cette étude.

2. Par une coïncidence bizarre, Marie Duplessis, l'héroïne d'Alexandre Dumas, est née à Nonant, à quelques lieues d'Argentan. C'est ainsi que l'Homme et la Dame aux camélias appartiennent tous les deux au pays des pommiers. (Voir, sur Lautour-Mézeray, Jules Lecomte, *le Perron de Tortoni*, et Philibert Audebrand, *Un Intime de Girardin*, article publié dans *le Gaulois*, 4 mai 1881.)

3. Son parrain, M. de Lamisière, tint à ce qu'il fût inscrit à l'église et à la mairie sous le nom de *Saint-Charles;* mais Lautour laissa promptement le *saint* de côté, pour se contenter, dans l'habitude de la vie, du prénom plus profane, mais moins singulier, de *Charles*.

4. Anecdote rapportée par M. Victor des Diguères (*la Vie de nos pères en basse Normandie*, p. 235).



LAUTOUR-MEZERAY

Fondateur du Journal des Enfants

quelque généalogiste. Et l'on disait à la cour, en souriant, qu'il en était parent, tout au moins au datif : *Cromus, Cromi, Cromo* [1]. La grandeur de cette maison de parvenus ne dura pas même cent ans, et les deux fils de Cromot moururent à Argentan vers 1840, presque dans l'indigence. Ils avaient une sœur, appelée Mlle de Fougy, du nom d'une petite terre voisine du Bourg. *Trop jeune lorsqu'elle se maria pour se pénétrer fortement de ses nouveaux devoirs,* elle eut un enfant, dont *un autre que son mari était le père* [2]. Cet enfant, envoyé à Fougy et élevé à l'ombre des grands bois de la forêt de Gouffern, fut placé de bonne heure au collège d'Argentan. On le nommait alors Émile ; il sut se faire appeler Émile de Girardin.

Il se forma entre les deux écoliers, dans le préau du petit collège de province, une amitié que la mort seule put rompre. Et quand Girardin, dans son autobiographie d'*Émile,* trace la figure si sympathique de l'abbé de Latour, l'on se demande s'il n'avait point en vue quelque membre de la famille Lautour, l'un de ces vieillards bienveillants et de bon conseil, comme il s'en trouvait dans l'ancienne bourgeoisie provinciale.

Quel motif conduisit Charles Lautour dans la grande ville, où, dès qu'il eut foulé le sol du boulevard, il se sentit à jamais Parisien ? Celui qui y mène à vingt ans tous les jeunes gens de province : l'étude du droit à faire, étude, hélas ! bien vite délaissée pour l'apprentissage moins pénible des plaisirs et de l'amour. Charles, à Paris, retrouva Émile qui y fut le confident de ses espérances et le compagnon de ses premières parties. Il y fut aussi son introducteur dans les cercles de lettrés et le présenta, au Palais-Royal, dans le cabinet de lecture de Mme Desauge, à Alexis Dumesnil et à Henri de Latouche, à Alphonse Rabbe et à Maurice Alhoy. Ce fut là que Girardin apporta un jour *Émile,* œuvre de revendication, écrite avec le feu et la fierté de la jeunesse ; ce fut là aussi qu'il enfanta dans la méditation ses vastes projets de révolution dans la presse. Il trouva pour en commencer l'exécution un collaborateur indiqué dans Lautour-Mézeray. La première tentative faite par les deux camarades fut la fondation du journal *le Voleur.* D'après une légende, que nous devons rappeler ici, ce serait à Lautour-Mézeray qu'aurait appartenu le principal rôle dans la fondation de ce premier journal.

Un matin, le lendemain même de l'apparition d'*Émile,* Girardin, doutant encore du succès de son livre et dégoûté de sa triste vie de bâtard, allait tout bonnement se jeter à la rivière. Sur son chemin il rencontra Lautour.

— Où vas-tu ?

— Me noyer.

1. Maupouana, 1775, cité par A. Chassant dans *Nobiliana,* p. 94.

2. *Émile,* par E. de Girardin ; édit. Lévy, p. 22.

— Pour de bon ?

— Pour tout de bon.

Et Lautour de rire et de le consoler.

— Viens, dit-il enfin, nous allons fonder un journal.

— Mais qui l'écrira ?

— Tout le monde.

— Son titre ?

— *Le Voleur.* Nous prendrons partout ce qui nous conviendra.

Et ainsi, dit-on, fut fait [1].

La légende est certes jolie ; mais si, dans cette association des deux débutants, Lautour apportait un nom et un peu d'argent, — cet argent de province si lentement amassé et qui, à Paris, se dépense si vite, — Émile, lui, apportait ce qui valait mieux encore : un rare esprit d'initiative et une activité qui ne se lassait de rien. C'est donc à lui, croyons-nous, qu'il convient d'attribuer la part la plus large dans la première œuvre entreprise en commun.

Quoi qu'il en soit, ce fut le 5 avril 1828 que parut *le Voleur, gazette des journaux français et étrangers, revue de la littérature et des sciences, des arts, des tribunaux et des théâtres. Le Voleur* était fait impudemment, à grands coups de ciseaux. Comme toutes les idées téméraires, celle-ci obtint de suite un succès d'étonnement. La finesse littéraire des deux propriétaires le transforma bientôt en succès d'habitude. L'on avait commencé par crier au scandale ; l'on se tut ensuite pour examiner l'affaire, et l'on en arriva promptement à l'imiter. D'Arthenay fonda *le Cabinet de lecture,* et Anselme Petétin fit paraître *le Pirate.* Les articles du *Voleur,* presque tous d'emprunt, n'étaient jamais signés ; il est donc difficile d'indiquer la part spéciale de collaboration que Lautour eut à l'œuvre commune. Nous ignorons également à quelle époque il cessa d'être intéressé dans l'affaire. En 1832, il était toutefois encore propriétaire du *Voleur,* et reçut, à ce titre, une curieuse lettre d'Achille Jubinal, arrêté le jour des obsèques du général Lamarque, comme *coupable... de porter un chapeau gris et par conséquent d'être évidemment attaché à une opinion quelconque* [2].

Mais revenons en 1828 et aux premiers efforts des deux frères siamois de la littérature périodique. Possédant des qualités diverses, mais qui se complétaient utilement, et sentant qu'ils avaient, grâce à elles, ce qu'il faut pour réussir, ils n'étaient point gens à se contenter du premier succès du *Voleur.* Ils menèrent promptement à bien une entreprise plus considérable.

Ce fut la publication de *la Mode, revue des modes, galerie des*

1. Article de M. Philibert Audebrand.
2. *La Mode,* 23 juin 1832, p. 281.

mœurs, album des salons. Là, l'on ne pouvait plus avoir, comme dans *le Voleur*, des collaborateurs forcés. Il fallait en trouver qui vinssent au journal de leur plein gré et sussent, par leur mérite, en séduire les abonnés. Lautour et Girardin réussirent à les découvrir, et les noms, nouveaux encore, dont furent signés les articles du journal naissant, devinrent presque tous un jour des noms célèbres. Nestor Roqueplan et Victor Bohain, Alphonse Karr, Eugène Sue et George Sand écrivirent dans *la Mode* non politique. Le docteur Véron lui-même, le futur directeur de l'Opéra, le commensal et le fidèle ami de Lautour, fit aussi partie de la rédaction de cette première *Mode*[1]. Lautour eut alors une inspiration de génie, et, réclamant pour sa revue le patronage de la duchesse de Berry, fit ainsi la conquête du faubourg Saint-Germain. Girardin, de son côté, ne resta pas en reste de réclame, et, agitant pour la première fois aux yeux des abonnés de *la Mode* cet appât trompeur de la prime, qui fut l'une de ses meilleures ruses de journaliste, il mit en loterie parmi eux je ne sais quel buste invendable de Mme de Staël[2]. L'on sait que *la Mode*, cédée à Dufougeray, devint, en 1831, un journal politique, qui poursuivit sans relâche de ses mordantes épigrammes le roi-citoyen et sa monarchie bourgeoise.

L'un des collaborateurs de *la Mode*, Victor Bohain, qui tentait d'être un second Girardin, avait, en 1829, acheté *le Figaro*. Lautour-Mézeray appartint alors à la rédaction particulièrement choisie de ce journal, dont faisaient partie A. de Vaulabelle, Alphonse Karr, Capo de Feuillide et Léon Gozlan. L'histoire des décès et des résurrections du *Figaro* au XIXe siècle formerait un petit volume. Lautour-Mézeray devait aussi, en 1836, essayer à son tour de le faire renaître. La lettre suivante de Sophie Gay l'établit :

« S'il est vrai, comme on le dit, que vous vous chargiez de rendre la vie au *Figaro*, je vous conjure de ne point oublier un des collaborateurs qui lui a valu le plus de succès autrefois. C'est Alphonse Karr; il a grand besoin de travailler et d'employer un des esprits les plus piquants de notre époque. Dites-moi si je puis le flatter de votre protection... Si vous vouliez venir causer de cela avec moi, vous seriez bien aimable et pourtant, je ne vous en aimerais pas mieux[3]. »

Hélas ! la verve d'Alphonse Karr elle-même ne suffit pas, cette fois, à ranimer *le Figaro*.

1. Le Dr Véron, dans ses *Mémoires d'un bourgeois de Paris* (t. III, p. 85), s'exprime, en parlant de la rédaction de *la Mode* naissante, comme s'il n'en eût point fait partie. Les lignes suivantes, que nous transcrivons dans le tome IV de *la Mode* (p. 100), ne laissent pourtant pas de doute à ce sujet : « On trouve, à côté de la manie d'écrire, cette certitude que le bon goût de MM. Véron, Bohain et de Girardin nous préservera de ces articles, etc. »

2. *La Mode*, t. Ier, p. 354.

3. Lettre en la possession de l'auteur de cet article.

En 1830, Émile de Girardin et Lautour-Mézeray fondèrent ensemble — ce fut peut-être la dernière entreprise faite en commun — *le Feuilleton littéraire des journaux politiques*. Ils avaient un associé qui fut assurément le plus grand de ceux que Lautour rencontra dans sa carrière de publiciste : il avait nom Honoré de Balzac. Balzac rédigeait alors la plus grande partie du journal de Philippon, *la Caricature,* où Lautour-Mézeray donna quelques articles à côté de ceux de l'illustre romancier. Lautour et Balzac se rencontrèrent souvent depuis dans le salon de Mme de Girardin et dans les loges de *lions* à l'Opéra ; mais, en 1835, un conflit d'intérêt éleva entre eux une infranchissable barrière que, même à prix d'or [1], le fondateur de *la Mode* ne put jamais abaisser.

Il arriva à la collaboration des deux anciens écoliers d'Argentan ce qui advient à presque toute collaboration. Chacun crut avoir acquis ce qui lui rendait nécessaire l'assistance de l'autre et voulut voler de ses propres ailes. Cela réussit tout à fait à Girardin, qui avait enfin de l'argent, et cela ne tourna point mal pour Lautour-Mézeray, qui avait alors appris à faire un journal.

La première entreprise d'Émile, à laquelle Charles n'eut point de part, paraît avoir été celle du *Journal des connaissances utiles*. Certains biographes disent bien que Lautour coopéra à la fondation de cette feuille [2], mais, dans la première année, où des articles sont signés par Émile de Girardin, Mme Sophie Gay, Pereire et d'autres, nous n'avons trouvé aucune mention de Lautour-Mézeray. Nous croyons donc pouvoir penser qu'il n'y collabora point.

Il fut, en tout cas, étranger à la fondation de *la Presse,* cette réalisation de l'idée du journal à bon marché qui, depuis si longtemps, harcelait la cervelle d'Émile.

Mais Lautour-Mézeray fonda le *Journal des Enfants*.

II

Le *Journal des Enfants* parut le 25 juillet 1832. Le premier numéro contenait un article *à nos enfants,* écrit par Jules Janin, dans une note paternelle et attendrie. L'idée commerciale n'en était pas toutefois entièrement exclue, et, à l'aide d'allusions perfides, l'on débutait par y faire bonne justice des Perrault et des Berquin, des Genlis et des Bouilly, dont on voulait à jamais écarter la concurrence :

1. Werdet raconte dans ses *Souvenirs* (p. 39 et 48) qu'à la suite de cette contestation Lautour-Mézeray reconnut loyalement ses torts et fit même accepter à Balzac une indemnité de vingt-cinq louis. Le maître empocha prestement les vingt-cinq louis et n'en garda pas moins toute sa rancune.

2. M. des Digueres, *la Vie de nos pères,* p. 237.

« Venez à nous, nous vous dirons ce qui est vrai et utile. Nous serons nous, *l'ami des enfants*, non pas un ami vieux et morose, et qui radote quelquefois, mais un ami jeune, longtemps dévoué, et qui vous suivra dans toutes les fortunes. Nous serons pour vous, non pas une bonne nourrice qui fait des contes, mais des historiens amusants, simples, véridiques, et qui vous diront ce qui est arrivé avant vous et ce qui arrive en même temps que vous. Enfin, si, par malheur, vous avez lu des livres intitulés : *Contes à mon petit enfant, contes à ma fille,* et autres contes, où vous ne voyez que des enfants très riches, soyez tranquilles, nous ne vous ferons pas de ces contes-là. Dans ces contes, on ne parle qu'à des enfants très riches, qui ont des voitures et des peignes en diamants [1], etc. »

Les petits abonnés n'avaient sans doute pas plus de voitures que de peignes en diamants, mais ils eurent leur journal tout comme une grande personne, et, en le recevant, ils virent imprimé sur les bandes *M. Gustave* ou *Mlle Adèle*, première réclame de ce moralisateur charlatan, qui s'entendait presque aussi bien qu'Émile à lancer une affaire.

« Un centime et demi par jour — lisait-on sur la couverture, en caractères qui tiraient les yeux — est le prix de ce recueil... Lors même que l'enfant ne trouverait dans cet ouvrage, en se récréant, qu'une bonne pensée, que la correction d'un défaut, le principe d'une qualité généreuse, les parents pourraient-ils hésiter à lui consacrer une aussi faible somme ? C'est plus qu'un capital qu'ils fondent, c'est peut-être tout l'avenir de son cœur qu'ils développent. »

N'est-ce point là vraiment de la réclame impudente, comme en fait Bilboquet dans *les Saltimbanques ?* N'est-ce point crier : *Passez au bureau ; à un centime et demi la morale !* comme l'on hurle, entre deux roulements de tambour : *Entrez dans ma baraque ?*

Dans ce magasin, non de jouets d'enfants, mais de littérature juvénile, le marchand au reste ne trompa point et ne vendit que du bon. Le premier numéro — maladresse qui surprend chez Lautour — n'est cependant pas à la hauteur du reste du recueil et serait même assez insignifiant s'il ne contenait le début d'une histoire qui a réjoui plusieurs générations d'enfants : *les Aventures de Jean-Paul Choppart*, par Louis Desnoyers.

Il n'en est pas moins vrai que, dans cette première année, grâce aux relations du directeur avec tout ce qui écrivait à Paris, nous trouvons parmi les collaborateurs du *Journal des Enfants,* Sophie Gay, Bergounioux (un compatriote de Lautour-Mézeray), F. Soulié, Piis, E. Fouinet, Ch. Muret et Jules Janin, qui ne dédaigne pas de s'y faire le salonnier des petits enfants [2]. Les dessins, assez nombreux à partir du n° 5, sont

1. *Journal des enfants*, t. 1er, p. 2. Voir, à la fin de cet article, la bibliographie du *Journal des enfants.*

2. *Journal des enfants,* t. 1er, p. 257. Le Salon de 1833, par J. Janin.

finement gravés par Lacoste, et l'un d'eux, le portrait de Jean-Paul Choppart, est un Grandville hors texte [1].

Le rédacteur en chef prend bientôt plaisir à écrire lui-même dans son recueil enfantin et y débute par une courte nouvelle, *Balluchon l'artificier*. Il y glisse aussi, dans un *article à nos enfants,* tout cordial et affectueux, une réclame à l'instar de celle de *la Mode*, informant qu'il vient d'obtenir pour son journal le gracieux patronage de la reine de Wurtemberg. Et les armoiries de la royale protectrice s'étalèrent pendant des années sur la couverture du petit recueil. Cette réclame était en outre un appel déguisé à quelque distinction flatteuse. Ce discret appel ne resta pas sans réponse, et Lautour commença ainsi une longue brochette de croix, qui plus tard éblouit jusqu'à sa ville natale, et empêcha les malins Argentenais de rire plus longtemps de la déception paternelle.

L'affaire était donc lancée à merveille; mais il fallait, pour la soutenir, faire mieux encore la seconde année. Lautour le comprit et n'y manqua pas. Aux collaborateurs si finement choisis dans la fleur des romantiques, il joignit bientôt MM. de Barante, Marco de Saint-Hilaire, Maurice Alhoy et, — c'était un coup de maître, — Alexandre Dumas lui-même, qui raconta aux enfants, comme il savait raconter, les aventures de deux singes, *Jacques Ier et Jacques II.* Lautour-Mézeray, voulant aussi payer de sa personne, collabora activement à son petit recueil, et y donna successivement : *les Pupilles de la garde ; la Fête des ramoneurs à Londres* et *la Fiancée d'Irlande.* Enhardi par le succès, l'infatigable rédacteur en chef ente sur son journal des publications nouvelles, toujours moralisatrices, mais toujours lucratives : l'*Annuaire des enfants* et le *Musée des enfants.*

La troisième année, tout marche mieux encore, et c'est de plus en plus fort, comme chez Nicolet. Jean-Paul Choppart est cependant fini, mais voici venir Robert-Robert et son fidèle compagnon, Toussaint Lavenette, aux aventures réjouissantes et amphibies. Et le petit monde se fait abonner en masse et se passionne pour les deux pantins de Louis Desnoyers, comme le grand pour les trois mousquetaires d'Alexandre Dumas. L'on trouve encore dans le troisième volume du *Journal des Enfants* une pièce de Rozier finement écrite : *les Arrêts de collège,* et deux nouvelles d'Alphonse Karr : *les Chagrins d'un roi de cinq ans,* et *la Première victoire de Charles XII.* La réclame atteint également son apogée, et l'on affiche en lettres énormes sur la couverture :

ANNONCES DU JOURNAL DES ENFANTS

Publié à 16,000 exemplaires

Prix net : 1 fr. 50 la ligne de 40 à 44 lettres !

1. *Journal des enfants,* t. Ier, p. 120.

Ces trois lignes sont, pour cette année-là, tout ce qui est dû à la plume de Lautour-Mézeray.

La veine continue encore l'année suivante. D'abord la réclame a produit son effet, et, à la fin de chaque fascicule, les pages d'annonces se pressent, nombreuses et compactes. Puis les collaborateurs, toujours les maîtres de l'époque, envoient au journal leurs meilleures pages. Lautour-Mézeray lui-même, piqué d'honneur, y donne un travail amoureusement écrit : *Ce qui advint du 30 juin 1559. — Odyssée du comte de Montgommery.* « En classant d'anciens papiers de famille, je trouvai, ose dire Lautour, au milieu d'une lourde liasse, une chronique *entièrement écrite de la main de Mézeray*, l'historiographe de France sous Louis XIV. » Et s'il fallait en croire l'aimable mystificateur, le grand académicien aurait écrit ce qui suit à la barbe de ses collègues : « Merci de moi, messeigneurs; à vous ouïr, il semblerait que je suis coupable de forfait, quand c'est le hasard seul ou Satan qui sont les forfaiteurs [1] ! »

Au boulevard du Crime on n'eût point parlé mieux ! A tout seigneur, du reste, tout honneur ; l'amusante chronique du rédacteur en chef est illustrée d'un grand dessin de Géniole, gravé en Angleterre par Beneworth.

L'année d'après, le *Journal des Enfants*, où l'on savait choisir les poètes comme les conteurs, donne un petit poème d'Hégésippe Moreau, *Abdallah le maudit* [2], et Lautour-Mézeray y indique *le moyen de gagner un million avec une livre de beurre.*

Il donne dans le sixième volume *les Deux poètes du lycée Napoléon* et *la Nymphe de Sainte-Hélène.* Hégésippe Moreau y raconte *le Neveu de la fruitière* [3], et Édouard Ourliac y ouvre le charmant *Théâtre du seigneur Croquignole.* Les lettres néanmoins ne font pas oublier les affaires, et Lautour imagine une combinaison nouvelle : la collection du petit journal sera vendue pour 6 fr. 25. Le motif allégué est qu'à l'étranger l'on n'en fait pas moins de six contrefaçons.

Le véritable est que Lautour, dès que le *Journal des Enfants* lui rapporte cinq louis, court en dépenser dix pour son luxe ou pour ses plaisirs. Il en est déjà réduit aux expédients et doit imaginer chaque matin une réclame à effet pour faire pondre de nouveau cette poule aux œufs d'or qu'il finira bientôt par épuiser tout à fait.

C'est ainsi qu'en juin 1838, le journal est paré d'une couverture nouvelle, où trois écussons souverains accompagnent le blason de la

1. *Journal des enfants*, t. IV, p. 290.

2. *Abdallah le maudit* est devenu *l'Enfant maudit* dans le *Myosotis.*

3. *Abdallah le maudit* parut dans le numéro d'août 1836 et *le Neveu de la fruitière* dans celui de septembre 1837. M. Piédagnel, dans sa note bibliographique sur Hégésippe Moreau, intervertit ces dates.

première protectrice. Ils dominent une bandelette portant en caractères gothiques : LAUTOUR-MÉZERAY — ÉDUCATION FAMILIÈRE. Le curieux dessin de Bisson est gravé par Lacoste.

La décadence du petit journal date de cette année-là, quoique les collections aient été, dit-on, enlevées et que l'on doive en faire un nouveau tirage. L'on y rit cependant encore au joyeux théâtre de Croquignole, et Bouchery y entame une réjouissante histoire : *les Petits-neveux de Gulliver et le marquis de la Chambaudière*. Mais, comme il faut tirer parti de tout, les annonces envahissent et la revue et sa couverture. Elles en expulsent même les quatre blasons protecteurs, promettant, à la suite d'un renouvellement d'abonnement, les portraits lithographiés des quatre rédacteurs principaux. Et c'est ainsi que Lautour-Mézeray trône en tête de la collection de son magazine, tout comme Tellier fait les honneurs de sa méthode de trompe. N'y a-t-il point là une caractéristique de l'individu et du temps ?

L'an d'après, c'est pis encore : le désordre est au bureau de rédaction, et l'on ne vient plus guère au bureau d'abonnement. Le journal, quelquefois encore, est néanmoins digne de son passé. Lautour-Mézeray donne *le Tambour d'Arcole ;* Étienne Esnault, *Diane et Loys,* et Bouchery fait voyager les petits-neveux de Gulliver jusqu'à « Argentan, aujourd'hui petite ville de France, située dans le département de l'Orne, mais alors érigée, avec ses dépendances, en marquisat de merveillo-chimerico-superlunario-monde, dont elle était un des principaux ornements ».

Cependant le pauvre Lautour, s'épuisant la cervelle à la recherche d'attractions fructueuses, joint au journal, que l'on délaisse pour tout de bon, des patrons d'écharpes et des gravures de modes, nous montrant des *lions* en herbe engoncés dans leurs vastes cols et frisés à outrance sous de plates casquettes à glands.

Cela ne suffit pas à sauver le journal. En juin 1840, Lautour-Mézeray doit s'adjoindre des copropriétaires et partager ainsi son empire enfantin. Il continue toutefois à faire partie de l'administration nouvelle et publie même, dans la neuvième année, un article intitulé *les Juifs*, étude qu'il avait pu malheureusement écrire d'après nature.

L'année suivante, tout est terminé, et une direction nouvelle, transportant ses bureaux au loin, vers l'est, va s'installer rue du Faubourg-Poissonnière. Elle renie même pour plaire aux commerçants, ses voisins, l'ancien propriétaire qui, pendant dix années, avait ouvert à l'enfance une école d'art et de littérature, qu'elle se hâta de transformer en boutique :

Avis qu'il faut lire.

« En changeant de demeure, la direction et la propriété ont également passé en d'autres mains. L'ancien propriétaire, récemment ap-

pelé à des fonctions administratives, avait, depuis plusieurs années, négligé l'administration de son journal pour se livrer à des études de droit administratif et public, dans l'intention de parcourir avec distinction la nouvelle carrière qu'il voulait poursuivre et dans laquelle il vient d'entrer. Le nouveau directeur fera cesser tout ce désordre[1]. »

Le désordre s'en fut donc avec le brouillon charmant, mais avec lui partirent tout art et toute littérature. Le pauvre Lautour venait, comme l'apprenait l'avis de son ancien journal, d'être condamné à l'administration à perpétuité. Mais, avant de le suivre dans sa sous-préfecture, nous devons présenter en lui l'homme à la mode, car il tenait à ce titre plus qu'à toute autre chose. Berquin, en effet, dont il raillait l'air berger, n'était rien à ses yeux en comparaison de Brummel, dont il enviait le dandysme. Le pauvre Lautour n'avait point atteint le mérite littéraire du premier; il ne fit qu'approcher de l'élégance du second. Mais, par un phénomène singulier, réduisant et fondant en lui ces deux types si différents et qui s'affaiblissaient dans ce rapprochement étrange, il fut et il resta un Brummel berquinisé, un Berquin fashionable.

III

Lautour-Mézeray était d'ailleurs bâti pour être l'un des rois de la mode parisienne. D'une taille élevée, d'une figure agréable, mais à l'expression quelque peu altière, il possédait ainsi tout ce qu'il fallait pour paraître, pour séduire et pour dominer. La conquête de Paris lui était donc aisée. Il trouvait en outre, pour la faire, deux auxiliaires précieux dans le crédit toujours croissant de Girardin, son camarade, et dans le charme irrésistible d'une nouvelle amie, Delphine Gay, qui, en 1831, avait uni sa destinée à celle d'Émile. Nous avons vu Lautour et Girardin débuter en amis dans la vie parisienne. Mais ces amitiés de collège, quelle que doive être leur durée, ne sont pas toujours à l'abri de nuages. Dès que Lautour et Girardin n'eurent plus d'intérêts communs, ils furent exposés à avoir des intérêts contraires dans leurs nombreuses entreprises semi-littéraires, semi-commerciales. C'est ce qui advint une fois, entre autres, à l'occasion de certaines bibliothèques unies que Lautour-Mézeray s'avisa d'opposer aux bibliothèques cantonales de Girardin. De là une brouille qui, le 5 mars 1834, fit écrire à Émile la lettre suivante :

« Tes deux lettres m'arrivent ce matin à huit heures : celle que tu m'adresses et celle que tu adresses au public. Je ne répondrai pas à la seconde. J'ai hésité un instant si je répondrais à la première, car montrer

1. *Journal des enfants,* numéro de décembre 1841, verso de la couverture.

que de ton côté sont tous les torts, c'est en quelque sorte paraître me justifier, et, dans la position très délicate où tu t'es placé vis-à-vis de moi, beaucoup d'amis, mon cher Lautour, craindraient le premier mot à dire de peur que le dernier n'échappât à leur confiance et à leur franchise.

« Je n'ai pas autant d'illusions qu'on peut m'en croire, et, bien que tu me l'assures, j'ai pu me convaincre que tu ne plaçais pas toujours tes affections avant tes intérêts, mais quelquefois au-dessus de certains devoirs que l'amitié devrait rendre respectables. On se borne rarement à n'avoir qu'un seul tort envers un ancien ami qui ne rompt pas au premier.

« Tu m'accuses, toi, de n'avoir pas eu d'explications avec toi avant l'appel au public dont tu parles... Ce jour-là encore, j'ignorais que tu eusses un intérêt dans les bibliothèques unies : ce n'est que le lendemain que j'ai su que tu en étais non seulement un des intéressés, mais le fondateur, le bailleur de fonds, l'homme responsable, celui qui s'était opposé à ce qu'on me parlât d'un projet qui *par hasard* se rencontrait être le même que celui dont je préparais, avec toute publicité, l'exécution depuis plus de huit mois ! Je soutiens ceci : s'il ne m'avait pas été dérobé, on n'eût pas agi avec tant de clandestinité ; on n'eût pas recommandé à chacun : *surtout n'en parlez pas à Émile.*

« . ... J'ai été si profondément blessé de la défiance dont j'ai été l'objet et de tous les soins qu'on a pris pour se cacher de moi que, lorsque j'ai perdu l'estime des amis qui me restaient, je ne regrette plus leur amitié. Je n'en aurais perdu aucun, si leur amitié avait été aussi vraie et aussi désintéressée que la mienne. C'est une justice qui plus tard me sera rendue.

« E. DE GIRARDIN [1]. »

Malgré ces querelles privées qui parvenaient bien vite au public grâce à la manie de publicité qu'avaient les deux amis mécontents, les souvenirs du collège et des efforts faits en commun les ramenaient bien vite l'un à l'autre et dissipaient promptement ces brouilles passagères.

Aussi quand Girardin et Armand Carel durent se battre à la suite d'articles publiés dans *le National* et dans *la Presse*, Lautour-Mézeray fut-il choisi de suite comme témoin par son ami. Il n'eût, dans aucune circonstance, refusé de lui rendre un semblable service ; mais il y consentit avec plaisir, dans un cas particulier où il était certain — c'était là une de ses faiblesses — d'être mis en évidence. Le duel eut lieu à Vin-

1. Cette lettre, ainsi que plusieurs autres dont nous donnerons des extraits, fait partie de la belle collection d'autographes de M. Jules Le Petit, qui, avec une parfaite bonne grâce, a bien voulu nous faire, pour cet article, les communications les plus utiles.

cennes, le 20 juillet 1836, au matin. Girardin eut d'abord la cuisse traversée d'une balle. Il blessa alors mortellement Carel, qui succomba deux jours après ce duel resté célèbre [1]. Le service rendu par Lautour à Girardin resserra les liens de leur vieille amitié, et il trouva Émile toujours disposé à lui frayer le chemin par une démarche utile, à l'empêcher de faire fausse route par des conseils trop peu souvent suivis.

Les deux camarades ne cessèrent point de correspondre l'un avec l'autre, si ce n'est pendant de rares périodes de brouille. Ils échangeaient à tout moment les nouvelles de la ville et de la province, parfois même celles de l'étranger. C'est ainsi que, le 1er octobre 1841, Girardin, qui s'était rendu en Wurtemberg pour le vingt-cinquième anniversaire de l'avènement du roi, rend plaisamment compte à Lautour-Mézeray d'une entrevue avec la princesse de Metternich :

« La princesse de Metternich, qui ne passe pas pour être toujours gracieuse à l'égard des Français qui ne portent pas un nom illustre et qui ne sont pas légitimistes, m'a fait placer à côté d'elle et a été pour moi d'une bonté et, j'oserais presque dire, d'une coquetterie qui ont fait événement. *Nous aurions gardé les Allemands ensemble,* comme disait J. J., que nous n'aurions pas trahi plus de familiarité. »

Ce n'était point seulement l'amitié d'Émile qui rendait précieux pour Lautour-Mézeray le droit d'entrer en familier dans la maison de Girardin, c'était encore et surtout la faveur de faire partie du petit cénacle de la fameuse Delphine ; d'être reçu, après les Bouffes ou avant le bal, dans cette chambre tendue d'un damas de laine vert d'eau, où venaient causer Lamartine, Victor Hugo, Eugène Sue, Balzac, Alphonse Karr et Alexandre Dumas. Lautour regardait cette faveur à la fois comme une gloire et comme un plaisir. Comme une gloire, car peu étaient admis dans ce temple privé de la causerie délicate ; comme un plaisir, car Mme de Girardin traitait Lautour en privilégié et le faisait le confident intime de ses impressions parfois malignes sur ses illustres hôtes. Nous avons retrouvé, dans de curieux petits billets, la trace de ces confidences amicales.

« Oh ! que Balzac a été amusant hier ! » lui rappelle-t-elle un jour, pour le taquiner peut-être. « Vous avez eu grand tort de nous quitter hier soir, lui écrit-elle une autre fois ; vous auriez bien ri des histoires d'ours de M. Dumas et de sa lettre incompréhensible. Venez me voir aujourd'hui à cinq heures que je vous abreuve d'injures ! »

D'autres lettres établissent qu'elle n'était point seulement pour Lautour comme pour les autres une maîtresse de maison aimable, une camarade de cercle littéraire, mais bien une intelligente et affectueuse amie. En voici une charmante :

1. Voir, relativement à ce duel, *les Mémoires d'un bourgeois de Paris,* t. II, p. 224.

Ce mardi.

« Je veux vous faire une surprise aimable et vous écrire un peu plus tôt que je ne l'ai promis ; cela est d'autant plus gracieux que je n'ai absolument rien à vous dire, car il ne s'est rien passé depuis deux jours que vous êtes absent.....

« Je mentirais si je vous écrivais que je dépéris en votre absence et que je suis languissante ; au contraire, je me sens légère et libre parce que mon sermonneur ennuyeux n'est plus là. Il me semble que le monde m'appartienne. Je me livre à mes défauts tout à mon aise ; je déménage tous mes meubles, je dis tout ce qui me passe par la tête, heureuse de ne plus m'entendre dire : « Vous avez grand tort, madame. » Mais je sais cependant qu'il ne faut pas trop que ce bonheur se prolonge ; je finirais peut-être par trouver que cette liberté est de l'isolement.

« ... Avez-vous eu froid la nuit ? Nous avons pensé à vous en voyant ce beau clair de lune... Avez-vous revu toutes vos anciennes passions ?... Mais votre lettre me dira tout cela demain ; j'y répondrai avec exactitude, si j'ai le temps. Celle-ci ne compte pas : c'est une petite gentillesse inaperçue. C'est pour vous prouver qu'il ne faut compter sur moi ni en mal ni en bien. C'est pour vous déconcerter : vous êtes si accoutumé à vous plaindre de moi que je suis obligée de vous avertir quand j'ai pour vous une attention affectueuse. Vous êtes si prévenu que vous seriez capable de la prendre pour une injure et de vous fâcher. Ainsi je vous déclare bien positivement que c'est avec la volonté de vous faire plaisir que je vous écris aujourd'hui. Mille souvenirs[1]. »

G. DE G.

Presque tous les habitués du salon de Delphine reconnaissaient son hospitalité en lui apportant de petits chefs-d'œuvre. Lautour-Mézeray rougit sans doute d'arriver toujours les mains vides et de n'avoir point encore fait son livre. Aussi, en 1834, se mit-il courageusement à l'ouvrage, et tenta-t-il de publier, comme un autre, son volume. *Maritalement parlant*[2] était un recueil de nouvelles, écrit en collaboration avec Émile Bouchery, sous le pseudonyme de MM. de Cobentzell. Ce ne fut après tout qu'une preuve de bonne volonté, et *Maritalement parlant*, qui n'était point un chef-d'œuvre, n'ajouta rien à la renommée des prétendus Cobentzell.

D'ailleurs, Lautour-Mézeray était un publiciste avant d'être un

1. Collection de M. Jules Le Petit.

2. *Maritalement parlant*, par MM. de Cobentzell. Paris, Alexandre Mesnier, 1834 ; in-8° de XIV-312 p. C'est un recueil formé de sept nouvelles ou fantaisies : *Aux sergents de ville de la vertu ; — Une page des mémoires du cœur ; — L'éloquence d'un député ; — M. Loreau ; — la Ramure ; — Les conditions d'un bonheur ; — La gastrite.*

homme de lettres ; avant d'être un publiciste, il tenait, nous l'avons dit, à être un homme à la mode.

Mais était-il véritablement un *lion ?* Assurément oui, si, comme le dit Roqueplan, il suffisait pour cela de la moindre chose élégante, d'un paletot jaune ou d'un chapeau à forme nouvelle. Oui encore, si, comme le veut Deriège, celui-là était réellement *lion,* qui avait le boulevard pour empire, l'Opéra pour conquête et savait régner en maître du faubourg Montmartre au faubourg Saint-Honoré. Mais Mme de Girardin était plus exigeante. Pour elle, le mot *lion* ne signifiait point un dandy au groom microscopique et au cigare colossal, mais bien une notabilité que tout le monde veut connaître, un individu devenu, pour un fait spécial ou pour une chose marquante, l'objet d'une curiosité générale et incontestée[1]. Lautour-Mézeray était d'abord un *lion* comme tout le monde l'entendait; irréprochable dans son costume, impeccable dans ses équipages. Mme de Girardin le reconnaissait elle-même, en le raillant doucement. « Nous avons, lui mande-t-elle un matin, des billets pour la course qui est à midi. Venez donc à midi avec votre calèche ou votre tilbury, comme vous voudrez. » — « Venez donc, lui écrit-elle une autre fois en ayant l'air de sourire, avec votre douillette *tourterelle*[2]. » Mais en outre, pour être un *lion* aux yeux de Delphine, Lautour avait trouvé cet objet personnel et forçant l'attention sans lequel, suivant elle, l'on ne pouvait *lioniser*. C'était une fleur, un camélia blanc.

Ce camélia blanc, qui ne coûtait pas moins de cinq francs la tête et qui fleurissait chaque soir la boutonnière de Lautour-Mézeray, produisit, dans le Paris qui s'habillait, une sensation indicible. Mais, grâce autant qu'au prix de la fleur, à la régularité de l'habitude, ce ne fut point seulement une fantaisie de dandy, mais une véritable marque de lionerie. Le camélia blanc de Lautour-Mézeray gardera à jamais sa place dans la menue chronique de l'époque comme le gilet rouge de la première d'*Hernani*. Quant à celui qui le portait, il fut désormais *l'homme au camélia*, que tous connaissaient dans ce grand Paris, où beaucoup ignoraient qu'il existât un Lautour.

Il était donc sacré *lion* sans conteste; mais, pour un tel *lion*, une seule cage convenait, la baignoire d'avant-scène, dite *loge infernale*. Et chaque soir d'opéra, le camélia de Lautour-Mézeray piquait de son point blanc la demi-obscurité de la fameuse loge. Certes, ce n'étaient pas les premiers venus que ceux pour qui des jumelles immenses grossissaient je ne sais combien de fois les jambes des pensionnaires de M. Véron. Il ne suffisait point, pour paraître dans leur loge, d'être assez riche pour en payer une part. Il fallait sans doute posséder de l'argent, — et encore

1. Le vicomte de Launay, *Lettres parisiennes,* édit. Michel Lévy, 1881; t. II, p. 193.
2. Collection de M. Le Petit.

parfois, mon Dieu ! l'on s'en passait, — mais il fallait surtout avoir de l'esprit, de la race et de l'élégance, tout ou quelque chose de ce qui fait cet être de luxe, vicieux et charmant, que l'on appelle un gentilhomme d'opéra. Les gentilshommes d'opéra, compagnons de loge de Lautour, étaient alors le comte Germain, le marquis de Lavalette, Conrad de Lagrange et Romieu, le préfet aux hannetons légendaires, le Tallien du souper, qui inspira à Lautour-Mézeray les deux seuls vers qu'il ait jamais enfantés :

Quand Romieu revint du Monomotapa,
Paris ne soupait plus et Paris resoupa [1].

Et dans une autre loge, au-dessus des infernaux, M. de Balzac étendait ses larges mains sur une massue émaillée de turquoises fausses. Le grand homme fut un jour, si nous en croyons les souvenirs de Werdet, victime d'une mystification galante de la part de certains habitués de l'Opéra qui lui infligèrent une sorte de supplice de Tantale amoureux [2]. Lautour-Mézeray était-il du complot? Il est probable que oui, car, depuis qu'ils s'étaient heurtés sur le terrain des intérêts, Balzac et lui ne se chérissaient guère. Balzac, chez qui les blessures d'argent se cicatrisaient mal, l'appelait même *Lautour-mesuré,* ce qui, après tout, ne signifiait rien, car le prodigue *lion* n'avait jamais connu la mesure. Plus tard, Balzac, fidèle à sa rancune, écrivit un *Prince de la bohème.* La vengeance était tardive et quelque peu lâche, car le pauvre Lautour avait alors quitté la bohème pour le Limousin et le prince de la mode était devenu sous-préfet. Néanmoins chacun, à Paris, le reconnut dans *la Palférine,* portrait tracé par la main d'un maître, mais inspiré par la rancune, et par ce motif trop chargé. Si Balzac qui, on le voit, n'oubliait rien, désirait du mal à ses mystificateurs, le sort se chargea de le venger cruellement. Tous ses compagnons d'opéra, à part un ou deux qui, comme M. de Lavalette, remplirent une carrière brillante, arrivèrent en effet, par le chemin de la grande vie, à la folie, à la misère ou à la mort. La *loge infernale* était donc bien nommée, car, si l'on dresse le bilan des existences dorées de ceux qui la hantaient, tout bien considéré, vertus et vices, succès et revers, fortune et ruine, l'on voit qu'en fin de compte, le diable ne perdait rien.

IV

L'homme au camélia défleuri et transplanté dans une sous-préfecture ! Le joyeux amuseur d'enfants chargé d'ennuyer officiellement de

1. Roger de Beauvoir, *les Soupeurs de mon temps,* p. 197.

2. E. Werdet, *Souvenirs de la vie littéraire,* p. 68 et 111.

3. « Pour quiconque a connu M. Lautour-Mézeray, la Palférine est son portrait, mais chargé. » (Werdet, *Souvenirs,* p. 50.)

grandes personnes ! N'y a-t-il point là une de ces implacables revanches que le sérieux prend si souvent dans la vie d'un homme de plaisir ? Ce fut à Bellac, chef-lieu d'arrondissement de 4,000 âmes, que l'ex-lion alla cacher sa peau sous l'uniforme de sous-préfet. Dans des bureaux dont l'atmosphère administrative n'était point chargée d'esprit comme celle des bureaux de rédaction parisiens, Lautour-Mézeray vit tout lien rompu entre le monde des lettres et lui. Il existait encore malheureusement une chaîne entre lui et le monde de ses créanciers. Ces corsaires conçurent alors l'idée inhumaine de rogner les appointements du dandy fonctionnaire. Il fallut même que Girardin, dont l'amitié avait suivi Lautour jusqu'à Bellac, leur fit sentir l'inutilité d'un semblable procédé :

« J'avais écrit à M. de S. une longue lettre dans laquelle je lui disais que toutes les poursuites contre toi n'aboutiraient qu'à lui donner le droit de toucher le cinquième de ton traitement, en admettant même que cela ne donnât pas l'éveil à d'autres créanciers ; que j'estimais ce cinquième à 200 francs par trimestre, 800 francs par an[1]. »

Pour salaire de ses fastidieux labeurs, le pauvre Lautour ne recevait donc que 4,000 francs par an, ce qu'il avait payé parfois la folie d'un seul jour. Même en province, ce n'était que le pain quotidien. Mais heureusement à Bellac, l'amour ne coûtait point aussi cher qu'à Paris. A l'Opéra, il fallait vaincre à coups d'argent ou à coups de fleurs ; dans la Haute-Vienne, Lautour triompha sans frais de guerre, sur sa simple réputation de Lovelace parisien. Les aventures de roman succédèrent ainsi pour lui aux intrigues d'opéra, mais elles eurent malheureusement un dénouement de drame[2]. Comme ce n'était pas pour jouer le drame en province que le roi Louis-Philippe entretenait des sous-préfets, Lautour-Mézeray quitta précipitamment Bellac. Arrivé à Paris, il rencontra, pour le tirer d'affaire, des protecteurs puissants, Véron, entre autres, qui ne refusait jamais de donner un coup d'épaule à ceux qui avaient gaspillé leur fortune autour de son opéra. Quand on est bien protégé, il est toujours des sous-préfectures, et Lautour-Mézeray fut nommé à Joigny. Là, Alcibiade eut raison de Timon, et le pupille de M. Véron fit échouer la candidature de M. de Cormenin. Nous ne suivrons pas Lautour, d'arrondissement en arrondissement, dans sa carrière monotone d'administration provinciale. D'ailleurs, tous les postes se ressemblaient à ses yeux. Ils n'étaient point Paris, et, dès lors, pour lui n'étaient rien.

Vint la Révolution de 1848. Véron regarda d'où venait le vent, et Lautour tourna ses regards du même côté que lui. En 1849, Véron, croyant à Henri V, courut à Ems affirmer sa foi nouvelle. Et Lautour s'en fut, en même temps que lui, s'y déclarer l'homme lige du comte de

1. Collection de M. Jules Le Petit.
2. *Mémoires du comte Horace de Vielcastel*, t. Ier, p. 48.

Chambord. Nos deux voyageurs venaient d'arriver d'Allemagne, quand le prince président fit la conquête du docteur. Et Lautour devint aussitôt bonapartiste, suivant fidèlement les variations de son ami, comme une girouette placée sur un toit moins élevé[1]. Ce n'était point après tout une politique maladroite. Elle fut bientôt récompensée par le futur empereur, qui se souvint que Lautour avait été *l'homme au camélia,* et l'envoya au pays des fleurs et du soleil, en le nommant à la préfecture d'Alger.

Singulière destinée ! Cet homme pour qui, pendant de si longues années, les décors de l'Opéra avaient été toute la nature, passa la dernière partie de sa carrière dans un pays où la nature a véritablement la magie du décor. Et bien souvent sans doute, dans ses flâneries d'Afrique, un coin de rue obscur, un toit de mosquée lumineux lui rappelèrent quelque décoration semi oubliée d'*Ali-Baba* ou de *la Révolte au sérail.* Ce ne fut point d'ailleurs seulement en rêve qu'il retrouva à Alger quelque chose du temps passé ; il y rencontra en réalité ce qui avait été le charme de la bonne vie d'autrefois : les femmes et les fleurs. Ses fonctions de préfet étaient en outre une véritable sinécure, un gouverneur de l'ordre militaire étant alors le maître absolu de l'Algérie. L'heureux Lautour n'avait donc qu'à se laisser vivre et à être aimable pour les autres et pour lui-même. Pour les autres, il le fut assez, et, comme il reçut d'illustres visiteurs, de nouvelles croix vinrent chamarrer sa poitrine. Pour lui-même, il le fut malheureusement trop. Il est certains parfums dont l'enivrant arome fatigue et paralyse à la longue le cerveau. Les parfums de fleurs et les parfums de femmes produisent cet effet-là, quand on les respire trop tard. Le préfet d'Alger, après quelques années de cette existence débilitante de pacha quinquagénaire, passa insensiblement d'une virilité qui prétendait encore être la jeunesse, à une vieillesse précoce qui devint bientôt l'enfance. Il fut pris à la fois par les deux extrémités, et il lui fallut quitter, le cerveau creux et les jambes enflées, la terre où il avait pensé retrouver Paris. Mais à Paris il n'avait dissipé que sa fortune, tandis qu'à Alger, il avait dépensé sa vie.

Quand un homme a vidé au loin son gousset et sa cervelle, on le renvoie d'ordinaire à sa terre natale. Argentan devait ainsi recevoir ce qui restait de Lautour-Mézeray. Il fallut pour cela traverser la capitale et fouler encore une fois les trottoirs de ce qui avait été le boulevard de Gand. Lautour-Mézeray descendit rue du Helder, non loin du café de Paris, où, à la suite de son camélia blanc, il avait jadis entraîné tant de victimes. Mais le pauvre paralytique n'était point à craindre comme le Lautour d'autrefois. D'ailleurs, Paris lui-même n'était plus le même Paris. Les *lions* avaient cessé de rugir et les *cocodès* commençaient à glousser. Puis, du côté ouest de la rue du Helder, l'on parlait déjà d'élever un

1. *Mémoires du comte de Vielcastel*, t. Ier, p. 187.

édifice immense, tout d'or et de bariolures, qui ne devait pourtant jamais remplacer l'Opéra si athénien de la rue Le Peletier.

Girardin, lui, était toujours Émile ; il était même devenu le grand Émile. Il se souvint alors de son compagnon d'enfance, et, pendant trois mois que les médecins tentèrent vainement de rallumer une lampe dont l'huile avait été consumée jusqu'à la dernière goutte dans le temple du plaisir, il alla visiter régulièrement le moribond de la rue du Helder. Un jour vint où Lautour ne le reconnut pas. Et Émile, l'homme affairé, trouva le temps de verser une larme, une vraie larme partie du cœur et qui n'était, cette fois, ni une spéculation ni une réclame.

Ce fut donc à Argentan, son point de départ, que Lautour-Mézeray vint terminer sa carrière. On l'y avait rapporté, et il y vécut deux années encore, dans un ramollissement calme et inoffensif[1]. Le vieux Parisien n'entendait pas, ne parlait plus, et paraissait à peine se souvenir. Et qui sait pourtant si, sans qu'il en témoignât rien, les images du temps passé ne hantaient point encore les ruines de son cerveau ? Qui sait si, quand ses regards erraient vaguement sur la solitude d'un cours de petite ville, il ne croyait pas voir la salle enfiévrée de l'Opéra, quelque soir de mi-carême ? Qui sait si, quand ses dents s'entre-choquaient sénilement, il ne tentait pas de siffler à travers elles le refrain endiablé du galop de *Gustave ?*

Cte G. DE CONTADES.

APPENDICE

BIBLIOGRAPHIE DU *Journal des Enfants*

La collection du *Journal des Enfants*, publié sous la direction de Lautour-Mézeray, se compose de neuf années, plus les cinq premiers fascicules de la dixième (juillet 1832-novembre 1841).

Le journal paraissait par livraisons mensuelles de 32 pages in-8°, encadrées de filets à partir du n° 7. Dès le n° 5 ces livraisons sont illustrées de nombreux dessins de Grandville, Raffet, Tony Johannot, H. Monnier, Daumier, Foussereau, Tellier, Geniole, etc., gravés par Lacoste, Mlle Clara Lacoste, Charrier, Porret, Thompson, Beneworth, etc.

Le bureau d'abonnement, primitivement établi *14, rue Taitbout*, fut transporté *23, rue Louis-le-Grand* (janvier 1837), *9, rue Louis-le-Grand* (juillet 1840), et *25, rue du Helder* (juillet 1841).

Les imprimeurs ont été *Rignoux*, *rue des Francs-Bourgeois-Saint-*

1. Lautour-Mézeray mourut à Argentan le 21 novembre 1861.

Michel ; Éverat, rue du Cadran (juillet 1833) ; *Grégoire, rue du Croissant* (janvier 1837), et *Lange*, même adresse (octobre 1837).

Le *Journal des Enfants* ayant été rédigé par les principaux écrivains de l'époque, nous ne croyons pas sans intérêt, laissant enfouis dans la collection du journal les travaux des auteurs secondaires, de donner ici la liste des articles qui méritent de ne point être tout à fait oubliés.

ALHOY (Maurice). — Lambert le bossu, II, 325. — La Bague du capitaine, III, 296.
ANCELOT (M.). — Le Menin du duc de Lauraguais, II, 275, 293.
ARAGO (Jacques). — Florinda, X, 90.
BARANTE (M. de). — Jeanne d'Arc, II, 131.

BERGOUNIOUX (E.). — Alex. de Céran et les danseurs de corde, I, 110. — La fosse du Luxembourg, I, 156. — La vieille bonne Marguerite, I, 207. — Récréations de l'École militaire, I, 237, 267, 301 ; II, 37, 84, 145, 251, 284, 341. — Les deux chênes du roi, III, 30.

BOUCHERY (Émile). — Les petits-neveux de Gulliver, ou voyages surnaturels de M. le marquis de la Chambaudière, VII, 243, 284, 293, 347, 379 ; VIII, 27, 60, 125, 145, 189, 220, 318, 380. — Le Barbier de village, IX, 44. — Fo-Hi et Fo-Lang, IX, 146, 200, 208. — Mémoires du sieur Gilles Patelin de Malempis, IX, 275, 316, 346.

BRIFFAUT (Eugène). — Les Infortunes d'un savant, III, 321.
CHASLES (Philarète). — Quand j'étais petit garçon, IX, 32.
CREUZÉ DE LESSERT. — Le dévouement, ou le bonnet d'âne, V, 116.
DESBORDES-VALMORE (Mme). — Le petit menteur, I, 14.
DESCHAMPS (E.). — Les enfants de Daumesnil, II, 3.

DESNOYER (Louis). — Les illusions maternelles, I, 9. — Jean-Paul Choppart, suite aux illusions maternelles, I, 47, 80, 148, 217, 249, 313, 380 ; II, 56. — Les aventures de Robert-Robert et de son fidèle compagnon Toussaint Lavenette, III, 100, 150, 179, 244, 278, 324, 376 ; IV, 60, 111, 150, 182, 251, 268, 303, 335, 369 ; V, 19, 80, 136, 180, 200.

DUMAS (Alexandre). — Jacques Ier et Jacques II, II, 361 ; III, 8, 35 ; XI, 248, 317, 339, 380 ; VII, 23, 38, 73, 105.

ESNAULT (Étienne). — Folliola la folle, VII, 297, 340. — Diane et Loys, VIII, 244, 288, 350.

ESSARTS (Alfred des). — William Camberwell, IX, 50, 124.

FEUILLIDE (Capo de). — Un bal d'enfants à la cour, I, 145. — Les trois âges de la vie de Bastien le Savoyard, I, 177.

FOA (Eugénie). — La clef d'or, I, 104. — Le charbonnier, II, 200. — Que dix-huit sols ! II, 334. — Wolfgang Mozart, III, 170. — La conspiration des prunes de reine-Claude, III, 260. — La brioche de Canova, III, 337. — Testalunga, IV, 1. — Le tremblement de terre de Valparaiso, IV, 70. — La vocation, IV, 97. — L'élève du gymnase Amoros, IV, 140 — Le zombi de l'atelier, IV, 165. — L'aveugle de Clermont, IV, 193. — Les malheurs d'un prisonnier de guerre en Russie, IV, 237, 327, 353 ; V, 4. — Le Zingaro, V, 46. — L'enfant maudit, V, 105. — Mlle Necker, V, 163. — L'automate de Vaucanson, V, 242. — Le petit pâtre, V, 339. — La salière renversée, V, 297. — Caravane de Jacques Callot, V, 380 ; VI, 1. — Le shelling marqué, VI, 33. — Une scène d'atelier, VI, 83. — La bourse bleue, VI, 122. — Le déserteur, VI, 189. — Le jeune apprenti, 346. — Les enfants de la vallée d'Argelès, VI, 353 ; VII, 1, 33, 65, 97, 129. — Mme Isabelle de France, VII, 193, 229. — C'est un avare, VII, 257. — Le petit rioteux, VII, 327. — Les nouveaux Robinsons, VII, 354 ; VIII, 1, 33, 65, 97, 129, 161, 105, 225, 257, 289, 353 ; IX, 8, 65, 123, 161, 193. — La cour d'assises, IX, 309. — Charlotte Corday, X, 3, 36, 100.

FOUINET (E.). — Hans Pitterkin, I, 367. — Voyage sur les glaces, II, 25. — Le Groënland perdu, II, 99. — La Groënlandaise, 225. — La vengeance d'un chat, IV, 218. — L'horloge de bois, V, 11. — Si jeunesse savait et si vieillesse pouvait, V, 103, 152. — Valentin Graw, V, 277. — Si les souhaits étaient vrais, V, 300. — Petites causes, grands effets, V, 321. — Le mauvais cœur, V, 360. — Le grand tambour de guerre, IX, 17, 90, 150. — Le petit cosaque, IX, 216. — Le jeune vieillard, IX, 212. — Itoto, IX, 245. — Comme les bahutiers, plus de bruit que de besogne, IX, 276. — Otaïti, IX, 300. — Pierre qui roule n'amasse pas de mousse, IX, 336. — La main du maître, IX, 375. — Maître Jacques, X, 46. — La conspiration des moulinets, X, 113.

JACOB (Paul Lacroix, le bibliophile). — L'auberge du soleil d'or, I, 246. — Le revenant de Mlle de la Garde, VI, 244, 307. — Histoire de l'enfance de Henri IV, VII, 81, 122, 146.

JAL (A.). — Guillaume le mousse, I, 196. — Bisson, I, 363. — Le capitaine des mousses, II, 264. — Une première paire de bottes, III, 207. — Mémoires d'un écolier, IV, 205, 245; V, 125, 318.

JANIN (Jules). — A nos enfants, I, 1. — La fête de la Vierge, I, 33. — La distributrice de jeux, I, 65. — Promenade au Jardin des plantes, I, 129. — Le premier jour de l'an, I, 161. — Le jour des Rois, I, 193. — Les enfants trouvés, I, 225. — Le Salon de 1833, I, 257. — Longchamps, I, 290. — L'Observatoire et le Luxembourg, I, 221. — Bicêtre, II, 1. — Amyot, II, 35. — Sixte-Quint, II, 65. — L'annuaire, le musée des enfants, II, 97. — Bernadotte, II, 129. — Erneste le pédant, II, 161. — Le Czar et le choléra, II, 193. — Gaspard Hauser, II, 225, 257. — Sir Thomas Gresham, II, 321. — Murat, II, 353. — Christophe Colomb, III, 1. — Le prince Eugène, III, 33. — Le cardinal, le ministre et le médecin du roi, III, 95. — Mathieu Molé, III, 129. — Les salles d'asile, III, 161. — Mlle Élisa Mercœur, III, 195. — Dupuytren, III, 225. — Le Salon de 1833, III, 256. — Georges Cuvier, III, 353. — Catherine, IV, 65. — Le coude percé, IV, 225. — Mlle de Sombreuil, IV, 257. — Rollin, V. — Enfance de M. de Chateaubriand, VI, 61. — L'enfant de la ville de Rouen, VI, 225. — Histoire des prix Montyon, VI, 257, 321; VII, 161. — La première communion aux enfants trouvés, X, 33.

JUBINAL (A.). — Michel Hy, le tueur d'ours, III, 196.

KARR (Alphonse). — Les chagrins d'un roi de cinq ans, III, 223. — La première victoire de Charles XII, III, 370.

LAUTOUR-MÉZERAY. — Balluchon l'artificier, I, 202. — A nos enfants, I, 289. — Les pupilles de la garde, II, 16. — La fête des ramoneurs à Londres, II, 259. — Voyage de M. Caillé à Tombouctou, II, 297, 330. — La fiancée d'Irlande, II, 385. — Ce qui advint du 30 juin 1559. — Odyssée du comte de Montgomery, IV, 289. — Le moyen de gagner un million avec une livre de beurre, V, 357. — Les deux poètes du lycée Napoléon, VI, 176. — La nymphe de Sainte-Hélène, VI, 193. — Le tambour d'Arcole, VIII, 149, 166, 217, 234, 264, 292, 330, 357; IX, 12. — L'apprenti menuisier et la jeune dentellière, IX, 270. — Les juifs, X, 97.

LEGOUVÉ (E.). — Un enfant de six ans, VII, 168.

MADELAINE (Stéphen de la). — Le marchand de hannetons, III, 366. — L'ognon de lis, IV, 49. — Le brevet de sous-lieutenant, IV, 67. — Le fauteuil de ma grand'mère, IV, 101. — Le coffret, V, 65. — Dieu soit béni, V, 234.

MARCO DE SAINT-HILAIRE (Émile). — Voyage aux environs de Paris, Versailles, II, 149. — Un jour de l'an au château de Saint-Cloud, II, 241. — Les petits Savoyards, VI, 241.

MENNECHET. — Le bourgeois de Paris, VI, 314. — Poésie, Haydn, VI, 336.

MOREAU (Hégésippe). — Abdallah le maudit, V, 54. — Le neveu de la fruitière, VI, 88.

MURET (Ch.). — Les enfants du roi Édouard IV, I, 263. — L'enfance de Duguesclin, I, 339. — Giotto, I, 377. — Lapeyrouse, III, 122. — Cervantes à Alger, IV, 200.

Nyon (Eugène). — Les enfants d'un traître, IV, 74. — Un tournoi sous Philippe VI, IV, 133. — Une épée pour héritage, V, 363. — Jacob de Méré, VI, 13. — Mauvais fils, mauvais père, VI, 166, 198. — Pierre II et Dolgorouki, VI, 261. — Conjuration des marmousets, VII, 47. — Un poète inconnu, VII, 235. — La grenouille et le bœuf, VII, 326. — Le fils de la Juive, VIII, 12, 70. — Fils et soldat, IX, 72. — Le bec jaune, IX, 114. — L'inondation, IX, 140. — Les deux frères, IX, 225. — Dieudonné, IX, 257, 289. — Caïn et Abel, IX, 325. — Jeronimo, IV, 353. — Luce et Lucien, X, 15. — Les aventures de Joachim et de Diego, X, 106.

Ourliac (Édouard). — Théâtre du seigneur Croquignole, VI, 292, 325, 366; VII, 58, 87, 116, 154, 174, 253, 384, 365; VIII, 88, 178, 342.

Pichot (Amédée). — Le chat de Whittington, III, 45. — Aventures d'un phoque, III, 135. — Arthur Wilmot, III, 217.

Pils (Hippolyte). — Les deux pâtres, I, 231. — Le sauvage de l'Aveyron, II, 29. — Maison des jeunes détenus, II, 35. — M. de Latude, II, 119.

Rosier. — La tête de bois, I, 186. — Clicclac, I, 214. — Jules d'Enguerran, I, 235. — Le douillet, I, 297. — Les armes à feu, I, 352. — Le jeune Caumont-Laforce, II, 379. — Les arrêts de collège, III, 65. — Mort du comte de Forban, III, 312.

Sand (J.) (*sic*). — Le paria de collège, IV, 161.

Sandeau (J.). — Bernardin de Saint-Pierre, VIII, 170, 208.

Soulié (F.). — L'enfant des grenadiers de la garde, I, 133. — Eugénie, I, 205. — Le sapeur de dix ans, I, 326. — M. Perroquet, II, 107, 204. — L'auberge de Sainte-Gabelle, II, 225. — Le tour de France, III, 353; III, 135, 164, 173; VI, 230. — L'orpheline de Waterloo, III, 289. — La poupée de la fête aux Loges, IV, 8. — Le cocher du maréchal C., IV, 129.

Tastu (Mme A.). — Le code du bon ton, VI, 289. — Stéphanie, VI, 376; VII, 15.

Vaulabelle (E. de). — L'ange qui console, I, 93. — L'étang de Varzy, I, 141. — Le troc des âges, I, 210. — L'ange gardien, II, 231. — Histoire de la lune et de mon ami Pierrot, III, 201. — Pile ou face, III, 357,

Walsh (vicomte). — Georget, IX, 205. — La petite Allemande, IX, 238. — La goutte et la paralysie, X, 56.



HISTOIRE INÉDITE

DE

QUATRE EAUX-FORTES DE CÉLESTIN NANTEUIL

Il existe dans l'œuvre de Célestin Nanteuil quatre eaux-fortes qui depuis longtemps me préoccupent fort. Ce sont celles composant la première livraison annoncée par Renduel en 1832, pour la grande édition in-8° des œuvres de Victor Hugo, livraison destinée à illustrer la série complète des romans de cette époque : *Han d'Islande*, *Bug-Jargal*, *le Dernier jour d'un condamné* et *Notre-Dame de Paris*. Asselineau en a donné la description exacte dans sa *Bibliographie romantique*.

Un hasard heureux, bonne fortune de bibliophile, me fit rencontrer ces eaux-fortes il y a une douzaine d'années, alors qu'elles n'étaient encore connues que par la notice de Ch. Asselineau et qu'on ne les avait vues paraître dans aucun catalogue de librairie ni de vente particulière. C'était une véritable trouvaille; le libraire qui me les offrit les voyait pour la première fois et ne se rendit un peu compte de leur valeur que par le nom de l'artiste. Depuis ce temps, dans ces dernières années, deux ou trois exemplaires se sont retrouvés, ont été offerts à la vente à des prix élevés (150 à 200 francs); puis le silence s'est fait de nouveau sur cette livraison disparue.

Mais pourquoi ces eaux-fortes, assurément des plus remarquables dans l'œuvre de Célestin Nanteuil, sont-elles devenues si rares? Rares à ce point qu'il ne s'en retrouve plus aujourd'hui que quatre ou cinq exemplaires peut-être, ce qui équivaudrait à une disparition à peu près complète. Quelle peut être la cause de cette disparition, en supposant, comme il n'en faut pas douter, que la livraison publiée ait dû être tirée à un nombre égal d'exemplaires représentant celui des romans qui venaient d'être mis en vente?

Comment peut-il se faire que les seules eaux-fortes retrouvées soient toutes également en feuilles et qu'aucune, je dis pas une, ne se soit jamais rencontrée dans les volumes in-octavo auxquels elles étaient destinées? Une seule isolée a été mise au jour, c'est celle qu'Asselineau avait ajoutée à l'exemplaire de sa *Bibliographie romantique*, en compagnie de vingt-deux autres des plus belles et des plus rares de Célestin Nanteuil. Comment donc Asselineau, si friand de ces épaves qu'il passa une partie de sa vie à recueillir, lui si bien placé d'ailleurs pour retrouver la piste des vignettes qu'il convoitait comme de précieuses reliques de la grande époque, comment Asselineau ne se trouva-t-il possesseur que d'une seule de ces eaux-fortes, qu'il n'eût pas manqué de se procurer, et facilement semble-t-il, si un tirage aussi considérable en avait été fait peu auparavant?

Assurément, il y a là un mystère à éclaircir. Un tirage de cette importance ne peut pas avoir disparu si complètement; ce serait un fait unique à une époque si rapprochée et que rien n'expliquerait.

M. Champfleury, dans son intéressant ouvrage plein de documents précieux sur les vignettes romantiques, n'a pu, lui non plus, à côté de tant d'autres, introuvables et inconnues aujourd'hui, reproduire aucune des quatre eaux-fortes qui nous occupent. Mais il s'y est arrêté et leur a consacré une curieuse notice : « Dans ces vignettes, dit-il, éclate le génie décoratif de Célestin Nanteuil; il a déployé dans les entourages de ses compositions une imagination tout à fait d'accord avec la pensée du maître. Malheureusement, le public ne comprit pas. Renduel arrêta la publication et le maître resta sans les illustrations sur lesquelles il était en droit de compter. »

Dans cette notice, je relève deux choses : d'abord l'affirmation que la livraison fut vraiment publiée et suffisamment répandue pour que le public pût la juger, puisque, d'après ce dire, c'est le jugement du public, son indifférence, qui firent renoncer à continuer la publication.

Mais je relève encore ceci, que : « Dans ces compositions tout à fait d'accord avec la pensée du maître, éclate le génie décoratif de Célestin Nanteuil. » Ces compositions sont donc remarquables, supérieures même, et si le gros du public s'est trompé cette fois, est-il possible d'admettre que les amateurs sérieux, les connaisseurs, les collectionneurs de toutes sortes, se soient mis d'accord avec ce jugement du public au point de méconnaître et de laisser se perdre des œuvres où s'affirmait d'une façon si éclatante le génie de l'artiste? Est-ce admissible?

J'en appelle à M. Champfleury lui-même, qui dans sa préface fait remarquer bien justement, à propos de tant de belles œuvres de l'époque, que si les livres de chevalerie qui emplissaient la bibliothèque de don Quichotte avaient été ornés de tels frontispices, nul doute que le curé qui les condamnait comme troublant la cervelle du brave hidalgo de la Manche n'eût détaché les images de ces bouquins avant de les jeter au feu.

Eh bien! ce que n'eussent pas fait les curés de l'Inquisition, les passionnés, les enthousiastes de 1830 l'auraient-ils donc fait?

N'y a-t-il pas d'ailleurs certaines autres vignettes, plus rares encore, qui n'ont jamais été publiées, celles-là, et que l'on retrouve cependant, — en épreuves d'essai sans doute, — non pas même en feuilles, mais dans les volumes où elles devaient entrer, après acceptation, dans les volumes brochés, c'est-à-dire sor-

tant de chez l'éditeur. J'en puis citer deux que je possède qui sont dans ce cas-là : l'eau-forte de Célestin Nanteuil pour le troisième acte de *Lucrèce Borgia,* dont il n'existe que deux ou trois épreuves connues, dit M. Parran, et le frontispice pour l'*Albertus* de Théophile Gautier du même Nanteuil, celui d'un format plus petit qui fut supprimé, nous a dit Asselineau, et non publié. Je le possède néanmoins, et c'est dans un volume que je l'ai rencontré avec un envoi autographe de Théophile Gautier. Si ces pièces rarissimes existent encore, comment alors mes quatre eaux-fortes tirées en nombre auraient-elles disparu ? On ne peut l'admettre, car en bibliophilie rien ne se perd; avec du temps et de la persévérance, on retrouve tout. De combien d'exemples je pourrais appuyer cette affirmation !

Depuis qu'elles sont en ma possession, je me suis occupé souvent de ces eaux-fortes. Avec une ardente curiosité, j'ai passé bien des heures à les étudier, à les interroger, cherchant en elles-mêmes la clef du mystère que j'entrevoyais et sur lequel rien ne me renseignait. Je flairais une histoire, je voulais comprendre. Je me suis d'ailleurs fait depuis longtemps une règle, pour chaque volume nouveau entrant dans ma bibliothèque, d'entreprendre de déchiffrer, au bénéfice de mon catalogue futur, toutes les petites énigmes qui se présentent si souvent, soit dans le texte, soit dans les estampes, soit dans les dates et les différentes éditions : énigmes à côté desquelles passent généralement les bibliographes en se contentant de les signaler. Cette chasse aux mystères bibliographiques ou à la curiosité bibliographique, menée de nos jours avec tant de science, de conviction et d'ardeur par le bibliophile Jacob, par MM. de Lovenjoul, Mouravit, Brunet, Drujon et tant d'autres nouveaux venus, a, je l'assure, un puissant attrait. Rien de plus passionnant que ces patientes recherches à travers les livres, presque toujours couronnées de succès grâce à un peu de flair, d'érudition et à beaucoup de persévérance. Que de rencontres heureuses, que de découvertes inattendues ! Et que de choses on apprend ainsi à fureter, de ci de là, qu'on ne cherchait pas le plus souvent ! Heures bien douces, joies bien vives, que connaissent seuls peut-être les vrais amoureux des livres !

Si cette fois il m'a fallu beaucoup de temps pour arriver au but, la joie n'a été que plus vive quand je me suis cru sur la piste. Après chaque recherche approfondie, mais inutile, sur des documents nouveaux, je me retrouvais toujours en face de mes vignettes, et je voyais bien qu'il ne fallait compter que sur elles ; aussi est-ce à force de les examiner que peu à peu une conviction s'est formée dans mon esprit, et que de toutes mes observations réunies j'ai pu conclure enfin, malgré les annonces des catalogues Renduel, malgré les affirmations des bibliographes, malgré toutes les preuves contraires, que si cette première livraison pour les romans de Victor Hugo ne se retrouve pas, c'est qu'elle ne fut jamais publiée. Et que non seulement elle ne fut pas publiée, mais qu'elle ne fut même pas terminée par l'artiste. Peut-être encore pourrai-je établir pourquoi, ce qui serait le dernier mot du mystère.

Ces belles compositions valent, après tout, qu'on s'en occupe; les bibliophiles qui les possèdent ne seront pas fâchés, j'en suis convaincu, d'en connaître l'histoire, ne serait-ce que pour être fixés sur la valeur que leur ferait, en dehors de leur mérite artistique, l'excessive rareté dûment constatée.

Selon moi, le simple fait de cette excessive rareté, en le raisonnant quelque

peu, suffirait à établir la non-publication. En effet, les exemplaires des romans in-octavo de cette édition Renduel, très difficiles à trouver aujourd'hui, n'étaient pas fort rares, il y a peu de temps, avant qu'éclatât la fièvre romantique. Eh bien, il est incontestable qu'aucune desdites vignettes ne fut jamais trouvée dans ces volumes brochés ou reliés. Elles furent publiées à part, me dira-t-on; les amateurs ont pu les conserver en feuilles sans les ajouter aux volumes. Je l'admets volontiers pour une partie de la publication, pour la plus grande partie, si l'on veut; mais pour le tout, est-ce possible? Combien d'autres publications, faites dans les mêmes conditions, qui ont été complétées immédiatement à la reliure ou au cartonnage, et pour lesquelles l'exception est, au contraire, d'en retrouver les estampes en feuilles!

Les romans d'ailleurs venaient à peine de paraître, et mieux que cela, les deux volumes de *Han d'Islande,* qui furent publiés les derniers, sous les numéros VI et VII, parurent ou durent paraître, selon le catalogue Renduel, en même temps que la première livraison des eaux-fortes; j'en vois l'annonce sur les couvertures. Rien n'empêchait donc que ces eaux-fortes se retrouvassent dans les volumes reliés ou cartonnés à l'époque, ce qui n'existe pas, puisque les seules épreuves connues se sont retrouvées toutes également en feuilles. A ces preuves dont on ne peut nier l'importance, j'en ajouterai d'autres aussi curieuses que positives, qui sautent aux yeux en examinant les feuilles volantes.

C'est d'abord qu'une de ces eaux-fortes n'est pas terminée, celle que possédait Asselineau pour *le Dernier jour d'un condamné.* Le motif principal du milieu, qui représente le condamné dans son cachot, est fini, parfaitement fini dans tous ses détails; mais il n'en est pas de même des différents motifs de l'entourage: les têtes des personnages ne sont pas faites, particulièrement celles des juges dans le groupe qui domine la composition, tandis que le groupe tout entier d'en bas, le « Tribunal de Dieu », est à peine indiqué par quelques traits. Ce qui frappe les yeux d'autant plus que les trois autres eaux-fortes sont très finies, beaucoup plus finies que celles qui caractérisaient jusqu'alors la manière de Célestin Nanteuil.

Il est évident que cette planche est l'épreuve d'essai d'un dessin non achevé. Il y aurait donc eu interruption, non pas dans la publication, comme le dit M. Champfleury, mais bien dans l'exécution même des dessins.

Un autre fait en fournirait une nouvelle preuve, c'est l'irrégularité du tirage de ces quatre eaux-fortes. La première, celle qui forme frontispice avec le portrait de Victor Hugo au milieu, et destinée par ordre de dates à *Han d'Islande,* est la seule complètement achevée, tirée sur Chine et signée. La seconde, pour *Bug-Jargal,* quoique tirée sur Chine également, n'est pas encore signée. J'ai dit comment la troisième est restée inachevée. Quant à la quatrième, pour *Notre-Dame de Paris,* non seulement elle n'est pas signée, mais elle n'est tirée, dans la livraison que je possède au moins, que sur simple papier blanc. Ne sont-ce pas là de véritables épreuves d'essai?

En existe-t-il d'autres? Je ne le crois pas. Après tant d'années écoulées, elles seraient revenues au jour infailliblement.

Voilà donc, il me semble, une réunion de preuves suffisantes pour établir que ces eaux-fortes ne furent jamais terminées, et conséquemment ne purent être publiées.

De ce côté, la question me paraissant jugée, il me restait à apprendre comment et pourquoi ces faits s'étaient produits, pourquoi Célestin Nanteuil n'avait pas terminé son travail et pourquoi la publication n'avait pas eu de suite. De cela je désespérais un peu; il me paraissait bien difficile, sinon impossible, de pouvoir me rendre compte d'un fait qui n'est signalé nulle part, qu'aucun bibliographe n'a relevé et dont les personnages intéressés n'existent plus. Je cherchais toujours néanmoins, espérant me prouver quelque jour, une fois de plus, qu'avec de la persévérance tout se retrouve.

Quand une circonstance toute simple et fort inattendue, à laquelle je n'attachais aucune importance, vint tout à coup m'éclairer et me révéler le mot si longtemps et si vainement cherché de ce petit mystère.

Voici le fait qui prouve bien clairement qu'en bibliophilie rien n'est indifférent, et que la plus minime observation est souvent grosse de révélations inattendues.

Ayant réussi enfin à réunir en beaux exemplaires de toute pureté, non rognés et munis de leurs couvertures, les quatre romans de l'édition in-octavo, 1832, je me décidai à les envoyer à la reliure pour y caser mes fameuses vignettes et compléter ainsi ma collection dans son véritable état original. Je rangeai donc mes romans dans l'ordre de leur date de publication primitive : *Han d'Islande,* 1823, *Bug-Jargal*, 1826, *le Dernier jour d'un condamné*, 1829, et *Notre-Dame de Paris*, 1832. Puis, prenant l'eau-forte au portrait qui forme frontispice, j'ouvris le premier volume de *Han d'Islande*, auquel ce frontispice devait être naturellement destiné, non seulement par sa date originale de 1823, mais encore par ce fait que Célestin Nanteuil ne lui avait pas attribué de dessin particulier comme aux trois autres. Voici alors ce qui m'arriva : en l'ouvrant pour y glisser la feuille volante, je remarquai que Renduel, dans l'ordre de sa publication, lui avait donné, en pleine page du titre, le numéro VI et que la date au bas de cette même page était 1833, tandis que les autres romans portaient la date de 1832.

Je continuai la vérification, et je constatai le singulier classement suivant, substitué au classement original que je viens de décrire : *le Dernier jour d'un condamné*, n° I, 1832; *Bug-Jargal*, n° II, 1832; *Notre-Dame de Paris*, n°s III, IV, V, 1832; et enfin *Han d'Islande,* n°s VI et VII, 1833.

En un mot, le roman de *Han d'Islande,* qui devait porter le n° I et contenir le frontispice, se trouvait rejeté le dernier de la collection par les numéros d'ordre et de date.

Comment faire alors pour y placer ce frontispice? C'était illogique, absurde, impossible. Le frontispice marquant naturellement la tête de la collection, je ne peux pas, me disais-je, le mettre dans le dernier volume. Et puis d'ailleurs, *le Dernier jour d'un condamné,* qui porte le n° I, a son eau-forte qui ne peut être déplacée; cette eau-forte n'est pas terminée, c'est vrai, mais enfin... tiens; mais, au fait, pourquoi est-ce précisément celle du n° I qui n'est pas terminée... Sur cette interrogation mentale, je m'arrêtai un instant, puis poussant tout à coup une joyeuse et triomphante exclamation : *Eurêka!* m'écriai-je, j'ai trouvé!

J'avais trouvé, en effet, au moins tout me porte à le croire, car, en poursuivant mon examen, il me devint de plus en plus évident que Renduel et Nan-

teuil, à un moment donné, quand on s'aperçut de l'erreur commise à l'impression, durent se trouver dans le même embarras que moi pour le classement de leurs eaux-fortes.

Célestin Nanteuil avait fait suivre logiquement son travail par ordre des dates, attribuant le frontispice au roman de 1823, à *Han d'Islande*, qui devait être le premier de la collection, et, conséquemment, n'avait pas fait de vignette particulière pour ce roman. Quand on découvrit la faute, il travaillait sans doute au dessin du *Dernier jour d'un condamné*, le troisième en date qui, par suite de l'erreur, se trouva porter le n° I et auquel, contre toute logique, on allait par ce fait être dans l'obligation d'appliquer le frontispice. On s'arrêta pour examiner la situation, et ce dessin devenant momentanément inutile, Célestin Nanteuil ne l'acheva pas. Cela est clair.

Maintenant, il faut deviner le reste; mais les faits s'enchaînent et s'expliquent d'eux-mêmes. L'éditeur et l'artiste se retrouvèrent en présence pour régler la difficulté, l'éditeur insistant sans doute pour que l'artiste annulât simplement la vignette inutile et en refît une autre pour *Han d'Islande*, dans l'impossibilité où l'on se trouvait de changer les feuilles de titre des romans déjà mis en vente; et l'artiste prouvant clairement de son côté qu'il n'était pas dans son tort et qu'il lui fallait pour ce nouveau travail une indemnité qu'on lui refusait, je suppose, sans considération du prix si minime alloué pour les quatre, — 60 francs, nous dit Asselineau, — une discussion dut s'engager sur ce terrain, on se fâcha, on ne put s'entendre, et la publication en resta là, en dépit de l'annonce faite.

A la suite de cette rupture les plaques furent détruites probablement; une des eaux-fortes n'étant pas terminée d'ailleurs, Renduel jugea qu'il ne pouvait en tirer parti, et il ne resta de tout cela que les quelques épreuves d'essai que nous avons vues passer en vente dans ces dernières années, précisément, je crois, à l'époque de la mort de Renduel.

Voilà donc à quoi mes recherches ont abouti. Si ce n'est pas exactement ainsi que les choses se passèrent, il ne s'en faut de guère, j'en suis convaincu. En tout cas, peut-être aurai-je réussi par le fond à éclaircir un de ces nombreux points obscurs que l'on rencontre à chaque pas dans les livres de cette époque.

Bien des bibliophiles ont dû, à n'en pas douter, s'enquérir de ces eaux-fortes décrites par Asselineau et que l'on ne retrouve nulle part; ils sauront au moins désormais que leurs recherches seraient à peu près vaines, mais que si par une bonne fortune pareille à la mienne ils les rencontraient où que ce soit, ils devraient se hâter de les saisir, quel que puisse être le prix demandé.

Cette conclusion sera, je le souhaite, une excuse suffisante aux yeux des lecteurs qui, m'ayant suivi jusqu'au bout, seraient tentés de me demander compte de tant de phrases pour une si petite cause.

C. JOLLY BAVOILLOT.

New-York, février 1885.



FRANCE

LIVRES AUX ENCHÈRES. — *Les Manuscrits de Mirabeau.* — La septième série de la collection des autographes de M. Dubrunfaut, consacrée aux documents relatifs à la Révolution française, a été vendue le 21 mars dernier par les soins de M. Charavay. Elle contenait notamment un fonds de papiers et de manuscrits provenant de Mirabeau et ayant appartenu autrefois à un amateur célèbre, fils adoptif du grand orateur, Lucas de Montigny. M. Dubrunfaut les avait acquis à la vente de ce dernier.

Ces documents échapperont désormais à la convoitise des amateurs. Ils ont été achetés par l'État moyennant le prix de 3,000 francs, pour être déposés dans les archives du ministère des affaires étrangères, où une quantité assez considérable des écrits de Mirabeau se trouve déjà conservée.

Le lot se composait de vingt-six numéros dont voici l'indication prise sur le catalogue même :

1° *Monarchie prussienne*, manuscrit autographe, avec ratures et corrections, 760 p. in-4°.

2° *Lettres écrites par un ancien magistrat à un ami sur le procès du comte et de la comtesse de Mirabeau,* manuscrit autographe avec ratures et corrections ; 1783, 91 p. in-4°.

Ce manuscrit est suivi d'un manuscrit autographe des *Lettres sur l'ordre judiciaire en France, écrites par un ancien magistrat provençal à son ami, au sujet d'un procès célèbre de séparation*, 16 p. 1/4, in-4°.

3° *Mélanges d'histoire, d'économie politique, de politique,* etc., manuscrits autographes, avec ratures et corrections.

Ces manuscrits traitent des sujets suivants : *Des premiers Allemands et de leurs mœurs domestiques ; — Précis de la Révolution des États-Unis de l'Amérique ; — Sur l'Amérique ; — Canaux navigables ou d'arrosage ; — Canal de Languedoc ; — Lettre sur la contrebande ; — Observations relatives aux emprunts ; — De la situation des Juifs en Europe ; — De la preuve judiciaire,* etc.

4° *Anagogie ou notice d'un manuscrit mozarambique trouvé dans les ruines d'Herculanum*, manuscrit autographe, avec ratures et corrections, 81 p. 1/2 in-4°.

5° *Analyse raisonnée du projet d'un nouveau code prussien, par le comte de Mirabeau*, manuscrit autographe, avec ratures et corrections, 72 p. 1/2, in-4°.

6° *Provinces unies,* manuscrit autographe, avec ratures et corrections, 65 p. 1/2, in-4°.

7° *Abrégé de la grammaire française,* manuscrit autographe, 52 p. in-4°.

Ce précieux manuscrit est précédé d'une lettre autographe de Mirabeau à Sophie, signée *Gabriel.* Il explique qu'il a composé cet abrégé pour enseigner l'orthographe à Sophie.

8° *Loteries,* manuscrit avec deux pages et demie et des corrections autographes, 52 p. in-f°.

9° *Lettres du comte de Mirabeau à M. de Calonne, ministre des finances de France,* manuscrit autographe, avec ratures et corrections; 1785, 41 p. 1/2, in-4°.

A la suite est une copie de ce manuscrit avec des corrections autographes de Mirabeau.

10° Manuscrit avec corrections autographes ; 41 p. in-4°.

Règlement de la Chambre des pairs. Incomplet du commencement.

11° *Vie de Ch.-Julius Agricola,* manuscrit autographe, avec ratures et corrections ; 1779, 39 p. in-4°.

12° *Adresse aux Bataves sur le stathoudérat,* manuscrit autographe, avec ratures et corrections, 38 p. in 4°.

13° *Introduction à l'étude pour Son Altesse royale Monseigneur ***,* manuscrit autographe, avec ratures et corrections ; 31 p. 1/2, in-f°.

14° *Lettre du comte de Mirabeau à M. Cerutti,* manuscrit en partie autographe ; 30 p. in-4°.

15° *De la nécessité d'une autre vie et des consolations de l'homme juste sur la terre,* manuscrit autographe, avec ratures et corrections; 1782, 28 p. in-4°.

16° *De la tolérance,* manuscrit autographe, avec ratures et corrections, 28 p. 1/2 in-f°.

17° *De l'impôt,* manuscrit autographe, avec ratures et corrections, 24 p. in-4°.

18° *De l'Islamisme et du Coran,* manuscrit autographe, avec ratures et corrections, 24 p. in-f°.

19° *Manuscrits autographes,* avec ratures et corrections ; 58 p. in-4°.

Ces manuscrits concernent des sujets très divers, tels que ceux-ci : Couleurs ; — Composition et effets des diverses encres sympathiques ; — Essai sur la littérature des anciens et des modernes ; — Galilée.

20° *Notes autographes,* 54 p. in-f° ; quelques feuillets déchirés.

« Ce cahier, dit Lucas de Montigny, se compose de feuilles volantes, en trop petit nombre malheureusement, qui sont de celles où Mirabeau, qui lisait toujours la plume à la main, consignait soit ses réflexions, soit des extraits ou copies des passages qui l'avaient frappé et dont il voulait conserver le texte ou le souvenir. »

21° *Fragments divers,* recueil factice de morceaux autographes ; 60 p. n-4°.

Ces fragments concernent l'économie politique, l'état militaire des principales puissances de l'Europe, la population de la Suède, les travaux de Dupont de Nemours sur l'économie politique, les erreurs de l'historien Vély, etc.

La conservation de ces manuscrits est parfaite ; le papier a jauni, il est vrai, s'est marbré çà et là de taches rousses; mais il n'a ni piqûres ni déchirures. A l'exception de la *Monarchie prussienne,* reliée en basane rouge, tous ces ma-

nuscrits sont modestement enfermés dans des couvertures de papiers teintés et ne payent guère de mine. Et combien cependant ils sont précieux ! En outre de leur caractère de reliques historiques, de souvenirs du grand orateur de la Révolution française, ils offrent le plus grand intérêt parce qu'on y peut étudier les procédés de travail et l'écriture de Mirabeau. L'écriture de Mirabeau est très originale. Les lettres sont presque droites, écrites vigoureusement d'un trait de plume assuré et net, sans fioritures, ni jambages capricieux, sans boucles arrondies. Elles sont pressées les unes contre les autres et la ligne ne semble présenter presque aucune solution de continuité, tant les mots se suivent de près.

Les lignes n'ont entre elles qu'un blanc très court. La plupart des pages des manuscrits sont divisées en deux parties : du côté droit, le texte qui occupe les deux tiers de la feuille, et de l'autre une marge. Toutefois, le manuscrit de l'*Abrégé de la grammaire française* n'a presque point de marges ; ce doit, il est vrai, être un manuscrit de copie. Dans la *Vie de Julius Agricola*, de 39 pages, la marge, fort large, est couverte de renvois, qui partent de tous côtés comme des fusées. Presque toutes les lignes ont des ratures épaisses, des surcharges énormes qui remplissent l'interligne et donnent à la feuille une physionomie pittoresque d'épais grimoire. Des pages entières sont couvertes de rayures disposées de toutes façons, avec une irrégularité toute fantaisiste. Beaucoup de renvois en marge sont eux-mêmes bâtonnés. Les pages du manuscrit de la *Monarchie prussienne* ont une marge plus étroite que celles du manuscrit précédent ; les cinquante premières feuilles ont peu de ratures et de surcharges, mais les dernières ont dû faire le désespoir des compositeurs, tant les renvois, les ratures, y sont multipliés. La marge disparaît complètement et les lignes qui la recouvrent ont subi elles-mêmes des ratures et des surcharges. De tous côtés, dans les feuilles du milieu, sont collés des béquets de dimensions variées ; beaucoup de feuilles ont reçu des appendices considérables qui s'ouvrent en haut, en bas, sur les côtés, et sont souvent repliés. Toutes les statistiques de l'ouvrage sont écrites sur des feuilles d'un papier différent et d'une écriture très correcte, élégante même ; les lettres sont très hautes et très épaisses.

Ce manuscrit de la *Monarchie prussienne* est de beaucoup le plus considérable de tous.

C'est, en effet, l'œuvre la plus longue qu'ait écrite Mirabeau. Elle a été publiée en 1788 en deux éditions ; l'une, de format in-4°, comprend quatre volumes ; l'autre, de format in-8°, est en huit volumes.

Un des plus curieux manuscrits est celui de l'*Abrégé de la grammaire française,* qui comprend cinquante-deux pages in-4°. Il est précédé d'une lettre autographe de Mirabeau à Sophie, signée *Gabriel.* « ... J'ai entrepris, écrit Mirabeau, de te donner en vingt-cinq pages toutes les règles essentielles de la langue française, de t'en expliquer toutes les difficultés, de t'en énumérer les exceptions principales, d'une manière aussi exacte que concise, et je crois y avoir réussi. Ce mémoire est plus que suffisant pour te mettre en état de montrer toi-même le français par principes à ta fille. Les grammaires ne donnent pas le style, mais, si *Gabriel Sophie* a ton âme, elle trouvera aisément un Gabriel ; ils s'aimeront comme nous nous aimons, et je te réponds qu'elle écrira bien. . »

Ce manuscrit pourrait porter comme titre : l'*Amour grammairien*. L'écriture de l'*Abrégé* est beaucoup plus fine que celle des autres manuscrits; les lettres n'ont point la raideur et la contexture serrée de la *Monarchie prussienne ;* elles sont presque arrondies et de temps à autre quelques jambages présentent des tendances à la fioriture. Il est évident que la plume pesante et nerveuse de l'orateur et de l'historien a été remplacée par la plume, plus légère, plus douce, de l'amant. L'irrégularité des lignes trahit également un piquant vagabondage d'imagination et les distractions fréquentes que l'image de Sopie devait provoquer chez le copiste amoureux.

Le cahier de notes de Mirabeau contient des maximes, des réflexions piquantes et curieuses. En voici quelques-unes prises au hasard :

« Le moyen d'alléger ses maux, c'est de les supporter avec courage : c'est l'esprit qui dit cela, et le cœur qui souffre est rebelle à ses lois. Je ne sais qui a dit que le fou de la raison était le plus extravagant *fou* de la nature. Quel que soit l'auteur de cette pensée, j'ai bonne idée de sa sensibilité; il trouvait sans doute dans son âme que tous les raisonnements du monde étaient un bruit stérile auprès d'un sentiment. »

« Une femme et un sot sont deux choses bien difficiles à définir : on est moins embarrassé de ce qu'ils pensent que de ce qu'ils ne pensent point. »

« A écrire sur la porte d'un boudoir : *Nos duo turba sumus.* »

Une maxime politique maintenant :

« Le docteur Zwift disait : un système politique suivant lequel un sot peut gouverner deux ans de suite est sûrement quelque chose de merveilleux. Mais non pas si merveilleux : c'est l'un des résultats du despotisme et le système presque général de l'Europe. »

Et, pour finir, ce retour sur lui-même :

« Jamais je n'ai piqué le talon qui m'écrase, et je l'aurais pu ; jamais on n'a essayé de bonne foi avec moi le régime des bienfaits et je ne crois pas qu'on me défie de démontrer cette allégation. Je ne sais si je suis un être féroce, moi dont le crime est d'avoir aimé ; mais dans cette supposition les cachots seraient un mauvais moyen de m'apprivoiser. »

— Dans une vente qui a eu lieu du 16 au 24 mars dernier, par les soins de M. Porquet, et qui a produit la somme totale de 150,232 francs, nous avons remarqué un superbe exemplaire en grand papier vélin des *Œuvres complètes de Voltaire*, édition Beuchot, relié par Capé. Cet exemplaire, qui ne comprenait pas moins de 2,050 pièces ajoutées, s'est vendu 5,550 francs.



VICTOR HUGO

EN 1832

D'après LÉON NOEL

A VICTOR HUGO

Lorsque le premier Homme, au premier soir du monde,
Vit le Soleil rouler vers la mer, il s'enfuit,
Loin, seul, sous la paix morne et vaste de la nuit,
Croyant que la lumière était morte dans l'onde.

Le jour revint, riant à la terre féconde;
Puis, les races passaient, naissaient, mouraient, sans bruit.
Et voilà dix mille ans que l'Astre tourne et luit,
Versant à tous les cieux sa chaleur toujours blonde !

— Mort immortel, Flambeau du rêve, ô Père, ô Roi !
Tes fils qui t'ont pleuré s'éteindront avant toi :
Ton âme est un soleil qui plane sur nos âmes.

La splendeur de ton nom vibre dans l'univers,
Et jusqu'au seuil des temps, s'enflammant sous tes flammes,
Les cœurs refleuriront aux baisers de tes vers !

EDMOND HARAUCOURT.

VICTOR HUGO EST MORT

« Je vais désencombrer mon siècle, » disait-il;
Et la mort qui semblait devant lui désarmée
En sournoise a soufflé sur cette âme enflammée;
Le génie est parti pour l'éternel exil.

Ainsi qu'un patriarche à la tête blanchie
Il gouvernait un monde, et, vainqueur radieux,
Plus doux en même temps qu'il devenait plus vieux,
Il souriait à tous comme sa poésie.
Dans l'univers entier sa chute a retenti;
L'humanité se sent par son trépas blessée;
Elle avait si longtemps vécu de sa pensée,
Il souffrait tant de maux dont elle avait pâti!

O France, il a chanté ta gloire et ta misère
En des accents si beaux que les peuples lointains
Connaissent par ses vers l'honneur de tes destins!
Il t'a chanté en fils, tu le pleures en mère.

Dans le ciel épuisé, quand un soleil s'éteint,
Ses éléments glacés se perdent aux ténèbres;
Sans nom, sans forme il tombe, et le monde le craint.
Mais le poète mort; hors des voiles funèbres,
S'échappe et resplendit dans le rythme des vers;
Le temps qui l'a tué soudain le ressuscite,
La mémoire a gardé son œuvre et la récite,
La postérité voit ses lauriers toujours verts.

23 mai 1885.

PONTSEVREZ.



1802 - 1885



LES GRANDS ÉDITEURS ANGLAIS

I

LE LIVRE POPULAIRE, LE ROMAN, LE LIVRE D'ART

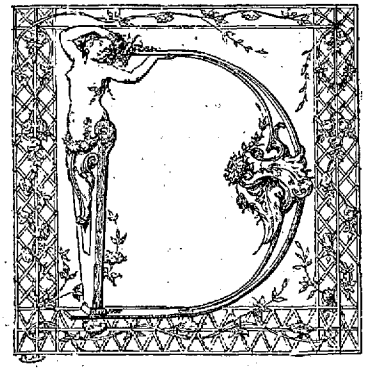

E jour en jour nous pénétrons plus avant dans la connaissance intime de la nation anglaise. Ses mœurs actuelles nous ont été récemment exposées dans les pages tantôt fantaisistes, tantôt violentes de MM. Max O'Rell, Jules Vallès, Hector France et dans les ouvrages plus sérieux de MM. Philippe Daryl et T.-H.-S. Escott. Son art a été étudié par MM. J. Milsand, Th. Thoré, Feuillet de Conches, E. Chesneau; et sa littérature par MM. H. Taine, A. Filon, E. Montégut, E. Hallberg, J. Darmstetter, pour ne citer que les travaux de la dernière heure. Après les historiens qui nous ont familiarisés avec le mouvement des idées en Angleterre, nous voudrions à notre tour toucher — par un petit côté — à la vie littéraire et aux lettres anglaises, montrer non plus les idées elles-mêmes, mais leur véhicule nécessaire, l'homme de qui dépend qu'elles voient la lumière ou soient étouffées, ce tout-puissant autocrate, l'éditeur.

En même temps, nous verrons sans doute comment celui-ci habille les idées, dans cet assemblage de papier imprimé qui compose un volume, et les présente au public. C'est donc très modestement, dans les livres, le contenant qui va nous occuper plutôt que le contenu, et cependant nous ne jurons pas de n'en jamais ouvrir un seul. En traçant la physionomie des grandes librairies an-

glaises, il n'est pas que nous ne rencontrions aussi, chemin faisant, quelques traits de mœurs et quelques physionomies littéraires.

I. — Cassell et cie.

A l'ombre de Saint-Paul, derrière Newgate, à quatre pas de la Tamise, par le pont de Blackfriars, sur l'emplacement de l'une des quatre portes les plus anciennes de la Cité de Londres, s'ouvre Ludgate Hill et, dans Ludgate Hill, la cour de *la Belle Sauvage :* un nom singulièrement francisé, qu'il soit issu de la légende de Griselda ou qu'il rappelle l'hôtellerie de « la Cloche » (*the Bell*) et quelque bonhomme Savage, son premier hôtelier. La cour, en pente, descend irrégulière, étroite, sombre, enveloppée de hauts bâtiments de brique noircis par cette atmosphère de Londres, qui promène dans l'espace des tonnes de charbon en suspension. La plus grande partie de ces constructions est symétriquement percée de longs alignements de fenêtres, dont la monotonie de prison, de caserne ou d'usine n'est rompue que par la saillie d'une tour carrée, disposée en avant-corps et couronnée en encorbellement, avec de faux airs de mâchicoulis. C'est là le siège d'une des plus grandes fabriques de livres du monde entier. En effet, sur un vaste bandeau régnant dans toute la longueur des édifices, au-dessus du dernier étage, et masquant les toits, on peut lire en lettres de six pieds de haut :

CASSELL AND COMPANY LIMITED

LA BELLE SAUVAGE WORKS

L'histoire de la librairie Cassell est en grande partie l'histoire d'un homme, celle de son fondateur, John Cassell, une de ces vaillantes et nobles figures qui sont destinées, semble-t-il, à grossir et à rajeunir, à l'honneur de ce siècle, la matière de ces livres, comme *Les bons exemples*, *Les merveilles du travail*, que chaque génération en tout pays se plaît à mettre aux mains de l'enfance.

Il y a cinquante ans environ, un ouvrier du comté de Lancastre, menuisier de son état, quittait sa résidence natale pour celle de Londres. Son esprit était occupé de goûts littéraires, son imagination peuplée de projets pour le bien des ouvriers ; il était à ce titre un ardent propagateur des idées de tempérance ; il avait en outre le don de la parole. Déjà en maintes circonstances, dans le Lancashire, il avait mis celui-ci au service de celles-là, et de la sorte s'y était fait connaître. L'espérance de trouver un cercle d'action beaucoup plus étendu n'avait pas peu contribué à l'amener à Londres. Son dévouement, son zèle à répandre les opuscules (*tracts*) spéciaux lui firent promptement de nombreux amis, et bientôt le nom de John Cassell figurait au-dessus de la petite boutique d'une librairie de tempérance.

Mais les bénéfices d'un tel commerce étaient si minimes que Cassell ajouta à la vente des livres celle du thé et du café ; — c'est de là, disons-le incidemment, que date le développement immense que, depuis, a pris le commerce du thé en paquet. — Des milliers de personnes dans tout le royaume apprirent ainsi pour la première fois le nom de Cassell, car il faisait colporter dans les parties

les plus reculées de la province sa double marchandise destinée à réagir simultanément contre l'ivrognerie. Cependant la tentative était prématurée, elle engageait sa responsabilité bien au-dessus de ses forces, il dut renoncer. Mais les hommes qui ont une volonté puissante et une idée accomplissent parfois des choses merveilleuses. Son énergie et sa probité avaient accru le nombre de ses amis, la confiance qu'il leur inspirait était grande ainsi que leur foi en son intelligence ; quelques-uns parmi ceux-ci unirent leurs efforts pour le placer à la tête d'une librairie plus importante et ayant un but déterminé. Associé avec MM. Petter et Galpin, imprimeurs, il résolut d'élargir la voie déjà frayée par les deux frères Robert et William Chambers, qui s'y sont fait un nom illustre, et forma le plan d'une série de publications populaires à bon marché. Le principal objet de la maison *Cassell, Petter, Galpin and Company* était donc de concourir à élever la condition sociale des masses. Bien avant que le Parlement songeât à présenter la première loi sur l'éducation du peuple, *Elementary Education Act,* les associés avaient compris que le premier pas à faire dans cette direction était précisément d'instruire le peuple. Ouvrier lui-même, John Cassell, dans sa longue fréquentation des ouvriers, avait pu mesurer les inconvénients de l'ignorance. D'autre part, les classes laborieuses, sachant qu'il leur appartenait, achetaient ses livres de préférence à ceux des diverses maisons et sociétés du même genre. Sa connaissance de leurs goûts réels et de leurs besoins lui était un excellent guide dans le choix de ses publications, et son opinion à ce sujet était toujours adoptée par ses associés, à qui d'ailleurs il abandonnait presque en totalité la conduite des affaires proprement dites.

Sa première étape vers le but qu'il s'était marqué fut la publication en 1850 du *Working Man's Friend* « l'Ami de l'ouvrier », que suivit bientôt *le Popular Educator* où, pour un penny (2 sous) par semaine, on pénétrait pour ainsi dire dans les greniers d'abondance des sciences humaines classées avec un soin méthodique, un ordre et une clarté qui en rendaient l'accès et l'intelligence faciles à tous ; tellement que lord Sherbrooke, alors Robert Lowe et chancelier de l'Échiquier, en fit publiquement le plus brillant panégyrique. Le succès dépassa cette fois tout ce que naguère avait pu ambitionner le menuisier du Lancashire, car il fut vendu plus d'un million d'exemplaires de *l'Éducateur populaire.* Les mêmes lecteurs ne firent pas moins bon accueil aux publications suivantes : *Illustrated History of England, Family Bible* (500,000 exemplaires, chacune), *Technical Educator, Illustrated Exhibitor,* au journal hebdomadaire, *Cassell's Family Paper,* remplacé depuis par un magazine mensuel à 70 centimes. Aujourd'hui on vend annuellement à peu près quatre millions de livraisons des trois magazines, *the Quiver, the Family Magazine* et *Little Folks* (*le Carquois, la Famille et le Petit-Monde,* journal d'enfants). Cependant la disparition de l'hebdomadaire à un penny avait laissé un vide regretté ; non que la spéculation n'eût tenté de le remplacer, mais elle l'avait fait dans des conditions déplorablement inférieures. Revenant à ses anciennes traditions, la librairie Cassell a fondé récemment *le Journal du Samedi* (*Saturday Journal*).

Pendant les dernières années de sa vie, John Cassell voyagea beaucoup en France, où il était bien connu des éditeurs ; il y venait faire provision de clichés, par voie d'échange ou d'achat, pour ses journaux illustrés. En 1859, il visita les États-Unis et, au retour, il publia un livre intitulé *America as it is* (*l'Amérique*

telle qu'elle est) où sont exposées avec une perspicacité quasi prophétique les conditions du conflit alors prochain entre le Nord et le Sud. La traduction en Angleterre de *l'Histoire de Jules César*, de Napoléon III, fut la dernière publication à laquelle il apporta ses soins personnels et son activité. Ce généreux pionnier du relèvement de l'ouvrier ne cessa de poursuivre par la presse et par la parole l'œuvre de sa jeunesse; jusqu'à la fin il paya de sa personne et resta un conférencier populaire, plaidant éloquemment la cause de la tempérance et de l'éducation. — Il n'était pas dans sa destinée de voir les développements prodigieux de la maison qu'il avait fondée; il mourut, en effet, le 2 avril 1865, à la même date que Richard Cobden. La coïncidence a suggéré ce rapprochement entre ces deux amis du peuple, que, tous les deux préoccupés de lui procurer la nourriture à bon marché, l'un le pain du corps, l'autre le pain de l'esprit, ils disparurent le même jour.

A la mort de John Cassell, les travaux de *la Belle Sauvage* (*la Belle Sauvage Works*) occupaient 300 personnes. La raison sociale resta la même jusqu'au printemps 1883. MM. Petter et Galpin cependant brisèrent le cadre très spécial de leurs précédentes publications, mais pour l'agrandir; ils améliorèrent sensiblement comme imprimeurs l'exécution typographique et, comme éditeurs, ils s'attachèrent à produire des livres originaux et illustrés, qui fussent aussi remarquables par l'impression que par la gravure : livres d'art, de voyages, de récréation, d'éducation, etc. Nous reviendrons sur ce sujet. Auparavant je voudrais donner aux lecteurs du *Livre,* que ce chapitre doit particulièrement intéresser, une idée de ce léviathan de la librairie.

Au moins de juin 1883, la société depuis si longtemps connue sous la raison sociale « Cassell, Petter, Galpin and C° » fut convertie en société par actions à responsabilité limitée sous la nouvelle raison sociale « Cassell and C° », au capital de un demi-million de livres (12,500,000 francs). L'objet de la nouvelle société était de pratiquer toutes opérations d'imprimeurs, éditeurs, relieurs, fabricants de papier, libraires et graveurs dans toutes leurs applications. Les départements divers d'une telle usine à papier imprimé doivent être examinés avec attention, car la marche simultanée du très grand nombre de rouages qu'elle met en branle sans frottement aucun porte en soi son enseignement.

La salle de composition occupe l'étage le plus élevé du bâtiment principal et passe pour la plus vaste et la meilleure qu'il y ait au monde. Elle est partagée en deux divisions, courant parallèlement dans toute la longueur de l'édifice, et en sections consacrées exclusivement à un genre propre de travail : l'une à la « conscience », l'autre aux affiches, celle-ci aux périodiques, cette autre aux livres, celle-là aux journaux, etc. Le plafond en verre laisse passer assez de lumière non seulement pour éclairer la salle de composition, mais encore les étages inférieurs successivement, jusqu'à la salle des machines placée tout en bas. Cet avantage est dû à la disposition de l'architecture en forme de rectangle vide dans toute la hauteur de l'édifice, ce qui répand en abondance, du haut en bas, et l'air, et la lumière. L'espace vide usurpant autant de place que l'espace occupé, la combinaison ressemble fort à de la prodigalité; mais elle n'en a que l'apparence, car l'économie de gaz d'une part, mais bien plus encore l'énergie que chacun apporte au travail dans un local bien ordonné, clair et salubre

compense très largement, tout compte fait, la perte sans cela inexcusable de surface utilisée.

Au-dessous de la salle de composition se trouve l'atelier des lithographes, d'où partent les innombrables lithographies répandues dans les diverses publications de cette maison, les chromos pour frontispices, les pages de titres et les couvertures en couleur. Au même étage se fabrique aussi toute la librairie classique. A l'étage suivant sont réunies les nombreuses presses à bras et les machines des petits travaux soignés, exécutés par la conscience, ainsi que la réserve de tout le matériel des compositeurs, classé par rayons, cases, tiroirs où chaque objet doit être trouvé instantanément. Là aussi, les planches gravées sont reçues, vérifiées, contrôlées, puis transportées dans des salles à l'épreuve de l'incendie.

Tous les ouvrages sont imprimés sur clichés électrotypes, dont la fabrication constitue un département important et étendu. Or les procédés d'électrotypie et de stéréotypie, dégageant des gaz malsains, sont manipulés dans un bâtiment adjacent. Les formes typographiques sont expédiées de la salle de composition à l'atelier de clichage, où sont prises des empreintes à la cire de chaque page ; ces empreintes sont ensuite déposées dans d'immenses cuves et soumises à l'action de l'électricité, au moyen de puissantes machines semblables à celles dont on se sert pour faire la lumière électrique. Les bois gravés subissent la même opération. Le cliché terminé, examiné, accepté, est porté dans la salle d'imposition où on le monte sur un bloc de métal ; il est désormais tout prêt pour l'impression. Dans l'atelier de stéréotypie — et ce n'est pas une de ses moins curieuses particularités — une douzaine d'hommes au moins est employée à faire les clichés d'annonces isolées et, par centaines pour les journaux, ceux d'entières colonnes d'annonces. A raison du nombre, la colonne clichée est livrée à ces journaux à un prix de beaucoup inférieur à celui de la composition. Par un ingénieux agencement, les clichés envoyés non montés aux feuilles de province se fixent automatiquement avec la plus grande précision, au lieu d'arrivée, sur les blocs préparés à cet effet et conservés par les imprimeurs.

Pour faire juger de l'extension qu'a reçue le département de l'art et en particulier de l'illustration — où l'on rencontre d'ailleurs les spécimens les plus beaux de la gravure sur bois, — il nous suffira de dire que le prix original de toutes les gravures « à la main » entrées dans la maison dépasse aujourd'hui 25,000,000 de francs. Une grande partie de ces œuvres a été exécutée hors d'Angleterre par des artistes français, américains et allemands. La série des publications illustrées imprimées par *la Belle Sauvage* n'exige pas moins de 10,000 bois par an, auxquels il faut en ajouter quelques milliers encore pour les livres. Comme beaucoup de ces ouvrages, journaux ou livres, paraissent par livraisons à date fixe, la responsabilité de la direction pour ce département est considérable. Quelle que soit sa provenance, tout cliché de gravure, en creux ou en relief, est donc au préalable, avant tout classement, soumis au tirage d'une épreuve que l'on fixe dans un volume avec les indications nécessaires : nom d'artiste, nom de graveur, désignation du sujet, date d'entrée, etc., etc. La comptabilité de l'entrée et de la sortie des planches occupe plusieurs conservateurs, comme le tirage des épreuves pour les communications au dehors occupe

constamment un groupe de pressiers. — Cent jeunes femmes sont employées au département de la brochure et de la reliure (la maison tous les ans les réunit en été en partie de campagne).

Je passe outre à la manipulation du papier: trempage, calendrage, satinage[1], et m'arrête dans la salle des machines, uniquement pour constater que tout le dangereux appareil de la force motrice est invisible et hors d'atteinte, les poulies et courroies de transmission étant dissimulées sous les parquets. Des différents bureaux particuliers réservés aux chefs de service, il en est un qui mérite une mention particulière, celui du payeur. Il est disposé en rotonde avec de nombreuses cases divisées en compartiments; chacun de ceux-ci contient une boîte d'étain frappée d'un numéro correspondant au numéro matricule d'un ouvrier. Autant d'ouvriers, autant de boîtes, où sont déposés les salaires individuels. Le jour de la paye, les compartiments et leurs boîtes sont transférés successivement aux divers étages, et le payeur remet à chaque ouvrier sa boîte d'étain en présence du contremaître. De la sorte, s'effectue rapidement et sans confusion la paye d'un personnel d'un millier d'employés.

En entrant dans la cour de *la Belle Sauvage,* nous avons remarqué une tour carrée, en partie détachée du principal édifice. Ce n'est pas la tour de la faim du comte Ugolin, c'est la tour du silence. Là, en effet, sont installés les correcteurs d'épreuves, aux derniers étages qui sont inaccessibles au bruit des machines; chaque étage est divisé en quatre salles ayant chacune leur fenêtre, c'est-à-dire leur lumière propre et leur aération. Aux étages inférieurs sont rangées les précieuses collections d'électros. La tour entière, construite en brique, pierre et fer, et séparée des autres constructions par deux murailles épaisses, est à l'épreuve du feu. En outre, elle est disposée pour recevoir au sommet un vaste réservoir toujours approvisionné d'eau, ainsi qu'un autre réservoir semblable placé sur une autre tour, de façon à précipiter, en cas d'incendie, un déluge à travers les conduits qui, de toutes parts, circulent dans les bâtiments de *la Belle Sauvage.* D'ailleurs, il s'est formé parmi les ouvriers une compagnie de pompiers volontaires qui sont régulièrement exercés. (La nuit, la maison est laissée aux soins d'un inspecteur, d'un pompier et de gardiens.)

Un autre département intéressant est celui des cuisines et des réfectoires où les aliments d'usage sont fournis aux employés à prix coûtant et à des heures régulières. Enfin une annexe longeant tout un côté de l'édifice présente, à chaque étage, une très vaste salle, au centre de laquelle se trouve une double rangée de larges bassins d'ardoise où coule sans cesse de l'eau froide. Ces salles, où sont encore réunies d'autres commodités, communiquent avec les ateliers par des portes fermant étroitement; elles sont de plus revêtues de plaques de porcelaine soigneusement entretenues dans un état de propreté parfait; à ce propos nous dirons en passant que le nettoyage quotidien de toute la maison coûte annuellement 30,000 francs.

Nous ferons grâce au lecteur de l'énumération sans fin de tous les services accessoires, nécessités par la quantité et la variété des travaux : immenses ma-

1. Les déchets de papier provenant des publications périodiques s'élèvent annuellement à 25 tonnes; ceux des autres publications à 50 tonnes. La tonne anglaise vaut $1{,}015^{k}{,}640$, soit $1{,}015{,}640 \times 75 = 76{,}173$ kilogrammes.

gasins de papier, bureaux de vente en gros et au détail, bureau d'exportation, bureaux d'annonces où sont reçues les annonces pour plus de quarante publications mensuelles et pour les journaux hebdomadaires, autre bureau d'annonces où la maison organise sa propre publicité, où catalogues, prospectus, affiches, placards, feuilles à encarter, etc., sont réunis pour être expédiés par millions chaque année à tous les libraires du royaume-uni de la Grande-Bretagne et de ses colonies.

Les apprentis, au nombre de cinquante, sont liés par contrat pour sept ans et admis vers l'âge de quatorze ans. On tient soigneusement note de leurs progrès, de leur intelligence, de leur conduite; et si ces notes sont satisfaisantes, au terme de la septième année, ils reçoivent un don de 500 francs. On obtient généralement ainsi de l'apprenti la plus grande somme de ponctualité et de fidélité.

A dix heures du matin, le gérant reçoit le rapport des absences avec leur cause, si elle est connue; à onze heures, l'état du travail de l'électrotypie; à midi, celui du travail envoyé de l'imprimerie à la brochure, etc. De la sorte, d'heure en heure, il a sous les yeux les moyens de constater, suivre et surveiller la besogne accomplie dans tous les départements à la fois.

Moyennant l'abandon individuel de deux pence par semaine un fonds de secours aux malades est entretenu. Un corps d'ambulance, dirigé par un médecin et composé d'ouvriers volontaires, est toujours prêt à donner les premiers soins à ceux d'entre eux qui, malgré toutes les précautions, peuvent être blessés dans leur service; c'est une association distincte de la précédente. Il y a aussi un *glee club*, club joyeux où l'on cultive la chanson, une société musicale et un *athletic club*, où l'on s'exerce à tous les sports chers à la jeunesse anglaise : natation, canotage, cricket, etc. De temps en temps s'organisent pour l'après-midi du samedi des parties, selon la saison : visites aux musées, aux galeries de tableaux, promenades dans Londres, excursions aux environs.

Si, de leur propre initiative, les ouvriers et employés de *la Belle Sauvage* s'unissent en d'honnêtes plaisirs et se prêtent mutuellement secours dans la souffrance, on a pu voir à maint détail de l'organisation intérieure que la direction est elle-même très éloignée de ne pas s'intéresser au bien-être de son immense personnel. Mais elle a donné une preuve bien autrement éclatante de la sollicitude que celui-ci lui inspire. Lorsqu'au mois de juin 1883 l'ancienne société Cassell, Petter, Galpin et Cie se transformait en société anonyme par actions, sans doute elle voulait augmenter son capital en vue de l'extension considérable qu'elle projetait de donner à ses affaires; elle était guidée aussi par un autre sentiment. Fidèle aux principes de communisme chrétien de son fondateur John Cassell, elle voulait, par un audacieux et vaillant effort, tenter de résoudre le problème jusqu'alors non résolu de la coopération productive. Le nouveau capital étant porté au chiffre de £. 500,000, divisé en 50,000 parts de £. 10, les anciens associés gardèrent la plus grande somme de celles-ci entre leurs mains, en répartirent quelques-unes parmi leurs amis et en réservèrent un certain nombre pour les ouvriers de la nouvelle compagnie. Toutes les parts sont placées à titre nominatif ou de placement permanent, — car il ne saurait être question de spéculation; — elles ne peuvent être aliénées, transférées, déposées en garantie sans le consentement écrit des directeurs. Chacune donne

droit à un vote dans les assemblées, à un intérêt de cinq pour cent et à un dividende proportionnel.

Au mois de juin 1883, un meeting, présidé par un membre du Parlement, M. W.-E. Forster, réunit à Exeter Hall sept cent cinquante employés et ouvriers de la maison, ainsi que de nombreux invités. Le thé fut offert par M. Petter, M. et Mrs Galpin.

Dans cette réunion mémorable, M. Galpin annonça qu'une somme de £. 70,000, sur un capital de £. 500,000, avait été réservée aux souscriptions du personnel. Afin de faciliter ces souscriptions autant que possible, une Société fut organisée, « The Belle Sauvage Share Investment Society », dont tous les membres, moyennant le versement d'un shilling par semaine et par action, pendant trois années et demie, peuvent devenir possesseurs d'une part. — Quelque voie qu'elles aient adoptée, trois ou quatre cents personnes attachées à la maison Cassell and C° sont devenues ainsi les fidèles soutiens — *watch dogs* — les meilleurs « chiens de garde » de sa sûreté et de sa prospérité.

Le succès d'une telle tentative supposait, disons plus, exigeait, entre maîtres et ouvriers, un état antérieur d'affectueux sentiments engendrés par un mutuel échange de déférence, d'égards et de bons procédés. Tels étaient, en effet, les rapports qui unissaient depuis le haut jusques en bas tous les collaborateurs de la Belle Sauvage. Comment en eût-il été autrement ? Dès 1878, l'ancienne Société avait commencé à opérer sur ses bénéfices certain prélèvement destiné à former un capital au profit des employés devenus incapables de travailler par suite de maladie, blessure ou vieillesse, et des familles de ceux qui mouraient à son service. Une somme déjà considérable avait été payée de ce chef en quatre ans, et cependant le fonds spécial était riche encore de £. 2,000 et plus au moment de la transformation de la Société. La nouvelle Compagnie prit charge de ce capital, le doubla aussitôt et le plaça en actions ; mais en outre, elle augmenta ces revenus, en instituant à cette intention un fonds de prévoyance. Actuellement la totalité du produit annuel est d'environ £. 900. Les employés appointés à plus de £. 400 ne sont pas admis à y participer ; de £. 300 à £. 400, ils ne le sont qu'à demi-part. Les employés bénéficiaires sont répartis en trois classes. La troisième classe comprend les commis, compositeurs, ouvriers divers ; la seconde, les sous-chefs de bureau, metteurs en pages, contremaîtres ; la première, les chefs, protes, etc. Enfin, dans chacune de ces classes mêmes, sont établies quatre divisions correspondant au nombre d'années de service. Tous ceux qui ont servi cinq ans reçoivent une part avec addition d'une nouvelle demi-part de cinq en cinq ans, jusqu'à vingt. En résumé, on estime que, dans les conditions prévues par les statuts, tout employé appartenant à la 3e classe peut recevoir £. 25 après cinq ans ; £. 37,10 s. après dix ans ; £. 50 après quinze ans ; et £. 62,10 s. après vingt ans. La même progression pour la seconde classe est de £. 37,10 s., £. 56,5 s., £. 75 et £. 93,15 s. ; et pour la première de £. 50, £. 75, £. 100 et £. 125. Un compositeur typographe peut donc, jeune encore, à moins de quarante ans, s'être assuré 1,562 fr. 50 en cas de retraite ; un metteur en pages, 2,343 fr. 75 ; un prote, 3,125 fr. — Eh bien, ces chiffres ne portent-ils pas leur leçon ? Est-il téméraire de croire qu'un tel système de coopération produit entre les industriels et leurs ouvriers une harmonie profitable aux intérêts des parties, aux progrès de la fabrication et

à la dignité de chacun ? Cette cordiale association d'intérêts n'est-elle pas voisine de l'amitié ? n'est-il pas plus agréable pour un patron honnête homme et brave homme d'interpeller ses ouvriers en leur disant : « Mes chers associés », que d'être par eux considéré comme un ennemi et de les traiter comme tels? Il y a, en France, de coopération analogue des exemples précieux qu'il serait facile de citer, jusque dans la librairie même : on peut tenir pour certain que ces maisons ne sont pas celles qui souffrent le plus des difficultés de toutes sortes que présentent aujourd'hui dans la question sociale les revendications de l'ouvrier. Nous devions appeler l'attention sur ce fait, nous n'avons pas à y insister davantage. Il nous reste à voir et à dire quelle est la production d'un tel ensemble de forces, d'une telle conjuration de volontés unies.

L'œuvre de la Belle Sauvage peut être rangée sous deux rubriques principales : 1° Les publications périodiques ; 2° les publications non périodiques. Mais les périodiques appartiennent à deux genres très distincts : les magazines et les ouvrages publiés par livraisons. Les magazines sont au nombre de six :

1° *Cassell's Saturday Journal for the Homes of the People* (*le Journal du Samedi pour le foyer domestique*), journal populaire, hebdomadaire, à 10 centimes, non illustré, imprimé sur seize pages de trois colonnes. Chaque numéro contient une pièce de vers, une colonne de mots plaisants, une nouvelle complète, choisie par voie de concours sur un sujet donné et, à la suite de deux romans, de très nombreux et courts articles anecdotiques et une page de correspondance entre le journal et ses abonnés.

2° *The Quiver* (*le Carquois*), journal mensuel à 60 centimes, illustré, imprimé en soixante-quatre pages de deux colonnes, contenant diverses nouvelles, des vers, des hymnes à plusieurs voix et une paraphrase d'un texte de la Bible pour la lecture du dimanche.

3° *Cassell's Family Magazine* (*le Magasin de la Famille*), journal mensuel à 70 centimes, illustré, imprimé sur soixante-quatre pages à deux colonnes, contenant des nouvelles et des suites de romans, des vers, des voyages, des variétés sur quelques questions d'art, de vie pratique, de médecine domestique, de jardinage, une romance avec sa musique, une causerie sur la mode et finalement, sous un titre général, *The Gatherer* (*le Moissonneur*), une suite de courts articles de physique amusante, de science, des recettes pratiques, etc.

4° *The Magazine of Art* (*le Magasin d'art*), journal mensuel à 1 fr. 25, illustré, imprimé sur quarante-huit pages à deux colonnes, publication dirigée dans un excellent esprit, traitant de toutes les questions d'art ancien et d'art moderne, très informée sur le mouvement esthétique du continent, et en particulier de la France, conservant dans l'illustration la tradition de la gravure sur bois, très menacée par la vogue des procédés de gravures dérivés de la photographie, et résumant à la fin de chaque numéro toutes les nouvelles du mois.

5° *Little Folks* (*le petit Monde*), journal pour l'enfance, mensuel, à 60 centimes, illustré, imprimé sur soixante-quatre pages à deux colonnes : histoires, contes, nouvelles, vers, chansons en musique, variétés, lectures pour le dimanche, correspondance, concours, jeux, histoires à raconter d'après un dessin.

6° *Bo-Peep* [1], journal pour les tout petits enfants, mensuel, à 20 centimes, illustré, imprimé sur seize pages en gros caractères : historiettes et fables.

La plupart de ces magazines, dont la disposition paraît ici à peu près semblable, diffèrent l'un de l'autre, au contraire, d'une façon très marquée et par l'aspect et par le choix du texte et des gravures ; l'intérêt y est gradué et mesuré à l'âge des lecteurs et des lectrices avec une connaissance parfaite de leurs goûts et de leurs besoins. Ils ne sont comparables qu'à raison de la qualité vraiment remarquable de la fabrication et tout à fait supérieure de l'illustration.

C'est également l'illustration qui fait la fortune des nombreux ouvrages publiés en séries mensuelles par la Belle Sauvage ; je n'en compte pas moins de quarante-sept en cours de publication, et entre autres *l'Europe pittoresque*, *l'Amérique pittoresque*, *le Canada pittoresque*, qui contiennent des chefs-d'œuvre de gravure sur bois, *le Dictionnaire encyclopédique*, *le* « royal » *Shakspeare*, *les Œuvres poétiques de Longfellow*, *l'Histoire d'Angleterre*, *la Littérature anglaise*, etc., tous illustrés en blanc et noir ; d'autres, où une chromolithographie très soignée ajoute la séduction de la couleur : *les Fleurs de jardin* et *les Fleurs sauvages*, *les Papillons d'Europe*, *les Fougères*, *les Oiseaux d'appartement*, *le Cheval*, *le Chien*, etc., etc.

Mais en outre, un certain nombre d'ouvrages offerts au public sous la forme de livraisons mensuelles ne sont que des réimpressions de moindre luxe d'ouvrages terminés depuis longtemps. Tels sont, par exemple : *le Paradis perdu*, *la Bible*, *l'Enfer*, *le Don Quichotte*, *les Contes de Perrault* et *les Aventures du baron de Munchausen*, où notre Gustave Doré a prodigué les conceptions de la plus riche imagination pittoresque ; — tels encore la célèbre *Bible de famille* de Cassel, avec 900 gravures, *la Série choisie de livres de choix* comprenant *l'Allegro* de Milton, *les Poèmes champêtres* de Wordsworth, *le Village abandonné* de Goldsmith, *le Vieux Marin* de Coleridge.

Bien des livres encore d'un égal mérite devraient être cités, comme *la Science pour tous*, *les Contrées du Monde*, *l'Histoire du Protestantisme*, si l'abondance même des publications de grande valeur ne nous condamnait à laisser quand même toute énumération incomplète, sous peine de lasser le lecteur qui n'a pas ces beaux livres sous les yeux. Nous ne pouvons cependant ne pas dire un mot des plus récentes productions de la Belle Sauvage, car elles marquent une tendance à faire dans l'illustration une place plus large que par le passé à la gravure en taille-douce. Ainsi la magnifique édition de *Roméo et Juliette* est accompagnée de douze dessins originaux de Frank Dicksee, reproduits en photogravure par la maison Goupil de Paris, qui a gravé aussi les dessins de M. F. Barnard, d'après les personnages types des romans de Dickens. Cependant la librairie Cassell ne renonce pas, tant s'en faut, aux procédés de gravure en relief, car ils n'ont jamais été conduits à un degré de perfection aussi achevé que dans les 268 grandes planches de l'édition tirée à cent soixante-dix exemplaires seulement de *l'Histoire des Reptiles fossiles en Grande-Bretagne*, par sir Richard Owen, œuvre considérable à laquelle ce savant éminent, associé de l'Institut de France, a travaillé pendant plus de quarante ans.

1. *Bo-Peep*. Le mot est intraduisible. Il désigne un jeu de tout petit enfant correspondant à notre « Coucou ! — Ah ! le voilà ! »

A leurs grandes publications MM. Cassell et Cᵉ ajoutent tous les ans une quantité de volumes qui grossit d'autant le fonds déjà si riche de leurs livres de voyages, de sciences, d'art, d'histoire naturelle, d'histoire, de traités religieux, de traités domestiques, d'éducation et de récréation. La bibliothèque d'éducation est particulièrement importante ; la série des dictionnaires et celle de l'enseignement de l'art doivent être recommandées d'une façon très spéciale. On trouve dans l'une, non seulement le meilleur *Dictionnaire français-anglais et anglais-français* de petit format, de beaucoup le plus clair et le plus complet, mais aussi *le Dictionnaire encyclopédique,* son complément nécessaire, si l'on veut pénétrer un peu avant dans la pratique de la langue. Le rayon de l'enseignement de l'art est encore plus étendu. Depuis les aimables « Livres à enluminer » *Painting books,* tracés pour les « Little Folks » par miss Kate Greenaway, jusqu'aux modèles de dessin de l'art le plus élevé, la chaîne des traités pratiques se suit sans rupture d'un seul anneau ; l'aquarelle, notamment, y est l'objet d'études multipliées, appliquées aux fleurs, aux animaux, au paysage, à la figure avec de brillants modèles en chromolithographie, présentant l'œuvre à divers états d'exécution. En outre, la Belle Sauvage commence à nous emprunter quelques-uns des volumes de la « Bibliothèque de l'Enseignement des beaux-arts » publiée en France par la librairie Quantin. Déjà l'histoire de *la Peinture flamande* de M. A.-J. Wauters et celle de *la Peinture anglaise,* par M. E. Chesneau ont été traduites. La 2ᵉ édition de ce dernier volume est augmentée d'une préface, par M. J. Ruskin. *La Peinture hollandaise, l'Anatomie artistique*, d'autres encore suivront bientôt.

Sauf la part indispensable qui lui est faite dans les magazines, le roman n'a pas jusqu'ici trouvé accès dans les catalogues de la Belle Sauvage. S'il s'en rencontre quelques-uns, c'est à titre de « classiques anglais et américains », dans la « Bibliothèque rouge » à un shilling ; encore faut-il ajouter que les lettres américaines y sont représentées par un volume unique de morceaux choisis de divers auteurs. Cette réserve surprend un peu quand on sait que la Belle Sauvage a fondé à New-York une succursale dont le succès a pris un tel développement que MM. Cassell et Cᵉ ont intérêt à fabriquer à New-York même, et non plus à Londres, comme naguère, les livres qu'ils publient en Amérique. Ils ont également des succursales à Paris et à Melbourne.

II. — MM. CHATTO AND WINDUS

C'est dans les premières années du règne de Sa Très Gracieuse Majesté la reine Victoria que *Punch* poussa son premier vagissement et exhiba sa première grimace. Ce *paper* était engendré à l'exemple, plutôt qu'à l'imitation de son aîné de dix ans, notre *Charivari* français. Le nain difforme et gouailleur faisait son entrée dans le monde par une gambade, en l'an 1841, et commençait aussitôt à décharger force coups de bâton rudement assénés sur l'échine de chacun, et à rire de ce rire intarissable — du moins n'a-t-il pas encore tari — et inextinguible, comme le rire des dieux homériques, dont sa double bosse incessamment était gonflée. Soutenu à ses débuts par des artistes de la valeur

de John Leech, John Tenniel, John Doyle (H. B.), Richard Doyle, etc., comme il l'est aujourd'hui par MM. Charles Keene et Du Maurier, le succès du drôle fut immense. Il n'était pourtant pas le premier-né de la presse satirique quotidienne anglaise [1].

Il avait eu un frère aîné, le malicieux *Puck*, qui ne vécut point. Oui, en ces temps reculés d'il y a un demi-siècle où *le Times*, âgé de vingt ans, en était encore à se féliciter d'une vente à 10,000 exemplaires, il s'était rencontré un groupe d'hommes pour croire à la santé du rire de chaque matin, à l'efficacité de son action sur la conduite de l'esprit public, et par suite à la vitalité d'un journal quotidien, comique, satirique, illustré. Malgré la somme de talent que dépensa en cet effort la petite et brillante phalange d'écrivains où l'on comptait M. Tom Taylor, la tentative échoua. Elle n'avait devancé l'heure propice que de bien peu, mais elle l'avait devancée, il était trop tôt; Dickens n'avait pas encore, de sa baguette magique, frappé le rocher et fait jaillir la source de l'humour spirituel et attendri jusqu'en ses indignations, là où Hogarth naguère avait fait passer le torrent aux violences sauvages de sa misanthropie; mais Dickens allait venir, et *Punch* allait naître, croître et prospérer, là où *Puck* avait succombé.

Le précurseur de ce mouvement, l'homme d'initiative qui avait fondé, inspiré et dirigé *Puck* dans ces voies périlleuses autant qu'intelligentes par leur originalité, était un érudit et un homme de goût, qui devait assurément à la nature même de ses études d'avoir songé à illustrer son journal. Il avait en effet publié une *Histoire des cartes à jouer* ainsi qu'un *Traité historique et pratique de la gravure sur bois*, très remarquable et si complet qu'on le réédite encore aujourd'hui; nous parlons de M. William-Andrew Chatto, le père de M. A. Chatto dont le nom figure en tête de la raison sociale *Chatto and Windus*.

D'après le rang qu'elle occupe dans la librairie anglaise, on ne supposerait jamais que la maison Chatto and Windus soit de date si récente. Il faut pourtant se rendre à l'évidence des faits : il n'y a pas douze ans qu'elle existe. Cela surprend moins si l'on sait que, né en 1840, M. Andrew Chatto est lui-même très jeune. Il était déjà l'associé de M. John Camden Hotten depuis quelque temps, quand celui-ci mourut en 1873. Cet éditeur, également en l'espace relativement court d'une douzaine d'années, avait par son esprit d'entreprise et sa fécondité d'invention donné un grand développement à ses affaires. A sa mort, son jeune associé, qui connaissait bien la librairie à laquelle il avait apporté le concours énergique de son activité, n'hésita pas à acheter et payer la maison au joli prix de £. 25,000 ou 625,000 francs. Ainsi fut formé le noyau de la maison actuelle, qui devint *Chatto and Windus* par l'entrée de M. W.-E. Win-

1. On a peine à le croire aujourd'hui, *Punch* s'est si parfaitement assimilé l'esprit whig, le respect sentimental du whiggism pour la couronne et son respect pratique pour la propriété, il le représente d'une façon tellement adéquate qu'on ne peut se figurer qu'ils n'aient point coexisté de toute éternité. Lord Palmerston est l'objet constant de ses flatteries, en son cœur, il adore M. Gladstone ; il aiguise — mais sans l'empoisonner — la pointe de ses traits contre M. Disraeli. Par contre, il n'a pas d'arme assez cruelle à son gré pour châtier tout ce qui, de si loin que ce soit, semble menacer la propriété. Et d'autre part, inébranlablement Breton, *Punch* voudrait imposer au monde entier, sans distinction de race, le modèle idéal qu'il s'est fait de la perfection humaine, à savoir le *hunting squire* breton, le colonel breton et le marin breton.

dus en nom, puis de M. E.-W. Windus à titre de commanditaire, et de M. Percy Spalding (fils de M. Spalding de la célèbre papeterie-librairie en gros Spalding and Hodge) qui, dans le partage de l'effort commun, est plus spécialement chargé de l'administration. Le siège de la nouvelle librairie fut transporté dans Piccadilly, le plus beau quartier de Londres, au nº 74, d'abord, puis définitivement, en 1879, au nº 214, qui offre l'avantage d'une installation beaucoup plus commode; nous en parlerons tout à l'heure. Auparavant il y a lieu de signaler quelques heureuses acquisitions qui grossirent singulièrement le premier noyau composé du fonds Hotten.

En 1876, par exemple, MM. Chatto and Windus apprenant que M. Henry G. Bohn, mort depuis, désirait alors se retirer des affaires et sachant tout le prix de cette vieille maison, en offrirent la somme assez rondelette de £. 20,000, qui fut acceptée. Ils entrèrent ainsi en possession d'une propriété littéraire fort importante, acquise et accrue par deux générations d'éditeurs en près de cinquante ans, et comprenant bien des livres de fonds, dont ils revendirent plus tard une partie, et un très grand nombre d'ouvrages illustrés des plus précieux. En 1877, ils achetèrent de même le magazine illustré *Belgravia,* pro . iété littéraire de Miss Braddon, qu'ils payèrent £. 7,000; et l'année suivante, également la propriété d'une autre revue, *The Gentleman's Magazine,* la plus ancienne publication périodique qu'il y ait aujourd'hui en Angleterre, car elle a paru sans interruption depuis son origine, en 1731, soit depuis plus de cent cinquante ans, jusqu'au présent jour.

En succédant à M. John Camden Hotten, M. A. Chatto ne conserva pas toutes les traditions de son ancien associé. On sait avec quel sans gêne et quelle impunité certains éditeurs américains prennent leur bien où ils le trouvent, éditent et publient chez eux la contrefaçon de tout ouvrage à leur gré produit par la littérature européenne. On comprend qu'à raison de la langue, les plus nombreuses victimes de cette piraterie organisée se comptent en Angleterre. M. Hotten, à cet égard, professait que l'Amérique serait promptement réduite à reconnaître les droits des auteurs anglais, si les éditeurs anglais, établissant le système des représailles, s'emparaient à leur tour des livres américains pour les publier, sans tenir le moindre compte des droits de leurs auteurs. La validité de cette opinion de M. Hotten est très discutable, et en droit moral, et en pratique : — au point de vue des résultats, il suffit de rappeler que la partie n'est pas égale entre les deux peuples, la production littéraire de la Grande-Bretagne étant infiniment supérieure en quantité et en qualité à celle de l'Amérique; — au point de vue de la morale commerciale, il n'y a pas lieu d'insister, n'est-ce pas? Les faits d'eux-mêmes parlent assez haut; le manque de vergogne — pour ne pas dire pis — d'un rival ne nous donne pas, que l'on sache, une suffisante autorisation d'en manquer nous-mêmes.

Sans examiner davantage le principe des représailles en pareille matière, nous sommes heureux de pouvoir dire que MM. Chatto and Windus procèdent à l'opposé de leur prédécesseur. Ils vont plus loin : ils affirment à qui veut l'entendre la prochaine conversion des éditeurs américains à leur propre sentiment, fondé sur une expérience maintes fois renouvelée. Non seulement, pensent-ils, il est plus agréable parce qu'il est plus juste, mais en outre il est plus lucratif de payer à l'auteur un droit légitime et qui assure le privilège

exclusif d'imprimer une œuvre donnée, que de l'imprimer sans rétribution à l'auteur, mais en courant les risques de la concurrence entre une demi-douzaine d'éditeurs imprimant, eux aussi, la même œuvre dans les mêmes conditions. Ils ajoutent encore avec une grande apparence de raison — la question est assez intéressante pour qu'on s'y arrête — que l'exploitation d'un ouvrage par un éditeur unique augmente, d'une part, la sécurité du capital employé et permet, d'autre part, la fabrication plus économique du livre, puisqu'on n'a pas à lutter contre la concurrence par le luxe superflu de la fabrication même. De ce double fait, il résulte que la marge des bénéfices, pour l'auteur à la fois et l'éditeur, est ainsi bien plus largement ouverte, et — remarque essentielle — sans augmentation du prix du volume pour le public.

Les suites de cette honnête et intelligente pratique ne surprendront personne : la plupart des écrivains américains de talent confient le soin de publier leurs œuvres, en Angleterre, à la maison Chatto and Windus; et tout naturellement celle-ci ne rencontre aucune difficulté à prendre, en Amérique, les arrangements nécessaires pour la publication simultanée, à Londres et à New-York, des œuvres des écrivains anglais qu'elle édite. On sait, en effet, que cette entente réciproque est la seule sauvegarde que l'on puisse opposer à la contrefaçon en l'un et l'autre pays, où la propriété littéraire de l'étranger n'est point reconnue. Espérons que l'exemple donné par la librairie Chatto and Windus ne tardera pas à être unanimement suivi à New-York. Les hommes d'affaires américains sont, en général, fort sagaces, et le succès que cette librairie a rencontré en désertant les voies de la piraterie pour suivre le grand et droit chemin de la probité commerciale commence à peser d'un certain poids sur l'esprit yankee. Aussi de plus en plus la nécessité urgente d'une loi internationale équitable, garantissant les droits de la propriété littéraire, s'impose-t-elle à l'honnêteté des peuples. Dans l'état actuel des choses, en Angleterre comme en Amérique, l'étranger est inhabile à faire valoir ces droits : cette habilité n'appartenant qu'aux nationaux ou résidents, il n'a de ressource que dans la cession de sa propriété à l'un de ceux-ci, qui prendra les mesures suffisantes pour la défendre comme la sienne propre, en vertu de la législation intérieure. C'est dans ces conditions que, par les soins de MM. Chatto and Windus, bien des écrivains américains célèbres, MM. Artemus Ward, Mark Twain, Bret Harte, Julian Hawthorne, pour ne citer que les plus en vue, jouissent simultanément des privilèges du marché anglais et du marché américain ; c'est ainsi que M. Mark Twain notamment a, de la main de ses éditeurs londonniens, reçu £. 5,000 (125,000 francs) de droits d'auteur, en moins de trois ans.

Grâce à l'unité de la langue, le public n'établit d'ailleurs aucune distinction d'origine entre les romanciers anglais et les romanciers américains édités en Angleterre. De cela je trouve la preuve dans une lettre adressée, le 18 juin dernier, au *Boston Herald* par son correspondant à Londres, M. Joseph Hatton, qui avait eu, étant lui-même *novelist*, l'idée originale d'interviewer un éditeur de *novels*, précisément M. Andrew Chatto, quelque chose comme une entrevue entre le Loup et l'Agneau, dit spirituellement celui-ci en faisant les honneurs de la maison à M. Hatton. — Dans la pensée de M. Chatto, qui était le loup ? qui, l'agneau ? Je ne me charge pas d'en décider. — Quoi qu'il en soit, prié de nommer les romanciers qui, d'après le témoignage des chiffres de vente sont

le plus populaires, il cite indistinctement les auteurs anglais et américains dans l'ordre suivant : d'abord Ouida, puis Charles Reade, Wilkie Collins, ensuite Mark Twain, et Bret Harte probablement cinquième.

Dans cette conversation, très habilement conduite par M. Joseph Hatton, nombre de questions furent abordées où nous devons glaner bien des détails intéressant la librairie, et, sur la littérature anglaise, bien des opinions qui, venant d'un homme pratique, d'un homme lettré et d'un honnête homme, méritent l'attention. Du lieu de l'entrevue, le correspondant du *Boston Herald* a tracé un petit tableau de genre londonnien qui caractérise nettement le personnage interrogé. On monte à l'étage le plus élevé de la maison de commerce, située près du Circus, à l'extrémité centrale de Piccadilly. Sur le palier, un vaste télescope trahit les goûts scientifiques de M. Chatto; de l'embrasure de la porte un beau chien du Saint-Bernard se lève, se détache et vient, en fidèle garde du corps, flairer le mortel qui pénètre en ces régions privilégiées et reconnaître ainsi ses secrets desseins. On entre. Voici le seigneur de céans : de taille moyenne et d'âge moyen, noir de cheveux, qu'il porte coiffés jeune — ce qui le rajeunit, — noir de barbe, qu'il porte entière, mais courte, l'œil noir, fixe et vif, le visage ouvert, la physionomie expressive, reflétant les mouvements de l'âme, accueillant, aimable, sympathique; au total, un parfait gentleman et un gai et spirituel compagnon. La pièce où il se tient est très claire, vaste, carrée, et occupée en son milieu par une grande table également carrée, sur le bord de laquelle est servi un très simple luncheon, car l'entrevue a lieu à deux heures d'après midi. Les regards du convive de M. Chatto, une fois assis devant la classique côtelette anglaise et une bouteille de Bourgogne, rencontrent un océan de toits et une forêt de tuyaux de cheminées qui rompent la ligne du ciel de la façon la plus pittoresque pour le plaisir des yeux. En s'approchant de la fenêtre, on voit en bas la perspective affairée de Piccadilly, le mouvement de son animation commerciale si variée, mais dont le tapage ne trouble pas ces hauteurs où planent les fumées du West End. A l'intérieur, dans l'intervalle de larges bibliothèques, les murs sont envahis par les dessins originaux de gravures publiées dans *Belgravia* et autres magazines dont MM. Chatto et Windus sont propriétaires; au-dessus du manteau de la cheminée une place est réservée aux portraits de Mary Anderson et de quelques authoresses favorites. Près de la porte un piano, près de la fenêtre un microscope représentent la Musique et la Science dans ce petit tableau d'un buen retiro d'éditeur, où déjà l'art du dessin, la littérature, le commerce et la vie sociale ont également posé l'empreinte de leur cohabitation. Si confortable qu'il soit, on est trop au courant aujourd'hui des mœurs anglaises pour supposer un seul instant que l'appartement de Piccadilly soit la résidence de M. A. Chatto. Comme celle de tous les commerçants londonniens, la vie domestique de l'éditeur est fixée à courte distance de Londres, dans quelque salubre campagne où chaque jour, après le tracas des affaires, il retrouve son intérieur, son *home,* sa maison, son jardin avec sa pelouse de jeux et, du samedi au lundi, quarante heures de repos agreste.

J'ai dit que Ouida, dont les romans ont été traduits et sont très lus en France, était un des auteurs de la librairie Chatto and Windus. Interrogé à son sujet par M. Hatton, le premier de ces messieurs fait l'apologie de l'écrivain et

donne dans la conversation quelques nouveaux détails de sa biographie; je les relève en supprimant en partie la forme dialoguée, et en y ajoutant certaines informations nécessaires pour le lecteur français.

On reproche parfois, paraît-il, à Ouida — mademoiselle Louise de La Ramée — de ne pas observer dans ses récits les convenances, les bienséances mondaines : j'affirme, répond M. Chatto, qu'elle les observe strictement. Amie personnelle de la reine d'Italie, elle est, au contraire, très fière de son origine aristocratique (textuellement de son sang bleu, *blue blood*). Elle est la fille d'un Italien de vieille noblesse et d'une Anglaise appartenant à une ancienne famille du Gloucestershire ; elle vit avec sa mère à Florence [1], où je suis allé la voir récemment. — Très passionnée de son art, elle se lève à cinq heures du matin pour travailler, et au moment d'écrire elle s'exalte elle-même et s'entraîne en quelque sorte jusqu'à l'extase. Ni ses habitudes de travail ni sa façon de composer ses récits — disons, en outre, ni sa conscience d'écrivain — ne se prêteraient au mode de publication en plusieurs volumes qui s'est imposé au roman moderne en Angleterre, à raison des combinaisons financières sur lesquelles repose la réussite des librairies circulantes. Aussi Ouida se refuse-t-elle énergiquement à des amplifications parasites qu'elle considère comme étrangères à l'art. Ses premiers ouvrages publiés par Tinsley, puis par Chapman et Hall eurent d'abord peu de succès, sa nouvelle la plus populaire et, à juste titre, est *Under two Flags (Sous deux Drapeaux)*; mais il est regrettable qu'une femme capable d'écrire *Two Little wooden Shoes (Deux petits Sabots)* et *A Dog of Flanders (Un chien de Flandres)* — deux courtes nouvelles qui sont ce que la littérature d'imagination a produit de plus pur et de plus exquis — ait également publié contre son sexe et contre la société anglaise un libelle tel que *Moths (les Phalènes)* [2].

Je néglige les jugements portés par M. Chatto sur quelques autres écrivains moins connus en France que Ouida ; il parle de leur talent avec une chaleur de conviction qui n'exclut pas la clairvoyance et dont nous aurons l'explication tout à l'heure. Sollicité d'exprimer son opinion sur l'influence de la critique :

« Pour avoir une réelle valeur, — dit M. Chatto, — il faudrait que les articles fussent signés; nous pourrions dès lors espérer une critique autorisée dont il y aurait à tenir compte. Aujourd'hui, trop souvent elle est confiée à des journalistes inexpérimentés, qui jugent des ouvrages au-dessus de leurs connaissances et même de leur intelligence. La pratique des choses m'a montré quelques-uns des meilleurs livres de ce temps accueillis par les pires articles et, par contre, les articles les plus élogieux accueillant les plus mauvais livres. Je ne veux pas rabaisser l'influence de la presse : de la part d'un éditeur, ce serait particulièrement absurde; mais, à mon avis, le succès d'une œuvre littéraire se fait beaucoup comme celui d'une pièce de théâtre : le public lit un livre qui lui plaît, il en parle et le recommande, précisément comme il le fait pour la pièce qu'il a vu jouer. Cela n'empêche pas qu'une critique mise aux mains d'écrivains capables et responsables rendrait de grands services ».

1. Ou plutôt près de Florence, « à la riante villa Farinola », nous dit M. Philippe Daryl dans son excellent livre sur *la Vie publique en Angleterre*. (Un volume in-12, chez Hetzel).

2. Cette remarque au sujet de *Moths* appartient au correspondant du *Boston Herald*.

— Ne pensez-vous pas, — reprend M. Joseph Hatton, — que le travail de la critique est singulièrement aride et apporte bien peu de satisfaction à celui qui s'y engage, surtout quand on considère la quantité des choses sans valeur (*rubbish*) qui sont publiées sous forme de livres.

— D'accord. Et cela me conduit à dire un mot du système de publication des livres particulier à l'Angleterre. Il ne s'écoule pas dans l'année un jour où ne paraisse un roman en trois volumes [1]. De ce nombre, pour la moitié, les frais de fabrication du livre sont à la charge de l'auteur qui ne rentre jamais dans son argent ; on n'en réimprime pas la dixième partie. Ce système de librairie est comme un crible au travers duquel cette quantité de prose est passée. De la sorte, les chances de découvrir un bon roman sont multipliées. Le liseur spécial de la librairie est chargé de la première épreuve, la critique suit ; après la double épreuve, les mauvais romans disparaissent ; seuls restent les bons, comme le pur métal dans le châssis des laveurs d'or.

— Quel genre de littérature a le plus de lecteurs ? demande le journaliste américain.

— Le roman. Oh ! oui, le roman, dont l'action sur le public prend des proportions considérables.

— Le goût du moment, — reprend M. Hatton, — ne va-t-il pas de préférence à ce qu'on peut appeler les études de caractères, études psychologiques, scènes de genre, analyses de sentiments — ou sceptiques ou religieux, — reliées par le fil d'un récit quelconque, purs romans de caractère, plutôt que de caractère et d'intrigues, ou de caractère et d'aventures.

— Oui, — répond M. Chatto, — et vous dites bien quand vous parlez du goût du moment, car il changera. C'est ainsi qu'à mes yeux Charles Reade est le plus grand romancier de ce temps. Le public aujourd'hui ne partage pas mon sentiment, la prochaine génération le confirmera. Soyez sûr que le goût pour les choses trop simples, pour les récits laissés à l'état d'esquisse et se bornant au ferme dessin d'un caractère, sans le puissant concours d'une intrigue, d'événements d'une composition véhémente disparaîtra ; déjà il diminue.

Si M. Hatton avait ici rapporté l'opinion de M. Andrew Chatto comme simple particulier, je ne l'aurais pas relevée ; mais elle prend une valeur réelle dans la bouche d'un éditeur, c'est-à-dire d'un homme placé comme on ne saurait l'être mieux pour suivre tous les mouvements de l'opinion, et qui les suit par profession, qui tâte chaque jour le pouls du public et celui des écrivains. Il y a des éditeurs, il est vrai, qui ne savent rien ou peu de chose des livres qu'ils lancent dans le monde. Tel n'est pas le cas de M. Chatto. Il connaît à fond les auteurs qu'il édite, en parle avec une sympathie singulière et communicative, croit à eux ; il fut un intime ami pour le poète Swinburne, pour le romancier Charles Reade, et cite avec joie les menus faits qui peuvent être à leur honneur d'écrivain ; il racontera, par exemple, qu'étant à Édimbourg avec celui-ci, ils montèrent à Arthur's Seat. « Là, — dit Reade, indiquant du doigt un point

1. Nous avons déjà fait allusion au règne de la *Three-volume novel* à propos de Ouida. Les causes, le mode et les conséquences de ce système de librairie sont l'objet de quelques pages dans le volume déjà cité de M. Philippe Daryl. Nous y renvoyons le lecteur curieux de plus amples informations.

dans l'étendue, — c'est là que Christie Johnston (personnage d'un de ses romans) prenait des harengs. » Voyez, ajoute avec orgueil M. Chatto, pour lui le roman était de l'histoire, l'incident un fait qui avait eu lieu, le personnage une vraie femme. — Aussi ne sera-t-on pas surpris si nous disons que M. Andrew Chatto est le propre liseur de la librairie Chatto and Windus. « Je lis, dit-il, plusieurs romans par semaine et me fie à mon propre jugement ; je ne laisse à personne le soin de déclarer si un manuscrit est bon ou mauvais, j'en fais mon affaire. Et vous reconnaîtrez que ce n'est pas un jeu d'enfant, quand vous saurez que nous avons publié trois cent cinquante romans divers dont sauf un très petit nombre, nous possédons la propriété littéraire. La question des bénéfices écartée, je me réjouis autant que l'auteur lui-même quand un de nos livres obtient un succès exceptionnel ». M. Chatto affirme ailleurs que l'échec lui est inconnu. « Vous vous rappelez, ajoute-t-il, le dévouement de l'homme d'affaires dans *A Woman Hater (une Haine de femme)*, de Charles Reade ? Eh bien, je pense qu'un éditeur doit être aussi dévoué à ses auteurs que cet homme d'affaires à ses clients. Celui qui ne lit pas les livres qu'il édite n'est rien de plus qu'un simple commerçant. »

C'est d'ailleurs une des particularités de la maison Chatto and Windus que son penchant bien connu pour les jeunes écrivains, et elle a fait preuve d'initiative généreuse autant que de perspicacité en présentant au public plus d'un aspirant à la gloire littéraire. Elle apporte en affaires une hardiesse et une rapidité de décision qui sont de puissants éléments de succès, lorsqu'il s'y joint la justesse du coup d'œil. Un exemple : M. Justin McCarthy ayant écrit une histoire politique des cinquante dernières années, sous le titre *The Victorian Era,* fut présenté à un éditeur célèbre qui tomba d'accord avec lui pour acheter le manuscrit au prix de £. 600 (15,000 francs). Peu après, l'éditeur — qui tout d'abord, paraît-il, n'avait pas songé à la nationalité irlandaise de M. McCarthy — apprenant que celui-ci était un *Home Ruler* sinon un *Parnellite*, demanda la résiliation de l'engagement. L'auteur, inquiet à la pensée que l'esprit politique de son livre pouvait être dénaturé, son histoire mutilée, demandait une compensation. Pendant le cours des pourparlers à cet effet, MM. Chatto et Windus s'entendaient avec M. Justin McCarthy pour publier l'œuvre sur la base d'un partage égal des bénéfices. Sur ces entrefaites, le premier éditeur ayant réfléchi, offrait de revenir purement et simplement aux termes du contrat primitif. Il était trop tard. — A la suggestion de M. Chatto, le volume parut sous le titre *History of our own Times (Histoire de notre temps).* M. Justin McCarthy ne perdit point à ce changement de main, car, quelque temps après la mise en vente, MM. Chatto et Windus lui remettaient pour sa part plus de £. 5,000 (125,000 francs) [1].

Si grande que soit la sympathie de ces éditeurs pour les jeunes écrivains, la production de ces derniers ne suffirait peut-être pas à alimenter leur activité;

1. A ce sujet, citons un fait caractéristique de la vie politique en Angleterre. Le fils de M. Justin McCarthy a vingt-deux ans, il a écrit un livre *England under Gladstone (l'Angleterre sous Gladstone)* et est membre du Parlement, élu sans opposition par Athlone à la mort de sir John Ennis. Auteur d'un livre politique et membre de la Chambre des Communes à vingt-deux ans : n'est-ce pas un joli commencement de carrière ? Cet heureux et habile M. McCarthy junior travaille maintenant à une *Histoire d'Irlande depuis son origine jusqu'à nos jours.*

on est même autorisé à croire que c'est l'étendue de leurs opérations, accomplies dans une direction moins aléatoire, qui leur permet de faciliter l'accès du Parnasse aux génies inconnus. Parmi une quantité considérable de livres, — dont la vente annuelle dépase un million de volumes, — je citerai particulièrement les ouvrages suivants, que je classe par genres, afin de bien préciser le caractère des publications de la librairie Chatto and Windus :

ROMAN. — Les œuvres de Charles Reade, en 20 volumes [1]. Tous les romans de Ouida, 25 volumes. Les romans écrits en collaboration par Walter Besant et James Rice [2] et depuis par W. Besant seul. Les romans de Wilkie Collins [3], 25 volumes ; les romans de James Payn [4], 36 volumes. Puis un choix des romans les plus populaires de Charles Dickens, Robert Buchanan, Mortimer Collins, Mrs Edwards, R. E. Francillon, Ch. Gibbon, Julian Hawthorne, Justin McCarthy, Dr George Macdonald, D. Christie Murray [5], F. W. Robinson, Mrs Riddell, Anthony Trollope, Mark Twain, Bret Harte. Nos romanciers français ont également une place, mais bien petite encore, dans la bibliothèque de MM. Chatto et Windus. Nous y trouvons Balzac ; Victor Hugo, *Notre-Dame de Paris,* sous le titre *the Hunchback of Notre-Dame* (*le Bossu de Notre-Dame*) ; Edmond About, *le Fellah,* et Alphonse Daudet, *l'Évangéliste.* C'est vraiment trop peu ; les Lettres françaises méritent d'y être plus largement représentées.

SCIENCE. — Dans cet ordre d'idées, MM. Chatto et Windus n'ont pas été les derniers à entrer dans la voie de la vulgarisation des questions scientifiques présentées d'une façon claire et accessible à toutes les intelligences. C'est ainsi que je trouve dans leur catalogue des œuvres de M. Faraday sur la physique, de sir David Brewster, sur la pluralité des mondes, de R. Proctor sur la cosmographie, de Grant Allen sur l'histoire naturelle, du docteur A. Wilson, du docteur Taylor, de Mattieu Williams, *l'Astronomie populaire* de M. Rambosson, et *la Terre et l'homme* de M. A. Guyot, œuvres françaises. Ils poursuivent également la publication d'un très ancien journal périodique mensuel, *Science Gossip* (*la Causerie scientifique*).

HISTOIRE ET BIOGRAPHIE. — Ici nous rappelons en premier lieu les nombreuses éditions de l'*Histoire de notre temps*, dont le succès prodigieux n'a eu d'égal que celui de l'*Histoire d'Angleterre,* de Macaulay. Nous nommerons ensuite : *la Vie de lord Beaconsfield,* de T.-P. O'Connor ; *la Vie sociale au temps de la reine Anne,* par M. Ashton, ainsi que son histoire des *Caricatures et Satires*

1. Tout dernièrement, MM. Chatto and Windus ont acheté £. 5,000 le reste de la propriété littéraire de Charles Reade. L'auteur de *Hard-Cash* (*Cruel argent*), *Never too late to Mend* (*Il n'est jamais trop tard pour se corriger*), *Cloister and the Hearth* (*le Cloître et le Foyer*), *A Woman Hater* (*une Haine de femme*), est mort en avril 1883, dans sa soixante-dixième année.

2. James Rice, mort en 1882, était aussi un excellent journaliste, correspondant à Londres du *Globe* de Toronto. Dans sa collaboration avec Besant, on lui attribue l'invention, l'idée.

3. L'auteur célèbre en France de *The Woman in white (la Femme en blanc).*

4. Romancier américain, comme Mark Twain et Bret Harte cités plus loin.

5. *Joseph's Coat (le Manteau de Joseph)* a placé M. Christie Murray au premier rang des jeunes romanciers anglais.

contre Napoléon Ier, *la Correspondance d'Emerson et de Carlyle,* dont nous avons rendu compte dans *le Livre.*

Poésie. — Œuvres complètes de A.-C. Swinburne, 20 vol.; divers poèmes de Robert Buchanan, Longfellow, Byron, Thomas Hood, Charles Lamb, Shelley, H.-S. Leigh, Dr Ch. Mackay, et les éditions complètes des œuvres des anciens poètes et dramaturges anglais : *les Hespérides* de Herrick, *l'Arcadie* de Sydney, les anciens poètes Davies, Chapman, Ben Jonson, Marlowe, Massinger et — bien entendu — Shakespeare.

Arts et livres illustrés. — L'œuvre capitale de la librairie Chatto and Windus dans cette direction, son *magnum opus* est une *Encyclopédie du costume*, en 2 vol. in-4°, avec de nombreuses illustrations en couleur, publiée au prix de £. 7,7 sh. Dans la variété des autres ouvrages, je m'arrête de préférence à *l'Histoire des livres au XVIIIe siècle* et *Humour, esprit, satire*, par M. Ashton; *Bewick et ses élèves,* par M. Austin Dobson; *le Traité de la gravure sur bois*, de W.-A. Chatto; *le Manuel des armoiries,* par Cussans; *les Grandes villes*, du Dr Doran; *Sports et Jeux,* de Strutt; puis des réimpressions des *Mille et une Nuits,* de *Robinson Crusoë,* de *l'Histoire de l'épée,* par le capitaine Burton, des *Almanachs comiques,* de Cruikshank, etc., etc.

III. — SAMPSON LOW
MARSTON, SEARLE ET RIVINGTON

La maison dont nous allons parler maintenant existe depuis tout à l'heure cent ans sous le nom de Sampson Low; c'est ce qui nous détermine, en dépit, et peut-être même à raison du nombre actuel de ses associés, à placer en vedette ici ce nom, qui est celui de son fondateur.

Cependant, avant de retracer l'historique de cette vieille librairie, je suis tenté de lui gagner tout de suite les sympathies du lecteur français, en apprenant à ceux qui l'ignorent, en rappelant à ceux qui pourraient l'avoir oublié, un fait qui nous touche sensiblement. En 1871, M. E. Marston, aujourd'hui l'aîné des associés, prit, sinon l'initiative, au moins la part la plus active, avec M. Joseph Whitaker, directeur du journal spécial *The Bookseller (le Libraire),* à la formation d'un fonds de secours pour les libraires et les imprimeurs, victimes du siège de Paris. Ce fut en grande partie par ses soins qu'une somme de 37,500 francs fut envoyée à Paris, et distribuée par la maison Hachette et Cie. Les efforts et la généreuse sympathie de M. Marston furent, à l'époque, pleinement reconnus par ses confrères parisiens, qui le prièrent d'accepter avec un fort beau diplôme le titre de membre honoraire du Cercle de la librairie et une précieuse médaille d'or, témoignages auxquels il attache en effet un grand prix.

Ayant évoqué ce souvenir honorable, reprenons à son origine l'histoire de cette librairie. Le premier Sampson Low débuta vers 1790 comme éditeur d'ouvrages purement littéraires et en particulier de romans; mais il mourut bien peu d'années après, en 1797, laissant un fils très jeune dont la minorité suspendit la vie de la maison pendant plus de vingt ans. C'est en 1819 seulement, que le jeune homme, ayant fait l'apprentissage des affaires dans la librairie

Longman, fonda dans Lamb's Conduit Street celle à la prospérité de laquelle il assiste encore aujourd'hui dans le calme de la retraite.

En 1837, M. Low, d'accord avec les principaux éditeurs du temps, lança un journal spécial de la plus grande utilité pour tout le monde du livre, *The Publisher's Circular*. Depuis, *la Circulaire des éditeurs,* revue de quinzaine, n'a pas cessé de paraître et, à l'instar de notre *Journal général de l'imprimerie et de la librairie,* son aîné d'un quart de siècle, donne l'indication bibliographique de tous les livres publiés sur le territoire de la Grande-Bretagne et des ouvrages importants publiés à l'étranger.

Par suite d'un enchaînement de circonstances singulières, la maison Sampson Low s'est beaucoup promenée dans Londres avant de trouver son siège, souhaitons-le lui, définitif. En 1848, M. Low l'installa dans Fleet Street et s'associa son fils Sampson Low junior; en 1853, par obligation de l'agrandir, dans Ludgate Hill, où trois ans après (1856), il prenait un nouvel associé, M. Edward Marston aujourd'hui à la tête de la société. En 1859, celle-ci dut céder la place au passage d'une ligne de chemin de fer et trouva dans la même rue un autre local plus vaste, mais pour peu de temps, car il fut démoli à son tour et finalement remplacé, en 1867, par l'établissement actuel dans Crown Buildings, au nº 188 de Fleet Street.

Les fatalités qui semblaient s'être conjurées contre la stabilité de résidence de la librairie — sans toutefois porter atteinte à son succès, puisque tout nouveau déménagement amenait un développement nouveau — parurent dès lors, s'exaspérant, conspirer d'une façon bien plus cruelle encore. En 1871, M. Sampson Low junior succombait, après avoir virilement lutté contre la maladie qui, de temps en temps, lui interdisait tout travail: c'était un homme actif, entendu, énergique, difficile à remplacer[1]. Le vide qu'il laissait dans la société fut comblé par l'entrée simultanée de M. Samuel W. Searle, un parfait gentleman, dont le goût, en matière d'art, égale l'expérience comme libraire, et du second fils de M. Low, le très regretté W.-H. Low qui devait mourir dix ans après son frère aîné. Au terme de cinquante années de travail ininterrompu, M. Sampson Low, père, avait quelque droit à se reposer; il s'écarta des affaires dans la retraite honorée où, maintenant âgé de quatre-vingt-huit ans, il survit à ses deux fils. Son départ en 1874, et la mort de M. W.-H. Low, en 1881, firent successivement deux autres vacances dans l'association; elles furent remplies tour à tour, à leur date, par l'arrivée d'abord de M. W.-J. Rivington appartenant à une vieille famille d'éditeurs de Londres, qui remonte dans le passé à près de deux cents ans, puis de M. Robert-B. Marston, le fils aîné de M. Edward Marston déjà associé depuis 1856.

Le lecteur me pardonnera de l'avoir arrêté à ce menu détail historique d'une raison sociale; mon excuse est dans le fait même que de ce détail précisément se compose l'histoire chronologique de la maison; mais en outre on en

1. Il ne bornait pas son activité aux affaires. Il fut, avec son père, un philanthrope au meilleur sens du mot. C'est à leurs efforts réunis qu'est due la fondation de « The Royal society for the protection of Life from Fire ». Ils organisèrent la souscription pour l'établissement, dans les divers quartiers de Londres, des moyens de sauvetage contre l'incendie *(Fire Escapes)* dont l'administration a, depuis, passé de leurs mains dans celle de l'État.

dégagera une remarque intéressante au po nt de vue social, je veux dire la fidélité avec laquelle les familles se perpétuent dans la carrière des ascendants : admirable exemple de sagesse domestique, de saine entente de la vie, d'habile pratique commerciale qu'on ne saurait trop préconiser.

En dehors de son expérience en matière de librairie, M. R.-B. Marston avait une réputation personnelle dans un genre de sport très spécial. Ses connaissances théoriques et pratiques lui donnaient une autorité toute particulière en ce qui concerne la pêche et la pisciculture. En cette qualité, il prit un grand intérêt à l'organisation de *The Fisheries Exhibition*, à Berlin, en 1881 et à celle de Londres en 1883. Membre du comité de l'une et de l'autre exposition, il y fit des lectures remarquées, publiées depuis, et remporta diplômes et médailles; auparavant il avait déjà fondé *the Fishing Gazette (la Gazette de la Pêche)* dont la maison Sampson Low est maintenant propriétaire.

Le caractère des publications de cette librairie est très mélangé. Cependant elle a eu l'honneur d'éditer la plupart des grands romanciers de ces trente dernières années, notamment Mrs H. Beecher Stowe, l'auteur célèbre de *Uncle Tom's Cabin (la Cabane de l'oncle Tom)* dont les romans ont atteint le chiffre de vente de 250,000 exemplaires et comptent parmi les plus grands succès de MM. Sampson Low et C°. C'est aux romans de Wilkie Collins qu'appartient ensuite la palme du succès de vente : *Woman in white (la Femme en blanc)* et *No Name (Sans nom)* se sont vendus l'un et l'autre dans l'édition en 3 vol. du prix de 31 shillings (38 fr. 75) à 8,000 exemplaires, et dans l'édition en un seul volume de 6 sh. à 50,000. A côté de ces noms je relève ceux de sir Edward Bulwer Lytton, d'Anthony Trollope, de William Black, R. D. Blackmore, W. Clark Russell, Thomas Hardy, etc., etc. La plupart des romans paraissent dans une bibliothèque de format uniforme, petit in-8° à 6 sh., connue sous le titre de *Low's Standard Novels*. Dans cette collection a paru la traduction du *Quatrevingt-treize* et de *l'Histoire d'un crime*, de V. Hugo; *les Travailleurs de la mer* font partie d'une autre série ainsi que *Victor Hugo et son temps*.

Les voyages font de même l'objet d'une bibliothèque spéciale, *Low's Standard Library of Travel and Adventure*, format in-8° couronne, relié en toile à 7 sh. 6 d. soit 9 fr. 25. Ici triomphe H.- M. Stanley dont les livres *How I found Livingstone (Comment j'ai trouvé Livingstone), Through the Dark Continent (A travers le Continent noir)*, en deux éditions (21 et 42 sh.) se sont vendus à 20,000 et 30,000 exemplaires. Viennent ensuite les voyages de George Schweinfurth au centre de l'Afrique; du major Serpa Pinto, de l'Atlantique à l'océan Indien, à travers l'Afrique également, car c'est là, en effet, que semble, en cette fin du XIXe siècle, se porter le principal effort du génie aventureux de l'humanité. Que ceux qui ont le privilège assez triste d'avoir fait leurs études dans la première moitié du siècle se rappellent l'aspect complètement vide des cartes d'Afrique à cette époque et le comparent à celui des cartes d'aujourd'hui, toutes grises de noms de lieux, de cours d'eau et de délimitations politiques ! Avec les voyages du colonel W.-F. Butler dans les régions septentrionales de l'Amérique du Nord, du colonel Burnaby en Asie Mineure et de tant d'autres explorateurs, il est peu de contrées d'un pôle à l'autre où le lecteur de cette bibliothèque ne puisse aborder. Elle ne suffit pas cependant à recevoir toutes les relations des arpenteurs de continents. Il en est quelques-unes qui exigent un

format plus vaste, un plus grand luxe de développements, de documents, d'illustrations. Telle, est par exemple, l'exploration de M. J.-H. Kerry-Nichols à travers le pays des Maoris ou Pays du Roi, *the King Country*, dans la Nouvelle-Zélande, description admirable de précision scientifique et d'observation pittoresque appliquées à cette contrée d'election qui n'a qu'un tort, celui d'être si loin, sorte de paradis terrestre qui pourrait devenir la fontaine de Jouvence du vieux monde, recommandé très spécialement à l'attention des clients des docteurs Charcot et Arthuis, aux rhumatisants, névralgisants, ataxiques, merveilleux *sanatorium* dont le beau livre de M. Kerry-Nichols avec ses illustrations, sa carte et son lexique leur donne la clef souveraine. La même curiosité s'attachera au nouveau livre de Stanley sur le bassin du Congo et à celui de J. Thomson, *A travers le pays de Masai*, qui ont paru récemment.

On aura remarqué le grand nom de Victor Hugo parmi ceux des romanciers édités par la librairie Sampson Low ; elle a fait connaître au public anglais bien d'autres écrivains français : l'*Histoire de France* et l'*Histoire d'Angleterre*, de Guizot ; les *Origines de la Francecontemporaine*, de M. H. Taine, les *Mémoires* et les *Lettres*, de Mme de Rémusat ; *Frédéric II et Marie-Thérèse*, du duc de Broglie, les œuvres complètes de M. Jules Verne, l'*Histoire de la mode en France*, de M. A. Challamel ; *Florence*, de M. Ch. Yriarte. Mais ces deux derniers ouvrages appartiennent à un département spécial et des plus importants de cette librairie, celui des livres d'art.

MM. Sampson Low et Co ont fondé parallèlement, en effet, deux bibliothèques d'enseignement d'histoire de l'art. L'une, à 3 sh. 6 d. le volume, petit in-8° couronne de 150 pages environ, cartonnage souple en toile uniformément bleu, est consacrée aux *Biographies des grands artistes ;* la collection, qui comprend déjà 34 volumes, se poursuit à travers toutes les écoles indifféremment et dans tous les temps ; ainsi l'on y trouve Mantegna et Claude Lorrain, Turner et M. Meissonier. Ces études — non seulement biographiques, mais critiques aussi — sont accompagnées de 15 à 20 gravures sur bois faites avec le plus grand soin [1]. L'autre bibliothèque, de même format que la précédente, coûte un peu plus cher, 5 sh. le volume, en raison du nombre de pages qui est de 250. Chaque volume comprend l'histoire d'une ou plusieurs écoles de peinture, de sculpture, d'architecture ou d'ornement, sous la forme de rapides biographies se succédant chronologiquement sans aperçus critiques ni vues d'ensemble, mais par contre illustrées de très nombreuses gravures très fidèles et spécialement exécutées pour la collection. Ce sont de véritables manuels-memento sans prétention dogmatique, ainsi que d'ailleurs l'indique son titre général *Illustrated Art Handbooks*.

En dehors de ces deux bibliothèques d'enseignement de l'art, la librairie Sampson Low a édité beaucoup d'autres ouvrages d'art, mais dans des conditions bien plus somptueuses. Tels sont : *Ornamental Arts of Japan*, par G.-A. Audsley, en 2 volumes in-folio de 90 planches dont 74 en or et couleur, avec un texte descriptif, au prix de £ 16 16 sh. ; du même auteur encore, *The*

1. Des collections analogues sont réservées aux classiques anglais et aux grands musiciens, celle-ci sous la savante direction du docteur Hueffer qui a, en quelque sorte, imposé à l'Angleterre le goût de la musique moderne, Wagner et Berlioz.

Art of Chromo-Lithography, in-folio, avec planches en couleur et texte à 63 sh. et *Outlines of Ornament* à 31 sh. 6 d.; — de M. A.-W. Batley, *Etched Studies for Interior Decoration,* impérial in-folio, à 52 sh. 6 d. — de M. C.-B Curtis, *Velazquez et Murillo,* avec eaux-fortes originales à 31 sh. 6 d. et 63 sh.; — *Practical Notes on Etching,* par M. R.-S. Chattock; — *The Etcher (le Graveur à l'eau-forte)* publication annuelle contenant 36 eaux-fortes originales d'artistes célèbres à £ 2. 12 sh. 6 d., paraissant depuis 1881; — *The Great Historic Galleries of England,* édité par lord Ronald Gower, *trustee* de la *National Portrait Gallery,* illustré de grandes photographies inaltérables d'après les plus célèbres tableaux des grands maîtres, en 2 volumes impérial in-4°; le premier volume contenant 24 planches à 36 sh.; le second, contenant 36 planches à £ 2. 12 sh. 6 d.; — de M. J.-W. Mollett, *Illustrated Dictionary of Words used in Art (Dictionnaire illustré des termes d'Art)* petit in-4°, contenant 600 gravures sur bois à 15 sh.; — de M. Palliser, trois ouvrages importants, une *Histoire de la dentelle* avec 100 illustrations et dessins en couleur, 1 vol. in-8° à £. 11 sh.; *Devises, symboles et cris de guerre historiques,* à £. 1 1 sh.; et *le Compagnon de poche du collectionneur de porcelaine,* petit in-8° avec mille marques et monogrammes à 5 sh. A la fin de cette liste d'œuvres originales nous sommes heureux de voir figurer une traduction par M. Benjamin Bucknall, architecte, des précieux *Entretiens sur l'architecture,* de Viollet-le-Duc et celle des *Œuvres littéraires (Literary Works) de Léonard de Vinci* par le Dr J. Paul Richter, magnifique publication qui vient de paraître et comprend non seulement les écrits déjà connus du maître sur la peinture, la sculpture et l'architecture, ses observations sur la géographie, la géologie et l'astronomie, ses maximes philosophiques, ses écrits humoristiques, ses lettres, ses notes sur les événements de sa vie, sur ses contemporains, sur la littérature, etc., mais en outre *vingt-quatre manuscrits autographes inédits,* tirés des bibliothèques de Londres, de Milan, de Windsor et de collections particulières d'Angleterre, de France et d'Italie. L'ouvrage, en deux volumes in-octavo impérial de 2,000 pages, reproduit 220 dessins originaux hors texte et d'autres dessins en grand nombre dans le texte. Le prix est de £ 12. 12 sh. Ce livre ne fait pas double emploi avec la publication d'autres manuscrits de Léonard dont MM. Ravaisson et Quantin ont eu la première initiative.

Aux romans, aux voyages, aux livres d'art, nous pourrions ajouter des ouvrages sur la pêche, des livres de science, d'histoire, de morale, de littérature générale publiés soit isolément, soit dans *the Gentle Life Series (bibliothèque des gens bien élevés);* soit dans *The Bayard Series* à 2 sh. 6 d. éditée sous la direction de M. J. Hain Friswell et qui a emprunté son titre au premier volume de la série, l'*Histoire du chevalier Bayard;* soit enfin dans la *Bibliothèque rose* à 1 sh. consacrée à la littérature populaire de tous les pays, mais où jusqu'à présent n'ont paru que des ouvrages anglais.

Nous avons dit que MM. Sampson Low avaient fondé *The Publisher's Circular* paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. Ce périodique a engendré le *Catalogue annuel* et une compilation de ce dernier *The English catalogue,* qui paraît de loin en loin; ses trois premiers volumes embrassent tous les livres publiés en langue anglaise pendant le dernier demi-siècle.

La librairie Sampson Low n'a point de magazine; cependant elle est dépo-

sitaire à Londres du *Harper's Monthly Magazine*. Ce merveilleux journal mensuel américain sans rival au monde, qui donne en 160 pages de texte grand in-8° plus de vingt articles variés et trois fois autant de gravures sur bois admirables, pour 1 sh., tiré à 30,000 exemplaires pour l'Angleterre et 130,000 pour l'Amérique, a engendré le *Harper's Young People* hebdomadaire à un penny.

D'après la rapide esquisse que nous venons d'en tracer, on conclura que la vieille maison fondée à Londres, il y a près d'un siècle, par l'aînée des Low, reprise depuis par son fils encore vivant et ses petits-fils, n'a pas dégénéré entre les mains de MM. Edward Marston, S.-W. Searle, W.-J. Rivington et R.-B. Marston. Assise aujourd'hui sur de solides et larges bases, elle étend le cercle de ses opérations continûment, parce qu'elle le fait avec autant de prudence que de sagacité hardie. C'est ainsi que, parallèlement à sa propre librairie, elle a établi une vaste agence de commission qui exige l'activité de correspondants spéciaux dans toutes les grandes villes du continent, en Europe et en Amérique, comme dans toutes les colonies britanniques. Le mouvement de cette agence est tel que la seule exportation en Australie représente annuellement la somme de £. 40,000, un million de francs.

Sa parfaite courtoisie et sa probité antique dans ses rapports avec les écrivains n'ont pas peu contribué à sa prospérité. — On peut en dire autant d'ailleurs de toutes les maisons qui ont réussi grandement et longuement. — Son mode de traiter avec les auteurs est presque aussi varié que le caractère des œuvres publiées. J'en citerai quelques exemples, qui suffiront à donner une idée générale de la façon dont on procède à l'édition d'un livre : 1° En achetant la propriété littéraire de l'ouvrage; — 2° En faisant l'avance des frais de fabrication et en publiant sous condition de partage égal des bénéfices; — 3° En prenant à sa charge tous les risques de l'édition et payant à l'écrivain, selon les cas, un droit d'auteur (*a royalty*) de 10 à 12 1/2 et 15 quelquefois même jusqu'à 20 p. o/o du prix fort sur tous les exemplaires vendus; — 4° En laissant à la charge de l'auteur tous les frais et les risques de l'édition, l'éditeur n'étant que son agent et, en cette qualité, prélevant une simple commission de 15 p. o/o sur le net de ses ventes. — Dans ces conditions, la maison Sampson Low fait environ £ 200,000 d'affaires par an.

ERNEST CHESNEAU.

CHRONIQUE DU LIVRE

RENSEIGNEMENTS ET MISCELLANÉES.

Nous croyons intéressant d'insérer ici, en qualité d'archivistes des choses littéraires, l'état civil de Victor Hugo, à la façon de Jal dans son *Dictionnaire historique.*

Voici l'acte de naissance du poète :

« Naissance. — Garçon. Du huitième du mois de ventôse, l'an X de la République.

« Acte de naissance de Victor-Marie Hugo, né le jour d'hier, à dix heures et demie du soir, fils de Joseph-Léopold-Sigismond Hugo, natif de Nancy (Meurthe), et de Françoise Trébuchet, native de Nantes (Loire-Inférieure), profession de chef de bataillon de la 20e demi-brigade, demeurant à Besançon, mariés, présenté par Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo. Le sexe de l'enfant a été reconnu être mâle.

« Premier témoin : Jacques Delelée, chef de brigade, aide de camp du général Moreau, âgé de quarante ans, domicilié audit Besançon.

« Second témoin : Marie-Anne Dessirier, épouse du cit. Delelée, âgé de vingt-cinq ans, domiciliée à ladite ville.

« Sur la réquisition à nous faite par le cit. Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo, père de l'enfant.

« Et ont signé :

« HUGO, DELELÉE.
« DELELÉE, épouse DESSIRIER.

« Constaté suivant la loi, par moi, Charles-Antoine Séguin, adjoint au maire de cette commune, faisant les fonctions d'officier public de l'état civil.

« CH. SÉGUIN, adj. »

Voici maintenant l'acte de décès du poète tel qu'il a été rédigé à la mairie du XVIe arrondissement :

546
HUGO
(Victor-Marie)

« L'an mil huit cent quatre-vingt-cinq, le vingt-trois mai, à onze heures du matin, acte de décès de Marie-Victor Hugo, âgé de quatre-vingt-trois ans, membre de l'Académie française, sénateur de la Seine, né à Besançon (Doubs), décédé à Paris, en son domicile, avenue Victor-Hugo, 50, hier au soir, à une heure et demie; fils du général Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo et de Sophie-Françoise Trébuchet, époux décédés; veuf de Adèle-Julie Foucher.

« Dressé par nous, Henri-Joseph Marmottan, maire du seizième arrondissement, officier de l'état civil, sur la déclaration de Léopold-Armand, comte Hugo, âgé de cinquante-six ans, propriétaire à Paris, rue des Saints-Pères, 40, neveu du défunt, et de Édouard Lockroy, âgé de quarante-quatre ans, député, demeurant à Paris, avenue Victor-Hugo, 52, ami du défunt, qui ont signé avec nous, après lecture.

L. Hugo, E. Lockroy, Dr Marmottan.

Livres aux enchères. — Depuis le commencement de la saison, les ventes n'avaient été, en général, ni importantes ni productives. Il se produit heureusement, depuis quelque temps, une certaine réaction. Les livres nous voulons dire les beaux livres, se vendent bien et mieux que les libraires eux-mêmes n'osaient l'espérer. Nous n'en voulons pour preuve que les prix atteints par les ouvrages composant la collection de M. Gustave Chartener, le bibliophile messin qui, depuis une quarantaine d'années, donnait tous ses soins à sa bibliothèque. Là où on croyait *faire* de 50 à 60,000, pour parler le langage de l'hôtel Drouot, on a fait 89,194 francs.

Voici, au surplus, avec l'indication des prix, la désignation des volumes les plus intéressants :

Psalterium Davidis, ad exemplar Vaticanum; Lugduni (Batavorum) apud Joh. et Dan. Elzevirios, 1653, pet. in-12, rel. anc. : 211 fr.; — *Adnotationes et Meditationes in Evangelia...* auctore Natali; Antverpiæ, Martinus Nutius, 1593-1595, in-fol., rel. anc.: 190 fr.; — *Ces heures à l'usaige de Metz,* Paris, Simon Vostre, s. d., in-8°, goth., exemplaire sur vélin d'une édition très rare, contenant un almanach de 1520 à 1536 : 1,500 francs; — *Office de la Semaine sainte,* Paris, Garnier, 1752, in-8°, exempl. aux armes de Mme Adélaïde, fille de Louis XV : 91 fr.; — *L'Office de la Vierge Marie,* Paris, Mettayer, 1586; rel. anc., exemplaire de Henri III : 895 fr.; — *Le Thrésor des grands biens de la Très Saincte Eucharistie,* Paris, 1660, 3 vol. in-8°, rel. ancienne; exempl. aux armes de la duchesse d'Uzès : 325 fr.; — Fénelon : *Directions pour la conscience d'un roi,* Paris, Renouard, 1825, in-12, tiré in-8°, exempl. unique sur peau de vélin, de la bibliothèque Renouard, et relié par Purgold; fig. ajoutées : 395 fr.; — Thomæ A. Kempis..., *De Imitatione Christi libri quatuor,* Lugduni (Batavorum) apud Joh. et Dan. Elzevirios, s. d., pet. in-12, rel. de Du

Seuil (Voy. pour cet exemplaire, Willems : *Les Elzeviers,* n° 709) : 440 fr.; — de Sacy : *Imitation de Jésus-Christ,* Paris, Techener, 1854, in-16, exemplaire sur papier de Hollande, relié par Trautz-Bauzonnet : 41 fr.; — Bossuet : *Réfutation du Catéchisme du Sr Paul Ferry, ministre de la religion prétendue réformée,* Metz, Jean Antoine, 1655, in-4°, rel. de Trautz-Bauzonnet; éd. orig. du premier ouvrage de Bossuet : 515 fr.; — Fénelon : *De l'Éducation des Filles,* Paris, Renouard, 1807, in-12; un des deux exempl. sur peau de vélin, relié par Bozérian, exempl. de Renouard, fig. ajoutées : 185 fr.; — *Pronostication nouvelle pour* || *Lan Mil V. Cens et. X. calculée* || *au vray Midy de la Noble Cite d'* || *Metz.* || s. l. n. d., 8 ff. non chiffrés. — *Pronostication nouvelle pour* || *Lan Mil. V. Cens et XI. carculée* || *au vray midy d'la Noble Cite d'* || *Mets* || s. l. n. d., 8 ff. non chiff. — *Pronostication nouvelle pour Lan Mil. V. Cens et XIII.* || *carculée au vray midy* || *d'la noble cite de* || *Mets et d'lo* || *raynne...* Imprime à Mets par || Maystre Caspar. || s. d., 2 ff.; ensemble 3 pièces en 1 vol. in-4°, goth.: 400 fr.; — *Emblèmes ou devises chrestiennes composées par damoiselle Georgette de Montenay,* Lyon, 1571, in-4°, édit. orig. reliée par Trautz-Bauzonnet : 400 fr.; — Béranger : Suite complète d'un portrait et de 52 gravures pour les *Chansons,* de 14 gravures pour les *Dernières Chansons* et 11 grav. pour *Ma Biographie;* épreuves d'artiste avec les noms à la pointe, sur Chine : 999 fr.; — *Le Pastissier françois,* Amsterdam, Elzevier, 1655, pet. in-12, rel. de Trautz-Bauzonnet : 915 fr.; — *Recueil de ballets,* la plupart représentés à la cour depuis 1582 jusqu'en 1681, 7 vol. in-4°, rel. anc. Cet ouvrage a appartenu à Charlotte de Bavière, duchesse d'Orléans et à M. de Soleinne (V. le n° 3,242 du Catal. de ce bibliophile). La ville de Paris s'en est rendue acquéreur moyennant le prix de 1,520 fr.; — H. Étienne : *Deux dialogues du nouveau langage françois italianizé,* s. l. n. d., in-8°, éd. orig. reliée par Trautz-Bauzonnet : 100 fr.; — *Les Métamorphoses d'Ovide,* trad. de l'abbé Banier, Paris, Hochereau, 1667-1771, 4 vol. in-4°, exempl. de premier tirage, rel. anc. : 490 fr.; — *Choix des Poésies originales des Troubadours,* par M. Raynouard; Paris, Didot, 1816-1821, 6 vol. gr. in-8°; exempl. du prince d'Essling, grand papier vélin, rel. de Thouvenin : 225 fr.; — *Œuvres d'Alain Chartier,* Paris, Galliot, 1529, pet. in-8°, rel. de Bauzonnet : 280 fr.; — *Jean Marot* || *de Caen sur les deux* || *heureux Voyages de Genes et Venise, victo* || *rieusement mys a fin par le treschrestien Roy* || *Loys Douziesme...,* Paris, Roufet, 1532, exempl. de Ch. Nodier, rel. de Thouvenin : 405 fr.; — *Contredictz* || *de Sogecrevx.* || Paris, Galliot-Dupré, 1530, in-8° goth. Exempl. des bibliothèques de la Vallière, Caillard et Cigongne, rel. de Duru : 800 fr. On peut consulter, au sujet de cet ouvrage, le *Catalogue des livres de M. le baron James de Rothschild* (n° 502); — *Les Œuvres d'Amadis Jamyn,* Paris, Mamert-Pattisson, 1582, in-12; le second volume des *Œuvres,* Paris, Robert Le Mangnier, 1584, in-12, ensemble 2 vol. in-12, rel. de Trautz-Bauzonnet : 425 fr.; — *Les Dons des enfans de Latone,* Paris, Prault, 1734, rel. anc. aux armes de Louis XV : 380 fr.; — Dorat : *Fables nouvelles,* La Haye, et Paris, Delalain, 1773, 2 t. en 1 vol. : exempl. en grand papier de Hollande, 860 fr.; — *Œuvres de P. et Thomas Corneille,* Paris, Renouard, 1817, 12 vol. gr. in-8°, exempl. en grand papier vélin avec la suite des figures de Moreau et de Prud'hon avant la lettre et les eaux-fortes, rel. de Thouvenin : 1,220 fr.; *Paul et Virginie,* Paris, Curmer, 1838, gr. in-8°; exempl. sur papier

de Chine avec fig. avant la lettre (épreuves d'artiste), rel. de Trautz-Bauzonnet : 1,240 fr.; — *Les Joyeusetez, faceties et folastres imaginations de Caresme Prenant*, etc., Paris, Techener, 1829, 20 t. en 19 vol., exempl. sur papier de Hollande, relié par Trautz-Bauzonnet : 550 fr.; — *Cosmographiæ introdu || ctio*, 1507, in-4°, fig. d'astronomie, rel. de Lortic; premier livre imprimé à Saint-Dié : 1,200 fr.; — *Histoire des ordres militaires ou des chevaliers, des milices séculières et régulières...*, Amsterdam, Pierre Brunel, 1721, 4 vol. in-8°, rel. de Bisiaux, exempl. en grand papier, de la bibl. de Renouard : 400 fr.; — *Discours en forme de dialogue, ou Histoire tragique...* des différends entre Luther et Calvin, Paris, Guillaume Chaudière, 1570, in-8°, exempl. aux armes de Louis XIII et d'Anne d'Autriche; a figuré dans la collection de Bure : 2,010 fr.; — *Histoire de France...*, par de Mézeray, Paris, Mathieu Guillemot, 1643-1651, 3 vol. in-fol.; exempl. aux armes de Voyer d'Argenson : 410 fr.; — *Nouvel abrégé chronologique de l'histoire de France*, Paris, Prault, 1768, 2 vol. in-4°; exempl. de de Bure, 400 fr.; — *Mémoires de M. D. L. R.* (La Rochefoucauld) *sur les Brigues à la mort de Louis XIII*, Cologne, Pierre Van Dyck, 1662, pet. in-12, rel. de Du Seuil : 1,675 fr.; — *Les Soupirs de la France esclave*, s. l., 1689, pet. in-4°, éd. orig., exempl. de Nodier : 215 fr.; — *Baptesme nouveau de Nicolas Monsieur*, s. l. n. d. (1524), in-4° goth., rel. de Thibaron-Joly; seul exempl. connu de ce livre intéressant l'histoire de Lorraine : 100 fr.; — *Combat d'honneur concerté par les IIII élemens sur l'heureuse Entrée de Madame la duchesse de la Valette en la Ville de Metz*, s. l. n. d. (Metz, Fabert, 1624), in-fol., rel. de Trautz-Bauzonnet : 400 fr.; — *Grand Cartulaire de l'abbaye royale de Saint-Arnould de Metz*, ms. in-fol. contenant trente bulles de papes et des chartes des VIIIe, IXe, X^e^, XIe, XIIe, XIIIe, XIVe, XVe, XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles : 1,180 fr.; — *Petit Cartulaire de l'abbaye de Saint-Arnould de Metz;* beau manuscrit sur vélin de la fin du XIIIe siècle ou du commencement du XIVe : 1,330 fr.; — Le *Livre des Statuts et Ordonnances de l'Ordre et Milice du Benoist Sainct-Esprit*, s. l. n. d. (Paris, vers 1580), in-4°; exempl. sur vélin dans une reliure aux armes de Henri III : 700 fr.

— Dans deux autres ventes faites, l'une du 20 au 25 avril, par les soins de Mme Labitte; l'autre, du 11 au 16 mai, sous la direction de M. Le Petit, nous avons remarqué les ouvrages suivants : A. Durer : *Les quatre livres de la proportion des parties*, Paris, Ch. Perrier, 1557, in-fol., 1re éd. française : 190 fr.; — Holbein : *Icones mortis*, Lugduni, 1547, in-12 : 120 fr.; — G. de La Perrière : *La Morosophie*, Lyon, Macé-Bonhomme, 1533, in-8°, fig. sur bois, rel. de Chambolle-Duru : 110 fr.; — *Les Cent Nouvelles nouvelles*, Cologne, Pierre Gaillard, 1701, 2 vol. in-12, fig., rel. de Chambolle-Duru : 141 fr.; — de Ramberveiller : *Les dévots Élancements du poète chrestien*, Pont-à-Mousson, Melchior Bernard, 1603, pet. in-8°, fig., rel. de Chambolle-Duru : 240 fr.; — Berquin : *Idylles*, s. l. n. d. (Paris, 1774 à 1775), 2 vol. in-16; exempl. en grand papier de Hollande : 140 fr.; — La Fontaine : *Contes et Nouvelles en vers*, Amsterdam, 1762, 2 vol. in-8°; exempl. de présent, à la reliure dite des Fermiers-Généraux : 600 fr.; — Nogaret : *Le Fond du Sac*, Venise, chez Pantalon Phebus (Paris, Cazin), 1780, 2 tomes en 1 vol. in-18, rel. de Thibaron-Joly : 90 fr.; — Le Querlon : *Les Grâces*, Paris, Laurent Prault, 1769, in-8°,

fig. de Moreau; exempl. en grand papier de Hollande, relié par Chambolle-Duru : 154 fr.; — Aug. Barbier : *Iambes,* Paris, Canel, 1832, éd. orig. : 72 fr.; — *Chants et Chansons populaires de la France,* Paris, Delloye, 1843, 3 vol. gr. in-8°; exempl. de premier tirage, relié par Chambolle-Duru : 436 fr.; — *Les Contes rémois,* Paris, Lévy, 1858, 1re éd. avec les fig. de Meissonier; rel. de Thibaron : 112 fr.; — Th. Dondey : *Feu et Flamme,* Paris, Dondey-Dupré, 1833, in-8°, éd. orig. brochée : 100 fr.; — *Musée royal de Naples,* Paris, Ledoux, 1836, in-4°, exempl. sur vélin de la seconde édition : 150 fr.; — Th. Gautier : *Le Capitaine Fracasse,* illust. de G. Doré; Paris, Charpentier, 1866, exempl. de premier tirage : 39 fr.; — Grandville : *Un autre Monde,* Paris, Fournier, s. d., in-4°, 1re éd. : 52 fr.; — Grandville : *Scènes de la vie publique et privée des animaux,* Paris, Hetzel et Paulin, 1842, 2 vol. gr. in-8°, premier tirage : 55 fr.; — V. Hugo : *Notre-Dame de Paris,* Paris, Renduel, 1836, épreuves des fig. sur Chine : 46 fr.; — Janin : *L'Amour des Livres,* Paris, Miard, 1866, in-12 : 40 fr.; — P. Lacroix : *Dix-huitième siècle : lettres, sciences et arts,* exempl. sur papier de Chine : 130 fr.; — Le Sage : *Histoire de Gil-Blas,* vignettes de Gigoux, Paris, Paulin, 1835, premier tirage : 35 fr.; — *Les sept journées de la Reine de Navarre,* Paris, lib. des Bibliophiles, 1872, 8 fasc. en 4 vol. in-16, exempl. sur papier de Chine, relié par Belz-Niédrée : 150 fr.; — Molière : *Théâtre,* Lyon, Scheuring, 1864-1870, 8 vol. in-8°, exempl. en papier de Hollande avec les vignettes avant le nom du graveur, rel. de Lortic : 460 fr.; — Nus et Mesay : *L'Empire des Légumes,* Paris, G. de Gonet, s. d. : 43 fr.; — Silvio Pellico : *Mes Prisons,* Paris, Delloye, 1844, gr. in-8°, rel. de Raparlier : 50 fr.; — Collection de *Physiologies* parues entre 1837 et 1844, 60 vol. in-18 : 180 fr.; — *La Revue comique,* Paris, Dumineray, 2 vol. in-4°, exemp. relié sur brochure avec les couvertures : 61 fr.; — Sainte-Beuve : *Consolations,* Paris, Canel et Levavasseur, 1830, in-16, éd. orig. : 20 fr.; — E. Suë : *Le Juif-Errant,* Paris, Pauiin, 1845, 4 vol. gr. in-8°, fig. de Gavarni : 62 fr.; — Toppfer : *Nouvelles genevoises,* Paris, Dubochet, 1845, 1re éd., rel. de Raparlier : 81 fr.; — *Bibliotheca scatalogica :* 25 fr.; — Brunet : *Manuel du libraire,* dernière édition : 256 fr.; — Fournier : *L'Art de la reliure en France,* Paris, Gay, 1864, in-12 : 25 fr.; — Le Roux de Lincy : *Recherches sur Jean Grolier,* Paris, Potier, 1866, exempl. sur papier de Hollande : 30 fr. — Montaigne : *Les Essais,* Paris, Abel L'Angelier, 1588, in-4°, dernière édition, publiée du vivant de Montaigne : 102 fr.; — *Traité de vénerie,* par d'Yauville, Paris, Imp. royale, 1788, in-4° de 415 p. : 60 fr.; — Cl. Marot : *Œuvres,* La Haye, 1731, 6 vol. pet. in-12, rel. de Hardy : 100 fr.; — Ronsard : *Œuvres,* Paris, Nicolas Buon, 1623, 2 vol. in-fol., rel. de Petit : 255 fr.; — *L'Escole de Salerne en vers burlesques,* Elzevier, 1651, pet. in-12, rel. de Duru : 156 fr.; — *Recueil dit de Maurepas,* Leyde (Paris, Poulet-Malassis), 1865, 6 vol. pet. in-12, rel. : 79 fr.; — *La Pariseide,* Paris, 1773, 2 vol. in-8°; rel. aux armes du comte d'Artois : 109 fr.; — *Œuvres complètes de Parny,* Bruxelles, 1824, 2 vol. in-8°, rel. de Hardy : 100 fr.

LES

RELIURES ROMANTIQUES

ELLE sera longtemps curieuse, la période de 1825 à 1840, au point de vue décoratif. Architecture, poésie, peinture sont sous le coup d'un renouveau très affiché et très proclamé, quoique ce renouveau ait des attaches plus étroites avec l'époque précédente que les initiés ne l'avouent.

Deux mots répondent à ma pensée, et me feront peut-être mieux comprendre : CASTEL, CATHÉDRALE.

Le *castel* serait circonscrit entre 1820 et 1830; la *cathédrale* se profilerait et étendrait ses ombres de 1830 à 1835. D'un côté Clotilde de Surville, de l'autre Chateaubriand formant trait d'union avec les tendances intellectuelles d'alors.

Dans le courant nouveau le castel effondra. Il est vrai de dire qu'il était en carton délabré et que sa façade avait trop servi à l'ornementation des boîtes de confiseur. Où fut remisée la blanche haquenée de la « gente » châtelaine ? A quel porte-manteau, rongé aux vers, furent appendues les toques crénelées, les épées à poignée en croix des chevaliers ?

A cette époque de consternation pour les ménestrels, la cathédrale se dressait lourde, noire, ogivale, flamboyante, avec ses niches, ses gargouilles, ses ombres, ses lumières; solidement fabriquée, elle offrait un carton plus résistant que celui des castels.

Il y eut sans doute excès de cathédrales, et nous en sommes étonnés,

nous qui, à cinquante ans de là, avons été roulés dans les flots quelque peu troubles du matérialisme, d'un athéisme quasi officiel.

Il me complaît pourtant de revenir à la cathédrale de nos pères. Certainement, ni Louis-Philippe ni M. Thiers, ces gouvernants bourgeois et voltairiens, ne croyaient à la cathédrale; par contre, les sacripants du romantisme, les *Jeune-France,* les poètes de l'orgie et de l'adultère, les bouzingots, même les Buchéziens admettaient les basiliques, les chapelles, le son des cloches, etc. : on ne veut pas dire par là que ces sectaires fussent de fervents pratiquants; ils employaient la cathédrale en décor, comme agent antithétique fertile en ressources pour la phrase. De face ou de profil, au premier plan ou dans le lointain, la cathédrale pouvait servir de coulisse au besoin et être manœuvrée « côté cour » ou « côté jardin ».

La cathédrale se dressait comme un vieux chêne autour duquel se pressaient les romanciers, qui en recueillaient précieusement les glands; la cathédrale, en tant que chêne, donnait naturellement naissance au gui; derrière les broussailles de ce gui apparaissait quelque bancroche singulier.

Cette cathédrale, on l'accommodait à toutes sauces; certaines maisons de ville ou de campagne, avec leurs façades de cathédrales, offraient des logements mélancoliques à habiter. On s'assit sur des chaises cathédrales, de même que, sous Louis XVI, la préoccupation du grec avait gagné jusqu'aux dossiers des chaises à lyres. Un chocolatier de la rue Vivienne amassa, un certain temps, les badauds devant la montre, en exposant une cathédrale gothique en chocolat admirablement ouvragée. Ce qui explique comment, par l'exemple, les philosophes de 1830 raisonnaient *ex cathedrâ.*

Les relieurs, eux-mêmes, inséraient des cathédrales dans les nervures de leurs volumes. Je possède les *Œuvres complètes de Racine*[1], reliées en maroquin rouge, signées *Thouvenin* et offrant sur les plats des ornements gaufrés en véritable style-cathédrale. La reliure s'accorde bien avec l'année 1829; elle rappelle les frontispices ornementés des poèmes de M. Ancelot *(Marie de Brabant,* par exemple). Des fers soigneusement gravés représentent le style ogival aux colonnes duquel les poètes de l'époque accrochaient les blasons des « preux », et jusqu'à un certain point cette reliure s'harmonise avec les poésies sacrées de Racine.

Non pas qu'au XVIIe siècle on fît figurer la cathédrale dans le dictionnaire des descriptions de l'époque. La pensée des écrivains du grand siècle penchait bien plus vers l'homme que vers le côté matériel des choses architecturales ou picturales.

Mieux d'accord avec les ornements romantiques sont *les Poésies*

1. Paris, Furne, de Bure, 1829, in-8°.

de Mme Amable Tastu[1]. La reliure, signée *Martin,* est ornée de palmettes gaufrées en relief et d'autres petits fers imprimés en creux encadrés dans des losanges noirs dont chaque pointe aboutit à un petit clou doré. Cette reliure, avec ses fers et les nervures du dos, est simple et répond à la nature discrète d'une muse qui ne s'afficha jamais.

Théophile Gautier me paraît avoir été le poète qui, plus tard, apporta de vives préoccupations dans les reliures des livres qu'il offrait aux dames. Je signalerai, dans la riche bibliothèque romantique de M. Victor Déséglise, l'édition originale d'*Albertus* (Paris, 1833). La reliure de ce petit volume, signée *Coméléran*, est en maroquin brun foncé avec mosaïque rouge, verte et jaune sur les plats, dont la face supérieure porte une *L* en gothique ; sans doute un prénom, Laure, Lucie ou Louise. Sur le premier feuillet de garde on lit ce galant envoi en caractères microscopiques :

Aimez-moi comme je vous aime.

THÉOPHILE GAUTIER[2].

Mais j'ai vu jadis, dans la bibliothèque de M. Poulet-Malassis, un autre ouvrage de Théophile Gautier, d'une enveloppe encore plus caractéristique.

Ce volume, c'étaient les *Jeune-France,* la première édition des *Jeune-France, romans goguenards*[3] enveloppés dans une reliure de style cathédrale !!!

On eût juré que cette reliure avait été commandée par un architecte; mais la provenance du livre était bien connue. De même que le poème d'*Albertus,* le roman les *Jeune-France* fut offert à Mme Dondey-Dupré avec une reliure « soignée » commandée par le poète lui-même.

Certainement, l'ouvrier qui s'était appliqué à ce chef-d'œuvre, devait habiter quelque noire maison du parvis Notre-Dame.

Avec son fronton ogival, ses colonnettes posant sur la base dorée d'une balustrade à jour, cette reliure est la plus significative que je connaisse de l'époque romantique. Si l'enveloppe ne rend, en quoi que ce soit, le sensualisme des *Contes goguenards* qu'elle protège, elle fait comprendre le mot d'un homme d'esprit qui ne craignait pas les images hasardées :

— En 1830! disait ce sceptique, ils avaient tous du sang de cathédrale dans les veines.

CHAMPFLEURY.

1. Paris, imp. J. Tastu, 1827, in-8°.

2. D'après une tradition des bibliophiles, ce petit poème présenté si galamment aurait été offert à Mme Dondey-Dupré.

3. Paris, Renduel, 1833, in-8°.

UN

PRÉSENT DE BOSSUET

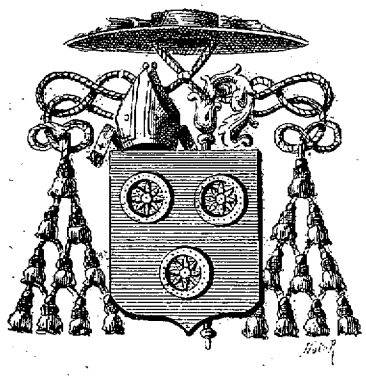

CERTAINS hommes semblent naître grands, moralement. Pour eux, non seulement la valeur, mais encore la renommée, n'attend pas le nombre des années.

Témoins de l'importance qui s'attache à leur personne, à leurs travaux, à leurs actions et même à leurs moindres paroles, sans assister à leurs funérailles, comme Charles-Quint, ils peuvent du moins se rendre compte de la place que leur réserve l'histoire, en voyant celle qu'ils occupent dans l'opinion publique.

Assurément, messire Jacques-Bénigne Bossuet était bien du nombre de ces hommes-là.

Appartenant à une famille parlementaire des plus distinguées, prédicateur brillant à l'âge où, d'ordinaire, on sait à peine apprécier le talent des autres, le jeune Bossuet ne comptait guère que seize ans quand, à l'hôtel de Rambouillet, un auditoire d'élite, étonné de sa précoce éloquence, put le couvrir d'applaudissements; ce qui fit dire à Voiture — c'était le soir — qu'il n'avait jamais entendu prêcher ni si tôt, ni si tard.

Du reste, croissant sans cesse, cette réputation qui le devançait par-

tout tenait seulement ses contemporains sous le charme; mais elle ne le préoccupait nullement, tant la dignité, chez lui, était naturelle.

Il ne savait pas plus mal agir qu'il ne savait mal parler, et l'ampleur de ses manières révélait bien le génie dans tout ce qu'il a de plus élevé.

On peut donc aisément se faire une idée du plaisir extrême que dut éprouver *le seigneur de Sancy*[1] lorsque son évêque, arrivé au faîte des grandeurs, lui fit présent de l'*Ovide* que nous avons sous les yeux.

Ne cachant pas une satisfaction si légitime, sans doute, aussitôt après l'avoir reçu, il écrivit sur la garde de papier blanc du premier volume, en regard d'un frontispice représentant le jugement de Pâris : *Ce livre a été donné par monseigneur Jacques-Bénigne Bossuet à moi, Payen de Fercourt, le 7 août 1687.*

Il ajouta, derrière ledit frontispice : *Cet Ovide a appartenu à Bossuet;* puis encore, au bas du titre : *M. Payen de Fercourt, seigneur de Sancy;* ce que l'habitude mauvaise qu'on avait alors d'inscrire son nom sur un livre — Racine n'y manquait pas — peut seule expliquer sans l'excuser; surtout à une époque où l'usage des *ex libris* existait déjà.

Pour n'en plus parler, disons tout de suite que *l'Ovide* offert ainsi par l'évêque de Meaux à l'un de ses diocésains les plus marquants parmi les Meldois, est un bel exemplaire de l'édition latine, en trois volumes, publiée à Amsterdam, sur celle de 1670, par Blaviau, en 1683; qu'il est relié en basane rouge, aux armes du grand pontife, frappées sur les plats, au milieu d'un double encadrement à trois filets accompagnés de fleurons aux angles, genre que perfectionna plus tard Du Seuil[2], dont le nom est resté attaché à ce type de dorure et d'ornementation.

La famille de M. Payen de Fercourt, qui portait : *d'azur à trois besants d'or,* était ancienne en Brie.

Robert Payen, l'un de ses membres, avait été nommé lieutenant général civil de Meaux, en 1515, et Nicolas Payen, seigneur de Vrignel, Brinches et autres lieux, père de l'heureux possesseur de l'*Ovide,* exerçait ces honorables fonctions judiciaires en 1665.

C'est à ce magistrat que l'on doit un joli petit volume intitulé : *Les Voyages de Monsieur Payen,* ouvrage qui eut deux éditions in-18; la première publiée à Paris, chez Estienne Loyson, en 1663; la seconde, par le même libraire, en 1667.

Cette dernière « *Augmentée de quelques Avantures arrivées à l'Autheur, avec une Table nécessaire pour la commodité des Voyageurs.* »

A cette époque, il fallait presque avoir l'âme triplement trempée pour

1. Petit village des environs de Meaux, dont le château appartient encore à ses descendants.

2. Ce maître relieur, étant né en 1675, ne peut être responsable de toutes les couvertures de livres qu'on lui attribue.

quitter sa ville natale[1], entreprendre une tournée lointaine, se rendre en Angleterre, en Zélande, en Flandre, en Hollande, en Allemagne, en Danemark, en Suède, en Poméranie, en Pologne, en Prusse; de Vienne à Venise, en Italie, en Savoie, et revenir par Lyon, à Paris, avant de regagner Meaux.

Les observations recueillies en route par M. Payen sont intéressantes et les renseignements qu'il offre au public paraissent d'autant plus curieux qu'on y trouve des détails de séjour demeurés toujours à peu près les mêmes, comme usages, mais bien différents, pour les frais, depuis ces deux cents ans passés.

Son journal de voyage est agréablement écrit et donne parfois la note des mœurs du temps.

Par exemple, étant à Venise, il dit : « La liberté est si grande dans tout le domaine de la République qu'un maître n'a pas le droit de battre son valet, quelque mal qu'il aye fait. »

Comme cette réflexion, qui laisse percer un regret, fait bien vite reconnaître l'habitué de la vieille Comédie-Française, à laquelle aurait tant manqué l'intervention si amusante du bâton!

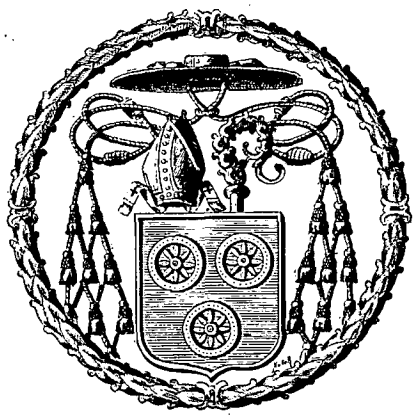

Marque n° 1.

On peut supposer que M. Payen de Fercourt aimait vraiment les livres, à sa manière, tout en les gâtant; car, outre les volumes en question, qu'il aurait pu garder uniquement comme un précieux souvenir, j'ai trouvé un ouvrage de chasse[2] sur lequel, hélas! il avait encore écrit son nom, bien qu'il méritât des égards comme exemplaire relié en maroquin rouge et dédié au président du parlement de Paris (Potier de Novion), dont il porte les armes sur les plats.

La marque n° 1, celle qui se trouve sur l'*Ovide*, a cela d'intéressant, qu'ayant été frappée avec le fer de l'évêque de Meaux, employé de son vivant, nul n'en contestera l'authenticité.

1. Même un siècle plus tard, les moyens de transport n'étaient pas encore très expéditifs.

L'*État ecclésiastique civil et politique du diocèse de Meaux pour l'année 1771* en donne une idée, dans son article intitulé : *Voiture publique.*

On y peut lire, en effet :

« Le carrosse de Meaux contient douze personnes. Il part tous les lundis et jeudis, à six heures du matin, pour Paris, où il arrive le même jour, à six heures du soir, à l'hôtel de Pomponne, rue de la Verrerie. »

Au bout de douze heures on avait donc fait onze lieues!

2. *La nouvelle jurisprudence sur le fait des chasses, dédiée à Monseigneur le Premier Président.* A Paris, 1685, 2 vol. in-12, maroquin rouge (Bibliothèque du vicomte A. de la Guère).

Le même cachet de vérité existe pour les marques pareilles, mais plus grandes, destinées aux in-4° et aux in-folio.

Le fer n° 2, d'un style qu'on serait tenté de regarder comme antérieur à celui du fer n° 1, bien qu'ils aient dû servir simultanément l'un et l'autre, ne peut davantage inspirer un doute ni faire naître une hésitation.

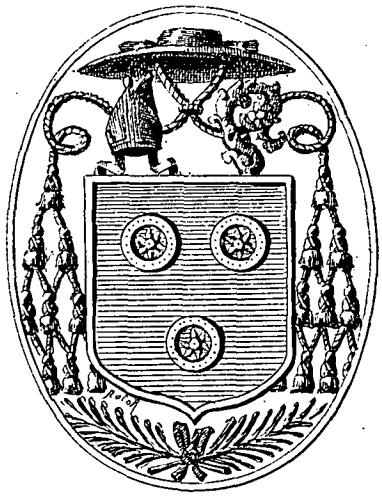

Marque n° 2.

Il paraît évident qu'en outre des livres qu'il voulait conserver pour lui, Bossuet, à l'instar de l'éminentissime auteur du *Traitté de la Perfection du Chrestien* [2], faisait relier un certain nombre de ses ouvrages, à leur apparition, dans le but de les offrir en cadeau à quelques privilégiés.

Plusieurs exemplaires du même livre, absolument semblables au dedans et au dehors, sortis sans doute des mains d'un même artiste [1], viennent l'attester et donnent l'idée de la manière exceptionnellement courtoise dont l'*Aigle de Meaux* s'y prenait pour *placer* ses immortels écrits.

L'écusson, *d'azur à trois roues d'or,* qui sert d'*en-tête* à cette étude plus longue qu'intéressante, est la reproduction d'une petite gravure que je possède et qui était collée à l'intérieur d'un volume ayant appartenu à Bossuet.

La retrouvant, comme vignette, sur des ouvrages de l'évêque de Meaux, entre autres, sur le titre de l'édition originale de son catéchisme publiée en 1687, il est difficile, mais peu important, de savoir si elle a été faite pour servir spécialement d'*ex libris*.

Je crois que Bossuet, qui avait plusieurs fers à dorer pour indiquer l'origine de ses livres, employait rarement les estampilles de papier destinées au même usage; toutefois, on peut, selon moi, regarder celle-ci comme une marque particulière de sa bibliothèque.

Afin de répondre au vif intérêt que l'on semble attacher maintenant à la question de provenance, pour un livre, intérêt qui vient parfois rehausser le mérite de son habillement, quand il ne le prime pas, relati-

1. Le cardinal de Richelieu.

2. On peut acquérir la preuve de ce que j'avance en visitant les belles bibliothèques de Mgr le duc d'Aumale, de MM. E. Bocher, comte de Lignerolles, comte de Mosbourg, baron Pichon, baron James de Rothschild, G. de Villeneuve; sans oublier celle de M. l'abbé Bossuet, pour lequel c'est un devoir de famille que de réunir les livres ayant appartenu aux évêques de Meaux et de Troyes, dont il porte si dignement le nom.

vement aux blasons épiscopaux chargés de trois roues [1], je rappellerai ici que Bossuet avait un neveu [2] qui devint évêque de Troyes.

Comme point de départ, on doit, je le pense, attribuer à ce dernier prélat les fers représentant les écus de forme ovale ou contournée.

D'abord, je n'en ai jamais vu de semblable sur les reliures exécutées certainement pour l'illustre précepteur du Grand Dauphin, tandis qu'on en trouve assez souvent sur des volumes de ses œuvres posthumes ou des éditions imprimées après sa mort, et que son neveu, seul, pouvait toujours faire relier à ses armes personnelles.

Puis, une preuve décisive à mes yeux subsiste dans les couronnes qui surmontent ces élégants cartouches du XVIIIe siècle, et dont Bossuet n'a jamais timbré ses armes, pas plus sur le grand sceau orbiculaire que l'on conserve au cabinet des Antiques de la Bibliothèque nationale que sur le petit cachet avec lequel il fermait ses lettres.

Les trois dessins gravés ici, sous les numéros 3, 4 et 5, offrent des types différents, et montrent bien que le successeur de saint Loup, ayant

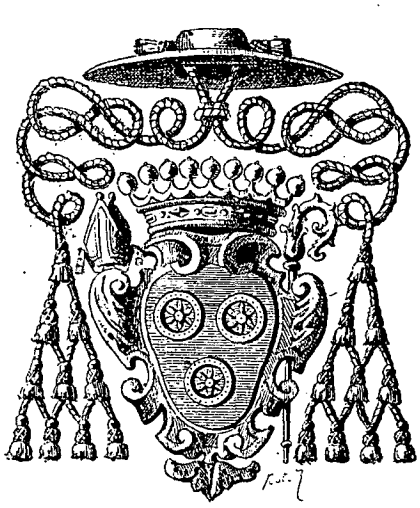

Marque n° 3.

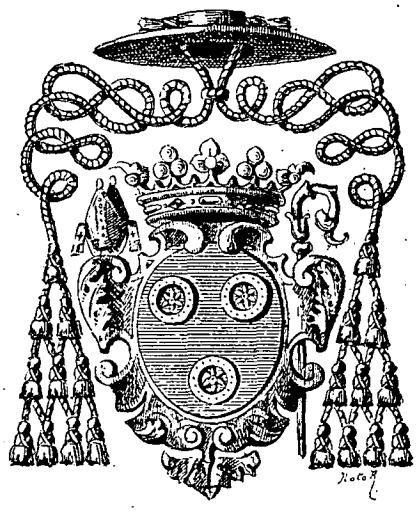

Marque n° 4.

commencé par porter une couronne de comte, s'est ensuite servi d'une couronne de marquis avant d'adopter celle de duc.

1. Ainsi que je l'ai déjà dit dans ma *Notice héraldique sur les évêques de Meaux* (page 118) :

« Ces roues sont très probablement des *armes parlantes* adoptées en raison du nom de *Rouyer* que portait un des ancêtres de la famille Bossuet; car on lit dans le cartulaire de Seurre, année 1460 : Jacques *Boussuet*, alias *Rouyer*, est créé bourgeois, IV fr. »

« On connaît plusieurs jetons représentant les armes des Bossuet et frappés à Dijon au XVIIe siècle.

« Le plus ancien est de 1613 et porte le nom de J. (*Jacques*) BOUSSUET, C. (*conseiller*) EN PARL. (*parlement*), VICOMTE MAIEUR DE DIJON, avec cette devise : CADENS RESURGIT MAIOR. Un autre

Je livre ces observations aux habiles, s'ils les jugent dignes de fixer leur attention.

On me pardonnera, je l'espère, de ne pas quitter la Brie sans rappeler une jolie repartie d'un vrai bibliophile Meldois, dont les livres ont été transportés au château de Cernon, en Champagne, par M. le baron de Pinteville, son petit-fils.

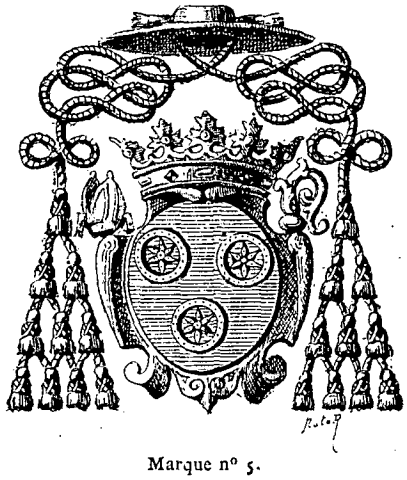

Marque n° 5.

Louis-Marie-François Marquelet de la Noue, chevalier, aussi lieutenant général civil du bailliage de Meaux, devenu conseiller d'État, ne manquait pas d'esprit, et du plus fin.

A l'époque de la Terreur, se trouvant dans la rue, il fut apostrophé par un savetier qui lui dit :

— Eh bien ! Marquelet, c'est fini, t'auras beau faire... Nous sommes *égal* à présent, tous les deux...

— Cela n'est pas douteux, lui répondit notre magistrat, cependant, il y a encore une différence...

— Je n'en vois aucune, moi.

— C'est que tu t'en vantes, et que je ne m'en vante pas.

LONGPÉRIER-GRIMOARD.

jeton du même maïeur (1614) a pour devise : REBUS INEST VELUT ORBIS. Un troisième, frappé, en 1617, au nom de C. (CLAUDE) BOSSUET, C. (*conseiller*), EN PARL. (*parlement*), VIC. (*vicomte*) MAIEUR DE DIJON, est chargé de ces mots : CURRUNT EXEMPLO MAIORUM.

« Les allusions aux roues, dont le mouvement est comparé à celui des choses de ce monde, et celles qui ont trait au titre de Maïeur porté par plusieurs membres de la famille Bossuet, sont, ici, offertes en latin, sous forme de jeux de mots toujours très recherchés par les amateurs de légendes et d'emblèmes. »

« Une autre sorte de rébus français sur son nom même subsistait très anciennement, en quelques endroits, à Seurre et jusque dans les églises, où l'on voyait un cep de vigne très rugueux, avec cette devise : BON BOIS BOSSUET (*Bossu est*). »

2. Jacques-Bénigne Bossuet, né en 1664, mort à Paris le 12 juillet 1743, d'abord abbé de Saint-Lucien de Beauvais, puis évêque de Troyes, en 1716.



VOYAGE

A TRAVERS L'ŒUVRE DE DICKENS

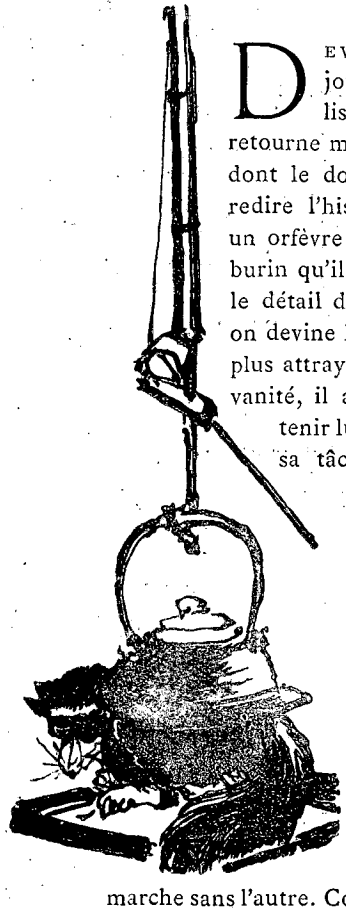

DEVANT cette cohue de *documents humains* qui envahit de jour en jour, devant cette rage qui pousse l'école naturaliste à garantir l'authenticité de la moindre ligne, on se retourne malgré soi vers les grands maîtres du réalisme, vers ceux dont le dossier offrirait tant de charme, mais qui dédaignent de redire l'histoire de leur vie ou l'histoire de leurs livres, comme un orfèvre dédaignerait de mettre près d'une œuvre de ciselure le burin qu'il employa. Si avec ceux-là on apprend, bon gré mal gré, le détail des miettes de la panade, avec ceux-ci, c'est à peine si on devine la réalité de leur réalisme, et, parmi ces derniers, un des plus attrayants mais des plus silencieux, c'est Dickens. Réserve ou vanité, il a toujours désarmé ses historiographes, promettant de tenir lui-même plus tard ce rôle. Il est mort sans avoir accompli sa tâche et sans révéler le comment ou le pourquoi de ses œuvres, mettant de la coquetterie, sinon de la fierté, à être cru sur parole.

Néanmoins, comme les tableaux, les romans peints d'imagination ne possèdent pas l'air ambiant de la vérité : trop accentués, ils nous heurtent ; trop effacés, ils nous échappent ; seule, la reproduction du réel possède cet équilibre qui semble si simple, parce que seule la nature renferme l'inévitable désordre de la perfection et du spontané.

Qui n'a compris en lisant Dickens que rien ou quasi rien n'y est artificiel ? Venu après des imaginatifs, il a inauguré l'ère des descriptifs. Dans ses romans, la scène joue un rôle égal au personnage ; rarement l'une marche sans l'autre. Comme tous les peintres anglais, il est passé maître dans l'art du détail ; il décrit avec une netteté qui relève tout, qui note tout, en évitant le

futile. Le passé de Dickens lui fournissait à plaisir contours, teintes et silhouettes; car il est un roman que Dickens a vécu plus que tout autre, mais sans l'avoir narré, c'est celui de sa jeunesse. Peut-être, dans *David Copperfield*, a-t-il évoqué au sujet de Davy, déchu du rang de petit monsieur au métier de laveur de bouteilles, son enfance; mais, en général, il a été discret et muet sur lui-même, bien qu'aucuns débuts n'aient été plus aventureux. Enfant gâté d'abord, puis petit commis, écolier, saute-ruisseau, tour à tour reporter ou journaliste, il courait bride abattue, sténographiant procès et discours, voyageant dans toutes sortes de véhicules, frôlant toutes catégories d'individus, explorant toutes sortes d'auberges fantastiques, dont il a, d'ailleurs, laissé dans ses œuvres une série ultra grotesque de tavernes aux enseignes cocasses, aux dénominations baroques. Elles existent, le croirait-on ? Presque toutes ont été retrouvées; et voici, une entre cent, à Ipswick, l'auberge où l'impayable M. Picwick partit à la recherche de Job Trotter, fit connaissance avec Peter Magnus : « Auberge célèbre sous le nom du *Grand Cheval blanc*. Au-dessus de la principale porte, dit Dickens, on remarque une énorme statue représentant un cheval bondissant, avec une queue et une crinière ondoyantes, et qui ressemble à un cheval qui aurait perdu l'esprit. L'auberge du *Cheval blanc* est fameuse dans tout le voisinage, au même titre qu'un bœuf gras... pour sa taille gigantesque. Jamais on ne vit tel labyrinthe de couloirs, tel amas de chambres humides, enfin, un aussi grand nombre de tanières. »

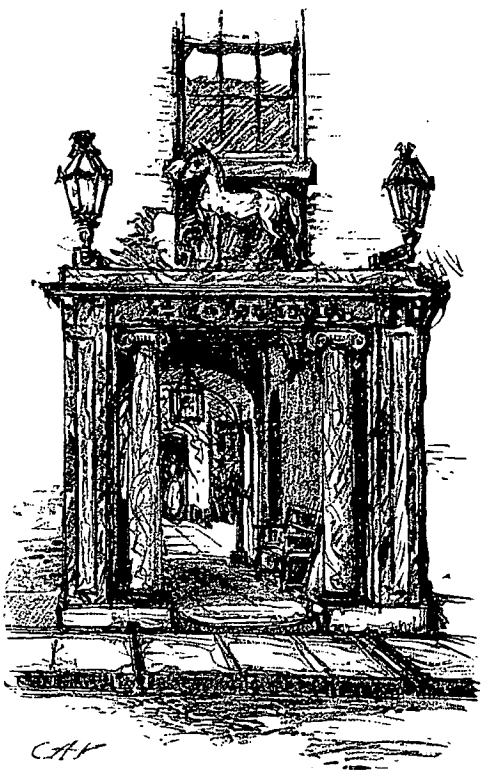

LA TAVERNE DU CHEVAL BLANC
à Ipswick.

Il y a quarante-six ans que ces lignes furent écrites, et, grâce à l'imperturbable stabilité anglaise, telle se trouve encore l'auberge sur la porte de laquelle se dresse cette bizarre monture ayant une vive similitude avec celle du cavalier de l'Apocalypse. Si l'on y pénètre, il faut franchir « un passage sombre et étroit qui mène à cette salle commune où M. Picwick oublia sa montre. Tel aussi se trouve toujours l'escalier où « plus M. Picwick descendait... plus il lui semblait qu'il restait à descendre; et, dans toutes les directions possibles, s'entre-croisaient des rangées de portes garnies de souliers ». Dédale où le philosophique Picwick se débrouilla en allant échouer dans la chambre de la fiancée de Peter Magnus, chez la dame aux papillotes de papier brouillard.

Toutes les scènes d'auberges ne sont pas aussi désopilantes. Dickens est un moraliste; de plus, en qualité d'homme du Nord, malgré son *humour*, il a dans l'imagination une teinte sombre; en outre, romancier protestant et puritain, il élimine la passion et la montre de dos, sous l'unique aspect du remords, laissant au lecteur le soin de reconstruire *a piacere* le prologue, qu'il biffe d'emblée. Dickens manie adroitement ce trémolo dramatique, et dans ce genre *Olivier Twist* renferme de belles pages, surtout la fuite échevelée de Sikes

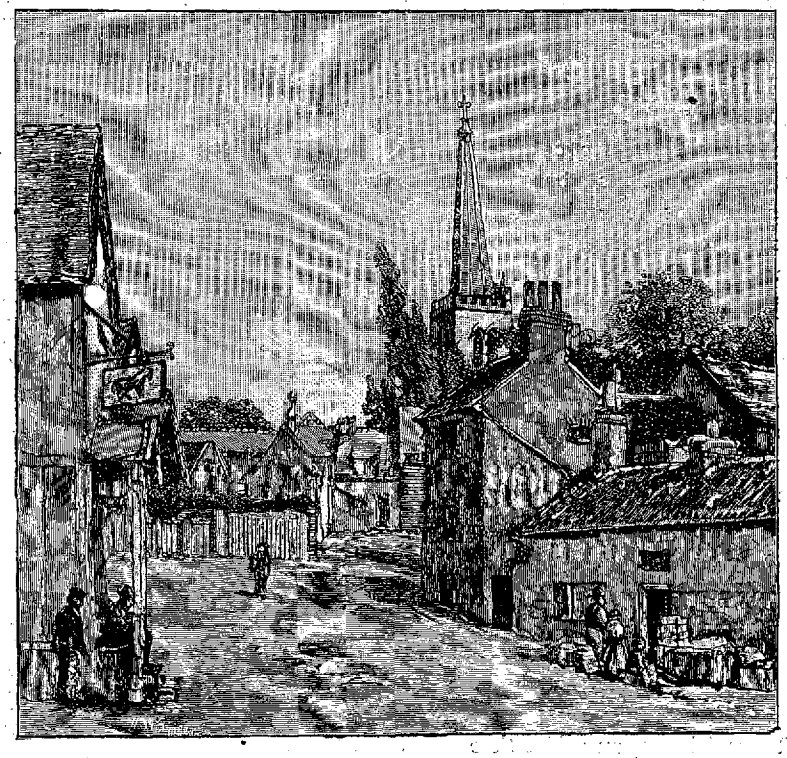

L'AUBERGE (OLIVIER TWIST).

après le meurtre de Nancy, errant de Hendon à Hatfield, où il s'arrête sur la place du marché. « Il descendit la colline près de l'église du village et, traversant le long d'une ruelle, se glissa dans un petit cabaret que l'on peut voir à gauche, reconnaissable à une enseigne chevaline d'une race quelque peu apocalyptique. Les paysans firent place au nouveau venu, mais il alla s'asseoir au fond de la salle... Il allait s'endormir quand il fut tiré de son demi-sommeil par l'arrivée d'un homme, sorte de roulier, à la fois colporteur et charlatan. »

A coup sûr, Dickens a dû entendre débiter par quelque marchand d'orviétan l'apologétique prospectus, fatigant et persistant, interminable et intarissable, qui fut déroulé dans la salle obscure pour lancer la vente de cette merveilleuse poudre supprimant toutes les taches « et les taches de sang, que je m'en vais faire disparaître avant qu'on ait eu le temps de me faire venir une pinte de bière ». Ceci est une allégorie de charlatan anglais qui sent son

buveur d'une lieue, Dickens étant, comme dit un auteur, l'Homère des ivrognes, et, l'on peut ajouter, le Saint-Simon des vieilles Anglaises, dont son œuvre entière renferme la plus grotesque collection, et dont l'une d'elles, mistress Lirriper, enterra son mari sous les ombrages verdoyants qui entourent le clocher de la petite église de Natfield : « non qu'il fût natif de là, mais il avait une préférence pour l'auberge où nous passâmes, lors de notre voyage de noce, la plus heureuse quinzaine qu'il fut jamais. » Le souvenir de cette quinzaine était, il faut le croire, d'impérissable mémoire, car Mme Lirriper jura par sa main droite de débrouiller les dettes de son mari. « J'y mis le temps, mais cela fut fait. » Alors elle voulut, toujours en mémoire de la quinzaine matrimoniale, se rendre à la tombe de M. Lirriper, et mettant dans son éternel panier « un sandwich et une goutte de sherry », humoristiques préparatifs d'anniversaire funèbre, il alla à Hartfield[1], « et, baisant ma main avec un tendre orgueil, je la mis sur la tombe de mon mari : il m'avait fallu tant de temps pour laver son nom que mon anneau de mariage était tout aminci quand je posai ma main parmi les herbes vertes. »

Dickens affectionnait les cimetières de village; celui de Cooling, près de Chatam, était une de ses promenades favorites; il aimait à y rêver ; l'horizon

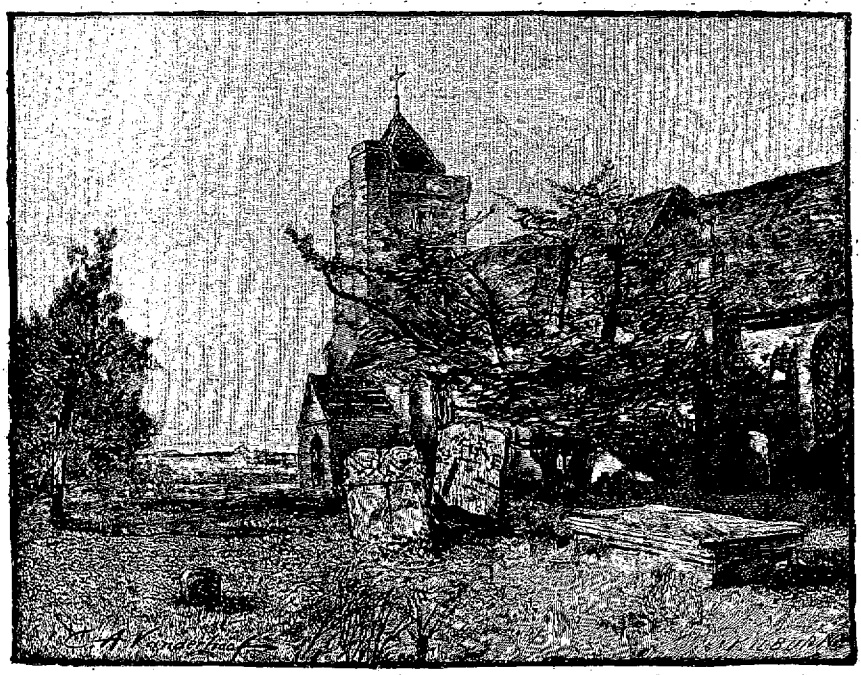

LE CIMETIÈRE DE COOLING.

gris et monotone enlargeait son imagination sans la détourner, et il a fait à ce petit cimetière l'honneur d'une reproduction fidèle dans *les Grandes Espé-*

1. Ce roman, *Miss Lirriper Lodgius*, n'a pas été traduit et cependant a soulevé en Angleterre un rire universel.

rances, au sujet des premières impressions du petit Phip Pirrip. « N'ayant jamais connu ni mon père ni ma mère, la première idée que j'ai formée de leur personne fut tirée avec assez de raison du reste de leur pierre tumulaire. La forme des lettres tracées sur celle de mon père me donna l'idée bizarre que c'était un homme brun, fort, carré, ayant les cheveux noirs et frisés. De la tournure et du caractère de cette inscription : *et aussi Georgina, épouse du ci-dessus,* je tirai la conviction enfantine que ma mère avait été une femme faible et maladive; les cinq petits losanges de pierre d'environ un pied et demi de largeur et qui étaient rangés avec soin à côté de leurs tombes et dédiées à la mémoire de cinq petits frères qui avaient quitté ce monde après y être à peine entrés, firent naître en moi une pensée que j'ai conservée depuis, c'est qu'ils étaient venus au monde couchés sur le dos, les mains dans les poches de leurs pantalons, et qu'ils n'étaient jamais sortis de cet état d'immobilité... La première impression que j'éprouvai de l'existence des choses extérieures semble m'être venue par une après-midi... Je devinais que ce lieu glacé était le cimetière, que Philip Pirrip, *décédé dans la paroisse,* et Georgina sa femme y étaient enterrés, que Alexander, Bartholomeo, Abraham, Tobias et Roger, fils desdits, y étaient également enterrés... que ce désert plat au delà du cimetière, entrecoupé de murailles et de fossés, avec des bestiaux qui paissaient çà et là, se composait de marais, que cette ligne de plomb était la rivière et que cette vaste étendue d'où venait le vent était la mer. »

C'est ainsi que çà et là on exhume dans chaque recoin de l'Angleterre des traces de Dickens, et, hasard assez inexplicable, ce sont parfois les scènes, les plus originales, les descriptions les plus fantaisistes, celles qu'on pourrait croire de pure invention, qu'on ressaisit, frappantes d'intégrité.

Il y a deux ou trois ans, en démolissant un pâté de bicoques vermoulues, à Yarmouth, le hasard mit à jour la maison-bateau de Pegotty, si admirablement intercalée dans la perle des romans de Dickens, *David Copperfield.* Sans doute, à l'époque où Dickens l'a vue, elle se dressait « en face de la grande étendue », car Davy regardait « de tous côtés aussi loin que les yeux pouvaient voir dans ce désert, sans découvrir la moindre maison; il n'y avait là qu'une baraque noire, espèce de bateau échoué sur le sable... un tuyau de tôle, qui remplaçait la cheminée, fumait tout tranquillement... on voyait dans le flanc du bateau une porte et des petites fenêtres... » C'était un vrai bateau qui avait certes vogué des centaines de fois sur la mer « et que, sans doute, rongé et vermoulu, le vieux Pegotty n'avait pas eu le courage de détruire; d'ailleurs, une autre demeure peut-elle remplacer pour le marin son foyer flottant?... Philarète Chasles raconte qu'étant à Londres il fit la connaissance de Porden, l'architecte de Georges IV. Porden, un excentrique qui se mêlait de collectionner des documents sur l'excentricité humaine,



LA MAISON DE PEGOTTY.

le mena visiter une de ses maisons de campagne qu'il avait achetée aux bords de la Tamise Construite par un amiral en retraite, le logis avait la forme d'un bateau de haut bord, avec des canons sur leurs affûts, des cabines fort propres, des hamacs en guise de lit, un fond de cale servant de cave, et un pont remplaçant la terrasse.

Quel adorable roman Dickens eût placé dans cette maison-là ! Comment lui a-t-elle échappé ?

II

Si certains romanciers trahissent la fatigue de leur érudition psychologique ou technique, certains autres, Dickens par exemple, trahissent le papillotage des longues flâneries rêveuses, et autant les premiers accablent malgré leurs mérites, autant les seconds entraînent malgré leurs écarts. Nul mieux que Dickens n'a dépeint Londres. Comme les champs, les rues ont leurs amoureux ; à vrai dire, ce sont rarement les misanthropes ; il faut, pour se coudoyer ici-bas, pas mal d'indulgence, de politesse ; sans parler d'une foule de concessions et de sacrifices méconnus. Aussi, plus d'un grincheux appelle souillure le contact de son prochain, ou amour de l'indépendance la certitude qu'il est intraitable. Par bonheur, les grincheux ne s'avisent guère de décrire, mais dussent-ils esquisser une moue, il leur faut avouer qu'un intègre romancier de mœurs est un brin badaud. Dickens, rôdeur de race, avouait lui-même qu'il pouvait travailler dans la solitude, mais qu'au bout d'une quinzaine il lui fallait Londres. « La fatigue d'écrire sous cette lanterne magique m'est *immense,* » souligne-t-il[1]. Ce sentiment, applicable pour beaucoup, est inséparable de Dickens ; nul plus que lui, en raison de son talent d'obser-

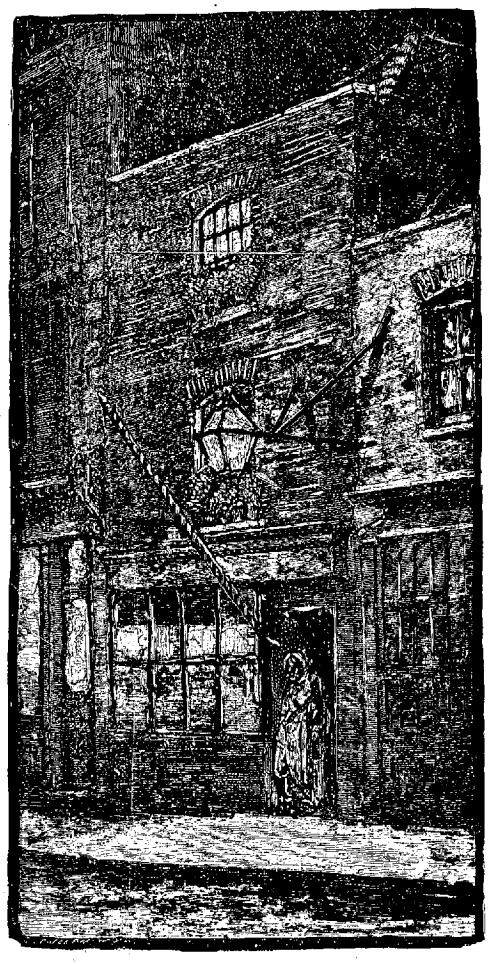

LE LOGIS DE SAREY GAMP.

1. *Life of Charles Dickens,* by John Forster.

vateur, n'a animé l'inanimé qui parle, raisonne et accapare ; l'immobile s'agite, le vide s'emplit, ses descriptions sont des photographies et ses phrases des reflets.

Les vieux quartiers du Temple, de Holborn, de la Cité reviennent plus d'une fois dans les romans de Dickens, et dans la ruelle de Kingaste, il y a peu d'années, une recherche attentive fit découvrir la boutique de Poll Swedlepipe décrite dans la *Vie et Aventures de Martin Chuzlewitt*, et où perche cette cocasse Sarey Gamp, cet immuable type de la garde-malade grognonne, bourrue et buveuse qui « n'ira pas s'éreinter à toutes sortes de besognes pour une demi-couronne par jour ! » Quand on veut « être dorloté, il faut payer en conséquence » ; aussi, n'étant pas payée en conséquence, elle débarbouillait ses malades en leur fourrant du savon dans la bouche. Sarey Gamp, qui réunissait les multiples cordes de couseuse de morts et de garde-malade, « logeait dans une petite maison qui n'en valait que mieux, Sarey Gamp étant au plus haut degré de l'art des garde-malades, comme l'indiquait son tableau : une sage-femme... logeant au premier sur la rue. On pouvait aisément l'avertir de nuit en jetant dans sa fenêtre des cailloux ou une canne, moyen plus efficace que le marteau de la porte, lequel était fait de façon à réveiller tout Holborn, sans produire la moindre impression à l'intérieur. »

La boutique de Poll Swedlepipe n'est pas la seule que Dickens ait peinte

L'ENSEIGNE DU PETIT ASPIRANT DE MARINE.



d'après nature. *Le Petit Aspirant de marine,* dans *Dombey et Fils,* se dresse encore, naïf et bonhomme, non où Dickens l'a pompeusement placé, aux environs de la compagnie des Indes, mais à Minories Street ; il se découpe là, « en

bois, tout ce qu'il y a de plus en bois, suspendu au-dessus du trottoir, la jambe droite dans la pose la plus périlleusement gracieuse, portant à ses oreilles des boucles incroyables et, sur sa poitrine, des revers tout à fait incroyables. « Quand jadis, il y a trente-six ans, » le fonds de commerce se composait de chronomètres, de baromètres, de télescopes, de compas, de cartes, de mappemondes, de quadrants, de sextants..., d'instruments compliqués, tout cela si bien enveloppé, si bien matelassé, si bien rangé, que la boutique semblait un petit navire, n'attendant qu'une bonne brise pour se mettre à la mer. » Le capitaine Cuttle, avec son crochet en guise de main, son chapeau de toile cirée, son col de chemise si grand qu'il avait l'air d'une petite voile, et réglant les moindres actes de la vie d'après son chronomètre, aurait-il pu, ailleurs que dans cette boutique, continuer sa vie nautique, tenant un livre de bord, et allant au guichet pour prendre connaissance du temps ?...

Le nom et l'œuvre de Dickens est si populaire de l'autre côté de la Manche que la vieille qu'il fit jadis, il y a quarante-quatre ans, d'une pauvre maison de



EN MAGASIN D'ANTIQUITÉS.

Portsmouth Street, pour la calquer dans le *Magasin d'antiquités*, a suffi pour entourer d'une légende de gloriole le misérable taudis ; et pas un des touristes qui s'y sont succédé n'a osé changer l'enseigne mensongère et difforme. Ni même « une partie de la porte qui était vitrée sans aucun contrevent pour la protéger. » L'intérieur, ainsi qu'au temps passé, est toujours obscur, et on croit voir « dans un coin de ce réceptacle d'objets curieux et antiques » la silhouette exquise de Nelly Trent. En face, à gauche, un cabaret célèbre situé, mille à la

ronde, le *Black Jack,* et où, toujours suivant la légende, Dickens s'attabla plus d'une fois pour écrire une page prise sur le vif.

La Petite Dorrit, elle, a eu, dans sa préface, l'honneur d'un état civil d'authenticité par Dickens lui-même : « ... Quelques-uns de mes lecteurs ne seront pas fâchés de savoir s'il reste encore debout quelques pierres de la prison de la Maréchaussée ; moi, je n'en savais rien[1] avant le 6 du mois (mai 1857), jour où j'ai entrepris un voyage d'exploration vers l'endroit où s'élevait autrefois cet édifice. J'ai retrouvé la cour extérieure, si souvent mentionnée dans ce récit, transformée en un marché au beurre, et en faisant cette découverte, je commençais à croire que la dernière brique de la vieille prison avait disparu... Cependant, ayant erré jusqu'à un endroit qui se donnait pour *Angel-Court,* conduisant à Bermondsey, j'arrivai sur la place de la Maréchaussée, dans les maisons de laquelle je reconnus, non seulement la masse des bâtiments de l'ancienne geôle, mais la chambre où est née la petite Dorrit et que le père de mon héroïne a si longtemps habitée. Quiconque voudra se donner la peine de pénétrer dans la place de la Maréchaussée aura sous ses pieds le pavé de l'ancienne prison et verra à droite et à gauche la cour intérieure très peu changée. On peut se l'imaginer, cette cour n'était pas un lieu folâtre ; cependant il servait de jeu de quilles aux prisonniers et, à l'occasion, de scène théâtrale, car un jour « on profita d'un temps favorable pour y danser un *menuet de la cour*... Cette représentation eut lieu en plein air, au milieu de la cour, à six heures du matin..., aucune des chambres n'ayant la dimension voulue », menuet dansé entre un maître de chorégraphie qui, de pirouette en pirouette, était venu échouer dans la prison, et Fanny, la sœur de la petite Dorrit[1].

Dickens pourrait être illustré pour ainsi dire presque sur le vif. Sa vie et sa correspondance, recueillie par Forster et par Marie Dickens démontrent à quel point Dickens moulait ses personnages d'après nature ; les lignes précédentes permettent de juger que les scènes ne sont pas moins fidèlement peintes d'après nature. Une édition illustrée de Dickens rendrait plus populaire qu'elle ne l'est parmi nous son œuvre, qui pourrait prendre entre nos romans une place encore innoccupée, celle d'un écrivain de talent honnête, et cependant ultra humoristique. S'il est vrai, suivant Taine, que le plus vif plaisir d'un esprit qui travaille est dans la pensée du travail que les autres feront, il est à souhaiter qu'un tribut d'admiration française répande et acclimate son œuvre dans nos bibliothèques ; tribut bien juste envers Dickens, qui n'a jamais tracé une ligne avec cette acrimonie railleuse dont nos voisins ne se font pas défaut envers nous dans leurs ouvrages ; enfin, puisque la mode est au réalisme, il n'est pas non plus superflu de montrer, preuves en main, à cette intransigeante école que Dickens copia la nature sans déguisement, mais sans crudités, la développant dans ses beautés et l'estompant dans ses outrances.

ARSÈNE ARUSS.

1. Le père de Dickens, honnête avoué de province, tomba de faillite en faillite dans la prison pour dettes de la Maréchaussée, que Dickens, enfant, fréquenta souvent ; c'est à l'aide de ses souvenirs qu'il écrivit *la Petite Dorrit.*

2. Autrefois, en Angleterre, la loi sur les débiteurs permettait à ceux-ci d'amener à la prison leur famille, qui, elle, restait libre d'entrer et de sortir.

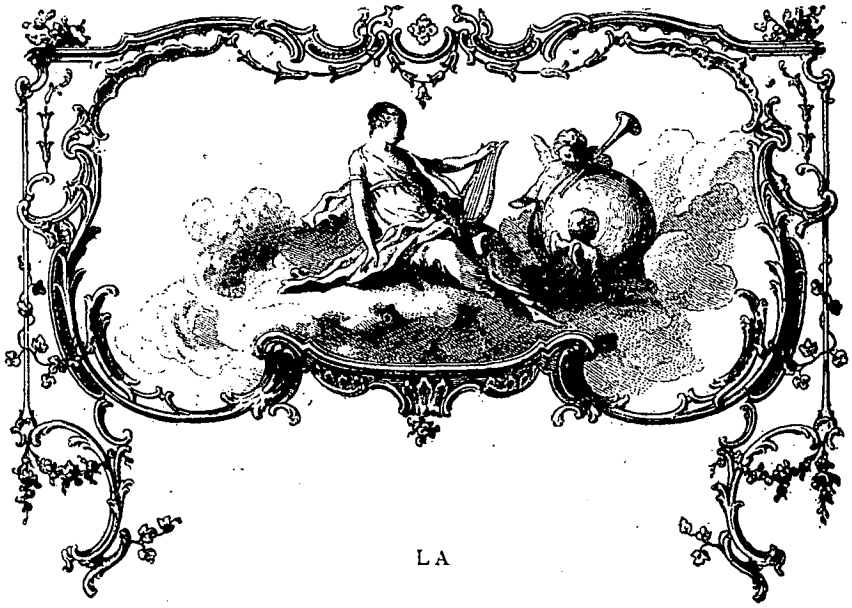

LA

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

SOUS

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Coup d'œil historique. — La Bibliothèque royale. — 1789. — La Bibliothèque nationale. — Le personnel. — Admission du public. — Acquisitions de la Révolution. — Création du « dépôt. » — Budgets révolutionnaires. — La Terreur. — Dénonciations. — Mort tragique des deux directeurs nommés par la Révolution. — Les anciens employés replacés. — 1795.

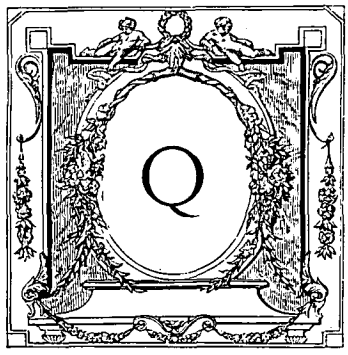

QUAND le savant, ou simplement le chercheur modeste, se trouve dans la grande salle de travail de notre admirable Bibliothèque nationale, — trésor unique au monde, — quand il songe qu'il peut se servir des livres les plus recherchés, consulter les ouvrages les plus précieux, manier les éditions les plus rares, il se sent pris d'un véritable sentiment de reconnaissance pour les hommes disparus ayant organisé, augmenté ou enrichi les merveilleuses collections dont nous avons le droit d'être fiers.

Certes, il n'est guère difficile de trouver à l'étranger, en Allemagne, à Londres et à Vienne des bibliothèques où le lecteur bénéficie d'une installation plus luxueuse et plus confortable, où les services sont plus prompts,

moins administratifs et, disons le mot, moins paperassiers; mais nulle part il ne rencontrera une collection aussi riche, aussi bien cataloguée et plus facilement à sa portée.

Cette richesse qui fait l'envie de tous les étrangers et sur laquelle la Prusse, en 1871, songea, dit-on, à porter ses convoitises, est l'accumulation du travail et des soins de plusieurs siècles, de plusieurs générations, peut-on dire. L'origine de la Bibliothèque se perd, suivant la vieille expression, dans la nuit des temps, et je n'apprendrai rien à personne en disant qu'on peut en faire remonter le vrai commencement à Charlemagne; mais le premier catalogue conservé date de 1373, il est signé Gilles Malet, valet de chambre de Charles V et « garde de la librairie du Louvre ». Ce catalogue comprend plus de neuf cents ouvrages fournis surtout par la théologie, l'astrologie, la géomancie et la chiromancie. Mais la Bibliothèque ne mérita vraiment ce nom qu'à partir de la découverte de l'imprimerie, et c'est à Richelieu que nous devons les bases de la Bibliothèque aujourd'hui digne en tous points du nom majestueux de « nationale » qui lui a été donné.

N'ayant point ici à faire l'historique de la Bibliothèque et voulant nous renfermer dans une courte monographie des temps révolutionnaires, il nous suffira de jeter un rapide coup d'œil sur l'époque précédant immédiatement 1789 pour nous rendre compte de l'importance de cet établissement au moment de l'ouverture des états généraux.

Avant 1789, « le bibliothécaire, personnage considérable dans l'État par le crédit de sa famille et l'étendue de ses connaissances littéraires, avait le privilège de travailler directement avec le prince et il ne devait à nul autre le compte de ses plans et de ses dépenses pour l'entretien de la Bibliothèque [1] ».

La Révolution trouva en fonction l'ancien lieutenant de police Lenoir, qui occupait le poste de directeur depuis 1783 et le conserva jusqu'en 1790.

Voici, pour mémoire, les noms des successeurs de Lenoir durant la période qui nous occupe :

1790 à 1792. Lefèvre d'Ormesson de Noyseau, avec le titre de bibliothécaire du roi.
1792 à 1793. Champfort, avec le titre de bibliothécaire national.
— — Carra, — —
1793 à 1795. Lefèvre de Villebrune, avec le titre de bibliothécaire national.

Lefèvre d'Ormesson, député du côté droit de l'Assemblée nationale, fut nommé quand Lenoir donna sa démission, « en récompense des services que sa famille rend depuis très longtemps tant dans les principales charges de la magistrature que dans les conseils du roi [2] ». Lefèvre d'Ormesson resta à la tête de la Bibliothèque jusqu'au 19 août 1792, date à laquelle Roland, président du conseil exécutif provisoire, le remplaça en créant deux places de bibliothécaires nationaux qui furent données l'une à Champfort « pour reconnaître ses talents littéraires et son civisme éprouvé », l'autre à Carra. Tous deux tombè-

1. *Notice sur Van Praët*, par Paul Pâris.
2. Arrêt pris en conseil privé du roi.

rent avec les Girondins, et c'est le célèbre orientaliste Lefèvre de Villebrune qui fut nommé à leur place le 15 brumaire an II.

Carra fut décapité et il ne fit que précéder sur la planche sinistre son prédécesseur à la Bibliothèque, Lefèvre d'Ormesson, qui fut aussi guillotiné dès les premiers jours de 1794. Quant à Champfort, tout le monde sait comment il mourut dans d'épouvantables souffrances, le 13 avril 1794, des suites des blessures qu'il s'était faites pour ne pas tomber vivant au pouvoir de ses ennemis.

En 1795, le ministre de l'intérieur Paré offrit la direction de la Bibliothèque à un ancien conservateur du département des médailles, à l'abbé Barthélemy, le célèbre auteur du *Voyage du jeune Anacharsis*. Le ministre écrivit de sa propre main à Barthélemy la lettre suivante :

« En rentrant dans la Bibliothèque nationale d'où quelques circonstances rigoureuses vous ont momentanément enlevé, dites comme Anacharsis, lorsqu'il contemplait avec saisissement la bibliothèque d'Euclide : C'en est fait, je ne sors plus d'ici. Non, citoyen, vous n'en sortirez plus, et je me fonde sur la justice d'un peuple qui se fera toujours une loi de récompenser l'auteur d'un ouvrage où sont rappelés avec tant de séduction les beaux jours de la Grèce et les mœurs républicaines qui produisaient tant de grands hommes et tant de grandes choses. Je confie à vos soins la Bibliothèque nationale ; je me flatte que vous accepterez ce dépôt honorable et je me félicite de pouvoir vous l'offrir. En lisant pour la première fois le *Voyage d'Anacharsis*, j'admirais cette production où le génie sait donner à l'érudition tant de charme, mais j'étais loin de penser qu'un jour je serais l'organe dont un peuple équitable se servirait pour donner à son auteur un témoignage d'estime. »

Barthélemy était vieux, il tenait à ses médailles ; il refusa le poste de directeur qui lui était offert et revint à sa place de conservateur des médailles, qu'il avait longtemps occupé jusqu'en 1793.

Avant, pendant et depuis la Révolution, la Bibliothèque a toujours été divisée en quatre départements : médailles, estampes, manuscrits et imprimés. A la tête de chaque département se trouvait un conservateur ayant deux ou trois gardes sous ses ordres.

Avant la Révolution, il y avait un cinquième département, celui des *titres et généalogies*, dont l'importance était considérable sous la royauté, mais qui, depuis 1790, n'est plus devenu qu'une division secondaire du département des imprimés. L'abbé Coupé fut le dernier conservateur des titres et généalogies, de 1785 à 1790.

Comme nous l'avons fait pour le directeur, nous allons donner la composition de chaque département, conservateur et gardes, en indiquant les noms de tous ceux qui ont occupé ces fonctions durant une partie de la Révolution et qui, presque tous, ont rendu d'immenses services dans les divisions dont ils étaient chargés.

MÉDAILLES

1754 à 1785. Abbé Barthélemy.
1795 à 1799. Barthélemy de Courçay (son neveu).
1795 à 1818. Millin.

ESTAMPES

1759 à 1792. Joly.
1792 à 1795. Boumieux.
1795 à 1829. Joly fils.

MANUSCRITS

1787 à 1792. Caussin de Perceval.
1795 à 1800. Legrand d'Aussy (*pour les manuscrits modernes*).
1795 à 1815. La Porte du Theil (*pour les manuscrits grecs et latins*).
1795 à 1824. Langlès (*pour les manuscrits orientaux*).

IMPRIMÉS

1775 à 1790. L'abbé des Aulnays.
1790 à 1795. (*Supprimé*).
1795 à 1820. Caperonnier.
1795 à 1838. Van Praët.

Bien que les collections ne fussent encore ouvertes que deux fois la semaine au public, comme nous allons le voir, tous les employés dont nous venons de reproduire la liste subissaient en entrant la condition rigoureuse de consacrer tout leur temps et leurs travaux à la Bibliothèque [1].

Le public ne fut admis qu'après de longues années à venir travailler dans la Bibliothèque, et en quelque sorte après de nombreuses étapes entre le huis clos et la publicité. Néanmoins, Louvois fils, qui en était le directeur, en facilitait l'entrée aux savants qui avaient besoin d'y travailler; ce fut lui qui, pour la première fois, en 1692, l'ouvrit au public.

« L'abbé de Louvois, voulant rendre la Bibliothèque utile au public, a résolu de l'ouvrir deux jours de chaque semaine à tous ceux qui voudraient venir y étudier ; il a déjà commencé et il régala d'un magnifique repas plusieurs sçavants le jour de cette ouverture [2] ».

Ce premier essai ne fut malheureusement pas continué, mais le principe était posé pour l'avenir; on revint au système des autorisations jusqu'en 1720, époque à laquelle, sur la demande du directeur Paul Bignon, le successeur de l'abbé de Louvois, qui mourut tout jeune, le roi rendit l'arrêt suivant :

« La Bibliothèque du roi sera ouverte à tous les sçavants de toutes les nations, en tout temps, aux jours et heures qui seront reglez par le bibliothécaire de Sa Majesté, et il sera préparé des endroits convenables pour y recevoir lesdits sçavants, et les mettre en l'état d'y vacquer à leurs études et recherches avec toute commodité. Outre lesdites entrées accordées aux sçavants, la Bibliothèque sera ouverte au public une fois la semaine depuis onze heures du matin jusqu'à une heure de l'après-midi ; et seront alors toutes les personnes que Sa Majesté a déjà attachées à ladite Bibliothèque ainsi que les autres qu'Elle se propose d'y attacher encore, sous les ordres dudit sieur bibliothé-

1. *Notice sur Van Praët*, par Paul Pâris.
2. *Mercure de France*, novembre 1692.

caire, obligées de se trouver durant ledit temps ès salles, cabinets et galerie d'icelle, pour satisfaire la curiosité de tous ceux que l'envie de s'instruire y attirera[1] ».

L'ouverture publique fut interrompue à différentes reprises par les travaux de nouvelles installations, mais elle ne fut jamais plus arrêtée, et, en 1789, on admettait le public deux fois par semaine, de dix heures du matin à deux heures de l'après-midi; souvent on recevait plusieurs centaines de personnes par jour.

C'est la Révolution qui, par un décret du 25 fructidor an IV, ouvrit la Bibliothèque tous les jours aux mêmes heures.

Mais c'est surtout la Révolution qui enrichit les collections des quatre départements de la Bibliothèque en y entassant les trésors arrachés aux châteaux et aux couvents à la suite des décrets de l'Assemblée nationale, décrets mettant les biens ecclésiastiques à la disposition de la nation et décrets confisquant les biens des émigrés. On avait commencé tout d'abord par ordonner (lettres patentes du 17 novembre 1789) que les catalogues des bibliothèques et archives, des chapitres et des monastères seraient déposés aux greffes. Les bibliothécaires firent un choix dans les collections des religieux; mais quand la vente des biens ecclésiastiques, des couvents et des abbayes eut lieu, on n'eut pas le temps de continuer ce choix, les bibliothèques furent déménagées et, en attendant que les employés de l'État pussent faire un triage, on jeta pêle-mêle tous les livres provenant des maisons religieuses et des châteaux dans des magasins loués dans Paris et dans les principales villes de France, magasins qu'on appela *dépôts littéraires,* dans lesquels une commission dite des beaux-arts choisit les volumes et les éditions qui manquaient à la Bibliothèque; de là un accroissement considérable et d'une richesse incomparable, tant en imprimés, en chartes qu'en manuscrits.

On transporta au cabinet des médailles les pierres gravées, au nombre de plus de huit cents, qui précédemment étaient renfermées dans les tiroirs des bureaux de la chambre du conseil à Versailles, et qui ont été décrites dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions* et dans le *Recueil des antiques de Caylus.*

Après la sanction par Louis XVI du décret qui déclarait les biens ecclésiastiques domaines nationaux, les « trésors » des églises furent mis à la disposition du Gouvernement et on apporta notamment du trésor du chapitre de Saint-Denis[2] : 1° Une agate représentant Auguste; 2° le calice de Suger; 3° une aigue-marine, gravée en creux par Évodus ; 4° un vase de sardoine, représentant les cérémonies relatives au culte de Bacchus; 5° une grande soucoupe d'or ornée d'émaux avec un roi parthe gravé en creux; 6° un buste d'Auguste; 7° une agate onyx représentant Auguste; 8° deux gondoles montées en or et enrichies de pierreries; 9° une sardoine onyx représentant la tête de Germanicus; 10° une urne de porphyre ayant servi de tombeau ; 11° enfin le fauteuil de Dagobert, de celui-là même qui est accusé par la chanson d'avoir mis sa culotte à l'envers.

On apporta aussi de la Sainte-Chapelle la célèbre sardoine onyx repré-

1. Arrêt du Conseil du Roi du 1er octobre 1720.

2. *Essai historique sur la Bibliothèque du roi, aujourd'hui Bibliothèque impériale,* p. 401.

sentant l'apothéose d'Auguste, vulgairement appelée l'agate de la Sainte-Chapelle, où elle avait été déposée venant directement de Rome, en 1383, sous le règne de Charles V.

L'étranger fut mis à contribution; à la suite des conquêtes des armées françaises, des commissaires du gouvernement furent nommés et chargés d'envoyer à Paris les livres, manuscrits et médailles précieux qui furent distribués dans les collections de la Bibliothèque; ainsi Keil, Neveu, Joubert, Budler, Denon, furent nommés commissaires en Allemagne, Cubière; Monge, Daunou, en Italie. Dans les deux seules années 1795-1796 on enleva à la Hollande et à la Belgique deux mille volumes rares, neuf cent quarante-deux manuscrits, et, parmi ces derniers, le célèbre Virgile ayant appartenu à Pétrarque. En 1815, quand les alliés entrèrent dans Paris, ils remportèrent tous ces trésors incomparables que les armes avaient donnés et que les armes reprenaient.

La Révolution songea aussi à utiliser les productions sortant des presses françaises et eut, la première, l'idée d'organiser le dépôt légal.

Jusque-là les éditeurs se refusaient, malgré les demandes des bibliothécaires, à donner les ouvrages de prix. Beaumarchais notamment n'avait jamais voulu donner les *Œuvres de Voltaire* dont il s'était fait l'éditeur; ce ne fut qu'au moment de la translation des cendres de Voltaire à Paris, juillet 1791, que l'auteur du *Mariage de Figaro* consentit à offrir cet ouvrage.

La loi du 19 juillet 1793, qui organise la propriété littéraire, portait en son article 6 : « Tout citoyen qui mettra au jour un ouvrage soit de littérature ou de gravure, dans quelque genre que ce soit, sera obligé d'en déposer deux exemplaires à la Bibliothèque nationale ou au Cabinet des estampes de la République, dont il recevra un reçu *signé* du *bibliothécaire,* faute de quoi il ne pourra être admis en justice pour la poursuite des contrefacteurs. »

Le dépôt était ordonné dans l'intérêt de l'auteur, il était facultatif, et s'il plaisait à un écrivain de laisser tomber son ouvrage dans le domaine public, la Bibliothèque se trouvait privée des exemplaires; un décret du 5 février 1810 et diverses ordonnances royales des 21 et 24 octobre 1814 rendirent ce dépôt obligatoire; depuis, il ne se publie pas en France une seule feuille d'impression sans qu'un exemplaire ne parvienne dans les collections de la rue Richelieu. Si la publication a lieu à Paris, le dépôt s'effectue au ministère de l'intérieur, si elle a lieu en province le dépôt se fait au secrétariat de la préfecture; la Bibliothèque nationale reçoit chaque année une moyenne de dix mille volumes en dépôt.

Ces dispositions assurent à la Bibliothèque la possession de tous les livres qui se publient en France et dans les colonies, mais elle achète tous les ans de nombreux livres publiés soit antérieurement au décret de 1810, soit publiés à l'étranger, et elle consacre un budget considérable à ces acquisitions. Du reste, de tout temps, la bibliothèque a pu faire de fortes dépenses pour les achats de livres, mais c'est encore la Révolution française qui a vraiment établi le budget de la bibliothèque.

Sous Louis XV, ce budget était de 68,000 livres par an, dont 46,469 pour le personnel et 21,531 pour les acquisitions; on accordait en outre toujours des fonds spéciaux; ainsi on accorda en 1765 un supplément de 129,047 livres. Sous Louis XVI, malgré l'état déplorable des finances, on n'en fit pas moins de grandes dépenses pour les achats, et le *registre des comptes de la bibliothèque*

de 1785 à 1789 prouve que jusqu'au dernier moment et tant que la royauté eut la libre disposition des fonds publics on fit d'importantes acquisitions dans les diverses ventes particulières et même à l'étranger [1].

Le budget de 1789 fut de 169,220 livres dont 63,000 pour les acquisitions, ce qui, toutes proportions gardées et étant donnée la valeur comparative de l'argent, donne un budget à peu près égal à celui d'aujourd'hui.

Divers décrets de l'Assemblée nationale, en 1791, réduisirent les dépenses à 110,000 livres, mais en même temps toutes les dettes arriérées furent payées. De plus, un décret du 23 octobre 1791 mit à la disposition du ministre de l'intérieur une somme de cent mille francs pour achats de livres et manuscrits.

L'Assemblée législative ne s'occupa guère de la Bibliothèque que pour décréter (6 février 1792) que les comités de l'Assemblée pourraient emprunter tous les livres utiles à leurs travaux.

La Convention autorisa le payement de diverses sommes dues aux ouvriers et fournisseurs et elle augmenta le budget qu'elle porta à 192,000 livres; elle ordonna en outre que la Bibliothèque contiendrait la collection complète de tous les travaux de toutes les assemblées nationales. Remarquons, en passant, que la Convention accorda une somme de beaucoup plus forte à toutes celles données depuis par les divers gouvernements qui se sont succédé et qui n'a été dépassée et quintuplée que par le gouvernement actuel. En effet, le premier Empire réduisit le budget, la Restauration ne l'augmenta pas et se contenta de temps à autre d'accorder des allocations extraordinaires. Sous Louis-Philippe, le budget était de 174,000 francs, et en 1837 les Chambres votaient une allocation de 1,344,000 francs pour être consacrée aux reliures et à différents achats importants. La République de 1848 conserva le budget du gouvernement précédent, mais le deuxième Empire le ramena, en 1853, à 102,000 francs et le réduisit encore, en 1858, à 73,000. Pourtant ce chiffre fut peu à peu augmenté et il était de 114,350 francs en 1870. La République a donné largement à la Bibliothèque, et son budget actuel est supérieur à six cent mille francs. Ce chiffre est le seul qui dépasse celui qui avait été voté par la Convention en 1793.

Après avoir examiné, comme nous venons de le faire, l'état de la Bibliothèque nationale avant 1789 et durant les diverses phases de la Révolution, après avoir vu quelle était la composition du personnel, comment la Révolution avait ouvert les portes de la Bibliothèque au public, quelles acquisitions elle avait faites, comment elle avait acquis le dépôt et quels budgets elle avait votés, il ne nous reste plus, en terminant, qu'à jeter un coup d'œil rapide sur les divers incidents qui se produisirent dans le fonctionnement intérieur de la Bibliothèque durant les journées de cette période enfiévrée, qu'à voir le contre-coup des événements publics dans cette silencieuse république, qui fut troublée un moment dans son régulier fonctionnement sans que, néanmoins, elle eût à souffrir en quoi que ce soit des drames terribles qui se déroulaient autour d'elle et à ses côtés.

Durant les premiers jours de la Révolution on ne s'occupa guère de la Bibliothèque; le peuple, pendant ces journées de luttes et de misère, de famine et de combat, avait des soucis trop graves pour s'inquiéter de cet établissement, où il n'avait pas été habitué à aller et dont la plupart ignoraient même l'existence.

1. *La Bibliothèque nationale*, par Mortreuil.

La première fois que les journaux s'occupent de la Bibliothèque, c'est pour se plaindre, le 7 mai 1791, que la bibliothèque s'appelle encore du *roi* et non pas *nationale* et qu'elle ne soit ouverte au public que deux heures par semaine[1].

Le titre ne fut changé que l'année suivante, par une loi du 16 mai qui excepte en même temps de l'abolition des titres et parchemins-nobiliaires et autres déposés aux Augustins, les pièces qui pourraient intéresser les sciences et les arts; cette sage mesure fut due surtout à l'intelligente et dévouée intervention de Mercier de Saint-Léger, membre de la commission des monuments, qui s'appliqua à sauver les bibliothèques des couvents et des châteaux, et adressa aux bibliothécaires des départements des instructions sur le mode de classement des ouvrages provenant des biens ecclésiastiques et des biens des émigrés, et dont un catalogue général fut dressé conformément à l'article Ier de la loi du 4 janvier 1792.

Pendant la Terreur, des dénonciations lancées par des employés inférieurs arrivèrent au comité de sûreté générale qui, le 16 août 1793, prit l'arrêté suivant :

LE COMITÉ DE SURETÉ GÉNÉRALE,

Après avoir entendu la lecture des dénonciations faites contre les citoyens employés de la Bibliothèque nationale,

CONSIDÉRANT

Que les relations des savants étrangers avec la Bibliothèque nationale commandent impérieusement de n'y placer que des patriotes prononcés, qui ne laissent plus de doute, dans l'esprit des étrangers, sur le véritable esprit national,

ARRÊTE,

Que le ministre de l'intérieur sera invité à nommer aux places de la Bibliothèque notionale des citoyens dont le patriotisme soit éprouvé et les sentiments conformes à la Révolution du 31 mai dernier, qu'il ne laissera en place que le citoyen Tobiesen Duby de tous ceux qui sont employés à la Bibliothèque nationale,

ARRÊTÉ,

En outre, que les citoyens Laviconterie, Laignelot et Chabot sont nommés commissaires pour présenter au ministre de l'intérieur des savants dont le civisme soit connu et capables de remplir les places de la Bibliothèque nationale.

Ce citoyen Tobiesen Duby était le dénonciateur qui avait espéré trouver dans cette action honteuse un avancement qu'il obtint, en effet, mais pour quelque temps seulement.

A ce moment Champfort et Carra étaient à la tête de la Bibliothèque; ils furent révoqués et jetés en prison. Carra monta sur l'échafaud. Quant à Champfort, il fut remis quelque temps en liberté; on voulut l'arrêter une seconde fois, mais il s'était barricadé dans son cabinet de travail et, pendant qu'on essayait d'enfoncer la porte, il se tira un coup de pistolet dans la bouche et ne réussit qu'à se fracasser le nez et à s'enfoncer l'œil droit. Il saisit alors un rasoir et essaye de se couper la gorge sans y parvenir; il se porta plusieurs coups au cœur et se coupe les nerfs des jarrets; les soldats entrèrent en ce

1. *Les Révolutions de Paris*, n° 96, p. 260.

moment et le trouvèrent baignant dans son sang; il eut encore la force, pendant qu'on le pansait, de dicter aux officiers municipaux les lignes suivantes :

« J'ai voulu mourir en homme libre plutôt que d'être reconduit en esclave dans une maison d'arrêt; je déclare que si, par violence, on essayait de m'y conduire dans l'état où je suis, il me reste assez de force pour achever ce que j'ai commencé. Je suis un homme libre, jamais on ne me fera rentrer vivant dans une prison. »

On le laissa dans sa maison sous bonne surveillance, et ce charmant esprit mourut quelques jours après, 13 avril 1794, dans d'horribles douleurs.

Les conservateurs furent arrêtés en même temps que les directeurs; Van Praët parvint à s'échapper et trouva un refuge chez son ami, le libraire Barias. Barthélemy, l'auteur du *Voyage du jeune Anacharsis,* et son neveu furent enfermés aux Madelonnettes, puis remis en liberté; le ministre de l'intérieur, Paré, proposa, par la lettre que nous avons plus haut reproduite, la place de bibliothécaire que celui-ci refusa, se contentant de reprendre sa place en même temps que les autres employés qui furent replacés à leur poste en 1795.

Comme on le voit, la Révolution, qui bouleversa toutes les anciennes institutions de la monarchie, fut loin d'être préjudiciable à la Bibliothèque nationale, qu'elle fit au contraire entrer dans une ère extraordinaire de prospérité, enrichissant ses collections des dépouilles de toutes les bibliothèques du royaume, augmentant son budget, assurant ses acquisitions par la création du *dépôt,* et enfin en ouvrant ses portes au public qui, depuis, vient tous les jours, représenté par les savants, les chercheurs et les travailleurs, puiser là cette « moelle des lions » dont parle le poète et qui rend une nation forte et invincible, forte par le cœur, invincible par l'intelligence, servie par cet unique trésor avec lequel seule la bibliothèque Vaticane peut lutter sans pouvoir l'égaler ni l'atteindre.

JEAN-BERNARD.

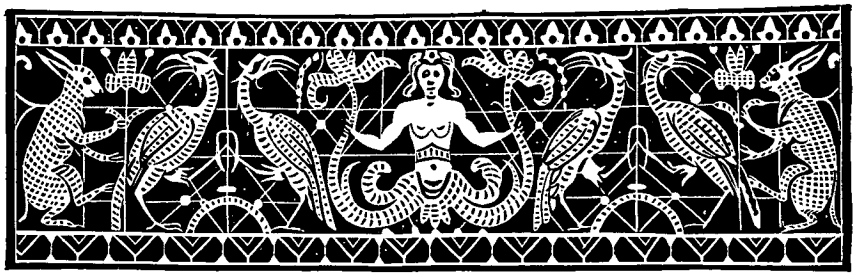

CHRONIQUE DU LIVRE

RENSEIGNEMENTS ET MISCELLANÉES.

LIVRES AUX ENCHÈRES. — Nous n'avons ce mois-ci qu'une vente vraiment importante à signaler : celle de la bibliothèque du feu comte de la Béraudière. Elle a eu lieu les 18 et 19 mai par les soins de M. Porquet. En voici les numéros les plus intéressants :

Almanach de Versailles, années 1777, 1782 et 1784, Versailles, chez Blaizot, s. d., 3 vol. in-18 exempl. aux armes de Louis XVI : 105 fr.; — Androuet du Cerceau : *le premier et le second volume des plus excellens bastimens de France*, Paris, 1576-1579, 2 vol. in-f° : 455 fr.; — *Les Après Soupers de la société*, Paris, chez l'auteur, 1783, 6 vol. in-24 : 260 fr.; — Boileau : *Œuvres*, La Haye, Isaac Vaillant, 1722, 4 vol. in-12, vign. de Picart, rel. de Derôme : 120 fr.; — Brantôme : *Œuvres*, La Haye, 1740, 15 vol. in-12 : 260 fr.; — Brunet : *Manuel du libraire*, dernière édition avec le supplément : 275 fr.; — Demoustier : *Lettres à Émilie*, Paris, Renouard, 1809, fig. ajoutées; eaux-fortes avant et avec la lettre; rel. de Thibaron-Joly : 505 fr.; — *Description générale et particulière de la France*, Paris, Ph. D. Pierres, 1781-1796, 12 vol. in-f°, exempl. avec les épreuves avant toute lettre : 1,040 fr.; *Étrennes du jour de l'an*, Paris, Le Vacher, 1790; curieuse reliure en satin blanc : 122 fr.; — Fénelon : *les Aventures de Télémaque*, Amsterdam, Wetstein et Smith, 1734, in-4°; exempl. tiré de format in-f° portant sur le dos et sur les plats les armes du président Bernard de Rieux; rel. de Padeloup : 1,010 fr.; — Pierre Germain : *Éléments d'orfèvrerie*, Paris, l'auteur, 1748, 2 parties en 1 vol. in-4° : 675 fr.; — La Borde : *Chansons*, Paris, de Lormel, 1773, 4 vol. gr. in-8° demi-rel., exempl. non rogné : 1,300 fr.; — *Le Parc au cerf*, Paris, l'an II de la liberté, 1790, exempl. broché : 31 fr.; — *Les Règles du jeu de Reversy*, Dijon, chez l'imprimeur du Roy, 1723, in-12, exempl. aux armes du prince de Condé : 110 fr.; — Lescarbot : *Histoire de la Nouvelle France*, Paris, Millot, 1609, pet. in-8°, exempl. incomplet d'une carte : 160 fr.; — *Livre d'écrans et de paravents* dessinés par François Boucher, gravés par Le Prince et Huquier; — *Livre de*

bordures d'écrans à la Chinoise, inventés et gravés par Huquier, ensemble 36 pl. en 1 vol. in-f° : 505 fr.; — Molière : *Œuvres* (p.-bl. par Ant. Joly avec la vie de Molière par La Serre), Paris, 1734, 6 vol. in-4°; exempl. de premier tirage : 900 fr.; — Montesquieu : *le Temple de Gnide,* Paris, Le Mire, 1772, exempl. en papier de Hollande dans une reliure aux armes de Du Barry avec la devise : *Boutez en avant :* 390 fr.; — *Paraphrase en forme de prières sur les psaumes de David ;* s. l., 1741, in-8° riche rel. de Padeloup. Cette édition non citée a été imprimée pour l'usage particulier de Mme de Bruc ; l'exemplaire paraît être unique : 1,205 fr.; — Pinard : *Chronologie historique militaire,* Paris, Claude Hérissant, 1760-1778, 8 vol. in-4° : 760 fr.; — Recueil contenant 309 frises d'ornements, arabesques à divers usages, dessinées et gravées par Huquier, Paris, Huquier, s. d., 2 parties en 1 vol. in-f° : 520 fr.; — de Roussel : *Essais historiques sur les régiments,* Paris, Guillyn, 1765-1767, 10 vol. in-12 : 295 fr.

En même temps que se dispersaient les collections de M. de la Béraudière, le libraire Durel mettait en vente l'importante bibliothèque de M. Antoine de Latour, le poète délicat, le traducteur de Silvio Pellico, l'auteur des *Mémoires d'un bibliophile.* Nous avons remarqué dans cette bibliothèque les ouvrages suivants : *Instructions sur la version du Nouveau Testament,* Paris, Anisson, 1702, in-12, envoi autographe de Bossuet à Sauvin : 350 fr.; — *De Imitatione Christi libri IV,* Parisiis, Lemercier, 1751, in-18; exempl. ayant appartenu à J.-J. Rousseau : 780 fr. (Consulter sur cet exemplaire : *Mémoires d'un bibliophile,* lettre III.) *Cornelii Nepotis... excellentium imperatorum vitæ,* 1705, in-8°, exempl. de Mirabeau : 69 fr.; — *Collection des anciens poètes françoys,* Paris, Coustelier, 1723, 10 vol. in-8° : 67 fr.; — *Recueil des œuvres poétiques de J. Bertaut,* Paris, Breyel, 1605, in-8°, rel. de Lortic : 100 fr.; — *Œuvres choisies de Mme Deshoulières,* Paris, Didot, 1795, gr. in-18, rel. de Hardy ; don autographe signé d'Antoine d'Orléans : 299 fr.; — *La Henriade,* 1730, in-8°, exempl. portant un *ex dono* de Voltaire et trois pages de vers autographes intercalées dans le volume : 32 fr.; — Florian, *Fables,* Paris, Didot l'aîné, 1792, in-18 ; exempl. avec une pièce manuscrite aut. de l'auteur : 50 fr.; — Rouget de Lisle : *Essais en vers et en prose,* Paris, Didot l'aîné, 1796, in-12, envoi d'auteur : 11 fr.; — Chénier : *Charles IX, Henri VIII,* Paris, Laran, an VII, pet. in-12 ; exempl. portant un envoi d'auteur à Daunou, et annoté par V. Sardou : 50 fr.; — Voltaire : *Éléments de la philosophie de Newton,* Londres, 1738 ; in-8° ; envoi d'auteur à l'abbé de Sade ; exempl. de la bibl. de la duchesse de Montpensier : 79 fr.; — Legouvé : *le Mérite des femmes,* Didot, an IX, in-12, fig., envoi aut.: 13 fr.; — *La Muse française,* Paris, Tardieu, 1823, 2 vol. in-8°, 1re éd. Cet ouvrage contient des pièces de V. Hugo. Il a été acheté 51 fr. par M. Paul Meurice ; — Victor Hugo : *les Destins de la Vendée,* ode, Paris, 1819 ; — *Le Télégraphe,* satire, Paris, 1819 ; — *Ode sur la naissance de S. A. R. Mgr le duc de Bordeaux,* 2° éd.; ensemble 1 vol. in-8°, envoi d'auteur signé : 506 fr.; — V. Hugo : *les Voix intérieures,* Paris, Renduel, 1837, éd. orig., envoi d'auteur : 60 fr.; — V. Hugo : *le Retour de l'Empereur,* Paris, Delloye, 1840, éd. orig. envoi d'auteur, pièce de vers aut. ajoutée : 49 fr.; — de Lamartine : *Méditations poétiques,* Paris, 1820, éd. orig. 65 fr.; — *Harmonies poé-*

tiques et religieuses, Paris, Gosselin, 1830, éd. orig. envoi d'auteur : 78 fr.; — *Jocelyn,* Paris, Gosselin et Furne, 1836, 2 vol. in-8°, éd. orig.; belle lettre d'envoi aut. à M. de Latour : 52 fr.; — A. de Vigny : *Eloa,* Paris, Boulland, 1824, in-8°, éd. orig. : 32 fr.; — *Poèmes antiques et modernes,* Paris, Urb. Canel, 1826, éd. orig. : 40 fr.; — Sainte-Beuve : *Vie, poésies et pensées de J. Delorme,* Paris, Poulet-Malassis, 1861 ; — *Les Consolations ; Pensées d'août ; — Notes et Sonnets. — Un dernier rêve,* Paris, M. Lévy, 1863, exempl. avec pièces autog. de Sainte-Beuve et de M. de Latour ajoutées : 52 fr.; — Dovalle : *le Sylphe,* Paris, Ladvocat, 1830, éd. orig. : 50 fr.; — Brizeux : *Marie,* Paris, Auffray et Urb. Canel, 1832, in-18, envoi d'auteur : 27 fr.; — Alex. Dumas : *Péchés de jeunesse,* Paris, Tellens et Dufour, 1847, in-8°, envoi d'auteur : 29 fr.; — *Les Poésies de Th. de Banville,* 1841-1854, Paris, Poulet-Malassis, 1857, in-12, pièce de vers aut. de M. de Banville à M. de Latour : 43 fr.; — Th. de Banville : *le Parnasse contemporain,* 1869, Paris, Lemerre, s. d., éd. orig. avec envoi autog. en vers : 30 fr.; — A. Chénier : *Œuvres complètes,* Paris, Baudoin frères, Foulon et Cie, 1819, in-8°, éd. orig. : 39 fr.; — *Chants et chansons populaires de la France,* Paris, Delloye, 1843-44, 3 vol. gr. in-8°, fig. exempl. de premier tirage avec les couvertures : 319 fr.; — C. Delavigne : *Marino Faliero,* Paris, Ladvocat, 1829, éd. orig. avec un envoi aut. de l'auteur à Mlle d'Orléans, et au-dessous : « Souvenirs d'heureux jours : Ant. d'Orléans » : 30 fr.; — V. Hugo : *Marion Delorme,* Paris, Renduel, 1831, éd. orig., envoi d'auteur à M. Ch. Méril : 426 fr.; — V. Hugo : *les Burgraves,* Paris, Michaud, 1843, éd. orig.; envoi d'auteur au comte Philippe de Ségur : 35 fr.; — de Vigny : *le More de Venise,* Paris, Levavasseur et Urb. Canel, 1830, in-8°, envoi d'auteur à Alex. Dumas ; 30 fr.; — de Vigny : *Théâtre complet,* Paris, Charpentier, 1840, in-12, envoi aut. à l'impératrice Eugénie ; exempl. aux armes de l'impératrice : 51 fr.; — A. de Musset : *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée,* Paris, Charpentier, 1848, in-12, éd., orig. exempl. avec envoi aut. à Mme Tattet : 60 fr.; — *Las Papillotos de Jasmin,* coiffeur, 1825-1835, Agen, Noubel ; envoi aut. en vers à M. de Latour : 37 fr.; — Eugénie de Guérin : *Reliquiæ,* Caen, Hardel, 1855, exempl. sur papier de Hollande : 119 fr.; — Louis Bertrand : *Gaspard de la nuit,* Angers et Paris, Labitte, 1842, gr. in-8°. Exempl. de l'édition orig. auquel on a ajouté le billet de sortie de l'auteur à l'hôpital Saint-Antoine et un sonnet aut. à la reine Marie-Amélie : 245 fr.; — Ch. Nodier : *Journal de l'expédition des portes de fer,* Paris, Imp. royale, 1844, gr. in-8° ; envoi aut. : 599 fr.; — de Latour : *Mémoires d'un bibliophile,* Paris, Dentu, 1861, in-12, exempl. sur papier jaune : 31 fr.

— La place nous fait défaut pour parler, comme nous l'aurions voulu, des ventes des bibliothèques de MM. Lenormant et Ruggieri. Nous conseillons aux bibliophiles de garder ces deux catalogues. Ils y trouveront, dans le premier, une excellente notice sur l'érudit que nous avons perdu, et, dans le second, une précieuse bibliographie des ouvrages relatifs aux différents cérémonials.

AUTOGRAPHES. — Indépendamment de sa bibliothèque, M. Antoine de Latour possédait une assez belle collection d'autographes qui s'est vendue à des prix véritablement dérisoires.

Voici quelques-unes des adjudications :

Une importante lettre d'Arago, 7 fr. 50.

Une missive d'Augereau, où il annonce que dès qu'il fera beau il marchera contre le fameux O'Donnell, 4 francs. Une lettre de Balzac, 16 francs. Une de Béranger à Sainte-Beuve, dans laquelle il lui dit : « Je viens d'écrire à Hugo. S'il vous montre ma lettre, vous verrez jusqu'où va ma franchise. » 19 francs! Une page entière du compositeur Berlioz, 2 francs. Deux lettres de Joseph Bonaparte, roi de Naples, adjugées la première 2 francs et la seconde 1 franc. Une missive de Charles X, 1 franc.

Une charmante épître de Chateaubriand, 3 francs. Neuf pages in-folio d'Alexandre Dumas, 10 francs. Quatre lettres de Victor Hugo n'ont pas été appréciées à leur réelle valeur. La première, où le grand poète félicitait M. Antoine de Latour de ses beaux vers, n'a été payée que 8 francs ; la seconde, adressée au même, a été vendue 10 francs ; la troisième, très longue lettre de trois pages, 46 francs, et enfin la quatrième, qui était une très intéressante lettre où Victor Hugo mandait à M. de Latour qu'il avait fui Paris au moment de l'anniversaire de juillet : « J'aime mieux le spectacle de la mer que le spectacle des Chambres et je trouve les vagues de l'Océan plus belles que les vagues des événements, » a été adjugée 57 francs.

A 4 francs, on s'est rendu acquéreur d'une lettre d'Isabelle, reine d'Espagne.

On a payé 7 francs une importante pièce historique de Kléber, adressée au général Reynier, datée du Caire, 4 brumaire, an VII.

Une missive de La Fayette, adressée à Guizot, a été vendue 4 fr. 50 !

De très curieuses lettres de Lamartine n'ont trouvé acheteur qu'à 5, 7 et 10 francs.

Six pages de Ferdinand de Lesseps ont été payées 20 francs, un peu plus de 3 fr. 25 la page! Une lettre de Manuel, 1 fr. ; de Meyerbeer, 4 fr. ; de Millevoye, 1 fr. ; de Mirabeau, 10 fr. ; de Gustave Nadaud, 4 fr. ; de Napoléon Ier, 5 fr. ; trois pages de Napoléon III, 10 fr. ; une missive de Parny, 4 fr. ; de Silvio Pellico, 4 fr. ; deux lettres de Piron, la première, 9 fr., la seconde 1 fr. ; de Rachel, 10 fr. ; de Rouget de Lisle, 36 fr. ; de Tourgueneff, 20 fr. ; de Victoria, reine d'Angleterre, 14 fr. ! deux intéressantes lettres d'Henri Rivière, adressées à M. Latour, vendues, la première 13 fr., la seconde 7 fr.

A la fin il a fallu rassembler des lettres pour trouver amateur. C'est ainsi qu'on a vendu 19 lettres d'académiciens, 5 francs. 11 lettres d'acteurs, 5 fr. 50 (voilà qui est flatteur pour les académiciens). 19 lettres d'auteurs dramatiques, 8 francs. 18 lettres de compositeurs de musique, 7 francs. 24 lettres de généraux célèbres, 7 francs. 44 lettres d'hommes politiques, 3 francs. 88 lettres de littérateurs, 5 francs.

Le total de la vente n'a produit que 2,607 francs.

Dans une autre vente, on a adjugé pour 50 francs un autographe de Xaintrailles, le compagnon d'armes de Jeanne Darc. La missive de l'adversaire de Talbot était sur papier vélin et datée du 28 septembre 1445.

Pour 200 francs, un amateur a pu avoir une curieuse lettre du célèbre baron de Trenck, adressée au prince Henri de Prusse, frère de Frédéric II. Cette lettre est d'une grande importance historique, car elle prouve que Trenck a été

l'ennemi de la Révolution et le correspondant de la Prusse, alors que les biographes avancent le contraire : « Mirabeau a trouvé son maître ; il est flétri et « je l'ai humilié personnellement à Versailles... J'ai gagné l'approbation géné- « rale de la nation française et prouvé mon patriotisme prussien. »

Pour 150 francs, une lettre de saint Vincent de Paul, et à 270 francs une magnifique lettre de Washington.

Une lettre de Louis XIII au cardinal de Richelieu, datée de Paris, 13 mars 1628. Il a eu connaissance du jugement qu'il vient de rendre contre La Meilleraye (parent de Richelieu), mestre de camp : « Je ne puis que je ne loue le soin que vous prenés de la discipline de mon armée, n'espargnant pas mesme ceux qui vous appartiennent, et suys bien ayse de cet exemple. » Adjugée 125 francs.

Une lettre de Mme de Sévigné, adressée au marquis de La Garde, a trouvé acquéreur à 300 francs.

ÉTRANGER

— **Angleterre.** — *Vente de la bibliothèque de Osterley-Park.* — Le grand événement du mois a été la vente aux enchères de la magnifique bibliothèque de Osterley-Park. Elle s'est faite du 6 au 15 mai, et a produit plus de 325,000 francs.

Cette collection, une des plus belles de l'Angleterre, comprenait nombre d'ouvrages rares et, parmi ceux-ci, pas moins de dix ouvrages sortant des presses de Caxton.

Parmi les ouvrages qui ont atteint les prix les plus élevés, nous citerons : *Le Fèvre (Raoul), Recuyell of the historyes of Troye,* traduit par W. Caxton, caract. goth. magnifique in-fol. en parfait état de conservation, relié en maroquin. Ce livre passe pour être le premier qui ait été imprimé en langue anglaise. On n'en connaît que trois exemplaires complets ; celui du duc de Devonshire a été payé 26,500 francs. M. Quaritch, auquel il a été adjugé, l'a payé 45,500 francs. En 1756, ce même Caxton n'avait produit que 250 francs.

La Romance du roi Arthur, in-folio. Caxton, 1485, seul exemplaire complet existant, a été vendu plus cher encore : 48,750 francs.

Voici quelques autres prix atteints :

Caxton, Chronycles of Englande, caract. goth., petit in-fol., 1482 (défectueux), 1,000 francs.

Ciceron Tullyces, de Senectute, traduit par Caxton, in-fol., 1481, 8,750 fr.

Gower, Confessio Amantis (Caxton, 1493), 20,250 francs.

Vyrgyle, Boke of Eneydos (Caxton, 1490), 5,875 francs.

Mirrors of the world, première édition, petit in-fol. (Caxton, 1481). 4,870 francs.

Ovide, la bible des poètes métamorphosé, trad. par Colard Mansion, Paris, Vérard, 1493. — Imprimé sur papier vélin en caract. goth., avec 14 superbes miniatures, 643 lettres initiales et ornées et 205 peintures ; adjugé pour 12,750 francs à M. Quaritch.

LE CRITIQUE MAUDIT

GUSTAVE PLANCHE

I

Il y aura tout à l'heure trente ans que Gustave Planche est mort. Aucun critique n'a, de son vivant, provoqué plus de colères, soulevé plus de haines, accumulé plus de rancunes. Après trente ans, son nom, lorsqu'il vient à être prononcé, suffit à exaspérer quelques-uns des contemporains survivants de cette autorité disparue. Au lendemain de sa mort, les deux seuls écrivains qui avaient partagé avec lui la fonction, j'allais dire le droit, de juger les hommes et les œuvres, Jules Janin et Sainte-Beuve, agirent bien différemment envers sa mémoire, mais, quoique le haïssant également, prouvèrent que cette mémoire était de celles destinées à survivre. Janin se rendit aux obsèques de Gustave Planche et fit, au cimetière, l'éloge de son ennemi. Sainte-Beuve chercha un prétexte, en inventa un plutôt, et sous couleur de défense posthume d'Horace Vernet, accabla Gustave Planche sous un *lundi* formidable, demeuré célèbre. L'homme qui pendant vingt-cinq ans exerça sur la littérature et sur l'art une influence aussi redoutée, qui, après sa mort, oblige un habile comme Janin à réserver le jugement de l'avenir et réduit un venimeux comme Sainte-Beuve à se venger seulement sur un cercueil, l'homme enfin dont le convoi funèbre, de dernière classe, a été suivi jusqu'au cimetière par Victor Cousin, Alfred de Vigny, Amédée Thierry, Chenavard et bien d'autres noms incontestés, cet homme-là a été quelqu'un. La haine, qui ne désarme pas devant la mort, est quelquefois un hommage : quand celui à qui elle s'adresse a été pauvre toute sa vie, n'a émargé à aucun budget officiel et n'a été qu'homme

de lettres, elle est un honneur. On peut contredire, réfuter, nier même les théories de Gustave Planche : il n'en a pas moins laissé une œuvre convaincue, désintéressée jusqu'au mépris des deux seules choses qui rendent la vie aimable : les amitiés et l'argent, — et un nom honnête.

La critique littéraire n'a plus, de nos jours, de représentants comparables à ceux de cette école; Sainte-Beuve, malgré ses partis pris et ses complaisances, a été le dernier guide du goût littéraire, le dernier qui se soit refusé à sacrifier à la camaraderie et à transformer la critique en pontificat d'admiration. Cette prétention de réduire le rôle de la critique à celui d'une simple mention approbative ou enthousiaste a ses partisans. M. Auguste Vacquerie a donné, dans son livre *Profils et Grimaces,* la physiologie des seuls critiques qu'il admette : « Bons serviteurs de la poésie, loyaux, dévoués, fiers de la célébrité des autres, admirant tous les talents, même les plus obscurs, même les plus glorieux. Ils sont fidèles à l'art, dans ses luttes et dans ses périls. Ils lui rendent témoignage, eux qui passent, à ceux qui restent. Ils proclament les poètes et ils les expliquent, ils les multiplient dans des millions d'intelligences, ils donnent les chefs-d'œuvre à la foule et la foule aux chefs-d'œuvre. Ils sont le bruit, ils sont la fanfare, ils sont les clairons et les tambours des littératures qui entrent triomphalement dans les idées. » Il se peut qu'un tel rôle de simple enregistrement élogieux ait sa part d'utilité, mais il n'a rien à démêler avec celui de la critique, ni même avec le mot, d'un sens étymologique absolument opposé. A toutes les époques littéraires la critique a existé de concert avec les œuvres. Sa raison d'être a consisté à prévenir contre l'exagération, le dérèglement ou l'abus, aussi bien l'artiste que le public. C'est précisément dans les colères qu'a souvent excitées son indépendance jugée téméraire, dans sa résolution de n'excepter de ses observations pas même le génie, que la critique a fini par conquérir son droit de cité et son crédit. Il est indiscutable qu'un esprit uniquement critique est inférieur, en soi, à un esprit créateur, encore qu'il se soit produit et se produise encore des écrivains à la fois créateurs et critiques : tels, pour en citer quelques-uns, Michelet, Quinet, M. Renan, et parmi les tout nouveaux M. Paul Bourget. Mais il y a dans le rôle du critique pur, exclusif, dans l'espèce d'abnégation qui le condamne, par tempérament et nature, à n'être jamais qu'un analyste obligé de procéder sur l'œuvre d'autrui, il y a, dans ce rôle et dans cette abnégation mêmes, un certain mépris de la popularité qui n'est pas sans mérite. Quant à constater que les critiques passent, tandis que les créateurs restent, comme le dit M. Vacquerie, ce sont là des mots. Nombre de créateurs sont profondément oubliés, et Saint-Évremond, qui n'a jamais été qu'un critique, est toujours lu. La curiosité survit même parfois aux passions du moment et l'on prend encore plaisir au célèbre feuilleton qu'écrivit Fréron sur l'*Écossaise* de Voltaire, Fréron, le nom le plus maudit avant celui de Gustave Planche.

La critique, même acerbe, appliquée à un génie ne l'a jamais ruiné. Et l'on peut affirmer qu'elle a eu souvent, en revanche, pour résultat, de ruiner les velléités d'imitation servile qui suivent toujours l'apparition d'un génie en s'attachant surtout à ses exagérations et à ses écarts. Quant aux blessures d'amour-propre, ce sont là des considérations dont le jugement de l'avenir n'a pas à s'émouvoir.



Ce que l'on voit là-haut, les deux mains sur la hanche,
C'est PLANCHE, *le critique aux brutales rigueurs :*
Heureusement pour les auteurs,
Mais malheureusement pour nous autres, lecteurs,
Rien n'est plus rare, en ces temps flagorneurs,
Que le bois dont on fait les PLANCHE.

II

Gustave Planche vint juste à l'heure où il devait représenter, dans l'isolement de son caractère particulier, l'antithèse la plus frappante avec le caractère général de son époque. Né en 1808, il avait vingt-deux ans au moment où le romantisme inonda de ses formules lyriques l'ancienne langue française, en la renouvelant il est vrai, mais en menaçant aussi de l'absorber, de lui enlever les qualités de clarté, de précision au nom desquelles, deux cents ans auparavant, avait si énergiquement combattu Boileau, — cet autre critique qui ne fut que critique. Les autres arts suivaient alors la même impulsion, le même courant que la littérature. De ce que la poésie et le théâtre étaient tombés dans les platitudes de l'imitation classique, on concluait que tout était à créer à neuf : idées et langue. De ce que l'école de David avait proscrit la couleur et amené l'ennui, on induisait que toute règle était une entrave absurde ou inique. En un tel moment, en une telle crise intellectuelle, équivalant à une révolution dans l'art, la venue d'un esprit froid, analytique, raisonnant ses préférences et jusqu'à ses sensations, était certainement profitable, car il devait, dans la mesure de ses forces, servir de contre-poids à des entraînements trop prompts, de frein à des emportements d'autant plus difficiles à maîtriser qu'ils avaient pour prétexte l'intérêt de l'art.

Si les théories de M. Taine sont justes, il est peu d'écrivains à qui elles peuvent s'appliquer mieux qu'à Gustave Planche. L'homme et son œuvre s'expliquent logiquement par les origines familiales et par les milieux. Le père de Gustave Planche, Louis-Antoine Planche, fondateur du *Journal de pharmacie*, a laissé un nom comme savant. C'était un homme de l'ancienne école (né en 1776, il appartenait plus encore au XVIIIe qu'au XIXe siècle). Gustave Planche hérita de lui, dans le sang, son absolutisme, son énergique et inflexible volonté et le goût de se rendre compte des choses, en les décomposant, pour ainsi dire, scientifiquement. Des commencements plus que difficiles, cruels, l'obligation de se suffire à lui-même dès la première adolescence, contribuaient encore à affermir ces caractères essentiels de sa nature. La vie ne lui ayant donné ni affections ni plaisir à l'âge où on en est le plus affamé, il se mit orgueilleusement en garde contre toute surprise qui pourrait lui apporter de nouvelles déceptions, et prit, à défaut d'autre, une jouissance âpre à n'approuver et surtout à n'admirer qu'à bon escient. C'est malgré son père, rêvant de faire de son fils un médecin, continuateur de ses travaux, que Gustave Planche entra dans cette carrière littéraire, où il savait bien, dès le début, qu'il ne trouverait jamais la fortune. Dès ce jour, la bourse de Louis-Antoine Planche, et même la porte de sa maison, furent irrévocablement fermées au fils. Celui-ci ne se plaignit pas. Il se sentait en lui trop de points de ressemblance avec cette inflexibilité obstinée pour ne pas la comprendre, peut-être en être fier. Le seul écrivain contemporain qui lui ait consacré une étude biographique (dans *la Revue des Deux Mondes* du 1er juin 1856), M. Émile Montégut, nous le représente dans cette première et terrible période de la jeunesse aux prises avec les angoisses de la misère, livré à lui-même, continuant à entretenir avec son père une cor-

respondance toujours respectueuse, lui confiant ses espérances, ses inquiétudes, lui parlant de dettes, cependant bien chétives, et qui empêchent de dormir cet esprit droit et libre : « Voilà, dit M. Montégut, un homme trop sensé et trop modeste pour être jamais heureux. » Comment vit-il, cependant ? De sa plume, comme il peut, donnant au *Globe* des traductions de Thomas Moore, cher aux premiers romantiques, après avoir manqué, heureusement peut-être, une place de secrétaire chez le duc de Trévise, et refusé, malgré la faim, une rédaction en chef en province, qui l'eût obligé à conduire une campagne électorale contre ses opinions. Armand Carrel, qui savait juger les hommes, remarque celui-ci. Il l'attire au *National ;* mais, là encore, il y a un mot d'ordre, une discipline, et Gustave Planche ne s'y soumet point.

— Je suis loin de blâmer cette indépendance d'esprit, lui dit Carrel, mais cependant si vous voulez absolument dire toute votre pensée, il faut que vous ayez un journal à vous.

La révolution de 1830, qu'il a souhaitée, et qui le rend encore plus solitaire, le trouve végétant toujours. Le journal *l'Artiste,* dont il deviendra, sans grand profit ni grande renommée, le critique d'art principal en 1832, annonce en ces termes hostiles la publication, en volume, de son *Salon de 1831 :* « C'est une énorme et diffuse conversation de 300 pages, où il n'est question que de peinture, de sculpture, de gravure (Et de quoi *l'Artiste* veut-il donc qu'il soit question dans un *Salon ?*), sans un mot de digression. Paroles tranchantes, incisives, amères, outrecuidantes. C'est, il faut le dire, un critique hardi, mais souvent aussi voisin du scandale que de la vérité. » La dernière phrase corrige un peu les précédentes : *l'Artiste,* évidemment embarrassé devant un livre qui sort de l'ordinaire, conclut par un dernier aveu, d'où se dégage, avec mauvaise grâce, un véritable éloge d'indépendance hautaine : « Nous nous plaisons à reconnaître que ses conversations sur la peinture sont toutes personnelles et ne représentent ni l'opinion des ateliers ni celle des journaux, mais seulement celle qui peut résulter d'une méditation générale et solitaire, appliquée à une forme déterminée. » Ce premier volume de Gustave Planche, dont je n'ai jamais vu passer dans les ventes un seul exemplaire (sans doute parce que l'édition, presque tout entière invendue, s'en est allée chez l'épicier), avait pour éditeur Lequien, libraire, quai des Augustins, 47. Tout aigre et indécise qu'était la note publiée par *l'Artiste,* Gustave Planche vint remercier. Des rapports de collaboration s'engagèrent aussitôt, et il est assez piquant de voir, dès la livraison suivante, le nom du critique « tranchant, outrecuidant, etc., etc. » au bas d'une étude intitulée : *Histoire de l'Art : Pierre Puget.*

A partir de cette date, jusqu'à l'heure très proche où il va faire un premier et assez court séjour à la *Revue des Deux Mondes,* et en dehors de quelques articles peu importants donnés au *Journal des Débats,* c'est dans *l'Artiste* que Gustave Planche publie la plupart de ses critiques d'art. J'y relève, au passage, un article très vif contre ce qu'il appelle dédaigneusement l'École de Paris, et dans lequel Gros et Hersent, Bosio et Cortot sont sévèrement jugés, mais toujours avec des arguments à l'appui du jugement. A signaler encore, un article contre l'École de Rome, si souvent refait depuis. Autre article : *le Salon et le Budget,* où, prenant en main les intérêts de l'art, il demande aux parlementaires bavards « que ces intérêts fassent une utile diversion aux récriminations amères

de la presse et de la tribune. » Ces questions d'actualité n'empêchaient point Gustave Planche de poursuivre, un peu à bâtons rompus, son projet d'*Histoire de l'Art*. Je trouve, dans une livraison de 1832 (3e, tome IV), une remarquable définition de Rubens, qui a été bien souvent reprise et développée par d'autres : « Savez-vous en quoi consiste son individualité ? Savez-vous comme il se sépare de l'Italie ? C'est que, le premier entre les modernes, il a cherché la grandeur et la beauté ailleurs que dans l'idéalisation de la partie harmonieuse et sainte de la figure humaine. C'est que le premier il a voulu tenir de la réalité, prise en elle-même et pour elle-même, tout ce qu'elle pouvait contenir de majestueux et de saisissant. » A force d'avoir été répété, cela est aussi classique aujourd'hui qu'une règle de grammaire, mais n'oubliez pas que personne encore ne l'avait dit lorsque Gustave Planche le formula. Il se voit bien forcé, dans un autre article du même *Artiste,* d'y prendre avec véhémence la défense de Rembrandt, alors chicané sur... je le donne en mille : « son manque d'élévation ! » Entre temps, quelque étude de critique littéraire, une, notamment, sur *Notre-Dame de Paris* qui, selon Planche, « a passé inaperçue ». Même en faisant la part de l'exagération, du tempérament rebelle à suivre les moutons de Panurge du génie, la note a son prix, son intérêt historique. Planche, affirmant ailleurs que *les Feuilles d'automne* procèdent de Lamartine et d'Antoni Deschamps, ne fait que constater une vérité que le futur rayonnement, immense, de la gloire de Victor Hugo n'empêchait pas encore de distinguer.

III

C'est également à cette première période des débuts littéraires de Gustave Planche (1832) que se rattache la nouvelle philosophique intitulée *l'Homme sans nom,* tribut payé par le critique à la maladie mélancolique qui sévissait alors, histoire d'une âme désespérée, ne trouvant ni en elle ni en dehors d'elle espérance ni consolation. Mais c'est toujours une analyse, plutôt qu'une œuvre de sentiment. L'auteur juge tout par lois abstraites. S'il est mécontent de la vie, c'est « qu'elle ne peut lui offrir l'harmonie, la symétrie d'une belle œuvre d'art. » La conclusion est glaciale comme une démonstration mathématique : « La vie d'un tel homme ne peut avoir d'autre solution logique que le suicide ». Pourtant Gustave Planche ne se tua pas. S'il faut en croire quelques rumeurs vagues, il eut alors, comme Alfred de Musset, — avant Musset, peut-être des mêmes yeux ! — un grand amour qui le foudroya. Je reviendrai tout à l'heure sur ces relations de Gustave Planche et de George Sand, qui conservèrent toujours un caractère de sympathie, de conseil, de protection littéraire. Ce qui est certain, de quelque regard que soit venue sa blessure, c'est que, n'ayant pas, comme Musset, un instrument de poète pour endormir sa douleur en la chantant, il y appliqua le remède habituel à son tempérament : l'analyse, la contemplation impassible, stoïque. Ce sera beaucoup plus tard, à propos d'un livre de George Sand, — *Jacques,* — qu'il se laissera aller à des réflexions qui sont à la fois un aveu des souffrances passées et une protestation d'orgueil :

« Faut-il imposer silence à la pensée et museler sa curiosité pour aimer li-

brement, sans prévoyance et sans crainte ? Ce n'est pas moi qui dénouerai ce nœud inextricable, ce n'est pas moi qui mettrai d'accord le cœur et la pensée, ce n'est pas moi qui réconcilierai la prévoyance et l'entraînement. Non : dans les douleurs auxquelles j'ai assisté, dans les récits éplorés que j'ai entendus, dans les larmes que j'ai vues couler, je n'ai pas appris le secret de la sagesse humaine. »

En suivant toujours l'ordre chronologique, intéressant quand il s'agit d'une vie aussi laborieuse, aussi remplie que celle-là, il faut encore rendre à l'année 1832 un essai de physiologie paru dans le *Livre des Cent et un,* cette publication destinée à venir en aide au libraire Ladvocat, et à laquelle prêtèrent leur concours les écrivains alors les plus estimés. L'admission du nom de Gustave Planche paraît indiquer que sa plume avait déjà quelque valeur. La *Journée d'un journaliste,* par son allure dédaigneuse, par la correction de la forme, annonce déjà le critique des *Portraits :*

Il a son grand et son petit livre, comme les Majestés de Windsor ou de Vienne. Il donne audience, écoute les solliciteurs, accueille ou répudie les demandes. Il subit des tortures qui ne sont qu'à son usage et dont l'ingratitude des lecteurs ne lui tient pas compte. C'est pour lui que la variété, sorte d'épidémie morale qui n'a jamais exercé sur les cervelles humaines d'aussi déplorables ravages qu'aujourd'hui, réserve ses formes les plus douloureuses et les plus affligeantes. Il prête une oreille docile aux conseils d'un auteur qui déguise son orgueil et son intolérance sous le masque de la prière :

« J'ai eu, dit le suppliant d'une voix humble et douce, l'intention de renouveler la face de la littérature. Scott n'a pas compris le parti qu'on pouvait tirer du xve siècle. J'ai voulu montrer ce qu'il y avait d'énergique et de grand dans le moyen âge. Quant au style, je n'en parle pas. C'est une affaire à part, et qui ne fera pas question. *Ivanhoë* n'est pas écrit. J'ai donné à mon livre une valeur *épique.* »

N'espérez pas qu'on déroute cette arrogante hypocrisie qui relève la tête au moment où vous croyez qu'elle va fléchir le genou. Je ne sais qu'un moyen de mystifier dignement ces courtisans d'une nouvelle espèce, qui croient vous fléchir en brûlant eux-mêmes l'encens qui manque à leur divinité: c'est de les écouter jusqu'au bout. Si vous avez la maladresse de les interrompre quand ils récitent leur panégyrique, vous êtes perdu sans retour, votre matinée est dévorée.

Peut-être Alfred de Musset avait-il lu cette page mordante sur les romantiques, lorsqu'il écrivit ses Lettres de *Dupuis et Cotonet.* La fin exagère un peu la note sombre :

Mais si, par impossible, on se retire à temps de ce monde d'exception, de scepticisme,de tristesse et d'incrédulité, si, après avoir fait provision de désabusement et de défiance, on rentre dans la vie ordinaire, on y apporte, croyez-moi, quelque chose d'impassible et de réfléchi, de silencieux et de grave; quoi qu'on fasse ou qu'on tente on ne ressaisit pas sa jeunesse évanouie. On garde au visage et au cœur les rides que la réflexion y a mises. Les cheveux ont blanchi, comme dans une nuit de jeu et de ruine, comme autrefois les cheveux d'une Reine, la veille de sa mort. Alors il ne faudrait jamais dire son âge. Personne ne vous croirait.

Si c'est un portrait, il faut croire que Gustave Planche dès 1831, c'est-à-dire à vingt-trois ans, était déjà vieux de visage et de corps autant que d'esprit. Cependant l'autorité lui venait. Bien que sa collaboration à la *Revue des Deux Mondes* n'ait été régulière et assidue que plus tard (et encore fut-elle scindée

par l'incident du fameux héritage), il est admis par Buloz dès la fondation. Son article de début consiste dans ce qu'en argot de journalisme on a appelé depuis un « éreintement ». La victime est le célèbre alors, l'oublié aujourd'hui, Henri de Latouche, cette sorte de Barnum littéraire, d'inventeur de renommées, d'impresario de plumes inédites, qui mit le premier en lumière l'André Chénier des *Iambes,* donna à Mme Dudevant l'état civil (*ne varietur*) de George Sand, et trouva le moyen, avec tout cela, de se faire exécrer de tous ses confrères contemporains. On l'attendait au théâtre, terrain excellent pour écraser un ennemi : il y vint sans défiance, et il faut dire que sa comédie *la Reine d'Espagne* dépassa les espérances de ceux qui le haïssaient le plus. La situation principale consistait dans la colère d'abord d'un monarque jaloux à trop bon droit, puis dans la satisfaction attendrie de ce même souverain à la nouvelle que son infortune va contribuer à renouer la chaîne dynastique héréditaire. C'est peut-être la chute la plus retentissante et aussi la plus méritée de toute l'histoire du théâtre de ce siècle, sans excepter *Arbogaste.* L'article de Gustave Planche fut une véritable exécution. J'en citerai seulement deux passages : ils donneront une idée du ton de la presse d'alors et des procédés de style où continuait à s'essayer le critique d'art et de littérature.

C'est un homme spirituel et rien de plus. Ce qui suffirait au bonheur et à la vanité d'un autre fait le tourment de toute sa vie. Il n'a que de l'esprit et il essaye vainement, par tous les moyens imaginables, de se persuader qu'il a du génie. Doué d'une adresse infinie, il a réussi à recruter quelques flatteurs complaisants que sa parole éblouit, et qui jouent près de lui le même rôle, à peu près, que le valet de chambre du nouveau Dieu. Au lieu de lui dire tous les matins : « Souvenez-vous, monsieur le comte, que vous avez de grandes choses à faire », ils lui répètent à satiété et à tous les instants de la journée : « Ah ! si vous vouliez, vous auriez à vous seul plus de génie que tous ces gens-là! *Ivanhoë* a bien des longueurs et vous sauriez les éviter. Lamartine est bien vague et bien monotone ; vous faites les vers mieux que lui, et si vous consentiez à vous y mettre, quelles belles choses nous aurions ! »

Faut-il voir dans ces lignes violentes un sentiment de jalousie haineuse à l'égard d'un rival qui essayait de jouer précisément en littérature le rôle rêvé par Gustave Planche ? L'ombre de George Sand, Hélène de la Troie romantique, n'aurait-elle point passé entre ces deux hommes? Si l'on s'en rapporte au témoignage de Paul de Musset, dans le roman autobiographique *Lui et Elle,* c'est possible, probable même. On y voit l'auteur d'*Indiana* disputé, dès ses débuts, par deux « inspirateurs » dont l'un, *Diogène,* désigne clairement Gustave Planche, et dont l'autre, *Caliban,* est une incarnation d'Henri de Latouche. Mais, en faisant la part de la rancune et du parti pris, il reste des accusations précises dans les lignes suivantes, et l'approbation qu'elles reçurent dans la presse semble leur donner un certain poids.

Tout ce qui s'est fait en France, depuis vingt ans, d'éclatant et de beau, il l'a gâté ; il s'est caché comme un ver au fond de tous les fruits qui commençaient à mûrir, pour les corrompre et les empoisonner. Dès qu'il a entendu le râle de la poésie de l'Empire, il s'est associé avec empressement à ceux qui voulaient fonder la poésie nouvelle. Il a épié leurs projets, pénétré leurs intentions, guetté leurs espérances. Il s'est initié à tous les mystères de la nouvelle religion, et le jour où la religion a triomphé, il a pris le rôle de Judas. Lamartine, Victor Hugo, Alfred de Vigny ont été ses

amis à leurs premiers débuts; et, le jour du succès, le jour où leur nom est devenu un symbole glorieux d'enthousiasme et de poésie, il les a pris en haine et s'est attaché au char du triomphe pour arrêter la roue.

Ce terrible article, intitulé *les Haines littéraires*, est resté célèbre. Il offre cette singulière particularité qu'en l'écrivant, Gustave Planche se trouvait servir les rancunes de beaucoup de romantiques qu'il devait plus tard ménager peu, et surtout celle de Victor Hugo, l'une des victimes de Henri de Latouche, après en avoir été l'ami. Mais il est nécessaire de s'y arrêter pour une autre raison encore. La présente étude n'a la prétention d'être ni un panégyrique de Gustave Planche ni un jugement de son œuvre et de sa vie : elle se propose simplement de mettre en regard le pour et le contre des attaques violentes dont il a été l'objet, surtout depuis sa mort; de réunir et de comparer, dans ce but, le plus de documents possibles. Or j'aurai bientôt à parler de la haine de Sainte-Beuve pour Gustave Planche, haine qui fit explosion dans le *Lundi* fameux du 25 mai 1863, l'un des quatre lundis consacrés à Horace Vernet. Planche était mort en 1857 : Sainte-Beuve avait donc attendu six ans avant de se décider à foudroyer cette poussière oubliée. Il est curieux, instructif, de remarquer que tant que Planche vécut, non seulement Sainte-Beuve se garda d'écrire contre lui, mais encore ne laissa échapper aucune occasion de lui délivrer des brevets d'écrivain, de critique sagace, et même de justicier.

Je feuillette, en effet, le *Lundi* daté du 17 mars 1851, consacré à Henri de Latouche qui venait de mourir. A la suite d'appréciations généralement peu bienveillantes, donnant par conséquent raison à Planche, Sainte-Beuve conclut par ces lignes, tout à l'honneur du critique auquel il devait, quinze ans plus tard, refuser tout mérite : « Il (H. de Latouche) eut un jour terrible et cruel en 1831 : ce fut celui où M. Gustave Planche publia dans la *Revue des Deux Mondes* l'article de *la Haine littéraire,* dont M. de Latouche était le sujet. Ce sanglant article acquittait d'un seul coup tout un long arriéré de représailles et de vengeances : c'était une exécution. Depuis ce jour, M. de Latouche se montra plus circonspect avec les nouveaux venus : il eut des avances toutes particulières pour les jeunes talents, pour Musset, pour Gautier, pour Hégésippe Moreau; il eut même des retours et des repentirs sur ses rancunes passées; mais il était trop tard, sa réputation était faite, et trop faite. L'écriteau lui resta. » Cette appréciation de Sainte-Beuve prouve deux choses : la première que Gustave Planche avait assez d'autorité, dès 1831, pour attacher un « écriteau » à une renommée usurpée; la seconde, que Sainte-Beuve, en 1851, reconnaissait cette autorité, et par conséquent du talent, à l'homme qu'il déclara plus tard un cuistre et un sot.

D'autres contradictions, non moins édifiantes, seront relevées en leur temps. Poursuivons d'abord l'ordre chronologique.

IV

Gustave Planche appartient sans interruption à la *Revue des Deux Mondes* de 1831 à 1840. A cette première période de son séjour se rattache l'œuvre considérable de critique littéraire et de critique d'art qu'il a réunie plus tard, l'une

dans les deux volumes des *Portraits littéraires,* l'autre dans les trois volumes des *Portraits d'artistes* et des *Études sur l'École française.* C'est dans les *Portraits littéraires* qu'il faut chercher l'origine des colères qu'il a soulevées. C'est là, en effet, qu'on peut lire les articles tant reprochés à Planche contre Victor Hugo. Il fallait, en 1838, qu'on y songe, une âpre indépendance, un dangereux mépris de la camaraderie, pour oser écrire, sur un poète déjà illustre, tant par ses poésies et ses drames que par *Notre-Dame de Paris,* ces lignes glaciales : « Pratiquer la vie commune, étudier l'histoire, telles sont les deux épreuves auxquelles M. Hugo doit se résigner, s'il ne veut pas assister vivant à la mort de son nom. » Au point culminant où la popularité politique a porté le nom de Victor Hugo, on oublie volontiers le passé, ou pour mieux dire la plupart l'ignorent. En 1838, cette gloire ne s'imposait pas comme elle s'impose aujourd'hui; et Gustave Planche constata, en termes nullement ménagés, sur quels fondements fragiles elle s'appuyait, selon lui, et pourquoi le poète montrait tant d'animosité furieuse contre toute critique :

Depuis vingt ans, écrivait-il, M. Victor Hugo combat pour la célébrité, pour la popularité de son nom. Il croyait avoir touché le but et il comprend qu'il s'était trompé. Il avait pris pour la poésie une ombre vaine qu'il a longtemps poursuivie et qui lui échappe. Il faut recommencer la lutte : il faut, à trente-six ans, s'engager dans une voie nouvelle. Sa colère contre ceux qui lui annoncent la vérité n'a donc rien d'étonnant; c'est un cri d'angoisse, un cri de révolte; la douleur est féconde en enseignements, et nous sommes sûrs que M. Hugo, rentré en lui-même, comprendra comme nous toute la puérilité de son œuvre. Les hommes qu'il accuse de méchanceté ne seront bientôt pour lui que des amis sincères, mais sans pitié pour l'erreur. Après les avoir maudits, il les remerciera. Il a connu la gloire à l'âge où des poètes du premier ordre hésitaient encore à publier leurs pensées. Oublier cette gloire qu'il croyait si solidement assise sera sans doute pour lui un cruel sacrifice. Mais quel homme à trente-six ans désespère de l'avenir? Les œuvres que M. Hugo produira dans la seconde moitié de sa vie le consoleront de la guerre qu'il a soutenue. Qu'il renonce à la puérilité, qu'il grandisse en se régénérant : c'est notre vœu et notre espérance : nous oublierons sa défaite et nous applaudirons à sa victoire.

On peut discuter ce jugement, le trouver rogue, excessif : on n'en peut contester le raisonnement, surtout quand on a lu les arguments qui lui servent de motifs et de prémisses. Gustave Planche se souciait peu de marcher avec le groupe des thuriféraires : il persistait à demeurer libre. Les fureurs et même les menaces (car c'était une époque de luttes ardentes, souvent personnelles, d'homme à homme) le laissaient parfaitement insensible et dédaigneux. Victor Hugo ayant fait une allusion hautaine à son critique, Planche écrivit à Buloz :

Faites savoir à Hugo ou du moins à ses amis que j'ai le plus profond mépris pour les injures de sa préface. Les espions de Venise, les eunuques de Constantinople et les pamphlétaires de Paris n'ont rien de commun avec moi. Si la colère n'était pas une faiblesse, je lui écrirais pour lui dire combien il s'avilit en m'injuriant. Je hais l'orgueil qui se guinde jusqu'à la rage méchante.

Il n'y avait cependant pas eu querelle d'origine entre Victor Hugo et Gustave Planche : il y avait eu simplement rupture. C'est un point important, considérable, de noter que le poète, à ses débuts, avait rencontré dans le critique un défenseur, et qu'il en appréciait assez le talent pour souhaiter con-

server en lui un appui et un interprète. Mais le propre d'un génie de l'envergure de Victor Hugo est de ne point souffrir la discussion, et du jour où Gustave Planche devait se permettre des réserves, et surtout des avis, il devenait évident que l'ancienne amitié devait se tourner en haine d'une part, en amertume de l'autre. Cependant Gustave Planche, visiblement, essaya de maintenir les relations sur le terrain de la liberté réciproque. En 1834, il avait dédié, sous forme de lettre, à Victor Hugo, un de ses plus remarquables articles, *les Royautés littéraires*. Il y défendait ainsi les droits de la critique :

Est-il vrai qu'il existe des Royautés littéraires? Le public s'agenoille-t-il (*sic*) devant les demi-dieux de ce nouvel Olympe? Le devoir de la critique est-il d'enregistrer l'avènement des nouveaux rois et de prêter serment entre leurs mains? Si cela était, la dialectique littéraire se réduirait à l'office de chancelier. Avant de souscrire à cette théorie de la puissance poétique, qu'il me soit permis de la discuter. Si mes raisons ne valent rien, qu'on les réfute; si mes arguments sont incomplets, qu'on les achève; si je suis dans le vrai, qu'une fausse honte n'éternise pas des inimitiés factices. On peut sans rougir avouer qu'on se trompe. Il n'y a rien d'honorable ni de grand à persister dans son aveuglement.

Le ton de cet article, cette prétention de traiter de puissance à puissance, enfin les éloges adressés par Gustave Planche aux illustres rivaux de Victor Hugo, à Lamartine, à Alfred de Vigny, à Auguste Barbier, à Mérimée, étaient peu faits pour apaiser le mécontentement de l'auteur de *Notre-Dame de Paris*. La conclusion de l'article était d'une netteté absolue : elle formulait une déclaration de principes inflexible.

Puisque les idées victorieuses d'hier, aujourd'hui chancelantes, cèderont demain le pas à des idées nouvelles, il ne faut pas se hâter de pleurer sur un piédestal les poètes applaudis qui passent devant nous; il faut estimer chacun pour ses œuvres, le glorifier selon sa puissance, mais nous abstenir prudemment de l'adoration et de la prière. Il ne faut pas saluer du nom de rois ceux qui nous dépassent de la tête, ni plier le genou devant eux. Ni rois ni sujets; que la poésie et la critique se donnent la main.

Un dernier article, paru dans la *Revue des Deux Mondes* en 1836, avait été le dernier effort de Gustave Planche pour retarder la rupture, désormais inévitable. On peut croire, du reste, que le critique ne conservait aucune illusion à cet égard. L'article avait pour titre : *les Amitiés littéraires*. Le critique y développait cette idée que son rôle consistait à être le « confident du poète » : pair, raillant l'enivrement facile de la gloire, il ajoutait :

Peu à peu le poète s'habitue aux flatteries de la foule. Il signe sans contrôle et ne reconnaît plus d'autre loi que son seul caprice. Il renonce à l'analyse et à la discussion, qui, autrefois, remplissaient les heures les plus sereines de sa journée. Il ne sait plus, comme à ses débuts, se reposer de l'inspiration dans les épanchements d'une amitié franche et hardie. Ce qu'il veut et ce qu'il aime, c'est une multitude obéissante et empressée, qui ne réponde jamais que par un sourire d'admiration. Les objections les plus timides seraient pour lui maintenant plus qu'une contrariété, presque une injure. Le doute qui se hasarderait jusqu'à l'interrogation serait à ses yeux une faute impardonnable. Sur le trône absolu où il est assis, il n'écoute, n'entend que lui-même, et, s'il lui arrive de jeter les yeux sur les visages muets dont il est entouré, ce n'est que pour y voir le reflet de sa pensée, pour s'admirer dans tous ces

regards où se peint l'extase... Dans la voie où il est entré, l'amitié ne serait pas inutile, mais comment venir jusqu'à lui? Comment franchir les rangs d'admirateurs qui se partagent la parole du maître comme la manne céleste?

Il ressort clairement de ces lignes que Gustave Planche avait commencé par être l'ami de Victor Hugo et que le poète faisait d'abord grand cas de sa plume. Il eût donc été bien facile à Gustave Planche de conserver cette amitié. Sa fortune y eût gagné : il lui préféra sa conscience. Qui oserait l'en blâmer? Et que l'on ne croie pas à un tempérament sec et dur, insensible aux blessures du cœur, à la perte d'une sympathie précieuse. Ce n'est pas sans de cruels déchirements, fièrement cachés, mais d'autant plus douloureux, que Gustave Planche s'imposait cette règle de fer. En 1835, au cours de cette querelle littéraire d'où devait dépendre son avenir et qui, en lui valant la haine de Victor Hugo, devait le condamner aux incessantes injustices, à la calomnie et à l'isolement, il eut l'idée, pour se distraire un peu, de faire un voyage en Angleterre. Il se proposait d'envoyer à la *Revue des Deux Mondes* des études critiques sur les poètes et les romanciers de la Grande-Bretagne. Il renonça à ce projet, et en donna les raisons dans des lettres qu'il a adressées à Buloz et dont M. Émile Montégut a cité seulement quelques extraits, car elles demeurent inédites. Dans l'une d'elles, ce cri lui échappe : « Blâmer, toujours blâmer : j'ai l'air d'un fou. » Et ailleurs, cette confession presque désespérée :

Je n'aurais jamais dû donner mon avis sur rien ni sur personne. J'ai appris à écrire, et peut-être à penser, mais la franchise, plume en main, est un vice irrémédiable, qui engendre des haines terribles. Pour parler comme j'ai fait, il faudrait ne connaître personne. J'ai retourné dans mon cerveau les chapitres que vous me demandez, et je crois agir sagement en y renonçant. De Byron à Scott, j'ai beaucoup à dire, mais beaucoup à blâmer. Chez Byron, la beauté du style dans la monotonie des sentiments; absence d'invention épique et dramatique. Chez Scott, imagination profonde, mais pas une page écrite. Imprimer cela! Je serais lapidé des deux côtés de la Manche.

On comprend, en suivant les phases de cette vie toujours tourmentée dans sa droiture rigoureuse, le mot de George Sand, qualifiant Gustave Planche : « Cette intelligence éminente qui avait acquis de grandes conquêtes au prix de son bonheur. » J'ai dit quelle résistance, lorsqu'il commença à écrire, il avait rencontrée chez son père. Cette résistance, le succès, la renommée, ne réussirent jamais à la vaincre. M. Planche père ne pardonna jamais à son fils d'avoir suivi la vocation littéraire. Il lui ferma sa porte, ne la lui rouvrit jamais et l'abandonna à ses seules ressources. A l'envoi d'un volume de critique, que Gustave Planche avait accompagné d'une dédicace respectueuse, le père inflexible se borna à répondre par ce billet laconique : « Je remercie mon fils Gustave de son livre, et j'agrée comme sincères les lignes qui accompagnent l'envoi. » Ainsi rien n'y avait fait, ni le travail, ni la persévérance, ni l'indépendance fière, ni la misère supportée avec courage, ni la réputation acquise : Planche n'avait pas désarmé son père. Si sa plume dépassa quelquefois l'expression, n'en cherchez pas la cause ailleurs que dans ces amertumes constantes, dans cette espèce d'habitude d'un désert du cœur.

Mais ce qu'il importe de bien préciser, de bien établir sur preuves, c'est

que dès avant 1835 Gustave Planche était non seulement une autorité critique reconnue, mais un talent apprécié des écrivains les plus éminents. J'ai montré tout à l'heure que la rupture avec Victor Hugo avait suivi une longue et sérieuse amitié: il faut ajouter que Balzac, en cette même année 1835, essaya d'attacher Gustave Planche à la *Chronique de Paris,* fondée par le grand romancier. Planche, momentanément brouillé avec la *Revue des Deux Mondes* (ces brouilles étaient fréquentes), accepta. Mais il ne lui était pas plus possible de s'accorder avec l'auteur du *Père Goriot* qu'avec l'auteur d'*Hernani.* Il revint à Buloz, qui du moins le laissait libre. On aura beau maudire Gustave Planche : il sera toujours difficile d'admettre qu'un homme comme Balzac, connaisseur en talent, protecteur et pour ainsi dire revélateur de Charles de Bernard et de Stendhal, a été attiré par une nullité.

V

Il est temps de revenir à un autre écrivain illustre, dont l'amitié ne faillit jamais à Gustave Planche, et qui n'a pas hésité à lui témoigner publiquement sa reconnaissance littéraire. George Sand, dans l'*Histoire de ma vie* (5e partie, chap. 1er), a raconté comme elle se trouva mise en rapport avec Gustave Planche, par un article inséré dans la *Revue des Deux Mondes,* bien avant qu'elle en fût devenue collaborateur. Notons pour mémoire que cet article, en excitant la jalousie de de Latouche (lequel n'admettait point de partage dans ses protections), fut l'origine de la querelle d'où naquit bientôt la catilinaire des *Haines littéraires.* Plus loin (chap. VI), George Sand porte sur Planche un jugement longuement motivé, corroborant les inductions qu'on a déjà pu tirer de ce caractère absolu, de cette nature blessée par mille froissements. Après avoir nommé Calamatta « aux premiers rangs des amis qui lui ont enseigné par l'exemple soutenu qu'il faut étudier, chercher et vouloir toujours aimer le travail plus que soi-même, et n'avoir pour but dans la vie que de laisser après soi le meilleur de sa propre vie », George Sand écrit :

> Je dois aussi une reconnaissance particulière, comme artiste, à Gustave Planche, esprit purement critique, mais d'une grande élévation. Mélancolique par caractère et comme rassasié en naissant du spectacle des choses humaines, Gustave Planche n'est cependant pas un esprit froid ni un cœur impuissant; mais une tension contemplative, trop peu accessible aux émotions variées et au laisser-aller de l'imprévu dans les arts, concentre le rayonnement de sa pensée sur un point fixe. Il ne voulut longtemps admettre, comprendre et sentir le beau que dans le grand et dans le sévère. Le joli, le gracieux et l'agréable lui devinrent antipathiques. De là, une injustice réelle dans plusieurs faits d'appréciation, qui lui fut imputée à mauvaise humeur, à parti pris, bien qu'aucune critique ne soit plus intègre et plus sincère que la sienne.

La critique et l'hommage sont également justes. Gustave Planche disait de lui-même : « Je ne sais pas compter les grains de poussière qui se trouvent sur une aile de mouche. » Et encore : « Je ne sais ni relever une anecdote comme Vitet, ni poétiser un portrait comme Sainte-Beuve. » On relira utilement ces pages de George Sand sur Gustave Planche, dont je me borne à donner un

extrait. C'est ce qui a été écrit de plus vrai sur son caractère, son talent, et les raisons de ce talent. Quant aux relations amicales, intimes qui existent entre le critique et l'auteur d'*Indiana,* ce n'est pas dans l'*Histoire de ma vie* qu'on trouvera les éléments nécessaires pour en reconstituer l'histoire probable. Ce qui est certain, c'est que Planche, au lendemain du bruyant succès de George Sand, prit hardiment parti pour elle contre ses adversaires (ils étaient violents et nombreux) et se battit même en duel, à cette occasion, contre M. Capo de Feuillide. Dans cette admiration enthousiaste y eut-il une étincelle d'amour? Peut-être est-ce à Balzac, ce grand potinier de l'histoire littéraire d'il y a cinquante ans, au même Balzac révélateur du premier Jules Janin, du Jules Janin de Madame de la Carte, qu'il faut demander là-dessus une indication.

George Sand et Gustave Planche sont mis en scène, et longuement portraiturés et analysés dans le roman de *Béatrix,* la première sous le nom de Félicité des Touches, le second sous le nom de Claude Vignon. Balzac, il est vrai, grandissant toujours ses modèles, les élevant à l'état de types, dédaignant le procédé facile, tant à la mode aujourd'hui, de la reproduction servile, du « roman à clef », ne tarde pas à abandonner le terrain de la personnalité et à prêter à ses héros des traits de caractère et des actes inspirés par la seule logique de son imagination, par cette contemplation de l'idée qui fut toujours sa grande force. Mais il n'en est pas moins permis de deviner, dans l'invention du château des Touches, une réminiscence voulue du château de Nohant, et de tirer au moins quelques hypothèses curieuses du portrait suivant de Claude Vignon, ainsi que du milieu où Balzac le place :

L'hôte des Touches était Claude Vignon, écrivain dédaigneux et superbe, qui, tout en ne faisant que de la critique, a trouvé moyen de donner au public et à la littérature l'idée d'une certaine supériorité. Félicité, qui depuis sept ans avait reçu cet écrivain comme cent autres auteurs, journalistes, artistes et gens du monde, qui connaissait son caractère sans ressorts, sa paresse, sa profonde misère, son incurie et son dégoût de toutes choses, paraissait vouloir en faire son mari, par la manière dont elle s'y prenait avec lui. Sa conduite, incompréhensible pour ses amis, elle l'expliquait par l'ambition, par l'effroi que lui causait la vieillesse. Elle voulait confier le reste de sa vie à un homme supérieur pour qui sa fortune serait un marchepied et qui lui continuerait son importance dans le monde poétique. Elle avait donc emporté Claude Vignon de Paris aux Touches, comme un aigle emporte dans ses serres un chevreau, pour l'étudier et pour prendre quelque parti violent : mais elle abusait à la fois Calyste et Claude Vignon.

On vient de voir le portrait moral : voici maintenant le portrait physique. Ici Balzac ne se donne pas la peine d'imaginer : il peint. Ce n'est plus Claude Vignon, c'est Gustave Planche en personne :

Le front immense, haut et large de ce jeune homme, chauve à trente-sept ans, semblait obscurci de nuages. Sa bouche ferme et judicieuse exprimait une froide ironie. Claude Vignon est imposant, malgré les dégradations précoces d'un visage autrefois magnifique et devenu livide. Entre dix-huit et vingt-cinq ans, il a rassemblé au divin Raphaël. Mais son nez, ce trait de la face humaine qui change le plus, s'est taillé en pointe ; mais sa physionomie s'est tassée, pour ainsi dire, sous de mystérieuses dépressions, les contours ont acquis une plénitude d'une mauvaise couleur, les tons de plomb dominent dans le teint fatigué, sans qu'on connaisse les fatigues de ce jeune homme, vieilli peut-être par une amère solitude et par les abus de la compréhension.

Il scrute la pensée d'autrui sans but ni système. Le pic de sa critique démolit toujours et ne construit rien. Ainsi sa lassitude est celle du manœuvre et non celle de l'architecte. Les yeux, d'un bleu pâle, brillants jadis, ont été voilés par des peines inconnues, ou ternis par une tristesse morne. La débauche a estompé le dessus des sourcils d'une teinte noirâtre. Les tempes ont perdu de leur fraîcheur. Le menton, d'une incomparable distinction, s'est doublé sans noblesse. Sa voix, déjà peu sonore, a faibli; sans être ni éteinte ni enrouée, elle est entre l'enrouement et l'extinction. L'impassibilité de cette belle tête, la fixité de ce regard couvrent une irrésolution, une faiblesse que trahit un sourire spirituel et moqueur. Cette faiblesse frappe sur l'action et non sur la pensée; il y a des traces d'une compréhension encyclopédique sur ce front, dans les habitudes de ce visage enfantin et superbe à la fois... Cette intelligence, qui peut critiquer les arts, la science, la littérature, la politique, est inhabile à gouverner la vie extérieure. Claude se contemple dans l'étendue de son royaume intellectuel et abandonne sa forme avec une insouciance diogénique. Satisfait de tout pénétrer, de tout comprendre, il méprise les matérialistes; mais, atteint par le doute dès qu'il s'agit de créer, il voit les obstacles sans être ravi des beautés, et à force de discuter les moyens, il demeure les bras pendants, sans résultat. C'est le Turc de l'intelligence endormi par la méditation. La critique est son opium, et son harem de livres faits l'a dégoûté de toute œuvre à faire.

Le roman de *Béatrix* est daté de 1838-1844. Ces dates sont à retenir. Balzac, qui avait la dent dure, se vengeait un peu de n'avoir pu enchaîner Gustave Planche à son char. J'ai dit plus haut comment Planche n'avait fait que passer à la *Chronique de Paris,* en 1835. Mais ce sont des détails. L'important, c'est le rôle que Balzac prête à Claude Vignon, emmené aux Touches par sa grande amie. La scène dans laquelle ce rôle se dénoue jette quelques lueurs sur « l'histoire vraie » des relations littéraires de George Sand. Il est des choses que l'on n'invente pas, et Balzac savait bien des choses.

Adieu ma chère, dit Claude Vignon; demain je pars. Je ne vous en veux pas, Camille; je vous trouve la plus grande des femmes; mais si je continuais à vous servir de paravent ou d'écran, dit Claude avec deux savantes inflexions de voix, vous me mépriseriez singulièrement. Nous pouvons nous quitter sans chagrin ni remords; nous n'avons ni bonheur à regretter ni espérances déjouées. Pour vous, comme pour quelques hommes de génie infiniment rares, l'amour n'est pas ce que la nature l'a fait : un besoin impérieux à la satisfaction duquel elle attache de vifs mais de passagers plaisirs, et qui meurt; vous le voyez tel que l'a créé le christianisme : un royaume idéal, plein de sentiments nobles, de grandes petitesses, de poésies, de sensations spirituelles, de dévouements, de fleurs morales, d'harmonies enchanteresses, et situé bien au-dessus des grossièretés vulgaires, mais où vont deux créatures réunies en un ange, enlevées par les ailes du plaisir. Voilà ce que j'espérais, je croyais saisir une des clefs qui nous ouvrent la porte fermée pour tant de gens et par laquelle on s'élance dans l'infini. Vous y étiez déjà, vous! Ainsi vous m'avez trompé. Je retourne à la misère, dans ma vaste prison de Paris. Il m'aurait suffi de cette tromperie, au commencement de ma carrière, pour me faire fuir les femmes; aujourd'hui, elle met dans mon âme un désenchantement qui me plonge à jamais dans une solitude épouvantable, je m'y trouverai sans la foi qui aidait les pères à la peupler d'images sacrées. Voilà, ma chère Camille, où nous mène la supériorité de l'esprit : nous pouvons chanter tous deux l'hymne horrible qu'un poète a mis dans la bouche de Moïse parlant à Dieu :

Seigneur, vous m'avez fait puissant et solitaire!

En plaçant, vers 1840, ce discours dans la bouche de Claude Vignon, qui sait si Balzac ne commettait pas un simple et volontaire anachronisme, ne rap-

pelait pas les épisodes d'un roman vieux et oublié? Quoi qu'il en soit, qu'il y ait eu roman ou non, l'amitié survécut. Les ruptures purent être fréquentes, elles ne furent jamais définitives. Je rapprocherai des pages de *Béatrix* relatives à George Sand et à Gustave Planche un chapitre de *Lui et Elle,* le livre fameux de Paul de Musset, que j'ai déjà eu l'occasion de citer. L'auteur nous y montre en présence, chez William Caze (lisez George Sand), Gustave Planche sous le nom de Diogène, et Alfred de Musset sous le nom de Falconey. Blessé de l'ascendant que prend peu à peu Musset sur George Sand, Planche, pour se venger, se livre à une sortie virulente contre « les gens du faubourg Saint-Germain », auxquels se flattait d'appartenir l'aristocratique auteur de *Mardoche.* Musset riposte vertement.

« Je rencontre souvent, dit-il, dans cettecompagnie, des gens que j'ai reconnus pour avoir un cœur ferme, une âme noble et généreuse, et je ne saurais dire ce qui leur manque, lorsqu'ils ont en outre l'esprit cultivé et beaucoup de politesse.

« — Et une tenue décente! » ajoute William Caze.

A cette allusion à sa tenue, déjà déplorable en ce temps-là (car il était bien inutile d'exagérer les anecdotes sur le dédain de toilette, sur la saleté même de Gustave Planche, la vérité suffisait!), Diogène, c'est-à-dire Planche, réplique :

« — Est-ce pour moi que vous dites cela?

« — Pour vous-même, et à vous-même.

« — Fort bien, je comprends : vous ne me trouvez pas assez bien élevé pour votre salon. Vous voulez faire maison nette et balayer les anciens amis. Contentez votre envie. Si vous désirez me revoir, vous savez où je demeure : écrivez-moi.

« — Je n'en suis pas en peine, répondit Olympe : vous reviendrez bien sans qu'on vous rappelle.

« Diogène sortit sans saluer ni la maîtresse de la maison ni le visiteur. »

Paul de Musset ne dit pas si Planche revint tout seul, plus tard, après le dénouement de l'aventure d'Italie, ou si George Sand lui écrivit de revenir. L'*Histoire de ma vie* atteste que non seulement il revint, mais que l'auteur d'*Indiana* ne se passa jamais de ses conseils. On a maintenant sous les yeux tous les documents : on est libre de conclure sur le roman de Gustave Planche.

VI

Il y avait près de dix ans que Planche appartenait à la *Revue des Deux Mondes,* il s'y était conquis une autorité exécrée de beaucoup, mais incontestée; la *Revue* avait publié presque toutes les études et tous les portraits qui forment aujourd'hui la série des *Portraits littéraires,* sur André Chénier, l'abbé Prévost, Benjamin Constant, Lamartine, Victor Hugo, Alfred de Vigny, Mérimée, Jules Sandeau, Sainte-Beuve, Scribe, Casimir Delavigne, etc., etc. Indépendamment de ses travaux de critique littéraire, et de front, il avait donné à la *Revue* d'importantes études de critique d'art, entre autres ses *Salons,* où il osait placer Eugène Delacroix au-dessus de Paul Delaroche, ce qui alors était une audace, presque

un blasphème. Il avait poussé au paroxysme les colères romantiques en écrivant sur Victor Hugo cette phrase : « Hugo, roi du royaume des sons, des couleurs et des rêves, étonne, effraye, mais n'émeut pas. » On était en 1840 : il arriva à Gustave Planche, à ce famélique, habitué à la misère au point de l'aimer par orgueil, un événement qu'il n'avait certes pas prévu. Il fit un héritage, de cent cinquante mille francs, selon les uns, de quatre-vingt mille selon les autres, mais qui n'était pas, en tous cas, inférieur à cette dernière somme. Pas une seule minute Gustave Planche ne songea à placer la fortune qui lui tombait des nues. Il réalisa les quatre-vingt mille francs et partit pour l'Italie.

Ses ennemis prétendirent alors, et la plaisanterie fut je crois répetée par les petits journaux, que le choix de cette contrée bénie lui avait été dicté uniquement par sa goinfrerie bien connue. Il y avait déjà longtemps que les victimes du critique se vengeaient de lui en faisant courir le bruit que sa misère était due uniquement à ses goûts de débauche, et particulièrement à son amour de la table. A peine en possession de son héritage, Gustave Planche s'était écrié :

« En quel pays peut-on manger le plus, au meilleur compte, et pendant le plus longtemps?

— En Italie, lui avait-on répondu.

— Alors, j'y vais. »

Le voyage et l'héritage durèrent environ cinq ans. Planche revint d'Italie en 1845, ayant dévoré son dernier louis. Il est certain qu'il n'avait dû rien se refuser, mais il est surtout établi qu'il employa son séjour dans la patrie de Raphaël à étudier les musées et à compléter son éducation d'artiste et de critique. Les *Études sur les Arts* qu'il envoya d'Italie à la *Revue des Deux Mondes* sont peut-être les meilleures pages qu'il ait écrites, et personne n'a parlé avec plus de justesse, d'admiration raisonnée, de tant d'incomparables chefs-d'œuvre. Isolé dans le passé, son talent n'avait plus cette âpreté, cette cruauté de formes qui, lorsqu'il s'agissait d'œuvres contemporaines, lui faisaient des ennemis irréconciliables, et provoquaient même de George Sand, son amie pourtant, ce blâme sévère : « Si la critique est ce qu'elle doit être, un enseignement, elle doit se montrer douce et généreuse, afin d'être persuasive. Elle doit ménager l'amour-propre, qui, durement froissé en public, se révolte naturellement contre cette sorte d'insulte à la personne. » Entre temps, Gustave Planche écrivait à la *Revue* des lettres qui n'ont pas toutes été imprimées, lettres bien curieuses, dont M. Émile Montégut a dit quelques mots dans l'étude publiée en 1857. Conformément au tempérament immuable du critique, ces lettres étaient toujours analytiques. Gustave Planche, en Italie, pays de Rossini, essaya de faire pour la musique ce qu'il avait fait pour la littérature et pour les beaux-arts. Il en commença l'étude approfondie. Mais, selon le mot si juste et si profond de M. Émile Montégut, « c'était un esprit apte à comprendre plutôt qu'à sentir ». Il dut bientôt se l'avouer, et il renonça à entreprendre cette nouvelle phase. Ces études ébauchées ne furent cependant pas complètement perdues : on en trouve le ressouvenir dans les quelques articles composés plus tard par Gustave Planche, à propos des concerts du Conservatoire.

Son retour à Paris fit grand bruit. Trois artistes, les sculpteurs Marochetti et Clésinger, le peintre Couture, se partageaient en ce moment-là l'engouement

du public. Gustave Planche écrivit sur eux, ou plutôt contre eux, quelques-uns de ces articles terribles dont le ressentiment dure encore. A ceux qui lui reprochaient sa sévérité : « J'ai bien fait des réserves jadis pour Delacroix et pour Ingres! » répondit le critique. Ponsard fut de cette nouvelle série de victimes. Et puisque, en parlant de Gustave Planche, ce mot de victimes revient, impropre, mais à défaut d'un autre, sous ma plume, il serait temps de s'entendre sur les gloires, sur les renommées légitimes que Planche aurait eu, à en croire ses ennemis, l'iniquité de nier; sur les talents vrais qu'il aurait méconnus ou insultés; sur les noms dont il a refusé de consacrer le succès. Il a été dur pour Alexandre Dumas, pour Eugène Suë : mais s'il eût fait passer l'imagination avant le mérite de l'exécution littéraire, aurait-il été conséquent avec lui-même? Il a prédit à Casimir Delavigne, à Ponsard, à Scribe, l'effondrement et l'oubli. A part une réseve faite pour Scribe, et qui ne touche que son habileté dramatique, qualité non littéraire et par conséquent sans valeur au point de vue purement esthétique de Planche, qui pourrait s'inscrire en faux contre ces jugements, déjà ratifiés par l'indifférence ou par l'ennui?

En revanche, elle serait longue la liste des talents que Planche a salués dès leur début, auxquels il a prêté l'appui de sa plume. Il y eut certes, dans sa longue lutte contre Victor Hugo, un peu d'amertume à côté de beaucoup d'indépendance, mais on trouverait encore bien des pages dans lesquelles il s'est incliné devant le génie. Qu'on lise, par exemple, l'article sur les *Contemplations*, écrit pendant l'exil du poète. On y verra que Gustave Planche, quoi qu'on en ait dit, n'eut jamais ni envie ni haine jalouse. Et peut-être Victor Hugo fut-il ému de cet hommage qui lui rappelait l'ancienne *amitié littéraire* à jamais brisée. Mais Victor Hugo plane. Prenez les autres talents, à commencer par Lamartine pour finir à de Laprade : il n'en est pas un seul dont Gustave Planche n'ait célébré les mérites, qu'il n'ait, selon son mot : « tâché d'interpréter » au profit du public. Je cite au hasard, mais, si j'en oublie, je suis du moins sûr de ne pas me tromper; Gustave Planche a bien parlé de George Sand, Mérimée, Cousin, Villemain, Augustin Thierry, Alfred de Vigny, Auguste Barbier, Brizeux, Jules Sandeau, Ingres, Eugène Delacroix, Decamps, Pradier, Barye, Gleyre, Chenavard, — et Sainte-Beuve. La justice littéraire exige que l'on s'arrête à ce dernier nom.

VII

On a pu voir déjà, à propos de l'article sur Henri de Latouche, que Sainte-Beuve, du vivant de Gustave Planche, reconnaissait volontiers l'autorité du critique, son ancien confrère à la *Revue des Deux Mondes*. Ce ne fut pas la seule ni la première occasion. En février 1839, dans un article publié par la *Revue* et compris depuis dans la série des *Portraits littéraires*, Sainte-Beuve cite avec éloge le jugement de Gustave Planche sur André Chénier, traitant « comme un ancien » le poète de la *Jeune Captive*. Voici mieux encore. Même tome, article sur Charles Nodier, daté du 1er février 1843 : Sainte-Beuve reproduit comme « d'un spirituel critique, qui, en cette occasion, est peintre », ce portrait de Nodier par Gustave Planche : « Vous l'avez rencontré cent fois,

vous l'avez coudoyé, et, sans savoir pourquoi, vous avez remarqué sa figure anguleuse et grave, son pas incertain et aventureux, *son œil vif et las,* sa démarche fantasque et pensive. » C'est là, en effet, un excellent, un vivant portrait en quatre lignes. En le rappelant, Sainte-Beuve faisait preuve de goût, mais rien ne l'obligeait à cette citation élogieuse. Même année, 15 avril, à propos de Benjamin Constant : « Un écrivain critique dont le silence s'est fait sentir, M. Gustave Planche, a publié sur *Adolphe* quelques pages d'une analyse attristée et sévère. » Ici, non seulement Sainte-Beuve loue le talent de Planche, mais il le loue en l'absence de Planche, alors en Italie; il regrette cette absence, il souhaite que « le silence » du critique ne se fasse pas trop longtemps sentir à la *Revue.* Enfin, dans le *Lundi,* daté du 7 novembre 1853 (moins de quatre ans avant la mort de Gustave Planche), et à l'occasion du buste de l'abbé Prévost qu'on vient d'inaugurer à Hesdin, Sainte-Beuve mentionne son confrère en critique comme « ayant eu l'honneur de la citation » dans les discours officiels, et il ajoute : « Ce fut un titre, ce jour-là, d'avoir bien parlé de *Manon Lescaut* ». Ainsi, de l'aveu de Sainte-Beuve, Planche était « un bon juge », Planche était « un spirituel critique, peintre à ses heures », Planche était « un critique dont le silence se faisait sentir », Planche avait bien parlé d'André Chénier, de l'abbé Prévost et de Benjamin Constant. Voilà qui semble entendu, définitif. Eh bien, non! Sainte-Beuve a eu beau écrire tout cela : son apparente sympathie pour Planche dissimulait une haine farouche, qui attendit pour éclater, non seulement la mort de l'ennemi, mais le commencement de l'oubli de sa mémoire.

Et cette haine, qu'on ne se figure pas qu'elle fut le résultat de quelque froissement postérieur en date aux compliments cités plus haut. Elle vivait dans Sainte-Beuve pendant qu'il écrivait ces compliments. J'ouvre le volume des *Lundis* contenant ce qu'il appelle ses *Notes,* recueil de pensées, d'impressions à bâtons rompus, commencé (retenez la date) le 31 décembre 1834. Voici comment Sainte-Beuve y drape l'homme qu'il proclame, juste à la même époque, critique éminent, portraitiste coloré, juge spirituel et compétent :

> Un soir, à un journal auquel travaillait Planche (l'*Artiste,* je crois), on envoya la veille du numéro un article de lui à l'imprimerie. Les imprimeurs dirent qu'ils n'auraient jamais le temps de composer un article si tard, mais sitôt qu'ils apprirent que c'était de Planche, ils se ravisèrent en disant que son dernier article, inséré dans le dernier numéro, n'était pas encore décomposé, et que, comme M. Planche se répétait sans cesse il y avait nécessairement déjà un grand nombre de phrases du nouvel article qui étaient toutes composées. Cette remarque des honnêtes typographes, faite sans malice (!) et à laquelle ils devaient une économie de travail, est la critique littéraire la plus sanglante du style de Planche, tout en formules pédantesques et algébriques, et du rabâchage le plus fastidieux : *Il nous est impossible de ne pas déclarer, Nous sommes forcé deconvenir, On ne saurait méconnaître,* etc., etc. (Voir un quelconque de ses articles.)

L'anecdote sent l'invention méchante; tout indique qu'elle est sortie du seul cerveau de Sainte-Beuve. Mais, en admettant même la boutade des ouvriers typographes, est-il permis de lui attribuer la valeur d'une critique sérieuse? Quel écrivain résisterait à un tel procédé, échapperait à une décomposition pareille? On peut prendre, comme dit Sainte-Beuve, « un quelconque » des

articles de Planche; les phrasés dont il s'égaye y sont très rares, et d'ailleurs il est puéril, indigne de l'auteur des *Lundis,* de ne voir dans un écrivain que quelques formules de lieux communs. En tout cas, ce qu'il convient surtout de remarquer, c'est que Sainte-Beuve écrivait ces choses sur son carnet intime, pour lui seul, la veille ou le lendemain du jour, peut-être le jour même où il venait, publiquement, de décerner à Planche les titres de « spirituel critique » et de « portraitiste » du premier ordre.

Gustave Planche meurt. Voilà Sainte-Beuve délivré de toute contrainte. Il peut enfin librement dégonfler ses rancunes. Mais il n'est pas pressé. Il comprend qu'il est plus habile de laisser d'abord passer sur le nom exécré du critique qui ne peut plus répondre, le torrent des injures et des malédictions longtemps contenu par la crainte. Qui songe, en effet, à défendre ce mort? La *Revue des Deux Mondes* à peu près seule. Ce n'est pas là une autorité ayant influence sur la masse du public. Le public croit volontiers à la violence, aux gros mots. Il dira de confiance : « Décidément, pour se voir arranger ainsi après sa mort, il faut que ce Planche ait été un bien vilain homme! » Et l'oubli, le lugubre oubli suivra naturellement l'indifférence, qui elle-même aura succédé à l'explosion des rancunes et des haines. Le calcul était juste. Trois ans après la mort de Gustave Planche, le silence s'était fait tellement profond sur son nom que son frère Louis-Augustin (littérateur économiste assez obscur, mort en 1862) adresse à Philarète Chasles, le 8 mai 1860, cette lettre navrée :

J'ai une grâce à vous demander : ne la refusez pas. Gustave Planche est mort, et mort depuis cent ans! Personne de la presse ne songe plus à cet honnête homme; faites, monsieur, qu'il ressuscite quelques instants pour vous. Son frère en sera bien reconnaissant, car il gémit sans cesse de le voir si complètement oublié. Je m'adresse, monsieur, à la générosité de votre esprit que je connais. Vous sauriez changer le mal en bien, s'il y en avait à dire d'un homme qui n'était que *malheureux,* et si vous connaissiez sa correspondance avec son père, quand Gustave Planche avait vingt ans, vous seriez édifié de la douceur naturelle de ce cruel écrivain. Lui-même était son ennemi, etc., etc.

Philarète Chasles fit un article dans le *Journal des Débats.* Je reviendrai tout à l'heure sur cet article, dont les traits principaux ont été reproduits dans les *Mémoires* de l'ancien professeur au Collège de France. Eh quoi! voilà qu'on se remettait à parler de Gustave Planche? Décidément, il fallait en finir avec ce mort désagréable. Sainte-Beuve mit les fers au feu. En réfléchissant, il comprit que ce serait encore trop d'honneur pour un tel ennemi que de lui consacrer un portrait en pied dans les *Lundis,* un portrait isolé, spécial, à part. Il chercha, et voici ce qu'il trouva. Horace Vernet venait de mourir. Si Planche, dès 1831, avait osé écrire cette parole superbe : « Gros, Géricault, Delacroix, voilà les trois grands noms que notre siècle va donner à l'histoire de la peinture », s'il n'avait jamais cessé de proclamer le génie, alors si profondément méconnu, de l'auteur du *Pont de Taillebourg* et des *Croisés à Constantinople,* en revanche, il s'était montré impitoyable pour Horace Vernet. Il avait traité sa *Bataille de Fontenoy* de rendez-vous de chasse, il avait renvoyé au *Chien du Régiment* et au *Cheval du Trompette* ce qu'il appelait son talent « élégiaque et propre seulement aux épisodes ». Sainte-Beuve s'empara d'Horace Vernet, et

s'en servit comme l'Eviradnus de la *Légende des Siècles* pour assommer son ennemi.

L'article (lundi 25 mai 1863) est court : huit pages en tout. Mais jamais Sainte-Beuve n'a rien écrit de plus perfide et de plus dur. Après l'avoir raillé sur son physique (raillerie bien hasardée, étant donnée la laideur de Sainte-Beuve), sur sa jeunesse, sur ses premières études (au collège Bourbon, où tous deux avaient été condisciples), sur l'innocente manie de Planche de nommer ses amis de jeunesse *Victor, Alphonse, Alfred, Prosper, Eugène,* au lieu de dire : Hugo, Lamartine, Vigny, Mérimée, Delacroix, le critique du *Lundi* prenait volupté à représenter Gustave Planche arrivé, par la cruauté de son père, au dernier degré de la détresse, et obligé pour vivre d'aborder la littérature. L'exécution suit aussitôt ; mais telle est la puissance de la vérité, que, cette exécution même, Sainte-Beuve l'enveloppe d'une foule de réticences, arrachées au souvenir de ce qu'il a écrit jadis sur l'auteur des *Haines littéraires,* des articles sur Chénier, *Adolphe* et *Manon Lescaut.* C'est le chef-d'œuvre de l'égorgement méthodique.

Je suis loin de prétendre qu'il n'y eût point quelques qualités d'esprit mêlées à toutes les licences d'amour-propre qu'il s'accorda. Il ne fit jamais si bien qu'à ses commencements, et, le premier feu jeté, il se figea vite. Il faisait payer quelques parties saines, solides et de bonne dialectique en se répétant à satiété : ce qu'il avait dit une fois, il se faisait gloire de le redire éternellement, et dans les mêmes termes. Arrêté dans ses locutions, dogmatique, sans grâce, sans un rayon, sans rien de ce qui caresse l'esprit, il jetait de la poudre aux yeux par ses défauts mêmes. « *Planche l'a dit* », c'était, autre part encore que dans les cafés, un mot courant, une manière d'oracle.

Une chose ici gêne un peu Sainte-Beuve : le souvenir de George Sand, qui fit toujours grand cas de Gustave Planche. Mais il s'en tire par une saillie :

On est femme, après tout, et elle s'était persuadé d'après son nom que c'était un grand savant, et qu'il lui dévoilerait les mystères de la langue. Il lui a corrigé ses épreuves assez exactement, non pas sans lui retrancher quelques grâces.

Sainte-Beuve ne reste pas longtemps sur ce terrain de la critique plaisante. La passion, et aussi le parti pris de sacrifier à Horace Vernet l'homme qui a proclamé le premier le génie d'Eugène Delacroix entraînent l'auteur des *Lundis,* de tant d'esprit pourtant, et si ennemi du banal, des popularités faciles, des vogues de moutons de Panurge, à la défense de la banalité, à l'outrage de l'indépendance isolée et fière :

Son inspiration principale, son mobile à lui était l'orgueil. Il savait à quels artistes il fallait s'adresser, quels il fallait célébrer à l'exclusion de tous les autres, quels il convenait de répudier et de réduire à néant, pour être le plus éloigné des opinions du vulgaire, pour produire le plus d'étonnement et d'effet sur la galerie ; pour faire croire à plus de profondeur derrière ses paroles. Il avait peur avant tout de paraître penser comme le peuple, et d'être pris pour un simple passant. Or, pour cela, quoi de mieux, en présence d'un tableau vivant, intéressant, animé, ou tout parle, se comprend, où la foule s'arrête, et qui est signé d'un nom célèbre, que de hocher la tête, de pousser un profond soupir ou de hausser les épaules de pitié ? Cela vous signale, et les trois quarts des badauds sont tentés de dire : « Voilà un homme

qui s'y entend ». C'était la souveraine jouissance de Gustave Planche et il se la procurait à tout prix. D'autres sont heureux et flattés des affections ou des sympathies qu'ils inspirent; lui, il tirait gloire des répulsions même et des aversions qu'il provoquait.

Ne vous semble-t-il pas que ces lignes, où Sainte-Beuve a cependant accumulé tout son fiel, et qui ont la prétention d'écraser, d'annihiler Gustave Planche, sont le plus complet éloge du caractère et de la critique de ce réprouvé volontaire qui eut pour unique guide sa conscience, et renonça à toutes les choses douces de ce monde, amitiés, relations utiles, camaraderies d'admiration mutuelle, fortune enfin, pour la seule liberté de dire ce qu'il croyait vrai et juste, dussent cette vérité et cette justice n'avoir raison, ne triompher, et surtout ne lui donner raison que dans un demi-siècle ?

Oui, il est vrai que Gustave Planche ne marcha pas « avec la foule » : c'est là son honneur. Oui, il est vrai que lorsque la foule s'étouffait devant les toiles de genre de Paul Delaroche et faisait le vide devant les chefs-d'œuvre de Delacroix, il déclarait les tableaux du premier bons tout au plus à servir « de modèles à des panneaux de tapisserie » et prédisait la gloire aux tableaux de l'autre. Mais aujourd'hui, après cinquante ans, de quel côté était donc la clairvoyance, la divination, la vérité, en un mot? Que sont devenus les Court, les Champmartin, cent autres que la badauderie, l'engouement de la foule comparaient alors couramment aux maîtres immortels, et dont les noms sont tombés depuis si longtemps déjà dans le gouffre d'oubli que le doigt inflexible de Gustave Planche désignait dès lors à leur vanité stupéfaite, puis furieuse? Tous ceux à qui Planche a prédit la vie, en littérature et en art, ont vécu ; tous ceux à qui il a prédit la mort sont morts ou mourront. Seul, le génie de Victor Hugo parviendra à sauver, dans cent ans, quelques chefs-d'œuvre, plus forts que la critique, plus forts que le bon sens, plus forts, hélas! que la vérité.

VIII

A quoi bon s'arrêter longtemps devant l'article que Philarète Chasles, avant Sainte-Beuve, consacra à Gustave Planche? Celui-là n'avait cependant pas à exercer de vengeance personnelle : critique éminent lui-même, juste aussi, quand ses préférences n'étaient pas directement en jeu, il aurait dû rendre justice à cet indépendant, qui eut comme lui la passion de la critique haute, et, de plus que lui, le mépris de toute attache. Le début n'est qu'une pantalonnade : « Je ne lui ôte pas tout mérite, et j'aurais voulu que, répétiteur à l'École polytechnique, après avoir suffisamment étudié les coefficients et la trigonométrie, il eût joui d'un traitement et d'une considération d'accord avec ses facultés. » Après quoi vient cet aveu, qui trahit le mécontentement du critique, moins écouté, moins redouté, partant moins souverain que son rival : « L'autorité d'airain sonore, le sceptre de fer fondu qu'il a conquis me le rendent intolérable. Ce type du mensonge dans le pouvoir intellectuel me révolte. Quoi, sots, vous ne voyez pas qu'il n'y a rien là, sinon l'amitié de Buloz, une grande chose, il est vrai! Vous ne voyez pas que cette poésie est sans ailes,

cette caricature de l'art sans visée, cette critique sans yeux, cette vertu faite de plâtre... Négatif, éliminateur, ignorant, Planche avait le même don que Samuel Johnson, l'instinct d'une certaine phrase raide, dogmatique et pondérée, dont les angles et les lignes équilatérales satisfont l'ingénieur. Dans cette phrase il jetait son fiel. Cela cuisait comme dans un moule de cuivre. Puis il servait cela : mets de l'envie et de la petitesse, de la banalité et du pédantisme, etc., etc. » La banalité ! quand tout à l'heure Sainte-Beuve reprochait précisément à Planche de prendre toujours le contre-pied de l'opinion de la foule.

Mais l'explication de l'article de Philarète Chasles est facile ; il la donne lui-même, en publiant le billet suivant, que lui adressa un jour Sainte-Beuve :

Cher ami, je n'ai pas répondu à votre aimable billet. Je reste ici ce mois encore. Sachez, pour avoir gré à qui de droit, que Gustave Planche va tous les deux jours demander au ministère votre place de conservateur (de la Bibliothèque Mazarine) pour Jules Sandeau. *Il n'y est pas écouté.* Ceci entre nous, mais à la rencontre, remerciez-en Planche et Sandeau : c'est indigne.

Sandeau ne remplaça pas Philarète Chasles : il ne fit que lui succéder, après sa mort. Qu'y a-t-il de vrai dans le *cancan* de Sainte-Beuve? L'auteur des *Lundis* savait bien ce qu'il faisait : il s'assurait un allié.

Jusqu'à son dernier jour, en effet, Gustave Planche demeura l'ami de Jules Sandeau, dont il avait été le révélateur littéraire. Quelques mois avant de mourir, le critique songeait, dit-on, à l'Académie. M. Jules Vallès, qui lui a consacré un portrait curieux dans ses *Réfractaires,* a raconté depuis, à ce propos, certaine anecdote de gras-double, sur laquelle je suis un peu sceptique. D'après M. Vallès, Planche, entrant un jour dans une crèmerie, pour y prendre son repas, aurait manqué se voir « à l'affront », faute de posséder la somme nécessaire au payement d'une portion de gras-double. — Vous voyez bien! se serait alors écrié Planche, vous voyez bien qu'il faut que je me présente à l'Académie. Les jetons de présence m'assureront au moins de quoi vivre. » M. Vallès ajoutait qu'il s'était aussitôt mis à la disposition de Planche, pour tâter le terrain. Il alla même voir Sainte-Beuve, « qu'il ne désespérait pas de ramener ». Il est certain que Planche aurait obtenu des voix à l'Académie. La mort interrompit ces tentatives. On conte que M. Cousin alla voir Planche, déjà agonisant, et que celui-ci eut encore la force de lui dire :

— Si l'Académie a jamais eu quelque estime pour mes travaux, je ne lui en demande qu'une seule preuve : qu'elle reçoive Jules Sandeau.

Le dernier vœu de Gustave Planche fut exaucé. Jules Sandeau fut élu, et ce fut la première fois qu'un romancier, exclusivement homme de lettres et romancier, prit place sous la coupole de l'Institut. L'homme qui, d'après M. Vallès, ne visait l'Académie que pour s'assurer un gagne-pain, avait, quelques années auparavant, refusé de Napoléon III la place de directeur des Beaux-Arts, qui l'eût fait riche, mais eût enchaîné sa liberté.

Le *Journal des Débats* du 20 septembre 1857 publia ce simple avis :

M. Gustave Planche est mort hier à la suite d'une grave maladie dont il était atteint depuis plusieurs mois. Ses obsèques auront lieu lundi 21 septembre. Le service funèbre se fera en l'église Saint-Laurent, à 9 heures très précises du matin. On

se réunira à la maison municipale de santé, rue du Faubourg-Saint-Denis, 110. La famille prie les amis de M. Gustave Planche de considérer le présent avis comme une invitation.

Le *Journal des Débats* rend compte des obsèques en quelques lignes. Il y mentionne, parmi « un grand nombre d'hommes de lettres et d'artistes », la présence de MM. Cousin et Alfred de Vigny, de l'Académie française; MM. Buloz, Eugène Forcade, de Mazade, Scudo, de la *Revue des Deux Mondes;* Amédée Thierry, Jeanron, Chenavard, etc., etc. Au cimetière Montmartre, où eut lieu l'inhumation, Jules Janin prononça, sur la fosse ouverte, quelques paroles d'adieu.

Ces « paroles d'adieu » le *Journal des Débats* néglige d'en donner le texte. Cependant le numéro qui en consigne le souvenir contient précisément un feuilleton du lundi de Jules Janin. Le prince des critiques ne crut pas devoir y répéter l'éloge verbal qu'il avait adressé la veille à la mémoire de Gustave Planche. Cependant son feuilleton ne dédaignait pas toujours la nécrologie, car celui qui parut la semaine suivante (lundi 28 septembre) est presque entièrement consacré à feu Eugène de Pradel, l'improvisateur célèbre. J'ai pu, après d'assez longues recherches, retrouver, sinon le texte exact de l'allocution de Jules Janin, du moins le sens utile. M. Philibert Audebrand, présent aux obsèques, en donne ce résumé, dans la *Gazette de Paris* du dimanche 27 septembre 1857.

Messieurs, tant d'intelligences réunies sur le bord de cette fosse ne peuvent se séparer sans dire un dernier adieu au grand esprit qui vient de s'éteindre. Gustave Planche est assez connu de nous tous. A cette heure suprême où un homme cesse d'être, il se présente devant les contemporains et devant l'histoire avec tout ce qu'il a laissé de travail, d'articles, d'études; à cette heure donc, Gustave Planche reste pour nous tous un des plus grands critiques de l'époque. On ne se rappelle plus s'il s'est montré sévère, on oublie ses cruautés pour ne voir que ses sacrifices, tout ce qu'il a donné au monde de l'esprit durant une longue existence, tout ce qu'il a consacré à la littérature, à l'art, à l'honnêteté, à l'indépendance de notre grand et ingrat métier. C'est quand il songeait à continuer ce labeur que la mort l'a surpris. Il est mort comme nous mourrons tous, il est mort pauvre ! Mais, messieurs, n'est-ce pas une consolation bien grande qu'un tel concours d'hommes distingués suivant un convoi ? Pour ceux qui ne voient que l'argent ici-bas, ce serait peu de chose; pour ceux qui aiment réellement les lettres, c'est tout.

M. Audebrand donne en outre sur la funèbre cérémonie des détails précis, et son récit a d'autant plus d'autorité qu'il a été rédigé au moment même et exprime par conséquent l'opinion des lettrés et des artistes d'alors :

Les obsèques de l'éminent critique ont eu, d'ailleurs, le caractère qui convenait au défunt et à la circonstance. Un de ceux qui ont conduit Gustave Planche jusqu'à son dernier gîte, M. Albéric Second, expose le fait d'une manière touchante : « La cérémonie religieuse a été célébrée à l'église Saint-Laurent, et le convoi s'est dirigé vers le cimetière de Montmartre; convoi humble et modeste, s'il en fut, celui qui nous attend tous, plus ou moins, — le convoi des pauvres, pour tout dire, en un mot. »

Pendant cette messe noire de Saint-Laurent si peu fastueuse, les yeux des assistants se portaient tous sur les quatre planches de sapin entre lesquelles se trouvait la dépouille mortelle du journaliste. Nous étions deux cents à nous rappeler que, vingt fois en sa vie, cet honorable confrère avait résisté aux plus brillantes sollicitations.

Ce n'est pas une légende en l'air, c'est un fait d'une vérité irréfragable que le billet de banque a remué bien souvent à ses yeux son chiffre tentateur. On a fait sonner aussi à ses oreilles les mots de croix, de pension, de sinécure; ç'a toujours été en vain. Gustave Planche élevait l'amour de l'indépendance jusqu'à la hauteur d'un dogme. Après la liberté du critique, ce qui le passionnait le plus, c'était l'amour de l'art. La chapelle devant laquelle était exposé son corps est, sans contredit, celle de l'église où sont les tableaux les plus maigres et les plus incolores. A l'absoute, à côté de moi, un sculpteur d'un grand talent, l'auteur de cette *Ariane* tant et si justement admirée au dernier Salon, Millet me disait à voix basse :

— Ne trouvez-vous pas que ce pauvre diable doive se retourner d'horreur dans sa bière en voyant les misérables peintures devant lesquelles on l'expose?

A la *Revue des Deux Mondes,* dont Gustave Planche était le collaborateur depuis plus d'un quart de siècle, c'est à M. de Mazade qu'échut la tâche d'exprimer les regrets de la *Revue* et de faire l'éloge du mort. Il n'y eut cependant pas d'article particulier, d'étude à part : éloge et regrets furent circonscrits en trois pages de la *Chronique de la quinzaine,* entre des considérations sur l'Inde anglaise et une appréciation de Manin, mort peu de jours après Gustave Planche. Il ne faut pas demander à l'étude assez brève de M. de Mazade des renseignements biographiques sur le critique de la *Revue:* tout de suite, en homme avisé, il nous arrête : « Un tel écrivain, dit-il, n'a pas de biographie et c'est en vain qu'on voudrait la reconstituer avec toutes sortes d'inventions équivoques ». Mais M. de Mazade trouva des expressions justes, des traits précis, pour marquer le caractère de ce talent indépendant et parfois cruel. On ne peut nier que le rôle de Gustave Planche ne soit exactement défini dans les lignes suivantes: « Pendant l'espace d'un quart de siècle, il a été mêlé à toutes les luttes littéraires, ou plutôt il a été comme un témoin indépendant et sévère, suivant d'un œil ferme la marche des choses, arrêtant au passage les œuvres qui offensaient le goût, réduisant au néant les doctrines puériles, déconcertant bien souvent l'orgueil ou la vanité, et ramenant tous les esprits, les poètes, comme les peintres, aux lois supérieures de leur art. » M. de Mazade constatait encore qu'il n'est pas un esprit éminent à qui Gustave Planche n'ait payé de justes hommages : « Seulement il avait l'intelligence ainsi faite, qu'il voulait savoir ce qu'il admirait, et même en présence de ces esprits supérieurs qu'il jugeait il n'abdiquait pas sa liberté. »

L'étude de M. Émile Montégut ne parut dans la *Revue,* comme je l'ai dit, que l'année suivante. Ses premières lignes serviront de conclusion à un travail qui n'a d'autre prétention que de rappeler le nom d'un critique comme il n'en existe plus aujourd'hui, « comptant avec le talent, indifférent au succès, mettant son honneur à diriger l'opinion quand elle s'égare, à la rectifier quand elle s'abuse, et aimant mieux, fût-ce au prix de son bonheur et de son repos, devancer la justice de l'avenir que suivre les basses concessions, les petites lâchetés intéressées du présent. »

ADOLPHE RACOT.

UN ÉPISODE

DE

L'HISTOIRE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

SOUS LA TERREUR

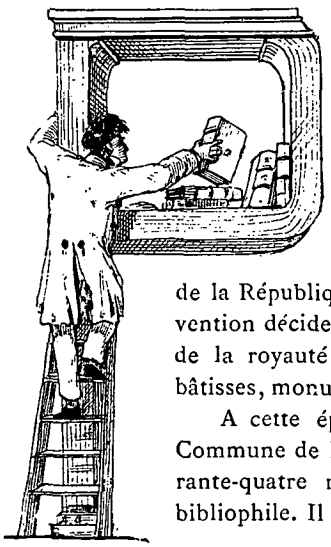

Puisqu'il a été question, dans le dernier numéro de ce recueil, de la Bibliothèque nationale pendant la Révolution française, je désire rappeler un épisode inconnu peut-être, à coup sûr oublié.

Il s'agit d'un acte de courage et d'intelligence accompli par un homme dont le nom est cher à tous les amis des livres, mon arrière-grand-père, Antoine-Augustin Renouard.

Le dix-huitième jour du premier mois de l'an II de la République française (10 octobre 1793), un décret de la Convention décide qu'on ait à faire disparaître tous les signes et vestiges de la royauté et de la féodalité dans les parcs, jardins, enclos, bâtisses, monuments publics et privés [1].

A cette époque, Antoine-Augustin Renouard, membre de la Commune de Paris et du Comité de correspondance avec les quarante-quatre mille municipalités de France, faisait ses débuts de bibliophile. Il raconte lui-même comment il a quitté le commerce :

« D'une profession tout à fait étrangère aux lettres, fabricant de gazes, de ces riens élégants qui servent à la parure des femmes, et dont beaucoup d'hommes s'occupent avec une attention souvent plus suivie que celle qu'obtient l'étude de la morale

1. « Les propriétaires des maisons seront, dans le délai d'un mois, tenus de faire retourner les plaques de cheminées qui porteront les ci-devant écussons de France, ou des signes de féodalité. » (*Gazette nationale*, le 20 du deuxième mois de l'an II).

et des sciences, je me suis livré à un genre de travail qui semble bien peu compatible avec les occupations d'un manufacturier. Pendant la déplorable inertie où les circonstances politiques avaient jeté mon commerce, je me suis réfugié chez les Muses, et ce qui, avant 1792, faisait seulement l'amusement de mes loisirs, a pendant ces dernières années fait mon occupation presque entière. »

Donc, en 1792, quoique chargé de correspondre avec quarante-quatre mille municipalités, ce qui est une assez lourde tâche, A.-A. Renouard aimait déjà les livres.

Il faut croire que le décret de la Convention provoqua des abus, et que le zèle ou la cupidité de quelques patriotes en profita pour piller, détruire, saccager des livres ou des œuvres d'art.

Je ne sais si des livres furent détruits; en tout cas, ils furent menacés. A.-A. Renouard, voyant qu'on va les lacérer et les détruire, s'indigne; et il réclame alors avec l'énergie qu'on va voir.

Le vingt-cinquième jour du premier mois de l'an II, de concert avec les citoyens Chardin et Charlemagne fils, il publie une brochure dont le style, commun alors, nous paraîtrait bien extraordinaire aujourd'hui. Mais quels sentiments éclairés animent son indignation déclamatoire!

Cette brochure est intitulée : *Observation de quelques patriotes sur la nécessité de conserver les monuments de la littérature et des arts,* à Paris, l'an IIe de la République française, une et indivisible — brochure in-8° de 23 pages. — On nous permettra d'en citer quelques passages :

« Quelques personnes, animées d'un zèle plus ardent qu'éclairé, ont cru que cette loi (décret du 18 1er m. an II) prononçoit aussi la destruction de tout ce qui, dans les livres, estampes, statues, tableaux, médailles, etc., conservoit quelques traces de féodalité, quelques restes de cette basse adulation dont les vils courtisans ont toujours enivré leurs stupides maîtres. Ici je m'arrête, et j'ose à peine envisager le précipice effroyable dans lequel des fourbes et des méchants voudroient engager des patriotes ardents à précipiter tout ce qui est du ressort de l'instruction et des connaissances humaines.

« ... Examinons un peu où nous conduiroit ce délire une fois qu'on lui auroit lâché la bride. Si vous arrachez les armoiries qui se trouvent à l'extérieur de beaucoup de livres, certes vous ne pouvez laisser subsister celles qui dans la plupart de ces mêmes livres décorent ou plutôt surchargent la première page. Il faut en outre faire main basse sur toutes les dédicaces. La fleur de lis, qui, par un effet de l'habitude, étoit un ornement continuellement employé dans toutes nos imprimeries, devra donc entraîner la destruction de toutes les pages sur lesquelles elle se trouvera placée, soit en fleuron, soit en vignette, ou autrement; et certes, plus des deux tiers de nos livres sont balafrés de cette insignifiante et ridicule empreinte...

« Combien le jaloux orgueil des Anglais seroit satisfait, seroit régalé, qu'on me passe ce mot, si une main ignorante et sacrilège portoit le désordre et la dégradation dans notre Bibliothèque nationale, dans ce monument unique, qu'ils ne peuvent contempler sans palpiter d'envie et de rage[1], et qu'ils seroient charmés de voir détruire ou bouleverser!

« A entendre certains hommes, rien n'est plus facile que d'arracher les écussons qui se trouvent sur un grand nombre de livres[1]. Mais examinez donc que par une

1. « J'ai vu de mes propres yeux des Anglais sortir de la Bibliothèque nationale furieux et désespérés; ils étoient comme accablés sous le poids des belles choses en tout genre qu'on s'étoit empressé de leur faire voir; et leur œil morne et farouche sembloit appeler la destruction sur cet admirable monument. »

seule opération vous dégradez les volumes, qu'ensuite il faudra arracher aussi les fleurs de lis que les relieurs ont presque continuellement employées pour ornement; que, dans la seule Bibliothèque nationale, il y a plus de cent mille volumes ainsi habillés; que tous les assignats, tous les écus du monde entier ne pourroient réparer le dommage qui résulteroit d'une pareille dévastation; que si vous y ajoutez les autres bibliothèques publiques, celles de tous les particuliers, vous aurez plusieurs milliards de volumes qu'il vous faudra déshabiller et même mutiler. Et en vérité, à qui aura profité tout ce bouleversement? en quoi aurez-vous servi la cause de la liberté?...

« ... Est-il possible que l'aspect de ces ridicules emplâtres de rouge, de bleu, de verd, qu'on appeloit des armoiries, puisse jamais réveiller quelque idée féodale, ou produire d'autres sensations que le mépris et le dégoût? La destruction de vieilles pages de papier roussi, ou de vélin raccorni, sera-t-elle un sacrifice digne de la République, digne de la liberté? Néanmoins, ces vieilles pages arrachées et détruites détérioreroient entièrement les manuscrits dont elles auroient été enlevées. Et qui pourroit calculer le dégât épouvantable qui résulteroit de ce système dévastateur dans l'unique et précieux dépôt des manuscrits de la Bibliothèque nationale, sans parler des trésors immenses en ce genre, dispersés sur toute la surface de la République? »

Et enfin il termine par cette péroraison pathétique :

« ... Toujours on se souviendra qu'il y a eu des rois; leur scélératesse est gravée d'une manière ineffaçable dans la mémoire de quiconque mérite le nom d'homme. Conservons, Français républicains, conservons la mémoire de ces monstres, mais pour mieux les abhorrer, pour tenir un poignard toujours prêt à plonger dans le sein du premier audacieux qui tenteroit d'usurper le pouvoir suprême, de celui qui seroit assez lâche pour laisser entrevoir que les Français pourroient supporter un nouveau joug. Mais gardons-nous de céder aux impulsions désordonnées d'une fougue dévorante qui ne nous laisseroit que d'inutiles regrets, et dont les bruyantes expéditions n'auroient en rien servi la cause de la sainte, de la sublime liberté, qui toujours fut et sera toujours l'amie, la protectrice des arts, des sciences et du génie. »

A cette époque on allait vite. Le Comité d'instruction publique, présidé par Romme, est chargé de présenter un décret réglementant la conservation (ou la destruction) des armoiries marquées sur les reliures. Antoine-Augustin Renouard, pour peser sur la décision du Comité, fait alors imprimer une nouvelle pétition, plus pressante encore que la première.

Le deuxième jour du deuxième mois de l'an II, il adresse au Comité d'instruction publique les paroles suivantes[1] :

« Je devance, dit-il, le rendez-vous que vous m'avez donné pour samedi 5, parce que je lis dans la feuille du soir que vous êtes chargés de présenter aujourd'hui la rédaction du décret sur les armoiries en ce qui concerne les livres...

1. « N'a-t-on pas été jusqu'à dire que pour avoir souffert une mutilation de quelques pages, un livre n'en seroit pas moins un livre? Avec des raisonnements de cette force le seul parti à prendre est de se taire. Mais quiconque n'est pas entièrement dépourvu des moindres connoissances sait très bien que la mutilation déprécie totalement un livre quel qu'il soit; et, pour parler un instant de ceux qui sont chers et précieux, de ces chefs-d'œuvre qui honorent la France, tel livre valant 4 ou 500 livres lorsqu'il est entier et bien complet, n'en vaut plus 15 si on en arrache un seul feuillet. Quelle perte incalculable ne feroit-on pas éprouver à la France, au grand contentement de nos jaloux ennemis! »

2. *Au Comité d'instruction publique*, le deuxième jour du deuxième mois de l'an II. Une brochure in-8° de 4 pages.

« ... Je soutiens que si on veut rhabiller les livres ou placarder les écussons, on gâtera toutes ces raretés si intéressantes ; on mettra la Bibliothèque dans un dérangement et un désordre absolus ; les livres les plus précieux seront ou abymés ou volés ; et, après avoir passé bien du temps à cet inutile et désastreux travail, on sera obligé d'y renoncer par lassitude. Heureux seront les pauvres livres qui n'auront pas eu le triste avantage d'avoir été ou apperçus, ou-peut être même convoités par les travailleurs !

« Nous avons tant de fripons et de voleurs publics, que je serois assez porté à croire que quelques hommes avides fondent l'espoir d'un immense bénéfice sur les réparations ou plutôt sur les dégradations qu'on cherche à provoquer dans la Bibliothèque nationale. Que savons-nous si les Anglais n'essaient pas de nous faire escamoter par ce moyen quelques-uues de nos raretés littéraires ?...

« Je vous prie donc avec la plus vive instance de représenter à la Convention qu'il est nécessaire de ne rien changer aux livres de la Bibliothèque nationale. Maintenant on y relie tous les livres avec les lettres B N entrelacées ; l'estampille porte *Bibliothèque nationale.* Laissons tout ce qui existoit antérieurement, puisque nous ne pourrions rien changer sans tout détruire. »

Ces efforts généreux ne furent pas inutiles : le quatrième jour du second mois (29 octobre 1793), Romme lit à la Convention l'exposé des motifs qui décide qu'on ne détruira pas les reliures [1].

« On répand dans le peuple, dit Romme en son exposé des motifs, dans la Convention même, que sous le régime de l'égalité l'instruction est inutile, la philosophie dangereuse. Ne répand-on pas encore qu'il ne faut que des écoles primaires, ne dit-on pas qu'il faut attendre la paix pour organiser l'istruction publique ? »

Et il conclut qu'il faut respecter les œuvres d'art, les livres, quelque souillés qu'ils soient par les vestiges féodaux.

Voici le décret de la Convention ; il a sauvé nos livres d'une mutilation irréparable ; il mérite donc notre reconnaissance :

« Il est défendu d'enlever, de détruire, mutiler ou altérer en aucune manière, sous prétexte de faire disparaître les signes de féodalité ou de royauté dans les bibliothèques publiques et particulières, les livres imprimés ou manuscrits, gravures et dessins, tableaux, bas-reliefs, statues, médailles, vases, antiquités, cartes géographiques plans, reliefs, modèles, machines, instruments, etc.

« Les objets indiqués plus haut, qui auraient été enlevés chez quelques citoyens par une fausse application de la loi du 18 du 1er mois de l'an II, seront restitués dans le plus court délai, sauf à poursuivre après les propriétaires.

Il est vrai que Romme, cédant aux préoccupations du temps, fait les deux réserves suivantes, dont la première est acceptable, mais dont la seconde est tout à fait ridicule, et entraînerait comme conséquence extraordinaire l'impossibilité de publier les œuvres complètes d'un grand écrivain quelconque du XVIIe ou du XVIIIe siècle :

« Dans la Bibliothèque nationale les livres qui seront désormais reliés porteront les lettres R. F. (République Française) et les emblèmes de la liberté.

1. *Gazette nationale*, n° 36, sixième jour du deuxième mois de l'an II, page 148. Dans ce même numéro se trouve la condamnation à mort de Marie-Antoinette. C'est indiquer assez qu'on était à la période la plus aiguë de la Terreur.

« Dans le cas de réimpression des livres, il est défendu aux éditeurs de réimprimer les privilèges du Roi ou les dédicaces des Seigneurs, Princes, Altesses, etc., non plus que les vignettes, culs-de-lampe, frontispices, fleurons ou autres ornements qui rappelleraient les signes proscrits. »

Il sera probablement difficile de savoir exactement quelle part A.-A. Renouard a eue dans cette œuvre de préservation. Qu'aurait fait le Comité d'instruction publique, si un homme ne s'était trouvé pour prendre en main, avec énergie, la défense de nos livres si terriblement menacés ? Il fallait qu'il se rencontrât un patriote avéré [1], doublé d'un bibliophile ; un homme qui joignît le courage à l'intelligence. Sans cela, qui sait si nous n'aurions pas compté une grande barbarie de plus ?

CHARLES RICHET.

1. Afin qu'on ne puisse pas soupçonner A.-A. Renouard de manquer du *civisme* d'alors, même en fait d'œuvre d'art, je rappellerai qu'en 1793 (30 janvier) il s'indignait que les monnaies portassent encore l'effigie royale. « On se demande, dit-il, avec une surprise mêlée d'indignation, pourquoi nos monnoies sont si mal fabriquées ? Pourquoi leurs empreintes serviles contrastent aussi scandaleusement avec les sentiments de liberté gravés dans les cœurs de tous les Français... Je voudrais que l'enfant jouant avec une pièce de trois deniers y apprît à bégayer les mots de liberté, de République, et qu'une belle statue de la Liberté ou un beau trait de notre Révolution, imprimé sur chacune de ces pièces, commençât imperceptiblement son éducation politique... Une des principales sources de l'idolâtrie pour les rois a peut-être été l'usage continuel que les peuples faisaient de leur effigie. »

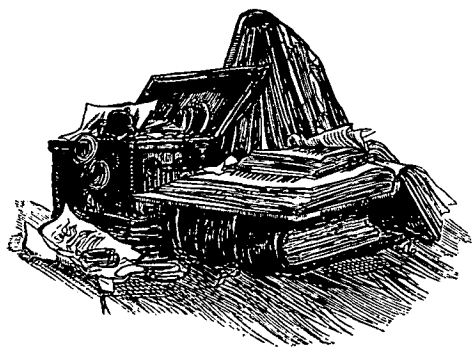

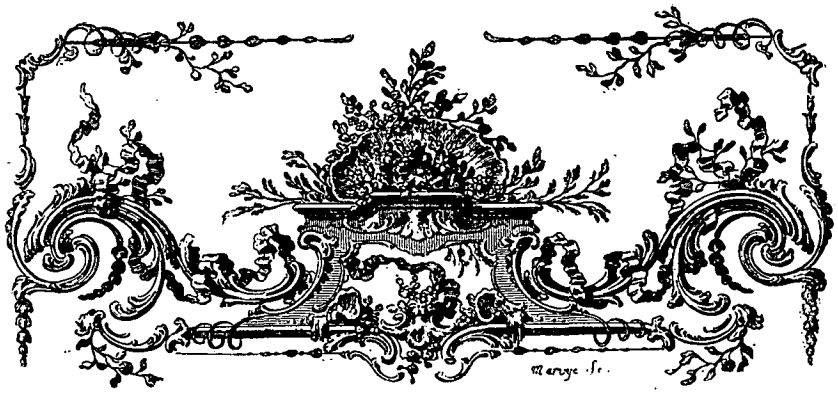

CHRONIQUE DU LIVRE

RENSEIGNEMENTS ET MISCELLANÉES.

LIVRES AUX ENCHÈRES. — *Collection d'autographes Bovet.* — La troisième et dernière partie de la vente de la collection d'autographes formée par M. Alfred Bovet a eu lieu les 23, 24 et 25 juin, à l'hôtel Drouot. Cette troisième partie comprenait les séries suivantes : Artistes dramatiques ; — Peintres, sculpteurs, graveurs, architectes ; Huguenots illustres ; — Femmes célèbres.

Voici quelles ont été les pièces les plus disputées :

I. — *Armande Béjart,* femme de Molière : reçu d'une somme de cent six livres six sols six deniers : 410 fr. ; — *Adrienne Lecouvreur :* lettre du comte d'Argental : 260 fr. ; — *La Clairon :* lettre du peintre Doyen, 6 sept. 1790 : 75 fr. ; — *Lekain :* lettre écrite le 24 août 1769, sans doute au comte d'Argental : 65 fr. ; — *Sophie Arnould :* lettre à Mme Belanger ; Paris, 31 mai 1801 : 40 fr. ; — *Raucourt :* lettre au comédien Lafont : 12 fr. ; — *Talma :* lettre à son père, Paris, 1er mai 1786 : 100 fr. ; — *Talma :* lettre au duc de la Ferté, duquel il sollicite sa mise à la retraite (Paris, vers 1824) : 60 fr. ; — *Mademoiselle Mars :* lettre au roi Louis-Philippe, pour se plaindre des injustices que le Théâtre-Français commet à son égard : 55 fr. ; — *Mademoiselle Weimer, dite Georges :* lettre à sa mère, 5 août 1808 ; elle lui raconte ses débuts à Saint-Pétersbourg, dans le rôle de Phèdre : 115 fr. ; — *Déjazet :* lettre au chansonnier Bérat, Londres, 26 mai 1843 : 80 fr. ; — *Henri Monnier :* lettre autographe signée *Prudhomme,* et adressée à Ch. Blanc, « membre des classes dangereuses de la société, à Paris (le siège), près Belleville ». Monnier se plaint à Ch. Blanc de ne pas le voir plus souvent. « Qui peut nous empêcher de codiner quelquefois simultanément ? » Cette lettre porte la signature qu'Henri Monnier avait inventée pour son héros Joseph Prudhomme : 35 fr. ; — *Madame Dorval :* lettre au baron James de Rothschild : 20 fr. ; — *Augustine-Suzanne Brohan :* lettre à Mme Pastelot, artiste du Grand-Théâtre de Bordeaux : 10 fr. ; —

Mélingue : lettre au peintre Yvon, 1er janvier 1856 : 10 fr.; — *Rachel :* lettre à la duchesse d'Orléans : 260 fr.; — *Rachel :* engagement contracté par l'artiste au théâtre du Gymnase-Dramatique, moyennant trois mille francs par an, du 1er février 1837 au 1er mai 1843 : 100 fr; — *Got :* lettre à un ami à qui il donne des renseignements sur sa carrière dramatique : 27 fr.; — *Delaunay :* lettre à Amédée Achard : 10 fr.; — *Dumaine :* lettre à M. de la Rounat : 10 fr.; — *Sarah Bernhardt :* lettre à un ami : 22 fr.; — *Bartet :* lettre à un ami : 26 fr.; *Garrick :* lettre datée du 13 déc. 1773 : 125 fr.; — *Kean :* lettre à M. Sigelle, avocat à Londres, 4 nov. 1787 : 45 fr.; — *Scaramouche :* reçu signé d'une somme de trois cents livres : 50 fr.

II. — *Germain Pilon :* reçu signé et daté du 5 mai 1564 : 150 fr.; — *Vouet*, peintre d'histoire : lettre en italien, datée du 4 sept. 1621 : 125 fr.; — *Nicolas Poussin :* reçu de 2,000 livres pour un tableau de *la Cène* qui lui a été commandé par le Roi pour la chapelle de Saint-Germain en Laye : 125 fr.; — *Claude Gellée :* lettre d'envoi de deux lignes autographes signées à M. Passart au verso d'un dessin à la plume représentant un paysage : 410 fr.; — *Mignard :* lettre à Colbert, surintendant des bâtiments du Roi; il rend compte de l'examen d'un tableau envoyé par Sarabat, élève de l'Académie : 235 fr.; — *Le Nostre :* reçu de 2,250 livres pour un quartier de ses gages de contrôleur général des bâtiments du Roi : 30 fr.; — *Le Brun :* lettre à Colbert au sujet des Tuileries : 150 fr.; — *Robert Nanteuil :* lettre à Mlle de Scudéry; il lui refuse le payement de son portrait qu'il avait gravé : 500 fr.; — *François Boucher :* reçu d'une somme de 600 livres pour l'exécution d'un paysage et d'un petit plafond : 140 fr.; — *Joseph Vernet :* lettre relative à son tableau du *Port de Cette :* 115 fr.; — *Greuze :* lettre au président de l'Académie de Dijon, 9 mars 1766 : 250 fr.; *Louis David :* lettre relative aux pensionnaires de l'Académie de France à Rome, datée du 24 déc. 1792, et adressée au peintre Topino-Lebrun : 500 fr.; — *Ingres :* lettre (Rome, 23 oct. 1838) au secrétaire perpétuel de l'École des Beaux-Arts à Paris : 58 fr.; — *Géricault :* lettre à Horace Vernet auquel il fait l'éloge de la peinture anglaise : 530 fr.; — *Delacroix :* lettre à son camarade de collège Louvet, fils de l'auteur de *Faublas :* 110 fr.; — *Delacroix :* lettre au critique d'art Silvestre : 175 fr.; — *Raffet :* lettre à l'éditeur Perrotin, relative à la reproduction par la gravure de ses dessins pour les *Chansons* de Béranger : 23 fr.; — *Troyon :* lettre à sa mère (1863) : 35 fr.; — *Meissonier :* mémoire de 18 pages contenant d'intéressants détails sur ses tableaux : 70 fr.; — *Fromentin :* lettre à un critique d'art : 95 fr.; — *Gustave Doré :* lettre relative à ses illustrations de *Roland Furieux :* 30 fr.; — *Henri Regnault :* lettre à un ami (9 mars 1862) : 55 fr.; — *Hogarth :* reçu d'une demi-guinée pour le payement d'une estampe : 160 fr.; *Gainsborough :* lettre où il refuse de prêter un de ses tableaux pour en prendre copie : 200 fr.; *Michel-Ange :* pièce par laquelle il reconnaît devoir sept ducats d'or : 300 fr.; — *Véronèse :* lettre à son élève Gandini (6 janv. 1578) : 300 fr.; — *Porbus :* reçu d'une somme de 600 livres : 50 fr.; — *Rubens :* lettre au secrétaire du duc de Mantoue (28 avril 1607) pour lui accuser réception d'une lettre de change de cinquante écus : 550 fr.; — *Philippe de Champaigne :* devis des dorures et peintures à exécuter dans la chapelle d'un couvent de carmélites : 300 fr.; — *Léopold Robert :* lettre au comte d'Argout pour lui recommander Girardet : 100 fr.; — *Tœpffer :* lettre au

libraire Jullien, à Genève (30 mars 1846), en raison des contrefaçons de quelques-uns de ses ouvrages, « contrefaçons pour lesquelles, dit-il, je suis d'ailleurs d'accord et auxquelles je souhaite du succès »; il le prie de baisser le prix de ses livres à 6 francs le volume et de faire la remise de trente sols et le treizième : 55 fr.

III. — *Calvin :* lettre à M. de Diesbach, bailli de Lausanne, sur les guerres de religion : 230 fr.; — *Théodore de Beze :* lettre écrite pendant la période de sa jeunesse où il mena à Paris une vie déréglée; rédigée en latin et adressée à Maclou Pomponius à Padoue : 150 fr.; — *Jeanne d'Albret :* lettre (11 mars 1572) sur les négociations du mariage de son fils avec Marguerite, fille de Catherine de Médicis : 150 fr.; — *Louis I de Bourbon, prince de Condé :* lettre à Catherine de Médicis, relative à la domination des Guise : 510 fr.; — *Agrippa d'Aubigné :* lettre à M. du Candal (23 nov. 1610) pour lui recommander son fils : 135 fr.; — *Vignier :* lettre sur son *Théâtre de l'Ante-Christ,* qu'on veut condamner comme un libelle diffamatoire, il proteste de ses bonnes intentions : 85 fr.; — *Saumaise :* lettre (Leyde, 28 fév. 1645) relative à sa polémique avec Annibal Fabroti au sujet de son livre *De Mutuo :* 35 fr.; — *Jurieu :* lettre au roi d'Angleterre Guillaume III, très intéressante pour l'histoire du protestantisme : 105 fr.; — *Chaufepié :* lettre dans laquelle il donne de curieux détails sur la manière dont il a été amené à faire son *Nouveau Dictionnaire historique et critique :* 35 fr.

IV. — *Gabrielle d'Estrées :* Procuration donnée pour composer et transiger des deniers à elle accordés par le Roi : 60 fr.; — *Sainte Chantal :* lettre de sages conseils adressés à la sœur Marguerite Guérin, directrice du monastère de la Visitation Sainte-Marie du faubourg Saint-Jacques, à Paris : 500 fr.; — *Vivonne, marquise de Rambouillet :* lettre au cardinal de La Vallette pour le remercier des bontés qu'il a pour son fils : 100 fr.; — *Madame de Sablé :* lettre à un ministre de Louis XIV, auquel elle expose la situation peu fortunée dans laquelle elle se trouve : 355 fr.; — *Ninon de Lenclos :* lettre à M. de Bonrepos : 300 fr.; — *Madame de Maintenon :* pièce comptable : 100 fr.; — *Mademoiselle de La Vallière :* lettre à Mme Bourin de la Haye, à Orléans : 330 fr.; — *Madame de Sévigné :* lettre à M. de Lamoignon au sujet d'un procès qu'elle soutenait : 100 fr.; *Madame de Graffigny :* document curieux; elle cède pour deux mille livres au libraire Duchesne sa pièce de *Cénie* : 30 fr.; — *Madame de Warens :* lettre à M. de Lembert : 250 fr.; — *Madame du Chastellet :* lettre à Voltaire : 155 fr.; — *Madame de Pompadour :* lettre à Crébillon le père, au sujet de sa fille : 300 fr.; — *Madame d'Épinay :* lettre à Sedaine : 50 fr.; — *Madame de Lespinasse :* lettre à Antoine Suard : 100 fr.; — *Madame Necker :* invitation à dîner adressée à Bernardin de Saint-Pierre : 32 fr.; — *Charlotte Corday :* lettre d'affaires adressée à M. Alain, négociant à Paris : 400 fr.; — *Duchesse de Berry :* lettre écrite à l'encre sympathique, datée du 21 mars 1832, et adressée au comte de Chazelles, auquel elle donne ses instructions et ses ordres pour préparer sa fameuse expédition de Vendée : 300 fr.

BALZAC EN BRETAGNE

CINQ LETTRES INÉDITES DE L'AUTEUR DES *CHOUANS*

I.

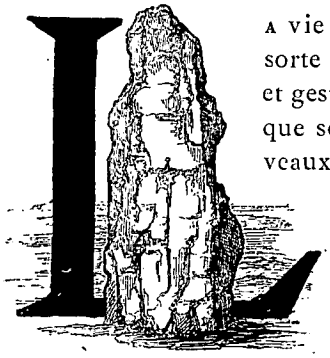

La vie de certains grands hommes exerce sur nous une sorte de fascination : les moindres détails de leurs faits et gestes éveillent notre sympathique curiosité et, quels que soient le nombre et la valeur des documents nouveaux publiés à leur sujet, nous ne nous lassons jamais de les accueillir avec un plaisir et un intérêt toujours croissants. Ceci est vrai, en particulier, de Balzac; mais ici la sympathie qu'on éprouve est bien naturelle : quel spectacle plus émouvant, en effet, que la bataille incessante livrée par cet homme de génie aux redoutables obstacles de la vie matérielle? Par sa lutte acharnée et finalement triomphante contre les exigences de la réalité, Balzac est devenu cher à tous les artistes : il est la personnification de l'art aux prises avec le réel. Aussi — en dépit de tant de beaux travaux déjà accumulés — bien des vides restent encore à remplir pour satisfaire les fanatiques desservants du dieu qui a créé *la Comédie humaine!*

Une de ces lacunes nous semble particulièrement regrettable; de patientes recherches pourraient peut-être la combler en partie : tous les

biographes de Balzac nous ont initiés à la vie du grand homme à Paris, mais tous se taisent sur ses nombreux séjours en province, ou du moins, n'en parlent qu'en passant et d'une façon très sommaire : sa correspondance même — si incomplète, hélas ! — est presque muette à cet égard. Et cependant, c'est en province surtout que son œuvre a été rêvée, méditée, construite : la majeure partie de *la Comédie humaine* appartient à la province. Ne serait-il pas intéressant, par exemple, pour tous ceux qui sont vraiment épris de son œuvre, d'avoir des détails sur le séjour de Balzac à Nemours, patrie du docteur Minoret et de sa céleste nièce Ursule, — au Havre où il a connu Modeste Mignon, — à Issoudun où il est allé chercher sa terrible Rabouilleuse, etc., etc., etc. ? Dans ces localités et dans toutes celles qu'il a décrites avec une fidélité si minutieuse, il a dû laisser des traces de son passage. Peut-être se trouvera-t-il un jour un lettré fervent qui, les *Scènes de la vie de province* à la main, entreprendra un pèlerinage à travers la France pour recueillir ces traces précieuses. En attendant, des circonstances spéciales nous ont permis de réunir quelques documents nécessaires à ce travail futur : ce sont eux que nous offrons aujourd'hui aux lecteurs du *Livre,* — persuadés qu'à défaut d'autres mérites on découvrira du moins dans cette étude un attrait incontestable : celui que doivent nécessairement recéler des lettres inédites d'un génie tel que Balzac.

M. de Lovenjoul, dans son remarquable ouvrage intitulé : *Histoire des œuvres de Balzac,* attribue à la composition des *Chouans* la date de 1827. Il semble, en cela, être d'accord avec Balzac lui-même, puisque dans les œuvres complètes (tant dans l'édition Houssiaux que dans l'édition C. Lévy) on lit au bas de la dernière page des *Chouans* la mention suivante : Fougères, 1827. Et cependant l'erreur est évidente; le lecteur s'en convaincra par les lettres que nous publions aujourd'hui. C'est seulement dans l'automne de 1828 que *les Chouans* ont été commencés et presque terminés à Fougères dans la maison du général baron de Pommereul, qui fut l'hôte de Balzac à cette époque, et demeura toujours son ami; et c'est précisément à l'obligeance de la famille du général que je dois communication des lettres inédites qui forment le principal mérite de ce travail : presque tous les détails que je donne m'ont été fournis par Mme la baronne douairière de Pommereul, qui reçut Balzac en 1828. Avec cette bonté et cette bonhomie charmante dont elle a le secret, elle m'a permis de puiser à pleines mains dans le trésor de ses souvenirs; que sa modestie ne s'offense pas si j'ose lui témoigner ici publiquement toute ma profonde reconnaissance.

Les familles de Pommereul et de Balzac étaient unies depuis longtemps. Les pères s'étaient connus à la cour et dans les camps. Ensemble, ils avaient vu sombrer l'ancien régime, et les débuts de la Révolution avaient été cruels pour tous les deux. Le père de Balzac perdit sa place

d'avocat aux conseils du roi. Le père du général fut plus malheureux encore. Lieutenant-colonel d'artillerie en 1787, il avait été envoyé par son gouvernement dans le royaume de Naples pour y organiser le personnel et le matériel de l'artillerie sur le même pied qu'en France. Le congé du roi autorisait de Pommereul à recevoir des grades dans l'armée napolitaine sans cesser d'appartenir à l'armée française. C'est ainsi qu'il devint successivement brigadier, maréchal de camp, inspecteur général. Ce congé allait expirer pour la troisième fois lorsque la cour de Naples se réunit à la coalition contre la France (1793). Pommereul demanda alors des passe-ports pour rentrer dans sa patrie; on les lui refusa sous prétexte que sa parfaite connaissance des moyens offensifs et défensifs du pays ne permettaient pas de l'en laisser sortir. Il protesta en vain et ce ne fut que deux ans plus tard (toute correspondance entre la France et le royaume de Naples étant interdite) qu'il apprit que, pendant qu'un roi le retenait captif, la République l'inscrivait sur la liste des émigrés, vendait ses biens et incarcérait à la maison d'arrêt de Rennes sa femme et ses enfants comme entachés de royalisme. Il ne put rentrer en France qu'en 1796. En attendant que le gouvernement fît droit à ses justes réclamations, le futur directeur général de la librairie sous l'empire se trouva nécessairement dans une situation financière assez embarrassée. Le père Balzac, espèce de bourru bienfaisant, « original qu'on prendrait, disait sa fille Mme Surville, pour un personnage échappé aux contes d'Hoffmann », le père Balzac ayant appris la situation difficile de son ami, vint, un matin, trouver Mme de Pommereul; avec ces façons brusques dont il était coutumier; il posa deux gros sacs sur une table, en disant : « Voilà ! — on vous dit gênés par ici ! — ces dix mille écus vous seront plus utiles qu'à moi, je ne sais qu'en faire ! Vous me les rendrez quand on vous aura rendu ce qu'on vous a volé ! » Puis, laissant son argent, il prit la porte avec la prestesse d'un malfaiteur. Un trait de cette nature devait resserrer les liens d'amitié qui unissaient ces deux hommes; ils devinrent et restèrent intimes. Aussi l'auteur de *la Comédie humaine,* en dédiant au général de Pommereul, son hôte de 1828 et le fils de celui dont nous venons de parler, une de ses œuvres les plus étranges, *Melmoth réconcilié,* a-t-il fait suivre sa dédicace des lignes suivantes : « En souvenir de la constante amitié qui a lié nos pères et subsiste entre les fils... »

A la fin de l'été de 1828, Balzac — à peu près ignoré comme écrivain, car il n'avait encore publié que sous des pseudonymes, — se trouva face à face avec la misère. Tous, tous ceux du moins, et ils sont nombreux, qu'émeut la vie de ce Titan du travail connaissent la déplorable histoire de la fonderie sise rue des Marais-Saint-Germain, 17, et qui avait pour raison sociale « Laurent, Balzac et Barbier ». Dans cette malheureuse entreprise (qui prouve pourtant la justesse du coup d'œil de Balzac, car

son successeur fit fortune), le futur auteur du *Père Goriot* trouva la ruine pour le présent, et, pour l'avenir, la dette, lourde croix sous laquelle, en dépit d'un labeur incessant et presque surhumain, il resta courbé toute sa vie. Entouré de l'outrageuse pitié des sots, des reproches d'une famille qui ne le comprend pas, des « je vous l'avais bien dit » de conseillers stupides, poursuivi par les clameurs des créanciers, les exploits des avoués, les visites des huissiers, sans argent, sans crédit, sans domicile, presque sans habits, Balzac ne baisse pas la tête; il dresse, au contraire, ce large front où le génie a mis sa lueur, il fait face à l'orage, et, au milieu de l'ahurissement et de la dérision générale, il annonce gravement qu'il luttera, qu'il vaincra, qu'il payera! Avec quoi? avec sa plume. Il l'a fait et il en est mort, mais sa gloire est immortelle!

C'est alors — août 1828 — qu'il songe à s'évader vers quelque solitude où il puisse se recueillir, se reprendre, avant d'entamer la lutte. On lui avait raconté un événement très dramatique qui s'était passé dans la haute Bretagne pendant les derniers soubresauts de la chouannerie agonisante. Son imagination lui montre dans ce fait le point central autour duquel il peut faire rayonner toute une épopée; il conçoit le plan des *Chouans,* mais le cadre lui manque, il ne connaît de la Bretagne que ce qu'il en a lu.

Eh bien, c'est en Bretagne qu'il se réfugiera..., il sait qu'il a là bas, dans une petite ville d'Ille-et-Vilaine qui s'appelle Fougères, un ami solide et puissant, qui s'appelle le général de Pommereul; il lui écrit aussitôt, lui apprend son désastre et lui demande l'hospitalité. Ah! quel ami des lettres, disons plus, quel homme de cœur pourra lire sans attendrissement cette page, écrite au lendemain de la ruine, cette phrase qui rappelle celle du roi chevalier : « Je reste à trente ans bientôt, avec du courage et un nom sans tache. »

A Monsieur le Général Baron de Pommereul,
à Fougères (Ille-et-Vilaine).

Paris, ce 1er septembre 1828.

Monsieur et ami,

Ce que beaucoup de personnes pouvaient prévoir, et ce que j'ai craint moi-même en commençant et soutenant avec courage un établissement dont les proportions avaient quelque chose de colossal, est enfin arrivé. J'ai été précipité, non sans les prévisions de ma conscience, du haut de ma petite fortune. Les événements financiers qui troublent la place de Paris et la mèneront on ne sait où m'ont contraint de m'arrêter.

Grâce au dévouement de ma mère et aux bontés de mon père, nous avons

sauvé l'honneur et le nom aux dépens de ma fortune et de la leur. Ma liquidation paye intégralement toutes mes dettes, et je reste, à trente ans bientôt, avec du courage et un nom sans tache.

Je ne vous apprends, général, ce triste événement que par suite d'une circonstance qui est née de ma nouvelle résolution. Je vais reprendre la plume et il faut que l'aile agile du corbeau ou de l'oie me fasse vivre et m'aide à rembourser ma mère.

Depuis un mois, je travaille à des ouvrages historiques d'un haut intérêt et j'espère qu'à défaut d'un talent tout à fait problématique chez moi, les mœurs nationales me porteront peut-être bonheur. Je me suis aperçu que, telle diligence que je pusse faire, mes essais ne me produiraient rien de ce qui peut ressembler à un traitement budgétaire avant le 1er janvier prochain, et l'on m'a présenté, par le hasard le plus pur, un fait historique de 1798 qui a rapport à la guerre des Chouans et des Vendéens, lequel me fournit un ouvrage facile à exécuter. Il n'exige aucune recherche, si ce n'est celle des localités.

Ma première pensée a été pour vous et j'avais résolu d'aller vous demander asile pour une vingtaine de jours. La muse, son cornet, sa main de papier et moi, ne sommes certes pas gênants; mais le vrai est que la seconde pensée a été que sans nul doute je vous gênerais. Vous voyez, général, qu'une question posée avec tant de franchise en réclame tout autant dans la réponse et je vous supplie d'avoir la bonté de me répondre avec votre loyauté militaire sur cet article, car vous penseriez comme moi que, dans ce cas, Mme votre mère, à laquelle je conviendrais avec vous d'écrire une humble requête, aurait peut-être la bonté d'accorder au pauvre romancier une chambre au château[1], et je pourrais faire mes excursions avec cette liberté de conscience et d'enjambée que l'on a quand on sait ne gêner aucune âme au monde. Or figurez-vous, général, qu'un lit de sangle et un seul matelas, une table, pourvu qu'elle soit comme les quadrupèdes et non invalide, une chaise et un toit, sont tout ce que je réclame avec votre bienveillance si précieuse et si charmante.

J'ai mis tant de laisser-aller dans mon épître et ma demande que je serais tenté de vous en faire mes excuses. Mettant de côté tout ceci, je vous apprendrai que mon père, après avoir été si dangereusement malade que l'on a craint pour ses jours, est redevenu plus frais que jamais. M. de Surville court toujours après son canal d'Essonne. Il a perdu dernièrement une petite fille et le chagrin est encore entré par là dans notre famille; mais, à ces événements près, nous allons tous assez bien, quoiqu'en ce qui concerne ma santé je sois affligé d'une affreuse goutte héréditaire comme un duché-pairie.

Honorez-moi en retour de ces nouvelles qui, comme vous le voyez, sont plus tristes que tout autre chose, de tout ce qui pourra concerner votre famille.

Ayez la bonté de présenter mes respectueux hommages à Mme votre mère

1. Pour comprendre cette phrase il faut savoir que le beau château historique de Fougères, ancienne résidence princière de la duchesse Anne de Bretagne, et où se déroulent quelques-unes des scènes du roman des *Chouans* appartenait et appartient encore à la famille de Pommereul. En 1828, la mère du général l'habitait. Le « pauvre romancier » demande qu'elle lui permette d'y avoir sa chambre.

et à Mme la baronne de Pommereul. Daignez me rappeler au souvenir de M. Henry et agréez, général, les vives expressions de mon dévouement et de mon sincère et respectueux attachement pour vous.

Votre dévoué serviteur,

H. BALZAC.

Le général répondit : « Votre chambre vous attend, venez vite. » Et Balzac arriva aussitôt avec cette tranquille confiance qui, dans le génie, est un charme de plus. Même, il mit une si grande hâte à fuir ce Paris douloureux qu'il oublia le négligé de sa toilette; de sorte qu'il se présenta chez ses amis de province avec un chapeau tellement piteux qu'on fut obligé de le mener séance tenante à la boutique de l'unique chapelier de Fougères. Cet estimable industriel se donna des peines infinies avant de découvrir un couvre-chef assez large pour abriter la boîte osseuse qui contenait *la Comédie humaine !*

II.

Fougères a eu l'honneur d'être dépeint par les deux génies qui, en littérature, dominent ce siècle : Victor Hugo, Balzac. Le poète, dans une lettre au peintre Boulanger, a jeté sur le papier, au courant d'un voyage rapide, une description enthousiaste, étincelante et, osons le dire, un peu fantaisiste de la vieille cité bretonne[1].

Dans *les Chouans,* Balzac lui a consacré plusieurs pages polies et ciselées avec amour. Ces pages ont, sur la lettre de V. Hugo, une supériorité : elles sont d'une scrupuleuse exactitude. On sent, en les lisant, que l'auteur ne s'est pas borné à regarder le pays du haut de ses collines, mais qu'il en a approfondi les moindres détails et qu'il s'est, pour ainsi dire, pénétré de son caractère; et ce n'est pas seulement le paysage qu'il a étudié avec cette puissance d'observation à laquelle rien n'échappe. Toutes les personnes qui, comme nous, connaissent les mœurs des paysans de la haute Bretagne, ont été frappées de la vérité, de la fidélité

1. Le génie se permet quelquefois d'énormes licences. Victor Hugo a placé, lui aussi, l'action d'un de ses romans, *Quatrevingt-treize,* en plein pays de Fougères. Mais c'est un pays de son invention ! Il y pose des châteaux imaginaires sur des rochers qui n'ont jamais existé. En guise de poudre aux yeux des lecteurs, il jette à profusion des noms de villages et de localités sans tenir aucun compte des distances, sans le moindre égard pour dame Géographie. Qu'on nous permette de citer un seul membre de phrase de cet ouvrage qui a des prétentions à l'exactitude.

« La forêt de Fougères, forêt qui est à peine un bois maintenant... » (93, p. 341. V. Hugo, O. C., éd. *ne varietur.*)

Cette forêt, qui est *à peine un bois maintenant,* n'a pas changé depuis 1793. Cet « à peine un bois » a sept lieues de tour, plus de 1,600 hectares en haute futaie. Ces inexactitudes nous font admirer plus encore la scrupuleuse vérité des descriptions de Balzac.

des portraits qu'il en a tracés dans *les Chouans*. Car, dans ce pays mélancolique défendu par ses larges haies, ses forêts profondes, ses dangereux marécages, la civilisation entre lentement et comme à contre-cœur. Les campagnes des environs de Fougères, en 1828, devaient être ce qu'elles avaient été en 1799, et, d'après tout ce que nous avons entendu dire, le *gars* d'aujourd'hui doit différer bien peu du « gars » de la Restauration : même patois, mêmes costumes, mêmes masures, même abrutissement !

En amenant Balzac à Fougères, la destinée, jusque-là si cruelle, lui réservait une bonne fortune à laquelle il était loin de s'attendre. Il venait, nous l'avons déjà dit, dans l'intention de dépeindre un épisode des dernières années de la Chouannerie, et voici qu'il se trouvait justement au cœur du pays qu'habitaient encore plusieurs des principaux chefs de ce mouvement, entre autres, le général Aimé Picquet du Bois-Guy[1].

Mieux encore : l'hôte même de Balzac, le baron de Pommereul, avait connu personnellement beaucoup de ces redoutables agitateurs. Nous avons dit plus haut qu'il avait été incarcéré ainsi que sa mère en 1793 comme soupçonnés d'entretenir des relations avec les chefs de la Chouannerie. Ces soupçons n'étaient pas absolument dénués de fondement, les familles d'Aimé du Bois-Guy et de Pommereul étaient très liées avant la Révolution, et le futur général avait été sur le point d'épouser Colette du Bois-Guy, sœur du redoutable partisan. Le jeune homme avait été tellement éprouvé par son séjour dans la maison d'arrêt de Rennes que lorsqu'il fut libre il s'alita, resta environ deux années à Fougères avant de rejoindre son corps. A cette époque la Chouannerie battait son plein ; s'il n'y prit pas part, il en fut du moins le témoin oculaire. Doué d'un talent d'observation très rare, esprit curieux et fureteur, M. de Pommereul n'avait pas perdu une occasion de s'instruire aux sources mêmes sur tous les détails relatifs aux insurrections royalistes. Il avait entassé dans sa mémoire une foule de faits absolument ignorés, d'anecdotes intéressantes ou terribles, toutes frappées au coin de la vérité. Aussi peut-on dire, sans faire tort à l'auteur de *la Comédie humaine,* que son hôte de 1828 a été pour lui, dans sa première œuvre, un puissant et précieux collaborateur. Balzac, du reste, l'a proclamé bien haut. On le verra par une de ces lettres que nous transcrivons plus loin.

Voici, d'ailleurs, comment il s'exprime dans l'avant-dernier alinéa des *Chouans* (œuvres complètes, t. XII, p. 310. Édition C. Lévy. Voyez aussi la préface de la première édition).

« En 1827, un vieil homme accompagné de sa femme marchandait

1. Et non pas Dubois-Guy, comme l'écrit V. Hugo dans *Quatrevingt-treize* : Le château de cette famille existe toujours; il est situé dans la commune de Parigné et s'appelle le Bois-Guy.

des bestiaux sur le marché de Fougères, et personne ne lui disait rien, quoiqu'il eût tué plus de cent personnes; on ne lui rappelait même point son surnom de Marche-à-Terre. *La personne à qui l'on doit de précieux renseignements sur tous les personnages de cette scène* le vit emmenant une vache et allant de cet air simple, ingénu qui fait dire : « Voilà un « bien brave homme. »

La personne à qui l'on doit, etc., etc., etc. n'est autre que le baron de Pommereul. Quant à Marche-à-Terre, en dépit de l'invraisemblable férocité de son caractère, il a existé tel que Balzac l'a dépeint, et, dans le pays qui s'étend entre Fougères et Ernée, quelques vieillards qui n'ont certes pas lu les *Scènes de la vie militaire* racontent encore dans les veillées ses exécrables attentats. De son véritable nom, il s'appelait Pierre Pochard. Il mourut paisiblement dans son lit, après avoir vu son curé dans l'année 1832. Le général de Pommereul, l'ayant rencontré un jour dans un champ, lui dit : « Il paraît, père Pochard, que du temps de ces messieurs vous avez tué joliment de monde. — Ma fète vère (ma foi oui), répondit tranquillement le vieux paysan. J'en n'ons tué queuq'z'un! T'nez, mon bon monsieu, si on les m'tait bout à bout y z'iraient ben jusqu'au ras du poumier q' vous veyez là-bas. » Il désignait un arbre situé à l'extrémité de l'enclos. Le roman des *Chouans* abonde ainsi en détails, en anecdotes absolument authentiques. Les citer par le menu nous entraînerait trop loin. Disons seulement que beaucoup des prouesses attribuées par l'auteur au *Gars* ont eu pour auteur véritable Aimé Picquet du Bois-Guy, que Louis XVIII fit général; Gudin, le volontaire patriote, n'est pas une création imaginaire : son nom seul est changé. Sa famille habite encore les environs d'Antrain. Enfin, celle que Balzac a si bien peinte sous le nom de Mme du Gua, s'est éteinte, il y a déjà de nombreuses années, très vieille, très pieuse, entourée de la vénération de tous les royalistes, à Fougères, dans un modeste appartement de la rue Pinterie.

Mais hâtons-nous d'arriver à des détails plus intimes et plus personnels sur le séjour de l'auteur des *Chouans* à Fougères.

Le passage de Balzac a été, dans la vie très simple et très monotone de son hôtesse de 1828, un événement qui a pris des proportions presque romanesques. Il y a laissé des empreintes que le temps est impuissant à effacer. Après un laps de cinquante-six années, la vieille baronne se souvient encore des faits et gestes de son étrange visiteur :

« Un jeune homme charmant, qui voulut en vain m'apprendre le tric-trac et que je voulus en vain convertir », dit-elle souvent quand on l'interroge. Voici le portrait qu'elle nous en a tracé, tel qu'il lui apparut à l'arrivée :

« C'était un petit homme avec une grosse taille, qu'un vêtement mal fait rendait encore plus grossière; ses mains étaient magnifiques; il avait un

bien vilain chapeau, mais aussitôt qu'il se découvrit tout le reste s'effaça. Je ne regardai plus que sa tête...; vous ne pouvez pas comprendre ce front et ces yeux-là, vous qui ne les avez pas vus : un grand front où il y avait comme un reflet de lampe et des yeux bruns remplis d'or, qui exprimaient tout avec autant de netteté que la parole. Il avait un gros nez carré, une bouche énorme, qui riait toujours malgré ses vilaines dents; il portait la moustache épaisse et ses cheveux très longs rejetés en arrière ; à cette époque, surtout quand il nous arriva, il était plutôt maigre et nous parut affamé... Il dévorait, le pauvre garçon... Enfin, que vous dirai-je, il y avait dans tout son ensemble, dans ses gestes, dans sa manière de parler, de se tenir, tant de confiance, tant de bonté, tant de naïveté, tant de franchise qu'il était impossible de le connaître sans l'aimer. Et puis, ce qu'il y avait encore de plus extraordinaire chez lui, c'était sa perpétuelle bonne humeur, tellement exubérante qu'elle devenait contagieuse. En dépit des malheurs qu'il venait de subir, il n'avait pas été un quart d'heure au milieu de nous, nous ne lui avions pas encore montré sa chambre, et déjà il nous avait fait rire aux larmes, le général et moi. »

La chambre qu'on avait réservée à Balzac était très gaie et située au soleil levant. De ses fenêtres on découvrait une vue admirable, une succession de vallons pleins de fraîcheur, de grands bois taillis où déjà l'automne mettait sa rouille, un enchevêtrement de champs de genêts et d'ajoncs brillants comme de l'or au soleil, de roches sauvages et de prairies tranquilles. Là-bas, à l'horizon lointain, une ligne blanche, les coteaux de la Pèlerine, qui séparent la Bretagne de l'ancienne province du Maine. Ce paysage, Balzac l'a décrit de main de maître dans les premières pages des *Chouans;* seulement il l'a décrit au rebours, je veux dire qu'il a placé son objectif sur les hauteurs de la Pèlerine, au lieu de le placer à Fougères sur l'appui de sa fenêtre.

C'est toujours avec attendrissement que l'auteur de *la Comédie humaine* s'est souvenu de ce séjour dans la petite cité bretonne. Vingt fois, dans le cours de son existence si occupée, il forma le projet de revisiter ces vallées paisibles et verdoyantes où, jeune et inconnu, il était venu chercher l'inspiration : peu de temps avant sa mort, il manifestait encore ce désir dans une lettre touchante à son hôte de 1828, dont la tête toute blanche penchait déjà vers la tombe. Ce vœu irréalisé du grand écrivain n'a rien qui nous étonne. Son organisation d'artiste dut être profondément impressionnée par le contraste entre la vie qu'il venait de quitter et celle dans laquelle il entrait : d'un côté, Paris, c'est-à-dire au milieu du bruit incessant d'une foule indifférente, une existence fiévreuse, tourmentée, pleine d'inquiétudes et de déboires, vide d'amitiés et de consolations, sans certitude du lendemain; une lutte quotidienne (*the struggle for life* des Anglais), où il faut toute l'énergie d'un homme pour ne pas laisser son honneur en même temps que son argent; de l'autre, Fougères, c'est-à-dire la vie au sein du silence presque claustral d'un

coin de terre qu'oublie la civilisation et que favorise la nature, la vie tranquille et laborieuse, s'écoulant sous un toit hospitalier, côte à côte avec des amis qui vous aiment pour vous-même, et si loin de Paris, si loin du monstre, qu'on ne peut entendre l'écho même affaibli de son formidable rugissement! Oui, nous le répétons, il y avait là de quoi émouvoir une âme moins susceptible d'enthousiasme que ne l'était celle de Balzac.

Cependant, ce grand calme qui soudain l'enveloppa, loin d'endormir son esprit, stimula l'énergie de ce lutteur qui toujours avait présent devant les yeux le but qu'il s'était fixé. A peine arrivé, il se mit vaillamment à l'ouvrage. Il régla de suite sa vie : tant de jours consacrés à connaître le pays, tant de jours à écrire le roman même; disons-le en passant, cette régularité dans le travail dont Balzac ne s'est jamais départi a été une de ses forces, celle peut-être qui l'a le plus aidé dans l'achèvement de son œuvre colossale.

Il commença donc par courir les campagnes tantôt seul, tantôt en compagnie de son ami, le général. Il allait par monts et par vaux, son calepin à la main, s'arrêtant ici pour croquer un paysage, là pour noter un accident de terrain, enregistrant avec soin les particularités du pays partout où il les rencontrait. Il entrait dans les fermes et dans les logis, causant avec les paysannes, trinquant avec les paysans, riant avec les mioches, et, sur le tard, rentrait chez ses hôtes, crotté, exténué, de grand appétit, mais toujours radieux, toujours avec des découvertes plein son sac, comme il disait en frappant sur son vaste front. Le jour où il apprit ce que c'était qu'un « pichet » (cruche pour le cidre), qu'un oribus (chandelle de résine), qu'un échalier (barrière), Balzac dansa de joie! Il passait aussi de longues heures à errer à travers les ruines du vieux château, interrogeant ses tours, ses remparts, ses oubliettes profondes. Vers une heure de relevée, lorsque « messieurs les *membres de la Chambre littéraire* » venaient par couple, après le repas de midi, se livrer à une promenade majestueuse et digestive autour de la place aux Arbres, ils apercevaient souvent un jeune homme aux longs cheveux rêveusement accoudé sur le parapet : de là, l'œil embrasse toute la vieille cité avec son enchevêtrement de toits fantastiques, de pignons bizarres, de fenêtres à carreaux de plomb où s'accrochent des rayons de soleil; à vos pieds, le château de la duchesse Anne montre sa sombre poterne et dresse ses tours majestueuses; plus loin, par delà le clocher pointu et penché de Saint-Sulpice, un paysage véritablement arcadien s'étend et se déroule jusqu'aux confins du Maine. Les gros bonnets de la bourgeoisie fougeraise passaient alors, clignant de l'œil, dodelinant de la tête comme il convient à gens entendus, tout en disant :

« C'est M. Balzac, l'homme de lettres de Paris. »

Lorsqu'il eut terminé sa moisson, fait ample provisions de notes, il

s'assit à la petite table qu'il avait installée en face de sa fenêtre et n'en bougea plus qu'à l'heure des repas. Cependant il consacrait toutes ses soirées à ses hôtes : on les passait soit dans le salon de la baronne, soit chez quelques amis auxquels on avait présenté Balzac. Lorsqu'il était assis entre le général et sa femme, au coin de leur foyer hospitalier, notre auteur se laissait aller à toute l'exubérance de sa nature d'artiste. « C'était un vrai enfant, raconte la vieille châtelaine; il disait mille folies et aimait passionnément les calembours ! » En arrivant, il avait déclaré qu'il voulait payer sa pension : mais comme il n'avait pas d'argent, il aojuta qu'il payerait en histoires : chaque soir donc, lorsqu'on était réuni, Balzac racontait son histoire : « Tout ce monde, disait-il, vit, aime, souffre, s'agite dans ma tête, mais si Dieu me prête vie, tout cela sera rangé, classé, étiqueté dans des livres, et de fameux livres... vous verrez, madame ! » De fait, lorsque parurent les *Scènes de la vie privée,* ses amis de Fougères reconnurent beaucoup d'épisodes que l'auteur leur avait narrés pendant sa visite.

Il avait une façon de raconter extrêmement saisissante, qui vous faisait croire que « c'était arrivé », qu'on me pardonne cette expression triviale. Il débutait souvent ainsi :

« Général, vous avez dû connaître, à Lille, la famille de X... pas les de X... de Roubaix, non... ceux qui sont alliés aux de Z... de Béthune?... Eh bien, il s'est passé dans cette famille-là un drame digne du boulevard du Crime... » Et il partait, tenant ses auditeurs une heure entière sous le charme de sa parole et de son imagination. Quand il avait fini, on se secouait pour rentrer dans la réalité. « Est-ce vrai, Balzac? » lui demandait son hôte.

Balzac le regardait un instant de son œil où rayonnaient toutes les finesses, puis avec cet éclat de rire qui faisait trembler les vitres et qui lui était habituel :

« Pas un mot de vrai ! s'écriait-il, du Balzac tout pur ! Hein ! c'est un peu joli à faire ça? n'est-ce pas, général? »

Mme de Pommereul n'était pas seulement une charmante maîtresse de maison, c'était encore un esprit très sérieux qui, dès ses plus jeunes ans, s'était incliné vers la religion : sa dévotion n'était pas purement passive; elle avait une véritable ardeur de prosélyte, « votre jolie sainte ! » écrivait Balzac en parlant d'elle au général... Elle tenta donc de convertir son hôte non pas au catholicisme, la chose était déjà faite et chacun sait que l'auteur de *la Comédie humaine* était un zélé défenseur du trône et de l'autel, mais aux pratiques religieuses, car, en dépit de ses théories, il était fort peu pratiquant. Elle espérait d'autant plus réussir dans cette pieuse entreprise qu'un fait absolument inexplicable, — si l'on niait l'intervention divine, — était venu, peu de temps avant le voyage de Bretagne, frapper l'imagination de Balzac. Il avait été lui-même témoin

oculaire d'un miracle qui avait eu pour objet sa propre mère. Il racontait la chose à qui voulait l'entendre.

A cette époque, tout Paris s'occupait d'une personnalité étrange, mystérieuse, brusquement apparue au milieu du scepticisme et de l'indifférence pour renouveler les miracles des premiers apôtres. Le prince de Hohenlohe-Waldenbourg-Schillingsfurt, chanoine de Gr. Varadin, évêque de Sardica, vint à Paris pour la première fois en 1821 et y fit des séjours successifs jusqu'en 1829. Il obtenait les guérisons des maladies les plus graves au moyen de prières et par la simple imposition des mains. Cette imposition n'était pas toujours nécessaire. Lorsque les malades étaient éloignés, il suffisait qu'ils communiassent avec lui en priant aux mêmes jours et aux mêmes heures. Ce prélat n'acceptait jamais de présents pour lui-même, mais lorsque le malade était riche, il lui fixait la somme qu'il aurait à donner aux hôpitaux après sa complète guérison. La vie ascétique du prince, son désintéressement, le nombre vraiment extraordinaire de guérisons miraculeuses obtenues par lui sous les yeux d'un monde incrédule le rendirent bien vite célèbre : il ne pouvait suffire aux sollicitations qui pleuvaient chez lui de tous côtés. Or il advint que pendant un des séjours de l'évêque à Paris, Mme Balzac s'y trouva en compagnie de son fils Honoré : la vieille dame souffrait depuis longtemps d'une singulière maladie : elle aimait passionnément les fruits crus, mais toutes les fois qu'il lui arrivait d'en manger le ventre lui enflait *énormément* (c'est l'expression même de Balzac). Tous les traitements médicaux avaient échoué contre cette gênante infirmité. Mû par la curiosité plus que par l'espoir d'une guérison, Balzac se décida à se mettre en rapport avec le prince de Hohenlohe et eut bientôt fait la conquête du saint homme : « Ce personnage, disait-il en racontant cette anecdote à ses hôtes de 1828, avait une face de lion, une douceur d'agneau et la simplicité d'un enfant. »

Il l'amena chez Mme Balzac. Le prélat lui dit :

« Madame, croyez-vous en Dieu?

— Oui, prince.

— Croyez-vous qu'il ait la puissance de vous guérir?

— Oui, certainement.

— Eh bien, j'espère que vous serez guérie! »

Et alors il lui imposa les deux mains sur le ventre. Depuis lors Mme Balzac mangea des fruits crus à sa fantaisie, c'est-à-dire beaucoup et jamais plus elle n'eut d'enflure au ventre. . . . . .

. . . . . .

Cependant, bien que ce miracle eût vivement impressionné Balzac, il résista aux entreprises que sa dévote hôtesse tenta contre sa conscience et, si parfois il se laissa docilement mener à la messe, je crains bien que

ce fut seulement parce qu'il y trouvait son profit d'observateur quand même.

Quoi qu'il en soit, Mme de Pommereul fut plus heureuse dans une autre circonstance. Balzac avait d'abord appelé son roman *le Gars,* surnom qu'il donne à son principal personnage : la châtelaine bretonne, accoutumée à entendre ce mot dans la bouche des paysans les plus grossiers, lui fit de vives remontrances. On sait que sous la Restauration le goût était au précieux, au délicat, en un mot au vicomte d'Arlincourt! Intituler un livre *le Gars,* c'était assez pour faire évanouir une petite-maîtresse; cela était choquant, mal sonnant, du dernier vulgaire! Balzac s'inclina devant de pareils arguments : il le fit surtout pour plaire à l'excellente maîtresse de maison, qu'il avait surnommée *lady Bourrant,* parce qu'elle le bourrait littéralement de tout ce qu'il y avait de meilleur. Il changea donc le titre de son œuvre et l'appela *le Dernier des Chouans, ou la Bretagne en 1800.*

Puisque je parle de cet ouvrage, peut-être est-ce ici le lieu de mentionner une précieuse découverte typographique ou, pour être plus exact, une importation anglaise due à l'auteur de *la Comédie humaine,* qui s'en est servi pour la première fois dans le roman des *Chouans.* Je veux parler de ce petit signe très commode dont nos littérateurs modernes ont malheureusement abusé, du trait (—), qui est plus que deux virgules, autre chose que la parenthèse, et qui, utilisé à propos, encadre merveilleusement une incidence. Balzac, déplorant la pauvreté de notre ponctuation, fut, je crois, le premier écrivain français qui s'empara de ce signe, dont les romanciers anglais se servaient déjà depuis longtemps. Il s'en explique d'ailleurs très abondamment dans sa préface de la première édition des *Chouans.*

Retournons à Fougères :

Cette petite ville ensevelie dans un pays perdu, à quatre jours de diligence de Paris, dut être une mine inépuisable pour l'observateur profond qui s'intitulait lui-même « docteur en médecine sociale ». La société de province s'y épanouissait, pure de tout mélange, avec ses vices et ses vertus, dans toute l'originalité de ses manières, de son langage, de son costume. On y rencontrait d'admirables spécimens : anciens émigrés, gentilshommes terriens, vieilles demoiselles, vieux chouans, jeunes hobereaux; en un mot, tous ces types étranges, grotesques, touchants, que Balzac a immortalisés. En 1828, cette fine fleur de l'aristocratie fougeraise avait l'habitude de se réunir, chaque dimanche soir, dans le salon des deux demoiselles de la G... (dont la plus jeune existe encore) pour y médire et s'y livrer aux joies du boston, jeu très à la mode en province et que notre auteur a décrit admirablement dans *Une Ténébreuse affaire.* Présenté par ses hôtes, Balzac — on le comprendra aisément — ne manquait à aucune de ces réunions. Il y parlait peu, ne jouait pas,

mais observait beaucoup. A notre connaissance, plusieurs des invités des demoiselles de la G... revivent, à peine déguisés, dans les pages immortelles de *la Comédie humaine*. Nous n'en citerons qu'un seul auquel Balzac a tout pris, même son nom : « le chevalier de Valois ». Quand nous disons que Balzac a tout pris au chevalier de Valois, nous ne parlons, bien entendu, que de l'extérieur. Les mœurs du vieil émigré égrillard qui porte ce nom dans *la Comédie humaine* n'ont rien à voir avec les habitudes paisibles et régulières du brave gentilhomme fougerais.

Le chevalier, ancien émigré, était un petit homme maigre, sec, aux yeux brillants et profondément enfoncés, avec un nez en bec d'oiseau de proie, une bouche très fine, une figure parcheminée et rasée complètement. Il portait les cheveux poudrés et attachés derrière la tête par un ruban, l'habit noisette à la française avec la croix de Saint-Louis sur le revers, une chemise à jabot et des manchettes de dentelle, une culotte courte, des bas chinés et des souliers à boucles. Il avait une grande canne à pomme d'ivoire et jouait avec une tabatière à miniature, dans laquelle il prisait de temps à autre au moyen d'une petite cuillère en or. Balzac en avait fait un ami. Côte à côte, ils se livraient à d'interminables « tours de place ». Le Parisien causait peu, mais l'émigré causait beaucoup. Ce bon chevalier était un parfait gentilhomme qui sentait son ancien régime d'une lieue. Mais son éducation avait été déplorablement négligée.

« Comment faisiez-vous pour gagner votre vie à Londres, chevalier? » lui demandait un jour le romancier.

« Je fabriquais des liqueurs et je donnais des leçons de français aux jeunes demoiselles de l'aristocratie », répondit le vieux gentilhomme.

Et Balzac de se mordre les lèvres pour ne pas rire en songeant à l'étrange français que devaient parler les élèves d'un professeur qui disait habituellement : « Il va-t-à Paris; venez-vous dans mon *jardrin.* »

J'ai connu personnellement un vieux monsieur mort il y a quelques années et qui avait fréquenté Balzac pendant son séjour en Bretagne. Il me disait : « Ah! oui, ce petit Balzac!... il a fait des livres, dites-vous? Ça m'étonne, je n'aurais jamais cru qu'il eût assez d'esprit pour ça! »

Cependant dans cette atmosphère de calme et de travail, au coin de ce foyer hospitalier, ses jours s'écoulaient rapides, et l'écrivain voyait avec tristesse poindre l'époque où il lui faudrait dire adieu à cette vie paisible, laborieuse et saine pour aller reprendre dans la mêlée sa place de combattant. Sur son manuscrit les pages succédaient aux pages; de sa fenêtre, il apercevait un horizon plus vaste, une campagne plus dénudée, des couchers de soleil plus rouges : tout cela l'avertissait que l'hiver était proche. Et puis, même à Fougères, les lettres arrivent! Et il en recevait

qui le rappelaient toutes, — lettres de sa famille qui ne comprend pas qu'il « perde son temps en Bretagne » au lieu de se mettre en quête d'une position (sa famille rêva toujours d'en faire un notaire), lettres de ses libraires qui lui remémorent ses engagements, réclamations de ses créanciers... en un mot, toute la vie réelle qui reprend ses droits... Il faut partir!

Donc un matin, vers la fin d'octobre, Balzac, le cœur serré, prit congé de ses bons amis. Eux comme lui avaient des larmes dans les yeux en s'embrassant au moment du départ. Il fut accompagné à la diligence par le vieux chevalier de Valois et quelques autres habitués des dimanches de Mlle de la G...

Il retournait vers Paris attristé, sans doute d'avoir quitté ses amis, mais le cœur plein de courage, plein de foi dans l'avenir. Au milieu de cette solitude de Fougères, il s'était cherché et trouvé : il avait découvert sa voie, compris enfin d'une façon certaine qu'il avait une *vocation* et que Dieu l'avait créé écrivain. Dès lors il n'hésite plus, il ne se dérobe plus sous un pseudonyme. Sa force lui a été révélée : il en a la conscience et la fierté. Il signe hardiment de son nom ce roman des *Chouans*, première pierre du gigantesque édifice qui s'appellera *la Comédie humaine*.

III

Les deux lettres suivantes compléteront les renseignements que nous venons de donner sur le séjour de Balzac à Fougères. La première est écrite quelques jours seulement après le retour de l'auteur dans sa famille qui habitait alors Versailles. Elle contient une allusion au prince de Hohenlohe, dont nous avons raconté les guérisons miraculeuses. La seconde est datée de Paris, mars 1829 : elle précède l'envoi de son premier roman, qui venait de paraître, et constate toute la part que le général de Pommereul a prise à sa composition.

A Monsieur le Général Baron de Pommereul
à Fougères (Ille-et-Vilaine).

Versailles, 1828.

J'espère, général, que votre santé n'aura fait que croître et embellir, et, si depuis votre chasse avec M. Alexandre, la progression a été géométrique, vous devez chasser comme un Méléagre, ou, mieux que cela, comme notre roi, qui fait la grimace et dit qu'il n'y a rien à tuer quand il n'abat que quinze cents pièces.

Vous pourriez certifier à Mme de Pommereul que mon homme aux mi-

racles en vient de faire de tels que je suis resté à mon arrivée confondu, et, si on me donnait votre demoiselle malade, après sa guérison radicale je n'attendrai pas huit jours. Au surplus, il lui vient maintenant des incurables des bouts de la France.

Mon ouvrage n'avance pas. J'ai encore pour un mois environ de travail, mais je regrette si vivement d'avoir quitté la Bretagne que ma mère a fini par concevoir de quelle importance était mon séjour. Jamais je n'ai si bien travaillé. J'ai déjà concurrence dans les offres et j'en suis content; avant deux mois, vous verrez le soir, madame, combattre le sommeil sur mon livre et y succomber.

Quant à mes affaires, elles sont bien douloureuses; néanmoins, j'espère recouvrer moitié dans la faillite qui m'a sitôt arraché aux délices de Fougères et aux charmes de votre douce et point cérémonieuse hospitalité, dont je conserve le plus gracieux souvenir et vous prie d'en agréer derechef ma reconnaissance.

Hélas! cet embonpoint et cette fraîcheur, qui me faisaient trembler de n'être plus compté parmi les amoureux et les gens à sentiment, ont disparu comme par magie en trois jours passés à Paris. Donnez-vous donc la peine d'engraisser un Parisien! Si Mme de Pommereul me vovait, je crois qu'elle serait capable de renoncer à son surnom de lady Bourrant!

. . . . . .

Depuis que j'ai quitté Fougères, bien des fois mon souvenir m'a reporté à cette petite table verte d'où je voyais la vallée du Couësnon, et où Louise venait interrompre des travaux délicieux pour moi en ce qu'ils ôtaient la mémoire des maux, pour me dire qu'on était servi; et alors je cherchais dans ma tête sur quelle partie de sa croyance nous essayerions de faire mentir l'inaltérable douceur de Mme de Pommereul, à laquelle je vous prie de présenter mes respectueux hommages et l'expression de ma reconnaissance. . . . . .

. . . . . .

Je suis ici à travailler et je ne quitterai que lorsque j'aurai terminé, non plus *le Gars,* titre qui déplaisait à Mme de Pommereul, mais *les Chouans, ou la Bretagne il y a trente ans.*

Ayez la bonté, général, de me rappeler au souvenir de mon antagoniste, sans rancune, M. de Valois, et agréez les sincères expressions de ma respectueuse amitié et ne croyez pas que je vous quitte en terminant cette lettre, car, tant que je m'occuperai de mon ouvrage, il me semblera être encore auprès de vous, à Fougères; ah! par exemple, à table, l'illusion cesse, car ni beurre ni craquelins.

Mon père me charge de mille choses aimables pour Madame et vous.

HONORÉ BALZAC.

A Monsieur le général baron de Pommereul,
au château de Marigny, près Fougères (Ille-et-Vilaine).

Général,

Vous recevrez dans cinq ou six jours, par la poste, les quatre volumes in-12 du *Dernier chouan ou la Bretagne en 1800*. Comme les tyrannies de la poste prohibent toutes ces expressions de sentiment que les auteurs sont dans l'habitude de mettre à la première page du livre qu'ils offrent, je désire vivement que cette lettre tienne lieu de témoignage de reconnaissance de M. Balzac envers M. de Pommereul, que j'aurais écrit sur le titre de mon ouvrage. Qu'est-ce que je dis là, mon ouvrage?... Il est un peu le vôtre, car il ne se compose, en vérité, que des anecdotes précieuses que vous m'avez si bien et si généreusement racontées entre quelques coups de ce joli petit vin de Grave et ces beurrées de craquelins. Il n'y a pas jusqu'à la chanson : « Allons, partons, belle », chantée par M. Alexandre, et jusqu'à « la Tour de Mélusine, etc. » qui n'y soient. Tout est à vous, jusqu'au cœur de l'auteur et sa plume et ses souvenirs. J'espère que Mme de Pommereul rira de quelques détails sur le beurre, sur les pichés, sur les oribus, sur les noces, les échaliers et sur les difficultés d'aller au bal, que j'ai mis dans mon ouvrage, si, toutefois, elle peut le lire jusqu'au bout sans s'endormir.

J'ai eu égard à la répugnance de votre jolie dame pour le titre du *Gars*, et il a été changé.

Je ne vous en veux certes pas de ne pas m'avoir écrit ni répondu : 1° parce que je ne suis pas de ces gens qui remplacent par de l'exigence le peu de profondeur de leur amitié; 2° parce que je sais combien une lettre vous fatigue et que je ne voudrais pas, pour tout l'or du monde, causer à Madame la châtelaine de Marigny la peine de faire trotter une plume d'oie; mais j'espère que vous me ferez savoir d'une manière ou d'autre votre séjour à Paris, lorsque Madame la châtelaine viendra commettre quelques petits péchés en allant voir nos spectacles et nos fêtes.

Je demeure rue de Cassini, n° 1, et, si par hasard vous venez voir le pauvre auteur, je crois que votre belle dame se déciderait à la décoration peu coûteuse dont je l'ai entretenue relativement aux appartements tendus. La détresse commerciale est si forte que les cotons teints sont à dix sous l'aune.

Mon père s'est mis, par sa manie de se droguer lui-même, dans un état pitoyable de santé.

J'ai été occupé si fortement par l'impression de mon livre que je n'ai pas encore pu voir ni M. Alexandre ni madame votre mère. Je compte sur leur indulgence.

Adieu, monsieur et ami, daignez agréer de nouveau mes remerciements pour votre aimable hospitalité et conservez-moi une petite place dans vos souvenirs. Faites-moi la grâce de mettre mes respectueux hommages aux pieds de votre jolie sainte.

Amitié et respect.

HONORÉ BALZAC.

Paris, 11 mars 1829.

IV

Balzac fut toujours tourmenté du désir ardent de devenir un homme politique. Certes cette prétention ne saurait paraître démesurée de la part de l'homme qui a créé des types tels que de Marsay, Rastignac, le sénateur Malin et le député d'Arcis. L'auteur de *la Comédie humaine* avait une telle intuition des affaires, une telle prescience en matière gouvernementale qu'il put, à l'époque où le règne de Louis-Philippe était à son apogée, prédire de la façon la plus claire et la plus formelle la chute du roi des Français et la Révolution de 1848. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à relire la nouvelle intitulée Z. Marcas et *publiée en 1840*. On y trouvera entre autres les phrases suivantes :

... Je ne crois pas que la forme actuelle du gouvernement subsiste dans dix ans. La jeunesse, qui a fait août 1830 et qu'on a oubliée, éclatera comme la chaudière d'une machine à vapeur.

Et plus loin :

... Les dangers viendront, la jeunesse surgira comme en 1790 et vous périrez pour n'avoir pas demandé à la jeunesse de la France ses forces et son énergie, son dévouement et son ardeur, pour avoir pris en haine les gens capables, pour ne les avoir pas triés avec amour dans cette belle génération....

Les gens capables! Il sentait qu'il avait le droit de se ranger parmi ceux-là. Ce redoutable observateur jugeait admirablement les fautes et les faiblesses des différents gouvernements qui passaient devant ses yeux. Il imaginait que si la destinée l'appelait à conduire les affaires de son pays, il ferait mieux que ses prédécesseurs : en tout cas, il eût certes fait autrement. Il avait édifié tout un système gouvernemental et l'un des rêves les plus caressés de son existence a été de faire triompher ce système. Le dernier écrit de Balzac est un manifeste, une profession de foi politique publiée par *le Constitutionnel* du 19 avril 1848.

On sait qu'il se présenta à Angoulême comme candidat à la députation et que sa candidature n'eut aucun succès; mais ce qu'on ignore généralement, c'est qu'il avait commencé par tâter le terrain du côté de la Bretagne, et cela aussitôt que la nouvelle loi l'eut rendu éligible, c'est-à-dire dès 1831. A ce point de vue, la lettre suivante, datée du mois d'avril 1831, nous semble particulièrement intéressante. Jeune, enthousiaste, le cœur plein de ces belles illusions dont il devait lui rester si peu au déclin de la vie, l'auteur de *la Peau de chagrin,* roman par lequel il venait d'affirmer son talent d'écrivain hors pair, se dit qu'après tout il était de taille à faire un premier ministre; mais il fallait d'abord se faire

ouvrir les portes de la Chambre des députés Il songea de suite à ce joli petit coin de terre verdoyant et paisible où il avait cherché et trouvé son premier succès : pourquoi ne représenterait-il pas à Paris les simples habitants de l'antique cité de Fougères? Il écrivit de suite à son obligeant ami le général de Pommereul et lui envoya tout un ballot de brochures. La lettre est restée et nous la mettons sous les yeux du lecteur. Malheureusement, en dépit des recherches, il a été impossible de retrouver un seul exemplaire de la plaquette politique. Il n'en existe aucune trace dans la dernière édition des œuvres complètes de Balzac. Cette lacune est regrettable. Il eût été intéressant de comparer la profession de foi du Balzac à peine débutant dans la carrière des lettres à celle du célèbre Balzac de 1848.

Disons de suite que cette tentative politique avorta complètement. Si Balzac s'était présenté à Fougères en 1831, il se serait trouvé en présence d'un adversaire dont le succès était assuré à l'avance. Nous voulons parler du comte de la Riboisière qui fut pair de France sous Louis-Philippe et sénateur sous Napoléon III.

A Monsieur le général baron de Pommereul
à Fougères (Ille-et-Vilaine).

26 avril 1831.

Mon cher général,

Je suis, par la nouvelle loi, devenu tout à coup éligible et électeur. J'avoue franchement que, me souvenant de la pénurie où vous étiez dans votre arrondissement de Fougères pour trouver des députés, j'ai pensé à me présenter à vos concitoyens comme candidat. Vous connaissez mes principes et seriez pour moi, dans l'ordre des choses nouveau, un véritable père si vous vouliez me servir de patron auprès de vos électeurs.

Si la chose était possible, d'après votre réponse, j'irais à Fougères. En attendant des lumières plus claires, je vous donne avis que je mets demain 27 avril, à la diligence, un paquet à votre adresse contenant quarante exemplaires de ma première brochure sur les affaires publiques. J'en ferai successivement quatre ou cinq autres, afin de prouver aux électeurs qui me nommeraient que je puis leur faire honneur et que je tâcherai d'être utile au pays.

Quant à l'incorruptibilité parlementaire, l'ambition que j'ai est de faire triompher mes principes par un ministère et les grandes ambitions ne se vendent jamais.

Distribuez donc mes brochures à vos amis ou aux personnes que vous croiriez influentes sur les électeurs; vous recevrez dans le paquet de brochures une lettre de moi plus étendue.

Permettez-moi donc, ici, de vous assurer seulement de ma reconnaissance pour vos bontés et de vous prier de présenter mes hommages à la belle châtelaine de Marigny.

Votre tout dévoué,

H. DE BALZAC.

En lisant cette signature, on ne manquera pas de remarquer que Balzac, candidat à la députation, représentant, partisan et défenseur absolu de l'idée religieuse et du principe monarchique, fait pour la première fois précéder son nom de la particule.

Nous terminerons en transcrivant une dernière lettre adressée au général... Elle est de 1846. Le pauvre jeune imprimeur inconnu et ruiné de 1827 a atteint le but qu'il s'était fixé et vers lequel il a marché avec la plus indomptable énergie. Il est devenu un homme illustre. Pour la première fois, *la Comédie humaine* a paru dans son ensemble et devant la puissance de cette œuvre, bon gré mal gré, la critique a dû s'incliner; mais la coupe de la célébrité n'a pas été pour Balzac comme pour tant d'autres la coupe de l'oubli. Qu'il fût fidèle dans ses amitiés, rien ne le prouve d'une façon plus touchante que les dédicaces qui précèdent chacun de ces admirables récits, et cette dernière lettre montrera qu'au milieu des écrasants labeurs, des amertumes et des vicissitudes sans nombre de cette vie qui fut une bataille, il conserva toujours le souvenir attendri de ces deux mois de paix qu'il passa sous le toit hospitalier du général de Pommereul, à l'ombre des fiers remparts de Fougères, la cité silencieuse.

A Monsieur le général baron de Pommereul,
au château de Marigny, près Fougères (Ille-et-Vilaine).

Mon cher général,

J'ai eu de vos nouvelles et su que vous alliez bien par M. Margonne, avec qui vous avez causé à Tours, à table d'hôte, en revenant de Vendôme où vous aviez été chercher votre neveu. Je désire bien aller vous voir en Bretagne, et j'accomplirai sans doute ce désir l'année prochaine, car je n'ai jamais oublié votre hospitalité de 1828, pas plus que votre excellente amitié. J'ai beaucoup travaillé depuis, et le courant de la vie m'a emporté sur bien des rives; mais j'ai souvent votre nom sur les lèvres et j'ai eu le soin de le placer dans mes livres, en vous dédiant une de mes œuvres. Je vous envoie cette dédicace, que je trouve dans *la Comédie humaine*, réunion de tous mes livres. Quelque jour, je vous enverrai cette collection, l'ouvrage de toute ma vie, et, en attendant, je vous prie de croire à toute la ferveur de ma vieille amitié.

Si vous me répondez un mot, écrivez à M. de Balzac, à Passy. Que je sache surtout où vous prendre, où vous aller voir, car je vous adresse ma lettre à tout hasard à Fougères.

Présentez mes plus gracieux hommages à Mme de Pommereul.

Votre tout dévoué,

H. DE BALZAC.

12 juin 1846.

Hélas! il ne devait jamais plus revoir Fougères ni son vieil ami. Quatre années plus tard, alors qu'il se trouvait dans la pleine maturité de son admirable talent, la mort impitoyable vint brusquement frapper à sa porte. En l'enlevant ainsi au moment précis où, pour la première fois, tout semblait sourire à ce lutteur auquel la réalité avait prodigué toutes ses amertumes la Providence témoignait une fois de plus de la vérité de cet antique adage que le bonheur n'est pas de ce monde : la gloire non plus. De son vivant et jusqu'aux derniers jours de son existence, Balzac a été en but aux contestations les plus violentes, aux critiques les plus passionnées. Pour éteindre toutes ces haines, toutes ces envies, toutes ces colères dont il était entouré, il a fallu la tombe.

C'est que — comme le dit si pathétiquement Mme Claës dans *la Recherche de l'absolu* — *la Gloire* est le soleil des morts.

R. DU PONTAVICE DE HEUSSEY.

Rennes, mars 1885.

PÉTRARQUE AU CAPITOLE

Le discours que Pétrarque prononça le jour de son couronnement au Capitole est absolument inédit. Dernièrement un savant italien, M. Attilio Hortis, connu par ses belles recherches sur Pétrarque, a eu la bonne fortune de le découvrir dans un manuscrit de la bibliothèque *Magliabecchina* de Florence[1].

Dans ce discours, Pétrarque n'a pas cru devoir s'affranchir des usages de son temps. On voit avec une pénible surprise cet esprit d'un si haut vol se rapetissant pour passer sous les fourches caudines de la scolastique. A l'exemple des orateurs de la chaire, il choisit un texte qu'il divise et subdivise minutieusement, entremêlant le tout d'un déluge de citations. Il n'est pas jusqu'à son style qu'il semble dépouiller à dessein de son harmonie, de sa vigueur et de son éclat. Ce sacrifice dut lui coûter dans une circonstance non moins solennelle, lorsque le peuple de Rome, sous la conduite de Rienzi, reconquit sa liberté; le poète applaudit de loin à ce grand événement, et dans son discours de félicitations à ses concitoyens (car il était citoyen romain), il secoua hardiment le joug de la scolastique. *Mais quelles paroles,* dit-il, *emploierai-je dans une joie si soudaine et si imprévue? Par quels vœux expliquerai-je les transports de mon ami?* Les voies usitées me déplaisent, *je n'ose*

1. *Scritti inediti di Francesco Petrarca, publicati ed illustrati da Attilio Hortis,* in-8°; Trieste, 1874.

m'engager dans des voies inusitées (*lettres diverses,* 48). Mais il s'y engagea quand même et il fit bien.

Ce document, dont on ne saurait contester l'importance pour l'histoire des lettres au XIVe siècle, vient d'être traduit pour la première fois par l'infatigable vulgarisateur des œuvres de Pétrarque, M. Victor Develay, à qui l'Académie française a décerné deux fois le prix de traduction.

DISCOURS DE PÉTRARQUE

POUR SON COURONNEMENT AU CAPITOLE

Le jour de Pâques, 8 avril 1341.

Sur les hauteurs désertes du Parnasse un doux penchant m'entraîne [1].

« En ce jour, magnifiques et vénérables seigneurs, je dois procéder d'une façon poétique, et c'est pour cela que je n'ai pas puisé mon texte ailleurs que dans les écrits des poètes. De plus, pour le même motif, je supprimerai les distinctions minutieuses usitées d'ordinaire dans les déclamations théologiques. Je parlerai ensuite très brièvement, après avoir invoqué la faveur divine et pour mériter de l'obtenir, si désireux que je sois d'être bref, je ne crois pas devoir omettre la salutation de la glorieuse Vierge, *Ave Maria,* etc.

« *Sur les hauteurs désertes du Parnasse un doux penchant m'entraîne.* Ces paroles ont été écrites par le plus illustre et le plus grand de tous les poètes au troisième livre des *Géorgiques.* La première partie indique la tâche difficile que je me propose; la seconde y ajoute l'ardeur non médiocre d'un esprit studieux. Le premier point apparaît dans ces paroles : *Sur les hauteurs désertes du Parnasse*, où il faut remarquer d'abord le Parnasse, puis les hauteurs, ensuite les déserts. Le second point est évident dans ces mots : *un doux penchant m'entraîne*, où il faut remarquer d'abord un penchant, puis un doux penchant, ensuite un penchant capable d'entraîner. Et, assurément, cette liaison est conséquente et l'un dépend de l'autre. Car quiconque désire gravir les hauteurs désertes du Parnasse doit aimer ce qu'il désire, et quiconque aime à gravir est sans aucun doute plus préparé à acquérir par l'étude ce qu'il aime. D'ailleurs, l'étude ne produit pas les effets souhaités sans l'amour et sans un grand charme de l'esprit, comme on peut en juger d'après l'opinion des péripatéticiens fort bien exposée par Cicéron au livre IV des *Tusculanes,* et, comme on le voit d'après la définition de l'étude elle-même, qui n'est autre qu'une occupation assidue et passionnée appliquée avec grand plaisir à quelque chose, comme le même Cicéron définit la philosophie, la poésie et les autres arts au Ier livre de *l'Invention.*

« Donc pour traiter en peu de mots ce que je vous ai promis et comme il convient à ma profession, je dis que trois choses principalement grossissent la

1. Virgile, *Géorgiques,* III, 291-292.

difficulté de mon dessein. Ce sont : la nature même de la chose, la fortune qui a toujours été pour moi inexorable et dure, et les soucis de mon temps qui sont opposés à cette étude. Un mot sur chacune de ces choses.

« Ce qui montre combien est grande naturellement la difficulté de mon dessein, c'est que dans les autres arts on peut arriver à la perfection par l'étude et le travail, tandis que dans l'art poétique il en est autrement. Croyez non pas moi, mais Cicéron qui, dans le discours pour Aulus Licinius Archias, parlant des poètes, s'exprime en ces termes : *Les savants les plus illustres nous ont appris que les autres talents s'acquièrent par l'enseignement, les préceptes et les règles de l'art, mais que le poète doit tout à la nature, qu'il s'élève par la force de son génie et qu'il est inspiré comme par un souffle divin. Aussi notre Ennius appelle-t-il à juste titre les poètes sacrés parce qu'ils nous paraissent recommandés en quelque sorte par un don et une faveur des dieux*[1]. Ainsi parle Cicéron. Dans cette mention des hommes les plus érudits, je crois qu'il a désigné Marcus Varron, le plus docte de tous les Romains, qui passe pour avoir émis la même opinion dans le livre Ier des *Poètes*. Le satirique, considérant cette difficulté, a dit : *C'est l'œuvre d'une grande âme, que l'achat d'une couverture ne préoccupe point, de contempler les chars, les coursiers, la face des dieux et Érinnys troublant le cœur du Rutule*[2]. Lucain, à son tour envisageant cette difficulté, s'est écrié dans son IXe livre : *O labeur sacré et difficile des poètes*[3]*!...* Je crains de ne vous avoir point exposé suffisamment et par de dignes témoignages la difficulté naturelle de mon dessein. Cette difficulté est si grande que le travail de l'homme ne saurait en venir à bout, quoique, pour le reste soumis à la règle, le poète ait écrit au Ier livre des *Géorgiques* qu'*un travail opiniâtre surmonte tout*[4]. C'est de là que proviennent les déceptions de ceux qui jusqu'à la fin de leur vie travaillent inutilement et inefficacement dans cette faculté, déceptions dont nous lisons quelques exemples dans les livres de la *Discipline scolastique*. Voilà pour le premier point.

« Secondement, Dieu sait et ceux qui ont vécu familièrement avec moi savent combien la fortune a toujours été pour moi inexorable et dure, par quelles épreuves elle m'a persécuté dès mon adolescence et combien d'assauts elle m'a fait supporter. Je m'abstiens d'en parler pour ne point attrister ce jour de fête par un lugubre discours. Quant aux obstacles que suscitent aux études poétiques les rigueurs de la fortune, quiconque les a éprouvées les connaît. Frappé de cette considération, le satirique a osé dire non seulement des poètes en général, mais de Virgile lui-même, le père des poètes : *Si l'on ôtait à Virgile son esclave et son habitation convenable, tous les serpents tomberaient des cheveux d'Érinnys et la trompette sourde ne rendrait aucun son*[5]. Et encore dans le même endroit : *Pour faire un grand poète qui n'ait point une veine banale, qui ne se traîne point dans l'ornière et qui ne frappe point un vers trivial au coin commun, un poète dont je ne puis montrer l'égal et que je conçois seulement, il faut un esprit calme, exempt de contrariétés, amoureux des forêts,*

1. *Discours pour Archias*, VIII.
2. Juvénal, VII, 66-68.
3. Lucain, IX, 980.
4. *Géorgiques*, I, 145.
5. Juvénal, VII, 69-71.

fait pour s'abreuver aux sourdes d'Aonie. Car elle ne peut ni chanter dans la grotte des Muses, ni brandir le thyrse, la pauvreté de sang-froid dépourvue de ce métal dont nuit et jour le corps a besoin[1]. Voilà pour le second point.

« Quant au troisième, je ne dirai que ce que nous voyons et lisons tous. Il fut un temps, il fut une époque plus heureuse où les poètes étaient en très grand honneur en Grèce d'abord, puis en Italie, et surtout sous le règne de César Auguste sous lequel fleurirent d'excellents poètes : Virgile, Varus, Ovide, Horace et beaucoup d'autres. Le satirique, parlant de ce temps, disait : *Alors les dons égalaient le génie, alors il était utile de pâlir sur un ouvrage et de s'abstenir de vin pendant tout le mois de décembre*[2]. Mais aujourd'hui, comme vous voyez, tout est changé. La chose est évidente et n'a pas besoin de preuves, en sorte que l'on peut dire aujourd'hui avec raison ce que disait le même satirique détestant déjà le changement des temps : *Brise ta plume, malheureux; détruis ces combats de tes veilles, toi qui dans un bouge compose des vers sublimes pour mériter du lierre et une maigre statue. N'attends rien de plus; le riche avare ne sait qu'admirer, que vanter les beaux vers, comme les enfants l'oiseau de Junon. Mais l'âge passe où l'on endure la mer, le casque ou le hoyau; le dégoût s'empare alors de notre âme, et la vieillesse éloquente et nue se maudit elle et sa Terpsichore*[3]. Voilà pour le troisième point.

« De ces trois points, les deux premiers montrent combien sont ardues les pentes du Parnasse que je dois gravir, et le troisième fait voir combien elles sont désertes.

« Quelqu'un me dira peut-être : « Eh! quoi, ami, est-ce que vous avez « résolu de renouveler un usage empreint d'une difficulté native et aboli depuis « longtemps par le cours des années, surtout malgré l'opposition de la fortune? « D'où vous vient cette présomption de vouloir décorer le Capitole romain d'un « feuillage nouveau et inusité? Ne voyez-vous pas quelle rude tâche vous entre- « prenez en escaladant les hauteurs désertes du Parnasse et le bois inaccessible « des Muses? » Je vois tout cela, chers seigneurs, oui, je vois tout cela, citoyens romains; mais *sur les hauteurs désertes du Parnasse, un doux penchant m'entraîne*, comme je l'ai dit en commençant. La force de ce penchant est en moi si grande que, grâce à lui, j'ai vaincu ou je crois avoir vaincu toutes ces difficultés en ce qui touche mon dessein.

« Ensuite la seconde partie de la proposition principale paraît lorsqu'après la fatigue d'escalader *les hauteurs désertes du Parnasse* suit la mention de la cause efficiente : *parce qu'un doux penchant m'entraîne.* Il est à remarquer que comme nous avons montré cette difficulté naissant pour ainsi dire de trois racines, le penchant de l'âme, vainqueur de cette difficulté, naît aussi de trois racines. La première est l'honneur de la république, la seconde l'éclat de la gloire personnelle, la troisième l'aiguillon de l'activité d'autrui.

« Le premier point me navre quand je songe qu'autrefois dans cette même ville de Rome, *la capitale de toute la terre*, comme dit Cicéron[4], dans ce même

1. Juvénal, VII, 53-62.
2. Juvénal, VII, 96-97.
3. Juvénal, VII, 27-35.
4. *Catilinaire*, IV, 6.

Capitole romain où nous sommes réunis maintenant, tant de poètes célèbres, arrivés au plus haut degré de l'art, ont remporté un laurier mérité, et qu'aujourd'hui cet usage non seulement interrompu, mais omis, mais passé à l'état de prodige, est tombé en désuétude depuis plus de 1,200 ans. Depuis Papinius Stace, poète illustre qui florissait du temps de Domitien, nous lisons que nul n'a été décoré d'un tel honneur. Je veux donc essayer, si Dieu le permet, de renouveler dans la république des Romains depuis longtemps vieillissante, la plus belle coutume de sa florissante jeunesse. Je ne tairai point, non par un sentiment de vaine gloire, mais pour rendre hommage à la vérité, que ces dernières années j'ai été appelé en même temps à Rome par le Sénat alors en fonctions et par plusieurs gentilshommes romains dont quelques-uns sont aujourd'hui présents dans cette assemblée, et à Paris par l'illustre messire, maître Robert[1], chancelier de Paris, et par plusieurs personnages célèbres de cette université, m'invitant à l'envi à force de prières à recevoir cet honneur dans cette ville. La réputation actuelle de cette université me fit hésiter quelque temps, mais à la fin je résolus de me rendre ici de préférence. Pourquoi cela, je vous prie, sinon parce que, comme dit Virgile, *l'amour de la patrie a triomphé*[2]. Je ne nierai point que j'ai été déterminé surtout par un certain amour et un certain respect pour les anciens poètes qui par leur génie supérieur ont fleuri dans cette même ville, y ont vécu et y sont ensevelis. Car, comme dit très bien Cicéron au second livre des *Lois : Vous avez selon moi un motif légitime de venir ici plus volontiers et d'aimer cet endroit.* Et il continue : *Nous ressentons en effet je ne sais quelle émotion dans les lieux où il subsiste des traces de ceux que nous aimons ou que nous admirons. Pour moi, ce qui me charme dans notre chère Athènes, c'est moins la magnificence de ses monuments et ses antiques chefs-d'œuvre que le souvenir de ses grands hommes, le lieu où chacun d'eux habitait, où il s'asseyait, où il aimait à discourir; leurs tombeaux même, je les considère avec intérêt*[3]. Ainsi parle Cicéron. Pour moi, je l'avoue, ce n'a point été là le moindre motif de venir à Rome. D'ailleurs, quel qu'en soit le motif, j'espère que mon arrivée, du moins par la nouveauté du spectacle, ne sera pas sans gloire pour cette ville, pour celle dont je suis originaire et pour toute l'Italie. Voilà pour le premier point.

« Sur le second point, savoir l'éclat de la gloire personnelle, on pourrait dire une foule de choses que j'omettrai à cause de la brièveté que je vous ai promise. Il me suffira de dire que l'amour de la gloire est inné non seulement chez les hommes du commun, mais surtout chez les esprits sages et distingués. C'est pour cela que, quoique plusieurs philosophes aient disserté sur le mépris de la gloire, on n'en a trouvé aucun ou très peu qui l'aient méprisée véritablement. Ce qui le prouve surtout, c'est qu'*au commencement même des livres qu'ils ont composés sur le mépris de la gloire, ils ont inscrit leurs noms,* comme dit Cicéron au premier livre des *Tusculanes*[4]. Le même Cicéron, parlant dans cette même enceinte devant Jules-César, s'écrie : *Que dis-je? avez-vous même*

1. Robert de Bardi, chancelier de l'Université de Paris.
2. *Énéide*, VI, 823.
3. *Des lois*, II, 2.
4. *Tusculanes*, I, 15.

assez vécu pour la gloire? Quelle que soit votre sagesse, vous ne nierez pas que vous l'aimez avec passion[1]. Bref, ce qu'il dit encore dans un autre passage est très vrai : *A peine trouvera-t-on un homme qui n'ambitionne la gloire comme le salaire des travaux qu'il a entrepris et des périls qu'il a courus*[2]. De là ces vers d'Ovide : *L'auditeur anime l'écrivain, les éloges excitent le courage, et la gloire est un puissant aiguillon*[3]. Donc pour joindre ce second point au premier, citons en entier ce vers de Virgile dont j'ai adapté la moitié à mes considérations précédentes et disons : *L'amour de la patrie et l'immense passion de la gloire triompheront*[4]. Voilà pour le second point.

« Touchant le troisième point, c'est-à-dire l'aiguillon de l'activité d'autrui, je dirai seulement que si quelques-uns rougissent de marcher sur les traces des autres, il y en a beaucoup plus qui redoutent d'entreprendre une route difficile sans un guide sûr. J'en connais beaucoup de ce genre, surtout en Italie. Je connais des hommes pleins de savoir et de talent, adonnés aux mêmes études, enflammés de la même ardeur, qui cependant hésitent encore, et soit retenue, soit paresse, soit défiance, soit, ce que j'aimerais mieux supposer, humilité et modestie, ne se sont pas encore engagés dans cette route. C'est pourquoi dans une intention hardie peut-être, mais qui, ce me semble, n'est pas mauvaise, en présence de l'inertie générale, je n'ai pas craint, dans un sentier si pénible et dangereux pour moi, de servir de guide à plusieurs qui, je le crois, me suivront désormais. Voilà pour le troisième point.

« Ainsi donc cette triple difficulté a été surmontée par ses trois contraires. Je ne nie point que dans cette lutte j'ai fait preuve d'une certaine souplesse d'esprit qui m'a été accordée d'en haut par Celui qui donne toutes choses, Dieu, oui, ce Dieu que l'on peut appeler en propres termes *le maître de l'art et le dispensateur du génie*, comme dit Perse[5]. Mais puisque avec l'aide de Dieu, à travers les difficultés qui m'ont été opposées, je suis arrivé tant bien que mal au but désiré, il me reste à espérer quelque récompense de tant de travaux. Toutefois, avant de terminer ce discours, je crois qu'il convient de dire quelques mots de la qualité de la profession poétique et des conditions de la récompense que l'on sollicite.

« Sur le premier point deux mots suffiront. Il faut savoir, hommes très distingués, que le devoir et la profession du poète ne sont pas ce que plusieurs ou presque tous supposent. Car, comme dit très bien Lactance au premier livre des *Institutions divines : Ils ne savent pas quelle est la limite de la licence poétique et jusqu'où il est permis d'aller dans la fiction. Le devoir du poète consiste à faire passer dans une autre forme les faits qui ont eu lieu réellement en les changeant par des allégories avec quelque beauté. Quant à imaginer tout ce qu'il rapporte, c'est le rôle d'un sot et d'un menteur plutôt que d'un poète.* Ainsi s'exprime Lactance. De là vient ce que Macrobe écrit en ces termes dans son second commentaire sur le sixième livre de la *République : Les physiciens*

1. *Discours pour Marcellus*, VIII.
2. *Des devoirs*, XIX.
3. *Pontiques*, IV, 2, 35-36.
4. *Énéide*, VI, 823.
5. *Prologue*, 11.

veulent qu'Homère, la source et le père de toutes les inventions divines, ait donné à entendre aux sages cette vérité sous le voile d'une fiction poétique quand il représente Jupiter traversant l'Océan avec les autres dieux, c'est-à-dire avec les étoiles pour se rendre à un banquet auquel les Éthiopiens l'ont invité. Ils prétendent qu'Homère a indiqué par cette image fabuleuse que les astres prennent leur nourriture dans l'eau. Et s'il fait assister les rois d'Éthiopie au repas des dieux, c'est que les côtes de l'Océan sont habitées par les seuls Éthiopiens que le voisinage du soleil brûle jusqu'à leur noircir la peau. Ainsi parle Macrobe[1]. Il serait trop long de tout passer en revue; mais si le temps ne me faisait défaut et si je ne craignais de fatiguer vos oreilles, je pourrais facilement vous démontrer que les poètes ont embrassé sous le voile des fictions tantôt la physique, tantôt la morale, tantôt l'histoire. Je vous prouverais ce que je dis souvent, qu'entre le devoir du poète, de l'historien, du moraliste et du physicien, il existe la même différence qu'entre un ciel nébuleux et un ciel serein; dans les deux cas, la clarté est la même dans le sujet; mais elle varie suivant la portée des spectateurs. Toutefois la poésie est d'autant plus agréable que la vérité cherchée péniblement devient de plus en plus douce, une fois trouvée. Qu'il me suffise d'avoir dit cela moins sur moi-même que sur l'effet de la profession poétique, car quoique, suivant la coutume des poètes, j'aime à jouer, je ne voudrais point paraître poète au point de n'être que poète.

« Il me reste maintenant à parler de la récompense qui, même lorsqu'elle n'est pas due, est désirée et espérée. On sait qu'elle est multiple. La récompense du poète est principalement la gloire et là-dessus tout a été dit. Il y a aussi l'immortalité du nom qui est double : la première pour eux-mêmes, la seconde pour ceux qu'ils ont jugés dignes d'un tel honneur. Ovide parle de la première avec une entière assurance à la fin des *Métamorphoses : J'ai enfin achevé un ouvrage que ne pourront détruire ni le courroux de Jupiter, ni les flammes, ni le fer, ni les ravages du temps*[2]*;* et le reste jusqu'à la fin. Stace parle de la même immortalité à la fin de la *Thébaïde : Vivras-tu longtemps, te lira-t-on quand ton maître ne sera plus, ô ma Thébaïde, qui m'as coûté douze ans de veilles assidues*[3]*?* et ce qui suit jusqu'à la fin. Virgile parle de la seconde immortalité quand il dit au neuvième livre de l'*Énéide : Couple heureux, si mes vers peuvent quelque chose, vous vivrez éternellement dans la mémoire des siècles tant que la race d'Énée siégera au Capitole et que Jupiter règnera*[4]. Stace en parle aussi dans la *Thébaïde* : *Vous aussi, bien que mes chants s'échappent d'une lyre inférieure, vos noms sacrés franchiront les siècles*[5]. Lucain parle en même temps des deux immortalités dans le neuvième livre de la *Pharsale : La postérité nous lira, toi et moi; notre Pharsale vivra et nul âge ne la condamnera à l'oubli*[6]. Certes, il y a eu dans le monde beaucoup d'hommes glorieux et mémorables aussi bien dans les lettres que dans l'art de la guerre,

1. *Commentaire sur le songe de Scipion*, II, 10.
2. *Métamorphoses*, XV, 871-872.
3. *Thébaïde*, XII, 811-813.
4. *Énéide*, IX, 446-449.
5. *Thébaïde*, X, 445-446.
6. *Pharsale*, IX, 985-986.

dont les noms avec le temps sont tombés dans l'oubli sans autre motif que de n'avoir pas su confier au style durable et stable d'un lettré ce qu'ils avaient dans l'esprit. Car, comme dit Cicéron au premier livre des *Tusculanes : Il peut se faire qu'on pense bien et qu'on ne puisse pas exprimer élégamment ce qu'on pense. Or mettre ses pensées par écrit sans savoir leur donner l'ordre et la clarté ni allécher le lecteur par un certain attrait, c'est abuser étrangement de son loisir et des lettres* [1]. Voilà pour les lettrés. Quant à ceux qui, ayant mérité un nom immortel par leur courage et leurs exploits ou autrement, sont tombés dans l'oubli parce qu'ils n'ont point trouvé un écrivain capable, leur gloire a été ensevelie avec leurs corps. Horace le dit élégamment dans ses *Odes : Beaucoup de héros vécurent avant Agamemnon; mais tous, privés de regrets et inconnus, sont relégués dans un long oubli,* et il en donne la raison : *parce qu'il leur a manqué un poète sacré* [2]. Dans cette prévision, d'illustres personnages ont tenu les poètes en grand honneur afin qu'il y eût quelqu'un qui pût transmettre leurs louanges à la postérité. Cicéron relate ce fait dans le discours qu'il a prononcé pour A.-L. Archias, et il n'est point étonnant que les grands généraux aiment les grands poètes suivant cette règle de Claudien : *La valeur se plaît à attirer les regards des Muses; quiconque accomplit des exploits dignes d'être chantés aime les chants* [3]. Certes, en ce qui concerne la gloire mondaine, ce mot d'Horace est vrai : *La vertu cachée diffère peu de l'inertie qu'on ignore.* Et c'est assurément de là qu'émane cette exclamation d'Alexandre de Macédoine qui, étant venu près du tombeau d'Achille, s'écria, dit-on, en soupirant : « O heureux « jeune homme, qui as trouvé un tel chantre de ta valeur ! » Il désignait Homère, prince des poètes, qui, on le sait, a rendu fameuse la gloire d'Achille par de beaux vers. En voilà assez sur ce point.

« Il y a encore d'autres récompenses des poètes que je passe présentement sous silence pour en venir au laurier. Le laurier est dû aux Césars et aux poètes. Quoique la couronne poétique soit tressée de feuilles de laurier, on la fait tantôt de myrte, tantôt de lierre, tantôt d'une simple bandelette. J'ai réuni moi-même dans une lettre toutes ces variétés en ces deux vers : *Maintenant le laurier, le myrte, le lierre et la bandelette sacrée due à ton front sont méconnus.* Mais pour ne pas trop m'étendre, laissant le reste de côté, je vais énumérer brièvement les qualités du laurier.

« Cet arbre est surtout odoriférant, comme l'indiquent le sens de l'odorat, et Virgile au sixième livre de l'*Énéide : Dans un bois odorant de laurier* [4] ; et dans la deuxième églogue des *Bucoliques : Et vous, lauriers, et toi, myrte voisin, je vous cueillerai, car, entrelacés, vos parfums sont plus doux* [5]. Par ce premier point, on peut entendre l'odeur d'une bonne renommée que cherchent les Césars et les poètes. Car, comme nous sommes composés d'un corps et d'une âme, deux voies nous sont offertes pour acquérir de la gloire, celle du corps et celle de l'âme, quoique tant que nous sommes en vie l'un ait besoin du secours

1. *Tusculanes,* I, 3.
2. *Odes,* IV, 9, 25-28.
3. *Éloge de Stilichon, préface du livre* III, 5-6.
4. *Énéide,* VI, 658.
5. *Églogue,* II, 54-55.

de l'autre, et il n'est point douteux que les Césars vont à la gloire par la première voie et les poètes par la seconde. Donc, comme tous deux tendent au même but, quoique par des routes diverses, ce n'est pas sans raison qu'on a préparé à tous deux la même récompense d'un arbre odoriférant, indiquant, comme je viens de le dire, l'odeur d'une bonne renommée et de la gloire.

« En outre, cet arbre donne de l'ombre et convient au repos des gens fatigués. De là vient ce mot d'Horace : *Le laurier par ses épais rameaux dérobera les rayons ardents du soleil*[1], et ces vers du même : *Repose sous mon laurier ton corps fatigué par de longues guerres*[2]. Cette deuxième propriété se rapporte justement aux Césars et aux poètes : le repos semble promis aux uns après les fatigues de la guerre, aux autres après les travaux des études.

« On dit que le feuillage de cet arbre, de même qu'il est inaccessible en soi, préserve de la corruption les livres et autres objets auxquels il est joint. Cela convient singulièrement aux poètes qui, on le sait, défendent de la corruption leurs propres ouvrages et la gloire d'autrui.

« De plus, cet arbre est sacré, redoutable et vénérable. C'est ce qui a fait dire à Virgile au septième livre de l'*Énéide : Au milieu du palais, à l'écart, s'élevait un laurier au feuillage sacré, qu'une crainte religieuse protégeait depuis longues années*[3]. Auprès de ce laurier on avait coutume de dresser des autels, suivant ce passage du deuxième livre de l'*Énéide : Au milieu du palais, sous la voûte des cieux, était un grand autel ; à côté, un antique laurier inclinait sur lui son feuillage*[4]. Il convient à la parure des sacrificateurs, d'où on lit au troisième livre de l'*Énéide : Le prêtre de Phébus, le front ceint de bandelettes et du laurier sacré*[5] ; et d'où Lucain a dit dans son sixième livre : *D'où les lauriers de Thessalie sont admis aux jeux pythiens*[6]. Il est l'ornement non seulement des temples, mais du Capitole lui-même. Lucain a dit au premier livre : *Le Capitole réclame les lauriers sacrés*[7]. Le jour me ferait défaut si je voulais tout citer. Il est certain, indépendamment de tout cela, que le laurier semble convenir également aux Césars et aux poètes puisqu'on a coutume de les nommer les uns et les autres sacrés. Je pourrais le montrer par mille autorités si je ne songeais à ce mot de Cicéron : *Il se sert dans une chose certaine de témoignages non nécessaires.*

« L'arbre dont nous parlons possède encore trois propriétés qui ne sont point à dédaigner. Premièrement, appliqué sur une personne endormie, il rend ses songes vrais. C'est pour cela qu'il semble être dû particulièrement aux poètes qui ont coutume, dit-on, de rêver sur le Parnasse, suivant ce mot de Perse : *Je ne me souviens pas d'avoir rêvé sur le Parnasse à double cime*[8], etc. Pour montrer, sous le voile d'une allégorie, que la vérité est contenue dans leurs écrits qui paraissent des songes à ceux qui ne les comprennent pas, les

1. *Odes*, II, 9, 10-15.
2. *Id.*, II, 7, 18-19.
3. *Énéide*, VII, 59-60.
4. *Énéide*, II, 512-514.
5. *Id.*, III, 80-81.
6. Lucain, VI, 409.
7. *Id.* I, 287.
8. *Prologue*, 2-3.

poètes disent qu'ils ont le front ceint du feuillage qui rend les songes vrais. De même sous un autre rapport, en tant que cet arbre promet la prescience de l'avenir, suivant eux, il peut paraître approprié à Apollon, dieu de la divination, d'autant plus qu'on le représente comme en ayant été amoureux, ainsi que je le dirai tout à l'heure. Donc, comme Apollon passe pour le dieu des poètes, il n'est pas étonnant que les poètes bien méritants se couronnent du feuillage de leur dieu dont ils croient que le secours les a soutenus et qu'ils ont nommé le dieu de l'intelligence.

« La seconde des trois propriétés de cet arbre est sa verdeur éternelle dont quelqu'un a dit élégamment : *Ni le froid n'endommage le laurier, ni le bûcher l'or.* Pour cela, il convient également aux Césars et aux poètes parce qu'à cause de l'immortalité à laquelle ils visent, on le dit cher à Phébus, consacré à Phébus. De là vient ce vers des *Bucoliques : Le myrte à la belle Vénus; à Phébus son laurier*[1]; et ceux-ci du septième livre de l'*Énéide : Latinus, dit-on, avait trouvé ce laurier en jetant les fondements de sa citadelle et l'avait consacré lui-même à Phébus*[2]. C'est ce qui a donné lieu à la fable de Phébus amoureux de Daphné, car Daphné est un mot grec qui, au dire d'Hugution, signifie en latin laurier. Cette fable se lit dans tous ses détails au premier livre des *Métamorphoses* d'Ovide.

« Et ce n'est pas sans raison que les poètes ont imaginé cela. Car, quoique tout arbre soit ami du soleil, d'où descend toute sa végétation et sa vie, celui qu'embellit une rare verdeur mérite de sa part une affection particulière. L'immortalité de cette verdeur symbolisant l'immortalité d'un nom acquis tant à la guerre que dans les lettres peut expliquer pourquoi les Césars et les poètes sont couronnés principalement de ce feuillage.

« La troisième et la dernière de ces propriétés consiste en ce que, suivant le témoignage de tous ceux qui ont écrit sur l'histoire naturelle, cet arbre n'est point frappé de la foudre. Grand et insigne privilège! Pour procéder jusqu'à la fin comme nous avons commencé, c'est là la cause secrète du respect religieux que cet arbre [3]... Car quelle foudre plus terrible dans les choses humaines que la durée du temps qui détruit tout, les ouvrages, les biens et la réputation des mortels! C'est donc à juste titre qu'on couronne d'un feuillage contempteur de la foudre ceux dont la gloire ne redoute point celle qui, comme la foudre, renverse toutes choses, la vétusté.

« Vous avez entendu les motifs qui se sont présentés à moi sans une longue méditation et comme sur-le-champ. Quant à l'usage où sont les Césars et les poètes de se couronner de ce feuillage, je pourrais le confirmer par des témoignages innombrables; mais je citerai séparément les affirmations particulières aux uns et aux autres. Horace parle suffisamment des Césars : *Vous à qui le laurier a procuré dans le triomphe de Dalmatie un honneur éternel*[4]. Stace dit des poètes dans la *Thébaïde : Un temps viendra où, mieux inspiré par le dieu du Pinde, je chanterai vos exploits*[5]. Le même Stace parle en même temps des

1. *Églogue*, VII, 62.
2. *Énéide*, VII, 61-62.
3. Il existe ici une petite lacune dans le manuscrit.
4. *Odes*, II, 1, 15-16.
5. *Thébaïde*, 32-33.

uns et des autres dans l'*Achilléide : Toi pour qui fleurissent à l'envi les deux lauriers des poètes et des généraux*[1]. Ces paroles s'appliquent aussi bien au laurier des Césars qu'à celui des poètes.

« Il me resterait encore bien des choses à dire sur les commencements de la poésie, sur les genres et les variétés des poètes avec d'autres considérations très intéressantes sur le même sujet. Mais plus je vois redoubler votre attention, plus je dois faire en sorte de ne point la troubler par un trop long discours et de ne point choquer dans cette circonstance vos oreilles très patientes. Je vais donc finir en ces termes.

« Sur les deux premiers genres de récompense, s'ils peuvent m'échoir, cela regarde Dieu et ma fortune; cela vous regarde aussi, mes seigneurs et mes amis, cela regarde ceux qui naîtront après vous, et qui, je l'espère, porteront de moi un jugement plus sûr et plus juste, parce que, comme dit Cicéron, *ils jugeront sans amour et sans partialité, et de plus sans haine et sans envie*[2]. Quant au troisième genre de récompense, c'est-à-dire au laurier poétique, de quelque manière qu'il soit décerné aux autres, je le sollicite humblement de vos mains, illustrissime sénateur[3]. On vous a présenté à cet égard les prières de l'illustrissime roi de Sicile[4], dont le jugement très profond m'a approuvé, quoique indigne et à qui de plus, suivant une ancienne déférence du peuple romain, ce pouvoir a été confié. »

1. *Achilléide*, I, 15-16.
2. *Discours pour Marcellus*, IX.
3. Le comte Orso d'Anguillara.
4. Robert II d'Anjou.

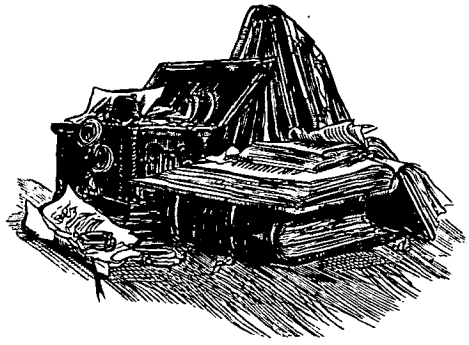

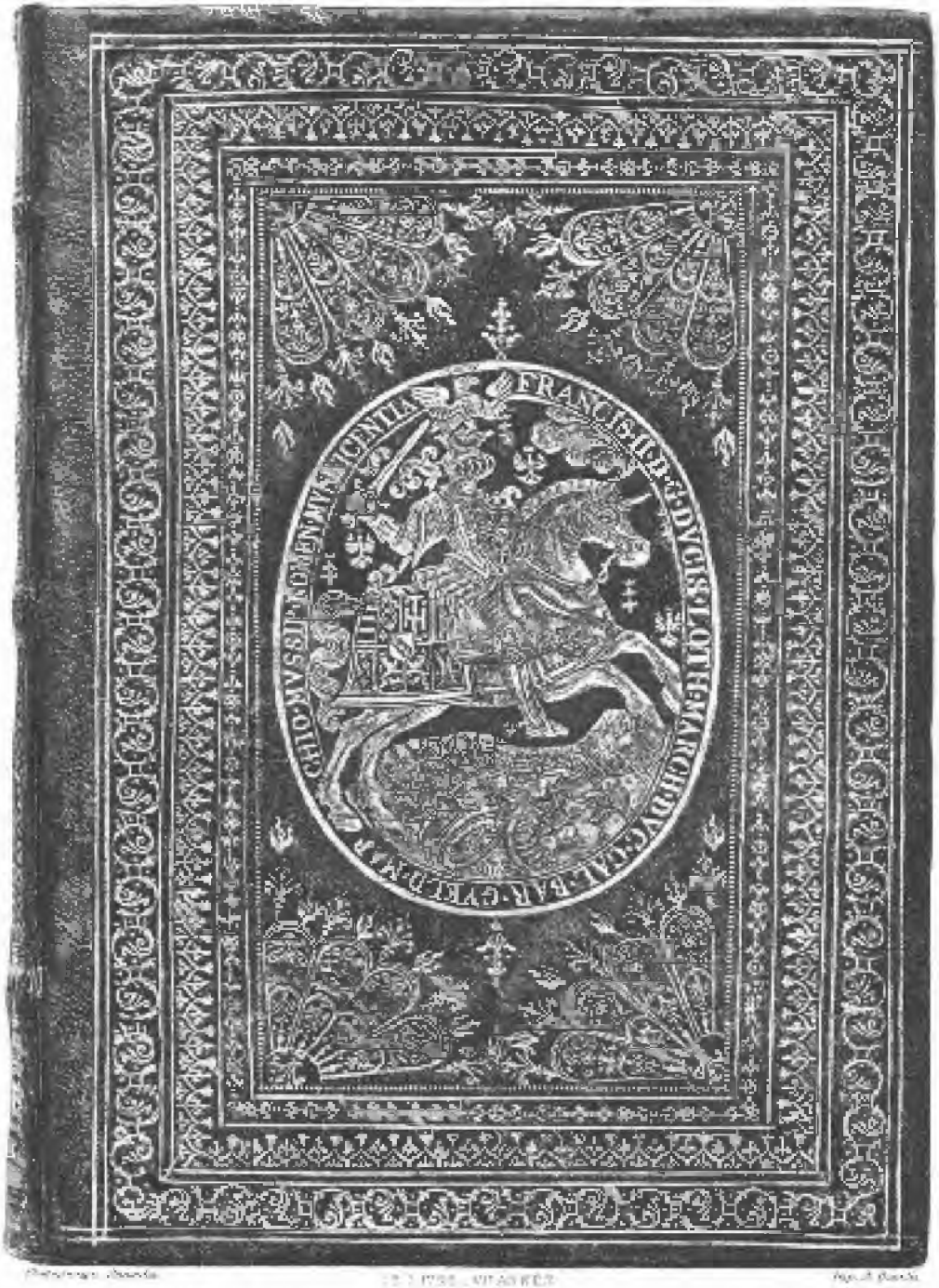

[illegible] [illegible]

RELIURE A L'EFFIGIE DE FRANÇOIS II DUC DE LORRAINE

[illegible]

L'IMPRIMERIE DUCALE DE DAMPIERRE

Le superbe château de Dampierre, que tout le monde connaît à Paris, était splendidement occupé, dans la seconde moitié du siècle dernier, par le célèbre duc de Luynes.

Louis-Joseph-Charles-Amable d'Albert, connu d'abord sous le nom de comte d'Albert, puis sous celui de duc de Luynes, descendait des Alberti italiens, qu'une commotion politique força de quitter leur palais à Florence, dans les premières années du xve siècle. Le duc de Luynes, né le 4 novembre 1748, devint sous-lieutenant au régiment colonel général des dragons, le 4 novembre 1764, capitaine le 28 mars 1766, mestre de camp lieutenant du même régiment le 24 mars 1769 et mourut en 1807, après avoir parcouru une brillante carrière dans les armées de la France. Il avait épousé, le 19 avril 1768, Guyonne-Élisabeth-Josèphe de Laval-Montmorency, née le 14 février 1755, fille de Guy-André-Pierre, duc de Laval, lieutenant général des armées du roi, et de Jacqueline-Hortense de Bullion-Fervacques.

La duchesse de Luynes, qui avait reçu une éducation des plus soignées, s'occupait exclusivement d'études et de travaux littéraires, dans l'isolement que lui créait la brillante carrière du duc, et pour satisfaire complètement à ses goûts, elle installa un atelier d'imprimerie au château de Dampierre.

Pour donner à nos lecteurs une idée de l'importance de cette création tout à fait exceptionnelle, nous profiterons des détails qu'a bien voulu

nous communiquer feu le duc Alberti de Chaulnes, proche parent de la célèbre duchesse.

Nous donnerons donc, en premier lieu, la liste des ouvrages sortis de la presse de Dampierre, — ouvrages, dont la rareté a fixé le prix à un taux fort élevé.

Voici cette liste :

1. *The life and adventures of Robinson Crusoë.* Dampierre, 1797, 2 vol. in-8°. Traduction française interlinéaire, avec un avertissement placé par Mme de Luynes en tête de son édition.
2. *An account of the Life of the reverend Jonathan Swift, D. D. Dean of S. Patrick's Dublin.* Dampierre, an VII (1800). Vol. petit in-4°. Traduction française interlinéaire et avertissement de l'éditeur.
3. *Recueil de pièces de poésie détachées à l'usage de quelques amis habitant la campagne.* 1re partie. Dampierre, an VII (1800). Vol. in-8°. Dans une préface qui précède son recueil, la duchesse explique les motifs qui l'ont portée à former cette petite collection.
4. *Recueil de pièces de poésie détachées.* 2e partie. Dampierre, an X (1802). Vol. in-8°. Cette seconde partie renferme des pièces d'un genre plus léger, et la duchesse de Luynes a soin d'en prévenir le lecteur dans un avertissement, par lequel elle avertit qu'elle y a admis tous les genres, pourvu qu'ils n'y introduisissent pas l'ennui.
5. *Histoire de la vie et de la mort tragique de Vittoria Accorambona, duchesse de Bracciano.* Dampierre, an VIII (1800). Vol. petit in-4°.
6. *La vie de Marie de Hautefort, duchesse de Schomberg.* Dampierre, an VIII (1800). Vol. petit in-4°.
7. *Abrégé de la vie du garde des sceaux de Marillac.* Sans date. Petit in-4°.
8. *Recueil de quelques articles tirés de différents ouvrages périodiques.* Dampierre, an VIII. Petit in-4°.
9. *Notions abrégées de logique et de morale*, par Barbier. Avec une notice et des notes de la duchesse de Luynes. Dampierre, an VIII. Petit in-4.
10. *Les trois époques, ou l'amour considéré dans la société et hors de la société,* par Barbier. Dampierre, an VIII. Petit in-4°.
11. *Mémoires de Talleyrand sur les relations commerciales des États-Unis avec l'Angleterre.* Dampierre, an VII (1799). Petit in-4°.
12. *La Capricieuse ou les effets de l'inégalité d'humeur.* Comédie en trois actes. Dampierre, an VII. Petit in-4°.
13. *Notice sur la vie de la duchesse d'Ayen,* par Mme de La Fayette, sa fille. Dampierre, an IX (1801). Petit in-4°.
14. *Lettres de Mme Suard à son mari sur son voyage à Ferney.* Dampierre, an X. Petit in-4°.
15. *Relation de la fin d'Henry IIe du nom, duc de Montmorency et de Damville.* Dampierre, 1803. Petit in-4°.

16. *Conseils d'un père à son fils,* par A. L. Sans date.

Ce sont des conseils donnés par le duc de Luynes à son fils le duc de Chevreuse, au moment où finissait l'éducation de ce jeune homme et commençaient ses devoirs envers la société.

17. *Traduction en vers de l'élégie de Gray sur un cimetière de village.* Dampierre, 1797.

Cette traduction est l'œuvre du jeune vicomte Mathieu de Montmorency, qui l'a dédiée à sa belle-mère, la duchesse de Luynes, en vers d'une simplicité touchante et empreinte des amers regrets que la révolution avait laissés dans cette famille [1].

Pour compléter ce relevé, nous ajouterons que la duchesse s'occupait aussi avec un soin tout particulier d'une revision générale de l'édition française du *Spectator* de Steele et d'Addison, ouvrage anglais dont l'apparition à Londres avait eu tant de succès. L'édition française, dont la publication avait commencé à Amsterdam en 1714, était fort inexacte et incomplète. Les nombreuses lacunes et incorrections que la duchesse y avait remarquées lui avaient suggéré l'idée d'en publier un supplément, et elle s'était mise à l'œuvre avec cette ardeur et cette courageuse persistance qu'elle apportait en tout. Elle était aidée dans cette entreprise littéraire par M. Guillard-Senainville, né en Beauce, près de son château d'Esclimont, mort en 1837, agent général de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale. C'était un homme instruit, très versé dans la connaissance de la langue anglaise, et qui fut fort heureux de s'associer à un travail de cette importance. Madame de Luynes commença à la fois deux éditions in-4° de son supplément au *Spectateur*. L'une contenait simplement la traduction française, préparée par elle et son collaborateur. Dans l'autre, elle mettait en regard de la traduction le texte anglais. Deux volumes de la première édition parurent en 1803 et en 1806, l'année qui précéda celle de la mort du duc ; la seconde édition en était déjà arrivée au sixième volume, lorsque survint, en 1810, l'ordonnance impériale qui supprima d'un seul coup toutes les imprimeries particulières et força la duchesse de Luynes à se défaire de la sienne.

Il n'était pas jusqu'au brochage même des livres dont elle ne s'occupât ; mais, le plus souvent, elle laissait ce soin à une amie de la maison, Mme Felz, d'origine irlandaise et de la famille du célèbre O'Connor, — femme d'un médecin allemand distingué : elle exécutait son travail avec beaucoup de dextérité dans le salon même du château de Dampierre.

PH. VAN DER HAEGHEN.

1. Il existe une collection complète de ces dix-sept ouvrages à la bibliothèque du château de Sablé, où nous avons vu mourir le jeune duc Alberti de Chaulnes.

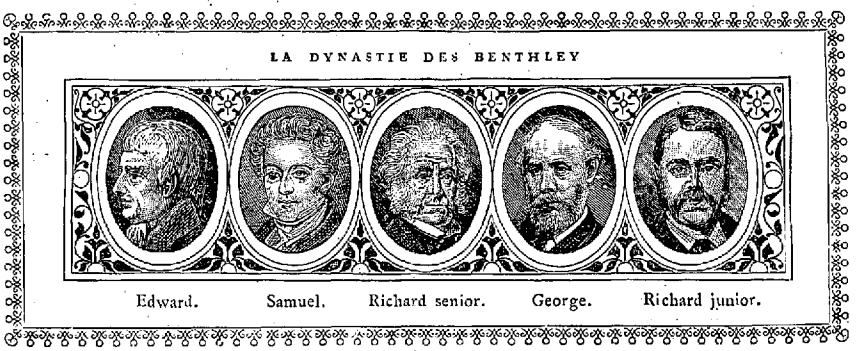

LES GRANDS ÉDITEURS ANGLAIS

II

LA FICTION ROMANESQUE. — LE LIVRE DE SCIENCES. — LE LIVRE DE BIBLIOPHILE

IV. — Richard Bentley et fils.

Sur un grand nombre de livres imprimés pendant le règne de Charles II, entre autres le *Shakspere* de 1685, celui de la troisième édition, au bas de la page de titre, au-dessous de la sphère armillaire — introduite depuis en France aussi par Janet, dans sa *Bibliothèque élzévirienne,* — on trouve déjà le nom de Richard Bentley. En 1682, cet éditeur commençait la publication d'une série de romans sous le titre de *Bentley's Modern Novels,* que de nos jours a fait revivre, à peine modifié, le titre de deux autres séries du même genre : *Bentley's Standard Novels* et *Bentley's Favourite Novels.* Malgré cette double concordance de faits, — de semblables publications, poursuivies, à près de deux cents ans d'intervalle, par des éditeurs de nom et prénom identiques, — il ne paraît pas qu'il y ait trace de parenté entre les deux Richard Bentley[1]. Le chef

1. Voir *Notes and Queries,* vol. XI, 5e série, 12 avril 1879, sur le premier Richard Bentley. Il semble que ce nom et ce prénom s'appellent l'un l'autre. Les Lettres classiques au commence-

nominal de la librairie, né en 1794, descend d'une ancienne famille du Shropshire dont l'un des membres, Edward Bentley, vint à Londres vers 1770. Celui-ci publia quelques livres classiques, principalement des dictionnaires. Toutefois, les entreprises de journaux l'intéressaient de préférence; c'est ainsi qu'il fut l'un des propriétaires de *The General Evening Post*. Son portrait, — à tout autre titre bien entendu, — est placé dans le parloir de la Banque d'Angleterre; il y témoigne de l'initiative patriotique d'Edward Bentley dans la formation du corps des « Volontaires de la Banque » pendant la guerre contre Napoléon Ier. Deux de ses fils, Samuel et Richard, se firent imprimeurs-éditeurs. Ils avaient été élevés dans l'imprimerie d'un oncle, John Nichols, antiquaire célèbre, qui a laissé une *Histoire du Leicestershire* et quatorze volumes d'*Anecdotes littéraires*. L'aîné, Samuel, que le *Gentleman's Magazine*, dans un article nécrologique, en mai 1868, cite comme un lettré d'un goût délicat, *A good scholar and a man of refined taste*, avait mis tout son orgueil à devenir dans sa profession un artiste supérieur; il y réussit, et la supériorité de ses impressions, en effet, fut bientôt renommée. Mais à quel prix! Samuel Bentley dépensa un tel zèle à déchiffrer les anciens textes anglo-normands dans les archives publiques, en vue d'enrichir ses publications historiques, puis une attention si minutieuse à corriger les épreuves de ses *Excerpta Historica*, que finalement il y perdit la vue. Cet ouvrage, devenu classique, est, il est vrai, couramment désigné par le nom de l'auteur-imprimeur — nous disons de même « un Littré », « un Vapereau », — néanmoins, c'est payer une telle gloire un peu cher.

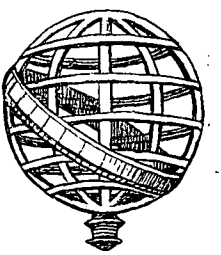

Marque relevée sur le *Shakspere* de 1685. (Richard Bentley.)

Tout d'abord, les deux frères se consacrèrent à peu près exclusivement à leurs presses et se firent connaître ainsi, plutôt que par leurs publications propres. A partir de 1829, cependant, Richard, le plus jeune, renonçant décidément à l'imprimerie, uniquement désormais s'occupa d'édition. A cet effet, il s'associa avec M. Henry Colburn, qui avait déjà publié *Pepy's and Evelyn's Diaries* et venait de s'établir dans New Burlington street, d'où la librairie, depuis, n'est plus sortie. M. Colburn se retira des affaires fort peu de temps après. Dès lors, Richard Bentley demeura seul à la tête de la maison, c'est-à-dire pendant près de quarante ans, de 1832 jusqu'en 1871, quelques mois à peine avant sa mort. En moins de dix ans, il sut grouper autour de lui à peu près tous les romanciers célèbres : Dickens, Disraeli, Bulwer, Th. Campbell, Godwin, miss Edgeworth, miss Ferrier, Mrs Shelley, Leigh Hunt, Ingoldsby, Sam Slick, Ainsworth, Theodore Hook, Mrs Trollope et ses fils Anthony et Thomas, le capitaine Marryat, le docteur Maginn, Father Prout, Samuel Lover, Miss Mitford, Beckford, Julia Kavanagh, Charles Reade, Wilkie Collins et bien d'autres encore. A ce groupe d'écrivains éminents il ne manque vraiment que Thackeray. Je reprends un des noms de cette énumération, celui de Thomas Ingoldsby, pseudonyme de Richard Harris Barham, qui dédia ses fameuses

ment du XVIIIe siècle sont redevables à un autre Richard Bentley, savant professeur à Cambridge, d'éditions critiques des auteurs grecs et latins qui sont réputées, encore aujourd'hui, comme des chefs-d'œuvre d'érudition.

Légendes à son éditeur et ami. Ils avaient fait leurs études ensemble à l'école Saint-Paul de Londres et leur camaraderie d'enfance se prolongea sous la forme virile de l'amitié jusqu'à la fin. De son lit de mort, en juin 1845, Barham envoyait, par exprès spécial, à l'intime témoin de toute sa vie le poème dans le style de Chaucer, *As I laye a thinkinge...*, qui occupa ses dernières pensées et termine aujourd'hui toutes les éditions des *Légendes d'Ingoldsby*.

Assisté d'un tel concours d'hommes de talent, Bentley fonda en 1837 un magazine, *Bentley's Miscellany,* qui fit une rapide fortune sous la direction de Dickens[1]. La chronique littéraire a fixé le souvenir des dîners du *Miscellany* et du salon rouge de New Burlington street, où à cette occasion se réunissaient les beaux esprits de l'époque. A quelque touchante mélodie irlandaise de Tom Moore succédaient quelque impromptu de Theodore Hook souvent interrompu par une explosion d'applaudissements, une anecdote vivement contée par Sam Slick, un mot génial de Barham, une vive repartie du caricaturiste George Cruikshank. Là se rencontraient aussi Ainsworth et, sous le pseudonyme de Father Prout, Francis Mahony, l'un des plus beaux hommes de son temps; puis le docteur Maginn, dont la verve endiablée n'était jamais plus étincelante qu'après boire; Albert Smith, dont les espièglerie luttaient de gaieté avec l'humour joyeux de l'Irlandais Hamilton Maxwell; John Leech aussi, tout frais émoulu du collège de Charterhouse, aimable et modeste, encore hésitant entre le scalpel et le crayon, exerçant dans ce vivant milieu ses facultés d'observation plaisante, accumulant les remarques dans cette admirable mémoire pittoresque qui allait donner à ses dessins la certitude infaillible des dessins de maître. C'est dans *Bentley's Miscellany* que John Leech débuta par la création irrésistiblement comique de *M. Ledbury,* dont les grotesques aventures racontées par Albert Smith égayèrent alors toute l'Angleterre. C'est là que George Cruikshank illustra le *Jack Sheppard* et le *Guy Fawkes* d'Ainsworth, qui sont restés ses œuvres les plus célèbres; c'est là aussi que Cruikshank et John Leech rivalisèrent d'invention drôlatique dans l'illustration des légendes d'Ingoldsby.

Concurremment avec le *Miscellany,* Richard Bentley poursuivait la publication de la bibliothèque de romans qui avait été une de ses premières créations comme éditeur en 1831 et prit son nom définitivement en 1832, la série universellement connue des *Bentley's Standard Novels and Romances.* Les volumes sont exactement de notre format in-18 si répandu depuis, et il me paraît très probable qu'ils ont servi de modèle à l'intelligent éditeur français qui fonda et désigna de son propre nom, en 1838, la *Bibliothèque Charpentier.* Seulement, M. Charpentier opérait une révolution de librairie en publiant à 3 fr. 50 ses volumes qui contenaient la matière de plusieurs in-octavo à 7 francs, format de cabinet de lecture, alors en vogue, tandis que les *Bentley's Standard Novels* furent, à l'origine, publiés à 6 sh. (7 fr. 50). Je dois dire qu'en Angleterre, où la

1. Voir *le Livre* n° du 10 janvier 1885, sur *Bentley's Miscellany.* Le prospectus de ce magazine fut rédigé par Dickens et le manuscrit original occupe une place d'honneur dans le cabinet de l'éditeur, en même temps qu'un des plus anciens manuscrits du monde, quatre tablettes de pierre gravée, d'une conservation parfaite, trouvées à Thèbes en 1836. Il y a entre ces deux autographes précieux un écart de date d'environ 3,000 ans.

librairie a toujours coûté fort cher, ce prix même était alors très faible; cependant il fut réduit à 3 sh. 6 d. pour une vingtaine de volumes de la collection réédités bien plus tard, de 1854 à 1859. Chaque volume était accompagné d'une planche gravée sur acier et le titre orné d'un sujet également gravé reproduisant quelque principale scène du roman [1]. La collection se compose d'un peu plus de 125 volumes représentant en chiffres ronds 60,000 £ de droits d'auteur et 40,000 £ de frais d'impression, de papier et d'illustrations, soit deux millions cinq cent mille francs.

En 1859, Richard Bentley fonda, dans un tout autre esprit, une revue trimestrielle rédigée par les principaux collaborateurs de *The Saturday Review*. Elle comptait parmi ses rédacteurs Basil Jones, le savant évêque de Saint-Davids, Douglas Cook et lord Robert Cecil, aujourd'hui marquis de Salisbury, premier ministre et secrétaire pour les affaires étrangères, chef du cabinet conservateur. Il s'était opéré une évolution dans les opinions du fondateur, qui dans sa jeunesse appartenait à l'école politique de « la jeune Angleterre » et s'était alors efforcé, de concert avec l'honorable George Smythe (plus tard lord Strangford), de trouver un journal pour représenter les vues de ce parti. Cependant, et malgré la valeur de sa rédaction politique et littéraire — maintenue avec une impartialité toujours mal vue des partis entre les deux grands courants d'opinion, — le *Bentley's Quarterly Review* ne parcourut qu'une très courte carrière. A diverses époques, d'autres périodiques avaient pris et prirent encore naissance dans la librairie de Burlington street et entre autres, croyons-nous, l'*Athenæum,* dont l'autorité critique en matière de lettres, d'art et de sciences, est universellement reconnue. Peu après la fin du *Quarterly,* le *Bentley's Miscellany* lui-même disparut à son tour, ou plutôt se confondit avec le *Temple Bar Magazine,* fondé en décembre 1860 sous les auspices d'un journaliste alors célèbre, George Augustus Salla, et dont Richard Bentley se rendit possesseur en 1866. C'est une publication mensuelle de 144 à 160 pages in-octavo à 1 sh., qui reçut un peu singulièrement le nom de la célèbre porte si maladroitement sacrifiée en 1878 et qui séparait le Strand de la Cité [2].

On ne s'explique guère le titre du nouveau *Magazine* que par cet extrait de Johnson qui désigne le passage de Temple Bar aux gens curieux de connaître les individualités littéraires comme le rendez-vous obligé de tous les

1. La série entière porte cette épigraphe : « Aucun genre de littérature n'est en général aussi attrayant que la fiction. Les peintures de la vie et des mœurs ainsi que les histoires d'aventures sont reçues avec plus d'empressement par le grand nombre que les œuvres plus graves, si importantes qu'elles soient. Le souvenir d'Apulée est mieux gardé par sa fable de *l'Amour et Psyché* que par ses écrits platoniciens plus abstraits. De même le *Décaméron* de Boccace a survécu aux traités de langue latine et aux autres ouvrages d'érudition du même auteur. »

2. Le quartier de Temple Bar est depuis deux siècles le centre des bureaux de journaux et de revues, et l'on pouvait naguère encore renouveler avec le même succès l'expérience à laquelle se plaisait déjà le Dr Johnson en 1756. — « Quand je veux m'amuser — écrit-il dans son *Project for the employment of Authors,* — je me poste pendant une heure à Temple Bar et j'examine un à un les passants. Entre onze heures et quatre heures, j'ai toujours constaté que l'un d'eux sur six est un écrivain. On les voit rarement de très bonne heure, le matin, ou tard dans la soirée; au contraire, vers le moment du dîner, ils sont tous en mouvement; leur physionomie alors exprime une hâte qui permet peu de discerner leurs espérances ou leurs craintes, leur joie ou leur tristesse. Mais dans l'après-midi, quand ils sont repus ou résignés à se passer de dîner, leurs passions se

hommes de lettres de son temps. Tel était Temple Bar au milieu du XVIIIe siècle, tel il resta jusqu'au jour où, sous prétexte que le monument encombrait la voie publique, on le démolit et l'on obstrua ladite voie bien davantage au moyen d'une colonne commémorative de ce même monument. Dans la direction du *Temple Bar Magazine,* Richard Bentley et son fils, M. George, continuèrent donc à en faire le lieu de rencontre des écrivains contemporains. Les études biographiques et critiques ainsi que les questions de politique extérieure y sont traitées d'une façon particulièrement remarquable, et le roman y est tenu au niveau le plus élevé par des « novelists » nombreux, très goûtés de ses lecteurs. C'est, en réalité, le roman qui occupe la plus large place dans chaque numéro. Il y est représenté généralement par deux œuvres de longue haleine, quelquefois trois, en cours de publication simultanée, plus une nouvelle complète. Il est signé tour à tour de noms comme celui de Miss Rhoda Broughton, très connue des lecteurs français, et d'autres noms qui n'ont pas moins de titres à l'être, tels ceux de Mrs Henry Wood, Sheridan Le Fanu, Florence Montgomery, Sergeant Ballantine, Edmund Yates, Mrs. Kemble et Mrs Alexander, pour ne citer que les plus populaires.



Gravure extraite du Magazine *The Antiquary*. (Elliot Stock.)

Cette féconde poussée de romans devait nécessairement engendrer une nouvelle bibliothèque sous le titre de *Bentley's Favourite Novels,* publiée dans le format in-octavo, avec une ou deux gravures, à 6 sh. le volume; cette nouvelle série est aujourd'hui, à peu de chose près, aussi considérable que l'ancienne et a rencontré le même accueil auprès du public.

Pendant de longues années, la librairie Richard Bentley eut en quelque sorte le monopole de la littérature américaine. C'est elle qui fit connaître en Angleterre — et l'on peut dire par suite en Europe — Fenimore Cooper, Washington Irving, Bancroft, Prescott, etc. A cette époque reculée, digne de l'âge d'or, on croyait encore que la propriété littéraire est une propriété comme une autre; les éditeurs anglais avaient la bonhomie d'acheter le droit de reproduction, l'insigne bonne foi de payer des droits d'auteur aux écrivains étrangers. Un tel état de choses, si conforme à la morale publique, ne pouvait durer : on le leur fit bien voir. Le Parlement, que révoltait cette loyauté scandaleuse, soudain y coupa court. Un beau soir de 1857, la Chambre des Lords décida que les honnêtes gens qui respectaient la propriété littéraire étaient de

donnent un libre essor. L'un s'émerveille de la stupidité du public, qui n'a fait nulle attention à son dernier livre; tel autre maudit la France qui, par ses menaces d'invasion, détourne de la littérature toute curiosité; cet autre encore jure contre le libraire qui ne veut avancer d'argent que sur copie; celui-ci parcourt en marchant le billet que son éditeur vient de lui souscrire; celui-là murmure contre quelque critique sans réplique possible; un sixième est résolu à ne plus écrire pour une génération de barbares; le dernier enfin se propose de chercher une fois encore à réveiller un monde apathique, insensible à son mérite. »



Designed by George Cruikshank, to represent his highly esteemed and worthy friend, the late Thomas Ingoldsby Surrounded by some of the Characters, Good, Bad, & Indifferent, which he has so graphically portrayed in his celebrated Legends.

Published by his school fellow, Richard Bentley 1870.

parfaits imbéciles, de tristes commerçants, dépourvus de civisme, puisqu'ils faisaient inutilement sortir du pays de bon or anglais au profit d'étrangers. Cette propriété tomba donc dans le domaine public. L'un des plus coupables, Richard Bentley, se réveilla le lendemain appauvri de 60,000 £, autrement dit de un million cinq cent mille francs, représentant le capital, désormais sans valeur, qu'il avait engagé dans ses éditions d'ouvrages américains.

La maison d'ailleurs est hospitalière aux étrangers; je rencontre dans son catalogue les noms sérieux de Lepsius, de Curtius, de Duncker, de Mommsen, d'Azeglio; dans la littérature moins grave, ceux de H.-C. Andersen, ami personnel de Richard Bentley, à qui sont adressées quelques-unes des plus jolies lettres du célèbre Danois; d'Émilie Carlen, d'Auerbach, de Spielhagen, etc.; et surtout des noms français en très grand nombre et non des moindres, à ne citer que Chateaubriand, Mme de Staël, Lamartine, Thiers, Guizot, Mignet, de Saulcy, Victor Hugo. A son titre officiel de *Publishers in ordinary to his* ou *her Majesty,* — qu'elle tient du roi Guillaume IV (6 avril 1833), que lui a maintenu la reine Victoria (7 mars 1838), et qui lui suffit comme somme d'honneurs, car elle n'a jamais concouru aux récompenses dans les expositions, — la librairie Bentley doit sans doute le privilège d'être choisie pour éditer leurs œuvres en Angleterre, par les souverains et les princes qui ne craignent pas de mêler quelques brins de plume aux fleurons de leur couronne; tels le roi de Suède et de Norvège, *Memoir of Charles XII,* le prince royal d'Autriche-Hongrie, *Travels in the East,* avec une centaine d'illustrations; l'empereur Maximilien du Mexique, *Recollections of my Life,* en 3 vol.; le shah de Perse, *A diary kept during a journey to Europe in 1878.* Enfin la jeune reine de Roumanie, sous le pseudonyme de Carmen Silva, collabore au *Temple Bar.*

Des ouvrages d'une importance politique et historique considérable sont également sortis de la même maison; c'est chez elle, en effet, que se sont édités *Lord Palmerston, Lord Dalling, Lord Malmesbury, Lord Auckland.* D'autre part, en matière d'histoire moderne, elle accuse une curiosité marquée pour l'époque du premier empire; elle a publié les *Mémoires du prince de Metternich,* avec une bien jolie eau-forte, d'après le portrait du célèbre diplomate par Th. Lawrence; la plupart des *Mémoires* des maréchaux et des généraux de Napoléon Ier; en particulier, avec une profusion de portraits gravés sur acier; les *Mémoires de Mme d'Abrantès* et les *Mémoires de Napoléon,* par Bourienne, traduits, annotés, édités par le colonel R.-W. Phipps, assisté du jeune M. Richard Bentley, le petit-fils du fondateur de la maison. Sur le même modèle viennent de paraître aussi les *Mémoires de Mme Campan* sur Marie-Antoinette, en 2 vol. avec 16 gravures. Parmi les plus beaux livres publiés par la librairie Bentley, je citerai encore les *Lettres de Horace Walpole,* éditées par Peter Cunningham, en 9 vol. avec une quarantaine de portraits; et deux des sept éditions de formats divers dans lesquelles, de 6 pence à 22 sh., sont multipliées les *Légendes d'Ingoldsby : The illustrated edition,* in-quarto couronne sur papier teinté, à tranches dorées, avec les 69 gravures de Leech et de Cruikshank, augmentées de celles dont le talent incisif de John Tenniel avait enrichi la première réimpression d'ensemble, et *The Carmine edition,* petit in-octavo compact dont les pages sont encadrées de filets carmin. Et je ne parle pas d'éditions épuisées comme celle de quelque légende isolée, *The Witches Frolic (Farces de sor-*

cières), si singulièrement illustrée par Jane-E. Cook. L'artiste avait imaginé de découper sur le fond, couvert d'un à plat noir, des figurines en silhouettes blanches, non modelées, mais dessinées au trait. C'est, à proprement dire, le procédé des sgraffite à l'italienne, procédé plus curieux que beau ou même agréable, tant il reste froid, quelque esprit qu'on y dépense.

En fait de tentatives originales, il en est une toute récente, beaucoup plus heureuse à notre avis, dont la maison Bentley a pris l'initiative et qui trouvera certainement des imitateurs. Nous voulons parler de ses éditions de romans imprimées en couleur : *An Open Foe,* par Adeline Sargeant, en 3 vol., encre pourpre ou claret; *Dream Faces,* par l'Hon. Mrs Fetherstonhaugh, en 2 vol., encre violette; *A Ballroom Repentance,* par Mrs Edwardes, en 2 vol., encre bleue. Il y avait des précédents : on connaît en France le *Livre des quatre couleurs,* imprimé au XVIIIe siècle; en Angleterre, lord Dalling et Bulwer firent à grands frais, pour *private circulation,* à très peu d'exemplaires non datés, imprimer naguère une monographie de lord Melbourne en encre d'or sur papier teinté en rose; mais le fait était exceptionnel. Le premier essai pratique de ce genre d'impression date de 1882 et fut appliqué par M. George Bentley aux *Notes sur quelques pièces de Shakespeare,* où Mrs Frances Anne Kemble, nièce de Mrs Siddons, l'illustre tragédienne, actrice elle-même, fille et petite-fille de comédiens, a condensé avec un rare esprit critique l'expérience d'une famille qui ne voua rien moins que vingt-huit de ses membres au théâtre. Le volume, orné avec goût de têtes de pages de fleurons et de culs-de-lampe, était imprimé en pourpre. Cette innovation paraît désormais exclusivement réservée au roman. Et en effet, la grande vente du roman peut seule couvrir l'augmentation du prix de fabrication, que l'on peut évaluer à quinze pour cent. Les tons d'encre employés jusqu'à présent : pourpre, violet, brun, vert sombre et bleu sombre conservent au caractère toute la netteté du noir; mais, en diminuant l'écart des valeurs du noir au blanc, ils rendent l'aspect de la page plus doux et plus harmonieux. Cet aspect est charmant, mais en supposant que nous subissions en ce moment le charme de l'imprévu, nous considérons d'autre part que le nouveau procédé est très précieux pour l'hygiène de la vue et bien supérieur à cet égard au procédé d'impression en noir sur papier d'une teinte plus ou moins foncée.

Le résultat de cette dernière combinaison, recommandée par certains oculistes, est bien aussi d'abaisser le rapport des valeurs, mais elle diminue sensiblement la lumière de la page, et, par conséquent, elle exige un bien plus grand effort de vision.

Très soucieuse d'augmenter les aises du lecteur, la librairie Bentley s'ingénie aussi à varier les reliures le plus possible, de manière qu'on puisse promptement distinguer un livre de l'autre. Son zèle et son activité en toutes choses sont d'ailleurs notoires et furent constatés par le chef du cabinet, en plein Parlement, quand à l'époque de l'affaire de l'Alabama elle réussit à éditer un fort volume in-quarto, avec cartes en couleur, en soixante-douze heures. Mais si elle est attentive aux intérêts de son public, elle l'est également aux siens propres et à ceux qui lui sont communs avec les autres éditeurs. Depuis trente ans, en effet, elle réunit en octobre ou novembre le commerce de la librairie en un dîner à Albion Tavern, dans Aldergate street. A ce dîner sont montrées

toutes les nouveautés de la saison d'hiver, qui sont sur l'heure l'objet des principales souscriptions.

En 1867, le fondateur de ce dîner, Richard Bentley, fut victime d'un accident de chemin de fer à la suite duquel il dut confier la direction de la librairie à son fils, qui l'assistait déjà depuis longtemps. L'homme intelligent, le galant homme qui était justement fier d'avoir été toute sa vie l'ami des trois plus grands humoristes de son temps, Tom Ingoldsby (Rev. Harris Barham), Sam Slick (M. Justice Haliburton) et Theodore Hook, mourut le 10 septembre 1871. Il se survit dans son fils George et son petit-fils Richard Bentley.

V. — Kegan Paul, Trench et Cie

La maison qui porte aujourd'hui le nom de Kegan Paul, Trench and Cy fut fondée en 1872. Elle est donc sinon la plus jeune — car la maison Chatto and Windus qui nous a occupés précédemment[1] est d'un an sa cadette — elle est évidemment l'une des plus jeunes parmi les grandes librairies anglaises ; d'où l'on aurait tort de déduire que sa valeur en est moins haut prisée. N'y a-t-il pas quelque deux cents et tant d'années que pour tout lettré français

. . . . . Dans les âmes bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années.

Que le vieux Corneille n'entendît pas le mot « valeur » dans l'acception où nous le prenons ici, peu importe ! Dans l'un comme dans l'autre sens, l'affirmation est également juste. Or la maison est bien née. Les deux associés, M. Paul et M. Trench ont, l'un et l'autre, fait leurs études à Eton et à Oxford. En sortant d'Oxford, M. Kegan Paul retourna, mais comme *master,* au célèbre collège d'Eton. Aussi possède-t-il à fond la grave question de l'enseignement, sur laquelle il a plus tard publié un livre, *Our public Schools,* où, non sans courage, quoique d'un plume discrète, il résume à la suite de ses collaborateurs les abus et les vices flagrants des grandes écoles publiques, au point de vue tour à tour de l'instruction, de la moralité, de la santé, des dépenses excessives imposées aux familles et propose, pour chacun de ces divers problèmes si épineux, une solution pratique, inspirée à la fois par l'expérience, le bon sens et une sage libéralité d'esprit.

A l'appui d'une de ces solutions, pour concourir à la propagation de l'enseignement des langues tant anciennes que modernes par les méthodes de

1. Voir *le Livre* du 10 juin 1885. — Nous datons l'âge des maisons d'après la date du nom en vedette dans la raison sociale. Sinon la librairie Chatto et Windus serait l'aînée, car elle a succédé à M. Hotten, comme MM. Kegan Paul et Trench ont succédé à M. King; or la maison Hotten était beaucoup plus ancienne que la librairie King. — Nous devons dire également que si l'ordre selon lequel ces Notices sur les grands Éditeurs anglais paraissent ici ne nous est pas dicté par la chronologie, il ne l'est pas davantage par l'importance commerciale, non plus que par aucune sorte de hiérarchie qu'il serait fort impertinent de prétendre fixer. Nous suivons simplement l'ordre strict dans lequel nous avons pu recueillir nos documents.

philologie comparée qu'il préconise, M. Paul a traduit et publié le petit traité de F. Baur, *A Philological Introduction to Greek and Latin for Students.* Il a, pris soin, toutefois, de briser, d'alléger les phrases longues, lourdes, obscures, du texte allemand, et d'y jeter une indispensable clarté. Lettré, en outre, en même temps qu'érudit, M. Kegan Paul a collaboré à divers magazines et reviews, au *Harper's,* au *Fraser's,* et fait récemment (1883) un choix de ses articles qu'il a réunis sous le titre *Biographical sketches.* A l'exception de l'étude sur George Eliot, ces *Esquisses biographiques* sont consacrées à des personnages qui ont joué un grand rôle dans le mouvement des idées théologiques et surtout du sentiment religieux en Angleterre, depuis le commencement du siècle, depuis Edward Irving, cet ami de Carlyle, cet éloquent prédicateur écossais, admirablement beau et dont la tournure était celle d'un chef de brigands romantique, jusqu'à l'illustre et doux cardinal Newman. Elles sont écrites avec toutes les recherches d'une intelligence largement ouverte et curieuse d'analyse psychologique. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si, désirant traduire quelqu'un de nos grands écrivains et penseurs français, M. Kegan Paul s'est arrêté de préférence à Pascal. Son édition des *Pensées,* d'après le texte français de M. Molinier, avec les *Notes,* complétées par celles des éditions Faugère et Havet, est un modèle de fidélité, d'élégance et de concision, bien digne de figurer dans la précieuse *Bibliothèque-parchemin (the Parchment Library)* dont nous parlerons tout à l'heure.

C'est en 1874 que M. Paul, renonçant à l'enseignement, se donna exclusivement aux lettres sous cette forme doublement heureuse : comme auteur et comme éditeur. Il acquérait alors le second de ces deux titres en s'associant avec M. Henry S. King, établi lui-même depuis deux ans seulement[1]. De faible santé, celui-ci dut se retirer en 1877; il fut remplacé par M. Alfred Chenevix Trench. Si M. Trench n'a pas de bagage littéraire à son actif personnel, il est cependant de race lettrée; son père, M. Richard Chenevix Trench, qui fut archevêque de Dublin, après avoir été pendant de si longues années doyen de Westminster, a laissé de très nombreux ouvrages de littérature sacrée, mais aussi d'histoire, de poésie et de philologie, entre autres le très utile *Glossaire de mots anglais usités primitivement dans un sens différent de leur sens actuel* (Macmillan and Cy). Sa grand'mère était également d'une intelligence supérieure; MM. Macmillan ont publié un volume de *Reliquiæ (Remains)* recueillis dans les lettres et dans le journal de cette femme distinguée.

Ce n'est pas sans intention que j'ai noté avec quelque insistance les origines et les précédents de MM. Kegan Paul et Trench dans l'ordre intellectuel. Nous y trouvons, en effet, la clef du caractère de leurs publications. Nous nous expliquons maintenant que toutes, à quelque genre qu'elles appartiennent, elles soient choisies dans les hautes régions de la littérature; nous pourrions même discerner, sans grand risque d'erreur, de quelle suggestion tour à tour est issue chacune des trois principales séries d'ouvrages qui sont les titres d'honneur de la maison. Je ne crois pas me tromper, par exemple, en attribuant à M. Trench et aux persistantes influences du milieu où il a été élevé, la conception de la série

1. Du temps de M. King, la librairie était située dans Cornhill et les magasins seulement dans Paternoster square, où, depuis, tous les services de la maison sont réunis.

intitulée *The Pulpit Commentary*, où sous la direction du Rev. J.-S. Exell et du Rev. H.-D. M. Spence, toutes les parties de l'Ancien et du Nouveau Testament sont successivement exposées et étudiées à l'usage de la prédication. Chacun des livres de la Bible, notamment, fournit la matière d'un ouvrage distinct plus ou moins volumineux, comprenant l'analyse critique du texte sacré, suivie de nombreuses homélies composées par les orateurs les plus éminents de la chaire chrétienne. Évidemment, cette collection s'adresse surtout aux prédicateurs, mais ils sont légion; et leur empressement en Angleterre et en Amérique suffit à épuiser les éditions coup sur coup renouvelées des vingt volumes de l'œuvre. En France même, quoique *the Pulpit Commentary* n'ait pas été traduit, il est très recherché, et par conséquent estimé de même par les pasteurs protestants familiers avec la langue anglaise.

Une autre collection d'un caractère moins spécial, où je crois reconnaître l'inspiration de l'ancien *master* d'Eton, est celle qui a pour titre *The International Scientific Series*, et pour objet de mettre les questions scientifiques à la portée de tout lecteur, sans rien sacrifier de l'exactitude rigoureuse, indispensable aujourd'hui en de telles matières. Chaque volume se compose donc d'un traité populaire sur un sujet unique, exposé avec tous les développements qu'il comporte; les dernières acquisitions de la science sont présentées de manière à satisfaire aux exigences de l'étude la plus approfondie, mais aussi sous une forme simple, claire, aisément accessible à tout esprit de moyenne culture. Les livres de cette série sont tantôt originaux, tantôt traduits d'un texte étranger, car les éditeurs sont avant tout préoccupés de découvrir le meilleur travail sur tout sujet donné; de la sorte, les savants les plus illustres d'Angleterre, d'Amérique, de France, d'Italie, d'Allemagne y ont collaboré. Par un naturel échange de curiosité intellectuelle, les œuvres les plus importantes de la collection ont été traduites dans la langue de ces divers pays. Sur les cinquante volumes parus, la contribution de la langue française est plus remarquable encore par la valeur que par le nombre des travaux.

Nous y relevons les noms de MM. E.-J. Marey, *la Machine animale;* de Quatrefages, *l'Espèce humaine;* Wurtz, *la Théorie atomique;* Th. Ribot, *les Maladies de la mémoire;* N. Joly, *l'Homme avant les métaux;* Schützenberger, *les Fermentations;* Joseph Le Conte, *la Vue;* J. Louys, *le Cerveau et ses fonctions;* Young, *le Soleil*. Nous sommes étonnés de n'y pas trouver *la Synthèse chimique* de Berthelot, cet admirable livre qui fait partie de la collection française (librairie Félix Alcan). Cette lacune et d'autres encore s'expliquent par le pays d'origine de la publication, où très légitimement la science anglaise s'est réservé la part du lion. C'est à la *Bibliothèque scientifique internationale*, en effet, qu'appartiennent les œuvres capitales de Herbert Spencer, de Balfour Steward, d'Alexandre Bain, de Huxley, de sir John Lubbock, etc. etc., qui ont ouvert de nouvelles et si profondes perspectives à la pensée de l'homme et si ardemment occupé les savants et les philosophes du monde entier. Le prix de chaque volume, d'un type uniforme, in-octavo couronne de 350 à 400 pages, accompagné de très nombreux dessins et revêtu d'un cartonnage rouge, noir et or, est de 5 sh., et exceptionnellement de 6 sh. 6 d., quand il s'y trouve des planches en couleur.

La *Bibliothèque-parchemin*, la troisième des séries que j'avais annoncées,

est consacrée à la gloire des lettres anglaises. Seuls, les classiques, quelquefois même par extraits seulement, y sont admis, et en leur illustre compagnie de rares classiques étrangers. Le type de l'édition, vraiment digne de recevoir et de conserver les plus nobles conceptions du génie littéraire, est d'un beau format in-octavo un peu carré — format de bibliothèque en même temps que facile à manier — sur papier à la forme d'une bonne force, parfaitement égale, et d'une blancheur extrême, dont l'éclat est suffisamment rompu par le parallélisme égal des vergeures ; le caractère, parfois un peu fin, est très net, sans maigreur ; les tranches, sauf celle de tête, légèrement rognée pour recevoir la dorure, sont égalisées, mais non rognées. La couverture en parchemin — qui a donné son nom à la collection *Parchment Library* — imprimée en deux tons, rouge antique et brun, est traversée d'une large bande d'ornement, composée elle-même d'hexagones juxtaposés, où s'inscrit une croix décorative ; au-dessus de cette bande prend place le titre de l'œuvre et le nom de l'auteur ; au-dessous, le fleuron carré que MM. Kegan Paul et Trench ont fort heureusement adopté pour leurs éditions de luxe : deux orangers confondant leurs rameaux chargés de fruits, avec cette devise sur une banderole rigide courant de l'un à l'autre tronc : *Arbor scientiæ, Arbor vitæ.*



Marque et devise de la librairie Kegan Paul, Trench et Cie.

Le plus gros morceau de la collection — le lecteur l'a déjà pressenti — est composé des *Œuvres de Shakespeare*, qui n'occupent pas moins de treize volumes, dont l'un réunit les *Sonnets*. Les *Sonnets de Milton* et un choix de ses *Écrits en prose* forment deux volumes distincts. Un seul volume également suffit à chacun des ouvrages suivants : *Lyriques anglais, Lyriques sacrés* (anglais aussi) *Odes anglaises, Poèmes choisis de Shelley* et aussi un choix de ses *Lettres ; les Fables de Gay, l'Année chrétienne de Keble ;* et parmi les ouvrages en prose, *les Discours de Reynolds, le Vicaire de Wakefield,* des *Essais du XVIIIe siècle* et des *Comédies anglaises.* La littérature française figure dans la série par un choix de *Poésies lyriques ;* la littérature américaine par les *Poèmes d'Edgard Poë ;* la littérature latine par les *Œuvres d'Horace* et par une traduction de *l'Imitation de Jésus-Christ.*

C'est également à M. Kegan Paul que je suis tenté d'attribuer l'initiative de ces belles éditions de classiques anglais. Dans son très remarquable travail sur les écoles publiques, il se plaint amèrement à plusieurs reprises de l'énorme dépense de temps qu'on y accorde à la fabrication routinière des vers latins, de la scandaleuse éventualité qu'un jeune garçon puisse quitter l'école avec une pauvre et superficielle teinture de deux langues mortes, en même temps que dans une ignorance presque absolue de sa propre langue, incapable de reconnaître la citation la plus banale et d'écrire une page convenable sur le sujet le plus familier. Assurément, ces précieux volumes ne sont pas destinés à traîner sur les pelouses ou sur les bancs des bateaux, des universités et des écoles, mais à solliciter par leur élégance la curiosité littéraire encore à naître des jeunes hommes qui viennent de déposer la toge et le bonnet carré d'Oxford ou de Cambridge.

A la différence près de la reliure, qui est en toile, et du format qui varie selon l'esprit et la dimension des œuvres, MM. Kegan Paul et Trench éditent

aussi quelques autres livres dans le style de la *Bibliothèque-parchemin,* de préférence les poètes. Telle est la jolie suite de cinq volumes qui, sous le titre commun *English Verse,* est une véritable anthologie de la poésie anglaise : *De Chaucer à Burns, Ballades et Romances, Scènes de théâtre, Lyriques du XIXe siècle, Traductions.* On sait que le mérite essentiel de cette sorte de recueils consiste dans le choix des morceaux; ce choix a été fait par M. W.-J. Linton avec un sens critique très sûr, et M. R.-H. Stoddard a écrit pour chaque volume une introduction qui éclaire largement le lecteur et le rend familier avec les étapes successives du sentiment et de la forme poétique en Angleterre.

La confiance de MM. Kegan Paul et Trench dans le goût du public pour la poésie est telle, qu'ils n'éditent pas seulement avec cette magnificence les poètes consacrés par le temps, mais aussi les contemporains, qui forment une phalange d'élite dans leur catalogue. Je citerai tout particulièrement pour la recherche de la perfection bibliophilique le grand in-octavo *Living English Poets MDCCCLXXXII (Poètes anglais vivants en 1882)* avec le charmant frontispice de Walter Crane; l'exquis elzevier au titre bleu délicieusement composé des *XXXII Ballads in Blue China* (en porcelaine bleue) par Andrew Lang, un disciple de nos chers poètes français, de Villon à Banville, et, dans le même style, ses *Rhymes à la mode,* puis les *Idylls,* d'Austin Dobson; les *Ballads Legends,* de Toru Dutt, auteur de *A Sheaf gleaned in French Fields (Gerbe glanée dans les champs de France),* remarquable traduction en vers, et vers pour vers, des plus belles pièces de nos poètes français contemporains par une enfant admirablement douée, morte à vingt ans, en 1877; une excellente anthologie des poètes lyriques français *(French Lyrics)* réunie, annotée par M. George Saintsbury, et qui mérite une mention toute particulière à raison de la correction, absolument exceptionnelle en Angleterre, avec laquelle le texte français est imprimé; et enfin, pour nous borner, la *presentation edition* in-quarto de *The Epic of Hades (l'Épopée de Hades* ou *Pluton)* de Lewis Morris. Il convient de désigner le format ici, car je relève dix-huit tirages de ce poème dans le format in-octavo et deux dans le format in-quarto, dont l'un avec seize dessins de George R. Chapman.

J'ajouterai un dernier mot au sujet de ces éditions qui font le bonheur de tout ami des livres, c'est que, réunissant toutes les qualités des belles impressions d'autrefois, elles ne visent pas au trompe-l'œil cependant, et paraissent bien ce qu'elles sont réellement, c'est-à-dire des éditions modernes, rivalisant avec ce que l'ancienne librairie a fait de plus remarquable.

Parallèlement aux trois séries qui nous ont patiemment occupés, la librairie Kegan Paul et Trench publie un grand nombre d'œuvres de littérature générale. Je tiens à citer d'abord certains ouvrages dont la proximité au même catalogue témoigne de l'intelligent éclectisme et de l'esprit libéral qui président à la conduite de cette maison. A côté de *The Pulpit Commentary,* par exemple, collection de l'orthodoxie protestante la plus pure, à côté d'une quinzième édition des *Lettres et Mémoires* du grand réformateur socialiste, poète, romancier, prédicateur, Charles Kingsley, chanoine de Westminster, nous rencontrons nombre d'ouvrages catholiques, d'une part, entre autres un choix des divers écrits du cardinal Newman et même un *Catholic Dictionary* contenant un

exposé de la doctrine, de la discipline, des rites, des cérémonies, des conciles, des ordres religieux, etc. de l'Église catholique; et d'autre part, les travaux de Huxley, de Hœckel surtout, qui représentent la libre pensée scientifique dans son affranchissement le plus absolu du sentiment religieux. La plupart des directions de l'esprit humain sont représentées dans ce catalogue par des œuvres capitales. Nous ne pouvons évidemment toutes les énumérer, mais nous ne pouvons non plus ne pas en citer quelques-unes sous les principales rubriques :

PHILOLOGIE : *An English-Arabic Lexicon,* par G.-P. Badger; *A Ivanoff's Russian Grammar,* traduite par le major W.-E. Gowan; *Glossary of Terms and Phrases,* par le Rev. H. Percy Smith, glossaire de locutions — anglaises pour la plupart, bien entendu, — et à ce titre appelé à rendre les plus grands services à tout lecteur arrêté par un mot ou un groupe de mots pris couramment dans un sens conventionnel qui n'est pas fourni par les dictionnaires ordinaires.

POLITIQUE : *The English Constitution,* de W. Bagehot.

HISTOIRE : *History of Rome and the Roman People,* traduit de Victor Duruy par Mahaffy.

BELLES-LETTRES : *Shakespeare, a critical Study,* par Ed. Dowdon (7e édition); *Shakespeare and classical Antiquity,* traduit de Paul Stapfer par Émile J. Carey; *Life, Letters and Literary Remains of Edw. Bulwer lord Lytton,* par son fils le comte de Lytton; deux volumes avec portraits, illustrations et fac-similé.

BEAUX-ARTS : *A History of ancient Sculpture,* par Lucy M. Mitchell, un volume in-octavo royal, avec de nombreuses illustrations dans le texte, six planches hors texte et un portefeuille complémentaire de trente-six reproductions des chefs-d'œuvre de l'antiquité.

ROMAN : MM. Kegan Paul et Trench n'accordent au roman qu'une part très restreinte de leur attention, celle en somme qu'il doit occuper dans les lectures d'un homme instruit. Cependant ils ont publié les *Œuvres complètes* des deux célèbres romanciers américains, Nathaniel Hawthorne (douze volumes) et Edgar Poe (huit volumes) en des éditions remarquablement soignées et illustrées par des artistes américains. Chacun des volumes de la première est précédé d'une *introduction* concise, mais pleine de notes biographiques sur Hawthorne par son gendre M. G.-P. Lathrop.

Le rayon des sciences, en général, — *sciences sociales, physiologie, philosophie scientifique, anthropologie, zoologie, botanique, géologie, chimie, mécanique, physique,* — est si riche que la place dont nous disposons ne nous permet pas d'en donner même une rapide analyse; quelque résumée que nous tentions de la faire, cela nous conduirait trop loin. Disons seulement qu'on y trouve un grand nombre de livres français. Mais il est un autre genre d'études que je dois recommander à l'attention du lecteur, c'est le rayon des *Ouvrages militaires,* où je signalerai : *L'Angleterre sur la défensive en vue d'une invasion,* par le capitaine J.-T. Barrington, les *Manuels* du colonel C.-B. Brackenbury, mais

surtout l'admirable *Journal de Gordon à Kartoum*, dont nous avons déjà rendu compte dans notre livraison de septembre. Si j'y reviens ici, c'est qu'on ne saurait trop parler d'un livre qui contient de telles leçons de dévouement chevaleresque à la patrie, et aussi parce qu'à ce propos voici un intéressant détail de librairie.

Publier le *Journal de Gordon* était l'objet d'une très vive compétition entre les grands éditeurs londoniens. Ce sont MM. Kegan Paul, Trench and Cy qui l'emportèrent. Aux termes de leur traité, le jour de la mise en vente, ils payèrent une première somme de 5,000 guinées (130,000 francs) à la famille, à laquelle le même acte assure en outre une très large part dans les bénéfices ultérieurs. Eh bien, la curiosité passionnée qu'inspire la mémoire du héros est si grande qu'en moins de huit jours la première vente couvrit et au delà les frais de l'édition, qui dépassent 7,000 £ (175,000 francs).

Quoique la raison sociale Kegan Paul, Trench and Cy figure sur la couverture bleu clair du *Nineteenth Century*, le propriétaire actuel, seul directeur de cette revue mensuelle chère à M. Gladstone, est M. James Knowles, qui la fonda, il y a près de neuf ans, quand il quitta la direction de *The Contemporary Review* en emmenant avec lui la plupart de ses collaborateurs. La nouvelle revue conquit rapidement la faveur publique par le soin avec lequel toutes les questions politiques et sociales qui intéressent l'Angleterre y sont traitées, et aussi par l'impartialité absolue qui y préside à la discussion. M. Knowles, se fait un point d'honneur, en effet, d'admettre dans *The Nineteenth Century* les opinions les plus contradictoires, dès qu'elles sont exposées par des écrivains d'une autorité reconnue et capable de peser sur le jugement de ses lecteurs. Mais MM. Kegan Paul et Trench étant seulement les éditeurs de ce périodique, nous n'en parlerons pas davantage, réservant le sujet pour une étude ultérieure et spéciale sur la presse anglaise.

VI. — Elliot Stock.

Nullement en vue du vulgaire profane, c'est uniquement en vue des lettrés d'une part, et, d'autre part, des bibliophiles, que sont choisis avec une attention rigoureuse quant au texte, puis exécutés avec un soin minutieux quant aux détails de fabrication, les ouvrages publiés par M. Elliot Stock. On ne s'étonnera donc pas si de tous les catalogues des grands éditeurs anglais, quoique la maison soit âgée déjà d'un quart de siècle (1859), le sien est l'un des moins volumineux. Il est, par contre, un des plus opulents, à considérer la valeur intrinsèque et la qualité bibliophilique des œuvres cataloguées. Aussi les exemplaires des livres, tirés d'ailleurs à petit nombre, qui portent la marque [1] de cette maison sont-ils, pour la plupart, souscrits par les amateurs avant leur publication ; peu de temps après, l'édition étant épuisée et non réimprimée, on

1. C'est ici une façon de parler. En effet, les éditeurs anglais n'ont pas encore tous adopté le joli usage de la marque avec devise, qui s'est si largement répandu, depuis trente ans, dans la librairie française, où il fut restauré par Poulet-Malassis, je crois, puis par Lemerre.

n'en peut plus rencontrer que dans le commerce de la curiosité du livre, et à des prix majorés progressivement, au fur et à mesure que les exemplaires se font plus rares.

Le double effort de M. Elliot Stock devait produire et a produit, en effet, des résultats exceptionnellement remarquables à double titre : des livres dignes de survivre, à raison de leur richesse d'érudition, et assurés de survivre, à raison de leur condition matérielle, qui réunit à la beauté les éléments d'une séculaire durée. Le témoignage le plus précieux peut-être de cette heureuse collaboration de la science et du goût est l'ouvrage où M. J. Hilton a recueilli plus de 10,000 chronogrammes[1]. En 1882, parut la première partie de ce curieux travail, pour lequel l'auteur a fouillé non seulement l'Angleterre, mais encore et surtout l'Allemagne, les Flandres, la Hollande et la Pologne, car c'est dans les provinces flamandes, dans l'Allemagne centrale, en Autriche, en Bohême et en Hongrie que l'usage des chronogrammes fut le plus répandu. Il vient de paraître de cet ouvrage une partie supplémentaire dont le titre forme lui-même un chronogramme : ANOTHER RIGHT EXCELLENT AND QVITE NEVV BOOK OF CHRONOGRAMS ISSVED BY J. HILTON F. S. A (= 1885).

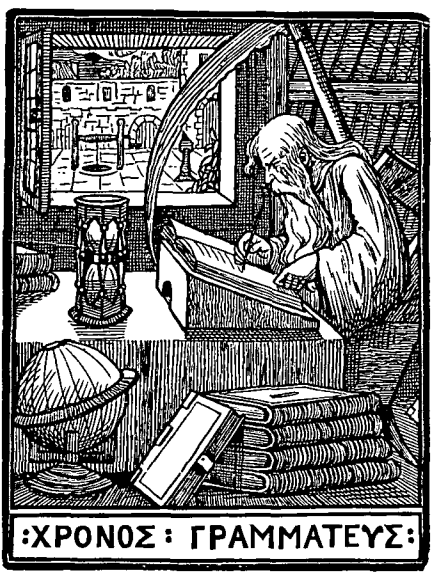

Gravure extraite du Livre des Chronogrammes de J. Hilton. (Elliot Stock.)

Avec une correction parfaite et absolument essentielle en pareille matière, où toute erreur, vénielle partout ailleurs, serait ici capitale, les deux volumes, qui forment un ensemble de plus de 1,200 pages, sont imprimés dans le format in-quarto couronne et ornés de nombreux fac-similés choisis, reproduisant des titres, des inscriptions, des vignettes, des têtes de page, des culs-de-lampe du XVIe et du XVIIe siècle, mille motifs pittoresques et charmants, propres à servir d'exemple aux imprimeurs modernes.

A peu de chose près, nous estimons au même degré les deux aimables petits livres anonymes *Days and Hours in a Garden (Heures et journées passées dans un jardin)* et *Ros Rosarum ex horto Poetarum,* ou *Dew of the ever-living Rose gathered from the Poet's Gardens of many Lands (Rosée de roses perpétuelles recueillie dans les jardins des poètes.)* Rendant compte de cette corbeille fleurie, dans notre numéro de juillet, j'ai dû cependant reprocher à l'auteur,

1. Ce n'est pas à nos lecteurs assidus qu'il est nécessaire de rappeler que le chronogramme est un moyen de faire connaître le nombre d'une année déterminée, au moyen des lettres majuscules d'une inscription, considérées et additionnées comme lettres numérales ou chiffres romains. Tel, par exemple, le chronogramme qui se lit sur une médaille de Gustave-Adolphe : CHRISTUS DVX ERGO TRIVMPHVS, dont les majuscules sont MDCXVVVVII, c'est-à-dire MDCXXXII, 1632.

E. V. B., d'avoir permis que certaines limaces typographiques introduisissent leurs affreuses coquilles parmi les plus jolies roses du jardin des poètes français. L'*Histoire des recettes des Douanes en Angleterre, depuis les temps les plus reculés (History of the Customs Revenue)*, par Hubert Hall, du service des Archives publiques, échappe à toute critique de ce genre ; mais, en dépit de l'utilité que présente un tel travail pour l'histoire des mœurs, l'attrait littéraire nous porte de préférence vers le très intéressant recueil de *Chants populaires des provinces asservies de la Grèce* (l'Épire, la Thessalie, non encore affranchies, et la Macédoine), *Greek Folk Songs,* traduits littéralement et dans leurs mètres par miss Lucy M. J. Garnett. Ce beau travail, qui ressuscite les chants tour à tour mythologiques, domestiques et historiques, s'ajoute aux publications antérieures de nos savants français, Fauriel et le comte de Marcellus, pour nous faire pénétrer au foyer des peuples de ἡ δουλὴ Ἑλλας, nous révéler ce qu'ils furent jadis, suivre dans ses transformations successives l'état de la société dans la Grèce du Nord, depuis ses origines jusqu'à nos jours, et prévoir à de certains accents patriotiques l'affranchissement de provinces sujettes de la Grèce, ainsi que la place réservée aux Hellènes parmi les nations européennes. A ces œuvres d'érudition originale, auxquelles l'éditeur a garanti la plus longue vie des livres, je joindrai enfin, car il faut se borner, les *Chapitres de l'histoire de l'ancienne église Saint-Paul, Chapters in the History of old St Paul's,* avec ses illustrations, ses fac-similés et sa reliure en imitation d'anciennes reliures en veau et à compartiments.

De ces divers livres, et je le dis tout de suite de tous ceux qu'édite la même librairie, il est fait un tirage de quelques exemplaires sur papier fabriqué à la main, à grandes marges non rognées, tête dorée, dans une reliure Roxburgh. — On sait que John, troisième duc de Roxburgh, fut un bibliophile passionné. La vente de sa bibliothèque à sa mort produisit une somme énorme. Il se fonda alors un *Roxburgh Club* dont chaque membre était tenu de faire réimprimer à ses frais, tous les ans, quelque livre rare, tiré à un nombre d'exemplaires exactement égal à celui des membres du club.

Quoiqu'il succédât à un premier éditeur dans le local qu'il occupe encore aujourd'hui, on peut dire cependant que M. Elliot Stock est le véritable fondateur de la maison n° 62, Paternoster Row, dont il prit possession en 1859. Si pendant une quinzaine d'années, en effet, et même encore aujourd'hui, son catalogue annonce des livres de genres très variés : publications religieuses et belles-lettres de toutes sortes, ses préférences personnelles étaient, dès sa jeunesse, acquises à la littérature ancienne et aux vieux livres. Il méditait donc depuis longtemps une entreprise pleinement conforme à ses goûts, quand finalement il tenta la fortune, il y a dix ans, dans une voie nouvelle et l'y trouva. Je veux parler de la reproduction en fac-similé des impressions, des éditions et même des manuscrits des siècles passés : ouvrages de bibliographie, d'archéologie, d'histoire locale, folk-lore[1], etc. C'est ce qui a fait dans le monde entier, partout où vit et respire un bibliophile, le renom de M. Elliot Stock ; c'est là vraiment la note caractéristique de sa maison, l'œuvre de sa vie, qu'il pour-

1. *Folk-lore :* Contes populaires, traditions, superstitions locales, souvent d'une haute antiquité. (*Glossary of Terms and Phrases,* by H. Percy Smith. — Kegan Paul and Trench.)

suit avec amour, la préoccupation de ses jours et de ses nuits, où il applique toutes ses facultés d'homme de goût et concentre le meilleur de ses énergies.

Reproduire un livre ancien, sans doute, la masse du public lisant peut croire que c'est la chose du monde la plus facile. Imiter, semble-t-il au premier abord, n'exige pas un grand effort d'imagination. Il n'est peut-être pas de tâche, au contraire, pour laquelle il soit nécessaire de posséder un goût plus sûr. un œil plus avisé, en même temps que plus de ressources d'esprit ingénieux et inventif. Un fac-similé, en effet, doit réaliser toutes les particularités essentielles, les détails topiques, l'apparence absolue, jusqu'au trompe-l'œil de l'ouvrage original, l'identité parfaite de l'impression, de la reliure, du papier qu'il faut faire fabriquer, ainsi que les caractères et les ornements tombés en désuétude. De telles restaurations eussent été impossibles avant la photographie, qui joue le rôle capital dans certains cas, car seule elle permet de relever une page entière de texte imprimé ou de manuscrit avec la fidélité la plus étroite et, au moyen de procédés galvaniques, de transformer l'image en cliché en relief propre au tirage typographique.



Cliché extrait de la Bibliothèque de l'Antiquaire. (Elliot Stock.)

Nous pourrions citer des exemples de telles réimpressions dont le prix de revient fut si élevé que l'éditeur, toute l'édition fût-elle vendue, n'avait pas à espérer de le recouvrer. L'une d'elles, notamment, demeura deux ans en cours d'exécution. Le papier dut être fabriqué trois fois pour que l'on obtînt le résultat voulu ; la première impression fut tout entière rejetée pour cause d'imperfection. A se piquer d'honneur ainsi, M. Elliot Stock a pu faire, ce jour-là, une mauvaise affaire, mais la spéculation n'en était pas moins heureuse, car assurément c'est sur de semblables témoignages d'une conscience scrupuleuse, intelligemment désintéressée, que repose l'autorité de l'éditeur-artiste. Une autre fois, une réimpression entièrement achevée en fac-similé fut également perdue, mais dans des circonstances où la volonté de M. Elliot Stock avait moins de part. La vente en fut sommairement arrêtée par la Cour de la Chancellerie. C'était la reproduction de l'exemplaire autographe de l'*Année chrétienne* de Keble, un livre de poésie dévote qui eut un succès immense en Angleterre. Le manuscrit original ainsi reproduit contenait quelques variantes du texte imprimé. Or, en vertu d'une loi dont le pays n'a pas sujet d'être fier, les héritiers de Keble demandèrent et obtinrent, à raison de ces variantes, la destruction de toute l'édition, bien qu'elle ne leur portât aucun préjudice, non plus qu'à la réputation littéraire de l'auteur. Les rares exemplaires vendus avant la saisie et restés dans la circulation sont, ainsi qu'on l'imagine aisément, revendus à un joli prix par les possesseurs d'une telle rareté qui sont informés et veulent s'en défaire.

A mon grand regret, je ne puis entrer dans l'analyse bibliographique de chacune des réimpressions en fac-similé publiées par M. Elliot Stock ; nous devons

nous contenter d'en donner un rapide aperçu, en citant comme des exemples de perfection : la première édition (1667) du *Paradis perdu* de Milton avec une introduction par le professeur Masson ; celle du *Robinson Crusoé* (1719), introduction de M. Austin Dobson ; le manuscrit original de l'*Imitation de Jésus-Christ,* introduction de M. Ruelens ; la première édition de *Rasselas, prince d'Abyssinie* (1759), ce joli conte que Johnson écrivit en quinze jours pour payer les dépenses de l'enterrement de sa mère, introduction par le Dr Macaulay, avec une « bibliographie » de *Rasselas,* qui eut une centaine d'éditions ; les premières éditions du *Livre de saint Alban* (1486) — contenant les traités de la *Fauconnerie,* de la *Chasse* et des *Armoiries* — et du *Traité de pêche à la ligne* (1496) par la dame Juliana Berners ; celle du *Voyage du pèlerin,* par John Bunyan (1678) ; du *Parfait pêcheur (Complete Angler),* de Walton (1653) ; de *Religio Medici,* par Browne (1642), etc., etc.

Ces beaux et singuliers ouvrages sont, en général, tirés à petit nombre, quelques-uns à 250 exemplaires numérotés, parfois moins, et les numéros sur grand papier à neuf ou dix seulement. J'ai indiqué déjà l'une des conséquences de cette méthode : l'épuisement certain des éditions et, par suite, la rapide plus-value des prix d'émission qui, en réalité, ne sont pas excessifs : 5 sh. en moyenne par volume. Dans la plupart des cas, les exemplaires sont non seulement numérotés, mais signés par l'éditeur, qui en outre prend note du premier possesseur de chacun d'eux. Depuis quelques années, le goût pour cette précieuse sorte de livres s'est introduit et promptement accru en Amérique ; aussi les libraires des États-Unis en font-ils l'objet d'une féconde spéculation auprès des bibliophiles yankees.

La bibliographie étant un département essentiel de la bibliophilie, devait être représentée chez M. Elliot Stock et l'est effectivement par quelques volumes, d'une part, donnant la bibliographie des œuvres de Carlyle, de Ruskin, de Dickens, de Thackeray, et par un magazine mensuel, sous le titre de *Book-Lore, la Science du Livre,* qui occupe en Angleterre une place correspondant à celle du *Livre* en France. De format in-quarto, *Book-Lore* traite surtout de sujets relatifs à la littérature du passé. La curiosité croissante qu'inspirent les belles éditions et les livres anciens a donné naissance à cet utile périodique, d'une forme très soignée, et assuré son existence.

Parallèlement à la bibliophilie, M. Elliot Stock mène de front quelques entreprises d'un égal intérêt. L'une des plus importantes est la réimpression par volumes méthodiquement classés des principaux articles parus, de 1751 à 1878, dans les *deux cent vingt-quatre* volumes de *The Gentleman's Magazine,* la doyenne des revues anglaises, labyrinthe extraordinaire de richesses littéraires et historiques jusqu'alors inaccessible, à raison même de son étendue et de l'absence du fil d'Ariane indispensable. M. G. Laurence Gomme, qui dirige la nouvelle publication, l'a condensée en quinze volumes : *Mœurs et coutumes ; Proverbes et adages ; Superstitions populaires ; Légendes et traditions ; Archéologie géologique et préhistorique ; Architecture romaine et saxonne ; Architecture étrangère et anglaise ; Numismatique ; Antiquités historiques ; Lettres originales ; Topographie ; Curiosités littéraires ; Biographie et familles historiques ; Histoire naturelle ; Anecdotes et Humour.* — Chaque volume, complet en lui-même, est accompagné d'un index très détaillé, qui rend facile le maniement de cette sorte

d'encyclopédie, résumé curieux de ce que nos pères pensaient, savaient, avaient observé avant nos jours d'investigation scientifique, et remarqué, découvert même, mais sans souci de généraliser, comme sans esprit de déduction méthodique, faits d'autant plus dignes d'être notés et surveillés qu'ils ont été relevés en dehors de tout parti pris d'école et de système.

La Bibliothèque de l'Antiquaire, *The Antiquary's Library,* que publie aussi M. Elliot Stock, est une autre suite de livres précieux consacrés à des sujets relatifs à l'histoire, aux légendes et aux coutumes du passé. Ils sont publiés par séries de trois simultanément. Les deux premières ont paru, l'une formée des *Traditions de l'ancienne vie de village,* par M. G.-L. Gomme ; des *Divertissements et plaisirs de la chasse,* par Caxton ; de l'*Histoire des fées,* par C. Walford ; la seconde, de *Monnaies et Médailles,* en dix-sept chapitres, traités individuellement par les auteurs des catalogues officiels du British Museum ; de la *Vie du roi Harold,* traduite du manuscrit latin de l'an 1200 environ ; et des *Glanures de l'histoire naturelle des Anciens,* par M. G. Watkins. — Tirés au nombre strictement limité de 500 exemplaires, tous ces volumes sont édités sur papier fabriqué à la main, à grandes marges non rognées, dans le beau format demi-octavo et avec des recherches de goût particulières, ornés de lettres initiales, de têtes de page, de fleurons, reliés en maroquin à la Roxburgh avec filets et têtes dorés.

Je ne séparerai pas la *Bibliothèque de l'Antiquaire* de son allié immédiat et complémentaire, l'*Antiquaire* lui-même, magazine consacré à l'étude du passé. C'est un périodique mensuel de format in-quarto sur papier antique, illustré à l'occasion de bois curieux, informant ses lecteurs de toutes les découvertes archéologiques faites tant dans les autres pays qu'en Angleterre. Mais il rend surtout de très grands services par sa *Chronique,* qui remplit l'office de trait d'union entre les nombreuses sociétés d'archéologie de la métropole et de la province, car elle enregistre méthodiquement, sous une forme durable, et sauve ainsi de l'oubli les informations fugitives recueillies par ces sociétés. Comme il en existe une dans à peu près chaque comté, on peut juger de la somme de documents ainsi recueillis de mois en mois par l'*Antiquaire.*

Au même ordre d'idées et d'études se rattache la réimpression des *Registres des vieilles villes (The Records of ancient Towns)* d'après les documents originaux datant souvent de quelques centaines d'années, telles que les anciennes chartes et les registres de dépenses, qui mettent en lumière bien des traits oubliés de la vie civile d'autrefois et, de la sorte, fournissent d'inestimables révélations à l'historien moderne. Voilà une source d'informations que nos révolutions ont singulièrement appauvrie en France. A la même cause nous serons redevables des mêmes regrets, le jour où nos archéologues entreront dans le mouvement de curiosité qui, depuis quelque temps, anime les sociétés savantes en Angleterre, et les porte à étudier passionnément tout ce qui a rapport aux anciennes cloches. La publication des travaux sur ce sujet spécial a été un trait d'initiative dont les amateurs d'art ont été très reconnaissants à M. Elliot Stock. Ces ouvrages, comme *les Cloches du Bedfordshire,* par T. North, *les Cloches et les fondeurs de cloches de Londres,* par J.-C.-L. Stahlschmidt, sont imprimés avec luxe dans le style ancien, accompagnés de nombreux dessins de cloches, d'inscriptions, de marques et de monogrammes de fondeurs, et tirés à très petit nombre.

Dans son amour, je dirai presque dans son culte exclusif pour le passé sous toutes ses faces, M. Elliot Stock a conservé cependant une part de sympathie pour une des formes de la littérature contemporaine, et non point celle qui, en général, obtient les préférences des éditeurs. Il a publié bon nombre de volumes de poésie moderne somptueusement parés de toutes les recherches du goût en matière d'édition, à la grande joie des gentils poètes qui vont à lui les mains chargées de rimes glorieuses.

ERNEST CHESNEAU.

P. S. — NOTRE EAU-FORTE. — Cette étrange, saisissante et spirituelle composition est accompagnée d'un texte gravé qui nous en dit le sujet et l'objet. Elle a été dessinée par le grand caricaturiste George Cruikshank « pour représenter son très estimé et très illustre ami, feu Thomas Ingoldsby, entouré de quelques-uns des personnages bons, méchants et indifférents qu'il a si puissamment décrits dans ses célèbres *Légendes*. »

Chevaliers sans peur, princesses persécutées, évêques, moines, abbés, nonnes, inquisiteurs, juifs, possédés, hérétiques, vierges, sorcières, fantômes, ombres, larves, apparitions, l'horloge fantastique, le mort-tambour, la vieille femme habillée de gris, la main de gloire, la corneille du clocher de Reims, et le diable partout, sous toutes les formes entourent et menacent du poing, des dents, de toute sorte d'armes bizarres, avec une frénésie de grimaces plus effroyables les unes que les autres. Richard Harris Barham, le créateur de toute cette démonialité dont il écrit paisiblement les sinistres histoires sous le regard gaiement terrifié de son vieil ami, de son ancien camarade d'école, de son cher éditeur, Richard Bentley.

L'eau-forte est datée de 1870. Il y avait vingt-cinq ans que l'auteur des *Légendes d'Ingoldsby* était mort; leur éditeur n'avait plus que peu de mois à vivre, mais Cruikshank qui a témoigné, en cette suite d'illustrations, d'une si amusante fécondité de conception dans le sinistre, survécut douze années encore. Né en 1794, il est mort en 1882.

E. C.



UNE TRADUCTION COMPLÈTE

DES

MILLE ET UNE NUITS



Peu de livres ont eu une aussi grande, aussi universelle popularité que *les Mille et une nuits;* aucun ne s'est enraciné plus profondément dans le souvenir sympathique de ses lecteurs.

Est-il quelqu'un sachant lire, homme ou femme, dont la jeunesse n'ait pas été égayée par ces contes incomparables ?

Il n'y a pas de pays, du moins en Europe, qui ne les possède dans sa langue nationale.

Eh bien, malgré les nombreuses éditions qui ont été faites des *Nuits arabes,* ou, comme on les appelle en France, des *Mille et une nuits,* il n'existe pas, sauf une exception sur laquelle je reviendrai, une seule traduction complète et véridique de ce livre enchanteur.

Il ne faut pas en chercher la cause bien loin. La civilisation de l'Orient et celle de l'Occident ne sont pas les mêmes. La religion, les mœurs, la manière de penser diffèrent chez les Orientaux et chez les Européens. Je n'en citerai que deux exemples. Les hommes, en Orient, prennent plus d'une femme; ils ont souvent, sans transgresser en rien les règles de la morale ou des convenances, plusieurs concubines, et leur plus grand souci est d'assurer la fidélité de leur troupeau féminin. En Europe, les hommes n'ont qu'une seule femme; mais, en revanche, ils débauchent les filles du voisin; ils fréquentent les prostituées, courent les mauvais lieux ou s'adonnent à des vices plus honteux encore. La femme musulmane se couvre la figure et cache les contours de son torse, s'inquiétant peu, d'ailleurs, de montrer ses jambes, le cas échéant. L'Européenne cache soigneusement ses jambes, découvre sa figure, souvent montre à

nu ses bras, ses épaules et ses seins, et, à chaque changement de mode, met en relief quelqu'une des parties de son corps qui peuvent exciter le mieux les désirs de l'autre sexe. Il est clair que nos habitudes révolteraient un Musulman, de même que les siennes seraient choquantes ou répugnantes pour nous. Or les *Nuits arabes* donnent, plus fidèlement qu'aucun autre livre, le tableau des habitudes intimes de ce peuple. On comprend donc facilement qu'il n'était guère possible d'en offrir au grand public européen la traduction textuelle. En outre, *les Mille et une nuits* ont toujours été considérées comme un livre à l'usage de la jeunesse, et c'est dans cet esprit qu'on en a fait des traductions. Aussi a-t-on retranché des contes entiers, adouci des scènes, supprimé des passages et des expressions.

L'étude véritable des contes populaires ne date que de quelques années. Jadis les fabliaux, les légendes du peuple, étaient regardés comme indignes de fixer l'attention et comme bons tout au plus pour les enfants, quand ils n'étaient pas trop grossiers. Ce n'est, du moins en Angleterre, que depuis la fondation des *Folk-Lore Societies,* qu'on a pris au sérieux les dictons, les proverbes, les légendes populaires et qu'on leur a trouvé une valeur historique. Autrefois, des livres comme *Tales of old Japan* (*Les contes du vieux Japon*), de A.-B. Mitford ou *Old Deccan Days* (*Les anciens Jours du Deccan*) de Mary Frere n'auraient pas trouvé de lecteurs. Des traductions comme *The Bakhtzar Nama* et *The Book of Sindibad* de W. A. Clouston ou des compilations comme *Early Ideas, a Group of Hindoo Stories* (*Idées primitives: groupe de légendes hindoues*) de F.-F. Arbuthnot n'auraient pas eu de raison d'être; des publications comme ΚΡΥΠΤΑΔΙΑ, *Recueil de documents pour servir à l'étude des traditions populaires,* auraient été impossibles.

Il serait intéressant de passer en revue, même brièvement, les nombreuses traductions des *Nuits arabes,* mais cela me mènerait trop loin. Mes lecteurs trouveront cette notice faite de main de maître dans la préface de l'ouvrage qui est le sujet de cet article. Je ne peux pas cependant passer sous silence le nom de l'auteur du premier recueil de contes arabes. Si le livre définitif se fait par un Anglais, c'est bien à un Français, à l'admirable Galland, qu'appartient l'honneur d'avoir introduit cette littérature attachante chez nous. Il va sans dire que le capitaine Burton parle de Galland avec le respect qui lui est dû. J'ai dit qu'il n'y a qu'une seule traduction du livre en son entier : c'est celle que M. John Payne a faite pour la *Villon Society,* sous le titre de *The Book of the Thousand Nights and One Night : now first completely done into English prose and verse, London, MDCCCLXXII,* 9 volumes, tirée à 500 exemplaires, *for private circulation only;* c'est-à-dire que l'ouvrage n'a pas été mis dans le commerce. Le capitaine Burton parle avec de justes éloges de cette traduction consciencieuse, fidèle, intégrale, qui se lit avec plaisir : néanmoins, c'est l'ouvrage d'un érudit et non pas d'un homme du monde qui aurait vécu parmi le peuple dont il a entrepris de traduire les légendes. Aujourd'hui cet ouvrage vaut plus que le double de la somme payée par les souscripteurs.

Il était réservé au capitaine Burton de nous donner le livre tel qu'il est, en élucidant le texte par des notes, grâce auxquelles nous autres Européens comprendrons les allusions, les sentiments, etc. qui nous seraient entièrement restés obscurs, sinon tout à fait cachés.

Voici le titre de son livre:

Benares: MDCCCLXXXV: Printed by the Kamashastra Society for private subscribers only.

VOLUME I.

A plain and literal Translation of the Arabian Night's Entertainments, now entituled.

THE BOOK OF THE THOUSAND NIGHTS AND A NIGHT

with introduction, explanatory notes on the manners and customs of Moslem Men and a terminal Essay upon the History of the Nights,

BY RICHARD F. BURTON.

Ce grand travail qui remplira 10 volumes, ce *Labour of love, a natural outcome of my pilgrimage to Al-Medinah and Meccah*[1], comme dit l'auteur, fut commencé à Aden, en 1852, en collaboration avec John Frederick Steinhaeuser. Mais le capitaine Burton n'a profité que bien peu du secours de son ami, mort subitement à Berne, et dont les papiers laissés à Aden furent dispersés et perdus. C'est à la mémoire de cet ami que l'ouvrage est dédié.

On voit que la traduction du capitaine Burton est antérieure à celle de M. Payne. Entre ses mains, *les Mille et une nuits* ont cessé d'être un livre pour les enfants; c'est *a faithful copy of the Great-Eastern Saga book, preserving intact, not only the spirit, but even the* MÉCANIQUE, *the manner and the matter*[1], et par conséquent contenant beaucoup de scènes et de passages qui ne sont que pour les hommes, — je veux dire pour les hommes faits. Prêtez attention à ses paroles sur ce point :

« Et maintenant, dit-il, considérons une question d'une importance toute particulière dans ces livres, son *turpiloquium*. Cette pierre d'achoppement est de deux genres complètement distincts. Il y a, d'un côté, la simple, naïve et enfantine indécence qui, encore de nos jours, se présente partout en Orient dans la conversation ordinaire des grands et des petits. Ce livre emploie, comme les livres saints des Hébreux, des expressions qui « décrivent uniquement des situations naturelles », et il traite avec une liberté dégagée de toute convention et de tout voile, de choses et de sujets que, d'un commun accord, on passe habituellement sous silence.

« Sir William Jones a fait remarquer il y a longtemps « qu'il ne semble s'être jamais présenté à l'esprit des Hindous ou de leurs législateurs qu'une chose quelconque puisse être grossièrement obscène, du moment qu'elle est naturelle; singularité (?) répandue dans leurs écrits et leur conversation, mais qui n'est point une preuve de dépravation morale ». De même, un autre écrivain fait cette observation pleine de justesse: « Les peuples primitifs n'y entendent pas malice: ils appellent les choses par leurs noms et ne trouvent pas condamnable ce qui est naturel. » Et ils sont curieux comme des enfants. Le romancier européen, par exemple, conclut le mariage de son héros et de son

1. Travail fait avec amour, expression et résultat de mon pèlerinage à Médine et à la Mecque.

2. « La copie fidèle de la grande Saga orientale, conservant intacts non seulement l'esprit, mais même la *mécanique*, la manière et la matière. »

héroïne et les laisse consommer l'acte conjugal dans leur particulier ; Tom Jones lui-même a la décence de pousser le verrou. Mais il faut que le conteur oriental et surtout ce « Shakespeare en prose » inconnu nous introduise avec une fanfare dans la chambre nuptiale et nous narre, avec un ragoût extrême, tout ce qu'il voit et entend. D'un autre côté, on ne doit pas perdre de vue que la grossièreté et l'indécence, *les turpitudes,* pour dire le mot, sont questions de temps et de lieu : ce qui est blessant en Angleterre ne l'est pas en Égypte ; ce qui nous scandalise aujourd'hui aurait été plaisanterie innocente dans le temps de la reine Élisabeth.

« Quoi qu'il en soit, les *Mille et une Nuits* ne paraîtront pas à cet égard plus grossières que maints passages de Shakespeare, de Sterne et de Swift, et leur ton ordurier arrive rarement à la perfection d'Alcofribas Nasier, « divin maître et atroce cochon. » L'autre élément est une obscénité absolue parfois, mais non toujours, tempérée par de l'esprit, de l'*humour* et du drôlatique. Ici, nous avons l'exagération de Pétrone, l'œuvre d'écrivains dont les ancêtres, les plus religieux et les plus débauchés de la race humaine, pratiquaient toutes les abominations devant l'autel des dieux canopiques.

« Suivant mon dessein de reproduire les *Nuits,* non pas *virginibus puerisque,* mais en un tableau aussi parfait qu'il est en mon pouvoir, j'ai recherché avec soin l'équivalent anglais de chaque mot arabe, quelque bas ou quelque « choquant » qu'il fût aux oreilles polies ; mais j'ai aussi conservé toute la délicatesse possible, là où l'indécence n'est pas intentionnelle ; et, comme un ami me conseille de le déclarer, je n'ai nulle part exagéré les vulgarités et les indécences, lesquelles, à vrai dire, ne sauraient guère être exagérées. D'ailleurs, la grossièreté et l'ordure ne sont ici que les ombres d'un tableau qui autrement serait toute lumière. Le ton général des *Nuits* est d'une élévation et d'une pureté exceptionnelles. La moralité en est saine et forte ; et parfois, à travers la volupté et le libertinage de la peinture, on aperçoit des échappées de morale transcendante, la morale de Socrate dans Platon. La corruption subtile et la débauche hypocrite en sont absolument absentes ; on trouve plus de « vice » réel dans maints courts romans français, dans *la Dame aux Camélias,* par exemple, et dans un nombre non médiocre de romans anglais contemporains, que dans les milliers de pages du livre « arabe. »

Telles sont quelques-unes des remarques pleines de raison que son admirable préface contient, et que, ce me semble, ne désavouerait pas Bayle. Je réclame de mes lecteurs encore un moment de patience, pour écouter ce que le capitaine Burton dit de ses notes, lesquelles forment une partie caractéristique, un trait saillant et unique de sa version des *Nuits :* « Je ne peux guère me figurer que les hommes de l'Occident puissent lire les *Nuits* avec quelque profit, sans le secours d'un commentaire. Mes annotations ne laissent de côté qu'une seule chose : les comparaisons ou parallèles avec les légendes, superstitions et fabliaux de l'Europe, qui, malgré leur intérêt auraient grossi outre mesure le volume d'un ouvrage dont le caractère spécial est la préoccupation anthropologique. Les accidents de mon existence, je puis le dire sans présomption, mon long commerce avec les Arabes et autres Mahométans, ma familiarité non seulement avec leur idiome, mais avec leur tour d'esprit et avec cette individualité de race qui défie toute description, m'ont donné certains

avantages sur les érudits ordinaires, quelque profondes que soient leurs études. Ces volumes, en outre, me fournissent l'occasion, longtemps cherchée, de noter des pratiques et des coutumes qui intéressent tout le genre humain, et dont le « monde » ne veut pas entendre parler. Grote l'historien et Thackeray le romancier s'affligeaient l'un et l'autre de ce que la *bégueulerie* de leurs contemporains les condamnât à garder le silence là où la publicité eût été nécessaire, et de ce qu'ils ne pouvaient pas même prétendre à la licence, si limitée pourtant, d'un Fielding et d'un Smollett... Enfin, je trouve encore ici l'occasion de relever, dans mes notes explicatives, maints détails du texte qui échapperaient à l'attention du lecteur, et j'ai la persuasion que ces notes formeront un répertoire des connaissances de l'Orient dans sa phase ésotérique... Pour la facilité des recherches, on a annexé à chaque volume un index des notes anthropologiques. »

Il me sera permis, je l'espère, de dire un mot de l'auteur, moins connu sans doute en France qu'en Angleterre. Le capitaine Burton fait partie de notre service diplomatique depuis bien des années. Il a visité toutes les parties du monde ; il parle et écrit une vingtaine de langues. Les littératures classiques de la Grèce et de Rome lui sont aussi familières que celles de l'Europe moderne ; mais sa spécialité, son dada, si je puis dire, c'est la littérature de l'Orient, surtout des Arabes. C'est au milieu de ces peuples, pour lesquels il a un véritable amour, qu'il a passé une grande partie de sa vie, et il a su s'y rendre populaire en lisant et en répétant les contes merveilleux dont il nous offre aujourd'hui la traduction en anglais. Ce n'est pas tout : le capitaine Burton a étudié la théologie des Mahométans à la Mecque et à Médine, et a été reçu docteur ; il connaît le Koran mieux que nous ne connaissons la Bible. Il serait difficile, je crois, de trouver un homme plus apte à entreprendre la tâche qu'il s'est imposée.

Ce serait manquer à mon devoir envers les lecteurs du *Livre* et commettre en même temps une injustice vis-à-vis de l'auteur que de prononcer dès aujourd'hui une opinion absolue sur un ouvrage dont il n'a encore été publié qu'un volume. Il sera plus loyal, plus prudent, de réserver le jugement définitif jusqu'à l'achèvement de l'entreprise, surtout quand l'auteur nous promet, avec son dernier volume, un *terminal essay* contenant ses vues personnelles sur le sujet. Bornons-nous donc aujourd'hui à annoncer l'apparition d'un livre destiné, je crois, à marquer une époque dans l'histoire littéraire du siècle. Dès ce premier volume, d'ailleurs, il me semble que le capitaine Burton a rempli les promesses faites dans sa préface. Tout en conservant les formes, les tournures, les expressions orientales, son texte se lit avec facilité et a la saveur du bon anglais. Ses notes sont d'un à propos, d'une érudition étonnante. Quant au format du volume et à l'impression, ils ne laissent rien à désirer. La reliure, en toile noire richement dorée, est tout à fait originale et d'un goût parfait.

H.-S. Ashbee.

CHRONIQUE DU LIVRE

RENSEIGNEMENTS ET MISCELLANÉES

NOS GRAVURES : Nous donnons dans cette livraison une très curieuse gravure, extraite du *Pays de Gex* nº 1, représentant la *Chambre du cœur de Voltaire* au château de Ferney, telle que Duché la dessina en 1781. — Cette gravure de Née est très rare et offre cette particularité qu'elle réunit quarante portraits très finement gravés de tous les personnages qui vécurent dans l'intimité du patriarche de Ferney. La chambre du cœur de Voltaire a été détruite. A propos de la récente inauguration de la statue du grand philosophe à Paris, nous avons cru que cette belle planche était digne d'intéresser tous les lecteurs du *Livre*.

FRANCE

LIVRES AUX ENCHÈRES. — Une des premières ventes qui aura lieu au retour de la saison est celle de la bibliothèque théâtrale de Siraudin. Elle sera confiée aux soins de M. Sapin, libraire-expert.

— La première partie de la vente de la bibliothèque de M. le comte de Chabrol-Crousol, le doyen de la Société des bibliophiles français, a eu lieu dernièrement à l'Hôtel Drouot.

Voici, avec l'indication des prix, l'énumération des ouvrages les plus remarquables :

La Sainte Bible, trad. Lemaistre de Sacy, Mons, Gaspard Migeot, 1703, rel. ancienne : 645 fr. ; — *L'Apocalypse,* Paris, Vº Séb. Mabre-Cramoisy, 1689, in-8º, rel. aux armes du duc de Montausier et de Julie d'Angennes : 899 fr. ; — *L'Office de l'Église,* Paris, Le Petit, 1681, in-8º, fig., exempl. de la bibliothèque de De Bure : 200 fr. ; — *Homélies ou sermons de saint Jean Chrysostome,* Paris, Pralard, 1693, 9 vol. in-8º ; aux armes de Mme Sophie, fille de Louis XV : 135 fr. ; — *Les Provinciales,* Cologne, La Vallée, 1657, pet. in-12, rel. de Thouvenin : 100 fr. ; — *Imitation de Jésus-Christ,* Paris, 1663, in-8º, rel. de Du Seuil : 385 fr. ; — *Pensées de M. Pascal,* Paris, Desprez, 1683, in-12 : 455 fr. ; — *Essais de Michel, seigneur de Montaigne,* Amsterdam, Michiels (Bruxelles, Foppens), 1659, 3 vol. in-12 : 325 fr. ; — *Plinii secundi historiæ naturalis, Libri* XXXVII, Lugduni Batavorum, 1635, 3 vol. pet. in-12, aux armes du comte d'Hoym : 82 fr. ; — *Virgilii Maronis opera,* Amstelodami, ex officina Elzeviriana, 1676, in-12, rel. anc. : 600 fr. ; — *Choix des poésies originales des Troubadours,* par M. Raynouard ; Paris, Firmin-Didot, 1816, 6 vol.

in-8°, rel. de Thouvenin : 126 fr. ; — *Le Rommant de la Rose,* Paris, Galliot du Pré, 1529, pet. in-8°, rel. de Thompson : 43 fr. ; — *Fabliaux ou contes du* XIIe *et du* XIIIe *siècle,* traduits par Legrand d'Aussy, Paris, Renouard, 1829, 5 vol., rel. de Thouvenin, 69 fr. ; — *Œuvres de Maistre Alain Chartier,* Paris, Thiboust, 1617, in-4°, rel. anc. : 80 fr. ; — *Œuvres de Clément Marot,* La Haye, Moetjens, 1700, 2 vol. pet. in-12 : 120 fr. ; — *Œuvres de Baïf,* Paris, Lucas Breyer, 1572-1573, 4 parties en 2 vol. in-8° : 225 fr. ; — *Œuvres poétiques de Pontus de Tyard,* Paris, Galiot du Pré, 1573, 3 parties en 1 vol. in-4°, exempl. de la bibliothèque Viollet-le-Duc : 279 fr. ; — *La suite des œuvres poétiques de Vatel,* reproduite en fac-similé d'après le manuscrit original par les soins de la Société des Bibliophiles français; tirage à 40 exempl. : 305 fr. ; — *L'Espadon satyrique,* Lyon, Lautret, 1621, pet. in-8°, rel. de Thouvenin : 82 fr. ; — *Œuvres poissardes de Vadé et Lécluse,* Paris, Didot, 1796, in-18, rel. anc. : 148 fr. ; — *La Jérusalem délivrée,* Paris, Musier, 1774, 2 vol. in-8°, exempl. en papier de Hollande : 162 fr. ; — *Les Amours pastorales de Daphnis et Chloë,* s. l. (Paris), 1745, in-4°, fig. rel. anc. : 187 fr. ; — *Œuvres de Rabelais,* s. l. (Hollande, Elzevier), 1663, 2 vol. pet. in-12, rel. anc. : 345 fr. ; — *Les Cent nouvelles nouvelles,* Cologne, Pierre Gaillard, 1701, 2 vol. pet. in-8°, fig. de Romain de Hooghe : 93 fr. ; — *Don Quichotte de la Manche,* Paris, Déterville, de l'imprimerie de Didot, an VII, 6 vol. in-12, rel. de Bozérian ; exempl. sur vélin avec la suite des figures de Lefèvre avant la lettre : 209 fr. ; — *Mélanges publiés par la Société des bibliophiles français,* Paris, Didot, 1820-1834, 7 vol. gr. in-8° : 550 fr. ; — *Mélanges de littérature et d'histoire, recueillis et publiés par la Société des bibliophiles français,* Paris, imp. de Crapelet, 1850-1877, 4 vol. pet. in-8° : 57 fr. ; — *Le Menagier de Paris,* Paris, imp. de Crapelet, 1846, 2 vol. gr. in-8° ; exempl. sur grand papier de Hollande : 130 fr. ; — *Les quatre premiers livres des navigations...* de N. de Nicolay, Lyon, Roville, 1567, in-f° : 225 fr. ; — *Extraict ou recueil des Isles nouvellement trouvées en la mer Océane,* Paris, Simon de Colines, s. d. (1532), in-4°, rel. de Derôme : 520 fr. ; — *L'Art de vérifier les dates,* Paris, Jombert, 1783-1787, 3 vol. in-f° : 261 fr. ; — *Anecdotes ecclésiastiques,* Amsterdam, Jean Catuffe, 1753, in-12 : 100 fr. ; — *Lettres à Émilie sur la mythologie,* Paris, Renouard, 1809, 6 parties en 3 vol. in-8°, exempl. sur papier vélin : 227 fr. ; — *Almanach historique de la Révolution française pour l'année 1792,* Paris, chez Onfroy (de l'imprimerie de Didot), s. d. (1792), in-18, exempl. sur papier vélin, fig. ajoutées : 320 fr. ; — *Histoire de l'Académie françoise,* par Pellisson et d'Olivet, Paris, Coignard, 1743, 2 vol. in-12, rel. anc. : 50 fr.

ÉTRANGER

LES VENTES DE LIVRES EN ANGLETERRE. — Un rédacteur de la *Pall Mall Gazette,* voulant avoir quelques renseignements sur les grandes ventes de livres qui ont eu lieu dernièrement en Angleterre, est allé *interviewer* M. Hodge qui représente aujourd'hui la célèbre maison Sotheby et Cie. Voici le résumé de cet entretien :

« L'année a été réellement exceptionnelle, car non seulement nous avons

vendu un très grand nombre de livres, mais encore à des prix bien plus élevés que les années précédentes. Il est incontestable qu'aujourd'hui les livres rares sont payés très cher, et cela uniquement parce que la demande devient de plus en plus grande, tandis que l'offre reste stationnaire. — Le nombre de collectionneurs va en augmentant et la surproduction, cause principale du malaise qui pèse sur le commerce de la librairie, ne peut nous atteindre ; les livres rares sont plus recherchés de jour en jour.

« Quelle est, à votre avis, la vente la plus importante de l'année ? — Celle de Syston Park, sans nul doute. C'est la vente la plus remarquable de ces derniers temps, et il n'y en aura pas de pareille de sitôt. — Elle a réalisé les deux prix les plus élevés qu'aient jamais atteints des livres : M. Quaritch a payé 97,500 francs pour la *Bible mazarine* et 123,750 francs pour le *Psalmorum Codex* de 1459, imprimé par Fust et Schœffer. — Ce dernier est le second livre imprimé qui porte une date.

« Comment cependant expliquer que le même livre, payé aujourd'hui 123,000 francs, ait pu être adjugé à 3,400 francs il y a quelques années ?

— Uniquement par ce que je vous disais tout à l'heure sur la question de l'offre et de la demande. On prétend que M. Ellis, le compétiteur de M. Quaritch, avait commission d'acheter le *Codex* pour le compte du gouvernement allemand ; mais comme M. Quaritch était déterminé à s'en rendre acquéreur quand même, on s'explique aisément comment l'enchère a pu atteindre un prix aussi élevé. — Je ne crois pas d'ailleurs que M. Quaritch ait payé trop cher son *Codex ;* je suis persuadé, au contraire, qu'il pourra le vendre un jour avec bénéfice, à la bibliothèque de Berlin, par exemple. — Il n'existe en tout que deux exemplaires de ce livre et il y a peu de chance que nous rencontrions ce second exemplaire sur la table du commissaire-priseur.

La vente d'Osterley Park Library a également présenté beaucoup d'intérêt. — Cette vente n'offrait pas moins de dix livres sortis des presses de Caxton, tous provenant de la même bibliothèque. — On y a payé 48,750 francs la *Mort d'Arthur,* imprimée par Caxton en 1485, le seul exemplaire complet connu. — Ce fut encore M. Quaritch qui s'en rendit acquéreur.

La saison, d'ailleurs, en dehors de ces deux ventes exceptionnelles, a été riche en ventes importantes, témoin celles des collections Russel et Hermon.

La collection Russel comprenait un grand nombre de premières éditions de livres anglais et celle de la vente Hermon avait cette particularité de ne comprendre presque que des volumes « extra-illustrés » et renfermés dans des reliures modernes de grande beauté. — La vente Crossley a été remarquable par les belles séries d'ouvrages sur De Foe et a donné un excellent résultat. — Quant à la bibliothèque du lord speaker Onslow, elle se serait vendue très cher sans la manie de M. Onslow d'en enlever les estampes et les gravures pour les collectionner à part. Dans presque tous les beaux ouvrages les estampes avaient été arrachées et réunies dans des albums, ce qui naturellement a fortement déprécié la valeur des volumes.

Les ventes d'autographes ont dispersé aux enchères nombre de pièces curieuses, telles que les lettres du poète Keats à Fanny Brawne, six lettres inédites de Charles Lamb et plusieurs manuscrits de Byron, qui tous ont atteint des prix élevés.

Pour ce qui est des gravures et des estampes, la vente Cheney a certainement été la plus importante de la saison. — Quant au prix réalisé dans ces ventes, les plus importantes, celle de Syston Park a produit 700,000 francs et celle du comte de Jersey 325,000 francs, chiffres modestes à côté des 4,250,000 francs, produit des collections d'Hamilton Palace.

« Mais où vont-ils, tous ces livres de prix ?

— Les Américains, il me semble, ont un faible pour les premières productions de la presse en Angleterre, et récemment des collectionneurs de l'Australie se sont rendus acquéreurs de beaux livres. — Il y a encore le British Museum, les grandes bibliothèques publiques et privées de l'étranger ; vous voyez que la demande des livres rares est presque illimitée. »

La prochaine saison aura à son actif quelques ventes intéressantes, notamment celle de la collection Woodhall, comprenant principalement les premières éditions des classiques. — Voici un magnifique livre d'heures qui a été écrit pour le cardinal Ximenez ; vendu 1,000 francs en 1780, sa valeur actuelle dépasse certainement le quadruple. — MM. Sotheby mettront encore en vente la seconde partie de la Fuller Russel Library et la bibliothèque du célèbre collectionneur G.-W. Napier, d'Alderley Edge, remarquable par ses ouvrages sur l'ancienne poésie anglaise.

— *Vente de la bibliothèque de M. John Fuller Russel.* — La première partie de la belle bibliothèque de M. John Fuller Russel a été vendue par les soins de M. Sotheby. Les livres les plus rares et les plus haut cotés ont été achetés par MM. Bernard Quaritch, de Piccadilly, et Walford, du Strand.

Voici l'indication de quelques prix :

Caxton, *Dictes and Sayings of the philosophers* (1477) ; on le considère comme le premier livre qui ait été imprimé en Angleterre, 4,125 fr. ; — *God and man,* imprimé par Wynkyn de Worde, 1,025 fr. ; — *Le Catéchisme de Archbishop Hamilton,* car. goth. (1552), 2,525 ; — Archbishop Parker, *De Antiquitate Britannicæ Ecclesiæ* (1572), 2,250 fr. ; — *The Pilgrimage of perfection* (1526). Ce volume était particulièrement remarquable, ayant appartenu à Henri VIII et renfermant son autographe. Il passa successivement aux mains du lord-protecteur, du duc de Sommerset et de la reine Marie d'Angleterre. Après une lutte très vive, cet ouvrage a éié adjugé à M. Quaritch pour 5,000 francs.

Citons encore un *Missale ad usum sarum* du XIe siècle, un exemplaire probablement unique du *Processionale ad usum Monasterii Salvatoriis de Syon,* etc. La vente, qui comprenait 1,333 lots, a produit au total 217,000 francs.

Lettres de Byron. — Dans une vente qui a eu lieu dernièrement à Londres sous les auspices de MM. Sotheby, se trouvait un lot de lettres originales de Byron adressées à son ami Francis Hodgson, ainsi que plusieurs lettres de Lady Byron, de Thomas Moore, Samuel Rogers, John Flaxman, le sculpteur, William Hayley, etc.

LES

ENSEIGNES LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES

DE PARIS



Il est peu de sujets qui se prêtent plus aux recherches piquantes de l'érudition que celui des enseignes. Elles ne se rattachent pas seulement à l'histoire de Paris, mais aussi, et par plus d'un point, à l'histoire littéraire. La publication du livre posthume d'Édouard Fournier sur les enseignes nous a donné l'idée de reprendre le sujet à ce point de vue tout particulier, en joignant aux indications éparses dans son ouvrage toutes celles que nous avons réunies nous-même.

Il semblerait que les enseignes littéraires eussent dû être plus spécialement choisies par les imprimeurs et libraires du temps passé; il n'en est rien, et l'on n'aperçoit même, à vrai dire, aucun caractère nettement déterminé dans l'interminable nomenclature qu'il nous serait facile de dresser rien qu'en ouvrant à la page du titre les volumes des derniers siècles. Ce qui y reparaît le plus fréquemment peut-être, c'est l'image d'un saint, particulièrement celui de saint Jean l'Évangéliste, et rien n'est plus naturel, puisque la confrérie des imprimeurs et de toutes les industries qui se rapportent

aux livres le reconnaissait pour patron et célébrait sa fête le jour de saint Jean-Porte-Latine.

En plein moyen âge, il est déjà possible de discerner çà et là l'influence de la littérature sur les enseignes. Citons comme exemple, en 1334[1], celle des *Trois morts et des trois vifs*. Aucune légende n'était alors plus populaire : elle inspirait les poètes, les prédicateurs, les artistes, et cette enseigne était comme une première et naïve ébauche de la composition qui devait être sculptée un peu plus tard, en 1408, sur le portail de la chapelle des Innocents.

Une pièce sans lieu ni date, qui doit être de la fin du xve ou des premières années du xvie siècle, *le Mariage des quatre fils Hémon et des filles de Damp Simon,* n'est autre chose qu'une nomenclature facétieuse des enseignes de Paris mises en scène dans le récit d'un mariage imaginaire. Tout d'abord la plaquette elle-même nous apprend l'existence des deux enseignes que reproduit son titre : les *Quatre fils Aimon,* devant la Boucherie, près du Grand Châtelet ; et les *Trois filles de Damp Simon,* devant l'église Saint-Leu et Saint-Gilles : l'une et l'autre inspirées par le merveilleux roman d'aventures qui charme encore aujourd'hui les imaginations juvéniles, grâce à la Bibliothèque bleue. Nul doute que l'enseigne peinte ou plutôt sculptée, car on ne se bornait jamais alors à des inscriptions, ne représentât les quatre preux sur leur cheval Bayard, comme celle qu'on trouve reproduite dans le *Magasin pittoresque*[1]. Ce sujet était généralement réservé aux hôtelleries.

La facétie en question nous montre encore, dans la rue des Lavandières, le *Chevalier au cygne,* souvenir de la célèbre chanson de geste où sont narrés les exploits de la première croisade; *Ysoré* et *Guillaume au court nez*, place Maubert. Guillaume au court nez, personne ne l'ignore, est le héros d'un des plus vastes cycles du moyen âge, et sa geste ne renferme pas moins de vingt-trois poèmes. Isoré est le terrible géant sarrazin qui était venu assiéger Paris et qui, tué sous les murs de la ville par Guillaume au court nez, semble avoir laissé son nom à la Tombe-Issoire.

L'enseigne de l'*Étrille Fauveau,* que nous voyons à l'imprimeur Durand-Gerlier au xve siècle, était un ressouvenir du roman de *Fauvel,* et en même temps un de ces « rébus de Picardie » comme les aimaient tant nos pères. Clément Marot en a donné l'explication dans son épître du *Coq-à-l'âne.* On la figurait par « une étrille, une faux, un veau », comme on figurait l'*Assurance* par un A au-dessus d'une anse, le *Bout du monde,* par un bouc, un duc et un globe, la *Vieille science,* par une vieille sciant une anse, le *Puissant vin,* par un puits d'où l'on tirait de

1. A. Berty, *Topographie histor. du vieux Paris*, t. Ier, p. 47.
2. T. XIX, p. 93.

l'eau, la *Roupie,* par une roue et une pie; comme on figura plus tard irrévérencieusement *saint Jean-Baptiste* par un singe vêtu de batiste et le *Juste prix,* par l'arrestation du Christ. Bien des Parisiens se souviennent d'avoir vu sur le boulevard du Temple la vieille enseigne *A l'Épi scié,* demeurée classique dans l'espèce. Tabourot, seigneur des Accords, n'a pas manqué d'encadrer dans ses *Bigarrures* quelques-unes de ces énigmes qui, sur la devanture des boutiques, exerçaient la sagacité des passants. Une des plus bizarres et des plus osées est assurément celle qu'avait prise pour marque, et peut-être aussi pour enseigne, Guyot-Marchand, à qui l'on doit la belle édition de la *Danse macabre* de 1491 : un *sol* et un *la*, suivis du mot *fides* superposé à *ficit,* — traduction approximative : *sola fides sufficit.*

On rencontrait encore il y a quelques années, au n° 67 de la rue du Four, et on retrouvera maintenant au Musée de l'Hôtel Carnavalet, une enseigne sculptée du XVIe siècle, malheureusement un peu mutilée, représentant la *Fontaine de Jouvence,* avec trois personnages. La fontaine de Jouvence, dont les eaux rajeunissaient, est une tradition qui remonte à l'antiquité par ses origines, mais qui avait pris la forme précise sous laquelle elle s'était fixée, dans les chansons de geste, en particulier dans *Ogier le Danois* et *Huon de Bordeaux.*

Ne peut-on rattacher ainsi, du moins indirectement, à la littérature, des enseignes telles que le *Phénix,* la *Seraine* (Sirène), le *Dragon,* le *Basilic,* la *Salamandre,* le *Gryphon*[1], l'*Hydre aux sept têtes,* la *Fontaine de Bacchus,* l'*Hercule*[2], le *Centaure*, le *Vieux satyre,* qui rappelaient des êtres mythologiques ou fabuleux, popularisés par les poètes et les conteurs ; comme le *Singe vert,* qu'on rencontrait jadis en quinze ou vingt endroits de la ville (il y en avait encore un récemment passage Choiseul), le *Merle blanc,* le *Paon blanc,* le *Mouton végétal,* l'*Arbre sec,* la *Fontaine ardente,* empruntés aux récits merveilleux des voyageurs, Benjamin de Tudèle, Marco Polo, Mandeville, J. de Béthancourt, — voire la *Truie qui file,* une des enseignes les plus populaires du bon vieux temps, dont on peut voir un exemplaire à l'Hôtel Carnavalet, et où certains érudits reconnaissent une création légendaire et fabuleuse des romans de la Table ronde, et le *Loup botté,* qui sont son fabliau et son conte de jongleur? La *Truie qui file* est une allégorie facétieuse dans le genre du *Renard qui prêche ;* mais cette dernière enseigne était la traduction évidente d'une scène du fameux roman de *Renart.* Les relations des voyageurs, les descriptions des pays exotiques, leurs mœurs et leurs produits, pour

1. Un autre animal chimérique, qui avait donné son nom à une rue et à une ou plusieurs enseignes, était la *licorne,* mais après l'exhibition publique d'une prétendue licorne dans la rue qui en a retenu le nom. Barnum a bien montré des sirènes en plein XIXe siècle.

2. L'Hercule ne date que de la Renaissance, où il remplaça les saints Christophe et les Samson.

le dire en passant, ont toujours fourni un large contingent aux enseignes.

Au XVIIe siècle, un ressouvenir des grandes épopées du moyen âge subsiste dans la *Table du valeureux Roland*, ou, par abréviation, la *Table Roland*[1], enseigne d'un cabaret fameux de la *Vallée de Misère*, près le Châtelet, qui remontait probablement au siècle précédent, et peut-être plus haut. Il est remarquable que les enseignes d'alors, qui gardaient des vestiges de la littérature du moyen âge, n'aient rien pris, que nous sachions, ni à la Renaissance, pas même à Rabelais; ni au grand siècle, pas même à Molière. La seule trace de littérature contemporaine que nous y rencontrions à cette date, c'est le personnage du *Grand Cyrus*, dont parle Tallemant des Réaux. Il nous apprend qu'un plumassier de la rue Saint-Honoré l'avait choisi pour sujet d'enseigne, en l'habillant comme le maréchal d'Hocquincourt, qui passait pour l'un des originaux dont Mlle de Scudéry avait fait le portrait dans son roman.

L'antiquité grecque et latine était plus souvent mise à contribution dans ce siècle classique. Les apothicaires, en se séparant des épiciers, dans la corporation desquels on avait voulu les confondre, adoptèrent pour signe distinctif le serpent d'Esculape, et il est probable que plusieurs, comme les chirurgiens, y joignaient des inscriptions latines, pour relever leur profession. Comment en douter lorsqu'on voit non seulement un chirurgien demander à Santeul un distique qu'il fait graver en lettres d'or au-dessous de son tableau, mais encore un dentiste populaire tel que Carmeline, qui opérait sur le pont Neuf, inscrire sur le sien cette devise tirée de Virgile : *Uno avulso, non deficit alter?*

Si les enseignes du XVIIe siècle n'ont rien emprunté à Molière ni au théâtre, elles ont eu l'honneur du moins de leur apporter une contribution que nous ne voulons pas oublier, toute médiocre qu'en soit l'importance. Elles figurent dans un ballet du roi, et elles auraient mérité d'en inspirer un, comme le firent, en cette même année 1643, les rues de Paris, dont beaucoup, on le sait, ont eu pour marraine l'une de leurs enseignes. Elles ont fourni à l'auteur des *Fâcheux* la scène de Caritidès, « Français de nation, Grec de profession, » qui, considérant les grands et notables abus commis dans les enseignes « par une barbare, pernicieuse et détestable orthographe, » supplie humblement Sa Majesté « de créer une charge de contrôleur, intendant, correcteur, reviseur et restaurateur général desdites inscriptions. » Le vœu de Caritidès, souvent renouvelé sous des formes diverses, n'a jamais reçu d'application précise. Mais si l'on s'est toujours abstenu de créer une place spéciale de censeur des enseignes, elles ne sont pas moins soumises au contrôle du commissaire voyer, et, à plusieurs reprises, le Département a rendu des ordonnances,

1. *Visions admirables du pèlerin du Parnasse*, 1635, in-8°.

plus ou moins exécutées, pour corriger tout ce qui pouvait s'y rencontrer de contraire aux lois, aux mœurs et à la langue.

Le fabuliste Phèdre nous apprend que l'idée d'un de ses plus intéressants apologues : le *Combat des rats et des bèlettes*, « quorum historia in tabernis pingitur », lui vint à la vue d'une enseigne de cabaret. Tous ceux qui leur ont une obligation analogue ne nous ont pas fait la même confidence. Les enseignes ont fréquemment inspiré les observateurs et les fantaisistes, et Bernardin de Saint-Pierre n'a pas plus dédaigné de s'en occuper que Mercier, l'auteur du *Tableau de Paris*. De nos jours, beaucoup d'écrivains les ont amplement étudiées, tant au point de vue de l'érudition qu'au point de vue pittoresque. Mais au théâtre, après le Caritidès de Molière, il faut attendre jusqu'à la petite pièce de Martainville : *Pataquès ou le barbouilleur d'enseignes* (1803) pour les retrouver, et c'est bien déchoir. Il serait puéril de rechercher les rôles périodiques qu'elles peuvent jouer dans maints vaudevilles et surtout dans des revues de fin d'année.

Le XVIIIe siècle donna l'essor à l'enseigne artistique, comme le commencement de ce siècle à l'enseigne littéraire. Déjà, sous Louis XIV, Jean Lepautre avait peint le tableau d'un armurier du pont au Change : *A la Valeur*, dont on verra la gravure dans le livre d'Éd. Fournier ; mais c'était là une exception à peu près unique. Déjà aussi, dès le XVIe siècle et même auparavant, on pouvait trouver plus d'une œuvre d'art parmi les enseignes : quelque devanture de marchand de vin finement ouvrée, quelque terre cuite qui fait songer à Palissy, quelque groupe qu'on ne craint pas d'attribuer à Germain Pilon ou à Jean Goujon. Mais ces œuvres, d'ailleurs anonymes, ne sont pas précisément des enseignes au sens où nous l'entendons aujourd'hui. Au contraire, c'est bien une enseigne, dans toute la force du terme, que Lemoyne peignit pour un perruquier d'Amiens en 1717 ; c'est une enseigne que Watteau fit, en 1721, pour son ami Gersaint, marchand de tableaux et d'objets d'art sur le pont Notre-Dame et qui, après avoir figuré dans la galerie d'un amateur délicat, M. de Julienne, est maintenant dans un musée de Berlin ; c'est une enseigne que Chardin peignit à ses débuts pour un chirurgien, comme Greuze, en pleine renommée, pour un marchand de tabac, et cette dernière : *Au Huron*, qui consacrait le succès obtenu en 1769 par Grétry à la Comédie italienne, nous appartient par là même à un double titre.

Je crois bien que l'enseigne du *Huron* est la première qui ait placé un magasin sous le patronage d'un récent succès de théâtre, et, à ce point de vue comme à l'autre, elle mérite d'être particulièrement signalée. On ne la suivit pas immédiatement dans cette voie, et trente ans devaient se passer avant que l'on commençât à voir apparaître de toutes parts l'enseigne théâtrale. Vers le milieu du siècle, un élève de Boucher avait peint, dans la manière de son maître, pour un confiseur de la rue de

Lombards, cette illustre enseigne du *Fidèle berger*, dont le nom et la réputation se sont conservés jusqu'à nous. Florian n'écrivait pas encore, sans quoi l'on eût pu voir dans le *Fidèle berger* une allusion à l'aimable Némorin. Il est permis du moins d'y voir un ressouvenir des idylles et des pastorales, en particulier du *Pastor fido* de Guarini, qui jouissait toujours d'une renommée éclatante et venait encore d'être traduit par Pecquet. Mais le *Fidèle berger* ne devait monter sur la scène qu'en 1838, avec l'opéra-comique de ce nom, — paroles de Scribe et Saint-Georges, musique d'Adam, — qui tomba bruyamment, victime, dit-on, d'une cabale de confiseurs.

Sous la Révolution, l'enseigne se fit volontiers politique, et la politique n'a guère de rapports avec l'art et la littérature. Les Brutus, les Caton et les Spartacus, mêlés aux *Vainqueurs de la Bastille* et au *Grand Marat*, s'étalèrent sur les portes des magasins. En rendant un peu de tranquillité au pays, le Directoire, puis le Consulat, ramenèrent le règne du théâtre, plaisir des temps paisibles, qui avait été bien délaissé sous la Terreur, et l'on vit naître alors l'usage qui allait prendre de tels développements sous l'Empire et la Restauration, de mettre les magasins sous le patronage des pièces dramatiques, comme pour en détourner la vogue à leur profit.

Il est bien difficile de déterminer la date exacte de naissance de toutes les enseignes littéraires et particulièrement dramatiques qu'on rencontre à chaque pas de 1820 à 1830, mais certainement beaucoup d'entre elles remontaient aux premières années du siècle. Un assez joli tableau de la *Fille mal gardée* attirait les badauds, en 1804, devant un magasin de cotonnades de la rue de la Monnaie ; la *Fille mal gardée* était un opéra-comique de Duni qui avait déjà quarante-cinq ans de date, mais qu'on avait repris plusieurs fois et dont le titre et quelques ariettes demeuraient populaires. Les *Trois sultanes* de Favart étaient de la même époque, à quelques années près, mais on avait remonté la pièce avec grand succès en 1803, et plus tard encore, en plein empire; c'est sans doute après ce renouveau de popularité qu'elles parurent sur une enseigne de la rue Vivienne. « Bien composé, bien peint, ce cadre attira tous les regards ; on se portait en foule au coin de la rue Colbert pour l'admirer. Son apparition fit presque événement à Paris. On prétend que la curiosité publique était encore éveillée par une autre chose que par la perfection de la peinture. L'artiste avait, dit-on, donné à sa Roxelane les traits de l'actrice en faveur, mais, par ordre supérieur, il fallut faire disparaître cette ressemblance, qui déplut à un grand personnage d'alors[1]. »

Évidemment aussi les nombreuses enseignes où vinrent s'inscrire les noms des plus célèbres héros d'Ossian et dont il n'est arrivé jusqu'à nous

1. Ed. Wattier, *Musée en plein air*, 1824.

que celle d'un magasin de gants : *A Malvina*, doivent remonter à cette époque, où s'épanouissait la grande vogue du pseudo-poète calédonien, que le Maître lui-même emportait dans ses bagages (comme faisait jadis Alexandre pour Homère), vogue encore accrue et popularisée par le tableau de Girodet et par le grand opéra de Lesueur : *Ossian ou les Bardes.*

Après l'ouverture du passage Delorme, en 1808, un marchand place sa boutique sous l'invocation du *Beau Dunois,* le héros troubadour que la musique de la reine Hortense venait de mettre à la mode dans tous les salons, et un concurrent voisin, vexé d'avoir été prévenu et voulant lui jouer un bon tour, répond au *Beau Dunois* par un *Beau Danois,* inscrit en lettres d'or au-dessous d'un grand chien blanc moucheté de taches brunes. Quelques années après, une chanson de Béranger obtenait le même honneur que la romance sentimentale de la reine Hortense. Un marchand de vin de la rue Saint-Honoré, qui n'y entendait probablement pas malice, fit peindre, pour achalander son comptoir, une agréable toile où l'on voyait le bon petit roi d'Yvetot, couronné de son bonnet de coton, parcourant ses domaines monté sur un âne, un broc à la main, en caressant le menton de ses sujettes, tandis que les paysans dansent par derrière. Mais la police enjoignit de décrocher l'enseigne innocemment satirique et de la transporter dans l'intérieur de la boutique. On peut la voir encore au n° 182 de la même rue.

Un *Jeu de Paris en miniature,* qui fait partie de la Bibliothèque Carnavalet et qui semble dater de 1815 à 1820, nous révèle un grand nombre d'enseignes théâtrales du temps. Le *Diable à quatre* rappelle une pièce ancienne, mais toujours jouée, de Sedaine et Philidor. La *Chaste Suzanne,* médiocre vaudeville de Radet, Desfontaines et Barré, n'en avait pas moins attiré et passionné un public énorme par les allusions qu'on y cherchait au procès de Marie-Antoinette. Nous trouvons également sur la liste *Ma tante Aurore,* l'un des premiers succès populaires de Boïeldieu en 1802 ; la *Vestale,* avec laquelle Spontini avait révolutionné l'Opéra en 1807 ; *Cendrillon,* que recommandaient à la fois le patronage du conte de Perrault et celui de l'opéra-comique d'Étienne et Nicolo joué en 1810 ; le *Ci-devant jeune homme,* où Potier avait fait courir tout Paris en 1812 ; la *Toison d'or,* qui n'était peut-être qu'une réminiscence mythologique, mais qui rappelait en même temps la tragi-comédie de Corneille et l'opéra de Vogel, représenté à la fin du règne de Louis XVI ; la *Famille des Jobards,* vaudeville de F. du Petit-Méré, donné à la Gaîté en 1808 ; les *Trois lurons* et les *Trois innocents,* tirés sans aucun doute de la *Famille des lurons* et de la *Famille des innocents,* pièces de Sewrin et Chazet, deux des plus féconds fournisseurs du temps, jouées au Vaudeville et aux Variétés dans le cours de la même année 1807. Dans ce jeu, le dernier numéro est occupé par le *Retour*

d'Astrée, qui ferme la marche et qui marque la case triomphale : encore un souvenir littéraire.

Par la date des pièces qu'elles rappellent, la plupart de ces enseignes doivent être du premier Empire : ce n'est, évidemment, que dans la fraîcheur du succès qu'on a pu songer à se mettre sous le patronage d'un vaudeville de Sewrin et de Chazet. Toutes ces enseignes ont d'ailleurs disparu depuis longtemps, sauf une seule, qui a persisté jusqu'à ces dernières années, où elle a fini par s'effacer à son tour : celle des *Deux magots.* Depuis cinquante ans au moins, on avait complètement oublié l'origine de cette enseigne, prétexte de plaisanteries parfois désagréables pour le propriétaire, lorsqu'un loustic, après avoir causé avec lui, demandait son associé, afin de voir le deuxième magot. C'était encore un vaudeville de l'inévitable Sewrin qui l'avait baptisée : les *Deux magots de la Chine* (1813).

Déjà florissante sous l'empire, cette mode des enseignes théâtrales prit des développements prodigieux sous la Restauration. Ce fut alors une véritable frénésie. Chaque succès se traduit immédiatement sur une devanture : les rues principales deviennent comme un grand répertoire dramatique en images, et Paris n'est plus, d'un bout à l'autre, qu'un musée en plein vent, où les types et les scènes des œuvres populaires, les traits même des acteurs aimés revivent sous des brosses qui ne sont pas toujours, il s'en faut, dépourvues de savoir-faire. Le métier de peintre d'enseignes prit alors un singulier relief, et les changements perpétuels, la fièvre avec laquelle on se jetait sur tous les succès nouveaux, lui fournissaient un intarissable débouché. C'était l'époque où, tandis que Géricault, suivant les uns, suivant d'autres, Gérard peignait le *Cheval blanc* de Montmorency et Horace Vernet les *Incendiés du bazar,* des artistes inconnus, mais d'un mérite incontestable, exécutaient les *Deux magots,* le *Grand Condé,* le *Bœuf à la mode,* les *Forges de Vulcain,* la *Fiancée.* Une copie de la célèbre composition d'E. Delacroix, la *Barque du Dante,* décorait, boulevard Montparnasse, la façade d'un marchand de meubles ; une du *Pierre Ier poursuivi par les Strélitz,* de Steuben (1827), faite, dit-on, par l'un de ses élèves, la devanture d'un cordonnier de la rue du Bac, et une du tableau où Vigneron avait représenté le *Soldat cultivateur,* celle d'un magasin de nouveautés du Faubourg-Saint Antoine, avec les vers où Delille avait traduit le passage des *Géorgiques* mis en scène par le peintre. Un anonyme avait exécuté pour la maison Corcellet, sous le Consulat, ce réjouissant tableau du *Gourmand,* qui existe toujours, mais qui s'est replié en bon ordre à l'intérieur du magasin ; un autre exécuta, sous la Restauration, pour un charcutier de la place de l'École, un pendant intitulé le *Gourmet,* qui fit émeute dans les premiers jours parce qu'on y prétendait voir un portrait satirique de Louis XVIII. On assure que Carle Vernet, comme plus tard Poterlet et

Jeanron, n'ont pas dédaigné de travailler dans la peinture d'enseignes. Le fait n'est pas douteux pour Abel de Pujol, qui ne reniait point, d'ailleurs, ces premiers essais d'un talent encore inconnu et qui avait même gardé les croquis dans ses portefeuilles, notamment ceux de la *Fille mal gardée,* de la *Rosière*[1] et de *M. et Mme Denis,* non plus que pour Champmartin, à qui un magasin de la rue Saint-Nicaise devait l'enseigne *Au Tambour de juillet,* et pour Gavarni, dont on voyait récemment encore, mais bien défigurée par les ravages du temps, des balles et des restaurateurs, au coin des rues Saint-Jacques et de la Huchette, l'enseigne des *Deux pierrots*[2].

La *Blanche Marguerite,* pour un magasin de nouveautés et mercerie de la rue Montmartre, fut l'un des premiers ouvrages de Roëhn. On n'a pas craint d'attribuer à Eugène Delacroix la composition qui subsiste, mais tellement maltraitée par l'injure du temps qu'elle est devenue à peu près invisible, au n° 56 du boulevard Saint-Germain : *A maître Albert,* et qui, si elle paraît assez singulièrement placée au-dessus d'un café marchand de vins, est du moins parfaitement à sa place dans ce quartier illustré par les leçons du grand docteur et où, après plus de six siècles le souvenir de son nom n'est pas encore effacé. L'enseigne fut alors, pour une foule de peintres débutants et parfois même déjà connus, quelque chose comme l'exposition des peintres de l'Académie de Saint-Luc à la place Dauphine le jour de la Fête-Dieu, avant la Révolution[3].

Nous avons un témoignage très précis de l'énorme extension qu'avaient prise les enseignes littéraires en général, et dramatiques en particulier, sous le règne de Charles X, dans un opuscule anonyme imprimé par Balzac en 1826 et qui lui est attribué avec assez de vraisemblance[4]. Sur environ 238 enseignes proprement dites que le « batteur de pavé » relève dans ses courses à travers Paris et présente au lecteur, j'en trouve près d'une centaine que peut revendiquer à divers titres la littérature ou l'histoire : on voit à quel chiffre elles devaient atteindre sur la totalité, si la proportion était la même. Ce sont d'abord les souvenirs

1. On peut voir la reproduction de ce tableau, inspiré par la *Joconde* d'Étienne et Nicolo, dans le *Musée en plein air* de Wattier.

2. Bayard a donné les *Deux pierrots* en 1845 ; mais, d'après MM. E. et J. de Goncourt, l'enseigne de Gavarni est de 1836, et elle reproduisait sa lithographie les *Apprêts du bal.* C'est à tort que l'*Histoire des enseignes* dit qu'elle existe toujours, et le livre contient malheureusement beaucoup d'autres indications fausses.

3. Un artiste avait même entrepris la reproduction des plus belles pièces de ce salon de la rue, avec texte explicatif où figure toujours le nom du peintre, — comme on le fait aujourd'hui pour le Salon des Champs-Élysées. Malheureusement il n'a paru qu'une livraison de ce *Musée en plein air* publié par Édouard Wattier en 1824. On y peut voir notamment les lithographies coloriées des *Trois sultanes,* de la *Blanche Marguerite,* de la *Rosière* et de la *Belle Angélique.*

4. *Petit dictionnaire critique et anecdotique des enseignes de Paris,* par un batteur de pavé, in-12.

mythologiques : la *Toilette de Psyché,* qui servait d'enseigne à plusieurs coiffeurs, le *Temple de Bacchus,* un marchand de vins, naturellement, ou la *Barque à Caron,* qu'un bonnetier de la rue du Bac n'avait pas craint de prendre pour signalement, en demandant son tableau à un élève de Girodet. Rattachons aussi à cette série le fameux *Banquet d'Anacréon,* dont le nom, visible encore, si je ne me trompe, sur le boulevard Saint-Martin, paraît un anachronisme aujourd'hui que l'anacréontisme est remplacé par la pornographie. Il est à peu près le seul qui ait survécu au naufrage des enseignes mythologiques.

Puis les noms empruntés aux lettres, à la poésie, à l'éloquence, à la politique, à l'histoire : *Fénelon* comme le *Général Foy,* l'*Amiral Coligny* comme le *Grand Condé,* le *Roi Clovis* comme la *Pucelle d'Orléans, Archimède* comme le *Grand Voltaire,* l'empereur romain *Trajan* comme le prince grec *Ypsilanti.* Le *Triomphe de Trajan,* sans doute inspiré du tableau qu'avait exposé Prud'hon en 1824, décorait la boutique d'un tailleur ambitieux; comment s'en étonner quand *Ypsilanti* patronait une charcuterie du Gros-Caillou? Mais dans cette catégorie d'enseignes, la plus fine et la plus ingénieuse était certainement celle d'un débit de consolation de la rue de Lourcine : *A Xanthippe.* Elle avait dû être trouvée par quelque professeur de belles-lettres en puissance d'épouse acariâtre; mais combien de buveurs du quartier étaient capables d'en sentir le sel?

Un perruquier de la rue Basse-du-Rempart, nommé Lacroix, s'était placé spirituellement sous les auspices d'*Absalon,* qui était représenté pendu par les cheveux, avec ce joli quatrain :

Passants, contemplez la douleur
D'Absalon pendu par la nuque;
Il eût évité ce malheur
S'il eût porté perruque.

A ce propos, rendons justice à la corporation des coiffeurs, en remarquant combien elle s'est toujours signalée par ses aspirations littéraires. Si nous avions écrit l'histoire des enseignes en un volume, nous aurions voulu consacrer un chapitre tout entier aux devises des coiffeurs. Ils n'avaient pas attendu la Restauration pour se mettre en frais, et l'enseigne de Lacroix n'était même qu'un plagiat peu déguisé de celle du perruquier Ringard, célèbre sous les règnes de Louis XV et de Louis XVI, qui avait écrit au-dessous de son tableau d'Absalon pendu à l'arbre : « Une perruque de Ringard lui eût sauvé la vie[1]. » En même temps que le perruquier de la rue Basse-du-Rempart, un confrère de la rue Notre-Dame-

1. *Courrier* de Gorsas, t. XXII, p. 200.

de-Nazareth avait inscrit aux deux côtés de sa boutique ces vers de sa façon, dont la simplicité fait le charme ; — côté des hommes :

Vous satisfaire est ma loi
Pour vous attirer chez moi.

Côté des dames :

Aux dames, par mon talent,
Je veux être un aimant.

Et un autre, *Au savant perruquier,* rue Saint-Jacques, — ou plutôt rue des Grès, — justifiait cette enseigne ambitieuse par deux vers latins, que Balzac cite, mais en estropiant le dernier, qui est doublement ou triplement faux, et que tout le monde a répété après lui sans le rectifier :

Hic fingit solers hodierno more capillos,
Dexteraque manu novos ars addit honores.

Lisez, en supprimant la virgule du premier vers :

Dextera, naturæque novos ars addit honores.

Quand j'étais étudiant, je me souviens d'avoir vu rue Racine un coiffeur qui, pour se montrer digne du pays latin, avait déroulé sur les volets et les vitres de sa devanture une enseigne polyglotte, où la langue nationale faisait seule défaut, et que surmontait une inscription en grec : Χείρω τάχιστα, καὶ σιῶπῶ : J'opère vite et en silence, — promesse pleine de séduction de la part d'un barbier. A peu près à la même date, un perruquier de la rue de l'Échaudé convoquait les clients par un quatrain en style académique [2]. N'étaient-ce pas aussi des coiffeurs qui, en 1826, avaient pour enseigne, l'un : *A la toilette de Psyché ;* l'autre : *Aux Templiers ?* Ces templiers, nous n'avons pas besoin de le dire, étaient ceux de la tragédie de Raynouard.

Les sages-femmes ont longtemps rivalisé avec les coiffeurs et méritent de prendre place immédiatement après eux dans les annales de l'enseigne poétique. Maintenant elles n'ont plus guère qu'un tableau banal, toujours le même, accompagné d'une inscription invariable. Jadis elles arboraient des fantaisies du genre sentimental ou badin, souvent accompagnées de légendes en vers. On peut voir dans le livre d'Éd. Fournier le dessin d'une de ces compositions, qui a longtemps orné le quai Saint-Paul, avec l'inscription : « J'ouvre la porte à tout le monde, » et lire dans l'opuscule de Balzac la description de deux autres, dont l'une, fort compliquée, mêlée d'allégorie et de réalisme, était soulignée de ce distique :

Sortez, mes chers enfants, et d'une ardeur commune,
Par des chemins divers courez à la fortune.

Mais ces deux industries n'avaient point le monopole de l'inscription

1. A. de Bougy, *Presse* du 21 juillet 1856.

en vers. Les écrivains publics en usaient souvent aussi. Les racoleurs du quai de la Ferraille en inscrivaient parfois sur les tableaux curieux dont ils illustraient leur *four,* et l'un d'eux avait ingénieusement choisi ce vers de Voltaire :

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux.

On lisait en lettres de diverses couleurs, sur un grand tableau qui surmontait la porte d'un débit de tabac, dans la rue Saint-Denis, le couplet du *Diable à quatre* de Sedaine, où Margot célèbre le charme d'un plaisir « pris en dépit des maris. »

Sous la Restauration, un marchand de cravates du Palais-Royal s'était doctoralement placé sous l'étiquette du *Nœud gordien,* et la demoiselle de magasin qui essayait une cravate à un client sur l'enseigne lui disait :

Du nœud gordien vous connaissez l'histoire :
Un conquérant sut le trancher ;
Bien plus adroit que lui, vous aurez plus de gloire,
Si vous savez bien le former.

« En faisant appel à nos souvenirs personnels, dit M. Éd. Fournier ou M. Paul Lacroix, nous revoyons encore, vers 1840, rue Neuve-Saint-Augustin, non loin de la place de la Bourse, une boutique mystérieuse, qui étalait au-dessus de son vitrage dépoli, sur un grand tableau, un monsieur mis à la dernière mode, prenant vivement congé d'une dame non moins élégante. Au bas se lisait ce distique révélateur :

Ah ! ah ! madame, il faut que je vous dise adieu.
Certain besoin pressant m'appelle en certain lieu.

Pour ne point rester sur cette citation mal odorante, rapportons encore le quatrain inscrit, il y a quelques années, par un bandagiste-herniaire-orthopédiste du boulevard Saint-Michel, au-dessous d'un panneau représentant Vulcain précipité par son père du haut de l'Olympe :

De mon père indigné j'ai subi la colère,
Quand du haut de l'Olympe il m'a lancé sur terre ;
Mais si l'orthopédie eût alors existé,
Le reste de mes jours je n'aurais pas boité.

Il est temps de fermer cette parenthèse, qui d'ailleurs n'est point une digression, et de revenir à l'opuscule de Balzac.

Plusieurs enseignes de la Restauration étaient empruntées à des chansons et à des romances, par exemple : *A la pèlerine, A la blanche marguerite, A la petite Jeannette, A M. Dumollet, au Pauvre Jacques, au Beau Dunois,* déjà cités. Les contes de Perrault avaient fourni le *Chaperon rouge,* magasin de nouveautés de la rue Saint-Honoré ; *A Barbe-bleue,* mercerie de la rue du Four-Saint-Germain ; *Au petit Poucet,*

faïencier de la rue Montfaucon. Un lampiste de la rue de Vendôme s'était mis sous les auspices de la *Lampe merveilleuse;* un confiseur de la rue Neuve-des-Petits-Champs, sous ceux de *Vert-vert.* Parmi les romans, la *Dame du lac* de Walter Scott avait baptisé un magasin de nouveautés de la rue Saint-Martin ; le *Diable boiteux* de Le Sage, un autre magasin de nouveautés de la rue de la Monnaie ; le *Solitaire,* du vicomte d'Arlincourt, qui eut en son temps un succès comparable à celui de l'*Assommoir* dans le nôtre, — puisse ce rapprochement inspirer quelque modestie à M. Zola ! — un troisième magasin de nouveautés, faubourg Saint-Denis. Mais il ne faut pas négliger de remarquer que la plupart de ces romans, de ces contes, de ces poèmes avaient été d'abord transformés en pièces et que le théâtre leur avait servi de transition pour arriver jusqu'aux enseignes. Il en était ainsi du *Solitaire,* dont on avait fait un opéra-comique qui renouvela le succès du livre ; de *M. Dumollet,* de *Pauvre Jacques,* dont la popularité s'était doublée par la scène ; du *Chaperon rouge* et de la *Dame du lac,* et l'on pouvait d'autant moins s'y méprendre que l'enseigne du premier de ces magasins figurait un épisode de pièce de Théaulon et que celle du deuxième représentait l'héroïne de Walter Scott sous les traits de Mlle Lemoulle, qui l'avait incarnée à l'Odéon. Mais si la scène a été le canal par où ces héros et ces héroïnes sont arrivés jusqu'à l'enseigne, il n'est pas moins juste de faire remonter l'honneur jusqu'à l'œuvre primitive.

De même, beaucoup d'enseignes qu'on pourrait croire purement historiques avaient été empruntées au théâtre. La *Reine Mathilde,* de la rue Feydeau, était celle de l'opéra de *Joconde.* Il avait fallu la tragédie de P. Lebrun pour inscrire le nom et l'image de la reine d'Écosse sur le magasin de nouveautés de la rue Saint-Denis, qui représentait dans un tableau assez bien peint *Marie Stuart* et Élisabeth en présence, et qui jouit pendant quelque temps d'une vogue éclatante. *Pygmalion,* roi de Tyr, n'aurait probablement jamais eu l'honneur de prendre place depuis plus d'un demi-siècle parmi les enseignes les plus connues de Paris sans les pièces et les tableaux, — parmi lesquels il suffit de rappeler celui de Girodet, exposé en 1817, — qui avaient vulgarisé son nom. On admirait beaucoup l'enseigne d'un quincailler dans la rue de l'École-de-Médecine : *A Charles VII,* où l'on voyait ce prince réveillé par Agnès Sorel ; ce devait être un ressouvenir de la *Jeanne d'Arc* d'Alexandre Soumet, qui avait excité des transports l'année précédente à la Comédie-Française. Nous avons encore aujourd'hui un *Siège de Corinthe ;* je crois qu'on aurait tort d'en chercher l'origine directe dans le poème de Byron et qu'il est beaucoup plus sûr de la chercher dans l'opéra de Rossini.

Des noms comme ceux de la *Caravane* et de la *Belle fermière,* portés tous deux par des magasins de nouveautés, paraissent les plus simples du monde et n'éveillent plus chez nous aucune idée théâtrale. Cependant le

second se rattachait très probablement à la pièce de Mlle Candeille, dont le succès retentissant s'était si souvent renouvelé depuis la Révolution, et le premier, certainement à l'opéra de Grétry, la *Caravane du Caire,* qui avait alors plus de quarante ans de date, mais pas encore de rides. Après un demi-siècle, la *Caravane* restait la grande ressource à laquelle l'administration de l'Opéra ne se lassait point de recourir en cas de besoin; on en savourait l'ouverture, et tous nos pères ont fredonné : *la victoire est à nous.* L'enseigne du magasin, l'une des mieux peintes et des plus remarquables de Paris, reproduisait d'ailleurs une scène de l'opéra, où les coryphées surtout étaient rendus avec une vérité étonnante. Il arrivait même que des enseignes qui ne se rattachaient pas directement et naturellement au théâtre y étaient rattachées artificiellement, pour obéir à la mode : ainsi, dans le tableau du *Château d'eau* qui faisait courir tout Paris au boulevard Saint-Martin, un des épisodes représentait, d'après une pièce des Variétés, une bonne courtisée par un conscrit, et ce n'était pas là son moindre élément de succès.

Il ne vient non plus à l'esprit de personne aujourd'hui de voir dans le nom du *Coin de rue,* qui subsiste encore, autre chose qu'une allusion banale à la position de ce magasin, au coin de la rue Montesquieu et de la rue des Bons-Enfants; mais lorsqu'il s'ouvrit, sous la Restauration, personne ne put s'y tromper, surtout en voyant le tableau-enseigne qui représentait Tiercelin en rempailleur de chaises et Mlle Flore en fruitière, dans le décor des Variétés où ils jouaient le *Coin de rue* de Brazier et Dumersan (1820). De même, aux approches de la révolution de juillet, l'enseigne *A la fiancée,* si bien assortie à la spécialité du magasin qu'elle ne nous fait pas songer à autre chose aujourd'hui, rappelait à tous l'opéra-comique de Scribe et Auber.

On a déjà pu remarquer la place que tient *la nouveauté* dans la nomenclature des plus remarquables enseignes artistiques et littéraires du Paris de la Restauration. On peut dire qu'elle en accapare pour le moins les deux tiers à elle seule. Outre les titres que nous avons déjà nommés, citons les *Deux cousines* de la rue Coquillière, d'après la comédie de Casimir Bonjour, car Bonjour lui-même, en dépit des railleurs, a eu la gloire d'être le parrain d'une enseigne : la *Valérie* de la rue Saint-Denis, qui représentait la scène de Scribe où Valérie recouvre la lumière; le *Mariage enfantin* de la rue Sainte-Anne, — encore du Scribe, où l'on reconnaissait les traits de l'aimable petite merveille Léontine Fay; le *Soldat laboureur* de la rue Saint-Denis, un titre triplement popularisé par l'estampe qu'on voyait partout à côté du *Convoi du pauvre,* par le mimodrame du Cirque, et surtout par la pièce de Brazier et Dumersan, dont toute la France avait répété les couplets chauvins; la *Fille d'honneur* de la rue de la Monnaie, qui rappelait une pièce d'Alexandre Duval; les *Vêpres siciliennes,* dont le retentissement avait été tel qu'elles don-

nèrent leur nom à plusieurs boutiques, entre autres à un chapelier et à un magasin de nouveautés de la rue Saint-Denis, où l'artiste avait représenté Lorédan donnant son épée à Montfort : la scène pouvait sembler bien belliqueuse pour l'endroit, mais il ne faut pas oublier que les chevaliers de l'aune affectaient alors des allures martiales, portaient moustaches, bottes, éperons, un œillet rouge à la boutonnière. Quelques années auparavant, Scribe avait si bien raillé ces airs bravaches dans le *Combat des montagnes* que toute la corporation entra en effervescence et faillit, en sa fureur, démolir les Variétés. C'était aussi un magasin de nouveautés (rue de Seine) qui offrait aux regards et aux quolibets du passant le portrait de *Monsieur Pigeon,* le héros comique du vaudeville de Scribe et Poirson : *Une nuit de la garde nationale,* représenté l'arme au bras dans son costume de bizet; et enfin, puisqu'il faut se borner, les deux maisons de la rue Saint-Martin et de la rue Saint-Antoine, qui s'appelaient, celle-ci le *Vampire,* celle-là, le *Polichinelle vampire,* pratiquaient également le commerce de la nouveauté.

Le *Vampire* était un mélodrame de Ch. Nodier, qui avait fait frissonner en 1820 les personnes nerveuses et donné le cauchemar aux femmes. On le parodia dans le *Polichinelle vampire*, où l'acteur Mazurier, l'étonnant Jocko de la Porte-Saint-Martin, fit merveilles. Je crois qu'on pourrait parcourir l'histoire du théâtre entier sans y trouver un autre exemple d'une vogue aussi extraordinaire, aussi universelle que celle de *Jocko, ou le Singe du Brésil,* en 1825. Pendant quelque temps, tout fut à la Jocko : les robes, les chapeaux, les manteaux, les éventails.

Et jusqu'au marchand d'coco,
Tout s'habille à la jocko,

disait une chanson populaire du temps. Mazurier n'était pas seulement un mime d'une agilité prodigieuse, mais un acteur d'une vérité et d'un sentiment tels qu'il excita l'admiration de Talma et que, par allusion à sa touchante agonie sur la scène, on inventa la couleur *singe expirant.* Les enseignes ne furent pas les dernières à suivre le mouvement. Dix magasins se pavoisèrent de tableaux qui le représentaient, en écrivant au-dessous : *A Jocko, Au Jocko de la montagne, A l'ombrelle à Jocko,* etc.

Avec Mazurier, Potier fut, de tous les comédiens d'alors, celui dont les rôles baptisèrent le plus d'enseignes et dont les traits y reparurent le plus souvent. Rappelons simplement le magasin de comestibles de la rue du Bac : *A Pique-Assiette;* le drapier de la rue Saint-Honoré : *Au Bourgmestre de Saardam* (pièce de Mélesville, où Potier s'était révélé dans le genre comique) ; le confiseur du boulevard Saint-Martin : *Aux petites Danaïdes;* le magasin de papiers peints du boulevard Bonne-Nouvelle : *Aux Innocents.* Nous avons parlé plus haut de cet ouvrage, où Brunet se

montrait le digne partenaire de Potier. Lui aussi, en se promenant dans les rues de Paris, pouvait contempler son image au-dessus de bien des étalages. On le voyait encore sur la devanture d'un faïencier de la rue du Bac : *Au désespoir de Jocrisse,* ainsi que Perlet sur celle d'un magasin de papiers peints, rue de Grenelle : *Au comédien d'Étampes* (pièce de Moreau et Sewrin, donnée au Gymnase en 1821), et Joly sur la porte d'un marchand de draps de la rue Saint-Denis : *Aux deux Edmond* (de Barré, Radet et Desfontaines). Un peu plus tard, les *Deux Gaspard,* de Moreau, Gabriel et Capelle, devaient inspirer une jolie enseigne, comme les *Deux Edmond,* les *Deux magots* et bien d'autres titres analogues. L'enseigne était le signe et la consécration de la popularité pour un acteur aussi bien que pour une pièce. On peut dire, avec une variante aux vers de Monselet, que l'on n'avait pas été grand'chose au théâtre si l'on ne servait tout au moins d'enseigne à un marchand de vins ou à un épicier. Talma, lui non plus, ne fut point oublié ; toutefois il ne venait qu'après Mazurier, Potier et Brunet. Lorsqu'il mourut, il donna son nom à un café qui subsiste encore et que décore toujours son portrait[1].

Que d'autres ressouvenirs de théâtre ne pourrions-nous citer ! *A la partie de chasse de Henri IV,* une enseigne de marchand de vins qui présentait cette particularité, fort rare alors, et presque unique pour une enseigne théâtrale, de n'être accompagnée d'aucun tableau ; *A Jean de Paris,* sur un magasin de soieries ; sur une boutique de lingerie : *A la Somnambule,* qui n'était pas, comme on pourrait croire, la *Sonnambula* de Bellini, attendu qu'elle n'avait pas encore vu le jour, mais celle de Scribe et G. Delavigne (1819), à moins que ce ne fût l'une des deux *Somnambule mariée,* données la première au Vaudeville, par Théaulon en 1825 ; la seconde par Dupeuty, Villeneuve et F. Langlé au Gymnase, en 1826.

Ils étaient rares, les sujets empruntés directement à l'art ou à la littérature sans avoir passé par l'intermédiaire de la scène. Il y en avait pourtant quelques-uns. Le plus caractéristique fut l'*Ermite de la chaussée d'Antin,* enseigne d'un chapelier de la rue Caumartin, où l'on voyait M. de Jouy méditant le livre qui peut passer pour l'un des premiers modèles de la chronique actuelle, et le magasin de nouveautés *Au Serment,* qui représentait, d'après le tableau de David, le serment des Horaces. Rappelons aussi le *Retour d'Astrée,* que nous avons cité plus haut et qui était une allusion louangeuse à la Restauration, ramenant la paix et l'âge d'or après les désastres de l'Empire. Un confiseur du boule-

1. Le café Minerve est de la même époque. Mais ne nous arrêtons pas aux cafés. Bornons-nous à faire observer que la plupart de ceux qui portent encore aujourd'hui un nom littéraire ou historique (cafés Voltaire, Racine, Molière, Corneille, Mazarin, Cardinal, etc.) l'ont simplement pris à la rue, à la place, au quartier où ils se trouvent. Autrefois l'enseigne donnait son nom à la rue ; aujourd'hui elle le lui emprunte.

vard des Italiens avait pris pour enseigne *A la belle Angélique,* et l'on y voyait l'héroïne de l'Arioste attendant Médor au pied d'une angélique. Je doute fort qu'il faille remonter jusqu'au *Roland* de Quinault et Lully, joué pour la première fois en 1685 et qui depuis longtemps ne reparaissait plus sur la scène, pour y chercher l'origine de cette enseigne où le calembour se mêlait agréablement à la littérature, et tout au plus peut-on admettre que l'*Angélique* d'Ingres, exposée au Salon de 1819, eût rafraîchi la mémoire du marchand et contribué à lui suggérer son idée facétieuse. Ajoutons enfin le distillateur de la rue Saint-Martin : *A la maison gothique,* avec un bas-relief en trois parties représentant sur sa façade les grandes étapes de l'histoire des Goths. Il est permis de voir dans cette enseigne assez ambitieuse et dont le rapport avec l'industrie du commerçant ne se saisit pas très bien, l'influence du romantisme naissant, qui avait réhabilité l'art gothique. C'est plus incontestablement le romantisme encore qui inspira un peu plus tard, vers 1830 ou 1831, l'enseigne macabre de ce tailleur de la rue des Petits-Champs qui avait fait peindre son nom en lettres figurant des ossements.

La *Dame blanche,* qui est du 10 décembre 1825, ne figure pas encore sur cette liste de 1826, mais elle ne devait pas tarder à y prendre sa place. Je n'y trouve pas non plus la *Mansarde des artistes,* vaudeville de Scribe et Dupin, qui est de 1824, ni même la *Neige,* opéra-comique de Scribe et Auber, qui est de 1823, et cependant l'existence de ces enseignes nous est signalée quelques années après[1]. Après 1830, la mode des enseignes littéraires continue, quoique peut-être avec moins de fougue. Il semble qu'en 1834 la grande vogue des tableaux commençât à tomber : à cette date, un témoin en parle[2] comme d'un phénomène tout récent, mais passé, ou qui du moins commence à passer : « Alors ce fut par toute la ville une curieuse lutte de façades, d'étalages et d'enseignes... On eut des tableaux, des tableaux à l'huile, peints sur toile, que l'on payait jusqu'à mille écus : luxe inouï, incroyable, qui pendant dix ans donna un aspect fantastique aux rues Saint-Honoré, Saint-Denis, Neuve-des-Petits-Champs, et commença la pompe merveilleuse des boulevards de Paris. Et tout cela marchait avec la mode ; tout cela variait comme le caprice des femmes, comme la forme d'un chapeau, comme la coupe d'un habit. Il y eut des magasins qui changeaient de couleur, qui changeaient d'enseigne, qui changeaient de rue, parce que la rue, l'enseigne ou la couleur avaient cessé d'être à la mode... Aux emblèmes surannés du *Solitaire,* des *Vêpres siciliennes* ou du *Vampire,* on substituait un opéra, une tragédie, un drame tout modernes, tout palpitants d'actualité. »

On voit alors apparaître tour à tour sur les enseignes la *Tour de*

1. Les *Magasins de Paris,* au t. XV des *Cent et un,* publié en 1834.
2. Aug. Luchet, dans les *Cent et un.*

Nesle, le *Sonneur de Saint-Paul,* la *Grâce de Dieu,* tous les grands succès du drame; ceux de l'Opéra et du ballet : la *Tentation, Gisèle, Robert le Diable;* puis tous ceux du roman : *Aux trois Mousquetaires, A Monte-Cristo, Au vicomte de Bragelonne, Aux Mystères de Paris, A Fleur de Marie, Au Juif errant, A la petite Fadette.* Il y eut longtemps dans la Cité, vis-à-vis Notre-Dame, l'enseigne d'un marchand de vin, avec cette étiquette d'une orthographe fantastique : *A Casimodo,* et c'est la seule fois, je crois, que Victor Hugo ait eu les honneurs de l'enseigne. On a vu aussi de nouveaux grands hommes, spécialement de l'Empire, prendre possession des enseignes : *Au prince Eugène, A la redingote grise, Au Petit Caporal.* Mais la plupart de ces enseignes nouvelles, ou n'étaient pas illustrées, ou ne l'étaient que sommairement et ne rappellent plus en rien les tableaux de la Restauration.

La révolution de 1848 acheva la ruine de l'enseigne littéraire illustrée. On continue à emprunter encore un titre tantôt à l'histoire contemporaine (*la Tour Malakoff, Au Congrès de Paris,* etc.), tantôt aux célébrités populaires, spécialement à la plus populaire de toutes, Béranger (*Au Souvenir de Béranger, A la Lisette de Béranger,* ce qu'un liquoriste ingénieux métamorphose en l'*Anisette de Béranger),* plus souvent aux succès du théâtre *(Au Prophète, A l'Africaine, Au Pardon de Ploërmel, A l'Étoile du Nord, A la Promise, A la Fanchonnette),* mais l'image est absente et le musée des rues disparaît.

Si, en 1858, une maison de confection du boulevard du Temple qui s'est mise sous le patronage de la *Grande tragédienne,* représente Rachel, à sa devanture, dans les costumes de ses principaux rôles, ce n'est plus sur une enseigne proprement dite, c'est simplement sur une série de stores.

Aujourd'hui toutes les combinaisons d'un étalage parlant, savamment disposé en pleine lumière, et d'autre part l'affiche, le prospectus, l'annonce, la réclame ont tué l'enseigne. Les dix-neuf vingtièmes des commerçants se bornent à inscrire soit leur nom, soit celui de leur commerce sur la devanture de leur magasin, ou s'ils prennent une étiquette spéciale pour lui constituer une personnalité distincte, elle est presque toujours sans caractère et sans physionomie. Surtout pas un succès du livre ou du théâtre n'y a marqué sa trace depuis plus de vingt ans. Et si vous rencontrez, dans une rue quelconque de Paris, un nom littéraire sur une enseigne, vous pouvez parier à coup sûr que celle-ci remonte pour le moins au second empire, probablement à la monarchie de juillet ou à la Restauration. Nous avons eu des romans qui ont atteint cent éditions, des drames ou des comédies qu'on a joués sans interruption toute une année de suite; pas un n'a baptisé un magasin. Gambetta a eu l'honneur de donner son nom à un apéritif, comme jadis Grassot à un punch et Laferrière à une eau de Jouvence; comme Nilsson à des boîtes d'allu-

mettes et Sarah Bernhardt à je ne sais quels produits de parfumeur ; les célébrités contemporaines ornent des paquets de semoules ou de tapioca : la gloire est mince. Signalons pourtant comme un dernier vestige et une transformation des enseignes à la fois artistiques et littéraires du temps passé, les statues de Figaro et de Gil-Blas qui estampillent aux yeux des passants les bureaux de ces deux feuilles parisiennes, et n'oublions pas non plus, dans un genre tout différent, le curieux pastiche de l'*Auberge des Adrets,* tout récemment ouvert sur le boulevard Saint-Martin, après la dernière reprise de ce mélodrame fameux. On sait qu'une manie d'archaïsme s'est abattue depuis quelques années sur les cabarets parisiens : on en fait des tavernes comme celle de la Tour de Nesle et on leur donne des titres du vieux temps, en lettres et en orthographe gothiques : le *Lyon d'or*, la *Taverne des escholiers.* C'est là que s'est réfugiée l'enseigne littéraire. Autant dire qu'elle n'existe plus.

VICTOR FOURNEL.



LA

BIBLIOGRAPHIE AU XVIIIE SIÈCLE

LE PÈRE NICERON ET L'ABBÉ GOUJET

I

ÉTAT DE LA BIBLIOGRAPHIE AU DÉBUT DU SIÈCLE DERNIER.



A situation du bibliographe au début du siècle dernier était assez favorable. Il pouvait travailler dans des conditions suffisantes pour faire une œuvre sérieuse et utile. Assez d'autres s'étaient occupés de bibliographie avant cette époque, pour qu'il pût mettre à profit le résultat de leurs études ; les catalogues et les traités bibliographiques ne lui manquaient pas, non plus que les riches collections de l'État, des sociétés religieuses ou des particuliers.

Paris possédait alors de fort belles bibliothèques. Il suffit pour s'en convaincre de parcourir l'*Introductio ad historiam literarianis de Praeciputs Bibliothecis Parisiensibus* dans laquelle Daniel Maichel, un jeune théologien de Wirtemberg, passait en revue les principales bibliothèques de Paris en 1720. On y voit que le bibliographe de cette

époque, pour peu qu'il eût accès auprès des bibliothécaires, ne pouvait être gêné que par l'embarras du choix et l'abondance des matériaux.

D'abord, pour commencer par le maître, on n'aurait pu mieux lui souhaiter que de disposer de la superbe bibliothèque du roi. Elle venait d'être singulièrement enrichie par les acquisitions de Louis XV, à qui elle devait, entre autres livres rares, « un exemplaire du livre *Gallia Christiana* de M. de Sainte-Marthe avec des observations de la main de M. Balcye. » On y trouvait mainte curiosité : « les Évangiles en langue copte, un exemplaire grec de la *Lettre du pape Léon à l'impératrice Pulcherie,* la Bible de Mayence de 1462, le *de Erroribus Trinitatis* de Michel Servet » et bien d'autres richesses commises à la garde de l'abbé Bignon et de M. Boivin. On voit qu'il n'était pas indifférent d'être dans les bonnes grâces de ces derniers.

La bibliothèque *Colbertine* était la plus considérable après celle du roi. Elle n'était pas la moins utile, car M. de Seignelay, son propriétaire, d'après les témoignages du temps, en permettait l'entrée aux savants. Ils pouvaient y consulter un très grand nombre de manuscrits grecs et dix-huit mille volumes imprimés. Un des manuscrits les plus estimés était celui de *la Mort des persécuteurs,* retrouvé en 1678 par Foucaut à l'abbaye de Moissac, et unique non seulement en France, mais aussi en Europe.

La bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés, commencée par le père Du Breuil, s'était considérablement augmentée par les dons du médecin Vaillant, du célèbre géographe Baudrand et de l'abbé d'Estrée. A l'époque où nous nous plaçons, elle renfermait quarante-deux mille volumes.

Ajoutez que dans cette même abbaye se trouvait la bibliothèque de Coislin, fondée par Séguier. L'érudition obligeante des bibliothécaires, dom Antoine de La Prade et dom Martin Bouquet, facilitait singulièrement les recherches dans cette accumulation énorme de volumes.

Est-ce tout ? Loin de là. Il faudrait encore pour être à peu près complet rappeler les grandes bibliothèques de la Sorbonne, de Sainte-Geneviève, la bibliothèque Mazarine, sans compter les riches collections que possédaient les jésuites au collège de Clermont, à la maison professe de la rue Saint-Antoine et au noviciat fondé en 1610 par Mme Luillier, veuve de Claude Le Roux, seigneur de Sainte-Beuve. Et comment ne pas mentionner encore la bibliothèque de Saint-Victor, celle des PP. de l'Oratoire, celle des Jacobins de la rue Saint-Honoré, celle des Augustins déchaussés, des Minimes, des Célestins, etc. ?

Les grandes bibliothèques ne manquaient pas. De plus, combien ne compte-t-on pas, au siècle dernier, de ces riches bibliothèques particulières encore célèbres aujourd'hui dans le souvenir des bibliophiles ? Pour peu qu'il eût accès dans la société élevée, le bibliographe ne pouvait-il pas s'adresser à quelqu'un de ces riches amateurs, au vicomte de Fonspertuis, à Caylus, à la Roque, à Crozat de Tugny, à Desmarets, à Huxelles, à Blanchard de Changy, à Moulin et des Thuilleries, qui sais-je encore ? La liste est très longue de ces aimables lettrés dont plus d'un sans doute dut suivre l'exemple de M. de Miron. On sait que ce savant docteur mettait ses livres à la disposition du public les mardis et les vendredis dans les salles de sa maison de Saint-Charles.

Voilà pour les bibliothèques.

Quant aux ouvrages de bibliographie générale, on en avait composé de considérables avant le XVIIIe siècle. Pour ne parler que des plus récents, une vingtaine d'années avant que le P. Niceron se mît à l'œuvre, le P. Menestrier avait déjà publié à Trévoux, en deux volumes, une *Bibliothèque curieuse et instructive de divers ouvrages anciens et modernes de littérature et des arts.* Vers la même époque, paraissait à Magdebourg, en trois volumes in-octavo, une *Bibliotheca nova librorum rariorum.* Déjà, à la fin du XVIIe siècle, beaucoup de bibliographies avaient paru, mais, comme le remarquera avec tristesse le P. Niceron, ce sont les Anglais, les Allemands, les Italiens qui composent ces recueils et pour les ouvrages de leur nation; en 1699, à Trèves, paraît, en six volumes in-octavo, la *Bibliotheca novorum librorum collecta* de L. Neocorus et Henricus Sichius; la même année, à Leipzig, le traité curieux de Rod-Martin consacré à la bibliographie des ouvrages restés inédits. Antonius Teisserius, en 1686, Martinus Lipenius en 1685, Rud. Capellus en 1682, Math. Barthels la même année, Jo. Hallervordt en 1676 composent des bibliothèques *théologico-philosophiques,* ou *politico-géographiques :* mais elles paraissent à Francfort, à Hambourg, à Venise. En France, ce genre d'études était délaissé. Au milieu du XVIIe siècle, il y avait bien eu comme une renaissance bibliographique. Son éclat fut de courte durée. Il en resta quelques bons recueils qui ne furent pas inutiles au siècle suivant. Il s'était fondé une sorte de catalogue de la librairie française pendant les années 1643, 1644 et 1645. Ce fut la *Bibliographia Parisina,* du R. P. Ludovicus Jacob. Elle parut encore en 1646, puis ne fut plus éditée que pour les années 1650, 1652, 1653. La *Bibliographia Parisina* était alors devenue la *Bibliographia gallica universalis, hoc est catalogus omnium librorum per universum Galliæ regnum excussorum.*

Ajoutons la *Bibliothèque universelle* de Paul Boyer, qui est de la même époque (Paris, 1649, deux volumes in-8°), et nous aurons les principaux ouvrages qu'il était facile de consulter au XVIIIe siècle. Je ne parle pas des anciens recueils antérieurs à 1643 : la grande *Bibliothèque universelle* de Francfort (1625), contenant le *Catalogue de tous les livres qui ont été imprimés ce siècle passé aux langues françoise, italienne, espaignole et autres qui sont aujourd'hui plus communes, depuis l'an 1500 jusqu'à l'an présent MDCXXIV;* ou le catalogue de Joannes Molanus, à Cologne, 1618. Nous ne remonterons pas jusqu'au XVIe siècle et jusqu'à Conrad Gesuer : ce serait faire l'histoire de la bibliographie.

Au XVIIIe siècle, les études bibliographiques attirèrent les esprits. On s'y adonna avec passion. C'était une occupation intellectuelle qui devait convenir à cette époque plutôt critique que créatrice. Burette en 1748, Le Boucher en 1749, Formey en 1756 traitent la question de classement et de la composition des bibliothèques. En 1750, David Clément commence sa bibliothèque curieuse, historique et critique, ou catalogue raisonné des livres difficiles à trouver. A la même époque, deux savants religieux entreprenaient de donner le catalogue analytique, l'un, d'une bibliothèque universelle, l'autre, d'une bibliothèque exclusivement française. Ce furent le P. Niceron, et, après lui, l'abbé Goujet.

L'idée d'une bibliothèque, universelle ou française, avait déjà suscité bien des travaux bibliographiques avant le XVIIIe siècle. Dès le XVIe siècle, Alexo

Vauegas de Busto, Conrard Gesuer, Florian Triffer, La Croix du Maine, Mutio Pansa, Arias Montanus et le sieur de La Roche s'étaient occupés de réunir dans un ensemble harmonieusement et clairement composé les principaux livres imprimés depuis le siècle précédent. A ce moment, il était encore possible de dresser un état général de toutes les richesses bibliographiques de l'époque. Ces études ne furent pas abandonnées au siècle suivant : elles occupèrent vivement Henry Dupuy, Naudé, le savant bibliothécaire de Mazarin, le P. Pierre Blanchot, Daniel Heinsius, Le Gallois, le P. Garnier, l'illustre Baillet. Au XVIIIe siècle, Gabriel Martin, aussi savant libraire qu'ingénieux classificateur, venait de donner un beau système de bibliothèque (1725), et Lenglet Dufresnoy avait rédigé en 1736 le prospectus d'un grand ouvrage qui ne fut pas publié et qui devait porter pour titre : *De l'usage et du choix des livres pour l'étude des belles-lettres avec des catalogues raisonnés des auteurs utiles et nécessaires pour se former dans les diverses parties de la littérature.*

Le P. Niceron, qui est le premier en date[1], trouvait donc le terrain déjà préparé.

II

LE PÈRE NICERON.

Né à Paris le 11 mars 1685, il entra de bonne heure dans la congrégation des Barnabites, dont son oncle faisait partie. Il professa la rhétorique, les humanités, et, le fait est à noter, les langues vivantes. Il a traduit plusieurs ouvrages anglais. Il possédait la clef de presque toutes les littératures connues, anciennes et modernes.

Jusqu'en 1716, il avait professé en province, à Loches, à Montargis où il resta six ans. De retour à Paris, il obtint quelques brillants succès de prédication ; mais il s'adonna surtout à l'étude des lettres. Le travail abrégea sa vie : il mourut le 8 juillet 1738, âgé de cinquante-trois ans.

Il avait amassé des matériaux considérables sur la vie et les ouvrages d'un grand nombre d'écrivains.

En 1729, parut le premier volume de ses *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres dans la république des lettres.* Son but fut de faire connaître dans la mesure du possible tous les ouvrages de quelque valeur, composés depuis la Renaissance. Quant aux anciens, ils sont assez mal représentés dans cette galerie. Quelques mots sur Tacite, sur Pline, sur Tite-Live ne constituent qu'un bien maigre inventaire des richesses littéraires de l'antiquité.

Par contre, bon nombre d'ouvrages étrangers emplissent son recueil. « Je n'ai pas cru, dit-il, devoir m'attacher seulement aux Français ; tous les savants de quelque nation qu'ils soient trouveront place dans ces mémoires. » Ce n'est pas une bibliothèque nationale ; c'est une bibliothèque universelle.

Il est facile de s'assurer *à priori* que ce projet sera insuffisamment réalisé : les quarante-trois volumes qui composent ces mémoires ne contiennent que

1. Les *Mémoires* du P. Niceron parurent de 1727 à 1745 ; la *Bibliothèque* de Goujet, de 1740 à 1756.

1,600 articles. Seize cents ouvrages à citer depuis le XIIIe siècle (il remonte jusque-là) dans toutes les langues, chez toutes les nations ! C'est peu, en vérité ; surtout si l'on songe que l'auteur omet à dessein les auteurs connus, ceux « qui portent des noms si respectables que tout détail et tout éloge est inutile à leur égard. » Il se tient dans la sphère des talents moyens ou des médiocrités, c'est-à-dire là où la quantité remplace la qualité.

A l'insuffisance des informations il faut ajouter quelques inconséquences. Ainsi, au moment où il se résigne à sacrifier les noms connus, il oublie la résolution prise plus haut, quand s'apercevant que « le nombre des savants, de quelque nation qu'ils soient, est pour ainsi dire infini », il se promettait « de préférer les plus illustres aux autres ».

Ces défauts ne sont pas rachetés par le choix ou l'ordre des noms cités. Cet ouvrage demeure le plus bel exemple du plus beau désordre. La méthode de l'auteur a été de n'en avoir aucune, et cela de parti pris, par conviction. « Il aurait été fort inutile d'observer quelque ordre dans un ouvrage qui comme celui-ci est composé de parties qui n'ont aucun rapport entre elles ; la quantité suffisante de matériaux que je me trouve sur un auteur est la seule raison qui fait paraître l'un devant l'autre. » On ne saurait se mettre plus à son aise. L'ordre et le P. Niceron étant brouillés ensemble, son catalogue est des moins clairs. C'est la Babel des livres.

Ce désordre dura pendant trente volumes. A ce moment, Niceron s'aperçut que son œuvre ne jouissait pas d'une limpidité parfaite. Il prit alors un parti qu'il eût pu prendre trente volumes avant : il classa ses auteurs par ordre alphabétique. Il avait mis six ans à découvrir ce moyen compliqué. Il faut voir au prix de quels efforts il s'ingénia à réparer sa faute. Tables nécrologiques, tables de matières, tables alphabétiques augmentant à chaque nouvelle publication encombrent les douze ou treize derniers volumes, sans jeter une lumière bien vive dans cet amas obscur de noms jetés pêle-mêle.

Et maintenant, que le P. Niceron vous tombe sous la main, l'enverrez-vous au bouquiniste, ou l'y laisserez-vous ? Gardez-vous-en bien. Sous ces apparences un peu informes, cet ouvrage est un trésor pour le bibliophile.

Niceron a connu ou feuilleté beaucoup d'éditions, et il les cite toutes. Comme il parle surtout de gens assez mal connus, on conçoit l'intérêt que prennent pour nous les indications qu'il a laissées. La plupart ont le mérite de la rareté, de la curiosité. Niceron a collectionné les infiniment petits : ils lui doivent beaucoup, ils lui doivent de vivre. Quand il vous tombera entre les mains une édition de Joseph Dée, de S. Schneider, de Peringskiold, d'A. Pagi, de Jean Rutgersius ou d'André Quenstedt, voyez Niceron, il vous renseignera mieux que personne. Interrogez-le sur Molière, il vous dira peu de chose : il vous apprendra ce que vous savez, que sur les trente comédies il n'y en a eu que vingt-trois imprimées de son vivant ; que les sept autres parurent en 1683 ; que Denys Thierry publia toutes les œuvres de Molière en huit volumes in-12 ; que le poème du Val-de-Grâce fut imprimé d'abord à Paris en 1669 in-4° ; que l'édition de Paris, 1730, en huit volumes in-12 est assez belle et assez correcte ; que l'edition en six volumes in-4° de 1734 est plus complète ; que Grimarest et M. de la Serre ont écrit la vie de Molière. Et puis ? Et puis voilà tout, pas un mot de plus sur la bibliographie moliéresque ; tout juste une

petite page sur ce sujet qui a fourni la matière d'un gros in-8° à Paul Lacroix.

Ne le consultez pas non plus sur Bossuet, sur Fénelon ; il ne les honore que de quelques lignes. Mais choisissez un écrivain moins célèbre, Symphorien Champier, voulez-vous ? Cette fois, vous êtes sur son terrain. Il ne tarit plus. Champier occupe à lui seul près de quarante pages : et tous ses confrères en médiocrité, à l'avenant. Voici le catalogue de ses cinquante-quatre principaux ouvrages, avec le nombre d'éditions, le format, la date exacte, le nom de l'éditeur. Sachez, si vous l'ignorez, que *la Nef des dames vertueuses, composée par M. Symphorien Champier, docteur en médecine, contenant quatre livres, le premier étant intitulé la Fleur des dames, le deuxieme étant, du Régime du mariage ; le tiers, des Prophéties des sibylles ; et le quart, le Livre de vrai amour,* imprimée d'abord à Lyon, grand in-4°, chez Jacques Arnollet en 1503, a été réimprimée in-4° à Paris en 1515, et en 1531, à Paris encore, chez Philippe le Noir. Mais je ne m'aventurerai pas dans ce catalogue détaillé, fort complet.

J'ai pris Champier : ce n'est pas un inconnu. Mais ne craignez pas de descendre à des personnalités encore plus ignorées : Niceron ne faillira pas, vous le trouverez toujours prêt, quelque obscure que soit la région où vous vous engagez. Voyons, connaissez-vous, par exemple, O. Homarus Luscinius ? Oui, j'avoue à ma honte qu'il ne m'était pas familier. A moi, P. Niceron ! et d'un tour de page, me voilà le plus fort et le plus fier des chercheurs. Je dirai à qui voudra m'entendre qu' « O. Homarus Luscinius s'appelait en allemand Nachtgall, nom qui signifie en cette langue la même chose que Luscinius en latin, que αηδὼς en grec, et que Pnogneus dans la fable » ; qu'il est né à Strasbourg vers 1480, que Melanchton lui a envoyé un distique latin ; je vous citerai pour le moins une vingtaine d'ouvrages de lui, et bien d'autres choses encore. C'est de lui, les *Progymnasmata Græcæ Litteraturæ, Argentorati,* 1517, in-4° ; de lui aussi le *Psalterium Davidis Regis et Prophetæ ea qua potuit fieri curâ et diligentiâ e græco et hebraicis dialectis latinitati redditum Augustæ Vendelicorum*, 1524, in-8° ; de lui encore le *Grunnius Sophista sive Pelagus humanæ miseriæ,* Argentorati, 1522, in-8°, etc., etc.

Qu'on se figure une bibliothèque dont les *Mémoires* de Niceron seraient le catalogue.

Les raretés, les in-quarto poudreux, rarement ouverts, oubliés, — pas le moins du monde *illustres,* en dépit du titre de ce recueil, — en constitueraient le plus grand fonds. Niceron a pris la tâche par le petit côté, par le détail minuscule et minutieux : c'était son droit. A ce titre, il mérite la reconnaissance des bibliographes qui l'ont suivi. On ne saurait trop louer l'idée du P. Niceron. Elle était grande, trop vaste même, étant donnés les moyens d'exécution. Niceron a fléchi sous le fardeau. Il a entassé les livres, il s'est encombré, et pourtant ses quarante-trois volumes sont insuffisants et incomplets. Il faut du moins lui tenir compte des 16,000 articles qu'il nous a légués : c'était autant d'arraché à l'oubli, autant de sauvé pour la bibliographie.

III

L'ABBÉ GOUJET.

Le P. Niceron mourut pendant l'impression du trente-neuvième volume de ses *Mémoires*. Les quatre derniers tomes ne restèrent pas manuscrits. Ils furent publiés par les soins de plusieurs amis, le P. Oudin, qui a composé sept cents notices dans sa vie, J.-B. Michault, enfin l'abbé Goujet, qui fit l'éloge de Niceron et lui donna une place dans sa *Bibliothèque française*.

Avant de parler de ce nouveau recueil, disons quelques mots sur la vie de son auteur. Elle est bien connue. Il l'a racontée lui-même dans ses *Mémoires*, que son ami l'abbé Barral a publiés en 1767 chez du Sauzet, à la Haye.

Né à Paris, le 19 octobre 1697, sur la paroisse de Saint-Jacques-de-la-Boucherie, il fut souvent malade pendant sa jeunesse. A cinq ans il fut mis à la pension Davesne, rue Gist-le-Cœur.

Son père le détournait de l'étude, lui refusait les livres. Claude Pierre se cachait pour travailler, souvent contraint « de chercher quelque coin ignoré, souvent désagréable et malsain. » C'est un trait de sa vie commune avec celle de Pascal, cette enfance maladive et studieuse : mais c'est le seul.

Il garda toute sa vie cette passion de l'étude, qui le faisait vivre à part, plongé dans ses livres, loin du monde, où il faisait triste figure si l'on en juge par ce galant madrigal d'une demoiselle qu'il venait d'inviter à danser : « Hélas ! Monsieur, vous jouez ici un personnage forcé : vous n'êtes pas fait pour lui. J'espère que vous le déposerez bientôt. » Ce compliment eût décontenancé quelque autre. Claude Pierre, lui, s'aperçut que la demoiselle avait raison ; il se recommanda à ses prières, ne dansa plus, abandonna un roman dont il avait déjà écrit quatre cents pages, ne fit plus pour le *Mercure* ni énigmes ni épigrammes, et se lança dans la philosophie. Il en sortit janséniste. Né avec une volonté ferme, inflexible, qui le faisait venir à bout des tâches les plus fastidieuses, il était fait pour embrasser cette doctrine rigide qui exige de ses adeptes toutes les fermetés et toutes les austérités. Il eût fait un détestable jésuite : il manquait de souplesse et de douceur.

Dans sa soutenance de thèse il défendit crânement des principes contraires à la Bulle, et les offres les plus tentantes ne le firent pas rétracter. Il a eu de beaux traits dans sa vie. En 1724, on le sollicita de continuer l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury. D'abord effrayé de l'entreprise, il s'y détermina cependant. Il avait déjà achevé pour cet ouvrage l'*Histoire du Concile de Constance*, lorsqu'il apprit que le P. Fabre, prêtre de l'Oratoire, faisait le même travail. Goujet s'arrêta ; il fit mieux : il aida le P. Fabre et corrigea ses épreuves.

Il eut des heures moins chevaleresques. Ainsi, il fut trop peu désintéressé le jour où invité à déjeuner chez Coignard, — l'imprimeur du *Moreri*, que Goujet continuait — il vola dans un tiroir une lettre, — l'ordre donné à Coignard de supprimer dans le manuscrit de Goujet les passages où il exal-

tait les jansénistes aux dépens des jésuites. Ajoutons à sa décharge qu'il raconte lui-même avec une candeur parfaite ce qu'il appelle « cette espèce de larcin. » A ses yeux, contre les jésuites, le larcin était de bonne guerre. Il le ferait encore s'il avait à le faire.

Sa raison, comme sa conscience morale, subissait parfois des éclipses. On s'étonne que la foi ait pu aveugler cette intelligence clairvoyante au point que Goujet soit devenu, dans sa superstition naïve, un apôtre ému et convaincu des miracles du diacre Pâris. Il lui paya par une vie détaillée et élogieuse sa merveilleuse guérison de la pierre.

Il a composé un nombre respectable de *Vies* et d'*Éloges*. Les loisirs de sa vie retirée lui permettaient de produire beaucoup. Le catalogue de ses œuvres, donné par lui-même dans ses *Mémoires,* ne tient pas moins de cent pages. Le travail lui faisait oublier et mépriser les attaques de ses ennemis, quelque puissants qu'ils fussent. Il faisait diversion aux sévérités de l'abbé Fleury, qui lui fermait obstinément l'Académie et le *Journal des Savants*.

Mais bientôt le travail lui-même lui devint impossible; il perdit la vue. Ne pouvant plus écrire, il fut réduit à la pénible extrémité de vendre sa bibliothèque. Béthune-Charost la lui acheta, sans avoir, comme autrefois Boileau pour Patru, la délicatesse de lui en laisser la jouissance jusqu'à sa mort. En perdant ses livres, il perdait ses plus chers, ses vrais amis. Cette séparation cruelle l'acheva. Il mourut le dimanche suivant, 1er février 1767.

Parmi ses œuvres nombreuses, traductions, ouvrages de piété, ouvrages historiques, éloges, *Vies des saints pour tous les jours, Vérité des miracles opérés à l'intercession de M. de Pâris et autres appellans, démontrée à M. l'archevêque de Sens, Mémoires de la ligue, Histoire des inquisitions,* etc., il en est un qui attire surtout l'attention : c'est sa *Bibliothèque française*. D'Argenson l'avait engagé à faire une histoire littéraire sur un plan conçu par Chauvelin. Goujet recula. Plus tard, il remania ce plan, et à force d'y songer, il se familiarisa avec ce projet grandiose. Il l'a exécuté en seize années. La patience et la persévérance ne l'abandonnèrent jamais. Son ouvrage se compose de vingt volumes dont les deux derniers n'ont pas paru. Il les publiait par séries de deux tomes, à des intervalles assez rapprochés. Chaque série est précédée d'un nouvel avertissement, et suivie d'une table. Les articles sont de simples notices sur la vie et les œuvres de chaque écrivain. L'ouvrage est incomplet. Il n'y figure que des grammairiens, des orateurs, et surtout des poètes. Ils sont classés chronologiquement. Le plan de Goujet était beaucoup plus vaste : « J'entreprends de parler des ouvrages qui concernent toutes les sciences et tous les arts; mon dessein est de nommer tous ceux qui méritent d'être connus. »

Goujet n'a réalisé qu'une partie de ce plan gigantesque. Elle est intéressante. Les premiers volumes furent goûtés du public. Goujet dit au tome III : « L'accueil qu'on leur a fait et qui a passé mes espérances m'invitait à ne pas faire attendre trop longtemps la suite de mon travail. »

Ce succès était-il mérité ? Ouvrons ce volumineux recueil. Dès le premier coup d'œil, il nous paraît intéressant. On reconnaît dès l'abord cet amateur curieux et érudit, qui possédait cette belle bibliothèque sur laquelle Béthune-Charost a laissé une notice intéressante. Feuilletez quelques pages. Voici les

Pieux désirs imités des Latins du R. P. Herman Hugo, de la Compagnie de Jésus, par P. J. Jurisconsulte, mis en lumière par Boèce de Bolswert, à côté du *Procès poétique touchant les vins de Bourgogne et de Champagne jugé souverainement par la Faculté de médecine de l'île de Co,* et de l'*Aurelia ou Orléans délivrée,* traduits en françois, à Paris, 1738, in-12, par M. l'abbé de Roussi, chanoine de La Rochelle.

Mais procédons avec méthode.

Les premières galeries de cette bibliothèque sont affectées aux traductions. Elles sont richement pourvues. On y rencontre, au hasard, les *Odes, satyres et tendres élégies d'Horace en vers françois,* par C. D., à Paris, 1677, in-12.; les *Amours d'Horace*, à Amsterdam, chez Changuion, 1729, in-12 ; l'*Épître de Filis à Demofoon*, imitée d'Ovide, par Claude Gaspard Bachet de Meziriac, à Dijon, 1616; les *Satyres de Perse,* traduites en français, en prose, par André de Chesne, in-8°, à Paris, 1607, et les *Sentences spirituelles* recueillies des œuvres de saint Augustin, par Prosper Aquitanique, réduites en quatrains françois, par Thomas Jardin, vicaire de Beaujeu.

Plus loin, ce sont les traductions des poètes italiens, anglais. Dante n'est représenté que par les rimes françaises de Balthazar Grangier, trois volumes in-12 qui dataient déjà de deux cents ans : ils furent publiés à Paris, chez Georges Drobet, au XVIe siècle. Pétrarque, Boccace, et surtout le Tasse sont mieux partagés. Dans le nombre, on découvre quelques éditions rares, *Quatre chants de la Hierusalem de Torquato Tasso,* traduits en vers français, par Pierre de Brach, sieur de la Motte Montusson « à toujours victorieux et débonnaire Henri IV, roi de France et de Navarre », à Paris, chez Abel l'Angelier, 1596; ou encore l'*Aminte,* fable bocagère du seigneur Torquato Tasso, italien, mise en prose française, par G. Belliard; Paris, in-12, 1596.

Quant aux poètes anglais, la connaissance de cette littérature en France était trop récente pour que Goujet ait pu mentionner autre chose que des publications presque toutes contemporaines, les commentaires de *M. de Crousaz* sur Pope, ou les traductions de *M. Prevost d'Exiles.*

Les huit premiers volumes sont consacrés aux traductions. La revue des poètes français commence avec le tome IX. .

Comment Goujet se comporte-t-il à l'égard des poètes illustres? A ce point de vue, il laisse autant à désirer, sinon plus, que Niceron. Ce dernier donnait au moins une courte bibliographie de Molière. Chez Goujet, on la cherche en vain. *Remerciement au roi,* par J.-B. Pocquelin Molière; puis *la Gloire du Val-de-Grâce,* poème, par le même ; voilà tout ce qui est dit sur ce sujet. Sur dix-huit volumes, deux lignes pour Molière. C'est invraisemblable. Je veux bien que Molière ait été négligé et méconnu pendant la première moitié du XVIIIe siècle; mais chez Goujet l'éclipse est trop complète. Cependant, ajoutons à la décharge de notre abbé que sa courte notice est très élogieuse, et que le théâtre sortait un peu du cadre qu'il a choisi. Mais avait-il la même excuse pour La Fontaine, par exemple, qu'il nomme à peine, ou pour le malheureux Boileau Nicolas, qui n'a même pas, comme son frère Gilles, les honneurs d'un paragraphe? Je tourne quelques pages; le nom de Pierre Corneille me frappe; cinq numéros du catalogue lui sont consacrés, pour signaler l'édition de 1663 en deux volumes in-folio, à Rouen, chez Guillaume de Luynes, et celle de

Paris, en six volumes in-douze, chez Martin, 1738. Suit l'*Imitation de Jésus-Christ,* en un in-quarto, à Rouen, 1656; puis les *Louanges de la Sainte-Vierge,* composées en rimes latines par Saint-Bonaventure, traduites en vers français par le même, Paris, in-12, 1665; l'*Office de la Sainte-Vierge,* traduit en français, tant en prose qu'en vers, avec les sept psaumes pénitentiaux, les vêpres et complies des dimanches et tous les hymnes du bréviaire romain, par le même; Paris, Robert Ballard, 1670, in-12 : et voilà tout ce qu'il nous donne sur cette bibliographie cornélienne dont M. Émile Picot a pu remplir un gros in-octavo.

Mais peut-être Goujet se réserve-t-il pour les oubliés. Il est certain que les bibliographies des auteurs moins connus sont les plus complètes. On trouve des indications bonnes à retenir sur les différentes éditions des *Lunettes des princes composées par noble homme Jehan Meschinot Escuier,* chez Nicolas Higman, par Nicole Vostre, à Paris, 1522, in-octavo gothique; chez Pierre Caron, chez Alain Lotrian, 1534, ou chez Olivier Arnoullet à Lyon, etc.; sur *le Livre de la chasse du grand seneschal de Normandie et les Ditz du bon chien Souilliart qui fut au roy Loys de France onziesme de ce nom,* petit in-quarto de douze feuillets sans date ni marque du lieu de l'impression et sans chiffre aux pages; sur *l'Amant rendu par force au couvent de tristesse,* in-16 gothique; sur *le Triomphe de l'amant vert,* par Jehan le Maire de Belges, indiciaire et hystoriographe de la royne, à Paris, 1535, chez Denys et Simon Janot, in-16, etc.

Cette nomenclature donne une idée du genre d'utilité que présente ce recueil. Est-il aussi complet que le Niceron? En général, sur un point déterminé, Goujet est plus pauvre que son devancier. Nous l'avons pu constater pour Molière; mais voyons un nom moins connu, reprenons un de ceux dont il a déjà été parlé, Symphorien Champier. Tandis que Niceron nous offre une liste de près de soixante éditions de ses divers ouvrages, Goujet mentionne simplement l'édition in-quarto gothique de Jacques Arnollet, celle de Paris, 1515, de Philippe le Noir, 1531, et quelques « petits livres très utils et profitables », du même, à la suite des œuvres de Robert de Balsat, in-quarto gothique avec gravures en bois, à Lyon, par maistre Guillaume Balsarin, imprimeur du roi, le 7e jour de septembre 1502.

IV

CONCLUSION.

S'il fallait porter un jugement sur l'œuvre de l'abbé Goujet et le comparer à Niceron, on pourrait sans hésiter lui rendre cette justice qu'il a entraîné la science bibliographique plus loin et dans une voie plus sûre que le P. Niceron. Moins complet sur chaque auteur dont il parle, il a eu le grand mérite de procéder avec méthode, et d'adopter dans l'énumération de ses poètes l'ordre chronologique, qui est un ordre logique. A l'abondance touffue et embrouillée de son devancier, il substitue des aperçus clairs et méthodiques. Il a jeté un peu de jour dans les broussailles où Niceron se perdait. Il a fait circuler l'air et

la lumière dans ces agglomérations de noms et d'éditions. Niceron avait produit une œuvre forte, nourrie, vigoureuse, mais encore informe. Il l'emporte sur Goujet par la richesse des informations; plus complet que son successeur, il nous est d'un plus grand secours. Il est plus utile au savant : mais Goujet a été plus utile à la science. Il a fait progresser la bibliographie en prêchant d'exemple l'ordre, la clarté, la méthode. C'est à Goujet que doit aller la reconnaissance de tous ceux qui s'intéressent à la bibliographie, à son histoire, à ses progrès.

Son exemple ne fut pas perdu pour ses successeurs, qui, perfectionnant sans cesse leur méthode, préparèrent le terrain aux bibliographes de notre siècle. Depuis le *Museum typographicum* de Guill. François Rebude Junior, paru en 1755, depuis la Bibliothèque instructive de Debure, les travaux de J. B. Losmont en 1768 ou de Desessarts en 1799, jusqu'aux premières années de ce siècle, jusqu'au Manuel de Peignot (1800), jusqu'aux fortes études du savant Laire, et plus tard jusqu'à Petit-Radel ou Bailly, on suit le contre-coup de cette forte impulsion qui ne fut jamais perdue et qui porte la bibliographie à cette hauteur où l'ont élevée les soins patients et érudits des Quérard, des Brunet, des Lorenz, des Hatin et des Paul Lacroix. La bibliographie française est arrivée au point le plus culminant qu'elle ait jamais atteint. Les travaux du siècle dernier sont depuis longtemps distancés. Mais il y aurait de l'ingratitude à les oublier.

LÉO CLARIS.



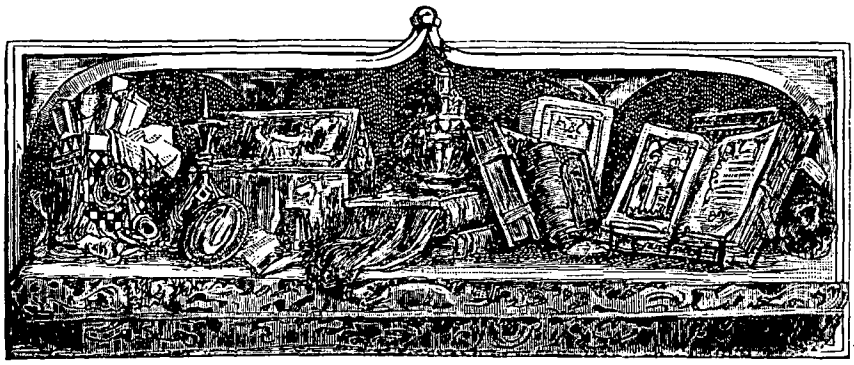

CHRONIQUE DU LIVRE

RENSEIGNEMENTS ET MISCELLANÉES.

Nos gravures. — Nous donnons dans cette livraison la reproduction d'une reliure exécutée par William ~~Matheurs~~, le célèbre relieur de New-York.

C'est sur l'atlas in-folio qui renferme les plans et élévations de l'Alhambra, par Jules Goury et Owen Jones, que cette reliure a été exécutée, en vue de figurer à l'exposition internationale de New-York, en 1853, où cette œuvre d'art a obtenu la médaille d'argent, la plus haute récompense accordée.

La reliure est en cuir de Russie de couleur jaune-brun, avec un ornement de dessin original appliqué en maroquin bleu et rouge, sans aucun emploi d'outil à graver, simplement au moyen de lignes droites, courbes et pointillées. On voulait montrer ce dont était capable le relieur, même sans l'aide du graveur ou de tout autre artiste.

Au dedans se trouve une large bande en cuir de Russie de même teinte (jaune-brun) et une seconde bande en maroquin bleu et rouge avec un panneau central en vélin blanc sur lequel s'appliquent des losanges de maroquin jaune.

La décoration de ce volume n'a pas pris moins de cinq mois et a coûté 500 dollars (2,600 francs).

Aujourd'hui, cet ouvrage est la propriété de M. Théodore Irwin Oswego, de New-York.

FRANCE

— Du 16 au 27 novembre aura lieu à Paris, par les soins de M. Porquet, libraire, la vente de la bibliothèque musicale et théâtrale de feu M. Martin, ancien directeur du Conservatoire de musique de la ville de Marseille.

Le catalogue de cette collection comprend plus de 2,000 numéros tous relatifs à la littérature musicale, à la théorie de la musique, à l'harmonie, à l'art du chant, etc.

ÉTRANGER

Angleterre.

VENTE de la collection d'autographes et de manuscrits de M. F. Naylor. — Voici quelques prix atteints à cette vente :

	francs.
Lettre de Ludovico, une page in-folio (1616)	119
Lettres de David Garrick sur des sujets dramatiques	85
Lettre d'Edmund Kean, refusant un engagement à Paris	43
Vers autographes de E. Kean	79
Une seconde lettre de E. Kean (1828)	184
Collection de lettres et documents portant les signatures des rois de Suède, Danemark et Prusse	250
Le manuscrit original des *Captives* de Goldsmith (oratorio non publié)	788
Monogramme de Richard III	263
Lettre de Melanchton (en latin)	188
Lettre de Zwingli	231
Lettre du général Wolfe à lord G. Sackville	210
Huit lettres de Washington, deux pages in-4°	750
Lettre du comte d'Essex, favori de la reine Élisabeth d'Angleterre	281
Lettre de la reine Élisabeth à Henri IV	1,375
Lettre de François II à son oncle le duc de Savoie	84
Lettre d'Olivier Goldsmith à David Garrick auquel il réclame sa pièce *She stoops to conquer*	850
Lettre de Thomas Gray à Horace Walpole	163

Notons également quelques manuscrits intéressants :

Lord Beaconsfield, *Iskander, king of Epirus*	131
Id. *Ixion in heaven,* première partie	131
Lord Byron, *The siege of Corinth;* le manuscrit relié avec le texte imprimé en regard, in-folio	2,875
Byron, *Prometheus*	750
Douze lettres de Charles Dickens adressées à H. P. Smith, reliées	400

La vente a produit la somme totale de 69,500 francs.

— On vient de vendre, à Londres, pour la modique somme de 100 francs, à titre de simple curiosité, un manuscrit qui a eu, il y a deux ans, dans toute l'Angleterre savante, son heure de célébrité, et que le British Museum a failli acheter une somme considérable.

Ce manuscrit est celui du fameux Shapira, un israélite de Jérusalem, qui avait imaginé de transcrire le Deutéronome en caractères moabites sur des bandes de vieux rituels hébraïques, et de l'offrir aux savants anglais pour la modeste somme de 1 million de livres sterling, soit 25 millions de francs.

Shapira prétendait que son manuscrit était une copie datant du règne de Salomon. Nous avons parlé, en son temps, de ce manuscrit.

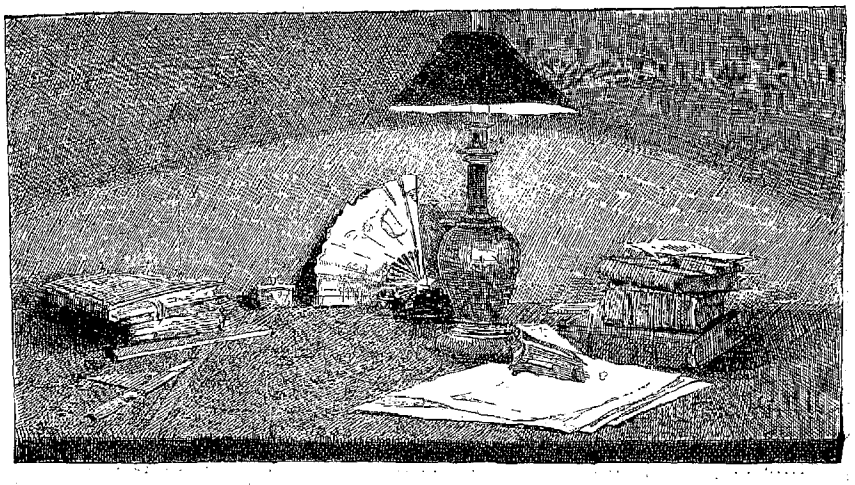

LES QUARTIERS
DE
LA DAME AUX CAMÉLIAS



Si Manon Lescaut avait vécu et aimé ailleurs que dans le livre de l'abbé Prévost, quel coin de Paris et de la province les curieux et les chercheurs n'eussent-ils pas été battre pour faire tomber de sa figure le masque du roman et contempler son piquant visage au grand jour de la vie réelle ? A quelles études d'anatomie morale, les penseurs et les philosophes ne se fussent-ils pas en outre livrés pour analyser cet être complexe, à la dépravation ingénue et à la passion calculatrice, qui résume si bien, avec toutes ses séductions et toutes ses perversités, la femme galante du XVIIIe siècle et peut-être celle de tous les âges ? Dans notre siècle, Alphonsine Plessis, la Dame aux Camélias, semble, par son admiration tout instinctive de fille de peu de livres pour le roman de l'abbé Prévost, avoir, pour ainsi dire, revendiqué la succession de la maîtresse du chevalier Des Grieux. Mais la Dame aux Camélias, elle, a vécu *avant le roman,* livrée à de trop réelles aventures de peine et de joie, sous l'influence de vices et de qualités contraires qui se disputaient son être exceptionnel

de courtisane sensible. Ces qualités et ces vices qui se heurtèrent en elle, dans un choc amoureux d'où a jailli une œuvre impérissable, ne faut-il point en chercher l'explication et l'origine dans le mélange du sang de deux races dissemblables, étrangement confondu dans les mêmes veines ? L'on a peut-être beaucoup trop ri des quartiers de la marquise de Pretintaille, et l'on eût mieux fait de recommander à tous, manants comme marquis, de s'inquiéter un peu de leurs propres quartiers et de prendre souci des quatre ou des huit races dont la succession morale et physique règle fatalement leurs destinées. Il est certaines hérédités implacables, celle, par exemple, des maladies nerveuses, qui ne sont aujourd'hui déniées par personne. Elles fournissent même aux romanciers contemporains le plus grand nombre de leurs données, et c'est sur elles qu'un maître de l'époque, M. Émile Zola, a entendu baser son histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second empire [1]. Aussi nous a-t-il semblé intéressant de prendre l'héroïne d'un livre connu de tous, de rechercher scrupuleusement de qui elle descendait, et d'en livrer à l'anatomiste moral les générateurs divers. Il nous a paru curieux d'indiquer en quelques pages les éléments ayant formé un être particulièrement digne d'observation, dont la vie a servi de canevas pour un roman célèbre. Comme au sujet de cette fameuse Dame aux Camélias, des documents erronés ont été souvent publiés, et comme certains faits réels que nous allons rapporter auront parfois l'apparence d'aventures imaginaires, nous donnerons en note les actes authentiques justifiant ce qui, dans notre récit, semblerait tenir de la fantaisie. La Marguerite Gautier d'Alexandre Dumas, la Traviata de Piave et de Verdi, la Marie Duplessis de Jules Janin et des lions du boulevard de Gand s'appelait en réalité Alphonsine Plessis [1]. Voici ceux qui se trouvent inscrits sur le tableau des étranges quartiers qui lui donnent le droit de siéger, parmi les premières, au chapitre romanesque des courtisanes amoureuses pour lequel, depuis elle, si peu de femmes galantes ont pu produire leurs preuves.

I

Il y aura bientôt cent ans, dans une paroisse perdue de la plus basse Normandie, appelée Lougé-sur-Maire [2], une hideuse villageoise, moitié

1. Voyez l'avant-propos du roman *Une page d'amour*, de M. Émile Zola, qui a placé, en tête de son livre, un arbre généalogique des Rougon-Macquart, traçant ainsi une filiation imaginaire comme nous voulons tracer ici une filiation réelle.

2. Nous devons signaler ici un ouvrage de M. Charles du Hays (*Récits chevalins d'un vieil éleveur; l'Ancien Merlerault*), dont les pages 332 à 339, consacrées sous le titre de *Fatalité* à la Dame aux Camélias, nous ont été fort utiles pour cette étude. Nous devons aussi des remerciements à M. G. Le Vavasseur et à M. Couppey, maire de Saint-Germain-de-Clairefeuille, qui nous ont fourni de précieux renseignements.

3. Lougé-sur-Maire, commune du canton de Briouze, arrondissement d'Argentan (Orne).

Les Quartiers de la Dame aux Camélias

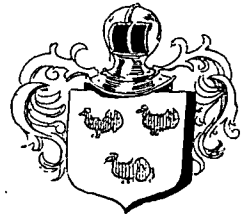

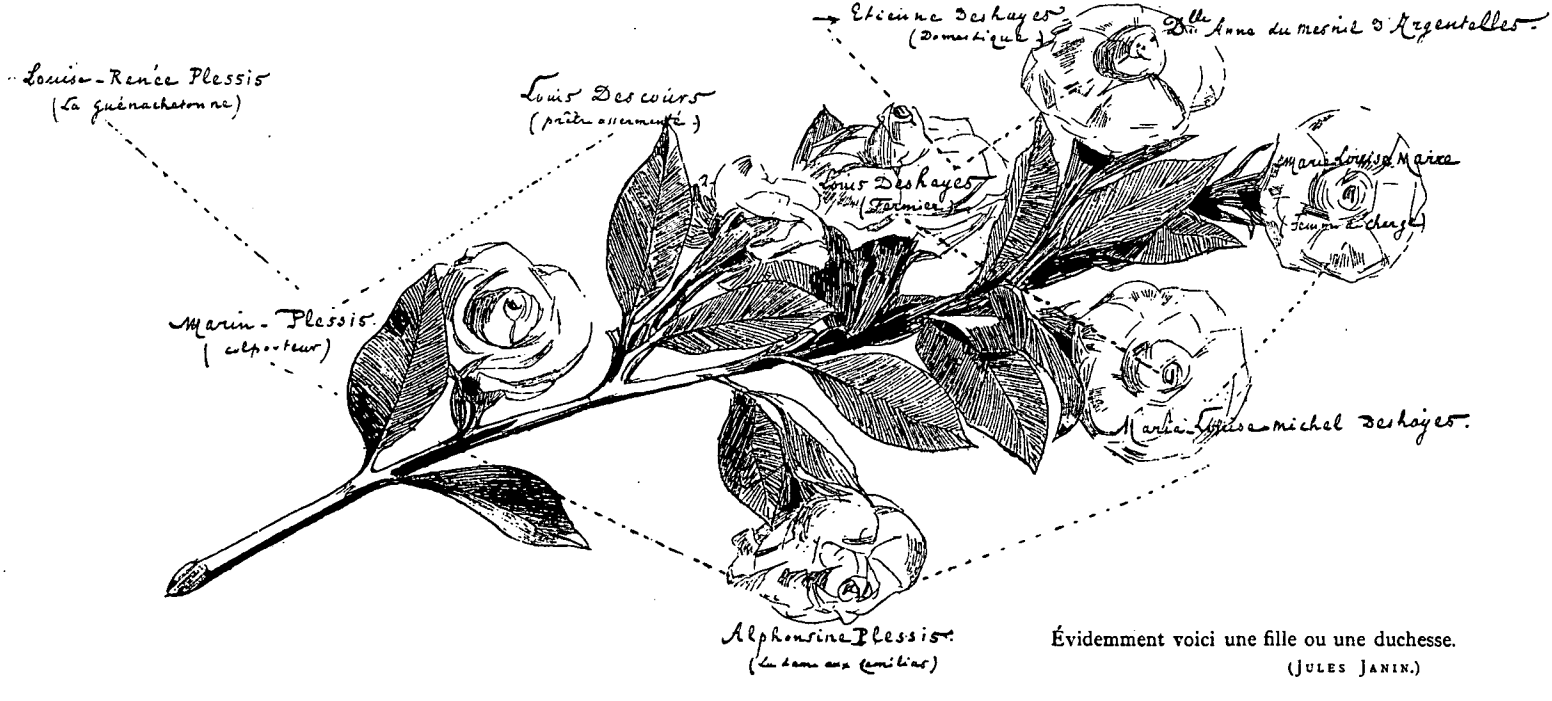

Évidemment voici une fille ou une duchesse.

(JULES JANIN.)

mendiante et moitié prostituée, s'en allait par les chemins creux, de bouge en bouge et de muchepot en muchepot, se griser de cidre et trafiquer d'amour. On la nommait *la Guénuchetonne des Côtils-Pilonnière*, car, avec son sobriquet, elle portait son enseigne, et tous savaient bien où l'aller quérir une nuit de *régaillée*. La Guénuchetonne — version rustique du vieux mot français *guenippe* — était une de ces courtisanes agrestes, dures à l'amour comme leurs frères sont durs au travail, à qui la débauche et l'ivrognerie ne laissent ni forme ni apparence d'âge. Son véritable nom était Louise-Renée Plessis; elle était fille de Claude Plessis et de Marie Lejeune, cultivateurs à Lougé-sur-Maire.

Dans la même paroisse, le fils d'une famille plus élevée dans la hiérarchie villageoise, Louis Descours, sorte de benêt de campagne, avait grandi placidement dans la maison paternelle. Les Descours, demi-bourgeois et demi-paysans, jugèrent à propos de donner leur fils à l'Église, uniquement pour satisfaire la convenance de la famille, comme cela avait lieu si souvent au temps passé. Trop simple pour s'interroger et trop faible pour dire non, le gars Descours se laissa faire diacre[1], comme on le voulait chez lui. La prêtrise avait été bientôt reçue, comme le diaconat, passivement et sans désir, quand le cœur de Louis Descours, aussi engourdi jusque-là que sa volonté, se prit soudainement à battre, et pour qui, grand Dieu ! pour la Guénuchetonne ! Il battit tant et si bien dans ce tardif réveil que, le 15 janvier 1790, l'abbé Philippe, vicaire de Lougé, eut à baptiser un petit Marin Plessis, fils de Louise-Renée et de père inconnu[2]. Mais le père de l'enfant n'était innommé que sur les registres paroissiaux, et le prénom de l'aïeul paternel, *Marin* Descours, donné au nouveau-né, prouve qu'après tout l'on ne se cacha point trop de cette aventure galante. L'on était autrefois, dans les campagnes normandes, plein de singulières indulgences pour ces bâtardises, et le fils naturel d'un bourgeois ou d'un hobereau était ordinairement regardé par la famille comme un protégé obligatoire dont l'on avait moins à rougir qu'à prendre soin.

Ce ne fut point, au reste, le cas avec la famille Descours, dont la générosité à l'égard du pauvre Marin semble s'être bornée à la faveur du prénom : le misérable bâtard fut élevé comme un petit gueux, dans le taudis de la mendiante, sa mère. Les bourgeois de Lougé eurent bientôt d'ailleurs à songer à autre chose et à sauvegarder leurs personnes et leurs

1. *Registres paroissiaux de Lougé-sur-Maire.*

2. « Le vendredi, quinzième jour de janvier audit an (1790), a été baptisé par nous, vicaire soussigné, un garçon né d'aujourd'hui de Louise-Renée Plessis et d'un père inconnu, qui nous a été présenté par Marie Durand, femme de Charles Fourneaux, assistée de Marie Lejeune, femme de Claude Plessis, père et mère de la susdite Louise-Renée Plessis, et a été nommé Marin par Joseph Mangeard et Marie Moulin, veuve de Pierre Aubry, parrain et marraine, qui ont déclaré ne savoir signer, ainsi que la sage-femme qui nous a présenté l'enfant (Signé : L.-F. Philippe, vic. de Lougey). » *(Registres paroissiaux de Lougé-sur-Maire).*

biens pendant la terrible crise qui agitait le pays. Quant à l'abbé Descours, ayant eu la faiblesse de dire oui à sa famille, il ne pouvait avoir l'énergie de dire non à la nation. Il faillit toutefois devenir victime de son serment constitutionnel, car les Chouans, dans son pays, furent sévères pour les jureurs et assassinèrent, entre autres, cet abbé Philippe qui avait baptisé l'enfant de Louise Plessis. Pour l'abbé Descours, dans sa déconsidération, peut-être fut-il épargné par leur dédain? Peut-être quelque instinct normand, perçant à travers sa torpeur, lui fit-il exhiber son poil après avoir montré ses ailes? Toujours est-il qu'il sut s'abriter pendant l'orage; mais, laissé sans poste après le Concordat, il végéta méprisé sous le toit paternel, châtié parfois de sa faute lointaine par les écœurantes rencontres de la Guénuchetonne. L'abbé Descours mourut à Lougé, le 20 juillet 1815[1].

Les enfants de l'amour ont le don de la beauté, mais il est un âge où ce don ne sert à rien, et, comme Marin Plessis n'en avait point reçu d'autres, il eut l'enfance dure et laborieuse d'un domestique de ferme. Dans sa précocité de petit bâtard, il ressentit, avant que l'on se méfiât de lui, les feux auxquels il devait l'existence, et il entreprit de les faire partager à la fille de son maître. Le métayer s'opposa à coups de fourche à ce trop généreux partage et jeta l'enjôleur à la porte de sa ferme. Les Descours firent alors quelque sacrifice d'argent pour tirer de peine l'amoureux congédié, ou plutôt pour le tirer du pays. Il quitta donc la bêche pour la balle et, de valet de ferme, il devint colporteur.

Il s'en fut au loin par les grands chemins, en quête d'aventures de fortune et d'amour. Les costumes propres à chaque métier et particuliers à chaque canton n'avaient point encore disparu en ce temps-là, et le colporteur arrivant dans un village un jour de foire, avec sa culotte courte et sa veste ronde, était un véritable héros d'opéra-comique. Possédant le prestige ordinaire de ceux qui montrent des choses nouvelles et parlent de pays éloignés, il était mieux fait pour séduire que le saltimbanque qui effraye par ses grimaces, s'il attire par ses œillades. Le colporteur des jours passés ravissait donc souvent *les cœurs les plus sauvages,* sinon en croupe comme le postillon de Longjumeau, au moins dans sa balle cou-

1. L'abbé Philippe et son curé, l'abbé Desdouits, qui, comme lui, avait prêté le serment constitutionnel, furent assassinés par les Chouans dans la nuit du 21 au 22 floréal an IV.

2. « L'an mil huit cent quinze, le jeudy vingt juillet, à deux heures après midi, devant nous, Jacques-François-Louis Chausson de la Salle, maire et officier de l'état civil de Lougé, canton de Briouze, arrondissement d'Argentan, département de l'Orne, sont comparus M. Thomas Lefèvre, propriétaire, âgé de cinquante-cinq ans, demeurant en cette commune, et François Roblot, propriétaire, demeurant en la commune de la Lande, âgé de cinquante ans, tous deux amis du décédé; lesquels nous ont déclaré que ce jourd'huy, à onze heures du matin, Me Louis Descours, prêtre, né en cette commune, y demeurant, fils de feu *Marin*-Louis Descours et Louise Berrier, est décédé, âgé de cinquante-cinq ans, en sa maison, située au bourg de Lougé, dont nous avons dressé acte, que les déclarants ont signé avec nous (Signé : F. Roblot, Lefèvre, La Salle. « *État civil de Lougé-sur-Maire*). »

verte de serge verte. Marin Plessis avait ainsi vaincu dans un grand nombre de paroisses, quand il remporta, dans celle de Saint-Germain-de-Clairefeuille, une victoire décisive et matrimoniale. Nous verrons tout à l'heure le séducteur marié.

II

Les du Mesnil, seigneurs du Mesnil et d'Argentelles, portaient : *d'argent, à trois coqs de gueules* [1].

Ils avaient possédé, outre Argentelles et le Mesnil, la Bricquetière et Gisnay, à Saint-Germain-de-Clairefeuille; le Buisson, à Saint-Arnoult; la Haye, aux environs de Champaubert; la Thibouvrie et la Coquenne, dans la paroisse de Godisson. Leur manoir patrimonial, situé à Argentelles, renfermait une des merveilles du pays : un lit de justice, brodé dans le chêne, surmonté d'un baldaquin à clochetons flamboyants, en véritable dentelle de bois [2].

Les du Mesnil étaient une ancienne famille d'éleveurs, qui avait aussi donné des soldats. A son apogée, au début du XVIe siècle, elle se trouvait, au milieu du XVIIIe, en pleine décadence. L'on n'était plus assez riche pour faire bonne figure à l'armée; l'on élevait péniblement des chevaux qui se vendaient mal, et les propriétés des paroisses diverses s'étaient envolées, les unes après les autres, à tous les vents du gaspillage et de la mauvaise fortune.

Dans un vieux logis, vrai *château de la misère,* que ces vents contraires avaient pourtant épargné, une jeune fille, Anne du Mesnil [3], née du mariage de Pierre du Mesnil et de Marguerite Doulain, vivait chétivement sous le règne du roi Louis XV. Belle de cette beauté un peu virile des Normandes, qui « impose une certaine admiration mêlée de déférence [4] », et qui consiste surtout, comme celle de Charlotte Corday, dans la régularité des traits et dans la majesté de la démarche, Mlle d'Argentelles eût été prête, à l'époque de la Ligue, à défendre son manoir contre ceux de la religion; elle était mal disposée, alors que tout aimait en France, à fermer son cœur aux sentiments amoureux. Mais la détresse de sa pauvre maison en écartait les gentilshommes du pays, trop respectueux pour parler de leur flamme, trop avisés pour proposer leur main.

1. Voyez M. du Hays, *Récits chevalins,* p. 225 et 226.

2. Voyez sur le manoir d'Argentelles *le Département de l'Orne archéologique et pittoresque,* par MM. L. de La Sicotière et A. Poulet-Malassis, p. 153.

3. Anne du Mesnil était née le 13 août 1735; elle mourut le 10 floréal an XIII. Agée de vingt ans au moment de son mariage, elle n'était donc pas alors « une fille sur le retour », comme nous le lisons dans une étude sur la Dame aux Camélias. Elle avait un frère, Pierre du Mesnil, écuyer, sieur d'Argentelles, né à Saint-Germain-de-Clairefeuille, en 1740. Il épousa N... de Brossard de la Roche-Nonant, dont il n'eut point d'enfants. En lui s'éteignit la branche des seigneurs d'Argentelles.

4. Jules Janin, préface de *la Dame aux Camélias.*

Anne du Mesnil ne se crut point tenue pour cela de vieillir solitairement, sous son écusson en losange, et elle aima qui elle put, sans regret ni fausse honte. Son triste logis devint alors le théâtre d'une pastorale *domestique,* semblable à celle que, quelques années auparavant, Jean-Jacques Rousseau et sa *maman* de Warens avaient jouée à Annecy, au grand soleil de Savoie. La différence fut que le Jean-Jacques bas-normand était plus âgé que sa sensible maîtresse et que la galanterie de la demoiselle d'Argentelles finit honnêtement par un bon mariage[1]. L'heureux élu, qui s'appelait Étienne Deshayes, épousa Anne du Mesnil le 20 mai de l'année 1756, en pleine saison des amours. Amours romanesques et pourtant amours profondes, dont la note sincère devait, après deux générations, trouver un écho dans le cœur de la Dame aux Camélias !

Le mariage sentimental de Mlle du Mesnil ne fut point, chose rare, expié par des larmes. Les époux continuèrent le roman des amoureux et, comme dans les contes de fées, ils eurent beaucoup d'enfants : Michel et Anne, Jean et Marie, Louis et Julie, puis un François[2]. Tout cela était beau comme Cupidon, mais allait être pauvre comme Job, la malheureuse demoiselle d'Argentelles, qui n'avait eu qu'un lambeau de seigneurie, ne pouvant laisser à ses Deshayes que de véritables lopins de terre.

Paysans ils furent donc, robustes et laborieux, mariés à des paysannes saines et ménagères. Un seul d'entre eux, nommé Louis, eut quelque peu de roman dans sa vie pour perpétuer la tradition maternelle. Mais, dans ce roman, dont l'intrigue fut assez vulgaire, Louis Deshayes ne joua que le troisième rôle. Il avait épousé une jolie paysanne, Marie-Madeleine Marre, qui fut trop protégée par un châtelain voisin[3]. Cette protection, due à un calcul galant, fit rentrer Louis Deshayes dans la domesticité, et même dans la domesticité complaisante, et il représente assez bien, dans cette suite de types de roman fournie par les ancêtres de la Dame aux Camélias, le personnage employé jusqu'à l'usure des maris accommodants et qui ne repoussent point les compensations profitables.

Il avait toutefois à lui, et bien à lui, une fille idéalement belle, por-

1. « Le 20 mai 1756, mariage entre Étienne Deshayes, domestique, âgé d'environ vingt-huit ans, fils de François Deshayes et de feue Françoise Marre, de la paroisse de la Génevraye, y demeurant depuis huit ans, et Anne du Mesnil, fille mineure, d'environ vingt ans, de feu Pierre du Mesnil et de Marguerite Doulain, de cette paroisse. » *(Registres paroissiaux de Saint-Germain-de-Clairefeuille.)*

2. Michel, né le 4 septembre 1756; Anne-Marie, le 29 novembre 1758; Jean, le 23 septembre 1763; Marie, le 26 juillet 1768; Anne-Julie, le 1er juillet 1771, et François, le 17 septembre 1777 (*Registres paroissiaux de Saint-Germain-de-Clairefeuille*). La naissance de Louis, le grand-père de la Dame aux Camélias, ne se trouve pas mentionnée sur ces registres; mais, dans son acte de mariage (1789), il est nettement indiqué comme fils d'Etienne Deshayes et d'Anne du Mesnil.

3. Voyez une note sur la Dame aux Camélias dans *le Figaro* du 20 novembre 1882.

tant le prénom de Marie. Ses traits chastes et réguliers rappelaient ceux d'une vierge vénérée dans l'église paroissiale de Saint-Germain-de-Clairefeuille, pour laquelle quelque grand'mère du Mesnil avait sans doute servi de modèle[1]. Élevée dans l'abondance du château, où l'amour avait retenu ses parents, Marie Deshayes semblait destinée à une existence fortunée et calme, quand la fatalité, qui jetait dans les aventures tous ceux de sa race, lui fit rencontrer le beau Marin Plessis. Elle prêta l'oreille à ses paroles dorées et lui donna son cœur dès qu'il l'eût demandé : amour subit et irrésistible dû à l'éblouissement plutôt qu'à la séduction. Mais si Marie, par surprise, s'était laissé prendre le cœur, elle donna sa main avec réflexion et malgré les sages conseils du châtelain protecteur. N'était-ce point folie que de s'attacher ainsi à un galant de passage et de croire aux serments d'un trompeur de profession ?... Oui, mais la Folie et l'Amour — on parlait encore ainsi — conduisirent la pauvrette au temple de l'Hyménée, et, le 1er mars 1821, elle y prit pour époux le beau Marin Plessis[2].

III

Les exceptions ne font, dit-on, que confirmer la règle. Le bonheur de Mlle d'Argentelles, mariée, mais aussi déclassée par amour, avait été une exception ; avec Marie Deshayes, la femme du colporteur, la règle reprit impitoyablement ses droits. Nous n'avons point à retracer ici l'odyssée lamentable de la pauvre mal mariée, à la montrer expiant par une vie de misère la félicité de quelques courtes semaines[3]. Nous dirons seulement que de ce mariage funeste naquit trois ans après la

1. « L'on comparait sa beauté à celle de la vierge de l'église de Saint-Germain-de-Clairefeuille. » (M. du Hays, *Récits chevalins*, p. 333.)

2. « L'an mil huit cent vingt et un, le jeudi premier mars, à neuf heures du matin, par-devant nous, Desbuards, Gilles-Vincent, maire, faisant les fonctions d'officier de l'état civil de la commune de Courménil, canton d'Exmes, département de l'Orne ;

« Sont comparus en la maison commune Marin Plessis, âgé de trente et un ans, bas estamier, né en la commune de Lougé le quinze janvier mil sept cent quatre-vingt-dix, et demeurant en cette commune, fils majeur et naturel de Louise-Renée Plessis, demeurant en la commune de Lougé, sa mère, d'une part ;

« Et Deshayes, Marie-Louise-Michel (*sic*), âgée de vingt-six ans cinq mois, née en la commune de Saint-Germain-de-Clairefeuille le cinq vendémiaire, troisième année républicaine, et demeurant en cette commune, fille majeure et légitime de Deshayes, Louis, propriétaire, demeurant aussi en cette commune, et de feue Marre, Marie-Madeleine-Louise, décédée en cette commune le vingt-sept décembre mil huit cent douze, ses père et mère, d'une seconde part ;

« Lesquels, etc. » (*État civil de Courmesnil.*)

3. Voyez, à ce sujet, les *Récits chevalins* de M. du Hays, p. 314 à 337.

Dame aux Camélias, et nous transcrirons son acte de naissance, qui jamais encore n'a été publié :

« L'an mil huit cent vingt-quatre, le vendredi seize janvier, à neuf heures du matin, par-devant nous, Jacques-Samuel Fossey, maire, officier de l'état civil de la commune de Nonant, département de l'Orne, est comparu Marin Plessis, marchand, âgé de trente-cinq ans, demeurant dans ce bourg; lequel nous a présenté un enfant du sexe féminin, né d'hier, à huit heures du soir, de lui déclarant et de Marie Deshayes, son épouse, demeurant avec lui, auquel il a déclaré vouloir donner le prénom d'Alphoncine (*sic*). Lesdites déclarations et présentations faites en présence des sieurs Auguste-Jean Cornet, marchand, âgé de trente-quatre ans, et Louis Pignel, boulanger, âgé de quarante-sept ans, tous deux demeurant en ce bourg; et ont, les témoins ainsi que le père, signé avec nous le présent acte de naissance, après lecture faite.

« *Signé :* Fossey, maire de Nonant [1]. »

Nous raconterons peut-être quelque jour les aventures galantes d'Alphonsine Plessis, bohémienne, grisette, puis enfin courtisane. Nous ne voulons aujourd'hui que rechercher et indiquer en ceux dont elle descend les qualités et les vices qui, renaissant en elle, la rendirent une héroïne de roman accomplie. La plupart des mauvais instincts viennent assurément du côté Plessis : prostitution et débauche avec Louise, la Guénuchetonne; vénalité et calcul avec Marin, le marchand ambulant; héritage de mensonge provenant des deux : de l'une qui trompait sur la sincérité de son amour et de l'autre qui fraudait sur la qualité de sa marchandise. La Dame aux Camélias « avait, dit M. Claudin, la manie de mentir... Un jour qu'on lui demandait pourquoi elle mentait, elle répondit : *Le mensonge blanchit les dents* [2] ». L'abbé Descours est une figure si misérable et vraiment si effacée que de lui sa petite-fille ne reçut peut-être rien, sinon cette religiosité vague et sentimentale qui se changea pourtant, à l'heure des suprêmes pardons, en la religion sincère de Mlle d'Argentelles. C'est du côté des Deshayes et surtout des du Mesnil que vint à la Dame aux Camélias ce qui fit d'elle une fille de cœur entre celles que l'on allait bientôt appeler *les filles de marbre*. Elle tint de son aïeule, Anne d'Argentelles, « cette distinction exquise, cette aristocratie de formes, qui la signaient duchesse [3] » pour qui ne la connaissait pas; elle reçut d'elle aussi cette flamme d'amour véritable qui s'alluma dans son âme aux derniers jours de sa vie et forma autour de sa figure, dès qu'elle fut morte, une poétique auréole. Ce pur amour s'associa toutefois en elle à un instinct ménager provenant de sa grand'mère, Madeleine

1. État civil de la commune de Nonant.
2. M. Claudin, *Mes souvenirs*, p. 41, et Nestor Roqueplan, *Parisine*, p. 67.
3. Théophile Gautier, *Histoire de l'art dramatique en France*, t. VI, p. 301.



LES QUARTIERS DE

LA DAME AUX CAMÉLIAS

Marre, qui, souvent, lui fit rêver une vie bourgeoise, entre les comptes de sa cuisinière et les pantoufles de son amant; car Alexandre Dumas le dit[1], et certes nous pouvons l'en croire, si, dans la réalité, elle n'a rien sacrifié à Armand, c'est qu'Armand ne l'a pas voulu, et c'est à son grand regret qu'elle n'a pu jouer le troisième acte de la pièce, celui de la maison de campagne de Chatou. Marie Deshayes, dont la destinée ne fut guère moins fatale que celle de sa fille, lui transmit sans doute la résignation et le courage qui devaient la soutenir aux heures de honte et de souffrance ; elle accrut aussi assurément en Alphonsine Plessis la puissance de cet amour que deux femmes de sa race avaient si libéralement donné et que la Dame aux Camélias devait, tout en vendant son corps, garder si longtemps réservé dans un coin de son cœur.

C'est ainsi qu'en cette misérable fille, placée par sa profession en dehors de toute classe, se heurtaient et se combattaient des qualités et des vices tirés avec le sang, par un singulier hasard, des trois anciens ordres de la nation. Fille étrange, subissant tour à tour et parfois simultanément l'influence d'instincts contraires, accessible à la fois à la grossièreté lubrique de la Guénuchetonne et à la délicatesse sentimentale de Mlle d'Argentelles !

1. « Si elle n'a rien sacrifié à Armand, c'est qu'Armand ne l'a pas voulu. Elle n'a pu jouer, à son grand regret, que le premier et le deuxième acte de la pièce. » (Alexandre Dumas, *A propos de la Dame aux Camélias*, *Théâtre*, Ed. Lévy, t. Ier, p. 8.)

Cte G. DE CONTADES.



LE

JOURNALISTE LEBOIS

ET

L'AMI DU PEUPLE

(AN III. — AN VIII.)



A presse et les journalistes n'ont pas été traités avec faveur par la Révolution. Cependant l'Assemblée nationale avait proclamé en 1789 la libre communication des opinions et supprimé la censure en 1791 ; la Convention nationale avait accordé en 1793 à tout citoyen, par l'article 7 de la Déclaration des Droits de l'homme, le pouvoir de manifester librement sa pensée, et la Constitution de l'an III avait solennellement garanti les mêmes droits... Malgré toutes ces libertés, les rédacteurs des feuilles publiques eurent à subir les plus iniques, les plus cruels traitements. Ils furent d'abord dénoncés, puis arrêtés, puis déportés, puis égorgés. Les noms et la destinée de Durozoi, Camille Desmoulins, Linguet, Brissot, Gorsas, Girey-Dupré, Decharnois, Parisau, Boyer, Rabaut-Saint-Étienne, Ducos, Philippeaux, Leclerc, Fauchet, Lamourette, Bouyon, André Chénier (et nous en passons !) sont encore présents à toutes les mémoires.

C'est le 11 janvier 1790 qu'on livre contre les journalistes le premier assaut. Le député Dufraisse-Duchey signale à l'indignation publique *le Journal de Paris, les Révolutions de Paris*, et le journal de Marat, *l'Ami du peuple*. Il demande

qu'on défende à tout député de faire un journal ou d'y collaborer. L'Assemblée renvoie la question à son comité de constitution et le charge de lui présenter au plus tôt un projet de règlement sur la presse. Ce comité fait adopter quelques mesures préventives[1]; mais, l'opinion publique aidant, on vote le décret des 3-11 septembre 1792, qui abolit tous les procès criminels et jugements rendus depuis le 14 juillet 1789 pour faits relatifs à la liberté de la presse. Cette mansuétude n'est pas de longue durée, car voici les démagogues qui arrivent au pouvoir, et les mêmes, qui ont tant de fois réclamé la licence de la parole, vont étouffer la voix de leurs adversaires et remplacer la censure par la hache.

Le 8 mars 1793, le montagnard Duhem, sous prétexte de venger la Convention nationale outragée par les journaux, attaque avec fureur les folliculaires, hommes vils et méprisables suivant lui, qui ne se sont attachés depuis le 10 août qu'à tromper l'esprit public. « Il faut, s'écrie-t-il, faire taire ces insectes calomniateurs qui sont les seuls obstacles aux progrès de la Révolution... Je demande que la Convention chasse de son sein tous ces êtres immondes et qu'on charge le comité de sûreté générale de les mettre à la raison. Je demande que les journalistes soient expulsés de cette salle!... — Oui, oui! » lui répondent un grand nombre de voix. La Convention est alors livrée au plus violent tumulte. Chaque représentant injurie son voisin.

— Quelle confiance, observe tout à coup Bourdon de l'Oise, voulez-vous que l'on ait dans la Convention, quand un Brissot la calomnie tous les jours?

Boyer-Fonfrède. — Qu'on interdise donc aussi le journal de Marat!

Bourdon. — Eh bien, oui!

Thureau. — Je demande que *le Bulletin* soit le seul qui puisse circuler dans les départements!

Boyer-Fonfrède prend alors la parole. Il regrette qu'au moment où l'on cherche à donner la liberté à la France, on veuille rétablir la censure et l'inquisition : Je vous rappelle, dit-il, les paroles de Danton et les ouvrages de Lepelletier qui avaient tous pour devise : La liberté ou la mort!

Duhem. — La liberté de la presse n'est pas celle de faire la contre-révolution!

On pouvait s'attendre à des mesures violentes ; toutefois l'Assemblée passa à l'ordre du jour. Mais le lendemain elle devait aller plus loin. Au début de la séance, le président fit lire par un secrétaire une lettre d'un citoyen Boursiaux qui apprenait aux représentants qu'une horde de deux cents hommes armés s'était introduite chez le journaliste Gorsas et avait brisé ses presses. « Quant à Gorsas, disait Boursiaux, il s'était échappé, un pistolet à la main, des bras de son épouse!... » La gauche et l'extrême gauche réclamèrent l'ordre du jour au sujet de cette protestation. Un violent orage accueillit cette étrange proposition qui violait la liberté individuelle. Mazuyer et Couppé purent à peine exprimer leur indignation, tandis que Lacroix profitait de l'occasion pour se laisser aller à une virulente sortie contre les journalistes.

« Je vois avec peine, dit-il, que des représentants du peuple, qui sont en-

1. Voy. *Observations sur la loi relative aux délits de presse.* — OEuvre de F. de Pange, p. 100 et suiv. — Voy. *De la liberté de la presse,* par A. Chénier — n° 29 des Révolutions de Paris.

voyés ici pour faire de bonnes lois, pour s'y occuper des intérêts du peuple, s'amusent à faire des journaux, à gangréner l'esprit des départements (on applaudit), à critiquer avec trop d'amertume les opinions de la Convention qui ne sont pas les leurs ! (On applaudit.) Je vois deux caractères dans Gorsas : celui de représentant de la nation, et le peuple l'honore ; et celui de journaliste que le peuple méprise. (On applaudit.) Je demande que cette lettre soit renvoyée au maire de Paris pour vérifier les faits et en rendre compte, séance tenante. » Thuriot s'associa à la motion de Lacroix. « Un représentant de la nation, observa-t-il, doit tous ses instants à la République. En faisant un journal, il vole l'indemnité qu'il reçoit de la nation : il faut rétablir la nation dans ses droits. Je demande donc que tous les membres de la Convention qui font des journaux soient tenus de rendre l'indemnité qu'ils ont reçue. — Moi, répondit Lacroix, je demande qu'ils soient tenus d'opter entre la qualité de folliculaire et celle de représentant du peuple. » Cette dernière proposition fut mise aux voix et adoptée ; mais, trois semaines après, le 2 avril, sur les observations de Barère lui-même et de Boyer-Fonfrède, elle fut rapportée. Gorsas devait un peu plus tard payer de sa tête ce curieux incident.

En dépit de l'article 7 dé la Déclaration des Droits de l'homme, aucune liberté n'était permise aux journalistes. Ainsi, le 17 octobre 1793, Piori dénonçait à la vindicte de la Convention nationale *la Feuille de salut public*, qui avait accusé la commission des marchés d'avoir favorisé les fournisseurs et les accapareurs. Couppé dénonçait également *l'Observateur sans-culotte* et demandait son renvoi devant le comité de sûreté générale. Sur l'avis de Chabot, on décréta naïvement que ni les comités ni les ministres ne pourraient solder de feuilles publiques, et que les rédacteurs répondraient personnellement de leurs calomnies contre les membres des comités et de la Convention.

Peu à peu les mesures de répression s'accentuent et deviennent un système de gouvernement. Le 7 décembre, Amar apprend à ses collègues l'arrestation de Rabaut Saint-Étienne et de Rabaut-Pommier ; puis il profère les menaces suivantes contre les journalistes : « Il est important de prendre des mesures pour arrêter ces folliculaires aux gages des ennemis de la République, ces hommes perfides et ambitieux qui, par des opinions exagérées, cherchent à se mettre entre le peuple et vous. Ces ambitieux seront démasqués : ils tremblent aujourd'hui. Vos comités feront leur devoir : ils ne respecteront personne. (On applaudit). »

Les Jacobins s'en mêlent à leur tour, et le 17 juin 1794, Couthon présente aux frères et amis des observations acerbes sur l'esprit de certains journalistes, sur leurs mensonges ou leurs flagorneries. Le rigide Robespierre acquiesce aux paroles de Couthon et se plaint vivement des inexactitudes du *Moniteur*. Ce journal, quoique courtisan du nouveau pouvoir, conçoit aussitôt les craintes les plus sérieuses. Dès le lendemain, il s'empresse d'adresser au dictateur de plates excuses. Les réactionnaires qui faisaient partie de la rédaction ont été écartés. On a exclu sans pitié Rabaut Saint-Étienne et le nommé His. « Il suffit, écrit le directeur Grandville, de jeter un coup d'œil sur notre feuille, depuis un mois, pour voir qu'il n'est aucun journal qui ait plus contribué à culbuter dans l'opinion les intrigants, dont le peuple va faire justice. Aussi avons-nous déjà perdu mille abonnés dans le Midi et dans la Normandie ; aussi à Marseille a-t-on

d'abord arrêté à la poste, puis brûlé *le Moniteur* en place publique !... » Mais qu'importaient ces bassesses à Robespierre ? Cet homme avait juré une haine implacable aux journalistes, et ni menaces ni flatteries ne pouvaient l'apaiser. On se rappelle qu'il écrivait dans ses notes confidentielles : « Quels sont les obstacles à l'instruction du peuple ?... Les écrivains mercenaires qui l'égarent par des impostures journalières et impudentes. Que conclure de là ?... *Qu'il faut proscrire les écrivains comme les plus dangereux ennemis de la patrie.* » Si le régime déchu avait appliqué les mêmes mesures à ses détracteurs, Robespierre eût été frappé le premier. Et quelles protestations indignées n'aurait-on pas soulevées de toutes parts !... Mais Robespierre, parvenu au pouvoir, se piquait peu de logique. Comme tous les despotes arrivés à leur but, il ne voyait qu'une chose : se débarrasser de ses ennemis. Les journalistes étaient naturellement les premiers. Aussi dans le projet, rédigé par Robespierre, du rapport contre Fabre d'Églantine, Danton, Philippeaux, Lacroix et C. Desmoulins[1], je trouve ces lignes significatives : « Il y a un trait de Danton qui prouve une âme ingrate et noire : il avait hautement préconisé les dernières productions de Desmoulins : il avait osé aux Jacobins réclamer en leur faveur la liberté de la presse, lorsque je proposai pour elles les honneurs de la brûlure ! » Si l'on en croit Saint-Just, qui consentit à accepter la paternité de ce rapport, Danton ne voulait pas admettre l'influence redoutable de la presse. « Quand je montrais à Danton, dit-il, le système de calomnie de Roland et des Brissotins, développé dans tous les papiers publics, Danton me répondait : Que m'importe ? l'opinion publique est une p....., la postérité une sottise ! » Mais Saint-Just et Robespierre, simulant un grand effroi et poursuivant leurs attaques contre les écrits liberticides, parvinrent à terrasser leurs rivaux avec cette accusation.

L'horrible Marat avait eu, lui aussi, son procès de presse. Celui qui avait tant de fois provoqué au meurtre, au pillage, au renversement de la Constitution, fut décrété d'accusation, le 20 avril 1793, par deux cent dix voix contre quatre-vingt-douze. Quelques jours après, le fou furieux comparut devant les juges du tribunal révolutionnaire. « Citoyens, osa-t-il s'écrier avec emphase, ce n'est pas un coupable qui paraît devant vous, c'est l'Ami du peuple, l'apôtre et le martyr de la liberté !... » Il se défendit d'avoir prêché l'assassinat, d'avoir provoqué à la dictature, lui, le plus mortel ennemi des princes, et d'avoir inspiré le mépris de la Convention, puisque la Convention était le seul arbitre de sa propre réputation.

Les jurés, facilement convaincus, déclarèrent à l'unanimité que Marat n'etait pas coupable et la foule, s'élançant vers son idole, l'emporta sur ses épaules. On plaça sur la tête du maniaque une couronne civique et on le ramena en triomphe à la Convention. Et cependant — pour une fois — les accusations des représentants étaient sérieusement fondées. Le journal de Marat n'avait rien de commun avec une feuille publique. C'était un instrument de délation, de provocation, de scélératesse inouïe. Quel rapport pouvait-il y avoir entre un journaliste et un fou furieux qui ne parlait que de sang à répandre et

1. *Projet, rédigé par Robespierre, du rapport fait à la Convention nationale par Saint-Just contre Fabre d'Églantine, Danton*, etc. In-8°. Chez France; 1841. Ce manuscrit provenait des Archives nationales, où Louis Du Bois en avait pris connaissance.

de vols à commettre[1] ? Mais l'influence de l'Ami du peuple était si considérable que le tribunal révolutionnaire n'osa le traiter comme un citoyen ordinaire. Marat continua donc son abominable pamphlet jusqu'au jour où Charlotte Corday, agissant avec la vigueur d'une patriote indignée, trancha d'un coup de couteau la trame de ses infamies...

Toi seule fus un homme et vengeas les humains !

Après la mort de Marat, un imprimeur nommé René-François Lebois voulut continuer *l'Ami du peuple*. Ses curieuses tentatives, qui font l'objet de cette étude, achèveront de démontrer quelle fut la situation des journalistes opposants jusqu'en l'an VIII. Mais il fallait auparavant dire un mot de l'attitude des assemblées et des clubs vis-à-vis de la presse, afin d'éclairer le champ où nous allons nous mouvoir. C'est ce qui motive les renseignements que nous avons donnés sur les dispositions des Duhem, des Lacroix, des Robespierre, de Thuriot, des Couppé, des Amar et autres ennemis de la presse.

Les papiers inédits de Lebois, qui nous ont été obligeamment communiqués aux Archives nationales, nous révéleront également les tentatives faites par les démagogues dans le but de se venger du 9 thermidor. Nous y verrons en même temps quels furent les efforts des journaux exaltés pour discréditer la Convention, puis pour renverser le Directoire.

I

Lebois n'a pas d'histoire. Une note, écrite par lui et saisie par la police avec ses papiers personnels, nous apprendra ce qu'il faut penser de ce personnage.

« Avant la Révolution, dit-il, dans un style qui prouve une instruction médiocre, je demeurois rue de la Parcheminerie chez le citoyen Garin, limonadier, faisant le coin de la rue Boutebrie ; ce fut dans cette maison où je commençois la Révolution et me réunis soit avec mes frères dans l'église alors Saint-Séverin... » Le jour même de la prise de la Bastille, Lebois servait comme soldat sous le commandement des citoyens Desroches, Cervelle et Croullebois. Il dirigea ensuite plusieurs détachements, notamment le jour où les Suisses prêtèrent serment de fidélité à la nation française, place de Grève. Lors de l'organisation de la garde nationale, il s'enrôla un des premiers dans la 1re compagnie de la section des Thermes de Julien. Les 5 et 6 octobre, il se rendit à Versailles avec Desroches et autres braves citoyens. « A l'époque du massacre de Nancy, ajoute-t-il, au moment où le scélérat Lafayette voulait faire voter des remerciements à l'infâme Bouillé, je fus chassé de son bataillon pour avoir publié trois numéros contre ce scélérat d'un journal intitulé *les Bassesses*... Je fus dénoncé, arraché de mon domicile et conduit à l'Hôtel de

1. « Le pays où de tels scélérats jouiraient de l'impunité, avait dit trois ans auparavant F. de Pange, deviendrait bientôt un objet d'horreur pour les nations étrangères et un repaire inhabitable pour tous les gens de bien !... »

Ville d'alors, où je restai dix-sept heures. Ce ne fut qu'à la considération de Lepelletier, aide-major de la section, et sous la condition que je n'imprimerois plus, ni que je ne parlerois plus du général Lafayette... » A la suite de cette incartade, Lebois fut obligé de quitter pendant trois mois l'uniforme pour se soustraire aux poursuites et aux vengeances des amis du général. Il devint alors directeur de l'imprimerie où s'élaborait le journal du patriote Audouin et s'enrôla dans la section du Luxembourg. En 1791, il fait de la propagande révolutionnaire à Étampes ; au 10 août 1792, il marche sur les Tuileries avec les frères et amis ; en 1793, au mois d'avril, il est dénoncé à la Convention nationale par l'accusateur public du département de Paris, pour avoir publié un écrit violent intitulé : *Rendez-vous !...* Il se cache pendant trente-six heures et échappe aux recherches de la police. Lorsque Isnard prononça sa fameuse tirade contre Paris, Lebois lança dans la ville un placard incendiaire dont le titre était : *Grande trahison découverte !...* Il revendiqua également l'honneur d'avoir été entourer avec les patriotes de sa section la Convention nationale, au 31 mai. Les 5, 6, 7, 8 et 9 juin, il coopéra avec tant d'ardeur à la régénération de sa section qu'il fut nommé membre du comité révolutionnaire de la section de la rue Beaurepaire. Nous le voyons ensuite s'installer rue Zacharie, fréquenter le club des sans-culottes, participer au renouvellement des autorités, suivre assidûment les séances du tribunal révolutionnaire, obtenir la place de membre du comité civil et devenir enfin secrétaire de la section. Ce fut à cet instant, et après tous ces hauts faits, que Lebois eut l'idée de continuer le journal de Marat, *l'Ami du peuple*. Il l'annonça dans le prospectus suivant qui mérite d'être reproduit.

« Il y a quelque courage à se dire l'Ami du peuple et le continuateur de Marat, dans un moment où les idées les moins populaires sont accueillies avec enthousiasme et les principes de Marat repoussés avec horreur. Il y a du courage à défendre une cause — celle du peuple, des principes et de la vérité — que bien des gens croient désespérée. C'est publiquement dans les carrefours et sur les toits que vous entendez dire : Plus de 31 mai ! A bas la Montagne ! Le peuple est fait pour travailler et non pour gouverner, pour obéir et non pour dominer... — On a reproduit à la Convention le blasphème de Cazalès, de Maury, qu'un million de riches devait faire la loi à 25 millions d'hommes actifs, sobres et vertueux. La lutte est engagée. Les partis sont en présence. L'aristocratie, quoi qu'on en dise, ne fut jamais si audacieuse, ni le patriotisme si vivement assailli. Ce n'est pas l'ancien régime qu'on cherche à ramener. Peu de gens veulent un roi. Nobles et prêtres sont généralement abhorrés. La République une et indivisible a de chauds et nombreux partisans. Le besoin de se rallier autour de la Convention est universellement senti.

« Quel est donc le point de la difficulté ? La démocratie pure, telle qu'elle est sanctionnée par la Constitution de 93. Il étoit aisé de prévoir que l'égalité qui fait la base de cette admirable Constitution ne s'établiroit pas sans obstacles. Elle s'établira pourtant, car la Nature le veut et le peuple français a juré de ne suivre d'autre code que celui de la Nature... Il a déjà paru dix numéros de ce journal. Qu'on les lise et l'on verra que l'auteur n'appartient qu'à la faction des principes. Les amateurs d'épigrammes, de calomnies et de satires n'y trouveront pas de quoi repaître leur avide malignité ; mais les amis des principes, de

la vérité, du peuple, de la Constitution de 93 et de l'égalité, le liront avec quelque intérêt ; ils se feront un devoir d'en propager l'esprit. » Le prospectus ajoutait qu'on s'abonnait chez Lebois, imprimeur, rue Zacharie, nº 72, près la rue Séverin, quartier du pont Michel. Le prix de l'abonnement pour cinquante numéros était de quatre livres pour Paris et de cinq livres pour les départements, franc de port.

Ce prospectus, répandu à profusion dans Paris et les départements, amena un certain nombre d'abonnements à *l'Ami du peuple*[1]. Quelques lettres, adressées à ce sujet à Lebois, ont une certaine originalité. On en jugera immédiatement par deux ou trois extraits. Ainsi un garçon boulanger, le citoyen Sotier, écrit de Chartres : « Lebois est un sans-culotte, et moi aussi je le suis. Ce sont deux amis sincères de la Constitution de 93. La connoissance est aisément faite entre deux amis de la fraternité républicaine. Voilà cinq livres inclus dans cette lettre, c'est pour trente numéros du journal *l'Ami du peuple*... » La veuve Sailly, fabricante de faïences à Tours, s'abonne en ces termes énergiques : « Ton prospectus me tombe à l'instant entre les mains et le caractère et le bon esprit que je reconnois dans le journal à qui tu donnes pour titre : *l'Ami du peuple*, me fait on ne peut plus de plaisir. Je te fais passer pour commencement de mon abonnement quinze livres pour trois mois que je continuerai, tant que tu seras toujours vrai, et dès que je te reconnaîtrai faux, tu me permettras de faire de toi comme j'ai déjà fait de tant d'autres, c'est-à-dire de te laisser là pour ce que tu seras. — Salut et fraternité. »

C'était certes une maîtresse femme !...

La Société populaire de Cosne, partisan des grands principes révolutionnaires, écrit à Lebois « qu'elle recevra ce journal qui lui rappellera le souvenir du vertueux Marat, dont les aristocrates outragent la mémoire ».

Mais, d'un autre côté, la Société populaire de Seyssel lui retourne son journal avec ces injures et ces menaces : « Mort aux égalistes, aux fédéralistes, aux fripons, aux intrigants, aux factieux ! Voilà le troisième envoi que la Société reçoit de ton journal intitulé : *l'Ami du peuple*. Elle a méprisé le premier, croyant que tu t'en tiendrais là ; au second, elle l'a dénoncé à la Convention nationale ; au troisième, elle l'a brûlé et tu trouveras ci-inclus les cendres !... »

Parmi les abonnés de *l'Ami du peuple* nous rencontrons des ingénieurs, des agents des postes, des huissiers, des chefs de légion, des receveurs de l'enregistrement, le représentant Romme, le général Dutertre, le notaire Fortain, le commissaire des guerres Vergne, le directeur de théâtre de la République à Rouen, le directeur des postes Bérard, et un grand nombre de démocrates.

Les nºs 1 à 72 de la première série de *l'Ami du peuple* ont le même format que le journal de Marat, c'est-à-dire un petit *in-octavo* de huit pages. Le premier numéro, daté du 29 fructidor an III, porte en tête ces mots : « Principes et Vérité » — et, après le titre, cette déclaration : « La Constitution garantit à tous les Français la liberté indéfinie de la presse, le droit de pétition, celui de se réunir en sociétés populaires, la jouissance de tous les Droits de l'homme. »

1. Le club des Cordeliers fut un de ceux qui prêtèrent le plus d'appui à la résurrection de *l'Ami du peuple*. (Voy. les séances de ce club en date des 7, 12 et 13 mars 1794.)

Le sommaire de ce numéro était ainsi conçu : « Questions révolutionnaires toutes à l'ordre du jour. — Ne pas confondre le fonctionnaire public avec la fonction qu'il exerce. — Principes de *l'Ami du peuple*. — Idée générale de la démocratie pure. » On y trouvait aussi cette déclaration faite par Lebois, qui signait alors : *Typo-libéro-phile*. « Je ne discute point la liberté de la presse; j'en use. Je ne me dis point courageux, mon titre l'est assez. Je ne promets point, j'agis... Dans une démocratie pure, je ne vois que le Peuple. Par peuple, j'entends tout ce qui ne peut pas exister sans le secours et le produit du travail... » Fidèle à son programme révolutionnaire, Lebois célèbre dans les autres numéros l'arrivée de Marat au Panthéon, et le gouvernement démagogique ; il attaque les aristocrates, les charlatans et les fripons qui sont au pouvoir, Fréron et *l'Orateur du peuple*, et les vampires politiques. A partir du n° 25, il signe ouvertement: « R.-F. Lebois ». Ses dénonciations et ses accusations contre les thermidoriens et les ennemis de Marat attirent enfin sur lui la colère des gouvernants. Le 17 ventôse, il est arrêté et conduit à la Force. Accusé de complicité avec Babeuf, il est maltraité par les gêoliers. On le déshabille et on le met, « dit-il, dans l'état de notre premier père. Le lecteur, ajoute-t-il, me dispensera de détailler les recherches honteuses que les mandrins politiques avaient ordonné de faire !... Quoique nous n'ayons passé qu'une nuit dans cet antre de la mort, le lendemain nous étions blêmes et verdâtres. Aujourd'hui nous sommes confondus avec les buveurs de sang !... » Lebois prévenait en outre ses abonnés que l'envoi du journal avait été suspendu le 20 ventôse, sans doute en vertu de la liberté des opinions. Dans le n° 66, il priait les lecteurs de ne point lui imputer les fautes de transposition ou les fautes typographiques qui se glissaient tous les jours dans sa feuille. Son absence était la cause de ces erreurs ou de ces lacunes. Le n° 68 est signé : « Lebois, transféré au château de Ham, hier à trois heures après-midi », et le n° 69, en date du 25 ventôse an III, ajoute au titre de *l'Ami du peuple* le sous-titre suivant: « *ou le Démocrate constitutionnel de R.-F. Lebois*, rédigé par une société de patriotes et de députés démocrates ».

La police fit main basse sur tous les papiers du rédacteur de *l'Ami du peuple*. Elle saisit ses notes prises à la Convention nationale et au tribunal révolutionnaire, entre autres celles qui concernaient les procès de Marie-Antoinette et des Girondins, sa correspondance, la liste de ses abonnés, les pétitions, mémoires, minutes, etc., qui remplissaient sa maison de la rue Sorbonne, n° 382, où il avait été se loger après la publication de son dizième numéro. En vain les citoyens Hoffmann, Taour et Delêtre certifièrent-ils que Lebois était un bon patriote ; en vain les citoyens Larcher, Chesneau et Habert affirmèrent-ils qu'ils avaient toujours entendu professer par Lebois les principes du plus chaud et du plus pur patriotisme ; les policiers firent la sourde oreille. On en voulait trop à Lebois de ses accusations et de ses plaintes qui, pareilles à celles qu'on lisait autrefois dans nos feuilles radicales sous ce titre *les Gaietés du sabre*, avaient exaspéré les ministres et les conventionnels, amis du pouvoir. Le journaliste avait eu le tort, par exemple, d'accueillir les doléances d'un tabletier de la section Bonne-Nouvelle, qui prétendait avoir été chassé de la garde nationale pour avoir jadis servi dans l'armée révolutionnaire. Pourquoi recevait-il des lettres aussi compromettantes que celles de l'adjudant général Le-

faivre? « Nous t'envoyons, lui écrivait cet officier, une copie de la réponse des brigands de la Vendée à l'amnistie qui leur a été accordée par la Convention nationale. Elle a été envoyée à un de nos camarades détenus. Nous te joignons aussi une partie des douleurs que ces scélérats ont fait souffrir aux vrais citoyens et à nos défenseurs de la patrie. Nous te prévenons aussi que l'on vient de mettre en accusation l'adjudant général Legros, prévenu d'avoir fait fusiller et noyer comme nous. En suite d'ordres, il n'a pas été mis en jugement, et nous, après avoir été jugés, on nous a incarcérés contre tous les principes de la loi... » Un des codétenus ajoutait en post-scriptum : « Nous travaillons à faire un petit ouvrage. Sitôt qu'il sera achevé, nous te le ferons passer. — Signé : Horace Molin. » La police trouvait encore dans les papiers de Lebois une lettre d'un officier de santé, Lavalette, qui le priait de répandre ses écrits révolutionnaires dans le faubourg Antoine et une lettre d'un citoyen Pavis ainsi conçue : « Il seroit à désirer que le rédacteur multipliât ses numéros, qu'il y dénonçât au peuple la faction scélérate qui nous mène en poste à la contre-révolution ; que le peuple sache que ses défenseurs, les hommes les plus purs, sont incarcérés ; qu'ils demandent en vain à être jugés et qu'ils ne peuvent l'obtenir... » Un autre écrivait (et nous respectons son orthographe) : « Je te prie de *fere sonere les servisse des patriote opprimé!...* » Ce ne sont en général que des épîtres de détenus, farouches démocrates et ennemis résolus des thermidoriens. Mais il en est une qui, par son ton plaintif et douloureux, tranche curieusement sur les autres. Elle est signée : « Maréchal, maître ès arts. » En voici le contenu piquant : « Je sais bien qu'en vous écrivant, j'écris au vrai mérite. Aussi, je le fais avec une confiance qui est votre propre ouvrage. Avant tout, je vous prie d'accepter deux exemplaires de mon poème sur *la Mort de Lepelletier,* agréé de l'Assemblée et goûté des gens de lettres. Souffrez actuellement que je m'ouvre à vous. Je suis un homme de lettres malheureux et un ex-curé constitutionnel, écrasé par l'orage de la Révolution. Je vous avouerai même qu'au moment où j'écris, je me trouve en proye à toutes les horreurs de la nécessité. D'après ce déplorable exposé, j'ose me jeter dans vos bras pour vous prier de m'accorder une petite avance d'humanité. Mais comme je suis moi-même le porteur de ma lettre, je vous conjure de me recevoir dans l'ombre du secret. La grâce sera double et digne de vous. »

L'abonnement et la correspondance de Romme, qui avait pris part à l'insurrection de prairial, furent une des charges les plus accablantes contre Lebois. Déjà une séance de la Société des Amis de la Liberté et de l'Égalité, tenue aux ci-devant Jacobins, avait attiré l'attention de la police. On y avait lu, le 5 brumaire an III, le neuvième numéro de *l'Ami du peuple,* dans lequel le rédacteur s'attachait à prouver qu'il existait une différence essentielle entre l'opinion publique et l'opinion du peuple. « Des téméraires, écrivait-il, parlent au nom du peuple ; le peuple les désavoue. Le peuple n'a besoin ni d'inspirateur, ni de régulateur, ni d'interprète ! Éclairé par la raison, le peuple n'envie point au bel esprit, au conspirateur, au fripon, le périlleux talent d'égarer l'opinion. Ses droits, il les connaît. Ses devoirs, il les chérit... Dès qu'un individu ou un parti voudra diriger l'opinion du peuple, soyez sûr qu'il veut s'en emparer. Et à quel besoin s'en emparer, si ce n'est pour régner ?... » Les plus vifs applaudissements accueillirent ce passage, et Romme s'écria : « La Société a témoigné par

l'attention qu'elle a apportée à cette lecture que les principes qu'elle entendait étaient les siens. Il est nécessaire de prendre tous les moyens de propager ce qui peut être utile à l'égalité. Je demande que le numéro soit distribué à la prochaine séance, tant aux membres qu'aux citoyens des tribunes et qu'il soit fait aujourd'hui une collecte pour en faire les frais. » La proposition de Romme fut adoptée.

Une tempête éclata bientôt dans la Convention contre le journal de Lebois. Le représentant Lefiot avait profité de la motion concernant l'augmentation de l'indemnité législative, pour parler de la misère publique, de la disette, etc. Bentabole, furieux, lui répliqua avec la dernière vivacité et dénonça les plans des conspirateurs qui voulaient déshonorer et perdre la Convention. « On ne se contente pas, dit-il, de conspirer dans l'ombre, on est assez audacieux pour publier des projets criminels. Jamais je n'attaquerai la liberté de la presse, mais je crois que vous ne voudrez pas non plus qu'elle serve aux projets du royalisme ou de la faction qui veut détruire la représentation nationale et qui, n'en doutez pas, est d'accord avec les royalistes. (Oui, oui! s'écrie-t-on.) Voici un journal au bas duquel on trouve ces initiales C. R. du P. (Plusieurs voix : « C'est Châles!) Je ne sais quel est l'auteur, mais voici l'adresse où se distribue ce journal : Rue Traversière-Honoré, n° 21, au rez-de-chaussée.

Plusieurs voix : « C'est l'adresse de Châles ! » Bentabole lut alors le fragment suivant de *l'Ami du peuple :* « Il fut un temps où les républicains avaient une manière de raisonner et de juger aussi simple que sûre. Telle chose, disaient-ils, plaît aux aristocrates, donc elle est mauvaise. Telle autre leur déplaît, donc elle est bonne et favorable au peuple. Cette logique, je le sais, n'est pas celle de l'Académie ni des faiseurs de livres ; mais le bon sens qui éclaire le peuple est un aussi grand maître qu'Aristote et ses disciples. Jugez donc le 31 mai et le 10 thermidor avec le bon sens du peuple. Les aristocrates applaudissent à l'un et se déchaînent contre l'autre. Maintenant appliquez la formule triviale, mais juste et vraie, des sans-culottes ; la conséquence est facile à tirer. Il y a toujours eu et il y aura toujours, entre le peuple et l'aristocratie, opposition de principes et d'intérêts. Voilà pourquoi le peuple et les aristocrates sont divisés d'opinion sur ces deux mémorables journées, dont les résultats jusqu'à ce jour ont paru diamétralement contraires. On ne doit en Révolution juger que les résultats. » Après cette lecture, Bentabole fit observer que l'intention de l'auteur de cet article était de prouver que le 9 thermidor ne s'était fait qu'en faveur de l'aristocratie. Il continua sa lecture. « Le peuple savait-il, disait le journal démocrate, qui le menait le 14 juillet et où on le menait ? Il n'était, dans ce premier acte de la Révolution, que l'instrument aveugle de l'ambition et de la vengeance des ennemis de la cour, de la noblesse, des parlements et du clergé. Assis sur ses trophées, il sentait le besoin d'être libre; mais, sans expérience et sans guide, il était destiné à ne le devenir qu'après avoir été le jouet de toutes les factions. Le 10 août, le peuple victorieux ignorait pour quelle cause il venait de verser son sang. » A ce moment Merlin de Thionville s'écria : « Ça n'est pas vrai ! Le 10 août, le peuple décréta la République en détruisant le palais de ses rois. L'auteur de cette diatribe ne peut être qu'un lâche fripon ! » Et Marec ajouta : « Il n'appartient qu'à un ami du roi d'écrire de pareilles horreurs ! » Châles, vivement attaqué, ne put faire entendre sa voix,

couverte qu'elle était par les clameurs. Mais ce fut bien pis quand Bentabole lut ce dernier passage : « Puisse la chute de Robespierre être suivie, comme le fut celle de la Gironde, d'un retour général aux vrais principes et d'une forte impulsion vers la démocratie ! Puisse la journée du 10 thermidor sur laquelle l'opinion du peuple est encore indécise..... » Ici le compte rendu du *Moniteur* constate que l'indignation de l'Assemblée empêcha Bentabole de continuer sa lecture. L'orateur ajouta seulement : « Je crois que les choses que j'ai dites sont assez positives, pour qu'on ne puisse pas douter qu'il existe un projet de renverser la Convention qui a fait la journée du 9 thermidor. Cet écrit annonce de plus qu'il éclatera sous peu un coup terrible, que tels ou tels hommes qu'on désigne seront massacrés. Je demande que les comités vous fassent après-demain un rapport sur la situation de Paris. Vous verrez que la conspiration ne doit pas tarder d'éclater. » Merlin de Thionville alla plus loin et demanda qu'on abattît d'un seul coup les restes de la horde maudite de Robespierre. Mais l'Assemblée passa à l'ordre du jour sur ces diverses propositions. Le lendemain, au parvis de l'Égalité on brûla le journal de Lebois. Un mois et demi après, *l'Ami du peuple* allait subir un nouvel assaut dans la Convention. Une députation de la section des Marchés vint protester à la barre, le 11 ventôse, contre les démagogues qui voulaient « révolutionner l'humanité pour la considérer à travers un microscope ensanglanté » ! L'orateur de la section déclara à la Convention qu'elle n'avait point tardé à soustraire aux regards le buste de Marat, mais qu'elle voyait avec peine un homme, qui se disait son successeur, établir sous le titre d'*Ami du peuple* des listes de proscription et secouer les torches de la guerre civile. Depuis trop longtemps la justice était immobile. Qui donc arrêtait son bras ?...

Châles prit la parole et s'expliqua en ces termes : « J'observe à l'Assemblée, et ce n'est pas de ma part un sentiment de pusillanimité, que le journal intitulé *l'Ami du peuple* fut rédigé par moi jusqu'au n° 16 inclusivement, que depuis il est passé entre les mains d'un rédacteur que je ne connais pas. J'invite donc mes collègues à ne m'attribuer ni la gloire, ni le blâme, ni les calomnies qui pourraient résulter de ce journal. Si j'étais l'auteur du numéro dénoncé, je l'avouerais, car il y a de la lâcheté à désavouer ses écrits ; mais comme je ne le suis pas, je me borne à faire remarquer aux citoyens qui sont à la barre que leur démarche est contraire aux principes, qu'elle attaque la liberté de la presse : que cette liberté de la presse est la sauvegarde de la liberté publique et que si l'on en abuse pour calomnier un ou plusieurs citoyens, les tribunaux sont ouverts pour faire justice du calomniateur... » L'ordre du jour fut encore adopté, mais douze jours après Lebois était arrêté. Cette mesure ne désarma pas ses corédacteurs, car un rapport de police, en date du 17 ventôse, constate « l'affectation de ce journal à inculper la conduite de la Convention nationale et à justifier celle de ses membres mis en arrestation (Collot d'Herbois, Billaud-Varennes et Barère), ainsi que ses réflexions tendant à soulever le peuple par le tableau hideux de la misère... » Aussi garda-t-on plus d'un an et demi au château de Ham le journaliste ennemi du pouvoir. Ce fut le 2 brumaire an IV seulement que Lebois reprit la rédaction de sa feuille et signa ainsi le n° 75 : « Lebois, embastillé dix-sept mois ! »

La police continua à le surveiller et à le dénoncer avec rigueur. « *L'Ami*

du peuple, dit un rapport du 4 frimaire, remplit la tâche qu'il s'est imposée de souffler le feu de la discorde, de semer la défiance parmi le peuple contre le gouvernement. La fermentation s'accroît tous les jours par les placards des Patriotes de 89 et la feuille du nouvel Ami du peuple[1]. — Les crieurs de *l'Ami du peuple* annonçaient que les mouchards étaient arrêtés, que le bureau central allait être puni de mort sur-le-champ pour avoir conjuré. « Ces coquins ne nous arrêteront plus ! disaient-ils[2]. » Lebois, quoique menacé, ne gardait aucune modération. Tout lui était prétexte à railleries. Dans le nº 82, il se moquait — la chose était facile — des costumes législatifs. « Aujourd'hui, écrivait-il, le patriotisme et la vertu ne sont pas des marques assez distinctives; il est nécessaire que les fonctionnaires publics soient parés de plumets, comme le seigneur Quincampoix qui, du temps de la banque de Law, chauffait la marmite du diable avec les billets à ordre de son maître. » Quand on se rappelle que les Cinq Cents étaient revêtus d'une longue robe blanche ornée d'une ceinture bleue, les Anciens d'une robe bleue ornée d'une ceinture écarlate et les Cinq Directeurs affublés de pantalons de soie blanche, de vestes blanches brodées d'or, de petits escarpins à bouffettes et de grands chapeaux à plumes, on comprend l'hilarité de Lebois... Si nos juges de paix avaient pour rendre leurs décisions la marque distinctive suivante : « Une branche d'olivier en métal suspendue sur la poitrine par un ruban blanc et à la main un bâton blanc surmonté d'une pomme d'ivoire sur laquelle est gravé un œil noir », nous aurions de la peine à garder notre sérieux à l'audience. Mais ni le Directoire ni ses fonctionnaires n'entendaient la plaisanterie et les sbires de la police reçurent l'ordre de surveiller plus attentivement que jamais le facétieux écrivain. « Lebois — dit un rapport du 29 brumaire — a fait placarder avec profusion une affiche qui a pour titre : *La vérité au peuple par des patriotes de 89*... Beaucoup de lecteurs, mais peu d'approbateurs. On a observé, en la lisant, que les crises révolutionnaires étaient toujours précédées d'affiches de cette sorte. Toutes les réflexions que l'on a entendues annoncent que les citoyens sont las de la tourmente et qu'ils aspirent au repos que doit procurer le nouveau gouvernement. » Le 14 frimaire, une autre affiche de Lebois attirait les regards. Quelques-uns la considéraient comme un tissu de mensonges inventés par les terroristes pour ramener le règne de Robespierre ; la plupart y applaudissaient et déclamaient contre les nobles, les prêtres et les accapareurs. Le 18 frimaire, on réaffichait *la Vérité au peuple* dans les sections qui, la veille, n'avaient pas eu de pain et dans celles qui ne devaient pas en avoir le jour même. Au jardin Égalité, chaque jour vers deux ou trois heures de l'après-midi, une femme mal vêtue, montée sur un banc, faisait à haute voix lecture de *l'Ami du peuple*. Cette lecture produisait les plus vives excitations sur les individus déjà aigris par le manque de subsistances. Aussi le juge de paix de la section de l'Ouest décerna-t-il contre Lebois un mandat d'amener, le 11 nivôse. Le 12, Lebois courut à la Société du Panthéon, dont il était membre, faire part à ses collègues de ce mandat lancé contre lui pour avoir prêché la loi agraire, et avoir dit que le but de la République française avait été d'ôter du bien à

1. Rapport du 29 frimaire an IV.
2. Rapport du 22 prairial an IV.

ceux qui en avaient trop afin d'en donner à ceux qui n'en avaient pas assez. Il invita cependant la Société à attendre paisiblement la fin de cette affaire. Le lendemain, il fut conduit chez le juge de paix, où il subit un long interrogatoire. Le magistrat fut incriminé par les démagogues, pour avoir écrit, à Merlin de Douai, à propos de Lebois : « C'est un jeune homme de vingt-sept ans qui a de l'énergie et il est bien malheureux qu'il se soit porté à ces excès ; il serait bien mieux placé, s'il voulait embrasser toute autre cause. » On cria au royalisme et l'on accusa le juge de paix d'être un faux républicain. La courte arrestation de Lebois fit naître dans Paris une violente agitation. « Pourquoi, disait-on au café Chrétien, arrêter un écrivain patriote et protéger les journalistes-chouans, *le Courrier français, le Courrier de Paris, le Messager du soir*, etc. ? Puisqu'on favorise ouvertement les scélérats tels que Richer-Sérisy et d'autres, sous peu nous serons vengés !... » L'intention des révolutionnaires était d'ame ner ce mouvement et d'y intéresser les ouvriers. Lebois et Babeuf, ces deux noms revenaient sans cesse dans les discours des exaltés. « Leur plume énergique, disaient-ils, démasquera toujours les scélérats qui sont dans le Corps législatif, et cela, malgré les persécutions qu'on leur fait éprouver. » Le juge de paix avait, entre autres griefs, reproché à Lebois d'avoir inséré dans un de ses numéros une lettre de Babeuf. Ce grief, rapporté par l'accusé à la Société du Panthéon, amena une longue discussion sur la liberté de la presse consacrée par la Constitution et une foule de malédictions contre le gouvernement qui osait persécuter le vrai défenseur du peuple. Lebois s'en vengea en publiant un écrit incendiaire, intitulé *Parallèle du gouvernement de Robespierre avec le gouvernement actuel,* et il eut l'adresse de dérober cet écrit à toutes les investigations de la police. L'un des projets du journaliste avait été de publier sa feuille tous les jours, mais des obstacles matériels l'empêchèrent de donner suite à ce dessein, comme le prouve ce passage du n° 131, en date du 7 ventôse an IV : « J'avais annoncé dans mes deux derniers numéros que je donnerais cette feuille tous les jours, parce que je m'attendais qu'au 1er ventôse un nouvel ordre de choses serait établi dans la diminution des matières premières et dans la main-d'œuvre ; mais c'est qu'au contraire elles sont plus que doublées ; et en vertu de l'extrême crédit des assignats, on me demande le payement de mes fournitures en numéraire ou au cours, ce qui me met hors d'état de mettre à exécution mes derniers engagemens. En conséquence, je préviens mes concitoyens que j'attendrai le remède à tant de maux qui désolent ma patrie depuis dix-huit mois, pour les faire jouir de la lecture de ma feuille tous les jours.

« R.-F. Lebois,

« Embastillé dix-sept mois. »

Quatorze jours après, le journaliste tenait enfin sa promesse. Le 2 germinal an IV, *l'Ami du peuple* paraissait sous le format in-4°, avec cette note : « Ce journal paraît tous les jours. Il contient les séances du Corps législatif. Le prix de l'abonnement est de 400 livres pour huit mois et de 200 livres pour un mois. Les lettres et les paquets seront toujours adressés franc de port à R.-F. Lebois, rue et maison ci-devant Sorbonne. » Chaque numéro était précédé d'un sommaire contenant les divers sujets traités dans le journal et rédigés de façon

à provoquer l'attention. Aussi le journal officiel du Directoire, *le Rédacteur*, se plaignit-il bientôt de ce procédé. « La promulgation des perfides sommaires de *l'Ami du peuple*, écrivait-il le 26 prairial, continue d'attirer la foule et de provoquer les propos les plus incendiaires, *Tocsin de l'insurrection sonné contre le Corps législatif et les membres du Directoire !* criaient hier les colporteurs. — A la bonne heure ! répondaient quelques agitateurs. — *Complot découvert de faire justice de quatre membres du Directoire !* — Tant pis s'il est découvert ! — *Projet de sauver le grand conspirateur Babeuf !* — Rayez le mot de conspirateur. C'est notre ami ! — *Lettre de Babeuf à Drouet dans laquelle il lui dit qu'étant entourés de nouveaux Tarquins, il est tenu de les faire disparaître.* — Il a raison, il est temps !...

« Ne se rappelle-t-on pas, ajoutait *le Rédacteur*, que c'est par ces provocations que les feuilles de Marat et d'Hébert étaient parvenues à familiariser le peuple avec les idées de meurtre, de pillage et de désorganisation ?... » Le représentant Trouille avait déjà dénoncé le n° 82 de *l'Ami du peuple* aux Cinq Cents, le 24 prairial. « Je viens appeler votre attention, disait-il, sur ce numéro qui se distribue en ce moment et qui tend à porter le peuple au soulèvement contre la représentation nationale. Si, jusqu'à présent, nous avons été indifférents sur les calomnies particulières insérées dans des journaux contre nous, c'est sans doute par égard pour ceux de nos collègues qui font ce métier. Mais nous ne devons pas laisser impunie l'audace effrénée de ce folliculaire. Je demande que ce numéro soit adressé au Directoire par un message, afin qu'il en fasse punir l'auteur selon la rigueur des lois. » Trouille donna lecture du passage incriminé. Il y était dit qu'on ne concevait pas pourquoi il fallait tant de troupes à cheval sur le pont Notre-Dame, pourquoi tant de vedettes. Ne semblait-il pas qu'on voulût prendre d'assaut Paris, ce repaire de la misère ? Le peuple souffrait et mourait, et on avait osé le peindre au Corps législatif comme une troupe de voleurs, de brigands, de pillards auxquels il fallait fermer la bouche. Le représentant Lemerer se contenta d'observer qu'il existait des lois contre les provocateurs à la révolte. En conséquence, il réclama l'ordre du jour, qui fut adopté.

Malgré toutes ces menaces, Lebois ne s'intimidait pas. Ainsi son journal disait à propos du 9 thermidor : « Oh ! combien la République a reculé depuis cette époque funeste ! Combien la gloire de la France a diminué ! Combien les oppresseurs du peuple se sont réunis et fortifiés ! » Il publiait à tout moment des adresses de patriotes vigilants qui dévoilaient les ennemis de la République ; il défendait les septembriseurs, il attaquait les amis du gouvernement avec une telle audace que plusieurs fois ses crieurs furent maltraités en pleine rue ; il cherchait à séduire l'armée. « L'esprit des troupes campées aux environs de Paris, dit un rapport de police daté du 5 messidor an IV, est livré à la corruption. Le journal de Lebois ou *l'Ami du peuple* leur est prodigué. Il est le seul propre à les mettre en mouvement et en état de sédition... » Neuf jours après, les lecteurs de ce journal trouvaient à l'article *Paris* cette petite note significative : « Nous regrettons de ne pouvoir donner aujourd'hui les motifs de notre nouvelle arrestation, les verrous ayant mis entre nos travaux et nous une séparation ; mais j'espère satisfaire mes concitoyens demain. » Le n° 103, du 15 messidor, portait après le nom de Lebois ces mots : *Embastillé dix-*

sept mois et réembastillé au Plessis. Puis venait l'explication promise. Le 12 messidor, à huit heures du matin, en vertu d'un mandat d'amener daté du 7 messidor signé : Clozier, Lebois avait été conduit devant Louveau, directeur du jury. « J'ai subi un interrogatoire, disait Lebois, duquel il est résulté le mandat d'arrêt qui me tient actuellement au Plessis et la prévention du crime contre la sûreté intérieure et extérieure de l'État et comme ayant prêché le rétablissement de la Constitution de 93.

« Oui, j'ai commis de grands crimes, ajoutait Lebois, oui, je conspire encore, mais c'est pour ma liberté et pour la consolation de ma femme et de mes enfants, qui mourront de faim, si l'on ne me rend promptement à la liberté... Malheureux, embastillez-moi ou faites-moi embastiller, je serai toujours le même. J'ai bien su porter les fers de Robespierre, ceux du marquis de Rovère, je saurai porter encore ceux de Cochon et de sa clique !... » Le n° 31 du 3 floréal, qui demandait le rétablissement de la Constitution de 93, avait donc été la cause de l'arrestation de Lebois. Le 16 messidor, on opéra une perquisition infructueuse à son domicile; le 6 thermidor, on le conduisit à Sainte-Pélagie et le 27 thermidor, à la Conciergerie. Le 9 fructidor, on le fit comparaître au tribunal criminel du département de la Seine pour entendre la cassation de l'acte d'accusation dressé contre lui par Cloziers, directeur du jury, et son renvoi devant un autre directeur. Le 11 fructidor, *l'Ami du peuple* portait à la suite du nom de Lebois cette lamentable suscription : « Embastillé vingt mois et réembastillé à la Conciergerie. » Le n° 192 du 13 vendémiaire an V la modifie ainsi : « Embastillé vingt-deux mois ! » Suit cette adresse de Lebois à ses concitoyens : « Enfin, après trois mois de détention, le tribunal criminel du département de la Seine, d'après la déclaration du jury, vient, par jugement du 9 courant, de me rendre à ma famille, à la liberté et à la patrie, dont je vais continuer de défendre la sainte cause contre leurs ennemis, quel que soit le masque qui les couvre !... » Le numéro du 14 vendémiaire contient cette annonce : « Mise en jugement de R.-F. Lebois, l'ami du peuple !... Discours prononcé par lui au tribunal criminel du département de la Seine, le 9 vendémiaire. — Au bureau du journal. — Prix : dix sous pour Paris et quinze sous pour les départements. »

Les vingt-deux mois de prison qu'il avait subis exaspérèrent *l'Ami du peuple.* Dans le numéro du 27 floréal, il traitait les directeurs de « mulets panachés, de mulets de Provence » ! Il y annonçait la mise en vente de la défense de Gracchus Babeuf et y faisait une guerre acharnée au Directoire. Celui-ci se venge encore en ordonnant, le 4 nivôse an V, l'arrestation de Lebois. Cette fois, l'enragé journaliste ne reste enfermé que quinze jours. Au sortir de sa prison, il quitte la rue Sorbonne pour aller s'installer au passage du Commerce, cour de Rohan, quartier André-des-Arcs. Dans une nouvelle série, dont le premier numéro est daté du 2 prairial an V, Lebois apprend à ses lecteurs qu'on trouvera à son imprimerie le discours d'Antonelle devant la haute cour de justice de Vendôme, faisant suite au discours de Babeuf, de Germain et de Buonarotti. Le 12 prairial, il attaque sans réserve la cour de Vendôme qui a osé condamner à mort ses amis Babeuf et Darthe, et le lendemain il écrit : « Tout est consommé et Vendôme a vu tomber les têtes des deux nouveaux martyrs de la liberté !... » Sa colère contre le Directoire redouble. Il poursuit de ses rail-

leries et de ses menaces Carnot, Lagarde, Benezech. Cette attitude violente se maintient jusqu'au 22 thermidor an V. Que se passe-t-il alors ?... Nous ne pouvons affirmer rien de précis, mais les lecteurs de *l'Ami du peuple* reçoivent cet avis de leur rédacteur : « Des circonstances particulières me forçant de suspendre mon journal pendant quelque temps, je préviens mes abonnés qu'ils recevront en remplacement *l'Éclaireur du peuple* qui paraîtra tous les jours à commencer d'aujourd'hui... » Il semblerait qu'une conversion se prépare. Tout à coup on lit dans le nº 77, daté du 21 fructidor, cet avis assez explicite, quoique écrit dans un fort mauvais français, placé en tête du journal :

« R.-F. Lebois a ses Concitoyens.

« Je n'ignore pas les différens propos que la malignité s'est permise au moment que des circonstances critiques m'ont forcé à interrompre mon journal. Il me suffira de dire aux patriotes, aux républicains pour lesquels j'écris que j'ai été persécuté pour raison de ma chaleur patriotique par les ennemis les plus acharnés du gouvernement républicain. *Grâce à la sagesse du Directoire*, cette crise est passée et je reprends avec plus de courage un travail, dont je sens l'utilité pour le peuple que j'aime.

« C'est sous tes auspices, peuple français, que je continue mon travail. Je désire que ta confiance en moi soit égale à l'attachement éternel que je t'ai voué !... »

Et ce numéro contient le sommaire suivant : « Départ des députés égorgeurs et assassins du Directoire et des républicains, condamnés à la déportation. — Indignation des républicains de ce que les scélérats de Thibaudeau et sa clique ont eu leur grâce. — Déclaration faite par *l'Ami du peuple* qu'il faut poursuivre et exterminer partout jusqu'aux derniers ennemis du gouvernement. »

Ainsi l'ami de Marat, le continuateur de Marat, l'admirateur de Babeuf, le défenseur et l'Ami du peuple est devenu tout à coup le courtisan, le séide du Directoire, l'apologiste de ce gouvernement qu'hier encore il poursuivait de ses fureurs et qu'il traînait dans la boue ! C'est le même Lebois qui, le 25 frimaire, c'est-à-dire quelques mois auparavant, lançait dans tout Paris la fameuse pétition : *le Directoire traité comme il le mérite !...* Cette pétition, écrite au nom des ouvriers, des rentiers, des pensionnaires, des marchands en gros et en détail, des manufacturiers, des commis et employés de la République, contenait les plus formidables menaces. C'était un réquisitoire en règle. « Éclairés par le flambeau de l'infortune sur nos véritables intérêts, disait emphatiquement Lebois, nous ne pouvons plus être à l'avenir les dupes du langage perfidement mielleux de ces folliculaires, qui ne se jettent en avant sur la scène que pour couvrir de fleurs le précipice qu'ils creusent sous nos pas !... » Le peuple attendait impatiemment l'ordre et la paix, la punition des coupables qui spéculaient sur sa détresse. La corruption avait envahi la France depuis le 9 thermidor : agiotage, débauche, scandales, plus de mœurs, plus de liberté, tel était le tableau qu'on avait sous les yeux. Les prêtres réfractaires rentraient et arboraient le drapeau de la contre-révolution; les émigrés revenaient et chassaient ceux qui avaient acquis leurs biens ; tous préparaient une Saint-Barthélemy républicaine et le rétablissement du trône et de l'autel. La qualité de républi-

cain était un titre de proscription; la police, ignorante et injuste, se faisait la complice des fripons et des assassins; les finances étaient dans le délabrement le plus complet, les mandats sans valeur, le commerce anéanti, l'industrie abandonnée, les ateliers déserts, le consommateur à la merci du marchand, les charges et les emplois vendus aux partisans de l'ancien régime... Tels étaient les griefs de Lebois. « Vous sentez-vous, disait-il aux directeurs, la force et le courage de réprimer ces abus et de combler ce gouffre de misère ?... La tardive expérience vous dessillera les yeux tôt ou tard. Puissent-ils être ouverts à la lumière avant l'instant marqué par vos faux amis pour faire tomber vos têtes sur l'échafaud !... » Il leur ordonnait de réorganiser les tribunaux, de changer la police, de punir les fournisseurs infidèles, de chasser les contre-révolutionnaires, de raviver l'esprit public, de secouer l'indifférence générale, de prendre des mesures pour restaurer le commerce, de rouvrir les ateliers, de secourir les rentiers et les employés. Il était temps d'arrêter la famine... la nourrice en pleurs voyait son sein desséché, l'enfant mourait de faim à ses côtés, le vieillard en était réduit à chercher une nourriture infâme dans les débris des ruelles... « Nous venons, concluait la pétition, de vous exposer les causes du mal et de ses effets. Nous y avons ajouté une partie des mesures que nous croyons indispensables dans les circonstances. C'est à vous maintenant à prononcer !

« Directeurs, placés entre la gloire et l'infamie, il ne vous reste plus qu'à choisir !

« *Suivent les signatures de tous les malheureux !*

R.-F. Lebois. »

Cette pétition agita Paris et inquiéta le Directoire. On voulait faire payer de nouveau à Lebois sa surprenante audace, mais quelques rusés partisans du pouvoir résolurent de s'y prendre autrement. Six semaines avant le coup d'État qui devait proscrire plus de soixante journalistes, Lebois fut pressenti et changea subitement d'attitude. Que lui donna-t-on ? Que lui promit-on ?... Nous ne pouvons rien indiquer de précis à cet égard, mais il est certain qu'on obtint de lui une subite transformation.

Le défenseur des misérables, l'apôtre de la liberté acclame le 18 fructidor, Augereau et ses grenadiers ! Il voit ses confrères déportés, leurs presses brisées, leurs ateliers et leurs bureaux fermés, leurs journaux déchirés et jetés au vent, et il dit que le Directoire a été grand dans les revers, mais « généreux après la victoire » ! C'est le dernier mot du dernier numéro de *l'Ami du peuple*. Il demeure évident pour nous que ce journal a eu peur de partager le sort du *Journal de Perlet*, de *l'Éclair*, du *Messager du soir*, du *Thé*, du *Censeur*, et d'une cinquantaine de feuilles accusées de conspiration contre la sûreté de la République. Il a eu peur d'être déporté avec une soixantaine de journalistes et il a fait sa soumission. Voilà où en était arrivé le farouche Lebois [1] !...

1. Cela ne rappelle-t-il pas la conversion extraordinaire des 121 farouches conventionnels qui, après avoir voté la mort du roi et juré d'exterminer tous les tyrans, sont devenus ministres de Napoléon 1er, sénateurs, tribuns, conseillers d'État, conseillers des prises, conseillers à la Cour de cassation, conseillers à la Cour d'appel, juges de tribunaux de 1re instance, procureurs impériaux, préfets, sous-préfets, receveurs généraux, receveurs particuliers, employés des finances, de l'intérieur, de la police, consuls, sous-inspecteurs aux Revues et même messagers d'Etat !...

Du 24 vendémiaire an VI au 7 messidor an VII, il se tait. Il cesse d'écrire. On l'a presque perdu de vue, quand il se présente de nouveau dans la presse avec *le Défenseur de la Patrie, faisant suite à l'Ami du peuple.* L'éternelle rubrique « Embastillé vingt-deux mois et demi! » reparaît, mais comme une propre satire du rédacteur... Neuf mois se sont passés et une brouille nouvelle a éclaté entre Lebois et le Directoire. *Le Défenseur de la Patrie* demande l'arrestation de Schérer, de Rewbell, de Ramel, de Merlin, de La Revellière-Lépeaux et de Treilhard. Il appelle Rewbell « Rapinat-Voleur » et l'accuse d'avoir volé un service de porcelaine appartenant à l'État, ainsi que les couvertures des lits du Directoire. Il lui décoche ces quatre vers, en forme d'épitaphe :

Ci-gît le voleur Rapinat
Qui fut voleur même au tombeau,
Puisqu'en mourant le scélérat
Escroqua son corps au bourreau !

Lebois traite aussi Schérer de fripon, François de Neufchâteau d'âne, M. J. Chénier de Janus, et Sieyès de penseur incompréhensible... Il accuse Barras de ne s'occuper que de sa cave, de sa cuisine et de ses lapins ; il malmène Talleyrand qu'il compare au Diable boiteux... De son journal, il court au club des Jacobins, où il prédit la dernière crise que va subir la République. Qu'obtient-il alors ? La fermeture du club et la disparition du *Défenseur.* Le dernier numéro, en date du 6 fructidor an VII, contient cet avis : « L'abondance des matières nous force à remettre *à un prochain numéro* un coup d'œil sur la situation de la République et sur ce que font ceux qui sont payés pour la sauver... »

Lebois, qui n'avait probablement obtenu que de maigres faveurs ou de vaines promesses du Directoire, auquel il s'était rallié un peu avant le 18 fructidor, avait cru habile de recommencer une campagne contre lui. Elle n'aboutit qu'à faire supprimer son journal et bientôt Paris oublia le nom de celui qui avait voulu continuer *l'Ami du peuple.*

Sous le gouvernement qui, trois mois après, succéda au Directoire, Lebois essaya de ressusciter le journal d'Hébert, *le Père Duchesne.* Impatienté, le premier consul fit un geste et la défroque d'Hébert alla rejoindre la guenille de Marat. Cette fois, Lebois avait vécu.

HENRI WELSCHINGER.



CHRONIQUE DU LIVRE

RENSEIGNEMENTS ET MISCELLANÉES

Nos gravures. — Pour illustrer le très intéressant article de M. de Contades, nous avons fait composer par Lynch un dessin original rappelant les *quartiers* d'Alphonsine Plessis, la Dame aux camélias. M. A. Lynch prépare en ce moment une illustration remarquable pour une édition in-8° de *la Dame au Camélias* qui paraîtra dans quelques mois à la librairie Quantin et fera sensation, il se trouvait donc tout porté vers ce travail. Cette composition a été habilement gravée à l'eau-forte par M. Henri-Manesse et tirée sur papier impérial du Japon pour complaire à nos abonnés.

D'autre part, nous appelons l'attention sur une gravure d'après François Flameng pour l'édition de Victor Hugo *ne varietur*.

L'éditeur Hébert vient, en effet, de demander à M. François Flameng une suite de 100 dessins pour illustrer l'édition que MM. Hetzel et Quantin ont donnée des *Œuvres complètes de Victor Hugo*. Ces dessins, gravés à l'eau-forte par MM. Flameng, Lalauze, de Los Rios, Lefort, Lucas, Mongin, etc., formeront dix séries qui se vendront 15 et 35 francs, suivant que les épreuves seront avec ou avant lettre.

Indépendamment de ces deux tirages, il y aura des épreuves d'artiste tirées en trois états : eaux-fortes pures ; planches terminées avant lettre et remarque gravée en marge ; enfin les planches terminées avec lettre. Les deux premières séries sont déjà publiées en cartons séparés. — Si nous en jugeons d'après les vingt premières planches que nous avons sous les yeux, nous pouvons assurer un succès considérable à cette entreprise qui achèvera la débâcle de l'édition dite *nationale* si pauvrement illustrée. M. François Flameng, compositeur de premier ordre, semble devoir rendre mieux que personne le dramatique de l'œuvre de Hugo ; ses compositions sont largement comprises et minutieusement étudiées. Il y a mis, pour ainsi dire, l'esprit et l'âme du maître et a tenu à surveiller par lui-même la correction et la finesse des eaux-fortes qui viennent l'interpréter. Nous aurons là une œuvre parfaite et nous sommes heureux de pouvoir mettre sous les yeux de nos lecteurs une des premières planches de cette superbe illustration.


Frank Fowler

LIVRES AUX ENCHÈRES. — Voici revenus, avec l'hiver, les rendez-vous de l'Hôtel Drouot et de la salle Sylvestre. Ils sont encore peu animés. On ne saurait d'ailleurs s'en étonner, car la saison commence à peine. Toutefois, si nous en croyons les libraires les plus autorisés, la campagne ne paraît point devoir être brillante. Jusqu'ici du moins, on ne prévoit pas de ces belles ventes qui font sensation dans le monde bibliophilesque, et qui souvent servent à éclairer, à fixer les collectionneurs aussi bien que les libraires eux-mêmes sur les tendances et les fluctuations du marché.

Nous n'avons ce mois-ci qu'une seule vente à signaler ; encore est-elle de peu d'importance. Elle a eu lieu du 4 au 9 novembre, par les soins de M. Porquet, et ne se composait que de livres ordinaires, parmi lesquels nous avons noté :

Mémoires de la duchesse d'Abrantès. Paris, Ladvocat, 1831-1835, 18 vol. in-8° : 54 fr. ; — *les Arts somptuaires.* Paris, Hangard-Maugé, 1857, 2 vol. in-4° : 185 fr. ; — Baudelaire : *les Fleurs du mal,* édition originale, envoi d'auteur : 39 fr. ; — *Chants et chansons populaires de la France.* Paris, Garnier, 1848, 3 vol. : 52 fr. ; — Chateaubriand : *Mémoires d'outre-tombe.* Paris, Legrand et Cie, s. d. : 34 fr. ; — Creuzer : *Religions de l'antiquité.* Paris, Treuttel et Wurtz, 1825-1841, 4 tomes en 10 vol. ; 190 fr. ; — *Collections complètes des mémoires relatifs à l'histoire de France,* par Petitot et Monmerqué. Paris, Foucault, 1819-1829, 131 vol. reliés : 315 fr. ; — *Collections des mémoires relatifs à la Révolution française.* Paris, Baudouin, 1820-1826, 58 vol. in-8° reliés : 180 fr. ; — *Correspondance secrète* (rédigée par Métra). Londres, Adamson, 1787-1790, 18 vol. in-12 brochés : 80 fr. ; — *Costumes historiques des* XIIIe, XIVe *et* XVe *siècles.* Paris, Goupil et Vibert, 1844, 2 vol. in-4° : 65 fr. ; — Dovalle : *le Sylphe.* Paris, Ladvocat, 1830 : 24 fr. ; — Grandville : *Cent proverbes illustrés,* éd. orig., brochée : 53 fr. ; — *Histoire du duché de Valois.* Paris, Guillin, 1764, 3 vol. in-4° : 95 fr. ; — *Journal du marquis de Dangeau.* Paris, Didot, 1854-1860, 19 vol. : 55 fr. ; — Leber : *Collection des meilleures dissertations sur l'histoire de France.* Paris, Dentu, 1838, 20 vol. in-8° : 58 fr. ; — *Monuments de la vie privée des douze Césars,* 1786 ; *Monuments du culte secret des dames romaines,* 1790 ; 2 vol. in-4°, fig. : 123 fr. ; — *Moyen âge et Renaissance,* histoire et description des mœurs et usages, du commerce et de l'industrie en Europe, par P. Lacroix et F. Seré. Paris, 1848, 5 vol. in-4° : 185 fr. ; — *Rabelais,* édition Le Duchat, 3 vol. in-4° : 165 fr. ; — Restif de la Bretonne : *les Contemporaines.* Leipzig et Paris, 1781-1785, 42 tomes en 21 vol. in-12 : 139 fr. ; — Restif de la Bretonne : *les Nuits de Paris.* Londres et Paris, 1788-1794, 16 tomes en 9 vol. : 63 fr. ; — Restif de la Bretonne : *le Palais-Royal ; les Filles de l'allée des Soupirs ; les Sunamites ; les Converseuses.* Paris, Guillot, 1790, 3 vol. in-12 : 90 fr. ; — Reybaud : *Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale.* Paris, Dubocket, 1846, édit. orig. : 23 fr. ; — B. de Saint-Pierre : *Paul et Virginie.* Paris, Curmer, 1838, in-8°, première édition : 43 fr. ; — Maurice Sand : *Masques et bouffons.* Paris, Lévy, 1860, 2 vol. gr. in-8° : 31 fr. ; — Thibault : *Académie de l'espée,* s. l., 1628, in-f°, fig. : 210 fr. ; — Voltaire : *Œuvres complètes,* édition de Kehl ; exempl. en grand papier vélin relié par Thouvenin : 302 fr. ; — *Voyage où il vous plaira.* Paris, Hetzel, 1843, première édition : 55 fr.

— La vente de la propriété littéraire d'une partie des ouvrages de M. Paul Lacroix a eu lieu le 23 novembre, par-devant Me Bourin, notaire à Paris. L'adjudication comprenait dix lots, qui ont été achetés ensemble moyennant le prix de 4,200 francs. Il nous paraît intéressant de donner ici la désignation exacte de chacun de ces lots ; c'est en quelque sorte une bibliographie partielle de l'œuvre du regretté bibliophile.

PREMIER LOT

Cinq romans historiques des XVe et XVIe siècles.

1° La Danse macabre. 1 vol. in-8°. . . . . avec 8 bois.
2° Les Francs-Taupins. 3 vol. in-8°. . . . . — 21 —
3° Le Roi des Ribauds. 2 vol. in-8°. . . . . — 22 —
4° Les Deux Fous. 2 vol. in-8°. . . . . — 3 —
5° La Sœur du Maugrabin. Matière de 1 vol. . . . . sans bois.

(A été publié avec *le Comte de Chatay*, qui ne fait point partie de ce lot.)

DEUXIÈME LOT

Sept romans historiques du temps de Louis XIII et de Louis XIV.

1° Aventures comiques du grand Balzac. 2 vol. in-8°. . . . . avec 11 bois.
(Publié avec des *Nouvelles* qui ne font point partie du lot.)

2° Le Singe. 2 vol. in-8° . . . . . — 8 —
3° Pignerol. 2 vol. in-8°. . . . . — 9 —
4° Une bonne fortune de Racine. 1 vol. in-8°. . . . . — 3 —
5° Le Comte de Vermandois. 7 vol in-8° . . . . . sans bois.

(On remettra à l'adjudicataire les notes et plans préparés pour faire une suite à ce roman.)

6° La Folle d'Orléans. 2 vol. in-8°. . . . . avec 9 bois.
7° La Chambre des Poisons. 2 vol. in-8°. . . . . — 6 —

TROISIÈME LOT

Six romans historiques du temps de Louis XV, de la Révolution, de l'Empire et de la Restauration.

1° Le Ghetto. Formant la matière de 2 vol. in-8°. . . . . avec 7 bois.
(Publié en 3 vol. in-8°, avec une *Nouvelle*, deux *Récits* et une *Dissertation* qui ne font pas partie du lot.)

2° La Comtesse de Choiseul-Praslin. 2 vol. in-8°. . . . . — 8 —
3° La Marquise de Chatillard. 2 vol. in-8° . . . . . — 15 —
4° Le Chevalier de Chaville. 1 vol. in-8° . . . . . — 6 —
5° Un Divorce. 1 vol. in-8°. . . . . — 12 —
6° Vertu et Tempérament. 2 vol. in-8°. . . . . — 18 —

QUATRIÈME LOT

Sept romans de mœurs.

1° Le Marchand du Havre. 1 vol. in-8°. . . . . avec 6 bois.
2° Une Femme malheureuse . . . { 1re partie. — Fille et Femme. 2 vol. in-8°. . . . . — 12 —
{ 2e partie. — Amante et mère. 2 vol. in-8°. . . . . — 11 —

3° Une Nuit dans les bois. Formant la matière d'un vol. in-8°. . . . . avec 7 bois

(Publié en 2 vol. in-8°, avec 4 *Nouvelles* ou *Romans* qui ne font point partie de ce lot.)

4° Un Duel sans témoins. Matière d'un vol. in-8° . . . . . — 8 —

(Publié en 2 vol. in-8°, avec 4 *Nouvelles* ou *Romans* qui ne font point partie du lot).

5° Le Médecin de l'Opéra. 1 vol. in-12. . . . . sans bois.
6° Le Dieu Pépétius. 1 vol. in-12 . . . . . —
7° Le Fils du Notaire. 1 vol. in-8°.

CINQUIÈME LOT

Trois séries de mémoires historiques.

1° Les Mémoires de Gabrielle d'Estrées. 4 vol. in-8°.
2° Les Mémoires du cardinal Dubois. 4 vol. in-8°.
3° Les Mémoires du Père Lenfant, recueillis et mis en ordre par P. L. Jacob, bibliophile. 2 vol. in-8°.

Nota. — La publication des *Mémoires de Gabrielle d'Estrées* et des *Mémoires du cardinal Dubois* ne pourra avoir lieu dans le format in-4° à 2 colonnes.

SIXIÈME LOT

Romans divers et Nouvelles.

1° Les Soirées de Walter Scott. 2 vol. in-8° . . . . . avec 3 bois.
2° Quand j'étais jeune. 2 vol. in-8° . . . . . — 7 —
3° Le Bon vieux temps. 2 vol. in-8° . . . . . — 7 —

(La nouvelle intitulée : *le Gueux*, ne fait pas partie de ce lot.)

4° Les Médianoches. 2 vol. in-8°.
5° Les *Nouvelles* ou petits romans suivants :

L'Éruption du Vésuve . . . .
La Justice de Dieu. . . . . } à prendre à la suite des volumes publiés sous le titre : *Un Duel sans témoins*.
La Société italienne en 1839 .

L'Aventure la plus romanesque de ma vie . } à prendre à la suite des volumes
Une Pastorale à Montmorency. . . . . } publiés sous le titre : *Une*
Un Autographe. . . . . } *Nuit dans les bois.*

Un Clou chasse l'autre. . . .
Un Dévouement . . . . . } à prendre à la suite des volumes publiés sous
Les fumées du vin. . . . . } le titre : *Aventures du grand Balzac.*
Petites causes, grands effets .

La Villa Spinola. . . . { à prendre à la suite du volume publié sous le titre : *le Ghetto, ou le Quartier des Juifs.*

SEPTIÈME LOT

Ouvrages historiques.

1° Histoire de Napoléon III.
2° Histoire de l'empereur Nicolas Ier. 8 vol.
3° Notice historique sur l'empereur Nicolas Ier, parue dans la *Biographie universelle* de Michaud.
4° Madame de Krudener.

Nota. — L'*Histoire de Napoléon III* ne peut être publiée dans le format jésus adopté pour l'édition Dufour et Mulat, et ne peut être publiée avec *illustrations*. *Madame de Krudener* ne peut être publiée dans le format in-8°.

HUITIÈME LOT

Ouvrages bibliographiques et réimpressions.

1° Bibliographie et iconographie de Restif de la Bretonne. 1 vol. in-8°.
2° Mélanges bibliographiques. 1 vol. in-12.
3° Dissertations bibliographiques. 1 vol. in-12.
4° Recherches bibliographiques sur les livres rares. In-12.
5° Les amateurs de vieux livres. In-12.
6° Œuvres littéraires de Calvin. In-12.
7° Énigmes bibliographiques. In-12.
8° Bibliographie moliéresque. 1 vol. in-8°.
9° Iconographie moliéresque. 1 vol.

NEUVIÈME LOT

Livre d'Or des Métiers.

Comprenant seulement les 4 volumes suivants :

Histoire des Cordonniers.
Histoire des Coiffeurs.
Histoire des Charpentiers
Histoire des Orfèvres.

Les Secrets de nos Pères.

Comprenant 3 volumes in-32 :

L'Art de conserver la beauté.
L'Onéirocritie ou l'art d'expliquer les songes.
La Cryptographie ou l'art d'écrire en chiffres.

DIXIÈME LOT

Ce lot comprendra les préfaces et notices littéraires, historiques et bibliographiques signées Paul Lacroix et Jacob, bibliophile, existant en tête de divers ouvrges ou réimpressions.

Au moment où paraîtra cette livraison, M. Claudin vendra la seconde partie de la bibliothèque de M. Paul Lacroix. Viendront ensuite les ventes des collections formées par MM. Chéreau et Bonnardot; toutes deux sont riches en ouvrages sur l'histoire de Paris.

Signalons aussi la vente de la bibliothèque de M. Léon Renier, qui se fera du 14 au 23 décembre par les soins de M. Picard. Le même libraire nous annonce, pour le mois de février, la dispersion de la bibliothèque de M. Egger. Enfin M. Ed. Paul, gérant de la librairie Labitte, prépare pour mars 1886 une vente importante et qui fera sensation : c'est celle de la bibliothèque romantique de M. Noilly, dont tous les livres sont des raretés merveilleuses ornées de pièces manuscrites, de dessins, de remarques, etc. A cette bibliothèque est jointe une collection de plus de deux cents dessins originaux de Félicien Rops.

TABLE DES MATIÈRES

PAR LIVRAISONS

(Année 1885).

JANVIER.

Lettres d'amour de Henri IV, par de Lescure.
Les Magazines anglais, par H.-G. de Saint-Héraye.
Chronique du *Livre*.

FÉVRIER.

Molière illustré. Les primitifs, par Ch.-L. Livet.
Le *Times*, son origine, ses transformations; traduction Meysenheim.
Chronique du *Livre*.

MARS.

Confidences à propos de ma bibliothèque, par J. Claretie.
Les autographes et éditions princeps de Pierre Corneille. Exposition de la Bibliothèque nationale, par H. Trianon.
Chronique du *Livre*.

AVRIL.

La police par les policiers, par G.-F. Vidocq fils, bibliophile.
Lacurne de Sainte-Palaye, par L. Derôme.
Chronique du *Livre*.

MAI.

L'Homme au Camélia (Lautour-Mézeray), par M. de Contades.
Histoire inédite de quatre eaux-fortes de Célestin Nanteuil, par Jolly-Bavoillot.
Chronique du *Livre*.

JUIN.

A Victor Hugo; sonnet d'Edmond Haraucourt.
Victor Hugo est mort, par Pontsevrez.
Les grands éditeurs anglais, par Ernest Chesneau.
Chronique du *Livre*.

JUILLET.

Les reliures romantiques, par Champfleury.
Un présent de Bossuet, par le comte de Longpérier-Grimoard.

Voyage à travers l'œuvre de Dickens, par Arsène Arüss.
La Bibliothèque nationale sous la Révolution, par Jean Bernard.
Chronique du *Livre*.

AOUT.

Le critique maudit; Gustave Planche, par Ad. Racot.
Un épisode de l'histoire de la Révolution sous la Terreur, par Ch. Richet.
Chronique du *Livre*.

SEPTEMBRE.

Balzac en Bretagne; cinq lettres inédites de l'auteur des *Chouans*, par Dupontavice de Heussey.
Pétrarque au Capitole, par Develay.
Chronique du *Livre*.

OCTOBRE.

L'imprimerie ducale de Dampierre, par Van der Hoeghen.
Les grands éditeurs anglais, par E. Chesneau.
Une traduction complète des *Mille et une nuits*, par Ashbee.
Chronique du *Livre*.

NOVEMBRE.

Les enseignes littéraires et artistiques de Paris, par V. Fournel.
La bibliographie au XVIIIe siècle; le Père Niceron et l'abbé Gouget, par Léo Claris.
Chronique du *Livre*.

DÉCEMBRE.

Les quartiers de la Dame aux Camélias, par le comte de Contades.
Le journaliste Lebois, par Welschinger.
Chronique du *Livre*.

TABLE DES MATIÈRES

Autographes et éditions princeps de Pierre Corneille exposés à la Bibliothèque nationale, par H. Trianon, 81.

A Victor Hugo. Sonnet d'Edmond Haraucourt, 161.

Balzac en Bretagne; cinq lettres inédites de l'auteur des *Chouans*, par Dupontavice de Heussey, 252.

Bibliographie (La), au XVIIIe siècle, par Léo Claris, 340.

Bibliothèque (La) nationale sous la Révolution, par Jean Bernard, 211.

Chronique, 29, 61, 84, 124, 157, 188, 220, 254, 317, 351, 380.

Confidences à propos de ma bibliothèque, par J. Claretie, 65.

Critique (Le) maudit; Gustave Planche, par A. Racot, 225.

Enseignes littéraires et artistiques de Paris, par V. Fournel, 321.

Épisode (Un) de l'histoire de la Bibliothèque nationale sous la Terreur, par Ch. Richet, 249.

Grands (Les) éditeurs anglais, par E. Chesneau, 163, 292.

Histoire inédite de quatre eaux-fortes de Célestin Nanteuil, par Jolly-Bavoillot, 151.

Homme (L') au Camélia; Lautour-Mézeray, par M. de Contades, 129.

Hugo (Victor) est mort, poésie par Pontsevrez, 162.

Imprimerie (L') ducale de Dampierre, par Van der Haeghen, 289.

Journaliste (Le) Lebois, par Welschinger, 362.

Lacurne de Sainte-Palaye, par Derôme, 115.

Lettres d'amour de Henri IV, par M. de Lescure, 1.

Magazines (Les) anglais, par de Saint-Heraye, 16.

Molière illustré; les primitifs, par Ch.-L. Livet, 33.

Pétrarque au Capitole, par V. Develay, 278.

Police (La) par les policiers, par G.-F. Vidocq fils, bibliophile, 97.

Présent (Un) de Bossuet, par le comte de Longpérier-Grimoard, 196.

Quartiers (Les) de la Dame aux Camélias, par le comte de Contades, 353.

Reliures (Les) romantiques, par Champfleury, 193.

Times (*Le*), son origine, ses transformations, traduction Meysenheim, 53.

Traduction (Une) complète des *Mille et une nuits*, par Ashbee, 312.

Voyage à travers l'œuvre de Dickens, par Arüss, 202.

TABLE DES GRAVURES

Arbre généalogique de la Dame aux Camélias (Décembre).

Bibliothèque de Don Quichotte, par H. Pille, eau-forte de Menesse (Janvier).

Cabinet de travail de Jules Claretie (Mars).

Chambre du cœur de Voltaire, d'après Duché; gravure de Née (Octobre).

Claretie (Jules). Portrait à l'eau-forte (Mars).

Eau-forte d'après Flameng pour l'illustration des œuvres de V. Hugo (Décembre).

Gravures primitives de Molière (Février).

Hugo (Victor). Portraits et eau-forte (Juin).

Lacurne de Sainte-Palaye; portraits à l'eau-forte (Avril).

Lautour-Mézeray. Portrait à l'eau-forte (Mai).

Planche (Gustave). Portrait-charge, par Benjamin (Août).

Planche anglaise de Cruikshank (Octobre).

Quartiers de la Dame aux Camélias. Eau-forte allégorique (Décembre).

Reliure à cathédrale, à mosaïques (Juillet).

Reliure à l'effigie de François II (Septembre).

Reliure de Matthews sur un exemplaire de *l'Alhambra* (Novembre).

INDEX ALPHABÉTIQUE

DOCUMENTAIRE DES TITRES ET NOMS D'OUVRAGES CITÉS

A

Abrégé de la grammaire française, manuscrit de Mirabeau, 159.

Addison : son *Spectator* traduit par la duchesse de Luynes, 291.

Adélaïde, tragédie de Voltaire. Manuscrit ; combien vendu, 31.

Affiches révolutionnaires, 373.

Ainsworth, collaborateur du *Fraser's Magazine*, 25. — Rédacteur en chef du *Bentley's Miscellany*, 27.

Alfieri, lettre de cet écrivain, 32.

Alhoy (Maurice), collaborateur du *Journal des Enfants*, 136, 148.

Amar, député sous la Convention. — Ses attaques contre les journalistes, 364.

Ami (L') du peuple, journal de Marat, 365. — Continué par Lebois, 367. — Châles y collabore, 371. — Devient quotidien, 374. — Cesse de paraître, 377.

Amour (L') médecin, illustrations faites pour cette pièce, 41.

Ancelot, collaborateur du *Journal des Enfants*, 148.

Andouins (Corisande d'), maîtresse de Henri IV, 2, 4, 7, 8, 11.

Antiquary's Library, 310.

Antiquary's Magazine, 310.

Arago, collaborateur du *Journal des Enfants*, 148.

Argentelles (Famille d'), 357.

Athenæum, 295.

Aulnays (Abbé des), conservateur des imprimés à la Bibliothèque nationale, 214.

Auteurs, rémunération de leurs articles dans les revues anglaises, 23.

Autographes, 352. — De Pierre Corneille, 81. — Ventes d'autographes ; collection Bovet, 254. — Collection Dubrunfaut, 29. — Collection de La Tour, 222.

B

Balzac, écrit le *Prince de la Bohème* pour se venger de Lautour-Mézeray, 144. — Collabore aux feuilletons littéraires des journaux politiques, 134. — Ses relations avec G. Planche, 237. — Met ce critique et G. Planche en scène dans son roman *Béatrix*, 237. — Son séjour en Bretagne, 257. — Son séjour à Fougères, 259. — Lettres inédites au général de Pommereul, 260, 271, 273, 275, 276. — Portrait de Balzac d'après la générale de Pommereul, 264. — Son roman *les Chouans*, 258, 260, 269, 272, 273. — S'occupe de politique, 274.

Balzac d'Entragues (Henriette de), maîtresse de Henri IV, 4, 5, 6, 7.

Banks, son pseudonyme dans le *Fraser's Magazine*, 25.

Barante (de), collaborateur du *Journal des Enfants*, 136, 148.

Barham, romancier anglais. — Son pseudonyme, 293.

Barry Cornwall, collaborateur du *Fraser's Magazine*, 25.

Barthélemy (Abbé), conservateur des médailles à la Bibliothèque nationale, 213. — Est sollicité de diriger la Bibliothèque et refuse, 213.

Barthélemy de Courçay, conservateur des médailles à la Bibliothèque nationale, 213.

Bassesses (Les), journal révolutionnaire, 366.

Béatrix, roman de Balzac, 237.

Beecher Stowe, 184.

Belgravia, magazine anglais, 175.

Bentley, famille d'éditeurs anglais, 292. — Richard Bentley fonde le *Bentley's Miscellany*, 294. — Des bibliothèques de romans, 294, 295. — Le *Bentley's Quarterly Review*, 295. — Fait connaître en Europe la littérature américaine, 296. — Ses publications historiques, 297. — Ses romans imprimés en couleur, 298.

Bentley's Miscellany, 25, 294. — Se fond avec *Temple-Bar*, 26, 295. — Ses collaborateurs, 27. — A pour rédacteurs en chef Dickens, 26. — Ainsworth, 27. — Fait paraître *Oliver Twist* et *Jack Sheppard*, 28.

Bentley's Quarterly Review, 295.

Bergounioux, collaborateur du *Journal des Enfants*, 135, 148.

Beugnot, ses *Mémoires*, 102.

Bible Mazarine, combien vendue, 64, 91.
Bibliographes des XVIIe et XVIIIe siècles, 342.
Bibliographie, état de cette science au XVIIIe siècle, 340; — au XVIIe, 342.
Bibliographie des articles parus dans le *Journal des Enfants*, 147.
Bibliographie moliéresque, inexactitudes relevées dans cet ouvrage, 40, 41, 43, 49.
Bibliographie des ouvrages relatifs à la police, 97, 113.
Bibliographia Parisiana, 342.
Bibliophile Jacob. — Voy. Lacroix.
Bibliotheca nova librorum variorum, 342.
Bibliotheca novorum librorum, 342.
Bibliothèque de M. Claretie, 65.
Bibliothèque de Coislin, 341.
Bibliothèque Colbertine, 341.
Bibliothèque curieuse et instructive, du P. Menestrier, 342.
Bibliothèque imaginaire, 119.
Bibliothèque nationale, ses origines, 211. — Ce qu'elle était avant 1789, 212. — Sous la Révolution, 212. — Ses directeurs de 1790 à 1795, 212. — Le poste de directeur est offert à l'abbé Barthélemy, 213. — Division de la Bibliothèque en cinq, puis en quatre départements, 213. — Quand ouverte au public, 214. — Les dépôts littéraires sous la Révolution, 215. — Livres enlevés à la Hollande et à la Belgique en 1815, 216. — Le dépôt légal, 216. — Budget de la Bibliothèque depuis Louis XV, 216. — Situation de la Bibliothèque sous la Terreur, 218. — Rôle qu'y joua Renouard à cette époque, 249.
Bibliothèque du Roi, 341.
Bibliothèque de Saint-Germain des Prés, 341.
Bibliothèque universelle, de P. Boyer, 342.
Bibliothèques de Paris en 1720, 340.
Bibliothèques publiques et privées au XVIIIe siècle, 341.
Bignon, directeur de la Bibliothèque nationale, 214.
Biographie des commissaires de police, par Guyon, 110.
Biographie des lieutenants généraux, par Saint-Edme, 110.
Blackwood, 22.
Bohair (Victor), 133.
Bombardinis, pseudonyme de M. Mitchell, 25.
Bo-Peep, magazine anglais, 172.
Bois-Guy (du). — Voy. Picquet.
Book-Lore, 309.
Bossuet bibliophile, 196.
Bouchery, collaborateur du *Journal des Enfants*, 138, 148.
Boumieux, conservateur des estampes à la Bibliothèque nationale, 214.
Boyer, bibliographe, 342.
Brewster, collaborateur du *Fraser's Magazine*, 25.
Briffault, collaborateur du *Journal des Enfants*, 148.
Brissart, illustrateur de Molière, 40. — Ses dessins pour le *Médecin malgré lui*, 48.
British Register, 19.
Buckle, collaborateur du *Fraser's Magazine*, 26.
Bueil (Jacqueline de). — Voy. Moret.
Bulwer (Lady), collaboratrice du *Fraser's Magazine*, 25.
Burton (Capitaine), traducteur des *Mille et une nuits*, 313.
Bussy-Rabutin, lettres concernant cette famille, 32.
Byron, lettres écrites par lui, 320. — Jugé par G. Planche, 235.

C

Canler, ses *Mémoires*, 105.
Caperonnier, conservateur des imprimés à la Bibliothèque nationale, 214.
Carlyle, collaborateur du *Fraser's Magazine*, 25.
Carra, directeur de la Bibliothèque nationale, 212, 218.
Carthy (Mac), ce que lui a rapporté son *History of our own Times*, 180.
Case de l'Oncle Tom (*La*), nombre d'exemplaires vendus, 1884.
Cassel, librairie anglaise. — Histoire de cette maison, 164.
Cassell's Family Magazine, 171.
Cassell's Saturday Journal for the Homes of the People, 171.
Cassette verte (*La*) *de M. de Sartines*, 109.
Catalogue de la bibliothèque de feu le baron James de Rothschild, 95.
Caussidière, ses *Mémoires*, 102.
Caussin de Perceval, conservateur des manuscrits à la Bibliothèque nationale, 214.
Cave, imprimeur anglais. — Fondateur du *Gentleman's Magazine*, 17.
Caxton, livres imprimés par lui, 224.
Cecil. — Voy. Salisbury.
Châles, représentant du peuple, collabore à l'*Ami du Peuple*, 371.
Chamfort, directeur de la Bibliothèque nationale, 212, 218.
Champier (Symphorien), 345.
Chapman, collaborateur du *Fraser's Magazine*, 25.
Chasles (Ph.), collaborateur du *Journal des Enfants*, 148. — Son jugement sur Gustave Planche, 235.

Chatto, éditeur anglais, 173.
Chauveau, ses illustrations pour l'*Amour médecin*, 41. — Pour l'*École des femmes*, 38. Pour *Tartuffe*, 50. — Grave les portraits de Molière et de sa femme, 52.
Chouans (*Les*), roman de Balzac. — Quand il fut composé, 258. — Lettre inédite de Balzac au sujet de ce roman, 260. — Titre qu'il devait prendre primitivement, 269. — Détails sur ce roman, 272, 273. — Voy. Balzac.
Chronique de Paris, revue fondée par Balzac, 236.
Chronogrammes, 306.
Claretie (J.), sa bibliothèque, 65. — Ses procédés de travail, 67.
Claude, chef de la sûreté; ses *Mémoires*, 10.
Claveau. Son ouvrage sur la police, 110.
Clément. Son ouvrage sur la police, 111.
Codex psalmorum. Combien vendu, 90, 94.
Colburn, éditeur anglais, 293; — fondateur du *New Monthly Magazine*, 22.
Coleridge, collaborateur du *Fraser's Magazine*, 25; — du *Morning Post*, 55.
Comment j'ai retrouvé Livingstone. Nombre d'exemplaires vendus, 184.
Corneille (Pierre). Exposition d'autographes et d'éditions princeps, 81; traduit les *Hymnes de sainte Geneviève*, 81; — édition de ses œuvres dans la *Collection des Grands écrivains;* légères erreurs signalées dans cette édition, 83.
Cornhill Magazine. Dirigé par Thackeray, 28.
Correspondants des journaux anglais, 56.
Couthon. Ses attaques contre la presse, 364.
Crabb Robinson, correspondant du *Times*, 56.
Creuzé de Lessert, collaborateur du *Journal des Enfants*, 148.
Croker, collaborateur du *Fraser's Magazine*, 25.
Cruikshank, 294.
Cunningham, collaborateur du *Fraser's Magazine*, 25.

D

Dame (La) aux Camélias, 353; — son acte de naissance, 360.
Défenseur (*Le*) *de la Patrie*, journal de Lebois, 379.
Delamarre; son *Traité de la police*, 108.
Dépôt légal (Le); son organisation, 216.
Dépôts littéraires sous la Révolution, 215.
Desbordes-Valmore (Mme), collaboratrice du *Journal des Enfants*, 148.
Deschamps (Emile), collaborateur du *Journal des Enfants*, 148.
Descours (Abbé), 355.
Des Essarts. — Voy. Essarts.
Deshayes (Étienne), 358.
Deshayes (Louis), épouse Madeleine Marre, 358.
Deshayes (Marie), épouse Marin Plessis, 359.
Desnoyers, collaborateur du *Journal des Enfants*, 135, 148.
Dickens; son œuvre, 202; — dirige le *Bentley's Magazine*, 294; — rédacteur en chef du *Bentley's Miscellany*, 27.
Dictionnaire historique de la langue française, par Lacurne de Sainte-Palaye, 115; — Mouchet y collabore, 120; — manuscrit de cet ouvrage, 121; — édition de MM. Favre et Pajot, 121; — jugement porté par Littré sur cet ouvrage, 123.
Diderot. Jugé par Voltaire, 29.
Droits d'auteur, 176, 180, 305.
Dufraisse-Duchey, député sous la Convention; ses attaques contre la presse, 361.
Duhem, député sous la Convention. Hostile à la presse, 363.
Dumas (Alex.), collaborateur du *Journal des Enfants*, 136, 148.
Du Mesnil (Anne), 357; — se marie à Étienne Deshayes, 358.
Du Mesnil (Famille), 357.

E

Eaux-fortes de Célestin Nanteuil, 151.
Éclaireur (*L'*), journal, remplace l'*Ami du Peuple*, 377.
École des femmes (*L'*); illustrations faites pour cette pièce, 38.
École des maris (*L'*); illustrations faites pour cette pièce, 35.
Écrivains. — Voy. Auteurs.
Éditeurs anglais, 163, 292.
Elliot Stock, éditeur anglais. Ses éditions de bibliophile, 305. — Ses reproductions d'anciens ouvrages, 308. — Éditeur du *Book-Lore*, 309. — Ses réimpressions du *Gentleman's Magazine*, 309. — Son *Antiquary's Library*, 310. — Éditeur du magazine *l'Antiquaire*, 310. — Réimprime les Registres des vieilles villes, 310.
English catalogue, 186.
Enseignes littéraires et artistiques de Paris, 321.
Esnault (E.), collaborateur du *Journal des Enfants*, 138, 148.
Essarts (A. des), collaborateur du *Journal des Enfants*, 148.
Essarts (Charlotte des). — Voy. Comtesse de Romorantin.
Essays d'Elia, 23.
Estrées (Gabrielle d'), 2, 4, 9.
European Magazine, 19.

F

Faure (Antonietto), illustre l'*École des Femmes*, 40.
Favre; son édition du *Glossaire* de Lacurne de Sainte-Palaye, 121.
Femme (La) en blanc, roman de Wilkie Collins; nombre d'exemplaires vendus, 184.
Feuilles (Les) d'automne; jugement de G. Planche sur ces poésies, 229.
Feuilleton littéraire des journaux politiques, 134.
Feuillide (Capo de), collaborateur du *Journal des Enfants*, 148.
Figaro (Le), 133.
Foa (Eugénie), collabore au *Journal des Enfants*, 148.
Fouché. *Ses Mémoires*, 100 — Publications sur Fouché, 100,
Fouinet (E.), collaborateur du *Journal des Enfants*, 135, 149.
Fraserians (Les), collaborateurs du *Fraser's Magazine*, 25.
Fraser's Magazine, 24. Ses collaborateurs, 25, 26.
Froment. Son ouvrage sur la police, 104.
Fronde, collaborateur du *Fraser's Magazine*, 26.

G

Galland, traducteur des *Mille et une nuits*, 313.
Galpin, libraire anglais, 166.
Galt, collaborateur du *Fraser's Magazine*, 25.
Gay (Delphine), 141.
Gay (Sophie), collabore au *Journal des Enfants*, 135.
Gentleman's Magazine, 17, 175, 309.
Gieliès, collaborateur du *Fraser's Magazine*, 25.
Girardin (Emile de). Sa liaison avec Lautour-Mézeray, 131. — *Emile*, 131. — Fonde le journal *le Voleur*, 131. — La *Mode*, 132. — *Le feuilleton littéraire des journaux politiques*, 134. — Le *Journal des connaissances utiles*, 134. — Le *Journal des Enfants*, 134.
Girardin (Mme de). — Voy. Delphine Gay.
Gisquet. Ses *Mémoires*, 101.
Gleig, collaborateur du *Fraser's Magazine*, 25.
Glossaire de Lacurne de Sainte-Palaye. — Voy. Dictionnaire.
Gordon. Son *Journal*, 305.
Gorsas; son journal sous la Convention, 363.
Goujet (Abbé). Sa biographie, 346. — *Sa bibliothèque française*, 347.
Grandville, dessinateur du *Journal des Enfants*, 136.
Grandville, directeur du *Moniteur* sous la Révolution, 364.
Guercheville (marquise de), maîtresse de Henri IV, 2, 3.
Guyon. Son ouvrage sur la police, 110.
Guyot (Yves). Ses ouvrages sur la police, 106.

H

Harper's Monthly Magazine, 187.
Harrewyn, graveur. Illustre le *Misanthrope*, 45.
Helps, collaborateur du *Fraser's Magazine*, 26.
Henri IV. Ses lettres d'amour, 1.
Héraud, collaborateur du *Fraser's Magazine*, 25.
Hersey, fondateur du *London Magazine*, 23.
Hilton. Son livre des *Chronogrammes*, 306.
Histoire de la police, par Raisson, 111.
Histoire des Troubadours, 119.
History of our own Times, par Mac Carthy, 180.
Hogg, collaborateur du *Fraser's Magazine*, 25.
Hohenlohe (Prince de), évêque. Guérit la mère de Balzac, 268.
Hook, collaborateur du *Fraser's Magazine*, 25.
Hugo (Victor). Sonnet au poète, 161. — Pièce de vers à l'occasion de sa mort, 162. — Attaques dirigées contre lui par G. Planche, 233. — Son acte de naissance, 188. — Son acte de décès, 189.
Hymnes de sainte Geneviève, traduites par Corneille, 81.

I

Iconographie moliéresque. Erreurs relevées dans cet ouvrage, 47.
Illustration des *Œuvres* de Molière, 33.
Imprimerie ducale du château de Dampierre, 289. — Liste des ouvrages sortis de cette imprimerie, 290.
Ingoldsby, pseudonyme de Barham, 293.
International scientific (The), 301.
Irène. Manuscrit de Voltaire; combien vendu, 31.

J

Jack Sheppard. Paraît pour la première fois dans *Bentley Miscellany*, 28.
Jacob (R. P.), bibliophile, 342.
Jal (A.), collaborateur du *Journal des Enfants*, 149.
Janin (Jules), collaborateur du *Journal des Enfants*, 134, 149. — Allocution prononcée aux obsèques de G. Planche, 247.
Jerdan, collaborateur du *Fraser's Magazine*, 25.
Johnson (D^r^), collaborateur du *Gentleman's Magazine*, 18.
Joly, conservateur des Estampes à la Bibliothèque nationale, 214.

Journal des connaissances utiles, fondé par de Girardin, 134.
Journal des Enfants; fondé par Lautour-Mézeray, 134. — Son histoire, 134. — Bibliographie des articles qui y ont été insérés, 147.
Journal de Gordon. Combien payé, 305.
Journal des Inspecteurs de M. de Sartines, 112.
Journalistes (Les) sous la Révolution, 362.
Journaux anglais, 53. — Leur tirage vers 1789, 55. — Leurs spécialités, 55. — Satiriques, 173, 174.
Jubinal (Ach.), collaborateur du *Journal des Enfants*, 149.

K

Karr (Alph.), collaborateur du *Journal des Enfants*, 136, 149; du *Figaro*, 133.
King, éditeur anglais, 300.
Kingsley, collaborateur du *Fraser's Magazine*, 26.
Knowles, directeur du *Nineteenth Century*, 305.
Kœnig, inventeur de la presse à vapeur, 56.

L

Lacroix, député sous la Convention. Ses attaques contre les journalistes, 363.
Lacroix (Paul), collaborateur du *Journal des Enfants*, 149. — Inexactitudes relevées dans son *Iconographie moliéresque*, 47. — Dans sa *Bibliographie moliéresque*, 40, 41, 45, 49. — Vente de la propriété littéraire de ses œuvres, 382.
Lacurne de Sainte-Palaye. Ses débuts littéraires, 115. — Ses voyages en Italie, 116. — Jugé par de Brosses, 116. — Collaborateur du *Recueil des historiens* de Dom Bouquet, 116. — Son projet de recueil de titres, chartes et diplômes, 118. — Commence une *Histoire des Troubadours*, 119. — Son élection à l'Académie française, 119. — Réunit les éléments de son *Glossaire*, 119. — Publie des Mémoires sur la Chevalerie, 120. — Ses collections, 120. — Comment fut fait son *Glossaire*, 121. — Jugement porté par Littré sur cet ouvrage, 123. — Mort de Lacurne, 120.
Lamb (Ch.), collaborateur du *London Magazine*, 23. — Ses droits d'auteur, 24.
Langlès, conservateur des manuscrits à la Bibliothèque nationale, 214.
La Porte du Theil, conservateur des manuscrits à la Bibliothèque nationale, 214.
La Ramée (de). — Voy. Ouida.
Larchey. Ses publications sur la police, 112.
Latouche (H. de), 231.
Lautour-Mézeray, 129. — Sa liaison avec Émile de Girardin, 130. — Fonde le journal *le Voleur*, 131. — La *Mode*, 133. — Collabore au *Figaro*, 133. — Fonde le *Feuilleton littéraire des journaux politiques*, 134. — Le *Journal des Enfants*, 134. — Ses brouilles avec Émile de Girardin, 139. — Lautour-Mézeray, homme à la mode, 143. — A servi de modèle à Balzac pour son *Prince de la Bohème*, 144. — Nommé sous-préfet, 144 — Ses variations politiques, 145. — Nommé préfet, 146. — Sa mort, 147. — Liste des articles publiés par lui dans le *Journal des Enfants*, 149.
Lebois, imprimeur et journaliste, 366. — Son journal les *Bassesses*, 366. — Son rôle politique, 367. — Son prospectus annonçant la réapparition de *l'Ami du peuple*, 367. — Son journal, 368. — Ses démêlés avec la Convention, 369. — Ses arrestations, 373, 376. — Fait paraître quotidiennement *l'Ami du peuple*, 374. — Suspend la publication de cette feuille, 377. — Se fait l'apologiste du Directoire, 377. — Fonde le *Défenseur de la Patrie*, 379. — Ses nouvelles attaques contre le Directoire, 379. — Ressuscite le *Père Duchesne*, 379.
Lecour. Ses ouvrages sur la police, 107.
Leech (John), 294.
Lefèvre d'Ormesson, directeur de la Bibliothèque nationale, 212.
Lefèvre de Villebrune, directeur de la Bibliothèque nationale, 212.
Legouvé, collaborateur du *Journal des Enfants*, 149.
Legrand d'Aussy, conservateur des imprimés à la Bibliothèque nationale, 214.
Lenglet-Dufresnoy, bibliographe, 343.
Lenoir, directeur de la Bibliothèque nationale, 212.
Lettres d'amour d'Henri IV, 1.
Lettres missives d'Henri IV, 2.
Libraires anglais, 163, 292.
Literary Journal, 22.
Literary Magazine, 19.
Little Folks Magazine, 171.
Livre Noir (*Le*), 110.
Livres. Écrits par des souverains, 297. — Imprimés en couleur, 298. — Imprimés au château de Dampierre, 290. — Vendus à des prix élevés, 64, 90, 91, 94, 160, 224.
Lochkardt, collaborateur du *Fraser's Magazine*, 25.
Lofft, collaborateur du *Monthley Magazine*, 21.
London Magazine, 19, 22. — Ses collaborateurs, 23.
Louvois fils, directeur de la Bibliothèque nationale; en facilite l'accès au public, 214.
Low; famille d'éditeurs anglais, 182.
Lui et elle, roman de P. de Musset, 239.
Luynes (Duchesse de); son imprimerie, 289. —

Liste des ouvrages imprimés à son château de Dampierre, 290.—Traduit le *Spectator*, 291.

M

Macé; son livre sur la police, 107.
Macnish, collaborateur du *Fraser's Magazine*, 25.
Madelaine (St. de la), collaborateur du *Journal des Enfants*, 149.
Magazines, 16, 294, 295, 305, 309, 310. — Edités par la maison Cassel, 165, 171. — Par la maison Chatto et Windus, 175.
Magazine of Art, 171.
Maguire: pseudonyme sous lequel il a écrit dans le *Fraser's Magazine*, 25.
Maichel, 340.
Maîtresses de Henri IV, 1.
Manuel, auteur de *la Police dévoilée*, 109.
Manuscrits. *Du Deutéronome*, 352. — De Mirabeau, 157.
Marat, 365.—Recueil de ses œuvres politiques, 87.
Marco de Saint-Hilaire, collaborateur du *Journal des Enfants*, 136, 149.
Marques de libraires, 292, 302.
Marston; famille d'éditeurs anglais, 182.
Martin (Gabriel), bibliographe, 343.
Marty-Laveaux; son édition de Corneille, 83.
Maupas (de); ses *Mémoires sur le Second Empire*, 102.
Mazade (Ch. de); son éloge de Gust. Planche, 248.
Médecin malgré lui (*Le*). Illustrations faites pour cette pièce, 47.
Médicis (Marie de), 2.
Mémoires de Beugnot, 102.
Mémoires de Canler, 105.
Mémoires de Caussidière, 102.
Mémoires de M. Claude, 105, 106.
Mémoires de Fouché, 100.
Mémoires de Gisquet, 101.
Mémoires sur le Second Empire, par M. de Maupas, 102.
Mémoires tirés des archives de la police, par Peuchet, 103.
Mémoires de Vidocq, 105.
Ménestrier (R.-P.), 342.
Mennechet, collaborateur du *Journal des Enfants*, 149.
Mercier de Saint-Léger, 218.
Mille et une nuits, 312. — Traduction de cet ouvrage par Burton, 313.
Millin, conservateur des médailles à la Bibliothèque nationale, 213.
Mirabeau. Ses manuscrits, 157.
Misanthrope (Le). Dessins faits pour cette comédie, 44.
Mitchell, collaborateur du *Fraser's Magazine*, 25.— Son pseudonyme dans cette revue, 25.
Mode (*La*), fondée par Lautour-Mézeray et Émile de Girardin, 132. — Ses rédacteurs, 133.
Moir, collaborateur du *Fraser's Magazine*, 25.
Molière. Illustrations de ses œuvres, 33. — Son portrait physique, 34. — Anciennes gravures le représentant, 52.
Monarchie prussienne (*La*). Manuscrit de Mirabeau, 158.
Moniteur universel (*Le*) sous la Révolution, 364.
Monthly Magazine, 19. Prend la défense de Napoléon Ier, 21.
Monthly Review, 19.
Moreau (Hégésippe), collaborateur du *Journal des Enfants*, 137, 149.
Moret (Comtesse de), maîtresse de Henri IV, 3.
Morgan Rattler, pseudonyme de l'écrivain anglais Banks, 25.
Mouchet, collabore aux *Tables chronologiques des Diplômes*, 118; — au *Glossaire* de Lacurne, 120.
Muret (Ch.), collaborateur du *Journal des Enfants*, 135, 149.
Musset (A. de), 139.
Mystères de la police, par Vermorel, 111.

N

Nanteuil (Célestin); eaux-fortes pour illustrer les *Œuvres* de V. Hugo, 151.
Napoléon Ier. Jugé dans des revues anglaises, 21, 22.
Néocorus, bibliographe, 342.
New Monthly Magazine and Universal Register, 22. — Jugement porté dans cette revue sur Napoléon Ier, 22. — Change son titre en celui de *Literary Journal*, 22.
Niceron; ses *Mémoires*, 343.
Nineteenth Century, 305.
Notes de René d'Argenson, 112.
Nyon (Eug.), collaborateur du *Journal des Enfants*, 150.

O

O'Donoghore, pseudonyme de Maguire, 25.
Œuvres de Molière illustrées, 33.
Œuvres de Voltaire; édition enrichie de plus de 2,000 pièces, 160.
Oliver Twist, 28.
Ouida, romancière, 177.
Ourliac, collaborateur au *Journal des Enfants*, 137, 150.
Ovide; exemplaire des œuvres du poète ayant appartenu à Bossuet, 196.

P

Pajot; son édition du *Glossaire* de Lacurne, 121.

Parchement Library, publication de la maison Paul, Trench et Cie, 302.
Paul, éditeur anglais. Sa biographie, 299; — traduit Pascal, 300; — ses différentes publications, 301, 302; — éditeur des poètes anglais, 303. — Catalogue de sa maison, 304; — publie le *Journal* de Gordon, 305; — éditeur du *Nineteenth Century*, 305.
Payen de Fercourt, 197.
Payne, traducteur des *Mille et une Nuits*, 313.
Père Duchesne (*Le*). Journal continué par Lebois, 379.
Pétrarque; son discours le jour de son couronnement au Capitole, 278.
Petter, libraire anglais, 166.
Peuchet; ses *Mémoires*, 103.
Philipps (Richard), fondateur du *Monthly Magazine*, 19.
Pichot (Amédée), collaborateur du *Journal des Enfants*, 150.
Picquet du Bois-Guy (Général), 263.
Piis (H.), collaborateur du *Journal des Enfants*, 135, 150.
Planche (Gustave); sa jeunesse, 225; — collabore au *Globe*, à l'*Artiste*, aux *Débats*, 228; — son projet d'une *Histoire de l'Art*, 229; — son jugement sur Rubens, 229; — sur les *Feuilles d'Automne*, 229; — écrit l'*Homme sans nom*, 229; — collabore au *Livre des Cent et Un*, 230; — à la *Revue des Deux Mondes*, 230, 232; — son article sur la *Reine d'Espagne*, comédie de Latouche, 231; — ses articles contre V. Hugo, 233; — son jugement sur Byron et Walter Scott, 235; — ses relations avec Balzac, 236; — avec G. Sand, 236; — se bat en duel à cause d'elle, 237; — G. Sand et G. Planche mis en scène dans un roman de Balzac, 237; — son séjour en Italie, 240; — ses *Études sur les Arts*, 240; — haine de Sainte-Beuve contre lui, 232, 241; — jugé par Ph. Chasles, 243, 245; ses relations avec J. Sandeau, 246; — sa mort et ses obsèques, 246; — discours de J. Janin à ses funérailles, 247; — son éloge par M. de Mazade, 248.
Plessis (Alphonsine), dite la Dame aux Camélias, 353; — son acte de naissance, 360.
Plessis (Louise-Renée), 355.
Plessis (Marin), 355; — épouse Marie Deshayes, 359.
Police. Ouvrages relatifs à cette administration, 97, 113; — ouvrages rédigés par des agents secrets, 107.
Police (*La*) *dévoilée depuis la Restauration*, par Froment, 104.
Police (*La*) *dévoilée*, par Manuel, 109.
Police (*De la*) *de Paris*, par Claveau, 110.
Police (*La*) *sous Louis XIV*, par P. Clément, 111.
Pommereul (Famille de); ses relations avec la famille Balzac, 258.
Pompadour (Marquise de); lettre à Voltaire, 31.
Portraits de Molière, 34.
Préfet de police (*Le*), par Vivien, 103.
Presse; ce qu'elle était sous la Révolution, 362.
Prévost (Abbé); lettre à Voltaire, 31.
Prince de la bohème (*Le*), par Balzac, 144.
Propriété littéraire en Angleterre, 296.
Prout, collaborateur du *Fraser's Magazine*, 25.
Pseudonymes, 25, 293.
Publisher'sCircular, 183.
Puck, journal satirique, 174.
Pulpit Commentary (*The*), 301.
Punch, journal satirique, 173.

Q

Quiver Magazine, 171.

R

Raisson, son *Histoire de la Police*, 111.
Reade (Ch.), 179, 181.
Records of ancient towns, 310.
Recueil des œuvres politiques de Marat, 87.
Rédacteur (*Le*), journal officiel du Directoire, 375.
Reine (*La*) *d'Espagne*, comédie de H. de Latouche, 231.
Reliures romantiques, 193.
Renouard (Ant.-Aug.); ses efforts pour préserver pendant la Terreur les livres armoriés, 249.
Revues anglaises. — Voy. Magazines.
Rivington, éditeur anglais, 183.
Robespierre; ce qu'il pensait des journalistes, 364.
Rod-Martin, bibliographe, 342.
Romans anglais, 176, 178, 179, 180, 181, 184.
Romme; sa correspondance avec le journaliste Lebois, 370.
Romorantin (Comtesse de), maîtresse de Henri IV, 3.
Rossier, collaborateur du *Journal des Enfants*, 136, 150.
Rousseau. Jugé par Voltaire, 30.
Roxburgh Club, 307.

S

Saint-Edme; son ouvrage sur la police, 110.
Sainte-Beuve; sa haine pour G. Planche, 232, 241.
Salisbury (Marquis de), 295.
Salla, journaliste anglais, 295.
Sand (G.); ses relations avec Gustave Planche, 236.
Sandeau, collaborateur du *Journal des Enfants*, 150; — ses relations avec G. Planche, 246.

Sans nom, roman anglais; nombre d'exemplaires vendus, 184.
Schouten, illustre l'*École des Femmes*, 40; l'*École des Maris*, 37.
Scott (Walter), jugé par G. Planche, 235.
Searle, éditeur anglais, 183.
Seignelay (de), propriétaire de la Bibliothèque Colbertine, 341.
Service (Le) de sûreté, par G. Macé, 107.
Shapira, 352.
Shepherd (Lady), collaboratrice du *Fraser's Magazine*, 25.
Sichius, bibliographe, 342.
Simonin, graveur. Son portrait de Molière, 52.
Soulié (F.), collaborateur du *Journal des Enfants*, 135, 150.
Southey, collaborateur du *Fraser's Magazine*, 25.
Spectator (The); traduction de la duchesse de Luynes, 291.
Stanley; vente de ses ouvrages, 184.
Steinhaeuser, collaborateur de Burton pour sa traduction des *Mille et une nuits*, 314.
Stowe, romancière. — Voy. Beecher.
Stuart Mill, collaborateur du *Fraser's Magazine*, 26.

T

Tartuffe. Illustrations faites pour cette pièce, 49.
Tastu (Mme), collaboratrice du *Journal des Enfants*, 150.
Taylor, fondateur du *London Magazine*, 23.
Temple Bar Magazine, 27, 295.
Thackeray, collaborateur du *Fraser's Magazine*, 25; son pseudonyme, 25; — rédacteur en chef des *Cornhill Magazine*, 28.
Tickell, auteur de la *Cassette Verte*, 109.
Times (The). Origine et transformation de ce journal, 53; — s'imprime au moyen de logotypes, 54; — son ancien titre, 54; — son tirage en 1789, 55; — en 1847 et 1850, 57; — ses correspondants, 56; — ses démêlés avec le gouvernement, 55; — avec ses ouvriers, 56; — se sert de la presse à vapeur, 56; — de tous les procédés nouveaux, 57; — dévoile une association de malfaiteurs, 57; — inventions de son directeur, 58; — sa ligne de conduite politique, 59; — ses rédacteurs en chef, 60.
Tobiesen-Duby, employé à la Bibliothèque nationale, 218.
Traité de la Police, par Delamarre, 108.
Trench, éditeur anglais, 299; — sa biographie 300. — Voy. Paul.
Turgot; sa bibliothèque imaginaire, 119.
Twain, romancier anglais; ses droits d'auteur, 176.

U

Une ténébreuse affaire, roman de Balzac, 269.
Universal Review, 19.

V

Van Praët, conservateur des imprimés à la Bibliothèque nationale, 214, 219.
Vaulabelle, collaborateur du *Journal des Enfants*, 150.
Ventes de livres, 61, 191, 318, 381; — Badillé, 62; — Chabrol-Croussol, 317; — Chartener, 189; — du château de la Guillerie, 63; — La Béraudière, 220; — de la propriété littéraire des œuvres de P. Lacroix, 382; — de Latour, 221; — Lebarbier de Tinant, 125; — Lefebvre, 62; — Monselet, 89; — Nadaillac, 84; — Osterley-Park, 224; Richard Lyon, 125; — Russell, 320; — Syston-Park, 64, 90.
Vermorel; son ouvrage sur la police, 111.
Verneuil (Marquise de), maîtresse de Henri IV, 2, 3, 5, 6, 12, 13.
Vidocq; ses *Mémoires*, 105.
Vigée-Lebrun; lettre à elle adressée par Cléry, 32.
Villon Society, 313.
Vingt ans de police, 106.
Vivien; ses *Études administratives*, 103.
Voleur (Le). Comment il fut fondé, 131.
Voltaire. Son jugement sur Diderot, 29; — sur Rousseau, 30; — édition subreptice de ses œuvres, 30; — sa vie à Ferney, 30; — lettre relative à l'impression de ses œuvres, 31; — manuscrits d'*Irène* et d'*Adélaïde*, combien vendus, 31; — lettres à lui adressées par la marquise de Pompadour et l'abbé Prévost, 31; — renseignements sur ses œuvres, 31.

W

Walsch (Vicomte), collaborateur du *Journal des Enfants*, 150.
Walter fils, directeur du *Times;* ses découvertes en imprimerie, 58.
Walter (John), fondateur du *Times*, 54.
Wilkie Collins, 184.
Windus, éditeur anglais, 173.

Y

Yellowplush, pseudonyme de Thackeray, 25.

FIN

1885

6e ANNÉE

PREMIÈRE LIVRAISON

10 JANVIER

N° 61

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

A. QUANTIN
Imprimeur-Éditeur

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.



PRUNAIRE. SC.

P. AVRIL. DEL.

LE LIVRE

— SIXIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 JANVIER 1885

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — LETTRES D'AMOUR DE HENRI IV, par DE LESCURE.

II. — LES MAGAZINES ANGLAIS, par H.-G. DE SAINTE-HERAYE.

III. — CHRONIQUE DU LIVRE.

Illustrations hors texte. — LA BIBLIOTHÈQUE DE DON QUICHOTTE, par H. PILLE, eau-forte de Menesse.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Causeries d'un Curieux**, par OCTAVE UZANNE.

II. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges.*

III. — **Gazette bibliographique** : *Documents officiels. — Académie. — Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux.*

IV. — **Sommaire des publications périodiques françaises** : *Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux parus à Paris, d'après la liste des dépôts*, etc.

MÉDAILLE D'OR, PARIS 1878

JOSEPH GILLOTT

DE BIRMINGHAM

recommande ses excellentes

PLUMES D'ACIER

connues du Monde entier sous les

Nos 303 et 404

En vente chez tous les Papetiers

DÉPOT : 36, Bd SÉBASTOPOL, 36

PARIS





AVIS

Les abonnements ne sont faits que pour une année.

Paris	40 fr.
Province	42 fr.
Étranger (union postale — 1re zone)	46 fr.
Étranger (union postale — 2e zone)	50 fr.
Étranger (hors de l'union)	60 fr.

On s'abonne aux bureaux de la Revue, **7, rue Saint-Benoît, à Paris,** chez tous les Libraires, ou à tous les Bureaux de poste.

Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne,** Rédacteur-Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, s'adresser à **M. A. Quantin,** éditeur-gérant.

AVIS. — Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les 5 années parues, en volumes brochés, au prix total de 150 fr.

A. LE POULTEL, libraire, 9, rue Victor-Cousin, à l'angle de la rue Cujas, Paris.

ACHAT de BIBLIOTHÈQUES au comptant.

AUDSLEY ET BOWES. — La Céramique japonaise. 1 vol. in-fol., pl. en couleurs. 300 fr.

ARMENGAUD. — Publication industrielle. 54 vol. br., état de neuf. 500 fr.

— Le même ouvrage, exemplaire d'occasion, rel. et broché. 400 fr.

ANNALES archéologiques, par Didron. 27 vol. in-4, demi-rel. 400 fr.

BIDA. — Les Saints Évangiles. 2 vol. in-fol., en portefeuille. 280 fr.

BLANC (Charles). — L'Œuvre complète de Rembrandt, ouvrage unique, reproduisant seul toutes les estampes du maître, dans le procédé à l'eau-forte, des originaux et avec une similitude absolue. Edition avec texte sur whatman; planches sur hollande, japon et whatman (3 épreuves avant la lettre), tiré à 20 exemplaires. 1 vol. in-fol. de texte et 4 vol. planches en carton, publié à 2,000 fr. (épuisé). Net. 1,000 fr.

BLANC (Charles). — Histoire des peintres, coll. complète, 14 vol. demi-chag. rouge, doré en tête, n. rog., superbe ex. neuf. 500 fr.

COLLECTION DE VOLUMES SUR L'HISTOIRE DE FRANCE, comprenant : Michelet, Histoire et Révolution. 28 vol. in-8, ill.; Thiers, Consulat et Empire. 21 vol. in-8, ill.; Vaulabelle, Hist. des deux Restaurations. 10 vol. in-8, ill.; L. Blanc, 10 ans. 5 vol. in-8; E. Regnault, 8 ans. 3 vol. in-8; T. Delord, Second Empire. 6 vol. in-8. Ensemble 73 vol. in-8, rel. uniforme, demi-chagr. rouge poli, neuf. Superbe collection. 450 fr.

CHARTON. — Le Tour du Monde. Collection complète de l'origine, 1860 à 1883 inclus. 46 vol. rel. en 23, demi-chagr. rouge. Rel. neuve. 400 fr.

DUPONT-AUBERVILLE. — L'Ornement des tissus depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours. Recueil historique et pratique. Un beau et fort vol. in-fol., 100 planches en couleurs, or et argent, 150 fr. Net. 80 fr.

— Le même, demi-chagr. rouge, doré en tête, non rog., ex. d'amateur, neuf. 85 fr.

DUPINEY DE VOREPIERRE. — Dictionnaire encyclopédique. 2 vol. in-4, rel. demi-chagr. pl. toile, neuf. 50 fr.

DALY. — Revue d'architecture. Collection complète de l'origine à 1883 inclus, avec table. 41 vol. demi-chag. Rel. neuve, 1,640 fr.; broché, net relié. 800 fr.

GARNIER. — Le Nouvel Opéra de Paris, 1re partie. 2 vol. in-fol., en carton et texte, br. n. c. 350 fr.; net. 190 fr.

2e partie. Sculpture, statues, peintures, décorations, etc., 335 fr.; net. 175 fr.

GAILHABAUD. — L'Architecture du ve au xvme siècle et les arts qui en dépendent. 1re édit., demi-chagr., doré en tête, non rogné, neuf. 200 fr.

GAILHABAUD. — Monuments anciens et modernes. 4 vol. in-4, demi-chagr. rouge, doré en tête, non rog., ex. neuf. 170 fr.

GUICHARD (Ed.) et **A. DARCEL.** Les Tapisseries décoratives du Garde-Meuble (mobilier national). Choix des plus beaux motifs, 100 pl. in-fol. avec texte, demi-chagr. rouge, tête dorée, non rog., neuf. 130 fr.

LETAROUILLY. — Le Vatican et la Basilique de St-Pierre de Rome. 264 planches, dont 24 en chromo. 3 vol. in-fol., en portefeuille, 500 fr.; net. 275 fr.

— Le même, 3 vol. demi-chagr., doré en tête, avec coins, n. rog., rel. d'amateur. Superbe exemplaire neuf. 330 fr.

LABARTHE. — Arts industriels. 3 vol. in-4, cart. n. rog., net. 180 fr.

— Le même, br. 170 fr.

LOUANDRE. — Les Arts somptuaires, ill. de nomb. pl. coloriées. 4 vol. rel. en 3 tomes demi-chagr., tr. jaspées. 300 fr.

LITTRÉ. — Grand Dictionnaire, 5 vol. dont 1 de supplément. Bonne reliure, demi-chagr., pl. toile, neuf. 90 fr.

MERCURI ET CHEVIGNARD. — Costumes historiques des xvie, xviie et xviiie siècles, 5 vol. in-4°, en carton. 260 fr.

MÉNARD ET SAUVAGEOT. — Vie privée des anciens dans l'antiquité. 4 vol. br., n. c. 67 fr

— Le même ouvrage, demi-chagr. rouge, doré en tête, non rogné. Superbe ex. neuf. 80 fr.

MICHELET. — Histoire de France et Révolution. 28 volumes illustrés par Vierge, br. n. c. 110 fr., demi-chagr. rouge. 170 fr.

— Le même, édition en 23 vol., rel. en 12 vol. demi-veau. 90 fr.

ROLLER. — Les Catacombes de Rome. Paris, 1881, 2 beaux volumes in-fol., avec 100 pl., rel. dos et coins maroq. vert, tête dorée, non rogné, bel exemplaire. 190 fr.

SIRET (A). — Dictionnaire historique et raisonné des peintres de toutes les écoles, de l'origine à nos jours. 3e édit. 1883, 2 beaux vol. gr. in-8, avec nomb. grav., br. 40 fr.

— Le même, belle rel. amateur, demi-chagr. rouge, n. rog., neuf. 47 fr.

SYLVESTRE (M.-J.-B.). — Paléographie orientale. 1 vol. gr. in-fol., demi-chagr. 125 fr.

TRÉSOR DE NUMISMATIQUE. — 20 vol. in-fol., (environ 1,000 pl. avec texte), demi-chagr. rouge, doré en tête, n. rogné. Superbe ex. neuf. 600 fr.

THIERS. — Consulat et Empire. 21 vol. Rel. demi-chagr. rouge, neuf. 110 fr.

— Révolution. 10 vol. d.-chag., même rel. 55 fr.

WEISSER. — Histoire universelle par le dessins Collection de dessins gravés sur le mobilier, les armes, les ustensiles, le costume, etc., les personnages les plus remarquables de la Mythologie, etc. 1 vol. in-fol. de 146 planches, comprenant plus de 5,000 motifs, 100 fr.; net. 40 fr.

— Le même, demi-chagr. doré en tête, n. rognés superbe ex. d'amateur, neuf. 50 fr.

NIEL. — Portraits des plus illustres personnages du xvie siècle. 2 vol. gr. in-fol. avec texte, demi-chagr. Lavallière, non rogné, tête dorée. 150 fr.

PLACE-NINIVE ET L'ASSYRIE. — 3 vol. in-fol. en carton. 300 fr.

PALAIS DE FONTAINEBLEAU, mesuré par G.-F. Robit, inspecteur des bâtiments de la couronne et architecte de la ville de Compiègne. Manuscrit gr. in-fol., d'une écriture très nette, contenant environ 60 planches coloriées, représentant dans tous ses détails la description complète (intérieur et extérieur. du palais, y compris le parc, avec des vues et perspectives des différentes parties du château, dessins à la plume et au lavis. Magnifique ouvrage, qui est *unique* et n'a jamais été publié. Prix : 1,000 fr.

PFNOR. — Le Château d'Anet, in-fol. en carton. 80 fr.

— Monographie du palais de Fontainebleau, 2e éd., 150 pl. en carton. 110 fr.

RAMÉE. — Meubles civils et religieux, 2 vol. in-fol. en carton. 55 fr.

ROUYER. — Les Appartements de l'impératrice aux Tuileries, 20 pl. in-fol. sur pap. chine, en carton. 30 fr.

RACINET. — L'Ornement polychrome. 100 pl. en carton, neuf, 150 fr. Net. 90 fr.

Le même, rel. demi-chagr. rouge, doré en tête, non-rog., neuf. 100 fr.

Le même, 1re éd., en carton. 100 fr.

RACINET. — Le Costume historique, 15 liv. in-4, en carton. 120 fr.

Le même, éd. in-fol., 375 fr. Net. 200 fr.

SARTEL. — La Porcelaine de Chine, in-4, dos chagr., coins, doré en tête, non rog. 135 fr.

THORNELEY. — Fac-similé de 25 dessins d'après Boucher, in-fol. en carton, 125 fr. Net. 60 fr.

UZANNE. — Petits Conteurs du xviiie siècle, 12 vol. in-8, broché, av. 12 cartons eaux-fortes. 200 fr.

VIOLLET-LE-DUC. — Dictionnaire de l'architecture, 10 vol., demi-rel. chagr. rouge, tête dor., non rog., rel. neuve. 210 fr.

— Dictionnaire du Mobilier, 6 vol. br., n. c. 180 fr.

Le même, demi-chagr. rouge, tête dorée, non rog. rel. neuve. 200 fr.

VIOLLET-LE-DUC ET OURADOU. — Peintures murales de Notre-Dame de Paris, in-fol. en carton, état de neuf. 125 fr.

Tous ces ouvrages sont garantis complets et en bon état. — En distribution, le Catalogue n° 27.

Envoi franco sur demande.

OPINION DE LA PRESSE

SUR

MADAME BOVARY

PAR

GUSTAVE FLAUBERT

Nouvelle édition illustrée

DE

Douze compositions par ALBERT FOURIÉ

GRAVÉES A L'EAU-FORTE PAR ABOT ET MORDANT

Et tirées hors texte.

Un volume petit in-4°, sur papier blanc à la cuve, planches hors texte sur papier teinté, couverture repliée, avec marque en relief et or. Prix . . . . . 25 fr.

Il a été tiré cent exemplaires numérotés, sur papier du Japon, texte remanié et réimprimé sur format grand in-4°, avec planches avant lettre sur Japon et avec lettre sur papier teinté à la cuve. Prix, 100 fr.

La Bibliothèque des chefs-d'œuvre du roman contemporain est une collection unique qui comprendra les chefs-d'œuvre, déjà classiques, quoique contemporains, des grands auteurs modernes. Le format sera toujours le même, mais l'illustration variera suivant les sujets. Tous les ouvrages y paraîtront par suite de traités passés dès maintenant avec les auteurs ou les propriétaires des œuvres, notamment avec les librairies Calman Lévy et Charpentier. Il paraîtra de 4 à 6 volumes par an, dans l'ordre de l'exécution des illustrations. Les amateurs apprécieront la valeur de cette collection unique et exclusive.

FRANCE

L'*INTRANSIGEANT*

Les bibliophiles intransigeants, qui n'admettent à l'honneur de figurer dans leurs collections, — en dehors des éditions rares ou anciennes, — que les livres publiés avec un luxe et des soins tout spéciaux, vont pouvoir, grâce à l'initiative artistique de M. A. Quantin, accueillir les principales œuvres des maîtres de la littérature moderne.

C'est par *Madame Bovary* que M. Quantin inaugure sa **Bibliothèque des chefs-d'œuvre du roman contemporain.** Il eût été malaisé de faire un meilleur choix. Le magnifique roman de Flaubert est trop universellement connu et admiré pour que j'aie à en faire l'analyse. Je ne m'occuperai donc de cette nouvelle édition qu'au point de vue typographique, et je ne crains aucune contradiction en disant qu'à ce point de vue comme à tous les autres, le livre ne laisse rien à désirer. Les caractères gravés spécialement pour cette nouvelle collection sont d'une netteté et d'une élégance parfaites. Imprimés sur un papier superbe, ils offrent un charme de plus à l'œil et à l'esprit du lecteur.

L'illustration, véritable œuvre d'art, se compose de douze planches magistrales dessinées par M. Albert Fourié et gravées à l'eau-forte par MM. E. Abot et D. Mordant. L'une de ces compositions, la *Mort de Madame Bovary*, est la reproduction exacte du beau tableau exposé par M. Fourié au Salon de 1883, et qui vient d'obtenir à Rouen une grande médaille d'or.

La *Bibliothèque des chefs-d'œuvre du roman contemporain* est appelée à un succès du meilleur aloi. Elle comprendra environ cinquante volumes dont, nous dit le prospectus, l'ordre de publication dépendra de l'exécution des illustrations. Il en paraîtra cinq ou six volumes chaque année, ce qui semblera certainement trop peu à l'impatience des amateurs. E. VAUGHAN.

LA *LIBERTÉ*

Au moment où l'on se demande ce qui restera de tant de romanciers du XIXe siècle dont la réputation, jadis si bruyante, commence à décroître, M. Quantin a eu l'excellente idée de réunir dans une collection de choix les créations vraiment dignes de survivre, la fleur du panier littéraire d'écrivains comme George Sand, Mérimée, Dumas, Lamartine. Dans cette sorte d'anthologie des œuvres d'imagination, prendront place successivement: *Gerfaut* de Charles de Bernard, *le Roman d'un jeune homme pauvre* d'Octave Feuillet, le *Roman de la Momie* de Gautier, *Mademoiselle de la Seiglière* de Jules Sandeau, *Sous les Tilleuls* d'Alphonse Karr.

Cette série très intéressante débute par *Madame Bovary*. Jusqu'ici l'illustration n'avait pas été avantageuse aux romans de la nouvelle école. En dépit de la brutalité des descriptions, il y a dans ces œuvres un élément subtil, raffiné, quintessencié, que le crayon le plus habile est le plus souvent impuissant à rendre. M. Fourié a surmonté ces difficultés, et il s'est identifié avec le talent de Flaubert. Il semblait, d'ailleurs, prédestiné à cette entreprise, car nous nous souvenons d'avoir vu de lui, au Salon, un tableau représentant Mme Bovary sur son lit de mort, qui attirait l'attention par une émotion communicative et sincère qui se retrouve à chaque pas dans le volume publié par M. Quantin. E. DRUMONT.

LE *NOUVELLISTE DE ROUEN*

Depuis une quinzaine d'années, la librairie de luxe, encouragée par le suffrage des amateurs, a produit une grande quantité de beaux ouvrages. Tous les grands auteurs des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles ont été publiés sous une forme digne de leurs œuvres. Beaucoup de ces beaux ouvrages sont aujourd'hui classés dans les bibliothèques, et cette sorte de renaissance du livre a même eu l'immense avantage de raviver et de faire naître le goût de la bibliophilie. Mais, sans prétendre fermer le champ toujours fertile de l'édition rétrospective, on peut dire que presque tous les sujets ont été traités et que tous les chefs-d'œuvre du passé ont aujourd'hui une expression typographique suffisante.

Il est loin d'en être de même pour les auteurs contemporains, c'est-à-dire pour les auteurs dont les œuvres ne sont pas encore tombées dans le domaine public. La postérité dira cependant quelle est l'importance littéraire du XIXe siècle! Mais de grandes difficultés se présentaient et les droits si légitimes de la propriété littéraire demandaient à être respectés.

M. Quantin a donc dû mener à bonne fin de longues négociations avant de pouvoir offrir au public une encyclopédie du roman contemporain, telle qu'il l'annonce aujourd'hui avec les grands noms de Balzac, George Sand, Dumas père et fils, Victor Hugo, Lamartine, Musset, Gautier, Mürger, Mérimée, Flaubert, de Goncourt, Sandeau, Feuillet, Zola, Daudet, etc... Cette encyclopédie est complète en ce sens qu'elle ne comprend que des chefs-d'œuvre et qu'elle comprend tous ceux que le suffrage public a consacrés.

Madame Bovary commence magnifiquement cette série. Il est inutile de parler ici du roman de Flaubert, chef-d'œuvre précurseur du naturalisme. Encore éprouve-t-on un plaisir particulier à le relire une nouvelle fois dans les caractères admirables de l'édition Quantin. Ils ont été gravés spécialement et, jusqu'à présent du moins, on ne pourrait en citer nulle part de semblables. Jamais l'élégance, la lisibilité, la solidité, n'ont été à ce point réunis dans un même type. Quant au papier, d'une nuance adorable, il peut donner toute garantie aux bibliophiles. Jamais les vers ni la moisissure ne l'entameront. De format in-8° un peu large, ni trop mince ni trop épais, le volume est le volume de bibliothèque et de lecture par excellence. Quant à la couverture, que les passants la regardent aux vitrines des libraires: la marque de la maison n'y est point, mais on la devine.

L'illustration ne comporte pas moins de 12 grandes compositions, quand la moyenne de celle des livres de ce prix varie de 3 à 6.

M. Albert Fourié avait déjà exposé au Salon de 1883 une *Mort de Madame Bovary* très remarquée et et qui fut récompensée d'une mention honorable. Elle vient d'obtenir à Rouen, où le public est bien placé pour la juger, une grande médaille d'or. Le peintre en avait déjà obtenu une au Salon de cette année. L'œuvre est donc une véritable chose d'art et non une illustration commune, faite à la commande pour les besoins de la cause. Ce sont douze petits tableaux, parfaitement interprétés par deux graveurs de premier ordre, dont les amateurs apprécieront la conscience et la vérité. Nous avons entendu regretter, pour faire droit à la critique, que quelques planches soient disposées en longueur. L'éditeur prétend, et nous sommes assez de son avis, que c'est un petit mal que de retourner quelque peu le volume et que c'en serait un grand de supprimer ou d'étrangler certaines scènes capitales qui ne peuvent se développer qu'en travers de la page.

Madame Bovary aura le don de rajeunir la bibliophilie française. Cet ouvrage, dont l'exécution matérielle est à la hauteur de l'idée de librairie qui l'a suscité, obligera tous les vrais amateurs à installer dans leur bibliothèque un nouveau rayon qui sera vite rempli.

LA *REVUE BRITANNIQUE*

Ce n'est pas un livre d'étrennes que la ravissante édition de *Madame Bovary*, que nous donne M. Quantin et qui commence une série de publications réunies sous la rubrique de *Bibliothèque des chefs-d'œuxre du roman contemporain*. Certes, *Madame Bovary*, présentée de la sorte, est un chef-d'œuvre... de typographie. Mais si, réellement, nous devons considérer Flaubert comme un de nos premiers romanciers, il faut convenir que le roman se trouve en pleine période de décadence. Une école dont la spécialité est de ne peindre que ce qui est vilain éprouvait le besoin de se ranger autour d'un drapeau; Flaubert fut choisi comme porte-enseigne. Un jour viendra, nous l'espérons, où il sera fait bonne justice de cette dissection peu ragoûtante de l'adultère; et, si dans les bibilothèques de nos arrière-neveux se glisse une *Madame Bovary*, ce sera au même titre que ces remarquables elzévirs qu'on ne lit jamais et qui ne doivent leur mérite qu'aux grands artistes qui les ont édités. Il n'est pas douteux que les bibliophiles de demain seront aussi avides des « quantins » que les bibliophiles d'aujourd'hui le sont des elzévirs. Douze compositions d'Albert Fourié, gravées à l'eau-forte, illustrent le roman de Flaubert. A notre avis, la meilleure est celle qui traduit cette phrase du livre: « Elle se déshabillait brutalement... »

LE *SOLEIL*

Dans la production si envahissante du roman, il n'est pas bien aisé de trouver des chefs-d'œuvre, et cependant il y en a quelques-uns. Balzac, George Sand, Dumas père et Dumas fils, Victor Hugo, Lamartine, Musset, Gautier, Mürger, Mérimée. Flaubert, de Goncourt, Feuillet, Zola, Daudet, sont des écrivains qui ne doivent pas disparaître. Prendre leurs œuvres principales, leur donner le luxe typographique et le luxe artistique, en faire des livres d'art, c'est encore le meilleur moyen de les transmettre à la postérité et de faire vivre aussi longtemps qu'ils le méritent les livres consacrés par le suffrage public. La maison Quantin débute dans cet ordre d'idées par le plus célèbre roman de Flaubert, *Madame Bovary*, avec douze grandes compositions de Fourié, dont on remarqua, au Salon de 1883, si je ne me trompe, la *Mort de Madame Bovary*, que l'on retrouvera dans ce magnifique volume ; un vrai chef-d'œuvre sous tous les rapports et dont la partie matérielle est soignée d'une façon vraiment exceptionnelle.

Les compositions sont, d'ailleurs, extrêmement remarquables et dignes du texte. Nous signalerons celle où l'usurier Lheureux déroule des étoffes sous les yeux de Mme Bovary, celle où cette femme singulière, altérée de passion, se confie à l'abbé Bournisien, celle où le pharmacien Homais, en compagnie du curé, s'endort dans la chambre mortuaire ; on les remarquera toutes comme des compositions pensées et achevées, qui promettent à la série entreprise un succès complet. Jamais le roman contemporain ne se sera trouvé à semblable fête. C'est un régal sans pareil pour l'imagination et pour les yeux. CANIVET.

LE *TEMPS*

MM. Quantin et Jouaust commencent tous deux, chacun de son côté, une série des meilleures œuvres contemporaines. Puisse leur rivalité durer autant que la guerre de Cent ans, et vivent les beaux livres ! Depuis une douzaine d'années, la librairie de luxe, sollicitée à produire par le nombre croissant des amateurs, a un peu épuisé les chefs-d'œuvre des derniers siècles ; c'est sans doute pourquoi elle se rejette sur le dix-neuvième. M. Quantin débute dans sa collection des *Chefs-d'œuvre du roman contemporain* par *Madame Bovary* en un volume. Le format est le petit in-4°. M. Albert Fourié, qui a exposé au Salon de 1883 une *Mort de Madame Bovary* remarquée, l'a illustrée de douze compositions hors texte qu'Abot et Mordant ont gravées à l'eau-forte. Nous louerons par-dessus tout les caractères d'imprimerie que les prospectus nous disent avoir été fondus exprès pour la collection nouvelle. On ne saurait les rêver à la fois plus élégants et plus lisibles.

LE *VOLTAIRE*

Voici venir les livres d'étrennes. C'est la librairie Quantin qui, cette année, ouvre la marche. Je n'ai pas à rappeler la part considérable que M. Quantin a prise au développement de la librairie de luxe. Il a créé des collections d'une élégance accomplie, et l'on sait avec quel succès.

J'ai sous les yeux le premier volume d'une série nouvelle qui comprendra les chefs-d'œuvre du roman contemporain, c'est *Madame Bovary*.

M. Quantin a pris des arrangements avec les éditeurs propriétaires des œuvres de Balzac, Alexandre Dumas, George Sand, Musset, Octave Feuillet, Lamartine, Frédéric Soulié, Alfred de Vigny, Emile Zola, Henri Mürger, Charles Nodier, Goncourt, Mérimée, Méry, Sainte-Beuve, Alphonse Daudet et quelques autres. C'est ainsi que la Bibliothèque nouvelle comprendra, avec *Madame Bovary : le Père Goriot, le Cousin Pons, la Cousine Bette, le Lys dans la Vallée, Eugénie Grandet, les Trois Mousquetaires, la Reine Margot, les Souvenirs d'Antony, le Marquis de Villemer, Mauprat, la Mare au Diable* et *la Petite Fadette, la Confession d'un Enfant du Siècle, le Roman d'un jeune homme pauvre* et *M. de Camors, Raphaël, les Mémoires du Diable, Cinq-Mars, l'Assommoir, la Vie de Bohême, la Fée aux Miettes* et *Trilby, Germinie Lacerteux, Colomba* et *Carmen, la Guerre du Nizam, Volupté, Sapho*, etc.

C'est une luxueuse encyclopédie du roman contemporain qui commence, et il n'est pas besoin d'être grand prophète pour prévoir qu'elle sera un jour classée parmi les raretés bibliographiques. Le tirage, en effet, sera très restreint, comme il convient toutes les fois qu'il s'agit de faire de l'aristocratie bibliographique.

Madame Bovary se présente comme un spécimen superbe, dans le format petit in-4° anglais, avec une couverture d'un blanc bleuté portant à l'un des angles supérieurs, dans un charmant médaillon gaufré, une branche de laurier autour de laquelle s'enroule le titre de la collection, en lettre d'or. Le papier de fil est exquis : il est de cette espèce charmante et bien française qu'on fabrique à la cuve, et qui rivalise au point de vue de l'éclat et surtout de la durée avec les plus beaux papiers de l'étranger.

La typographie est d'une pureté parfaite ; on ne pourrait reprocher au caractère qu'un peu de finesse, je parle au point de vue des myopes. Les eaux-fortes, au nombre de douze, sont de M. A. Fourié.

En débutant par *Madame Bovary* et en annonçant *l'Assommoir* après le *Raphaël* de Lamartine, M. Quantin affirme son éclectisme et son impartialité. Il prend les chefs-d'œuvre où il les trouve et n'en sera blâmé que par les pédants et les sots.

Il est vrai que ce n'est pas précisément une minorité.

L'imprimeur-éditeur A. QUANTIN.

PARIS, 195, Boulevard Saint-Germain

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

Paraissant du 10 au 15 de chaque mois

DIX-SEPTIÈME ANNÉE

COMITÉ DE RÉDACTION. — MM. DE BEAUCOURT, *président;* — ANATOLE DE BARTHÉLEMY ; — Comte DE PUYMAIGRE ; — MARIUS SEPET ; — J.-A. DE BERNON ; — C. SOMMERVOGEL

Il n'existait point de Revue bibliographique vraiment universelle, s'attachant à tenir le lecteur au courant de ce qui paraît en France et à l'étranger, dans toutes les branches de la littérature, des sciences et des arts.

Le *Polybiblion*, qui paraît depuis le commencement de 1868, est venu combler cette lacune: ce recueil a conquis une place considérable et une juste notorité. La richesse et la variété de sa rédaction, l'abondance des renseignements qu'il offre à ses lecteurs, l'ordre méthodique et le soin qui président à la disposition des matériaux, tout contribue à en faire une œuvre exceptionnelle et qui se recommande d'elle-même à l'attention du public.

Le *Polybiblion* comprend deux parties distinctes:

I. — PARTIE LITTÉRAIRE

CONTENANT :

1° Des Articles d'ensemble ;
2° Des Comptes rendus;
3° Des Variétés;
4° Une Chronique;
5° Une Correspondance offrant des renseignements bibliographiques circonstanciés sur tel ou tel sujet, et des Questions et Réponses sur les points rentrant dans la spécialité du Recueil.

II. — PARTIE TECHNIQUE

CONTENANT :

1° Une Bibliographie méthodique des ouvrages parus récemment en France et à l'étranger *avec indication très complète des prix et des noms d'éditeurs;*
2° Les Sommaires des principales revues françaises et étrangères;
3° Des Articles littéraires des grands journaux de Paris.

PRIX D'ABONNEMENT: LES PRIX D'ABONNEMENT SONT AINSI FIXÉS :

Partie littéraire, pour la France	.....	**15** fr.
Partie technique	—	**10** fr.
Les 2 parties réunies	—	**20** fr.

Isidore **LISEUX**, libraire-éditeur, 25, rue Bonaparte, PARIS.

POUR PARAITRE FIN JANVIER

DES DIVINITÉS GÉNÉRATRICES

Ou du culte du Phallus chez les Anciens et les Modernes

Par **J.-A. DULAURE**, auteur de l'*Histoire de Paris*

Réimprimé sur l'édition de Paris, 1825, revue et augmentée par l'Auteur

Un beau volume in-8° de plus de 400 pages, tiré à petit nombre sur papier de Hollande, caractères elzéviriens, titre rouge et noir . . . . . **20 fr.**

SARA

OU L'AMOUR A QUARANTE-CINQ ANS

Épisode de *MONSIEUR NICOLAS*, mémoires intimes de RESTIF DE LA BRETONNE

Un volume format Charpentier. . . . . **3 fr. 50**

En préparation :

CLAIRE D'ALBE, roman, par Madame COTTIN. Un volume format Charpentier.

ÉTIENNE DOLET, le martyr de la Renaissance, sa vie et son temps, par R. C. CHRISTIE. Traduit de l'anglais avec la permission et le concours de l'Auteur.

En distribution :

CATALOGUE COMPLET au 1er janvier 1885. — *Envoi franco sur demande.*

LIVRES RARES ET CURIEUX

BEAUX LIVRES DES XVe, XVIe ET XVIIe SIÈCLES

Gothiques français et livres à figures sur bois. — Romans de chevalerie en français et en allemand. — Précieuses éditions de la Bible en toutes langues. — Livres d'Heures, Bréviaires et Missels sur vélin ou sur papier. — Livres de dentelles. — Gravures d'ornement. — Musique ancienne. — Livres rares sur la chasse et l'escrime. — Livres à figures du XVIIIe siècle. — Reliures anciennes. — Manuscrits, etc., etc.

Catalogues mensuels, gratis et franco sur demande.

ALBERT COHN, MOHRENSTRASSE 53, A BERLIN, W.

CHEMIN DE FER DE L'OUEST

VOYAGES A PRIX RÉDUITS

ENTRE LA FRANCE ET L'ANGLETERRE

1° Service quotidien (Dimanche compris) à heure fixe, entre Paris et Londres et *vice versa*.

Départ de Paris :

Gare Saint-Lazare..... tous les soirs à 8 h. 50

Départ de Londres :

Gare Victoria..... tous les soirs à 7 h. 50

Gare London Bridge..... tous les soirs à 8 h.

Billets simples, valables pendant sept jours : 1re classe 42f,50. — 2e classe 31f,25. — 3e classe 22f,50

Billets d'aller et retour, valables pendant un mois : 1re classe 71f,25. — 2e classe 51f,25. — 3e classe 40f.

Ces billets donnent le droit de s'arrêter à *Rouen, Dieppe, Newhaven, et Brighton.*

2° Paris et l'Ouest de la France en communication directe avec l'Angleterre, par un service quotidien (Dimanches exceptés) entre Cherbourg et Weymouth.

Billets simples, valables pendant sept jours. — Billets aller et retour, valables pendant un mois.

L'imprimeur-éditeur-gérant : A. QUANTIN.

1885

6e ANNÉE

DEUXIÈME LIVRAISON

10 FÉVRIER

N° 62

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

A. QUANTIN
Imprimeur-Éditeur

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

PRUNAIRE. SC.

P. AVRIL. DEL.

LE LIVRE

— SIXIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 FÉVRIER 1885

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — MOLIÈRE ILLUSTRÉ : Les Primitifs, par CH.-L. LIVET.
II. — LE *TIMES*, son origine, ses transformations, traduction MEYSENHEIM.
III. — CHRONIQUE DU LIVRE.

Illustrations hors texte. — GRAVURES PRIMITIVES DE MOLIÈRE.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Notes sur la littérature contemporaine allemande,** par P. B.

II. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges.*

III. — **Gazette bibliographique** : *Documents officiels. — Académie. — Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux.*

IV. — **Sommaire des publications périodiques françaises** : *Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux parus à Paris, d'après la liste des dépôts,* etc.

AVIS

Les abonnements ne sont faits que pour une année.

Paris.	40 fr.
Province.	42 fr.
Étranger (union postale — première zone) . .	46 fr.
Étranger (union postale — deuxième zone). .	50 fr.
Étranger (hors de l'union)	60 fr.

On s'abonne aux bureaux de la Revue, **7, rue Saint-Benoît, à Paris,** chez tous les Libraires, ou à tous les Bureaux de poste.

Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne,** Rédacteur-Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Quantin,** éditeur-gérant.

AVIS. — Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les 5 années parues, en volumes brochés, au prix total de 150 fr.

Supplément au Numéro du 10 Février 1885 du « LIVRE »

OPINION DE LA PRESSE

SUR LES

VOYAGES DE GULLIVER

ÉDITION COMPLÈTE ET TRADUCTION NOUVELLE

PAR

B.-H. GAUSSERON

ILLUSTRATIONS EN COULEUR PAR POIRSON

L'ouvrage forme un beau volume de 450 pages grand in-8° raisin, imprimé sur papier teinté crème et fabriqué spécialement pour la chromotypographie, c'est-à-dire présentant les plus grandes garanties de régularité et de solidité. Il comporte 245 illustrations presque toutes imprimées en aquarelles, à 8 et 10 tons de couleurs. La couverture, en papier du Japon replié, est elle-même tirée en couleur.

Prix du volume broché ..... 20 fr.

Le même volume, relié avec une reliure spéciale et artistique, en peau de crocodile avec mosaïque et contenant, comme frontispice, la couverture du brochage..... 25 fr.

Il a été tiré cent exemplaires numérotés, sur papier du Japon, formant une édition exceptionnelle qui ne sera jamais réimprimée. — Prix de chaque exemplaire, broché..... 50 fr.

FRANCE

LE *COURRIER DE L'ART*

Tout le monde connaît le livre de J. Swift. Nous n'en dirons donc rien. Mais le volume, tel que vient de le publier M. Quantin, pose un problème dont la solution paraît assez compliquée.

Il y a certainement grand plaisir pour les yeux à parcourir ces pages, égayées par de nombreux dessins dont la fantaisie est relevée par la variété des couleurs. Le procédé, déjà plusieurs fois essayé, n'est sans doute pas encore parfait, mais cette « chromotypographie », comme l'appelle l'éditeur, est infiniment supérieure, comme légèreté, finesse et transparence, à ces lourdes et opaques chromolithographies que quelques éditeurs s'entêtent à employer, sous prétexte d'illustrations. M. Plon avait déjà publié dans ce genre un livre bien réussi, *Okoma*, de F. Régamey. Mais dans cet ouvrage la couleur a été portée directement à la main par le pinceau, ce qui, même avec l'emploi de la frisquette, doit exiger et un temps et des frais énormes.

Si le procédé de M. Quantin doit être moins long et moins coûteux que le coloriage complet à la main, il doit l'être encore suffisamment pour rendre absolument invraisemblable le prix auquel l'éditeur de la rue Saint-Benoît livre ce volume au public. Ou bien il faut qu'il ait, en effet, découvert un procédé particulier, ce que je ne crois pas, ou ce livre doit être considéré comme une de ces réclames intelligentes qui commencent par coûter très cher, mais qui payent largement leurs frais plus tard par l'honneur et la réputation qu'elles rapportent à ceux qui savent courir des risques volontaires.

EUGÈNE VÉRON.

L'*ÉVÉNEMENT*

Le chef-d'œuvre de Swift, tel que nous le présente aujourd'hui l'imprimeur-artiste, M. A. Quantin, est une innovation, et constitue un progrès typographique considérable. Jusqu'ici, en effet, l'application de la couleur à l'illustration courante des livres de luxe n'avait été l'objet que de quelques essais fort

coûteux et n'avait produit que de rares ouvrages forcément destinés à un petit nombre d'amateurs. Les *Voyages de Gulliver* marqueront une date dans l'histoire de l'illustration, car les merveilles de la chromotypographie y sont, pour la première fois, mises à la portée de tous.

Il faut convenir qu'aucun texte ne se prêtait mieux que l'étonnante fantaisie du conteur anglais aux surprises et aux triomphes de cette interprétation hors de pair. Soit que les dessins se mêlent, s'enchevêtrent capricieusement avec les lignes de ce texte si humoristique, soit que l'aquarelle se déploie sur une page entière, l'œil du lecteur est sans cesse caressé par cette profusion d'illustrations absolument exceptionnelle.

Ici, les nains de Lilliput n'ont rien à envier aux géants de Brobdingnag, et les habitants de Laputa, les Houyhnnms, les Yahoos revêtent les formes et les couleurs les plus variées et les plus pittoresques.

Voici donc, à tous les points de vue, un livre qui s'impose, et il convient de féliciter vivement l'éditeur Quantin, qui n'a reculé devant aucun sacrifice pour réaliser ce que nous appellerons un tour de force.

FIRMIN JAVEL.

L'*INTRANSIGEANT*

Les *Voyages de Gulliver* ont le rare mérite de plaire aussi bien aux enfants qu'aux hommes graves. Là où les jeunes gens ne voient qu'une série d'aventures merveilleuses qui les attirent et les retiennent, les penseurs découvrent une satire, amère et profonde, des travers, des vices, des crimes de l'humanité.

Les éditions de ce chef-d'œuvre du célèbre écrivain anglais se succèdent et s'épuisent depuis cent cinquante ans avec une rapidité, une régularité prodigieuses.

Celle que nous offre, cette année, la maison Quantin, n'aura pas moins de succès que les précédentes. Elle me semble même appelée à en avoir un plus grand, grâce à l'originalité de son illustration. Les *Voyages de Gulliver*, publiés par M. A. Quantin, sont accompagnés de 250 dessins tirés en chromotypographie, véritables aquarelles aussi variées que nombreuses. Mariés avec les caractères, ou formant pages entières, ces dessins modifient à l'infini l'élégance de leur coloration et l'imprévu de leurs contours. Le lecteur ne peut pas tourner deux feuillets sans que son regard soit égayé par une charmante interprétation du texte. Le sujet, il est vrai, se prêtait exceptionnellement à une illustration de ce genre; mais l'artiste, M. Poirson, n'en a pas moins fait preuve d'une incomparable habileté et d'une brillante imagination.

E. VAUGHAN.

LE *JOURNAL DES ARTS*

La nouvelle traduction que M. Gausseron nous offre chez M. Quantin des *Voyages de Gulliver* présente une particularité charmante. Elle est enrichie de 245 dessins imprimés à l'aquarelle de huit et même parfois de dix tons; — les colorations fines donnent un surcroît de vie aux petites figures si alertement dessinées par M. Poirson, un artiste déjà en possession d'une juste notoriété. Dans ce volume, l'illustrateur du *Conte de l'Archer*, de la *Matrone du pays de Zoung*, a prodigué l'esprit et la fantaisie et traduit avec un réel talent d'interprétation toutes les aventures des nains de Lilliput, des géants de Brobdingnag, des Yahoos...

Les *Voyages de Gulliver* sont justement classés parmi les chefs-d'œuvre populaires ; ils conviennent à la fois aux enfants par le caractère humoristique et pittoresque des aventures et aux personnes d'un âge mûr par la haute moralité qui s'en dégage. Jamais la sagesse humaine n'a revêtu une forme plus satirique et le philosophe anglais a su rendre amusantes les plus cruelles vérités.

ROGER MARX.

LE *JOURNAL DES DÉBATS*

N'est-il pas vraiment dommage de ne pouvoir consacrer que quelques lignes aux *Voyages de Gulliver*, illustrés par Poirson, que publie la librairie Quantin? Ce n'est pas là seulement une réédition ; c'est l'application la plus réussie qui ait été faite jusqu'ici de l'illustration en couleur. Déjà on pouvait prévoir que le moment n'était pas éloigné où ce procédé prendrait définitivement sa place dans l'art typographique, mais c'est incontestablement à M. Quantin que revient l'honneur d'avoir établi le premier livre qui réunisse ces deux conditions, sans lesquelles il n'y a pas de succès durable : la perfection dans l'exécution et le bon marché dans le prix. Nous n'insisterons pas sur la persistante vogue des *Voyages de Gulliver*, — nous tenons seulement à dire que les 250 aquarelles de Poirson sont autant de petites merveilles d'ingéniosité et de drôlerie.

LA *LIBERTÉ*

La librairie Quantin est la maison des tentatives artistiques et des innovations intelligentes. Les *Voyages de Gulliver* sont un essai d'application de la couleur à l'illustration. Rien n'est charmant comme les 250 dessins qui agrémentent pittoresquement le texte si bizarre de Swift. Soit détachées, soit mêlées au récit, ces vignettes spirituelles ont le caractère original de l'œuvre et la commentent à chaque pas avec un rare bonheur. C'est un travail qui fera grand honneur à M. Poirson.

Ajoutons qu'on éprouvera un sérieux plaisir à relire, dans ce format commode, cette œuvre si singulière dans son ironie amère, dans son humour désenchanté et morose qui n'a d'analogue avec aucune de

nos productions françaises, autrement aimables et gaies même dans la satire. « Philosophe contre toute philosophie, Swift, dit Taine, a créé l'époque réaliste, parodie grave, déduite comme une géométrie, absurde comme un rêve, croyable comme un procès-verbal, attrayante comme un conte, avilissante comme un torchon posé en guise de couronne sur la tête d'un dieu. » La traduction nouvelle de M. Gausseron fait mieux comprendre encore le mordant de ce triste génie que les faiseurs de comparaison ont appelé, très improprement, du reste, le Rabelais anglais. ED. DRUMONT.

LA *REVUE BRITANNIQUE*

..... Pendant toute la soirée, les *Voyages de Gulliver* furent le sujet de la conversation, et, petits et grands, se pressant autour de la table, feuilletaient avec précaution et regardaient avec admiration le chef-d'œuvre de Jonathan Swift, édité par Quantin et illustré en couleur par Poirson. Jamais les enfants n'avaient vu d'aussi jolies vignettes; quant aux parents, ils convenaient que ces illustrations chromotypographiques, semées à foison dans le texte, donnaient un cachet excessivement original au volume, et ils se promettaient bien de le mettre à l'abri du vandalisme inconscient d'un âge qui ne respecte rien.....

LA *REVUE DES DEUX MONDES*

..... Louons l'illustration en couleur des *Voyages de Gulliver*, traduits ou retraduits par M. Gausseron, et publiés par la librairie Quantin. Pourquoi ne lisons-nous pas au frontispice du livre le nom du dessinateur, M. V. A. Poirson? Ils sont bien spirituels pourtant tous ces dessins; d'une fantaisie moins amère que celle du doyen de Saint-Patrick, cela va sans dire, puisqu'Alceste lui-même, à côté de ce misanthrope, ne serait qu'un simple Philinte, mais d'une fantaisie bien appropriée au caractère amusant que la satire a dû prendre, bon gré mal gré, depuis que l'on s'est avisé de la faire servir à la joie des enfants; et la couleur se joue le plus heureusement du monde parmi ces lestes et légères improvisations. Si nous avions un choix à faire et des rangs à donner, cette édition nouvelle des *Voyages de Gulliver* n'occuperait pas la dernière place, et ne nous tenterait certainement pas le moins..... F. B.

LE *SIÈCLE*

M. A. Quantin, depuis qu'il exerce sa belle et généreuse profession, a vu sortir de ses presses bien des livres et de son magasin bien des ouvrages singulièrement divers. On peut dire cependant qu'il n'en est pas un, dans le nombre, qui n'ait gagné en élégance, en distinction, en beauté, à voir le jour chez lui. Tout y ont pris un caractère plus attrayant, une forme supérieure.

Je n'en veux pour preuve que sa dernière production. Il s'agit d'un *Gulliver*, de cet éternel Gulliver, objet de nos étonnements enfantins, que dix fois nous avons relu depuis et qui a suffi à assurer l'immortalité au nom de Jonathan Swift.

Si jamais œuvre fut archiconnue c'est bien celle-là. Ajoutez que la réputation dont elle jouit dans l'univers entier avait incité les éditeurs des deux mondes à présenter à leurs lecteurs cet incomparable Gulliver, expliqué et embelli par la plume et le crayon des plus habiles dessinateurs.

Chez nous, pour ne point aller chercher des exemples trop loin, J.-J. Grandville et Gavarni s'étaient appliqués à nous traduire les aventures inénarrables de cet immortel héros et ils l'avaient fait avec une verve, une audace, une ingéniosité et un bonheur capables de décourager les plus audacieux et d'enlever tout espoir de réussite à ceux qui auraient tenté de se faire leurs imitateurs.

Il semblait que tout fût dit sur son sujet. Eh bien, non. Rien n'était dit. A tous ces commentaires exquis du crayon et de la plume il ne manquait qu'une chose..... la couleur. M. Quantin a eu l'idée de combler cette lacune. Il a demandé à M. Poirson de peupler son livre de fines aquarelles, et voilà qu'à nos yeux surpris apparaît un Gulliver nouveau, extraordinaire, différent de tous ceux que nous connaissions jusque-là, plus vivant, plus gai, enfin un Gulliver inédit, que tout le monde voudra voir et que tous les amateurs de beaux livres tiendront à posséder dans leur bibliothèque. HENRY HAVARD.

LE *XIXe SIÈCLE*

... Laissez-moi vous recommander une édition que Quantin vient, cette année même, de publier des *Voyages de Gulliver*, en un volume dont il a fait un volume d'étrennes. J'ose dire que ce volume est une publication exquise; les illustrations en sont d'une légèreté et d'une grâce admirables.

FRANCISQUE SARCEY.

LE *SOIR*

Il est quelques rares génies dont l'heureuse invention convient à tous les âges; leur œuvre est, pour ainsi dire, à double fond. Les jeunes gens, frappés de la nouveauté de la forme, s'attachent aux détails extérieurs; le charme répandu à la surface du livre les captive; plus tard, devenus hommes, s'ils ont la bonne inspiration de retourner à l'auteur de leurs premières impressions, ils sont tout surpris d'apercevoir des idées, des théories, des satires, où ils n'avaient d'abord lu que des récits ou de petits drames.

Et, devenus vieux, leur expérience confirme les observations qui forment la trame intime du chef-d'œuvre dont ils ont successivement goûté les divers côtés. La Fontaine, Cervantès, Jonathan Swift, Rabelais, sont les types les plus complets de ce génie varié, à la fois rapide et profond, amusant et sérieux.

Les voyages de Gulliver ont récréé bien des jeunes esprits et provoqué les méditations de bien des hommes. En les écrivant, Swift a créé un genre, le roman scientifique, qui devait faire la fortune de Jules Verne. Il usa de la forme scientifique sans chercher cependant à abuser son lecteur: il ne prétendait pas découvrir des mondes matériels ni jouer au géographe. Il visait plus haut, et enfonçait le coin de son observation et la pointe de sa satire dans le monde moral et social. Et quelle vérité dans cette allégorie de Gulliver tout à tour géant parmi les nains et nain parmi les géants! La supériorité immortelle de l'œuvre de l'humoriste anglais consiste dans la perpétuelle actualité de ses railleries; tout simplement parce qu'il avait du génie et trempait sa plume dans l'encrier du bon sens, qui est, malgré le dire cartésien, la chose du monde la moins bien partagée et la plus rare.

Croirait-on que jusqu'ici nous n'avions pas lu en français une traduction exacte et complète des *Voyages de Gulliver?* Il en paraît une qui est en même temps une innovation dans la librairie française. Elle est illustrée d'un grand nombre d'aquarelles reproduites par les procédés nouveaux. Nous la devons à B.-H. Gausseron; on sait que M. Gausseron a habité l'Angleterre, connaît à fond la langue, la littérature et l'esprit anglais; c'est lui qui, dans ses comptes rendus analytiques du *Livre*, nous tient le mieux au courant de tout le mouvement intellectuel d'outre-Manche. Sa traduction, publiée par la maison Quantin, a été illustrée par M. Poirson avec un rare bonheur, disons mieux, avec un talent fin et spirituel; ce livre se range parmi ceux qu'on donne en étrennes, mais il est vraiment digne d'être recherché en toute saison. L'illustration, comme le texte, est faite pour amuser les jeunes yeux et pour réjouir les connaisseurs. Cette édition est un témoignage nouveau des grands efforts entrepris par la typographie française, et en particulier par la maison Quantin, pour maintenir à son rang et pour élever encore l'ancienne renommée de nos imprimeurs. Pour l'impression des planches coloriées, on nous opposait les maisons allemandes et anglaises: nous avons regagné le terrain. C'est intéressant à constater et à publier, non dans un intérêt de réclame pour une maison qui peut s'en passer, mais pour l'honneur de notre art et de notre industrie.

PONTSEVREZ.

LE *TEMPS*

Les *Voyages de Gulliver,* illustrés par Poirson, édités par la maison Quantin, marqueront une date dans l'histoire de l'imprimerie. Ils feront quelque jour le bonheur des bibliophiles qui auront eu la prudence d'en conserver un exemplaire. Quelques essais d'application de la couleur à l'illustration courante des livres avaient été faits dans ces dernières années chez Lahure. Le prix relativement modeste auquel le volume est mis en vente, la gaie vivacité des couleurs, qui n'ont plus rien de la lourdeur chromolithographique, les tons rompus et les dégradations obtenues nous apprennent, dans ces *Voyages de Gulliver,* que les dernières difficultés sont décidément vaincues et que la chromotypographie fait son entrée dans le monde, où elle révolutionnera l'illustration. La verve amusante de Poirson folâtre et folichonne intarissable à travers les inventions sérieusement calculées du satirique anglais.

P. BOURDE.

SPÉCIALITÉ
DE
PLUMES D'ACIER

MÉDAILLE D'OR, PARIS 1878
JOSEPH GILLOTT
DE BIRMINGHAM
recommande ses excellentes
PLUMES D'ACIER
connues du Monde entier sous les
Nos 303 et 404
En vente chez tous les Papetiers
DÉPOT: 36, Bd SÉBASTOPOL, 36
PARIS

18, RUE DES MATHURINS
PRÈS DE L'OPÉRA
LE HAMMAM
BAINS TURCO-ROMAINS
SUDATION
MASSAGE
LAVAGE
PISCINE
SALONS DE REPOS
SALON DE COIFFURE
PÉDICURE, BUFFET
HYDROTHÉRAPIE COMPLÉTE
SALLE DE GYMNASTIQUE.
BAIN DES DAMES 47, Bd HAUSSMANN

L'imprimeur-éditeur A. QUANTIN.

Librairie **C. KLINCKSIECK**, 11, rue de Lille, PARIS.

MISE EN VENTE :

ŒUVRES COMPLÈTES DE BARTOLOMEO BORGHESI

publiées sous les auspices de M. le Ministre de l'Instruction publique,
par les soins de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres

TOME IX, 2e partie. (LES PREFETS DE ROME). — In-4°. — Prix : **8 fr.**

M. F. QUINTILIANI

INSTITUTIONIS ORATORIÆ LIBER DECIMUS

Texte latin, publié avec un commentaire explicatif

par **J.-A. HILD**

Un volume in-8°. — Prix : **3 fr. 50**

FASTES DE LA PROVINCE ROMAINE D'AFRIQUE

Par **C. TISSOT**

publiés d'après le manuscrit original, et précédés d'une notice biographique sur l'auteur, par **S. REINACH**

Un volume in-8°, avec portrait. — Prix : **8 fr.**

L'ARMÉE ROMAINE AU TEMPS DE CÉSAR

Par **F. KRANER**

Ouvrage traduit de l'allemand, annoté et complété sous la direction de E. BENOIST, par **L. Baldy et G. Larroumet**

Un volume in-12, avec 5 planches chromolithogr. cartonné : **2 fr. 50**

CATALOGUE DES DISSERTATIONS ET ÉCRITS ACADÉMIQUES

Provenant des échanges avec les UNIVERSITÉS ÉTRANGÈRES et reçus par la BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

ANNÉE **1882.** Un vol. gr. in-8° : **3** fr. — ANNÉE **1883.** Un vol. gr. in-8° : **4** fr.

CATALOGUE D'UNE COLLECTION DE THÈSES

Publiées dans les PAYS-BAS

données à la BIBLIOTHÈQUE NATIONALE par le service des échanges internationaux au MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

I. **DROIT.** — Brochure grand in-8° : **2** fr.

II. **THÉOLOGIE, PHILOSOPHIE, SCIENCES, MÉDECINE.** — Brochure gr. in-8° : **2** fr.

CHEMIN DE FER DE L'OUEST

VOYAGES A PRIX RÉDUITS

ENTRE LA FRANCE ET L'ANGLETERRE

1° Service quotidien (Dimanche compris) à heure fixe, entre Paris et Londres et *vice versa*.

Départ de Paris :

Gare Saint-Lazare..... tous les soirs à 8 h. 50

Départ de Londres :

Gare Victoria..... tous les soirs à 7 h. 50

Gare London Bridge..... tous les soirs à 8 h.

Billets simples, valables pendant sept jours :

1re classe 42f, 50. — 2e classe 31f, 25. — 3e classe 22f, 50

Billets d'aller et retour,

valables pendant un mois :

1re classe 71f, 25. — 2e classe 51f, 25. — 3e classe 40f.

Ces billets donnent le droit de s'arrêter à *Rouen, Dieppe, Newhaven, et Brighton.*

2° Paris et l'Ouest de la France en communication directe avec l'Angleterre, par un service quotidien (Dimanches exceptés) entre Cherbourg et Weymouth.

Billets simples, valables pendant sept jours. — Billets aller et retour, valables pendant un mois.

LIVRES RARES ET CURIEUX

BEAUX LIVRES DES XVe, XVIe ET XVIIe SIÈCLES

Gothiques français et livres à figures sur bois. — Romans de chevalerie en français et en allemand. — Précieuses éditions de la Bible en toutes langues. — Livres d'Heures, Bréviaires et Missels sur vélin ou sur papier. — Livres de dentelles. — Gravures d'ornement. — Musique ancienne. — Livres rares sur la chasse et l'escrime. — Livres à figures du XVIIIe siècle. — Reliures anciennes. — Manuscrits, etc., etc.

Catalogues mensuels, gratis et franco sur demande.

ALBERT COHN, MOHRENSTRASSE 53, A BERLIN, W.

Librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

VICTOR DURUY

MEMBRE DE L'INSTITUT, ANCIEN MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

HISTOIRE DES ROMAINS

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A LA MORT DE THÉODOSE

TOME VII ET DERNIER

Un volume in-8°, broché. . . . . 7 fr. 50

L'Histoire des Romains forme sept volumes in-8° :

Tome I, depuis les temps les plus reculés jusqu'aux Gracques;
Tome II, depuis les Gracques jusqu'à Auguste;
Tome III, depuis Auguste jusqu'à la mort de Claude;
Tome IV, depuis Néron jusqu'à la mort de Marc Aurèle;
Tome V, l'Empire et la Société romaine aux deux premiers siècles de notre ère,
Tome VI, depuis Commode jusqu'à Dioclétien;
Tome VII, depuis Dioclétien jusqu'à la mort de Théodose.

H. TAINE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LES ORIGINES DE LA FRANCE CONTEMPORAINE

DEUXIÈME PARTIE

LA RÉVOLUTION

TOME III. — LE GOUVERNEMENT RÉVOLUTIONNAIRE

Livre I. — L'Établissement du gouvernement révolutionnaire.
Livre II. — Le programme jacobin.
Livre III. — Les gouvernants.
Livre IV. — Les gouvernés.
Livre V. — La fin du gouvernement provisoire.

Un volume in-8° broché. — Prix : 7 fr. 50

I. L'Ancien Régime, 11e édition, 1 vol. in-8° broché, 7 fr. 50.
II. La Révolution. Tome I. L'Anarchie, 1 vol. in-8°, 11e édition, broché, 7 fr. 50
Tome II. La conquête jacobine, 11e édition, 1 vol. in-8°, broché, 7 fr. 50

L'imprimeur-éditeur-gérant : A. QUANTIN.

1885

6e ANNEE

TROISIÈME LIVRAISON

10 MARS

N° 63

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

A. QUANTIN
Imprimeur-Éditeur

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

PRUNAIRE. SC.

P. AVRIL. DEL.

LE LIVRE

— SIXIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 MARS 1885

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — CONFIDENCES A PROPOS DE MA BIBLIOTHÈQUE, par JULES CLARETIE. Illustrations dans le texte de NOTOR.

II. — LES AUTOGRAPHES ET ÉDITIONS PRINCEPS DE PIERRE CORNEILLE. — Exposition de la Bibliothèque nationale par HENRI TRIANON.

III. — CHRONIQUE DU LIVRE. — Ventes aux enchères. — Renseignements divers.

Illustrations hors texte. — PORTRAIT A L'EAU-FORTE DE JULES CLARETIE.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Causerie d'un curieux,** par OCTAVE UZANNE.

II. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges.*

III. — **Gazette bibliographique :** *Documents officiels. — Académie. — Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux.*

IV. — **Sommaire des publications périodiques françaises :** *Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux parus à Paris, d'après la liste des dépôts,* etc.

AVIS

Les abonnements ne sont faits que pour une année.

Paris.	40 fr.
Province.	42 fr.
Étranger (union postale — première zone) . .	46 fr.
Étranger (union postale — deuxième zone). .	50 fr.
Étranger (hors de l'union)	60 fr.

On s'abonne aux bureaux de la Revue, **7, rue Saint-Benoit, à Paris,** chez tous les Libraires, ou à tous les Bureaux de poste.

Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne,** Rédacteur-Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Quantin,** éditeur-gérant.

AVIS. — **Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les 5 années parues, en volumes brochés, au prix total de 150 fr.**

Supplément au Numéro du 10 Mars 1885 du « LIVRE »

Librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

MAXIME DU CAMP

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LA CHARITÉ PRIVÉE A PARIS

Un volume in-8, broché. 7 fr. 50

TABLE DES MATIÈRES

Dédicace. — Avant-propos. — I. Les petites sœurs des pauvres. — II. Les frères de Saint-Jean-de-Dieu. — III. L'orphelinat des apprentis. — IV. Les dames du Calvaire. — V. L'œuvre des jeunes poitrinaires. — VI. Les sœurs aveugles de Saint-Paul. — VII. L'hospitalité du travail — VIII. L'hospitalité de nuit. — IX. La société philanthropique. — Pièces justificatives.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

PARIS
SES ORGANES, SES FONCTIONS & SA VIE

7e ÉDITION

Six volumes in-16, brochés. 21 fr.

SOUVENIRS LITTÉRAIRES

Deux volumes in-8, brochés. 15 fr.

SOUVENIRS DE L'ANNÉE 1848

2e ÉDITION

Un volume in-16, broché. 3 fr. 50

LES CONVULSIONS DE PARIS

6e ÉDITION

Quatre volumes in-16, brochés. 14 fr.

LE NIL
ÉGYPTE ET NUBIE

4e ÉDITION

Un volume in-16, broché. 3 fr. 50

HISTOIRE ET CRITIQUE

Un volume in-16, broché. 3 fr. 50

Librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris

ERNEST DESJARDINS

DE L'INSTITUT

GÉOGRAPHIE HISTORIQUE ET ADMINISTRATIVE

DE LA

GAULE ROMAINE

TOME TROISIÈME

ORGANISATION DE LA CONQUÊTE : LA PROVINCE, LA CITÉ

CONTENANT

21 planches, dont 10 cartes en couleur, deux gravures en taille-douce une photogravure

TIRÉES A PART

Et 21 figures intercalées dans le texte

Un volume grand in-8, broché. — Prix : 20 francs

GASTON BOISSIER

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

L'OPPOSITION

SOUS

LES CÉSARS

DEUXIÈME ÉDITION

Un volume in-16, broché. — Prix : 3 fr. 50

Bibliothèque variée, 1re série.

OPINION DE LA PRESSE

SUR LES

PETITS CONTEURS

DU XVIIIe SIÈCLE

Édition terminée et qui ne sera pas réimprimée

PUBLIÉE AVEC NOTICES BIO-BIBLIOGRAPHIQUES

PAR

OCTAVE UZANNE

L'ILLUSTRATION COMPREND

Un portrait gravé à l'eau-forte, un fac-similé d'autographe, des en-têtes et culs-de-lampe dans le goût du XVIIIe *siècle*

Chaque volume, in-8° format anglais, sur papier de Hollande . . . . . 10 fr.
— — sur Whatman bleuté . . . . . 25 fr.

CES VOLUMES S'ENRICHISSENT CHACUN DE SIX

EAUX-FORTES

Qui se vendent à part, dans un cartonnage artistique.

1°. — *Exemplaires avec lettre sur papier de Hollande. Prix :* **10** fr.

2°. — 100 *exemplaires numérotés et avant lettre, correspondant aux* 100 *exemplaires numérotés de l'édition du texte, savoir :*

Pour (n°s 1 *à* 20) *sur chine : sur japon, en noir et en sanguine. Prix*..... **25** fr.
Pour les (n°s 21 *à* 50) *sur Wathman blanc : sur Wathman blanc et sur japon. Prix.* **25** fr.
Pour les (n°s 51 *à* 100) *sur Wathman bleuté : sur Wathman bleuté et sur japon. Prix.* **25** fr.

3° — 40 *premiers états, numérotés en chiffres romains, avant toute lettre* SUR PAPIER JAPON BLANC, *GRAND FORMAT, comprenant trois épreuves en noir, bistre et sanguine de chacune six planches.* **50** fr.

I. — **Voisenon.** — Compositions et gravures de GÉRY-BICHARD.
II. — **Boufflers.** — Compositions de A. POIRSON, gravées par A. MONGIN.
III. — **Caylus.** — Compositions de DUBOUCHET, gravées par HANRIOT.
IV. — **Crébillon fils.** — Compositions et gravures de MILLIUS.
V. — **Monorif.** — Compositions de PAUL AVRIL, gravées par A. MONGIN.
VI. — **La Morlière.** — Héliogravures d'après les compositions de CHARLES LEPEC.
VII. — **Duclos.** — Compositions et gravures de LOS RIOS.
VIII. — **Cazotte.** — Compositions et gravures de GÉRY-BICHARD.
IX. — **Restif.** — Compositions et gravures de MONGIN.
X. — **Besenval.** — Compositions de PAUL AVRIL et gravures de TALUET.
XI. — **Fromaget.** — Compositions de PAUL AVRIL reproduites en héliogravures.
XII. — **Godard d'Aucourt.** — Reproduction en fac-similé de gravures du XVIIIe siècle.

LE *FIGARO*

Beaucoup de bons et beaux livres pendant cette dernière quinzaine. Citons d'abord, pour les bibliophiles, les *Contes dialogués de Crébillon fils.* L'éditeur, M. A. Quantin, poursuit avec une louable activité cette délicieuse collection des *Petits conteurs du dix-huitième siècle,* publiée avec tant de goût par les soins de M. Octave Uzanne, auquel nous devons déjà les précédents volumes : *Voisenon, Boufflers* et *Caylus.*

La spirituelle et longue étude de M. Octave Uzanne prépare fort bien à la lecture des *Matines de Cythère* et du *Hasard du coin du feu;* le jeune écrivain raconte la vie intéressante de Crébillon fils.

Ce volume, comme ses prédécesseurs, édité avec la plus grande recherche typographique, est enrichi d'un portrait charmant par Ad. Lalauze, et de vignettes à l'eau-forte et fleurons sur bois, qui donnent à l'ensemble du livre le meilleur air XVIIIe siècle.

LA *FRANCE*

Les éditions luxueuses et soignées des chefs-d'œuvre de notre littérature se succèdent sans relâche; c'est à qui fera le mieux dans ce glorieux tournoi bibliographique. — Nous annonçons aujourd'hui avec un vif plaisir aux nombreux gourmets littéraires du siècle dernier, une élégante réimpression des *Contes de Voisenon*. Cette délicieuse édition, publiée par M. A. Quantin, dans un format in-8° anglais, sur vergé de Hollande, est précédée d'une longue et intéressante notice sur le joyeux abbé académicien, par M. Octave Uzanne, et est ornée d'un portrait par A. Lalauze et de deux vignettes finement gravées par A. Mongin.

Rien de plus coquet que ce premier volume, d'une collection qui comprendra 10 volumes environ. Tous les délicats voudront posséder dans leurs bibliothèques ces adorables *Petits Conteurs* injustement oubliés, et nous n'hésitons pas à prédire un légitime succès à la collection.

LA *GAZETTE DE FRANCE*

Le XVIIIe siècle est à la mode. On en recherche les livres, les estampes, les tableaux, les meubles. Qu'il s'agisse d'une toile de Fragonard, d'un dessin de Moreau, d'une gravure de Gabriel de Saint-Aubin, d'un livre illustré par Eisen ou Gravelot, d'une pendule de Boule, d'un groupe en biscuit de Sèvres, inspiré par Mme de Pompadour, les amateurs s'en disputent la possession avec acharnement, sans reculer devant les plus extravagantes folies des enchères. On réimprime avec prédilection ses petites poésies, ses conteurs égrillards et ses chansonniers polissons. Voici qu'on nous annonce et que l'on commence une collection, en une douzaine de volumes, des conteurs du dernier siècle, dont Crébillon fils, Boufflers, Voisenon, Duclos, Caylus, Moncrif, le chevalier de la Morlière sont les représentants les plus connus.

C'est par l'abbé de Voisenon que l'infatigable M. Octave Uzanne a ouvert sa galerie des *Petits Conteurs du XVIIIe siècle*. L'honneur revenait de droit à cet abbé de Cythère, l'un des plus spirituels amuseurs de salon, diseur de riens ingénieux, d'une tournure d'esprit originale et quelquefois piquante, d'un style alerte, preste et dégagé, qui mêle à sa frivolité des traits d'observation assez fine, des saillies malicieuses, des épigrammes lancées d'une main juste. et sait donner à ses licences le raffinement d'une gaze légère. M. Uzanne a choisi sept contes dans son œuvre : il a eu la sagesse de laisser de côté l'un des plus connus, mais aussi le plus libre de tous : le *Sultan Misapouf*, « pour des raisons de dignité que l'on comprendra aisément. » Non seulement nous approuvons ses motifs, mais nous l'aurions excusé sans peine s'il eût également fait le sacrifice de *Tant mieux pour elle*, dont l'indécence froide, contournée, alambiquée, quintessenciée, rappelle le plus mauvais conte de Diderot. On trouve sans cesse dans Voisenon ce libertinage glacial, tout dans l'imagination et dans la tête, qui danse sur la pointe d'une aiguille; cette polissonnerie sans tempérament, d'un homme qui vivait de régime et que les femmes regardaient comme sans conséquence.

VICTOR FOURNEL.

LE *MONITEUR UNIVERSEL*

En 1727, Paradis de Moncrif, secrétaire du comte abbé de Clermont, poète de cour, homme à la mode, chansonnier en vogue et futur académicien, fit paraître l'*Histoire des Chats :* « Dissertation sur la pré-« éminence des chats dans la société, sur les autres animaux d'Egypte, sur les distinctions et privilèges « dont ils ont joui personnellement, sur le traitement honorable qu'on leur faisait pendant leur vie, et des « monuments et autels qu'on leur dressait après leur mort, avec plusieurs pièces qui y ont rapport. » L'ouvrage à peine paru déchaîna sur Moncrif une bourrasque de moqueries et de rires : Il grêla des épigrammes, il plut des chansons. L'idée qu'on pût sérieusement s'occuper des chats, écrire un livre sur eux, semblait à tout le monde la plus impertinente des lubies. — « En vérité » disait un des cent pamphlets « qui s'abattirent sur l'ouvrage, je ne saurais trop condamner le projet d'un auteur qui choisit un « sujet aussi peu intéressant que les chats pour entretenir le public... N'est-ce pas pitoyable de voir un « homme d'esprit capable de faire de bonnes études, perdre cinq ou six années à compiler, dans les auteurs « grecs et latins, tout ce qui a pu être dit de bon et de mauvais, de vrai et de faux au sujet des chats ? » — Quelque temps après, Moncrif sollicitant du comte d'Argenson le brevet d'historiographe de France : « Historiogriffe, voulez-vous dire, » lui répliqua le ministre. Un libelliste taré du temps ayant fait courir sur lui une injurieuse épigramme, Moncrif riposta par quelques coups de plat d'épée, administrés à son insulteur. « Minon! Minon! patte de velours! » lui criait Roy avec une couardise spirituelle, en se frottant les épaules. Plus tard, quand Moncrif se présenta à l'Académie, on lui jeta ses *Chats* entre les jambes, pour l'empêcher d'y entrer :

Ces beaux esprits vont nous apprendre
Qui chez eux doit avoir le pas.
Ils ont des rats, ils ont des rats :
Il leur faut quelqu'un pour les prendre,
Ils choisiront l'auteur des *Chats*..., etc.

Trente-cinq ans plus tard, Voltaire, apprenant que Moncrif avait été nommé examinateur de son

Histoire de Russie, écrivait à d'Argental : — « L'auteur des *Chats* n'est pas trop fait pour juger Pierre le Grand. Il y a loin de sa gouttière au Volga et au Jaïk. » — Jamais charivari pareil ne fut donné à un écrivain. Il n'y avait pas, c'est le cas de le dire, de quoi fouetter un chat dans son livre, il y eut de quoi le bafouer et le turlupiner toute sa vie.

Cette émeute littéraire n'était pas tant soulevée par l'ouvrage que par son sujet. L'animal n'existait pas pour les beaux esprits des dix-sept et dix-huitième siècles. On en était sur lui à la doctrine de Descartes qui n'y voit qu'une machine ambulante, mise en mouvement comme les horloges, par une combinaison de ressorts. Les préjugés s'ajoutaient aux théories pour le mépriser et pour l'avilir. Que pouvaient être les bêtes aux yeux de ces seigneurs et de ces grandes dames de Versailles, qui regardaient à peine comme des hommes les paysans, leurs compagnons de servage? Une plèbe à quatre pattes ou à plumes, faite pour être attelée, mangée ou tondue, mais indigne d'attirer l'attention du philosophe ou la sympathie du poète.

Nous avons heureusement changé tout cela. L'animal, au dix-neuvième siècle, est monté en grade. Il a repris son rang dans la grande parenté des êtres. On n'hésite plus à reconnaître que son instinct est l'ébauche d'une âme. Cette réhabilitation a produit une littérature toute nouvelle. Les animaux n'avaient que des naturalistes pour les décrire et des anatomistes pour les disséquer; ils ont aujourd'hui des biographes pour raconter leur vie instinctive, et des poètes pour interpréter leur âme silencieuse. C'est ainsi que M. Champfleury a pu écrire, il y a quelques années, un livre sur les chats qui est toute une monographie, sans avoir à craindre les railleries qui assaillirent le pauvre Moncrif.

M. Quantin nous rend aujourd'hui, dans sa charmante publication des *Petits conteurs du XVIIIe siècle*, cette *Histoire des Chats* si bafouée, telle qu'elle parut en 1727 dans la première et rare édition, avec le fac-similé des figures de Coypel gravées à l'eau-forte par le comte de Caylus. Elle méritait, ne fût-ce que pour avoir devancé son temps, d'être retirée de l'oubli. C'est une compilation moitié savante et moitié frivole, quelque chose comme une étagère de statuettes de chats égyptiens reproduites en porcelaine de Saxe et de Sèvres. L'auteur y prend la défense de l'espèce féline avec un fin et froid badinage. Les réflexions et les plaisanteries, les madrigaux et les aperçus, l'histoire naturelle et l'histoire ancienne, le bel esprit et l'érudition se mêlent ingénieusement dans son livre. Sous sa couleur de pastel fané, il a conservé quelque grâce : on le relit encore avec agrément.

Quelques jolis contes de Moncrif terminent ce volume, édité avec le luxe élégant qui distingue tous les ouvrages sortis des presses de M. Quantin.

PAUL DE SAINT-VICTOR.

RELIURES ANCIENNES ET MODERNES

E. CARAYON

Relieur de l'Opéra et de la Comédie française

10, rue de Nesles, PARIS

RELIURES ET CARTONNAGES D'AMATEURS

EN MAROQUIN, VÉLIN ET TOILE

CARTONNAGES ARTISTIQUES EN VÉLIN

Avec dos et plats ornés à l'aquarelle.

MÉDAILLE D'OR, PARIS 1878

JOSEPH GILLOTT

DE BIRMINGHAM

recommande ses excellentes

PLUMES D'ACIER

connues du Monde entier sous les

Nos 303 et 404

En vente chez tous les Papetiers

DÉPOT : 38, Bd SÉBASTOPOL, 38

PARIS





LIVRES RARES ET CURIEUX

BEAUX LIVRES DES XVe, XVIe ET XVIIe SIÈCLES

Gothiques français et livres à figures sur bois. — Romans de chevalerie en français et en allemand. — Précieuses éditions de la Bible en toutes langues. — Livres d'Heures, Bréviaires et Missels sur vélin ou sur papier. — Livres de dentelles. — Gravures d'ornement. — Musique ancienne. — Livres rares sur la chasse et l'escrime. — Livres à figures du XVIIIe siècle. — Reliures anciennes. — Manuscrits, etc., etc.

Catalogues mensuels, gratis et franco sur demande.

ALBERT COHN, MOHRENSTRASSE 53, A BERLIN, W.

Librairie E. DENTU, éditeur, Palais-Royal, Paris

LES ESTAMPES

DU XVIIIE SIÈCLE

GUIDE-MANUEL DE L'AMATEUR

PAR

GUSTAVE BOURCARD

Avec une préface de PAUL EUDEL

Un beau volume in-8° raisin vergé, d'environ 600 pages. Prix..... **25** fr.

Ce curieux ouvrage, fruit de recherches patientes faites avec le plus grand soin, vient très à propos combler une lacune importante, et est destiné à rendre le plus grand service aux amateurs d'estampes et aux collectionneurs, aujourd'hui si nombreux. Rien n'a été négligé pour que ce beau livre, très complet, donne pleine satisfaction aux connaisseurs en tous genres. Il contient :

Toutes les pièces capitales et populaires ;
Leurs groupements par suites et pendants ; leurs formats ;
Description d'états et remarques inédites pour quelques grandes pièces capitales ;
Dates de naissance et de mort des peintres et dessinateurs ;
Prix des estampes en ventes publiques, depuis ces trente dernières années, époque du renouveau de l'École ;
Deux tables alphabétiques et répertoriales pour faciliter les recherches contenant : l'une, les noms de tous les peintres, dessinateurs et graveurs cités dans l'ouvrage ; l'autre, les titres des estampes, de sorte que, connaissant le nom d'un artiste, on découvrira son œuvre, ou connaissant le nom d'une œuvre, on découvrira son auteur.

Un maître en ce genre, Paul Eudel, qui a lu le livre, a bien voulu dans sa préface l'apprécier en ces termes :

« *Grâce à votre ouvrage, la besogne, si laborieuse jusqu'à ce jour, des amateurs, sera singulièrement facilitée*

« *Ils trouveront rassemblés, condensés, sous une forme commode et raisonnée, les renseignements qu'il leur fallait aller chercher un à un en dépouillant les catalogues des principales ventes (dont quelques-uns, comme ceux des ventes Behague et Mulbacher, sont devenus rarissimes et se vendent aujourd'hui vingt et trente francs), en compulsant les nombreux ouvrages écrits sur la matière qui n'embrassent souvent que l'œuvre d'un seul maître : véritable travail de bénédictin, de nature à décourager les plus ardents.*

« *Désormais rien ne sera plus simple et plus facile que de rassembler, en vous prenant pour guide, une collection complète et irréprochable.* »

Tiré à petit nombre et imprimé avec le plus grand soin, sous les yeux de l'auteur, par un artiste typographe nantais, M. Émile Grimaud, il a sa place dans toutes les bonnes bibliothèques.

En raison du petit nombre tiré, nous ne saurions trop engager les amateurs à se hâter d'envoyer leur souscription.

Il a été imprimé, en outre, quelques exemplaires sur papier teinté et sur Japon.

L'ouvrage a été imprimé comme suit :

550 exemplaires sur papier vergé à la cuve, numérotés à la presse, au prix de..... **25 fr.**
25 exemplaires sur papier vélin teinté, numérotés à la presse, au prix de ..... **40 fr.**
25 exemplaires sur papier du Japon, numérotés à la presse, au prix de..... **50 fr.**

L'imprimeur-éditeur-gérant : A. QUANTIN.

1885

6e ANNÉE

QUATRIÈME LIVRAISON

10 AVRIL

N° 64

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

A. QUANTIN
Imprimeur-Éditeur

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.



FRUMAIRE. SC.

P. AVRIL. DEL.

LE LIVRE

— SIXIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 AVRIL 1885

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — LA POLICE PAR LES POLICIERS, par G.-F. VIDOCQ fils, bibliophile.
II. — LACURNE DE SAINTE-PALAYE, par L. DEROME.
III. — CHRONIQUE DU LIVRE. — Ventes aux enchères. — Renseignements divers.

Illustrations hors texte. — PORTRAITS A L'EAU-FORTE DES FRÈRES LACURNE DE SAINTE-PALAYE.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges.*

II. — **Gazette bibliographique** : *Documents officiels. — Académie. — Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux.*

III. — **Sommaire des publications périodiques françaises** : *Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux parus à Paris, d'après la liste des dépôts,* etc.

RELIURES ANCIENNES ET MODERNES

E. CARAYON

Relieur de l'Opéra et de la Comédie française

10, rue de Nesle, PARIS

RELIURES ET CARTONNAGES D'AMATEURS

EN MAROQUIN, VÉLIN ET TOILE

CARTONNAGES ARTISTIQUES EN VÉLIN

Avec dos et plats ornés à l'aquarelle.

MÉDAILLE D'OR, PARIS 1878

JOSEPH GILLOTT

DE BIRMINGHAM

recommande ses excellentes

PLUMES D'ACIER

connues du Monde entier sous les

Nos 303 et 404

En vente chez tous les Papetiers

DÉPOT : 38, Bd SEBASTOPOL, 38

PARIS

Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne**, Rédacteur-Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Quantin**, éditeur-gérant.

AVIS. — Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les 5 années parues, en volumes brochés, au prix total de 150 fr.

Supplément au numéro du 10 Avril 1885 du « LIVRE »

L. BERNARD, libraire-éditeur, VERSAILLES

VIENT DE PARAITRE

LE PETIT-TRIANON

HISTOIRE ET DESCRIPTION

Par GUSTAVE DESJARDINS

Ancien archiviste du département de Seine-et-Oise

UN BEAU VOLUME PETIT IN-4°

Illustré de 2 HÉLIOCHROMIES faites par M. DUJARDIN, d'après un procédé entièrement nouveau

D'UNE EAU-FORTE DE M. SADOUX

Et de 19 VUES ET PLANS, la plupart inédits, hors texte, reproduits en héliogravure DUJARDIN

Prix . . . . . 25 fr.

Il a été tiré 15 exemplaires (nos 1 à 15) sur Japon . . . **50 fr.**
— 15 — (nos 16 à 30) sur Chine . . . **50 fr.**
— 40 — (nos 31 à 70) sur Hollande . **40 fr.**

ISIDORE LISEUX
25, RUE BONAPARTE, PARIS.

THÉOPHILE BELIN
29, QUAI VOLTAIRE, PARIS.

VIENT DE PARAITRE

ALOISIÆ SIGEÆ

TOLETANÆ

SATYRA SOTADICA

DE ARCANIS AMORIS ET VENERIS

ALOISIA Hispanice scripsit
Latinitate donavit Joannes MEURSIUS
Re vera auctore

NICOLAO CHORIER

Ce livre, dont il a été fait d'innombrables éditions sous le titre de *Joannis Meursii Elegantiæ Latini sermonis*, est en réalité l'Œuvre d'un jurisconsulte français du XVIIe siècle, Nicolas Chorier : un écrivain nourri du plus pur miel de l'Antiquité ; le dernier Classique Latin, comme Bossuet le dernier Père de l'Église. Déjà, il y a près d'un siècle et demi, les éditeurs de la Collection Barbou lui assignaient sa place, entre Virgile et l'*Imitation de Jésus-Christ*. Les Latinistes contemporains seront heureux de le retrouver ici, dans une édition plus correcte et plus lisible qu'aucune de ses devancières.

Prix . . . . . **6 fr.**
— sur papier de Hollande (100 ex.) . . . . . **15 fr.**

DERNIÈRES PUBLICATIONS

DULAURE. **Des Divinités génératrices, ou du culte du Phallus.** . **20 fr. »**
RESTIF DE LA BRETONNE. **Sara.** . . . . . **3 fr. 50**
MADAME COTTIN. **Claire d'Albe.** . . . . . **3 fr. 50**

Librairie **HACHETTE & Cie**, boulevard Saint-Germain, 79, PARIS.

MISE EN VENTE

de la première livraison de

LA TERRE

A VOL D'OISEAU

PAR

ONÉSIME RECLUS

L'OUVRAGE SE COMPOSERA DE 40 LIVRAISONS

à 50 centimes

Il paraîtra régulièrement une livraison par semaine le samedi

---

Chaque livraison, composée de **24 pages** et protégée par une couverture, comprendra 15 ou 16 pages de texte, et **8 ou 9 pages d'illustrations.**

Cet ouvrage, contenant plus de 600 gravures par les plus célèbres artistes, et 10 cartes, formera un magnifique volume grand in-8.

Librairie **HACHETTE** & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, PARIS.

ÉDOUARD HERVÉ

LA

CRISE IRLANDAISE

DEPUIS LA FIN DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

JUSQU'A NOS JOURS

Un volume in-16, broché..... 3 fr. 50

PAUL ALBERT

LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

TOME DEUXIÈME

Un volume in-16, broché, 3 fr. 50

EN VENTE :

Tome premier. — LES ORIGINES DU ROMANTISME, 3e édition

Un volume in-16, broché, 3 fr. 50

A. QUANTIN, Imprimeur-Éditeur, 7, rue Saint-Benoît, PARIS.

VIENT DE PARAITRE

CARREAUX

EN

FAÏENCE ITALIENNE

DE LA FIN DU XVe SIÈCLE ET DU COMMENCEMENT DU XVIe SIÈCLE

D'après les Dessins originaux publiés par

M. MEURER

PEINTRE ET PROFESSEUR AU MUSÉE D'ART INDUSTRIEL DE BERLIN

Album in-folio contenant 24 magnifiques Planches en chromolithographie renfermées dans un cartonnage. — Prix : 100 francs.

Cet ouvrage, acquis de l'Allemagne, constitue une véritable rareté documentaire, autant par la richesse et par la variété des motifs de décoration qu'il contient que par la précision du dessin et la parfaite exécution des tirages en couleurs.

Ce sont des modèles simples et rigoureusement exacts de la belle époque de la Renaissance italienne, reproduits dans leur dimension originale, et puisés dans les principales Églises et dans les Palais de Sienne, de Venise, de Bologne, etc.

Le tirage de cet Album a été limité à 200 exemplaires et il n'en sera pas fait de réimpression. Ces conditions le feront rechercher par les amateurs, les artistes et les industriels.

L'ouvrage est expédié FRANCO contre le prix de 100 francs, envoyé en une valeur quelconque sur Paris à M. A. Quantin, imprimeur-éditeur, 7, rue Saint-Benoît, Paris, ou contre remboursement.

EN VENTE

A L'OCCASION DES **VACANCES DE PAQUES**

ŒUFS DE PAQUES

Joli petit Album de 16 pages en couleurs, imprimé sur papier teinté et reproduisant en *aquarelles de six tons*, une série de scènes enfantines gracieuses et amusantes. C'est un charmant cadeau, et d'un genre absolument nouveau, à offrir aux jeunes enfants.

Prix : 50 centimes

LIVRES RARES ET CURIEUX

BEAUX LIVRES DES XVe, XVIe ET XVIIe SIÈCLES

Gothiques français et livres à figures sur bois. — Romans de chevalerie en français et en allemand. — Précieuses éditions de la Bible en toutes langues. — Livres d'Heures, Bréviaires et Missels sur vélin ou sur papier. — Livres de dentelles. — Gravures d'ornement. — Musique ancienne. — Livres rares sur la chasse et l'escrime. — Livres à figures du XVIIIe siècle. — Reliures anciennes. — Manuscrits, etc., etc.

Catalogues mensuels, gratis et franco sur demande.

ALBERT COHN, MOHRENSTRASSE 53, A BERLIN, W.

L'imprimeur-éditeur : A. QUANTIN.

A. QUANTIN, Imprimeur-Éditeur, 7, rue Saint-Benoît, PARIS

EN SOUSCRIPTION

Pour paraître le 20 Avril prochain

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

GUSTAVE FLAUBERT

ÉDITION DÉFINITIVE

REVUE SUR LES MANUSCRITS ORIGINAUX

8 VOLUMES

La renommée de Gustave Flaubert n'a cessé de grandir depuis sa mort, et il occupe dès maintenant la place que lui conservera la postérité.

Il demeurera le créateur d'un genre nouveau, et la révolution que le roman d'observation a apportée dans les lettres est égale à celle que suscita le romantisme, il y a un demi-siècle.

Madame Bovary, cet impérissable chef-d'œuvre, demeurera la pierre angulaire du temple élevé à la nouvelle école de la vérité naturelle.

Mais Gustave Flaubert a publié d'autres ouvrages qui, pour avoir une renommée moins retentissante, n'en portent pas moins l'empreinte de son génie.

Salammbô, *l'Éducation sentimentale*, sont des œuvres achevées, dont le premier succès a été grand. Parmi ses contes, celui de *Saint Julien l'Hospitalier* est un pur chef-d'œuvre.

Les œuvres complètes du maître n'ont **jamais été réunies jusqu'ici** et les amateurs nous sauront gré de les leur offrir dans une *édition de bibliothèque* qui restera définitive.

Tous les textes que nous publions ont été revus avec le plus grand soin par la famille et les amis de Flaubert sur les manuscrits originaux. Comme pour notre édition des œuvres complètes de Victor Hugo, cette édition sera *ne varietur*.

Cette Édition définitive comprendra tout ce qui a paru jusqu'ici des œuvres de G. Flaubert *et des parties encore inédites*, sauf la *Correspondance*, qui sera l'objet d'une publication ultérieure et indépendante

VOICI LA LISTE DES VOLUMES DANS L'ORDRE DE LEUR TOMAISON :

I.	— **MADAME BOVARY**, suivie des pièces du procès et ornée d'un portrait de Flaubert, gravé a l'eau-forte	1 vol.
II.	— **SALAMMBO**	1 vol.
III-IV.	— **L'ÉDUCATION SENTIMENTALE**	2 vol.
V.	— **LA TENTATION DE SAINT-ANTOINE**	1 vol.
VI.	— **TROIS CONTES** (*Un cœur simple*, la *Légende de Saint Julien l'Hospitalier*, *Hérodias*) suivis de Mélanges inédits	1 vol.
VII.	— **BOUVARD ET PÉCUCHET**, précédé d'une Étude sur Flaubert par Guy de Maupassant	1 vol.
VIII.	— **THÉATRE**	1 vol.

Ces huit volumes paraîtront dans le cours de 1885, au fur et à mesure de la revision des manuscrits et sans tenir compte de l'ordre de la tomaison.

Prix de chaque volume in-8° cavalier, fabriqué exactement comme l'édition Hetzel-Quantin des œuvres de Victor Hugo . . . . . **7 fr. 50**

Il a été tiré **100 exemplaires numérotés** sur papier de Hollande. Prix de chaque volume . . . . . **25 fr.**

Nous appelons particulièrement l'attention des souscripteurs sur les cent exemplaires numérotés, imprimés sur papier de Hollande. Cette édition spéciale, qui ne sera jamais réimprimée, est appelée, en considération de la valeur de l'œuvre et du nombre restreint des volumes, à se classer et à s'épuiser rapidement.

Nous ne vendrons ces exemplaires sur Hollande qu'aux souscripteurs des huit volumes.

A. QUANTIN, Imprimeur-Éditeur 7, rue Saint-Benoît, PARIS

POUR PARAITRE LE 30 AVRIL PROCHAIN

1re ANNÉE LE 1re ANNÉE

SALON-ARTISTE

ALBUM PETIT IN-QUARTO

COMPRENANT

120 DESSINS ORIGINAUX

PAR

MM. AUBLET, J. BALLAVOINE, E. BAYARD, A. BRAMTOT, BROZIK, A. CESBRON, CHARTRAN, COESSIN DE LA FOSSE, PAUL COLIN, BENJAMIN CONSTANT, CORDONNIER, COURTOIS, COUTURIER, DALOU, DANTAN, DAWANT, A. DEMAREST, J. DEPRÉ, CAROLUS DURAN, G. FERRIER, A. FOURIÉ, J. FRAPPA, GARNIER, J. GAUTHERIN, J. GIRARDET, E. JEANNIOT, ALF. LANSON, D. LAUGÉE, G. LAUGÉE, JEAN-PAUL LAURENS, LECOMTE DU NOUY, JULES LEFEBVRE, MAURICE LELOIR, LUMINAIS, A. MAIGNAN, MALIVOIRE, A. MARIE, A. MAROT, L. MARQUESTE, ANTONIN MERCIÉ, OLIVIER MERSON, A. NOZAL, H. PILLE, RALLI, A. RAPIN, RIXENS, ROLL, G. SAINTPIERRE, A. GEORGES SAUVAGE, F. SCHOMMER, A. STEINHEIL, STENGELIN, TOUDOUZE, J. VAUTHIER, WAGREZ, ETC.

Prix, broché. . . . . 3 fr. 50

Les ornements du texte, aussi bien que les gravures formant pages, ont été exécutés par les artistes eux-mêmes, chacun d'eux fournissant au moins deux dessins originaux : le premier, d'après l'une de ses œuvres exposées; les autres, destinés à servir d'encadrement, d'en-tête ou de cul-de-lampe.

En dehors de la valeur artistique que donnent à chacune de ces 120 compositions le nom du signataire et le soin particulier avec lequel les dessins, *de grand format*, auront été exécutés et gravés, cette publication présente l'intérêt capital de réunir des reproductions qui ne se trouveront **nulle part ailleurs.** En effet, les collaborateurs du *Salon-Artiste* se sont engagés à n'autoriser la reproduction de leurs œuvres exposées dans aucune publication similaire, de façon que rien ne puisse remplacer cet ouvrage indispensable.

L'imprimeur-éditeur-gérant : A. QUANTIN.

1885

6e ANNÉE

CINQUIÈME LIVRAISON

10 MAI

N° 65

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

A. QUANTIN
Imprimeur-Éditeur

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.



FRUHAIRE. SC. P. AVRIL. DEL.

LE LIVRE

— SIXIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 MAI 1885

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — L'HOMME AU CAMÉLIA, par M. DE CONTADES.

II. — HISTOIRE INÉDITE DE QUATRE EAUX-FORTES de CÉLESTIN NANTEUIL, par C. JOLLY-BAVOILLOT.

III. — CHRONIQUE DU LIVRE. — Ventes aux enchères. — Renseignements divers.

Illustrations hors texte. — PORTRAIT A L'EAU-FORTE de LAUTOUR-MÉZERAY.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges.*

II. — **Gazette bibliographique** : *Documents officiels. — Académie. — Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux.*

III. — **Sommaire des publications périodiques françaises** : *Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux parus à Paris, d'après la liste des dépôts*, etc.

RELIURES ANCIENNES ET MODERNES

E. CARAYON

Relieur de l'Opéra et de la Comédie-Française

10, rue de Nesles, PARIS

RELIURES ET CARTONNAGES D'AMATEURS

EN MAROQUIN, VÉLIN ET TOILE

CARTONNAGES ARTISTIQUES EN VÉLIN

Avec dos et plats ornés à l'aquarelle

MÉDAILLE D'OR, PARIS 1878

JOSEPH GILLOTT

DE BIRMINGHAM

recommande ses excellentes

PLUMES D'ACIER

connues du Monde entier sous les

Nos 303 et 404

En vente chez tous les Papetiers

DÉPOT : 36, Bd SÉBASTOPOL, 36

PARIS

Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne**, Rédacteur-Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Quantin**, éditeur-gérant.

AVIS. — Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les 5 années parues, en volumes brochés, au prix total de 150 fr.

Isidore LISEUX, Libraire-Éditeur, 25, rue Bonaparte, PARIS.
Dépôt à la Librairie THÉOPHILE BELIN, 29, quai Voltaire, Paris.

VIENT DE PARAITRE

DICTIONARIUM
EROTICUM
LATINO-GALLICUM

Dictionnaire spécial Latin-Français

Par NICOLAS BLONDEAU

AVOCAT EN PARLEMENT, CENSEUR DES LIVRES ET INSPECTEUR DE L'IMPRIMERIE DE TRÉVOUX (XVIIIe SIÈCLE)

Édité pour la première fois sur le Manuscrit original, avec des notes et additions de

FRANÇOIS NOEL

INSPECTEUR GÉNÉRAL DE L'UNIVERSITÉ

Précédé d'un ESSAI SUR LA LANGUE ÉROTIQUE
Par le Traducteur du *Manuel d'Érotologie* de Forberg.

Un beau volume d'environ 250 pages, imprimé sur papier fort de Hollande, par Ch. UNSINGER, à 375 exemplaires numérotés. Prix *net* de souscription (non marqué sur la couverture). . 60 fr.

Toutes les demandes doivent être adressées à la Librairie THÉOPHILE BELIN 29, quai Voltaire, Paris.

A. CLAUDIN, Libraire-Expert et Paléographe
3, RUE GUÉNÉGAUD, A PARIS.

Sous presse

CATALOGUE
D'UNE
COLLECTION DE LIVRES
RELATIFS
A L'HISTOIRE, LA LANGUE ET LA LITTÉRATURE DES ANCIENS PEUPLES
PRINCIPALEMENT DE L'ORIENT
PROVENANT DE LA BIBLIOTHÈQUE
de feu M. G. PAUTHIER

Dont la vente aux enchères publiques aura lieu prochainement.

AVIS IMPORTANT. — Le tirage de ce Catalogue spécial étant très limité, *on est prié de se faire inscrire d'avance* à la librairie A. CLAUDIN, 3, rue Guénégaud, pour le recevoir lors de sa publication.

La librairie CLAUDIN publie *tous les mois* les **Archives du Bibliophile** comprenant un Catalogue de **livres rares et curieux**, offerts aux amateurs. — Envoi *gratis* et *franco* à titre d'essai à toute personne qui en fait la demande par lettre affranchie.

EN PRÉPARATION : Plusieurs Catalogues de ventes de beaux livres.

LIBRAIRIE DU BIBLIOPHILE, 7, rue Guénégaud, à Paris.
ANCIENNES LIBRAIRIES **DAFFIS** ET **WILLEM**

Publications du Bibliophile Jacob
(PAUL LACROIX)

dont nous avons acquis les derniers exemplaires :

I

HISTOIRES COMIQUES
MYSTIFICATEURS ET MYSTIFIÉS

Origines de la mystification, les Repas de Grimod de la Reynière, les Déjeuners des mystificateurs du Palais-Royal, etc. 1875, *Dentu*. In-12, br., de 320 pages., 3 fr.; net. 1 fr. 75

II

Publications à petit nombre et numérotées faites par la **Librairie des Bibliophiles**. *Impressions de luxe sur papiers de choix faites par* **D. JOUAUST.**

MÉLANGES BIBLIOGRAPHIQUES

Essai historique sur la Reliure en France depuis le XVIe siècle. — Projet d'une nouvelle édition de la Bibliothèque historique de la France du P. Lelong et de Fontette. — La Collection Jabach (amateur du XVIIe siècle). — Les Autographes (du Masque de fer, de Mme de Sévigné, Boileau, Bossuet, Lavoisier, le marquis de Sade, Piron, Restif de la Bretonne, Voltaire, Crébillon, Buffon, Beaumarchais, etc. — Faux autographes de Rabelais, Molière), etc., etc. 1871. In-8 de 284 pages, tiré à 300 exemplaires numérotés, sur papier vergé de Hollande, **10** fr.; net..... **6** fr.

Trésor des Pièces rares et curieuses
Relatives à l'Histoire de Russie

Offertes aux bibliophiles russes par P. L. Jacob, bibliophile.

Tiré à 150 exempl. numérotés (120 sur papier de Hollande, 15 sur Chine, 15 sur Whatman)

1° Brieve description de la Poloigne (Lithuanie, Samogétie, Russie et Moscovie), par Sébastien Munster. Prix, 12 fr.; net..... 7 fr.

2° Journal inéditde l'ambassade de Pierre Potemkin en France, pendant l'année 1668, rédigé par M. de Saint-Laurent. Prix net..... 6 fr.

3° Deux lettres inédites de l'impératrice Catherine II à Stanislas Poniatowski, publ. pour la première fois d'après les originaux par P. L. Jacob, bibliophile. Prix, 4 fr.; net..... 2 fr. 50

.... Dans ces lettres intimes, son esprit y brille, son caractère s'y accuse, ses vues politiques y sont indiquées, les circonstances de son avènement au trône s'y trouvent retracées avec autant de sincérité que d'exactitude. Chaque ligne nous peint non seulement la czarine qui commence à régner, mais encore la femme avec ses passions et ses entraînements.....

La collection complète des 3 vol.: *Papier de Hollande*, 22 fr.; net, 12 fr.; *Papier de Chine*, 44 fr.; net, 22 fr.; *Papier Whatman*, 44 fr.; net, 28 fr.

Nous n'avons qu'un très petit nombre d'exemplaires de ces divers ouvrages. -- Nous en sommes seuls possesseurs, et ils ne figurent plus au catalogue de leurs éditeurs.

Nous nous réservons de vendre, à une époque ultérieure, au prix marqué et sans remise tous ces ouvrages.

L. BERNARD, libraire-éditeur, VERSAILLES

VIENT DE PARAITRE

LE PETIT-TRIANON

HISTOIRE ET DESCRIPTION

Par GUSTAVE DESJARDINS

Ancien archiviste du département de Seine-et-Oise

UN BEAU VOLUME PETIT IN-4°

Illustré de 2 HÉLIOCHROMIES faites par M. DUJARDIN, d'après un procédé entièrement nouveau

D'UNE EAU-FORTE DE M. SADOUX

Et de 19 VUES ET PLANS, la plupart inédits, hors texte, reproduits en héliogravure DUJARDIN

Prix . . . . . **25 *fr.***

Il a été tiré 15 exemplaires (nos 1 à 15) sur japon . . . **50 fr.**
— 15 — (nos 16 à 30) sur chine . . . **50 fr.**
— 40 — (nos 31 à 70) sur hollande . **40 fr.**

LIVRES RARES ET CURIEUX

BEAUX LIVRES DES XVe, XVIe ET XVIIe SIÈCLES

Gothiques français et livres à figures sur bois. — Romans de chevalerie en français et en allemand. — Précieuses éditions de la Bible en toutes langues. — Livres d'Heures, Bréviaires et Missels sur vélin ou sur papier. — Livres de dentelles. — Gravures d'ornement. — Musique ancienne. — Livres rares sur la chasse et l'escrime. — Livres à figures du XVIIIe siècle. — Reliures anciennes. — Manuscrits, etc., etc.

Catalogues mensuels, gratis et franco sur demande.

ALBERT COHN, MOHRENSTRASSE 53, A BERLIN, W.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

SAISON DE 1885

BILLETS A PRIX RÉDUITS

La Compagnie des Chemins de Fer de l'Ouest fait délivrer depuis le 1er Avril :

1° des billets d'aller et retour dits de "**BAINS DE MER**" valables du Jeudi soir au Lundi nclus, de Paris à toutes les stations balnéaires de son réseau;

2° des billets d'Excursions en Normandie et en Bretagne, valables pendant un mois.

A. QUANTIN, Imprimeur-Éditeur, 7, rue Saint-Benoît, PARIS.

BIBLIOTHÈQUE DES CHEFS-D'ŒUVRE DU ROMAN CONTEMPORAIN

VIENT DE PARAITRE

OCTAVE FEUILLET

MONSIEUR DE CAMORS

Illustré de Onze compositions par S. REJCHAN

GRAVÉES A L'EAU-FORTE

par Mme LOUVEAU-ROUVEYRE & MM. E. DAUMONT & A. DUVIVIER

TIRÉES HORS TEXTE

Un vol. petit in-4°, sur papier blanc à la cuve, planches hors texte sur papier teinté, couverture repliée avec médaillon repoussé en or : **25** francs

Il a été tiré CENT exemplaires numérotés, sur papier du Japon, texte réimposé et réimprimé sur format grand in-4° avec planches avant lettre sur japon et avec lettre sur papier teinté à la cuve : **100** *francs*

Pour paraître dans le courant de Mai : H. de Balzac. — LE PÈRE GORIOT

OUVRAGE PARU

MADAME BOVARY

ILLUSTRÉE DE DOUZE COMPOSITIONS PAR ALBERT FOURIÉ

Gravées à l'eau-forte par ABOT & MORDANT, & tirées hors texte

Les CENT exemplaires numérotés sur grand japon sont épuisés

Les souscripteurs ont droit de primauté sur les CENT exemplaires japon de *Monsieur de Camors*

EN SOUSCRIPTION

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

GUSTAVE FLAUBERT

ÉDITION DÉFINITIVE REVUE SUR LES MANUSCRITS ORIGINAUX

8 VOLUMES

Ces huit volumes paraîtront dans le cours de 1885, au fur et à mesure de la revision des manuscrits et sans tenir compte de l'ordre de la tomaison.

SALAMMBÔ vient de paraître

Prix de chaque volume in-8° cavalier, fabriqué exactement comme l'édition Hetzel-Quantin des œuvres de Victor Hugo..... 7 fr. 50

Il a été tiré **100 exemplaires numérotés** sur papier de Hollande. Prix de chaque volume..... 25 fr.

Nous appelons particulièrement l'attention des souscripteurs sur les cent exemplaires numérotés, imprimés sur papier de Hollande. Cette édition spéciale, qui ne sera jamais réimprimée, est appelée, en considération de la valeur de l'œuvre et du nombre restreint des volumes, à se classer et à s'épuiser rapidement.

Nous ne vendrons ces exemplaires sur hollande qu'aux souscripteurs des huit volumes.

L'imprimeur-éditeur : A. QUANTIN.

A. QUANTIN, Imprimeur-Éditeur, 7, rue Saint-Benoît, PARIS

VIENT DE PARAITRE

1re ANNÉE

LE

1re ANNÉE

SALON-ARTISTE

ALBUM PETIT IN-QUARTO

COMPRENANT

110 DESSINS ORIGINAUX

PAR

MM. ARMAND-DUMARESQ, AUBLET, J. BALLAVOINE, BARRIAS, BEAUVERIE, A. BRAMTOT, A. CESBRON, CHARTRAN, COESSIN DE LA FOSSE, PAUL COLIN, CORDONNIER, COURTOIS. COUTURIER, DALOU, DANTAN, DAWANT, A. DEMAREST, J. DUPRÉ, G. FERRIER, A. FOURIÉ, FRANC-LAMY, J. FRAPPA, GARNIER, J. GAUTHERIN, GEORGES-SAUVAGE, J. GIRARDET, GŒNEUTTE (N.), E. JEANNIOT, D. LAUGÉE, G. LAUGÉE, LAURENS (J. P.), LECOMTE DU NOUY, J. LEFEBVRE, HECTOR LEMAIRE. LUMINAIS, A. MAIGNAN, MALIVOIRE, A. MARIE, L. MARQUESTE, OLIVIER MERSON, MILLIET, A. NOZAL, PILLE, RALLI, A. RAPIN, RIXENS, ROLL, G. SAINT-PIERRE, F. SCHOMMER, A. STEINHEIL, STENGELIN, TOUDOUZE, J. VAUTHIER, WAGREZ.

Couverture en couleur dessinée par Luc-Olivier MERSON

Broché : 3 fr. 50

50 exemplaires numérotés, sur papier japon . . . . . **25** fr.

Les ornements du texte, aussi bien que les gravures formant pages, ont été exécutés par les artistes eux-mêmes, chacun d'eux fournissant au moins deux dessins originaux: le premier, d'après l'une de ses œuvres exposées; les autres, destinés à servir d'encadrement, d'en tête ou de cul de lampe.

En dehors de la valeur artistique que donnent à chacune de ces compositions le nom du signataire et le soin particulier avec lequel les dessins, de grand format, ont été exécutés et gravés, cette publication présente l'intérêt capital de réunir des reproductions qui ne se trouvent **nulle part ailleurs.**

PETITE COLLECTION ANTIQUE

VIENT DE PARAITRE

PROPERCE

LES ÉLÉGIES

TRADUCTION EN VERS DE **M. DE LA ROCHE-AYMON**

EN-TÊTES FOND OR, IMITATION DE BAS-RELIEFS

Gravés par MÉAULLE, d'après les dessins de BESNIER

Un volume in-32, sur papier vélin : **10** fr.

50 exemplaires numérotés sur papier des manufactures impériales du Japon (Épuisés) : **25** fr.

Librairie de E. DENTU, Éditeur, Palais-Royal, PARIS.

EN VENTE

LES DEUX PREMIERS VOLUMES

LES

CONFESSIONS

D'ARSÈNE HOUSSAYE

SOUVENIRS D'UN DEMI-SIÈCLE (1830-1880)

4 BEAUX VOLUMES GRAND IN-8 CAVALIER, IMPRESSION DE LUXE

ORNÉS DE GRAVURES, SCÈNES ET PORTRAITS DU TEMPS

ET D'UN GRAND NOMBRE D'AUTOGRAPHES DE PERSONNAGES CONTEMPORAINS

Prix : 6 francs le volume

TITRES DE QUELQUES CHAPITRES DES TOMES I ET II

Un bal chez le duc de Morny. — Pages familiales. — L'arche de Noé. — Quand on dansait sur un volcan. — L'école buissonnière. — L'amour étoilé. — Cécile aux yeux verts. — La vie rustique. — Le violon au moulin. — Le sabre et la plume. — La bohémienne Kika. — Les dieux. — Les femmes font les mœurs. — L'ambassadrice aux cheveux d'or. — L'Olympe romantique. — La bohème romantique. — Profils d'amis. — Les amours romanesques. — Le monde et les mondaines. — Sous le roi citoyen. — Les fêtes du règne. — La révolution de 1848. — Un coup d'État à la Comédie-Française. — Alfred de Musset et la princesse Belgiojoso. — George Sand et Mme de Girardin. — La géographie de la femme. — Comment on se marie. — Ce que dure le bonheur. — Figures politiques. — Figures littéraires. — Comment j'étais né directeur de théâtre. — Pourquoi Mlle Rachel brisa son verre. — Premier château, premier tombeau, etc., etc.

Les tomes III et IV paraîtront le 10 juin prochain.

L'imprimeur-éditeur-gérant : A. QUANTIN.

1885

6e ANNÉE

SIXIÈME LIVRAISON

10 JUIN

N° 66

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

A. QUANTIN
Imprimeur-Éditeur

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

PRUNAIRE. SC.

P. AVRIL. DEL.

LE LIVRE

— SIXIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 JUIN 1885

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — A VICTOR HUGO. — Sonnet d'EDMOND HARAUCOURT.
II. — VICTOR HUGO EST MORT, par PONTSEVREZ.
III. — LES GRANDS EDITEURS ANGLAIS, par ERNEST CHESNEAU.
IV. — CHRONIQUE DU LIVRE. — Ventes aux enchères. — Renseignements divers.

Illustrations hors texte. — PORTRAITS DE VICTOR HUGO — en 1832 et 1840.
VICTOR HUGO, 1885 — eau-forte de BURNEY.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Victor Hugo et la Presse** Les discours aux Funérailles.
II. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges.*
III. — **Gazette bibliographique** : *Documents officiels. — Académie. — Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux.*
IV. — **Sommaire des publications périodiques françaises** : *Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux parus à Paris, d'après la liste des dépôts*, etc.

RELIURES ANCIENNES ET MODERNES

E. CARAYON

Relieur de l'Opera et de la Comédie-Française

10, rue de Nesles, PARIS

RELIURES ET CARTONNAGES D'AMATEURS

EN MAROQUIN, VÉLIN ET TOILE

CARTONNAGES ARTISTIQUES EN VÉLIN

Avec dos et plats ornés à l'aquarelle

MÉDAILLE D'OR, PARIS 1878

JOSEPH GILLOTT

DE BIRMINGHAM

recommande ses excellentes

PLUMES D'ACIER

connues du Monde entier sous les

Nos 303 et 404

En vente chez tous les Papetiers

DÉPOT : 38, Bd SÉBASTOPOL, 38

PARIS

Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne**, Rédacteur-Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Quantin**, éditeur-gérant.

AVIS.— Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les 5 années parues, en volumes brochés, au prix total de 150 fr.

Supplément au numéro du 10 Juin 1885 du « LIVRE »

LIBRAIRIE DE **A. EUDES**, 30, rue du Dragon, à Paris

NOUVELLE SOUSCRIPTION A PRIX RÉDUITS

L'HEPTAMÉRON
DES
NOUVELLES
DE TRÈS HAUTE ET TRÈS ILLUSTRE PRINCESSE
MARGUERITE D'ANGOULÊME
REINE DE NAVARRE

Edition des Bibliophiles

Publiée sur des manuscrits, avec des notes et variantes, par MM. Leroux de Lincy et Anatole de Montaiglon, publiée en 4 volumes illustrés de : 73 gravures d'après Freudenberg, gravées par Longueil, Halbou, etc.; 1 frontispice d'après Dunker, gravé par Eichler; 72 entêtes d'après Dunker, gravés par Champollion et Tiburce de Mare; 11 compositions nouvelles dont 3 gravures au burin, d'après Pile, Ch. Lepec, etc., gravés par Nargeot, Muselle et L'Hôtelier; 3 entêtes d'après MM. Ch. Lepec, E. Giraud, Flameng, gravées par Champollion et Flameng; 2 culs-de-Lampes, dont 2 composés et gravés par Hédouin et le troisième composé par Ch. Lepec, gravé par Tiburce de Mare; 1 magnifique portrait, genre dix-huitième siècle, gravé au burin par Tiburce de Mare; les armes et emblèmes de Marguerite de Navarre, tirés en chromolithographie à 14 couleurs, or et argent; 1 fac-similé de l'écriture de Marguerite de Navarre et un portrait, procédé Gillot.

IL RESTE LES EXEMPLAIRES CI-APRÈS (*tous de vremier tirage*).

4 exemplaires, sur papier vergé à la forme premier choix fabriqué exprés pour cette édition, avec filigrane, les armes et la devise de Marguerite d'Angoulême, 4 vol. format in-8 écu, reliure d'amateur, plein maroquin rouge du Levant dorés en tête, tranches ébarbées..... 125 fr.

TIRAGE D'AMATEUR *format in-8 raisin numérotés à la presse, les 4 tomes en 8 volumes*

10 exemplaires, sur papier Van Gelder Zonen d'Amsterdam, fabriqué exprés pour cette édition avec filigrane, aux armes, emblème et devise de Marguerite de Navarre, avec trois suites de gravures hors texte dont une en noir sur papier du Japon, une en bistre et une en sanguine sur papier Van Gelder du prix de 250 fr. réduit à... 130 fr.

9 — sur papier Van Gelder avec les trois suites ci-dessus, les entêtes et les fleurons sur papier de Chine, monté dans le texte du prix de 300 fr. réduit à..... 150 fr.

30 — sur papier Whatman avec deux suites, une tirée en noir sur papier teinté, une en bistre sur Whatman du prix de 300 fr. réduit à..... 130 fr.

20 — sur papier Whatman avec trois suites, une en noir sur japon, une en bistre et une en sanguine sur Whatman du prix de 350 fr. réduit à ..... 160 fr.

15 — sur papier Whatman avec les trois suites ci-dessus, entêtes et fleurons sur Chine du prix de 400 fr. réduit à ..... 180 fr.

On peut aussi prendre par volume en souscrivant à l'ouvrage complet (demander le prospectus).

VÉRITABLES MÉMOIRES DE MARIE MANCINI
PRINCESSE COLONA

Réimprimés pour la première fois, avec notices et notes par G. D'HEILLY

Un beau volume in-12, avec portrait. — Prix : 3 fr. 50. — Net, 2 fr.

Marie Mancini, l'une des nièces de Mazarin, et dont la vie a été des plus aventureuses et des plus romanesques, a écrit ces Mémoires de compte à demi avec le galant abbé de Saint-Real. Les récents travaux de M. Chantelauze, en faisant connaître les relations qui ont existé entre Marie Mancini et Louis XIV, contribuent à les rendre encore plus intéressants. Ces mémoires obtinrent un immense succès à leur apparition; la première édition est si rare qu'elle a presque la valeur d'un manuscrit ; ajoutons que cette nouvelle édition, outre les notes qu'elle contient, a été réimprimée avec le plus grand soin par M. Unsinger.

Chaque ouvrage est envoyé Franco avec facilité de retour dans les 48 heures
Prière d'adresser les demandes directement.

Librairie **HACHETTE** et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, PARIS

FÉLIX RAVAISSON

LA

PHILOSOPHIE EN FRANCE

AU XIXe SIÈCLE

1867

DEUXIÈME ÉDITION

SUIVIE DU

RAPPORT SUR LE PRIX VICTOR COUSIN

(Le Scepticisme dans l'antiquité)

1884

Un volume in-8, broché, 7 fr. 50

ÉMILE MONTÉGUT

ÉCRIVAINS MODERNES DE L'ANGLETERRE

PREMIÈRE SÉRIE

GEORGES ÉLIOT — CHARLOTTE BRONTË

UN ROMAN DE LA VIE MONDAINE

Un volume in-16, broché. 3 fr. 50

Bibliothèque variée, 1re série.

LE C^TE^ BOULAY DE LA MEURTHE

LE DIRECTOIRE

ET

L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE

ÉTUDE

SUR LES TENTATIVES DU DIRECTOIRE

POUR COMMUNIQUER AVEC BONAPARTE

LE SECOURIR ET LE RAMENER

Un volume in-16, broché, 3 fr. 50

Bibliothèque variée, 1re série.

Librairie **HACHETTE** et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, PARIS

FUSTEL DE COULANGES

Membre de l'Institut
Professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Paris

RECHERCHES

SUR QUELQUES

PROBLÈMES D'HISTOIRE

1° Le Colonat romain
2° Du Régime des terres en Germanie ; 3° De la Marche germanique ;
4° L'Organisation judiciaire dans le royaume des Francs.

Un volume in-8, broché, 10 fr.

HENRI BAUDRILLART

Membre de l'Institut

LES POPULATIONS AGRICOLES
DE LA FRANCE

NORMANDIE ET BRETAGNE

PASSÉ ET PRÉSENT

Mœurs, Coutumes, Instruction, Population, Famille
Valeur et Division des terres
Fermage et Métayage, Ouvriers ruraux, Salaires, Nourriture, Habitation

Un volume in-8, broché, 7 fr. 50

C.-E. ADAM

Ancien élève de l'École normale supérieure, Agrégé de philosophie
Professeur au Lycée de Nancy

ESSAI SUR LE JUGEMENT ESTHÉTIQUE

Un volume in-8, broché, 5 fr.

POÈMES

DE

LA LIBELLULE

TRADUITS DU JAPONAIS

PAR

JUDITH GAUTIER

D'APRÈS LA VERSION LITTÉRALE

DE

M. SAIONZI

Conseiller d'État de S. M. L'Empereur du Japon

ILLUSTRÉS

PAR YAMAMOTO

Les gravures en plusieurs couleurs sont reproduites par M. GILLOT.

L'ouvrage a été tiré à 800 exemplaires numérotés sur beau papier du Japon

LE PRIX DE LA SOUSCRIPTION EST DE 50 FRANCS

Les Poèmes de la Libellule *ne sont pas dans le commerce.*

Adresser les adhésions :

A Mme JUDITH GAUTIER, 108, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

L'imprimeur-éditeur: A. QUANTIN.

Librairie **HACHETTE** et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, PARIS

GASTON PARIS

MEMBRE DE L'INSTITUT

LA POÉSIE DU MOYEN AGE

LEÇONS ET LECTURES

La Poésie du moyen âge. — Les Origines de la Littérature française

La Chanson de Roland. — Le Pèlerinage de Charlemagne. — L'Ange et l'Ermite

L'Art d'aimer. — Paulin Pâris et la Littérature du moyen âge

Un volume in-16, broché. 3 fr. 50

J. HETZEL ET Cie — 18, RUE JACOB. | PARIS | A. QUANTIN — 7, RUE SAINT-BENOIT.

EN VENTE

L'ŒUVRE COMPLÈTE

DE

VICTOR HUGO

— EXTRAITS —

ÉDITION DU MONUMENT

AVEC PORTRAIT ET AUTOGRAPHE

Pour la première fois en librairie, ce volume comprend un choix complet des Œuvres de Victor Hugo. Chaque ouvrage, depuis les *Odes et Ballades* jusqu'aux *Quatre vents de l'esprit*, — Poésie, Drame, Roman, Histoire — y est représenté par une ou plusieurs de ses pièces capitales.

Un volume in-18 de 252 pages

Prix : 1 franc

100 exemplaires numérotés sur papier du Japon. . . . . 10 francs.

LIVRES RARES ET CURIEUX

BEAUX LIVRES DES XVe, XVIe ET XVIIe SIÈCLES

Gothiques français et livres à figures sur bois. — Romans de chevalerie en français et en allemand. — Précieuses éditions de la Bible en toutes langues. — Livres d'Heures, Bréviaires et Missels sur vélin ou sur papier. — Livres de dentelles. — Gravures d'ornement. — Musique ancienne. — Livres rares sur la chasse et l'escrime. — Livres à figures du XVIIIe siècle. — Reliures anciennes — Manuscrits, etc., etc.

Catalogues mensuels, gratis et franco sur demande.

ALBERT COHN, MOHRENSTRASSE 53, A BERLIN, W.

Librairie **DU BIBLIOPHILE**, 7, rue Guénégaud, à PARIS
ANCIENNES LIBRAIRIES **DAFFIS** ET **WILLEM**

NOUVELLE ACQUISITION

Par suite de la cessation de commerce de la librairie LEFILLEUL, nous avons acquis les derniers exemplaires de la

SUITE COMPLÈTE D'ESTAMPES
pour MOLIÈRE, d'après COYPEL

Comprenant une couverture gravée en taille-douce, un frontispice, un portrait de Coypel et cinq estampes (pour *Psyché, les Femmes savantes, M. de Pourceaugnac, l'École des Femmes, George Dandin*), gravées en taille-douce, par T. DE MARE.

EXTRAIT DU PROSPECTUS DE LA PUBLICATION :

Cette suite, gravée au XVIIIe siècle, n'est pas connue, et les rares exemplaires qui ont passé en vente se sont vendus à des prix inabordables. — Elle possède un mérite incontesté (la planche de « Psyché » est un chef-d'œuvre), et ces compositions si belles et si originales s'accordent si bien avec le génie de Molière!

Un artiste de grand talent, T. de Mare, auteur de plusieurs œuvres remarquables et remarquées, était naturellement désigné pour cette tâche délicate. C'est donc à lui que nous nous sommes adressé pour la gravure en format in-8 (120 millimètres sur 180) de cette suite Molière-Coypel, qui sera le plus bel ornement ancien et moderne que l'on puisse ajouter dans une belle édition de Molière. Le cadre adopté permet de l'intercaler dans l'in-8, mais le tirage étant fait sur papier grand in-4, les amateurs pourront le mettre indifféremment dans tous les formats depuis l'in-8.

L'éditeur avait mis en vente les états suivants :		Dont nous vendons les quelques exemplaires qui restaient, et que nous avons acquis, aux prix très réduits de :	
I. 60 collections.	Eau-forte pure sur Japon.....	60 fr. Net.	32 fr.
II. 60 —	— Hollande.....	56 fr. Net.	26 fr.
III. 60 —	Avant toute lettre, sur Japon.....	36 fr. Net.	18 fr.
IV. 60 —	— Hollande.....	32 fr. Net.	14 fr.
V. Avec la lettre, sur Hollande, en bistre.....		24 fr. Net.	12 fr.
VI. —	— en noir.....	18 fr. Net.	10 fr.

Combinaisons : I, II, III, IV, V, VI, 226 fr., net, 100 fr. — II, IV, V, VI, 130 fr. net, 52 fr. — II, IV, V, 112 fr., net, 45 fr. — II, IV, VI, 106 fr., net, 40 fr.

Les exemplaires Japon bistre (avant toute lettre) ne se vendent plus qu'au prix de publication (net 40 fr.). — Nous vendrons de même, au prix de publication net, tous les autres états dès qu'il ne nous en restera plus que cinq exemplaires.

N. B. — Dans les tirages *avant toute lettre et eau-forte pure*, toutes les pièces portent (ce qui est la meilleure garantie qu'on en puisse donner) la signature au crayon de M. T. de Mare. — Toutes les suites sont vendues dans les couvertures de publication de l'éditeur (Librairie Lefilleul).

Nous engageons les amateurs à profiter, à des conditions aussi exceptionnelles et à un prix momentanément aussi réduit, de cette charmante suite, que beaucoup d'amateurs regardent comme la plus jolie et la mieux réussie de celles publiées récemment.

Nous ne saurions, du reste, mieux la recommander qu'en renvoyant les amateurs à l'article fort élogieux qui lui a été consacré dans *le Livre* (juin 1882, où se trouve une gravure spécimen), et dont nous extrayons ces lignes :

...Le même artiste vient d'exécuter une réduction des grandes estampes faites d'après Ch. Coypel en 1726. M. T. de Mare, dont nous n'avons plus à vanter le talent déjà connu et très apprécié, a tiré un excellent parti de ces réductions. Tout en leur laissant le caractère prime-sautier et large des grandes planches, il leur a donné une finesse et un rendu qui ne sauraient déplaire dans des gravures de cette dimension. En un mot, cette suite ne le cède en rien à ses autres travaux...

Nous vendons séparément : *le Portrait Coypel* et *le Rideau* (frontispice, réduction), pièces très intéressantes, aux prix nets réduits de : Eau-forte pure, Japon, 3 fr.; Hollande, 2 fr. 50. — Avant toute lettre, Japon, 2 fr. 50. — Avec lettre, Japon, 2 fr. 50; Hollande, 2 fr. (Bistre, 50 cent. en plus.)

Le Rideau, titre frontispice de la suite, avec la dédicace de Coypel au public (la gravure mesure 200 millim. sur 150 millim.) *qui n'est pas fourni dans les exemplaires indiqués plus haut*, et est tiré du même format, se vend aux prix nets de : Eau-forte pure, Japon, 6 fr.; Hollande, 5 fr. — Avant toute lettre, Japon, 5 fr.; Hollande, 4 fr. — Avec lettre, Hollande, 2 fr. (Bistre, 50 cent. en plus).

N. B. *Sur demande nous donnons, moyennant 50 cent. et comme spécimen, une gravure de cette jolie suite, qui permettra aux amateurs de mieux juger de la beauté et de l'intérêt de ces belles estampes. (Spécimen eau-forte pure, 1 fr.)*

Nous rappelons aux amateurs notre portrait (le plus récemment et le dernier publié) de

VICTOR HUGO
(1882)

SUPERBE PORTRAIT GRAVÉ A L'EAU-FORTE PAR COURBOIN
ET DONT NOUS METTONS EN VENTE QUATRE ÉTATS :

Premier état (Eau-forte pure). — Deuxième état (Figure terminée). — Avant lettre. — Avec lettre.

(Il n'a été fait qu'un tirage fort restreint des premiers états). — Le format de ce beau portrait permet de l'intercaler dans tous les formats depuis et y compris l'in-12.

	Noir :				*Bistre, bleu ou sanguine :*			
Avec lettre.	In-8.	Papier vélin, 1 fr.			Papier vélin, 1 fr. 50			
—	—	— Hollande, 1 fr. 50			— Hollande, 2 fr.			
—	—	Chine ou Japon, 2 fr.			— Chine ou Japon, 2 fr. 50			
—	In-4.	Hollande, 2 fr.;	Chine ou Jap.,	2 fr. 50	— Hollande, 2 fr. 50;	Chine ou Japon,	3 fr.	
Avant lettre.	—	— 4 fr.;	—	4 fr. 50	— — 4 fr. 50;	—	5 fr.	
2e état.	—	— 6 fr.;	—	6 fr. 50	— — 6 fr. 50;	—	7 fr.	
1er état.	—	— 8 fr.;	—	8 fr. 50	— — 8 fr. 50;	—	9 fr.	

Prière de nous réclamer le catalogue de publications de luxe à prix réduits.

L'imprimeur-éditeur-gérant : A. QUANTIN.

1885

6e ANNÉE

SEPTIÈME LIVRAISON

10 JUILLET

N° 67

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

A. QUANTIN
Imprimeur-Éditeur

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

PRUNAIRE. SC. P. AVRIL. DEL.

LE LIVRE

— SIXIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 JUILLET 1885

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — LES RELIURES ROMANTIQUES, par CHAMPFLEURY.
II. — UN PRESENT DE BOSSUET, par le Comte DE LONGPERIER-GRIMOARD.
III. — VOYAGE A TRAVERS L'ŒUVRE DE DICKENS, par ARSÈNE ARÜSS.
IV. — LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE SOUS LA RÉVOLUTION, par JEAN BERNARD.
V. — CHRONIQUE DU LIVRE. — Ventes aux enchères. — Renseignements divers.
Illustrations hors texte. — RELIURE A CATHÉDRALE, A MOSAÏQUES.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Publications de luxe**, par OCTAVE UZANNE.
II. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges.*
III. — **Gazette bibliographique** : *Documents officiels. — Académie — Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux.*
IV. — **Sommaire des publications périodiques françaises** : *Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux parus à Paris, d'après la liste des dépôts*, etc.

RELIURES ANCIENNES ET MODERNES

E. CARAYON

Relieur de l'Opéra et de la Comédie-Française

10, rue de Nesles, PARIS

RELIURES ET CARTONNAGES D'AMATEURS

EN MAROQUIN, VÉLIN ET TOILE

CARTONNAGES ARTISTIQUES EN VÉLIN

Avec dos et plats ornés à l'aquarelle

MÉDAILLE D'OR, PARIS 1878

JOSEPH GILLOTT

DE BIRMINGHAM

recommande ses excellentes

PLUMES D'ACIER

connues du Monde entier sous les

Nos 303 et 404

En vente chez tous les Papetiers

DÉPOT : 36, Bd SÉBASTOPOL, 36

PARIS

Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne**, Rédacteur-Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Quantin**, éditeur-gérant.

AVIS.— Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les 5 années parues, en volumes brochés, au prix total de 150 fr.

Isidore LISEUX, Libraire-Éditeur, 25, rue Bonaparte, PARIS

En Souscription :

L'IMMACULÉE CONCEPTION
DE LA VIERGE MARIE

Poème de ROBERT GAGUIN, docteur en Sorbonne,
GÉNÉRAL DES MATHURINS (XVe SIÈCLE).
Suivi de Poésies diverses. Traduit pour la première fois,
Texte latin en regard, par ALCIDE BONNEAU.

Un joli volume in-8° écu, d'environ 125 pages, imprimé à 170 exemplaires, sur papier de Hollande, par Ch. Unsinger. Prix. . . . . 20 fr.

En vente :

DICTIONARIUM EROTICUM LATINO-GALLICUM

Par Nicolas BLONDEAU et François NOEL

Un beau volume in-8° écu. . . . . 72 fr.

Toutes les demandes pour ces deux ouvrages doivent être adressées à M. THÉOPHILE BELIN, *29, quai Voltaire, Paris.*

COMPAGNIE DES CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Les trains rapides et directs partant de Paris à 1 h. 30, 9 h. 25 et minuit 30 desserviront, comme l'année dernière, Trouville, Villers et Dives et seront prolongés jusqu'à Cabourg.

Le train express de 6 h. 55 du soir desservira tous les jours Cabourg et Beuzeval par Trouville.

Pour le retour sur Paris, les trains rapide et express arrivant à Paris à 5 h. 50 du soir et à minuit 10, desserviront directement Cabourg, Dives, Beuzeval et Villers par Trouville.

Les trains 12 arrivant à Paris à 1 heure du soir et 52, des Lundis, arrivant à Paris à 10 h. 50, partiront de Cabourg au lieu de Villers.

Le train express, n° 15, de Paris à Cherbourg, gagnera 25 minutes sur sa marche ; de plus, un train express, partant de Cherbourg à 3 h. 52 du soir, viendra se souder à Caen, à l'express n° 38, qui arrivera à Paris à minuit 10.

Saint-Valery. — Un train express partant à 7 h. 45 du matin, empruntera la ligne de Dieppe, au lieu de celle du Havre, évitant le transbordement à Motteville et gagnant 15 minutes sur son ancien parcours.

LIVRES RARES ET CURIEUX
BEAUX LIVRES DES XVe, XVIe ET XVIIe SIÈCLES

Gothiques français et livres à figures sur bois.. — Romans de chevalerie en français et en allemand. — Précieuses éditions de la Bible en toutes langues. — Livres d'Heures, Bréviaires et Missels sur vélin ou sur papier. — Livres de dentelles. — Gravures d'ornement. — Musique ancienne. — Livres rares sur la chasse et l'escrime. — Livres à figures du XVIIIe siècle. — Reliures anciennes. — Manuscrits, etc., etc.

Catalogues mensuels, gratis et franco sur demande.

ALBERT COHN, MOHRENSTRASSE 53, A BERLIN, W.

Librairie **HACHETTE** et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, PARIS

GŒTHE

GOETZ DE BERLICHINGEN

TEXTE ALLEMAND

CONFORME A L'ÉDITION DE 1787

PUBLIÉ AVEC UNE INTRODUCTION, DES NOTES ET DES APPENDICES

PAR

ERNEST LICHTENBERGER

Professeur suppléant de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Paris.

Un volume grand in-8, broché, 10 fr.

Collection des éditions savantes.

A. GASQUET

Professeur à la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand.

PRÉCIS

DES

INSTITUTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

DE

L'ANCIENNE FRANCE

Deux volumes in-16, brochés, 8 francs.

HUGUES KRAFFT

SOUVENIRS

DE

NOTRE TOUR DU MONDE

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 24 PHOTOTYPIES ET CONTENANT 5 CARTES

Un volume grand in-8, broché, 15 fr.

COMTE LÉON TOLSTOÏ

ANNA KARÉNINE

ROMAN TRADUIT DU RUSSE

Deux volumes in-16, brochés, 6 fr.

L'imprimeur-éditeur : A. QUANTIN.

A. QUANTIN, Imprimeur-Éditeur, PARIS

BIBLIOTHÈQUE DES CHEFS-D'ŒUVRE DU ROMAN CONTEMPORAIN

VIENT DE PARAITRE

(COLLECTION CALMANN LÉVY)

HONORÉ DE BALZAC

LE PÈRE GORIOT

SCÈNES DE LA VIE PARISIENNE

Illustré de dix compositions par LYNCH

Gravées à l'eau-forte par E. ABOT

Tirées hors texte

Un volume petit in-4, sur papier blanc à la cuve, planches hors texte sur papier teinté, couverture repliée, avec médaillon repoussé en or. Prix..... 25 fr.

Il a été tiré *cent* exemplaires numérotés, sur papier du Japon, texte réimposé et réimprimé sur format grand in-4, avec planches avant lettre sur Japon, et avec lettre sur papier teinté à la cuve. Prix..... 100 fr.

OUVRAGES PARUS

GUSTAVE FLAUBERT. — **Madame Bovary.** Édition illustrée de douze compositions par Albert Fourié, gravées à l'eau-forte par Abot et Mordant, et tirées hors texte.

OCTAVE FEUILLET. — **Monsieur de Camors,** illustré de onze compositions par S. Rejchan, gravées à l'eau-forte par Mme Louveau-Rouveyre et MM. E. Daumont et A. Duvivier, tirées hors texte.

Les 100 *exemplaires de* Madame Bovary, *numérotés, sur grand Japon, sont épuisés.* Les souscripteurs de *Madame Bovary* et de *Monsieur de Camors* ont droit de primauté sur les 100 exemplaires du *Père Goriot.* Les mêmes numéros leur sont réservés.

A. HENNUYER, Imprimeur-Éditeur, rue Laffitte, 47, PARIS

BIBLIOTHÈQUE

ETHNOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE MM.

A. DE QUATREFAGES
Membre de l'Institut,
Professeur au Muséum d'histoire naturelle.

E.-T. HAMY
Conservateur du Musée d'ethnographie
du Trocadéro.

LES AZTÈQUES

HISTOIRE, MŒURS, COUTUMES

PAR

LUCIEN BIART

Un beau volume in-8 grand raisin avec gravures, cartes et plan.
Prix, broché, 9 francs.

Voici en quels termes M. A. BERTRAND, membre de l'Institut et conservateur du musée des antiquités nationales de Saint-Germain en Laye, a présenté *les Aztèques* à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dans sa séance du 19 juin dernier :

L'histoire et l'ethnographie des peuples civilisés en dehors du monde classique et des grandes nations de l'Orient, sont restées jusqu'à présent le monopole de spécialistes peu nombreux. Il n'existe point dans la littérature scientifique de livres sérieux, dans lesquels un homme instruit puisse trouver tout à la fois l'histoire des grands peuples exotiques et l'exposé exact de leurs caractères ethniques, de leurs mœurs et de leurs coutumes.

Cette lacune avait depuis longtemps frappé M. le docteur Hamy qui, après s'être assuré le concours de M. de Quatrefages, a fondé la **Bibliothèque ethnologique** dont j'ai l'honneur de placer un premier volume sous les yeux de l'Académie.

Ce volume, dû à la plume expérimentée de M. Lucien Biart, qui a séjourné plus de vingt années au Mexique, est consacré à l'empire que Cortès a trouvé florissant sur les bords des lagunes de l'Anahuac et dont il a consommé la destruction en 1521. M. Biart décrit rapidement la topographie du pays, et après un court aperçu sur les peuples qui y ont précédé les Mexicains proprement dits ou Aztèques, il expose l'histoire de cette nation et nous en fait connaître les caractères physiques, intellectuels, moraux et religieux. Ce qui donne à cette description, particulièrement bien écrite d'ailleurs, un caractère original, c'est que les données en sont surtout empruntées aux monuments indigènes que l'on commence à bien connaître en France, grâce aux travaux des élèves de Longpérier et d'Aubin. On n'avait pas encore puisé aussi largement à cette précieuse source d'informations.

Des figures presque toutes empruntées aux riches collections du Musée du Trocadéro, des cartes reproduites d'après celles de Clavigéro, un curieux plan du siège de Mexico, ajoutent encore à l'intérêt de ce volume, édité avec beaucoup de soin par M. A. Hennuyer.

Deux autres volumes de la **Bibliothèque ethnologique** sont en préparation ; ils renfermeront, l'un, l'*Histoire des Mongols*, l'autre, celle du grand empire fondé par les *Foulahs* au cœur de la Nigritie.

L'imprimeur-éditeur-gérant : A. QUANTIN.

1885

6e ANNÉE

HUITIÈME LIVRAISON

10 AOUT

Nº 68

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

A. QUANTIN
Imprimeur-Éditeur

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

PRUNAIRE. SC.

P. AVRIL. DEL.

LE LIVRE

— SIXIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 AOUT 1885

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — LE CRITIQUE MAUDIT : GUSTAVE PLANCHE, par ADOLPHE RACOT.

II. — UN ÉPISODE DE L'HISTOIRE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE SOUS LA TERREUR, par CHARLES RICHET.

III. — CHRONIQUE DU LIVRE. — Ventes aux enchères. — Renseignements divers.

Illustrations hors texte : GUSTAVE PLANCHE, PORTRAIT-CHARGE, par BENJAMIN.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges.*

II. — **Gazette bibliographique :** *Documents officiels. — Académie. — Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux.*

III. — **Sommaire des publications périodiques françaises :** *Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux parus à Paris, d'après la liste des dépôts,* etc.

AVIS

Les abonnements ne sont faits que pour une année.

Paris.	40 fr.
Province.	42 fr.
Étranger (union postale — première zone) . .	46 fr.
Étranger (union postale — deuxième zone). .	50 fr.
Étranger (hors de l'union)	60 fr.

On s'abonne aux bureaux de la Revue, **7, rue Saint-Benoît, à Paris,** chez tous les Libraires, ou à tous les Bureaux de poste.

Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne,** Rédacteur-Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Quantin,** éditeur-gérant.

AVIS.— Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les 5 années parues, en volumes brochés, au prix total de 150 fr.

Isidore LISEUX, Libraire-Éditeur, 25, rue Bonaparte, PARIS

Vient de paraître :

L'IMMACULÉE CONCEPTION

DE LA VIERGE MARIE

Poème de Robert GAGUIN, Docteur en Sorbonne, Général des Mathurins (xve siècle)

Suivi de Poésies diverses

Traduit pour la première fois, texte latin en regard, par Alcide Bonneau

Un joli volume in-8° écu, d'environ 132 pages, imprimé à 170 exemplaires, sur papier de Hollande, par Ch. Unsinger. Prix. . . . . 20 fr.

ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT DE POSTE.

Éditions privées. *Demandes de Catalogues et Prospectus.* — Les Personnes qui ne sont pas en relations avec l'Éditeur sont priées de joindre à leur demande 20 francs, remboursables en livres.

A. QUANTIN, Imprimeur-Éditeur, 7, rue Saint-Benoît, PARIS.

VIENT DE PARAITRE :

GUSTAVE FLAUBERT

L'ÉDUCATION SENTIMENTALE

TOME I

Prix de chaque volume in-8° cavalier, fabriqué exactement comme l'édition Hetzel-Quantin des Œuvres de Victor Hugo..... 7 fr. 50

Il a été tiré **100 exemplaires numérotés** sur papier de Hollande qui ne seront jamais réimprimés. Prix de chaque volume..... 25 fr.

VOLUMES DÉJÀ PARUS :

SALAMMBÔ, MADAME BOVARY, LA TENTATION DE SAINT-ANTOINE

Voici la liste complète des volumes dans l'ordre de leur tomaison :

I. — **Madame Bovary**, suivie des pièces du procès et ornée d'un portrait de Flaubert, gravé à l'eau-forte . . . . . 1 vol.
II. — **Salammbô**. . . . . 1 vol.
III.-IV. — **L'Éducation sentimentale** . . . . . 2 vol.
V. — **La Tentation de Saint-Antoine** . . . . . 1 vol.
VI. — **Trois Contes** (*Un Cœur simple, la Légende de Saint-Julien l'Hospitalier, Hérodias*) suivis de Mélanges inédits. . . . . 1 vol.
VII. — **Bouvard et Pécuchet**, précédé d'une étude sur Flaubert par Guy de Maupassant. . . . . 1 vol.
VIII. — **Théâtre**. . . . . 1 vol.

Nous appelons particulièrement l'attention des souscripteurs sur les cent exemplaires, numérotés, imprimés sur papier de Hollande. Cette édition spéciale, qui ne sera jamais réimprimée, est appelée, en considération de la valeur de l'œuvre et du nombre restreint des volumes, à se classer et à s'épuiser rapidement.

Nous ne vendrons ces exemplaires sur hollande qu'aux souscripteurs des huit volumes.

Librairie **HACHETTE** et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, PARIS

HUGH CONWAY

LE SECRET DE LA NEIGE

ROMAN ANGLAIS

TRADUIT AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

Par MARY GIR

Un volume in-16, broché. . . . . 1 fr. 25

ALBERTO BLEST GANA

L'IDÉAL D'UN MAUVAIS SUJET

ROMAN ESPAGNOL

TRADUIT AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

Par Mme MARIE HUBBARD

Un volume in-16, broché. . . . . 1 fr. 25

COMTE LÉON TOLSTOÏ

ANNA KARÉNINE

ROMAN TRADUIT DU RUSSE

Deux volumes in-16, brochés. . . . . 6 fr.

DU MÊME AUTEUR:

LA GUERRE ET LA PAIX

ROMAN TRADUIT DU RUSSE

Trois volumes in-16, brochés. . . . . 9 fr.

Librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, PARIS

GEORGE DURUY

LE
GARDE DU CORPS

Un volume in-16, broché. . . . . 3 fr. 50

DU MÊME AUTEUR :

ANDRÉE

(SEPTIÈME MILLE)

Un volume in-16, broché. . . . . 3 fr. 50

LE CARDINAL
CARLO CARAFA

(1519-1561)

ÉTUDE SUR LE PONTIFICAT DE PAUL IV

Un volume in-8, broché. . . . . 7 fr. 50

Ouvrage couronné par l'Académie française.

RELIURES ANCIENNES ET MODERNES

E. CARAYON

Relieur de l'Opéra et de la Comédie française

10, rue de Nesles, PARIS

RELIURES ET CARTONNAGES D'AMATEURS

EN MAROQUIN, VÉLIN ET TOILE

CARTONNAGES ARTISTIQUES EN VÉLIN

Avec dos et plats ornés à l'aquarelle.

Administration du LIVRE

7, RUE SAINT-BENOIT

Pour répondre au désir de plusieurs de nos abonnés, nous donnons ci-après le prix de nos reliures et de nos cartonnages :

Reliure 1/2 chagrin, tête dorée, fers spéciaux.	7 fr. le vol.
Reliure 1/2 maroquin, avec coins, fers spéciaux.	12 fr. le vol.
Cartonnages d'amateur.	5 fr. le vol.

Chaque année forme 2 *volumes.*

LIVRES RARES ET CURIEUX

BEAUX LIVRES DES XVe, XVIe ET XVIIe SIÈCLES

Gothiques français et livres à figures sur bois. — Romans de chevalerie en français et en allemand. — Précieuses éditions de la Bible en toutes langues. — Livres d'Heures, Bréviaires et Missels sur vélin ou sur papier. — Livres de dentelles. — Gravures d'ornement. — Musique ancienne. — Livres rares sur la chasse et l'escrime. — Livres à figures du XVIIIe siècle. — Reliures anciennes. — Manuscrits, etc., etc.

Catalogues mensuels, gratis et franco sur demande.

ALBERT COHN, MOHRENSTRASSE 53, A BERLIN, W.

SPÉCIALITÉ

DE

PLUMES D'ACIER

MÉDAILLE D'OR, PARIS 1878

JOSEPH GILLOTT

DE BIRMINGHAM

recommande ses excellentes

PLUMES D'ACIER

connues du Monde entier sous les

Nos 303 et 404

En vente chez tous les Papetiers

DÉPOT : 36, Bd SÉBASTOPOL, 36

PARIS





18, RUE DES MATHURINS

PRÈS DE L'OPÉRA

LE HAMMAM

BAINS TURCO-ROMAINS

SUDATION

MASSAGE

LAVAGE

PISCINE

SALONS DE REPOS

SALON DE COIFFURE

PÉDICURE, BUFFET

HYDROTHÉRAPIE COMPLÉTE

SALLE DE GYMNASTIQUE.

BAIN DES DAMES 47, Bd HAUSSMANN

L'imprimeur-éditeur : A. QUANTIN.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

ABONNEMENTS SUR TOUT LE RÉSEAU

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest fait délivrer, sur tout son réseau, des cartes d'abonnement nominatives et personnelles, en 1re, 2e et 3e classes.

Ces cartes donnent droit à l'abonné de s'arrêter à toutes les stations comprises dans le parcours indiqué sur sa carte et de prendre tous les trains comportant des voitures de la classe pour laquelle l'abonnement a été souscrit.

Les prix sont calculés d'après la distance kilométrique parcourue.

La durée de ces abonnements est de trois mois, six mois ou d'une année.

Ces abonnements partent du 1er de chaque mois.

EXCURSION AU MONT SAINT-MICHEL

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest fait délivrer, depuis le 1er mai, des billets **d'aller et retour,** de **Paris** au **Mont Saint-Michel,** aux prix suivants :

56 fr. en 1re classe,

45 fr. en 2e classe.

Ces billets sont valables pendant six jours et permettent, au retour, de s'arrêter à Granville.

1885 — 32 lignes

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

BAINS DE MER

Billets d'Aller et Retour à Prix réduits valables du Vendredi au Lundi

De PARIS aux Gares suivantes :	1re classe		2e classe	
	FR.		FR.	
DIEPPE (Le Tréport, Criel, Luy, Pourville)	30	»	22	»
LE TRÉPORT, par Serqueux et Abancourt (*Du 15 Juin au 30 Septembre*)	33	20	25	60
CANY (Venlettes, les Petites-Dalles, Saint-Pierre-en-Port), SAINT-VALERY-EN-CAUX (Veules), LE HAVRE (Ste-Adresse, Bruneval), FÉCAMP, LES IFS (Yport, Étretat), TROUVILLE, DEAUVILLE, VILLERS-SUR-MER, HONFLEUR, CAEN	33	»	24	»
CABOURG (Le Home-Varaville), DIVES, BEUZEVAL (Houlgate), LUC-Lion-sur-Mer, LANGRUNE	37	»	27	»
St-AUBIN, BERNIÈRES, COURSEULES, VER-s/-M. (Prix pour le parcours total.)	38	»	28	»
BAYEUX (Arromanches, Asnelles), etc.	40	»	30	»
COUTANCES (Agon, Coutainville, Règneville)	57	»	44	»

De PARIS aux Gares suivantes :	1re classe		2e classe	
	FR.		FR.	
ISIGNY (Grandcamp, Ste-Marie-du-Mont)	44	»	33	»
VALOGNES (St-Vaast de la Hougue, Quinéville)	50	»	38	»
CHERBOURG	55	»	42	»
GRANVILL. (St-Pair, Donville)	50	»	38	»
St-MALO-St-Servan (Dinard-St-Enogat, St-Lunaire, St-Briac, Paramé), LAMBALLE (Erquy-Val-André, la Garde-de-St-Cast, Piéneuf)	66	»	50	»
SAINT-BRIEUC (Portrieux, St-Quay)	68	»	51	»
LANNION (Perros, Guirec)	79	»	59	»
MORLAIX (St-Jean-du-Doigt)	81	»	61	»
ROSCOFF (Ile de Batz)	85	»	64	»
SAINT-NAZAIRE	66	»	50	»
EAUX THERMALES				
BAGNOLES de l'Orne, par Briouze	45	»	34	»
FORGES-LES-EAUX (S.-Inférieure)	21	45	16	05

Départ du Vendredi au Dimanche. — Toutefois, ces Billets sont valables le Jeudi par les trains partant de Paris dès 6 h. 30 du soir. — Retour le Dimanche et Lundi seulement. — Les billets pour **St-Malo, Lamballe, St-Brieuc, Lannion, Morlaix, Roscoff et St-Nazaire** seront valables au retour jusqu'au mardi inclus. — Les deux coupons d'un billet d'*aller* et *retour* ne sont valables qu'à la condition d'être utilisés *par la même personne.*

Librairie de **E. DENTU**, Éditeur, Palais-Royal, PARIS.

Publications nouvelles :

JEAN MORNAS

Par Jules CLARETIE

Un volume grand in-18. — Prix : 3 fr. 50 cent.

MR.-ISAACS

ROMAN DE L'INDE MODERNE

Par F. MARION CRAWFORD

Préface par HENRY HOUSSAYE

Un volume grand in-18. — Prix : 3 fr. 50 cent.

LES

CONFESSIONS D'ARSÈNE HOUSSAYE

SOUVENIRS D'UN DEMI-SIÈCLE (1830-1880)

Quatre beaux volumes in-8° cavalier, ornés de gravures et d'autographes.
Prix : 24 francs.

LE

NOUVEAU DÉCAMÉRON

QUATRIÈME JOURNÉE. — COMME IL VOUS PLAIRA

PAR

MM. Léon Cladel. — Villiers de l'Ile-Adam. — Anatole France. — Théodore de Banville. — Paul Arène. — Guy de Maupassant. — Aurélien Scholl. — Catulle Mendès. — Edmond About. — Armand Silvestre.

Un volume in-8° écu avec portrait et eau-forte. — Prix : 6 francs.

MARIE-LOUISE ET LA DÉCADENCE DE L'EMPIRE, par IMBERT DE SAINT-AMAND, 1 vol. gr. in-18. . . . . 3 fr. 50

LE TIR DE CHASSE RAISONNÉ, suivi d'une Méthode franco-anglaise de dressage des chiens d'arrêt, par T. SOURBÉ, 1 vol. gr in-18. 3 50

Toute demande accompagnée du montant est expédiée FRANCO partout.

L'imprimeur-éditeur-gérant : A. QUANTIN.

1885

6e ANNÉE

NEUVIÈME LIVRAISON

10 SEPTEMBRE

N° 69

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

A. QUANTIN
Imprimeur-Éditeur

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

PRUNAIRE. SC.

P. AVRIL. DEL.

LE LIVRE

— SIXIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 SEPTEMBRE 1885

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — BALZAC EN BRETAGNE, avec cinq lettres inédites de l'auteur des *Chouans*, par DUPONTAVICE DE HEUSSEY.

II. — PÉTRARQUE AU CAPITOLE, par VICTOR DEVELAY.

Illustrations hors texte : RELIURE A L'EFFIGIE DE FRANÇOIS II, DUC DE LORRAINE.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges.*

II. — **Gazette bibliographique** : *Documents officiels. — Académie. — Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux.*

III. — **Sommaire des publications périodiques françaises** : *Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux parus à Paris, d'après la liste des dépôts,* etc.

RELIURES ANCIENNES ET MODERNES

E. CARAYON

Relieur de l'Opéra et de la Comédie-Française

10, rue de Nesles, PARIS

RELIURES ET CARTONNAGES D'AMATEURS

EN MAROQUIN, VÉLIN ET TOILE

CARTONNAGES ARTISTIQUES EN VÉLIN

Avec dos et plats ornés à l'aquarelle

MÉDAILLE D'OR, PARIS 1878

JOSEPH GILLOTT

DE BIRMINGHAM

recommande ses excellentes

PLUMES D'ACIER

connues du Monde entier sous les

Nos 303 et 404

En vente chez tous les Papetiers

DÉPOT : 38, Bd SÉBASTOPOL, 38

PARIS

Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne**, Rédacteur-Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Quantin**, éditeur-gérant.

AVIS.— Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les 5 années parues, en volumes brochés, au prix total de 150 fr.

A. QUANTIN, Imprimeur-Éditeur, 7, rue Saint-Benoît, PARIS.

VIENT DE PARAITRE :

GUSTAVE FLAUBERT

L'ÉDUCATION SENTIMENTALE

TOME II

Prix de chaque volume in-8° cavalier, fabriqué exactement comme l'édition HETZEL-QUANTIN des Œuvres de Victor Hugo..... 7 fr. 50

Il a été tiré **100 exemplaires numérotés** sur papier de Hollande qui ne seront jamais réimprimés. Prix de chaque volume..... 25 fr.

VOLUMES DÉJA PARUS

SALAMMBÔ, MADAME BOVARY, LA TENTATION DE SAINT-ANTOINE, L'ÉDUCATION SENTIMENTALE (tome I)

Voici la liste complète des volumes dans l'ordre de leur tomaison :

I. — **Madame Bovary,** suivie des pièces du procès et ornée d'un portrait de Flaubert, gravé à l'eau-forte . . . . . 1 vol.
II. — **Salammbô.** . . . . . 1 vol.
III.-IV. — **L'Éducation sentimentale** . . . . . 2 vol.
V. — **La Tentation de Saint-Antoine** . . . . . 1 vol.
VI. — **Trois Contes** (*Un Cœur simple, la Légende de Saint-Julien l'Hospitalier, Hérodias*) suivis de Mélanges inédits. . . . . 1 vol.
VII. — **Bouvard et Pécuchet,** précédé d'une étude sur Flaubert par GUY DE MAUPASSANT. . . . . 1 vol.
VIII. — **Théâtre.** . . . . . 1 vol.

Nous appelons particulièrement l'attention des souscripteurs sur les cent exemplaires, numérotés, imprimés sur papier de Hollande. Cette édition spéciale, qui ne sera jamais réimprimée, est appelée, en considération de la valeur de l'œuvre et du nombre restreint des volumes, à se classer et à s'épuiser rapidement.

Nous ne vendons ces exemplaires sur hollande qu'aux souscripteurs des huit volumes.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

EXCURSIONS

SUR LES CÔTES DE NORMANDIE ET EN BRETAGNE

Billets Circulaires, valables pendant **un mois** (1)

1er ITINÉRAIRE — 1re CLASSE. **50 fr.** — 2e CLASSE. **38 fr.**
Paris. — Rouen. — Le Havre — Fécamp. — Saint-Valery. — Dieppe. — Arques. — Forges-les-Eaux. — Gisors. Paris.

2e ITINÉRAIRE — 1re CLASSE. **60 fr.** — 2e CLASSE. **45 fr.**
Paris. — Rouen. — Dieppe. — Saint-Valery. — Fécamp. — Le Havre. — Honfleur ou Trouville-Deauville. — Caen. — Paris.

3e ITINÉRAIRE — 1re CLASSE. **80 fr.** — 2e CLASSE. **65 fr.**
Paris. — Rouen. — Dieppe. — Saint-Valery. — Fécamp. — Le Havre. — Honfleur ou Trouville. — Cherbourg. — Caen. — Paris.

4e ITINÉRAIRE — 1re CLASSE. **90 fr.** — 2e CLASSE. **70 fr.**
Paris. — Granville. — Avranches. — Mont-St-Michel — Dol. — Saint-Malo. — Dinan. — Rennes. — Le Mans. — Paris.

5e ITINÉRAIRE — 1re CLASSE. **100 fr.** — 2e CLASSE. **80 fr.**
Paris. — Cherbourg. — Coutances. — Granville. — Avranches. — Mont-St-Michel. — Dol. — St-Lô. — Dinan. — Rennes. — Le Mans. — Paris.

6e ITINÉRAIRE — 1re CLASSE. **100 fr.** — 2e CLASSE. **80 fr.**
Paris. — Rouen. — Dieppe. — Saint-Valery. — Fécamp. — Le Havre. — Honfleur ou Trouville — Caen. — Cherbourg. — Coutances. — Granville. Dreux. — Paris.

7e ITINÉRAIRE — 1re CLASSE. **120 fr.** — 2e CLASSE. **100 fr.**
Paris. — Rouen. — Dieppe. — Saint-Valery. — Fécamp. — Le Havre. — Honfleur ou Trouville. — Caen. — Cherbourg. — Coutances. — Granville. — Avranches. — Mont-St-Michel. — Dol. — St-Malo. — Dinan. — Rennes. — Laval. — Le Mans. — Chartres. — Paris.

8e ITINÉRAIRE — 1re CLASSE. **120 fr.** — 2e CLASSE. **100 fr.**
Paris. — Granville. — Avranches. — Mont-St-Michel. — Dol. — St-Malo. — Dinan. — St-Brieuc. — Lannion. — Morlaix. — Roscoff. — Brest. — Rennes. Le Mans. — Paris.

9e ITINÉRAIRE — 1re CLASSE. **130 fr.** — 2e CLASSE. **100 fr.**
Paris. — Caen. — Cherbourg. — Coutances. — Granville. — Avranches. — Mont-St-Michel. — Dol. — St-Malo. — Dinan. — St-Brieuc. — Lannion. — Morlaix. — Roscoff. — Brest. — Rennes. — Vitré. — Laval. — Le Mans. — Chartres. — Paris.

NOTA. — Les prix ci-dessus comprennent les parcours en bateaux et en voitures publiques, indiqués dans les Itinéraires.

Les Billets sont délivrés à Paris, aux Gares St-Lazare et Montparnasse et aux Bureaux de Ville de la Compagnie.

(1) La durée de ces billets peut être prolongée d'un mois, moyennant la perception d'un supplément de 10 0/0, si la prolongation est demandée, aux principales gares dénommées aux itinéraires, pour un billet non périmé.

Isidore **LISEUX**, Libraire-Éditeur, 25, rue Bonaparte, PARIS

EN SOUSCRIPTION POUR PARAITRE FIN OCTOBRE :

LES KAMA SUTRA

DE VATSYAYANA

Livre sacré de l'Hindoustan, traduit sur la première version anglaise (*Benarès, 1883*)

Par Isidore LISEUX

Un beau volume grand in-8° de 300 pages ; édition unique à 220 exemplaires numérotés. Prix..... **75** fr.

Dernier volume paru : **Le Couvent hospitalier**, conte tiré du livre de *L'origine des Proverbes* d'Aloyse Cynthio degli Fabritii. In-16 Elzévirien ; édition unique à 120 exemplaires numérotés ..... **15** fr.

Envoi franco contre Mandat de Poste.

Librairie J. CAHEN, 20, Rue Drouot, PARIS

EN SOUSCRIPTION

Pour paraître du 1er au 15 octobre 1885

COSTUMES MILITAIRES

1789-1814

DESSINS ET LITHOGRAPHIES

Par CHARLET

50 PLANCHES EN COULEUR FORMAT IN-4 DANS UN CARTON

Notice par GUILLAUMOT fils

5 Exemplaires numérotés de 1 à 5 montés grand format, tirés sur papier extra fort des Manufactures Impériales du Japon. Prix..... **200** fr.

20 Exemplaires numérotés de 6 à 25 sur papier du Japon. Prix ..... **100** fr.

200 Exemplaires, papier teinté. Prix..... **40** fr.

LIVRES RARES ET CURIEUX

BEAUX LIVRES DES XVe, XVIe ET XVIIe SIÈCLES

Gothiques français et livres à figures sur bois. — Romans de chevalerie en français et en allemand. — Précieuses éditions de la Bible en toutes langues. — Livres d'Heures, Bréviaires et Missels sur vélin ou sur papier. — Livres de dentelles. — Gravures d'ornement. — Musique ancienne. — Livres rares sur la chasse et l'escrime. — Livres à figures du XVIIIe siècle. — Reliures anciennes. — Manuscrits, etc., etc.

Catalogues mensuels, gratis et franco sur demande.

ALBERT COHN, MOHRENSTRASSE 53, A BERLIN, W.

1885

6e ANNÉE

DIXIÈME LIVRAISON

10 OCTOBRE

N° 70

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

A. QUANTIN
Imprimeur-Éditeur

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

PRUNAIRE. SC.

P. AVRIL. DEL.

LE LIVRE

— SIXIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 OCTOBRE 1885

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — L'IMPRIMERIE DUCALE DE DAMPIERRE, par PH. VAN DER HÆGHEN.
II. — LES GRANDS ÉDITEURS ANGLAIS (2e article), par ERNEST CHESNEAU.
III. — UNE TRADUCTION COMPLÈTE DES MILLE ET UNE NUITS, par H. S. ASHBEE.
IV. — CHRONIQUE DU LIVRE. — Ventes aux enchères. — Renseignements divers.

Illustrations hors texte : 1° CHAMBRE DU CŒUR DE VOLTAIRE, d'après DUCHÉ, gravure de NÉE.
2° PLANCHE ANGLAISE DE GEORGE CRUIKSHANK, pour la maison BENTLEY.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges.*

II. — **Gazette bibliographique :** *Documents officiels. — Académie. — Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux.*

III — **Sommaire des publications périodiques françaises :** *Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux parus à Paris, d'après la liste des dépôts*, etc.

AVIS

Les abonnements ne sont faits que pour une année.

Paris.	40 fr.
Province.	42 fr.
Étranger (union postale).	46 fr.
Étranger (hors de l'union)	60 fr.

On s'abonne aux bureaux de la Revue, **7, rue Saint-Benoit, à Paris,** chez tous les Libraires, ou à tous les Bureaux de poste

Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne,** Rédacteur-Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Quantin,** éditeur-gérant.

AVIS. — Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les 5 années parues, en volumes brochés, au prix total de 150 fr.

Supplément au numéro du 10 octobre 1885 du *Livre*

A. QUANTIN, Imprimeur-Éditeur, 7, rue Saint-Benoît, PARIS

VIENT DE PARAITRE

TABLEAUX DE LA CIVILISATION

ET

DE LA VIE SEIGNEURIALE EN ALLEMAGNE

DANS LA DERNIÈRE PÉRIODE DU MOYEN AGE

D'après un manuscrit allemand du XVe siècle et des planches découvertes à Nuremberg

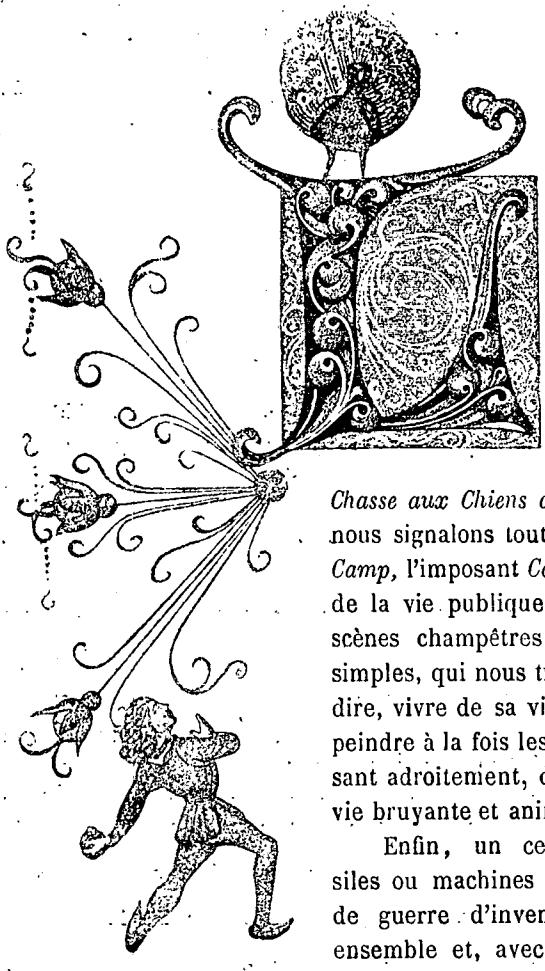

L'OUVRAGE que nous présentons au public est un très curieux Album offrant comme un résumé de la vie sociale vers la fin du moyen âge; les vices et les vertus, les mœurs, les idées et les usages du temps, tout y est représenté sous une forme naïve et simple non moins qu'originale.

Voici d'abord une série de planches qui nous montrent des personnages dans les différents actes de la vie, subissant l'influence heureuse ou néfaste de Jupiter, de Vénus, etc., tableaux qui ne sont pas sans quelque analogie avec les prédictions légendaires de nos anciens almanachs. Viennent ensuite le *Tournoi*, la *Chasse aux Chiens courants*, les *Travaux de la Ferme*, le *Jardin d'Amour*, que nous signalons tout particulièrement, sans oublier les scènes guerrières du *Camp*, l'imposant *Cortège militaire*, etc. Tout cet ensemble forme une peinture de la vie publique et privée du seigneur, où se déroule une succession de scènes champêtres et guerrières, joyeuses et mélancoliques, grandioses et simples, qui nous transportent dans le monde féodal et nous font, pour ainsi dire, vivre de sa vie. Avec un talent d'observation remarquable, l'auteur a su peindre à la fois les misères des petits et les jouissances des grands, en opposant adroitement, dans un même dessin, l'existence obscure du manant à la vie bruyante et animée du seigneur.

Enfin, un certain nombre de planches, représentant des ustensiles ou machines d'agriculture, des outils de différents métiers, des engins de guerre d'invention récente (bombarbes, coulevrines), complètent cet ensemble et, avec le costume des personnages, fixent d'une façon précise l'époque où cet ouvrage fut composé.

Nous croyons inutile de faire ressortir la naïve originalité dont ces dessins offrent un si curieux exemple. Laissant à chacun le soin de pénétrer à sa guise dans cet art d'un autre âge et le plaisir d'y faire des découvertes personnelles, nous n'avons eu d'autre souci que de reproduire les modèles dans leur intégralité et dans leur vérité absolue.

CET ALBUM GRAND IN-QUARTO

Imprimé sur papier de Hollande avec grand luxe

COMPREND

VINGT-CINQ PLANCHES TIRÉES EN TAILLE-DOUCE

Avec Avant-propos et Textes explicatifs.

Le tirage a été limité à 200 exemplaires numérotés pour ajouter à la valeur intrinsèque de l'ouvrage un nouveau prix résultant de sa rareté. *Broché* . . . . . **80 francs.**

Les planches étant aliénées, il ne sera jamais fait de réimpression française.

AUTRES CURIOSITÉS ARTISTIQUES

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

Les Instruments à archet, les Feseurs, les Joueurs d'instruments. Leur histoire, suivie d'un catalogue complet de la musique de chambre, par ANTOINE VIDAL. 3 vol. in-4°, 122 eaux-fortes, par Frédéric Hillemacher.

Prix. . . . . **150 fr.**

Les Manuscrits de Léonard de Vinci, de la Bibliothèque de l'Institut de Paris, publiés en fac-similés, avec transcription littérale, traduction et table méthodique, par M. CHARLES RAVAISSON-MOLLIEN. — Cet ouvrage reproduit en fac-similés toutes les pages du manuscrit du maître, donne en regard leur transcription en italien et leur traduction en français. Il comprend une étude des divers manuscrits de Léonard de Vinci et constitue un monument de restauration scientifique et artistique du plus haut intérêt.

Manuscrit *A*. . . 1 volume grand in-folio colombier, avec 126 planches. . . . . **100 fr.**
Manuscrits *B* et *D*. 1 — — 188 — . . . . . **150 »**

Tapisserie de la Cathédrale de Reims. — Reproduction en héliogravure Goupil de 20 planches, d'après les clichés de MM. Marguet et Dauphinot, texte par M. CH. LORIQUET. Un volume in-folio colombier, dans un riche cartonnage.

Tirage numéroté : 1 à 50, sur hollande. Prix. . . . . **200 fr.**
— 51 à 500, — vélin. — . . . . . **100 »**

Cortège historique de la Ville de Vienne. — Magnifique album, contenant de nombreuses gravures dans le texte et 50 grandes planches hors texte, d'après les cartons de MAKART (27 avril 1879).

Ouvrage imprimé par souscription à 550 exemplaires numérotés. Prix. . . . . **100 fr.**

Iconographie de Marie-Antoinette. — Catalogue descriptif et raisonné de la collection de Lord RONALD GOWER. Un magnifique volume in-4°, illustré de nombreuses planches hors texte et en couleurs, d'après les originaux.

Prix. . . . . **60 fr.**
50 exemplaires numérotés, avec 2 états des planches. Prix. . . . . **120 »**

Les Trappistes, par A. LANÇON. — Dix grandes compositions gravées à l'eau-forte et renfermées dans un cartonnage artistique. — Tirage strictement limité à 250 exemplaires numérotés.

N°s 1 à 50 avec deux états des planches. Prix. . . . . **80 fr.**
N°s 51 à 250 sur beau papier de Hollande. Prix. . . . . **40 »**

Envoi *FRANCO* contre le prix adressé en une valeur quelconque sur Paris à M. A. Quantin, imprimeur-éditeur, 7, rue Saint-Benoît, Paris.

Supplément au numéro du 10 Octobre 1885 du « LIVRE »

Isidore LISEUX, Libraire-Éditeur, 25, rue Bonaparte, PARIS

EN SOUSCRIPTION POUR PARAITRE FIN OCTOBRE :

LES KAMA SUTRA

DE VATSYAYANA

MANUEL D'ÉROTOLOGIE HINDOUE

Rédigé en Sanscrit vers le cinquième siècle de l'ère chrétienne

TRADUIT SUR LA PREMIÈRE VERSION ANGLAISE (*Bénarès, 1883*)

Par Isidore LISEUX

Un beau volume grand in-8° de 300 pages, imprimé par CH. UNSINGER, sur papier de Hollande, à 220 exemplaires numérotés. Prix. . . . . 75 fr.

Dernières publications :

L'IMMACULÉE CONCEPTION de la Vierge Marie, poème de ROBERT GAGUIN, docteur en Sorbonne, général des Mathurins (XVe siècle), traduit pour la première fois, texte latin en regard, par ALCIDE BONNEAU. Un volume in-8° écu, de 132 pages, imprimé sur papier de Hollande à 170 exemplaires. Prix. 20 fr.

LE COUVENT HOSPITALIER, conte tiré du livre de *L'origine des Proverbes* d'Aloyse Cynthio degli Fabritii. In-16 Elzévirien; édition unique à 120 exemplaires numérotés ..... 15 fr.

Envoi franco contre Mandat de Poste.

A. QUANTIN, Imprimeur-Éditeur, 7, rue Saint-Benoît, PARIS.

VIENT DE PARAITRE :

GUSTAVE FLAUBERT

ŒUVRES COMPLÈTES

THÉATRE

Prix de chaque volume in-8° cavalier, fabriqué exactement comme l'édition HETZEL-QUANTIN des Œuvres de Victor Hugo... ..... 7 fr. 50

Il a été tiré **100 exemplaires numérotés** sur papier de Hollande qui ne seront jamais réimprimés. Prix de chaque volume. ..... 25 fr.

VOLUMES DÉJA PARUS

SALAMMBÔ, MADAME BOVARY, LA TENTATION DE SAINT ANTOINE, L'ÉDUCATION SENTIMENTALE (tomes I et II)

Voici la liste complète des volumes dans l'ordre de leur tomaison :

I. — **Madame Bovary,** suivie des pièces du procès et ornée d'un portrait de Flaubert, gravé à l'eau-forte . . . . . 1 vol.
II. — **Salammbô.** . . . . . 1 vol.
III.-IV. — **L'Éducation sentimentale** . . . . . 2 vol.
V. — **La Tentation de saint Antoine** . . . . . 1 vol.
VI. — **Trois Contes** (*Un Cœur simple, la Légende de Saint-Julien l'Hospitalier, Hérodias*) suivis de Mélanges inédits. . . . . 1 vol
VII. — **Bouvard et Pécuchet,** précédé d'une étude sur Flaubert par GUY DE MAUPASSANT. . . . . 1 vol.
VIII. — **Théâtre.** . . . . . 1 vol.

Nous appelons particulièrement l'attention des souscripteurs sur les cent exemplaires numérotés, imprimés sur papier de Hollande. Cette édition spéciale, qui ne sera jamais réimprimée, est appelée, en considération de la valeur de l'œuvre et du nombre restreint des volumes, à se classer et à s'épuiser rapidement.

Nous ne vendons ces exemplaires sur hollande qu'aux souscripteurs des huit volumes.

SPÉCIALITÉ
DE
PLUMES D'ACIER

MÉDAILLE D'OR, PARIS 1878
JOSEPH GILLOTT
DE BIRMINGHAM
recommande ses excellentes
PLUMES D'ACIER
connues du Monde entier sous les
Nos 303 et 404
En vente chez tous les Papetiers
DÉPOT : 36, Bd SÉBASTOPOL, 36
PARIS

18, RUE DES MATHURINS
PRÈS DE L'OPÉRA
LE HAMMAM
BAINS TURCO-ROMAINS
SUDATION
MASSAGE
LAVAGE
PISCINE
SALONS DE REPOS
SALON DE COIFFURE
PÉDICURE, BUFFET
HYDROTHÉRAPIE COMPLÉTE
SALLE DE GYMNASTIQUE.
BAIN DES DAMES 47, Bd HAUSSMANN

RELIURES ANCIENNES ET MODERNES

E. CARAYON

Relieur de l'Opéra et de la Comédie française
10, rue de Nesles, PARIS

RELIURES ET CARTONNAGES D'AMATEURS
EN MAROQUIN, VÉLIN ET TOILE
CARTONNAGES ARTISTIQUES EN VÉLIN
Avec dos et plats ornés à l'aquarelle.

Administration du LIVRE
7, RUE SAINT-BENOIT

Pour répondre au désir de plusieurs de nos abonnés, nous donnons ci-après le prix de nos reliures et de nos cartonnages :

Reliure 1/2 chagrin, tête dorée, fers spéciaux.	7 fr. le vol
Reliure 1/2 maroquin, avec coins, fers spéciaux.	12 fr. le vol.
Cartonnages d'amateur. . . .	5 fr. le vol.

Chaque année forme 2 volumes.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST ET DU LONDON BRIGHTON

SERVICES DE PARIS A **LONDRES** PAR ROUEN, DIEPPE ET NEWHAVEN
EN 10 HEURES
DÉPART TOUS LES JOURS (Gare Saint-Lazare)
1° SERVICE DE JOUR (pendant la saison d'été) — TRAVERSÉE EN 3 H. 3/4 :
PAR TRAINS DE MARÉE RAPIDES A HEURES VARIABLES

Voyage simple :		*Aller et retour :*	
1re CLASSE	2e CLASSE	1re CLASSE	2e CLASSE
42 fr. 50	31 fr. 25	71 fr. 25	51 fr. 25

2° SERVICE DE NUIT (PENDANT TOUTE L'ANNÉE) :
PAR TRAINS PARTANT TOUS LES SOIRS (DIMANCHES COMPRIS) A 8 HEURES 50

1re CLASSE	2e CLASSE	3e CLASSE	1re CLASSE	2e CLASSE	3e CLASSE
42 fr. 50	31 fr. 25	22 fr. 50	71 fr. 25	51 fr. 25	40 fr.

L'imprimeur-éditeur : A. QUANTIN.

Librairie **HACHETTE** et Cie, 79, boulevard Saint-Germain, PARIS

BIBLIOTHÈQUE DES MEILLEURS ROMANS ÉTRANGERS

HAMILTON PAGE

UN

COLLÈGE DE FEMMES

ROMAN TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR

Mme PAUL SCHLUMBERGER, née DE WITT

Un volume in-16, broché. . . . . 1 fr. 25

DERNIERS VOLUMES PARUS :

HUGH CONWAY

LE SECRET DE LA NEIGE

ROMAN TRADUIT DE L'ANGLAIS

Par MARY GYR

Un volume in-16, broché. . . . . 1 fr. 25

GRAZIA PIERANTONI MANCINI

DE MA FENÊTRE

ROMAN TRADUIT DE L'ITALIEN

Par Mme COLOMB

Un volume in-16, broché. . . . . 1 fr. 25

BIBLIOTHÈQUE VARIÉE

1re série à 3 fr. 50 le volume

KARAMZINE

VOYAGE EN FRANCE

(1789-1790)

TRADUIT DU RUSSE ET ANNOTÉ

Par A. LEGRELLE

LORÉDAN LARCHEY

LES CAHIERS

DU CAPITAINE COIGNET

(1799-1815)

NOUVELLE ÉDITION

ÉDOUARD ROUVEYRE, Éditeur, 45, rue Jacob, PARIS.

DE LA CONNAISSANCE DES LIVRES

CAUSERIES D'UN AMI DES LIVRES

Chaque chapitre forme une plaquette in-8 raisin, imprimée avec luxe, et est livrée sous une brochure façon Bradel.

Tirage à petit nombre sur papier vergé de Hollande..... 3 fr.

Cinquante exemplaires sont imprimés sur papier de luxe, savoir :

10 exemplaires sur papier du Japon..... 15 fr.
10 — papier de Chine..... 10 fr.
30 — papier Whatman..... 6 fr.

AVERTISSEMENT

Nous nous proposons, dans une série de *Causeries*, dont l'occasion déterminera l'objet et l'étendue, de fournir aux amis des livres, à ceux qui en possèdent, les recherchent, les aiment, ou veulent en savoir le prix, des indications précises, courtes et substantielles, qui puissent guider leur choix, les renseigner, et en même temps les intéresser.

La bibliographie des éditions *originales* ou *définitives* y aura sa place. A côté, comme il n'y a pas d'histoire littéraire et de vraie connaissance des livres, sans celle des circonstances dans lesquelles un livre est né, on trouvera des notes rapides sur chaque ouvrage décrit, l'auteur, son intention, avec un coup d'œil, si le cas le requiert, sur son caractère et sa condition.

Outre des anecdotes sur l'auteur, son œuvre et sa vie littéraire, on trouvera de plus des remarques sur la valeur vénale des livres, celle qu'ils ont eue ou qu'ils ont acquise, ce qui peut leur en donner une s'ils n'en ont pas encore. On comprend que dans cette valeur, la rareté, les vicissitudes qu'un livre a eu à traverser, la décoration artistique, la reliure, ont une part considérable.

Les observations de l'*Ami des livres* ne porteront point sur les productions futiles ou déshonnêtes qui ornent certains cabinets qui sont les mauvais lieux de l'esprit, *Mad Houses of the human mind*, selon l'expression de l'illustre auteur des *Curiosities of literature*, dont le souvenir nous plaît à invoquer. Le champ est assez vaste sans cela. Il y a, par exemple, la littérature française du XIXe siècle tout entière, et en particulier la littérature romantique dont le domaine est presque inexploré.

Nous aurons soin de ne pas parler à vide, si dure que soit parfois la vérité à dire. Du reste, en cette matière comme ailleurs, le mérite d'une publication dépend de l'exécution.

VIENT DE PARAITRE

DANS LES

CAUSERIES D'UN AMI DES LIVRES

LES ÉDITIONS ORIGINALES DES ROMANTIQUES

1° LES POÈTES.

Pour paraître prochainement

GUIDE DU LIBRAIRE-ANTIQUAIRE

ET DU BIBLIOPHILE

Par J. DE BEAUMONT et Éd. ROUVEYRE

TOME SECOND. — TROISIÈME LIVRAISON

Sous presse

LES LIVRES A CLEF

ÉTUDE DE BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE ET ANALYTIQUE POUR SERVIR A L'HISTOIRE LITTÉRAIRE

Par FERNAND DRUJON

Deuxième fascicule

Cet ouvrage formera deux forts volumes in-8 raisin, qui seront publiés en 3 fascicules (chaque volume sera donc composé d'un fascicule et demi), imprimé à deux colonnes.

TIRAGE UNIQUE A 650 EXEMPLAIRES, TOUS NUMÉROTÉS

En cours de publication, le prix de chaque fascicule est fixé ainsi qu'il suit :

Papier du Japon, 10 exemplaires, inscrits de A à J..... 50 fr.
Papier de Chine, 10 — — de K à T..... 50 fr.
Papier Whatman, 30 — numérotés de 1 à XXX..... 30 fr.
Papier vergé, 600 — numérotés de 1 à 600..... 15 fr.

Une fois l'ouvrage terminé, le prix des fascicules imprimés sur papier du Japon ou sur papier de Chine sera porté à 60 fr.; celui des exemplaires imprimés sur papier Whatman à 40 fr.; celui des exemplaires imprimés sur papier vergé à 20 fr.

L'acquisition du premier fascicule engage le souscripteur pour les suivants.

1885

6e ANNÉE

ONZIÈME LIVRAISON

—

10 NOVEMBRE

N° 71

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

A. QUANTIN
Imprimeur-Éditeur

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

PRUNAIRE. SC.

P. AVRIL DEL

LE LIVRE

— SIXIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 NOVEMBRE 1885

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — LES ENSEIGNES LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES DE PARIS, par VICTOR FOURNEL.

II. — LA BIBLIOGRAPHIE AU XVIIIe SIÈCLE : LE PÈRE NICERON ET L'ABBÉ GOUJET, par Léo CLARIS.

III. — CHRONIQUE DU LIVRE. — Ventes aux enchères. — Renseignements divers.

IV. — PLAQUETTE ILLUSTRÉE DE LA BIBLIOTHÈQUE DES CHEFS-D'ŒUVRE DU ROMAN CONTEMPORAIN.

Illustrations hors texte : RELIURE DE MATTHEWS SUR UN EXEMPLAIRE DE L'*ALHAMBRA*.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges.*

II. — **Gazette bibliographique :** *Documents officiels. — Académie. — Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux.*

III. — **Sommaire des publications périodiques françaises :** *Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux parus à Paris, d'après la liste des dépôts*, etc.

RELIURES ANCIENNES ET MODERNES

E. CARAYON

Relieur de l'Opéra et de la Comédie-Française

10, rue de Nesles, PARIS

RELIURES ET CARTONNAGES D'AMATEURS

EN MAROQUIN, VÉLIN ET TOILE

CARTONNAGES ARTISTIQUES EN VÉLIN

Avec dos et plats ornés à l'aquarelle

MÉDAILLE D'OR PARIS 1878

JOSEPH GILLOTT

DE BIRMINGHAM

recommande ses excellentes

PLUMES D'ACIER

connues du Monde entier sous les

Nos 303 et 404

En vente chez tous les Papetiers

DÉPOT : 38, Bd SEBASTOPOL, 38

PARIS

Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne,** Rédacteur-Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Quantin,** éditeur-gérant.

AVIS. — **Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les 5 années parues, en volumes brochés, au prix total de 150 fr.**

Supplément au numéro du 10 Novembre 1885 du « LIVRE »

LIBRAIRIE GÉNÉRALE DE L'ARCHITECTURE
ET DES TRAVAUX PUBLICS
ANDRÉ, DALY FILS & Cie
ANCIENNE MAISON DUCHER & Cie
ÉDITEURS DES ŒUVRES DE M. CÉSAR DALY
51. Rue des Écoles, 51. — Paris.

TRAITÉ PRATIQUE
D'AQUARELLE
ENSEIGNÉE PAR L'ASPECT

A L'USAGE
DES ARTISTES, DES AMATEURS ET DES ÉCOLES D'ARTS INDUSTRIELS ET DÉCORATIFS

LA FIGURE ET LE GENRE

EN VINGT-DEUX LEÇONS ET DOUZE AQUARELLES

PAR

GASTON GÉRARD

Ouvrage adopté par la Ville de Paris pour les Écoles municipales de Dessin et les Bibliothèques des Écoles spéciales.



E COURS PRATIQUE D'AQUARELLE, se rapportant à la FIGURE et au GENRE, que nous offrons aujourd'hui au public, nous semble venir bien à son heure et remplir une lacune, souvent signalée, dans l'étude de cette importante branche de l'enseignement du dessin et de la peinture.

L'auteur de cet ouvrage, M. Gaston Gérard, fort connu et répandu dans le monde des amateurs, a créé une œuvre complète, clairement exprimée, et nous n'avons reculé devant aucun sacrifice pour la reproduire fidèlement en comblant ainsi un vide dans l'enseignement des Beaux-Arts.

Ce *Cours pratique*, qui se compose de *douze modèles* en fac-simile d'aquarelles et d'un *Traité* comprenant vingt-deux leçons, est l'application de l'*Enseignement par l'aspect*. Chaque modèle est répété plusieurs fois afin d'indiquer les transformations subies dans le courant de son exécution ; les couleurs employées y figurent sur des *planches-palettes* avec de nombreuses annotations.

Le Cours pratique d'aquarelle peut se diviser en quatre parties bien distinctes : Trois séries de planches et un Traité explicatif.

PREMIÈRE SÉRIE (Planches 1, 2 et 3).

Acquisition de l'outillage et des couleurs, strictement indispensables à l'aquarelliste.
Dessin au pinceau. — Théories des teintes plates, superposées, juxtaposées, fondues.
Application de cette théorie à des objets usuels, tels que vases, cylindres, etc...
Modelé d'une étude d'après la bosse, permettant d'apprécier la valeur des ombres et des demi-teintes en réservant le papier blanc pour les lumières.

DEUXIÈME SÉRIE (Planches 4, 5 et 6).

Une tête d'apôtre vue de profil, dont l'exécution est décomposée en six états pour aboutir à l'effet d'une *ébauche clairement exprimée.*

Une jeune femme enveloppée d'un châle jonquille avec jupe de satin bleu est reproduite trois fois; cette planche fait l'objet d'une étude sur les *étoffes et les draperies.*

Une Bretonne avec un fond de paysage représente l'aquarelle *exécutée au premier coup.*

TROISIÈME SÉRIE (Planches 7 et 8, 9 et 10, 11 et 12).

Étude d'une *tête demi-grandeur naturelle* en trois états, rendue d'une exécution facile si l'on consulte les planches-palettes qui ont pour but *d'indiquer les couleurs à employer, comment elles ont été délayées, où elles s'appliquent et dans quelle proportion le mélange a été constitué.*

Le dessin des quatre principales figures que nous venons d'énumérer est reproduit sur des feuilles isolées désignées sous le nom de *feuilles d'esquisses;* elles permettent à l'étudiant aquarelliste de poser des teintes dans un dessin exact.

TRAITÉ EXPLICATIF.

Brochure grand in-8° comprenant vingt-deux leçons qui peuvent se subdiviser en deux parties.

La *première* comprend la théorie relative à l'exécution de nos modèles; elle s'y trouve développée d'une manière claire et précise.

La *deuxième* traite la théorie des couleurs, les races et leurs différentes colorations, la manière de peindre les cheveux, les étoffes et leurs différents tons. La marche à suivre pour peindre un paysage, une figure nue, pour copier un tableau à l'huile, etc.

Les élèves des écoles d'arts industriels et décoratifs trouveront dans cet ouvrage des renseignements précis pour traduire le relief et la tonalité d'un vase orneménté, d'une pièce d'orfèvrerie, d'un meuble sculpté.

Les architectes et dessinateurs-mécaniciens consulteront les leçons relatives aux teintes plates, pour le lavis des édifices, des plans topographiques, des machines-outils, etc.

Les lithographes-imprimeurs appliqueront utilement la théorie des couleurs, leurs effets de contraste, leur neutralisation, et leurs reproductions acquerront ainsi un sens artistique qui bien souvent leur fait défaut.

Le professeur de dessin embarrassé pour donner des notions certaines sur l'aquarelle, se pénétrera facilement de l'esprit de notre méthode, pour en développer le sens à ses élèves, et dans ce cas notre traité explicatif deviendra la partie du maître.

Les jeunes filles qui se destinent à la peinture des éventails, des écrans, qui désirent peindre des tapisseries en imitation, apprendront comment on obtient de l'éclat et de la fraîcheur avec les teintes à l'eau.

Enfin les amateurs livrés à eux-mêmes ou vivant éloignés de tout centre artistique pourront reproduire habilement l'image d'une figure, d'un site, ou fixer une impression, un souvenir, à l'aide des nombreuses instructions fournies par nos aquarelles.

Notre Cours pratique est adopté par la *Ville de Paris* pour les Écoles municipales de Dessin et les Bibliothèques spéciales et scolaires, et afin de vulgariser notre méthode et de la mettre à la portée du plus grand nombre, nous avons publié deux éditions.

Pour la première édition, dite de luxe, les planches sont imprimées par les nouveaux procédés de la chalcogravure, et l'album est dans un carton recouvert en toile chagrinée avec titre doré sur le plat.

Pour la seconde, édition ordinaire, les planches sont imprimées par les procédés de la chromolithographie, et le carton a simplement une couverture imprimée.

Le travail de reproduction des modèles originaux, qui ne laisse rien à désirer, a été dirigé par M. Gaston Gérard. Qu'il nous soit permis, à ce sujet, de lui adresser ici toutes nos félicitations et tous nos remerciements pour les soins intelligents et minutieux qu'il n'a cessé de donner à cette partie si importante et si difficile d'une œuvre de ce genre, c'est-à-dire à la reproduction par les procédés mécaniques.

Si, comme tout le fait espérer, ce premier ouvrage de M. Gaston Gérard est bien accueilli du public amateur et artiste, l'auteur y trouvera un encouragement pour de nouveaux modèles, appliqués, d'après son principe de la démonstration par l'aspect, à d'autres variétés d'études d'aquarelles comme *les fleurs, la nature morte, les animaux, les tableaux de genre,* etc.

LE TRAITÉ PRATIQUE D'AQUARELLE

Se compose :

D'un Album de 12 planches en couleurs, de trois feuilles d'esquisses pour les commençants et d'une Brochure ou Notice explicative.

IL A ÉTÉ FAIT DEUX ÉDITIONS :

La première, dite de luxe, comprend les 12 planches imprimées par le procédé de la chalcogravure, les feuilles d'esquisses et la brochure, avec un carton, toile chag. et titre doré sur le plat. . **60** fr.

La seconde comprend les 12 planches imprimées par les procédés de la chromolithographie, les feuilles d'esquisses et la notice explicative, avec un carton à couverture imprimée. . . . . **30** fr.

La Brochure ou Notice se vend séparément au prix de : Brochée.. . **5** fr.

Les feuilles d'esquisses se vendent aussi séparément au prix de. . **0** fr. **40** cent.

Pour les feuilles d'esquisses on donne pour les achats en nombre :
6/5 — 13/10 — 27/20 — 70/50 — 150/100.

LIBRAIRIE GÉNÉRALE DE L'ARCHITECTURE

ET DES TRAVAUX PUBLICS

ANDRÉ, DALY FILS & Cie

ANCIENNE MAISON DUCHER & Cie

51, Rue des Écoles, 51. — Paris.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je *soussigné* _____

_____

déclare souscrire au **Traité pratique d'Aquarelle,** *de* M. Gaston GÉRARD, *pour :*

____ __ *exemp. de l'édition de luxe, du prix de* Soixante francs.

____ __ *exemp. de l'édition ordinaire, du prix de* Trente francs.

____ __ *exemp. de la brochure (notice) seule, du prix de* Cinq francs.

_____ *exemp. des feuilles d'esquisses, du prix de* Quarante centimes *l'une.*

m'engageant à payer le montant de ma souscription à MM. ANDRÉ, DALY FILS ET Cie, *après réception de ma commande*[1].

____ ____ _____ *le* _____

1. Des termes peuvent être accordés suivant l'importance de la commande.

EN VENTE

A LA LIBRAIRIE GÉNÉRALE DE L'ARCHITECTURE

51, rue des Écoles, 51. — Paris.

LA GRAMMAIRE ÉLÉMENTAIRE DU DESSIN, de L. Cernesson, architecte, ouvrage destiné à l'Enseignement méthodique et progressif du Dessin appliqué aux Arts industriels. — Ouvrage adopté par M. le Ministre de l'Instruction publique et par M. le Ministre de l'Instruction publique de Belgique, honoré des souscriptions de la Ville de Paris et de l'Administration supérieure. 1 vol. gr. in-4°. — 30 pl. gravées. — Texte avec nombreuses figures. — Prix. 20 fr.

COMPLÉMENT DE LA GRAMMAIRE ÉLÉMENTAIRE DU DESSIN. — Les Cahiers des Élèves, dressés conformément au programme officiel.

I. — Cours élémentaire (6 à 9 ans), 2 cahiers, 40 planches. . . . . Prix. 2 fr.
II. — Cours moyen (9 et 12 ans), 2 cahiers, 40 planches. . . . . — 2 fr.
III. — Cours supérieur (12 à 14 ans), 2 cahiers, 40 planches. . . . . — 4 fr.
IV. — Cahier complémentaire : lavis, 10 planches en couleurs. . . . — 5 fr.

L'ÉCOLE INDUSTRIELLE, nouvelle méthode simple et facile de Dessin, appliquée à l'enseignement pratique des ouvriers. — 24 planches autographiées. — Texte explicatif pour chaque planche. — Prix : en carton. . . . . 10 fr.

ALBUMS DE FLEURS. — Études et Compositions, par Mmes A.-A. Jumont.

I. — **Éventails, bouquets, etc.** — 30 planches en couleurs. . . Prix. 36 fr.
II. — **Fleurs naturelles,** 5 Séries de chacune 12 planches coloriées à la main. — Prix de la série. . . . . 24 fr.
III. — **Oiseaux, Guirlandes et Bouquets.** — 36 planches coloriées à la main. . . . . Prix. 108 fr.

COURS D'AQUARELLE, par Eugène Cicéri, en 25 leçons progressives d'après une méthode nouvelle. — 48 planches et Texte explicatif. — Prix. . . . . 40 fr.

L'ORNEMENT DES TISSUS, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. — 100 pl. en couleurs, or et argent. — Prix, en carton . . . . . 150 fr.

LA DÉCORATION ARABE, par Prisse d'Avesnes. — Etoffes, Tapis, Mosaïque, Dallage, Reliure, Faïence, etc. — 110 planches en couleurs. — Prix . . . . . 150 fr.

LE TRÉSOR CALLIGRAPHIQUE. — Recueil de Lettres, Initiales, etc., par M. Louis Seghers, dessinateur de Sa Majesté le Roi des Belges. — 46 feuilles en couleurs. — Prix, avec beau carton et fer spécial. . . . . 55 fr.

LES CHATEAUX HISTORIQUES :

Anet. — 1 vol. 60 planches et texte, en carton. . . . . Prix. 150 fr.
Anet. — 1 vol. Texte et album de planches . . . . . — 8 fr.
Blois. — 1 vol. 60 planches et texte, en carton. . . . . — 180 fr.
Montal. — 1 vol. 15 photographies montées, en carton . . . . . — 45 fr.
Fontainebleau. — 1 vol. 30 photographies et texte, en carton . . — 125 fr.
Pierrefonds. — 1 vol. 12 photographies, en carton. . . . . — 50 fr.
Chambord. — 1 vol. 12 photographies, en carton. . . . . — 50 fr.
Coulanges-les-Royaux. — Cartouches et Caissons. 24 planches. — 24 fr.

LE MOBILIER DE LA COURONNE et des grandes collections, par Pfnor. — Art du meuble aux meilleurs époques. — 3 vol. : 120 planches et 10 feuilles de détails. — Prix . . . 180 fr.

LA RELIURE ANCIENNE ET MODERNE, des XVIe, XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles. — Introduction par G. Brunet. — 116 planches. — Prix. . . . . 53 fr.

LE JUGEMENT DERNIER, de Michel-Ange. — **Théorie de l'Ornement,** par Bourgoin. — **L'Ornement par la Nature,** par H. Despois de Folleville. — **L'Art du XVIIIe siècle,** par E. et J. de Goncourt. — *Seconde édition.* — Prix. . . . . 30 fr.

ENVOI DU CATALOGUE, FRANCO, SUR TOUTE DEMANDE.

PARIS. — IMP. C. MARPON ET E. FLAMMARION, RUE RACINE, 26.

Isidore **LISEUX**, Libraire-Éditeur, 25, rue Bonaparte, PARIS

VIENT DE PARAITRE :

LES KAMA SUTRA

DE VATSYAYANA

MANUEL D'ÉROTOLOGIE HINDOUE

TRADUIT SUR LA PREMIÈRE VERSION ANGLAISE (*Bénarès, 1883*)

Par Isidore LISEUX

Un beau volume grand in-8° de 300 pages; édition unique à 220 exemplaires numérotés. Prix. . . . . **75 fr.**

Dernières publications :

LE COUVENT HOSPITALIER, conte d'Aloyse Cynthio degli Fabritii. In-16 Elzévirien; édition unique à 120 exemplaires numérotés ..... **15 fr.**

L'IMMACULÉE CONCEPTION de la Vierge Marie, poème de ROBERT GAGUIN (xve siècle), texte latin et traduction. In-8°; édition unique à 170 exemplaires numérotés..... **20 fr.**

Envoi franco, recommandé, contre Mandat de Poste ou Chèque.

A. **QUANTIN**, Imprimeur-Éditeur, 7, rue Saint-Benoît, PARIS.

VIENT DE PARAITRE :

LA COLLECTION DE STATUES

DU

MARQUIS DE MARIGNY

DIRECTEUR ET ORDONNATEUR GÉNÉRAL
DES BÂTIMENTS, JARDINS, ARTS, ACADÉMIES ET MANUFACTURES DU ROI

1725-1781

CATALOGUE DESCRIPTIF

ACCOMPAGNÉ DE

28 Héliogravures

et précédé de la biographie du Mis de Marigny, d'après les documents conservés aux Archives nationales

PAR

Eugène PLANTET

Un beau volume petit in-4°, imprimé avec luxe, richement illustré et tiré à petit nombre

500 exemplaires sur papier vélin blanc. . . . . **15 fr.**
15 exemplaires, numérotés, sur papier de Hollande. . . . . **25 fr.**
15 exemplaires, numérotés, sur Japon impérial. . . . . **35 fr.**

Librairie **HACHETTE** et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, PARIS

NICOLAS GOGOL

LES

AMES MORTES

ROMAN TRADUIT DU RUSSE

Par ERNEST CHARRIÈRE

Deux volumes in-16, brochés..... 2 fr. 50

E. CORTAMBERT

ATLAS DE GÉOGRAPHIE MODERNE

CONTENANT 66 CARTES EN COULEUR

NOUVELLE ÉDITION ENTIÈREMENT REFONDUE

D'APRÈS LES DOCUMENTS LES PLUS RÉCENTS

SOUS LA DIRECTION D'UNE SOCIÉTÉ DE PROFESSEURS ET DE GÉOGRAPHES

Un volume in-4°, cartonné..... 12 fr.

NOUVEL ATLAS

DE

GÉOGRAPHIE HISTORIQUE ET MODERNE

CONTENANT 100 CARTES

NOUVELLE ÉDITION ENTIÈREMENT REFONDUE

AVEC LA COLLABORATION

D'UNE SOCIÉTÉ DE PROFESSEURS ET DE GÉOGRAPHES

Un volume in-4°, cartonné..... 16 fr.

KATE GREENAWAY

ALMANACH

POUR 1886

Un joli volume in-32, élégamment cartonné, contenant 50 illustrations en couleur ..... 1 fr. 25

ALPHABET

ILLUSTRÉ

Un joli petit volume, format diamant, élégamment cartonné, contenant 27 illustrations en couleur..... 75 cent.

L'imprimeur-éditeur : A. QUANTIN.

1885

6e ANNÉE

DOUZIÈME LIVRAISON

10 DÉCEMBRE

No 72

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

A. QUANTIN
Imprimeur-Éditeur

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

PRUNAIRE. SC.

P. AVRIL. DEL.

LE LIVRE

— SIXIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 DÉCEMBRE 1885

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — LES QUARTIERS DE LA DAME AUX CAMÉLIAS, par le Comte DE CONTADES.

II. — LE JOURNALISTE LEBOIS, par HENRY WELSCHINGER.

III. — CHRONIQUE DU LIVRE. — Ventes aux enchères. — Renseignements divers.

Illustrations hors texte : — 1° ARBRE GÉNÉALOGIQUE DE LA DAME AUX CAMÉLIAS. — 2° EAU-FORTE ALLÉGORIQUE DES QUARTIERS DE LA DAME AUX CAMÉLIAS, gravure de MANESSE, d'après le dessin de A. LYNCH. — 3° EAU-FORTE, D'APRÈS FRANÇOIS FLAMENG, pour l'illustration des ŒUVRES COMPLÈTES DE VICTOR HUGO.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Les livres d'Étrennes pour 1886.**

II. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges.*

III. — **Gazette bibliographique** : *Documents officiels. — Académie. — Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux.*

IV. — **Sommaire des publications périodiques françaises** : *Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux parus à Paris, d'après la liste des dépôts*, etc.

AVIS

Les abonnements ne sont faits que pour une année.

Paris.	40 fr.
Province.	42 fr.
Étranger (union postale).	46 fr.

On s'abonne aux bureaux de la Revue, **7, rue Saint-Benoit, à Paris,** chez tous les Libraires, ou à tous les Bureaux de poste.

Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne,** Rédacteur-Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Quantin,** éditeur-gérant.

AVIS. — Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés recevant, à titre de prime, les 6 années parues, en volumes brochés, au prix total de 180 fr.

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, PARIS.

Publications exceptionnelles

ÉDITIONS DE GRAND LUXE

FORMAT IN-FOLIO

LES SAINTS ÉVANGILES

TRADUCTION TIRÉE DES ŒUVRES DE BOSSUET

PAR H. WALLON

DE L'INSTITUT

Enrichie de 128 grandes compositions gravées à l'eau-forte d'après les dessins originaux

DE **BIDA**

PAR Mme HENRIETTE BROWNE ET MM. BIDA, BODMER, BRACQUEMOND, CHAPLIN DEBLOIS, LÉOPOLD FLAMENG, L. GAUCHEREL, E. GILBERT, E. GIRARDET, HAUSSOULLIER, EDM. HÉDOUIN MASSARD, MOUILLERON, CÉLESTIN NANTEUIL ET VEYRASSAT

et de

290 TITRES ORNÉS, TÊTES DE CHAPITRE, CULS-DE-LAMPE, LETTRINES

Gravés sur acier par L. GAUCHEREL, *d'après les dessins de* CH. ROSSIGNEUX

ET IMPRIMÉS EN TAILLE-DOUCE DANS LE TEXTE

Deux magnifiques volumes grand in-folio, avec encadrements et titres imprimés en rouge.

Prix de l'exemplaire..... ..... 500 fr.

Le livre de Ruth, tiré de la traduction de la Bible par Lemaistre de Sacy, enrichi de 9 grandes compositions, de 4 têtes de chapitre et de 3 culs-de-lampe, gravés à l'eau-forte, d'après les dessins originaux de *Bida,* par MM. Boilvin, L. Flameng, Hédouin, La Guillermie, Lerat et Waltner, et de 4 lettres ornées, gravées à l'eau-forte par Waltner, d'après les dessins de M. Hédouin. Un magnifique volume, format grand in-folio

Il ne reste que des exemplaires sur papier de luxe.

Il a été tiré 150 exemplaires numérotés sur papier de Hollande, du prix de 50 fr.; — 50 exemplaires sur papier de Chine, du prix de 60 fr.; — et 50 sur papier Whatman, du prix de 80 fr.

Les exemplaires sur papier Whatman sont épuisés

L'histoire de Joseph, tirée de la traduction de la Bible, par Lemaistre de Sacy, enrichie de 20 grandes compositions gravées à l'eau-forte d'après les dessins de *Bida,* par MM. Boilvin, Brunet-Debaines, Courtry, F. Flameng, L. Flameng, Gaucherel, Gilbert, Greux, Hédouin, Laguillermie, Lalauze, Lerat, Martinez, Milius, Mougin, Monziès, Waltner, et de 30 têtes de chapitre ou culs-de-lampe, dessinés par Bida et gravés sur bois, avec encadrements et titres imprimés en rouge. Un magnifique volume format grand in-fol. Broché, 50 fr.: richement cartonné avec fers spéciaux, 60 fr.

Il a été tiré 150 exemplaires numérotés sur papier de Hollande, 50 sur papier de Chine et 50 sur papier Whatman.

Prix de chaque exemplaire tiré sur papier de Hollande, 100 fr.; sur papier de Chine, 125 fr.; sur papier Whatman, 150 fr.

Le livre d'Esther, tiré de la traduction de la Bible, par Lemaistre de Sacy, enrichi de 12 grands compositions gravées à l'eau-forte, d'après les de le sins originaux de *Bida,* par MM. Boilvin, Champolion, Courtry, Duvivier, L. Flameng, Gilbert, Hédouin, Lecoulteux, Milius, Mougin et Salmon, de têtes chapitre dessinées par Bida et de lettrines et culs-de-lampe dessinés par Poterlet, avec encadrements et titres imprimés en rouge. Un magnifique volume format grand in-folio. Broché, 50 fr.; richement cartonné avec fers spéciaux, 50 fr.

Il a été tiré 20 exemplaires numérotés sur papier de Hollande: 10 exemplaires sur papier de Chine et 20 sur papier Whatman.

Prix de chaque exemplaire sur papier de Hollande, 100 fr.; sur papier de Chine, 125 fr.; sur papier Whatman, 150 fr.

Les exemplaires sur papier de Hollande et ceux sur papier Whatman sont épuisés.

L'histoire de Tobie, tirée de la traduction de la Bible, par Lemaistre de Sacy, enrichie de 14 grandes compositions gravées à l'eau-forte d'après les dessins originaux de *Bida,* par MM. Bida, Boilvin, Courtry, F. Flameng, L. Flameng, L. Gaucherel, Gilbert, E. Hédouin, Lefort, Lerat, Milius, Monziès et de 42 têtes de chapitre, lettres ornées et culs-de-lampe, dessinés par Bida et gravés sur bois, avec encadrements et titres imprimés en rouge. Un magnifique vol. format grand in-folio. Broché, 50 fr.; richement cartonné avec fers spéciaux, 60 fr.

Il a été tiré 150 exemplaires numérotés sur papier de Hollande, 50 sur papier de Chine et 50 sur papier Whatman.

Prix de chaque exemplaire tiré sur papier de Hollande, 100 fr.; sur papier de Chine, 125 fr.; sur papier Whatman, 150 fr.

FORMAT IN-FOLIO

ÉDITIONS DE GRAND LUXE

LE CANTIQUE DES CANTIQUES

TRADUIT DE L'HÉBREU

PAR E. RENAN

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ET ACCOMPAGNÉ DE 25 EAUX-FORTES D'ED. HÉDOUIN ET D'EM. BOILVIN

D'après les dessins de BIDA

UN VOLUME DE QUINZE FEUILLES GRAND IN-FOLIO

Imprimé sur papier vélin du Marais et renfermé dans un carton. Prix : **100** *fr.*

Il a été tiré : 50 exemplaires sur papier de cuve du Marais; 50 exemplaires sur papier du Japon et 10 exemplaires sur papier de Chine. Tous ces exemplaires sont numérotés; le prix de chacun de ces exemplaires, renfermé dans un carton, est de **200** francs.

LE SIXIÈME RÉCIT DES TEMPS MÉROVINGIENS

Par Augustin THIERRY

UN FASCICULE DE NEUF FEUILLES GRAND IN-FOLIO

Tiré à 210 exemplaires

ET CONTENANT SIX GRANDS DESSINS DE **JEAN-PAUL LAURENS**

Reproduits par le procédé de MM. Goupil et Cie.

Il a été tiré de ce Fascicule : 120 exemplaires sur papier de Hollande; 50 exemplaires sur papier Whatman; 10 exemplaires sur papier de Chine; 30 exemplaires sur papier du Japon. Tous ces exemplaires sont numérotés.

Prix de chaque exemplaire renfermé dans un carton : sur papier de Hollande, **75** fr.; sur papier Whatman, **80** fr.; sur papier de Chine, **100** fr.; sur papier du Japon, **120** fr.

Suite des Nouvelles Publications illustrées de la Librairie **HACHETTE** et Cie.

FORMAT IN-4

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES, PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE M. ED. CHARTON.

ANNÉE 1885

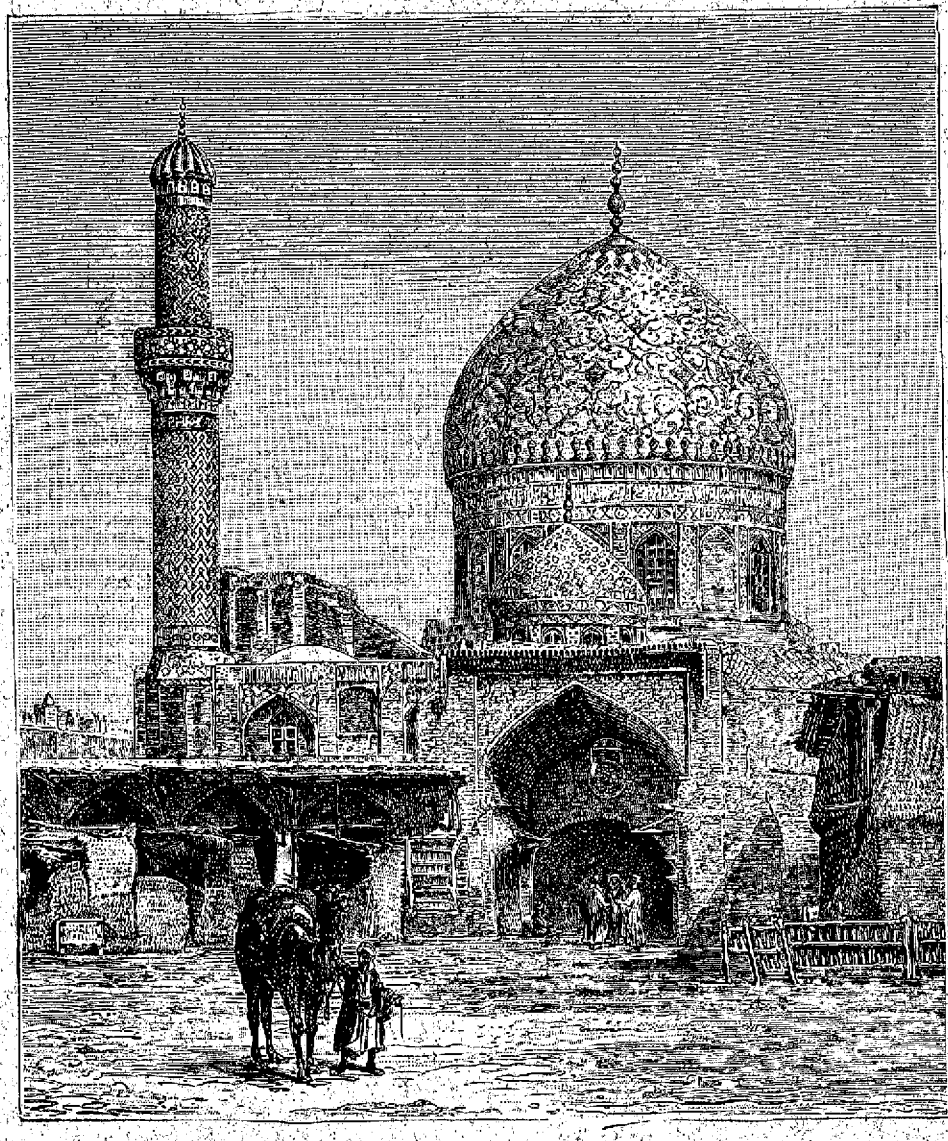

Prix de l'année 1885, brochée en un ou deux volumes..... 25 fr.

La reliure se paye en sus : En un volume, de 3 à 7 fr. — En deux volumes, de 4 à 12 fr.

Les vingt-six premières années sont en vente. — Les années 1870 et 1871 ne formant ensemble qu'un seul volume, la collection comprend actuellement 25 volumes qui contiennent 350 voyages, environ 14,500 gravures et 470 cartes ou plans, et se vendent chacun le même prix que l'année ci-dessus énoncée.

FORMAT GRAND IN-8

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

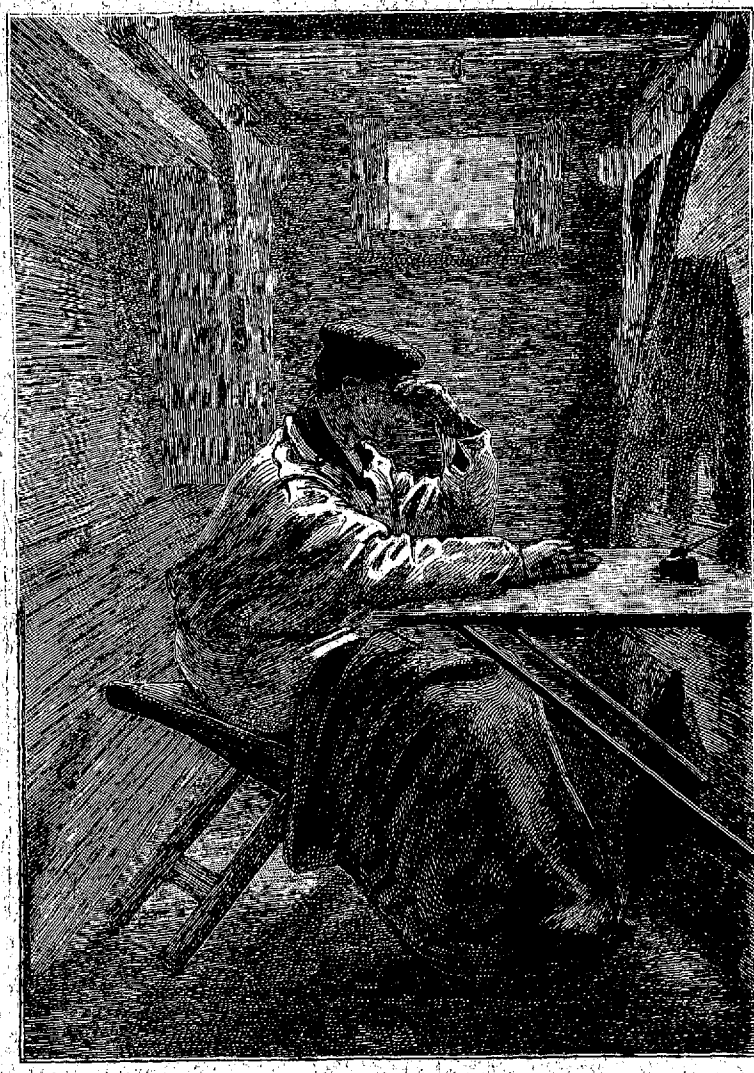

ANNÉE 1885

ANNÉE 1885

Les treize premières années de ce nouveau recueil forment ving-six magnifiques volumes grand in-8, et sont une des lectures les plus attrayantes que l'on puisse mettre entre les mains de la jeunesse. Elles contiennent des nouvelles, des contes, des biographies, des récits d'aventures et de voyages, des causeries sur l'histoire naturelle, la géographie, l'astronomie, les arts et l'industrie, et sont **illustrées de 7,500 gravures sur bois.**

Chaque année, brochée en deux volumes : **20** francs. — Chaque semestre formant un volume se vend séparément : **10** francs. — Le cartonnage en percaline rouge, tranches dorées se paye en sus par volume : **3** francs.

Suite des Nouvelles Publications illustrées de la Librairie **HACHETTE et Cie**.

FORMAT GRAND IN-8

NOUVELLE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

PAR ÉLISÉE RECLUS

TOME XI — L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE

DEUXIÈME PARTIE : TRIPOLITAINE, TUNISIE, ALGÉRIE ET MAROC

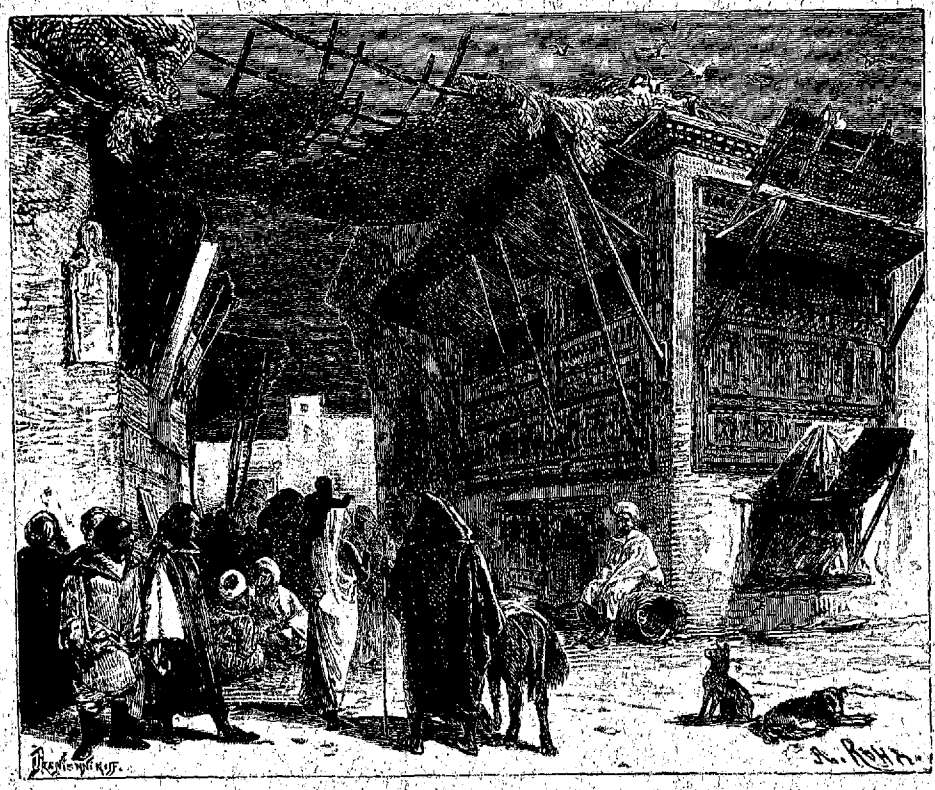

GÉOGRAPHIE DE L'EUROPE, COMPLÈTE EN 5 VOLUMES

Tome Ier. **L'Europe méridionale** (*Grèce, Turquie, Roumanie, Serbie, Italie, Espagne et Portugal*), contenant 4 cartes en couleurs, 174 cartes dans le texte et 75 gravures sur bois. — Tome II. **La France**, nouvelle édition, revue et corrigée, contenant une grande carte de la France, 10 cartes en couleurs, 218 cartes dans le texte et 87 gravures sur bois. — Tome III. **L'Europe centrale** (*Suisse, Austro-Hongrie, Allemagne*), contenant 10 cartes en couleurs, 270 cartes dans le texte et 78 gravures sur bois. — Tome IV. **L'Europe du Nord-Ouest** (*Belgique, Hollande, Iles Britanniques*), contenant 6 cartes en couleurs, 205 cartes dans le texte et 81 gravures sur bois. — Tome V. **L'Europe scandinave et russe**, contenant 9 cartes en couleurs, 200 cartes dans le texte et 76 gravures sur bois.

GÉOGRAPHIE DE L'ASIE, COMPLÈTE EN 4 VOLUMES

Tome VI. **L'Asie russe** (*Caucasie, Turkestan et Sibérie*), contenant 8 cartes en couleurs, 182 cartes dans le texte et 89 gravures sur bois. — Tome VII. **L'Asie orientale** (*Empire chinois, Corée et Japon*), contenant 3 cartes d'ensemble, 7 cartes en couleurs, 162 cartes dans le texte et 90 gravures sur bois. — Tome VIII. **L'Inde et l'Indo-Chine**, contenant 7 cartes en couleurs, 203 cartes dans le texte et 84 gravures sur bois. — Tome IX. **L'Asie antérieure** (*Afghanistan, Balautchistan, Perse, Turquie d'Asie, Arabie*), contenant une carte d'ensemble, 5 cartes en couleurs, 155 cartes dans le texte et 85 gravures sur bois.

GÉOGRAPHIE DE L'AFRIQUE

Tome X. **L'Afrique septentrionale**. Première partie : BASSIN DU NIL (*Soudan égyptien, Ethiopie, Nubie, Egypte*), contenant 3 cartes en couleurs, 111 cartes dans le texte et 56 gravures sur bois. — Tome XI. **L'Afrique septentrionale**. Deuxième partie : (*Tripolitaine, Tunisie, Algérie et Maroc*), contenant 5 cartes en couleurs, 200 cartes insérées dans le texte et 85 gravures sur bois.

Prix de chaque volume, à l'exception du volume X : broché, **30** fr.; relié, **37** fr.

Prix du volume X : broché, **20** fr.; relié, **27** fr.

FORMAT GRAND IN-8

LES CHRONIQUEURS DE L'HISTOIRE DE FRANCE

DEPUIS LES ORIGINES JUSQU'AU XVIe SIÈCLE

TEXTE ABRÉGÉ, COORDONNÉ ET TRADUIT PAR **Mme DE WITT, née GUIZOT**

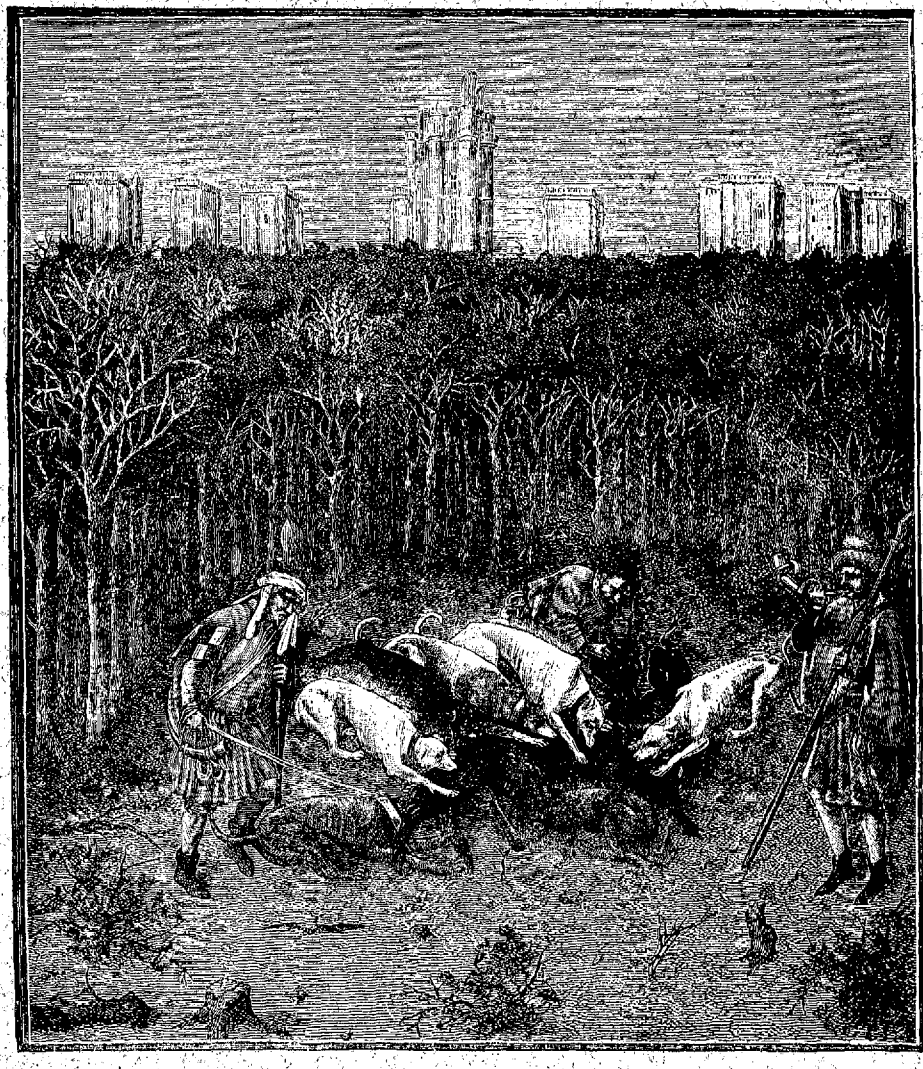

4e ET DERNIÈRE SÉRIE. — **LES CHRONIQUEURS DE MONSTRELET A COMMINES**

Un magnifique volume in-8 jésus, contenant 8 planches en chromolithographie, 46 grandes compositions tirées en noir et 343 gravures intercalées dans le texte.

EN VENTE : 1re série, **Les Chroniqueurs de Grégoire de Tours à Guillaume de Tyr.** (11 planches en chromo, 47 grandes compositions tirées en noir et 267 gravures dans le texte.) — 2e série, **Les Chroniqueurs de Suger à Froissart.** (9 planches en chromo, 47 grandes compositions tirées en noir, et 300 gravures dans le texte.) 3e série : **Les Chroniqueurs de Froissart à Monstrelet.** (8 planches en chromo, 44 grandes compositions tirées en noir et 340 gravures intercalées dans le texte.)

Chaque volume : Broché, **32** fr.; Relié, **40** fr.

EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS : 100 exempl. sur vélin à la forme, 10 exempl. sur Chine et 25 exempl. sur Japon.
Prix de chaque volume : sur vélin, 60 fr.; sur Chine, 80 fr.; sur Japon, 100 fr.

FORMAT IN-8

LE CANAL DE PANAMA

PAR

L. N. B. WYSE

UN BEAU VOLUME IN-8 JÉSUS CONTENANT 50 GRAVURES ET UNE CARTE

Broché, 20 francs; relié, 25 francs.

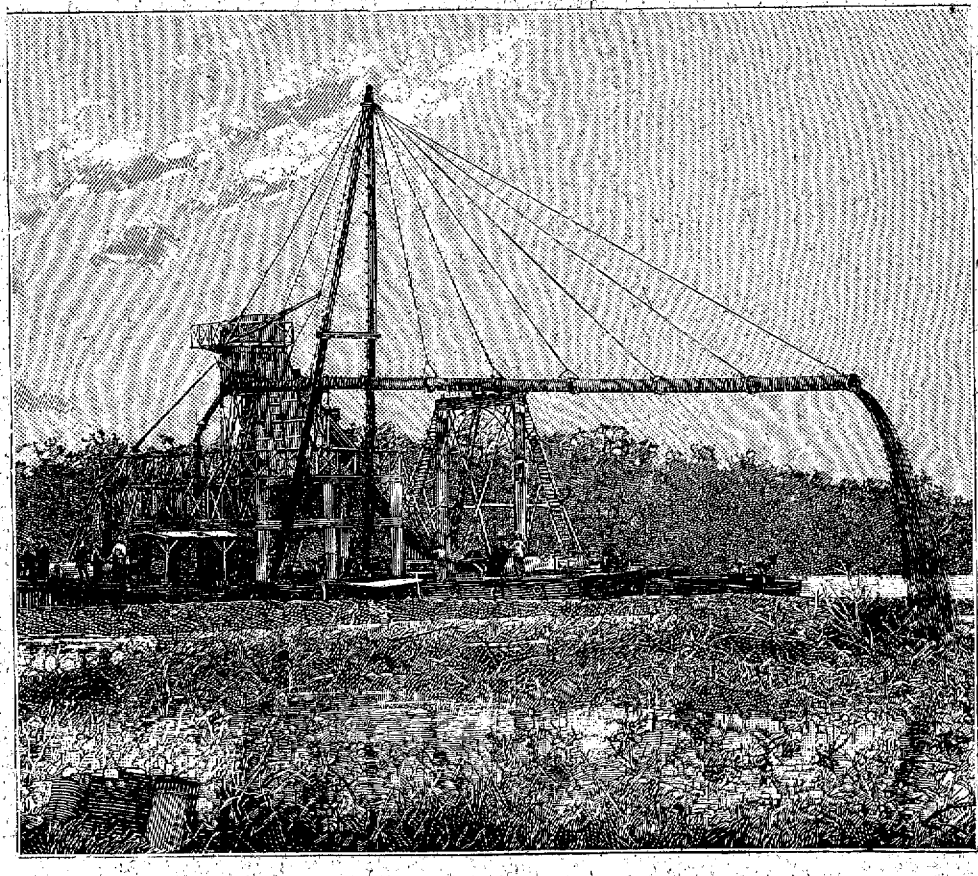

SOUVENIRS
DE NOTRE TOUR DU MONDE

PAR

HUGUES KRAFFT

UN BEAU VOLUME IN-8 JÉSUS CONTENANT 24 PHOTOTYPIES ET 5 CARTES

Broché, 15 francs; relié, 22 francs.

Suite des Nouvelles Publications illustrées de la Librairie **HACHETTE et Cie**.

FORMAT GRAND IN-8

DAVID COPPERFIELD

PAR

CHARLES DICKENS

ROMAN TRADUIT DE L'ANGLAIS AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR



Un magnifique volume grand in-8, illustré de 70 gravures, d'après Barnard et Tourneau.
Broché, 6 fr. 50 ; cartonné, tranches rouges, 8 fr.

CONTES ET APOLOGUES

PAR LEON RIFFARD

UN BEAU VOL. IN-8

CONTENANT UNE EAU-FORTE DE FÉLIX REGAMEY ET 140 GRAVURES TIRÉES EN PLUSIEURS TEINTES

D'APRÈS LES DESSINS DE **Frédéric RÉGAMEY**

Broché..... 12 francs. | Cartonné..... 15 francs.

Il a été tiré 40 exemplaires numérotés sur papier du Japon. — Prix broché, 40 fr.

FORMAT IN-16

BIBLIOTHÈQUE DES MERVEILLES

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE ÉDOUARD CHARTON

Chaque volume broché, **2 fr. 25.** — Cartonné en percaline bleue, tranches rouges, **3 fr. 50**

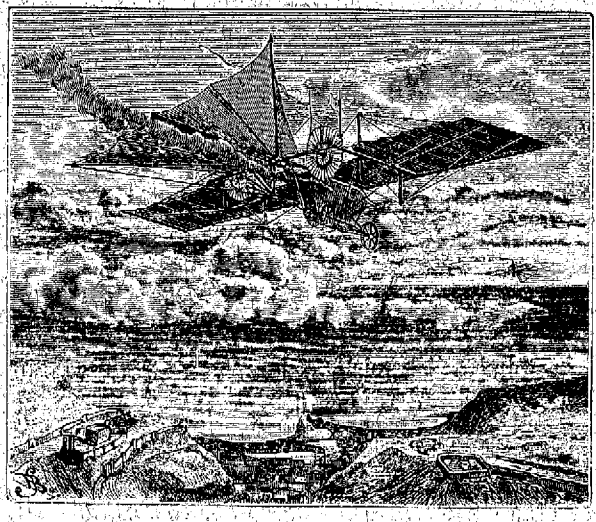

NOUVELLES PUBLICATIONS

CAPUS (E.). **L'œuf chez les plantes et chez les animaux**..... 1 vol.
FONVIELLE (W. DE). **Le Monde des atomes**..... 1 vol.

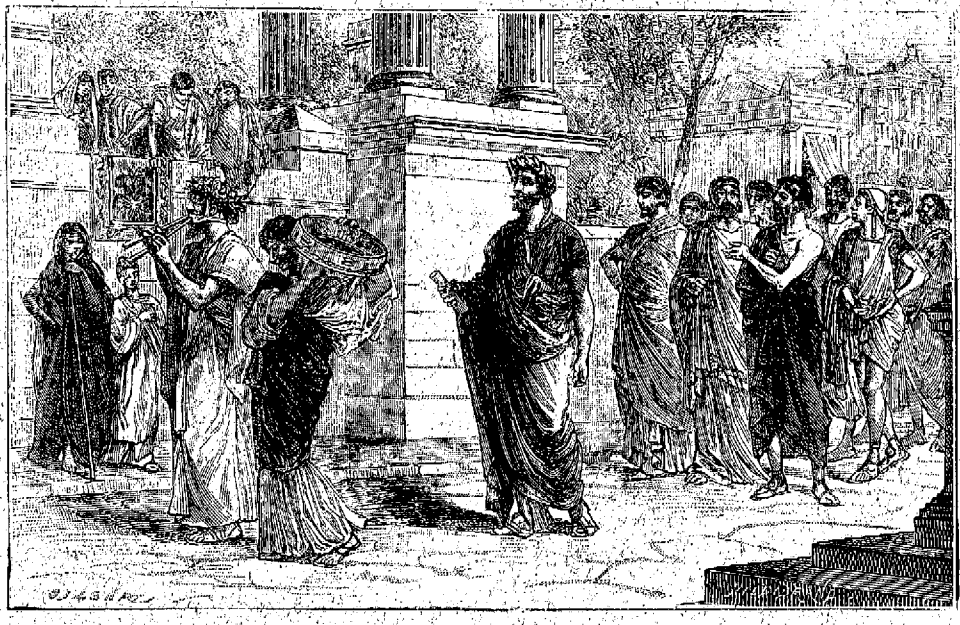

LAFFITTE (P.). **La parole**..... 1 vol.
TISSANDIER (G.). **La navigation aérienne**..... 1 vol.

POUR LES ENFANTS SAGES

TEXTE ET DESSINS DE KATE GREENAWAY

INTERPRÉTATION DE J. GIRARDIN

ALBUM PETIT IN-4, ILLUSTRÉ DE NOMBREUSES GRAVURES EN CHROMOTYPOGRAPHIE

Cartonné. **8** fr.

NOUVELLE COLLECTION IN-8

A L'USAGE DE LA JEUNESSE

A **5 fr.** LE VOLUME BROCHÉ ; CARTONNÉ EN PERCALINE A BISEAUX, TRANCHES DORÉES, **8 fr.**

Mme COLOMB

HERVÉ PLÉMEUR

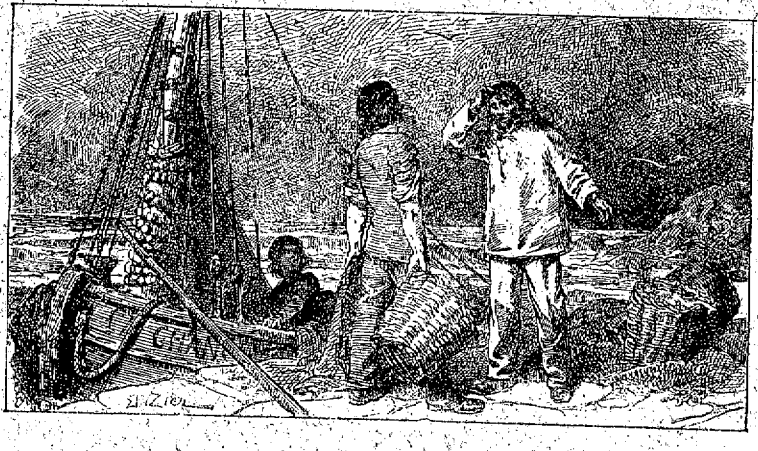

Un volume illustré de 112 gravures, par E. ZIER

LES MAISONS DES BÊTES

PAR Mme GUSTAVE DEMOULIN

UN VOLUME ILLUSTRÉ DE 70 GRAVURES

Suite des Nouvelles Publications illustrées de la Librairie **HACHETTE et Cie**.

NOUVELLE COLLECTION IN-8

A L'USAGE DE LA JEUNESSE

A 5 FRANCS LE VOLUME BROCHÉ; CARTONNÉ EN PERCALINE A BISEAUX, TRANCHES DORÉES, 8 FRANCS.

J. GIRARDIN

HISTOIRE D'UN BERRICHON

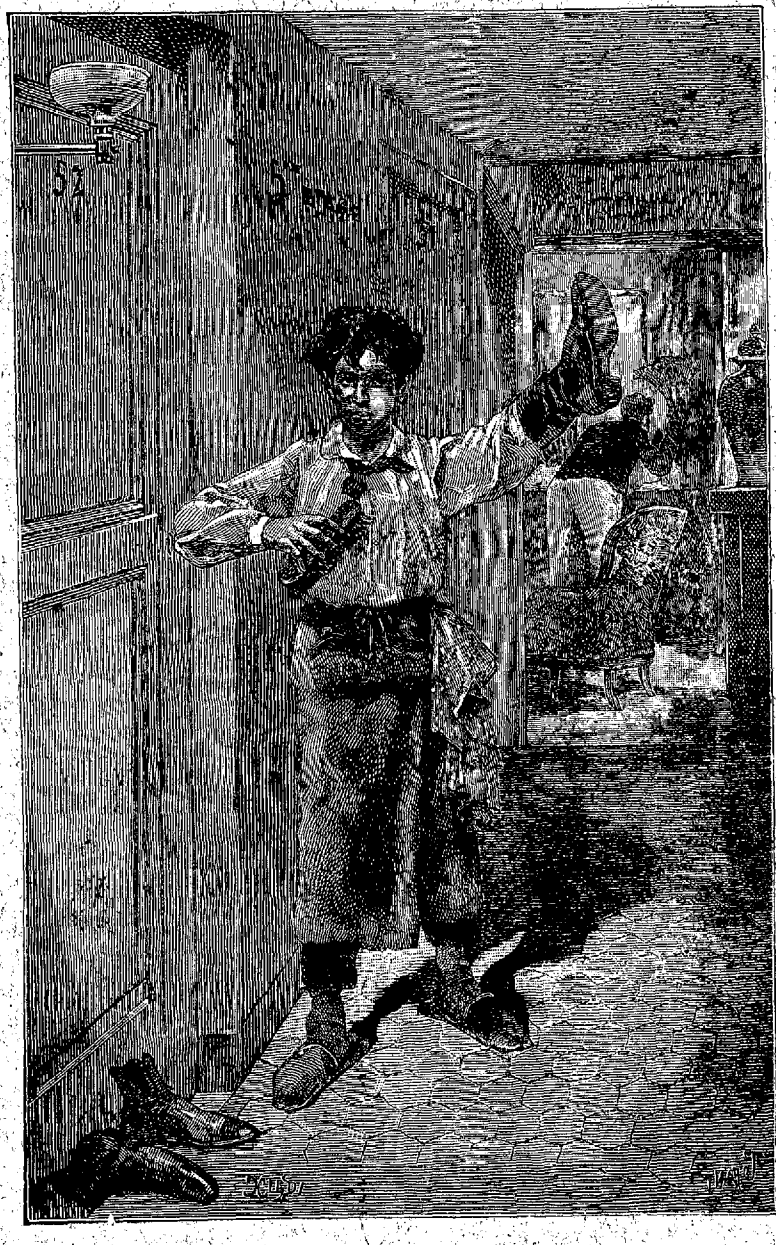

UN VOLUME ILLUSTRÉ DE 112 GRAVURES PAR TOFANI

Suite des Nouvelles Publications illustrées de la Librairie **HACHETTE et Cie**.

NOUVELLE COLLECTION IN-8 A L'USAGE DE LA JEUNESSE

A 5 FRANCS LE VOLUME BROCHÉ; CARTONNÉ EN PERCALINE A BISEAUX, TRANCHES DORÉES, 8 FRANCS.

Mme DE WITT, NÉE GUIZOT

NOTRE-DAME GUESCLIN

LA JACQUERIE — DELHI ET CAWNPORE

SCÈNES HISTORIQUES

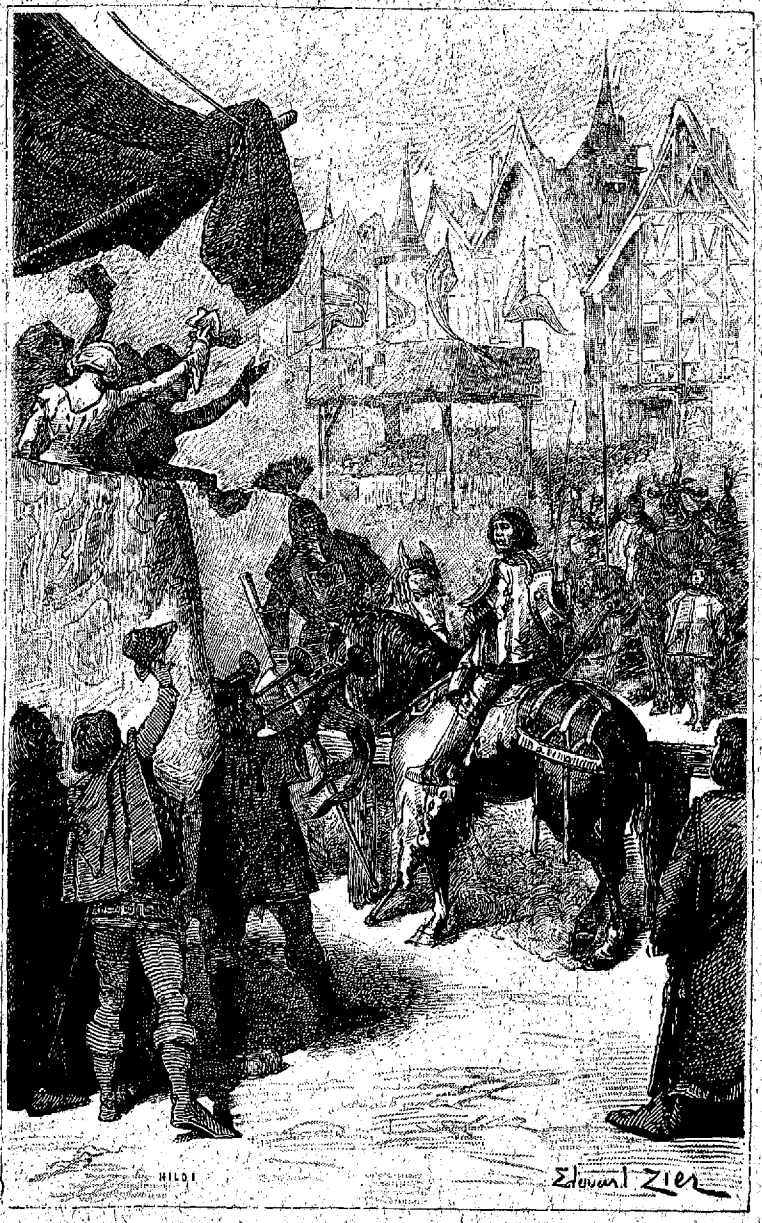

UN VOLUME ILLUSTRÉ DE 70 GRAVURES DESSINÉES SUR BOIS PAR ZIER ET TOFANI

FORMAT IN-16

Bibliothèque rose illustrée

POUR LES ENFANTS ET POUR LES ADOLESCENTS

Chaque volume broché : **2 fr. 25** — Cartonné en percaline rouge, tr. dorées, **3 fr. 50**



Chaque volume broché : **2 fr. 25** — Cartonné en percaline rouge, tr. dorées, **3 fr. 50**

NOUVELLES PUBLICATIONS

CARPENTIER (Mlle E.) : La tour du preux..... 1 vol.
CAZIN (Mme A.) : L'enfant des Alpes..... 1 vol.
FLEURIOT (Mlle Z.) : Gildas l'intraitable..... 1 vol.
MARTIGNAT (Mlle de) : Une petite nièce d'Amérique..... 1 vol.
STOLZ (Mme de) : Les deux tantes..... 1 vol.

Suite des Nouvelles Publications illustrées de la Librairie **HACHETTE et Cie**.

BIBLIOTHÈQUE DES PETITS ENFANTS

DE 4 A 8 ANS

Chaque volume broché, **2** fr. **25** ; cartonné en percaline bleue, tranches dorées. . . . **3** fr. **50**

CES VOLUMES SONT IMPRIMÉS EN GROS CARACTÈRES

NOUVELLES PUBLICATIONS

CHERON DE LA BRUYÈRE (Mme), **Plaisirs et aventures**. . . . . 1 vol.
GIRARDIN (J.). **Dans notre classe**. . . . . 1 vol.
SURVILLE (ANDRÉ). **Les amis de Berthe** . . . . . 1 vol.
WITT (Mme DE), NÉE GUIZOT. **Petite** . . . . . 1 vol.



MON JOURNAL

RECUEIL MENSUEL POUR LES ENFANTS DE CINQ A DIX ANS

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE Mme PAULINE KERGOMARD ET DE M. CHARLES DEFODON

4e ANNÉE 1884-1885

Un volume in-8, illustré de nombreuses gravures sur bois. — Cartonné. . **2** fr. **50**

FORMAT IN-8

RAPHAËL

SA VIE
SON ŒUVRE ET SON TEMPS

PAR.

EUGÈNE MÜNTZ

Conservateur de l'École nationale des Beaux-Arts

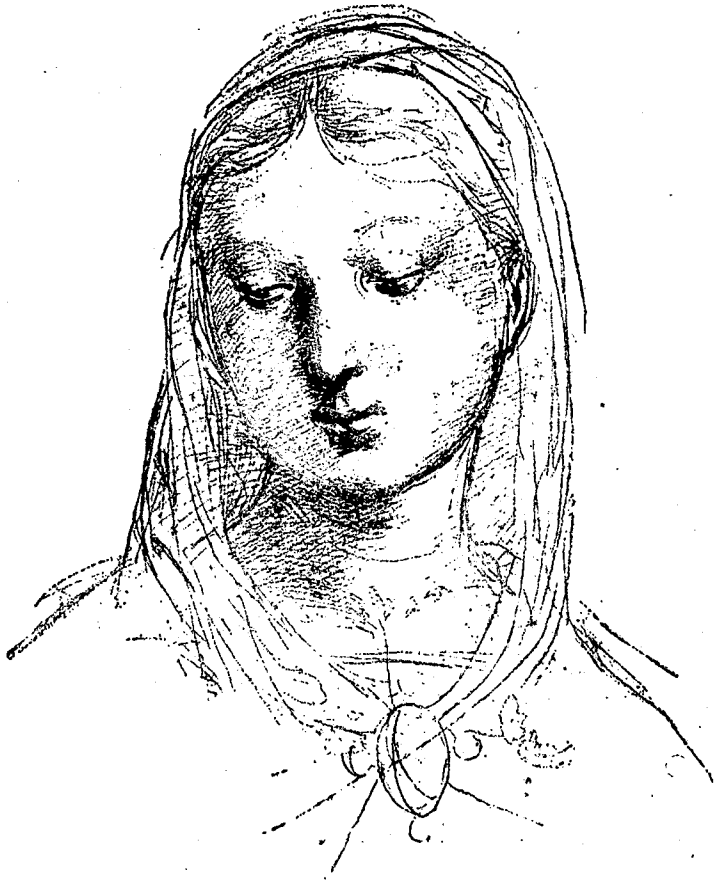

Ouvrage couronné par l'Académie française.

NOUVELLE ÉDITION ENTIÈREMENT REFONDUE

Contenant 50 planches tirées à part et 246 reproductions ou fac-similés de dessins insérés dans le texte.

Broché, **25** francs; relié, **33** francs.

Suite des Nouvelles Publications illustrées de la Librairie **HACHETTE & Cᵉ**.

FORMAT GRAND IN-8

LA

TERRE A VOL D'OISEAU

PAR

ONÉSIME RECLUS



UN MAGNIFIQUE VOLUME GRAND IN-8 JÉSUS

Contenant 500 gravures sur bois et 10 cartes

Broché, 20 fr.; cartonné richement avec fers spéciaux, tranches dorées, 25 fr.

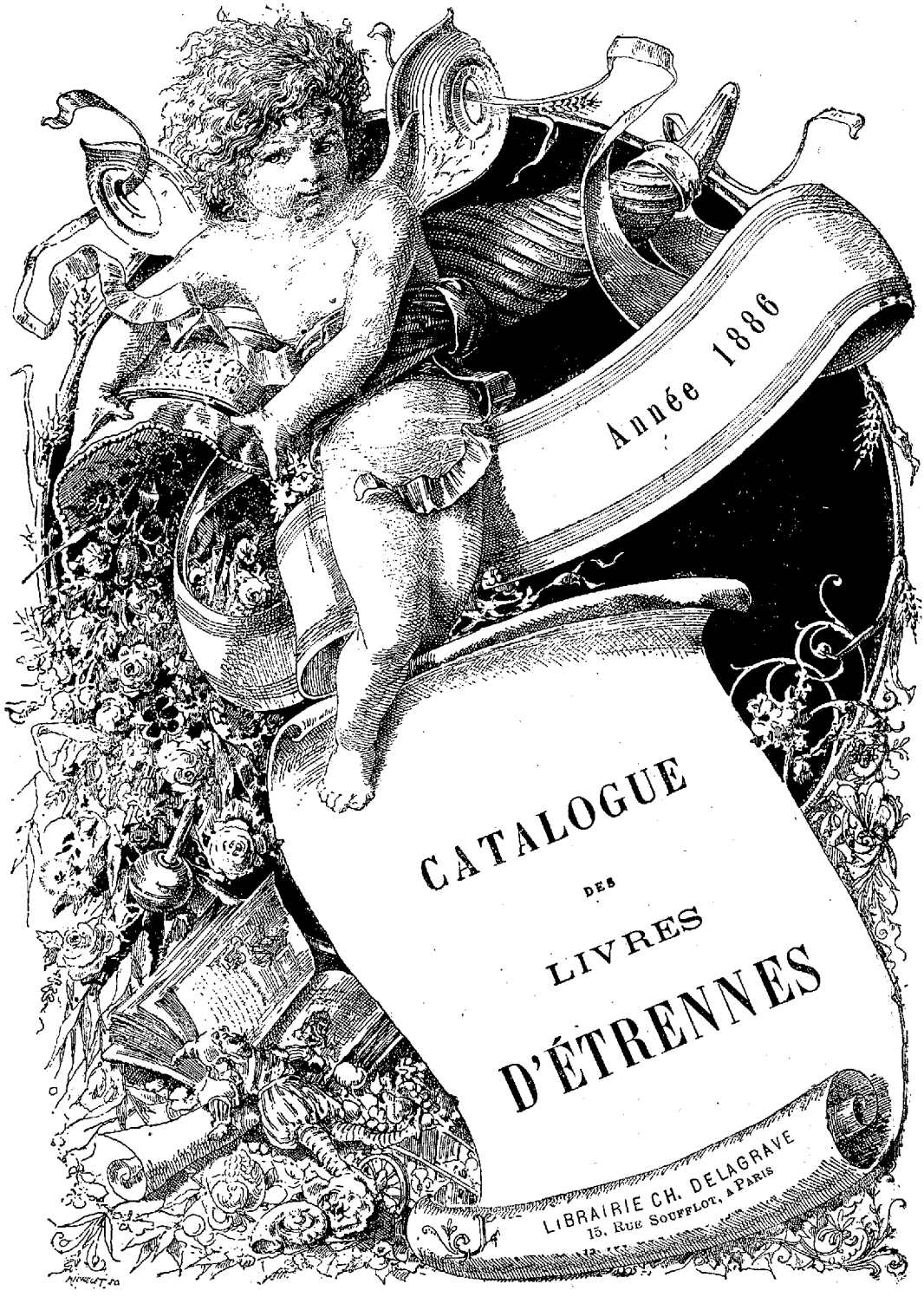
Année 1886
CATALOGUE
DES
LIVRES
D'ÉTRENNES
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, Rue Soufflot, à Paris

7e ANNÉE

S^T NICOLAS

ANNÉE 1886

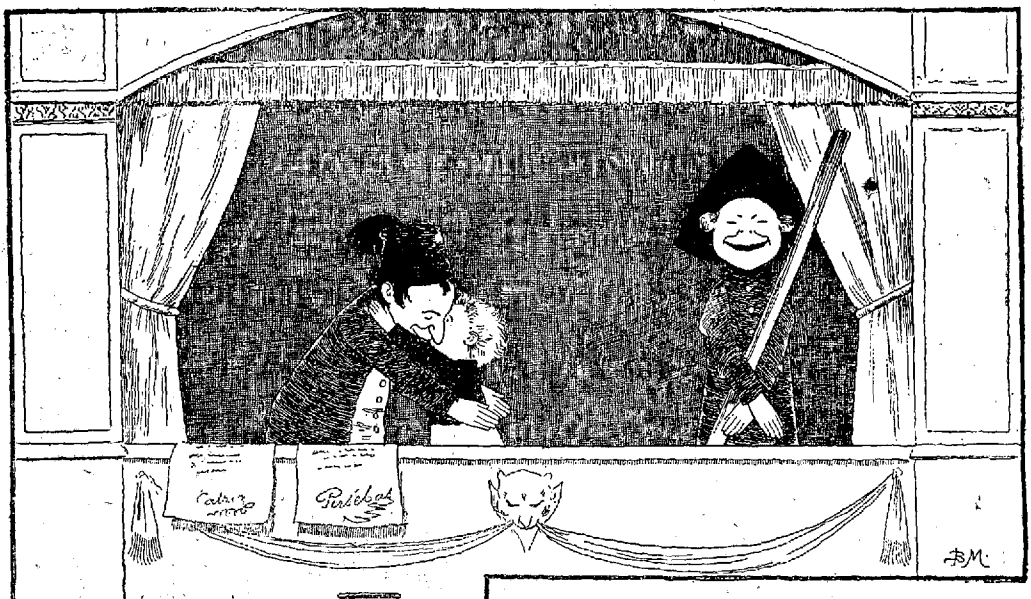



Dessin de B. DE MONVEL, extrait de *Saint Nicolas*.

JOURNAL ILLUSTRÉ

POUR GARÇONS ET FILLES

Paraissant le jeudi de chaque semaine

Ce journal, qui entre dans sa septième année d'existence n'a cessé d'acquérir depuis son apparition la faveur de plus en plus marquée des jeunes lecteurs auxquels il s'adresse. Il donne chaque semaine des nouvelles, des contes, des récits, des comédies, etc., etc. Le luxe avec lequel il est édité et ses magnifiques illustrations en font, sans contredit, le type le plus parfait des publications destinées à l'enfance

L'active correspondance que *Saint Nicolas* entretient avec ses petits amis donne au journal un charme tout nouveau et fort apprécié.

Saint Nicolas répond à tous, donnant un conseil par ci, un encouragement par là, quelquefois une légère réprimande, mais bien douce, car notre *Saint Nicolas* n'est ni grognon, ni ennuyeux, il aime la jeunesse et veut en être aimé. C'est un grand-papa plein de bonhomie et de gaieté, heureux de se mettre à la portée de ses jeunes lecteurs, entrant dans leur intimité, ayant toujours le mot pour rire, et même, on peut le dire, des bonbons plein ses poches.

Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin

PARIS ET DÉPARTEMENTS

Un an..... 18 fr. — Six mois..... 10 fr.

ÉTATS DE L'UNION POSTALE

Un an..... 20 fr. — Six mois..... 12 fr.

Les six années parues 1880-1885 forment chacune un volume petit in-4, magnifiquement illustré.

Chaque volume, broché..... 18 fr.
Avec belle reliure, fers spéciaux..... 22 fr.
Avec belle reliure, fers spéciaux, tr. dor.. 23 fr.

Envoi gratuit d'un numéro spécimen sur demande affranchie.



Dessin de JULES GIRARDET extrait d'*Saint-Nicolas*.



1886. — 53e ANNÉE

LECTURES DU SOIR

MUSÉE DES FAMILLES

PARAISSANT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

Chaque numéro forme une belle livraison illustrée de 32 pages sur 2 colonnes.

ABONNEMENTS

Un an, Paris	14 fr.
— Départements	16 fr.
— Union postale	18 fr.

Un Numéro : Paris, 60 cent. — Départements, 70 cent.

ALBUM-CONFIDENCES DU MUSÉE DES FAMILLES

Joli volume in-12 oblong, mouton plein, titre et tranches dorées.. 5 fr.

La feuille de confidences : 10 cent.;

25 feuilles avec titre et tables, 1 fr. 50 ; — 50 feuilles, 2 fr. 75 ; — 100 feuilles, 5 fr.



Gravure extraite du *Musée des Familles*.

COLLECTION DES 45 PREMIERS VOLUMES

DU MUSÉE DES FAMILLES

Les 32 premiers volumes du *Musée des Familles* se vendent brochés, chacun : 4 francs.

Les tomes 40 à 44 (années 1870-1876), brochés, chacun 7 francs.

Depuis 1877, le *Musée des Familles* forme par an 2 volumes au prix de 7 francs chacun.

Reliure ordinaire, 1 fr. 50 en plus par vol. ; reliure nouvelle, toile pleine à bisceaux, tranches blanches, en plus 3 fr. 50 ; avec tranches dorées, 4 fr. 50. — Reliure en un volume de chaque année, à partir de 1885, toile pleine à bisceaux, tranche blanche, 4 fr. ; tr. dorées, 5 fr.

LES MILLE ET UN JOURS

CONTES PERSANS

TRADUITS EN FRANÇAIS PAR **PÉTIS DE LA CROIX**

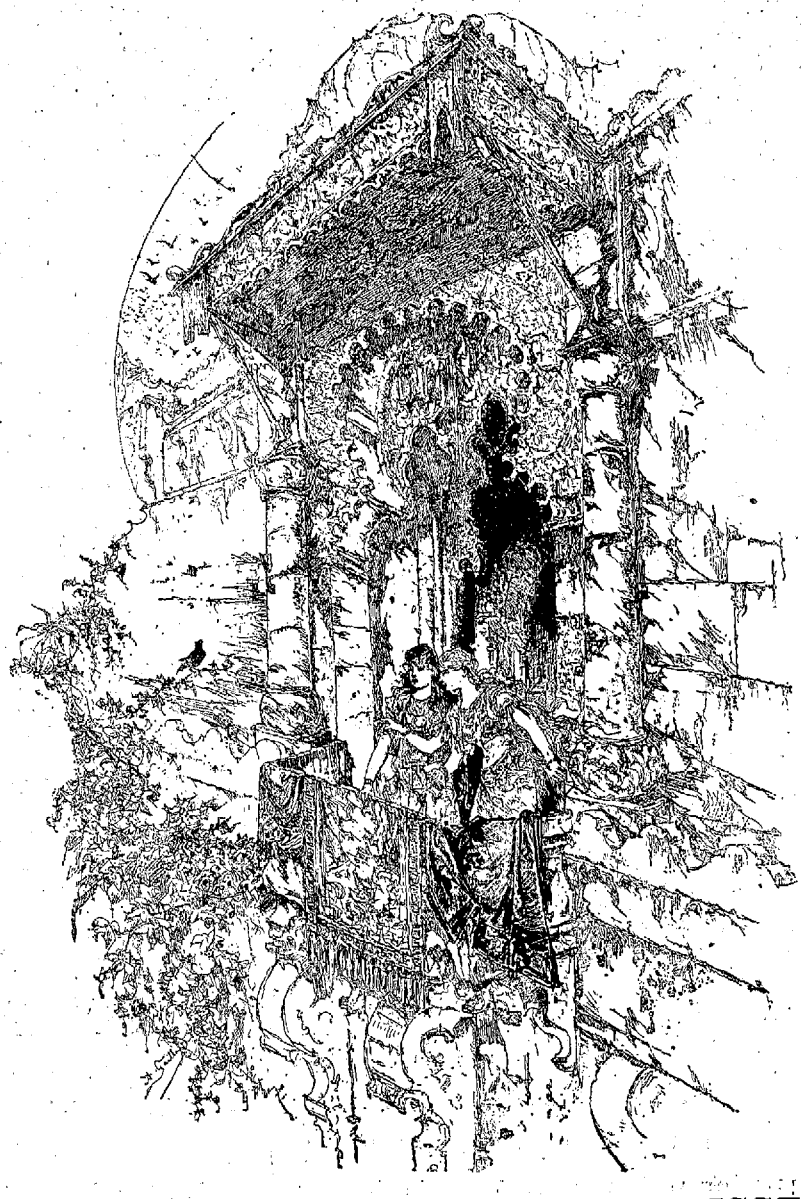

ÉDITION A L'USAGE DE LA JEUNESSE

Par Eudoxie DUPUIS

AVEC PLUS DE CINQ CENTS COMPOSITIONS PAR GAILLARD.

Un magnifique volume in-8, broché.....	25 fr.	Reliure demi-chagrin, fers spéciaux, tr. dor..	32 fr.
Reliure toile pleine, biseaux, fers spéciaux, tranches dorées.....	30 fr.	300 exemplaires numérotés sur vélin.....	50 fr.
		50 exemplaires numérotés sur Japon.....	100 fr.

VOLUMES ILLUSTRÉS FORMAT IN-8 JÉSUS

Chaque volume, broché, 12 fr. — Reliè toile, tranches fers spéciaux, tranches dorées, 15 fr. 50
Reliè demi-chagrin, fers spéciaux, tranches dorées..... 16 fr. 50

LES HÉRITIERS DE MONTMERCY

Par EUDOXIE DUPUIS

Illustrations de BIRCK et SANDOZ

L'ESPION DES ÉCOLES

Par LOUIS ULBACH

Illustrations de CARL LAUSSON



Gravure extraite des *Héritiers de Montmercy*.

MONT SALVAGE

Par S. BLANDY

Illustrations de SANDOZ

LE VŒU DE NADIA

Par HENRY GRÉVILLE

Illustrations d'ADRIEN MARIE

SOUVENIRS MARITIMES

TRADUITS
de
L'AMIRAL WERNER
PAR
NOE
—
285 ILLUSTRATIONS
par
GINOS

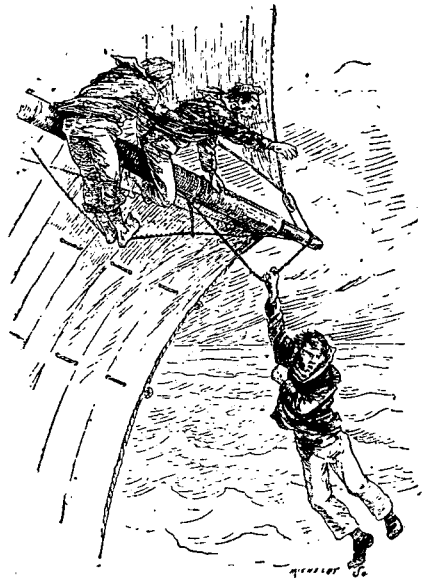

Gravure extraite des *Souvenirs maritimes*

Un magnifique volume grand in-8
broché.... 12 fr. 50

Relié toile, fers spéciaux, tranches dorées
16 fr. 50

Demi-chagrin, tr. dorées
17 fr. 50

Demi-chag., fers spéciaux, tranches dorées
18 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE DE RÉCRÉATION DU BIBLIOPHILE JACOB

VOLUMES ILLUSTRÉS DE NOMBREUX DESSINS ET DE GRAVURES COLORIÉES HORS TEXTE

Chaque vol. br., 7 fr. 50; relié toile, fers sp., tr. dor., 10 fr.; demi-ch., fers sp., tr. dor., 12 fr.



Gravure extraite des *Contes littéraires*

LES ENFANTS DANS LA FAMILLE
ILLUSTRATIONS DE FERDINANDUS

HISTOIRES D'AUTREFOIS
ILLUSTRATIONS DE KAUFFMANN

CONTES LITTÉRAIRES DU BIBLIOPHILE JACOB
ILLUSTRATIONS DE KAUFFMANN

AVENTURES D'UN PETIT ORPHELIN
ILLUSTRATIONS DE FERDINANDUS

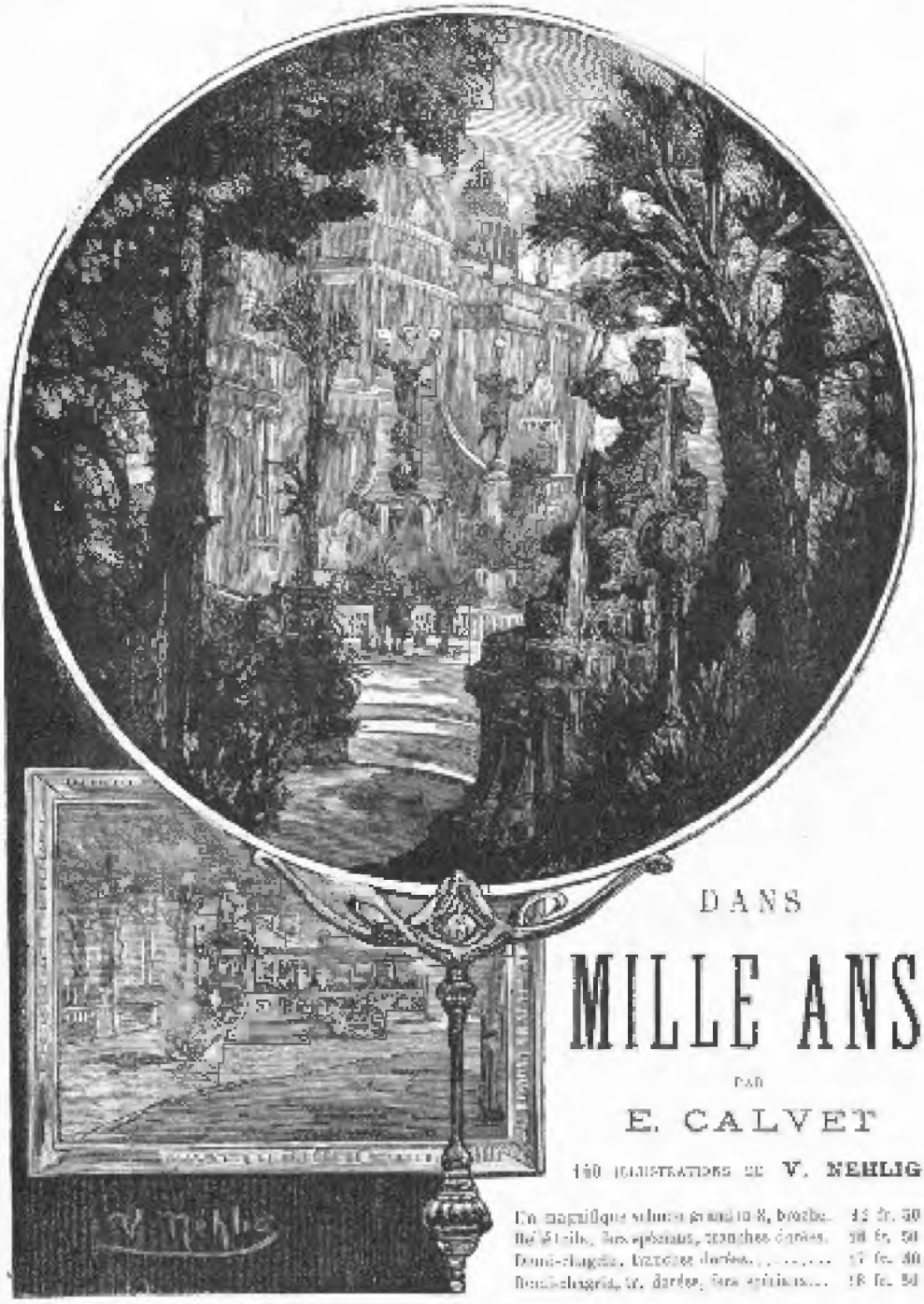

DANS

MILLE ANS

PAR

E. CALVET

160 ILLUSTRATIONS DE **V. NEHLIG**

Un magnifique volume grand in-8, broché... 12 fr. 50
Demi-reliure, fers spéciaux, tranches dorées... 16 fr. 50
Demi-chagrin, tranches dorées... 17 fr. 50
Demi-chagrin, tr. dorées, fers spéciaux... 18 fr. 50

VOLUMES ILLUSTRÉS, FORMAT GRAND IN-8

Brochés, 5 fr.; — Reliés toile, fers spéciaux, tranches dorées, 7 fr. 50

LA COMÉDIE DES ANIMAUX

Par MÉRY

ILLUSTRATIONS DE BOMBLED, KIRSCHNER, EDMOND MORIN, SPEECHT, ETC.

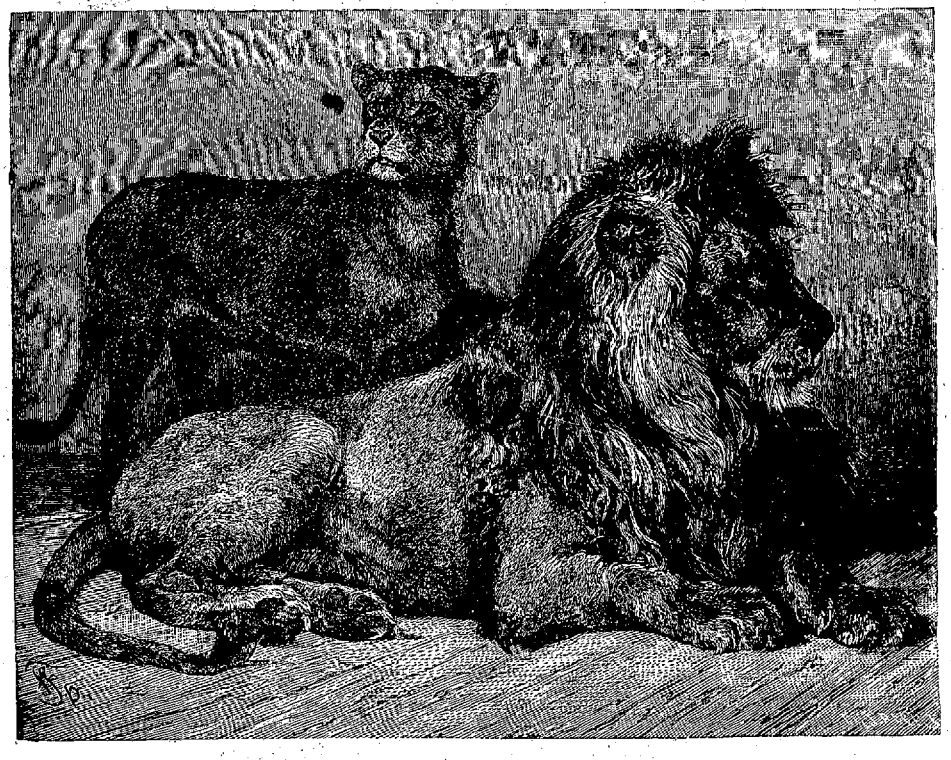

Gravure extraite de la *Comédie des animaux*.

A LA RECHERCHE DE LA PIERRE PHILOSOPHALE

Par LEBLANC

Illustrations de BESNIER

LA GUERRE

RÉCIT ÉPISODIQUE D'UN SIÈGE AU XVIe SIÈCLE

Par CARLO DU MONGE

ILLUSTRATIONS DE V. POIRSON

SUIVI DE

LE SECRET DU FER

PAR J. PROTCHE DE VIVILLE

ILLUSTRATIONS D'ATALAYA

LES LANSQUENETS

Par ERNEST D'HERVILLY

ILLUSTRATIONS DE ROCHLING

VOLUMES PETIT IN-4 ILLUSTRÉS SUR PAPIER TEINTÉ

Brochés, 5 fr. — Belle reliure percaline, plats et tr. dorés, fers spéciaux, 8 fr.

SOUVENIRS D'UN PETIT ALSACIEN

PAR Mme **PIERRE DUCHATEAU.** — ILLUSTRATIONS DE J. GIRARDET



Gravure extraite des *Souvenirs d'un Petit Alsacien.*

LES TROIS PETITS MOUSQUETAIRES

Par Emile DESBEAUX

PRÉFACE D'ALEXANDRE DUMAS FILS

Illustrations de Bayard, Scott, Ferdinandus, Giacomelli, Monginot, Semechini, etc.

A LA RECHERCHE D'UNE MÉNAGERIE

ADAPTATION DU SAINT-NICHOLAS AMÉRICAIN

Par Eudoxie DUPUIS

Illustrations de Faber.

LES ENTREPRISES D'HARRY

Par Eudoxie DUPUIS

Illustrations de Beard, Juncling, Bookbout.

LES DISCIPLES D'EUSÈBE

Par Eudoxie DUPUIS. — Illustrations de E. Courboin.

HISTOIRE D'UNE FERME

Par Félix NARJOUX. — Illustr. de l'auteur.

LA NOUVELLE SCHEHERAZADE

Par LEÏLA HANOUM. — ILLUSTRATIONS DE FERDINANDUS

VOLUMES ILLUSTRÉS FORMAT PETIT IN-4

Chaque volume, broché, **2** fr. **50** ; cartonné, **3** fr.; avec riche reliure spéciale, tranches dorées, **5** fr.

LES SEPT MÉTIERS DU PETIT CHARLES

SUIVIS DE

JULES LE PRÉSOMPTUEUX

Par **Léonce PETIT.** — Illustrations de l'Auteur.

SANS SOUCI

Par Adriana PIAZZI

Illustrations de B. de Monvel

LES PETITES CONTEUSES

Par Adriana PIAZZI

Illustrations de Bocourt, Gilbert, Kauffmann

LES PETITS HOMMES — LES PETITES FEMMES

Par Louis RATISBONNE. — Illustrations de DE BEAUMONT

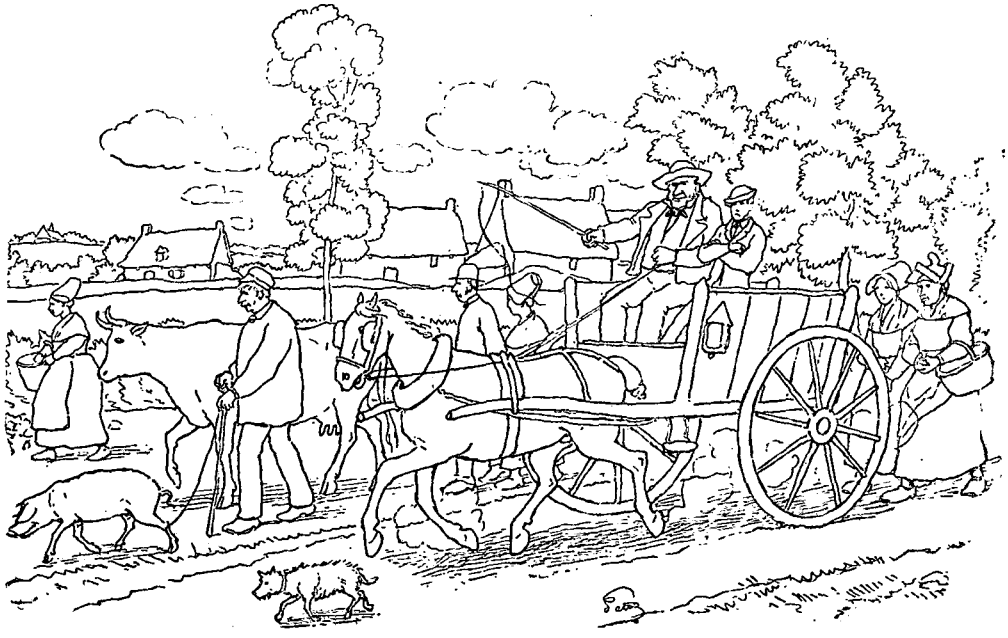

Gravure extraite de *Jules le présomptueux.*

L'ÉDUCATION MUSICALE
DE MON COUSIN JEAN GARRIGOU

Par Léopold **Dauphin**

Illustrations de Léonce Petit

LES PUPAZZI DE L'ENFANCE

Par Lemercier de **Neuville.**

Illustrations de B. de Monvel et Ed. Morin

LA MÉSANGE

Par Victorien **Aury.** Illustrations de Jundt

LES LETTRES D'OISEAUX

Par Raoul de **Najac.**

Illustrations de Kauffmann, Travies

HISTOIRE DES MOIS

Par Mélanie **Talandier.**

Illustrations de Kauffmann

LES CONTES DE SAINT NICOLAS

Par Lemercier de **Neuville.**

Illustrations de B. de Monvel, H. de Montaut, Geoffroy, Kauffmann, Sandoz

DE FIL EN AIGUILLE

Par Victorien **Aury.**

Illustrations de Bigot, Gilbert, Kauffmann

LE NID DE PINSON

Par Raoul de **Najac.**

Illustrations de Geoffroy, Kauffmann, Gaillard

LES ÉPREUVES DE JEAN, par Marthe **Bertin**

Illustrations de E. de Liphart.

VOLUMES PETIT IN-4, ILLUSTRÉS SUR PAPIER TEINTÉ
Brochés, **4** fr., avec reliure spéciale, tranches dorées, **6** fr. **25**

LA PETITE MAISON RUSTIQUE

PAR **Marthe BERTIN.** — ILLUSTRATIONS DE CLÉRICE



Gravure extraite de *Pharos*.

PHAROS, par ADRIANA PIAZZI. — Illustrations de SANDOZ.

Vie et Aventures de Trompette, par J. ANCEAUX. — Illustrations de B. DE MONVEL.
Trois mois sous la neige, par J.-J. PORCHAT. Illustrations de Ch. DONNEL.
Madame Grammaire et ses enfants, par Marthe BERTIN. — Illustrations de GINOS.
La Rose et l'Anneau, par TITMARSH, traduction de Mélanie Talandier. — Illustrations de POIRSON.
BÉBÉS ET PAPAS, trente poèmes enfantins, par Ch. SÉGARD. — Illustrations de FERDINANDUS.

VOLUMES FORMAT GRAND IN-8 RAISIN

ILLUSTRES PAR BERTALL, DE BAR, FERDINANDUS, HUBERT-CLERGET, KAUFFMANN, LIX, ED. MORIN, POIRSON, SCOTT, VIERGE, ETC., ETC.

Prix de chaque volume, broché..... 2 fr. 90

Relié toile anglaise, tranches jaspées..... 3 fr. 70 | Relié demi-chagrin, tranches jaspées..... 5 fr. 40
— — dorées..... 4 fr. 10 | — — dorées..... 6 fr. 30

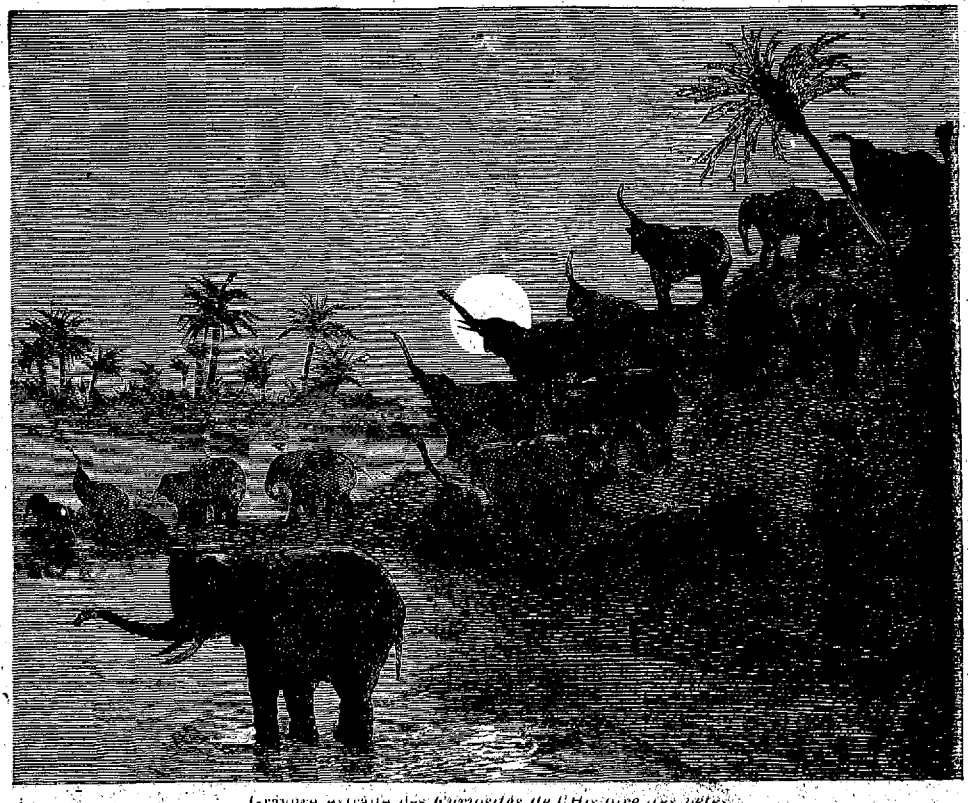

Gravure extraite des *Curiosités de l'Histoire des bêtes*.

ALLOU (M.). En Chine.
ANTICHAN (P.). La Tunisie, autrefois et aujourd'hui.
BESNERAY (Marie de). Les Grandes Époques de la Peinture.
CHALLAMEL (A.). Les Grandes Compagnies.
DESLYS (Ch.). Les Récits de la Grève (*Ouvrage couronné par l'Académie française*).
* FRANÇOIS (H.). Scènes de la Révolution française
* GIRARD (J.). Les Rivages de la France autrefois et aujourd'hui.
* GRAFFIGNY (de). Récits d'un Aéronaute.
* JACOB (le bibliophile). Histoires d'autrefois. 2 volumes.
— * Contes littéraires. 2 volumes.
JANIN (J.). Causeries littéraires.
— Contes, récits et nouvelles.
LA BLANCHÈRE (H. de). Les animaux racontés par eux-mêmes.
LA LANDELLE (G. de). Histoires maritimes.
* LINDEN (A.). Comment les bêtes travaillent.
* — Curiosités de l'histoire des bêtes.
MULLER (E.). Mémoires d'un Franc-Tireur.
— Un Français en Sibérie.
— Les Écoliers de Châlons.
NAVERY (R. de). Histoires chevaleresques.
* TISSOT (V.). Curiosités de l'Allemagne du Nord.
— Curiosités de l'Allemagne du Sud.

VOLUMES FORMAT IN-8 CARRÉ

Illustrés par Gilbert, Hubert-Clerget, Lix, Mesnel, Morel, Traviès, etc.

Prix de chaque volume broché..... » 90
Avec cart. Bradel, simili-basane, fers spéciaux, tranches jaspées. 1 25 — *tranches dorées*..... 1 60
Relié toile anglaise, fers spéciaux, tranches jaspées..... 1 55 — *tranches dorées*..... 1 90

* CAPENDU (E.)..... Ango le Dieppois.
* FRÉDÉ (P.)..... Chasse aux Castors dans l'Amérique Russe.
— * Chasse à l'Éléphant à Ceylan.
* LA BLANCHÈRE (H. de). Choses et autres, Causeries de l'oncle Tobie.
— * Une histoire de tous les jours.
* MEYLAN (A.)..... A travers l'Albanie.

VOLUMES FORMAT IN-8 CAVALIER

Illustrés par De Bar, Godefroy-Durand, Hubert-Clerget, Lix, B. de Monvel, Morin, etc , etc.

Prix de chaque volume broché..... **1 80**
Avec cart. Bradel, simili-basane, fers spéciaux, tranches jaspées. **2 25** — *tranches dorées*..... **2 60**
Relié toile anglaise, fers spéciaux, tranches jaspées..... **2 50** — *tranches dorées*..... **2 85**

*BLOCH..... **Les Mères des grands Hommes.**
FÉNELON..... **Les Aventures de Télémaque.**
FRÉDÉ (P.)..... **Voyage au cap Nord**
*— MEAU (Mme)..... **Sans mère.**
A BLANCHÈRE (H. DE). **Les Amis des plantes et leurs Ennemis.**
— **Récits de pêche et de voyages.**



Gravure extraite des *Récits de pêche et de voyages*

VOLUMES FORMAT IN-8 CARRÉ

Illustrés par De Bar, Duplaix-Destouches, Hubert-Clerget, Kirschner, Lix, Adrien Marie, Scott, etc., etc.

Prix de chaque volume broché..... **1 20**
Avec cart. Bradel, simili-basane, fers spéciaux, tranches jaspées. **1 60** — *tranches dorées*..... **1 95**
Relié toile anglaise, fers spéciaux, tranches jaspées..... **1 90** — *tranches dorées*..... **2 25**

ANTICHAN (P.)..... **Le Pays des Kroumirs.**
COMMETTANT (O.)..... **Les Compositeurs illustres de notre siècle.**
DESLYS (CH.)..... **Les Orfèvres français.**
FRÉDÉ (P.)..... **Chasses aux pirates malais.**
— **Voyage en Arménie et en Perse.**
GENEVAY (A.)..... **La Chute d'une dynastie.**
— **La Fin de l'esclavage aux Etats-Unis.**
— **Les Deux frères de Witt.**
GRAND (G.)..... **Nouvelles anglaises.**
KOHN-ABREST (F.)..... **L'Egypte et la Tripolitaine.**
— **En Algérie.**
MANGIN (A.)..... **La Pluie et le beau temps.**
— **Voyage à la Nlle-Calédonie.**
MARCEL (ETIENNE)..... **Chroniques d'autrefois** (*Un soulèvement populaire au moyen âge.*)
MULLER (E.)..... **Causeries sur les grandes découvertes modernes.**
— **Causeries familières sur la nature et les sciences.**
— ***Le Prince du Feu.**
NAVERY (R. DE)..... **Les Mystères de Jumièges.**
*NEUKOMM (ED.)..... **Les Etapes d'un bataillon scolaire.**
PORCHAT (J.-J.)..... **La Vie et la mort de Jeanne d'Arc.**
— **Vie de saint Louis.**
*SÉGALAS (A.)..... **Récits des Antilles. — Le Bois de la Soufrière.**
WALLUT (CH.)..... **Sur les rives de l'Amazone.**
— **L'Oasis.**

VOLUMES ILLUSTRÉS, FORMAT IN-32 ; CARTONNAGE BRADEL

In-32 carré, chaque vol. » 15

AURY (V.). — **Une rage de dents.**
— **Un voyage au Japon.**
— **Chy-Lung.** conte chinois.
— **Deux enfances célèbres.**
— **La maison de neige.**
— **Apparition au désert.**
KAUFFMANN (P.). — **Le paysan et son élève.**
LEILA HANOUM. — **François les Châtaignes.**

In-32 raisin, chaque vol. » 25

AURY (V.). — **La Cendrillon italienne.**
GINOS. — **Le Nègre et le glaçon.**
GENEVAY (A.). — **Lazare Hoche.**
— **James Watt.**
— **Claude Callot.**
— **Bernardin de Saint-Pierre.**
— **La petite marquise.**
— **Le grain de sable.**
LEILA HANOUM. — **Un complot à Nangasaki.**
— **Vive la pluie.**

In-32 jésus, chaque vol, » 35

AURY (V.). — **Prince et bûcheron.**
— **Les deux camarades.**
— **8 jours dans un aquarium.**
LEILA HANOUM. — **Les tourterelles de Fathma.**
PORCHAT (J.-J.). — **La poule du bailli.**
WALKER. — **Une nuit terrible.**
WALLUT (CH.). — **La pêche à la ligne.**

LES LECTURES DU JEUDI, par ADRIEN LINDEN. — VOLUMES IN-18 RAISIN ILLUSTRÉS.

Chaque vol., br., » 50 ; cart. bradel, tr. jasp., » 75 ; avec tr. dor., « 95 ; toile, tr. jasp., » 90 ; avec tr. dor., 1 fr. 10

Promenades à la campagne.
Un Nid d'oiseau.
Aventures de chasse.
Voyage dans un tiroir.
Les trois petits mousses.
Un Château en Espagne.
Sous la terre.
Rondes et Fabliaux.
Dans la forêt.
Une histoire du vieux temps.
Chez le maréchal-ferrant.
L'Assiette cassée.

LES
MÉMOIRES
DE
JULES X***
PAR
CLOVIS LAMARRE

Illustrations par
GOBIN, LIX
ADRIEN MARIE

2 volumes in-12, br.
Chacun, 3 fr. 50



Gravure extraite des *Contes cosmopolites*

JEAN
DÉPERET
PAR
Mme A. LION

Illustrations
par
FERDINANDUS

1 volume in-4, br.
10 fr.

Relié, tr. dorées
14 fr.

VOLUMES ILLUSTRÉS, FORMAT IN-12

1re Série. Chaque vol., br,, » 65 ; cart. bradel, tr. jasp., » 90 ; avec tr. dor., 1 20 ; toile tr. jasp., 1 15 ; av. tr. dor., 1 45

ANCEAUX (J.). — **Les pattes des mouches.**
GIDEL (M.). — **Le livre de l'enfant.**
GIRON (A.). — **Histoire d'un petit mousse.**
JALLIFIER (R.). — **L'Auvergne.**
SÉGALAS (A.). — **Le livre des vacances.**

2e Série. Chaque vol., br., 1 fr. ; cart. bradel, tr. jasp., 1 25 ; avec tr. dor., 1 55 ; toile tr. jasp., 1 50 ; av. tr. dor., 1 80

ASSOLANT (ALF.). — **Histoire du célèbre Pierrot.**
GARNIER (FR.). — **Le siège de Paris.**
GENEVAY (A.). — **Récits historiques.**
LEILA HANOUM. — **Contes cosmopolites.**
LECLERC (F.). — **Expédition anglaise au pôle Nord.**
MALOT (H.). — **Romain Kalbris.**
PERCEVAL (V.). — **Le panier rose.**
PÉRIN ET DE NAVERY. — **Histoire d'une apprentie.**
PORCHAT (J.). — **Les Aventures du petit Maurice.**
WALLUT (CH.). — **La légende du vieux Paris.**

3e Série. Chaque vol,, br., 1 25 ; cart. bradel, tr. jasp., 1 55 ; avec tr. dor., 1 85 ; toile tr. jasp., 1 80 : av. tr. dor., 2 10

DUPUIS (E.). — **Daniel Hureau.**
— **Cyprienne et Cyprien.**
HERTZ (H.). — **Sur les côtes de Guinée.**
HOUET (E.). — **Pierre Dumont.**
LA BLANCHÈRE (H. DE). — **Plantes et animaux.**

COMÉDIES ENFANTINES, à 2, 3, 4 et 5 personnages, pour les enfants de 6 à 12 ans, par *Eudoxie* DUPUIS. 1 vol. in-12, br., 3 fr. 50 ; relié..... 4 fr. 75

HISTOIRE DU MONT-BLANC et de la vallée de Chamonix, par STEPHEN D'ARVE. 1 vol. in-12, br., 3 fr. 50 ; relié..... 4 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE LILAS. Volumes in-12 illustrés, percaline anglaise, fers spéciaux, tranches dorées..... 3 fr. 50

Mme AMIS. *Le carnet d'Hélène.* — ASSOLANT (A.). *Récits de la vieille France.* — E. DUPUIS. *La Merlette, la France en zigzag.* — FABRE (H.). *Le Ciel, la Terre, la Physique, les Auxiliaires, les Serviteurs, Zoologie, Botanique, l'Industrie, le Ménage, la Plante, le Livre des champs.* — GAVARD et PÉRIER. *Vie et voyages de Livingstone.* — HÉMENT (F.). *Menus propos sur les sciences, De l'instinct et de l'intelligence.* — LAMY (DE). *Les Causeries du juge de paix.* — LINDEN (A.). *Les Historiettes du grand-papa Gilbert.* — MESPLET. *Une année à la ferme.* — C. DE MONTMAHOU. *Notions de botanique.* — R. DE NAJAC. *Contes à mon perroquet.*

Album artistique de la France et de ses colonies, par LELANDAIS. Trente chromos..... 10 fr.

Petite Bibliothèque des connaissances utiles, par A. LINDEN. 25 albums de 16 pages in-8, avec gravures coloriées dans le texte ; chaque album..... » fr. 30

COLLECTIONS D'ALBUMS

PÉRIPÉTIES CYNÉGÉTIQUES
DE M. MAC-ARON
par NIDRACH. Magnifique album, 32 dessins, dont 8 en chromo... 10 fr.

NICHÉES D'ENFANTS
texte en vers par ERNEST D'HERVILLY,
illustr. en coul. par KLEINMICHEL.
Joli album, petit in-4, cartonnage gélatiné... 6 fr. 50

ALBUMS HUMORISTIQUES
Dessins en chromo par ROBERT TINANT
Chaque album, format in-4, cart. 5 fr.

L'AFFAIRE ARLEQUIN
TRIOLETS, par LÉON VALADE.

FANTAISIES MOYEN AGE
FACÉTIES COLLIGÉES par RICHARD BAILLEVENT.

AUX TROUSSES DU DIABLE
par ERNEST D'HERVILLY.

DEUX CONTRE UN
OU LES SUITES D'UNE CONSULTATION. Divertissement moliéresque et médical, par ERNEST D'HERVILLY.

NOUVELLES FANTAISIES MOYEN AGE
FARCES DE FOUS, racontées par MAGGUENOUSE.

ALBUMS EN COULEURS
par ANDRÉ et LIZZIE LAWSON
texte d'EUDOXIE DUPUIS.
Chaque album, in-4 cart. ..... 5 fr.

EN REMONTANT.

VIEUX PROVERBES SUR DE NOUVEAUX AIRS.

HUIT JOURS DANS UN AQUARIUM.

LE TOUR DU MONDE EN COQUILLE DE NOIX.

RONDES DE SAINT-NICOLAS,
PAROLES DE LÉON VALADE.
Musique de Léopold DAUPHIN;
ill. de B. DE MONVEL. 1 joli album pet. in-4, c. 3 fr.

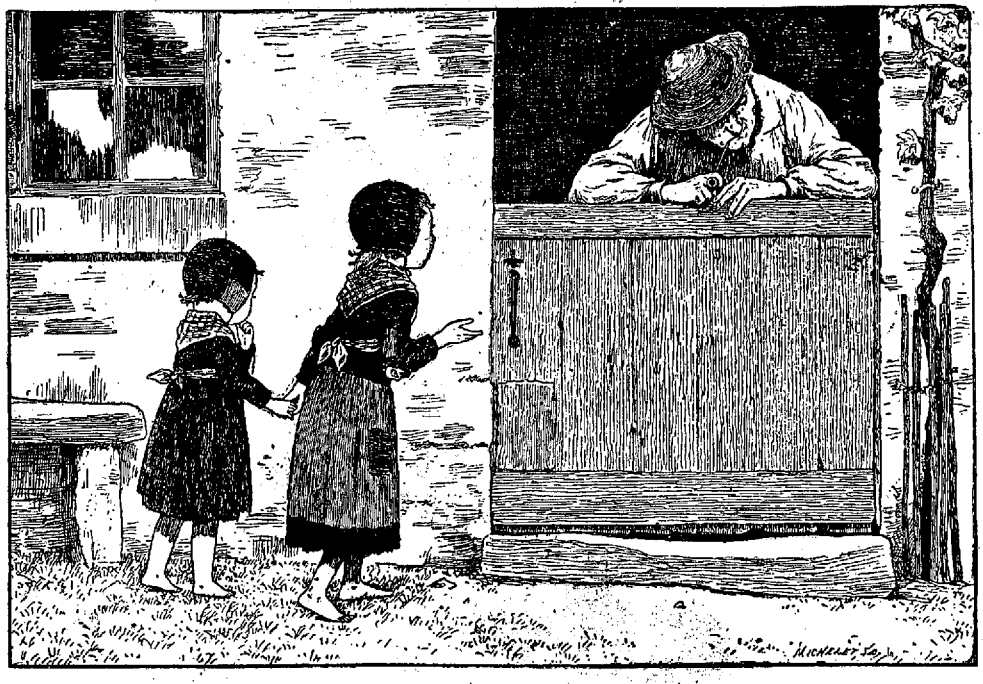

Gravure extraite des *Rondes de Saint-Nicolas*.

PRÉDICTIONS ET CONSEILS DE SAINT-NICOLAS

ORACLE DES ENFANTS. — Illustrations de B. DE MONVEL. Un album in-4, cart. ..... 5 fr

ALBUMS IN-4, A 2 FRANCS

Drôles de Bêtes, par ROBERT-TINANT. — **Drôles de Gens**, par ROBERT-TINANT. — **Le Chat de la mère Michel**, par HOPKINS. — **Les Etudes de Petit-Pierre**, texte et dessins par Georges FATH.

ALBUMS IN-4, A 3 FRANCS

Le Nid de Grand'Maman, par LABESSE et PIERRET.— **Les Contes de Tante Nicole**. 5 vol. par EUDOXIE DUPUIS. — *Les Souhaits de Tommy.* — *Un peu paresseuse.* — *La Danse des lettres.* — *Le Cirque en chambre.* — *Hors de l'œuf.*

LES PETITS COLORISTES DE SAINT-NICOLAS. Un magnifique album in-4, par B. de MONVEL. Texte par E. DUPUIS. Broché, 2 fr. 50. — Relié toile, fers spéciaux, 4 fr. — Boîte de couleurs 1 fr. 50; avec l'album br. ..... 3 fr. 75

LA COMEDIE ENFANTINE, par LOUIS RATISBONNE. *Ouvrage couronné par l'Académie française.* Un beau vol. in-12 renfermant 137 dessins de B. DE MONVEL. — Broché, 3 fr. 75; relié, percaline à biseaux, fers spéciaux, tr. dorées ..... 5 fr. 50

LA MYTHOLOGIE DANS L'ART ANCIEN ET MODERNE

Par **René MÉNARD**, avec appendice par Eugène Véron.



Rome et Athènes (gravure extraite de la *Mythologie*).

Ouvrage orné de 600 gravures, dont 32 hors texte.

LE MONDE VU PAR LES ARTISTES

GÉOGRAPHIE ARTISTIQUE, par **René MÉNARD**.

Ouvrage orné de plus de 600 gravures et de nombreuses cartes.

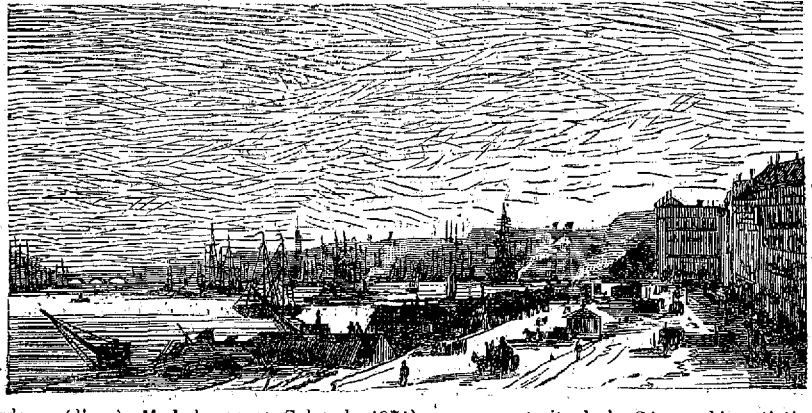

Bordeaux (d'après M. Lalanne. — Salon de 1874), gravure extraite de la *Géographie artistique*.

Chaque volume grand in-8 jésus, broché..... 25 fr.
Richement relié, fers spéciaux, plats et tranches dorés..... 32 fr.

VOYAGE AU CAMBODGE

L'ARCHITECTURE KHMER

PAR L. DELAPORTE

Lieutenant de vaisseau, chef de la Mission d'exploration aux monuments khmers.



Vue prise dans les ruines de Préa-Khan (gravure extraite du *Voyage au Cambodge*).

Avec une carte en chromo et plus de 200 gravures d'après les dessins de l'auteur.

Grand in-8 jésus. Broché..... 20 fr. | Richement relié, fers spéciaux, tranches dorées.. 28 fr.

Il reste quelques exemplaires numérotés sur vélin. Brochés : 40 francs.

ENCYCLOPÉDIE

EN TROIS GRANDS DICTIONNAIRES GÉNÉRAUX

DICTIONNAIRE GÉNÉRAL DE BIOGRAPHIE ET D'HISTOIRE

DE MYTHOLOGIE, DE GÉOGRAPHIE ANCIENNE ET MODERNE COMPARÉE, DES ANTIQUITÉS ET DES INSTITUTIONS ROMAINES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES

Par MM. Ch. DEZOBRY et Th. BACHELET

2 volumes grand in-8 jésus, de plus de 3,000 pages, à 2 colonnes, 7e édition. Prix, brochés..... 25 fr.
La demi-reliure en chagrin se paye, pour les deux volumes, 8 fr.; en percaline anglaise..... 5 fr.

DICTIONNAIRE GÉNÉRAL DES LETTRES

DES BEAUX-ARTS ET DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

Par MM. Th. BACHELET et Ch. DEZOBRY

4e édition, 2 vol. gr. in-8 jésus, de 1,800 pages à 2 col., avec figures. Prix, broches..... 25 fr.
La demi-reliure en chagrin, pour les deux volumes, se paye 6 fr. 50; en percaline anglaise..... 4 fr. 50

DICTIONNAIRE GÉNÉRAL DES SCIENCES

THÉORIQUES ET APPLIQUÉES

Par MM. PRIVAT-DESCHANEL et FOCILLON

2e édition, 2 vol. gr. in-8 jésus, de 2,620 pages à 2 col., illustrés d'environ 3,000 grav. Prix, brochés.. 32 fr.
La demi-reliure en chagrin se paye, pour les 2 vol., 8 fr., en percaline anglaise..... 5 fr.

ROME AU SIÈCLE D'AUGUSTE

Voyage d'un Gaulois à Rome à l'époque du règne d'Auguste et pendant une partie du règne de Tibère, accompagné d'une description de Rome sous Auguste et sous Tibère,

Par Ch. DEZOBRY

4 beaux vol. in-8, avec vignettes dans le texte et illustrations en taille-douce. Brochés, 32 fr. — Reliés en demi-chagrin..... 40 fr.

HISTOIRE DES CROISADES

Par MICHAUD
De l'Académie française.

Appendice par HUILLARD-BRÉHOLLES

4 vol. in-8 cavalier avec gravures sur bois et sur acier et une carte des itinéraires des Croisades.
Brochés, 24 fr. — Reliés..... 32 fr.

LE PANTHÉON LITTÉRAIRE

CHEFS-D'ŒUVRE DE L'ESPRIT HUMAIN

Volumes grand in-8, à deux colonnes. Prix de chaque volume, broché..... **7 fr. 50**
Avec une reliure, toile anglaise, fers spéciaux..... **10 fr.** »

THÉOLOGIE

Monuments primitifs de l'Eglise chrétienne..... 1 vol.
S. Jérôme. Œuvres diverses. 1 —
Choix d'ouvrages mystiques.... 1 —
Lettres édifiantes..... 4 —
Livres sacrés d'Orient..... 1 —
Fleury. Œuvres diverses.... 1 —

SCIENCES PHILOSOPHIQUES

Bacon. Œuvres philosophiques. 1 vol.
Descartes. Œuvres philosophiques..... 1 —
Montaigne Œuvres compl. 1 —
Moralistes français: **Charron, Pascal, La Rochefoucauld, La Bruyère, Vauvenargues**..... 1 vol.

BELLES-LETTRES

Petits poèmes grecs..... 1 vol.
Les Mille et un Jours, contes persans..... 1 —
Les Mille et une Nuits, contes arabes..... 1 —

HISTOIRE

Hérodote, Ctésias, Arrien. 1 vol.
Polybe, Hérodien, Zozime. Histoire de la République romaine. 1 vol
Thucydide et **Xénophon.** Œuvres complètes..... 1 vol.
Flavius Josèphe. Œuvres complètes..... 1 vol.
Gibbon. Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain. 2 vol.

HISTOIRE DE FRANCE

Anonyme grec; Dorothée, Théodule ou Thomas Magister; Ramon Muntaner; Bernard d'Esclot; Anonyme sicilien. Chroniques étrangères..... 1 vol.
Froissart. Chroniques de France et d'Angleterre.— **Anonyme.— Jean le Maigre**, dit **Boucicaut**. Le livre des faits (1327 à 1408). 3 vol.
Anonyme. Chronique de Du Guesclin. — **Cabaret d'Oronville; Christine de Pisan; Juvénal des Ursins; Miguel de Werms; Baudoin d'Avesnes; Guillaume de Gaian; Mignon de Rochefort**..... 1 vol.
Enguerrand de Monstrelet. Chroniques (1402-1444)..... 1 vol.
Georges Chastelain. Chroniques des ducs de Bourgogne (1444-1469). 1 vol.
Mathieu de Coussy; Jean de Troyes; Guillaume Gruel. — Anonyme : Chronique de la Pucelle et de son procès.— **Guy de Laval; Perceval de Boulgumarck; Mathieu Thomassin; Christine de Pisan; Pierre de Fenin. — Anonyme** : Journal d'un bourgeois de Paris. — **Anonyme** : Poème anglais sur la bataille d'Azincourt. 1 vol.
Philippe de Commines; Guillaume de Villeneuve; Olivier de la Marche; Charolais; Jean Boucher..... 1 vol.
Jacques du Clercq; Francisco de Trasne; Saad-Eddin-Effendi; Le Febvre de Saint-Remy; Bonamy..... 1 vol.
Loyal serviteur. Histoire de Bayard. — **Guillaume de Marillac; Antoine de Laval; Jacques Bonaparte; Robert de la Marck; Louise de Savoie; Martin et Guillaume du Bellay**..... 1 vol.
Blaise de Montluc. — Mémoires de 1525 à 1570..... 1 vol.
Jean de Saulx-Tavannes : Boyvin du Villars. Mémoires..... 1 vol.
Bertrand de Salignac de la Mothe Fénelon; G. de Coligny; Cl. de la Chastre; G. de Rochechouart; M. de Castelnau; J. de Mergey; E. de la Noue, dit **Bras-de-Fer; A. Gamon; J. Philippi; H. de la Tour d'Auvergne**, vicomte **de Turenne; G. de Saulx-Tavannes; Marguerite de Valois; J.-A. de Thou; J. Choisnin; M. Merle**..... 1 vol.
De la Place; Regnier de la Planche; Th. Agrippa d'Aubigné, F de Rabutin..... 1 vol.
Robert Macquereau; les deux **Hurault; J. Pape; J. Gillot; F. Chrestien; N. Rapin, Pithou; Passerat; G. Durand**... 1 vol.
Palma Cayet; M. de Marillac; Villeroy; Ch. de Valois (1576 à 1604)..... 2 vol.
Jeannin (Président). Négociations (1598 à 1620)..... 1 vol.

Chaque volume contient la matière de **10 à 12** *volumes in-8. — Les volumes d'un* **même ouvrage** *ne se vendent pas séparément.*

Abrégé de l'Histoire de France de Michelet, *Moyen âge, Temps modernes, Précis de la Révolution française*. 3 vol. in-12, avec cartes. Chacun, broché, 4 fr. — Relié toile, tr. jasp., 4 fr. 50. — Demi-chag., tr. jasp. 6 fr.
Histoire générale du Costume, civil, religieux, militaire, du IVe au XIIe siècle, par R. JACQUEMIN. Ouvrage orné de 48 planches hors texte, dessinées, gravées et coloriées par l'auteur. Un beau vol. in-4 raisin, broché, 30 fr.— Relié demi-chagrin, fers spéciaux..... 40 fr.
Voyage en Australie et en Nouvelle Zélande, par ANNA WICKERS. 1 vol. grand in-8, avec illustrations, broché, 15 fr. — Relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 19 fr. — Demi-chagrin, fers spéciaux, tr. dorées... 21 fr.

GRANDS ATLAS, dressés par A. BRUE.

Nouvelles éditions, revues et complétées par E. LEVASSEUR, de l'Institut, professeur au Collège de France.

1° **Atlas universel de géographie, physique, politique,** ancienne; du moyen âge, moderne et contemporaine de toutes les parties du monde, 67 feuilles grand raisin, donnant 67 cartes principales et 85 suppléments, 1 volume in-folio, demi-reliure, 75 fr.;

2° **Atlas de géographie moderne.** 50 feuilles grand raisin, 1 vol. in-folio, demi-reliure, 60 fr.

3° **Atlas de géographie ancienne et moderne.** 36 feuilles grand raisin, 1 vol. in-folio, demi-reliure, 40 fr.;

4° **Atlas de géographie moderne.** 21 feuilles grand raisin, 1 vol. in-folio, demi-reliure, 25 fr.

GLOBES TERRESTRES

NOTA. — *Le nickelage des 1/2 méridiens et des cercles et méridiens se paye* 20 0/0 *en sus du prix*

NUMEROS.	CIRCONFERENCES.	Montés sur pied bois. PRIX A Paris.	Montés sur pied bois. PRIX En province, *franco.*	Inclinés sur l'écliptique, pied bois. PRIX A Paris.	Inclinés sur l'écliptique, pied bois. PRIX En province, *franco.*	Inclinés sur l'écliptique, pied fonte bronzée. PRIX A	Inclinés sur l'écliptique, pied fonte bronzée. PRIX En province	Demi-méridien cuivre, pied bois. PRIX A Paris.	Demi-méridien cuivre, pied bois. PRIX En province, *franco.*	Cercle et méridien cuivre. PRIX A Paris.	Cercle et méridien cuivre. PRIX En province, *franco.*
Nouvelles Sphères terrestres, dressées par M. CH. PÉRIGOT, et dessinées par M. MOUREAUX,											
0	» 40	5 »	6 25	6 50	7 75	7 50	9 »	9 »	10 50	12 50	15 »
1	» 50	6 50	8 50	7 50	9 50	8 50	11 »	10 »	12 50	18 »	22 »
2	» 80	10 »	13 50	12 »	15 50	14 »	18 »	18 »	22 »	30 »	35 »
3	1 »	15 »	20 »	16 50	21 50	18 »	23 »	24 »	29 »	40 »	47 »
Sphères terrestres dressées par MM. CH. LAROCHETTE, et L. BONNEFOND											
1	» 60	10 50	13 »	12 50	15 »	13 »	16 50	18 »	20 50	34 »	38 »
2	» 90	15 »	19 50	17 »	21 50	19 »	24 »	25 »	29 »	46 »	53 »
3	1 20	31 »	39 »	34 »	42 »	36 »	46 »	46 »	54 »	86 »	96 »
4	1 60	52 »	64 »	56 »	68 »	57 »	72 »	72 »	84 »	142 »	157 »
Sphère terrestre avec les noms écrits en langue anglaise, et portant le méridien de *Greenwich*, dessinée par PARQUET.											
»	0 72	9 50	13 »	11 50	15 »	13 50	17 50	17 50	21 50	29 50	34 50
La même, avec les noms en français, portant le méridien de Greenwich en bleu et celui de Paris en noir.											
»	0 72	9 50	13 »	11 50	15 »	13 50	17 50	17 50	21 50	29 50	34 50

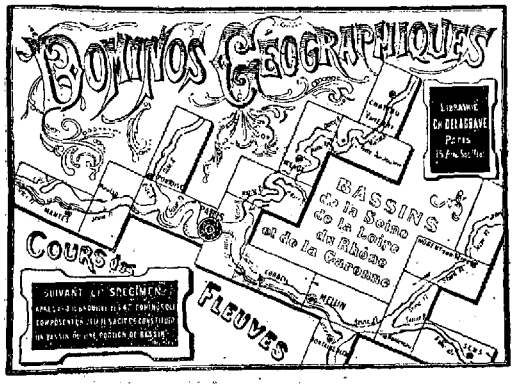

DOMINOS GÉOGRAPHIQUES

(brevetés s. g. d. g.)

Ce nouveau jeu n'est, pour débuter, qu'un simple jeu de patience; à l'aide du guide, tous les enfants peuvent facilement reconstituer un Bassin ou une fraction de Bassin et le faire ensuite sans guide et assez rapidement, surtout si, pour piquer leur amour-propre, on leur promet une récompense lorsqu'ils parviendront dans l'espace de cinq ou même dix minutes.

BASSINS

de la Seine, 1 jeu	» 60
de la Loire, 3 jeux	1 80
de la Garonne, 2 jeux	1 20
du Rhône, 2 jeux	1 20
Les 4 bassins réunis dans une élégante boite.	6 30
Soit supplément pour la boite vide	1 50
LE MÊME JEU avec dominos en bois	24 »



JEU
DU TOUR DU MONDE
Prix : 42 francs.

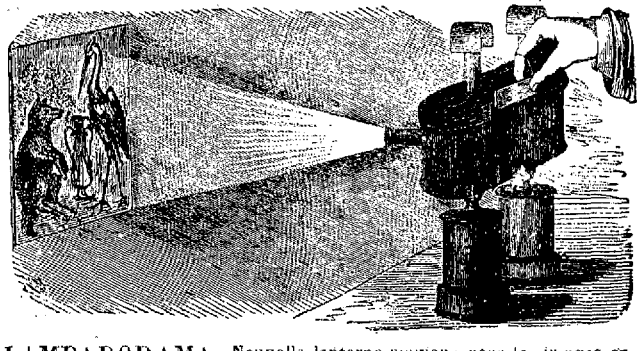

LAMPADORAMA. Nouvelle lanterne magique pour les images ordinaires, photographies, objets opaques, statuettes, etc. Projetant avec un agrandissement considérable et avec leurs couleurs propres tous les objets qu'on lui présente.

En fer-blanc orné, petit modèle, 25 fr.; grand modèle, 30 fr.

En acajou uni, petit modèle, 35 fr.; grand modèle, 40 fr.

COSMOGRAPHE MOBILE

de Ch. Henard (Breveté s. g. d. g.)

Le **Cosmographe** reproduit les principaux mouvements de la terre : l'un en 24 heures (la rotation sur elle-même), l'autre en 365 jours (son mouvement annuel autour du soleil).

Le Calendrier, entraîné par le mouvement de la sphère, nous fait connaître la position de la Terre dans l'espace à chaque mois et à chaque jour de l'année ; conséquemment les saisons, le champ d'illumination, le rapprochement vers le soleil des pôles Nord et Sud.

Ce cosmographe ne fonctionne qu'à la main : par le bouton, il donne le mouvement de translation seul ; quant au mouvement de rotation, on l'obtient en faisant tourner la sphère avec le doigt.

Dimensions et prix du cosmographe mobile

1m60	de circonf.	110	»	0m72	de circonf.	40	»
1m20	—	84	»	0m60	—	39	»
1m	—	50	»	0m50	—	32	»
0·90	—	48	»	0m40	—	28	»
0m80	—	42	»	*Voir le prospectus spécial.*			

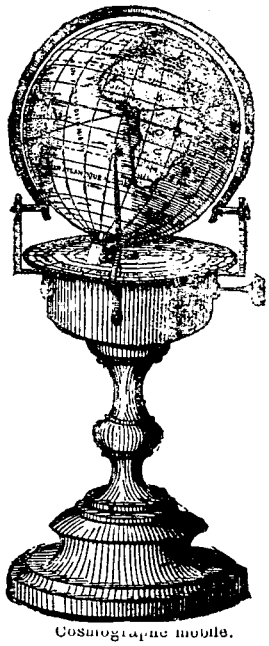

Cosmographe mobile.

LOTO NATIONAL, jeu géographique

Prix : 60 fr. — *Voir le prospectus spécial.*

NÉCESSAIRE GÉOGRAPHIQUE

Ce nécessaire se compose d'une magnifique boîte en ébène avec écusson argenté de l'*Institut géographique de Paris*, double fond, serrure. Il renferme tout ce qui est indispensable pour le dessin, l'ornementation et le coloris d'une carte géographique. Prix..... 32 fr. 50

PENDULE UNIVERSELLE GÉOGRAPHIQUE

BREVETÉE EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

Cette pendule permet de connaître instantanément l'heure des principales villes du monde. — Son cadran se compose de : 1° un cercle mobile divisé en 24 heures (12 heures diurnes et 12 heures nocturnes) ; 2° Un cercle synoptique portant les noms des principales villes du monde ; 3° Un cercle de 12 heures disposé comme pour la pendule ordinaire pour donner l'heure de la ville où l'on se trouve ; 4° Enfin, au centre, un planisphère admirablement dessiné par M. Vuillemin. — Le cercle divisé en 24 heures est seul mobile, il tourne autour du cercle synoptique de façon que chaque heure vienne à son tour se présenter devant les villes qui y sont indiquées : on n'a donc ainsi qu'à jeter un regard sur le cercle pour avoir instantanément l'heure de la ville qui intéresse.

Le mouvement est adapté aux différents modèles de pendules : œils-de-bœuf, bornes de marbre, régulateurs à glace, pièces de voyage, pendules en bronze et composition, etc., etc. Prix : depuis 55 francs.

Le prospectus détaillé est adressé sur demande.

MONTRE UNIVERSELLE

OR ET ARGENT. Le cadran extérieur est en tout semblable à celui des autres montres, à la place de la double cuvette intérieure se trouvent un cercle synoptique où sont inscrits les noms des principales villes du monde et un cercle mobile sur lequel les heures de jour et les heures de nuit sont marquées, la mise à l'heure se fait au pendant en même temps pour les deux cadrans. — Prix, montres argent, cuvettes de 40 gr., remontoir à cylindre, 100 fr.; Montres en or, cuvette 30 gr., remontoir, échappement à ancre, ligne droite spirale Bréguet, 200 fr.

Tableaux géographiques, dressés par Félix Hément, dessinés par Cicéri. *Collection de 12 dessins*, de 0m,60 sur 0m,40) imprimés en chromo). Avec *une notice*, album obl., cart..... 15 fr.
Prix de chaque dessin..... 2 fr.
Carton pour serrer les planches..... 1 fr. 25

L'Archipel. — Le Canal, l'Ecluse. — Le Cap, la Falaise. — Chemin de fer, Viaduc, Tunnel, Routes et Cours d'eau. — Le Confluent, les Collines. — Les Cours d'eau, les Glaciers. — Le Détroit. — Le Golfe, le Volcan. — L'Isthme. — Le Lac, les Glaciers. — Le Port. — La Vallée, le Torrent.

Termes géographiques (*Notice des tableaux géographiques*, reproduisant les 12 tableaux avec des explications sommaires. Petit in-4 oblong, cart..... 1 fr.

Tableaux astronomiques, dressés par Félix Hément, inspecteur général de l'Instruction publique, dessinés par Fouché.

Six tableaux, le premier..... 4 fr.
Chacun des cinq autres..... 2 fr
Ensemble..... 10 fr.
Collés sur carton..... 15 fr.

Système planétaire. — Mars, aspect des deux hémisphères. — Comètes et nébuleuses. — Le Soleil, sa dimension comparée à celle des planètes. — Lune, paysages lunaires. — Jupiter et Saturne.

Notice des tableaux astronomiques, reproduisant les 6 tableaux, avec des explications sommaires.. 1 fr.

THÉATRE COMPLET DE JEAN RACINE

Edition nouvelle par **N. M. BERNARDIN**

4 beaux volumes in-12, brochés, 12 fr.; cartonnés percaline et réunis dans un étui..... 16 fr.

Chefs-d'œuvre des prosateurs français du XIXe siècle, par V. Tissot et L. Collas. In-12, broché, 5 fr.; cartonné percaline, 6 fr. 50; relié, dos chagrin, plats toile..... 7 fr. 50

PASCAL. Pensées, avec études sur les **Pensées de Pascal et la préface de Port-Royal**, par E. Havet.
2 vol. in-8, br..... 8 fr.
— *Pensées*. 1 vol. in-12, cart..... 3 fr.

CORNEILLE. Chefs-d'œuvre, avec notices par E. Chasles 1 vol. in-8 sur pap. de Hollande, br... 6 fr. »
— *Le même*, in-12, br..... 2 fr. 50

RACINE. Chefs-d'œuvre, avec notices par E. Chasles 2 vol. in-8, br..... 7 fr.
— *Le même*, 2 vol. in-12..... 5 fr.

VOLTAIRE, Lettres choisies, par Eug. Fallex. 2 vol. in-8, reliés demi-chagrin, tr. dor..... 13 fr. 50
— *Le même*, 2 vol. in-12, br..... 5 fr.

OUVRAGES DE M. JOSEPH FABRE

Jeanne d'Arc libératrice de la France, avec fac-simile d'une lettre signée par Jeanne d'Arc. 1 beau vol. in-12, broché..... 3 fr. 50
Le même ouvrage, édit. illustr. de 40 gravures hors texte et tirées à part. 1 vol. in-8, br., 10 fr. Rel., tr. dor. 14 fr.
Procès de condamnation de Jeanne d'Arc, d'après les textes latins des procès-verbaux officiels, traduction avec éclaircissements; ouvrage accompagné du fac-simile des attestations autographes établissant l'authenticité du manuscrit du procès-verbal de condamnation qui se trouve à la bibliothèque de la Chambre des Députés. 1 beau volume in-12, broché..... 3 fr. 50
Procès de réhabilitation de Jeanne d'Arc, d'après les textes latins authentiques des procès-verbaux officiels. Traduction avec eclaircissements et avec appendice. 1 beau vol. in-12, broché..... 3 fr. 50
Washington libérateur de l'Amérique, suivi de la Révolution américaine et Washington (documents et éclaircissements). 1 beau volume in-12, broché..... 3 fr. 50
Les Libérateurs antiques ou l'Héroïsme ci que. 1 volume in-12, broché..... 2 fr. »

PLUTARQUE. **Vie des hommes illustres de la Grèce**, édition DAUBAN. 2 vol. in-8, demi-rel. chagrin, tr. dorées, plats dorés..... 13 fr. 50
— **Vie des hommes illustres de Rome**, édit. DAUBAN. 2 vol. in-8, d.-rel. chagrin, tr. dor., pl. dor. 13 fr. 50
LOUIS MÉNARD. **Histoire des anciens peuples de l'Orient**, avec nombreuses illustrations. 1 volume in-12, broché..... 5 fr.
Histoire des Israélites. In-12, avec illust., br. 2 fr.
Histoire des Grecs, avec illustrations, 1er fascicule, in-12, br., 2 fr.; 2e fascicule, in-12, br..... 2 fr.
3e fascicule (*Sous presse*).

LES GRANDES ÉPOQUES DE LA FRANCE, des origines à la Révolution, par M. M. HUBAULT, professeur au lycée Louis-le-Grand et MARGUERIN, ancien directeur de l'Ecole Turgot. 1 vol. gr. in-8, orné de plus de 200 vignettes, par Godefroy-Durand, br., 12 fr.— Cart. toile, tr. dor., 15 fr.—Demi-rel. chag., tr. dorées. 17 fr.
NOS GLOIRES NATIONALES Grands hommes et Grandes journées, Images et Récits, par B. HUBAULT. Joli album, comprenant 24 gravures col., texte en regard, avec belle couvert. col., cart., 3 fr. — Percaline, titre doré sur le plat..... 4 fr.
FÉLIX HÉMENT. Menus propos sur les sciences. 1 beau vol. grand in-8, illust. Br., 5 fr.; relié percaline, tranches dorées..... 7 fr.
— **L'Instinct et l'Intelligence.** 1 beau vol. in-8, illustré. Broché, 3 fr. 50; cart. percaline, tr. dorées..... 5 fr.
HENRI FABRE Les Inventeurs et leurs Inventions 1 beau vol. in-8. Br., 3 fr. 50; cart. percal.... 5 fr.
— **Lect res scientifiques de botanique.** 1 beau vol. in-8 Broche, 3 fr. 50; cartonné percaline..... 5 fr.
— **Lectures scientifiques sur la zoologie.** 1 beau vol. in-8 Broché, 3 fr. 50; cartonné percaline..... 5 fr.
— **Souvenirs entomologiques.** 1 beau volume in-12. Broché, 3 fr. 50; cartonné percaline..... 4 fr. 50
— **Nouveaux Souvenirs entomologiques.** 1 vol. in-12. Broché, 3 fr. 50; cartonné percaline..... 4 fr. 50
— **Simples notions sur la chimie à l'usage des gens du monde.** 1 beau vol. in-12. Br., 3 fr. 50; c. perc. 4 fr. 50

LA PÊCHE ET LES POISSONS

NOUVEAU DICTIONNAIRE GÉNÉRAL DES PÊCHES

Par Henri DE LA BLANCHÈRE

Précédé d'une préface par AUGUSTE DUMÉRIL, professeur d'ichthyologie au Muséum d'histoire naturelle.

Nouvelle édition entièrement refondue avec nombreuses illustrations dans le texte

et 48 gravures coloriées hors texte exécutées par A. Mesnel,

d'après les photographies faites sur nature par l'auteur.

L'ouvrage du format in-8 jésus est publié en cinquante livraisons à 60 cent. — Il paraît une livraison par semaine depuis le 15 mai 1885. — Prix de l'ouvrage complet br., 30 fr.; relié d.-chag., tr. dorées.. 35 fr.

LE LIVRE DE LA FERME ET DES MAISONS DE CAMPAGNE

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE M. **P. JOIGNEAUX**

FORMANT UNE VÉRITABLE ENCYCLOPÉDIE AGRICOLE DE PLUS DE 2000 PAGES ILLUSTRÉES

Nouvelle édition entièrement refondue

La grande et petite culture, les meilleures méthodes et les instruments en usage, les moyens d'amélioration. Elevage des bestiaux, éducation des abeilles et des vers à soie, entretien des basses-cours, des volières et des colombiers, des étangs, laiteries et laitages, pisciculture. Animaux et insectes utiles ou nuisibles. Taille des arbres, pépinières, greffage vigne, vendange, vinification. Jardinage, culture des fleurs, des légumes, des bosquets, des parterres. Chasse, pêche, gibier, poissons, meutes, lignes et filets. Hygiène domestique, plantes officinales, recettes. Economie rurale.

Deux forts volumes grand in-8 jésus, brochés..... 32 fr.
Reliés demi-chagrin..... 40 fr.

HISTOIRE NATURELLE DES CHAMPIGNONS comestibles et vénéneux, par E. SICARD, avec préface de A. CHATIN (de l'Institut). Ouvrage accompagné de 75 planches coloriées représentant 87 genres et 410 espèces en grandeurs naturelles. 1 beau vol. in-4, broché..... 50 fr.
Relié demi-chagrin..... 55 fr.

L'AGRICULTURE FRANÇAISE. par Louis GOSSIN. 1 beau volume grand in-8, orné d'une carte agricole, de nombreuses gravures et de 40 planches d'animaux dessinées par Isidore Bonheur, Rouyer, Milhau, Mlle Rosa Bonheur, et gravées par Adrien Lavielle et Leblanc. — Prix : broché, 30 fr.; relié en demi-chagrin, 34 fr.

DICTIONNAIRE DE LA SANTÉ ou **Répertoire d'hygiène pratique** à l'usage des familles et des écoles, par le Dr J.-B. FONSSAGRIVES, professeur d'hygiène et de clinique des enfants et des vieillards à la Faculté de médecine de Montpellier, membre correspondant de l'Academie de médecine, etc.— 1 beau vol. grand in-8 jésus à deux colonnes. — Prix : broché, 15 fr.; relié percaline (reliure spéciale), tranche jaspée, 17 fr. 50; relié demi-chagrin, tranche jaspée..... 18 fr. 50

ÉPHÉMÉRIDES P. JOIGNEAUX

CALENDRIER A EFFEUILLER POUR 1886

Un beau bloc sur un dessin en chromolithographie..... 1 fr. 50

MUSÉE INDUSTRIEL SCOLAIRE

REPRÉSENTANT EN 12 TABLEAUX

TOUS LES PRODUITS DE L'INDUSTRIE FRANÇAISE

Par C. DORANGEON

75 industries. — 1200 échantillons naturels

PRIX : 60 FRANCS

Chaque tableau séparément..... 7 fr. 50
Caisse-meuble servant à serrer les tableaux.. 8 fr. »

DIVISION DU MUSÉE SCOLAIRE

Alimentation : 3 tableaux

1er tableau : Graines, farines et pâtes alimentaires.
2e — ... Légumes secs et épices.
3e — ... Boissons.

Vêtement : 5 tableaux

1er tableau : Le lin et le chanvre.
2e — Le coton et le jute.
3e tableau : La laine et la soie.
4e — Le cuir et les peaux.
5e tableau : La teinture et le nettoyage.

Habitation : 3 tableaux

1er tableau : Construction (les pierres et les bois).
2e — Construction (les différents métaux).
3e — Chauffage et éclairage.

Besoins intellectuels : 1 tableau

Fabrication du papier, des crayons, des plumes, de l'encre ; imprimerie, reliure, etc., etc.

Leçons de choses sur le Musée industriel scolaire. in-12, br..... 75 c.

Notice sur le Musée industriel scolaire, contenant la photographie des douze tableaux..... 25 c.

Boite de leçons de choses, divisée en trois compartiments : *Alimentation*, *Habitation*, *Vêtement*, renfermant de nombreux échantillons. — N° 1..... 25 fr.
N° 2. renfermant les matières précieuses.... 35 fr.

TABLEAUX D'ENSEIGNEMENT

ET DE DÉCORATION SCOLAIRE

Par M. ARMENGAUD, Ingénieur

Ces **tableaux** sont exécutés par les procédés *Papier peint*, c'est-à-dire à l'aide de couleurs vives d'une grande fixité de ton ; les couleurs sont, en outre, rehaussées par l'emploi d'un fond noir qui leur laisse toute leur vigueur. Ainsi obtenus, ces tableaux sont perceptibles dans toute l'étendue d'une salle de grandes dimensions ou dans un vaste amphithéâtre.

La collection des tableaux d'enseignement et de décoration scolaire comprendra les séries suivantes :

L'habitation. — L'agriculture et les industries qui en découlent. — L'histoire naturelle. — Les monnaies. — Les industries diverses. — La physique appliquée. — La cosmographie. — L'anthropologie. — L'architecture et les beaux-arts.

Sont en vente :

1° HABITATION (7 grands tableaux et 11 tabl. simples) : *Grands tableaux.* — **Construction de la maison. — Outils du maçon. — Outils du serrurier. — Outils du charpentier. — Outils du menuisier. — Débitage des bois. — Matériaux de construction.** *Tableaux simples.* — **Les hauts fourneaux** (vue d'ensemble). — **La fonte** (coupe du haut fourneau). — **Soufflage d'un haut fourneau par l'air chaud. — Puddlage. — Marteau pilon. — Cinglage. — Laminage. — Outils à percer. — Profils de fers marchands. — Fabrication de l'acier Bessemer** (usine). — **Fabrication de l'acier Bessemer** (vue d'ensemble des appareils).

2° AGRICULTURE ET INDUSTRIES QUI EN DÉCOULENT. *Grands tableaux.* — **Vendange. — Vinification. — Le blé ou froment.**

3° HISTOIRE NATURELLE. *Grand tableau.* — **Squelette humain.**

Chaque grand tableau..... 4 fr.
Chaque tableau simple..... 2 fr.

Leçons de choses sur les tableaux d'enseignement et de décoration scolaire, par ARMENGAUD aîné. Notes et développements pour le maître :

1° *L'Habitation*, 1 vol. in-8, contenant la reproduction des 18 tableaux qui concernent l'habitation, br. **2 50**
2° *Le Blé*. 1 fascicule in-8..... **1 50**

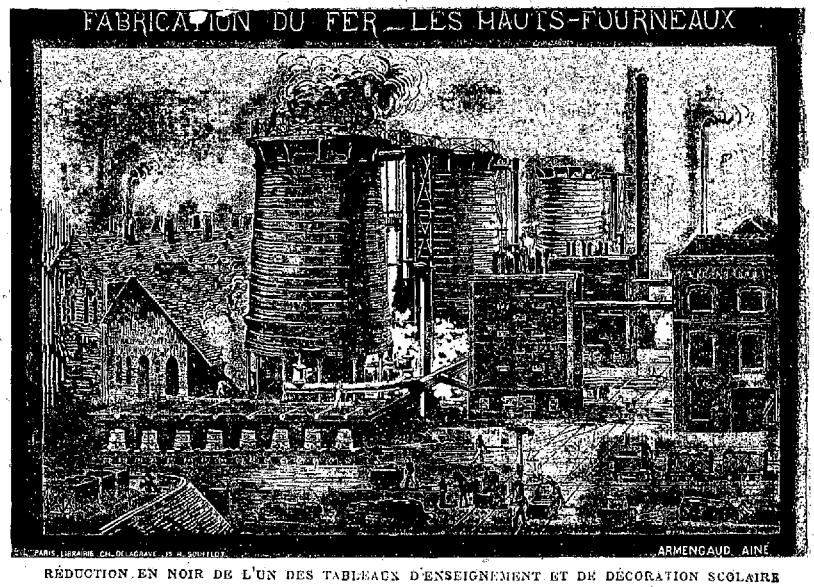

RÉDUCTION EN NOIR DE L'UN DES TABLEAUX D'ENSEIGNEMENT ET DE DÉCORATION SCOLAIRE

Cours de reproductions industrielles, par LÉON VIDAL. In-12, avec planches intercalées, br.. 10 fr.
Texte et Atlas graphique, par Claude SAUVAGEOT. — *Atlas* renfermant 58 planches, dont 13 en chromo et 6 en taille-douce, dans un carton..... 20 fr.
Texte explicatif, avec 300 fig. intercalées, in-4, br. 10 fr.
Cours de dessin, paysage, ornements, fleurs, aquarelles, par HUBERT-CLERGET. 1 fasc. de 23 feuil. gr. in-4. 3 fr.

Enseignement du dessin aux Etats-Unis d'Amérique, notes et documents par F. RÉGAMEY. 1 vol. in-8, illustré par l'auteur..... 4 fr.
Curiosités artistiques de Paris, par RENÉ MÉNARD. Un vol. in-12, br., 4 fr. — Relié percaline... 5 fr.
Histoire des Beaux-Arts, par RENÉ MÉNARD. Art antique, Moyen âge, Temps modernes. 3 vol. in-12. Chaque vol., br., 2 fr.; relié percaline..... 2 fr. 60

Louis WESTHAUSSER, Éditeur, 40, Rue des Saints-Pères, Paris

ÉTRENNES 1886

LES

MŒURS ET LA CARICATURE EN ALLEMAGNE

EN AUTRICHE, EN SUISSE

TEXTE
PAR
John GRAND-CARTERET
PRÉFACE
DE
CHAMPFLEURY

UN
MAGNIFIQUE VOLUME
DE 500 PAGES
IN-4°
IMPRIMÉ
SUR BEAU PAPIER
VÉLIN
ORNÉ DE 4 PLANCHES
EN COULEUR
19 PLANCHES
HORS TEXTE
314 VIGNETTES
DE
PORTRAITS
ET DE
TITRES DE JOURNAUX



PRIX
BROCHÉ
25 FR.
RELIURE TOILE
TRANCHE DORÉE
30 FR.
ÉDITION
SUR
VÉRITABLE PAPIER
DE HOLLANDE
80 FR.

QUELQUES
EXEMPLAIRES
SUR
PAPIER
IMPÉRIAL DU JAPON
PRIX : **120** FR.

AVIS. — Cette édition ne sera pas réimprimée.

PUBLICATIONS DE GRAND LUXE

Le Triomphe de Cupidon. Douze dessins artistiques, par Henri Lossow.
Vénus et son Cortège. Douze compositions originales, par Alexandre Zick.
L'Age d'Or. Douze compositions nouvelles, par Alexandre Zick.
Chaque série, édition in-4, couverte d'un riche carton doré. Prix. **25** fr.
— — in-folio, superbe reliure d'amateurs.. Prix. **50** fr.

DERNIÈREMENT PARU

MÉTAMORPHOSES. Douze dessins, par Henri Lossow.
Edition in-4, les 12 planches réunies dans un magnifique carton. Prix.. **30** fr.
— in-folio, reliure riche d'amateurs. Prix..... **50** fr.

G. MASSON, Éditeur, Libraire de l'Académie de Médecine,

120, boulevard Saint-Germain, en face l'École de médecine, Paris.

LA NATURE

REVUE DES SCIENCES

ET DE LEURS APPLICATIONS AUX ARTS ET A L'INDUSTRIE

Journal hebdomadaire illustré

Honoré par M. le Ministre de l'Instruction publique d'une souscription pour les Bibliothèques populaires et scolaires.

RÉDACTEUR EN CHEF : **GASTON TISSANDIER**

Vingt-six volumes en vente

PRIX DU VOLUME BROCHÉ : 10 FRANCS

AVEC UNE RELIURE RICHE DORÉE SUR TRANCHE : 13 FR. 50

Le vingt-septième volume commence avec le numéro 653 (5 décembre 1885)

La Nature parait le samedi de chaque semaine. Chaque numéro est formé de 16 pages à deux colonnes, avec de nombreuses gravures dans le texte.

Le journal forme chaque année deux beaux volumes de bibliothèque, avec 300 gravures, sur bois dont la collection est une véritable encyclopédie des découvertes et des travaux scientifiques de la France et de l'étranger.

Il a été publié une table des matières des dix premières années (1873 à 1882). Accompagnée d'une table par noms d'auteurs et d'une table des gravures, elle forme un volume du même format que *la Nature* dont le prix est de **10** francs.

PRIX DE L'ABONNEMENT

Paris : Un an (*deux volumes*).....	20 fr.	Départements : Un an (*deux volumes*).	25 fr.
— Six mois (*un volume*).....	10 fr.	— Six mois (*un vol.*).	12 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE DE LA NATURE

Publiée sous la direction de M. Gaston TISSANDIER, Rédacteur en chef du journal *la Nature*, dans le format grand in-8, avec nombreuses figures et planches hors texte. Prix de chaque volume : broché, 10 fr.; richement cartonné..... 13 fr.

La Vie au fond des mers. Les explorations sous-marines du *Travailleur* et du *Talisman*, par Filhol (4 planches en couleur).

Les Hommes-phénomènes (force, agilité, adresse), par Guyot Daubès. Hercules, coureurs, sauteurs, nageurs, plongeurs, gymnastes, équilibristes, disloqués, jongleurs, avaleurs de sabres, tireurs.

Les Récréations scientifiques ou l'Enseignement par les jeux, par Gaston Tissandier. La physique sans appareil, la chimie sans laboratoire, la science appliquée à l'économie domestique. Ouvrage couronné par l'Académie des sciences (prix Montyon). 4e édition (4 planches en couleur).

Les Nouvelles routes du globe. Les travaux publics au XIXe, par Maxime Hélène, ex-secrétaire général de l'entreprise du percement du Saint-Gothard.

Les Origines de la science et ses premières applications, par A. de Rochas.

L'Océan aérien, études météorologiques, par Gaston Tissandier.

Les Races sauvages, ethnographie moderne, par Alphonse Bertillon.

L'Etain, par Germain Bapst.

L'Art militaire et la science, le Matériel de guerre moderne, par le lieutenant-colonel Hennebert, ancien professeur à l'Ecole militaire de Saint-Cyr et à l'Ecole des ponts et chaussées. Les poudreries, les bouches à feu, les forteresses modernes, les camps retranchés, les torpilles, les aérostats, transports des dépêches, reconnaissances.

L'Electricité dans la maison, par E. Hospitalier, *ingénieur des Arts et Manufactures, rédacteur en chef de l'Electricien*. Piles intermittentes et continues, sonneries, avertisseurs, téléphonie, horlogerie, allumoirs, éclairage électrique domestique, moteurs et locomotion, récréations électriques.

Les principales applications de l'électricité, par E. Hospitalier. Les sources d'électricité, l'éclairage électrique, téléphones, microphones, la transmission de la force à distance, la distribution de l'électricité, la locomotion électrique. Troisième édition entièrement refondue.

Les Voies ferrées, par L. Baclé, ingénieur civil des mines.

Excursions géologiques à travers la France, par Stanislas Meunier, aide-naturaliste au Muséum d'histoire naturelle.

Librairie de **G. MASSON**, Editeur, 120, boulevard Saint-Germain, à Paris.

JEUX ET JOUETS

DU JEUNE AGE

CHOIX DE RÉCRÉATIONS AMUSANTES ET INSTRUCTIVES

Texte par Gaston TISSANDIER

Auteur des *Récréations scientifiques.*

Avec 48 compositions par M. Albert TISSANDIER

IMPRIMÉ EN CHROMOTYPOGRAPHIE PAR J. CRÉTÉ

Un magnifique album richement relié..... 10 fr.

LES MAMMIFÈRES

Par Carl VOGT

UN VOLUME GRAND IN-4

40 PLANCHES HORS TEXTE — 265 FIGURES

DESSINÉES PAR FRÉDÉRIC SPECHT ET GRAVÉES SUR BOIS SOUS SA DIRECTION

Broché..... 32 fr.
Cartonnage de luxe, fers spéciaux..... 40 fr.
Reliure d'amateur..... 42 fr.

LE MONDE TERRESTRE

Par E.-D. LABESSE et H. PIERRET

I. L'HOMME ET LES ANIMAUX

LEÇONS DE ZOOLOGIE

A LA PORTÉE DE TOUS

Un volume in-8 richement illustré.

Broché..... 5 fr. — Relié..... 8 fr.

II. LA TERRE ET LES VÉGÉTAUX

BOTANIQUE, MINÉRALOGIE ET GÉOLOGIE ÉLÉMENTAIRES

Un volume in-8 richement illustré.

Broché..... 5 fr. — Relié..... 8 fr.

LECTURES
SUR
LA PHYSIQUE ET LA CHIMIE

MISES A LA PORTÉE DE TOUT LE MONDE

Par A. BLEUNARD

Doct. ès sciences physiques, prof. au lycée d'Angers

AVEC UNE INTRODUCTION

Par M. Gaston TISSANDIER

Rédacteur en chef du journal *La Nature.*

Un vol. in-8 avec 233 figures dans le texte.

Broché..... 5 fr. — Relié..... 8 fr.

L'AMÉRIQUE PRÉHISTORIQUE

Par le Marquis de NADAILLAC

Un vol. gr. in-8 avec 289 figures dans le texte. 16 fr.
Relié en demi-maroquin, très soigné... 20 fr.

LES PREMIERS HOMMES

ET LES TEMPS PRÉHISTORIQUES

Par le Marquis de NADAILLAC

Deux vol. gr. in-8 avec 12 pl. et 244 fig. dans le texte.
Prix : br., 25 fr. — Rel. en d.-maroq., 32 fr.

TRAITÉ GÉNÉRAL DE LA COMPOSITION

DES PARCS ET JARDINS

PAR

ÉDOUARD ANDRÉ

Architecte-paysagiste, Ancien chef de service des plantations suburbaines de la Ville de Paris.

Un volume très grand in-8 de 886 pages avec 11 p. en chromolithogr. et 250 fig. dans le texte. 35 fr.
Avec une reliure riche, tranche dorée, fers spéciaux..... 40 fr.
Reliure d'amateur, dos et coins maroquin. 42 fr.

Librairie Artistique H. LAUNETTE et Cie, 197, Boulevard Saint-Germain, à Paris.











Pour paraître le 15 Avril 1886

VIE DE

LAZARILLE DE TORMÈS

SES FORTUNES, SES ADVERSITÉS

TRADUCTION NOUVELLE DE M. MAUREL FATIO, ÉLEVE DE L'ÉCOLE DES CHARTES

ILLUSTRATIONS DE MAURICE LELOIR





Le petit livret, paru vers la fin du règne de Charles-Quint, sous le titre de *la Vie de Lazarille de Tormès, ses fortunes et adversités*, est, après le *Don Quichotte*, l'œuvre la plus populaire et la plus répandue de la littérature espagnole.

Le caractère si franc, si actuel, si populaire de la langue du Lazarille explique l'accueil enthousiaste que lui firent les Espagnols. Et il faut bien que le mérite littéraire du petit livre ait été généralement reconnu, puisqu'après même que l'Inquisition l'eut châtré de toutes ses pointes malignes contre l'Eglise, lui enlevant jusqu'à deux chapitres entiers, il resta la lecture de prédilection de toutes les classes de la société.

Cette nouvelle picaresque a séduit M. Maurice Leloir, par le charme du récit, la variété des types et la profondeur des caractères; on pourra en juger, du reste, par les dessins qui accompagnent cette double page, choisis dans les deux premiers chapitres.

Ce charmant volume comportera près de cent dessins à la plume, dessinés dans le texte, et de dix grandes compositions gravées à l'eau-forte par M. Maurice Leloir lui-même.

Nous croyons que cet ouvrage ainsi présenté sera des plus séduisants; il sera tiré sur beau papier vélin, format in-8 cavalier. En un mot, il sera entouré de tous les soins possibles, de manière que la partie matérielle soit à la hauteur de la partie artistique.

Prix du volume..... **30** *francs*

EN SOUSCRIPTION

ÉDITION DE GRAND LUXE

Il sera fait une édition spéciale sur grand in-8 raisin, avec texte réimposé, de manière à donner pleine satisfaction aux amateurs sous le rapport des marges. — Eaux-fortes de *Maurice Leloir*.

1° *Un* exemplaire unique sur Japon contenant tous les originaux, dessins à la plume et les 10 grandes compositions hors texte, tous les états des planches à l'eau-forte et toutes les épreuves d'essais de M. Maurice Leloir, enfin une aquarelle originale de Maurice Leloir peinte sur le faux-titre, dont le sujet sera tiré du roman.

2° *Cinq* exemplaires sur Japon contenant trois états des planches gravées et un tirage sur satin.
Ces cinq exemplaires auront tous les dessins du texte rehaussés au lavis par M. Maurice Leloir lui-même, ce qui en fera de véritables exemplaires d'artiste. — De plus, ils contiendront un délicieux motif à l'aquarelle sur le faux-titre, dont le sujet sera tiré du livre.—Ces cinq exemplaires seront tirés au sort entre les cinq souscripteurs. Prix..... **1,000** fr.

3° *Cinquante* exemplaires sur papier du Japon, avec triple suite des eaux-fortes. — Chaque exemplaire sera rehaussé d'un motif à l'aquarelle à deux personnages. L'exemplaire livré dans un emboîtage. Prix..... **350** fr.

4° *Cinquante* exemplaires sur papier du Japon, avec triple suite des eaux-fortes. Chaque exemplaire sera orné d'un charmant dessin à la plume rehaussé de lavis par Maurice Leloir. Prix..... **250** fr.













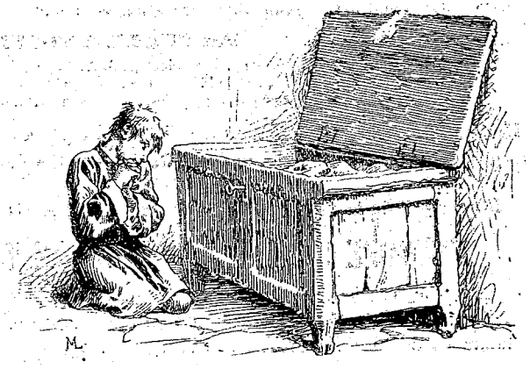

LIBRAIRIE **C. REINWALD**, 15, RUE DES SAINTS-PÈRES, PARIS.

TIRYNTHE

LE PALAIS PRÉHISTORIQUE DES ROIS DE TIRYNTHE

RÉSULTAT DES DERNIÈRES FOUILLES

Par Henri SCHLIEMANN

AVEC UNE PRÉFACE DE M. LE PROFESSEUR F. ADLER

ET DES CONTRIBUTIONS DE Dr W. DÖRPFELD

Volume grand in-8 Jésus, illustré d'une carte, de 4 plans, de 24 planches en chromolithographie et de 188 gravures sur bois.

Au nombre des découvertes archéologiques du célèbre Dr H. Schliemann, celle du palais préhistorique des rois de Tirynthe occupe sans contredit le premier rang. Depuis longtemps le monde savant s'était habitué à considérer ces rois, dont les noms seuls nous sont conservés par Homère et Apollodore, comme des personnages purement mystiques. Mais Schliemann croyait qu'ils ont été des hommes de chair et de sang comme nous; sa foi a guidé sa bêche: grâce à elle se dresse à présent devant nos yeux étonnés le plan d'un immense palais de l'époque héroïque, qui nous explique jusque dans les moindres détails l'arrangement intérieur des palais des rois décrits par Homère.

Parmi les trouvailles faites dans le palais, les belles poteries couvertes de peintures d'un style fort primitif et les idoles occupent le premier rang. Rien ne prouve la haute antiquité de ce palais mieux que les nombreux couteaux et têtes de flèche d'obsidienne, des formes les plus grossières et les plus primitives, qu'on trouve par milliers dans ses ruines, et qui doivent nécessairement avoir été en usage chez les habitants du palais lors de sa catastrophe.

Son prix est fixé à **32** fr., en cartonnage anglais avec titre en noir,
— et à **40** fr., relié en demi-mar., plaques spéciales or et noir, tranches dorées.

LE MONDE TERRESTRE

AU POINT ACTUEL DE LA CIVILISATION

NOUVEAU PRÉCIS DE GÉOGRAPHIE COMPARÉE

DESCRIPTIVE, POLITIQUE ET COMMERCIALE

AVEC UNE INTRODUCTION, L'INDICATION DES SOURCES ET CARTES, ET UN RÉPERTOIRE ALPHABÉTIQUE

Par CHARLES VOGEL

Conseiller, ancien chef de Cabinet de S. A. le prince Charles de Roumanie
Membre des Sociétés de Géographie et d'Économie politique de Paris, Membre correspondant de l'Académie royale des Sciences de Lisbonne, etc., etc.

L'ouvrage complet forme 3 volumes, divisés en 5 parties, gr. in-8. Prix des cinq volumes: Brochés, **60** fr. — Reliés toile anglaise, **66** fr. — Reliés demi-maroquin, tr. marbrées, **72** fr.

Il a été fait un tirage spécial de la 1re *partie du tome III de cet ouvrage, sous le titre :*

L'EUROPE ORIENTALE DEPUIS LE TRAITÉ DE BERLIN

Cette partie contient la Russie, la Pologne et la Finlande, la Roumanie, la Serbie et le Monténégro, la Bulgarie, la Turquie, l'Albanie et la Grèce. Elle forme un volume grand in-8, cartonné à l'anglaise..... 9 fr.

LIBRAIRIE **C. REINWALD**, 15, RUE DES SAINTS-PÈRES, PARIS.

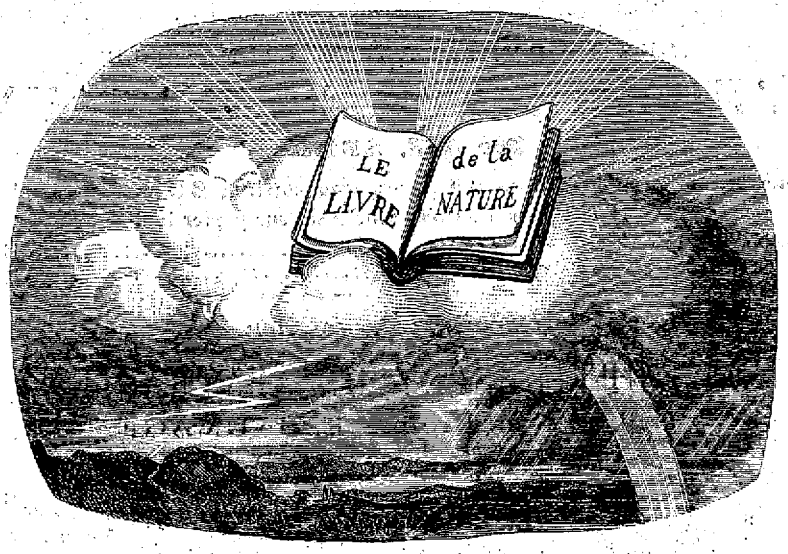

LE LIVRE DE LA NATURE

OU LEÇONS ÉLÉMENTAIRES DE PHYSIQUE, D'ASTRONOMIE, DE CHIMIE, DE MINÉRALOGIE, DE GÉOLOGIE, DE BOTANIQUE, DE PHYSIOLOGIE ET DE ZOOLOGIE

Par le docteur FRÉDÉRIC SCHŒDLER

Traduit sur la 18e édition allemande, par Adolphe SCHELER et Henri WELTER

Deux vol. in-8, avec 1026 gravures dans le texte, 2 cartes astronomiques et 2 planch. coloriées; Broché, 12 fr.; Relié toile, tr. jaspées, 14 fr.; Relié, avec plaque spéciale, tr. dorées, 16 fr.

LEÇONS
SUR
LES ANIMAUX UTILES ET NUISIBLES

LES BÊTES CALOMNIÉES ET MAL JUGÉES

Par le professeur CARL VOGT

Traduites de l'allemand par M. G. BAYVET. Revues par l'auteur et accompagnées de gravures sur bois.

3e ÉDITION. — Ouvrage couronné par la Société protectrice des animaux.

1 vol. in-12. Prix : broché, 2 fr.; cartonné, 2 fr. 50

Les Insectes et les Fleurs sauvages, leurs rapports réciproques, par Sir John LUBBOCK, M. P. Traduit par Edmond Barbier. 1 vol. in-12, avec de nombreuses gravures dans le texte. Broché.... 2 fr. 50
Relié toile anglaise, plaque spéciale..... 3 fr. »

De l'origine et des métamorphoses des insectes, par Sir John LUBBOCK, M. P. Traduit par Jules Grolous. 1 vol. in-12, avec de nombreuses figures dans le texte. Broché..... 2 fr. 50
Relié toile anglaise, plaque spéciale..... 3 fr. »

L'homme selon la science, son passé, son présent, son avenir, ou d'où venons-nous? qui sommes-nous? où allons-nous? par le Dr L. BÜCHNER. Exposé très simple, suivi d'un grand nombre d'éclaircissements et de remarques scientifiques, traduit de l'allemand par le Dr Ch. LETOURNEAU. 1 vol. in-8 orné de nombreuses gravures sur bois. 3e édition. Prix, broché..... 7 fr. »

La vie psychique des bêtes, par le Dr BÜCHNER, ouvrage traduit de l'allemand par le Dr LETOURNEAU, avec gravures sur bois. 1 vol. in-8. Broché, 7 fr.; cartonné toile anglaise, avec plaque spéciale 9 fr. »

Comme une fleur, par Miss RHODA BROUGHTON. Autobiographie traduite de l'anglais par Auguste de VIGUERIE. Nouvelle édition. In-12, encadrement de couleur. Cart. angl., tr. dorées, plaque spéciale. 5 fr. »

HUXLEY (le professeur) **Leçons de Physiologie élémentaire**, par le professeur HUXLEY, traduites de l'anglais par le Dr DALLY. In-12, avec nombreuses figures dans le texte. Br. 3 fr. 50; Rel. toile 4 fr. »

LIBRAIRIE J.-B. BAILLIÈRE & FILS

19, RUE HAUTEFEUILLE, PRÈS DU BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS.

LES MERVEILLES DE LA NATURE

L'HOMME ET LES ANIMAUX

Par A.-E. BREHM

9 volumes grand in-8 de chacun 800 pages, avec environ **6,000** figures intercalées dans le texte et 180 planches tirées hors texte sur papier teinté. 99 fr.

Chaque volume se vend séparément, broché..... 11 fr.
Relié en demi-chagrin, plats toile, tranches dorées..... 16 fr.

Dernier volume paru

LES REPTILES ET LES BATRACIENS

Edition française par E. SAUVAGE

Aide-naturaliste au Muséum d'histoire naturelle.

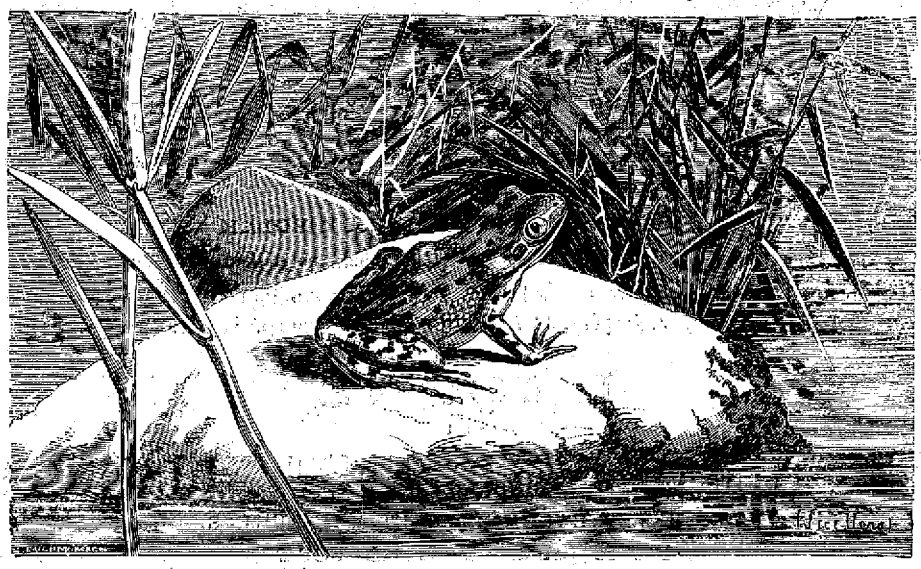

Un volume grand in-8 de 726 pages, avec 524 figures et 20 planches hors texte sur papier teinté. Broché, 11 fr. Relié, 16 fr.

LES RACES HUMAINES ET LES MAMMIFÈRES

Edition française par Z. GERBE

2 vol. gr. in-8, avec 770 fig. et 40 planch. 22 fr.

LES OISEAUX

Edition française par Z. GERBE

2 vol. gr. in-8, avec 500 figures et 40 planch. 22 fr.

LES INSECTES

LES MYRIOPODES, LES ARACHNIDES

Edition française

PAR J. KUNCKEL D'HERCULAIS

2 vol. gr. in-8, avec 2060 figures et 36 planch. 22 fr.

LES POISSONS ET LES CRUSTACÉS

Edition française

PAR E. SAUVAGE et J. KUNCKEL D'HERCULAIS

L'ouvrage paraît en 22 séries à 50 centimes, dont 20 de texte et 2 de planches. On peut recevoir les séries franco par la poste, à mesure de leur publication, en envoyant un mandat postal de 11 fr. Le volume sera complet en juin 1886.

LES VERS, LES MOLLUSQUES, LES ÉCHINODERMES, LES ZOOPHYTES ET LES PROTOZOAIRES

ET LES ANIMAUX DES GRANDES PROFONDEURS

Edition française

PAR A.-T. DE ROCHEBRUNE

1 vol. gr. in-8, avec 1200 figures et 20 planch. 11 fr.

LIBRAIRIE J.-B. BAILLIÈRE & FILS

19, RUE HAUTEFEUILLE, PRÈS DU BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS.

SCIENCE ET NATURE

REVUE INTERNATIONALE ILLUSTRÉE DES PROGRÈS DE LA SCIENCE ET DE L'INDUSTRIE

1re et 2e ANNÉE. 4 beaux vol. gr. in-8 à deux colonnes, environ 1000 fig. Broché, 40 fr.

LE MÊME, avec cartonnage artistique..... 54 fr.

Chaque volume se vend séparément : broché, 10 fr. — Relié, 13 fr. 50

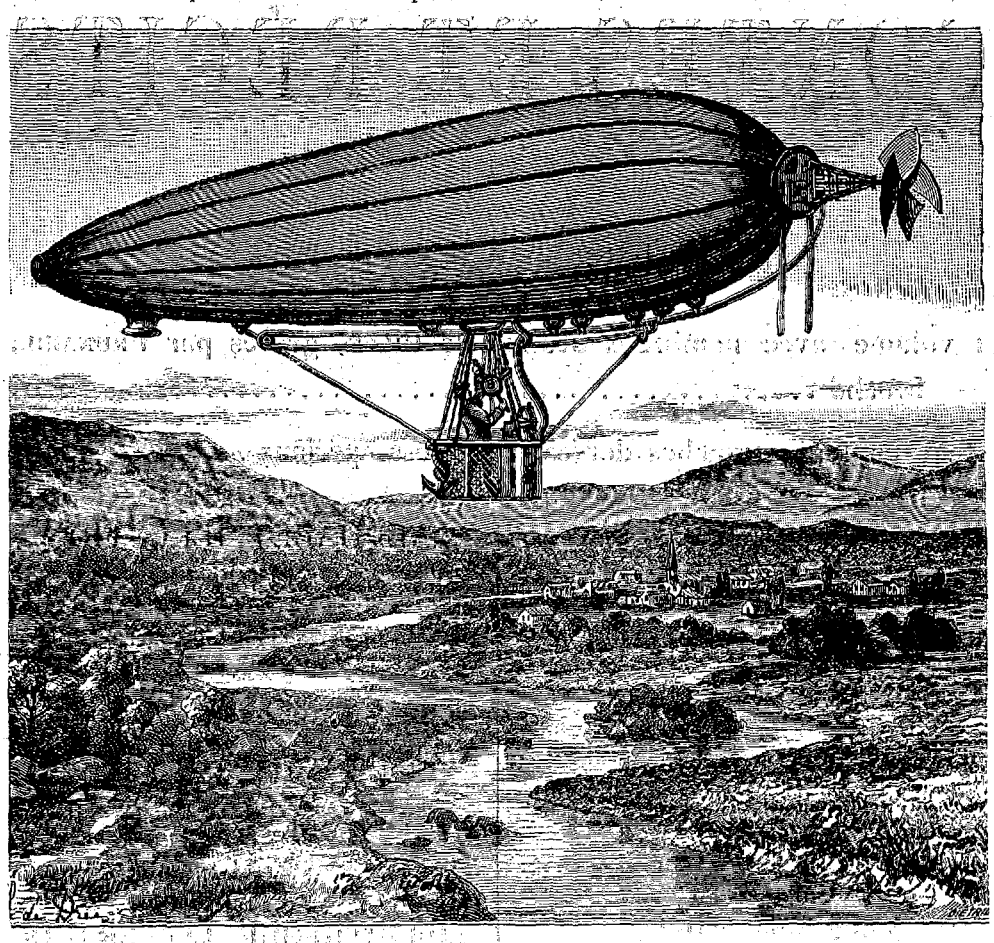

Aérostat dirigeable de Wolff. — Spécimen des gravures de *Science et Nature*.

Les Champignons considérés dans leurs rapports avec la médecine, l'hygiène publique et privée, l'agriculture et l'industrie, et description des principales espèces comestibles, suspectes et vénéneuses de la France, par le Dr L. GAUTIER (de Mamers). 1 vol. gr. in-8 de 508 pages avec 205 fig. intercalées dans le texte et 15 planches chromolithographiées, cartonnage d'amateur..... 24 fr.

Hommes fossiles et Hommes sauvages. Etudes d'anthropologie, par A. de QUATREFAGES, membre de l'Institut (Académie des sciences), professeur au Muséum d'histoire naturelle. 1 beau vol. in-8 de 650 pages, avec 200 figures et une carte coloriée..... 15 fr.

— LE MÊME, cartonnage d'amateur, fers spéciaux..... 18 fr.

Jeux et Récréations scientifiques. Applications faciles des mathématiques, de la physique, de la chimie et de l'histoire naturelle, par le docteur A. HÉRAUD. 1 vol. in-18 jésus de 600 pages, avec 250 figures, cartonné..... 6 fr.

Les Poissons des Eaux douces, par EMILE BLANCHARD, membre de l'Institut. 1 vol. gr. in-8, avec 32 pl. sur papier teinté et 151 fig., broché, 16 fr. — Relié, doré sur tranches... 20 fr.

ALPHONSE LEMERRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, A PARIS.

LIVRES D'ÉTRENNES

CONTES ET RÉCITS

EN PROSE

PAR FRANÇOIS COPPÉE

1 volume avec nombreux dessins de PILLE, gravés par PRUNAIRE, broché ..... 9 fr.

Relié en toile, tranches dorées, avec fers spéciaux ..... 12 fr.

POÉSIES
DE
FRANÇOIS COPPÉE

Tome Ier, 1864-1872, avec 11 planches dessinées et gravées à l'eau-forte par E. BOILVIN. In-4°..... 50 fr.

Tome II. 1872-1878, avec 11 planches dessinées par ROSSI, gravées à l'eau-forte par RAJON. In-4° ..... 50 fr.

MARIE

PAR AUGUSTE BRIZEUX

Avec 9 dessins de H. PILLE.

Relié en toile, avec fers spéciaux.... 12 fr.
Relié en demi-chagrin, coins, tête dorée..... 15 fr.

BLEUETTE

Conte de Fées en vers

PAR FRANÇOIS COPPÉE

Avec 16 illustrations en couleurs de H. PILLE, gravées par PRUNAIRE.

1 album in-4°, cartonné ..... 3 fr. 50
1 — relié en toile, avec fers spéciaux..... 5 fr.

ALPHABET ILLUSTRÉ

PAR H. PILLE

De 24 gravures en chromolithographie.

1 album in-4°, relié en toile, avec fers spéciaux... ..... 5 fr.

LES
DOUZE TRAVAUX D'HERCULE

PAR COINCHON

Album in-4° de 60 planches en deux couleurs, relié en toile..... 12 fr.

PETITE
BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE

VICTOR HUGO, ALFRED DE MUSSET, ALPH. DE LAMARTINE, ALFRED DE VIGNY, BRIZEUX, FLAUBERT, CHATEAUBRIAND, X. DE MAISTRE, SAINTE-BEUVE, SULLY-PRUDHOMME, FRANÇOIS COPPÉE, LECONTE DE LISLE, ALPHONSE DAUDET, BARBEY D'AUREVILLY, PAUL BOURGET, CHÉNIER, GUZLAN, DE LAPRADE, ANDRÉ LEMOYNE, LÉOPARDI, ANDRÉ THEURIET, ETC. 200 vol. petit in-12, brochés, chaque volume... 6 fr.

Reliure demi-maroquin, coins, tête dorée..... 5 fr. 50
Reliure en veau plein, tr. dorées. 6 fr. »

GARNIER frères, 6, rue des Saints-Pères, à Paris.

NOUVELLES

CHANSONS ET RONDES ENFANTINES

Album en couleurs, format in-8 colombier, avec notices et accompagnement de piano, par J.-B. WECKERLIN; nombreuses illustrations, aquarelles de Henri Pille, A. Sandoz, J. David, V. A. Poirson. 1 vol. grand in-8 jésus. 8 fr. — Reliure étoffe riche, doré..... 10 fr.

CHANSONS ET RONDES ENFANTINES

Album illustré, avec notices et accompagnement de piano, par J.-B. WECKERLIN, enrichi de chromotypographies par Henri PILLE. Nombreux dessins de J. Blass, Le Natur, Trimolet Steinheil, gravé par Lefman. 1 vol. grand in-8, 10 fr. — Reliure étoffe riche, doré. 10 fr

AU TONKIN

1883-1885

Récits anecdotiques par DICK DE LONLAY, illustrés de 300 grav, dessinées par l'auteur. 1 volume grand in-8 raisin, 7 fr. 50. — Demi-doré, 11 fr. 50. Relié toile doré..... 10 fr. 50

40e volume de la collection se composant des *Contes danois*, d'Andersen; *Aventures de Robert-Robert*, de Desnoyers; *Buffon des familles*. *Bayard; Contes de Schmidt, Mille et une Nuits des familles*, *Fabiola*, du *Voyage aux mers polaires*, de Bellot; *Voyage* de Levaillant, etc.

BIBLIOTHÈQUE INSTRUCTIVE ET AMUSANTE

Format in-8 carré. — Richement illustrée.— Le vol. br. 3 fr. 50. — Relié tr. doré... 6 fr.

ORIGINAUX ET BEAUX ESPRITS

Par SAINTE-BEUVE. — 1 vol.

LETTRES DE MADAME DE SÉVIGNÉ

1 volume.

A TRAVERS LA BULGARIE

Par un volontaire au 26e régiment de cosaques du Don, 1 volume.

LES LEÇONS D'UNE JEUNE MÈRE

Par Madame BELLOC. — 1 vol.

DERNIERS RÉCITS

Par Madame BELLOC. — 1 vol.

GALERIE DES ENFANTS CÉLÈBRES

Par François TULOU. — 1 vol.

CHEFS-D'ŒUVRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

Format in-8 cavalier, papier vélin du Marais, imprimés avec luxe et ornés de gravures sur acier par nos meilleurs artistes. — 61 volumes sont en vente à..... ..... 7 fr. 50

On tire chaque volume de la collection à 150 *exemplaires numérotés* sur papier de Hollande, avec figures sur chine avant la lettre, le vol..... 15 fr.

ŒUVRES COMPLÈTES DE MOLIÈRE

Collationnées sur les textes originaux et commentées par M. Louis MOLAND.
2e édition complète en 12 volumes.

ŒUVRES DE BLAISE PASCAL

LETTRES ÉCRITES A UN PROVINCIAL

Nouvelle édition, avec notice, variantes des éditions originales, notes d'histoires, de philologie commentaire, par L. DÉROME. Edition ornée de portraits, 2 volumes.

OEUVRES COMPLÈTES DE VOLTAIRE

52 VOLUMES IN-8

Les tomes 51 et 52, comprenant la Table analytique et 69 *lettres inédites* de Voltaire, viennent de paraître, à 7 fr. le volume.

Cet extrait très sommaire est tiré de notre Catalogue d'étrennes, qui sera envoyé à toute personne qui en fera la demande.

Librairie Artistique H. LAUNETTE et Cie, Editeurs, 197, boulevard Saint-Germain, Paris.



LES

AFFICHES ILLUSTRÉES

D'APRÈS LES DOCUMENTS ORIGINAUX

DU XVIIe, XVIIIe ET XIXe SIÈCLE

Par E. MAINDRON

Vers la fin de février nous publierons ce livre très curieux, qui s'adresse à tous les amateurs collectionneurs et bibliophiles ; il contiendra plus de cent des plus belles affiches ayant une valeur artistique ou une originalité bien marquée reproduites, en fac-similé par divers procédés, savoir :

70 environ reproduites par le gillotage,

24 des plus belles affiches de Jules Chéret réduites par lui-même et tirées hors texte, en chromo-lithographie dans les tons mêmes des affiches originales.

4 affiches des frères Choubrac repoduites également en couleurs.

4 affiches coloriées au patron

Prix du volume broché avec jolie couverture : 30 francs.

Il y aura quelques exemplaires sur japon au prix de 100 francs.

Reproduction d'une affiche pour les Pipes Gambier, coloriée au patron.

DESCLÉE, DE BROUWER et Cᵉ, 26, RUE ROYALE, A LILLE.

ÉTRENNES 1886

ALMANACH CATHOLIQUE
DE FRANCE
POUR L'ANNÉE 1886 (7ᵉ ANNÉE)

Beau volume in-4 de 150 pages,
Impression en rouge et noir avec nombreuses gravures sur bois, 7 chromolithographies et six pages de calendrier ornées d'enluminures

Édition de grand luxe..... 5 fr.
Édition demi luxe..... 3 fr.
Édition réduite, en noir..... 1 fr.

ALMANACH DES ENFANTS
POUR 1886

Joli Volume in-18, orné de filets rouges

Frontispice et trois pages en chromotypographie, deux chromolithographies, nombreuses vignettes en noir dans le texte.

Broché, sous couverture tirée en couleurs..... 50 c.

LE
LIVRE DES SOUVENIRS
AGENDA PERPÉTUEL

Destiné à conserver le souvenir des événements de la famille
Un volume grand in-8, un jour par page, riche encadrement en rouge et noir.

Cartonné, 5 fr.; relié percaline, empreintes à froid, 7 fr.; relié percaline, empreintes dorées..... 8 fr.

AGENDA DE LUXE POUR 1886

Donnant chaque jour une maxime morale ou littéraire empruntée aux auteurs les plus illustres ; impression de luxe, papier de Chine encadrements rouges, format de poche.

Percaline, tranches blanches, 1 fr.; tranches rouges, empreintes dorées... 1 fr. 25
Basane, tranches rouges, empreintes dorées..... 1 fr. 50
Cuir plein, tranches et empreintes dorées..... 4 fr. »

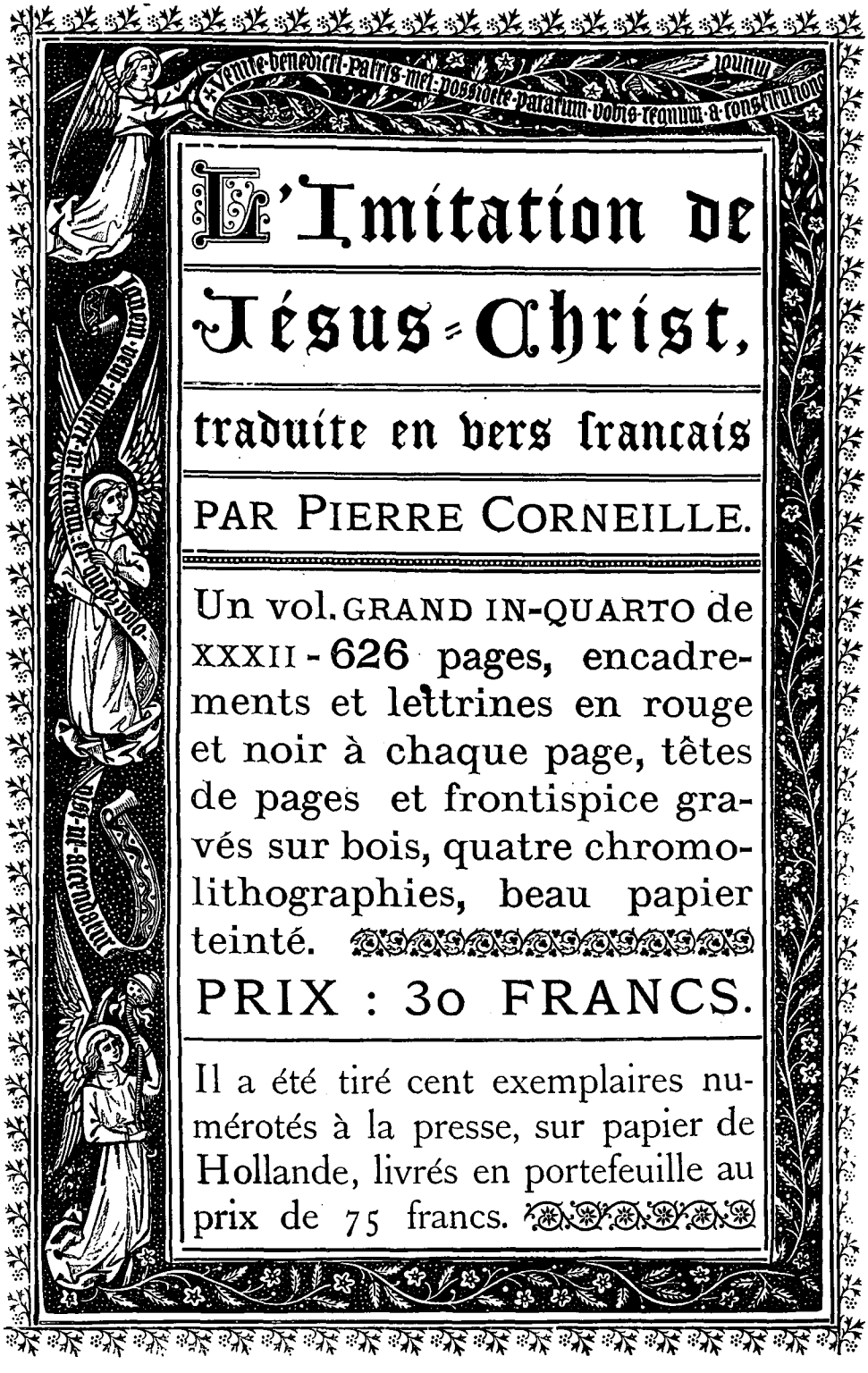

L'Imitation de Jésus-Christ,

traduite en vers français

PAR PIERRE CORNEILLE.

Un vol. GRAND IN-QUARTO de XXXII - 626 pages, encadrements et lettrines en rouge et noir à chaque page, têtes de pages et frontispice gravés sur bois, quatre chromolithographies, beau papier teinté.

PRIX : 30 FRANCS.

Il a été tiré cent exemplaires numérotés à la presse, sur papier de Hollande, livrés en portefeuille au prix de 75 francs.

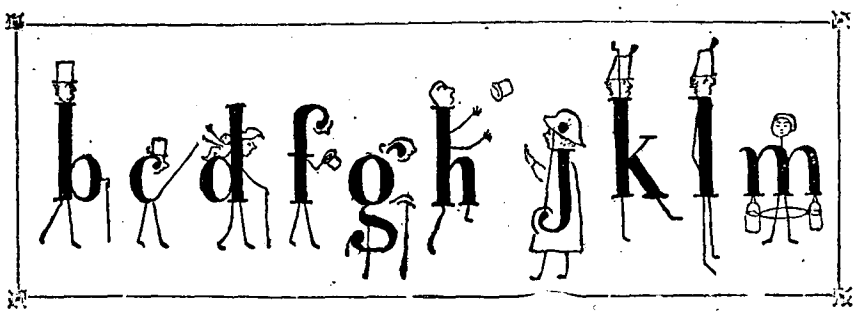

Vient de paraître :

Les RÉCRÉATIONS GRAMMATICALES

DU JEUNE AGE

ou la Grammaire en images,

à l'usage des enfants petits et grands.

Un volume grand in-octavo, de 140 pages, illustré de 250 vignettes et orné de filets rouges à chaque page, cartonné, frontispice en chromotypie.

PRIX : 10 FRANCS.



Em. TERQUEM, 15, boulevard Saint-Martin, à Paris.

BIBLIOTHÈQUES TOURNANTES

BREVETÉES S. G. D. G.

MODÈLE N° 2

Tout en ayant le même but pratique que le n° 1, ce meuble peut être de grand service pour quiconque doit consulter chaque jour la série d'un grand ouvrage. Cette série peut très facilement se renfermer dans ce meuble, et éviter de la sorte un encombrement dans le corps d'une bibliothèque proprement dite.

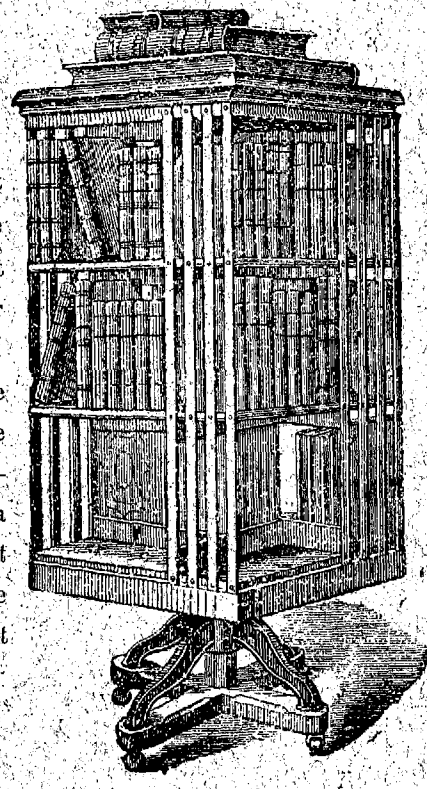

Cette bibliothèque peut contenir 200 volumes in-8. La tablette inférieure a la hauteur nécessaire pour contenir les ouvrages de la dimension des Dictionnaires Littré, Larousse, etc.

Hauteur totale..... 1m,20
Larg. de chaq. face. 0m,56
Prof. des tablettes.. 0m,20
3 rayons de bibliothèque.

PRIX :

En noyer d'Amérique. 170 fr.
En bois noir ciré..... 200 fr.

MODÈLE N° 5

Très ingénieux modèle pouvant s'appliquer à tous les besoins journaliers, aussi bien pour contenir les ouvrages à consulter à tout moment que pour l'homme d'affaires dans son cabinet.

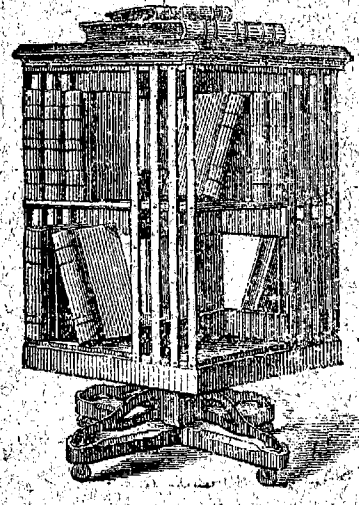

Hauteur totale.... 0m,82
Larg. de chaq. face. 0m,46
Prof. des tablettes. 0m,18
2 rayons de bibliothèque.

PRIX :

En noyer d'Amérique. 140 fr.
En bois noir ciré..... 170 fr.

☞ Envoi *franco* du catalogue sur toute demande.

EM. TERQUEM, Libraire-Commissionnaire, 15, boulevard Saint-Martin, Paris

ÉTRENNES UTILES POUR BIBLIOPHILES, BIBLIOTHÉCAIRES ET AMATEURS

BIBLIOTHÈQUES TOURNANTES

BREVETÉES S. G. D. G.

Grâce à ce meuble aussi ingénieux qu'utile, l'homme de lettres aura à sa portée le choix d'ouvrages qu'il voudra consulter chaque jour ; le bibliophile trouvera, sous sa main, les auteurs aimés et les livres préférés ; l'homme d'affaires enfin sans quitter son cabinet réunira dans un espace restreint tous les documents journaliers de sa correspondance et de sa comptabilité. Les diverses dispositions dont ce meuble est susceptible présentent tous ces avantages. Dix-sept modèles différents de forme et de grandeur sont actuellement en vente. Nous donnons ci-contre le dessin du :

MODÈLE N° 1

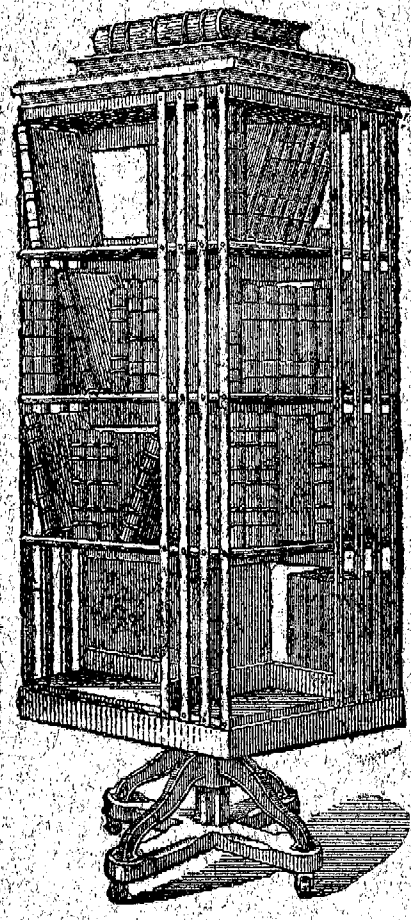

Cette bibliothèque tourne sur pivot intérieur ; elle présente successivement, dans le mouvement de rotation qu'on lui imprime, es quatre côtés.

Elle est montée sur pieds à roulettes, de façon à la déplacer à tout moment et selon l'usage journalier auquel on l'emploie.

La capacité de ce modèle n° 1 est d'environ 300 volumes in-8.

La hauteur totale est de 1m,50 ; la largeur de chaque face est de 0m,56, la profondeur des tablettes de 0m,20 ; quatre rayons de tablettes sur chaque face.

Le prix de ce meuble est :

En noyer d'Amérique, de 200 fr.
En bois noir circ. . . . . 230 fr.

Toutes les bibliothèques se font en bois de toute espèce et sont susceptibles de changements, au gré de l'acheteur.

Nous appelons l'attention des amateurs sur nos modèles les plus courants :

Le n° 12 à sept rayons, capacité de 600 volumes in-8. Hauteur total, 2 m. 20 :

Prix en noyer. . . . . 280 fr.
Le n° 2, à 3 Rayons., 170 fr.
Le n° 3, à 2 — 150 fr.

(*Voir la description de ces deux derniers modèles d'autre part.*)

☞ Envoi *franco* sur demande du Catalogue général illustré des Bibliothèques tournantes donnant les devis, prix et dessins de 17 modèles différents. Voir ci-contre la nomenclature d'autres nouveautés pour étrennes de bibliophiles.

Em. TERQUEM, 15, boulevard Saint-Martin, à Paris.

ÉTRENNES UTILES POUR BIBLIOPHILES, BIBLIOTHÉCAIRES ET AMATEURS

L'APPUI-LIVRES MOBILE

BREVETÉ S. G. D. G.

Adopté par toutes les Bibliothèques publiques de France et de l'Étranger

Rien de plus simple que ce petit objet, mais aussi rien de plus commode; l'Appui-livres est destiné à servir d'étai aux volumes, qu'il maintient debout sans les comprimer.

Une paire suffit à établir debout une rangée de volumes ou de brochures sur une table ou sur un bureau, peu importe le format des livres ou la longueur de leur rayon. Un seul appui-livres étaye des volumes dans un rayon de bibliothèque non complètement garni, comme il est indiqué au dessin ci-contre, montrant d'une part les volumes privés de leur point d'appui et de l'autre la symétrie obtenue par cet ingénieux système.

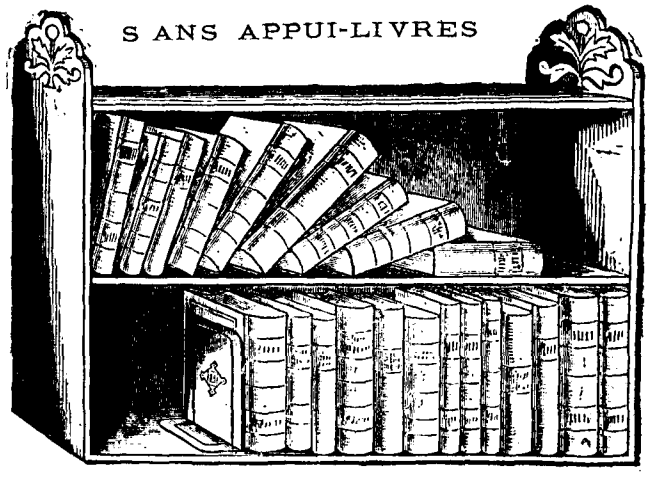

AVEC APPUI-LIVRES

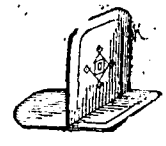

MODÈLE A PLAQUE PLEINE

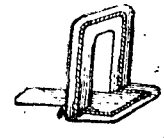

MODÈLE A PLAQUE DÉCOUPÉE

Dans les Bibliothèques publiques et administratives, l'appui-livres, en ayant comblé une acune, rend des services très importants, en facilitant le travail de classement et de manipulation des ouvrages.

La construction de cet objet est d'une simplicité extrême; c'est une plaque de tôle vernie, ornée et bien travaillée; il n'occupe que très peu de place sur l'étagère ou dans le rayon de bibliothèque, car son épaisseur égale celle de la couverture d'un livre broché.

L'ensemble de cet article se compose de 3 modèles, à savoir :

Modèle n° 1 — Plaque découpée vernie noire..	2 fr.	»	la paire.
— 2 — — pleine —	3 fr.	»	—
— 3 — — pleine vernie couleur.	3 fr.	50	—

Avis important. — Contre remise d'un mandat-postal et pour toute demande de 12 paires d'un seul modèle ou assorties, l'envoi sera expédié *franco* de port, en France, Belgique et Suisse. — Pour l'Angleterre; adresser les demandes à MM. Hachette et Ce, concessionnaires pour cette contrée, 18, King Williams street, Charing Cross, à Londres.

Em. TERQUEM, 15, boulevard Saint-Martin, à Paris.

NOUVEAUTÉS AMÉRICAINES

LA RELIURE MOBILE

ADOPTÉE PAR LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE,
LA BIBLIOTHÈQUE SAINTE-GENEVIÈVE, LA BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL,
TOUS LES MINISTÈRES ET ADMINISTRATIONS PUBLIQUES

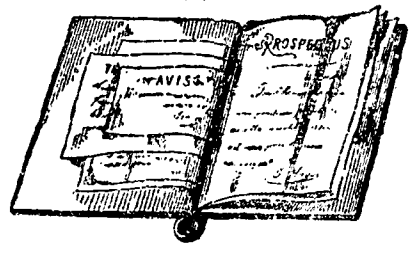

Rien de plus désagréable, pour le lecteur que la vue d'une brochure ou d'un périodique à la couverture défraichie; la RELIURE MOBILE, en préservant de tout contact extérieur la brochure, obvie à cet inconvénient. Par la simple pression d'un ressort d'acier invisible, elle retient la brochure, et celle-ci peut être remplacée sans laisser de traces nuisibles. Cet objet sert également à retenir les feuilles volantes de toute espèce, depuis la carte postale jusqu'aux papiers d'affaires, journaux, etc.

PRIX DES MODÈLES COURANTS :

N° 1. — 20 × 13.....	3 fr. »	N° 4. — 34 × 22.....	5 fr. »
2. — 26 × 17.....	3 fr. 50	5. — 38 × 29.....	6 fr. »
3. — 27 × 20.....	3 fr. 50	6. — 40 × 28.....	6 fr. 50

On fait sur ordre tous les formats intermédiaires.

LE « SCRAP-BOOK »

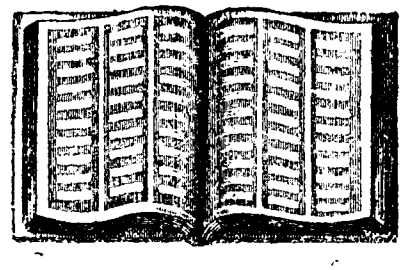

Quel est celui qui n'a pas souvent regretté de n'avoir pu conserver l'article à sensation d'un journal, un feuille volante qui sera un jour un document historique, ou même quelques vers qu'on ne retrouvera plus que dans le fouillis d'une collection de journaux ?

Le « SCRAP-BOOK », avec ses feuilles gommées à l'avance, permet de réunir ces productions éphémères et d'en former un élégant volume, presque sans soins. Il sera un aide agréable pour le collectionneur de vignettes et d'ex-libris, à qui il épargnera l'ennui du flacon de gomme ou de préparation d'un usage désagréable.

PRIX DES MODÈLES COURANTS :

N° 50. — 60 p., format in-8.....	4 fr. 50	N° 32. — 200 p., format in-fol.....	9 fr.
1. — 100 p. in-4, avec fol. rép...	5 fr. »	2. — 150 p., reliure riche, fol. réper-	
8. — 100 p. in-4 — ...	7 fr. »	toire.....	12 fr.
4. — 150 p. in-8 — ...	8 fr. »	10. — 150 p., fol. répertoire.....	15 fr.
11. — 100 p. in-4 — ...	9 fr. »	80. — 76 p., mod. riche.....	10 fr.
180. — 76 p. in-4 riche. — ...	12 fr. »	96. — Mod. pour dessins.....	10 fr.
30. — 125 p., format in-fol.....	7 fr. »	90. — —	16 fr.

BERGER-LEVRAULT ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS, 5, RUE DES BEAUX-ARTS. — MÊME MAISON A NANCY.

LA

LORRAINE ILLUSTRÉE

INTRODUCTION HISTORIQUE

Par **AUGUSTE PROST**



ANCIENNE MOSELLE

PAR

LORÉDAN LARCHEY

MEUSE

PAR

ANDRÉ THEURIET

VOSGES

PAR

L. JOUVE ET LE Dr LIÉTARD

MEURTHE

PAR

EDGARD AUGUIN

Magnifique volume grand in-4 de 800 pages, avec 445 gravures, et un frontispice en couleurs.

IMPRESSION SUR FORT PAPIER VÉLIN

Prix, broché..... 50 fr.

Relié en demi-maroquin, plats percale, richement gaufré en or, argent et couleurs, plaques spéciales..... 60 fr.

BERGER-LEVRAULT ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS, 5, RUE DES BEAUX-ARTS. — MÊME MAISON A NANCY.

RÉCITS
ET
LÉGENDES D'ALSACE

TEXTE PAR E. TUEFFERT ET H. GANIER



Avec 52 illustrations par HENRY GANIER

dont 12 grandes compositions hors texte, gravées sur bois, et 44 sujets dans le texte.

Magnifique album in-4 (hauteur, 35 cent.; largeur, 28 cent.), imprimé sur beau papier vélin, titre rouge et noir, relié en percaline richement gaufrée, or, argent et couleurs, plaque spéciale d'après un croquis de l'auteur. — Prix..... .... 15 fr.

EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS, BROCHÉS, EN PORTEFEUILLE GAUFRÉ :

10 sur Japon (nos 1 à 10). Prix. 40 fr. | 10 sur Chine (Nos 11 à 20). Prix... 30 fr.

BERGER-LEVRAULT ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS, 5, RUE DES BEAUX-ARTS, — MÊME MAISON A NANCY.

NOS GÉNÉRAUX

1871-1884



UN VOLUME IN-8 DE 520 PAGES AVEC 130 ILLUSTATIONS

PAR

MM. DE HAENEN et ÉMILE PERBOYRE

Prix, broché: **7** fr. **50**; — Relié en demi-chag. **10** fr.

IL A ÉTÉ TIRÉ 30 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS A LA PRESSE, SAVOIR :

10 exemplaires sur japon (n°s 1 à 10) : 25 fr. — 10 exempl. sur chine (n°s 11 à 20) : 18 fr.

10 sur papier de Hollande (n°s 21 à 30) : 15 fr.

Librairie Paul OLLENDORFF, 28 bis, rue de Richelieu, Paris.

EXTRAIT DU CATALOGUE. — OUVRAGES POUR ÉTRENNES

LE PAYS DU MERLE BLANC, par George VAUTIER. 1 volume grand in-18, avec 71 illustrations, par SAHIB. Prix. 3 fr. 50

MAXIMES DE LA VIE, par la comtesse DIANE, préface par SULLY PRUDHOMME, de l'Académie française. Édition de luxe, petit in-12, avec encadrements filets rouges. Prix, 4 fr. — Avec reliure d'amateur, dos et coins maroquin, tête dorée. Prix..... 8 fr.
Il a été tiré à part, 5 exemplaires sur papier Whatman, à 8 fr.; 5 sur papier de Chine, à 12 fr.; 5 sur papier du Japon, à 15 fr.

MORALE MONDAINE, par Ange BÉNIGNE. Édition de luxe, petit in-12, avec encadrements filets rouges. Prix, 4 fr. — Avec reliure d'amateur, dos et coins maroquin, tête dorée..... 8 fr.
Il a été tiré à part 5 exemplaires sur papier Whatman, à 8 fr.; 5 sur papier de Chine, à 12 fr.; 5 sur papier du Japon, à 15 fr.

LES PATENOTRES D'UN SURNUMÉRAIRE, par Joseph DELAROA. Édition de luxe, petit in-12, avec encadrements filets rouges. Prix, 4 fr. — Avec reliure d'amateur, dos et coins maroquin, tête dorée..... 8 fr.
Il a été tiré à part 15 exemplaires sur papier Whatman, à 8 fr.; 5 sur papier de Chine, à 12 fr.; 5 sur papier du Japon, à 15 fr.

PETIT BRÉVIAIRE DU PARISIEN par Daniel DARC, avec illustrations par REGAMEY. Édition de luxe, petit in-12, avec encadrements filets rouges. Prix, 6 fr. — Avec reliure d'amateur, dos et coins maroquin, tête dorée..... 8 fr.
Il a été tiré à part 15 exemplaires sur papier Whatman, à 12 fr.; 5 sur papier de Chine, à 15 fr.; 5 sur papier du Japon, à 20 fr.

ROSES DE NOEL. **Pensées d'hiver**, par la marquise DE BLOCQUEVILLE. Édition de luxe, petit in-12, avec encadrements filets verts. Prix... 4 fr.
Avec reliure d'amateur, dos et coins maroquin, tête dorée..... 8 fr.
Il a été tiré à part 10 exemplaires sur papier Whatman, à 8 fr.; 5 sur papier de Chine, à 12 fr.
5 sur papier du Japon, à 15 fr.

THÉATRE D'ADOLESCENTS, par Adolphe CARCASSONNE. Un volume in-18 jésus. Belle reliure, toile rouge, tranches dorées..... 5 fr.

THÉATRE A LA VILLE, comédies de cercles et de salons, par EUGÈNE CEILLIER. 1 vol. in-18. Prix..... 3 fr.

THÉATRE DE CAMPAGNE. Comédies de salon, par les meilleurs auteurs dramatiques contemporains, avec une préface de M. E. LEGOUVÉ, de l'Académie française. 8 beaux volumes in-18, reliure demi-chagrin, tranche dorée, 40 fr. Chaque volume se vend séparément, relié..... 5 fr.

L'ART D'ÉCRIRE ENSEIGNÉ PAR LES GRANDS MAITRES
par Ch. GIDEL, proviseur du lycée Louis-le-Grand. Un fort volume in-18 jésus, relié, demi-chagrin, tranches dorées..... 5 fr.

LES RÉCITS DU PÈRE LALOUETTE, par Henri DEMESSE. Avec illustrations de A. Bertrand, G. Gigot, H. Giacomelli, A. Lançon, M. Leloir, E. Morin, H. Pille, D. Vierge. Un riche volume d'amateur, format in-4, imprimé luxueusement par M. Ch. Hérissey d'Evreux. Il n'a été tiré que 560 exemplaires numérotés à la presse : 10 sur papier du Japon (n° 1 à 10), à 20 fr.; 25 sur papier de Chine (n° 11 à 35), à 15 fr.; 25 sur papier Whatman (n° 36 à 60), à 12 fr.; 500 sur papier teinté (n° 61 à 560), à 6 fr.

LIBRAIRIE FURNE

JOUVET ET Cie, EDITEURS

5, RUE PALATINE, PARIS.

LES ROBINSONS FRANÇAIS

PAR

PIERRE DELCOURT

Superbe volume grand in-8 jésus, illustré de 150 gravures sur bois
dessins hors texte de MOTTY
Gravures sur bois par C. BELLENGER, CHEVALLIER, FARLET, LEVEILLÉ, NAPIER



« Les naufragés firent halte en pleine forêt. »

Prix : Broché, 10 francs. — Relié avec plaques or et noir, tranches dorées, 13 francs.
Relié en demi-chagrin, tranches dorées, 13 fr. 75.

Suite des Publications de la Librairie **JOUVET et Cie.**

ALBUM DE L'HISTOIRE DE FRANCE

SIX CHARMANTS ALBUMS

Illustrés chacun de VINGT-CINQ COMPOSITIONS, par Horace Vernet, Raffet, Philippoteaux, de Neuville, Emile Bayard, Thorigny, H. Clerget, etc., etc., avec texte par Henri Martin, A. Thiers, Anatole de la Forge, Jean Macé, Élie Berthet, Louis Figuier, amiral Pâris, E. Vauchez, D. Lacroix, etc., etc.

RELIÉS EN TOILE ROUGE, AVEC TITRE EN OR, TRANCHES DORÉES, BISEAUX

Sièges et batailles	2 fr.	Hommes de guerre	1 fr. 75
Scènes et faits historiques	2 fr.	Personnages illustres	1 fr. 75
Monuments	2 fr.	Écrivains célèbres	1 fr. 75

Ouvrages illustrés de chromolithographies

LA JOIE DE LA MAISON

PAR

ÉMILE DESBEAUX

DEUXIÈME ÉDITION, ORNÉE DE NEUF CHROMOLITHOGRAPHIES

Charmant vol. in-8 raisin, relié, plaques or et noir, biseaux, tr. dorées..... 5 fr.

COLLECTION

DE

VOLUMES-ALBUMS IN-QUARTO

CHARMANTS VOLUMES AVEC TEXTE

ILLUSTRÉS DE CHROMOLITHOGRAPHIES, ÉLÉGAMMENT RELIÉS, BISEAUX, TRANCHES DORÉES

Chaque volume, 3 fr. 50

Rose rose et Rose blanche.
Les Sept corbeaux.
La Belle au bois dormant.
Le Valeureux petit Tailleur.
Le Lièvre et le Hérisson.
Les trois Frères ou la Table, l'Ane et le Sac.
Jeannot.
Cendrillon.
Obéron ou le Cor enchanté.
Le Génie de la Montagne.
Le Loup et les sept Chevreaux.
Geneviève de Brabant.
Gulliver (Chez les nains et chez les géants).
La Flûte enchantée et Bouton d'or.
Les Aventures du baron de Münchhausen.
Robinson Crusoé (Aventures de).
Don Quichotte (Vie et Aventures).
Un Conte d'Hoffmann : Histoire du prince Casse-Noisette et du Roi des souris.
Le Petit Chaperon rouge.

AU PAYS DES FÉERIES

Un fort volume grand in-4, contenant QUARANTE CONTES empruntés au domaine du merveilleux et illustrés de 13 superbes chromolithographies. Cartonné en toile rouge, avec plaque or, tranches dorées..... **12** fr.

NOS PETITS DIABLES

PAR

ALBERT GIRARD

Un beau volume in-4 carré, illustré de 82 gravures sur bois.

Dessins hors texte de F. BOURDIN.

OUVRAGE PRÉCÉDÉ D'UNE LETTRE DE M. FR. COPPÉE, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



Prix : relié en toile, avec plaques or, noir et argent, biseaux, tranches dorées, 6 fr. 50

Suite des Publications de la Librairie **JOUVET et Cie.**

HISTOIRE
DES CROISADES

PAR MICHAUD

ILLUSTRÉE DE CENT GRANDES COMPOSITIONS

PAR GUSTAVE DORÉ

DEUX BEAUX VOLUMES IN-FOLIO, PAPIER VÉLIN SUPERFIN

Reliés en toile rouge avec plaques spéciales noir et or, tranches ébarbées..... 170 fr
Reliés en demi-maroquin, plats en toile avec plaques, tranches dorées..... 200 fr.
Reliés en maroquin du Levant poli, mosaïque, gardes maroquin et soie, avec étuis..... 450 fr.

Les Merveilles de la Science

PAR LOUIS FIGUIER

4 forts volumes grand in-8 jésus, illustrés de 1817 gravures

L'ouvrage complet, br., 40 fr.; cart., 52 fr. ou 56 fr.; relié, 56 fr. ou 60 fr.

Les Merveilles de l'Industrie

PAR LOUIS FIGUIER

4 forts volumes grand in-8, illustrés de 1404 gravures

L'ouvrage complet, broché, 40 fr.; cartonné, 52 fr. ou 56 fr.; relié, 56 fr. ou 60 fr.

LE CHIEN

SON HISTOIRE, SES EXPLOITS, SES AVENTURES

PAR ALFRED BARBOU

Bibliothécaire à la Bibliothèque Sainte-Geneviève.

Ouvrage illustré de 87 compositions

Dessinées par E. BAYARD, COUTURIER, Adrien MARIE, Charles JACQUE, ETC.

Un magnifique volume grand in-8 raisin, broché, 10 f.— Relié avec plaque, doré sur tranche, 13 fr
Demi-chagrin, tête dorée, avec coins..... 14 fr. 50

PARIS AVANT L'HISTOIRE

PAR

ÉLIE BERTHET

Magnifique volume gr. in-8 raisin, illustré de 60 gravures sur bois,
dessinées par F. Bourdin
et gravées par C. Bellenger, Chevallier, Farlet, Léveillé, Puyplat et Yan'Dargent.



Broché	10 fr. »
Relié, avec plaques or et noir, tranches dorées	13 fr. »
Relié en demi-chagrin, tranches dorées	13 fr. 75

Suite des Publications de la Librairie **JOUVET et Cᵉ.**

BIBLIOTHÈQUE INSTRUCTIVE

COLLECTION DE VOLUMES IN-16 ILLUSTRÉS

Brochés ..... 2 fr. 25
Cartonnés en toile rouge ou Lavallière avec plaques or et noir tr. dorées 3 fr. 50
Reliés en demi-maroquin poli, tête dorée (reliure d'amateur)..... 4 fr. 50

LES INSECTES NUISIBLES A L'AGRICULTURE ET A LA VITICULTURE

Moyens de les combattre, par E. Menault. 1 vol. orné de 105 gravures sur bois.

L'ALGÉRIE

par le Dr F. Quesnoy, médecin inspecteur du service de santé des armées. 1 vol. orné de 100 gravures sur bois et d'une carte.

LES PAYSANS ET LEURS SEIGNEURS AVANT 1789

(*Féodalité, ancien régime*), par L. Manesse, agrégé de l'Université. 1 vol. orné de 50 gravures sur bois

JEANNE D'ARC

par Henri Martin, de l'Académie française. 1 vol. orné de 20 gravures sur bois.

NOUVELLES LECTURES SCIENTIFIQUES

Première année, par Maximilien Flajat, agrégé de l'Université. 1 vol. orné de 236 gravures sur bois.

LA NOUVELLE-CALÉDONIE ET LES NOUVELLES-HÉBRIDES

par H. Le Chartier, ancien commissaire du Gouvernement à la Nouvelle-Calédonie et aux Nouvelles Hébrides. 1 vol. orné de 45 gravures sur bois et accompagné de deux cartes.

L'HÉROISME FRANÇAIS

par A. Lair, proviseur, agrégé d'histoire. 1 vol. orné de 55 gravures sur bois.

L'HOMME BLANC AU PAYS DES NOIRS

par J. Gourdault. 1 vol. orné de 70 gravures et accompagné d'une carte de l'Afrique.

LES GRANDES SOUVERAINES

par Adrien Desprez. 1 vol. illustré de 50 gravures sur bois.

LES COLONIES PERDUES

(Le Canada et l'Inde), par Ch. Canivet. 1 vol. orné de 65 gravures sur bois.

LES CHASSES DE L'ALGÉRIE

et notes sur les Arabes du Sud, par le général Margueritte, 3ᵉ édition. 1 vol. orné de 65 gravures sur bois.

LES PLANTES QUI GUÉRISSENT ET LES PLANTES QUI TUENT

par O. de Rawton. 1 vol. illustré de 130 gravures sur bois.

LE BOIRE ET LE MANGER

Histoire anecdotique des aliments, par Armand Dubarry. 1 vol. orné de 126 gravures.

LE JAPON

par G. Depping, bibliothécaire à la bibliothèque Sainte-Geneviève. 1 vol. orné de 47 gravures et accompagné d'une carte.

L'ARCHITECTURE EN FRANCE

Histoire des monuments civils et religieux à travers les styles et les temps, par G. Cerfberr de Médelsheim. 1 vol. orné de 126 gravures.

L'ÉGYPTE

par J. Hervé. 1 vol. orné de 87 gravures sur bois et accompagné de deux cartes de la haute et de la basse Égypte.

LES GÉNÉRAUX DE LA RÉPUBLIQUE

par A. Barbou, bibliothécaire à la bibliothèque Sainte-Geneviève, 1 vol. orné de 25 gravures sur bois.

VOYAGE DE LA MISSION FLATTERS

au pays des Touareg-Azdjers, par le lieutenant H. Brosselard, ancien membre de la mission d'exploration du chemin de fer Trans-Saharien. 1 vol. orné de 40 compositions et accompagné d'une carte.

LA GRANDE PÊCHE

(Les poissons), par le Dr H. E. Sauvage, aide-naturaliste au Muséum d'histoire naturelle. 1 vol. orné de 87 gravures.

L'ART DE L'ÉCLAIRAGE

Procédés d'éclairage employés depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, par Louis Figuier. 1 vol. orné de 114 gravures.

LES AÉROSTATS

Histoire des Ballons depuis leur origine, jusqu'aux plus récentes ascensions célèbres, par Louis Figuier. 1 vol. orné de 53 grav. sur bois.

Suite des Publications de la Librairie **JOUVET et Cᵉ.**

BIBLIOTHÈQUE INSTRUCTIVE (Suite)

LA CHINE

D'APRÈS LES VOYAGEURS LES PLUS RÉCENTS

PAR

VICTOR TISSOT

UN VOLUME ORNÉ DE 65 GRAVURES SUR BOIS

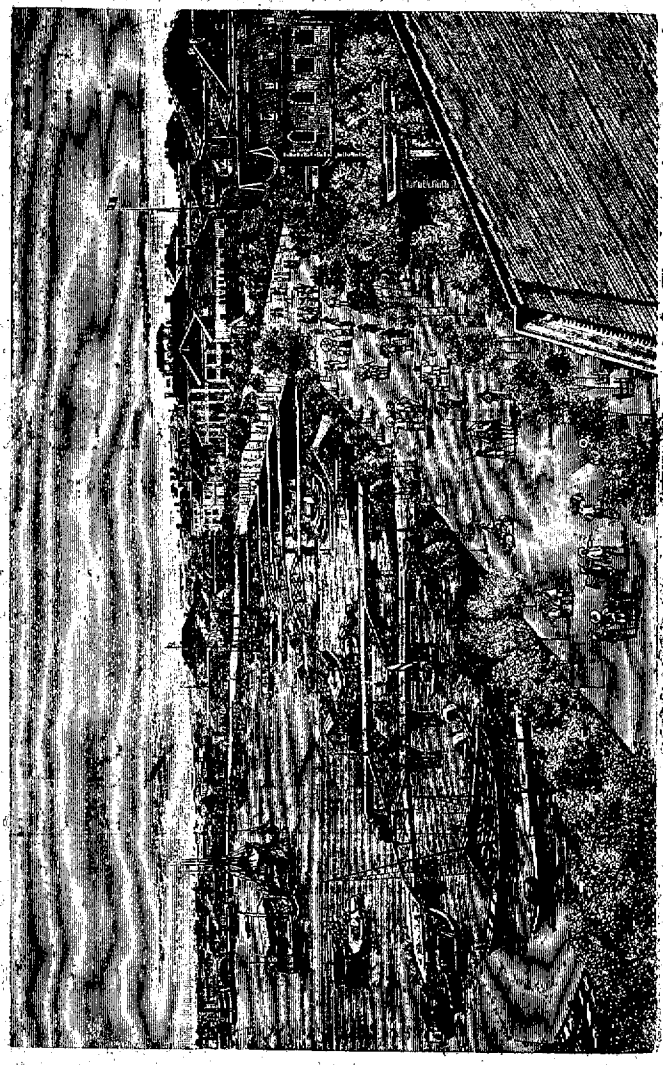

Vue de Shanghaï.

Spécimen des gravures de la Bibliothèque instructive.

Suite des Publications de la Librairie **JOUVET et Cᵉ**.

CONTES BLEUS

PAR ÉDOUARD LABOULAYE

De l'Institut.

4ᵉ ÉDITION. 1 beau volume in-8 raisin, illustré de plus de 200 gravures d'après les dessins de YAN' DARGENT. Broché, 10 fr.; relié en toile, plaque or, 13 fr.; demi-chagrin tr. dorées. 13 fr. 75

NOUVEAUX CONTES BLEUS

PAR ÉDOUARD LABOULAYE

De l'Institut.

4ᵉ ÉDITION. 1 beau volume in-8 raisin, illustré de 120 gravures par YAN' DARGENT et d'un beau portrait sur acier. Br., 10 fr.; relié en toile, plaque or, 13 fr.; demi-chagrin tr. dorées. 13 fr. 75

LES PETITS ÉCOLIERS

DANS LES CINQ PARTIES DU MONDE

Par Élie BERTHET

DEUXIÈME ÉDITION

Un magnifique volume in-8 raisin, illustré de grandes compositions hors texte par Émile BAYARD et de 83 vignettes dans le texte. Broché, 7 fr.; relié en toile avec plaque or, 10 fr. — Relié demi-chagrin doré..... 10 fr. 75

LES PETITES ÉCOLIÈRES

DANS LES CINQ PARTIES DU MONDE

Par Élie BERTHET

Ouvrage couronné par l'Académie française

Un magnifique volume in-8 raisin, illustré de 104 vignettes sur bois, dessinées par FERDINANDUS. GOSSELIN, SCOTT, ZIER, etc. Broché, 7 fr.; relié en toile avec plaque or, 10 fr. — Relié demi-chagrin doré..... 10 fr. 75

LES MARINS

PAR E. GŒPP ET DE MANNOURY D'ECTOT

2 beaux volumes in-8 raisin, ornés de 47 portraits, 9 dessins de navires et 24 gravures hors texte, Br., 14 fr.; cart. avec plaques, mosaïques, tr. dorées, 20 fr.; reliés d.-chag., tr. dorées. 21 fr. 50

HISTOIRE FANTASTIQUE DU CÉLÈBRE PIERROT

PAR ALFRED ASSOLANT

2ᵉ ÉDITION. Un beau volume grand in-8 raisin, illustré de 100 gravures sur bois desssinées par YAN' DARGENT. Br., 7 fr.; rel. toile, plaque or ou nickel, 10 fr.; d.-chag. tr. dor... 10 fr. 75

DERNIERS
CONTES BLEUS

PAR ÉDOUARD LABOULAYE (DE L'INSTITUT)

Un magnifique volume in-8 raisin, illustré de 130 compositions dans le texte
Et orné de dix eaux-fortes hors texte,
Gravées par HENRI MANESSE, ainsi que d'un portrait de l'auteur, gravé sur acier.



Broché, 12 fr. — Relié en toile, avec plaque or dessinée par Pille et gravée par Souze, tr. dorées, biseaux, 15 fr. — Relié en demi-chagrin, tr. dorées, 15 fr. 75

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

50 exemplaires sur papier du Japon, numérotés à la presse, ornés d'un tirage *avant la lettre* de toutes les eaux-fortes..... 100 fr.
25 exempl. sur whatman, numérotés à la presse, eaux-fortes *avant la lettre*..... 75 fr.
25 exempl. sur hollande, numérotés à la presse, eaux-fortes *avant la lettre*..... 50 fr.

Suite des Publications de la Librairie **JOUVET et Cie**.

ALBUM VOCABULAIRE DU PREMIER AGE

EN FRANÇAIS, ANGLAIS, ALLEMAND, ITALIEN ET ESPAGNOL

Par A. Le Brun, H. Hamilton et G. Heumann. Ouvrage adopté par le Ministère de l'Instruction publique. Un beau volume grand in-8 raisin, illustré de 800 gravures, cartonné avec plaques et biseaux, tranches dorées..... 6 fr.

AVENTURES DU BARON DE MUNCHHAUSEN

Traduction nouvelle par TH. GAUTIER fils, illustrée de 155 dessins sur bois par Gustave Doré. Un beau vol. in-4, papier vélin glacé, cart. toile rouge, plaque or, tr. dorées..... 7 fr. 50

MÉTAUX, MINES, MINEURS

ET INDUSTRIES MÉTALLURGIQUES

Par **Émile WITH**, Ingénieur civil.

Un beau volume in-8 raisin, illustré de 192 gravures par les meilleurs artistes. Broché.... 10 fr.
Relié en demi-chagrin, tranches dorées..... 13 fr. 75

LA FEMME

DANS TOUS LES PAYS

Par **Jules GOURDAULT**

Un beau volume in-8 raisin, orné de 194 gravures sur bois dessinées et gravées spécialement pour cet ouvrage. Broché, 10 fr.; cartonné avec plaque, tranches dorées..... 13 fr.
Relié en demi-chagrin, tranches dorées..... 13 fr. 75

(LES ARCHITECTES DE LA NATURE)

NIDS, TANIÈRES ET TERRIERS

DEUXIÈME EDITION

D'après J.-G. WOOD, célèbre naturaliste anglais, par Hippolyte LUCAS

MAGNIFIQUE PUBLICATION

Illustrée de plus de 200 vignettes placées dans le texte, et de 20 gravures tirées à part.

UN BEAU VOLUME GRAND IN-8 JÉSUS

Broché, 10 fr.; relié en demi-chagrin, tranches dorées, 15 fr.; relié, plats papier, coins, tête dorée. 16 fr.

LES FÊTES CHRÉTIENNES

Par L'ABBÉ DRIOUX

DOCTEUR EN THÉOLOGIE, MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE, VICAIRE GÉNÉRAL ET CHANOINE HONORAIRE DE LANGRES

Un fort volume grand in-8 colombier, illustré de 4 chromolithographies; de 31 gravures sur acier, tirées en bistre; de 40 compositions sur bois, hors texte, imprimées en couleur; et de nombreuses vignettes placées en tête de pages, lettres ornées et fins de chapitres..... 30 fr.
Relié avec plaques spéciales en or ou reliure d'amateur..... 40 fr.

Suite des Publications de la Librairie **JOUVET et Cᵉ.**

HISTOIRE DE FRANCE POPULAIRE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS

PAR

HENRI MARTIN

De l'Académie française.

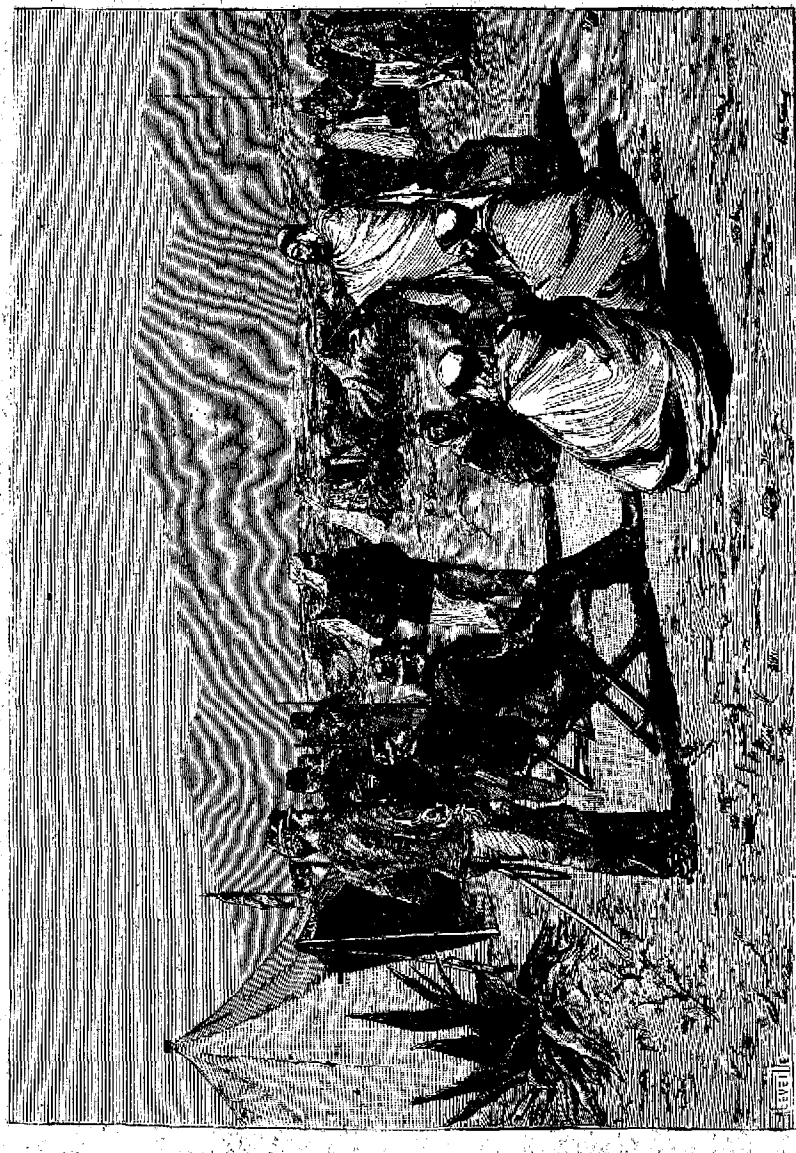

Les Chefs arabes demandant l'Aman (1671). — (Tome septième et dernier).

L'ouvrage complet, illustré de 1725 gravures dessinées par MM. PHILIPPOTEAUX, E. BAYARD, DE NEUVILLE, ROUSSEAU, THORIGNY, COUTURIER, CLERGET, etc, et gravées par les meilleurs artistes forme 7 volumes, grand in-8 jésus.

Chaque vol. : broché, **8** fr.; cartonné, **11** fr.; relié tr. jasp., **12** fr.; tr. dorées, **13** fr.

OUVRAGES DIVERS

A. THIERS. — **Histoire de la Révolution française**, ornée de 55 gravures sur acier d'après Raffet. 10 vol. in-8 carré, papier glacé. L'ouvrage complet, br., 60 fr.; — relié 80 fr.

— **Histoire du Consulat et de l'Empire.** 21 vol. in-8 carré, illustrés de 72 belles gravures sur acier, plus un volume de table générale. Les 21 vol. brochés, 125 fr.; — reliés 167 fr.

Musée historique de Versailles, contenant les tableaux remarquables des galeries de Versailles, 56 pl. sur acier, avec un texte explicatif par HENRI MARTIN. Un splendide volume in-4, relié en demi-chagrin, tr. dor..... 30 fr.

La Sainte Bible, traduite par LEMAISTRE DE SACY, ornée de 32 magnifiques gravures d'après RAPHAEL, LEBRUN, RUBENS, VAN DYCK, REMBRANDT, MURILLO, GIRODET, A. VERNET, RAFFET, JOHANNOT. Un seul volume grand in-8 jésus, avec une carte de la Palestine et un plan de Jérusalem. En feuilles, 25 fr.; — relié..... 30 fr.

Les Saints Évangiles, traduction de LEMAISTRE DE SACY. Nouvelle édition illustrée de 100 grandes compositions formant encadrement à chaque chapitre, de nombreux culs-de-lampe, d'après les dessins de TH. FRAGONARD, et de 10 gravures sur acier imp. à deux teintes. Un volume grand in-8 jésus, papier vélin. Broché, 18 fr.; — relié..... 24 fr.

Vie des Saints. Pères et Martyrs, par GODESCARD, ornée de 30 belles vignettes sur acier d'après M. LELOIR. Un fort volume grand in-8. Broché, 18 fr.; — relié... 24 fr.

COLLECTION IN-8 CAVALIER

Tous les ouvrages de cette collection sont annoncés brochés. Ajouter pour la reliure de chaqu volume en demi-chagrin jaspé, **2** fr. **50**: en demi-chagrin doré, **3** fr. **50**.

HENRI MARTIN. — **Histoire de France**, depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1789. 17 vol. 52 gravures.....	118	»
— **Histoire de France moderne** (depuis 1789 à nos jours). 8 vol., 24 gravures	55	»
AUGUSTIN THIERRY. — **Œuvres complètes.** 5 vol., 20 gravures.....	30	»
LAMARTINE. — **Œuvres.** 16 volumes, 31 gravures.....	120	»
— **Histoire des Girondins.** 4 volumes.....	30	»
CHATEAUBRIAND. — **Œuvres complètes.** 12 volumes, 31 gravures.....	72	»
MICHAUD. — **Histoire des croisades.** 4 volumes, 4 vignettes.....	24	»
WALTER SCOTT. — **Œuvres.** 30 volumes, 59 vignettes et portraits.....	150	»
FENIMORE COOPER. — **Œuvres.** 30 volumes ornés de 60 vignettes.....	150	»
CORNEILLE. — **Œuvres dramatiques.** 1 volume, 12 gravures.....	7	»
JEAN RACINE. — **Œuvres.** 1 volume, 13 gravures.....	7	»
MOLIÈRE. — **Œuvres complètes.** 2 volumes, 16 gravures.....	14	»
LA FONTAINE. — **Fables.** 1 volume, 13 gravures.....	6	»
BOILEAU. — **Œuvres complètes.** 1 volume, 6 vignettes, 1 portrait.....	5	»
FÉNELON. — **Aventures de Télémaque.** 1 volume, 13 gravures.....	6	»
BOSSUET. — **Discours et Oraisons.** 1 portrait.....	6	»
Mᵐᵉ DE SÉVIGNÉ. — **Lettres.** 1 volume, 1 portrait.....	6	»
VOLTAIRE. — **Théâtre.** 1 volume, 1 portrait.....	6	»
— **Siècle de Louis XIV.** 1 volume, 1 portrait.....	6	»
LE SAGE. — **Gil Blas de Santillane.** 1 volume, 9 gravures.....	7	»
CERVANTES. — **Don Quichotte.** Traduction *Ch. Furne.* 2 volumes, 9 gravures.	8	»
BEAUMARCHAIS. — **Théâtre.** 1 volume, 6 vignettes.....	6	»
DEMOUSTIER. — **Lettres à Émilie sur la Mythologie.** 1 volume, 12 gravures.	7	»

PUBLICATIONS DE D. DUMOULIN ET Cie

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5, A PARIS

PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

LA RÉVOLUTION (1789-1882), par Charles d'HÉRICAULT; appendices par Emm. de Saint-Albin, Victor Pierre, Arthur Loth et Aug. Carion. Un volume in-4° contenant 1 héliogravure par Amand-Durand, 1 eau-forte par Toussaint, 8 chromos par Lemercier, 150 grav. dans le texte, des fac-similés et des gravures populaires coloriées. Br. 30 fr.

Relié dos chagrin, plats toile, tr. dor., 40 fr. — Relié amateur, tête dorée. 40 fr.



FLORÉAL

D'après un des dessins de Lafitte (XVIIIe siècle), représentant les douze mois républicains. Ces dessins étaient destinés à servir de modèles aux élèves des lycées.

SAINT VINCENT DE PAUL ET SA MISSION SOCIALE, par Arthur LOTH, ancien élève de l'École des Chartes; Introduction par Louis Veuillot; Appendice par Ad. Baudon, Et. Cartier, Auguste Roussel. Un vol. in-4°, contenant 13 chromos par Lemercier, 2 héliogravures par Amand-Durand, 1 eau-forte par Léopold Flameng, et 200 gravures dans le texte; gravures sur bois par Pannemaker. Br.... 30 fr.

Relié dos chagrin, plats toile, tr. dorées, 40 fr. — Relié amateur, tête dorée. 40 fr.

ÉDITIONS DE LUXE : Sur vélin de cuve, br. 60 fr.; Rel. amateur, 72 fr. — Sur japon en feuilles, 200 fr.

LE COSTUME AU MOYEN AGE, *d'après les Sceaux*, par G. DEMAY, archiviste aux Archives nationales. *Ouvrage couronné du grand prix Gobert de* 10,000 *fr.* Un vol. grand in-8°, contenant 600 gravures et 2 chromos. Broché..... 20 fr.

Relié dos chagrin, plats toile, tr. dorées, 28 fr. — Relié amateur, tête dorée. 28 fr.

ÉDITION sur papier vélin de cuve. Broché, 40 fr. — Rel. amateur, 50 fr.

ÉDITIONS JOUAUST

ÉDITIONS JOUAUST

ÉTRENNES D'AMATEURS

Librairie des BIBLIOPHILES, 338, rue Saint-Honoré, Paris.

OUVRAGES A GRAVURES IMPRIMÉS SUR PAPIER VERGÉ, CHINE, WHATMAN

GRANDES PUBLICATIONS ARTISTIQUES.

Grand in-8, papier de Hollande.

La Fontaine (Fables de). *Édition des 12 peintres*, 12 dessins d'artistes contemporains. 2 vol. 70 fr.

Imitation de Jésus-Christ, trad. de Marillac. Dessins d'H. Lévy, gravés par Waltner. 1 vol. 30 fr.

Molière (Théatre de). Dessins de Louis Leloir, gravés à l'eau-forte par Flameng. — 8 vol. 240 fr.

Faust, de Gœthe, trad. d'Alb. Stapfer, préface de P. Stapfer. Dessins de J.-P. Laurens, gravés par Champollion. 1 vol..... 35 fr.

COLLECTION BIJOU

In-16, papier vélin de Hollande.

Dessins d'Em. Lévy et Giacomelli. Cadres rouges.

Atala, 1 vol..... 20 fr.
Psyché, de La Fontaine, 1 vol..... 20 fr.
Aminte, du Tasse, 1 vol..... 20 fr.
Anacréon, trad. et préface de Maurice Albert. 1 vol..... 20 fr.

BIBLIOTHÈQUE DES DAMES

In-16, papier de Hollande.

Un frontispice de Lalauze par volume.

La Princesse de Clèves, de Mme de Lafayette. 1 vol..... 8 fr.
Contes des fées, de Mme d'Aulnoy. 2 vol.. 15 fr.
Mme des Houllières (Poésies de). 1 vol... 7 fr.
Marianne (La Vie de), de Marivaux. 3 vol.. 25 fr.
Lambert (Mse de). Œuvres morales. 1 vol. 7 fr. 50
Souvenirs de Mme de Caylus. 1 vol.. 7 fr. 50
Lettres à Emilie sur la Mythologie. 3 vol. 22 fr.
Valérie, de Mme de Krudener. 1 vol..... 8 fr.
Mémoires de Mme Roland. 2 vol..... 18 fr.
Éducation des Filles, de Fenélon, préface par O. Gréard. 1 vol..... 7 fr. 50

PETITE BIBLIOTHÈQUE ARTISTIQUE

In-16, papier de Hollande.

Perrault (Contes de), avec eaux-fortes de Lalauze. 2 vol..... 30 fr.
Voyage autour de ma chambre, de X. de Maistre, avec eaux-fortes d'Hédouin..... 20 fr.
Romans de Voltaire, avec eaux-fortes de Laguillermie. 5 vol..... 45 fr.
Robinson Crusoé, avec eaux-fortes de Mouilleron. 4 vol..... 40 fr.
Paul et Virginie, avec eaux-fortes de Laguillermie..... 20 fr.
Gil Blas. Eaux-fortes de Los Rios. 4 vol. 45 fr.
Physiologie du goût, de Brillat-Savarin. *Cinquante et une planches à l'eau-forte*, par Lalauze, tirées dans le texte. 2 vol..... 60 fr.
Chansons de G. Nadaud, avec eaux-fortes de Morin. 3 vol..... 40 fr.
Le Diable boiteux, avec eaux-fortes de Lalauze. 2 vol..... 30 fr.
Le Roman comique, avec eaux-fortes de Flameng. 3 vol..... 35 fr.
Confessions de J.-J. Rousseau, avec eaux-fortes d'Hédouin. 4 vol..... 50 fr.
Mille et une Nuits, avec eaux-fortes de Lalauze. 10 vol..... 30 fr.
Le Diable amoureux, de Cazotte. Préface de Gérard de Nerval. Eaux-fortes de Lalauze. 20 fr.
Contes fantastiques d'Hoffmann. Eaux-fortes de Lalauze. 2 volumes..... 36 fr.
Histoire de Don Quichotte. Dessins de J. Worms, gravés par de Los Rios. 6 vol..... 75 fr.
La Fontaine (Contes de). Dessins d'Ed. de Beaumont, gravés par Boilvin. 2 vol..... 35 fr.
La Fontaine (Fables de). Dessins d'Em. Adan, gravés par Le Rat. 2 vol..... 40 fr.

(Voir ci-après la suite des Publications).

NOTA. — *Pour avoir les listes complètes de ces collections, demander le CATALOGUE.*

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES (Suite)

BIBLIOTHÈQUE ARTISTIQUE MODERNE

LE CAPITAINE FRACASSE

DE THÉOPHILE GAUTIER

Quatorze dessins de DELORT et un portrait, gravés à l'eau-forte par MONGIN

3 volumes in-8 sur vélin de Hollande à la forme. Les 3 volumes.....	75 fr.
25 chine et 25 whatman, *double épreuve des gravures*.....	150 fr.
In-8 raisin : 200 vélin de Hollande à la forme.....	120 fr.
20 chine fort et 20 whatman, *double épreuve des gravures*.....	240 fr.
10 JAPON *à la forme, triple épreuve des gravures*.....	350 fr.

UNE PAGE D'AMOUR

D'ÉMILE ZOLA

Dix dessins d'Édouard DANTAN et un portrait, gravés à l'eau-forte par DUVIVIER

2 volumes, in-8 écu, vélin de Hollande à la forme. Les 2 volumes...	45 fr.
25 chine et 25 whatman, *double épreuve des gravures*, à.....	90 fr.
In-8 raisin : 200 vélin de Hollande.....	75 fr.
20 chine fort et 20 whatman, *double épreuve des gravures*.....	150 fr.
10 JAPON *à la forme, triple épreuve des gravures*	225 fr.

SERVITUDE ET GRANDEUR MILITAIRES

D'ALFRED DE VIGNY

Six dessins de J. LE BLANT et portrait, gravés par CHAMPOLLION

1 volume in-8 écu, vélin de Hollande à la forme.....	30 fr.
25 chine et 25 whatman, *double épreuve des gravures*.....	60 fr.
In-8 raisin, 100 vélin de Hollande, à la forme.....	50 fr.
20 chine fort et 20 whatman, *double épreuve des gravures*.....	100 fr.
10 JAPON *à la forme, triple épreuve des gravures*.....	150 fr.

JOCELYN

DE LAMARTINE

Neuf dessins de BESNARD, gravés par DE LOS RIOS, et portrait

1 volume in-8 écu, vélin de Hollande à la forme.....	30 fr.
25 chine et 25 whatman, *double épreuve des gravures*.....	60 fr.
In-8 raisin : 150 vélin de Hollande à la forme.....	30 fr.
20 chine fort et 20 whatman, *double épreuve des gravures*.....	100 fr.
10 JAPON *à la forme, triple épreuve des gravures*.....	150 fr.

Ont aussi paru dans la même collection : **Contes d'Alphonse Daudet**, avec *eaux-fortes de Burnand.* 1 vol., 30 fr. — **Le Roi des Montagnes,** d'About, avec *dessins de Ch. Delort*, gravés par Mongin. 1 volume..... 30 fr.

NOTA — *Il a été tiré, pour les gravures de chaque ouvrage de la* Bibliothèque artistique moderne, *DIX suites d'épreuves en PREMIER ÉTAT sur papier du Japon, au sujet desquelles les amateurs qui désireront les acquérir voudront bien s'entendre avec nous.*

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES (SUITE)

Publications diverses

LE LIVRE D'OR DU SALON

DE PEINTURE ET DE SCULPTURE

Catalogue descriptif du Salon de 1885, avec préface de G. Lafenestre. *Quinze planches* à l'eau-forte reproduisant les principales œuvres. In-8 colombier (7e année)..... 25 fr.

Sur papier de Hollande, 25 fr. — Sur Whatman, *double épreuves des gravures*... 50 fr.

Mêmes prix pour les six années précédentes.

Psyché. Tragédie-ballet de Molière. Édition de très grand luxe, in-4 raisin, ornée de 6 grandes planches et de 6 culs-de-lampe gravés à l'eau-forte par CHAMPOLLION. Tiré à 200 exemplaires sur papier de Hollande..... 75 fr.

Comédiens et Comédiennes. PEMIÈRE SÉRIE : *La Comédie française*. Texte par par F. Sarcey. In-8 raisin, orné de *seize portraits* gravés par GAUCHEREL..... 40 fr.

— DEUXIÈME SÉRIE : *Théâtres divers*..... 40 fr.

Acteurs et Actrices du temps passé : *La Comédie française*. Texte par Ch. Gueullette. In-8 raisin, orné de *14 portraits* gravés par LALAUZE..... 35 fr.

Peintres et Sculpteurs. PREMIÈRE SÉRIE : *Artistes décédés de 1870 à 1880*. Texte par Jules Claretie. In-8 raisin, orné de *seize portraits* gravés par MASSARD..... 40 fr.

— DEUXIÈME SÉRIE : *Artistes vivants en janvier 1881*..... 40 fr.

L'Épée et les Femmes. Texte et fleurons par ED. DE BEAUMONT. *Cinq dessins originaux* de MEISSONIER. 1 volume in-8 colombier..... 30 fr.

COLLOQUES

D'ÉRASME

3 vol. in-8, imprimés sur papier de Hollande et ornés de 52 vignettes à l'eau-forte par Chauvet..... 60 fr.

ÉLOGE DE LA FOLIE

D'ÉRASME

1 vol. in-8 sur papier de Hollande, orné de 83 dessins d'Holbein, reproduits avec une entière exactitude..... 15 fr.

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE CLASSIQUE IN-16, 3 FR. LE VOL.

EXEMPLAIRES AVEC CARTONNAGE ARTISTIQUE, DORÉS EN TÊTE, LE VOL. : 4 FR.

REGNIER. *Satires*. 1 vol.
BOILEAU. *Œuvres poétiques*. 2 vol.
MONTESQUIEU. *Grandeur et Décadence des Romains*. 1 vol.
LA ROCHEFOUCAULD. *Maximes*. 1 vol.
LA BRUYÈRE. *Les Caractères*. 2 vol.
CORNEILLE. *Théâtre*. 5 vol.
RACINE. *Théâtre*. 3 vol.
REGNARD. *Théâtre*. 2 vol.
MOLIÈRE. *Théâtre*. 8 vol.
MARIVAUX. *Théâtre*. 2 vol.
MALHERBE. *Poésies*. 1 vol.
Satire Ménippée. 1 vol.
HAMILTON. *Mémoires de Grammont*. 1 vol.
DIDEROT. *Œuvres choisies*. 6 vol.
CHAMFORT. *Œuvres choisies*. 2 vol.
RIVAROL. *Œuvres choisies*. 2 vol.
COURIER (P.-L.). *Œuvres*. 3 vol.
BOSSUET. *Oraisons funèbres*. 1 vol.
— *Discours sur l'histoire universelle*. 2 vol.
Sacountalâ, de Calidâsâ. 1 vol.
ANDRÉ CHÉNIER. *Poésies*. 1 vol.
RABELAIS. 4 vol.

Ces éditions, très soignées comme texte et comme exécution typographique, et recouvertes de leur élégant cartonnage, sont un charmant cadeau qui unit le luxe au bon marché.

E. PLON, NOURRIT & Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8 ET 10, RUE GARANCIÈRE, PARIS.

HENRI MOSER

A TRAVERS L'ASIE CENTRALE

LA STEPPE KIRGHIZE — LE TURKESTAN RUSSE
BOUKHARA — KHIVA — LE PAYS DES TURCOMANS ET LA PERSE

IMPRESSIONS DE VOYAGE

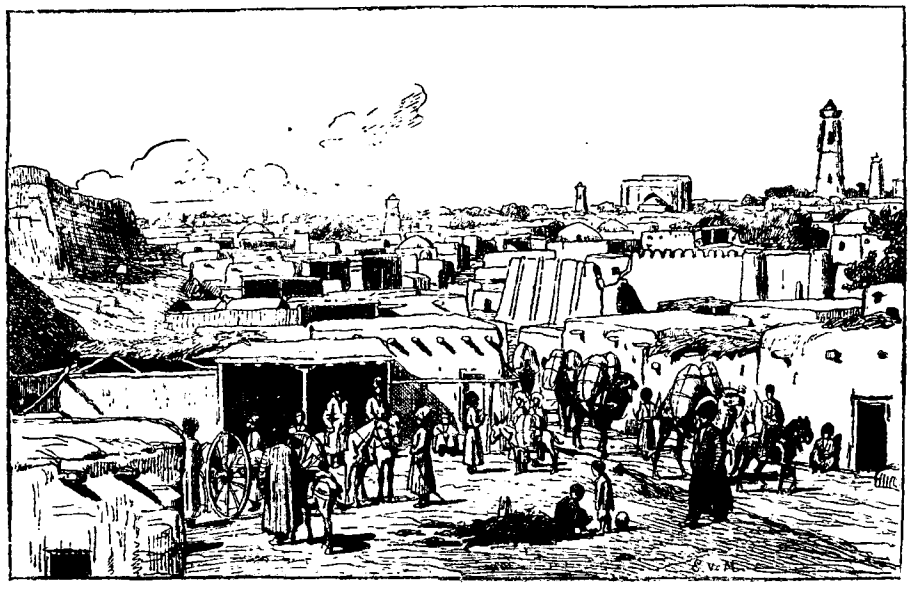

KHIVA.

Un beau volume grand in-8 colombier illustré de plus de 160 gravures, dont 117 dessins de M. E. Van Muyden, de 16 héliotypies et d'une carte coloriée.
Prix : br., 20 fr.; cart. toile pleine, tr. dor., 24 fr.; relié, 25 fr.; d.-rel. d'amateur, 27 fr.

LES

CONTES FLAMANDS

RELATANT LES

HAUTS FAICTS DE GUERRE, D'AMOUR
DE BEUVERIE ET AULTRES
ADVENUS ÈS PAYS DE FLANDRES DEPUIS LE BON ROY DAGOBERT

Par Hippolyte VERLY

Un beau volume grand in-8 colombier illustré de 170 dessins composés par Just.
Prix : broché, 12 fr.; cartonné, 16 fr.; d.-reliure, 17 fr.; amateur, 19 fr.

E. PLON, NOURRIT & Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8 ET 10, RUE GARANCIÈRE, PARIS.

LA PROVINCE A CHEVAL

TEXTE ET DESSINS PAR **CRAFTY**

Un magnifique volume grand in-8 colombier, enrichi d'un grand nombre de vignettes intercalées dans le texte et hors texte.

Broché, 20 fr.; — Cart., 24 fr.; — Demi-chag., 25 fr.; — Demi-rel. amateur, 27 fr.

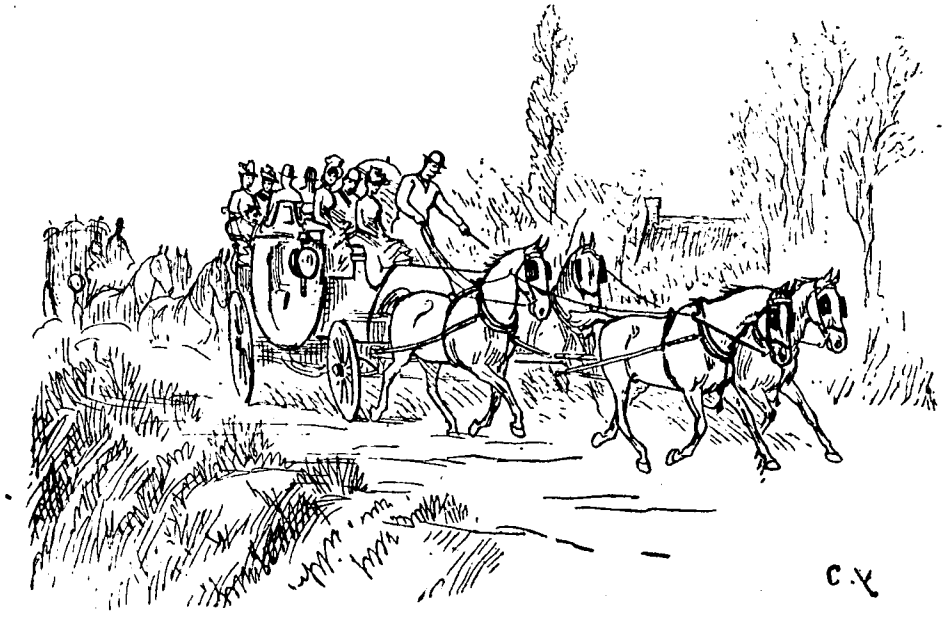

DEUXIÈME ÉDITION DE

PARIS A CHEVAL

TEXTE ET DESSINS PAR **CRAFTY**

AVEC UNE PRÉFACE DE GUSTAVE DROZ

Un magnifique volume grand in-8 colombier, enrichi d'un grand nombre de vignettes intercalées dans le texte et hors texte.

Broché, 20 fr.; — Cart., 24 fr.; — Demi-chagr., 25 fr.; — Demi-rel. amateur, 27 fr.

PERDUE

Par HENRY GRÉVILLE

ILLUSTRÉ PAR RÉGAMEY

Un volume in-8 raisin, enrichi de nombreuses gravures. Prix : broché, 8 fr.; cart., 10 fr.; relié, 12 fr.; demi-reliure amateur, 13 fr.

LE VOEU DE NADIA

Par HENRY GRÉVILLE

ILLUSTRÉ PAR ADRIEN MARIE

Un beau volume grand in-8 jésus. Prix : broché, 10 fr.; cartonné, 13 fr. 50 ; demi-reliure..... 14 fr. 50

E. PLON, NOURRIT & Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8 ET 10, RUE GARANCIÈRE, PARIS.

LA TERRE SAINTE

Par Victor GUÉRIN

Agrégé et docteur ès lettres, chargé de missions en Orient.

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE (PRIX MONTYON)

L'œuvre est complète en deux parties. Chacune se vend séparément et forme un beau volume grand in-4, d'environ 500 pages, illustré de vingt superbes planches en taille-douce, de cartes, et de plus de trois cents gravures sur bois.

PREMIÈRE PARTIE (2e ÉDITION)	DEUXIÈME PARTIE
SON HISTOIRE	LIBAN — PHÉNICIE
SES SOUVENIRS — SES SITES	PALESTINE OCCIDENTALE ET MÉRIDIONALE
SES MONUMENTS	PETRA — SINAI — EGYPTE

Prix de chaque volume broché : 50 francs.

Cartonné, 60 francs; demi-chagrin, 70 francs; demi-maroquin, 70 francs.

Il a été imprimé 20 exemplaires *numérotés* sur papier du Japon :

Prix..... { Le prix de la première partie (exemp. japon) a été porté à. 300 fr.
Deuxième partie..... 200 fr.

Histoire de N.-S. Jésus-Christ, par Mgr DUPANLOUP. 1 vol. in-8, orné de 6 grav. taille-douce. Papier hollande, br..... 35 fr.
Reliure amateur..... 50 fr.

La Vie et la Légende de Mme Sainte Notburg, par A. DE BEAUCHESNE. 1 vol. in-8 ill. Prix, br., 8 fr.; cart. 11 fr.; rel... 12 fr.

Histoire de notre petite sœur Jeanne d'Arc, par Marie EDMÉE. 1 vol. in-4, illust. de 53 gr. Br., 20 fr.; rel..... 26 fr.

Le Génie civilisateur du Catholicisme, album littéraire et artistique. Un superbe album in-folio, br., 40 fr ; relié... 50 fr.

Louis XVII, sa vie, son agonie, sa mort, par A. DE BEAUCHESNE. 2 vol. gr. in-8 illustré. Broché, 30 fr.; relié..... 40 fr.

Les Chants et Chansons populaires de la France. 2 vol. gr. in-8 illust. Br. 12 fr.
Cartonné..... 15 fr.

La Russie et les Russes, Kiew et Moscou, par Victor TISSOT. 1 beau vol. grand in-8 illustré de plus de 240 gr. Broché 20 fr., cartonné 24 fr.; relié..... 25 fr.

La Hongrie, de l'Adriatique au Danube, par Victor TISSOT. Un beau volume gr. in-8, illustré de nombreuses gr. Broché, 20 fr.; cartonné, 24 fr.; relié..... 25 fr.

Voyage autour du monde, par le comte DE BEAUVOIR. 1 vol. gr. in-8, illust. Br. 20 fr.
Cartonné, 24 fr.; rel..... 25 fr.

Amsterdam et Venise, par H. HAVARD. 1 v. grand in-8, illustr. Br., 20 fr.; cart. 24 fr.
Relié..... 25 fr.

L'Écorce terrestre, par Emile WITH. 1 vol. in-8 illust. Br. 12 fr.; relié..... 15 fr.

Histoire de France, par C. DARESTE. 9 vol. in-8. Br., 80 fr.; relié..... 107 fr.

Faits mémorables de l'Histoire de France, par MICHELANT. 1 beau vol. gr. in-8, illust. Br. 12 fr.; rel..... 16 fr.

Cham, *sa vie et ses œuvres*, par Félix RIBEYRE. 1 vol. petit in-8 anglais, illust. Br.. 5 fr.
Relié..... 7 fr.

E. PLON, NOURRIT & Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8 ET 10, RUE GARANCIÈRE, PARIS.

SAINT
FRANÇOIS D'ASSISE

I. VIE DE S. FRANÇOIS. — II. S. FRANÇOIS APRÈS SA MORT.

UN BEAU VOLUME IN-4 JÉSUS, FORMAT DE LUXE, DE 450 PAGES

TRÈS RICHEMENT ILLUSTRÉ

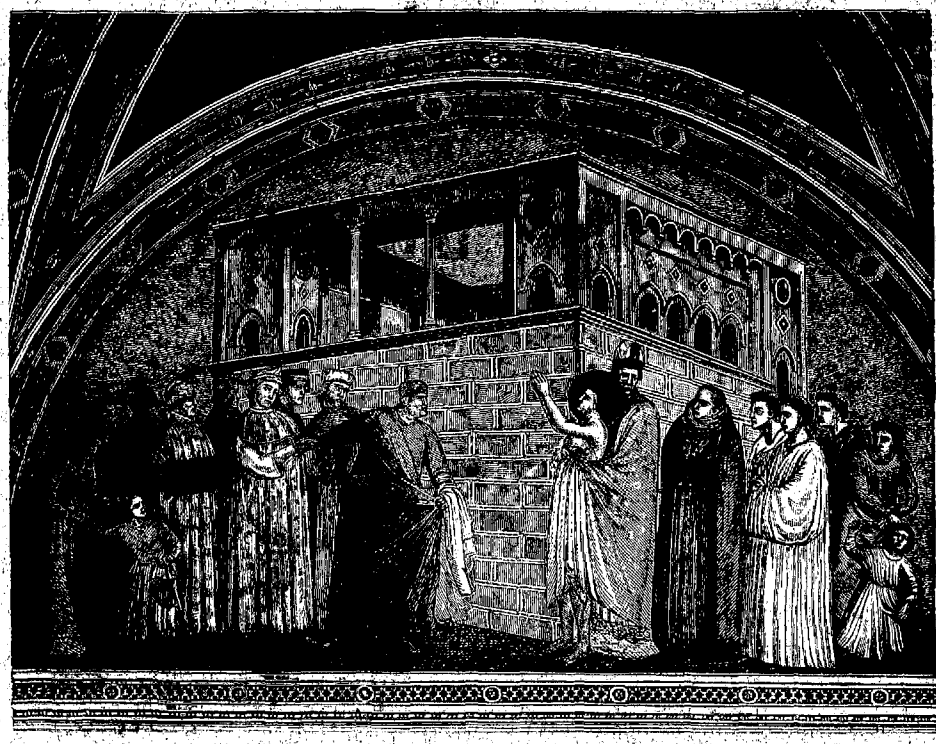

L'illustration, aussi riche que variée, contient sept eaux-fortes signées Gaillard, de Mare, Flameng, Le Rat ; neuf héliogravures, trois chromolithographies, quatre dessins de maîtres reproduits en chromotypographie, douze grandes gravures sur bois hors texte reproduisant les chefs-d'œuvre de l'art, et plus de 200 gravures dans le texte.

Broché, 50 fr. — Cartonné, 60 fr. — Demi-reliure chagrin, avec plaque spéciale mosaïque, tr. dorée, 70 fr. — Demi-reliure amateur, avec coins, tête dorée, 70 fr.

Il a été tiré 100 exemplaires d'artiste, numérotés, 100 fr. — 30 exemplaires grand papier vélin, numérotés, 200 fr. — 25 exemplaires sur grand papier du Japon, numérotés, 500 fr.

NOTA. — Les exemplaires sur grand papier vélin et sur papier du Japon seront livrés dans un portefeuille, non cousu, afin que les amateurs puissent les faire relier ultérieurement, chacun suivant son goût. Ces exemplaires renferment trois états des eaux-fortes et des héliogravures, l'un avec la lettre, l'autre avant la lettre sur chine volant, et le troisième avant la lettre sur papier du Japon.

E. PLON, NOURRIT & Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8 ET 10, RUE GARANCIÈRE, PARIS.



AUX

BAINS DE MER

D'OSTENDE

ALBUM RENFERMANT
PLUS DE 100 DESSINS INÉDITS
EN NOIR ET EN COULEURS

PAR

MARS

Grand in-4, jolie reliure toile anglaise, avec fers spéciaux..... 10 fr.

CHANSONS DE FRANCE

POUR LES PETITS FRANÇAIS

AVEC ACCOMPAGNEMENTS

PAR

J. B. WECKERLIN

ILLUSTRÉES PAR

M. BOUTET DE MONVEL



Un beau volume album in-4 oblong, tiré en couleurs, avec reliure or et étoffe..... 10 fr.

VIEILLES CHANSONS ET RONDES

POUR LES PETITS ENFANTS

AVEC ACCOMPAGNEMENTS DE CH. WIDOR

Illustrées par M. BOUTET DE MONVEL

Un beau volume in-4 oblong, tiré en couleurs, avec reliure or et étoffe..... 10 fr.

E. PLON, NOURRIT & Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8 ET 10, RUE GARANCIÈRE, PARIS

BENVENUTO CELLINI

ORFÈVRE, MÉDAILLEUR, SCULPTEUR

RECHERCHES SUR SA VIE, SUR SON ŒUVRE ET SUR LES PIÈCES QUI LUI SONT ATTRIBUÉES

Par EUGÈNE PLON

Un magnifique volume grand in-4 jésus, enrichi de plus de 100 gravures, dont 82 hors texte.
Prix : Broché, 60 fr. — Avec demi-reliure amateur, 80 fr.
Avec demi-reliure maroquin poli, tête dorée, signée Canape-Belz, 100 fr.

BENVENUTO CELLINI

NOUVEL APPENDICE AUX RECHERCHES SUR SON ŒUVRE ET SUR LES PIÈCES QUI LUI SONT ATTRIBUÉES

Par EUGÈNE PLON

Imprimé dans le même format et sur le même papier que l'ouvrage, ce Supplément comprend cinq feuilles d'impression, illustrées de gravures sur bois et de deux héliogravures hors texte, et en forme le complément indispensable.

Exemplaire papier ordinaire, 10 fr. — Exemplaire d'artiste, 15 fr. — Exemplaire papier vélin, 20 fr.
Exemplaire papier de Hollande, 30 fr. — Exemplaire papier du Japon, 40 fr.

Thorvaldsen, sa vie et son œuvre, par E. PLON. 1 vol. in-4 illustré. Br. 15 fr. Relié..... 20 fr.

Histoire de la Faïence de Delft, par H. HAVARD. 2 vol. gr. in-8 sur Hollande..... 100 fr.

David d'Angers, sa vie, son œuvre, ses écrits et ses contemporains, par Henry JOUIN. Deux beaux volumes grand in-8 illustrés. Prix, 50 fr. — Papier Hollande..... 200 fr.

Goya, par Ch. YRIARTE. 1 volume in-4. Broché, 30 fr.; relié..... 35 fr.

Les Maîtres ornemanistes, Dessinateurs, Peintres, Architectes, Sculpteurs et Graveurs, par D. GUILMARD. 1 volume in-4, enrichi de 180 planches hors texte et de nombreuses gravures dans le texte. Prix, broché. 50 fr.; dans un élégant emboîtage en toile..... 55 fr.

OKOMA

ROMAN JAPONAIS ILLUSTRÉ

Par Félix RÉGAMEY

D'APRÈS LE TEXTE DE BAKIN ET LES DESSINS DE CHIGUENOI

Un beau volume format japonais, avec gravures en couleurs. Relié en satin. Prix..... 30 fr.
100 exemplaires numérotés sur papier du Japon. Relié en satin. Prix..... 80 fr.

Contes de Saint-Santin, par le marquis DE CHENNEVIÈRES. In-8, illustré. Br. 8 fr.: cart., 10 fr.; relié..... 12 fr.

Contes de ma mère, par BERTALL. 1 vol. in-8, illustré. Br., 7 fr.; cart., 10 fr.; rel..... 11 fr.

Aventures de Martin Tromp, par R. DE NAVERY. 1 vol. in-8 ill. Br., 8 fr.; cart., 10 fr.; rel..... 12 fr.

Cœurs vaillants, par R. DE NAVERY. 1 vol. gr. in-8 ill. Br., 10 fr.; cart., 13 fr.; rel..... 14 fr.

Bêtes et Gens, par STOP. 2 vol. in-8 illustrés. Chaque volume broché, 8 fr.; cartonné, 10 fr.; relié..... 12 fr.

Déserts africains, par A. LAPOINTE. 1 vol. in-8 ill. Br., 7 fr.; cart., 10 fr.; rel..... 11 fr.

Les Cataractes de l'Obi, par G. FATH. 1 vol. in-8 ill. Br., 8 fr.; cart., 10 fr.; rel..... 12 fr.

Prisonniers dans les glaces, par G. FATH. 1 vol. in-8 illustré. Broché, 8 fr.; cartonné, 10 fr.; relié..... 12 fr.

BERTALL : **La Comédie de notre temps** (1re et 2e série). — **La Vie hors de chez soi.** — **La Vigne.** — 4 vol. gr. in-8. Prix de chacun, broché, 20 fr.; cartonné, 24 fr.; relié..... 25 fr.

LIBRAIRIE RENOUARD

H. LAURENS, Successeur, 6, rue de Tournon, Paris.

NOUVELLE PUBLICATION

LE LIVRE

DES

COLLECTIONNEURS

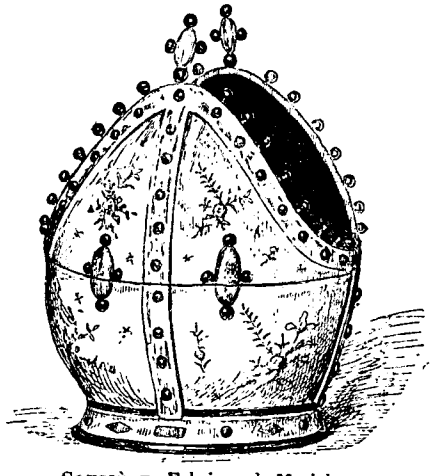

SOUPIÈRE. Fabrique de Marieberg.

Par Alph. MAZE-SENCIER

LES ÉBÉNISTES — LES CISELEURS-BRONZIERS
LES TABATIÈRES — LA DINANDERIE — L'HORLOGERIE
LA CÉRAMIQUE — LES PEINTRES EN MINIATURE
LES SCULPTEURS SUR IVOIRE — LES TERRES CUITES
LES MODELEURS EN CIRE — BAGARD, DE NANCY
BONZANIGO ET SON ÉCOLE
LES JARRETIÈRES — LES BOUTONS D'HABIT
LES BOITES A MOUCHES — LES ÉVENTAILS
LES AUTOGRAPHES — LES TIMBRES-POSTE
ETC., ETC.

Un fort volume in-8 raisin de 880 pages, orné de vignettes, marques et monogrammes.
Broché, 20 fr. — Reliure toile, 22 fr.
Demi-chagrin, 23 fr. — Reliure d'amateur, 25 fr.

HISTOIRE DES ÉVENTAILS

CHEZ TOUS LES PEUPLES ET A TOUTES LES ÉPOQUES

L'éventail d'une belle est le sceptre du monde.

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 30 GRAVURES ET SUIVI DE NOTICES SUR L'ÉCAILLE, LA NACRE ET L'IVOIRE

Par Spire BLONDEL

Un beau vol. in-8 sur papier teinté. Br., 10 fr.; rel. toile, 12 fr.; rel. amateur, 15 fr.

Guide de l'amateur de faïences et porcelaines, poteries, terres cuites, peintures sur lave, émaux, pierres précieuses et dents artificielles, vitraux et verreries, par A. DEMMIN. 4e édit. 3 vol. in-18 jésus, de plus de 500 pages chacun, contenant plus de 300 reproductions de poteries, 1,800 marques et monogrammes dans le texte, et trois tables de plus de 9,000 articles, dont deux de marques et monogrammes par ordre générique et alphabétique..... 24 fr.
Demi-reliure chagrin..... 28 fr. 50

Guide des amateurs d'armes et armures anciennes, par ordre chronologiques depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, par A. DEMMIN. 2e édit. Ouvrage contenant 1,700 reproductions d'armes et armures, 200 marques et monogrammes d'armuriers et deux tables dont une analytique. 1 fort vol. in-18 jésus. 16 fr.
Demi-reliure chagrin..... 17 fr. 50

Guide théorique et pratique de l'amateur de tableaux. Etude sur les imitateurs et les copistes des maîtres de toutes les Ecoles, par Théodore LEJEUNE. 3 vol. in-8 jésus, ornés de plus de 2,000 monogrammes..... 45 fr.

Trésor (le) de la curiosité, tiré des catalogues de vente, de tableaux, de dessins, estampes, marbres, bronzes, terres cuites, ivoires, médailles, armes, meubles, porcelaines et autres objets d'art et de curiosité depuis 1730 jusqu'à nos jours, par M. Charles BLANC. 2 vol. in-8, ornés de gravures. Prix..... 16 fr.

Librairie **RENOUARD**, 6, rue de Tournon, à Paris.

ŒUVRES DE M. CHARLES BLANC

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE ET DES BEAUX-ARTS



GREUZE. Le Retour de nourrice.

Nouvelle Publication

LA PEINTURE

—

EXTRAIT

de la

GRAMMAIRE DES ARTS DU DESSIN

—

Un joli volume in-8 écu de 380 pages orné de plus de 100 gravures reproduisant les œuvres des grands maîtres.

PRIX

Broché..... 4 fr. | Reliure toile.. 5 fr.
Demi-reliure, 6 fr. | — tr. dor. 5 fr. 50

GRAMMAIRE DES ARTS DU DESSIN

ARCHITECTURE, SCULPTURE, PEINTURE

JARDINS — GRAVURE EN PIERRES FINES — GRAVURE EN MÉDAILLES
GRAVURE EN TAILLE-DOUCE — EAU-FORTE, — MANIÈRE NOIRE, AQUA-TINTE — GRAVURE EN BOIS
CAMAÏEU — GRAVURE EN COULEURS — LITHOGRAPHIE

SIXIÈME ÉDITION

Un beau volume grand in-8 de 700 pages, orné de 300 gravures dans le texte. Prix. 20 fr.
Demi-reliure chagrin, 24 fr. — Reliure d'amateur, 27 fr.

GRAMMAIRE DES ARTS DÉCORATIFS

DÉCORATION INTÉRIEURE DE LA MAISON

LOIS GÉNÉRALES DE L'ORNEMENT, PAVEMENTS, SERRURERIE, PAPIERS PEINTS, TAPISSERIES, TAPIS, MEUBLES, GLACES, VERRERIE, ORFÈVRERIE, CÉRAMIQUE, RELIURE, ALBUMS, ETC.

DEUXIÈME ÉDITION

Un vol. gr. in-8 jésus de 500 pages, orné de 150 gravures et de 11 chromos. Broché.. 30 fr.
Demi-chagrin, 34 fr.; reliure d'amateur..... 37 fr.

Voyage de la Haute Egypte. Observations sur les arts égyptien et arabe. 1 vol. in-8, avec 80 dessins, par F. DELANGLE. Broché, 12 fr. — Relié en toile, 14 fr. — Reliure amateur..... 17 fr.

L'Art dans la parure et dans le vêtement. 1 beau vol. in-8 cavalier, orné de nombreuses figures dont 2 en couleur. Broché, 10 fr. — Relié toile, 12 fr. — Reliure amateur..... 15 fr.

Ingres, sa vie et ses ouvrages. 1 beau vol. gr. in-8, orné d'un portrait du maître et de 12 grav. sur acier, 1 fac-simile d'autographe et 1 grav. sur bois. Broché, 25 fr. — Reliure d'amateur..... 32 fr.

Liibrairie **RENOUARD**, 6, rue de Tournon, à Paris.

NOUVELLE PUBLICATION

DICTIONNAIRE GÉNÉRAL

DES

ARTISTES DE L'ÉCOLE FRANÇAISE

DEPUIS LES ORIGINES JUSQU'AUX EXPOSANTS DES DERNIERS SALONS

ARCHITECTES, PEINTRES, SCULPTEURS, DESSINATEURS, GRAVEURS ET LITHOGRAPHES

Par feu Emile BELLIER DE LA CHAVIGNERIE

CONTINUÉ PAR

LOUIS AUVRAY, statuaire.

Ouvrage honoré de la souscription du Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

Deux forts volumes in-8 jésus contenant 1,800 pages de texte compact sur 2 colonnes et environ 15,000 biographies. Prix, broché..... 75 fr.
Demi-reliure chagrin..... 83 fr.

Les notices consacrées à chaque artiste renferment, en outre des renseignements biographiques et bibliographiques, le catalogue de ses œuvres, particulièrement le catalogue toujours complet de ses œuvres exposées.

LIBRAIRIE HENRI ANIÉRÉ

A. BROUSSOIS, RUE DUPUYTREN, 4, A PARIS

L'ART

DE

BIEN TENIR UNE MAISON

Par Mme la Comtesse de BASSANVILLE

Un beau volume petit in-8, sur papier de luxe, avec titre et couverture imprimés en rouge et en noir. — Broché, 5 fr. — Relié richement en toile, tranche dorée..... 6 fr. »

Il reste quelques exempl. numérotés sur papier de Hollande. Broché. 7 fr. »

Salons (les) d'autrefois. Souvenirs intimes par Mme la comtesse de BASSANVILLE, préface de Louis Enault. 4 vol. in-12..... 10 fr. »

Chaque série se vend séparément.

1re SÉRIE : Madame la princesse Vaudemont. — Isabey. — Madame la comtesse de Rumfort. — M. de Bourrienne. 1 vol..... 2 fr. 50

2e SÉRIE : La comtesse Bagration. — La vicomtesse Merlin. — Madame de Mirbel. — Madame Campan. 1 vol..... 2 fr. 50

3e SÉRIE : Casimir Delavigne. — La marquise d'Osmond. — Kalkbrenner. 1 vol..... 2 fr. 50

4e SÉRIE : La duchesse de Laviano. — Madame Boscari de Villeplaine. — Madame Orfila. — Pradier. 1 vol..... 2 fr. 50

A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR, rue Saint-Benoît, 7, à Paris.

Nous publions, pour les

ÉTRENNES DE 1886,

un grand nombre d'ouvrages illustrés dont le prix et le genre varient depuis l'*Album enfantin* à **15 centimes**, jusqu'au *livre de grand luxe* à **50 francs.**

Dans l'impossibilité de donner ici des spécimens de nos illustrations (*chromotypographies, eaux-fortes noires et polychromes, compositions à l'aquarelle gravées par divers procédés*), en raison des difficultés spéciales que présentent leurs tirages, nous prions nos correspondants de nous demander immédiatement les **Spécimens illustrés** qu'ils désirent recevoir. Nous nous contenterons de donner dans ce catalogue la nomenclature de nos

PRINCIPALES NOUVEAUTÉS

BIBLIOTHÈQUE DES CHEFS-D'ŒUVRE DU
ROMAN CONTEMPORAIN

ÉDITIONS DE GRAND LUXE

Cette bibliothèque unique comprendra les chefs-d'œuvre déjà classiques, quoique contemporains, des grands auteurs modernes. Le format sera toujours le même, mais le mode d'illustration variera suivant les sujets. Les volumes seront publiés dans l'ordre de l'exécution des illustrations. L'ensemble de ces ouvrages formera bien une collection de même format, qui pourra être rangée sur le même rayon de bibliothèque; mais chaque volume constitue, sans tomaison de série, un tout complet et indépendant.

PRIX ET CONDITIONS DE TIRAGE

Chaque volume est de format petit in-4 anglais. Le papier, de pur fil, a été fabriqué à la cuve spécialement pour cette collection. Les eaux-fortes sont tirées hors texte sur papier à la cuve, fort et légèrement teinté. Les caractères type Didot moderne, gravés spécialement, sont entretenus à l'état de neuf. La couverture est en papier Whatman bleuté, replié, avec un médaillon en or repoussé en relief. Les tirages ont été exécutés à petits nombres pour donner rapidement à cette collection un précieux caractère de rareté.

Prix de chaque volume broché. . . . . 25 francs.

Il a été fait de chaque volume un tirage limité à *cent exemplaires numérotés.* Le tirage forme une véritable édition particulière, car toutes les pages sont réimposées, avec marges régulières, sur papier de grand format in-4 colombier. Le papier est du Japon impérial de premier choix. Les planches sont en double suite, sur Hollande à la cuve et sur Japon avant lettre. Les grandes marges de ces volumes les rendent propres à recevoir toute illustration complémentaire qu'il conviendrait aux amateurs d'y intercaler.

Prix de chaque volume de ce tirage, numéroté de 1 à 100 . . . . . 100 francs.

OUVRAGES PUBLIÉS A FIN 1885.

GUSTAVE FLAUBERT.— **Madame Bovary**. 1 vol. illustré de 12 compositions dessinées par A. Fourié, gravées à l'eau-forte par E. Abot et D. Mordant et tirées hors texte.

OCTAVE FEUILLET. — **Monsieur de Camors**. 1 vol. illustré de 11 compositions dessinées par S. Rejchan, gravées à l'eau-forte par Mme Louveau-Rouveyre et MM. E. Daumont et A. Duvivier, tirées hors texte.

H. DE BALZAC. — **Le père Goriot**, scènes de la vie parisienne. 1 vol. illustré de 10 compositions dessinées par Lynch, gravées à l'eau forte par E. Abot et tirées hors texte.

POUR PARAITRE EN JANVIER 1886 :

GEORGE SAND. — **Mauprat**, avec 10 compositions de J. Le Blant, gravées à l'eau-forte par Toussaint.

A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR, 7, rue Saint-Benoît, Paris.

VIENT DE PARAITRE

LA FRANÇAISE DU SIÈCLE

MOEURS, MODES, USAGES

Par OCTAVE UZANNE

OUVRAGE DE GRAND LUXE

TERMINANT LA SÉRIE DES 4 VOLUMES INAUGURÉE PAR L'*ÉVENTAIL*

Un volume, in-8 jésus carré comprenant 250 pages environ, imprimé en caractères types de Didot, sur beau papier des Vosges teinté, spécialement fabriqué pour cet ouvrage.



L'illustration de ce livre, entièrement confiée à un artiste de grand talent, M. A. Lynch, comprend : 1° DIX EN-TÊTES DE CHAPITRES ou débuts de pages, traités par la gravure à l'eau-forte, véritables miniatures polychromes d'une finesse incomparable et d'une grande variété de tons et de genres; 2° DIX GRANDES COMPOSITIONS A L'AQUARELLE, gravées *en taille-douce* en couleur, par E. Gaujean, formant dans leur ensemble comme le monument pittoresque du costume de ce siècle et représentant un tirage de plus de cinquante planches diverses; enfin de NOMBREUSES VIGNETTES ET CULS-DE-LAMPE GRAVÉS SUR BOIS. LA COUVERTURE, entièrement gravée à l'eau-forte en plusieurs tons et représentant différents médaillons de femmes françaises du XIXe siècle, est repoussée en relief par des procédés d'estampage relevés d'or, qui donnent aux visages féminins l'apparence de camées originaux.

PRIX..... 45 FR.

100 exemplaires sur Japon teinté, du format, avec tirage spécial des aquarelles avant lettres, et tirage hors texte des en-têtes de chapitres (numérotés de 1 à 100)..... 100 fr.

De plus, il a été fait une ÉDITION EXCEPTIONNELLE *sur grand Japon impérial*, présentant près de trois centimètres de marges en hauteur et largeur de plus que les exemplaires ordinaires, et comprenant une suite de différents tons et états des en-têtes hors texte et trois suites des aquarelles avec et sans lettres, en noir et en couleur, y compris la couverture. *Cette édition, entièrement remise en pages et tirée à* CENT EXEMPLAIRES, *est une merveille d'exécution. Les exemplaires sont numérotés de I à C, en chiffres romains*..... 200 fr.

N. B. — Il a été fabriqué pour cet ouvrage un cartonnage artistique d'une grande élégance, en cuir japonais mordoré frappé d'arabesques originales et muni de larges rubans de satin grenat imprimé en vieil or.

Prix de cet emboîtage de haut luxe..... 6 fr.
— pour les exemplaires sur grand Japon..... 10 fr.

La Française du siècle a été imprimée aux mêmes nombres que les trois volumes précédemment parus :

L'ÉVENTAIL

L'OMBRELLE

et

SON ALTESSE LA FEMM



Cet ouvrage, rapidement épuisé, ne sera pas, plus que les autres jamais réimprimé.

Les 4 volumes sont appelés à devenir dès maintenant une rareté bibliophilique d'une réelle valeur.

A. QUANTIN, IMPRIMEUR-EDITEUR, 7, rue Saint-Benoît, Paris.



VIENT DE PARAITRE

GOLDSMITH

LE VICAIRE DE WAKEFIELD

TRADUCTION NOUVELLE, PAR B.-H. GAUSSERON

Illustrations en couleurs par POIRSON

SWIFT

LES VOYAGES DE GULLIVER

TRADUCTION NOUVELLE PAR B.-H. GAUSSERON

Illustrations en couleurs par POIRSON

CHAQUE VOLUME SE VEND SÉPARÉMENT

Broché, sous couverture en couleurs..... **20** fr.
Relié en peau de crocodile et avec mosaïque ..... **25** fr.

IL A ÉTÉ TIRÉ 100 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR PAPIER DU JAPON

(*Les* 100 *exemplaires des Voyages de Gulliver* sont épuisés). Prix, broché. **50** fr.

Chacun de ces ouvrages forme un beau volume, grand in-8° raisin, imprimé sur papier teinté et fabriqué spécialement pour la chromotypographie. Plusieurs centaines de gravures y sont répandues, tirées en aquarelles de 6 à 10 tons de couleurs.



Deux éditions distinctes pour les **Voyages de Gulliver :**

La première **in extenso** pour les amateurs;

La deuxième destinée **à la jeunesse.**

Nous prions MM. les Libraires de nous désigner celle qu'ils désirent recevoir. Le titre du volume leur indique l'édition.

A. QUANTIN. — ENCYCLOPÉDIE ENFANTINE

ILLUSTRATIONS EN COULEURS

AVIS. — Dans l'impossibilité de reproduire ici des chromotypographies, nous tenons à la disposition de MM. les Libraires divers spécimens en couleurs des ouvrages de notre *ENCYCLOPÉDIE ENFANTINE*.

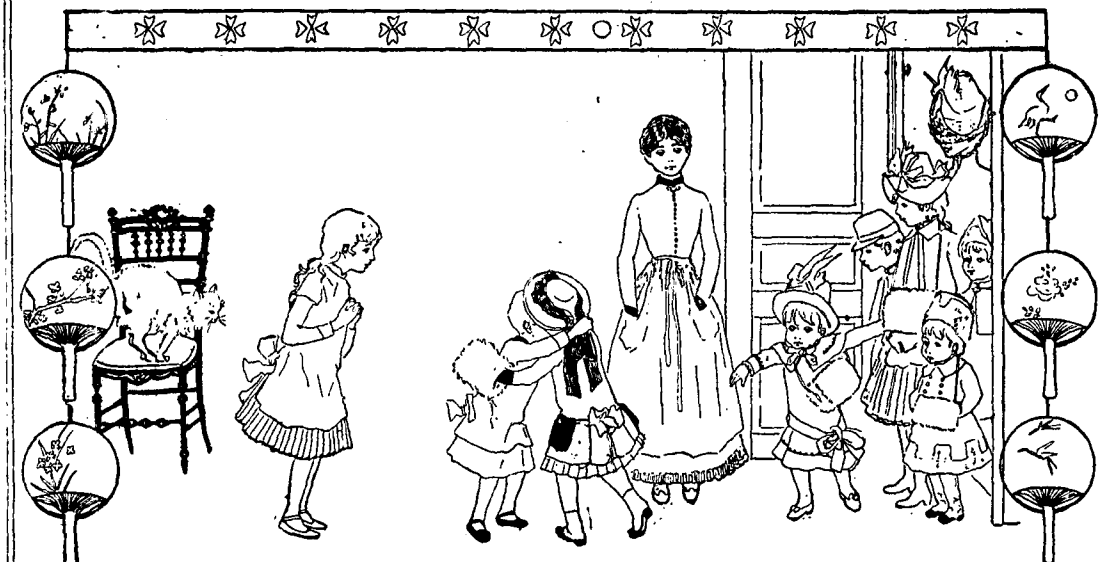

VOLUMES-ALBUMS

Nous désignons sous ce titre des ouvrages, moitié livres moitié albums, destinés à la famille presque autant qu'aux enfants et qui restent un ornement de la table du salon.

SÉRIE DE LUXE

Format in-4, contenant 32 grandes gravures, plus le texte. Toutes les gravures imprimées en couleurs sont des reproductions d'aquarelles. Le papier est glacé et très fort. L'album est recouvert d'un riche cartonnage en couleur et verni. — Prix de chaque album... 3 fr. 25

LES JARDINS DE PARIS
Illust. de J. Grigny. Texte par P. Bonhomme.

L'Album des *Jardins de Paris* est un recueil de jolis croquis exécutés d'après nature dans les jardins et sur les promenades de Paris, et représentant les enfants de tout âge dans leurs jeux habituels.

LA JOURNÉE DE BÉBÉ
Illust. de F. Bouisset. Texte par M. Arnaud.

La Journée de Bébé nous fait assister à toutes les scènes d'une vie d'enfant, à l'aide de gravures d'un style gracieux et original.

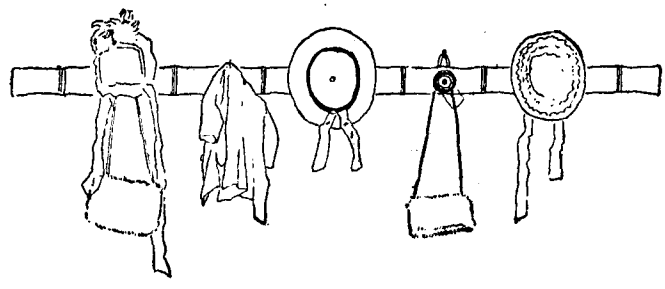

F.B

ENCYCLOPÉDIE ENFANTINE. — A. QUANTIN.

LIVRES ILLUSTRÉS

I. BIBLIOTHÈQUE DE LA FAMILLE

Format in-4. Le volume, broché avec couverture illustrée, **5** fr. — Riche reliure dorée, **8** fr.

LES LÉGENDES DE FRANCE

Par HENRI CARNOY. — Illustrations de E. ZIER.

II. BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉDUCATION MATERNELLE

Format in-16. Le volume, broché avec couverture en couleurs, **2** fr. **25**
Relié bleu et or avec tranches dorées, **3** fr. **50**

RÉCITS DE L'ONCLE PAUL
Par P. BONHOMME. — Illustr. de P. KAUFFMANN.

HISTOIRE DE GERMAINE
Par A. QUANTIN. — Illustr. de P. KAUFFMANN.

III. BIBLIOTHÈQUE ENFANTINE

Format petit in-16. Le volume broché avec couverture en couleurs, **1** fr.
Cartonné avec impression en couleurs, **1** fr. **50**

SCÈNES ENFANTINES
Par MARIE DE BOSGUÉRARD.

CONTES AUX TOUT PETITS
Par P. ANDRIVEAU.

ALPHABETS

L'A B C DU PREMIER AGE
Format grand in-8, avec 24 gravures en couleurs par FIRMIN BOUISSET, couverture en couleurs.
Prix..... 60 c.

L'ALPHABET USUEL
Format petit in-4, avec 24 gravures en couleurs, par ADRIEN MARIE, couverture indéchirable en couleurs.
Prix..... 1 fr. 25

ALBUM-ALPHABET
Format grand in-4, avec 27 belles illustrations en couleurs par E. de LIPHART, et de nombreuses gravures en noir, couverture cartonnée et en couleurs
Prix..... 2 fr. 50

ALBUMS

PREMIÈRE SÉRIE

Format grand in-4, avec 8 gravures en couleurs et 8 pages de texte imprimé en gros caractères sur beau papier, couverture en couleurs.

Prix..... **1** fr. **25**

Les animaux domestiques.
Ali-Baba.
Au Pays des Fleurs.

DEUXIÈME SÉRIE

Format in-4, avec 8 gravures en couleurs et 8 pages de texte couverture or et couleurs.

Prix..... **75** c.

Don Quichotte.
Robinson Crusoé.



TROISIÈME SÉRIE

Format petit in-4 avec 6 gravures en couleurs et 8 pages de texte, couverture en couleurs.

Prix..... **40** c.

L'oiseau Bleu.
Sept d'un coup!
Le Baron de Krack.

QUATRIÈME SÉRIE

Format grand in-8, avec 6 gravures en couleurs et 8 pages de texte, couverture en couleurs.

Prix..... **25** c.

Pierrot.
L'Assaut du Moulin.
Le Chat botté.

CINQUIÈME SÉRIE

Format petit in-8, avec 6 gravures en couleurs et 8 pages de texte, couverture en couleurs.
Prix..... **15** c.

Mal'brough. — Cadet-Roussel. — La mère Michel. — Le roi Dagobert

OUVRAGES DIVERS

LES FARFADETS. — Album humoristique représentant des Légendes bretonnes. Illustrations de RIVIÈRE et texte de MÉLANDRI. 1 vol. illustré de 40 gravures en couleurs, riche cartonnage.. **4** fr.

LES ŒUFS DE PAQUES. — Album de 16 pages, exécuté par GIRALDON. 16 aquarelles.. **50** c.

A. QUANTIN, Imprimeur-Editeur, 7, rue Saint-Benoît, Paris.

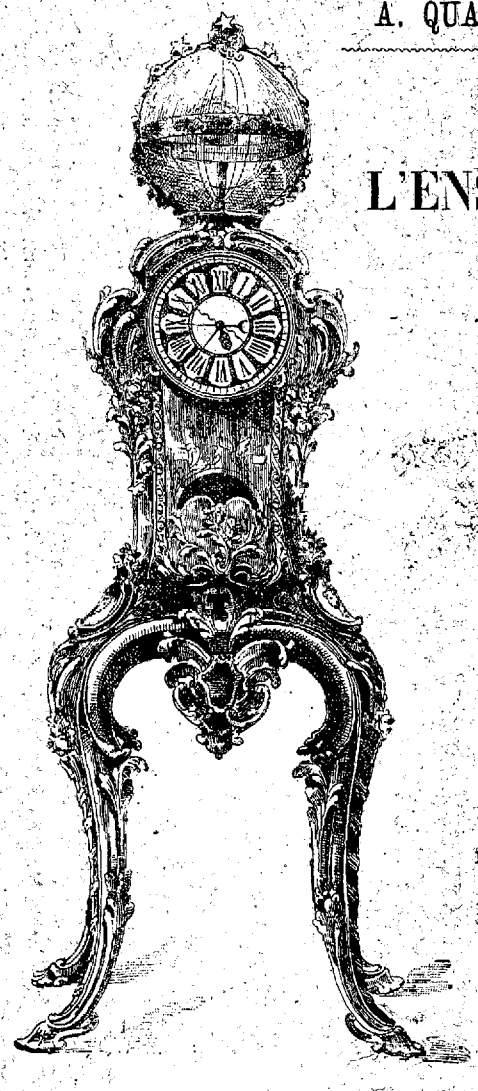

BIBLIOTHÈQUE
DE
L'ENSEIGNEMENT DES BEAUX-ARTS

PUBLIÉE
Sous le patronage de l'Administration des Beaux-Arts

ET COURONNÉE PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Chaque volume, format in-4 anglais, imprimé sur papier teinté, contient de 400 à 500 pages de texte et 100 à 200 gravures inédites.

Prix de chaque volume, broché..... 3 fr. 50
Cartonnage artistique avec fer spécial..... 4 fr. 50

TITRES DES 21 VOLUMES PUBLIÉS AU 1er JANVIER 1876

Anatomie artistique (l'), par M. Mathias Duval, membre de l'Académie de médecine, professeur d'anatomie à l'École des Beaux-Arts.
Archéologie étrusque et romaine (l'), par M. Martha, ancien membre de l'École d'Athènes, professeur à la Faculté des lettres de Dijon.
Archéologie grecque (l'), par M. Max. Collignon, ancien membre de l'École française d'Athènes, professeur d'archéologie à la Faculté des lettres de Paris.
Art byzantin (l'), par M. Bayet, ancien membre de l'École française d'Athènes, professeur à la Faculté des lettres et à l'École nationale des Beaux-Arts de Lyon.
Art de la Verrerie (l'), par M. Gerspach, administrateur de la Manufacture nationale des Gobelins.
Composition décorative (la), par M. Henri Mayeux, architecte du gouvernement, professeur d'art décoratif dans les Écoles de la Ville de Paris.
Gravure (la), par M. le vicomte H. Delaborde, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, directeur du Cabinet des estampes.
Lexique des termes d'art, par M. Jules Adeline.
Manuscrits et la Miniature (les), par M. Lecoy de la Marche, des Archives nationales.
Meuble (le), par M. Alfred de Champeaux, inspecteur des Beaux-Arts à la Préfecture de la Seine. — 1re partie : *De l'Antiquité à la Renaissance.* 1 vol. — 2e partie : *Du XVIe siècle aux temps modernes.* 1 vol.
Monnaies et Médailles, par M. F. Lenormant, membre de l'Institut, professeur d'archéologie près la Bibliothèque nationale.
Mosaïque (la), par M. Gerspach, administrateur de la Manufacture nationale des Gobelins.
Musique (la), par M. H. Lavoix fils, administrateur de la Bibliothèque Sainte-Geneviève.
Mythologie figurée (la), par Max. Collignon, ancien membre de l'École française d'Athènes, professeur d'archéologie à la Faculté des lettres de Paris.



Peinture anglaise (la), par M. Ernest Chesneau, ancien inspecteur des Beaux-Arts.
Peinture flamande (la), par J. A. Wauters.
Peinture hollandaise (la), par M. Henry Havard.
Peinture italienne (la), tome Ier, par M. Georges Lafenestre, commissaire général des Expositions d'art.

Procédés modernes de la Gravure (les), par A. de Lostalot, secrétaire de la rédaction de la *Gazette des Beaux-Arts.*

Tapisserie (la), par M. Eug. Muntz, conservateur de la Bibliothèque, des Archives et du Musée à l'École des Beaux-Arts.

PLAN DE LA BIBLIOTHÈQUE DE L'ENSEIGNEMENT DES BEAUX-ARTS



Esthétique et histoire de l'Art, la Peinture, la Sculpture, l'Architecture, la Gravure, l'Ornementation, la Musique. — Mythologie figurée, l'Archéologie orientale, l'Archéologie égyptienne, l'Archéologie grecque, l'Archéologie étrusque et romaine. — La Peinture dans l'antiquité, la Peinture française, la Peinture italienne, la Peinture allemande, la Peinture flamande, la Peinture hollandaise, la Peinture espagnole, la Peinture anglaise. — La Sculpture antique, la Sculpture française, la Sculpture italienne, les Sculptures de l'Allemagne et du Nord. — L'Architecture grecque, l'Architecture romaine, l'Architecture romane, l'Architecture gothique, l'Architecture de la Renaissance, l'Architecture des XVIIe et XVIIIe siècles, l'Architecture contemporaine. — L'Anatomie artistique, la Construction, la Perspective et le tracé des ombres. — Traité de la coupe des pierres. Traité de charpente. — Géométrie et mécanique à l'usage des artistes. — L'Art byzantin, l'Art arabe, l'Art indien, l'Art persan, l'Art japonais, l'Art chinois, l'Art russe. — Histoire des styles, le Costume, le Meuble, l'Art au théâtre, l'Art des jardins, la Composition décorative, l'Art et les Religions, l'Art chrétien. — Les Procédés modernes de la gravure. Monnaies et Médailles, Manuscrits et Miniatures, le Livre : Impressions et Reliures. — La Céramique, la Porcelaine, la Faïence, les Terres cuites et grès, la Verrerie, la Mosaïque, les Vitraux, l'Emaillerie. — L'Orfèvrerie, les Bijoux et Pierres précieuses, le Bronze, la Ferronnerie, les Ivoires et Marbres, le Bois sculpté. — Les Tissus, la Tapisserie, la Broderie, la Dentelle, les Toiles peintes et les Papiers peints, les Cuirs. — La Curiosité, Guide du collectionneur, Manuel de l'Amateur d'Estampes. — Dictionnaire des Artistes. — Lexique des termes d'Art. — Dictionnaire archéologique. — Inventaire artistique de la France. Inventaire artistique de l'Etranger.



J. HETZEL & Cᵉ, 18, rue Jacob. — **A. QUANTIN**, 7, rue St-Benoît.

ÉDITION DÉFINITIVE SUR LES MANUSCRITS ORIGINAUX

DEVANT COMPRENDRE TOUTES LES ŒUVRES PARUES OU A PARAITRE

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
VICTOR HUGO

46 VOLUMES

IN-8 CAVALIER

De 500 à 600 pages.



CHAQUE VOLUME

7 FR. 50

relié 10 fr.

ÉDITION DE LUXE, COMPRENANT DE NOMBREUX PASSAGES INÉDITS

POÉSIE

I.	Odes et Ballades. (*Préface inédite*)	1 vol.
II.	Orientales. — Les Feuilles d'automne	1 vol.
III.	Les Chants du crépuscule. — Les Voix intérieures. — Les Rayons et Ombres.	1 vol.
IV.	Les Châtiments	1 vol.
V-VI.	Les Contemplations	2 vol.
VII-X.	La Légende des siècles	4 vol.
XI.	Chansons des Rues et des Bois	1 vol.
XII.	L'Année terrible	1 vol.
XIII.	L'Art d'être Grand-Père	1 vol.
XIV.	Le Pape. — La Pitié suprême. — Religions et religion. — L'Ane	1 vol.
XV-XVI.	Les Quatre Vents de l'Esprit	2 vol.

DRAME

I.	Cromwell	1 vol.
II.	Hernani. — Marion de Lorme. — Le Roi s'amuse	1 vol.
III.	Lucrèce Borgia. — Marie Tudor. — Angelo. (*Un acte inédit.*)	1 vol.
IV.	Ruy Blas. — La Esméralda. — Les Burgraves	1 vol.

ROMAN

I.	Han d'Islande	1 vol.
II.	Burg-Jargal. — Le dernier jour d'un Condamné. — Claude Gueux	1 vol.
III-IV.	Notre-Dame de Paris	2 vol.
V-IX.	Les Misérables	5 vol.
X-XI.	Les Travailleurs de la mer (précédés de l'Archipel de la Manche)	2 vol.
XII-XIII.	L'Homme qui rit	2 vol.
XIV.	Quatrevingt-treize (complet en un volume)	1 vol.

HISTOIRE

I.	Napoléon le Petit	1 vol.
II-III.	Histoire d'un crime	2 vol.

PHILOSOPHIE

I.	Littérature et Philosophie mêlées	1 vol.
II.	William Shakespeare	1 vol.

ACTES ET PAROLES

I.	Avant l'exil (1841-1851)	1 vol.
II.	Pendant l'exil	1 vol.
III.	Depuis l'exil	1 vol.
LE RHIN (complet.)		2 vol.

CHALLAMEL Aîné, LIBRAIRE-ÉDITEUR, 5, rue Jacob, Paris.

BOLIVIA



Pavillon et Armes parlantes de la Bolivie.

SEPT ANNÉES

D'EXPLORATIONS, DE VOYAGES ET DE SÉJOURS
DANS

L'AMÉRIQUE AUSTRALE

CONTENANT

UNE ÉTUDE GÉNÉRALE SUR LE CANAL INTEROCÉANIQUE
DES APERÇUS SUR LES ÉTATS DE L'AMÉRIQUE CENTRALE
DES DESCRIPTIONS DU PÉROU ET DU CHILI
UN EXPOSÉ COMPLET DE LA GUERRE DU PACIFIQUE
DES DOCUMENTS STATISTIQUES SUR LE BRÉSIL
ET LES RÉPUBLIQUES HISPANO-AMÉRICAINES
DES EXPLORATIONS CHEZ LES INDIENS
DE L'ARAUCANIE, DE LA PATAGONIE, DU GRAND-CHACO,
DU MAMORÉ, DE L'AMAZONE

Par ANDRÉ BRESSON
Ingénieur chargé de missions.

PRÉFACE PAR M. FERDINAND DE LESSEPS

Ouvrage orné de cent dessins à la plume par H. LANOS

D'après des croquis et des photographies de l'auteur
et de six Cartes et d'un Panorama en Chromolithographie

Un magnifique volume in-4. — Prix, broché..... 20 fr.
Relié, demi-chagrin, avec fers spéciaux..... 30 fr.

20 exemplaires numérotés de 1 à 20, ont été tirés sur papier du Japon. — Prix..... 60 fr.
30 — — de 21 à 50, — Vélin. — Prix..... 40 fr.

LA VALLÉE DU DARROR

VOYAGE AU PAYS DES ÇOMALIS (AFRIQUE ORIENTALE)

Par GEORGES RÉVOIL

MÉDAILLE D'OR DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS

Ouvrage orné d'une carte et de 60 dessins, types, paysages, scènes et panoramas hors texte.

PAR MM. DE HAENEN, DOSSO, SCHMIDT, GAILLARD

Un beau vol. in-8 jésus, br., 15 fr. — Relié, demi-chagrin, plats toile, tranches or..... 20 fr.

INDO-CHINE (**COCHINCHINE, CAMBODGE, ANNAM, TONKIN**), par Ch. LEMIRE, chevalier de la Légion d'honneur, officier d'Académie, chevalier de l'Ordre du Cambodge.

4e édition, ornée de 2 cartes en couleurs, de plans et de 12 gravures hors texte.

1 beau volume in-8, broché, 7 fr. 50; — toile, 10 fr.; — relié, 12 fr.

VOYAGE A PIED EN NOUVELLE-CALÉDONIE, par Ch. LEMIRE

Ouvrage orné de 2 cartes en couleurs et de 14 illustrations hors texte

1 BEAU VOLUME IN-8, BROCHÉ, 7 FR. 50. — TOILE, 10 FR. — RELIÉ, 12 FR.

Edouard ROUVEYRE, Editeur, 45, rue Jacob, Paris.

VIENT DE PARAITRE

LES OMBRES CHINOISES

DE MON PÈRE

Par Paul EUDEL

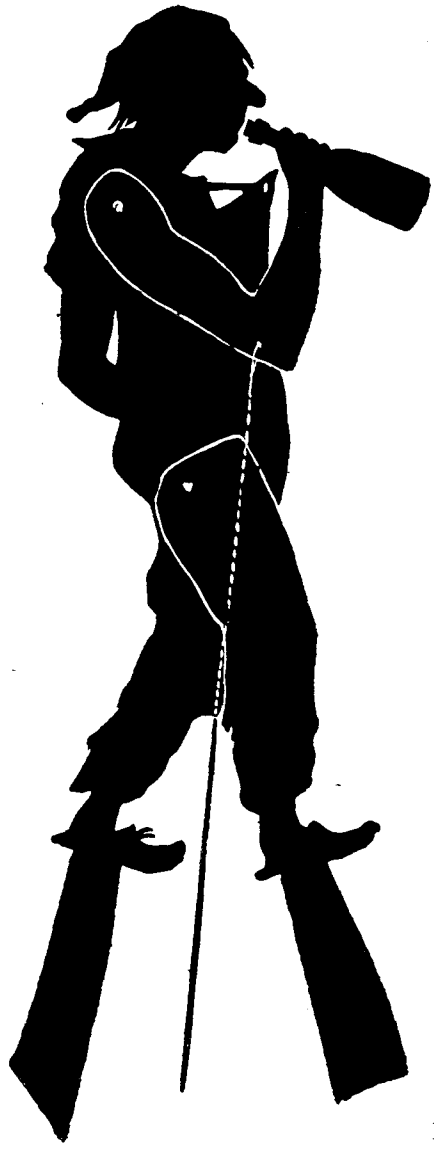

MODÈLE D'UN PERSONNAGE ARTICULÉ
(*réduction d'un tiers*)

Un magnifique volume in-4, de XVI et 326 pages, impression de grand luxe, par J. Montorier, illustré de plus de 240 dessins d'ombres chinoises..... 15 fr.

Le même ouvrage reliure toile, avec plaques, tranches dorées..... 20 fr.

Les *Ombres chinoise de mon père* sont un livre qui peut intéresser à la fois les grands et les petits. Aux premiers il rappellera le théâtre de Séraphin, qui a tant fait rire nos pères et dont le succès a duré plus d'un demi-siècle. A la génération actuelle il pourra donner l'idée de faire revivre cette amusante distraction. Il renferme une douzaine de pièces écrites pour provoquer la gaieté. Néanmoins les sujets sont appropriés à l'enfance. Les dialogues ne contiennent ni un mot risqué, ni une situation délicate. C'est un long éclat de rire, voilà tout.

Toutes les indications nécessaires pour monter à peu de frais ce petit théâtre, dont l'installation est des plus simples, se trouvent dans la préface. On remplacera dans une pièce quelconque, une porte par une autre, en bois léger, peinte en noir, au centre de laquelle on pratique une large ouverture. Au moyen de taquets, on y fixera les décors montés à l'aide d'un châssis, sur du papier bien tendu et très transparent. L'éclairage se fera à l'aide d'un quinquet de théâtre, accroché sur une planchette mobile glissant entre deux tringles de de bois fixées au plancher.

Quant aux personnages on les découpera suivant les modèles, dans du carton très fort, en ayant soin de détacher les bras et jambes pour les monter à l'aide de fils de fers.

Édouard ROUVEYRE, Éditeur, 45, rue Jacob, Paris.

GRAMMAIRE DE LA CURIOSITÉ

L'ART INTIME

Par SPIRE BLONDEL

Collaborateur à la Gazette des Beaux-Arts, au Dictionnaire de l'Industrie et Arts industriels, etc.

TROISIÈME MILLE

Magnifique volume in-8 jésus de x et 400 pages, illustré de vingt-cinq planches hors texte (noir et couleurs), et de deux cents vignettes gravées avec soin, d'après les dessins de MM. Arents, Bourdin, Fraipont, Genilloud, Grivaz, Humbert, Lenoir, Montchablon, Mikel, Er. Rouveyre, Scott, Walker.

Tirage sur papier vélin, broché	25 fr.
Avec un cartonnage artistique	32 fr.
Demi-reliure d'amateur, avec coins, tête dorée, non rogné	35 fr.

TIRAGE SUR PAPIER DE LUXE

100 exemplaires numérotés sur papier de Hollande	50 fr.
25 exemplaires numérotés sur papier du Japon	200 fr.

GRAMMAIRE DE L'AMEUBLEMENT

L'ART DANS LA MAISON

Par HENRY HAVARD

Ouvrage honoré de la souscription du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

SIXIÈME MILLE

Magnifique volume in-8 jésus de x et 400 pages, illustré de nombreuses planches dues au crayon de MM. Corroyer, C. David, Eugène Prignot, Favier, Fichot, Ch. Goutzwiller, Kauffmann, P. Laurent, Mikel, Henri Toussaint.

Tirage sur papier vélin, broché	25 fr.
Avec un cartonnage artistique	32 fr.
Demi-reliure d'amateur, avec coins, tête dorée, non rogné	35 fr.

TIRAGE SUR PAPIER DE LUXE

100 exemplaires numérotés sur papier de Hollande	50 fr.
25 exemplaires numérotés sur Japon	200 fr.

LIBRAIRIE ABEL PILON
A. LE VASSEUR, SUCCESSEUR, ÉDITEUR, 33, RUE DE FLEURUS, PARIS.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE BUFFON

NOUVELLE ÉDITION

ANNOTÉE

ET PRÉCÉDÉE D'UNE INTRODUCTION SUR BUFFON

ET SUR LES PROGRÈS

DES SCIENCES NVTURELLES DEPUIS SON ÉPOQUE

PAR

J.-L. DE LANESSAN

Professseur agrégé d'histoire naturelle à la Faculté de médecine de Paris.

SUIVIE DE LA

CORRESPONDANCE GÉNÉRALE DE BUFFON

RECUEILLIE ET ANNOTÉE

PAR

M. NADAULT DE BUFFON

OUVRAGE ILLUSTRÉ

DE 160 PLANCHES GRAVÉES SUR ACIER ET COLORIÉES A LA MAIN

ET DE 9 PORTRAITS SUR ACIER

Honoré d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique.

Quatorze volumes grand in-8. — Prix : Broché..... **200** fr.

— — Relié..... **260** fr.

LIBRAIRIE ABEL PILON
A. LE VASSEUR, SUCCESSEUR, ÉDITEUR, 33, RUE DE FLEURUS, PARIS.

L'ART NATIONAL

ÉTUDE
SUR
L'HISTOIRE DE L'ART EN FRANCE
DEPUIS LES ORIGINES JUSQU'A LA RENAISSANCE DU XIIIe SIÈCLE

Par Henri du CLEUZIOU

Honoré d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique.

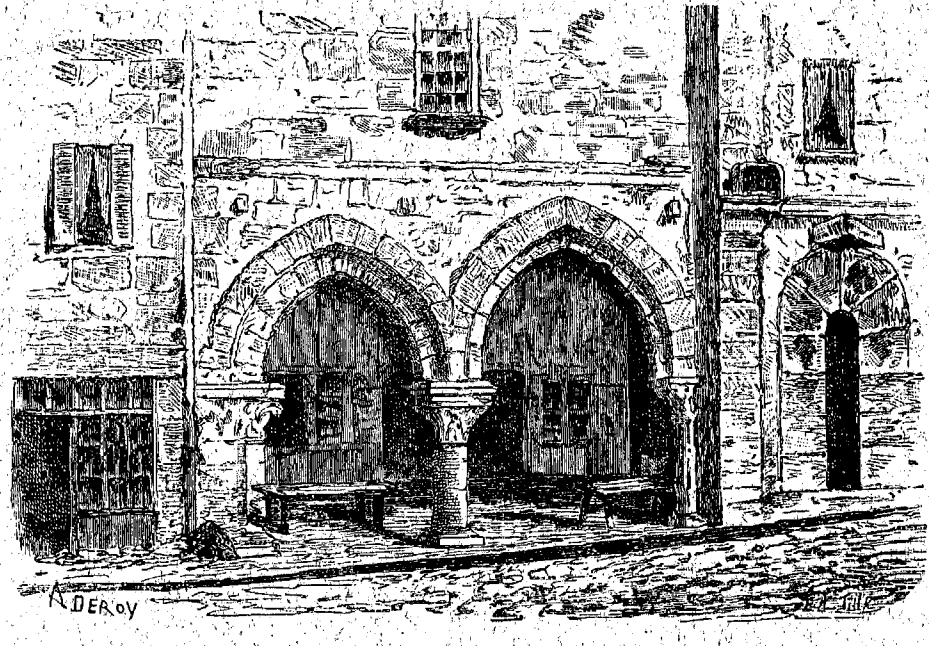

Maison gothique, à Dol de Bretagne.

DEUX MAGNIFIQUES VOLUMES ILLUSTRÉS DE VINGT CHROMOLITHOGRAPHIES

VINGT GRANDES GRAVURES HORS TEXTE ET NEUF CENT TRENTE GRAVURES SUR BOIS INTERCALÉES DANS LE TEXTE

Prix des deux volumes brochés..... **80 fr.**

Avec reliure artistique, fers spéciaux, ou demi-reliure amateur..... **100 fr.**

200 EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE, NUMÉROTÉS DE 1 A 200

Les deux volumes, tirés en grandes marges, non rognés et contenus dans d'élégants cartons avec gardes. — Prix..... **200 fr.**

LIBRAIRIE ABEL PILON

A. LE VASSEUR, SUCCESSEUR, ÉDITEUR, 33, RUE DE FLEURUS, PARIS.

GRAND

ATLAS DÉPARTEMENTAL

DE LA FRANCE, DE L'ALGÉRIE ET DES COLONIES

106 cartes in-folio gravées sur cuivre et au burin
Contenant l'indication de toutes les communes composant chaque département
Les chemins de fer et voies navigables
Accompagnées d'un texte explicatif, historique et statistique

Et d'un ARMORIAL contenant 1,900 Armoiries des principales villes de France

RENFERMANT LA MATIÈRE DE **DIX VOLUMES IN-4**

Nous ne saurions trop appeler l'attention sur cette publication, faite avec la plus scrupuleuse exactitude, et à laquelle nous avons apporté tous nos soins.

Cet ouvrage, d'une utilité incontestable pour toute personne désireuse de connaître la géographie de la France, est *absolument indispensable* aux industriels, négociants, commissionnaires, officiers ministériels, etc.

2 volumes richement reliés. Prix..... 125 fr.

GRAND ATLAS UNIVERSEL

DE

GÉOGRAPHIE ANCIENNE ET MODERNE

PAR DUFOUR

NOUVELLE ÉDITION

Tenue constamment au courant des travaux publiés par les ministères de la marine, de la guerre et des travaux publics.

40 cartes double in-folio colombier sur beau papier, coloriées avec soin,

Prix, relié..... 90 fr. | Avec un étui en bois.. .. 95 fr.

GLOBE TERRESTRE

PHYSIQUE ET POLITIQUE

ET

GLOBE CÉLESTE

De 1 mètre de circonférence, imprimés en plusieurs couleurs

PIED EN BOIS NOIR VERNI ET MONTURE SUR CUIVRE

AVEC INCLINAISON SUR L'ÉCLIPTIQUE

Chaque globe livré franco en caisse..... **33 fr.**
Les deux globes ensemble..... **60 fr.**

LIBRAIRIE ABEL PILON

A. LE VASSEUR, SUCCESSEUR, EDITEUR, 33, RUE DE FLEURUS, PARIS.

MICHELET

HISTOIRE DE FRANCE

ET DE

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

SEULE ÉDITION DE BIBLIOTHÈQUE

Illustrée de 338 gravures hors texte, par Vierge, et plus de 1,000 vignettes dans le texte

28 volumes in-8, brochés..... **196** fr.

— — demi-reliure..... **280** fr.

LA RÉVOLUTION SEULE

9 volumes brochés..... **63** fr.

— demi-reliure..... **90** fr.

CARTES MURALES

COLLÉES SUR TOILE, VERNIES, MONTÉES SUR GORGE ET ROULEAU

EUROPE

Par **Brué**, revue par **Levasseur**

(Haut. 1m,35. — Larg. 1m,85)

Prix..... 35 fr.

FRANCE

Par **Dufour**

(Haut. 1m,20. — Larg. 1m,70)

Prix..... 25 fr.

ŒUVRES DE MOLIÈRE

ILLUSTRÉES DE

35 reproductions héliographiques des dessins originaux de MOREAU et BOUCHER

ÉDITION DE LUXE

8 volumes in-18 avec reliure amateur, dorée en tête. — Prix..... **50** fr.

EUGÈNE HUGUES, EDITEUR
RUE THÉRÈSE, 8, A PARIS.

VICTOR HUGO

NOUVELLES ÉDITIONS ILLUSTRÉES

DESSINS DE MM.

MEISSONIER, J.-P. LAURENS, BRION, DE NEUVILLE, RAFFET, BAYARD, DAUBIGNY, CHIFFLART, GAVARNI
LIX, VIOLLET-LE-DUC, K. BODMER, TONY JOHANNOT, MORIN, D. VIERGE, JACQUE, HOFBAUER
L. FLAMENG, A. MARIE, LANÇON, H. SCOTT, FÉRAT, RIOU, FOULQUIER, LEMUD, MÉRYON, — VICTOR HUGO

OUVRAGES COMPLETS

THÉATRE

HERNANI. — MARION DE LORME. — LE ROI S'AMUSE
LUCRÈCE BORGIA. — MARIE TUDOR. — ANGELO
LA ESMERALDA. — RUY BLAS. — LES BURGRAVES
TORQUEMADA.

Le volume, 7 fr. Chaque pièce séparée, 1 fr.
Toile, tranche dorée, 11 fr.
Demi-reliure tranche dorée, 12 fr.

LES CHATIMENTS

Le volume, 4 fr. 50
Toile tr. dor., 8 fr. — Demi-rel., tr. dor., 9 fr.

L'ANNÉE TERRIBLE

Broché, 4 fr. — Cart. toile, tr. dor. 7 fr. 50
Demi-reliure, tr. dorée, 8 fr. 50

HISTOIRE D'UN CRIME

Br., 6 fr. — Demi-reliure, tr. dorée, 10 fr.

NAPOLÉON LE PETIT

Broché, 3 fr.— Demi-reliure., tr. dorée, 7 fr.

QUATREVINGT-TREIZE

Br. 6 fr. — Cart. toile. fers spéc., 9 fr.
Demi-reliure, tr. dorée, 10 fr.

LES TRAVAILLEURS DE LA MER

Br. 7 fr. — Toile, tranche dorée, 11 fr.
Demi-reliure, tr. dorée, 12 fr.

NOTRE-DAME DE PARIS

Br. 8 fr. 50. — Cart., tr. dorée, 12 fr.
Demi-reliure, 13 fr.

HAN D'ISLANDE

Dessins de G. ROCHEGROSSE

Broché, 5 fr. Toile, 8 fr. 50. Demi-rel., 9 fr. 50
Exemplaires grand papier numérotés
Vélin, 40 fr.; 10 Chine, 60 fr.; 10 Japon, 100 fr.

LE DERNIER JOUR D'UN CONDAMNÉ. — CLAUDE GUEUX

Broché, 2 fr.

LES MISÉRABLES

I. FANTINE. 5 fr. — — II. COSETTE, 4 fr. 50. — III. MARIUS, 5 fr.
IV. L'IDYLLE RUE PLUMET ET L'ÉPOPÉE RUE SAINT-DENIS, 5 fr. 50. — V. JEAN VALJEAN, 5 fr.

Les cinq volumes, 24 fr. — Cartonnés toile, tranche dorée, 39 fr. — Demi-reliure, 44 fr.

EUGÈNE HUGUES, ÉDITEUR
RUE THÉRÈSE, 8, A PARIS.

VICTOR HUGO

ŒUVRE POÉTIQUE

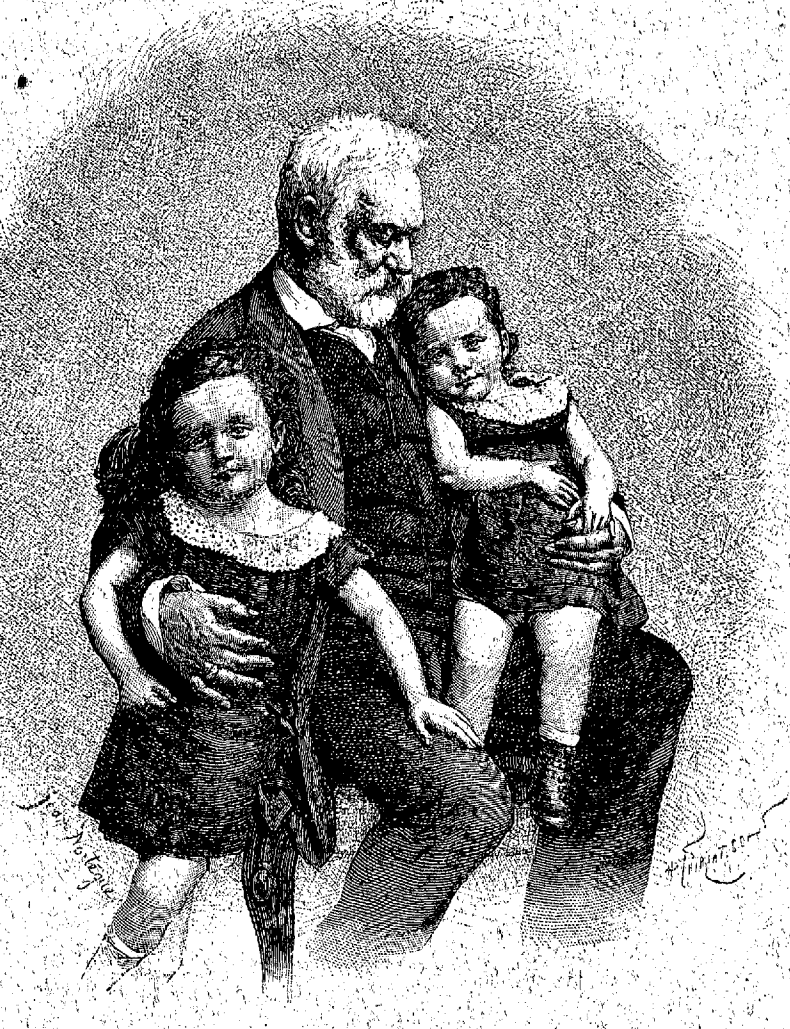

La Légende des siècles. Broché, 4 fr.; toile, 7 fr. 50; demi-reliure..	8 fr. 50
L'Art d'être grand-père. Broché.....	1 fr. »
Les Quatre vents de l'esprit. Broché.....	2 fr. »
Le Pape. Broché.....	» fr. 50
La Pitié suprême. — Religions et Religion. — L'Ane .. Broché.....	1 fr. »
Les Chansons des rues et des bois. Broché.....	1 fr.

PUBLICATIONS DE LA LIBRAIRIE FIRMIN-DIDOT ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, 56, RUE JACOB, A PARIS

NOUVELLE PUBLICATION

LA

VIE DES SAINTS

ILLUSTRÉE

POUR CHAQUE JOUR DE L'ANNÉE

D'après le P. GIRY

OUVRAGE APPROUVÉ

Par Monseigneur GERMAIN

Evêque de Coutances et d'Avranches.

UN VOLUME GRAND IN-8 ILLUSTRÉ DE 8 CHROMOLITHOGRAPHIES ET DE 180 GRAVURES SUR BOIS.

Broché, 10 francs. — Relié, 15 francs.

Pour paraître à la fin de l'année 1885

L'ouvrage que nous présentons au public n'aura qu'un seul volume grand in-8 compact, de 500 à 600 pages, et réunira le double avantage du bon marché et d'une illustration des plus abondantes. Il est distribué de façon à donner la vie d'un saint par jour, souvent deux et plus, sans rien sacrifier de l'importance que mérite chaque notice, ni jamais intervertir l'ordre assigné par le Calendrier romain. Une table générale alphabétique, contenant environ *deux mille* noms, terminera le volume; l'usage en sera commode aux familles pour la connaissance des offices particuliers de l'Église, en même temps qu'elles y trouveront toutes facilités quant aux choix des noms à présenter au baptême.

La liste des notices a été établie avec soin : on y a donné la préférence, après les gloires de la religion, aux apôtres, aux principaux martyrs, aux grands cénobites, aux papes canonisés, à l'élite des vierges et des veuves, aux abbés et évêques, aux fondateurs d'ordres, aux patrons des villes et cathédrales. L'illustration, toujours en conformité avec le texte, comprendra une suite de planches en couleurs, *cent quatre-vingts* gravures sur bois empruntés aux monuments de l'art (œuvres primitives, miniatures du moyen âge, tableaux de maîtres), des en-têtes, des culs-de-lampe et des lettres ornées.

SPÉCIMEN DES ILLUSTRATIONS DE LA *VIE DES SAINTS*

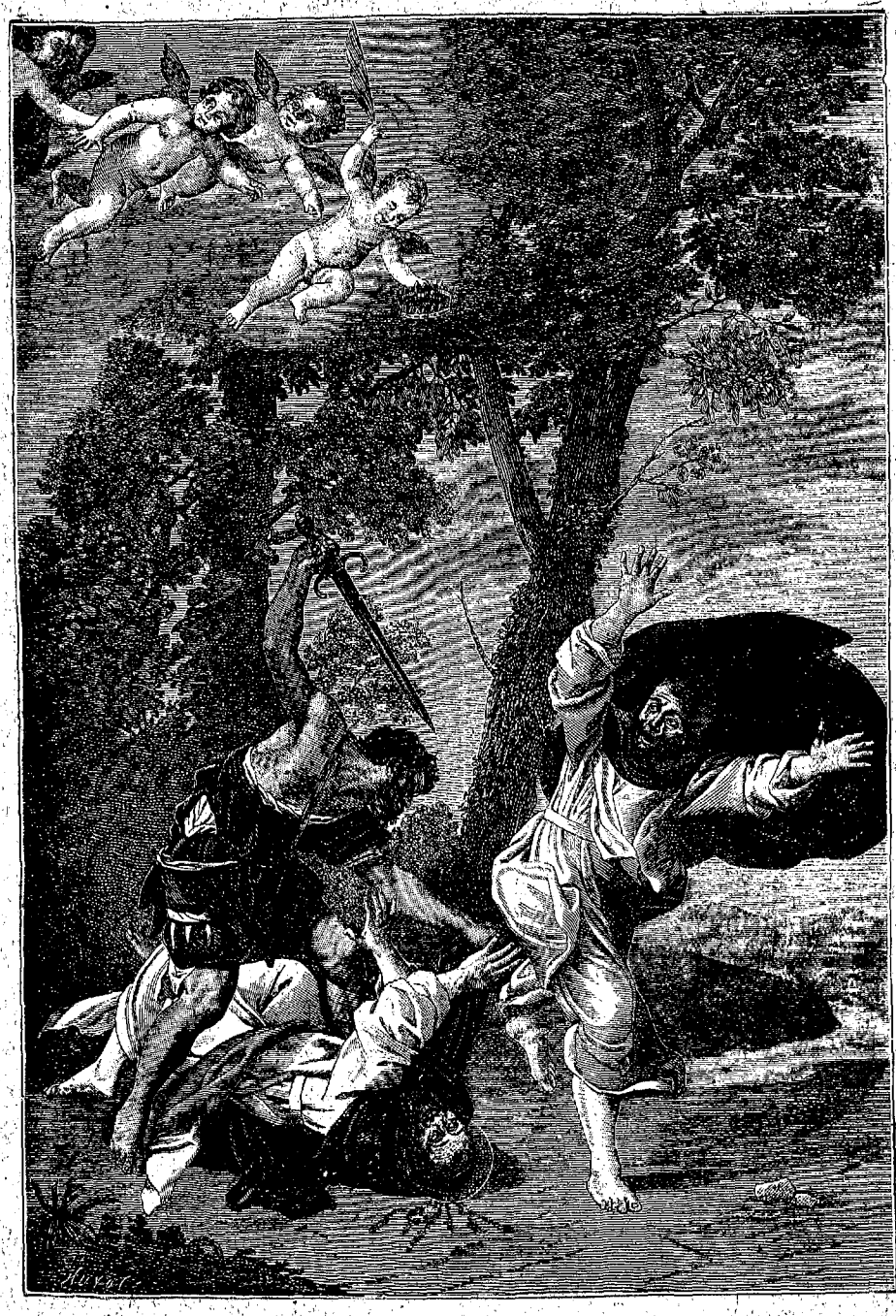

SAINT PIERRE DE VÉRONE. D'APRÈS LE DOMINIQUIN.

NOUVELLE PUBLICATION

HENRI SCHLIEMANN

ILIOS

VILLE ET PAYS DES TROYENS

RÉSULTAT DES FOUILLES SUR L'EMPLACEMENT DE TROIE

ET DES EXPLORATIONS FAITES EN TROADE

DE 1871 à 1882

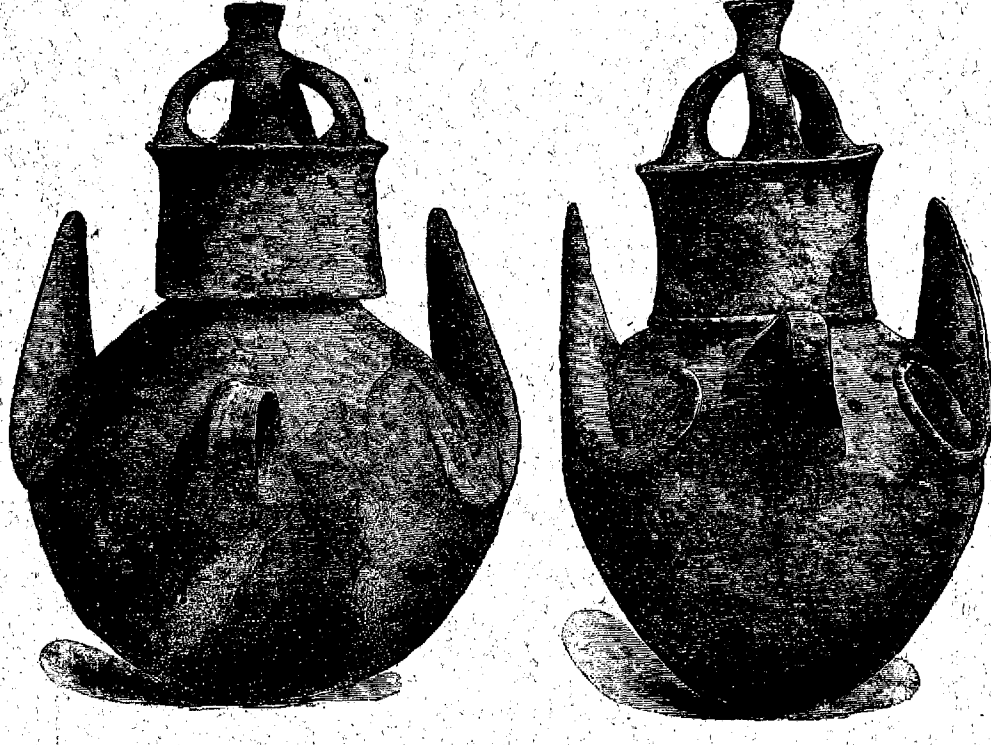

AVEC UNE AUTOBIOGRAPHIE DE L'AUTEUR

Un volume in-8, contenant 2 cartes, 8 plans et environ 2,000 gravures sur bois

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR MADAME E. EGGER

Prix, broché..... 30 fr.

Suite des Publications de la Librairie **FIRMIN-DIDOT et Cie**.

WALTER SCOTT

ILLUSTRÉ

ONT PARU

LES ROMANS SUIVANTS

IVANHOE

QUENTIN DURWARD

KENILWORTH

ROB-ROY

L'ANTIQUAIRE

LES PURITAINS D'ÉCOSSE

GUY MANNERING

LA JOLIE FILLE DE PERTH

WAVERLEY

LA PRISON D'ÉDIMBOURG

LE MONASTÈRE

REDGAUNTLET

L'ABBÉ



Chacun de ces romans forme un beau volume grand in-8 jésus, et est illustré de nombreuses gravures sur bois.

Prix : Broché..... 10 fr.
Cartonné percaline avec fers spéciaux..... 13 fr.
Relié dos chagrin, plats toile, tranches dor. 15 fr.
Reliure d'amateur..... 15 fr.

FENIMORE COOPER

ILLUSTRÉ

TRADUCTION FRANÇAISE DE M. P. LOUISY

ÉDITION ILLUSTRÉE PAR M. ANDRIOLLI

ONT PARU LES ROMANS SUIVANTS

LE DERNIER DES MOHICANS. — LES PIONNIERS. — LA PRAIRIE.



CHACUN DE CES ROMANS FORME UN BEAU VOLUME GRAND IN-8 JÉSUS

Broché	10 fr.
Cartonné percaline avec fers spéciaux	13 fr.
Relié dos chagrin, plats toile, tranches dorées	15 fr.
Reliure d'amateur	15 fr.

Suite des Publications de la Librairie **FIRMIN-DIDOT et Cᵉ.**

PUBLICATIONS DIVERSES

L'Algérie, *histoire, conquête et civilisation,* par Paul GAFFAREL. Ouvrage illustré de 4 chromolithographies, 3 belles cartes en couleur et plus de 200 gravures sur bois. 1 vol. in-4.

La Civilisation des Arabes, par le Dr G. LE BON. Ouvrage illustré de 10 chromolithogr., 50 grandes planches, 2 cartes et environ 200 gravures 1 vol. in-4.

Jeanne d'Arc, par H. WALLON. Ouvrage illustré de 14 chromolithogr. et 200 gravures sur bois. 1 vol. in-4

Jésus-Christ *attendu, vivant, continué dans le monde,* par Louis VEUILLOT. Ouvrage illustré de 16 chromolithogr. et 200 gravures sur bois. 1 vol. in-4.

Sainte Cécile *et la Société romaine*, par dom GUÉRANGER. Ouvrage illustré de 2 chromolithographies, 6 planches en taille-douce et 250 gravures sur bois. 1 vol. in-4..

Sainte Vierge, par U. MAYNARD. Ouvrage illustré de 14 chromolithogr. et de 200 gravures sur bois. 1 vol. in-4.

Sainte Geneviève, *patronne de Paris*, par l'abbé VIDIEU. Orné d'eaux-fortes, de gravures sur bois et de photogravures. 1 vol. in-4.

La Renaissance en Italie et en France *à l'époque de Charles VII,* par E. MUNTZ. Ouvrage illustré de 350 gravures dans le texte et de 30 gravures hors texte. 1 vol. in-4.

PRIX DES OUVRAGES CI-DESSUS

Broché..... 30 fr. | Relié d.-chag., plats toile, avec plaq. 40 fr.

Reliés amateur, dos et coins, tête dorée..... 40 fr.

Les Femmes dans la société chrétienne, par A. DANTIER. Ouvrage illustré de 4 photogravures et de 200 gravures sur bois. 2 volumes in-4. Broché, 40 fr. — Relié plaque, 60 fr. — Relié amateur, 60 fr.

Paris dilettante *au commencement du siècle*, par Ad. JULLIEN. Ouvrage illustré de 36 figures sur bois et fac-similés de dessins originaux. 1 vol. in-8. Broché, 7 fr. 50.

Dictionnaire historique et pittoresque du théâtre, par A. POUGIN. Ouvrage illustré de 8 chromo-lithogr. et de 400 gravures. 1 vol. grand in-8. Broché, 40 fr.—Relié amateur, 50 fr.

Dictionnaire de l'art, de la curiosité et du bibelot, par E. Bosc. Ouvrage illustré. 1 vol. grand in-8. Broché, 40 fr. — Relié amateur, 50 fr.

Les Contrées mystérieuses *et les peuples inconnus*, par V. TISSOT et C. AMÉRO. Ouvrage illustré de plus de 200 gravures sur bois. 1 vol. grand in-8 jésus. Broché, 15 fr. — Cartonné, 20 fr. — Relié, 20 fr.

La Cruche cassée, par H. DE KLEIST; traduit de l'allemand par A. LOSTALOT. Ouvrage illustré. 1 volume in-4. Couverture cartonnée, 30 fr. — Sur papier du Japon, 80 fr. — Papier vélin, 75 fr.

La Céramique japonaise, par AUDSLEY (G.-A.) et BOWES (J.-L.); traduit en français par P. LOUISY. Ouvrage illustré de 40 planches en couleur, 23 planches en autotypie et photolithographie. 1 vol. in-folio. Prix : 500 fr.

LE MÊME OUVRAGE (petite édition). 1 vol. in-4. Cartonné, 50 fr. — Relié amateur, 70 fr.

A. HENNUYER, Imprimeur-Éditeur, 47, rue Laffitte, à Paris

LES MÉMORABLES AVENTURES
DU
DOCTEUR J.-B. QUIÈS

PAR PAUL CÉLIÈRES

ILLUSTRÉ DE 125 DESSINS PAR F. LIX

Un beau volume in-4, imprimé en caractères elzéviriens. Prix : broché, 12 fr. ; relié toile, fers spéciaux, tranche dorée, 16 fr. ; demi-chagrin, tranche dorée, 18 fr.



« J'ai l'honneur de vous présenter M. le docteur Quiès. »

INTRODUCTION DE L'AUTEUR

« Ce livre n'est qu'une fantaisie. Je n'ai eu, en l'écrivant, l'intention ni de remuer le monde, ni d'élargir les horizons de la pensée, ni de déplacer les bases de l'édifice social. Je n'ai pas songé davantage à augmenter d'un iota la somme des connaissances humaines. Mais s'il ne se dégage de ces *mémorables aventures* aucun enseignement scientifique, industriel ou moral, elles sont, du moins, parfaitement inoffensives. On ne me soupçonnera pas, j'aime à le croire, d'avoir voulu tourner en ridicule la science et les savants. J'admire passionnément l'une, je respecte profondément les autres, et je déclare que je n'ai pas eu — fût-ce une minute — la pensée de porter atteinte à leur légitime prestige. Me rappelant que « tous les genres sont bons, hors le genre « ennuyeux », je n'ai eu d'autre intention que de ne pas ennuyer mes lecteurs. »

« Paul Célières fait mieux que de ne pas ennuyer ses lecteurs, » dit la *Revue Britannique* dans son numéro de novembre 1885. « Son esprit humoristique les tient en gaieté depuis la première jusqu'à la dernière ligne ; son œuvre était destinée aux jeunes ; elle plaira tout autant aux vieux, car elle a une qualité que les jeunes comme les vieux sauront apprécier : l'originalité. Le docteur J.-B. Quiès va prendre place à côté de ces héros, éternellement jeunes, qui s'appellent don Quichotte et Gil Blas, et dont les aventures ne cessent jamais de nous amuser. »

A. HENNUYER, Imprimeur-Éditeur, 17, rue Laffitte, à Paris.

BIBLIOTHÈQUE NOUVELLE DE LA JEUNESSE





MARK TWAIN

LES AVENTURES DE TOM SAWYER

Traduit par WILLIAM-L. HUGHES

et illustré de 70 dessins par Achille SIROUY

Fac-similés par Ch. COMTE

Un volume petit in-4. Prix : broché..... 5 fr.

Relié toile, avec fers spéciaux, tirés en couleur. 7 fr.

Parmi les nombreux ouvrages de Mark Twain aucun n'est plus populaire aux États-Unis et en Angleterre que les *Aventures de Tom Sawyer*. Le succès obtenu en France par ces amusants tableaux des mœurs américaines prouve qu'ils méritaient certes les honneurs de la traduction. Ce récit à la fois si original, si mouvementé et si dramatique n'a pas été moins bien accueilli de ce côté de la Manche. Le succès a même été tel que nous nous sommes empressés d'obtenir l'autorisation de publier l'année prochaine le nouvel ouvrage de Mark Twain, ouvrage dont les illustrations seront également confiées au crayon si spirituel de M. Achille Sirouy, qui a contribué à augmenter l'attrait des *Aventures de Tom Sawyer*.

LES BÉBÉS D'HÉLÈNE

IMITÉ DE J. HABBERTON — Par **WILLIAM-L. HUGHES**

ILLUSTRATIONS DE BERTALL

Un beau volume in-8 grand raisin. Prix : broché, 7 fr. ; relié toile, plaque or, tr. dorée, 10 fr. ; demi-reliure chagrin, tr. dorée, 11.

A. HENNUYER, Imprimeur-Editeur, 47, rue Laffitte, Paris.

BIBLIOTHÈQUE NOUVELLE DE LA JEUNESSE

LES EXPLORATIONS INCONNUES

ENTRE DEUX OCÉANS

VOYAGES ET AVENTURES

PAR LUCIEN BIART

Un vol. in-8 grand raisin illustré de 32 gravures sur bois, dont 15 hors texte

DESSINS DE F. LIX

LE ROI DES PRAIRIES

VOYAGES ET AVENTURES

PAR LUCIEN BIART

Un vol. in-8 grand raisin illustré de 34 gravures sur bois, dont 14 hors texte

DESSINS DE F. LIX

LE FLEUVE D'OR

VOYAGES ET AVENTURES

PAR LUCIEN BIART

Un vol. in-8 grand raisin illustré de 35 gravures sur bois, dont 14 hors texte

DESSINS DE F. LIX

Prix de chaque volume : broché, 7 fr. Relié toile, plaque or avec fers spéciaux, tranche dorée, 10 fr. Demi-reliure chagrin, tranche dorée, 11 fr.

Les *Explorations inconnues*, en dépit de leur forme romanesque, ne sont pas de simples œuvres d'imagination, de simples romans d'aventures. Si, dans *Entre deux océans* et le *Roi des prairies*, M. Lucien Biart nous initie aux premières études tentées pour unir les deux mers que le canal de Panama doit mettre enfin en communication, dans le *Fleuve d'or* il nous conduit dans les grands déserts des États-Unis. Et ce ne sont pas uniquement les sauvages qui parcourent ces solitudes que M. Biart nous apprend à connaître et à distinguer, il nous révèle, au passage, l'existence des peuples mystérieux qui peuplèrent autrefois cette partie de l'Amérique, aujourd'hui en voie de civilisation.

M. Lucien Biart s'est surpassé dans les *Explorations inconnues*, placées par les critiques au premier rang des œuvres pour la jeunesse, et dont les trois volumes, bien que pouvant être lus séparément, se rattachent les uns aux autres.

A. HENNUYER, Imprimeur-Éditeur, 47, rue Laffitte, Paris.

BIBLIOTHÈQUE NOUVELLE DE LA JEUNESSE

OUVRAGES COURONNÉS PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

A TRAVERS L'AMÉRIQUE

NOUVELLES ET RÉCITS

Par Lucien BIART

28 gravures hors texte, dessins de F. LIX

DEUXIÈME TIRAGE

Un beau volume grand in-8 jésus. Prix : broché, 12 fr.; relié toile, fers spéciaux, tranche dorée, 16 fr.; relié demi-chagrin, tranche dorée, 18 fr.

Nous n'avons plus à établir le mérite de *A travers l'Amérique*, dont l'Académie française fut la première à signaler l'apparition, en l'honorant d'un prix Montyon. Depuis lors, les éditions de ce livre se sont multipliées, il est devenu classique. C'est qu'il captive, passionne et instruit, car les pays dans lesquels conduit l'auteur ont été vus et bien vus, et sont présentés de façon à se graver dans l'esprit du lecteur.

Les récits de *A travers l'Amérique*, où l'humour et la fantaisie se mêlent agréablement au sérieux de la géographie, de l'histoire, de la peinture des mœurs, permettent, ainsi que l'a dit un critique américain, de « voyager sans quitter son fauteuil avec un guide toujours sûr, toujours intéressant, qui sait communiquer les impressions qu'il a ressenties et mettre en relief les milieux qu'il décrit ».

HISTOIRE D'UN FORESTIER

Par Prosper CHAZEL

17 gravures hors texte, dessins de F. LIX

Un volume in-8 grand raisin. Prix : broché, 7 fr.; relié toile, plaque or, tranche dorée, 10 fr ; demi-reliure chagrin, tranche dorée, 11 fr.

C'est un très bon livre que l'*Histoire d'un forestier*, par M. Prosper Chazel, un livre sain et honnête, plein d'intérêt, et dans lequel les jeunes lecteurs, pour qui l'auteur a travaillé, trouveront, outre le charme d'un récit attachant, des enseignements sérieux et d'agréables notions d'histoire naturelle, de bons conseils donnés par de bons exemples.

(*Extrait du Rapport de M. le Secrétaire perpétuel sur les concours de l'Académie française.*)

PLANTES ET BÊTES

CAUSERIES FAMILIÈRES SUR L'HISTOIRE NATURELLE

Par J. PIZZETTA

Un vol. grand in-8 jésus illustré de 150 grav. sur bois et de 6 pl. coloriées.

Prix : broché, 14 fr.; relié toile, tr. dorée, 18 fr.; relié demi-chagrin, tr. dorée, 20 fr.

Sous ce titre : *Plantes et Bêtes*, M. J. Pizzetta a publié une série intéressante et instructive de *Causeries familières sur l'histoire naturelle*. Nous promenant, tour à tour, *au bord de la mer*, *à travers champs* et *à travers bois*, il nous en fait connaître les divers hôtes, dont il décrit le caractère distinctif et les propriétés particulières.

M. Pizzetta n'est pas un de ces compilateurs superficiels qui se bornent à reproduire ce qu'ils ont recueilli chez d'autres, c'est un savant naturaliste qui joint à ses connaissances positives un sentiment élevé des merveilles de la nature et un aimable talent d'écrivain. Toutes ses qualités sont dans son livre. (*Extrait du Rapport de M. le Secrétaire perpétuel de l'Académie française*).

Léon VANIER, Libraire-Éditeur, 19, quai St-Michel, Paris.

L'ARMÉE FRANÇAISE

NOUVEL ALPHABET MILITAIRE

Texte par VANIER. 25 planches en couleurs, par H. de Sta, représentant les divers types et costumes de l'armée française, avec descriptions alphabétiques.

Un joli volume album in-4, cartonné..... 5 fr. »
Cartonnage de luxe, toile, fer spécial, à 4 couleurs..... 7 fr. 50

LA FRÉGATE « L'INCOMPRISE »

VOYAGE HUMORISTIQUE AUTOUR DU MONDE

Splendide volume in-4, illustré de 568 croquis à la plume, par Sahib. Broché, 15 fr.; avec cartonnage spécial, tr. dorées..... 20 fr.

LES CROQUIS MARITIMES

Un beau volume in-4, illustré de 250 croquis à la plume, dans le texte et hors texte, par Sahib. Broché..... 15 fr.
Avec cartonnage spécial, tranches dorées..... 20 fr.

PATARA ET BREDINDIN

AVENTURES ET MÉSAVENTURES DE DEUX GABIERS EN BORDÉE

150 croquis par Paul Léonnec.

Un joli volume in-8, broché..... 4 fr.
Avec cartonnage..... 5 fr.

L'ESPAGNE

TEXTE DE **Th. SIMONS**. — ILLUSTRATIONS DE **A. WAGNER**

Un magnifique volume in-folio, orné de 335 belles gravures sur bois, avec cartonnage spécial, tranches dorées ou marbrées..... 50 fr.

Conditions spéciales aux Libraires : Par 4 exemplaires pris en une seule fois, 100 fr. net, payables fin janvier prochain, port et emballage en sus.

WILLETTE

PAUVRE PIERROT

Élégant album de 20 reproductions de dessins de Willette, avec préfaces de Th. de Banville et de Paul Arène..... 10 fr.

Les Pierrots. Fantaisie en vers, de Mélandri. 13 dessins de Willette. Plaquette illustrée dans les marges et d'une façon toute nouvelle.
Prix, 1 fr. — Tirage sur Yokohama, 5 fr. — Sur papier à chandelles..... 3 fr.



Les Giboulées d'avril. Fantaisie en vers de Mélandri. Illustrée par Willette.
Couverture crocodile, plaquette artistique..... 4 fr.
Sur Yokohama..... 5 fr.
Sur papier à chandelles..... 3 fr.

LIBRAIRIE DE **Léon TECHENER**, 52, rue de l'Arbre-Sec, Paris.

LES GEMMES ET JOYAUX DE LA COURONNE
AU LOUVRE

Texte par **M. BARBET DE JOUY**, de l'Institut. — Planches par **J. JACQUEMART**

VINGT-HUITIÈME livraison..... **10** fr.

Cette superbe publication se composera de trente et une livraisons (la 31e livraison gratis aux souscripteurs); il en paraît une tous les deux mois. Pour plus de détails, demander les *Prospectus* et *Bulletins de souscription*.

HISTOIRE DE LOUISE DE LORRAINE
REINE DE FRANCE
Par le comte DE BAILLON

Un volume petit in-8 de 286 pages, portrait dessiné et gravé à l'eau-forte par GILBERT..... 5 fr.
Papier de Hollande..... 10 fr.

LES POÉSIES INÉDITES
DE CATHERINE DE MÉDICIS
Par ÉDOUARD FRÉMY
Premier secrétaire d'ambassade.

Joli volume in-12 de 273 pages..... 4 fr.

FRANÇOIS Ier ET LA COUR DE FRANCE
Par feu PAULIN PARIS, de l'Institut

PUBLIÉ D'APRÈS LES MANUSCRITS ET ANNOTÉ PAR

GASTON PARIS, de l'Institut

Deux volumes in-8. 16 fr. — Papier vergé, tiré à cinquante exemplaires. 32 fr.

Les Historiettes de Tallemant des Réaux. Seule édition complète publiée par PAULIN PARIS et MONMERQUÉ. 6 vol. in-12..... 24 fr.

Lettres de Marie de Rabutin-Chantal, marquise de Sévigné. Édition, revue, annotée et avec une introduction par M. Silvestre de Sacy, de l'Académie française. 11 volumes in-12, orné de deux portraits par Jules JACQUEMART. Edition complète..... 55 fr.

La France au temps des Croisades, ou Recherches sur les mœurs et coutumes des Français aux XIe et XIIe siècles, par le vicomte de VAUBLANC. 4 vol. in-8, papier vélin, collé, avec plus de 80 sujets gravés sur bois. (*Beau livre de bibliothèque*)..... 32 fr.

Correspondance inédite de la comtesse de Sabran et du chevalier de Boufflers (1778-1798), recueillie et publié par E. MAGNIEU et Henri PRAT. Beau vol. in-8 caval., orné du portrait de Mme de Sabran, gravé à l'eau-forte par Rajon, d'après une peinture de Mme Vigée-Lebrun..... 8 fr.

JAL. **Souvenirs d'un homme de lettres** (1795-1873). 1 gros vol. in-12 de 570 pages, br.... 5 fr.

Curieuses anecdotes sur la littérature, l'histoire, l'art dramatique, les artistes de son temps, par l'auteur du *Dictionnaire de biographie et d'histoire*, couronné par l'Académie française.

ÉDITIONS
DE
SILVESTRE DE SACY
De l'Académie française
AVEC PRÉFACES LITTÉRAIRES
Se vendent séparément.

PUBLICATIONS
DE
PAULIN PARIS
Membre de l'Institut
(*Détails au Catalogue*)

BULLETIN DU BIBLIOPHILE ET DU BIBLIOTHÉCAIRE
Revue mensuelle. Abonnements : Paris, 12 fr. ; départements, 14 fr.

H. LECÈNE ET H. OUDIN, ÉDITEURS
17, RUE BONAPARTE, PARIS.

ÉTRENNES DE 1886

LES

CHATEAUX HISTORIQUES

DE LA FRANCE

Par Paul PERRET

Accompagnés d'eaux-fortes tirées à part et dans le texte, gravées par nos principaux aquafortistes, sous la direction de

EUGÈNE SADOUX

1re SÉRIE COMPLÈTEMENT ACHEVÉE

2 *magnifiques volumes grand in-4, contenant chacun* 120 *grandes eaux-fortes tirées sur Chine.*

Broché, édition sur vélin ..... 120 fr.
— — sur papier vergé de Hollande, tiré à 100 exempl. numérotés. 180 fr.
— — sur grand papier Whatman, tiré à 50 exempl. numérotés. . 240 fr.

COMPOSITION DES DEUX PREMIERS VOLUMES

TOME Ier. SULLY-SAINT-LÉGER. — SULLY-SUR-LOIRE. — LA ROCHEFOUCAULD. — AMBOISE. — JOSSELIN. — SERRANT. — VIGNY. — MONTAL. — GRANGEFORT-SUR-YSSOIRE. — CASTELNAU-DE-BRÉTENOUX.

TOME II. ANET. — BONNEVAL. — LES VAUX-DE-CERNAY. — BUSSY-RABUTIN. — VIZILLE. — CHASTELLUX. — EPOISSES. — OYRON. — RAMBURES. BAZOCHES. — CHAMBORD

EN COURS DE PUBLICATION

3e Volume des Châteaux historiques de la France

EN VENTE:

1er *fascicule, contenant les châteaux de* CHATEAUDUN et de BOURDEILLE
2e *fascicule, contenant les châteaux de* PAU et de HAUTEFORT
3e *fascicule, contenant les châteaux de* USSÉ et de la CHAPELLE-FAUCHER
4e *fascicule, contenant les châteaux d'*ÉCOUEN, de GOULAINE et d'O
Les 5e *et* 6e *fascicules contiendront le château de* FONTAINEBLEAU *(en préparation).*

CONDITIONS ET MODE DE PUBLICATION

Le volume est publié en 6 fascicules de 4 ou 5 feuilles d'impression, paraissant tous les six mois, sous couverture imprimée, et comprenant chacun environ quinze eaux-fortes dans le texte et quatre grandes épreuves hors texte.

Le prix de chaque fascicule, imprimé sur magnifique papier vélin, avec épreuves sur chine, est de. **20** fr.

Il a été fait un tirage d'amateurs, de 100 exemplaires numérotés de 1 à 100, sur papier à bras de Hollande, avec épreuves sur japon, au prix de **30** francs le fascicule.

En outre, cinquante exemplaires numérotés de 101 à 150 sont tirés sur splendide papier Whatman, et contiennent un tirage spécial des eaux-fortes.

Le prix de ces cinquante exemplaires de luxe a été fixé pour les premiers souscripteurs à **40** francs le fascicule.

1re SÉRIE. — GRAND IN-8

Belle reliure spéciale, percaline dorée, tranches dorées, le volume. . . . . 12 fr.

LES PYRÉNÉES FRANÇAISES

Texte par Paul PERRET, illustrations d'Eugène SADOUX

LOURDES, ARGELÈS, CAUTERETS, LUZ, SAINT-SAUVEUR ET BARÈGES. Un fort volume grand in-8, contenant 150 gravures.

LE PAYS BASQUE ET LA BASSE NAVARRE. Un vol. grand in-8, contenant 200 grav.

L'ADOUR, LA GARONNE ET LE PAYS DE FOIX. Un fort volume grand in-8, contenant 200 gravures.

EN PRÉPARATION :

L'AUDE et le ROUSSILLON

(DERNIÈRE PARTIE)

Chaque volume se vend séparément.

3e SÉRIE. — IN-8

Belle reliure spéciale, percaline dorée, tranches dorées, le volume. . . . . 7 fr.

HISTOIRE ET APPLICATIONS

DE L'ÉLECTRICITÉ

Par Mme J. LE BRETON

Un fort volume grand in-8, contenant 120 gravures sur bois, broché . . . . . 5 fr.

LES GRANDS MAITRES

DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

ÉTUDES LITTÉRAIRES ET DRAMATIQUES

Par Émile FAGUET

Ancien élève de l'École Normale Supérieure, professeur agrégé des Lettres au Lycée Condorcet, Docteur ès lettres.

Un fort volume in-8, orné de plusieurs portraits.

(*Reproductions du* Musée de Versailles.)

LES

GRANDES INDUSTRIES DE LA FRANCE

Par J. PICHOT, ancien élève de l'École Polytechnique, ancien professeur au Lycée Louis-le-Grand, censeur des Etudes au Lycée Condorcet, et GRANGIER, ancien élève de l'Ecole Polytechnique. Un très fort volume grand in-8, de plus de 300 pages contenant soixante grandes gravures sur bois, dans et hors texte.

Deux volumes extraits des GRANDES USINES DE TURGAN *sont actuellement en vente et séparément.*

Suite des Publications de la Librairie **H. LECÈNE** et **H. OUDIN**.

2e SÉRIE. -- IN-8

Le volume broché : 2 fr. Belle reliure spéciale, percaline dorée, tr. dorées : 3 fr.

NOUVELLE COLLECTION

DES

CLASSIQUES POPULAIRES

PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION

DE

M. ÉMILE FAGUET

Ancien élève de l'École Normale Supérieure, professeur agrégé des lettres au Lycée Condorcet, Docteur ès lettres,

Avec le concours de plusieurs professeurs de l'Université

Cette Collection comprendra une vingtaine de volumes, format in-8, ornés de nombreuses illustrations.

En vente dans cette Collection et séparément :

LA FONTAINE, par EMILE FAGUET, Docteur ès Lettres, Professeur de l'Université. Un vol. in-12, orné d'un portrait de La Fontaine et de plusieurs gravures. (Reproduction de Fessard).

CORNEILLE, par EMILE FAGUET, Docteur ès lettres, Professeur de l'Université. Un vol. in-8, orné de deux portraits du grand Corneille et de Thomas Corneille, son frère, et de plusieurs reproductions de Gravelot.

MICHELET, par CORRÉARD, ancien élève de l'École Normale Supérieure, professeur au collège Rollin.

VICTOR HUGO, par ERNEST DUPUY, ancien élève de l'École Normale Supérieure, professeur de Rhétorique au Lycée Henri IV, lauréat de l'Académie française.

Sous presse dans cette même Collection :

CHATEAUBRIAND, par ERNEST DUPUY, ancien élève de l'École Normale Supérieure, professeur de Rhétorique au Lycée Henri IV, lauréat de l'Académie française.

MOLIÈRE, par JULES LEMAITRE, ancien élève de l'École Normale Supérieure, professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble.

LAMARTINE, par le même.

RACINE, par BOULLY, professeur de Rhétorique au Lycée de Vanves.

HOMÈRE, par A. COUAT, ancien élève de l'École Normale Supérieure, Doyen de la Faculté des Lettres de Bordeaux, Membre du Conseil Supérieur de l'Instruction publique.

FÉNELON, par G. BIZOS, ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure, doyen de la Faculté des Lettres d'Aix.

Suite des Publications de la Librairie **H. LECÈNE et H. OUDIN.**

1re SÉRIE. — IN-12

Belle reliure spéciale, percaline dorée, tranches dorées, le volume : 4 fr.

NOUVELLE COLLECTION

DE

GÉOGRAPHIE ET DE VOYAGES

Le volume broché : 3 fr. 50

De France à Sumatra, *par Java, Singapour et Pinang*, par Brau de Saint-Pol Lias. Un beau volume in-12, contenant 19 gravures et une carte.

La Chine Méridionale, *de Canton à Mandalay*, par Archibald Colquhoun, traduit de l'anglais par Ch. Simond. 2 vol. contenant 60 gravures. — Tome Ier : *Le Kwang-Tung et le Kwang-Si.* — Tome II : *Le Yunnam.*

Nos Petites Colonies, par F. Hue et G. Haurigot. Un volume in-12, contenant 8 cartes.

Nos Grandes Colonies par F. Hue et G. Haurigot. — *La Guyane et les Antilles.* — Un fort volume, contenant 30 gravures et 4 cartes.

Le Pétrole, *son histoire, ses origines, son exploitation dans tous les pays du monde*, par Fernand Hue. Un joli volume in-12, orné de 10 gravures et d'une carte.

L'Afghanistan, *les Russes aux portes de l'Inde*, par Ch. Simond. Un beau volume, contenant une carte, in-12.

Les Richesses du Tong-Kin, *les produits à y importer et l'exportation française*, par Savigny et Bischoff. Un volume orné d'une carte dressée par l'explorateur Jean Dupuis.

LES GRANDS MAITRES

DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

ÉTUDES LITTÉRAIRES ET DRAMATIQUES

Par Émile FAGUET, ancien élève de l'École Normale Supérieure, professeur Agrégé des lettres au Lycée Condorcet, Docteur ès lettres.

Un fort volume in-12, orné de plusieurs portraits (reproductions du *Musée de Versailles*).

LES GRANDS MAITRES DE LA LITTÉRATURE RUSSE

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

Par Ernest DUPUY, ancien élève de l'École Normale Supérieure, Professeur de Rhétorique au Lycée Henri IV, Lauréat de l'Académie française.

Les prosateurs : **Nicolas Gogol. — Ivan Tourguenef. — Comte Léon Tolstoï**

Un fort volume in-12.

MÉMOIRES

DE MADAME LA MARQUISE DE LA ROCHEJAQUELEIN

Deux beaux volumes in-12, illustrés.

THÉOPHRASTE RENAUDOT

ET SES « INNOCENTES INVENTIONS »

Par E. HATIN

Auteur de la *Bibliographie de la presse.*

Un beau volume in-12, contenant un portrait et un autographe, broché.

ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie
FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, A PARIS.

BIBLIOTHÈQUE
SCIENTIFIQUE INTERNATIONALE

Publiée sous la Direction de M. Em. Alglave.

55 VOLUMES PARUS

Beaux volumes in 8, la plupart illustrés, reliés en toile anglaise, avec fers spéciaux.

Prix : 6 francs.

Les mêmes demi-reliure amateur, dos et coins veau, tr. supérieure dorée.... 10 fr.

PHYSIOLOGIE

BERNSTEIN. Les Sens, *illustré.*
MAREY. La Machine animale, *illustré.*
PETTIGREW. La Locomotion chez les animaux, *illustré.*
ROSENTHAL. Les Nerfs et les Muscles, *illustré.*
JAMES SULLY. Les Illusions des Sens et de l'Esprit, *illustré.*
DE MEYER. Les organes de la parole, *illustré.*

PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE

LUYS. Le Cerveau et ses fonctions, *illustré.*
CHARLTON BASTIAN. Le Cerveau et la Pensée chez l'homme et les animaux. 2 vol., *illustrés.*
BAIN. L'Esprit et le Corps.
MAUDSLEY. Le Crime et la Folie.
LÉON DUMONT. Théorie scientifique de la sensibilité.
PERRIER. La Philosophie zoologique avant Darwin.
MANTEGAZZA. La Physionomie et l'Expression des sentiments, *illustré.*
STALLO. La Matière et la Physique moderne.

ANTHROPOLOGIE

DE QUATREFAGES. L'Espèce humaine.
JOLY. L'Homme avant les métaux, *illustré.*
HARTMANN. Les Peuples de l'Afrique, *illustré.*

ZOOLOGIE

HARTMANN. Les singes anthropoïdes, *illustré.*
SCHMIDT. Descendance et Darwinisme, *illustré.*
HUXLEY. L'Écrevisse (introduction à la zoologie), *illustré.*
VAN BENEDEN. Les Commensaux et les Parasites du règne animal, *illustré*
LUBBOCK. Fourmis, Abeilles et Guêpes. 2 volumes, *illustrés.*

BOTANIQUE — GÉOLOGIE

TROUESSART. Les Microbes, les ferments et les moisissures, *illustré.*
DE SAPORTA et MARION. L'Évolution du règne végétal (les Cryptogames), *illustré.*
DE SAPORTA et MARION. L'Évolution du règne végétal (les Phanérogames), 2 vol., *illustrés.*
COOKE et BERKELEY. Les Champignons, *illustre.*
DE CANDOLLE. Origine des Plantes cultivées.
DE LANESSAN. Le Sapin (introduction à la botanique), *illustré.*
FUCHS. Volcans et tremblements de terre, *illustré.*

CHIMIE

BERTHELOT. La Synthèse chimique.
WURTZ. La Théorie atomique.
SCHUTZENBERGER. Les Fermentations, *illustré.*

ASTRONOMIE — MÉCANIQUE

SECCHI (le Père). Les Étoiles, 2 vol. *illustrés*
YOUNG. Le Soleil, *illustré.*
THURSTON. Histoire de la Machine à vapeur, 2 vol. *illustrés.*

PHYSIQUE

BALFOUR STEWART. La Conservation de l'énergie, *illustré.*
TYNDALL. Les Glaciers et les Transformations de l'eau, *illustré.*
VOGEL. Photographie et Chimie de la lumière, *illustré.*

THÉORIE DES BEAUX-ARTS

BRUCKE et HELMOLTZ. Principes scientifiques des Beaux-Arts, *illustré.*
ROOD. Théorie scientifique des Couleurs, *illustré.*
P. BLASERNA et HELMHOLTZ. Le Son et la Musique, *illustré.*

SCIENCES SOCIALES

HERBERT SPENCER. Introduction à la science sociale.
HERBERT SPENCER. Les Bases de la morale évolutionniste.
A. BAIN. La Science de l'éducation.
BAGEHOT. Lois scientifiques du développement des nations.
DE ROBERTY. La Sociologie.
DRAPER. Les Conflits de la science et de la religion.
STANLEY JEVONS. La Monnaie et le mécanisme de l'échange.
BRIALMONT (le Général). La Défense des Etats et les camps retranchés, *illustré.*
WHITNEY. La Vie du Langage.

GEORGES CHAMEROT, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

19, rue des Saints-Pères, PARIS

LA CHANSON DE L'ENFANT

Par JEAN AICARD

Ouvrage couronné par l'Académie française



SECOND TIRAGE

Nouvelle édition ornée de 128 compositions, par T. Lobrichon, avec la collaboration de E. Rudaux, gravées sur bois par L. Rousseau. Un magnifique volume in-8° jésus pittoresque, imprimé sur beau papier vélin teinté. — Prix : broché . . . . . **20** fr.
Reliure fers spéciaux, tranches dorées . . . . . **25** fr.

Édition de grand luxe sur papier teinté des manufactures impériales du Japon, avec gravures en justification tirées sur les bois. 150 exemplaires numérotés à la presse, dont il ne reste qu'un petit nombre d'exemplaires. (*Cette édition ne sera jamais réimprimée.*) Prix de l'exemplaire. **200** fr.

PHYSIQUE DU GLOBE
ET
MÉTÉOROLOGIE POPULAIRE

Par A. DE VAULABELLE

Secrétaire de l'Observatoire météorologique de Montsouris

UN BEAU ET FORT VOLUME IN-8° RAISIN

IMPRIMÉ SUR PAPIER TEINTÉ

Orné de 80 gravures dans le texte

Ouvrage honoré d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique
Inscrit sur la liste des Bibliothèques populaires
Adopté par la Ville de Paris pour être donné en Prix dans ses Écoles.

Prix. — Broché . . . . . **6** fr.
Relié toile biseau, tranches dorées. . **9** fr.

PARIS SOUS LES OBUS

19 SEPTEMBRE 1870 — 3 MARS 1871

Par A.-J. DALSÈME

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-8° RAISIN

IMPRIMÉ SUR PAPIER TEINTÉ

Illustré de 30 gravures sur bois

D'après les dessins de Ad. BEAUNE

Ouvrage inscrit sur la liste des Bibliothèques populaires et sur celle des Ouvrages que la Ville de Paris donne en Prix à ses Écoles.

Prix. — Broché . . . . . **6** fr.
Relié toile biseau, tranches dorées. . **9** fr.

L. HÉBERT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

7, RUE PERRONET, PARIS.

Successeur de Vᵉ Alexandre HOUSSIAUX.

EN COURS DE PUBLICATION

ILLUSTRATION DES ŒUVRES COMPLÈTES

DE

VICTOR HUGO

SUITE DE 100 DESSINS

DE

FRANÇOIS FLAMENG

GRAVÉS A L'EAU-FORTE

PAR LÉOPOLD FLAMENG, LALAUZE, H. LEFORT, DE LOS RIOS, L. LUCAS, MONGIN, TOUSSAINT, ETC.

Prix : 150 francs.

Cette illustration faite spécialement pour l'édition in-8 cavalier — *ne varietur* — HETZEL-QUANTIN, est publiée en 10 séries de 15 francs contenant chacune, dans un élégant carton, 10 gravures tirées sur très beau papier de Hollande teinté, format in-8 colombier (22 × 31).

Chaque gravure est précédée d'une feuille de garde sur laquelle est imprimée l'explication du sujet représenté.

EN VENTE : LES DEUX PREMIÈRES SÉRIES.

Prix de chaque série : **15** francs.

Un spécimen des gravures est envoyé aux amateurs qui en feront la demande.

L. HÉBERT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

7, RUE PERRONET, A PARIS

Successeur de Ve Alexandre HOUSSIAUX

OEUVRES COMPLÈTES

DE

FRANÇOIS COPPÉE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

6 MAGNIFIQUES VOLUMES IN-8 CAVALIER VÉLIN

ORNÉS DU PORTRAIT DE L'AUTEUR

Gravé par **LÉOPOLD FLAMENG**

ET ILLUSTRÉS DE 10 DESSINS DE FRANÇOIS FLAMENG

ET DE 2 DESSINS DE TOFANI

GRAVÉS AU BURIN

Par BOISSON, BOUTELIÉ, DUBOUCHET & JULES JACQUET

Prix : Broché..... 48 fr. »
— Relié, demi-chagrin, tranches jaspées..... 64 fr. 50
— Relié, demi-chagrin, tr. ébarbées, tête dorée..... 70 fr. 50

OEUVRES COMPLÈTES

DE

MOLIÈRE

NOUVELLE ÉDITION

COLLATIONNÉE SUR LES TEXTES ORIGINAUX AVEC LEURS VARIANTES

PRÉCÉDÉE DE

L'HISTOIRE DE LA VIE DE MOLIÈRE

PAR

VOLTAIRE

Et ornée de 19 gravures sur papier de Chine.

7 volumes in-8 cavalier. — Prix : Broché..... 56 fr. »
— Relié, demi-chagrin, tranches jaspées..... 75 fr. 25
— Relié, demi-chagrin, tr. ébarbées, tête dorée..... 82 fr. 25

LIBRAIRIE GÉNÉRALE DE L'ARCHITECTURE ET DES TRAVAUX PUBLICS

ANDRÉ, DALY Fils et Cie

(ANCIENNE MAISON DUCHER ET Ce)

ÉDITEURS, 51, RUE DES ÉCOLES, A PARIS.

OUVRAGES NOUVEAUX

ÉTRENNES UTILES

TRAITÉ PRATIQUE D'AQUARELLE ENSEIGNÉE PAR L'ASPECT

LA FIGURE ET LE GENRE

PAR G. GÉRARD, artiste peintre.

22 LEÇONS ET 12 AQUARELLES

Ouvrage adopté par la Ville de Paris pour les Ecoles municipales de dessin et les Bibliothèques des Ecoles spéciales. — Médaillé par la Société des cours normaux des jeunes filles.

ÉDITION DE LUXE

2 planches imprimées par les procédés de la chalcogravure, 3 feuilles d'esquisses pour les premiers essais des commençants, et une notice explicative, in-8 br. — Prix : en carton, toile chagrinée, dorure sur le plat..... 60 fr.

ÉDITION ORDINAIRE

Même composition que ci-dessus, les planches imprimées en chromolithographie. — Prix : en carton, avec couverture..... 30 fr.

La notice, brochure de 70 pages, se vend à part..... 5 fr.

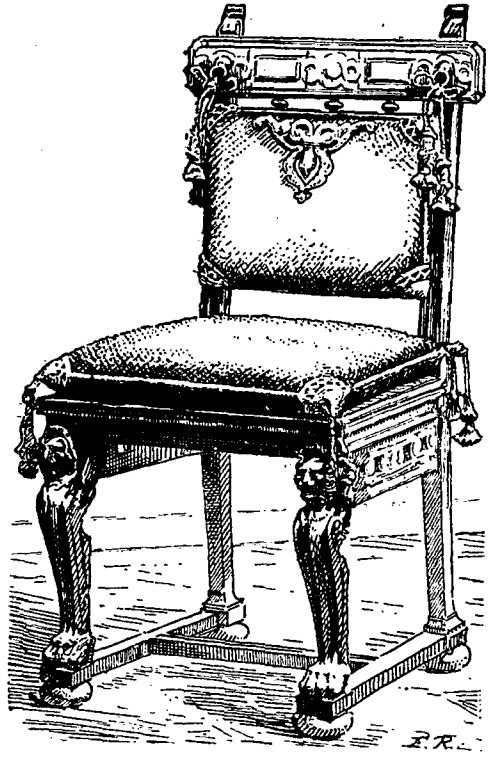

LE TRÉSOR CALLIGRAPHIQUE

Par LOUIS SEGHERS, Dessinateur-calligraphe du roi des Belges.

RECUEIL DE LETTRES, LETTRINES, LETTRES INITIALES, ETC., DU MOYEN AGE

Un magnifique album. 46 planches, la plupart en couleurs, impression de luxe. — Prix : en carton, percaline rouge (43 sur 32), avec fer artistique sur le plat..... 55 fr.

LIBRAIRIE GÉNÉRALE DE L'ARCHITECTURE ET DES TRAVAUX PUBLICS

ANDRÉ, DALY Fils et Cie

(ANCIENNE MAISON DUCHER ET Ce)

ÉDITEURS, 51, RUE DES ÉCOLES, A PARIS.

OUVRAGES DIVERS



ALBUM DE FLEURS. Etudes et compositions, par Mmes A. Jumont. — Fleurs naturelles: 5 séries de 12 planches. Prix: chaque série, en noir, 6 fr., coloriée à la main..... 24 fr.

ŒUVRES DE FRANÇOIS BOUCHER. — Reproduction en *fac-similé*, aux crayons de couleur, par A.-W. THORNLEY. 1re série, 25 dessins. Prix, en carton, 50 fr.; 2e série, 25 dessins. Prix, en carton..... 50 fr.

GUIDE DESCRIPTIF DU MONT SAINT-MICHEL, par Ed. CORROYER, architecte.— In-18 col. de 160 pages, orné de 61 dessins de l'auteur. — Prix, cartonné..... 3 fr. 50

GRAMMAIRE ÉLÉMENTAIRE DU DESSIN APPLIQUÉ AUX ARTS INDUSTRIELS, par CERNESSON. — 1 vol. — 30 planches gravées, avec texte illust. Prix. 20 fr.

CAHIERS DES ÉLÈVES, par CERNESSON, dressés conformément au *Programme officiel*. — Cours élémentaire. — Cours moyen. — Cours supérieur. — Cours complémentaire. — 130 pl. en 7 cahiers progressifs. Ensemble..... 13 fr.

L'ÉCOLE INDUSTRIELLE. — Enseignement pratique, par HUGEL, professeur. 24 planches en autographie. — Mécanique, Serrurerie, Menuiserie, etc., etc. — Prix..... 10 fr.

NOTIONS DE SYLVICULTURE, par E. MUEL. — 1 volume in-8, 67 figures. — Prix, broché : Deux exemplaires pour un aux élèves des Ecoles normales, forestières, etc. — Aux particuliers..... 6 fr.

LA CÉRAMIQUE DES CONSTRUCTIONS, par J. FOY. — *Seconde édition*. 1 vol. grand in-8 de texte, 12 planches in-4 en autographie. — Prix, broché..... 15 fr.

LES MONUMENTS ANCIENS DE LA TARENTAISE (Savoie), relevés et dressés par E. BOREL. — 1 vol. grand in-4 de texte, 92 planches gravées, lithographiées ou en couleurs. — Prix, le texte broché, les planches en carton..... 50 fr.

Envoi franco du Catalogue sur demande.

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER. — PERRIN ET Cie, ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, PARIS

ROME SOUTERRAINE

Résumé des découvertes de M. DE ROSSI dans les Catacombes romaines

Par J. SPENCER et W.-R. BROWNLOW

TRADUIT DE L'ANGLAIS, AVEC DES ADDITIONS ET DES NOTES

Par M. Paul ALLARD

Et précédé d'une préface par M. DE ROSSI.

Nouvelle édition, revue et augmentée d'un supplément par le traducteur.

Un beau vol. grand in-8 raisin, illustré de 70 vignettes, de 20 chromolithographies et plans.

Prix : broché, **30** fr; en belle reliure d'amateur, **35** fr.

CHARLES CLÉMENT

GÉRICAULT

ÉTUDE BIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE

AVEC LE CATALOGUE RAISONNÉ DE L'ŒUVRE DU MAITRE

NOUVELLE ÉDITION AUGMENTÉE D'UN SUPPLÉMENT

Un beau vol. grand in-8, illustré de 30 belles planches.

Prix: **30** fr.; dem.-reliure d'amateur, **35** fr. Quelques exempl. sur papier de Hollande, **60** fr.

GLEYRE

ÉTUDE BIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE

AVEC LE CATALOGUE RAISONNÉ DE L'ŒUVRE DU MAITRE

Un beau vol, grand in-8, illustré de 30 belles planches.

Prix: broché, **30** fr.; demi-reliure d'amateur, **35** fr. — Quelques exemplaires sur papier de Hollande, prix: **60** fr.

ICONOGRAPHIE VOLTAIRIENNE

HISTOIRE ET DESCRIPTION

DE CE QUI A ÉTÉ PUBLIÉ SUR VOLTAIRE PAR L'ART CONTEMPORAIN

Par Gustave DESNOIRESTERRES

U beau volume album in-4, sur papier de Hollande, orné de 24 planches. Prix : **25** fr.

Madame de Sévigné historien. — Le Siècle et la Cour de Louis XIV d'après Mme de Sévigné, par F. Combes.
Un beau volume in-8, broché. 6 fr.
Relié.... ..... 9 fr.

Histoire d'Allemagne au Moyen Age, par J. Zeller de l'Institut. — I. Origines de l'Allemagne. — II. Fondation de l'Empire. — III. L'Empire germanique et l'Eglise. — IV. Les Hohenstaufen. — V. L'Empereur Frédéric II.
5 volumes in-8, ornés de cartes, brochés..... 37 fr. 50.
Reliés..... 52 fr. 50.

FALLOUX (Cte de). Madame Swetchine. Sa vie et ses œuvres. — Lettres de Mme Swetchine. — Correspondance du R. P. Lacordaire et de Mme Swetchine.
6 volumes in 12, brochés.... 24 fr.
Reliés..... 36 fr.

Voltaire et la Société au dix-huitième siècle, par Gustave Desnoiresterres. (*Ouvrage couronné par l'Académie française.*)
8 vol. in-18. Prix, brochés... 32 fr.
Reliés..... 48 fr.

L'Église et l'Empire romain au quatrième siècle, par le duc Albert de Broglie, de l'Académie française.
6 vol. in-8, brochés..... 45 fr.
Reliés..... 63 fr.
Le même. — 6 vol. in-18, brochés.... 21 fr.
Reliés..... 33 fr.

BAILLON (Cte de). Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans. Sa vie et sa correspondance avec son frère Charles II.
1 volume in-8, avec portrait.
Broché..... 7 fr. 50
Relié..... 10 fr. 50

PINGAUD (Léonce). Les Français en Russie et les Russes en France. — L'ancien régime. — L'émigration. — Les invasions.
1 vol. in-8.
Broché..... 7 fr. 50
Relié..... 10 fr. 50

VICTOR DE LAPRADE. — **Pernette.** Edition illustrée de compositions de Jules Didier, gravées par Gauchard. 1 beau volume grand in-8.
Broché, 7 fr. 50. — Relié..... 11 fr. 50

MICHEL MASSON. — **Les enfants célèbres.** Histoire des enfants de tous les siècles et de tous les pays qui se sont immortalisés par le malheur, la piété, le courage, le génie, le savoir et les talents. 10e édition. 1 beau volume grand in-8, illustré.
Broché, 7 fr. 50. — Relié..... 11 fr. 50

Mme GUIZOT. **L'écolier** ou **Raoul et Victor.** (*Ouvrage couronné par l'Académie française.*) 14e édition. 1 beau volume grand in-8, illustré.
Broché, 7 fr. 50. — Relié..... 11 fr. 50

— **L'Amie des Enfants.** — Petit cours de morale en action. Nouvelle édition. 1 fort volume grand in-8, illustré.
Broché, 7 fr. 50. — Relié..... 11 fr. 50

COLLECTION
DES
CHEFS-D'OEUVRE DES THÉATRES ÉTRANGERS

Shakspeare. — Œuvres complètes. Traduction de GUIZOT. 8 vol. in-18.
Broché, 28 fr. — Relié..... 44 fr.

Lope de Vega. — Œuvres dramatiques. Traduction de E. BARET. 2 vol. in-8.
Broché, 12 fr. — Relié..... 18 fr.
Le même. — 2 vol. in-18.
Broché, 7 fr. — Relié..... 11 fr.

Lessing et Kotzebue. — Théâtre choisi. Traduction de MM. DE BARANTE et FRANK. 1 vol. in-8.
Broché, 6 fr. — Relié..... 9 fr.
Le même. — 1 vol. in-18.
Broché, 4 fr. — Relié..... 6 fr.

Schiller. — Œuvres dramatiques. Traduction de M. DE BARANTE. 3 vol. in-18.
Broché, 18 fr. — Relié..... 27 fr.

Calderon de la Barca. — Œuvres dramatiques. Traduction d'Antoine DE LATOUR. 2 vol. in-8.
Brochés, 12 fr. — Reliés... 18 fr.
Le même. — 2 vol. in-18.
Brochés, 7 fr. — Reliés..... 11 fr.

Lessing. — La dramaturgie de Hambourg. Traduction d'Ed. de SUCKAU et CROUSLÉ. 1 vol. in-8.
Broché, 7 fr. — Relié..... 10 fr.
Le même. — 1 vol. in-18.
Broché, 4 fr. — Relié..... 6 fr.

Oehlenschlaeger et Holberg. — Théâtre choisi. Traduction de MARMIER et SOLDI. 1 vol. in-8.
Broché, 6 fr. — Relié..... 9 fr.

ŒUVRES DE BERRYER

1re série : **Discours parlementaires.** 3 vol. in-8..... 35 fr.
2e série : **Plaidoyers.** 4 vol. in-8... 28 fr.
Les volumes de chaque série ne se vendent pas séparément.
Exempl. sur papier de Hollande.. 120 fr.

VICTOR COUSIN

Études sur les femmes illustres et la Société au dix-septième siècle. 8 volumes in-12.
Broché, 28 fr. — Relié..... 44 fr.

Mme AUGUSTUS CRAVEN

Récit d'une sœur. — Souvenirs de famille. (*Ouvrage couronné par l'Académie française.*) 2 vol. in-8, avec portrait.
Brochés, 15 fr. — Reliés.... 21 fr.
Le même. — 2 vol. in-18, br., 8 fr. Rel. 12 fr.

J. JOUBERT

Œuvres. Pensées et correspondance. 2 volumes in-12.
Brochés, 7 fr. — Reliés..... 11 fr.

VILLEMAIN

Cours de littérature française, 6 volumes in-8.
Brochés, 36 fr. — Reliés.... 54 fr.
Le même. — 6 volumes in-18.
Brochés, 21 fr. — Reliés.... 33 fr.

AMÉDÉE THIERRY

Récits de l'histoire romaine au cinquième siècle. — 5 volumes in-18.
Brochés, 19 fr. 50. — Reliés, 29 fr. 50

GUIZOT

Histoire de la Révolution d'Angleterre, depuis l'avènement de Charles Ier jusqu'au rétablissement des Stuarts (1625-1660), 6 volumes in-18.
Brochés, 21 fr. — Reliés.... 33 fr.

Histoire de la civilisation en Europe et en France, depuis la chute de l'Empire romain jusqu'à la Révolution française. 5 volumes in-18.
Brochés, 17 fr. 50. — Reliés. 27 fr. 50

LIBRAIRIE DE RETAUX-BRAY, ÉDITEUR
82, RUE BONAPARTE, PARIS.

VIENT DE PARAITRE

DE IMITATIONE CHRISTI

LIBRI QUATUOR

NOVIS CURIS EDIDIT ET AD FIDEM CODICIS ARONENSIS

Recognovit Petrus Eduardus PUYOL
Prælatus domesticus, Superior Sancti Ludovici Francorum in Urbe.

Un magnifique volume petit in-4, imprimé en deux couleurs. — Broché..... **25** fr.
Relié dos et coins chagrin, tête dorée, les autres tranches ébarbées..... **35** fr.
Relié dos et coins maroquin du Levant poli, plats papier, tranche dorée ou tranche supérieure seule dorée..... **40** fr.

Il suffit d'énumérer les nombreuses améliorations introduites dans cette nouvelle édition, pour en faire reconnaître la supériorité sur toutes les éditions parues jusqu'ici.

Le texte suit fidèlement la leçon du célèbre manuscrit d'Arone, qui, dès le premier instant de sa découverte, au commencement du dix-septième siècle, a opéré une révolution dans l'histoire et la critique de l'*Imitation*. Au lieu d'une recension plus ou moins ancienne, plus ou moins autorisée, Mgr Puyol s'est attaché à reproduire un texte primitif, sincère, soigné ; pour mieux lui conserver sa physionomie originaire, le savant éditeur a eu soin de respecter la ponctuation authentique. En telle sorte que le livre se présente, non plus selon l'aspect que lui ont attribué des remaniements successifs, mais dans une complète ingénuité. Exemple qu'il serait bon d'imiter, et qu'ont rarement suivi les éditeurs même les plus consciencieux.

L'éminent supérieur de Saint-Louis-des-Français a enrichi ce texte des plus utiles adjonctions. Pour la première fois, l'accentuation tonique a été appliquée au texte du pieux livre, afin d'en faciliter la lecture à haute voix. Pour la première fois, encore, de nombreuses concordances indiquent les divers endroits de l'*Imitation* qui se rapportent les uns aux autres. L'analyse de Merlo-Horst court le long des marges. Au bas des pages se trouvent les passages de l'Ecriture Sainte, se référant à des expressions et à des pensées analogues qui se rencontrent dans l'*Imitation*. La stichométrie a été partout appliquée avec logique. La table méthodique est la reproduction de l'ouvrage du P. Heser sur la Théologie de l'*Imitation*. La table alphabétique est empruntée à l'introuvable volume du P. Isfording, dans lequel le pieux livre est rangé par ordre de *loci communes*. Une savante introduction met le lecteur au courant de ce qui touche à la critique du texte. Dans un Appendice plein de remarques curieuses, l'érudit éditeur explique les lois homophoniques qui régissent les périodes de l'*Imitation*. Rien n'a été négligé de ce qui peut contribuer à rendre une édition d'un usage avantageux.

Nous avons voulu que l'exécution typographique répondît à de si grands soins. L'impression du volume a été exécutée avec une correction et un luxe qui permettent de placer cette édition à côté des plus remarquables reproduction de l'*Imitation*, et personne n'ignore que certaines éditions de l'admirable livre comptent parmi les chefs-d'œuvre de l'imprimerie.

En résumé, la nouvelle édition concentre les avantages épars dans un grand nombre

de volumes, qu'il est souvent difficile, pour ne pas dire impossible, de réunir : elle présente des améliorations qui ne se rencontrent nulle part ailleurs. Il est permis de dire : que ce nouveau volume peut tenir lieu de toutes les autres éditions, et que les autres éditions réunies ne sauraient le remplacer.

THÉORIE DES BELLES-LETTRES

L'AME ET LES CHOSES DANS LA PAROLE

Par le R. P. LONGHAYE, S. J.

Un beau vol. in-8..... 7 fr. 50

Mgr DE SÉGUR

SOUVENIRS ET RÉCIT D'UN FRÈRE

Par le Marquis DE SÉGUR

Deux magnifiques volumes in-8 raisin, imprimés par Desclée et de Brouwer, caractères elzéviriens, têtes de chapitres, culs-de-lampe, lettrines, encadrement rouge, titre et couverture rouge et noir, papier teinté, deux photogravures de Goupil représentant l'une Mgr de Ségur en 1860, l'autre un grand dessin fait par Mgr de Ségur en 1847. — Br., 13 fr. — Relié dos et coins maroquin poli, plats papier, tr. dorée ou peigne, ou en-tête seul doré.... 25 fr.

Mr BESSON

Conférences prêchées dans l'église métropolitaine de Besançon pendant les années 1867 à 1874. 7 vol. in-8, 35 fr.— Le même ouvrage. 7 vol. in-18 jésus..... 21 fr.

Vie de S. Ém. Mgr le cardinal Mathieu, archevêque de Besançon. 2 vol. in-8, avec portrait et fac-similé, 12 fr. — Le même ouvrage. 2 vol. in-18 jésus..... 7 fr.

VIE DE Mgr PAULINIER

ÉVÊQUE DE GRENOBLE, ARCHEVÊQUE DE BESANÇON

Par Mgr BESSON, évêque de Nîmes

Un volume in-8, orné d'un portrait..... 6 fr.

Le même ouvrage, 1 vol. in-18 jésus..... 3 fr. 50

ÉTUDES SUR LES PÈRES DES TROIS PREMIERS SIÈCLES

COURS D'ÉLOQUENCE SACRÉE FAIT A LA SORBONNE

Par Mgr FREPPEL, Evêque d'Angers.

2e édition. — 10 volumes in-8..... 60 fr.

LE COMTE DE CHAMPAGNY

Études sur l'Empire romain. 12 vol. in-8, 72 fr. — Le même. 12 vol. in-18 jésus. 42 fr.

L'ART DE CROIRE OU PRÉPARATION PHILOSOPHIQUE A LA FOI CHRÉTIENNE

Par A. NICOLAS

7e Édition. — 2 volumes in-18 jésus..... 7 fr.

PUBLICATIONS D'ÉTRENNES

ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT-POSTE

J. ROTHSCHILD
Éditeur

PARIS, 13, Rue des Saints-Pères, PARIS

SCIENCES — BEAUX-ARTS

LA SCULPTURE ITALIENNE AU XVIe SIÈCLE, ou MATTEO CIVITALI, sa vie et son œuvre, par CHARLES YRIARTE. Ouvrage de grand luxe, in-folio, orné de 18 planches sur cuivre, formant deux états sur japon et sur japon à la forme, et de 100 illustrations dessinées par PAUL LAURENT. Un volume sous couverture peau d'âne tirée en noir et en or. Le texte est en couleurs, imprimé sur papier du Japon, en noir et en rouge. L'ouvrage est tiré à 200 exemplaires numérotés à la presse, dont plus de 150 ont été souscrits d'avance. Prix, **75** fr. — En maroquin du Levant à coins, reliure de grand luxe. Prix..... **87** fr.

AU HASARD DU CHEMIN Voyages de jeunes Naturalistes de la Manche aux Alpes. Études pittoresques des Bêtes, des Plantes et des Pierres. Leur description, station, classification, mœurs, usages, récolte et conservation, par M. et Mme Stanislas MEUNIER. Un volume imprimé avec luxe sur papier teinté, très grand in-8° jésus, 400 pages ornées de 666 gravures. Il y a deux éditions de cette jolie publication : l'édition de luxe avec 20 chromos et planches hors texte dessinés par Allongé. Prix, **20** fr. relié, **25** fr.; l'édition sans les 20 planches, prix, **15** fr.; relié, **20** fr.

FLORE PITTORESQUE DE LA FRANCE Botanique populaire illustrée, contenant : Physiologie, Anatomie, Classification et la Description de toutes les Plantes françaises, indigènes et cultivées. Suivi de quatre Études spéciales sur la Flore fossile et sur les Plantes au point de vue de l'utilité agricole, horticole et forestière. Ouvrage grand in-1°, 500 pages de texte imprimées sur papier teinté, illustrées de 1,000 gravures, dont beaucoup de page entière et accompagné d'une Carte agricole de la France et d'un Atlas de 82 planches en chromos retouchées à la main. Publication de grand luxe faite sous la direction de J. ROTHSCHILD et avec le concours de MM. GUSTAVE HEUZÉ, *Inspecteur général de l'Agriculture*, BOUQUET DE LA GRYE, *Conservateur des Forêts*, STANISLAS MEUNIER, *du Muséum*, J. PIZZETTA, *Lauréat de l'Institut*, et B. VERLOT, *Chef de l'École de botanique au Muséum*. Prix, **35** fr.; relié demi-maroquin, tranches dorées, **40** fr.

MUSÉE ORNITHOLOGIQUE ILLUSTRÉ d'EUROPE. — Classification, Synonymie, Description et Mœurs des Oiseaux d'Europe, leur Portrait ainsi que leurs Œufs et Nids en couleur; avec un Texte très détaillé, par O. DES MURS. Ouvrage de luxe, grand in-8° jésus, avec 345 chromos. La Publication sera complète en 1886 et formera 4 parties en 5 volumes avec environ 800 pages de texte. — Tome I. *Les Oiseaux d'eau, de mer ou Nageurs.* — Tome II. *Les Oiseaux de rivage ou les Échassiers et les Oiseaux de terre ou les Gallinacées.* — Tome III en 2 volumes contenant : *Les Pigeons et les Oiseaux* des champs et des bois, y compris les Corbeaux, les Pies, les Geais ou les Passereaux des Auteurs. — Tome IV. *Les Oiseaux de Proie.* — Le Prix de souscription à l'ouvrage complet est de **150** fr. — Les Souscripteurs paieront toujours un volume d'avance, *c'est-à-dire* qu'avec les tomes I et II ils paieront le tome III. LA MISE EN VENTE AU MOIS DE DÉCEMBRE sera : tome I avec 80 chromos, prix pour les souscripteurs, **35** fr.; pour les non-souscripteurs, **45** fr. — Tome II avec 65 chromos, prix de souscription, **30** fr.; pour les non-souscripteurs. **40** fr. — Le tome III paraîtra en Avril 1886 et contiendra 150 chromos. Prix de souscription, **60** fr.; pour les non-souscripteurs, **80** fr. — Le tome IV paraîtra en Août 1886 et contiendra 50 chromos. Prix de souscription, **25** fr.; pour les non-souscripteurs, **35** fr. La reliure est par volume, **5** fr.

L'EAU Texte par ALPHONSE DAUDET, PAUL ARÈNE, CHARLES YRIARTE et HENRI DE PARVILLE. Ouvrage de grand luxe, in-folio, avec 14 planches sur cuivre, imprimées en taille-douce, ton d'aquarelle et avec illustrations dans le texte par A. SEZANNE, *de l'Académie de Bologne.* — Sous Couverture de luxe. Prix ..... **75** fr.
Édition sur Japon avec planches en deux états. Prix..... **100** fr. **L'EAU**

FLORENCE L'Histoire, les Médicis, les Humanistes, Sculpture, Peinture, Architecture, etc. — Ouvrage de grand luxe avec 500 illustrations et planches sur cuivre. Prix en carton, **60** fr.; Relié en demi-maroquin avec mosaïque sur les plats, **80** fr.; Édition sur chine. **200** fr.

VENISE Histoire, Architecture, Sculpture, Peinture, Mosaïque, la Ville, la Vie, etc., par CHARLES YRIARTE. Un vol. in-folio, orné de 550 gravures.
Cet ouvrage est *entièrement épuisé*; nous n'avons plus que quelques exemplaires. — Prix relié en demi-maroquin.... **100** fr.

LE PATRICIEN DE VENISE AU XVIe SIÈCLE, sa Vie, d'après les papiers d'État des archives des Frari, par CHARLES YRIARTE. Avec 136 gravures et 8 planches sur cuivre d'après PAUL VÉRONÈSE **30** fr.; Relié, **40** fr.: Édition sur papier de Japon. **60** fr.

UN CONDOTTIÈRE AU XVe SIÈCLE ou Étude sur Rimini, sur les Lettres et les Arts à la Cour des Malatesta. Un vol. in-8°, imprimé avec luxe, orné de 200 gravures, **25** fr.; Relié toile, **30** fr.; Relié en demi-maroquin, **32** fr.; sur papier de Japon. **60** fr.

L'ART DES JARDINS Étude historique, principes de la composition des Jardins, plantations, décoration pittoresque et artistique des parcs et des jardins publics. Traité pratique et didactique, par le Baron ERNOUF. 3e édition entièrement refondue, publiée avec le concours de A. ALPHAND, *inspecteur général, directeur des travaux de la ville de Paris.* Publication de luxe grand in-1°, 360 pages ornées de 500 illustrations dont beaucoup de pages entières, représentant des plans de parcs et jardins anciens et modernes, petits jardins, jardins de ville, kiosques, ponts, traces, détails et architectures pittoresques et toute la flore ornementale, etc, Imprimé en elzévir, sur papier fort teinté; prix sous couverture en couleur sur peau d'âne, **20** fr.; cartonnage de luxe, **25** fr.; édition de luxe sur papier de Hollande (Van Gelder), **30** fr.; sur papier du Japon, **40** fr. **PARCS, JARDINS ET PROMENADES**

LES DIEUX ANTIQUES Mythologie illustrée des Grecs, des Latins et de la race Ariaque, par S. MALLARMÉ, *professeur au Lycée Fontanes.* Ouvrage orné de 260 gravures reproduisant des Statues, Bas-reliefs, Médailles et Camées. — Un volume in-8°. — Prix : **7** fr.; relié.. **10** fr.

ROME **LA VIE ANTIQUE** GRÈCE
MANUEL D'ARCHÉOLOGIE GRECQUE ET ROMAINE
Architecture publique et privée, Mobilier, Armes, Mœurs, Usages, etc. Précédée d'une introduction, par ALBERT DUMONT, *Membre de l'Institut.* Traduction d'après GUHL et KOHNER, par TRAWINSKI, *du Ministère des Beaux-Arts*, — Tome Ier. La Grèce, avec 559 gravures, broché **10** fr.; relié en toile, **12** fr. — Tome II. Rome, avec 550 gravures, broché, **10** fr.; relié en toile, **12** fr. — Les 2 volumes pris ensemble, broché, **15** fr.; relié avec fers spéciaux, tranches en couleur, en un seul volume, **20** fr.; en deux volumes séparés, **21** fr.; relié veau à coins, en un seul volume, **22** fr.; en deux volumes ..... **25** fr.

DIAMANTS ET PIERRES PRÉCIEUSES. — Descriptions, Gisements, Emploi, Évaluation, Commerce des pierres précieuses, du corail et des perles. Ouvrage in-8°, avec 350 gravures et une planche en chromo, par MM. ED. JANNETTAZ, VANDERHEYM, FONTENAY et COUTANCE, *professeur.* — Prix, **20** fr.; relié, **25** fr.

A TRAVERS CHAMPS! BOTANIQUE POUR TOUS. Histoire des principales familles végétales, par M. J. LE BRETON, revue par M. DECAISNE, *Membre de l'Institut*, 2e édition. Un fort beau volume, orné de 746 gravures, **7** fr. — Relié.. **10** fr.

TRAITÉ ILLUSTRÉ DE MÉTÉOROLOGIE PRATIQUE ou les Phénomènes de l'Atmosphère, d'après MOHN, *Directeur de l'Observatoire*, avec une Introduction par Henri de PARVILLE. Avec 200 gravures et 24 cartes en couleur. Un volume grand in-8° Prix, **7** fr. — Relié..... **10** fr.

LES PAPILLONS DE FRANCE. — Histoire naturelle, Mœurs, Chasse, Préparation des Papillons. Indications pour former des Collections, etc. Un volume avec 110 vignettes et accompagné de 19 chromolithographies. Prix, **7** fr. — Dans une reliure de luxe..... **10** fr.

L'ESPRIT DES FLEURS. Symbolisme et Science, par Mme Emmeline RAYMOND, *Rédacteur de la Mode illustrée.* Un volume in-4° avec 64 pages de compositions en chromo, représentant 400 plantes. Le texte, est tiré en 5 couleurs. Prix : **15** fr. Rel. avec fers spéciaux, tr. dorées.. **20** fr.

LES ORCHIDÉES. Histoire botanique, classification, géographie, collections, culture, maladies, emploi, description, avec une revue détaillée de toutes les espèces cultivées par E. de PUYDT. Un volume avec 242 vignettes et 50 chromos, **30** fr. — Relié..... **35** fr.

LES PLANTES ALPINES. Station, culture, emploi, description des espèces indigènes et exotiques, par B. VERLOT, *Chef de l'École botanique du Muséum.* Splendide publication, ornée de 50 chromos et de 78 gravures, 2e édition, **30** fr. — Relié ..... **35** fr.

LES PLANTES à Feuillage coloré, — Recueil des plus remarquables servant à la décoration des parcs et des jardins, des serres et des appartements, par Charles NAUDIN, *Membre de l'Institut.* Deux volumes avec 120 chromotypographies et 120 vignettes. 4e édition. Prix, **60** fr. — Reliés..... **70** fr.

LES FOUGÈRES ET LES SÉLAGINELLES. — Choix des plus remarquables pour la décoration des serres, parcs, jardins et salons, avec histoire botanique, pittoresque et horticole, par A. RIVIÈRE, E ANDRÉ, E. ROZE. — Deux volumes in-8°, **60** fr. — Reliés... **70** fr.

LES OISEAUX-GIBIER Leur description, chasse, mœurs, acclimatation, par M. DE LA BLANCHÈRE. — Un volume in-folio, avec 45 chromotypographies et de nombreuses vignettes, **50** fr. — Relié..... **60** fr.
☞ *Cet ouvrage est sans contredit la plus belle publication cynégétique qui existe.*

ORNITHOLOGIE DU SALON Synonymie, description, mœurs et nourriture des oiseaux de volières européens et exotiques, par R. BOULART, *Préparateur au Muséum.* — Un volume avec 75 vignettes et 40 chromos, représentant les oiseaux, leurs œufs et leurs nids, **30** fr.; relié, **35** fr.

LES POISSONS D'EAU LOUCE ET DE MER, par H. GERVAIS et R. BOULART. — Introduction par Paul GERVAIS, *Membre de l'Institut.* — Trois volumes, 130 vignettes et 260 chromos. Tome I. *Les Poissons d'eau douce*, **30** f.; rel, **35** f. Tome II et III. *Les Poissons de mer.* Prix de chaque volume, **45** fr.; relié, **50** fr.

MUSÉE ENTOMOLOGIQUE ILLLUSTRÉ

Histoire iconographique en 3 volumes, publiée par une réunion d'Entomologistes français et étrangers, avec 122 chromos 1,050 vignettes dans le texte, représentant en couleur les Insectes, Chenilles, Chrysalides, Métamorphoses, et les Plantes dont ils vivent. — *Chaque volume se vend séparément.*

COLÉOPTÈRES Leur organisation, mœurs, chasse, collections, classification. — Un volume in-4°, avec 48 chromos et 335 vignettes. **30** fr. Relié..... **35** fr.

PAPILLONS **Leur organisation, mœurs, chasse, collections, classifications, 2e édition. — Un volume in-4°, avec 50 chromos et 60 vignettes. 30 fr.** Relié..... **35** fr.

INSECTES Organisation, mœurs, chasse, classification des Orthoptères, Névroptères, Hyménoptères, Hémiptères, Diptères, Aptères, etc. Un volume, 24 chromos et 450 vignettes. **30** fr — Relié.. **35** fr.

LE GIBIER POIL LES QUADRUPÈDES DE LA CHASSE. — Leur description, mœurs, acclimatation, chasse; avec un Précis illustré du *Chien courant*, par le Marquis DE CHERVILLE. Superbe pendant à l'ouvrage ci-contre. Belle publication sur papier teinté avec 30 eaux-fortes sur zinc, imprimées en couleur, et 70 vignettes dessinées par KARL BODMER. Sous couverture de luxe, japonaise maroquinée, broché, **12** fr,; relié, **15** fr.; sur papier de Hollande, **25** fr. Les 2 volumes (*le Gibier Plume* et *le Gibier Poil*) se vendent, pris ensemble, brochés, **20** fr.; reliés, **24** fr.; sur papier de Hollande, **40** fr.

ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT-POSTE

J. ROTHSCHILD
Éditeur

PARIS, 13, Rue des Saints-Pères, PARIS

Gratis Catalogue de la Maison

LE GIBIER PLUME LES OISEAUX DE CHASSE. — Description, mœurs, acclimatation, chasse, par le MARQUIS DE CHERVILLE. 2e édition, revue et augmentée de 4 chromos et d'une Introduction générale sur le *Fusil.* Superbe volume imprimé avec luxe sur papier teinté avec 34 chromotypographies et 64 vignettes, par E. DE LIPHART. Sous couverture de luxe japonaise maroquinée, **12** fr.; relié, **15** fr.; sur papier de Hollande, **25** fr. Les 2 volumes (*le Gibier Poil* et *le Gibier Plume*) se vendent, pris ensemble, brochés, **20** fr.; reliés, **24** fr.; sur papier de Hollande, **40** fr.

PUBLICATIONS D'ÉTRENNES

SCIENCES — BEAUX-ARTS

MARIUS MICHEL ET FILS, RELIEURS

15, RUE DU FOUR-SAINT-GERMAIN, PARIS.

Vient de paraître

ÉDITION DE LUXE A TIRAGE LIMITÉ

LIVRE D'OFFICES

POUR TOUS LES DIMANCHES

ET LES PRINCIPALES FÊTES DE L'ANNÉE

SELON LE RITE ROMAIN

FIGURES HORS TEXTE

PAR P. DUBOIS, A. FALGUIÈRE, THOMAS, E. DELAPLANCHE

GRAVÉES AU BURIN PAR LEVASSEUR

ENCADREMENTS DU TEXTE

Composés et dessinés par H. MARIUS MICHEL

Et gravés sur bronze par BATICLE, E. MOUCHON et DELISLE

La traduction des Épîtres et Évangiles de M. l'abbé GLAIRE, la seule approuvée par Rome, a été employée pour cette édition. Ce choix et le concours de prêtres éclairés assurent la valeur du texte.

TIRAGE

3 exemplaires sur parchemin..... *Souscrits*

35 exemplaires sur Japon..... 140 fr.

365 exemplaires sur papier vélin de cuve, spécialement fabriqué pour cet ouvrage par les Papeteries du Marais..... 100 fr.

403 exemplaires.

Impression typographique : E. Plon, Nourrit et Cie.

Impression en taille-douce : Ch. Chardon.

ON PEUT S'ADRESSER ÉGALEMENT

A la Librairie L. CURMER, rue Richelieu, 47

J. S. VIRTUE AND Co LIMITED

LONDON, 26, IVY LANE, PATERNOSTER ROW.

THE RIVIERA

BOTH EASTERN AND WESTERN

BY

HUGH MACMILLAN D D

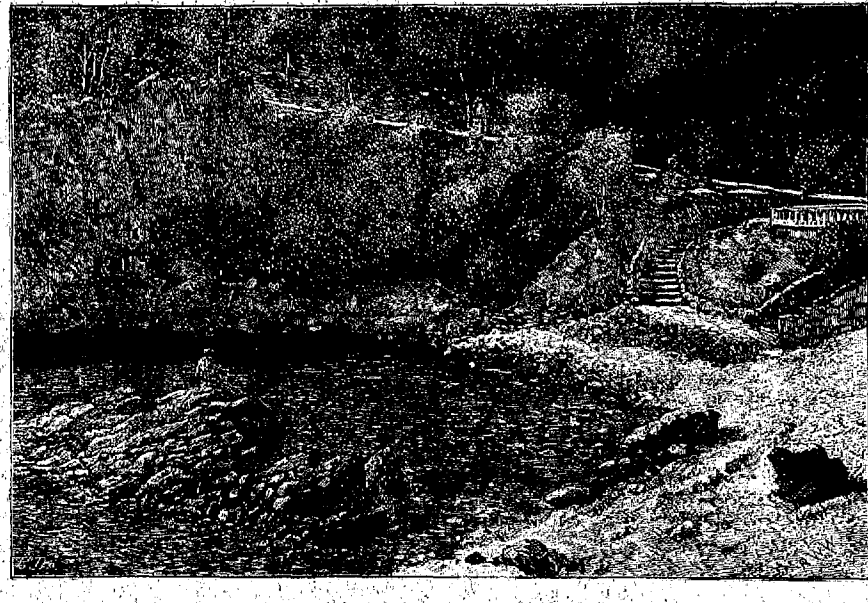

An inlet of the sea at St Raphael.

24 Page Illustrations and nearly **150** in the Text, including Descriptions and Illustrations of the following Towns, among many others:

NICE, CANNES, MENTONE, MONTE CARLO, MONACO, SAN REMO, Etc., Etc.

« Dr Macmillan has written an attractive book descriptive of the country and he has had the good fortune to have it illustrated in a manner not often equalled. The volume is at once useful and artistically excellent. » *The Scotsman* (Edinburgh).

« As complete and at the same time attractive an account of *the Riviera* as any we have met with. » *Literary World.*

CLOTH GILT, GILT EDGES, 21s

Copies may be seen at { Fotheringham, 8, rue des Capucines, Paris. Galignani, rue de Rivoli, Paris. Fotheringham, 59, rue d'Antibes, Cannes.

22 Rue de la Banque PARIS

Veuve J. BOYVEAU
LIBRAIRIE ÉTRANGÈRE

22 Rue de la Banque PARIS

LANGUES ÉTRANGÈRES

GRAND CHOIX

DE

BEAUX VOLUMES EN LANGUES ÉTRANGÈRES

POUR

CADEAUX DE NOEL, JOUR DE L'AN, ETC., ETC.

Abonnements à tous les JOURNAUX ÉTRANGERS, REVUES, MAGAZINES, etc.

ENVOI GRATUIT DE CATALOGUES DÉTAILLÉS.

A. RACT et Cie, EDITEURS, 16, rue Cassette, Paris.

Pour paraître très prochainement

ROYAL-GOUDRON

CONTE MARITIME

PAR E. BONNET

NOMBREUX DESSINS DE MAC-ADAM ET MOUILLION

Un beau volume in-8 broché, 6 fr.; relié, fers spéciaux, 8 fr.

HONNEUR ET PATRIE

LE LIVRE DU JEUNE SOLDAT

PAR MAILLARD

NOMBREUX DESSINS DE FERDINANDUS

Un volume in-8 broché, 6 fr.; relié fers spéciaux, 8 fr.

Les animaux domestiques. Deux albums in-4, contenant tous les animaux domestiques, dessinés par J. DELARUE, richement coloriés à la main et accompagnés d'un texte explicatif, par G. DELECZE, cartonnés avec couvertures illustrées..... 10 fr.

Les animaux sauvages, leurs mœurs et la manière de les chasser. Deux albums in-4, contenant les principaux animaux sauvages, dessinés par J. DELARUE, richement coloriés à la main; cartonnés avec couvertures illustrées..... 10 fr.

Les plus beaux oiseaux. Deux albums in-4, contenant les plus beaux oiseaux, dessinés par J. DELARUE, richement coloriés à la main, texte explicatif de M. VILLOT, cartonnés avec couvertures illustrées..... 10 fr.

LIBRAIRIE ARMAND COLIN

1, 3, 5, RUE DE MÉZIÈRES, PARIS.

PETITE ANTHOLOGIE

DES

MAITRES DE LA MUSIQUE

DEPUIS 1633 JUSQU'A NOS JOURS

Précédée de conseils aux jeunes exécutants,
et d'une histoire de la musique avant Lulli, suivie de notes
sur l'art musical contemporain, avec une biographie des principaux musiciens
et un lexique des expressions musicales. Romances et chansons, airs, duos
et petits chœurs simplifiés pour voix d'enfants, avec accompagnement ou pour piano seul, extraits des œuvres
des maîtres : Lulli, Rameau, Grétry, Mozart, Méhul, Boieldieu, Weber, Herold,
Rossini, Meyerbeer, Halevy, Berlioz, Mendelssohn, Chopin, Félicien
David, Wagner, Maillart, Victor Massé, Bizet, etc.

PAR M. LÉOPOLD DAUPHIN

Édition illustrée de 50 gravures. 1 vol. in-4, élégamment cartonné..... 5 fr.

— LE MÊME. Relié toile, tranche dorée..... 7 fr.

Histoire générale de l'Europe par la Géographie polititique, par EDWARD A. FREMAN, professeur honoraire au collège de la Trinité, Oxford. Traduit de l'anglais par M. GUSTAVE LEFEBVRE, avec une préface de M. ERNEST LAVIGNE, directeur d'études pour l'histoire à la Faculté des lettres de Paris. 1 volume in-8 de 700 pages, avec atlas in-4 renfermant 73 cartes ou cartons..... 30 fr.

— *Le même.* Relié demi-chagrin..... 40 fr.

Histoire de la civilisation française depuis les origines jusqu'à nos jours, par M. ALFRED RAMBAUD, professeur à la Faculté des lettres de Paris. 2 volumes in-18 jésus. — *En vente* : Tome Ier, DES ORIGINES A LA FRONDE. 1 volume in-18 jésus..... 4 fr.

— *Le même.* Relié demi-chagrin..... 6 fr.

Leçons de Psychologie appliquée à l'Education, par M. HENRI MARION, docteur ès lettres, chargé d'un cours sur la science de l'Education près la Faculté des lettres de Paris. 1 volume in-18 jésus, broché..... 4 fr. 50

— *Le même.* Relié demi-chagrin..... 6 fr. 50

Leçons de Morale, par LE MÊME. 1 volume in-18 jésus, broché..... 4 fr.

— *Le même.* Relié demi-chagrin..... 6 fr.

LIBRAIRIE HAAR et STEINERT, C. HAAR, successeur, 9, rue Jacob, Paris.

STIELER

GRAND

ATLAS UNIVERSEL

Édition pour la France, avec texte explicatif et un Vocabulaire allemand-français de termes de géographie.

95 CARTES COLORIÉES GRAVÉES SUR CUIVRE

Un beau volume in-folio, demi-reliure cuir de Russie..... 90 fr.

ATLAS GÉNÉRAL

37 CARTES COLORIÉES GRAVÉES SUR CUIVRE

Un beau volume grand in-8, relié..... 8 fr.

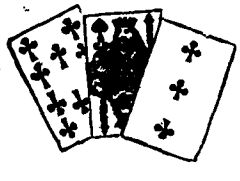

LE

LIVRE ILLUSTRÉ

DES

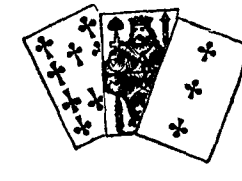

PATIENCES

60 JEUX DE PATIENCE

AVEC FIGURES INDIQUANT L'ARRANGEMENT DES CARTES, IMPRIMÉ EN ROUGE ET NOIR

Un beau volume in-8, relié..... 6 fr. 50

LIVRES D'ÉTRENNES EN ALLEMAND

OUVRAGES DE LUXE

LIVRES POUR LA JEUNESSE

CAUSERIES FAMILIÈRES (BUREAUX DES), 4, rue Lord-Byron, Paris.

Mme LOUISE D'ALQ

L'HORTICULTURE AU SALON

ET AU JARDIN

Beau volume in-16, sur papier de luxe, illustré de 100 dessins finement gravés sur bois, enseignant à cultiver soi-même les plantes d'appartement et de jardin.

Prix : broché, 5 fr.; relié..... 7 fr.

La collection des ouvrages du même auteur comprend aujourd'hui 11 beaux volumes, y compris celui ci-dessus, brochés, 55 fr.; reliés tous pareils, avec fers spéciaux et dorés sur tranches, 77 fr., savoir :

LE NOUVEAU SAVOIR-VIVRE UNIVERSEL, composé de trois tomes. Ouvrage le plus complet et le mieux fait qui ait été publié jusqu'ici sur ce sujet. Les 3 tomes, br., 15 fr.; reliés dorés, fers spéciaux, 21 fr. — Tome Ier : **Le Savoir-vivre** *dans toutes les circonstances de la vie.* Règles de l'étiquette, mariages, deuils, dîners, visites, cadeaux, etc. Br., 5 fr.; rel., 7 fr. — Tome II : **La Science du monde.** Renseignements détaillés, *comment se conduire au théâtre, dans le monde,* etc. Br., 5 fr.; rel., 7 fr. — Tome III : **Usages et Coutumes** *de toutes les professions,* indiquant les usages à suivre envers les *médecins,* les *magistrats,* les *professeurs,* le *clergé,* l'*armée,* etc., etc. — Br., 5 fr.; rel., 7 fr.

LA VIE INTIME, Mme d'Alq y traite les questions les plus délicates de l'existence féminime, elle pénètre dans les sentiers les plus étroits de la *vie de famille.* — Prix, br., 5 fr.; relié, 7 fr.

LA SCIENCE DE LA VIE. Conseils et réflexions à l'usage de tous. — Prix, br., 5 fr.; relié, 7 fr. (Médaille d'honneur de la *Société d'encouragement au Bien.*)

NOTES D'UNE MÈRE SUR L'ÉDUCATION des garçons et des filles. *Cours d'éducation maternelle* pour les jeunes femmes et les jeunes filles. — Beau volume, br., 5 fr.; relié, 7 fr. (Médaille d'honneur de la *Société d'instruction et d'éducation.*)

LE MAITRE ET LA MAITRESSE DE MAISON. Cette nouvelle édition est illustrée d'une cinquantaine de dessins, et traite des domestiques, du budget, etc. — Prix, br., 5 fr.; relié, 7 fr.

CARNET DU VIEUX DOCTEUR, transcrit par Mme Louise d Alq. Cours de médecine en famille. — Beau volume, br., 5 fr.; relié, 7 fr.

LES OUVRAGES DE MAIN EN FAMILLE, orné de 400 dessins nouveaux. — Prix, br., 5 fr.; relié, 7 fr. (Adopté par la *Ville de Paris* pour prix dans les Écoles primaires.)

Tricot, Filet et Filet-guipure, Crochet, Frivolité, Travail au métier, Broderie au point de croix et point russe.

LES SECRETS DU CABINET DE TOILETTE. Conseils et recettes pour faire sa parfumerie soi-même, par une femme du monde, sous la direction de Mme Louise d'Alq. — Prix, br., 5 fr.; relié, 7 fr.

Exiger la signature autographe de l'auteur sur la couverture comme garantie des nouvelles éditions.

Expédition franco contre mandat-poste joint à la lettre de demande.

Pour les demandes en compte, s'adresser chez M. A. GHIO, libraire, 1, 3, 5, 7 et 11 galerie d'Orléans, Palais-Royal, Paris.

LIBRAIRIE VICTOR PALMÉ, RUE DES S.-PÈRES, 76, A PARIS.



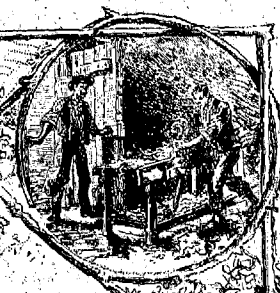

Pour paraître le 15 décembre 1885

ÉDITION ARTISTIQUE

DES

ÉPISODES MIRACULEUX

DE LOURDES

PAR

HENRI LASSERRE

SUITE

ET TOME DEUXIÈME DE *NOTRE-DAME DE LOURDES*

LE MIRACLE DE L'ASSOMPTION — LE MENUISIER DE LAVAUR
LA NEUVAINE DU CURÉ D'ALGER
MADEMOISELLE DE FONTENAY — LES TÉMOINS DE MA GUÉRISON

Un beau volume in-4° illustré par Yan d'Argent.
Encadrements variés à chaque page et chromolithographie.

BROCHÉ, 25 FRANCS.
CARTONNÉ AVEC PLAQUES, 30 FR. — RELIÉ, DOS CHAGR., FERS SPÉCIAUX, TR. DORÉES, 35 FR.

(Voir ci-joint la formule du Bulletin de souscription)

Les Épisodes miraculeux de Lourdes, *suite et tome deuxième de* Notre-Dame de Lourdes, publiés il y a deux ans et demi, n'ont pas eu un moindre succès ni un moindre retentissement que le premier volume, qu'ils égalent comme intérêt puissant et qu'ils surpassent même, au dire de certains critiques, sous le rapport de la forme littéraire.

Les Épisodes miraculeux de Lourdes sont plus qu'un chef-d'œuvre, c'est,







nous osons le dire, une série de chefs-d'œuvre. Le *Miracle de l'Assomption*, le *Menuisier de Lavaur*, *Mademoiselle de Fontenay*, la *Neuvaine du Curé d'Alger*, les *Témoins de ma Guérison*, racontent la gloire et la bonté de Dieu dans un des plus beaux et des plus charmants langages qui se puissent parler. Pour le second volume comme pour le premier, Notre-Dame de Lourdes a inspiré son historien.

On y voit tour à tour, et le prêtre et l'homme du monde, et l'ouvrier et le patricien, et la jeune fille et l'épouse, et le premier Ministre et le Nonce du Pape, se rencontrer dans le cours de ces actions providentielles dont l'histoire déroule à nos regards la trame incomparable. Quelle exactitude ! quelle rigueur scientifique ! quelle conscience de recherche dans les moindres détails ! Quelle sagacité et quelle profondeur d'analyse ! Quelle vie dans ces portraits ! Quelle puissance dans toutes les scènes de ces drames divins ! et, par-dessus tout, quelle vérité ! Oui, quelle vérité ! Il n'est pas un seul de ces *Épisodes* qui ne porte en tête le témoignage formel, écrit par les miraculés de la Vierge, que tout, dans ce récit *est absolument vrai*...

En moins de trente mois, vingt-cinq éditions des Épisodes miraculeux de Lourdes se sont écoulées entre les mains du peuple chrétien. Déjà ce livre a été



spontanément traduit en anglais, en italien, en allemand, en hollandais, en espagnol, en portugais, en hongrois, etc., etc. Déjà comme son aîné, il a franchi les océans et glorieusement accompli son œuvre apostolique.

Il a amené à la Grotte de Lourdes et des malades qui ont guéri et des incroyants qui ont été convertis.

Pour ne parler que des plus lointains, nommerons-nous Miss Johanna Dorney, de Chicago, se faisant transporter, infirme et presque mourante, du fond des Amériques, à la Grotte miraculeuse, et rentrant, avec la plénitude de la santé et de la vie, dans son pays frappé de stupeur? Nommerons-nous le baron Henry de Behr, luthérien, amené de Saint-Pétersbourg à Lourdes par ce même livre des Épisodes et abjurant le protestantisme entre les mains de l'abbé de Musy?

En dépit de tous les pouvoirs et de toutes les oppositions, en dépit de toutes les sectes, de



toutes les coalitions contre le surnaturel et contre Dieu, au milieu de tant de défaites, hélas! que subit en notre temps la vérité, ce livre associé à la gloire de Marie s'avance sans trouble comme un paisible vainqueur.

Ce spectacle et ce contraste a été vivement mis en lumière par l'un des plus grands esprits de ce siècle, un homme de génie, Ernest Hello, naguères enlevé prématurément à l'admiration des hommes d'élite.

« Le récit des merveilles de Lourdes, écrivait-il, au lieu « de succomber sous les moqueries du premier venu, le « récit de ces merveilles obtient l'audience du monde. »

De toutes parts on nous demandait une édition monumentale de ce second volume, pour faire suite à la grande édition in-4° du tome premier de *Notre-Dame de Lourdes*. On voulait pouvoir contempler les portraits de tous les personnages, la plupart vivants, dont il est question dans ces récits; on voulait voir la main de l'art dessiner les scènes miraculeuses que le texte raconte... Pressé par le succès, nous faisons, après trente mois, pour les Épisodes miraculeux ce que nous n'avons fait qu'après dix années pour *Notre-Dame de Lourdes*, et nous publions pour les étrennes 1885-1886 cette édition monumentale si impatiemment attendue, nous dirons presque si impatiemment exigée du public chrétien.

Nous avons confié l'exécution de cette œuvre d'art aux mains habiles de MM. Eugène Mathieu, Yan d'Argent, etc., qui ont si admirablement réussi dans le premier volume, et, c'est tout dire en un seul mot.

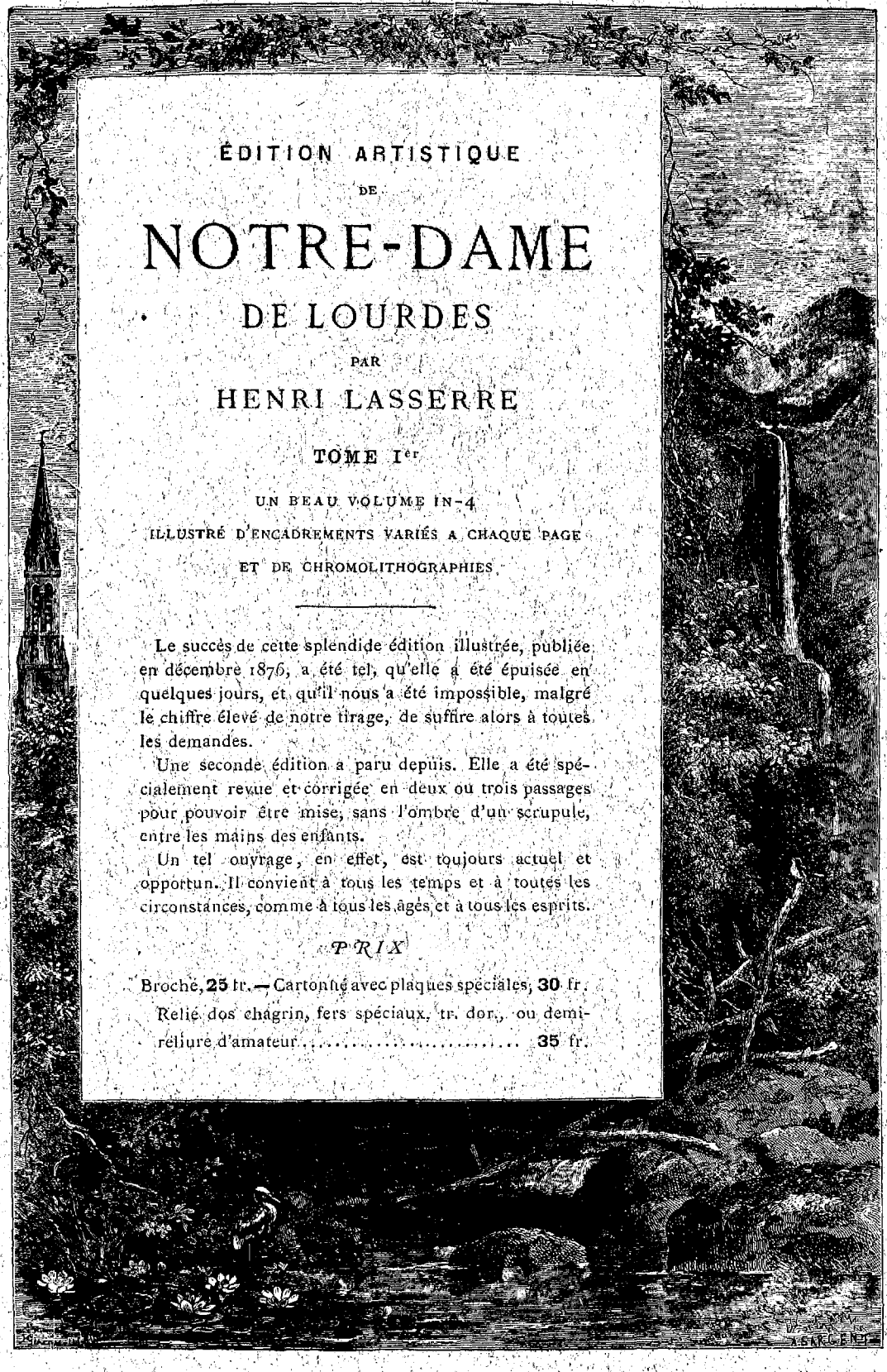

ÉDITION ARTISTIQUE

DE

NOTRE-DAME

DE LOURDES

PAR

HENRI LASSERRE

TOME Ier

UN BEAU VOLUME IN-4

ILLUSTRÉ D'ENCADREMENTS VARIÉS A CHAQUE PAGE

ET DE CHROMOLITHOGRAPHIES

Le succès de cette splendide édition illustrée, publiée en décembre 1876, a été tel, qu'elle a été épuisée en quelques jours, et qu'il nous a été impossible, malgré le chiffre élevé de notre tirage, de suffire alors à toutes les demandes.

Une seconde édition a paru depuis. Elle a été spécialement revue et corrigée en deux ou trois passages pour pouvoir être mise, sans l'ombre d'un scrupule, entre les mains des enfants.

Un tel ouvrage, en effet, est toujours actuel et opportun. Il convient à tous les temps et à toutes les circonstances, comme à tous les âges et à tous les esprits.

PRIX

Broché, **25** fr. — Cartonné avec plaques spéciales, **30** fr.

Relié dos chagrin, fers spéciaux, tr. dor., ou demi-reliure d'amateur..... **35** fr.



ÉDITION ARTISTIQUE

DE

LA VIE DES SAINTS

PAR Mgr PAUL GUÉRIN

AUTEUR DES PETITS BOLLANDISTES

Grand in-quarto, illustré avec le plus grand soin par YAN D'ARGENT.—12 aquarelles groupant les Apôtres, les Martyrs, les saints Ouvriers, les saintes Femmes, les saintes Pénitentes, etc. — 24 lettres ornées. — 12 titres symboliques. — 365 encadrements, avec environ mille sujets inédits se rapportant à la vie de chaque Saint.

CET OUVRAGE PARAITRA EN DOUZE LIVRAISONS

Ou en deux volumes de chacun six livraisons.

Huit livraisons ont paru.

PRIX DE LA LIVRAISON AVEC TITRE ET AQUARELLE

5 francs.

Toute personne ayant souscrit avant la fin de la publication aura droit GRATUITEMENT à la reliure de grand luxe.

PREMIER VOLUME PARU : JANVIER-JUIN

Prix : Broché..... 30 fr.

Riche cartonnage, plaques spéciales, tranches dorées, 35 fr.

Rel. demi-chagrin, plaques spéc., tr. dorées, 40 fr.



SAINT ANTOINE DE PADOUE



VIE DES SAINTS

Un jour, dit-on, Judith, fille de Charles le Chauve, tenait sur ses genoux un livre enrichi de brillantes peintures. Deux enfants s'approchèrent et demeurèrent émerveillés ; l'un d'eux y prit l'amour de l'étude et le désir des grandes choses, et devint Alfred le Grand.

Semblable influence serait-elle réservée à notre *Vie des Saints* ? Nous l'espérons ! Quelle récompense pour nous, si cette suite de récits, illustrés avec tant d'art, composés de ce qu'il y a de plus héroïque et de plus pur, aussi passionnants pour l'enfant au cœur avide de beauté que pour le vieillard plein de l'expérience de la vie, faisaient vibrer les plus hautes cordes de l'âme et devenaient au sein de chaque famille l'idéal et l'exemple de tous !

Comment ne pas admirer un saint Louis bravant les horreurs d'un champ de bataille où les morts gisent depuis des

SAINT ISIDORE



semaines, descendant de cheval, enlevant dans ses bras un de ces cadavres défigurés et disant à ses barons épouvantés : « Allons, Messeigneurs, donnons un peu de terre aux martyrs de Jésus-Christ ? » un saint Vincent de Paul prenant dans un élan de charité les fers d'un galérien pour le rendre à la lumière et à la liberté ; une sainte Geneviève trouvant dans sa foi assez d'éloquence et d'énergie pour calmer et sauver tout un peuple affolé de terreur ; ces armées de moines abrégeant leur vie dans des marais pestilentiels, défrichant des terres incultes, semant des moissons, transformant les Gaules, préparant la prospérité des peuples à venir ?

Une plume était prédestinée pour écrire ces merveilles : celle de Mgr Paul Guérin, l'auteur des *Petits Bollandistes*. Il a apporté à son nouveau travail l'érudition, la clarté, la sincérité, la logique qui font l'attrait de son style et lui valent son succès.

A cette histoire sublime, il fallait aussi un vêtement artistique à la hauteur de sa beauté : notre grand peintre Yan Dargent a interrompu les fresques d'une cathédrale pour se consacrer à l'illustration de cette *Vie des Saints*.

Sept cents pages sont encadrées par les mille sujets éclos sous ce crayon magique ; en outre, douze aquarelles, à la manière de Flandrin, groupent par caractères la troupe des combattants de l'Église du Christ : ici, les *docteurs* au front chargé de pensées ; là, les *fondateurs d'ordres ;* ici les *martyrs* encore tout rayonnants d'enthousiasme ; là, les *pénitentes*, superbes sous les larmes qui les transfigurent ; ici, les *saints ouvriers*, forts des travaux accomplis et du sillon creusé sous l'œil de Dieu.





SAINTE ANNE

LIBRAIRIE **VICTOR PALMÉ**, RUE DES S.-PÈRES, 76, A PARIS.

LE

LITTORAL DE LA FRANCE

PAR

CHARLES-FÉLIX AUBERT

(Mme V. VATTIER D'AMBROYSE)

Ouvrage couronné par l'Académie française (Prix Marcelin Guérin)

ILLUSTRATION

PAR SCOTT, BRUN, LALANNE, TOUSSAINT, FRAIPONT, CIAPPORI

VIENT DE PARAITRE : TROISIÈME PARTIE

DE LORIENT A LA ROCHELLE

UN VOLUME IN-4°

ONT DÉJA PARU

PREMIÈRE PARTIE

DUNKERQUE AU MONT S.-MICHEL

UN VOLUME IN-4

DEUXIÈME PARTIE

DU MONT S.-MICHEL A LORIENT

UN VOLUME IN-4

CHAQUE PARTIE SE VEND SÉPARÉMENT

Et forme un volume de 600 pages, orné de 300 gravures dans le texte et de 70 planches hors texte, tirées en une ou plusieurs couleurs.

PRIX DE CHAQUE PARTIE OU VOLUME

Broché, 20 fr. — Riche cartonnage, avec plaques spéciales, tranches dorées, 25 fr.
Reliure demi-chagrin, plaques spéciales, tranches dorées, 30 fr.

Le Littoral de la France! Ce titre n'est pas seulement heureux, mais surtout l'ouvrage a l'inappréciable mérite de tenir seul ce qu'il semble promettre d'attrayant.

On a reproché aux Français, particulièrement en ces derniers temps, de ne pas savoir la géographie; on les a accusés, non sans quelque raison, de ne pas connaître leur propre pays.

Voilà pourquoi la pensée qu'un travail instructif, pittoresque et descriptif de nos rivages serait utile à porter à l'entreprise de ce grand ouvrage.

Nous n'exagérons rien en disant que *Le Littoral de la France* est une œuvre aussi intéressante que patriotique; elle abonde en chapitres admirables au triple point de vue du style, de l'entrain communicatif et des illustrations. C'est un brillant panorama commençant à Dunkerque et se déroulant sur toutes nos côtes. Ouvrez l'un de ces trois volumes au hasard, ainsi,

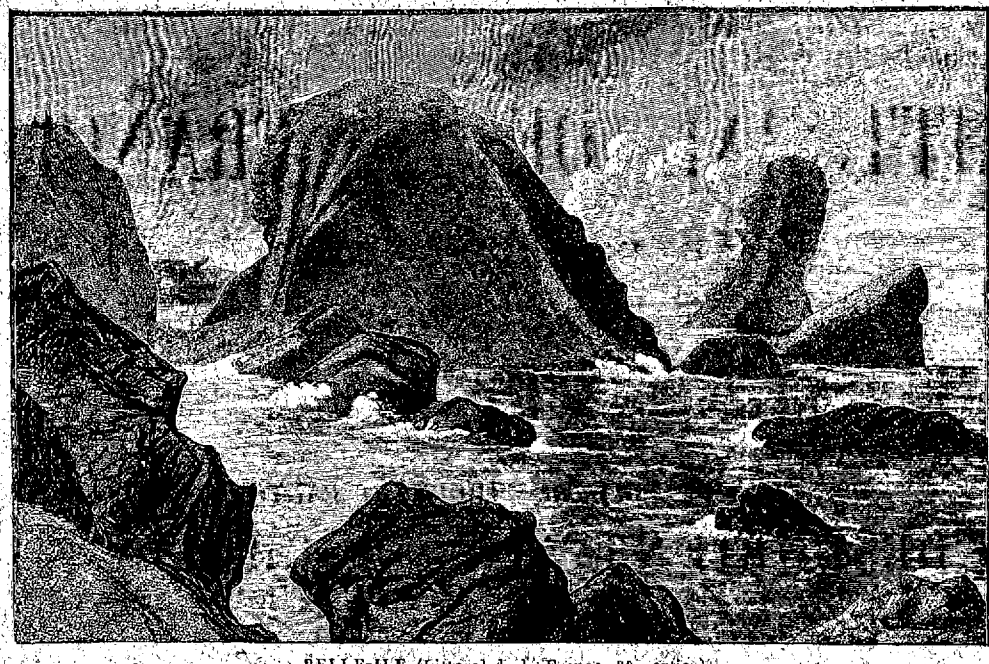

BELLE-ILE (Littoral de la France, 3e partie.)

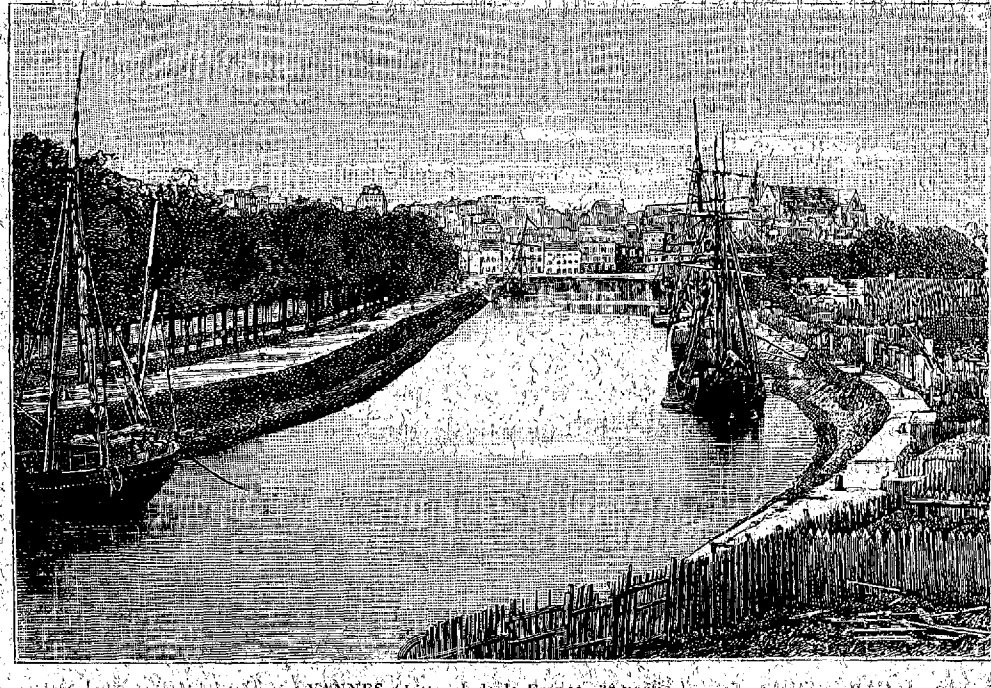

VANNES (Littoral de la France, 3e partie.)

par exemple, dans le premier une page de toute beauté sur les *Sauveteurs havrais*! Partout des descriptions colorées comme le pays parcouru! des traits historiques sauvés d'un injuste oubli!

Dans ce bel ouvrage nous apprenons à aimer la marine militaire et la marine marchande, et à apprécier l'utilité de la marine de plaisance elle-même. Fiers de posséder dans notre France tant de richesses, tant d'éléments

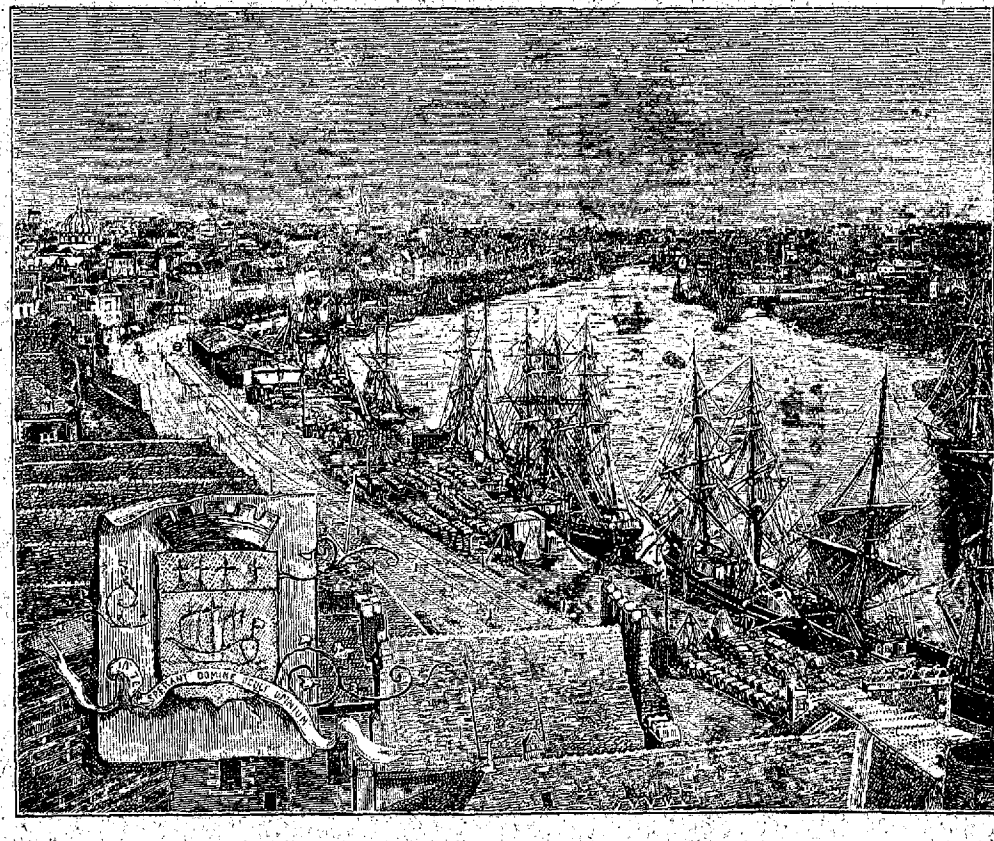

VUE DE NANTES (Littoral de la France).

de prospérité, nous connaissons désormais nos rivages dont l'histoire du passé et du présent nous permet d'entrevoir l'avenir.

La place nous manque pour citer ici les nombreux articles par lesquels la presse unanimement a témoigné ses éloges et son approbation pour la manière dont l'ensemble de cet ouvrage a été exécuté. Mais nous ne résistons pas au plaisir de signaler la date des numéros ou quelques-uns de ses principaux organes ont adressé leurs félicitations au *Littoral de la France* :

Le *Journal des Débats* du 25 décembre 1884.
La *Revue des Deux Mondes* du 15 décembre 1884.
Le *Figaro* du 17 décembre 1884.
Bulletin de la réunion des officiers du 17 janvier et du 15 août 1885.
L'*Illustration* du 20 décembre 1884.
Le *Journal officiel* du 13 décembre 1884.
Le *Monde illustré* du 20 décembre 1884.
Le *Journal illustré* du 21 décembre 1884.
Le *Temps* du 25 décembre 1884.
Le *Gaulois* du 8 janvier 1885.
La *Gazette de France* du 1er février 1885.

LIBRAIRIE VICTOR PALMÉ, RUE DES S.-PÈRES, 76, A PARIS.

LA CHEVALERIE

Par Léon GAUTIER, PROFESSEUR A L'ÉCOLE DES CHARTES
GRAND PRIX GOBERT

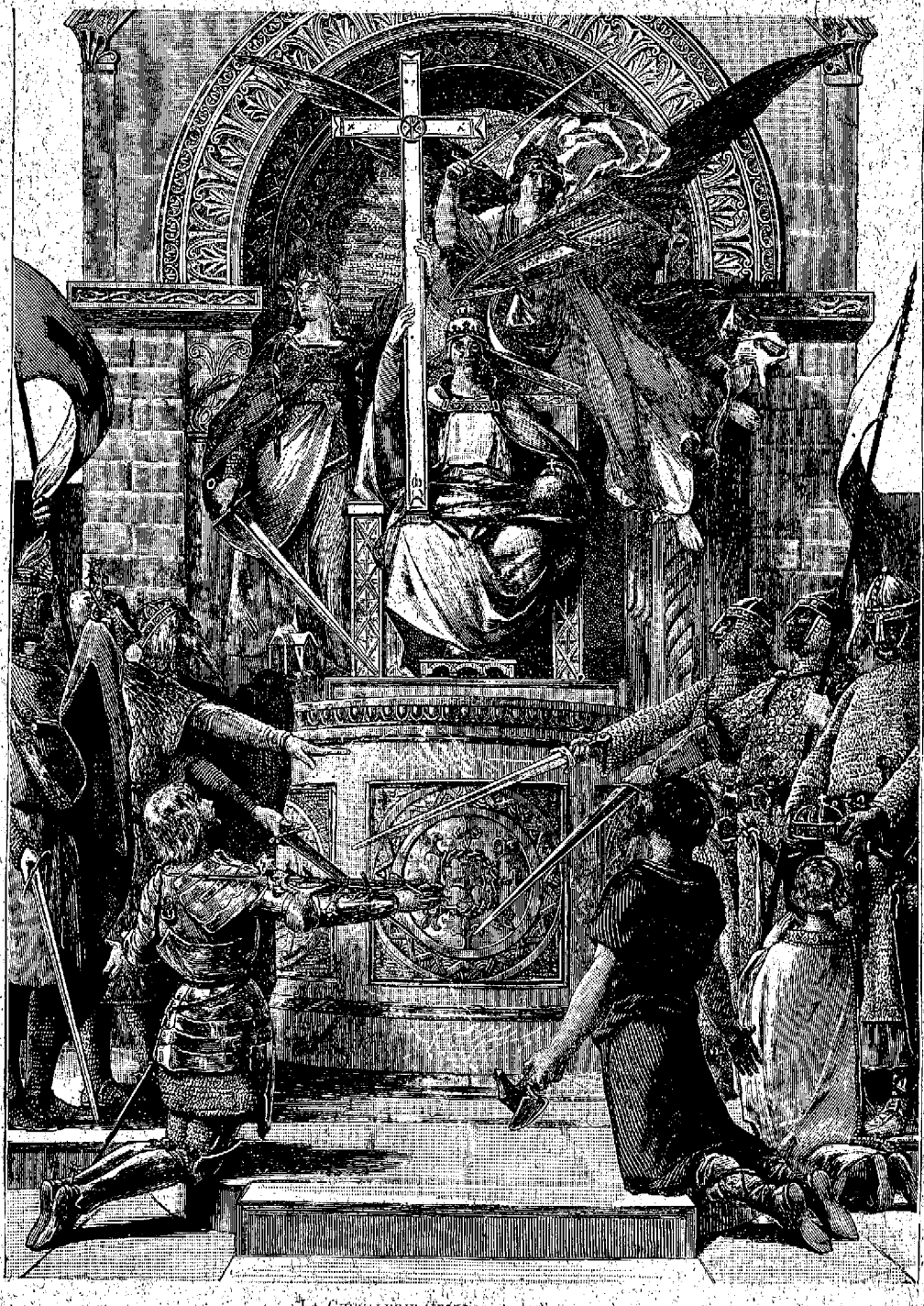

La Chevalerie (frontispice de l'ouvrage).

La Chevalerie DANS LE CIEL : Saint-Michel ; DANS L'HISTOIRE : Charlemagne, saint Louis, Jeanne d'Arc, Bayard ; — DANS LA LÉGENDE : Roland, Olivier, Guillaume Fierebrace et Renaud de Montauban.

LIBRAIRIE **VICTOR PALMÉ**, RUE DES S.-PÈRES, 76, A PARIS

LA CHEVALERIE (SUITE)

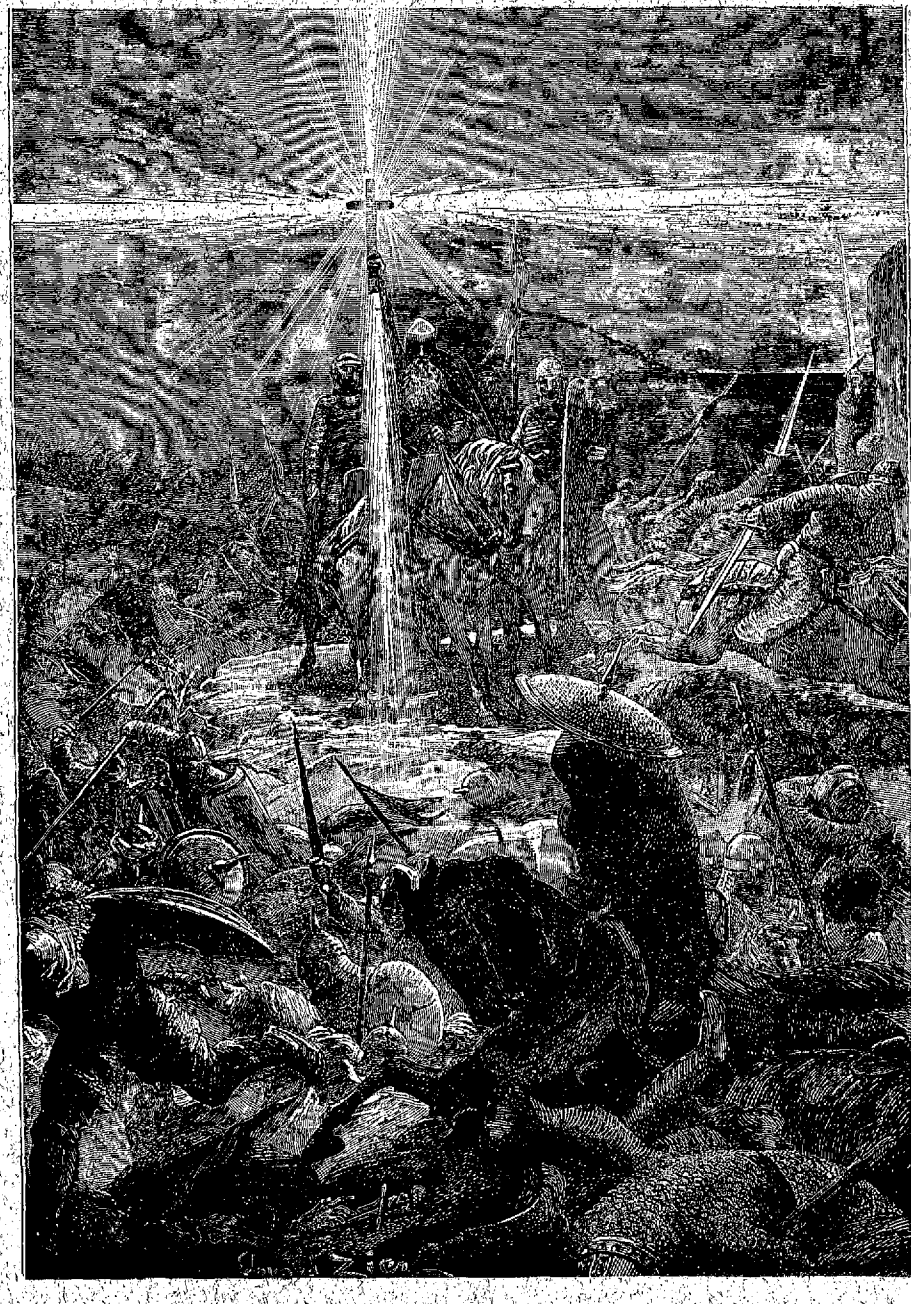

PENDANT LA BATAILLE. — LA CROIX MIRACULEUSE

Un magnifique volume gr. in-4 de 800 pages, illustré de 25 grandes compositions hors texte, de 30 frises, de 40 lettrines et culs-de-lampe, et d'environ 150 gravures dans le texte. Broché, 40 fr. Richelcart, toile, plaques spéciales, tr. dor., 45 fr. — Demi-rel. chag., plats toile, avec plaques, ou rel. amateur, 50 fr.

LIBRAIRIE **VICTOR PALMÉ**, RUE DES S.-PÈRES, 76, A PARIS.

VIE ILLUSTRÉE
DE SAINT JOSEPH

Par le R. P. CHAMPEAU, prêtre de Sainte-Croix



Magnifique volume in-4°, splendidement illustré par Yan' Dargent, Chovin, Fichot, Poirson, etc., d'après des documents authentiques et des vues prises sur les lieux mêmes, sous la direction artistique de M. Eugène Mathieu.

BROCHÉ..... 15 FR.

CARTONNAGE DE LUXE, FERS SPÉCIAUX, 20 FR. — RELIURE DEMI-CHAGRIN, 24 FR.

LIBRAIRIE **VICTOR PALMÉ**, RUE DES S.-PÈRES, 76, A PARIS.

LE

JEUNE AGE ILLUSTRÉ

JOURNAL DES ENFANTS

LA CINQUIÈME ANNÉE PARAITRA EN NOVEMBRE



CINQ BEAUX VOLUMES FORMAT IN-4 DE CHACUN 600 PAGES

Illustrés de 350 gravures et vignettes

Broché, chaque volume	10 fr.
Relié, riche cartonnage, plaques spéciales, chaque volume	15 fr.
Relié, demi-chagrin, plats toile, tranches dorées	20 fr.

LIBRAIRIE **VICTOR PALMÉ**, RUE DES S.-PÈRES, 76, A PARIS.

COLLECTION D'OUVRAGES ILLUSTRÉS
NOUVELLE
POUR LA JEUNESSE

BIBLIOTHÈQUE DU JEUNE AGE ILLUSTRÉ



PRIX :

Broché..... 2 fr. »
Riche cartonnage toile, avec plaque or, tranches dorée.... 3 fr. »
Riche cartonnage toile, avec plaque or, tranches jaspées... 3 fr. 50

VOLUMES IN-12, DE 300 PAGES
ORNÉS DE NOMBREUSES VIGNETTES ET GRAVURES HORS TEXTE

NOUVELLES PUBLICATIONS

VIENT DE PARAITRE

LES PÊCHEURS D'HELGOLAND
Par J. DE ROCHAY

LA FILLE DU PÊCHEUR
Par V. VATTIER D'AMBROYSE
LAURÉAT DE L'ACADÉMIE

LES MÉMOIRES DE FINETTE
Par L. HAMEAU

EN PRÉPARATION

LES MÉMOIRES D'UN PASSEREAU
Par A. DE BEAULIEU

HÉRACLE
Par VASSEL DE FAUTEREAU

MINA
OU LES ÉPREUVES D'UNE VIE D'ENFANT
Par J. DE ROCHAY

Clichés français et étrangers pour Livres et Journaux illustrés.

MAISON A. BALLOT

Vve BALLOT, SUCCESSEUR

20, RUE VISCONTI, A PARIS.

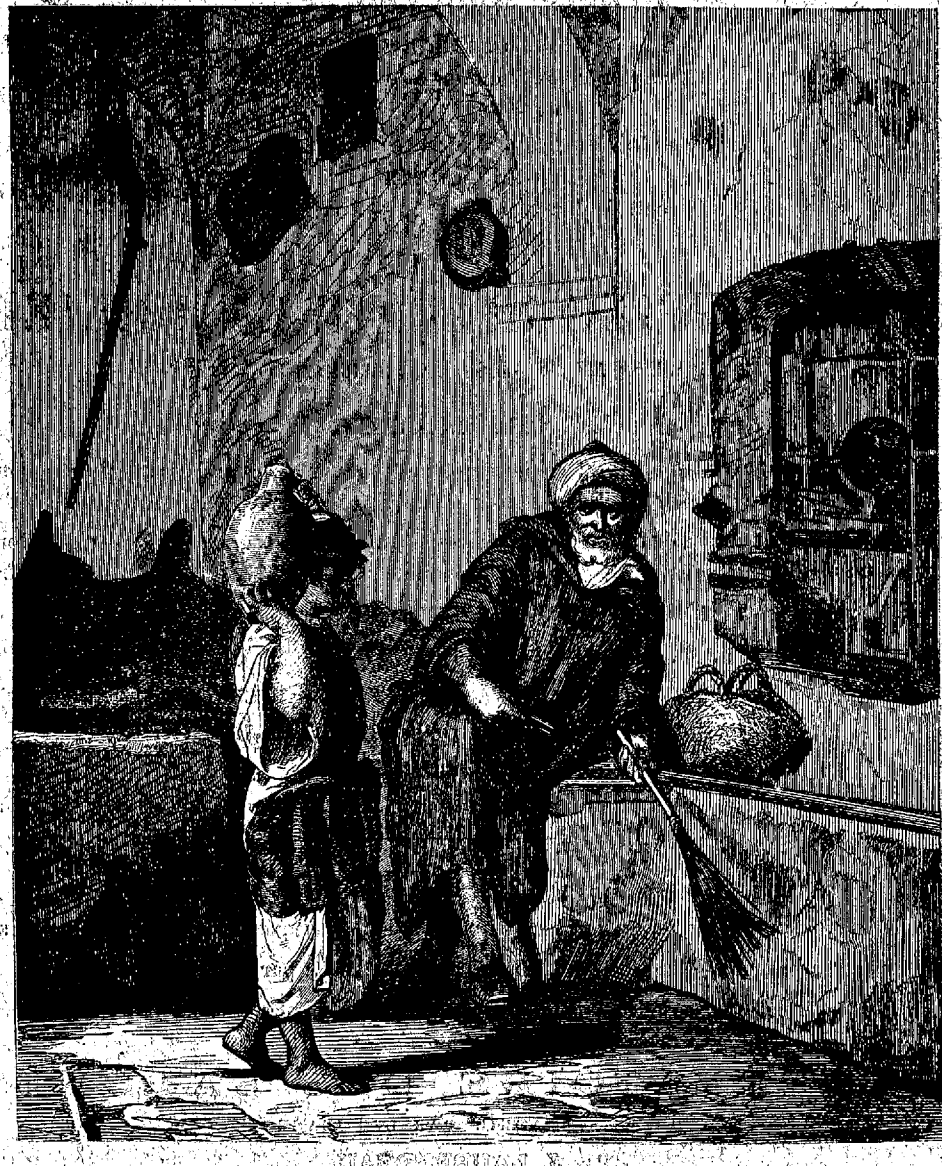

ILLUSTRATIONS POUR JOURNAUX, LIVRES DE PRIX, CLASSIQUES, ROMANS, ALMANACHS, ETC.

DÉPOT DES PRINCIPALES COLLECTIONS DE CLICHÉS

DES MAISONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES ET DE TOUS LES JOURNAUX ILLUSTRÉS.

ENVOI GRATUIT D'ÉPREUVES.

E. BERTAUX, Editeur, 25, rue Serpente, à Paris.

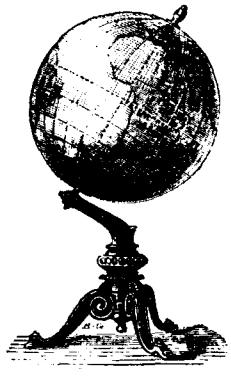

N° 4

GLOBES TERRESTRES & CÉLESTES

PAR

DELAMARCHE et **CH. DIEN**

Revus et corrigés par E. DESBUISSONS

GLOBES POUR ÉCOLES

GLOBE DELAMARCHE

33 cent. de diam., mod. n° 4. — Prix : 30 fr.

GLOBE DUBAIL

38 cent de diam., mod. n° 4. — Prix : 45 fr.

GLOBE Ch. DIEN

50 cent. de diam., mod. n° 4. — Prix : 90 fr.



N° 8

ATLAS DE GÉOGRAPHIE EN RELIEF

DRESSÉS SOUS LA DIRECTION

DE

HENRI MAGER

1° **Atlas élémentaire en relief.** 1 volume in-4 contenant 12 cartes gravées et coloriées dont 9 estampées. Cartonné, 4 fr. — Demi-reliure toile..... 5 fr.

2° **Atlas complet en relief.** 1 volume in-4 contenant 28 cartes gravées et coloriées dont 25 estampées. Cartonné, 8 fr. — Demi-reliure toile..... 9 fr.

CARTE GÉNÉRALE DE LA LUNE

CONTENANT LES DECOUVERTES LES PLUS RÉCENTES

Dressée sous la direction de CAMILLE FLAMMARION

Par C. M. GAUDIBERT

Une feuille 1m,20 sur 0m,90. Prix : 6 fr. — Collée sur toile et pliée, 9 fr. — Montée et vernie..... 12 fr.

GRAND PLANISPHÈRE CÉLESTE

CONTENANT TOUTES LES ÉTOILES VISIBLES A L'ŒIL NU ET LES PRINCIPALES CURIOSITÉS DU CIEL

Dressé sous la direction de CAMILLE FLAMMARION, par Paul FOUCHÉ

Une feuille de 1m,20 sur 0m,90. Prix : 6 fr. — Collée sur toile, montée et vernie. Prix : 12 fr.

OBSERVATOIRE DES SALONS

OU L'ASTRONOMIE PAR LES IMAGES

Par **J. LAURENDEAU**

Monture en carton, 25 fr.; monture en métal, 30 fr.

Nota. — Les familles peuvent passer, avec cet appareil scientifique, une soirée pleine d'attraits et très instructive. On se sert de cet appareil en le posant devant une croisée pendant le jour; le soir, on place une bougie derrière, et l'on obtient alors l'aspect lumineux que les astres présentent au télescope ; les étoiles étant perforées brillent avec l'illusion de la réalité. Une brochure ou légende explicative accompagne chaque appareil.

MARTY, 5, rue Dupin, ancienne Petite-Rue du Bac, Paris.

CLASSEUR UNIVERSEL

OU

BOITE-CATALOGUE

(Système P. POINÇON)

PERFECTIONNÉE ET DÉPOSÉE

PAR **MARTY**. FABRICANT, 5, RUE DUPIN

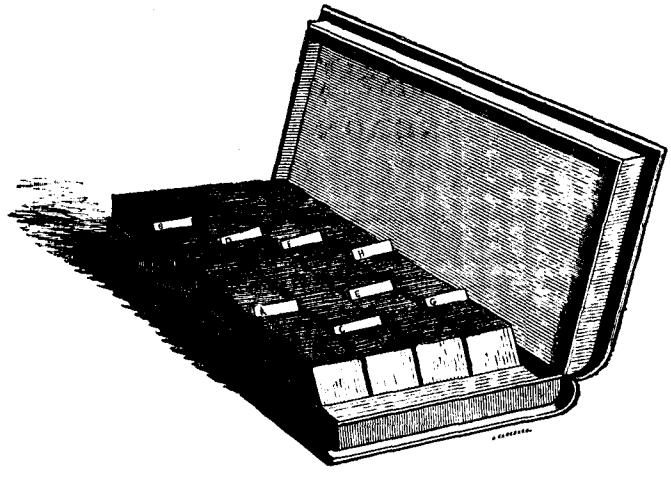

EXPOSITION DE 1867. — MENTION HONORABLE

Cette Boite est en usage à la Bibliothèque de Sainte-Geneviève, aux grands Séminaires de Saint-Sulpice, d'Annecy, de Bourges, de Bordeaux, à la Bibliothèque de l'Opéra, à l'Institution ecclésiastique d'Yvetot, aux Chambres syndicales des tissus de Reims, de Grenoble et d'Autun, à la Bibliothèque et aux Archives de l'Hôtel des Invalides, des Jeunes-Aveugles et à l'Arsenal de Saint-Thomas-d'Aquin, au Jardin d'Acclimatation du Bois de Boulogne, à la Préfecture de Marseille, au Comice agricole d'Orléans, à l'Evêché de Bayeux, aux Bibliothèques du Havre, de Vernon, de Gray, de Bar-le-Duc, à l'Ambassade d'Autriche et du prince Czartorisky, Hôtel Lambert, Bibliothèque de l'Ecole supérieure de Pharmacie de Paris, Ministère de l'Instruction publique, Académies de Toulouse et Montauban ; A. Vilmorin-Andrieu.

Cette Boite-Catalogue, à laquelle on a donné la forme d'un fort livre, n'est pas destinée uniquement aux bibliothèques, elle peut se prêter à mettre un ordre systématique parfait dans toutes les collections, et bien que le Catalogue lui-même s'applique plus spécialement aux livres et aux manuscrits, la disposition nouvelle dans laquelle elle se présente peut rendre des services incontestables à toutes les branches des sciences, même aux nécessités de classement qui se font sentir dans l'industrie.

Ce nouveau système de Catalogue se prête avec une facilité merveilleuse à d'incessantes intercalations; des cartes percées vers le bas d'un trou circulaire et fort régulier, puis, des tringles traversant ces files de cartes permettent au doigt de faire jouer chaque bulletin sans aucun dérangement possible; les tringles se fermant d'elles-mêmes, les maintiennent dans une caisse à compartiments, obvient à tous les inconvénients que l'on peut craindre d'un transport précipité ou de chocs inattendus.

Des cartes de diverses couleurs dépassant légèrement les autres présentent, sans confusion, les titres des divisions méthodiques.

LIBRAIRIE **Léopold CERF**, 13, rue de Médicis, Paris.

VIENT DE PARAITRE

LA QUESTION DU LATIN

Par Raoul FRARY

Un volume in-18..... **3 fr. 50**

LES COMÉDIENS EN FRANCE

AU MOYEN AGE

Par PETIT de JULLEVILLE

Professeur-Suppléant à la Sorbonne

Un volume in-18..... **3 fr. 50**

L'AMIRAL COURBET

D'APRÈS LES PAPIERS DE LA MARINE ET DE LA FAMILLE

Par Émile GANNERON

Secrétaire-Rédacteur au Sénat

Un volume in-18..... **3 fr. 50**

Gustave GUÉRIN et Cie, 22, rue des Boulangers, PARIS

Grand Atlas général de Géographie moderne, par GUSTAVE PAULY, contenant 31 cartes finement coloriées, relié... ..... 6 fr.

Carte de la France, par SAGANSAN, 1m46 × 1m29, toute montée..... 15 fr.

Carte des Etats de l'Europe, par SAGANSAN, 1m46 × 1m29, toute montée..... 20 fr.

Planisphère, par SAGANSAN, 1m47 × 1m05, tout monté..... 18 fr.

GRANDS OUVRAGES ILLUSTRÉS

	En carton.	Riche rel.
Le Paradis perdu. In-f°, 45 × 35. — 27 gravures sur acier.....	32 fr.	50 fr.
Galerie de Rubens. In-f°, 49 × 32. — 25 grav. sur acier.....	35 fr.	50 fr.
Gloires de la République. In-f°, 49 × 35. — 29 grav. sur acier.	33 fr.	45 fr.
Gloires de la France. In-f°, 42 × 29. — 101 gravures sur acier, 70 gravures bois.....	»	80 fr.
Les mêmes, exempl. d'amateur, grav. sur chine.....	»	110 fr.
Maîtres du dessin. In-f°, 43 × 30. — 25 grav. sur acier.....	»	70 fr.
Les mêmes, exempl. d'amateur, grav. chine.....	»	90 fr.
Le Paradis perdu. Edition d'amateur, gravures chine, gr. in-f°, 50 × 39.....	90 fr.	125 fr.
Le Paradis perdu. Edit. monumentale *in plano, les 27 gravures sur chine*, AVANT LA LETTRE.....	300 fr.	»

Nous envoyons franco, sur demande, notre Catalogue général des **ARTICLES de FANTAISIE, MAROQUINERIE, JOUETS**, etc., pour Étrennes 1886 (**Ivoires, Maroquinerie, Tabletterie, Jeux, Articles garantis de Chine et du Japon, etc.**)

A. ROGER ET F. CHERNOVIZ, Éditeurs

7, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, A PARIS.

ÉTRENNES 1886

MONOGRAPHIE

DU

TEMPLE DE SALOMON

Par le R. P. PAILLOUX

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-FOLIO, TEXTE ELZÉVIR, IMPRIMÉ PAR JOUAUST

Avec gravures sur bois par GUSMAN, lettrines historiées par CIAPPORI, et 26 planches et dessins hors texte par TOGNALLO.

Papier vélin glacé, reliure toile, avec fers spéciaux..... 100 fr.
Reliure amateur, demi-maroquin, coins, tête dorée..... 125 fr.

TIRAGE DE LUXE, AVEC ÉPREUVES DES GRAVURES AVANT LA LETTRE

20 exempl. numérotés sur hollande..... 150 fr. — 10 exempl. numérotés sur japon..... 200 fr.

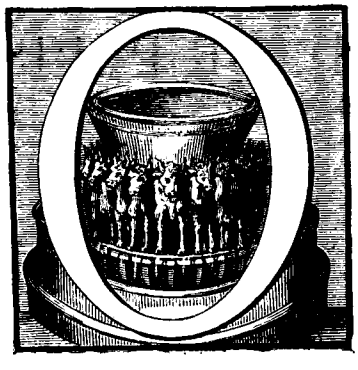

PINION DE LA PRESSE. — *L'Univers* : « Ce magnifique volume n'est pas un livre de fantaisie; c'est une œuvre de théologie et d'architecture, un ouvrage monumental, disent avec quelque fierté les éditeurs, sur le plus grand et le plus célèbre édifice qui ait existé au monde... Sa place paraît marquée dans les bibliothèques des divers établissements où est honorée et étudiée la science religieuse. » (Léon AUBINEAU.)

Le Monde : » Le beau livre du R. P. Pailloux vient enfin de paraître. Si notre attente fut mise à l'épreuve, notre espérance est dépassée. C'est un ouvrage remarquable à tous égards et d'une originalité incontestable. »

Le Correspondant : » Un savant jésuite, le R. P. Pailloux, vient de publier un ouvrage considérable, qui marquera parmi les plus beaux travaux de la science contemporaine... C'est une monographie sans rivale, qui s'appuie sur les bases les plus respectables, et qui n'intéressera pas moins les croyants que les érudits. » (Louis JOUBERT.)

Le Figaro : « Le R. P. Pailloux vient de publier un très grand et très beau volume, dans lequel sont renfermés les fruits de ses patientes et érudites études... Rien n'est laissé dans le doute ; tout y est rapporté, mesuré à une coudée près... Je puis, sans crainte d'être contredit, avancer que c'est une des œuvres les plus considérables qui aient été publiées sur l'antiquité hébraïque. » (Ph. GILLE.)

Le Morning Post : « La *Monographie du Temple de Salomon* doit être considérée comme l'un des plus grands efforts littéraires de l'année 1885 et même du XIXe siècle. » (OWEN LEWIS.)

Civiltà cattolica, 17 ottobre 1885. — « L'Opera che qui s'annunzia à' nostri lettori è una di quelle cui meritamente si puo e deve tributare l'onorato titolo di monumentale..... »

Suite des Publications de la Librairie **A. ROGER et F. CHERNOVIZ.**

J.-B. Card. PITRA

Episcopus Tusculanus, S. R. E. Bibliothecarius.

ANALECTA SACRA

SPICILEGIO SOLESMENSI PARATA

Nouvellement parus

TOMUS II. **Patres Antenicæni.** 1 volume.
TOMUS III. **Patres Antenicæni.** 1 volume.
TOMUS IV. **Patres Antenicæni Orientales.** 1 volume.

Précédemment parus

Analecta Sacra. TOMUS I. 1 volume.
Analecta Sacra. TOMUS VIII : *Nova S. Hildegardis opera.* 1 volume.
Spicilegium Solesmense. 4 volumes.

Le prix de chacun de ces volumes, format grand in-8, est uniformément fixé à 15 fr.

ŒUVRES

ORATOIRES ET PASTORALES

DE

MONSEIGNEUR FREPPEL

ÉVÊQUE D'ANGERS

8 beaux vol. in-8. Prix, broché, 44 fr.; reliés demi-chagrin, 60 fr.

R. P. FÉLIX

LE PROGRÈS PAR LE CHRISTIANISME

CONFÉRENCES DE N.-D. DE PARIS

De Liège et de Toulouse de 1855 à 1872

17 vol. in-8, papier vélin glacé. — Prix, broché, 68 fr.; chaque vol. séparément. 4 fr.

1856. — La Question du Progrès.
1857. — Nécessité du Progrès moral.
1858. — Le Progrès moral par la Sainteté chrétienne.
1859. — Le Progrès social par l'autorité.
1860. — Le Progrès de la Société par la famille.
1861. — Le Progrès par l'éducation chrétienne.
1862. — Progrès de l'intelligence par l'harmonie de la raison et de la foi.
1863. — Le Progrès de la science et de la foi au mystère.
1864. — La critique nouvelle devant la science et le christianisme.
1865. — La Négation naturaliste et le surnaturel.
1866. — L'Économie antichrétienne devant l'homme.
1867. — L'Objet et la Nature de l'art.
1868. — Le Progrès par la Religion.
1869. — Le Progrès par l'Église.
1870. — Le Progrès par l'autorité de l'Église.
1871 (Liège). — Le Progrès par la maternité de l'Église
1872 (Toulouse). — La Paternité pontificale.

Socialisme devant la Société. Conférence de Grenoble. Carême de 1878. Un beau volume in-8. 4 fr.
Christianisme et Socialisme, ou *Le Remède au Mal social par la Charité chrétienne.* Conférence du Mans, Carême de 1879. Un volume in-8 ..... 4 fr.
Charlatanisme social ou le Socialisme et les remèdes humains 1 vol. in-8..... 4 fr.
Ces **20 volumes** reliés en 10, demi-chagrin rouge..... 100 fr.

ŒUVRES COMPLÈTES FRANÇAISES

De l'abbé MARTINET

Édition uniforme, comprenant des œuvres inédites et une table générale des matières, publiée sous le haut patronage de Mgr **TURINAZ,** et honorée d'un bref de S. S. **LÉON XIII.**

10 beaux volumes in-8, papier glacé. 60 fr. | Reliés demi-chagrin..... 80 fr.

Suite des Publications de la Librairie **A. ROGER et F. CHERNOVIZ.**

VIENT DE PARAITRE

TOME PREMIER

LES LIVRES SAINTS

ET LA CRITIQUE RATIONALISTE

HISTOIRE ET RÉFUTATION DES OBJECTIONS DES INCRÉDULES CONTRE LA BIBLE

Par l'abbé F. VIGOUROUX

Prêtre de Saint-Sulpice, auteur du *Manuel biblique*

AVEC DES ILLUSTRATIONS D'APRÈS LES MONUMENTS

Par M. l'Abbé L. DOUILLARD

Architecte, membre du jury de l'École des Beaux-Arts.

L'ouvrage formera 4 forts volumes in-8, papier teinté. Prix du volume..... 7 fr.

Il a été tiré 50 exempl. sur hollande, 15 fr.; 10 exempl. sur japon, 25 fr.

Les objections contre nos saintes Ecritures sont de nos jours plus répandues et plus nombreuses que jamais. Beaucoup de chrétiens et d'âmes droites désirent savoir en quoi elles consistent, et surtout quelle réponse on peut leur faire. *Les Livres saints et la critique rationaliste* ont pour but de répondre à leur désir. Dans une première partie, ils exposent l'histoire des attaques contre la Bible, en suivant pas à pas les objections soulevées par les ennemis de la révélation, depuis les commencements du christianisme jusqu'à l'époque actuelle.

Une seconde partie sera consacrée à examiner en détail toutes les difficultés qu'on fait aujourd'hui contre les Ecritures. On s'efforcera de ne laisser aucune objection sans réponse, et d'établir que ni les sciences naturelles, ni l'archéologie, ni l'histoire, n'ébranlent l'origine de nos Livres saints. Comme les découvertes archéologiques accomplies à notre époque confirment merveilleusement la véracité et l'exactitude de la Bible, et que souvent une inscription, une peinture en disent plus que de longues discussions en faveur de tel ou tel passage des Livres sacrés, l'illustration éclaircira et complétera partout le texte. C'est ainsi que, dans le premier volume, la fresque de Pompéi représentant le jugement de Salomon, le *graffitto* du palais des Césars à Rome, etc., mettent sous les yeux du lecteur la manière dont les païens dénaturaient l'histoire et les dogmes sacrés, tandis que la reproduction des divers monuments antiques lui fera voir le respect et l'amour des chrétiens pour la parole de Dieu.

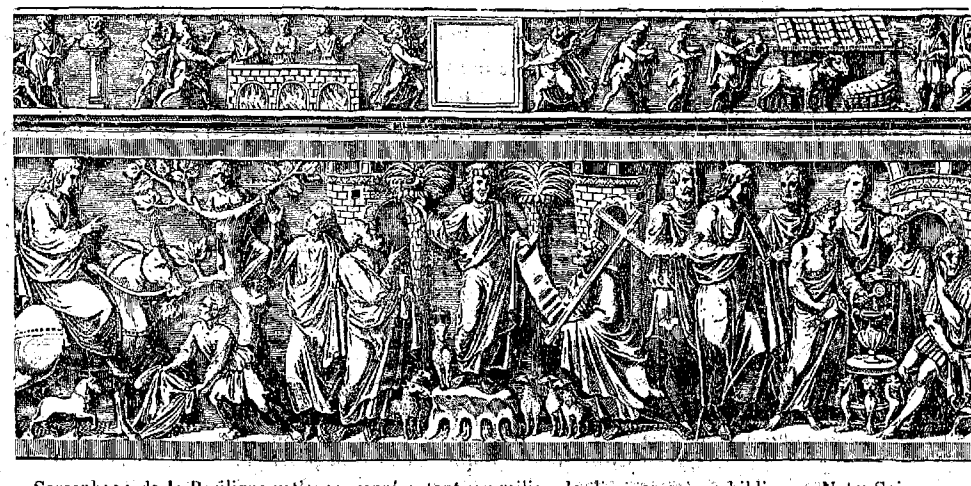

Sarcophage de la Basilique vaticane, représentant, au milieu de diverses scènes bibliques, Notre-Seigneur sur le mont sacré d'où jaillissent les quatre fleuves paradisiaques, image des quatre Evangiles.

Abbés BACUEZ et VIGOUROUX

4e ÉDITION

MANUEL BIBLIQUE

4 forts vol. in-12, avec gravures explicatives, broché..... 14 fr.

Avec carte de la Palestine..... 14 fr. 50

Suite des Publications de la Librairie **A. ROGER et F. CHERNOVIZ.**

ÉTRENNES PIEUSES

M. l'abbé GLAIRE, Ancien doyen de la Faculté de théologie.

LA SAINTE BIBLE

TRADUCTION NOUVELLE AVEC NOTES

APPROUVÉE PAR LA COMMISSION D'EXAMEN NOMMÉE PAR

LE SOUVERAIN PONTIFE

4 volumes in-18, ornés de 8 gravures sur acier et une gravure en chromo.

Broché	13 fr.	Demi-maroquin, tranche peigne.....	19 fr.
Relié, toile gothique, tr. rouge.....	16 fr.	Chagrin plein, 1er choix.....	27 fr.
Demi-cuir russe, avec coins tête dor.	23 fr.	Maroquin du Levant étui	43 fr.

Il manquait aux familles catholiques une Bible *sûre* et *autorisée*. M. l'abbé GLAIRE, en publiant une traduction à laquelle il s'était préparé par plus de quarante années d'une étude continue des langues et de la science biblique, a largement comblé cette lacune. Ajoutons qu'à la demande signée de 55 Evêques, le SOUVERAIN PONTIFE a daigné nommer une Commission d'examen qui a accordé à cette nouvelle version sa haute approbation.

D'un format *portatif* et élégant, ornée de jolies gravures sur acier, cette Bible sera un des cadeaux les mieux appropriés aux personnes chrétiennes.

EN VENTE SÉPARÉMENT

LE NOUVEAU TESTAMENT

TRADUCTION FRANÇAISE AVEC NOTES

SEULE APPROUVÉE PAR LE SAINT-SIÈGE

1 beau vol. in-8 cavalier, orné de 7 gravures sur acier et 1 en chromo. Prix, broché. 10 fr.

Relié demi-chagrin, plats toile....	12 fr. 50	Chagrin plein, 1er choix.....	18 fr. »
— — dor. sur tr.....	13 fr. 50	— riches dentelles...	22 fr. »
Demi-cuir russe, coins, tr. rouge..	15 fr. »	Maroquin du Levant, grain aplati.	26 fr. »

Le même format in-18 *broché*, 2 fr.; toile tranche rouge. 2 fr. 75

Les Saints Évangiles séparément, précédés de la messe et des vêpres. In-18. 1 fr.

R. P. ETCHEVERRY, S. J. **Nouvelles méditations** pour tous les jours et les principales fêtes de l'année. 4 jolis vol. petit in-12, 4 grav. acier, 10 fr. Toile..... 13 fr.

L'ABBÉ LARFEUIL. **Le Quart d'heure pour Dieu**. 4e édit. 3 vol. in-12, avec grav. sur acier. D.-ch., pl. toile, d. s. tr. 15 fr. 25

L'ABBÉ LARFEUIL. **Œuvres complètes.** 7 vol. in-12, d.-ch., dor. sur tr.. 34 fr. 75

R. P. MATIGNON. **Conférences de N.-D. de Paris.** *Jésus-Christ et la France.* — *Jésus et les Unités sociales.* 3 vol. in-8.... 12 fr.

R. P. ROUX. **Conférences de N.-D. de Paris.** *Le dix-neuvième siècle.* 2 v. in-8. 8 fr.

VIENT DE PARAITRE

L'ANNÉE D'OR

PAROISSIEN GUIDE DANS LA VOIE DES VRAIES VERTUS

Prières pour chaque jour de l'année. — Instructions et Méditations pour les dimanches et fêtes. — Évangiles expliqués et mis en pratique.

Par l'Abbé DESBOS, auteur du *Livre d'or des âmes pieuses.*

1 joli vol. in-32 jésus, imprimé par Crété sur papier blanc glacé, broché 3 fr., sur papier teinté de Rottersac, br. 3 fr. 50; toile gothique, tr. rouge, 3 fr. 75; chagrin 1er choix... 6 fr. 50

DU MÊME AUTEUR

HUITIÈME ÉDITION

LIVRE D'OR DES AMES PIEUSES

Ou cinq livres en un seul. 1 vol. in-18, 1100 pages, 2 gravures. Broché, 4 fr. Relié toile gothique, 5 fr. Chagrin premier choix, 7 fr. 50. Cuir de Russie ou maroquin poli.... 14 fr.

LEMERCIER et Ce, rue de Seine, 57, à Paris.

PUBLICATIONS D'ÉTRENNES POUR 1886

COURS D'AQUARELLE

Par Eugène CICERI, membre du jury à l'exposition des Beaux-Arts.

Ce cours, conçu sur un plan entièrement nouveau, a fait révolution dans l'enseignement de l'aquarelle. Les modèles sont décomposés en deux planches, dont l'une donne la *Préparation du travail*, les *Dessous de l'aquarelle*, et la seconde, le modèle terminé. C'est certainement la seule méthode avec laquelle les amateurs puissent réellement apprendre l'Aquarelle. Ce cours est employé à l'Ecole spéciale militaire de Saint-Cyr et dans les principales écoles du gouvernement à l'étranger. 1 fort vol. grand in-4 en carton toile, chagrin élégant; 25 leçons en texte, 48 planches en fac-similé d'aquarelle. Prix..... 40 fr.

La 1re édition imprimée à 3000 est épuisée; la 2e, revue et augmentée de plusieurs modèles complets représentant des figures, des animaux et des fleurs, paraîtra dans le courant de janvier. — On peut souscrire dès à présent à notre maison.

COURS ÉLÉMENTAIRE D'AQUARELLE

PAR LE MÊME

Ce cours, extrait du précédent, est composé de 16 modèles, dont 8 sont décomposés en 2 feuilles. En vente à notre maison et chez les libraires. — Prix..... 20 fr.

COURS DE DESSIN AU FUSAIN

Par Karl ROBERT

Méthode complètement nouvelle, d'après les mêmes principes que le cours d'aquarelle, d'Eugène CICERI. Les modèles décomposés en deux planches, donnant l'une la *Préparation du travail*, et la seconde le *Modèle terminé*. 30 planches grand in-4, avec texte. 1 fort vol. en carton toile, chagrin élégant. Prix..... 30 fr.

LA FORÊT DE FONTAINEBLEAU

Par ALLONGÉ

1 fort vol. in-fol. reproduisant en fac-similé l'œuvre du maître. 12 magnifiques compositions et 1 titre.

Cet ouvrage, qui compose un splendide album, peut en outre fournir d'excellents modèles aux élèves déjà avancés dans la pratique de fusain, et 1 carton-toile, chagrin élégant. Prix..... 30 fr.

ÉTUDES CLASSIQUES DE DESSIN AUTOGRAPHIÉES, par Jules LAURENS, tirées de la collection des **Classiques de l'Art**, publiés sous les auspices de M. le Ministre de l'Instruction publique, par M. Félix RAVAISSON, inspecteur général de l'enseignement supérieur.

100 superbes planches (48 × 57 c.)..... 100 fr. »
Chaque planche séparément..... 1 fr. 50

MÉTHODE DE DESSIN

A l'usage des écoles et des lycées.

Par Adolphe YVON, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts.

Lithographiées par SOULANGE-TESSIER, professeur au lycée Louis-le-Grand.

24 feuilles (31 × 46 c.)..... 15 fr. »
Chaque feuille séparément..... » fr. 75

COURS ÉLÉMENTAIRE ET GRADUÉ DU DESSIN

DE LA FIGURE HUMAINE

Par Jules LAURENS

Publié sous les auspices de M. le Ministre de l'Instruction publique

Pour servir à l'enseignement du dessin dans les écoles primaires, sous la direction de

M. Sébastien CORNU

30 planches (32 × 49 c.)..... 10 fr. »
Chaque planche séparément..... » fr. 50

LES AMIS DE L'AGRICULTEUR

Collection de 42 tableaux représentant les principales espèces d'*oiseaux utiles* de l'Europe, exécutée en chromolithographie très soignée, d'après les belles aquarelles de M. Léopold Robert et publiée par MM. D. Lebet, éditeur, et Lemercier et Cie, rue de Seine, 57. — Prix de la collection complète..... 25 fr.

Envoi du prospectus et de spécimens des planches sur demandes.

LIBRAIRIE DE L'ART
J. ROUAM, Editeur, 29, cité d'Antin, Paris.

BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE DE L'ART

1re SÉRIE, FORMAT IN 4

LE STYLE LOUIS XIV

CHARLES LE BRUN

Décorateur

SES ŒUVRES, SON INFLUENCE,
SES COLLABORATEURS ET SON TEMPS

Par A. GENEVAY

Magnifique volume in-4 orné de plus de 100 gravures.

Prix : broché..... 25 fr.
Relié..... 30 fr.
25 exempl. sur Hollande..... 50 fr.

LES MUSÉES D'ALLEMAGNE

MUNICH, COLOGNE, CASSEL

Par Emile MICHEL

Un magnifique volume orné de 15 eaux-fortes et 80 gravures.

Prix : broché..... 40 fr.
Relié..... 45 fr.
25 exempl. sur Hollande..... 80 fr.

LES ARTISTES CÉLÈBRES

BIOGRAPHIES ET NOTICES CRITIQUES

PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION DE

M. Eugène MUNTZ

Conservateur de l'Ecole des beaux-arts, Lauréat de l'Académie française et de l'Académie des Beaux-Arts.

DONATELLO

SA VIE, SES ŒUVRES

Par Eugène MUNTZ

Un volume illustré de 48 gravures.

Prix : broché, avec une élég. couvert. 5 fr.
— Riche reliure..... 8 fr.
100 ex. numérotés sur japon, avec double suite de gravures..... 15 fr.

JACQUES CALLOT

SA VIE, SES ŒUVRES

Par Marius VACHON

Un vol. illustré de nombreuses gravures.

Prix : broché (élégante couverture). 3 fr. 50
— Riche reliure..... 6 fr.
100 ex. numérotés sur japon (double suite de gravures)..... 12 fr.

BERNARD PALISSY

SA VIE, SES ŒUVRES

Par Philippe BURTY

Un vol. illustré de nombreuses gravures.

Prix : broché (élégante couverture)... 5 fr.
— Riche reliure..... 8 fr.
100 ex. numérotés sur japon (double suite de gravures)..... 15 fr.

PIERRE-PAUL PRUD'HON

SA VIE, SES ŒUVRES

Par Pierre GAUTHIEZ

Un vol. illustré de nombreuses gravures.

Prix : broché (élégante couverture). 3 fr. 50
— Riche reliure..... 6 fr.
100 ex. numérotés sur japon (double suite de gravures)..... 15 fr.

REMBRANDT

SA VIE, SES ŒUVRES

Par Émile MICHEL

Un volume illustré de nombreuses gravures.

Prix : broché..... 6 fr.
— Riche reliure..... 9 fr.
100 ex. numérotés sur japon (double suite de gravures)..... 18 fr.

LIBRAIRIE DE L'ART

J. ROUAM, ÉDITEUR, 29, cité d'Antin, Paris.

P. P. RUBENS

SA VIE ET SON ŒUVRE

PAR

O. BERGGRUEN, J. COMYNS CARR, A. CARTAULT,

L. GAUCHEZ, HENRI HYMANS, TH. JOURET

ÉMILE MICHEL, G. PAWLOWSKI, XAVIER DE REUL, MAX ROOSÈS, JEAN ROUSSEAU,

A. SCHOY, CH. TARDIEU, EUGÈNE VÉRON, WAUTERS.

UN SPLENDIDE VOLUME IN-4 GRAND COLOMBIER

Orné de quinze eaux-fortes par les premiers artistes, et de plus 100 gravures dans le texte ou hors texte.

Prix, broché, 60 fr.; riche reliure à biseaux..... 70 fr.

25 exemplaires sur papier de Hollande numérotés..... 100 fr.

VOYAGE EN ORIENT

PAR

Son Altesse Impériale et Royale l'Archiduc RODOLPHE

PRINCE HÉRITIER D'AUTRICHE-HONGRIE

Un superbe volume grand in-4, enrichi de *trente-sept eaux-fortes avant la lettre* et de nombreuses gravures sur bois, d'après les dessins originaux de PAUSINGER.

Broché..... 80 fr. | Riche reliure..... 90 fr.

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE DE GAUTHIER-VILLARS
SUCCESSEUR DE MALLET-BACHELIER
Quai des Grands-Augustins, 55, Paris.

PUBLICATIONS RÉCENTES

ANNUAIRE pour l'an 1886, publié par le Bureau des Longitudes; contenant les Notices suivantes : *Sur les treize tornados des 29 et 30 mai 1879, aux États-Unis*, par M. Faye, Membre de l'Institut. — *Notice sur le méridien et l'heure universels*, par M. Janssen, Membre de l'Institut. — *Discours prononcés aux funérailles de M. Serret*, par MM. Faye et Ossian Bonnet. In-18, de 800 pages, avec figures dans le texte et une carte des courbes d'égale déclinaison magnétique en France.

Broché ..... 1 fr. 50
Cartonné ..... 2 fr. »

*Pour recevoir l'*Annuaire *franco par la poste, dans tous les pays faisant partie de l'Union postale, ajouter* 35 *c.*

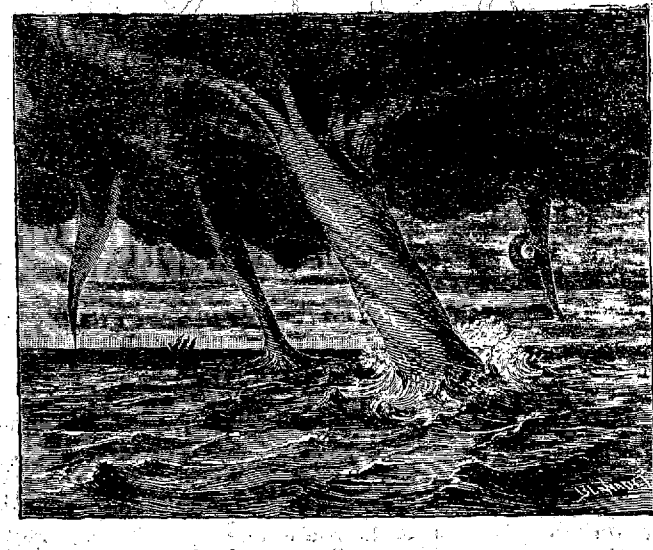

L'Annuaire pour 1886 paraîtra en Décembre 1885.

ANNUAIRE DE L'OBSERVATOIRE MÉTÉOROLOGIQUE DE MONTSOURIS pour 1886; Météorologie, Agriculture, Hygiène (contenant le résumé des travaux de l'Observatoire durant l'année 1885). 15e année. In-18 de 600 pages, avec figures et diagrammes dans le texte, suivi de *Notices*, par MM. Léon Descroix, L. et F. Marié-Davy, Albert Lévy, Dr Miquel. Broché ..... 2 fr. »
Cartonné ..... 2 fr. 50

Cet **Annuaire** *paraît tous les ans depuis* 1872. *On peut se procurer les années précédentes, sauf* 1872 *et* 1881, *au prix de* 2 *fr.*

L'Annuaire pour 1886 paraîtra en décembre 1885.

BICHAT, Professeur à la Faculté des sciences de Nancy, et **BLONDLOT**, Maître de Conférences à la Faculté des sciences de Nancy. — **Introduction à l'étude de l'électricité statique.** In-8, avec 64 figures dans le texte; 1885.
Prix ..... 4 fr.

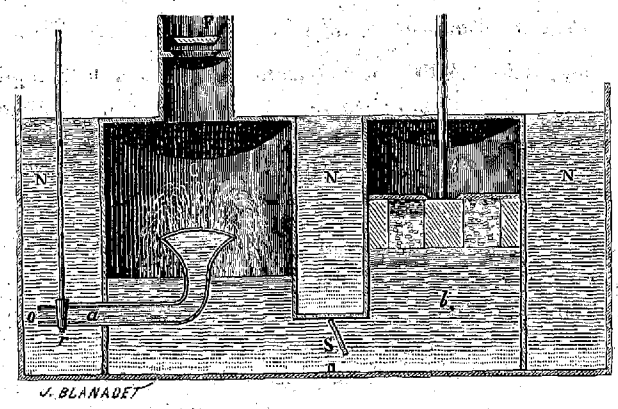

BRESSE. — Cours de Mécanique et Machines professé à l'Ecole Polytechnique. 2 beaux volumes in-8, se vendant séparément :

Tome Ier, avec 236 figures dans le texte; 1885 ..... 12 fr. »
Tome II, avec 154 figures dans le texte; 1885 ..... 12 fr. »

COLSON (**R.**), Capitaine du Génie. — **Traité élémentaire d'électricité, avec les principales applications.** In-18 jésus, av. 91 fig. dans le texte; 1885.... 3 fr. 75

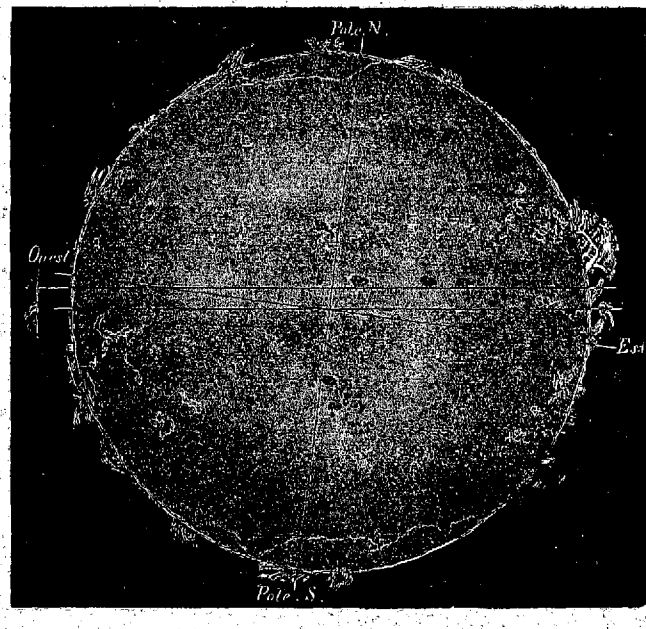

DUMAS (**J.-B.**), Membre de l'Académie française, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences. — **Eloges et discours académiques.** Deux beaux vol. in-8, avec un portrait de *Dumas*, gravé par *Henriquel Dupont*; 1885. Chaque vol. se vend séparément :

Tir. sur pap. vélin. 6 fr. 50
Tir. sur pap. vergé. 8 fr. »

FAYE (**H.**). — **Sur l'origine du Monde.** *Théories cosmogoniques des anciens et des modernes.* Deuxième édition, revue et augmentée. Un beau vol. in-8, avec figures dans le texte; 1885.
Prix..... 6 fr. »

JAMIN (**J.**) **et BOUTY**. — **Cours de Physique** à l'usage de la classe de Mathématiques spéciales. Deux volumes in-8, avec 433 figures et 6 planches; 1886..... 18 fr.

ON VEND SÉPARÉMENT :

TOME Ier. — *Instruments de Mesure. Hydrostatique. Thermométrie. Dilatations*..... 12 fr.
TOME II. — *Calorimétrie. Optique géométrique.* 8 fr.

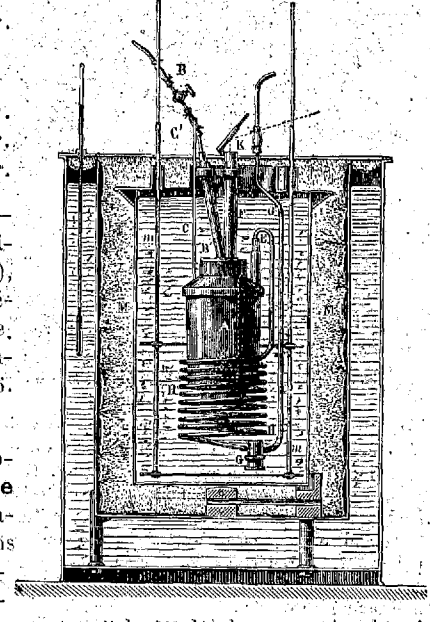

KEMPE (**H.-R.**), Ingénieur des Télégraphes. — **Traité élémentaire des mesures électriques.** Traduit de l'anglais sur la 3e édition (1884), par H. BERGER, directeur-ingénieur des lignes télégraphiques, ancien élève de l'École polytechnique. Un beau volume in-8 de 650 pages, avec 146 figures dans le texte et nombreuses tables; 1885.
Prix..... 12 fr.

L'ASTRONOMIE : Revue mensuelle d'Astronomie populaire, de Météorologie et de Physique du globe, donnant le tableau permanent des découvertes et des progrès réalisés dans la connaissance de l'Univers, publiée par Camille FLAMMARION, avec le concours des principaux Astronomes français et étrangers. — La REVUE parait le 1er de chaque mois, depuis 1882, par numéros de quarante pages.

5e ANNÉE. — PRIX DE L'ABONNEMENT :

Paris : 12 fr. — Départements : 13 fr. — Étranger : 14 fr. — Prix du numéro : 1 fr. 20.

Suite des Publications de la Librairie **GAUTHIER-VILLARS.**

PRIX DES ANNÉES PARUES :

Tome Ier, 1882 (10 numéros, avec 134 figures).
Broché ..... 10 fr.
Relié avec luxe ..... 14 fr.

Tome II, 1883 (12 numéros, avec 172 figures).
Broché ..... 12 fr.
Relié avec luxe ..... 16 fr.

Tome III, 1884 (12 numéros, avec 172 figures).
Broché ..... 12 fr.
Relié avec luxe ..... 16 fr.

Tome IV, 1885 (12 numéros, avec 160 figures dont une en couleur).
Broché ..... 12 fr.
Relié avec luxe ..... 16 fr.

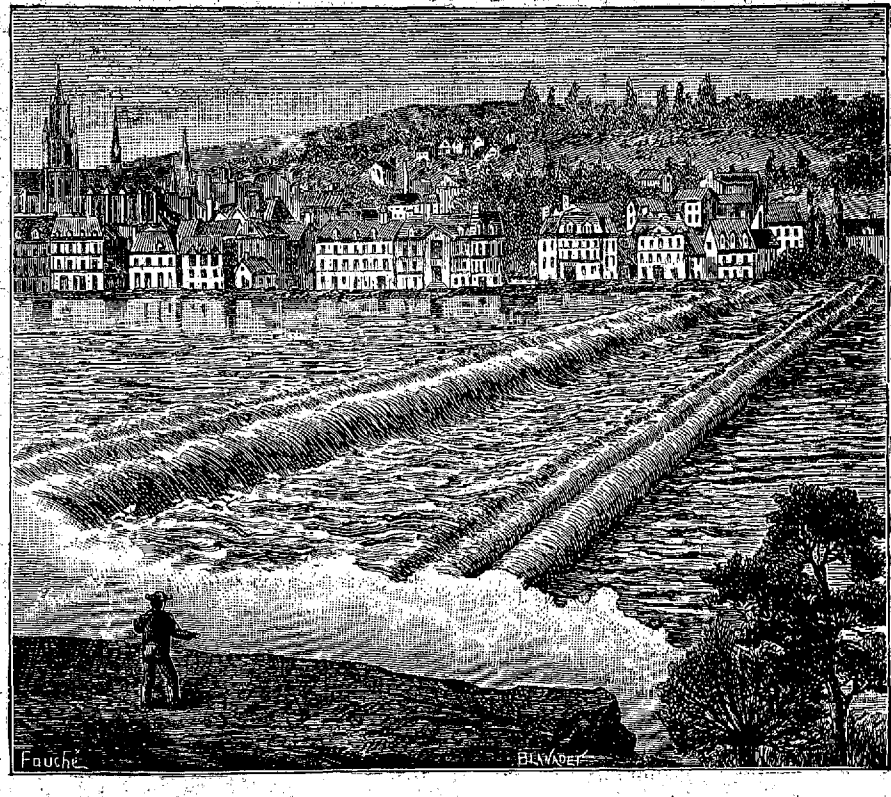

Cette *Revue* a pour but de tenir tous les amis de la science au courant des découvertes et des progrès réalisés dans l'étude générale de l'Univers. Elle donne, au jour le jour, le tableau vivant des conquêtes rapides et grandioses de l'Astronomie contemporaine. Des éphémérides font connaître aux amateurs de la plus belle et de la plus vaste des sciences l'état du ciel et les observations les plus intéressantes à faire soit à l'œil nu, soit à l'aide d'instruments de moyenne puissance. Chaque numéro est illustré de nombreuses figures explicatives sur les grands phénomènes célestes. Absolument correcte au point de vue scientifique, la *Revue* est néanmoins populaire, et ses rédacteurs suivent la voie ouverte par M. Camille Flammarion, qui a toujours su présenter la science sous une forme agréable. Aussi peut-on dire que sa lecture est aussi intéressante pour les gens du monde que pour les savants.

Un numéro est envoyé gratuitement comme spécimen.

LUCAS (Édouard). — Récréations mathématiques. Deux volumes petit in-8, caractères elzéviriens, titres en deux couleurs. Chaque volume se vend séparément.

Tirage sur papier vélin ..... 7 fr. 50
Tirage sur papier hollande ..... 12 fr. »

LAURENT (H.), examinateur d'admission à l'École Polytechnique. — **Traité d'Analyse.** 6 volumes in-8, avec figures dans le texte.

Tome Ier. — *Calcul différentiel. Applications analytiques et géométriques;* 1885..... 10 fr.

Le tome II est sous presse et paraîtra prochainement.

Ce traité est le plus étendu qui soit publié sur l'Analyse. Il est destiné aux personnes qui, n'ayant pas le moyen de consulter un grand nombre d'ouvrages, ont le désir d'acquérir des connaissances étendues en Mathématiques. Il contient donc, outre le développement des matières exigées des candidats à la Licence, le résumé des principaux résultats acquis à la Science. (Des astérisques indiquent les matières non exigées des candidats à la Licence.) Enfin, pour faire comprendre dans quel esprit est rédigé ce Traité d'Analyse, il suffira de dire que l'auteur est un ardent disciple de Cauchy.

MICHAUT, Commis principal à la Direction technique des Télégraphes, et **GILLET**, Commis principal au poste central des Télégraphes de Paris. — **Leçons élémentaires**

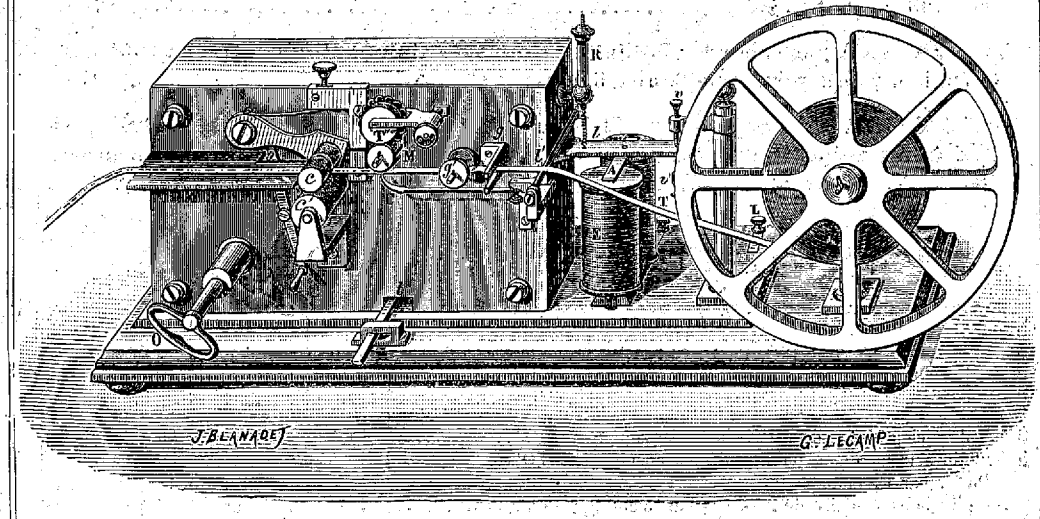

de Télégraphie électrique. *Système Morse. Manipulation. Notions de Physique et de Chimie. Piles. Appareils et accessoires. Installation des postes.* In-18 jésus, avec 81 belles figures dans le texte; 1885..... 3 fr. 75

MARIE (Maximilien), Répétiteur de Mécanique et Examinateur d'admission à l'École Polytechnique. — **Histoire des Sciences mathématiques et physiques.** Petit in-8, caractères elzévirs, titre en deux couleurs.

Tome Ier. — 1re période. *De Thalès à Aristarque.* — 2e période. *D'Aristarque à Hipparque.* — 3e période. *D'Hipparque à Diophante;* 1883..... 6 fr. »

Tome II. — 4e période. *De Diophante à Copernic.* — 5e période. *De Copernic à Viète;* 1883..... 6 fr. »

Tome III. — 6e période. *De Viète à Kepler.* — 7e période. *De Kepler à Descartes;* 1883..... 6 fr. »

Tome IV. — 8e période. *De Descartes à Cavalieri.* — 9e période. *De Cavalieri à Huygens;* 1884..... 6 fr. »

Tome V. — 10e période. *De Huygens à Newton.* — 11e période. *De Newton à Euler* (1re partie); 1884..... 6 fr. »

Tome VI. — 11e période. *De Newton à Euler* (suite); 1885..... 6 fr. »

Tome VII. — 11e période. *De Newton à Euler* (suite); 1885..... 6 fr. »

Tome VIII. — 11e période. *De Newton à Euler* (suite et fin). — 12e période. *D'Euler à Lagrange;* 1886..... 6 fr. »

Les autres périodes paraîtront successivement en 2 volumes analogues aux tomes précédents (*Euler à*

Suite des Publications de la Librairie **GAUTHIER-VILLARS.**

Lagrange, Lagrange à Laplace, Laplace à Fourier, Fourier à Arago, Arago à Abel et aux *géomètres contemporains*).

MAXWELL (James Clerk). — Traité de l'Électricité et du Magnétisme. Traduit de l'anglais par M. SELIGMANN-LUI, avec *Notes et Eclaircissements* par MM. CORNU, POTIER et SARRAU. Deux forts volumes grand in-8, avec figures et 20 planches. (Les 2 premiers fascicules ont paru.) — Prix pour les souscripteurs..... 25 fr.

MOUTIER (J.), Examinateur à l'École polytechnique. — **La Thermodynamique et ses principales applications.** Un fort volume in-8, avec 96 figures dans le texte; 1885. Prix..... 12 fr.

SERRET (J.-A.), membre de l'Institut. — **Cours d'Algèbre supérieure.** 5e édition. Deux forts volumes in-8; 1886..... 25 fr.

SERRET (J.-A.), membre de l'Institut. — **Cours de Calcul différentiel et intégral.** 3e édition. 2 forts volumes in-8, avec figures; 1886..... 24 fr.

TISSANDIER (Gaston). — **Les Ballons dirigeables. Application de l'Électricité à la navigation aérienne.** In-18 jésus, avec 35 figures dans le texte et 4 planches; 1885..... 2 fr. 50

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

TITRES DES PUBLICATIONS.	FORMAT	PÉRIODICITÉ	PARIS.	FRANCE et Algérie	UNION POSTALE
			fr.	fr.	fr.
Annales scientifiques de l'École normale supérieure.....	In-4	Mensuel	30	35	35
Bulletin astronomique, publié sous les auspices de l'Observatoire de Paris, par F. TISSERAND.....	Gr. in-8	Mensuel	16	18	18
Bulletin hebdomadaire de l'Association scientifique de France.....	In-8	Hebdomad	15	15	17
Bulletin de la Société française de Photographie.....	Gr. in-8	Mensuel	12	12	15
Bulletin de la Société internationale des Électriciens.....	Gr. in-8	Mensuel	25	27	27
Bulletin de la Société mathématique de France.....	Gr. in-8	6 Nos	15	16	16
Bulletin des Sciences mathématiques, publié par G. DARBOUX.....	Gr. in-8	Mensuel	18	20	20
Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des Sciences.	In-4	Hebdomad.	20	30	34
Journal de l'Ecole polytechnique (2 cah. par an). Prix de chaque cahier.	In-4	Semestriel	12	12	12
Journal de mathématiques pures et appliquées, fondé par LIOUVILLE, continué par RESAL, et publié, depuis 1885, par CAMILLE JORDAN.	In-4	Trimestriel	30	35	35
Journal de physique théorique et appliquée, fondé par D'ALMEIDA, publié par E. BOUTY, A. CORNU, F. MASCART et A. POTIER.....	Gr. in-8	Mensuel	15	15	15
Journal de l'industrie photographique, organe de la Chambre syndicale de la Photographie.....	Gr. in-8	Mensuel	7	7	7
L'Astronomie. Revue mensuelle d'Astronomie populaire, de Météorologie et de Physique du Globe, publiée par CAMILLE FLAMMARION.	Gr. in-8	Mensuel	12	13	14
Nouvelles Annales de mathématiques, rédigées par GERONO et BRISSE.	In-8	Mensuel	15	17	17
American Journal of Mathematics pure and applied. Editor in chief SYLVESTER.....	Gr. in-4	Trimestriel	30	30	30
Bulletin de l'Association belge de Photographie.....	Gr. in-8	Mensuel	27	27	27
Mathésis. Recueil mathématique à l'usage des écoles spéciales et des établissements d'instruction moyenne, publié par MANSION et NEUBERG.....	Gr. in-8	Mensuel	9	9	9

Les abonnements sont faits pour un an et partent de Janvier. — Envoyer un mandat de poste ou valeur sur Paris à M. GAUTHIER-VILLARS, Éditeur, quai des Grands-Augustins, 55, à Paris. On peut aussi s'abonner sans supplément de frais, en versant le prix de l'abonnement dans un des bureaux de poste de France et de l'Union postale. — Lorsque l'abonnement n'est pas payé en souscrivant, le prix est augmenté de 50 centimes pour frais de remboursement.

BOUSSOD, VALADON & Cie, ÉDITEURS-IMPRIMEURS
(Ancienne Maison GOUPIL ET Ce), 9, RUE CHAPTAL, PARIS.

VIENT DE PARAITRE

(PREMIER FASCICULE)

L'ARMÉE FRANÇAISE

TYPES ET UNIFORMES

PAR ÉDOUARD DETAILLE

TEXTE PAR **JULES RICHARD**

L'ouvrage sera complet en 16 livraisons, qui formeront 2 magnifiques volumes in-4. Les illustrations seront au nombre de 450 environ, dont 60 pl. en couleur et hors texte.

PRIX DE L'OUVRAGE

ÉDITION ORDINAIRE SUR PAPIER VÉLIN

Prix de l'exemplaire complet... ..... 800 fr.
Prix de chaque livraison..... 50 fr.

ÉDITIONS DE LUXE

Il sera tiré 300 exemplaires de luxe.

1° ÉDITION SUR PAPIER JAPON (TOUTES LES PLANCHES AVANT LA LETTRE).

100 exemplaires numérotés de 1 à 100, *avec une suite supplémentaire de toutes les gravures du texte tirées à part*, c'est-à-dire que chaque dessin est reproduit isolément, sous forme d'estampe hors texte, de sorte que cette suite de gravures formera une collection de 390 dessins avec marges, indépendante des deux volumes.

Prix de l'exemplaire complet... ..... 2,400 fr.
Prix de chaque livraison..... 150 fr.

2° ÉDITION SUR PAPIER DE HOLLANDE (TOUTES LES PLANCHES AVANT LA LETTRE).

200 exemplaires numérotés de 101 à 300.

Prix de l'ouvrage complet..... 1,200 fr.
Prix de chaque livraison..... ..... 75 fr.

Louis WESTHAUSSER, Éditeur, 40, rue des Saints-Pères, Paris



NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE DES ENFANTS

EXTRAIT DU *CATALOGUE GÉNÉRAL*



Charmants volumes, avec texte sur papier fort, illustrés de magnifiques chromolithographies.

Reliure en toile, tranches dorées. Prix..... 3 fr. 50 le volume.

Cette jolie collection représente assurément la meilleure édition des Contes populaires les plus aimés de la jeunesse.

JEANNOT
CENDRILLON
OBERON OU LE COR ENCHANTÉ
ROBINSON CRUSOÉ
LA FLUTE ENCHANTÉE

DON QUICHOTTE
UN CONTE D'HOFFMANN
(Histoire du prince Casse-Noisettes et du Roi des souris)
LE CHAT BOTTE
LADIN OU LA LAMPE MERVEILLEUSE

LE PETIT POUCET
PETIT FRÈRE & PETITE SŒUR
BLANCHENEIGE
JEAN ET MARGUERITE

L'AGE D'OR DE L'ENFANCE

PAR ERNEST D'HERVILLY

Un magnifique volume grand in-4 orné de 13 chromolithographies, accompagnées d'un texte très amusant.

Reliure toile, tranches dorées.

Prix..... 12 fr.

LA REINE DES NEIGES

CONTE DE H.-CHR. ANDERSEN

Coquet volume, richement illustré par PYM

Ce livre, qui rappelle les publications de Kate Greenaway, a sa place marquée dans la bibliothèque de tous les enfants.

Jolie couverture en couleur format in-4, relié. Prix.... 5 fr.

RAYONS DE SOLEIL

PAR C. DE TARNAWA

Charmant album de poésie enfantine pour garçons et fillettes, orné de nombreuses gravures en couleur et en noir.

Edition in-4, relié. Prix.... 4 fr.

LIVRE D'IMAGES

par J. STAUB

Destiné à l'enseignement élémentaire par intuition

Avec 48 doubles pl., rich. coloriées

POÉSIES, PETITS CONTES, ETC.

Traduit par J. Oyex de Lafontaine

4 livraisons format in-folio.

Prix de chaque livraison.. 5 fr.

Les livraisons réunies en un volume, élégamment relié... 26 fr.

AU PAYS DES FÉERIES

Magnifique volume in-4° avec un grand nombre de contes inédits empruntés au domaine du merveilleux. Orné de 13 chromolithographies. Riche reliure en toile avec plaques or et noir, tranches dorées. Prix.. 12 fr.

A, B, C DE L'ART

DESSIN, COLORIS

NOUVEL ALBUM

Pour former la main et l'œil de l'enfant en l'amusant

TEXTE

Par ERNEST D'HERVILLY

Avec plus de 300 dessins, de nombreux modèles à colorier, et une palette garnie de couleurs.

Le tout renfermé dans un magnifique carton.

Prix..... 12 fr.

Collection à 1 fr. 25 le vol.

LE PETIT PEINTRE

70 modèles coloriés et noirs.

LES PETITS JOUEURS

8 IMAGES AVEC TEXTE EN VERS

IMAGES PARLANTES pour les petits Enfants

Charmant petit livre en vers et beaucoup d'images.

COMMENT DOIT ÊTRE UN ENFANT

Joli texte en vers avec de belles gravures en couleur.

ALBUMS DE PEINTURE EN RELIEF

Jolis vol. in-4 à 2 fr. la série.

1re Série : PETITES FABLES, par C. de Tarnawa.

2e Série : AVENTURES DE FLIC ET FLOC, par C. de Tarnawa.

LES PETITS ARTISTES

48 MODÈLES DE DESSINS AVEC CARTON EN COULEUR

Prix.... 1 fr. 25

LE PETIT PEINTRE D'ANIMAUX

2 séries à..... 80 cent.

ALBUM POÉTIQUE ILLUSTRÉ

Choix varié de poésies françaises. Rel. riche, tr. dor. Prix. 6 fr. 50

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES ÉDITEURS

DONT LES PUBLICATIONS SONT ANNONCÉES DANS LA PRÉSENTE LIVRAISON

	Pages.
Alcan (Félix)	Encartage. 78
André, Daly fils et Cie	82-83
Baillière (J.-B.) et fils	1er Cahier jaune.
Ballot (Ve)	113
Berger-Levrault et Cie	5 à 7
Bertaux (E.)	114
Boussod, Valadon et Cie	2e Cahier jaune.
Boyveau (Ve J.)	92
Broussois (A.)	36
Causeries familières (Bureaux des)	96
Cerf (Léopold)	116
Challamel aîné	47
Chamerot (Georges)	79
Colin (Armand)	94
Delagrave (Ch.)	Encartage.
Desclée, de Brouwer et Cie	1er Cahier jaune.
Dumoulin (D.) et Cie	23
Durel (A.)	Encartage.
Firmin-Didot et Cie	58 à 65
Garnier frères	1er Cahier jaune.
Gauthier-Villars	2e Cahier jaune.
Guérin (Gustave) et Cie	116
Guillaumin et Cie	8-9
Haar et Steinert	Couverture. 95
Hachette et Cie	En tête.
Hébert (L.)	Encartage. 80-81
Hennuyer (A.)	66 à 69
Hetzel (J. et Cie)	Encartage.
Hetzel (J.)-Quantin (A.)	46
Hugues (Eugène)	54-55
Jouvet et Cie	11 à 22
Larousse (Ve P.) et Cie	72-73
Launette (H.) et Cie.	Couverture. 1er et 2e Cahiers jaunes.
Lecène (H.) et Oudin (H.)	74 à 77
Lehec	Encartage.
Lemercier et Cie	2e Cahier jaune
Lemerre (Alphonse)	1er Cahier jaune.
Le Vasseur (A.)	50 à 53
Lévy (Jules)	93
Librairie des Bibliophiles	24 à 27
Magasin pittoresque	56-57
Marius Michel et fils	90
Marty	115
Masson (G.)	1er Cahier jaune.
Ollendorff	10
Palmé (Victor)	97 à 112
Perrin et Cie	84-85
Plon (E.), Nourrit et Cie	28 à 33
Quantin (A.)	Encartage. 37 à 45
Ract (A.) et Cie	92
Reinwald (C.)	1er Cahier jaune.
Renouard (H. Laurens)	34 a 36
Retaux-Bray	86-87
Roger (A.) et Chernoviz (F.)	2e Cahier jaune.
Rothschild (J.)	88-89
Rouam (J.)	2e Cahier jaune.
Rouveyre (Édouard)	48-49
Techener (Léon)	71
Terquem (M.)	1 à 4
Vanier (Léon)	70
Virtue (J.-S.) and Cie	91
Westhausser (Louis)	1er et 2e Cahiers jaunes.

Wörterbuch der Hauptschwierigkeiten in der deutschen Sprache von Prof. Dr. Sanders. 14e éd. 1 vol. in-8° de 422 pages à deux colonnes. Berlin, Langenscheidt. Prix : 3 fr. 75, non relié.

« Je ne crois pas que l'on puisse recommander un livre plus utile que le Dictionnaire des principales difficultés de la langue allemande de M. Sanders.... Si les Allemands feront bien d'ouvrir souvent ce manuel si instructif et si pratique, il me semble, que nous aussi nous avons tout intérêt à le consulter souvent et à l'étudier avec attention. » (*Revue de l'enseignement des langues vivantes*, Nos 7 et 8, 1885).

En vente, chez **HAAR & STEINERT**

C. HAAR Succr

9, RUE JACOB, A PARIS.

RELIURES ANCIENNES ET MODERNES

E. CARAYON

Relieur de l'Opéra et de la Comédie française

10, rue de Nesles, PARIS

RELIURES ET CARTONNAGES D'AMATEURS

EN MAROQUIN, VÉLIN ET TOILE

CARTONNAGES ARTISTIQUES EN VÉLIN

Avec dos et plats ornés à l'aquarelle.

MÉDAILLE D'OR. — PARIS 1878

JOSEPH GILLOTT

DE BIRMINGHAM

Recommande ses excellentes

PLUMES D'ACIER

connues du Monde entier sous les

Nos 303 et 404

EN VENTE CHEZ TOUS LES PAPETIERS

DÉPÔT

36, Bd SÉBASTOPOL — PARIS

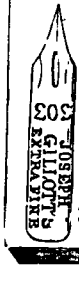



LIBRAIRIE ARTISTIQUE
H. LAUNETTE et Cie, Éditeurs, 197, boulevard Saint-Germain

MANON LESCAUT



HISTOIRE DE MANON LESCAUT

ILLUSTRATIONS DE **MAURICE LELOIR**

Contenant plus de 225 Vignettes gravées sur bois par J. Huyot et 12 Eaux-fortes.
Prix : broché, 60 fr.; cartonnage Bradel, Japon blanc, 70 fr.

L'imprimeur-éditeur : A. QUANTIN.

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

— Archives des Écrits de ce temps —

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

SEPTIÈME ANNÉE



PARIS

A. QUANTIN
Imprimeur-Éditeur

OCTAVE UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

1886

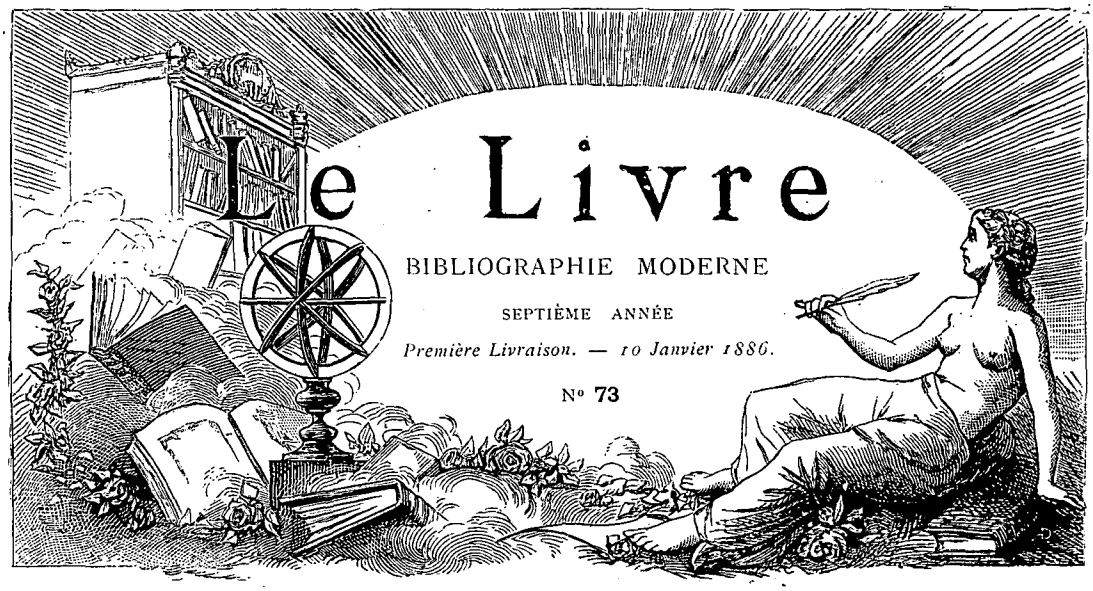

L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE.

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Causerie de nouvelle année, par OCTAVE UZANNE. — **Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Histoire. — Livres d'amateurs. — Beaux-Arts. — Géographie. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.**

CAUSERIE DE NOUVELLE ANNÉE

La saison des étrennes s'est heureusement écoulée. — Quoi qu'on ait pu dire ou écrire sur la crise commerciale qui sévit en France à l'heure présente, il faut bien constater que jamais la librairie n'a produit davantage; les livres foisonnent et la scribomanie semble chaque jour gagner de plus en plus toutes les différentes classes de la société.

Le fils d'un épicier de Lyon, J.-M. Chassaignon, fit paraître vers la fin du siècle dernier, sous le pseudonyme d'*Épiménide l'Inspiré,* une satire en quatre volumes sur *les Cataractes de l'imagination*, *le Vomissement littéraire* et *l'Hémorrhagie encyclopédique.* Assurément ce livre serait à reprendre et à mettre à la portée des révolutions du jour, car en aucun temps de notre histoire pareil déluge d'impressions n'a envahi un peuple plus démoralisé par la politique et relativement aussi peu épris de lecture et de belles-lettres.

A l'époque de la décadence littéraire romaine, les ouvrages ainsi se multipliaient et des armées de copistes travaillaient nuit et jour sans pouvoir arriver, même au prix d'un labeur surhumain, à transcrire les innombrables manuscrits qui faisaient irruption de toutes parts.— Pline et Sénèque, devant la profusion des livres, avaient déjà lancé ce salutaire conseil au lecteur : *Non multa, sed multum,* ce qui équivalait à dire : « Lisez beaucoup, mais bornez votre lecture à un petit nombre d'ouvrages choisis.» — Aujourd'hui qu'on *relie* ses livres, mais qu'on ne les *relit* point, ce précieux avis serait sans valeur. Nous assistons à un débordement d'écrits de tout genre, à une production tumultueuse et encombrante, à un véritable envahissement de littérature sans grande couleur et sans force, et cela en un temps où l'exiguïté de nos logis devient plus impérieuse, où il faut restreindre sa vie dans la *parva domus* du sage, où enfin les rangs de nos bibliothèques sont assez mesurés pour que nous n'y puissions même admettre les seuls grands écrivains de notre France.

Devant cette surabondance d'œuvres impri-

mées, nous subissons parfois un effarement, un découragement profond, une tristesse poignante, comme une inquiétude vague qui tient de l'angoisse, car il faut bien avouer que seul, feu Boulard, le bibliomane à la toise, exproprié de ses immeubles par l'in-folio et l'in-18, aurait pu regarder d'un œil à la fois satisfait et inconscient cette pullulation incroyable d'ouvrages de tous formats et de toutes provenances, marqués au sceau de la plus curieuse médiocratie du talent.

*
* *

La littérature française a eu ses États Généraux et jamais le titre de *République des Lettres* ne lui a été mieux approprié qu'aujourd'hui. La théorie égalitaire ne s'est que trop pleinement divulguée. Peu à peu le nivellement s'est fait, et cette suprême distinction aristocratique de l'esprit qu'on nommait le *talent* s'est très vivement démocratisée et démonétisée; cela a été, en quelque sorte, comme le morcellement intellectuel des grands domaines nationaux, car chacun montre du talent aujourd'hui, un bon talent courant qui ne choque pas, si toutefois il ne nous élève point vers des sphères supérieures. Chacun cultive son petit lopin intellectuel benoîtement, non pas comme un fief ou un bien patrimonial, avec une conviction et un orgueil de tréfoncier, mais simplement en brave franc tenancier qui épuise volontiers et sans souci son terrain. Aussi, tout a-t-il changé; les hautes futaies sont devenues de simples petits taillis et la récolte artificielle a définitivement remplacé les bonnes frondaisons naturelles d'autrefois. — Les grands génies disparaissent, les petits talents s'éparpillent et se multiplient comme des bacilles.

Dans ces lots d'innombrables volumes que nous envoient les éditeurs et qui nous assiègent dans nos intérieurs bourgeois, débordant sur les tables, s'empilant sur les sièges, il se trouve une honnête moyenne de talents divers; on ouvre au hasard un livre et l'on découvre d'aimables choses curieusement observées, un certain esprit de recherches et une jolie verve de biendisance; on convient que ce sont là des ouvrages *quelconques,* mais non pas des œuvres de *Quelqu'un;* ils sont pour la plupart médiocres, mais, hélas! ils ne sont pas *pires.* — Or le critique désarme; il n'a plus la force de s'indigner; dans ce chaos de bouquins qui l'enserre, il s'égare, il faiblit, il s'énerve; la nausée de la lecture le prend; pour se débarrasser de tous ces intrus qui quêtent un mot, un éloge, une réclame et pour faire place aux nouveaux venus qui déjà frappent à la porte, il bénit en bloc, il absolutionne tous ces faméliques de renommée; il gaspille sa bienveillance en mille banalités flatteuses; il éprouve cette commisération frissonnante, ce dégoût refoulé du passant attardé qui est assailli par des filles; il s'efforce de ne pas être blessant et peu à peu devient criminel.

Vingt romans, dix livres d'histoire ou de voyage, cent recueils de contes ou nouvelles sont là, près de lui, qui le sollicitent. Les peut-il lire? — Il n'y faut point songer; il les parcourt de l'index, les fouille du couteau à papier; partout il sent un effort, parfois une conviction, rarement un talent qui l'amorce et le touche à ce ganglion spécial de l'esprit qui dilate en nous la pensée et l'enthousiasme. La fatigue alors le saisit, il voit se dresser comme dans un cauchemar toute cette littérature qui l'envoûte et l'ensevelit; il semble entendre, comme une prière générale qui monte à lui, un chœur d'esprits qui vantent leurs labeurs, leurs illusions, leurs chimères. Il songe que tous ces inoffensifs alimentent une petite flamme intellectuelle et surtout qu'ils ne font point de politique. C'est alors qu'il saisit sa plume pour bénir, bénir sans cesse, bénir toujours, jusqu'à épuisement d'épithètes ondoyantes et de qualificatifs émollients.

Ah! me disait, non sans tristesse, tout dernièrement, un vrai littérateur, critique sincère, que je compte parmi mes amis, quand me sera-t-il permis de me réfugier à la campagne, dans une solitude heureuse où je pourrai lire enfin tous les livres dont j'ai rendu compte!

*
* *

« La critique était bienveillante à son origine, écrivait le poète Longfellow; elle indiquait les beautés d'un ouvrage plutôt que ses défauts; ce sont les passions des hommes qui l'ont rendue maligne : de même, le lit, symbole du repos, fut transformé par le mauvais cœur de Procuste en un instrument de torture. » — Cette observation pourrait être juste, si notre société ne s'était point transformée sous l'influence chaque jour plus prépondérante de la presse, si le monde des lettres n'était devenu un véritable marché à la criée où il faut donner de la « gueule » pour se faire entendre, et si enfin on pouvait établir une logique conspiration du silence à la naissance de tous les méchants livres qui nous assaillent. — Il n'en est pas ainsi; le charlatanisme ameute de tous côtés le public et la petite voix timide et consciencieuse de l'honnête homme mérite de se faire entendre. La critique, qui n'est que l'enluminure du mensonge dans les mains des pitres de la réclame, ne devient un instrument de vérité qu'au service des lettrés droits et amoureux de sacerdoce.

***

Cette critique sincère, minutieuse et patiente, nous l'avons cherchée, attirée pour ainsi dire dans cette *Revue* qui entre aujourd'hui dans sa septième année ; il faut bien le dire, nous n'avons guère réussi à l'acclimater aussi entièrement que nous le désirions. En dépit de tous les efforts, elle s'est parfois banalisée et même trop souvent compromise à notre insu. Elle s'est montrée femme : de nature coquette, capricieuse, frivole, agaçante, marivaudeuse, insoumise et fugace ; tour à tour au service de différentes mains, elle n'a pu subir le joug d'un seul maître et est devenue forcément mondaine, alors que nous l'eussions voulue surtout plus austère et plus janséniste.

Conduire la critique est devenu, par malheur, impossible dans la mêlée littéraire de ce siècle. « On ne trouvera pas de sitôt, disait déjà Balzac en 1840, un écrivain positivement instruit, ayant médité les moyens, connaissant les ressources de l'art, qui critique dans l'intention louable d'expliquer, de consacrer les procédés de la science littéraire et ayant lu les ouvrages dont il s'occupe. Voici pourquoi : lire un livre, s'en rendre compte à soi-même avant d'en rendre compte au public, en chercher les défauts dans l'intérêt des lettres et non pour le triste plaisir de chagriner l'auteur, est une tâche qui veut plus d'un jour : elle demande des semaines. »

Il s'agit aujourd'hui d'être renseigné vite, d'être guidé prudemment dans ce labyrinthe d'ouvrages nouveaux, dont la vogue passe si vite, que le livre du lendemain chasse déjà de la mémoire l'œuvre de la veille. Le lecteur ne veut pas attendre, l'auteur aspire à être jugé dès le jour de sa mise en vente et la production haletante monte toujours avec tant de puissance qu'il est impossible de l'endiguer et d'espérer trouver pour lire une heure de solitude. — D'autre part, sous peine de se déclarer un savant encyclopédique, il est malaisé à un Directeur de Revue de juger par soi-même de toutes les nouveautés qui paraissent dans les différentes branches bibliographiques. Forcé d'appeler à la rescousse de nombreux collaborateurs, spécialistes en leur manière, il doit, tout en leur inculquant l'indépendance et les protégeant de son autorité, leur accorder pleine et entière confiance ; il trace à chacun une ligne de conduite, un cadre d'évolution ; il fixe un nombre de lignes déterminé par la surabondance des textes à insérer ; il agit en quelque sorte en bon père de famille, ayant l'œil à tout et s'occupant des moindres détails. La besogne est suffisamment onéreuse et plus ardue qu'on ne se l'imagine.

Les choses en étant à ce point, et jugeant de la difficulté de m'éclairer sur la conscience de tous ceux qui veulent bien m'apporter leur concours, que de fois n'ai-je point rêvé de diriger personnellement une Revue de critique impeccable, dans un couvent de moines laïques, studieux, érudits, aimant les lettres avec abnégation ! Au milieu de cette petite population de travailleurs intègres, détachés du monde, soustraits aux influences extérieures, sans relations d'auteurs et apportant leur jugement sans complaisances affectives ou autres, il me semblait qu'on eût pu faire revivre les anciennes critiques du *Journal des Savans* ou du *Mercure de France,* sans amoindrissement, avec une invincible logique de la pensée et une autorité incontestable.

Cela est, hélas ! du domaine du paradoxe... et puis, cette congrégation de la libre conscience littéraire porterait ombrage au *pannuflisme* contemporain ; non seulement elle ne serait pas autorisée, mais ce parfait *Moniteur de la littérature* compterait tout au plus une dizaine d'abonnés dans les États désunis d'Europe, même en dehors de l'Union postale.

Encore une utopie à joindre à la Bibliographie des *Rêves s'il en fut jamais !*

***

Le *Livre* est presque le seul journal de littérature et de bibliographie mêlée qui ait pu prendre racine sur le sol léger de notre France au cours de ce siècle. — Lorsque nous le conçûmes et le mîmes en œuvre, il y a sept ans, mon éditeur et moi, j'étais, je l'avoue, un peu sceptique sur le résultat, bien que ne créant pas une petite chapelle exclusive pour les bibliophiles, mais un vaste temple ouvert à tous les lettrés. Il me semblait difficile qu'en ce pays de la Chanson et du Conte gaulois, une publication si abondante en documents sérieux pût s'établir solidement et obtenir les milliers de lecteurs nécessaires à son existence. Mon éditeur ami avait une confiance calme qui ne me pénétrait pas ; j'étais un peu comme ces architectes qui bâtissent une maison avec la persuasion qu'elle comptera peu de locataires, et cependant je mollissais avec rage et je me sentais si fort enfiévré dans l'édification de ce petit monument, si courbatu par les efforts et les difficultés à vaincre, que j'espérais malicieusement *in petto* qu'une malchance caractérisée viendrait me délivrer de tous ces tracas et me rendre à mon indépendance première et à la pleine jouissance de moi-même.

Il n'en fut pas ainsi ; la bibliographie prit sa revanche avec un certain éclat. Je fus rivé à mon œuvre, non sans quelque dépit dans les premiers temps ; puis, peu à peu, je m'y attachai si étroitement que je la réduisis pour la mieux par-

faire. On cria bien un peu, on clabauda contre la diminution des feuillets, contre le changement du papier de première partie, contre la modernité des articles de la tomaison rétrospective; mais, n'étant pas amateur de régime parlementaire, je passai outre et ne me laissai oncques aller à faire à nos très précieux lecteurs ni profession de foi ni déclaration de principes. — A cette heure, *le Livre* est mis au point, définitivement aménagé, pourvu de toutes les munitions littéraires; son cadre, je puis le dire, demeurera invariable. Les premiers tâtonnements, les petites expériences sont terminés; il est, dans son ensemble, arrivé à sa forme consacrée; ceux auxquels il a pu déplaire au cours de son insensible évolution ont logiquement battu en retraite et je les salue de loin sans espoir de retour. Pour les autres, vieux abonnés chevronnés, ou conscrits lecteurs de l'année qui commence, je leur tends cordialement la main, je les prie de me tenir en sympathie et de me permettre de discourir souvent avec eux à cette même place, sur tous les événements littéraires et sur les questions de profonde et légère bibliophilie.

*
* *

Certes, on pourrait discuter à perte de vue, sans arriver à s'entendre, sur les différentes façons de comprendre la rédaction générale de cette Revue! — Tel bibliophile de la vieille école ne saurait admettre la première partie du *Livre*, sans certaines études de technologie judicieuse et pratique. Il voudrait y voir revivre les Quérard, les Brunet, les Barbier, les Peignot, les Tricotel, les Renouard, toute cette légion savante qui fait honneur à la science bibliographique de notre nation; il ne lui déplairait point non plus d'y trouver des articles de bibliotique, de bibliognostique, de bibliomanie et même de dissertation sur les bibliolytes et les bibliopégistes anciens et modernes. Tel autre, bibliomane exclusif, pencherait volontiers pour des renseignements plus complets ou minutieux sur le prix des livres vendus, avec études comparatives des adjudications diverses, puisées dans les catalogues des ventes célèbres du siècle. Tel bibliothécaire de province, par esprit de système, ne rechercherait dans ses pages que des notes de catalographie, des classifications bouquinières ou des études statistiques, tandis que certains amateurs demanderaient avec instance de précieuses descriptions des livres à vignettes du XVIIIe siècle ou des ouvrages illustrés du XIXe siècle, avec des remarques sur l'état des planches, les avant-lettres, les figures découvertes et toute l'iconologie désirable et raffinée qu'il est de mode de professer aujourd'hui.

Sans négliger entièrement ces divers travaux, je ne saurais y renfermer toutes les aspirations du *Livre*, et je trouve préférable de renvoyer ces différents monomanes dont les idées sont si respectables à des magazines très spéciaux et excellents, comme le vieux *Bulletin du Bibliophile*, ce vétéran de la bibliographie podagre, qui sort encore quelquefois, comme un petit vieillard propret, de la librairie de M. Techener, sur les plates-bandes maroquinées duquel je ne veux point marcher.

Une autre école plus moderne se plaît à rechercher des opinions sagaces sur les belles publications typographiques du jour; elle s'étudie à connaître la trituration du livre, sa physiologie, et je dirai, même sa psychologie. Amoureuse du document, du fait inédit, des mystères qui planent dans les entours d'une œuvre ou d'un écrivain, elle met son esprit au service de sa curiosité toute littéraire, et compulse plus volontiers les dossiers épistolaires, les petits côtés de l'histoire des lettres, les fragments de mémoires, les dessous des livres à clef, toutes les choses vivantes de la littérature, les pages chaudes et colorées des romantiques inconnus ou oubliés, les excentricités de la plume ou les originalités des conceptions cérébrales. Les disciples de cette école ne dédaigneront pas encore de connaître les façons dont ils peuvent agencer une bibliothèque, quels sont les relieurs, ces couturiers du livre, qui soient susceptibles d'habiller les meilleurs élus de leur choix. Aucunement confinés dans la passion des siècles passés, ni embaumés ni momifiés dans le pédantisme et la bibliognosie de tradition, ils feront leurs efforts pour étendre plutôt leurs vues, leur goût, leur manie délicate, que pour les circonscrire dans un cadre étroit. Ils admettront à la fois, sans les confondre, Rabelais et Veuillot, Bossuet et Renan, La Bruyère et Maupassant, Montaigne et Ludovic Halévy, Lesage et Alphonse Daudet.

C'est plutôt à ces derniers, à ces nouveaux, que cette Revue, dans sa partie rétrospective, conviendra par la manière dont je la conçois. Ce siècle est assez vieux, assez chargé d'hommes illustres pour qu'on y puisse fouiller l'inédit et y coordonner l'histoire, sans emprunter éternellement aux temps passés, plus sillonnés d'investigations que l'Europe ne l'est de chemins de fer. *Le Livre* doit être un recueil original, sans précédent, tirant toute sa force de son caractère unique et de son genre absolu. Aux esprits encyclopédiques et moins épris de littérature masculine et musculeuse, je recommanderai, avec un parfait sérieux et une sincère conviction, Monseigneur Le *Polybiblion* ou Son Excellence ministérielle *le Bulletin des Bibliothèques et des Archives*.

Dans la partie moderne de ce périodique, si essentiellement foisonnante de renseignements de toute nature, je pense qu'il était difficile d'apporter à la fois plus de méthode et plus de variété. Cependant, si ma perception est juste, c'est ici que les avis bifurquent parmi les lecteurs : ceux-ci voudraient développer l'étude des comptes rendus et sacrifier largement cette compendieuse gazette bibliographique qui résume le mois littéraire avec tant de logique et de probité; ceux-là, par contre, ne se soucient mie des critiques d'ouvrages nouveaux. Trop de romans, disent les uns; pas assez d'analyse pensent les autres; c'est l'histoire de l'âne de Buridan. — Je sais certains curieux qui périraient de dépit si on leur supprimait la liste officielle des nouveaux journaux parus, qu'ils ne sauraient découvrir ailleurs; d'autres trouvent des charmes touchants à la nécrologie honnêtement préparée. Pour telle classe d'abonnés, le véritable *clou* du *Livre,* ce sont les listes sommaires des principaux articles de la presse littéraire et politique, ainsi que le résumé des Revues; pour telle autre catégorie, le suprême attrait ne se trouve que dans ces notes de provenance étrangère qui ne nous laissent rien ignorer de ce qui se fait ou s'imprime *urbi et orbi.* — Au demeurant, chacun trouve ici sa pâture intellectuelle; chacun y alimente son caprice, sa passion ou ses études. Ce serait la fable du *Meunier, son fils et l'âne* qu'il nous faudrait jouer sans fin, s'il fallait déférer aux désirs de tous nos très chers abonnés.

C'est ici un terrain de conciliation pour tant de boutades opposées. Toute Société ne vit que de concessions réciproques et l'égoïsme individuel cède forcément le pas à l'intérêt général.

Si, après six ans de travail silencieux, je me livre aujourd'hui à cette causerie d'intimité soudaine, c'est que je sens ma tâche allégée par le succès et que je puis, peut-être pour la première fois, sortir des sous-sols de cet immeuble afin de visiter mes locataires inconnus :

« Dites-moi, vous trouvez-vous bien? — Ne vous manque-t-il rien? — Ne sentez-vous ni trop de chaleur ni trop de vents coulis? » — ... Et, par manière préventive, je pourrais ajouter : — « Je sais ce qui vous fait défaut; pas assez de tenue et de correction typographique ; trop de coquilles qui gâtent et marbrent nos colonnes, et, puis encore, peut-être desirez-vous plus de luxe et de confortable dans la décoration intérieure, quelques bahuts vieux style dans l'antichambre, de la recherche dans les détails, de l'esprit de suite et de l'harmonie dans l'analyse critique des visiteurs. Est-ce là bien tout? » — Je n'ose esperer que vous ajoutiez : « De plus fréquentes entrevues entre nous. — Comment donc, cher monsieur, l'honneur serait pour moi! »

. . . . . .

Cette visite étant faite, ces quelques mots échangés, mes hôtes très aimés, je vous dis au revoir. — Sachez que je suis toujours ici avec vous et près de vous, sous le même toit, cousu à vous sur nerfs sympathiques, relié dans une même passion de peau humaine. Signalez-moi les abus, — s'il en existe, — faites scintiller les petits fers de vos désirs, le titre de vos ambitions; montrez-moi la doublure de *tabis* de vos rêves, les fleurons à froid de vos déceptions, et aussitôt j'accours.

Ces dernières préciosités sont sucreries de jour de l'an. Goustez-les pour ce qu'elles valent.

OCTAVE UZANNE.



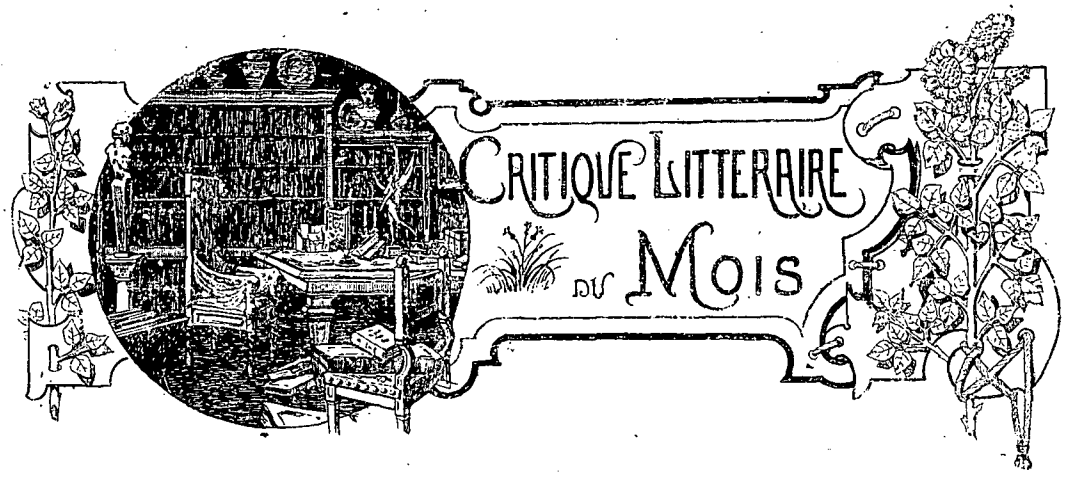

— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

Une de ces Dames, par le sergent BOBILLOT. Un vol. in-18. Paris, Paul Ollendorff, 1885.

Il est bien entendu que parce qu'on est un mort héroïque et qu'on a été devant l'ennemi un soldat superbe et inspiré, il ne s'ensuit en aucune façon que vos œuvres littéraires doivent s'imposer à l'admiration du public et s'émanciper de la critique. Je ne veux pas empêcher que ce nom : le sergent Bobillot, ne soit, en tête du livre, un appel à la curiosité et un garant de la sympathie des lecteurs. Mais je peux bien ne considérer le livre qu'en lui-même, sans m'inquiéter de celui qui l'a écrit. Cela même est d'autant plus facile qu'en croyant lire du sergent Bobillot on risque de lire de l'Albin Valabrègue, comme nous l'apprend une toute modeste ligne au milieu d'une page blanche, immédiatement après le titre. M. Albin Valabrègue dit bien, dans sa préface : « Dans *Une de ces Dames*, ce que j'aime le plus, c'est le style, et il est bien de lui. » Mais cela ressemble à une politesse. D'ailleurs, dans un enfant qui a deux pères, bien habile celui qui dirait lequel a fait les os et lequel a fait le sang. Prenons donc le roman tel qu'il est. Il en vaut la peine et n'a besoin d'aucun nom pour le recommander.

C'est l'histoire d'une de ces dames ; mais c'est aussi l'histoire d'un de ces jolis messieurs dont le Bel-Ami de M. Guy de Maupassant est le type le plus élevé et — qu'on juge des autres — le moins écœurant. Ces deux personnages, Julia des Margelières, qui ressemble à Sarah Bernhardt et se croit grande comédienne, et Edgar d'Orcelles, viveur décavé qui, dans son blason, s'est taillé des accroche-cœur, se sont rencontrés et convenu. Leurs vices sont de la même envergure. Ces deux corruptions s'acoquinent et se trouvent chacune satisfaites de trouver dans l'autre son égale. Cependant d'Orcelles fait un riche mariage et Julia se laisse épouser par un honnête et savant homme, riche à millions, qui s'est pris pour cette chair de courtisane d'une passion douloureuse et insatiable, et réalise encore une fois la fable des compagnons d'Ulysse sous la baguette de Circé. Trois mois ne se sont pas écoulés après ce double mariage que les deux couples se rapprochent et que d'Orcelles et Julia de Margelières, devenue Mme Treillat, reprennent leurs relations, cette fois pimentées d'adultère. Mais la logique fatale du vice ne veut pas qu'ils s'arrêtent là. Ils recommencent leur vie d'autrefois, les nuits d'orgie, les noces folles avec les camarades mâles et femelles d'antan. Treillat a voulu lutter; le pauvre homme, de défaite en défaite, en est venu jusqu'à vivre au milieu de ce monde, dans l'hôtel de courtisane de la Margelières, et tout le monde le prend pour un mari complaisant quand il croit encore sa femme fidèle. A la fin, il ne lui est plus possible de douter; il sait qu'elle a d'Orcelles pour amant. En même temps, la femme de celui-ci apprend pour qui elle est abandonnée par le mari qu'elle croyait digne d'elle et qu'elle aime trop pour que la désillusion ne la tue pas. Treillat a provoqué d'Orcelles; mais, au lieu d'aller se battre, le misérable arrive chez Julia, et les voilà qui fourrent dans une valise les valeurs, l'or, les bijoux de la courtisane, pour fuir ensemble pendant que Treillat attend l'homme sur le terrain. Louise d'Orcelles, comme un spectre, surgit tout à coup au seuil de la chambre, « rigide et blanche, les regardant faire ». Ils vont, cyniques et violents, la repousser, lui passer sur le corps, quand elle, étendant instinctivement les bras pour chercher un appui, trouve un revolver déposé là le matin par Treillat hanté d'idées de suicide. Elle le prend, et, pour se défendre, « désespérément, au hasard, dans le tas, les yeux fermés, elle tire ». Elle tire à deux reprises et les tue tous les deux. Au même moment arrive Treillat, et « comme un bruit de pas emplissait déjà l'appartement : — Silence ! lui dit-il, ce n'est pas vous qui les aurez tués..., ce sera moi ! »

Je ne relève pas l'analogie qu'il y a entre ce dénouement et celui de *la Glu* de Jean Richepin. Mais je répète que le livre, quels que soient ses défauts, mérite d'être lu, et l'on s'explique d'autant moins les cris séditieux poussés à son sujet par une certaine

partie de la presse, qu'on serait plus désolé d'appliquer à ces délicats le proverbe : Il n'y a que la vérité qui blesse. B.-H. G.

Les frères Colombe, par GEORGES DE PEYREBRUNE. Un vol. in-18. Paris, Paul Ollendorff, 1885.

Je remercie M. Georges de Peyrebrune du plaisir que son recueil de nouvelles m'a procuré. Les livres où la fraîcheur n'est pas de la fadeur, où la naïveté n'est pas de la niaiserie, où la jeunesse ne ressemble pas à l'enfance sénile, où l'honnêteté ne parle pas par la bouche de M. Prudhomme, où les sentiments tendres et nobles ne dégagent pas l'ardeur moralisante ou prédicante, où la nature est étudiée ailleurs qu'en ses procédés de décomposition, où l'idylle n'est pas faisandée et où l'amour n'a pas de relent, sont assez rares pour qu'on les savoure avec des joies de gourmet.

La nouvelle qui donne son nom au volume, *les Frères Colombe,* est charmante et attendrissante. Ces deux vieux garçons, sevrés de tous plaisirs étrangers à tout ce qui n'est pas la poussière et les paperasses de leur bureau, et dont le pauvre cœur atrophié a pourtant trois épanouissements douloureux, trois amours déçus; le premier pour un chien sauvé de la rivière et qui meurt entre leurs bras, le second pour une petite fille sauvée de la boue et du crime, dont la grâce remplit pendant des années leur pauvre intérieur d'un rayonnement jusqu'au jour, vite venu, où un mariage, qu'ils arrangent eux-mêmes comme on arrange son suicide, l'emporte loin d'eux; le troisième pour un petit oiseau sauvé de la neige, un soir d'hiver, et qui s'envole au premier jour de printemps; ce sont là de touchantes figures peintes en des pages saines à lire. Deux autres, *Une Séduction* et *Mon voisin Ténor,* ont, dans des tons différents, leur valeur propre et portent la marque du talent élevé, chaud et sympathique de l'auteur. Mais le volume contient une quatrième nouvelle, laquelle est tout simplement un chef-d'œuvre. Elle a pour titre : *Lou Flutaïré* (*le Joueur de musette, le Flûteur*). Longin, Bernardin de Saint-Pierre, George Sand ont fait aussi bien; mais je ne crois pas qu'ils aient fait mieux. Je tiens à frapper, dans cet espace restreint dont je dispose, l'éloge le plus fortement que je puis, sans avoir — et j'en suis navré — l'espoir qu'il réveille l'écho de manière à assurer à ce chef-d'œuvre — je le répète — la place à laquelle il a droit. B.-H. G.

Le Roitelet, par CÉLESTIN DEMBLON. Poème naturaliste romantique, en prose. Une brochure in-18. Paris, E. Giraud et Cie, 1885.

Le poème naturaliste romantique en prose, de M. Célestin Demblon, paraît nous venir de Belgique, bien que édité par un Parisien. De Belgique, il vient assez souvent de bonnes, fortes et belles choses pour qu'on ait de quoi se consoler d'une déception. On y est d'ailleurs tout préparé par le titre, d'un éclectisme à brouiller les cervelles où s'équilibrent le mieux les fluides intellectuels. L'auteur du *Roitelet* — c'est la « prière d'insérer » qui le déclare — a voulu prouver que dans le sujet le plus simple, le plus ordinaire et dans un ton familier, il est possible de développer le lyrisme le plus large et le plus vrai. Puisque telle était son ambition, que ne se taisait-il? D'autres, avant lui, s'en étaient chargés et acquittés victorieusement. Lui a fait imprimer cinquante-six pages dont voici le triomphant finale : « Indicibles joyaux dont l'univers entier n'est que le riche écrin! ma vie! mes amours! mon orgueil! et ma gloire! rien ne vous supplantera jamais dans les chants de mon cœur, non, jamais! non, jamais! jamais! »

Il ne manque que l'orchestre et les figurants pour se croire à l'Opéra-Comique. La plaquette de M. Célestin Demblon est lyrique... dans ce sens-là.

B.-H. G.

Monsieur Parent, par GUY DE MAUPASSANT. Paris, Paul Ollendorff, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Une histoire bien simple, bien connue, bien ordinaire que celle intitulée *Monsieur Parent,* par Guy de Maupassant; un de ces drames intimes de l'adultère dont la société est secrètement pourrie, mangée jusqu'aux moelles, et pourtant on croirait lire une chose neuve, ignorée, se trouver en face d'un problème non résolu, d'une révélation encore vierge. Telle est la magie du talent de cet analyste profond, de ce minutieux observateur, de ce peintre extraordinaire, qui semble toujours faire un pas en avant à chaque œuvre nouvelle qu'il produit.

A ces dons si rares qui ont fait de l'écrivain un maître incontesté dans l'art délicat de fouiller les cœurs, de pénétrer l'âme fermée des femmes, de compter les pulsations révélatrices des artères et des reins, se joint un style d'une simplicité parfaite. C'est une eau calme, limpide, qui coule, semble-t-il, sans effort, sans fatigue, laissant voir tous les détails du lit dans lequel elle s'encaisse, caressant les fleurs et les verdures dont elle est bordée, donnant à chaque chose un miroitant reflet qui en relève l'éclat.

Jamais l'écrivain ne s'est montré plus à l'aise que dans cette étude de la femme adultère, du mari, de l'amant et de l'enfant, le petit être dont l'existence, dont la naissance douteuse sert à torturer l'âme et le cœur du mari. Il connaît à fond les roueries de la femme, sa perversité diabolique; il sait rendre avec une extraordinaire intensité, avec un grand bonheur d'expressions, sa science innée du mal, sa féroce indifférence en face de l'homme qu'elle n'aime pas et qu'elle verrait tomber mort à ses pieds, sans verser une larme, sans éprouver un regret, ayant cette stoïque sauvagerie du Peau-Rouge vis-à-vis de l'ennemi lié au poteau de tortures. En quelques pages se déroulent toutes les phases de cette existence, la trahison, la révélation de la faute, l'infâme chassée de la maison, emportant son enfant avec elle, cet enfant, sur la naissance duquel elle-même soulève des poutes pour mieux arracher le cœur de cet homme

haï, le mari, un pauvre diable débonnaire et doux. Puis, la vie lamentable de l'infortuné qui cherche dans l'uniforme roulement de l'existence la plus calme, le repos, l'oubli, et qui ne parvient jamais à oublier complètement. Tout cela repose sur une observation patiente, presque divinatoire, des caractères humains, des êtres et des choses, et tous les détails si pénétrants du drame ont leur utilité, leur raison d'être, venant graver plus âprement dans le cerveau du lecteur les mille atomes mystérieux dont se compose la souffrance de l'homme. *Monsieur Parent* est un petit chef-d'œuvre complet, d'une forme irréprochable et d'une saisissante pénétration; il trouvera sa place marquée auprès des meilleures œuvres contemporaines, auprès des plus fortes études de Guy de Maupassant.

Le même volume contient quelques nouvelles qui semblent choisies parmi les plus émouvantes et les plus heureuses de l'écrivain; ce ne sont pas seulement des œuvres d'un conteur qui veut amuser, ce sont des pensées d'une audacieuse philosophie, cachées sous une forme habile, séduisante, qui semblent à la portée de toutes les intelligences par leur forme, leur charme et leur limpidité. G. T.

Par les Champs et par les Grèves, par GUSTAVE FLAUBERT. Paris, G. Charpentier et Cie, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

La collection des œuvres de Gustave Flaubert ne serait pas complète, si on avait négligé d'y joindre les importants fragments qui forment le volume intitulé *Par les Champs et par les Grèves*. Ce sont les débuts du maître, ses premiers essais, ses premières tentatives analytiques et descriptives, la fleur juvénile de son talent; il importait de les faire connaître, d'en donner aux lettrés l'exquise et délicate jouissance. Dans le voyage en Bretagne, qui compose la partie la plus importante de ce recueil, on retrouvera en germe les qualités de puissance, d'observation et de style qui, plus tard, feront de l'écrivain un maître incontesté comme Balzac, un créateur et un novateur. Çà et là se retrouve la griffe magistrale qui perce déjà à travers les impressions tendres et violentes de cette âme d'artiste, ouverte si largement à la nature et au beau, et c'est un régal pour les lettrés, pour le lecteur, de rechercher dans ce débutant le futur grand écrivain. Quelques pièces sont fameuses, comme la préface aux dernières chansons de Bouilhet, la lettre au conseil municipal de Rouen. D'autres étaient absolument ignorées, comme les fragments du roman *Novembre*, les premières préoccupations de *la Tentation de saint Antoine*, des épisodes d'un voyage en Orient, *la Danse des Morts*, une étude sur Rabelais. Ce livre est l'indispensable complément des œuvres de Gustave Flaubert. G. T.

Le Gaga, par DUBUT DE LAFOREST. Paris, Dentu, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Ce livre, autour duquel on a essayé de faire un certain tapage, est assurément un sujet actuel, et qui eût pu fournir à un écrivain puissant des pages de premier ordre, même après Balzac, même après l'inoubliable baron Hulot. Mais il fallait justement éviter de tomber dans les nombreux pièges semés sur la route dangereuse, pleine d'embûches, où s'aventurait forcément celui qui voulait peindre cette abjection sociale. M. Dubut de Laforest est tombé dans toutes les chausse-trapes, a donné, comme de gaieté de cœur, dans tous les pièges à loups et a produit un livre ne dégageant que l'ennui, la lassitude et l'écœurement. Ses personnages, bien que ayant de nombreuses ressemblances avec des êtres déjà vus ailleurs, n'ont aucune consistance; ce sont des baudruches que le plus léger coup d'épingle crève et fait disparaître.

Pas d'observation réelle, aucune préoccupation du style, pas d'analyse sérieuse, un peu de science apparente, mais de celle qui fait appeler le savant *doctus cum libro*, voilà ce qui ressort de la lecture serrée et consciencieuse de ce volume.

Des influences très diverses et très contradictoires semblent avoir présidé à l'enfantement de ce roman. On dirait que l'auteur s'est imprégné tour à tour et assez confusément des œuvres de Balzac, de Barbey d'Aurevilly, d'Eugène Sue, de Huysmans, enfin du marquis de Sade; il paraît avoir eu plus de souci de ce qu'avaient pu faire ses prédécesseurs, que de se mettre en face de la vérité et de peindre ce qu'il pouvait voir, étudier par lui-même. Il en résulte une œuvre sans consistance, pleine de boursouflures, d'invraisemblances, de scènes écœurantes et impossibles, rappelant de fort loin certains passages des auteurs cités plus haut, mais n'approchant ni des uns ni des autres, faute d'une observation vraie, d'une imagination suffisamment cultivée et d'une langue châtiée. En résumé, un livre qui mérite le titre à effet que lui a choisi l'auteur, une œuvre inutile vénéneuse, champignon trop rapidement poussé dans un humus en décomposition, sous des influences délétères. G. T.

Les signes du temps, par HENRI ROCHEFORT. Paris, Victor Havard, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

La nouvelle série des *Français de la décadence*, publiée par Henri Rochefort, s'appelle *les Signes du temps*, sujet multiple, ondoyant et amusant, qui comprend tous les vaudevilles de la vie de Paris, les cocasseries de la politique, les bizarreries du monde, les curiosités de l'art et de la littérature. L'auteur aborde la politique et l'attaque de sa plume la plus aiguë, de sa raillerie la plus mordante, ne reculant jamais devant une moquerie ou un coup de fouet. Il semble que l'écrivain ait ici donné l'essor à toutes ses qualités d'ardent lutteur, d'infatigable polémiste, pour prendre corps à corps, les unes après les autres, toutes les choses qui sont *les Signes du temps*. Ce livre est comme le résumé de l'atmosphère spéciale de la capitale, une atmosphère chaude, grisant comme l'alcool, une essence folle et capricieuse dont les fumées embrasent le cerveau. Personne n'a manié

avec plus de bonheur, de persévérance et de continuité cette arme redoutable, le ridicule, et Rochefort, aujourd'hui comme hier, reste maître dans l'art de la satire parisienne. G. T.

Les attentats de Modeste, par M. PONTSEVREZ. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Très simple, très sincère, mais en même temps d'une terrible réalité, le drame campagnard intitulé par M. Pontsevrez *les Attentats de Modeste*. On sent qu'on se trouve en présence d'un observateur consciencieux, doublé d'un véritable amoureux des lettres, d'un écrivain sincère et convaincu.

Un grand parfum champêtre se dégage, puissant, plein de sève grondante, d'un âcre ferment terrestre et humain, de cette étude, où les êtres tiennent de si près à la nature. Leurs passions, leurs crimes, leurs joies semblent participer de ce contact étroit et continu avec le sol; les personnages, bien plantés dans le paysage, font corps avec lui et cependant s'en détachent suffisamment pour accaparer l'attention; on dirait ces figures des tableaux de Bastien-Lepage, lumineuses de vérité, mais ne nuisant pas plus à ce qui les enveloppe que leur entourage ne leur nuit. De là un attrait général, un grand charme émanant de l'ensemble.

L'auteur nous fait pénétrer dans l'intimité des mœurs normandes du Calvados et nous montre les paysans sous leur vrai jour, à la fois cupides et emportés, capables de beaux dévouements, d'actions nobles et des choses les plus basses, les plus honteuses, les plus criminelles. Il étudie avec un réel talent les causes de la dépravation chez eux, l'ivrognerie, la luxure brutale, les ambitions locales, stigmatisant chacun de leurs vices et les concentrant dans un personnage différent, de manière à lui donner un plus saisissant relief. C'est ainsi que le père Jarlaud représente l'ivrognerie, son fils Firmin, l'ambitieux prêt à tout, même au crime, à la fois lâche, avide et luxurieux, et que Modeste, enfin, vipère dangereuse, court de l'un à l'autre, soufflant les passions, avivant les rancunes, remuant chez les autres les haines et les fureurs qui la dévorent. A côté de cette sombre figure se détachent, charmante, la petite Marthe, la saine et robuste Claire, le grand valet Ricard, le brave et laborieux Dominique Jarlaud, qui sont la contre-partie ensoleillée de ce drame, auquel ne manquent ni le sang versé, ni les intimes déchirements de famille, ni toutes les discordes que peut soulever dans les milieux les plus unis une femme comme cette terrible Modeste. En somme, une œuvre saine, d'un intérêt dramatique qui va toujours croissant, mais en même temps un livre d'observateur et de fin lettré. G. T.

Mam'zelle Vertu, par HENRI LAVEDAN. Paris, Laurent, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Un écrivain, un vrai, un passionné de littérature, un raffiné de style, un observateur de talent, telle est l'impression qui se dégage de la lecture de ce livre, un volume de débutant, un simple recueil de nouvelles, mais dont chaque fragment a son mérite particulier, sa saveur charmante, son originalité.

Ils sont rares, les véritables écrivains, ceux qui écrivent pour dire quelque chose, pour donner une sensation neuve, M. Henri Lavedan est de ceux-là; il n'a pas seulement le germe du talent, il a du talent tout à fait; il suffit de lire *Mam'zelle Vertu, M. Papillon, Un homme peureux, Mie de pain,* pour ne citer que ces nouvelles-là, on y trouvera un don véritable, une étonnante sûreté de plume et une observation réelle, ne s'attardant pas aux inutilités, pour aller droit à ce qui frappe, à ce qui émeut et qui a une signification. Un des grands charmes de sa manière est la simplicité rigoureuse de son style, une langue claire, pure, châtiée, bien française, peignant d'un mot, d'une expression, les individus, les paysages, les choses. Même après des maîtres, après des œuvres connues et admirées, il a su en créer une humble sans imiter personne. *Mam'zelle Vertu*, une longue nouvelle, presque un petit roman, est l'histoire d'une dévouée, d'une de ces dévouées sincères, ignorées, vivant et mourant dans l'absolutisme de son sacrifice, formule admirable du dévouement quand même. En donner plus longuement le sujet serait déflorer une œuvre exquise dans sa simplicité; nous préférons renvoyer au volume les lecteurs, les lectrices, les lettrés, tous ceux qui savent admirer, comprendre les lettres et s'attendrir. Ils trouveront également là une série de nouvelles de premier ordre et qui font bien augurer du roman qu'élabore en ce moment le jeune écrivain, un des meilleurs parmi les jeunes, un de ceux que doivent encourager et soutenir tous ceux qui savent apprécier le talent là où il se trouve, et aider à le faire connaître. G. T.

Le Cœur, par FÉLICIEN CHAMPSAUR. Paris, Victor Havard, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Un livre délicat, une œuvre d'amoureux et de lettré, une passionnante étude de l'homme et de la femme dans leurs rapports d'amants, tel est le nouveau roman de Félicien Champsaur. Tout ce que la passion a de plus ardent et de plus pénétrant s'y trouve exprimé en une forme persuasive et gracieuse qui s'insinue dans l'esprit, coule en une rosée brûlante jusqu'au fond du cœur et vient remuer tout ce qu'il y a de générosité et de passion dans l'âme du lecteur.

On éprouve, à lire ce volume exquis, l'impression que l'on ressent en lisant ces œuvres inoubliables : *Paul et Virginie, Manon Lescaut, Daphnis et Chloé,* et c'est le plus bel éloge que l'on puisse faire de l'auteur, que de reconnaître que ces œuvres, pour lesquelles sa préface dit sa juste admiration, sont précisément celles dont il s'est le plus rapproché.

Une langue vibrante, bien moderne, bien saisissante, frappée à un coin particulier, vient au service de l'écrivain et lui sert à peindre l'amour en des termes qui le rajeunissent et le vivifient. C'est un

long poème de passion qui ne fatigue pas un instant et dont on gardera longtemps le rythme mélodieux dans l'oreille, dont on conservera sur les lèvres l'embaumante saveur, comme de ces fruits parfumés, dont l'arome ne doit plus vous quitter et dont le souvenir vous poursuit. C'est au cœur que l'ouvrage de Félicien Champsaur s'adresse, c'est au cœur qu'il arrive, avec l'instantanéité des choses vues, la force des choses vécues. G. T.

La Bonne en or, par HENRI PAGAT. Paris, Paul Ollendorff, 1885. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Bien que fourmillant trop de mots, d'expressions, empruntés à Huysmans, à Lemonnier et à Cladel, le roman de M. Henri Pagat est une œuvre véritablement intéressante et méritant d'arrêter l'attention des lecteurs. Malgré son titre à effet, un mauvais titre, mélodramatique et cherché, qui met en défiance, c'est une étude très consciencieuse et très fouillée de la vie de campagne. Les types de Théogène Grondoulot, d'Euloge Hazar et de Ludivine Hazar sont peints avec une extraordinaire science du paysan. Le bel Hector de Sargette, les Beaupicoche et Gustave Grondoulot forment un amusant contraste avec les autres personnages et servent à accentuer leur relief; au milieu de ces brutes, de ces avides, de ces grotesques, se détache, gracieuse, attirante, la figure de Rose Beaupicoche. Le style de ce roman est d'un écrivain préoccupé de littérature, et on le trouve mis au service d'un réel talent d'observation. Nous citerons la maladie de Mme Beaupicoche, la mort et l'enterrement de Théogène Grondoulot, la course affolée à travers champs de la malheureuse Rose, comme des morceaux tout à fait remarquables. M. Henri Pagat compte de ce jour parmi les bons écrivains. G.T.

Aventures de femmes, par ERNEST DAUDET. Paris, Dentu, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Un recueil de sept nouvelles, nous montrant la femme sous ses aspects les plus divers, depuis l'espionne *Minna Taniska*, surprenant un secret d'État en séduisant un ministre, jusqu'à *Retrouvée*, la jeune fille de province, retrouvée à Mabille, parmi les filles, par son amoureux d'autrefois, et se tuant de honte. C'est une série d'études curieuses.

Les oas difficiles, par ARMAND SILVESTRE. Paris, Frinzine et Cie, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

C'est toujours la même bonne humeur intarissable, la même gaieté gauloise et la même saveur littéraire, qui ont fait d'Armand Silvestre le digne successeur, l'émule heureux des vieux conteurs d'antan. Son nouveau livre, *les Cas difficiles*, ne le cède en rien aux précédentes œuvres du poète délicat, du prosateur à la fois savant, subtil et gras, qui a trouvé le secret d'amuser ses contemporains d'une manière continue et toujours intéressante. On fera bon accueil à ce nouveau recueil de joyeuses nouvelles. G. T.

Un sphinx du demi-monde, par VALERY VERNIER. Paris, Dentu, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 francs.

Toutes les œuvres de M. Valery Vernier, un écrivain de talent, un poète connu, apprécié, revêtent une forme gaie et humoristique qui leur donne un cachet spécial. Il y a là comme une atmosphère poudrerizée fleurant bon le XVIIIe siècle, fournissant à l'esprit un régal délicat et distingué, chatouillant le cœur avec légèreté. On lira avec plaisir ce nouveau volume, où l'auteur a donné l'essor aux plus séduisantes fantaisies de sa plume.

Discipline, par ALPHONSE DE LAUNAY. Paris, Paul Ollendorff, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Terrible et bien émouvant, ce drame intime et militaire, où l'on voit deux hommes, liés depuis l'enfance par le dévouement de l'un pour l'autre, l'un issu de paysans, l'autre de famille noble, et mis aux prises par les hasards de la vie. L'adultère a semé la haine et la fureur dans ces cœurs faits pour l'amitié éternelle, et l'on assiste à une cruelle lutte morale suscitée par l'antagonisme du devoir militaire et du devoir social et privé. Une belle thèse, noblement soutenue par M. Alphonse de Launay, qui a su en tirer un roman des plus intéressants.

Clairs de soleil, par NOEL BLACHE. Paris, Paul Ollendorff, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Si jamais livre a pleinement justifié son titre, c'est bien celui que M. Noël Blache a intitulé *Clairs de soleil.* Quelle chaude flambée de rayons! Quelles flammes d'amour! Quelle vibration musicale et charmeuse! Toutes les jolies nouvelles réunies sous ce titre ont une ardeur, une vie, un entrain chantant qui font songer à Alphonse Daudet et à Paul Arène. Certes, l'écrivain provençal procède bien directement d'eux; comme eux, il trempe sa plume dans le bain magique de pourpre et d'or que fournit là-bas le brûlant soleil du Midi. Aussi ses personnages ont-ils une couleur, un chatoiement qui sont la séduction des yeux et la caresse amie des oreilles. La jolie note passionnée et persuasive que celle-là! G. T.

Les bons camarades, par H. LAFONTAINE. Paris, Calmann Lévy, 1885. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Il y a certainement un courage, dont il faut tenir compte à l'auteur, dans l'idée d'écrire une berquinade semblable à celle-ci, à une époque où les romanciers, avec raison, se préoccupent plutôt de peindre la vie réelle que la vie imaginative. A part cela, la fiction créée par l'ancien sociétaire de la Comédie française offre un certain intérêt. C'est, en somme,

l'histoire des *Trois mousquetaires* d'Alexandre Dumas, accommodée à la sauce moderne ; les quatre héros sont déguisés en artistes : un peintre, un sculpteur, un musicien et un littérateur ; mais il est facile de reconnaître sous cette enveloppe, Athos Porthos, Aramis et d'Artagnan. Livre honnête, de lecture facile, une grisaille terne.

Contes bourgeois, par Th. de Banville. Paris, Charpentier et Cie, 1885. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Un poète, toujours un poète, même quand il veut peindre des scènes de la vie. Cela remue et s'agite bien loin au-dessus de nous, dans les nuées, dans l'éther, dans une sphère si élevée, qu'on a quelque peine à y retrouver les héros de la vie ordinaire. Mais quelle jolie plume ! Comme elle sait enguirlander le sujet, fleurir la phrase et donner du charme même à l'invraisemblable, surtout à l'invraisemblance ! Il sera beaucoup pardonné au conteur, parce qu'il a beaucoup poétisé, maître poète avant tout, par-dessus tout. G. T.

Lettres de ma chaumière, par Octave Mirbeau. Paris, A. Laurent, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

On connaît beaucoup le polémiste ardent, violent, implacable, qui a déjà tant fait parler de lui dans les journaux, où sa fougue déborde à chaque instant, comme le métal en fusion que nul creuset ne saurait renfermer, que nul moule ne pourrait comprimer et qui toujours jaillit à droite, à gauche, éclaboussant de gouttes de feu tout ce qui l'entoure. La réputation d'Octave Mirbeau comme journaliste n'est plus à faire ; le volume qu'il publie chez l'éditeur Laurent, sous ce titre modeste : *Lettres de ma chaumière,* nous le montre sous une face nouvelle, ignorée et qui tranche violemment sur la précédente.

Conteur ingénieux, observateur minutieux, habile dans l'art délicat de faire dire aux êtres et aux choses le secret confus de leurs peines, de leurs misères, de leurs existences inconnues, il se révèle artiste et amoureux des lettres. *Les Eaux muettes, la Mort du père Dugué, le Père Nicolas, la Bonne, la Mort du chien* sont des pages d'une irrésistible émotion, d'un art simple, réel, d'autant plus dramatiques qu'elles sont l'expression même de la vérité.

On sent que l'écrivain, pour mieux arracher à la terre son secret, pour mieux pénétrer l'âme fermée du paysan, s'est rapproché du sol, s'est en quelque sorte fait paysan lui-même, vivant ainsi en communication plus étroite, plus directe, avec la nature, en s'isolant avec elle et les siens, en se mêlant à cette existence moins élevée, moins vivante, en se courbant au niveau de ses lèvres méfiantes, si dures à faire ouvrir. Aussi de son livre émane le parfum même de la terre, cette senteur rude, grossière, qui semble l'odeur spéciale au pauvre, au gueux, au paysan.

C'est bien de la chaumière que s'envolent ces lettres, et elles nous apportent vraiment l'écho murmurant et grondeur de la terre qui souffre, des terriens qui peinent et travaillent obscurément. Après s'être révélé comme un véritable tempérament de journaliste, Octave Mirbeau semble avoir voulu montrer qu'il pouvait également tenir la bonne place parmi les meilleurs conteurs : ses *Lettres de ma chaumière* en font foi. G. T.

La Main aux dames, par Tancrède Martel. Paris, Giraud et Cie, 1885. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Il y a une jolie note bien pimpante, bien sonnante, bien claire, dans l'écriture distinguée dont M. Tancrède Martel brode ses histoires. On a plaisir à écouter le narrateur, à le suivre partout où il veut bien conduire son lecteur séduit, charmé, entraîné. Le poète est là, derrière le prosateur, donnant un souffle plus léger aux phrases, les faisant miroiter et papilloter devant les yeux, comme de brillantes ailes de papillon. Avec cela beaucoup de gaieté dans ces contes et un esprit réellement français, souple et musical. *Le Général des Batignolles* est une trouvaille ; *Pour un Cheveu, le Psaltérion* sont d'une humour charmante.

Nous avons gardé pour le couronnement *la Vénus au sabre,* une histoire hardie, haute en couleur, pleine de tempérament comme son héroïne. Dans *Comment les Parisiennes vont au ciel,* le poète perce à chaque moment sous le prosateur, et enfin *l'Esglaria,* la plus longue nouvelle du volume, est une exquise narration d'amour, toute baignée de grand soleil méditerranéen, qui à elle seule assurerait le succès du livre auprès des lettrés. G. T.

L'Alpe homicide, par Paul Hervieu. Paris, A. Laurent, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Deux volumes, tous deux remarqués, tous deux curieux à des titres différents, ont déjà fait connaître dans la littérature le nom de Paul Hervieu et lui ont donné une place méritée parmi les bons écrivains. Son nouveau livre confirmera hautement l'excellent accueil fait à ce brillant début. Le recueil de nouvelles sur la Suisse, la Savoie et les montagnes, intitulé par le jeune auteur *l'Alpe homicide,* du titre du premier récit, achève de le faire sortir du rang pour le mettre bien en vue et attirer sur lui tous les regards.

Dramatiques, écrits dans une langue sobre, nette et pourtant imagée, ces récits pénètrent dans l'esprit avec l'irrésistible force des choses vues et senties ; il est impossible de se défendre de leur charme et de leur frisson, car elles unissent à un degré égal ces deux sensations si tranchées. Presque toutes ces nouvelles ont une tendance marquée à la douleur, à l'amertume, comme tout ce qui touche de près à la vie, comme tout ce qui émane de l'humanité, et sont par cela même plus saisissantes, plus vraiment em-

preintes de réalité ; mais l'écrivain a su joindre à cela une émotion pénétrante, communicative, qui double l'intérêt et donne du charme même aux choses les plus âpres.

Un grand souffle, puissant comme l'atmosphère même des panoramas grandioses qu'il dépeint, s'élève de ce livre qui raconte la montagne, avec ses gouffres, ses mystères, ses terreurs et ses férocités. Il nous a rarement été donné de lire des récits plus impressionnants, de subir le charme d'un style plus délicat et plus soigné. M. Paul Hervieu a dessiné ces paysages avec une sûreté de plume, qu'on ne saurait trop louer et qui dévoile, pour ainsi dire, l'âme même de la montagne, cette âme tragique et cruelle, que les nuages, les brouillards, enveloppent presque constamment de leur rideau opaque, comme pour mieux en cacher les dangers. G. T.

Les Récits de l'oncle Yarrick, par CHARLES FESSARD. *Nouvelles bretonnes*. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1885. Un vol. in-18.

Ce volume contient quatre nouvelles : *les Amours d'Yvonne, l'Atelier de maître Floch, le Secret de maître Floch* et *Pauvre Jean*. Elles sont bonnes à lire, intéressantes, dramatiques, écrites avec talent, dans un ton d'une émotion contenue et communicative qui fait contraste avec l'indifférence affectée ou les grands éclats prétentieux dont la fausseté choque également. Les mœurs y sont décrites par un homme qui doit être Breton, tant on sent qu'il les a dans les veines, en dépit du grand courant de civilisation générale qui emporte tout dans le même flot ; les superstitions bretonnes y sont racontées par quelqu'un qui n'est pas bien sûr de ne pas y croire par l'instinct, sinon par la raison. J'espère en avoir dit assez pour faire comprendre l'attrait que présente ce volume avec sa forte et saine saveur de terroir. B.-H. G.

Le Roi de Thessalie, par ARY ECILAW. Paris, Alphonse Lemerre, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Ce gros morceau est l'histoire d'une femme de diplomate aimée d'un roi et aussi d'un gentilhomme à qui, avant son mariage, elle avait été fiancée. Le mari est jaloux comme un tigre et diplomate comme Talleyrand. De cette situation compliquée sortent des rendez-vous, des assassinats, des lettres anonymes, des duels, des coups de cravache, des conspirations, un divorce, un mariage morganatique que l'impératrice des Hindoustans, la belle-mère du roi veuf, fait rompre, et la mort de la charmante femme, trop froissée par le sort. La transparence du titre de la « vieille furie », l'impératrice des Hindoustans, donne aisément la clef de tout le récit. Mais il faut avouer que ce scandale princier, déjà oublié, quoique récent, ne prend pas un renouveau d'intérêt à être présenté dans la prose verbeuse et déclamatoire du narrateur.

B.-H. G.

Tombée ! par PAUL COSSERET. Paris, L. Frinzine et Cie, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur prend la parole à la fin du livre pour nous déclarer que « la vie courante est plus invraisemblable dans sa réalité que le roman le plus compliqué », et que « les personnages que l'auteur a mis en lumière ont vécu ». Je n'ai point le droit de révoquer en doute cette parole, mais j'y trouve le résumé du roman « invraisemblable ». Il ne s'agit pas de me raconter une histoire vraie ; il s'agit de la raconter de telle façon qu'elle ait l'air de l'être. C'est à quoi M. Paul Cosseret, s'il l'a tenté, n'a point, à mes yeux, réussi. Une jeune fille, élevée par son père, veuf, au-dessus des préjugés et des petitesses du monde, s'éprend d'un jeune homme d'une condition inférieure à elle, mais qui lui a sauvé la vie, et se livre à lui quand il lui suffirait d'un mot pour obtenir de son père le consentement au mariage. Le vieux gentilhomme en meurt. C'est alors que les deux amants se marient. Lui, au bout d'un temps, quitte sa femme pour une marquise courtisane ; elle, de douleur et de rage, prend qui elle a sous la main, un journaliste financier véreux, qui, dès qu'elle est sa maîtresse, lui inspire le plus nauséeux dégoût. Cependant la courtisane se lasse du mari, juste au moment où la pauvre femme implore son retour. Un imbroglio fait égarer les lettres, et, désespérée, se croyant abandonnée à jamais, quelques heures avant que son mari, heureux de la réconciliation offerte, accoure pour la serrer dans ses bras, elle se fracasse le crâne d'un coup de revolver. — Plus tard le veuf se remarie avec son ancienne maîtresse, la marquise ; et le traître redevient son meilleur ami. — Le tout, comme style et composition, trahit une grande inexpérience.

B.-H. G.

La Noce à Génie, par EUGÈNE HÉROS. Paris, Jules Lévy, 1885. Un vol. in-16.

Le fruitier Joseph Limon marie sa fille Génie à Anatole Falampin, employé au Comptoir d'escompte. Toute la noce se rend à la mairie, et à la dernière minute on s'aperçoit que l'extrait de l'acte de naissance du futur est égaré ; impossible de procéder à la cérémonie sans cette pièce. Les Limon avaient commandé messe, voitures et dîner. La messe ne pouvait plus servir ; mais les voitures et le dîner consoleront du contre-temps ; ainsi en décide le père Limon, et les invités s'entassent dans les landaus pour le bois de Vincennes et le Salon des Familles. Le soir, on mange, on boit, on chante, on danse, on avale du punch, tout le monde est gris ; avant la fin, Anatole s'approchant de sa future belle-mère : « Voyons, maman Limon, lui dit-il de sa voix la plus douce, laissez-moi m'en aller avec Génie. — Mais c'est impossible, puisque... — Voyons ! ces pauvres enfants ! ajouta le père. — Oui, ces pauvres enfants ! reprit l'oncle. » Et le chœur des mères : — Oh ! ces pauvres enfants ! Et toute l'assistance étourdie, prête à l'attendrissement, éclata en pleurs : — Ces pauvres en-

fants ! La mère Limon partit de sa larme et donna la permission demandée. Huit jours après, tout était régularisé, et la morale était sauve.

Telle est la première nouvelle qui donne son nom au recueil. Il y en a trente dans ce ton de bonne humeur gauloise, et quelquefois d'attendrissement. Elles sont écrites dans le style du jour et avec les procédés à la mode, dont voici un échantillon : « Le dessert arriva : il y eut alors un moment de repos; vrai ! on avait rudement boulotté. » Mais cela ne prouve ni pour ni contre le talent, et ce que je puis dire, c'est que les historiettes de M. Eugène Héros sont amusantes. B.-H. G.

Scènes vécues, par Pierre Maury. Paris, Auguste Ghio, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Je ne demanderai pas si l'on peut vivre une scène. La langue reçoit journellement trop d'entorses pour qu'on s'en fasse l'orthopédiste officieux. Mais je demanderai qui les a vécues, ces scènes ? Le cerveau de l'auteur tout seul, j'imagine, et je n'implique ici ni éloge ni blâme. Sans recourir à la fameuse comparaison du pommier, chacun de nous ne trouve dans son cerveau que ce qu'il y a. Heureux encore quand, sur 260 pages d'histoires insignifiantes ou ratées, il en tire une aussi amusante et aussi bien observée, dans son grotesque un peu gros, que celle qui a pour titre : *Risum teneatis.* C'est un grand dadais de collégien qui se croit le premier moutardier du pape, et, tout en tombant de bévues en mésaventures, ne peut arriver à la conclusion — si simple pourtant — qu'il n'est encore qu'un morveux. B.-H. G.

Le Papillon, par Marcis Oller, traduit par Albert Savine. Préface par Émile Zola. Paris, E. Giraud et Cie, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Pour ce roman, traduit du catalan, je m'en tiendrai — et le lecteur ne m'en voudra pas à l'opinion qu'exprime M. Zola dans la préface qu'il a accordée à la traduction française. Après avoir déclaré que, dans sa conviction, « il est radicalement impossible de juger un roman sur une traduction, si bonne soit-elle », le grand *naturaliste* porte son jugement. J'y souscris d'autant plus volontiers qu'il ne diffère de celui que je porterais moi-même, que par une certaine outrance dans l'éloge, attribuable, je pense, à son rôle de préfacier. Le voici : « Ce roman me paraît une remarquable étude, l'étude de personnages légèrement idéalisés et traversant un milieu très exact. C'est bien de la vie cruelle, mais vue au travers d'un talent attendri. Barcelone s'agite dans les descriptions avec une réalité intense, tandis que les personnages marchent un peu au-dessus de la terre, les pires aussi bien que les meilleurs... Pour en venir aux détails, savez-vous que ce Louis, ce papillon, ce détrousseur de cœurs qui vole de la blonde à la brune, est une très jolie figure de l'amant adorable et féroce sans le savoir ? Au fond, il est inconscient, et c'est pourquoi on ne l'exècre pas, même criminel... La pauvre fille qu'il tue, après l'avoir séduite et abandonnée, Toinette, m'a paru aussi d'un très charmant dessin, illettrée et croyante, se donnant tout entière, bien peuple au fond, quoique élégiaque. Mais les figures secondaires, les figures populaires, m'ont frappé plus encore; tout cela grouille, va, vient, crie, avec du vrai sang sous la peau, Mme Fine surtout, qui doit être superbe de vérité. Maintenant, est-il besoin de vous dire que je n'aime guère le drame de la fin ? La scène où Toinette tombe au milieu du convoi d'un enfant, croit que c'est le convoi du sien, et se jette sur la bière, m'a semblé d'un pathétique bien gros. Et quelle complaisance du hasard, dans le dénouement : Louis se méprenant, suivant sur le trottoir une femme, la charitable Mme Grâce, et arrivant au chevet de Toinette, de sa victime mourante, pour que la dernière page soit une leçon de morale !... » Analyse et critique, voilà le plat tout fait, et je le sers, enchanté de le donner plus savoureux que s'il était de ma façon.

Un peu plus loin, M. Zola, voulant marquer les différences qu'il constate entre les naturalistes espagnols et les naturalistes français, écrit ces lignes, dont on retrouverait, en plusieurs endroits des œuvres, l'équivalent : « Nous sommes des positivistes et des déterministes, du moins nous prétendons ne tenter sur l'homme que des expériences ». Je voudrais bien savoir ce que M. Zola entend au juste par « tenter sur l'homme des expériences ». A le prendre au pied de la lettre, c'est à frémir, et je proteste contre un tel système de vivisection : je m'en tiens à M. Paul Bert et aux autres qui opèrent sur des chiens. Mais j'ai idée que ce que M. Zola appelle expérience, nous l'appelons observation, et alors la doctrine dont ce novateur est l'apôtre aurait l'incontestable mérite d'être née en même temps que la littérature et les arts.

B.-H. G.

Le petit Lazare, par Georges Glatron. Paris, Victor Havard, 1885. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Les lettrés connaissent M. Georges Glatron, dont chaque roman porte la marque de l'écrivain soigneux de son style et préoccupé de dessiner ce qu'il voit. S'il nous conduit avec *le Petit Lazare* dans un monde particulièrement sombre, il en relève la tristesse par une émotion grandissante, par la vigueur avec laquelle il peint les tableaux de la vie brutale et douloureuse qu'il a voulu conter. C'est l'histoire d'un enfant, martyr de sa naissance suspecte, lancé à travers l'existence sous une mauvaise étoile et roulant, misérable, bafoué, rudoyé, jusqu'à l'événement tragique qui termine sa lamentable existence.

Peut-être trop d'exagération dans le fatalisme qui pèse sur *le Petit Lazare;* l'auteur eût gagné à le faire moins sentir, à ne pas l'étaler partout. Il en a saturé son livre, et c'est une erreur : la vie, même malheureuse, a des éclaircies, des oublis. A côté de cela, des pages saisissantes de forme et de couleur, des peintures assez justes du grouillement de la bête humaine. En somme, un livre incomplet, mais un livre de réelle

valeur littéraire et certainement l'œuvre la plus énergique de M. Georges Glatron. G. T.

Le Viol, par Émile Bergerat. Paris, Paul Ollendorff, 1885. Un vol. in-18.— Prix : 3 fr. 50.

Est-ce bien un roman que cette brillante fantaisie exécutée avec un talent si amusant, avec force pétarades, pointes, sauts de carpe et de mouton, par M. Émile Bergerat et présentée au public sous un titre fait pour aveugler et effarer les bourgeois? Hum! l'exagération de la note artiste! Hum! hum! le romantisme d'atelier!

N'est-ce pas plutôt une longue thèse paradoxale, dialoguée, assaisonnée de coups de théâtre, de situations à effet, et n'eût-il pas mieux valu lui laisser sa forme primitive de pièce et son titre, *Flore de Frileuse,* qui lui eût laissé son arome de XVIIIe siècle, son parfum de poudre à la maréchale?

La mise en scène est hardie, le crime épouvantable, et pas une lectrice ne restera insensible au malheur de la pauvre Gilberte; mais quoi! la conclusion en est-elle une, prouve-t-elle quelque chose, apporte-t-elle une solution à la question, ne laisse-t-elle pas, quand même, le champ libre à toutes les contradictions? C'est une simple hypothèse, mince comme un fil de la Vierge et qui me paraît bien aventurée avec un gaillard aussi touché au cerveau que ce diable de Maxime Ménorval. Hein! Comment être sûr de quelque chose avec un exalté pareil, un grand fou de poète, d'être sensible comme une pile électrique?

Du reste, pour faire admettre son histoire, l'auteur a dû choisir son héros parmi les malades d'imagination, les cerveaux impressionnables, toujours dans le rêve, dans l'irréalisé et l'irréalisable, pas très près de la vie. Maxime Ménorval n'est pas un humain ordinaire, pas plus que la tante Flore de Frileuse, une jolie figure de vieille charmante, mais dans la composition de laquelle on sent trop la préoccupation du rôle à faire interpréter par l'actrice fameuse. C'est même là une idée assez bizarre chez un écrivain, façonner un type, créer un personnage, en prenant pour modèle une femme qui n'est ainsi qu'au théâtre; du pur factice et pas du tout du réel. N'est-ce pas le comble de la fantaisie, et n'avions-nous pas raison de ranger au nombre des fantaisies cette thèse brillante, étincelante, mais qui ne saurait résister à l'analyse ni à la comparaison avec la vraie vie? G. T.

Mathias Sandorf, par Jules Verne. 3 vol. in-18 de la série des *Voyages extraordinaires.* Paris, 1885, J. Hetzel.

Nous avons annoncé dans notre numéro d'octobre la publication du nouveau roman de M. Jules Verne, dont le premier volume seulement venait de paraître. L'œuvre est aujourd'hui complète en trois volumes. Nous avons dit alors, sans dissimuler notre étonnement, que l'auteur avait de son propre aveu voulu refaire *Monte-Cristo.* Le besoin que le conte merveilleux d'Alexandre Dumas fût refait était-il généralement ressenti? Avant l'exécution d'un tel dessein, la réponse à cette question était déjà fort douteuse; après, elle ne l'est plus du tout. Quel intérêt y a-t-il à reprendre, pour la traiter à nouveau, une donnée de roman déjà traitée? Un seul évidemment. En général, le romancier, l'auteur dramatique, le peintre, qui se saisit du sujet d'une œuvre d'art connue, cède clairement à la pensée que l'artiste qui l'a devancé n'a pas su tirer de ce sujet tout le parti possible; mais le procédé de M. Jules Verne étant connu, on peut admettre qu'il a obéi à une impulsion moins présomptueuse, au seul désir de mettre, entre mains de l'homme qui se venge sous le masque, tous les éléments d'action dont la science moderne dispose. En effet, Mathias Sandorf ou le nouvel Edmond Dantès, le docteur Antekirt ou le nouveau Monte-Cristo usent tour à tour de l'électricité, de l'acoustique, du magnétisme, de la suggestion. Malheureusement ces moyens ajoutent peu de chose à l'intérêt d'une fable dont le dénouement est prévu dès le début et dont le récit se délaye en d'interminables énumérations de noms de lieux, d'arbres et de plantes qui ne sont même pas des descriptions géographiques, scientifiques ou seulement pittoresques. Il est, en outre, curieux de faire remarquer que l'unique scène un peu émouvante du roman, celle de l'évasion de Mathias Sandorf, ne doit rien absolument à l'emploi de procédés scientifiques. Le dernier ouvrage de M. Jules Verne ajoute trois volumes à la série des *Voyages extraordinaires,* sans rien ajouter à la valeur de cette collection. Son meilleur résultat sera de faire relire le vrai *Monte-Cristo* et d'apporter à l'œuvre d'Alexandre Dumas un regain de popularité. E. C.

Le Serment du Docteur, par L. Léouzon-le-Duc, avec un avant-propos sur le cas du docteur Watelet. Paris, L. Frinzine et Cie, 1885. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Dans cette histoire scandinave et mélodramatique, ce qu'il y a de plus intéressant, c'est l'avant-propos. On retrouve avec plaisir, bien condensés et présentés, les détails d'une affaire encore récente, où la magistrature a prouvé une fois de plus que la lettre tue l'esprit. Quant au récit que M. Léouzon-le-Duc a tiré du suédois de Claude Gérard pour l'adapter au goût français, je ne veux rien préjuger de l'accueil que lui fera le public; mais, pour mon compte, j'ai rarement lu entassement de faits plus invraisemblables. Il paraît pourtant que c'est une histoire vraie. A ce compte, les ornements littéraires ne lui profitent pas, et un procès-verbal du tribunal me semblerait plus intéressant. Deux autres nouvelles terminent le volume. L'une, la dernière, intitulée *l'Oncle Josua,* est très courte; ce qui n'est pas un défaut. On y voit un type d'original amusant et touchant, fort bien réussi. *Le Nid de corbeau,* tirée, comme la précédente, d'Auguste Blanche, a du mouvement dramatique et de la passion. Elle nous présente un Tartuffe suédois et piétiste, plus laid et plus tragique que celui de Molière, et en même temps la fable est assez bien menée pour que l'intérêt ne languisse pas. B.-H. G.

Les Pastaré. *Esquisses de la vie de petite ville*, par Roger Dombréa. Un vol. in-18. Paris, 1885, E. Plon.

Le roman de M. Roger Dombréa, en un point, diffère heureusement de la plupart des romans contemporains; on n'y rencontre pas trace d'adultère. C'est une grande supériorité, mais c'est la seule. Non que l'auteur n'ait suffisamment observé, après mille autres, l'esprit étroit, vain, faux, envieux et vaniteux que la mesquinerie des intérêts débattus entre un nombre restreint de personnes, toujours les mêmes, développe à outrance dans les petites villes. Combien de coins de Paris sont « petite ville » en cela! Mais, soit inexpérience — et c'est ce que j'incline à croire — soit excès de subtilité, l'attitude des divers personnages mis en scène est tellement hésitante, leurs sentiments réels si incertains, leurs discours sont hachés si menu, entrecoupés de tant de réticences, ils sont eux-mêmes si plats que le lecteur se lasse bientôt, s'il ne s'irrite, qu'on lui donne à déchiffrer une énigme sans ombre d'intérêt. E. C.

Les Défaillances. *Roman parisien*, par Albert Miroux. Un vol. in-18. Paris, 1885, Paul Ollendorff.

De cette histoire la morale, la voici : c'est qu'un honnête marchand de fourrages ne doit pas être l'amant d'une duchesse, sous peine de négliger ses affaires, de courir à la ruine, voire au déshonneur, s'il ne se trouve à point nommé une petite bourgeoise, amie d'enfance, vaillante et amoureuse, pour jouer le rôle de *Deus ex machina*. A vrai dire, M. Albert Miroux n'a pas introduit dans le roman contemporain une de ces révélations qui étonnent le monde. Mais sa petite histoire se déroule méthodiquement, gentiment, d'un bout jusqu'à l'autre, dans cette facile moyenne de talent, où je ne trouve à reprendre qu'un abus par places de descriptions sans intérêt. Par contre, nous lui savons véritablement gré de n'avoir pas versé tout à fait du côté où il penchait et de n'avoir pas dépouillé sa duchesse de toute probité à défaut de vertu. Nous avouons que nous avons eu grand'peur qu'il ne poussât à l'extrême le contraste dans le goût du jour, entre les indignités aristocratiques et les perfections plébéiennes. M. A. Miroux a eu le bon goût de nous l'épargner. E. C.

Clairefontaine, par Henry Gréville. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1885.

L'écrivain fécond que tout le monde connaît sous le nom de Henry Gréville vient de publier une étude normande qui est une étude humaine de la passion. Tout est faux dans cette œuvre; le ton, le cadre, les idées et le langage des personnages; tout, excepté l'éternelle passion, en dehors de toute couleur locale, en dehors des mœurs, des milieux et des temps. Deux femmes aiment un homme, qui, au début, à peine adulte, ne sait guère laquelle il aimera. La plus forte des deux femmes meurt de l'aimer; mais, avant de mourir, elle fait une blessure profonde au cœur de sa rivale qu'elle a devinée. Bon-Louis — c'est le héros — est pris par la conscription et part pour sept ans. A son retour il retrouve celle qu'il aime vraiment, et qui n'a pas non plus cessé de l'aimer, mariée à un vieux pêcheur, malade et jaloux. Les deux amants veulent mourir, mais l'amour est plus fort que la mort, et Vivette se donne à Bon-Louis. Remords, angoisses, bonheur avivé de tous les feux de l'enfer. Aubry, guéri, soupçonne sa femme. Un jour de grande marée, il l'emmène dans sa barque, à la pêche, avec Bon-Louis pour matelot. Il espère ainsi les surprendre. Tout à coup la barque touche un écueil perfide, qui n'affleure l'eau qu'aux grands reflux. Les deux hommes sont précipités dans le filet qu'ils viennent de tendre; Vivette n'a que le temps d'en sauver un; elle sauve le mari et laisse périr l'amant, dont les pêcheurs des barques voisines retirent bientôt le cadavre. Puis elle languit et meurt peu après, laissant Aubry avec les remords de ses soupçons. « Depuis la mort de son ami, elle se sentait très calme. Sûre de ne pas lui survivre longtemps, elle pensait à lui avec une grande douceur. Le souvenir des deux dernières heures de sa vie était exquis, et elle en vivait uniquement. Le dernier regard de Bon-Louis, qui l'approuvait, l'adieu qu'avaient prononcé ses lèvres, étaient encore une consolation pour celle qui se savait si près de le rejoindre. — Comme tout cela est bien arrivé! se disait-elle à elle-même dans ses heures de rêverie... Comme tout finit bien! Nous avons expié, nous sommes pardonnés, bien sûr, et nous ne souffrirons plus. »

Il sied à Henry Gréville d'être fécond. Mais il ne faut pas abuser du privilège, en laissant imprimer, parce qu'on écrit trop vite ou qu'on ne se relit pas, des paragraphes comme celui-ci :

« Elle [Véronique] était un peu plus grande que lui [Bon-Louis] et possédait les mêmes yeux bleus, le même teint délicat. Un grand air de famille les eût fait prendre *pour le frère et la sœur de Véronique*, sauf que les sourcils, au lieu de se rejoindre comme chez le petit garçon en une ligne sombre et bien fournie, étaient à peine indiqués par une ombre légère et soyeuse. » B.-H. G.

Reisennovellen, von Adalbert Meinhardt. Berlin, Verlag von Gebrüder Paetel, 1885.

Ce n'est pas sans appréhension qu'on ouvre aujourd'hui un roman allemand. Grands dieux! serait-ce encore une restauration de quelque époque assyrienne, égyptienne, voire même vandale dans le genre Ébers ou Dahn?

Heureusement nos craintes s'évanouissent en parcourant les *Reisennovellen* de M. Meinhardt; c'est bien un volume de nouvelles que nous avons devant nous, et de nouvelles très intéressantes, ma foi!

L'auteur, qui semble avoir pas mal voyagé, a rapporté de ses excursions au Tyrol, en Italie, dans le midi de la France et en Hollande quatre jolis récits, fort bien écrits, et qui reposent un peu du sempiternel roman archéologique où, dans un cadre riche-

ment travaillé, l'écrivain professeur fait mouvoir des personnages en carton.

M. Meinhardt, dans ce volume qui est peut-être un premier essai, se révèle comme un écrivain de talent. Il a l'esprit d'observation, conte agréablement et n'abuse pas des descriptions de paysages et de monuments, travers ordinaire des jeunes auteurs qui, pour avoir passé quelques semaines à Florence et à Rome, croient avoir découvert l'Italie.

On lit avec plaisir ces jolies nouvelles bien observées et mouvementées, dramatiques même par moments, et où les petits recoins du cœur féminin sont si bien analysés que nous ne serions pas trop surpris si le pseudonyme de l'auteur dissimulait une « authoress ».

S'il fallait faire un choix parmi les quatre nouvelles du volume, c'est à « Château Polia » que nous décernerions le prix. L'auteur y a su imiter avec bonheur le style naïf, quelque peu monotone du moine chroniqueur qui, sur ses vieux jours, retrace consciencieusement les événements dont il fut témoin. L. M.

La Danse des Fous, par Félix Frank. Contes bleus, noirs, rouges. Paris, Georges Robert, 1885. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

La préface cherche, en son style bizarre et prétentieux, à justifier le titre, et évoque Pasquin, Mascarille, Basile, les héros de Shakespeare, les figures tragiques de l'histoire, toute une troupe qui défile en dansant « la danse irritée du cerveau contre le crâne impassible! — *Zou, zou,* la farandole! » Après cela viennent les contes et récits qu'on lit sans ennui, à condition de les lire vite et *grosso modo*, mais qui, s'ils touchent par quelques côtés à la folie, n'ont rien qui ressemble à la farandole, non pas même au cotillon. Il y a des métaux qui ont un éclat terne. La prose des contes de M. Frank, bleus, noirs ou rouges, a ce brillant-là. B.-H. G.

Plaisirs en deuil, par Lucien-Victor Meunier. Vingt nouvelles. Paris. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

M. Lucien-Victor Meunier, l'auteur de *Chair à Plaisir* et de *Baisers tristes,* s'est fait comme une spécialité de ces sortes d'histoires où la passion s'étale et s'assouvit et, trop repue, fait une grimace de dégoût au dernier plat du banquet. Il se plaît à faire sentir la lie de la coupe, à écraser le fiel sous la dent du convive. Ce ton de scepticisme noir est fort à la mode. Dans la pratique, il n'arrête rien, au contraire. Il y a quelque soixante ou quatre-vingts ans, les désespérés n'étaient pas rares : René de Werther en avait procréé des légions. Mais, dans ce temps-là, on était désespéré du cœur; aujourd'hui, on l'est des sens. On se tuait de douleur, soit violemment et d'un coup, soit lentement par l'abus de la vie qui avait été trop cruelle et qu'on malmenait jusqu'à ce qu'elle vous quittât là. Aujourd'hui, on ménage l'huile de sa lampe; on vit le plus longtemps qu'on peut, tout en répondant non à la question spleenétique : *Is life worth living?* On se fait tâter le pouls par le docteur pendant la jouissance, pour savoir jusqu'où l'on peut la pousser sans péril, et quand il vous crie : Halte! on s'essuie les lèvres en disant : Pouah! La littérature reflète ces mœurs de la vie réelle. M. Victor Meunier est un de ceux qui tiennent le miroir. Métaphore à part, il excelle à donner le sentiment poignant de cette avidité de plaisirs et de ce vice de l'âme qui sont la double malédiction de notre époque. Il le fait en style télégraphique et il montre assez de talent pour que nous regrettions qu'il ne se serve que par occasion de la vieille langue française. Exemple (il s'agit d'une femme galante qui fuit l'homme qui l'entretenait) : « Elle en avait peur. Était trop renfermée aussi, manquait d'air. Décampa. N'emportant rien. Cédant à son amour de liberté. Du coup, dégringolade complète. » Au télégraphe, on a l'excuse d'économiser autant de sous que de mots. Mais on me persuadera difficilement qu'en littérature le dernier degré de l'art soit de décharner la phrase et d'en faire un squelette. B.-H. G.

DERNIÈRES PUBLICATIONS.

OUVRAGES SIGNALÉS.

Chez Didot : *Bibliothèque des mères de famille :* **Lilas Marner, le Tisserand de Ravelœ,** par George Eliot. Traduction, par Mme Maisonrouge, et **Miss Tomy,** par l'auteur de *John Halifax*. Traduction par Dian. **L'Expiation de lady Culmore.** Imité de l'anglais, par Mme Berthe Neulliès.

Chez Dentu : **Le Tir aux oisons,** par Pierre Véron. 1 vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Les Chenapans. Histoire contemporaine, par E. de Nescio. 1 vol. — Prix : 3 francs.

Le Garde champêtre, par Élie Berthet. 1 vol. — Prix : 3 francs.

La Filleule de Lagardère, par Paul Mahalin. 2 vol. — Prix : 7 francs.

Mme D. K. L., poste restante, par H. Le Verdier. 1 vol. — Prix : 3 francs.

Chez Plon : **La Violette bleue**, par Fortuné du Boisgobey. 1 vol. — Prix : 3 fr. 50.

Chez Ollendorff : **Amours cocasses,** par Alain Beauquenne. 1 vol. — Prix : 3 fr. 50.

L'Adversaire, par Henry Maystre. 1 vol. — Prix : 3 fr. 50.

Louis de Montval, par Parabère. 1 vol. — Prix : 3 fr. 50.

Les Inconscients, par Saint-Landry. 1 vol. — Prix : 3 fr. 50.

Chez Marpon et Flammarion : **Fleur de vertu,** par Paul Saunière. 1 vol. — Prix : 3 fr. 50.

La Fille adoptive, par Marc Bayeux. 1 vol. — Prix : 3 fr. 50.

Chez Frinzine et Cie : **La Chute d'une étoile,** par Léopold Stapleaux. 1 vol. — Prix : 3 fr. 50.

La Revanche de l'enfant, par Édouard Delpit. Paris, Calmann Lévy, 1885. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le Vétéran, par Alfred Bonsergent. Paris, Jules Lévy, 1885. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

La Dame au peignoir bleu, par Paul Bonhomme, 1885. Paris, Jules Lévy. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Rosette, par Math. de Saint-Vidal. Paris, Frinzine et Cie, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Les Propos d'un bourgeois de Paris, par Jules Legoux. Paris, Paul Ollendorff, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Madame Margaret, par Armand Lapointe. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1885. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

L'Histoire d'une chemise, par Berthe Balley. Un vol. in-18, Dentu. — Prix : 3 francs.

La Belle Mathilde, roman parisien, par Henri Leriche. Un vol., Dentu. — Prix : 3 francs.

Le Cri du sang, par Fortuné du Boisgobey. Deux vol., Dentu. — Prix : 6 francs.

La Braconnière. Souvenirs de chasse, par C. d'Amezeuil. Un vol., Dentu. — Prix : 3 fr. 50.

Jeanne Reboul, par René Pont-Jest. Un vol., Dentu. — Prix : 3 francs.

Marie Letellier, par Émile Rousselle. Un vol., Dentu. — Prix : 3 francs.

La Dent du rat, par Maurice Drack. Un vol., Dentu. — Prix : 3 francs.

Lettres à une honnête femme, par Quatrelles, 2e édition. C. Lévy. — Prix : 3 francs.

A demi-mot, par Ange Benigne. Un vol. in-8° illustré. Monnier et Cie. — Prix : 5 francs.

Jambes folles, par Émile Testard. Un vol. in-8° illustré. A. Laurent. — Prix : 5 francs.

Le Docteur Chabot, par Ernest Lionnet. Un vol. in-18. Bleriot et Gauthier. — Prix : 2 francs.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Boucher de Perthes. — Sa vie, ses œuvres, sa correspondance, par Alcius Ledieu, conservateur de la Bibliothèque d'Abbeville et du Musée Boucher de Perthes. — Abbeville, E. Caudron, 1885; VIII-290 p., grand in-8°. — A Paris, chez Reinwald et A. Picard, libraires.

Tout le monde sait aujourd'hui que Boucher de Perthes a provoqué un mouvement d'études qui se rattachent à l'une des plus grandes questions que puissent aborder l'histoire et la philosophie, l'époque de l'apparition de l'homme sur la terre; à ce titre, il appartient à la grande famille des initiateurs et son nom ne doit point périr.

Mais, en dehors des quelques savants qui connaissent surtout de Boucher de Perthes ses recherches et ses découvertes scientifiques, il en est bien peu qui savent qu'il y avait en lui l'économiste aux vues justes et souvent profondes, le littérateur qui publia plus de cinquante volumes, et le philanthrope qui consacra près de deux cent cinquante mille francs en œuvres de bienfaisance.

Un homme dont l'existence fut aussi bien remplie devait avoir son biographe; il appartenait au conservateur du *Musée Boucher de Perthes* de retracer la vie du savant abbevillois, dont la réputation est universelle et qui demeurera l'une des figures les plus intéressantes et les plus originales de la France contemporaine. Cette œuvre a été entreprise et menée à bonne fin par le jeune et laborieux bibliothécaire d'Abbeville, M. Alcius Ledieu, dont les nombreux travaux, jusqu'alors limités à la Picardie, sont appréciés de ses compatriotes.

L'ouvrage de M. Ledieu est divisé en trois parties; la première, composée de sept chapitres, est une biographie proprement dite; dans la seconde, l'auteur passe en revue les cinquante ouvrages publiés par Boucher de Perthes, et la troisième partie contient l'analyse ou la reproduction des lettres que ce dernier reçut d'un grand nombre de savants et de personnages illustres de la France ou de l'étranger.

M. Ledieu a rompu avec l'ancienne méthode, qui grandissait ses héros; il a raconté simplement, dans un style clair et agréable, la vie de Boucher de Perthes, mais il s'est livré à la critique lorsqu'il y avait lieu de le faire.

En terminant, nous dirons que cette utile biographie a été couronnée par l'Académie d'Amiens. Citons un ou deux passages du rapport lus à cette Société : « Depuis longtemps déjà, disait le rapporteur, je désirais connaître plus complètement Boucher de Perthes... J'ai été heureux de trouver un guide sûr et spirituel dans l'auteur de cette biographie. Le service qu'il m'a rendu, l'auteur le rendra, j'espère, à tout le public, et le public lui en saura gré. » Et plus loin : « L'Académie d'Amiens doit d'autant plus se féliciter

d'avoir demandé aux concurrents l'éloge de Boucher de Perthes qu'elle a donné l'occasion de se produire à une œuvre qui est bien composée et bien écrite. C'est une biographie complète et consciencieuse, faisant aimer l'homme savant et bon dont la Picardie est fière à juste titre. »

Nous souhaitons à cet ouvrage le succès auquel il a droit et qui ne lui manquera pas. X.

Édition définitive, revue sur les manuscrits originaux, des **Œuvres complètes de Gustave Flaubert.** Huit volumes. Paris, A. Quantin, imprimeur-éditeur, 7, rue Saint-Benoît. — Prix du volume : 7 fr. 50 (100 exemplaires numérotés, sur hollande, 25 fr.).

Bouvard et Pécuchet, précédé d'une étude sur Flaubert, par Guy de Maupassant, vient de paraître en un beau volume in-8°, format classique des bibliothèques, exactement semblable à ceux des *Œuvres complètes de Victor Hugo.*

Cette édition, qui restera définitive, comprend les œuvres complètes de Gustave Flaubert, qui n'ont **jamais été réunies jusqu'ici.**

Les textes ont été revus avec le plus grand soin par la famille et les amis du maître sur les manuscrits originaux; les plus petites altérations ont pu être ainsi rectifiées et toutes les garanties ont été prises pour rendre l'édition nouvelle *ne varietur.*

Sous le titre de *Mélanges,* paraîtront ce mois-ci des fragments importants d'œuvres de jeunesse *tout à fait inédites* et d'un grand intérêt. Cette publication nouvelle ajoute encore à la valeur de l'édition des *Œuvres complètes de Gustave Flaubert,* dont le succès est assuré.

Les Mille et une Nuits du théâtre, par Auguste Vitu. Un vol. in-18. Paris, 1885. Paul Ollendorff.

Le second volume des *Mille et une Nuits du théâtre,* par M. Auguste Vitu, s'ouvre sur le récit ou compte rendu de la quatre-vingt-dix-neuvième nuit, le 29 février 1873, et se ferme sur celui de la deux cent troisième, le 30 mars 1874. En l'espace de treize mois, le théâtre n'a compté que cent cinq nuits originales, au cours desquelles il a été représenté cent trente-deux ouvrages, les uns nouveaux, les autres à titre de reprise. En cette année 1873, c'est M. Octave Feuillet qui occupe la rampe le plus souvent avec *Dalila, Jean de Thommeray, le Roman d'un jeune homme pauvre* et *le Sphinx;* puis M. Alexandre Dumas fils avec *les Idées de Mme Aubray* et *M. Alphonse.* On reprend *la Ciguë* de M. Émile Augier, *le Testament de César Girodot* de M. Adolphe Belot, *le Gendre de M. Poirier* de Jules Sandeau et E. Augier, *Mademoiselle de la Seiglière,* également de Jules Sandeau, *Henri III et sa cour* et *la Jeunesse de Louis XIV* d'Alexandre Dumas, *le Marquis de Villemer* et *la Petite Fadette* de George Sand; et les inépuisables reprises : *les Crochets du père Martin* et *les Deux Orphelines* dans le drame, *les Pilules du Diable* pour la féerie. Ajoutons cinq pièces du répertoire classique et nous touchons au total de vingt à vingt-cinq nuits intéressantes (et encore ai-je nommé *les Pilules*) sur cent trente-sept. N'est-il pas admirable vraiment que des lettrés de la valeur de M. Auguste Vitu puissent dépenser leur attention et leur talent dans le seul dessein de raconter au public des affabulations plus ou moins quelconques dont il ne doit rester aucune trace dans l'histoire de la littérature dramatique et de caresser l'incommensurable vanité des comédiens ? E. C.

La grande Bohème, par Henri Rochefort. Paris, Victor Havard, 1885. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Il n'est peut-être pas de livres qui aient plus de chances d'un succès durable que la trilogie parisienne publiée par Henri Rochefort sous le titre général de *les Français de la Décadence.* Le deuxième volume, intitulé *la Grande Bohème,* vient de paraître chez Victor Havard, et l'on relit avec un plaisir toujours nouveau, avec un rire toujours grandissant, cette collection d'inimitables chroniques, le type le plus complet de l'esprit français. Les traits sont lancés d'une main si sûre et arrivent avec un tel bonheur à leur adresse, qu'ils semblent à jamais fixés dans la chair des personnages qui en ont été l'objet. C'est un écho de la vie parisienne d'il y a vingt ans, aussi net, aussi franc, aussi amusant que s'il était écrit d'hier. Que tous ceux qui veulent se distraire et passer quelques heures agréables s'empressent de relire *la Grande Bohème* et de lui assigner sur les rayons de leur bibliothèque la place des œuvres que l'on reprend de temps à autre pour se mettre le cœur en joie et l'esprit en liesse. G. T.

Miettes, par Harry Alis. Paris, Jules Lévy, 1885. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Se souvient-on de la polémique soulevée, il y a juste un an, par l'échec de M. Harry Alis devant le comité de la Société des gens de lettres? L'affaire fit du bruit, et l'infortuné du Boisgobey y attrapa quelques volées de bois vert qui eussent été plus légitimement logées sur d'autres épaules que sur les siennes. Mais, depuis douze mois, on a eu douze fois le temps d'oublier tout cela. La nouvelle publication de M. Harry Alis vient le rappeler. Il a réuni tous les articles auxquels son cas a donné lieu, et il débute, dans ses *Miettes,* par nous offrir les pièces de ce petit scandale. Il est bon qu'on puisse les retrouver quelque part, car c'est un épisode caractéristique, pour mince qu'il soit, de notre histoire littéraire; et il ne pouvait être mieux placé que dans un des livres de l'écrivain qui eut à en souffrir le plus directement.

La plus grosse part du volume se compose d'un choix de cent mille lignes d'articles, chroniques et nouvelles que M. Harry Alis a données aux journaux. Il ne se peut qu'entre tant de lignes reproduites on

n'en ait déjà lu quelques-unes; mais, reprise ou nouveauté, comme elles sont spirituelles ou dramatiques, bien venues et d'un bon faiseur, on y prend toujours plaisir. B.-H. G.

La Question du latin, par RAOUL FRARY. Paris, Léopold Cerf, 1885. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

M. Frary, ancien universitaire, connaît autant que personne les défauts de la maison d'où il sort. Il l'aime cependant et voudrait aider à la réparer, et, par places, à la reconstruire. Il voit que l'enseignement tel qu'il est donné dans les lycées ne répond plus aux besoins de la société moderne : les études classiques — grec, latin, rhétorique et philosophie proprement dites — n'ont aucune utilité pratique; l'enseignement spécial garde une indélébile marque d'infériorité et n'est que le développement plus ou moins heureux de l'enseignement primaire. Cette seconde partie de sa thèse est à peu près évidente, et l'on ne comprend pas bien pourquoi, lorsqu'il y a dans une ville des écoles comme celles de Turgot, de Lavoisier, d'Arago, de Say, de Chaptal, on attire dans les lycées, en y créant une division d'enseignement spécial, une clientèle qui trouverait mieux ailleurs ce qu'elle cherche, et dont le ton général, les habitudes et les visées forment, dans l'ensemble des élèves, un contraste choquant et gênant. Pour le reste, M. Raoul Frary s'attend bien à ce que tout le monde ne soit pas de son avis, dans l'Université surtout. Voici, en quelques mots et sauf omission, la position qu'il prend : le grec n'existe que de nom; on fait semblant d'en apprendre un peu, et personne n'en sait un mot; il n'y a qu'à constater sa mort et à l'enterrer. Le latin prend un temps considérable à l'élève et ne lui sert de rien : il n'est pas besoin de savoir les déclinaisons pour devenir un grand médecin, malgré les termes en *us* dont le langage de la profession est encore encombré, ni pour être un grand avocat ou un magistrat éclairé, malgré le *Jus romanum* qui barre la route des débutants à l'école et qu'il faut reléguer sans pitié dans le cabinet des antiques. Il n'est point nécessaire de savoir le latin pour parler et écrire le français, et l'on peut avoir des idées justes et précises sur l'origine et la formation de notre langue sans avoir passé dix ans à digérer Lhomond ou Chassang, puisque Lhomond ne suffit plus aux grands humanistes que nous sommes. La lecture des auteurs latins n'est ni une école de morale ni une école de courage patriotique; il suffit de citer Horace, Ovide, Tacite, Suétone, etc., pour réduire à sa valeur une telle prétention; en tout cas, on trouverait ailleurs d'aussi beaux exemples, plus capables de frapper les intelligences modernes. Enfin, il est puéril de soutenir que l'étude des langues mortes est pour l'esprit des enfants une gymnastique que rien ne saurait remplacer, abstraction faite de la valeur pratique de ces langues; « c'est à peu près comme si l'on disait que dix ans de gammes forcées ont leur prix, abstraction faite de la musique ». Les traités de rhétorique et de style sont heureusement passés de mode; « l'antonomase et la synecdoche sont bannies de la cervelle des honnêtes gens; on les découvre malaisément dans les provinces les plus reculées ». La philosophie, enfin, au sujet de laquelle M. Raoul Frary n'est pas sans éprouver quelque hésitation, disparaît aussi du programme de l'enseignement secondaire, à cause de l'incertitude ou de l'inutilité des choses qu'elle enseigne. Quant à la méthode, on l'apprendra en étudiant les sciences qui l'appliquent, et « pour façonner l'esprit aux idées générales et l'élever au-dessus du tumulte des faits particuliers », il suffira que « chaque branche des études reçoive son couronnement », c'est-à-dire pour les études historiques, l'histoire de la civilisation, pour la géographie, la circulation des hommes et des produits, pour l'histoire naturelle, la classification des espèces et la chaîne entre-croisée des êtres vivants, etc. Afin de combler les vides faits par ces suppressions, M. Frary fait une large place aux langues vivantes, dont deux au moins, l'anglais et l'allemand, deviennent obligatoires, sans préjudice des autres, suivant les localités et les besoins. Il n'augmente pas les sciences, il les restreint, au contraire, et en réserve l'étude pour les dernières années; mais il donne le plus grand développement à la géographie dont il fait un véritable enseignement encyclopédique embrassant toutes les notions générales que l'homme moderne doit avoir sur ses semblables et sur la nature au milieu de laquelle il est placé.

Je ne peux ici discuter les vues de M. Raoul Frary ni les apprécier comme elles le méritent. L'analyse que j'en ai donnée était le meilleur moyen que j'eusse de montrer la sympathie qu'elles m'inspirent. Je fais quelques réserves pour le latin, qu'il me semble que nous devons savoir lire à l'occasion, — et l'occasion s'en présente souvent; mais je ne peux qu'applaudir à l'initiative prise par M. Frary et souhaiter que le gros des réformes qu'il propose s'accomplisse. Son livre est écrit avec le talent dont il a déjà donné des preuves, d'une argumentation serrée, d'une langue sobre et vigoureuse, plein d'esprit, de saillies nettes et justes, et, de forme comme de fond, bien français. B.-H. G.

Livres et Ames des pays d'Orient, par ÉMILE MONTÉGUT. Un vol. de la *Bibliothèque variée*, format in-16, 348 pages. Librairie Hachette et Cie. Paris, 1885.

A chaque volume nouveau de M. Émile Montégut (et nous tâchons de n'en pas manquer un seul), notre étonnement est de plus en plus grand de ne pas voir le nom de l'auteur suivi de la fameuse étiquette : membre de l'Académie française. Sans croire qu'un pareil titre constitue le mérite, ni même qu'il y ajoute rien, nous pensons qu'il le couronne honorablement, et nous avouons n'avoir jamais savouré les railleries et les charges contre l'Académie, beaucoup plus que celles contre les vieilles filles, le veuvage et les maris trompés par les femmes. Peut-être notre froideur

vient-elle de quelque dégoût devant ces bouteilles éventées, où se satisfont trop aisément les auteurs à esprit faible et les publics à gaieté bête. Étant admis que *l'Essay* est une des parures de nos lettres, nul plus que M. Émile Montégut n'est qualifié pour représenter, sous la fameuse coupole, le maître du genre; il joint la profondeur à la fantaisie, l'originalité aux vastes connaissances, et à l'incorruptible indépendance de l'esprit le respect des sentiments. Le recueil que nous annonçons aujourd'hui rassemble quelques-uns des anciens travaux de M. Montégut, et c'eût été vraiment dommage qu'on les mît dans cette série dont nous avons présenté déjà quelques volumes à nos lecteurs. Celui-ci est composé spécialement des études orientales de l'éminent écrivain, à propos de quelques livres. Une magnifique édition de *Daphnis et Chloé*, illustrée par feu Léopold Burthe; une traduction en vers des *Psaumes*, par M. Firmin de la Jugie; le livre de M. Amédée Thierry sur *Attila*; les travaux de MM. d'Hervey Saint-Denis, Stanislas Julien, Abel Rémusat, etc., sur la poésie chinoise (ou *la Poésie d'une vieille civilisation*); l'ouvrage d'un officier anglais sur *Nussir-U-Din*, le second roi d'Aoude; l'autobiographie (éditée par M. Eastwick) de *Lutfullah, gentilhomme musulman de l'Inde*, et la physiologie du *Capitaine Négrier*, d'après les aventures du capitaine Théodore Canot, tels sont les thèmes curieux de ce rare volume, dont le même esprit ingénieux et fort anime l'amusante et instructive diversité. L. D.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Madame Saint-Huberty, par Edmond de Goncourt. Paris, G. Charpentier et Cie, 1885. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

L'étonnante reconstitution du passé que celle entreprise par le maître artiste de hautes lettres, Edmond de Goncourt! Ce n'est plus l'histoire sèche et momifiée, ce n'est pas l'histoire arrangée et romantisée, c'est la vie elle-même, un récit absolument vrai, amusant comme un roman, une histoire de chair et de sang, qui frémit et palpite sous les yeux.

En outre, l'œuvre entreprise par le grand écrivain sur le XVIIIe siècle, une des plus séduisantes évocations qu'on ait encore faites de cette attirante époque, à ses magistrales qualités de couleur et de style joint une émotion poignante et communicative.

Le lecteur a déjà pu juger, par le volume consacré à *Sophie Arnould*, du procédé de l'auteur, de la manière ressuscitante dont il fait aller et venir son héroïne au milieu de nous, nous initiant aux plus intimes dessous de sa vie, nous la montrant tour à tour dans son existence privée et dans sa vie publique. C'est ainsi qu'il a étudié *Madame Saint-Huberty*, c'est ainsi qu'il étudia successivement, dans les volumes qui vont suivre, *Clairon, la Guimard, Camargo*, d'autres encore, faisant étinceler, en une langue merveilleusement vibrante, les amours, les plaisirs, les joies, les douleurs, les scandales de ces existences d'actrices, les plus mouvementées et les plus semées d'aventures piquantes ou tragiques, qu'il soit donné d'entendre raconter. De ces deux reines d'opéra, *Sophie Arnould, Madame Saint-Huberty*, le maître nous conduira aux danseuses, aux comédiennes, aux tragédiennes, présentant ainsi sous ses différentes faces la vie du théâtre, avec son atmosphère spéciale, et tout ce qui gravite autour de ces brillantes étoiles, c'est-à-dire la société galante, intelligente, lettrée, sceptique, amoureuse et spirituelle du XVIIIe siècle.

Madame Saint-Huberty est certainement parmi les actrices de ce temps-là une de celles dont la vie est la plus amusante à suivre dans ses péripéties amoureuses, dans ses rapports avec l'Opéra, enfin dans ses dramatiques aventures que termine effroyablement, en cinquième acte funèbre, un double meurtre.

C'est d'un linceul taché de sang qu'Edmond de Goncourt l'exhume pour lui rendre la vie, le charme et la voix, et une irrésistible séduction se dégage aussitôt de l'actrice pour ensorceler tous ceux qui l'approchent, tous ceux qui apprennent à la connaître.

Cette triomphante princesse de théâtre, cette adorée reine d'opéra, n'est point une jolie femme comme Sophie Arnould, nous dit son illustre biographe, et pourtant quelle puissance absolue, quelle continuelle victoire que celles de la grande cantatrice, tour à tour sublime et touchante, dans *Armide, Chimène, Alceste, Phèdre, Pénélope, Didon*, et qui inspirera, en prose, Chateaubriand, en vers, ce petit lieutenant d'artillerie, qui sera plus tard Napoléon Ier!

Mais quel caractère endiablé, quelle lutte continuelle entre la direction du théâtre et la chanteuse récalcitrante, abusant de sa situation d'étoile pour créer à son directeur tous les ennuis imaginables, toutes les tracasseries possibles! Quelle existence bizarre et heurtée aussi que celle de cette capricieuse actrice!

Enlevée à dix-neuf ans par un chevalier d'industrie,

un sieur Croisilles dit de Saint-Huberty, elle devient par force sa femme, reçoit des soufflets dès la troisième nuit de noces, est volée, abandonnée presque aussitôt par le drôle et se voit obligée de demander sa séparation. Désormais le coquin reviendra de temps à autre faire une apparition au domicile conjugal pour repartir chargé de dépouilles. Trompée, filoutée, elle court ainsi de Berlin à Varsovie, puis à Vienne, jusqu'à ce que Gluck la fasse engager pour l'Opéra de Paris, où elle débutera, en 1777, dans *Armide*. Le mari continue ses tours et une dernière algarade, plus corsée que les autres, amène l'intervention de la police; un procès s'engage, qui se termine par l'annulation du mariage de la Saint-Huberty, libre et tranquille désormais.

Ce ne fut guère qu'en 1782 qu'elle devint tout à fait célèbre. De ce jour datent ses exigences, ses refus de chanter, qui soulèvent la menace de la conduire à la Force.

Rien de curieux comme ces détails de la vie d'actrice de cette époque; toutes sont ainsi plus ou moins récalcitrantes et capricieuses. Elle est premier sujet, actrice gâtée et mauvaise tête : tout s'incline devant elle. En décembre 1783, la *Didon* de Piccini lui procure des ovations presque sans précédent : c'est l'apogée de son triomphe. Avec cela, intelligente, esclave de la couleur locale, se faisant dessiner son costume par Marcou.

Puis, on lui oppose une rivale, et elle commence à sentir souffler le vent contraire.

A cela se joignent ses caprices amoureux pour un certain Saint-Albin. Les années se suivent, toujours mêlées de discordes avec la direction, de triomphes, de luttes, d'indisciplines, de fantaisies voluptueuses. Enfin, elle fait la connaissance du comte d'Antraigues; après sept ans de liaison elle l'épouse en 1790 et en a un enfant en 1792. Son règne d'actrice est terminé.

Le 22 juillet 1812, un domestique nommé Lorenzo tuait, à Londres, d'un coup de poignard le comte d'Antraigues et égorgeait sa femme avec la même arme ensanglantée. Telle fut la fin tragique de *Madame Saint-Huberty*.

Ce que nous ne saurions suffisamment dire, c'est la couleur, le mouvement, le souffle de vie donnés à cette biographie, faite avec des fragments de lettres, des lambeaux de papiers de famille, toutes les reliques précieuses qui ont appartenu à la grande artiste disparue. Ces épaves, minutieusement recueillies et rassemblées avec un art exquis, ont servi à ciseler ce volume, qui prendra place parmi les plus triomphantes résurrections du XVIIIe siècle. G. T.

Souvenirs d'un impérialiste. Journal de dix ans, par Fidus. Un vol in-18, Paris, 1885. F. Fetscherin et Chuit.

Quelque opinion que l'on professe et d'autant plus vivement qu'elle sera plus éloignée des sentiments de l'auteur, la curiosité va se porter vers les *Souvenirs d'un impérialiste, Journal de dix ans*, dont le premier volume vient de paraître. En général, cette sorte de publication tourne bien plutôt au bénéfice des adversaires que des soutiens du parti qu'elles mettent en scène, car si elles présentent ses côtés forts dans tout leur relief, infailliblement aussi elles trahissent les points faibles de son organisation. Dans le cas présent l'inconvénient est nul, car le parti impérialiste dont nous entretient M. Eugène Loudun sous le nom de *Fidus* n'a rien de commun avec les tronçons ennemis qui se disputent aujourd'hui la succession du prince impérial. Ce *Journal de dix ans* — qui serait plus exactement dénommé un journal de *huit* ans — s'ouvre au 1er juin 1871, est conduit en ce premier volume jusqu'au terme de l'année 1875, et, le reste ayant paru par larges extraits dans le *Figaro*, nous savons qu'il se ferme à la mort tragique du prince en juin 1879.

Comme l'ombre du vieux roi de Danemark qui chemine sous la terrasse du château d'Elseneur, suivant pas à pas, dans l'obscurité, les démarches, les pourparlers, les allées et venues d'Hamlet et de ses amis, se mêlant à leurs propos ainsi qu'à leurs desseins, Fidus, comme témoin, comme conseiller, comme acteur, a été mêlé à toutes les espérances et à toutes les défaillances du parti impérialiste. Le récit de ces diverses alternatives est profondément émouvant et sous le couvert de Shakespeare, nous redirons à Fidus le mot du prince de Danemark à l'ombre de son père : « Bien parlé, vieille taupe. » *Well said, old mole!* E. C.

LIVRES D'AMATEURS — ÉDITIONS DE LUXE

— Réimpressions — Miscellanées —

Œuvres poétiques de Fr. de Maynard, avec notices et notes par Gaston Garrisson. Tome Ier. Paris, Lemerre. Un vol. in-12.

Ce premier volume des *Œuvres poétiques de Fr. de Maynard* contient les pièces comprises dans l'édition de Jacquin, 1613; — le deuxième volume nous donnera : 1° *le Philandre*, d'après le texte de Paris, 1623; 2° les pièces publiées par Maynard dans divers recueils contemporains; 3° les pièces de l'édition de 1638-1639 non réimprimées en 1646; 4° les poésies de Maynard publiees après sa mort. — Le

troisième volume reproduira l'édition de 1646, d'après le texte de Courbé, et les poésies inédites de Maynard, d'après les manuscrits des bibliothèques de Paris, de Toulouse et du Vatican. L'éditeur laissera de côté les Priapées : peut-être eût-il bien fait, pour permettre d'apprécier le talent de Maynard sous toutes ses faces, de les réunir à part dans un fascicule que les curieux auraient pu joindre à sa publication ou en détacher à leur gré. Mais ce que nous regrettons surtout, c'est qu'il s'en tienne aux œuvres poétiques et n'annonce pas un quatrième volume, consacré à la correspondance de Maynard : les mémoires et les lettres, les lettres surtout, doivent être comptés au nombre des documents les plus précieux pour l'histoire politique et littéraire.

La notice de M. G. Garrisson n'occupe pas moins de cinquante-six pages; sans doute, l'auteur ne se défend pas toujours d'une certaine partialité bienveillante envers Maynard, auquel il ne se serait pas attaché s'il n'avait reconnu tout son mérite et au delà; cependant il n'hésite pas à signaler le mauvais goût qui gâte beaucoup de ses premières pièces et à montrer la supériorité des secondes poésies sur les premières au point de vue de la forme même : la nouvelle poétique introduite par Malherbe débarrassa nos vers de l'hiatus et fit avec raison respecter cette cadence que l'école moderne affecte de mépriser. Qu'est-ce qu'un vers où la disposition des syllabes ne produit pas un rythme agréable à l'oreille ? Une ligne de mauvaise prose.

Je me permettrai de soumettre à M. Garrisson deux légères observations. Il parle (p. v) de « précieuses » à l'hôtel de Rambouillet (qu'il appelle l'hôtel Pisani), du temps du cavalier Marin et de Maynard : le nom de *Précieuses* ne fut donné aux femmes précédemment appelées *Feuillantines* qu'à partir de 1654 ou 1655, et Maynard était mort depuis le 29 décembre 1646.

Plus loin (p. xxii), il avance que Maynard fut inscrit le neuvième sur la liste des premiers membres de l'Académie française, et que le fauteuil qui lui fut « décerné » fut occupé plus tard par les deux Corneille et enfin par Victor Hugo. Il suffit de se reporter à la *Relation* de Pellisson pour voir que Maynard ne fut inscrit que le dix-huitième, et, s'il eut pour successeur les deux Corneille, on ne peut être aussi affirmatif pour Victor Hugo; en effet, l'Académie française fut supprimée en 1793 et la réorganisation en 1795 de l'Institut national dans lequel fut englobée l'ancienne Académie française amena un nouveau classement, qui fut encore modifié en 1803. — Quant aux fauteuils, ils ne furent donnés par Louis XIV que quand l'Académie fut installée au Louvre et que le vieux cardinal d'Estrées eut besoin d'un siège plus commode que les simples chaises sur lesquelles s'étaient assis jusque-là tous les académiciens, — y compris Maynard.

Au texte de Maynard, reproduit avec une exactitude scrupuleuse et dans l'orthographe même de l'édition suivie, sont jointes des notes très succinctes, où l'éditeur, M. Garrisson, s'est attaché à ne laisser sans explication aucun mot actuellement hors d'usage; il justifie l'emploi qu'en a fait l'auteur en citant de nombreux exemples tirés d'autres écrivains; nous aurions désiré qu'il citât exactement l'endroit d'où le passage est tiré pour permettre la vérification. Ce n'est pas assez de dire qu'un vers est de Ronsard : comment le retrouver dans le vaste ensemble de ses œuvres ?

CH.-L. L.

Fléchier : *Mademoiselle de Combes*, nouvelle tirée des *Mémoires sur les Grands-Jours d'Auvergne*, avec une notice par J. Sigaux. Un vol. petit in-8° de la *Collection des petits chefs-d'œuvre*. Paris, Librairie des Bibliophiles.

Lorsque j'ai vu annoncer la publication d'une *nouvelle* de Fléchier, j'ai cru à la découverte d'un manuscrit inédit et inconnu. Heureusement, le nom de Mlle de Combes m'a rappelé les Grands-Jours d'Auvergne, et je n'ai été nullement surpris de voir ensuite, par le titre du volume, qu'il s'agissait d'un simple extrait. En écrivant ces pages, Fléchier a-t-il eu l'intention de donner une *nouvelle* ? Je ne le crois pas, et peut-être Fléchier protesterait-il, s'il était là. Il n'a pas voulu faire œuvre de romancier, mais d'historien.

Les faits sont vrais et ne doivent rien à l'imagination de l'écrivain, que la forme charmante du récit et les paroles prêtées à ses personnages.

M. J. Sigaux a fait précéder ce petit volume d'une notice intéressante et sur l'auteur et sur l'ouvrage; ses appréciations nous paraissent justes; mais peut-être est-on en droit de lui reprocher quelques à peu près que repousserait une érudition plus sévère. Qu'entend-il, par exemple, lorsqu'il fait de Fléchier un « membre honoraire du cénacle de l'hôtel de Rambouillet » ? Est-il bien sûr que Fléchier, rentrant à Paris, en février 1667, après les Grands-Jours d'Auvergne, trouva, « pour stimuler son éloquence, des écrivains qui s'appelaient... Fénelon », etc. ? — Né en 1651, Fénelon était bien jeune encore pour stimuler l'éloquence d'un orateur de trente-cinq ans. Petits détails, sans doute. Oui, mais il en coûte si peu d'être exact !

CH.-L. L.

BEAUX-ARTS

— Archéologie — Architecture — Arts industriels —

Le Meuble, tome II (XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles), par M. DE CHAMPEAUX, inspecteur des beaux-arts à la Préfecture de la Seine. A. Quantin, éditeur. — Prix broché : 3 fr. 50.

Sous ce titre, *la Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts,* publiée sous la direction de M. Jules Comte, vient de s'augmenter d'un nouveau volume, qui achève et complète l'histoire du *Meuble.* Déjà, dans un premier volume, M. de Champeaux s'était attaché à faire revivre les anciennes écoles de sculpteurs sur bois qu'avaient produites les diverses provinces de la France, aux époques du moyen âge et de la Renaissance et à signaler les œuvres les plus importantes de nos vieux huchiers-menuisiers; puis, en face du mouvement de l'art français, il avait défini les caractères et raconté les principales étapes de la production étrangère, passant successivement en revue l'Angleterre, les Flandres, l'Allemagne, l'Espagne et l'Italie.

Dans son second volume, l'auteur, dont on connaît la compétence toute spéciale, élargit son sujet qui cesse d'être exclusivement le *Meuble* pour devenir l'*Ameublement.* On sait comment, à partir du XVIIe siècle, le génie français devint prédominant en Europe : cette supériorité incontestée, qui a duré jusqu'à nos jours, ne s'est nulle part affirmée aussi nettement que dans l'ameublement; c'est donc un service inappréciable à rendre aux amateurs en même temps qu'à nos ébénistes modernes désireux de marcher sur les traces de leurs illustres devanciers, que de leur montrer la succession ininterrompue d'artistes éminents qui, depuis Boulle et Cressent jusqu'à Riesener, ont composé ces pièces, aussi charmantes de forme que délicates d'exécution, auxquelles l'art a donné droit d'entrée dans les collections particulières et dans les musées.

M. de Champeaux n'a garde d'oublier non plus ces habiles fondeurs-ciseleurs qui étaient chargés d'entourer et de sertir les incrustations de Boulle ou les marqueteries de Riesener et d'en rehausser l'effet par l'éclat de leurs cuivres dorés. Cent huit illustrations, choisies parmi les modèles les plus remarquables, complètent l'intérêt du texte où une profonde érudition se cache sous un style facile et élégant.

Le *Meuble* a enfin son histoire; glorieuse pour la France et instructive pour toutes les classes de la société, elle a sa place marquée sur les rayons de l'amateur comme dans la bibliothèque de l'école et de l'atelier.

Landscape in art before Claude and Salvator, by Josiah Gilbert. Un vol. in-8° 461 p. with 141 illustrations. London, 1885. John Murray.

Une histoire du paysage : le beau sujet! Comment se fait-il qu'il n'ait pas encore été traité en ce siècle, où il s'est rencontré tant d'âmes tendrement éprises de la nature? On ne peut se résoudre à croire qu'il n'ait pas tenté d'autre esprit que celui du troubadour J. de Perthes, qui publia en 1822 un volume sans valeur intitulé *Histoire de l'art du paysage.* Il faut donc supposer que, la tâche mesurée, ceux qu'elle attirait auront reculé devant son étendue; ils auront d'autant plus sûrement calculé la grandeur d'une telle œuvre qu'ils étaient plus dignes de l'entreprendre. Une histoire du paysage, en effet, ne saurait être simplement une collection de documents chronologiques et biographiques, classés par écoles; cela doit même être quelque chose de plus qu'une étude critique et comparée des mérites propres à la technique de ces écoles et de ses défaillances. Cette sorte d'étude est évidemment nécessaire, indispensable dans une histoire du paysage; elle n'en est pas seulement partie intégrante, elle en est encore la partie résistante, solide, elle y fait office de charpente. Or la charpente d'un édifice n'est pas l'édifice lui-même, et c'est ce qui nous faisait dire tout à l'heure que l'histoire du paysage n'a pas été écrite encore, au moment même où nous annonçons un ouvrage de M. Josiah Gilbert qui précisément se présente comme le livre désiré : *le Paysage dans l'art avant Claude Lorrain et Salvator Rosa.*

Quoiqu'il s'arrête d'une façon assez étrange au seuil de l'ère moderne, qui est la grande époque du paysage, l'ouvrage est important néanmoins et fort éloigné d'être nul; il est le résultat d'un effort de travail considérable, abonde en renseignements, naguère épars, désormais groupés. C'est un livre érudit, mais froid, pesant, mais utile, que l'on interrogera comme un dictionnaire. C'est un bon document (admirablement imprimé, médiocrement illustré), mais ce n'est qu'un document. L'auteur a amené à pied d'œuvre, en chantier, une grande partie des pierres qui entreront un jour dans la construction de l'édifice; mais il n'est pas allé plus loin. Encore faut-il

ajouter que M. J. Gilbert considère le paysage uniquement comme un accessoire de la figure dans l'histoire de la peinture jusqu'à Claude et à Salvator et n'étudie nullement l'art du paysagiste en soi. Donc l'édifice attend encore son architecte. Et nous aussi, nous l'attendons, nous appelons de nos vœux, non plus seulement l'érudit, mais l'écrivain savant et philosophe, poète et critique tout à la fois, qui saura retrouver, dans les manifestations peintes du sens de l'art, la trace des sentiments, très divers selon les temps, que l'être humain a successivement éprouvés en contemplant l'enveloppe de la planète où il a été jeté, le témoignage de ses terreurs et de ses adorations en présence des phénomènes extérieurs, la marque de l'intelligence plus ou moins juste qu'il eut de la nature, du dédain tour à tour et du culte qu'elle lui inspira, de la part qu'il lui accorda dans l'intimité de ses émotions, tantôt l'y admettant comme une tendre et consolante amie, tantôt s'en détournant comme d'un spectacle indifférent. Et lorsqu'il analysera les modes successifs d'interprétation de la lumière, nous lui demandons encore, à cet historien du paysage, de découvrir la marche de l'exacte vision des nuances colorées, de leur apparition consciente dans l'art, c'est-à-dire dans l'humanité, en un mot, les progrès de l'évolution optique des couleurs, gros problème dont la solution doit renouveler de fond en comble l'histoire critique de la peinture.

E. C.

La Peinture italienne, par GEORGES LAFENESTRE, commissaire général des expositions. Tome Ier. Un vol. broché, 3 fr. 50. Paris, A. Quantin, éditeur.

La *Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts,* publiée sous la direction de M. Jules Comte, continue à se développer avec un succès toujours croissant. Après les études si appréciées sur *la Peinture flamande, la Peinture hollandaise* et *la Peinture anglaise,* voici *la Peinture italienne,* le vingt et unième volume de cette curieuse collection, l'un des plus intéressants et des plus attendus, tant à cause du nom de son auteur que de l'importance, et on peut bien le dire sans paradoxe, de la nouveauté du sujet. Sans doute de nombreux et importants travaux d'érudition et de critique ont paru en France depuis quelques années, sur diverses époques ou divers artistes de l'Italie; mais ce que nous ne possédions pas, ce que, de tous côtés, professeurs, artistes et gens du monde étaient unanimes à réclamer, c'est un tableau d'ensemble, rapide, exact, complet de l'histoire de la peinture italienne.

Le précis de M. Georges Lafenestre comble enfin cette lacune : pour les amateurs, les écrivains, les voyageurs, il sera désormais un guide sûr et autorisé à l'aide duquel ils pourront se diriger à travers l'énorme quantité d'œuvres de tout genre que l'Italie a produites pendant plusieurs siècles.

La matière était trop étendue pour être renfermée en un seul volume; le tome Ier, qui vient d'être mis en vente, tandis que le second est en préparation, comprend l'étude des origines et des premiers efforts de la peinture italienne, dont il poursuit le développement jusqu'à la fin du XVe siècle. Nous y retrouvons, avec ses liens presque ininterrompus, la constante tradition qui rattache l'antiquité à la Renaissance, en traversant le moyen âge : activité extraordinaire des précurseurs hardis et naïfs, fresquistes religieux du XIVe siècle, naturalistes savants et poétiques du XVe; l'auteur a su embrasser d'un seul coup d'œil toute cette succession d'œuvres et d'artistes, qu'il fait défiler devant nous, éclatante de vie et de mouvement, dans une série de tableaux synchroniques où les biographies, rapides et précises, s'entremêlent avec un rare bonheur dans tout l'entraînement des faits et des idées. Cet exposé s'appuie tout à la fois sur les œuvres et sur les documents authentiques. On sait quel maître de la plume est M. Georges Lafenestre, qui commença tout d'abord par être un poète avant de devenir un de nos plus éminents critiques : on retrouve dans son livre le souvenir des belles traditions de l'érudition française, la sûreté des informations de détail s'alliant à la hauteur des vues d'ensemble, l'intérêt du récit constamment contenu par le charme d'une langue tantôt familière et tantôt éloquente, toujours simple, sobre et admirable de clarté.

Le volume de M. Georges Lafenestre a sa place dans toutes les bibliothèques, dans le salon comme dans l'atelier, entre les mains du voyageur comme entre celles de la jeune fille et du collégien; il va donner un motif nouveau de succès à cette collection sans précédent, destinée à former, lorsqu'elle sera complète, une encyclopédie unique, — divisée à la fois par périodes, par spécialités et par pays, — de tout ce qui se rattache à la théorie comme à l'histoire de l'art et à ses multiples applications.

Costumes militaires, 1789-1815, dessinés et lithographiés par Charlet. 50 planches en couleur. *Notice* par A. Guillaumot fils. Paris, 1886, J. Cahen, éditeur.

Vingt-cinq lignes d'une banalité rare où l'auteur déclare que la période de 1789 à 1815 a été pour les mœurs et le costume une époque des plus curieuses et des plus intéressantes, puis affirme, passant toute mesure, que « cette époque tient en effet une large place, *surtout* au point de vue de l'habillement militaire ». C'est trop ou trop peu à titre de *Notice* en tête d'un nouveau tirage de 50 planches lithographiées par Charlet.

Charlet : M. Guillaumot fils ne paraît pas le moins du monde soupçonner la valeur de ce nom illustre qui n'est pour lui rien de plus qu'un « nom autorisé », ni la grandeur de l'artiste, car il se croit obligé de lui donner un bon certificat : « Rendons ici hommage à l'auteur », écrit-il avec une naïveté tranquille, « au talent déployé dans ses dessins; l'on ne doute en les voyant », ajoute-t-il dans une langue qui a une lointaine ressemblance avec le français, « ni de la vérité ni du vécu de leur exécution. » Évidemment M. Guillaumot fils croit qu'il révèle, qu'il *invente* Charlet

et la responsabilité d'une telle initiative n'étant pas sans l'inquiéter, il invoque surtout en faveur de la publication l'intérêt que l'on a toujours attaché au costume des « milices célèbres ».

Il est tellement persuadé que l'attrait du renseignement historique est supérieur à celui de l'art, dans les sujets militaires lithographiés par Charlet, qu'avec l'innocente sérénité d'un enfant en présence de laquelle on reste désarmé, il n'a pas hésité, M. Guillaumot fils en personne, d'après l'aveu de l'éditeur, à colorier à la gouache l'uniforme de la figure principale en chaque lithographie et aussi les chevaux et les premiers plans. Je ne signalerai pas les maladresses de la main non plus que les graves erreurs d'uniformes (tel ce cavalier du 2e hussards en dolman bleu de roi, pelisse et pantalon rouge, tresses jaunes et shako non colorié, quoique sans coiffe; il est impossible d'accumuler plus d'hérésies en une seule planche, n° 49). Je ne m'arrête pas aux fautes de détail, ce serait reconnaître la légitimité de la tentative. Le résultat de ce barbouillage de couleurs sur le noir et le blanc teinté de la lithographie est absolument hideux. Mais fût-il moins horrible, atteindrait-il même à la perfection du genre que nous ne saurions condamner trop énergiquement un tel attentat contre l'œuvre d'un grand artiste?

Si les cinquante pierres sont la propriété de l'éditeur, puisse-t-il se hâter, même au prix d'un dédit, d'empêcher la continuation de cet acte de vandalisme, retirer de la mise en vente les collections déjà gâchées et les remplacer par un honnête et simple tirage sur papier, ni collé ni teinté. Et qu'il se rassure : le crayon de Charlet peut se passer de la couleur de M. Guillaumot fils. E. C.

Bibliothèque internationale de l'Art. — Ghiberti et son École, par Ch. Perkins, directeur du Musée des beaux-arts de Boston. Un vol. in-4° de 150 pages, avec de nombreuses gravures tirées dans le texte et des planches tirées à part. Paris, 1886, Librairie de l'Art, J. Rouam.

Le nom de Ghiberti est-il prononcé, qu'aussitôt il éveille comme un écho dans la pensée de toute personne, même superficiellement instruite de l'histoire de l'art, l'idée des portes du baptistère de Florence. Quel baptistère? Combien de portes? C'est trop demander. Mais l'on sait généralement que Ghiberti est un artiste du xve siècle. Le commerce des plâtres moulés a même depuis longtemps fait connaître quelques-unes des vingt-quatre têtes en saillie qui décorent les bordures de la seconde porte et que les architectes du temps de Louis-Philippe ont si gauchement imités dans la décoration de quelques maisons du quartier Bréda et de la rue de Richelieu. Cette seconde porte elle-même, reproduite en bronze comme l'original et en ses dimensions, par la maison Barbedienne, il y a une dizaine d'années, a figuré à l'une des expositions de l'Union centrale. La personnalité du sculpteur est donc connue un peu plus que de nom, et son œuvre principale un peu plus que de réputation par la moyenne de ceux qui ont quelque teinture des choses d'art.

La frivolité mondaine étant donnée, c'était beaucoup déjà; cependant une si vague connaissance des choses a paru insuffisante à l'homme éminent qui, dans la direction de la *Bibliothèque internationale de l'Art*, apporte à la propagation de l'enseignement un zèle très heureusement secondé par sa vaste érudition personnelle, à M. Eugène Müntz, dont nous avons à mainte reprise signalé aux lecteurs du *Livre* les remarquables études sur les artistes de la renaissance italienne et notamment l'admirable biographie de Donatello. En conséquence, il s'est empressé de donner une place dans cette bibliothèque, si même il n'en a pas été l'instigateur, au travail de M. Charles Perkins, directeur du Musée de Boston et correspondant de l'Institut de France, sur *Lorenzo Ghiberti et son École*.

Il n'est plus permis désormais d'ignorer la vie de l'illustre artiste florentin, car les patientes recherches de M. Perkins lui ont permis de nous en révéler l'intimité, de nous faire pénétrer dans son atelier où il nous le présente entouré d'objets collectionnés et d'ouvrages de sa propre main à divers degrés d'achèvement : maquettes de statues, bas-reliefs, bustes, joyaux composés et ciselés par lui, peintures, dessins innombrables, plans et projets d'architecture, traités théoriques et pratiques sur divers arts et leur histoire — fort médiocres d'ailleurs et plus ou moins copiés de Pline et de Vitruve — il nous le montre dans sa famille, parmi ses élèves, ses amis, ses collaborateurs et ses rivaux. Il nous fait assister à l'exécution de ses grandes œuvres et en particulier de ces fameuses portes du baptistère Saint-Jean de Florence, la première, qui l'occupe vingt-quatre ans, de 1400 à 1424; la seconde, qui lui est commandée en cette même année 1424 et n'est posée, à la place où on la voit encore aujourd'hui, qu'en 1452, c'est-à-dire trois ans avant sa mort. Lorenzo Ghiberti meurt en effet le 1er décembre 1455, à l'âge de soixante-quinze ans.

M. Perkins, tout en se rendant compte du médiocre intérêt que présentent les manuscrits ou *Commentaires* de Ghiberti, a pris cependant la peine de les traduire et de les publier en appendice. Il a bien fait, car il est impossible qu'un artiste parle de son art sans qu'il lui échappe quelque mot topique; tel celui-ci, à propos de la découverte de l'*Hermaphrodite* :

« La statue, quoique mutilée, laissait encore deviner les merveilles de beauté qu'elle devait offrir aux yeux dans son état complet; et quand le regard croyait avoir tout mesuré et tout saisi, *le sens du tact découvrait encore des perfections nouvelles.* » E. C.

SCIENCES

— Philosophie — Morale —

La morale dans la démocratie, par Jules Barni, membre de l'Assemblée nationale. Deuxième édition. Un vol. in-8°, Félix Alcan, éditeur. Paris, 1885. — Prix : 5 francs.

Les leçons de morale politique professées à l'Université de Genève par M. Jules Barni, au temps de l'exil, ont, depuis longtemps, obtenu le succès le plus franc et le plus flatteur.

Non seulement les philosophes et les amis de la philosophie leur ont accordé une attention admirative; mais l'accent chaleureux et le ton simple et convaincu de l'auteur a touché ceux-là mêmes que les études philosophiques attirent médiocrement.

M. Barni se fait des amis de ses lecteurs. Et c'est justice. Aujourd'hui, s'il vivait encore, lui qui concevait et exprimait de si belles espérances pour le parti libéral en France, peut-être serait-il désabusé et sans doute aucun, il serait attristé par le spectacle de la confusion de la démocratie française. Il se dirait probablement : « S'ils avaient entendu mes leçons, ils seraient meilleurs! » Ce ne serait point vanité de professeur ni outrecuidance d'auteur.

L'individu, la famille et l'État ont une base commune, la vertu, et la première forme de la vertu nécessaire à la vie publique, c'est le respect de soi-même qui a pour corollaire immédiat le respect des autres.

C'est ce que M. Barni a développé avec une heureuse abondance, en s'appuyant à la fois sur les principes de la raison, sur l'analyse des sentiments et sur l'expérience de l'histoire.

Il enseigne que le bonheur de l'individu se trouve mieux assuré dans la démocratie que dans une autre constitution sociale; mais il est convaincu que la démocratie n'est gouvernable que si l'individu prend soin de son être moral et se rend capable de limiter ses tendances et ses désirs en les subordonnant à l'ordre public et à la prospérité commune.

Il est bien de cet avis que les citoyens doivent être gouvernés le moins possible, mais encore un gouvernement est-il nécessaire; et le gouvernement a des devoirs et, en première ligne, celui d'apprendre aux citoyens de se gouverner eux-mêmes. M. Barni se rattache au principe de Turgot : que *dans la société chaque individu et chaque groupe hiérarchique doit, autant que cela n'est pas impossible, pourvoir à ses propres besoins par ses propres forces...*

C'est avec cette restriction qu'il faut admettre le principe de la solidarité entre les individus et les divers groupes dont la société se compose. Turgot posait le principe au point de l'économie politique et de la politique ; M. Barni montre qu'à cette condition seulement la solidarité est juste, vraiment morale, vraiment salutaire.

On ne saurait exiger du gouvernement, sans injustice et sans danger, qu'il assure à chacun, en tout cas, l'assistance comme un droit.

Nous ne nous étendrons pas plus longuement sur cet ouvrage depuis longtemps connu et estimé; ce que nous en remettons ici en relief n'est que pour rappeler, en dégageant l'idée la plus générale de sa doctrine sociale, quel profit notre pays recueillerait de la diffusion des idées saines et des vues honnêtes et libérales de l'éminent professeur.

Tout ce qu'il dit de la culture morale de l'individu, de la constitution, de la famille et des devoirs des époux, de l'organisation de l'État et du rôle du citoyen, tout cela est empreint d'une généreuse bonté et révèle une grande élévation de pensée.

M. Barni connaît, lui aussi, le rêve d'une amélioration de l'individu qui justifierait l'abolition de la peine de mort, et d'une moralisation des États qui amènerait la suppression de la guerre. Ces *desiderata*, très beaux dans la thèse, ne sont pas près de devenir des réalités en compte dans les calculs de la vie sociale et des rapports internationaux, hélas!

La nouvelle édition de *la Morale dans la démocratie* est précédée d'une notice sur la vie et le rôle de M. Jules Barni, par M. D. Nolen, recteur de l'Académie de Douai. C'est un éloge sérieux du caractère et du talent de cet homme supérieur, qui honora la philosophie française et fit entendre d'utiles conseils dans l'Assemblée nationale.

Les Principes de la morale, par M. Émile Beaussire, membre de l'Institut. Un vol. in-8°, librairie Félix Alcan. Paris, 1885. — Prix : 5 francs.

En reprenant divers travaux d'analyse et de critique philosophique dont le plus important, *le Fondement de l'obligation morale,* fut sa thèse même de doctorat, M. Émile Beaussire les a refondus assez profondément pour donner de l'unité à son livre. Toutefois, cette unité réside dans les vues générales, et ce n'est point là qu'il faut chercher l'originalité de l'auteur. Il conserve les principes établis par l'école spiritualiste, et les quelques concessions timides, toutes de détail, qu'il veut bien faire à M. Herbert Spencer, par exemple, n'altèrent pas le caractère classique de sa doctrine.

L'effort d'unification tenté par M. Beaussire, en faveur de ces études détachées, ne porte pas plus loin. Et c'est véritablement dans le détail des questions particulières, par lui traitées avec un talent d'exposition et de controverse tout à fait remarquable, que l'on trouve de l'intérêt à cet ouvrage.

Il est donc assez difficile, à moins de sortir du cadre de cet article succinct, d'entreprendre la discussion de

ces problèmes. Mais il peut être utile de signaler les points principaux et les idées capitales de cet ouvrage.

Tout d'abord, M. Beaussire s'attache à démontrer les causes et les diverses phases de la crise actuelle de la morale. Il constate l'apparition et l'expansion rapide des paradoxes qui tendent à justifier les actes immoraux ou criminels; la littérature, roman, théâtre, journaux, vit de ces controverses et contribue à les entretenir dans la société. Et l'on est forcément, à cause d'eux, ramené vers les vieux principes; la nécessité renaît d'affirmer et de démontrer la vérité morale.

Comment s'y prendre? M. Beaussire rencontre tout de suite devant lui le problème de l'indépendance de la morale.

D'où viendra le principe moral? quel sera le rapport de la morale et de la religion?

La morale positiviste s'attribue une indépendance absolue; la morale spiritualiste et religieuse peut s'attribuer une égale indépendance. Mais le monde moral est équivoque: il désigne à la fois une science et l'objet de cette science. C'est seulement en ce qui concerne son objet que M. Beaussire affirme l'indépendance de la morale.

Il remarque finement ce contraste, si fréquent dans les mêmes âmes, d'une extrême sévérité et d'un extrême relâchement dans le langage et dans les actes, suivant qu'il s'agit de religion ou de simple morale.

M. Beaussire reconnaît que la recherche et la discussion des principes de morale appartiennent légitimement aux théologiens de toutes les Églises comme aux philosophes de toutes les écoles; mais une morale purement théologique, quelle que soit sa valeur propre, ne serait bonne ni pour la religion où elle trouverait sa base exclusive ni pour la société où elle tendrait à régner sans partage.

M. Beaussire revendique pour la philosophie l'honneur du premier rôle dans l'établissement de la morale. La morale se fait son Dieu: le Dieu de la morale est la réalisation parfaite et absolue de l'idéal moral.

La morale ne va pas sans obligation. A l'égard du caractère de l'obligation, M. Beaussire suit fidèlement la doctrine kantienne de l'impératif catégorique. Et il se rebiffe contre M. Fouillée qui reproche à la morale formelle de Kant de se réduire à un commandement arbitraire.

Pour mieux faire triompher la doctrine qui lui est chère, M. Beaussire consacre un chapitre à *la Théorie du devoir dans les systèmes philosophiques.*

Point de morale sans responsabilité : la personnalité est dans l'homme la condition générale de la responsabilité.

La question de la personnalité n'a jamais été plus controversée que de nos jours. La transformation de la psychologie en une science positive a eu pour effet de jeter le discrédit sur les vieilles conceptions du *moi* ou de l'âme, sans leur substituer des définitions exactes et incontestées. M. Beaussire se livre à une minutieuse enquête, où il cite devant le tribunal de sa critique M. Taine et M. Janet, M. Bouillier et M. Ribot, M. Miel et M. Bain, M. Albert Lemoine et M. Joly, M. Caro et M. de Hartmann.

La conclusion de M. Beaussire est conforme à la psychologie classique: « L'individualité consciente, soit qu'elle forme le simple moi de l'animal, soit qu'elle s'élève, avec la raison et l'idéal moral, jusqu'à la personnalité de l'homme, ne peut consister uniquement dans une succession d'états de conscience. »

Aussi l'*inconscient* est à ses yeux, non seulement inconcevable, mais contradictoire dans tous les faits que l'on rapporte proprement à l'âme et dont la conscience est un élément essentiel.

Deux conditions de qualités propres de la personnalité sont nécessaires: la santé de l'âme et du corps. De plus, il faut tenir compte des influences de l'hérédité et du milieu. Il y a la personnalité collective, résultant de la communauté, des intérêts, de l'origine et des sentiments. Aucun de ces éléments ne saurait être négligé quand il s'agit de mesurer la responsabilité.

C'est ce que M. Beaussire dénomme les « conditions subjectives de la moralité ». L'analyse qu'il en donne est des plus fines et des plus intéressantes.

Après avoir comparé les diverses formes de l'idée du bien et de l'idée de l'utile, et cherché à dégager l'élément idéal et rationnel du devoir, M. Beaussire met en regard le principe humain et le principe divin de la morale. Il n'hésite pas à affirmer l'un comme l'autre; il admet l'idée d'une législation divine conciliable avec l'autonomie de la volonté et termine son ouvrage par un chapitre destiné à poser la sanction divine de la morale et le devoir de la prière.

PZ.

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

Paroles d'un révolté, par PIERRE KROPOTKINE. Ouvrage publié, annoté et accompagné d'une préface par Élisée Reclus. Un vol. in-18. Paris, C. Marpon et E. Flammarion.

Le sujet dont traite ce livre m'interdit ici l'éloge raisonné que j'aimerais à en faire. Je me contenterai de transcrire, en le contre-signant, ce passage de la préface de notre grand géographe Élisée Reclus : « Faites table rase de vos préjugés, apprenez à vous dégager temporairement de vos intérêts et lisez ces pages en cherchant simplement la vérité, sans vous préoccuper actuellement de l'application. L'auteur ne vous demande qu'une chose, de partager pour un mo-

ment son idéal, le bonheur de tous, non celui de quelques privilégiés. Si ce désir, si fugitif qu'il soit, est vraiment sincère et non pas un pur caprice de votre fantaisie, une image qui passe devant vos yeux, il est probable que vous serez bientôt d'accord avec l'écrivain. »

Ce volume est le recueil d'articles de journaux écrits de 1879 à 1882. Élisée Reclus en fait un résumé plus exact et plus concis que je ne saurais le faire : « Ils se suivent, dit-il, dans un ordre logique. La véhémence de la pensée leur a donné l'unité nécessaire. Fidèle à la méthode scientifique, l'auteur expose d'abord la situation générale de la société, avec ses hontes, ses vices, ses éléments de discorde et de guerre; il étudie les phénomènes de décrépitude que présentent les États et nous montre les lézardes qui s'ouvrent, les ruines qui s'accumulent. Puis il développe les faits d'expérience que l'histoire contemporaine nous offre dans le sens de l'évolution anarchique, il en indique la signification précise et en tire l'enseignement qu'ils comportent. Enfin, dans le chapitre de l'*Expropriation,* il résume ses idées, telles qu'elles ressortent de l'observation et de l'expérience, et fait appel aux hommes de bonne volonté qui ne se contentent pas de savoir, mais qui veulent agir. »

Nous qui ne nous adressons qu'à ceux qui veulent savoir, nous leur conseillons de lire le livre de Kropotkine, et, l'ayant lu, d'y réfléchir. B.-H. G.

SCIENCES MILITAIRES

La Guerre d'Orient en 1877-1878. Étude stratégique et tactique des opérations des armées russe et turque en Europe, en Asie et sur les côtes de la mer Noire, par un tacticien, auteur de plusieurs ouvrages militaires. Ouvrage rédigé sur les documents officiels. — 10e fascicule. — Un vol. gr. in-8° de 265 pages avec 1 carte, 2 planches et 9 croquis. — Prix : 5 francs.

Les événements dont l'Afghanistan a failli être le théâtre donnent un regain d'actualité à la période de la dernière guerre d'Orient, qui s'est accomplie en Arménie, dans une région d'un caractère géographique à peu près analogue, et que vient d'aborder, dans son 10e fascicule, l'officier supérieur dissimulé sous le pseudonyme du *tacticien.* Les neuf premières livraisons de cet important ouvrage ont été, comme on le sait, consacrées aux opérations en Europe et sur la mer Noire.

Dans le volume qui paraît aujourd'hui, l'auteur s'engage sur un terrain bien moins frayé; peu d'historiens ont jusqu'ici relaté avec quelques détails cette partie très sérieuse de la campagne dans laquelle le général en chef ottoman a pu mériter le surnom de *Ghazi* (victorieux).

Quoique bientôt huit années nous séparent de ces événements, la façon complète dont l'auteur a traité les opérations militaires, la masse considérable des documents de toute nature qu'il a utilisés dans ce travail gigantesque, les considérations stratégiques dont il fait suivre le récit de chaque affaire, tous ces éléments donnent à cette partie de l'ouvrage une grande valeur et lui assureront auprès du public militaire le succès qu'a déjà obtenu le récit de la guerre de 1877 en Europe.

Le 10e fascicule comprend les opérations en Arménie, depuis l'ouverture des hostilités jusqu'à la retraite de l'armée russe. On sait que le mouvement offensif de cette dernière fut arrêté à la suite des combats de Hallias et de Zewin. Engagées en trop petit nombre dans la direction d'Erzeroum, les troupes russes, qui se flattaient de masquer Kars, ne purent continuer leur mouvement offensif, et l'état-major, après les avoir fait battre en retraite, dut attendre des renforts et organiser un nouveau plan de campagne qui sera développé dans le fascicule suivant. C. M.



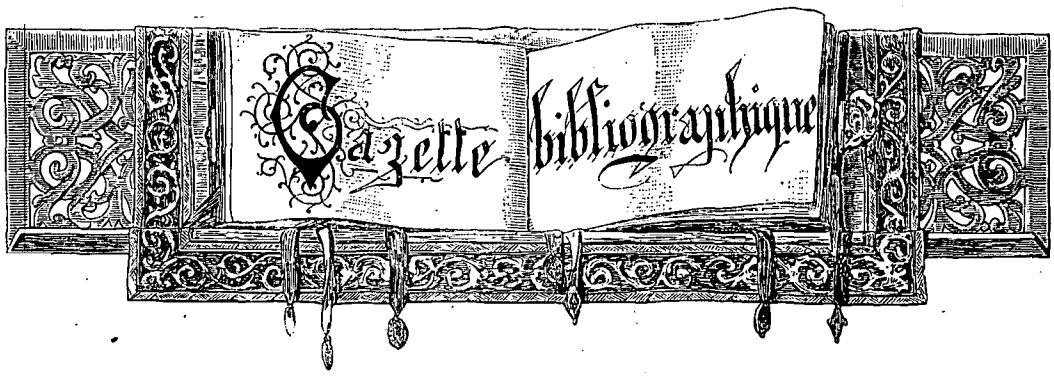

Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois. — Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES ; *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français. — Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province. — Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 27 novembre.

Ouvrages présentés. — Barth : *Inscriptions sanscrites du Cambodge.* — Schliemann : *Tirynthe; le palais préhistorique des rois de Tirynthe.* — Loiseleur : *L'Université d'Orléans pendant la période de décadence.* — Hartwig-Derembourg : *Le Livre de Sibawaihi.*

Lecture. — Ravaisson : Vases relatifs à la légende d'Achille.

Séance du 4 décembre.

Ouvrages présentés. — De La Borderie : *L'Émigration bretonne en Amérique.* — De La Borderie : *Froissard et le début de la guerre de Blois et de Montfort en 1541.* — Travers : *Le sceau de Loja et la sigillographie pittoresque, particulièrement en Espagne.* — Legrand : *Bibliographie hellénique.* — Aymonnier : *Notes sur le Laos.* — *Notes sur l'Annam.* — *L'Épigraphie cambodgienne.* — Tobler : *Le vers français, ancien et moderne.*

Séance du 11 décembre.

Ouvrages présentés. — Mgr Puyol : *Imitation de Jésus-Christ.* — Tamizey de Larroque : *Correspondance de Peiresc.* — Schliemann : *Ilios, ville et pays des Troyens.* — De Mély : *Le Trésor de Chartres.* — Magne : *L'Œuvre des peintres verriers.* — De Nadaillac : *Les Pipes et le tabac.* — Quénault : *Note sur les mouvements lents du sol et de la mer.* — Nettelex : *Rapport entre la chronologie biblique et la chronologie profane.*

Communication. — D'Arbois de Jubainville : L'Administration de la justice chez les Celtes.

Séance du 18 décembre.

Ouvrages présentés. — *Corpus inscriptionum semiticarum.* — Sacaze : *Les anciens dieux des Pyrénées.* — Blancard : *Questions de numismatique.* — Babeau : *Les artisans et les domestiques d'autrefois.*

Lectures. — Reinach : Essai sur la numismatique des rois de Cappadoce. — Croiset : Observations sur la constitution critique du texte de Thucydide à propos d'un manuscrit de la Bibliothèque nationale. — D'Hervey de Saint-Denis : Note sur l'origine du mot Annam.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 5 décembre.

Ouvrages présentés. — Morhain : *De l'Empire allemand; sa constitution, son organisation.* — Despagnet : *Précis de droit international privé.* — P. Laffitte : *La Parole.* — Garrande : *Démonstration philanthropique et religieuse sur la guerre et sur la paix.*

Communication. — Aucoc : Les limites de l'intervention de l'État.

Séance du 12 décembre.

Ouvrages présentés. — Chauvet : *La philosophie des médecins grecs.* — Bonat : *Cours de philosophie.* — Verjé : *Codes annotés.* — Lyon-Caen et Renault : *Traité du droit commercial.* — H. Germain : *Discours parlementaires.*

Communication. — Aucoc : Les limites de l'intervention de l'État.

ACADÉMIE DES SCIENCES.

La séance publique annuelle de l'Académie des sciences a eu lieu le 22 décembre dernier, sous la présidence de M. le vice-amiral Jurien de la Gravière.

M. Bertrand, secrétaire perpétuel de l'Académie, a prononcé l'éloge de MM. de la Gournerie et Combes.

Voici la liste des lauréats de l'Académie :

GÉOMÉTRIE.

Prix Bordin. — Le prix est partagé de la manière suivante : M. P. Appel, deux mille francs; M. Otto Ohnesorge, mille francs; une mention honorable est accordée à M. A. de Saint-Germain.

Prix Francœur. — M. Émile Barbier.

MÉCANIQUE.

Prix extraordinaire de six mille francs. — Progrès de nature à accroître l'efficacité de nos forces navales. Le prix est partagé de la manière suivante : M. Hélie, deux mille francs; M. Hugoniot, mille francs; M. Doneaud du Plan, mille francs; M. Ph. Hatt, mille frans; M. Lucy, mille francs.

Prix Poncelet. — M. Henri Poincarré.

Prix Montyon. — M. Amsler-Laffon.

Prix Plumey. — Deux prix sont décernés à M. Bienaymé et à M. V. Daymard.

Prix Dalmont. — M. Félix Lucas.

Prix Fourneyron. — Le prix, porté exceptionnellement à trois mille francs, est décerné à M. Jean-Daniel Colladon.

ASTRONOMIE.

Prix Lalande. — M. Thollon.

Prix Damoiseau. — Le concours est prorogé à l'année 1886.

Prix Valz. — M. Spœrer.

PHYSIQUE.

Prix Bordin. — M. Edlund.

Grand prix des sciences mathématiques. — Étude de l'élasticité d'un ou de plusieurs corps cristallisés, au double point de vue expérimental et théorique. Le concours est prorogé à l'année 1887.

Prix Lacaze. — M. Gernez.

STATISTIQUE.

Prix Montyon. — La commission décerne un prix à M. le docteur P. de Pietra-Santa et un prix égal à M. O. Keller. Elle accorde, en outre, une mention exceptionnellement honorable à M. le docteur J. Socquet, et une mention très honorable à M. V. Turquan, ainsi qu'à M. le docteur A. Chervin.

CHIMIE.

Prix Jecker. — Le prix est partagé. La commission accorde à M. Prunier et à M. R.-D. Silva, une somme de quatre mille francs chacun, et à M. G. Rousseau, une somme de deux mille francs.

Prix Lacaze. — M. A. Ditte.

GÉOLOGIE.

Prix Delesse. — Le prix est décerné à M. de Lapparent. Un encouragement de mille francs est accordé à M. Garaven-Cachin.

BOTANIQUE.

Prix Barbier. — Le prix est partagé entre M. R. Dubois et MM. Heckel et Schlagdenhauffen.

Prix Desmazières. M. Leclerc du Sablon.

Prix Thore. — Le prix n'est pas décerné.

Prix Montagne. — M. Patouillard.

ANATOMIE ET ZOOLOGIE.

Prix Savigny. — Le prix n'est pas décerné.

Grand prix de sciences physiques. — M. Joannès Chatin.

Prix Bordin. — Étude comparative des animaux d'eau douce de l'Afrique, de l'Asie méridionale, de l'Australie et des îles du grand Océan. Le concours est prorogé à l'année 1887.

Prix da Gama Machado. — M. Paul Girod.

MÉDECINE ET CHIRURGIE.

Prix Montyon. — La commission décerne trois prix de 2,500 francs chacun à M. Augustin Charpentier ; M. L.-H. Faraboeuf et MM. J. Regnault et E. Villejean. Elle accorde trois mentions honorables de 1,500 francs chacune à MM. Gavoy, Ridard, Topinard.

Prix Briant. — Le prix annuel est décerné au docteur Mahé. La commission accorde en outre trois mentions honorables de 1,500 francs chacune à MM. Bouveret, Gabriel Pouchet, Émile Rivière, et un encouragement de 500 francs à M. A. Villiers.

Prix Godard. — M. E. Desnos.

Prix Dusgate. — Le prix n'est pas décerné.

Prix Lallemand. — Le prix est décerné à M. le docteur Grasset. Une mention honorable est accordée à M. le docteur Bernard.

PHYSIOLOGIE.

Prix Lacaze. — M. Duclaux.

Prix Montyon. — Le prix est décerné à M. C.-A. Remy. Une mention honorable est accordée à M. le docteur Rouch.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

Prix Gay. — M. le capitaine Defforges.

PRIX GÉNÉRAUX.

Prix Montyon. — Arts insalubres. — La commission décerne à M. Ch. Girard et à M. Chamberland deux prix de 2,500 francs.

Prix Cuvier. — M. Van Beneden.

Prix Trémont. — Élevé à la somme de 2,000 francs, il est partagé entre M. Bourbouze et M. Sidot.

Prix Gegner. — M. Valson.

Prix Félix d'Ormoy. — Sciences mathématiques. — M. G.-H. Halphen.

Prix Félix d'Ormoy. — Sciences naturelles. — M. Sappey.

Prix Laplace — Décerné à M. Coste, sorti le premier de l'École polytechnique.

Société des études historiques. — La Société des études historiques vient de procéder aux élections de son bureau pour l'année 1886; celui-ci se trouve composé de la manière suivante :

Président : M. d'Auriac, conservateur à la Bibliothèque nationale;

Vice-présidents : MM. Wiesener, professeur honoraire de l'Université; général Favé, membre de l'Institut;

Secrétaire général : M. Gabriel Desclosières;

Secrétaires généraux adjoints : MM. Georges Dufour et de Boisjolin.

École des chartes. — Par arrêté du ministre de l'instruction publique, des beaux-arts et des cultes, en date du 18 novembre 1885, sont nommés élèves de l'École des chartes, dans l'ordre de mérite suivant, les candidats ci-après dénommés, savoir :

Souchon, Enlart, Richebe, Léonardon, Michel, Eckel, Nerlinger, Hérold, Laude, Travers, Lequatre, Portal, Delzons, Mautouchet, Trudon des Ormes, Feugère des Forts, Batiffol.

Est nommé élève de l'École à titre étranger :

M. Aubert.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

FRANCE

Bibliothèques communales du département de la Seine. — D'après la note fournie par le préfet de la Seine au Conseil général, il existe, dans le département de la Seine, 54 bibliothèques communales prenant part à la distribution du crédit ouvert de 20,100 francs pour leur être distribués en subventions.

Il existe, en outre, 16 bibliothèques libres; de sorte que six communes seulement du département, celles de Bagnolet, Bagneux, Drancy, Gennevilliers et Villemonble, ne possèdent pas de bibliothèques.

On peut suivre la progression des résultats obtenus par les chiffres suivants :

En 1881, 31,042 volumes ont été lus; en 1882, 54,466; en 1883, 69,507; en 1884, 102,525; en 1885, 223,815.

Si l'on prend une moyenne de lecteurs par 1,000 habitants, on trouve 380; elle n'est que de 307 à Paris.

Le préfet, tout en constatant ces heureux résultats, pense qu'ils peuvent être encore plus importants, et, dans ce but, il va faire examiner, par la commission des bibliothèques du département et de Paris, un projet de bibliothèques circulantes.

Bibliothèque de la ville de Lyon. — Un trésor inappréciable vient d'être donné à la bibliothèque de Lyon. Il s'agit d'une précieuse collection de 610 volumes imprimés par le célèbre imprimeur lyonnais Gryphe. Elle appartenait au comte Politi Flamini, par la succession de l'avocat italien Francesco Barbani.

ÉTRANGER

Allemagne. — M. Philipp Walter, directeur de la bibliothèque grand-ducale de Darmstadt, vient, sur sa demande, d'être relevé de ses fonctions. C'est le bibliothécaire docteur Wilhelm Maurer qui le remplace à la tête de la bibliothèque.

Angleterre. — *La bibliothèque Bodléienne.* — Le nombre total de volumes que compte aujourd'hui cette bibliothèque est de 432,000, y compris 26,598 manuscrits. Dans ce nombre ne figurent pas 1,424 manuscrits non encore catalogués et près de 25,000 brochures et revues qui attendent la reliure.

— Le poète lauréat lord Tennyson a été désigné pour occuper les fonctions de président de la bibliothèque de Londres, en remplacement de lord Houghton, décédé.

Autriche. — *Budget des bibliothèques de l'État autrichien.* — L'avant-projet budgétaire de l'Autriche comporte une somme de 497,590 francs pour les frais de personnel et de dotation des bibliothèques universitaires de la Cisléthanie. Cette somme se répartit comme suit sur les 19 bibliothèques universitaires, techniques et agricoles de l'Autriche :

			francs.
Bibliothèques universitaires.	Vienne	99,840	354,860
	Innsbruck	37,140	
	Graz	40,330	
	Prague	65,860	
	Lemberg	36,420	
	Cracovie	38,460	
	Czernowitz	36,810	
Bibliothèques des universités techniques (Écoles polytechniques).	Vienne	37,000	80,880
	Graz	8,250	
	Prague	13,500	
	Brünn	10,630	
	Lemberg	11,500	
Bibliothèques des gymnases et pro-gymnases.	Salzbourg	12,360	58,100
	Linz	3,430	
	Klagenfurt	12,490	
	Laibach	12,290	
	Gœrtz	5,380	
	Olmütz	12,150	
Bibliothèque de l'École d'agriculture de Vienne		3,750	3,750
	TOTAL		497,590

Russie. — *Bibliothèque impériale russe.* — La Bibliothèque impériale russe vient de faire publier un aperçu sommaire des manuscrits de l'évêque Porphyrius. Cet aperçu a été rédigé par plusieurs savants des plus distingués. L'administration de la bibliothèque a acheté cette collection, qui était la propriété privée de l'évêque, pour la somme de 15,000 roubles. Elle contient de nombreux et très intéressants manuscrits en langues slave, russe, grecque, arabe, syriaque, éthiopienne, grunisienne ou géorgienne, et, en outre, quelques vieux imprimés que l'évêque a collectionnés avec beaucoup de soin pendant les dix-huit ans qu'il a passés au milieu des chrétiens de l'Orient.

Suisse. — M. J.-J. Horner, bibliothécaire en chef de la bibliothèque de la ville de Zurich, a été admis à prendre sa retraite et a été remplacé provisoirement par MM. F. Staub et H. Escher.

Pendant plus de cinquante ans, M. Horner a fait partie de l'administration de la bibliothèque de Zurich, dont il a publié en 1864, en collaboration avec le professeur Salomon Vœgelin, un catalogue alphabétique en quatre volumes.

Depuis 1864, M. Horner remplissait les fonctions de bibliothécaire en chef en remplacement du philologue J. Caspar d'Orelli.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— Paris — Province — Étranger —

FRANCE

— L'érudit éditeur niortais M. Favre poursuit sans relâche la réimpression du *Glossaire de Du Cange.* Il nous donne aujourd'hui le tome V comprenant les lettres L à N. Vingt-huit planches hors texte accompagnent ce volume. Nous parlerons prochainement de cette belle publication.

L'éditeur Rouveyre vient de faire paraître le second fascicule du nouvel ouvrage de notre collaborateur, M. Fernand Drujon : *les Livres à clef.*, étude de bibliographie critique et analytique pour servir à l'histoire littéraire.

— M. Tamizey de Larroque a fait dernièrement paraître les neuvième et dixième fascicules de la *Correspondance de Peiresc.*

— M. Gasquet, professeur à la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand, vient de publier à la librairie Hachette un *Précis des institutions politiques et sociales de l'ancienne France.*

— M. de la Boursalière, ancien président de la Société des antiquaires de l'Ouest, a fait tirer à part une étude sur Pierre de Rieux, le premier éditeur de Joinville, étude parue dans la *Revue poitevine et saintongeaise.*

— M. Raynaud vient de publier, sous le patronage de la société de l'Orient latin, la traduction de l'ouvrage de M. Heyd.: *Histoire du commerce du Levant au moyen âge.* Cette traduction paraît à Leipzig; le premier volume seul est publié; le second et dernier suivra très prochainement.

ÉTRANGER

Allemagne. — Le dernier volume de nouvelles du romancier Paul Heyse est en publication chez M. Hertz à Berlin.

M. Paul Heyse, aussi bon érudit que fin lettré, est l'auteur d'un grand nombre de nouvelles, qui toutes se distinguent par la délicatesse et l'élégance du style qu'on n'est pas toujours habitué à rencontrer chez nos voisins.

Les trois nouvelles qui composent le dernier volume de Heyse sont intitulées : *Himmlische und indische Liebe, F.U.R.I.A, Auf Leben und Fod.*

— Un ouvrage qui promet d'être intéressant pour les numismates est le nouveau volume en cours de publication chez M. Lehman, à Berlin, et intitulé : *Albrecht von Wallenstein, Herzog von Friedland und seine Münzen.* L'auteur, M. Adolphe Meyer, a orné ce volume d'un portrait du duc de Wallenstein et de six planches d'armoiries et de monnaies de l'époque.

— Une nouvelle biographie de Beaumarchais, par M. A. Bettelheim, et qu'on dit contenir des documents inédits provenant des archives et bibliothèques d'Allemagne, paraît chez MM. V. Rütten et Lœning à Francfort.

— Une histoire de la littérature allemande par

M. E. Brenning, ornée de 170 illustrations et dessins exécutés par M. Hermann Gœtz, paraît chez M. Schauenburg, à Lahr.

— M. Paul Lindau, le célèbre écrivain allemand, vient de faire paraître un nouveau roman : *Hélène Yung*.

— MM. Richard Kralik et Joseph Winter ont eu l'excellente idée de suivre un théâtre de poupées de foire et de noter sténographiquement toutes les pièces de son répertoire. Ils ont ainsi donné un spécimen fort intéressant de l'art dramatique populaire. Déjà les principales pièces de ce répertoire naïf : *Geneviève de Brabant, Faust* et *Don Juan* avaient été imprimées. Mais, outre des variantes assez curieuses que ces écrivains ont rencontrées pour ces trois œuvres dans la littérature du genre, ils ont recueilli quelques autres pièces d'un certain intérêt : *Jean Packler ou Schinderhannes ; le comte Paquafil ou Alexandre de Pavie ; le comte Henri ou les Deux docteurs déguisés ; Gaspard le Fiancé*, etc. Ces pièces contiennent, en général, un assez grand nombre de chansons populaires qui figurent déjà dans des recueils spéciaux.

Angleterre.— La nouvelle collection de chefs-d'œuvre de la littérature anglaise que publie la maison Cassel sera cette fois, vu l'extrême modicité de son prix (30 centimes le volume), à la portée de toutes les bourses. Cette *National Library*, dont un volume paraît toutes les semaines, se publie sous la direction de M. Henry Morley. — Les cinq volumes parus comprennent *Warren Hastings*, de Macaulay ; *The complete angler*, par Isaac Welton ; *The man of feeling*, par H. Mackenzie ; *Childe Harold*, de Byron et l'autobiographie de Franklin.

— MM. Chapmann et Hall mettent en vente la huitième édition de l'ouvrage de Taine, *Notes on England*, avec le portrait de l'auteur.

Italie. — MM. Trèves frères, éditeurs à Milan, publient : *Victor Hugo, Saggi critici*, di A. G. Barrili e Enrico Panzacchi, con una appendice contenente le *Poesie scelte* di Vittor Hugo, pubblicate in francese con autorizzazione della famiglia. — Un vol. in-16 de 220 pages.

— Les mêmes éditeurs mettent en vente *Teatro Italiano*, di Giacinto Gallina. Un vol. de 300 pages.

Autriche-Hongrie. — Nous attirons l'attention des éditeurs et libraires sur un ouvrage de référence qui se publie à Vienne sous le titre : *Adressbuch für den Buch-Kunst-Musikalienhandel* der œsterreichisch ungarischen Monarchie. — XXe année. — L'ouvrage donne une liste de 1,304 libraires et éditeurs de 404 villes de la monarchie et contient en outre une liste indicative des journaux autrichiens et hongrois classés par ville.

D'après ce relevé, il se publie aujourd'hui, dans la monarchie austro-hongroise, 1,140 journaux dont 767 en allemand, 141 en tchèque, 125 en hongrois, 41 en polonais et 66 en langues diverses.

— Le prince Rodolphe va publier prochainement le premier volume d'une *Histoire d'Autriche-Hongrie*.

Cette publication durera une dizaine d'années et comprendra seize volumes in-4°, à peu près autant que l'*Histoire de France* par Henri Martin.

Il y aura deux éditions : l'une en hongrois, l'autre en allemand ; la première a été préparée sous la direction de M. Maurice Jokaï, le célèbre écrivain hongrois.

Amérique. — MM. Dodd, Mead et Cie, de New-York, publient un catalogue de manuscrits et de livres rares avec l'indication des prix. Quelques-uns de ces ouvrages sont de véritables curiosités ; nous remarquons :

Un manuscrit du xve siècle, contenant la chronique des anciens ducs de Bourgogne avec 15 miniatures, provenant de la vente Didot, 30,000 francs. — Deux livres d'heures du xve siècle : 9,000 et 7,500 fr.

Les œuvres d'Audubon, exemplaire complet en 15 vol. : 12,500 francs. — Les œuvres de Dickens, en 72 volumes, pour la plupart en édition originale : 7,500 francs.

Ruskin : Stones of Venice, modern painters, et Seven lamps, en neuf volumes, presque tous des éditions originales : 2,500 francs.

Le premier in-folio de Shakespeare, dans sa reliure originale, est coté 2,125 francs.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

— L'inventaire des œuvres de Victor Hugo, suspendu depuis quelque temps, va être repris incessamment. Vers le 15 février probablement, paraîtra le premier volume des œuvres posthumes ; il aura pour titre : le *Théâtre en liberté*.

— M. Vigouroux, professeur au séminaire de Saint-Sulpice, se propose de faire l'historique et la réfuta-

tion des objections qui ont été soulevées contre la Bible. L'ouvrage comprendra quatre volumes. Le premier vient de paraître et a pour titre : *les Livres saints et la critique rationaliste.*

— Le Père Didon est en ce moment à Paris et prépare un ouvrage appelé à un grand retentissement.

L'illustre Dominicain attaquera les théories de M. Renan et intitulera son travail : *Réfutation de « la Vie de Jésus »*.

De même que pour son beau livre sur l'Allemagne, il est allé chercher sur place des documents irréfutables et n'a pas craint de faire un long voyage en Palestine.

Ajoutons toutefois que, d'après ses prévisions, cet ouvrage ne paraîtra pas avant un assez long temps. Peut-être même fera-t-il un nouveau voyage en Terre-Sainte, de façon à réfuter les théories récentes sur la famille et les frères de Jésus-Christ.

— M. Frédéric Febvre, de la Comédie-Française, prépare un volume intitulé : *Mémoires des autres*, dans lequel il retracera les souvenirs les plus intéressants de sa carrière artistique.

— M. Isidore Liseux vient de mettre en souscription, pour paraître à la fin de ce mois, un complément au *Kama Sutra*. Ce nouvel ouvrage, manuel d'érotologie arabe du XVIe siècle, a pour titre : *le Jardin parfumé du cheikh Nefraoui.*

Composé dans les premières années du XVIe siècle, d'après les ordres du grand vizir du bey de Tunis, alors régnant, cet ouvrage vraiment curieux expose dans un ordre méthodique tout ce qui regarde l'amour et les rapports sexuels. Le cheikh s'est acquitté de sa tâche avec un remarquable talent; excellent conteur et poète, il a semé dans son œuvre quantité d'historiettes divertissantes et de fragments de pièces de vers, qui donnent encore plus de saveur à un sujet déjà fort attrayant par lui-même.

Ce volume, imprimé sur papier de Hollande, ne sera tiré qu'à 220 exemplaires numérotés.

ÉTRANGER

Allemagne. — Parmi les découvertes qu'occasionne le dépouillement des archives de Gœthe, on signale celle de la correspondance complète de cet écrivain avec Carlyle. On annonce la publication prochaine de cette correspondance.

Angleterre. — M. Ernest C. Thomas, l'érudit bibliophile anglais, prépare une édition du *Philobiblion* de Richard de Bury, évêque de Durham et chancelier d'Édouard III. M. Thomas, pour cette édition, a fait une étude comparative des meilleurs manuscrits existants.

L'ouvrage comportera le texte latin original avec la traduction anglaise, une préface et une notice bibliographique.

— M. Gardiner, ancien professeur d'histoire à l'Université de Londres, prépare une *Histoire de l'Angleterre sous les Stuarts.*

— M. Bernard Quartch, de Londres, prépare une intéressante publication qui aura pour titre : *Bibliographia liturgica : Missalia ecclesiarum et ordinum,* par W. H. James Wale, et formera un volume in-4° de 220 pages. Le catalogue, précédé d'un index des ouvrages consultés, sera suivi de trois appendices contenant : 1° l'énumération, par ordre chronologique, de tous les missels imprimés antérieurement à l'année 1531; 2° les noms, par ordre alphabétique, des imprimeurs et éditeurs d'œuvres liturgiques; 3° l'indication de tous les lieux où ont été imprimés des missels.

— L'éditeur Paxon annonce une traduction de *Salammbô* et compte sur un succès égal à celui de *Called Back,* le célèbre roman de Conway.

— M. Swinburne a l'intention de publier un ouvrage sur Victor Hugo.

— On annonce la prochaine publication des nouvelles poésies de Tennyson.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

Balzac en Bretagne. — Notre collaborateur M. Charles de Lovenjoul, dont on connaît les intéressantes études sur Balzac, nous adresse au sujet de l'article *Balzac en Bretagne*, paru dans le *Livre* au mois de septembre dernier, la communication suivante :

« Cet article contient une légère erreur que nous n'aurions pas relevée, si son auteur, M. Pontavice du Heussey, ne l'avait malheureusement laissée reparaître dans la très jolie plaquette qu'il vient de pu-

blier à Rennes, chez Caillère, sous ce même titre de *Balzac en Bretagne*.

« La brochure envoyée par Balzac, en 1831, à M. de Pommereul, n'est nullement introuvable ni inconnue. C'est *l'Enquête sur la politique des deux ministères*, et elle est réimprimée en entier dans le tome XX des œuvres complètes du grand écrivain.

« Cette légère erreur n'enlève rien au très grand intérêt du travail de M. Pontavice du Heussey, et il serait à souhaiter que d'autres recherches du genre fussent entreprises soit auprès des héritiers de personnes auxquelles Balzac a dédié ses œuvres, soit dans certaines villes où il a séjourné, entre autres au Havre, à Dunkerque, etc. Il y a encore bien des trouvailles épistolaires à faire de ce côté, sans parler des études d'avoués et d'hommes d'affaires, à Paris. — Balzac eut de longues relations de ce genre avec MM. Gavault, Outrebon, Gossard, Fessart, etc., et il doit en rester dans les archives de ces familles bien des traces importantes. »

Manuscrits offerts au Musée de Cluny. — Nous avons parlé, dans notre dernière livraison, du mystérieux cadeau fait par un généreux inconnu au musée de Cluny.

Il se compose de miniatures, dont voici le détail :

1° Des *Armoiries* allemandes de la Renaissance;

2° Un *Calendrier de livre d'heures*, en douze feuillets (au bas de la première quinzaine de chaque mois, deux médaillons accouplés représentent l'un les travaux de la saison, l'autre le signe correspondant du Zodiaque);

3° Deux miniatures allemandes du XIIe siècle;

4° Deux miniatures du XIIIe siècle, à fond d'or;

5° Trois miniatures de la fin du XIVe siècle;

6° Une miniature (*Dieu bénissant le monde*) du grand format des missels; aux quatre angles, les quatre évangélistes;

7° Une *Crucifixion*, qui est le morceau capital de cette série et qui n'a pas moins de cinquante centimètres sur trente. Cette miniature doit dater de la fin du XIVe siècle.

Les « Chroniques de l'Indo-Chine ». — A la suite de démarches faites par M. A. Romand auprès du général de Courcy, nous posséderons bientôt les « Chroniques de l'Indo-Chine », qui seront relevées sur les annales et les documents qui existent encore à Hué. Ces Chroniques sont d'autant plus précieuses que les premiers empereurs mandchous ont fait rechercher et détruire les livres de toutes les bibliothèques publiques et privées. Seuls les livres de quelques lettrés de l'Annam avaient pu échapper à la destruction.

Balzac imprimeur. — Le *Journal de la Librairie* du 12 août 1826 contient la nomination de Balzac, comme imprimeur en remplacement de M. Laurent aîné, démissionnaire.

« Cela dura treize mois, au cours desquels il publia les œuvres de Ducis, de Le Sage, de Mme Roland, de Volney, les *Proverbes romantiques* de Romieu, le *Cinq-Mars* de Vigny, les *Mélanges historiques et littéraires* de Villemain, des romans de Zschokke, de Mathurin, et enfin l'*Art de mettre sa cravate* et l'*Art de ne pas payer ses dettes*, dus à la plume de Balzac lui-même, s'il faut en croire son fidèle Dutacq. »

C'est pendant ces treize mois qu'il enfanta *David Séchard*.

Balzac poète. — La vie de Balzac, auquel nous allons enfin élever une statue, présente une particularité inconnue du public et que révèle un de nos confrères :

Il a été poète.

Nous connaissons de lui un poème, écrit dans l'étude de Me Guyonnet de Merville, qui avait eu l'honneur d'avoir pour clercs Honoré de Balzac et M. Scribe.

Ce poème a pour titre *le Livre de Job*. Il débute ainsi :

I

En la terre de Hus, vivait un très saint homme.
De la diphtongue Job l'Écriture le nomme.
Il s'écartait du mal par crainte du Seigneur
Et n'allait point au vice, étant simple de cœur.

II

Pourtant il eut bientôt une grande famille;
Trois fois madame Job accoucha d'une fille;
Mais Job, y prenant garde, eut après sept garçons.

Etc., etc.

Société des gens de lettres. — La Société des gens de lettres vient d'être informée que M. Jacob de La Cottière, décédé à Lyon, lui a légué un capital de 15,000 francs, dont les revenus seront attribués, chaque année, à un pensionnaire désigné par elle.

La bibliothèque du général Hugo. — M. Louis Belton, qui a donné au *Figaro* plusieurs renseignements sur la famille de Victor Hugo, a communiqué à ce journal des notes complémentaires. Nous en extrayons les passages suivants :

« Je vous ai promis de vous tenir au courant des résultats de mes recherches sur le père de Victor Hugo. Je puis aujourd'hui vous donner le catalogue de sa modeste bibliothèque, et l'analyse de quelques-uns de ses papiers.

« Le cabinet de travail du général Hugo, placé au rez-de-chaussée de sa maison de Blois, renfermait ses livres et ses papiers. Les murs étaient ornés d'un télescope, d'une lunette en cuivre, d'un baromètre et de six tableaux.

« La bibliothèque était de peu d'importance. Elle comprenait principalement des ouvrages historiques.

et des voyages. Voici la liste des principaux ouvrages dont elle se composait, ouvrages dont la plupart auront sans doute été feuilletés par Victor Hugo :

« *Lettres choisies de Voltaire, Histoire d'Espagne, Histoire de l'Univers, Anecdotes historiques, Mémoires historiques, Vie de Cromwell, Tacite,* etc., etc.

« Il y avait, en tout, environ 600 volumes qui, à la mort du général, furent estimés 286 fr. 50.

« Ce qui me frappe et m'étonne le plus, en parcourant la bibliothèque du général Hugo, c'est l'absence complète des œuvres de son fils. En 1828, Victor Hugo était déjà célèbre et son bagage littéraire important. Il avait publié :

« *Odes et poésies diverses* (juin 1822).

« *Han d'Islande* (février 1823).

« *Nouvelles Odes* (mars 1824).

« *Bug-Jargal* (janvier 1826).

« *Odes et Ballades* (1826).

« *Cromwell* (décembre 1827), que Victor Hugo avait dédié à son père, et qui parut quelques semaines seulement avant la mort du général.

« Peut-être Victor Hugo avait-il parcouru la *Vie de Cromwell,* en deux volumes, qui faisait partie de la bibliothèque de son père?

« Dans le cabinet du général se trouvaient, parmi ses papiers, une liasse relative à ses services militaires, et aussi les brevets de ses décorations.

« Voici ses états de services que j'ai pu reconstituer à peu près intégralement :

« 6 floréal an VIII. — Armée du Rhin. Nommé un des six capitaines-adjudants aux adjudants généraux.

« 26 septembre 1806. — Chef de bataillon au 2e régiment d'infanterie légère *du royaume de Naples.*

« 30 novembre 1806. — Major au même régiment.

« 23 février 1808. — Colonel du même régiment.

« 20 août 1809. — Maréchal des camps et armées *du roi d'Espagne.*

« 24 juin 1813. — Aide de camp *du roi d'Espagne.*

« 21 novembre 1814. — Maréchal de camp des armées françaises.

« 23 mai 1825. — Lieutenant-général.

« Il était, depuis le 2 juin 1808, commandeur de l'ordre royal des Deux-Siciles.

« Depuis le 1er novembre 1814, chevalier de Saint-Louis.

« Depuis le 14 février 1815, officier de la Légion d'honneur.

« On voit que le père de Victor Hugo avait suivi la fortune de Joseph Bonaparte, le frère aîné de Napoléon, depuis son élévation au trône de Naples, en 1806, jusqu'à sa chute du trône d'Espagne, en 1813.

« Joseph l'avait comblé d'honneurs et de dignités; non seulement il en avait fait son aide de camp, mais il l'avait créé comte et gouverneur de plusieurs provinces. A la chute de son maître, le général Hugo perdit tout, y compris la plus grande partie de sa fortune et de véritables châteaux en Espagne. Jusqu'à la fin de sa vie, il fit d'inutiles efforts pour se faire rembourser les *cédules hypothécaires* du roi Joseph; il n'en tira jamais un centime et mourut endetté.

« Deux autres liasses, trouvées dans les papiers du général, sont relatives à la défense de la place de Thionville, en 1814 et en 1815. C'était là son principal fait d'armes et le plus honorable. En 1814, il ne rendit la place que le 20 avril, quatorze jours après l'abdication de Napoléon. Aux Cent-Jours, il reprit le commandement de la même place, et les Prussiens n'y entrèrent que le 20 septembre 1815, trois mois après Waterloo. »

M. Desprez. — Nous mentionnons plus loin la mort d'un jeune écrivain, M. Desprez, qui, condamné pour la publication d'un roman intitulé : *Autour d'un clocher,* fut interné à Sainte-Pélagie.

Le régime auquel il y fut soumis ne contribua pas peu à hâter sa mort. Voici l'article ému que M. Zola lui a consacré dans le *Figaro :*

« Je l'ai connu et je l'ai aimé.

« C'était un pauvre être, mal poussé, déjeté, qu'une maladie des os de la hanche avait tenu dans un lit pendant toute sa jeunesse. Il marchait péniblement avec une béquille, il avait une de ces faces blêmes et torturées des damnés de la vie, sous une crinière de cheveux roux.

« Mais, dans ce corps chétif d'infirme, brûlait une foi ardente. Il croyait à la littérature, ce qui devient rare. Il avait le plus haut des courages, le courage intellectuel; que d'hommes de grand talent sont des lâches, dans l'ordre des idées! C'était en le sentant brave et croyant que je m'étais mis à l'aimer. Fils d'un universitaire, il avait dû rompre avec sa famille, il vivait d'une petite rente, à l'écart; et cet enfant de vingt et quelques années, si faible, rêvait les grandes luttes, s'exténuait au travail, déjà marqué pour le martyre.

« Lorsqu'il eut publié *Autour d'un clocher,* et qu'on lui fit ce procès imbécile dont il allait mourir, je fus pris d'une pitié inquiète devant sa faiblesse. Il m'avait demandé mon avis, je le conjurai de plier l'échine, d'implorer la clémence par une attitude soumise. Mais il ne m'écouta point; on se souvient peut-être qu'il voulut plaider lui-même son cas, réclamer à voix haute la liberté des lettres, ce qui, naturellement, lui valut un mois de prison. N'était-ce pas fatal ? La loi inepte qu'on a votée pour empêcher le trafic malpropre d'une douzaine de polissons ne devait-elle pas égorger d'abord un pauvre enfant, qui promettait un écrivain de race ? Toujours l'effroi de la liberté, cet effroi qui, un de ces beaux matins, nous mettra au cou le carcan d'un dictateur.

« Voilà le malheureux à Sainte-Pélagie, car il refusa encore de m'entendre, lorsque je le suppliai de solliciter la grâce de faire son mois dans une maison de santé : il s'obstinait crânement à subir sa peine, au

nom de la littérature outragée en lui. Et le martyre passa ses espérances, car on le mit avec les voleurs, dans l'enfer du droit commun : oui, pour avoir écrit un livre, pour quelques pages libres, comme il y en a cent dans nos vieux auteurs ! Nous allâmes le voir, Daudet et moi, et je me souviendrai toujours de son entrée dans le petit parloir : effaré, hâve, ses cheveux rouges dressés sur son front livide, n'ayant pas même pu se laver depuis cinq jours, si sale, qu'il ne voulut point nous donner la main. M. Camescasse, alors préfet de police, a été particulièrement odieux dans cette affaire. Vainement des hommes de lettres s'en mêlèrent, il fallut qu'un homme politique, M. Clémenceau, intervînt. C'était dans l'ordre, ces gens au pouvoir nous dédaignent, mais pas autant que nous les méprisons.

« Eh bien, ils l'avaient assassiné, simplement. Quand il sortit, il vint me voir, traînant sa jambe avec plus de peine, et il me dit : « Je crois bien qu'ils « m'ont achevé, je vais m'enterrer à la campagne, « pour tâcher de me remettre. » En arrivant là-bas, dans la petite maison qu'il possédait au fond de la Champagne, il dut prendre le lit et il ne l'a plus quitté : des souffrances atroces, la jambe immobilisée dans un appareil, et un rhume aggravé par Sainte-Pélagie, qui se tournait en bronchite aiguë. Hier, il en est mort.

« J'avoue que je n'ai pas mon sang-froid. Tout à l'heure, en apprenant la nouvelle, je me suis senti soulevé de colère. Mes mains en tremblent encore, c'est une rage d'indignation. Et le pauvre enfant me hante, il se dresse continuellement devant mes yeux, il semble attendre quelque chose de moi. Oui, c'est son dernier vœu que j'ai à remplir, j'aurais un éternel remords, si je ne protestais pas à voix haute, de toute ma douleur. Je le dois à lui, à moi-même, à la littérature qui est ma vie. En ce moment, je ne veux plus savoir si, dans cet assassinat, il y a eu un tribunal, des jurés, un préfet de police ; j'ai l'unique et invincible besoin de crier : Ceux qui ont tué cet enfant sont des misérables !

« Emile Zola. »

Les écrivains atteints de folie. — A propos du journaliste Ernest Dubreuil, qui vient d'être, comme on sait, enfermé dans une maison de fous, le *Charivari* fait les réflexions suivantes :

« Faut-il que cette sinistre « manie des grandeurs » ait mis la cervelle à l'envers à tant de garçons de talent, depuis Lassailly jusqu'à Gill !

« Lassailly, un excentrique de lettres de la période romantique, le rival de Pétrus Borel, l'auteur des *Rouéries de Trialph,* un livre introuvable aujourd'hui.

« Lassailly avait écrit quelque part : « *Le sort m'a « fait pousser poète ou aliéné* ».

« Le pauvre diable était l'un et l'autre.

« Un beau matin, on fut obligé de le conduire chez le docteur Blanche, où on le soigna avec d'affectueux égards.

« Sur ces entrefaites, Gérard de Nerval subit lui-même une attaque cérébrale dont il ne parvint jamais à se guérir complètement. Jules Janin saisit aussitôt sa bonne plume attendrie et publia un feuilleton ému, ainsi qu'il convenait, sur la maladie du malheureux Gérard...

« Le *Journal des Débats* avait ses entrées dans l'établissement du docteur Blanche.

« Ce dernier voit soudain arriver Lassailly, qui lui crie avec colère :

« — Je suis furieux !... Furieux contre Janin !... Furieux contre ce misérable journal !...

« — Et pourquoi cela, mon Dieu ?

« — Parce que c'est une injustice révoltante ! En apprenant que Gérard est devenu fou, savez-vous ce qu'il a fait ? Je parle de Janin. Eh bien ! il a fait sur Gérard, — qui est un excellent camarade, j'y consens, et un écrivain de mérite, — il a écrit, dis-je, un article de huit colonnes, tandis qu'à moi, *qui suis bien plus fou que Gérard,* il ne m'a consacré qu'une colonne et demie ! »

Reliures et relieurs. — Une note intéressante pour les bibliophiles de l'avenir et ceux qui ignorent jusqu'où peut aller la conscience d'un écrivain. Pour beaucoup, les noms que donnent les auteurs à leurs héros sont des noms pris un peu au hasard et choisis uniquement pour leur aspect ou leur consonnance. Le scrupule d'Alexandre Dumas fils va plus loin ; quand il leur attribue des titres de noblesse, ces titres prennent les formes voulues et l'écu de chaque personnage peut se raisonner. C'est ainsi, nous dit M. Ph. Gille, du *Figaro,* que j'ai été à même de voir les différents blasons qu'il a composés pour la reliure de certaines pièces données à des amis ou à ses interprètes.

Voici, par exemple, pour la *Princesse Georges :*

L'exemplaire de Desclée, dont le nom de famille, dans la pièce, était de Périgny, portait les armes : De gueules à la salamandre naturelle au milieu de flammes d'or, avec cette devise : *Per ignes.* Au milieu des flammes.

L'exemplaire de Mlle Pierson, qui s'appelait de son nom de famille, dans la pièce, Mlle de la Tour l'Agneau :

D'argent aux trois tours crénelées de sable posées deux et une, le chef d'azur à l'agneau d'or ; avec cette devise : *Quia nominor agnus.* — Parce que je me nomme l'Agneau.

Pour *la Visite de Noces,* l'exemplaire de Desclée, dont le nom était Mme de Morancé, portait : de gueules à l'épée d'argent en pal avec cette devise : *Mors ense.* — La mort par l'épée.

Pour *l'Étrangère,* les armes du duc de Septmonts, qui prétendait descendre des premiers occupants de Rome, la ville aux sept collines, étaient : D azur à la montagne d'argent à sept pointes, avec cette devise : *Nil nisi cœlum excelsius.* — Rien de plus haut si ce n'est le ciel.

Pour *la Princesse de Bagdad*, l'héroïne s'appelait la comtesse de Hun. Elle avait eu fort à combattre le jour de la première représentation. Les armes étaient :

De gueules fretté de lances d'or, avec des hachettes de même dans les intervalles. Sur le tout d'azur au bras armé d'argent, avec cette devise : Hun contre tous.

Cet exemplaire avait été donné à M. Perrin.

Pour *Denise*, voici les armes du comte de Bardane. Le seul mot français auquel il soit possible de faire allusion est le nom d'une plante médicinale. Dumas l'avait pris exprès, d'abord pour ne pas se heurter contre les réclamations d'un nom véritable, ensuite parce qu'il fournissait des armes originales et pour ainsi dire historiques.

Quand Louis XV est tombé malade, à Metz, à ce point que Mme de Châteauroux a été congédiée, il a été abandonné de tous ses médecins, administré et laissé pour mort. Il s'est présenté alors un petit médecin du pays, resté inconnu, qui a offert d'entreprendre la guérison et qui l'a guéri en effet avec un médicament que personne ne connaissait. Alexandre Dumas a supposé que c'était le même avec lequel Henri III, en pareille circonstance, avait été sauvé jadis, une décoction de bardane avec laquelle on coupait les fièvres quartes avant la découverte de la quinine. Ce petit médecin a été anobli, selon Alexandre Dumas, par Louis XV, qui l'a fait comte de Bardane en souvenir de la précieuse plante, et qui lui a donné des armes ainsi faites : D'argent, aux trois quinte feuilles naturelles posées deux et une et avec cette devise : « Guerroyer ne vaut guérir ». Cet exemplaire avait été aussi donné à M. Perrin.

— Un de nos amis a fait relier *Madame Bovary* dans un magasin où on lui confectionna une reliure dont il fut satisfait.

Il envoya donc une vingtaine de volumes dans la même boutique en faisant accompagner chaque ouvrage d'une indication pour l'ouvrier.

Quand on lui rendit ses vingt volumes, l'infortuné lut avec étonnement les lettres d'or qui ornaient le dos de la *Vie de Jésus*.

Le relieur avait mis :

RENAN

NOIR

COMME FLAUBERT

— *Une reliure macabre.* — On sait qu'aujourd'hui les amateurs de livres s'efforcent de leur donner des reliures qui s'accordent et s'harmonisent avec les sentiments exprimés par l'écrivain, avec son tour d'esprit et sa *manière* même de styliste. C'est ainsi qu'on recherche les vieilles étoffes du XVIIIe siècle pour en faire des reliures aux conteurs du temps, du léger Voisenon au sage Marmontel, et qu'on fait des cartonnages japonais aux romans de la nouvelle école réaliste qui se réclame de M. E. de Goncourt. Il paraît qu'un bibliophile suédois vient de renchérir sur ce goût des reliures « de caractère ». Il a fait, dit-on, relier les livres d'Edgar Poë en peau humaine !

ÉTRANGER

Allemagne. — *Le centenaire de la maison Justus Perthes, à Gotha.* — La maison Justus Perthes, que des publications cartographiques classent parmi les principaux éditeurs d'Allemagne, a célébré, le 11 septembre dernier, le centième anniversaire de sa fondation.

Il y a juste cent ans, le fondateur de la dynastie des Justus Perthes eut l'heureuse inspiration de se rendre acquéreur de l'*Almanach de Gotha*, publication peu répandue à cette époque, mais qui, sous sa direction, ne tarda pas à prendre une importance considérable.

Les premières publications géographiques de la maison Perthes datent de 1801, lorsqu'elle édita l'ouvrage de Pigavetta, *Description des voyages de Magellan*. — En 1809, M. Perthes publia pour la première fois un atlas complet, celui de Heusinger, en 24 cartes. Il était réservé à son fils, qui lui succéda en 1816 dans la direction de la maison, de faire paraître le célèbre *Hand-Atlas de Stieler* en 45 cartes (1817-1823), dû à la collaboration de spécialistes distingués, parmi lesquels il convient de nommer MM. Adolphe Stieler, von Stülpnagel et Reichard. Cet atlas eut le succès qu'il méritait ; des suppléments successifs portèrent à 75 le nombre de ses cartes. Aussi bien la publication de l'atlas Stieler et les améliorations progressives qu'y apporta la maison Perthes sont-elles l'image fidèle du développement des procédés cartographiques dans la première moitié du siècle.

La place nous manque pour passer en revue toutes les publications de la célèbre maison.

Nous nous contenterons d'en indiquer les principales : le Grand Atlas des pays situés hors de l'Europe et l'Atlas de géographie physique, par H. Berghaus, de 1832 à 1848 ; l'Atlas historique de Carl V. Spruner (1837 à 1853). — Quant au *Stieler's Schulatlas*, publié pour la première fois en 1821, il eut un succès énorme ; en quelques années 30,000 exemplaires furent enlevés, aujourd'hui encore il se tire chaque année à 10,000 exemplaires.

Depuis que la direction du département cartographique a été confiée au célèbre géographe Dr Petermann, la maison Perthes est devenue incontestablement le premier institut géographique de l'Allemagne et peut-être du monde.

Après la mort de M. Petermann, en 1878, ce sont

MM. Alfred Supan et Hugo Wichmann qui dirigent la publication des *Annales géographiques* auxquelles Petermann avait su donner une si grande importance. Les autres publications cartographiques sont confiées à des spécialistes distingués tels que le Dr Berghaus, Carl Vogel, Bruno Hassenstein, etc. — La maison occupe un nombreux personnel de graveurs, lithographes et ouvriers, et a installé des ateliers de lithographie, d'électrotypie, de reliure, etc.

Citons encore deux importantes publications annuelles de la maison Justus Perthes : l'*Almanach de Gotha* et les *Annales généalogiques*.

L'imprimerie impériale à Berlin a publié dernièrement la troisième partie de ses *Druckschriften* (imprimés spécimens). C'est une œuvre de la plus haute importance pour quiconque prend un intérêt dans les œuvres antiques de l'art typographique. Cette dernière édition embrasse la période depuis l'invention de l'art typographique jusqu'au XVIIIe siècle. L'œuvre sera surtout appréciée par les dessinateurs et les graveurs, les pièces originales étant reproduites avec la plus complète perfection imaginable. Afin de mettre le lecteur à même d'apprécier lui-même le mérite de ce travail, nous faisons remarquer qu'il contient un fac-similé, reproduction de la *Gutenberg-Bible* à 42 lignes ; ensuite une reproduction des *Summæ Theologicæ*, de Pierre Schœffer (1467) ; des *Psaumes* latins et allemands, de Henri Eggenstein de Strasbourg ; de la *Cronicle Hungaria* imprimée à Brünn, en 1488 ; une autre de la *Missale Olumnicense* (1488), de Sensenschmid de Bamberg ; une de la Bible allemande de Arnd de Lubeck (1494) ; une page de Jean Schœffer de Mayence (1509) ; une autre de Jean Kilian, de Meuberg, en caractère très curieux, demi-scripte, demi-gothique de 1557 ; un titre d'Albert Durer, de 1498, et une page de Christopher Plantin, d'Anvers, traitant les privilèges de la *Biblia Polyglotta* imprimée en caractères dits de civilité, période 1569-1573.

Toutes les reproductions sont exécutées de main de maître. L'établissement occupe 800 ouvriers au service des différentes branches de l'industrie telles que lithographie, typographie, impression sur plaque en cuivre, héliogravure, xylographie, fonderie de lettres, ouvrages galvanoplastiques, stéréotypiques.

Angleterre. — *Les traductions anglaises de Gil Blas.* — Dès son apparition, le chef-d'œuvre de Le Sage fut traduit en anglais et publié en 3 vol. in-12 chez Jacob Tonson à Londres, sans indication du nom du traducteur.

Cette première traduction eut plusieurs éditions, mais fut bien vite délaissée lorsque parut celle de Smollett, éditée en 1749 par J. Osborne, en 4 vol. in-12, avec trente-trois gravures sur bois.

Il existe plusieurs éditions de cette traduction, notamment celle de 1802, en 3 vol. in-8°, ornée de gravures par Warren, et celle de 1836, 2 vol. in-8°, illustrée par Gigoux.

En 1835, M. F. Roscoe publia une dernière édition de la même traduction, cette fois avec 12 eaux-fortes et des illustrations par le célèbre Cruishank.

On connaît encore deux autres traductions du *Gil Blas* par Proctor (Londres, 1774) et Martin Smart (Londres, 1807), en 4 vol. in-12, avec une centaine de gravures.

En 1881, M. Nimmo a publié une édition du *Gil Blas* en 3 vol. avec 16 eaux-fortes par de Los Rios. Le texte n'en diffère pas sensiblement de celui de Smollett.

La nouvelle édition qu'annonce M. William Paterson sera, cette fois, une traduction entièrement nouvelle, due à la plume autorisée de M. Henri Van Laun. — Dans une préface d'une cinquantaine de pages, M. Van Laun fait justice des accusations de plagiat qui ont été élevées contre Le Sage.

L'ouvrage comportera une série d'eaux-fortes exécutées par Lalauze.

Sociétés littéraires de Londres. — La *Shelley Society*, qui vient de se constituer sous la présidence du Dr Furnivall, se propose d'élever un monument littéraire au poète en publiant une nouvelle édition de ses œuvres et des fac-similés de ses manuscrits et en faisant représenter son théâtre.

D'autre part, on annonce qu'une *Gœthe Society* est en voie de formation. — Cette dernière, une fois constituée, se mettra très probablement en rapport direct avec la *Gœthe Gesellschaft* d'Allemagne.

Les bibliothèques publiques et la librairie. — Dans la dernière livraison du *Livre* nous avons cité, parmi les principales communications qui ont été lues lors de la réunion annuelle de la *Library Association*, celle de M. Downing, relative aux bibliothèques publiques (*free public libraries*) et leur influence sur la librairie.

Avant la création des bibliothèques populaires, dit M. Downing, la grande masse de la nation ne lisait qu'une demi-douzaine d'ouvrages ou romans populaires. Depuis le fonctionnement des *free public libraries* au contraire, le peuple se prend de goût pour la lecture ; les aventures de Pickwick et de David Copperfield ne lui suffisent plus, il cherche à s'instruire et préfère aujourd'hui les ouvrages plus sérieux de Macaulay, Carlyle, Emerson, etc.

L'éducation intellectuelle de la masse a fait des progrès incessants ; on a appris à connaître, à aimer les grands écrivains dans chaque branche des sciences et des arts. — Aujourd'hui on ne se contente plus de lire dans la bibliothèque les auteurs préférés ; on veut posséder un exemplaire de leurs œuvres. — C'est ainsi que s'est formée une nouvelle et nombreuse classe d'amateurs de bons livres (non pas d'éditions chères et rarissimes, bien entendu), ce qui a procuré aux libraires un débouché qui n'existait pas auparavant.

D'autre part, le nombre de personnes qui s'intéressent à un sujet d'études spécial augmentant tous les

jours, les grandes villes ont été amenées à organiser des bibliothèques spéciales (*Reference Libraries*), comme la bibliothèque shakespearienne de Birmingham, la bibliothèque Cervantès, et celle de Glasgow qui possède aujourd'hui la collection la plus complète d'ouvrages relatifs à Burns et aux principaux poètes de l'Écosse.

Le prix élevé des grandes publications n'empêchait pas les *Reference libraries*, qui nécessairement disposent de ressources plus larges qu'un simple particulier, de se rendre acquéreurs d'ouvrages de prix pour compléter leurs collections. — On voit donc que les intérêts de la librairie n'ont nullement souffert, quoi qu'on dise, par la création des bibliothèques populaires. — M. Downing fait observer à ce propos que le nombre et l'importance des librairies de Birmingham ont beaucoup augmenté depuis que fonctionne dans cette ville une *free public library*.

Une relique de la reine Élisabeth. — M. E. Joseph, Bond street, Londres, exposait il y a quelques semaines un petit livre d'heures de 56 pages, en beau vélin et contenant des prières en langues latine, grecque, italienne, anglaise et française, écrites de la main même de la reine Élisabeth d'Angleterre.

A l'intérieur de la couverture en chagrin se voient les portraits miniatures de la reine Élisabeth et du duc d'Alençon peints par Nicolas Hilliard. C'est sans doute un présent offert vers 1581 par le jeune prince à sa royale fiancée.

Le manuscrit devint plus tard la propriété de Jacques II et passa successivement aux mains du duc de Berwick, de Horace Walpole et de la duchesse de Portland. — A la vente de la collection Portland, en 1786, la reine Charlotte acheta cette relique 2,525 francs.

Les journaux illustrés à Londres. — Le journalisme illustré ne date à Londres que du commencement du siècle.

Le *Times*, dans les premières années, a publié de temps à autre des illustrations; en 1806, la description de l'enterrement de Nelson à Saint-Paul parut accompagnée de gravures représentant le cercueil et le corbillard. L'*Observer* a fait davantage: en octobre 1815 il donna une grande gravure sur cuivre de Sainte-Hélène. Trois ans plus tard le portrait du meurtrier Thornton eut un immense succès. En 1820, il publia des dessins se rapportant à la conspiration de Cate Street et au procès de la reine Caroline; en 1821 au couronnement de George IV et à son voyage en Irlande. Le meurtre de Weare et le procès de ses assassins furent une occasion de démontrer qu'il était possible de publier régulièrement des dessins se rapportant aux événements du jour; non plus seulement l'*Observer*, mais encore le *Morning Chronicle* et l'*Englishman* publièrent des gravures sur bois représentant la scène du crime, les portraits de la victime et des assassins. La mort du duc d'York, de Canning, l'ouverture du pont suspendu d'Hammersmith, la bataille de Navarin servirent de sujet à l'illustration. En 1836, le *Weekly Chronicle* fut lancé, c'est le premier journal régulièrement illustré; un meurtre fameux fit sa fortune pour un temps et lui procura un tirage de 130,000 exemplaires par semaine; en 1841, apparition du *Punch*, le premier journal satirique; en 1842, de l'*Illustrated London News* avec 16 pages et 32 dessins, entre autres l'incendie de Hambourg, des vues de Caboul, un bal costumé donné par la reine. 26,000 exemplaires du premier numéro furent vendus; à la fin de l'année, le tirage était de 60,000. La Révolution de 1848 le tripla. En 1863, à l'occasion du mariage du prince de Galles, on tira 310,000 numéros. Le *Christmas Number* de 1882 s'est vendu à 425,000.

Journaux pour aliénés. — Deux maisons d'aliénés, l'une aux États-Unis, l'asile de Vermont; l'autre en Angleterre, l'asile de Crickton, ont leurs journaux.

Tous les articles sont rédigés par des aliénés. En échange de ces publications, les rédacteurs reçoivent au moins deux cents feuilles de tout genre qui sont leur plus grande distraction.

Le philosophe, le poète, l'inventeur, etc., lisent chaque matin les journaux qui conviennent le mieux à leur genre de folie, et la direction de ces établissements tire le meilleur parti possible d'un goût si pacifique pour ramener quelque lueur de raison dans ces esprits troublés.

Pourquoi ne fait-on pas de même en France?

Autriche. — *Les Arabes et la gravure sur bois.* — On sait que plusieurs découvertes intéressantes ont déjà été faites dans les archives égyptiennes trouvées par le négociant Th. Graf, à El Fayum, connues sous le nom de *Papyrus de l'archiduc Régnier* et qui font partie du musée autrichien. Des documents concernant l'histoire du droit et des indications précieuses sur les relations commerciales dans les derniers siècles, avant et dans les premiers après la naissance du Christ, ont été successivement mis au jour, ainsi que des manuscrits littéraires contenant principalement des extraits des anciens auteurs grecs et des fragments des œuvres des Pères de l'Église. Une nouvelle découverte, faite dans les mêmes archives, que les antiquaires continuent à examiner en détail, présente un intérêt tout particulier. C'est une bande de papier arabe, longue de 12 centimètres, large de 8,5 et contenant des ornements et des inscriptions encore parfaitement conservés et imprimés à l'aide d'une planche xylographique. C'est le plus ancien exemplaire connu de l'impression au moyen de la gravure sur bois. Il prouve que les Arabes, qui dans le temps avaient fait des progrès remarquables et étaient arrivés avant nous à un haut degré de civilisation, nous avaient aussi dépassés de plusieurs siècles dans l'impression de modèles et planches xylographiques. Ils ont connu la gravure sur bois déjà en 633, comme cela résulte d'une prière préservatrice d'*Abu Dudsehana* contre les malheurs, les accidents,

les infirmités, les maladies, l'ensorcellement, contre le mauvais regard des démons et surtout contre le mauvais regard des hommes.

Norvège. — *Un livre du* XIIIe *siècle.* — Lors des travaux entrepris par la Société norvégienne pour la conservation des monuments historiques, pour remettre en état une vieille église construite en bois dans la petite ville de Hopperstad, on a mis à jour un manuscrit fort curieux.

Le livre, si l'on peut l'appeler ainsi, se compose de six planchettes en hêtre, reliées ensemble au dos et recouvertes de cire. Les rebords, légèrement relevés, empêchent les planchettes d'adhérer les unes aux autres et préservent ainsi les caractères qui semblent avoir été tracés sur la cire au moyen d'une aiguille très fine. Le tout était renfermé dans un étui en bois recouvert de cuir.

Le texte n'a qu'une valeur purement historique; il s'y trouve une longue liste de noms d'animaux, en latin et en vieux norvégien. On présume que la plus grande partie du texte date du XIIIe siècle, quoique l'écriture d'une partie du manuscrit soit certainement de date plus récente.

Cette curieuse trouvaille sera déposée dans la collection d'antiquités de l'Université de Christiania, qui se propose d'en publier le texte prochainement.

États-Unis. — *Propriété littéraire.* — On écrit de Washington au *Constitutionnel :*

« La question des droits d'auteur, de tout temps ici une question fort embrouillée, semble prendre en ce moment des proportions importantes, et le prochain congrès va être appelé à formuler des lois plus en rapport avec le mouvement littéraire et la rapidité de communication existant entre pays.

« Un auteur américain peut s'assurer les droits d'auteur pour une œuvre publiée dans les États-Unis d'une manière fort simple; il en assure l'*idée* et le *titre* en déposant un dollar entre les mains de l'archiviste du congrès — une fois l'œuvre imprimée, il doit déposer en sus deux exemplaires à la librairie du congrès; — ceci en assure le texte.

« Mais vous n'ignorez pas que les Américains, tout en étant lancés dans les affaires et le commerce, ont un penchant littéraire très prononcé. Non seulement le peuple lit beaucoup, mais le nombre et l'importance des auteurs s'accroissent constamment; à l'heure qu'il est, la plus belle littérature anglaise, à quelques exceptions près, vient de ce côté-ci de l'Océan. Et voilà où commence un système de piraterie qui enlève aux auteurs anglais et américains le produit de leurs œuvres.

« Il n'y a nulle convention internationale; un éditeur anglais peut imprimer et vendre une œuvre américaine sans la permission de l'auteur, et *vice versa;* il arrive parfois que quand une œuvre est publiée, par contrat avec l'auteur, par une maison importante, une imprimerie de petites livraisons à bon marché du pays opposé s'empare du texte, le coupe ou l'allonge à son gré, et publie la même œuvre à quelques sous par livraison sans payer de droits d'auteur; et qui pis est, ces livraisons se vendent souvent à des prix populaires dans le pays même où se publie l'œuvre revue et corrigée par l'auteur, ce qui fait grand tort à l'éditeur et à l'écrivain.

« Les œuvres dramatiques sont encore plus faciles à être pillées.

« La brochure récemment publiée par M. François Mons, auteur dramatique français résident à New-York, a dû suffisamment vous le prouver. En effet, ce fait démontre, d'une façon très claire et saisissante, qu'ici, aux États-Unis, on a le droit de traduire, d'adapter, de *disloquer* une œuvre dramatique sans en rendre le moindre compte à l'auteur, qu'il soit Allemand, Français ou Anglais; — que l'auteur de cette adaptation s'en empare et s'assure des droits d'auteur ici; M. Mons a, en conséquence de cette situation, ouvert une agence dramatique franco-américaine à New-York, en collaboration avec M. Louis Nathal, pour obvier à cette situation, en tant qu'elle concerne les auteurs français qui voudront bien traiter avec cette agence.

« Ces messieurs se chargent à l'arrivée d'une pièce *manuscrite* française (si elle est publiée, elle est déjà sujette au pillage, et le travail de l'agence ne peut être rétroactif) d'en prendre le *copy-right* ou droits d'auteur, de la faire traduire et peut-être adapter pour la rendre propre à la représentation ici (certaines situations, telles que l'adultère, les enfants naturels, un amour illicite, n'étant pas admises au théâtre, à moins de plusieurs épaisseurs de... gaze), de chercher à la placer aussi avantageusement que possible, soit en la vendant, soit en touchant un *royalty* ou payement pour chaque représentation; l'agence donne le 50 o/o à l'auteur, ce qui n'est pas à dédaigner, quand on songe que ce que l'agence protège pourrait être pillé et joué pour rien. — Elle n'existe que depuis peu de mois, mais elle a déjà, cet hiver, plusieurs pièces *en tournée* ou vendues à des *étoiles.* — Pour le bien de vos lecteurs, s'ils s'intéressent à ce sujet, l'adresse de cette agence est 317, Earst Fourteenth street, New-York.

« Mais, comme vous le voyez, ceci n'est qu'un soulagement apporté pour les Français seuls, par une entreprise privée, et n'empêche pas le pillage systématique en mille autres cas.

« Les sociétés d'auteurs s'en sont émues, des deux côtés de l'Océan. Depuis longtemps l'Angleterre a un *bill* devant les Chambres; mais cela vaut pour l'heure ce que valent les *bills.* Ici, la *ligue* du *Copyright,* comme on l'appelle, vient de s'armer de pied en cap pour la lutte. Elle a provoqué des réunions publiques pour prendre une attitude vis-à-vis du congrès qui va s'ouvrir.

« Malheureusement les auteurs et les éditeurs ne sont pas exempts des faiblesses humaines; dans les débats qui ont eu lieu, ces messieurs se sont pris aux cheveux et se sont comblés d'aménités comme de simples *politiciens;* les maisons Munro et Lovell

(qui publient les grandes œuvres en petites livraisons à bon marché) s'érigent contre tout ce qui porterait une taxe quelconque sur l'imprimerie, parbleu! — Ces industriels se plantent sur le terrain avec de belles tirades sur le peuple qui a besoin de littérature, le peuple qui ne peut payer cher, le peuple qui doit pouvoir tout lire; le peuple! c'est un mot si commode, une si bonne excuse; traduisez pourtant ces belles périodes par : cela empêchera MM. Munro et Lovell de faire les grands profits qu'ils font ; — comme si les auteurs ne sont pas aussi le peuple!

« Les Harper, les Appleton et les grandes maisons de Boston ont tous des représentants dans la Ligue. Tous, à des degrés différents, s'opposent à l'introduction de clauses qui les forceraient à payer le moindre sou aux auteurs étrangers; s'ils pouvaient même se passer de payer les leurs!

« L'autre côté de la question est représenté, entre autres, par Mark Twain, auteur humoristique bien connu, qui édite lui-même ses œuvres, qui veut le *copyright* universel, partout, toujours et quand même. — Les célèbres revues ou *Magazines*, le *Century* et le *Harper*, insistent aussi sur une protection internationale de leurs œuvres. — A l'aide de la photogravure, une maison de Londres reproduit leurs numéros *trois jours* après qu'ils ont paru, sur de mauvais papier et à un prix bien inférieur à celui de l'original. A défaut de législation, rien ne peut empêcher une telle piraterie.

« Le congrès agira-t-il? *That is the question!* »

Inde anglaise. — *Statistique des livres et journaux* — Le nombre des livres et journaux publiés en 1884, à Madras, a été de 818; dont 539 en langues indigènes vivantes, 76 en langues indigènes mortes et 142 en langue anglaise. Il est curieux de constater que les publications anglaises n'entrent que pour 17 o/o dans le nombre total de journaux et de livres publiés à Madras.

Suède. — *Le mouvement de la librairie.* — Le catalogue annuel de la librairie suédoise (*Ars Katalog for Svenska Bokhandeln, 1884*) mentionne 1,134 ouvrages et brochures comme ayant été imprimés au courant de l'année 1884.

Ce nombre se subdivise comme suit :

Romans et nouvelles	184
Théologie	132
Économie et technologie	80
Linguistique et éducation	73
Poésie lyrique et dramatique	66
Sciences médicales	58
Sciences naturelles	57
Beaux-arts	57
Histoire et politique	52
Législation	38
Mathématiques	37
Géographie	36
Divers	264
Total	1.134

Reliure singulière. — Un amateur suédois, grand admirateur d'Edgar Poë, vient de faire relier ses œuvres en peau humaine !

NÉCROLOGIE.

FRANCE

— On annonce la mort, à Marseille, de M. l'abbé Louis-Stanislas Aoûst, professeur à la Faculté des sciences de Marseille.

Né à Béziers en 1814, il fit ses études à Paris, obtint le grade de docteur ès sciences mathématiques et professa les mathématiques au collège Stanislas. Il passa comme professeur de calcul différentiel et intégral à la Faculté de Marseille, lors de sa fondation en 1874 et y professa pendant trente et un ans. Il se fit connaître également par des travaux personnels qui lui assurèrent l'un des premiers rangs parmi les représentants de l'enseignement supérieur en province.

Parmi ses ouvrages, on cite particulièrement ceux sur les *Surfaces du second ordre* et sur *l'Affaire infinitésimale des courbes planes.*

— L'Institut de France vient encore d'être cruellement frappé.

M. Bouley (Henri-Marie), président de l'Académie des sciences, est décédé au mois de décembre dernier des suites d'une maladie de cœur.

Né à Paris, le 17 mars 1814, il fut d'abord nommé

professeur de clinique et de chirurgie à l'École vétérinaire d'Alfort, puis inspecteur général des Écoles vétérinaires de France.

Il fut élu membre de l'Académie des sciences en remplacement de Royer le 2 mars 1868 (dans la section de médecine et chirurgie).

On doit à ce savant de grands travaux, notamment un *Dictionnaire pratique de médecine et chirurgie*, un *Traité de l'organisation du pied du cheval*, les *Maladies contagieuses du bétail*, etc., et un grand nombre de rapports, mémoires, publiés par l'Académie des sciences et dans le *Bulletin de la Société centrale des médecins vétérinaires*.

— Les Dominicains viennent de perdre un de leurs membres, le R. P. Ceslas Bayonne, bien connu dans le monde religieux par ses remarquables publications sur Savonarole et le P. Lacordaire.

— M. de Clercq, ancien ministre plénipotentiaire, est mort subitement au mois de décembre dernier. Il était l'auteur d'un livre très estimé, *le Manuel des Chancelleries*.

— M. Louis Couailhac qui, depuis plusieurs années, occupait au Sénat les fonctions de secrétaire rédacteur, vient de mourir à Paris à l'âge de soixante-quinze ans.

Ses débuts dans la littérature datent de 1832; il avait été l'un des fondateurs de la Société des gens de lettres, ainsi que de la Société des auteurs dramatiques.

Auteur de plusieurs volumes, il a collaboré dans les journaux *le Messager, le Courrier français, le Figaro, le Temps, le Corsaire, le Charivari*, etc. Au théâtre, il donna plus de cinquante pièces; en outre, il avait pris une part très active à diverses publications collectives, telles que *les Français peints par eux-mêmes, les Étrangers à Paris, le Jardin des Plantes*, etc.

— Un jeune romancier, dont on se rappelle le récent procès pour délit de plume, M. Louis Desprez, vient de mourir à la suite d'une maladie contractée à Sainte-Pélagie.

Gardé pendant neuf jours au secret et confondu avec les condamnés de droit commun, M. Desprez avait eu beaucoup à souffrir pendant sa détention : sa situation fut améliorée, grâce aux démarches réitérées de MM. Alphonse Daudet, Zola, Clémenceau, etc. Le préfet de police atténua les rigueurs du règlement, mais il était malheureusement trop tard. Au sortir de Sainte-Pélagie, M. Desprez alla se reposer au milieu de sa famille, mais la maladie s'aggrava et il est mort à Rouvres (Aube).

— L'inventeur de la première machine à grand tirage, M. Gaveaux, vient de mourir. Cette machine était la presse dite à réaction avec quatre margeurs et quatre receveurs.

En 1847, Émile de Girardin s'en rendit acquéreur pour le journal *la Presse*.

— M. Joly, professeur d'histoire naturelle à la Faculté des sciences et à l'École de médecine de Toulouse, vient de mourir à l'âge de soixante-treize ans. Il a publié en 1879 une sorte de roman scientifique : *l'Homme avant les métaux*. Il a également fait paraître plusieurs travaux sur la génération spontanée.

— L'architecte François-Marie-Théodore Labrouste, élève de Vaudoyer et d'H. Lebas, membre du jury de l'École des beaux-arts, né le 11 mars 1804, est mort à Paris le 3 décembre dernier.

Il avait tout récemment fait paraître une brochure intitulée : *la Bibliothèque nationale, ses bâtiments et ses constructions*.

— Nous apprenons la mort de M. Ch. Ladrey, professeur honoraire de la Faculté des sciences de Dijon.

M. Ladrey s'est occupé toute sa vie de viticulture et de vinification. On lui doit l'*Art de faire le vin* et la *Chimie appliquée à la viticulture*. Ces deux ouvrages renommés ont beaucoup contribué aux progrès de la science œnologique.

— Nous avons le regret d'annoncer la mort de M. Rigaud, ancien avocat au conseil d'État et à la cour de cassation. Il était âgé de quatre-vingt-huit ans.

Né à Perpignan (Pyrénées-Orientales) en 1797, il avait débuté au barreau de Paris en 1823 et était entré dans l'ordre des avocats au conseil d'État quelques années après. M. Rigaud a longtemps collaboré à la *Gazette des Tribunaux*.

Il a publié plusieurs ouvrages estimés de droit et de jurisprudence, notamment un traité des droits d'enregistrement, qu'il fit en collaboration avec M. Championnière. Il était devenu le principal rédacteur du *Journal des Communes* et du *Contrôleur de l'Enregistrement*.

— L. Alfred Poupel, sous-bibliothécaire honoraire de la ville de Paris, vient de mourir à l'âge de cinquante-sept ans, à la suite d'une longue maladie qui l'avait obligé à prendre sa retraite vers la fin de 1883.

— Mme Yan'Dargent, femme du peintre et illustrateur si connu, vient d'être enlevée subitement à sa famille. Nature d'artiste du goût le plus sûr et le plus élevé, elle secondait activement son père, M. Mathieu mort il y a quelques mois, et collaborait avec lui à l'édition des œuvres que publie M. Palmé et qu'illustre si magnifiquement son mari, M. Yan'Dargent.

ÉTRANGER

Angleterre. — Nous apprenons la mort du naturaliste anglais Carpenter. Ses principales publications concernent la physiologie générale, comparée, humaine et mentale.

— On annonce la mort de M. Crawford, correspondant du *Daily News*, syndic de la presse étrangère, chevalier de la Légion d'honneur.

M. Crawford, âgé de soixante-quinze ans, était depuis vingt-cinq ans correspondant général du *Daily News*. Pendant la guerre de 1870, il s'était montré sympathique à la France. La guerre terminée, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur.

— Mme Gilchrist, l'auteur de la *Vie de Mary Lamb* et de plusieurs articles de revue fort remarqués, est morte dernièrement.

Son dernier essai, *A Confession of faith*, a paru il y a quelques mois à peine dans un *magazine* de Londres.

— Le duc de Somerset (Edward-Adolphus-Saint-Maur) vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-un ans.

Le défunt avait fait partie du cabinet de lord Palmerston depuis 1859 jusqu'en 1866 comme premier lord de l'amirauté. En 1871, il a publié un ouvrage qui a fait grand bruit lors de son apparition. Cet ouvrage portait le titre : *Théologie chrétienne et scepticisme moderne*, et établissait les contradictions que l'on constate fréquemment entre les actes et les épitres des apôtres.

Allemagne. — La compagnie de Jésus vient de faire une perte sensible. Le R. P. Schneemann est mort le 21 novembre, en exil, à Kirchrath, en Hollande. Il était âgé seulement de cinquante-six ans et en avait passé trente-quatre dans la compagnie de Jésus. C'était un des jésuites les plus savants de la province d'Allemagne; il avait été plusieurs fois professeur de théologie et philosophie; c'était un des principaux collaborateurs des *Stimmen von Maria Laach*, la célèbre Revue des pères jésuites allemands; on lui doit, en outre, plusieurs brochures très remarquées. Depuis 1870 il avait la direction de publication de la *Collectio lacensis*, collection des conciles, publiée par le soins des pères de Maria Laach, chez Herder, à Fribourg en Brisgau.

— On annonce de Wiesbaden la mort de M. Jonckbloet, littérateur hollandais, ex-professeur des universités de Groningue et de Leyde, et ancien membre de la seconde Chambre des États généraux pour Winschoten.

Italie. — Le 28 novembre dernier, est décédé M. André Maffei, sénateur du royaume d'Italie, très connu par ses traductions de Shakespeare, de Schiller et de lord Byron. C'est sa traduction de *Marie Stuart* de Schiller qui fut adopté à Paris par la Ristori pour ses représentations de ce drame où elle remporta son plus beau succès. Il avait quatre-vingt-cinq ans.

— Un géologue italien, M. Villa, qui a publié plusieurs brochures traitant des questions paléo-ethnologiques et géologiques, est mort dernièrement à Milan.

— En remplacement de M. Felmanowski, décédé, la *Société des amis de la science* de Posanie a désigné, pour remplir les fonctions de conservateur et bibliothécaire, M. Erzegki, qui s'est fait un nom par d'importants travaux dans le domaine de l'archéologie et de la bibliographie.

Russie. — Les journaux russes enregistrent la mort de MM. Nicolas Kalakof, Karnovitch et Alex. Ivanovitch Palm.

M. Nicolas Kalakof, qui à ses débuts s'était fait connaître par un grand travail sur l'ancien recueil des lois de Yarolavl, était directeur des archives du Conseil impérial et du Sénat.

C'est à lui que la Russie doit l'Institut archéologique de Pétersbourg, créé sur le modèle de notre École des chartes. Historien distingué, il a tout mis en œuvre pour conserver et mettre à la disposition des savants les archives communales et provinciales.

M. Karnovitch, un des constants collaborateurs du *Golos* et des grandes revues russes, laisse de nombreux ouvrages, dont les plus remarquables sont : l'*Ordre des chevaliers de Malte* et *Récits de l'histoire de Pologne*.

Quant à M. Palm, il a publié plusieurs romans et nouvelles populaires dont les dernières ont paru dans le Viestnik Evropi et autres revues russes.

M. Palm avait quitté l'épée pour la plume, mais il eut le malheur d'être impliqué dans un procès politique et d'être condamné à un long bannissement.

— Le général Mac-Clellan est mort le mois dernier, dans une des propriétés qu'il possédait dans l'État de New-Jersey. Nous ne retracerons point ici la carrière politique du célèbre général, qui était né le 8 décembre 1826.

Il laisse des travaux fort importants sur les armées européennes et les opérations militaires du Potomac.

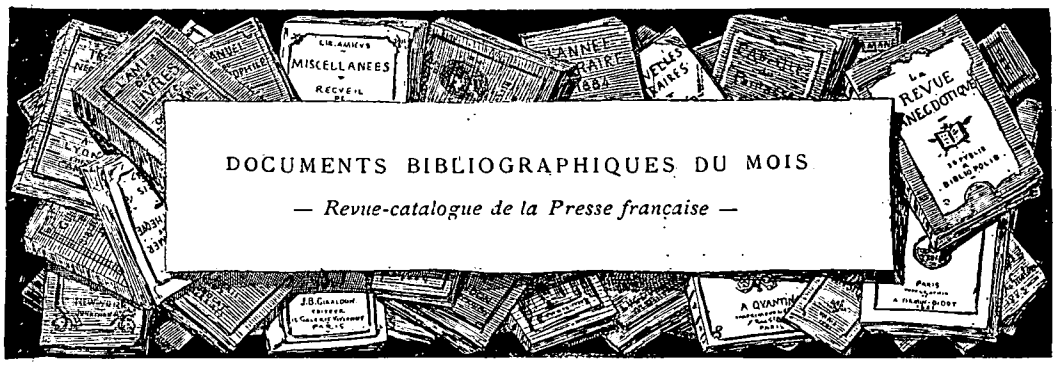

DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS

— Revue-catalogue de la Presse française —

Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ANNALES DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE BORDEAUX. C. Molinier: La question de l'ensevelissement du comte de Toulouse Raimond V en Terre Sainte. — A. Duméril: Commines et ses mémoires. — Victor Mortet: Une élection épiscopale au XIIe siècle. — ANNUAIRE DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE LYON (Fasc. 1). G. Bloch: Remarques à propos de la carrière d'Afranius Burrus, préfet du prétoire, d'après une inscription récemment découverte.— E. Belot: De la révolution économique et monétaire qui eut lieu à Rome au milieu du IIIe siècle avant l'ère chretienne, et de la classification générale de la société romaine avant et après la première guerre punique. — L. Clédat: La chronique de Salimbène. — ART (n° 517.) Collignon: La Frise du Parthénon. — Emile Michel: Hendrickie Stoffels et les dernières années de Rembrandt. — P. Leroi: La Réorganisation des Musées de Florence.

BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (5 décembre). De l'instruction du fantassin dans le service de patrouille. Étude d'histoire militaire. — (12 décembre). La guerre serbo-bulgare. — Exposé des derniers changements apportés dans la composition et l'organisation des forces militaires de la presqu'île des Balkans. — Les grandes manœuvres autour de Pilsen. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE (3e trim.). Rapport sur le concours au prix annuel. — Dr Neis: Voyage au Laos (1883-84). — Errington de la Croix: Sept mois au pays de l'étain. Perak. — Pinart: Chiriqui; Bocas del Toro; Valle Miranda. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE PARIS (septembre-octobre). Note sur un manuscrit inconnu de Dubuisson. — Le siège de Metz en 1552. — Plaquettes parisiennes du XVIe siècle.

CONTROVERSE ET CONTEMPORAIN (décembre). De Harlez: Les livres sacrés ou canoniques de la Chine. — Lamy: Le prophète Daniel. — Manoury: Si les nations chrétiennes perdront la foi avant la conversion des Juifs. — Dupont: Les peines éternelles de l'Enfer. — Butel: Doudart de Lagrée, explorateur de l'Indo-Chine. — De Lépinois: Charles VII et son dernier historien. — CORRESPONDANT (25 novembre). De Gabriac: Du maintien du Concordat dans l'intérêt de l'État. — De Pontmartin: Mes mémoires. — Abbé de Broglie: La morale évolutionniste. — De Lescure: François Coppée. — Doüaire: Pascal, *physicien et philosophe*, par M. Nourrisson. — Boucher: Le Pape et la société moderne. — (10 décembre). Le général Brière de l'Isle et le colonel Herbinger. — De Gabriac: Les conséquences de la séparation de l'Église et de l'État. — De Pontmartin: Mes mémoires. — Abbé de Broglie: La morale évolutionniste.

DÉCADE (10 décembre). M. Eugène Mouton. — Le *Cid* de Sacchini et la *Manon* d'Auber.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (21 novembre). La diminution de la population parisienne et la situation de la propriété immobilière à Paris. — Le commerce extérieur de la France pendant les dix premiers mois de 1885. — Un projet de réforme sociale par la réforme de l'impôt foncier. — Le premier congrès des sociétés coopératives de consommation en France. — L'Annam: sa situation actuelle, ses ressources et ses besoins. — Le nouvel impôt sur les transactions de Bourse en Allemagne. — (28 novembre). La solution raisonnable et patriotique de la question du Tonkin: formation d'une armée coloniale composée d'engagés volontaires français avec primes. — Le commerce extérieur de la France pendant les dix premiers mois de 1885. Le commerce extérieur de l'Angleterre pendant les dix premiers mois de 1885. — La Question ouvrière devant l'Académie des sciences morales et politiques. — Le mouvement économique aux États-Unis et au Canada: les développements de l'électricité; l'achèvement du chemin de fer *Canadian Pacific;* les finances du *Dominion*, leur situation actuelle et leurs perspectives. — (5 décembre). Les progrès de l'Algérie: Une colonie que l'on proposait d'abandonner il y a cinquante ans. — Le projet de loi sur les enfants abandonnés devant la Chambre: II. — L'Enquête à l'étranger. — La question ouvrière devant l'Académie des sciences morales et politiques. — Le sucre: sa production, sa consommation et son régime fiscal. — La question de l'alcoolisme en Suisse. — Les établissements anglais de la côte occidentale d'Afrique. — (12 décembre). De la progression des dépenses communales et départementales en France et de ses causes. — Le crédit et les banques agricoles chez nos voisins. — Les finances de la Russie: le règlement définitif du budget de 1884.—Lettres d'Angleterre: La situation monétaire; le contrat d'assurance maritime et les droits des assureurs et des assurés: le droit d'entrée sur les charbons dans la cité de Londres et le déplacement des industries manufacturières.— Les discussions de la Société d'économie politique: la distinction à faire entre l'impôt réel et l'impôt personnel a-t-elle un intérêt scientifique ou pratique? — Le mouvement économique aux Etats-Unis et au Canada: l'impôt, le sol, l'agricul-

ture et l'élevage du bétail. — Affaires municipales et départementales : les libertés qu'on arrache et les motions illégales ; le collectivisme philosophique ; la laïcisation scolaire et la laïcisation hospitalière, etc.

GAZETTE ANECDOTIQUE (30 novembre). *Les Jacobites.* — La censure. — Un menu d'il y a cent ans. — Mme de Genlis et Mme de Staël. — Le Dr Girard. — Les cendres de Molière. — (15 décembre). M. R. Frary et le latin. — Vers d'Alexandre Dumas. — Ponsard librettiste. — Lettre de M. J. Chénier. — Les bibliothèques dramatiques. — Balzac à table. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (décembre). P. Mantz : Rubens. — E. Garnier : Collections Spitzer ; les émaux incrustés. R. Portalis : Les peintures décoratives de Fragonard et les panneaux de Grasse. — Ephrussi : Le foyer de l'Opéra et les peintures de M. Baudry. — Gonse : L'œuvre de Rembrandt. — Pigeon : Le mouvement des arts en Allemagne. — Juin : Bibliographie des ouvrages publiés en France et à l'étranger sur les Beaux-Arts et la Curiosité.

L'HOMME (25 octobre). Morga : Négritos de la presqu'île Malaise. — La collection Cesnola. — Faux paléo-ethnologiques de Suède. — Le tatouage chez les Japonais. — (10 novembre). Popandopoulo : Les Tziganes et les Karaïmes fixés à Moscou. — De Mortillet : Observations sur la Pilosité. — Silex tertiaires des environs d'Aurillac. — Nécrologie : MM. Carpenter, Jolly, Villa.

INSTRUCTION PUBLIQUE (28 novembre). Mar Philibert : *Les Jacobites.* — Huit : Le vieux barreau français. — J. Simon : Eloge de M. Mignet. — Martha : La philosophie à Rome. — Guizot : Grégoire de Tours. — (12 décembre). Crouslé : J.-J. Rousseau et son influence littéraire. — Demogeot : La métaphysique et la science.

INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 novembre). Publication des lettres de Mme Cornu. — Linguistes. *Ex-libris* de bibliophiles. — Eugène Hugo. — *Paturot ; la Meilleure des Républiques.* — Auguste de Châtillon : Une langue universelle. — Le sonnet d'Oronte. — Lettre inédite de Gustave Flaubert. — Les Présidents de la Convention. — (10 décembre). Artistes et littérateurs candidats à la députation. — L'emprisonnement d'Ernest Daudet. — Bibliographie. — Débuts littéraires de Brizeux. — Œuvres de Montesquieu. — Analogie de titres de livres. — Idylles de Berquin. — Amours d'Ovide. — Dictionnaire de Larousse. — Exploits d'Anastasie. — Bibliothèques publiques étrangères. — Balzac et le domaine public. Un service de presse en 1817.

JEUNE FRANCE (novembre). Villiers de l'Isle-Adam : Axël. — Peytral : L'éducation des indigènes en Algérie. — Darzens : Un valet de lettres ; M. Champsaur. — (décembre). Assanis : Mirabeau. — Dietrich : *Les mœurs et la caricature en Allemagne*, par John Grand-Carteret. — JOURNAL ASIATIQUE (mai-juin) : Etude sur les inscriptions de Piyadasi (M. Senart). — Bibliographie ottomane (M. Cl. Huart). — Le mariage par achat dans l'Inde aryenne (M. Feer). — Matériaux pour servir à l'histoire de la numismatique et de la métrologie musulmanes (M. Sauvaire). — JOURNAL DES ÉCONOMISTES (décembre). L. Say : Le vol du trésor en 1832 et l'intervention des ministres des finances dans les affaires de Bourse. — Raffalovich : L'enquête anglaise sur la crise commerciale et industrielle. — Bernard : La crise agraire italienne. — Bonjour : L'alcoolisme en Suisse et l'enquête fédérale. — JOURNAL DES SAVANTS (novembre). Ad. Franck : Le Nouveau Spiritualisme. — Alfred Maury : Les anciennes villes du nouveau monde. — R. Dareste : Codex legum slavonicarum. — H. Wallon : Correspondance de M. de Rémusat, pendant les premières années de la Restauration. — B. Haureau : Epistolæ pontificum romanorum ineditæ.

MAGASIN PITTORESQUE (15 novembre). La Mosquée de Mansoura (Algérie). — Le Serre-Malice, par M. le docteur Louis Marchant. — Certitude de la mort du Soleil et de la fin de la Terre. — Le Lévrier kirghize et le Tazi de la montagne, par M. G. Capus. — Un Acteur archéologue : Beauménil, par M. A. Lenoir. — Le Charme rompu, par Mme Th. Bentzon. — (30 novembre). Le dernier des Rondibilis, par M. J. Girardin. — Les derniers moments de Descartes. — L'Orphéoréon du Conservatoire de musique, par M. Charles Lévêque. — La crypte de Saint-Denis. — Mme L. Swainton-Belloc, par M. René Millet. — Le téléphone chez soi, par M. Alfred de Vaulabelle. — (15 décembre). Les Vénitiens, par M. Ed. Charton. — La Janthine, par M. G. Capus. — Instruments à poudrer, par M. le Dr Louis Marchant. — Le Charme rompu. — MOLIÉRISTE (décembre). Ed. Thierry : Les Fourberies de Scapin. — R. du Mesnil : Pierre Pocquelin. — Larroumet : A propos du comte de Bieule. — Baluffe : Annotation. Bibliographie. — Ephémérides moliéresques.

NATURE (21 novembre). La distribution d'énergie électrique par transformateurs. — Appareil photographique à extracteur et à carreau mat horizontal. — Le drap de liège. — Les trucs des anciens oracles. — Utilisation des fruits et des graines dans la passementerie. — Les carrières à plâtre d'Argenteuil. — (28 novembre). Machine à fumer. — Fixation de l'azote atmosphérique sur certains sols. — L'opposition au système métrique. — Marteau pneumatique. — Nouvelle source de gutta-percha. — La vie au fond des mers. — De l'effort du vent sur les constructions aériennes. — (5 décembre). La pluie d'étoiles filantes du 27 novembre 1885. — Sépultures mérovingiennes. — Les télégrammes météorologiques des États-Unis. — Fabrication mécanique des cartouches. — Eclairage électrique à distance, à Québec, au Canada. — Nouveaux médicaments : l'hopéine et l'hypnone. — Résistance vitale des poissons. — Le centenaire d'Auberives. — (12 décembre). H.-M. Bouley : Les temps préhistoriques dans la Nevada. — La voiture à vapeur de M. Palmers. — Bascule à tirelire de M. Everitt. — Le laboratoire municipal de Porto. — La photographie astronomique à l'Observatoire de Paris. — NOUVELLE REVUE (15 novembre). Vasili : La Société de Madrid. De Brotonne : Les partis monarchistes sous le second empire. — Astruc : Léon XIII et M. Frère-Orban. — Aulard : Le conventionnel Louvet.

POLYBIBLION (novembre). Dr R. Bl. Biologie. — De Margerie : Géologie et géographie physique. — Siloy : Etudes récentes sur l'histoire du haut enseignement en France. — Comptes rendus d'ouvrages dans les sections de théologie, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique. — Questions et réponses.

REVUE ARCHÉOLOGIQUE (septembre-octobre). Deloche : Cachets et anneaux de l'époque mérovingienne. — Batiffol : Canones Niccœni pseudepigraphi. — Drouin : Monnaies à légende en pehlvi. — Gaidoz : Le Dieu gaulois du soleil et le symbolisme de la roue. — Briau : Introduction de la médecine dans le Latium et à Rome. — Normand : L'architecture métallique antique. — Gaidoz : L'art de l'empire gaulois. — REVUE BRITANNIQUE (novembre). La Bulgarie. — Fénelon. — Les animaux gigantesques. — H. Bonhomme : Un illuminé de la fin du XVIIIe siècle, Coëssin. — Louis Riel et l'insurrection des métis canadiens. — La

France dans la mer Rouge. — REVUE CONTEMPORAINE (octobre). E. Hennequin : G. Flaubert. — D'Aurgel : Le mouvement colonial de l'Allemagne. — (Novembre). La nouvelle politique de l'Angleterre et de la France. — N. Gogol : La nuit de Mai. — Veuglaire : La constitution de l'armée. — REVUE DES DEUX MONDES (15 novembre). Melchior de Voguë : Nicolas Gogol. — Scherer : Grimm, sa correspondance littéraire. — Gebhardt : La renaissance italienne et la philosophie de l'histoire; la théorie de Burckhardt. — De Récy : Sébastien Bach. — Blerzy : Un historien romantique; Hepworth Dixon. — (1 décembre). Tolstoï : Scènes du siège de Sébastopol. — Jurien de la Gravière : Un amiral de vingt-quatre ans. — Scherer : Melchior Grimm. — Gruyer : Charles IX et François Clouet. — Bellaigue : Schumann. — Valbert : Un voyage dans le Guzerate. — Ganderax : *Les Jacobites*. — REVUE D'ETHNOGRAPHIE (juillet-août). Charnay : La civilisation toltèque. — Ch. Velain : Le dolmen des Beni-Snaszen (Maroc). — Pleyte : Croyances et pratiques relatives aux Buceros. — G. Dumoutier : Le swatiska et la croix chez les Chinois. — E. Hamy : Houzé et Jacques : Les Australiens du musée du Nord. — H. Strebel : Les ruines de Cempoallan. — REVUE DE L'EXTRÊME ORIENT (juillet-août-septembre). Abbé Larrieu : Rapports sur la grande muraille de Chine. — Voyage de Pierre Poivre en Cochinchine (1749-1750). — Inbault-Huart : Une rivalité au palais, du temps de la dynastie des Han. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (novembre 16). Droysen : Histoire de l'hellénisme. — Graeffe Heraclius. — De Lantenay : Mélanges de biographie et d'histoire. — Peukert : Les mémoires de Valory; P.-L. Courier et la tache d'encre du manuscrit de Longus. — De Hohenbühel : Sur le Tyrol. — (23 novembre). Nauck : Vie de Pythagore. — Mowat : Remarques sur les inscriptions antiques de Paris. — Contributions à l'histoire de la littérature autrichienne. — Filon : Histoire de la littérature anglaise. — (30 novembre). Haussoullier : La vie municipale en Attique. — Corpus des écrivains ecclésiastiques latins. — Perry : D'Opitz à Lessing. — Gœdertz : Le drame et la comédie en bas-allemand. — Düntzer : Lettres de Charles-Auguste à Kuebel et à Kerder. — Godefroy : Dictionnaire de l'ancienne langue française. — (7 décembre). Schwiekert : De l'importance de l'enseignement du grec. — Allard : Histoire des persécutions pendant les deux premiers siècles. — Miron de l'Espinay : François Miron et l'administration municipale de Paris sous Henri IV. — Weitnitz : La bataille de Nœrdlingen. — Kürschner : Littérature nationale allemande. — (14 décembre). Winkler : L'ouralo-altaïque et ses groupes. — Müller : Manuel d'antiquité classique. — Mention : Le comte de Saint-Germain et ses réformes. — REVUE FÉLIBRÉENNE (1 et 15 novembre). La Sinso : Dins uno diligensi; mœurs de Provence. — Fourès, Aubanel, Pellisson, Mistral : Vers en l'honneur de Victor Hugo. — Huot : Discours prononcé à la félibrée de Gémenos. — L'*Armana prouvençau*. — REVUE GÉNÉRALE (15 novembre). *Histoire universelle*, par M. Marius Fontane. — Cetto : L'Alsace et le prince de Hohenlohe. — (1 décembre). Fuchs : Étude sur quelques points de la musique dramatique. — Léo Claris : Le théâtre à la foire Saint-Laurent, pendant la première moitié du XVIIIe siècle. — Delatour : Vie, travaux et doctrines d'Adam Smith. — REVUE GÉNÉRALE D'ADMINISTRATION (novembre). Sanlaville : De la responsabilité civile de l'État, en matière de postes et de télégraphes. — Lavallée : Les dernières réformes et la jurisprudence, en matière de contributions directes. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (décembre). Drapeyron : Professeurs d'histoire et professeurs de géographie. — De la Martinière : Itinéraire d'Alkazar à Ouezzann. — Deschamps : La question coloniale en France, au temps de Richelieu et de Mazarin. — Combes : Influence de l'homme sur la topographie du globe. — REVUE DE L'HISTOIRE DES RELIGIONS (septembre-octobre). G. Maspéro, de l'Institut : La religion égyptienne d'après les pyramides de la Ve et de la VIe dynastie. — Jean Réville : Le mithriacisme au IIIe siècle de l'ère chrétienne. — Paul Regnaud : La méthode en mythologie comparée. — Réponse à quelques objections. — Comte Goblet d'Alviella : M. Maurice Vernes et la méthode comparative dans l'histoire des religions. — REVUE LITTÉRAIRE (novembre). Paul Blanchemain : L'imitation de Jésus-Christ (un religieux de l'abbaye de Font-Gombault). — Léon Aubineau : Mémoires du marquis de Sourches — L. Cochard, S. J. : L'École de Jésus-Christ (P. Grou, de la Compagnie de Jésus. — Eugène Tavernier : Mémoires d'un ancien ministre (lord Malmesbury). — Abbé N.-J. Cornet : Les Jésuites allemands et la science depuis 1848. — REVUE DU MONDE LATIN (décembre). Moraïtès : Les prétentions bulgares jugées par un Grec. — Psichari : De Nicopolis à Olympie. — Coudreau : Histoire de la colonisation française en Guyane. — Millio : Le Piémont et l'Italie de 1835 à 1861, d'après les souvenirs de la marquise d'Azeglio. — REVUE PHILOSOPHIQUE (décembre). Naville : La doctrine de l'évolution comme système philosophique. — Paulhan : Les phénomènes effectifs au point de vue de la psychologie générale. — Gley : Le sens musculaire et les sensations musculaires. — Fonsegrive : Du raisonnement par l'absurde. — Stumpf : Sur la représentation des mélodies. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (7 novembre). Caro : La responsabilité morale dans le rêve, d'après M. F. Bouillez. — Léo Quesnel : M. Armando Palacio Valdès. — E. Meyer : Serbes et Bulgares, notes de voyage. — Le monde chinois, d'après M. Daryl. — (14 novembre). J. Simon : Éloge de M. Mignet. — Le Roux : Le *Jean Baudry*, de M. Vacquerie. — *Les derniers jours du Consulat*, par M. Fauriel. — (21 novembre). De Crisenoy : Les libertés administratives. — E. Le Blant : Le christianisme aux yeux des païens. — Ch. Simond : L'Afghanistan. — *Les Comédiens au moyen âge*, par Petit de Julleville. — (28 novembre). Léo Quesnel : Les Aztèques d'après M. L. Biart. — Le Roux : *Les Jacobites*. — *Histoire et littérature*, par F. Brunetière. — (5 décembre). Reinach : L'évacuation de l'Inde sous Louis XV. — Leroy-Beaulieu : La Bulgarie et les derniers événements d'Orient. — Barine : Le comte Tolstoï à propos de *Karénine*. — J. Lemaître : *Le Prêtre de Némi*, par M. Renan. — (12 décembre). Brunetière : Les guerres de la Révolution, d'après M. Sorel. — *Nouveaux essais de psychologie*, par P. Bourget. — *Monsieur Parent*, par Guy de Maupassant. — REVUE RÉTROSPECTIVE (1er décembre). Archives de la Bastille : Disgrâce de la marquise de Prie et du duc de Bourbon. — Souvenirs contemporains : M. Villemain, Mme Louise Colet, Scribe, Dumas père, Viennet, Mme Ancelot. — La question d'Orient dans les principautés. — REVUE SCIENTIFIQUE (14 novembre). Trélat : La chirurgie en 1885. — Chauveau : L'atténuation des virus. — Jouan : Les îles Hawaï et les erreurs des voyageurs. — Dallet : Les satellites de Vénus. — (21 novembre). Berthelot : La fixation de l'azote atmosphérique. — Laboulbène : Paracelse. — Coudereau : Les régions contestées entre la France et le Brésil. — Rivière : Le gisement quaternaire du Perreux. — (28 novembre). Laborde : L'excitabilité cérébrale après la mort. — Laboulbène : Van Helmont. — Un chirurgien russe au XIXe siècle : Pirogoff. — Renard : Aérostat dirigeable. — 5 décembre). M. Bouley. — Letourneau : La préhistoire vivante. — Grad : Le climat de l'Alsace et les services météorologiques. — De Lacaze-Duthiers : Une manifestation de l'intelligence chez un oiseau. — Herzen : Le sens thermique. (12 décembre). Virchow : L'acclimatement et les Européens aux colonies. — Héricourt : L'assainissement de Paris. — Réveillère : L'exploration du Mékong. — Pluie d'étoiles fi-

lantes. — REVUE UNIVERSELLE INTERNATIONALE (novembre). Martin Greif : Néron. — M. Raoul Chélard. — Krasewski. — Coup d'œil sur la littérature portugaise.

SCIENCE ET NATURE (21 novembre). Denicker : Les arbres sacrés. — Blanchard : Le professeur Huxley. — De Presles : Le monde chinois. — Mangin : Les Népeutes. — (28 novembre). Bougard : Les Mordwiens. — Desjardins : Les serres du Jardin des Plantes. — Hérédité de la couleur des yeux. — SPECTATEUR MILITAIRE (15 novembre). Samion : La guerre moderne tactique. — De Fonvielle : Les dernières ascensions de *la France*. — De Corlay : L'avenir de la tactique de l'infanterie. — Wolff : Souvenirs de l'expédition du Mexique. — Souvenirs du général baron Hulot. — De la Barre-Duparcq : Lettre sur la bataille de Tagliacozzo. — (1 décembre). — Le service de l'habillement. — Brun : Les chemins de fer et la mobilisation. — Kiva : La question des forêts en Algérie.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

PUBLICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES ÉTRANGÈRES

nouvellement parues.

Allemagne. — Drexel : *Catalog der Kochbücher-Sammlung*. Francfort-sur-le-Mein, chez Aug. Osterrieth, in-8°.

Grotefend, *Verzeichniss van Abhandlungen und Notizen zur Geschichte Frankfurts* aus Zeitschriften und Sammelwerken zusammengestellt. Francfort, Volcker, in-8°. (Histoire de la ville de Francfort d'après les périodiques.)

Hirsch : *Repertorium hervorragender Aufsœtze der In und auslaendischen Militœr-Journalistik* (1881-83) unter Mitwirkung von Thiel und Kowalski, Cologne, Warnitz, in-8°.

Ilgen : *Katalog der sogen. Kirchenbibliothek zu Sorau*, 1re partie.

Jœhrlicher Nachtrag zu dem Catalog der Magistrats Bibliothek. N° 1, avril 1885, Berlin.

H. Oesterley : *Wegweiser durch die Literatur der Urkunden-Sammlungen*. 1re partie, Berlin, Reimer, 574 p. gr. in-8°.

C.-M. Wiechmann, *Mecklenburgs Altnieder-saechsische Literatur*. Répertoire bibliographique des livres, ordonnances et pamphlets imprimés en Mecklembourg, depuis l'invention de l'imprimerie jusqu'à la guerre de Trente ans. Tome III, 1600-1625.

Publié par A. Hofmeister, Schwerin, chez M. Stiller. 221 p. in-8°.

Pfan : *Das Buch berühmter Buchhœndler*. Mit 6 portræts, Leipzig. 152 p. in-8°.

Die Druckkunst und der Buchhandel in Leipzig durch vier Jahrhunderte (L'imprimerie et la librairie à Leipzig pendant quatre siècles), par Carl. B. Lorek.

Karl Ifan. *Das Buch berühmter Buchhaendler*, collection de biographies d'hommes célèbres, avec 6 portraits, grand in-8°, 152 p. Leipzig. Karl. 3 fr.

Livre intéressant pour tous ceux qui veulent suivre le développement historique de l'imprimerie et à tout ce qui s'y rattache.

Angleterre. *Bibliotheca arcana seu catalogus librorum penetralium*, notes sommaires sur des livres imprimés secrètement et défendus par la loi, saisis, anathématisés, brûlés, etc., par Speculator Morum. Londres, George Redevay, in-4°.

A Catalogue of Sanscrit Manuscripts in the Library of the Decan College, with an index. Bombay, 1884, in-folio.

R. Dickson, introduction of the art of printing into Scotland. Aberdeen, Edmond et Spark, in-8°.

Dictionary of National Biography. Edited by L. Stephen, vol. 4, Londres, Smith et Elder, 462 p. in-8°.

Th. Mason, *Public and private libraries of Glasgow*. Printed for subscribers and private circulation. Morison, Glasgow, 448 p. in-8°.

W. Knapman, *Catalogue of the library of the pharmaceutical Society of Great Britain*, 4me édition. Londres, 518 p. in-8°.

O. H. Mayo : *Bibliotheca Dorsetiensis*, being a carefully compiled account of printed books and pamphlets relating to the history and topography of the county of Dorset — privately printed. — Londres, 296 p., in-4°.

G. Oppert : *Lists of Sanscrit manuscripts in private libraries of Southern India*. Vol. II. Madras, 1885.

S. Timmins : *Books on Shakespeare*. Birmingham Reference library lectures, n° 4. Simpkin, in-12.

Year-book of the Scientific and learned Societies of Great Britain and Ireland. Comprising lists of the papers read during 1884 before societies engaged in 14 departments of research, with the names of their authors. Compiled from official sources. Second annual issue. Londres, Griffin et Cie, 231 p. in-8°.

Autriche-Hongrie. — *Die Vergangenheit und Gegenwart der kœnigl. ungarischen naturwissenschaftlichen Gesellschaft*. Anlœsslich der Budapester Landes austellung im Jahre 1885 im Auftrage des Ausschusses zusammengestellt vom Sekretariat. Traduit du hongrois. Budapest, 36 p. in-8°,

Perles : *Adressbuch für den Buch-Kunst-Musikalienhandlung*, etc., der œst-ungar-monarchie mit Zeitungs-Adressbuch. 8e année. Vienne, 224 p. in-8°.

Norvège. — *Norsk Bog fortegnelse for 1884*. Udgiven

fa Universitets-Bibliotheket i henhold til lov af 20 juni 1882. Med et systematisk Register udarbeidet af J. B. Halvorsen. (Catalogue des publications norvégiennes de 1884, publié par la bibl. universitaire de Christiania.)

Pays-Bas. — *Bibliographische Adversaria.* Tome V, nos 4 et 5. La Haye, Nyhoff, in-8°, contient : ouvrages anglais imprimés en Hollande au xvie siècle, découverte d'un livre de Hendrik Niclaes, notes sur l'art. S. Stevin de la Bibliotheca belgica.

Italie. — *Annuario Biografico Universale.* Raccolta delle biografie dei piu illustri contemporanei, compilata sotto la direzione del prof. A Brunialti. Ann. II. (1885-86.) Disp. I. Torino, Unione tip. editrice, in-8°, 12 fr. l'an.

G.-B. Montarolo, *Bibliotheca bibliografica italiana.* Modènes, société typographique, 110 p. in-8°.

Valsecchi, *Bibliografica analitica degli statuti di Albenga;* cogli statuti stessi ed un elencho di voci latino-barbare contevenuti. Premessa una prefazione dell' avv. Mattiauda. Albenga, tip. Craviotto, 700 p. in-8°.

Ant. Vismara, *Bibliografia di Achille Mauri,* Milan, ditta G. Agnelli di Angelo Colombo. 31 p. in-16.

États-Unis. — *The Bookmart,* a monthly magazine of literary and library Intelligence, and a Medium for the purchase and sale of books. Pittsburg. Vol. III, 1885, in-8°.

J. A. Fisher, *A select bibliography of ecclesiastical history,* Boston, Health et Cie.

Harvard University Bulletin. N° 32, octobre 1885, edited by Justin Windsor.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES

Allemagne. — *Centralblatt für Bibliothekswesen.*

Décembre : Ch. Kochendœrffer : La chronique hessoise de Wilhelm Dilich. Fr. Schnorr de Carolsfold ; un inventaire complet de l'ancienne littérature allemande imprimée.

Décret du 6 novembre 1885, relatif à la publication de catalogues annuels des publications universitaires (Prusse).

Deutsche Revue.

Felix Dahn : Jacob Grimm, discours prononcé le 4 janvier 1885.

Angleterre. — *The Academy.*

21 Novembre : Translations from Victor Hugo by E. Morshead. Selections chiefly lyrical, collected by H. Llewellyn Williams.

The Athenæum.

28 Novembre : Greek folk-songs from the Turkish provinces of Greece. Literal and metrical translations by Lucy M. J. Garnett.

5 Décembre : The Byron Quarto of 1806 and its variants.

The Contemporary Review.

Prof. Sayce : the origine of the alphabet. Mary F. Wilson : The Story of the *Báb.* Gabriel Monod : Contemporay life and thought in France.

The Fortnightly Review.

Décembre : La France sous Richelieu. — La presse américaine.

La princesse Louise et le marquis de Lorne contribueront au prochain numéro de *Good Works* par un article intitulé : Our railway to the Pacific. La princesse s'est chargée des illustrations et lord Lorne du texte.

M. Max Müller, le célèbre orientaliste, à son tour promet à la même revue une série de « Short biographies of Words » (courtes biographies de mots), et M. Aug. J. C. Hare un article qui sera intitulé : « Walks in old Paris », promenades dans le vieux Paris.

The Gentleman's Magazine.

Décembre : David Fitzgerald : Myths of the Stars, Light and Time.

London Society.

Décembre : A Queen of Parisian Society.

The National Review.

Décembre : Poetry, politics and conservatism.

The Nineteenth Century.

Décembre : Max Müller : Solar myths. Constance Fletcher : Leopardi.

The Saturday Review.

14 Novembre : Histoire et littérature, tome II, par Ferdinand Brunetière.

28 Novembre : The poetry chair at Oxford.

Mystery in fiction and real life. — Eléonore d'Olbreuze. — The liberal movement in English literature.

Temple-Bar.

Décembre : Hawthorne and his wife.

Belgique. — *L'Indépendance belge* illustrée vient de mettre en vente un numéro-prime des plus attrayants, aussi bien au point de vue artistique qu'au point de vue littéraire.

Ce numéro, consacré à la vie d'hiver, réunit les collaborations de Théodore de Banville, Alphonse Daudet, Armand Silvestre, Georges Ohnet, André Theuriet, Ph. de Massa, etc., qui ont pris chacun une phrase, un tableau de la « vie d'hiver », et chaque article se trouve illustré par le peintre ou le dessinateur qui excelle dans le sujet traité : les fantaisies parisiennes, par Jean Béraud, J. Arcos, C. Clairin ; les scènes de nature, par Karl Bordmer, Allongé ; les scènes de sport, par Crafty, Adrien Marie, Steinlein ; les paysages maritimes, par Le Pic.

Espagne. — *Boletin de la real Academia de la historia* (Madrid).

Juillet et septembre : F. Codera : Les Manuscrits arabes de l'Escurial, décrits par H. Derenbourg.

Italie. — Une nouvelle *Rivista pedagogica italiana* se publie à Turin, chez MM. Camilla et Bertolero, sous la direction de M. Fr. Veniali.

Cette revue mensuelle a institué un prix annuel de 300 francs pour le meilleur essai pédagogique.

Italie. — La *Gazzetta musicale di Milano*, le plus ancien et en même temps le mieux informé des journaux qui s'occupent spécialement de musique, publiera dans ses prochains numéros les biographies et les portraits des musiciens contemporains de l'Allemagne.

Revue internationale (Florence).

25 Novembre : Ph. Van der Haeghen : Histoire de l'invasion du royaume de Naples par Charles VIII.

L'académie hongroise des sciences en 1884, par G. Fraknoï.

Un sonnet inédit de Josué Carducci, traduit par Julien Lugole.

Suisse. — *La Lecture.*

Décembre : Les Provinciales de Pascal. — Les réfugiés de la Révocation en Suisse. — Henri Frédéric Amiel. Vie et œuvres de Töpffer.

Revue de Genève.

20 Novembre : Eschumi : L'école et le développement de l'individualité. — E. Rod : Giosue Carducci.

Bibliothèque universelle et Revue suisse.

Décembre : H. Rabusson : L'aventure de Mlle de Saint-Alais.

F. du Boisgobey : la voilette bleue. — M. A. de Bernard : Les épreuves d'une héritière.

F. Narjoux : M. le député de Chavone. L'intermédiaire des chercheurs et des curieux.

Revue suisse.

Décembre : Marc-Monnier, John Bunyan et ses derniers critiques.

H. Forneron : Madame de Staël et la police de Napoléon Ier.

G. van Muyden : Henri de Catt et ses mémoires.

États-Unis. — *The Open door*, la Porte ouverte, tel est le titre caractéristique d'un nouveau journal littéraire de New-York, qui, comme son nom l'indique, ouvre à deux battants sa porte aux « jeunes » et aux refusés. La *Open door* est ouverte à tout venant; rien, dit son prospectus, ne nous sera trop radical, ridicule ou excentrique, pourvu que la chose puisse s'imprimer. Dans ces conditions, ce n'est pas la copie qui manquera à M. W. N. Oliver, directeur de ce périodique collecteur.

États-Unis. — The Nation, 29 octobre.

La Réhabilitation de François Ier et M. Paulin Paris.

États-Unis. *The Nation.*

19 Novembre : Parchment-hunting in French country towns.

Lippincott's Magazine (Philadelphia).

Décembre : Scènes de la vie de Charlotte Brontë à Bruxelles. — Lettres et réminiscences de Charles Reade. — Les bibliothèques de New-York.

Roumanie. — Un journal français paraît à Bucharest sous le titre : *l'Étoile roumaine*; c'est, paraît-il, un journal subventionné par le gouvernement.

COMPTES RENDUS D'OUVRAGES FRANÇAIS

Allemagne. — *Illustrirte Zeitung.* — N° 2211 : Traité de paléontologie pratique, par Stanislas Meunier.

Angleterre. Mme Amelia B. Edwards consacre dans le n° du 5 décembre de l'*Academy* un long article à la *Revue égyptologique*, 2e et 3e années.

The Athenæum.

5 Décembre : Henry Rabusson : L'Aventure de Mlle de Saint-Alais.

Les artistes célèbres. Donatello, par Eug. Müntz.

The Saturday Review.

21 Novembre : Marius Fontane : Histoire universelle.

F. Robion et D. Delaunay : Les institutions de l'ancienne Rome.

Œuvres de Gustave Flaubert, édition définitive, t. VII et VIII, Quantin.

Bréal et Bailly : Dictionnaire étymologique latin.

Italie. — *Nuova Antologia.*

16 Novembre : Yves Guyot : Lettres sur la politique coloniale.

Revue internationale (Florence).

25 Novembre : Le comte d'Hérisson, journal d'un interprète en Chine. — L'abbé A. Fayre : Fléchier orateur. — Max O'Rell : Les chers voisins. — P. Janet : Victor Cousin et son œuvre. — A. Wagnon : la sculpture antique.

10 Décembre : H. Rabusson : L'aventure de Mlle de Saint-Alais. — Boyer d'Alger : La Légende hugolienne. — Henri Gréville : Clairefontaine; le Mors aux dents. — R. de Montfort : le Marquis de la Roche Saint-Yude. — R. Dombréa : les Pastaré. — F. du Boisgobey : la Voilette bleue. — H. Lafontaine : les bons camarades. — Marie Beppa : Religieuse et mère.

États-Unis. — *The Nation* (New-York).

12 Novembre : Paul Janet : Victor Cousin et son œuvre. — Jules Simon : Thiers, Guizot, Rémusat. — A. de Pontmartin : Souvenirs d'un vieux critique. — A. Challamel : Souvenirs d'un hugolâtre. — Catulle Mendès : la légende du Parnasse *contemporain*.

19 Novembre : J.-F. Millet, par Charles Yriarte, inspecteur des beaux-arts.

26 Novembre : Le connétable de Bourbon.

3 Décembre : L'encaustique et les autres procédés de peinture chez les anciens. — Histoire et technique, par H. Gros et Ch. Henry.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 novembre au 15 décembre 1885)

CONSTITUTIONNEL. Novembre : 16. Mélodies populaires de la basse Bretagne. 28. *La question du latin*, par M. Frary.

DÉBATS. Novembre : 17-24. *Le Prêtre de Némi*, par M. Renan. 19. Jallifier : *La quatrième Croisade*, par Tissier. *Études sur les académies protestantes en France aux XVIe et XVIIe siècles*, par Bourchemin. *Madame de Sévigné historien*, par Combes. 26. Le Say : la Question ouvrière. — Décembre. 1. *La Question du latin*, par R. Frary. 4. De Molinari : Au Canada. 5. *L'Armée française*, par Ed. Detaille. 8. Waddington : *Essais de critique philosophique*, par Franck. 10. Ch. Clément : *Tableaux et dessins de Rembrandt*, par Dutuit. *Inventaire général du mobilier de la Couronne sous Louis XIV*, par Guiffrey. — *La Caricature en Allemagne*, par Grand-Carteret. *Tableaux de la civilisation et de la vie seigneuriale en Allemagne dans la dernière période du moyen âge. — Dictionnaire des amateurs français au XVIIe siècle*, par Bonnaffé. 13. *A travers l'Asie centrale*, par Moser. 15. Tolstoï : La vie dans les villes.

XIXe SIÈCLE. Novembre : 20. Le *Journal d'un interprète en Chine*, par le comte d'Hérisson. Novembre : 23 et décembre : 5. La Révolution de février 1848. 24. *Péché mortel*, par A. Theuriet. 24. *Raphaël*, par Eug. Müntz. — Décembre : 7. *Les mœurs et la caricature en Allemagne*, par Grand-Carteret. 15. M. Paul Bourget.

DROIT. Novembre : 26-27 et décembre : 3-5. Des procès de sorcellerie et de la suggestion hypnotique.

ÉCHO DE PARIS. Novembre : 23. *Le Prêtre de Némi*. 28. *La Question du latin*.

ÉVÉNEMENT. Novembre : 20. *Le Prêtre de Némi*. 21. Scenario d'une pièce d'Alfred de Musset. 24. Politique et littérature. 24. A propos des *Jacobites* et de M. Coppée. 26. *Boule de Suif* et *Manon Lescaut*. 28. Malmesbury et Napoléon III. — Décembre : 1. Police et littérature (M. Desprez). 6. Siraudin et sa bibliothèque. 7. Le pessimisme littéraire. 13. Les députés poètes.

FIGARO. Novembre : 17. A. Vitu : *Le Prêtre de Némi*. 22. *La Question du latin*. 28. de Seigneliais : Salons anciens et modernes : Mme de Blocqueville ; Mme Adam. 30. A. Delpit : Silhouette de philosophe (M. Renan). — Décembre : 5. F. Champsaur : MM. de Bonnières, Bourget et Lemaître. 9. La bibliothèque du général Hugo. 12. A. Wolff : *Tartarin sur les Alpes*. 12. Les députés poètes. 12. Ch. Monselet : Florissac (Le Gaffe).

FRANÇAIS. Novembre : 15 et décembre : 8. *La Question du latin*. 17. *Histoire des avocats au Parlement de Paris*, par Delachenal. Novembre : 20 et décembre : 4. *Voltaire aux Délices et à Ferney*, par MM. Perey et Maugras. 23. *Les Comédiens en France au moyen âge*, par Petit de Julleville. 28. Un livre d'un homme d'État belge ; *Vingt ans de polémique*, par Ch. Waste. 29. *Le Prêtre de Némi*. — Décembre : 1. L'état moral de l'armée italienne d'après un livre récent. 3. *La Charité privée à Paris*, par Maxime du Camp. 12. *Histoire des persécutions pendant la première moitié du IIIe siècle*, par Allard.

FRANCE LIBRE. Novembre : 16-17-19-20-22-23-25. Lapommeraye : Le Théâtre de F. Pyat. 21. *Mémoires d'un ancien ministre*, par Malmesbury. 25. La statue de Balzac. Novembre : 27 et décembre : 6. *Le Prêtre de Némi*. 29. *Histoire de la civilisation française*, par Rambaud. — Décembre : 9. *La Question du latin*. 11. M. Schliemann.

GAGNE-PETIT. Novembre : 19. *La Question du latin*. 23. F. Sarcey : Mme de Genlis. 25-26. *Mon premier crime*, par G. Macé. 26. Ch. Bigot : *Le Prêtre de Némi*. 30. *Les derniers jours du Consulat*, par Cl. Fauriel. — Décembre : 6. *Journal d'un officier d'ordonnance*, par le comte d'Hérisson. 7. Les derniers jours de la marine à rames, par Jurien de la Gravière. 10. Vie et lettres de Mme Bonaparte.

GAULOIS. Novembre : 20. M. Renan auteur dramatique. 25. Mémoires de lord Malmesbury. Décembre : 5. M. Guy de Maupassant. 9. El. Bourges : La morale et les lettres (M. Desprez).

GAZETTE DE FRANCE. Novembre : 16. Le Christianisme aux yeux des païens, par M. Le Blant. 20. *La Question du latin*. 21. *Le Siège de Paris*, par le général Ambert. 25-26, décembre : 1-15. Le Journalisme en Angleterre. 27. Les mémoires de M. de Pontmartin. 28. De Pontmartin : Souvenirs du passé ; Mémoires du présent ; MM. A. Second et de Bonnières. — Décembre : 5. *Le Prêtre de Némi*. 12. *Mam'zelle Vertu*, par H. Lavedan.

GAZETTE DES TRIBUNAUX. Décembre : 3. De Saint-Auban : Un procès criminel en 1623 : Le poète Théophile de Viau devant le Parlement de Paris.

GIL BLAS. Décembre : 2. Nestor : La fin du pessimisme. 24 et décembre : 1-15. G. Ferry : Balzac et ses amies.

JUSTICE. Novembre : 16. Lanjuinais. 19. Actrices du XVIIIe siècle, Mme Saint-Huberty. 23. L'abbé Fauchet. 30. Le manuscrit de Fauriel ; les derniers jours du Consulat. — Décembre : 7. Le procès du général Moreau. 9. Louis Desprez. 12. *Tartarin sur les Alpes*. 13. *Le Prêtre de Némi*. 14. Lettres d'exil d'Edgar Quinet.

LIBERTÉ. Novembre : 19. *Les derniers jours du Consulat*, par Fauriel. 21. Le nouveau livre de M. Renan. 24. *Cinq années au Congo*, par Stanley. 28. *Manon Lescaut*. 29. *Discours sur l'histoire de France*, par Ch. de Moüy.

30. M. Bourget et son dernier livre. — Décembre : 4. *Charles IX et François Clouet*, par M. Gruyer. 7. *La Française du siècle*, par Octave Uzanne. 8. Mémoires de lord Malmesbury. 10. *Mémoires sur Napoléon et Marie-Louise*, par la générale Durand. 14. M. Desprez.

MATIN. Décembre : 11. Mirbeau : Les conteurs. 12. Alex. Hepp : Louis Desprez.

MONITEUR UNIVERSEL. Novembre : 21. *Les Derniers Jours du Consulat*, par Cl. Fauriel. 25. *Le Prêtre de Némi*. 28. Correspondance inédite de P. de Molènes. — Décembre : 7. *M. Isaac*, roman de l'Inde moderne, par Crawfort. 14. *Lettres d'un soldat*, par le colonel de Montagnac.

NATION. Novembre : 23. Les plagiaires.

PAIX. Décembre : 5. *Les Colonies françaises*, par Louis Vignon.

RAPPEL. Décembre : 15. Le vieux Paris ; les moulins à vent.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Novembre : 17. Questions sociales contemporaines ; études sur le paupérisme, la prévoyance, l'impôt, le crédit, etc. 21. Les études historiques. 21. *Mme de Saint-Huberty*, par Edm. de Goncourt. — Décembre : 1-8. *Les Derniers Jours du Consulat*, par Cl. Fauriel. 3 *Mathias Sandorff*, par J. Verne.

RÉPUBLIQUE RADICALE. Décembre : 3. Laisant : Une nouvelle encyclopédie.

SIÈCLE. Novembre : 17. Mémoires de lord Malmesbury. 19. La Question du latin. 23. L'œuvre de Barye. 24. *Cinq années au Congo*, par Stanley. Décembre : 1. Les soirées de l'Arsenal. 5. *Histoire de la tapisserie*, par J. Guiffrey. 6. *Les microbes, ferments et moisissures*, par Trouessard. 7. Les dernières années du Consulat, par Cl. Fauriel. 8. *Mémoires sur Napoléon et Marie-Louise*.

SOLEIL. Novembre : 17. *La Grèce*, par Marius Fontaine, 21. *La Question du latin*. 26. Droit coutumier français. *La condition des personnes*, par H. Beaune. — Décembre : 1. *L'amiral Courbet*, par Ganneron.

TÉLÉGRAPHE. Novembre : 19. *Le Prêtre de Némi*.

TEMPS. Novembre : 17. J. Loiseleur : Les excommunications des comédiens. 18. *Le Prêtre de Némi*. 24. *Cinq années au Congo*, par Stanley. — Décembre : 5. Febvre : Les dénouements au théâtre. 10. Souvenirs sur Skobeleff. 13. *Tartarin dans les Alpes*. 15. *Hoche et Marceau*, par M. A. Duruy.

UNIVERS. Novembre : 18-23. Le véritable auteur du chant de la *Marseillaise*. 20-26 et décembre : 3. La coutume. — Décembre : 8. *Un arbitrage pontifical au XVIe siècle*, par Larpigny. 12. *De Imitatione Christi libri, quatuor*. 14. *Transformisme et Darwinisme*, par Lavaud de Lestrade.

VOLTAIRE. Novembre : 28. *Le Prêtre de Némi*. — Décembre : 5. *Mémoires de lord Malmesbury*.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois de novembre 1885

1. *Gazette du Bagne*, rédigée par Max. Lisbonne. Petit in-4°, 4 p. à 3 col ; fig. Paris, imp. Flament. Le numéro, 10 centimes.

Le Propagateur de l'échange. Bi-mensuel. Petit in-4°, 12 p. à 3 col. Paris, imp. Kugelmann ; bureaux, 36, rue des Petites-Écuries. Le numéro, 10 centimes.

2. *Les Événements du jour*. Journal d'informations. In-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Éloy. Bureaux, 156, rue du Faubourg-Poissonnière. Le numéro, 10 centimes.

La Seine. Journal illustré. Grand in-4°, 8 p. à 4 col., fig. Paris, imp. Quantin. Bureaux, 30, rue de Grammont. Abonnements : un an, 12 fr. ; 6 mois, 7 fr. Le numéro, 20 centimes. Hebdomadaire.

6. *Le Départ*. Journal hebdomadaire paraissant le samedi (Horaire des trains). Grand in-folio, 4 p. Bureaux, place Saint-Michel. Le numéro, 10 centimes.

Le Carcan, politique et littéraire, paraissant tous les vendredis. In-4°, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Bernier. Bureaux, 35, rue du Département. Le numéro, 10 centimes.

7. *Le Journal universel*, politique, économique, commercial, industriel et agricole, paraissant tous les samedis. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Kugelmann. Bureaux, 47, rue Taitbout. Abonnements : un an, 5 fr.

8. *La Fédération républicaine socialiste*, paraissant le jeudi. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Aubineau. Bureaux, 16, rue du Croissant. Abonnements : un an, 3 fr. Le numéro, 5 centimes.

Paris-Normand. In-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Eloy. Bureaux, 6, boul. Poissonnière. Abonnements : un an, 5 fr. ; 6 mois, 3 fr. Le numéro, 10 centimes.

12. *Circulaire commerciale*; service spécial de télégrammes et correspondances. Quotidien, in-4°. Bureaux, 13, quai Voltaire.

15. *Journal des gens de maison*. In-4°, 8 p. à 3 col. Le Mans, imp. Beauvais. Bureaux, Paris, 5, rue Grétry. Abonnements : un an, 8 fr. Le numéro, 15 centimes.

La Gerbe. Petite revue artistique, littéraire et scientifique, paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. In-8°, 8 p.

Paris, imp. Pichon. Bureaux, 15, avenue des Gobelins. Abonnements : un an, 5 fr.; 6 mois, 3 fr. Le numéro, 20 centimes.

La Creuse républicaine. Journal politique paraissant trois fois par semaine. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Guérin. Bureaux, 78, rue de Rivoli. Le numéro, 5 centimes.

Le Serviteur, organe spécial des gens de maison. Petit in-4°, 8 p. à 2 col. Montdidier, imp. Hourdequin. Bureaux, 8, rue Vivienne. Abonnements : un an, 7 fr.

16. *La Défense des contribuables*, revue bi-mensuelle du commerce et de la propriété.

Le Guide des propriétaires. Grand in-8°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Héloin. Bureaux, 5, rue Mignon. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 20 centimes.

17. *Quatre-vingt-neuf.* Journal politique quotidien. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Dumuis. Le numéro, 5 centimes.

La Voix du peuple, Le Vingtras, La Rue, l'Écrit du peuple, Le Cri, Le Cri populaire, Le Coq rouge, La Barricade. In-folio, 1 p. à 6 col. Paris, grande imprimerie. Bureaux, 16, rue du Croissant. Abonnements : un an, 27 fr. Le numéro, 5 centimes. Numéros spécimens.

La Concorde. Journal politique, économique et financier. In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Dubuisson. Bureaux, 5, rue Coq-Héron. Abonnements : un an, 12 fr.

21. *L'Auberge des Adrets.* Petit in-4°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Noizette. Bureaux, 6, rue Albouy. Abonnements : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr. Le numéro, 20 centimes.

22. *Le Double-journal.* Journal quotidien d'informations. In-folio, 8 p. à 5 col. Bureaux, 33, rue de Rivoli. Abonnements : un mois, 1 fr. 50. Le numéro, 5 centimes. Numéro spécimen.

En attendant. In-folio, 4 p. à 4 col., fig. Paris, imp. Mourreau. Bureaux, 38, rue de Châteaudun. Abonnements : un an, 8 fr. Hebdomadaire. Numéro spécimen.

23. *La journée*, politique, littéraire et artistique; journal quotidien illustré. In-folio, 8 p. à 4 col. fig. Paris, imp. Dejey. Bureaux, 112, rue Paul-Lelong. Abonnements : un an, 57 fr.; 6 mois, 29 fr.; 3 mois, 15 fr. Le numéro, Paris, 15 centimes.

25. *L'Étincelle*, politique et littéraire. Grand in-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Gautier. Bureaux, 8, rue Hérold. Abonnements : 4 mois, 13 fr. 50. Le numéro, 15 centimes. Quotidien.

28. *Gazette de Paris illustrée*, paraissant le samedi. In-4°, 16 p. Imp. Mœglin. Abonnements : un an, 6 fr.

30. *Revue illustrée de Bretagne et d'Anjou.* In-4°, 16 p. à 2 col., fig. Paris, imp Jamin. Bureaux, 9, boul. du Port-Royal. Abonnements : un an, 20 fr.; 6 mois, 12 fr. Le numéro, 1 franc.

Sans date. *Archives de pharmacie.* Mensuel. In-8°, 56 p. Paris, imp. Duruy. Bureaux, 45, rue de Turenne. Abonnements : un an, 8 fr.

La Petite Muse, recueil mensuel des petits poètes de France. In-8°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Nouvelle. Bureaux, 5, passage Delessert. Abonnements : un an, 2 fr. Le numéro, 20 centimes.

La Pensée libre. Organe de recherches psychiques. Grand in-8°, 4 p. à 2 col. Tours, imp. Juliot. Bureaux, 185, rue Saint-Denis. Abonnements : un an, 2 fr.

Revue commerciale et industrielle. In-4°, 16 p. à 2 col., fig. Bar-le-Duc, imp. Comte. Bureaux, Paris, 59, rue du Faubourg-Saint-Martin. Abonnements : 2 fr.

Les Événements illustrés. Grand in-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Éloy. Bureaux, 12, rue Cadet. Abonnements : un an, 4 fr. Le numéro, 5 centimes.

Courrier des Bibliothèques militaires. In-8°, 16 p. Paris, imprimerie et librairie Baudouin. Mensuel. Abonnements : un an, 50 centimes.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

— Procès de presse, de propriété littéraire et de librairie —

FRANCE

Jurisprudence

La responsabilité de l'imprimeur vis-à-vis du client est-elle complètement à couvert par le bon à tirer écrit de la main de celui-ci ? Telle est la question qui s'agite en ce moment et qui est la cause d'un procès motivé par le refus d'une commerçante de prendre livraison de 5,000 brochures qu'elle avait commandées, arguant des motifs suivants :

1° A cause d'incorrections constatées ;

2° Parce que la vue de son établissement reproduite par un cliché remis par elle n'est pas bien nette sur la couverture.

Le bon à tirer signé, sur l'épreuve d'auteur, dit : bon à tirer après corrections.

Or les corrections ont été faites ; mais il y a d'autres fautes d'impression, et le client soutient que l'imprimeur aurait dû corriger d'après le manuscrit.

En cette circonstance, l'imprimeur demande à quoi sert de remettre une épreuve à l'auteur, et quelle garantie peut lui offrir le bon à tirer écrit.

Résolution du tribunal :

« Attendu que si l'on compare la brochure litigieuse avec la copie manuscrite, l'on constate dans la première de nombreuses erreurs et omissions qui n'existent pas dans la seconde ;

« Attendu que la défenderesse a inscrit sur l'épreuve : Bon à tirer après rectifications ;

« Attendu que Mme X... serait fondée dans son refus de prendre livraison de la brochure s'il était établi que, d'après l'usage, l'imprimeur a pour obligation de vérifier le texte imprimé sur le manuscrit et d'établir une version conforme à celui-ci, avant la remise de la première épreuve à l'auteur ;

« Attendu que ce point doit être décidé par un expert ;

« Attendu qu'il échet aussi de soumettre à l'examen de l'expert les questions ci-après posées.

« Par ces motifs :

« Le tribunal, avant faire droit, désigne comme expert M. X..., ancien imprimeur, lequel, après avoir prêté serment à l'audience du 8 juillet 1885, à moins qu'il ne soit dispensé par les parties de l'accomplissement de cette formalité, aura pour mission de dire :

« 1° Si, d'après l'usage, l'imprimeur a pour obligation de vérifier le texte imprimé sur le manuscrit et d'établir une version conforme à celui-ci, avant la remise de la première épreuve à l'auteur ;

« 2° Et pour le cas où l'usage ne serait pas tel, de dire si la vignette est nette et conforme au spécimen remis et si l'ouvrage fait par le demandeur vaut le prix convenu ; pour le rapport de l'expert déposé au greffe de ce siège, être par les parties conclu, et par le tribunal statué comme de droit. »

Voici les observations que cette décision du tribunal suggère au journal *l'Imprimerie*. L'imprimeur doit :

1° Se conformer à la copie qu'il reçoit ;

2° Rectifier les fautes de grammaire qui s'y trouvent, car l'imprimeur est censé connaître l'orthographe et la langue de son pays ;

3° Collationner exactement une première épreuve de la composition avec le manuscrit ;

4° Fournir ensuite une épreuve à l'auteur qui n'est pas obligé de relever les erreurs provenant de la composition, de la lecture des épreuves ou de la correction ; mais seulement de rectifier les contresens ou les phrases boiteuses de sa copie, s'il le juge à propos, et d'approuver la disposition de l'ensemble du travail ;

5° Le bon à tirer écrit ou verbal ne met pas l'imprimeur à couvert des erreurs provenant de son fait ou de ses employés, mais de celles venant directement de l'auteur.

Quant au cliché, l'imprimeur n'est tenu aux bonnes épreuves qu'autant que la gravure est bien faite et en bon état. Ceci est du ressort d'un expert ; on ne saurait en décider qu'en ayant la gravure sous les yeux.

Critique littéraire.

La première chambre du tribunal civil a rendu son jugement dans le curieux différend qui s'était élevé entre M. Émile Hennequin et M. Chevrier, ancien directeur de la *Revue indépendante*.

L'Évolution sociale ayant publié, avec l'autorisation de M. Chevrier, un article critique sur M. Zola, que M. Hennequin avait rédigé pour la *Revue indépendante*, ce dernier protesta, déclarant qu'il avait destiné son article, non point à un journal politique, mais à une publication littéraire, et il intenta, devant le tribunal civil, une action en dommages-intérêts.

M. Chevrier vient d'être condamné à payer à M. Émile Hennequin la somme de cent francs, à titre de dommages-intérêts.

La « Lecture en famille ». — Publication. — Titre. — Propriété. — Confusion. — Demande en suppression.

On sait que M. Legouvé, de l'Académie française, a fait paraître dernièrement un nouvel ouvrage sur l'enseignement de la lecture et portant ce titre : *la Lecture en famille*. Ce livre fait pour ainsi dire suite aux deux précédents ouvrages du même auteur sur la même matière : *l'Art de la lecture* et *la Lecture en action*.

Un éditeur qui publie chaque année un volume intitulé : *la Lecture en famille,* recueil de récits, de voyages et d'articles biographiques, a vu dans la similitude des titres une atteinte à sa propriété et il a assigné M. Legouvé devant le tribunal civil pour l'obliger à changer ou à modifier son titre.

Le procès est venu le 18 décembre devant la 1re chambre du tribunal civil qui a rendu le jugement suivant :

« Le tribunal,

« Attendu qu'Hennuyer, qui a commencé en 1874 la publication d'une série de volumes intitulés la *Lecture en famille,* revendique, en vertu du droit de priorité qu'il invoque, la propriété exclusive de ce titre;

« Qu'il demande en conséquence que Legouvé soit tenu de faire disparaître ce titre de l'ouvrage qu'il a publié en 1882, chez Hetzel;

« Qu'il conclut en outre à l'allocation de dommages et intérêts à raison du préjudice qui a pu résulter pour lui de la confusion entre les deux publications;

« Attendu que le livre de Legouvé est la suite et le complément de deux ouvrages qu'il avait publiés précédemment sous les titres de l'*Art de la lecture* et la *Lecture en action,* titres qui se trouvent reproduits en sous-ordre sur la nouvelle publication;

« Que le but que s'est proposé l'auteur, au moyen d'une série de préceptes et d'exemples, est d'introduire les principes de la diction au foyer domestique et d'y faire cultiver la lecture comme un art utile pour tous les membres de la famille;

« Que l'ouvrage du demandeur, au contraire, est un recueil de nouvelles, d'études, de pièces de poésie, sur des sujets de morale, de littérature, de voyages ou de beaux-arts, morceaux choisis spécialement pour être lus le soir dans les réunions de famille;

« Que le mot « lecture » dans l'ouvrage de Legouvé est pris dans le sens technique et vise uniquement l'utilité de la lecture et les règles à suivre pour acquérir l'art de bien lire et de bien dire;

« Que dans le recueil du demandeur, au contraire, ce mot s'applique à la chose elle-même destinée à être lue;

« Que l'objet tout différent des deux ouvrages est donc de nature, en dehors même de la question de notoriété des auteurs, à faire écarter toute confusion;

« Attendu que l'aspect extérieur des deux livres rendrait encore cette confusion plus difficile;

« Que, soit par la couleur de la couverture, soit par la disposition du titre, soit par les illustrations et par les indications accessoires, ils diffèrent d'une manière absolue;

« Attendu d'ailleurs que le demandeur ne justifie pas du droit de priorité dont il se prévaut;

« Qu'il est constant au contraire que, bien avant la publication d'Hennuyer, Hetzel a publié lui-même dans le *Magasin d'éducation et de récréation,* sous la signature Stahl, une nouvelle à laquelle il avait donné ce même titre et qu'en 1867, Michel Masson a fait paraître chez Didier, libraire-éditeur, un volume intitulé les *Lectures en famille;*

« Qu'il est sans intérêt dès lors de rechercher si ces mots la *Lecture en famille* sont simplement l'énonciation d'un fait ou d'un usage, comme le soutient Legouvé, ou s'ils peuvent donner naissance à un droit de propriété;

« Par ces motifs,

« Déclare Hennuyer mal fondé en sa demande;
« L'en déboute,
« Et le condamne aux dépens. »

Le journal le « Gagne-Petit ». — Rédacteur en chef et directeur. — Jugement par défaut. — Opposition. — Exception d'incompétence. — Rejet.

(Le concours, œuvre de sa plume et de son intelligence, que prête à un journal, moyennant une rétribution déterminée, un rédacteur en chef, ne constitue de sa part qu'un louage d'industrie et non un acte de commerce, et ses fonctions ne sauraient être assimilées à celles de commis ou de facteur dans le sens de l'article 634 du Code de commerce.)

Dans le courant de janvier dernier, M. Paul Mercier désirant fonder un journal qui, depuis, a paru sous le titre de *Gagne-Petit,* en a offert la rédaction en chef et la gérance politique à M. Eugène Liébert, ancien rédacteur du *XIXe Siècle,* qui a accepté.

Les bureaux de la rédaction, loués par M. Mercier, ont été, dès le début, ménagés de telle façon que M. Liébert y fût en possession d'un cabinet propre par sa situation à l'exercice des fonctions qui lui étaient confiées.

Quant à M. Mercier qui s'était attribué la qualité de fondateur, il avait des bureaux particuliers dans un autre local.

Les choses marchèrent ainsi pendant quelque temps, puis des difficultés s'élevèrent entre M. Liébert et M. Mercier.

Ce dernier manifesta l'intention de prendre dorénavant le titre de directeur du journal et, pour en exercer les fonctions, voulut faire quitter à Liébert le cabinet qu'il occupait à la rédaction du journal.

Le 3 juillet dernier, M. Mercier, profitant d'une absence de M. Liébert, fit procéder au déménagement de tous les meubles, livres et papiers à l'usage de ce dernier et les fit transporter dans une autre pièce et en même temps il faisait peindre sur la porte du cabinet précédemment occupé par M. Liébert le mot « direction » et il s'y est installé lui-même.

C'est dans ces conditions que M. Liébert a assigné M. Mercier devant le Tribunal civil pour lui faire faire défense de prendre le titre de directeur du journal le *Gagne-Petit* et l'obliger à faire enlever l'inscription mise par lui sur la porte du cabinet du rédacteur en chef.

M. Liébert demandait en outre à rester en possession du cabinet qu'il avait toujours occupé.

Le 12 août dernier, il est intervenu un jugement par défaut qui a condamné M. Mercier dans les termes que nous venons de rappeler.

M. Mercier a formé opposition à ce jugement et il décline la compétence du tribunal civil en prétendant qu'il s'agit, entre M. Liébert et lui, de contestations à raison d'une entreprise commerciale.

M. Liébert, de son côté, soutient qu'il n'a pas fait d'acte de commerce en prenant la rédaction d'un journal à l'administration duquel il est resté complètement étranger. Le contrat qui le lie à M. Mercier est donc un contrat purement civil et c'est le tribunal civil qui est compétent pour connaître des difficultés qui divisent les parties en cause.

Sur les plaidoiries de Me Chaumont, avocat de M. Mercier, et de Me Demonbynes pour M. Liébert, le tribunal, conformément aux conclusions de M. Commoy, substitut, a rendu le jugement suivant :

« Le tribunal,

« En la forme, reçoit Mercier opposant au jugement du 12 août 1885, et statuant sur l'exception d'incompétence par lui proposée;

« Attendu que le concours apporté par Liébert en qualité de rédacteur en chef du journal le *Gagne-Petit* consiste principalement dans une collaboration personnelle à la rédaction du journal, dans le contrôle qu'il exerce sur les articles

des autres rédacteurs et dans la direction générale qu'il imprime à la ligne politique du journal ;

« Attendu que ce concours, œuvre de sa plume et de son intelligence, prêté moyennant une rétribution déterminée, ne constitue de sa part qu'un louage d'industrie et non un acte de commerce ;

« Qu'il importe peu que la rétribution qui lui est assurée, fixée à un chiffre minimum de 24,000 francs par an, puisse s'élever avec le tirage du journal ; que cet avantage n'établit entre lui et l'administration du *Gagne-Petit* ni une participation ni une association qui soient de nature à modifier le caractère essentiellement civil du contrat ;

« Attendu qu'il n'importe davantage que Liébert se soit réservé le droit de choisir ses rédacteurs et de fixer leurs appointements ;

« Que cette clause, qui a pour objet de maintenir son autorité sur des collaborateurs dont il est responsable, limite en même temps l'étendue des engagements qu'il peut imposer de ce chef à l'administration du journal et réserve à cette dernière le soin exclusif de les payer ;

« Qu'ainsi, et encore sur ce point les fonctions de Liébert se trouvent complètement distinctes et séparées de celles relatives à l'exploitation et à l'administration du journal ;

« Qu'elles n'ont aucun rapport avec ces dernières, ne lui permettent aucune ingérence dans la partie commerciale de l'entreprise et ne sauraient, par suite, être assimilées à celles de commis ou de facteur, dans le sens de l'article 634 du Code de commerce ;

« Par ces motifs,

« Dit Mercier purement et simplement mal fondé en ses conclusions à fin d'incompétence ;

« Se déclare compétent, retient la cause et renvoie les parties à trois semaines pour être plaidé au fond ;

« Condamne Mercier aux dépens de l'incident. »

ÉTRANGER

Italie.

Un éditeur escroc.

Le tribunal correctionnel de Rome a condamné dernièrement à six années de prison et 500 francs d'amende M. Sommaruga, éditeur de la *Cronaca Bizantina*, pour escroquerie.

Livres mis à l'Index.

Le 7 septembre, un décret de la Sacrée Congrégation de l'Index a condamné et proscrit les ouvrages suivants : 1° *la Corte e la Società Romana nei secoli XVIII e XIX*, par David Silvagni. Volumi tre (Roma ; Forzani et C., tipografi del Senato, 1883, 1884, 1885) ; 2° — *Mamiani Terenzio. Del Papato nei tre ulti mi secoli. Compendio storico-critico* (Milano, Fratelli Treves, editori, 1885), opera postuma ; — 3° *G. B. Bulgarini Antonio Stoppani e la Civiltà Cattolica* (Genova, tip. del R. Istituto Sordomuti, 1885) ; — 4° *Di una nuova accusa mossa da Sua Eminenza Reverendissima il cardinal Zigliara al sistema filosofico dio Antonio Rosmini* (Genova, tip. del R. Istituto Sordomuti, 1885) ; — 5° *Vera Augusto prof. Opera omnia quocumque idiomate : prohib. Decr. 22 dec. 1876. Auctor ante mortem laudabiliter se subjecit et eadem reprobavit.*



L'imprimeur-éditeur-gérant : A. QUANTIN.

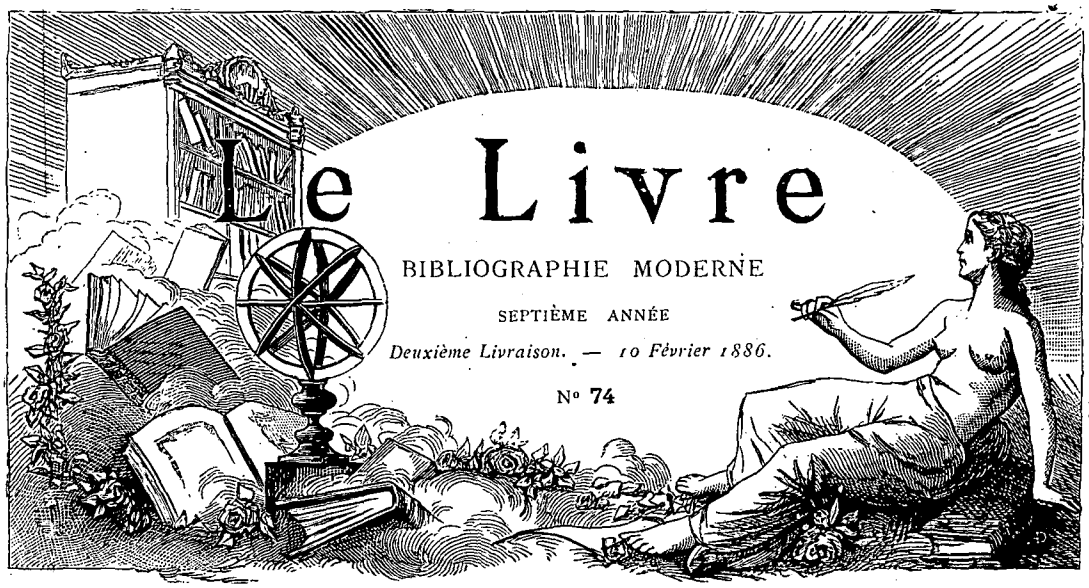

L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE.

SOMMAIRE GÉNÉRAL

La bibliothèque d'un bibliophile, par OCTAVE UZANNE. — **Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Histoire. — Livres d'amateurs. — Beaux-Arts. — Géographie. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.**

LA BIBLIOTHÈQUE D'UN BIBLIOPHILE

Physiologie des Catalogues de bibliophiles. — La bibliothèque d'Eugène Paillet et M. Henri Beraldi. — Un défilé d'amateurs. — Un exemplaire unique des Contes de La Fontaine, *avec dessins originaux de Fragonard. — Les merveilles du* XVIIIe *siècle. — La comédie des bibliophiles. — L'art d'illustrer des livres à vignettes de ce siècle. — Un* Béranger *incomparable. —* Desideratum *d'une Bibliographie bibliographique des* Amis des Livres.

Au catalogue de ses livres, écrivait un jour Jules Janin, on connaît un homme. Il est là dans sa sincérité, voilà son rêve et voilà ses amours. — Adorablement juste.

Le catalogue d'un bibliophile, c'est, à vrai dire, le miroir intellectuel de sa vie et mieux encore son testament dressé en vue de tous les amis connus ou inconnus. On retrouve là l'esprit du lettré, l'expression la plus caractérisée de ses goûts, de son caractère, de son tact artistique, en même temps qu'on y perçoit nettement le sentiment réel de son entité. Donnez-moi le catalogue d'un ami des livres, et mieux que par la graphologie, mieux que par la phrénologie, la chiromancie ou la cartomancie, je vous dirai les aptitudes naturelles, les facultés affectives, les goûts dominants du bibliophile précité. — Rien de plus expressif qu'un catalogue détaillé; suivant la méthode et le dénombrement bibliographique ou bien d'après la nature et l'état des livres, on reconstitue aisément l'individualité, la tactilité morale et affinée, la poétique, la courtoisie, la causticité et aussi la défensivité d'un amateur sérieux. Prenez le catalogue de la bibliothèque du cardinal Dubois, le catalogue des livres du maréchal d'Estrées, celui de M. de Lamoignon, étudiez les livres de Mme de Pompadour ou de Mme Du Barry, analysez la bibliothèque de Renouard, d'Armand Cigongne ou de Silvestre de Sacy, mettez en parallèle la biographie et les trésors bibliogra-

phiques de ces amoureux du livre, et vous serez frappés des relations incroyables qui se rencontrent entre l'homme et ses propres livres.

Le catalogue d'un vrai bibliophile est non seulement un révélateur indiscret sur les mœurs de celui qui l'a formé, il est aussi un temple de gloire, un milieu de bonne compagnie d'où sont exclus tous les auteurs à succès éphémères, tous les pitres de la réclame et de l'histrionisme littéraire, toutes les médiocrités qui ont abusé des faveurs du public. Les catalogues des nobles et belles bibliothèques remettent en lumière définitive et préparent à la postérité les vaincus de la veille, les délicats écrivains étouffés dans la mêlée ; ils prononcent sans appel et ils ne présentent le plus souvent, revêtus de la pourpre du maroquin, que des rois de la pensée, des princes de la subtilité, des aristocrates de la plume et du crayon.

***

Sous ce titre : *la Bibliothèque d'un bibliophile,* un élégant et spirituel amateur, M. Henri Béraldi, vient de publier un coquet petit livre d'environ 150 pages, de format in-12, tiré à 200 exemplaires numérotés[1]. Il s'agit ici de la bibliothèque de maître Eugène Paillet, conseiller à la Cour d'appel de Paris et président de la très illustre et charmante société des *Amis des livres,* autrement dit du Grand Référendaire de l'Académie des *cinquante*. M. Eugène Paillet ne possède guère qu'un millier de volumes; sa bibliothèque n'est point encombrante, mais il a su réunir chez lui l'élite, la crème des beaux et bons livres et ses visiteurs, experts en la matière, s'accordent tous sans conteste pour estimer à environ un demi-million les mille numéros de son étonnant catalogue.

M. Henri Béraldi, le jeune bibliographe de ces trésors, est lui-même un passionné des livres et des estampes; iconophile de premier ordre, possesseur d'une collection de gravures unique en son genre, il a déjà édité pour ses confrères en toquade un délicieux opuscule intitulé : *Mes Estampes,* qui n'a jamais été mis dans le commerce et qui a révélé chez son auteur des qualités d'humour, de verve à l'emporte-pièce, que beaucoup d'entre nous ne soupçonnaient guère sous son apparence un peu flegmatique. — Ce bibliophile militant a déjà rédigé, en collaboration avec le baron Roger Portalis, trois volumes considérables, en six parties, sur *les Graveurs du XVIIIe siècle,* qui font connaître au lecteur plus de quatre cents artistes du dernier siècle ; il travaille en outre en ce moment à une œuvre qui paraîtrait insensée si nous n'étions assuré qu'il la conduira à bon port; nous voulons parler de son *Guide de l'amateur d'estampes modernes*, en cours d'impression sous le titre général *les Graveurs du XIXe siècle,* dans lequel cet audacieux entreprend l'inventaire minutieux de toutes les planches gravées depuis l'an VIII jusqu'à nos jours, avec biographies succinctes, appréciations sobres et liste d'estampes aussi complète que possible.

C'est ce laborieux et aimable catalographe qui nous introduira, rue de Berlin, dans le cabinet de travail de maître Eugène Paillet, le dimanche après midi, jour de réception de cet illustre président des *Amis des livres,* qui sait accueillir avec une grâce et une urbanité parfaites les membres titulaires et correspondants du cénacle des jeunes bibliophiles.

***

Donnons audience à messire Henri Béraldi, il nous présentera d'abord, en guise de préface, l'hôte de céans assis devant sa petite table sur un fauteuil tournant.

Petite tenue de bibliothèque, veston de velours noir, rehaussé d'un point rouge à la boutonnière, et toque de loutre. — Que fait-il ? — Il est bien attentif! Devant lui sont étalés plusieurs volumes *dépiautés ;* il prend délicatement les feuilles de ces livres, il les mesure, il les rapproche, il les compare. — Ciel! Pourquoi cet éclair dans le regard ? Qu'y a-t-il ? Une paille ? une tare dans le papier ? une tache ? un raccommodage ? un feuillet refait, une faiblesse dans l'impression?... Mais non, le monocle braqué dans l'œil retombe, tout est bien, et de ces cinq exemplaires du même livre, que vous voyez étalés sur sa table, va sortir tout à l'heure un volume de haute saveur, parfait, irréprochable, composé avec les feuilles les mieux venues de chaque exemplaire : alors, raffinements des raffinements, volupté suprême, il pourra annoter son livre de cette mention magique : « *Le plus bel exemplaire connu!* (moi seul et c'est assez !) »

Mais la solitude du bibliophile ne tarde pas à être troublée. M. Béraldi nous fait défiler très ingénieusement tous les bibliophiles de grande marque, en caractérisant d'un trait malicieux leur *dada*, leur monomanie spéciale, en soulignant leur manière d'être et de paraître. Regardons :

On sonne. M. de Lacretelle. Il vient voir la nouveauté du jour : un volume tout fraîchement rentré de la reliure... il prend le livre pour l'examiner, que va-t-il dire? — Il le soupèse : n'aurait-il pas la densité spécifique particulière aux livres bien reliés et provenant de l'homogénéité du battage? Il le pince : la coiffe fléchirait-elle sous les doigts, indice d'un corps d'ouvrage trop mou? Il exerce sur les deux plats des tractions en sens opposés : le livre serait-il faiblement emboîté? Il fait claquer les plats contre les gardes : le volume ainsi percuté rendrait-il un son défavorable? Il flaire le fond : sentirait-il la colle? — Il examine le dos, ce criterium des livres parfaits : aurait-il un défaut? les nerfs seraient-ils trop épais ou trop minces?

1. En vente à la librairie L. Conquet. — Prix : 15 fr.

le titre serait-il en caractères trop forts ou trop maigres? Le maroquin aurait-il un grain trop gros? trop petit? trop écrasé? pas assez? — Il l'ouvre pour regarder la doublure, il fait miroiter l'or de la dentelle intérieure, il se présente les deux plats à la fois pour en mieux apprécier l'effet; le décor ne serait-il pas d'un goût absolu? Il le feuillette en faisant résonner le papier sous le doigt.... C'est fini! tout est au mieux! le jugement est approbatif... soulagement! un trésor de plus sur les rayons!

N'est-ce pas en quelques lignes un aimable Traité des différentes qualités qui concourent à la perfection d'un livre? Ne quittons pas l'huissier Béraldi. On sonne, M. de Villeneuve paraît.

Il se fait donner un certain livre à figures qu'il demande, s'installe près de la fenêtre, et, silencieux, l'examine à fond; gageons qu'il mûrit un achat et qu'après comparaison réfléchie, la semaine ne se passera pas sans que sa bibliothèque ne se soit augmentée d'un volume de haut choix.

Voici venir M. de Lignerolles, le grandissime bibliophile, le type du collectionneur gentilhomme, le de Thou, le D'Hoym de notre siècle; on le complimente sur sa dernière victoire à l'hôtel Drouot. Il reçoit l'éloge avec modestie, presque fâché qu'on sache que le précieux livre est allé grossir le nombre de ses merveilles; voilà bien l'amateur de l'ancienne roche! — On sonne, MM. de Tinan et Bauchard; le premier prend dans la bibliothèque un petit volume et tire de sa poche pour le mesurer un petit instrument d'ivoire que, dans la langue ordinaire, on nomme simplement double décimètre, mais que, lui raffiné, a imaginé de baptiser *Elzéviriomètre*, ce qui a tout à fait grand air. Le second est rayonnant, ainsi qu'il convient à un homme qui vient d'effectuer « le mariage de Villon avec Louise Labbé. » En français courant, cela signifie que, possédant déjà un exemplaire de la rarissime édition originale des *Poésies de Louise Labbé*, il vient d'acquérir et de mettre sur le même rayon de sa bibliothèque un précieux Villon de 1537. La conversation devient singulièrement animée, technique et excitante à la fois.

On sonne encore chez maître Paillet, la sonnette ne s'arrête pas, et l'audiencier Béraldi annonce à la suite presque tous les membres titulaires de la jeune et ardente société des *Amis des livres*, Henri Houssaye, Georges Masson, de Saint-Geniès, Rodrigues, Truelle, Saint-Evron, Roger Portalis, Begis, de Champ-Repus, Cusco, Daguin, Charles Cousin, etc.

Ami Béraldi, vous ne m'avez point nommé parmi tous ces fidèles du maroquin. Voilà qui est perfide. Il est vrai que je ne vais jamais aux Dimanches du Président, ayant trop affaire dans ma bibliothèque pour aller pâlir d'envie devant celles d'autrui. C'est égal! vous êtes un mauvais collègue et je vous dénonce à la postérité. Un joli sujet pour prix de Rome, voyez-vous ça? *Un ami des livres indigné livrant son confrère aux furies vengeresses.* Si ces furies savaient s'y prendre, je sais bien ce qu'elles feraient; elles vous rôtiraient à petit feu doux, sur un brasier alimenté par les plus beaux *États* avant la lettre... avant le socle... avant le point... qui composent les œuvres de Ficquet, de Choffart, de Saint-Aubin, de Moreau, d'Eisen ou de Marillier. — Puissent ce terrible cauchemar, ingrat, hanter désormais vos nuits!

***

Le catalogue de la bibliothèque d'Eugène Paillet est divisé par les soins d'Henri Béraldi de la manière suivante, qui rompt intelligemment avec la routine de la classification bibliographique : *Manuscrits incunables et livres du* XVIe *siècle; — Livres divers,* XVIIe *siècle; — Elzévirs et éditions de Hollande; — Éditions originales anciennes; — Livres divers,* XVIIIe *siècle; — Livres à figures,* XVIIIe *siècle; — Livres à figures, période intermédiaire; — Livres illustrés modernes; — Premières éditions modernes, romantiques,* etc. — Pour les bibliothèques des grands amateurs, il me semble que ces divisions devraient être généralement adoptées, ce sont les plus conformes à la logique, et elles ont le mérite de ne point égarer le lecteur. De plus, et je ne saurais trop insister sur ce point, M. Béraldi a inauguré ici une méthode d'annotations vives, alertes, imprévues, humoristiques, tour à tour caressantes, ironiques et cruelles pour lesquelles il a acquis le droit incontestable de se faire patenter. Après avoir inscrit un ouvrage selon toutes les règles prescrites en matière de catalographie, il laisse son esprit bourdonner autour et alentour de ce livre, et le voilà parti avec une allure du diable à nous conter mille et une anecdotes, des faits, des échos; il trace ici la physiologie d'un libraire, là il agite une discussion à propos d'un relieur, plus loin il met aux prises deux bibliophiles médisant d'un confrère, d'autre part il sème des réflexions judicieuses ou abracadabrantes au sujet de telle impression moderne. Toute la lyre, je vous le dis, il la possède toute, de la note grave à la note sarcastique. Cette méthode unique, et qu'on ne saurait trop encourager, nous met en humeur d'absorber un catalogue avec autant de plaisir qu'un chapitre de Sterne.

J'en donnerai une preuve. Il s'agit du plus beau manuscrit de la bibliothèque Paillet et je transcris fidèlement :

N° 10. — CONTES DE LA FONTAINE, manuscrit de la fin du XVIIIe siècle, en 2 volumes grand in-4°, à l'encre noire, verte et rouge (par Monchaussé), illustré de culs-de-lampe dessinés qui reproduisent les compositions de Choffart (par de Marolles), et contenant *cinquante-sept dessins originaux de* Fragonard, exécutés pour Bergeret, fermier général, qui n'a fait transcrire que les cinquante-sept contes pour lesquels il possédait des dessins.

A la suite de cette description, M. Béraldi écrit la note suivante :

La reliure est de Derôme, en maroquin rouge, grecque et encadrements sur les plats, dos orné doublé de tabis.

La merveille de la bibliothèque Paillet!

L'histoire de ce livre est connue, cependant il faut la rappeler ici en détail, pour l'esbattement et instruction de la gent bibliophile.

Il fut autrefois en la possession de M. Feuillet de Conches, qui l'acheta dans le bon temps, pour un prix minime, presque pour rien, *pour une grimace,* comme disait Sieurin; on le retrouve ensuite chez divers amateurs, mais passons.

Le voici à vendre et on en demande *vingt-cinq mille francs!*

Laisser échapper un pareil chef-d'œuvre est absolument impossible!

Mais, d'un autre côté, débourser vingt-cinq mille francs d'argent, cela demande réflexion, il n'y a aucune honte à l'avouer. D'ailleurs, ces achats contre espèces sont le fait des collectionneurs plus riches que forts; on doit laisser aux « gros sacs » cette manière brutale et banale d'opérer; le grand collectionneur procède d'une façon plus complexe et plus intéressante.

Il faut trouver dans sa bibliothèque les matériaux d'un échange habile qui procurera un fort acompte sur la somme.

Et voilà notre bibliophile planté devant ses livres, cherchant, non pas *quem devoret,* mais au contraire ce qu'il va abandonner en pâture au minotaure Morgand. Imaginez un père obligé de choisir parmi ses enfants celui qui sera mangé!

Il faut sacrifier un morceau de premier ordre, il n'y a pas à dire, sans cela point d'affaire. Allons! pars, mon beau *Faublas,* pars avec tes précieux dessins originaux de Marillier; pars avec ta suave reliure de Trautz, bleue doublée d'orange; pars, je verse sur toi des pleurs, mes regrets t'accompagnent. Je te laisse échapper pour dix mille francs; si jamais je te retrouve pour cinq, crois bien que je ne te manquerai pas... pauvre Faublas!... Mais quand je pense à ces cinquante-sept merveilleux dessins de Fragonard... Allons, va-t'en!... va-t'en!

Ah çà, maintenant assez de sacrifices et jouons serré.

Hors d'ici *Contes de Perrault* de 1781, livre estimé, mais si mal fait; tu es en vogue, les amateurs font des folies pour toi : c'est le moment de te lâcher à bon prix.

Si Calypso se montra inconsolable du départ d'Ulysse, je me consolerai fort bien, moi, de celui de *Télémaque,* édition originale par parties. Hors d'ici.

Quoi encore? l'*Heptaméron* de 1559? allons, soit.

Mais, j'y pense, les *Comédies de Regnard,* éditions originales?.. Si nous sacrifiions cet excellent Regnard? Va pour Regnard!

Il manque encore quelque chose. Oh! oh! un roman de Restif de la Bretonne, le plus rare, il est vrai, mais dont je ne me soucie guère. Combien en demander? pour quel prix insensé le jeter dans la gueule du monstre? trois mille francs, pas un sou de moins!... S'il allait hésiter? Morbleu, il faudra qu'il l'avale (*sic*).

Et, en effet, le tout fut avalé pour vingt-deux mille francs, et, moyennant trois mille francs de menue monnaie, Fragonard entra triomphant dans la bibliothèque du bibliophile!

Mais ceci n'est rien encore!

Vous savez que tous ces dessins exquis sont inédits en majeure partie; de plus, ceux qui ont été publiés plus tard ont été gravés d'une façon qui n'est pas absolument conforme aux dessins originaux. lesquels ne sont pas très faits, il a fallu en préciser toutes les indications en les gravant.

Voilà qu'un beau jour le libraire Rouquette flaire une forte opération et vient demander à notre ami de le laisser graver ses cinquante-sept dessins en fac-similé par Martial. Refus. — Mais je vous abandonne le tiers du bénéfice le second tiers étant pour le graveur et le dernier pour moi — Refus... — Rouquette insiste, il persécute; il fait vibrer la corde sentimentale : Pourquoi priver de ces reproductions en fac-similé les bibliophiles qui les désirent et qui les attendent avec passion!

Cette raison décide tout; on grave les dessins, on tire à nombre limité d'exemplaires, qui se vendent sur-le-champ; on fait le compte : Rouquette gagne trente mille francs, Martial en reçoit autant, notre bibliophile autant.

Son livre de vingt-cinq mille francs lui coûte ainsi cinq mille francs de bénéfice... Il est vrai qu'il en vaut cinquante mille.

L'histoire de ce livre incomparable est, on le voit, contée avec un esprit très original, nuancé de fine ironie. Ainsi tout le long de ce catalogue les notes se suivent, tantôt foisonnantes de détails curieux, de pièces inédites, de traits mordants, tantôt succinctes, à peine retroussées d'un mot à sensation ou d'une pointe acérée. Ce ne sont plus ici de longues phrases passionnées sur l'amour des livres à la façon de Janin ou de Sylvestre de Sacy; beaucoup moins alambiqué est l'ami Béraldi; il cause, il bavarde, il potine, il éclate, il étincelle, il part en fusées, il est pyrique, endiablé, étourdissant, rutilant; il provoque le rire, il égaye, il intéresse, il passionne même parfois, il est au fait de tous les racontars, il connaît son bibliophile moderne comme pas un; sa plume a tous les reflets d'humour et ne vise pas au style et parfois cependant il nous lance, sans crier gare, des choses extraordinaires qui seraient des bonnes fortunes de littérateur. En résumé, on peut dire que c'est le *Desgenais* ou le *Caliban* de la bibliophilie de cette époque.

*
* *

Je passerai sur les incunables et les livres du XVIe siècle de la bibliothèque Paillet, bien que je voie là d'importants spécimens des impressions de Mentelin et de Gutenberg, des Antoine Vérard, des *Heures à l'usaige de Reims,* des romans de chevalerie, des éditions princeps de nos poètes de la pléiade et surtout des reliures de Trautz à croix, rosaces et compartiments à froid qui feraient à eux seuls l'orgueil légitime d'un bibliophile. Le XVIIe siècle ne nous arrêtera pas davan-

tage malgré ses éditions originales hors ligne et la façon toute plaisante avec laquelle le commentateur ne craint pas de « blaguer » cet infortuné La Bruyère à propos de sa boutade sur la *tannerie* d'un amateur de livres. — M. Beraldi est sans pitié pour le moraliste : assez de *tannerie*, semble-t-il dire, nous as-tu assez *tannés* avec ce mot! Attends un peu!... Et sans respect pour le caractère du nouveau Théophraste, il l'exécute avec une scie prestigieuse et une *furia* charmante.

La partie du catalogue qui contient la nomenclature des livres à figures du XVIIIe siècle est incontestablement la plus remarquable. On y découvre toutes les merveilles signées par Gravelot, Boucher, Eisen, Moreau, Choffart, Monnet, Cochin, Lebarbier, Marillier, Duplessis-Berteaux, de Saint-Quentin, dans tous les états possibles et sous des reliures à rêver, soit anciennes, soit modernes. — Voici les *Œuvres de Molière*, 1734, avec figures de Boucher, 6 vol. grand in-4° de première date, dans une fraîche reliure de maroquin rouge, aux armes et au chiffre de Caraman-Chimay, puis la *Manon Lescaut* de 1753, en 2 vol. in-12, avec figures de Gravelot et Pasquier, exemplaire très grand de marges, avec le rarissime carton de la page 149 du tome Ier.

Je remarque plus loin *Il Decamerone di Giovanni Boccacio*, 1757, 5 vol. in-8°, avec les illustrations de Gravelot du premier tirage, y compris la *suite libre*, avec « la griffe » sur les figures des cinq volumes. — Le seul exemplaire qui ait été relié par Trautz, sur brochure, en maroquin orange avec compartiments sur les plats. Puis une perle richement enchâssée : *les Contes de La Fontaine*, édition dite des « Fermiers généraux », 1762, exemplaire du premier tirage, avec le bon état du portrait de Choffart (dans le cul-de-lampe du *Rossignol*), auquel on a ajouté vingt-quatre figures doubles, reliure en maroquin rouge à trois filets, dos orné, par Letellier fils, maître relieur parisien.

Un bel exemplaire des *Baisers* de Dorat, 1770, contenant les épreuves *tirées hors texte* de tous les fleurons dans une condition irréprochable; reliure extraordinaire de Chambolle-Duru (dorure de Marius Michel) en mosaïque et doublée en mosaïque. — Autre bel exemplaire du *Jugement de Pâris*, par Imbert, 1772; la reliure est de Bauzonnet, en maroquin rouge doublé de tabis; les fleurons de Choffart y sont en tirage hors texte avec leurs eaux-fortes. Enfin un admirable exemplaire des *Fables de Dorat*, 1773, contenant les fleurons de Marillier tirés hors texte et à toutes marges, des deux titres avant la lettre, bref, tout ce qu'on peut rêver, y compris même l'en-tête et le cul-de-lampe de l'édition précédente de 1772; la reliure est de Cuzin, en maroquin citron, dentelle à petits fers sur les plats, doublée de maroquin rouge, semée de roses et de papillons.

O lecteur! s'écrie le commentateur, si vous n'êtes pas bibliophile, vous ne pouvez savoir quel effort représente la confection d'un pareil exemplaire des *Fables de Dorat!* c'est le treizième travail d'Hercule.

Voici votre texte, il s'agit d'avoir les fleurons et vous n'êtes pas assez heureux pour les avoir trouvés tous à la fois! Il faut vous décider à procéder par fractions.

Un premier achat vous met en possession de la moitié des précieuses vignettes. Sans trop de difficultés vous trouverez encore un autre lot; vous voici aux deux tiers de la tâche, là commence la chasse des lots entiers achetés au poids des billets de banque pour vous procurer seulement deux ou trois pièces; puis mille démarches pour écouler vos doubles à quelque amateur sans trop de perte, ou un échange proposé à un rival; vingt-cinq fleurons offerts contre un qui vous manque; puis le joli titre du second volume qui passe en vente publique, s'il allait vous échapper! un mois d'angoisses! Enfin il ne vous manque plus que trois pièces, vous les demandez à tout l'Univers, puis deux pièces, puis une... une seule. Dix ans de votre vie pour cette pièce! voilà. Ce que vous coûte ce petit papier, cela ne se dit pas, à cause de la famille qui vous ferait interdire.

Vous croyez que c'est fini? Allons donc! — Vous êtes complet, oui, mais il y a des fleurons qui sont réemmargés! et la poursuite et les préoccupations, et l'agitation recommencent jusqu'à ce que vous ayez remplacé la dernière pièce courte par une à toutes marges! et puis, il y a la reliure!

Aussi je vous engage à ne pas faire le compte de vos cheveux quand le travail sera terminé.

Voici l'un des plus précieux trésors de la collection Paillet : *les Chansons de La Borde*, 1773, 4 vol. in-4° avec figures de Moreau et autres. L'exemplaire contient : 1° les épreuves avant la lettre des figures du premier volume dessinées et gravées par Moreau; 2° les *eaux-fortes* des figures des quatre volumes; 3° le portrait de La Borde *à la lyre* et trois autres portraits du même; 4° le rarissime portrait de Mme de La Borde en pied, par Masquelier et Née dont on ne connaît que quatre épreuves. — Ce célèbre exemplaire provient des bibliothèques Renouard, Aiguillon, Grésy, Gonzalès; il a toujours été en s'améliorant et en se complétant. Il était resté cartonné, non rogné; son dernier propriétaire a pris le parti de le faire relier par Cuzin avec une ornementation intérieure qui représente les panneaux du château de Trianon avec tous les attributs de la musique.

Tous les grands livres du XVIIIe siècle défilent tour à tour, munis de tout ce qu'il est possible d'imaginer et couverts de reliures indescriptibles. Je vois, d'une part, les *Suites d'estampes pour ser-*

vir à l'Histoire des mœurs et du costume des Français au XVIIIe *siècle*, 1775, 1777, 1783, trois parties en 1 vol. in-folio, exemplaire contenant les trois textes, et l'on sait que le troisième est si rare que pendant longtemps on en contesta l'existence ; d'autre part, je remarque *les Idylles et Romances* de Berquin, 1775, 1776, 3 vol. in-16, contenant tous les dessins originaux de Marillier, la plupart des eaux-fortes et les figures avant les numéros. L'exemplaire est en papier de Hollande, il provient de chez Renouard et il est habillé par Bozerian en maroquin vert ; cela dit tout, n'est-il pas vrai. La perfection même.

Je citerai encore *le Paysan perverti* et *la Paysanne pervertie*, par Restif de la Bretonne, 1776, 1784, 9 vol. in-8°, figures de Binet, relié sur brochure, par Trautz, en maroquin citron janséniste, puis le recueil des *Meilleurs contes en vers* (autrement dit *les Petits conteurs*), 1778, 4 vol. in-16 avec vignettes attribuées à Duplessis-Berteaux. — Ce dernier ouvrage contient toutes les vignettes en tirage hors texte, sur fort papier de Hollande. — Il a été relié sur brochure et non rogné par Lortic, en maroquin orange, large dentelle à petits fers sur les plats ; la doublure est en maroquin mosaïque orange, vert, bleu et rouge, formant des caissons dorés au pointillé ; cet intérieur est unanimement reconnu comme un chef-d'œuvre.

« Je ne crois pas, dit M. Béraldi, qu'il existe un autre exemplaire des *Petits conteurs* aussi merveilleux que celui-ci ; c'est un de ces livres qu'on peut montrer avec la certitude de produire son effet, si l'on montre ses livres, c'est-à-dire si l'on est bibliophile pour jouir de ses livres et en tirer toutes les satisfactions qu'ils peuvent donner. Or il n'est pas de plus suave plaisir que *d'avoir des livres comme les autres n'en ont pas*. Ne cherchez pas ailleurs le véritable but que poursuit l'amateur.

« A la condition d'être de première force et sûr de soi, il y a dans cette exhibition des livres une source de voluptés particulières que, parmi les variétés de collectionneurs, le bibliophile seul connaît, parce que seul, entre les bibelots, le livre se prête à des comparaisons précises. »

Mais de quel œil de convoitise n'est-il pas regardé, l'amateur qui possède tous ces *phénix* de la curiosité bibliographique ! de quelles petites calomnies ne le charge-t-on pas ! de quels crimes de lèse-goût n'est-il point accusé ! Alors que, triomphant de la visite de ses confrères, il exulte des louanges qu'il a recueillies, les visiteurs en se retirant l'arrangent de la belle manière. M. Henry Béraldi n'a pas manqué de nous dialoguer cette scène comique de deux bibliophiles qui, à peine sur l'escalier, se prennent à parler des livres qu'ils viennent de voir chez leur accueillant collègue. Écoutons-les :

« Il vous plaît, à vous, son *Virgile* elzevir ?

— Peuh ! un peu court.

— Rogné jusqu'à la moelle.

— Il n'avait qu'à le donner à son relieur préféré, un homme qui vous lamine les livres de telle sorte que, lorsqu'il vous les rend, ils ont un centimètre de plus que lorsque vous les lui avez donnés. Il fait des in-12 avec des in-18. Et son *Plutarque*, l'aimez-vous ?

— Peuh ! l'exemplaire est grand, mais le maroquin vert est un peu passé.

— Oui, il est assez pisseux, et ses portes de fer ? que dites-vous de cette reliure nouvelle avec cette débauche de dorures ?

— Ça, une reliure ? c'est le foyer de l'Opéra, et puis je n'admets pas les reliures de ce relieur-là, elles me dégoûtent ; quand je suis obligé d'acheter des volumes qui en ont, je ne veux même pas y toucher, je fais monter un commissionnaire pour leur casser les reins.

— Et moi donc ! imaginez-vous qu'il m'a rapporté hier un volume que je m'étais laissé aller à lui confier, je ne sais pas pourquoi. Il a vu sur ma table un livre relié par Trautz, et ce sauvage a eu l'inconvenance de se permettre une observation critique. On n'a pas idée de ça ! Je n'ai rien dit, je lui ai payé son livre, et immédiatement devant lui, j'ai pris un canif, déboîté le livre qu'il me rapportait et jeté la reliure par la fenêtre.

— Bravo ! Dites-moi, vous avez vu tout à l'heure ces *Petits conteurs*, en maroquin ancien, la reliure est bien jolie.

— Oui, mais c'est dommage que les épreuves soient un peu faibles !

— Un peu faibles ! Dites usées, rasées, rincées, resucées, ratiboisées ; c'est une lavasse, je n'en voudrais pas pour rien.

— Je vous voyais tout à l'heure regarder le *Villon*. N'avez-vous rien remarqué ?

— Non.

— Eh bien... (*Il lui parle à l'oreille.*)

— Bah ! pas possible ! oh non ! un raccommodage ?

— Parfaitement, c'est un feuillet refait, on ne le voit pas du tout, je m'empresse de le reconnaître ; mais, ça ne fait rien, pour moi, j'en ai la conviction, c'est un feuillet refait.

Mais alors notre ami aussi est refait.

(*Ils se tordent de rire, se serrent la main et se séparent.*)

La scène est charmante et bien parisienne ; on ne saurait croire ce qui se fait de potins, de débinages, de légères « crasses » dans le petit grand monde des bibliophiles ; personne n'est indemne, chacun est passé au crible de la critique et même de la calomnie ; dans les potinières des passages Choiseul et des Panoramas, il faut entendre à l'heure des réunions avec quel appétit on dévore les absents. C'est là que La Bruyère eût pu placer son mot : *Quelle tannerie !* On sort tout parcheminé des mains de ces messieurs.

En tant que livres illustrés modernes, je ne

compte pas dans la *Bibliothèque d'un Bibliophile* cinq cents volumes; maître Paillet a tenu à choisir, puis à éliminer encore; il ne possède que le fin du fin, et la description de ces ouvrages du siècle ne comprend pas moins de cinquante pages du catalogue. Parmi les pièces les plus curiosissimes, *les Œuvres complètes de Béranger,* 1847-1860, sautent aux yeux. Ce superbe exemplaire en cinq volumes in-8°, contient les principales suites de figures exécutées pour Béranger, c'est-à-dire : 1° les gravures de l'édition, d'après Lemud et autres, avant la lettre; 2° les gravures de Tony Johannot de l'édition de 1829-1833 avant la lettre; 3° la suite de Devéria, bois tirés hors texte in-12; 4° les bois de Daubigny; 5° la suite de Granville sur chine volant, les suites complètes et coloriées d'Henri Monnier; 6° les suites défendues de Monnier et de Johannot; 7° un autographe de Béranger : « La chanson de l'Antiphilosophe. Enfin, il est relié par Trautz, sur brochure, en maroquin vert, avec trois filets sur les plats, le dos couvert de dorures. » — N'est-ce pas éblouissant ?

A côté de ce *Béranger* outrecuidant tout disparaît, tout s'efface, même les éditions originales de Delavigne, de Victor Hugo, de Lamartine, de Stendhal, de Mérimée, de Sainte-Beuve, de Balzac, d'Alexandre Dumas, de Lamennais, de George Sand, d'Alfred de Musset, de Théophile Gautier, de Dumas fils et de Baudelaire, car le président des *Amis des livres* les possède, toutes ces éditions passionnément recherchées; et non content de les avoir en bel état, non rognées et luxueusement vêtues, il a eu le soin de les augmenter de tout ce qu'il a pu trouver à y insérer. Je n'en veux d'autre preuve que sa *Mademoiselle de Maupin*, 1835, qui se trouve illustrée de jolies aquarelles originales de John Lewis-Brown et de cinq dessins humoristiques, le tout dans une reliure de Cuzin avec neuf filets sur les plats.

Eugène Paillet est un de ceux qui aiment à faire illustrer leurs livres de dessins originaux, il possède ainsi une *Physiologie du mariage* de 1830 avec de nombreuses compositions de Chauvet et une *Madame Bovary* de 1857, avec sept aquarelles d'Edmond Morin. Je n'ai pas vu figurer dans ce catalogue une *Fanny* de Feydeau, où Paul Avril avait semé, il y a quelques années, de charmants croquis au crayon et des compositions relevées de couleur. Le bibliophile lui aurait-il réservé le sort de son infortuné *Faublas?*

Par le rapide aperçu que j'ai pu donner ici des merveilles de cette bibliothèque des mille et un volumes, je suis assuré qu'on va chercher par tous les moyens à se procurer le Catalogue si spirituellement paraphrasé par Henri Béraldi, dont la glose, on a pu le voir, est si gaillarde. Je crains bien cependant qu'on se heurte au mot terrible : *épuisé,* qui vous saisit trop souvent comme une porte fermée au nez. Deux cents exemplaires, c'est réellement insuffisant pour un livre qui surexcite l'intérêt par tant de côtés à la fois ; de plus pour que ce livre : *la Bibliothèque d'un bibliophile*, soit bien complet, il s'agit d'y introduire, en guise de frontispice, le portrait d'Eugène Paillet, délicieusement gravé à l'eau-forte par Abot. Ce portrait n'étant pas dans le commerce, il est nécessaire de le quémander à son original qui est bien digne de compatir généreusement à votre desideratum.

Je voudrais que cette publication, si éminemment curieuse, ne fût qu'un début et j'aimerais à voir mes collègues des *Amis des livres* se piquer tous au jeu et publier à tour de rôle l'esprit de leur bibliothèque. A ne considérer que celles de MM. Bégis, Henri Houssaye, Charles Cousin, Gallimard, pour ne parler que de ce que je connais, nous aurions pour longtemps de la curiosité sur la planche. Ce serait le rêve des rêves. Ainsi puisse-t-il en être !

OCTAVE UZANNE.



— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

Les Visionnaires, par Alfred de Sauvenière. Un vol. in-18. Paris, Paul Ollendorff, 1885.

Histoires fantastiques racontées avec un sourire d'homme qui n'y croit pas, récits de chasse et de courses, contes de fées, légendes historiques, amourettes de voyage tragiques ou comiques, chroniques et simples faits divers, tels sont les matériaux qui composent ce volume. La préoccupation littéraire constante est le lien qui les rattache, bien plus que l'idée suggérée par le titre, car dans maints de ces petits morceaux il n'y a ni visionnaire ni vision. Tout se lit avec plaisir, et, d'un bout à l'autre, on a la satisfaction de se sentir en commerce avec un esprit élégant, fin et cultivé. M. A. de Sauvenière a connu Dickens et se réclame de lui comme le disciple du maître. On s'en aperçoit à sa familiarité avec les choses et les mots anglais; mais je ne remarque la filiation ni dans le talent ni même dans les procédés. Edgar Poë, dont il a prononcé le nom à propos des *Visionnaires*, en est encore plus loin que Dickens. Il faut n'avoir jamais lu un des récits où l'auteur américain, convaincu, sérieux, tragique, impose au lecteur sa conviction en le promenant, avec la logique obsédante d'un fou, à travers les créations impossibles de son cerveau enfiévré d'alcool et de génie, pour comparer les *Histoires extraordinaires* à ces pages spirituelles et sceptiques, écrites, je le suppose, par un chroniqueur dilettante, entre deux tours de boulevard.

M. A. de Sauvenière a bonne grâce à parler de l'Angleterre et de ses mœurs, car la connaissance qu'il en a est de bon aloi, je l'ai déjà dit. Mais pourquoi en abuser et mettre, par exemple, un *Jack o'lantern* au lieu de feu follet, près de Laon, dans la forêt de Saint-Gobain ?

Dans une petite nouvelle intitulée : *le Charmeur de chevaux*, M. A. de Sauvenière attribue au fameux étalon *Godolphin* la gloire d'être l'ancêtre de « tous les héros qui ont passé sur les turfs anglais et français et qui ont illustré les grands prix d'Epsom, de Paris, de Newmarket ou de Chantilly ». L'affirmation est un peu absolue. La race des chevaux de courses anglais reconnaît trois ancêtres : le premier est le *Bierly turk*, venant on ne sait d'où, et dont il est parlé pour la première fois en 1689. *King Herod*, pour ne citer qu'un des coureurs illustres de son sang, descendait de lui, en ligne mâle, à la quatrième génération. Le second est le *Darley arabian*, venu du désert de Palestine; c'est un cheval bai, et les Anglais le proclament le plus parfait des trois. Il eut en 1715, de la jument *Betty Leeds*, le fameux *Flying Childers*, le meilleur cheval qui ait jamais couru en Angleterre. Le troisième, enfin, est ce *Godolphin* dont parle M. de Sauvenière, et que l'on croit aujourd'hui avoir été un barbe plutôt qu'un arabe. Il naquit vers 1704 et fut envoyé en présent à Louis XIV par l'empereur du Maroc. Peu apprécié dans les écuries de la cour, on ne tarda pas à s'en défaire, et il fut finalement acquis par lord Godolphin qui en fit l'étalon glorieux que l'on sait.

L'intérêt que la plupart des lecteurs du *Livre* portent aux choses du sport me fera, je l'espère, pardonner cette petite digression.

Péché mortel, par André Theuriet. Paris, Alphonse Lemerre, 1885. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le talent fin, élégant et tendre de M. Theuriet s'exerce ici à un sujet tragique. Le filateur Vivant Déglise a épousé la fille d'un de ses confrères, beaucoup plus jeune que lui. D'une haute intelligence et d'un grand bon sens, Marthe, dont le mariage n'est pas fécond, se consacre à son mari et à l'usine. Elle est le bonheur de l'un et l'âme de l'autre. Rien ne trouble la paix de cet intérieur, lorsqu'un gros négociant de Paris, client de M. Vivant Déglise, leur envoie son fils, moins pour l'initier à la fabrication que pour l'arracher aux dangers de la vie parisienne. Le jeune Paul Lobligeois se prend pour sa patronne d'un amour respectueux et profond. Mme Marthe, tout étonnée de sentir, sous les eaux limpides de son

cœur, monter des bouillons inconnus et remuer des vases ignorées, finit par comprendre qu'elle aussi va aimer ce jeune homme, et frémit à l'idée du péril. Pour le détourner, elle n'imagine, dans sa candeur de provinciale et de femme mariée sans expérience, rien de mieux que de mettre en présence de Paul Lobligeois sa propre sœur, Désirée de Bonnay, qu'on appelle familièrement Zuzette, et qui sort du couvent. Elle espère que les deux jeunes gens s'aimeront et qu'elle assurera du même coup leur bonheur et sa tranquillité. Zuzette, vive, étourdie, charmante et bruyante, entraîne Paul Lobligeois en un tourbillon de promenades, de parties, de rires et de joyeux ébats. Marthe Déglise a trop compté sur ses forces, ou plutôt elle n'a pas assez compté avec sa passion. La réussite de ce qu'elle a souhaité l'irrite et l'indigne. Cet amour, qu'elle a semé et qu'elle voit grandir, soulève tous les orages en son cœur, et elle se trahit dans une scène violente qui finit par un défi jeté par Zuzette à sa sœur aînée. Mais Paul n'aime réellement que Marthe, et il le lui dit, et la pauvre femme, heureuse et désolée, s'attachant à ses devoirs et à ses croyances religieuses comme le naufragé à la branche qui casse, succombe un soir, après une poursuite folle à travers le jardin et les champs. « Quand elle revint à elle, un mouvement instinctif, comme on en a dans un demi-sommeil, lui fit tendre encore vers Paul ses lèvres enivrées; mais peu à peu le sens de la réalité la ressaisit, ses paupières se soulevèrent; elle vit le ciel noir au-dessus de sa tête, la meule effondrée, ses vêtements en désordre, et comme illuminée par une rapide et sinistre lueur, elle comprit ce qui venait de se passer. Tout ce qu'il y avait de pudeur, de dignité et d'orgueil en elle se révolta à la pensée de cette chute soudaine, ignominieuse, irréparable... » Elle rentre chez elle par une pluie battante et s'alite pour ne plus se relever. Paul s'enfuit, emportant cet adieu de Zuzette : — « Vous avez fait ici le malheur de deux personnes, que cela vous suffise... Je vous méprise et je vous hais ».

Tel est le *Péché mortel*, dont la pauvre Marthe seule est morte. Ce livre, pour être franc, me plaît moins que d'autres ouvrages de l'auteur, *la Maison des deux Barbeaux* ou *le Fils Maugars*, par exemple; mais il a droit à une place distinguée parmi les romans de la saison.

Le Souper rouge, par G. DE CROLLALANZA. Paris, E. Giraud et Cie, 1885. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Dix nouvelles romantiques, d'un romantisme échevelé, macabre, 1830, moyen âge, curieux, érudit, savant, fantaisiste, ironique, sincère, voilà qui n'est pas commun par le temps de naturalisme qui court. J'avoue avoir pris à cette lecture un plaisir très vif. Hoffmann, Tieck, Edgar Poe reconnaîtraient dans le chevalier G. de Crollalanza un émule estimable et un digne successeur. Je ne chercherai pas à analyser ces dix nouvelles que toute analyse défloreraît. J'en donnerai seulement les titres, en répétant qu'elles valent la peine d'être lues : *Le Souper rouge; le Baron s'ennuie; les Hérauts de Ratisbonne; la Foire aux Crânes; Mademoiselle Croquemitaine; Un drame dans l'air comprimé; l'Irrésistible; l'Homme sans cervelle; Amour meurtrier; la Marionnette savante.* B.-H. G.

Les Mémoires d'un commis voyageur, par G. DE BEUGNY D'HAGERUE. Un vol. in-18. Plon et Nourrit. Paris, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

L'intérêt ne manque pas à ce roman, mais il eût gagné à être resserré et mieux pondéré. Un peu décousue, la série d'aventures que traverse le commis voyageur. Il commence par la pauvreté, la misère noire au point d'être obligé d'offrir ses services aux voyageurs pour porter leurs paquets et, grâce à un généreux et intelligent protecteur que sa mine honnête a touché au cœur, il finit par devenir un négociant important et riche. Il a deux fois le bonheur d'épouser la femme qu'il aime, et monte au grade d'heureux père de famille après un premier veuvage. M. de Beugny d'Hagerue nous promène avec son héros de France en Irlande, d'Irlande en Amérique, puis nous ramène en Angleterre, expéditions assaisonnées de naufrages, d'incendies, etc.

Les caractères ne sont pas étudiés de très près; la façon de composer de M. de Beugny d'Hagerue semble un peu vieillotte. Mais son roman est pur de tout écart et peut être lu par les honnêtes femmes. C'est déjà quelque chose. Mais les honnêtes femmes ne demanderaient pas mieux si l'ouvrage était aussi pur, mais plus vif, les incidents de la fable aussi décents, mais plus neufs. PZ.

Journal d'un Officier malgré lui, par THÉO-CRITT. Paris, Paul Ollendorf, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

L'aimable humoriste qui signe Théo-Critt poursuit sa veine en garçon avisé qui sait ce qu'on peut faire rendre à un succès. Il nous raconte ici par quel hasard, d'avocat qu'il avait l'ambition d'être, il devint cuirassier. La destinée ne me semble pas lui avoir joué là un mauvais tour. Ce n'est pas que les tribunaux — acteurs et public — ne lui eussent offert autant de types originaux sur qui exercer un esprit d'observation et de satire; mais je m'imagine que la toque noire eût plus éteint cet esprit que le casque ou le colback.

Nous avons dans ce nouveau volume, comme dans les précédents, d'amusantes anecdotes, des portraits sans méchanceté, mais pleins de malice et, je n'en doute aucunement, de vérité, au bas desquels on peut mettre des noms propres sans être à cheval sur l'*Annuaire*, des détails intéressants, d'autant plus utiles qu'on ne les trouverait pas dans les ouvrages à prétentions sérieuses, sur l'École de Saumur, le Prytanée de la Flèche et les opérations de remonte, enfin, puisqu'il faut tout dire, des longueurs. Les mots tirent à la ligne et les lignes au volume, et cela gâte l'effet. Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle s'em-

plit... et déborde. Le robinet militaire de Théo-Critt coule toujours et toujours épanche la même liqueur. Il ne faudrait pourtant pas qu'elle nous inondât.

B.-H. G.

Étiennette, par ALFRED SIRVEN. Un vol. in-18. E. Monnier, édit. Paris, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Loü, remis en possession de ses biens, épouse enfin sa cousine Étiennette, et ils jouirent de tout le bonheur qu'ils méritaient.

Il faut vous dire que Loü méritait d'être heureux, car, ayant failli périr tout petit par une machination criminelle de son frère consanguin, très fâché d'avoir à partager le domaine de Trévannes, il aurait droit de se plaindre qu'on lui eût sauvé la vie, si elle ne lui offrait à point une jolie épouse et une grosse fortune avec un titre de comte.

Quant aux péripéties qui emplissent les vingt années écoulées entre la chute de la berline dans le torrent, la reconnaissance de la personne et des droits de Loü et l'apoplexie de son coquin de frère, j'ai regret à constater leur puérilité et leur antiquité. M. Sirven s'est peut-être dit : « Elles sont donc excellentes, puisqu'on s'en est tant de fois servi. » Hélas! elles sont usées. Une seule question à l'auteur : la scène du début se passe en 1816, près de Nantes ; le comte de Trévannes, pour décider un bohémien à détruire le pont où doit passer la voiture de la seconde femme de son père, lui dit :

— « La frontière est tout près d'ici. »

Laquelle?

Les Tubeuf : *Mœurs provinciales,* par JACQUES LA RONCE. Un vol. in-18. Paris, 1885. Alph. Lemerre, édit. — Prix : 3 fr. 50.

Ce roman est un intéressant début. L'auteur se rattache à l'école réaliste, mais qu'on n'aille point lui tenir rigueur par peur que ce mot de réalisme ne recouvre des horreurs. Sans doute ce n'est pas gai, il n'y a point là de fantaisie joyeuse et l'amour n'y est pas une fête de l'âme. Mais pourquoi vouloir que tout soit fête et joie dans les livres, alors que, dans la vie, c'est le contraire qui domine ? M. Jacques La Ronce nous retrace l'histoire morale et physiologique d'une famille de la basse Normandie, voisine de la mer. C'est un tableau d'ensemble, qu'il s'est préoccupé de rendre vrai, au risque d'une certaine monotonie. Les scènes sont prises sur le vif et agencées avec une logique suffisante ; M. Jacques La Ronce a étudié les caractères de ses personnages et les a soutenus sans forcer la note.

L'affabulation, à vrai dire, est secondaire, car c'est une peinture de mœurs et non le développement d'une intrigue. Le choix des incidents, des péripéties, sert convenablement les caractères en provoquant à propos leur manifestation : c'est un mérite dont il est juste de tenir compte à l'auteur. Il explique ces caractères par l'influence de l'hérédité et de l'éducation, et il a le bon goût de ne pas abuser de la théorie physiologique.

C'est bien assez que nous assistions aux crises d'hystérie de la malheureuse Sidonie Tubeuf ; — pour en atténuer l'effet pénible, l'auteur a eu soin de placer tout à côté un trait comique, en les faisant traiter par ce bohème de Viguemale qui calme l'accès par la pression des poings sur les ovaires et déclare en son langage trivial :

— « Quand ça recommencera, asseyez-vous dessus! »

Ce qui n'empêche pas la pauvre fille de céder à son tempérament et de tomber dans les bras du sous-préfet Trotabas, type de méridional ignare, bruyant, vaniteux et libertin qui, une fois las de cette liaison fatigante, trouve une solution toute naturelle : abandonner sa maîtresse et demander un changement de résidence.

Sidonie, désespérée, se précipite du haut de la falaise, et la marée haute roule son cadavre sur la plage.

Ce sera le coup de la mort, comme on dit, pour le père et la mère, bonnes gens, d'intelligence médiocre, recroquevillés dans l'inertie de leur existence provinciale.

L'analyse de cette famille Tubeuf révèle en M. Jacques La Ronce un romancier d'un esprit fin, observateur. Les procédés qu'il emploie ne sont pas tout à fait les siens, le moule dans lequel il met en forme sa matière n'est pas à lui, il les tient des maîtres réalistes. Mais c'est déjà bon signe que de s'adresser aux maîtres pour s'initier au métier et il en use en homme de réflexion, et par là nous donne l'espoir d'une originalité plus franche : à son second ouvrage, nous le verrons probablement se dégager de la formule de ses modèles et la renouveler.

Le style, malgré des inégalités, est généralement ferme et précis. Le développement, par malheur, entraîne le jeune écrivain, qui croit, comme tous les autres débutants, que l'abondance des phrases fait la richesse d'un livre. Quand il consentira à resserrer la trame de sa composition, M. Jacques La Ronce produira certainement une œuvre remarquable. Celle-ci est déjà beaucoup au-dessus de la moyenne des débuts de cette année. PZ.

La Chair, par OSCAR MÉTÉNIER. Un vol. in-18. Kistemaeckers, éditeur, Bruxelles, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Les historiettes de M. Météner ne sortent pas de la moyenne des récits naturalistes qui sont la spécialité de l'éditeur Kistemaeckers. Le seul caractère qui les distingue de la plupart des produits déliquescents, c'est un certain respect de la syntaxe et de la modération dans l'emploi des néologismes. M. Météner doit à cause de cela exciter quelque peu le mépris de ses frères en naturalisme.

La première nouvelle — celle qui donne son titre au volume — est l'histoire d'un jeune simplice qui se déniaise tout d'un coup, brise les bandelettes sacrées dont l'avait entouré son abbé-précepteur. Comme ces vertus comprimées ne s'échappent point sans faire explosion, le jeune vicomte va du premier coup au comble du scandale : il cède à la folle exigence

de sa maîtresse improvisée et l'amène passer la nuit dans sa chambre, dans la pieuse maison de la rue Servandoni où ne sont admis que des hommes pieux, des abbés, des séminaristes.

Une autre, *Candeur*, nous montre une jeune fille qui choisit un vieux mari avec l'intention préalable de prendre pour amant un sien cousin qu'elle aime. Le soir même du mariage, elle donne, pendant le bal, rendez-vous au jeune homme dans une grotte, et là lui offre tout d'elle-même; naturellement il ne refuse rien. Et comme il s'étonne qu'elle ait, dans ces dispositions choisi, ce vieux mari : « Il fallait bien un père à nos enfants », répond-elle.

La Perle de Châteaurieux, la femme d'un horloger de province est venue à Paris pour le 14 juillet; elle se confie à un jeune officier, qu'un billet de logement fit son hôte lors des grandes manœuvres. L'officier la pilote le jour.... et la nuit.

L'Idéal de Robert Duru, une superbe jeune fille qui inspire un peintre. Vingt ans après, il la retrouve épaisse et couperosée au comptoir d'un épicier. *Sic transit gloria mundi.*

Il y a encore une douzaine environ de ces nouvelles, ni bien neuves de fond, ni bien délicates de forme. Du Paul de Kock, avec moins de bonne humeur; des contes légers lourdement contés.

J'espère pour M. Méténier qu'il les écrit au courant de la plume et sans se relire. Ce serait au moins une excuse, une mauvaise; mais c'en serait une. P. Z.

Ladies et Gentlemen, par Marie et Robert Halt. Un vol. in-18. Paris, Marpon et Flammarion, éditeurs, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Histoires anglaises, contées à la française, c'est-à-dire avec esprit et vivacité. Le volume est formé de deux récits : *Battu par les demoiselles;* et les *Suites d'un Cook's town.*

Battu par les demoiselles, c'est l'aventure d'un jeune clergyman qui abuse de sa situation privilégiée pour se faire aimer — en tout bien tout honneur, — par plusieurs jeunes filles et flirte agréablement avec chacune d'elles en évitant le mariage avec autant d'adresse que l'anguille évite la nasse. Mais il n'est anguille si agile et si fluette qui ne trouve sa nasse. Il n'est *flirteur* si subtil qui ne soit pris au trébuchet du mariage.

Les jeunes filles délaissées par le galant James se vengent d'une façon originale : comme leurs cœurs n'étaient pas très sérieusement engagés dans le flirtage, elles sont exemptes de jalousie, et ayant reconnu que l'une d'elles aime vraiment d'un amour capital le jeune clergyman, elles dressent une jolie embûche et favorisent une entrevue entre Effie Perkins et James. Au moment où il exprime à la jeune miss ses plus tendres sentiments, les autres le surprennent, le voilà engagé d'honneur; il est fiancé; c'est un peu le mariage forcé. Et voilà comment on est battu par les demoiselles.

Les Suites d'un Cook's town représentent un chassé-croisé de sentiments et de mariage, qu'il est plus amusant de lire dans l'ouvrage que d'expliquer en quelques lignes. D'autant plus que le charme de l'œuvre est dans la façon humoristique et les traits comiques du conteur. Cette nouvelle est beaucoup plus développée que la première. L'élément principal est la confusion d'amour d'une jeune fille et de deux jeunes gens qui sont frères. Tous deux l'aiment, mais l'un se sacrifie à l'autre par dévouement fraternel. La jeune fille accepte celui qui se déclare, mais au fond c'est l'autre qu'elle préfère. Celui-ci, de son côté, pour calmer son chagrin, part pour les colonies et s'y marie. Plus tard, devenus veufs l'un et l'autre, ils reconnaissent leur funeste erreur. Ils sont disposés à la réparer, mais la loi anglaise interdit le mariage entre beau-frère et belle-sœur. La violation de cette loi est punie de mort. L'opinion commune est contre cette loi qu'on trouve surannée et excessive. Il faudrait qu'un couple audacieux risquât cette union prohibée, se dénonçât lui-même, attirant ainsi les rigueurs de cette loi inhumaine. Et devant le soulèvement de l'opinion publique qui ne manquerait pas de provoquer la condamnation, le Parlement abolirait le bill royal de 1567.

Or il y a en Angleterre plus de mille beaux-frères et belles-sœurs mariés ensemble secrètement. Aucun ménage n'est disposé à se sacrifier.

Mais nos deux amoureux trouvent un joli motif de donner satisfaction à leur passion : ils vont se marier, mais uniquement pour se dénoncer; ils s'épousent dans l'intérêt de la cause commune de tous les beaux-frères et belles-sœurs amoureux! ils se vouent au martyr! n'est-ce pas magnanime, héroïque? L'auteur affirme qu'ils se dénonceront; ils ont d'autant plus de mérite à tenir leur résolution qu'un M. Mattheys, très malin et très pratique, leur conseille, maintenant que dans une intention très louable ils ont enfreint la loi, de faire comme les autres : de garder le silence sur leurs affaires et de jouir en paix de leur union.

Mme Marie et M. Robert Halt ont droit à des compliments et leur livre à un succès : ils y ont mis beaucoup d'observation — d'une observation sans doute un peu superficielle — beaucoup de bonne humeur et une grande simplicité qui n'est pas un petit mérite par le temps qui court. P. Z.

Le Fils de prêtre, roman posthume par l'auteur du *Maudit*, l'abbé ***. Paris, E. Dentu, éditeur, 1886. Grand in-18 de 309 pages. — Prix : 3 fr. 50.

Ne vous laissez pas détourner par le titre quelque peu tapageur : il ne s'agit pas d'une de ces élucubrations scandaleuses à la Léo Taxil; aucune scène de ce roman ne fournirait prétexte à un dessin malpropre comme ceux qui illustrèrent effrontément nos murs il y a quelques mois. Il ne s'y révèle même aucun parti pris de malmener le clergé catholique; l'auteur n'y manifeste d'autre intention que de livrer le dernier combat de la campagne entreprise par lui en forme de libéralisme religieux. *Le Fils de prêtre* paraît après la mort de l'écrivain anonyme qui produisit successivement *le Jésuite, le Moine, la Reli-*

gieuse, d'autres encore, auxquels l'énigmatique signature de *l'abbé* *** assura un certain retentissement jadis.

La thèse soutenue par lui dans ces divers romans, c'est la nécessité pour l'Église, ou de périr ou de se régénérer; la forme du roman employée par l'abbé *** est destinée à donner plus de force et plus d'intérêt aux faits qu'il choisit et dispose pour démontrer dans quelle erreur s'immobilise et à quel danger s'expose l'Église en persistant à rester en arrière des idées modernes.

Dans *le Fils de prêtre*, l'abbé *** (l'abbé J.-H. Michon, au témoignage du *Dictionnaire des anonymes*) met en scène, à l'époque du second empire, un jeune homme que son oncle, chanoine du diocèse de Paris, a préparé pour le rôle de champion laïque de l'Église. Ernest de Lancion a été imbu des doctrines de l'ultramontanisme. Docilement il a subi l'influence qui pesait sur lui avec une autorité incontestée, jusqu'au jour où, parvenu à l'âge d'homme et sortant ses idées du cercle étroit où les circonscrivait le chanoine, il éprouva une révolte de sa raison. L'intolérance ultramontaine froisse sa conscience. Tout le drame de sa pensée commence à cette évolution, se développe en mille péripéties psychologiques, et le dénouement, c'est la transformation d'Ernest de Lancion, non pas en libre penseur, ni en athée, loin de là! mais en catholique libéral!

Avec l'ardeur de la jeunesse et la générosité d'un cœur convaincu, il ose écrire un livre de combat, *les Retardataires;* ceux qu'il stigmatise de cette dénomination, les fervents de Rome, ne lui pardonnent pas ce qu'ils appellent une trahison.

La publication de cet ouvrage a pour premier effet — et ici commence la partie émue et émouvante du roman — de séparer à jamais l'oncle et le neveu. Le déchirement de l'affection est le fruit amer de l'indépendance de la conscience : le chanoine la confond avec l'indépendance du cœur et traite son neveu en ingrat.

Le second effet de la publication des *Retardataires* est d'obliger Ernest de Lancion à une lutte cruelle, implacable : les catholiques, prélats et simples croyants, le monde et la cour, le parquet même, qui n'a su rester indifférent à la témérité de ses écrits et au bruit fait autour d'eux, voilà autant d'adversaires, on peut dire autant d'ennemis qui le poursuivent avec une ténacité infatigable. Au milieu de ces déboires, des écœurements que lui cause cette guerre où sont visées ses idées bien plus que sa personne, Ernest de Lancion s'éprend d'une jeune personne aussi bien douée sous le rapport des charmes et de l'esprit qu'abondamment pourvue sous le rapport des avantages de fortune. Un mariage se conclut, un vraiment beau mariage, et le jeune catholique libéral y trouve la paix dont il a grand désir et grand besoin.

Il revient alors auprès du chanoine qui est à toute extrémité et apprend enfin que celui qu'il appelait son oncle est son propre père.

A vrai dire, cette révélation n'était pas bien nécessaire; il n'était pas même nécessaire que la paternité du chanoine fût autrement que spirituelle. Son action sur le jeune homme se fût tout aussi fermement exercée et nous ne l'aurions pas moins bien compris.

Le caractère de prêtre eût gagné en élévation sans rien perdre en vérité, au contraire, s'il avait voulu former un fils à l'image de sa pensée sans que ce fût le fils de son sang et de ses sens.

Seulement il eût fallu un autre titre, et l'auteur tenait sans doute à celui-ci pour son aspect criard. Au demeurant, l'œuvre est intéressante et vigoureusement écrite malgré quelques longueurs. P. Z.

La Belle Judith, par Le Faure et F. Steyne. Un vol. in-18. Paris, 1886, Laurent, éditeur. — Prix : 3 fr. 50.

La belle Judith, ou, si vous aimez mieux, miss Clarick est arrière-petite cousine de *l'Étrangère;* elle devient la maîtresse de M. d'Almérida, lequel a pourtant la chance de posséder une jeune épouse charmante. Poussé par sa passion illégitime, il empoisonne Carmen, sa femme, en versant de la belladone dans une tasse de café; puis il veut fuir avec sa maîtresse. Judith lui déclare qu'elle ne l'aime plus; il la tue et se brûle la cervelle.

L'histoire de la belle Judith ne dépassant pas deux cents pages, les auteurs ont complété le volume avec celle de *Mademoiselle Cordier*, qui a fait une faute. Mais, en réalité, c'est Mme Cordier qui est une vilaine femme, adultère, lubrique au point de s'offrir à celui qui recherche sa fille en mariage. Cette Mme Putiphar est punie comme il convient; sa fille, qui est une bonne créature aimant bien son père, est mariée à l'homme qu'elle aime et dont elle est aimée, et M. Cordier, qui n'a pas même eu la satisfaction de donner un coup d'épée au sieur d'Estivet, un polisson trop ami de Mme Cordier, se console de ses mésaventures conjugales par le bonheur non moins conjugal de ses enfants.

Ces fables, d'une banalité audacieuse, sont contées dans un style quelconque. P. Z.

DERNIÈRES PUBLICATIONS.

OUVRAGES SIGNALÉS.

L'Enjôleuse, par Armand Lapointe. Un vol. chez E. Dentu. — Prix : 3 francs.

Les Gaietés de l'escadron, par Georges Courteline, illustrations de Léo Brac. Un vol. Marpon et Flammarion. — Prix : 5 francs.

Les deux amours de René, par Henri Danay. Un vol. in-18. Paris, Ollendorff. — Prix : 3 fr. 50.

Mam'zelle Tout le Monde, par Léopold Stapleaux. Un vol. Frinzine et Cie. — Prix : 3 fr. 50.

Cléopâtre, par Henri Gréville. Chez Plon et Nourrit. Un vol. — Prix : 3 francs.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle. par P. LAROUSSE (2e supplément).

La maison Ve P. Larousse et Cie prépare en ce moment un **second supplément** au *Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle* de Pierre Larousse.

Le *Grand Dictionnaire*, commencé en 1865, fut terminé en 1876. Il comprenait alors 16 vol. in-4° d'environ 1,400 pages, à quatre colonnes de texte compact.

Dès 1878, paraissait en un volume un premier supplément destiné à mettre à jour cette œuvre colossale, la plus complète, la plus riche en renseignements de tout genre, la plus véritablement encyclopédique qu'on ait jamais publiée.

Depuis cette époque, un grand nombre d'événements se sont produits qui ont enrichi le domaine de l'histoire et modifié la situation politique, économique, commerciale des peuples ; des faits de guerre importants ont eu lieu en Égypte, en Tunisie, au Soudan, dans l'Indo-Chine, en Chine, dans les Balkans ; des explorations, notamment dans le continent africain, ont agrandi nos connaissances géographiques et préparé des voies nouvelles aux produits et à la civilisation de l'Europe ; des œuvres philosophiques, littéraires, scientifiques, artistiques, dignes de fixer l'attention, ont vu le jour ; des hommes nouveaux sont arrivés à la réputation pendant que des hommes célèbres ou remarquables disparaissaient de la scène du monde, etc., etc.

C'est à consigner, dans l'ordre alphabétique, cette série considérable de faits que sera consacré le nouveau supplément. Tout en complétant les 16 volumes qui l'ont précédé, il formera un tableau complet de la vie publique, des transformations politiques et sociales, de l'activité incessante de l'esprit humain dans les lettres, les sciences et les arts, des progrès accomplis depuis dix ans dans le monde entier.

Parmi les articles qu'on y verra figurer, nous citerons, au hasard de la plume : *Annam, Birmanie, Cambodge, Formose, Tonkin, Lang-Son, Tuyen-Quan* qui, en raison d'événements récents, offrent un intérêt tout particulier ; — *Afrique, Association africaine, Algérie, Congo, Sénégal, Tunisie, Madagascar, Bulgarie, Roumélie ; — Anarchistes, Dynamiteurs, Invincibles, Irrédentistes,* la *Main Noire, Récidivistes ; — Bataillons scolaires, Enfants abandonnés, Enseignement professionnel*, etc., réorganisation des *Facultés ; — Associations, Bimétallisme, Acte Torrens, Conventions monétaires ; Crise industrielle ; — Canal de Panama, Navigation du Danube ; — Électrothérapie, Suggestion, Rage, Microbe ; — Ballons dirigeables, Torpilleurs, Armes nouvelles, Unités électriques, Transport de la force par l'électricité, Explorations sous-marines ; — Brière de l'Isle, Courbet, Négrier, Flatters, Brazza, le Mahdi, Parnell, Riel, Tolstoï ;* l'*Armée du Salut ;* le *Volapück ; Torquemada* d'Hugo, le *Prêtre de Némi*, de Renan, *Théodora*, de Sardou, *Denise*, d'Alex. Dumas ; les *Jacobites*, de Coppée ; *Anna Karénine*, de Tolstoï ; *Jésus devant Pilate*, de Munkacsy ; *États-Généraux*, de Dalou ; *Les Premières funérailles*, de Barrias ; *Quand même*, de Mercié, etc., etc.

Écrit dans le même esprit et sur le même plan que le *Grand Dictionnaire universel* de Pierre Larousse, dont il ne cessera de s'inspirer, ce supplément ne comprendra pas seulement tout ce qui a trait à l'histoire, à la géographie, à la politique, à la biographie, à l'économie politique et sociale, à l'administration, à la législation, aux sciences pures et appliquées, à la littérature, à la philosophie, aux arts, etc. On y trouvera ce qui a fait l'originalité propre de l'œuvre de Pierre Larousse, des comptes rendus d'ouvrages en tout genre, des études critiques et sociales, des descriptions d'œuvres d'art, des curiosités philologiques, des procès célèbres, des articles sur les journaux, sur les théâtres, etc., *ce qu'on chercherait en vain dans toute autre encyclopédie.*

Souvenirs 1829-1830, par AMAURY-DUVAL.
Un vol. in-18, Paris, 1886. Librairie Plon.

Ce serait égarer le lecteur que de lui présenter ces *Souvenirs* comme une œuvre d'un intérêt « palpitant », mais les relations de famille et d'amitié ont ouvert à M. Amaury-Duval, très jeune encore, le salon de Charles Nodier à la bibliothèque de l'Arsenal et ceux de sa propre sœur, d'abord Mme Chassériau, au quai Conti, puis Mme Guyet-Desfontaines, rue d'Anjou ; en outre, peintre, c'est dans l'atelier de M. Ingres que s'est formé son talent non pas éclatant, mais réel et distingué. De bonne heure il s'est donc trouvé en bon lieu pour fréquenter à l'aurore de leur célébrité la plupart des hommes de son temps qui se sont fait un nom dans les arts, les lettres et les sciences ; et de bonne heure il a pris l'habitude de noter chaque soir les faits de la journée.

Si souvent que les soirées de l'Arsenal aient été

décrites, M. Amaury-Duval en rapporte encore quelques détails d'une bonhomie charmante. Mais le charme absolu du livre est dû à la présence constante, latente ou effective de Mme Chassériau, la gracieuse, spirituelle et courageuse jeune veuve, à ses conversations, à ses lettres, à l'exemple de sa vie. Nous y trouvons aussi un bien curieux portrait et quelques lettres caractéristiques du futur maréchal Pélissier, alors capitaine d'état-major, rencontré en Grèce par le jeune artiste attaché à la commission scientifique qui fut envoyée en Morée à la suite de notre occupation après la bataille de Navarin. Le récit des premières recherches de cette commission ajoute au volume plus de pages que d'intérêt. Mais, somme toute, les *Souvenirs* de M. Amaury-Duval, écrits d'une plume sincère et sans prétention, occuperont honnêtement leur place parmi les petits mémoires du XIXe siècle.

L'auteur de ces *Souvenirs* vient de mourir (décembre 1885); il y aurait certainement un choix curieux à faire dans ses journaux manuscrits et plus intéressant par la condensation que celui qu'il eût fait lui-même. E. C.

Nouveaux essais de psychologie contemporaine. Paul Bourget. Paris, Alphonse Lemerre, 1886. Un vol. in-18. — Prix: 3 fr. 50.

Ce nouveau volume de critique psychologique est consacré à MM. Dumas fils, Leconte de Lisle, de Goncourt, Tourguéneff et Amiel. Je ne reviendrai pas sur les procédés de M. Paul Bourget, non plus que sur sa tentative pour renouveler l'intérêt et la portée de la critique littéraire. On a tout dit à propos de son premier volume, et celui-ci n'apporte aucun élément nouveau à étudier dans le tempérament, le tour d'esprit et les préoccupations de l'auteur. Il ne me resterait qu'à répéter des éloges qui, pour amplement mérités qu'ils soient, doivent avoir pris, depuis qu'il les entend, un son de banalité aux oreilles de M. Paul Bourget. Je n'ai pas d'ailleurs ici la possibilité de le suivre pas à pas dans ses analyses subtiles et profondes. Je signalerai seulement le sens si juste et si précis avec lequel il insiste sur la modernité de l'auteur des *Poèmes antiques:* ces pages sur Leconte de Lisle me paraissent être ce qu'on a écrit de plus achevé au sujet d'un des plus grands poètes du siècle. Sa caractérisation d'Amiel, le départ qu'il fait entre le génie et la médiocrité dans cette âme à demi venue, est aussi particulièrement remarquable. « Nous avons vu, dit-il à la fin et en manière de conclusion, à l'occasion de M. Dumas, cet énergique et ce volontaire, que le mysticisme était le terme de beaucoup des pensées modernes, — et voici que nous retrouvons le même mysticisme chez Amiel, le moins volontaire des hommes, le moins semblable à l'auteur de l'*Ami des femmes*, et voici que, plus près encore de nous, une génération se lève dont les chefs de file sont plus voisins du mysticisme qu'on ne l'a été en France depuis le commencement du siècle... Il y a là un des indices, entre mille, du malaise profond dont le cœur de l'homme moderne est tourmenté. D'où dérive ce malaise et pourquoi ce déséquilibre psychologique dans une société plus comblée que ne le fut aucune autre? Y a-t-il une grande loi méconnue par notre civilisation? Ou bien toute civilisation est-elle quelque chose de trouble par essence et qui ne saurait durer sans souffrir? Que répondre aux redoutables questions que nous pose ainsi brusquement et à toute rencontre notre âge de doute? Ces questions, dans lesquelles se résume la série de ces études, nous les avons retrouvées au terme de chacune d'entre elles. Il est presque doux de clore, du moins cette série, sur l'image du touchant Amiel, car l'histoire de cet homme si voisin de nous par son cosmopolitisme, son excès d'analyse et son besoin de songe, a ceci de consolant qu'elle prouve que, même dans les plus cruelles maladies morales, l'âme peut conserver sa noblesse et agoniser, comme une belle et pure jeune femme, sans une laideur, sans une souillure. »

M. Paul Bourget a peut-être donné, dans ces lignes, sous forme dubitative, la meilleure réponse qu'il soit possible de faire aux douloureux problèmes qui hantent son esprit. Oui, sans doute, « toute civilisation est quelque chose de trouble par essence et qui ne saurait durer sans souffrir ». L'histoire est ici d'accord avec les documents littéraires, et lorsque ceux-ci font défaut ou se taisent, elle les supplée abondamment. Mais cet ennui, ce malaise, ce déséquilibre, ce besoin d'un au delà contrarié par l'impuissance d'y croire, cette atrophie des facultés du bonheur et de la joie, cette férocité d'analyse qui creuse la jouissance jusqu'au néant, toute cette tristesse savante, enfin toutes ces tortures voulues et raffinées que notre littérature excelle à rendre dans leur âpreté et leur désespérance, est-ce là véritablement ce qui constitue le fond de l'homme moderne? A voir le monde et son train, les ambitions qui combattent, les convoitises qui assaillent, toutes les passions qui s'agitent, la violence de l'universelle poussée vers les biens de la vie, j'ai peine à croire à tant de lassitude et de dégoût. Les malades n'ont jamais fini de parler de leur mal; ils le décrivent, l'étalent, le font palper et le revoient chez les autres avec une sorte de commisération satisfaite; ils mettraient volontiers le genre humain à leur régime sous le prétexte de le soigner avec eux. N'y aurait-il pas quelque chose d'analogue dans la mélancolie désillusionnée et l'inquiétude sceptique dont on fait la plaie du siècle? Le bâillement est aussi contagieux que le rire, et il suffit d'un homme s'écriant: Je m'ennuie! pour que vingt reprennent aussitôt: Et moi donc! Les gens malades du foie sont nombreux, la chose est visible; mais de là à une jaunisse universelle, il y a loin.

Aussi dirai-je pour finir que, si l'auteur des *Essais de psychologie contemporaine* n'a pas vu autour de lui des types littéraires sains, robustes, bien vivants et gais, c'est que rien n'est plus intéressant que d'étudier chez les autres le mal dont on est atteint.

B.-H. G.

Écrivains modernes de l'Angleterre, par Émile Montégut. Première série : *George Eliot, miss Brontë, Un roman de la vie mondaine.* Un vol. de 405 pages. Librairie Hachette, 1885.

Nous avons goûté particulièrement et nous recommandons avec plaisir ce nouveau volume de M. Émile Montégut. Dans aucun des autres ouvrages si justement appréciés du même auteur, n'apparaissent en un meilleur jour les éminentes qualités d'analyseur et de moraliste, et ne rencontra de plus heureuses trouvailles la pénétration délicate et profonde de ce rare écrivain. Notre littérature moderne compte de nombreux *Essayistes;* M. Montégut n'a été dépassé par d'autres que sur la route de la fortune et au seuil des académies ; mais il occupe le premier rang dans l'estime des bons juges. Les trois sujets qu'il vient de traiter dans ce volume (le premier d'une série qui en comprendra, nous l'espérons, trois ou quatre), quoique d'importance inégale, sont presque égaux par l'intérêt, sous la plume ingénieuse et suggestive — selon le mot à la mode, et fort à propos ici — du maître critique. Sur George Eliot, M. Montégut nous donne deux études, l'une intitulée: *Premier essai,* et parue en juin 1859 ; l'autre : *Portrait général,* et datée de mars 1883. Dans ce deuxième travail, l'écrivain français, étudie successivement dans George Eliot : *l'Ame et le talent,* et *les Œuvres et la doctrine morale,* avec une revue de toute la production du grand romancier depuis *Adam Bede* et les *Scènes de la vie cléricale*, jusqu'à *Middlemarch, Daniel Deronda* et les *Impressions of Theophrastus Such.* Miss Brontë, née Cuvier Bell, l'auteur de *Jean Eyre,* n'inspire pas moins avantageusement M. Montégut, lorsqu'il nous dit : la famille et la jeunesse de miss Brontë ; le milieu social, l'éducation et l'enfance, les parents, la jeunesse, les dernières années d'épreuve, les débuts littéraires, deuils sur deuils, la vie littéraire et les œuvres. Cette étude est d'août 1857. Sous ce titre : *Un roman de la vie mondaine,* le même volume contient une cinquantaine de pages, très remarquables, sur *le Guy Livingstone,* du major Lawrence, qui nous toucha si vivement autrefois. L'article est de 1859. L. D.

Mémoires d'aujourd'hui, par Robert de Bonnières. Deuxième édition. Paris. Paul Ollendorff, 1885. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Lorsqu'un ouvrage se répand si promptement qu'il ne m'est donné de le lire et d'en rendre compte qu'à sa seconde édition, je crains toujours de faire injure au public en lui donnant mon impression après que la sienne doit être faite, et je me contente de signaler le succès obtenu. Avec cette deuxième série de *Mémoires d'aujourd'hui* de M. de Bonnières, je n'éprouve qu'à un degré moindre les mêmes scrupules. Ces mémoires sont des portraits d'hommes de lettres ou des jugements sur eux ; ils agitent des questions toujours actuelles, de talent, d'art, de procédés ; et sur de tels sujets la discussion ne cesse pas d'être ouverte. J'aurais donc grand plaisir à le suivre dans sa galerie et à m'arrêter devant chacun des tableaux qu'il y expose. Malheureusement temps et espace me font défaut. On me saura gré d'en donner du moins, à titre de mémento, la nomenclature : Ivan Tourguéneff, M. Désiré Nisard, Geoffroy et Labiche, Auguste Barbier, M. Edmond Scherer, Paul de Saint-Victor, M. Victor Cherbulliez, George Sand, Victor Hugo, Balzac, Sainte-Beuve, J. Michelet. M. Jules Simon, M. Catulle Mendès, M. Ernest Renan, M. Auguste Vitu, M. Alphonse Daudet, M. Ludovic Halévy, l'élève de Baudelaire, Rollinat, M. Barbey d'Aurevilly, M. Émile Zola, M. François Coppée, Mme Judith Gautier, Mme Alphonse Daudet, Anatole France. La compagnie, pour mêlée qu'elle soit, est attrayante, vous le voyez. Elle l'est davantage par la façon dont M. Robert de Bonnières la présente. Souvenirs personnels, longues citations bien choisies, anecdotes peu connues et curieuses, fragments inédits, voilà de quoi allécher les curiosités. Quant à l'esprit et au sens critique de l'auteur, ils sont l'un d'une verdeur, l'autre d'une franchise et d'une netteté de plus en plus rares. Écoutez ce finale sur M. Scherer, « homme considérable » au *Temps :* « L'ennui, le lourd ennui, l'ennui fade, dont il a pétri toute son œuvre est à étouffer un honnête homme!... C'est à mourir! Oh! comme après avoir vu, lu ou entendu M. Scherer, on se sent un besoin fou de chanter n'importe où et sur n'importe quel air :

J'aime mieux ma mie,
O gué!
J'aime mieux ma mie.

« Ne lisez jamais M. Scherer ! » — Quel plaisir de dire : Amen!

J'aurais bien envie de chercher querelle, pour des raisons diverses, à M. Alfred de Bonnières à propos de J. Michelet, de M. François Coppée et de Victor Hugo qu'il compare spirituellement quelque part — le grand poète vivait encore — à une baleine échouée sur le rivage de la Méditerranée et que les gens entourent, stupéfaits. Mais je préfère rapporter encore ce jugement : « M. Catulle Mendès a un talent rare, précieux, exquis et corrompu », et le remercier, entre autres choses, des vérités qu'il dit à Maurice Rollinat.

B.-H. G.

La Proie du néant, notes d'un pessimiste, par Edmond Thiaudière. Un vol. in-12. Paris, 1885. Ollendorff, édit. — Prix : 4 fr.

A vrai dire, nous aimerions mieux des livres composés et soutenus par une dialectique solide ; ces notes, dont la mode se généralise trop, dispensent l'écrivain de suivre une méthode et de montrer ce que vaut sa logique. La compensation nécessaire, c'est la vivacité du trait, le vigueur ou la grâce du style, la nouveauté du point de vue. La Bruyère, La Rochefoucauld, Vauvenargues peuvent permettre de ne pas écrire continûment le livre qui se fait sous leur plume, pensée par pensée ; pourquoi ? Parce que c'est le suc

de leur observation, l'essence même la plus concentrée de leur connaissance du genre humain qu'ils déposent dans la forme complète et bien équilibrée de la sentence.

De la sorte leur pensée est suggestive.

Les recueils de pensées dont la librairie Ollendorff essaye de faire une *Bibliothèque des moralistes* ne présentent jusqu'ici rien de semblable : il y a des degrés dans le médiocre. Les cinq ou six petits livres à l'instar de La Bruyère, sortis de la maison de la rue de Richelieu, les occupent chacun à son rang.

Le dernier paru, *la Proie du néant*, n'est pas le moins intéressant. N'était ce titre à effet, qui inspire quelque défiance, on se laisserait aller facilement à reconnaître en l'auteur une sincérité philosophique digne d'action. Il n'est pas, du reste, le premier venu. M. Edmond Thiaudière s'est acquis une place honorable dans les lettres contemporaines.

Il est pessimiste et s'en confesse, dès le seuil du livre, à ses deux chiennes Léa et Mosès. M. Thiaudière leur déclare qu'il s'attend bien à ce qu'on juge bizarre cette dédicace à ses bêtes. Eh! pourquoi donc? Un pessimiste peut bien trouver que les bêtes ont du bon, et il avoue, en effet, que les siennes « nuancent son douloureux scepticisme d'une mansuétude sans bornes ».

Loin d'être par cette dédicace détourné d'ouvrir le livre, nous avons senti notre curiosité piquée. Et consciencieusement nous avons lu, en mettant entre chaque un temps, les opinions émises par M. Thiaudière sur l'Éternel, l'Être éphémère, la Société, la Foi et la Raison, la Vérité, la Fortune, la Science et l'Art, la Politique, l'Amour, la Vie et la Mort.

Assurément M. Thiaudière peut inscrire sur son recueil ce sous-titre : *Notes d'un pessimiste*. Il voit tout, nous ne dirons pas en noir, car plus d'une fois sa teinte est pâle, c'est un peu gris ; mais il voit tout en brun. Malheureusement c'est plutôt la surface que le fond de l'être qu'il voit. Nombre de remarques sont judicieuses, fines, lacérées, extraits vifs et piquants ; mais ce sont les apparences de la vie, qu'il touche ; il n'atteint pas les ressorts secrets ; il ne réussit pas à pénétrer dans le secret de la cause.

Nombre de ces notes aussi manquent du cachet de nouveauté nécessaire pour qu'elles frappent. Non pas que l'auteur ait le moins du monde péché par réminiscence: ces pensées sont bien à lui, elles lui sont venues en conséquence du fait par lequel il a été touché ; mais son aventure était commune. D'autres, l'ayant éprouvée, naturellement l'ont constatée. Le malheur et la douleur ne sont pas si variés qu'on croit et à moins d'être une âme exceptionnelle, les impressions qu'ils laissent se ressemblent d'assez près.

Toutefois, qu'on n'aille point conclure de là que le livre de M. Thiaudière est vulgaire. Il s'y rencontre en beaucoup de pages la marque d'un esprit distingué et d'un écrivain délicat. Qu'on en juge par de brèves citations, que le défaut d'espace nous interdit de multiplier.

« Il y a souvent plus d'esprit à paraître dupe qu'à montrer qu'on ne l'est pas.

« Aux gens qui n'aiment pas les chiens, il est possible que le bon sens ne manque pas ; mais il leur manque davantage... Il leur manque le meilleur sens.

« Il faut parfois du courage pour résister à la force des hommes, mais toujours de la sottise pour résister à la force des choses.

« La bêtise de la femme est parfois d'une ardeur et d'une intrépidité surprenantes, et la bêtise de l'homme n'est pas toujours capable de la tenir en échec.

« Les gens modestes, au lieu de *miser* pour eux-mêmes au jeu de la vie, misent pour ceux qui ne le sont pas et à tout coup les font gagner.

« La vérité luit pour tous, mais tous n'en voient qu'une partie. C'est un phare à feux changeants qui s'éclipse pour les uns dans le moment même qu'il brille pour les autres.

« Les électeurs font quelquefois les élus, mais les élus refont toujours les électeurs.

« La politique est loin de faire ses affaires sans le couvert de l'État. »

Arrêtons-nous : on le voit, c'est de l'esprit, mais de l'esprit de mots ; des boutades plus que des maximes. L'esprit, au demeurant, a son prix. La Bruyère ne s'en contentait pas ; mais M. Thiaudière ne prétend pas se hisser aux épaules de La Bruyère.

La *Proie du néant*, pour n'être point d'une philosophie très profonde, n'en est pas moins au livre curieux à lire. P. Z.

L'esprit allemand, *d'après la langue et les proverbes avec plus de 1,200 proverbes allemands recueillis et traduits* par Pierre Peugeot, professeur au Gymnase de Dunebourg (Russie). Un vol. in-12°. Paris. E. Giraud et Cie, 1885.

Dans l'*Introduction*, comparaison des deux langues française et allemande, comparaison qui a été faite souvent: en français, les mots régissants sont placés avant les mots régis, et en allemand, au contraire, les mots régis précèdent les mots régissants. *Ce qui n'est pas clair n'est pas français*, disait Voltaire ; *l'Allemand parle en énigmes*, a écrit Philarète Chasles ; et M. Peugeot d'ajouter : notre langue analytique est la langue de *la confiance* ; l'allemand, celle de *la méfiance*. *Daheim-Geheim*, toute l'Allemagne se révèle dans ces deux mots.

Il ne faut pas accepter à la lettre toutes les sentences et maximes d'un peuple. *Charité bien ordonnée commence par soi-même* est un proverbe français assez populaire ; est-ce à dire que nous soyons une nation foncièrement égoïste ? Cette réserve formulée, nous ne faisons nulle difficulté de reconnaître que les proverbes recueillis et traduits laissent bien démêler les qualités et les défauts du peuple allemand : l'amour de la famille, l'amour de la patrie ; un orgueil démesuré et en même temps un esprit de soumission, de servilité presque. Les Allemands n'ont pas de mot pour exprimer notre sentiment de *délicatesse*, et ils ignoreraient la chose? Nous n'en décidons pas ; toujours est-il qu'ils ne savent point ce qu'est la dignité personnelle : hier, le régime féodal, aujourd'hui

l'unité impériale, ils sont restés des *sujets*, dont on modèle l'esprit, le caractère, des *sujets* qui obéissent aveuglément. F. G.

Karamzine. *Voyage en France.* 1789-1790. Traduit du russe et annoté par A. LEGRELLE. Paris. Hachette et Cie, 1885. Un vol. in-18.

M. A. Legrelle nous donne ici une traduction fidèle de la partie des *Lettres d'un voyageur russe* qui concerne la France. Dès 1867, M. de Porochine en avait publié des fragments, mais en dénaturant, paraît-il, le texte de son auteur, si bien que son travail ne présente, dit M. A. Legrelle, « qu'une phraséologie sans accent propre, sans relief quelconque, le style enfin de tous ceux qui n'en ont pas ».

Ces souvenirs et ces réflexions d'un voyageur sur la France de 1789 sont intéressants et valaient, style à part, la peine d'être traduits pour les Français. Ils ne nous apprennent rien de nouveau sur la Révolution et les événements historiques ; mais ils peignent vivement et d'une manière assez piquante l'aspect du pays, la vie de tous les jours dans les différentes classes de la société, à une époque où l'agitation politique de la surface ne nous laisse guère le temps de pénétrer dans les dessous. Karamzine, sympathique à la France et aux encyclopédistes, ne l'est nullement à la Révolution, qu'il ne comprend pas et qu'il voit par les petits côtés. Dès ce moment, le futur historien de l'empire russe, doté plus tard d'une pension de cinquante mille roubles et favori du czar, n'était pas fait pour apprécier les actes et les principes de la Révolution. Son traducteur ne semble pas l'être plus que lui. Ce n'est pas un blâme : il est d'autant mieux disposé à le traduire exactement. B.-H. G.

POÉSIES

Les Lèvres roses. *Les Aimées. Les Séquanaises,* par ALEXANDRE TOUCHARD. Paris, E. Giraud et Cie, 1885. Un vol. petit in-18.

A Mignon de S...

Tous ces vers sont des baisers,
Les uns gais, les autres sombres,
Oiseaux qui se sont posés
Sur ton col, comme des ombres.

De ton front à tes talons,
Pendant les nuits d'insomnie
Je les ai pris à tâtons
Dans ma soif inassouvie.

Ils avaient des goûts divers,
Sentant la fraise, la rose,
Ou bien les parfums pervers
De ta chair à peine éclose.

Et je mordais là-dedans,
O ma tendre bien-aimée!
Étreignant à pleines dents
Ta poitrine parfumée.

Si ça n'est pas très chaste, c'est joli et friand. Il est dommage que ce soit le dessus du panier. Le reste, à de bien rares exceptions près, me semble de qualité commune et de facture inexpérimentée. Mais on aurait mauvaise grâce à être exigeant : il y a tant de volumes de vers où l'on chercherait vainement une seule jolie pièce. G.

Haute école, *Poésies,* par FÉLIX NAQUET. Un vol. in-18. Paris, G. Charpentier et Cie, 1886. — Prix : 3 fr. 50.

C'est la mode aujourd'hui, — il y a déjà quelque temps qu'elle dure, — de se moquer de soi-même ; cela vous met à l'aise pour vous moquer des autres et les déconcerte quelque peu ! alors que naturellement ils étaient disposés à se moquer de vous. De là sans doute le titre ironique choisi par M. Félix Naquet. Que son Pégase fasse la haute école, c'est au crédit de son talent de cavalier qu'il le doit. Mais il y a autre chose que des changements de pied et des courbettes dans le travail poétique de M. Félix Naquet. Ses poésies sont de la poésie, chose peu commune, et il a, dans son modernisme, l'intelligence des âges passés et des civilisations disparues. Son recueil est divisé en sept livres, nombre cabalistique et pythagoricien : le livre juif, le livre païen, le livre chrétien, le livre moderne, le livre de Méphistophélès, le livre de la femme et le livre de l'auteur. Avant le livre moderne, il place un intermède intitulé : *Une fête chez le docteur Faust,* et qui n'est pas un des morceaux les moins remarquables du volume. Je citerai, dans le « livre chrétien », la pièce qui a pour titre : *le Songe de la femme de Pilate :*

... On voyait des veuves, des vierges
Qui dépouillaient leurs vêtements
Pour déchirer leurs corps charmants
Avec des cordes et des verges.

... Des linges sanglants, des suaires
Pendaient entourés de bijoux ;
Les reines avaient pour joujoux
Des débris puants d'ossuaires.

Une vague senteur de suif,
D'huiles, d'aromates funèbres,
Imprégnait ces mornes ténèbres :
Le monde était devenu juif.

Si l'on s'intéressait encore aux efforts de l'art se manifestant sous la forme poétique, ce livre serait à détailler et à discuter. Je souhaite qu'il ne passe pas

inaperçu. C'est le plus bel éloge que l'on puisse faire d'un recueil de vers en ce temps-ci. Je transcris, pour finir, cinq vers du « livre de l'auteur », qui caractérisent bien sa manière, son talent et son esprit :

J'ai trouvé plus d'un cœur tendre.
L'homme est bon : l'on peut s'attendre,
Si l'on veut un verre d'eau,
A voir des amis vous tendre
L'éponge au bout du roseau.

B.-H. G.

A travers la vie, par Francis Pittié. Un vol. in-18 jésus. Paris, Alphonse Lemerre, éditeur; 1885. — Prix : 3 francs.

Et poète et guerrier
Il aura du laurier.

L'aimable général, qui publie ce volume comme son testament poétique, occupe à l'Élysée, depuis l'avènement de M. Jules Grévy, une situation prééminente qui lui a procuré une notoriété universelle. Et ce n'est pas un des contrastes les moins piquants de cette époque, si peu respectueuse de la poésie, que le chef de la maison militaire du Président bourgeois de notre république médiocrement athénienne soit un fervent du culte de la Muse.

M. Francis Pittié a justifié le titre bien trouvé de son recueil; c'est plus de trente années à travers la vie, dont chacune est marquée d'une impression délicate et d'un poème élevé. Le brave officier a le droit de déclarer que du début à la fin il a recherché et poursuivi l'idéal. Tous les nobles sentiments soulèvent son esprit vers le ciel poétique. Il sait les traduire en une langue facile à comprendre et avec un rythme égal.

Nous signalerons parmi les poèmes qui méritent le plus de retenir un moment l'attention des amis des vers, *les Martyrs*, où, dans son enthousiasme patriotique et libéral, en 1857, M. Francis Pittié s'écrie :

Soudain, en même temps, ainsi qu'il est écrit,
Croulera tout cachot, se rompra toute chaîne,
Et le libérateur, ce poète, ce Christ,
O France, sera né sur les bords de la Seine.

Pax, poème suggéré par la guerre de Crimée et la paix qui la termina;

Les Ames sœurs, composition un peu mystique dont le charme est très pur;

La colère de Pallas, vigoureux poème écrit avec la pointe de l'épée trempée dans le cher sang et les larmes amères de la patrie vaincue; œuvre de soldat-poète, doublement consacré.

Et un grand nombre de sonnets harmonieux où la pensée joue à l'aise dans cette forme étroite.

M. Francis Pittié nous lègue ce recueil comme son testament poétique; nous n'en voulons rien croire. Les *Revues* s'empressent trop volontiers d'insérer les vers qu'il leur adresse pour qu'il résiste à la tentation de leur être de nouveau agréable. Espérons donc qu'un jour *A travers la vie* cessera d'être le dernier-né du poète-général.

PZ.

THÉATRE

Parades inédites, par Th.-S. Gueulette. Un vol. petit in-4°. Paris, Jouaust et Sigaux, éditeurs; 1885. — Prix : 4 fr. 50.

Ceci est un régal pour les gourmets de lettres, régal de haut goût, relevé aux quatre épices gauloises. La farce s'y déploie en toute liberté, la verdeur de la langue n'y est édulcorée par aucune pruderie; et pourtant, ma foi, bien sot qui s'y scandalise; la vivacité du dialogue, le mouvement des acteurs, qui jamais ne cessent, vous emportent dans un tel train de bonne humeur et de franc rire que vous n'avez pas le temps de vous cabrer aux mots terribles qui éclatent tout à coup comme des bombes.

Ah! parbleu, ce n'est point pour nos pincés qui ne prisent rien en dehors des *études psychologiques* et qui sont voués à perpétuité au bleu et au blanc de l'analyse à outrance. Dans ces *Parades*, point de problème moral, point d'évolution sentimentale, point de crise physiologique; les casuistes n'y trouveront nulle matière à argutie! Mais les gens simples s'y amusent! Je vous en réponds qu'ils s'y amusent, comme au temps où tout jeunes, l'esprit dégagé et le cœur libre, se laissant être *peuple* un moment, ils ne croyaient pas compromettre leur dignité, dont ils n'avaient encore qu'une vague idée, en s'arrêtant devant les baraques des saltimbanques à la foire au pain d'épices ou sur une vieille place de province.

Le recueil publié aujourd'hui par la librairie des bibliophiles provient de Th. S. Gueulette, qui fut substitut du procureur au Châtelet de Paris au XVIIIe siècle. Il exerça cette charge jusqu'en 1766; il était né en 1683. Très érudit, aimant les lettres pour elles-mêmes, il publia des éditions et des traductions nombreuses d'ouvrages de tout genre. Il ne borna point ses essais dramatiques aux *Parades* qui nous sont rendues : il a traduit de l'italien ; *la Vie est un songe, Adamade* ou *la Statue de l'honneur*, et la *Griselde;* il a composé *les Comédiens par hasard, Arlequin-Platon, le Trésor supposé, l'Amour précepteur*, et *l'Horoscope accompli*.

Mon érudition me vient en droite ligne de la très substantielle et très curieuse préface placée en tête du volume par M. Charles Gueulette, descendant de l'auteur. Il nous apprend comment lui vint de bonne heure le goût de composer ces farces, en s'amusant avec des jeunes gens de son âge à reproduire celles qu'il avait vues à la foire Saint-Laurent. Du reste, le goût de Gueulette pour ce genre de divertissement fut si vif qu'il consacra une bonne partie de son temps, non seulement à en composer, mais à recueillir toutes

sortes de notes sur ce sujet, et il en forma la *Préface pour les Parades*, morceau qui fait partie d'un grand travail en huit volumes sur l'*Histoire des théâtres*, dont le manuscrit est conservé à la bibliothèque de l'Arsenal.

Le recueil publié aujourd'hui comprend, outre le *Prologue de l'opérateur*, d'abord deux dialogues, *le Pet à vingt ongles* et *Cracher noir ;* puis quatre Parades divisées en un certain nombre de tableaux, tous piquants, pleins de facétie et de répliques imprévues, sans oublier une pointe très acérée de bon sens railleur. Les personnages principaux sont Gilles, Prends-Tout, Laisse-Rien, — Gilles, type admirable de naïve bêtise et les deux autres fripons ingénieux qu'aucune surprise ne déroute.

Il est bien impossible d'entrer dans une analyse détaillée de tous ces tableaux que relie la seule fantaisie et l'imagination comique de l'auteur. Il faut les lire pour en savourer le parfum et le goût. Nous recommandons les *Parades* aux gens gais, parce qu'ils se trouveront dans leur élément; aux gens tristes, parce qu'elles les mettront en gaieté. P. Z.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Mémoires d'un ancien ministre (1807-1869), par Lord Malmesbury. Traduit de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur, par M. A. B. Paris, Paul Ollendorff, 1885. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Ces mémoires d'un ancien ministre et *leader* du parti *conservative* anglais ne manqueront pas d'exciter parmi nous la curiosité qui s'attache toujours aux révélations sur des événements qui nous touchent de près. Malgré les journaux, — peut-être quelquefois à cause d'eux, — malgré les débats parlementaires et toutes les sources d'information que le public possède aujourd'hui, les ressorts de la politique restent toujours plus ou moins cachés, et c'est surtout dans les relations internationales que les gouvernants s'entourent de mystère. Quand, leur carrière finie, ils croient pouvoir lever un coin du voile, rien n'est plus naturel et plus légitime que l'empressement mis par les profanes à regarder quelques-uns des fils auxquels ont été suspendus les intérêts de leur pays et, jusqu'à un certain point, leurs propres destinées.

La période qu'embrassent les mémoires de lord Malmesbury est particulièrement intéressante pour la France; il n'est guère de page, en effet, où il ne soit parlé des affaires françaises. La position de lord Malmesbury à la tête du parti tory, sa liaison avec Louis-Napoléon dont il fut l'ami jusqu'au dernier jour, ajoutent encore à l'intérêt que comportent les faits dont il a été témoin et les événements où il a été acteur. Enfin, il est piquant de voir les efforts et les difficultés de la société française contemporaine jugée par un étranger, grand seigneur et conservateur. On trouve dans les mémoires de lord Malmesbury de petits passages sans prétention qui ont bien de la saveur. C'est ainsi qu'il écrit, à propos de Lola Montès : « C'est certainement cette femme qui, par ses déportements à Munich, a déchaîné la tempête révolutionnaire qui a soufflé en Europe pendant cette mémorable année de 1848. » Il ne fallait pas moins que les yeux d'un ministre diplomate pour faire cette découverte. A la date du 15 mars 1848, il consigne ce renseignement, dont on ne contestera pas la valeur, ni surtout l'authenticité : « M. Carnot a envoyé aux maîtres d'école une circulaire leur recommandant d'enseigner à leurs élèves que les moins instruits et les moins expérimentés des citoyens font les meilleurs hommes d'État. » Le lord a parfois le sarcasme, le *sneer*, assez heureux. Ainsi il raconte que, dînant à côté de M. Thiers, celui-ci avait fini par lui dire, en parlant de Louis-Napoléon : « Je l'ai beaucoup étudié de près et de loin, et c'est un homme absolument nul. » Et il ajoute : « M. Thiers me paraît être la vérité incarnée. »

En résumé, ce volume restera comme document de l'histoire de notre temps, et il a tous les titres à être bien accueilli du public *at large*, comme on dit chez son auteur.

Journal d'un interprète en Chine, par le comte d'Hérisson. Paris, Paul Ollendorff, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

M. le comte d'Hérisson n'est point un inconnu dans le monde des lettres; son nom est en particulier familier aux lecteurs du *Livre*, qui, lors de la publication de ses premiers souvenirs personnels, ont vu ici une étude où notre rédacteur en chef mettait en relief, avec le talent de l'auteur, l'intérêt et la valeur des communications qu'il avait à faire au public. Je n'essayerai pas de redire ce qui a été bien dit. Il me suffira d'annoncer ce nouveau volume, où l'on retrouve les mêmes qualités, la même franchise, la même bonne humeur, le même esprit alerte et net, le même

amour de la France, et des révélations aussi piquantes et aussi grosses d'enseignements pour l'avenir. M. le comte d'Hérisson n'hésite pas à croire que Napoléon III considéra l'attentat d'Orsini comme une mise en demeure de tenir ses vieux engagements vis-à-vis de l'Italie, malgré l'opinion contraire des historiens officiels et des mémorialistes anglais comme lord Malmesbury, intéressés à ne pas rattacher les actes de l'empereur aux intrigues du prétendant. De même il a de bonnes raisons pour penser que l'expédition de Chine fut, après celle de Crimée, le payement pour solde par lequel Napoléon III s'acquittait vis-à-vis de l'Angleterre des obligations contractées par le prince Louis-Napoléon. Il a des preuves irrécusables, et il les donne, que le gouvernement s'était mis à la remorque de l'Angleterre, et, sous les apparences d'une action combinée de deux puissances égales, n'était réellement dans cette affaire que l'aide et comme le serviteur des Anglais.

Cette publication jette ainsi une vive lumière sur tout un côté de notre histoire contemporaine. Rien de mieux que d'avoir l'Angleterre pour amie, et, si elle le veut, de marcher avec elle de concert. Mais elle n'a jusqu'ici tenu à ce concert que comme Bertrand tenait à celui de Raton. Il est temps que nous cessions ce métier de dupe, et, comme le dit spirituellement M. le comte d'Hérisson, si nous sommes nécessaires pour tirer les marrons du feu, faisons désormais en sorte d'en manger notre part. B.-H. G.

L'Imprimerie, les Imprimeurs et les Libraires à Grenoble du XVe au XVIIIe siècle, par Edmond Maignien, conservateur de la Bibliothèque de la Ville. Un vol. in-8° de 608 pages. Grenoble, 1885. Alex. Gratier.

L'imprimerie fut introduite pour la première fois à Grenoble, en 1490, par Étienne Forêt, imprimeur nomade. Grenoble ne fut pas comme Paris et Lyon un de ces centres où s'éditaient les œuvres populaires et les chefs-d'œuvre de l'esprit humain. On n'y publiait que des œuvres locales. A ce titre, les bibliographies offrent un intérêt particulier pour l'histoire de l'activité intellectuelle de la ville. Ce mouvement ne fut pas très varié à Grenoble. La bibliographie grenobloise renferme principalement des ouvrages de théologie, quelques livres d'histoire, des tragédies, des poésies françaises et latines, quelques œuvres de polémique et des nouvelles à la main annonçant les succès obtenus contre les protestants. Si peu riche qu'elle soit au point de vue littéraire, cette bibliographie est néanmoins intéressante à étudier; elle révèle les habitudes, les croyances, les préjugés d'une population. M. Edmond Maignien a ajouté à cette longue suite de courtes et substantielles biographies une source nouvelle d'intérêt et de curiosité en reproduisant en fac-similé de nombreuses signatures et quelques-unes des plus belles marques des imprimeurs grenoblois. La fabrication matérielle du volume ne répond malheureusement pas à ce qu'on était en droit d'attendre d'un imprimeur imprimant un livre sur l'imprimerie. Sauf la dimension du format, il ne diffère pas beaucoup, par l'aspect, du vieil *Almanach liégeois*.

Histoire de l'Europe pendant la Révolution française, par H. de Sybel, directeur des archives royales, membre de l'Académie des sciences de Berlin, traduit de l'allemand par Mlle Marie Bosquet, inspectrice générale des écoles maternelles. Édition revue par l'auteur et précédée d'une préface écrite pour l'édition française. Tomes I à IV. Paris, Félix Alcan. — Prix du volume : 7 francs.

On ne connaît bien son pays, a-t-on dit quelquefois, que si l'on a voyagé à l'étranger, que si, s'étant appliqué à démêler les traditions, à comprendre les aspirations des peuples dont on a parcouru les territoires, on a pu converser avec les représentants les plus autorisés de leur génie propre, et les amener à porter des jugements sur le génie de son pays à soi. Nous disons, nous, volontiers, — et ainsi nous ne faisons que compléter la pensée exprimée, — qu'on ne connaît vraiment son histoire, non pas les événements pris en eux-mêmes ou considérés dans leurs causes et leurs conséquences immédiates, mais la philosophie de son histoire, que si l'on prend soin de lire ce qu'en ont écrit les historiens étrangers. Il faut savoir les lire, cela ne fait pas doute; il faut, possédant d'ailleurs un esprit critique suffisamment exercé, tenir compte des sentiments et des conceptions qu'ils n'ont laissé de nourrir, en dépit de l'impartialité qu'ils ont pu s'efforcer de prouver; leurs ouvrages sont des plus instructifs.

Quel profit ne peut-on tirer de la lecture de l'*Histoire de la Révolution française* de Carlyle ? Et quel profit de la lecture de cette *Histoire de l'Europe* à la fin du XVIIIe siècle, au commencement du XIXe, que donnait, il y a trente ans, M. de Sybel : de l'*Histoire de l'Europe pendant la Révolution française,* pour rétablir le titre qui a son importance?

Carlyle, M. de Sorel, deux esprits bien différents; deux talents qui ne diffèrent pas moins; et leurs jugements ne concordent pas : les jugements de l'écrivain anglais sont précieux, comme sont précieux les jugements de l'historien allemand.

Mais présentons la traduction de l'*Histoire* de M. de Sybel, aux deux tiers publiée, — les tomes V et VI, les derniers qui sont sous presse, doivent paraître très prochainement. — Le premier volume était déjà à l'impression quand l'auteur, grâce à l'intervention du directeur des archives de Vienne, M. Alfred d'Arneth, put avoir communication de documents importants quant à l'alliance austro-prussienne, quant au partage de la Pologne, quant aux pacifications de Bâle, de Léoben, de Campo-Formio; il put aussi tirer parti de la correspondance entre Mirabeau et Le Marck, des mémoires de Mallet du Pan, de Doulcet de Pontécoulant, de Miot de Mélito, des pièces classées aux archives du ministère de la guerre; il a remanié pour quelques parties son premier travail. Ce n'est pas toutefois la sûreté, l'étendue de ses informations,

qui font la plus grande valeur de l'ouvrage. M. Sorel a puisé aux mêmes sources et à d'autres; il est mieux informé, et un autre historien, dans vingt ans, le sera mieux encore. Une histoire de la Révolution française, dit M. de Sybel, est toujours une entreprise téméraire pour un étranger; la masse des matériaux est un premier obstacle, et il faut s'identifier avec les idées et les besoins d'une grande nation dont toutes les passions étaient alors en jeu; il faut raconter des luttes dont les conséquences se font encore sentir de nos jours et provoquent tantôt de profondes divisions entre les partis, tantôt les explosions du sentiment national. Pourtant « si un étranger s'explique moins facilement qu'un Français certains faits inhérents au caractère de la nation française, il juge aussi plus froidement et plus impartialement les antagonismes qui divisent cette nation. Il verra peut-être quelques points sous un jour moins brillant que l'habitude ou l'orgueil national ne les font envisager aux Français; en revanche, il ne risquera pas comme eux d'être entretenu par des erreurs longtemps caressées, en des jugements injustes et quelquefois dangereux même pour notre époque ». La façon dont M. de Sybel juge notre Révolution, jugé les principes qu'elle a proclamés et cherchés, sinon toujours réussi à faire prévaloir, jugé les hommes qui l'ont bien ou mal servie, voilà ce qui surtout nous intéresse.

Les chapitres où il parle de La Fayette et de la proclamation des *Droits de l'homme*, ceux où il parle de la Gironde et bien d'autres, ne sont pas pour nous plaire; mais combien de jugements qui devraient nous faire réfléchir! De la Gironde, il dit : « Elle a dû au talent de ses orateurs, et surtout à celui de Vergniaud, une renommée que ni ses principes ni ses actes ne lui auraient acquise; car, du reste, elle a parcouru la carrière de la démagogie sans s'écarter de la ligne battue. Après avoir attaqué le gouvernement avec toutes les armes de l'anarchie, elle est devenue conservatrice quand elle s'est trouvée elle-même à la tête du gouvernement. Au début, on cherche vainement une différence entre elle et les cordeliers. Immoralité chez les individus, violence dans les masses, mépris du droit et de la propriété, avilissement de la religion, ce sont là autant de points sur lesquels les Girondins se rapprochent de Robespierre et de Marat, même après que l'ambition personnelle les a déjà divisés. » Le verdict est sévère, et nous en rappellerions que nous pourrions laver la mémoire des Girondins de quelques-unes des accusations articulées; il n'en reste pas moins vrai que les Girondins n'ont pas eu ce que l'on appelle l'esprit de gouvernement.

Les appréciations erronées, ou qui témoignent d'une grande partialité, sont nombreuses. Il est des appréciations en grand nombre qui prouvent toutefois une grande connaissance des besoins, des passions, des hommes, et l'homme politique doit en connaître au moins autant que des principes. « Partout, dit M. de Sybel, parlant de l'état intérieur de la France en 1795, partout régnait ce sentiment de lassitude, de détente et d'affaissement désespéré qui succède aux grandes convulsions politiques. Sans doute, on désirait encore vivre en liberté; mais, avant tout, on voulait vivre, et l'on était disposé à accepter même un despotisme illimité, pourvu qu'il rendît aux individus la sécurité de leurs biens et de leurs personnes, la possibilité de travailler et de s'instruire. *Ce fanatisme du repos n'est ni beau ni noble; sous son empire, tout enthousiasme et toute élévation d'idées désertent les cœurs et un vil égoïsme semble gouverner exclusivement les hommes.* C'est un état de profonde maladie morale que l'on ne saurait assez déplorer; mais les infortunés qui en sont atteints sont plus à plaindre qu'à blâmer. Cette situation est la conséquence des violences révolutionnaires : ce sont les auteurs de ces violences, et non leurs victimes, qui doivent en être rendus responsables. »

Sur *la constitution civile du clergé*, des jugements qui ont leur intérêt; sur la question du *veto*, sur celle de l'organisation judiciaire, d'autres qu'on ne saurait justement dédaigner.

Les préliminaires de Léoben sont l'objet du dernier chapitre du quatrième volume. Dans ces deux volumes, dont on va attendre la publication avec quelque impatience, l'histoire d'une autre révolution pour la France, celle de 89 ayant été faussée. F. G.

Histoire de la littérature moderne. La Réforme de Luther à Shakespeare, par MARC-MONNIER, doyen de la Faculté des lettres à Genève. Paris, Firmin-Didot et Cie, 1885. Un vol. in-8°.

« Mener toutes les littératures de front; montrer à chaque pas l'action des unes sur les autres; suivre ainsi, non plus seulement en deçà ou au delà de telle frontière, mais partout à la fois, le mouvement de la pensée et de l'art, cela paraît ambitieux et difficile; on y arrive cependant à force de vivre dans son sujet, qui, petit à petit, se débrouille, s'allège, s'égaye, se met à la portée des jeunes gens et des simples curieux. Ainsi est né ce livre en quatorze années d'enseignement; je l'ai écrit, parce qu'il manquait encore en France. »

Ces mots que l'auteur écrivait au commencement du volume intitulé : *la Renaissance, de Dante à Luther*, il les répète dans l'avant-propos de celui-ci, qui n'est en effet que la continuation de l'autre. Il ne faut pas d'ailleurs se méprendre sur la portée du programme que se donnait Marc-Monnier. Mener toutes les littératures de front, cela veut dire, dans son esprit, étudier simultanément les manifestations littéraires chez les différents peuples néo-latins, en Angleterre et chez les peuples de langue germanique. Le monde slave, en Europe, et tout l'Orient restent en dehors des préoccupations du savant professeur. Limité tel qu'il l'est, l'horizon n'en reste pas moins très vaste, et bien des yeux n'en sauraient percer les profondeurs. Avec Marc-Monnier pour guide, on le parcourt sans fatigue, et les notions qu'on rapporte du voyage sont presque toujours justes et même quelquefois nouvelles. Dans le présent volume, qui sera le dernier, car une mort presque soudaine a en-

levé l'auteur à ses travaux, c'est l'intérêt religieux qui prévaut. Comme il le dit, l'intérêt religieux « domine et pénètre la littérature aussi bien que la politique ». Il étudie donc la réformation, non dans sa théologie, « mais dans le mouvement de pensée et d'art qu'elle a suscité, qui l'a propagée ou combattue ». De cette idée première découle le plan du livre entier. D'abord Luther, « homme d'action et de volonté, qui fut en même temps un créateur de langue, un écrivain de race »; puis l'autre chef, Calvin. Après ces deux puissants remueurs d'idées et d'hommes, il groupe autour d'un ou de deux grands noms les écrivains en qui se personnifie la littérature des différents pays : autour de Rabelais et de Montaigne, ceux de la France; autour du Tasse et de Giordano Bruno, ceux de l'Italie; autour de Camoens, ceux du Portugal, c'est-à-dire Alonso de Ercilla presque seul; autour de Cervantes, ceux de l'Espagne, et enfin ceux de l'Angleterre autour de Shakespeare.

Il manque à cette revue une conclusion. Elle ressort sans doute de la lecture même du livre, l'auteur ayant toujours soin de dégager l'esprit philosophique et religieux de la période et de la civilisation qu'il considère. Mais on aimerait à avoir, en arrivant à la fin du volume, quelques pages de vue d'ensemble et de jugement général. Peut-être les aurions-nous si l'auteur avait vécu.

B.-H. G.

LIVRES D'AMATEURS — ÉDITIONS DE LUXE

— Réimpressions — Miscellanées —

Tartarin sur les Alpes, par Alphonse Daudet. Un vol. in-8° illustré, édition du *Figaro*. Paris, Calmann Lévy, 1885. — Prix : 10 francs.

Vous est-il arrivé d'avoir cette exquise et charmante sensation, suivre du fond de quelque vallée le joli grelottement musical et railleur des clochettes sonnant au cou de mules qui s'engagent dans les lacis de la montagne?

On l'écoute, attiré, dans un appel physique qui entraîne. On le perd et on le retrouve toujours; il disparaît à un tournant pour reparaître à un autre, tintant sans cesse son rythme qui réjouit le cœur. On a peur de le voir cesser, de ne plus l'entendre, et il revient aux moments où l'on s'y attend le moins, aux moments où on le croit parti pour toujours.

C'est un bercement d'un charme infini, particulier, faisant épanouir le rire sur les lèvres et mettant le cœur en joie, non pas d'une de ces joies grossières et à plein ventre, de ces éclats pesants que donne la grasse gaudriole, la rabelaisienne musique. La sensation est tout autre; quelque chose de léger, de subtil pénètre l'âme, chatouille l'être, caresse et attendrit à la fois.

Telle est l'impression exacte que donne la lecture de ce merveilleux et étonnant livre d'Alphonse Daudet, *Tartarin sur les Alpes*.

Avec cet art littéraire dont il a le secret, il sème dans les rires la note saisissante de la raillerie nécessaire, du trait caricatural ayant un arôme habilement caché de philosophie humaine, de senteur terrestre, sans exagérations inacceptables. Il a su rester l'analyste exact, l'observateur implacable, dans la peinture des types extraordinaires qu'il a choisis pour nous donner l'amusant relief des vanités et des enflures du Midi.

On entend parler ses personnages, on les voit aller, venir, se heurter dans l'allure endiablée qui les jette les uns en face des autres, pour la joie ou pour la colère; mais toute la joie se concentre sur cette figure épique, bien vibrante d'humanité, avec ses enthousiasmes, ses terreurs, ses attendrissements et sa bonté profonde, très réelle, qui arrive à en faire un héros absolument touchant, Tartarin de Tarascon, l'inoubliable Tartarin.

On est tout heureux de le retrouver, ce gros petit homme au cœur jovial et sensible, aux dehors farouches et musclés, dont les exploits ont révolutionné sa ville natale et dont les chasses au lion vivront toujours dans le souvenir.

Cette fois, nous le retrouvons en Suisse; après la lutte sans merci contre les fauves, c'est la lutte plus grandiose encore contre la nature, la lutte contre la montagne, la lutte contre les éléments déchaînés, contre le glacier, qu'il faut à ce cœur intrépide.

Rien de plus amusant que l'arrivée de l'étrange touriste alpin, incognito, au Rigi-Kulm, dans sa tenue de guerre, guêtré, encapuchonné, armé, et sa stupéfaction de se trouver en pleine civilisation raffinée, au milieu d'un hôtel, chauffé par des calorifères, éclairé au gaz, servi par des domestiques en tenue de soirée. Le pauvre diable en est suffoqué.

Mais, la première surprise passée, il se familiarise immédiatement avec ce qui l'entoure, scandalise la table d'hôte, soulève contre lui une réprobation unanime, tempête morne, réfrigérante, plus glaciale, plus glaçante que toutes les tempêtes de neige auxquelles pourront l'exposer ses futures ascensions. Il faut l'arrivée d'une bande de musiciens ambulants pour lui faire oublier cette première déconvenue. La musique! Zou! la musique! Comme il prend alors sa revanche, galvanisant l'hôtel engourdi, faisant danser tout le

monde! Le Rigi-Kulm s'éveille, dégèle à cette chaude bouffée du Midi, et tout tourbillonne, entraîné par le fantastique petit homme que nul ne connaît : un rayon de soleil dans la neige!

Enfin il va livrer son nom; il l'inscrit solennellement sur le registre de l'hôtel. La Suissesse, impassible, lit ce nom, ce nom connu, Tartarin de Tarascon; elle ne sourcille pas.

« Sauvage, va! » fait l'autre vexé.

Ah! ce voyage en Suisse, c'est qu'il ne l'a pas entrepris de gaieté de cœur, l'infortuné héros. Tartarin ne vivait plus heureux à Tarascon; ses chasses en Afrique ne suffisaient plus à sa gloire, que jalousait l'envieux Costecalde, le vice-président du Club alpin.

L'humour, mais un humour littéraire, d'une nature bien originale, bien spéciale à l'écrivain, se joint étroitement à l'observation dans le chapitre consacré à raconter les souffrances intimes de Tartarin, ses efforts pour conserver intacte sa réputation, pour rester le digne président du Club alpin.

Toute la vie de la petite ville, bruyante, effarée, est peinte là, en traits moqueurs, impitoyables, d'un effet certain. Les portraits ne sont pas des caricatures, ce sont des silhouettes de gens vus; nous avons tous, plus ou moins, senti autour de nous ces gros bourdons tapageurs, que le moindre geste fait fuir, épeurés, que la moindre immobilité encourage et rend taquins, batteurs de vitres, casseurs d'oreilles, musiquant sans cesse.

Malgré ses angoisses, les terreurs que lui cause la lecture des livres consacrés aux Alpes, le récit des dangers qu'on y court, Tartarin, sublime, se sacrifie à sa gloire et part pour la Suisse, après avoir fait son testament. Ah! le pauvre, c'est à la mort qu'il marche, le trac, un trac invraisemblable en croupe.

Immédiatement les aventures tombent sur lui : la vision du Rigi-Kulm ahurissante, la rencontre de la jolie Russe Sonia, une nihiliste, Guillaume Tell, et enfin l'ami Bompard! — Bompard, son compatriote; Bompard, l'ancien gérant du Cercle de Tarascon!

De cette dernière rencontre jaillissent des incidents inattendus. Bompard parvient à persuader à Tartarin que la Suisse n'est qu'une immense farce : tout y est truqué, machiné, faux! Il a espéré le dégoûter ainsi des ascensions; le contraire se produit. Alors arrive ceci, que Tartarin marche, le rire aux lèvres, à travers les périls les plus effroyables, jusqu'au moment où l'ascension du mont Blanc lui dessille enfin les yeux. Tartarin et Bompard, liés par une même corde, égarés dans les neiges éternelles, se croient perdus, coupent ce lien fragile et racontent, chacun de leur côté, la mort terrible du camarade englouti.

Ce livre, en même temps qu'une œuvre de profonde observation, est l'expression absolument originale d'un rire qui n'emprunte ses effets qu'au relief finement donné aux êtres et aux choses.

Le héros tarasconnais prend brillamment place à côté de son émule, le noble hidalgo de la Manche; c'est le Don Quichotte moderne, tout près de nous celui-là, bien plus à notre portée, tenant à la fois à Don Quichotte par l'ambition d'héroïsme et à Sancho Pança par les craintes du mal, par la peur pour sa peau. Tel qu'il est, il restera une création remarquable, destinée à perpétuer chez nous le rire de bon aloi, le rire spirituel et français, piqué d'une pointe d'émotion. G T.

Les Kama Sutra de VATSYAYANA. Manuel d'érotologie hindoue. Rédigé en sanscrit vers le ve siècle de l'ère chrétienne. Traduit sur la première version anglaise (Bénarès, 1883) par Isidore Liseux. Un beau volume grand in-8° de 300 pages, imprimé par Ch. Unsinger sur papier de Hollande à 220 exemplaires numérotés. — Prix : 75 francs.

L'érudit et infatigable éditeur M. Isidore Liseux publie une traduction des Kama Sutra (*Aphorismes sur l'amour*) de Vatsyayana. La publication de cet ouvrage curieux est appelée à faire du bruit, et comme elle est faite à un petit nombre d'exemplaires, elle ne sera connue que de quelques amateurs privilégiés. Il est intéressant de donner une idée de cet ouvrage sacré de l'Inde aux nombreux lecteurs du *Livre*, qui n'auront pas la bonne fortune d'en posséder, soit l'exemplaire original, soit la traduction française.

Dans sa livraison du mois de décembre 1884, le *Livre* a signalé la publication anglaise, mais notre collaborateur se contente d'en donner un résumé déjà assez explicite par la table des matières. Autant que possible, je vais essayer de développer ce résumé, persuadé que beaucoup de curieux m'en auront quelque gré.

Ce n'est certes pas là un livre fait pour tout le monde, surtout chez nous autres Français. Les pandits hindous qui en refusent déjà la lecture à nombre de leurs adeptes seraient bien étonnés de le trouver répandu en Occident, et s'il est permis d'adresser un reproche à l'éditeur Liseux, c'est de faire imprimer à un nombre d'exemplaires encore trop grand sa traduction d'un livre qui ne sera vraiment compris et goûté que de très rares bibliophiles.

On ne voit, il est vrai, le mal que là où on veut le voir; mais combien de personnes en verraient dans cet ouvrage là où il n'y en pas en réalité et où il serait pourtant si aisé d'en trouver. Est-ce pour une autre raison que la lecture de la Bible nous est si difficilement accordée, et pourtant où trouver un livre plus saint? La plupart des lecteurs d'aujourd'hui glissent à la surface, sans se donner la peine d'approfondir leur lecture et de chercher le but de l'auteur. Le bruit des mots leur fait peur, sans que nulle autre chose ne les frappe. Serait-il pourtant bien pénible de vivre un instant de la vie de l'écrivain et de se reporter au milieu où il a vécu? Mais ce qui fait que cet ouvrage paraîtra nuisible, c'est que, de parti pris, beaucoup vont le lire étourdis par les expressions un peu crues et s'imaginant que Vatsya a écrit ses notes au sortir d'un salon parisien, en 1886.

Tout a été dit sur ces sortes de livres, bien mieux que je ne pourrais le faire. Relisez l'article de M. Ashbee dans le numéro d'octobre du *Livre* à pro-

pos de la traduction complète des *Mille et une Nuits* du capitaine Burton. Nous sommes absolument dans le même cas. La bonne et honnête naïveté de la langue sanscrite choquera trop souvent nos chastes oreilles, qui ne se ferment pas à des paroles douce-reuses d'un effet moral beaucoup plus malsain. Il n'est pas possible de condamner un livre qui, lu avec l'esprit que cette lecture exige, ne peut paraître méchant à un homme sérieux.

Voici comment s'exprime le savant traducteur dans sa conclusion :

« C'est un ouvrage que tous doivent étudier, vieux et jeunes; les premiers y trouveront des vérités réelles, fruits d'expérience et déjà éprouvées par eux-mêmes, et les autres en retireront ce grand avantage d'apprendre des choses que quelques-uns n'apprendraient peut-être jamais ou qu'ils peuvent n'apprendre que lorsqu'il est trop tard (trop tard : ces mots immortels de Mirabeau) pour profiter de ce que l'on apprend.

« On peut bien aussi le recommander à celui qui étudie la science de l'humanité et de la société, et surtout à celui qui étudie ces idées primitives qui ont peu à peu filtré à travers les sables du temps et qui semblent prouver que la nature humaine d'aujourd'hui est à peu près la même que la nature humaine d'il y a longtemps. »

Les Kama Sutra existent manuscrits dans quelques rares bibliothèques hindoues, où ils sont soigneusement cachés. Ils ont été publiés pour la première fois en anglais à Benarès, en 1883, sous le titre général de THE KAMA SUTRA OF VATSYAYANA, WITH PREFACE AN CONCLUNDING REMARKS, BENARÈS PRINTED BY THE INDIAN KAMASHASTRA SOCIETY, 1883 (for private circulation only).

Ils se divisent en sept parties qui parurent successivement, formant chacune un fascicule de 20 à 50 pages, publié avec un titre spécial et broché dans des couvertures de couleurs différentes. Tous, sauf le troisième fascicule, portent la mention : *for private circulation only*. Ce fascicule ne contient également aucune pagination. Peut-être a-t-il été tiré à un nombre supérieur d'exemplaires. Le premier fascicule contient une préface et une introduction, avec le titre de l'ouvrage en rouge et noir. Le septième renferme la conclusion. Il n'entre aucun luxe de papier, d'encres ou de caractères dans cette publication, dont la rareté fait tout le prix.

Dans sa préface, le traducteur indique seulement quelques ouvrages du même caractère publiés en sanscrit ou en anglais. L'introduction nous donne quelques détails sur Vatsyayana, qui semble avoir composé son traité vers le ve siècle de notre ère.

Lesage-Vastya commence par une courte invocation à Dhanna, Artha, Kama, personnifications de la vertu, de la richesse et de l'amour. Puis il nous présente son livre comme un résumé d'ouvrages antérieurs sur les mêmes questions, ouvrages qui ne nous sont pas parvenus.

La première partie (Remèdes généraux) renferme outre cela cinq chapitres.

Le chapitre Ier forme la table des matières de l'ouvrage.

Le chapitre II : *De l'acquisition du Dhanna, de l'Artha et du Kama* est une dissertation faite d'objections et de réponses sur la définition et les rapports mondains de ces trois choses. Il y justifie la publication de son traité de l'amour en établissant que même pour la pratique du Kama, il faut un ouvrage écrit. Toutes les conclusions qu'il tire sont d'ailleurs justes et morales, et, dit-il en terminant : « un homme pratiquant le Dhanna, l'Artha et le Kama jouira du bonheur dans ce monde et dans le monde à venir. »

Le chapitre III est une longue énumération des différents arts et sciences qu'il est bon qu'un homme étudie.

Les « 64 » arts. Quelle vertu les Hindous attachent-ils à ce nombre 64? Les jeunes filles mêmes doivent étudier les Kama Sutra en même temps que tous les arts avant leur mariage. Je ne vois pas que cela puisse se faire aujourd'hui, au moins pour certaines parties. A ceux qui s'y opposent, Vatsya répond que « les femmes connaissent déjà la pratique des Kama Sutra...; que d'ailleurs les filles des princes et des ministres, ainsi que les femmes publiques en sont instruites... ; donc une femme doit les apprendre du moins en partie en étudiant sa pratique par l'intermédiaire de quelque ami confidentiel ». Il est certain que la majeure partie des Sutras contient d'excellents conseils pour une femme. C'est certainement de cette partie-là que Vatsya parle quand il y associe un ami confidentiel. Suit la nomenclature des 64 arts. Qu'il suffise de savoir que tout y est compris : la gymnastique, la guerre, la chimie, les charades et même l'art d'obtenir le bien d'autrui au moyen de charmes et d'incantations. Les jeunes filles de ces temps éloignés avaient joliment à faire! « Une femme publique, dit-il en finissant, douée d'un bon naturel, de la beauté et d'autres qualités attrayantes et versée dans les arts cités plus haut, obtient le nom de *Ganika*, femme publique de haute qualité, et reçoit un siège d'honneur dans une réunion d'hommes. » C'est ici qu'il faut bien nous garder de nous croire au XIXe siècle en France, et vite nous transporter dans l'ancienne Grèce ou en Chine et au Japon, où les courtisanes jouissaient de la plus haute considération et étaient d'ailleurs les seules femmes lettrées. La conclusion de Vatsya n'a donc absolument rien de choquant.

Le chapitre IV nous fait entrer dans les détails intime de *la Vie d'un citoyen*. J'y prends quelques lignes au hasard : « Quant au chef de famille, en se levant le matin et après avoir fait ses nécessités, il se lavera les dents, se frottera le corps d'une faible quantité d'onguents et de parfums ; il ornera sa personne de quelques parures, mettra du collyre sur ses paupières et sous ses yeux, peindra ses lèvres avec de l'alashtaka (couleur de laque) et se regardera dans une glace. Ayant ensuite mangé des feuilles de bétel et d'autres choses qui parfument l'haleine, il se livrera à ses occupations habituelles, il se baignera pendant le jour et passera sur son corps une substance

mousseuse tous les trois jours ; il se rasera la tête y compris la face tous les quatre jours et les autres parties du corps tous les cinq ou six jours. »

Et ainsi de suite; il est impossible d'entrer dans de plus minutieux détails, n'est-ce pas? Suivent des conseils relatifs aux fêtes des dieux, aux réunions, aux parties bachiques, etc. Rien n'y est oublié.

Le chapitre V et dernier traite *des sortes de femmes que les citoyens doivent rechercher en mariage.* Froid anatomiste, Vatsya, dans ce chapitre, met bien à nu notre pauvre cœur; il donne, une à une, les différentes réflexions que peuvent se faire les hommes en recherchant une femme. Toutes ne sont pas fort chrétiennes ; ainsi la suivante : « En m'unissant à cette femme, je tuerai son mari et j'obtiendrai ainsi ses vastes richesses que je convoite. Qu'en dites-vous? Suit une liste des femmes qu'il ne faut pas rechercher en mariage :

Une folle, une déclassée, une bavarde!

Il y avait, paraît-il, à cette époque, des femmes qui parlaient peu! Nous resterions célibataires aujourd'hui, si nous écoutions Vatsya. Dans sa belle naïveté, il nous donne après une liste des gens qui sont nos amis; il est vrai qu'il parle ensuite des qualités requises pour faire un bon ami et un bon confident. Il termine cette partie par ce vers :

« L'homme qui est ingénu et sage, qui est accompagné par un ami et qui connaît les intentions des autres, ainsi que le temps et le lieu propres à chaque chose, peut s'attirer très facilement une femme même très difficile à obtenir. »

Le dernier livre des *Kama Sutra* est consacré à *la parure naturelle, à la séduction des cœurs et aux médecines toniques;* on y traite des moyens d'exciter le désir, des expériences et recettes diverses. Rien n'est plus curieux. M. Liseux a joint à cette édition une analyse du *Livre du cheikh Nefzaoui,* très habilement traitée par M. Alcide Bonneau. Ce *Livre du cheikh Nefzaoui,* nous n'en parlerons que pour mémoire, car, après l'avoir analysé, l'éditeur s'est décidé à le publier et nous aurons à en parler prochainement.

Il ne reste aujourd'hui qu'à signaler la belle impression des *Kama Sutra,* bien supérieure à celle de l'édition anglaise. C'est un véritable livre de bibliothèque que tous les amateurs des publications Liseux seront heureux de posséder, car il est muni de tous les attraits du fruit défendu par sa forme, son esprit et même ses grâces typographiques. E. L.

PETITE GAZETTE DU BIBLIOPHILE

Avec l'année nouvelle, MM. Boussod, Valadon et Cie, les éditeurs d'estampes et d'ouvrages d'art, ont publié la première livraison de **la Revue : les Lettres et les Arts,** qui paraîtra mensuellementet dont on trouvera régulièrement le sommaire dans nos *périodiques* de la gazette bibliographique du *Livre.*

Cette revue illustrée est éditée avec un luxe sans précédent dans les annales des livraisons périodiques; les abonnements sont de 300 francs par an, 155 francs pour six mois, 80 francs pour trois mois et 30 francs le numéro. Ces prix peuvent paraître excessifs, si l'on n'a point tenu en mains cette publication unique, réservée aux amateurs riches de France et de l'étranger; mais l'on demeure surpris de son bon marché relatif lorsqu'on a parcouru en connaissance de cause le numéro de janvier, tout rempli de photogravures en couleurs, tirées dans les marges et hors texte avec une finesse et une diversité de tons surprenantes.

L'illustration de cette revue, confiée aux premiers artistes français, est comprise dans la manière qui a fait le succès de *l'Éventail.* Les vignettes, portraits contournent le texte ou s'y encadrent, mariant les tons de la taille-douce aux caractères typographiques. La première livraison comprend environ 150 pages de texte. Parmi les collaborateurs de ce fascicule, nous remarquons MM. Pailleron, Henry Houssaye, E. Caro, Gounod, Jules Simon, Frédéric Masson, Leconte de Lisle, Claudius Popelin, etc. Il était difficile de réunir une plus brillante assemblée littéraire.

Nous reviendrons souvent sur cette publication qui semble devoir nous apporter chaque mois un volume hors pair. Nous souhaitons qu'elle soit accueillie des heureux de ce monde avec toute l'estime qu'elle mérite, et, si nous en croyons le sentiment public, le sentiment des amateurs raffinés, nous conseillerons aux éditeurs de sacrifier un peu moins à l'héliogravure et de nous donner de magistrales eaux-fortes, des procédés à la manière noire, des burins et des pointes sèches, même des bois très ouvrés. — Il ne faut pas que cette belle œuvre soit seulement une académie de beaux esprits et d'artistes en renom, il faut qu'elle serve à protéger les interprètes de l'art et qu'elle demeure comme le Conservatoire des différents genres de belle gravure française.

M. Conquet, le libraire-éditeur favori des bibliophiles fashionables, vient de faire paraître un délicieux volume : **la Mionette,** par Eugène Muller, avec 28 compositions de O. Cortazzo, gravées à l'eau-forte par Abot et Clapès, dans le format petit in-8° écu. Le tirage a été limité à 1,000 exemplaires, dont 150 exemplaires sur grand papier de Japon et de Hollande, 25 sur Japon et 825 sur vélin teinté (les grands papiers au prix de 60 francs, le papier vélin à 30 francs).

M. Conquet a été bien inspiré en choisissant cette œuvre de M. Muller, qui méritait réellement d'être tirée de l'oubli. C'est un roman d'allure saine, une

fiction simple, ingénue, émouvante et très sincère, un conte original qui obtint un légitime succès vers 1865, lors de son apparition en librairie.

Cette histoire champêtre de *la Mionette* a été illustrée entièrement à l'eau-forte, d'une manière très originale, moitié planches hors texte et moitié vignettes mariées à la typographie. Cette interprétation, pleine de charme et d'imprévu, a été exécutée à souhait par M. Cortazzo, qui a donné à ses compositions toute la grâce rustique et toute la finesse d'étude désirables. Les sujets traités sont tour à tour pittoresques, sentimentaux, dramatiques, typiques et mouvementés; M. Conquet a eu le goût de les clairsemer dans le texte d'une façon très ingénieuse, tantôt en tête de page, tantôt en coin, tantôt en cul-de-lampe, parfois issant du milieu de la page avec une sûreté d'agencement très appréciable et très rare.

Ces menues compositions d'artiste épris de son sujet ont été très habilement gravées par MM. Abot et Clapès, à qui on ne peut adresser que des louanges. Ces eaux-fortes ont la vibration colorée des plus fines vignettes du dernier siècle, avec ce je ne sais quoi de plus chaud, de plus enlevé, de moins raide qui est dans la manière des eaux-fortiers modernes.

Le livre est imprimé par Lahure sur solide Hollande, dans une jolie justification qui donne d'heureuses marges; le texte est bien repéré sur les eaux-fortes, d'un tirage bien suivi et très net. C'est une œuvre de bibliophile impeccable qui fera honneur à l'éditeur, car elle renferme nombre de difficultés heureusement vaincues, et atteste d'un goût et d'une ingéniosité qui ne se démentent pas et nous promettent encore de bons et beaux ouvrages hors ligne, parmi ceux que M. Conquet tient sur le chantier.

MM. Marius Michel et fils, les relieurs connus, ont mis en vente, à l'époque du nouvel an, un livre spécial que nous ne pouvions signaler dans l'encombrement des ouvrages dits « d'étrennes », et que nous nous réservions d'annoncer en temps opportun. Il s'agit d'un **Livre d'offices** pour tous les dimanches et principales fêtes de l'année, selon le rite romain.

Ce *Livre d'offices* est un ouvrage d'art de premier ordre, digne de figurer dans des mains princières; il a été conçu dans des idées toutes modernes, bien que les encadrement des pages soient inspirés par les impérissables chefs-d'œuvre typographiques des maîtres du XVIe siècle et en particulier par Geoffroy Tory. — Était-il possible aux éditeurs d'oublier entièrement les superbes livres d'heures du temps des rois très chrétiens? Assurément non; c'est pourquoi M. Marius Michel fils, dessinateur ornemaniste de grand mérite, n'a voulu emprunter à ses prédécesseurs que la forme si gracieuse de leurs cadres et la disposition de leurs textes.

Il a pensé que l'abus des reproductions, excellentes en tant que documents et matériaux d'instruction pour les artistes, finirait par tuer toute recherche, tout effort de création nouvelle, et tout en professant une ardente admiration pour tout ce qui nous vient du passé, il a prétendu faire œuvre originale et il y a réussi pleinement.

C'est ainsi qu'après avoir combiné par lui-même et fait graver sur cuivre des encadrements de pages d'un sentiment d'art très moderne et d'une exécution parfaite, il a cherché pour ses illustrations hors texte quelles pouvaient être les œuvres de ce temps qui réunissaient des qualités de premier ordre dans le domaine religieux le plus élevé, et il a obtenu de MM. Paul Dubois, Falguière, Thomas et Delaplanche, l'autorisation de choisir dans leurs œuvres célèbres le sujet de ses illustrations. C'est sous la direction de ces artistes émérites que M. Levasseur a gravé au burin les planches hors texte de ce beau livre, dans une note douce qui convenait à merveille aux personnages reproduits.

MM. Marius Michel et fils n'ont pas craint d'être prodigues de leur temps et de leur argent pour arriver à une exécution matérielle aussi parfaite que possible. La gravure sur bois ne pouvant atteindre à une correction de trait aussi grande que la gravure en creux sur métal, dans le rendu et le fini des ornements, ils ont confié leurs encadrements de pages aux plus habiles graveurs sur bronze de Paris. La collaboration de prêtres éclairés et l'emploi de la traduction de M. l'abbé Glaize, la seule approuvée par Rome, pour les *épîtres et évangiles*, assurent la valeur du texte.

Ce livre remarquable, composé en caractères neufs, a été imprimé à la presse à bras chez MM. E. Plon, Nourrit et Cie, sur papier vélin de cuve spécialement fabriqué pour cet ouvrage par les papeteries du Marais. Le tirage des gravures au burin a été exécuté par M. Ch. Chardon aîné.

Le tirage de cet ouvrage de grand luxe a été ainsi arrêté :

3 exemplaires sur parchemin, 35 sur papier du Japon, 140 francs; 365 sur papier du Marais, 100 francs.

Le Livre d'offices de MM. Marius Michel et fils deviendra une curiosité qui fera partie des *corbeilles* des grands mariages mondains. Les châtelaines le relieront à leurs armes, et par la suite il sera cité comme un des plus jolis spécimens des livres d'heures de ce temps.

Si bizarre que cela puisse paraître, et pour passer sans transition du sacré au profane, je mentionnerai parmi les livres d'amateurs **les Œuvres de Rabelais**, édition de Robida, dont le premier volume vient de paraître à la *Librairie illustrée;* l'ouvrage complet formera deux forts volumes grand in-8°, au prix de 15 francs chacun.

Il semblera curieux, je le répète, que j'inscrive une œuvre paraissant par livraisons populaires dans la série des livres de bibliophiles. — Mais les Granville, les Gavarni, les plus recherchés aujourd'hui, parurent également par livraisons, et Robida me semble l'un des illustrateurs les plus originaux et les plus caractéristiques de cette fin de siècle. Son édition de Rabelais le prouve surabondamment.

Cela n'est comparable à rien. D'aucuns invoque-

ront Gustave Doré et ils auront tort. Robida est venu, n'imitant personne, avec sa personnalité fiévreuse et débordante. Il nous donne un *Rabelais* étourdissant, grouillant, verveux, plein de truandise et d'humour, de cette humour spéciale qui est sienne et qui provoque en nous le rire aimable et invincible, un rire, hélas ! qui se fait rare dans la veulerie triste de ce temps et dont il faut lui savoir un gré infini.

Ce dilateur de rate était fait pour comprendre Rabelais et s'ébaudir avec ce maître abstracteur de quintessence; l'œuvre de messire François deviendra l'œuvre de A. Robida, son talent s'y encadre à souhait et l'on sent qu'il se trouve là chez lui. — Avec quelle profusion il a épanché son génie de vignettiste dans cette vie très horrifique du grand Gargantua et avec quel esprit il a paraphrasé du crayon les faits et dits héroïques du bon Pantagruel ! — *Le moyen agisme* de Robida possède un « je ne sais quoi » de chahuteur, de délicieusement irrévérencieux, d'*Offenbachique* qui, à mon sentiment, donne la note véritable du livre. Il a su insuffler à tous ses personnages, à tous ses tableaux de mêlées guerrières une vie étonnante, fantastique, presque « assourdissante », si l'on peut concevoir ce terme à propos d'illustrations; c'est un défilé incroyable d'entrain sabbatique, où grimauds, grandes dames, filles de joie, guerriers se ruent, se bousculent, se troussent la cotte dans des paysages et des encadrements rutilants d'inouïsme.

Je reviendrai sur ce livre superlificoquencieux lors de l'apparition du tome second; pour l'heure, je ne puis que m'esclaffer à gueule bée devant l'œuvre pantagruélique et non aultre du très précieux et puissant maistre Robida, et féliciter le moult entreprenant éditeur Georges Decaux qui n'a espargné ici ni la couleur ni les dispendieuses fantaisies pour mettre en joyeuse lumière son dessinateur favori.

La collection du *Cabinet de Vénerie*, créée par MM. Paul Lacroix et Ernest Jullien, et publiée par la *Librairie des Bibliophiles*, vient de s'augmenter du **Lièvre**, poème de Simon de Bullandre (1585). L'intéressante notice que M. Ernest Jullien a consacrée à ce poème, les notes curieuses et érudites qu'il a placées à la fin du volume et le grand soin apporté à l'exécution typographique, due aux presses de la maison Jouaust et Sigaux, rendront cette publication particulièrement précieuse aux chasseurs émérites et aux véritables bibliophiles.

Le *Cabinet de Vénerie*, qui doit être la petite bibliothèque intime du chasseur bibliophile, ne comprend pas de gros volumes; il se compose spécialement des plus anciens ouvrages, en vers et en prose, qui se rattachent à la littérature cynégétique. Publié dans le format in-16 elzévirien, il contient, outre des réimpressions de livres rares, quelques ouvrages inconnus empruntés à des manuscrits de la France et de l'étranger. Ajoutons que la collection n'est tirée qu'à 300 exemplaires, ce qui lui donne encore le mérite de la rareté.

Le Lièvre forme un volume, du prix de 5 fr. 50 pour le papier de Hollande, et de 11 francs pour le papier de Chine et le papier Whatman.

Nos voisins d'Allemagne ont publié depuis bientôt trois ans des sortes de livres, imitation de manuscrits égyptiens, qui, pendant longtemps, nous ont intrigué, à la vitrine des libraires, par leur allure baroque. On se souvient de ces sortes de bouquins, petit in-4° à couverture de toile rongée, à coins de cuivre oxydé, garnis de ferrures, de médailles, offrant le déplorable aspect d'un manuscrit déterré. A l'intérieur, le papier apparaît rongé d'humidité, déchiqueté, jauni, sali, comme si le feu et l'eau eussent tour à tour passé par là. Ces sortes d'ouvrages, triomphes du vieux-neuf, eurent un certain succès, et un libraire de Stuttgart m'avouait dernièrement que leur tirage dépassait cinq mille. Un imagier enlumineur français, M. Ed. Lagrave, demeurant « en la quatrième échoppe de la rue de la Verrerie, près l'hostel des Échevins », pris du désir d'imiter ces drôleries, vient de publier à cent exemplaires numérotés une façon d'édition incunable dont les rubriques, les initiales en or et en couleur sont entièrement faites à la main. La couverture de ce livre, ornée de clous de cuivre, de ganses de laine et de cachets en pendeloques, imite assez bien les vieilleries du xve siècle. L'opuscule est intitulé : **Avenir**, lay du pays de France, à la date de 1486. L'impression de cette poésie patriotique et naïve est faite sur un papier jauni, humidifié, très curieusement préparé. Pour ceux que pourrait intéresser ce genre de bouquinerie, j'indiquerai l'adresse de M. E. Cretté, passage Véro-Dodat, chez lequel ce palimpseste est mis en vente.

A la Librairie illustrée vient de paraître un livre très original, d'un écrivain-dessinateur, M. Louis Morin : **le Cabaret du puits sans vin**. C'est l'histoire curieuse d'une famille d'hostelliers du xvie siècle à nos jours. Le texte est égayé de nombreux dessins très prestement enlevés et pleins d'esprit. L'éditeur a eu la fantaisie d'en faire colorier une grande partie *au patron*, et, chose incroyable, ces vignettes en couleur sont aussi belles d'aspect, sinon plus fines que les plus étonnantes chromotypographies dont on a fait tant de bruit. Peut-être, après avoir tant cherché la perfection dans la typographie à repère, reviendra-t-on aux procédés primitifs qui ont bien leur charme. Pour moi, j'avoue qu'il n'est pas de procédé en couleur qui me donne la sensation inexprimable d'une naïve gravure d'Épinal. L'éditeur du *Cabaret du puits sans vin* a fait là, sans malice sans doute, une bien singulière démonstration.

M. Bouhours fait paraître une édition nouvelle des **Sonnettes**, l'œuvre très galante de Guillard de Servigné. C'est le premier volume d'une sorte de *Bibliothèque de l'esprit gaulois*, format petit in-16. Ce petit volume est joliment imprimé et précédé d'une bonne notice sur ce livre, jadis signalé par Monselet. Il est

regrettable qu'il en ait confié la décoration à M. Mesplès, qui traite le XVIIIe siècle comme un savetier... ou plutôt comme un peintre du *Chat noir*. Ce *moderne* ferait sagement de ne plus déshonorer les livres du dernier siècle. Il n'entend rien aux dessus de tabatières. Qu'il se contente d'étudier la note contemporaine, il s'y trouvera mieux à l'aise.

L'éditeur Dreyfous a mis en vente, dans le grand format in-4°, **la Mer**, de Jean Richepin. L'édition de luxe de ce livre remarquable a été presque aussitôt souscrite. L'éditeur du poète de la *Chanson des Gueux* publiera successivement à 500 exemplaires, dans le même format magistral, toutes les œuvres de Jean Richepin. Ce seront là des éditions princeps, recherchées du XXe siècle avec autant de soins que nous en prenons à réunir les premières éditions grand format des Ronsard, des Belleau, des Malherbe et de tous les nourrissons des muses du temps précieux de la marquise de Rambouillet.

Ces éditions Dreyfous-Richepin sont imprimées en un caractère du plus bel œil Didot; c'est un beau format poétique, le vers s'y trouve au large et déferle doucement sur les marges. Nous parlerons dans la prochaine livraison du *Livre* de la haute valeur de l'œuvre nouvelle de Richepin.

O. U.

JURISPRUDENCE

Études de droit constitutionnel, par M. Boutmy, membre de l'Institut. Un vol. in-18. Plon et Nourrit, éditeurs. Paris, 1885. — Prix : 3 francs.

Le livre de M. Boutmy servirait admirablement de préface à un autre livre que nous attendons encore, celui qui nous ferait connaître exactement l'Amérique politique. M. Tocqueville, ni M. Claudio Jannet n'ont produit l'œuvre solide et définitive. Ils ont considéré les États-Unis dans leur apparente unité, étudié la Constitution américaine comme si elle était tout entière dans la Constitution fédérale. Mais, en réalité, c'est ce que montre l'étude critique de M. Boutmy, — il faudrait commencer par étudier chacun des États-Unis dans sa constitution et dans son histoire.

De même pour l'Angleterre : qu'est-ce que la Constitution anglaise? Ce n'est pas une charte, comme les Constitutions successives qu'ont élaborées les divers gouvernements constitutionnels de la France. C'est un ensemble de traditions, de coutumes, qui ont force de lois. Sans doute il y a des pactes, des documents, tels que la *Grande Charte* de 1215, le bill des Droits de 1688, et l'acte d'Établissement de 1701. Ces *pactes* sont la base du droit constitutionnel écrit des Anglais; mais le droit non écrit est bien plus étendu et véritablement plus important.

Les caractères de cette Constitution seront très remarquables. Le premier, c'est d'avoir absorbé les éléments révolutionnaires dans le courant de la tradition et de substituer un idéal de vieilles libertés héréditaires à un idéal de droits abstraits, élaborés par la raison, conquis par la force.

Le deuxième, c'est qu'elle n'est pas codifiée; elle se distingue à peine des lois ordinaires; elle n'est pas formée, de sorte que les progrès que le cours du temps amène s'y font aisément sur place, sans obliger le reste à sortir ni à craquer.

Le troisième, c'est la mise en demeure à tous les citoyens d'avoir à veiller sur le dépôt des institutions nationales qu'elle a puisées à dessein de toute autre défense que l'énergie des mœurs et la sagesse de l'esprit.

M. Boutmy, dans le chapitre consacré à la Constitution américaine, analyse judicieusement la nature de cette démocratie si différente de la nôtre. L'une est pratique, l'autre est théorique. C'est que, comme le dit M. Boutmy, la démocratie était en Amérique la forme originelle et immédiate, le type naturel et nécessaire de la société politique. En France, la démocratie porte la marque de la lutte pour la vie.

La troisième partie du travail si clair et si méthodique du savant directeur de l'École des sciences politiques compare la nature de l'acte constituant en France, en Angleterre et aux États-Unis.

Dans les pays anglo-saxons, c'est le fait, le précédent, la coutume qui a toute autorité sur les esprits en politique. Chez nous, c'est l'idée, le raisonnement, le principe. Nous sommes toujours prêts à innover, mais à la condition de faire table rase de tout antécédent. Nous sommes avant tout doctrinaires, et c'est pour des formules que nous entrons en lutte. La vie politique est trop cérébrale en France. On commence à parler de la *politique des résultats*. Mais c'est encore une formule, plutôt qu'une réalité d'expérience.

Le livre de M. Boutmy est une sorte de programme très bien fait, dont le développement, composé par un homme d'une telle compétence et d'une telle méthode, serait des plus utiles et des mieux accueillis.

PZ.

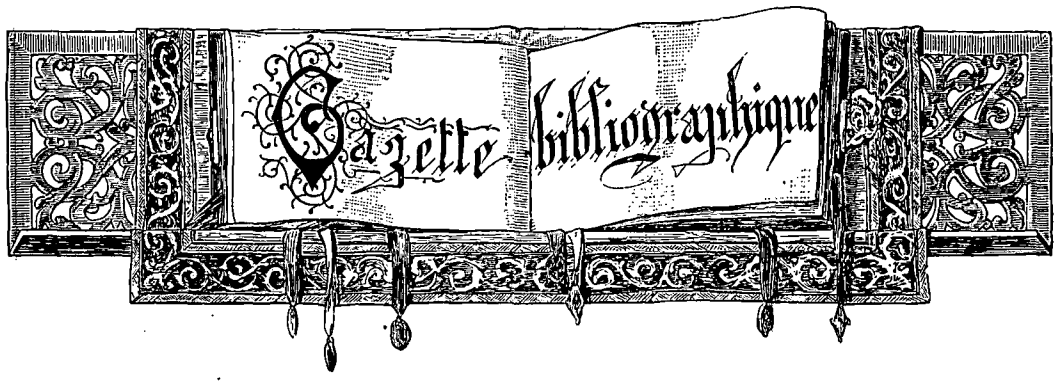

Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois. — Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES ; *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français. — Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province. — Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

INSTITUT

La commission centrale administrative de l'Institut de France vient d'être constituée comme suit :

Académie française : MM. X. Marmier et Camille Rousset ; M. Doucet, secrétaire perpétuel. — *Académie des inscriptions et belles-lettres :* MM. Jourdain et Deloche ; M. Wallon, secrétaire perpétuel. — *Académie des sciences :* MM. Becquerel et Frémy ; MM. J. Bertrand et Jamin, secrétaires perpétuels. — *Académie des beaux-arts :* MM. Questel et Bailly ; M. Delaborde, secrétaire perpétuel. — *Académie des sciences morales et politiques :* MM. Barthélemy Saint-Hilaire et Aucoc ; M. Jules Simon, secrétaire perpétuel.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 23 décembre.

Ouvrages présentés. — Rousapoulo : *Sur une image antique représentant Antigone ensevelissant Polynice.* — R. de Lasteyrie : *Miniatures inédites de l'*Hortus Deliciarum. — Casati : *Épigraphie de la numismatique étrusque.*

Lecture. — Reinach : Le classement des monnaies des rois de Cappadoce.

Séance du 30 décembre.

L'Académie a procédé à l'élection du président pour 1886 ; M. Gaston Paris a été élu. Elle a nommé ensuite M. Bréal vice-président pour la même année.

L'ordre du jour appelait ensuite le renouvellement des commissions. Voici comment elles seront composées en 1886 :

Commission des travaux littéraires : MM. Ravaisson, Renan, Maury, Delisle, Miller, Hauréau, de Rozière, Barbier de Meynard.

Commission des antiquités nationales : MM. Maury, Delisle, Hauréau, Desnoyers, Jourdain, de Rozière, Bertrand, Schlumberger.

Commission des écoles d'Athènes et de Rome : MM. Ravaisson, Delisle, Miller, Girard, Heuzey, Perrot, Desjardins, Meyer.

Commission du nord de l'Afrique : MM. Renan, Pavet de Courteille, Duruy, Perrot, Desjardins, Barbier de Meynard, Schefer, Maspéro.

Commission administrative : MM. Jourdain et Deloche.

Ouvrages présentés. — Cardinal Pitra : *Analecta novissima ; de epistolis et registris romanorum pontificum.* — Amaury-Duval : *Souvenirs.* — Mazon : *Notice sur la vie et les œuvres d'Achille de Gamon et de Christophle de Gamon d'Annonay en Vivarais.* — Siméon Luce : *Jeanne d'Arc à Domrémy.* — Finot : *Inventaire sommaire des archives du département du Nord*, t. V. — Finot : *Inventaire sommaire des archives communales de Gorgues.*

Lecture. — D'Arbois de Jubainville : Études des noms géographiques d'origine gauloise.

Séance du 8 janvier.

Ouvrage présenté. — Whitehouse : *Recherches sur le lac Maris.*

Il a été, au cours de cette séance, procédé à la nomination des commissions des différents prix à décerner cette année. L'élection a donné les résultats suivants :

Commission du prix du Budget (tableau de l'éducation et de l'instruction que recevaient les jeunes Athéniens) : MM. Ravaisson, Perrot, Girard, Weil.

Commission du prix Duchalais (numismatique) :

MM. Deloche, Robert, d'Hervey de Saint-Denys, Schlumberger.

Commission du prix Bordin (numismatique de l'île de Crète) : MM. Maury, Robert, Perrot, Schlumberger.

Commission du prix Bordin (sur les sectes dualistes) : MM. Renan, Derembourg, Schefer, Barbier de Meynard.

Commission du prix Stanislas Julien : MM. Maury, Pavet de Courteille, Schefer, d'Hervey de Saint-Denys.

Commission du prix Delalande-Guérineau (études du moyen âge) : MM. Delisle, Hauréau, Meyer, d'Arbois de Jubainville.

Commission du prix Delalande-Guérineau (études orientales) : MM. Renan, Pavet de Courteille, Barbier de Meynard, Sénart.

Commission du prix La Grange : MM. Delisle, Jourdain, Luce, Meyer.

Séance du 15 janvier.

L'Académie a examiné dans cette séance les titres des candidats qui briguent les fauteuils de MM. Léon Rénier et Egger. Ces candidats sont : MM. G. Boissier, Longuon, Héron de Villefosse et Clermont-Ganneau.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 19 décembre.

Ouvrages présentés. — Sainctelette : *Traité de la responsabilité et de la garantie.*

Lecture. — L. Say : la Comptabilité en partie double.

Séance du 16 janvier.

Ouvrages présentés. — Vignon : *les Colonies françaises.* — Aucoc : *Conférences sur le droit administratif,* t. II. — Robe : *Origine et développement du droit de propriété en Allemagne.*

Lecture. — Lagneau : Du surmenage intellectuel et de la sédentarité dans les écoles. — Baudrillart : Mémoire sur les populations agricoles du Poitou.

Dans cette séance, M. Picot, au nom de la commission chargée de la publication des *Ordonnances des rois de France,* a fait un second rapport sur la situation des travaux de la commission. Son premier rapport avait fait espérer un volume pour la présente année; mais il a eu des retards et le savant rapporteur en expose les causes. Elles sont des plus légitimes. La commission avait fait de grands efforts pour compléter la collection déjà formée et dont l'impression occupait plus de trois cents placards. Elle s'est mise à explorer le cabinet des manuscrits, la chambre des comptes de Bretagne, un grand nombre de collections particulières, des archives de famille, et partout elle a fait de précieuses découvertes. Un jeune savant qui avait conçu la pensée d'une publication analogue, M. le baron de Ruble, a, avec le plus grand désintéressement, fait part à la commission des richesses qu'il avait accumulées, et il faut espérer que cet exemple sera suivi.

Le 31 décembre 1885, le bon à tirer des sept premières feuilles a été donné, non sans hésitation. M. Picot a fait connaître les prévisions de la commission. On s'occupe surtout de la période comprise entre l'avènement de François Ier (1515) et l'année 1542. Les premières additions ont porté le nombre des placards à 450, de nouvelles additions sont encore survenues depuis et en ont considérablement augmenté le nombre. Bientôt on pourra publier un catalogue en deux volumes in-4° des *Ordonnances de François Ier*, lesquels seront suivis de deux volumes de texte. Ce catalogue permettra de négliger les pièces d'ordre secondaire et de ne réimprimer *in extenso* que les ordonnances, édits, lettres patentes qui offrent un intérêt général.

— L'Académie ayant à renouveler son bureau pour 1886 a nommé M. Aucoc président et M. Gréard vice-président.

COLLÈGE DE FRANCE.

Programme des cours du 1er semestre 1885-1886.

Histoire des législations comparées.

M. Jacques Flach fera l'*Histoire de la constitution politique et du régime agraire de l'Irlande au* XVIIIe *siècle,* les vendredis, à deux heures; les mardis, à deux heures un quart, il étudiera les *Institutions politiques et privées de la Hongrie sous la dynastie d'Arpad et sous les Jagellons.*

Économie politique.

M. Paul Leroy-Beaulieu, membre de l'Institut, Académie des sciences morales et politiques, traitera, les vendredis, à trois heures un quart, des *Principes de la science économique* (Production des richesses : nature, travail, capital); les mardis, à la même heure, il étudiera les *Doctrines économiques de David Ricardo.*

Géographie, histoire et statistique économiques.

M. E. Levasseur, membre de l'Institut, Académie des sciences morales et politiques, traitera, les jeudis, à une heure et demie, et les lundis, à onze heures et demie, de la *Population française* (étude de statistique comparée).

Histoire et morale.

M. Alfred Maury, membre de l'Institut, Académie des inscriptions et belles-lettres, exposera, les mercredis, à midi trois quarts, l'*Histoire de la révolution d'Angleterre au* XVIIe *siècle;* et les samedis, à la même heure, il traitera des *Sources latines de l'histoire grecque et de l'histoire romaine.*

Histoire des religions.

M. Albert Réville étudiera l'*Évolution du polythéisme grec; ses institutions sacerdotales et divinatoires, ses mystères et ses rapports avec l'art, la morale et la philosophie,* depuis l'époque homérique

jusqu'au temps de l'empereur Julien, les lundis et jeudis, à trois heures.

Esthétique et histoire de l'art.

M. Eugène Guillaume, membre de l'Institut, Académie des beaux-arts, fera l'*Examen de quelques chefs-d'œuvre de l'art*, les lundis et jeudis, à dix heures.

Épigraphie et antiquités romaines.

M. N..., professeur. L'ouverture et le programme de ce cours seront annoncés par une affiche particulière.

Épigraphie et antiquités grecques.

M. Foucart, membre de l'Institut, Académie des inscriptions et belles-lettres, professeur.

M. Homolle, suppléant, traitera, les mardis, à deux heures, des *Notions élémentaires d'épigraphie grecque;* les vendredis, à la même heure, il étudiera les *Inscriptions relatives à l'histoire de la Grèce depuis la mort d'Alexandre jusqu'à la conquête romaine.*

Philologie et archéologie égyptiennes.

M. Maspero, membre de l'Institut, Académie des inscriptions et belles-lettres, professeur.

M. Paul Guieysse, suppléant, commentera le *Premier livre de Diodore de Sicile d'après les sources égyptiennes,* les lundis, à midi et demi, et expliquera les *Inscriptions des temples d'Ibsamboul* (règne de Ramsès II), les mercredis, à la même heure.

Philologie et archéologie assyriennes.

M. Jules Oppert, membre de l'Institut, Académie des inscriptions et belles-lettres, expliquera les poèmes assyriens traitant des *Légendes mythiques,* et interprétera quelques textes bilingues écrits en sumérien (touranien) et en assyrien ou accadien (sémitique). Il s'occupera également des textes médiques des Achéménides, en les comparant avec les originaux perses, et de quelques sujets archéologiques, les mardis et jeudis, à dix heures.

Langues et littératures hébraïques, chaldaïques et syriaques.

M. Ernest Renan, membre de l'Institut, Académie française et Académie des inscriptions et belles-lettres, essayera une *Classification chronologique des écrits hébreux,* les samedis, à deux heures et demie, et expliquera le livre des *Psaumes,* les mercredis, à deux heures.

Langue et littérature arabes.

M. Barbier de Meynard, membre de l'Institut, Académie des inscriptions et belles-lettres, étudiera l'histoire politique et littéraire du second siècle de l'hégire, d'après le *Divan de Moslim* (édition de Leyde, 1875). Il continuera l'explication des *Séances* de Nasif-el-Yazidji, les lundis et vendredis, à dix heures.

Langues et littératures de la Perse.

M. James Darmesteter traitera, les jeudis, à une heure et demie, de l'*Épopée persane,* et expliquera, les lundis, à onze heures un quart, le *Shah Nameh* (édition Vullers, premier fascicule).

Langue et littérature turques.

M. Pavet de Courteille, membre de l'Institut, Académie des inscriptions et belles-lettres, expliquera le roman des *Quarante Vezirs* en turc de Kasan, l'*Histoire généalogique des Tatars* d'Aboul-Gâzi, et quelques morceaux choisis dans la collection des *Chants sibériens,* publiés par le docteur Radloff, en turc oriental, les mardis et vendredis, à neuf heures.

Langue et littérature chinoises et tartares-mandchoues.

M. d'Hervey de Saint-Denys, membre de l'Institut, Académie des inscriptions et belles-lettres, étudiera le style antique dans les plus anciens monuments de la littérature chinoise, les jeudis, à trois heures; il expliquera des nouvelles écrites en style littéraire moderne, les samedis, à deux heures.

Langue et littérature sanscrites.

M. Foucaux expliquera le premier livre du *Rámáyana,* les mercredis et vendredis, à une heure et demie.

Langue et littérature grecques.

M. Rossignol, membre de l'Institut, Académie des inscriptions et belles-lettres, interprétera la tragédie de Sophocle, intitulée : *Antigone,* les mercredis et vendredis, à midi et demi.

Philologie latine.

M. Louis Havet expliquera l'*Heautontimorumenos* de Térence, les mardis, à dix heures un quart, et traitera des *Principes de la syntaxe latine,* les samedis, à la même heure.

Histoire de la littérature latine.

M. Gaston Boissier, membre de l'Institut, Académie française, étudiera les *Lettres de saint Augustin,* les lundis, à une heure et demie; les mardis, à neuf heures, il expliquera le premier livre des *Histoires* de Tacite.

Philosophie grecque et latine.

M. Charles Lévêque, membre de l'Institut, Académie des sciences morales et politiques, étudiera les *Doctrines des Socratiques et principalement des Cyniques,* les vendredis, à une heure, et expliquera les *Petits traités psychologiques d'Aristote,* les mardis, à une heure.

Philosophie moderne.

M. Nourrisson, membre de l'Institut, Académie des sciences morales et politiques, traitera de *Psychologie générale,* les lundis, à midi et demi, et étudiera la *Métaphysique de Leibniz,* les samedis, à neuf heures.

Langue et littérature françaises du moyen âge.

M. Gaston Paris, membre de l'Institut, Académie des inscriptions et belles-lettres, exposera l'*Histoire*

de la poésie française au XVe *siècle,* les mercredis, à deux heures un quart, et expliquera les *Poésies de Villon,* les jeudis, à dix heures un quart.

Langue et littérature françaises modernes.

M. Émile Deschanel, les mercredis, à deux heures, étudiera la littérature du XVIIIe siècle, et les samedis, à une heure, analysera les textes des principaux écrivains du XVIIe.

Langues et littératures d'origine germanique.

M. Guillaume Guizot, professeur.

M. Jusserand, remplaçant, étudiera, les mardis, à trois heures, le *Roman anglais avant Walter Scott,* et les vendredis, à midi et demi, les *Contemporains de Chaucer.*

Langues et littératures de l'Europe méridionale.

M. Paul Meyer, membre de l'Institut, Académie des inscriptions et belles-lettres, exposera l'histoire de la *Versification dans les langues romanes,* les mercredis, à onze heures et demie, et traitera de la *Vie et des œuvres du troubadour Folquet de Marseille,* les jeudis, à la même heure.

Langues et littératures celtiques.

M. H. d'Arbois de Jubainville, membre de l'Institut, Académie des inscriptions et belles-lettres, expliquera des textes juridiques et littéraires en *vieil irlandais,* et traitera de la *Phonétique celtique,* les lundis, à dix heures un quart, et les vendredis, à la même heure.

Langues et littératures d'origine slave.

M. Léger exposera l'*Histoire de la civilisation en Russie,* les jeudis, à une heure et demie; les lundis, à la même heure, il expliquera la *Chrestomathie slave* de M. Voskresensky.

Grammaire comparée.

M. Michel Bréal, membre de l'Institut, Académie des inscriptions et belles-lettres, traitera, les lundis, à onze heures un quart, des *Mots invariables* (adverbes, prépositions, conjonctions) *dans les langues indo-européennes.* Les vendredis, à la même heure, il fera l'*Analyse étymologique et grammaticale d'un texte grec* (*Iliade, chant* XXIV).

Société des études historiques. — La Société des études historiques vient de procéder aux élections de son bureau pour l'année 1886 : il se trouve composé de la manière suivante :

Président : M. d'Auriac, conservateur à la Bibliothèque nationale.

Vice-présidents : MM. Wiesener, professeur honoraire de l'Université; général Favé, membre de l'Institut.

Secrétaire général : M. Gabriel Desclosières.

Secrétaires généraux adjoints : MM. Georges Dufour et de Boisjolin.

ÉTRANGER

Suisse. — UNIVERSITÉ DE GENÈVE

Prix de philosophie sociale, offert par M. Holipine.

L'Université de Genève décernera, au commencement de janvier 1888, un prix de *deux mille* francs à l'auteur du meilleur mémoire sur la question suivante :

Examen critique de la thèse d'Auguste Comte : que les lois des phénomènes de la nature sont applicables aux phénomènes sociaux.

Programme.

Auguste Comte dit dans son *Cours de philosophie positive,* tome VI, p. 682, édition Littré, que les lois mécaniques, modifiées selon la diversité des phénomènes sociaux, conviennent à tous les phénomènes possibles.

La loi d'inertie, par exemple, entendue dans le sens de la persistance ou de la constance de la force, s'appelle, en biologie, habitude et hérédité; dans les phénomènes sociaux, elle prend les noms de coutume et d'usage.

La loi de l'équivalence de l'action et de la réaction, qui est l'un des fondements de la mécanique, se manifeste également dans la société. Il en est de même d'autres lois naturelles, comme celle de la coordination d'un mouvement commun avec des mouvements particuliers, celle de l'évolution, etc.

Auguste Comte affirme que l'homme peut diriger ces lois naturelles au profit de la société, et que cette direction doit tendre à l'universelle domination de la morale, autant du moins que le comporte notre imparfaite nature (tome VI, page 721).

On demande un examen critique de cette théorie.

Ce sujet a été traité partiellement dans la *Revue internationale* publiée à Florence (n° du 25 mars 1885) dans ses rapports avec l'état actuel de la classe agricole en Russie.

La loi d'évolution pourrait être considérée dans ses rapports avec l'éducation, l'enseignement, les diverses formes et institutions politiques, et dans ses applications statiques et d'organisation, conformes à l'âge de l'individu et au stage historique social du pays.

On invite les auteurs à ne pas se borner à l'exposition théorique de leur pensée, mais à apporter le plus grand nombre possible de faits à l'appui de leurs affirmations.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

FRANCE

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE, DES BEAUX-ARTS ET DES CULTES

Examen professionnel pour l'obtention du certificat d'aptitude aux fonctions de bibliothécaire dans les bibliothèques universitaires ou bibliothèques des facultés des départements.

Par arrêté du ministre de l'instruction publique, des beaux-arts et des cultes, en date du 14 décembre 1885, il sera ouvert à Paris, dans une des salles de la Bibliothèque de l'Arsenal, une session d'examen pour l'obtention du certificat d'aptitude aux fonctions de bibliothécaire dans les bibliothèques universitaires ou bibliothèques des facultés des départements.

Cette session s'ouvrira le 31 mai prochain.

Des registres destinés à l'inscription des candidats seront ouverts au secrétariat des diverses académies le 1er janvier. Ils seront clos irrévocablement le 1er mars, à quatre heures.

Les candidats, en s'inscrivant, devront déposer :

1° Leur acte de naissance et les diplômes dont ils sont pourvus.

2° Une note présentant le résumé de leurs travaux antérieurs, le relevé des services rendus et l'indication des langues qu'ils connaissent.

L'examen comprend deux épreuves, l'une écrite, l'autre orale.

Épreuve écrite.

L'épreuve écrite comprend :

1° Une composition sur une question de bibliographie appliquée au service d'une bibliothèque;

2° Le classement de quinze ouvrages traitant de matières diverses et appartenant aux différentes époques de l'imprimerie. Ce travail implique les opérations déterminées par l'instruction générale du 4 mai 1878, savoir :

Le numérotage ;
L'inscription au registre d'entrée inventaire;
L'inscription au catalogue méthodique;
L'inscription au catalogue alphabétique.

Le candidat devra justifier dans ce travail d'une écriture serrée et parfaitement lisible.

Epreuve orale.

L'épreuve orale se compose :

1° De questions sur la bibliographie et le service d'une bibliothèque universitaire;

2° D'interrogations sur les langues vivantes inscrites à la note indicative mentionnée ci-dessus. Le candidat devra justifier, en tout cas, d'une connaissance suffisante de la langue allemande par l'explication à livre ouvert d'un texte de difficulté moyenne.

Les Bibliothèques publiques. — A propos du fonctionnement des bibliothèques municipales, dont nous parlions il y a quelques jours, veut-on savoir combien on comptait de lecteurs, il y a vingt ans, dans les grandes bibliothèques publiques de Paris, les seules qui existassent alors ? — 640.

C'est en fouillant dans les archives des bibliothèques que l'on a découvert le nombre vraiment peu considérable de personnes qui fréquentaient ces établissements en 1864.

L'Œuvre de la Société Franklin. — Le *Journal des bibliothèques populaires*, publié par la Société Franklin, insère en tête de son dernier numéro la note suivante :

« La Société Franklin, de sa fondation à la fin du dernier exercice, a *fourni* aux bibliothèques populaires plus de *six cent mille volumes* représentant une somme de 1,235,132 francs (*prix net*);

« Elle leur a *donné* plus de cent mille volumes représentant une somme de 196,941 francs.

« Dans les sept cent mille livres ainsi répandus dans nos villes, nos villages et nos hameaux, la Société Franklin s'est toujours soigneusement appliquée à n'en laisser passer aucun susceptible de fausser l'esprit, de corrompre le cœur ou de troubler la conscience d'un seul lecteur.

« L'œuvre qu'elle s'est proposée est toute de large et impartial libéralisme, de propagande morale et de patriotisme. Elle a toujours pensé, elle pense plus que jamais qu'on fausse l'instruction et qu'on la compromet en la mettant au service d'un parti ou d'une secte quelconque. Profondément respectueuse de toutes les convictions sincères, elle s'est systématiquement tenue en dehors, au-dessus de tout ce qui nous divise ; elle a proscrit de ses catalogues toutes les œuvres de polémique pure, de quelque côté qu'elles vinssent.

« Les seuls livres qui lui aient paru tout à fait recommandables sont ceux où l'histoire de la patrie est racontée dans un esprit de cordiale vérité, de fraternelle et intelligente sympathie; où les règles éternelles de la morale sont montrées dans leur inaltérable pureté, où les conquêtes et les lois de la science sont simplement et clairement exposées, où l'imagination peut trouver d'honnêtes délassements ; — les livres, en un mot, qui apportent à l'esprit du lecteur des notions précises, à son cœur des émotions saines, et accroissent en lui la somme de bon sens et de droite raison, le goût de la vérité, l'amour du bien. »

ÉTRANGER

Angleterre. — Le poète Tennyson a été désigné pour occuper les fonctions de président de la bibliothèque Bodléienne, en remplacement de lord Houghton, décédé.

Italie. — *Réorganisation du personnel des bibliothèques publiques.* — Par décret royal du 7 janvier, il a été procédé à une réorganisation du personnel des bibliothèques publiques dont les préfets ont été divisés en trois classes au lieu de deux. Voici, répartis par classe, les noms des sept savants qui occupent actuellement les fonctions de préfet :

1re classe : MM. Domenico Guoli, de la Bibliothèque Victor-Emmanuel, de Rome, et Desiderio Chilovi, de la Bibliothèque nationale de Florence.

2e classe : M. Vito Fornari, à Naples, et M. Gorresio, à Turin.

3e classe : MM. Isaia Ghiron, à Milan; Castellani, à Venise, et Anziani à la Bibliothèque Laurenziana, de Florence.

Le poste de préfet de la Bibliothèque de Palerme reste vacant.

Les employés de la Bibliothèque Casanatense n'ont pas été nommés à cause de l'enquête à laquelle on procède annuellement.

M. Olinto Guerrini, connu sous le nom de Stechetti, qui était adjoint à la bibliothèque de l'Université de Bologne, a été nommé bibliothécaire.

Vol à la bibliothèque de Pérouse. — Les journaux italiens annoncent qu'un vol vient d'être commis à la bibliothèque municipale de Pérouse. On a enlevé le précieux manuscrit du *De officiis* de Cicéron.

Le gouvernement promet une récompense de 10,000 francs à la personne qui pourrait indiquer dans quelles mains se trouve le manuscrit disparu.

Belgique. — LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE DE BRUXELLES EN 1883 ET 1884.

(Rapport adressé à M. le ministre de l'agriculture, de l'industrie et des travaux publics, le chevalier de Moreau, par M. L. Alvin, conservateur en chef.)

PREMIÈRE SECTION. — IMPRIMÉS.

(Conservateur, M. Ed. Fétis.)

Les attributions de cette section comprennent la conservation des imprimés, la confection de leur catalogue, les communications des livres au public, soit dans la salle de lecture du jour, soit dans celle du soir, soit encore aux personnes autorisées à emprunter des ouvrages pour la lecture à domicile.

Le chef de cette section a sous ses ordres immédiats un conservateur adjoint, plus particulièrement chargé des travaux du catalogue et du registre de mouvement de la salle de lecture; deux employés recevant les bulletins de demandes à la salle de lecture, un surveillant et deux huissiers.

Salle de lecture. — Séances de jour. — Dans l'année 1883, la salle de lecture a été accessible au public pendant 295 jours; il en a été de même en 1884. Les séances sont de six heures pour le semestre d'été et de cinq heures pour celui d'hiver.

Les séances du soir commencent à 7 heures 1/2 pour se terminer à 10 heures 1/2.

Le nombre des visiteurs qui ont demandé des imprimés s'est élevé, en 1883, à 21,970 et en 1884 à 22,438. — Il a été présenté 37,025 demandes de livres en 1883 et 37,252 en 1884.

Séances du soir. — Indépendamment des ouvrages lus sur place, on réserve, pour être communiqués à la salle des périodiques, ceux qui sont demandés pour les séances du soir. — En ajoutant aux chiffres indiqués plus haut le nombre de livres communiqués aux séances du soir on obtient pour 1884 un total de 41,352 ouvrages communiqués.

Prêts au dehors. — En 1884, 2,000 volumes ont été communiqués de ce chef.

2e SECTION. — MANUSCRITS.

(Ancienne bibliothèque de Bourgogne. — Conservateur, M. Ch. Ruelens.)

Cette section comprend, indépendamment des manuscrits de l'ancienne bibliothèque dite de Bourgogne, ceux qui ont été acquis depuis la fin du XVIIIe siècle ainsi que la bibliothèque héraldique dont la plus grande partie est constituée par le fonds Goethals.

En 1884, 1,012 personnes ont demandé 3,787 volumes dont 3,375 manuscrits.

Une partie des manuscrits est communiquée à la grande salle de lecture.

Quant aux prêts au dehors, le nombre s'en est élevé à 129 en 1884 et à 145 en 1883. — Le prêt ne s'obtient qu'en vertu d'une autorisation spéciale, accordée exclusivement à des personnes d'une honorabilité établie.

Pour le prêt hors du royaume, on exige que la demande soit faite par voie diplomatique.

3e SECTION. — ESTAMPES, CARTES ET PLANS.

(Conservateur, M. H. Hymans.)

Cette collection, qui n'a reçu son organisation que vers l'année 1860, se compose : 1° d'un petit noyau formé de la collection Van Parys; 2° d'un assez grand nombre de volumes reliés, dans lesquels se trouvaient classées (dans l'ordre chronologique des sujets représentés) des gravures collées au recto et au verso des pages et servant à distraire les malades dans les infirmeries des collèges de la Société de Jésus; 3° de quelques lots d'estampes acquis aux ventes Van Hulthem et Delbecq à Gand par mon prédécesseur, le baron de Reiffenberg.

L'espace manquant lors de mon entrée en fonctions, ce commencement de collection n'avait reçu ni clas-

sification ni inventaire; depuis qu'un local et un fonctionnaire spécial ont été attribués à ce service, le plus grand ordre y règne et les communications au public s'opèrent avec sécurité.

Le cabinet des estampes possède également quelques centaines de planches de cuivre gravées. Le nombre actuel des estampes proprement dites s'élève à 60,000; celui des cartes et plans à 1,350, non compris un lot fort considérable acquis lors de la cessation de l'établissement géographique de M. Vander Maelen; ce dernier lot comprend plusieurs milliers de cartes dont la plus grande partie a été donnée par le propriétaire et qui jusqu'ici, faute d'espace, n'ont pas pu même être inventoriées.

Travaux et acquisitions. — Le personnel peu nombreux de cette section, qui ne compte outre le conservateur qu'un seul employé et un huissier, occupe très utilement le temps pendant lequel il n'est point sollicité par des visiteurs. Ainsi, en 1883, M. Hymans a fait lui-même ou fait exécuter, sous sa direction, les travaux suivants :

Pour répondre avec plus de facilité à une certaine catégorie de visiteurs, il a formé des œuvres spéciaux de quelques peintres, tels que Raphaël, Le Poussin, Gérard Dow, Wouwermans, Watteau, Boucher, les Vernet, David, etc.

Toutes les pièces acquises durant les deux dernières années ont été régulièrement inventoriées et les principales ont été intercalées dans les œuvres dont elles relèvent. Ces acquisitions étaient, en 1883, au nombre de 914, dont 169 offertes gtatuitement, et, en 1884, de 1,055 pièces, parmi lesquelles 157 reçues à titre de don.

Nous avons soin, dans nos acquisitions, de rechercher avant tout les œuvres qui se rapportent à notre pays; c'est-à-dire à ce qui constituait autrefois les Pays-Bas, soit que l'œuvre émane d'un artiste belge ou représente quelque personnage ou des faits se rapportant à notre histoire. Ceci ne nous empêche pas de recueillir, autant que nos ressources le permettent, les œuvres des grands maîtres allemands, français et italiens.

Catalogue descriptif. — La confection du catalogue descriptif destiné à l'impression se poursuit lentement, vu le soin que nécessite une entreprise aussi difficile et qui ne peut être menée à bonne fin qu'à l'aide de sources authentiques. Tandis que certains œuvres se classent sans difficulté, d'autres exigent au contraire de longues recherches.

Il est permis d'espérer que l'année 1885 verra la fin de la lettre G.

4e SECTION. — CABINET DE NUMISMATIQUE.

(Conservateur, M. Cam. Picqué.)

Le conservateur n'a qu'un seul collaborateur; la collection comprend particulièrement les monnaies des anciennes provinces des Pays-Bas et de la principauté de Liège, depuis les temps les plus reculés, ainsi que les médailles se rapportant surtout à notre histoire nationale.

Accroissements. — Le cabinet s'est accru, en 1883, de 754 pièces, parmi lesquelles 461 proviennent de dons; en 1884, de 419, dont 195 à titre gratuit :

5e SECTION. — BUREAU D'ENTRÉE.

(Conservateur, M. J. Petit.)

Le service de cette section se confond en plus d'un point avec celui de la 1re; la fonction principale du chef de cette section est de rechercher quels sont les livres dont il convient d'augmenter notre dépôt et d'en poursuivre l'acquisition soit en librairie, soit dans les ventes publiques. Tout ce qui rentre en fait d'imprimés à la Bibliothèque royale, soit à titre gratuit, soit à titre onéreux, doit passer par le bureau d'entrée pour y être inscrit à l'inventaire. Avant d'aller prendre sa place sur les rayons, chaque livre doit recevoir un numéro et le timbre de la Bibliothèque royale; il doit être en outre l'objet d'un bulletin descriptif systématique qui sert de base à la confection ultérieure des bulletins alphabétiques; cette besogne est considérable. Une catégorie d'ouvrages exige une inscription particulière, je veux parler des publications périodiques et des ouvrages en cours d'exécution : chaque volume ou chaque fascicule qui entre doit être inscrit sur un bulletin séparé. Cette besogne doit s'exécuter avec la plus grande célérité, afin que la communication aux lecteurs de la salle des périodiques ne subisse point de retard. J'ai dit plus haut que ce service et celui de la 1re section se confondent en plus d'un point; ainsi une partie des travaux du catalogue des imprimés s'exécute sous la direction du chef de la 5e section; il en est de même du dépôt légal et de la Bibliographie de Belgique.

Accroissements. — L'inventaire clôturé au 31 décembre 1883 comprend 2,104 inscriptions d'ouvrages complets formant 2,914 volumes; celui de 1884, 1,750 inscriptions qui correspondent à 2,424 volumes. Les dons des particuliers figurent dans le relevé de 1883 pour 93 volumes et de 1884 pour 85 volumes. Il est entré par la *Bibliographie de Belgique* en 1883, 591 volumes et 457 en 1884. Avant 1883, la Bibliothèque royale recevait directement de l'éditeur de la *Bibliographie de Belgique* les ouvrages écrits en français et ceux écrits en flamand publiés dans le pays. En vertu d'un contrat passé, le 30 décembre 1882, entre le gouvernement et l'éditeur, Mme Manceaux, les ouvrages en langue flamande devront être recueillis par la Société du *Willems-Fonds* à Gand.

Reliure. — Le bureau d'entrée est également chargé de la reliure. C'est par ses soins que sont dressées les listes des ouvrages qui réclament soit des réparations, soit une reliure complète.

Personnel et catalogue. — Le personnel de la 5e section, indépendamment du conservateur, se compose de trois employés et d'un huissier.

6e SECTION. — PÉRIODIQUES.

(Conservateur, M. Ern. Gossart.)

La section des périodiques doit son origine à l'initiative de S. M. le Roi qui, voulant que les publica-

tions du monde entier pussent être rendues accessibles au plus grand nombre possible de travailleurs, avait eu l'idée de la création d'un bureau de traduction.

Une commission a été chargée de donner une exécution pratique au vœu royal; on établit d'abord dans les locaux du département de l'intérieur une salle dans laquelle un nombre assez considérable de revues se trouvaient disposées dans des casiers, à la portée des lecteurs ; un chef de bureau fut nommé à cet effet, et on lui donna aussi pour attribution le soin de procurer des traducteurs. La salle des périodiques fut très peu fréquentée, tant qu'elle resta dans les locaux du susdit département; le bureau de traduction n'avait également que peu de vogue. La commission spéciale, après avoir mûrement délibéré, se contenta de former une liste des publications périodiques que ne possédait point la Bibliothèque royale, les fit acheter et, considérant sa mission comme accomplie, demanda au gouvernement de transférer la section des périodiques et le bureau de traduction à la Bibliothèque royale. C'est en exécution d'un arrêté du roi, portant la date du 27 février 1882, que le transfert a eu lieu.

Le personnel de cette section se compose du conservateur et de trois employés appartenant à d'autres sections qui se partagent la surveillance des séances du soir.

Fréquentation. — L'entrée de la section des périodiques n'est accordée qu'aux personnes munies d'une autorisation. En 1883, 580 personnes étaient autorisées à fréquenter les séances du jour et du soir; il a été délivré 129 permis temporaires pour les séances du soir à des personnes non munies de l'autorisation générale et qui, ayant demandé la communication d'ouvrages de la première section au conservateur de celle-ci, ont obtenu de ce fonctionnaire une entrée provisoire.

512 personnes différentes ont visité la salle : 350 le jour, 283 le soir.

Le nombre des visites s'est élevé à 8,184 : 3,832 le jour, 4,352 le soir.

La moyenne du nombre des visites le jour, pour 295 séances, est de 13; le soir, pour 290 séances, de 15. En 1882, elle avait été de 8 le jour, de 12 le soir.

Comme on le voit, durant le dernier semestre de l'année, le nombre des visites est notablement plus élevé.

Le maximum, dans cette période, a été de 23 le jour et de 38 le soir; la moyenne donne pour les séances du soir un chiffre également supérieur. De même, les séances du jour ont été suivies par un plus grand nombre de personnes différentes.

Comme en 1883, le nombre des visites faites en 1884, à la salle de lecture de la section des périodiques, est beaucoup plus élevé que l'année précédente. Pour les deux séances quotidiennes, il était, en 1883, de 8,184; en 1884, il monte à 11,252 : 4,940 le jour; 6,312 le soir.

Pendant les trois années écoulées depuis la création de la sixième section, la moyenne des visites s'est progressivement accrue au point d'avoir doublé dans ce court espace de temps; elle a été, en effet, successivement pour le jour de 8 (année 1882), 13 (1883), 16 (1884); pour le soir, de 12 (1882), 15 (1883), 21 (1884).

En 1883, la salle a été fréquentée par 512 personnes différentes; en 1884, par 559.

Ce sont les séances du soir qui attirent toujours le plus grand nombre de lecteurs. Dans les deux derniers mois de l'année 1884, il varie habituellement de 30 à 40; il s'élève même une fois à 42, chiffre considérable, relativement à l'espace dont nous disposons.

La sixième section est ouverte, de jour, aux mêmes heures que la salle de lecture de la première section; les séances du soir commencent à 7 heures et demie pour finir à 10 heures et demie.

Pour ce qui est des ouvrages transportés pour les séances du soir, on en trouvera le chiffre à la statistique de la première section.

Accroissements. — La collection des périodiques mis à la disposition des lecteurs dans la salle de la 6e section comptait, au 31 décembre 1882, 1,103 publications; à la fin de 1884 elle avait été augmentée de 67.

Ces 1,170 publications se répartissent ainsi qu'il suit : bibliographie, 46 ouvrages; théologie, 4; philosophie, 11; pédagogie, éducation, enseignement, 24; droit, administration, 93; sciences sociales, politique, économie politique, statistique, 62; commerce, industrie, agriculture, économie rurale, 41; sciences mathématiques, physiques et naturelles, 213; anatomie et physiologie normales et pathologiques, médecine, 135; sciences, arts et administration militaires, marine, 8; arts et métiers, 62; beaux-arts et archéologie, 64; linguistique et philologie, 56; belles-lettres, histoire littéraire, 9; géographie, cartographie, 34; histoire et sciences auxiliaires, 130; revues et journaux généraux, recueils généraux de sociétés savantes, 140; varia, 38.

Administration (secrétariat). — Le conservateur en chef s'est réservé personnellement la direction de ce service. Les attributions du secrétariat se composent : 1° de la tenue de l'indicateur et des archives; 2° de la correspondance tant avec l'administration supérieure qu'avec les autorités, les particuliers et les fournisseurs; 3° du bureau d'expédition; 4° de la comptabilité et de l'économat. (Arrêté du 19 août 1882.) Le personnel spécialement attaché au secrétariat se compose : 1° de l'agent comptable chargé de l'économat; 2° d'un employé chargé de la tenue de l'indicateur et de l'expédition; 3° un huissier est attaché à ce service.

Matériel. — L'article du budget du département de l'intérieur, spécialement affecté au matériel et aux acquisitions de notre dépôt, s'était élevé, en 1883, à la somme de 85,050 francs, tandis que l'année 1884 ne nous a donné que 75,700 francs.

Ces dépenses se décomposent de la manière suivante :

	1883	1884
Entretien	3,851 fr.	2,431 fr.
Chauffage	4,571	3,899
Éclairage	1,258	1,278
Ameublement	6,635	2,519
Frais de bureau	880	846
Impressions	1,440	1,512
Reliures	8,806	10,527
Achat d'imprimés	44,512	34,719
— manuscrits	1,339	1,051
— estampes	4,070	5,563
— médailles	4,375	8,096
Divers (1)	3,131	3,163
Jetons de présence	170	90
	85,050 fr.	75,700 fr.

Turquie. — *La Bibliothèque du Sultan à Constantinople.* — Un Anglais, M. J.-C. Robinson, est parvenu récemment à pénétrer dans les salles du vieux Sérail, où les sultans ont accumulé les richesses et les objets d'art. Le récit de cette visite du trésor impérial de Constantinople vient de paraître dans le *Times;* nous en extrayons le passage suivant relatif à l'ancienne bibliothèque des sultans :

« La visite du trésor était terminée. En sortant, M. Robinson passa par un kiosque contenant l'ancienne bibliothèque des sultans. Ce sont deux ou trois mille volumes, tous manuscrits. On dit que cinquante ou soixante livres de la bibliothèque de Mathias Corvin font partie de cette collection. Les volumes sont placés chacun dans un étui en cuir et disposés en piles verticales et non en rangées horizontales. Au temps de la Renaissance, cette bibliothèque était l'objet des vœux de tous les humanistes. Les Bembo, les Félibien, les Scaliger croyaient qu'elle comprenait une partie notable de la bibliothèque des empereurs byzantins, c'est-à-dire la collection de tous les classiques inédits grecs et latins. Mais personne ne put y pénétrer, et même Louis XIV vit sa requête repoussée. On croit savoir aujourd'hui qu'il n'y a pas de manuscrits classiques dans la bibliothèque du sultan, mais on n'en est pas sûr. »

États-Unis. — *La Bibliothèque nationale de Rio-de-Janeiro.* — Cette bibliothèque, le premier établissement de ce genre au Brésil, autant par le nombre des volumes que par les raretés bibliographiques et artistiques qu'il contient, est due au prince régent D. João; ce prince, se transportant du Portugal au Brésil en 1807, apporta avec lui la bibliothèque royale d'Ajuda que D. José Ier avait formée pour remplacer l'ancienne bibliothèque royale détruite dans l'incendie qui sévit, après le tremblement de terre de Lisbonne, le 1er novembre 1755.

En 1811, elle fut ouverte à toutes les personnes munies préalablement d'une autorisation du prince-régent, et son organisation et sa conservation furent confiées à deux prêtres, qui dressèrent, en manuscrit, un excellent catalogue des livres.

L'indépendance du Brésil proclamée, la bibliothèque dut entrer, comme propriété royale, en arrangement de comptes avec le Portugal; et le Brésil fit les sacrifices nécessaires pour conserver cet établissement.

La bibliothèque nationale possède près de 200,000 ouvrages. Elle est riche en livres anciens et précieux par leur extrême rareté, surtout en collections ayant trait à l'histoire ancienne portugaise et espagnole, droit et théologie. On y remarque des éditions de classiques très anciennes et une collection presque complète des classiques dans l'édition elzevirienne.

On y rencontre bon nombre d'éditions de presque toutes les premières imprimeries de Venise, Bâle, Leyde, Anvers, Milan, Amsterdam, Nuremberg, Rome, Paris, Lisbonne, Madrid, etc.; des éditions aldines, plantiniennes, elzeviriennes, des Estevaos, bodiniennes, etc.

Le nombre d'incunables est extraordinaire. Le plus rare trésor pourtant qu'elle renferme parmi tous les paléo-types est la Bible latine de Fust et Schæfer de *Mayence*, imprimée en 1462 sur parchemin et formant deux volumes in-folio; on doit ajouter que la bibliothèque possède deux exemplaires de cette œuvre précieuse. C'est la première édition de la Bible portant une date certaine.

Parmi un grand nombre d'autres ouvrages, la bibliothèque conserve l'édition de *Don Quichotte*, de Cervantès (Madrid, 1797-1798), exécutée par Pellicier sur parchemin, enrichie de nombreuses gravures et dont le tirage n'a pas dépassé sept exemplaires; la Bible en langue espagnole de 1553, connue sous le nom de *Bible des Juifs* ou Bible de Ferrare, qui est très rare et très estimée; la Bible polyglotte, hébraïque, chaldéenne, grecque et latine de Ximenès, imprimée de 1514 à 1517 en six volumes in-folio.

Nous pouvons citer encore une collection *Camonéenne*, qui comprend parmi différentes éditions des *Luziadas*, la première datée de 1572 et en parfait état de conservation; une riche collection des éditions de *Marilia de Dirceu*, de Thomas Antonio Gonzaga, et des œuvres du Père José Agosthino de Macedo.

L'établissement est divisé en trois sections : imprimés et cartes géographiques, manuscrits et estampes.

Dans la section des manuscrits se trouve un grand nombre de documents très importants sur papier et sur parchemin, des chroniques, mémoires, relatifs au Brésil principalement, des autographes et des cartes géographiques. La plus grande curiosité de cette section est une Bible latine de 1300, écrite en caractères microscopiques sur du parchemin très fin.

La collection des lettres que Anchiets, Nobrega et autres jésuites faisant partie des premières missions envoyées au Brésil, adressèrent de 1540 à 1560 au général de l'ordre à Lisbonne, constitue aussi une véritable curiosité.

La section des estampes, qui est aussi à la hauteur

des autres sections, renferme un grand nombre de dessins originaux des grands maîtres et plus de 30,000 estampes, dont plusieurs miliers sont des plus célèbres maîtres de toutes les écoles.

Elle contient les collections célèbres de Barboza Machado et l'*Araujense* du comte de la Barca en 125 volumes grand in-folio, composé du *Grand Theatro do Universo* et des *Antiguidades romanas* qui sont uniques dans leur genre. Dans cette section sont exposées les cinq fameuses batailles d'Alexandre le Grand, d'après Charles Le Brun, gravées à l'eau-forte et retouchées au burin par Gérard Audran et Gérard Edelinck, de 1661 à 1678, le portrait de Louis XIV à cheval, connu sous le nom de *Thèse de la Paix*, gravé par Gérard Edelinck en 1674; la destruction de Jérusalem gravée par Merg, d'après Kaulbach, etc.

La collection numismatique, bien que commencée il y a quatre ans à peine, est déjà assez riche en monnaies brésiliennes datant des temps coloniaux et en pièces étrangères, modernes et anciennes.

Le 10 juin 1881, à l'occasion des fêtes du tricentenaire de la mort de Camoëns, célébrées à Rio-de-Janeiro, dont le cabinet portugais de lecture prit l'initiative, la bibliothèque réalisa une exposition camonéenne, dont elle publia le catalogue.

Le 2 décembre 1881, la bibliothèque nationale organisa une exposition d'histoire du Brésil et publia, le jour de l'ouverture, un volumineux catalogue des livres et autres objets qui figuraient dans l'exposition; un pareil événement est encore sans précédent dans les annales du pays.

Dans cette nomenclature, pleine d'indications utiles, les spécialistes trouveront les ouvrages et les estampes très rares relatifs à l'histoire du Brésil.

Pendant l'administration du docteur B.-F. Ramiz Galvão, la bibliothèque nationale s'est enrichie d'ouvrages rares, traitant principalement de l'histoire et de la géographie de l'Amérique méridionale. Le docteur Ramiz Galvão a rendu à la bibliothèque et aux lettres brésiliennes les services les plus signalés. En 1871, il fit réimprimer la *Prosopopea* de Bento Teixeira; en 1874, il organisa une commission pour dresser le catalogue des livres de l'établissement, s'occupa en 1876 de la réforme de la bibliothèque, et dans cette même année fonda les *Annales*, à la publication desquelles il apporta tous ses soins. Il écrivit une intéressante monographie sur la collection bibliographique de Barbosa Machado, fit réimprimer l'*Arte da lingua Kiriri* du père Mamiani, ainsi que la traduction en langue guarani de la *Conquista expiritual* de Montoya, traduite du guarani en langue portugaise par feu le savant Baptista Caetano. Enfin il a donné les deux premiers tomes du *Catalogue des manuscrits* de la bibliothèque, le *Catalogue de l'exposition camonéenne* et celui de l'*Exposition de l'histoire du Brésil*.

Le docteur Ramiz Galvão se consacra entièrement à la réalisation de cette exposition, qui obtint un plein succès. (*La Bibliophilie.*)

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— Paris — Province — Étranger —

FRANCE

— Les tomes III et IV de l'*Histoire des Princes de Condé* par le duc d'Aumale ont paru il y a quelques jours.

— Chez Plon, M. Paul Thureau-Dangin fait paraître le troisième volume de son *Histoire de la monarchie de Juillet.*

— La *Société des anciens textes français* vient de mettre en distribution quatre volumes qui complètent l'exercice de l'année 1883 et constituent l'exercice de 1884. Ce sont: le tome II de la *Chronique du mont Saint-Michel*, publiée par M. S. Luce; le tome IV des *Œuvres d'Eustache Deschamps*, publiée par M. le marquis de Queux Saint-Hilaire: *la Mort d'Aymeri de Narbonne*, chanson de geste publiée d'après les manuscrits de Londres et de Paris par M. Couraye du Parc; le tome premier des *Œuvres poétiques de Philippe de Remi, sire de Beaumanoir*, publiées par M. H. Suchier.

— La librairie Leroux vient de faire paraître deux publications sur le maréchal d'Ancre. La première a pour auteur M. Pouy, et pour titre: *Concini maréchal d'Ancre, son gouvernement en Picardie;* la seconde est intitulée: *Une révolte à Péronne sous le gouvernement du maréchal d'Ancre, l'an 1616.* Ce travail est signé par M. A. Danicourt.

— Le deuxième volume des *Mémoires d'archéologie et d'histoire* de M. J. Quicherat vient de paraître à la librairie Picard.

Le même éditeur met en vente le tome II de l'*His-*

toire générale de la Champagne et de la Brie par M. Poinsignon.

— La Société de l'Histoire de France a distribué à ses adhérents pendant le dernier exercice trois nouvelles publications : les *Mémoires du maréchal de Villars*, les *Lettres de Louis XI* et le *Journal de Nicolas de Baye*.

— M. Léopold Delisle a fait tirer à part un très intéressant travail inséré dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, et relatif à la mission de Jeanne d'Arc. Signalons également l'important travail que M. Siméon Luca, l'érudit collaborateur de la *Revue des questions historiques*, vient de faire paraître sur l'héroïne d'Orléans ; *Jeanne d'Arc à Domremy*.

— M. Vessiot, ancien membre du Conseil supérieur de l'instruction publique, vient de consacrer une intéressante brochure à la question du latin, question soulevée par M. Frary dans un livre qui a fait grand bruit.

— La plaquette de M. Vessiot a pour titre : *la Question du latin de M. Frary et les professions libérales*.

— M. M. Faucon donne, à la librairie Thorin, le premier volume d'un ouvrage intitulé : *la Librairie des papes d'Avignon, sa formation, sa composition, ses catalogues* (*1316-1420*).

— Un moliérisant, M. Auguste Baluffe, nous donne le premier volume d'un *Molière inconnu*. L'ouvrage a paru chez l'éditeur Didier.

— M. Edmond Biré, que son beau travail sur V. Hugo recommande à tous les lettrés, fait paraître un nouvel ouvrage : *Victor de Laprade, sa vie et ses œuvres*.

— Annonçons également un nouveau volume de Henry Houssaye : *les Hommes et les idées*.

— La Société générale de librairie catholique vient de faire paraître en un volume in-4°, magnifiquement imprimé, les *Poésies* du pape Léon XIII.

— Une *Histoire de la médecine* vient de paraître à la librairie Duprat.

— M. Antonin Lévrier publie une *Histoire des Deux-Sèvres* qu'il a fait paraître à Niort, chez l'éditeur Clouzot.

— M. Paul Eudel est toujours le curieux et intéressant historiographe de l'hôtel Drouot. Son nouveau volume, qui est le cinquième de la série, contient une préface de M. Ph. Burty.

Signalons, dans le même ordre d'idées, le sixième et malheureusement dernier volume de *la Vie à Paris*, réunion d'articles parus l'an dernier dans le journal le *Temps* sous la signature de M. Claretie.

— Dans un volume qu'il intitule *la Société et les mœurs en Béarn*, M. de Lagrèze nous donne de curieux détails sur la vie publique et privée en Béarn, depuis le règne des premiers vicomtes jusqu'à nos jours.

L'ouvrage a paru à Pau, chez le libraire Cazeaux.

— M. Alfred Marchand étudie, dans un volume édité par la maison Charpentier, *les Poètes lyriques de l'Autriche*.

— Le général Tcheng-Ki-Tong vient de réunir en un volume les articles qu'il a récemment publiés dans le journal le *Temps* sur le *Théâtre des Chinois*.

— Le tome troisième du *Catalogue de la bibliothèque du ministère de la guerre* vient d'être publié par l'Imprimerie nationale.

Il contient tout ce qui a trait à l'histoire des guerres, à l'historique des corps, à la biographie des guerriers célèbres, ainsi que tout ce qui est relatif à la marine. Avec ce volume se termine la première partie du catalogue, celle qui se rapporte exclusivement aux forces de terre et de mer.

La seconde partie est prête pour l'impression, et déjà on a commencé celle du premier volume formant le quatrième de la collection et relatif aux sciences pures et appliquées, ainsi qu'à la géographie.

— L'administration de la *Revue des Deux Mondes* vient de faire paraître une *Table* supplémentaire allant de 1874 à 1886. La première édition de la *Table générale* de la Revue étant épuisée, un nouveau tirage doit en être fait incessamment.

De son côté, la maison Hachette annonce une table analytique et alphabétique des vingt-cinq premiers volumes de la publication bien connue sous le nom de *Tour du Monde*.

Ajoutons enfin que la *Gazette des Beaux-Arts* tient à la disposition de ses abonnés la *Table alphabétique et raisonnée des noms, matières et gravures*, pour les tomes Ier à XXII de la seconde période, de 1869 à 1880. Ces tables permettent des recherches rapides et sûres dans ces volumes chargés de faits et de systèmes d'exemples historiques et de réflexions esthétiques. Les précédentes avaient été rédigées par Paul Chéron, ancien collaborateur de Buchot, de Jannet, de Sainte-Beuve. Chéron est mort en 1881. Ce nouveau travail a été confié à M. Henry Jouin.

ÉTRANGER

Allemagne. — Les tomes XI, XII et XIII de la *Correspondance politique de Frédéric le Grand* ont paru dernièrement à Berlin. Les lettres comprises dans ces

trois volumes vont de l'année 1755 à la fin de l'année 1756.

Publications relatives aux beaux-arts.

Les publications d'ouvrages relatifs aux beaux-arts éditées par la maison Seemann de Leipzig sont actuellement au nombre de cinq. *L'Art et les artistes* (*Kunst und Künstler*) de M. Dohme est arrivée à sa 24e livraison, aux artistes peintres de la première moitié du XIXe siècle.

Le troisième volume de l'histoire de la peinture, *Geschichte der Malerei*, de Wœrmann passe en revue les écoles italienne, espagnole et française du XVIIe siècle.

La nouvelle édition revisée et augmentée de l'histoire de l'architecture de W. Lübke est sous presse.

Quant au *Kulturhistorischer Bilderatlas*, ouvrage qui se propose de retracer l'histoire de la civilisation et d'en rendre les leçons plus efficaces au moyen d'un grand nombre d'illustrations représentant les objets les plus curieux de chaque époque, la dernière partie du volume sur l'antiquité, par M. Ph. Schreiber, vient de paraître.

La dernière publication de la maison Seemann est intitulée *Kunsthistorische Bilderbogen* et s'occupe exclusivement des arts. — Le premier volume contient plusieurs centaines d'illustrations reproduisant les principales productions de l'architecture et de la sculpture chez les Égyptiens, Chaldéens, Assyriens, Phéniciens, Persans, Grecs et Romains.

Notons encore une *Bilderatlas zur Geschichte der deutschen National litteratur*, par Gustave Kœnnecke, qui paraît chez M. Elwert à Marbourg et qui contiendra 1,558 illustrations, d'après les originaux.

Angleterre. — Nous avons déjà eu occasion de mentionner la série de fac-similés des *Shakespeare Quartos*, en cours de publication chez M. Quaritch.— Ces fac-similés se vendent 6 shillings (7 fr. 50) le volume; actuellement ont déjà paru: Le songe d'une nuit d'été (1600); Hamlet, édition de 1603 et de 1604; Henry IV, première partie, 1598 et deuxième partie 1600; Passionate Pilgrim, 1599; Richard III, 1507; Venus et Adonis, 1593; Love's Labor Lost, 1598; Merry Wives of Windsor, 1602; Merchant of Venise, 1600; King Lear, 1608, et Lucrèce, 1694.

— L'éditeur Nimmo vient de rééditer en deux volumes in-8° un ouvrage qui parut pour la première fois il y a une trentaine d'années : *la Vie de Georges Brummel*. La nouvelle édition, annotée et augmentée de plusieurs chapitres, est illustrée de portraits en couleur représentant Brummel et les plus célèbres de ses contemporains.

— Le même éditeur, M. Nimmo, va publier une édition anglaise, à 500 exemplaires, de *la Française du siècle* (*the Frenchwoman of the century*) de notre directeur M. Octave Uzanne. — Espérons le même succès au delà qu'en decà du détroit.

MM. Macmillan annoncent une édition complète des œuvres de *John Morley*, en huit volumes, pareille à leur édition des œuvres d'Emerson, pour laquelle, entre parenthèses, M. John Morley avait écrit la préface.

Le premier volume qui contient l'étude intitulée *Voltaire* a déjà paru; l'édition entière, y compris deux volumes de miscellanées, sera complète vers la fin de mai.

— *The Vicar of Wakefield*, édition fac-similé de l'*editio princeps*, fut publiée en 1766 par Francis Newbery à Salisbury, 2 vol. in-12.

M. Elliot Stock vient de mettre en vente une reproduction de la première édition du chef-d'œuvre de Goldsmith accompagnée d'une notice bibliographique très complète par M. Austin Dobson et d'une liste de toutes les éditions anglaises et traductions en langues étrangères.

Espagne. — On nous annonce l'apparition des publications suivantes:

Coleccion de Escritores Castellanos. — T. XXXVI. Cancionero de Gomez Manrique. Publicale con algunas notas don Antonio Paz y Melia. — Tomo I. Madrid. Imp. de A. Perez Dubrull. En 8°, XXXIX 342 p.

Coleccion di documentos ineditos para la Historia de España, por el Marqués de la Fuensanta del Valle, J. Sancho Rayon y Fr. de Zabalburu tomo LXXXIV. Madrid, lib. de M. Murillo. En-4°, 570 pages.

Ce volume contient les matières suivantes: Cartas del Conde de Peñaranda. — Relacion al Rey D. Felipe IV sobre el estado de la Monarquia española en 1650. — Apuntes biograficos de don Gaspar de Bracamonte y Guzman, Conde de Penaranda.

Coleccion de doc. ineditos relativos al descrbrimiento conquista y organizacion de las antiguas posesiones españolas de Ultramar. — Segunda serie, publicada por la Real Academia de la Historia. — *Isla de Cuba*. — En-4°, 478 pages.

El espiritu de Miguel de Cervantes Saavedra o la filosofia de este grande ingenio, representada en maximas, etc. por D. Aug. Garcia Arrieta, bibliothecario de los Estudios reales. Madrid, José del Ojo, editor.— En-8°, 198 p. (tiré à 334 exemplaires numérotés).

La Fuente : *Historia de las Universidades, colegios*, en España. Tomo II. Madrid, M. Murillo. — En-4°, 631 pages.

España, sus monumentos y artes, Su naturaleza é historia. Complet en 20 volumes. — Daniel Cortezo, édit. Barcelone.

Suède. — Le roi Oscar de Suède a reçu de ses en-

fants des étrennes toutes particulières. Les trois plus jeunes fils du roi ont offert à leur père un livre écrit en commun et portant le titre: *Vara Minnen* (*Nos souvenirs*). Dans cet ouvrage, les trois princes racontent les impressions qu'ils ont rapportées de leurs voyages lointains. Le prince Eugène parle de la brillante réception qui lui a été faite chez les Drouses; le prince Oscar raconte sa visite aux îles Philippines; et le prince Charles décrit son voyage à Jérusalem et dans l'Inde. Le tout est orné de nombreuses illustrations, dont plusieurs ont été faites par le prince Eugène.

Le livre est dédié au roi et à la reine et n'a été tiré qu'à un petit nombre d'exemplaires, car il ne sera pas mis en vente.

États-Unis. — *Nouvelles publications de la maison Houghton et Mifflin.* John Fiske: *Darwinism and other essays*, nouvelle édition, comprenant trois essais sur la philosophie positive de Comte, sur l'éducation libérale et la réforme universitaire.

A mortal antipathy. — First opening of the New Portfolio, by Oliver Wendell Holmes.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

— M. Otto Lorenz annonce la publication de la quatrième partie de son *Catalogue général de la Librairie française*. Cette quatrième partie comprendra les tomes IX et X de l'ouvrage. Chacun des deux volumes sera publié en deux parties. Le premier demi-volume paraîtra au mois de mai prochain; les autres suivront de cinq mois en cinq mois.

Après ces deux volumes, M. Otto Lorenz a encore l'intention de donner un dernier volume (t. XI) contenant la table, classée par ordre alphabétique des matières, des tomes IX et X.

— On nous annonce un nouveau volume de M. Barbey d'Aurevilly; il sera intitulé *Sensations d'art*.

— On parle de la réapparition de la *Revue de Paris* dans laquelle se retrouveront deux rédacteurs de l'ancienne Revue, MM. Alphonse Karr et Arsène Houssaye.

— Mme la vicomtesse de Janzé travaille, dit-on, à un volume d'études sur les XVIIe et XVIIIe siècles.

— M. Paul Lacombe met en souscription chez l'éditeur Rouquette une *Bibliographie parisienne; tableaux de mœurs et relations de voyageurs.*

L'ouvrage comprendra l'indication de tous les livres ainsi publiés de l'année 1600 à 1880.

M. Jules Cousin s'est chargé de la préface.

— On nous annonce les *Mémoires* de Louise Michel. La célèbre révolutionnaire les a écrits pendant sa dernière captivité à la prison de Saint-Lazare.

— M. Décembre-Alonnier met en souscription une nouvelle édition de l'ouvrage qu'il publia en 1864 sous ce titre : *Typographes et gens de lettres.* L'ouvrage, annoté par l'auteur, sera réservé aux seuls souscripteurs et ne se trouvera point dans le commerce.

— Deux jeunes écrivains, MM. Cerfbeer et J. Christophe, préparent un livre d'une certaine originalité : *le Répertoire de la Comédie humaine.*

ÉTRANGER

Angleterre. — M. H. Larkin, qui a été pendant dix ans secrétaire de Carlyle, va publier un volume intitulé : *Carlyle et le secret de sa vie.*

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

L'édition nationale de Victor Hugo. — Nous avions accueilli, d'après le bruit public, tout en l'insérant sous réserve, la nouvelle que l'*édition nationale des œuvres de V. Hugo* avait suspendu sa publication. Il nous est permis de constater aujourd'hui qu'il n'en est rien. Son directeur nous a envoyé sa réponse sous forme d'un beau volume in-4° : *les Châtiments*, dont le dernier fascicule paraît précisément aujourd'hui.

Cette façon courtoise de rectifier notre communi-

cation nous force à reconnaître que le volume que nous avons entre les mains est la meilleure preuve de la vitalité de l'entreprise.

Lors de la publication du troisième volume, nous avions fait de nombreuses réserves au sujet de la plupart des illustrations de ce livre. Avec *les Châtiments*, nous nous trouvons mieux à l'aise pour avouer franchement que la partie artistique a beaucoup gagné.

Ces eaux-fortes de Léopold Flameng, Bracquemond, Champollion, Courtry, Boulard, d'après les derniers originaux de Fr. Flameng, Léon Glaize, Comène, Ferry et le bas-relief de Dalou sont dignes d'être remarqués et les vignettes à mi-page, d'après le dessin de Danger, forment réellement une œuvre pleine d'ingéniosité et de bonne facture.

Nous savons que *les Contemplations* sont prêtes à paraître et que la *Légende des siècles* est en préparation.

La marche de l'œuvre est donc assurée et il ne nous en coûte pas de le reconnaître.

Nominations dans l'ordre de la Légion d'honneur. — Sur le rapport du ministre de l'instruction publique, des beaux-arts et des cultes, sont promus ou nommés dans la Légion d'honneur :

Au grade de commandeur : M. Béclard, doyen de la Faculté de médecine de Paris, secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine.

Au grade d'officier : M. Faullain de Banville, auteur dramatique.

Au grade de chevalier : M. Réville, professeur au Collège de France. Importants travaux de critique et d'histoire.

Grébaut, directeur de la mission archéologique française au Caire.

Rocquain, chef de section aux Archives nationales.

Tallemant, dit Lavoix, administrateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève.

Crépy-Danel, président de la Société de géographie de Lille.

Eugène Muntz, conservateur de la bibliothèque et des collections de l'École des beaux-arts.

Boussod, éditeur d'estampes.

Grus, éditeur de musique.

Charpentier, éditeur.

Société des gens de lettres. — Le comité de la Société des gens de lettres vient de procéder à la distribution annuelle de ses prix.

Le prix *Petit-Bourg* (1,000 fr.) a été attribué à M. Lucien Biart.

Le prix du *Congrès littéraire* (500 fr.), partagé entre MM. Alfred Séguin, Jules Roussy et Mme Blanchecotte.

Le prix du *baron Taylor* (500 fr.), partagé entre Mlle Valentine Herment (André-Gérard) et MM. Henri de Suckau et Amédée Blondeau.

Le prix *Musset* (300 fr.), partagé entre MM. Jules Rostaing et Savinien Lapointe.

Le prix *Jules Simon* (500 francs), partagé entre MM. Ch.-M. Laurent, Julien Lemer et Mme Maria Delcambre.

Prix *Arsène Houssaye* (500 fr.), partagé entre MM. A. de Frarières, Ed. Didier et Turpin de Sansay.

Prix *Eugène Bonnemère* (500 fr.), partagé entre Mme Amory de Langerack et M. Roland de Cadehol.

Des allocations de fin d'année ont été accordées à divers sociétaires.

— La Société vient de recevoir les bustes d'Alex. Dumas père et d'Alfred de Musset, offerts par M. Alexandre Dumas fils et Mme veuve Lardin de Musset.

D'autres bustes seront également placés dans la salle du comité et dans celle de la bibliothèque ; ce sont ceux de Victor Hugo, Eugène Sue, Arsène Houssaye, Jules Simon, L. Desnoyers, Léon Gozlan et François Arago.

Balzac et le domaine public. — Dans quelques années, librairies et journaux pourront publier les œuvres de Balzac comme bon ils l'entendront.

Honoré de Balzac est mort en 1850. Aux termes de son contrat de mariage, la propriété de ses œuvres devait revenir à sa femme pour une durée de cinquante ans, du jour du décès. Donc les œuvres de Balzac tomberont dans le domaine public en 1900, soit dans quinze ans.

Cette question avait été étudiée par un avocat distingué, mort depuis quelques années, M. de Villepin. Sa consultation est entre les mains de M. Calmann Lévy.

Les droits d'auteur d'Alexandre Dumas. — Nous trouvons dans un récent volume que vient de publier M. de Cherville quelques renseignements sur la collaboration de Dumas et les prix auxquels lui furent payés quelques-uns de ses romans :

« M. Blaze de Bury est mal renseigné quand il affirme que le théâtre de Dumas lui a rapporté beaucoup moins que ses romans. D'abord le feuilleton même signé Dumas était payé moins cher à son époque qu'il ne l'est aujourd'hui. En ce qui concerne les ouvrages auxquels j'ai pris part, le prix de la ligne était, au *Moniteur*, au *Siècle*, au *Constitutionnel*, de 40 à 60 centimes. Le *Journal pour tous* seul nous a payé 75 centimes les *Louves de Machecoul*, et très probablement les *Mohicans de Paris* furent réglés au même prix. Mais ce que M. Blaze de Bury a perdu de vue, c'est la part que Dumas faisait à ses collaborateurs, part très suffisamment équitable et parfaitement soldée, quoi qu'on en ait dit.

« Le produit de l'œuvre en feuilleton et en librairie formait trois parts. Une était réservée aux créanciers de Dumas, représentés par M. Lefrançois; la seconde était attribuée au collaborateur; la troisième revenait au Maître. Un feuilleton au *Moniteur* lui donnait donc seulement 20 centimes la ligne, c'est-à-dire un

produit inférieur à celui que perçoit le moindre romancier d'aujourd'hui. Le volume (3,333 lignes! Ah! les agréables volumes!), édité par Cadot, lui rapportait le tiers de 750 fr., soit 275 fr. Il faudrait en pondre une jolie collection pour représenter le gain de millions que la tradition lui prête. Dumas abandonnait en outre, en entier, à son collaborateur, le prix des éditions à l'étranger. »

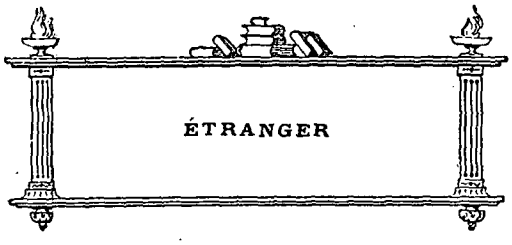

Allemagne. — *Une Société de gens de lettres.* — Il s'est fondé à Leipzig, en 1879, sous le nom de *Schriftstellerverband* une association d'écrivains qui se réunit chaque année, une fois à Vienne, une autre fois à Dresde, à Spandau ou ailleurs, pour débattre les intérêts de la confrérie. — La dernière réunion a eu lieu à Berlin à la fin d'octobre. — On y a discuté un projet de fusion avec une société analogue nouvellement fondée à Stuttgart, par l'éditeur Kürschner. — La société fusionnée aurait son siège à Berlin. — Aucune décision cependant n'est encore intervenue et le projet a été renvoyé à l'examen d'une commission. Il faut ajouter que les premiers écrivains de l'Allemagne ne sont pas membres de l'association, qui comprend des éléments sémitiques.

Les grands éditeurs d'Allemagne. — Parmi les publications bibliographiques récemment parues, nous avons cité dans le dernier fascicule du *Livre* l'ouvrage de M. Pfau : *Das Buch berühmter Buchhœndler.* Nous empruntons à cet ouvrage la liste suivante des libraires-éditeurs les plus célèbres d'Allemagne :

Aldus Manutius (Pius), 1449-1515, fondateur de la célèbre imprimerie Aldine, de Venise.

Antoine Koburger de Nuremberg (vers 1510), dont les éditions et en particulier les bibles se distinguent par leur excellente exécution. Antoine Koburger possédait des imprimeries dans seize villes différentes de l'Allemagne et des Pays-Bas.

Jean-Frobeen, de Bâle, 1460-1527, a édité des bibles et des ouvrages classiques, encore appréciés aujourd'hui.

Philippe Erasme, Reich de Leipzig, 1717-1787.

J.-G. Immanuel Breitkopf, 1713-1794, a publié un livre remarquable sur l'art de l'imprimerie ; sa maison est aujourd'hui une des premières de Leipzig.

Ch.-Fr. Nicolai, 1733-1811, auteur et éditeur de mérite, fut l'ami de Moses Mendelssohn et de Lessing, dont il publia les *literarische Briefe.* Une « Bibliothèque des beaux-arts » et le roman jadis célèbre « Sebaldus Northanker » comptent parmi ses meilleures publications.

Jean-Friedrich, baron Cotta, 1764-1832, le célèbre éditeur de Gœthe et de Schiller, succéda à son père dans la direction de l'imprimerie à Tübingen; il s'établit dans la suite à Stuttgart et fonda des maisons filiales à Munich et à Augsbourg. L'*Allgemeine Zeitung* d'Augsbourg (aujourd'hui de Munich), un des grands journaux d'Allemagne, s'imprimait sur ses presses.

Fr.-Chr. Perthes, 1772-1842, le neveu du fondateur de la maison Justus Perthes de Gotha, transféra le siège de sa maison de Hambourg à Gotha, où il publia le célèbre ouvrage : *Monumenta Germaniæ Historiæ.*

G.-A. Reimer, 1776-1842, s'établit à Berlin vers 1800 et édita les ouvrages de Guillaume et d'Alexandre de Humboldt, Schleiermacher, Cornelius, Niebuhr, etc.

Fr.-Arnold Brockhaus, 1772-1823, fondateur de la grande maison Brockhaus à Leipzig, dirigea successivement une imprimerie à Dortmund, à Amsterdam et à Altenbourg.

C'est seulement depuis 1819 qu'il se fixa à Leipzig, où il publia le *Conversations Lexikon,* dictionnaire de la conversation, et les *Deutsche Blætter.*

B.-J. Teubner, mort en 1856; de simple imprimeur devint chef d'une des grandes maisons d'éditeurs de Leipzig.

Sa maison s'occupe spécialement de la publication d'ouvrages philologiques, théologiques, historiques et de mathématiques. La *Bibliotheca Teubneriana* est très appréciée en Allemagne et à l'étranger. Le journal de Leipzig, *Leipziger Zeitung,* et le *Bœrsenblatt,* organe de l'association des éditeurs-imprimeurs d'Allemagne, s'impriment chez M. Teubner.

Jean-Jacques Weber, 1803-1880, fondateur de la maison du même nom et de l'*Illustrirte Zeitung* de Leipzig, natif de Bâle, a travallé pendant quelque temps dans les ateliers de Didot frères. En 1832, il devint administrateur d'une maison, fondée à Leipzig, sous les auspices de la Société pour la propagation des connaissances utiles.

M. Weber était homme de goût et avait le sentiment artistique; il le prouva par ses éditions illustrées de l'*Histoire de la Révolution,* de Mignet, la *Kaiser chronik,* de Sporschill; l'*Histoire de Napoléon,* illustrée par Horace Vernet et l'*Histoire de Frédéric le Grand,* illustrée par Adolphe Menzel.

La maison Weber existe depuis 1837; en dehors des belles publications que nous avons indiquées plus haut, elle a publié près d'une centaine de catéchismes ou manuels sur toutes les branches des sciences et des arts. Cette collection, non seulement se recommande par la modicité de son prix, mais par son exécution soignée, son format commode et par le choix judicieux des spécialistes auxquels M. Weber en a confié la direction.

Angleterre. — *Les adaptateurs et traducteurs littéraires.* — Un lecteur de la *Nation* de New-York se plaint de la façon cavalière avec laquelle certains éditeurs anglais, américains se permettent d'amputer les ouvrages des écrivains les plus célèbres.

Permettez-moi, dit-il, de mettre vos lecteurs en garde contre la traduction des *Misérables* de Victor Hugo, en 3 volumes, que publient actuellement MM. Ward et Lock à Londres et New-York. Ces éditeurs ont condensé en 3 volumes les 5 volumes de l'édition française et retranché à peu près 750 pages, soit les deux cinquièmes de l'original. Ainsi la magnifique description de la bataille de Waterloo des chap. XVI et XVII a été entièrement supprimée.

États-Unis. — *Le tirage des éditions américaines.* — Un correspondant du *New-York Mail and Express* a eu récemment un interview avec M. Lee, de la maison Lee et Shepard, Boston, et donne quelques détails curieux sur les plus forts tirages réalisés par les éditeurs américains.

Selon M. Lee, s'il s'agit d'une première édition, les auteurs en supportent presque invariablement tout ou partie des frais. Même Longfellow et James Russell Lowel ont édité leur premier ouvrage entièrement à leurs frais.

Un livre de 400 pages se tire d'ordinaire à 1,000 exemplaires et entraîne une dépense totale, y compris les frais d'annonces, de 6,500 francs. Si l'édition est vendue entièrement, elle rapporte net 3,510 francs.

La seconde édition du même livre ne revient qu'à 2,340 francs et rapporte autant que la première. Il s'agit donc de rattraper la différence, soit 1,300 francs sur les éditions suivantes, d'où il appert qu'il faut au moins trois éditions successives de 1,000 exemplaires chacune avant qu'un ouvrage rapporte quelque bénéfice à l'éditeur.

M. Lee constate qu'on lui envoie, surtout des romans et nouvelles, au moins un volume pour chaque jour du calendrier. Quant aux productions poétiques, il en est inondé; mais il ne s'empresse pas de les présenter au public, considérant, avec la majorité de ses confrères, qu'un poète doit avoir à son acquit au moins vingt ans de réputation et d'expérience avant qu'on puisse courir le risque d'imprimer ses œuvres aux frais de l'éditeur.

L'ouvrage publié par la maison Lee, qui ait donné lieu au tirage le plus fort est *That Husband of mine*, 170,000 exemplaires; voulant continuer ce succès, M. Lee édita immédiatement une contrepartie de ce livre, sous le titre *That Wife of mine;* mais, à son désappointement, le livre n'eut pas le moindre succès et il en fut pour ses frais d'édition.

Peck's bad boy, publié par MM. Belford et Clark de New-York, atteignit un tirage absolument exceptionnel : 500,000 exemplaires.

General Grant's history a été tiré à 300,000 et son succès ne semble pas près de s'arrêter. *Ben Hur*, par le général Lew Wallace, s'est également tiré à 500,000. Quant au livre de Mlle Cleveland, M. Lee ne croit pas qu'il ait dépassé 100,000; il est donc impossible, comme on le prétend, que l'auteur en ait déjà retiré un bénéfice de 250,000 francs, ce qui impliquerait une vente d'au moins 300,000 exemplaires.

Le bi-centenaire de l'introduction de l'imprimerie en Amérique. — Le *Journalists' Club* de Philadelphie a célébré le 12 décembre dernier le bi-centenaire de l'introduction de l'imprimerie aux États-Unis et organisé à cette occasion une exposition rétrospective des anciennes presses et du matériel usités ainsi que de quelques-unes des premières publications américaines : les trois premières éditions de la bible de Sauer, l'*Ephrata book of martyrs*, imprimé en 1748 dans la petite ville d'Ephrata, et la première bible en langue anglaise imprimée en 1772 à Philadelphie par Robert Aitken.

Nos droits d'auteur aux États-Unis. — M. François Mons, qui a fondé à New-York, avec M. Louis Nathal, une agence dramatique franco-américaine destinée à protéger les droits des auteurs français et à faire payer là-bas la traduction de leurs ouvrages, vient d'arriver à Paris pour s'entendre avec la commission des auteurs et lui expliquer le fonctionnement de son agence et les avantages que nous aurions à le charger de nos intérêts. L' « Agence dramatique franco-américaine » est maintenant constituée en société, au capital de 300,000 francs.

Indes. — *Manuscrits sanscrits.* — Il s'est fondé à Madras une société savante, composée d'indigènes, dont l'objet est de rassembler, préserver et publier les vieux manuscrits sanscrits.

Japon. — D'une statistique récente, il résulte qu'en 1883 les Européens ont *importé* au Japon pour 106,000 francs de *librairie et papeterie.* A coup sûr, les Japonais font chez nous une importation bien autrement considérable.

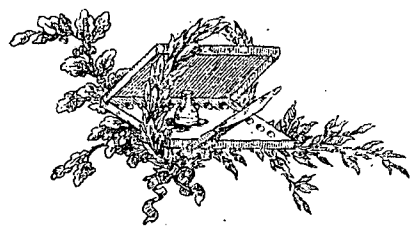



FRANCE

— M. Eugène-Emmanuel Amaury-Duval, peintre de talent, un peu oublié déjà, est mort subitement à Paris le mois dernier.

Né à Montrouge le 16 avril 1808, il fut élève d'Ingres et débuta au Salon de 1833 par des portraits qui lui firent tout d'abord une grande réputation. Ensuite, il fut chargé de la décoration de plusieurs églises de Paris et des environs, notamment de l'église Saint-Merry, de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois et de l'église de Saint-Germain-en-Laye.

Il était officier de la Légion d'honneur depuis 1865. Il a écrit des mémoires, qui ont été tout récemment publiés.

— M. Ballot, vice-président du Conseil d'Etat, a succombé à Menton, aux suites d'une longue et douloureuse maladie.

M. Charles Ballot était né à Orléans, le 14 mars 1818.

Il a été rédacteur en chef du *Droit* et fut l'un des fondateurs de la *Revue pratique de droit français.*

— M. Clément, attaché pour la vente des estampes à la Bibliothèque nationale, vient de mourir à Paris. Expert à l'Hôtel Drouot, très consulté pour son savoir, M. Clément a dirigé les ventes d'estampes les plus importantes qui ont eu lieu depuis une quarantaine d'années.

— M. le docteur Amédée Dechambre, membre de l'Académie de médecine et de la Société des hôpitaux, médecin du Conseil d'État, officier de la Légion d'honneur, a succombé à l'âge de soixante-quatorze ans aux suites d'une attaque d'apoplexie.

M. Dechambre dirigeait, depuis sa fondation (1853), la *Gazette hebdomadaire de médecine et de chirurgie;* il était également le directeur du *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales.*

— M. Escande, dont on annonce la mort à Albi, a occupé pendant de longues années une place importante dans la presse royaliste.

Après avoir passé à la *Mode* et la *Quotidienne*, il collabora à l'*Union*, et enfin pendant quinze années à la *Gazette de France.*

A la fin de sa carrière, M. Escande, retiré en province, devint rédacteur de la *Gazette du Languedoc*, puis du *Nouvelliste du Tarn.*

On trouvera dans la prochaine livraison du *Livre* une très curieuse étude de notre collaborateur Victor Fournel sur cet original du journalisme contemporain.

— M. de Falloux, ou plutôt M. Falloux, comte de Coudray, membre de l'Académie française, décédé le mois dernier, était né en 1811 d'une famille anoblie sous Louis XV, dont le chef reçut, au commencement du gouvernement de Juillet, mais d'après un décret préparé sous Charles X, le titre de comte.

Les premiers ouvrages de M. de Falloux sont: l'*Histoire de Louis XVI* (1840) et l'*Histoire de saint Pie V* (1844).

En 1846, il fut élu député par le département de Maine-et-Loire. Il fit partie de l'opposition de droite.

Deux ans après, il adhéra à la république; il fut nommé représentant à l'Assemblée constituante, le dernier sur une liste de treize élus.

Au mois de mai, il proposa la suppression des ateliers nationaux. Il soutint avec un vrai courage le gouvernement dans la répression de l'émeute qui suivit cette mesure. Il fut un des promoteurs de l'expédition de Rome.

En décembre 1848, M. de Falloux entra au ministère de l'instruction publique, où il resta dix mois. C'est pendant cette période que fut élaborée la loi qui devait s'appeler la loi de 1850, et qui fut votée sous le ministère suivant (de Parieu).

M. de Falloux fut réélu à l'Assemblée législative.

Après le coup d'Etat, il se retira en Anjou et s'occupa d'agriculture. Il obtint des succès dans divers concours régionaux.

Il entra à l'Académie en 1857.

On connaît la part qu'il prit au congrès de Malines dix ans après.

Aux élections de 1869, il échoua dans la Vendée contre le candidat officiel. Depuis, tout en s'occupant de très près des questions politiques et religieuses, il s'abstint de poser sa candidature dans aucune circonstance.

En plus des deux ouvrages que nous avons signalés, M. de Falloux a écrit: *Souvenirs de charité, Mme Swetchine, sa vie et ses œuvres, Méditations et prières, Dix ans d'agriculture*, etc., un très grand nombre d'articles dans le *Correspondant.* Ses derniers livres, publiés récemment, sont une *Étude sur la vie,*

les travaux et les discours de M. Cochin, deux volumes de *Mélanges* et de discours, et un volume d'*Études et souvenirs*, qui devaient être continués.

— Le célèbre graveur Léon Gaucherel vient de mourir. C'est une perte sérieuse pour l'art français. Il fut l'élève de Viollet-le-Duc, avec lequel il fit, en 1836, un voyage en Italie et en Sicile.

Depuis 1844, M. Gaucherel avait donné un très grand nombre d'eaux-fortes à la *Gazette des Beaux-Arts*. Il était le directeur artistique du journal *l'Art*.

A citer parmi ses œuvres : six portraits d'artistes de la Comédie-Française, le *Sommeil*, d'après Meissonier ; le *Salon de 1757*, d'après Saint-Aubin ; le *Bracelet*, d'après Diaz ; le *Château de Chenonceaux*. C'était surtout un excellent dessinateur.

M. Gaucherel était le doyen, le père, le Victor Hugo des artistes graveurs qui perdent en lui un guide sûr et bienveillant, non moins qu'un soutien et un protecteur.

— On nous apprend la mort de M. de la Landelle, dont les romans ont eu tant de succès autrefois. Né à Montpellier le 5 mars 1812, M. de la Landelle était entré dans la marine royale ; il avait donné sa démission en 1839, comme lieutenant de frégate, après onze ans de service au Brésil, en Portugal et à la Guadeloupe. Ses premières études littéraires sur les *Français peints par eux-mêmes* eurent un très vif succès.

Rédacteur à la *Flotte* et à l'*Union catholique*, M. de la Landelle a publié plus de cinquante volumes dont les plus populaires ont pour titres : *Une haine à bord*, la *Couronne navale* et le *Dernier des flibustiers*.

Nous ne nous attarderons pas à faire la biographie de ce romancier de mérite qui eut son heure de célébrité et son caractère d'originalité. Il mériterait une étude à part.

— M. Emmanuel Miller, membre de l'Académie des inscriptions, vient de succomber à Nice aux suites d'une affection qui, depuis plusieurs mois, le tenait éloigné de ses confrères.

On se souvient de la mission fructueuse accomplie en 1840, sous le ministère de M. Villemain, par Mynoï de Mynas, qui rapporta des monastères du mont Athos une collection de manuscrits grecs inédits, contenant, entre autres choses, la *Dialectique de Galien*, les *Fables de Babrius* et un fragment nouveau d'un ouvrage des premiers siècles du christianisme relatif à la réfutation des hérésies.

M. Miller, alors attaché à la Bibliothèque nationale, fut chargé d'étudier ce dernier manuscrit ; il y reconnut des parties perdues d'un livre déjà connu des savants, intitulé *Philosophoumena* et attribué à Origène. L'édition qu'il publia de ces fragments en 1851, à Oxford, témoignait d'une érudition rare et d'un remarquable sens critique. M. Miller prit rang à partir de ce jour parmi les philologues et les hellénistes les plus méritants.

Neuf ans plus tard, l'Académie des inscriptions lui donnait la succession de Ph. Le Bas.

Outre l'édition des *Philosophoumena*, M. Miller avait déjà donné un *Supplément aux petits géographes grecs*. Il travaillait à un catalogue des manuscrits grecs de la bibliothèque de l'Escurial, œuvre de prédilection qu'il reprit vers la fin de sa vie et que la maladie dont il souffrait ne lui a pas permis d'achever. On lui doit aussi une édition des poésies grecques inédites de Manuel Phile, une série d'articles dans le *Journal des Savants* et des *Mélanges de littérature grecque*, dans lesquels il a publié beaucoup de textes inédits.

Il connaissait à fond le moyen âge grec, et la littérature byzantine n'avait pas de secret pour lui. A cet égard on peut dire qu'il sera difficilement remplacé et qu'il laisse vide, pour longtemps peut-être, une place importante dans l'érudition française.

De la Bibliothèque royale, M. Miller passa, en 1849, à la Bibliothèque de la Chambre des députés, où il remplaça M. Beuchot. Il y est resté jusqu'en 1880.

M. Miller était né à Paris en 1812 et avait été promu officier de la Légion d'honneur en 1869.

— M. Ernest Panckoucke, petit-fils du fondateur du *Moniteur universel*, vient de mourir dans sa propriété d'Onzain (Loir-et-Cher), qu'il n'avait pas cessé d'habiter depuis plusieurs années.

Né à Paris en 1806, il avait débuté à la *Bibliothèque latine-française*, publiée par son père. Placé ensuite à la tête de l'importante typographie dirigée depuis trois générations par les siens, il prenait en même temps la direction et la gérance du *Moniteur*.

Parmi les œuvres laissées par M. Panckoucke, nous citerons : les *Œuvres complètes d'Horace*, traduites en vers (1834) ; les *Fables de Phèdre*, traduites en prose (1839) ; enfin des *Notices ou commentaires* fournis à divers ouvrages édités par lui, tels que *Victoires, Conquêtes, Revers et Guerres civiles des Français* (1834-1835).

— Voici quelques détails biographiques sur M. de Saint-Venant, membre de l'Institut, décédé à Saint-Ouen, près Vendôme (Loir-et-Cher).

Né à Villers-en-Brière (Seine-et-Marne), le 23 août 1797, M. de Saint-Venant entra en 1813 à l'École polytechnique et sortit dans le service des poudres et salpêtres ; il passa ensuite dans celui des ponts et chaussées et professa le génie rural à l'Institut agronomique de Versailles. Après avoir pris sa retraite en 1852, comme ingénieur en chef, il s'adonna entièrement aux travaux de mathématiques pures et de mécanique. Le 20 avril 1868, il fut élu membre de l'Académie des sciences (section de mécanique) en remplacement du général Poncelet. Il était officier de la Légion d'honneur.

On doit à ce savant un grand nombre de Mémoires insérés dans les publications de l'Académie et autres recueils. Citons entre autres : *Mémoires sur la résis-*

tance des solides, et la flexion des pièces à double courbure (1844); *Tableau des formules de la théorie des courbes dans l'espace* (1846); *Du roulis sur mer houleuse* (1871); *Sur les diverses manières de présenter la théorie des ondes lumineuses* (1872); *Sur la Sologne, son amélioration, son assainissement.*

— Un spécialiste qui s'est fait une réputation par l'invention d'une méthode pour l'éducation des idiots, M. Hippolyte Vallée, est mort récemment à Paris.

Né à Cherbourg en mars 1816, H. Vallée publia d'abord avec son ami Jean Fleury, actuellement fixé à Saint-Pétersbourg, une feuille locale, le *Journal de Cherbourg*, et en 1840 un volume de 500 pages: *Cherbourg et ses environs.*

Attaché plus tard à l'hospice de Bicêtre (section des idiots), Vallée se distingua tellement par ses succès dans le développement intellectuel de ces déshérités, qu'on l'engagea à fonder une maison spéciale pour le traitement de ce genre d'infirmité.

— On nous annonce la mort du savant docteur Yvaren, ancien médecin en chef des hôpitaux d'Avignon.

On a de lui, entre autres travaux, la traduction de *Frascator*, les *Éphémérides* de Baillon, les *Odes* d'Anacréon, et les *Bucoliques* de Virgile. Ces deux derniers ouvrages, traduits en vers français, ont été couronnés par l'Académie française.

ÉTRANGER

Allemagne. — On annonce d'Heidelberg la mort subite de Louis Nohl, bien connu comme professeur de l'histoire de la musique, auteur de nombreux ouvrages fort appréciés et éditeur des lettres de Beethoven et de celle de Mozart. Louis Nohl était âgé de cinquante-quatre ans.

Angleterre. — L'égyptologie vient de perdre en la personne du docteur Samuel Birch un de ses représentants les plus autorisés.

Le docteur Samuel Birch naquit en 1813; il était petit-fils de l'alderman et lord mayor de Londres Samuel Birch; il est mort le 27 décembre à sa résidence de Caversham Road et a été inhumé au cimetière de Highgate; il a donc fourni une longue et laborieuse carrière que nous aurons quelque peine à résumer. Cette vie si bien remplie se passa au Musée britannique; entré en 1836 comme *assistant* au *Department of antiquities* pour le classement des monnaies chinoises, il ne s'en éloigna que lorsque des missions délicates l'y obligèrent absolument; ainsi, en 1846, il se rendait à Livourne et en Italie pour examiner la collection Anastasi; puis, en 1856, à Rome, par ordre de sir G.-C. Lewis, afin d'étudier la collection Campana; enfin, en 1877, en Belgique et en Hollande, à la poursuite d'antiquités enlevées au Musée britannique et qu'il fut assez heureux pour recouvrer. La vie du docteur Birch fut donc entièrement consacrée à la science; il s'adonna à l'égyptologie et c'est à ce titre qu'il doit la réputation et la notoriété qu'il a acquises dans le monde savant.

L'étude de l'égyptien était à peine soupçonnée au commencement du siècle; Champollion en posa les bases; mais presque tout restait à édifier, chronologie, histoire, littérature. — Dès 1842, le docteur Birch débuta par sa *Gallery of antiquities;* en 1848, il donnait à Owen Jones le texte pour accompagner ses *Vues du Nil.* En 1851 paraissait l'*Introduction à l'étude des hiéroglyphes,* ainsi que l'*Histoire de la poterie antique, égyptienne, assyrienne, grecque, étrusque et romaine,* et en 1864 il publiait le *Papyrus magique.* Bientôt après, le *Rituel funéraire,* le *Dictionnaire des hiérgolyphes* et la *Grammaire* surpassèrent les publications précédentes (1867).

De 1873 à 1877, on lui doit cet intéressant recueil des *Records of the past* qui reçurent de nombreuses traductions des textes assyriens et égyptiens fournis par divers orientalistes. En 1874 parut son *Guide des galeries égyptiennes;* en 1876, le *Papyrus Harris,* puis une nouvelle édition des *Manners and Customs of the ancient Egyptians,* par sir J. Gardner Wilkinson. — Le docteur Birch écrivit ensuite pour le Musée britannique un nouveau guide des salles égyptiennes I et II, et, en 1880, il dressa le catalogue des antiquités égyptiennes du duc de Northumberland, en collaboration avec son fils, M. W. de Gray Birch. En 1883, aidé de M. T.-G. Pinches, il rédigea le guide des antiquités assyriennes de la galerie de Royundjick. Au moment de sa mort, il s'occupait à rassembler les matériaux d'un catalogue de signes hiéroglyphiques et hiératiques, ainsi qu'à traduire un *Papyrus démotique.* — Actif collaborateur des revues scientifiques et périodiques, les colonnes du *Times* et de l'*Athæneum* enregistrèrent souvent de nombreux articles que nous ne pouvons citer ici malheureusement.

Telle est la liste fort incomplète des travaux du docteur Birch en égyptologie; chose vraiment surprenante, il avait débuté par l'étude du chinois à laquelle il avait dû d'être attaché au Musée britannique, et je regrette de ne pouvoir expliquer comment, peu à peu, il arriva à s'adonner à l'égyptien et ensuite à concentrer sous sa seule direction les antiquités égyptiennes et orientales; du reste, il resta fidèle jusqu'à la fin à ses premières études, et en 1872 il produisait encore une nouvelle, la *Veuve chinoise,* d'après certains usages en vigueur dans le Céleste Empire. D'ailleurs, l'étendue des connaissances de l'illustre savant lui avait permis de s'intéresser aux progrès de toutes les langues orientales, aussi bien aux inscriptions hymiarites de l'Arabie qu'aux fouilles des deux frères Cesnola à Chypre.

Un des titres de gloire du docteur Birch, et que nous ne devons pas omettre, c'est la fondation, conjointement avec W. R. Cooper, de la *Society of biblical archæology* dont les recueils sont les mieux informés et les plus sérieux au point de vue de l'égyptologie et de l'assyriologie.

— M. Howson, auquel on doit la restauration de la cathédrale de Chester, est mort le 15 décembre dernier. — M. Howson avait publié, en collaboration de M. Coneybeare, la vie et les épîtres de saint Paul, et contribué au dictionnaire de la Bible de Smith.

Il laisse plusieurs ouvrages importants, dont nous citons les plus connus : *Chester, as it was; the River Dee; Architectural drawing studies* et *ancient Streets and Homesteads of England*, illustré par A. Rimmer.

— On annonce la mort de l'éditeur James Mac Lehose, l'éditeur des ouvrages publiés par l'Université de Glascow.

Le dernier ouvrage qui avait été soumis à la revision de M. Mac Lehose avait pour titre : *Memoirs and Portraits of one hundred Glascow men.*

— Le Rév. Benjamin Webb, rédacteur en chef de l'*Ecclesiologist* et auteur d'une *Continental Ecclesiology*, vient de mourir à l'âge de soixante-cinq ans. — M. Webb avait pris une part active à la fondation de la *Cambridge Camden Society*.

Autriche. — On annonce de Vienne la mort du docteur Julius Glaser, procureur général depuis 1879. M. Glaser, qui était âgé de cinquante-cinq ans, était un des juristes les plus distingués de l'Autriche. Connu par plusieurs ouvrages remarquables, ancien professeur de droit pénal à l'Université de Vienne, il fut ministre de la justice dans le ministère libéral Auersperg, conserva son poste dans le ministère de même nuance Stremayr; à l'arrivée au pouvoir du comte Taaffe, il rentra dans la vie privée.

— On annonce de Prague la mort de l'écrivain tchèque bien connu, Franz Hajnis, humoriste très goûté de ses compatriotes. M. Hajnis était âgé de soixante-dix ans.

Italie. — Un écrivain dont quelques ouvrages ont été traduits en français, M. Pietro Siciliani, professeur à l'Université de Bologne, est mort récemment. M. Siciliani a écrit une *Critica nella filosofia zoologica nel secolo* XIX; *Sul rinnovamento della filosofia positiva in Italia.*

— On annonce la mort du professeur Guiseppe Ponzy, un des fondateurs de la Société italienne de géographie. — M. Ponzi, qui avait fait de la géologie son étude de prédilection, était membre des Sociétés de géologie de Paris et de Londres.

Belgique. — M. Aug. Schoy, architecte et professeur à l'Académie royale des beaux-arts d'Anvers, vient de mourir.

Son *Histoire de l'architecture aux Pays-Bas*, couronnée par l'Académie royale de Belgique, est justement appréciée.

— M. Gachard, correspondant de l'Académie à Bruxelles, qui est mort au mois de décembre dernier, était d'origine française. Il naquit à Paris le 12 mars 1800 (20 ventôse an VIII); ses commencements furent des plus humbles, et c'est par un travail prodigieux qu'il passa de petit porteur à l'imprimerie Ducessois, typographe, puis correcteur, et devint enfin érudit. En 1826, on lui confia les fonctions de secretaire archiviste adjoint du royaume de Belgique. Quelques années après, il était nommé secrétaire général du ministère des finances. En 1831, il était désigné pour occuper la place d'archiviste général du royaume de Belgique.

Dix volumes d'inventaires détaillés attestent l'activité qu'il apporta à remplir ces importantes fonctions; la publication des inventaires en question fut un service considérable rendu aux études historiques. Le XVe siècle, si brillant en Belgique, attira ensuite son attention; il retrouva et signala un grand nombre de documents inédits relatifs à cette époque et au temps où l'Autriche, à la suite du traité de Rastadt (1714), succéda à l'Espagne dans la possession des Pays-Bas. L'histoire du XVIe siècle eut toutefois ses prédilections. Sur cette période il concentra ses efforts les plus persévérants et peut-être les plus heureux; il suffit, pour le prouver, de rappeler les titres des principaux ouvrages que M. Gachard a consacrés à ce siècle : *Correspondance de Guillaume le Taciturne; Retraite et mort de Charles-Quint au monastère de Juste; Don Carlos et Philippe II; Correspondance de Charles-Quint avec Adrien VI.*

M. Gachard ne publiait rien sans un choix sévère auquel présidait un sens critique très développé; il accompagnait les textes de notes substantielles, de résumés de dissertations spéciales, qui attestaient la solidité et l'ampleur de son érudition. Sainte-Beuve a apprécié, en des termes flatteurs et mérités, le livre sur Philippe II, où se trouve, dit-il, « un admirable portrait de ce prince ». M. Gachard prit une large part aux grandes publications historiques par lesquelles le gouvernement belge s'est plusieurs fois honoré, telles que les *Chroniques belges inédites*, les *Ordonnances des Pays-Bas autrichiens;* il fut même l'initiateur de ce mouvement qui a mis la science en possession d'éléments nouveaux et précieux.

Suisse. — M. Plan, le bibliothécaire de la ville de Genève, vient de mourir.

Danemark. — M. Rosenberg, un des critiques les plus autorisés du Danemark, directeur du *Heimdal*, est mort le 3 décembre dernier.

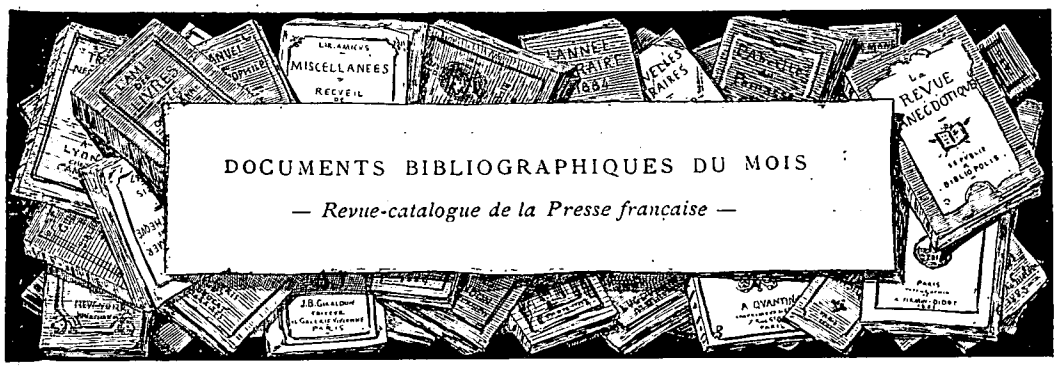

Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ART (n° 518). Max Rooses : Pierre-Paul Rubens et Balthasar Moretus. — Charcot : Les démoniaques dans l'art. — Willems : La situation au musée de Cologne. — E. Michel : Van Dyck et Gonzalès Coques au musée de Cassel. — P. Leroi : La réorganisation des musées de Florence. — Champfleury : La caricature au Japon. — ARTISTE (octobre). J. Michelet : La cathédrale de Bourges. — Ph. de Chennevières : Le baron Taylor. — Ulric de Vieil-Castel : La princesse impériale du Japon. — H. Houssaye : La maison de Victor Hugo à Guernesey. — Tola Dorian : *Prométhée délivré*, drame de Shelley.

BULLETIN DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES (juillet-août-septembre). Note sur des objets provenant de fouilles exécutées à Marson (Marne). — Delisle : Le manuel de Dhuoda. — Dieulafoy : Expédition en Susiane. — Heuzey : Une prêtresse grecque à Antipolis. — E. Le Blant : Le christianisme aux yeux des païens. — Cagnat et Reinach : Découvertes de villes nouvelles en Tunisie. — Gregory : Les cahiers des manuscrits grecs. — Ch. Robert : Ogmius, dieu de l'éloquence, figure-t-il sur les monnaies armoricaines ? — Le mobilier préhistorique. — BULLETIN MONUMENTAL (septembre-octobre). De Barthélemy : Le reliquaire de Saint-Thudual, à Laval. — De Fontenilles : Le tombeau de saint Pierre de Vérone à l'église Saint-Eustorge de Milan. — Bruguier-Roure : Les mutilations de l'église du Saint-Esprit, à Pont-Saint-Esprit. — Delort : Nouveau cippe funéraire trouvé à Auxerre. — Porée : L'Hercule du Thil (Eure). — Jadart : La maison natale de dom Mabillon. — De Rivières : Inscriptions et devises horaires. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (26 décembre). Étude sur la justice militaire. — La guerre serbo-bulgare. — (2 janvier). Géographie de l'Allemagne. — Étude d'histoire militaire. — (9 janvier). De l'instruction du fantassin dans le service de patrouille. — Organisation des forts d'arrêt français. — Explications au sujet de la brochure intitulée : *Système de recrutement des sous-officiers* appliqué au service de trois ans. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE (4e trimestre 1885). Vélain : Esquisse géographique et ethnographique de la Guyane française et des bassins du Yari et du Parou. — Brau de Saint-Pol Lias : Atché et Pérak (Sumatra et Malacca). — Vidal Senèze et Jean Noetzli : Voyage dans les Républiques de l'Équateur et du Pérou (1876-1877). BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE COMMERCIALE DE PARIS (fasc. 4, 1885). L'Ouest africain, ce qu'il était au départ de M. de Brazza et ce qu'il est maintenant. — La place de Para. — Les grands lacs de l'Afrique équatoriale. — Nouvelle promenade en Australie. — Le Pérou de la côte et la région amazonique. — Les futurs entrepôts du commerce du haut Tonkin.

CORRESPONDANT (25 décembre). A. Langlois : Les logements ouvriers à Paris. — De Pontmartin : Mes mémoires, Hennequin, Berryer. — Gavard : Les élections de 1885 en Angleterre. — Abbé Cognat : Le Prêtre de Némi. — Chantelauze : La fin de la Fronde et l'arrestation du cardinal de Retz. — (10 janvier). Le comte de Falloux. — Lefébure : De l'action catholique en France depuis cinquante ans. — Ch. de Lacombe : Les premières années de Berryer. — De Pontmartin : Mes mémoires, le violon du café de Foy. — A. Langlois : Les logements ouvriers à Paris. — CURIEUX (LE) (décembre). Mme Tallien. — La question Louis XVII. — *Le Rouge et le Noir*. — Les pairs de France. — Cherubini. — M. d'Ennery. — Le baron Pichon. — Le mariage de Paul de Kock. — Debureau. — D'Althon-See. — M. Bracquemond. — M. Zola.

DÉCADE (1 janvier). Madagascar et l'élément français. — L'origine de l'homme. — (10 janvier). Les Anglais et les Italiens sur la mer Rouge. — Importations et exportations du Japon. — Nos commerçants au Canada. — La propriété foncière en France.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (19 décembre). De la progression des dépenses communales et départementales en France et de ses causes. — Le commerce extérieur de la France pendant les onze premiers mois de 1885. — La nouvelle loi sur les taux de l'intérêt. — Le Mont-de-Piété et l'Assistance publique. — (26 décembre). Des grands inconvénients sociaux, politiques et financiers du régime des caisses d'épargne en France. — La réforme de l'enseignement secondaire et la question du latin. — Le mouvement économique aux États-Unis et au Canada : les chemins de fer, leur organisation, leur fonctionnement et leur rendement. — (2 janvier). Le régime des caisses d'épargne, la dette flottante et la situation dangereuse du Trésor. — La question ouvrière et le socialisme d'État devant l'Académie des sciences morales et politiques. — Les finances de l'ancien régime et de la Révolution. — Le Dahomé : ses populations, ses mœurs, ses coutumes, ses ressources naturelles. — (9 janvier). Les cent

millions de broutilles à élaguer du budget français. — Le cadastre en Alsace-Lorraine. — Le mouvement économique aux États-Unis et au Canada : le pétrole, son extraction, sa production et son commerce. — Les discussions de la Société d'économie politique : le travail dans les prisons est-il autorisé par l'économie politique, et, dans le cas de l'affirmative, doit-il être exploité en régie ou en ferme ?

GAZETTE ANECDOTIQUE (31 décembre). Billets de faveur. — M. Vanderbilt. — Le Cid en musique. — La question du latin. — Vichy et *Antony* en 1832. — Première course de chevaux. — Comédien et patriote. — Le mot *bibelot*. — Le sculpteur Dumont et le roi Louis-Philippe. — Le mot félibre. — Quatrain de Rochefort. — (15 janvier). Le Pont-Neuf. — *L'Hérodiade* de M. Massenet. — Députés poètes. — *Marion Delorme*. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (janvier). P. Mantz : Andrea Mantegna. — Palustre : Monuments d'art de la ville du Mans. — Prost : Tassaërt. — L. Gonse : La fleur des belles épées. — Lecoy de la Marche : L'art d'enluminer.

HOMME (L') (25 novembre). Collineau : Les races primitives et les forces du corps. — Fauvelle : Étude sur une gravure magdalénienne du musée de Cluny. — Taté : Silex taillés trouvés près Coincy-l'Abbaye. — (10 décembre). Sébillot : Prophylaxie superstitieuse de la peste et du choléra. — De Morgan : Negritos de la presqu'île malaise. — Fauvelle : Les peuples de la Gaule au temps de César.

INSTRUCTION PUBLIQUE (19 décembre). Crouslé : J.-J. Rousseau et son influence littéraire. — J. Simon : Éloge de M. Mignet. — (2 janvier). Ch. Huit : Le Protagoras. — Crouslé : J.-J. Rousseau, réformateur de la société. — Martha : La philosophie à Rome au temps de Sénèque. — (9 janvier). G. Boissier : Tacite. — Croiset : Hésiode, Thucydide. — Martha : Sénèque. — INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 décembre). L'abbé Maury, député de Péronne. — Postel et Calvin. — Ex-libris de bibliophiles. — Papiers du Japon et de Chine. — Canonisation de Louis XVI et de Marie-Antoinette. — Les étrennes en l'an de grâce 1400. — Les cadeaux du duc Louis d'Orléans à la reine Isabeau et à ses amis. — (10 janvier). Waterloo. — La tombe de Marceau. — Nicolas Bauzée. — Sépulture de Racine. — Mme Louise Collet. — La sainte famille du peintre Vereschagine. — Bachely, graveur. — Les biens nationaux de Pologne donnés par Napoléon Ier à ses généraux.

JEUNE FRANCE (janvier). Ém. des Essarts : Th. Gautier. — Assanis : Mirabeau. — Cerfbeer : Histoire d'une historiographie, Balzac. — JOURNAL DES ÉCONOMISTES (janvier). De Fontenay : La question ouvrière et le collectivisme. — De Molinari : Formes et transformations de la concurrence. — Raffalovich : Le Wurtemberg; développement de l'industrie et du commerce. — Lemercier : La crise locative et immobilière à Paris; moyens d'y remédier. — JOURNAL DES SAVANTS (décembre). B. Saint-Hilaire : Inscription archéologique de l'Inde. — Ch. Lévêque : Mme de Maintenon. — De Quatrefages : Croyances des Hottentots et des Boschimans. — Wallon : Correspondance de M. de Rémusat pendant les premières années de la Restauration.

LES LETTRES ET LES ARTS (janvier). Édouard Pailleron : Les poètes de collège. — Henry Houssaye : La charge. E. Caro : Les pensées d'un solitaire. — Ch. Gounod : La musique sacrée et la musique profane. — Judith Gautier : Les rois mages. — Frédéric Masson : Le déisme pendant la Révolution. — Ch.-M. Widor : Musique sur un poème de M. Sully Prud'homme. — Jules Simon : Les logements d'ouvriers. — Leconte de Lisle : Le Calumet de Sachem. — Claudius Popelin : Petite leçon sur l'art de l'émail.

MAGASIN PITTORESQUE (31 décembre). Les leçons de l'expérience. — Ceux que nous avons perdus. — Lubeck. — Louis Richter. — (15 janvier). Travaux de campagne. — Boïeldieu musicien et peintre. — Observatoire d'astronomie physique de Paris, à Meudon. — MOLIÉRISTE (janvier). Ed. Thierry : *Les Fourberies de Scapin*. — G. Monval : Molière à Poitiers et à Rouen. — M. Tourneux : La bibliothèque de Rosimond. — R. du Mesnil : André Baron, Béjard le cadet et Laurent de Vienget. — D'Estrée : Version nouvelle d'une anecdote connue. — Audiat : Le marquis de Jonzac. — G. Monval : Actes d'inhumation.

NATURE (19 décembre). La locomotive à soude, système Honingmann. — Aroïdées ornementales. — Baromètre enregistreur. — Les habitants de Mars. — Expédition Lemstrom en Finlande. — (26 décembre). La traction électrique sur le chemin de fer aérien de New-York. — Le tremblement de terre du Nicaragua du 11 octobre 1885. — « Encarteuse électrique » ; machine à encarter les boutons. — L'arithmétique en boules. — Le scarabée éléphant. — Le code des signaux de chemins de fer. — (2 janvier). Les dinocératidés du Wyoming. — L'arithmétique en boules. — L'affaissement du Pont-Neuf, à Paris. — Le lucigène. — Une sépulture préhistorique. Allumoirs électriques au XVIIIe siècle. — Les ciments de la Porte-de-France. — (9 janvier). Le téléphone Colson. — Le bureau Veritas. — L'aérostat dirigeable de Chalais-Meudon. — Rapport de M. le capitaine Renard. — Le timbre et la couleur. — (16 janvier). Le laboratoire Arago. — Station zoologique de Banyuls-sur-Mer. — La fabrication des plaques sèches photographiques au gélatino-bromure d'argent. — Exposition de l'outillage des travaux publics. — H.-M. Stanley et son ouvrage sur le Congo. — NOUVELLE REVUE (1er décembre). P. Vasili : La Société de Madrid. — Mlle Smirnoff : Études et souvenirs. — A. Duquet : Une nouvelle journée des Dupes. — L. Farges : Beaumarchais et la Révolution. — (1er janvier). P. Vasili : La Société de Madrid. — Fournier de Flaix : De l'organisation du crédit chez les différents peuples. — Ph. Burty : Léon Bonvin, aquarelliste.

POLYBIBLION (décembre). Visenot : Récentes publications illustrées. — L. Couture : Philosophie. — Comptes rendus d'ouvrages dans les sections de jurisprudence, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique : Les encycliques de Léon XIII. — Le British Museum et ses salles d'estampes.

RÉVOLUTION FRANÇAISE (décembre). V. Jeanvrot : Julien Minée, évêque constitutionnel de Nantes. — Jean Bernard : Une chanson patriotique. — V. Advielle : Les frais de transport des monnaies sous Necker. — Mathez : Pontarlier sous la Révolution. — Adrien Duvand : L'insurrection et le siège de Lyon en 1793. — REVUE ALSACIENNE (décembre). Thiébault Sisson : M. Émile Bœswillwald et les monuments de Tunisie. — Seinguerlet : Le Début du statthalter. — Ch. Mehl : Strosburjer Holzhauerfawle. — Les vins d'Alsace. — Chansons populaires de l'Alsace. Weihnachtslied. — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (novembre-décembre). Révillout : Un fermage du temps d'Anasis et l'état de la propriété à cette époque. — Vercoutre : La médecine sacerdotale dans l'antiquité grecque. — Menant : Intailles de l'Asie-Mineure. — Gaidoz : Le Dieu gaulois du soleil et le symbolisme de la roue. — Deloche : Études sur quelques cachets et anneaux de

l'époque mérovingienne. — Robert : Dissémination et centralisation alternatives de la fabrication monétaire en Gaule. — REVUE DE L'ART FRANÇAIS (novembre). Charles Errard le père (1622). — Nicolas Leblond, Claude Pillon, Grenorle-Estienne Noder, Robert Bertage, Bailleul (1610, 1643, 1747). — Jean-Michel Verdiguier (1743). — Michel Lebrun, peintre verrier (1758). — Lettre de Deseine (1790). — Pieds et toises de Lyon. — Henry Jouin : Le Musée des Portraits d'artistes, état de 209 portraits de peintres, de sculpteurs, d'architectes, de graveurs, etc. — Épitaphes de peintres relevées dans les cimetières de Paris (1854) : J.-M.-Alexandre Dupuis. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (28 décembre). Moratti : Arménien et Indo-Européen. — Kildebrand : L'opinion d'Aristote sur le libre arbitre. — Douais : Les frères prêcheurs en Gascogne aux XIIIe et XIVe siècles. — Kluge : Dictionnaire étymologique de la langue allemande. (4 janvier). Peshutan : Textes pehlvis. — Imhof-Blümer : Portraits des monnaies du monde hellénique. — Mommsen : La liberté des pérégrins. — Cian : Dix années de la vie de Bembo. — Les derniers jours du Consulat, manuscrit de Cl. Fauriel. — Egelhaaf : Précis de littérature allemande. — (11 janvier). Roquette : Vie de Xénophon. — Nettleship : Études sur la littérature latine. — Rœdiger : Remarques critiques sur les Nibelungen. — De Broglie : Fénelon à Cambrai. — Desprez : Ney, Desaix, Kléber et Marceau. — REVUE DES DEUX MONDES (1er janvier). O. Feuillet : La Morte. — Rothan : Les relations de la France et de la Prusse de 1867 à 1870. — De Hubner : Samod. — E. Scherer : Melchior Grimm ; Grimm et Catherine ; la révolution et l'émigration. — H. Houssaye : La Grèce depuis le congrès de Berlin. — Roller : Cultivateurs et vignerons en Algérie. — Valbert : L'enseignement des jeunes filles en France à propos d'un livre allemand. — Brunetière : H.-F. Amiel. — REVUE FÉLIBRÉENNE (1 et 15 décembre). Mistral : *Un plantié*, conte en prose, traduction P. Arène. — Bonnel : *I ped de l'enfant Jeuse*. — Langlade : *La Fado Ceranelo*. — REVUE GÉNÉRALE (1er janvier). A. Silvestre : Philothée O' Neddy. — Fuschs : L'œuvre de Richard Wagner. — Hugounet : Les Bulgares et la Bulgarie. — *Histoire des Parlements de Toulouse*, par M. Dubédat. — REVUE GENÉRALE D'ADMINISTRATION (décembre). Lavallée : De la compensation de plus-value en matière de travaux publics. — Sanlaville : De la responsabilité civile de l'État en matière de postes et de télégraphes. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (janvier). Mémoire adressé par Malte-Brun à Napoléon sur la colonisation de l'île Formose. — Schrader : Études typographiques sur les Pyrénées. — Hamy : La terre et l'homme. — Gide : A quoi servent les colonies. — De Lesseps : L'utilité de la topographie ; Suez, Panama, Gabès. — Drapeyron : L'éducation classique par la géographie. — Monin : Une conséquence historique de la loi de Caër. — REVUE GÉOGRAPHIQUE INTERNATIONALE (novembre). Maurice de Déchy : Voyage au Caucase. — Dr Cauvin : Excursion au Taï-Chann et au tombeau de Confucius. — Léon Say : Notes sur l'Italie économique. — Victor Giraud : Voyage aux grands lacs de l'Afrique méridionale. — Georges Renaud : Le passé et l'avenir de Port-Vendres. — REVUE LITTÉRAIRE (décembre). V. Canet : Un Condottiere au XVe siècle (Charles Yriarte). — Les Français en Russie et les Russes en France. — Eugène Tavernier : Léonce Pingaud. — L. Nemours Godré : Saint Géraud (Mgr Bouange). Vie de Mgr J.-B.-M. Scipion de Ruffo-Bonneval. — Albert Hyrvoix : (R. P. dom Théophile Bérengier, O. S. B.). — X. : Sermons, Instructions et Allocutions du P. Lacordaire. — REVUE LYONNAISE (novembre). Rondot : Saint-Jean, peintre de fleurs, aux expositions universelles en 1851 et 1855. Breghot du Lut : Les Pagani et les Pagan. — Missol : La famine et l'épidémie de 1709 dans le Beaujolais. — Cucherat : Avenas ; étude de géographie, d'histoire et d'archéologie beaujolaise — REVUE DU MONDE CATHOLIQUE (1er janvier). de Bonniot : Le mal chez la bête. — Antonini : Le général Tcheng-ki-Tong et la société chrétienne. — E. Marcel : Les Russes dans le Turkestan. — Guilliny : La colonisation chez les peuples anciens et chez les peuples modernes. — REVUE DU MONDE LATIN (janvier). Canovas del Castillo : La maison d'Autriche en Espagne. — Lotty Millio : Le Piémont et l'Italie de 1835 à 1861 d'après les souvenirs de la marquise d'Azeglio. — Baronne de Guldencrone : L'achaïe féodale. — Coudreau : L'organisation consulaire en Amazonie. — REVUE PHILOSOPHIQUE (janvier). Tarde : Problèmes de criminalité. — Paulhan : Le langage intérieur et la pensée. — Dieterich : David Strauss et l'idéalisme allemand. — Bourru et Burot : Sur les variations de la personnalité. — Lechalas et Egger : Sur quelques illusions visuelles. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (19 décembre). Th. Ribot : La psychologie expérimentale. — J. Lemaître : M. José Maria de Heredia. — *Histoire de la civilisation française*, par M. Lavisse. — (26 janvier). Tolstoï : Souvenirs d'enfance. — Viguié : La fête de Noël, ses origines. — Léo Quesnel : Littérature espagnole contemporaine. — (2 janvier). Foncin : La Tunisie. — J. Lemaître : M. F. Fabre. — Tolstoï : Mon enfance. — (9 janvier). Foncin : La Tunisie ; Tolstoï : Mon adolescence. — De Pressensé : Histoire des religions ; Mexique, Amérique centrale, Pérou, d'après M. A. Réville. — Ravaisson : Le musée des moulages au palais du Trocadéro. — Hugues Le Roux : Reprise de *Marion Delorme*. — REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES (janvier). P. Allard : Les persécutions en Espagne pendant les premiers siècles du christianisme. — H. de L'Epinois : La réconciliation de Henri III et du duc de Guise d'après les documents des archives du Vatican. — Ch. Gérin : Le pape Innocent XI et le siège de Vienne en 1683. — L. Sciout : Le Directoire et la République romaine. — Comte Riant : Le martyre de Thiémon de Salzbourg. — Cabrol : Un nouvel écrit des temps apostoliques. — Abbé Batiffol : Jérôme de Jérusalem, d'après un document inédit. — Abbé Martin : Lettres autographes de Frédéric II (1712-1786). — REVUE RÉTROSPECTIVE (15 décembre). Henry Murger (souvenirs) : Un réveillon chez Victor Hugo. — Chefs-d'œuvre inconnus. — Inventaire des diamants de la couronne. — Les diamants de la couronne en 1814. — Lettres d'un curé de village. — (15 janvier). Journal d'un officier de l'armée des Princes (1792). — Statistique de l'émigration en l'an VII. — Le château de Bussy-Rabutin. — Adresse à la Convention, relative à l'exécution du Roi. — Une élection à l'Académie des inscriptions. — La politique de Napoléon Ier jugée par Joseph Bonaparte. — Une satire anticipée (1761-1886). — Prophétie du peintre Millet. — REVUE SCIENTIFIQUE (26 décembre). Fournier de Flaix : Le port de Marseille. — Binet : L'image consécutive et le souvenir visuel. — Janssen : L'avenir colonial de la France. — Israti : Les éthylbenzines. — (2 janvier). Huxley : La science contemporaine. — Delbœuf : L'intelligence des animaux. — Ch. Richet : Les poissons et la température. — Amans : Les organes du vol dans la série animale. — (9 janvier). Ferri : L'anthropologie criminelle en 1885. — Pirogoff : Un chirurgien russe à Sébastopol. — Richet : Les poissons et la température. — Rouzaud : Recherches sur le développement des organes génitaux des gastéropodes.

SPECTATEUR MILITAIRE (1er janvier). Brun : Instruction des régiments territoriaux. — Luttes de la Serbie pour conquérir son indépendance. — De Margon : Henri II de Montmorency ; sa mort. — La planche à pain.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

PUBLICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES ÉTRANGÈRES

nouvellement parues.

Allemagne. — *Archiv für pathologische Anatomie, Physiologie und für klinische Medecin,* publié par A. Virchow. Table des matières des tomes I à C. Berlin, Reimer, gr. in-4°. — Prix : 5 fr. 25.

Ed. Böhmer : *Verzeichniss rætoromanischer Literatur.* Suite, annexes et rectifications.

J.-F. Böhmer : Lettres du bibliothécaire J.-F. Böhmer de Francfort à M. Antoine Schwaab de Mayence. Édité et annoté par E. Kelchner.

— *Buchhändler als Sammler und Schriftsteller* (Imprimeurs collectionneurs et écrivains).

Edm. Dorer : *Die Lope de Vega-Literatur in Deutschland.* Bibliographie des écrits parus en Allemagne sur Lope de Vega. Zurich et Dresde, 24 p. in-8°. — Prix : 1 fr. 25.

— *Die Gehe-Stiftung zu Dresden und ihre Bibliothek* (La bibliothèque de la fondation Gehe à Dresde).

L. Hänny : *Schriftsteller und Buchhändler im alten Rome* (les Écrivains et les libraires dans l'ancienne Rome). 2e édition revisée. Leipzig, G. Fock, gr. in-8°. — Prix : 3 francs.

O. Hase : *Die Koberger* (les libraires à la fin du moyen âge). 2e édition. Leipzig, Breitkopf et Härtel. 462 p. gr. in-8°. 4 pl. — Prix : 12 fr. 50.

Zoologischer Jahresbericht für 1884. Rapport de la station zoologique de Naples. 3e partie : Mollusques et brachiopodes, par E. Mayer. Berlin, Friedländer. 144 p., gr. in-8°. — Prix : 3 fr. 75.

Botanischer Jahresbericht, par Just. Répertoire systématique de la littérature botanique de tous les pays du globe. Édité par E. Köhne et Th. Geyler. 11e année : Physiologie, anatomie, cryptogames, morphologie, etc. Berlin, Fr. Bornträger, gr. in-8°. — Prix : 12 fr. 50.

Mühlbrecht : *Wegweiser durch die neuere Literatur der Staats und Rechtswissenschaft.* Berlin, Puttkammer et Mühlbrecht. 446 p., gr. in-8°. — Prix : 18 fr. 75.

A. Pœhlau : *La Littérature historique irlandaise en 1884.* Riga, Kymmel. 95 p., in-12. — Prix : 1 fr. 25.

Vierteljahrs-Catalog aller neuen Erscheinungen im Felde der Literatur in Deutschland (Catalogue trimestriel des nouvelles publications littéraires de l'Allemagne). Année 1885, 3e fascicule : juillet-septembre. Leipzig, Hinrichs, gr. in-8°. — Prix : 2 fr. 25.

Wegweiser durch die deutsche Jugendliteratur (Guide pour la littérature de la jeunesse). Fascicules 1 et 2, 2e édition. J. Klinkhardt, in-8°. — Prix : 1 franc.

Autriche-Hongrie. — *Verzeichniss von Jugend- und Volksschriften* (Livres populaires et livres pour la jeunesse). Publication de l'Association des précepteurs catholiques de Breslau. Chez M. Aderholz, in-8°. — Prix : 1 fr. 50.

Prix courant des journaux et périodiques publiés en Autriche-Hongrie et à l'étranger. Publication du service des postes de Vienne. Vienne, R. Waldheim, gr. in-8°. — Prix : 1 fr. 25.

Angleterre. — *Duke of Beaufort and Mowbray Morris.* Hunting, 385 p. in-8°, with a col. frontispiece and 53 wood engrav. (Histoire, littérature et bibliographie de la chasse.)

Catalogue of the printed maps, plans and charts in the British Museum. Londres, Quaritch, 2 vol. in-4°. — Prix : 157 fr. 50.

J. Lawler : *Early english book auctions.*

Italie. — *Gli archivi e le biblioteche di Spagna in rapporto alla storia d'Italia in generale e di Sicilia in particolare.* Parte I, fasc. 1er, parte II, fasc. 2e. Palermo, tip. dello Statuto, in-8°.

Giuseppe Biadego : *Da libri e manoscritti : spigolature.* 2e édition. Vérone, Munster. 302 p. in-16. — Prix : 4 francs.

Bibliotheca Vaticana. Codices palatini græci. Romæ. Lœscher, in-4°. — Prix : 12 francs.

L. Bodio : *Saggio di bibliografia statistica italiana.* 2e ed. accresciuta. Rome, Bencini, XIX-164 p. in-8°.

Catalogo dei manoscritti Foscoliani già proprietà Martelli della R. Biblioteca nazionale di Firenze. Rome, XII-68 p. — Prix : 1 franc.

Bonanni de' baroni d'Ocre. La storia della nomenclatura degli atti che conservansi nei pubblici archivii. — Aquila, tip. Grossi, 108 p. in-8°.

Elenco delle publicazioni periodiche ricevute dalle biblioteche pubbliche governative d'Italia nel 1884. Rome, XXII-316 p. gr. in-8°. — Prix : 2 francs.

E. Faelli : *Saggio di un catalogo ragionato delle bibliografie degli incunabuli.* (*Bibliofilo,* VI, nos 9, 10 et 11.)

A. Favaro : *Ragguaglio dei manoscritti galileiani nella collezione Ashburnham presso la bibliotheca Mediceo Laurenziana di Firenze.* Rome, 34 p. in-4°.

Ant. Gianandrea : *Della tipografia Jesina dal suo rinnovamento sullo scorcio del secolo* XVI *insino alla metà del presente.* Note storiche e bibliografiche. (*Bibliofilo,* VI, nos 10 et 11.)

P. Gori : *Bibliografia delle opere poetiche del dottor Antonio Guadagnoli.* Firenze, Salani, 13 p. in-8°.

Indice geografico-analitico dei disegni di architettura civile e militare esistenti nella R. Galleria degli Uffici in Firenze. Rome, XLVIII-232 p. in-8°. — Prix : 3 francs.

C. Lozzi : *Bibliografia storica d'Italia.* Catalogo, vol. I. Bologna, Società compositori. 800 p. à 2 col. in-8°. — Prix : 30 francs.

A Manno : *Bibliografia provisoria Acquese in preparazione alla Bibliografia storica degli stati della monarchia di Savoia.* Torino, in-8°. Édition tirée à 100 exempl.

A. Miola : *La scrittura in volgare dei primi tre secoli della lingua, ricercata nei codici della Bibliotheca nazionale*

di Napoli. Vol. I. Bologna, Romagnoli, 396 p. in-8°. — Prix : 10 francs.

P. Riccardi : *Almanacchi astrologici del secolo* XVII. (*Bibliofilo*, VI, nos 10 et 11.)

Espagne. — N. Diaz y Perez : *Diccionario histórico, biográfico, critico y bibliográfico de autores, artistas y extremeños ilustres.* Cuad. II-XXII. Madrid, in-8°.

Mig. Gomez Uriel : *Bibliotecas antigua y nueva de escritores aragoneses de Latassa, aumentadas y refundidas en forma de diccionario bibliogr.-biogr.* Tomo II, gr. in-8°. Zaragoza, Calisto Ariño. XVIII-614 p.

Pays-Bas. — *Bydragen tot de geschiedenis van den nederlandschen boekhandel* (Histoire de la librairie aux Pays-Bas). Tome II : les journaux de librairie, par Sautyn Kluyt. Amsterdam, van Kampen. 12 p. in-8°. — Prix : 2 fr. 65.

Supplement op het register van academische dissertatien en oratien betreffende de vaderlandsche geschiedenis. Dissertations académiques ayant trait à l'histoire des Pays-Bas; suite au répertoire des « Verhandelingen en Bydragen » publiés par la Commission d'histoire et d'archéologie de la Société de la littérature néerlandaise. Leyde, Brill. VIII-47 p. in-4°.

États-Unis. — N.-W. Aymer : *American Newspaper Annual, 1885* (Catalogue des journaux américains). Philadelphie, in-8°.

H. Carrington-Bolton : *Catalogue of chemical periodicals.* Vol. III : From Annals of New-York Academy of sciences.

H.-C. Bolton : *Catalogue of scientific and technical periodicals (1665-1882);* with chronological tables and a library check-list. Washington, Smithsonian Misc. coll. 773 p.

The publisher's trade list annual for 1885. 13e année. New-York, office of the publisher's weekly. 3,000 p. gr. in-8°.

W.-J. Fletcher : *The cooperative index to periodicals, issued quarterly.* Vol. I, n° 3 : juillet-septembre 1885. New-York, publication office, in-4°. — Prix : 2 fr. 50.

W. Cushing : *Initials and pseudonyms, a dictionary of literary disguises.* New-York, Crowell. 603 p. in-8°. — Prix : 25 francs. Contient 12,000 initiales et pseudonymes classés par ordre alphabétique et 7,000 noms d'auteurs ayant employé des pseudonymes.

J.-C. Derby : *Authors and publishers,* popular edition in 8°. New-York, Carleton. — Prix : 10 francs.

Melvil Dewey : *Decimal classification for arranging cataloging and indexing libraries,* etc. 2e édition revisée et augmentée. Boston, Library bureau, 485 p. in-8°. — Prix : 20 francs.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES ET COMPTES-RENDUS D'OUVRAGES FRANÇAIS.

Angleterre. — *The Athenæum.*

26 décembre : The Laureate's new volume.

2 janvier 1886 : Les grands peintres français et étrangers, fasc. III et IV.

Blackwood's Edinburgh Magazine.

Janvier : Reminiscences of an attaché : Lacordaire, Guizot, Countess Guiccioli and Byron.

The Contemporary Review.

Janvier 1886 : Harry Quilter : Life, art and nature at Bruges. — Julia Wedgwood : Eschyle et Shakespeare. — R. Heath : The little prophets of the Cevennes. — *Comptes rendus :* Découvertes en Chaldée, par Ernest de Sarzec. — La mission scientifique de M. Dieulafoy. — L'Arabie avant Mahomet, d'après les inscriptions, par Philippe Berger. — Le morcellement, par Alfred de Foville. — Les populations agricoles de la France, par H. Baudrillart. — Enquête sur le crédit agricole, publiée par les soins de MM. Barral et Passy. — Les questions sociales contemporaines et les conditions sociales du bonheur et de la force, par Adolphe Coste. — Recherches sur quelques problèmes d'histoire, par Fustel de Coulanges.

The National Review.

Janvier 1886 : W.-J. Courthope : Poetry and politics, a reply. — Arthur Symons : Frederic Mistral.

The Nineteenth Century.

Janvier 1886 : Proem to genesis : a plea for a fair trial, by the Right Hon. W. E. Gladstone. — Andrew Lang : Myths and mythologists. — A.-C. Swinburne : Thomas Middleton. — Alber Réville : Dawn of creation, an answer to M. Gladstone.

The Saturday Review.

5 Décembre : Les derniers jours du Consulat, manuscrit inédit de Claude Fauriel, membre de l'Institut. — Fléchier orateur, par l'abbé A. Favre. — Journal d'un interprète en Chine, par le comte d'Hérisson.

12 Décembre : La cité chinoise, par G.-E. Simon. — Histoire moderne du peuple anglais depuis la Révolution jusqu'à nos jours, par J.-R. Green. — Les Visionnaires, par Alfred de Sauvenière.

Wallford's Antiquarian.

Janvier 1886 : Francis Hoffmann, 1711. — How our Elizabethan Dramatists have been edited.

Le prochain volume de l'*Eminent Women Series* (collection des vies de femmes célèbres) contiendra un article sur la vie de Mme Roland, par miss Mathilde Blind. L'auteur de cette biographie a pu consulter la correspondance de Mme Roland avec les demoiselles Canet et avec Bancal des Issarts, ainsi que les quatre lettres qu'elle a adressées de sa prison au girondin Buzot et publiées pour la première fois par M. Daubon en 1864.

Italie. — *Il Bibliofilo.*

Décembre : Paleografia e critica storica. — Saggio di una storia delle piu notevoli distruzione di libri. — Ancora di miniature. — *Comptes rendus :* J. de Laurière et Eug. Müntz : Giulano da San Gallo et les monuments antiques du midi de la France au XVe siècle. — Paul Boselli : Le droit maritime en Italie. — L. Delisle : Les registres d'Innocent III.

Nuova Antologia.

1er Décembre : E. Panzacchi : De Stendhal, Enrico Beyle. — C. Pigorini Beri : Dalla culto alla tomba, schizzo di costumi.

1er janvier : D. Gnoli : La Caverna, poesia. — G. Carducci : Il Parini principiante. — C. Boito : I concorsi artistici in Italia e all' estero. — *Comptes rendus :* Traité de pédagogie par E. Kant, par Raimond Thamin.

Revue internationale de Florence.

25 Décembre : Aug. Tréfort : François Guizot. — *Comptes*

rendus : E. Renan : le Prêtre de Nemi. — Comte de Baillon : Henriette-Anne d'Angleterre. — Ch.-L. Livet : Portraits du grand siècle. — A. de Pontmartin : Souvenirs d'un vieux critique. — L. Pingaud : Les Français en Russie et les Russes en France.

Suisse. — *Revue de Genève.*

Décembre : E. Rod : Giosne Carducci. — P. Marguerite : Un romancier original, Camille de Sainte-Croix. — Bachelin : Le nouveau palais des Beaux-Arts à Rome.

Turquie. — *Revue orientale.*

Décembre : Bareille : La mendicité à Constantinople. — Tiercelin : Alex. Dumas fils.

États-Unis. — *The Atlantic Monthly.*

Janvier 1886 : Ch. Egbert Craddock : In the clouds. — Ol. W. Holmes : A cry from the study. — *Comptes rendus :* L'Art, revue bimensuelle illustrée. Vol. XXXIX.

Lippincott's Magazine.

Janvier : George Eliot : Criticismes on her contemporaries.

The Nation.

10 décembre : Renan : le Prêtre de Nemi. — Émile Chatelain : Manuscrits de la bibliothèque de l'Université tirés des dépôts littéraires.

The Library Journal.

Novembre 1885 : An alphabetico-mnemonic system of classifying and numbering books.

NOUVEAUX JOURNAUX.

Angleterre. — Le premier numéro de l'*Asiatic Quarterly Review*, éditée par M. Fisher Unwin, a paru le 1er janvier et contient, entre autres articles intéressants, une étude du professeur Douglas intitulée : « China and Burmah », et une autre due au célèbre explorateur hongrois, M Vambéry, sur l'action des Turcs en Perse. Notons encore « les premières entreprises des Anglais dans l'Orient » et « The Chinese Brave », par M. J.-G. Scott.

Un petit magazine mensuel paraît à partir de janvier chez MM. Wells et Gardner sous le titre d'*Illustrations*, a pictorial review of knowledge of all kinds. M. Francis-George Heat est à la tête de cette publication.

— Un nouveau journal mensuel, *The Christian Reformer*, paraît depuis le 1er janvier chez MM. Williams et Norgate. Les premiers numéros contiendront des articles de MM. Martineau, Upton et Estlin Carpenter.

Allemagne. — M. Victor de Marbourg publiera sous peu un nouveau périodique sous le titre : *Phonetische Studien* (études de phonétique), qui contiendra des articles en langues allemande, française et anglaise.

États-Unis. — L'*International Magazine*, dont le premier numéro vient de paraître chez M. John Heywood, donne dans une rubrique spéciale intitulée : « Workers in all fields » une série de biographies de célébrités contemporaines. C'est celle du dessinateur Randolph Caldecott, un des meilleurs collaborateurs du *Graphic*, qui inaugure la série.

— L'*Unitarian*, magazine mensuel de 24 pages, du format de « Harper's Monthly », paraît à partir du 1er janvier simultanément à Boston et à New-York. L'*Unitarian* aura un caractère essentiellement religieux et se publiera sous la direction des Rev. Brooke Herford et J.-F. Sunderland.

— *Modern Languages Notes* est un journal mensuel consacré à l'étude des langues anglaise, allemande et romanes que publie, à partir du 1er janvier, M. A.-M. Elliott avec le concours de ses collègues de John Hopkins University.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 décembre au 15 janvier 1886)

CONSTITUTIONNEL. Décembre : 18. Les éditeurs volés.

DÉBATS. Décembre : 16. *Tartarin sur les Alpes.* 17. Lord Byron et sa sœur. 27. *Le Rôle et les aspirations de la Grèce dans la question d'Orient*, par Bikélas. 31. *Mémoires d'aujourd'hui*, par de Bonnières. — Janvier : 2-3. *Peasant properties and other selected Essays*, par lady Verney. 4. *Souvenirs*, par Amaury Duval. 5. *Par les champs et par les grèves*, par G. Flaubert. 6-8. Études sur le XVIe siècle : *Études sur François Ier*, par P. Paris ; — *François Ier, portraits et récits*, par Mme Coigniet ; — *Correspondance politique de MM. de Castillon et de Morillac, ambassadeurs de France et d'Angleterre* (1537-1542) ; — *Anne de Montmorency*, par Decrue ; — *Louis de Clermont, sieur de Bussy d'Amboise*, par Joubert ; — *La réunion de Toul à la France*, par le marquis de Pimodan ; — *François Miron et l'administration de Paris sous Henri IV*, par Miron de l'Épinay. 13. Discours parlementaires sur les finances, par M. H. Germain.

XIXe SIÈCLE. Décembre : La police sous le Consulat. — Janvier : 4. Ch. Joliet : La Révolution de février. 5. Les langues perdues de la Perse et de l'Assyrie: par Ménant. 9. *La proie du néant*, par E. Thiaudière. 11. Le cours de philosophie d'Ernest Bersot.

ÉCHO DE PARIS. Décembre : 31. Auteurs inédits. — Janvier : 9. Les poètes incompris. 10. La critique parlée.

ÉVÉNEMENT. Décembre : 24. F. Fabre. — Janvier : 13. M. Gondinet.

FIGARO. Décembre : Ch. Monselet : Les années d'apprentissage. 19. L'Asseline : Louis Veuillot et V. Hugo. 22. E. Gondinet. 26. Le triomphe de la fille. 26. M. F. Fabre. 30. V. Hugo vendu à l'encan. Janvier : 7. M. de Falloux.

FRANÇAIS. Décembre : 18. Correspondance militaire du maréchal Davout. 25. *Les Contemporains*, par M. J. Lemaître. — Janvier : 1. Philosophie du droit social, par Mgr Hugonin. 3. *Les Livres saints et la critique rationaliste*, par l'abbé Vigouroux. 5. *Histoire des enfants abandonnés*, par Lallemand. 6. *Les Réformes militaires et l'armée coloniale*, par le général Montaudon. 6. Les Français en Russie et les Russes en France. 8. *Anna Karénine*, par le comte Tolstoï. 9. L'église catholique et la liberté. 12. M. F. Fabre. 15. Jean-Paul Richter.

FRANCE. Décembre : *Les signes du temps*, par H. Rochefort. — Janvier : 12. *La Vie juive*, par Léon Cahun.

FRANCE LIBRE. Décembre : 18. Le paysan dans le roman contemporain. 19. Autour d'une librairie. 23. Le roman pathologique. 25. A. Daudet. 28. A. Daudet et l'Académie. 29. Les races inférieures. — Janvier : 1-8. Joseph Roux. 7. *La Peinture italienne*, par M. Lafenestre. 15. A. Dumas fils d'après un portrait récent.

GAGNE-PETIT. Décembre : 16. *La Russie souterraine*, par Stepniak. 17. *Morale mondaine*, par Ang. Bénigne. 22. Les ancêtres de la Dame aux Camélias. 28. Souvenirs d'Amaury Duval. — Janvier : 12. L'interdiction de *Marion Delorme*, en 1829.

GAULOIS. Décembre : 30. Octave Tassaërt. — Janvier : 14. P. de Kock.

GAZETTE DE FRANCE. Décembre : 24. Racot : La Dame aux Camélias. 26. *Don François Régis*, par l'abbé Bersange. 29. *Histoire de Charles VII*, par du Fresne de Beaucourt. Janvier : 1-8. Le journalisme en Angleterre. Janvier : 2. *Souvenirs et récits*, par L. Aubineau. — *Souvenirs*, par Amaury Duval. 9. *Tartarin sur les Alpes*. 12. *Le roi de Thessalie*, par Ary Ecilaw.

GAZETTE DES TRIBUNAUX. Janvier : 2-3. *Traité de l'administration des bibliothèques publiques*, par Richou.

GIL BLAS. Décembre : 29 et Janvier : 7-12. G. Ferry : Balzac et ses amies. 9. M. de Falloux.

JUSTICE. Décembre : 19. Rochefort chroniqueur. 21. Jean-Baptiste Carrier. 21. *Les Lépillier*, par Jean Lorrain. 27. Le livre de Pochi. 30. *A travers l'Asie centrale*, par Moser. — Janvier : 1. Sur la caricature. 4. André Chénier, homme politique. 6. Anciens almanachs. 11. L'abbé Jallet. 11. Huysmans. 15. Tartarin sur les Alpes.

LIBERTÉ. Décembre : 17. Bamboche littéraire. 30. Marat antirépublicain. Janvier : 4. Correspondance du marquis Gino Capponi. 6. Lettres d'exil d'Edgar Quinet. 8. M. de Falloux.

MATIN. Décembre : 19. M. F. Fabre.

MONITEUR UNIVERSEL. Décembre : 30. Les anciens almanachs illustrés, par V. Champier. — Janvier : 3. Olivier de Magny ; étude biographique et littéraire, par J. Favre. 6. *La Puissance française*, par M. Jeannerod. 8. MM. P. Bourget et Jean Aycard.

PARIS. Décembre : 26. Les noëls naïfs.

RADICAL. Décembre : 18. La littérature en prison.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Décembre : 18. *Oiseaux de chasse*. — *Les Quadrupèdes et la chasse*, par M. de Cherville. 22. *Le Livre de Jean*, par H. François. 28. Le musée municipal de Harlem. 29. *Le Prêtre de Nemi*, par E. Renan. — Janvier : 1. Les anciens almanachs illustrés. 2. La question du latin. 3. Le comte Léon Tolstoï, à propos d'*Anna Karénine*. 7. *Pascal physicien et philosophe*, par M. Nourisson. 8. Francesco de Sanctis. 12. L'exposition Tassaërt. 15. *Histoire de la Révolution française dans le département des Pyrénées-Orientales*, par Vidal.

SIÈCLE. Décembre : 17. Crémieux secrétaire de Rachel. 17. *La France sous Louis XIV*, par Bonnemère. 19. La greffe animale. 29. *Cinq années au Congo*, par Stanley. 31. Correspondance du maréchal Davout. — Janvier : 4. *Questions sociales contemporaines*, par Coste. 8. Les pardons de Bretagne. 9. Marion Delorme.

SOLEIL. Janvier : 11. *En Bulgarie et en Roumélie*, par Erdic.

TEMPS. Décembre : 19-27. Mémoires de Regnier. 28. Octave Tassaërt. 31 et janvier : 1, 2, 5, 6. Talma, 7. Loiseleur : Un autographe de Molière. 7. Une étude sur la vie de Darwin. 8. Un pamphlet allemand contre la France. 9. Frédéric II et Louis XIV. 13. Discours parlementaires de M. Germain. 15. Un livre posthume de Thackeray.

UNIVERS. Janvier : 7. Gertrude de Montagu, religieuse de Notre-Dame du Cénacle. 9. Abbé Daniel : Les papyrus du Fayoum. 10. Origine du choléra. 11. Vie de Mgr Bouange. 12. *L'âme et les choses dans la parole*, par le R. P. Longhaye.

VOLTAIRE. Décembre : 16. La question du latin.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois de décembre 1885

1. *Panurge*. Journal quotidien. In-plano, 6 col. Paris, imp. Schiller.

Le Port-Saint-Louis-du-Rhône. Bulletin périodique. Petit in-4°, 4 p. à 2 col. fig. Paris, imp. Chaix. Bureaux, 15, place Vendôme. Abonnements : un an, 2 fr.

4. *La Frontière*. Journal patriotique, commercial et financier. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Connessant. Le numéro, 5 centimes.

5. *L'Intérêt français*. Journal financier, industriel et commercial paraissant le samedi. In-4°, 8 p. à 3 col. Pa-

ris, imp. Dubreuil. Bureaux, 47, rue Laffitte. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 15 centimes.

6. *Le Conseiller intime.* Journal de médecine et d'hygiène des mères de famille. Mensuel. In-4°, 4 p. Vincennes, imp. Gillot. Bureaux, Paris, 94, rue de Rivoli. Abonnements : un an, 4 fr. Le numéro, 20 centimes.

Le Bonhomme français. Revue populaire de la semaine. In-8°, 16 p. Paris, imp. Lombardin. Bureaux, 148, boul. Voltaire. Abonnements : un an, 6 fr.

10. *L'Attaque.* Petit in-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Schiller. Bureaux, 11, rue de la Trémouille. Le numéro, 10 centimes. Paraît le jeudi.

12. *Le Petit Sou.* Journal quotidien. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Kugelmann. Bureaux, 12, rue Grange-Batelière. Le numéro, 5 centimes.

15. *La Revue mondaine.* Journal littéraire et artistique paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. Bureaux, 18, rue Vignon. Abonnements : un an, 20 fr. Le numéro, 75 centimes.

Sans date. *Le Guide du Fermier.* Organe des intérêts agricoles et viticoles paraissant tous les mois. Petit in-4°, 16 p. à 2 col. Paris, imp. Téqui. Bureaux, 34, faubourg Saint-Honoré. Abonn. : un an, 2 fr. Le numéro, 20 cent.

La Mode nationale. In-4°, 12 p. à 3 col. fig. Paris, imp. Ve Larousse. Bureaux, 10, rue Git-le-Cœur. Bi-mensuel. Abonn. : un an, 7 fr. Le numéro, 75 centimes.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

— Procès de presse, de propriété littéraire et de librairie —

Vols de livres.

A la suite de l'enquête poursuivie par M. Dulac, commissaire aux délégations judiciaires, relativement aux détournements commis au préjudice de certains éditeurs de Paris, ce magistrat a procédé ce matin à l'arrestation du libraire du passage Jouffroy, qu'il a fait ensuite écrouer à Mazas sur mandat spécial décerné par M. Bouniceau-Gesmont, juge d'instruction.

Ce libraire est inculpé d'avoir, alors qu'il en connaissait la provenance, acheté à vil prix des ouvrages détournés par un certain nombre d'employés ou ouvriers, soit dans les imprimeries, soit chez les brocheurs et les éditeurs.

Germinal.

Un journal a prétendu que le dernier roman de M. Zola, *Germinal*, allait être poursuivi et que le Parquet venait de donner à ce sujet les ordres les plus précis.

Cette information est absolument inexacte. Il n'a jamais été question de cette poursuite ni au ministère ni ailleurs.



L'imprimeur-éditeur-gérant : A. Quantin.

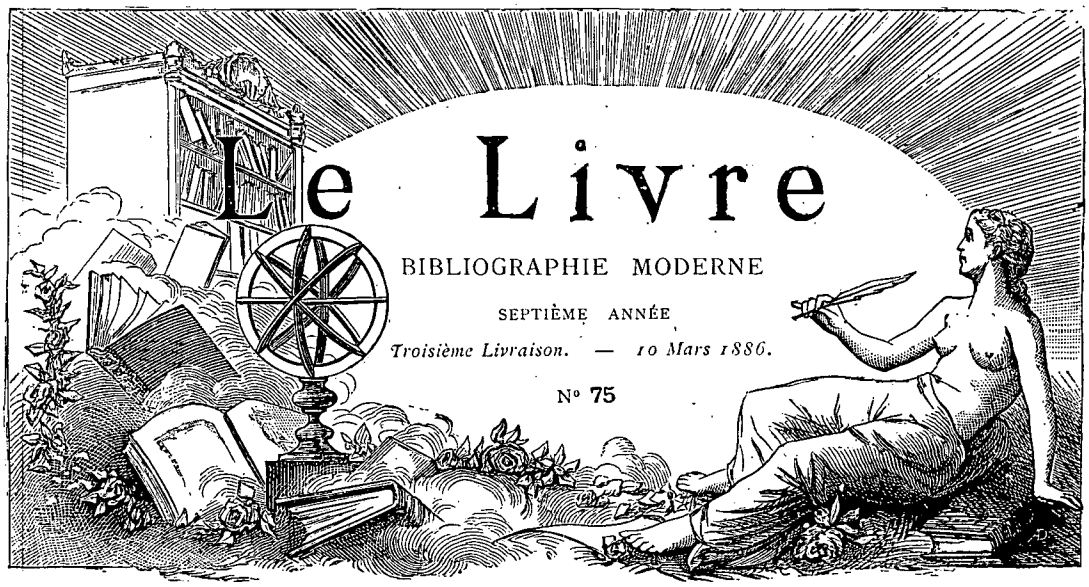

L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE.

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Bibliographie-Mélanges. — Histoire. — Livres d'amateurs. — Beaux-Arts. — Géographie. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.

— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

Toine, par Guy de Maupassant. Un vol. in-18 jésus, illustré. Paris, Marpon et Flammarion, 1886. — Prix : 5 francs.

Lorsque Guy de Maupassant veut donner la note comique, il la donne avec une force de pénétration extraordinaire, car son comique ne repose sur rien d'artificiel, ni de convenu. C'est la simple expression de la vie, une observation d'une remarquable intensité, qui porte toute la lumière sur les reliefs amusants d'une situation ou d'un personnage.

Le nouveau livre de lui, publié par Marpon et Flammarion, est un des plus curieux assemblages de ces études paysannes dans lesquelles il excelle et reste sans rival, dans ces morceaux de vie découpés sur la bête humaine, sans souci des cris ni des plaintes. Aussi quelle force, comme cela remue, comme cela empoigne bien le lecteur aux entrailles, lui arrachant tour à tour le rire, l'admiration, toujours l'intérêt absolu ! La nouvelle qui donne son nom à ce recueil est le type de ce genre comique, réussi sans ficelles voulues. C'est une analyse précise des sentiments de cupidité des paysans, présentée sous une forme joviale et bonne enfant, qui cache et cotonne l'ironie amère avec laquelle l'écrivain met à nu les vices et les avidités terribles de cette race terrienne, esclave du bien, serve du sol.

Il faudrait citer chacune de ces études, en déduire la philosophie à la fois âpre et goguenarde et montrer que, même lorsqu'il rit, même lorsqu'il fait rire, Guy de Maupassant reste l'observateur, à l'extraordinaire science de divination, auquel ses œuvres ont conquis d'emblée une des premières places dans notre littérature française.

Parmi ces nouvelles, à côté du rire qui éclate et sonne en fanfares joyeuses, il y a le drame; deux surtout sont terribles, d'une fouille si profonde dans le cœur humain, qu'on les lit avec épouvante, le frisson à fleur de peau, le froid à l'âme, ce sont *la Confession* et *la Mère aux monstres,* deux récits atroces, dont on sort tout tressaillant, avec l'effroi de cet être qui est l'homme, et que le hardi romancier a pris à tâche de nous faire connaître sous tous ses aspects, même les plus effrayants. G. T.

Le Vice sentimental. *Amours d'Asnières, amours d'Afrique,* par Jules Hoche. Un vol. in-18. Paris, E. Giraud et Cie, 1885.

Les amours d'Asnières sont assez drôles, et, comme on dit en argot littéraire, assez vécues. Quant

aux amours d'Afrique, pour y croire, on aurait grand besoin d'y aller voir. Il y a là dedans un tel salmigondis de sentimentalisme, de vengeance arabe, d'honnêteté alsacienne, de virginités qui se perdent ou qui s'égarent, de coups de couteau, de statues de cire, de marabouts fanatiques, de danse mauresque, de photographes et de cadavre momifié, lequel, du reste, n'est pas un cadavre, que l'esprit s'y perd avec le vague sentiment de soulagement et de bien-être qu'on éprouve lorsqu'on se trouve délivré du devoir de comprendre un problème qui ne nous intéresse pas. La forme ne me plaît guère mieux que le fond. Je ne sais si, par des affinités électives inconnues, *le Vice sentimental* de M. Jules Hoche se rattache occultement au *Voyage sentimental* de Sterne; toujours est-il que l'auteur du *Vice sentimental*, comme l'auteur du *Voyage sentimental*, vise à l'*humour* et s'attarde à des réflexions et à des descriptions en zigzag qui font regretter de ne pas avoir à lire une ou deux pages de Topffer. Je crois juste de rester sur cet éloge.

B.-H. G.

Esquisses provinciales, par E. Meunier. Un vol. in-18 de la *Bibliothèque des mères de famille.* Paris, Firmin-Didot, 1885.

Ce volume se compose de onze petites nouvelles : *Danger de faire des surprises à son mari; la Médaille de saint Benoît; Conséquences d'une faute qui n'a pas été commise; Tout est bien qui finit bien; Lequel vaut le mieux; Eau dormante; les Prétendants de Monique; Du zèle apostolique des femmes; la Bonne d'enfants; Un héros en robe de chambre; le Secret de Juliane.*

Et, sans danger, la mère de famille
En permettra la lecture à sa fille.

En réalité, l'intérêt de ces nouvelles est supérieur à celui de la moyenne en ce genre de littérature.

E. C.

Le Roman d'un officier de fortune, par M. de Beaurepaire. Paris, Paul Ollendorff, 1885. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Ce qui manque à ce livre pour l'arracher à la banalité du roman-feuilleton de cape et d'épée, c'est la couleur locale, c'est la reconstitution exacte de la vie au XVIe siècle, c'est la recherche approfondie des mœurs et coutumes de ces époques guerroyantes. L'histoire est amusante, mouvementée, le drame suffisamment touffu et enchevêtré; mais qu'importe tout cela aux lettrés, aux amoureux du beau style et des études précises?

G. T.

Le Larbin de Madame, par Paul Bluysen. Bruxelles, Henry Kistemaeckers. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Encore un document humain. Le rapporteur est un débutant; il en est à son premier livre. S'il a vu de ses yeux la collection de monstres qu'il fait évoluer devant les nôtres, il est vraiment bien favorisé. Je n'ai, pour ma part, jamais rencontré rien de si complet que dans les récits de certains écrivains de son école.

Un avocat peu fortuné s'assure de l'héritage d'une vieille tante à l'aide des domestiques de celle-ci qui mettent le feu à la maison de la vieille et la font mourir de frayeur. Ces deux domestiques, cuisinière et valet de chambre, deviennent les siens, et il achète une étude d'avoué dans une petite ville où il ne tarde pas à devenir un personnage. Sa femme, d'esprit faible et de manières gauches, reste chez elle, pendant qu'il se prodigue dans les salons de la ville et ne rencontre pas de cruelles. Cependant la cuisinière et le valet se sont mariés. La maritorne cupide conçoit l'idée de faire consoler par son beau gars d'époux la maîtresse que le maître abandonne au logis. Par degrés, doucement, la pauvre femme est amenée au moment psychologique où les places se rendent, et les bras du gros garçon normand ne se sont pas plus tôt refermés sur elle, que cette mère de famille, jusqu'ici froide et prude, devient hystérique et ne peut s'assouvir du larbin. L'avoué a fini par négliger les beautés de la ville et s'est acoquiné à une *glu* de concert parisien, au grand scandale des gens honnêtes qui ne tolèrent le vice qu'autant qu'il est caché sous leur frac ou leurs jupons. Il rentre un jour chez lui inopinément et trouve sa femme pâmée aux bras du rustaud. S'ensuit une scène grotesque et violente : injures, coups, rossée réciproque, et finalement recul du mari, dont le valet menace de dévoiler le rôle dans l'affaire de la succession. Dès lors Me Lourmel — c'est le nom de l'avoué — accepte tout, même les enfants qu'Adolphe fait à sa femme. Il a une ambition suprême : il veut être député et compte sur la population ouvrière qu'il a servie en toute occasion en accumulant contre lui les haines de la magistrature et des bourgeois. Au dernier moment, sur l'accusation anonyme d'un gredin subalterne, il est arrêté, emprisonné et presque déconsidéré. Il se relève pourtant, grâce à l'intervention de sa cuisinière et de son valet, qui prouvent l'inanité du crime dont on le charge, et il peut espérer atteindre enfin le but. A la grande réunion électorale où se doit décider son sort, il parle, parle « infatigablement, gonflant des adjectifs, arrondissant des périodes », quand, du haut des galeries, une voix s'élève : — « Tais-toi, cocu!... » — Les têtes se tournèrent. Tuyau-de-Pipe se dandinait, debout, et, les bras tendus vers Me Lourmel, il redisait : « Tais-toi... ou je vas chercher Adolphe! »

Adolphe, c'était le nom du « larbin de Madame ».

Tous infâmes dans ce livre, où le talent ne manque pas, d'ailleurs. Aussi est-on disposé à savoir gré à l'auteur de ce qu'il n'a pas pu donner à son naturalisme les vraies couleurs de la nature.

B.-H. G.

Bébé Million, par René Maizeroy. Un vol. in-18 jésus. Paris, Paul Ollendorff, 1886. — Prix : 3 fr. 50.

En ce style pailleté, pétillant et coloré dont il a fait son genre bien original, bien personnel, René

Maizeroy nous conte l'émouvante et cruelle histoire de cette fille trop fameuse que voile à peine le sobriquet de *Bébé Million,* dont il la soufflette. Quelle existence lamentable que celle de cette millionnaire du vice, de cette rentière de la débauche, punie dans sa vieillesse, atteinte dans sa maternité, avec une implacable sévérité! C'est bien là le sort vengeur qui menace cette classe spéciale de filles-mères, la courtisane enrichie de la vente de son corps, du commerce de sa chair et frappée dans le fruit de ses entrailles.

Un pays, un gros entrepreneur tire de la brasserie où elle croupissait sous le nom de *Bébé Million,* la payse retrouvée. Josèphe Massoulet la meuble, la nippe, l'entretient et, finalement, l'associe à sa fortune. Désormais tout lui réussit, elle bâtit aux Champs-Élysées, devient comtesse de Tourville par son mariage avec un gentilhomme que dissout le gâtisme et ne vit plus que dans le rêve de finir ses jours tranquillement, en jouant à la grand'mère, auprès de sa fille mariée. Tous ces beaux projets s'envolent en flambée de paille, avec l'arrivée d'un prince russe, d'abord amant de la mère, puis de la fille, qu'il épouse pour avoir sa fortune. Le mariage fait, *Bébé Million* est rejetée de côté comme une femme qu'on ne doit pas voir, et elle vit seule au milieu de ses richesses, abandonnée, repoussée, perdant peu à peu tout soin d'elle-même : c'est l'expiation suprême.

Un livre vivant, remuant, qu'on avale d'un trait, comme une coupe d'excellent champagne, et dont la griserie fait flamber le cerveau. G. T.

La fin de Paris, par René Maizeroy. Un vol. in-18 jésus. Paris, Victor Havard, 1886. — Prix : 3 fr. 50.

La fin de Paris, c'est la dissolution qui, peu à peu, gangrène la capitale, envahit tout, menace tout et transforme la société en quelque bouge immonde, où l'on chercherait vainement l'honneur, la vertu, les hautes et nobles qualités qui relèvent l'humanité.

Une série de tableaux brillants, hardis, pleins de retentissantes fouaillées, servent à René Maizeroy pour peindre cet envahissement progressif; il suffira de citer le titre de quelques-uns d'entre eux pour avoir une idée de la marche suivie avec une impitoyable verdeur par l'écrivain. *Les petites Malthus, le Larbin roi, l'Impôt de la Chair, les Grelotteux, les Mouches du corbillard, Mendiants de lettres,* etc., sont comme des enseignes de honte qui flamboient en lettres terribles au-dessus des sujets traités. Plus l'auteur frappe fort et juste, plus son style, se dépouillant ainsi qu'un bon vin vieilli en bouteille, devient vigoureux, net, moins alourdi de joliesses un peu cherchées ; une grande sobriété d'expressions lui vient, en présence des situations plus graves, des constatations plus pénibles, comme le railleur le plus endurci cesse de railler et s'incline devant quelque grand malheur. C'est ainsi que le style de Maizeroy s'épure au creuset, dès que le feu s'avive, et que, se débarrassant des pierreries scintillantes qu'il aime à ciseler avec un art incontestable, il va droit au but, en véritable écrivain de race. G. T.

Dans l'intimité, par Robert Caze. Un vol. in-18 jésus. Paris, Tresse et Stock, 1886. — Prix : 3 fr. 50.

C'est surtout *Dans l'intimité* que Robert Caze trouve à employer avec talent ses qualités d'observation patiente, minutieuse. Ses nouvelles sont de petits tableaux croqués d'après nature, d'une rare fidélité et d'une grande justesse de ton. On sent le littérateur convaincu, qui ne traite ses sujets que sur le vif, les suivant pas à pas dans leurs transformations, dans leurs manifestations extérieures, et cette conscience, qui fait le véritable écrivain, donne à tout ce qui sort de sa plume une vie particulière. Il y a dans ce volume des études émouvantes, des portraits parisiens, comme celui qui sait voir en trouvera tous les jours sous ses yeux, et aussi des satires cruelles, impitoyables, ne reculant pas devant le mot juste, l'expression typique. C'est comme une collection d'esquisses très poussées, donnant une suite de scènes de la vie intime, qui viendront se classer en bonne place auprès du *Paris vivant* et des historiettes précises, serrées, du romancier.

Le Tonnelier, par Georges Duval. Un vol. in-18 jésus. Paris, Marpon et Flammarion, 1886. — Prix : 3 fr. 50.

Le nouveau roman de Georges Duval continue fort brillamment la série du *Carnaval parisien,* commencée par *le Quartier Pigalle* et *Pretantaine,* deux volumes dont on se rappelle la vogue. *Le Tonnelier,* entre autres qualités, a le mérite d'être une œuvre honnête et en même temps une étude fort serrée de la curieuse existence particulière du commerce de vins en gros. L'action se passe à Bercy, dans le royaume même du vin, ce qui fournit à l'écrivain des pages excessivement curieuses sur les mille détails du métier. Les renseignements intéressants abondent dans ce livre, ainsi qu'une peinture absolument exacte de Bercy. Le drame se déroule, très simple, croissant d'intensité à mesure que les caractères se développent et que les intrigues se nouent, faisant habilement passer le lecteur par les phases de la plus poignante émotion. Les luttes de Mme Moriceau contre elle-même, contre ses faiblesses, prennent un développement inattendu qui donne une couleur spéciale au livre et assurent son succès. Quant à la figure du *Tonnelier,* elle se détache dans un relief énorme, imposant cet humble qui devient le justicier terrible, sauveur de l'honneur et de la vie de ses patrons.

L'Échéance, par Florent Fulber. Un vol. in-18 jésus. Paris, G. Charpentier et Cie, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

L'Échéance, une œuvre de début, est certainement d'un jeune écrivain admirablement doué, ayant le sens exact de la vision, l'observation directe et déjà un flair particulier de ce que l'on doit dégager des milieux auxquels on s'est longuement frotté. Cette

étude des *mœurs de banque* est une des plus franchement originales que nous ayons lues. Il y a une vérité criante dans l'histoire de ce garçon aux aspirations ardentes, aux désirs littéraires, tout cela mou et indécis, qui arrive à se laisser enfermer dans la boue collante de l'administration et n'en peut plus sortir. L'étude suivante, intitulée : *Fille passée, Fille future,* est également pleine de qualités, mais moins personnelle que *l'Échéance;* elle est empruntée à plus de souvenirs littéraires que d'observations prises sur nature. Nous croyons M. Florent Fulber appelé à tenir une place brillante parmi nos jeunes romanciers modernistes, quand il se sera débarrassé de quelques expressions fâcheuses ou de phrases qui appartiennent du droit de création à ceux des maîtres l'ayant précédé dans la voie de la véritable observation humaine. Il a assez de talent pour vouloir être lui et ne se mettre à la remorque de personne, fût-ce d'un maître.

La Faute des autres, par MAURICE MONTÉGUT. Un vol. in-18 jésus. Paris, Dentu, 1886. — Prix : 3 fr. 50.

Le roman de M. Maurice Montégut, *la Faute des autres,* œuvre très remarquable au point de vue du style, des images heureuses, des expressions justes et du souffle puissant qui la porte, a, en quelque sorte, les défauts même de ses qualités ; c'est une étude de passions humaines qui va jusqu'à l'épopée, tant grandissent les héros. Le poète domine dans l'écrivain et l'on sent, à chaque instant, que la prose est trop étroite pour ses ailes. C'est pourquoi toutes les parties consacrées aux amours du comte Thibault d'Arche et de son fils sont peut-être de la vérité, mais de la vérité exagérée, enflée par la vision d'un poète, tandis que celles consacrées à la guerre de 1870-1871 ont une admirable couleur de réalité. Il y a bien là le frémissement terrible de la bataille et le choc puissant des armées avec leurs mille détails, très bien vus, sentis, soufferts. Là, le poète, au lieu de gêner le prosateur, l'aide et le sert admirablement. Pourtant, même dans les parties qui nous semblent moins réussies, que de passages intéressants, que de morceaux savoureux ! En somme, un livre qui mérite l'attention des gens de goût et le suffrage des lettrés. G. T.

Mon premier crime, par GUSTAVE MACÉ, ancien chef du service de la sûreté. Un vol. in-18. Paris, Charpentier.

M. Gustave Macé poursuit ses études sur la police parisienne. On sait le succès qui accueillit son premier livre, *le Service de la sûreté,* ouvrage théorique, tout entier consacré à montrer comment fonctionnent les rouages de la préfecture de police et à signaler les améliorations, les perfectionnements susceptibles d'être apportés à cette administration.

Avec *Mon premier crime,* M. Macé aborde un genre nouveau pour lui, le roman judiciaire. Quand nous disons roman, le terme est impropre, car c'est à vrai dire le récit exact et détaillé de la première affaire qu'il eut à instruire que nous présente l'ancien chef du service de la sûreté. La donnée du roman est simple ; nous la trouvons relatée tout au long dans la *Gazette des Tribunaux* du 28 janvier 1869. La voici en peu de lignes :

« Depuis trois semaines plusieurs locataires d'une maison située rue Princesse remarquaient, en tirant de l'eau dans un puits situé au fond de la cour, que le seau, en flottant à la surface liquide, semblait heurter un objet assez volumineux. Hier, à cinq heures après midi, le sieur P..., rôtisseur, voulut constater la nature de cette épave et ramena à terre l'objet en question qui se trouva être un paquet enveloppé d'un morceau d'étoffe noire. L'enveloppe étant défaite, le sieur P... aperçut alors une jambe humaine, ployée en deux et couverte d'un fragment de pantalon. Cette jambe était en état de décomposition et son immersion paraissait remonter à une date assez éloignée. Le sieur P... se hâta de prévenir M. Macé, commissaire de police du quartier de l'Odéon... »

Des premières constatations faites par le jeune commissaire, il résultait clairement qu'on se trouvait en présence d'un crime. Quand avait-il été commis ? Quel en était l'auteur, le mobile ? Où se trouvaient les autres parties du corps de la victime ? Autant de questions qui apparaissaient comme insolubles, étant donnés, d'un côté, l'assassinat remontant déjà à une date relativement éloignée et, de l'autre, le manque presque absolu de renseignements pouvant mettre sur la piste du meurtrier. Comment M. Macé parvint-il cependant à dégager l'un après l'autre les inconnues du terrible problème ? A la suite de quelles patientes recherches, de quelles judicieuses remarques, de quelles savantes déductions en arriva-t-il à soupçonner d'abord un sieur Voirbo d'être le meurtrier et de lui arracher ensuite des aveux ? On le verra, en lisant ce livre, plus attachant en sa terrifiante réalité que nombre de romans soi-disant vécus, romans « parisiens » ou « naturalistes », dont leurs auteurs estiment, la plupart, qu'on ne peut captiver le public qu'en lui présentant sous une forme triviale des peintures plus triviales encore.

M. Macé nous permettra-t-il de formuler une critique ? Tout attrayant qu'il soit, son livre ou, pour mieux dire, son procès-verbal eût gagné, croyons-nous, à être plus condensé. Il y a, en plusieurs endroits du récit, des considérations, des remarques sur la police parisienne, qui peuvent être fort judicieuses et doivent l'être, venant d'un juge aussi compétent, mais qui sont autant de hors-d'œuvre entravant la marche du drame et, par suite, lui enlevant de son intérêt. M. Macé n'a point dépouillé le vieil homme, et la plume du romancier trahit souvent les désespérances de l'ancien magistrat dont les capacités indiscutables et le bon vouloir furent, dit-on, maintes fois paralysés. G. F.

La Maîtresse de Mazarin, par E.-G. BEAUTIVEL. Un vol. in-18 jésus. Paris, Jules Lévy, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Très amusant, le roman de cape et d'épée que M. E.-G. Beautivel intitule *la Maîtresse de Mazarin.*

On y trouve, mêlées à une action très mouvementée, les figures historiques du cardinal de Mazarin et d'Anne d'Autriche. Le volume se lit couramment, sans fatigue, réussissant à donner ce que l'auteur a cherché à procurer, un amusement honnête, sans fatigue. O. T.

La mauvaise aventure. Histoire romanesque, par CAMILLE DE SAINTE-CROIX. Un vol. in-18. Paris, E. Giraud et Cie, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Le Bel-Ami, de M. de Maupassant, fait des petits. Sa famille augmente de jour en jour, et M. Camille de Sainte-Croix nous présente, dans *la Mauvaise aventure,* un autre rejeton de cette lignée, dont l'arbre généalogique remonte au Lucien de Rubempré du grand Balzac. Je n'analyserai pas cette succession d'aventures, où la femme joue son rôle de corruptrice inconsciente et où les vilenies du journalisme, de la littérature et du monde interlope de la politique, de la science et des arts, grouillent autour du héros, trop faible pour conserver en ce milieu la plus légère parcelle d'honnêteté, trop violent pour ne pas perdre en un instant le fruit de la perversion de son talent. Comme le dit l'auteur en un quatrain de sa dédicace :

> Les sept noms de catins, chacun étiquetant
> Son morceau de ce cœur que je t'offre en pâture,
> Marquant les haltes dans la mauvaise aventure
> Où se perd le héros de ce livre attristant.

Il ajoute plus loin, en s'adressant au lecteur : « J'ai pris, sur cette étude, un souci plus grand de la vérité que de la vraisemblance, et si j'ai parfois atteint la seconde, c'est par respect pour la première. » Après cet aveu, je ne perdrai pas mon temps à relever les apparentes impossibilités de son récit. Je me contenterai de dire que je m'y suis intéressé, qu'il est semé de situations inattendues, de paradoxes amusants, de tableaux pris sur le vif et de portraits peu embellis, où quelques personnages célèbres dans les lettres se reconnaîtront facilement.

Royal-Goudron. Conte de bord, par E. BONNET. Dessins de Mac-Adam et de A. Mouillon. Un vol. in-8°. Paris, A. Ract et Cie, 1886.

Ce récit n'aura peut-être pas un aussi vif succès de lecture qu'il en eut la nuit où le Parisien le conta aux marins de quart de la *Reine Blanche.* Il est fantastique et fantaisiste de conception, et ni trop brillant ni trop terne d'exécution. L'auteur me semble l'avoir peigné avec trop de sollicitude et orné de vêtements qui ne le rendent ni plus léger ni plus amusant. Il chassait le sommeil des yeux des mathurins, je le veux croire; mais c'était dans la bouche d'un beau parleur de bord. Sous la plume de M. E. Bonnet, sans être désagréable, elle n'est plus qu'un antidote insuffisant contre la somnolence et le bâillement.

Des dessins, ingénieusement primitifs, illustrent les diverses aventures nautiques et terrestres du héros, Royal-Goudron.

Deux autres récits fort courts complètent le volume, qui n'est pas gros. Le dernier est intitulé : *Trophées teutons.* La table des matières l'annonce sous ce titre : *A quelle noce M. Ducroquet perdit son parapluie.*

Cela nous présage peut-être quelque publication prochaine. Si M. E. Bonnet y prend plaisir, que voulez-vous que nous y fassions ? B.-H. G.

Au soir. Récits et souvenirs, par LÉON AUBINEAU. Un vol. in-18. Paris, Victor Palmé, 1886.

Un vieux journaliste de *l'Univers,* qui revendique l'honneur d'avoir travaillé toute sa vie « sous le patronage du plus grand écrivain de sa génération, Louis Veuillot », et qui a déjà donné au public plusieurs volumes faits de ses anciens articles, M. Léon Aubineau, vient de pratiquer une nouvelle sélection dans cet inépuisable fonds de réserve et en publie le résultat sous ce titre crépusculaire : *Au soir.* A-t-il tort de supposer, demande-t-il modestement dans son avant-propos, « que ces portraits, ces récits, ces discussions, ces souvenirs d'antan pourraient encore instruire, récréer ou même édifier » ? Mais non. Il y a toujours un public prêt à tout. Les jeunes clients de *l'Univers* tiendront à honneur et à plaisir d'être ceux de M. Léon Aubineau. Au surplus, on peut ne pas lire *l'Univers,* on peut même ne pas se soucier d'être édifié et trouver, en ces pages convaincues et honnêtement écrites dans leur inspiration un peu étroite, de quoi s'instruire et se récréer. Puisque « le vieil ouvrier de la presse catholique » n'a pas, il nous en prévient, épuisé ses réserves, qu'il livre au public les pages qu'il lui fait espérer. Amis et adversaires lui en sauront bon gré.

Contes d'un coureur des bois, par le marquis G. DE CHERVILLE; illustrés par P. Kauffmann. Un vol. in-18. Paris, C. Marpon et E. Flammarion. — Prix : 5 francs.

Le titre fait penser à Fenimore Cooper et à ses imitateurs. Mais c'est un titre décevant. Le marquis de Cherville retient avec lui son lecteur en France, où l'on est aussi bien — je ne veux pas blesser les Yankees — qu'en Amérique. On connaît le talent de conteur de cet ancien collaborateur d'Alexandre Dumas. Rien de plus aimable et, dans son amour des animaux, de plus humain. Le chien est là, comme en maints autres récits du spirituel et lettré chasseur, un personnage de premier plan, sinon l'acteur principal. Nul ne songe à s'en plaindre, car l'auteur le rend aussi intéressant que tout bipède pourrait l'être. Des souvenirs rehaussent la valeur proprement littéraire du volume. Quelques pages y sont consacrées à Alexandre Dumas. Pages émues, vibrantes d'affection et d'admiration, et qui font justice de quelques-uns de ces racontars dont la vie privée du grand romancier a été particulièrement obscurcie.

Une jolie couverture avec dessin en couleur, des illustrations pittoresques et amusantes de Kauffmann, dont une exquise eau-forte en frontispice, fait de ce recueil un livre attrayant à l'œil et récréatif à l'esprit.

B.-H. G.

DERNIÈRES PUBLICATIONS.

OUVRAGES SIGNALÉS.

Contes extra galants, par Richard Lesclide, avec illustrations de Bernier. Un vol. in-8°. Paris, Dentu. — Prix : 6 francs.

La Comtesse Iwacheff, par René de Pont-Jest. Paris, Dentu. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Jacques Kerdraint, par Georges Aragon. Paris, P. Ollendorff. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Une Folie, par Jean Mairet. Paris, Ollendorff. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le Secret de Daniel, par Jules de Gastyne. Paris, Dentu. In-18. — Prix : 3 francs.

Les Amours d'une femme honnête, par Mlle d'Aghonne. Paris, Dentu. In-18. — Prix : 3 francs.

Trois Chansons, par Catulle Mendès. Paris, Frinzine et Cie. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Les Drames du cœur, par Jeanne Ducharme. Paris, Duparc. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Mariés, par Eugène Faivre. Un vol. Paris, Frinzine et Cie. — Prix : 3 fr. 50.

Régénérée! par Jeanne de Condillac. Paris, Plon, Nourrit et Cie. In-18. — Prix : 3 francs.

Grondache et Cie, articles de piété, par Alphonse Pagès. Paris, Lévy. In-18. — Prix : 3 francs.

Honorée, par C. Cassot. Paris, Ollendorff. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Trouble-cœur, par Jean Jullien. Paris, Tresse et Stock. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Toutes les Amoureuses, par Catulle Mendès. Paris, Dentu. In-18. — Prix : 3 francs.

Le vieux Général, par Charles Chincholle. Paris, Dentu. In-18. — Prix : 3 francs.

Les Galeries de l'amour, par Armand Lapointe. Paris, Henri Duparc. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Martyre, par Adolphe d'Ennery. Paris, J. Rouff et Cie. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Mesdames de Cœur volant, par Paul Mahalin. Un vol. in-18. Dentu. — Prix : 3 fr. 50.

Porte close, par Fortuné du Boisgobey. Deux vol. in-18. Plon et Cie. — Prix : 6 francs.

Jeunesse brisée, par Eugène Moret. Frinzine et Cie. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

La Revanche de Caillebotte, par Maurice Drack. Paris, 1885, Jules Lévy. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Raymond Meyreuil, par Georges de Lys. Paris, Giraud et Cie, 1885. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Wasili Samarin, par Philippe Daryl. Paris, Hetzel et Cie, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

La Cousine d'André, par Manoël de Grandfort. Paris, Jules Lévy, 1885. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Sans cœur, par J.-I. Kraszewski. Paris, Louis Westhausser, 1885. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

La Femme jaune, par Camille Delaville. Paris, librairie des Bibliophiles, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

La Fille du singe, par Maurice Sand. Paris, Paul Ollendorff, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

La Question du latin de M. Frary et les professions libérales, par A. Vessiot, ancien membre du conseil supérieur de l'instruction publique, inspecteur d'académie à Paris. Paris, H. Lecène et H. Oudin, 1886; 1 plaquette in-18.

Le gant qu'a jeté M. Frary a trouvé pour le relever plus d'une main. Voici M. A. Vessiot qui vient plaider *pro domo sua* contre les téméraires dont il dit : *Ipsique penates evertere suos.* La grande arme du fidèle tenant est l'ironie, voire le sarcasme. En fait d'arguments nouveaux et de raisons convaincantes, je n'en vois pas. Sans s'attarder à la théorie de la gymnastique intellectuelle, qui semble décidément avoir fait son temps, M. Vessiot dénonce le *vide moral* qui se ferait dans les études si l'on donnait la place des langues anciennes aux langues vivantes et à la géographie. « Dans les littératures étrangères, dit-il, ou plutôt dans les littératures modernes, c'est l'imagination qui règne en souveraine; dans les lettres anciennes, c'est le bon sens et la raison. » Vous voyez d'ici les conséquences, et si vous ne les voyez pas, M. Vessiot va vous les faire toucher du doigt dans une de ces belles périodes dont MM. les procu-

reurs et substituts n'ont point, quoi qu'on en dise, le monopole. « Avec l'appauvrissement de la foi religieuse, avec l'affaiblissement des croyances spiritualistes, avec les progrès d'une immoralité qui semble avoir perdu, non seulement toute pudeur, mais toute conscience d'elle-même, qui se dit littéraire et qui n'est qu'immonde; jamais, croyez-le bien, jamais l'étude et le respect des écrivains qui portent le beau nom de *classiques,* c'est-à-dire d'éducateurs, n'a été plus nécessaire... » Il est clair que cela prouve tout net que ni Shakespeare, ni Milton, ni Klopstock, ni Gœthe, ni Schiller, ni Dante, ni Cervantès, ni Bacon, ni Kant, ni Vico, ni tant d'autres écrivains illustres dans toutes les directions de la pensée et dans toutes les formes de l'art, n'ont « une valeur morale et une vertu éducatrice » égales aux tableaux des débordements des dieux et des hommes que nous ont laissés Homère, Virgile, Tacite, Horace et tout le dessus du panier classique. Si l'on n'a pas autre chose à opposer à M. Frary, je crains bien qu'il n'ait cause gagnée.

Où l'auteur a-t-il appris que « ni les Anglais ni les Allemands n'ont jamais songé à proscrire les langues grecque et latine »? L'utilité de cette étude est depuis longtemps mise en question dans ces deux pays, aussi bien qu'en Amérique. On est d'accord déjà pour reconnaître qu'elle n'est pas indispensable et les langues anciennes ne figurent pas sur les programmes d'un grand nombre d'établissements d'enseignement secondaire. Même dans la plupart de ceux où elles figurent encore, il y a une section *the modern side,* — et c'est ce que notre enseignement spécial imite, — d'où elles sont éliminées. Je ne tire point de cela un argument, mais j'y trouve une raison de plus de souhaiter qu'on se défie de ces affirmations exagérées pour les besoins de la cause, et qui font pour premières dupes ceux-là même qui les émettent inconsidérément.

Je ne pousse pas plus loin l'examen de cet opuscule. Je conclus en prédisant que le livre de M. Frary portera un coup funeste au prestige de l'enseignement, au crédit des études, à l'autorité des maîtres, à la discipline et au travail. Aucune réforme n'a été proposée, en aucun temps, sans soulever des objections analogues. Les abus qu'on attaque se défendent volontiers en prétendant qu'on donne la mort à toutes les bonnes choses qu'on n'attaque pas. Pour être quelque peu puérile, la manœuvre est naturelle; mais on sait où elle tend, et c'est pourquoi elle n'aboutit pas.

B.-H. G.

Les Gaietés de l'année, par Grosclaude, illustrées par Caran d'Ache. Paris, A. Laurent, 1886; un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Les gaietés de la semaine du *Gil Blas* sont devenues, en passant du journal dans le volume, *les Gaietés de l'année.* Elles n'en sont ni moins excentriques ni moins bouffonnes et n'ont pas perdu cet arrière-goût de bon sens que laissent la plus parfumée et le jus le plus fermenté de la plaisanterie vraiment française. Si certaines pages ont un peu vieilli déjà — les gaietés passent au morose plus vite que les feuilles au jaune, — elles reprennent du piquant et de l'inattendu grâce aux désopilantes vignettes dont Caran d'Ache a semé un texte moins fou qu'il n'en a l'air.

B.-H. G.

La Vie et les œuvres de Topffer, d'après des documents inédits, suivies de fragments de littérature et de critiques inédits ou inconnus, par l'abbé Relave, professeur de rhétorique au séminaire de la Primatiale, maître de conférences auxiliaire à la faculté catholique des lettres de Lyon. Paris, Hachette et Cie, 1886. Un vol. in-18.

Prendre Topffer et ses ouvrages pour sujet d'une thèse de doctorat ès lettres est une idée originale et qui, étant donné l'empire de la tradition dans nos facultés, ne manque pas d'une certaine hardiesse. J'espère qu'elle n'aura pas porté malheur à M. l'abbé Relave. Elle a, en tout cas, été heureuse pour le public qui lui doit un livre bien fait et intéressant sur un homme dont tout le monde a lu ou vu les œuvres, mais dont bien peu connaissaient le caractère et la vie. Après la lecture de cette monographie, consciencieusement étudiée, très sympathique et, par places, un peu admirative, l'impression qui reste, c'est que Topffer fut partout et toujours un incomplet. On trouverait aux lacunes qui se remarquent en lui bien des causes : l'éducation, le milieu, la profession, etc. Il en est une autre qui domine tout le reste : Topffer avait les yeux malades. Mauvaise condition pour un artiste observateur. En fait, l'humoriste genevois est, à bien des égards, un philistin. Frondeur, prompt à saisir les ridicules, enfermé dans l'horizon politique, religieux et social de Genève, il reste maître d'école d'un bout à l'autre de son œuvre, où tant de morceaux charmants exhalent une légère odeur de ce que j'appellerai cuistrerie si je ne tenais à être révérencieux.

Bien entendu, M. l'abbé Relave ne se déplaît pas à cette odeur, et s'il a des reproches à adresser à Topffer, ce n'est pas là-dessus qu'ils portent. Il trouve souvent dans les endroits où l'esprit particulier à l'auteur s'étale à l'aise, de la lourdeur et une certaine prolixité confuse. Il ne me paraît pas qu'on puisse blâmer très sévèrement Topffer de sa lourdeur; c'est comme si on le blâmait de la nature de son esprit. Il y a des métaux de différentes densités et de différents poids. On ne songe pas à accuser le plomb d'être plus lourd que le zinc ou l'étain. Quant à la confusion et à la prolixité, nous en revenons à ce que je disais tout à l'heure : Topffer est de ceux qui voient le but, mais ne le touchent pas, ou l'effleurent au prix de terribles efforts. Il ne sait pas, comme le maître, mouler dans l'expression sa pensée, et il a grand'peine à lui donner, à grand renfort de circonlocutions explicatives, la clarté nécessaire au lecteur. De là la place secondaire qu'occupera toujours dans la littérature esthétique le livre où il essaye de créer une philosophie de l'art et qu'il intitule *Réflexions et menus propos d'un peintre genevois.* M. l'abbé

Relave y voit l'ouvrage capital de Topffer; il y reconnaît la source où ont puisé des esthéticiens comme Charles Blanc et Ravaisson; il y découvre une découverte de Topffer, celle du sens esthétique. Je doute, pour mon compte, que Topffer ait rien découvert, et regrette que ce ne soit pas ici le lieu d'approfondir la question.

Quelques morceaux, inédits ou inconnus en France, fournis par les brochures ou les articles de journaux que Topffer écrivit en si grand nombre, terminent et couronnent l'étude de M. l'abbé Relave. On y voit à plein de quelle étroitesse inintelligente était le goût de cet homme spirituel, mordant et, comme on disait de son temps, foncièrement bourgeois, qui se scandalise et se moque de Lamartine et de V. Hugo.

B.-H. G.

Dictionnaire iconographique des Parisiens, c'est-à-dire liste générale des personnes nées à Paris, dont il existe des portraits gravés et lithographiés, avec une biographie de chaque nom cité (environ 3,000). Ouvrage orné de curieux et rarissimes portraits par Thomas de Leu, Léonard Gaultier, etc., reproduits par la photogravure. Par Ambroise Tardieu, historiographe de l'Auvergne, etc., etc. Imprimé à Moulins, chez Ét. Auclaire, et se trouve chez l'auteur, à Herment (Puy-de-Dôme). M DCCC LXXXV. In-8° de III-309 pages à 2 colonnes, orné de 20 gravures, vignettes et portraits. Tiré à 390 exemplaires numérotés et signés.

Le titre que l'on vient de lire est suffisamment explicatif pour dispenser d'une longue analyse; bornons-nous donc à appeler sur cette bien curieuse production l'attention qu'elle mérite de la part des peintres, sculpteurs, graveurs, historiens, érudits, publicistes, qui y trouveront d'utiles éléments pour leurs travaux, et aussi de la part des amateurs de *parisienneries*, plus nombreux aujourd'hui que jamais.

M. Ambroise Tardieu, qui s'est fait connaître par plus de vingt travaux et monographies importantes sur l'Auvergne (un grand nombre sont épuisées, c'est assez dire combien elles ont été appréciées), a eu l'heureuse idée de rédiger ce *Dictionnaire iconographique des Parisiens* en compulsant la remarquable collection de portraits qu'il possède et qu'il a pu former, avec une véritable passion, Dieu sait au prix de quelle activité, de quelle patience et de quels sacrifices! Cette collection spéciale, *unique* maintenant, puisque celle que possédait la ville de Paris a péri dans les incendies de la Commune, serait bien digne de figurer au musée de l'hôtel Carnavalet, où elle pourrait rendre tant de services, si toutefois son heureux possesseur consentait à s'en dessaisir. C'est assurément la plus complète qui existe en ce genre et s'il s'y trouve quelques lacunes (est-on jamais complet en pareille matière?), elles doivent être en bien petit nombre. Les iconophiles parisiens qui, moins favorisés que M. Tardieu, ne pourraient espérer former une collection aussi considérable, auront du moins, en lisant son dictionnaire, la satisfaction de connaître l'existence des pièces rares qui leur manquent; en même temps, ils y trouveront un guide sûr pour les diriger dans les investigations laborieuses que récompensent parfois des trouvailles inespérées. M. Tardieu n'a rien négligé pour rendre son dictionnaire aussi complet qu'il lui a été possible; gravures, estampes, titres de volumes, lithographies, caricatures, photographies même, il n'a rien oublié, ni rien dédaigné. Tel Parisien célèbre ne figure dans son répertoire que pour un modeste petit portrait, tel autre y a son nom suivi de plus de vingt mentions. Il est à regretter que l'auteur n'ait pas toujours indiqué, au moins approximativement, la date probable de la publication d'un portrait; sans doute, cela devait être souvent très difficile et eût occasionné un surcroît de recherches et de travail qui eût peut-être indéfiniment ajourné la publication de son excellent répertoire. Parmi les portraits rarissimes, reproduits par la photogravure et dont il a illustré son ouvrage, citons ceux du poète *Claude Hopil* (1604), de *Guillaume du Vair*, du voyageur *Thévenot*, de *Jean Bureau*, de *Catherine de Bourbon*, sœur de Henri IV, etc., qui nous ont paru présenter un intérêt particulier. Enfin, n'omettons pas de dire que ce premier travail a amené son érudit auteur à en composer un autre qui ne sera pas moins curieux et moins utile; c'est une compilation considérable, comprenant environ 7,000 personnes nées à Paris et intitulée : *Dictionnaire biographique des Parisiens célèbres ou dignes de mémoire*. La rédaction définitive de cette nouvelle œuvre est seulement terminée aux trois quarts, mais toutes les recherches utiles sont achevées et classées par lettre alphabétique. Puisse M. Ambroise Tardieu ne nous pas faire trop longtemps attendre ce précieux ouvrage! PHIL. MIN.

Histoire du cardinal Pie, évêque de Poitiers, par Mgr Bonnard, prélat de la maison de Sa Sainteté, supérieur du collège Saint-Joseph, professeur aux facultés catholiques de Lille. Deux vol. in-8°. Poitiers, H. Oudin; 1886.

Le souvenir du fougueux évêque de Poitiers, Pie, ne vit pas seulement dans les âmes pieuses. Le rôle qu'il a joué sous l'empire, à l'époque du concile et jusqu'à sa mort, ne permettra pas que sa mémoire s'éteigne chez ceux qui ont suivi, à n'importe quel titre, les événements politiques de la seconde moitié de ce siècle. Je n'ai point l'intention de faire le portrait de ce prélat de l'Église militante; il me suffit d'annoncer celui que M. Bonnard nous donne en deux gros volumes. L'ouvrage est fait avec conscience; il est plein d'une admiration sincère, d'un véritable amour pour son sujet, et l'auteur écrit assez bien pour se faire suivre jusqu'au bout par le lecteur. Je regrette, pour ma part, qu'il ait conservé l'allure et le ton des écrivains de sacristie. Ce disant, je ne veux point être irrespectueux; mais enfin, si, comme il me semble, cette histoire du cardinal Pie n'est pas écrite exclusivement pour les séminaires et les cures, il eût peut-être été bon de parler le langage de tout le monde au lieu de faire une homélie de quatorze cents

pages. Dès la préface, on voit nettement que ce livre a été conçu par un esprit que dominent la tradition et les formules. M. Bonnard croit nécessaire de la diviser en trois points : le premier prouve que son œuvre est un livre de vérité; le second, que c'est un livre de respect, et le troisième que c'est un livre de paix. Il ne reste qu'à dire *Amen*.

Mes réserves faites, et sans entrer dans le mérite des doctrines dont le cardinal Pie fut le champion, je rends pleinement témoignage au zèle pieux avec lequel M. Bonnard nous raconte de point en point la vie et les travaux d'un de ces hommes rares dont le haut talent et le noble caractère honorent la cause qu'ils servent, quelle qu'elle soit. Ce que je loue surtout dans cette histoire de l'évêque de Poitiers, c'est l'abondance des documents qui font corps avec le récit. Partout où l'historien peut nous faire entendre la voix de son héros, il le fait. Sermons, mandements, lettres, conversations, tout est mis à contribution avec un empressement et une modestie dignes vraiment d'un disciple parlant d'un apôtre. Cela n'abrège pas le livre, mais cela lui donne de l'attrait et de la valeur.

Je cite, pour donner une idée précise du style de M. Bonnard et des théories qu'il soutient au nom du cardinal Pie, un passage tiré du récit de la polémique entre *l'Univers*, de Veuillot, et *l'Ami de la Religion*, que patronnait l'évêque d'Orléans, Dupanloup : « Donc, d'abord Mgr Pie agissait d'un esprit libre et indépendant; il fallait qu'on le sût. Ce qu'il pensait du journalisme, c'est ce qu'en pense l'Église. Officiellement, l'Église n'a pas de journal qui lui soit propre; ce rouage n'entre point dans son organisme et sa constitution. L'autorité d'un journal ecclésiastique se tire, non d'un mandat de l'Église, mais de la valeur des doctrines dont il est l'organe, et la valeur de ces doctrines se pèse au poids du crédit qu'elles trouvent auprès des chefs et surtout du Chef suprême de la doctrine et de la foi. Ainsi compris, un tel journal n'est pas pour l'Église un drapeau avec lequel elle identifie sa cause; mais ce peut être utilement le clairon qui porte sa voix, quand le signal lui en est donné par ceux qui sont à la tête de la milice sainte. Est-il besoin de dire que, n'étant qu'un instrument, il doit attendre ce signal et s'y conformer, en sachant diversifier ses accents, selon la diversité des temps et des manœuvres commandées par le Chef suprême? Or cette époque était celle d'une grande bataille livrée au gallicanisme et autres erreurs semblables, dont il fallait faire tomber le rempart par de grands coups. Ce fut la mission de Pie IX de leur donner l'assaut pour en délivrer l'Église. Et comme, en France et ailleurs, le journalisme catholique lui fournissait pour ce combat des hommes de talent et de vaillance; comme ces hommes étaient, de plus, des hommes de dévouement et de fidélité, et que le clairon, attentif aux signaux du Vatican, donnait habituellement le son de la vraie doctrine, le pape ne lui épargna pas ses encouragement, mais en se faisant toutefois un devoir de le modérer quand il en était besoin et en se réservant la ressource de l'arrêter quand, plus tard, l'heure serait venue de faire cesser le combat et de contenir cette puissance de la presse religieuse, dont d'ailleurs la docilité avait déjà fait ses preuves. »

Il est difficile d'assigner plus nettement à cette presse sa place dans la maison : *ancilla theologiæ*. B.-H. G.

Les Contemporains, *Études et Portraits littéraires*, par Jules Lemaître. 1re série, Un vol. in-18. Paris, H. Lecène et Oudin, éditeurs; 1886. — Prix : 3 fr. 50.

Remarqués à mesure qu'ils paraissaient dans la *Revue bleue*, ces articles de fine critique et de spirituelle analyse méritaient assurément le périlleux honneur de la réimpression en volume.

M. Jules Lemaître a conquis en quelques années une place très distinguée dans le monde littéraire normalien; il a rapidement parcouru les étapes universitaires jusqu'au poste élevé de professeur de faculté à Grenoble. Au Havre, où il fut professeur de rhétorique au lycée, il écrivit des vers, de jolis vers, des sonnets-portraits, qui firent tapage. A Alger, il occupa la chaire de littérature à l'École supérieure des lettres et des sciences et composa un léger et charmant recueil de poésies algériennes qu'il baptisa *Petites Orientales*. A Besançon, maître de conférences à la Faculté, il écrivit pour sa thèse de doctorat une étude sur la comédie après Molière et le théâtre de Dancourt.

Le caractère propre de M. Jules Lemaître, c'est un vif sentiment de la modernité, qu'il exprime en une langue légère et pure, tout imprégnée de la sève classique. Sa critique n'est ni guindée ni prétentieusement profonde; il ne se pose pas en démolisseur d'âmes; il ne présente pas son recueil de portraits comme un traité d'anatomie psychologique; son regard ne s'aventure pas à descendre dans les replis trop mystérieux des intentions incertaines, mais il saisit sûrement tout ce qui remonte à la surface, l'interprète minutieusement et délicatement; il s'insinue sous la cuirasse des mots pour toucher l'idée, et, quand il l'a de la sorte prise dans sa cachette, M. Lemaître, moitié souriant, moitié railleur, semble lui dire : « Je sais bien que tu es là, ne te dérange pas. »

C'est très agréable ce jeu de cache-cache auquel se livre M. Jules Lemaître, car il ne choisit pas pour partenaires les premiers venus : le présent volume rassemble Théodore de Banville, Sully Prudhomme, François Coppée, Édouard Grenier, Mme Adam, MM. Alphonse Daudet, Ernest Renan, Ferdinand Brunetière (chapitre qui pourrait s'intituler *Entre Critiques*), Émile Zola, Guy de Maupassant, Huysmans, Georges Ohnet.

L'article consacré à ce dernier a plus servi pour faire connaître M. Jules Lemaître que ses autres études; c'était un coup de fouet, — un coup de fouet, ça claque en même temps que ça cingle; — il a retenti. M. Lemaître avait déployé dans ses autres écrits de supérieures qualités de délicat qui possède à fond l'art des nuances, des réticences très explicites, des sous-entendus tout à fait suggestifs. A propos de l'auteur de *Serge Panine*, il révéla une vigueur, une franchise catégorique, un tour de main d'exécuteur,

qui le font paraître aussi redoutable que ses autres mérites le rendaient aimable. PZ.

La légende hugolienne. — *Première série :* **Les petites Épopées,** par A.-J. Boyer d'Agen. Un vol. in-8°. Paris, A. Laurent, éditeur ; 1886.

Si M. A.-J. Boyer d'Agen n'est pas un jeune homme, un très jeune homme, il y a lieu de croire qu'il a réuni en ce volume ses *Juvenilia*. Il y montre, en effet, le suffisant aplomb de la jeunesse qui ne doute de rien, et d'elle-même moins que de quoi que ce soit au monde. Il se moque à la fois et des personnages qu'il met en scène et du lecteur, — qui pourrait bien lui renvoyer ses dédains. Pour mimer ses grimaces de Gavroche, il se pose même avec complaisance devant son miroir sans paraître soupçonner qu'il tire ainsi la langue à sa personnelle image. Comment l'auteur de *la Légende hugolienne* réussit-il à concilier la médiocre estime dont il témoigne pour le « romantisme *puéril* » avec ses propres allures ultra-romantiques et son hugolâtrie hautement avouée, déclarée à ce point d'embrasser dans son fétichisme jusqu'aux ascendants du poète ? C'est un des points obscurs de ce livre où abondent les obscurités. En effet, en son style tourmenté, maniéré, très travaillé dans son affectation de laisser-aller, négligeant, bourré d'inutiles néologismes, M. Boyer n'affecte pas seulement de torturer la langue française tellement que, maintefois, le lecteur interdit se demande s'il se trouve en présence d'une intention de beauté littéraire ou d'une faute d'impression ; il se plaît en outre aux attitudes sibyllines, aux énigmes creuses, je le crains, autant que pompeuses. En dépit de cet enfantillage impertinent, redondant et fort agaçant, quand on écarte la bizarre friperie dont M. Boyer d'Agen a voulu affubler les simples nouvelles composant ce qu'il appelle *la Légende hugolienne*, on n'est pas peu surpris de découvrir sous une vaniteuse ostentation de parade une âme de poète, un cœur bien né, une belle culture, qui sont autant de promesses latentes de talent chez un jeune homme. E. C.

POÉSIES

La Mer, par Jean Richepin. Paris, Maurice Dreyfous, 1886. Un vol.

Michelet à la mer a fait parler son verbe,
Son verbe à lui, brûlant, haché, fiévreux, nerveux,
Éclairs et coups de vent, bonds et langues de feux,
Rayons de miel doré, tranches de fruit acerbe.

Beau verbe ! mais le tien, ô mer, est plus superbe,
Lorsque l'orage en rut mord ton mufle baveux,
T'empoigne à bras-le-corps, t'arrache les cheveux,
Et te les éparpille au loin comme un tas d'herbe.

Beau verbe ! mais le tien, ô mer, est plus câlin,
Quand le soleil sur toi se couche à son déclin,
Que ton corps frissonnant se pâme à ses caresses,

Et que parmi les bruits lentement apaisés,
Tu t'endors alanguie à de vagues paresses
Où passent en chantant des rêves de baisers.

Voilà qui excuserait Jean Richepin d'avoir écrit, lui aussi, son livre de *la Mer,* s'il avait besoin de s'excuser de faire un chef-d'œuvre parce que d'autres en ont fait avant lui. Il a, cet aventureux du corps et de l'esprit, « travaillé, mangé, gagné du pain », paraît-il, parmi

Des gaillards à trois brins qui le traitaient en mousse ;

et les vers qu'il imprime en ce volume sont des souvenirs de scènes vivantes, à moins qu'ils n'aient été « rythmés au claquement des voiles ».

Cependant qu'il était de quart sous son suroît,
Le dos contre la barre et l'œil dans les étoiles.

J'ignorais, je l'avoue, que Jean Richepin eût navigué. Ce faisant, il n'a perdu ni son temps ni sa peine, et, dans le sillon de sa barque ou de son navire, il a su faire pousser une jolie moisson.

Le dizain de sonnets qui sert de préface à son œuvre nouvelle est un merveilleux portique au delà duquel aucune magnificence architecturale ne surprend plus. On entre de plain-pied dans le beau, et dès lors on l'exigera partout, déçu et peiné si, en certaines parties de l'édifice, on voit le bizarre et le pédantesque s'y superposer. Je veux donner encore au lecteur le régal d'un de ces sonnets, le dernier, diamant serti dans de l'or fin :

Grands oiseaux voyageurs qui risquez l'aventure
De traverser la mer, jamais vous n'y posez ;
Et quand l'ouragan pèse à vos membres brisés,
Vous tombez sur les ponts où l'homme vous capture.

Mais l'heureux goéland à la double nature
Plane ou vogue à loisir sur les flots maîtrisés.
A leur crête en fureur son vol met des baisers,
Et leurs dos arrondis lui servent de monture.

Sur les vagues ainsi je veux que mes pensées
Soient dans l'onde et dans l'air tour à tour balancées ;
Et, s'il faut l'avouer, voilà tout le mystère

Qui fait que le vers seul m'y paraît excellent.
La prose, même ailée, est un oiseau de terre ;
Mais le vers nage et vole... — Allez, mon goéland !

Nageant et volant, le goéland plonge avec une égale hardiesse dans les profondeurs d'en bas et dans les profondeurs d'en haut. Il a dérobé le secret de la mer et des vents qui la baisent ou la battent, et jamais, depuis le πολύφλοισβοιο θάλασσης des poèmes homériques, plus vigoureux échos des âpres rumeurs du

large et des grèves n'étaient venus étonner et ravir les oreilles humaines. Le poète comprend toutes les voix de l'Océan, et sa chanson les traduit toutes. Il est mystique dans *les Litanies de la mer* comme un dévot l'est à Marie, et nul ne suspectera sa sincérité quand cet escaladeur d'olympes et ce pourfendeur des dieux s'écrie :

Et l'athée a connu l'extase et la ferveur.

Il est sauvage, raffiné, farouche, tendre, harmonieux, discord, terrible, charmant, retentissant comme le clairon qui sonnera, dit-on, la diane aux morts, alanguissant et berceur comme une mélopée de nourrice penchée sur un berceau, dans les *Marines, Étant de quart* et le *Finale*, où s'avoue une ambition légitime qui ne risque pas d'être trompée :

Je veux mettre mon nom à l'abri des naufrages
Dans l'osier de ces vers solidement tressés.

Il est loup de mer, loustic, poète de bord, exubérant de verve et d'inspiration populaires, dans ces chansons qu'il appelle *Matelotes* et qui font danser sur des rythmes étranges tous les rêves, toutes les passions, tous les soucis, tous les appétits et toutes les croyances de l'homme de mer.

Il est élevé, humain, vibrant à l'héroïsme et sympathisant aux douleurs, dans les poèmes d'allure plus grave et de ton plus sévère qu'il intitule *les Gas* et *les Grandes chansons*. Lisez *les Sardinières*.

La sardine est jolie en arrivant à l'air
Comme un couteau d'argent où s'allume un éclair;

les Haleurs, le Serment, les Trois matelots de Groix et cette délicieuse *Étude moderne d'après l'antique*, et vous serez frappés, non seulement de la netteté de l'observation et de la puissante exactitude de la peinture, mais aussi de la pénétration du coup d'œil dont il sonde le cœur humain.

L'admirant comme je l'admire, étant enthousiaste de son génie comme je le suis, je me sens à l'aise pour dire ce qui, dans ce livre, me plaît moins ou ne me plaît pas.

A la spontanéité, à la franchise, à la naïveté de l'inspiration, Jean Richepin joint un talent consommé de cadenceur de mètres et de ciseleur de rimes. Quelque riche que soit la matière, l'art dont il la travaille ne lui est pas inférieur. Original et chercheur, sentant qu'il a en main un outil capable de prodiges, il saisit la phrase et le rythme, les pétrit, les violente, les jette dans des moules fondus par lui, d'où ils sortent parfois, il me semble, plutôt déformés qu'embellis. Ces pièces en rimes masculines qui, dans les *Marches touraniennes* des *Blasphèmes*, avaient la saveur rude et sauvage des poésies primitives, me paraissent moins heureuses ici. J'ai peine aussi à me faire l'oreille à l'harmonie des vers de neuf et de onze syllabes, dont l'essai revient souvent, trop souvent à mon gré. Je serais plutôt sensible à la lente et traînante cantilène des vers de treize syllabes où il s'est aventuré dans une courte pièce intitulée *Frissons d'amour :*

Dans l'ombre, autour de moi, vibrent des frissons d'amour.
Venus je ne sais d'où parmi les senteurs salines,
Traîne un vol de parfums, œillets, roses, miel, pralines.
Le vent voluptueux roule un chœur de voix câlines.
Dans l'ombre, autour de moi, vibrent des frissons d'amour.

En somme, malgré ces savantes et hardies tentatives, ou peut-être à cause d'elles, je doute qu'il soit bien utile de chercher de nouvelles ressources à notre poétique de ce côté-là. Ouvrir des voies, rien de mieux. Mais encore faut-il qu'elles mènent quelque part, et c'est ce que je ne vois pas bien.

Enfin, pour en finir avec des critiques auxquelles je me sens contraint tout en me les reprochant, il ne me paraît pas que les passages où le poète emprunte à la nomenclature scientifique le technique de ses termes soient de nature à encourager de nouveaux efforts dans cette direction.

Mais ce sont là chicanes misérables, que j'ai formulées seulement parce que ce vaste cœur et ce puissant esprit mérite qu'on soit avec lui toute franchise et toute vérité. Son œuvre n'en reste pas moins œuvre de maître. Si l'on peut faire des réserves sur les procédés qu'affectionne parfois l'artiste, tout disparaît dans la largeur de l'exécution et dans la splendeur de l'effet. Jean Richepin est du petit, très petit nombre, des poètes spontanés dont l'organisation s'affine et se développe au contact de la science et de l'art. Il n'y perd rien de sa liberté d'allures, de sa verdeur, de son souffle, de son élan, de sa personnalité. C'est une source jaillissante dont le flot, dans quelques canaux qu'il soit conduit, garde toute l'impétuosité du jet initial. Je regarde et cherche parmi ceux qui, de nos jours, manient

Le vers souple, ondulant, multiforme, divin,
Mystérieux,

le vers, dont Richepin a dit en une ligne admirable :

Du pain de la pensée, il est sûr levain.

et je ne vois nulle part plus de jeunesse, de sève, de variété, de richesse et de force que dans les œuvres de l'auteur de *la Chanson des gueux*, des *Caresses*, des *Blasphèmes* et de *la Mer*. Je serais, je crois, embarrassé de dire où j'en vois autant. Il aime à faire parade de sa vigueur, à se draper dans des manteaux d'écarlate, un grand sabre au poing, à cambrer son torse et à renfler ses biceps. Impardonnables crimes pour les débiles, ceux dont le gris éblouit la vue, qui portent, emmanchée à la garde de leur épée en guise de lame, une plume d'oison, dont l'épine dorsale dévie et dont les muscles sont mous! Pour lui, Richepin, il vit librement et tant qu'il peut. Il est, lui aussi, une force de la nature, et, comme la nature, il ignore les modesties fausses, les pudeurs convenues, la sobriété des gastralgiques et la chasteté des impuissants. Nul raisin n'est pour lui trop vert; tant haut soit la grappe, il sait l'atteindre et l'enlever d'un bond. Quel

contraste entre cet homme débordant de vie, dont le cerveau est un miroir où se reflète le triple monde des idées, des sentiments et des choses, dont la voix est le magnifique écho où se répercutent en s'amplifiant les rumeurs des éléments et les cris de l'humanité, et tant de contemporains anémiés, tristes parce qu'ils n'ont pas de sang, corrompus parce qu'ils n'ont pas de vigueur, désabusés parce qu'ils sont à la fois incapables et assoiffés de jouissances, pessimistes navrants et visibles, amants platoniques de la mort! Voilà un sujet d'étude psychologico-littéraire dont les résultats seraient, j'imagine, troublants pour les échafaudeurs de théories et les bâtisseurs de systèmes. Je m'étonne qu'il n'ait pas tenté la plume subtile et déliée de M. Paul Bourget dont les tableaux ne peuvent être complets sans cette figure, et qui, si je ne me trompe, a connu de près Jean Richepin. B.-H. G.

Poésies, par MARTIAL BESSON, avec une préface de Charles Fuster et une pièce de vers de Frédéric Bataille. 2e édition. Un vol. in-18. Paris, E. Giraud et Cie. — Prix : 3 francs.

Ce volume — c'est un mot bien ambitieux pour une plaquette de 104 pages — est dédié « à mes chers confrères les instituteurs de la Charente et de la Vienne ». Il en est à sa deuxième édition. Sans connaître exactement le chiffre de tirage que l'éditeur entend par édition, on peut en conclure que les confrères sont suffisamment nombreux et fraternels.

La réflexion que je viens de me permettre n'a, du reste, rien que de très honorable pour l'auteur et les lecteurs, parmi lesquels je suis enchanté d'être. M. Martial Besson fait un noble emploi des rares loisirs que laisse une profession absorbante et pénible. Mais je n'insisterai pas sur ce point; le talent de M. Besson vaut qu'on l'apprécie pour lui-même et non pour les circonstances dans lesquelles il se produit. Voyez plutôt ce tableau champêtre ; c'est du *plein air :*

Sur les andains, au pied d'un chêne séculaire,
Les faucheurs font la sieste. Ils ont battu leur *dard*,
Mangé la soupe aux choux dans l'immense soupière,
Bu de l'eau plein la gourde et dévoré le lard
Salé qu'avait pour eux apporté la fermière.

Puis ils ont un moment causé, couchés en rond,
La nuque dans les mains, le chapeau sur la face,
Parlant du temps probable et de ce qu'ils feront
Demain, de la moisson, des vignes qu'on remplace,
Et du brûlant soleil qui leur mouille le front.

Ils dorment maintenant, la bouche presque ouverte;
De leurs torses hâlés sort un souffle bruyant
Qui se mêle aux senteurs âcres de l'herbe verte.
Quand ils s'éveilleront, délassés, reprenant
Leur faux, ils poursuivront leur tâche, l'âme alerte.

B.-H. G.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Histoire contemporaine d'Angleterre, *depuis l'avènement de la reine Victoria jusqu'aux élections générales de 1880* (1837-1880), par MAC CARTHY, membre de la Chambre des communes. Traduit de l'anglais, avec l'autorisation de l'auteur, par Léopold Goirand. Paris, Émile Perrin, 1885. 5 vol. in-8. — Prix : 30 francs.

Écrire l'histoire contemporaine d'une nation européenne, c'est aujourd'hui écrire l'histoire de l'Europe, je dirais volontiers du monde, en se mettant à un point de vue spécial. Là plus qu'en bien d'autres cas est vrai le fameux adage : Tout est dans tout. Les intérêts financiers, commerciaux, industriels, politiques des différents peuples sont tellement mêlés et dépendant les uns des autres que rien de ce qui affecte le régime économique ou le système gouvernemental d'un État n'est sans contre-coup dans le monde entier. De là l'utilité de connaître, dans leurs détails et leurs mobiles secrets, les événements qui constituent l'histoire de nos voisins et qui ont agi souvent plus immédiatement et plus puissamment qu'on ne le croirait, sur notre propre vie nationale.. Mais cette connaissance devient nécessaire lorsqu'il s'agit d'un peuple voisin avec lequel des rapports de toutes sortes s'entretiennent chaque jour, dont le marché financier se confond avec le nôtre, dont les produits sont indispensables à notre industrie, de même que les nôtres le sont à son bien-être et à son luxe, et dont le commerce fait une concurrence le plus souvent victorieuse au commerce français sur tous les points du globe, et jusque dans la moindre ville de notre pays. Nous avons à compter avec l'Angleterre à tout instant et en toutes choses. Les intérêts anglais sont un des plus forts facteurs de notre situation économique et politique, il serait puéril de ne pas le voir et, le voyant, coupable de le nier. Du reste, tout le monde le sait et, de plus en plus, l'opinion s'inquiète des

choses de l'Angleterre et cherche à s'initier aux ressorts cachés de sa vie publique et aux dessous complexes de son organisation sociale et de ses mœurs.

Le livre que M. Léopold Goirand vient de traduire contribuera à répandre des notions dont nous sommes à juste titre avides, et c'est, dans ce sens, un des plus remarquables efforts qui aient été faits.

Le choix de la volumineuse histoire de Mac Carthy est vraiment heureux. L'auteur, comme son traducteur le fait remarquer, est, « par son origine irlandaise et ses idées libérales, très porté à juger avec bienveillance le rôle de la France dans la politique contemporaine; outre qu'il connaît notre langue, il semble aussi familiarisé avec notre vie que s'il eût vécu au milieu de nous ». Un étranger qui nous connaît si bien nous fera, plus facilement et mieux qu'un autre, connaître ses compatriotes. Et, en effet, la lecture de l'ouvrage de M. Mac Carthy est aisée et attrayante; qualités qui appartiennent sans doute à l'original, mais dont il faut bien faire compliment aussi à M. L. Goirand qui a su, — mérite rare chez un traducteur, — ne pas changer la sobriété en sécheresse, l'esprit en bêtise, la simplicité en platitude, et généralement le bien en mal. Il a poussé très loin la sollicitude à cet égard; il l'a même poussé, j'en ai peur, un peu trop loin, et je me crois ici obligé de faire quelques réserves. M. L. Goirand nous en avertit dans son avant-propos; il a voulu, « tout en respectant, même dans ses moindres nuances, la pensée de l'écrivain, la soumettre, quant à son expression, à toutes les exigences de notre goût affiné par les traditions particulières à notre race, par notre éducation essentiellement littéraire et par l'action constante de nos écrivains si respectueux de leurs propres œuvres et du public appelé à les juger ». M. L. Goirand ajoute en s'expliquant : « L'auteur me semblait-il avoir disséminé çà et là les lignes d'un même portrait, je les réunissais pour en constituer un tableau unique; s'abandonnait-il parfois à des développements qui me paraissaient affaiblir l'idée principale au lieu de la fixer, je taillais sans scrupule et réduisais aux proportions que je jugeais meilleures. » On voit tout le danger du système. Heureusement qu'on peut avoir confiance en celui qui l'applique. Mais c'est la condamnation même d'une méthode que de ne valoir qu'autant que vaut celui qui la met en œuvre. Quoi qu'il en soit, le fond de notre littérature historique s'est enrichi d'un livre important, digne de foi et traitant de matières trop récentes pour avoir rien perdu de leur valeur pratique. On trouvera dans l'histoire de M. Mac Carthy des passages vraiment curieux, même au point de vue exclusivement français : l'indemnité Pritchard, le coup d'État, Orsini, la guerre de Crimée, l'expédition de Chine, celle du Mexique, les événements de 1870, et tant d'autres épisodes de notre histoire, racontés par un étranger qui sait ce dont il parle, nous intéresseront vivement. Le reste — et là-dessus j'insiste — nous instruira.

M. L. Goirand a fait précéder sa belle traduction d'une préface pleine de vues sagaces et d'indications précises qui prouvent qu'il a pénétré dans l'intimité même du peuple anglais et qui seront précieuses pour la majorité des lecteurs. J'aurais bien à faire quelques questions sur un ou deux points, la situation de la femme à laquelle M. L. Goirand semble refuser dans la famille une influence qu'en réalité elle a, je le crois du moins, plus que chez nous, la laïcisation de l'instruction primaire, qui est un terme sur lequel il faudrait s'expliquer et que les Français et les Anglais n'entendent certainement pas de même, etc. Mais ces questions de détail n'enlèvent rien à la valeur de l'œuvre; je la considère comme un service rendu au pays par le traducteur qui, si j'en crois les gages donnés, en saura rendre d'autres, le cas échéant.

B.-H. G.

Histoire moderne du peuple anglais, *depuis la Révolution jusqu'à nos jours,* par John Richard Green, traduite par Mlle Marie Hunt, précédée d'une introduction, par Yves Guyot. Paris, G. Charpentier et Cie, 1885. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

La petite histoire de Green a eu un grand et légitime succès en Angleterre. Elle se propose, comme la petite histoire du peuple français de Lacombe, d'exposer l'évolution sociale de la nation bien plus que les événements politiques. Mais l'ouvrage anglais est plus nourri de détails, moins généralisateur et plus lourd que le livre français. En outre, ainsi qu'on doit s'y attendre, dans toute étude historique ou sociale écrite par les Anglais, les questions religieuses, les différences et les différends de doctrines et de sectes y tiennent une grande place. Tel qu'il est, ce livre méritait d'être traduit. Il forme un manuel original et sincère de l'histoire d'Angleterre, et il vient occuper chez nous une place vide. Cette traduction, que M. Yves Guyot a fait précéder d'une introduction où il jette rapidement des vues assez justes, ne comprend, comme l'indique le titre, que la partie qui s'étend de la Révolution de 1688 à 1873. Elle est l'œuvre d'un des professeurs d'anglais les plus distingués de la ville de Paris, miss Marie Hunt. La traductrice a gardé fidèlement l'aspect et l'allure du style de l'original, et ne l'a point rendu plus léger. Ce n'était, du reste, pas sa tâche. Mais je reprocherai au prote de n'avoir pas revu avec assez de soin les épreuves et d'avoir laissé passer trop d'incorrections.

Fondation du Pan-Celtisme, par Henri Lizeray. — *Les Francs nation celtique.* Paris, chez l'auteur, 1884. — *Les Francs originaires de Tongres et descendant des Cimbres.* Paris, 1885. — *Les Francs Saliens du Nord et les Salyens du Midi font partie du même peuple.* Paris, chez l'auteur, 1885. — *Le Druidisme restauré.* Paris, Ernest Leroux, 1885; 4 br. in-8°.

Je ne me permettrai pas d'apprécier ces différents écrits au point de vue de la science historique. Il serait, j'imagine, aisé d'en faire bon marché en deux ou trois mots spirituels ou dédaigneux. Les discuter, c'est autre chose. Il se trouve que j'ai, il y a déjà longtemps, hélas! consacré deux années à l'étude de l'ori-

gine des Francs et de leur établissement en Gaule, et qu'à plusieurs reprises j'ai eu à m'occuper des druides et du druidisme. C'est ce qui me rend si réservé. Je sais ce qu'il faut de recherches, de patience attentive et d'ingéniosité sagace pour arriver à une hypothèse qui puisse passer pour la vérité. Comment oser, après la simple lecture de quelques pages qui résument une masse énorme de travaux, prononcer : l'auteur se trompe ou l'auteur est dans le vrai? Ce qu'on peut dire, c'est que M. Henri Lizeray ouvre sur l'histoire de nos origines des horizons nouveaux; qu'il sait étayer ses théories de textes et de raisonnements qui étonnent à la fois par leur imprévu et par leur solidité, et que les conséquences qu'il en tire révèlent, sous la logique de l'érudit, une ardeur de patriotisme qui réchauffe le cœur. B.-H. G.

Les Français en Russie et les Russes en France. *L'ancien régime, l'Émigration, les Invasions,* par Léonce Pingaud. Un vol. in-8°. Paris, Librairie académique Perrin; 1886.

L'armée française a pris Moscou, Paris a été pris par l'armée russe; en dernier lieu, nous avons pris Sébastopol, et, de ces alternatives de succès et de revers, — 1812, 1814, 1855, — il est digne de remarque qu'il ne soit resté ni d'un côté ni de l'autre aucune arrière-pensée de vengeance, nulle ombre de ressentiment. Cela tient sans doute, qu'ils en aient conscience ou non, au puissant échange de sympathie qu'établit entre les deux peuples le courant d'invasion qui, sous Catherine II et depuis, conduisit la France intellectuelle et libérale à introduire la civilisation des idées en Russie.

M. Pingaud, professeur d'histoire moderne à la Faculté des lettres de Besançon, a retracé, d'après les archives des Affaires étrangères, complétées par de récentes publications russes, la généreuse histoire des philosophes, des artistes, des soldats, des émigrants, des précepteurs même, qui sont allés porter l'influence française parmi les compatriotes de Pierre le Grand. Si cette influence s'est principalement manifestée sous une forme légère, il n'en est pas moins vrai cependant que c'est elle qui fit pénétrer dans le vieil édifice des tsars des usages nouveaux, des arts utiles, les premières idées de tolérance et d'humanité, le principe du développement des esprits et des connaissances, la notion de l'égalité et de la liberté, le sens de la vie spirituelle, tous les germes féconds de la vraie civilisation.

Cette histoire, qui honore la France, remplit les deux règnes de Catherine II et d'Alexandre Ier, correspondant l'un à notre ancien régime, l'autre aux événements de la Révolution et de l'Empire. Qu'il nous montre l'action exercée par les philosophes tels que Voltaire et Diderot, par les gentilshommes tels que Roger de Damas et Richelieu, par les émigrés irréconciliables tels que Langeron et Joseph de Maistre, M. Pingaud nous dirige parmi l'extrême variété des sujets traités avec la certitude d'une profonde information déguisée sous la bonne grâce de diction d'un pur lettré. Le livre est en tous points remarquable. E. C.

Histoire du Bon Vieux temps, *racontée par le fils d'un paysan, depuis nos origines nationales jusqu'à la Révolution,* par Marc Bonnefoy. Deuxième édition. Paris, H.-E. Martin, 1886. Un vol. in-8°. — Prix : 5 francs.

Avènement des Temps nouveaux. *La Révolution. Du 5 mai 1789 au 10 thermidor,* par le même auteur. Paris, H.-E. Martin, 1885. Un vol. petit in-8°. — Prix : 1 fr. 75.

Le premier de ces récits est « adopté par la commission des bibliothèques populaires et scolaires; couronné par la Société pour l'instruction élémentaire; inscrit au catalogue de la Ligue de l'enseignement; recommandé par M. le préfet de la Seine, etc., etc. » Le second mérite de l'être.

Voici un passage pris au hasard dans le premier, p. 137 : « Il est temps de dire que Louis le Jeune était mal marié; sa femme Éléonore d'Aquitaine aimait, paraît-il, passionnément les hommes, son mari excepté. C'est ainsi que le prince d'Antioche, oncle de la reine, obtenait d'elle des caresses plus tendres que ne leur permettait leur degré de parenté. Il est aussi question d'un beau Musulman, Noradin, soudan d'Alep, car l'amour n'a pas de religion. Peut-être Éléonore a-t-elle droit aux circonstances atténuantes : elle se plaignait d'avoir été mariée à un moine plutôt qu'à un roi », etc., etc. Imaginez un instituteur commentant ces lignes devant une classe élémentaire, et ses jeunes élèves lui demandant des explications sur la proportion permise entre le degré de tendresse des caresses et le degré de la parenté, ou sur l'amour athée, ou sur ce qui, aux yeux d'Éléonore, pouvait différencier un homme d'avec un moine. Allons donc! des polissonneries de ce genre sont le contraire de l'enseignement démocratique, et il faut que personne de ceux qui ont adopté et recommandé ce livre malpropre ne l'ait lu. Si l'incurie est une excuse, ils ont du moins celle-là. Quant à l'auteur, c'est en vain que je lui en cherche une.

Le Mexique : *Histoire de l'établissement et de la chute de l'empire de Maximilien* (d'après des documents officiels), par A. de Schrymakers, ex-capitaine de la légion belge au Mexique. Troisième édition, revue et augmentée. Paris, Félix Alcan. Un vol. in-8°.

Cette histoire, écrite par un témoin impartial, qui a eu à sa disposition un grand nombre de documents authentiques et inédits, me semble destinée à fixer l'opinion de bien des gens qui ne savent, de la guerre du Mexique, que ce qu'ils en ont lu de contradictoire et de passionné dans les journaux et les brochures de l'époque. Le maréchal Bazaine n'y joue point un beau rôle. Il couve déjà l'œuf de trahison que nous vîmes éclore au plus fort des désastres de la patrie. L'empereur Maximilien y apparaît comme

un homme bien intentionné, prenant au sérieux son métier de souverain, et victime consciente de l'idée du devoir. Mais l'ouvrage de M. de Schrymakers ne se propose pas seulement le récit du drame qui se dénoua dans le sang à Queretaro; il a aussi pour but de faire connaître les ressources d'un pays fertile et riche entre tous, et d'encourager le flot d'émigrants qui chaque année se répand sur les États-Unis, où ne les attendent le plus souvent que souffrances et déceptions, à se porter vers le Mexique. Il y voit avec raison pour notre race — Belgique et France sont sœurs — un magnifique débouché. « Loin de nous être indifférentes, dit-il dans sa préface, les destinées de ce pays finiront par nous intéresser d'autant plus que nous verrons s'y établir un plus grand nombre de nos compatriotes au profit des émigrants et de leur patrie d'origine, non moins qu'à l'avantage que leur pays d'adoption. »

Nos Révolutionnaires, par PHILIBERT AUDEBRAND. *Pages d'histoire contemporaine, 1830-1880.* Un vol. in-8°. Paris, L. Frinzine et Cie; 1886. — Prix : 7 fr. 50.

M. Philibert Audebrand étudie en ces pages Godefroy Cavaignac, Armand Marrast, Thiers, le duc Pasquier, Guizot, Duvergier de Hauranne, L. Vitet, Le Verrier, Ernest Picard, Lamartine, Ledru-Rollin, Ulysse Trélat, les d'Orléans, les Bonaparte, Clément Laurier, E. Littré, Adolphe Crémieux, Glais-Bizoin, Gambetta et Chanzy. Cette énumération laisse quelque peu perplexe sur le sens que l'écrivain attache au mot révolutionnaire. Il est bien vrai que tous les hommes dont il s'occupe relèvent, à des titres divers, de la révolution, à l'influence de laquelle rien ne s'est complètement soustrait en France, non pas même ceux qui se vantent d'en être les plus irréconciliables ennemis; mais décerner le brevet de révolutionnaire à Pierre-Denis Pasquier, à M. Guizot et à Vitet, pour n'en citer que quelques-uns, c'est vraiment prodiguer l'étiquette et propager la confusion. Comment appellera-t-on les autres? Peut-être M. Audebrand a-t-il voulu indiquer que ces hommes avaient dû leurs hautes situations ou leur notoriété à des révolutions, c'est-à-dire à des changements de gouvernement. N'importe, ils font étrange figure dans une galerie qui porte ces mots : *Nos révolutionnaires,* au frontispice.

M. Philibert Audebrand a vécu au milieu des hommes dont il nous parle. Il a été mêlé, dans son ardente et longue carrière de journaliste, aux événements qu'il raconte; il a vu les épisodes, entendu les mots, jugé par expérience les caractères. C'est là le charme de son livre; il est fait de pages vivantes et vibrantes. L'auteur apporte dans ses appréciations la seule impartialité que l'on puisse demander à un contemporain et à un militant : la bonne foi. Robuste et chaud dans ses amitiés, il a pour les personnalités de son parti l'indulgence d'un homme qui connaît la faiblesse de l'homme; mais cette indulgence ne va pas jusqu'à voiler les fautes ou publier les défauts. Comparez, par exemple, l'étude sur Godefroy Cavaignac avec celle qu'il consacre à Marrast, et vous remarquerez les différences que l'écrivain sait établir entre deux républicains qui, l'un et l'autre, ont été des gloires de leur parti.

Quant à ceux qui n'en sont pas, M. Philibert Audebrand n'a pas pour eux grande tendresse, et l'on ne saurait s'en étonner. Ce n'est pas un dilettante écoutant en amateur le concert qui se dégage en fin de compte des luttes humaines; ce n'est pas un sceptique qui compte en souriant les coups; ce n'est pas un psychologue dont l'esprit large et haut comprend trop les mobiles qui agitent les hommes pour ne pas se justifier à soi-même leurs actes et à qui la notion de l'inéluctabilité des lois de la nature apporte une impuissance égale à louer et à condamner. C'est un homme d'action, qui a payé toute sa vie de sa personne, et qui, le cas échéant, aurait versé son sang comme il fait couler son encre, pour la défense de ce qu'il croit le juste et le vrai. Je n'ai pas, sur le terrain neutre où nous sommes, à discuter son idéal. Godefroy Cavaignac, les hommes du gouvernement de 48, Gambetta, Chanzy, voilà ses héros. Il conçoit la république et le progrès social à leur manière. Ses sympathies et ses admirations donnent la clef de ses inimitiés et de ses haines. D'ailleurs, il laisse volontiers celles-ci de côté dans le livre que je signale, qui est — détail caractéristique — dédié à M. J.-J. Weiss en souvenir amical. C'est dans son *Histoire de la Révolution du 18 mars* qu'il faudrait chercher cette autre face de sa pensée. Il dit cependant, sous forme anecdotique et d'une allure libre et piquante, — le ton de tout son livre, du reste, — vertement leur fait aux d'Orléans et aux Napoléon. Écoutez ce passage anodin; il s'agit de la lignée de Louis-Philippe Ier, roi des Français : « Ce qui prouve que ses fils sont bien ses enfants, c'est qu'ils ne mentent pas à leur origine. Les voilà revenus. A l'heure où ils rentraient, la France était accablée de plus de désastres qu'elle n'en a jamais subi : nous perdions des provinces; les Prussiens occupaient quarante-quatre départements; la guerre civile mettait d'une main sacrilège le feu aux édifices de Paris; le sang et les larmes coulaient; la misère était à son comble. Or le premier cri des d'Orléans a été pour revendiquer cinquante-huit millions, réclamation juste peut-être, mais il fallait s'adresser à Napoléon III, mais il fallait le faire à toute autre époque. « Nul animal créé ne peut mentir à son « instinct », a dit Beaumarchais. Le cheval hennit, le chien jappe, le cerf brame, le serpent rampe; le d'Orléans demande des millions. Quand le petit Gargantua sortit du ventre de Gargamelle, sa mère, son premier vagissement fut : « A boire! à boire! » Le premier cri des d'Orléans, en ouvrant les yeux à la lumière du jour, est : « De l'argent! de l'argent! »

Une famille princière d'Allemagne, *Mémoires intimes,* par la veuve du prince Louis de Sayn-Wittgenstein-Sayn, née AMÉLIE LIBIENTHAL. Un vol. in-18. Paris, Paul Ollendorff; 1886. — Prix : 3 fr. 50.

Ces pages ont fait quelque bruit dans le monde politique et littéraire. J'arrive tard pour en parler.

C'est, d'ailleurs, une tâche qui me paraît ingrate, le sexe de l'auteur se prêtant mal à certaines libertés de franchise, sans lesquelles ma pensée risque fort de ne pas trouver son adéquate expression. Certes, la conduite de la belle-mère et des beaux-frères de la veuve du prince Louis de Sayn-Wittgenstein-Sayn, née Amélie Libienthal, n'est pas faite pour exciter les sympathies. Un pays où de telles choses se passent sans soulever la réprobation générale et où des dénis de justice et d'odieuses persécutions vis-à-vis d'une femme sans appui se pratiquent au su et de l'assentiment, au moins tacite, de l'empereur, a mauvaise grâce à se donner comme l'asile de l'honneur et de la vertu. Mais la persécutée a-t-elle bien fait de livrer au public ces *Mémoires intimes*, dédiés à son fiancé nouveau et que chacun peut s'offrir par son argent? Sans doute elle avait le droit de se défendre, d'arracher le masque à ses ennemis, d'en appeler, de la jurisprudence des tribunaux allemands et de l'indifférence du souverain, à l'opinion des honnêtes gens de tous les pays. Mais j'avoue que le ton de ces confidences me refroidit singulièrement. Cette mise en scène de la douleur, ces procédés littéraires, appliqués à l'exposé d'une plainte légitime et au récit de faits domestiques d'un caractère tout privé, choquent en moi je ne sais quel sentiment et me suggèrent des réflexions attristantes qu'on me dispensera de consigner ici. Et puis, — pourquoi ne pas le dire? — le fond de tout cela est une question d'argent; la princesse nous traîne dans des comptes de roubles et de thalers à n'en plus finir, et toute cette comptabilité sentimentale anesthésie quelque peu ma sensibilité. En somme, tout cela, c'est du linge sale, et quand le décrassage ne s'en fait pas en famille, ni l'œil ni le nez du passant n'en sont réjouis.

Un mot de critique *littérale*, rien qu'un mot, par discrétion et parce que cette sorte de critique est, en notre temps de cosmopolitisme et de jargon international, bien justement dédaignée : pourquoi la princesse, qui paraît savoir le français, appelle-t-elle obstinément *fidéicommis* ce que nous appelons majorat?

B.-H. G.

Papiers d'un émigré, 1789-1829. Lettres et notes extraites du portefeuille du baron de Guilhermy, député aux états généraux, conseiller du comte de Provence, etc. Mises en ordre par le colonel DE GUILHERMY. Un vol. in-8° de 512 p. Paris, 1886. Plon.

Député aux états généraux, conseiller du comte de Provence, attaché à la légation du roi à Londres, M. de Guilhermy, d'une vieille famille noble, non titrée, du midi de la France, a joué un rôle important pendant l'émigration. Les papiers d'où sont tirées ces lettres et ces notes demeuraient oubliés depuis sa mort, en 1829. Son fils, M. le colonel de Guilhermy, a fait une œuvre utile en les livrant à la publicité, car s'il s'y rencontre des détails de la vie de son père dont l'intérêt ne s'étend pas beaucoup au delà du cercle de la famille, ces détails sont étroitement mêlés à des faits et à des correspondances d'un réel et général intérêt au point de vue historique. Ce n'est pas en vain qu'un homme de quelque valeur se trouve avoir pris une part active à tant de choses : il en résulte que le récit de sa vie présente un tableau remarquable de l'époque agitée, si féconde en grands hommes et en grands événements, où elle s'accomplit.

La droite de la Constituante et l'émigration, en dépit de leur dévouement à la royauté, commirent bien des fautes, eurent bien des faiblesses, des torts, puis bien des regrets. On en retrouvera l'aveu loyal dans les papiers de ce royaliste courageux et fidèle, politique clairvoyant, homme de bon conseil et patriote sincère. Des lettres, tout à fait intimes, du futur roi Louis-Philippe et du duc de Kent, père de la reine Victoria, éclairent le caractère de ces deux princes d'une lumière qui leur est favorable.

E. C.

Histoire des avocats au Parlement de Paris, par R. DELACHENAL, ancien élève de l'École des chartes. Un vol. in-8°. Plon et Nourrit, éditeurs. — Prix : 7 fr. 50.

L'ouvrage très érudit et très intéressant de M. Delachenal embrasse une longue période de trois siècles, du XVIIe au XIXe.

Il retrace l'histoire de l'ordre des avocats dès son origine, la confrérie de Saint-Nicolas.

Non seulement nous voyons là l'organisation intérieure de l'ordre, l'explication de ses dignités, de ses ressources, de son administration, de ses statuts, mais nous pénétrons par cette ouverture dans la vie d'affaires de ces temps lointains. C'est une exhumation et une restauration de l'existence réelle, du train quotidien des intérêts des individus, des familles et des corporations.

Avocats plaidants, consultants ou écoutants, — aujourd'hui stagiaires, — telle était la classification, non point verbale, mais effective, chaque catégorie ayant des attributions spéciales. Les plaidoiries étaient réglées, et quant à l'heure et quant à la forme générale.

M. Delachenal prend son sujet par les entrailles et ne laisse rien dans l'ombre. Tout ce qui est de l'office de l'avocat, il l'analyse ; et ce n'est pas peu de chose, car de tous temps la gent avocassière se distingua par la prolixité et l'abus de la paperasse : demandes et causes d'appel, défenses, répliques et dupliques ; inventaires, contredits et salvations.

Un des chapitres les plus curieux de ce livre plein et instructif, c'est celui qui expose les rapports des avocats avec le Parlement et définit le caractère de l'autorité exercée par le Parlement sur la corporation qui a pour patrons saint Nicolas et saint Yves.

On ne lira pas non plus sans plaisir l'étude consacrée à l'éloquence judiciaire au moyen âge et particulièrement au XVe siècle, et l'analyse de quelques fragments de plaidoyers. Un côté qui méritait d'attirer l'ingénieuse investigation de M. Delachenal, côté pratique et caractéristique, c'est le chapitre des honoraires.

La loi *Cincia* avait interdit aux avocats de recevoir aucune rémunération. C'était une prescription essentiellement et fatalement caduque. Le droit impérial reconnut au contraire la légitimité des honoraires. Les villes allouaient des pensions annuelles à leurs avocats, ce qui du reste a lieu encore aujourd'hui, même pour les municipalités, du moins pour les ministères et les grandes administrations publiques ou privées. Mais ce n'est point là ce qu'on appelle *honoraires*, qui sont la somme payée par le client, proportionnellement à l'importance de sa cause. Il n'y a point à proprement parler de tarif, et l'on sait que les avocats en renom se faisaient de beaux revenus, — jusqu'à 200,000 francs par an, comme Regnault d'Acy, — malgré les réductions du Parlement qui taxait les dépens, pratique qui survit encore de nos jours.

Si le détail du livre de M. Delachenal est souvent piquant, l'ensemble est d'un bon ordre de composition, claire, distincte, qui en rend la lecture facile et profitable.

Des notices biographiques, des pièces justificatives, un index alphabétique dénotent l'esprit méthodique et consciencieux de l'auteur, et sont d'un utile secours au lecteur.

PZ.

BIBLIOGRAPHIE — MONOGRAPHIE

— Singularités — Compilations — Curiosités littéraires —

Études sur la Bibliographie elzévirienne, basées sur l'ouvrage *les Elzevier* de M. Alphonse Willems, par le Dr G. Berghman. Avec 470 figures reproduisant les vignettes, culs-de-lampe et lettres grises des Elzevier. Stockholm, imprimerie d'Ivar Hœggstrom, 1885. Grand in-8° de IV-76 pages, plus 18 planches. Tiré à cent exemplaires, sur papier de luxe, filets rouges. (Ne se vend pas.)

Cet intéressant travail prouve bien une fois de plus combien il est difficile, sinon impossible, d'atteindre la perfection absolue en matière d'études bibliographiques. Il semblait qu'il ne restait plus rien à dire ni à désirer au sujet des productions de ces célèbres imprimeurs, après le magnifique volume de M. Alphonse Willems (*les Elzevier. — Histoire et Annales typographiques;* Bruxelles, 1880, grand in-8 de CCLIX-607 pages), qui a si bien résumé, coordonné et complété les travaux des Pieters, des G. Brunet, Walther, de Reume, de Kayser, etc. etc., M. le Dr Berghman, cependant, a trouvé le moyen d'y ajouter quelque chose et de glaner quelques indications et observations nouvelles sur un sujet qui, peut-être, malgré ces nouveaux efforts, n'est point encore entièrement épuisé.

M. Berghman, en entreprenant son utile travail, a eu un double but : d'abord, il a voulu fixer l'attention des bibliophiles sur une méthode particulièrement propre à leur faciliter l'examen des productions elzéviriennes, méthode qui l'a mis à même de restituer aux Elzevier quelques éditions considérées à tort jusqu'ici comme étrangères à leurs presses, et d'indiquer, pour plusieurs volumes appartenant à la collection elzévirienne, une provenance différente de celle qui leur a été attribuée dans ce beau livre de M. Willems. Cette méthode, il se hâte de le dire, lui a été enseignée précisément par le même livre, et il l'a construite d'après les données qu'il renferme; mais, comme on les trouve disséminées dans tout le volume, il a supposé que tous les elzéviriophiles n'avaient ni le temps ni l'envie de s'adonner à une étude aussi longue que minutieuse. Il a donc formulé une espèce de petit code spécial dont ces règles simples et claires serviront désormais de guide certain aux amateurs. C'est ainsi qu'il a pu lui-même faire, sur plus de soixante articles du travail de M. Willems, d'intéressantes découvertes dont il nous communique les résultats (p. 35 à 65).

En second lieu, notre auteur s'est attaché à décrire aussi exactement que possible les *ornements* des productions elzéviriennes, pour lesquels, M. Willems, par diverses raisons, s'est borné à ses indications sommaires. Comme il n'existe nulle part de description générale figurative des vignettes, culs-de-lampe et lettres grises des Elzevier, M. Berghman a cru ne pouvoir mieux faire, pour les faire bien connaître, que de donner des fac-similés de tous les types originaux qu'il a pu réunir, mais seulement des types usités pour les éditions de petit format, les seules dont on fasse collection et qui sont l'unique objet de la première partie de son étude.

Nous regrettons de ne pouvoir nous étendre davan-

tage sur le remarquable travail de M. le Dr Berghman; ce qui précède, du reste, doit faire suffisamment comprendre l'intérêt qu'il présente et combien seront heureux les trop rares bibliophiles qui pourront le joindre à leur exemplaire des *Annales* de M. Willems. PHIL. MIN.

Initials and Pseudonyms, *a Dictionary of literary disguises*, by WILLIAM CUSHING, B. A. London, Sampson Low, Marston, Searle and Rivington, 188, Fleet street, E. C., 1886. Grand in-8° de IV-603 pages à 2 colonnes; reliure anglaise, tête dorée, non rognée.

La première réflexion qui se présente à l'esprit en examinant ce magnifique ouvrage, c'est qu'il vient tout à point pour combler une grave lacune de la bibliographie anglaise et pour former le complément nécessaire de l'important travail dont nous avons plusieurs fois parlé : *A Dictionary of anonymous and pseudonymous literature of Great Britain*, par Samuel Halkett et John Laing. L'un et l'autre sont également précieux et indispensables, loin de faire double emploi, comme on pourrait le croire au premier abord, si l'on ne s'en rapportait qu'à leurs titres. Il suffit du reste, pour édifier les bibliophiles français sur la nature de ces deux productions, de dire qu'elles correspondent parfaitement à deux ouvrages similaires de notre littérature bibliographique; l'ouvrage de MM. Halkett et Laing n'est, en effet, autre chose que le *Dictionnaire des anonymes et pseudonymes* de Barbier, tandis que le beau travail de M. William Cushing représente les *Supercheries littéraires dévoilées* de notre Quérard.

M. William Cushing, dont la compétence pour l'élaboration de cette étude bibliographique ne saurait être récusée, a été, pendant plusieurs années, attaché à la « Harvard university library »; il n'en est pas d'ailleurs à son coup d'essai, et, entre autres publications utiles, on lui doit celles des *Index*, de la *North american Review* et du *Christian examiner*. Les soins méticuleux qu'il a apportés à la préparation de ces compilations pénibles sont le gage le plus assuré de la patience consciencieuse et de la sagace érudition qu'il a mises en œuvre pour la composition de son *Dictionnaire des déguisements littéraires*.

Aussi modeste que savant, il a tenu à faire connaître la part qui lui revient en propre dans cet ouvrage, et il ne nous a pas laissé ignorer qu'il avait tiré grand profit d'un travail analogue de M. Albert R. Frey, de l' « Astor library », à New-York. Voici, d'ailleurs, d'après lui-même, ce que contient son livre : « Cet ouvrage, dit-il, est destiné à former un dictionnaire des initialismes et pseudonymes des littératures américaine et anglaise, employés depuis le commencement du XVIIIe siècle jusqu'à notre époque. On y a ajouté un certain nombre des déguisements les plus récents et les plus importants de la littérature anglaise contemporaine, ainsi que quelques faux noms qui, suivant le sens strict des mots, doivent être appelés *soubriquets* (*sic*). » Le dictionnaire de M. Cushing se divise en deux parties; la première comprend, par ordre alphabétique naturellement, les astéronismes, initialismes et pseudonymes, exactement comme dans l'ouvrage de Quérard. La seconde renferme les noms réels des auteurs, avec l'indication des divers déguisements qu'ils ont adoptés et quelques courtes notes biographiques. Inutile d'insister davantage sur les dispositions de cet excellent travail; qu'il nous soit permis d'ajouter cependant qu'il est à la fois supérieur et inférieur aux *Supercheries* de Quérard. Sa supériorité consiste en ceci, que, grâce à la seconde partie, on peut en un moment retrouver les initialismes ou pseudonymes adoptés par un auteur, tandis que dans le « Quérard » comme dans le « Barbier », ces vérifications sont encore impossibles à faire, en l'absence de ces fameuses tables des noms réels, que nous promet depuis si longtemps un éditeur parisien, qui ne se presse pas plus de nous les donner que de faire paraître le « Supplément » maintes fois annoncé dans le *Journal de la librairie*. Le travail de M. Cushing a en outre l'avantage de faire connaître beaucoup de pseudonymes employés dans les périodiques anglais et américains, tandis que *les Supercheries* ne traitent guère que des livres proprement dits. Ceci dit en faveur de M. Cushing, constatant son infériorité relative par rapport aux publications françaises analogues et notamment au livre de Quérard : M. Cushing n'a pas eu soin, comme le font généralement nos bibliographes et comme l'ont fait d'ailleurs MM. Halkett et Laing, de décrire minutieusement les ouvrages dont il a parlé; il se borne à mentionner les principaux mots du titre, suivis du lieu et de la date de publication, sans indiquer les formats, le nombre de volumes, la pagination, etc. Ces renseignements, sans grand intérêt peut-être pour les productions contemporaines, seraient bien utiles pour les ouvrages anciens et surtout pour certains livres devenus rares qui n'ont encore été décrits nulle part. Plus de précision et de détails n'eût pas considérablement augmenté le volume de son beau travail et y eût ajouté un plus grand prix.

Sous la réserve, non pas de cette critique, mais de cette simple observation, nous n'hésitons pas à déclarer derechef que le *Dictionnaire* de M. Cushing est une œuvre de grande valeur; nous regrettons que le défaut d'espace ne nous permette pas de lui consacrer une étude plus étendue; nous ne pouvons nous empêcher pourtant d'appeler l'attention sur un seul article de la première partie : *the Letters of Junius* (p. 145-156), bien curieuse et savante petite monographie, où l'on trouve, outre une quantité de renseignements précieux, une liste de cinquante et un auteurs à qui l'on a attribué la paternité de ces lettres célèbres, avec des notes sur les probabilités et les mérites respectifs de ces attributions, ainsi qu'une liste de quatre-vingt-dix ouvrages relatifs à cette question si controversée et non résolue, maintenant encore, d'une façon satisfaisante. Disons enfin que, par sa belle exécution matérielle, le livre de M. Cushing ne fait pas moins honneur au goût de ses habiles éditeurs qu'au réel savoir de son auteur, et que nous ne doutons pas qu'il obtienne promptement le plus

grand succès près de tous ceux qui s'intéressent à la littérature anglo-américaine.

Collection Poulet-Malassis : *Bibliographie raisonnée et anecdotique des livres édités* par Auguste Poulet-Malassis (1853-1862). Paris, Rouquette, libraire, 57, passage Choiseul, 1885. Petit in-8° de v-74 pages. Tiré sur beau papier, à cent exemplaires numérotés à la presse.

Voici une charmante petite bibliographie spéciale que les vrais amateurs ne se disputeront pas moins que la publication qui l'a précédée et dont nous avons parlé dans cette revue (« Auguste Poulet-Malassis. Bibliographie descriptive et anecdotique des ouvrages écrits et publiés par lui », par *un bibliophile ornais*. Paris, Rouquette, 1883, in-8° de v-46 pages). Après nous avoir fait connaître l'écrivain en Auguste Poulet-Malassis, le « bibliophile ornais » vient aujourd'hui nous présenter l'éditeur. Il lui a semblé, avec raison, ne pouvoir mieux faire que de donner la liste des volumes portant sa marque, le caducée entouré de deux cornes d'abondance et son aimable devise : *Concordiæ fructus*. Ce n'est pas toutefois une sèche et fastidieuse nomenclature que nous offre l'auteur de cet intéressant travail; il a su, même dans un sujet d'apparence aussi aride, apporter une méthode et une classification excellentes. Il a divisé en trois périodes la courte carrière de l'érudit éditeur alençonnais. La première (1853-1857) est, comme il le fait remarquer, une sorte de prologue et comprend les impressions alençonnaises proprement dites; la seconde (1857-1862) renferme toutes les publications données à Paris par Poulet-Malassis, successivement installé rue de Buci, rue des Beaux-Arts, rue de Richelieu et passage Mirès; on y suit le pauvre éditeur dans ses débuts, ses progrès, son apogée et bientôt, hélas! sa décadence. La troisième période (1862) contient les collections diverses (mémoires, révolution, curiosités), qui valurent à Poulet-Malassis, touchant à la ruine, plus de déboires que de profits; enfin sous forme d'appendice, on voit figurer les cinq petits volumes de la collection Achille Genty et une trentaine de brochures, politiques, financières et autres, publiées de 1860 à 1862. Dans chacune de ces divisions, les nombreuses productions (plus de 200), données dans sa trop rapide carrière, par le fécond éditeur sont classées par ordre alphabétique de noms d'auteurs, décrits, il n'est pas besoin de dire avec quelle fidélité, et accompagnées de notes piquantes tirées de la *Revue anecdotique* qui était, comme on sait, en quelque sorte, le moniteur officiel de la librairie Poulet-Malassis. Rien de curieux comme ce retour rapide sur un passé si près encore de nous; rien de piquant comme le rapprochement des noms appelés, l'un à côté de l'autre, par les exigences de l'alphabet, dans ce catalogue du célèbre libraire. — Heureux les bibliophiles qui pourront réunir sur leurs rayons toutes les productions, la plupart si dignes d'intérêt, de la maison Malassis! Heureux surtout ceux qui pourront y joindre les deux bibliographies dont nous venons de parler, sans oublier l'excellent article publié dans *le Livre* (mars 1884), par notre confrère M. le comte G. de Contades, qui nous a si bien fait connaître l'homme regrettable qui, avec un peu moins de mauvaise chance, eût pu devenir un riche libraire et, ce qui est bien préférable, un littérateur estimé.

PHIL. MIN.

LIVRES D'AMATEURS — ÉDITIONS DE LUXE

— Réimpressions — Miscellanées —

De l'esprit des étiquettes de l'ancienne Cour et des usages du monde de ce temps, par Mme de Genlis. Publié par Édouard Quesnet, archiviste d'Ille-et-Vilaine, officier de l'instruction publique. In-8° de 128 pages avec fac-similé de l'écriture de Mme de Genlis. Rennes, Hippolyte Caillière, éditeur.

Les archives provinciales sont un jardin des Hespérides défendu par le plus redoutable des dragons : l'indifférence. Nos érudits, nos historiens, nos bibliophiles ont remué de la cave aux combles toutes les bibliothèques privées et publiques de Paris-Lumière; il n'y existe point de manuscrit précieux dont ils n'aient parlé, point de pièce historique dont ils n'aient extrait au moins la quintessence. Mais en province, hélas! que de trésors enfouis dans des cartons plus profondément qu'un sac de ducats d'or dans les souterrains d'une abbaye en ruines! que de vivants témoins des vices et des folies, des vertus et des gloires du passé dorment sous les voûtes mélancoliques des archives départementales d'un sommeil qu'aucun savant ne se souciera de troubler! Triste vérité dont nous avons sous les yeux une preuve nouvelle. Il s'agit d'une femme et d'une époque. L'époque, c'est cette fin du XVIIIe siècle, cette aurore de la Révolution dont on s'est tant occupé, sur laquelle on a tant écrit, qu'on a tant étudiée, tant discutée,

tant commencée. La femme, c'est Mme de Genlis, si flattée, si blâmée, si exaltée, si calomniée, celle-là même en l'honneur de laquelle un aimable érudit publiait hier encore, à la librairie Jouaust, un gros volume bourré de documents inédits. Eh bien, ni lui ni les historiens sérieux, ni les fabricants de mémoires apocryphes, ni les biographes, ni les pamphlétaires n'ont eu connaissance d'un manuscrit des plus importants, appartenant aux archives de Rennes et relatif aux mœurs de la cour de France à la fin du XVIIe siècle, manuscrit écrit tout entier de la main de Mme de Genlis dans des circonstances exceptionnellement intéressante que nous relaterons tout à l'heure et qui sans doute aurait sommeillé longtemps encore parmi l'injurieuse poussière de l'oubli si le savant archiviste de Rennes, M. Quesnet, aidé d'un jeune éditeur de talent et d'avenir, n'avait eu l'heureuse pensée de l'arracher à d'indignes ténèbres.

Ce manuscrit est formé de dix cahiers de papier à lettre petit in-quarto dorés sur tranches. Ce sont des lettres en effet écrites d'une écriture menue, serrée et très correcte, des lettres rédigées par le « plus galant et le plus gracieux des pédagogues » pour le bénéfice et l'instruction d'une élève favorite, la princesse Élisa Bonaparte, grande-duchesse de Toscane, sœur de Napoléon Ier et femme du prince Bacciochi. Voilà, n'est-ce pas, qui semble du dernier piquant! Mme de Genlis qui fut la femme de Sillery de Genlis, régicide, girondin exalté, mort sur l'échafaud, — Mme de Genlis qui fut la maîtresse du duc de Chartres plus connu sous le nom d'Égalité et la gouvernante de M. de Valois plus connu sous le nom de Louis-Philippe, — Mme de Genlis se transformant à la nouvelle cour de l'usurpateur en grande prêtresse des cérémonies, en professeur des belles manières aux gages de la famille impériale pour un traitement de 6,000 fr. et un joli logement à la bibliothèque de l'Arsenal. Elle donne à tous ces parvenus de génie mal à l'aise dans leur or et dans leurs chamarres des leçons de bonne tenue, fruits de sa vieille expérience. Elle écrit pour la grande-duchesse de Toscane, sans que sa conscience pousse un cri, tous ces jolis souvenirs de l'ancienne cour, parlant avec une aimable désinvolture de ses augustes bienfaiteurs, qu'elle a adulés triomphants, qu'elle a abandonnés dans l'exil, qu'elle saluera très bas lorsque la Providence les rappellera sur le trône.

Or l'esprit de l'étiquette de l'ancienne cour! un pareil sujet traité par une pareille femme promet beaucoup, et ce petit livre tient tout ce que promettent son titre et le nom de son auteur. Nous ne ferons point de citations, cela nous entraînerait trop loin, et du reste des citations tronquées nuisent à un ouvrage de ce genre plus qu'elles ne lui servent. Mais nous recommanderons surtout à l'attention du lecteur le chapitre qui traite des présentations, celui qui donne des détails sur les baptêmes, les mariages et les funérailles des princes. Le joli chapitre intitulé : *De l'amitié et de l'amour*. D'ailleurs ces cent et quelques pages se lisent si vite et si facilement; le style, quoique légèrement entaché de pédantisme, est toujours si alerte, si captivant, si spirituel qu'on va jusqu'au bout lorsqu'on les a commencées. Ce charmant travail de femme a été édité avec beaucoup de soin par M. Édouard Quesnet. Il y a joint un fac-similé intéressant de l'écriture de Mme de Genlis, et il a eu soin de n'en point diminuer la légèreté en le surchargeant de notes. Relevons cependant une erreur ou plutôt une omission à la page 10, Mme Genlis écrit : « M. de Pommereul dont je n'ai pas gagné le cœur a fait défendre à mon libraire de mettre mes notes sur La Bruyère au bas du texte, ce qui en ôte tout l'intérêt. »

M. Quesnet fait suivre cette phrase du commentaire suivant : « M. de Pommereul, né à Fougères en 1745, général de division d'artillerie en 1796, collabora à divers grands recueils ainsi qu'à l'*Encyclopédie méthodique* en même temps que Mme de Genlis. »

Ce n'est ni parce qu'il était général, ni parce qu'il était écrivain que M. de Pommereul pouvait défendre quoi que ce soit au libraire de Mme de Genlis; mais il était investi d'une fonction redoutable devant laquelle les malheureux auteur sont toujours tremblé : il était inspecteur général de la librairie, c'est-à-dire grand maître de cette même censure qui vient de se montrer si cruelle pour les auteurs de *Germinal*.

R. P. H.

BEAUX-ARTS

Le Meuble, tome II (XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles), par M. DE CHAMPEAUX, inspecteur des beaux-arts à la Préfecture de la Seine. Quantin, éditeur. — Prix : broché, 3 fr. 50.

Sous ce titre, *la Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts*, publiée sous la direction de M. Jules Comte, vient de s'augmenter d'un nouveau volume, qui achève et complète l'histoire du *Meuble*. Déjà, dans un premier volume, M. de Champeaux s'était attaché à faire revivre les anciennes écoles de sculpteurs sur bois qu'avaient produites les diverses provinces de la France, aux époques du moyen âge et de la Renaissance et à signaler les œuvres les plus importantes de nos vieux huchiers-menuisiers; puis, en face du mouvement de l'art français, il avait défini les caractères et raconté les principales étapes de la production étrangère, passant successivement en

revue l'Angleterre, les Flandres, l'Allemagne, l'Espagne et l'Italie.

Dans son second volume, l'auteur, dont on connaît la compétence toute spéciale, élargit son sujet qui cesse d'être exclusivement le *Meuble* pour devenir l'*Ameublement*. On sait comment, à partir du XVIIe siècle, le génie français devint prédominant en Europe : cette supériorité incontestée, qui a duré jusqu'à nos jours, ne s'est nulle part affirmée aussi nettement que dans l'ameublement; c'est donc un service inappréciable à rendre aux amateurs en même temps qu'à nos ébénistes modernes désireux de marcher sur les traces de leurs illustres devanciers, que de leur montrer la succession ininterrompue d'artistes éminents qui, depuis Boulle et Cressent jusqu'à Riesener, ont composé ces pièces, aussi charmantes de forme que délicates d'exécution, auxquelles l'art a donné droit d'entrée dans les collections particulières et dans les musées.

M. de Champeaux n'a garde d'oublier non plus ces habiles fondeurs-ciseleurs qui étaient chargés d'entourer et de sertir les incrustations de Boulle ou les marqueteries de Riesener et d'en rehausser l'effet par l'éclat de leurs cuivres dorés. Cent huit illustrations, choisies parmi les modèles les plus remarquables, complètent l'intérêt du texte où une profonde érudition se cache sous un style facile et élégant.

Le Meuble a enfin son histoire; glorieuse pour la France et instructive pour toutes les classes de la société, elle a sa place marquée sur les rayons de l'amateur comme dans la bibliothèque de l'école et de l'atelier.

Histoire et description des musées d'Angers : *Musée de peinture et de sculpture, Musée David, Cabinet Turpin de Crissé, Musée Saint-Jean,* par M. Henry Jouin, archiviste de la commission de l'*Inventaire général des richesses d'art de la France.* Publication du ministère de l'instruction publique, des beaux-arts et des cultes. Un vol. grand in-8° de 450 pages, à deux colonnes. Paris, sans date. Librairie Plon.

Le musée d'Angers, l'un de nos beaux musées de province, se compose de quatre collections inégalement importantes et d'origines diverses. Le musée de peinture et de sculpture, qui date de la fin du dernier siècle, formé par suite des décrets de confiscation des biens du clergé et des émigrés, s'est accru, depuis, des dons de l'État d'une part, de dons particuliers d'artistes et d'amateurs d'autre part, et d'acquisitions de la ville, triple source d'augmentation toujours ouverte. Parmi ces dons particuliers ne sont pas comprises deux donations considérables : le musée David et le cabinet Turpin de Crissé. Le premier est la réunion des moulages, répliques, pièces originales et des modèles offerts par David d'Angers à sa ville natale et dont l'ensemble représente l'œuvre entier du célèbre statuaire. Le second, très riche en antiquités de toutes sortes, en objets du moyen âge et de la Renaissance, ainsi qu'en tableaux modernes, est un legs du marquis Turpin de Crissé dont la succession fut acceptée en 1860. Le musée Saint-Jean enfin n'est autre que la collection d'antiquités de la ville. Il doit son nom à la salle de l'hôpital Saint-Jean construite en partie sous Henri II, roi d'Angleterre et comte d'Anjou. C'est l'inventaire analytique et descriptif des œuvres d'art sans exception contenues dans les quatre musées d'Angers que publie aujourd'hui le ministère des beaux-arts. M. Henry Jouin, chargé de ce travail, a donné en cette œuvre de bénédictin la mesure de sa patiente et profonde érudition en même temps que de son abnégation, car un inventaire est et ne doit être qu'un document dégagé de tout commentaire critique; il a donc fallu une grande force de volonté à M. H. Jouin, homme de goût comme il l'est, pour s'abstenir d'exprimer jamais son sentiment d'artiste en présence de tant d'œuvres qui lui ont assurément inspiré les émotions et suggéré les réflexions les plus variées. E. C.

Le Style Louis XIV. Charles Le Brun, décorateur. *Ses œuvres, son influence, ses collaborateurs et son temps,* par A. Genevay. Un vol. in-4° illustré de plus de 100 gravures. Paris, 1886. *Bibliothèque internationale de l'Art.* J. Rouam, éditeur.

M. A. Genevay, en écrivant cette importante étude biographique et critique sur Charles Le Brun, et M. E. Müntz, en lui donnant la consécration de la faire figurer dans la « Bibliothèque internationale de l'Art », se partagent le mérite et l'honneur d'avoir accompli un acte de justice tardive et de généreuse réparation envers la mémoire d'un maître français aujourd'hui méconnu. Je ne dirai pas que Le Brun fut le plus grand artiste, ni le plus élevé de l'école française, ni même le plus artiste des artistes : Watteau, Prudhon le sont davantage, Gustave Moreau a l'âme plus haute, Eugène Delacroix l'intelligence plus vaste; mais nul n'a témoigné d'une égale puissance. Et véritablement, lorsque l'on considère la prodigieuse fécondité du premier peintre du roi Louis XIV, la quantité innombrable de formes plastiques sorties de son cerveau, fixées par son crayon et qu'une armée de collaborateurs réalisa en architecture, en sculpture, en peinture et, en outre, sous tous les aspects de l'art décoratif, lorsque l'on compare une telle abondance de création au mince bagage et à la pénurie d'invention qui suffisent aujourd'hui à conduire l'artiste à tous les honneurs, eh bien, l'on se dit tout bas que la superbe des contemporains est bien audacieuse, qui affecte de dédaigner ce colosse et de le parquer dans sa manufacture des Gobelins. C'est pourquoi il est un mot, un seul, mais un mot grave, dangereux, de mauvais exemple, que je regrette de rencontrer dans l'excellent ouvrage de M. A. Genevay. Je voudrais l'en voir disparaître à la prochaine édition, d'autant plus qu'il s'est glissé, le traître, et se pavane sur la couverture même du volume en de brûlantes lettres rouges et s'attache étroitement au nom de Le Brun comme une livrée servile,

comme la tunique de Nessus au dos d'Hercule; c'est le mot *décorateur :* « Charles Le Brun décorateur », dit le titre. Partout ailleurs qu'en cette « Bibliothèque internationale de l'Art », le fait serait de nulle importance; là, il en a une grande, à raison du milieu où il se produit et où l'on a toujours soutenu la saine doctrine esthétique de l'unité de l'art. Décorateur : sans doute Le Brun le fut, et un décorateur admirable, et c'est par où il est un grand artiste, un artiste supérieur, un artiste complet, un cadet de la famille des grands Florentins. Son imagination inépuisable fournissait sans compter l'œuvre d'art aux monuments qui devaient traverser les siècles et aux monuments d'un jour. Voyez dans le livre de M. Genevay qui est si heureusement illustré à profusion, voyez par exemple la décoration de l'Oratoire Saint-Honoré pour le service funèbre du chancelier Séguier. Mme de Sévigné en fait l'objet d'une lettre : « C'est le chef-d'œuvre de Le Brun. » D'une seule des douze statues colossales qui supportaient et entouraient le catafalque, un sculpteur aujourd'hui ferait toute sa carrière; un seul des quatre squelettes drapés promené de Salon en Salon, en plâtre, d'abord, puis en bronze, en marbre, en argent, lui vaudrait médailles, médaille d'honneur, la croix et — l'Institut. Il serait un artiste et pour beaucoup Le Brun n'est qu'un décorateur. Quand je dis beaucoup, je ne confonds pas M. A. Genevay dans le nombre; il ne s'y trompe pas et fait en son livre la grande et juste part de Le Brun dans l'art de son siècle. Avec un égal sentiment d'équité il y fait une place aussi à chacun des principaux collaborateurs du maître. Parmi eux il nomme Tubi. Me permettra-t-il de lui signaler une œuvre capitale de Tubi, œuvre qui mérite une mention et même davantage, c'est l'admirable tombeau de la mère de Le Brun soulevant la dalle du sépulcre au son de la trompette du jugement dernier. Ce chef-d'œuvre, dont Michelet parlait avec émotion, a été exécuté d'après un dessin de Le Brun par Tubi et Collignon pour l'église Saint-Nicolas du Chardonnet. E. C.

Les Artistes célèbres : Rembrandt, Bernard Palissy, P.-P. Prudhon, Fortuny, par MM. Émile Michel, Philippe Burty, Pierre Gauthiez, Charles Yriarte. Quatre fascicules grand in-8° carré. Paris, 1886. Librairie de l'*Art*, J. Rouam.

Nous avons dit ce que nous pensons de l'avenir réservé à la collection des *Artistes célèbres* en rendant compte ici de la remarquable étude de M. Eugène Müntz sur *Donatello*, qui était le premier ouvrage de la série. Les nouvelles biographies critiques qui viennent de paraître mettent en lumière le plan d'ensemble de cette publication ; évidemment il consiste à confier l'histoire des artistes les plus célèbres de leur temps aux écrivains les plus autorisés du temps présent. Le nom de M. Émile Michel, l'auteur d'un travail remarquable sur les musées d'Allemagne, nous entretenant aujourd'hui de *Rembrandt ;* celui de M. Philippe Burty, dont les savantes recherches sur les arts industriels et les arts décoratifs ont puissamment concouru, depuis vingt ans, au mouvement d'opinion qui s'est produit en faveur de ces arts, parlant aujourd'hui de *Bernard Palissy ;* celui de M. Charles Yriarte, cet artiste et ce lettré analysant le talent de son ami *Fortuny,* qui fit en sa compagnie la campagne du Maroc dans l'état-major du général Prim ; celui de M. Pierre Gauthiez, un des assidus collaborateurs du journal *l'Art*, nous exposant l'œuvre et la vie de *Prudhon ;* tous ces noms présentent au lecteur une garantie de compétence qui lui permet de s'engager avec une absolue confiance dans ces chapitres si divers de l'histoire de l'art. Il importait d'autant plus au directeur des *Artistes célèbres,* M. E. Müntz, de ne pas se tromper dans le choix de ses collaborateurs, que le juge est lui-même offert au jugement du public. Celui-ci, en effet, trouve en chaque fascicule un dossier où sont réunis les éléments essentiels de la cause qui lui est soumise ; je veux dire, pour parler sans métaphore, que la profusion des reproductions d'après les œuvres de chaque maître met chacun en situation de contrôler l'opinion du critique. Et ces reproductions ne sont pas des à peu près plus ou moins librement interprétés : les procédés de phototypogravure appliqués directement d'après les originaux dans le beau format in-8° carré placent sous nos yeux les originaux eux-mêmes. Ajoutant à ces diverses considérations celle de la modicité singulière du prix de vente, qui, en raison du nombre de pages, varie de 2 à 5 francs, nous constaterons avec joie que la publication des *Artistes célèbres* réalise à bien peu près l'idéal des publications dont l'objet est d'enseigner l'histoire de l'art et de former le goût.

Gleyre. — Étude biographique et critique *avec le Catalogue raisonné de l'œuvre du maître,* par Charles Clément. Deuxième édition revue et corrigée. Un vol. in-8° de 544 p. Paris, 1886. Librairie académique Didier.

Cette seconde édition de l'étude que M. Charles Clément a consacrée au peintre Gleyre est la bienvenue. La première, en effet, tirée à petit nombre dans le format in-4° et rapidement épuisée, n'a pas donné une publicité suffisante à la biographie d'un artiste dont la vie — plus encore que le talent peut-être — est pleine de beaux exemples. L'amour exclusif de son art, un absolu désintéressement de l'argent, une rare force d'âme dans les épreuves que l'adverse fortune lui imposa, une noblesse de caractère assez haute pour triompher du ressentiment légitime que pouvait laisser dans son cœur une gratuite et mortelle injure, la mortification la plus cruelle, la plus lâche blessure d'amour-propre dont puisse souffrir un peintre frappé dans l'ombre par un autre peintre, puissant celui-là, renommé, occupant la situation d'un chef d'école; de telles leçons ne sont point si fréquentes aujourd'hui, en l'ère actuelle des petits hôtels, qu'il soit indifférent de les laisser dans l'ombre. Si nous ne partageons pas sans réserves l'admiration, excessive à nos yeux, quoique nullement aveugle, que M. Charles

Clément professe pour l'artiste vaudois, il n'en est pas moins hors de tout conteste que l'auteur du *Soir* ou *les Illusions perdues* et des *Romains passant sous le joug* posséda les dons les plus précieux, ceux sans lesquels nul artiste ne peut être grand, et, par-dessus tout, cette belle faculté de l'imagination pittoresque qui est le don d'exprimer des idées ou des émotions par un choix de formes exclusivement plastiques. La plus grave lacune du talent de Gleyre fut son insensibilité déclarée — et dont, selon l'usage, il faisait une loi — aux beautés propres de la couleur et de la facture. Peindre lui était un ennui, une fatigue; il aimait mieux dessiner, composer. Et c'est Gleyre, artiste supérieur, triste peintre, qui prononça un jour, en plein atelier, devant ses élèves, ce blasphème : « Cette satanée couleur va vous tourner la tête! » et, pire encore, ce sacrilège : « Le noir d'ivoire est la base des tons. » Néanmoins, c'est de son atelier que sortit le mouvement néo-grec dont M. Gérôme et Hamon, ses élèves, furent, au moment de sa vogue, les plus brillants représentants.

De 1806, date de sa naissance, à 1874, date de sa mort, la vie de Gleyre est suivie jour par jour pour ainsi dire et redite ici avec émotion par M. Charles Clément, qui fut son admirateur et son ami.

Le Dessin. — Revue des beaux-arts et de l'enseignement artistique. Fac-similé par les procédés photographiques de E. Bernard et Cie. Deux numéros par mois. Paris 1885-86. Deuxième année. Imprimerie Bernard et Cie.

Consacrer une publication périodique à l'enseignement du dessin est une idée excellente en soi. Il ne faut pas être grand clerc pour prédire le succès le plus assuré à une telle publication si patiemment étudiée au préalable, réellement vouée à l'examen sérieux de toutes les questions concernant la matière; elle donne enfin satisfaction aux vœux de tous ceux que celle-ci occupe ou préoccupe, car ils sont aujourd'hui des plus nombreux en France et innombrables à l'étranger : hommes d'État, industriels représentés par leurs chambres syndicales, dessinateurs pour l'industrie, professeurs et directeurs d'écoles, élèves mêmes, car ils ne sont pas tous des enfants. Quant aux questions concernant l'enseignement du dessin, elles sont également sans nombre, à la fois théoriques et pratiques : questions de droit international et de législation intérieure, questions d'économie politique et sociale, questions d'histoire et d'esthétique; la question des méthodes, leur analyse critique, leur étude contradictoire au besoin; la question des modèles, si importante; questions techniques, l'étude historique et critique des divers procédés, des genres; examen critique des concours, des expositions spéciales; biographies d'artistes, etc., etc. Que d'éléments d'intérêt dans cette publication où l'illustration, même en couleur, jouerait un rôle capital!

Le Dessin ne répond que très imparfaitement à la revue périodique idéale dont nous venons de tracer l'esquisse rapide et bien incomplète. On y trouve une intention, de vagues indications, des essais d'une partie de tout cela, mais très superficiels, très écourtés, présentés sans ordre, ni méthode, ni esprit de suite. Nous devons exprimer les mêmes regrets tant au sujet de l'illustration qu'au point de vue du texte. Les procédés de phototypie de M. E. Bernard donnent de bons résultats dans la reproduction des dessins au fusain et à la pierre noire; et *le Dessin* en reproduit d'excellents, de MM. Appian et Allongé notamment; mais on ne sait quel jugement ou quel programme en détermine le choix. Ce sont des images plus ou moins jolies, réussies, mais quelconques. C'est fâcheux, car l'éditeur tient en main le cadre et les éléments d'une revue qui autrement dirigée pourrait rendre de grands et bien précieux services. E. C.

GÉOGRAPHIE

— Voyages — Mœurs et Coutumes —

En Bulgarie et en Roumélie. Mai-juin 1884, par Jean Erdic. Paris, Alphonse Lemerre, 1885. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Les voyageurs sont infatigables; c'est leur raison d'être en même temps que leur honneur. Ils explorent tous les coins de la terre et les rattachent par les fils de leur souvenir à leur coin du feu. Seulement, depuis nos ancêtres les Gaulois, le coin du feu s'est singulièrement agrandi et transformé. Il est devenu une imprimerie, et le cercle des auditeurs, le public lisant. A un autre point de vue, il est à remarquer que les récits de voyage, et — je le veux croire — les voyages eux-mêmes suivent assez fidèlement la loi économique de l'offre et de la demande. C'est toujours sur le pays le plus signalé à la curiosité publique par les événements ou les intérêts du jour que les renseignements affluent avec le plus d'abondance. Ainsi il a suffi du mouvement bulgare pour faire éclore tout un essaim de livres sur la Bulgarie et la

contrée des Balkans. J'ai eu l'occasion d'en passer quelques-uns en revue ici. Celui qui nous est offert par M. Jean Erdic est bien imprimé et sort de la maison du maître éditeur Lemerre. C'est donc un volume qui matériellement ne déparera aucune bibliothèque. Quant au fond, M. Jean Erdic nous donne le résultat de ses observations pendant un voyage qu'il fit en Bulgarie et en Roumélie en mai et juin 1884. Il faut être un observateur sagace, en vérité, pour apprendre à connaître un pays et un peuple en deux mois. M. Jean Erdic n'a sans doute pas cette prétention. On pourrait donc s'attendre à ne trouver dans son livre que des impressions personnelles, aussi justes, spirituelles et superficielles que celles de tout autre passant ; mais l'auteur n'est pas le premier passant venu. Il cache sous son pseudonyme un administrateur d'une haute compétence, et, bien qu'il n'ait voulu écrire ici que des notes de touriste, il n'a pas pu ne pas y mettre cette sûreté de vues et cette rapide netteté d'appréciation qui constituent proprement le génie administratif. B.-H. G.

La Turquie inconnue. Roumélie, Bulgarie, Macédoine, Albanie, par Léon Hugonnet. Paris, L. Frinzine, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

« La belle péninsule des Balkans est si peu connue que beaucoup de ses habitants l'ignorent eux-mêmes complètement. (Cette ignorance, s'il m'est permis de couper une citation d'une parenthèse, ne me paraît pas spéciale aux habitants des Balkans, toute regrettable qu'elle soit.) On n'y a jamais fait de levé topographique... aucune statistique sérieuse n'a été dressée, et il serait fort difficile d'établir l'origine des différentes races mélangées et non juxtaposées qui connaissent mieux leur religion que leur parenté ethnique. La linguistique n'offre pas un grand secours, la plupart des Orientaux étant polyglottes ; les moyens de locomotion sont d'ailleurs tout à fait insuffisants. Il ne faut donc pas s'étonner si aucune solution scientifique du problème oriental n'est encore possible. » Ainsi parle M. Léon Hugonnet dans sa préface, et il nous apporte, apparemment, sinon le mot du sphinx, du moins les moyens d'arriver à le découvrir. Je trouve dans son livre des notes de voyage, assez personnelles, du reste, mais qui, au point de vue international, ne me semblent pas avoir rien de bien topique. Qu'on en juge par cet échantillon : « Nous faisons cette remarque : les femmes de la campagne ont des jupes noires et rouges, étroites et raides ; cela est parfois fort impudique lorsqu'elles s'assoient ou se baissent, car la jupe se soulève comme une cloche de métal. » B.-H. G.

La Chine inconnue, par Maurice Jametel. Un vol. in-18 jésus. Paris, 1885. Rouan, éditeur. 3e, 4e éditions.

Ceci n'est pas un livre écrit de chic, après compilation plus ou moins digérée. M. Maurice Jametel connaît ce dont il parle non par ouï dire, mais *de visu*. Élève diplômé de l'École des langues orientales vivantes, il a plusieurs années de suite habité la Chine, et particulièrement Pékin. L'Institut a récompensé déjà les travaux de l'érudit collectionneur ; les lecteurs du *Livre* se souviennent sans nul doute d'un article de M. Jametel, *le Livre en Chine*, qu'ils retrouveront dans le présent volume.

M. Jametel conte avec humour et sans prétention les tribulations des amateurs d'objets d'art et de bibelots dans le pays des Célestes. Ses descriptions sont pleines d'animation, de couleur et de variété. Il nous initie de plus aux arcanes de la chinoiserie : potiches, porcelaines, bouquins, étoffes, il connaît tout, et très agréablement il nous apprend à tout connaître au moins par les côtés communs.

Les observations sur les mœurs et les traits de caractère abondent dans l'ouvrage. L'auteur esquisse très finement le portrait des rusés marchands chinois, et, qui le croirait, des *viveurs* de la capitale du Céleste Empire !

Plusieurs chapitres — et ce ne sont pas les moins curieux, les moins instructifs — sont consacrés à la cuisine des Chinois. Il nous apprend que les fameux nids d'hirondelles constituent un mets fort cher, et que l'industrie des marchands de comestibles et des restaurateurs n'est pas en arrière de celle des fournisseurs parisiens pour la falsification et même dans l'art du faux, les Chinois, nous dit-il, sont bien plus avancés que nous. Avec les nids d'hirondelles, les mets les plus recherchés et les plus coûteux sont les ailerons de requins et le trépang ou nolothurie. Sachez que ce trépang ressemble à une grosse limace, et qu'il est un très actif aphrodisiaque : c'est peut-être ce qui explique sa vogue. On en a tant consommé sur les côtes de la mer Jaune qu'il est très difficile d'en trouver maintenant dans ces parages.

Très curieux aussi, les chapitres où M. Jametel nous découvre la vie joyeuse des Chinois : il nous introduit — *proh pudor !* — dans les *bateaux de fleurs*. Mais n'ayez peur et ne rougissez pas : notez qu'il est discret : il ne nous montre que le mobilier inanimé.

La *Chine inconnue* a déjà les honneurs d'une quatrième édition : ce n'est pas la dernière. PZ.

La Cité chinoise, par G.-Eugène Simon, ancien consul de France en Chine. Un vol. in-18 de 389 pages, à *la Nouvelle Revue*. Paris, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre est très important et il contribuera beaucoup à modifier nos idées sur la Chine. Nous n'irons pas cependant jusqu'à partager toutes celles de l'auteur ; il s'est positivement enamouré des Chinois et ne voit plus leurs défauts. Cette population nous avait été dépeinte comme mesquine, avare, terre à terre et cruelle. M. Simon nous montre qu'il faut rabattre de cette ancienne opinion, mais il ne la réfute pas : il passe à côté de la réfutation et prouve seulement que les Chinois sont rangés, économes, polis entre eux et même avec les étrangers de bonne volonté. La lecture de son livre nous fait entrevoir aussi que la civilisation chinoise, si ancienne, a pénétré dans les masses

plus profondément que la nôtre et qu'il y a bien moins de différence, chez eux que chez nous, entre un paysan et un individu des classes instruites.

M. Simon étudie successivement la famille, l'organisation de la propriété, le système d'impôts, les religions, le commerce et le gouvernement de la Chine; il complète et corrige ce que nous savions sur tous ces points, mais n'ajoute pas énormément à nos connaissances. Le chapitre original et capital est celui qui est consacré à l'agriculture. M. Simon, agriculteur lui-même et ancien élève de l'École agronomique de Versailles, a vécu dans l'intimité de cultivateurs chinois et s'est renseigné jusque sur les moindres détails de leur existence, notant la quotité des récoltes, leurs prix, les procédés de culture, les dépenses du ménage, le coût des ustensiles et des habits, le produit brut et, enfin, le produit net de l'exploitation. Ce qu'il nous apprend est véritablement étonnant. L'agriculture est arrivée en Chine à un degré de perfection qui n'a encore été atteint nulle part, et, dans beaucoup de provinces, la terre y nourrit une population plus dense que dans les provinces les mieux cultivées d'Europe. La Chine est un pays de petite culture comme de petite industrie ; on l'a comparée à un jardin, et la comparaison semble exacte : les procédés de culture sont ceux du jardinage; le rendement est grand, puisqu'il va jusqu'à 14,000 kilogrammes de riz à l'hectare, mais le travail dépensé est énorme. Un système de canaux, ancien et admirable, facilite les irrigations, qui sont l'une des bases de l'agriculture chinoise; l'autre base est le système d'engrais. Par ce mot, il ne faut pas entendre le fumier de ferme et encore moins les engrais chimiques. Les Chinois, très végétariens, mangent peu de viande de boucherie, ont peu de pâturages et peu de bêtes de somme,: ils se servent à eux-mêmes de bêtes de somme et mangent, autant que possible eux-mêmes, toutes les productions du sol, au lieu de les faire consommer par des animaux, et c'est là, soit dit en passant, l'une des causes qui leur permettent de nourrir tant de monde sur peu de terrain. Dans ces conditions, le seul engrais important est l'engrais humain, dont nous tirons si peu de parti, et que nous nous ingénions même à perdre.

L'agriculture chinoise ne vit que de cet engrais ; supprimez-le par la pensée et elle devient impossible. On l'emploie étendu d'eau et presque frais. Il semblerait que ce mode de fertilisation de la terre dût engendrer beaucoup de maladies infectieuses, telles que les fièvres typhoïdes et le choléra ; mais M. Simon n'hésite pas à affirmer que les contrées où il a vécu sont très salubres. Il n'était malheureusement pas en mesure de faire des statistiques et la question mérite une étude très approfondie.

Le prix de la main-d'œuvre est minime en Chine même, comparativement au prix des aliments, lequel n'est que le tiers ou le quart de ce qu'il est en France. Les Chinois sont donc des gens très sobres, accoutumés à fournir un grand travail en échange d'un petit salaire et, s'ils étaient assez intelligents, ils pourraient nous inonder de produits industriels et même de gros produits, tels que le sucre et le riz, au grand détriment de nos ouvriers européens. Cette invasion toute pacifique se fera inévitablement et elle aura des conséquences qui ne sont pas toutes faciles à prévoir, mais dont plusieurs apparaissent déjà comme très inquiétantes.

Dr L.

SCIENCES NATURELLES, PHYSIQUES, MATHÉMATIQUES

— Sciences occultes —

— Sciences appliquées à l'industrie — Technologie —

Merveilles de la nature. — *Les Reptiles et les Batraciens*, par A.-E. Brehm. Édition française, par E. Sauvage, aide-naturaliste au Muséum d'histoire naturelle. Paris, J.-B. Ballière et fils. Un vol. grand in-8°. — Prix : 11 francs.

Le tableau de la nature tracé par Brehm est bien connu et fort populaire en Allemagne. A l'exactitude scientifique et à une abondance qui, pour n'être pas ce que les Anglais appellent *exhaustive*, est plus que suffisante pour ses lecteurs, il joint la couleur et le pittoresque, et sait piquer la curiosité en évitant la monotonie dans les descriptions et la sécheresse dans la nomenclature.

Ce volume, qui ne forme que la neuvième partie de la collection, a été traduit par les docteurs Schlemmer et Jumon. Mais le livre que vous offrent aujourd'hui les éditeurs Baillière et fils n'est point une simple traduction. Un savant naturaliste, le docteur H.-E. Sauvage, chargé, au Muséum d'histoire naturelle, de la ménagerie des reptiles, a ajouté à l'ouvrage allemand toute une partie d'introduction nécessaire, que Brehm avait malheureusement omise. Il nous donne la description des espèces fossiles, indispensables à la connaissance raisonnée des espèces vivantes, et sans lesquelles la chaîne des êtres semblerait interrompue en bien des endroits. Il a en outre refondu l'œuvre même de Brehm en attribuant aux animaux qui habitent la France une place plus grande et une attention spéciale, en incorporant dans son

texte les découvertes récentes et les progrès de la science, surtout dans la partie anatomique, fort négligée dans l'édition allemande, en modifiant enfin le plan de l'ouvrage primitif de manière à en faire un travail original à bien des égards. L'illustration a été aussi libéralement traitée. Aux figures, déjà nombreuses et intéressantes de Brehm, sont venus s'ajouter des dessins anatomiques et des figures d'espèces indigènes dus à M. Juillerat, ainsi que de curieuses restaurations d'un grand nombre de reptiles disparus, par M. Jobin. L'homme du monde qui tient à être au courant de la science trouvera dans cette collection tout un arsenal de renseignements précis présentés d'une façon claire et élégante. Chacun de ces volumes est un utile et beau cadeau à faire à un jeune homme, et les établissements d'éducation y trouveront des prix fort enviables par les bons élèves des classes d'histoire naturelle. B.-H. G.

SCIENCES MILITAIRES

Le général Bourbaki, par un de ses anciens officiers d'ordonnance. *Afrique, Crimée, Italie, armées du Rhin, du Nord, de la Loire et de l'Est.* Un vol. gr. in-8° avec portrait, cartes et fac-similé. Paris, Plon et Cie, éditeurs, 1885. — Prix : 10 francs.

Le nom du général Bourbaki est indissolublement lié à l'histoire de l'armée de l'est. Les opérations de cette armée ont été, à coup sûr, l'épisode le plus lamentable de la campagne de 1870. Créée pour ainsi dire par la défaite et à la suite de la reprise d'Orléans par les Allemands, elle était, dans l'opinion de nos gouvernants, destinée à de grandes choses. Un moment la fortune sembla lui sourire; mais les trois jours de combat sur la Lisaine, où plus de cent mille Français ne vinrent pas à bout de débusquer moins de trente mille Allemands, montrèrent quelle faible ténacité possédaient nos troupes improvisées. On sait ce qui s'ensuivit, et le mois de janvier 1871 vit se reproduire les désastres de l'année 1812. A nos jeunes soldats, mal encadrés, mal nourris, mal chaussés, il aurait fallu des cadres et surtout un chef tel que Chanzy, qui eût la foi. Et Bourbaki, malgré ses qualités éminentes, ne l'avait pas; son suicide l'a bien prouvé et cet acte, commis dans les circonstances où il fut accompli, était presque un crime : la France républicaine le lui pardonnera difficilement.

Referons-nous maintenant, avec M. d'Eichthal, l'ancien officier d'ordonnance du général, ce sinistre chemin de croix qui constitue les opérations de l'armée de l'Est. Nous n'en avons pas le courage. Quoique consacré à la vie militaire tout entière du général, ce livre passe légèrement sur les premiers glorieux faits d'armes de son héros, en Afrique, en Crimée, en Italie, pour s'appesantir surtout sur les événements dans lesquels il a figuré en 1870 : son départ de Metz et son rôle dans le commandement de notre dernière armée. L'auteur a puisé à pleines mains dans la correspondance du général, dans les archives du ministère, et cette partie de son étude fourmille de documents intéressants, souvent inédits. Et cependant malgré cette abondance de pièces, d'une origine incontestable, ce livre ne nous satisfait pas au point de vue historique. On y sent trop la main d'un panégyriste, d'un ami. C'est, en un mot, un plaidoyer *pro domo suâ*. Loin de nous cependant l'idée d'accuser le général, comme l'ont fait certains pamphlétaires, et d'en faire le bouc émissaire de cette malheureuse campagne. Nous l'avons dit : dans les conditions détestables où elle avait été entreprise, il aurait fallu, pour la faire réussir, un Napoléon Ier ou un Frédéric, et non pas le brave, mais infortuné général Bourbaki. C. M.

Pourquoi la France n'est pas prête. Étude sur l'organisation de l'armée et sur le corps des officiers français. Un vol. in-18. Paris, Marpon et Flammarion, éditeurs, 1885.

Ce livre est une réponse à l'ouvrage d'un écrivain allemand qui, sous ce titre, *la France est-elle prête?*, étudiait les résultats des quinze années de transformation que l'armée a subies depuis 1870. Avant d'analyser cette étude, qu'on nous permette de protester contre le titre à effet que l'auteur a choisi. Sans vouloir trouver que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, nous ne pouvons admettre qu'on crie par-dessus les toits que nous ne sommes pas prêts. Il nous faut penser que l'ennemi veille toujours à nos portes et qu'il n'est pas bon d'afficher publiquement nos faiblesses. Cette réserve posée, nous ne pouvons qu'applaudir au sentiment patriotique qui a guidé l'auteur. Comme il l'exprime dans le sous-titre de son livre, ses critiques ont porté sur deux points : l'organisation de l'armée et le corps des officiers français. Et certes, il n'est pas tendre pour ces derniers; à part un certain nombre d'individualités faisant partie des armes spéciales, il semble que nos troupes n'auraient pour les commander que des traîneurs de sabre et des piliers de café. L'ignorance est le principal reproche adressé par l'auteur à nos officiers; il est vrai qu'il aurait eu mauvaise grâce à prendre à partie les braves qui se font tuer au Tonkin, mais tout en convenant avec lui que, dans les grades inférieurs, on néglige un peu l'étude des ouvrages militaires (nous savons que ce n'est pas toujours la faute des officiers), nous croyons cependant

que l'auteur a trop accentué ses critiques et qu'il a surtout beaucoup trop exagéré les défauts et le mauvais vouloir de nos lieutenants et de nos capitaines. Quoi qu'il en soit, il convient de prononcer de temps en temps un *sursum corda*. A la fièvre d'études qui a suivi les années de la guerre a succédé un certain laisser-aller, une détente dans les esprits; il est bon qu'un coup de clairon vienne de temps en temps nous réveiller de notre torpeur et nous faire souvenir que de l'autre côté des Vosges on travaille sans cesse à se perfectionner.

A côté de ces critiques, l'auteur a voulu apporter le remède. Là, nous ne sommes pas toujours d'accord avec lui, et bien des systèmes qu'il préconise demanderaient de longues discussions.

Nous nous contenterons donc de résumer les principales réformes qu'il voudrait voir adopter, en faisant toutes nos réserves sur les voies et moyens proposés : remettre le travail en honneur dans l'armée; donner un libre jeu aux initiatives individuelles; augmenter la force numérique des troupes et assurer ainsi à leur effectif une importance en rapport avec le grade de celui qui les commande; refaire notre loi de recrutement; imposer aux jeunes candidats à l'épaulette un stage qui leur permette de s'essayer et qui mette à même leurs futurs camarades d'éprouver leur capacité. Tels sont les principaux remèdes que l'auteur signale, et nous ne mentionnons que les principaux.

Nous le répétons, en concluant, il y a deux choses dans ce livre : des critiques justes pour la plupart, quoique empreintes d'un certain pessimisme, et puis des systèmes plus ou moins applicables, parfois vicieux même, par exemple, celui qui, pour activer la concentration, ferait deux parts de notre armée et renouvellerait les déplorables errements de 1870.

La Guerre moderne, par V. Derrécagaix, colonel d'infanterie, breveté, commandant en second l'École de guerre. Deuxième partie. *Tactique*. Un vol. grand in-8° avec atlas de 25 planches. Paris, Baudoin, 1885. — Prix : 10 francs.

La deuxième partie de l'important ouvrage de M. le colonel Derrécagaix, *la Guerre moderne*, vient de paraître. Elle a pour sujet *la Tactique*. Dans une analyse précédente, à l'occasion de la publication du premier volume, nous avons donné un aperçu général de ce travail et des tendances de l'auteur; nous avons dit qu'il s'était proposé de rechercher « quels pouvaient être à notre époque les principes d'art militaire susceptibles de constituer un corps de doctrine ». Nous avons montré comment, « répudiant les méthodes surannées des anciens traités sur la matière, évitant d'un autre côté les formes vagues, indécises et l'exposition souvent peu méthodique des écrivains allemands, le colonel avait donné à son œuvre un caractère national et l'avait animée d'un sentiment essentiellement français. »

Nous ne reviendrons pas sur ce point, mais nous avons tenu à reproduire l'appréciation que nous a inspirée la lecture du premier volume, car l'essence même du sujet abordé dans la seconde partie, *la Tactique moderne*, en donnant à l'auteur l'occasion de s'étendre sur la campagne de 1870, lui a permis d'accuser encore davantage le point de vue patriotique auquel il s'est placé.

Ce livre est donc plus qu'un simple traité de tactique; c'est un véritable *sursum corda*, une affirmation du relèvement de notre patrie, une espérance dans de meilleures destinées.

Hâtons-nous de dire cependant que ces tendances qui transpercent, pour ainsi dire, à chaque page n'enlèvent rien à la valeur militaire de l'œuvre; elle reste pour nous un travail didactique sérieux et mûri, une étude historique du plus haut intérêt. On sait quelle est la méthode suivie par l'auteur : un court exposé des principes; un ou plusieurs exemples, très détaillés, développés à l'appui, enfin des considérations militaires qui font ressortir, au point de vue spécial de tactique envisagé, les dispositions prises, les fautes commises, les renseignements à en tirer.

Ajoutons, en outre, que ces exemples, puisés en grande partie dans la campagne de 1870, nous donnent, de certaines opérations, des principales batailles de cette époque, une relation très complète, empruntée aux sources les plus autorisées, corroborée parfois par une reconnaissance faite sur le terrain et qui constitue quant à ces événements une véritable histoire militaire de la guerre. CM.

PETITE GAZETTE DU BIBLIOPHILE

La livraison de février de la superbe revue **les Lettres et les Arts** s'est montrée avec non moins d'éclat que sa devancière et l'on ne peut qu'en louer la grandiose ordonnance et l'ingénieuse distribution. Parmi les collaborateurs, Alexandre Dumas fils y lance une volée d'étincelants paradoxes tout à la gloire des Mormons; François Coppée y publie une nouvelle inédite sous le titre *Livre posthume*, Maxime Du Camp y conte une touchante *Histoire d'amour*, Frédérick Masson y continue, avec son érudition aimable et dans un style charmant, son étude sur la *Théophilanthropie* révolutionnaire, et on y voit, d'autre part, un grand poème de Maurice Bouchor sur *Ceylan*, une étude artistique de Charles Yriarte, un sonnet de Jean Lahor, l'*Andante d'un quatuor* de Charles Gounod et les études et notes de Calmettes, Barrès et Ganderax. En somme, une rédaction incomparable.

Les illustrations sont signées par Jean Béraud, Grasset, Flameng, Heilbuth, Eugène Lambert, Leblant, Édouard de Beaumont, Benjamin Constant, Guillaume Dubufe, Besnard, Boutet de Monvel. Bref, le dessus du panier de l'école moderne.

Encore trop d'héliogravures cependant, bien que Champollion ait fait mordre l'eau-forte qui sert de frontispice à cette livraison. La monotonie risque de faire son apparition si les directeurs artistiques de cette revue, jusqu'ici incomparable, ne se mettent pas hardiment à varier leurs procédés de taille-douce. Pourquoi ne pas donner des eaux-fortes, des pointes sèches, des croquis au trait, des portraits au burin? Pourquoi même ne pas faire revivre cette vieille gravure au berceau, qui a eu son heure de gloire indiscutable et qui, bien maniée, donne des estampes d'une rare beauté?

Nous voulons espérer que MM. Boussod et Valadon nous donneront à l'avenir des cuivres traités par toutes les cuisines possibles. Ils le doivent pour affirmer complètement le grand succès de leur revue.

Après l'édition des *Kama Sutra*, de Vatsyayana, manuel d'érotologie indoue, l'éditeur Isidore Liseux s'est décidé à imprimer pour sa clientèle de curieux d'élite **le Jardin parfumé du cheikh Nefzaoui**, manuel d'érotologie arabe du XVIe siècle. Cette édition privée n'a été tirée qu'à deux cent vingt exemplaires, dans le format in-8°, au prix de 76 francs. C'est un volume d'environ trois cents pages. Il a été imprimé par M. Liseux pour la première fois, d'après l'édition autographiée faite en 1850 par les soins d'un officier d'état-major qui avait consacré ses loisirs à traduire ce recueil composé vers l'an 925 de l'hégire par un savant cheikh des environs de Tunis.

Ce livre est un manuel où tout ce qui regarde l'amour et les rapports sexuels est exposé dans un ordre méthodique : classification des plaisirs, diverses manières de les goûter, préceptes d'hygiène, compositions des baumes et parfums, recettes aphrodisiaques, etc., etc. Non seulement le cheikh Nefzaoui sait nous affriander sur toutes ces questions par la magie d'un style plein de couleurs et de figures, mais encore il se montre excellent conteur et poète exquis; il possède le talent de dire comme la sultane des *Mille et une Nuits*, et ses contes, historiettes, paraboles sont d'une grâce entraînante et d'une fabulation adorable. *Le Jardin parfumé* jouit, paraît-il, d'une grande réputation parmi les Arabes; nous le comprenons aisément, et cependant, contrairement à l'habitude des Orientaux qui est d'écrire de longs commentaires sur les ouvrages renommés, ils n'en ont écrit aucun sur celui-ci.

Il nous est impossible de détailler ici les vingt et un chapitres de cet ouvrage, tous relatifs à l'acte de la génération, et non moins difficile d'analyser les idées générales du cheikh Nefzaoui. Ce que l'on peut affirmer, c'est que ce curieux et rarissime manuel d'érotologie arabe ne le cède pas en intérêt à la traduction que vient de faire le capitaine Burton des *Mille et une nuits*, et que ces deux publications, arrivant au jour à la même heure, se complètent excellemment.

Pour ceux qui désireraient connaître le signalement de l'édition autographiée à 35 exemplaires et qui se paye, quand on la rencontre, de 5 à 600 francs, nous en reproduisons le titre exact que voici :

Ouvrage du cheikh, l'Iman, le savant, le très érudit, le très intelligent, le très véridique Sidi Mohammed El Nefzaoui. Que Dieu très élevé lui fasse miséricorde par sa puissance! — Amen!

Traduit de l'arabe par M. le baron R... (Reille), capitaine d'état-major, 1850, autographié en 1876, à 35 exemplaires, par les soins d'une réunion de militaires, avec 15 figures hors texte et de nombreuses vignettes dans le texte. L'ouvrage est de format in-4° et ne comprend pas moins de 300 pages, y compris la notice et la postface.

M. Isidore Liseux a fait une impression intégrale, parfaite et admirablement tirée sur vergé de Hollande. C'est encore une très savante publication de plus à son actif.

Henry Kistemaeckers, de Bruxelles, a jugé opportun de réimprimer en deux gros volumes in-8° à 25 francs **le Paysan perverti**, de Restif de la Bretonne, sur le texte d'Amsterdam 1776. C'est assurément le meilleur ouvrage de Restif, et il méritait d'être remis au jour; mais nous eussions voulu, non pas le voir réimprimer *tout de go* comme on vient de le faire sans préface ni notes d'aucune sorte, mais bien au contraire entouré de tous ses extraits d'origine, d'une sérieuse notice biographique et bibliographique, et surtout accompagné d'une clef des personnages qui existe déjà en partie. Dans la *Revue de ses ouvrages*, dans *Monsieur Nicolas* et divers autres endroits de ses œuvres, Restif de la Bretonne se plaît à parler de son *Paysan perverti*, de la façon dont il le composa et le mit sous presse. Ces détails méritaient d'être réunis dans un avant-propos, ils étaient nécessaires au lecteur, car Restif demande une initiation; pour bien le faire comprendre, il faut l'expliquer au préalable, et M. Kistemaeckers a eu tort de ne pas se soumettre à cette nécessité.

D'autre part, puisque nous sommes en veine de dire amicalement des vérités au très actif éditeur bruxellois, ne lui cachons pas davantage que *le Paysan perverti*, sans les fameuses estampes qui parurent séparément vers 1784 (et qui, presque toutes, sont dues à Binet), n'a pas raison d'être. Avec ces 82 estampes, c'est un livre typique du XVIIIe siècle; sans elles ce n'est plus qu'un roman compact et qui semble d'autant plus lourd à digérer que les vignettes ne viennent pas égayer les étapes du lecteur. Il était aisé de faire reproduire ces figures d'un si haut intérêt pour l'histoire des mœurs et des modes; mais, puisque M. Kistemaeckers ne l'a pas fait, il restera aux curieux, guidés par la seule passion littéraire, le plaisir de se dire que, pour une somme restreinte, ils peuvent se procurer un livre original entre tous et

qu'il était jusqu'ici malaisé de se procurer sans vider tous les louis d'or de sa bourse.

Félix Arvers, l'auteur du fameux sonnet imité de l'italien et qui débute ainsi :

Mon âme a son secret, ma vie a son mystère;

nous était jusqu'ici peu connu. — Théodore de Banville, Asselineau et Henry Blaze de Bury avaient seuls écrit quelques pages sur ce poète plus grand par ce seul sonnet que tant d'autres par quatorze recueils poétiques. M. Charles Glinel, l'auteur d'*Alexandre Dumas et de son œuvre*, vient d'entreprendre l'étude de ce rimeur incomparable dont la vie est enclose entre les années 1806 et 1850. C'est à proprement parler une plaquette de 50 et quelques pages que nous offre M. Glinel, mais une plaquette tirée à 107 exemplaires, mis en dépôt à la librairie Rouquette, et qui fera la joie de tous les collectionneurs d'ouvrages sur l'histoire littéraire de ce siècle.

M. Glinel a suivi pas à pas dans la vie Félix Arvers, auteur de *Mes heures perdues*. Il s'est attaché à ses traces avec une conscience de policier bibliographe et il a su reconstituer biographiquement et bibliographiquement cet écrivain effacé dont on savait si mal les origines et la vie privée.

La notice de M. Glinel est alléchante et aimablement écrite; elle est critique, anecdotique et « réfutatoire ». Nous venons de la lire avec un plaisir réel, et nous engageons tous les bibliographes romantiques à acquérir cette étude très complète, qui restera comme un document précieux pour l'histoire des oubliés de ce temps.

Un Ami des livres, qui signe familièrement *le Toqué* et qui s'est fait connaître de ses confrères en bibliophilie par un superbe ouvrage : *Voyage à mon grenier*, vient d'imaginer de faire reproduire en autographie une des curiosités les plus singulières de ce fameux grenier.

Il s'agit d'une satire assez amusante du système administratif en vigueur vers 1850, et en particulier du fonctionnement de la *Notice* qui sévissait alors à tous les degrés de la hiérarchie. Cet opuscule a pour titre **le Parfait préfet.**

L'auteur, qui occupait dans un ministère un poste élevé, aurait fait autographier sous l'Empire à 12 ou 15 exemplaires cette curiosité bibliographique, illustrée de dessins à la plume en charge faits par un ami de l'écrivain ministériel; et ce furent les ouvriers même du ministère qui imprimèrent ce pamphlet, croyant bénévolement reproduire des pièces officielles.

Ce petit volume étrange comprend 82 pages autographiées sur papier ministre. Il est revêtu d'un cartonnage en vélin et mis en vente à 75 exemplaires seulement chez MM. Conquet, Morgand et Rouquette, libraires parisiens.

Tous les anciens préfets à poigne pourront se disputer ce petit tirage.

Les **Nouveaux contes à Ninon**, par Émile Zola, depuis longtemps annoncés dans l'empire des bibliophiles, viennent enfin de paraître en deux volumes chez l'éditeur favori de ces messieurs, L. Conquet. Le format est un bel in-8°, le tirage unique a été fait à 500 exemplaires, dont 150 sur grand papier du Japon impérial et 350 sur vélin du marais à la forme.

Depuis longtemps il était convenu que ce livre serait un bijou par ses illustrations; on avait vu une à une, à l'état de préparation, dans la librairie de la rue Drouot, les 30 illustrations dessinées et gravées à l'eau-forte par Ed. Rudaux, et les plus farouches *Bécheurs* du clan des « Amis des Livres » étaient d'accord pour reconnaître que Conquet allait mettre au jour une œuvre exquise.

Il n'y a donc pas eu surprise, mais nous avons revu avec un rare agrément ces en-têtes de page si habilement composés, d'une si gracieuse variété et surtout d'une facture d'eau-forte si artiste. M. Rudaux se grave lui-même, c'est-à-dire qu'il n'aurait pas d'excuses à invoquer si ses compositions n'avaient pas la perfection du rendu et toute la grâce désirable. Aussi n'a-t-on rien à lui reprocher, il a mordu ses cuivres avec amour, il les a pointillés avec tendresse, burinés avec chaleur, mettant partout la lumière et l'harmonie, distribuant sans faillir ses valeurs, tour à tour blond, gris et violent, mais toujours vibrant dans la note juste et voulue.

Soit qu'il traite le plein air ou l'intérieur, le nu ou le costume moderne, M. Rudaux apporte toujours dans son faire sa personnalité très intéressante. Son illustration n'a rien à reprendre à notre avis. C'est de la vignette par excellence.

Zola, pour cette réimpresion, a fait un bout de préface sous forme de lettre à l'éditeur. Le brave bourgeois de Médan, on le voit, est flatté de se voir si noblement habillé; mais il se sent un peu gauche devant tout ce luxe. Il n'est pas, déclare-t-il, un bibliophile. Ce qu'il lui faut, ce sont des livres de travailleur, de vulgaires bouquins d'étude, fatigués par l'usage, las d'être lus, toujours chauds de la passion qu'on a pour eux ; il aime emporter ces vieux amis dans sa poche sans crainte de les abîmer et ne les quitte qu'en lambeaux. — Mais n'est-ce pas là le vrai bibliophile à la façon de Montaigne ? Les amis platoniques des *non coupés* souriront, laissons-les faire.

Quoi qu'il en soit, que M. Zola nous fasse de bons ouvrages; les éditeurs à la manière de Conquet se chargeront d'en faire de beaux livres. La preuve en est dans cette jolie édition des *Nouveaux contes à Ninon*.

O. U.

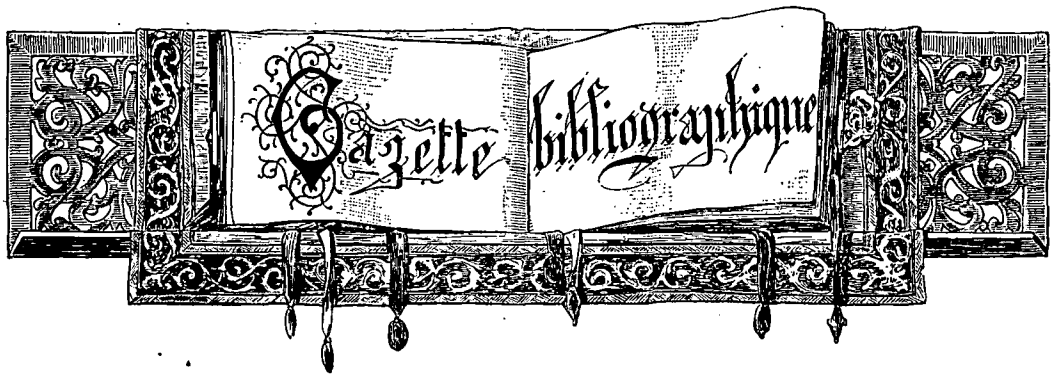

Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois. — Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES ; *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français. — Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province. — Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

ACADÉMIE FRANÇAISE.

Le 18 février ont eu lieu, à l'Académie française, les élections nécessitées par les décès de MM. Victor Hugo, Edmond About et le duc de Noailles.

Trente-deux académiciens étaient présents; en conséquence, la majorité absolue était de dix-sept voix.

Fauteuil d'Edmond About.

Cette élection a donné lieu à deux tours de scrutin :

Candidats.	1er tour. voix.	2e tour. voix.
MM. Léon Say	13	18
Henri de Bornier	7	5
Ferdinand Fabre	2	0
Gustave Droz	8	7
Mouton	2	0
Charles Read	0	0
Beaumont	0	0
Bulletin blanc	0	2

En conséquence, M. Léon Say est élu.

Fauteuil de Victor Hugo.

Candidats :

MM. Leconte de Lisle	21 voix.
Fabre	6 —
Droz	2 —
Mouton	1 —
De Bornier	1 —
Bulletin blanc	1 —

M. Leconte de Lisle est élu.

Fauteuil de M. le duc de Noailles.

Candidats :

MM. Édouard Hervé	23 voix.
Gaston Paris	7 —
Ferdinand Fabre	1 —
Bulletin blanc	1 —

M. Édouard Hervé est élu.

Étaient absents : MM. Ferdinand de Lesseps, de Mazade, Émile Ollivier et de Viel-Castel.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 22 janvier.

Communication. — M. Le Blant : Fouilles archéologiques opérées à Rome.

Dans cette séance, l'Académie a procédé à l'élection de deux membres titulaires en remplacement de MM. Léon Renier et Egger.

Pour remplacer M. Léon Renier, M. Gaston Boissier seul s'était présenté; il a été élu à la presque unanimité.

Pour la place de M. Egger il y avait trois candidats : MM. Clermont-Ganneau, Héron de Villefosse et Auguste Longnon. Au premier tour, M. Clermont-Ganneau a obtenu 7 voix, M. Héron de Villefosse, 12, M. Longnon, 11. Au deuxième tour, MM. Héron de Villefosse et Longnon ont eu chacun 15 voix sur 30 votants. On procède à un nouveau tour de scrutin ; le résultat étant resté le même, l'Académie a décidé qu'elle ajournait l'élection.

Séance du 29 janvier.

Ouvrages présentés. — Hugo Schuchardt : *les Lois phonétiques et les néo-grammairiens* (en allemand). — Perrot : *Bulletin de correspondance hellénique.* — J. Menant : *les Pierres gravées de la haute Asie; recherches sur la glyptique orientale.* — De Grammont : *Un pacha d'Alger, précurseur de M. de Lesseps.* — D'Avril : *Saint Cirylle et saint Méthode; première lutte des Allemands contre les Slaves.* — De Charancey : *Vocabulaire de la langue tzotzil.* — Brièle : *Collection de documents pour servir à l'histoire des hôpitaux de Paris.* — De Lasteyrie : *Jules Quicherat, mélanges d'archéologie et d'histoire.*

Séance du 5 février.

Communications. — M. Le Blant : Rapport sur les fouilles exécutées à Rome. — L. Delisle : Note sur un Virgile copié au xe siècle par le moine Rahingus.

Lecture. — Cognat : Mémoire sur l'occupation militaire de l'Afrique romaine d'Auguste à Hadrien.

Ouvrage présenté. — Menant : *les Langues perdues de la Perse et de l'Assyrie.*

Séance du 12 février.

Lectures. — Oppert : Les mesures de la Chaldée et de l'Assyrie. — Schlumberger : Note sur un sceau en plomb du cabinet des médailles de Munich. — De la Villemarqué : Les Jaculares bretons.

Ouvrages présentés. — Murray : *Dictionnaire historique de la langue anglaise.* — De Nadaillac : *les Pierres à cupule.* — Josse : *la Cryptographie et ses applications à l'art militaire.* — Riant : *le Martyre de Thiemen de Salzbourg.* — Des Michels : *les Poésies de l'Annam.* — Luigi Frati : *le Due Spedizioni militari di Giulio II tratte dal diaro di Paride Grassi* (documents de premier ordre tirés du journal de Paris de Grassis, xvie siècle); *Statuti di Bologna* (recueil de textes du xiiie siècle). — Joseph Vaesen : *Notice biographique sur Jean Bourré* (ministre de Louis XI), catalogue du fonds de la Bibliothèque nationale qui porte son nom. — H. Omont : *Catalogue des manuscrits grecs de Guillaume Pelicier.* — Tamizey de Larroque : *Reliquiæ benedictinæ.* — Loriquet : *Rapport sur l'identification de fragments de manuscrits trouvés à Calais en 1884* (épisode très remarquable de l'histoire de la bibliothèque d'Arras).

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 23 janvier.

Ouvrage présenté. — Beauchet : *Histoire de l'organisation judiciaire en France; première période, l'époque franque.*

Lecture. — Lagneau : *le Surmenage intellectuel et la sédentarité dans les écoles.*

Séance du 30 janvier.

Lecture. — Lagneau : Le surmenage intellectuel.

Ouvrage présenté. — Bonnal : La chute d'une république; Venise.

Séance du 13 février.

Ouvrages présentés. — Jambois : *Code pratique de la relégation.* — Weiss : *Traité élémentaire de droit international privé.* — Chéret : *La chute de l'ancien régime.*

Lecture. — Baudrillart : Mémoires sur les populations agricoles du Poitou.

— Le mois dernier, à l'Académie des sciences morales et politiques, a eu lieu, dans la section d'économie politique, finances et statistique, l'élection de deux membres, en remplacement de MM. Vuitry et Bonnat, décédés.

Le nombre des votants était de 36.

Majorité absolue : 19 voix.

MM. Germain et Cucheval-Clarigny ont été proclamés membres de l'Académie des sciences morales et politiques.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES.

FRANCE

Nominations dans les bibliothèques. — M. Moranville, élève sortant de l'École des chartes, est nommé stagiaire au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale.

— M. V. Mortet, sous-bibliothécaire à la Bibliothèque universitaire de Bordeaux, a été nommé bibliothécaire de ladite bibliothèque en remplacement de M. Ch. Mortet, nommé bibliothécaire à la Bibliothèque Sainte-Geneviève.

État des crédits alloués à nos grandes bibliothèques. — On vient d'arrêter le chiffre des acquisitions que les bibliothèques de l'État pourraient faire cette année.

Un crédit d'environ 185,000 francs est mis à la disposition de la Bibliothèque nationale. Il devra être employé comme suit :

80,000 francs pour les livres; 29,000 francs pour les manuscrits; 40,500 francs pour les médailles; 27,500 pour les estampes. Les crédits affectés aux autres bibliothèques s'élèvent à environ 10,000 francs pour la Bibliothèque Mazarine; 16,000 francs pour Sainte-Geneviève; 15,000 francs pour l'Arsenal; soit un peu plus de 225,000 francs pour nos trois grandes bibliothèques.

Commissions des bibliothèques populaires. — Le ministre de l'instruction publique vient de réorganiser la commission des bibliothèques populaires de la manière suivante :

Président : M. Turquet, sous-secrétaire d'État.

Vice-présidents : MM. Mézières et Legouvé, de l'Académie française, et Gréard, membre de l'Institut, vice-recteur à Paris.

Membres : MM. Chalamet, Édouard Charton, Le Blond, Édouard Millaud, Naquet, de Pressensé, sénateurs ;

MM. Charles Dupuy, Joigneaux, Frédéric Passy, Jules Roche, Spuller et Steeg, députés ;

MM. Alglave, professeur à la Faculté de droit de Paris ;

Chantavoine, professeur au lycée Henri IV ; Chouquet, conservateur au Conservatoire de musique ;

Darboux, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des sciences ; Daudet (Alphonse), homme de lettres ; Debray, membre de l'Institut ; Drapeyron, professeur au lycée Charlemagne ; Dupuy, professeur au lycée Henri IV ;

Fabre (Ferdinand), conservateur à la Bibliothèque Mazarine ; le docteur Firmin, médecin de l'Opéra et du lycée Charlemagne ; Focillon, ancien directeur de l'École municipale Colbert ;

Gautier, professeur au lycée de Vanves ; Gazeau, professeur au lycée Condorcet ; Gernez, maître de conférences à l'École normale ; Guillaume, membre de l'Institut ; Joubert, professeur de sciences au Collège Rollin ;

Lapommeraye (Henri de), homme de lettres, professeur au Conservatoire ; Lecène, professeur au lycée Charlemagne ; Lemonnier, professeur à l'École des beaux-arts ;

Mantz (Paul), ancien directeur des beaux-arts ; Marion, chargé de cours à la Faculté des lettres ; Maury (Alfred), membre de l'Institut ; Maze (Hippolyte), ancien député ; Melouzay, professeur au lycée Condorcet ;

Paté (Lucien), homme de lettres ; Pécaut, directeur de l'École normale d'institutrices à Fontenay-aux-Roses ; Perrier (E.), professeur-administrateur au Muséum d'histoire naturelle ;

Reinach (Joseph), homme de lettres ; Robert (Léon), professeur au lycée Henri IV ;

Troost, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des sciences.

Bibliothèque administrative de la préfecture de la Seine. — On s'occupe très activement à l'Hôtel de Ville des travaux d'aménagement du vaste local destiné à l'installation de la bibliothèque administrative française et étrangère de la préfecture de la Seine. Cette bibliothèque, de création récente, est actuellement très à l'étroit dans les combles du pavillon de Flore. Jusqu'à ce jour, elle a servi uniquement d'éléments d'étude et d'informations pour les employés de la préfecture. Mais, dès qu'elle aura été transférée à l'Hôtel de Ville, elle sera ouverte au public. La section française comprend environ 12,000 volumes et la section étrangère 16,000. Cette dernière s'alimente surtout au moyen d'échanges. Les 16,000 volumes de la section étrangère comprennent : 3,500 (Allemagne), 3,000 (Angleterre), 2,500 (États-Unis), 1,500 (Autriche-Hongrie), 2,000 (Italie), 2,000 (Belgique) et 1,500 (Russie).

ÉTRANGER

Allemagne.

ARRÊTÉ ROYAL DU 16 NOVEMBRE 1885 PORTANT RÉORGANISATION DE LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE DE BERLIN

I. — *Dispositions générales.*

1. La bibliothèque est destinée à réunir une collection aussi complète que possible des ouvrages paraissant en Allemagne et des principaux ouvrages paraissant à l'étranger. — Les collections devront être classées méthodiquement et rendues accessibles au public.

2. La bibliothèque comporte deux sections : celle des imprimés et celle des manuscrits.

3. Elle ressort au ministère des cultes et de l'instruction publique.

II. — *Administration.*

4. Le Comité de curateurs (*Curatorium*) est composé d'un président nommé par le Roi, de six membres nommés par le ministre pour une durée de trois ans et du directeur général. — Le ministre désigne celui des membres du Comité qui pourra, le cas échéant, remplacer le président.

5. Le Comité a dans ses attributions le soin de veiller aux intérêts de la bibliothèque.

6. Le Comité arrête et soumet à l'approbation du ministre les règlements relatifs au service intérieur et à l'usage de la bibliothèque par le public, les attributions du personnel, sauf celles du directeur général et des directeurs divisionnaires.

7. L'administration de la bibliothèque incombe au Comité qui arrête les principes généraux à suivre à cet égard.

8. On soumettra à l'approbation du Comité : l'état des acquisitions à présenter chaque année par le directeur général ; la répartition des fonds d'acquisition sur les deux sections, imprimés et manuscrits ; les projets présentés par le directeur général et impliquant des changements essentiels dans le système adopté pour le catalogue ; les modifications dans la disposition des bâtiments de la bibliothèque ; les règles à adopter dans les rapports qu'entretient la Bibliothèque royale avec d'autres bibliothèques de l'Allemagne et de l'étranger.

9. Le Comité sera consulté sur celles des affaires concernant la bibliothèque que le ministre jugera opportun de lui soumettre. — Les rapports adressés par le directeur général au ministre devront lui être transmis, sauf dans les cas urgents, par le Comité avec ses observations s'il y a lieu.

10. Une fois tous les mois ou toutes les six semaines, le Comité se réunit en séance ordinaire ; le président pourra le convoquer, s'il le juge nécessaire, en séance extraordinaire.

11. La présence de trois membres du Comité est indispensable pour la validité de ses décisions, qui seront prises à la majorité absolue des voix ; en cas d'égalité de voix, celle du président ou du vice-président sera décisive.

III. — *Personnel.*

12. La direction scientifique, technique et administrative incombe au directeur général, auquel sont subordonnés tous les employés de la bibliothèque. — Les fonctions du directeur général sont déterminées par le présent règlement, par les règlements de service et par les décisions du Comité.

13. Un directeur divisionnaire est placé à la tête de chacune des deux sections. — Le directeur général pourra être à la fois directeur divisionnaire d'une des sections.

16. Les directeurs divisionnaires ont dans leurs attributions l'expédition des affaires, la direction et la surveillance du personnel.

17. Les directeurs devront donner tous leurs soins à compléter les collections de leur section, à continuer et à améliorer les travaux du catalogue.

20. La nomination du directeur et des directeurs divisionnaires est faite par le roi ; celle des bibliothécaires, conservateurs et secrétaires par le ministre, celle, enfin, des bibliothécaires auxiliaires, des volontaires et du personnel subalterne est attribuée au directeur général.

IV. — *Administration.*

21. Le service intérieur de la bibliothèque est soumis à un règlement spécial. — Tous les quinze jours, le directeur général convoquera les directeurs divisionnaires et ceux des autres employés dont le concours lui semble utile pour délibérer en commun sur les affaires importantes concernant la bibliothèque.

22. Une salle de lecture est réservée au public. — Les dispositions du règlement de service détermineront les principes à suivre pour les prêts au dehors d'imprimés et de manuscrits.

ARRÊTÉ MINISTÉRIEL DU 6 NOVEMBRE RELATIF AUX CATALOGUES ANNUELS DES PUBLICATIONS UNIVERSITAIRES.

M. v. Gossler, ministre des cultes et de l'instruction publique de Prusse, a adressé le 6 novembre dernier la circulaire suivante à toutes les universités de Prusse :

1. J'ai l'intention de faire publier par la Bibliothèque royale de Berlin, chaque année, à partir du 15 août, un catalogue imprimé des différentes publications universitaires du royaume.

Par « publications universitaires », il faudra entendre toutes les publications imprimées qui paraissent sous les auspices de l'Université ou de ses Facultés.

2. Chaque Université aura soin de faire parvenir sans délai à la bibliothèque qui en fait partie les publications qu'elle aura fait paraître au nombre d'exemplaires prescrit, et cela avant le 15 août en ce qui concerne les publications de l'année précédente.

3. La bibliothèque de l'Université dressera, à bref délai, une liste des publications universitaires qui lui devront être remises. Cette liste sera vérifiée par le secrétaire de l'Université, qui en fera parvenir avant le 25 août une copie à la Bibliothèque royale de Berlin.

4. La Bibliothèque royale de Berlin classera par ordre alphabétique de noms de villes les listes qui lui seront parvenues ; elle dressera une lettre alphabétique par noms d'auteurs et publiera le tout vers le commencement d'octobre.

5. Cinq exemplaires de cette publication seront envoyés par la Bibliothèque royale de Berlin à chacune des bibliothèques universitaires.

6. Les dispositions qui précèdent s'étendent également à l'Académie royale de Munster, au lycée Hosianum de Braunsberg et à leurs bibliothèques.

Annexe A. — Suivent les indications spéciales relatives aux catalogues des bibliothèques universitaires.

Bibliothèques populaires. — Berlin possède aujourd'hui vingt-trois bibliothèques populaires, avec plus de 100,000 volumes. — Le chiffre de la circulation totale de ces volumes s'est élevé pendant l'année 1885 à 331,723.

Bibliothèque de l'Université de Cambridge. — Le trente et unième rapport publié par l'Université de Cambridge constate qu'en 1884 le catalogue imprimé de la bibliothèque s'est augmenté de 12,057 titres d'ouvrages dont 4,257 nouvelles acquisitions, savoir : 3,079 ouvrages anglais modernes, 768 publications étrangères et 400 ouvrages anciens (anglais) reçus à titre gratuit.

Italie. — *Le nouveau règlement sur les bibliothèques en Italie.* — *La Gazzetta ufficiale* du 3 décembre 1885 publie le règlement organique des bibliothèques de l'État ; nous en reproduisons ci-après les principales dispositions :

1. Les bibliothèques publiques de l'État ressortent au ministère de l'Instruction publique et comprennent les bibliothèques autonomes et celles qui ont été créées en vue d'établissements d'instruction spéciaux, universités et autres.

2. Les bibliothèques suivantes appartiennent à la première catégorie : *Florence :* Bibliothèque nationale (Magliabechiana-Palatina) ; *Milan :* Bibliothèque Braidense ; *Naples :* Bibliothèque nationale ; *Palerme :* Bibliothèque nationale ; *Rome :* Bibliothèque nationale Vittorio Emanuele ; *Turin :* Bibliothèque nationale ; *Venise :* Bibliothèque nationale Marciana ; *Crémone :* Bibliothèque de l'État ; *Flo-*

rence : Bibliothèques Marucelliana, Riccardiana, Mediceo-Laurenziana; *Lucques :* Bibliothèque de l'État; *Modène :* Bibliothèque Estense; *Parme :* Bibliothèque Palatina; *Rome:* Bibliothèque Angelica et Bibliothèque Casanatense.

La seconde catégorie de bibliothèques comprend les bibliothèques universitaires de Bologne, Cagliari, Catania, Gênes, Messine, Modène, Naples, Padoue, Pavie, Pise, Rome et Sassari, les bibliothèques qui font partie des établissements d'instruction supérieure du royaume, la Bibliothèque Valliceliana de Rome et la Bibliothèque musicale della R.-Accademia di S. Cecilia à Rome.

La Bibliothèque nationale de Florence et la Bibliothèque Victor-Emmanuel de Rome, où devront être déposés des exemplaires de toutes les publications paraissant en Italie, seront dénommées : *Biblioteche nazionali centrali.*

3. Les bibliothèques qui font partie d'une académie royale littéraire, scientifique ou des beaux-arts, ainsi que celles annexées aux musées et galeries, lycées, gymnases, etc., et qui ne sont pas accessibles au public, seront soumises à un règlement spécial.

4. Les deux Bibliothèques nationales de Florence et de Rome, pour répondre à leur destination, devront réunir et conserver toutes les publications qui se publient en Italie et qu'elles reçoivent en exécution de la loi sur la presse; elles compléteront les collections littéraires et scientifiques en leur possession, de manière à ce qu'elles représentent aussi complètement que possible l'évolution du mouvement intellectuel en Italie; elles devront se procurer les ouvrages les plus marquants publiés à l'étranger relatifs à l'histoire et au mouvement scientifique, littéraire et artistique en Italie; elles auront soin, enfin, de réunir les ouvrages principaux qui permettent de suivre les progrès du mouvement intellectuel à l'étranger.

5. Les autres bibliothèques nationales s'attacheront également à se procurer les publications les plus importantes, anciennes et modernes, de l'Italie et des autres pays, ainsi que celles intéressant plus particulièrement la province à laquelle appartient la bibliothèque.

24. Les bibliothèques de l'État dresseront des catalogues portant sur les matières ci-après : incunables et raretés bibliographiques; musique ancienne; cartographie ancienne; ouvrages sur la navigation maritime; autographes; miniatures; manuscrits palimpsestes, dessins, etc.

62. Les bibliothèques nationales centrales feront paraître périodiquement une liste des ouvrages par elles acquises à titre onéreux ou gratuit.

La Bibliothèque nationale de Florence fera paraître, à des époques déterminées, un *Bulletin bibliographique des publications italiennes* qu'elle aura reçues en exécution de la loi sur la presse.

La Bibliothèque nationale centrale Vittorio Emanuele publiera périodiquement un *Bulletin bibliographique des ouvrages modernes étrangers* dont les bibliothèques du royaume auront fait l'acquisition pendant l'exercice écoulé. — Les catalogues et bulletins bibliographiques ci-dessus seront distribués gratuitement à tous les services qui dépendent du ministère de l'instruction publique.

Suède. — *Le catalogue d'une collection à Stockholm.* — On imprime en ce moment à Stockholm le catalogue d'une collection privée d'une richesse exceptionnelle, qui ne formera pas moins de 300 feuilles et contiendra plus de 200 photolithographies, représentant les pièces les plus remarquables de la collection. — Le tirage de ce catalogue, dont la partie étrangère est rédigée en français, sera fait à 500 exemplaires.

États-Unis. — Le trente-troisième rapport annuel des bibliothèques publiques de Boston renferme une statistique détaillée du nombre et de la nature des ouvrages que possèdent actuellement les bibliothèques publiques de cette ville. — La plus importante, celle de Bates Hall, ne comptait pas moins de 290,000 volumes en 1884; la filiale de Lower Hall, 40,760; les dix autres filiales, 123,500, soit ensemble 454,000 volumes.

En 1883, l'effectif des bibliothèques publiques de Boston s'est accru de 15,350 volumes; le nombre de prêts au dehors s'est élevé à 1,027,000 volumes et sur ce chiffre, 52 volumes seulement ont été égarés.

Dans certaines filiales, chaque volume est sorti en moyenne sept fois pendant l'année.

— Un opulent Américain, le sénateur Standford, représentant de la Californie au Congrès de Washington, avait déjà, il y a quelque temps, fait don d'un terrain de 83,000 arpents, valant 26 millions de dollars, pour la fondation d'une université à édifier en face de son château, situé dans l'État de Californie. — Aujourd'hui, M. Standfort ajoute à son premier don une somme de 75 millions de francs en espèces, pour assurer à la future université le concours des plus brillants professeurs du monde.

M. Standford, si l'on doit en croire les journaux américains, a donc fait à l'instruction publique un don de 100 millions de francs!

— M. L. Newberry, riche négociant de Chicago, laisse 3 millions de francs à sa ville natale pour la fondation d'une bibliothèque publique.

La bibliothèque du colonel Hoe. — La bibliothèque que possède le comte Spencer, à Althorp, en Angleterre, est connue dans le monde entier pour ses grandes richesses bibliographiques. Une autre bibliothèque qui mérite de figurer à ses côtés est incontestablement celle de M. le colonel Hoe, de New-York, le célèbre constructeur de machines typographiques et, entre autres, de la remarquable machine rotative qui porte son nom. Dans la bibliothèque de M. Spencer, on trouve, réunis tous les imprimés provenant des

premiers et des plus anciens maîtres de l'art typographique, imprimés conservés pendant des siècles et qui ont été transmis jusqu'à nous. Quant au colonel Hoë, il a poursuivi un autre but en formant sa collection : il a réuni tous les ouvrages ayant trait à l'invention de l'imprimerie et à tous les perfectionnements que cet art a reçus jusqu'à nos jours; pour avoir une collection aussi complète que possible, il n'a reculé devant aucun effort et devant aucune dépense. Il a même chargé de savants et érudits bibliophiles de rechercher dans l'ancien monde tout ce qui était digne d'être placé dans sa bibliothèque. Ces recherches continuent même encore aujourd'hui, le fils continuant l'œuvre du père. Tous les livres achetés par Hoë sont reliés magnifiquement en maroquin, et, rien que pour ses reliures, il a dépensé des sommes folles qu'un homme plusieurs fois millionnaire peut seul consacrer à une pareille entreprise. En 1877, il a fait imprimer, pour le distribuer à ses amis et connaissances et à d'autres particuliers, le catalogue de ses livres, gravures et eaux-fortes et lithographies, et ce catalogue contenait alors déjà plus de 2,000 numéros.

Ce nombre a dû augmenter encore depuis et a certainement plus que doublé; aussi cette bibliothèque sera-t-elle d'un puissant secours pour les savants qui, dans la suite, voudront écrire l'histoire des arts graphiques.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— PARIS — PROVINCE — ÉTRANGER —

FRANCE

— Un nouveau livre posthume de Paul de Saint-Victor : *Anciens et Modernes*, vient de paraître chez Calmann Lévy.

— M. Charles Glinel, qui nous a donné, l'année dernière, un très intéressant travail sur Alexandre Dumas, vient de consacrer une étude biobibliographique à Félix Arvers. Cette plaquette a paru à Reims chez l'éditeur Michaud ; à Paris, chez Rouquette.

— M. Tourneux vient d'être chargé par la Société des bibliophiles français de rééditer l'ouvrage de Dubois de Saint-Gelais : *Histoire journalière de Paris*, qui parut pour la première fois en 1717.

— La « Collection des petits mémoires sur l'histoire de France », publiée par la Société bibliographique sous la direction de M. Marius Sepet, vient de s'augmenter d'un nouveau volume : *les Guerres d'Italie*, par Montluc.

— M. Jusseraud, chargé de cours au Collège de France, fait paraître chez l'éditeur Leroux un nouveau volume intitulé : *le Roman anglais, origine et formation des grandes écoles de romanciers du* XVIIIe *siècle.*

— M. de Vaujany, directeur des études à l'école des langues du Caire, vient de donner chez Plon une *Description de l'Égypte; Alexandrie et la Basse-Égypte.*

— La librairie académique Didier (Perrin, éditeur) commence la publication d'une œuvre nouvelle de M. le lieutenant-colonel Bourelly, l'auteur de la vie du *Maréchal de Fabert*, sous le titre de : *Cromwell et Mazarin; Deux campagnes de Turenne en Flandre; la Bataille des dunes.* Cette étude, à la fois politique et militaire, contient de nombreuses lettres inédites du cardinal et de Turenne.

— M. le baron de Lenval vient de faire paraître à la librairie Plon : *Quelques pensées sur l'éducation morale.*

— *L'Empire allemand, sa constitution, son administration*, tel est le titre d'un volume que M. Morhain, sous-intendant militaire, vient de faire paraître à la librairie Berger-Levrault.

— M. Paul Parfouru, archiviste du Gers, vient de faire tirer à part, en une plaquette de 51 pages, *les Lettres et mémoires inédits de M. d'Étigny, intendant de la généralité d'Auch et de Pau, de 1751 à 1767*, et qui avaient précédemment paru dans *l'Annuaire du Gers pour 1885.*

— *L'Annuaire de la Société des Amis des livres pour 1886* vient de paraître à la librairie Rouquette.

Cet annuaire contient les noms et les adresses des

sociétaires et membres correspondants, les statuts de la Société, sa situation financière, un article de M. Henri Houssaye sur l'ouvrage : *la Bibliothèque d'un bibliophile*, un autre de M. H.-S. Ashbée sur les Anglais qui ont écrit en français (Poèmes modernes), deux notices nécrologiques, l'une sur M. le baron de Saint-Geniez par M. le baron Roger Portalis, et l'autre sur M. Marc Jubinal par M. Truelle de Saint-Évron; enfin, une étude fort intéressante du bibliophile Ursus sur les catalogues et leur contenu.

— M. l'abbé Lecler vient de donner à la librairie Ducourtieux, à Limoges, la seconde partie de son *Étude sur les lanternes des morts*.

— M. Louis Audiat, bibliothécaire de la ville de Saintes, vient de dresser le catalogue de la bibliothèque de cette ville.

— Signalons l'apparition chez l'éditeur Giraud de deux volumes se rapportant à l'histoire littéraire. L'un a pour titre : *le Petit Bottin;* l'autre : *l'Année littéraire*. L'auteur de ce dernier volume, M. Paul Ginisty, a l'intention de continuer l'œuvre semblable que n'a pas continuée M. Vapereau. Le volume de M. Ginisty est précédé d'une préface de notre rédacteur en chef, M. Octave Uzanne.

— Une *Histoire de la critique littéraire en France* vient de paraître; elle est due à M. Henri Carton.

— MM. Fieffé, conservateur du musée céramique de Nevers, et Bouveaulte, architecte du département de la Nièvre, viennent de faire paraître à Paris, chez l'éditeur Rouveyre, une histoire des *Faïences patriotiques nivernaises*. M. Champfleury a écrit la préface de ce volume, qu'illustrent 40 planches en chromolithographie.

— Signalons également aux céramistes *les Recherches sur les faïenceries de Dijon*, dues à M. le docteur Louis Marchant.

— M. G. Dupont vient de terminer une *Histoire du Cotentin et de ses îles*. L'ouvrage, complet en 4 volumes in-8°, a paru, à Paris, chez Lechevallier.

— M. Darsy vient de faire tirer à part son article sur *les Usages et traits de mœurs en Picardie*, publié dans *les Mémoires de la Société de Picardie*.

ÉTRANGER

Allemagne. — Le second volume de l'histoire de l'Empire allemand, *Geschichte der deutschen Kaiserzeit*, de W. v. Giesebrecht, paraît en cinquième édition chez MM. Duncker et Humblot, à Leipzig.

— M. R. Bernhard Brehm, conseiller médical de l'ambassade allemande à Madrid, retrace dans ses *Beitræge zur Staatsund Sitten geschichte des Kaiserthums Jahuantinsuyn*, l'histoire de l'empire des Incas. M. Brehm a mis à contribution pour son ouvrage *les Comentarios de los Inkas de Garcilasso*, ainsi que les travaux de Prescott, Squier et Humboldt.

— Voici deux nouveaux ouvrages philosophiques : *Die Vollendung des Sokrates*, par H. Romund, Berlin, 1885, et *Der Stoiker Epiktet und seine philosophie*, de M. Ed. M. Schranda, dissertation académique couronnnée par l'Université de Prague. Francfort-sur-l'Oder, chez M. Waldmann.

— La publication des papiers de Gœthe vient de commencer. Elle s'ouvre par deux correspondances : l'une de 1765 à 1767, adressée à la sœur de Gœthe; l'autre, à Behrish, et allant de 1766 à 1768. Ces lettres, dont beaucoup sont écrites en anglais, contiennent des vers allemands, un poème en anglais et une tragédie inachevée ayant pour titre : *Belsazar*.

— MM. Justi et Hertzberg viennent de terminer leur *Histoire de l'antiquité* par un troisième volume consacré à *l'Histoire des Romains*. On sait que les deux premiers étaient consacrés à *l'Histoire des peuples orientaux* et à *l'Histoire des Grecs*. L'ouvrage a paru chez Grote, à Berlin.

— Le premier volume publié par la *Gœthe gesellschaft* de Weimar contient la correspondance entre la mère de Gœthe et la duchesse Anne-Amélie, du 17 août 1778 au 9 mars 1787, publiée sous la direction de M. Burkhardt.

— A ceux de nos lecteurs qu'intéresse l'histoire littéraire de l'Allemagne et en particulier celle de Schiller, nous signalerons l'apparition de trois brochures : *Souvenirs de Schiller; Schiller et la Révolution; Influences françaises chez Schiller*. La première de ces plaquettes a pour auteur M. Hüffer et a paru à Breslau chez l'éditeur Trewendt; la seconde a été écrite par M. Rieger et la troisième par M. Schanzenbach.

Angleterre. — M. A.-J. Butler vient de publier chez M. Macmillan une traduction anglaise du *Paradiso* de Dante. En 1880, il avait traduit *il Purgatorio*.

— Le *Journal* d'Amiel vient d'être traduit en anglais.

— Le catalogue que vient de publier M. Charles Hutt, Clement's Inn Gateway, Londres, comprend une collection complète de l'édition originale de Charles Dickens en 86 volumes. Le même catalogue offre en vente *la Vie de Dickens*, par Forster, *la Correspondance de Dickens* et *le Dickens's Dictionnary*, par Pierce.

Autriche. — *L'Oesterreichische Buchdrucker Zeitung* apprend à ses lecteurs que la première livraison de l'ouvrage illustré : *la Monarchie austro-hongroise*, dont l'auteur est le prince impérial d'Autriche, vient de paraître.

Italie. — M. E. Penco vient de publier, à Firenze le premier volume d'une *Histoire de la littérature italienne*. Il est consacré aux origines.

Russie. — Un bibliographe russe, M. Popof, vient de dresser une *Table systématique des articles contenus dans douze principales revues, depuis 1830 jusqu'en 1884.*

États-Unis. — Une nouvelle traduction du *Bonheur des dames* paraît actuellement chez M. Peterson à Philadelphie, sous le titre de *The shop girls of Paris, with their life and experiences in a large drygoods store.*

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

— M. Leconte de Lisle doit publier prochainement, dit-on, une série de scènes dramatiques, sociales, religieuses, théologiques et politiques, sous ce titre : *les États du diable.* Quelques fragments ont paru dans plusieurs Revues, entre autres, dans un recueil du quartier Latin, un dialogue fort singulier entre Satan et l'antipape Balthasar Cossa (Jean XXII).

On parle aussi d'un drame lyrique, *Appolonide*, dont M. Franz Gervais compose la musique; mais le poème paraîtra sans doute avant la représentation scénique.

Enfin, M. Leconte de Lisle a en portefeuille une *Frédégonde*, un grand drame sur l'époque mérovingienne.

— Les *Mémoires* de M. le comte de Falloux ne pourront pas paraître aussi rapidement qu'on l'avait pensé tout d'abord. M. le comte de Rességuier, l'exécuteur testamentaire et le plus intime ami de l'ancien ministre, et M. le comte de Blois, son légataire universel, travaillent ensemble, sur des notes retrouvées, à relier entre elles et à compléter certaines parties de ces mémoires entièrement écrits.

— Cédant aux conseils de ses amis, M. Edmond de Goncourt doit, paraît-il, faire paraître une partie des *Mémoires des frères de Goncourt.* La publication se ferait tout d'abord dans un journal, du mois de juin au mois d'octobre.

— M. Derôme vient d'ajouter deux nouveaux chapitres au volume qu'il publie sous forme de plaquettes distinctes et sous ce titre général : *Causeries d'un ami des livres.*

Ces deux chapitres ont trait aux *sectes romantiques*, à *la Bohème*, aux *Œuvres de Henri Heine, de Gérard de Nerval et de la Bohème.*

Voici l'indication des chapitres annoncés comme devant ensuite paraître : VI. *Services rendus par Ch. Nodier à la conservation des livres;* VII. *Les ennemis du livre;* VIII. *Sainte-Beuve; l'homme, l'apôtre du romantisme, l'amateur.*

— M. George Ohnet met la dernière main à un nouveau roman : *les Dames de Croix-Mort.*

— On annonce comme devant paraître dans le courant de ce mois le premier volume d'une encyclopédie nouvelle de très grande importance : *le Dictionnaire des dictionnaires,* publié sous la direction de M. Paul Guérin. La quinzième livraison, qui termine le tome I (lettres A et B), vient d'être récemment mise en vente.

Nous nous réservons de parler en détail de cette œuvre considérable dans un des prochains numéros du *Livre;* mais, dès aujourd'hui, nous pouvons dire que le succès du *Dictionnaire des dictionnaires* nous paraît assuré, grâce à la compétence indiscutable de ses rédacteurs.

L'édition est soignée, d'une belle impression et d'une pagination bien comprise.

Cette œuvre fait grand honneur à M. Paul Guérin et à ses collaborateurs. M. Alphonse Picard est l'éditeur de cette encyclopédie des dictionnaires.

— Une *Bibliographie des thèses de doctorat soutenues devant les Facultés de droit de 1857 à 1885* est annoncée comme devant paraître prochainement. L'auteur de ce travail est M. Dubos, bibliothécaire de la Faculté de droit de Toulouse.

— Le *Polybiblion* nous apprend que l'imprimerie polyglotte de la Sacrée Congrégation de la Propagation de la foi va entreprendre de publier à Rome une nouvelle édition en 9 volumes in-4° à 2 col. de l'ouvrage du P. Ferraris. Il aura pour titre exact : *Bibliotheca canonica juridica, moralis, theologica nec non ascetica, polemica, rubricistica, historica.*

— On sait que le Conseil municipal de Paris a décidé l'impression d'une première série de *Registres des délibérations du bureau de la ville de Paris,* depuis les origines jusqu'à la mort de Henri IV (1499-1610). Le tome Ier (1499-1526) a été imprimé en 1883 dans la collection de l'*Histoire générale de*

Paris; les volumes II, III et IV (1527-1558) sont actuellement sous presse. C'est M. Bonnardot, ancien élève de l'École de Chartres, qui est toujours chargé de cette publication.

— Sous ce titre collectif : *le Travail en France*, M. Barberet, chef de bureau au ministère de l'intérieur, commence la publication d'une suite de monographies relatives aux sociétés et syndicats professionnels.

— Le peintre Alfred Stevens, qui vient de donner un très intéressant ouvrage où sont consignées ses impressions artistiques, préparerait, dit-on, un volume de souvenirs.

— MM. Perrot et Chipiez vont prochainement donner le quatrième volume de l'*Histoire de l'art dans l'antiquité.*

— M. Sigismond Lacroix compose en ce moment-ci un très important ouvrage relatif à une partie spéciale de la Révolution française. Ce livre pourrait avoir pour titre : *la Municipalité de Paris depuis la convocation des états généraux (1789) jusqu'à la loi municipale de mai 1790.*

— M. Ch. Morel vient de terminer la traduction du livre de M. Madwig : *l'État romain, sa constitution et son administration.*

Quatre volumes ont déjà été publiés; le cinquième et dernier est sous presse et paraîtra chez l'éditeur Vieweg.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

Mademoiselle Mimi. — L'intéressante *Revue rétrospective,* de M. Paul Cottin, publie de bien curieuses notes sur Mürger; elles lui ont été communiquées par une personne qui a beaucoup connu l'auteur des *Scènes de la vie de bohème.*

En 1847, Mimi demeurait rue Mazarine avec Mürger; c'était alors une fille de vingt-quatre ans, très pâle, avec de grands yeux bleus et des signes très visibles de phtisie.

Mürger pria un jour l'auteur des notes suivantes d'obtenir pour sa maîtresse un billet d'hôpital; ainsi fut fait:

« J'allai aussitôt porter le billet rue Mazarine, bien décidé à ne pas le remettre à Mimi, si je ne trouvais qu'elle, et à revenir plus tard.

« Ce fut elle qui m'ouvrit. « — Henri est-il à la maison? — Non; mais je sais pourquoi vous venez. »

« J'hésitais. Elle reprit:

« — C'est moi qui veux aller à l'hôpital; les cinq cents francs d'Alfred de Vigny sont finis; nous n'avons plus le sou. Je suis malade, bien malade, et pas de feu, pas de médecin, pas de médicaments. Je ne veux pas rester ici.

« Le lendemain, elle était couchée au n° 8 de la salle des femmes. Sa pancarte (j'hésite à continuer, crainte de dépoétiser la légende)... sa pancarte portait qu'elle était mariée, et mariée à un menuisier : nom et prénoms y étaient; mon frère les a oubliés; il se rappelle parfaitement tout le reste. Je fus fort étonné quand, le lendemain, il m'apprit cette particularité, que Mürger seul connaissait.

« Huit jours se passèrent; point de Mürger. Mimi se plaignait beaucoup à l'externe. Henri l'abandonnait; il ne pensait plus à elle; et puis, pas un sou à donner aux infirmières! Elles lui faisaient mauvaise mine; elles la soignaient mal, très mal; ses tisanes étaient toujours froides, etc. L'usage, à cette époque, était de glisser de temps en temps la pièce de cinquante centimes à l'infirmière de la salle, et les plus pauvres n'osaient y manquer, crainte d'être mal soignées.

« — Mon cher ami, dis-je à Mürger, Mimi se plaint beaucoup de ce que vous n'allez pas la voir.

« — Que voulez-vous que je fasse? Je n'ai pas seulement de quoi lui porter un bouquet de violettes de deux sous.

« — Ne lui portez que celui de votre cœur, lui dis-je en lui empruntant son marivaudage ordinaire, mais allez la voir! Elle est bien malade!

« — J'irai. Je connais, du côté de Vaugirard *(sic),* des buissons où il ne tardera pas à y avoir des violettes. J'en cueillerai et je lui en porterai. »

« Pendant la maladie, qui dura encore environ six semaines, il alla à l'hospice deux ou trois fois au plus. »

Un soir, au café de la Rotonde, où il allait très fréquemment, Mürger rencontra le frère de l'auteur des notes, qui lui apprit la mort de Mimi; Mürger essuya ses yeux mouillés de larmes et sortit bientôt du café.

Mais il y avait eu méprise : Mimi vivait encore. Mürger en fut averti ; on lui dit que la malheureuse fille le réclamait à cor et à cri. « J'irai dimanche, sans faute », répondit-il. Le dimanche, Mimi rendait son dernier soupir sans avoir revu Henri Mürger.

La reliure dans les siècles passés. — Longtemps les moines monopolisèrent toutes les professions s'occupant de la confection des livres. Ce sont eux surtout qui formaient presque exclusivement la grande masse des calligraphes et des copistes. Ils se chargeaient aussi de tout ce qui concernait la reliure. Ils fournissaient même les matières premières, c'est-à-dire le parchemin pour le manuscrit et le cuir pour les couvertures. Pour couvrir les livres, on se servait principalement de cuir de cerf. Pour se procurer ce cuir, les clercs des couvents se livrèrent fréquemment à la chasse du gros gibier. La viande des cerfs tués dans les vastes domaines des monastères et abbayes servant à l'approvisionnement des cuisines et réfectoires des religieux, les peaux étaient tannées et préparées convenablement pour couvrir les livres de leurs bibliothèques, ou ceux destinés aux grands seigneurs ou aux riches bourgeois des anciens temps.

Les relieurs proprement dits, qui habitaient généralement les villes, avaient peu de chose à faire. Leur industrie était entravée par de nombreuses lois exceptionnelles et par les privilèges dont jouissaient partout alors les corporations, notamment celle des orfèvres. Les relieurs ne pouvaient que brocher les livres et couvrir tout au plus le parchemin ou le cuir dont ils s'étaient servis pour envelopper leurs brochures de quelques ornements très simples et non coloriés. En sortant des mains du relieur, le livre passait dans celles de l'orfèvre, qui seul avait le droit, en dehors des habitants des couvents, monastères ou abbayes, de faire les riches couvertures en or, argent, cuivre de laiton, ornées de perles ou de pierres précieuses, ainsi que les fermoirs, les boutons remplaçant ou ornant ces derniers, etc. Ce n'est qu'après le travail de l'orfèvre que le livre retournait chez le relieur qui fabriquait l'étui, recouvrant la couverture luxueuse pour la préserver de toute poussière et généralement de tout ce qui aurait pu la salir. On donnait généralement à cet étui le nom de *chemisette*. Le plus souvent ces étuis étaient faits en peau ou cuir de chèvre, ou en une espèce de velours léger peluche, qu'on désignait sous le nom de *cendal*.

Dans les premiers temps du moyen âge, on employait aussi fréquemment une forme particulière d'ornement : on enchâssait dans les couvertures de petites peintures en émail. On décorait surtout de cette façon les couvertures des missels ou livres de messe. Les lois somptuaires, alors en usage, étaient dirigées contre le luxe, mais à l'exception de tout ce qui concernait les livres de dévotion. Pour tous les livres de piété, et notamment pour les missels et les évangiles, on ne reculait devant aucune dépense. Rien ne parut trop beau, trop riche, trop précieux pour les livres de cette catégorie. Les petites peintures en miniature enchâssées dans les couvertures présentèrent quelquefois de singuliers contrastes.

Dans certains pays, on les reliait avec un certain luxe ; on recouvrait les couvertures d'or et d'argent, de velours ou de maroquin ; on se servait aussi de cuir, de peau de cerf ou de chèvre, de cuir de veau, de parchemin, quelquefois aussi de peau de porc ou de sanglier, convenablement tannée. La couverture était de bois. Mais comme ce dernier était souvent exposé à être mangé par les vers, qui, après avoir dévoré le bois en partie, s'attaquaient aux manuscrits mêmes, on finit par substituer le carton au bois.

Mais à cette époque on ne fabriquait pas encore le carton comme de nos jours. On se bornait à coller l'une sur l'autre plusieurs feuilles de papier. Le nombre de ces feuilles variait selon l'épaisseur qu'on désirait obtenir. Comme cette matière première revenait alors assez cher, on eut aussi fréquemment recours au carton des reliures des anciens livres. Aussi tous les vieux livres dont on ne pouvait plus faire usage étaient-ils utilisés dans ce but. Les relieurs s'empressaient de les défaire, même ceux qui contenaient de petites miniatures peintes, comme il y en avait beaucoup jadis, et s'en servaient pour faire de nouvelles reliures, ainsi qu'avec les cartons de livres défaits.

Les relieurs avaient l'habitude de mettre leur nom, avec les insignes de leur corporation, au milieu de la partie supérieure de leur reliure. Ils possédaient généralement une certaine instruction, ce qui était cependant assez rare parmi les ouvriers des autres professions, car le nombre des personnes sachant lire et écrire était alors peu considérable. Comme, pour faire leur carton, les relieurs se servaient aussi souvent de vieilles cartes à jouer, on doit à cette circonstance la conservation de cartes remontant à des époques assez reculées. L'invention de l'imprimerie exerça une très grande influence sur la profession des relieurs.

Les livres pouvant être reproduits avec une grande facilité, leur usage devint plus général. Bien plus de personnes purent faire l'acquisition de livres imprimés, et les relieurs virent leur clientèle augmenter d'année en année. Par cela même, on se contenta souvent de reliures moins riches, moins luxueuses. Les petits particuliers se bornèrent à faire faire des reliures plus simples, moins coûteuses, en simple carton ou en feuilles de parchemin collées ensemble. Les grands seigneurs — mon Dieu ! les seigneurs, les bons seigneurs ! — et les riches seuls, s'adressèrent aux orfèvres pour la reliure de leurs livres. Les personnes peu aisées se contentèrent du travail des relieurs proprement dits, dont l'industrie, d'ailleurs, se développa et se perfectionna de plus en plus.

(*Gutenberg*, de Genève.)

Le Rouge et le Noir, roman à clef. — Nous trouvons dans la dernière livraison du *Curieux*, cette intéressante revue à laquelle nous avons déjà fait plusieurs emprunts, l'article suivant qui démontre que

le *Rouge et le Noir* est un roman à clef. Voici ce que nous apprend M. Nauroy :

« Une note de Stendhal, placée à la fin de son roman *Le Rouge et le Noir*, donne à entendre qu'il n'a fait que raconter une histoire vraie ; et, en effet, c'est un roman à clef. Il parut en 1830, et les faits qu'il retrace se passèrent en 1827 et 1828. Stendhal habitait alors le château de Thuellin (Isère), et non loin de là se trouve le château de Brangues, où a vécu celle qu'il appelle Mme de Rénal, de son vrai nom Mme Michoud, alors fort jolie et qui est morte vieille (ce qui n'arrive pas dans le roman). Elle était la belle-sœur du conseiller à la cour de Grenoble, Michoud, qui fut élu député de l'Isère en 1827.

La famille Michoud, qui existe encore, était dès lors influente dans le pays. Mme Michoud avait trente-six ans en 1827 ; son mari en avait cinquante-deux quand tous deux reçurent sous leur toit, comme instituteur de leurs enfants, Julien Sorel, de son vrai nom Antoine Berthet, âgé de vingt-cinq ans, fils du maréchal-ferrant de Brangues (1822), entré au petit séminaire de Grenoble en 1818.

Mme Michoud aima Berthet et en fut aimée ; avant un an, le mari renvoya Berthet. Il entre alors au petit séminaire de Belley, y reste deux ans, puis au grand séminaire de Grenoble, d'où il est renvoyé ; il revient chez sa sœur, mariée à Brangues, d'où il écrit à Mme Michoud des lettres de reproche, de jalousie. Puis il se place comme précepteur chez M. de C... (Certau : La Mole dans le roman), est aimé de Mlle de C..., qui lui fait des aveux comme dans le roman. Tout se découvre ; on le renvoie. Il essaye vainement de devenir prêtre. Il dit alors de Mme Michoud : « Je veux la tuer ». En juin 1827, il entre chez Me Trolliet, notaire à Morestrel, pour 200 francs de gages. Sa dernière lettre est adressée au mari de Mme Michoud ; on y lit ces paroles bien dignes de Julien Sorel et que je ne retrouve pas dans Stendhal : « Il est bien fâcheux que j'aie manqué la carrière à laquelle je me destinais ; j'aurais fait un bon prêtre ; *je sens surtout que j'aurais habilement remué les passions humaines !* »

L'ambition déçue, la jalousie le poussent au crime. Le dimanche 22 juillet 1827, il se rend à l'église de Brangues, se place à trois pas du banc de Mme Michoud, la voit venir avec Mme Marigny, son amie, et tire, au moment de la communion, deux coups, un sur elle, un sur lui (dans le roman, il tire les deux coups sur elle).

Le procès commença à Grenoble le 15 décembre. « Jamais les avenues de la Cour d'assises n'avaient été assiégées par une foule plus nombreuse. On s'écrasait aux portes de la salle. On devait y parler d'amour, de jalousie, et les dames les plus brillantes étaient accourues... »

« L'accusé est introduit... On voit un jeune homme d'une taille au-dessous de la moyenne, mince et d'une complexion délicate ; un mouchoir blanc passé en bandeau sous le menton et noué au-dessus de la tête rappelle le coup destiné à lui ôter la vie, et qui n'eut que le cruel résultat de lui laisser entre la mâchoire inférieure et le cou deux balles dont une seule a pu être extraite. Du reste, sa mise et ses cheveux sont soignés ; sa physionomie est expressive ; sa pâleur contraste avec de grands yeux noirs qui portent l'empreinte de la fatigue et de la maladie. » Quand le président lui demande : « Quel motif a pu vous porter à ce crime ? » Berthet répond : « Deux passions qui m'ont tourmenté pendant quatre ans : l'amour et la jalousie. »

Il fut condamné à mort ; son recours en grâce fut rejeté. Le conseiller Michoud vint dans sa prison lui offrir sa grâce s'il voulait écrire quelque chose qui sauvât l'honneur de sa belle-sœur ; il refusa.

L'exécution fut ordonnée, et alors, fait inouï ! le procureur général, Guesnon-Ranville, l'ajourna de son autorité privée et partit pour Paris. Le conseiller Michoud le suivit et l'emporta. Berthet fut exécuté le 23 février 1828, à onze heures du matin, sur la place d'Armes de Grenoble, la joue pendante, « au milieu d'une foule immense, composée principalement de femmes de tout âge ». Il mourut avec courage. « Une espèce de cri involontaire, arraché à l'émotion de la multitude, a annoncé que tout était fini. » Le conseiller Michoud lui survécut peu ; le *Moniteur* du 19 mars 1828 annonça sa mort trois semaines après.

Balzac et George Sand. — M. Gabriel Ferry a donné récemment au journal le *Gil Blas* une série d'intéressantes études sur *Balzac et ses amies*. Nous en extrayons les passages suivants relatifs à Balzac et George Sand :

« Dès 1831, George Saed était arrivée à la réputation avec son roman d'*Indiana :* cet ouvrage fut un événement littéraire.

« La jeune femme habitait alors un modeste logement dans une maison du quai Saint-Michel. Sa réputation naissante excitait la sympathie et la curiosité. On désirait la voir et la connaître. Elle-même était désireuse de se lier avec ses contemporains les plus en vue...

« La lecture de *la Physiologie du mariage*, de *la Peau de chagrin*, des premières *Scènes de la vie privée* avait vivement intéressé George Sand. La forme moderne et le talent original de Balzac faisaient de lui un maître qu'elle voulait étudier et connaître de près...

« Elle pria donc un ami commun de la présenter au romancier...

« A cette époque, ce dernier occupait un petit appartement, rue Cassini, situé dans un pavillon, au fond d'un jardin ; c'était une enfilade de pièces décorées avec élégance, meublées d'objets intéressants du XVIIIe siècle. Déjà, malgré sa gêne, le goût des choses anciennes et du bric-à-brac avait envahi Balzac.

« Il accueillit avec une bienveillance pleine de rondeur George Sand, qui s'était dépêchée de lui dire ceci :

« — Cher maître, je viens à vous, non comme une « Muse de département, mais comme une bonne per« sonne très ravie de votre talent. »

Ces paroles avaient mis le romancier en joyeuse humeur. A son tour, il la loua de son talent, la complimenta à propos d'*Indiana* qu'il avait lue avec un vrai plaisir.

« Puis, par une transition de conversation assez habituelle chez lui, il commença à parler de lui-même, de ses livres, de ses projets d'ouvrages, et cela avec un flux de paroles, des éclats de gros rire qui ne permettaient pas à ses interlocuteurs de placer un mot.

« Dans cette expansion de lui-même éclatait, débordait un contentement que l'on pardonnait à la supériorité de l'écrivain. Cette personnalité satisfaite que celui-ci montrait déjà avec une naïveté de bon enfant avait une raison et une justification.

« — Les idées affluent sans cesse à mon cerveau, « disait-il quelquefois. Je suis comme un arbre trop « chargé de fruits! »

« Cette expansion n'était donc en réalité que l'impérieux besoin d'alléger son esprit trop encombré.

« Cette belle verve et ce joyeux entrain intéressèrent fort George Sand.

« — Je trouvais l'entretien de Balzac très instructif « pour moi, racontait-elle plus tard, à propos de cette « première entrevue. »

« Au cours de cette conversation, Balzac se mit aussi à parler de Rabelais, que l'auteur d'*Indiana* prétendait n'avoir pas encore lu.

« Était-ce bien vrai?

« Et, sur ce sujet, il se montra merveilleux, éblouissant. L'œuvre de Rabelais concordait si bien avec un côté de sa nature, et il avait de telles affinités de belle humeur avec ce joyeux ancêtre, qu'il en parlait toujours avec une éloquente abondance.

« *Les Contes drôlatiques* sont nés de cette cohabitation intellectuelle avec le père de Pantagruel.

« En revenant de cette première visite, George Sand, très impressionnée, dit à l'ami qui l'avait conduite chez l'auteur de *la Peau de chagrin* :

« — Balzac aura tout l'avenir qu'il rêve : il com- « prend trop bien ce qui n'est pas lui pour ne pas « faire de lui-même une grande individualité! »

« Balzac avait promis à son jeune « confrère » d'aller la voir et de la conseiller.

« Il ne faillit pas, du moins, à la première partie de cette promesse.

« Il grimpait avec son gros ventre, raconte George « Sand, tous les étages de la maison du quai Saint- « Michel, et arrivait soufflant, riant, bavardant, sans « reprendre haleine. Il prenait des paperasses sur ma « table, y jetait les yeux, avait l'intention de s'informer « un peu de ce que ce pouvait être, mais aussitôt pen- « sant à ce qu'il était en train de faire, il se mettait à le « raconter. Son commerce était fort agréable, un peu « fatigant de paroles pour moi qui ne sais pas assez « répondre pour les sujets de conversation. Mais son « âme était d'une grande sérénité, et en aucun moment « je ne l'ai vu maussade! »

« Un jour, cependant, Balzac entreprit de faire à George Sand la lecture d'un passage de Rabelais.

« Il entremêla cette lecture de quelques joyeux commentaires de son cru. Lui, de mœurs si calmes, avait parfois la gaieté grasse et la plaisanterie salée. L'auteur d'*Indiana* accueillit mal les commentaires de cette lecture; elle se fâcha même un peu :

« — Allez-vous-en, dit-elle à Balzac, vous êtes un « gros effronté! »

« — Je vous obéis, répondit en riant ce dernier; « mais, en ce moment, vous n'êtes qu'une bête et « une chipie! »

« Cette fâcherie ne dura pas longtemps.

« Quelques jours plus tard, George Sand dînait chez Balzac, dans son logement de la rue Cassini, en compagnie de l'ami qui l'avait présentée à ce dernier...

« Par exemple, le menu du dîner était singulier; il se composait d'un potage au lait, de bœuf bouilli, de melon et de vin de Champagne. Balzac présidait au festin, habillé d'une superbe robe de chambre à ramages de soie, dont il se montrait très fier.

« Quand ses invités furent sur le point de se retirer, il voulut leur faire la conduite jusqu'à l'Odéon dans ce costume d'appartement.

« A cette époque, le quartier de l'Observatoire était encore peu pourvu de becs de gaz; il se munit donc d'un bougeoir finement ciselé, garni d'une bougie allumée.

« George Sand voulut le dissuader de ce projet.

« — Demeurez chez vous, lui dit-elle, sinon vous « vous ferez voler ou assassiner, au retour, par quel- « que malfaiteur.

« — Pas de danger, répartit Balzac en riant, les « voleurs me prendront pour un fou et ils respec- « teront mon égarement; ou ils me prendront pour « un prince, alors ils craindront de s'attirer le zèle de « la police. »

« Et voilà l'auteur de *la Peau de chagrin* accompagnant ses hôtes jusqu'à l'Odéon, enveloppé de sa belle robe de chambre, tête nue, — on était en été, — le bougeoir à la main!

« On juge si le trajet fut gai!

« Plusieurs fois Balzac alla voir George Sand dans sa champêtre résidence de Nohant.

« L'hospitalité la plus cordiale l'y attendait; et lui, tout heureux de cet accueil, remplissait la maison de sa grosse gaieté, animait la table et le salon de son entrain.

« Comme on aurait voulu le garder longtemps à Nohant! Mais les longs loisirs n'étaient pas permis à Balzac.

« — Je suis la proie de mes affaires, répondait-il « aux instances de son amie; je dois aller au travail, « comme un joueur de profession va au jeu! »

« Un jour, à Nohant, l'entretien tomba entre eux sur leurs ouvrages, sur la différence de leurs procédés dans la composition, sur leur manière individuelle de voir, de sentir, de peindre le *vrai*.

« Alors Balzac improvisa cette définition bien exacte de leurs deux talents :

« Vous cherchez l'homme tel qu'il devrait être; « moi, je le prends tel qu'il est. Croyez-moi, nous

« avons raison tous les deux. Ces deux chemins « mènent au même but. J'aime aussi les êtres excep- « tionnels : j'en suis *un!* Il m'en faut, d'ailleurs, pour « faire ressortir mes êtres vulgaires, et je ne les sa- « crifie jamais sans nécessité. Mais ces êtres vulgaires « m'intéressent plus qu'ils ne vous intéressent. Je les « grandis; je les idéalise, en sens inverse, dans leur « laideur ou dans leur bêtise; je donne à leur difformité des proportions effrayantes ou grotesques. « Vous, vous ne sauriez pas; vous faites bien de ne « pas vouloir regarder des êtres et des choses qui « vous donneraient le cauchemar. Idéalisez dans « le joli et dans le beau, c'est un ouvrage de « femme! »

« Est-elle assez exacte, assez juste, cette appréciation des deux écivains! bien que faite par l'une des parties intéressées.

« Et remarquez bien cette formule qui fut *authentiquement dite* dite par Balzac à l'auteur de *Lélia : Idéaliser dans le laid !*

« Cette formule renferme le germe, le précepte de tout le roman contemporain.

« Quelques-uns ont même dépassé l'axiome du maître, puisqu'ils enlaidissent encore le laid! La nature franche de Balzac aimait aussi dans George Sand cette absence de petitesse et de jalousie qui trop souvent se rencontrent mêlées au talent.

« Quel éloquent hommage dans ces lignes :

« Elle n'a aucune petitesse en l'âme ni aucune « de ces basses jalousies qui obscurcissent tant de « talents contemporains. Dumas lui ressemble en « ce point. George Sand est une très noble amie!... »

« Il arriva une fois que l'auteur de *Lélia,* malgré sa grande admiration littéraire pour Balzac, lui adressa le reproche d'immoralité. Une discussion s'était élevée entre eux au sujet d'une situation de *la Cousine Bette.*

« Cette situation est celle où la baronne Hulot, — la femme sympathique du roman, — s'offre en tremblant à un vilain séducteur pour sauver sa famille de la ruine.

« La scène est crue; mais, dant sa brutalité, elle est tracée avec un art infini.

« — L'histoire est réelle, dit Balzac à son amie, le « fait est arrivé; j'ai transporté dans mon roman une « turpitude humaine, voilà tout.

« — Que votre situation soit réelle, peu m'importe, « reprit George Sand; elle me révolte au point de me « rendre insensible au talent que vous avez déployé « en la racontant, et je trouve cette scène immorale, « moi à qui cependant l'on a reproché d'avoir écrit « des livres immoraux.

« Dans cette circonstance encore, Balzac dut trouver que son confrère en jupon faisait la bégueule et la *chipie.*

« Au cours de leurs relations, l'amitié des deux écrivains resta toujours franche et virile, comme leurs talents. Balzac, dans l'auteur d'*Indiana,* ne fit jamais attention à la femme; jamais il ne s'occupa de son physique.

« Cependant, il l'avait connue à l'époque où elle séduisait Alfred de Musset et où elle inspirait à Eugène Delacroix ce portrait d'elle resté si populaire.

« Les amitiés d'épiderme ne tentaient pas le romancier. George Sand avait bien remarqué ce culte du platonisme chez son ami; aussi dans ses *Mémoires* lui décerne-t-elle un éloge pour la sagesse de ses mœurs.

« L'éloge nous paraît même entaché d'une légère pointe d'ironie.

« Plus tard, en 1844, lorsque Balzac écrivit son roman de *Béatrice,* il plaça dans cet ouvrage un type intéressant de femme artistique, douée d'une haute intelligence et d'une éclatante beauté de visage. Alors, pour mieux peindre le personnage de *Camille Maupin,* il se souvint de l'image physique de George Sand, telle qu'elle lui était apparue douze ans auparavant.

« De nouveau il eut la vision de cette jeune femme « avec ses yeux impénétrables, avec sa beauté d'Isis; « plus sérieuse que gracieuse, et comme frappée de « la tristesse d'une méditation constante; avec ses « longs cheveux noirs descendant en nattes sur le cou, « comme la coiffe à double bandelette rayée des statues « de Memphis; avec son front plein et large, illu- « miné par des méplats où s'arrête la lumière, coupé « comme celui de la Diane Chasseresse; avec son « teint olivâtre au jour et blanc aux lumières, sur « lequel tranchait la pourpre vive d'une bouche admi- « rable de beauté. »

« *Camille Maupin,* sous la plume de Balzac, devint ainsi le portrait frappant de l'auteur d'*Indiana* en 1832. »

L'écriture de Molière. — Une commission a été instituée par les soins de M. George Monval, archiviste du Théâtre-Français, pour étudier la question si controversée de l'écriture de Molière.

Cette commission se compose de seize personnes : MM. Henri Bordier, Campardon, Etienne Charavay, Jules Claretie, Jules Cousin, Guiffrey, F. Hillemacher, Lalanne, Paul Mesnard, Moland de Montaiglon, Monval, Nuitter, Pauly, Charles Read, Ed. Thierry.

La présidence de cette commission, qui compte plusieurs paléographes distingués, doit être offerte à M. Léopold Delisle, membre de l'Institut, arbitre souverain en matière de paléographie.

Manuscrits mutilés. — Dans une des récentes séances de l'Académie des incriptions, M. Léopold Delisle a déposé sur le bureau un rapport de M. H. Loriquet au ministre de l'instruction publique. Ce rapport nous apprend que M. Loriquet est parvenu à rattacher aux manuscrits d'où ils avaient été détachés 1,730 feuillets de parchemin. En 1816, un bibliothécaire infidèle préposé à la garde de la bibliothèque d'Arras mutila 733 manuscrits et en arracha 37,489 feuillets qui furent vendus au poids du parchemin. On en a retrouvé 1,730 à Calais; le reste, bien entendu, a passé le détroit.

Anciennes reliures. — Le *Schweizer Gewerbblatt* (l'Industriel suisse) a publié récemment plusieurs articles sur la reliure dans les siècles passés. Un grand nombre de faits relatés par la feuille précitée sont connus depuis plus ou moins de temps; nous nous bornerons donc à résumer ceux qui le sont peu et qui pourront intéresser plus spécialement nos lecteurs.

On sait qu'avant l'invention de l'imprimerie les livres étaient tous manuscrits. Pour les reproduire, il fallait pour ainsi dire toute une armée de calligraphes et de copistes. Déjà, dans les anciens temps, ce travail était dû principalement à des corporations spéciales et surtout à de nombreux esclaves que leurs maîtres employaient à cette fin. Dans le moyen âge, le travail des calligraphes ou des copistes était surtout l'œuvre des corporations religieuses. Mais quant aux diverses industries qui se rattachent aujourd'hui à la production des livres, elles n'existaient pas.

Dans l'antiquité, les diverses feuilles du même ouvrage étaient attachées les unes aux autres, d'après l'ordre de leur pagination, et formaient ainsi une bande plus ou moins longue, terminée le plus souvent par une baguette ronde autour de laquelle toute la bande pouvait s'enrouler. Quelquefois même, il y avait deux de ces baguettes; les parties de la première et de la dernière page dépassant le texte étaient souvent peintes ou enluminées et couvertes de différents ornements.

Les rouleaux de papyrus, appelés communément *volumina*, étaient ordinairement placés dans des étuis de cuir, de parchemin ou de papyrus. Les livres, de forme plus ou moins carrée, ne furent en usage que longtemps après. Encore ne les employait-on dans l'origine que pour les livres de comptabilité ou pour ceux destinés aux affaires administratives. Les rouleaux furent conservés pour les ouvrages littéraires et pour tous ceux devant figurer dans les bibliothèques. Du temps du poète romain Martial, il était encore extrêmement rare de voir un livre broché; les diverses feuilles de ces livres étaient collées ou simplement cousues ensemble à la marge gauche. Le procédé de brocher ainsi les livres fut inventé, d'après les anciens, par un Grec nommé Phillatius. Bientôt cette forme de livres fut généralement adoptée, le travail de la reliure devint une profession spéciale et les relieurs *glutinatores* formèrent une corporation distincte. Dans la suite, on plaça les livres brochés entre deux couvertures en bois, l'une formant comme un carton avant la première et l'autre après la dernière page; le tout fut recouvert d'un étui en étoffe, parchemin ou cuir. Dans les premiers siècles du christianisme, on commença à orner, à décorer magnifiquement les couvertures de livres, surtout celles des Évangiles, des missels et généralement celles des livres de dévotion. Mais ce n'était pas là l'affaire des relieurs, qui se bornaient simplement à brocher les livres en attachant les pages aux feuillets les uns aux autres dans l'ordre voulu, à l'aide de petits rubans, de ficelles, etc. Les riches couvertures étaient l'œuvre des orfèvres et des ouvriers travaillant l'ivoire. Les lois qui protégeaient les diverses professions, qui assuraient aux corporations leurs privilèges, étaient très sévères et ne pouvaient être transgressées que par les moines, les religieux de toute espèce et par les personnes travaillant chez quelque grand seigneur et pour le compte de celui-ci.

Aussi, pendant tout le moyen âge, la plupart des livres de luxe avaient-ils été reliés dans les couvents. Quant aux couvertures faites souvent par les moines eux-mêmes, elles étaient d'une richesse extraordinaire. Pour leur donner tout leur éclat, on prodiguait l'or, l'argent, les perles, toutes les pierres précieuses.

L'*Evangeliarum* de l'époque carlovingienne, donné par Charles le Chauve au trésor de l'abbaye de Saint-Denis et qui se trouve aujourd'hui à Munich, ainsi que le manuscrit carlovingien donné par Charles V à la Sainte-Chapelle de Paris, prouvent surabondamment le luxe qu'on déployait alors pour certains livres. Ce luxe ne se bornait pas aux couvertures seules, mais encore aux fermoirs, qui étaient fréquemment en or ou en argent, quelquefois même formés de pierres précieuses.

L'âge des principaux journaux de musique qui paraissent en Europe. — Le doyen pour l'Italie est *il Pirata*, qui a 53 ans, et pour la France *le Ménestrel*, qui en compte 52. Viennent ensuite *il Cosmorama* (Milan), 51 ans; *la Gazzetta musicale* (Milan), 41; *la Neue-Berliner Musik-Zeitung*, 40; *il Trovatore* (Milan) et *l'Arpa* (Bologne), 33; *le Guide musical* (Bruxelles), 32; *il Sistro* (Florence), 27; *le Monde artiste*, 26; *l'Art musical*, 25; *la Scena* (Venise), 22; *il Mondo artistico* (Milan), 20; *Napoli musicale*, 18; *Mefistofele* (Naples) et *le Musikalisches Wochenblatt* (Leipzig), 17; *Asmodeo* (Milan), 15; *l'Allgemeine Musik Zeitung* (Berlin), 13; *la Lanterna* (Milan) et les *Wiener Signale* (Vienne), 9; *il Teatro illustrato* (Milan), *la Correspondencia musical* (Madrid) et le *Zeitschrift für Instrumentenbau* (Leipzig), 6.

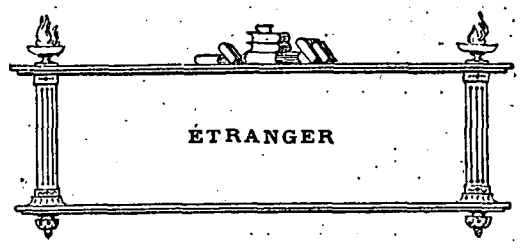

Italie. — La convention pour la garantie de la propriété littéraire et artistique intervenue, en 1859, entre l'Italie et la Belgique, a été prorogée, le 2 novembre 1885, jusqu'à l'epoque où une nouvelle convention réglant cette manière sera entrée définitivement en vigueur.

Bibliographie des ouvrages sur la reliure. — Voici d'après le *Bookmart* (Pittsburg, États-Unis) une liste des principaux ouvrages sur la reliure qui ont été publiés depuis le commencement du siècle en Angleterre, Amérique et Allemagne.

J.-A. Arnett : *Bibliopegia, or the art of bookbinding in all its branches. — Illustrated*, in-12. Londres, 1835. — *Bibliopegia, North American Review*, vol. 79, 1854. — *The Art of bookbinding, its rise and progress, including a descriptive account of the New-York bookbindery*, in-8°. New-York, 1850. — *Articles on Bookbinding. London Review*, 1860.

F.-R. Buchanan : *Early bookbinding in gold and colors from the library of all soul's College*, 12 pl. in-fol., 1880.

Cowie : *Bookbinders' Manual*, in-12.

J. Cundall : *On ornamental art applied to ancient and modern bookbinding*, in-4°. Londres, 1848.

W. Day : *Designs and ornaments for bookbinding*, in-4°. Londres, 1840.

Dibdin : *The Bibliographical Decameron, illustrat. ed.* 3 vol. in-8°. Londres, 1817.

Henri P. Du Bois : *Historical essay on the art of bookbinding*, in-8°. New-York, 1883.

E. W. Greve : *Hand und Lehrbuch der Buchbinder*, 2 vol. in-8°. Berlin, 1832.

James B. Nicholson : *A manual of the art of book binding : designed for the use of the practical workman, the amateur and the book collector*, in-12. Philadelphie, 1856.

Quaritch : *Catalogue of books in historical and remarkable bindings, etc. from the IXth to the XIXth century*, in-8°, 1883.

J. Stockbauer : *Abbildungen von Muster einbänden aus der Blüthezeit der Buchbinderkunst ;* avec atlas de 40 pl. phot. Leipzig, 1881.

E. Walker : *The art of bookbinding, its use and progress.* New-York, 1820.

Henry B. Wheatley : *Bookbinding considered as a fine art*, etc. ill. royal in-8°. Londres, 1880.

Woolnough : *The whole art of marbling.* Londres, 1881.

Zaehnsdorff : *The art of bookbinding*, in-8° ill. Londres, 1880.

NECROLOGIE.

FRANCE

— M. Jules Jamin, secrétaire perpétuel à l'Académie des sciences pour les sciences physiques et naturelles, vient de succomber à une affection de cœur. Il était né à Termes (Ardennes), le 30 mai 1813. A vingt-cinq ans, il entrait à l'École normale ; trois ans plus tard, en 1841, il fut reçu le premier au concours de l'agrégation de physique.

Il débuta dans l'enseignement au collège Bourbon (aujourd'hui lycée Condorcet). Les succès qu'il obtint dans sa chaire lui firent confier le cours de physique de l'École polytechnique. En 1863, il fut nommé professeur de physique à la Faculté des sciences de Paris et chargé presque en même temps de l'organisation des laboratoires de l'École pratique des hautes études.

En 1868, M. Jamin remplaçait Pouillet à l'Académie des sciences, qui le nommait, en 1884, secrétaire perpétuel, en remplacement de M. J.-B. Dumas.

Depuis la mort de M. Milne-Edwards, il était doyen de la Faculté des sciences.

Outre de nombreux mémoires scientifiques parus dans les recueils des Sociétés savantes et dans la *Revue des Deux Mondes*, M. Jules Jamin laisse un *Cours de physique de l'École polytechnique*, livre très apprécié, qui peut être considéré comme le plus important de ses ouvrages.

Il était officier de la Légion d'honneur depuis 1865.

— M. Edmond-Louis-René Tulasne, membre de l'Institut, chevalier de la Légion d'honneur, vient de mourir à Hyères.

La botanique fut l'objet de ses constantes recherches ; il remplaça Adrien de Jussieu à l'Académie des sciences.

— Un chansonnier populaire qui eut son heure de succès, J.-E. Aubry, vient de mourir.

Le pauvre homme, qui était très aimé et très estimé, est décédé à l'hospice des Incurables d'Ivry.

— Notre collaborateur M. Armand Baschet vient

de mourir à Blois, où il était né en 1829. Dans sa jeunesse, M. A. Baschet s'était fait connaître par divers travaux de critique, à la suite desquels il reçut la mission d'explorer les archives de Venise. Il publia successivement : *Les Archives de la sérénissime république de Venise; — Souvenirs d'une mission; — La Diplomatie vénitienne; — Les Princes de l'Europe au* XVIe *siècle, d'après les rapports des ambassadeurs vénitiens* (1862), etc. M. Armand Baschet fut décoré en 1863 pour ses travaux historiques.

Outre les travaux que nous venons de citer, on doit à M. Baschet : *Honoré de Balzac, Essai sur l'homme et sur l'œuvre;* ce fut là son premier livre; il parut en 1852; — *Les Années de voyage, itinéraire humoristique de Sainte-Adresse à Bagnères-de-Luchon* (1852); — *Les Origines de Werther* (1856); — *Le Roi chez la Reine, ou Histoire secrète du mariage de Louis XIII et d'Anne d'Autriche* (1864); — *Les Femmes blondes selon les peintres de l'école de Venise* (en collaboration avec M. Feuillet de Conches, 1865); — *La Jeunesse de Catherine de Médicis* (1865); — *Journal du Concile de Trente* (1870); — *Le Duc de Saint-Simon, son cabinet et l'historique de ses manuscrits* (1874); — *Histoire des dépôts des archives des Affaires étrangères, au Louvre en 1710, à Versailles en 1763, et de nouveau à Paris depuis 1796* (1875), etc.

M. Baschet collabora aussi à de nombreux journaux : *la Presse*, le *Paris* de 1853; *le Mousquetaire*, *le Moniteur universel*, *la Revue des Deux Mondes*, *la Gazette des Beaux-Arts*, etc. On sait le succès qui accueillit ses *Preuves de l'authenticité des Mémoires de Casanova*, lors de leur publication dans cette revue « *Le Livre* ».

— Le personnel du Conservatoire de musique vient d'éprouver une perte douloureuse : M. Gustave Chouquet, conservateur du musée instrumental de cet établissement, a succombé aux suites d'une longue maladie.

M. G. Chouquet, né au Havre en 1819, s'était voué, dès son enfance, aux lettres et à la musique. Après un long séjour en Amérique, où ses premiers essais de critique musicale avaient été fort goûtés, il était revenu en France en 1860. Il collabora alors activement aux journaux *la France musicale* et *l'Art musical*. En 1864, l'Académie des beaux-arts lui décerna le prix Bordin pour une *Histoire de la musique depuis le* XIVe *siècle jusqu'à la fin du* XVIIe. En 1868, il remporta un nouveau prix avec un travail dont il fit, peu de temps après, son *Histoire de la musique dramatique en France depuis son origine jusqu'à nos jours*, ouvrage largement tracé, d'une exposition claire, dont toutes les recherches ont été sévèrement contrôlées et où l'appréciation des écoles, des maîtres et des œuvres dénote un goût sûr et un sentiment élevé de la musique.

Cet ouvrage, le plus complet en ce genre qui existe en France, avait valu à Gustave Chouquet, en 1870, la croix de la Légion d'honneur.

En 1871, M. Chouquet avait été nommé conservateur du musée instrumental du Conservatoire.

M. Chouquet avait fait paraître, il y a quelques années, un catalogue raisonné du musée instrumental, qui constitue un livre vraiment curieux, et une petite encyclopédie des instruments de musique, aussi attachante qu'instructive.

— Nous apprenons la mort de M. Desbarolles, le célèbre chiromancien.

M. Adolphe Desbarolles était né à Paris, le 22 août 1801. Ses études terminées, il alla séjourner trois ans en Allemagne. De retour en France, il s'adonna à la fois à la peinture et à la littérature.

Mais c'est surtout comme chiromancien que M. Desbarolles s'est fait connaître; il prétendit faire de la chiromancie une véritable science fondée sur la physiologie. Le principal livre dans lequel il a exposé ses théories a pour titre : *Les Mystères de la main révélés et expliqués.*

Il avait fait paraître, en 1865, l'*Almanach de la main*, et fondé, en 1869, le *Journal de chiromancie.*

On a encore de lui : *Un mois de voyage en Suisse pour 200 francs* (1840); — *Deux artistes en Espagne* (1855); — *Voyage d'un artiste en Suisse à 3 fr. 50 c. par jour* (1861); — *Le Caractère allemand expliqué par la physiologie* (1866); — *Les Mystères de l'Écriture* (1872).

— On annonce la mort, à Tain (Drôme), de M. Charles Expilly, membre de la Société des gens de lettres depuis 1842.

M. Ch. Expilly était né à Salon (Bouches-du-Rhône), en 1814. Il avait écrit dans la *Revue des Deux Mondes* et collaboré, de 1840 à 1852, à plusieurs journaux parisiens. De 1852 à 1855, il fit un voyage au Brésil, à la suite duquel il publia divers ouvrages, notamment *la Traite, l'Émigration et la colonisation* (1866).

Il était chevalier de la Légion d'honneur depuis 1870.

— La presse a annoncé le suicide de M. Adolphe Favre, bien connu des hommes de lettres et des journalistes.

C'était le cousin de Jules Favre.

Depuis quelque temps, ce vieillard avait manifesté à plusieurs de ses amis la crainte d'être assassiné. C'est probablement sous l'empire de cette frayeur que le pauvre homme s'est donné la mort.

Adolphe Favre, ou mieux le père Favre, comme on l'appelait généralement, était un littérateur. Il avait commencé par des poésies et avait publié, en 1852, un volume : *Les Amours d'un ange.* Il écrivit ensuite de nombreux romans et nouvelles qui furent publiés dans la *Revue parisienne*, dont il était le directeur. Il a écrit dans ses dernières années plusieurs pièces de théâtre, parmi lesquelles nous citerons : *la Porte Saint-Denis* (1866); *l'Enlèvement au bouquet* (1867), et *Déborah*, opéra en trois actes, représenté au Théâtre-Lyrique la même année.

Comme romans, citons : *le Carrefour de la Croix;*

l'Amour et l'argent; l'Œuvre du démon; *les Métamorphoses de Bougival; Comment meurent les femmes*, etc.

— M. Émile Gassmann, secrétaire de la rédaction du *Moniteur universel*, du *Petit Moniteur* et de la *Petite Presse*, a succombé à une maladie qui le tenait alité depuis près de quatre mois. Il était, depuis dix ans, le collaborateur de M. Dalloz.

— M. Adolphe-Félix Gatien-Arnoult, ancien représentant du peuple, vient de mourir à Mont-de-Marsan des suites d'une bronchite capillaire.

Né à Vendôme, le 30 octobre 1800, il fit ses études à Orléans, entra dans l'Université et fut successivement professeur à Nevers, à Bourges, à Reims et à Nancy. Nommé professeur à la Faculté des lettres de Toulouse, puis élu conseiller municipal et adjoint au maire de cette ville, il devint le chef du parti libéral, et dès lors ne s'occupa plus que de politique.

M. Gatien-Arnoult, nommé recteur de l'Académie de Toulouse en septembre 1870, a été admis à la retraite avec le titre de recteur honoraire en 1873. Il a publié plusieurs ouvrages de philosophie et une *Histoire de la philosophie en France*.

— Les journaux de Rouen ont annoncé dernièrement le décès de M. Homberg, ancien conseiller à la Cour de ville, né au Havre en 1802.

M. Homberg a composé plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Histoire du régime dotal chez les Romains; — Abus du régime dotal au point de vue des intérêts du pays et de ceux de la famille; — De la répression du vagabondage, suivi de notes supplétives sur l'emprisonnement et sur la transportation.*

— On annonce du département de la Haute-Saône la mort d'un ancien député, M. Jaquot de Rouhier, marquis d'Andelarre. On lui doit : *De la démocratie en Franche-Comté; — De l'enquête agricole; lettres au rédacteur en chef de la « Franche-Comté »; — Les Principes de la Révolution française et le programme de 1789*.

— On annonce la mort de M. Jeanmaire, éditeur de publications socialistes et antireligieuses.

— Les journaux de Toulouse annoncent la mort de M. Louis Jougla, directeur gérant du *Journal de Toulouse* depuis quarante ans.

— Dernièrement ont eu lieu les obsèques de M. Marchal, sous-bibliothécaire de la Faculté de droit de Paris.

— Nous apprenons la mort de M. Plocque, juge suppléant au Tribunal civil de la Seine. M. Plocque était fils de l'ancien bâtonnier. Avant d'entrer dans la magistrature, il avait débuté avec succès au barreau.

M. Plocque était très instruit. Il a publié sur le régime des eaux et sur les cours d'eau plusieurs volumes justement appréciés.

— Nous avons le regret d'apprendre la mort de M. Xavier Raymond, l'un des plus anciens collaborateurs du *Journal des Débats*. Il y était entré, en effet, en 1840, et il y avait, pendant de longues années, traité avec une rare compétence les questions de politique étrangère. En 1845, il fit partie de l'ambassade de M. de Lagrenée en Chine, et il avait rapporté de ce voyage une foule de notes et de documents dont une partie seulement a été publiée.

M. Xavier Raymond était né en 1812 à Paris. Après avoir fait au collège Sainte-Barbe de brillantes études, il embrassa les doctrines saint-simoniennes et débuta au *Globe* en 1832. Il passa ensuite au *Temps*, où il s'occupa exclusivement de littérature. Outre des traductions de l'anglais, M. Xavier Raymond a publié de nombreux ouvrages dont les principaux sont : *les Campagnes de Chine* (1841-1842), *l'Inde* (1845), *l'Afghanistan* (1853), *Lettres sur la marine militaire* (1857), *les Marines de la France et de l'Angleterre* (1862), etc.

ÉTRANGER

— **Allemagne.** — On annonce de Breslau que le professeur Huschkle vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Ses travaux sur l'antiquité et la jurisprudence romaine lui avaient valu une grande notoriété dans le monde des érudits.

— M. Feldmanowski, conservateur du musée archéologique de Posen, vient de mourir. Il avait traduit les œuvres de Schiller, de Gœthe et de Byron. Il était également l'auteur de plusieurs travaux archéologiques.

— **Angleterre.** — M. James Fergusson, auteur de plusieurs livres remarquables sur l'architecture, est mort il y a quelques semaines. M. Fergusson a publié une *History of architecture in all countries from the earliest times down to the present*, 3 vol., 1865-1867; *The Rock-Cut temples of India*, 1845; *Ancient architecture in Hindostan*, 1847; *Palaces of Nineveh and Persepolis*, 1851. En 1849, il publia son *New system of fortification* et *True principles of beauty*; en 1847, *The Topography of Jerusalem*, où il exposa ses théories sur l'emplacement exact du grand temple des Israélites, théories qui n'ont pas

été confirmées par des recherches plus récentes. Citons encore *Free and Serpent Worship*, 1873, et *The Mausoleum of Halicarnassus*, 1862. Son dernier ouvrage, *le Parthenon*, avait paru en 1882.

— M. Morris, qui pendant vingt-deux ans a occupé la chaire de géologie à l'University College de Londres, vient de mourir à l'âge de soixante-seize ans.

— **Autriche.** — On annonce la mort, dans une maison de santé, à Dobling, près Vienne, de l'auteur dramatique Ebersberg, connu dans le monde des lettres sous le nom de O. F. Berg. Le défunt était propriétaire de la feuille humoristique *Kikeriki*.

— M. Eduard Hœlzel, chef d'une des principales librairies d'art de Vienne, est mort le 21 décembre.

Ce fut M. Hœlzel qui introduisit en Autriche le procédé de la chromo-lithographie.

— La *Revue britannique* annonce la mort, à l'âge de soixante et onze ans, de M. Lebègue, imprimeur-éditeur à Bruxelles et chef d'une des maisons de librairie les plus importantes de la Belgique. — C'est M. Lebègue qui, avec son associé Brouwet, fonda sur le continent la première agence de publicité à l'instar de celles qui existaient en Angleterre et aux États-Unis.

Né à Paris en 1814, M. Lebègue était demeuré Français de cœur, d'esprit et d'aspirations.

C'était non seulement un éditeur fort intelligent, suivant avec intérêt la marche des idées, et un libraire instruit, mais un lettré, presque un érudit, un critique fin et délicat, qui se surprenait quelquefois à écrire de livres, des romans, quand ceux des autres ne lui plaisaient qu'à demi. Mais, par-dessus tout, M. Lebègue était un homme de cœur, toujours disposé à venir en aide au talent malheureux ou méconnu. M. Lebègue laisse de nombreux regrets parmi ses correspondants de Paris, qui savaient apprécier son tact, sa délicatesse, sa parfaite urbanité, et au sein de la colonie française de Bruxelles, qui perd en lui un de ses membres les plus sympathiques et les plus dévoués.

— **Italie.** — On annonce la mort, à Turin, de l'historien Nicomède Bianchi, à l'âge de soixante-sept ans.

M. Bianchi, qui était sénateur du royaume italien, avait publié notamment *la Politique du comte de Cavour de 1852 à 1861*, qui contient plus de deux cents lettres inédites du ministre de Victor-Emmanuel.

Dans ces derniers temps, Nicomède Bianchi avait commencé la publication d'un grand ouvrage en huit volumes : l'*Histoire de la monarchie piémontaise*, que sa mort laisse inachevé.

— **Suisse.** — M. Frédéric de Tschudi, auteur de *la Vie animale des Alpes*, vient de mourir à Saint-Gall.

— **Hollande.** — Nous avons la tristesse d'apprendre la mort de M. J.-H. Scheffer, bibliothécaire-archiviste de la ville de Rotterdam, correspondant du *Livre*, homme très érudit, auteur de nombreuses publications estimées. M. Scheffer est mort à l'âge de cinquante-quatre ans. Nous tenons à rendre hommage à la mémoire de ce Français de cœur, venu à Paris en ces derniers temps dans le but de former une ligue contre l'envahissement des livres allemands en Hollande, en favorisant l'extension de la littérature française dans un pays où jusqu'ici notre langue écrite avait été si largement accueillie.

— **Russie.** — On nous annonce la mort de M. Aksakoff; il était âgé de soixante-trois ans.

Né en 1823, dans la province d'Orenbourg, M. Aksakoff fit ses études à l'École de droit impériale de Saint-Pétersbourg et se voua dès sa jeunesse à la carrière littéraire. En 1852, il fondait à Moscou le *Moskovski Sbornik* (Recueil de Moscou), le premier organe du parti slavophile. Le jeune Aksakoff faisait déjà figure dans les rangs de ce parti, dont il est devenu et resté jusqu'à sa mort le chef reconnu. Ce journal n'eut pas de succès, et en 1861 M. Aksakoff entreprit la publication d'une feuille quotidienne, *Dien* (le Jour), qu'il dirigea jusqu'en 1865. Pendant les années 1867 et 1868, il était directeur et rédacteur en chef du journal *Moscou*, qui fut supprimé par la censure comme trop violent contre le gouvernement, insuffisamment panslaviste à son gré. Après quelques années de repos, M. Aksakoff fonda un nouveau journal, *Russ* (la Russie), dans lequel il a continué à défendre les idées slavophiles. Un de ses derniers articles contre l'Autriche lui avait valu un premier avertissement de la censure.

— On annonce de Saint-Pétersbourg la mort de M. Zackharow, professeur à l'Université impériale de cette ville; il laisse de nombreux travaux sur l'orientalisme, notamment un *Dictionnaire mandchou russe*.

États-Unis. — On annonce la mort de M. Sibley, bibliothécaire de Harvard College, auteur d'un grand nombre d'ouvrages bibliographiques dont voici les plus connus :

Index to the Writings of George Washington; a history of the Town of the Union; Index to the Works of John Adams; Notices of account books of treasurers of Harvard College from 1669-1752; Notices of the triennal and annual catalogues of Harvard U., wich a reprint of 1674, 1682 and 1700 et trois volumes de biographies de Harvard graduates.

— **États-Unis.** — On annonce la mort du Rev.

Henry Norman Hudson, shakespeariste distingué. M. Hudson a publié de nombreux travaux sur son auteur favori, à savoir : *Shakespeare Plays* (1851), *School Shakespeare* (1870), *Shakespeare's life art and characters* (1872), et en dernier lieu l'édition Harvard de Shakespeare. M. Hudson avait collaboré successivement au *Churchman*, au *Church monthly* et à la *Saturday Evening Gazette* de Boston.

— M. Joshua B. Lippincott, un des principaux libraires-éditeurs des États-Unis, est mort dans les premiers jours de janvier.

M. Lippincott avait débuté en fondant, en 1836, à Philadelphie, une librairie qui tout d'abord n'édita que des bibles et des livres de prières. En 1850, il acheta le fonds de MM. Grigg et Elliot et réussit au bout de quelques années à placer sa maison au premier rang des maisons d'éditeurs de Philadelphie. C'est de ses presses que sortirent plusieurs publications célèbres, notamment l'*Histoire des tribus indiennes*, par Schoolcraft, publiée sous les auspices du gouvernement; les six volumes in-folio de cet ouvrage n'ont pas coûté moins de 500,000 francs. Vers 1857, M. Lippincott s'assura, moyennant 25,000 francs à verser immédiatement et le payement d'une annuité de 30,000 francs, le droit de publication des *Œuvres historiques de Prescott* en quinze volumes. Citons encore parmi les principales publications de sa maison les ouvrages suivants : *Dictionary of authors*, par M. Allibone (1870-71); *Pronouncing Gazetteer of the World* (1855); *Lippincott's Magazine*, revue mensuelle qui paraît depuis 1868, etc.

A la réunion convoquée à l'occasion de la mort de M. Lippincott, par les libraires et éditeurs de Philadelphie, l'assemblée vota une résolution qui contient le passage suivant :

« Philadelphie pleure la mort d'un de ses meilleurs et de ses plus zélés citoyens et l'industrie de la librairie son membre le plus distingué. C'est à l'énergie et à l'initiative de M. Lippincott que sont dues la création et la prospérité d'une maison qui a largement servi les intérêts de Philadelphie. »



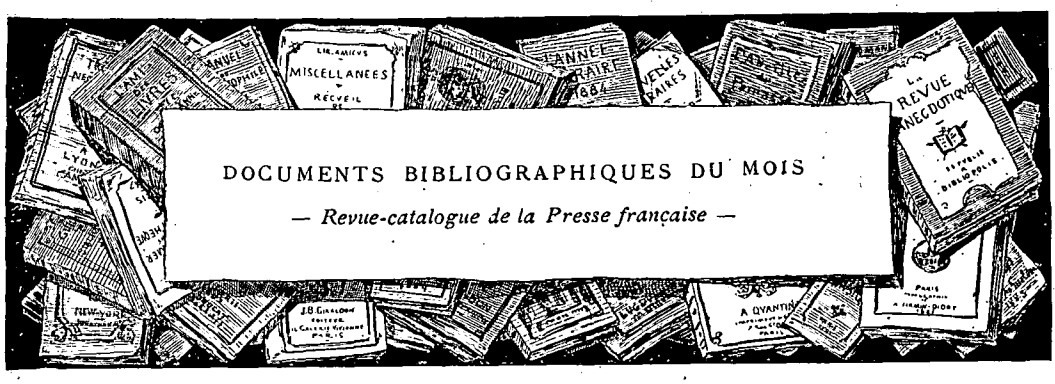

Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ANNALES DE L'ÉCOLE LIBRE DES SCIENCES POLITIQUES, n° 1. L. Say : Les interventions du Trésor à la Bourse depuis cent ans. — Glasson : Les abus qui peuvent résulter du conflit des lois relatives au mariage. — Albert Sorel : Les plans politiques de Mirabeau. — Louis Ayral : La question de la séparation de l'Église et de l'État en Angleterre. — R. Koechlin : La politique française au congrès de Rastadt; les préliminaires et la formation du congrès. — Poinsard : Les cédules immobilières de l'income-tax en Angleterre. — ART (n° 521). Max Rooses : Pierre-Paul Rubens et Balthasar Moretus. — Elmic : Vente de tableaux, aquarelles et pastels de M. Edmond Yon. — H. Delaborde : Gérard Edelinck. — E. Müntz : Un artiste alsacien au xve siècle; Études sur Martin Schœn; M. Piguet, peintre et graveur.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES CHARTES (6e livraison, 1885). Langlois : Lettre adressée à Alfonse de Poitiers (1251). — Omont : Catalogue des manuscrits grecs de Guillaume Pelicier. — Vaesen : Catalogue du fonds Bourée à la Bibliothèque Nationale. — Delisle : Nouveau témoignage relatif à la mission de Jeanne d'Arc. — BULLETIN MONUMENTAL (novembre-décembre). Dehaisnes : Les procédés de l'école flamande primitive et la peinture à l'huile. — F. de Mély : Le chef de saint Tugual, à Nantes. — Bernard : Saint-Lizier; peintures, coffret et sarcophage. — Lefèvre-Pontalis : Fonds baptismaux d'Urcel et de Laffaux (Aisne). — Comte de Marsy : Les cours d'archéologie dans les grands séminaires et la conservation des objets d'art dans les édifices religieux. BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (16 janvier). Étude sur la justice militaire. — Géographie de l'Allemagne. — Étude sur l'emploi des signaux dans la télégraphie militaire. — Règle générale pour l'emploi des trois armes au combat. — De l'alimentation du soldat. — Essais de tir à Bucharest. — (23 janvier). Exposé des changements apportés dans la composition et l'organisation des forces militaires dans la presqu'île des Balkans. — Essais de tir avec des armes de petit calibre. — (6 février). Dressage de l'infanterie à la marche et au combat en forêt. — Emploi et action de la cavalerie sur le champ de bataille. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE PARIS (novembre-décembre). Paris en 1596, vu par un Italien. — La conférence historique des conseillers de ville au xviiie siècle. — Contrat de mariage de Germain Pilon. — Le siège de Metz en 1552.

CONTROVERSE ET CONTEMPORAIN (15 janvier). Guilleux : La venue de saint Pierre à Rome. — Postel : Le royaume d'Annam. — De Harlez : Les livres sacrés ou canoniques de la Chine. — Uzed : La société espagnole sous Philippe IV d'après les drames de Calderon. — Allard : Le pontificat de saint Corneille et la persécution de Gallus. — CORRESPONDANT (25 janvier). F. Bouiller : De la justice historique. — De Lacombe : Les premières années de Berryer. — Chantelauze : La fin de la Fronde et l'arrestation du cardinal de Retz. — Douhaire : *Fléchier orateur*, par l'abbé Favre. — *Histoire de la monarchie de Juillet*, par Thureau-Dangin. — (10 février). Chantelauze : Le grand Condé, par M. le duc d'Aumale. — Abbé Sicard : Le prêtre et l'instituteur. — De Pontmartin : Joseph Méry et Joseph Autran. — De Ganniers : Les droits de la France à Madagascar. — CURIEUX (LE) (janvier). Barras. — La question Louis XVII. — Gyp. — Rousselin. — Lesage. — Meissonier. — Lettres inédites de Cambacérès. — Sieyès. — Henri Rivière. — DECADE (20 janvier). La vérité sur Molière. — Les îles Kerguelen. — Animaux apocryphes.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (16 janvier). Le projet de monopole de la vente des alcools. — La politique coloniale et les intérêts économiques et politiques de la France. — La propriété rurale et les capitalistes en Algérie. — La production du charbon en Angleterre et aux États-Unis pendant quinze ans. — (23 janvier). Le projet de loi sur les sociétés par actions. — Le commerce extérieur de la France pendant l'année 1885. — L'État et la question ouvrière : le cas des ouvriers mineurs. — La Birmanie et les Anglais. — (30 janvier). Le projet de monopole de la vente de l'alcool. — Le commerce extérieur de la France pendant l'année 1885. — Le commerce extérieur de l'Angleterre pendant l'année 1885. — La prévoyance publique et les gouvernements. — La propriété rurale et les capitalistes en Algérie. — La question irlandaise. — La Tripolitaine : ses populations, ses ressources commerciales et son avenir. — (6 février). Le traité avec Madagascar et les intérêts français. — L'émeute de Decazeville. — La liquidation de la crise et la reprise des affaires. — Le mouvement économique aux États-Unis et au Canada.

GAZETTE ANECDOTIQUE (31 janvier). Le banquet Molière. — Paul Baudry. — Une bague royale. — Livres poursuivis. — Page inédite de Casanova. — La Fontaine. — (15 février). Réception de M. Ludovic Halévy à l'Académie. — Les autographes de M. Charavay. — Les petits salons. — Rochefort sauvé par la sainte Vierge. — L'ignorance de Rachel. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (février). P. Sédille :

L'architecture moderne en Angleterre. — Ch. Gueulette : Le portrait de Mme Jarre, par Prud'hon, au Louvre. — Ephrussi : Paul Baudry. — Darcel : La collection Ch. Stein. — Gonse : La Renommée de Cadillac au musée du Louvre. — Lecoy de la Marche : L'art d'enluminer. — Gonse : *Les peintres verriers français*, par M. Magne; — *Ilios*, par le docteur Schliemann.

L'HOMME (25 décembre). Fauvelle : Conséquence naturelle de la science libre. — H. Germain : Note sur le dépôt mousterien des Borderies, de Cognac. — Le musée Guimet. — L'éducation des idiots.

INSTRUCTION PUBLIQUE (16 janvier). Ch. Huit : *Le Protagoras*. — Martha : La philosophie à Rome au temps de Sénèque. — Pigeonneau : Histoire des colonies françaises au XVIIIe siècle. — Croiset : Thucydide. — Géographie homérique. — (23 janvier). Boissier : Tacite. — Martha : La philosophie à Rome. — Croiset : La philosophie gnomique. — (30 janvier). Huit : *Le Protagoras*. — Martha : La philosophie à Rome. — Pigeonneau : Histoire des colonies. — De Beaucourt : La pragmatique sanction de Charles VII. — L'atlas colonial de M. Mager. — (6 février). Crouslé : La famille d'après J.-J. Rousseau. — Crouslé : La deffence et illustration de la langue française. — Croiset : La philosophie des poètes lyriques; Pindare. — Boissier : Tacite. — Levallois : Clément Marot. — Ariste : Le théâtre de Victor Hugo, à propos de la reprise de *Marion Delorme*. — INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 janvier). Œuvres de Cl. Marot. — Mélanges de la Société des bibliophiles français. — Bibliotheca Janiniana. — Ch. Nodier. — Brochure imprimée à Arras. — Daumier Gavarni — Un service de presse en 1817. — Ouvrages sur Villon. — Mémoires d'une contemporaine. — Gérard de Nerval et le *Faust* de Gœthe. — Origine des abats-jour et de la suppression des mouchettes. — (10 février). Portraits-charges de Vallès. — Aug. de Châtillon. — Mémoire d'une contemporaine. — Papiers du Japon. — Scribe raconté par lui-même. — Lettre inédite de Scribe à un journaliste qui lui demandait sa biographie.

JOURNAL DES SAVANTS (janvier). Barthélemy-Saint-Hilaire : Inspection archéologique de l'Inde. — Ch. Levêque : Mme de Maintenon. — A. Maury : Histoire ancienne de l'Orient jusqu'aux guerres médiques. — Haureau : *Epistolæ pontificum romanorum ineditæ* — J. Girard : La vie antique.

LES LETTRES ET LES ARTS (février). A. Dumas : Une volée de paradoxes. — Jean Lahor : Judith, sonnet. — Ch. Yriarte : Le graveur d'épées de César Borgia. — F. Coppée : Le livre posthume. — M. Bouchor : Ceylan. — Max. du Camp : Une histoire d'amour. — F. Masson : La théophilanthrophie. — M. Barrès : Notes sur M. Paul Bourgets.

MAGASIN PITTORESQUE (30 janvier). Le Conseil d'État et la Cour des comptes. — Hennebert : Travaux de campagne. — Charles-Quint n'a pas été moine. — Zurcher : Station hivernale à l'île Jean-Mayen. — (15 février). La comédie des *Plaideurs* de Racine. — Al. Bertrand : L'art gaulois au IVe siècle avant notre ère. — Observatoire d'astronomie physique, à Meudon. — Lafaye : Monreale (Sicile). — La vie d'un écolier suédois il y a cinquante ans. — MATÉRIAUX POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE L'HOMME (décembre). Chantre : Les dolmens du Caucase. — MOLIÉRISTE (février). J. Claretie : Toast à Molière. — De Lapommeraye : Les gloires nationales. — G. Monval : Notre 15 janvier. — A. Loquin : La musique de la chanson du *Misantrophe*. — G. Monval : La « fameuse comédienne » et la *Vie des Saints*. — Docteur Bernard : Pourceaugnac en Chine.

NATURE (23 janvier). Kobelkoff ou l'homme-tronc. — Bolide observé à Toulon le 8 janvier 1885. — Les fils micrométriques des lunettes astronomiques. — Le grand galvanomètre de l'Université de Cornell. — Théorie de la constitution des gaz; travaux de M. Hirn. — Les eucalyptus géants de l'Australie. — (30 janvier). L'Observatoire Lick sur le mont Hamilton (Californie). — Nouvel appareil de microphotographie de M. Yvon. — Comètes attendues en 1885. — Les flammants. — Curiosités postales en Angleterre. — (6 février). La téléphonie domestique; le bouton-téléphone. — La vaseline et son emploi dans l'alimentation. — Une orchidée rare, le *Wadan Lowii*. — Les effets du courant électrique produit par la machine rhéostatique. — Les tunnels sous la Mersey et sous la Severn. — (13 janvier). La statue de Claude Bernard. — Sur la résistance de l'air au point de vue de la navigation aérienne. — Éclairage électrique de l'Eldorado, à Paris. — Les explosions de torpilles. — L'arithmétique en boules. — Les éléphants savants. — Le gaz naturel aux États-Unis. — Appareil photographique à mise au point automatique. — NOUVELLE REVUE (15 janvier). Vasili : La société de Madrid. — E. Davis : L'Irlande. — Ch. Cotard : L'impôt foncier. — Milliot : État actuel de la peinture en Italie. — Sully-Prudhomme : J.-J. Rousseau.

POLYBIBLION (janvier). L. Couture : Ouvrages de philosophie. — Romans, contes et nouvelles. — Comptes rendus d'ouvrages dans les sections de théologie, jurisprudence, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique. — Questions et réponses.

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE (14 janvier). Quatrefages de Laroquette. — Le milliard des émigrés. — Les rentes de Beaumarchais. — L'insurrection et le siège de Lyon en 1793. — Les représentants du Languedoc à l'Assemblée des notables. — REVUE ALSACIENNE (janvier). E. Hepp : Souvenirs diplomatiques. — M. G. Rothan : L'Allemagne et l'Italie (1870-1871). — Ch. Rabany : Les généraux alsaciens sous la Révolution. — Éphémérides alsaciennes-lorraines. — REVUE D'ANTHROPOLOGIE (janvier). Topinard : Mensuration des crânes des grottes de Baye; époque néolithique. — Verneau : La race de Cro-Magnon, ses migrations, ses descendants. — N. Stefand : Les Kirghis. — De Nadaillac : Les pierres à cupules. — Ledouble : Contribution à l'histoire des anomalies musculaires. — Topinard : Le principe des nationalités, à propos de la péninsule des Balkans. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (18 janvier). Socin : Grammaire arabe. — Le texte du nouveau testament. — De Villefosse et Thédenat : Inscriptions romaines de Fréjus. — Brunner : Le mithium. — Hüffer : Souvenirs de Schiller. — Rieger : Schiller et la Révolution. — Schanzenbach : Influences françaises chez Schiller. — P. Meyer : Girart de Roussillon. — (25 janvier). Domaszewsky : Les enseignes de l'armée romaine. — Pflug-Harhung : *Iter italicum*. — Gay : Glossaire archéologique du moyen âge et de la Renaissance. — Loiseleur : L'Université d'Orléans. — Bussière : La révolution du Périgord. — Bouvier : Les Vosges pendant la Révolution. — De Seilhac : Les volontaires de la Corrèze; l'abbé d'Espagnac. — Jung : Dubois-Crancé. — (1 février). Peltier et Cagnat : Le monument d'Ancyre. — Kukula : Le codex de Cruqius. — Gedéon : L'Athos. — Travaux sur le vocabulaire celtique. — Essais relatifs aux antiquités scandinaves. — (8 février). Grousset : Etude sur l'histoire des sarcophages chrétiens. — Antoine : Syntaxe de la langue latine. — Plessis : Térence, les *Adlephes*. — Faguiez : La mission du P. Joseph à Ratisbonne. — REVUE DES DEUX MONDES (15 janvier). O. Feuillet : *La Morte*. — A. Leroy-Beaulieu : L'Angleterre et la Russie; leurs rivalités coloniales. — De Laveleye : La Roumélie orientale, la Macé-

doine, Constantinople. — Rothan : L'Allemagne au lendemain de l'affaire du Luxembourg. — Bardoux : La bourgeoisie française pendant la Révolution. — Ebelot : Le progrès de la République argentine. — (1er février). Caro : Comment les dogmes finissent et comment ils renaissent. — Rothan : Les relations de la France et de la Prusse de 1867 à 1870. — Jurien de la Gravière : La marine de 1812. — A. Duruy : Dubois-Crancé, à propos d'un livre récent. — Bellaigue : L'Opéra-Comique ; de l'origine à Boïeldieu. — Valbert : Une biographie allemande de Beaumarchais. — REVUE FÉLIBRÉENNE (janvier). Roumanille : Lou-Gau. — Brémond : Plueio d'Estello. — Gautier : Mau-Leoun. — Bibliographie des ouvrages relatifs au félibrige, 1884-1885. — REVUE FRANÇAISE DE L'ÉTRANGER ET DES COLONIES (décembre 1885). La question des chemins de fer en Orient. — Wilhelm : Le Transwaal ; son histoire, ses productions. — De la Martinière : La Birmanie, son histoire et sa situation actuelle. — Rivière : Agram et les Croates. — REVUE GÉNÉRALE (15 janvier). Ch. de Larivière : Catherine II et Mme Geoffrin. — Ad. Franck : L'amour d'après Michelet. — Yves-Guyot : *La Femme*, essai de sociologie physiologique du docteur Thulié. — (1er février). Ch. de Larivière : Catherine II et Mme Geoffrin. — Mme Fuchs : Étude sur quelques points de la musique dramatique, à propos de l'œuvre de Richard Wagner. — REVUE GENERALE D'ADMINISTRATION (janvier). Th. Denis : L'enseignement de la parole aux sourds-muets. — Juillet Saint-Lager : Élections municipales ; jurisprudence du Conseil d'Etat. — Sanlaville : De la responsabilité civile de l'État en matière de postes et de télégraphes. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (février). Hamy : La terre et l'homme. — Piat : Bagdad ; la cité des Califes. — Foncin : Les indigènes de l'Algérie. — De Gérando : Formation de la nationalité hongroise. — Drapeyron : Réception de M. de Brazza à la Société de géographie. — De la Martinière : Itinéraire de Ouezzam à Meknès. — Gide : A quoi servent les colonies ? — Monin : Les sociétés savantes et le centenaire de 1789. — REVUE LITTÉRAIRE (janvier). Ch. Sarrazin : L'Europe et la Révolution française (Albert Sorel). — ***. Le Prêtre de Némi (M. Renan). — J.-M. R. Histoire de Charles VII (G. du Fresne de Beaucourt). — Un docteur en théologie : La mystique, d'après saint Thomas d'Aquin (R.-P. André-Marie Meynard). — G. Bois : Fléchier orateur (A. Fabre). — A. Loth : Le drame musical (Edouard Schuré). — L. Nemours Godré : Passé et Présent (Xavier Marmier). REVUE MARITIME ET COLONIALE (décembre). Mizon : Les routes du Congo. — Hilleret : De l'excentricité dans les instruments à réflexion et des moyens d'y remédier. — Miet : La pêche d'Islande en 1885. — Crémazy : Notes sur Madagascar. — REVUE DU MONDE LATIN (février). L'Espagne telle qu'elle est. — Denys Cochin : Essai sur la variabilité des espèces. — Augusto da Costa : Napoléon Ier au Brésil. — Gidel : Les Grecs dans l'Europe occidentale aux xve et xvie siècles. — REVUE PHILOSOPHIQUE (février). A. Binet : La perception de l'étendue par l'œil ; recherches expérimentales. — Tarde : Problèmes de criminalité. — Carrau : La philosophie de Butler ; la morale. — Binet et Féré : Expériences sur les images associées. — Hoctès : A propos de graphologie. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (16 janvier). P. Janet : M. Beaussire et ses *Principes de morale*. — Tolstoï : Mon adolescence. — (23 janvier). De Varigny : Les Américains dans l'isthme de Panama. — Tolstoï : Ma jeunesse. — Léo Quesnel : M. Stanley et son exploration du Congo. — Levasseur : Une nouvelle encyclopédie. — (30 janvier). Legouvé : Mon père. — Brunetière : Les causes du pessimisme. — Tolstoï : Ma jeunesse. — Hugues Le Roux : *Un Parisien*, par M. Gondinet. — *La mer*, par M. J. Richepin. — REVUE RÉTROSPECTIVE (15 février). — Anecdotes de l'Empire et de la Restauration : épisodes du siège de Tarragone (1811). — Réconciliation de Napoléon Ier avec le général Lecourbe (1815). — Le culte de la cocarde. — La dernière entrevue de Louis-Philippe avec l'archevêque de Paris (1847). — REVUE SCIENTIFIQUE (16 janvier). M. Duval : L'anatomie générale et son histoire. — Ch. Richet : Les poissons et la température. — Zambaco : L'exaltation religieuse en Orient. — Grimaux : Balzac et la chimie. — (23 janvier). Planchut : Le nouvel état du Congo. — M. Duval : L'anatomie générale et son histoire. — Cosmovici : Les poissons fossiles en Roumanie. — (30 janvier). Tsa-Kny : Les sectes religieuses en Russie. — Thoulet : La biologie minérale. — David : Les origines de l'art dentaire. — Amat : La flore du M'zab. — (6 février). La médecine militaire en 1886. — Bourquelot : La fermentation du lait. — Trois savants anglais : Carpenter, Huxley, Hooker. — Deventer : La loi des proportions multiples.

SPECTATEUR MILITAIRE (15 janvier). Lehautcourt : La défense nationale dans le Nord ; la bataille d'Amiens. — A propos de l'organisation du génie militaire. — Brun : Le nouveau système d'habillement. — Wolff : Souvenirs de l'expédition du Mexique. — Luttes de la Serbie pour conquérir son indépendance. — (1er février). *La République et l'armée*, par le colonel Starck.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

PUBLICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES ÉTRANGÈRES

nouvellement parues.

Angleterre. — *The Zoological Record*, xxie volume, par F. Jeffrey Bell. Liste des ouvrages ayant trait à la zoologie, parus en 1884. Londres, Van Voorst.

Bibliography of Egypt and the Soudan, par le prince Ibrahim Hilmy, première partie. 1 vol. in-4°. de 398 p. Londres, Trübner.

The Bookseller, a monthly newspaper of british and foreign literature. Londres, 12, Warwick Lane. — Prix : 6 fr. 25.

Book-Lore, a monthly magazine of bibliography. Londres, Elliot Stock.

Gillespie : *Codex chethamensis*, a description of the hebrew roll of the Pentateuch in the Chetham Library. Manchester, Simpkin. 8 p. in-8°.

Fifteenth annual report of the free public libraries and art museums committees. Bradford, M. Field.

Eleventh annual report of the library and gallery of art committee. Swansea. Cambrian printing works. 26 p. in-8°.

A Welsh : *A bookseller of the last century*, being some account of the life of John Newbery and of the books he published, with chapters on the later Newberys. Londres, Griffith et Welsh. — Prix : 25 francs.

Allemagne. — *Anzeiger für die neueste pädagogische Literatur*, par H.-E. Stötzner. XVe année, 1886. Leipzig, chez Klinkhardt.

Philologischer Anzeiger, supplément au *Philologus*, par E. v. Leutsch. XVIe volume. Göttingen, chez Dietrich. — Prix : 18 fr. 75.

Allgemeine Bibliographie für Deutschland, liste hebdomadaire de toutes les nouvelles publications d'Allemagne. Année 1886. Leipzig, Hinrichs, in-8°. — Prix : 7 fr. 50.

Medizinische Bibliographie, par A. Würzburg, 3e année. Leipzig, Breitkopf et Härtel. — Prix : 7 fr. 50.

Bibliotheca historico-naturalis, physico-chemica et mathematica, ou catalogue systématique des nouvelles publications relatives aux sciences naturelles et mathématiques, par R. v. Hanstein. XXXVe année, 1885, fasc. 1er. Göttingen, Vandenhœk et Ruprecht. — Prix : 1 fr. 70.

Bibliotheca germanorum gynæcologica et cosmetica, avec indication des ouvrages traduits en langues étrangères et l'indication de l'ouvrage original étranger s'il y a lieu, par Hugo Hayn. Supplément à la 2e édition de la *Bibliotheca germanorum erotica*. Leipzig, Albert Unflad, gr. in-8°. — Prix : 7 fr. 50.

R. Biedermann : *Répertoire de la littérature technique*, journaux et périodiques. Année 1884. Berlin, C. Heymann, gr. in-8°. — Prix : 19 francs.

Börsenblatt für den deutschen Buchhandel, organe de la librairie allemande. Année 1886. Leipzig, in-4°. Ce journal paraît tous les jours, sauf les dimanches et jours de fête, et n'est destiné qu'aux seuls libraires.

J. Braun : *Les catalogues des foires de Francfort et de Leipzig*. Article paru au *Börsenblatt*, n°s 294, 296 et 298.

Alb. Erlecke : *Die Besitz- und Firmenveränderungen im deutschen Buchhandel*, 1750-1886. Leipzig, Sigismund et Volkening, 120 p. in-8°. — Prix : 5 fr. 25.

K. Gödeke : *Grundriss zur Geschichte der deutschen Dichtung aus den Quellen*. Histoire de la poésie allemande. 2e édition, 5e fac. Dresde, Ehlermann, gr. in-8°. — Prix : 4 fr. 50.

Katalog der Bibliothek des gemeinschaftlichen thüringischen Oberlandesgerichtes zu Jena. Jena, Pohle, in-4°.

Kirchhoff : *Die Entwicklung des Buchhandels in Leipzig bis in das zweite Jahrzehnt nach Einführung der Reformation* (le développement de la librairie à Leipzig). Leipzig, Kirchhoff et Wigand, 88 p. gr. in-8°. — Prix : 3 fr. 50.

F. Kraus : *Johann Gutenberg et l'invention de la typographie* (*Deutsche Rundschau*).

Repertorium für Kunstwissenschaft, rédigé par Hub. Janitschek. IXe vol., 1er fasc. Berlin et Stuttgart, W. Spemann.

Roth : *Histoire et description de la bibliothèque royale de Wiesbade* (Landesbibliothek) et histoire des bibliothèques des couvents du Nassau.

E. Weller : *Lexicon pseudonymorum*. 2e édition, 627 p., gr. in-8°. Ratisbonne, A. Coppenrath. — Prix : 30 francs.

Italie. — Ant. Bruni : *Scuole, biblioteche, mostre e conferenze*. 7° annuario delle biblioteche populari in Italia e all' estero. Milano, G. Agnelli, 190 p. in-16. — Prix : 2 francs.

Codices manuscripti græci Bibliothecæ Vaticanæ descripti præside J.-B. Pitra, *recensuit* H. Stevenson. Vol. I. Romæ, typographia Vaticana, 336 p. in-4°.

Raff. Erculei : *Intaglia e Tarsia in legno ;* brevi cenni sulla storia di queste due arti in Italia dal secolo XIII e XIV. Roma, tip. Civelli.

Enr. Narducci : *Illustratione bibliografica di un codice Membranaceo* che si conserva nella B. Angelica di Roma, col titolo « Utriusque Barzizæ patris et filii, Pauli Veneti et aliorum orationes et epistolæ ». Roma, 14 p. in-8°.

C. Lozzi : *Paleografia e critica storica*. Article paru au *Bibliofilo*, 1885, n° 12.

L.-S. Olschki : *Saggio di una storia delle piu notevoli distruzioni di libri* (*Il Bibliofilo*, p. 179-183).

Espagne. — De la Fuente : *Historia de las Universidades colegios y demas establecimientos de enseñanza* en España. Tomo II. Madrid, imprenta de la viuda de Fuentenebro, 631 p. in-8°.

J.-V. Lastarria : *Recuerdos, literaros*. Datos para la historia literaria de la America española i del progreso intellectual en Chile. 2e édition revisée. Santiago de Chile, M. Servat, 605 p. in-4°, con 53 retratos intercalados.

Menendez y Pelayo, Marc. Horacio en España. *Solaces bibliográficos*, 2e ed. refundida. Tomo II. Madrid, Murillo, 411 p. in-8°.

Vergara y Vegara : *Escritores Colombianos*, articulos literarios, 1re série. Madrid, Murillo, 418 p. in-8°.

La Rivista critica de historia, literature y bellas artes. Publicacion quincenal dirigida por Felipe B. Navarro. — Prix : 28 pesetas.

Leyendas Moriscas, sacadas de varios manuscritos existentes en las Bibliothecas nacional, real, y de P. de Gayangos por G. Robles. Tomo I, in-8°.

Pays-Bas. — *Nieuwsblad voor den bœkhandel* (journal de la librairie). LIIIe année. Amsterdam, in-4°. Ce journal hebdomadaire donne une liste de tous les ouvrages publiés dans les Pays-Bas et les colonies néerlandaises. — Prix : 21 francs.

Russie. — *Tableau général méthodique et alphabétique* des matières contenues dans les publications de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg. Supplément n° 2, gr. in-8°.

Rossica et Baltica. C'est sous ce titre que paraît chaque année une bibliographie des ouvrages publiés en langues anglaise, allemande et française, relatifs à la Russie et aux provinces baltiques. La première partie, *Baltica*, donne la liste de 350 ouvrages ; la seconde, *Rossica*, en contient 500 ; une troisième, sous le titre de *Polonica*, n'en donne qu'une centaine. Reval, chez M. Lindfors, 62 p. in-8°.

Bibliographie des ouvrages ayant trait à la marine et parus de 1701 à 1882 Saint-Pétersbourg, 1885, in-8° (en russe).

Suède. — G. Berghman : *Études sur la bibliographie elzévirienne*, basées sur l'ouvrage « les Elzevier » de M. A. Willems. Stockholm, Ivar Häggström, 76 p. avec 470 figures re-

produisant les vignettes, culs-de-lampe et lettres grises d'Elzevier.

Norvège. — Nordisk Boghandlertidende. xxe année. Copenhague, Delbanco.

J.-B. : *Norsk forfatter-lexikon.* 1841-80. IXe fasc. Christiania, Norske Forlagsforening.

États-Unis. — J.-S. Billings : *Index catalogue of the library of the Surgeon-general's office*, N. S. army : authors and subjects. VIe vol. Washington, 1051 p. in-4°.

H. Carrington Bolton : *A catalogue of scientific and technical periodicals* (1665-1881). Washington, Smithsonian Inst.

University of California. Library Bulletin, n° 6. Photographs of sculpture presented by John S. Hittell. Berkeley, 22 p. in-8°.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES ET COMPTES RENDUS D'OUVRAGES FRANÇAIS.

Allemagne. — *Centralblatt für Bibliothekswesen.*

Janvier : Verzeichniss der Handschriftenkataloge der deutschen Bibliotheken (Les catalogues de manuscrits des bibliothèques allemandes), par A. Blau. — Eine neue Bücheranzeige des 15. Jahrhunderts. — *Comptes rendu :* Ancien catalogue de la Bibliothèque de l'église cathédrale de Bourges, publié par Victor Mortet.

Février : Les catalogues de manuscrits des bibliothèques allemandes (*Suite*). — Règlement sur l'organisation administrative de la bibliothèque royale de Berlin.

Deutsche Rundschau.

Février : Taine : Les origines de la France contemporaine, par lady Blennerhasset. — L. Friedländer : Schicksale der Homerischen Poesie. — E. v. Wildenbruch : Der Odyssee letzter Theil. — *C. R.* De l'enseignement du droit dans les universités allemandes, par G. Blondel.

Les numéros de janvier et de février contiennent deux nouvelles remarquables; la première, par Gottfried Keller, est intitulée : *Martin Salander;* la seconde, due à la plume féconde de Bret Harte, le célèbre romancier américain, porte le titre : *Emprisonné dans les neiges.*

Die Grenzboten.

3 décembre : La poésie dramatique d'Ernst v. Wildenbruch.

10 décembre : Frédéric le Grand et Gottsched.

7 janvier : Les corporations d'étudiants en Allemagne. — A. Rosenberg : Le style et la mode. — La pénurie de notre littérature.

14 janvier : La bibliographie de Herder, par Haym.

21 janvier : Agitations universitaires.

28 janvier : Le roman historique. — La réforme de l'Université en France.

Angleterre. — *The Athenæum.*

6 février : Life of monseigneur Dupanloup, bishop of Orléans, by the abbé F. Lagrange. 2 vol., traduction par lady Herbert. Chapman et Hall.

9 janvier : La sculpture antique : origine, description, classification des monuments de l'Égypte et de la Grèce, par Adrien Wagnon.

30 janvier : Victor Hugo, par Paul de Saint-Victor. — Victor Hugo and his critics.

The Contemporary Review.

Février : The pleasure of reading, par sir John Lubbock. — Through Persia, par Claude Vincent.

The Gentleman's Magazine.

Février : Frédéric Lemaître, par J.-W. Sherer. — Idyls of Karpathos, par J.-Th. Bent.

London Society.

Février : A soiree at madame Ancelot's, by Ch. Hervey.

The National Review.

Février : Glenaveril, a poem, by the earl of Lytton.

The Quaterly Review.

Janvier : The poem of the Cid, a translation of the spanish by John Ormsby. — Don Quixote de la Mancha, a translation by J. Ormsby. — Histoire des princes de Condé pendant les XVIe et XVIIe siècles, par M. le duc d'Aumale. Tomes III et IV. — Report of the historial M. S. S. Commission : House of Lords paper. Vol. I à IX.

Walford's Antiquarian.

Février : Our early antiquarians : Elias Ashmole. — Swift's annotations in Macky's memoirs. — How my Shakespearean collection arose, par H.-R. Forrest. A literary magazine of seventy years ago.

The Saturday Review.

2 janvier : The early history of Oxford, 727-1100. — Branwell Brontë. — Burton's arabian nights. — Les publications de Noël en France. — Les Français en Russie et les Russes en France, par L. Pingaud. — L'esprit de Montaigne, par C. Saucerotte. — Le Maroc, par A. Marcet.

9 janvier : Madame Mohl, her salon and her friends, par Kathleen O'Meara. — Henriette-Anne d'Angleterre, par le comte de Baillon. — La revanche de l'enfant, par E. Delpit.

16 janvier : Monsieur Parent, par Guy de Maupassant.

23 janvier : Une école normale en Angleterre. — La proie du néant, par Ed. Thiaudière.

30 janvier : Copyright in America. — M. Bressant. — Nouveaux essais de psychologie contemporaine, par Paul Bourget. — *Les Jacobites,* drame en vers par F. Coppée.

6 février : The Berkeley Manuscripts. — Reynolds. — Inventaire analytique des archives du Münster des affaires étrangères, correspondance politique de MM. de Castillon et de Marillac. — Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française. — Mon premier crime, par G. Mazé. — Pensées, par l'abbé Joseph Roux.

Italie. — *Nuova Antologia.*

15 Janvier : A. Graf : Petrarchismo ed antipetrarchismo nel cinquecento. — G. Boglietti : Arsène Houssaye e le sue confessioni. — P. Fambri : Udienze Aretine. — *Compte rendu :* De l'enseignement du droit dans les universités allemandes, par G. Blondel.

1er février : M. Ferraris : L'epistolario di Gino Capponi. — *Compte rendu :* Le morcellement, par Alfred de Foville.

Il Bibliofilo.

Janvier : Le prime edizione degli elementi di Euclide. —

Quante satire scrisse il Menzini? — *Comptes rendus* : Ravenne, études d'archéologie byzantine, par Ch. Diehl. — Un mois en Espagne, par Ambroise Tardieu.

Revue internationale (Florence).

5 janvier : Étude historique sur la poésie populaire, par E. Martinengo-Cesaresco. — *Comptes rendus :* Paul Bourget, nouveaux essais de psychologie contemporaine. — W. Wundt : Éléments de psychologie physiologique. — Comte de Falloux : Études et souvenirs.

25 janvier : Mathilde Serao : Lucia Altimare. — E. Martinengo-Cesaresco : Étude historique sur la poésie populaire. — *Comptes rendus :* E. Müntz : Raphaël, sa vie, son œuvre et son temps. — Ch. Perkins : Ghiberti et son école. — Ch. Diehl : Ravenne. — *L'Art,* revue bi-mensuelle illustrée.

Revue universelle internationale.

16 janvier : Mickiewicz : Une commémoration nationale en Pologne. — Grigorowitch : Le garçon de caoutchouc. — Louis Fourtoul : L'écriture.

Suisse. — *Bibliothèque universelle et Revue suisse.*

Janvier : Louis Léger : Les écrivains français en Russie. — *Comptes rendus :* Ilios, ville et pays des Troyens, par Henri Schliemann. — Manuel d'archéologie : La vie antique des Grecs et des Romains d'après l'ouvrage de M. Guhl et Koner. — La civilisation en Italie au temps de la renaissance, par J. Burckhardt. — Étude sur les monuments primitifs de la peinture chrétienne en Italie, par Louis Lefort. — Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction, par M. Guyan. — Le général Bourbaki, par un de ses anciens officiers d'ordonnance. — Les catholiques libéraux, l'église et le libéralisme de 1830 à nos jours, par A. Leroy-Beaulieu. — Au Pole en ballon, par Victor Patrice.

États-Unis. — *L'American Bookseller,* de janvier, contient un article sur la maison Cassell, avec le portrait de M. John Cassel, le fondateur de la maison.

The Nation.

31 décembre : Lettres à un ami, par Demetrius Ikélas.

7 janvier : Georgette, par Sardou.

14 janvier : Daudet's Sapho dramatized.

21 janvier : E. Dupuy : les grands maîtres de la littérature russe au XIXe siècle.

NOUVEAUX JOURNAUX.

Angleterre. — Le premier numéro d'une nouvelle revue hebdomaire : *The Kensington Review,* a paru le 1er février.

Pologne. — *La Presse polonaise.*

Les journaux qui se publient actuellement en langue polonaise ne dépassent pas le chiffre 90, dont 36 en Prusse et 57 en Russie et en Autriche.

La ville de Posen possède 23 journaux polonais, Beuthen (Haute-Silésie) et Thorn en publient 3 ; chacune des villes de Königsberg, Lützen, Breslau, Pelplin, Neisse, Nicolaï et Zabrze compte un journal polonais. Dans la Pologne russe, Varsovie vient naturellement au premier rang avec 27 journaux polonais ; Saint-Pétersbourg, par contre, ne publie qu'un seul journal dans cette langue. En Galicie, Lemberg compte 13 journaux polonais et Cravovie 10.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 janvier au 15 février 1886)

DÉBATS. Janvier : 16. Les causes du pessimisme contemporain. 16. Melchior de Vogüé : L'Europe et la Révolution française. 19. Chantavoine : *L'Opposition sous les Césars,* par M. Gaston Boissier. 20 et février 3 : Jallifier : *Histoire des princes de Condé,* par le duc d'Aumale ; t. III, liv. IV. 22. *Mon premier Crime,* par G. Macé. 24. M. Richepin. 24. *La Marseillaise* et Racine. 27. De Parville : Maladies pulmonaires. — Février : 2. P. Bourget : Un nouveau dictionnaire. 11. Le théâtre des Chinois. 12. La bibliothèque de sir John Lubbock. 13. Les diamants de la Couronne.

XIXe SIÈCLE. Janvier : 27. L'art italien et ses origines. 18 et février : 1. 10-15. Ch. Joliet : Les hommes et les choses du jour. 19. Les Français en Russie et les Russes en France. — Février : 3. La *Mer* de M. Richepin. 13. La question religieuse dans le roman.

ECHO DE PARIS. Février : 1. *Nouveaux essais de psychologie contemporaine,* par M. P. Bourget. 8. *Louis XIV et la Compagnie des Indes-Orientales,* par M. Pauliat.

ÉVÉNEMENT. Janvier : 21. Deschaumes : M. Eug. Mouton (Mérinos). 24. Nada : De la Landelle. 29. E. Magnier : *les Hommes et les Idées,* par H. Houssaye. — Février : 10. *Histoire de la coiffure des femmes en France.* 13. M. Renan au théâtre.

FIGARO. Janvier : 16. Moliérolâtrie. 23. La légende de M. J. Richepin. — Février : 2. Ludovic Halévy. 6. Edouard Martin. 12. Caliban : M. P. Bourget. 13. Ch. Monselet : Une lecture chez Brébant. 13. Champsaur : Les Comédiens de lettres.

FRANÇAIS. Janvier : 19. Correspondance politique de MM. de Castillon et de Murillac. 22. Jean-Paul Richter. 29. *Portraits du grand siècle,* par Ch.-L. Livet. 31. La question de l'universalité du déluge biblique. — Février : 1. Les parties de cartes au théâtre. 2. Mme M. Jenna ; ses œuvres. 4. *Histoires des princes de Condé. 7. Dom François Régis, procureur général de la Trappe, à Rome,* par l'abbé Bersange. 9. Les œuvres de Molière, édition des grands écrivains. 10. Les

Catacombes italiennes et l'histoire de la peinture en Italie. 12. *La Morte*, par Octave Feuillet. 15. Une promenade à la frontière du Soudan.

FRANCE. Février : 15. *La Mer*, par M. J. Richepin.

FRANCE LIBRE. Janvier : 22. L'outrage aux bonnes mœurs par le livre. 24. *La Morte*, par M. Oct. Feuillet. 30. M. Henry Rabusson. — Février : 1. M. Edmond Gondinet. 3. M. Eug. Labiche. 4. M. Lud. Halévy. 12. et février : 5. M. Jean Richepin. 13. M. Leconte de Lisle.

GAULOIS. Janvier : 20. *La Morte*, par Oct. Feuillet. — Février : 7. E. Bourges : Arsène et Henry Houssaye. 11. *Un Crime d'amour*, par M. de Bourget.

GAGNE-PETIT. Janvier : 30. F. Sarcey : La question du latin. — Février : 6. Ch. Bigot : Le pessimisme. 10. *Les Pensées d'un sceptique*, par Ph. Gerfaut.

GAZETTE DE FRANCE. Janvier : 16. De Pontmartin : *Les grandes Dames d'aujourd'hui*, par Claude Vento. 20 et février : 15. Le journalisme en Angleterre. Janvier : 30 et février : 6. De Pontmartin : *V. De Laprade, sa vie et ses mœurs*, par M. Biré. 13. De Pontmartin : *La Morte*, par Oct. Feuillet.

GAZETTE DES TRIBUNAUX. Février : 10. *Histoire de la monarchie de Juillet*, par Thureau-Dangin.

GIL BLAS. Février : 3. Nestor : *La Grèce*, par M. Marius Fontanes. 10. Nestor : *Le Père*, par J. de Glouvet.

JUSTICE. Janvier : 18. Rabelais et la Révolution. 19. M. Huysmans. 22. Octave Tassaert. 25. Danton et l'avocat Lavaux. 28. M. Paul Céard. 31. La littérature responsable. — Février : 2. *Les orateurs de la législative et de la Constituante*, par M. Aulard. 8. Les volontaires de 1791 et 1792. 15. Le voyage de Karamsine en France

LIBERTÉ. Février : 8. Les sciences religieuses. 10. *La Mer* de M. Richepin. 12. *Nos révolutionnaires*, par Ph. Audebrand. 14. *L'armée et la Révolution; Dubois-Crancé*, par le colonel Yung.

MATIN. Février : 5. Mirbeau : Notes académiques.

MONITEUR UNIVERSEL. Janvier : 18. O. de Vallée : M. de Falloux. 25. M. Emery et l'église de France pendant la Révolution. — Février : 9. *Paris à travers les âges*. 12. *Études sur les rapports du gulf stream avec les côtes de France*, par le prince de Monaco.

NATIONAL. Février : 14. *La Mer*, de M. Jean Richepin.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Janvier : 17. Chansons populaires de la Bulgarie. 19. Paul Baudry. 21. Les terres cuites grecques. 26. Les dépenses secrètes de François Ier. 27. Contes populaires russes. — Février : 2. *Histoire de la civilisation française*, par A. Rambaud. 5. *les Hommes et les Idées*, par H. Houssaye. 9. Mirabeau au fauteuil.

SIÈCLE. Janvier : 29. *La reine Marie-Caroline de Naples*, par Ganière. — Février : 2. Les *Souvenirs* de M. Legouvé. 9. Eugène Sue.

SOLEIL. Janvier : 17. *La Gaule avant les Gaulois*, par M. Bertrand. 18. *Les artisans et les domestiques d'autrefois*, par A. Babeau. Février : 8. *La Morte*, par Oct. Feuillet.

TÉLÉGRAPHE. Février : 8. *La Morte*, par Oct. Feuillet. 12. Les *Mémoires* de Louise Michel; — Les *Paroles* du prince Kropotkine.

TEMPS. Janvier : 16. M. Daudet et le théâtre. 22-24. L'ancienne civilisation mexicaine. 26. Paul Baudry.

UNIVERS. Janvier : 16. La science chrétienne. 18. *Théodore Wibaux, jouave pontifical*, par le P. du Coëtlosquet. 19. *Géographie de la Gaule romaine*, par Desjardins. 25. *La circulation et le pouls*, par le Dr Ozanam.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois de décembre 1885

1. *Le Courrier militaire*. Paris, imp. Rougier; *Le Messager de la famille*. Paris, imp. Waltier; *Les lettres et les arts*. Paris, bureaux, rue Chaptal.

5. *Annonces judiciaires et commerciales de la banlieue*. Paris, imp. Cornélis-Lebègue; *Bulletin de la Société d'Économie sociale*. Paris, imp. Levé.

7. *Le Saint-Joseph*. Paris, imp. des Enfants; *Suisse-Gazette de Paris*. Paris, imp. Coeytaux; *La Nuit*. Paris, imp. Pariset; *Le Jour*. Paris, imp. Pariset; *Bulletin de l'Association républicaine du centenaire de 1789*. Paris, imp. Pariset; *La Forêt*. Paris, imp. Rougier; *Le Temps scientifique, Le Temps théâtral, Le Temps littéraire, Le Temps judiciaire, Le Temps militaire, Le Temps médical, Le Temps financier, Le Temps agricole*. Paris, imp. Pariset.

11. *Le Journal pour tous*. Paris, imp. Pariset; *Le Journal*. Paris, imp. Pariset.

12. *La Bourse parisienne*. Paris, imp. Cusset; *Le Bébé rose*. Paris, imp. Blampain; *Revue d'art dramatique*. Paris, imp. Noizette; *Le Bataillon*. Paris, imp. Cusset; *Le Pilote*. Paris, imp. Mourreau; *Le Bataillard*. Paris, imp. Cusset; *La Lutte*. Paris, imp. Cusset.

13. *La Cuisine française*. Paris, imp. Marhem.

14. *L'Union des Turgotins*. Paris, imp. Deharbre; *Le Tribun des peuples*. Paris, imp. Martin; *L'Aérien*. Paris, imp. Coquelin.

16. *La Gazette de la Vogue*. Paris, imp. Michaux.

18. *Le Moniteur des adjudications*. Paris, imp. Rétaux; *Revue des travaux publics*. Paris, imp. Rétaux; *Le Protestant libéral*. Paris, imp. Cantagrel.

19. *Les Débats financiers*. Paris, imp. Lévy; *L'Épargne populaire*. Paris, imp. Lévy; *Le Crédit populaire*. Paris, imp. Lévy; *Le Métropolitain*. Paris, imp. Lévy; *L'Union française*. Paris, imp. Chaix.

20. *L'industrie textile*. Paris, imp. Guérin; *Correspondance*

internationale théâtrale. Paris, imp. Hourdequin ; *Le Conseiller des Contribuables et des Consommateurs.* Paris, imp. Michels.

21. *Le Progrès des cuisiniers.* Paris, imp. Perreau.

22. *Le Sacré-Cœur.* Paris, imp. Roussel.

23. *L'Universelle.* correspondance politique, littéraire et financière. Paris, imp. Woestendiech ; *Le Bulletin français.* Paris, imp. Lévy ; *Le Lutin.* Paris, imp. Maréchal.

26. *Journal-Affiche.* Paris, imp. Dubuisson ; *Les tablettes commerciales des passages de Paris.* Paris, imp. Schlœber.

27. *La Revue Blanche.* Paris, imp. Pichon ; *Le Guide de l'amateur d'œuvres d'art.* Paris, imp. Chaix, *Paris-Sport.* Paris, imp. Hérault.

28. *L'Œuvre.* Paris, imp. Quantin ; *Musée de l'art décoratif.* Paris, imp. Marchadier.

29. *La Lecture pour tous.* Paris, imp. Mayer.

30. *Le Tout-Petit.* Paris, imp. Cusset.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

— Procès de presse, de propriété littéraire et de librairie —

COUR D'ASSISES DE LA SEINE

Audience du 15 février.

Outrage aux bonnes mœurs par la voie de la presse. — Point de départ de la prescription spéciale édictée par la loi du 29 juillet 1881.

Un libraire, M. Arnaud, est poursuivi devant le jury sous la prévention d'outrages aux bonnes mœurs, pour avoir mis en vente, à Paris, un ouvrage intitulé les *Amours et Aventures de Jacques Casanova*, édité à Bruxelles. Cet ouvrage est le résumé des mémoires de Casanova.

Dès le début de l'audience, aussitôt après la lecture de la citation, *Me Lesenne,* défenseur du prévenu, a déposé et développé les conclusions suivantes :

« Plaise à la Cour,

« Attendu que M. Arnaud est poursuivi comme ayant commis le délit d'outrage aux bonnes mœurs, prévu par les articles 23 et 28 de la loi du 29 juillet 1881, en vendant, mettant en vente et exposant dans des lieux publics un livre ayant pour titre : les *Amours et Aventures de Jacques Casanova.* Bruxelles, Edouard Maheu, libraire-éditeur, 18, rue des Sables, 1885 ;

« Mais attendu que, sans examiner le fond du débat, la poursuite ainsi engagée doit être repoussée purement et simplement comme non recevable ;

« Attendu, en effet, qu'aux termes de l'article 65 de la loi précitée, l'action publique et l'action civile, résultant des crimes, délits et contraventions prévus par ladite loi, se prescrivent après trois mois révolus à compter du jour où ils ont été commis ou du jour du dernier acte de poursuite s'il en a été fait ;

« Attendu que la prescription spéciale, édictée par la loi du 29 juillet 1881, a pour point de départ le jour de la publication de l'écrit même qui est incriminé, puisque c'est par cette publication seule que se consomment les délits que peut renfermer cet écrit ;

« Attendu que, dans l'espèce, l'écrit incriminé a été publié et mis en vente pour la première fois à Paris dès le 25 juin 1885, c'est-à-dire plus de quatre mois avant le premier acte des poursuites exercées contre le concluant, le réquisitoire introductif portant la date du 5 novembre 1885 ;

« Par ces motifs,

« Déclarer prescrite, conformément à l'article 65 de la loi du 29 juillet 1881, l'action du ministère public portée contre M. Arnaud ;

« En conséquence, la déclarer non recevable ; renvoyer par suite M. Arnaud des fins de la prévention sans dépens. »

La Cour, sur les conclusions conformes de M. l'avocat général *Roulier,* a rejeté les conclusions par l'arrêt suivant :

« La Cour,

« Considérant que le délit imputé à Arnaud consiste dans un délit d'outrage aux bonnes mœurs commis par vente, mise en vente et exposition dans un lieu public du livre intitulé : *Amours et Aventures de Jacques Casanova :*

« Que lesdits faits de vente, mise en vente et exposition ont été constatés, à la charge d'Arnaud, par un procès-verbal régulier à la date du 6 octobre 1885 ;

« Que, du 6 octobre au 5 novembre 1885, date du premier acte de poursuites, il ne s'est pas écoulé le délai de trois mois prévu par l'article 63 de la loi du 29 juillet 1881 pour faire encourir la prescription ;

« Que la Cour n'a pas à s'occuper des dates antérieures auxquelles les mêmes faits auraient eu lieu, s'ils ont eu lieu, de la part d'individus autres que celui qui lui est présentement déféré ;

« Par ces motifs,

« Rejette les conclusions ;

« Dit qu'il sera passé outre aux débats. »

Les débats ont eu lieu à huis clos.

M. l'avocat général *Roulier* a soutenu l'accusation.

Me Lesenne a présenté la défense.

Le jury ayant rapporté un verdict négatif, Arnaud est acquitté.

L'imprimeur-éditeur-gérant : A. QUANTIN.

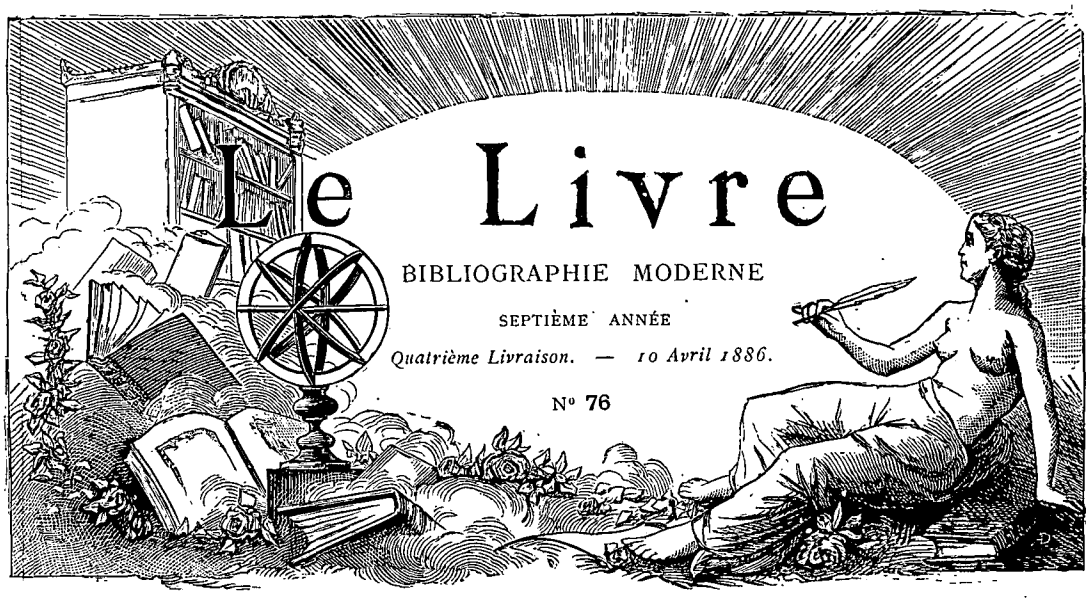

L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Le « Théâtre en liberté », de Victor Hugo, par M. Gustave Rivet. — A Propos rompus, par M. Octave Uzanne. — Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Bibliographie-Mélanges. — Histoire. — Livres d'amateurs. — Beaux-Arts. — Géographie. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.

LE *THÉATRE EN LIBERTÉ*[1]

PAR

VICTOR HUGO

HÉLAS! depuis bien des années voici le premier volume que nous recevons sans qu'il porte à la première page, comme un rayonnant frontispice, la signature du Maître, avec un mot d'amitié. Depuis sa rentrée en France, toutes les fois que le poète publiait un livre, nous avions la douce habitude, la veille du jour où l'œuvre devait paraître, d'aller, chez le Père, chercher notre exemplaire, et nous passions la nuit face à face avec le chef-d'œuvre que le public ne devait admirer que le lendemain ; puis nous revenions lui dire, au Maître incomparable, nos ravissements et nos émotions dont il accueillait l'expression avec sa si bonne et si affectueuse simplicité... et nous ne nous lassions pas de l'interroger : Quand avez-vous écrit cela ? A quoi travaillez-vous en ce moment ? Quel sera votre prochain livre ?

Et nous nous souvenons que maintes fois, dans ses causeries que nous aimions à provoquer, le Poète nous a parlé du *Théâtre en liberté*.

Nous l'avons, ce livre attendu, et maintenant que, comme Jupiter assembleur de nuages, le grand assembleur de rimes et d'idées est remonté dans l'Olympe, c'est avec une sorte de respect sacré que nous ouvrons cette œuvre, et que nous écoutons la voix immortelle qui, du Panthéon, descend sur nous.

Le Théâtre en liberté ! on pressent ce que doit

1. 1 vol. in-8°, Hetzel-Quantin. — Prix : 7 fr. 50.

être, affranchie des liens et des conventions du théâtre, la fantaisie du poète qui a pu, sur les planches de nos scènes, faire coudoyer nos passions et nos ridicules par les incarnations superbes de sa pensée, et qui a jeté dans notre monde mesquin la vivante grandeur de ses Ruy Blas et de ses Hernani.

Victor Hugo a lâché la bride à l'hippogriffe : il lui a dit : A ton gré ! Et nous allons avec lui du rire aux larmes, pour retomber de l'émotion à la gaieté, rebondir du réel à l'idéal, passer alternativement de la féerie et du rêve à la plus humaine vérité, ou du comique familier à la grandiose épopée.

Le livre s'ouvre par une comédie, *la Grand'-mère*, comédie qui seule entre ces pièces, dit une note du poète, pourrait être représentée sur nos scènes telles qu'elles existent ; elle est façonnée en effet aux exigences de notre théâtre, et l'action, très simple, très naturelle, peut se dire en peu de mots.

La Margrave, fière de sa noblesse, enorgueillie de sa puissance, a un fils, le duc Charles, que l'amour a fait se mésallier, en dépit de sa mère, en dépit de l'Empereur.

Sa révolte l'a forcé à s'exiler ; et il vit au fond des forêts, dans une sombre chaumière qu'illumine l'amour de la femme qu'il aime, Gemma, et les sourires de ses trois enfants.

La Margrave cherche son fils, elle veut l'arracher à l'amour qui l'a pris, amour qu'elle juge indigne et vil ; elle apparaît courroucée, prête à la violence, quand le babil, la douceur, la grâce des trois enfants l'émeuvent. A leurs jeux innocents elle sent son cœur fondre et s'amollir ; la hautaine Margrave s'éveille grand'mère attendrie ; elle pardonne, « appelle-moi ta mère », dit-elle à Gemma, femme de son fils.

Cette comédie, datée de 1865, évoque par le sentiment ces exquises poésies des *Feuilles d'automne*, des *Contemplations*, dans lesquelles le poète chante les enfants ; elle fait pressentir *l'Art d'être grand-père*.

On sait que la poésie de l'enfance, c'est pour ainsi dire Victor Hugo qui l'a créée le premier ; il a dit, et avec quels accents de lyrisme et d'émotion, les joies pures du foyer, de la paternité. Devant l'enfance naïve, si candide et si gaie, les ombres se dissipent, les fronts obscurcis s'éclairent, les âmes farouches s'apaisent ; telle est la puissance de la faiblesse, telle est la magnétique et pénétrante influence de ces charmeurs inconscients : les enfants.

Est-il besoin de dire avec quel art suprême et naïf à la fois le poète met en scène les chers petits ! Il faut lire et relire ces pages où le Maître a su plier son vers d'airain à exprimer et à traduire les enfantillages des bébés jouant à la madame, au marchand ou au chien.

On sourit et l'on s'étonne ; quels contrastes dans ce génie universel, et quelle merveille que son œuvre ! Chaque partie pourrait porter le titre : *Toute la lyre*, parce qu'en effet toutes les notes y vibrent graves ou sereines, douces et hautes, menaçantes ou attendries.

Passons de la comédie à la féerie, entrons dans cette forêt enchantée où s'égare un rêveur, quelque peu Jocrisse, *Denarius*. La forêt, humide encore d'une tiède rosée de printemps, est emplie de l'immense concert d'amour que chantent les êtres. Depuis le brin d'herbe jusqu'à l'oiseau, depuis le ruisseau et la fleur, jusqu'à l'arbre et au nuage qui passe, toute la nature est en proie à un rut mystérieux. Tout parle, tout murmure, tout chuchote ; dans des coins, des fleurs font leur toilette ; pour le voyant, c'est un immense tumulte. Et pendant que ce monde des plantes et des bêtes chante son hymne à la joie, toute cette agitation n'est pour l'homme qu'une paix immense. L'amour épars dans toute la nature laisse Denarius insensible ; il voit sans en être remué passer des grisettes dans les fraîches clairières ; et il faut que la forêt tout entière avec ses oiseaux, ses fleurs et ses ruisseaux, conspire contre sa niaiserie, et que toutes les voix réunies lui persuadent l'amour, pour qu'il s'aperçoive enfin que Balminette a retroussé sa robe, et pour qu'il sente à son tour dans son être le frémissement inconnu dont palpite toute la nature.

On retrouve ici l'inspiration des *Chansons des rues et des bois*. Cette forêt mouillée est celle où le poète nous a jadis emmenés. C'est le bois merveilleux, où nous nous sommes déjà égarés, à la suite de ce magicien, et dans lequel, pendant que les clochettes sonnaient la messe, « un beau papillon dans sa chape officiait superbement ».

C'est dans ce bois que nous avons vu « l'enfant de chœur coquelicot », et que nous avons entendu avec le poète

> En strophes discrètes
> Monter dans un frais corridor,
> Le *Te Deum* des pâquerettes,
> Et l'hosanna des boutons d'or.

Dans cette forêt, le moineau joue Gavroche, la rose est une duchesse ; tout vit, jase, chante, rêve, soupire,

> Et la nature pose, en entr'ouvrant son aile,
> L'universel baiser sur la bouche éternelle.

A cet idéal, le poète, qui se plaît aux contrastes, n'a pas hésité à mêler la modernité, dans tout ce

qu'elle a de plus familier, de plus bourgeois, de plus boulevardier même. Qui pourrait retenir un éclat de rire lorsque Balmineïte, énumérant à son amie Antioche les beaux meubles que lui promet son vieux banquier, lâche cette parodie :

Des vieux que nous servons connais la différence...

et c'est ainsi que, passant du plaisant au sévère, le génie du poète jette les notes aiguës du fifre railleur dans cette symphonie de flûtes invisibles qui murmurent des vers comme ceux-ci :

Les maux et les froids sont finis.
L'azur est dans le ciel, l'amour est dans les nids,
L'amour trouble les yeux de vierge des gazelles;
Oiseaux, mêlez vos chants; âmes, mêlez vos ailes...

C'est presque un semblable contraste musical que nous offre la scène : *Sur la lisière d'un bois.*

Deux jeunes amoureux disent l'éternel duo d'amour, duo enivré et chaste, duo de soupirs et de baisers immatériels, voix éthérées, voix d'en haut, auxquelles réplique un accompagnement en sourdine, une voix d'en bas, la voix d'un satyre qui ricane, qui s'amuse à rappeler à la réalité les deux âmes noyées dans l'azur, et qui, enfin, au moment où les amoureux platoniques et purs entrent dans la forêt, émet avec bonne humeur sa conclusion sceptique, mais vraie :

Fin de l'idylle : un mioche.

Plus large encore et plus haute est cette inénarrable fantaisie : *Mangeront-ils?* Conception fantastique d'une philosophie profonde, d'une variété merveilleuse, d'un style qui a tout à la fois la grandeur, la souplesse, l'ironie et l'éloquence, l'éclat et l'humour.

Je n'entreprendrai pas de raconter l'action de ce drame satirique, grave et bouffon; je ne puis que signaler quelques-uns des types sur lesquels le Maître a mis sa griffe, et qui vont prendre place dans la foule de ses vivantes créations.

Avec quel art est fouillé le caractère de ce roi, cruel et sot, inepte, égoïste, sorte de Cassandre farouche qui, son intérêt et sa vie étant en jeu, sait avec tant d'ironie frapper l'Église, puissance rivale et menaçante.

C'est un spectacle amusant de voir le roi rire du prêtre, l'augure se moquant de l'augure. Écoutez ces vers :

De vos religions je m'évade, et j'échappe
Au missel, au plain-chant, aux chasubles, au pape.
Je hais leur ciel, leur Bible et leur prétention
De vous débarbouiller par la confession.
(*Frappant la terre du pied.*)
Moi, croire qu'on vous juge en cette catacombe!
Et que la mort écrit sur le seuil de la tombe :
Essuyez en entrant vos pieds au paillasson!
Contes, fables! je suis sérieux, mon garçon.

Or ce roi qui se montre si sceptique et si fier vis-à-vis de l'Église, parce qu'elle est pour son pouvoir une menace, n'est qu'un caractère faible et tremblant, qui va devenir le jouet d'un amusant voleur, et qui croit aux sorciers.

La sorcière Zineb est précisément l'un des caractères les plus largement dessinés de cette œuvre. Quelle figure vraiment surhumaine à cette vieille! Le siècle qu'elle a vécu, les maux qu'elle a soufferts ont mis en son cœur une sorte de majestueuse et divine sérénité. Persécutée, bannie, traquée, en proie aux bêtes des forêts et aux hommes pires que les bêtes, elle n'a pourtant dans l'âme aucune haine, mais elle attend la mort comme une délivrance. C'est une scène grandiose que celle où nous voyons la sorcière, sous le dôme vert des arbres, en face du ciel, couchée dans les herbes, parmi les simples qu'elle cueillait, attendant, appelant et saluant la mort :

Mort, je ne te crains pas.
Salut! sans peur vers moi dans le blême empyrée,
Je regarde approcher ta main démesurée...

Elle va mourir heureuse dans la communion de la grande nature, de la forêt, de l'air, des fleurs. Elle a le calme, la sérénité d'un beau soir; n'ayant pas d'autre foi que la foi dans la nature, pas d'autre amour que l'amour de la nature, l'amour de ce grand tout au sein de qui elle va rentrer. C'est dans ce sentiment philosophique, imprégné d'une sorte de panthéisme exprimé par la plus sublime poésie, que s'éteint Zineb, si doucement qu'Aïrolo s'écrie :

Elle donne appétit de la mort, cette vieille!

Quelle étrange figure que celle de cet Aïrolo, si fantaisiste et si vivant! Hôte déguenillé et famélique de la forêt, voleur, mais secourable, on ne peut esquisser cette sorte de bohémien gouailleur, aimable, mélancolique et gai; il n'est que paradoxes amusants. Il faut l'entendre conter son histoire, dire sa vie et se dépeindre lui-même.

Il n'a pas pu toujours manger et boire à volonté. Or la faim, la soif, cela obscurcit le cerveau. Aussi écoutez cette observation profonde :

Je bois un coup, l'erreur s'en va, le faux se brise,
Avez-vous remarqué cela? le vin dégrise.

Il fait un parallèle, et avec quelle verve, entre lui et le roi, et il dit :

Je suis un conquérant... de liards dans les poches.

Et ce voleur est au demeurant le meilleur fils du monde.

Parfois, dans les genêts, comme moi sauvageons,
Je rencontre un passant, je lui dis : Partageons
Ta bourse! — Je n'ai rien. — Alors prends mon pain.

Enfin, avec quelle ironie souveraine cet insouciant, ce bouffon se moque du tyran devenu son jouet! avec quelle verve il provoque et prolonge les terreurs du roi dont le sort est lié au sien! Le chat devenu esclave de la souris, le despote livré au caprice de ce fantasque et spirituel voleur, tout cela est en même temps d'un merveilleux, d'un irrésistible comique, et d'une haute portée morale.

Aïrolo est de la grande famille des Gringoire, des don César de Bazan ou des Tragaldabas, sans pourtant être aucun d'eux; il est bien lui, et cette figure restera parmi celles sur lesquelles le poète a mis sa plus profonde et sa plus personnelle empreinte.

L'action de ce drame héroï-comique est traversée par deux touchants personnages, Slada et Janet, deux amants condamnés à mourir de faim. Nous entendons leur duo d'amour, hymne du bonheur dans sa plénitude, chant de l'amour qui a connu l'extase de la possession; jamais rien de plus doux n'a été murmuré par des lèvres humaines que ces mots de Janet à Slada :

... J'ai peur
Que le premier qui meurt et qui part ne rencontre
Là, dehors, dans la tombe où le vrai jour se montre,
Quelque ange qui l'entraîne en son vol pour toujours
Dans l'infidélité des célestes amours,
Et lui fasse oublier, dans la haute demeure,
L'autre âme, l'ange à terre et sans ailes, qui pleure!

Et Slada répond :

... Mon rêve
Commence dans le ciel et dans vos bras s'achève,
Je monte quand je viens de l'empyrée à vous,
Et je ne suis jamais si haut qu'à vos genoux.

Slada et Janet, ce serait Hernani et dona Sol après la chambre nuptiale.

D'un caractère plus haut encore est *l'Épée,* et j'ai gardé pour la fin ces dramatiques et superbes scènes d'une admirable unité. Tandis que, dans les autres pièces de ce livre, la comédie secoue ses grelots aux côtés de Melpomène, dans *l'Épée* nous sentons une inspiration supérieure; un souffle ardent; l'œuvre a jailli, comme une source bouillonnante, d'un seul jet puissant.

Un ancien, Prêtre-Pierre, patriarche auguste, n'a plus d'autre soutien que son petit-fils Albos, et rien n'est touchant comme ce vieillard soutenu par ce jeune homme. Quant au fils de Prêtre-Pierre, le père d'Albos, Slagistri, il a disparu, exilé de sa maison par son père. Prêtre-Pierre, en effet, respecte l'ordre de choses établi et subit sans murmure le tyran. Or qu'avait fait Slagistri? Quand tout fléchissait devant le maître, il protesta, il invoqua la république :

Il réclamait, malgré le soldat et le prêtre,
Toujours les droits du peuple...
Il criait sur les monts pendant la nuit sereine.

Et rien n'est importun comme la voix qui crie : Éveillez-vous! quand on veut la paix du sommeil, et Slagistri fut banni.

Or voici que, dans le silence, dans la gloire du despote pour qui le peuple prépare un arc de triomphe, Slagistri reparaît pour faire entendre des protestations indignées, ses éloquents appels.

Aux paroles de Prêtre-Pierre, qui lui oppose le dogme du pouvoir, Slagistri répond par les droits de la raison, dans des ripostes d'une énergie cornélienne à laquelle le poète ajoute la prestigieuse magie de ses images :

PRÊTRE-PIERRE.

Je t'avais de chez moi banni, je te tolère
Près d'ici; mais pourquoi troubles-tu mon troupeau?

SLAGISTRI.

Montrer ses haillons, c'est le devoir du drapeau.

PRÊTRE-PIERRE.

Tu sembles l'ours captif qui tire sur sa chaîne.

SLAGISTRI.

C'est l'air que m'ont donné vingt ans de juste haine.

Puis Slagistri invoque le souvenir des aïeux; il essaye de ressusciter leur âme fière endormie au cœur du peuple courbé :

Il n'est pas d'étoiles
Dans les cieux, quand on a sur la tête un tyran.

Mais il ne peut toucher même le cœur de son fils Albos, et pour secouer cette torpeur il faudra que le despote fasse saisir et battre de verges le vieillard qui, par mégarde, n'a pas salué sa bannière. Alors seulement le sentiment du droit s'éveille avec le désir de la vengeance dans l'âme d'Albos. Il saisit l'épée que lui présente son père, il s'arme pour le grand combat.

C'est une impression grave et forte qui sort de cette grandiose conception. Dans l'âpre éloquence, dans les protestations et les appels de Slagistri, on sent passer le souffle des *Châtiments.* L'inspiration est la même, avec quelque chose de plus majestueux et de plus philosophique. En lisant cette pièce émouvante, il me semblait entendre Victor Hugo lui-même, du rocher de Guernesey, soufflant dans son clairon l'appel qui devait réveiller la patrie; il me semblait reconnaître quelques accents entendus déjà dans la *Voix de Guernesey :*

O peuple! noir dormeur, quand t'éveilleras-tu?

Et je ne me trompais pas : une note indique que *l'Épée* est de 1869.

Je ne puis insister sur le côté touchant de ce drame, sur l'amour d'Albos pour son aïeul qui est son enfant. Faut-il donc redire que Victor

Hugo sait trouver des accents inouïs de tendresse et de douceur?

Ce livre est un chef-d'œuvre de plus donné à notre siècle; on y trouve, ce qui est l'essence même du génie de Victor Hugo, l'unité dans la variété la plus prodigieuse. Sur le clavier assez réduit, en somme, des sentiments humains, l'amour et la colère, la paternité, la patrie, le poète sait jouer des variations infinies; seul il peut ne pas se répéter et nous donner des émotions toujours nouvelles, en nous parlant de l'enfance, de la vieillesse auguste, de l'amour sacré, du droit des faibles et des petits; il a trouvé dans son cœur des cris inconnus pour dire : Aimez-vous, soyez fraternels, soyez grands, soyez libres, et c'est toujours la justice, la fraternité et l'amour qui sortent de sa méditation ou de son sourire.

Et lorsque, profondément remué, j'eus fermé ce beau livre, je m'en suis allé pensif vers le Panthéon où dort le Maître, et là, sous les hautes voûtes, pieux et reconnaissant, je lui ai dit :Maître immortel qui viens de nous faire entendre ta voix superbe, dans la vie et dans la mort nous t'admirons et nous t'aimons.

GUSTAVE RIVET.

A PROPOS ROMPUS

Vente de la bibliothèque Noilly. — Ouvrages romantiques. — Les reliures. — Les Cent légers croquis de Félicien Rops. — Quelques adjudications. — Les Hommes et les Idées, *par Henry Houssaye.* — *La littérature d'amateur.* — Crime d'amour, *par Bourget, et* Curieuse, *de Joséphin Peladan.*

LA vente des livres rares et curieux, particulièrement de l'École romantique, composant la bibliothèque de M. J. Noilly, a été le grand événement de ces derniers temps. Depuis près de trois mois, cette vente était signalée aux amateurs parisiens; on en parlait dans les petits cénacles, on escomptait le résultat des enchères, on se questionnait sur les principales curiosités qui allaient être dispersées et les curieux défilaient à tour de rôle avec discrétion dans l'arrière-boutique de la veuve Adolphe Labitte, où le très aimable gérant et expert Em. Paul faisait les honneurs à ses fidèles avec une bonne grâce relevée par les commentaires et les renseignements les plus précieux au sujet des raretés amassées peu à peu par M. J. Noilly.

Tous des « moutons à cinq pattes » que ces livres d'une des plus typiques bibliothèques modernes. Les auteurs du XIXe siècle au grand complet, dans des reliures superbes signées Marius Michel, Trautz-Bauzonnet, Cuzin, Duru, Allô, David, Engelmann, Canape-Belz et autres relieurs de mérite. Au surplus, des livres *faits,* truqués, gonflés de portraits ajoutés, de dessins originaux, de gravures en tous états, d'autographes intéressants; des recueils factices, ingénieusement combinés avec une patience et un esprit de suite très appréciables, des manuscrits en bel état de conservation, des ouvrages de 1840 à 1850 sur chine ou sur grands papiers, non rognés et reliés sur brochure avec la couverture, les prospectus, parfois les affiches d'annonces soigneusement réservées, des ouvrages enfin munis d'envois d'auteurs souvent très piquants.

Pour ses reliures, M. Noilly s'était attaché, d'après les grands principes de la bibliographie, à harmoniser la teinte de ses maroquins avec le sentiment du texte et la nature même des ouvrages à vêtir. Pour les romans intimes, il avait adopté le bleu céleste, le vert pour les voyages et les romans champêtres, le lavallière pour les mémoires et la correspondance, le jaune ou le citron pour les ouvrages d'érotologie, de scatologie et les traités sur les femmes et le mariage, ainsi que pour les satires, épigrammes ou parodies; le violet était réservé aux ouvrages théologiques ou religieux; l'orange pour les mœurs, le fauve pour les sujets populaires, le rouge, enfin, un beau rouge vif, invariable de ton, pour la poésie, les beaux-arts, le théâtre, l'histoire, les biographies et les romans à tendances de réforme sociale.

Les romantiques qui figuraient à cette vente étaient si nombreux et en états si complets d'éditions d'origine que le catalogue Noilly restera comme l'un des plus précieux documents à consulter pour l'étude de la bibliographie romantique. Victor Hugo occupait 175 numéros du catalogue; le maître était représenté là non seulement par ses éditions collectives originales, mais aussi par ses pièces les plus rares et les plus ignorées. On y

voyait *le Conservateur littéraire* de 1819 à 1820, qui renferme les premiers essais poétiques de l'enfant sublime, *le Télégraphe*, satire de 1819, pièce à part qui n'a jamais été réimprimée, et un album de quinze lettres ou manuscrits autographes adressés à la famille ou aux amis du poète.

Alfred de Musset comptait 58 numéros. Tous les ouvrages sans exception sortis de la plume de l'auteur de *Rolla* figuraient au catalogue en éditions princeps; Théophile Gautier y paraissait avec 60 ouvrages, parmi lesquels l'*Albertus* de 1833, *les Jeunes-France* de la même date, *Mademoiselle de Maupin* de 1835, et enfin, on y voyait un précieux exemplaire des poésies de 1830 avec des dessins originaux et des pièces autographes du grand poète et du petit peintre *Théo*.

L'attention était principalement attirée vers cette vente, qui restera fameuse, par la présence d'œuvres importantes de Félicien Rops, parmi lesquelles un *Album de cent légers croquis pour réjouir les honnêtes gens,* en 2 vol. in-fol. très richement reliés par Marius Michel.

Cette suite précieuse de cent quatorze dessins à l'aquarelle, au pastel, à la plume, au crayon noir, au fusain, véritables chefs-d'œuvre du plus grand artiste imaginatif qui soit en ce siècle, était très visée par les amateurs et par les libraires. On sentait qu'il y aurait bataille sur ce point et l'on parlait partout d'arrangements divers. Les bibliophiles s'abordaient en se demandant : « Êtes-vous du conseil des dix? — Quel conseil des dix? — Pour les Rops, vous savez bien? — Ah bah! mais pas du tout. » Et en effet, il y avait un conseil des dix réuni en vue d'acquérir les *cent croquis* pour se les diviser après la victoire; il y avait même un syndicat de libraires associés pour faire un *coup*. Tous les *Ropsistes,* et ils sont nombreux, ne dormaient plus aux approches du 20 mars.

***

La vente Noilly a produit en totalité la somme respectable de 142,809 francs; les œuvres de Félicien Rops réunies figurent dans cette vente pour 21,510 francs et l'album des *Cent croquis* a été adjugé à M. Noilly lui-même, dit-on, pour 15,000 francs, ce qui, à notre sentiment, n'a rien d'excessif, car, les frais y compris, ce prix divisé ne porte pas chaque dessin à 150 francs, et il n'est pas un croquis de Rops qui ne vaille en réalité de 15 à 25 louis. Les enchères pour les mille et quelques numéros de ce catalogue ont marché rondement, et chaque ouvrage représente une moyenne de 120 francs. Notre collaborateur, M. Brivois, donnera, le mois prochain, le compte rendu analytique de cette vente dont les vacations ont duré cinq jours, mais nous calmerons l'impatience de nos lecteurs en leur signalant dès aujourd'hui les ouvrages qui ont atteint les prix les plus élevés.

Un manuscrit sur papier de 325 pages, exécuté pour Mme Du Barry, sous le titre : *Bréviaire de table, rédigé par Cupidon et Comus,* contenant les offices journels, nocturnes et hymnes en l'honneur de Bacchus et de l'Amour, à l'usage des abbaïes et de l'ordre de Cypris, pour être seul usité dans le diocèse de Cythère, a été adjugé à 1,520 francs (la reliure était en maroquin rouge aux armes de la comtesse Du Barry).

— *Les Romans et Contes de Voltaire.* Bouillon, 1778. 3 vol. in-8°, bel exemplaire, relié par Marius Michel, sur brochure, avec figures « avant les numéros », vendu 950 francs.

— *Le Parnasse satirique du* XIXe *siècle.* 2 vol., plus *le Nouveau Parnasse,* avec un *album* spécial. Ensemble 4 vol., adjugé à 440 francs.

— *Alfred de Musset, amis et contemporains.* Recueil factice de portraits, figures et pièces autographes. 1 vol. in-4° : 760 francs.

— *Les Fleurs du mal,* de Baudelaire. 1re édition, 1858. Exemplaire de Paul de Saint-Victor, avec une charmante reliure de Marius Michel, très disputé et finalement adjugé à 525 francs.

— *Les Poésies de Théophile Gautier.* Paris, Mary, 1830. Précieux exemplaire contenant des dessins originaux et des pièces de vers autographes de Théophile Gautier, avec belle reliure de Marius Michel; après une lutte acharnée entre le libraire Saint-Jorre et M. Martin-Petit, adjugé à ce dernier moyennant 2,370 francs.

— *Recueil de pièces manuscrites autographes de Théophile Gautier* (7 pièces), avec portrait par Braquemont, dans une reliure de maroquin plein, vendu 285 francs.

— *Le Conservateur littéraire (1819-1820).* 30 livraisons en 3 volumes, reliure de maroquin vert myrte de Marius Michel. Admirable exemplaire de cette revue rarissime, la plus importante de la période du romantisme légitimiste, fondée par Abel et Victor Hugo et contenant toutes les œuvres de jeunesse de Hugo, alors âgé de dix-sept ans, peu disputé et adjugé à 810 francs.

— *Le Télégraphe,* satire, par V. Hugo. Paris, 1819. 14 pages y compris le titre, enlevé à 280 francs.

— *Odes et Ballades,* par Victor Hugo. Paris, Ladvocat, 1826, in-8°, reliure de maroquin bleu avec gardes en soie blanche. Édition originale avec frontispice de Deveria, acquise à 220 francs.

— *Les Orientales,* par Victor Hugo. Paris, Gosselin, 1829, in-8°; reliure de Marius Michel, envoi autographe sur le faux-titre et portrait de Victor Hugo par Malpertuis..., poussées jusqu'à 475 fr.

— *Notre-Dame de Paris*, par Victor Hugo. Paris, Charles Gosselin, 1831. 2 vol. in-8°. Édition originale avec reliure de Cuzin. Adjugé au prix de 695 francs.

— *Album de lettres et pièces autographes de Victor Hugo*, de sa famille et de ses amis. In-4° (recueil de quinze pièces), abandonné après haute lutte à 1,220 francs.

— *Le Myosotis*, petits contes et petits vers, par Hégésippe Moreau. Paris, Desessart, 1838. Édition originale, avec reliure de Cuzin. Bel exemplaire avec sa couverture et un portrait, vendu 200 fr.

— *Un Spectacle dans un fauteuil*, par Alfred de Musset. Paris, librairie de la *Revue des Deux Mondes*, 1834. 2 vol. in-8°. Reliure de Cuzin, sur brochure avec les couvertures. Adjugé à 500 fr.

— *Mme Louise Colet. Lui.* Roman contemporain. Paris, Bourdilliat et Cie, 1860. Reliure de Cuzin. Nombreux autographes et portraits ajoutés. Très bataillé jusqu'à 660 francs.

— *Pièces manuscrites et lettres autographes d'Alfred de Musset et de ses amis.* Album in-4° contenant vingt-trois pièces ou lettres autographes d'un très curieux intérêt, abandonné à M. Morgand, libraire, au prix relativement minime de 620 francs (à peine 30 fr. l'autographe) !!!

— *Alfred de Musset. Album de portraits et de gravures.* In-8°, reliure de Cuzin. Recueil unique composé de trois dessins inédits de Félicien Rops, d'innombrables portraits d'Alfred et Paul de Musset et d'eaux-fortes diverses. Vendu 800 fr.

Nous arrêterons ici nos citations pour ne pas trop empiéter sur le domaine de l'Ami des livres, Jules Brivois. Ce qu'il manque toujours aux comptes rendus d'une vente, c'est la physionomie de la salle où elle se fait, l'impression électrique qu'on y éprouve, l'esprit de rivalité qui s'y exaspère, c'est surtout la sensation de cet assaut des enchères que rien ne peut rendre, car là comme ailleurs la vanité humaine et l'amour-propre sont au premier rang.

La vente Noilly, venant à la suite des ventes Collin et Dugoujon, a démontré surabondamment qu'en dépit de la crise commerciale qui sévit partout, les livres conservaient toute leur valeur et que l'argent ne se cache jamais ni ne boude lorsqu'il s'agit de la possession d'exemplaires rares, somptueusement vêtus, enrichis d'autographes, de dessins ou de vignettes précieuses, richement dotés par les soins et le bon goût d'un fervent amateur.

***

Nous ne chercherons pas de transition pour parler du dernier livre de Henri Houssaye, *les Hommes et les Idées*, récemment publié chez Calmann Lévy; bien que Houssaye soit un fin bibliophile, possesseur d'une collection de livres de haut goût, nous ne trouverions qu'un fil grossier pour rattacher son ouvrage délicat à la vente dont il vient d'être question. *Les Hommes et les Idées* sont la réunion des meilleurs articles publiés par le jeune critique des *Débats* et de la *Revue des Deux Mondes*, de 1875 à 1884. Les grandes questions littéraires et artistiques de ces dix dernières années y sont résumées avec un rare esprit d'indépendance et une sûreté de jugement impeccable. Voici les principaux titres des chapitres principaux de ce maître ouvrage qui, nous aimons à l'espérer, avec l'*Histoire d'Alcibiade*, donnera bientôt à son auteur accès à l'Académie française : *l'Hellénisme; la Science des religions; l'Esprit chez les Grecs; la Littérature d'amateur; l'Art du peintre et l'Art de l'écrivain; M. Ernest Renan; M. Octave Feuillet; MM. de Banville, Auguste Vacquerie et François Coppée; le Vin bleu en littérature; l'Assommoir par M. Emile Zola; les Peintres et les Conteurs dans le roman; Gustave Flaubert; Paul de Saint-Victor; l'Auteur dramatique chez le romancier : M. Albert Delpit; la Poésie grecque moderne; une Conversion :* l'Abbé Constantin, *par M. Ludovic Halévy; le Centenaire des Liaisons dangereuses; M. Henry Rabusson; Victor Hugo et la critique, 1822-1884; les Romanciers contemporains et le naturalisme.*

Tout un monde d'idées et de portraits, on le voit ou plutôt on le devine, par ce seul exposé des titres, est contenu dans cet ouvrage, écrit avec conviction, dans l'atmosphère du moment et cependant sans passion ni acrimonie. Les portraits littéraires de M. Henry Houssaye sont surtout, à notre sens; des chefs-d'œuvre de touche, de franchise et de grâce; ils sont tous peints en belle langue française, sonore et puissante, dans ce noble langage de tradition qui fut la gloire du XVIIe siècle; on peut dire de Henry Houssaye ce qu'il dit lui-même de Paul de Saint-Victor; « il est le Don Juan de la phrase, il sculpte, il ne cisèle pas ». L'érudition abonde à chaque ligne de son livre et cependant il n'en fait point parade; il coquette avec elle et prend presque soin de la dissimuler; dans ses critiques contre le naturalisme et les romanciers de l'école des bas-fonds, on sent qu'il défend avec une juste indignation l'idée et l'esprit français, qui menacent de s'enlizer dans tous les marais tourbeux où on les traîne chaque jour plus profondément.

Nous citerons un passage d'un excellent article sur *la Littérature d'amateur*, dans lequel M. Henry Houssaye s'élève avec raison contre le

dédain qu'on apporte généralement dans cette expression.

Il n'y a pas, dit-il, il ne saurait y avoir de littérature d'amateur, par la raison que la littérature n'est pas un métier. Si l'on veut, c'est un métier; mais c'est un métier que tout homme instruit possède. Ce mot, dont on a tant abusé : « Il faut trois ans pour faire un menuisier passable et l'on s'improvise homme de lettres du jour au lendemain », n'est qu'une boutade paradoxale. Les années d'apprentissage de l'homme de lettres, ce sont les huit ou dix années qu'il passe au collège; ce sont ensuite les huit ou dix années qu'il perd ou qu'il gagne à courir la ville et l'Europe, le monde et le théâtre, les bibliothèques et les musées, les cours littéraires et les assemblées politiques, à chaque heure apprenant, voyant, lisant, écoutant, comparant, réfléchissant, aimant et souffrant. En somme, qu'est-ce qu'écrire, sinon avoir une idée, l'exprimer et la développer dans le meilleur français possible. Or, le français, chacun le sait, ou du moins chacun est censé le savoir. A la vérité, il manque à ceux qui n'ont pas l'habitude d'écrire pour être imprimés une certaine pratique qui s'appelle en style noble la rhétorique, et en style familier les « gaufriers ». A ceci et à la correction des épreuves se borne le métier proprement dit de l'homme de lettres. Mais l'ignorance de la rhétorique n'empêche pas d'être un grand écrivain comme Saint-Simon, par exemple, qui, s'il n'avait pas de gaufriers, avait la pâte dont on fait les gaufres. Plus d'une fois même cette ignorance donne à un écrit une saveur primesautière qui a souvent son charme et quelquefois sa grandeur.

Beaumarchais, poursuit M. H. Houssaye — qui fit tous les métiers, ne fit celui d'homme de lettres qu'à ses moments perdus. « Après le travail forcé des affaires, dit-il dans une lettre, chacun suit son attrait dans les amusements : l'un chasse, l'autre boit, celui-là joue; et moi qui n'ai aucun de ces goûts, je broche une pièce de théâtre. » Ainsi l'auteur du *Mariage de Figaro* est le prototype de l'homme de lettres amateur : celui-là dont « l'attrait dans les amusements est d'écrire quelque roman, quelque livre d'histoire, quelque comédie, quelque poème, « au lieu de chasser, de boire ou de jouer ».

Combien qui ont inscrit leur nom au livre d'or de la république des lettres, sans être plus que Beaumarchais, de la confrérie des hommes de lettres! On n'imagine pas tout ce que la magistrature, la politique, la diplomatie, le clergé, le professorat, l'armée, l'industrie même ont produit de livres sérieux ou frivoles qui tiennent les premières places dans les bibliothèques.

M. Houssaye continue sa thèse avec une érudition et un esprit charmant; il nous montre l'écrivain à Athènes, soldat et magistrat, à Rome, exerçant des fonctions publiques, au moyen âge, occupant des places dans l'armée et à la Cour. Puis, passant de la Renaissance à l'époque actuelle, il démontre avec beaucoup de bonheur que tous ceux qui tiennent un rang dans notre littérature française ne se sont pas uniquement occupés de belles-lettres par métier, mais bien plutôt par amour de l'art d'écrire aux heures de délassement et de recueillement.

Nous voudrions citer en entier des chapitres tels que celui de *l'Esprit chez les Grecs* qui est d'une observation profonde, des portraits exquis de facture comme ceux de Paul de Saint-Victor, d'Octave Feuillet ou de Gustave Flaubert, des pages d'étude aussi curieusement analysée que celle de *Victor Hugo et la Critique* qui nous montre le maître en face des critiques, depuis ses premières œuvres en 1822 jusqu'à ses derniers ouvrages de 1884. Il nous est impossible d'emprunter à Henry Houssaye tout ce qu'il nous serait si agréable de mettre sous les yeux du public. Un livre comme les *Hommes et les Idées* est assuré d'occuper une place au premier rang de la bibliothèque de tous les lettrés, car il est de ceux qu'on aime à lire et à relire, à consulter souvent, à l'exemple des *Nouveaux lundis* et de tous les ouvrages de critique indépendante et sincère qui joignent à la finesse d'aperçu, à la délicatesse de la pensée, l'art du style et celui de la biendisance qui se rencontrent si rarement au jourd'hui.

***

Nous nous proposions, pour terminer convenablement ces *Propos rompus*, de parler longuement de deux livres vis-à-vis desquels nous sommes déjà en très grand retard. L'un est *un Crime d'amour* de Paul Bourget, dont la presse entière s'est occupée depuis deux mois et qui contient de réelles qualités d'observation psychologique et de style « en grisaille ». L'autre est un roman bizarre, contourné, torturé, de M. Joséphin Pelladan, intitulé *Curieuse*, et qui, lui aussi, a déjà deux mois d'apparition. Ce livre de *Curieuse* rappelle en quelque sorte les *Mystères de Paris* émondés. Sur le souvenir de ce gros roman populaire, un esprit très subtil, très idéal, très élevé, a broché une œuvre des plus intéressantes pour les délicats. C'est un livre en dehors de toute vulgarité, parfois incohérent, il faut bien le dire, mais toujours recherché et d'une grande élévation de pensée et de morale. Nous ferons au renouveau du mois de mai le compte rendu de ces deux ouvrages sacrifiés. Nous désirions nous étendre à ce sujet et caresser l'étude de ces œuvres très opposées; le temps a fui, nous acculant à la dernière heure, la place nous étrangle. Ainsi va la vie!

OCTAVE UZANNE.

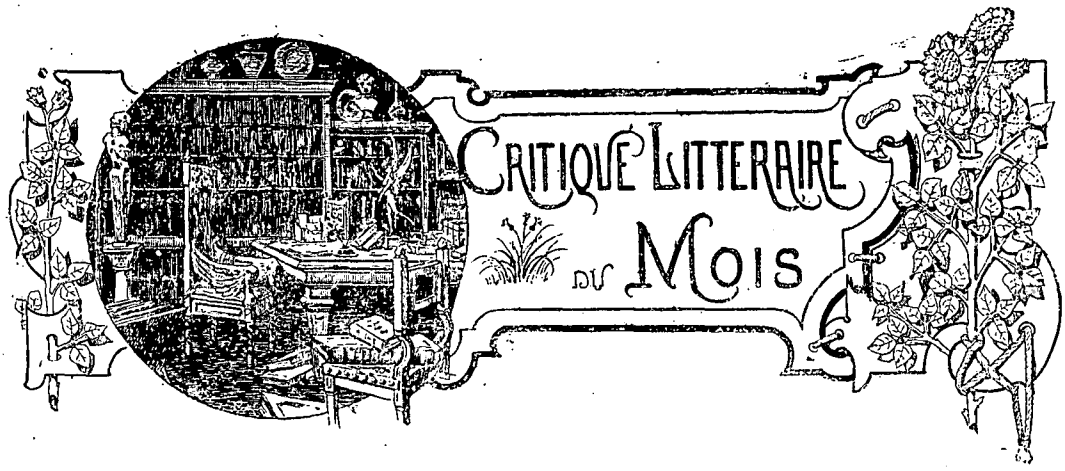

— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

La Morte, par Octave Feuillet. Un vol. in-18 jésus. Paris, Calmann Lévy; 1886. — Prix : 3 fr. 50.

Si pour le critique il y a un certain plaisir à découvrir dans la foule des livres parus chaque jour l'œuvre méritante d'un inconnu, à en faire ressortir le talent, à en noter les qualités, les promesses d'avenir, il y a également pour lui un véritable regret lorsqu'il lui faut constater les défaillances et les irritants partis pris d'un écrivain occupant, dans la littérature contemporaine, la place importante prise par M. Octave Feuillet. Nous n'hésiterons pas cependant à dire combien nous trouvons inférieure à *Monsieur de Camors* et à *Julia de Trécœur* l'œuvre qu'il intitule *la Morte,* dont la principale faiblesse est d'être un livre de combat, basé sur les preuves les moins solides, sur les assertions les plus discutables. Le simple exposé du sujet dit immédiatement l'œuvre et les tendances voulues de l'auteur.

Bernard-Maurice Hugon de Montauret, vicomte de Vaudricourt, un libre penseur, un matérialiste, un athée, ne croyant ni à Dieu ni à diable, mais au demeurant un gentilhomme accompli, plein de loyauté, de bravoure, de cœur, poussé par son oncle à se marier, rencontre en province, grâce à ce dernier, et épouse, en dépit de parents rigoristes et dévots, Mlle Aliette de Courteheuse, une adorable jeune fille, accomplie également, mais aussi dévote et croyante que son mari est païen et impie. Les jeunes époux s'adorent, et, tandis que M. de Vaudricourt se flatte d'arriver à rendre Aliette moins rigide en l'initiant aux plaisirs parisiens, celle-ci compte bien parvenir, à force de bons exemples et de tendresse, à convertir son païen de mari, à lui rendre la foi qu'il a perdue. Aucun des époux ne réussit; le seul résultat est, pour Aliette, une maladie nerveuse; pour Bernard, la résolution de quitter définitivement Paris pour la campagne. Les hasards du voisinage placent à côté d'eux certain savant bizarre, le docteur Tallevant et sa pupille Sabine, son élève et son aide médical. Le docteur et Sabine sont des libres penseurs aussi endurcis que M. de Vaudricourt, ce qui n'empêche pas M. Tallevant d'être le meilleur des hommes et un véritable savant. La fille de Bernard et d'Aliette, un baby de sept ans, est atteinte du croup et va périr, lorsque le Dr Tallevant, se rendant aux prières de son voisin, soigne l'enfant, lui fait la terrible opération de la trachéotomie, la sauve et laisse auprès de la petite malade sa pupille Sabine pour achever la guérison. Fatalement, Bernard et Sabine s'aiment. Tout à coup Aliette, reprise de sa maladie nerveuse, se sent moins bien, dépérit de jour en jour, et, subitement, meurt. Après les deuils nécessaires, Bernard épouse Sabine, qui, arrivée à son rêve de fortune, s'abandonne avec fureur à ses goûts de dissipation et de luxe. C'est l'enfer pour M. de Vaudricourt. Enfin il apprend tout : Aliette est morte assassinée! C'est Sabine qui l'a empoisonnée, et le Dr Tallevant, qui a découvert le crime, est mort de saisissement. M. de Vaudricourt, anéanti, tombe malade et meurt à son tour; mais, avant de mourir, il se réconcilie avec l'Église, et Mgr de Courteheuse l'assiste à ses derniers moments. Vivante, Aliette n'avait pu convertir son mari; morte, elle triomphe.

Tel est le résumé succinct de ce livre intéressant, curieux en plus d'un point, élégant, raffiné, habile, mais invraisemblable d'un bout à l'autre, sinon en fait, du moins par l'exagération voulue de certains côtés, par la disproportion des épisodes avec les causes qui les amènent, par le grandissement hors nature des personnages et par les maximes philosophiques, outrées, mises dans la bouche des personnages.

En effet, au lieu de nous placer en face de figures réelles, vivantes et existantes, en dépit du *post-scriptum* qui affirme la réalité du récit dans ses lignes principales, l'auteur nous met en présence d'êtres surhumains, aussi exagérés en bons sentiments, en qualités superfines, qu'en défauts et en vices. Bernard de Vaudricourt, Aliette de Courteheuse, le Dr Tallevant et Sabine Tallevant sont bien, dans toute l'acception du mot, ce que le vulgaire appelle des héros de roman, personnages fantomatiques, sans corps et sans consistance, chimères créées comme les bulles de savon, par fantaisie, et que la pointe acérée de l'analyse crève

impitoyablement. Tout y est : le bon ange et le mauvais ange, la lutte du héros entre le vice et la vertu, et le triomphe final de la vertu dans une apothéose de paradis. Quant aux personnages accessoires, on ne saurait non plus les oublier, ces excellents de Courteheuse, vivant à notre époque comme au grand siècle, au milieu d'un ameublement Louis XIV, avec des idées Louis XIV ; il ne leur manque que les costumes du temps. Mais encore ne sont-ce que des Louis XIV devenus vieux, des Louis XIV repentis sous la férule de Mme de Maintenon. Quels merveilleux sujets pour le Dr Charcot que les habitants de cette gentilhommière provinciale!

En voulant trop prouver, l'auteur ne prouve rien ; à qui, sinon à un esprit prévenu et enclin au même parti pris, pourra-t-il persuader que c'est l'éducation donnée par le Dr Tallevant à sa pupille qui en fait le monstre moral qu'il s'est plu à nous peindre? Empoisonneuse, courtisane, cette superbe jeune fille, tout bonnement parce que son tuteur, un homme d'ailleurs admirable, l'a élevée scientifiquement, en lui apprenant à discuter ces mystères et ces dogmes qu'on apprend aux fidèles à subir aveuglément, et qui font d'Aliette une sorte de nonne échappée d'un couvent Louis XIV et perdue dans la *Babylone* moderne! L'écrivain, si remarquable de *Monsieur de Camors*, croit-il sincèrement que les phrases mises dans la jolie bouche de Sabine, ses réponses à son oncle, soient suffisantes pour expliquer la perversion de ses idées? N'est-ce pas plutôt l'effet d'une névrose, d'une hérédité malsaine du sang, des moelles et des chairs, de quelque fait physiologique palpable et connu? Nous l'ignorons, car il a oublié de nous faire connaître les tenants et les aboutissants de sa farouche héroïne, pour laisser porter toute la lumière sur le seul fait, sur le seul crime de la libre pensée. Le procédé est trop visible, et, par cela seul, montre la faiblesse de cette argumentation plus violente que probante.

La Morte est donc un roman dont on peut lire les pages avec le plaisir pris à une œuvre de pure imagination, agréablement brodée sur un sujet vrai, mais il est aussi loin de nous et de la vie que possible ; M. Octave Feuillet ne s'étonnera pas de ne faire d'autres prosélytes que ceux qui depuis longtemps pensent comme les étonnants de Courteheuse, c'est-à-dire ceux qui liront son dernier volume avec le parti pris qu'il a mis à l'écrire. C'est un talent souple, fin, d'une rare distinction, mais d'une fantaisie que l'on goûte de moins en moins à notre époque de précision, d'exactitude et de vérité.

Mademoiselle de Bressier, par Albert Delpit. Un vol. in-18 jésus. Paris, Paul Ollendorff; 1886. Prix : 3 fr. 50.

Une époque tragique, douloureuse, prêtant admirablement aux plus cruelles péripéties intimes, c'est bien celle qui vit naître et mourir la Commune de 1871. Avec son flair d'écrivain habile à saisir les situations dramatiques, à les exposer et à en étaler avec talent sous les yeux les détails émouvants et passionnés, Albert Delpit a basé sur ces discordes civiles son nouveau roman, *Mademoiselle de Bressier*, et a su en tirer des effets absolument touchants, d'autant plus saisissants que ces temps sombres ne sont pas encore assez éloignés de nous pour que nous n'en ayons pas gardé le terrible souvenir et comme un sanglant reflet.

Sans parti pris politique ou social, n'ayant qu'un désir, la noble et généreuse envie de graver dans tous les cœurs l'horreur de ces luttes fratricides, de bien nous montrer quels lointains et redoutables échos elles peuvent avoir, quelles désastreuses conséquences pour les familles, Albert Delpit nous conte avec une émotion communicative comment arrivent à s'aimer, de l'amour le plus beau, le plus intense, deux êtres nés dans des conditions sociales différentes, que sépareront éternellement les sauvageries de la Commune, bien que les années aient passé depuis cette époque et que le souvenir dût en être presque effacé. Non, il ne s'efface pas ; il reste gravé au fond du cœur de ceux dont les parents, dont les amis ont été frappés. C'est ainsi que Faustine de Bressier, une délicieuse figure de femme et d'artiste, ne pourrait oublier que son père est tombé sous les balles des fédérés, que son frère a été assassiné par une bande de gardes nationaux qui l'avaient fait prisonnier et vengeaient sur lui leurs camarades massacrés; c'est ainsi que Jacques Rosny, un sculpteur de génie, arrivé tout seul à force de travail, se souviendra toujours que son père a été fusillé par l'armée de Versailles, et qu'il ne pourra plus aimer Faustine quand il apprendra de sa bouche même que c'est elle qui a livré le malheureux Rosny à ses bourreaux. Il y a dans cette affreuse complication du hasard quelque chose du fatalisme des malédictions antiques qui ont servi de thème aux grands tragiques grecs. Les scènes touchantes se suivent, s'enchevêtrent et font passer le lecteur par toutes les phases de l'émotion, de l'attendrissement, pour terminer par la mort tragique, la mort presque fatidique de Faustine. Certes, Albert Delpit avait rarement rencontré un sujet prêtant à de plus grands effets scéniques, à de plus grands déchirements humains; il s'en est tiré avec ce talent souple et élevé qu'on lui connaît, avec cette allure généreuse que conservent toujours ses œuvres, tendant à s'éloigner de terre pour voler d'une large envergure vers les cimes les plus poétiques de l'art. Il retrouvera avec *Mademoiselle de Bressier* le succès accoutumé.

Entrée de Clowns, par Félicien Champsaur. Un vol. in-18 jésus illustré. Paris, Jules Lévy; 1886. — Prix : 5 francs.

Le cirque est muet, las de l'absorbante attention prêtée à un exercice compliqué sur le trapèze aérien, à une savante dislocation de jointures, à un dressage de cheval en haute école : on sent dans la foule des spectateurs cette fatigue brisante qui suit la concentration un peu longue sur un même objet. Tout à coup, du côté des écuries, une pétarade d'exclamations, d'appels, de voix cocasses sonnant comme des

grelots fêlés, de grelots tapageant avec une sonorité de bizarres voix humaines. Toutes les attentions se réveillent, toutes les prunelles s'allument. La barrière s'ouvre, et une bande de clowns roule, comme poussée par un coup de vent, dans le cirque où elle s'éparpille falotement. « *Miousic! miousic! — Bôjour, môssieu! — Bôjour, mâdâme! — Very well! Aoh! aoh! -- Hipp! hipp! Hurrah! — Miousic! miousic!* » Chacun fait sa petite besogne sans s'occuper du voisin; les culbutes commencent, les souplesses extraordinaires, les sauts impossibles, sans apparence d'efforts, se succèdent, prolongeant tout autour de la piste une fantasmagorie drolatique. Les rires partent à droite, à gauche. Des gens emballés interpellent les clowns qui ripostent : une vie étrange, à la fois humaine et surnaturelle, anime l'enceinte tout à l'heure morne et monotone.

Tel est le nouveau livre de Félicien Champsaur, tel est l'effet que produit dans la cohue des livres nouveaux son *Entrée de clowns*.

Ah! les amusantes histoires, les contes délicats et passionnants! Ah! surtout le joli tintement de grelots neufs que sonne dans la littérature sa phrase déhanchée, son observation ingénieuse, sa manière raffinée et réelle ensemble de voir les choses, de les traduire, de les peindre en quelques traits justes! Amis clowns, nous vous retrouvons tous dans ce charmant volume, sur la couverture duquel court votre farandole éperdue. Il y a le clown cocasse, le clown sentimental, le clown d'amour et même le clown macabre, à face de carême prenant, mailloté de noir, timbré de larmes d'argent, papillon funèbre qui hante l'humanité inexorablement. C'est *Flagrant délit* à côté de *les Groseilles, l'Exécution* en face de *Rose d'amour*, le rire terminé en rictus. Le style de l'écrivain, bien à lui, tour à tour simple ou pailleté, flambant d'un vertigineux diable au corps, est juste celui qu'il faut pour donner l'idée exacte de notre société moderne, décadente et cependant progressiste; du milieu de ces pages s'envole aussi une grisante et sensuelle vapeur féminine, leur donnant un attrait tout particulier, l'arome qui agrippe et passionne.

On fera fête à l'œuvre nouvelle de Félicien Champsaur, à cette *Entrée de clowns* si originale, à cette brillante invasion de fantaisies papillotantes, de nouvelles cachant la vérité sous une enveloppe mince d'ironie, à ces contes passionnels, dont la chair rose et tentante perce sous la transparence du fin tissu philosophique et humoristique; on les accueillera par des rires, des bravos, comme on reçoit au Cirque, à l'Hippodrome, leurs confrères les clowns divertissants, car ils ont une valeur intrinsèque, bien sortante, que soulignent amusamment les deux cents dessins d'artistes de talent illustrant avec tant de brio ce charmant volume.

Baccara, par Hector Malot. Un vol. in-18 jésus. Charpentier et Cie; 1886. — Prix : 3 fr. 50.

Avec cette simplicité et cette bonhomie naturelles qui font le principal charme et le vrai succès de ses livres, Hector Malot nous initie, dans son nouveau roman *Baccara*, aux fiévreux mystères de la vie du joueur. Son héros, Constant Adeline, un honnête et laborieux fabricant de draps d'Elbeuf, en même temps député, est entraîné, par suite de quelques revers de fortune, à accepter la présidence d'un grand cercle parisien, fondé par des gredins, qui parviennent à le tromper sur le but de cette création, et se servent de son nom, de lui-même, pour abriter leurs friponneries. Grisé par le luxe et la vie facile que lui donne cette place fort bien rémunérée, il se laisse peu à peu gagner par le démon du jeu, après avoir longtemps résisté, et devient victime des abominables manœuvres des coquins dont il est entouré. Il ne peut leur échapper que par le suicide, sauvant ainsi son propre repos et la tranquillité des siens.

A côté des peintures charmantes de la vie de famille auxquelles nous assistons dans le ménage du député, à Elbeuf, nous pénétrons aussi dans les splendides salons du cercle, où l'auteur nous déroule sous les yeux le spectacle varié des joueurs avec leurs vices, leurs superstitions, leurs entraînements fous. Les tricheries des joueurs malhonnêtes y sont minutieusement étudiées et révélées. C'est à la fois un livre d'un haut enseignement moral, d'un grand intérêt dramatique, et une œuvre qui peut mettre en garde bien des lecteurs contre ce terrible engrenage du jeu, mécanisme aveugle et sourd ne lâchant jamais sa proie. A ces différents titres, le succès de *Baccara* est assuré.

Tatiana Leïlof, par Édouard Rod. Un vol. in-18 jésus. Paris, Plon, Nourrit et Cie; 1886. — Prix : 3 fr. 50.

M. Édouard Rod a eu la curiosité de prendre pour sujet de son nouveau roman cette dramatique et sanglante aventure parisienne qui a mis aux prises une actrice attachée à l'une de nos plus grandes scènes et le fils d'un personnage du second Empire. On retrouve dans l'analyse de cet épisode l'amertume un peu saillante et les qualités d'étude psychologique qui composent le talent de l'auteur de *la Course à la mort*. Ici aussi il s'agit d'une course vers l'anéantissement final, et M. Rod se complaît à suivre son héroïne dans cette course furieuse qui l'emporte. Quoique le sujet soit banal à force d'être connu, l'écrivain a su y ajouter une part d'observation et des déductions philosophiques qui le présentent sous un jour spécial, bien à lui.

La Faute d'une mère, par Antoine Albalat. Un vol. in-18 jésus. Paris, Paul Ollendorff; 1886. — Prix : 3 fr. 50.

Liane, une pauvre ouvrière en dentelles, à Marseille, a épousé sans amour un employé des postes; le ménage a une petite fille. Peu à peu des désirs de luxe, de plaisir, arrachent la jeune femme à son intérieur; elle vole de faute en faute, est chassée par son mari, et finit, auprès d'un amant riche, sa vie d'aventures; son châtiment est de mourir loin de sa fille. Le livre a des qualités de style et d'intérêt qui le rendent fort agréable à lire.

Petite ville, par HARRY ALIS. Un vol. in-18 jésus. Paris, Jules Lévy; 1886. — Prix : 3 fr. 50.

C'est bien la terne, l'étroite, la mesquine existence de petite ville que M. Harry Alis nous peint avec talent dans son nouveau livre, un roman, comme toute œuvre similaire, qu'elle soit imaginative ou observée, bien que, dans sa préface, l'auteur se défende énergiquement d'écrire des romans. Il a étudié avec une patience méticuleuse, un louable soin de la phrase, les caractères bizarres qui composent le groupement d'une petite ville de province. Ce sont de curieuses figures, peintes avec une grande préoccupation du détail, et évoluant bien dans le cercle étriqué où elles s'agitent depuis leur naissance jusqu'à leur mort. On lira avec intérêt ce livre d'un lettré sincère.

L'Illustre Casaubon, par PAUL GAULOT. Un vol. in-18 jésus. Paris, Paul Ollendorff; 1886. — Prix : 3 fr. 50.

Le nouveau roman de M. Paul Gaulot, *l'Illustre Casaubon,* est amusant par la rapidité de son récit, de ses événements qui s'enchaînent facilement, en même temps par la couleur originale de son intrigue. C'est avec un vif intérêt que l'on voit se nouer les premiers fils de cette liaison amoureuse entre le peintre Casaubon et la petite Zoé, entre ce même Casaubon et la belle Mme Louvigne. Les entrevues de Zoé et de Philippe ont un charmant coloris, une fraîcheur d'idylle, et cette figure de jeune fille, malgré la passionnée Mme Louvigne, malgré l'ardeur de ses amours adultères avec le peintre, domine tout le volume. C'est une œuvre digne des précédents volumes de M. Paul Gaulot. G. T.

Lalla-Mouïna. *Scènes de la vie musulmane,* par le capitaine BOU SAÏD, avec une lettre d'Alexandre Dumas fils. Un vol. in-12. Paris, L. Baudoin et Cie; 1886. — Prix : 3 fr. 50.

Un jeune Alsacien, Karl d'Oberheim, est sur le point de se marier avec une charmante jeune fille, Ellen de Thévenon, lorsque celle-ci apprend qu'elle n'est pas la fille de Mme de Thévenon, mais d'une infâme prostituée que M. de Thévenon avait eue jadis pour maîtresse. Désespérée, elle s'enfuit au couvent et Karl s'engage dans l'armée d'Afrique. Il y rencontre une Arabe, fille d'un sectaire fanatique, nommée Lalla-Mouïna, et dont les traits lui rappellent celle qu'il a tant aimée. Son amour naturellement se reporte sur la jeune Arabe, et cette passion, mêlée aux incidents extraordinaires d'une guerre terrible, l'entraîne dans des aventures dont le récit est attachant. Surpris par le père de Lalla, le farouche El-hadj-Tahar, il apprend que sa mère est une fille de joie française, venue chercher fortune en Algérie, et que l'Arabe a follement aimée. Lalla est ainsi la sœur d'Ellen. Les deux sœurs se retrouvent à l'hôpital, l'une soignant l'autre; car Ellen est, sous le nom de Paule, sœur de charité. Plus tard, pendant la guerre allemande, Lalla, déguisée en tirailleur indigène, retrouve Karl d'Oberheim et ils meurent héroïquement ensemble sur le champ de bataille, entre les bras du sergent Sadoc, dont l'amour pour Lalla-Mouïna n'a d'égal que son amitié pour Karl, et de sœur Paule qui se trouve là par un hasard que les musulmans appellent *mektoub* et les Grecs *anankè.*

Il est inutile d'insister sur l'étrangeté de ces rencontres en plein désert. Mais le capitaine Bou Saïd nous donne le tout pour authentique, et il faut le croire. Je ne louerai pas l'auteur de son talent littéraire : le début de son récit me semble manqué et le style est loin d'être irréprochable; mais il y a maintes pages émues et émouvantes. On y trouve en outre des indications précieuses sur l'esprit et les coutumes des indigènes algériens. Le souffle patriotique qui passe à travers le livre, et atteint toute sa puissance dans la description des sanglantes luttes contre l'Allemand sur le sol sacré du pays, remue dans le cœur les sentiments héroïques. Les soldats qui liront ces récits militaires y trouveront des exemples propres à exalter en eux l'amour de la France, la haine de l'envahisseur et le mépris de la mort.

Les Drames du cœur, par JEANNE DUCHARME. Préface par Arsène Houssaye. Un vol. in-18. Paris, H. du Parc; 1885. — Prix : 3 fr. 50.

On peut tout reprocher à ce roman : la longueur, les invraisemblances, la sensiblerie, les contradictions entre les actes et les caractères, les inégalités de composition, les incorrections du style et bien d'autres choses encore; mais on ne fera pas qu'il ne soit attachant et émouvant. « En lisant ça, j'ai pleuré comme un veau », me disait l'autre jour un homme que son expérience de la vie a pourtant passablement durci. Mme Jeanne Ducharme a pour elle le cœur de ses lecteurs et de ses lectrices; elle s'est fait le meilleur lot, et, avec cela, elle est sûre du succès.

Arsène Houssaye a écrit deux ou trois pages charmantes de grâce, d'esprit et d'entrain pour recommander *les Drames du cœur* au public. Ils se recommandent d'eux-mêmes; mais le plaisir qu'on éprouve à la lecture de cette pétillante lettre-préface dispose favorablement à goûter le régal que l'auteur nous sert ensuite de ses blanches mains.

Les Galères de l'amour. *Étude parisienne,* par ARMAND LAPOINTE. Un vol. in-18. Paris, H. du Parc; 1886.

L'étude est double. Un professeur défroqué, qui a laissé dans sa robe de collège tout scrupule et tout sentiment d'honneur, devient l'amant d'une femme équivoque et se sert de la fortune de sa maîtresse pour édifier la sienne propre. Il spécule à la Bourse, est heureux, fait de grandes affaires, et, lorsqu'il est à la tête d'un million, il va frapper à la porte d'un baron de la finance et lui demande sa fille. Il est éconduit avec un insultant mépris. Il se rabat sur un gros bourgeois qui le pousse doucement dehors. Tombé

de son rêve, Marc Vidal prend la chose en philosophe et se retire à la campagne avec sa vieille maîtresse, qu'il fait passer pour sa gouvernante.

Parallèlement à cette action s'en passe une autre, plus douloureuse. Un jeune homme de province se fait aimer d'une femme mariée. Le mari, vieux et indulgent, feint de ne rien voir. Julien Aubert, qui était riche, a toute sa fortune emportée par un banquier franc-fileur et il accepte d'être entretenu par sa maîtresse. Mais cette honte l'écœure, d'autant plus que le mépris se mêle dorénavant à l'amour que ressent encore la jeune femme. Trop indécis pour se jeter à l'eau, il se jette à l'absinthe et espère se tuer en s'enivrant. Aujourd'hui, « il traîne misérablement la plus triste existence. Encore tout jeune, il semble être un vieillard; on le voit chaque jour errant sur les boulevards et dans les passages, la barbe et les cheveux incultes, blanchis avant l'âge, pâle, hâve, les vêtements en désordre, titubant sous l'ivresse ». Il rame sur la galère de l'amour.

Ce livre d'observation cruelle ne doit rien de son intérêt aux artifices de style dont on abuse tant de nos jours. Il est écrit dans une langue simple et un peu terne, puisqu'il faut qu'on ait le défaut de ses qualités. Pour la peinture des caractères, M. Armand Lapointe a peut-être trop recours à la méthode physiognomonique. Mais, à tout prendre, il a fait là un livre qui mérite d'être lu et distingué au milieu des productions hâtives et avortées qui nous encombrent.

La Marquise des Escombes, par Gaston Cabarrus. Un vol. in-18. Paris, Auguste Ghio; 1886. — Prix : 3 fr. 50.

Il paraît que la première des trois nouvelles dont se compose ce volume a été d'abord publiée dans une revue de province, et que l'auteur, en lui faisant les honneurs d'un volume chez Ghio, l'a soigneusement revue et corrigée. Il aime à croire que les lecteurs lui en sauront gré. Je l'ai lue et lui aurais su gré davantage s'il l'eût laissée dans la revue de province qui fut son berceau. L'histoire est, à mon humble avis, dénuée d'intérêt et écrite d'un style à la fois gauche et prétentieux, comme ces compositions de rhétoriciens forts que l'on transcrit au cahier d'honneur. Les deux autres, intitulées, l'une : *la Comtesse Sylvia d'Angis,* l'autre : *Tu, te quedaras aqui,* me paraissent au niveau de la première. Que d'auteurs gagneraient à n'être que lecteurs! Car enfin il se publie encore de jolies choses. B.-H. G.

La Fille à Blanchard, par Jules Case. Un vol. in-18 jésus. Paris, Victor Havard; 1886. — Prix : 3 fr. 50.

Ce que l'on doit constater dans Jules Case, c'est le considérable progrès qu'il fait à chaque nouveau volume publié. Après le charme ému, attendrissant de cette charmante étude d'enfant, *la Petite Zette,* après l'analyse si pénétrante d'*Une bourgeoise,* remarquable peinture des progrès de l'adultère dans un cœur de femme, l'écrivain s'attaque, dans *la Fille à Blanchard,* à cette grande passionnée, la Nature, à cette immuable source de joies infinies et d'atroces douleurs, la Terre. Ses héros sont des simples, des gens de la campagne, des paysans d'autant plus difficiles à peindre qu'ils se perdent dans l'écrasante immensité des champs, du paysage, du ciel, dans ce milieu qui domine les êtres, au lieu d'être dominé par eux comme dans nos grandes villes. Il faut déployer un art singulièrement subtil et délicat pour saisir la vie des hommes et des femmes dans cette vie des choses, pour nous montrer les luttes humaines à côté des luttes, bien plus visibles, bien plus formidables, du ciel et de la terre.

Jules Case n'est pas resté au-dessous de cette tâche; il l'a abordée franchement, sans hésitations, observant avec finesse, écrivant d'après ce qu'il voyait, simplement, d'une manière émue et convaincue. Sous sa plume, les paysages se déroulent, donnant tour à tour la grande paix uniforme des champs, les ensoleillements de l'été, les fureurs de l'orage; puis il mêle à ces descriptions heureuses de la vie humaine dans sa proportion exacte avec ce qui l'entoure. Il montre adroitement la part de complicité de cet enveloppement du sol et de ses sèves grondantes aux passions des êtres. Son récit, c'est l'amour de deux jeunes gens des champs que transporte, puis torture leur passion l'un pour l'autre. Mais il a bien compris que, là-bas, dans cet air puissant qui chauffe et grise, tout grandit et s'allume en proportion; de là le mélange de tendresses et de brutalités qui font vibrer ses amoureux, de là l'éloquence de leurs étreintes, de leurs contacts, de leurs bonheurs et de leurs souffrances. C'est avec un sentiment d'une pénétrante intensité qu'on lit ce livre, qui donne les frissons du drame vécu, senti, rendu dans sa véritable forme. Jules Case, avec cette nouvelle œuvre, affirme ses droits de bon écrivain et confirme toutes les espérances données par ses précédentes œuvres : c'est un talent qui s'épure au feu et va grandissant, plus solide, mieux trempé, à mesure que ses qualités d'observateur se complètent.

Happe-Chair, par Camille Lemonnier. Un vol. in-18 jésus. Paris, Monnier, De Brunhoff et Cie; 1886. — Prix : 3 fr. 50.

Un rude livre, écrit par un maître écrivain, dans une langue rude, âpre, difficultueuse, pleine de scories, d'aspérités, de souillures immondes et de beautés de premier ordre, tel est le dernier roman de Camille Lemonnier, *Happe-Chair*. Émile Zola nous a conté la mine et ses esclaves dans cette merveilleuse clameur de miséricorde, dans cette magistrale épopée de pitié, *Germinal,* Camille Lemonnier, dans *Happe-Chair,* nous initie aux misères, aux tortures, à l'affreuse existence de l'ouvrier de l'usine. C'est également une sombre et navrante histoire que celle de ces malheureux, rivés à ces ardentes gueules de four, exposés à ces cisailles d'acier, à ces volants de machines, à tous ces monstrueux engins qui, constamment, de ci de là, happent impitoyablement un bras, une jambe, un

homme entier, avec la voracité aveugle de quelque farouche idole des temps anciens.

Malgré la fatigue que donne à lire, dans ce beau livre, le patois parlé par les personnages, patois qu'on ne saurait enlever sans ôter à l'étude une partie de sa couleur, malgré l'emploi abusif de vocables imités de la manière de Léon Cladel, on ne peut s'arracher à cette désolante lecture de la misère, de la souffrance et du vice. Le type de Huriaux, l'ouvrier travailleur et robuste, est superbe dans son contraste avec sa femme, la Clarinette, une gueuse terrible. Il faut lire les pages où le père est en scène avec son enfant, sa petite Mélie; ce sont des merveilles de grâce et de sentiment. Mais ce qui domine le roman de toute sa puissance, c'est la catastrophe, l'explosion du grand volant de l'usine, l'effondrement de l'édifice, la chair à pâtée de ces malheureux ouvriers broyés dans l'écroulement. On est empoigné aux entrailles avec une violence, une réalité qui font venir les larmes aux yeux. Jamais Camille Lemonnier n'a eu des accents plus émouvants que dans le récit de ce terrible événement et de ses suites. Toute cette partie du livre fera de *Happe-Chair* l'œuvre capitale de l'écrivain belge.

Les Dames de Croix-Mort, par Georges Ohnet. Un vol. in-18 jésus. Paris, Paul Ollendorff; 1886. — Prix : 3 fr. 50.

Dramatique et originale, la nouvelle œuvre de Georges Ohnet a deux scènes capitales qui lui donnent un attrait particulier et une saisissante allure; ce sont : l'entrée subite de Régine d'Ayères, la nuit, chez sa fille Edmée, et la mort sanglante de Fernand d'Ayères. Immédiatement on se sent attiré, enveloppé par cet arome grisant que dégage ce qui touche au théâtre, à la mise en scène d'une action, à la façon dont on la perçoit sur les planches, dans le décor voulu; on se dit : « C'est là que le public sera empoigné; c'est là que la salle frissonnera, s'emballera, enlevée par le coup de théâtre. » Du reste, le drame a une saveur âcre, une action suivie et continue qui en facilite singulièrement la lecture et la compréhension.

Mme de Croix-Mort, veuve du comte de Croix-Mort, habite, avec sa fille Edmée, un château situé sur la lisière d'une forêt. La jeune fille, élevée un peu à la sauvage, ne connaît d'autre plaisir que ses promenades folles à travers bois, en compagnie du vieux garde Jean Billet. La veuve, âgée seulement de trente-huit ans, fort admirablement conservée par sa vie calme à la campagne, a de vagues aspirations vers des plaisirs plus bruyants, plus animés que ceux de l'existence de château. Les hasards d'un procès-verbal de chasse amènent chez les recluses un voisin, beau garçon, viveur mis au vert, le baron Fernand d'Ayères. Celui-ci s'éprend de la veuve, la fait succomber, puis, le jour où il apprend qu'elle est très riche, l'épouse. Régine croit aveuglément en l'amour de son mari, mais deux personnes ne s'y laissent pas prendre et détestent le baron : Edmée et le garde Billet. En effet, ce qui était à prévoir arrive fatalement; le viveur, à peine marié et riche, reprend sa vie de plaisirs, ses débauches, trompe sa femme que la douleur vieillit brusquement, puis est pris d'une passion féroce pour sa belle-fille Edmée, à laquelle il tente d'imposer sauvagement son amour. Celle-ci, épouvantée et indignée, se défend jusqu'au jour où une scène terrible amène l'aveu à sa mère. Fernand quitte le château de Croix-Mort, mais il y revient secrètement, dans l'espoir de surprendre Edmée; celle-ci, défendue par Billet, vient au secours du garde-chasse terrassé par Fernand et tue le baron. C'est là un roman de passion et d'émotion qui sera beaucoup lu, fort goûté, grâce à sa dramatique allure et aux deux scènes qui lui donnent son cachet spécial.

G. T.

Le Valbriant, par Mme Aug. Craven. Un vol. in-18. Paris, Perrin, éditeur; librairie académique Didier; 1886. — Prix : 3 fr. 50.

On connaît le genre de l'auteur du *Récit d'une sœur;* la foi et le mysticisme se mêlent à la fiction, les tendances prosélytiques s'accusent sans restriction et l'intervention de la Providence est le ressort suprême et continu de tous les mouvements des personnages.

Le nouvel ouvrage que publie Mme Craven conserve la même marque. La fabrication en est intéressante, les acteurs bien dessinés, les caractères suffisamment venus. L'idée fondamentale n'est pas bien originale: il s'agit de la répulsion de la noblesse entichée des idées anciennes pour la noblesse adhérant aux idées nouvelles. Qui rétablira l'harmonie entre ces nobles familles? Qui réconciliera le comte de Bois-d'Harnay, pauvre mais inactif, avec le vicomte Gautier d'Arcy, riche mais d'une richesse reconquise par l'industrie? Ce sera l'amour.

M. de Bois-d'Harnay a eu une fille qu'il marie à un marquis d'Avernoy pour satisfaire et tranquilliser sa femme, malade et inquiète du sort de Lucie. Ce marquis, joueur et débauché, rend sa femme très malheureuse; mais il a le bon goût de disparaître assez tôt, tué en duel, avant que la marquise n'ait perdu sa jeunesse. Elle revient ruinée, triste mais toujours jolie, au château paternel : elle a vingt-quatre ans. Un événement dramatique la remet en présence de Gautier d'Arcy, gentilhomme converti aux idées du siècle (cela se passe après la révolution de 1830), qui a transformé en usine son domaine du Valbriant. Ils se sont connus enfants; ils se revoient avec plaisir; ils sentent l'amour les reprendre; Gautier n'a même jamais cessé de penser à Lucie. Il espère donc la réalisation d'un rêve longtemps caressé, quand un incendie éclate dans l'usine; pour sauver des malheureux menacés, il accomplit des prodiges de courage, et son dévouement n'est pas récompensé d'abord : il reçoit des brûlures affreuses qui le défigurent et le rendent aveugle.

Il croit, et vous croyez peut-être aussi, que Lucie va s'écarter de lui, et vous vous attendrissez déjà sur l'infortune de ce bon cœur? C'est que vous oubliez

que l'auteur est Mme Craven. Vous seriez porté à douter de la Providence et vous auriez de l'amour une idée inférieure, commune, matérielle, si la vertu n'était récompensée, d'autant mieux même qu'elle n'a pas envié la récompense. Lucie admire la conduite du jeune homme. Elle lui pardonne d'avoir dérogé pour s'enrichir industriellement, puisque sa fortune et son industrie ont été singulièrement épurées par l'incendie; elle croit pouvoir l'aimer sans irriter le ciel, maintenant qu'il est laid, aveugle, et que le rôle de l'épouse sera celui d'un ange consolateur, d'une sœur de charité.

Et voilà comment ces rejetons de noble race s'unissent en face de la société moderne et de la vulgaire roture, que Mme Craven suppose bien incapables de si sublimes pensées et de si chastes sentiments.

P. Z.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

Mon oncle Benjamin, par Claude Tillier. Un vol. in-18. Librairie illustrée. — Prix : 3 fr. 50.

Affolée, par Henri de Lanoye. Frinzine et Cie, in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le Séquestré, par J. de Gastyne. Frinzine et Cie. — Prix : 3 fr. 50.

Merlette, par Rémy de Gourmont. Plon et Nourrit. — Prix : 3 fr. 50.

Les Drames du demi-monde, par Pierre Zaccone. Deux vol. Dentu — Prix : 6 francs.

Au pays des Roublards, par Alfred Sirven. Un vol. Dentu. — Prix : 3 fr. 50.

Bartek vainqueur, par Sienkiewicz. Paris, Laurent. — Prix : 3 fr. 50.

Autres choses, par Georges Ancey. Ollendorff. — Prix : 3 francs.

Mari ou père, par J. Vilmain. Jouaust. — Prix : 3 francs.

Le Docteur Claudius, par Marion Crawford. Dentu. — Prix : 3 fr. 50.

Marcelle Mauduit, par A. Matthey. Charpentier. — Prix : 3 fr. 50.

L'Amour au monastère, par Armand Dubarry. Dentu. — Prix : 3 francs.

La Louve, par René de Pont-Jest. Dentu. — Prix 3 francs.

Les Gens pourris, par Maurice Talmeyr. Dentu. — Prix : 3 francs.

Katia, par le comte Léon Tolstoï. Paris, Perrin et Cie; 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Une attaque d'apoplexie, par Damien Taraine. Paris, Dentu; 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Servienne, *Histoire d'une servante,* par Léon Barracand. Paris, Charavay et Cie; 1886. Un vol. in-8° illustré. — Prix : 2 fr. 50.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

L'Année littéraire (1885), par Paul Ginisty, Préface par L. Ulbach, Introduction par Octave Uzanne. Un vol. in-18. Paris, E. Giraud et Cie. — Prix : 3 fr. 50.

Vapereau avait entrepris chez Hachette une *Année littéraire* qui forme une collection de onze volumes et qui va de 1858 à 1869. M. Paul Ginisty a voulu, sous une forme nouvelle, ressusciter cette tentative, et il fait paraître le premier tome d'une série qui, nous l'espérons, sera longue et bien accueillie du public. Dans ce volume, M. Ginisty a réuni par dates une partie de ses critiques littéraires du *Gil Blas,* et, à chaque causerie, il a ajouté un petit appendice bibliographique relatant les principales nouveautés. A la fin de l'ouvrage, il a réuni dans un coup d'œil d'ensemble les prix d'académie, la critique littéraire en 1886, les bibliothèques scolaires, populaires et de la ville de Paris, les ventes en 1885 et la nécrologie.

Ainsi présenté, le volume forme un tout évidemment intéressant; mais, en dépit de l'index et de la table détaillée, nous ne pouvons nous empêcher de trouver que ce livre manque de méthode et d'esprit de synthèse. Ce n'est jamais ainsi que nous eussions compris une *Année littéraire,* qui doit être, à notre sens, documentaire au possible, presque à l'état de dictionnaire, facile à consulter, aimable au travailleur, presque aussi minutieuse qu'un *Annuaire des longitudes.* Le vrai titre de *l'Année littéraire* de M. Ginisty serait : *Mes critiques en 1885,* avec des notes et documents sur la librairie et les écrivains.

M. Paul Ginisty aura beaucoup d'améliorations à

apporter pour 1886; quoi qu'il en soit, sa tentative est heureuse et mérite d'être encouragée. M. Louis Ulbach a écrit une aimable préface à cet ouvrage.

Victor de Laprade, par EDMOND BIRÉ. *Sa vie et ses œuvres*. Paris, Perrin et Cie. Un vol. in-12.

Musset, Lamartine, Victor Hugo ont eu de magnifiques débuts; mais Musset n'est, suivant le mot de Henri Heine, qu'un jeune homme d'un bien beau passé; Lamartine est tombé avec *la Chute d'un Ange*, et une mauvaise fée a changé les diamants et les perles de sa poésie en « noisettes et en nèfles »; quant à Victor Hugo, longtemps avant sa mort, les fruits qui font, à chaque saison, ployer les branches du grand arbre, « ne sont plus que poussière et que cendre : les oiseaux chanteurs ne font plus leurs nids sur son front découronné ». Ainsi le déclare M. Edmond Biré, et, dès lors, on s'attend bien à ce qu'il nous présente Victor de Laprade, au contraire, comme « un poète dont le talent n'a cessé de grandir et n'a connu ni appauvrissement ni déclin ».

On aimerait à reconnaître, chez V. de Laprade, de très hautes qualités, et à témoigner à son œuvre l'admiration qu'elle mérite en bien des endroits. Mais son panégyriste, dont le travail est, du reste, très fourni d'indications et de détails, glace, par l'excès systématique de son enthousiasme, les sympathies les plus sincères et les plus spontanées. Victor de Laprade eut du courage et de la fierté; il a laissé des œuvres d'une inspiration élevée et d'une exécution remarquable, qui font honneur aux lettres françaises. De là à être un héros et le plus grand poète du siècle, M. Edmond Biré ne voit qu'un pas et il le franchit. On m'excusera de ne pas le suivre.

L'Abbé Christian Moreau. *Une mystique révolutionnaire. Suzette Labrousse*, d'après ses manuscrits et des documents officiels de son époque. Ouvrage précédé d'une lettre-préface de M. A. Taine, de l'Académie française. Paris, Firmin-Didot et Cie; 1886. Un vol. in-8°.

Cette monographie d'une mystique révolutionnaire, comme l'appelle l'auteur, est un de ces travaux estimables qui contribuent à faire comprendre, par les faits particuliers et les caractères individuels, le sens général d'une époque ou d'une évolution sociale. Suzette Labrousse, sans être une figure bien saillante, joua un rôle que l'historien observateur aurait tort de négliger. L'illuminisme, sous ses différentes formes, eut une influence considérable sur les esprits avant et pendant la période révolutionnaire, et Mlle Labrousse, bien que se distinguant des sectaires d'origine allemande, suédoise ou russe, n'en est pas moins une illuminée. Le biographe la suit dans toute sa carrière, depuis son enfance jusqu'à sa mort. Il nous la montre dans son milieu, à côté de l'évêque Pontard et de dom Gerle, auquel il fait même une part un peu trop grande, me semble-t-il. Un chapitre où il émet l'opinion, peu contestable, que Suzette était atteinte d'hystérie, clôt le livre et en constitue, dans l'estime de l'auteur, la partie philosophique et scientifique. On me permettra de n'y trouver qu'une science d'emprunt sans aucune trace de philosophie, et de réserver tous mes éloges à la partie purement biographique, traitée avec soin, avec exactitude et d'une façon probablement définitive.

J'ai cherché la lettre-préface de M. H. Taine annoncée pompeusement au titre, et n'ai trouvé que quelques lignes de l'académicien, où, après avoir avoué qu'il a peu étudié l'illuminisme en France à la fin du XVIIIe siècle, il exprime la confiance que le travail entrepris par l'abbé Christian Moreau sera intéressant, et assure qu'il le lira « avec un très grand plaisir ». Se recommander d'une telle lettre auprès du public et faire de la réclame me paraissent une seule et même chose. B.-H. G.

La Société et les Mœurs en Béarn, par G.-B. DE LAGRÈZE. Pau, G. Cazaux; 1886. Un vol. in-18.

Ce nouveau livre, ajouté à l'actif de la verte et laborieuse vieillesse d'un magistrat de la cour de Pau, fourmille d'anecdotes, de souvenirs historiques qu'il faudrait bien des recherches pour trouver ailleurs, de détails peu connus et souvent piquants sur un pays dont le rôle dans notre histoire est grand et qui a toujours eu son aspect propre et original. Fait de notes mises à bout à bout, il lui manque d'être composé; c'est un ouvrage à faire, bien plus qu'un ouvrage fait. Les matériaux sont bien là, taillés et prêts à mettre en place; mais l'édifice n'est pas construit. C'est déjà beaucoup que d'avoir amené ces matériaux à pied d'œuvre, de les avoir choisis curieusement et spirituellement dégrossis. Plus tard, un historien s'en emparera pour en faire un monument définitif où il aura grand soin de faire une place à l'auteur de ce volume, qui est une des figures les plus intéressantes qu'ait jamais possédées la capitale du Béarn.

La couverture en couleurs, avec semis de vaches béarnaises, est un chef-d'œuvre de mauvais goût.

Les Poètes lyriques de l'Autriche, par ALFRED MARCHAND. *Nouvelles études biographiques et littéraires*. Paris, G. Charpentier et Cie; 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Après avoir étudié Lenais, Betty, Paoli et Feuchtersleben, M. Marchand nous donne aujourd'hui des essais biographico-critiques sur Maurice Hartmann, Mme Joséphine de Knorr, Robert Hamerling et Lorm. M. Marchand a un grand mérite : il fait faire au lecteur des découvertes à travers des pays inconnus; aussi son livre ne manque-t-il pas d'intérêt. Il est, du reste, familier avec les choses dont il parle, et il ne tiendra pas à lui que les poètes de l'Autriche ne soient connus comme ils le méritent du public français. Il traite son sujet *con amore*, mais un peu trop souvent aussi *ex cathedra*. Ce n'est pas qu'il apporte à la critique générale aucune vue bien nouvelle ni un talent bien original; mais il manque — c'est du

moins mon impression — de simplicité et de bonhomie. Il professe et pontifie volontiers. Je prends par exemple les dernières lignes, j'allais dire la péroraison, de son livre, où — après avoir déclaré qu'il se peut que l'humanité « soit destinée à osciller perpétuellement entre l'optimisme et le pessimisme, jusqu'à ce que la terre, refroidie sous les rayons de plus en plus pâles du soleil, laisse s'éteindre dans le cœur de ses enfants l'étincelle de vie » — il assigne à la poésie son terme fatal. « Elle ne périra, s'écrie-t-il *ore rotundo*, que lorsque le dernier homme préoccupé du grand mystère qui nous étreint se couchera pour mourir sur la terre glacée, et que, levant une fois encore un regard suppliant vers le ciel muet, il verra le dernier oiseau traverser d'une aile lente les airs silencieux, ainsi qu'une pensée de mort allant elle-même s'éteindre dans l'espace morne et désert. Alors, ce dernier survivant de la grande race suppliciée sera pris d'un frisson plus horrible que tous ceux qu'auront ressentis ses innombrables ancêtres : ce sera le désespoir final, l'agonie suprême — l'agonie de la Poésie. »

Et voilà ce que c'est que d'être éloquent!

Mémoires de Cora Pearl. Paris, chez Jules Lévy, 1886. — Prix : 3 fr. 50.

Mlle Cora Pearl a grandement raison dans sa préface de nous annoncer qu'elle ne publie ses *Mémoires* que pour gagner quelques billets bleus! Elle les gagnera sûrement. Son nom est non moins populaire que sa personne. Mais c'est tout. Séduit par le titre, j'ai lu, j'ai cherché et n'ai rien trouvé. Pas même la saveur que je pouvais attendre des mystères d'alcôve dévoilés. Rien, ni comme intérêt ni comme style. Ce livre intéressera tout au plus les quelques personnes mises en scène sous des pseudonymes dont quelques-uns sont très transparents. — Ce sera un livre à clef à ajouter à tant d'autres. E. L.

Etude sur la langue de Montaigne, par Eug. Vaizard. Thèse de doctorat présentée à la Faculté des lettres de Paris. Un vol. in-8°, xx-308 pages. Paris, Léopold Cerf, 1885.

La langue de Montaigne, si souple, si savoureuse, ondoyante et diverse, méritait une étude approfondie : cette étude est faite. Je n'oserais dire qu'elle n'est plus à faire. L'auteur, avec une patience et une conscience dignes des plus grands éloges, a dépouillé les œuvres de l'illustre écrivain; mais il s'en est tenu là. En l'isolant autant qu'il l'a fait, en négligeant d'indiquer autrement que par de vagues citations les points par lesquels sa langue ressemble à celle de ses contemporains ou en diffère, il semble attribuer à Montaigne seul et présenter presque comme des exceptions toutes personnelles à l'auteur des *Essais* et les formes qui étaient communes à lui et à tous les écrivains de son temps et celles qui lui sont propres. Il est rare que M. Voizard cite, à l'appui des locutions, des formes de langage employées par Montaigne, des locutions, des tournures similaires fournies par d'autres auteurs; il est plus rare encore qu'il dise comment ces autres auteurs auraient rendu les mêmes idées lorsque Montaigne parle un langage qui s'éloigne de la langue usuelle. Le plus souvent il dira : « Cf. Amyot, Rabelais », etc., sans donner les exemples auxquels il se réfère; ou si parfois il produit quelques exemples, il y joint le nom de l'auteur, sans rien ajouter qui permette de se reporter à l'ouvrage d'où il les a tirés. Nous aurions voulu plus de précision.

Après avoir recherché, dans une *Introduction* de six pages seulement, « à quelle source a puisé Montaigne pour écrire ses *Essais* » et « quel est le caractère de sa langue », M. Eugène Voizard aborde son sujet, qu'il divise en cinq parties : I. Orthographe; II. Formes grammaticales; III. Syntaxe; IV. Glossaire; V. Style de Montaigne.

L'ouvrage de M. Eug. Voizard est une thèse de doctorat; l'auteur l'a soutenue avec un succès mérité, que nous n'aurions pas hésité à lui assurer si nous avions été un de ses juges; toutefois, et tout en rendant justice aux grandes qualités de son œuvre, nous nous serions permis de faire quelques réserves, de lui soumettre quelques objections qu'il ne sera peut-être pas inutile de présenter ici; les gens de métier aiment les discussions de ce genre; ils pourront, après avoir suivi celles-ci, prendre parti en pleine connaissance de cause pour les opinions de M. Eug. Voizard ou les nôtres.

Dès le début, M. Voizard semble bien convaincu que « l'école de Ronsard voulut bouleverser et refaire le français de fond en comble ». C'est là un préjugé qu'un vers de Despréaux a introduit dans toutes les cervelles, surtout universitaires, et qu'il est bien difficile d'en chasser. « Ronsard en français parlant grec et latin » est devenu un axiome classique. Mais où donc parle-t-il grec? où donc parle-t-il latin? Sa théorie d'écrivain a été exposée par lui-même : s'il accepte les périphrases, comme en latin *vertere terram* pour *labourer*, il prescrit d' « en sagement user : car tu rendrais l'ouvrage plus enflé et bouffi que plein de majesté » (édition Blanchemain, III, p. 18); — il réclame la simplicité, le naturel : « Tu enrichiras ton poème par varietez prises de la nature... Car pour vouloir trop éviter... le parler vulgaire, tu veux voler sans considération à travers les nues, et faire des grotesques, chimeres et monstres, et non une naïfve et naturelle poésie. » (*Ibid.*) Comme du Bellay, il propose d'enrichir la langue en empruntant, non pas au grec et au latin, mais aux divers métiers leurs termes propres et les comparaisons qu'ils permettent (*Ibid.*, p. 26, 27) : n'est-ce pas ainsi, comme l'a remarqué Villemain, que les maçons nous ont fourni le mot *orgueil*? S'il invite le poète à ne pas craindre de créer des mots, « d'inventer des vocables nouveaux », c'est à la condition que ces mots seront « moulez et façonnez », non sur la langue de Virgile et d'Homère, mais « sus un patron desjà receu du peuple » (*Ibid.*, p. 32). C'est ainsi qu'il est amené à proposer deux sources d'enrichissement de la langue qui procèdent uniquement de notre vieux fonds national : d'abord l'emploi des « mots les plus pregnants et significatifs...

de toutes les provinces de France » ; puis le renouvellement de « vieux mots abolis par l'usage » ; s'ils « ont laissé quelque rejeton... tu le pourras provigner, amender et cultiver, afin qu'il se repeuple de nouveau ».

Enfin, ce prétendu partisan forcené de grec et de latin ne se contente pas de repousser toute une série de mots tirés du latin, les mots en *ion* qui ont plus de trois ou quatre syllabes (*abomination*, etc.), « car tels mots sont languissants et ont une traînante voix » (*Ibid.*, p. 33). Voici ce qu'il écrit contre les « latineurs et grecaniseurs » : « Je supplie très humblement ceux auxquels les Muses ont inspiré leur faveur de n'estre plus latineurs ni grecaniseurs comme ils sont, plus par ostentation que par devoir, et prendre pitié, comme bons enfants, de leur pauvre mere naturelle... Encore vaudroit-il mieux, comme un bon bourgeois ou citoyen, rechercher et faire un lexicon des vieils mots d'*Artus, Lancelot* et *Gauvain*, ou commenter le *Romant de la Rose*, que s'amuser à je ne sçay quelle grammaire latine qui a passé son temps. » (*Ibid.*, p. 35, 36).

S'il veut qu'on suive Homère ou Virgile, ce ne sera donc pas en leur dérobant ou des mots ou des formes de langage ; c'est en imitant ce que notre école moderne appellerait leur naturalisme, sans craindre l'emploi du mot propre : « Tu imiteras les effets de la nature, dit-il au jeune poète, en toutes tes descriptions, suivant Homère. Car s'il fait bouillir de l'eau en un chauderon, tu le verras premier (d'abord) fendre son bois, puis l'allumer et le soufler, puis la flame environner la panse du chauderon tout à l'entour, et l'escume de l'eau se blanchir et s'enfler à gros bouillons avec un grand bruit, et ainsi de toutes les autres choses. » (*Ibid.*, p. 29.)

Il faut donc en finir une bonne fois avec un préjugé qui ne s'appuie que sur un vers de Despréaux. Mais tous ces mots composés imaginés par Ronsard et si fréquents dans du Bartas ? Ils sont évidemment mauvais, puisque l'usage les a repoussés et que l'usage est le souverain maître. Mais encore est-il juste de reconnaître que si Ronsard parle de l'aurore *apporte-jour*, de Cybèle *aime-bois*, il forme ces mots composés à l'aide de mots français et non à l'aide de mots grecs ou latins : il faut bien distinguer *apporte-jour* de *lucifère* ou *photophore*, et *aime-bois* de *sylvicole*. Que ceux-là qui condamnent les mots composés ou juxtaposés de Victor Hugo réprouvent les tentations analogues de Ronsard, ils feront justice ; et encore devront-ils tenir compte de la différence de l'instrument dont l'un, grâce au progrès des temps et à la culture de la langue, a pu se servir plus adroitement que l'autre.

Je me suis étendu longuement sur ce point. C'est qu'il m'est pénible de voir des hommes, à qui leurs intelligentes études ont donné le droit de penser par eux-mêmes, se confiner dans les limites d'un respect mal entendu pour des opinions toutes faites, et s'obstiner à jurer, sans contrôle, *in verba magistri*. — *Autos epha* n'est plus de mise devant l'indépendance légitime de la critique moderne.

S'il avait été moins prévenu contre Ronsard, M. Voizard n'aurait pas manqué d'associer Ronsard et H. Estienne au mérite qu'il prête à Montaigne d'avoir recommandé l'usage du « jargon de nos chasses et de nos guerres » et « des mots qui servent aux hales de Paris ». Malherbe, l'ennemi de Ronsard, partageait son avis sur ce point ; il aurait été utile que M. Voizard fît ressortir l'unanimité des esprits les plus divers sur les nécessités de demander à la langue même des ressources pour l'enrichir.

Ce qui manque surtout au travail de M. Voizard, ce sont des vues d'ensemble, des généralisations. Il note un mot, une forme, un fait. — Et puis ? — Il le classe dans une catégorie quelconque. — Et puis ? — C'est tout. Ce n'est pas assez. Je vois par exemple, à propos de l'orthographe, que, dans Montaigne, « *o* remplace parfois *ou : trope, volu, j'obliois* ». On aurait dû remarquer que le signe *o* équivalait à l'*u* italien et espagnol, et qu'il se prononçait toujours *ou*, soit qu'il fût seul ou suivi d'un *u : Tolose* ou *Toulouse, Bordeaux* et *Bourdeaux* avaient la même prononciation que *homme, pomme, Rome* (houme, poume, Roume). Si, au lieu du son sourd *ou*, on voulait donner à l'*o* un son clair, particulièrement devant *n* mouillé, on le faisait suivre d'une barre simple /, qu'on a prise ensuite pour un *i*, ou d'une barre double, qu'on a prise ensuite pour un *n* : c'est parce qu'il ne s'est pas rendu compte de cette particularité, confirmée par les *Dictionnaires des rimes* du XVIe siècle et du XVIIe, que M. Voizard a pu croire que « quelquefois *o* nasal est mis pour la diphtongue *oi : parolle eslongnee*, je m'*eslongneray* ». — Toutes les analogies (*Pologne, Pouloigne, Poulongne*, etc.) tendent à prouver ce détail de prononciation.

Devant *n* mouillé, après toute autre voyelle comme après l'*o*, l'*i* avait une autre fonction, la même que devant *l* mouillé : et cette fonction était précisément d'annoncer l'adoucissement de ces deux consonnes : l'*i* était si peu une lettre significative ayant sa valeur propre, — soit en se prononçant isolément, soit en se confondant avec la voyelle précédente pour en modifier le son et en faire une diphtongue, — que les langues étrangères où l'on trouve *l* et *n* mouillés ont une autre notation, où ne figure pas *i*, pour annoncer ce son mouillé : les Italiens placent devant *l* sans *i* le *g*, qu'ils placent aussi devant *n* ; les Espagnols doublent *l* et marquent *n* d'un ~ ; les Portugais font suivre *l* et *n* de *h*, comme les Italiens les font précéder de *g* : en quoi les Portugais imitent les anciens Gascons et Provençaux.

En constatant les faits, en notant les exemples, sans donner de raisons ou déduire des conséquences, M. Voizard a réuni les éléments d'une étude, mais ne l'a pas faite. — Quand, à la page 21, il relève les formes *seiche, reiglée, meine*, pourquoi ne dit-il pas aussi que l'*i* ainsi placé n'a d'autre valeur que celle d'un accent ? — C'est également avec la valeur d'un accent qu'on trouve *i* dans les mots *bouclier, sanglier*, mots où, avec le temps, il a repris sa valeur propre, quand on a eu oublié le motif de son introduction. Nous en avons deux preuves : la première,

c'est que ces mots comptaient comme disyllabes dans les vers, ce qui aurait été impossible alors comme maintenant, où ils sont trisyllabes, si l'*i* avait été prononcé ; la seconde, c'est que Ronsard écrivant, comme il le prononçait, notre mot *bouclier*, a écrit *bouclaire*.

A propos de *ui*, M. Voizard dit : « par suite de la prononciation antérieure, Montaigne écrit encore *vuide* » ; il aurait aussi bien pu dire : « pour se conformer à la prononciation ultérieure » ; en effet, *vuide*, *vuider*, sont les seules formes admises par les dictionnaires, celui de l'Académie entre autres, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle.

M. Voizard pense que dans *gaing*, *soing*, *besoing*, *loing*, le *g* « est souvent employé pour être le signe d'un son nasal ». — Nullement. On a conservé le *g* qui était dans les dérivés, pour plusieurs raisons ; entre autres, comme le remarquent tous les grammairiens du temps, parce qu'on se plaisait à multiplier les lettres par amour des traits de plume ou cadeaux dans l'écriture, ensuite parce qu'il empêchait la confusion de *n* et de *u* et facilitait ainsi la lecture. Pasquier prétend même qu'on écrivait *ung* et non *vn* pour que le lecteur ne pût confondre ce *vn* avec VII (sept).

Dans la deuxième partie de son travail, M. Voizard traite « des formes grammaticales ». Ce qu'il dit de la formation du pluriel dans les substantifs est tout à fait insuffisant. Les faits, voilà tout ce qu'il constate, sans demander aux grammairiens et aux savants de l'époque, comme Pasquier, aucune règle, aucune explication. Montaigne a-t-il suivi ou non l'orthographe de ses contemporains ? S'est-il conformé ou non aux règles du temps ? Son imprimeur a-t-il toujours respecté le manuscrit de l'auteur ou certaines indications qu'il a données en marge d'un exemplaire des *Essais* ? M. Voizard n'en dit rien ; il a trouvé ceci, il a trouvé cela ; il le dit ; n'en demandez pas davantage.

Je ne veux pas insister sur cette insuffisance de la thèse de M. Voizard. Toutes les notes que j'ai prises arrivent à cette même conclusion : une somme considérable d'efforts pour un résultat presque nul. — Hercule, prête-moi ta massue !

Il faudrait un volume au moins égal à celui de M. Voizard pour relever ses omissions. Croirait-on, quand on a lu Montaigne, que neuf mots seulement sont cités comme empruntés à l'italien, deux à l'espagnol, trois au gascon, quatre à la langue d'oc ? Croirait-on enfin que vingt pages, pas une de plus, ont suffi à l'auteur pour étudier le style de Montaigne ? C'est là surtout que nous aurions voulu des généralisations puissantes, appuyées sur de nombreux exemples et d'incessantes comparaisons. Complètement armé de toutes pièces, comme il l'était, M. Voizard pouvait se montrer hardi sans courir de grands risques, et, en avançant, nous entraîner avec lui : il a piétiné sur place et a fatigué, sans grand profit, le lecteur qui s'attendait à mieux.

C.-H. L.

La Vie à Paris en 1885, par JULES CLARETIE. Paris, Victor-Havard, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Ne le cédant en rien aux précédents volumes de cette précieuse collection si brillamment composée par Jules Claretie, *la Vie à Paris en 1885* forme le sixième livre qui complète cette œuvre commencée en 1880. On sait le succès de cette publication, qui, dès le premier jour, a pris place dans toutes les bibliothèques, celle des simples curieux comme celle des lettrés, des bibliophiles et des savants ; c'est que le livre s'adresse à tous, s'offre à tous, apportant à chacun ce qu'il peut désirer et aimer, aux uns une causerie étincelante, pleine de révélations parisiennes, de racontars amusants, tout ce qui fait le mouvement, la vie, l'étincelant papillotement de l'existence moderne ; aux autres l'inépuisable mine de documents où viendra s'approvisionner l'histoire quand elle voudra remettre sur pied les faits et les individus de notre temps. Il est, en effet, difficile de trouver un ouvrage mieux approprié aux goûts et aux besoins du jour, puisque c'est, au jour le jour, la vie même de la capitale, avec ses hauts et ses bas, ses fantaisies, ses gloires, ses fêtes, ses douleurs, contée avec un esprit délicat et fin, une inaltérable bonne humeur, en cette jolie langue claire, souple, légère, insinuante, qu'est le français simple, le français courant et limpide de la causerie entre gens d'esprit, entre artistes, entre lettrés.

Quelle collection pourrait mieux prendre place à côté des œuvres destinées à durer que celle-là, miroir fidèle et exact de nos mœurs, de notre tourbillon mondain, de ce mouvement continuel, si fou, si remuant, si artistique et si littéraire ! Son allure animée a les battements, tantôt réguliers, larges, amples, tantôt précipités, vifs, babillards et étincelants d'un éventail manié par les doigts blancs d'une jolie femme, éventail faisant miroiter son aile diaprée, scintillante et changeante, soit pour charmer, soit pour éblouir, toujours pour attirer les attentions et intéresser.

T.

Petits Étés de la cinquantaine, par JULES TROUBAT. In-18 jésus. Deuxième édition. Paris, Alph. Lemerre, 1886.

Dans sa préface, l'auteur rappelle que, parlant de sa première édition, *le Livre* « y mit les formes les plus polies pour arriver à démontrer, par un exemple à l'appui, que la note ne s'élevait pas au-dessus du *sermo pedestris*, et il le prouva par le choix qu'il fit d'un mauvais sonnet ».

Nous avons lu à notre tour *les Petits Étés de la cinquantaine*, et M. Troubat nous pardonnera de ne point porter un jugement différent de celui de notre collaborateur. Tous les éloges qu'il rapporte s'accordent du reste en ce point que ces vers sont un tantinet prosaïque. Le sentiment y est et la bonne intention, c'est très bien ; M. Troubat a le bon goût de nous avertir qu'il ne se prend pas au sérieux comme

poète, et que ce sont là passe-temps aimables, exercices de pensée et rimes assorties pour des amis indulgents.

Nous avons, dans son léger recueil, cherché pour le citer un sonnet moins mauvais que le sonnet reproduit dans *le Livre* en août 1885. A notre honte, nous ne l'avons pas trouvé. Mais nous y avons découvert ce distique :

La gout e d'encre est perle et peut devenir fée
Aux mains d'un lapidaire ou sous les doigts d'Orphée.

Le distique est suivi de ce commentaire en prose : « Tout dépend de la main qui fait couler l'encre de poésie, et tient la précieuse larme au bout de sa plume. »

Pour terminer, félicitons *les Petits Étés de la cinquantaine* d'avoir obtenu les honneurs d'une deuxième édition. PZ.

Molière. *Œuvres complètes,* t. IX (Collection des grands écrivains). Paris, librairie Hachette. Un vol. in-8°, 1886.

La librairie Hachette vient de publier le tome IX et dernier des *Œuvres de Molière,* nouvelle édition, augmentée de variantes, de notices et de notes par MM. Eug. Despois et Paul Mesnard, sous la direction de M. Ad. Regnier, membre de l'Institut. Depuis que ce titre a paru pour la première fois en tête du premier volume du Molière, la mort a enlevé M. Despois d'abord, notre cher et savant maître, puis M. Regnier; mais ils avaient préparé l'édition entière et nous approuvons le pieux scrupule de M. Mesnard et de MM. Hachette qui ont tenu à laisser l'œuvre complète sous le patronage de deux noms respectés.

La collection des grands écrivains, dans son ensemble, est le plus beau monument élevé jusqu'à ce jour à la gloire des lettres françaises : tous les genres de mérite s'y rencontrent, le choix du papier et des caractères, la correction consciencieuse des textes, l'érudition sûre et large des commentateurs. Nous avons eu souvent l'occasion de répéter ces éloges; ils ne sauraient être assez connus, et c'est rendre service au public que de lui signaler les éditions auxquelles il doit donner la préférence.

Le tome IX de Molière contient *les Femmes savantes, le Malade imaginaire,* le poème sur *la Gloire du Val-de-Grâce* et quelques poésies ou de Molière ou qui lui sont attribuées. Nous avons vu avec grand plaisir que M. Paul Mesnard n'a pas accepté l'attribution, un peu légèrement faite à Molière par Ed. Fournier, d'un passage de *la Fameuse Comédienne* où l'on a voulu voir l'extrait d'une lettre de Molière à Chapelle. Si digne qu'elle soit de Molière par le style, cette prétendue lettre contient des sentiments et des faits tout aussi faux que la plupart des aventures consignées dans cet odieux pamphlet, trop longtemps accepté comme une page d'histoire. — Le volume se termine par une *Table alphabétique des œuvres de Molière et des noms propres qui s'y rencontrent.*

Les prochains volumes contiendront la vie de Molière et le lexique complet des œuvres.

Nous ne pouvons discuter chaque page des *Notices* ou des *Notes:* nous nous bornerons à dire que les notices nous paraissent aussi complètes, les notes aussi exactes que possible. Nous savons particulièrement gré à M. Paul Mesnard d'avoir contesté l'autorité de M. Rœderer, dont le *Mémoire sur l'histoire de la société polie* n'était pas sans mérite à l'époque où il a paru, mais qui fourmille d'erreurs ou d'à peu près. Mais M. Mesnard a daigné consacrer plus d'une ligne à la publication récente, à la mystification lancée par je ne sais quel négociant en asperges, dit-on, sous ce titre : *le Livre abominable,* etc. Ici le savant éditeur a perdu son temps, son encre et son papier. La tentative de cet inconnu, qui se refuse à indiquer ses sources et qui ne vise qu'à faire du bruit autour de son nom, ne mérite que le mépris. CH.-L. L.



Le Castel de Montalune, par Gustave Pig. Un vol. in-18. Paris, L. Frinzine et Cie; 1886. — Prix : 3 fr. 50.

M. Gustave Pig — ce nom m'a l'air d'un pseudonyme suggestif — raconte, en des rythmes divers, l'histoire d'un petit garçon enlevé à un harem de Syrie par le châtelain de Montalune :

Il rapporta de Syrie
Un enfant pris au harem,
Qui grandit à l'écurie
Et que l'on nomma Thalem.

Il y a un écuyer Gargamèche, un baron Mayako, un saint moine, Gourgouillac, et une demoiselle Loïse. Montalune est dans la « dèche », et, pour avoir de quoi se mettre sous la dent, veut marier demoiselle Loïse au baron Mayako, petit, bossu, boiteux, louche et pustuleux, mais qui possède

Des châteaux, des serfs, de l'or,

et qui a de vagues accointances avec le diable, ce qui le rend fort poltron. Mayako est au mieux avec une sorcière et a pour écuyer un certain géant, rouge et poilu, nommé Croquenbois. Après des péripéties comme on peut en supposer, demoiselle Loïse évite l'horrible Mayako et fait le bonheur de Thalem :

L'hymen est accompli, le jour d'amour s'enfuit,
Et les cœurs amoureux palpitent dans la nuit.

M. Gustave Pig a bien fait de ne pas narrer son histoire en prose. Ses vers, dans leur allure familière,

leste et gouailleuse, rendent presque amusant un récit dont les éléments sont d'une banalité absolument dénuée d'intérêt. Ce n'est, d'ailleurs, au point de vue de l'art du poète, nullement un chef-d'œuvre; mais enfin, on le lit avec un sourire, et, comme c'est vite fait, on ne peut guère regretter son temps. B.-H. G.

Les Vosges poétiques, par G. SCHUMANN, membre et lauréat de diverses académies. Un vol. in-8°. Paris, L. Frinzine et Cie; 1886.

Ce n'est point un recueil de poésies, c'est la géographie physique, économique, du département des Vosges mise en vers.

Qu'on jette les yeux sur la *table des matières;* entre autres indications, celles-ci : BEAUTÉS NATURELLES : *la cascade de Tendon, les lacs de Gérardmer, la Moselle, la Vologne.* — TRAVAUX CHAMPÊTRES ET INDUSTRIELS : *la moisson, le battage en grange.* — LES BOIS : *la coupe, le schlittage, emploi et transformation de la cendre, extraction et vitrification des matières alcalines contenues dans la cendre, nomenclature descriptive des produits vitrifiés.* — BOIS OUVRÉS : *bois de construction pour la marine, pour les édifices, les traverses de chemins de fer, les poteaux télégraphiques...* On préférera une monographie en vulgaire prose.

Le volume est précédé de « quelques réflexions et détails complémentaires pouvant servir de préface ». Réflexions fort peu intéressantes, détails inutiles.

Et le versificateur s'est pourtant montré poète à ses heures :

La nuit vient : le sommet des Vosges se couronne
De reflets aux tons d'or, changeants et veloutés,
Et dans l'air assoupi, de loin en loin résonne
L'écho des bruits mourants par la brise apportés.

Tout se tait; à travers l'épais réseau des branches,
La lune mollement tamise ses rayons.
C'est l'heure où je revois, dans leurs tuniques blanches,
Flotter le chœur ailé de mes illusions.

Ces deux premières strophes de la pièce intitulée : *Visions,* sont belles assurément; les autres strophes le sont pareillement. Et quelques pièces encore qu'on peut lire avec plaisir font regretter que M. Schumann se soit appliqué à un travail assez ingrat. F. G.

Le Livre des âmes, par M. ZÉNON FIÈRE. Un vol. in-18 jésus. Paris, A. Lemerre. — Prix : 3 fr.

Sully Prudhomme et Baudelaire se sont rencontrés dans l'esprit de M. Zénon Fière; inspiré par tous deux, il imite l'un et l'autre — involontairement — et associe ces deux influences en une poésie parfois bizarre, souvent gracieuse et ingénieuse, presque toujours d'une forme très soignée, selon l'Évangile du Parnasse. Il nous viendra de là quelque jour une véritable œuvre poétique, si M. Zénon Fière consent à restreindre l'abus des expressions trop obscurément allégoriques, des allusions lointaines à l'excès, des termes forcés et des couleurs criardes, défauts ordinaires des poètes décadents. Mais quoi! ne sommes-nous pas aux jours où l'on glorifie la décadence?

Assurément, il y a de jolies pièces dans ce recueil, où le souci du mot et la recherche de l'effet détournent l'auteur de l'effort fécond de la pensée. *Le Sang des Comètes* est une des plus réussies et rappelle ces vers artistement façonnés, des alexandrins. *L'Heure noire,* exécutée par le même procédé, est bien inférieure, car le procédé y est outré et l'on y rencontre des vers comme ceux-ci :

Par les spleens ambiants, dans l'ombre, à pas de loups,
Elle glisse vers moi comme un spectre jaloux;
Tout ce qu'un soir d'hiver entasse de ténèbres,
Elle en empreint ma chair, mon sang et mes vertèbres.
L'âme en est saturée. . . . . .
Un spleen toujours plus noir me corrode...

Que de mots excessifs! l'auteur épuise les extrêmes et finit (ô Coppée! comme ils se méprennent en imitant de vous l'artifice que vous, au moins, avez innové!), il finit par un adverbe de six pieds, qui mange la moitié du vers : *épouvantablement.*

Il y a du travail et de l'effort dans ces vers; c'est un compliment dont M. Zénon Fière ne nous saura peut-être pas bon gré. Il faut avouer qu'il n'est pas exempt de critique, et que nous aurions aimé, avec autant de soin de l'exécution technique, plus d'invention et plus de mouvement, plus de spontanéité, plus de poésie enfin! PZ.

THÉATRE

La Comédie au coin du feu, par ARSÈNE HOUSSAYE. Paris, E. Dentu, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Jadis Musset nous donnait un *Spectacle dans un fauteuil;* aujourd'hui Arsène Houssaye nous présente *la Comédie au coin du feu.* Comparaison n'est point raison, dit le proverbe, et je m'en tiens à ce rapprochement que me suggère une involontaire association d'idées, sans pousser le parallèle plus loin. La comédie de l'ancien directeur de la Comédie-Française est en prose; mais c'est prose légère et ailée, prose de poète et de charmeur. Le titre n'est pas menteur, puisque ce sont là des scènes de la vie que l'on fait défiler devant soi en lisant le livre au coin du feu. Pourtant il s'en faut que ce soit de la comédie de coin du feu, je veux dire des dialogues vulgaires et lourds, sentant le ménage et inspirés par le dieu Bonnet de Coton. M. Arsène Houssaye sait, avec un égal succès, aborder tous les genres, hors le genre ennuyeux. Il faudrait jamais n'avoir rien lu de lui pour supposer ce dernier talent.

Les pièces qui composent ce recueil sont au nombre de six. Elles diffèrent de longueur, d'importance et d'intérêt. Toutes ont leur petite histoire, que l'auteur raconte, et qui, en deux ou trois cas, vaut la peine d'être conservée comme détail caractéristique dans l'histoire de la littérature contemporaine. La première, *la Comédie à la fenêtre*, est une pièce de société, représentée sur le théâtre de l'hôtel Castellane, le 22 mars 1851. Il s'agit de deux paires d'amours qui naissent et viennent à bien, l'une sur un balcon, l'autre entre les fenêtres de deux mansardes. Le beau monsieur et la belle dame du balcon partent pour Venise où les attend la lune de miel; mais, avant de partir, ils passent par la mairie du Xe arrondissement. L'étudiant et la grisette des mansardes arrivent au même dénouement, mais ils n'ont point besoin de se déranger pour voir la lune se lever sur leur toit, et ce n'est pas au même arrondissement qu'ils se marient. Vient ensuite *le Roi Soleil*, comédie en cinq actes, interdite par la censure. Cette brave censure de Napoléon III qui ne voulait pas qu'on touchât au grand prédécesseur, Louis XIV ! M. Arsène Houssaye en donna sa démission d'inspecteur général des beaux-arts. Le comte Waleswki n'en fut pas plus traitable, mais il lui renvoya sa démission.

Le Duel de La Tour a été joué pour la première fois à Saint-Quentin, lors de l'inauguration de la statue de La Tour, en 1856. C'est un à-propos fort ingénieux et galamment troussé, qui restera comme un autre monument gracieux élevé à la gloire d'un artiste dont le cœur valait le talent, qui était exquis. *Les Fureurs d'Hermione*, « drame en cinq actes et en cinq minutes », ne doivent évidemment pas nous arrêter longtemps. C'est une rapide et amusante esquisse de la femme jalouse que sa passion entraîne aux démarches les plus aventurées, et qui en est punie comme trop peu le sont, hélas ! par la preuve que sa jalousie ne repose sur rien que sur les fumées de son imagination. Nous voici au morceau capital du recueil, selon moi, *Mademoiselle Trente-Six Vertus*. *Mademoiselle Trente-Six Vertus* fut sifflée de toutes les clefs à la première. Elle eut cependant trente-trois représentations, qu'interrompirent seules « les chaleurs sénégaliennes de juin ». J'emprunte à l'auteur l'analyse de son principal personnage, et tout le monde m'en saura gré. « J'ai peint, dit-il, Mlle Trente-Six Vertus dans tout son réalisme outrageant. Elle se pavane dans les sept péchés capitaux ; elle a eu ses heures de passion, mais elle en est revenue. Elle sera peut-être touchée demain, mais aujourd'hui elle n'a pas le temps ; elle appartient au tourbillon qu'elle a créé ; son orgueil lui dit de tout piétiner et de se faire un piédestal, quel que soit le piédestal. Ici, elle marchera sur un amant qui se sera tué d'un coup de pistolet parce qu'elle l'aura ruiné ; là, sur un autre frappé mortellement en duel pour avoir défendu la queue de sa robe. » Une autre victime de la censure, intitulée *les Comédiennes*, clôt le recueil. Cette fois l'exécuteur était Achille Fould qui trouvait malséant qu'un ex-directeur du Théâtre-Français, haut fonctionnaire de l'administration des beaux-arts, se permît de libres-propos sur les gens de théâtre. Pourquoi ? se demande l'écrivain. Et il répond, en homme qui connaît le dessous : « C'est bien simple. Il était l'ami de ces dames ; bien plus, il était leur amant platonique à presque toutes ; elles l'avaient plus ou moins prié de ne rien laisser passer dans *les Comédiennes* qui pût attenter à leurs vertus. » Le plus beau caractère de cette comédie, plus pleine de vraie passion et de sincère douleur que bien des drames, est pourtant une actrice. Mais ces dames auraient voulu qu'on fît d'elles toutes des anges, y compris les ailes, ou, pour le moins, de petits saints. L'expérience de l'ancien directeur ne lui permettait pas de représenter les coulisses comme des plates-bandes semées de violettes pudiques et de lis sans tache. Il a mis tout ce monde à nu, et ce monde n'a pas voulu porter sa nudité sur les planches, non point par pudeur, mais par vanité.

Cette rapide revue promet au lecteur des jouissances élevées et délicates. Ce sont promesses que l'on peut faire en toute assurance : le livre les tiendra.

B.-H. G.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

La Reine Marie-Caroline de Naples, d'après les documents nouveaux, par M. A. Gagnière. Un vol. in-18 de 327 pages. Paris, Paul Ollendorff, éditeur, 1886.

L'ouvrage que voici, et qui s'offre à nous avec tous les caractères de la parfaite bonne foi (et tenant, au reste, avec ampleur, ses promesses de documents nouveaux, puisés aux bibliothèques de Naples et surtout au British Museum), ne nous fait pas précisément voyager, comme on dit, dans les sphères sereines de l'impartiale histoire. C'est proprement un réquisitoire d'une continuelle violence et d'une sincérité manifeste contre Marie-Caroline, qu'il nous donne sans

réserve, pour un monstre achevé, pour le terme extrême du lubrique, du traître et du sanguinaire. On dirait que l'exécration de toutes les victimes de cette reine a légué le soin de la maudire à la plume vengeresse de M. Gagnière. Trop est trop, soit dit sans prétendre mettre en doute aucunement la véracité de l'écrivain, mais en tenant compte cependant des questions d'encadrement, de circonstances et de points de vue. Son livre se lit, au reste, avec autant de vivacité qu'il fut écrit, et l'on frémit et l'on s'indigne avec l'auteur, sauf à raisonner par soi-même ensuite. Que c'est étrange notre monde ! Cette Marie-Caroline, dont les mœurs dépravées et le cœur féroce nous rejettent en pleine Italie du moyen âge, fut la belle-mère du débonnaire Louis-Philippe, la mère de la pieuse et légendairement bourgeoise Marie-Amélie, la propre aïeule de ces princes bien rentés et prudents, que l'héritier de l'aigle dénonce avec une régularité comique, à l'envie des déguenillés et aux foudres de l'État. Ce n'est pas l'heure, peut-être, de dauber sur l'Angleterre, qui n'a cependant jamais, elle, négligé l'occasion de nos misères, pour nous offrir ses critiques. Cette nation, incontestablement l'une des premières du monde, a, par un privilège unique, mêlé du ridicule à sa grandeur, par la manie de prêcher le libéralisme et la tolérance au voisin, à l'égard des vaincus, tandis qu'elle a toujours, elle, montré une astuce et une cruauté sans pareilles dans l'écrasement de ses propres sujets. Interrogez les souvenirs de l'Indien et de l'Irlandais; et, l'autre jour, en Birmanie, les fusilleurs photographes, qu'en dites-vous ? Le livre de M. Gagnière est presque tout entier consacré aux relations de la reine Marie-Caroline, avec la honteuse prostituée Hamilton, et avec Nelson, ce grand marin, qui fut le plus triste des hommes, pour le manque de sens moral et de loyauté. Dans ce livre, un certain aspect de l'âme anglaise nous apparaît exemplifié de façon, si l'on peut dire, éternelle. Nous avons bien ici la vraie courtisane anglaise..., et, en ce que nous regarde la France, un miroir et un exécuteur fidèle des intentions et des sentiments de tous les Anglais. L. D.

Saint Louis, prince royal, évêque de Toulouse, et la famille d'Anjou au XIIIe siècle, d'après des documents inédits, par l'abbé V. Verlaque, docteur en théologie, correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques. Un vol. in-12. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1885.

L'auteur a tout le zèle, tous les scrupules d'un historien; il s'est donné, nous le devinons bien, une peine assez grande pour écrire ce volume, et son étude, bien faite, est pourtant d'un intérêt médiocre. Que ne s'est-il contenté de tâcher d'édifier les âmes ? La tâche, — il semble, si on lit la préface, qu'il se l'était proposée, — la tâche, disons-nous, était aisée : nul besoin de compulser annales, archives et tel manuscrit du British Museum, il ne fallait que faire ressortir les mérites de ce tout jeune homme qui méprisa une couronne et envia l'humble robe du franciscain. Mais M. Verlaque n'a pas jugé bon de composer une sorte de sermon; il a pensé mettre dans son cadre la figure du jeune prince, insuffisamment représentée, et le cadre, qu'il ne pouvait faire trop riche, de peur qu'il ne retînt toute l'attention, attire le regard pourtant. Le fidèle n'est pas satisfait, le simple curieux non plus; le premier n'a pas cette apologie qui lui avait été promise, et le second ne se trouve pas reporté à ces dernières années du XIIIe siècle, qu'il ne lui eût peut-être pas déplu de revivre.

La Sénéchaussée d'Auvergne et Siège présidial de Riom au XVIIIe siècle. *Étude historique d'après les papiers et documents inédits de MM. Jacques Chabrol, Guillaume-Michel de Chabrol et Gaspard-Claude-François de Chabrol, avocats du roi et lieutenant général criminel audit siège,* par Édouard Everat, docteur ès lettres, avocat à la cour d'appel de Riom. Un vol. in-8°. Paris, Ernest Thorin, 1886.

Le volume porte encore un autre titre, celui-là plus général : *la Magistrature au XVIIIe siècle,* et c'est celui-là qu'on retiendra surtout.

Pour les habitants de l'Auvergne, et, plus particulièrement, pour les familles dont les aïeux ont été présidents, conseillers, avocats à Riom, le grand intérêt du livre résidera dans l'histoire des luttes soutenues entre les sénéchaussées de Clermont et de Riom; et celle des missions de M. de Chabrol, et celle de l'établissement du conseil supérieur de Clermont, en dépit des protestations qui s'étaient accusées avec tant de violence, et celle de l'enregistrement du fameux édit Maupeou; tous ces récits, faits d'après les documents les plus authentiques, ne laisseront pas de les intéresser très vivement.

La plupart des lecteurs de cet ouvrage fort remarquable — il sera très lu, nous n'en doutons pas — aimeront à généraliser et à appliquer à toute la France ce qui n'est pas absolument particulier à l'Auvergne. M. Everat a parlé, dans les sept premiers chapitres de son livre, de l'organisation des sénéchaussées et présidiaux, de leur ressort, de leur composition; il a parlé des membres auxiliaires, il a parlé de l'exercice de la justice; voilà bien comme un fragment de l'histoire de la magistrature française avant la Révolution. Mais est-ce là tout ce qui est capable de satisfaire notre curiosité ? Et en voyant siéger ces magistrats d'Auvergne, en assistant à leurs démêlés de toutes sortes, pour la défense de tant d'intérêts divers, disons mieux, de tant de privilèges ridicules ou non, au sujet de simples questions de préséance, ou à propos du port de la robe rouge, ne sommes-nous pas édifiés sur les mérites d'une organisation qui reposait sur les besoins du Trésor, organisation commune, ou à peu près, à tout le pays ? Et pourtant l'on pouvait rencontrer des juges intègres, jaloux d'attribuer à chacun ce qui lui était dû : les hommes valaient mieux, en somme, que les institutions. On s'en aperçut bien quand elles disparurent; combien de députés, aux assemblées révolutionnaires, qui avaient appartenu à la magistrature d'avant 1790 ! Ils furent les plus compétents. F. G.

Édits, déclarations et arrests concernans la Religion P. Réformée, 1662-1751, *précédés de l'Édit de Nantes*. Un vol. in-8° de LXXXII-660 pages. Paris, Fischbacher, 1885.

A l'occasion du deuxième centenaire de la révocation de l'édit de Nantes (octobre 1685), M. Léon Pilatte a pris l'heureuse initiative de donner une nouvelle édition des édits, déclarations et arrêts rendus par Louis XIV, depuis novembre 1662, et par Louis XV, jusqu'au 15 mai 1751. La publication de ce volume fait grand honneur aux presses de M. Eug. Gauthier, de Nice.

Le nouveau recueil, M. Pilatte le reconnaît, est loin de contenir tous les actes concernant la R. P. R., promulgués entre les deux dates qu'il s'est fixées, en fondant ensemble les publications analogues de 1714, 1729 et 1752; mais il est juste de reconnaître aussi, avec lui, qu'une collection plus volumineuse et plus complète ne saurait contenir rien d'essentiel qui ne se trouve dans celle-ci. « La raison, dit-il, en est simple; les recueils reproduits ici ont été imprimés pour servir de guides aux persécuteurs des huguenots, pour être le code officiel de la persécution; ils en posent les principes, ils en règlent l'application d'une manière générale, et ils comprennent, à titre d'exemples ou de jurisprudence, un certain nombre de cas particuliers. Ce qui grossira surtout le recueil futur, ce seront principalement, sinon uniquement, ces cas particuliers variant et selon le caprice du souverain, et selon les coutumes des diverses provinces, et selon, pour une part, l'humeur plus ou moins tolérante ou plus ou moins persécutrice de chaque parlement. »

On ne saurait mieux dire. Toutes les pièces d'ordre général contre les religionnaires ont été publiées. Mais pourquoi, dira-t-on, seulement depuis 1662? La raison en est simple, et nous la donnons après l'avoir soigneusement vérifiée dans un grand nombre de recueils d'édits et d'arrêts. C'est que, depuis la promulgation de l'édit de Nantes (avril 1598) jusqu'en 1662, on ne trouve, concernant les protestants, que deux catégories de documents : d'une part, les édits généraux, comme l'édit de Loudun (mai 1616), et la réponse au cahier général, de ceux de la R. P. R., présenté à Louis XIII, en son palais de Fontainebleau (juillet 1625), qui sont encore plus favorables aux religionnaires que ne l'était l'édit de Nantes; d'autre part, des arrêts rendus par les parlements ou des déclarations royales visant des cas particuliers et, le plus souvent, des infractions commises par les protestants eux-mêmes, contre certains articles de l'édit de Nantes. Ces derniers documents sont relevés avec un soin minutieux, dans les *Mémoires* du clergé de France, trop heureux d'y trouver des précédents et une jurisprudence.

Sous Henri IV, sous Louis XIII et, pendant la régence d'Anne d'Autriche, sous les ministères de Richelieu et de Mazarin, les protestants furent donc traités, en général, avec un grand sentiment d'équité et une bienveillante impartialité.

Mazarin meurt; le soir même, Louis XIV prend le pouvoir. Il se rappelle que, au temps du siège de la Rochelle et pendant les guerres, dites religieuses, de cette époque, le parti de Condé était moins un parti religieux qu'un parti politique, puisqu'un grand nombre de catholiques combattaient sous les drapeaux du prince et un grand nombre de protestants sous l'étendard royal; il a apaisé les troubles de la Fronde : il veut prévenir ceux qui pourraient avoir la religion pour motif ou pour prétexte; il y réussira s'il obtient l'unité religieuse. Que faire pour obtenir ce résultat? Décourager, lasser les protestants en les harcelant, en leur retirant une à une toutes les concessions consenties par ses ancêtres, Henri IV et Louis XIII. De là tous ces édits qui se succèdent sans interruption, s'attaquant à l'enfant avant sa naissance, le suivant à l'école, le gênant dans le choix d'une profession, entravant sa carrière, le guettant à la mort, restreignant chaque jour davantage les droits des pasteurs et la facilité des prêches. Et quand, par cent brèches, on eut à peu près ruiné l'édit de Nantes, on fit une dernière poussée et l'on renversa le peu qui en restait. L'édit de révocation n'est guère, à vrai dire, que la codification des mesures antérieures, mesures absolument impolitiques, qui firent plus de tort aux catholiques restés en France qu'aux protestants émigrés.

Par la date du premier de ces édits, 1662, et la série de ceux qui suivirent, il est facile de voir combien est injuste l'accusation portée contre Mme de Maintenon par ceux qui l'ont présentée comme l'inspiratrice de la révocation; ceux-là ont oublié que Mme de Maintenon, élevée dans la foi protestante jusqu'à l'âge de treize ou quatorze ans, vécut toujours sous l'influence de son éducation première; elle n'admettait ni le culte de la Vierge ni le culte des saints, et, comme nous l'avons dit ailleurs, elle fut juste assez catholique pour n'être pas protestante.

CH. L. L.

Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans; sa vie et sa correspondance avec son frère Charles II, par le comte DE BAILLON. Paris, Perrin et Cie, 1886. Un vol. in-8°.

Le comte de Baillon vient de donner, en étudiant Henriette-Anne d'Angleterre, une suite à l'intéressante biographie de Henriette-Marie de France, qu'il a publiée il y a quelques temps. Ce nouveau volume est à la hauteur des autres travaux du comte de Baillon; ils figurent dignement à côté des *Mémoires de Mme Elliott* et des études sur *Lord Walpole à la cour de France, Mme de Montmorency, Louise de Lorraine*, etc. Tous ceux qui aiment l'histoire agréablement racontée dans ses détails les plus curieux, en même temps que les plus exacts, goûteront ce livre, dont un des plus vifs attraits est la correspondance inédite entre le roi d'Angleterre et sa sœur. Sans ajouter rien de nouveau au fonds historique déjà si fouillé et si connu, elle nous présente, sous un jour piquant et souvent inattendu, les épisodes les plus caractéristiques de la cour de Louis XIV et de celle de Charles II, et les

négociations auxquelles la jeune princesse prit une part active. Sa mort, si soudaine et si saisissante, qui inspira à Bossuet un mouvement oratoire resté célèbre, est racontée avec une émotion sobre et poignante. M. de Baillon en a-t-il éclairci le mystère ? Je ne le crois pas, et l'ombre de cette jeune et charmante femme, enlevée si cruellement et si tôt, planera toujours sur la mémoire du duc d'Orléans. Quoi qu'il en soit de l'innocence ou de la culpabilité de celui-ci, — et je ne voudrais me prononcer ni dans un sens ni dans l'autre, — l'histoire de Marie-Anne d'Angleterre racontée par M. de Baillon est émouvante comme un drame et apporte, à un point de vue plus spécial, par les publications des lettres inédites dont j'ai parlé, une contribution importante à l'incessante accumulation des matériaux historiques qu'aura à mettre en œuvre le prochain historien général du XVIIe siècle.

B.-H. G.

Les Orateurs de la Législative et de la Convention, par F.-A. AULARD. Paris, Hachette et Cie, 1885. Deux vol. in-8°.

Poursuivant la tâche entreprise avec *les Orateurs de l'Assemblée constituante,* M. F.-A. Aulard complète son tableau de l'éloquence parlementaire pendant la révolution française en étudiant *les Orateurs de la Législative et de la Convention.* Dans les quelques pages qu'il intitule : *Conclusion*, et où il déclare qu'il ne conclura pas, l'auteur nous dit pourquoi il ne croit pas devoir faire « une étude spéciale de l'éloquence sous le régime de la Constitution de l'an III ». C'est que, « dans cette éclipse des idées morales qui signala la période du Directoire, ce fut une éloquence de découragés et d'intrigants... Le style oratoire, perdant toute force et tout caractère, s'abaissa au niveau de la pensée. L'éloquence politique ne reparaîtra véritablement en France que quand la Restauration relèvera la tribune au milieu d'une demi-liberté. » Aussi nous promet-il, s'il en a le temps et la force, de reprendre son travail en lui donnant pour objet les discours des orateurs de la Restauration. Il est à croire que la chaire que vient de lui confier le conseil municipal de Paris dans la Sorbonne même lui laissera les loisirs nécessaires pour mener à terme le labeur annoncé. C'est la meilleure manière de répondre à des attaques qui se trompent de but, et à des critiques auxquelles l'institution d'une chaire municipale de l'histoire de la Révolution, à la Faculté des lettres de Paris, peut sans doute donner lieu, mais qui ne regarde en rien le titulaire, lequel, tout en en souffrant, n'en peut mais.

L'œuvre de M. Aulard restera parmi les travaux les plus remarquables et, disons-le bien vite et bien haut, les plus impartiaux de ce temps sur des événements et des hommes qui seront encore longtemps la proie des partis. Ce n'est pas un simple amas de documents appréciés par un rhéteur. Loin de là. Les jugements qu'il porte sont d'un historien, marqués au coin du bon sens, de l'honnêteté critique et de la conviction qui naît de recherches personnelles faites consciencieusement. Pour être républicain, l'auteur ne se croit pas obligé de tout admirer dans les hommes de la révolution. Il fait la part du blâme et de la réprobation, et cette part, j'en sais qui la trouveraient trop large en bien des cas. Plein de sympathie pour Danton, il ne s'en fait pas le panégyriste quand même. Plein d'horreur pour les visions sanglantes de Marat, il n'hésite pas à tracer de cet homme tant calomnié un portrait fidèle, aussi loin du crapaud pustuleux de Michelet que du héros dont on fit l'apothéose.

Le livre est écrit d'un bon style, sobre, un peu monotone peut-être, et sans ces mouvements de vie qui échauffent et entraînent le lecteur. On y relèverait des négligences, faciles à faire disparaître d'ailleurs. J'en citerai une, parce que je l'ai notée dès le début et qu'elle prévient défavorablement. A la page 2 de l'avant-propos je lis : « Notre critique sera donc loyale. De quelque orateur qu'il s'agisse, *on* jugera moins *sa* politique qu'on ne l'expliquera. *On* oubliera *ses* préférences propres pour revêtir un instant la personnalité d'un montagnard ou d'un girondin et saisir le secret de *son* inspiration oratoire. Que M. Aulard relise ce passage et qu'il l'annote comme il eût fait d'une copie d'un de ses anciens élèves de rhétorique. L'usage du pronom possessif y est absolument vicieux.

Le premier chapitre de l'ouvrage, intitulé du *Texte des discours,* où M. Aulard discute les sources et expose la manière excellente dont il s'en est servi, présente un grand intérêt. C'est un tableau rapide et bien fait du journalisme politique officiel pendant la révolution. On ne l'avait pas encore, que je sache, considéré à ce point de vue spécial, et ce que M. Aulard en dit ne paraît être, dans sa brièveté et sauf additions possibles, définitif.

Histoire de la monarchie de Juillet, par PAUL THUREAU-DANGIN. Tome III. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1886. Un vol. in-8°.

M. Paul Thureau-Dangin vient de donner au public le troisième volume de son *Histoire de la monarchie de Juillet.* Les deux premiers volumes ont été, l'année dernière, couronnés par l'Académie française, et l'auteur a reçu le grand prix Gobert. C'est donc un livre dont la fortune est faite. Le présent volume va de 1836 à 1839; il comprend le premier ministère Thiers et les ministères du comte Molé et du maréchal Soult. L'éditeur appelle particulièrement l'attention sur l'analyse des luttes parlementaires (l'alliance et la brouille de MM. Molé et Guizot, la coalition), sur le chapitre qui traite du progrès de la paix religieuse (Lacordaire, Montalembert, etc.), et sur l'histoire de la guerre africaine depuis ses débuts jusqu'à la prise de Constantine. Ce volume est en outre très riche en documents inédits.

Le talent et les qualités de M. Paul Thureau-Dangin comme historien sont consacrés par le jugement de l'Académie française. Je n'en appellerai point, ni ne le discuterai. Je me sens mal à l'aise pour parler

froidement d'une œuvre historique qui est aussi une œuvre politique militante en faveur de l'orléanisme, et où l'on rencontre des assertions dont je me contenterai de citer, sans commentaires, deux exemples : « Il paraît aujourd'hui avéré que, soit pour obtenir quelques adoucissements au régime de la détention, soit pour d'autres motifs, Blanqui rendit plusieurs services à la police de Louis-Philippe. » Voilà pour la conscience et la sagacité historiques. — « L'amollissement et l'aplatissement sont les conséquences naturelles d'une civilisation matérialiste et d'un état démocratique. » Voilà pour l'esprit philosophique et pour l'intelligence des faits sociaux. B.-H. G.

Les Guerres d'Italie, par MONTLUC. Texte établi par Alfred Baudrillart. Paris, librairie de la Société bibliographique, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Dans cette édition de Montluc, M. Baudrillart ne présente que les quatre premiers livres des *Commentaires*, « ceux qui traitent des guerres d'Italie, parce que dans les trois suivants, où il est question des guerres de religion, Montluc a souillé sa gloire par sa cruauté ». Il a dû, même dans ces quatre premiers livres, faire des coupures, supprimer des longueurs, retrancher des épisodes insignifiants. Il a divisé en chapitres « les livres interminables de Montluc », en y ajoutant des notes chronologiques et biographiques. Enfin il a rajeuni l'orthographe et quelquefois la langue, voulant faire, non pas une édition savante, mais une œuvre de vulgarisation.

M. A. Baudrillart a bien fait ce qu'il a voulu faire. Le nouveau volume de cette collection des Petits Mémoires, entreprise par la Société bibliographique, remplit parfaitement le but que poursuivent les éditeurs, et est recommandable à bien des titres. En effet, pour nous servir encore des mots mêmes de M. A. Baudrillart, « Henri IV avait raison de dire des *Commentaires* de Montluc : C'est la Bible des gens de guerre. Ils doivent être un peu la nôtre, puisque aussi bien aujourd'hui nous sommes tous soldats... Nous y apprendrons à tenir en grande estime les vertus de désintéressement, de discipline et de sacrifice; nous y retrouverons peut-être la passion des armes et la vieille idée française, qu'il n'est en somme qu'un lit sur lequel il soit bon de mourir, celui qu'avec Montluc nos ancêtres appelaient le lit d'honneur. »

B.-H. G.

BIBLIOGRAPHIE — MONOGRAPHIE

— Singularités — Compilations — Curiosités littéraires —

The Encyclopædic Dictionary. A new and original work of reference to all the words in the English language, with a full account of their origin, meaning, pronunciation, and use, with numerous illustrations, vol. V (part. I.). London, Paris, New-York and Melbourne, 1886. Cassell and C°.

La première moitié du cinquième volume du *Dictionnaire encyclopédique,* que publie en langue anglaise la librairie Cassell de Londres, vient de paraître. S'ouvrant avec les lettres M E N, au mot *mem.*, forme abrégée de *memorandum,* ce neuvième demi-volume se ferme sur le mot *parbuckle,* terme de marine signifiant « double boucle. » L'œuvre se poursuit avec une régularité qui permet d'en prévoir le terme dans un délai relativement court, dix-huit mois environ. Il est impossible de faire tenir plus de matière utile en moins d'espace, et cependant tous les sujets de grammaire, d'histoire, de science, d'art, d'industrie, etc., y sont traités avec autant de concision que de conscience et d'une façon complète. L'histoire du *mormonisme* et des *mormons,* par exemple, est résumée et tient tout entière en soixante-dix lignes; par contre, la préfixe *mono* n'y engendre pas moins de deux cent vingt-cinq mots (Littré n'en donne que quarante-quatre); le mot *mountain* s'y trouve en tête de cinquante-cinq mots composés. Les sciences, la chimie notamment et l'histoire naturelle, y sont l'objet d'une étude particulièrement attentive, les définitions étant complétées dans l'une par les formules, dans l'autre par des gravures d'une exactitude parfaite en leurs petites dimensions. Des figures également très soignées accompagnent tous les termes d'art, complément précieux surtout en matière d'architecture et d'art héraldique; c'est ainsi que le mot *Norman architecture* — qui occupe cent lignes en deux parties, dont l'une est consacrée à la France et l'autre à l'Angleterre — est éclairé par deux dessins,

dont l'un représente une porte plein cintre avec son encadrement, à la partie cintrée, d'un quadruple rang de moulures en zigzag. L'autre dessin montre à l'extérieur le transept et la tour de la cathédrale de Winchester.

Le *Dictionnaire encyclopédique*, venant après les dictionnaires de Webster, Ogilvie et Richardson, les a remplacés, à juste titre, dans la faveur publique, ce que justifierait suffisamment le bon marché exceptionnel de cette grande publication. E. C.

A Dictionary of the anonymous and pseudonymous literature of Great Britain. Including the works of foreigners written in, or translated into English language, by the late SAMUEL HALKETT and the late rev. JOHN LAING, vol. III (*O to 'Tis*). Edinburgh, William Paterson; 1885. Grand in-8° à 2 colonnes, de 420 pages environ; percalinage anglais. — Prix : 2 £. (50 fr.).

A deux reprises déjà nous avons eu occasion de parler de cette précieuse publication, commencée en 1881, et dont le troisième volume vient seulement de paraître. Nous n'avons pas, dès lors, à revenir sur ce que nous en avons dit précédemment. Bornons-nous à constater que l'éditeur continue son œuvre avec un soin minutieux qui ne se dément pas et qui fera de cet ouvrage une des plus belles et plus utiles productions bibliographiques de la littérature anglaise. Ajoutons que, dans ce troisième tome comme dans les précédents, les bibliophiles français trouveront de curieux renseignements sur certains livres composés en notre langue, imprimés et publiés en Angleterre. Il n'y a que du bien à dire de ce *Dictionnaire d'anonymes et de pseudonymes* qui manquait depuis si longtemps à nos voisins; sans doute, il s'y trouve quelques lacunes, et, dans notre collection, si modeste cependant, de productions anglaises, nous possédons une quinzaine d'opuscules qui n'y figurent point. Il lui faudra certainement donner plus tard un supplément comme celui que l'on prépare actuellement pour notre *Barbier*. Actuellement, on ne peut que désirer vivement de voir publier, aussitôt que possible, le quatrième et dernier tome de ce bel ouvrage, sur lequel nous nous proposons de faire une étude d'ensemble dès qu'il sera terminé. PHIL. MIN.

BEAUX-ARTS

L'Hôtel Drouot et la curiosité en 1884-1885, par PAUL EUDEL, avec une préface par Philippe Burty. Édition ornée d'un portrait de l'auteur par Worms et de nombreuses illustrations. Cinquième année. Un vol. in-18 de XXIV-456 pages. Paris, G. Charpentier.

Quatre volumes déjà, précédant celui-ci, ont obtenu le plus légitime succès dans le monde de l'art et de la curiosité. M. Paul Eudel traite, en effet, d'une plume alerte, spirituelle, admirablement informée sur les choses et sur les hommes, féconde en renseignements et en enseignements, riche de faits et d'anecdotes, cette matière complexe — variée à l'infini, abondante en contrastes, pétrie de larmes et de joies, d'illusions et de déceptions amères, de suffisance de parvenu et de goût héréditaire, d'ignorante hâblerie et de science modeste, de charlatanisme, voire de friponnerie, et d'absolue probité commerciale, — que représente le transit d'une saison à l'hôtel Drouot. Que de vivants portraits d'artistes, de collectionneurs et de marchands, fixés d'un trait rapide et sûr! que de bons et sages conseils donnés à chacun sans pédantisme! que de jolis chapitres inspirés au jour le jour par les hasards de l'affiche en cet aimable livre, égayé par surcroît de croquis et d'autographes tirés sans doute des catalogues mêmes des ventes dont il retrace la physionomie, et dont le souvenir se trouve, de la sorte, singulièrement ravivé et perpétué!

M. Paul Eudel, qui tient à faire bonne mesure au lecteur, ajoute à chacun de ses volumes l'attrait d'une *préface* signée d'un autre nom. Quelque brillant *caprice* ou de vives *variations* pour plume solo sur ce thème donné, « l'Hôtel Drouot », où s'exercera sa propre verve en l'espace de 450 pages. C'est une aimable coquetterie d'auteur sûr de lui. Les virtuoses, par qui ce morceau d'ouverture a été tour à tour exécuté, sont MM. J. Claretie, A. Silvestre, Ch. Monselet et Champfleury. Cette année, l'avant-propos est de M. Philippe Burty. De bon compte, c'est à lui qu'eût dû revenir l'agréable mission de présenter au public la première série de ces annales de l'hôtel Drouot, car M. Burty est en réalité le créateur du genre qu'il introduisait, en 1859, dans le premier numéro de la *Gazette des beaux-arts*. Aussi est-elle charmante, cette préface, faite de ses souvenirs d'un temps qui fut la plus glorieuse époque de « l'hôtel », où le collectionneur était vraiment un amateur, un connaisseur, et non le spéculateur, le marchand éhonté se dérobant à la patente, que depuis, trop souvent, il est devenu. Il y a là des pages exquises que je regrette extrêmement de ne pouvoir citer, comme le portrait du marquis de Saint-Senne, la réhabilitation du « petit amateur », un morceau achevé d'une rare saveur littéraire, ainsi que le tableau d'une grande vente d'alors, avec sa mise en scène d'une fidélité puissante et le mouvement vrai de ses émouvantes péripéties. Ce tableau, M. Philippe Burty nous dit qu'il le dé-

tache d'une nouvelle écrite depuis longtemps déjà, *la Boîte en laque blanc*, qu'il ne se sent pas le courage de publier. Voilà un témoignage de modestie peu commun et tout à fait hors de saison. Nous espérons que, mis en goût par le bon accueil fait à ce fragment, M. Burty se décidera à nous donner la nouvelle complète. Lire une œuvre de fiction ayant pour objet l'art et la vie artiste contemporaine, tracée par un écrivain qui possède de l'un et de l'autre l'expérience lentement acquise et la plus achevée, qui n'a qu'à emprunter au trésor inépuisable de sa propre mémoire : cela nous reposerait un peu de l'effort terrible dont un romancier célèbre offre en ce moment le laborieux spectacle, à vouloir traiter ce sujet qui lui est peu familier, où il multiplie les menues erreurs de détail, les faits de seconde main et les lieux communs présentés comme autant de révélations esthétiques originales. La préface de M. Burty est une véritable bonne fortune pour le cinquième volume de *l'Hôtel Drouot et la curiosité*.

Bibliothèque internationale de l'art. — *Les musées d'Allemagne : Cologne — Munich — Cassel*, par Émile Michel. Un vol. in-4°, de VIII-298 pages, accompagné de 15 eaux-fortes et de 80 gravures. Paris, 1886, librairie de *l'Art*, J. Rouam.

Le nouvel ouvrage dont vient de s'augmenter la *Bibliothèque internationale de l'Art*, dirigée par M. Eugène Müntz, a le double mérite d'être à la fois une œuvre d'érudition et une œuvre de sentiment. L'alliance est rare. Depuis le jour où Diderot écrivait son premier Salon, la littérature artistique a pris en France, dans le mouvement intellectuel, une place considérable. Cette littérature, pendant longtemps, garda l'empreinte de ses origines, et, comme l'avait été la critique de Diderot, demeura purement sentimentale, se complaisant un peu trop peut-être à de « vagues dissertations esthétiques ou littéraires », pour me servir des termes mêmes employés par M. Émile Michel. On attribue volontiers à W. Bürger (Th. Thoré) la réaction qui se produisit, il y a une trentaine d'années, contre la critique de l'école de Diderot et de Stendhal, et qui engendra un mouvement de recherches historiques plus sévères. On ne se borna plus à l'étude et à l'appréciation des œuvres d'art, on voulut connaître exactement et déterminer leur filiation intime, remonter à leur source. L'histoire de l'art fut rejetée tout entière à la fonte. Comme toutes les réactions, celle-ci poussa les choses à l'excès. Elle rendit des services, mais les fit chèrement payer, cette école de la critique — document dont la sécheresse, l'aridité, l'odeur de poussière et de moisi qu'elle mettait sans plus dans ses livres donnaient à la longue le dégoût des œuvres dont elle parlait. Elle suffit cependant à de belles fortunes académiques et administratives. De hautes fonctions, un siège à l'Institut récompensèrent tels et tels dont le cœur n'avait jamais battu, dont l'œil ne s'était jamais mouillé devant une œuvre d'art, mais qui avaient eu la patience de fouiller, de copier et de publier d'énormes dossiers d'archives publiques.

M. Émile Michel, l'auteur des *Musées d'Allemagne*, nous ne saurions trop lui en savoir gré, n'appartient pas à cette triste école. Non qu'il ne s'éclaire et ne nous éclaire en sa route aux lumières d'une érudition scrupuleuse et fort attentive; mais, en outre qu'il étudie les primitifs à Cologne, Rubens à Munich ou Rembrandt à Cassel, il parle des œuvres et des hommes avec cette chaude et naturelle éloquence qui trahit l'émotion profondément ressentie. La « Librairie de l'Art » a su ajouter à cet excellent livre la parure d'une illustration exceptionnellement opulente : 80 gravures dans le texte, dont quelques-unes reproduisent des dessins de M. Émile Michel lui-même, d'après des tableaux préférés, et 15 grandes eaux-fortes d'après Rubens (3), Bruyn, Palma Vecchio, Murillo, Antonio Moro (2), Van Dyck, Gonzalès Coque, David Téniers (3), Adrien Brauwer et Rembrandt.

E. C.

GÉOGRAPHIE

— Voyages — Mœurs et Coutumes —

Grèce, Turquie, le Danube, par Charles Bigot. Paris, Paul Ollendorff, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

M. Charles Bigot, un de nos journalistes les plus érudits, ancien élève de l'école d'Athènes, vient de réunir en un fort amusant volume le récit au jour le jour de son voyage en *Grèce*, en *Turquie* et sur *le Danube*. En même temps qu'un récit humoristique de la plus charmante humeur, c'est un livre de documents précieux sur la Grèce et sur la Turquie modernes. Bien qu'on ait souvent écrit sur ces pays, il y a toujours du nouveau à en dire, surtout depuis que la civilisation s'y est de plus en plus infiltrée, transformant peu à peu les usages, modifiant les mœurs et produisant des résultats qu'il est utile de

connaître. M. Charles Bigot a su trouver une formule personnelle qui donne à ses récits une saveur très grande et il nous initie à toutes les découvertes faites depuis quelques années dans ces pays, où le sol renferme des trésors encore ignorés, pouvant apporter de complètes transformations dans l'étude de l'histoire ancienne. G. T.

A travers la Chine, par Léon Rousset, ancien professeur à l'arsenal de Fou-Tchéou. Deuxième édition, contenant vingt-huit gravures et une carte. Paris, Hachette et Cie, 1886. Un vol. in-16.

Ce livre, écrit par un homme dont on peut dire : Noblesse oblige, et qui a vu et étudié de près pendant sept années ce dont il parle, est une mine de renseignements de premier ordre sur les Chinois, leurs mœurs, leurs qualités, leurs défauts, leurs besoins, les ressources de leur sol et de leur industrie, sur la situation respective des différentes nations européennes en Chine, et particulièrement sur le rôle politique et commercial qu'y joue et qu'y devrait jouer la France. Outre l'attrait d'une relation de voyage rédigée par un observateur qui sait décrire et qui, grâce à sa connaissance de l'histoire et des légendes nationales, relève son récit de piquantes et curieuses anecdotes, le volume de M. Léon Rousset a une valeur pratique et patriotique inappréciable : il est admirablement fait pour exciter chez nous l'esprit d'entreprise, en nous montrant que « le meilleur moyen d'assurer l'influence de notre pays, c'est de nous répandre au dehors, et que la première condition de ce progrès, c'est de connaître les autres peuples, leur civilisation, leur caractère et leurs besoins, d'imiter, en un mot, l'Angleterre et de lutter avec elle sur ce terrain fécond, où la France pourrait lui disputer, sinon l'empire commercial, du moins l'empire moral et civilisateur du monde. »

Ces figures, datées de 1878, ne sont pas moins vraies aujourd'hui qu'elles l'étaient alors. La guerre avec la Chine et le traité qui en est sorti, nos entreprises à main armée que l'on qualifie du nom de politique d'expansion coloniale, les progrès que nous avons pu faire et les fautes que nous avons certainement commises, rien de tout cela ne nous autorise à rejeter comme arriéré ce jugement que l'histoire du passé et l'histoire du présent ne motivent qu'avec trop de force : « La France ne tient pas, en Chine, la place qu'elle devrait y occuper ; peut-être y a-t-il à cela beaucoup de sa faute. » Si l'on veut des explications, en voici dont on ne contestera pas la netteté : « Il n'y a point en Chine, de politique française ; nous sommes, à Pékin, des comparses, toujours prêts à répondre *Amen* à tout ce que disent les premiers rôles : l'Angleterre, l'Amérique et la Russie, et peut-être bientôt aussi, l'Allemagne. Ce n'est cependant point notre diplomatie qu'il faut rendre responsable de cette triste situation. C'est nous-mêmes, c'est l'indifférence et l'ignorance de la France sur les questions d'influence extérieure qu'il en faut accuser. Comment nos agents prendraient-ils une attitude résolue et une initiative qui pourrait éveiller la jalousie des autres puissances ? Ils savent qu'ils ne seraient ni soutenus, ni suivis, ni même compris. Ils se tiennent sur la réserve, et chaque jour, nous perdons quelque reste de cette influence française qui fut, il y a deux siècles, prépondérante en Chine. » Le *Journal d'un Interprète en Chine* ne soutient pas une autre thèse. C'est de quoi donner à réfléchir, et de quoi rappeler que si le sang va vivifier les extrémités les plus éloignées du centre, c'est parce qu'il reçoit une vigoureuse impulsion au cœur.

M. Léon Rousset n'a pas seulement fait œuvre d'explorateur, de lettré et d'écrivain : il a fait œuvre de bon citoyen français.

B.-H. G.

PETITE GAZETTE DU BIBLIOPHILE

La troisième livraison complétant le tome premier de la revue **les Lettres et les Arts** se maintient à la hauteur des deux précédentes si elle ne les surpasse point. Elle s'ouvre par un merveilleux dessin de Meissonier illustrant une charmante nouvelle de M. Ad. Racot; puis dans un petit roman, dont on appréciera toute la curieuse nouveauté, M. Bentzon met aux prises un Japonais et une Parisienne, deux races, deux civilisations et deux amours. Albert Aublet a, sur cette donnée, peint deux panneaux qui le placent définitivement parmi les maîtres du modernisme élégant. Après des sonnets de José-Maria de Heredia dignes de lui, du plus éminent des *Sonneurs de Sonnets*, vient une curieuse biographie de Mme Caron, la nouvelle étoile de l'Opéra, par M. Reyer, l'auteur de *Sigurd*, et un ravissant portrait d'elle par Toulmouche. M. Gerspach a donné une note courte, mais substantielle sur les admirables tapisseries que le regretté Baudry avait dessinées pour les Gobelins; Francisque Sarcey, des souvenirs bon enfant et gais, pleins de vivacité gauloise; notre éminent confrère M. Charles Yriarte, un article plein de révélations sur César Borgia; Anatole France, qui ne quitte la direction de la Revue que pour mieux lui assurer sa précieuse collaboration, publie une nouvelle exquise. Un excellent article de Claudius Popelin sur notre regretté collaborateur Armand Baschet complète ce numéro qu'accompagnent une intéressante Revue bibliographique, un Courrier des théâtres, une Chronique financière, etc., et qui renferme des dessins de Dagnan-Bouveret, de Grasset, de Calmettes, de Richard Goubie, de Saint-Elme

Gautier, plus de quarante dessins originaux et inédits.

La Revue *les Lettres et les arts* est, on ne peut le nier, la plus belle revue de ce siècle. Lorsque les éditeurs y auront introduit la variété dans le moyen de reproduction en relief et en creux, ce sera une merveille de perfection.

L'éditeur Isidore Liseux vient de publier un livre essentiellement moderne de M. Alexandre Piedagnel : **Jadis**, souvenirs et fantaisies, avec six eaux-fortes de Marcel d'Aubépine. C'est un magnifique volume in-8° d'environ 400 pages, remarquablement tiré par Unsinger à 450 exemplaires numérotés (350 sur Hollande à 24 fr., 100 sur grand Japon à 36 fr.). M. Piedagnel ne nous a pas apporté dans ce recueil une grande moisson de pièces littéraires inédites ; il a réuni une foule de petits opuscules divers qui sont comme la quintessence de son œuvre poétique et de ses études de prosateur curieux et aimable. Peut-être même peut-on lui reprocher d'avoir un peu tiré sur la corde ; pour joliment tressée qu'elle soit, le chanvre en est souvent de troisième main et parfois la ficelle paraît éméchée. Il suffit de lire la liste des ouvrages *du même auteur*, dont M. Piedagnel ne manque jamais d'établir la nomenclature minutieusement détaillée à la fin de ses livres, pour se convaincre qu'il nous sert ici une seconde *resucée*. Ce ne serait pas faire honneur au talent gracieux de l'auteur d'*hier* que de ne pas lui demander de nouvelles chansons et de nouveaux récits. Nous aimons à espérer que M. Piedagnel ne survit point à sa muse et que l'heure n'est pas encore venue pour lui de faire encadrer sa plume. Donc, tout en admirant le joli volume de *Jadis*, illustré par le talent printanier de M. d'Aubépine, nous pouvons dire que ces variations sur le *Carnaval de Venise* littéraire de M. Piédagnel ont assez duré, et que nous serons charmé de retrouver le virtuose dans de nouvelles compositions. M. Isidore Liseux, qui avait précédemment publié *Avril*, un des livres à succès de sa librairie, a fait de *Jadis* un ouvrage charmant que les amateurs accueilleront avec faveur, tout en se disant *in petto* à l'adresse de M. Piedagnel : « Pour cette fois-ci, passe encore ; mais ne nous la faites plus ! »

Les amateurs de bons et beaux livres ne pourront que féliciter la Librairie des Bibliophiles d'avoir encore placé un chef-d'œuvre de Lamartine dans la collection de la *Bibliothèque artistique moderne*, où MM. Jouaust et Sigaux veulent réunir les meilleurs contes et romans contemporains, faisant ainsi pour les auteurs de notre siècle ce qu'ils ont si heureusement entrepris, avec leur *Petite Bibliothèque artistique*, pour ceux des siècles passés. La publication de **Graziella** vient d'ailleurs à son heure, aujourd'hui qu'on se prépare à élever une statue à l'auteur des *Méditations*.

Cette édition est, elle aussi, un monument à la gloire du poète. L'exécution typographique en est des plus soignées. Les dessins qui l'accompagnent sont de M. Bramtot, qui a interprété avec autant de grâce que de vérité la charmante idylle de Lamartine. Il a trouvé dans l'habile aquafortiste Champollion un traducteur aussi fidèle qu'ingénieux de ses remarquables compositions.

La publication de *Graziella* a été précédée tout dernièrement de celle de *Jocelyn*, avec dessins de Besnard gravés par de Los Rios. Les éditeurs ont voulu ainsi donner simultanément le chef-d'œuvre poétique de Lamartine et son chef-d'œuvre de prose. C'est à *Graziella* que se trouve jointe une étude sur Lamartine écrite par M. Louis de Ronchaud, l'un des amis les plus intimes et les plus dévoués du grand poète.

Graziella forme un beau volume, du format in-8° écu, l'un des plus appréciés des bibliophiles. Le prix est de 25 francs. Il y a aussi un tirage en grand papier, in-8° raisin, sans compter les exemplaires en papiers de Chine, Whatman et du Japon, dans les deux formats.

Nous rappelons aux amateurs que dans la même collection ont déjà paru : les *Contes d'Alphonse Daudet ;* le *Roi des Montagnes ;* le *Capitaine Fracasse*, 3 volumes ; *Une Page d'amour*, 2 volumes, et enfin *Servitude et Grandeur militaires*, dont nous avons tour à tour rendu compte à nos lecteurs (30 fr.).

La même librairie vient d'ajouter à sa collection des *Curiosités historiques et littéraires* les **Lettres d'amour d'Henri IV**, publiées par M. de Lescure, avec une piquante préface et des notes fort curieuses ; le *Livre*, nous le rappelons, a eu la primeur de ce travail, c'est un choix fait dans les trois cents lettres du vert-galant à Corisande d'Andoins, comtesse de Grammont, à Gabrielle d'Estrées, à Henriette de Balzac d'Entragues, marquise de Verneuil, à la reine Marie de Médecis. Ces lettres, perdues dans les dix mille lettres politiques, diplomatiques, militaires, de la grande collection des *Lettres missives d'Henri IV*, publiées de 1842 à 1877 sous les auspices du ministère de l'instruction publique, acquièrent, par leur isolement, un relief, une fraîcheur, une vivacité de couleur, qui font de la plupart d'entre elles des chefs-d'œuvre de style et de sentiment. Le choix dû à l'auteur du livre *les Amours d'Henri IV*, dont le succès dure encore, a été relevé pour la première fois sur la collection complète. Il est le plus abondant, le seul fait avec méthode et avec critique.

Le volume des *Lettres d'amour d'Henri IV*, publié dans le format grand in-18 jésus, qui permet de donner au texte de belles marges, est imprimé avec un soin qui en fait un véritable livre d'amateurs ; le prix est de 4 fr.

Dans cette même collection des *Curiosités historiques* de MM. Jouaust et Sigaux a paru dernièrement un ouvrage très curieux : **Madame la comtesse de Genlis**, sa vie, son œuvre, sa mort (1746-1830), d'après des documents inédits par Honoré Bonhomme. Dans l'histoire littéraire de la fin du XVIIIe siècle et du commencement de celui-ci, il n'est peut-être pas de physionomie plus curieuse, plus complexe, plus

attirante que celle de la comtesse de Genlis et cependant il n'existait pas jusqu'ici une monographie détaillée et complète de ce colossal bas bleu aux trouées de chair rose. M. Honoré Bonhomme, qui est l'un des plus compétents historiographes du XVIIIe siècle et un érudit fouilleur, nous a très spirituellement restitué sous ses différentes faces la figure piquante de Mme de Genlis dans ce livre qui contient près de cent quarante pages. Après une étude habilement étudiée et écrite sur l'auteur des *Souvenirs de Félicie*, M. Bonhomme nous donne une dizaine de lettres inédites de Mme de Genlis avec des éclaircissements et des notes; puis, dans un troisième chapitre, il analyse avec soin le caractère et les aptitudes des élèves de Mme de Genlis; enfin, il nous dresse la bibliographie chronologique de son œuvre plus clairement qu'on ne l'avait fait jusqu'alors, et dans un appendice, sous forme de résumé, il fait passer sous les yeux du lecteur quelques-unes des critiques littéraires et autres, auxquelles Mme de Genlis se laissa aller à l'égard de ses contemporains, hommes et femmes, critiques souvent violentes qui soulevèrent contre elle des inimitiés dont l'ardeur ne s'éteignit même pas à sa mort.

La *Madame de Genlis* de M. Honoré Bonhomme mérite de fixer l'attention de tous les curieux et d'être conservée dans les bibliothèques des travailleurs. Ce livre, très bien imprimé, est d'ailleurs en vente au prix modique de 3 francs sur vergé et 6 francs sur Hollande, 20 exemplaires sur chine et 20 sur Whatman ont été tirés de cet ouvrage.

Sous le titre modeste d'**Impressions sur la peinture,** le peintre Alfred Stevens publie à la Librairie des Bibliophiles des pensées qu'il a crayonnées au jour le jour dans son atelier, et qu'il vient de réunir en un petit volume. Bien que l'auteur n'affiche aucune prétention littéraire, ses pensées, fort originales, sont écrites d'un style clair et élégant; il sait dire beaucoup en peu de mots et porter des jugements indépendants sans blesser personne. Son livre est en quelque sorte comme un bréviaire du peintre, s'adressant aussi aux gens du monde, et que tous auront plaisir à conserver, non seulement pour ce qu'il contient, mais aussi pour la forme élégante que lui ont donnée les éditeurs Jouaust et Sigaux. Ce volume a été tiré à 500 exemplaires sur papier de Hollande. Prix : 3 francs.

Les pensées sont du reste à la mode, les petits moralistes des siècles pullulent et le libraire Ollendorff favorise leur éclosion en mettant à leur disposition une petite bibliothèque in-32 (à 4 francs) dans laquelle viennent de paraître les **Pensées d'un sceptique**, par Ph. Gerfaut. L'esprit d'observation de M. Gerfaut s'étend sur les femmes, la mode, l'âge, la patrie, la famille, les voyages, les vices et les vertus, l'amour et l'amitié, la douleur et les comédies du sentiment. — Beaucoup de verve piquante, mais rien de transcendant, la forme de ces pensées est généralement défectueuse et aucunement lapidaire ; les points de comparaison et les figures en sont parfois vulgaires, le moraliste à notre sens doit non moins surveiller la forme et le style que le poète. Une pensée demande à être enchâssée dans une griffe impérissable et non pas enregistrée au hasard dans la manière courante de l'expression. Là où on subtilise l'esprit, il faut subtiliser la façon et la rendre exquise.

La maison Quantin fait paraître dans sa *Bibliothèque des chefs-d'œuvre du roman contemporain* **Mauprat,** de George Sand, avec dix compositions de J. Le Blant, gravées à l'eau-forte par H. Toussaint.

C'est le quatrième volume paru dans cette *collection des chefs-d'œuvre* et, à notre avis, c'est le plus parfait en tous points sous le rapport de la forme artistique. La typographie est remarquable, le caractère de neuf Didot, spécialement gravé pour la maison Quantin, est net, saillant et par conséquent délicieux à l'œil. Le papier du Marais a été très légèrement teinté et n'a plus les tons crayeux des premiers volumes; l'amélioration est indéniable et l'éditeur a bien fait de céder sur ce point à l'opinion des amateurs qui n'aiment pas avec raison trouver au papier de leurs livres de choix le ton brutal d'un plastron de chemise blanche. Il est nécessaire à l'harmonie d'un livre que la teinte du papier soit sobre, douce avec quelque chose de cette patine de l'ivoire que donne le temps. *Mauprat* réalise cet idéal.

Il serait superflu de revenir sur le mérite littéraire de cette grande œuvre : *Mauprat*, deux fois célèbre par le roman et par le drame. Le côté épique de cette fiction magistrale est restée dans l'esprit de tous et il ne nous reste qu'à envier le plaisir de ceux qui auront la virginité de cette lecture dans le bel ouvrage publié par la maison Quantin. Ce que nous tenons à louer avant toute chose dans ce livre, c'est l'interprétation de M. J. Le Blant qui a réalisé en véritable artiste les principales scènes du chef-d'œuvre de George Sand.

Le peintre des *Chouans* était bien l'illustrateur désigné pour *Mauprat;* son tempérament, non moins que les études où il s'est spécialisé, le préparaient à la compréhension intime de cet ouvrage ; aussi vient-il de s'y montrer supérieur, soit qu'il ait eu à traiter des pages sentimentales, soit que son crayon se soit mis en mouvement pour peindre les actions mouvementées et tragiques du drame. Il a procédé en tout et pour tout avec une rare simplicité et il a tiré de sa manière des effets surprenants, tour à tour émus ou poignants. Il n'est point, par exemple, de composition plus touchante que celle qui représente Edmée au chevet de Bernard Mauprat, ni de plus largement dramatique que ce joli tableau digne d'un maître où l'on voit l'escalade de la Roche-Mauprat. Le dessin de M. Le Blant est large, très aéré et toujours consciencieux et précis. Il ne fignole pas ses personnages jusqu'à préciser les moindres détails de costume, mais il se réserve pour l'ensemble qui reste séduisant et impeccable.

M. Le Blant a d'ailleurs trouvé dans M. Henri Toussaint, l'aquafortiste, un interprète habile et très ingénieux qui a eu le rare mérite de graver dans la ma-

nière même du peintre ses grandes pages au fusain. Ses dix eaux-fortes sont délicieuses, fines et vigoureuses en même temps, d'une facture indépendante sans trop de burin ou de pointe. Il a droit à toutes les félicitations des connaisseurs.

Nous voudrions que ces beaux livres du roman contemporain — et c'est là notre marotte — fussent, en dehors des eaux-fortes hors texte, illustrés de quelques jolis bois qui seraient distribués sur le titre en tête de chapitres et en culs-de-lampe; ils serviraient de transition aux planches sur cuivre et seraient les intermédiaires des petites scènes secondaires de l'œuvre. Il faut espérer que les éditeurs céderont un jour à ce desideratum, que nous ne sommes pas les seuls, il est probable, à formuler, bien que ces livres de *grand luxe* soient mis en vente au prix réellement minime de 25 francs.

Un ouvrage très érudit, d'un intérêt très littéraire en dépit de son titre, un livre qui mérite de ne point passer inaperçu, c'est le **Mal français à l'époque de l'expédition de Charles VIII en Italie,** publié d'après des documents originaux par M. Hesnaut (pseudonyme qui cache évidemment quelque grave lettré ayant non moins de pudeur que de mérite). Ce petit volume de 208 pages, imprimé sur hollande, format in-18, est en vente chez Marpon et Flammarion (au prix de 8 fr.).

L'histoire de la Renaissance, par la complexité des éléments qui la composent, dit M. Hesnaut dans sa préface, demande plus que tout autre à être étudiée dans ses moindres manifestations. Malgré les nombreux et remarquables travaux qu'elle a provoqués, et la publication de textes de toute nature qui paraissent chaque jour sur cette époque fameuse, elle reste encore par bien des points, et considérée en elle-même, à l'état d'un sphinx qui garde ses secrets. A cet égard, toute étude si modeste qu'elle soit, tendant à éclaircir un des côtés de la question, ne doit pas être dédaignée; et c'est dans cette pensée que l'auteur de cet ouvrage s'est décidé à livrer le fruit de ses recherches à l'impression.

M. Hesnaut n'a eu d'autre but que de compléter par l'apport de documents historiques inédits ou peu connus, étrangers à la médecine, les travaux exclusivement scientifiques, relatifs à la syphilis, et il s'est borné à résumer ces derniers, lorsqu'il a été obligé à le faire par les exigences de son sujet.

Suivant l'ordre chronologique, le plus rationnel, l'auteur de ce petit livre curieux l'a divisé en quatre chapitres:

— Le premier traite de la maladie et de sa marche depuis son origine jusqu'en 1494.

— Le second s'occupe des conditions physiques, climatériques, intellectuelles et morales de l'Italie au xve siècle.

— Le troisième est consacré à l'invasion de l'Italie par le roi Charles VIII et à l'explosion du mal français en Europe

— Le quatrième, enfin, donne la description du mal français, note la thérapeutique employée et suit sa marche décroissante jusqu'à nos jours.

Le sujet, on le voit, est logiquement compris; nous ajouterons qu'il est traité par un lettré qui sait marier l'anecdote littéraire et les citations de nos vieux auteurs aux observations scientifiques. Le livre est excellemment présenté, il témoigne de recherches considérables et d'un effort constant vers la vérité. Il laisse bien loin dans les bas-fonds des compilations aisées les ouvrages de vulgarisation qui ont pour titre *les Maladies de Vénus, le Mal de Naples* et autres titres qui ne recèlent que des travaux de seconde main. M. Hesnaut peut se vanter d'avoir apporté sa petite pierre de taille à l'édifice historique de la syphilis dont les origines occuperont encore les esprits durant de longues années. Son livre est amusant et instructif. Il pourrait porter la devise : *Utile Dulci.*

La troisième série des **illustrations de François Flameng pour les œuvres complètes de Victor Hugo** vient de paraître chez Hébert. Elle est consacrée aux *Misérables* et aux *Travailleurs de la mer,* et n'est pas inférieure aux livraisons précédentes dont nous avons parlé. Ces eaux-fortes, pour l'illustration de l'édition *ne varietur* des œuvres de Hugo obtiendra un succès assuré.

Lemerre a enfin publié les **dix eaux-fortes pour illustrer les Diaboliques** de Barbey d'Aurevilly. Ces dix eaux-fortes sont dues au maître très original et très puissant Félicien Rops. Elles donnent, dans une note d'art des plus élevées, l'impression saisissante des huit nouvelles du grand d'Aurevilly. Comme nous nous proposons de parler prochainement très au long de Félicien Rops et de son œuvre, nous n'insisterons pas ici sur cette œuvre intéressante au possible que nous signalerons seulement aux très nombreux admirateurs du peintre de *l'Enterrement au pays wallon.*

On nous demande de divers côtés quelles sont les raisons qui font suspendre, depuis si longtemps déjà, la belle publication du **Molière** de Jacques Leman. Informations prises, nous savons que le remarquable illustrateur de ce *Molière* hors ligne a été très gravement souffrant dans ces derniers mois, mais une grande amélioration est survenue et il nous est donné d'espérer que M. Leman s'entendra bientôt avec son éditeur pour reprendre l'ouvrage en cours, et nous souhaitons qu'aucune difficulté ne surgisse entre eux qui puisse retarder la marche de cette grande entreprise.

Les amis des beaux livres ont intérêt à ce que l'entente se fasse entre l'illustrateur et l'éditeur, qu'un procès, dont nous avons parlé, divisa il y a plus d'un an.

O. U.

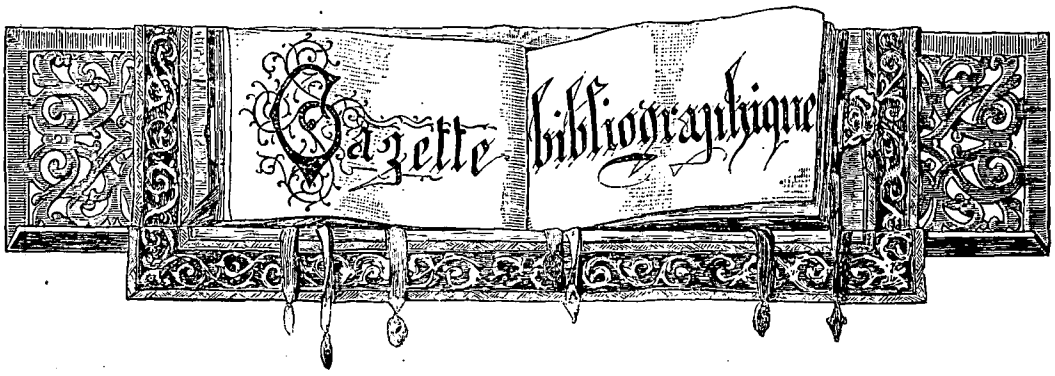

Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois. — Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES ; *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français. — Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province. — Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 19 février.

Ouvrages présentés. — Bossard et R. de Maulde : *Gille de Rais, maréchal de France, dit Barbe-Bleue.* — Bazin : *De Lycurgo.* — Bazin : *La République des Lacédémoniens.* — Bouché-Leclercq : *Manuel des institutions romaines.* — U. Robert : *Annuaire des bibliothèques et des archives.*

Lectures. — Croiset : Examen des différentes opinions relatives à la composition de Thucydide. — De la Villemarqué : Mémoire sur les *joculatores* bretons.

Séance du 26 février.

Par suite du décès de M. Miller, il était devenu nécessaire de le remplacer dans trois commissions. Des élections ont eu lieu. En voici les résultats :

Commission des travaux littéraires : élu, M. J. Girard.

Commission des inscriptions et médailles : élu, M. Ed. Le Blant.

Commission des écoles archéologiques d'Athènes et de Rome : élu, M. Weill.

L'Académie s'est formée ensuite en comité secret pour entendre l'exposition des titres de MM. Héron de Villefosse, Alfred Croiset, Clermont-Ganneau, Longnon, Viollet, candidats aux places vacantes depuis la mort de MM. Egger et Miller.

Ce comité secret a pris le reste de la séance.

Séance du 5 mars.

Ouvrages présentés. — Wallon : *La Révolution du 31 mai et le fédéralisme en 1793, ou la France vaincue par la Commune de Paris.* — Dumont et Chaplain : *Les Céramiques de la Grèce propre.*

Lecture. — Ravaisson : Note sur le Mercure d'Entrains (Nièvre).

Dans cette séance, M. P. Meyer a fait une communication sur certains manuscrits de la collection Libri restée dans la possession de lord Ashburnham. Il parle surtout de quelques feuillets arrachés à un manuscrit de la bibliothèque de Montpellier. M. Meyer explique d'abord par quelle série de raisonnements il est arrivé à découvrir l'origine de ces feuillets, qui manquent, en effet, dans le manuscrit désigné. — Le savant académicien l'a mis sous les yeux de la Compagnie. — Les feuillets arrachés ou dérobés contenaient une très curieuse consultation d'un médecin de Montpellier en faveur de Jean d'Aix ou d'Esch, échevin de Metz, vers la fin du XIVe siècle. Cette consultation n'est pas en latin, mais en français messin de l'époque. Elle est relative à la goutte et propose des remèdes qu'on ne trouve plus sur aucune ordonnance actuelle. Le médecin, d'ailleurs, ne promet pas la « guérizion » ; il espère tout au plus soulager son client.

Avant de recevoir cette communication, l'Académie avait procédé à l'élection de deux membres titulaires, en remplacement de MM. Egger et Miller.

Les candidats au fauteuil de M. Egger étaient : MM. Héron de Villefosse, P. Viollet et Clermont-Ganneau. Il y avait 29 votants. M. de Villefosse obtenant 16 voix a été élu ; M. Viollet a réuni 7 voix, M. Clermont-Ganneau 6 voix.

Les candidats au fauteuil de M. Miller étaient : MM. Longnon et A. Croizet. Sur 29 votants, M. Lon-

gnon a obtenu 21 suffrages, M. Croizet, 8. M. Longnon a été élu.

Séance du 12 mars.

Ouvrages présentés. — J. et H. Derenbourg : *Inscriptions sémitiques découvertes par M. Sèze.* — De Lasteyrie et Lefèvre-Pontalis : *Bibliographie des travaux historiques et archéologiques publiés par les sociétés savantes de France.* — De Grouchy et de Marsy : *Un administrateur au temps de Louis XIV; Thomas de Grouchy, conseiller au Parlement de Metz (1610-1675).* — Weill : *Mémoires et comptes rendus publiés par le Syllogos hellénique de Constantinople,* 16e volume. — Lœb : *Tables du calendrier juif, depuis l'ère chrétienne jusqu'au* XXXe *siècle.*

Lectures. — Senart : Épigraphie et histoire linguistique de l'Inde. — Oppert : La métrologie des Assyro-Chaldéens.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 20 février.

Ouvrages présentés. — Blondel : *L'Enseignement du droit dans les universités allemandes.* — Rambaud : *Histoire de la civilisation de la France.*

Lecture. — Batbie : Notice sur M. Faustin-Hélie.

Séance du 27 février.

Ouvrages présentés. — De Valroger : *Commentaire théorique et pratique du livre II du code de commerce.* — Bazin : *De Lycurgo.* — Bazin : *La République des Lacédémoniens.* — Franck : *Philosophie du droit civil.*

Lectures. — Glasson : Le code civil et la question ouvrière. — Waddington : Mémoire sur l'authenticité des écrits de Platon.

Séance du 6 mars.

Lectures. — Glasson : Le code civil et la question ouvrière. — Waddington : L'authenticité des écrits de Platon.

Séance du 13 mars.

Lectures. — Waddington : L'authenticité des écrits de Platon. — Glasson : Le code civil et la question ouvrière.

Une nouvelle société savante est en voie de formation à Paris. Un certain nombre d'érudits, parmi lesquels MM. Boissier, Croiset, Delisle, Havet, Paris, Renan, Tournier, Weill, se proposent de fonder une association en vue d'encourager et de publier des descriptions ou des collections de manuscrits, des *indices verborum,* des scholies, des textes inédits appartenant à l'une et à l'autre antiquité classique.

Société des Jeux floraux. — Les Jeux floraux de Paris, organisés par la société des Félibres, comprendront cette année un concours littéraire et un concours artistique (dessin, sculpture, musique). La distribution des récompenses aura lieu en mai prochain aux fêtes de Sceaux, rendez-vous de tous les amis de la littérature méridionale. Parmi les sujets du programme littéraire, citons une poésie en langue d'oc sur l'*olivier,* une étude dans le même idiome sur les *fêtes de la Tarasque.* Un concours de traduction en provençal de textes latins et français est réservé aux élèves des classes d'humanités. Le prix de la ville de Sceaux sera accordé à la meilleure poésie française sur ce sujet : *Mistral aux fêtes de Florian.* Le sujet du concours de dessin est la *Farandole;* celui du concours de sculpture : *Puget sculptant Milon de Crotone* (bas-relief). La pièce à mettre en musique est une pièce de Jasmin. Des prix importants sont attribués à chacune des sections des Jeux floraux.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

FRANCE

Bibliothèque nationale. — La Bibliothèque nationale vient de s'enrichir d'un volume fort curieux.

Il s'agit d'un exemplaire d'une vieille édition du *Système de la nature,* d'Holbach (Londres, 1770), publiée sous le pseudonyme de « Mirabaud ». Les pages de ce livre sont surchargées de notes que des bibliophiles compétents n'ont pas hésité à attribuer à Voltaire. La comparaison avec des manuscrits du grand écrivain du XVIIIe siècle a été, paraît-il, tout à fait concluante au point de vue de l'authenticité de l'écriture.

Il s'agit vraisemblablement de l'exemplaire du traité en question que Voltaire reçut à Ferney, ainsi que l'ont raconté plusieurs de ses biographes, et notamment M. Villemain.

Ce précieux bouquin a été découvert chez un libraire de Nancy par un journaliste de la région.

La Bibliothèque Forney. — On sait quelle extension ont prise dans Paris, depuis quelques années, les bibliothèques municipales : toutes les mairies et beaucoup d'écoles sont maintenant pourvues d'un service de prêt de livres gratuit. Il manquait cependant, jusqu'à ce jour, une bibliothèque spéciale toute technique, uniquement consacrée à l'étude.

Cette lacune vient d'être comblée. Grâce au legs de 200,000 francs fait à la Ville de Paris par M. A.-S.

Forney, la préfecture de la Seine a pu créer, dans l'école communale de la rue Titon (XIe arrondissement), une bibliothèque professionnelle d'art et d'industrie. L'emplacement a été heureusement choisi, et la population industrielle du faubourg Saint-Antoine trouvera là des ressources pour le développement et le perfectionnement de son éducation professionnelle.

Les ouvrages techniques atteignent généralement un prix assez élevé ; et s'ils peuvent être consultés dans certaines grandes bibliothèques publiques, c'est à des heures où l'ouvrier n'est pas libre de son temps, et dans des conditions qui en rendent pour certaines personnes la lecture pénible et par suite peu profitable.

La bibliothèque Forney, qui sera ouverte en semaine tous les soirs et le dimanche presque toute la journée, parera à ce grave inconvénient.

Penché continuellement sur une même pièce, qu'il reproduit à des centaines d'exemplaires, l'ouvrier, aujourd'hui, ne connaît que peu ou prou l'ensemble pour lequel il travaille; il est donc nécessaire que, par une éducation technique plus parfaite, l'ouvrier arrive à s'imprégner, pour ainsi dire, du sentiment de l'ensemble dont il n'a qu'une pièce entre les mains.

C'est par la fréquentation et l'étude des modèles qu'il arrivera à ce résultat. Si certains moyens d'études ont pu lui manquer jusqu'à présent, ils ne lui feront plus défaut désormais. La bibliothèque Forney ne renferme pas uniquement des volumes; par une excellente innovation, elle prête aussi, en feuilles, des dessins, des gravures, des plans, des photographies représentant des modèles artistiques et industriels de tout genre, que les emprunteurs pourront copier, calquer même, soit sur place, soit à domicile.

Déjà une expérience semblable a été tentée, sur une échelle plus restreinte et avec de moindres ressources, dans quelques bibliothèques municipales, notamment celles de la mairie du IIe arrondissement et du boulevard Montparnasse.

Les résultats donnés par ces essais dans les quartiers où ils ont été entrepris permettent de bien augurer de ceux que donnera la bibliothèque Forney.

L'inauguration solennelle de cette bibliothèque a eu lieu le mois dernier, dans le préau magnifiquement décoré de l'école de la rue Titon, sous la présidence de M. Lockroy, ministre du commerce et de l'industrie.

Bibliothèque industrielle. — On vient d'annexer à la bibliothèque municipale établie à la mairie du Ier arrondissement (8, rue de la Banque) une section spéciale de livres, d'estampes, de dessins et de gravures relatifs à l'art et à l'industrie.

Plus de 8,000 modèles sont déjà à la disposition du public. Cette collection sera complétée suivant les besoins qui se manifesteront.

Les estampes, dessins et gravures peuvent être prêtés à domicile.

Pour être admis au prêt à domicile, il faut :

1° Être âgé de seize ans au moins;

2° Être domicilié dans l'un des arrrondissements précités (Ier, IIe, IIIe, IVe, IXe et Xe arrondissements);

3° Justifier de son identité au moyen d'une carte d'électeur, d'un certificat de domicile, de l'attestation d'un patron ou d'autres pièces analogues. Les mineurs devront, en outre, être présentés par leurs parents, tuteurs ou patrons, qui seront tenus personnellement des justifications concernant le domicile et l'identité.

Le service du prêt des dessins fonctionne, dès à présent, aux mêmes heures que celui des livres à la bibliothèque municipale (en semaine, de quatre heures à six heures et de huit heures à dix heures du soir, et le dimanche de dix heures à midi).

ÉTRANGER

Angleterre. — *British Museum.* — Le prince de Galles vient de faire don au British Museum de 600 volumes en langue chinoise, formant la collection des ouvrages européens traduits en cette langue qui ont été exposés l'année dernière à South Kensington par le gouvernement du Céleste Empire.

La collection se compose de la Bible, d'autres livres religieux et d'un grand nombre d'ouvrages du domaine de la science, de l'histoire et de la législation internationale.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— PARIS — PROVINCE — ÉTRANGER —

FRANCE

— Sous ce titre : *Reliquiæ Benedictinæ*, M. Tamizey de Larroque publie à Auch, chez le libraire Foix, une brochure contenant des documents littéraires inédits qu'il a annotés; ce sont des lettres de Dom Jean Martianay, éditeur des œuvres de saint Jérôme; de Dom Bernard de Montfaucon, éditeur des œuvres de saint Jean Chrysostome; de Dom Bouvotte, un des continuateurs de l'*Histoire générale du Languedoc*; de Dom Devienne, historien de la ville de Bordeaux; de Dom Bernard de Saint-Jullien et de Dom Malherbe.

— Mgr Guilbert, archevêque de Bordeaux, publie chez Plon une brochure politique : *la Démocratie, et son avenir social et religieux.*

— La librairie Frinzine a donné à la fin du mois dernier, en un volume in-8°, un nouvel ouvrage de M. Barbey d'Aurevilly : *Sensations d'art.* Les éditeurs annoncent dès maintenant un autre livre du même écrivain : *Sensations d'histoire.* Ce volume sera le dernier de la série de ceux que M. Barbey d'Aurevilly nous a donnés sous ce titre général : *les Œuvres et les Hommes.*

— Le 41e fascicule du *Dictionnaire de l'ancienne langue française,* de M. Godefroy, est en vente chez l'éditeur Vieweg.

— M. R. de Crèvecœur vient d'éditer chez Plon, en deux volumes in-8°, des *Mémoires sur les règnes de Louis XV et de Louis XVI et sur la Révolution.*

Ces mémoires, qui embrassent la période de notre histoire comprise entre les années 1731 à 1802, ont été rédigés par le comte de Cheverny, qui fut introducteur des ambassadeurs et lieutenant général du Blaisois.

— M. Chassaing, archiviste-paléographe et juge au tribunal civil du Puy, fait paraître à Paris, chez Picard, en un volume in-4°, un important travail intéressant le Brivadois et l'Auvergne. L'ouvrage a pour titre : *Spicilegium Brivatense; recueil de documents historiques relatifs au Brivadois et à l'Auvergne.*

— Le tome XIII du *Bulletin de la Société des antiquaires de la Normandie* vient de paraître à Rouen chez le libraire Métérie. Il comprend les travaux de la Société pendant les années 1883, 1884 et 1885.

— M. Henri des Houx vient de faire paraître les *Souvenirs d'un journaliste français à Rome.* L'ouvrage est édité par Ollendorff.

— La maison Quantin vient de publier le quatrième volume de sa *Bibliothèque des chefs-d'œuvre du roman contemporain : Mauprat,* par George Sand. L'illustration a été confiée à M. Le Blant; ses dix compositions, tirées hors texte, sont gravées à l'eau-forte par M. H. Toussaint.

— *L'Œuvre,* le dernier roman de M. Zola, publié d'abord par le journal *le Gil Blas,* vient de paraître en volume chez Charpentier.

— M. Georges Chamerot vient de terminer une nouvelle édition du *Tragaldabas,* de M. Auguste Vaquerie. C'est un volume du format de l'*Édition nationale de Victor Hugo,* de MM. Lemonnyer et Testard.

Le livre est orné de cinquante-quatre compositions de Zier, gravées par Méaulle.

Le volume ne sera tiré qu'à cinq cents exemplaires, dont soixante-quinze sur japon et vingt-cinq sur chine.

— M. Bladé vient de faire paraître, dans la collection spéciale des légendes et traditions populaires qu'édite la librairie Maisonneuve, trois nouveaux volumes : *les Contes populaires de la Gascogne.*

— Un libraire italien vient de faire paraître à Paris, à la librairie Welter, le premier volume d'une *Bibliographie italico-normande.* Ce catalogue, rédigé en langue française, contient la liste de tous les imprimés français, sur l'Italie ancienne et moderne depuis l'origine de l'imprimerie jusqu'en 1885.

Le second volume paraîtra au mois de juin prochain. Nous rendrons compte prochainement de cette *Bibliographie.*

— Le second volume semestriel de la *Revue rétrospective* vient de paraître à la librairie Lepin. Il classe décidément ce recueil de curiosités historiques parmi ceux que les érudits et les bibliophiles ne peuvent se dispenser de consulter, car il renferme un grand nombre de documents inédits et de pièces intéressantes pour l'histoire des XVIIIe et XIXe siècles. Son tirage à petit nombre, son prix de 4 francs, qui s'élèvera certainement davantage, sa table, l'élégance de son format, le font rechercher de tous les collectionneurs.

— M. Edm. Johanet vient de prendre la direction d'un très utile recueil, *le Courrier de Vaugelas,* qui avait cessé de paraître depuis la mort de son fondateur, M. E. Martin.

L'administration de cette feuille se trouve chez MM. Didot et Cie.

ÉTRANGER

Allemagne. — Le premier volume d'une *Histoire de la littérature allemande depuis Leibniz jusqu'à nos jours,* par Julian Schmidt, paraît chez M. Guillaume Hertz, à Berlin. Le premier volume (1660-1763) en 22 feuilles grand in-8°, prix : 10 francs, est en vente. L'ouvrage sera complet en cinq volumes.

— Le cinquantième volume (année 1885) de l'*Annuaire des théâtres allemands* de Entsch, un fort volume de 1,200 pages, est utile à consulter pour l'histoire des principaux théâtres allemands. Il contient une quarantaine de portraits des meilleurs artistes dramatiques d'Allemagne.

— Le professeur Biedermann vient de donner le premier volume de ses *Mémoires.*

— M. T.-O. Weigel, de Leipzig, publie *Une histoire des arts au moyen âge* par Fr. de Reber, en deux volumes. Prix : 20 francs.

— M. Beltelheim vient de faire paraître, à l'Institut littéraire de Francfort-sur-le-Mein, une volumineuse *Biographie de Beaumarchais.*

— *Les romans russes en Allemagne et en Angleterre.* — Le roman russe est à la mode ; chaque mois nous apporte de nouvelles traductions des remarquables publications de Tolstoï, Gontscharow, etc.

M. Deubner (Berlin) met en vente la traduction allemande d'*Oblomow*, roman de Gontscharow, et des *Cosaques* (1 volume), du comte Léon Tolstoï.

Anna Karénine paraît en trois volumes chez M. Wilhelmi, Berlin, et en traduction anglaise chez M. Elliot Stock, Londres.

— M. van der Linde, le « tombeur » du pauvre L.-J. Coster d'Harlem, auquel on a attribué si longtemps l'invention de l'imprimerie, fait paraître, sous les auspices du ministère des cultes, une *Histoire de l'invention de l'imprimerie, Geschichte der Erfindung der Buchdruckerkunst.* L'ouvrage comportera trois volumes. Berlin, Asher et Cie.

Angleterre. — Les fervents de Shakespeare apprendront avec plaisir l'apparition de deux nouveaux volumes relatifs au poète : *The Songs, poems and sonnets of W. Shakespeare,* avec une préface critique par William Sharp. Londres, Scott, et *Shakespeares Sonnets : the first quarto,* 1609, fac-similé photo-lithographique publié par MM. Charles Prætorius, avec une préface par Thomas Tyler. Londres, Prætorius.

— La série des *Popular county histories* de M. Stock s'est enrichie d'un nouveau volume, l'*Histoire de Devonshire*, par M. Worth, l'auteur des *Histories of Plymouth and Devonport.*

— MM. Chapman et Hall publient une édition des œuvres de Dickens en volumes de 18 pence, petit in-8°. Les premiers volumes de cette *Cabinet edition* comprendront les *Christmas Books ; Martin Chuzzlewit* (2 volumes) et *David Copperfield* (2 volumes). Chaque volume sera orné de huit illustrations.

Folk-Lore maritime. — Legends and superstitions of the sea and sailors, by Fletcher S. Bassett (Sampson Low, éditeurs).

Un folk-lore de l'Océan, voilà certes un sujet curieux. — M. Basset, ancien officier de la marine des États-Unis, publie une étude comparée sur les légendes et superstitions des navigateurs de tous pays. Son livre est extrêmement intéressant par les rapprochements imprévus que sa lecture vous amène à faire entre les croyances et les superstitions de peuples qui, au premier abord, ne semblent être rattachés par aucun lien commun.

Popular library of literary treasures. — Nous voici décidément entrés dans l'ère des éditions bon marché. Déjà les volumes de la *National library* de MM. Cassel se recommandaient par l'extrême modicité de leur prix ; aujourd'hui, la maison Ward et Lock veut faire mieux encore. La *Popular library of literary treasures,* collection des meilleurs ouvrages d'auteurs anglais et étrangers, ne coûtera, le volume cartonné, que 30 centimes, et 60 centimes le volume relié en toile. La publication sera dirigée par M. G.-T. Bettamy de Caius College Cambridge.

— Une nouvelle édition de la *Vie de Samuel Johnson*, par James Boswell, vient d'être éditée sous la direction de M. Henry Morley. — Notons à ce propos que la première édition de cette biographie, en deux volumes in-4°, parut en 1791.

L'édition, publiée sous la direction de M. Morley, comprend cinq volumes, dont quatre sont consacrés à la vie de Johnson et le dernier à des documents divers qui comprennent le *Journal du voyage aux Hébrides,* plusieurs préfaces d'anciennes éditions et un grand nombre de notes.

Une bibliographie de Madagascar. — Les récentes discussions à la Chambre des députés ont donné un regain d'actualité à la question malgache. Ceux qui voudront connaître à fond la bibliographie des écrits relatifs à cette île pourront trouver des renseignements fort complets dans l'ouvrage que publient MM. Trübner, Ludgate Hille, Londres, sous le titre : *A Madagascar Bibliography*, par J. Sibree. 92 pages in-8°.

Belgique. — La librairie Peters, à Louvain, met en vente un ouvrage en deux volumes de M. G. Kurth : *les Origines de la civilisation chrétienne.*

— Notre collaborateur M. van der Haeghen et MM. Arnold et van den Berghe ont détaché de leur *Bibliotheca belgica* et fait tirer à part le premier volume de leur *Bibliographie lipsienne.* L'ouvrage, publié aux frais de l'Université de Gand, comprendra trois volumes. Le premier est orné d'un portrait de Juste Lipse, d'un fac-similé d'une de ses lettres et de nombreuses reproductions de marques typographiques.

Italie. — Trois ouvrages relatifs aux beaux-arts sont en cours de publication chez l'éditeur Hœpli de Milan. *La Vie et l'œuvre de Donatello,* édition commémorative du cinquième centenaire de la naissance du grand sculpteur italien, avec 30 platino-typies d'après les originaux et un portrait de Donatello reproduit d'après un dessin de Paolo Uccello. — Le

texte de cette monographie a été confié au professeur C.-J. Cavalucci, qui a fait de l'œuvre et de la vie de Donatello l'objet des recherches les plus étendues et les plus minutieuses à la fois.

La collection Morelli : 40 reproductions des chefs-d'œuvre des meilleurs maîtres italiens (Raphaël, Guido Reni, Tiepolo, etc.). Les originaux de cette belle collection appartiennent au sénateur Morelli, le même qui, sous le pseudonyme de « Lermolieff », a publié jadis *les Chefs-d'œuvre des maîtres italiens conservés dans les galeries de Berlin, Dresde et Munich.*

Le Palais de Vitelleschi à Corneto-Tarquinia, monographie illustrée de 20 dessins par l'architecte Luigi Boffé.

États-Unis. — *Les publications de la maison Houghton et Miffin*, Boston, E.-U. — MM. Houghton et Miffin, éditeurs-imprimeurs de Boston, propriétaires de la célèbre manufacture *the Riverside Press* (imprimerie du bord de la rivière), continuent d'éditer de petits chefs-d'œuvre d'exécution typographique.

Le Livre a déjà eu l'occasion de signaler combien tous les ouvrages qui sortent de leurs presses sont remarquables au point de vue de l'impression et de la reliure, quel soin et quel bon goût caractérisent toutes leurs éditions.

Après les *Little Classics*, les *Riverside Classics*, les *Modern Classics*, MM. Hougton et Miffin publient aujourd'hui les *Riverside Aldine series*, charmants petits volumes reliés en toile, de 300 pages environ, imprimés sur excellent papier et dont l'impression est tout à fait supérieure.

Les éditeurs américains ont pris pour modèles les publications aldines, qu'on considère avec raison comme des types d'élégance et de bon goût, et nous reconnaissons sans peine qu'ils font honneur à leur maître. Les *Riverside Aldine series* comprennent aujourd'hui les ouvrages suivants : *Fireside travels* et les *Biglow Papers* (2 volumes), par James Russell Lowell, *Venetian life* (2 volumes), par W. Dean Howells, *My Summer in a garden*, par Ch. Dudley Warner, *the Luck of roaring camp* et autres nouvelles, par Bret Harte, ainsi qu'un volume de nouvelles par Thomas Bailey Aldrich. Nous aurons occasion de revenir sur les autres publications de la maison : *Rose's Napoleon et Stedman's essays on the poets of America.*

Pays-Bas. — *Fondation Teyler.* — Catalogue de la bibliothèque dressé par D. C. Ekema : 1° livres : *Encyclopédies, publications académiques et recueils périodiques;* 2° livres : *Anatomie, histoire nationale universelle, histoire nationale de différents pays, anthropologie, ethnologie;* 3° livres : *Zoologie.* — Haarlem, de Erven Loosjes, in-8°, 309 pages.

Altmeyer J.-J. *Les Précurseurs de la réforme aux Pays-Bas*, deux volumes in-8°. Bruxelles, Muquardt et la Haye. W.-P. van Stockum et fils.

Revue coloniale internationale (fondée par l'association coloniale néerlandaise à Amsterdam (t. II, in-8°. Amsterdam, de Bussy).

Minkman : *l'Harmonie dans l'imprimerie démontrée par la pratique décrite et jugée en théorie*, deuxième édition, in-8°, 84 pages. Arnhem (Société anonyme).

Bulletin de la commission pour l'histoire des Églises wallonnes, t. II, in-8°. La Haye. Maritinus Nytoff.

Catalogue des tableaux exposés dans le Musée national à Amsterdam, par A. Bredius, illustré de 50 planches par C.-L. Dake, 2e édition, in-8°, 185 pages. Amsterdam, T. van Holkema.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

— Sous le patronage de la Société historique, un certain nombre de membres de l'Institut, de l'Université, de l'École des chartes et de l'École des hautes études, viennent de décider la création d'une *Collection de documents pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire.* Dans cette collection figureront tout à la fois des biographies et des chroniques rééditées avec soin, et des recueils de textes propres à éclairer l'histoire d'une époque déterminée ou d'une grande institution.

Voici la liste des ouvrages dont la publication est dès maintenant arrêtée :

Chronique de Raoul Glaber, par M. Prou; — *Vita Ludovici VI*, par M. Molinier; — *Textes relatifs aux institutions publiques et privées des époques mérovingienne et carlovingienne*, par M. Thévenin; — *Textes relatifs à l'histoire ecclésiastique, des origines au* XIe *siècle*, par M. Bayet; — *Textes relatifs à l'histoire du Parlement; des origines au* XIVe *siècle*, par M. Langlois; *au* XIVe *et au* XVe *siècle*, par M. Aubert; — *Textes relatifs aux rapports de la royauté avec les villes de France du* XIVe *au* XVIIIe *siècle*, par M. Giry; — *Textes relatifs aux institutions politiques, administratives et judiciaires de la France de 1515 à 1789*, par M. Roy.

— M. Frédéric Godefroy va entreprendre à la librairie Hachette la publication d'un *Répertoire universel de la langue française écrite et parlée*, comprenant : 1° tous les mots et toutes les formes dialectales ou orthographiques des mots depuis les origines jusqu'à nos jours avec l'indication de leur âge ; 2° les termes les plus importants des patois provinciaux (le midi excepté), y compris la Belgique wallonne, la Suisse romande, le Canada, l'île Bourbon, l'Ile de France et la Martinique ; 3° la nomenclature et l'explication des principaux noms propres, de personnes et de lieux, qui se rencontrent dans les anciens textes ; 4° une esquisse de grammaire avec les lois générales de la formation des vocables de la langue française et de ses patois.

— M. Édouard Drumont, rédacteur en chef du journal *le Monde*, vient de terminer la correction des épreuves d'un ouvrage qui paraîtra à la librairie Marpon et qui est, croyons-nous, appelé à avoir un certain retentissement. Ce livre, consacré à l'histoire générale des Juifs en France, comprend deux gros volumes. Voici les grandes divisions de ce travail : Tome I : Le Juif ; — Le Juif dans l'histoire de France ; des premiers temps à 1394 ; de 1394 à 1789 ; sous la Révolution et le premier Empire ; sous la Restauration et la monarchie de Juillet ; sous la deuxième république et le second Empire ; — sous le gouvernement du 4 septembre, la Commune et la troisième république. — Gambetta et sa cour.

Tome II : M. Crémieux et l'alliance israélite universelle ; — Paris juif et la Société française ; — La persécution juive.

— La librairie Thorin annonce la prochaine publication d'un *Manuel des antiquités romaines*, sous la direction de M. Gustave Humbert. C'est une traduction du *Handbuch* de Marquardt et Mommsen. Le *Droit public romain*, du second, sera traduit par M. Fr. Girard ; l'*Administration romaine et la vie privée des Romains* du premier, par MM. A. Weiss, Lucas, Vigié et Brissaud.

— La maison Quantin a sous presse un *Recueil de fac-similés publié par la Société de l'École des chartes*.

— M. l'abbé Fouard doit publier à la librairie Lecoffre un ouvrage intitulé : *les Origines de l'Église ; saint-Pierre et les premières années du christianisme*.

— Signalons l'apparition prochaine, à la librairie Gautier, d'une monographie des *Quarante fauteuils de l'Académie française*. Auteur : M. Ch. Barthélemy.

— L'éditeur Rouveyre a sous presse un volume consacré à *la Reliure moderne, française ou étrangère, artistique ou commerciale*.

— La troisième série du recueil de M. Auguste Vitu : *les Mille et une nuits du théâtre*, doit prochainement paraître.

ÉTRANGER

Allemagne. — Vers la fin de cette année doit paraître un catalogue général des écrits académiques, discours d'apparat, dissertations inaugurales, etc., publiés par toutes les universités allemandes.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

CORRESPONDANCE

A propos de notre portrait de Dickens. — Un de nos collaborateurs anglais des plus érudits, M. H.-S. Ashbee, nous adresse la lettre suivante à propos du portrait de Dickens que nous avons publié dans notre numéro de janvier.

« Monsieur le Rédacteur,

« Permettez-moi d'offrir aux lecteurs du *Livre* quelques renseignements sur le portrait de Dickens à dix-huit ans, dessin d'un anonyme, qui se trouve dans la livraison de janvier de votre journal. Ce portrait, peu commun, n'est pas d'un dessinateur anonyme ; le nom de l'artiste est connu ; le dessin a même été publié. Parlons d'abord de l'âge. J'ignore la date

exacte à laquelle le portrait a été composé, mais il fut publié en 1838, alors que Dickens, né en 1812, avait atteint sa vingt-sixième année. J'estime donc que ce portrait le représente non point à l'âge de dix-huit ans, mais à vingt-deux ou vingt-quatre ans; d'ailleurs la figure que nous représente l'artiste est plutôt celle d'un homme dans la première fleur de l'âge que celle d'un adolescent.

« Venons maintenant à l'artiste. Il s'appelle Samuel Lawrence, mais il ne le faut point confondre avec le célèbre peintre de ce nom. J'ai dit que ce portrait avait été déjà publié; je l'ai en effet sous les yeux. C'est une lithographie finement faite par Weld Taylor et intitulée *Boz*, pseudonyme sous lequel Dickens était alors connu.

« Cette lithographie fut imprimée par J. Praf, « Printer to her Majesty » et éditée à Londres le 1er juin 1838, par Thomas Boys, 11, Polden Square.

« Ce portrait est mentionné, superficiellement il est vrai, dans deux bibliographies de Dickens, notamment celle de M. James Cook (London, 1879, p. 64), et dans *Hints to Collectors of Ch. Dickens*, by Ch. Plumptre-Johnson, London, 1885, p. 54.

« J'ai été précis et même un peu minutieux dans ces détails, pensant qu'ils pourront avoir quelque intérêt pour les lecteurs du *Livre* aussi bien que pour les collecteurs de Dickens, classe assez nombreuse aujourd'hui en Angleterre.

« Veuillez, etc.

« S.-H. Ashbee. »

— M. Jules Troubat, bibliothécaire de la ville de Compiègne, et qui fut le secrétaire de Sainte-Beuve, adresse à notre rédacteur en chef la lettre suivante :

« Monsieur et cher confrère,

« Dans l'article du *Livre* que M. L. Derôme a consacré à la première *Revue de Paris* (n° du 10 février dernier), il y a, au préjudice de Sainte-Beuve, une erreur matérielle que ma qualité d'éditeur posthume des œuvres qu'il n'avait pas recueillies, en même temps que mon titre de légataire universel et d'exécuteur testamentaire de l'illustre critique, me fait un devoir de relever.

« M. Derôme s'exprime ainsi au sujet de l'article de Sainte-Beuve sur Boileau, qui fut le premier du premier numéro de la *Revue de Paris*, en 1829 :

« Sainte-Beuve n'a pas mis de zèle à réimprimer « cet article. On le chercherait en vain dans les « soixante volumes de *Lundis* recueillis de son vi- « vant. »

« A coup sûr, ce n'est pas dans les *Lundis* (qui ne font en tout que 31 volumes et non 60) qu'il faut chercher cet article recueilli par Sainte-Beuve lui-même — *de son vivant* — en 1862 — en tête des *Portraits littéraires* (3 vol. in-18, Garnier frères) avec une note donnant tout à la fois la provenance et la date du premier numéro de la *Revue de Paris* (avril 1829).

« Dans l'espoir que vous voudrez bien faire droit à ma juste réclamation et y donner place dans l'un des prochains numéros du *Livre*, je vous prie d'agréer, monsieur et cher confrère, l'assurance de mes sentiments confraternels et dévoués.

« Jules Troubat.

« Compiègne, 28 février 1886. »

Nous recevons également la lettre suivante :

« Monsieur,

« Dans votre journal *le Livre* du 10 mars, et d'après un article de M. Nauroy au *Curieux*, vous dites que cet article démontre que le roman *le Rouge et le Noir* de Stendhal est un roman à clef.

« Je m'étonne que vous acceptiez aussi facilement les allégations de M. Nauroy, car la lecture de l'article du *Curieux*, précédant *le Rouge et le Noir* et concernant une autre personne, vous aurait démontré que M. Nauroy est obligé d'accepter des démentis formels.

« Au nom de M. Eugène Michoud, mon oncle, fils du conseiller Luc Michoud; de M. Henri Michoud, mon frère; de M. Léon Michoud, mon cousin germain, professeur à la Faculté de droit de Grenoble, et au mien, j'appose le démenti le plus formel au dire de M. Nauroy sur la conduite de mon grand père Luc Michoud dans le procès Berthet.

« La famille Michoud de la Tour, établie à Braugues, n'avait en 1827 qu'un lien de parenté au cinquième degré, au neuvième, suivant le Code civil, avec celle de M. Luc Michoud, conseiller à la Cour de Grenoble, député, lequel était fils unique et n'avait donc pas de belle-sœur portant son nom.

« De plus, M. Michoud se récusa lors du procès d'assises de Berthet; il n'eut à faire aucune démarche pour sauver l'honneur, qui n'était pas en jeu, d'une parente éloignée; il n'alla jamais à Paris à cette occasion, ni même pour remplir son mandat de député; et il ne connut pas l'exécution de Berthet, étant à son lit de mort par suite d'une fièvre typhoïde contractée au chevet de sa fille qui venait de mourir après avoir été malade elle-même pendant vingt-sept jours.

« Mme Michoud de la Tour fut toujours honorée comme une digne épouse, et les débats firent ressortir la parfaite honnêteté de sa conduite.

« Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

« Octave Michoud,
ancien magistrat,
202, boulevard Saint-Germain. »

Les projets littéraires de M. Edmond de Goncourt. — Le *Voltaire* veut bien nous dire « les projets d'Edmond de Goncourt » :

« C'est aujourd'hui — pour la joie des lettrés — un fait acquis. M. Edmond de Goncourt est revenu sur sa décision première; il consent à détacher, en fa-

veur du siècle finissant, de nombreux feuillets de ces mémoires qui ne devaient voir le jour que vingt années après la disparition du dernier des Goncourt. Sur les dix volumes qui composent le *Journal de la vie littéraire* des deux frères, ce journal auquel se trouvent mêlés tous ceux que le hasard s'est plu à jeter sur le chemin de leur existence, — n'est-ce pas dire au moins toute la littérature de notre âge? — ce qui peut être publié du vivant de l'auteur, — quatre volumes environ, — va bientôt paraître, et M. de Goncourt pourra jouir du succès de son œuvre.

« Œuvre considérable, unique, précieuse autant que précise, toute documentaire, qui débute en 1851, à l'entrée en littérature des deux frères, et qui constitue leur histoire, ou, plus exactement, leur confession. C'est le livre courant, régulièrement tenu au jour le jour, où viennent s'inscrire leurs impressions sur les hommes et sur les faits, dans une absolue sincérité, avec l'intensité et la chaleur de vie de l'observation récente, notée alors qu'elle n'a point encore cessé d'agiter l'esprit. Autobiographie curieuse aussi par son exécution, par l'inimaginable activité au travail qu'elle dénote et qui se poursuit sans relâche durant un quart de siècle, car ces dix volumes ont été écrits le soir, par surcroît, presque toujours parallèlement avec quelque autre livre, sans autre ambition que de chercher à ressusciter auprès de la postérité les contemporains dans leur ressemblance animée. »

D'autre part, le *Figaro* a tout dernièrement publié la note suivante :

« Les journaux ont parlé de la publication des *Mémoires* des frères de Goncourt. Le fait est exact et les lecteurs du *Figaro* auront l'été prochain la primeur de ces *Mémoires* ou du moins de la partie qu'il est possible de faire paraître aujourd'hui.

« Depuis leur entrée dans la vie littéraire et mondaine, les deux frères avaient pour habitude en rentrant chaque jour, ou le lendemain matin au plus tard, de transcrire dans toute leur fraîcheur, dans toute leur spontanéité, les nouvelles, les observations, les impressions qu'ils avaient recueillies à travers Paris.

« De là dix volumes de notes qui s'arrêtent avec la mort à jamais regrettable de Jules de Goncourt, mais qui constituent un ensemble de documents de premier ordre pour l'histoire de la société du second Empire et dans lesquels M. Edmond de Goncourt veut bien choisir pour le *Figaro* la matière d'une publication sur l'intérêt de laquelle nous n'avons pas à insister.

« Nous la commencerons par la fin de juillet, au moment où les vacances mondaines et parlementaires nous laissent des loisirs et une place que nous essayons chaque année d'utiliser, à la plus grande satisfaction de nos lecteurs.

« D'ici là nous publierons dans nos suppléments du mercredi quelques chapitres que M. Schanne, illustré par son ami Murger sous le nom de Schaunard, nous a autorisés à détacher de ses mémoires sur Henri Murger, la bohème et la vie littéraire de 1845 à 1860. »

La propriété des ouvrages de Jules Sandeau. — Les héritiers de Jules Sandeau, de l'Académie française, viennent de faire don, à la Société des gens de lettres, de la propriété des ouvrages du spirituel romancier : *Madeleine, Mademoiselle de la Seiglière, Marianna, le Docteur Herbeau, Vaillance, Richard, Fernand, Valcreuse, la Chasse au roman, Mademoiselle de Sommerville, Jean de Thommeray* et *Marcel*, comédies.

Translation des restes de Montaigne. — La translation des restes de Montaigne dans les caves des nouvelles Facultés a eu lieu dernièrement à Bordeaux. A la suite de l'incendie de la chapelle de l'ancien lycée, les restes de l'auteur des *Essais* avaient été plasés au dépositoire.

La translation a été faite en présence de M. le maire et de ses adjoints, du secrétaire de la ville, du recteur et de MM. Couat et Abria, doyens des Facultés des lettres et des sciences; de Brons, représentant la famille de Kercado, alliée à celle de Montaigne; d'un prêtre et de MM. Barkhausen et Dezeimeris, qui ont publié une édition estimée des *Essais*.

Les restes ont été déposés dans une chapelle construite dans les caves de la Faculté, au-dessous du cénotaphe qui se trouve dans le vestibule.

Un exemplaire unique de la vie de Mme Guyon. — L'*Athenæum* annonce qu'en faisant le catalogue des manuscrits Rawlinson à la bibliothèque bodléienne, M. Macray en a trouvé un très intéressant sur l'histoire du quiétisme. C'est un exemplaire de la vie de Mme Guyon, avec des corrections données comme étant l'œuvre même de l'auteur.

Les Archives nationales. — On sait combien les Archives nationales et l'École des chartes sont à l'étroit dans les locaux qu'ils occupent : aux archives, 30 millions de dossiers sont entassés, faute de place, ce qui rend le service des communications pénible et le classement des pièces envoyées par les ministères absolument impossible.

En outre, ces établissements sont à chaque instant menacés de destruction par le voisinage d'une quantité d'ateliers.

Voici longtemps que l'isolement des Archives est demandé par tous ceux qui s'intéressent à la conservation de documents historiques d'une valeur inappréciable. Un arrangement serait à la veille d'être conclu entre l'État et la ville; celui-ci prendrait à sa charge une partie des dépenses nécessitées par les expropriations. Les crédits nécessaires à ces dépenses sont évalués à 2 millions.

Importation et exportation des livres français. — L'importation des livres en langue française, publiés

à l'étranger, augmente d'année en année ; l'avance réalisée pendant le dernier exercice de 1885 est de 500,000 francs. L'exportation de nos livres suit une marche opposée ; elle tombe à 17,636,000 francs, perdant 1,500,000 francs sur les chiffres de l'année 1884.

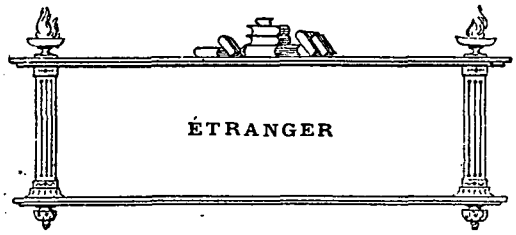

Allemagne. — *Un prospectus de Pierre Schœffer.* — Une des dernières livraisons du *Centralbatt für Bibliothekswesen* contient un intéressant article de M. W. Meyer, secrétaire de la Bibliothèque royale de Munich, sur les prospectus de libraires au xve siècle. Il y a joint le fac-similé d'un exemplaire des prospectus que distribuaient les commissionnaires chargés de placer les livres imprimés à Mayence par Pierre Schœffer. Voici le texte de ce document qui est probablement de l'an 1470, et dont le seul exemplaire connu s'est trouvé dans le manuscrit latin 458 de la Bibliothèque de Munich :

« Volentes sibi comparare infra scriptoslibros, magna cum diligentia correctos ; ac in hujusmodi littera Moguntie impressos, bene continuatos, veniant ad locum habitationis infra scriptum.

« 1° Primo pulchram bibliam in pergameno.

« 2° Item secundam secunde beati Thome de Aquino.

« 3° Item quartum scripti ejusdem.

« 4° Item tractatum ejusdem de ecclesie sacramentis et articulis fidei.

« 5° Item Augustinum de doctrina christiana cum tabula notabili, predicantibus multum proficua.

« 6° Item tractatum de ratione et conscientia.

« 7° Item magistrum Johannem Gerson de custodia lingue.

« 8° Item consolatorium timorate conscientie venerabilis fratris Johannis Nider, sacrie theologie professoris eximii.

« 9° Item tractatum ejusdem de contractibus mercatorum.

« 10° Item bullam Pii Pape secundi contra Thurcos.

« 11° Item historiam de presentacione beate Marie virginis.

« 12° Item canonem misse, cum prefacionibus et imparatoriis suis.

« 13° . . . . . antiphonis, in magna ac grossa littera.

« 14° Item Johannem Jannensem in Catholicon.

« 15° Item sextum Decretalium, et Clementinam cum apparatu Johannis Andree.

« 16° Item in jure civili Instituciones.

« 17° Item arbores de consanguinitate et affinitate.

« 18° Item libros Tullii de officiis, cum ejusdem paradoxis.

« 19° Item historiam Griseldis de maxima constantia mulierum.

« 20° Item historiam Leonardi Aretini ex Bocatio de amore Tancredi filie Sigismunde in Guiscardum.

« HEC EST LITTERA PSALTERII. »

La première ligne de l'article 13 est détruite sur l'exemplaire jusqu'à présent unique que M. Meyer a fait connaître ; mais il faut la restituer à peu près ainsi : *Item psalterium, cum hymnis, collectis et...* C'est à cet article que se rapporte la dernière ligne du prospectus, *Hec est littera psalterii,* imprimée en très gros caractères, de la même force que ceux dont Schœffer s'est servi pour ses éditions du Psautier datées de 1457 et de 1459.

Au bas du prospectus est un avis à la main : « Venditor librorum reperibilis est in hospicio dicto *zum willden mann.* » C'est l'indication de l'hôtellerie dans laquelle logeait le commissionnaire chargé de la vente du livre de Schœffer.

Le catalogue de vente de la maison Velhagen et Klasing. — MM. Velhagen et Klasing (Bielefeld et Leipzig) publient, en commémoration du cinquantenaire de la fondation de leur maison, un catalogue des publications de la maison (*Verlagscatalog*) de plus de 150 pages.

MM. Velhagen et Klasing comptent à leur actif une série de remarquables publications inaugurée par l'impression du théâtre français de C. Schütz, 1839.

De 1844 à 1854, la maison édita en plusieurs éditions successives la célèbre bible polyglotte (*Polyglottenbibel*) et *Langes Bibelwerk*, ouvrage théologique plus considérable encore, en 36 volumes. — Une autre publication théologique de grande envergure est *le Dictionnaire des antiquités bibliques, Handwœrterbuch der biblischen Alterthümer* de Riehm.

En 1864, les éditeurs commencèrent la publication du *Daheim*, journal illustré des familles, qui occupe aujourd'hui encore une place fort honorable à côté du journal illustré *la Gartenlaube.* — Ils essayèrent en même temps, non sans succès, il faut le dire, d'un nouveau genre, celui des publications patriotiques et militaires, dont les principales furent *les Kriegsbücher, le Bismarckbuch* et *le Flottenbuch* de Werner. — *Une Histoire de la littérature,* par Kœnig (16e édit.), *l'Histoire d'Allemagne* de Stackes, *une Histoire universelle* d'Oscar Jaeger en 4 volumes, et depuis 1873 la publication d'ouvrages cartographiques remarquables classèrent définitivement la maison Velhagen parmi les meilleurs éditeurs d'Allemagne.

Ce sont MM. Velhagen et Klasing qui ont édité les meilleurs atlas d'Allemagne, *l'Atlas géographique* d'Andrée et de Putzger, *l'Atlas physique d'Allemagne* d'Andrée et de Peschel et enfin deux ouvrages cartographiques de premier ordre, *le Handatlas* d'Andrée et *l'Atlas historique* de Droysen.

— *Le mouvement de la librairie en Allemagne, en Angleterre et aux États-Unis pendant les années 1884 et 1885.* — Le nombre total des ouvrages parus en Allemagne, en Angleterre et aux États-Unis, pendant l'année 1885, s'élève à 25,975, chiffre qui ne diffère guère de celui de 1884 (26,068).

Pour l'Allemagne, il y a eu une augmentation de 698 volumes; les publications anglaises accusent une diminution de 730 volumes. Aux États-Unis, le chiffre est resté stationnaire, à peu près. En 1885, les publications allemandes, à elles seules, dépassaient de 6,600 les publications réunies de l'Angleterre et des États-Unis.

Ouvrages parus en Allemagne pendant les années 1884 et 1885.

	1884.	1885.
Pédagogie, livres de classe	2.029	2.169
Jurisprudence, politique, statistique	1.472	1.483
Belles-lettres, romans, théâtre, poésies.	1.303	1.345
Théologie	1.461	1.391
Médecine	928	904
Sciences naturelles, chimie, pharmacie.	835	851
Histoire, biographies, mémoires, correspondances	807	777
Sciences commerciales	698	727
A reporter	9.533	9.647
Report	9.533	9.647
Calendriers, publications populaires	643	712
Beaux-arts, sténographie	623	660
Langues classiques et orientales, archéologie, mythologie	612	710
Langues modernes, littérature allemande ancienne	489	570
Géographie, voyages	460	495
Bibliographie, histoire de la littérature.	438	407
Constructions civiles, construction des machines et des chemins de fer, mines et navigation	411	507
Livres pour la jeunesse	406	520
Économie rurale	387	419
Sciences militaires, chevaux	380	435
Cartographie	307	374
Philosophie	132	136
Mathématiques, astronomie	204	252
Chasse, etc	106	108
Ouvrages sur la franc-maçonnerie	26	21
Divers	450	330
Total	15.607	16.305

Pour l'Angleterre et les États-Unis, on s'est efforcé autant que possible de mettre en regard les publications de même nature.

	ANGLETERRE.				ETATS-UNIS.	
	1884.		1885.			
	Publications nouvelles.	Réimpressions.	Publications nouvelles.	Réimpressions.	1884.	1885.
Théologie, sermons	72[illegible]	205	636	211	380	435
Philologie, éducation	543	140	533	119	227	225
Livres pour la jeunesse	603	154	671	142	358	388
Biographies	490	133	375	105	178	174
Histoire					115	137
Romans et nouvelles	408	289	455	240	943	934
Sciences, arts, livres illustrés	432	159	264	109	81	140
Annuaires et publications en séries	323	1	337	10	»	»
Voyages, recherches géographiques	2.6	95	169	70	136	161
Économie politique et sociale, commerce et industrie	203	36	210	43	168	163
Jurisprudence	163	116	72	57	455	431
Poésies, drames, etc.	173	49	118	46	222	171
Ouvrages médicaux, hygiène	160	55	116	71	209	188
Arts appliqués à l'industrie	»	»	»	»	154	100
Essais littéraires, monographies	160	79	246	74	185	148
Sciences physiques et mathématiques	»	»	»	»	134	92
Divers, brochures, etc.	208	10	205	35	142	143
Totaux	4.832	1.541	4.307	1.333	4.088	4.030
	6.373.		5.640			

Angleterre. — *Les périodiques en Angleterre.* — D'après *le Newspaper Press Directory* de 1886, le nombre total de périodiques de toute nature qui se publient actuellement dans la Grande-Bretagne et l'Irlande se chiffre à 2,093. Sur ce nombre 400 paraissent à Londres, 1,225 dans les autres provinces de l'Angleterre, 83 dans le pays de Galles, 193 en Écosse, 162 en Irlande et 21 dans les petites îles (Man, Wight, etc.) de la Grande-Bretagne. — Le nombre des journaux quotidiens s'élève à 187, celui des *magazines* mensuels et trimestriels à 1,368 dont 397 publications religieuses.

Le plus petit livre du monde. — Le plus petit livre du monde, nous apprend *le Bulletin de l'imprimerie*, se trouve entre les mains de lord Dufferin. C'est une

édition du livre sacré des « Sikhs », imprimée sur un format dont la grandeur ne dépasse pas la moitié d'un timbre-poste.

Littérature-réclame. — A Leeds, un épicier vient de publier le *Nicolas Nickleby* de Dickens en un volume in-8° de 220 pages à deux colonnes et illustré de gravures. Au bas de chaque page se lit l'annonce d'un produit vendu par cet épicier.

Reliures en peau humaine. — Le dernier numéro de *la Halle aux cuirs* donne un renseignement intéressant pour les bibliophiles :

« A la bibliothèque de Marlborough-House, près Methley, en Yorkshire (Angleterre), il y eut jadis deux livres reliés en cuir provenant de la peau de la sorcière yorkshirienne Mary Ratman, exécutée pour assassinat au commencement de notre siècle. Ces livres disparurent lorsque les comtes de Marlborough se virent forcés de vendre leur bibliothèque. Il y a eu des livres semblables à Paris. Naguère, M. Zaenhsdorf, à Londres, a relié deux livres en cuir humain, et un autre relieur de Londres a, sur commande, relié *la Danse macabre,* de Hans Holbein, avec la même sorte de cuir. »

Et le rédacteur de *la Halle aux cuirs,* en véritable Hamlet moderne, d'ajouter :

« La peau humaine donne un cuir très solide, épais et grainé. »

Belgique. — *Le premier journal de l'Europe.* — D'après la « Meuse » de Liège, c'est à Anvers que revient l'honneur d'avoir publié en 1605 le premier journal de l'Europe.

Ce journal s'imprimait et se publiait aux frais d'Abraham Verhoeve, membre de la Sint-Lucasgilde. — Ce père du journalisme ne fut pas heureux dans son entreprise; il faut croire que ses abonnés se faisaient tirer l'oreille quand il venait leur présenter la quittance, car le pauvre homme vit tout son avoir confisqué et vendu aux enchères pour couvrir les frais d'impression de sa feuille.

Il paraît qu'on conserve encore dans la bibliothèque d'Anvers un exemplaire du journal d'Abraham Verhoeve.

Suisse. — *Le buste de Marc-Monnier à Genève.* — La Société des belles-lettres de Genève se propose de donner une représentation dramatique dont le produit servira à l'érection d'un buste de Marc-Monnier dans l'Université de la ville.

Suède. — *Un romancier naturaliste suédois.* — On s'occupe beaucoup en Suède d'un romancier naturaliste, Auguste Strindberg, écrivain original de beaucoup de talent, mais esprit excentrique, dont les audaces sont très diversement appréciées. Dans son dernier numéro, *la Revue suisse* donne quelques détails sur la vie et les œuvres du poète.

« Fils d'un petit employé de Stockholm, Auguste Strindberg reçut une éducation soignée, étudia la philosophie et la médecine à l'Université d'Upsal et finit par se vouer entièrement à la littérature. — Il débuta par une suite de drames dont deux obtinrent quelque succès au théâtre de Stockholm, fit des articles littéraires pour les revues de son pays et obtint en 1875 un emploi subalterne à la bibliothèque de Stockholm. — De cette époque date la seconde phase de sa carrière littéraire. Elle est moins agitée et plus remplie. — Strindberg écrivit des articles sérieux et composa une histoire de la civilisation en Suède qui causa un véritable scandale par les attaques violentes de l'auteur contre Geiyer, le plus estimé des historiens suédois. — Ce fut dans toute la presse un cri d'indignation ; mais le livre de Strindberg ne s'en vendit que mieux.

« En 1878, il publia son premier roman : *la Chambre rouge,* œuvre véritablement remarquable. — La « Chambre rouge » est un coin de café, meublé de cramoisi, où se donnent rendez-vous quelques bohèmes du pinceau et de la plume qui naturellement déblatèrent fort et ferme contre les injustices sociales. — La morale du roman est celle de La Rochefoucauld : l'amour-propre est le mobile de toutes nos actions, l'homme est profondément égoïste et il fait taire la voix de sa conscience par amour du repos et de la paresse.

« Ce roman de *la Chambre rouge,* dont quelques scènes sont d'un réalisme puissant, mit en lumière le nom de Strindberg. Il est fâcheux que dès lors l'écrivain suédois soit retombé dans l'exagération, ait pris à tâche de démolir tout ce que la société respecte et vénère et soit descendu jusqu'aux grosses personnalités, ce qui lui a valu de violentes répliques.

« Les douze nouvelles de Strindberg sur le mariage ont été traduites en français. — En Suède, le volume fut prohibé à cause d'un passage réputé blasphématoire ; l'auteur fut mis en accusation, mais finalement acquitté.

« Strindberg paraît retomber aujourd'hui dans ses exagérations premières ; son naturel excentrique semble peu fait pour un développement normal et sain. »

Pays-Bas. — Les libraires W.-P. van Stockum et fils, à la Haye, mettront en vente, dans le courant de l'année 1886, la belle collection d'autographes et de manuscrits composant le cabinet formé par feu M.-J.-Z. Mazel, directeur du musée royal de tableaux à la Haye.

Cette collection contient environ 1,000 lettres et documents. — Un catalogue est en préparation.

Portugal. — Le grand-père du duc de Bragance a laissé en mourant une collection curieuse.

Elle se compose des livres, pamphlets et gravures saisis pendant un quart de siècle dans tous les États de l'Europe.

Asie. — *Manuscrits annamites.* — M. Édouard Courtois, médecin en chef à l'ambulance de Lang-Kep (Tonkin), vient d'envoyer à l'Académie des inscriptions et belles-lettres divers manuscrits annamites, qu'il a trouvés dans les ruines d'une pagode détruite par mesure militaire. Ces ouvrages doivent probablement traiter de questions religieuses ou de sciences. M. d'Hervey de Saint-Denis, auquel ils ont été remis pour le déchiffrement, en rendra compte à l'Académie.



FRANCE

— Un écrivain de talent, un romancier qui eut la vogue il y a une vingtaine d'années, Alfred Assolant, est mort à la maison de santé du faubourg Saint-Denis.

On ne parlait plus de lui; vieilli, il avait abandonné la scène littéraire. Mais tout le monde a lu et se rappelle ses charmants récits, si alertes, si français : *Marcomir, un Quaker à Paris, Jean Rosier, Pierrot, Deux Amis en 1792, Karl Brunner, une Ville de garnison, Quaterquem,* ses *Scènes de la vie américaine,* et une foule d'autres volumes, car Assolant fut un conteur d'une prodigieuse fécondité.

Alfred Assolant était né à Aubusson, en 1829. Élève de l'École normale, il avait eu pour camarades Edmond About, J.-J. Weiss, Francisque Sarcey, et notre excellent collaborateur et ami M. Dionys Ordinaire.

Professeur de l'Université, il avait été chargé du cours d'histoire à Orléans, à Poitiers et à Soissons. Esprit libéral, nourri des principes de 89, il traitait ses élèves en hommes. Son libéralisme lui ayant attiré des admonestations de la part des hommes de Décembre, il quitta la toge professorale et partit pour l'Amérique, qu'il explora longtemps pour son instruction personnelle. Esprit observateur, doué d'une imagination vive, il rapporta de son voyage des matériaux qui lui servirent pour ses livres futurs.

Assolant fut journaliste aussi, et un choix de ses nombreux articles, d'une fantaisie pleine d'humour, a été réuni en volumes.

A la fin de l'empire, il avait posé sa candidature au Corps législatif contre Garnier-Pagès et Raspail; mais il n'obtint qu'un petit nombre de suffrages. Il ne fut pas plus heureux en 1871, aux élections complémentaires pour l'Assemblée nationale, malgré ses déclarations énergiquement républicaines.

On se rappelle peut-être qu'il eut une polémique ardente avec M. Victorien Sardou, qu'il accusait d'avoir pillé dans ses *Scènes de la vie américaine* le sujet de *l'Oncle Sam.*

— On nous annonce de Châlons-sur-Marne la mort de M. Barbat.

Habile dessinateur, il dirigeait l'importante maison de lithographie fondée, il y a soixante ans, par son père. M. Barbat a notamment fait preuve d'un talent délicat dans les dessins de l'*Histoire de Châlons,* puis dans ses *Évangiles* et *Livres d'heures.* Il avait obtenu à l'Exposition universelle de 1885 la seule médaille d'honneur qui fût attribuée à la lithographie.

— Au mois de mars est mort, dans sa villa d'Enghien, un écrivain laborieux et érudit, M. Amédée Boudin, auteur d'une excellente *Histoire de Louis-Philippe,* d'une importante Monographie de la ville de Marseille, etc.

— M. A. Courty, professeur honoraire à la Faculté de médecine de Montpellier, est mort dans cette ville à l'âge de soixante-six ans.

M. Courty s'était fait un nom par son *Traité sur les maladies de l'utérus et de ses annexes,* qui a été couronné par l'Institut.

— M. Edmond Dupont, chef de section aux Archives nationales, archiviste-trésorier de la Société d'histoire de France, vient de mourir à l'âge de cinquante-huit ans.

M. Edmond Dupont, ancien élève de l'École des chartes, a publié de remarquables travaux de philologie et d'histoire qui lui ont valu la croix de la Légion d'honneur.

L'enseignement supérieur perd en lui un homme dont l'érudition et le zèle avaient largement contribué au développement des Archives nationales.

— M. Charles Expilly vient de mourir à Tain, dans la Drôme, à l'âge de soixante-treize ans.

Il a publié de nombreux romans, parmi lesquels nous citerons *l'Épée de Damoclès, le Pirate noir* et les *Aventures du capitaine Cayol.*

Il écrivit dans la *Revue des Deux Mondes* et collabora, de 1840 à 1842, à plusieurs journaux parisiens. De 1852 à 1855, il fit un voyage au Brésil, d'où il rapporta une quantité de documents qui lui ont servi à écrire de nombreux ouvrages, dont le plus important a pour titre : *la Traite, l'Émigration et la Colonisation.*

M. Expilly a écrit en outre un grand nombre d'ouvrages d'histoire, d'économie politique, etc.

— M. Jules Hetzel, qui a succombé à Monte-Carlo aux suites d'une cruelle maladie qui depuis plusieurs mois ne laissait aucun espoir à sa famille et à ses nombreux amis, était né à Chartres, le 15 janvier 1814. M. Hetzel vint de bonne heure à Paris. Ses études de droit terminées, il s'associa avec l'éditeur Paulin, qui publiait alors les œuvres des principales notabilités républicaines. C'est vers cette époque qu'il débuta dans la littérature sous le pseudonyme de P.-J. Stahl par la publication de deux fantaisies dans *les Animaux peints par eux-mêmes* de Grandville.

Au lendemain de la proclamation de la République, au mois de février 1848, il fut nommé secrétaire général du pouvoir exécutif. Aussitôt après l'élection du 10 décembre, il rentra dans la vie privée et collabora au *National* et à la *Revue comique*, qui faisaient au prince-président une opposition très vive. Exilé à la suite du coup d'État, M. Hetzel se réfugia à Bruxelles, où il resta jusqu'en 1859. C'est à cette époque qu'il commença cette collection des publications à laquelle il a donné son nom. En 1862, il créa l'importante maison de librairie qu'il a dirigée presque jusqu'à sa mort avec une incontestable supériorité. C'est aussi à lui que l'on doit le *Magasin d'éducation et de récréation* qui a servi de modèle à toutes les autres publications de ce genre.

M. Hetzel n'était pas seulement un éditeur d'une intelligence rare; c'était aussi un écrivain distingué, original, plein d'humour et de bon sens. Sous le pseudonyme de P.-J. Stahl, il a publié dans le *Magasin d'éducation et de récréation*, dans *la Presse* et le *Journal des Débats* une série de feuilletons, de nouvelles et d'études qui ont été réunis en volumes et qui lui assurent un renom littéraire durable.

— On annonce la mort de M. l'abbé Edmond Lambert, premier vicaire à l'église Notre-Dame-des-Victoires. M. l'abbé Lambert, qui s'est beaucoup occupé d'études géologiques, avait cherché à concilier les données de la science avec les traditions bibliques.

— Nous apprenons la mort de M. Jules Le Berquier, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats au barreau de Paris.

M. Le Berquier, né le 24 mars 1819, appartenait au barreau depuis 1842. Avocat de la famille d'Orléans et de la ville de Paris, il avait acquis une autorité considérable au palais dans toutes les questions de droit administratif et communal

Il a publié toute une série d'études sur le *Corps municipal*, l'*Administration de la commune de Paris.*

Dans la *Revue des Deux Mondes*, il a inséré des articles, réunis plus tard en volume, sous le titre : *le Barreau moderne français et étranger*; il a publié également une brochure intitulée : *Qu'est-ce que la Commune?* qui parut après l'insurrection du 18 mars 1871.

M. Le Berquier se porta candidat à l'Assemblée nationale aux élections de février 1871; il réunit plus de 92,000 voix, mais ne fut pas élu. Réélu bâtonnier en 1885, il déclina cet honneur pour cause de santé.

— Les obsèques de Mme Lee Childe, née de Triquetti, ont eu lieu le mois dernier.

Mme Lee Childe laisse un vide dans la société parisienne. Ceux qui ont lu ses écrits, sa *Vie du général Lee*, son *Hiver au Caire*, ses *Souvenirs de Tunis*, savent quel fin talent d'observer et de peindre avait cette femme remarquable.

— Nous avons le regret d'apprendre la mort de M. Édouard Meaume survenu à Neuilly-sur-Seine le 5 mars dernier. M. Meaume, qui fut l'un des collaborateurs du *Livre*, fit paraître durant de longues années des études très curieuses dans le *Bulletin du bouquiniste*. C'était un érudit de la vieille école, consciencieux et minutieux. Il préparait une monographie de Jacques Callot.

— On annonce la mort, à Valençay (Indre), de M. Charles de Montzen, ancien officier démissionnaire en 1830, auteur de plusieurs ouvrages d'érudition, parmi lesquels on doit citer l'*Histoire des institutions d'éducation militaire.*

— On annonce la mort de M. Zabban, une personnalité connue du journalisme financier.

Sous le pseudonyme de Castorine, M. Zabban donnait au *Charivari*, sur les affaires de Bourse, des aperçus assez judicieux auxquels il avait été le premier à donner une forme humoristique souvent imitée depuis.

ÉTRANGER

Allemagne. — La *Revue historique* enregistre, dans sa dernière livraison, la mort du Dr W. Diekamp, privat-docent à l'Académie de Munster.

Tout jeune encore, le Dr Diekamp avait, dit la *Revue historique*, donné des preuves de ses solides connaissances en ce qui concerne la diplomatique pontificale. Dans les *Mittheilungen* de Vienne, il avait, en 1882 et 1883, publié deux articles sur les documents pontificaux du XIe au XIIe siècle. Son livre : *Die*

neuere Literatur zur pæpstlichen Diplomatik, montre quelle compétence il avait en pareille matière. Il travaillait à la Vaticane pour publier une nouvelle édition du *Liber diurnus*. Il était aussi très versé dans l'histoire de la Westphalie et de l'ancienne Saxe. Son livre sur Witikind, chef des Saxons, avait été couronné en 1877.

— Le Dr Minckwitz, professeur à l'université de Leipzig, est décédé à la fin du mois de décembre dernier. Il avait traduit un grand nombre d'ouvrages classiques et d'histoires littéraires.

— L'Angleterre vient de perdre, à quelques jours d'intervalle seulement, deux hommes de valeur : Henry Bradshaw, l'éminent bibliothécaire de Cambridge, et Edward Edwards, ancien bibliothécaire du *British Museum* et de la *Free Library* de Manchester.

M. Henry Bradshaw n'a publié qu'un nombre relativement restreint d'essais bibliographiques, mais qui tous dénotent une connaissance approfondie de la matière. C'est en 1870 qu'il fit son premier essai sur les incunables : *A classified Index of the XVth century books in the collection of the late M. G. de Meyer*, vrai modèle du genre.

Une année plus tard, il publia un travail non moins méritoire : *List of the founts of type and woodcut devices used by printers in Holland in the XVth century*. — Son dernier essai : *The early Collections of canons commonly known as the Hibernensis*, date de *1885*.

M. Edward Edwards, de son côté, laisse plusieurs remarquables publications bibliographiques, dont nous citerons les principales :

A brief catalogue of the medals struck in France from 1789 to 1830; — *A Catalogue of the Napoleonic medals*; — *Table of the principal schemes for the classification of libraries* (*1855*) et un grand nombre de monographies sur des bibliothèques et des fondateurs de bibliothèques, toutes remplies de renseignements utiles autant que curieux. — *Lives of the founders of the British Museum* et *Life of sir Walter Raleigh* ont paru en 1870.

— M. Edward Thomas, le fondateur de la publication *Numismata orientala*, lui-même orientaliste distingué, vient de mourir.

Son principal ouvrage, *the Chronicles of the Pathan kings of Delphi*, date de 1871.

Autriche. — Au mois de mars, est mort à Vienne un homme fort connu dans le monde de la presse et dont la vie a été des plus agitées. M. le chevalier de Singer, qui vient de s'éteindre à l'âge de cinquante-huit ans, riche à millions, était l'activité personnifiée. Venu à Vienne, en 1848, pauvre comme Job, il se fit porteur de journaux. Un beau jour, il gagne un gros lot à la loterie et ce fut le point de départ de sa grande fortune. M. Singer — qui savait à peine lire et écrire — se lança corps et âme dans le journalisme et y gagna beaucoup d'argent. Fondateur de l'*Extrablatt*, c'est lui qui a créé en Autriche le journal quotidien illustré, traitant tous les matins par l'image et par l'article de l'actualité du jour.

Italie. — M. Nicomède Bianchi, ancien surintendant des archives du Piémont et, depuis 1881, sénateur du royaume, est mort à Turin, à l'âge de soixante-sept ans.

M. Bianchi est l'auteur d'un grand nombre de publications historiques et politiques : *Storia della politica austriaca rispetto ai governi e ai sovrani italiani dal 1791 al 1857*; *Storia documentata della politica europea in Italia dal 1814 al 1861*. — Son dernier ouvrage : *Storia della monarchia piemontese*, est resté inachevé.

Suède. — Le poète suédois Édouard Backstrom, fils de l'historien de ce nom, est mort à Stockholm, à l'âge de quarante-cinq ans.

M. Édouard Backstrom eut des succès tant comme poète dramatique que comme poète lyrique. — Sa tragédie *Dagvard Frey* est une des meilleures pièces du répertoire. — M. Backstrom dirigeait depuis 1877, en remplacement de M. Strinberg, le journal *Post och Inrikes Tidninger*, un des plus anciens journaux de l'Europe (il se publie depuis 1644.)

C'est M. C.-D. af Wirsen qui le remplacera comme directeur de ce journal.

États-Unis. — On nous annonce d'Amérique la mort de M. C. D. Morris, professeur de latin et de grec à la John Hopkins University, Baltimore.

M. Morris était un collaborateur assidu de *l'American Journal of philology*. — Il laisse plusieurs ouvrages relatifs à l'enseignement des langues classiques.

— On annonce la mort du docteur Johnston, l'un des médecins les plus connus et les plus estimés parmi les étrangers qui sont venus se fixer à Paris.

Le docteur Johnston était né vers 1825, dans l'État de l'Ohio ; il avait été reçu médecin à la Faculté de New-York et avait, pendant plusieurs années, exercé en Amérique avant d'arriver en France.

En 1852, il vint à Paris pour compléter ses études et fut en même temps le correspondant du *New-York Times*.

Pendant la campagne d'Italie, il écrivit, sous le nom de Malakoff, plusieurs lettres très remarquées.

En 1870, il organisa avec quelques amis de ses compatriotes l'ambulance américaine qui rendit de réels services à nos malades et à nos blessés. Il fut nommé à cette occasion chevalier de la Légion d'honneur, puis promu en 1876 au grade d'officier.

Il était le médecin de la légation et de la colonie américaine.

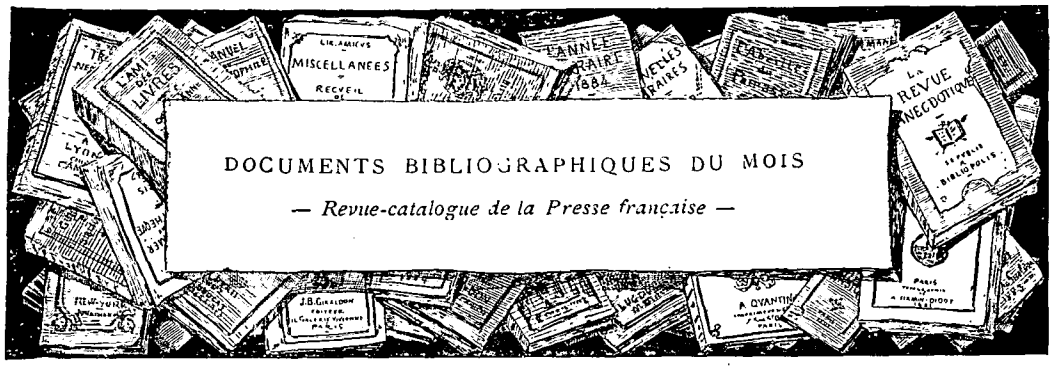

Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ANNALES DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE (janvier). La section d'apologétique au congrès de Rouen. — De Broglie : De la nature des sons et des couleurs. — Gairdair : Les puissances de l'âme. — Hébert : Thomisme et kantisme. — ART (n° 522). La huitième exposition de la Société d'aquarellistes français. — P. Leroi : L'œuvre de Gustave Jonghe. — Louis Courajod : Le musée d'Angoulême. — Les Barye de M. Auguste Sichel. — Noël Gehuzac : La collection Stein. — Lettres d'artistes et d'amateurs : Une lettre de Victor Hugo. — Champfleury : La caricature au Japon. — Müntz : Un artiste alsacien au xve siècle; études sur Martin Schœn; Les dessins du musée de Bâle. — (N° 523). Petitgrand : Notes d'un voyage en France ; Croquis d'architecture. — Lafond : Histoire de saint Jean-Baptiste au château de Pau; Suite de tapisseries de la fin du xve siècle. — Courajod : Histoire du département de la sculpture moderne au musée du Louvre; Le musée d'Angoulême. — Harman Hals. — ARTISTE (novembre). Vicomte Delaborde : Notice sur la vie et les ouvrages de M. Augustin Dumont. — A. Houssaye : Quatuor de paysagistes. — Marmontel : V. Massé. — Tola-Dorian : Prométhée délivré (IVe acte). — Leymarie : La question des vieux tableaux. — Gayda : La lithographie et la société des lithographes français. — (Décembre). Ledrain : Les acquisitions du musée oriental du Louvre en 1884-1885. — De Chennevières : Le Louvre en 1848. — F. Coppée : Marie Bashkirtseff. — Louis Denise : Willette. — L. Riotor : Les artistes indépendants.

BULLETIN DES BEAUX-ARTS (décembre). J. Cousin : La foire Saint-Laurent. — Laruelle : Marguerite Le Comte ; Les pierres tombales dans la Flandre française. — Tourneux : Un médaillon d'Auguste Préault ; Pièces sur les aérostats. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (13 février). Étude sur la justice militaire. — La guerre serbo-bulgare. — Géographie de l'Allemagne. — Organisation des forts d'arrêt français. — Nos races chevalines. — (20 février). La cavalerie allemande du 17 au 29 août 1870. — Une caisse d'habillement pour les officiers dans un régiment russe. — (27 février). Du dressage de l'infanterie à la marche et au combat en forêt. — Les colonies françaises et l'atlas colonial. — (6 mars). Brune, général en chef. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE LÉGISLATION COMPARÉE (janvier). Hubert-Valleroux : Les associations professionnelles à l'étranger.

CONTROVERSE ET CONTEMPORAIN (février). De Leymont : L'abbé Hetsch. — Lamy : Le prophète Daniel et les soixante-dix semaines. — Guilleux : La venue de saint Pierre à Rome. — De Bonniot : Qu'est-ce que le mal? — Ducrost : Coup d'œil général sur l'époque néolithique. — CORRESPONDANT (25 février). De Garniers : Les droits de la France à Madagascar. — Sicard : Le prêtre et l'instituteur. — Mayol de Luppé : L'Espagne qu'on ne voit pas. — Ch. de Lacombe : Les premières années de Berryer. — De Pontmartin : Mes Mémoires. — Doumic : Un poète chrétien; René Grousset. — Duc de Broglie : Comptes des recettes et dépenses du roi de Navarre en France et en Normandie de 1367 à 1370. — (15 mars). De Meaux : La renaissance catholique en France sous Louis XIII. — De Chambaud : La Régence en Espagne et ses difficultés. — Destrel : Le socialisme aux États-Unis. — Douhaire : *A travers la Chine*, par M. Rousset. — CURIEUX (mars). Lauzun. La pétition des enfants naturels. — Le calendrier des princes et de la noblesse pour 1886. — Senancour. — Les paires de France. — Le père d'Adolphe Thiers. — Le père d'Alfred de Vigny. — M. Camille Rousset. — Ary Scheffer.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (13 février). L'état actuel de la question monétaire. — Le mouvement économique et financier en Allemagne ; le nouveau recensement allemand; l'accroissement des villes ; la situation de l'agriculture. — Affaires municipales : les asiles de nuit ; généralisation du droit d'asile ; un démenti à l'hypothèse transformiste. — Les discussions de la Société d'économie politique : de l'utilité ou de l'inutilité des colonies. — (20 février). De la baisse des prix des marchandises et de ses causes. — Le commerce extérieur de la France pendant le mois de janvier de l'année 1886. — Un projet de représentation commerciale et industrielle. — La propriété rurale et les capitaux en Algérie. — (27 février). Les discussions sur les tarifs des chemins de fer. — Les désordres à Londres et le socialisme anglais. — Le Congo français. — (6 mars). Les intérêts généraux de l'industrie française et les pouvoirs publics dans la grève de Decazeville. — Le socialisme révolutionnaire international. — (13 mars). Le dernier rapport ministériel sur le phylloxera ; le présent et l'avenir des vignobles de France et d'Algérie. — Lettres d'Autriche : la situation financière en Autriche et en Hongrie; l'accroissement de la dette publique; le projet de loi sur l'assurance des ouvriers contre les accidents. — Les discussions de la Société d'économie politique : de l'utilité ou de l'inutilité des colonies.

GAZETTE ANECDOTIQUE (28 février). Élections à l'Aca-

démie. — M. Munkacsy; sa *Mort de Mozart*. — Lettres de M. Guizot. — Racine et la *Marseillaise*. — (15 mars). Les *Mémoires* de Louise Michel, Cora Peal, Ernest Legouvé. — Le Volapück. — Mlle Dudlay. — Le cinquantenaire des *Huguenots*. — Livres rares. — Ch. Gréville et Napoléon III. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (mars). P. Mantz : Andrea Mantegna. — Sédille : L'architecture moderne en Angleterre. — A. Baignières : Th. Chassériau. — P. Mantz : La collection Stein. — Rouaix : La Dulwich college Gallery. — P. Gilbert : Les petits salons. — A. Pigeon : Le mouvement des arts en Angleterre.

INSTRUCTION PUBLIQUE (13 février). Bergaigne : Étude du langage. — Crouslé : La famille d'après J.-J. Rousseau. — Pigeonneau : Histoire des colonies françaises au XVIIe siècle. — Caro : Conditions et principes d'une morale scientifique. — (20 février). Darmesteter : De la négation en français. — Boissier : Tacite. — Croiset : Thucydide. — Abbé de Broglie : Cours d'apologétique chrétienne. — Ch. Huit : Le *Protagoras*. — (27 février). Crouslé : La famille d'après J.-J. Rousseau. — Martha : La philosophie à Rome au temps de Sénèque. — Bergaigne : Étude du langage depuis la Renaissance. — (6 mars). Ch. Huit : Le *Protagoras*. — Martha : La philosophie à Rome au temps de Sénèque. — Croiset : Thucydide. — Crouslé : La famille d'après J.-J. Rousseau. — INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 février). Livre sans mots coupés. — Acteurs bibliophiles. Aug. de Châtillon. — Vers et nouvelles de Jules de la Madelène. — Édition de Guy-Patin. — Un service de presse en 1817. — Un passeport de l'évêque Grégoire. — Le sommet de la cataracte. — (10 mars). Ex-libris de bibliophiles. — Gérard de Nerval et le *Faust* de Gœthe. — Contes de fées. — Lamennais et l'*Imitation* de Jésus-Christ. — Une édition d'Alfred de Musset. — Les vieux almanachs. — Protestation inédite de Fabre d'Églantine contre les acteurs de la Comédie-Française qui voulaient s'approprier ses ouvrages.

JEUNE FRANCE (février). Villiers de l'Isle-Adam : Axël. — E. Michelet : Les cantilènes. — Soubiès et Malherbe : De l'avenir de la musique. — JOURNAL DES ÉCONOMISTES (février). Ch. Parmentier : Le recrutement de l'armée par l'engagement volontaire. — Le socialisme agraire de M. Chamberlain. — Hubert-Valleroux : Le socialisme aux États-Unis. — De Beaumont : Des fêtes comme remède à la crise commerciale. — Sophie Raffalovich : Fawcet. — Muller : Les voies navigables en France. — JOURNAL DES SAVANTS (février). B. Saint-Hilaire : Inspection archéologique de l'Inde. — Dareste : *Codex legum slavonicarum*. — A. Maury : Histoire ancienne de l'Orient jusqu'aux guerres médiques. — Wallon : Correspondance de M. de Rémusat.

LES LETTRES ET LES ARTS (1er mars). Th. Bentzon : Figure étrange, première partie. — Gerspach : Note sur les tapisseries de Baudry. — Adolphe Racot : Le duel de Chapelain. — José-Maria de Heredia : Sonnets épigraphiques. — Ernest Reyer, de l'Institut : Mme Rose Caron. — Francisque Sarcey : Le Divan rouge. — Charles Yriarte : Le graveur d'épées de César Borgia. — Claudius Popelin : Armand Baschet. — Fernand Calmettes : Pêche aux alouettes. — Anatole France : Le manuscrit d'un médecin de village. — L'HOMME (10 janvier). Collineau : Le crétin. — Hovelacque et Hervé : Place de l'homme dans le monde animal. — (25 janvier). P. Sébillot : La tête de mort dans les superstitions et les légendes. — De Morgan : Observations au sujet des publications sur les Négritos de la presqu'île malaise. — Nicolas : Une sépulture de l'âge du bronze à Beaucaire.

MAGASIN PITTORESQUE (28 février). La Pavane. — La vie intime de Fénelon à Cambrai. — Achille à Scyros. — Les ennemis des plantes. — (15 mars). La vie d'un écolier suédois il y a cinquante ans, traduction. — Le musée de Naples; grande salle des bronzes. — Mots nouvellement admis par l'Académie française. — Récolte et préparations faciles du caoutchouc. — MATINÉES ESPAGNOLES (15 et 23 février). Sylvanecte (Mme G. Graux). — Arsène Houssaye. — La Société de Lisbonne. — MOLIÉRISTE (mars). Th. de Banville : Bakkos. — D'Estrée : Molière jugé par Mouflette. — D'Heylli : Madeleine Brohan, interprète de Molière.

NATURE (20 février). Congo français. — La sécurité en chemin de fer. — Curiosités aérostatiques; un groupe inédit de Clodion. — Torpilleurs anglais. — Les temps préhistoriques au Nicaragua. — Le papier et les industries qui s'y rattachent. — (27 février). J. Jamin. — Les parfums artificiels. — Les fusils à répétition. — Lettres d'Amérique. — Explosions de poussières charbonneuses. — Le clinomètre. — Fonçage des puits de mine par la méthode de congélation. — (6 mars). Le centenaire de François Arago. — La rage; traitement prophylactique de M. Pasteur. — L'usine centrale d'électricité de la ville de Tours. — L'arithmétique en boules. — La combe de Peguère, près Cauterets. — Les annonces en Angleterre et aux États-Unis. — (13 mars). La faculté protectrice des insectes par imitation. — Les chemins de fer à crémaillère. — Les premiers ascenseurs. — Canon à dynamite. — L'observatoire météorologique de Limoges. — La constitution des taches solaires et la photographie en astronomie. — Éclairage électrique domestique.

POLYBIBLION (février). Abbé Chapot : Ouvrages d'instruction religieuse et de piété. — Comptes rendus dans les sections de théologie, jurisprudence, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique : Nécrologie; — Société des anciens textes; — encyclopédies françaises et étrangères; — Collection Mathon, etc. — Questions et réponses.

REVUE GÉNÉRALE D'ADMINISTRATION (février). Bonnassieux : L'administration d'un département sous le Directoire. — Th. Denis : L'enseignement de la parole aux sourds-muets. — REVUE ALSACIENNE (février). J. Macé : Ch. Mismes. — Angel : La justice criminelle et la police des mœurs à Strasbourg aux XVIe et XVIIe siècles. — Rabany : Les généraux alsaciens sous la Révolution. — L. Lachey : Un coup double du curé de Sainte-Barbe. — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (janvier). Clermont-Ganneau : Une inscription phénicienne de Tyr. — Courajod : La Diane de bronze du château de Fontainebleau. — Deloche : Cachets et anneaux de l'époque mérovingienne. — Vercoutre : La médecine sacerdotale dans l'antiquité grecque. — Tannery : La coudée astronomique. — REVUE D'ART DRAMATIQUE (1er février). Lucien Schone : Chronique du temps passé; Représentation de Pathelin par la basoche. — Ida Brüning : Molière et Corneille en Allemagne. — (15 février). F. Lefranc : La critique nouvelle. — Guillemot : La femme dans le théâtre contemporain. — G. Pelissier : Le drame shakespearien sur la scène française. — A. Copin : Les templiers de Raynouard. — Curiosités théâtrales. — REVUE DE L'ART FRANÇAIS (janvier). Jean Perréal et Pierre de Fénin à propos d'une lettre de Louis XII (1507). — Les peintres Tronquet, Bery, Freslon, Fegretin et Maciet (1547-1577). — Acte de naissance de Gilbert Sève ou de Sève (1618). — Un Mignard clown (1727). — Gaspard Doumet, brevet d'une pension de 1,200 livres sans retenue (1789). — Le musée des portraits d'artistes, état de 30 portraits de peintres, de sculpteurs, d'architectes, de graveurs, etc. — Epitaphes de peintres relevées dans les cimetières de Paris (1854-1855). — REVUE DE BRETAGNE ET DE

VENDÉE (janvier). Edm. Biré : V. de Laprade et le comte de Chambord. — R. Kerviler : Le cardinal de Boisgelin. — De Surgères : Les graveurs du XIXe siècle. — Macé : La dernière tenue des États de Bretagne. — REVUE BRITANNIQUE (janvier). La presse américaine. — Hellan Clifford. Les interprètes de la Genèse et les interprètes de la nature. — Un bal aux îles Sandwich. — Le budget de Cuba et le traité de commerce avec les États-Unis. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (15 février). Bradley : Remarques sur les îles Britanniques dans la géographie de Ptolémée. — Schliemann : Tyrinthe. — Brandt : Eumène d'Autun. — Luchaire : Étude sur les actes de Louis VII. — Pradel : Lettres inédites de Mme de Maintenon. — Les chartes de Saint-Jullien de Tours. — (22 février). Gilbert : Histoire et topographie de l'ancienne Rome. — Heerdegen : Cicéron; l'orator. — Grégoire de Tours; petits écrits. — L'abbé Pierre de Besse. — Les guerres de 1813 et 1814 — (1er mars). Perrot et Chipiez : Histoire de l'art dans l'antiquité. — Bobrack : Horace. — Merlet : Catalogue des reliques et joyaux de Notre-Dame de Chartres. — Juste : La révolution brabançonne et la république belge. — (8 mars). Perrot et Chipiez : Histoire de l'art dans l'antiquité. — Frary : La question du latin. — Desjardins : Le Petit-Trianon. — Baudouin : Coraïs et le néo-grec. — REVUE DES DEUX MONDES (15 février). G. Ohnet : Les dames de Croix-Mort. — Jurien de la Gravière : Une expédition d'outre-mer en 1838. — Boissier : Essais d'histoire religieuse ; Les persécutions. — Paléologue : Soirée d'hiver à Pékin. — Leroy-Beaulieu : La propriété foncière à l'étranger et en France. — Forgues : Mark Twain. — (1er mars). Renan : Les origines de la Bible. — D'Estourmettes de Courtant : Les sociétés secrètes chez les Arabes et la conquête de l'Afrique du Nord. — Bournouf : Tyrinthe et les fouilles en pays classique. — P. de Witt : Une invasion prussienne en Hollande en 1787. — Bellaigue : Un siècle de musique française ; L'Opéra-Comique; d'Hérold à Bizet. — Valbert : M. de Bismarck et les Polonais. — Brunetière : A propos du théâtre chinois. — REVUE FÉLIBRÉENNE (février). Mistral : Li Carretié. — Castelnau : L'asc. — Bernard : Lou Pacan. — Soulary : Pensée d'un humoriste. — REVUE GÉNÉRALE (1er mars). Gidel : Le théâtre chez les Grecs de nos jours. — Claris : Un frère inconnu de l'auteur du *Cid*. — Bourchenin : Le Folklore, étude de littérature contemporaine. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (mars). Levasseur : L'Australie ; le Victoria. — Piat : La vie à Bagdad. — Merle : La question du cap Blanc. — De Gérando : Les nationalités non hongroises de la Hongrie. — Drapeyron : La théorie du milieu en histoire. — De la Martinière : Itinéraire d'Ouezzand à Meknès. — Ce qui reste à faire au Congo. — REVUE GEOGRAPHIQUE (janvier). Les monts Tatras. — R. Bonaparte : Le docteur Ten-Kate à la Guyane hollandaise. — Les alpinistes à Turin. — Amiral Thomasset : Ce que peuvent les Français à Madagascar. — Altitude de Vivi. — Français, Anglais et Allemands aux îles Sandwich, Mallicollo et Spirito-Santo — REVUE HISTORIQUE (mars-avril). H. d'Ideville : Pellegrino Rossi, bourgeois de Genève (1816-1833). — Petit de Vausse : Croisades bourguignonnes contre les Sarrasins d'Espagne au XIe siècle. — Rostrituerto : Le dictionnaire biographique espagnol de l'Académie d'histoire de Madrid. — Vauchelet : Le général Dugommier. — REVUE DE LINGUISTIQUE (janvier). Gaidoz : Bibliographie des traditions des Français d'outre-mer. — Regnaud : Les principes de la nouvelle grammaire. — Orain : Glossaire patois. — De la Grasserie : Étude de grammaire comparée. — REVUE LITTERAIRE (février). Auguste Roussel : La mortè (Octave Feuillet). — Léon Aubineau : Œuvres de La Fontaine. — Ernest V*** : Le Nouveau Testament de Notre-Seigneur Jésus-Christ (A. Crampon). — Eugène Tavernier : Le théâtre des Chinois (général Tcheng-ki-tong). — L. Nemours Godré : Le général Gordon (A. B.); Saint François Régis (abbé Bersange). — REVUE MARITIME ET COLONIALE (mars). Renaud : Les ports du Tonkin. — Rérolle et Forgues : Une tempête au cap Horn. — De Resbecq : L'administration centrale de la marine et des colonies. — Adigard : Le nouveau port de l'île de la Réunion. — Decœur : La défense des côtes aux États-Unis. — REVUE DU MONDE LATIN (mars). Legendre : La race française en Amérique. — Blancard : Études sur la Grèce contemporaine, Capo-d'Istria. — Aug. da Costa : Napoléon Ier au Brésil d'après des documents inédits. — REVUE PHILOSOPHIQUE (mars). Dauriac : L'acoustique psychologique. — Féré : Contribution à la psychologie du fœtus. — Carrau : La philosophie de Butler. — Adam : *Essai sur le jugement esthétique*. — Laggroud : *L'univers, la force et la vie*. — Ogereau : *Essai sur le système philosophique des stoïciens*. — Chabot : Destutt de *Tracy*. — Thiaudière : *La proie du néant* — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (13 février). G. Depping : L'Académie française, ses anciens statuts. — S. Reinach : Les fouilles de Carthage. — Bonaparte et le Directoire, d'après M. de Sybel. — Dionys Ordinaire : Le pessimisme. — M. Bréal : La question du latin. — De Ronchaud : Lamartine. — (20 février). Ch. Bigot : La question du latin, d'après M. R. Frary. — G. Depping : L'Académie française, son règlement actuel. — (27 février). Lavisse : La question du latin et du grec d'après MM. Frary et Bigot. — De Pressensé : La vie de Luther, d'après M. Huhn. — (6 mars). P. Laffitte : Ouvriers allemands et ouvriers français. — Mme Michelet : L'histoire et la géographie : leur association dans les œuvres de Michelet. — Léo Quesnel : L'érudition au Chili; Andrès Bello. — REVUE RÉTROSPECTIVE (1er mars). Le 14e régiment d'infanterie aux journées de février 1848. — Casanova dans les Vosges. — La censure théâtrale en 1751 (Lettre de Crébillon au lieutenant de police). — Une carafe d'eau révélatrice d'un crime. — Protestation du chevalier de Montalembert (1790). — Correspondance du marquis d'Eguilles. — REVUE DE LA RÉVOLUTION (janvier). Guasco : La révolution de Gênes en 1797. — V. Fournel : Le Palais-Royal sous la Révolution. — La Terreur à Colmar. — D'Héricault : Confession et souvenirs de Fani Roseval. — REVUE SCIENTIFIQUE (13 février). H. Fol : L'instinct et l'intelligence. — Balland : Parmentier. — Moutier : L'entropie et l'énergie libre. — Les idées scientifiques de Balzac. — (20 février). Faye : La terre à travers les âges géologiques. — Kunstler : La théorie de la descendance, d'après M. Nageli. — De Rochas : Un calcul de Vauban. — (27 février). Fouqué : Les tremblements de terre en Andalousie. — Fol : L'instinct et l'intelligence. — Jacottet : Une nouvelle exploration du Thibet. — La stérilité et la fécondité des ménages parisiens. — (6 mars). Simonin : Les Indiens des Etats-Unis. — Badoureau : La théorie du piquet. — Pasteur : La guérison de la rage. — La bibliothèque d'un étudiant en médecine. — REVUE UNIVERSELLE INTERNATIONALE. (16 février). Bjornstjerne-Bjornson. — L. Mickiewicz. — L'association des femmes auteurs et artistes de Vienne. — Chélard : Etude sur le développement de la littérature hongroise.

SPECTATEUR MILITAIRE (15 février). Permanence des garnisons et recrutement régional. — La fortification mobile métallique. — Le nouveau système d'habillement. — La défense nationale dans le Nord ; La bataille d'Amiens. — Les luttes de la Serbie pour conquérir son indépendance. — Souvenirs de l'expédition du Mexique. — (1er mars). La responsabilité du commandement. — Tactique triangulaire.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

PUBLICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES ÉTRANGÈRES

nouvellement parues.

Allemagne. — O. Elben : *Geschichte des Schwäbischen Merkurs.* Histoire du journal le *Schwäbische Merkur,* qui a célébré dernièrement le centenaire de sa fondation. Stuttgart, Neff. 159 p. in-8°. — Prix : 1 fr. 50.

G. Kleinfeller : *Die baierische Literatur über den Vollzug der Freiheitsstrafe* im Anschlusse an die gleichartige Gesetzgebung. Munich, Rieger, 80 p. in-8°.

K. Kochendörffer : *Zur Reform des Bibliothekswesens.* Article paru dans le journal *Die Grenzboten,* n° 6.

Carl B. Lorck : *Das deutsche Buchgewerbe-Museum in Leipzig.* (Le Musée des industries se rattachant à l'imprimerie.) Gegenwart und Zukunft. Article paru dans la *Leipziger Zeitung.* Tirage à part, 15 p. in-4°.

J. Müller : *Die wissenschaftlichen Vereine und Gesellschaften Deutschlands im 19ten Jahrhundert.* (Les sociétés scientifiques de l'Allemagne au XIXe siècle.) Biographie de leurs publications. 7e livraison. Berlin, A. Asher, in-4°. — Prix : 7 fr. 50.

Monatlicher Anzeiger über Novitäten und Antiquaria aus dem Gebiete der Medizin und Naturwissenschaften. (Bulletin mensuel des publications allemandes relatives à l'art médical et aux sciences naturelles.) Année 1886. Berlin, Hirschwald, gr. in-8°.

Zoologischer Anzeiger, publié par J.-V. Carus. IXe année, 1886. Leipzig, Engelmann.

Allgemeine Bibliographie. (Bulletin mensuel des principales publications allemandes et étrangères.) Année 1886, n° 1. Leipzig, Brockhaus, in-8°. — Prix : 1 fr. 90.

Polytechnische Bibliothek. Année 1886, n° 1. Leipzig, Quandt et Händel, in-8°. — Prix annuel : 3 fr. 75.

J. Braun : *Das älteste Faustbuch und sein Verleger.* (Le plus ancien ouvrage relatif à la légende du docteur Faust.) *Börsenblatt für den deutschen Buchhandel,* nos 27 et 31.

Deutsche Buchhändler-Akademie, publié par H. Weisbach. Tome III, 1er fasc. Weimar, H. Weisbach, gr. in-8°. — Prix : 9 francs.

Die ersten hebräischen Buchdrucke, par J.-W. Paschelcs. *Börsenblatt für den deutschen Buchhandel,* n° 37.

Naturæ novitates. (Bibliographie générale des publications récemment parues et relatives à l'histoire naturelle et aux sciences exactes.) 6e Année, 1886, n° 1. Berlin, Friedländer, gr. in-8° — Prix : 5 fr. 25.

Monatliche Uebersicht der bedeutendsten Erscheinungen des deutschen Buchhandels. (Bulletin mensuel de la librairie allemande.) Année 1886, n° 1. Leipzig, J. C. Hinrichs. — Prix : 2 fr. 50.

Wissenschaftliche Uebersicht der bedeutendsten Erscheinungen des deutschen Buchhandels. Leipzig, J.-C. Hinrichs. Année 1886. — Prix : 1 fr. 80.

Verzeichniss der Bücher, Landkarten, etc., welche von Juli bis zum Dezember 1885 neu erschienen oder neu aufgelegt sind. (Bibliographie des livres, cartes, etc., parus de juillet à décembre 1885. Leipzig, J.-C. Hinrichs. 556 p. in-8°. — Prix : 5 francs.

Vierteljahrescatalog aller neuen Erscheinungen im Felde der Literatur in Deutschland. (Catalogue trimestriel des nouvelles publications littéraires d'Allemagne.) Année 1885, fasc. 4e. Leipzig, Hinrichs.

Archivalische Zeitschrift, herausgegeben von F. v. Löher. Xe vol. Munich, Ackermann, gr. in-8°. — Prix : 15 francs.

Angleterre. — H. Carrington Bolton : *Index to the literature of Uranium, 1789-1885.* Washington, 1885, 36 p. in-8°.

G.-H. Elliot : *Gateshead public library.* Catalogue of the lending library and list of reference books. Gateshead, 313 p. in-8°. — Prix : 10 francs.

Ibrahim Hilmy : *The literature of Egypt and the Soudan from the earliest times to the year 1885 inclusive.* (Bibliographie comprenant les ouvrages imprimés, périodiques, publications de sociétés savantes, cartes, papyri, manuscrits et dessins relatifs à l'Égypte et au Soudan.) Vol. 1er, A-L. Londres, Trübner, 398 p. in-4°. — Prix : 40 francs.

H. Lansdell : *Russian Central Asia.* 2 vol. Londres, 1885.

Report on M. S. S. of the earl of Eglinton, sir S. Stirling, Maxwell and others. London, British Museum, 1885. 78 p. in-4°.

E.-C. Thomas : *The manuscripts of the Philobiblon* (*Library Chronicle,* octobre-novembre 1885).

Italie. — Ann. Cinci : *Dell' archivio di Volterra,* memorie e documenti. Volterra, 650 p. in-4°. — Prix : 19 francs.

P. Gori : *Bibliografia foscoliana.* Florence, Adr. Salani, 105 p. in-16.

Bibliografia italiana. Bolletino delle publicazioni italiane ricevute per diritto di stampa della Bibliotheca nazionale centrale di Firenze. Anno XX, n° 1. Milan, gr. in-8°. — Prix : 15 francs.

A. Favaro : *Documenti inedite per la storia dei manoscritti gallileiani nella Biblioteca nazionale di Firenze,* pubblicati ed illustrati. Rome, 192 p. in-4°.

G. Ferrari-Moreni : *Cenno biografico del conte G. Francesco Ferrari-Moreni* e catalogo dei suoi scritti. Modena, Legale, 78 p. in-8°. — Prix : 1 fr. 50.

Enr. Ferri : *40 bibliografie.* Siena, E. Torrini, 78 p. in-8°. — Prix : 1 fr. 50.

J. Codici Palatini della R. Biblioteca nazionale centrale di Firenze. Vol. 1er, fasc. 1er. Florence, Bencini fr., 80 p. in-8°. — Prix : 1 franc.

Stef. Davari : *Notizie bibliografiche del distinto maestro di musica Claudio Monteverdi,* desunte da documenti dell archivio storico Gonzaga. Mantoue, Mondevi.

Raff. Erculei : *Catalogo delle opere antiche d' intaglio e intarsia in legno esvoste nel 1885 in Roma,* preceduto da

brevi cenni sulla storia di quelle due arti in Italia del XIII al XVI secolo. Rome, Civelli, 212 p. in-8°.

T. Cicardi : *Sull' idioformio nella terapia oculare,* notizie bibliografiche ed appunti terapeutici. Pavia, Bizzoni succ., 15 p. in-8°.

Indice descrittivo e repertorio della Terra di Lavoro, illustrata dal prof. A. Sala colla collaborazione di suoi scolari. Bologne, Azzoguidi, 51 p. in-4°.

F. Puccini : *Sull istituzione delle biblioteche scolastiche in Italia;* proposta. Livorno, Meucer, 8 p. in-8°.

Saggio di bibliografia statistica italiana. 2e éd. Rome, Bincini frères, 179 p. in-8°.

Autriche. — E. Mischler : *Die Literaturstatistik in Oesterreich.* Vienne, A. Hölder, 23 p. gr. in-8°. — Prix : 1 franc.

Belgique. — F. van der Haeghen et Th.-J. Arnold : *Bibliographie lipsienne.* OEuvres de Juste Lipse. Tome Ier. Gand, C. Vyt, 598 p. in-8°. — Prix : 12 francs.

Bibliographie de la Belgique, journal officiel de la librairie, paraissant chaque mois. Année 1886. Bruxelles, Manceaux. — Prix : 12 francs.

Danemark. — *Aarsberetninger og Meddelser fra det store Kongelige Bibliothek,* udgivne af C. Bruun. Rapport annuel de la bibliothèque royale de Copenhague. Tome III, 2e partie. Copenhague, Gyldendal, 76 p. in-8°. — Prix : 2 fr. 15.

Suède. — *Bibliotheca mathematica,* publiée par Gustave Enestrom. Stockholm, Berlin, Paris, in-4°, 200 col.

Notice bibliographique sur les traductions en suédois des éléments d'Euclide, par Gustave Enestrom. Rome, 1885, in-4°.

Chili. — D.-B. Aranca : *Notas para una bibliografia de obras anonimas e pseudonimas sobre la historia, la jeografia i la literatura de America.* Santiago de Chile, 181 p. in-8°.

États-Unis. — J.-A. Fisher : *A select bibliography of ecclesiastical history.* Boston, Heath et Cie, 391 p.

Jos. Gillow : *A literary and bibliografical history,* or bibliografical dictionary of the English catholics, from 1534 to the present time. Vol. II. New-York. Publication de la Société catholique.

C.-R. Hildeburn : *A century of printing ;* the issues of the press in Pennsylvania. Vol. Ier, 1685-1763. Philadelphie, C.-R. Hildeburn, 392 p. in-8°. — Prix : 39 francs.

Perley Poore : *Descriptive catalogue of the government publications of the United States;* du 5 septembre 1774 au 4 mars 1881. Washington, 1392 p. in-4°.

Transactions of the Grolier Club, from its foundation jan. 1884 to july 1885. Part I.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES
ET COMPTES RENDUS D'OUVRAGES FRANÇAIS.

Angleterre. — *The Academy.*

13 février : Sharp's Sonnets of this century. — Madame Mohl. — The highlands of Cantabria. — George's Dawson's bibliographical lectures.

20 février : Doyle's official baronage of England. — Scherer's history of German literature. — Lysaght's, a modern ideal. — Sir Theodor Martin's translation of the second part of *Faust.*

27 février : Dixon's history of the church of England. — William's English letter writers of the XVIIIth century. — The trials of Jetta Malaubret, traduit du français par la comtesse de la Rochefoucauld. — La Société de linguistique de Paris.

6 mars : Sir Theodor Martin's translation of the second part of *Faust.*

The Athenæum.

13 février : Boyle's history of the Egyptian Campaigns. — Madame Mohl. — Ashton's Old times. — Graham's life of Syed Ahmed Khan.

20 février : Recent theories regarding Shakespeare's Sonnets — Miss Gordon Cumming's wanderings in China. — The laird of Lag.

27 février : Lowell's account of China. — Across the Jordan. — Lotze's Microcosmus. — Notice sur Guillaume de Longchamp, évêque d'Ely.

6 mai : Greeley's Artic Expedition. — Horace in Homespun. — Herbert Spencer's Sociology. — Tartarin sur les Alpes. — Ben Jonson convicted of felony.

The Gentleman's Magazine.

Mars : Snakes in poetry.

Le numéro du 16 janvier de *Notes and Queries* contient une notice bibliographique sur lord Byron par M. John Taylor, bibliothécaire de la ville de Bristol. M. Taylor donne une liste des principaux articles sur Byron publiés de 1812 à 1883 par les magazines anglais et américains.

Dans le numéro du 1er février, nous notons un article de M. Clouston sur les origines orientales de quelques-uns des contes de Chaucer, et un autre de M. W.-J. Buckley intitulé « le Décameron en anglais ».

The Saturday Review.

13 février : La société de Madrid, par le comte Paul Vasili. — La reine Marie-Caroline de Naples, par A. Gagnière. — Histoire de la coiffure des femmes en France, par G. d'Ezé et A. Marcel.

20 février : Louise de Kéroualle, par H. de Forneron. — La vie et les œuvres de Töpffer, par l'abbé Relave.

27 février : La réforme de la marine, par Gabriel Charmes. — A travers la Chine, par Léon Rousset.

6 mars : Rabelais, illustré par Robida. — Les hommes et les idées, par Henry Houssaye.

Allemagne. — *Centralblatt für Bibliothekswesen.*

Mars 1886 : E. Reyer : Amerikanische Bibliotheken. — L. Schmidt : Andreas Darmarius. — Une pétition des employés aux bibliothèques autrichiennes.

Deutsche Revue.

Mars : Henri Julia : Souvenirs de Henri Heine, deuxième partie. — H. Lingg :
— Louis Geiger : La Molly de Bürger.

Deutsche Rundschau.

Mars : La destruction de Rome, par H. Grimm. — Lady

Blennerhassett : La Révolution française décrite par Taine. — A.-E. Schönbach : Le roman contemporain en Amérique.

Die Grenzboten.

11 février : G. Weber : Gedanken über Geschichte und Geschichtsschreibung.

23 février : Sternsteinhof, de Anzengruber.

Nord und Süd.

Mars : Charles Bigot : Jules Grévy. — Alfred de Reumont : L'auteur du *Dies iræ*. — Ad. Lindenhorn : Gœthe et Wetzlar.

Italie. — *Nuova Antologia.*

16 février : D. Silvagni : Allessandro Torlonia. — A. Graf : Petrarchismo ed antipetrarchismo nel cinquecento.

1er mars : Enrico Nenzioni : Un poeta idealista. — L. Pigorini : Il museo nazionale archeologico di Copenaga. — G. Boglietti : Maria Stuarda e i suoi piu recenti interpreti.

Revue internationale de Florence.

10 février : F. Meyer : Les dernières productions dramatiques et littéraires de l'Allemagne.

Suisse. — *Bibliothèque universelle et Revue suisse.*

Mars : V. de Floriant : L'île de Malte. — Abel Veuglaire : Les armes combattantes en France et en Allemagne. — *Comptes rendus :* Les papiers d'un émigré, par le baron de Guilhermy. — La biographie de Gleyre, par Ch. Clément. — Histoire de la monarchie de Juillet, par Paul Thureau-Dangin, tome III. — La morte, par Octave Feuillet. — Töpffer, par l'abbé Relave. — François Ier, par Mme Coignet. — La vie intime de Voltaire aux Délices et à Ferney, par L. Perey et G. Maugras. — Le Canada, par Sylva Clapin.

La Lecture.

Mars : Le roman contemporain en Allemagne, par Gottfried Keller. — Le naturalisme. — M. E. Legouvé. — M. H. Malot.

La Revue de Genève.

20 janvier : Amiel, esquisse psychologique. — Les poètes symboliques, étude critique — La question du latin. — Tartarin à Chillon. — *Comptes rendus :* Contes et apologues, par Léon Riffard. — Études et souvenirs, par le comte de Falloux. — Les apaisements, par R. Russel. — Les voluptueuses, par M. Teneo.

25 février : Nicolas Gogol : Le roi des esprits infernaux. — A. Tschumi : La question du latin. — G. Sarrazin : Les poètes de l'amour, Aubanel. — *Comptes rendus :* Tartarin sur les Alpes. — Tatiana Leïloff, par Ed. Rod. — Dans l'intimité, par Robert Caze.

États-Unis. — *The Andover Review (Boston).*

Février : R. Saillens : The religion of Victor Hugo.

The Atlantic Monthly (Boston).

Mars : F.-H. Hedge : Classic and romantic. — Justin Winsor : Americana. — John Fiske : The United States after the revolutionary war. — Oliver Wendell Holmes : Two « occasional » poems, with an introduction. — T.-W. Higginson : Grant.

Lippincott's Magazine (Philadelphie).

Mars : W.-H. Babock : Song-games and Myth-dramas at Washington. — Laurence Hutton : The american play.

The Nation (New-York).

4 février : John de Witt, grand pensionary of Holland, by M. Antonin Lefèvre-Pontalis, traduit par S.-E. et A. Stephenson. — Salomon Reinach : Traité d'épigraphie grecque.

11 février : A patrician of Venice (M. Yriarte).

18 février : Madame Saint-Huberty. — Henri IV et la princesse de Condé, par P. Heurard. — Tartarin sur les Alpes. — Jean Mornas. — Péché mortel. — L'aventure de Mlle de Saint-Alais. — Le lieutenant Bonnet. — L'attelage de la marquise. — Le trésor du Guèbre. — Le style Louis XIV : Charles Le Brun, décorateur.

NOUVEAUX JOURNAUX.

Angleterre. — Le *Edinburgh Courant,* journal quotidien dont la fondation remonte à 1705, s'est fusionné avec un autre journal écossais, le *Glasgow Daily News,* et paraîtra désormais sous le titre : *The Scottish News.*

La *Indian Review,* journal littéraire qui paraissait tous les mois, s'est vue forcée de suspendre sa publication après avoir complété sa cinquième année.

Autriche. — Un journal spécial, la *Revue auf dem Gebiete slavischen Culturlebens,* se propose d'étudier le mouvement intellectuel chez les peuples slaves. Le premier numéro de ce périodique a paru le 10 février, à Marbourg.

Italie. — La *Rivista critica di scienze giuridiche e sociali,* que publient MM. Schupfer et Fusinato, paraîtra désormais sous le titre : *Rivista italiana per le scienze giuridiche.*

États-Unis. — La faculté des sciences économiques de Columbia College fait paraître, depuis le 1er mars, une nouvelle revue trimestrielle, le *Political Science Quarterly,* qui s'occupera exclusivement de questions touchant les sciences économiques, l'histoire et la jurisprudence. Le premier numéro de cette revue (MM. Ginn et Cie, éditeurs) contient une préface par M. Munroe Smith et des articles de MM. John W. Burgess, F.-W. Whitridge, Richmond, M. Smith, etc.

— La longue liste des « magazines » américains vient de s'enrichir d'un nouveau périodique, le *Forum,* qui paraît à New-York sous la direction de M. Metcalf, ancien rédacteur de la *North American Review.*

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 février au 15 mars 1886)

DÉBATS. Février : 16. H. Houssaye : *Essais de psychologie contemporaine*, par P. Bourget. 17. L. Carrau : La graphologie. 23. *La Morte*, par Oct. Feuillet. 27. Renan : *1802*. — Mars : 1. Napoléon Ier à Sainte-Hélène. 2. Chantavoine : *Les Hommes et les idées*, par M. H. Houssaye. 4-6. E. Bertin : *Henri IV en Gascogne*, par de Baëtz-Tranquelléon. 5. Hallays : *Petite ville*, par Harry Alis. 7. H. Houssaye : Bibliographie hellénique. 9. G. Charmes : Le roman anglais. 10-11-14. De Molinari : A Panama. 12. *Description des peintures et autres ornements contenus dans les manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale*, par H. Bordier. 13. La revue wagnérienne.

XIXe SIÈCLE. Février : 19. Journal du général Gordon. 22 et Mars : 8. Ch. Joliet : Les hommes et les choses du jour. — Mars : 1. Les îles Samoa.

ÉCHO DE PARIS. Février : 24. Les *Mémoires* de Cora Pearl. — Mars : 8. Libromanie. 9. Ad. Dennery.

ÉVÉNEMENT. Février : 27. La vérité sur le livre de Cora Pearl. 28. M. Quesney de Beaurepaire (Jules de Glouvet).

FIGARO. Février : 18. *La Morte*, par Oct. Feuillet. 19. Le verre de Panard. 25. Art obscène. 27. Wolff : *Mémoires* de Cora Pearl. 27. Brugal : Excentriques disparus ; Poulaillon. — Mars : 6. Ch. Monselet : Armand Barthet et Armand Baschet. 13. Vacquerie : Une édition illustrée de *Tragaldabas*. — Talleyrand et la Contemporaine. 14. M. Jules de Glouvet.

FRANÇAIS. Février : 17. Une première restauration ; Charles VII. 18. La réforme de la marine d'après un livre récent. 19. Pascal et Voltaire. 26 et Mars : 5. *Histoire de la monarchie de Juillet*, par Thureau-Dangin. 27. L'Église et les systèmes d'économie politique. — Février : 2. M. Paul Bourget. 11. *Les Hommes de mon temps*, par Ignotus. 12. *Une conversion*. — *La Dot de Katel*, par Bentzon. 13. Une vie du cardinal Pie. 15. Le journaliste Lebois.

FRANCE. Mars : 7. *Un crime d'amour*, par P. Bourget. 10. M. Henry Houssaye. 13. Le journaliste Escande. 15. La littérature en cour d'assises.

FRANCE LIBRE. Février : 19. M. Jules de Glouvet. 20. Les acteurs-auteurs. 26. Octave Feuillet. — Mars : 6. *Un crime d'amour*, par P. Bourget. 8. L'hôpital des gens de lettres. 13. Le sifflet au théâtre.

GAGNE-PETIT. Février : 17. Ch. Bigot : Eug. Suë. 26. V. Hugo au théâtre ; ses luttes avec le public et les auteurs.

GAULOIS. Mars : 5. M. Assollant. 11. Un nouveau livre sur Marie-Antoinette.

GAZETTE DE FRANCE. Février : 16. *Le Château de Versailles*, par Dussieux. 16. Les décadents. 18. M. Leconte de Lisle. 19. Les romantiques. 20-27. *Histoire de la monarchie de Juillet*, par Thureau-Dangin. 22 et Mars : 9. Le journalisme en Angleterre. — Mars : 3. Correspondance de Paul de Molènes. 4. La maison de Sedaine. 6. M. Ernest Legouvé ; ses souvenirs. 10. Monselet. 11. Les *Mémoires* de M. de Pontmartin. 13. *Histoire des princes de Condé*, par le duc d'Aumale. T. III et IV.

GAZETTE DES TRIBUNAUX. Février : 24. *Histoire de l'organisation judiciaire en France*, par L. Beauchet. — Mars : 1-2. *Traité théorique et pratique du droit public et administratif*, par Batbie.

GIL BLAS. Mars : 10. Nestor : Assollant.

JUSTICE. Février : 10. Notes d'éditeurs. 22. Suzette Labrousse. 24. *La Mer*, par J. Richepin. — Mars : 2. *Essais de psychologie contemporaine*, par P. Barget. 3. Le pornographe Diderot. 7-9-10. La question du Mont-Saint-Michel. 8. *Mi-Diable*, par Léon Cladel. 9 Les *Souvenirs* de M. des Houx. 13. La Révolution française à la Sorbonne. 15. J. Flammermont : Les *Mémoires* de Mme de Campan. — A. Schmidt : *Paris pendant la Révolution*.

LIBERTÉ. Février : 18. *Histoire de la monarchie de Juillet*, par Thureau-Dangin. 19. *Les Hommes et les idées*, par M. H. Houssaye. 22. *La Charité privée à Paris*, par M. Max. du Camp. 24. Un fils de Sainte Beuve ; M. Bourget. Mars 15. Les débuts de M. Aulard.

MATIN. Février : 19. Oct. Mirbeau : Félicien Rops.

MONDE. Mars : 10. Un exégète rationaliste en Allemagne au commencement du XVIIIe siècle.

MONITEUR UNIVERSEL. Février : 16. *La Première invasion prussienne*, par Chuquet. 20. Les Archives du palais de Monaco. — Mars : 2. *Histoire de la monarchie de Juillet*, par Thureau-Dangin. 3. *Histoire des princes de Condé*, par le duc d'Aumale. 13. *Discours et réquisitoires de M. Dupré-Lasale*.

MOT D'ORDRE. Février : 20. H. France : Tous pornographes.

NATIONAL. Février : 24. *Les Poètes lyriques de l'Autriche*, par Marchant. 28. *Un crime d'amour*, par P. Bourget. — Mars : 7. *Les Hommes et les idées*, par H. Houssaye. 9. Alfred Assollant.

PAIX. Mars : 5. L. de Rosny : Les religions de l'extrême Orient.

RAPPEL. Mars : La centralisation antirabique.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Février : 16. *La Mer*, par J. Richepin. 18. Ed. Rod : *un Crime d'amour*, par P. Bour-

get. 23. M. Aulard et la révolution en Sorbonne. 23. M. Pellet : Un livre de classe d'il y a soixante ans ; le précis d'histoire de l'abbé Le Ragois. 25. de Bietz : *Geneviève*, par Mme de Pressensé. Mars : 2. A propos des poètes autrichiens. 3. Bartek vainqueur. 9. Une sibylle révolutionnaire ; Suzanne Labrousse.

SIÈCLE. Février : 20. *Impressions sur la peinture*, par Stevens. 26. Poètes lyriques de l'Autriche. — Mars : 2. *Baccara*, par M. H. Malot. 5. *Scènes de la vie provençale*, par Sénès.

SOLEIL. Février : 22. *Jeanne d'Arc à Domrémy*, par Siméon Luce. — Mars 1. *Angleterre, Écosse et Irlande*, par F. Narjoux.

TÉLÉGRAPHE. Février : 18 : *La Grèce*, par Marius Fontane. 21. Défense du pessimisme. — Mars : 3. *Au Canada et aux montagnes Rocheuses*, par de Molinari. 9. Les romanciers féminins en Angleterre.

TEMPS. Février : 18. Ed. Scherer : *L'Europe et la Révolution française*, par A. Sorel. 19. Le Voltaire danois. 20. *Les Poètes lyriques de l'Autriche*, par C. Marchant. 21. Les souvenirs du baron de Gagers. 28. Les frères Grimm. Mars : 4. *Un crime d'amour*, par P. Bourget. 9. *Souvenirs de Rome*, par M. des Houx. 10. Dîners littéraires. 11. Vallery-Radot : Le moi à propos de romans contemporains.

UNIVERS. Février : 18 et Mars : 10. *Analecta novissima. Spicilegii Solesmensis Continuatio.* — Mars : 2. Origine de la mer Morte. 14. Quelques mots sur l'*Histoire du cardinal Pie*.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois de février 1886

1. *L'Écho du sport*. Paris, imp. Dejey.

   Cluny-Programme. Paris, imp. Dejey.

   Guide indicateur des foires et marchés. Paris, imp Perreau.

   Revue de la société des auteurs inédits. Paris, imp. Cusset.

2. *Le Petit médecin des familles*. Paris, imp. Dubreuil.

   Journal des Expositions. Paris, imp. Chartier.

3. *La Lanterne de la forêt de Bondy algérienne*. Paris, imp. Clavel.

   Bulletin de l'association général des étudiants de Paris. Paris, imp. Nezan.

   L'Informateur rapide. Paris, imp. Dupont.

4. *L'Instituteur, l'Institutrice, le Voyage, le Journal, le Consulat, les Grimaces, le Grand Journal*. Paris.

   1889. Paris, imp. Schiller.

   Recueil des lois usuelles, décrets et arrêtés. Paris, imp. Coudray.

   Le Socrate. Paris, imp. Dubuisson.

5. *Annales de l'école libre des sciences politiques*. Paris, imp. Brodard.

   Annales apostoliques de la congrégation du Saint-Esprit. Paris, imp. Picquoin.

   L'Intermédiaire, journal d'annonces. Paris, imp. Le moine.

6. *Le Conseiller parisien*. Paris, imp. Coudray.
9. *La Gazette du laboratoire*. Paris, imp. Dubos.
10. *Les Contes rigolos*. Paris, imp. Bloncourt.

    Les Franchises communales. Paris, imp. Dejey.

    La Saison mondaine. Paris, imp. Towne.
11. *Le Conseiller français*. Paris, imp. Rougier.
12. *Le Bon sens médical*. Paris, imp. Roussel.
13. *L'Amusement parisien illustré*. Paris, imp. Bloncourt,

    La Merisette. Paris, imp. Canaux.

    L'Étendard. Paris, imp. Dumuis.

    Les Coopérateurs français. Paris, imp. Kugelman.
15. *Journal des banquiers*. Paris, imp. Laffrey.

    L'Autorité. Paris, imp. Schiller.
18. *La Correspondance libérale*. Paris, imp. Mars.
19. *Bulletin de l'Union des sapeurs-pompiers*. Paris, imp. Feray.
20. *Bulletin de jurisprudence à l'usage des architectes et des entrepreneurs*. Paris, imp. Dufranc.
23. *La Revue dentaire*. Paris, imp. Marot.
24. *Le Diderot*. Paris, Dubuisson.

    La Défense industrielle. Paris, imp. Marrhem.
25. *L'Éclaireur commercial*. Paris, imp. Lemoine.
27. *La Bombe gauloise*. Paris, imp. Bloncourt.

    La Fédération maçonnique. Paris, imp. Drevet.

Outrages aux bonnes mœurs. — « *Le Gaga* ».

MM. Dubut de Laforest et Edm. Hippeau ont, le 15 mars dernier, comparu tous deux devant la Cour d'assises, le premier comme auteur, le second comme éditeur d'un ouvrage qui, aux termes de la prévention, renfermait des passages obscènes, le *Gaga*.

A raison de la nature des débats, le huis clos a été prononcé.

Après l'interrogatoire des prévenus, M. l'avocat général *Roullier* a soutenu l'accusation.

Mes Cléry et *Georges Lachaud* ont présenté la défense, le premier, de M. Dubut de Laforest, le second, de M. Hippeau.

Le jury a rendu un verdict affirmatif à l'égard de l'auteur, et négatif à l'égard de l'éditeur de l'ouvrage incriminé.

En conséquence, M. Hippeau a été acquitté, et M. de Laforest condamné à deux mois de prison et 1,000 francs d'amende.

(Cour d'assises de la Seine. Présidence de M. Bérard des Glajeux.)

Le journal le « Gil Blas ». — Diffamation.

A la suite d'une plainte en diffamation déposée par M. Grenier, cafetier à Paris, contre le rédacteur qui signe au journal le *Gil Blas* du pseudonyme *le Diable boiteux* (le baron de Vaux), le tribunal de police correctionnelle a, le mois dernier, condamné le gérant de cette feuille à 2,000 francs d'amende, 5,000 francs de dommages et intérêts et aux dépens.

Les Mémoires de Casanova.

La Cour d'assises a jugé le mois dernier M. Arnaud, éditeur, poursuivi, sous l'inculpation d'outrage aux bonnes mœurs, pour avoir publié plusieurs extraits des *Mémoires de Casanova*.

M. Arnaud a fait valoir pour sa défense qu'il ne croyait pas commettre un délit en publiant ces extraits, puisque l'édition complète des mémoires n'a jamais été poursuivie. Il a été acquitté.

La conférence des avocats s'est réunie le 1er mars sous la présidence de M. Martini, bâtonnier.

La question à discuter était ainsi conçue :

Les créanciers d'un auteur vivant ont-ils le droit de publier, sans son autorisation, un de ses ouvrages qui a déjà été publié ?

MM. Danion et Gauly ont soutenu l'affirmative.
MM. Bricon et Pascal, la négative.
Ministère public : M. Lafont.
La conférence a adopté la négative.



L'Administrateur-Gerant : A. SAUPHAR

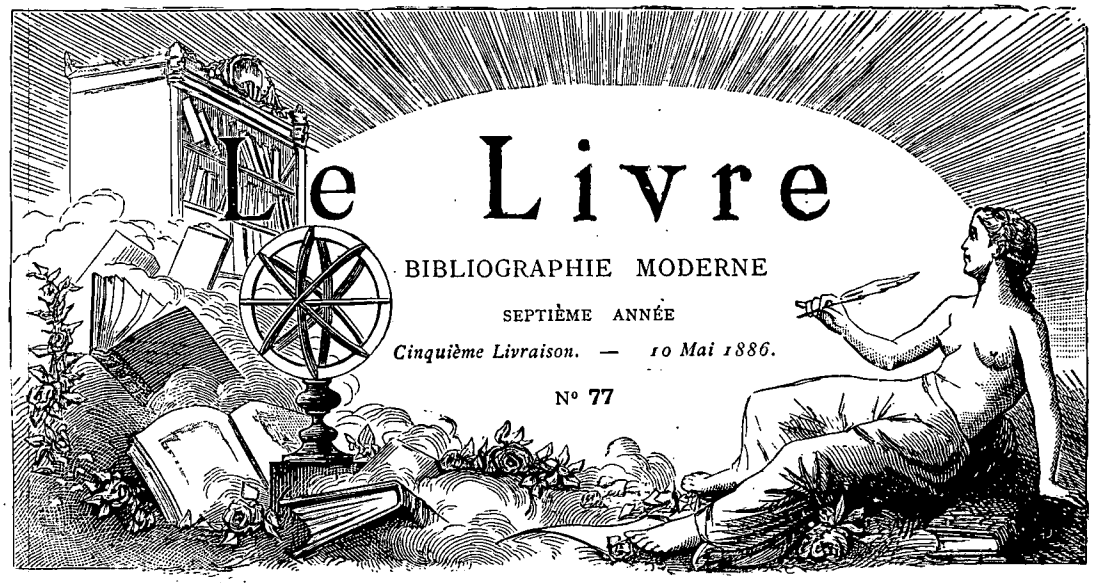

L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE.

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Bibliographie-Mélanges. — Histoire. — Livres d'amateurs. — Beaux-Arts. — Géographie. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.

— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACETIES —

Les Morts heureuses, par EDMOND LEPELLETIER. Un vol. in-18 jésus. Paris, Tresse et Stock; 1886. — Prix : 3 fr. 50.

Précédé d'une très curieuse préface d'Alphonse Daudet, le livre de M. Edmond Lepelletier est un intéressant recueil de nouvelles nous montrant toutes les manières agréables dont peut se terminer l'existence humaine. Bien écrites, suffisamment dramatiques, prises pour la plupart dans la réalité même, ces histoires ont un attrait particulier. Tour à tour touchantes, frissonnantes et passionnées, elles semblent avoir voulu épuiser la gamme multiple des sensations qui secouent et enfièvrent l'humanité. C'est là une collection de choix qui garde un grand parfum littéraire.

Le Justicier, par FERNAND ICRES. Un vol. in-18 jésus. Paris, Jules Lévy; 1886. — Prix : 3 fr. 50.

Le Justicier, comme conception et comme écriture, est bien l'œuvre d'un poète; il en a l'odorant et délicat fumet, la senteur parfumée. Rien de ravissant comme les amours d'Élie et de Marguerite, en pleine nature, au milieu de l'encouragement grisant des choses. Tout ce qui est paysage est touché avec un art fin, transparent, qui sonne harmonieusement à l'oreille, plaît à l'œil. L'étude des caractères a été traitée avec le même bonheur; la figure du jeune justicier se détache lumineuse sur le confus grouillement des habitants maudits de *l'Abondance-Dieu,* et l'auteur a décrit d'une manière saisissante l'envahissement, puis la gradation du terrible mal qui décime, en vraie plaie d'Égypte, cette orgueilleuse population, punie dans son orgueil, dans sa force, dans sa santé et dans sa vie. Le livre de M. Fernand Icres est hardi, mais on le lira avec plaisir, parce qu'il est littéraire.

Le Père, par JULES DE GLOUVET. Un vol. in-18 jésus. Paris, Victor Havard; 1886. — Prix : 3 fr. 50.

On connaît le talent de M. Jules de Glouvet, un talent plus dirigé dans le sens de l'idéalisme et de la psychologie que dans celui du réalisme; il met au service de ses études une langue claire et brillante, un peu pompeuse, fleurie de rhétorique, qui exprime

nettement ce qu'il veut dire et a un vrai souffle de belles-lettres. Dans son nouveau roman, *le Père*, c'est avec une grande sûreté de jugement qu'il conduit ses personnages, dans leur lutte terrible pour le bonheur, à travers les obstacles dangereux que suscite une position fausse, contraire aux lois de la société. Il en tire des effets nouveaux, très saisissants, les détails d'un combat douloureux entre les sentiments et les droits sociaux. L'action est vive, généreuse, et entraîne par son allure le lecteur séduit et ému. Absolument littéraire, ce roman échappe cependant à la sécheresse de certaines études de mœurs, et il a cette qualité rare de pouvoir être lu même par des jeunes filles, en dépit de ses scènes passionnées.

Nouvelles, par Carmen Sylva. Un vol. in-18 jésus. Paris, Hachette et Cie; 1886. — Prix : 3 fr. 50.

Le très curieux volume de *Nouvelles,* traduit de l'allemand par M. Félix Salles et portant comme nom d'auteur ces jolis mots latins *Carmen Sylva*, est, on ne l'ignore pas, l'œuvre de la reine de Roumanie. On y sent courir et frissonner l'âme poétique d'une habitante des bords du Rhin et comme le souffle palpitant des mélancoliques légendes de l'Allemagne. De l'amour, des larmes, des prières, des joies et des douleurs y alternent tour à tour leurs accords tristes ou gais; les baisers d'amoureux y voltigent à côté des baisers maternels, et une grande émotion se dégage de cet harmonieux ensemble. Beaucoup de finesse dans les aperçus féminins, un sens délicat des choses, avec un peu d'enflure poétique, font de ce livre un charmant recueil.

Le Sénateur Ignace, par Théo-Critt. Un vol. in-18 jésus. Paris, Paul Ollendorff; 1886. — Prix : 3 fr. 50.

L'histoire du *Sénateur Ignace* est celle d'une nullité arrivant à tous les honneurs, grâce à la main qui la soutient. C'est la mère du sénateur, la baronne douairière de Brenota, qui est l'habile et rusée directrice de son fils. Connaissant son incapacité, mais usant adroitement de tous les moyens, elle le fait débuter dans la diplomatie, puis dans l'administration, le marie d'abord à une jeune fille riche; ensuite, après la mort de celle-ci, à une fille noble, et sait si bien manœuvrer qu'elle pousse jusqu'au Sénat ce personnage à la fois grotesque et odieux dont souffrent tous ceux qui l'approchent. C'est là une intéressante étude, qui tranche sur les œuvres habituelles de l'écrivain connu à qui l'on doit de si charmantes reconstitutions de la vie militaire contemporaine.

La Teigne, par Lucien Descaves. Un vol. in-18 jésus. Bruxelles, Henry Kistemaeckers; 1886. — Prix : 3 fr. 50.

Bien que terriblement long et peu facile à lire d'une haleine, le roman que M. Lucien Descaves intitule *la Teigne* est une œuvre qui mérite l'attention des écrivains par les sérieuses qualités qu'y déploie l'écrivain et par la curieuse exactitude de son étude sur l'imagerie religieuse. *La Teigne* est la femme mariée qui fait de l'existence conjugale un supplice de tous les jours pour son mari et qui le torture avec des raffinements de cruauté morale inimaginables. Çà et là on rencontre des observations réellement remarquables, qui se trouvent malheureusement noyées dans un éparpillement de détails et de digressions inutiles, absorbant et distrayant sans cesse l'attention. En somme, un livre de valeur.

Un Crime d'amour, par Paul Bourget. Paris, A. Lemerre; 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Paul Bourget se complaît dans l'étude des sentiments intimes, dans l'analyse profonde et passionnée du cœur de l'homme, du cœur de la femme, dans la recherche psychologique de ce qui les fait battre, les enthousiasme et les torture. C'est un lettré d'une rare distinction de style et de pensée, et en même temps une séduisante modernité. — Choisis dans le monde restreint des hautes intelligences, peut-être avec un souci trop marqué de n'en pas sortir, avec un dédain trop visible des classes inférieures, ses héros appartiennent cependant de la manière la plus étroite à l'humanité par leurs qualités et par leurs vices, surtout par l'indéfinissable et flottant mélange de ces vices et de ces qualités. Il fouille avec une science correcte et implacable ces cerveaux si complexes, pour en tirer le mystérieux aveu des défaillances, des fautes, des crimes; on se passionne avec lui dans la poursuite délicate qu'il a entreprise et qu'il mène impitoyablement jusqu'au bout.

Quoique les gens superficiels et même des critiques autorisés aient crié bien haut le mot de pessimiste en parlant de l'élégant romancier, il nous semble pourtant que l'accusation ne soit pas ici pleinement justifiée. Ses personnages sont plus ou moins répréhensibles, plus ou moins coupables, ils sont surtout humains, par les fluctuations mêmes et les inégalités de leur être, et comme tels, accessibles à ce qu'il peut y avoir de meilleur dans l'humanité, le repentir, le remords, le sacrifice, l'expiation. Si faible qu'ait été Hélène Chazel, si criminellement égoïste qu'ait été le baron Armand de Querne, n'éprouve-t-on pas un indicible soulagement, lorsqu'on les retrouve, à la fin du volume : l'une, résignée, repentante, ne vivant plus que par la maternité, après ses lamentables tortures d'amante; l'autre, mordu enfin au cœur et sentant naître en lui, ce qu'il n'a jamais éprouvé, l'émotion, le chagrin du mal causé ? Pour nous, tout est là. Le livre entier se résume et se relève en cet épilogue, qui, les orages passionnels terminés, en fait le livre de charité, le livre de miséricorde, le livre de profonde pitié.

A ce titre, *Un crime d'amour* est peut-être l'œuvre la plus réussie, la plus près de nous que Paul Bourget ait écrite; ce sentiment d'attendrissement nous fera passer avec plus d'indulgence sur les points dé-

licats et discutables de l'œuvre, c'est-à-dire l'incroyable aveuglement du mari, son abnégation surhumaine et la souillure nouvelle par laquelle la femme croit venger une insulte et ramener à elle son amant.

Ce serait également ne pas donner une analyse complète et sérieuse de cette œuvre remarquable à tant de points de vue que de ne pas soulever quelques critiques de détail, ne touchant en rien à l'allure générale du roman et n'ayant qu'une importance relative ; c'est, d'abord, l'emploi répété d'un tour de phrase, créé par les de Goncourt : « *un rien de* » ; ensuite, le souvenir de la *bramée* d'amour de *Sapho*, dans le passage qui parle de « *la plainte uniforme et sourde d'une bête qui râle* ». Ce ne sont là que des taches sans gravité, qui n'ôtent rien au charme général du livre, mais contre lesquelles l'écrivain devra se mettre en garde, pour rester toujours lui et conserver sa saveur de haute et personnelle originalité.

Curieuse, par Joséphin Péladan. Paris, A. Laurent; 1886. Un vol. in-18 jésus. Illustrations de F. Rops. — Prix : 3 fr. 50.

Un livre de folie, plein d'éclairs luisants, de zigzags bleuâtres, étincelant de vérités et de bizarreries, d'images superbes et d'idées fantastiques, une opacité de poix où s'engluent les yeux du lecteur, mais où, au plus profond des bitumineux abîmes du style, on découvre des pages d'une saisissante modernité, d'un sensualisme troublant, telle est l'œuvre que M. Joséphin Péladan intitule *Curieuse* et qui forme la deuxième série de *la Décadence latine*. On sent que des lectures diverses ont frotté cette imagination étrange, la jetant de Barbey d'Aurevilly à Eugène Suë, et des théologiens aux chercheurs de la pierre philosophale. Il y a dans ce roman un incroyable pêle-mêle de mysticisme, de magisme et d'aventures de feuilletons ou de cour d'assises. *Les Mystères de Paris* ont fourni à l'écrivain l'idée primordiale de *Curieuse*. Au lieu du prince Rodolphe, c'est une jeune princesse russe qui ira courir les bouges et les mauvais lieux de la capitale, en compagnie d'un jeune homme mystérieux, presque surnaturel, du nom de Nébo. Elle étudiera ainsi tour à tour les mœurs des bandits et celles des étudiants, passera des souteneurs aux gentilshommes et du lupanar au cercle de la haute société, sous un déguisement de jeune homme. Nébo, son guide et son défenseur, sera muni de pilules d'acide prussique, de revolvers et d'aiguilles empoisonnées, avec lesquels il châtiera les criminels et aidera sa compagne à se tirer des pas les plus difficultueux.

Le roman s'interrompt brusquement, au milieu de la page 332, par une virulente attaque contre le ministre de la guerre, coupable d'avoir voulu obliger l'auteur à respecter la loi militaire de 1872 et de l'avoir puni de la prison, comme n'ayant pas répondu, en 1885, à l'appel de sa classe. C'est une bâillure subite où s'engouffre et disparaît la queue du roman. Ce pamphlet d'une trentaine de pages termine bizarrement le livre et donne la sensation d'un crâne atteint de fêlure, dans son heurt contre les nécessités de la vie actuelle. Livre de folie, avions-nous dit en débutant, et cette opinion s'impose plus énergiquement que jamais en terminant la lecture de cette œuvre pleine de qualités et de défauts inhabituels.

L'Œuvre, par Émile Zola. Paris, G. Charpentier et Cie; 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Quand on approche d'une de ces gigantesques agglomérations industrielles qui s'appellent Le Creuzot, Anzin, Saint-Étienne ou de tout autre nom symbolisant le grand centre de travail en ébullition, le labeur acharné de l'homme, ce qui saisit immédiatement les yeux et les oreilles, ce sont les tourbillons de fumée dégorgés par les hautes cheminées, les lueurs d'enfer dont flamboient les vitrages, le rugissement des machines, le déchirement perçant des sifflets, le grand grondement perpétuel des roues et des pistons. Une sueur fumante s'envole de ces ateliers, une senteur lourde de corps humains en activité de travail manuel, un déploiement incessant de force physique luttant de zèle avec la force brutale des chaudières.

Telle est l'impression énorme, saisissante, qui se dégage du nouveau roman d'Émile Zola, ce livre puissant, dont l'intimité trouble, émeut, passionne et effraye, et d'où s'élève aussi cette fumée perpétuelle, d'où s'échappent ces bruits redoutables qui trahissent la lutte ardente, continue. Mais, ici, c'est la vapeur des cerveaux où se débat la pensée aux prises avec l'Art, où bouillonnent et flambent les beaux rêves de gloire et d'avenir, où s'agite, comme dans un creuset toujours chauffé à blanc, l'insatiable et dévorant désir du Beau. Ici, ce sont des cris d'êtres humains, des appels, des désespoirs, des joies, des souffrances, qui retentissent, venant secouer le cœur dans la poitrine et faire frissonner la chair d'une irrésistible contagion de douleur, d'une étroite communauté de sensations avec ces figures si vraies, si apitoyantes, si vivantes, qu'elles s'animent, parlent et agissent sous nos yeux. Ici, ce sont des personnages que nous connaissons tous, que nous voyons tous, autour de nous, vivre et travailler, travailler sans cesse, du travail heureux comme du travail ingrat et désespéré, qu'ils aient nom Claude Lantier, Dubuche, Sandoz, Bongrand, Mahoudeau, Chaîne, Jory, Gagnière ou Fagerolles.

Toute une humanité frémissante, tout un grand morceau de chair palpitante tient dans ces pages, entre le craquant coup de tonnerre qui ébranle et éclaire en même temps l'œuf du vieux Paris, la Cite, l'île Saint-Louis, et cet enterrement à Saint-Ouen d'une simplicité si empoignante, cette disparition d'un être génial dans le hurlant sifflet de la locomotive longeant le cimetière, comme une moquerie de la civilisation, un amer défi de la machine à ce fragile cerveau humain qui n'a pas su résister à l'afflux de la vie. On sent avec quel amour, avec quelle préoccupation de sincérité et de vérité, l'auteur a écrit ce

livre qui renferme, non seulement ses amis, ses compagnons de combat, mais lui-même, un lambeau de sa propre vie, l'important fragment des rudes années de début, de luttes renaissantes, et pour l'existence matérielle et pour l'existence intellectuelle. Aussi, comme il a compris ces désespérés, comme il a souffert lui-même de la souffrance de ces camarades, dont la plaie vive était la sienne, comme il les a étudiés, fouillant leur cœur, leur cerveau, avec une divination dont le secret était en lui, dans l'étude et l'observation qu'il faisait de lui-même ! C'est là, dans ce livre, dans cette autobiographie absolument exacte, qu'on devra chercher l'explication de la puissance et du travail toujours insatisfait de cet écrivain qui passe sa vie à douter de lui et à vouloir sans cesse faire mieux.

Tout le monde connaît le sujet de ce roman, *l'Œuvre*, cette histoire impitoyable et tragique du peintre de génie, dont le génie même fait éclater le cerveau, trop faible pour supporter la pression incessante de la pensée. Les grandes lignes du livre ont depuis longtemps été indiquées, et Claude Lantier deviendra l'inoubliable type du raté de génie, que tue le génie, que dévore son talent même, en présence duquel il se sent physiquement impuissant. Mais ce que l'on ne sait pas, ce qu'il faut lire et saisir, ce sont les admirables détails du roman, les peintures de Paris, brossées avec une furie de couleur, une robustesse de touche qui les gravent ineffaçablement dans l'œil et semblent vous révéler une ville que l'on ignorait et que l'on n'avait jamais aussi bien vue. C'était le cadre magistral qu'il fallait à ce poème de la chair en bataille avec l'esprit, à ces malheureux que l'amertume, les désespoirs, les rancunes, les jalousies finissent par lancer les uns contre les autres comme une bande de bêtes enragées, tout crocs, tout griffes, tout prunelles féroces.

Exquise et lamentable se dresse en face de ces hommes cette délicieuse figure de Christine, si charmante d'amour, de tendresse, de passion battante pour son malheureux Claude. C'est avec un art infini que l'écrivain explique la jeune femme, la montre, d'abord effrayée par la peinture de celui qu'elle aime, instinctivement méfiante, comme si elle prévoyait tout le malheur caché derrière ces toiles terribles ; puis son éducation d'intelligence se fait, elle s'apprivoise, s'habitue, à mesure que, par un effet naturel des trésors de pitié accumulés dans tout cœur de femme bien constitué, son admiration augmente en présence de cette farouche et renaissante bataille de l'homme contre la malchance, contre le sort contraire. Mais aussi, à la fin, quelle haine furieuse contre *l'Œuvre*, contre cette toile peinte qui lui prend, pour commencer, la pensée et le corps, pour finir, la raison et la vie de son mari !

Il faudrait prendre chapitre par chapitre, page par page, pour relever toutes les beautés, toutes les trouvailles heureuses, de mots, d'idées, d'observations, de peintures justes, dont Émile Zola a empli ce roman, d'un jet si viril, d'une cohésion si étroite avec le mouvement en avant de la société, d'une si grande et si parlante vibration humaine. Nous nous contenterons d'en indiquer, pour ceux qui ignorent encore le romancier, l'endroit où il décrit, avec toutes les ressources de son talent, le travail de l'artiste, de l'écrivain qui ne vit plus qu'avec son œuvre, ne pense plus qu'à elle, galope toujours et partout par cette obsession du livre en gésine, oubliant tout ce qui ne s'y rapporte pas, n'ayant pas une seconde de calme, de repos, de satisfaction. C'est une maîtresse étude du cerveau en fusion à mettre auprès des plus beaux morceaux de littérature, d'observation et de pensée : on n'a pas été plus loin dans l'analyse palpable de soi-même.

Dans l'étonnante série des *Rougon-Macquart*, ce roman tiendra une place spéciale, œuvre de vie et de force, œuvre d'amour et de vérité, qui émotionnera et donnera la note saisissante de toute une portion de la poussée nouvelle de l'Art à travers l'humanité contemporaine.

Le Baiser de Maïna, par Robert de Bonnières. Paris, Paul Ollendorff; 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

En prenant pour héroïne de son livre une bayadère, c'est-à-dire une danseuse sacrée, une femme touchant à la fois à ces deux côtés dominant de l'Inde, la sensualité physique et la religion, Robert de Bonnières a heureusement réuni en une seule figure, particulièrement attirante et séduisante, l'Inde elle-même.

D'autres ont pu, soit par un simple effort d'imagination méridionale comme Méry, soit par les notes et les lettres d'un journal de voyage comme Victor Jacquemont, nous peindre, avec plus ou moins de vérité, les mœurs et les paysages de cette contrée aux faces si multiples, si différentes, l'auteur du *Baiser de Maïna* a eu, à notre sens, une préoccupation plus précise, plus moderne, se rapprochant davantage de l'observation directe et des procédés d'analyse de notre école littéraire contemporaine. Cela se reconnaît immédiatement dans le choix qu'il a fait du centre de son action, Bénarès, la ville sainte, par les personnages typiques qu'il s'est plu à étudier et à faire mouvoir autour de la bayadère Maïna. L'élément anglais et conquérant, représenté par des officiers de police, le commissaire sir Cuningham, le magistrat Maple, nous montre l'introduction de la loi européenne, de la civilisation sous sa forme judiciaire en opposition avec la barbarie hindoue, synthétisée dans le maharajah Hari-Chandra et son confident Naraïn, dont le fils, le brahme Ram-Sinnh, est l'amant heureux de Maïna; derrière ces personnages principaux, quelques curieux comparses, le barbier Toulsi, Gopal, le frère de la danseuse, Ganga Nath, le juge indigène.

Robert de Bonnières n'a eu la prétention ni de moraliser, ni de tirer des considérants de ce qu'il voyait ; il s'est contenté de peindre, avec une justesse d'expressions et un savoir remarquables, les mœurs qui se déroulaient sous ses yeux. De là cette sobriété

extrême de l'action, ce relief des figures, qui accaparent toute la lumière et se meuvent sans effort, sans fatigue, donnant l'exact tableau de ce qui se passe à Bénarès entre Anglais et Hindous. C'est un bizarre mélange des habitudes et des usages de chacun des deux peuples, vivant ensemble sans se mêler, glissant les uns à côté des autres sans jamais s'unir, les uns avec leur morgue légendaire, leur mépris des barbares, leur correction empesée d'attitude et de costumes, les autres avec leur luxe étourdissant, leurs belles phrases imagées, le respect de la religion et des coutumes sacrées. Les amours passionnées et touchantes de la belle Maïna et du jeune brahme Ram-Sinnh ont une fraîcheur et un brillant qui semblent s'aviver au souffle de cette atmosphère de feu. On suit avec un vif intérêt cette idylle étrange, empreinte d'une grande couleur locale, déroulant au milieu de la civilisation anglaise, la plus formaliste des civilisations, sa senteur embaumante, son parfum sauvage et troublant : Ram-Sinnh et Maïna sont les Manon Lescaut et Desgrieux de l'Inde, un couple d'adorables amoureux donnant ce spectacle exquis de l'amour vrai surmontant tous les obstacles, triomphant de tous les empêchements, et plus heureux enfin que les héros de l'abbé Prévost. Ce livre est une fleur superbe, cueillie sur place par l'auteur et rapportée au milieu de nous pour nous donner le regret et le désir de ces contrées qui semblent des pays de rêve et d'amour.

Madame Bourette, par SAINT-JUIRS. Paris, Victor Havard ; 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

On connaît le talent fin et délicat dont Saint-Juirs a fait preuve dans ses précédentes œuvres ; pour écrire *Madame Bourette*, l'écrivain semble avoir encore affiné sa plume et caressé amoureusement ses personnages. L'histoire, très simple, se passant en province, dans une petite ville, est en même temps très touchante et très originale. Les types sont amusants, et le professeur Eudore Bourette rappellera aux lecteurs plus d'un ancien helléniste enragé. Mme Bourette et sa fille sont des figures qui dégagent l'intérêt attendri, l'émotion et la grâce. Nous ne nous étendrons pas sur le sujet du livre, de peur d'en défloirer l'originalité, mais nous conseillerons cette lecture à tous ceux et à toutes celles qui ont le goût des choses élégantes, contées en une langue pure, harmonieuse ; vrai régal de lettré, de dilettante et d'amateur, *Madame Bourette* plaira à tous. G. T.

Bibliothèque des mères de famille. Paris, Firmin Didot, éditeur. Une série de volumes in-18 jésus, brochés. — Prix : 2 fr. 50.

Le nom de Mme Emmeline Raymond est bien connu des femmes qui lisent la *Mode illustrée*. Voilà de nombreuses années qu'avec un goût éclairé elle dirige cette revue féminine. Les romans que publie la *Mode illustrée* sont d'une lecture honnête et attrayante, inspirés par une pensée morale qui permet de les mettre dans les mains de toutes les jeunes filles. Ce sont ces romans qui constituent la *Bibliothèque des mères de famille*, éditée sous la direction de Mme Emmeline Raymond par la librairie Didot.

Cinq volumes ont récemment paru. D'abord *Mademoiselle Bréval*, par P. de Lalong, récit rapide, auquel nous n'adressons qu'un reproche, c'est de donner à croire trop facilement aux jeunes filles qui se livrent à la peinture sur soie ou sur porcelaine que leur petit talent d'amateur peut sérieusement leur rapporter un jour la fortune ou tout au moins l'aisance. Que d'illusion on entretient chez ces malheureuses enfants poussées vers les carrières artistiques ! Montrez leur donc plutôt que ces arts d'agrément ne sortent pas du domaine de l'agrément, et que les arts utiles, trop dédaignés, seront leur véritable ressource ; encouragez-les à apprendre l'art de fabriquer un chapeau élégant, simple et peu coûteux, à couper et à bâtir une robe, etc.

Un lâche est un roman anglais de lady A. Noël, traduit par A. Chevalier ; histoire attachante, personnages sympathiques ; *le Mari de Simone*, par George de Vallon, fait pendant au *Mari d'Iantke*, imité de l'anglais par Mme Berthe Neuilliès. Enfin, *Deux mariages* sont l'œuvre de M. Paul Bonhomme, auteur des *Récits de l'oncle Paul*, qui ont paru chez l'éditeur Quantin, et de *la Dame au peignoir bleu*. PZ.

Trois nouvelles chinoises, traduites par M. le marquis D'HERVEY DE SAINT-DENYS. Ernest Leroux, éditeur. Paris.

Les trois nouvelles chinoises dont M. le marquis d'Hervey de Saint-Denys nous donne la traduction forment un des derniers volumes de la bibliothèque orientale elzévirienne éditée par M. Leroux. Le goût est de plus en plus à la littérature orientale. Et c'est avec raison que l'on pense trouver dans ces productions littéraires, mieux que dans n'importe quel voyage, une physionomie exacte des mœurs curieuses de ces peuples.

Ces contes sont tirés d'un recueil très populaire en Chine, le *Kin-Kou-Ki-Kouan*, ou aventures extraordinaires des temps anciens et modernes. Ce recueil renferme quarante nouvelles, dont une quinzaine sont traduites en Europe.

L'*Alchimiste* est le premier des trois ; il aurait bien dû paraître quand la mode était encore à la pierre philosophale.

Le second : *Comment le ciel donne et reprend les richesses*, fait voir combien les Chinois croyaient à la métempsycose. Le troisième : *le Mariage forcé*, est bien le plus intéressant au point de vue des mœurs. Il nous initie complètement au mariage chinois, dont les rites sont assez différents de ceux des autres peuples orientaux, des Hindous entre autres.

Quelques autres nouvelles du *Kin-Kou-Ki-Kouan* existent en français, traduites par MM. Th. Pavie et Saint-Julien. La plus intéressante de toutes peut-être : *le Vendeur d'huile qui seul possède la reine de beauté*, ou splendeurs et misères des courtisanes chinoises, a été publiée par M. Gustave Schlegel. C'est comme

un complément à la sixième partie des *Kama-Sutra*. Vous y trouverez de très curieux détails que vous n'aurez pas même en allant en Chine.

L'imprimerie Lahure a publié une édition illustrée par Poirson de la *Matrone du pays de Song*, du même recueil. E. L.

Sascha et Saschka. *La mère de Dieu*, par SACHER MASOCH. Nouvelles traduites de l'allemand avec l'autorisation de l'auteur, par Mlle Strebinger. Paris, Hachette et Cie; 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Ces deux nouvelles du romancier Sacher Masoch, déjà fort connu chez nous, sont bien choisies pour ajouter à ce qu'on sait de la nature et de la direction de son talent. L'une et l'autre sont des études de mœurs des paysans de la Petite-Russie; la première est l'histoire d'un fils de prêtre qui s'enamoure de la fille d'un noble polonais des environs, et parvient à lui faire accepter le bonheur dans la médiocrité. L'autre, *la Mère de Dieu*, est d'une puissance étrange et troublante. Cette jeune mystique, qui se croit la personnification de Dieu sur la terre, et que tous ceux de sa secte adorent avec tremblement, est une figure que nous ne pouvons, nous autres Occidentaux, comprendre que grâce au raffinement de notre sens critique, mais qui nous ouvre des vues inattendues sur l'état des esprits dans une partie de l'Europe avec laquelle nous aurons de plus en plus à compter. Je n'analyserai pas l'action, dramatique et vraiment terrible, dans sa naïveté religieuse. Il me suffit de signaler cet ouvrage de Sacher Masoch comme un des tableaux les plus saisissants que je connaisse de l'empire que prend le fanatisme sur les âmes, à commencer par l'âme de celui ou de celle qui en est l'objet.

La traduction a toute la saveur d'un original. Je n'en puis garantir la fidélité absolue, n'en ayant pas fait la comparaison avec le texte; mais elle donne bien l'impression que donnerait la lecture du texte lui-même, et c'est, dans une traduction faite pour être lue par tous, l'essentiel et le plus qu'on puisse exiger.

Bartek vainqueur, par SIENKIEWICZ. Traduit du polonais par Neyrond. Introduction par T. de Wyzerva. Paris, A. Laurent; 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Je trouve, en quelques lignes, dans l'introduction mise par M. T. Wyzerva en tête de ce volume, l'analyse de *Bartek vainqueur*, et je me ferais scrupule de ne pas en profiter avec mon lecteur. « Bartek l'imbécile, un paysan polonais de la Posmanie, est allé, avec ses compatriotes, faire la guerre aux Français; il s'est battu vaillamment, un peu par lâcheté, un peu parce qu'il était ivre, mais surtout parce qu'il s'imaginait que les Français étaient des Allemands, et pires que les Allemands de son pays. Le voilà revenu dans les villages polonais, vainqueur, presque décoré, ivrogne affreusement et paresseux. Il maltraite sa femme, néglige son champ, et, parce qu'il a voulu corriger un instituteur allemand, les magistrats prussiens le condamnent à la prison, comme s'il n'avait pas battu les Français à Gravelotte et à Sedan. Puis on l'oblige à voter pour le candidat prussien. Et le pauvre Bartek doit enfin perdre son champ, sa maison; chassé de son village, il va s'enivrer ailleurs, misérablement, et méditer aux inconvénients de cette victoire prussienne qu'il a aidée. »

Plusieurs autres nouvelles complètent le volume. L'une, *le Gardien du phare*, est tout à fait remarquable. Mais, comme le dit M. T. de Wyzerva, le « joyau », c'est *Bartek vainqueur*. Il faut féliciter M. A. Laurent, l'éditeur de cette « nouvelle bibliothèque internationale », de l'intelligence et de la largeur d'esprit qui président au choix des ouvrages qu'il a fait jusqu'ici entrer dans sa collection. B.-H. G.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

Contes de derrière les fagots, par Armand Silvestre. Paris, Marpon et Flammarion. Un vol. in-18 carré, illustré. — Prix : 5 francs.

Melcy, par Noël Blache. Paris, Ollendorff. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Séduite ! par Raphaël Lightone. Paris, Jules Lévy. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le Dernier des Parthenay, par Pierre Delcourt, Jules Lévy, éditeur. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le Ténor, par Georges Nazim. Un vol. in-18. Chez Frinzine et Cie. — Prix : 3 fr. 50.

Madame la Vierge, par Frédéric Rouquette Un vol. in-18. Chez A. Ghio. — Prix : 3 fr. 50.

Madame la Connétable, par Charles Buet. Chez Giraud et Cie. Un vol. in-18 carré. — Prix : 3 fr. 50.

La Femme du député, par Léopold Stapleaux. Un vol. in-18. Chez Frinzine et Cie. — Prix : 3 fr. 50.

L'Abandonné, par Jules de Gastyne. Un vol. in-18. Chez Giraud et Cie. — Prix : 3 fr. 50.

Un bandit amoureux, par Henri Augu. Un vol. in-18. Chez Dentu. — Prix : 3 francs.

La Foire aux écus, par Alphonse de Bernard (A. de Calonne). Un vol. in-18. Chez Ollendorff. — Prix : 3 fr. 50

Une victime du krack, par Léopold Stapleaux. Chez Dentu. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

L'Amour de Babel, par Pierre Véron. Un vol. in-18. Chez Dentu. — Prix : 3 fr. 50.

Le Petit Marquis, par Willia. Un vol. in-18. Chez Perrin et Cie, librairie Didier. — Prix : 3 fr. 50.

Charades en action pour salon, par Paul Bonhomme, Librairie théâtrale, 14, rue de Grammont. — Prix : 3 fr. 50.

Marcel Campagnac, par Francis Malvil. Chez Plon et Nourrit. In-18. — Prix : 3 francs.

Thérèse Valignat, par Charles Mérouvel. Paris, Cohen, frères. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le Loup dans la bergerie, par Alfred Destournelles. Paris, Perrin et Cie. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Thérèse Buisson, par A. Mathey. Un vol. in-18. — Paris, Dentu. — Prix : 3 fr. 50.

Les Sœurs ennemies, par Paul Dumas. Un vol. in-18. Paris, Marpon et Flammarion. — Prix : 3 fr. 50.

Mémoires de Louise Michel, écrits par elle-même. Tome Ier. Paris, F. Roy. Un vol. — Prix : 3 fr. 50.

La Duchesse Ghilaine, par Forsan. Paris, Paul Ollendorff. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le Régiment où l'on s'amuse, par Théo-Critt. Chez Marpon et Flammarion. In-18 illustré. — Prix : 5 francs.

Belle amie, par Louis Germont (rose thé). Paris, Dentu. Un vol. — Prix : 3 francs.

La Foire aux conseils, par Ch. Leroy. Illustrations de Ferdinandus. Un vol. in-18. Paris, Marpon et Flammarion. — Prix : 5 francs.

L'Impossible, par Étincelle. Paris, Paul Ollendorff; 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix 3 fr. 50.

Contes sans « qui » ni « que », par Henry de Chennevières. Paris, Frinzine et Cie; 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Chignon d'or, par Édouard Ducret. Paris, Paul Ollendorff; 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Pages retrouvées, par Edmond et Jules de Goncourt. Paris, G. Charpentier et Cie; 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Oh! la délicieuse, l'exquise, la séduisante chose que ces *Pages retrouvées* des deux frères de Goncourt, publiées par le survivant! Comme elles donnent bien l'essence même de leur talent, l'arôme particulier de leur style, la notion exacte de leur nature complexe, possédant si parfaitement le XVIIIe siècle, et, en même temps, se montrant si étonnamment, si réalistement moderne !

Explique-t-il assez nettement leur merveilleux tempérament d'artistes, ce livre plein de couleur, de paillettes, d'aquarelles et d'esquisses peintes avec un brio sans pareil? Disent-elles bien leur passion de littérature, leur soif d'exprimer d'un mot juste ce qu'ils voient, ce qu'ils sentent, ce qu'ils admirent, ces pages charmantes et curieuses, qu'il eût été si grand dommage de ne pas connaître du vivant de l'écrivain, et qui sont l'amusant embryon de tout ce qui se débattait à l'origine dans le cerveau de ces deux grands maîtres des lettres françaises?

Ce sont tantôt de simples notes prises du bout du crayon, comme le *Voyage à Alger,* de vrais souvenirs de peintres, où l'on sent déjà la plume des écrivains dans la description typique des choses vues et indiquées éloquemment d'un mot, d'une phrase plantée comme une silhouette de figure, un profil de coin de pays; tantôt un dessin plus ferme, plus arrêté, comme *l'Arrivée à Naples,* fragment d'un livre qui devait s'appeler *l'Italie la nuit,* avec tout un scénario en vingt-huit paragraphes, des sujets napolitains que les auteurs devaient traiter et développer successivement. A lire ces lignes pleines d'originalité, cherchant toujours le côté neuf et artistique des objets, on regrette que les de Goncourt n'aient pas donné suite à leur projet. Cela eût ajouté à leurs œuvres un volume absolument particulier, comme couleur et comme allure, un livre de voyages qui eût été le livre qui n'existe pas, celui dont la fantaisie et la réalité eussent tranché sur les œuvres les plus connues et les mieux faites. Le seul fragment important qui puisse en faire juger est celui intitulé *Venise la nuit,* où ils ont donné l'essor à la fantaisie la plus folle et la plus étonnante. Il y a là tout un rêve qui dit mieux Venise que la peinture la plus réelle; c'est Venise même dans sa gloire irradiée, dans son mirage éblouissant, dans l'impression fantasmagorique qu'elle vous fait, cette ville du rêve et de l'art, cette ville des surprises et des joies de la pensée. Nul n'a compris comme eux le sens et la vision de Venise; c'est une page éblouissante qui restera comme resteront ces verreries admirables qui sont le triomphe des verriers vénitiens. Puis ce sont *les Poésies en prose,* des études sur Gautier, Alphonse Daudet, Daumier, des nouvelles ciselées avec un art parfait comme *Monsieur Chut,* des fragments d'une observation étonnante comme *le Voyou,* un continuel mélange d'art et de poésie, de fantaisie et de réalité, d'esprit et d'observation qui font de ce volume le véritable œuf d'où sont sorties tant d'œuvres admirables qui ont placé Edmond et Jules de Goncourt à la tête de notre littérature. Gustave Geffroy, dont les études critiques ont fait l'écrivain le plus apte à juger de tels maîtres, a écrit pour *Pages retrouvées* une préface qui est peut-être ce qu'on a fait de mieux en ce genre. On

sent qu'il a été brillamment inspiré par la lecture et l'analyse raisonnée de ces merveilleux fragments.

G. T.

Recueil sur la mort de Molière (*Nouvelle collection moliéresque*). Un vol. in-12. Paris, Jouaust, XII-92 pages.

M. Paul Lacroix devait, si la mort ne l'avait surpris, donner, dans sa *Nouvelle collection moliéresque*, un *Recueil sur la mort de Molière*. M. Georges Monval, chargé par les éditeurs Jouaust et Sigaud de donner suite à la pensée du maître regretté, vient de publier le petit volume qui contient le *Recueil* promis. Il a divisé d'une manière méthodique les pièces réunies ainsi qu'il suit : *Actes relatifs à la mort de Molière :* — Requête à l'archevêque de Paris; — Extrait des registres de l'archevêché portant la décision de l'archevêque; — Acte d'inhumation; — Lettre à l'abbé Boyvin; — Extrait du registre de Lagrange; — *Deux placards sur la mort de Molière; — Sur la mort imaginaire et véritable de Molière* (neuf pièces, dont sept épitaphes); — *Épitaphes* (épitaphes françaises, épitaphes latines du P. Vavasseur et autres); — *Vers sur la mort de Molière* (Boileau, Boursault, Regnard, etc.); — *L'Ombre de Molière et son épitaphe*, par Dassoucy; — Inscriptions sur des portraits gravés de Molière; — *Pièce de vers trouvée sur le tombeau de Molière; — Inscription du tombeau au Père-Lachaise; — Catalogue des épitaphes, épigrammes, madrigaux, sonnets,* etc., *sur la mort de Molière, avec les indications des sources et les attributions.*

Cette énumération suffit pour permettre d'apprécier l'intérêt que présente ce petit volume, où se trouvent réunies des pièces qu'on aurait à chercher dans un grand nombre d'ouvrages.

Nous avions communiqué à M. Monval une copie contenant, outre les poésies latines du P. Vavasseur, un grand nombre d'épigrammes françaises tirées d'un manuscrit de la bibliothèque de Bordeaux. M. Monval ayant perdu, dit-il, notre copie, nous avons le regret de ne pouvoir vérifier si son recueil est plus ou moins complet que le nôtre, ou si le nôtre ne contenait pas quelques intéressantes variantes.

Molière inconnu, sa vie, tome Ier (1622-1646), par Auguste Baluffe. Un vol. in-16. Paris, Perrin; 1886 (Librairie académique).

L'ouvrage de M. Baluffe a le très grand tort de nous laisser Molière beaucoup plus inconnu après qu'avant la lecture. Rien ne serait mieux fait que cet étrange volume pour jeter le trouble dans l'esprit de ceux qui connaissent le mieux la vie de Molière, s'ils ne s'apercevaient bien vite que toute l'érudition de l'auteur est compromise par ses dévergondages d'imagination. Il est impossible d'accumuler plus de faits pour en tirer des déductions ou plus suspectes ou plus erronées. Tout ce qu'il est possible de grouper d'à peu près se mêle à des données exactes pour former un salmigondis confus duquel il est impossible de rien retenir. Les rapprochements les plus inattendus s'y pressent en désordre, s'y croisent, s'y mêlent, s'y embrouillent, et si bien qu'il est impossible de s'y reconnaître.

L'auteur n'a pu faire ce qu'il a fait qu'avec un travail considérable, dont il faut lui savoir gré. Mais pourquoi l'a-t-il fait comme il l'a fait? Pourquoi tant de conséquences forcées, de conclusions inadmissibles? L'homme d'imagination a tué chez lui l'érudit.

Un second volume doit suivre celui-ci : nous prions M. Baluffe d'indiquer exactement toutes les sources où il a puisé ses documents, et de nous donner une table des noms propres cités dans l'ouvrage.

Nous osons le prier aussi de corriger plus soigneusement ses épreuves : nous ne connaissons pas un livre aussi riche en fautes d'impression.

On trouvera peut-être notre critique bien écourtée : mais chaque page, chaque ligne, chaque mot appelle la controverse; forcé de nous restreindre, nous avons dû nous en tenir à une appréciation générale.

CH.-L. L.

La Lanterne, par Henri Rochefort. Paris; 1868. Victor Havard, éditeur.

Qui ne se souvient de *la Lanterne* de Henri Rochefort, ce pamphlet formidable, unique dans son genre, si terrible qu'il fit craquer le trône d'un empereur et causa la chute d'un gouvernement affermi par dix-sept années de despotisme absolu. S'il eut des effets aussi extraordinaires, des conséquences aussi graves, c'est qu'il est écrit dans une langue particulière, apte à tous, avec cette forme de raillerie aiguë qui pénètre, de gouaillerie mordante qui a fait de son auteur le premier des pamphlétaires, le plus populaire des écrivains. Aujourd'hui réunies en volume par l'éditeur Victor Havard, ces treize premières *Lanternes*, dont les dernières furent saisies et devinrent aussitôt introuvables, reprennent à la lecture toutes leurs qualités d'esprit, d'à-propos, leur morsure de vitriol et sont la fidèle image d'un temps inoubliable. C'est de l'histoire documentaire, amusante comme un roman, et le lecteur retrouve sur ses lèvres le rire irrésistible qui, en 1868, alla retentir en plein cœur de l'empire, lui prédisant la chute prochaine.

Jean-Paul Richter. — Œuvres diverses. — Étude et traduction par Émile Rousse. Un vol. in-16. Paris, Hachette et Cie, éditeurs. — Prix : 3 fr. 50.

Longue, longue, l'étude consacrée à Richter, par M. Émile Rousse; assurément elle est consciencieuse, l'auteur n'a rien omis, pas même une pièce de vers de Casimir Delavigne, qu'il rapporte, dit-il, en l'honneur de ses lointains souvenirs, parce que le poète français et le poète allemand se sont rencontrés dans cette description des limbes ; pas même un analyse du *Titan*, roman de Richter, qui, avoue ingénieusement M. Rousse, « a paru longue, peu divertissante, je dirai même ennuyeuse, à des juges impartiaux et par malheur très compétents ».

Nous n'ajouterons rien à cet aveu dépouillé d'arti-

fice, sinon que par bonheur les nombreuses pages consacrées à Jean-Paul par M. Émile Rousse ne sont pas toutes aussi peu intéressantes. Il y a quelques bonnes choses à glaner dans ce champ, où la herse aurait bien dû passer et arracher les herbes parasites.

La partie capitale des œuvres traduites par M. Rousse, c'est le roman de *Quintus Fixlein*, simple histoire d'une humble famille, de douces et paisibles amours. « On a souvent, dit le traducteur, comparé cette histoire au *Vicaire de Wakefield* et à *Hermann et Dorothée;* c'est, il est vrai, le même genre, mais à quoi bon les comparer ? S'ils se ressemblaient, chacun des auteurs ne serait pas profondément original. » — Le roman de Jean-Paul est incorrect, parfois confus, ne vise pas à l'élégance ; détails inutiles, parenthèses, digressions, tout y abonde ; grande dame et jardinier, commandant de dragons, maître d'école, boucher et recteur, chacun y parle sa langue, rude parfois, tout à fait étrangère à la langue des dieux. Tout est fantaisiste et touffu, de fond et de style.

M. Émile n'en eut que plus de mérite à affronter la sévère besogne de traduire un pareil roman. Sachons-lui-en gré.

Il a complété son volume en faisant dans notre langue de petits écrits de Jean-Paul, articles de journaux ou de revues, dont quelques-uns sont empreints de la verve mordante, caractère spécial de l'auteur allemand.

La Charité privée à Paris, par Maxime du Camp, de l'Académie française. Un vol. in-12. Paris, Hachette et Cie, éditeurs ; 1886. — Prix : 3 fr. 50.

Paris a son historiographe, — un historiographe volontaire, qui s'est attaché à son sujet par un amour et une curiosité également infatigables : M. Maxime du Camp, en écrivant *la Charité privée à Paris*, ne fait que continuer l'œuvre considérable, instructive et intéressante consacrée à l'organisme de la capitale.

Ce livre est réconfortant. On entend si souvent gémir sur l'indifférence et l'égoïsme de nos contemporains et flageller leurs vices, que c'est une récréation intime, une sorte de réconciliation avec l'espèce humaine d'assister au développement large et puissant, quoique toujours insuffisant, des institutions charitables fondées par l'initiative privée. Presque toujours, c'est un cœur simple, naïf, dépourvu de moyens matériels, mais fort de l'énergie du bien et chaud de la flamme de la charité, qui commence humblement l'œuvre de secours ; et le zèle infatigable, le dévouement sans cesse en éveil parviennent à agrandir, à multiplier les bienfaits.

Il suffit de citer les principales fondations d'assistance sociale que M. du Camp nous fait connaître en détail pour se rendre compte de la générosité secrète de la population parisienne : les Petites Sœurs des pauvres, les Frères de Saint-Jean-de-Dieu, l'Orphelinat des apprentis, les Dames du Calvaire, l'Œuvre des jeunes poitrinaires, les Sœurs aveugles de Saint-Paul, l'Hospitalité du travail, l'Hospitalité de nuit, la Société philanthropique. Le bien que répandent ces fondations est merveilleux. Et l'on ne peut manquer de s'éprendre d'admiration pour ces âmes si compatissantes qui s'ingénient à soulager le corps et à guérir l'âme des abandonnés, des déshérités, des déchus de ce monde.

La charité est un élément nécessaire de la vie sociale. Comme on l'a fort justement dit, c'est un préservatif contre les convulsions sociales, que le chancelier Bacon appelait les révoltés du ventre. La misère n'est pas une quantité négligeable ; elle est un dissolvant des mœurs et un levain de révolution. La société, en organisant la charité, obéit non seulement à une loi supérieure de la raison et du cœur, à un sentiment de fraternité, mais à l'instinct de conservation et au conseil éclairé de l'intérêt. « Que sont les millions que dépense l'Assistance publique en regard des périls que créeraient à la sécurité de Paris les 350,000 individus qu'elle secourt tous les ans ? Le jour où l'Assistance publique disparaîtrait, les trottoirs seraient envahis par les infirmes, les maladies épidémiques s'empareraient de la ville, l'infanticide étranglerait les nouveau-nés illégitimes, et l'émeute enfoncerait la porte des boulangers. »

Mais la charité publique, par cela même qu'elle doit être réglementée, est restreinte ; par cela même qu'elle s'exerce à l'aide d'un budget déterminé, elle doit circonscrire son œuvre. Le bien qu'elle fait resterait un coefficient presque nul si la charité privée ne venait à côté d'elle accomplir tout ce que l'autre ne peut réaliser. Elle le réalise avec d'autant plus de grandeur et de beauté que son action n'émane pas d'un calcul, fort sage assurément, mais qui, étant un calcul, reste un motif supérieur : le dévouement et l'aumône des particuliers procèdent de la charité pure, de l'amour du prochain et du sentiment du devoir désintéressé.

Les monographies qui constituent le livre de M. du Camp sont de la morale en action ; ce livre est fait pour répandre la contagion du bien. Positivement à le lire on se sent entraîné par l'exemple : c'est le plus bel éloge qu'on puisse faire d'un livre.

Ajoutons qu'il est loin d'être ennuyeux ; que faut-il de plus pour en assurer le succès ? PZ.

The Choice of Books and other literary Pieces, by Frederic Harrison. London, Macmillan and C°; 1886. Un vol. in-8°.

M. Frederic Harrison connaît mieux la France que la France ne le connaît. Sans avoir la moindre idée d'établir aucun parallèle, je peux bien dire que M. Harrison y gagne et que nous y perdons. C'est, en effet, un des esprits les plus vigoureux de l'Angleterre contemporaine. Il a longtemps été, — il l'est peut-être encore, — un des rédacteurs les plus brillants du *Daily News;* c'est une bonne fortune pour une revue que de publier un morceau signé de ce nom ; enfin, il est un des chefs les plus autorisés de l'école comtiste ; — car, si Auguste Comte a laissé dans sa patrie des positivistes en proie au schisme, il a, en Angleterre, des

disciples ne relevant que de lui et s'honorant de son nom.

Le volume que j'ai sous les yeux est, comme son titre l'indique, un recueil d'études littéraires, dont quelques-unes sont inédites, mais dont la plus grande partie a déjà été publiée dans des revues ou des journaux d'Angleterre ou d'Amérique. Quelques-uns de ces morceaux, comme la Lettre à M. Ruskin, l'Ouverture des cours de justice à Burlington House, Londres historique et d'autres, sont d'un intérêt trop exclusivement anglais pour que j'aie à en entretenir nos lecteurs. J'en excepte l'essai satirique intitulé *The Æsthete,* qui vaut la peine d'être lu en un moment où l'épithète *æsthetic* remplace, dans l'argot de la *fashion* française, les termes si ingénieux de *bécarre,* de *pschutt* et de *vlan.*

Avant d'arriver à l'étude capitale du recueil, je dois signaler une revue comparative des histoires de la Révolution française, une critique spirituelle et mordante de *Lothair,* le dernier roman de Benjamin Disraëli, devenu lord Beaconsfield, des pages intéressantes sur Carlyle à propos de sa vie écrite par M. Fronde, et sur George Eliot à propos de la biographie qu'a publiée d'elle son mari, M. Cross, et surtout un travail sur saint Bernard et son influence au XIIe siècle. Cette figure du fondateur de Clairvaux a frappé fortement M. Harrison. Pour lui, saint Bernard est l'homme du XIIe siècle, celui qui domine et conduit tout. Je ne songe pas à le contredire; mais j'avoue que je suis rebelle à l'enthousiasme qui lui fait écrire que la vie et l'œuvre de saint Bernard offrent « des éléments de beauté et de grandeur dont l'histoire tout entière de la civilisation ne possède pas de type aussi parfait ».

La préoccupation religieuse, particulière aux plus fidèles adeptes de Comte, se retrouve ici et dans bien d'autres endroits du volume, et a pour résultat, à mes yeux du moins, de fausser un jugement naturellement plein de vigueur, de justesse et de netteté. Mais cette question m'entraînerait trop loin, et c'est à peine s'il me reste l'espace nécessaire pour dire deux mots du morceau le plus important du livre, *l'Essai* sur le choix des livres : *The Choice of Books.*

La thèse que soutient M. Harrison est que le développement excessif et toujours croissant de la production littéraire finira, si l'on n'y prend garde, par tuer en nous le sens littéraire et le goût. Rien n'est périlleux pour la santé de l'esprit comme de lire sans choix tout ce qui paraît, parce que c'est nouveau. Mieux vaudrait mille fois ne jamais ouvrir une nouveauté, et s'en tenir à ces grandes œuvres, consacrées par le suffrage des siècles, qui commencent à Homère et finissent, en passant par Dante, Shakespeare et Corneille, à Byron, Gœthe et Victor Hugo. M. Harrison développe cette thèse en un style d'une énergie singulière et avec une force et une pénétration de pensée qui montrent qu'il a longuement médité sur ce sujet. Comte l'avait d'ailleurs indiqué, et le disciple ne fait que construire ici, mais de main d'architecte, un édifice laissé par le maître en projet dans ses cartons.

Je n'irai point contre sa doctrine. Ce n'est pas quand on est, par profession, obligé de lire tant de livres nouveaux, qu'on donnera tort à celui qui voudrait qu'on ne lût que les chefs-d'œuvre anciens. Je ferai cependant mes réserves, puisque, si le théorie de M. Harrison passait, par impossible, dans la pratique commune, des pages aussi remarquables que les siennes resteraient ignorées, et sa parole retentissante ne serait plus qu'une voix *clamans in deserto.*

B.-H. G.

POÉSIES

Les Voix errantes, par PIERRE GAUTHIEZ. Poésies (1879-1885). Paris, Alphonse Lemerre; 1886. Un vol. in-12.

Ce ne sont point des vers de facture ni des vers de parnassien. Ils n'ont pas été improvisés pour telle ou telle circonstance; ils n'ont pas été polis, ciselés, émaillés et sertis par des mains de joaillier et de lapidaire. Ce sont simplement des vers comme on en fait quand on est poète et que quelque émotion vous point le cœur.

L'instrument de M. Pierre Gauthiez est un peu vieux peut-être; il rend parfois des sons dont nos oreilles sont déshabituées, et qui nous surprennent comme un écho inattendu des harmonies oubliées de nos grands poètes d'il y a quarante ans. Je ne saurais m'en plaindre, car j'y ai pris grand plaisir. Tous les tons, d'ailleurs, et presque tous les genres ont leur place dans ce recueil. Il n'est pas jusqu'au conte en vers, au fabliau de nos lointains ancêtres, qu'on ne retrouve dans la jolie pièce intitulée : *Au bon vieux temps.* L'amour, la rêverie, l'esprit des voyages, les souffrances de l'être humain, les tristesses et les joies de la nature, la sympathie universelle et, par places, un souffle patriotique, vigoureux et chaud, animent et inspirent ces pages, dont il faudrait citer la plupart pour donner du poète une idée fidèle. Je m'en tiens, faute d'espace et à regret, aux vers suivants tirés d'une pièce intitulé *le Coq :*

Cocorico! chante à l'aurore,
Oiseau des aïeux, coq gaulois!
Hardiment, de ta voix sonore
Chante le gai rayon qui dore
Cocorico! les champs, les bois.

Il nous dit, ton chant d'espérance :
« Alerte! assez dormi! debout!
Le jour vient! Le travail commence! »
— Toujours, sur la terre de France,
Cocorico! chante! et surtout

Quand, au lieu de l'aurore blanche,
Tu verras poindre un jour sanglant,
Chante bien, coq de la revanche !
Chante à plein cœur, de ta voix franche !
Puis viens à nous, en t'envolant.

Dans la lutte, dans la bataille,
Sur les drapeaux aux trois couleurs,
Plus haut que poudre et que mitraille,
Comme à l'heure où l'aube tressaille,
Hardi ! chante les jours meilleurs !

Ferme, à travers la lutte noire
Chante ! et puis, aux jours radieux,
Le crête au vent, ivre de gloire,
Tu nous sonneras la victoire,
Cocorico ! coq des aïeux !

B.-H. G.

Répliques enfantines, par Adolphe Carcassonne. Un vol. in-18-jésus. Paris, Ollendorff, éditeur; 1885. — Prix : 3 fr. 50.

M. Carcassonne nous présente ces *Répliques enfantines* comme d'authentiques mots d'enfants qu'il s'est borné à mettre en œuvre. Il a tâché de leur conserver leur accent naïf et leur drôlerie naturelle.

Il en est d'assez jolies, parmi ces piécettes, qui sont comme une suite à *la Comédie enfantine* de M. Ratisbonne, et, il faut l'avouer, une suite un peu inférieure. Pendant que j'en suis aux aveux, j'ajouterai que les naïvetés mises en rimes par M. Ratisbonne ne m'ont jamais beaucoup ravi, même quand j'étais plus jeune et plus... innocent. C'est qu'apparemment j'ai été corrompu de bonne heure et incapable de goûter le charme de cette poésie spéciale. Il se trouve cependant des parents pour s'extasier sur ces babioles, parce qu'ils se disent : « Mon fils ou ma fille en disait autant. » C'est à ceux-là que je pense donner de la joie en citant *le Cheval de bois* de M. Carcassonne :

— Je suis depuis longtemps bien sage, tu le vois,
Je mérite un cheval de bois;
Tu vas l'acheter, je l'espère.
Sois gentil pour moi, petit père,
Je travaillerai mieux et plus
Lorsque j'aurai monté dessus.
Le père dit, un peu morose :
— Je ne puis acheter, mon enfant, chaque chose
Qui te passe ainsi par l'esprit.
— Va, je te gâterai, dit Bébé qui sourit,
Et je t'achèterai ce qui pourra te plaire
Lorsque je serai grand, cher père,
Et que, toi, tu seras petit...

Il y a meilleur que cela dans le volume de M. Carcassonne, il y a pire aussi. En somme, dans un genre étroit, il fait preuve de qualités étendues. PZ.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Carnot, l'organisateur de la victoire, 1792-1815, par A. Picaud. Paris, Charavay frères; 1885. Un vol. in-8°. — Prix : 2 fr. 50.

« Ceci n'est pas une œuvre originale. Nous ne prétendons pas avoir trouvé des idées nouvelles. Écrivant surtout pour la jeunesse, nous nous sommes borné à réunir des documents épars et à les coordonner... Nous n'avons rien créé. Il nous suffit d'avoir remis en lumière, sous tous les points de vue, une grande et noble figure de la Révolution. »

On ne saurait donner une plus juste idée du travail exécuté par M. A. Picaud. Cette appréciation, qui est la sienne, a le double mérite d'être parfaitement exacte, et de permettre de juger les ressources de style dont l'auteur disposera pour rédiger sa compilation.

Quoi qu'il en soit, l'intérêt des faits en eux-mêmes est tel, dans cette gigantesque épopée où se déroule l'héroïsme des luttes révolutionnaires et des guerres contre l'Europe ameutée, qu'il est difficile de ne pas lire d'un trait tout ce livre. C'est un bon travail de vulgarisation, et la haute figure de Carnot est désormais accessible à tous.

Dans la collection Charavay, l'illustration joue, à bon droit, un grand rôle. Rien de meilleur que de parler aux yeux des enfants en même temps qu'à leur esprit. Mais quand on parle aux enfants, il faut toujours que ce soit en bon langage, et les illustrations de ces utiles volumes ne sont trop souvent que des images d'Épinal perfectionnées. B.-H. G.

Journal du général Gordon. — Siège de Khartoum. — *Préface,* par Egmont Hake. Traduit de l'anglais par M. A. B. Avec *Notes et Documents* inédits, un portrait, deux cartes et dix-huit gravures, d'après les croquis de l'auteur. Un vol. in-8° de xliii-456 pp. Paris, Firmin-Didot; 1886.

Le Livre, dans la livraison du 10 septembre 1885, rendant compte du *Journal du général Gordon à Khartoum*, d'après l'édition anglaise (Kegan Paul,

Trench and C°), exprimait le vœu que cet admirable testament d'un héros fût traduit en français et prît place dans toutes les bibliothèques militaires. La première partie de ce vœu étant maintenant réalisée, après avoir parcouru de nouveau dans le texte français les six fascicules sauvés de ce journal, nous souhaitons d'autant plus vivement qu'il en soit de même de la seconde. De tels exemples de force d'âme, de sang-froid, de prévoyance, de courage, d'abnégation, d'humanité, d'esprit, de gaieté, d'amour de sa patrie, dans les circonstances où se trouvait Gordon à Khartoum, ne sauraient être trop répandus.

Alors nous conservions encore l'espérance que la première partie du *Journal de Gordon*, tombée aux mains du Mahdi, pourrait être retrouvée. Depuis, la mort de ce personnage a bien diminué les chances d'une telle découverte. C'est une perte douloureuse. Même mutilé, le livre reste extrêmement précieux; il faut savoir gré à la librairie Firmin Didot de l'avoir mis entre les mains du public français. Nous ferons cependant une réserve, — très légère d'ailleurs, — au sujet de la traduction.

Le général ne ménageait pas les critiques les plus sévères, — trop justifiées depuis par les événements, — contre les ministres de la reine Victoria; il nous semble que le traducteur, M. A. B., a quelque tendance à en atténuer la rudesse, non comme sens, mais dans les mots, et en affaiblit ainsi l'expression énergique. E. C.

Mémoires inédits de Henri de Mesmes, seigneur de Roissy et de Malassise, suivis de ses *Pensées inédites*, écrites par Henri III, publiés d'après les manuscrits de la Bibliothèque nationale et précédés de la *Vie publique et privée de Henri de Mesmes*, avec notes et variantes, par Édouard Frémy, premier secrétaire d'ambassade. Un vol. in-12. Paris, Ernest Leroux.

M. Édouard Frémy apprécie en ces termes l'ouvrage dont il s'est fait l'éditeur : « C'est tout à la fois le journal d'un magistrat, d'un diplomate et d'un lettré, qui ne prit la plume, il y a trois siècles, que pour léguer à son fils le fruit de son expérience. Dans cet ouvrage, la forme n'est pas moins digne de remarque que le fond. On y reconnaît l'esprit fin et solide de l'homme dont l'éloquence, d'après Scévole de Sainte-Marthe, surpassait celle des orateurs de son temps et que Le Laboureur a qualifié de « très grand, habile et subtil personnage d'Estat ». Le morceau capital de ce volume, — tant pis pour la modestie de M. Frémy, me paraît être la vie de Henri de Mesmes, racontée par l'éditeur de ses *Mémoires*. C'est une page d'histoire anecdotique pleine d'intérêt, et que devront consulter tous ceux qui, ayant à formuler un jugement sur Henri III et sa cour, seront curieux de se faire une opinion personnelle et ne se contenteront pas, pour aller à leur but, de patauger dans la commune ornière. Non pas que les *Mémoires* ne méritent d'être publiés; Henri de Mesmes, seigneur de Roissy et de Malassise, podestat de Sienne, diplomate, conseiller au Parlement de Paris, maître des requêtes au conseil d'État, chancelier du roi de Navarre et de la reine Louise de Lorraine, etc., etc., tantôt en pleine faveur, tantôt disgracié pour la franchise et l'honnêteté de son langage, habile dans l'art de la parole et versé dans la connaissance des hommes, est un de ces personnages qui ne peuvent raconter leurs souvenirs sans y mêler la vie du pays et comme la philosophie pratique d'une période de l'histoire. Mais les *Mémoires de Henri de Mesmes* sont peu développés et d'un ton personnel et familial, comme doit être naturellement le ton d'un père parlant à son fils. Quoi qu'il en soit, on a plaisir à y trouver des passages comme celui-ci : « La Fortune nous a ravallez, mais c'estoit elle qui nous avoit haussez; encore ne nous a-t-elle pas jetez à val, ains a soutenu nostre cheute des malins qui nous renversoient. Elle nous a posez en terre sur les pieds, doucement, comme pour empescher que le coup de la cheute ne nous froissast. » Cette sérénité me charme et me fait aimer l'homme.

Je ne parle pas des *Pensées inédites écrites par Henri III.* Ces quelques lignes, obscures et contournées, ne me paraissent avoir qu'un intérêt de curiosité et encore très restreint.

De Mesmes avait formé une bibliothèque considérable, qui fut augmentée par ses deux fils et son petit-fils, et dispersée en partie par Claude, comte d'Avaux, à qui elle était finalement échue. Je transcris, pour le bénéfice des amis du *Livre* et des livres, le passage où M. Frémy relate ce qui advint de cette collection : « En 1706, la plupart des livres imprimés qui la composaient furent mis en vente. On en trouve l'énumération à la suite du catalogue des volumes de la collection d'Émeric Bigot, conseiller au Parlement de Rouen, qui parut sous le titre de *Bibliotheca Bigotiana*, chez Jean Baudot, à Paris. Ainsi que le remarque fort justement Prosper Marchand, on pourrait appliquer le *fronti milla fides* du poète à cet opuscule menteur, qui aurait dû être intitulé : *Bibliotheca Bigotiana imo et Memmiana.* Mais ce fut, ajoute Marchand, ce qu'on affecta de cacher avec tant de soin, qu'on ne se fit aucun scrupule de gâter la reliure de tous ces livres, où se trouvèrent les armes de MM. de Mesmes, en en faisant enlever, avec un fer taillé exprès, le morceau de cuir qu'elles occupaient. Cette précaution fut néanmoins inutile, car l'empreinte de ces armes paraissait encore assez sur le carton de quelques-uns de ces livres pour découvrir ce vain mystère et tout Paris se mocqua de cette mauvaise finesse. Un des principaux ornements de cette belle bibliothèque estoit un magnifique recueil d'auteurs classiques, tous d'édition d'Alde Manuce, la pluspart imprimés sur vélin, ornés de très belles miniatures et lettres peintes et enrichis de cette reliure si révérée des sçavants de France à cause de l'inscription : *Johannis Grollerii et amicorum.* Malheureusement, cela tomba entre les mains d'un gredin de notaire qui n'achetait des livres que pour en tapisser un cabinet, et qui, absolument incapable de connoistre le mérite de ceux-là, les fit impitoyablement dépouiller de ces vêtements précieux et respectables pour les revêtir de

reliures modernes, plus brillantes à son gré... Quelques années après la mort du comte d'Avaux, ses deux filles, la marquise de Lorges et la marquise d'Ambre, vendirent à la bibliothèque du Roi six cents manuscrits provenant de la succession de leur père. L'abbé Sallier fut chargé par M. de Chauvelin, alors garde des sceaux, de classer ces précieux documents. Les deux cent vingt-neuf volumes contenant la collection des négociations de M. d'Avaux (négociations des traités de Munster et d'Osnabrück), furent placés au dépôt des Archives du département des Affaires étrangères. L'ensemble des pièces qui avaient trait à la jurisprudence et aux belles-lettres fut définitivement acquis à la bibliothèque royale et forma un fonds spécial sous le nom de ses anciens possesseurs. Tel fut le sort de ce monument d'érudition, de science et de goût, qu'une race d'hommes supérieurs avait mis près de deux siècles à élever. »

La République des Lacédémoniens de Xénophon. Étude sur la situation intérieure de Sparte au commencement du IVe siècle avant Jésus-Christ, par HIPPOLYTE BAZIN, docteur ès lettres. Paris, Ernest Leroux ; 1885. Un vol. in-8°.

La thèse que soutient M. Hippolyte Bazin est que l'ouvrage intitulé : Πολιτεία τῶν Λακεδαιμονίων est bien de Xénophon, malgré tout ce qu'ont pu dire certains savants pour en contester l'authenticité. Dans une discussion serrée, il s'attache à prouver qu'on ne peut pas s'autoriser des idées exprimées dans la *République des Lacédémoniens*, non plus que du caractère général du style de l'ouvrage, pour dire qu'il n'est pas de Xénophon. Passant à une critique plus affirmative, il précise la date de la composition, détaille les particularités, explique le sens et la portée de ce livre, où Xénophon, selon lui, expose le programme du parti conservateur de Sparte, en opposition au manifeste des novateurs, et il résout par cette hypothèse toutes les difficultés. Un rapide historique de la librairie grecque avant Jésus-Christ intéressera, dans cette étude sévère d'une question spéciale, d'autres lecteurs que les philologues et les historiens.

B.-H. G.

Histoire ancienne des peuples de l'Orient, par G. MASPERO, membre de l'Institut, professeur de langue et d'archéologie égyptiennes au Collège de France, directeur général des antiquités de l'Égypte. Ouvrage contenant trois cartes et quelques spécimens des écritures hiéroglyphiques et cunéiformes. Quatrième édition entièrement refondue. Un vol. in-16. Paris, Hachette et Cie. — Prix : 5 francs.

Les trois premières éditions de cette *Histoire* de M. Maspero ont été vite épuisées. Il fallait en publier une quatrième ; il faudra en publier d'autres encore.

Pour cette quatrième édition, le savant égyptologue a remanié le travail primitif. Des interprétations et explications nouvelles ayant été proposées par les linguistes, les archéologues, les historiens des religions, il a voulu ne point laisser ignorer au jeune lecteur de son livre celles d'entre elles qui sont le plus dignes d'être acceptées. La critique n'est pas seulement aujourd'hui plus exercée qu'elle ne l'était hier et plus prudente, elle est aussi mieux éclairée ; des fouilles récentes, — et lui-même en a dirigé dont les résultats, on le sait, n'ont pas été de médiocre importance, — ont fourni des éléments de contrôle, de comparaison, d'information, en un mot ; il n'a point voulu les taire toutes. D'où des changements et des additions ; le livre est, toutefois, demeuré le même ; égal souci de ne rien avancer qui puisse être contredit demain : pas d'hypothèses, et même hardiesse pour dire tout ce qui peut bien sembler être de vérité acquise : pas de thèses et nulle préoccupation de servir les défenseurs de telle ou telle doctrine.

L'élève, quoi qu'on ait dit, ne perdra pas « le respect de la religion » pour savoir ce que furent au vrai David et Salomon. Dans le livre de M. Maspero, qui maintes fois redit : *Tel qu'il est permis de l'établir en ce moment*, notamment à propos des tableaux de dynasties égyptiennes, il apprendra à respecter en lui l'intelligence humaine qu'il faut garder des préjugés, de tout dogmatisme, et en même temps il verra quelle place tiennent les religions dans l'histoire des peuples, quelle place la religion dans la vie des hommes.

F. G.

Louise de Kéroualle, duchesse de Portsmouth, par H. FORMERON. Un vol. in-18. Paris ; 1886. Plon, Nourrit et Cie, éditeurs. — Prix : 3 fr. 50.

« Louise de Kéroualle est la petite Bretonne qui nous a fait gagner nos Flandres, notre Franche-Comté ; on doit tout donner à son pays, tout, excepté son honneur : la Bretonne n'a rien réservé. »

Ainsi débute la très intéressante monographie que publie M. Formeron, monographie qui du reste ne se borne pas à relater l'existence particulière de celle qui fut duchesse de Portsmouth et favorite de Charles II. M. Formeron possède l'art d'élargir sans le faire craquer le cadre des études historiques auxquelles il se plaît. C'est véritablement l'histoire des relations de Louis XIV avec le roi d'Angleterre, l'histoire de la politique française dans ses rapports avec la politique anglaise. Louise de Kéroualle est l'agent secret des intérêts français ; elle les sert avec intelligence ; il serait injuste et presque ingrat de douter de son dévouement à son pays, quoi qu'à vrai dire ce ne soit pas le pur patriotisme qui l'ait seul poussée à sacrifier sa vertu.

Le portrait moral que trace de cette jeune femme son historien bienveillant nous la rend sympathique ; et rendu plus précis par la reproduction en photogravure du portrait physique peint par Lily, il justifie amplement le goût du monarque anglais.

L'histoire prend ici tout l'attrait du roman : quel contraste de l'humilité de la condition d'une fille de noblesse, dépourvue de fortune, demoiselle d'honneur à la cour de la duchesse d'Orléans, et de l'importance de la même personne montée au rang de maîtresse

en titre du roi d'Angleterre ! Elle qui fut tenue dans un rang si mince, elle jouira de l'orgueilleuse satisfaction de protéger les fières dames de la maison de Lorraine! Mais aussi que de déboires, que de difficultés ! La rivalité d'une actrice, Nelly Gwynn, et les attaques sournoises ou les mépris évidents des grandes dames, envieuses au fond du rôle de la favorite ! Car elles sont là, ouvertement prétendantes à cet honneur déshonorant, parfois même calculant mal leur moment, subissant la perte sans recueillir le profit, et elles se nomment Mme Mazarin, la duchesse de Claveland, Mlle Frazer, fille du médecin, Mme Elliot, la marquise de Courcelles, Sidonie de Lenoncourt, mariée à quinze ans et déjà maîtresse de Louvois. Louise de Kéroualle sait maintenir son ascendant sur le roi, et elle fait bien les affaires de la France, ce qui lui vaut naturellement la haine des Anglais. Son règne dura quinze ans.

Mais en 1685, après la mort subite de Charles II, elle crut prudent de prendre sa retraite, sachant qu'on devait l'attaquer dans le Parlement, et que le nouveau roi Jacques II ne la défendrait pas. Elle rentra en France avec le fils qu'elle eut de Charles II, et pour qui elle obtint le titre de duc de Richmond. Elle partit mécontente, cela va de soi, accusant son royal amant de mesquinerie, ce qui est peut-être excessif. La duchesse rentrait en France avec 130,000 francs de rente, sans compter ses économies placées en France, les meubles, les bijoux, les 50,000 francs de rente que devait avoir son fils sur les confiscations de Grey, les 250,000 francs en or qu'elle avait reçus « incontinent après la mort du roi ». — Elle va vivre encore cinquante ans et verra s'effondrer le monde qu'elle a connu ; elle passera les dernières années de sa vie dans sa terre d'Aubigny, qu'elle tenait de la reconnaissance de Louis XIV. Enfin, âgée de quatre-vingt-cinq ans, elle meurt à Paris, en venant consulter les médecins, le 14 novembre 1734.

L'ouvrage de M. Formeron découvre les dessous de la diplomatie des deux cours de Versailles et de Londres ; il peint d'un trait vif et précis nombre de personnages curieux, parmi lesquels il en est du plus haut rang et de la plus rare valeur. Avec toute la sincérité et la conscience d'un livre d'histoire, il possède la variété et l'agrément des mémoires, il pique la curiosité, et mieux encore il la satisfait. PZ.

Mémoires sur les règnes de Louis XV et Louis XVI et sur la Révolution, par J.-N. Dufort, comte de Cheverny, introducteur des ambassadeurs, lieutenant général du Blaisois (1731-1802), publiés avec une introduction et des notes, par M. Robert de Crèvecœur. Deux vol. in-8° de chacun 460 pages environ. Paris, librairie Plon, rue Garancière ; 1866. Ouvrage orné des deux portraits de Dufort et de sa femme, née Legendre, par Drouais fils.

La lecture de ces curieux volumes nous a valu une surprise charmante, que nous n'aurons pas été seul, on peut le croire, à éprouver. Malgré les promesses de l'excellente préface de M. Robert de Crèvecœur, nous avions franchi, presque sans nul attrait, les premiers chapitres du tome Ier, et cela, soit à cause de la manière un peu terne et trop dépourvue d'art littéraire que pratique l'auteur, ou bien de l'extrême abondance de ces notes, — nos ennemies personnelles, — qui hérissent les abords de l'ouvrage. Peut-être encore étions-nous mal (et injustement) prévenu par une loyale déclaration de M. Robert de Crèvecœur touchant certaines modifications au style et certains retranchements au texte original qu'il a cru devoir opérer dans cette publication. Mais bientôt éclairé comme par une sorte de pressentiment du véritable état des choses et du plaisir prochain, nous nous disions : « Décidément, l'homme, et surtout le lecteur, n'est pas un être contentable. Hé ! quoi, ce livre que nous allions dédaigner n'est-il pas l'exemplaire même, la propre réalisation de ce que souvent nous appelâmes dans nos vœux et nos regrets ? N'avons-nous pas cent fois déploré dans le secret de notre esprit, et même en prose insérée dans les journaux, la rareté de ces pages où quelqu'un de nos aïeux aurait jeté, sans ambition et même sans habileté d'auteur, le train-train, comme on dit, d'une existence d'homme pareil à nous, dans des temps que nous sommes toujours enclins à supposer trop différents de celui-ci... à cause de notre téléphone et de nos photographes !... Ce livre désiré, nous le tenons, et l'on ne voit point qu'il lui manque rien des caractères, sinon d'antilittérature, tout au moins de *neutralité* littéraire compris implicitement dans notre souhait ! » Ranimé par cette honnête réflexion, nous nous sommes remis à notre lecture. Elle comptera, toute réclame à part, entre les plus agréables que nous ayons faites dans cet ordre. L'histoire de ces *Mémoires* a été magistralement exposée dans l'introduction en seize pages que M. Robert de Crèvecœur a écrite en tête de l'ouvrage. Les feuillets autographes n'étaient pas sortis de la famille directe jusqu'à 1862, c'est-à-dire durant soixante et un ans après la mort de l'écrivain et jusqu'à la mort du dernier représentant de son nom. A partir de cette époque, ces papiers ne continuèrent plus de rester dans la possession d'aucun des parents encore nombreux de M. de Cheverny, et, nous dit M. de Crèvecœur, « ils passèrent alors dans les mains d'une personne étrangère à la famille, qui, peu de temps après, en faisait hommage à la bibliothèque de Blois ».

Toutes nos gratitudes, en passant, à ce généreux anonyme, auquel nous avons, sans nul doute, l'obligation première de cette venue au jour de pièces vraiment intéressantes ! A notre époque de fureteurs malins, et dans cette chasse au document qui aura été la plus féconde activité de cette fin de siècle, on admettra sans peine que celui-ci ne pouvait demeurer longtemps inédit. Il s'écoula toutefois presque vingt années encore avant que les *Mémoires du comte de Cheverny* cessassent d'être entièrement ignorés. La publication des premiers extraits ne remonte pas au delà de 1880 ; elle est due à M. Armand Baschet, le célèbre érudit qu'une mort soudaine vient de ra-

vir aux lettres et à l'amitié. Une adoption comme celle de l'auteur éminent de : *la Diplomatie vénitienne ; le Roi chez la reine ; la Jeunesse de Catherine de Médicis ; le Journal du Concile de Trente ; le Cabinet du duc de Saint-Simon ; l'Histoire du dépôt des archives étrangères ; l'Histoire de la chancellerie secrète ; le Mémoire d'Armand du Plessis de Richelieu* (Plon, éditeur), etc., etc., ne pouvait manquer de piquer au vif d'autres travailleurs, occupés des mêmes études. Aussi l'on vit successivement de bons esprits tels que MM. Vatel, Rey, Dupré, et le plus illustre de tous, M. Taine, emprunter aux *Mémoires de Cheverny* plus d'un trait intéressant leurs respectives recherches. L'ensemble de l'ouvrage nous arrive donc tout à fait à son heure, et tout paraît annoncer que, survivant à la vogue du premier accueil, il gardera dans nos bibliothèques une place importante parmi « les écrits du même genre que nous a légués le siècle dernier ». C'est l'espérance naturelle, — tout autant que logique, — le souhait de M. Robert de Crèvecœur, l'arrière petit-fils du comte de Cheverny, et l'éditeur des deux volumes que nous annonçons.

Ils ont été commencés seulement en 1795, c'est-à-dire dans les dernières années qui restaient à vivre à l'écrivain. Jean-Nicolas Dufort est né à Paris, rue Neuve-des-Petits-Champs, en 1731, « d'une famille de robe, riche et bien apparentée, qu'il nous présente d'abord dans toutes les formes », dit exactement son biographe. Orphelin de bonne heure, Dufort nous retrace l'éducation et les plaisirs d'un jeune homme de sa condition dans ce temps-là. Après quelques incertitudes sur le choix d'une carrière, Dufort, qui aurait volontiers embrassé celle des armes, cède, non sans beaucoup de difficultés, au *veto* de sa famille. Il se voit agréer, dès l'âge de vingt ans, dans la place d'introducteur des ambassadeurs, qui l'établit pour de longues années dans le voisinage quotidien du roi. Louis XV le traite avec bonté et lui adresse souvent la parole. Imagine-t-on la quantité de physionomies, de traits de mœurs, d'anecdotes et d'épisodes devenus de l'histoire que le jeune dignitaire a pu recueillir dans un pareil milieu, à un tel moment ? Sa merveilleuse mémoire lui a permis de les rassembler tous, plus tard, en si grand nombre, qu'il serait pour nous d'une tentation par trop dangereuse de nous risquer à en transcrire un seul. Nous signalerons seulement les pages relatives à certaine monstrueuse lâcheté du marquis de Stainville envers une dame de sa parenté ; au comte de Charolais ; à l'introduction de Kaunitz ; à l'attentat de Damiens et au commerce d'amitié avec Sedaine. Plus tard, des revers d'argent contraignirent Dufort à vendre sa charge. C'est alors qu'il acquit la lieutenance générale du Blaisois et le beau domaine de Cheverny, bientôt, par bienveillance pour lui, érigé en comté. C'est là que la Révolution surprit Dufort. Il nous en raconte (avec un effet d'autant plus sûr) l'incomparable coup de stupeur et d'épouvante, que lui-même fut le plus étonné des hommes devant ce cataclisme, dont pas une parole antérieure ne semble indiquer le moindre pressentiment dans son esprit. Cependant Dufort n'émigra point, malgré le sort tragique de plusieurs de ses proches. Arrêté à Cheverny, conduit à Blois dans le *repaire des suspects*, rendu à Cheverny après le neuf thermidor, il nous a légué sur cette période (c'est-à-dire *la Terreur en province*) un témoignage d'un prix extraordinaire. Des chagrins de famille et de graves embarras de fortune ont sévi sur Dufort dans le temps même qu'il poursuivait ces *Mémoires*, entrepris en 1795, à l'âge de soixante-quatre ans, moins pour se distraire des peines de la vieillesse que des crises terribles qu'il venait de traverser. Dufort passa ses derniers jours en proie aux soucis d'argent, et il se vit forcé de vendre Cheverny. Après avoir assisté aux débuts de la dictature de Bonaparte, il mourut sur la fin de 1801. Il n'est pas mort tout entier : ses *Mémoires* nous l'attestent !

L. D.

BIBLIOGRAPHIE — MONOGRAPHIE

— Singularités — Compilations — Curiosités littéraires —

Bibliographie italico-française universelle, ou catalogue méthodique de tous les imprimés en langue française sur l'Italie ancienne et moderne depuis l'origine de l'imprimerie, 1475-1885, par Joseph Blanc, ancien libraire. Tome Ier. Rome, Église, Italie. — Milan, l'auteur-éditeur (imprimerie Giacondo Messaggi), et se trouve à Paris, à la librairie française et étrangère de H. Welter, 59, rue Bonaparte, 1886. Grand in-8° de v pages-1,038 colonnes. — Prix : 15 francs. (L'ouvrage complet coûtera 30 fr.)

On ne saurait accueillir avec trop de faveur les monographies bibliographiques, ces travaux précieux au moyen desquels la bibliographie se développe chaque jour davantage tout en se spécialisant de plus en plus. Il serait superflu de répéter ce que nous avons eu maintes fois déjà l'occasion de dire à ce sujet dans notre Revue, et de faire ressortir à nouveau le rôle de plus en plus utile et élevé de la science bibliographique qui, en se faisant l'auxiliaire modeste mais nécessaire de toutes les autres sciences, en facilite les progrès par l'indication des sources et des écrits relatifs à chacune des branches de l'érudition. Nous ne pouvons toutefois nous dispenser d'appeler l'attention sur la nouvelle étude qui nous vient d'au-delà les monts. L'Italie, en effet, est un sujet sur lequel s'est peut-être exercé le plus l'étude ou la cu-

riosité des historiens, érudits, littérateurs ou artistes français; l'influence réciproque et tour à tour prépondérante des deux nations l'une sur l'autre, suivant les vicissitudes d'une période de deux mille ans, explique assez cette prédilection de nos écrivains, sans qu'il soit besoin d'insister davantage. Aussi M. Joseph Blanc a-t-il entrepris une œuvre utile et rendu un réel service en rédigeant ce vaste répertoire où sont recueillis les titres de tous les imprimés en langue française traitant de l'Italie, pour tous les temps et sur toutes les matières, publiés depuis plus de quatre siècles, non seulement en France, mais aussi en Italie, en Suisse, en Hollande, en Belgique, etc., et non seulement encore les ouvrages originaux français, mais, en outre, les traductions françaises des écrits italiens et de tous autres pays sur l'Italie.

Il est bien difficile d'analyser un livre de cette nature, et nous ne voyons pas de meilleur moyen d'en faire apprécier la méthode, l'esprit et l'importance que d'en indiquer ses divisions et subdivisions, en dressant une sorte de table des matières qui n'a pas été jointe à la première partie de cet intéressant inventaire. La voici, suivant l'ordre des trois grandes divisions :

I. — Rome. — 1. *Italie primitive.* — Préhistorique, Pélasges, Grecs, Latins, Étrusques, Ligures, Gaulois (colonne 1); 2. *Histoire romaine.* — Origines, histoire générale, manuels (15); 3. *République* (27); 4. *Empire* (53); 5. *Le Monde romain.* — Politique, administration, institutions, considérations historiques (77); 6. *Cultes et mœurs* (109); 7. *Droit romain.* — Histoire, enseignement (141); 8. *Archéologie.* — Art antique, ruines, collections, numismatique, épigraphie (165); 9. *Littérature romaine.* — Linguistique, histoire, études critiques (231); 10. *Biographies* (303).

II. — Église. — 1. *Pouvoir temporel des papes.* — Discussion, origines et exercice (321); 2. *Histoire de l'Église.* — Rapports politiques avec la France et l'Italie, conclaves, conciles, conflits (341); 3. *La Question romaine.* — 1830-1885 (397); 4. *Archéologie chrétienne, artistique, historique et littéraire.* — Pèlerinages, romans pieux, mélanges (433); 5. *Biographies* (483).

III. — Italie. — 1. *Histoire générale de l'Italie* (513); 2. *Les Régions italiennes.* — Histoire, statistique, mœurs. (Val d'Aoste, vallées vaudoises, Piémont, Gênes, Milanais, Venise, Florence et Toscane, Rome, Naples, Sicile, Malte, Sardaigne) (529); 3. *Les Français en Italie.* — Expéditions, missions, négociations (641); 4. *Politique.* — Diplomatie, législation, administration (705); 5. *Biographie.* — Notices, éloges, mémoires (741); 6. *Littérature italienne.* — Langue, histoire, critique (769); 7. *Beaux-arts.* — Histoire, biographies, musées (801); 8. *Sciences.* — Nature, étude, industrie (845); 9. *Voyages.* — Descriptions, mœurs, observations (Italie en général, Alpes italiennes, Piémont, Gênes, Lombardie, Venise, l'Adriatique, les Marches et l'Apennin, Toscane, Rome, Naples, la Méditerranée et ses îles) (883); 10. *Mélanges.* — Romans sur l'Italie et divers (959); *Supplément* (1025).

On voit que les divisions de cet immense recueil étaient, pour ainsi dire, historiquement et géographiquement imposées. Dans chacun de ces vingt-cinq chapitres, l'auteur a classé les ouvrages par ordre alphabétique de noms d'auteurs; les écrits anonymes, fort nombreux, prennent place en tête de chaque subdivision. Telle est la première partie de l'ouvrage de M. Joseph Blanc; après avoir parcouru l'énumération qui précède, on croira volontiers qu'il n'a pas eu trop de dix années d'incessant labeur pour rassembler, vérifier et classer méthodiquement les douze à treize mille articles qui la composent. On comprendra en même temps quels services rendra ce guide d'informations aux études italiques à tous ceux qui, pour leurs travaux et leur plaisir, veulent s'enquérir des choses de la péninsule. Après avoir payé un juste tribut d'éloges à la persévérance de l'auteur, souhaitons qu'il ne nous fasse pas trop attendre la fin de cette belle étude, en attendant qu'il puisse nous donner l'ouvrage complémentaire qu'il prépare sur les mêmes bases, sous le titre de *Bibliografia franco-italiana*, ouvrage qui ne sera ni moins utile ni moins instructif et qui, pour nous autres Français, ne présentera peut-être pas un attrait moins piquant que celui dont nous venons de parler. PHIL. MIN.

LIVRES D'AMATEURS — ÉDITIONS DE LUXE

— Réimpressions — Miscellanées —

Paris inconnu, par Privat d'Anglemont. Paris, Rouquette; 1886. Un vol. in-8°. — Prix : 12 francs.

Le succès de *Paris-Anecdote*, superbement édité l'année dernière par P. Rouquette, l'a engagé à compléter l'œuvre si curieuse de Privat d'Anglemont en publiant, cette année, *Paris inconnu* du même auteur, avec la préface d'Alfred Delvau et les dessins de M. F. Coindre. Tiré avec soin sur un beau papier vélin de format grand in-8°, ce volume est un des

plus intéressants de Privat d'Anglemont. Non seulement l'auteur y fait connaître l'étymologie d'expressions devenues populaires, comme le fameux : « Quelle dèche, mon empereur ! » mais il nous initie à certaines amusantes particularités de la vie de Privat d'Anglemont. On y passe tour à tour du cloître Saint-Jean au faubourg Saint-Jacques ou au musée de Cluny. Les légendes bizarres, les souvenirs oubliés s'y retrouvent pêle-mêle avec les fantaisies, les révélations bizarres. L'éditeur a fait œuvre d'homme de goût et d'ami des lettres en rééditant aussi luxueusement ce livre, destiné à prendre place dans toute bibliothèque un peu sérieuse, dans toute collection vraiment complète de littérateur ou d'amateur. G. T.

Contes russes, traduits et illustrés par LÉON SICHLER. Splendide vol. grand in-4° raisin. Près de 200 illustrations. Tiré à petit nombre. Édition de luxe. Couverture en couleurs très originale, style russe. — Prix : sur vélin, 25 francs; sur Hollande, 40 francs.

Voilà un volume qui, par son originalité et la mise en œuvre, mérite une mention spéciale dans notre *Revue*.

Le texte se compose de ravissants récits de veillée des paysans russes. Tous ceux qui aiment les contes de Perrault, d'Andersen, d'Hoffmann, tous ceux qu'attirent l'exquis, le rare, le naturel, tous ceux qui professent de la sympathie pour la littérature étrangère et goûtent la saveur étrange de la littérature russe, tous ceux-là liront ces jolis contes.

La traduction, tout en rendant scrupuleusement les moindres nuances de la langue russe, est bien française. C'est l'œuvre de quelqu'un qui possède parfaitement les deux langues.

Nous avons lu ces contes et nous ne pouvons exprimer combien nous avons eu de plaisir à parcourir ce monde merveilleux. Les uns sont de jolies fables où des animaux jouent la comédie humaine, d'autres des poèmes étranges et fantastiques, d'autres de petits poèmes en prose, d'autres ressemblent, par leur marche et leur objet, à des drames grecs en raccourci.

Et ce qui ajoute encore de l'attrait à cet ouvrage, ce qui aide à faire mieux voyager encore l'imagination, ce sont les très curieux dessins qui encadrent ces récits. Seigneurs russes d'autrefois et d'à présent, paysans, villages, forêts, izbas et palais, tout cela est rendu de main de maître par M. Sichler. On reconnaît un artiste de la race des Gustave Doré. N'oublions pas non plus les jolies lettres ornées que M. Sichler a accommodées fort habilement au style russe.

Ce livre se présente au public avec l'approbation d'écrivains et de savants connus : MM. Xavier Marmier, Léger, Clermont-Ganneau, Haury, Bruyère, G. Paris, Sébillot, Theuriet, Vicaire, etc., etc.

Nous croyons que l'auteur peut compter sur un réel succès. M. Sichler aura pour lui tous les gens de goût, d'instruction et les amateurs des beaux et bons livres, des ouvrages nouveaux, curieux, piquants. L'Académie joindra probablement son adhésion à ce favorable jugement. Cet ouvrage est le premier de ce jeune auteur-artiste, c'est de bon augure. C'est une belle entrée dans le monde artistique et littéraire, où cet aimable ami de la plume et du crayon aura désormais sa place. L. D. V.

Nos amis les livres. — *Causeries sur la littérature curieuse et la librairie,* par OCTAVE UZANNE. Un vol. in-18 jésus, sur hollande, de 320 pages, avec frontispice à l'eau-forte par Manesse, d'après Lynch, et avec couverture en papier maroquin, frappé d'une décoration en or (Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît). Paris. — Prix : 6 francs.

Dans ce nouvel ouvrage de bibliographie curieuse et de critique littéraire, M. Octave Uzanne revient au genre qui lui a assuré, il y a plusieurs années, un si légitime succès, lors de la publication des *Caprices d'un bibliophile*. Sous forme de causeries variées, il a réuni dans ce volume le meilleur de ses notes et chroniques sur l'art, la contexture et l'originalité des livres. Dans les nombreux chapitres qui composent cette publication, M. Uzanne passe en revue les principaux ouvrages de bibliophiles mis au jour dans ces dernières années; il apporte, à propos de tous les événements littéraires importants, des observations et des documents d'un intérêt indiscutable sur les hommes et les œuvres de ce temps et dans des bavardages *ab hoc et ab hac,* il aborde tous les sujets passionnants de la librairie et de la littérature, de la critique et de la bibliographie, tous les petits coins et recoins inexplorés, les côtés inconnus de l'histoire des lettres de ce temps.

Ce petit ouvrage est plein d'imprévu. Certains chapitres forment des monographies bien complètes, d'autres ne sont que des paradoxes bibliographiques, d'une verve belliqueuse ou d'une érudition enjouée. La fantaisie y succède à la critique, et la biographie fait place aux savants commentaires. Ajoutons que ces miscellanées issues de l'actualité conservent, au lendemain même des événements, un intérêt puissant qui les feront longtemps rechercher par les bibliophiles et tous les amateurs de curiosité littéraire, aussi bien que par les travailleurs et chercheurs de pièces originales et inédites.

Le lecteur trouvera ici tour à tour une histoire complète de la dynastie des éditeurs Dentu; une étude très détaillée sur Jules Vallès, publiciste; des souvenirs, notes et anecdotes sur Paul Lacroix, bibliophile Jacob; un chapitre entier sur Charles Beaudelaire et ses écrits intimes non encore publiés; des notes sur les bibliophiles parisiens et sur les différents caractères du livre à Paris; des remarques sur les relations des auteurs et des éditeurs et sur le prix payé aux grands écrivains de tous pays; enfin une foule de considérations sur la critique moderne et l'esprit critique du journalisme contemporain. De plus, M. Uzanne a résumé ses appréciations sur les principales publications de luxe des dernières années et sur les grands éditeurs français. La table contient

douze chapitres analytiques qui expriment mieux la nature de ce volume que nous ne saurions le faire ici. Un index alphabétique aide aux recherches et montre combien de questions ont été soulevées dans ces causeries humoristiques à bâtons rompus.

Ce recueil d'analectes, tiré à petit nombre, ne sera jamais réimprimé, non plus sous ce format que sous tout autre. Le volume est gracieusement présenté sous une couverture imitant une reliure en plein maroquin vert du style de Le Gascon; il est orné d'un joli frontispice représentant un coin du cabinet de travail de l'auteur, et, nous pouvons le dire, très soigneusement imprimé sur hollande.

Ce livre sera aussi recherché que les diverses autres publications du même écrivain, car il réunit les qualités qui ont jusqu'ici fait apprécier tous les ouvrages d'Octave Uzanne; il fait déjà prime, étant épuisé depuis quinze jours en librairie.

BEAUX-ARTS

Traité de l'administration des beaux-arts, par MM. Paul Dupré et Gustave Ollendorff. Deux vol. in-8°. Paul Dupont, éditeur.

Le travail que publient aujourd'hui MM. Paul Dupré et Gustave Ollendorff avait paru, l'an passé, dans le *Répertoire du droit administratif* que dirigent MM. Léon Béquet et Paul Dupré, où il remplissait quatre grands fascicules in-4°. Sous sa forme nouvelle, il comprend encore deux gros volumes in-8° de plus de cinq cents pages. C'est la première fois qu'on tente de grouper ainsi les éléments multiples qui se rattachent à un tel sujet et, disons-le tout de suite, ce début ne laisse plus rien à faire après lui. Curieuse, attachante même à suivre dans son développement raisonné, l'œuvre est absolument originale par la façon toute personnelle dont ses auteurs l'ont conçue et présentée, en même temps que complète et définitive par l'étendue qu'ils n'ont pas craint de lui donner, par la richesse et la variété des documents de tout genre qui l'accompagnent.

Le plan est simple et logique : une première partie traite de l'organisation générale du service public des beaux-arts, passant en revue ses origines et ses transformations successives, depuis le XVIIIe siècle surtout jusqu'à l'époque actuelle; les cadres et les attributions des divers rouages qui fonctionnent rue de Valois sont tour à tour l'objet d'une étude approfondie; les auteurs sont ainsi amenés tout naturellement à s'occuper ensuite des nombreux éléments qui sont encore restés en dehors de l'administration des beaux-arts et qui sembleraient devoir lui être rattachés, notamment en ce qui concerne l'architecture, l'enseignement, les fêtes et les cérémonies publiques.

Après avoir envisagé les services au point de vue de leur groupement, MM. Dupré et Ollendorff les considèrent en eux-mêmes, les uns après les autres, remontant toujours aux origines et faisant précéder chacun de leurs exposés d'un aperçu historique et d'un résumé de la législation qui régit chaque matière. Ici, l'analyse devient impossible : les écoles de beaux-arts et d'art appliqué à l'industrie, depuis l'Académie de Rome et les manufactures de Sèvres et des Gobelins jusqu'aux plus humbles écoles de dessin, les publications de l'État, des départements et des municipalités, les monuments et édifices publics, avec tout ce qui concerne leur construction et leur conservation, les musées de tout ordre, depuis le Louvre jusqu'à ceux des dernières sous-préfectures de France, les expositions d'art avec leurs incessantes péripéties et leurs perpétuelles transformations, les achats et les commandes de l'État; puis, dans une troisième partie, le théâtre et la musique avec leurs conservatoires, leurs concours et leurs moyens d'action depuis les grandes scènes nationales jusqu'aux orphéons, tout est décrit, commenté, analysé, expliqué; c'est un tableau où rien ne manque, où la sûreté de l'information sait toujours éviter de donner au détail un relief qui nuirait à la vérité de l'ensemble, où les documents, choisis avec discernement et présentés chacun en leur place, achèvent de répandre à chaque page la clarté et l'intérêt.

Il a fallu de longues et patientes recherches pour réunir tant d'éléments multiples; il a fallu surtout une volonté bien persistante et une rare hauteur de vues pour les grouper en une synthèse aussi méthodique; nous le disions en commençant et ne pouvons que le répéter en terminant cet exposé sommaire d'un énorme travail, il a le double mérite d'être à la fois nouveau et complet; le sujet est désormais traité et la matière épuisée; l'œuvre est définitive. J. C.

Le Drame musical, par Édouard Schuré. Tome Ier : *la Musique et la poésie dans leur développement historique;* tome II : *Richard Wagner, son œuvre et son idée.* Deux vol. in-12. Paris, 1886, Librairie académique Perrin.

« Ce n'est point ici un livre de critique », dit l'auteur, dans la préface de la première édition qui date de 1875. Si par « critique » on entend l'analyse pédante de l'œuvre d'art considérée au point de vue technique, étudiée à travers les besicles du grammairien, M. Édouard Schuré a raison : ce n'est pas ici « un livre de critique ». Mais au risque de lui nuire auprès des lecteurs frivoles, nous dirons que *le*

Drame musical est ce que nous connaissons de plus sain et de plus élevé en matière d'esthétique sincère et réfléchie, dès lors originale et sérieuse. Le mot « sérieux » n'est pas synonyme, tant s'en faut, du mot « ennuyeux », et pourtant, je le sais, l'esthétique telle que les prétendus philosophes la présentent, l'esthétique enveloppée de phrases creuses et déclamatoires, l'esthétique devenue un département de leur nébuleuse métaphysique, passe, à juste titre, pour un des genres les plus redoutés de la littérature ennuyeuse.

Mais quand l'esthétique est, comme celle de M. Schuré, un produit de l'observation des faits, directe, personnelle et sincère, elle prend un tout autre caractère; elle devient, pour les esprits désireux de s'instruire, intéressante comme toutes les autres sciences d'observation. Quand l'observateur, en outre, ayant à exposer dans leur suite certaines des plus grandes manifestations du génie de l'homme, le fait non seulement en érudit, mais encore en écrivain éclairé par une âme de poète et d'artiste, l'œuvre d'esthétique accomplie en de semblables conditions est un bon livre et de plus un beau livre. Tel nous apparaît *le Drame musical*. Mais qu'entend M. Schuré par ces mots « drame musical » ? Est-ce l'opéra ? Nullement, car il a pour l'opéra de cruelles sévérités, malheureusement trop justifiées. L'opéra, à ses yeux, est devenu « le genre le plus faux et le plus corrupteur du goût, le domaine de tous les malentendus, de tous les compromis, de toutes les confusions, le rendez-vous équivoque de tous les genres et de tous les goûts, le mélange aveugle du sublime et du trivial, de la musique de bal et de la musique religieuse. Il traîne à sa suite le ballet, signe vivant de son esclavage... Sa prétention est l'union de tous les arts, mais il n'en est que l'exploitation frivole ou l'anarchie égoïste. »

C'est donc bien loin de l'opéra que M. Schuré a cherché la beauté du drame musical. Sur son sens primitif, il a d'abord interrogé la Grèce antique en des pages d'une grande éloquence secondée par la sincérité de l'émotion et l'originalité des vues. Il a cherché ensuite les éléments de la renaissance du drame musical dans le grand courant de la poésie européenne du Dante à Gœthe, et de la musique symphonique moderne, en remontant au chant d'église catholique, à Palestrina, et au cantique protestant.

J'ai cité quelques lignes du livre suivant, consacré à l'opéra; l'on y trouvera une remarquable exposition de l'œuvre de Gluck, le créateur du drame musical. M. Schuré est ainsi arrivé naturellement à l'artiste contemporain « qui a porté dans le drame musical la réforme la plus complète et la plus hardie qu'on ait tentée depuis celle de Gluck ». Cette étude, qui occupe tout le second volume, présente l'analyse très complète de la vie, des théories et de chacune des œuvres de Richard Wagner.

Le livre de M. Édouard Schuré est singulièrement attachant; il suggère nombre d'idées, provoque la réflexion, et c'est précisément ce constant appel à la réflexion, cette excitation de l'activité intellectuelle qui constituent le plaisir particulier qu'on éprouve à lire des livres sérieux quand ils sont sérieusement faits.

L'Art des jardins : *Parcs, jardins, promenades. Étude historique. — Principes de la composition des jardins. — Plantation. — Décoration pittoresque et artistique des parcs et jardins publics. — Traité pratique et didactique*, par le baron Ernouf. Troisième édition entièrement refondue avec le concours de A. Alphand. Un vol. in-4° de XII-364 pages, orné de 510 illustrations. Paris, sans date. J. Rothschild, éditeur.

Le très beau livre que vient d'engendrer l'heureuse collaboration de M. le baron Ernouf, de M. Alphand et de leur éditeur, M. J. Rothschild, se décompose en trois parties bien distinctes où l'apport personnel de chacun des collaborateurs est nettement délimité : l'étude historique, le traité didactique et la fabrication du livre, comprenant notamment l'illustration.

L'historien de l'art des jardins ne prend pas son sujet tout à fait à l'origine des temps, bien qu'il eût pu facilement rencontrer dans les écrivains ecclésiastiques maintes descriptions du jardin à la fois paysager, fleuriste et potager où nos premiers parents furent d'abord placés; mais M. Ernouf paraît soucieux de toujours donner à son texte le solide appui de documents contemporains des jardins où il nous conduit. C'est ainsi qu'il nous fait voir tour à tour les jardins de la Grèce, de l'ancienne Égypte, les orientaux jardins chinois, japonais, les jardins romains, les jardins du moyen âge, les jardins italiens de la Renaissance, les jardins français du XVIe siècle, du XVIIe avant Le Nôtre, les jardins français de Le Nôtre, les jardins anglais.

La seconde partie de l'ouvrage est consacrée à la théorie de l'art des jardins. Nous ne pouvons entrer dans le détail infini des questions pratiques qui y sont traitées avec une compétence que nul ne songera à discuter sous les deux titres que voici : Tracé des jardins irréguliers ou paysagers; — Tracé des jardins réguliers, dits français, et de ceux du genre mixte. Les terrains, les terrassements, les plantations, les combinaisons de feuillages, les effets d'ombre et de lumière, les eaux, les constructions utiles et décoratives, les pelouses, les fleurs, le tracé des allées, l'établissement des perspectives, etc., etc., y sont l'objet d'études techniques et esthétiques. En de derniers chapitres, l'ouvrage traite des jardins de ville et d'instituteurs, des créations modernes, — parcs français, anglais, allemands et autres parcs étrangers, — des promenades et squares de Paris, puis des promenades publiques en Turquie, en Égypte et dans l'Inde. Un tarif des prix des travaux de jardinage, suivi d'une table analytique des matières, termine enfin ce volume, d'un bout à l'autre intéressant. Non seulement, en effet, il nous fait assister à toutes les évolutions du goût, selon les âges et les climats, mais en sa partie didactique même, il nous attache en nous démontrant les

lois qui ont présidé à la création des beautés, incontestées celles-là, du Paris moderne : ses parcs, ses jardins et ses squares.

Quant à l'illustration de ce beau livre, les gravures, répandues à profusion, sont parfaitement dignes du texte; elles en doublent l'attrait en faisant passer sous nos yeux l'exacte image des merveilles dont il nous entretient.

E. C.

GÉOGRAPHIE

— Voyages — Mœurs et Coutumes —

La Russie souterraine, par Stepniak. Traduction française, par Hugues Le Roux. Un vol. in-18. Paris, Jules Lévy ; 1886.

C'est le premier ouvrage de quelque étendue publié en France par un des hommes du parti révolutionnaire russe, pour exposer les origines et la nature de son parti et en apprécier les membres les plus marquants. Une préface de P. Lavroff, journaliste bien connu en Europe et que je soupçonne d'être regardé comme quelque peu modéré par beaucoup de ses compatriotes militants, donne une valeur nouvelle à ce volume. Il servira à rectifier bien des idées fausses, accréditées par des écrivains intéressés ou ignorants, sur ce que nous persistons à appeler, malgré l'impropriété du terme, le nihilisme russe. Je ne crois pas qu'il y ait à en récuser le témoignage sous prétexte qu'il est l'œuvre d'un homme de parti, défendant sa cause. A ce compte, il faudrait récuser tous les écrits de première main, aussi bien ceux qui viennent d'un côté que ceux qui viennent de l'autre. Qui veut étudier l'histoire du christianisme primitif se gardera de négliger les apologistes. Ils étaient, sans vouloir autrement établir une comparaison qui ne satisferait personne, dans une situation analogue à celle de l'écrivain qui signe Stepniak. On ne fera pas d'histoire complète et impartiale de la Russie contemporaine sans le consulter. Il faut donc remercier M. Hugues Le Roux d'avoir, par une traduction élégante, mis son livre à la portée des hommes d'étude et du public français.

En Angleterre. *Angleterre, Écosse (les Orcades, les Hébrides), Irlande. — Le pays, les habitants, la vie intérieure,* par Félix Narjoux. Ouvrage illustré de 16 dessins par l'auteur. Un vol. in-18. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie ; 1886.

M. Félix Narjoux a déjà publié un volume intitulé *En Allemagne*. Celui-ci en est, pour ainsi dire, le pendant. L'auteur s'attache surtout à donner la note juste. Comme il le déclare dès le début, avec modestie et fermeté, il ne veut ni admirer, ni dénigrer; il veut seulement montrer l'Angleterre et ses habitants tels qu'il les a vus et compris. Il le fait dans un style spirituel et pittoresque, et des croquis lestement enlevés ajoutent encore du piquant à des descriptions qui, par elles-mêmes, n'en manquent pas. M. Narjoux voit bien et raconte de même. Les maisons où il a séjourné, les lieux qu'il a visités, les scènes dont il a été le témoin sont reproduits dans son livre avec une netteté et une exactitude qui, chez les voyageurs, devraient être la règle, mais qui sont l'exception. Les traits caractéristiques, les dialogues, les phrases prises sur le vif abondent et font pénétrer le lecteur plus avant dans les mœurs et l'esprit du peuple que de longues dissertations. Le *cant,* l'abîme qui sépare les classes, le mercantilisme, le confortable et ses incommodités, la vie des riches à la campagne, l'horreur de la misère et de la corruption dans les villes, M. Narjoux nous peint tout cela de main de maître. Le reste, il l'a vu un peu en courant, et, à part quelques épisodes de voyage, je n'y trouve guère que l'effort d'un homme d'esprit pour retracer en traits précis ce qui ne lui est apparu que confusément. Il y a même, je gagerais, des choses qui lui sont apparues seulement dans la conversation ou les récits de ses hôtes et de ses compagnons de voyage; et, je le dis à l'honneur de l'auteur, mais non au crédit des autres, ce sont ces choses qui sont les plus exagérées et les moins vraies. Il me suffira, pour me faire comprendre, de citer le passage où M. Narjoux raconte, sur la foi d'autrui évidemment, qu'à Édimbourg, les sergents de ville (*policemen*) ont dans la poche les clefs de tout le quartier qu'ils surveillent, et ouvrent aux bourgeois attardés les portes de leurs propres maisons. Pour en finir avec les critiques, les fautes d'impression, dans les mots anglais cités, sont un peu trop nombreuses.

Tel qu'il est, *En Angleterre* est un ouvrage intéressant et qui, mieux que bien des livres à hautes prétentions, nous fait connaître et apprécier nos voisins.

Passé et Présent. *Récits de voyages,* par Xavier Marmier, de l'Académie française. Un vol. in-16. Paris, Hachette et Cie ; 1886.

M. Xavier Marmier nous conduit dans la Saxe, en Suède, en Finlande, en Hongrie, en Alsace, au Canada, dans l'archipel et en plusieurs autres pays, tant

à l'aide de ses souvenirs personnels, qu'à propos de livres nouveaux consacrés à des récits de voyages ou à des descriptions géographiques. Une étude d'une certaine longueur sur la Suède et Bernadotte présente, par les anecdotes et les dessous historiques qu'elle révèle, un véritable intérêt. Pour juger le Béarnais devenu roi, notre académicien se place un peu trop au point de vue suédois et pas assez au point de vue français, à mon avis; mais je n'ai ni le loisir ni la volonté d'entamer ici une discussion patriotique. Dans un morceau intitulé Calais, je signale un amusant exposé de la grandeur et surtout de la décadence du beau Brummel, ainsi que l'histoire en raccourci des amours de Nelson et de lady Hamilton. Le tout est très distingué et fort bien écrit, comme il convient à un livre d'académicien. B.-H. G.

Souvenirs d'un Alpiniste, par É. JAVELLE. Un vol. in-18. Lausanne, Arthur Imer, éditeur, 1885. — Prix : 4 francs.

L'auteur a rédigé, dans un style net et coloré, le récit de ses ascensions et de ses excursions dans les Alpes. Des descriptions bien faites, des incidents vivement contés, recommandent ce livre surtout à ceux qui aiment la montagne.

M. E. Javelle est mort avant la publication de son livre; une notice émue, de M. Eugène Rambert, nous renseigne sur sa vie de professeur et de journaliste; les détails qu'il donne rendent sympathique la figure de l'écrivain, dont la fin prématurée fut une perte réelle pour les lettres.

Alexandrie et la Basse-Égypte, par H. de VAUZANES. Un vol. in-18. Paris, Plon et Cie, éditeurs; 1886. — Prix : 4 francs.

Dans un premier volume intitulé *Le Caire et ses environs*, M. de Vauzanes avait tracé une description vive et intéressante des caractères, mœurs et coutumes des Égyptiens modernes, des aspects pittoresques du pays et de ses monuments. Ce nouveau livre de l'érudit et consciencieux directeur des études à l'École des langues du Caire n'est pas moins curieux à lire; de loin en loin l'anecdote s'y mêle agréablement aux renseignements précis sur l'histoire, l'économie, le sol et les ruines, les choses et les gens. De nombreuses illustrations et trois cartes bien dressées aident le lecteur et lui permettent l'illusion d'un voyage aux bords du Nil sans qu'il quitte son fauteuil.

P. Z.

A travers l'Empire britannique (1883-1884), par M. le baron DE HÜBNER, ancien ambassadeur, ancien ministre. Deux vol. in-8°, environ 1,200 pages. Paris, librairie Hachette ; 1886.

Nous ne prétendrons jamais faire des catégories de bonheur ; aussi ne dirons-nous pas notre sentiment au sujet de la littérature considérée relativement à l'idée de félicité. — La vie littéraire peut-elle donc, selon vous, être rangée parmi les plus heureuses? Nous n'avons point dit cela; mais nous le pensons presque, et pour trois raisons. C'est d'abord la tentation plus ou moins vive qui semble pousser confusément toute l'humanité vers les satisfactions de la plume; c'est ensuite le je ne sais quoi de divinement consolateur qui soulage les gens de cet état dans toutes les déconvenues et jusque dans la misère; c'est enfin les doléances, — aujourd'hui, cela se nomme pessimisme, — de la plupart de ceux qui sont adonnés aux lettres et les cultivent avec succès. Une expérience qui commence déjà, — nous le regrettons, — à se faire ancienne, nous a démontré ce qu'il convenait de prendre, et ce qui était bon à laisser, dans les plaintes et les réticences des hommes, touchant leurs affaires. Toujours nous avons surpris un contentement expansif chez les chefs de maison galopant vers la ruine, et chez leurs contraires une joie beaucoup plus discrète, et tempérée d'appréhensions et de réserves. Soit que ces derniers ne se fissent point d'illusion sur la durée des fortunes, soit qu'ils trouvassent lourde la rançon du succès. Peut-être encore, assez vraisemblablement, ne se souciaient-ils pas de voir encombrer leur chemin, et fallait-il voir chez eux une manœuvre de la « bataille pour la vie » dans cette façon indirecte de déconseiller les gens de nous suivre, par voie de lamentations.

Qu'il en soit ce qu'on voudra, nous tenons franchement pour une destinée belle entre toutes celle où la renommée littéraire est venue couronner une carrière illustrée et remplie par d'autres travaux, et mettre, si l'on peut dire, sur des visages graves comme le temps, un sourire imprévu de jeunesse et d'amour. Telle est, sous nos yeux, l'enviable destinée de M. le baron de Hübner, ancien ministre de l'empire d'Autriche, ancien ambassadeur de cette puissance auprès du gouvernement français, pendant la République de 1848 et une partie du second empire, où nous le voyons figurer à des heures historiques et dans des crises mémorables. Il fut, entre autres rôles considérables, un des signataires du traité de Paris, en mars 1856, et l'objet de l'interpellation comminatoire de Napoléon III, à la réception du 1er janvier 1859. Cette même année vit se terminer la mission que M. de Hübner remplissait en France depuis dix ans. Au surplus, cet homme éminent à plusieurs titres devait rester indissolublement lié à notre pays, par son titre de membre de l'Institut de France, comme associé étranger de l'Académie des sciences morales et politiques. Ses ambassades en Portugal, en France et en Italie, n'étaient point pour satisfaire la véritable passion de voyages qui enflammait ce cœur de diplomate. Nous pourrions dire : *la passion et la vocation*. En effet, M. de Hübner n'apporte pas seulement à ses courses variées et lointaines des sensations de joie personnelle; il y ajoute des aptitudes, une intelligence, un talent enfin qui le classent à part et fait profiter ses plaisirs à l'avancement de notre esprit. Nous avons autrefois parlé de quelques ouvrages de M. le baron de Hübner, — sinon de son *Sixte-Quint*, d'après des correspondances diplo-

matiques inédites,— du moins, bien certainement, de sa célèbre *Promenade autour du monde*, relation excellente, devenue un classique du genre. La nouvelle publication de M. de Hübner, pour laquelle il se prépare des destinées fort belles aussi, est en deux volumes in-8° et comprend plus d'un millier de pages intéressantes. Elle est intitulée : *A travers l'Empire britannique*, et reproduit une série de voyages qui eurent lieu durant les années 1883-1884. L'auteur comptait donc alors soixante-treize ans sonnés. Il est né en 1811, à Vienne, où il fit son apprentissage diplomatique sous les ordres du vieux prince de Metternich, qui l'avait pris en estime et en faveur exceptionnelles. Soixante-treize ans et une si lourde entreprise! La constatation est tout simplement renversante, comme on parle à présent. Cette course lointaine impliquerait à elle seule la force et l'ardeur d'un homme de trente ans, à qui la passion ne laisse pas considérer la fatigue, les dangers de température et autres, inévitables dans un pareil déplacement. M. de Hübner vient de s'en tirer avec l'aisance d'un jeune marin intrépide, tandis qu'il nous conte ses aventures avec la plume alerte de l'écrivain doué en naissant du style net et facile. Vraiment il possède l'art précieux de renfermer une bibliothèque d'informations sérieuses, originales, *éducatrices*, dans un carnet d'impressions au jour le jour. Le premier volume, orné d'une carte, comprend *quatre parties : L'Afrique centrale* (la traversée, Cape-Town, Cafrerie, Natal); deuxième partie : *Nouvelle-Zélande* (l'île du Sud et l'île du Nord); troisième partie : *Australie* (Victoria, Nouvelle-Galles, Queensland); quatrième partie : *Inde* (Java, Singapour, Ceylan, Madras).

Le deuxième volume comprend la *suite de l'Inde :* Bombay, Rajpoutana, le Penjab, provinces du nord-ouest; Sikkim, le Bengale; cinquième partie : *Océanie* (l'île de Norfolk, Fiji, Samoa); sixième partie : *Amérique du Nord* (la traversée, San-Francisco, à travers le continent, le retour).

On formerait une anthologie d'observations profondes, de justes et piquantes images, et de vues de philosophe et d'homme d'État, avec des extraits recueillis presque au hasard dans ces deux volumes. Nous signalerons seulement, parmi tant d'autres pages remarquables, celles que l'auteur consacre à l'hospitalité qu'il reçut à *Natal* chez sir Henry Buliver, et aux nuits qu'il passa dans la chambre même occupée par le prince impérial la veille de sa mort et par l'impératrice Eugénie durant un lugubre pèlerinage aux lieux où expira si tragiquement son fils. Le plénipotentiaire de 1856, M. le baron de Hübner en un mot, c'est-à-dire le plus optimiste des hommes, compare avec mélancolie, cependant, les souvenirs du Paris éclatant des fêtes de la Paix et du baptême aux scènes affreuses de quinze ans et de vingt-trois ans après.

Parmi les mille traits dignes d'être recueillis, nous en citerons seulement deux, qui dénoncent leur écrivain de naissance comme une touche trahit le peintre. Parlant des jeunes villes de l'Australie, dont l'entrée au monde fut toute hérissée de luttes, il dira par exemple : « Ces jeunes communautés sont de petits Hercules qui, au berceau déjà, étouffent des serpents. » Et ceci encore : « Les grandes villes sont comme les grands hommes, qui ne laissent pas tous lire sur leurs physionomies la part qu'ils ont prise aux événements de leur temps. » L. D.

Un Parisien à Constantinople, par le vicomte René Vigier. Paris, Paul Ollendorff; 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

M. le vicomte René Vigier est allé à Constantinople comme tant d'autres. Il lui a paru intéressant de rédiger, après tant d'autres, les impressions qu'un tel voyage fait naître, et de les offrir au public en un volume. Je n'ai rien à dire là contre. Je louerai même l'auteur d'avoir fait son volume léger, plein de blancs qui réjouisssent l'œil, et, en somme, moins mauvais que tant d'autres, parce qu'il est plus court. B.-H. G.

SCIENCES

— Philosophie — Morale —

Les Provinciales, de Pascal. Nouvelle édition avec une introduction et des remarques, par Ernest Havet, membre de l'Institut. Deux vol. in-8°. Paris, Delagrave; 1885.

On doit à M. Havet une édition des *Pensées* de Pascal, qui jouit depuis trente-quatre ans de beaucoup de crédit dans les écoles et même hors des écoles. Cousin en a fait l'éloge et c'était un passeport. Celle de M. Prosper Faugère n'était qu'un inventaire du manuscrit autographe qui existe à la Bibliothèque nationale. Elle n'est guère lisible. Celle de M. Havet, mieux disposée, plus conforme à la tradition, aux habitudes ordinaires des lecteurs de Pascal, à qui un certain ordre est familier, qui veulent avoir dans *les Pensées* plusieurs morceaux qui n'en sont point une part intégrante, a fait une sorte de fortune. Il y manque deux choses essentielles : l'une est la sympathie de l'éditeur, favorable à la personne de Pascal, mais hostile au christianisme. L'hostilité à la

pensée contenue dans le texte que l'on commente est une cause d'erreur ; l'autre consiste dans le fait que le XVIIe siècle n'est pas familier à M. Havet. Il s'agit surtout ici du XVIIe siècle d'avant Louis XIV, celui de Richelieu et de la Fronde. La puissante personnalité de Pascal ne l'a pas empêché de subir l'influence de la société dans laquelle il a vécu. *Les Pensées* ne sont point à considérer d'une manière absolue, elles doivent beaucoup aux circonstances. C'est ce que M. Havet n'a pas considéré, ce qui est un obstacle à ce que son édition des *Pensées* puisse avoir une valeur durable.

Les Provinciales, telles qu'il les offre aujourd'hui au public, ont la même destination que son édition des *Pensées*, c'est-à-dire qu'elles ont en vue l'enseignement universitaire. Elles iront ailleurs si elles peuvent : elles visent à servir dans les écoles.

Dans un court avertissement placé en tête de l'introduction, M. Havet constate qu'il existe deux textes assez différents des *Provinciales*. Le premier est celui de l'édition in-4° de 1656-1657. Ce n'est pas un texte improvisé ; cependant l'auteur, emporté par l'ardeur de la polémique, laisse souvent échapper des expressions peu mesurées, qu'il a retirées ensuite afin d'y en substituer d'autres plus discrètes. Il a aussi remanié le texte au point de vue de la correction. Ce second texte, qui est de 1659, revu par Pascal avec le concours de Nicole et d'Arnauld, peut-être de Saci, est, depuis 1659, regardé comme le texte définitif, toujours reproduit comme le seul authentique. C'est lui qui survivra. M. Havet n'en veut pas. Ce serait selon lui un texte *politique*, celui de Port-Royal, non celui de Pascal. L'assertion est contestable. La revision de 1659 est-elle, comme l'avance M. Havet, « politique et non littéraire » ? Elle a un côté d'habileté qui peut être qualifié de politique. Pascal et Port-Royal ont voulu éviter de fournir trop de prise aux adversaires ; on n'en saurait disconvenir. Néanmoins elle est plus littéraire que politique. M. Havet se charge lui-même de le prouver plutôt vingt fois qu'une. Ainsi on lit dans le texte in-4° de la première provinciale : « Vous n'avez qu'à voir séparément M. Le Moine et le père Nicolaï : *Je n'en connois pas un, lui dis-je.* » Le texte de 1659 a : « Je ne connois ni l'un ni l'autre. » Est-ce une correction politique ? Non ; c'est une correction littéraire.

Quoi qu'il en soit, il est avéré que le texte de 1659 est le seul sur l'authenticité duquel on puisse compter. Quant au texte du recueil de la Bibliothèque de l'Université adopté par M. Havet, ce n'est qu'une version, et il y en a au moins quatre, du texte de 1656-1657. Ce n'est pas la première, et plusieurs des lettres qui en font partie sont des réimpressions, sinon des contrefaçons.

Mais s'il a essayé de reprendre le texte original, M. Havet n'a pas cru pouvoir conserver l'orthographe du temps. Ceci est d'accord avec le but qu'il se propose de faire une édition à l'usage particulier des écoles. L'orthographe originale des écrivains classiques de la langue n'y a pas cours jusqu'ici. M. Havet ne se dissimule pas que, du train dont vont les choses, cela pourrait bien finir avant peu. « Le contraire, dit-il, ne tardera pas peut-être à devenir une obligation pour les éditeurs des classiques, et cette exigence tient à un goût d'exactitude et de vérité qui est certainement très respectable ; mais la liberté sur ce point subsiste encore. » Pas tout à fait. On ne réédite plus les écrivains antérieurs au XVIIe siècle avec l'orthographe moderne, comme on faisait naguère de Montaigne par exemple. Quant à celui de la *Collection des grands écrivains* de la maison Hachette, dont s'autorise M. Havet, il n'est pas sûr qu'il ne devienne pas, à courte échéance, une cause de défaveur pour cette collection. Il l'est déjà. M. Havet, accoutumé à lire les grands auteurs du XVIIe siècle dans les éditions modernes où on a rajeuni le style, n'aime pas à les lire dans le style du temps. L'orthographe d'alors lui fait une impression pénible. « Il me semble, dit-il, qu'elle me sépare d'eux, tandis que la pensée et souvent la langue elle-même m'en rapprochent. » C'est une disposition d'esprit qui n'est pas personnelle à M. Havet. Elle est dangereuse et tend à nous tromper sur les écrivains du passé. Si l'on reste sur cette disposition, les anciens écrivains de la langue ne tarderont pas à devenir inintelligibles. Ils ont déjà perdu à cet égard, et la manière dont M. Havet traite Pascal en est une preuve surabondante. A mesure qu'on s'éloigne de l'état social dans lequel ils ont vécu, on a de plus en plus une idée imparfaite de cet état social. Ce sont eux qui en maintiennent l'intelligence. Les défigurer en leur ôtant leur orthographe originale, c'est ajouter à l'œuvre destructive du temps, se priver volontairement d'un moyen précieux de rester en communication avec eux, au moins par les écrivains qui en sont une image affaiblie. Leur orthographe est un témoin de leur pensée. La critique déclare qu'elle ne saurait se passer de ce témoignagne et croit une édition mauvaise par cela seul qu'elle s'en passe. Le public est dans le cas de la critique. Alors pourquoi ne revient-on pas aussi à la prononciation ? demande M. Havet. Ceci est une autre affaire. On n'y revient pas parce qu'on ne peut pas à revenir. L'orthographe n'intéresse que les yeux. Le retour à la prononciation du XVIe ou du XVIIe siècle exigerait qu'on renonçât à celle dont on fait usage toute la journée. Or l'éducation de l'oreille se fait dès l'enfance, quand celle-ci commence à parler. Elle ne se fait plus tard qu'avec une extrême difficulté. Celle d'apprendre une langue étrangère lorsqu'on est arrivé à l'âge viril, à moins qu'on n'aille habiter le pays où cette langue est parlée, et encore par ce moyen n'arrive-t-on pas à la parler comme les indigènes, est connue de quiconque a essayé. On ne parviendrait pas aujourd'hui à reprendre la prononciation de Montaigne ; on ne parviendrait pas non plus à se défaire de celle qu'on a, et qu'on a acquise dans l'enfance.

A part la question de texte, l'introduction de M. Havet et son commentaire des *Provinciales* laissent à désirer. Les erreurs de fait sont fréquentes sous sa plume. Il serait long de s'arrêter sur chacune. Un exemple suffira à donner une idée de leur nombre et de leur étendue. Pages LIV-LV de son introduction,

M. Havet parle des embarras théologiques où s'était mis Bossuet « à propos du fameux livre du P. Quesnel, *Réflexions morales sur le Nouveau Testament;* cet écrit, — celui de Bossuet, — fut fait pour être placé dans une nouvelle édition de ce livre qui devait paraître avec l'approbation de l'archevêque de Paris et pour expliquer cette approbation ; mais M. de Noailles se décida à laisser paraître l'édition en 1669, — l'écrit de Bossuet est de 1699, — sans approbation et par conséquent sans explication, de sorte que le travail de Bossuet ne fut pas publié ; il le fut en 1710 par le P. Quesnel lui-même. » Voyons un peu. D'abord l'opuscule de Bossuet ne fut pas publié en 1710, mais en 1711 et à Lille, parce que le P. Quesnel, retiré dans les Pays-Bas espagnols, était plus à même d'en corriger les épreuves. Il est intitulé : *Justification des réflexions sur le Nouveau Testament*, imprimée de l'autorité de Mgr l'évêque et comte de Châlons et approuvées par Mgr le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, composée en 1699 contre *le Problème ecclésiastique*, etc., par feu messire Jacques-Bénigne Bossuet, etc. ; à Lille chez Jean-Baptiste Brovellio, imprimeur, rue des Malades, à la Sorbonne. MDCCXI. — C'est un in-12 de xxxviii et 126 pages, un des plus rares ouvrages de Bossuet en édition originale. Quesnel y a joint le texte français de la *Constitution unigenitus* avec des remarques de sa façon, un volume in-12 avec un faux titre, deux feuilles d'avertissement non chiffrées et 107 pages de texte. Continuons. M. de Noailles n'était pas archevêque de Paris en 1669. C'était Hardouin de Beaumont de Péréfixe, médiocre historien d'Henri IV et ancien maître de chambre de Richelieu. Enfin *les Réflexions morales* ne sont pas un livre. Ce sont des notes au texte du *Nouveau Testament.* Une partie de celles qui concernent les évangiles et les épîtres de saint Paul avaient bien été imprimées en 1669, mais sous les auspices de Vialart de Herse (1642-1680), évêque de Châlons et ami de Port-Royal. Elles furent imprimées pour la première fois en entier en 1692 et toujours sous forme de notes au *Nouveau Testament.* Voici le titre exact de cette première édition complète : *le Nouveau Testament en françois* avec des *réflexions morales* sur chaque verset, afin d'en rendre la lecture et la méditation plus faciles à ceux qui commencent à s'y appliquer, augmentées de plus de moitié dans les évangiles en cette dernière édition, imprimé par l'ordre de Mgr l'évêque et comte de Châlons, pair de France ; qui estoit sous le titre de *Morale de l'Évangile* et des *Épistres de saint Paul ;* à Paris, chez André Pralard, rue Saint-Jacques, à l'occasion, MDCXCII, quatre volumes in-8°.

L'historique de M. Havet est un tissu d'erreurs de fait qui vont par séries. Il date bravement (p. lx de l'introduction) la première provinciale du 23 juillet 1656. Elle est du 23 janvier. Ce pourrait être une simple erreur d'impression. Mais il y en a cinq cents à côté sur lesquelles il insiste, et tellement compliquées qu'avec la meilleure volonté du monde il n'y a pas moyen de les excuser. Il est entré dans l'histoire religieuse et littéraire du xviie siècle, comme on entre à minuit, sans lumière, dans une maison qu'on veut décrire exactement. Naturellement il décrit au hasard.

Soyez plutôt maçon si c'est votre métier.

Est-il plus heureux sur le fond ? Son introduction débute par un essai sur la casuistique. La casuistique, selon lui, est l'étude des *cas de conscience.* Cette casuistique-là est celle qui fait l'objet de la querelle de Pascal avec les jésuites. Elle ne concerne que la *direction* et le confessionnal. Il y en a une autre qui s'étend au gouvernement tout entier de la volonté, dont la morale est l'objet. Le droit n'en est qu'une branche ; chaque article de nos codes est un cas. L'histoire aussi est de la casuistique. Les sciences morales sont toutes du domaine de la casuistique. Mais M. Havet n'a pas l'habitude d'ouvrir des horizons, et c'est en quoi il se distingue de Leibnitz. Il écrit dans son avertissement : « Je me suis abstenu de toute polémique dans mes remarques, ne discutant ni avec Pascal ni avec ses adversaires. Je me suis assez expliqué dans l'introduction sur l'esprit des *Provinciales* et, si j'ai oublié quelque chose, le lecteur y suppléera par ses propres réflexions. » Il a certainement oublié quelque chose : c'était de s'abstenir sur une foule de sujets qu'il n'avait pas étudiés, dont il n'a pas la moindre notion, si vague ou imparfaite qu'on la suppose. On en pourra juger par le passage suivant... « Là où l'Église est un pouvoir public, soit par la loi, soit simplement par les mœurs, la confession elle-même est déjà une obligation. Celle-là, dans les temps de foi, ne paraîtrait pas trop pesante si tout se passait entre le confesseur et le pénitent, dans le secret du confessionnal. Il n'en est pas ainsi, car la confession est secrète sans doute ; mais si on n'a pas reçu l'absolution, on n'a pas le droit de communier ; or la communion est publique. A moins donc d'un impudent mensonge, qui pour un croyant est un abominable sacrilège, celui à qui l'absolution a été refusée ne communie pas et, par cela seul, le voilà atteint dans sa réputation aux yeux de ses frères dans la foi. » Il y a dans ces quelques lignes plus d'erreurs que de mots. La confession n'est pas une obligation civile. Elle n'oblige que la conscience des croyants. Elle n'est pas obligatoirement publique, la communion non plus. Le refus de l'absolution ne menace donc pas la réputation de celui qui ne l'a pas obtenue. M. Havet invoque le témoignage de Claude Fleury à propos des *pays d'inquisition*, où le pénitent qui manque au devoir pascal peut être dénoncé, excommunié, et au bout d'un an déclaré suspect d'hérésie et poursuivi en justice. Ce cas est ce que nous appellerions aujourd'hui l'état de siège. Il n'a été appliqué qu'en Languedoc contre les Albigeois, et en Espagne contre les Maures, dans des circonstances particulières, par l'autorité civile et dans un intérêt politique. Est-il possible que M. Havet ne le sache pas ? « On est effrayé, dit-il, à la pensée d'une si épouvantable tyrannie. » Il y aurait de quoi. Il est vrai que cette tyrannie est imaginaire. Il y aurait plutôt une intention tyrannique ou fanatique, comme on

voudra, dans la tentative de persuader qu'elle a existé. M. Havet observe, comme en passant, qu'il y a une partie importante de la casuistique que Pascal a laissée volontairement dans l'ombre. C'est celle qui concerne ce que, dans la langue théologique, on appelle la luxure. Il respecte la pudeur de Pascal; mais il remercie M. Paul Bert « de s'être résigné à aborder ces questions — du moins à l'aide du latin — et à nous renseigner sur la maladie érotique dont cette casuitique est dévorée, et qui s'accuse d'un bout à l'autre par un tel appétit de choses obscènes et par de tels tours de force dans l'art de les présenter et de les assaisonner. » Il y a des cas pareils que la magistrature et les cours d'assises sont quelquefois obligées d'aborder. M. Havet consentirait-il à flétrir la magistrature et les cours d'assises qui se résignent à cette occupation ?

La grâce lui fait le même effet que la casuistique. Dans son domaine, comme dans celui de la casuistique, M. Havet découvre « une morale également bête et odieuse, qui ne tend qu'à rapetisser et à dégrader l'homme et l'État au profit du prêtre, et ne tient aucun compte ni de la loi, ni de la justice, ni de l'honneur ».

Il est inutile d'insister. Les quelques propositions qu'on vient de voir citer jugent M. Havet mieux qu'il n'en juge lui-même l'objet. Il traite d'ailleurs dans son introduction de beaucoup de sujets qu'il serait trop long même d'énumérer ici. Quant à ses *remarques*, il y aurait peu de choses à en dire de bien ou de mal. Le ton didactique et modéré de son commentaire des *Pensées* avait donné à cette édition une autorité que non seulement *les Provinciales* n'auront pas, mais qu'elles ôteront à son édition des *Pensées*. L. D.

La Philosophie des médecins grecs, par Emmanuel Chauvet. Un vol. in-8°. Paris, 1886, Ernest Thorin, éditeur.

Même après les recherches de M. Daremberg et de M. Littré sur la médecine et les médecins de l'antiquité, ce champ d'études reste largement ouvert à l'investigation des érudits, car il est peu fréquenté. Précisément à cause de cela, parce qu'ils n'y rencontrent guère de rivaux, ceux qu'il attire trouvent en ces travaux sévères un charme puissant qui les retient; il a suffi notamment à occuper tous les loisirs de M. Emmanuel Chauvet en sa longue carrière universitaire. A son début, il y a trente ans et plus, il soutenait, en Sorbonne, une thèse latine sur la philosophie d'Hippocrate, reprenait et développait le même sujet l'année suivante (1856) devant l'Académie des sciences morales et politiques; depuis, il n'a cessé de poursuivre parallèlement à ses travaux professionnels les mêmes recherches sur les autres médecins grecs et plus spécialement sur Galien, le médecin philosophe par excellence, cette admirable intelligence issue du génie grec, où se fond dans sa magnifique unité l'accord fécond de la science et de la philosophie, la synthèse de toutes les sciences concourant alternativement au service de chacune d'entre elles. Le livre que M. Chauvet publie aujourd'hui est le composé de ces études accumulées. Dans son exposition de la logique, de la morale et de la physique hippocratiques, de la logique, de la morale, de la physique, de la théologie et des traités historiques de Galien, il montre comment les médecins grecs entendaient et pratiquaient cette alliance de la philosophie et des sciences médicales; il tira de l'injuste oubli où elles gisaient, au fond de traités que tout le monde honore sur la foi de la tradition et que personne ne lit, maintes théories logiques, morales, physiques, presque toutes de nature à éclaircir des obscurités de la philosophie ancienne ou à en combler des lacunes. *La Philosophie des médecins grecs* est donc un livre qui fait honneur au zèle persévérant de l'auteur et de nos Facultés des lettres en général pour les études du caractère le plus élevé.

M. Emmanuel Chauvet appartient à la Faculté de Caen. E. C.

La Psychologie du raisonnement. — *Recherches expérimentales par l'hypnotisme*, par Alfred Binet. Un vol. in-12 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. Paris, Félix Alcan; 1886. — Prix : 2 fr. 50.

Le sujet de la thèse est de ceux qui, aujourd'hui, captivent le plus l'attention; la thèse, — aux conclusions de laquelle nous ne souscrivons pas, — est certainement ingénieuse, et qui la soutient connaît fort bien les controverses qu'ont suscitées les exposés des diverses théories associationistes.

L'on ne saurait, dit M. Binet, prétendre assimiler d'une manière complète la perception et le raisonnement en forme, sans tomber dans le paradoxe; il est paradoxal, en effet, de soutenir que l'acte de reconnaître un objet par la vue ou par le toucher ressemble à un syllogisme. Mais il y a dans le raisonnement en forme des caractères essentiels qui se retrouvent dans la perception externe; les deux actes, si dissemblables en apparence, ont toutefois la même structure; la perception externe est un raisonnement, au même titre que l'amphioxus, qui n'a pas de vertèbres, est un vertébré.

Avant l'étude *psychologique* de la structure du raisonnement, celle de la structure de la perception (ch. I), celle des images qui, avec les sensations, sont matériaux de cette structure (ch. II), et la perception est montrée (ch. III) comme étant, au vrai, un raisonnement. La perception n'est pas cette inférence, cette simple consécution, dont *on* parle, et le raisonnement n'est pas l'acte réfléchi par lequel *on* veut que l'esprit adopte une proposition parce qu'il y voit la conséquence logique d'autres propositions qu'il tient pour vraies; la perception, avec M. Binet, gagne en importance, le raisonnement perd, d'où une distinction à peu près nulle. « Tout ce qu'on peut accorder, écrit-il précisément, c'est qu'en fait, certains raisonnements sont conscients et que d'autres sont automatiques. La perception est de ce second ordre. Mais on ne doit pas attacher grande valeur à cette

différence. La conscience accompagne les processus physiologiques du raisonnement, de la sensation, du souvenir, etc., elle ne les constitue pas : c'est un épiphénomène, et rien de plus. »

A côté de la loi de suggestion et de rappel par ressemblance, il y a *la loi de fusion* qui se peut ainsi énoncer : lorsque deux états de conscience semblables se présentent à notre esprit simultanément ou dans une succession immédiate, ils se fondent ensemble et ne forment qu'un seul état. Et M. Binet se fonde sur cette loi pour expliquer *le mécanisme du raisonnement* (ch. IV). « Si tout état de conscience a la propriété de raviver ses semblables, cela tient à ce que des complexus de cellules, qui correspondent à l'état évocateur et à l'état évoqué, ont des points communs par lesquels l'onde nerveuse s'écoule du premier groupe de cellules dans le second. Il est tout aussi facile de comprendre la fusion de deux états semblables en un seul, puisqu'ils ont pour base un élément nerveux numériquement unique. »

Une objection a été faite : Qu'est-ce qu'une ressemblance qui n'est pas perçue ? Pour les adversaires de l'associationisme, il cite un passage d'un article de *la Critique philosophique ;* mais parce que l'auteur de l'article, M. Pillon, admet que « ce n'est pas en vertu du rapport de ressemblance perçu entre deux idées que l'une de ces idées peut suggérer l'autre, cette perception de la ressemblance supposant les deux idées présentes à l'esprit et par conséquent l'association déjà faite, » il n'admet pas que le syllogisme : tous les hommes sont mortels, Socrate est homme, donc Socrate est mortel, soit un édifice se construisant de lui-même. Or, M. Binet conclut (ch. V) : « Nous avons montré que la similarité est une propriété des images, et nous avons dit avec M. Pillon qu'il fallait distinguer l'action de la ressemblance de la perception. Il résulte de cette distinction importante que la suggestion des images semblables est un premier fait d'automatisme ; que la réunion et fusion d'images semblables en une image générique est un second fait d'automatisme ; et que l'organisation des images semblables en raisonnement est un troisième fait d'automatisme. Dans tous ces cas, le moi n'intervient que quand l'œuvre est terminée. De même que « la ressemblance de deux images n'est perçue qu'après leur suggestion » (Pillon), de même, le raisonnement qu'elles forment en s'organisant n'est perçu qu'après la formation ». Usant d'une comparaison pour représenter le mécanisme du raisonnement, il parle de ces fleurs que le froid dessine sur les vitres des chambres.

Cette théorie mécanique enlève-t-elle à l'esprit toute activité pour la réduire à un état purement passif ? M. Binet, qui se pose lui-même cette question, y répond ainsi : « Les images ne sont point des choses inertes et mortes, elles ont des propriétés actives ; elles s'attirent, elles s'enchaînent et se fusionnent... c'est un élément vivant, quelque chose qui naît, qui se transforme, et qui pousse comme un de nos ongles et de nos poils. L'activité de l'esprit résulte de l'activité des images, comme la vie de la ruche résulte de la vie des abeilles, ou plutôt comme la vie d'un organisme résulte de la vie des cellules. » L'activité de l'esprit est un simple *résultat.* F. G.

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

Les Possessions françaises de l'Afrique occidentale, par Ch. Lebrun-Renaud. Paris, Baudoin ; 1885. Un vol. in-12 avec 2 cartes. — Prix : 3 fr. 50.

Les questions coloniales ont pris de nos jours une telle importance dans les préoccupations du gouvernement français qu'il est devenu, pour ainsi dire, indispensable à tout homme éclairé de se rendre bien compte de la situation exacte de notre domaine colonial. Si nos possessions de l'Ouest africain n'éveillent pas chez nous des idées de gloire et de conquête, comme la Tunisie, le Tonkin ou Madagascar, il n'en est pas moins vrai que, grâce à l'initiative de nos gouverneurs du Sénégal et de savants explorateurs, un nouvel empire français est en train de se fonder dans le voisinage du golfe de Guinée. Le livre de M. Le Brun-Renaud vient à point pour nous donner sur ces immenses possessions tous les renseignements désirables. Il comprend la description des deux groupes importants sous lesquels peuvent être rangés nos établissements sur l'Atlantique, la Sénégambie, le Gabon et l'Ogooué. Les comptoirs de la côte méridionale du golfe de Guinée forment pour ainsi dire le trait d'union entre nos deux colonies principales.

L'auteur n'a rien négligé pour rendre aussi intéressante et aussi fructueuse que possible la description qu'il fait de ces contrées. Après avoir donné pour chaque groupe un résumé historique de la conquête et des progrès qui ont été successivement réalisés dans ces parages, ainsi qu'un aperçu de la géographie physique et politique, il s'étend longuement sur le climat, la météorologie, les races, les habitants, les langues des indigènes, l'organisation sociale, le règne animal et végétal, les productions du sol, l'agriculture, l'industrie et le commerce existant dans ces régions. Ce livre convient donc, non seulement à ceux qui veulent se tenir au courant de l'histoire de ce pays si mystérieux, mais encore à ceux qui voudraient

y risquer quelques capitaux et coloniser cette terre lointaine. Des détails sur la conférence de Berlin qui a constitué le nouvel état du Congo, limitrophe de notre colonie de l'Ogooué, et un exposé des récentes acquisitions de l'Allemagne en Afrique et en Océanie, complètent cet ouvrage, qui est d'une réelle actualité. C. M.

De l'Empire allemand, sa constitution, son administration, par C. MORHAIN, sous-intendant militaire. Un vol. in-8° de 455 pages. Paris, 1886. Berger-Levrault, éditeur.

Depuis les guerres de 1866 et de 1870, le Deutschland, cette patrie vague et indéfinie dans son étendue et dans sa domination à laquelle rêvait tout Allemand, a pris corps, l'empire allemand est fondé, puisqu'une médiation virtuelle et effective a réellement frappé tous les princes allemands, qui ont dû renoncer à la plupart des droits régaliens et aux privilèges les plus importants de la royauté. La législation impériale a étendu sur l'Allemagne un vaste filet dont les mailles se resserrent chaque jour, limitant davantage le mouvement individuel des souverainetés allemandes. L'autonomie de ces derniers États tend de plus en plus à être restreinte à la police, à l'assistance des indigents, à l'administration des chemins vicinaux, c'est-à-dire aux questions d'intérêts purement locaux. En effet, la constitution établit que les lois d'empire priment les lois des États particuliers. La compétence de l'empire s'étend sur le droit civil, commercial, pénal, la procédure judiciaire, l'organisation de l'armée et de la marine, les chemins de fer, les tarifs de transport, les postes et les télégraphes, les voies de communication, les canaux, dans l'intérêt de la défense du territoire, la navigation fluviale, le système des poids et mesures, les banques et l'émission du papier-monnaie, le système monétaire, les brevets d'invention, la propriété intellectuelle et artistique, la police sanitaire, les douanes et les impôts communs. Ces lois de l'empire étant venues se greffer sur celles des États de la Confédération, elles forment dans leur ensemble un écheveau singulièrement embrouillé dont on a peine à saisir le fil. C'est pourtant ce que vient de faire avec une courageuse patience M. C. Morhain, qui, à la suite de quelques chapitres consacrés à la constitution, aux offices et aux fonctionnaires de l'empire et aux affaires étrangères, expose toute la législation actuelle sur les différents sujets que nous avons énumérés un peu plus haut, et, par conséquent, donne au lecteur la connaissance la plus complète de l'administration de l'empire allemand. E. C.

Législation et jurisprudence des chemins de fer et des tramways, par E. VIGOUROUX, avocat. Un vol. de 434 pages in-8°. Paris, 1886. Ernest Thorin, éditeur. — Prix : 8 francs.

« Nul n'est censé ignorer la loi », et chacun l'ignore. Comment en serait-il différemment, surtout en matière civile, et particulièrement dans les questions, — si récentes pourtant, — relatives aux chemins de fer et aux tramways, en présence d'une législation et d'une jurisprudence de jour en jour plus compliquées? Il n'est pas rare que cette ignorance nous coûte cher, car, en même temps qu'elle nous livre désarmés aux procédés des compagnies de transport alors qu'ils nous paraissent les plus arbitraires, il arrive aussi qu'elle nous expose tantôt à commettre des contraventions plus ou moins graves, tantôt à présenter contre ces compagnies des réclamations ou des plaintes non justifiées par la loi, si justes qu'elles soient devant le tribunal du bon sens. Exemple : une compagnie n'est en aucune façon obligée de prévenir le destinataire de l'arrivée de marchandises à son nom; elle n'est donc pas responsable du dommage qu'a éprouvé la marchandise, tardivement retirée par cela seul que le destinataire n'a pas reçu de lettre d'avis en temps utile. N'est-ce pas admirable? Le livre de M. Vigouroux, indispensable aux commerçants, sera également précieux aux personnes qui, habitant la province ou la campagne une grande partie de l'année, ont de fréquents rapports avec les compagnies de chemins de fer. La supériorité de ce livre sur ses similaires tient à ce que, le dernier paru, il est au courant des documents les plus récents, et que, par un habile classement, par d'heureuses dispositions synoptiques, il présente dans un seul volume une matière considérable. E. C.

Le Réveil national, par LÉON HUGONNET. Paris, Victor Havard ; 1886. Un vol. in-8°. — Prix : 7 fr. 50.

« Ce livre est le résumé de quinze années de voyages, d'études et de polémiques », ainsi commence la préface d'un ouvrage de politique internationale, où M. Léon Hugonnet passe en revue les événements européens depuis la fin de l'empire, y cherchant les causes de nos désastres, les raisons de ne pas désespérer et les moyens de remettre le pays au premier rang. Les vues originales ne manquent pas; il en est de lumineuses qui pénètrent pour un instant les ténèbres de la politique et de la diplomatie, comme ces grands éclairs nocturnes qui sillonnent les nuages et ouvrent les profondeurs du ciel. Les menées de l'Angleterre sont appréciées par M. Hugonnet exactement comme il convient. Il la considère comme un organisme en fonction, et s'épargne ainsi toute sentimentalité niaise et toute déclamation creuse. Mais il voit nettement son rôle, qui est d'accaparer tous les marchés, de s'emparer de toutes les mines de production et, pour arriver à ce but, de se moquer du droit, de la bonne foi, de la justice, de l'humanité, convaincue que la morale se remplace avantageusement par l'hypocrisie. Il dévoile, dans les guerres qui se succèdent du côté des Balkans, l'ambition impitoyable de la Russie, ses massacres, ses exterminations de tribus entières; les craintes chroniques de l'Autriche, les visées de l'Allemagne et la faute de Bismarck venant se heurter contre le patriotisme de l'Espagne, dont le rôle sera décisif dans la lutte définitive entre les

peuples du Nord et les races latines. A propos de l'Italie, il dit une chose grave : « Je suis allé huit fois en Italie et j'y ai trouvé plus de sympathie pour la France que je n'ai rencontré, en France, d'amitié pour l'Italie. » Il aime la Turquie et les Turcs. L'hellénisme lui semble, dans ses revendications, manquer par la base, et, à ce sujet, il fait des réserves très fortement motivées, non sur le principe, mais sur les applications possibles du principe des nationalités; et, en effet, M. Marius Fontanes ne vient-il pas de nous apprendre que ce furent les Grecs qui furent vaincus à la prise de Troie? Le mouvement d'Arabi lui semble un mouvement national qui avait toutes les chances de réussir, à notre grand avantage, si M. de Lesseps n'avait pas, par ses assurances de sauvegarder la neutralité du canal de Suez, empêché Arabi de l'occuper et laissé aux Anglais, que les droits internationaux ne touchent que quand ils se confondent avec les leurs, la facilité d'y entrer.

M. Léon Hugonnet, qui est un observateur de beaucoup de conscience et de perspicacité, se met quelquefois en défaut quand il parle de choses qu'il ne connaît pas aussi bien que les intérêts des peuples et les relations diplomatiques. Il insiste à deux reprises sur l'admiration de M. Zola pour la bourgeoisie. On ne s'attendait guère à voir Zola dans cette affaire, et l'admiration que professe pour la bourgeoisie le créateur des *Rougon-Macqart* est tout simplement une trouvaille. De la même haleine, il nous dit que cette bourgeoisie « est essentiellement inartistique »; et, pour prouver sa compétence en ces matières, il s'écrie deux pages plus loin : « N'est-il pas ridicule de payer 25,000 francs un tableau représentant une nature morte dont le modèle coûte 25 francs? »

Mais tout le monde ne peut pas comprendre tout. Je préfère battre des deux mains à ce que dit M. Hugonnet lorsqu'il parle de la diffusion de la langue française : « La langue française, grâce à sa clarté, à sa logique, est encore universelle; elle le sera tant que nous représenterons la civilisation et que les peuples auront intérêt à l'étudier... Ce qu'il ne faut pas oublier, c'est que notre littérature a surtout servi à la diffusion du langage. On a attaché beaucoup trop d'importance aux corporations religieuses qui propagent, en Orient, la langue de la fille aînée de l'Église. Si on ne répand pas en même temps les idées françaises, on ne produira qu'une influence passagère, subordonnée à des intérêts momentanés et qui peut se briser lorsqu'il sera démontré qu'il y a plus d'avantages à étudier une autre langue. »

La religion chrétienne, considérée au point de vue de son action politique, soit en Europe, soit dans l'Orient, a dans M. Léon Hugonnet un ennemi résolu. J'engage, surtout ceux qui ne sont pas de son avis, à lire les pages qu'il consacre à cette question.

M. Hugonnet croit « fermement que notre salut est dans une expansion coloniale sage et économique (il ne dit point militaire) et dans une politique nationale ». — « Il est permis d'espérer, écrit-il comme conclusion, que, dans un avenir peu éloigné, tous les agents français comprendront que la mission de la République n'est plus de faire haïr la France, mais d'inspirer à la fois le respect et l'affection. Un philosophe du siècle dernier s'écriait : Élargissez Dieu! Je terminerai ce volume en m'écriant à mon tour : Élargissez la patrie! »

B.-H. G.

La Femme ne doit pas travailler, par le Solitaire. Un vol. in-12. Paris, Auguste Ghio. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre, mal écrit, est aussi mal composé que possible : beaucoup de digressions; l'auteur nous apprend qu'il a adressé des lettres à Proudhon, à Darimon, et il nous donne leurs réponses; il nous apprend qu'il a parlé dans les réunions publiques, en 1868, qu'il a fait connaître à la France sa théorie, si juste, de réorganisation sociale, — car il ne pourra en être autrement : un jour ou l'autre l'*omnicratie* sera substituée à la démocratie; — il nous apprend bien d'autres choses, et qu'il est mutuelliste, et qu'il a été condamné en 1871; il vante son intelligence, sa perspicacité.

Mais venons-en à la thèse qu'il soutient avec une certaine verve et à l'aide d'arguments qui ont leur valeur : *la femme ne doit pas travailler, elle ne doit pas rester oisive, elle doit être ménagère.* Le travail de la femme est rendu nécessaire par le peu de rétribution accordée au travail de l'homme; et plus la femme travaillera, plus grande sera la baisse du salaire pour l'homme, comme pour la femme, au reste; la misère engendre la misère. La femme qui travaille et qui a pu rester rester honnête, se marier, n'élève pas ses enfants; mais combien n'ont pas été corrompues par les propos de l'atelier! combien n'ont pas dû se livrer au patron, au contre-maître, quand elles ne les provoquent pas! combien qui ne sont pas amenées, parce que l'éducation d'une mère honnête leur a manqué, parce qu'elles n'ont pas l'espérance d'échapper au bagne de l'atelier, qui ne sont pas amenées à se prostituer! La femme des classes riches reste oisive et l'oisiveté est mauvaise conseillère; elle ne regrette pas que son mari ait quinze, vingt ans de plus qu'elle; qu'avant son mariage, il ait *vécu*, et, comme elle n'a pas ce regret, elle estime que la débauche de son fils de vingt à trente ans est dans l'ordre : à trente ans, on fait un plus beau mariage. Ce qui serait dans l'ordre, c'est que toute femme fût épouse, que toute épouse devenue mère remplît exactement sa tâche de mère. Tout cela n'est pas trop mal pensé.

Notre auteur anonyme croit qu'il pourrait être assez aisément remédié au mal qu'il signale, après d'autres; il s'illusionne quelque peu. Il condamne ceux qui se sont efforcés, qui s'efforcent d'ouvrir de nouvelles carrières aux femmes : le travail ne libère pas la femme de la prostitution, au contraire. Mais on doit parfois se méfier de la logique. Il se peut qu'il soit bon aujourd'hui d'offrir du travail aux femmes, et qu'en leur en offrant on aide ainsi à la réalisation de ce beau rêve : pas de femme qui n'ait son foyer et n'élève ses enfants. Pour nous résumer, disons que l'auteur met trop la moralité sous la dépendance de l'ordre social; il ne devine pas du tout que, riches ou pauvres, nous sommes les maîtres d'agir bien ou mal.

Réformer la société, cela pourrait ne pas être inutile; mais réformer l'individu, voilà qui est absolument nécessaire. F. G.

La Prochaine restauration monarchique, par M. Tyball-Wachsam. Un vol. in-18. Paris, C. Marpon et E. Flammarion.

L'opportunisme de l'école Gambetta et Ferry ayant cédé la place à l'intransigeance, M. Clémenceau devient ministre et est bientôt renversé. Nous avons déjà vu cette histoire dans un pamphlet de M. Reinach. Le renversement de Clémenceau amène la dissolution : M. Grévy, très malade, se démet de la présidence; la majorité du Congrès se trouve être monarchique et la royauté est rétablie en la personne du comte de Paris. Cependant l'Allemagne s'apprête à mettre la main sur la Hollande; la France ne recule pas devant la guerre pour empêcher cette violation des traités européens, malgré les conseils de M. Ferry, qui, s'il était au pouvoir, saurait bien tirer son épingle du jeu. La guerre est désastreuse; l'Italie se joint à l'Allemagne; l'invasion triomphante s'avance rapidement vers Paris. Là, le peuple soulevé abolit la monarchie, se constitue en commune, et, pendant que Louise Michel et Rochefort désagrègent et démolissent tout ce qui pourrait rester encore de consistant dans la démocratie, les Allemands investissent la ville et la somment de se rendre. Arrestations, massacres dans les prisons, terreur; la classe bourgeoise est déclarée suspecte et les prolétaires trempent dans le sang des bourgeois leurs instruments de liberté. Le peuple décrète la suppression de la patrie française et dès lors les Allemands n'ont plus personne contre qui guerroyer. C'est ce qui fait qu'ils entrent sans obstacle par l'avenue de la Grande-Armée, imposent à Paris une Commission allemande, démembrent la France, l'accablent d'une indemnité de guerre triple de celle que nous leur payâmes en 1871 et assurent au marquis de Rochefort cent mille francs de rente pris sur le budget de la ville de Paris, à condition qu'il ne publiera plus une seule ligne sur les questions politiques. « L'histoire de France en est arrivée à sa dernière page », dit le pamphlétaire, non sans une certaine satisfaction de l'avoir, dans son imagination fertile, conduite à ce but par un si beau chemin. Mais ce n'est pourtant pas sa conclusion. La voici : Puisque Rochefort n'a « plus besoin de recourir à la diffamation, ni de fomenter la guerre civile, pour se procurer les cent mille francs de rente dont il a besoin pour vivre, les gouvernements choisis par la France vont pouvoir s'occuper de la France. Le sang ne coulera plus dans les rues de Paris incendié : Rochefort n'en a plus besoin pour jouir de la vie. C'est bien le peuple qui entretiendra encore ce marquis, mais, maintenant, il aura au moins de la paix pour son argent ».

Je laisse le lecteur sur cette impression, heureux d'en finir avec cet abominable livre, qui, pour traiter une question de vie sociale et de patrie, se couvre de cette épigraphe : « Assez d'amour comme cela; essayons maintenant de la haine. » B.-H. G.

SCIENCES NATURELLES, PHYSIQUES, MATHÉMATIQUES

— Sciences occultes —

— Sciences appliquées à l'industrie — Technologie —

L'Homme et l'animal, par Henri Joly, doyen honoraire de la Faculté des lettres de Dijon, maître de conférences à la Sorbonne. Ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques. Deuxième édition, revue et corrigée. Paris, Hachette et Cie; 1886. Un vol. in-16.

La seconde édition de l'ouvrage de M. Henri Joly sur l'homme et l'animal, qui sous sa première forme a obtenu un prix de l'Académie des sciences morales et politiques, de même que son ouvrage sur l'instinct, autre mouture du même sac, a été couronné par l'Académie française, nous est donnée allégée de toute la partie historique, l'auteur se réservant d'en faire l'objet d'une publication spéciale. Nous n'avons donc plus ici que la partie dogmatique, revue et tenue au courant des travaux dont M. Joly a pu prendre connaissance depuis la première édition. D'ailleurs la doctrine est la même, et les qualités d'observation, d'exposition et de raisonnement si remarquées lors de la première apparition du livre, loin de rien perdre de leur force, ont plutôt, en certains points, gagné. C'est ainsi que le savant maître de conférences à la Sorbonne s'est efforcé d'enlever toute prise au reproche qu'on lui avait fait d'expliquer chez l'animal la fonction par le mécanisme automatique de l'organe, et de se refuser d'appliquer à l'homme la même explication. Y-a-t-il complètement réussi ? Je n'oserais l'affirmer. Tout le chapitre sur l'architecture des animaux, par exemple, est employé à appuyer d'exemples cette proposition : « L'organisation d'un animal décide de la nature de son alimentation, de son régime, par

conséquent du choix des lieux où il sera obligé de vivre pour trouver sa nourriture. » Mais qu'est-ce qui décide de l'organisation? Et ne voit-on pas cette organisation se modifier dans certains cas sous l'influence d'un changement forcé de régime ou des nécessités d'un milieu spécial? Plus je cherche à trouver le fond des controverses sur les questions de métaphysique et de psychologie, plus je suis hanté par la célèbre question : Est-ce l'œuf qui vient de la poule ou la poule qui vient de l'œuf? Logomachie, tautologie, sens arbitraires donnés aux termes, défaut de définition, distinctions factices, interprétations contradictoires des mêmes faits, déductions tirées d'hypothèses, tels sont à mes yeux les éléments constants de ces sortes de discussions, où l'esprit s'aiguise en pure perte, comme un couteau qu'on affilerait incessamment sur une meule sans avoir jamais rien à couper.

Je rends hommage à la sagacité et à la vigueur d'argumentation de M. Joly; mais je prétends qu'il serait facile de reprendre tous les faits sur lesquels il s'appuie, et d'y trouver un enseignement directement contraire à la thèse qu'il soutient. Je n'en veux donner ici qu'un exemple en courant. Pour prouver que l'araignée qui répare sa toile cède, en agissant ainsi, à un instinct aveugle, sous le coup d'une sensation qui « provoque des mouvements déjà tout préparés dans ses organes », et ne fait en aucune façon acte d'intelligence, c'est-à-dire de raisonnement et de choix, M. Joly cite ce fait: « Quand le dégât est considérable, l'araignée ne prend pas la peine d'une restauration au-dessus de son habileté, elle dévore la vieille toile et s'en fait une nouvelle. » De même une ménagère, quand il y a trop de trous dans une paire de bas, ne prend pas la peine de les ravauder : elle les jette aux chiffons et en tricote une paire neuve. Qui s'avisera de voir dans cette double opération la preuve que l'intelligence n'est pas en jeu chez la ménagère?

Mais il serait hors de propos — et de proportion — de discuter ici le livre de M. H. Joly. Il suffit d'avoir donné une idée de sa méthode et d'indiquer la conclusion à laquelle il se croit le droit de s'arrêter. Je ne saurais mieux le faire qu'en reproduisant ses propres paroles : « Quelle que soit son origine, quel que soit son mode d'introduction dans le composé organique qui la reçoit, l'âme proprement dite nous manifeste sa présence dans l'animal et dans l'homme. Des différences pourtant séparent l'âme de l'un de l'âme de l'autre. La conscience réfléchie atteste dans l'homme une liberté plus grande, une puissance d'un ordre plus élevé; ajoutons que cette conscience reconnaît en elle-même l'action exercée par un idéal supérieur. Si elle est la cause finale des actions du corps, ses actions à elle ont leur cause finale dans la perfection infinie de l'idéal divin. Si elle est l'idée du corps, idée enveloppant en elle les idées des fonctions du corps, elle doit se ramener à l'idée des idées. Elle le sait, et c'est parce qu'elle le sait qu'elle conçoit le devoir et le droit, qu'elle accepte librement la responsabilité de ses actions, qu'elle se sent enfin associée aux devoirs de Dieu, finalement appelée à l'immortalité... Dès à présent la vie de l'âme est double : elle a au-dessous d'elle les conditions d'une activité dont le développement successif constitue le lot de notre vie terrestre et mortelle. Mais elle a, dans ses rapports avec Dieu, des conditions d'existence d'un autre genre. Nous devons croire que ces conditions-là, plus amplement réalisées après la mort, assureront à notre âme une vie d'un ordre nouveau, moins laborieuse et cependant plus intense, mais qui ne fera que développer, sans les rompre, la continuité de nos existences et l'harmonie de nos destinées. »

Nous devons croire!... Il n'y a qu'à s'incliner. *Magister dixit.* Aussi bien est-ce toujours à cela qu'aboutit tout enseignement métaphysique. C'est en outre la seule chose bien claire, à mon entendement du moins, que contiennent ces lignes où se résume la pensée de l'auteur. B.-G. H.

Le Somnambulisme provoqué. *Études physiologiques et psychologiques,* par H. Beaunis, professeur de physiologie à la Faculté de médecine de Nancy. Un vol. in-11. Paris, J.-B. Baillière et fils; 1886. — Prix : 3 francs.

Il y a une école de Nancy comme il y a une école de la Salpétrière, et M. Beaunis qui, avec MM. Bernheim et Liébault, sans oublier M. Liégeois, ne laisse pas d'étudier les conditions, les procédés, les effets de l'hypnotisme, publie aujourd'hui des *Études de physiologie et de psychologie,* son nouveau volume devant être considéré comme le deuxième fascicule de ses *Recherches sur les conditions de l'activité cérébrale.*

Des notes prises au sortir du laboratoire, après chaque expérience, — quelques-unes ont fait l'objet de communications à la Société de biologie, à la Société de psychologie physiologique, — puis un article donné, il y a sept ou huit mois, à la *Revue philosophique* sous ce titre : *Expérimentation en psychologie par le somnambulisme provoqué,* mais un article qui n'est qu'une suite de notes encore, voilà ce dont se compose ce volume nouveau.

Toutes ces notes ont leur intérêt : elles ont trait, celles qui sont rassemblées sous le titre d'*Études physiologiques,* aux caractères généraux de l'état somnambulique, aux procédés employés pour déterminer le sommeil hypnotique et le réveil, à la modification de la fréquence des battements du cœur, à la production de la rougeur, de la congestion cutanée, à la vésication, par suggestion hypnotique, et elles résument les résultats de recherches dynamométriques, de recherches sur l'acuité auditive, sur le temps de réaction des sensations auditives et tachiles; pour les autres, qualifiées d'*Études psychologiques par le somnambulisme provoqué,* elles regardent à l'état de la mémoire chez le sujet hypnotisé, aux suggestions, aux hallucinations suggérées, à la spontanéité dans le somnambulisme, au rapport de l'hypnotisé avec l'hypnotiseur.

L'auteur se défend de proposer d'ores et déjà une explication systématique de l'activité cérébrale, comme

il dit, mais, — c'est un préjugé, — ne doutant pas qu'on puisse « voir et faire fonctionner le *mécanisme intellectuel* comme on voit et fait fonctionner la machine organique », il formule pourtant quelques conclusions. Il ne tient pas, ainsi que Braid, Carpenter, M. Liébeault, l'*attention concentrée* ou la *concentration de la pensée,* comme la condition des phénomènes, de l'hypnotisme; il conteste la théorie de Durand de Gros, qui ne voit, dans ces phénomènes, qu'un déplacement de force nerveuse accumulée dans l'encéphale et soumise à la direction imprimée par l'hypnotiseur; ces phénomènes, écrit-il, « ni la volonté seule, ni la suggestion seule ne suffisent à les expliquer; il faut qu'il y ait en outre un état particulier du sujet, une modification de son innervation cérébrale, en un mot une réceptivité et une aptitude réactionnelle bien différentes de ce qu'elles sont à l'état particulier. Cet état particulier, en quoi consiste-t-il? » Qui veut faire une suggestion à l'état de veille *arrête,* poursuit-il, par le geste, ou le regard, ou la parole, peu importe le moyen, le cours des pensées du sujet, l'évolution de son activité nerveuse, comme on arrête brusquement au passage un individu qui court ou une pierre qui tombe. Un *choc cérébral* est nécessaire. « Est-ce une action d'arrêt, et le mouvement nerveux ainsi enrayé subitement se transforme-t-il en quelque chose, chaleur, électricité... que sais-je! qui modifie l'excitabilité et la réceptivité de la substance cérébrale? On ne peut, jusqu'à nouvel ordre, faire là-dessus que des hypothèses. »

F. G.

La Machine à vapeur, son histoire, son emploi (avec figures), par H. Gossin.

Les Frontières naturelles et leur défense, par P. Gaffarel.

(Deux volumes in-16, de la *Bibliothèque utile.* Félix Alcan. — Prix du volume broché : 0 fr. 60.)

M. Gossin n'a pas entendu refaire l'ouvrage de M. Thurnston, le savant professeur américain, ni M. Gaffarel les deux remarquables études de M. Ténot; ils ont seulement voulu, le premier, donner une petite histoire de la machine à vapeur, avec un exposé des différents organes qui permettent à la tension de s'exercer régulièrement, efficacement, avec un aperçu des immenses services que l'utilisation de cette tension a déjà rendus; et le second, d'abord décrire nos frontières maritimes et continentales, ensuite, les passages naturellement ouverts étant désignés, les objectifs possibles pour une armée d'invasion étant discutés, dénommer les forteresses anciennes ou nouvelles des divers fronts qui sont aujourd'hui armés, et celles qui, pour le complet achèvement du plan élaboré à la suite d'événements douloureux à rappeler, restent encore à édifier. Point de problèmes de mécanique ni de physique dans le premier de ces deux volumes, et, dans l'autre, un cours très élémentaire de géographie militaire. Ils sont instructifs pourtant; nous les voudrions voir, comme la plupart, au reste, des petits livres de la *Bibliothèque utile,* aux mains de tous les enfants de nos écoles primaires.

F. G.

PETITE GAZETTE DU BIBLIOPHILE

Le quatrième numéro de la *Revue,* **Les Lettres et les Arts,** inaugure brillamment le second trimestre et le second volume de cette belle publication. M. Désiré Nisard est sorti de son silence pour y donner une étude fine et exquise, pleine de malignités et de sous-entendus, écrite de son style inimitable, sur Berryer l'orateur-avocat. Armand Silveste illustré d'un sonnet digne de lui, une magnifique eau-forte d'après Henner; Georges Ohnet, en des pages délicates et pleines d'humour, trace un charmant portrait de Mme Jane Hading, son interprète du *Maître de forges* et montre la diva d'opérette précédant la grande artiste. A côté de ce portrait à la plume, voici deux merveilleuses aquarelles de Mme Lemaire. Après une nouvelle de Ch. Bentzon, illustrée par Mathey et Eug. Lambert, le peintre des chats, vient une scène hongroise que Fr. Coppée a traduite, que Delibes a mise en musique et que Clairin a dessinée. On se préoccupe dans le monde artistique des étonnantes aquarelles que Gustave Moreau a exécutées d'après les *Fables de La Fontaine.* En voici quatre des plus belles et l'œuvre entier est décrit d'un style souple par le poète Henry Cazalis. Un article d'un haut intérêt par M. J. Zeller, de l'Institut, est consacré à la Renaissance, et tous les musées d'Europe ont été mis à contribution pour l'accompagner de dessins et de gravures rares. La chanson de *Printemps* de M. de Nolhac est digne des dessins de Giacomelli et de Kæmmerer. On se souvient du succès qu'a obtenu dans le premier numéro la *Chanson d'hiver* du même auteur. Après une étude sur la *Ronde de nuit* de Rembrandt, que M. Waltner a interprétée d'une façon digne du maître, vient un très curieux souvenir de M. de Pontmartin sur Mme Dorval, accompagné de portraits authentiques; enfin l'Exposition des pastellistes, décrite par M. Hamel, fait un digne pendant à l'Exposition des aquarellistes, qui fut jadis si remarquée.

L'œuvre, on le voit, se continue et s'améliore. Le public est arrivé à trouver que la *Revue* à 300 francs en donnait à l'acheteur pour son argent.

Les fascicules 21 à 26 des œuvres de Victor Hugo, *Édition nationale* et formant le tome V de cette grosse publication, viennent de paraître tour à tour chez MM. Lemonnyer et Testard, éditeurs.

Nous avons ainsi au complet le tome Ier des *Contemplations;* — on y trouve des eaux fortes de Léopold Flameng, de Mongin, de Kratké, de Rapine d'après les dessins de MM. Français, Courtois, Duez, Deschamps, Dagnau-Bouveret et Adrien Moreau, — quelques-unes sont fort réussies, — les dessins à mi-page sont de M. Urbain Bourgeois. — Les éditeurs font de visibles efforts pour assurer l'amélioration de leur entreprise, et le public, il faut l'espérer, saura le reconnaître.

La Librairie des bibliophiles vient de publier un mignon petit volume in-16, mis en ordre et édité par les soins de Mme la marquise de Blocqueville, sous ce titre : **Pensées d'un pape.** Ces observations et ces aphorismes sont extraits des œuvres latines et italiennes de Ganganelli, élu pape le 19 mai 1769 et mort en 1774. — Mme de Blocqueville fait précéder cette publication d'une notice biographique de l'illustre religieux. — Ce petit livre est coquet, les pensées qu'il contient sont judicieuses et honnêtes, mais il faut avouer que dans la forme aussi bien que dans le fond, elles ne présentent rien de transcendant ou de délicieusement délicat. — Nous sommes loin de Pascal et même de Balthazar Gracian.

MM. H. Launette et Cie mettent en vente un fort volume grand in-8° : **les Affiches illustrées,** par Ernest Maindron, avec de nombreuses vignettes dans le texte et 20 chromolithographies de Jules Chéret. (Prix 30 fr.)

M. Ernest Maindron, de même que Dessolliers, est un féroce collectionneur d'affiches; il possède tous les placards typiques de ce siècle, et sa passion pour la littérature murale n'a point de borne; à telle enseigne il a voulu faire partager sa toquade aux curieux et aux bibliophiles, et, à cet effet, il a réuni en volume et considérablement augmenté deux articles précédemment publiés par lui dans la *Gazette des beaux-arts.* Il a de plus trouvé, en M. Launette, un éditeur épris d'idées originales et ami des belles choses, et de cette collaboration est né le livre que nous signalons.

Les affiches artistiques tiennent une place considérable dans l'histoire des lettres et des plaisirs parisiens; les grands romans de ce siècle, les grandes manifestations de la pensée et de la folie s'y trouvent représentés, les noms d'artistes les plus imprévus s'y coudoient: Raffet, Gavarni, Devéria, Daumier, Édouard de Beaumont, Gil, Manet, Célestin Nanteuil, Grandville; Horace Vernet, Jean Gigoux, Bertall, Henri Monnier, ont signé tour à tour des affiches largement conçues et brillamment exécutées; certaines collections d'affiches illustrées ne contiennent pas moins de six à sept mille pièces. C'est une revue de l'esprit et de l'art français qu'on passe en examinant ces curieuses collections.

Dans ces derniers temps, Jules Chéret a modifié l'ancienne affiche fusinée pour lithographie noire. Il a créé l'affiche en couleurs, ces adorables placards joyeux qui plaquent une note gaie et vibrante sur les murs de tout Paris. Ce sont toutes ces affiches et en particulier celles de sa collection que M. Maindron s'est donné la tâche de nous faire connaître. Cette collection, il l'a poursuivie avec un esprit de suite qui mérite qu'on s'y arrête avec quelque complaisance; elle permet en effet l'étude complète de tous les procédés mis au service de la publicité depuis le commencement du XVIIIe siècle. Si l'on se reporte à cette époque déjà lointaine, on constate sans peine que l'art industriel a fait de grands pas, et qu'au temps où nous vivons, dans ses applications les plus élevées comme les plus modestes, il a pris une place extrêmement développée. Ce livre, à tous les titres, est d'un intérêt absolu, on le consulte avec fruit, on le lit avec plaisir, on le regarde sans fatigue, on le feuillette même en album comme un diorama de nos mœurs populaires. M. Launette en a fait un livre luxueux qui aura sa place dans toutes les bibliothèques publiques ou privées, même dans les salons mondains, où les élégantes se complairont à l'admirer. — Les reproductions sont excellentes; — la seule critique à faire est dans l'excès des chromos de Chéret. Il est vrai que toutes ces pièces sont si gracieuses et si vivantes qu'on ne saurait se plaindre sans injustice.

Kistemaeckers, le grand réimprimeur de légèretés devant les éternels curieux de documents érotologiques, vient de publier les **Sérails de Londres** ou les amusements nocturnes, contenant les scènes qui y sont journellement représentées, les portraits et la description des courtisanes les plus célèbres et les caractères de ceux qui les fréquentent. Cette pseudo-traduction de l'anglais est faite sur l'imprimé de Paris, chez Barba, 1881. (Prix 10 fr.)

Nous signalerons à la même librairie la jolie petite édition définitive, format diamant, de **Kees Doorik,** le livre consacré de Georges Eckhoud, écrivain belge de grande valeur. Ce roman est en deux volumes (au prix de 3 fr. les 2 vol. in-16.)

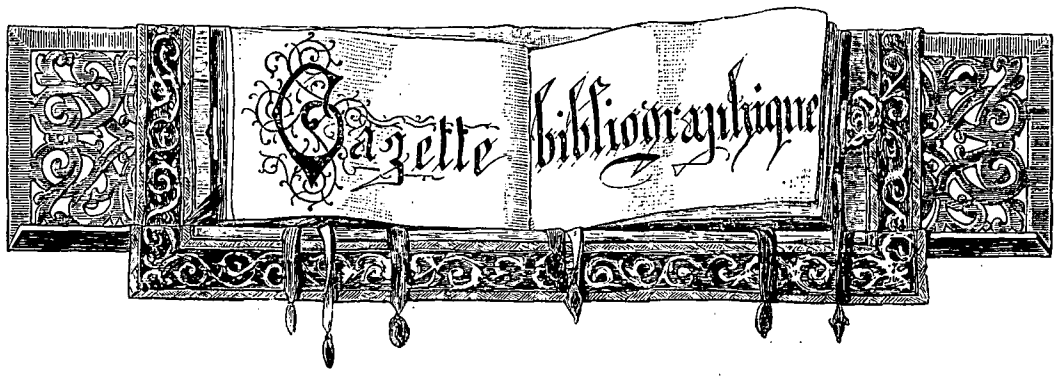

Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois. — Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES ; *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français. — Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province. — Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

FRANCE

— Sur le rapport de M. Mézières, l'Académie décernera comme suit le prix Bordin (3,000 fr.) pour l'année 1886 :

1,000 fr. à M. le comte de Reiset pour son ouvrage en deux volumes : *Modes et usages du temps de Marie-Antoinette ;*

1,000 fr. à M. Ch. Besnard pour son livre sur la *Philosophie ancienne ;*

1,000 fr. à M. le comte de Baillon pour son histoire d'*Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans.*

Le prix Marcelin Guérin (5,000 fr.) est également partagé par portions de 1,000 francs à :

M. Desjardins pour son livre sur le *Petit Trianon ;*

M. J. Favre : *Étude biographique et littéraire sur Olivier de Magny (1529-1561) ;*

M. Le Petit de Jalleville : *les Comédiens en France au moyen âge ;*

M. Léopold Limayrac, auteur d'une *Étude sur le moyen âge ;*

Et à M. Boscowitz pour son livre sur les *Tremblements de terre.*

Prix Archon-Despérouses :

1,500 fr. à M. Nadaud de Buffon, pour la *Correspondance de Buffon*, de 1720-1788.

1,500 fr. à M. Paul Ristelhuber, pour son édition nouvelle des deux dialogues du nouveau langage français italianisé par Henri Étienne.

1,000 fr. à M. Van Hamel, pour ses deux romans composés à la fin du XIIe siècle par un moine du nord de la France.

Prix Langlois (traductions) :

2,000 fr. à M. Bouché-Leclercq, pour sa traduction de l'*Histoire grecque* de Curtius et de l'*Histoire de l'hellénisme* de Droyson.

1,000 fr. à M. Trawenski, pour son manuel archéologique intitulé : *la Vie antique.*

— A l'unanimité, l'Académie a décerné le grand prix Gobert à M. Paul Thureau-Dangin, pour le troisième volume qu'il vient de publier de son *Histoire du gouvernement de Juillet.*

Le second prix Gobert est attribué à M. F. Decrue pour un livre d'érudition intitulé : *Anne de Montmorency.*

Le prix Thérouanne est décerné ainsi qu'il suit :

1,500 fr. à M. le baron Kervyn de Lettenhove, membre de l'Académie royale de Belgique, auteur d'un livre intitulé : *les Huguenots et les gueux ;*

1,500 fr. à M. R. Stourns, pour un livre intitulé : *les Finances de l'ancien régime et la Révolution ;*

1,000 fr. à M. Dubedat pour son *Histoire du Parlement de Toulouse* en deux volumes.

Sur le prix Thiers, 1,500 fr. sont accordés à M. Barthélemy Pauquet pour un ouvrage en deux volumes intitulé : *les Origines de la Révolution en Bretagne.*

Le surplus du prix est partagé entre deux ouvrages :

François Miron et l'Administration municipale sous Henri IV, par M. Miron de l'Epinay ;

Et l'*Histoire des Persécutions au IIIe siècle*, par M. Paul Allard.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 19 mars.

Lectures. — Senart : Mémoire sur la chronologie du développement linguistique et sur l'histoire littéraire de l'Inde. — S. Reinach : Note sur une synagogue grecque à Phocée.

Séance du 26 mars.

Ouvrages présentés. — E. Cat : *Une hypothèse de M. Mommsen.* — Yule et Burrel : *Hobson-Hobson*, glossaire de la langue vulgaire anglo-indienne. — Psichari : *Essai de grammaire historique néo-grecque.* — Chassaing : *Spici legium Brivatense.* — Faguiez : *Le livre de saison de Me Nicolas Versoris, avocat au parlement de Paris (1519-1530).*

Lectures. — Boissier : Note sur un passage des *Annales* de Tacite. — Hervey de Saint-Denis : Les doctrines religieuses de Confucius et de l'école des lettrés.

Séance du 2 avril.

Ouvrages présentés. — H. Omont : *Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale.* — Denifle : *La création des universités au moyen âge.* — Courajod : Collection de mémoires sur l'histoire de l'art français. — Bladé : *Contes populaires de la Gascogne.* — Vivié : *Latreille, membre de l'Institut.*

Lectures. — Berger : Notice sur quatre pierres gravées. — Mispoulet : De la constitution de l'ordre équestre sous l'Empire.

Séance du 9 avril.

Ouvrages présentes. — Tamizey de Larroque : *Les correspondants de Peiresc* (11e fascicule). — Daremberg et Saglio : *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* (10e fascicule). — Serrure : *Étude sur des monnaies mérovingiennes.*

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 20 mars.

Ouvrages présentés. — Barberet : *Le travail en France; monographies professionnelles.* — Hippeau : *L'éducation et l'instruction considérées dans leurs rapports avec le bien-être social.* — Chuquet : *Les premières invasions prussiennes (1792).*

Séance du 27 mars.

Ouvrages présentés. — Thome-Moreau : *Le Moniteur des assurances.* — Louis Léger : *En Bulgarie.* — Ch. Robert : *La dissémination et la centralisation alternatives de la fabrication monétaire en Gaule.* — Cheysson : *Les Moyennes.* — Couches : *La Prostitution.* — M. Block : *Traité théorique et pratique de statistique.* — Pingaud : *Français en Russie et Russes en France.* — Chauffon : *Les assurances.*

Lecture. — Glasson : Le louage d'ouvrage dans le Code civil.

Séance du 5 avril.

Lecture. — Bouiller : Note sur la réforme de l'*Annuaire de l'Institut.*

Séance du 10 avril.

Ouvrages présentés. — Danten : *De la nature des choses. La vie éternelle et universelle.* — De Gabriac : *L'Église et l'État.*

Lectures. — Du Puynode : L'impôt sur le revenu. — Boutmy : La révolution agraire au XVIIIe siècle en Angleterre.

Société des études historiques. — La Société des études historiques a tenu le mois dernier sa cinquante-deuxième séance publique annuelle, sous la présidence de M. Eugène d'Auriac, conservateur adjoint à la Bibliothèque nationale.

Après une allocution du président et un compte rendu de M. Georges Dufour, on a entendu les lectures suivantes : *Un chapitre de la censure théâtrale sous la Restauration,* M. Henri Welschinger ; — *Desportes et Bertaut,* M. le premier président Barbier ; — *les Derniers gondoliers,* M. Camoin de Vence ; — *le Sultan juste,* M. Jules David ; — *Swift, auteur des Voyages de Gulliver, son action politique en Irlande,* M. Jacques Flach, du Collège de France. Le prix Raymond, consistant en une médaille de vermeil et 1,000 francs, a été remis à M. Augustin Garçon, auteur d'un mémoire sur *les Origines historiques du canal de Panama.*

ÉTRANGER

Suède. — *Concours.* — Le roi Oscar offre une médaille d'or d'une valeur de 1,000 couronnes et un prix de 1,250 couronnes à l'auteur du meilleur essai sur les sujets suivants :

1. *Historique des langues sémitiques.*
2. *La civilisation arabe avant Mahomet.*

Les concurrents devront écrire leur mémoire dans une des langues ci-après : arabe, latin, français, anglais, allemand ou italien, et devront le faire parvenir à Stockholm avant le 30 juin 1888.

Le jury sera composé d'un comité international d'orientalistes.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

FRANCE

Les bibliothèques populaires circulantes à Paris. — Une importante réunion du comité des dames patronesses de la Société bibliographique dont le siège est à Paris, 195, boulevard Saint-Germain, a été tenue récemment à l'archevêché, sous la présidence de Mgr Richard, archevêque de Larisse, coadjuteur de S. E. le cardinal Guibert, archevêque de Paris.

Le but de cette réunion était l'organisation, dans les paroisses pauvres et populeuses de la capitale, de bibliothèques destinées à mettre de bonnes lectures à la portée des familles ouvrières et à combattre ainsi la pernicieuse influence des bibliothèques maçonniques.

MM. les curés des paroisses intéressées à la réalisation immédiate de ce projet assistaient à la réunion et ont fait ressortir l'urgence de l'œuvre réparatrice dont la Société bibliographique et des publications populaires prend l'initiative.

Jusqu'à ce jour, la Société a puissamment encouragé et subventionné les bibliothèques en province et surtout les bibliothèques circulantes qui permettent, avec des ressources modestes, de répandre sur un terrain plus étendu l'influence des bonnes lectures; elle a donné des livres de prix aux écoles libres qu'il est si nécessaire de soutenir; elle a distribué dans les campagnes et dans les conférences organisées par le comité de défense religieuse des brochures et des tracts. Il lui restait à poursuivre l'ennemi là où il se croit le plus fort, dans les quartiers ouvriers de la capitale; l'heure est venue où le peuple, assez instruit pour apprécier de quel côté sont ses vrais amis, écœuré par les malsaines productions d'une littérature qui ne respecte rien, demande qu'on lui donne enfin des livres qu'il puisse sans inconvénient laisser entre les mains de ses enfants. Il y a là un puissant moyen de régénération sociale, que les catholiques ne peuvent négliger sans se rendre coupables de désertion devant l'ennemi. Il faut que tous les catholiques contribuent, par des dons en argent ou en livres déjà lus et dont ils n'ont plus besoin, aux bibliothèques que la Société bibliographique se proposent de fonder dans les paroisses, dans les écoles libres, dans les patronages, sous la surveillance de MM. les curés. Il n'est pas nécessaire de créer une littérature chrétienne; Dieu merci, les bons livres ne manquent pas : le catalogue de ceux qui ont été examinés par le comité de lecture des publications populaires comprend quatre mille numéros et s'augmente tous les jours. Mais il est urgent de les faire pénétrer dans les familles, d'employer pour le bien des âmes cette arme puissante de la lecture, dont les ennemis de la religion savent si bien se servir.

ÉTRANGER

Angleterre. — *La Bodleian library.* — D'après le dernier rapport publié par les administrateurs de la *Bodleian library*, cette bibliothèque compte actuellement 432,400 volumes dont 26,600 manuscrits et 1,625 volumes de catalogues. Il faut joindre à ce nombre 25,000 périodiques et brochures et 1,429 manuscrits qui ne figurent point encore au catalogue.

États-Unis. — *L'association américaine des bibliothécaires.* — Le *Library journal* reproduit dans son numéro de septembre-octobre 1885 des communications faites par les principaux membres de l'association américaine des bibliothécaires lors de leur dernière réunion (*Lake George Conference*). Nous croyons utile de citer les principales questions qui, à cette occasion, ont fait l'objet de la discussion.

Some compensations in a librarian's life.

Notes on printing the British Museum catalogue.

Encyclopædia and librarians.

Cataloging anonymous works, by known authors.

The college library.

Libraries of young men's christian associations.

Public libraries and the public; with special reference to the San Francisco free public library.

Libraries with museums.

The best use of duplicates. The probable intellectual and moral outcome of the rapid increase of public libraries. United States government publications.

Bibliothecal science and economy.

Chronological arrangment of shelves.

Note on the national library of Mexico.

Small library buildings. Report on classification 1883-85. *Rapports annuels :* cataloging, college libraries, technological libraries, library legislation, the reading of the young.

Report of the committee on the proposed school of library economy. Proceedings.

Les bibliothèques publiques aux États-Unis. — Depuis trente ans, le nombre des bibliothèques publiques aux États-Unis s'est considérablement augmenté. Vers 1850, la *Cambridge University library* ne possédait que 70,000 volumes, la bibliothèque du Congrès et celle de l'Athénée de Boston n'en avaient pas plus de 50,000. Aujourd'hui, grâce aux sommes considérables inscrites à leurs budgets et à la libéralité des municipalités et des particuliers, les bibliothèques américaines comptent un nombre fort respectable de volumes. Ainsi la bibliothèque du Congrès (Washington) possédait, en 1882, plus de 480,000 volumes, la *Public library* de Boston en avait 400,000, la bibliothèque universitaire de Cambridge, celle d'Astor (New-York) et celle de l'Athénée (Boston), chacune 200,000.

Dans un article paru au *Centralblatt für Bibliothekswesen*, M. E. Reyer, professeur à l'université de Vienne, fait une étude consciencieuse des biblio-

thèques américaines depuis le commencement du siècle. Selon lui, il s'est fondé :

De 1775 à 1800 :	30 bibl.	publiques	avec	240.000 vol.
De 1800 à 1825 :	180 —	—	—	2.000.000 —
De 1825 à 1850 :	550 —	—	—	2.800.000 —
De 1850 à 1875 :	2.240 —	—	—	5.500.000 —

L'accroissement décennal de l'effectif des principales bibliothèques est figuré par les chiffres ci-après :

	Années. 1850	1860	1870	1880
	Milliers de volumes.			
Bibl. du Congrès (Washington).	50	»	180	480
Public library (Boston).....	»	80	160	400
Bibl. Astor (New-York).....	20	70	140	190
University library (Cambridge).	70	80	120	210
— — (Newhaven).	20	40	700	100
Athenæum (Boston).....	50	»	»	210

Aussi bien les bibliothèques américaines disposent, pour leurs acquisitions, de subsides autrement larges que ceux qu'on a coutume, en Europe, d'accorder aux bibliothèques les plus utiles. La *Public library* de Boston dépense annuellement 600,000 francs, celles de Chicago, de Cincinnati et la bibliothèque du Congrès ont un budget qui s'élève à 260,000 francs, tandis que le budget de notre Bibliothèque nationale ne dépasse pas 500,000 francs en moyenne.

Comme nous le disions plus haut, la plupart des bibliothèques publiques sont l'œuvre des dernières années; en 1850, la grande bibliothèque de Boston n'existait pas encore, celle de Chicago ne fut fondée qu'en 1880.

De 1830 à 1850 on s'était contenté de fonder de nombreuses bibliothèques scolaires; en 1860 déjà, leur nombre dépassait 17,000 avec 4 millions de volumes. Plus tard, vers 1850, ce fut le tour des bibliothèques populaires (*free public libraries*) qui apparurent presque simultanément en Amérique, en Angleterre et en Allemagne par la création des bibliothèques populaires de Boston (1848), de Manchester et de Liverpool (1852), et de Berlin (1850).

Aux États-Unis, le terrain semble propice au développement des bibliothèques populaires. La plus importante de toutes, la *Boston public library*, possède aujourd'hui 500,000 volumes ; elle met en circulation, chaque année, un million de volumes. Il lui est alloué annuellement une somme de 600,000 francs, son personnel se compose de 140 employés et gens de service.

Voici quelques chiffres qui permettent de se rendre compte du rapide développement de cette bibliothèque :

	Effectif		Accroissement annuel.	Nombre de volumes en circulation		Dépense annuelle.
	Volumes.	Brochures.		par an	par jour.	
Années.	Milliers d'exemplaires.					francs.
1855	28	12	6	81.000	280	78.000
1860	55	27	7	150.000	600	145.600
1869	160	90	18	»	900	»
1880	390	250	14	1.100.000	3.700	624.000

Il est vrai que les autres bibliothèques populaires des États-Unis n'ont pas suivi une marche aussi vertigineuse. Cependant celle de Chicago, que dirige un éminent bibliothécaire, M. Poole, a marché plus vite encore que la Public library de Boston. Fondée en 1872, elle comptait déjà 48,000 volumes en 1875 et 106,000 en 1884. Le nombre de lecteurs qui ont fréquenté en 1885 les salles de lecture a dépassé 600,000.

Un fait certain, c'est qu'aux États-Unis la circulation moyenne des livres atteint une proportion bien plus forte que dans les grandes bibliothèques d'Europe. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à jeter un coup d'œil sur le tableau suivant, dans lequel M. Reyer a mis en regard de chaque bibliothèque le nombre absolu et moyen de livres communiqués ou prêtés depuis une année.

Bibliothèques.	Nombre de livres communiqués aux lecteurs pendant l'année.	Chaque livre a circulé en moyenne.
Manchester (Public library)....	1.380.000	8 à 10 fois.
Chicago —	600.000	8 —
Liverpool —	640.000	7 —
Cincinnati —	670.000	5 —
Paris (Bibl. municipales).....	700.000	5 —
Berlin (Bibl. populaires).....	310.000	3 à 4 —
Boston (Public library).....	1.100.000	2 à 3 —
Vienne (Bibl. de l'université)...	250.000	0,7 —
New-York (Bibl. Astor).....	»	0,7 —
Berlin (Bibl. royale).....	400.000	0,5 —
Christiania (Bibl. de l'université)	»	0,2 —
Paris (Bibl. nationale).....	370.000	0,17 —
Munich. (Bibl. royale)...	30.000	0,06 —

Tandis qu'à Vienne, un employé de la bibliothèque communique en moyenne chaque année 1,000 livres aux lecteurs, au British Museum, il en délivre 6,500, à la Bibliothèque nationale et dans les bibliothèques publiques de Boston de 7 à 8,000, dans la bibliothèque Astor 10,000, dans la bibliothèque de Berlin 16,000 et dans les bibliothèques de Manchester et de Chicago jusqu'à 20,000.

D'autre part, il ne faut pas oublier que ce sont des ouvrages populaires plutôt que rigoureusement scientifiques qui composent la plus grande partie de l'effectif des *public libraries* aux États-Unis. Il est donc évident que le nombre de lecteurs y sera toujours considérable. Pour terminer cette statistique bibliographique, nous donnons, d'après le *Library journal* (septembre-octobre 1885), une liste des principales *free public libraries* des États-Unis :

Villes	Population de la ville.	Dépense annuelle de la bibliothèque (dollars).	Nombre de volumes.	Circulation annuelle des volumes.	Augmentation annuelle de l'effectif.
Boston.....	362.000	120.000	439.000	1.056.900	16.000
Chicago.....	503.000	54.300	112.000	664.900	5.300
Cincinnati....	255.000	49.000	154.000	730.500	4.100
Lyn.....	38.000	5.700	32.000	90.300	1.300
Milwaukee ...	116.000	17.700	24.000	83.000	2.800
New-Bedfort..	27.000	5.100	45.000	71.800	2.400
Springfield (M)	33.000	8.200	49.000	57.200	1.800
Taunton.....	21.000	5.200	21.000	58.900	2.000
Worcester....	58.000	14.900	61.000	194.300	3.100
San Francisco.	234.000	18.000	63.000	326.000	3.900

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— PARIS — PROVINCE — ÉTRANGER —

FRANCE

— Le quatrième fascicule de l'ouvrage de M. Béraldi : *les Graveurs du XIXe siècle; Guide de l'amateur d'estampes modernes*, a paru chez l'éditeur Conquet.

— Notre ancien collaborateur M. Édouard Drumont vient de faire paraître un ouvrage en deux gros volumes in-18 : *la France juive*, qui a fait grand bruit dans la presse.

Malgré la vive amitié que nous professons pour notre camarade M. Drumont, ce livre a une expression pamphlétaire d'une telle violence que nous ne saurions en parler ici avec désintéressement et nous ne ferons que signaler cet ouvrage à nos lecteurs.

— L'Imprimerie nationale a terminé l'impression d'un volume que M. Edmond Le Blant a consacré aux *Sarcophages chrétiens de la Gaule*.

Ce livre fait partie de la collection de documents inédits sur l'histoire de France, publié par les soins du ministère de l'instruction publique.

L'éditeur Reinwald vient de confier à M. Combes de Lestrade la traduction de *la Physiologie du plaisir*, de M. Mantegazza. L'ouvrage a paru en un volume in-8°.

— M. Koella, architecte, vient de traduire et de faire paraître à la librairie Rouam l'ouvrage de W. Lubke : *Essai d'histoire de l'art*.

— Signalons un livre, malheureusement trop d'actualité : *les Coalitions et les grèves d'après l'histoire et l'économie politique*, par M. L. Smith.

L'ouvrage est en vente chez Guillaumin.

— M. l'abbé Boutillier vient de faire paraître à Nevers, en une brochure ornée de planches, le résumé de ses recherches sur *la Verrerie et les gentilshommes verriers de Nevers*.

— On nous prie d'annoncer un nouveau volume de poésies de M. Maurice Rollinat. Le livre a pour titre *l'Abîme* et paraîtra chez Charpentier.

— M. Édouard Scherer vient de donner à la librairie Calmann Lévy le huitième volume de ses *Études sur la littérature contemporaine*.

— M. P. Muller a fait exécuter un tirage à part à cinquante exemplaires de l'article qu'il a inséré dans la *Revue de la Révolution* sous ce titre : *Clubs et clubistes du Morbihan de 1790 à 1795, étude de mœurs révolutionnaires suivie de fragments inédits des mémoires du greffier Blanchard*.

— Henri Heine a trouvé un nouveau biographe en la personne de M. Louis Ducros, professeur à la faculté des lettres de Poitiers.

Ce volume, un des plus intéressants qui aient été composés sur le célèbre écrivain, est édité par la maison Didot.

— Mme la comtesse d'Armaillé vient d'écrire une biographie de *Madame Élisabeth, sœur de Louis XVI*. Ce livre a été édité par la librairie académique Perrin.

— Dans le courant du mois dernier a paru chez le même éditeur le premier volume des *Souvenirs* du feu duc de Broglie (1785-1870).

— M. Albert Schulz a composé une *Bibliographie de la guerre franco-allemande (1870-1871) et de la Commune de 1871*. Cette biographie contient l'énumération de tous les ouvrages publiés en langues française et allemande de 1870 à 1885.

— Le Cercle de la librairie met en vente, au prix de cinq francs, en une brochure in-4° de 48 pages, l'*Inventaire des marques d'imprimeurs et de libraires de la ville de Paris*. Ce travail contient l'énumération et la description sommaire de 425 marques appartenant à 269 imprimeurs, libraires, compagnies ou sociétés de la ville de Paris. Il s'arrête en 1789; la période contemporaine fera l'objet d'un catalogue spécial.

Ce travail se continuera par le classement des marques de la ville de Lyon et des autres villes de France, puis successivement de l'Italie, de la Suisse, de l'Allemagne, des Pays-Bas, de l'Angleterre et de l'Espagne.

— M. Auguste Vitu publie à la librairie Delagrave une *Petite histoire de la typographie*.

— Un nouveau roman de M. Guy de Maupassant : *la Petite Roque*, vient de paraître à la librairie Havard.

— Nous avons dernièrement reçu de M. Alkan aîné deux intéressantes plaquettes. La première, qui est une biographie de M. de Laboulaye, a pour titre : *Un fondeur en caractères membre de l'Institut.* La seconde est intitulée : *Particularités concernant un volume sorti des presses de Jules Didot et vers inédits de Pierre Didot.*

— M. Wentworth Webster, auteur des *Basque legends* (1879), vient de publier chez M. Lamaignère, à Bayonne, une petite brochure de 26 pages sous le titre : *Quelques notes archéologiques sur les mœurs et les institutions de la région pyrénéenne.*

— Trois nouveaux périodiques ont paru le mois dernier. C'est d'abord la *Revue des traditions populaires,* qui se publie chez Maisonneuve, sous la direction de M. Paul Sébillot.

Vient ensuite une revue hebdomadaire : *la Vogue,* publiée par des jeunes gens, dont quelques-uns, comme MM. St. Mallarmé et P. Verlaine, ont déjà fait leurs preuves. *La Vogue* est dirigée par M. Léo d'Orfer et a ses bureaux, 41, rue des Écoles.

Le troisième périodique : *la Revue de demain* s'édite également au quartier latin. Nous trouvons dans son premier numéro deux articles de M. Henri Fèvre, le collaborateur de M. Desprez, dont nous avons dernièrement annoncé la mort prématurée.

ÉTRANGER

Allemagne. — La maison F. Bruckmann à Munich publie des reproductions phototypiques de manuscrits célèbres du moyen âge, d'après les originaux conservés dans la grande bibliothèque de l'État à Munich. Le premier volume contient le *Nibelungen lied* avec une préface de M. L. Laistner. Gr. in-8° de VIII-48 pages avec 125 planches en phototypie, richement relié. Prix : 75 fr. La série entière portera le nom de *Berühmte Handschriften des Mittelalters.*

— Les dernières publications tirées des archives prussiennes que publie la maison S. Hirzel à Berlin comprennent les trois ouvrages suivants : *la Prusse et l'Église catholique depuis 1640,* tome V (1775-1786), par Max Lehmann ; *Frédéric-Guillaume II,* par R. Stadelmann ; *la Correspondance de la duchesse Sophie de Hanovre avec son père Charles-Louis, électeur palatin,* par Ed. Bodemann.

— Une nouvelle édition de l'ouvrage de M. Flœgel-Ebeling, l'histoire du grotesque comique (*Geschichte der Grotesk-Komischen*), paraît en livraisons chez M. H. Barsdorf, à Leipzig.

Angleterre. — Une traduction anglaise de la correspondance de George Sand par M. Ledos de Beaufort, avec préface et esquisse bibliographique et six portraits représentant George Sand à des époques différentes, paraît chez MM. Ward et Downey; 3 vol.

— *New Series of county histories. The history of the county of Norfolk,* by Walter Rye. 1 vol. in-8°, Londres, Elliot Stock. — M. Elliot Stock met en vente le premier volume d'une série d'ouvrages relatifs à l'histoire locale des comtés anglais. On ne peut qu'applaudir à cette entreprise d'une si grande importance pour l'histoire nationale de l'Angleterre, où chaque comté présente un caractère particulier, selon que l'influence romaine, saxonne ou danoise a été prédominante et où, d'un comté à un autre, les antiquités, les coutumes et même le dialecte local présentent des divergences considérables.

C'est l'histoire du Norfolk par M. Rye, auteur de plusieurs ouvrages antérieurs sur la généalogie et la topographie de ce comté, qui ouvre la série. La partie historique ou plutôt préhistorique en est particulièrement intéressante. M. Rye, se fondant sur la présence du grand nombre de localités portant des noms danois, conclut à une grande invasion danoise, antérieure à l'arrivée des Romains au Norfolk. Selon lui, c'est à une occupation régulière et non à des invasions partielles qu'il faut attribuer la prédominance des noms danois des localités du comté.

L'ouvrage contient une foule de renseignements archéologiques, géographiques et historiques, et même quelques indications sur les origines de l'imprimerie en Angleterre. Ainsi M. Rye nous apprend que c'est en 1570 que Anthony Solen (Anthonius de la Solemne), typographe brabançon, a imprimé le premier ouvrage sorti des presses de Norfolk.

Le volume se termine par un chapitre instructif sur le folk-lore, le dialecte, les croyances et les superstitions de la province.

Les volumes des *New series of county histories* sont de beaux in-8° imprimés avec goût sur d'excellent papier et reliés en toile. L'édition ordinaire se vend 6 sh. pour les souscripteurs; deux éditions de luxe tirée l'une à 250 et l'autre à 50 exemplaires (grand papier) coûtent 8 sh. 6 d. et 21 sh.

— *History of the french Revolution,* tel est le titre d'un ouvrage dont M. H.-M. Stephen vient de faire paraître à Londres le premier volume.

Italie. — Publications de M. Lapi, éditeur, Citta di Castello (Ombrie) :

Il y a quelque temps, c'était un recueil de pensées et maximes extraites de *la Divine Comédie* par M. Lorenzo Bartolucci, que nous présentions à nos lecteurs. Cette fois, nous signalerons à l'attention des dantophiles une étude historique et critique de M. Nazzareno Angeletti : *Chronologia della opere minori di Dante, parte prima, convivio e de vulgari eloquentia,* 99 p. in-8°, prix : 1 franc.

M. Valentino Giachi, qui avait fait paraître dans la *Nuova antologia* plusieurs études fort remarquées

sur les mœurs et coutumes de l'ancienne Rome, vient de réunir ses différents essais dans un beau volume de 392 pages in-8°, intitulé: *Amori e costumi latini*, prix: 4 francs. On lira avec intérêt l'ouvrage de M. Giachi, en particulier les chapitres intitulés: Nozze romane, Storia degli amori d'Orazio et Costumi e affetti private di Cicerone.

Nous recommandons aux personnes qui veulent avoir un aperçu concis sur l'histoire de la littérature italienne depuis un siècle le manuel très instructif et bondé de faits de M. Giacomo Zanella: *Della letteratura italiana.* Ce petit volume de 200 pages résume d'une manière fort claire l'évolution littéraire qui s'est accomplie en Italie et analyse brièvement les principales productions littéraires et scientifiques des écoles romantique et classique.

— Le professeur Italo Pizzi, de l'université royale de Turin, a achevé une traduction métrique du *Shah Namah* de Firdusi. Ce sera la première traduction complète en vers du célèbre poème épique persan.

Belgique. — La maison Camille Vyt à Gand annonce la prochaine publication d'une *Bibliographie des œuvres de Justus Lipsius,* extraite de la *Bibliotheca Belgica* qui en est actuellement à sa 66e livraison. La bibliographie lipsienne paraît en trois volumes; le premier est en vente et les deux derniers sont sous presse.

Espagne. — M. Tello a en cours de publication une *Historia de la escultura en Espana,* desde principios del siglo XVI hasta fines del XVIII y causas de su decadencia. In-4°, prix: 30 réaux.

Suisse. — M. Louis Ribordy, ancien secrétaire du grand conseil du Valais, fait paraître le premier volume d'un grand travail sur l'histoire romande sous le titre: *Documents pour servir à l'histoire contemporaine du canton du Valais.* L'auteur a pu consulter pour son ouvrage les archives du Valais. Le premier volume retrace les événements auxquels a été mêlé le canton depuis la proclamation de l'indépendance du bas Valais jusqu'au commencement du Sonderbund.

Pays-Bas. — Parmi les ouvrages récemment parus, nous signalerons :

Adversaria (Bibliographische) V n° *67. S'Gravenhage,* M. Nyhoff, etc.

Catalogus van de Bibliotheek der Vereeniging der doopsgezinde Gemeente te Amsterdam, Amsterdam, 1885. — Ce catalogue, imprimé sur fort papier, représente dignement les riches collections de cette bibliothèque renommée.

Brink Dr Jan ten. Onze hedendaagsche Letterkundigen (nos littérateurs contemporains), n° 13 (Gerard Keller), Amsterdam, 1886, grand in-folio avec 2 facsimilés et 1 portrait.

De Distel, Etsen van Nederlandsche Schilders, onder redactie van M. C. Vosmaer, n° 1 et 2, fol. Amsterdam (Eaux-fortes des peintres hollandais sous la direction de M. Vosmaer).

Moderne Kunst in Nederland, Etsen van P.-J. Arendzen, tekst van J.-F van Sameren. Livraisons 22 et 23, Amsterdam, 1886, fol. (L'art moderne dans les Pays-Bas.) Il faut du courage pour entreprendre une pareille publication dans un petit pays comme la Hollande.

Robert de C***. *Collection de maximes et réflexions morales et politiques.* Amsterdam, R.-C. Meyer.

— Une nouvelle revue historique sous le titre: *Tydschrift voor de geschiedenis,* vient de paraître, chez A. M. Slothouwer, à Amersfoort, sous la direction de M. A. M. Kollewyn.

— *Pierres précieuses et pierres fines. Anthologie de quelques prosateurs français contemporains.* Sneek, chez H. Pyttersen, 915 pages.

L'exécution typographique de ce petit livre ne laisse rien à désirer et fait le plus grand honneur aux presses de l'éditeur.

— *Notes from the Leyden Museum,* by Dr F.-A. Jentink. Vol. VIII, n° 2. Leyden, chez E.-J. Brill, grand in-8°.

— La seconde livraison du tome II du *Bulletin de la commission pour l'histoire des églises wallonnes* vient de paraître chez M. Mart Nyhoff. Les livraisons prochaines contiendront:

Un article sur les protestants hollandais à Bordeaux, à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes.

Des généalogies de familles wallonnes et françaises.

Des listes des pasteurs wallons, des dames françaises pensionnées par les États-Généraux, des officiers français au service de la Hollande après 1686, etc.

— On a vendu ces jours-ci une belle collection de portraits de princes et de princesses de la maison d'Orange-Nassau depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours, 170 pièces des meilleurs graveurs néerlandais de l'époque, conservée dans un livre relié artistement en plein maroquin d'orange du Levant; elle appartenait à MM. Van Stockum et fils, de la Haye. S. M. le roi a acheté cette précieuse collection.

— M. P.-H. de Clercq vient de publier chez MM. Olivier à Amsterdam une étude sur *les Finances de l'empire de Russie.* L'ouvrage, grand in-8° de 315 pages, a été tiré avec soin sur papier de Hollande.

— *I. ter Gouw Geschiedenis Amsterdam* (Histoire

de la ville d'Amsterdam), tome V, 2e livraison. Amsterdam, F. van Holkema, grand in-8°.

— *F. de Bas. Prins Frederik der Nederlanden en zyn tyd*, 6e afl (le Prince Frédéric des Pays-Bas et son temps), avec portraits, planches et cartes. Schiedam, H.-A-.M. Roelands, 1886, grand in-8°.

— La maison G.-B. van Goor Zonen à Gouda continue régulièrement la publication de *l'Armorial général*, précédé d'un dictionnaire des termes du blason par M. J.-B. Riestap. Chaque livraison grand in-8° compte 96 pages à 2 colonnes de texte et coûte 3 fr. 80.

Le premier volume (lettres A-K) avec les 7 planches d'armoiries est en vente.

— Dans le *Nederlandsche Spectator*, le savant bibliothécaire Dr Campbell consacre une importante étude au beau livre : *Études sur la bibliographie elzévirienne* tirées de l'ouvrage : *les Elzévier* de M. Alph. Willems par le Dr Berghman. Une autre publication remarquable des mêmes éditeurs (M. Nyhoff, à la Haye) qui se recommande également, c'est *Bydragen tot de Taal-Land, en Volkenkunde van Nederlandsch-Indie*, où on trouve des articles du plus haut intérêt pour l'étude de la philologie, la géographie et l'ethnographie des Indes néerlandaises.

— La librairie néerlandaise vient de faire une grande perte en la personne de M. E. Caarelsen, décédé à Amsterdam le 29 mars dernier à l'âge de soixante-dix-huit ans.

Russie. — M. Alexandre Véretchagine, frère du peintre Basile Véretchagine, a réuni dans un volume intitulé *Mémoires sur la guerre russo-turque* les récits qu'il avait publiés par fragments dans la revue russe *le Messager de l'Europe*. On en prépare une traduction française qui aura pour titre : *Mémoires d'un compagnon d'armes de Skobelef.*

— Un Français habitant Tiflis, M. Paul Mourier, vient de publier un recueil de contes géorgiens et un album reproduisant des objets d'art, des dessins et des miniatures copiés sur des manuscrits d'un monastère du Caucase. M. Mourier s'est déjà fait connaître par un recueil de planches avec texte, intitulé *l'Art du Caucase*, et par une histoire illustrée de la Mingrélie.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

— M. Champfleury, qui depuis trois ans n'avait point publié d'œuvre d'imagination pure, rentrera prochainement sur son ancien terrain, jadis si discuté.

La librairie Dentu annonce comme devant paraître à la fin de ce mois : *la Comédie de l'Apôtre*, une œuvre satirique et hardie qui certainement ne passera pas sans bruit.

— La librairie Pedone-Lauriel annonce la seconde édition de *l'Essai sur l'histoire de la critique chez les Grecs*, par M. Egger.

— M. le comte de Soultrait met en souscription à Paris, chez le libraire Chossonnery, un ouvrage intéressant pour l'histoire du département de la Loire. L'ouvrage aura pour titre : *le Château de la Bastie d'Urfé et ses seigneurs*. Le livre sera illustré de nombreuses planches hors texte.

— La librairie Ollendorff fera paraître dans le cours de ce mois un recueil de pensées et d'aphorismes philosophiques de M. Louis Deprez, sous ce titre : *Vous et moi*.

— M. Ch. Ephrussi doit faire paraître dans le courant de ce mois, à la librairie Baschet, une biographie et une monographie complète de l'œuvre de Paul Baudry.

Quatre-vingts dessins et dix planches hors texte orneront ce volume.

— La *Société des Bibliophiles bretons* vient de décider l'impression des *Grandes croniques de Bretaigne, composées en l'an 1514 par maistre Alain Bouchart.*

Cette édition doit reproduire les gravures de l'édition de 1514 et donner toutes les continuations et les principales variantes. Elle sera suivie d'une notice biographique sur Alain Bouchart et d'une étude sur les diverses éditions de ses chroniques, par M. Arthur de la Borderie.

Cette nouvelle édition sera tirée à 650 exemplaires, dont 400 sont réservés aux membres de la Société.

— La librairie Bernoux et Cumin, de Lyon, an-

nonce la prochaine publication d'un nouvel ouvrage de M. Joséphin Soulary : *Promenade autour d'un tiroir*. Le livre doit être tiré à 820 exemplaires.

— M. Paul Sébillot, bien connu des folk-loristes, prépare un nouvel ouvrage : *Légendes, croyances et superstitions de la mer*.

— M. de Crozet prépare une biographie des auteurs et des écrits bas-alpins.

— M. de Maulde va publier un livre intitulé : *les Juifs dans les États français du Saint-Siège au moyen âge*.

— La librairie Plon, qui déjà nous a donné la traduction de deux des romans de Dostoievsky, nous annonce la publication des autres œuvres de cet écrivain. Doivent paraître successivement : *Souvenirs de la maison; Des Morts; les Possédés; l'Idiot; Krotkaia; les Pauvres gens; les Frères Karamazoff*.

— Notre collaborateur M. John Grand-Carteret va publier un travail curieux sur *Raphaël et Gambrinus, ou l'art dans la brasserie*.

C'est une étude historique et anecdotique sur la décoration des brasseries, caves et cabarets en France et en Allemagne. Le livre sera illustré de planches hors texte.

— M. Henri Carton vient de faire mettre sous presse une *Histoire des femmes écrivains de la France*.

ÉTRANGER

États-Unis. — MM. Houghon and Mifflin, de Boston, publieront prochainement le premier volume d'un grand ouvrage historique intitulé : *The narrative and critical history of the United States*. Les spécialistes les plus célèbres collaboreront à cette publication, dont la direction est confiée à M. Justin Winsor, le savant bibliothécaire de Harvard.

Le volume sous presse donne l'historique des découvertes et conquêtes espagnoles et contient un grand nombre de fac-similés d'anciennes cartes et gravures.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

L'Académie française et la maison de Molière. — M. Gaston Boissier, de l'Académie française, a donné lecture, à l'une des dernières séances de la compagnie, de trois pièces inédites curieuses.

On sait que les membres de l'Académie ont leurs entrées à la Comédie-Française, et qu'en revanche la Comédie reçoit un certain nombre de billets pour les séances solennelles de l'Académie. Mais on ne savait trop quand cet échange de bons procédés avait commencé, s'il était ancien ou récent. Un hasard a fait tout découvrir. Un curieux, M. J. Roman, en fouillant dans les archives du ministère des affaires étrangères, a trouvé une lettre de l'abbé Dubois, secrétaire perpétuel de l'Académie, au cardinal Fleury où il était question de ces entrées. Il a été dès lors facile de se reporter aux registres de l'Académie à la date indiquée, et toute l'affaire est devenue très claire.

Voici les trois pièces en question :

1° Procès-verbal de la séance du 3 mars 1732, où la députation de la Comédie-Française, conduite par Quinault l'aîné, ou Quinault-Dufresne, vient offrir les entrées aux membres de l'Académie; discours de Quinault et réponse de l'abbé Dubois, qui présidait.

« *Du lundi troisième mars 1732.*

« Sept députez des comediens françois ayant fait avertir l'Académie qu'ils étoient dans son antichambre et qu'ils souhaitoient de lui parler, elle les a receus de la manière qu'elle reçoit les étrangers qui ont quelque chose à lui proposer. Les deputez s'étans assis, Monsieur Quinault laisné, l'un d'entre eux, a dit :

« Messieurs, il y a longtemps que nous desirions faire la démarche que nous faisons. La crainte d'un refus nous a retenus jusques à present. Mais aujourd'hui que nous aprenons que vous ne dédaignerez pas d'accepter l'entrée de nostre spectacle, nous venons vous l'offrir. En l'acceptant vous nous honorez infiniment. Il ne nous reste plus, Messieurs, qu'à vous suplier de nous venir entendre le plus souvent qu'il vous sera possible et de nous faire part de vos lumières dans les occasions où nous aurons besoin

du secours d'une Compagnie aussi illustre et aussi respectable que la vostre

« Monsieur Quinault a donné son discours écrit de sa main et il se trouvera dans la cassette de la compagnie.

« Le secrétaire perpétuel qui présidoit ce jour la répondit aux deputez :

« Que la Compagnie entendoit avec d'autant plus de plaisir leur compliment qu'il passeroit dans le monde pour une marque de reconnoissance, le progrès des arts qu'elle cultive ayant beaucoup contribué à la perfection où ils ont porté leur profession. Que les bons acteurs font valoir les bonnes pieces, mais que ce sont les bonnes pieces qui forment les bons acteurs; que la plus ancienne des pieces qui soyent demeurées au theatre est le *Cid* qui parut peu de temps après l'établissement de l'Académie Françoise et que ce sont les ouvrages du grand Corneille, de Racine et de plusieurs autres Academiciens qui ont fait changer de face au theatre François, grossier auparavant : Que c'est seulement depuis que ces ouvrages ont paru que nostre scène s'est rendue digne de l'attention des étrangers mesmes et qu'on a vu en Allemagne et dans les pays encore plus eloignez des Théatres François plus frequentez que ceux où l'on represente des pièces composées dans la langue vulgaire du lieu.

« Celui qui présidoit finit son discours en disant : Du reste, messieurs, l'Academie rendra compte de l'offre obligeante qui lui est faite au Roy son Protecteur. Par ordre de la Compagnie, Monsieur le Secretaire ecrivit sur le champ à Monsieur le Cardinal de Fleury ce qui venoit de se passer. »

2° Lettre de Dubois au cardinal Fleury pour lui rendre compte de l'entrevue et le prier de remercier les comédiens :

« Monseigneur,

« Les comediens françois viennent d'envoyer à l'Academie une députation de sept d'entre eux pour offrir à tous les academiciens l'entree gratuite de la Comedie Françoise. Comme je me suis trouvé presider à la Compagnie, j'ay repondu le plus poliment qu'il m'a été possible à une offre qui marquoit tant d'estime, et j'ay fini mon compliment en leur disant que j'aurois l'honneur de rendre compte au Roy, nostre Protecteur, de la demarche qu'ils avoient faite de leur propre mouvement. Je me suis flaté, Monseigneur, que Vostre Eminence ne trouveroit pas mauvois que je m'adressasse à elle pour cela et la Compagnie m'a mesme chargé de lui en ecrire. Elle espere mesme, Monseigneur, que si Vostre Eminence ne juge point à propos d'envoyer chercher les comediens la premiere fois qu'ils iront à Versailles, pour leur dire qu'elle leur sçait gré du respect qu'ils ont temoigné avoir pour les lettres, elle voudra bien charger quelqu'un de leur dire la même chose. »

3° Extrait du procès-verbal de la séance du 6 mars qui contient la réponse du cardinal :

« *Du jeudi sixième mars.*

« Ce mesme jour, Monsieur le Secrétaire a communiqué aux Academiciens la lettre qu'il avoit receue de Monsieur le Cardinal de Fleury et qui a été mise dans la cassette.

« A Versailles, le quatrième mars 1732.

« Je ne manquerai pas, Monsieur, à la premiere occasion de faire temoigner aux comédiens françois le gré que l'Academie leur sait de l'offre qu'il (*sic*) lui font et le Roy trouve bon qu'elle l'accepte. »

Ces documents prouvent l'intérêt qu'il y aurait à publier les registres de l'Académie, où l'on trouverait certainement des détails curieux pour l'histoire de notre littérature.

Notes sur quelques académiciens. — Le doyen de l'Institut est, comme on sait, M. Chevreul, qui marche allègrement vers ses cent ans révolus et dont l'entrée à l'Académie des sciences (section de chimie) remonte à l'année 1826.

Voici maintenant les deux plus anciens membres dans chaque académie :

Académie française. — MM. Désiré Nisard, qui succéda en 1850 à l'abbé Feletz, et Legouvé, élu en 1855 à la place d'Ancelot.

Académie des inscriptions et belles-lettres. — MM. de Wailly (1850), élu en remplacement du marquis de Pastoret, et Wallon (1850), qui remplaça Quatremère de Quincy.

Académie des sciences. — MM. Chevreul (1826) et Boussingault (1839).

Académie des beaux-arts. — MM. Henriquel (1849), successeur de Richomme, et Robert Fleury (1850), élu en remplacement de Granet.

Académie des sciences morales et politiques. — MM. Lucas (1836) et Barthélemy Saint-Hilaire (1839).

Enfin, le doyen des correspondants de l'Institut est actuellement M. Rawlinson de Londres, élu membre correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1844.

Après lui viennent MM. Beudemann de Dresde, section de peinture; Bancroft, de Washington, sciences morales, élus en 1848; Hodgson, de Londres, inscriptions, en 1850; Hind, de Londres, astronomie, en 1851; Colmeiro, de Madrid, sciences morales, en 1857, et Mussini, de Sienne, peinture, en 1859.

Une pétition des imprimeurs. — C'est le 1er décembre prochain, comme on sait, que doit être supprimé l'impôt sur le papier. Mais en attendant que cette suppression devienne un fait accompli, l'industrie typographique menace d'ici là de se trouver dans la situation la plus fâcheuse.

Voici pourquoi.

Les éditeurs sont dans l'habitude de faire imprimer leurs volumes à un grand nombre d'exemplaires

qu'ils mettent un, deux, trois ans et même souvent davantage à placer.

La moyenne du tirage d'un volume est de quinze cents; il en est quelques-uns qui se tirent jusqu'à cinquante mille. Mais, dans l'un comme dans l'autre cas, l'écoulement de l'édition entière n'a pas lieu instantanément; plusieurs années se passent avant qu'elle soit épuisée.

Or voici ce qui se produit dans l'état actuel des choses. L'éditeur, obligé de payer l'impôt sur le papier jusqu'au 1er décembre 1886, verrait cet impôt grever des exemplaires qu'il ne vendra cependant qu'en 1887, en 1888, peut-être même plus tard encore. En un mot, il payerait l'impôt sur des volumes qui en seraient exempts si, au lieu d'avoir tiré tout d'abord à un nombre considérable d'exemplaires, il n'avait tiré qu'à un nombre très restreint, juste suffisant pour alimenter sa vente jusqu'au 1er décembre.

La chose est pour les éditeurs de conséquence, non seulement parce qu'elle se résout en une aggravation éventuelle d'impôt, mais encore parce qu'elle peut, au point de vue de la concurrence, les mettre dans un état d'infériorité vis-à-vis de leurs confrères en librairie.

Que l'on suppose, en effet, deux éditeurs publiant simultanément, le 1er mai 1886, une édition de *Paul et Virginie*, de même format, de même prix, mais que l'un aura tirée à 500 exemplaires seulement, tandis que l'autre l'aura tirée à 1,500, celui-ci payant par cela même au fisc deux tiers de plus que l'autre. Jusqu'au 1er décembre 1886, leur situation reste pareille; mais, passé ce délai, elle change complètement. Tandis que le premier éditeur, ayant vendu ses 500 exemplaires, pourra vendre ceux qu'il fera tirer ensuite à un prix moindre parce qu'il n'aura pas eu d'impôt à acquitter pour eux, le second, auquel il reste encore, nous le supposons, mille exemplaires en magasin, se verra dans l'alternative également funeste, ou bien de voir son édition délaissée, s'il maintient son ancien prix, ou bien de baisser ce prix pour résister à la concurrence. Dans l'un et l'autre cas, le résultat est pour lui une perte sèche de toute la somme qu'il a payée en plus au Trésor en tirant, le 1er mai 1886, à 1,500 exemplaires, au lieu de tirer, comme son confrère, à 500 seulement.

Aussi, pour se soustraire à la conséquence que pourrait avoir pour eux l'acquittement immédiat de l'impôt sur le papier des livres qu'ils ne vendront cependant qu'en 1887, les éditeurs ont-ils pris la résolution de réduire leur tirage au strict nécessaire, c'est-à-dire des deux tiers en moyenne.

L'on comprend facilement quelle perturbation cette mesure jetterait dans l'industrie typographique, déjà très éprouvée par les mêmes causes qui ont amené la crise que subit en ce moment l'industrie en général.

C'est pour remédier à ce qui serait un véritable désastre qu'un imprimeur, l'honorable M. Lahure, se faisant l'interprète des vœux de ses confrères, vient d'adresser au ministre du commerce une pétition pour le prier d'obtenir du ministre des finances qu'en ce qui concerne la perception de l'impôt sur le papier, les imprimeurs soient admis au bénéfice du régime de l'exercice.

Le régime de l'exercice, en effet, en coupant court aux craintes des éditeurs qui ne courraient plus les risques que nous venons de signaler, rendrait à l'industrie de la typographie une activité qui lui manque de plus en plus. Ce serait là, de plus, une mesure absolument équitable, puisque à son défaut le fisc toucherait des droits qui, moralement, ne lui seraient point dus.

Société des gens de lettres. — Le comité de la Société des gens de lettres, dans sa séance du lundi 5 avril courant, a procédé à la constitution de son bureau pour l'exercice 1886-1887. Ont été élus : Président : M. Jules Claretie. Vice-présidents : MM. André Theuriet et F. du Boisgobey. Rapporteurs : MM. Louis Collas et Félix Ribeyre. Questeurs : MM. Théophile Denis et Philippe Burty. Secrétaires : MM. Élie Frébault et Jules Mary; Edmond Thiaudière, suppléant. Trésorier : M. Élie Berthet. Bibliothécaire-archiviste : M. Gourdon de Genouillac. Délégué du comité : M. Emmanuel Gonzalès.

La consommation du papier considérée comme donnant le degré d'instruction. — Le Dr Carl von Scherzer, dans un de ses derniers ouvrages : *la Vie économique des peuples*, manuel de la production et de la consommation, donne, page 727, les chiffres suivants établissant que la consommation du papier pour journaux faite par divers pays est en proportion directe des dépenses en argent faites par ces pays pour l'éducation et l'instruction.

L'auteur relève les chiffres suivants :

Pays.	Consommation de papier à journaux par an.		Dépenses annuelles pour journaux périodiques. et livres	
	Total en tonnes à 1,000 kg.	par tête en kilog.	Total en francs.	par tête en francs.
Angleterre.	100.000	2.77	410.535.000	11.37 1/2.
États-Unis.	109.000	2.13	520.200.000	10.20
France....	72.000	1.91	298.305.000	7.87 1/2.
Allemagne.	77.000	1.65	323.750.000	7.12 1/2.
Belgique ..	8.500	1.50	35.052.500	6.27 1/2.
Suisse	4.300	1.50	17.537.500	6.16

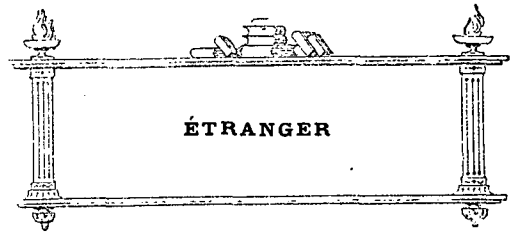

Turquie. — *La littérature sur le Bosphore.* — Depuis une dizaine d'années, une littérature dramatique indigène est née sur les bords du Bosphore. Les auteurs ottomans n'ont pas craint de nous montrer les femmes turques sur la scène, non plus voilées comme

sur le pont de la Validé, mais dans toute la liberté de la vie intérieure du harem, dont l'ameublement et la décoration sont fort exactement reproduits. Les sujets sont plus souvent comiques que tragiques, et, bien que la couleur locale soit toujours observée avec soin, on reconnaît l'influence de plus en plus grande exercée par les mœurs de l'Europe sur la vie musulmane, naguère encore si rebelle à tout changement. Ces modifications, où l'avenir verra peut-être le début d'une révolution profonde, sont dues en grande partie aux Turcs *francisants*, aux émules de cet Ahmed-Vefik-Pacha qui fit jouer sur le théâtre de Brousse des traductions de pièces françaises contemporaines. On a récemment publié une liste des livres étrangers traduits en turc depuis le commencement du règne d'Abdul-Aziz. Les plus importants sont l'*Atala*, de Chateaubriand; *les Misérables*, de Victor Hugo; *Hernani, la Dame aux camélias, Monte-Cristo, les Mystères de Paris*, le *Roman d'un jeune homme pauvre, Graziella, les Prisonniers du Caucase*, de X. de Maistre; *les Ruines*, de Volney; *Mes Prisons*, de Silvio Pellico; *Robinson Crusoé*. De Shakespeare, on a traduit le *Conte d'une nuit d'hiver*, *Othello*, le *Marchand de Venise;* de Molière, *le Bourgeois gentilhomme, le Mariage forcé, le Médecin malgré lui, Tartuffe;* de Mme Émile de Girardin, *Cléopâtre*. Il y a deux traductions de *Télémaque*, ouvrage qui sera bientôt lu partout — excepté en France, où on ne le lit plus guère.

La littérature officielle laisse toujours beaucoup à désirer en Turquie. L'historiographe impérial Ahmed Lufti vient de publier un nouveau volume de son *Histoire de la Turquie*, embrassant les premières années du règne d'Abdul-Medjid. Pour prix de son travail, il a reçu deux cents livres turques (4,600 francs). Voici comment il raconte l'avènement de l'empereur d'Allemagne actuel : « En cette année (1256 de l'hégire) mourut le kral de Prussie et Fredrik Gillom le quatrième monta sur le trône. S. M. Gillom est aujourd'hui le fameux imperator de l'empire allemand. Il est depuis plus de quarante ans roi et empereur. Puisse son amitié pour l'empire turc lui valoir encore une longue vie! »

Avouons que les deux cents livres turques d'Ahmed-Lufti ont été facilement gagnées.

États-Unis. — *Droits d'auteur.* — La veuve du général Grant vient de recevoir de l'éditeur des *Mémoires militaires* de son mari un million de francs.

La première édition a été tirée à 325,000 exemplaires.

NECROLOGIE.

FRANCE

— Les journaux du Gard annoncent la mort de M. Auzière, connu par ses travaux sur l'histoire du protestantisme aux XVIe et XVIIIe siècles. M. Auzière meurt à l'âge de soixante-dix ans.

— M. Boinvilliers, ancien membre du Conseil d'État, est décédé le mois dernier, à Paris.

Il a publié : *le Code moral; — les Beautés de Tacite; — Principes et morceaux choisis d'éloquence judiciaire; — Études et devoirs de l'avocat.*

— Le journal *les Mathématiques élémentaires et spéciales* vient de perdre un de ses rédacteurs, M. Boquel.

— La science vient de faire une grande perte : le docteur Bouchardat, doyen de la Faculté de médecine, est mort au mois d'avril, après une courte maladie.

Bouchardat, né à l'Isle-sur-Serein (Yonne), en 1806, se destina de bonne heure à la pharmacie et vint fort jeune à Paris faire ses études. Il s'occupa de médecine et d'hygiène, ainsi que des connaissances accessoires que ces deux sciences exigent.

A la fin de l'année 1832, il fut nommé agréé de la Faculté. En 1834, il passa de l'hôpital Saint-Antoine, où il était pharmacien en chef, à l'Hôtel-Dieu, où il remplit les mêmes fonctions jusqu'en 1855. Il les résigna alors pour se consacrer à des travaux scientifiques.

Bouchardat disputa à Dumas, en 1838, avec beaucoup de science et de talent, la chaire de pharmacie et de chimie organique à la Faculté. Il obtint au concours, en 1852, la chaire d'hygiène. Il était entré à l'Académie de médecine en 1850. Il était commandeur de la Légion d'honneur.

On a de ce savant des ouvrages considérables, de nombreux mémoires, et une série de travaux intéressants sur la vigne et les vins, sur le lait, les eaux potables et le chloroforme.

Voici la bibliographie succincte des œuvres du regretté savant : *Traité d'hygiène publique et privée basée sur l'étiologie; — De la glycosurie ou diabète sucré, son traitement hygiénique; — Manuel de matière médicale, de thérapeutique comparée et de pharmacie; — Opuscule d'économie rurale; — Traité des maladies de la vigne; — le Travail, son influence sur la santé; — Histoire naturelle; zoologie, botanique, minéralogie, géologie; — Physique, avec ses principales applications; — Nouveau formulaire magistral; — Annuaires de thérapeutique, de matière médicale, de pharmacie et de toxicologie; — Instruction sur l'essai et l'analyse du lait; — Du lait* — (ces deux ouvrages en collaboration avec M. Guévenne); — *Nouveau formulaire vétérinaire* (en collaboration avec M. Vignardon).

— Un de nos jeunes confrères, M. Robert Caze, qui, depuis quelque temps, s'était entièrement consacré au roman, vient de mourir, à l'âge de trente-deux ans.

Il a succombé aux suites d'une blessure reçue en duel.

M. Robert Caze avait successivement collaboré au *Globe*, au *Réveil* et au *Voltaire;* dans ce dernier journal, il a écrit, sous le pseudonyme de Joë Brescou, des articles qui ont été remarqués.

M. Robert Caze, qui appartenait à l'école des romanciers naturalistes, avait déjà publié plusieurs volumes, entre autres : *le Martyr d'Annil, l'Élève Gendrevin, les Femmes à soldats, la Semaine d'Ursule*, etc.

— M. Georges Dampt, rédacteur du *Voltaire* et de la *Revue politique et littéraire*, est mort à Paris le 15 mars dernier.

— Un des fondateurs de la Société littéraire et artistique de l'Ain, M. du Puy, est mort dernièrement à Trévoux, à l'âge de soixante ans. Il laisse plusieurs travaux biographiques.

— L'un des derniers saint-simoniens, M. Gustave d'Eichthal, vient de mourir, après une courte maladie, à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

Après la dissolution de l'école saint-simonienne, Gustave d'Eichthal entreprit de vastes travaux historiques et philosophiques dont les principaux sont : *les Deux Mondes*, introduction à l'ouvrage d'Urquhart sur la Turquie et ses ressources (1855); — *les Origines bouddhiques de la civilisation américaine; — l'Examen critique et comparatif des trois premiers évangiles* (1863); — *les Trois grands peuples méditerranéens et le christianisme.*

Il fut, avec Egger, dont il était l'ami, l'un des principaux fondateurs de l' « Association pour l'avancement des études grecques en France », et il a publié dans son annuaire d'importants mémoires sur l'usage pratique de la langue grecque, sur Socrate et sur les questions de notre temps.

— Un grand nombre d'ouvriers typographes et d'amis particuliers ont assisté récemment aux obsèques de M. Jean Engelbauer, doyen des ouvriers imprimeurs. Né à Copenhague en 1805, M. Engelbauer était venu de bonne heure se fixer à Paris. En février 1848, il prit une part active au mouvement révolutionnaire et fut immédiatement naturalisé Français. Depuis lors, il n'avait pas cessé de s'occuper des intérêts de la Société à laquelle il appartenait, et pendant longtemps il fut le président de la Société corporative des ouvriers imprimeurs de Paris. Par son mariage, M. Engelbauer était devenu le petit-cousin de Béranger, et, depuis la mort du poète, il entretenait sa tombe avec une pieuse sollicitude. Il y a quelques années, le Président de la République accorda à M. Engelbauer et à sa femme une des chambres dont il dispose à l'asile des Petits-Ménages d'Issy.

— Le 27 février est décédé à la trappe d'Aiguebelle (Drôme), à l'âge de soixante-quinze ans, le docteur Alexis Espanet, en religion P. Muce.

Le jeune Espanet fit ses études au collège des jésuites à Aix en Provence, de 1824 à 1828, jusqu'au jour où les Pères, en exécution des ordonnances royales de juillet, virent leurs établissements scolaires supprimés.

Quelques années après, il se rendit en pèlerinage à Notre-Dame d'Aiguebelle et demanda au supérieur d'être admis au noviciat.

Il était profès depuis plusieurs années quand le vicaire général de la congrégation, frappé de son intelligence, l'appela près de lui à la grande trappe, pour y étudier la médecine sous la direction du R. P. Debreyne, religieux trappiste. En 1850, il commença à exercer la médecine, selon la doctrine homéopathique, à Montélimart, puis à Paris.

Cependant ces aspirations se tournaient toujours vers la trappe. Il avait manifesté plusieurs fois son désir de reprendre l'habit monastique, ce qu'il fit il y a environ deux ans.

Le docteur Espanet a publié divers ouvrages de médecine homéopathique, dont voici les principaux : 1° *Clinique médicale homéopathique de Stouëli* (Algérie) en 1830. Paris, 1851. — 2° *Testament d'un médecin, ou mon dernier mot sur la médecine*, 1853. — 3° *Les médecins devant l'homéopathie et l'allopathie*, 1853. — 4° *Les médecins de l'école officielle devant l'homéopathie*, 1853. — 5° *Aux homéopathes*, lettre du Fr. Alexis Espanet, 1854. — 6° *Études élémentaires d'homéopathie, complétées par des applications pratiques, à l'usage des médecins, des ecclésiastiques, des communautés religieuses et des familles*, 1856.

— M. Henri Forneron vient de mourir à l'âge de cinquante ans.

Il a publié d'attachantes et remarquables œuvres, éditées chez Plon, qui lui assignent un rang distingué parmi les historiens. Un beau livre sur les *Guise*, une *Histoire de Philippe II*, que l'Académie française

avait couronnée, une *Histoire générale des émigrés*, et en dernier lieu une piquante étude sur Louise de Keroualle, duchesse de Portsmouth, constituent l'œuvre du regretté historien.

— Le mois dernier est mort à Paris le docteur Édouard Fournié, médecin de l'Institut national des sourds-muets, directeur de la *Revue médicale française et étrangère*.

Édouard Fournié fit ses premières armes médicales dans le corps des officiers de santé de la marine pendant la guerre de Crimée; il se signala par son dévouement pendant l'épidémie cholérique qui décima nos troupes. Après la campagne, ayant subi avec distinction les épreuves du doctorat, il vint de Montpellier à Paris. Les soucis de la clientèle ne l'empêchèrent pas de se livrer aux recherches scientifiques les plus ardues. Le professeur de physiologie, aujourd'hui doyen de la Faculté de médecine, M. Béclard, lui ouvrit les portes de son laboratoire : c'est là qu'il poursuivit avec ardeur des expériences intéressantes sur les fonctions des diverses parties de l'encéphale et du système nerveux. Cependant, Édouard Fournié conquérait peu à peu une place d'honneur parmi les meilleurs spécialistes de Paris par ses succès dans le traitement des maladies du larynx.

Parmi ses ouvrages les plus importants, nous citerons : *De la pénétration des corps gazeux, pulvérulents, solides et liquides dans les voies respiratoires, au point de vue de l'hygiène et de la thérapeutique; — Étude pratique sur le laryngoscope; — Physiologie de la voix et de la parole; — Physiologie et instruction du sourd-muet; — Physiologie du système nerveux cérébro-spinal; — Recherches expérimentales sur le fonctionnement du cerveau; — Essai de psychologie, la Bête et l'Homme; — Application des sciences à la médecine.*

— M. Gougeard, ancien ministre de la marine, est mort à Paris au mois de mars dernier. Il avait fait partie du cabinet de M. Gambetta.

On doit à M. Gougeard les ouvrages suivants : *la Deuxième armée de la Loire; division de l'armée de Bretagne* (1871); — *la Marine de guerre; ses institutions militaires depuis son origine jusqu'à nos jours; Richelieu et Colbert, d'après des documents inédits* (1877); — *la Caisse des Invalides de la marine; sa suppression* (1882); — *les Arsenaux de marine*, 2 vol. (1882); — *la Marine de guerre, son passé et son avenir; cuirassés et torpilleurs* (1884).

— Voici la bibliographie des œuvres de P.-J. Stahl (M. Hetzel), dont nous avons annoncé le décès dans notre dernière livraison : *les Bonnes fortunes parisiennes; — les Amours d'un Pierrot; — Voyage d'un étudiant; — Histoire d'un homme enrhumé; — Histoire d'un prince et d'une princesse; — l'Esprit des femmes et les Femmes d'esprit; — Théorie de l'amour et de la jalousie.* Il a donné en collaboration : *le Diable à Paris; — les Animaux peints par eux-mêmes; — le Voyage où il vous plaira.*

Les œuvres pour la jeunesse sont nombreuses. Nous devons citer : *les Quatre peurs de notre général; — Contes et récits de morale familière; — les Histoires de mon parrain; — Histoire d'un âne et de deux jeunes filles.* Ces trois derniers ouvrages ont été couronnés par l'Académie, ainsi que les deux suivants, imités de l'étranger : *Maroussia; — les Patins d'argent.* Citons encore, comme imités de l'étranger : *les Quatre filles du docteur Marsch; — Jack et Jam; — la Famille Chester; — Mon premier voyage en mer; — Scènes de la vie des enfants en Amérique; — les Aventures de Tom Pouce; — la Belle petite princesse Ilsée.*

Nous ne saurions enfin oublier *la Bibliothèque de Mademoiselle Lili et de son cousin Lucien.*

— Nous apprenons la mort de M. le comte Kleczkowski, ancien ministre plénipotentiaire, professeur à l'école des langues orientales vivantes, officier de la Légion d'honneur, décédé à Paris à l'âge de soixante-huit ans.

Entré en 1847 au service du ministère des affaires étrangères, M. Kleczkowski avait été désigné par M. Guizot pour faire partie de la mission de Chine; il s'était créé dans ce pays une situation exceptionnelle et avait pris une part active à tous les événements qui se sont déroulés de 1850 à 1863 dans l'extrême Orient.

Dans ces dernières années, le comte Kleczkowski s'était consacré principalement à l'enseignement du chinois à l'école nationale des langues orientales vivantes.

— M. Charles-Pierre Lefebvre de Laboulaye est mort à Paris, le 21 mars, à l'âge de soixante-treize ans.

M. Ch. de Laboulaye fut président du Cercle de la librairie de 1868 à 1872. Il avait, pendant plusieurs années, dirigé une fonderie de caractères, la *Fonderie générale*, et créé la librairie spéciale du *Dictionnaire des arts et manufactures*. Dans ces dernières années, il était devenu secrétaire de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale.

Parmi les travaux économiques et scientifiques de Laboulaye, nous citerons :

Des études sur *la Démocratie industrielle*, parues en 1848;

Un *Traité de cinématique théorique et pratique*, considéré à bon droit comme le *vade-mecum* de l'inventeur et du constructeur. Cet ouvrage, publié en 1849, a été réédité en 1878;

Les Droits des ouvriers, imprimés en 1874;

L'Économie des machines et des manufactures, publiée en 1879, d'après l'ouvrage anglais de Ch. Babbage.

De 1862 à 1869, il édita *les Annales du Conservatoire des arts et manufactures*, auxquelles il donna en même temps sa collaboration suivie.

Mais au-dessus encore de toutes ces intéressantes et utiles publications, nous devons placer celle qui est l'œuvre capitale de sa vie : *le Dictionnaire des arts et manufactures et de l'agriculture*. Pour rédiger cette vaste encyclopédie, il sut grouper dans une collaboration féconde les hommes les plus distingués de toutes les spécialités. Lui-même il fut l'âme de cette savante entreprise; il la dirigea tout entière d'un esprit sûr et pratique, non sans fournir de sa propre plume de nombreux et excellents articles sur les sujets qui rentraient dans sa compétence personnelle. Cette grande œuvre, résultante d'un effort énorme et soutenu, est devenue le répertoire classique de l'industrie moderne.

— M. Albert de Lasalle, qui était bien connu à Paris du monde des lettres et des théâtres, est mort subitement, le 24 avril, frappé, dans un café, par une attaque d'apoplexie.

M. de Lasalle était né au Mans en 1833. Après avoir été employé au ministère des finances, puis à l'administration des télégraphes, il fut chargé de la critique musicale du *Monde illustré*, journal auquel il est resté attaché depuis sa fondation; sous divers pseudonymes, il donna au *Figaro* bi-hebdomadaire plusieurs séries d'articles de fantaisie, et notamment *l'Hôtel des Haricots*, la maison d'arrêt de la garde nationale, qui a paru depuis en brochure.

Il était devenu dans ces derniers temps le collaborateur quotidien du *Charivari*.

Il a publié différents ouvrages, et signé avec Cham une bouffonnerie en un acte : *Un malade au mois*, qui fut applaudie au Palais-Royal.

Il avait contracté, pendant le siège de Paris, une maladie grave qui lui avait fait perdre presque complètement la vue. Il n'en continuait pas moins à travailler, notamment à une histoire de la vie de Schaunard.

— On annonce la mort de M. Hippolyte Magen, un des plus anciens défenseurs de l'idée républicaine, décédé à l'âge de soixante-dix-sept ans. Après avoir débuté avec succès, en 1847, dans la littérature dramatique, par un *Spartacus*, en vers, qui fut représenté à l'Odéon, M. Magen se jeta dans le mouvement politique, et, lors de la révolution de 1848, fut l'un des organisateurs du comité démocratique de Paris. Il fut condamné à plusieurs reprises, pour délits de presse, sous la présidence, et fut une des premières victimes du coup d'État. Incarcéré, puis exilé, il ne rentra en France qu'après la chute de l'empire.

M. H. Magen a publié une *Histoire populaire de la Révolution*, une *Histoire du Consulat et de l'Empire*, une *Histoire du second Empire*, une *Histoire des Moines* et plusieurs autres ouvrages de propagande républicaine.

— *Le Polybiblion* annonce, dans sa dernière livraison, le décès de M. le chanoine Motais, prêtre de l'Oratoire de Rennes, professeur d'écriture sainte et d'hébreu au grand séminaire de cette ville. M. l'abbé Motais avait publié plusieurs ouvrages sur Moïse et *l'Ecclésiaste*. C'était un collaborateur des *Annales de philosophie chrétienne*, de *la Controverse et du Contemporain*, de *la Revue catholique de Louvain*, du *Museon*, etc. Il meurt âgé de quarante-neuf ans.

— On connaît la mort du lieutenant Palat (Justin-Marcel), du 11e hussards, assassiné le 8 mars par ses guides dans une mission que ce brave officier accomplissait en se rendant d'Algérie au Sénégal par Tombouctou. Il était né le 22 mars 1856.

Après de brillantes études au lycée de Besançon, il était entré dans les premiers à l'École spéciale de Saint-Cyr. Officier de spahis, il avait appris à connaître merveilleusement l'Algérie, sur laquelle il a publié des études pleines d'intérêt. Écrivain, ses nouvelles et ses romans révèlent de grandes qualités d'observation et style. Nous pouvons citer parmi ses ouvrages : *le Sixième Margouillats, Mariage d'Afrique, Fleur d'Alfa*, etc., publiés sous le pseudonyme de Marcel Frescaly.

Le jour même de sa mort, il était admis à la Société des gens de lettres.

— Le directeur de l'École de commerce de Lyon, M. Penot, est mort au mois de mars dernier. Il a fait paraître en 1864 un livre sur *les Cités ouvrières de Mulhouse et du département du Haut-Rhin*.

— Nous apprenons la mort de M. Jean-Pierre Rambosson, décédé dans sa cinquante-neuvième année.

Il collaborait à divers journaux. M. Rambosson était lauréat de l'Institut de France, membre honoraire de l'Académie royale de Rome, officier de l'instruction publique.

Les ouvrages de M. Rambosson, souvent couronnés par l'Académie française et par l'Académie des sciences, sont très nombreux.

Nous citerons :

Les Colonies françaises, Histoire des météores, Histoire des astres, les Harmonies du son et l'histoire des instruments de musique, etc.

— La comtesse Marie de Raymond, sœur de Mme Gavini de Campile, est morte le 24 avril, à l'âge de soixante ans.

La comtesse de Raymond possédait une riche bibliothèque de littérature, histoire et généalogies qu'elle étudiait et connaissait à fond.

Son érudition était fort appréciée et ses avis faisaient autorité en matière d'authenticité des titres nobiliaires.

Elle laisse plusieurs manuscrits sur les grandes familles de France.

— Nous avons le regret d'enregistrer le décès de M. le Dr Louis Thaon, décédé le 26 mars dernier.

Durant son internat, Thaon a commencé la série des nombreuses publications scientifiques qui ont établi sa réputation sur des bases solides. Il fut le collaborateur du *Mouvement médical*, puis du *Progrès médical*, qu'il aida à fonder. Outre des communications multiples à la *Société anatomique* (1863-73) et à la *Société de biologie*, on doit à M. Thaon les mémoires suivants : *Recherches cliniques et thérapeutiques sur la tuberculose* (thèse 1873) ; *Clinique climatologique des maladies chroniques : phtisie pulmonaire*, 1877 ; *Traitement pneumatique de la phtisie ; la Tuberculose dans ses rapports avec la scrofule*, 1878 ; *Hystérie locale et Rhumatisme* (*Prog. méd.* n° 6, 1880) ; *Mémoire sur la cachexie pachydermique* (*Rev. de médecine* 1880) ; *Des pneumonies tuberculoses, leur évolution sous l'influence du bacille*, 1885. Citons encore : *Du poids dans les maladies des enfants* (*Arch. de phys.*, I-IV, 1872) ; *De l'origine de la granulation tuberculeuse* (*Arch. de phys.*, I-V, 1873).

ÉTRANGER

Allemagne. — Victor Scheffel, le poète lyrique le plus populaire d'Allemagne, s'est éteint à Carlsruhe, le 8 avril, à l'âge de soixante ans, après de longs mois de souffrance.

Dans un pays où l'on lit beaucoup, mais où l'on achète peu de livres, le nombre des éditions des principales œuvres du poète suffit à lui seul pour montrer quelle place Scheffel occupe dans l'âme de son peuple. — De son *Ekkehard*, roman historique du xe siècle, a paru en 1885 la 45e édition, du *Gaudeamus* la 80e édition et du *Trompeter von Sækkingen* la 130e édition.

L'œuvre entière de Victor Scheffel tient en une dizaine de petits volumes.

Frau Aventiure, die Bergpsalmen et *Waldeinsamkeit* s'adressent à un public plus délicat et sont beaucoup moins connues en Allemagne que les premières poésies du poète.

Italie. — Un des derniers numéros de *l'Homme*, journal des sciences anthropologiques, contient une notice nécrologique sur M. Giuseppe Ponzi, un des géologues les plus distingués d'Italie. Voici quels sont ses principaux écrits : *Il periodo glaciale e l'antichità dell'uomo* (1865) ; *Sugl' istromenti in pietra focaia rinvenuti nelle cave di breccie presso Roma riferibili all'industria primitiva* (1866) ; *les Relations de l'homme préhistorique avec les phénomènes géologiques de l'Italie centrale* (1871).

Suisse. — Le professeur Étienne Chastel, mort à Genève à la fin de février, avait été nommé en 1839 professeur d'histoire ecclésiastique à la Faculté de Genève. Son histoire de la destruction du paganisme dans l'empire de l'Orient, publiée en 1850, fut couronnée par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et l'Académie française accorda la même distinction à ses *Études sur l'influence de la charité dans les six premiers siècles*.

En 1879, les étudiants fêtaient ses quarante années de professorat, et il était, à cette occasion, nommé chevalier de la Légion d'honneur. Son dernier ouvrage, le plus considérable qu'il ait écrit, est une *Histoire du christianisme depuis son origine jusqu'à nos jours*, en 5 vol. in-8°.

Pologne. — La colonie polonaise vient de perdre un de ses représentants les plus illustres et un de ses plus grands poètes, M. Bohdan-Zaleski.

En 1831, il prit une part active aux événements politiques. D'abord député à la Diète de Varsovie, il entra comme officier dans les armées nationales et gagna sur le champ de bataille la croix *Virtuti militari*.

Il émigra en France avec son ami Adam Mickiewicz. L'aménité de son caractère et la hardiesse de ses œuvres poétiques lui avaient valu l'estime et le respect de tous ses compatriotes. Malheureusement, les dernières années de sa vie furent attristées par de nombreux deuils de famille et par la perte à peu complète de la vue.

États-Unis. — Henry Stevens, bibliographe américain de grand mérite, est mort à Londres, le 28 mars dernier, après une longue et cruelle maladie. — M. Stevens laisse un grand nombre d'ouvrages bibliographiques, parmi lesquels il faut citer : *Un catalogue raisonné des bibles anglaises* (1854) ; *Catalogue des ouvrages américains du British Museum* (1856) ; *Bibliotheca americana* (1861) ; *Notes historiques et géographiques relatives aux premières explorations de l'Amérique* (1869), etc.

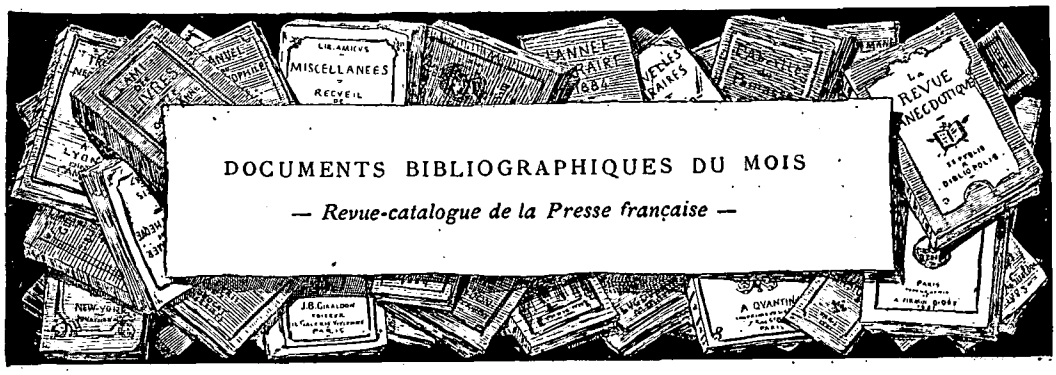

Sommaires des périodiques. — Artioles littéraires ou soientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ANNALES DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE (mars). Decarole : Antistius, philosophie de M. E. Renan, dans le *Prêtre de Nemi*. — Gardair : Les puissances intellectuelles de l'âme. — Rondelet : La formation de la volonté. — Robion : Règles de la critique apologétique. — ART (n° 254). M. Gehuzac : La collection Stein. — L. Courajod : Histoire du département de la sculpture moderne au Musée du Louvre. — Le Musée d'Angoulême. — Champfleury : La caricature au Japon. — Une eau-forte de M. L. Carred. — ARTISTE (janvier). Ch. Pousonailhe : Octave Tassaërt. — Barbey d'Aurevilly : H. Berlioz; Remenyi. — De Chennevières : Le Louvre en 1848. — Alexis Martin : Les Porcherons. — De Barthélemy : Les grandes dames d'aujourd'hui.

BULLETIN DU BIBLIOPHILE (juillet-août 1885). De Granges de Surgères : Les traductions françaises de Guzman d'Alfarache. — Le cardinal de Noailles, d'après sa correspondance inédite. — *Le livre de mon ami*, par An. France. — Franklin : Préface des grandes scènes historiques du XVIe siècle. — Janmart : Extrait de la Bibliographie des impressions de l'imprimerie imagère. — Les soirées de l'Arsenal. — BULLETIN MONUMENTAL (janvier-février). Notice sur la Société française d'archéologie. — De Dion : Date de l'église de Saint-Germer-de-Flay (Oise). — L. Germain : Tombe d'Isabelle de Musset, femme de Gille de Buysleden, à Marville (Meuse). — De Laurière : Promenade archéologique dans le val d'Aran. — Congrès archéologique de Montbrison. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (Mars 13). La cavalerie allemande, du 17 au 29 août 18 0. — Géographie de l'Allemagne. — L'invasion italienne et la défense des Alpes françaises. — Les armes à répétition. — (20 mars). Tir de groupe. — Sur une substance explosible dénommée *forcite*. — Les expériences de tir à Bucharest contre des coupoles. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DU PROTESTANTISME FRANÇAIS (mars). N. Weiss : Jean Thuret, victime de la Réforme sous Henri II. — Cadier : Documents pour servir à l'histoire de la Réforme en Béarn. — Frossard : Etude historique et bibliographique sur la discipline ecclésiastique des Églises réformées de France. — Duchemin : Le refugè en Irlande (1693-1703). — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE LÉGISLATION COMPARÉE (mars). Babinet : Deux études sur le Montenegro. — Chavegrin : De l'extradition en Autriche. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE PARIS (janvier-février). Liste des membres de la société. — Note sur Raymon du Temple et sur le tombeau de du Guesclin à Saint-Denis.

CONTROVERSE ET CONTEMPORAIN (mars). Hignard : La question du latin. — Brucker : La chronologie des premiers âges de l'humanité, d'après la Bible et la science. — P. Allard : La persécution de Gallus et celle de Valérien. — Mellier : L'éducation des femmes au XVIIe siècle et les lycées de jeunes filles. — Delaire : Les logements d'ouvriers et le devoir des classes dirigeantes. — Vaudon : La vie et les œuvres de Topffer. — CORRESPONDANT (25 mars). Denys Cochin : M. Pasteur et le vaccin de la rage. — P. Lallemand : Du pessimisme littéraire. — Lamache : La décentralisation scolaire en Europe. — Deslandes : La question du latin. — Ch. de Lacombe : Les premières années de Berryer. — Vte de Meaux : La renaissance catholique en France sous Louis XIII. — CURIEUX (avril). Dumouriez et la campagne de 1792. — *Le rouge et le noir*. — Le fauteuil du comte de Falloux. — M. Rousse : Le père Enfantin. — Théophile Gautier. — Halévy. — M. Labiche. — M. Camille Doucet. — M. Eugène Paillet. — Ledru-Rollin. — M. Charles Garnier.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (20 mars). Le plan du ministre des finances; la nécessité de restreindre les dépenses publiques. — Le commerce extérieur de la France pendant les deux premiers mois de 1886. — Démocratie et socialisme : la « déclaration-manifeste » des députés-ouvriers socialistes et la déclaration des droits de l'homme et du citoyen, de 1793. — Les logements à bon marché : les sociétés immobilières d'Orléans et de Reims. — Le mouvement économique aux États-Unis et au Canada. — (27 mars). De l'imprévoyance et de l'absurdité d'emprunter en 3 o/o perpétuel. — Le commerce extérieur de l'Angleterre pendant les deux premiers mois de 1886. — Le mouvement économique et financier en Allemagne : l'administration et l'adjudication des travaux et fournitures en Prusse. — Affaires municipales : de la suppression de l'octroi de Paris et de son remplacement par une taxe sur la valeur vénale de la propriété.

GAZETTE ANECDOTIQUE (31 mars). M. Jules Breton. — M. Hetzel. — M. Chevreul, critique dramatique. — Meissonier candidat. — Vers inédits de Nadaud. — Curieux testament. — Reliure en peau humaine. — (15 mars). Liszt. — OEuvres posthumes de Victor Hugo. — Le *Chamillac*, de M. Octave Feuillet. — Marie Heilbron. — La dépense il y a deux cents ans. — Balzac et le magnétisme. — Un carrosse sans chevaux en 1645. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (avril). Pottier : Les terres cuites de Mirina. — Eugène Guillaume : De l'esthétique dans l'enseignement de l'art. — Léon Palustre : Monuments d'art de la ville du Mans. — Bon-

naffé : Études sur le meuble en France au XVIe siècle. — Philipps : Randolph Caldecott. — Louis Gonse : *Dictionnaire général des artistes de l'école française.*

L'HOMME (10 février). Woldrich : La descendance des races du chien domestique en Europe. — Hovelacque : Ordalies. — Collineau : Dépopulation et avortement. — Carrière : Découvertes de stations préhistoriques dans la province d'Oran.

INSTRUCTION PUBLIQUE (13 mars). Bergaigne : Découverte du sanscrit. — Crouslé : La famille d'après J.-J. Rousseau. — Darmesteter : De la négation en français. — Croiset : Thucydide. — Abbé de Broglie : Cours d'apologétique chrétienne. — Étude sur Pline le Jeune. — (20 mars). La vie de Malebranche, par le P. André. — Caro : Conditions et principes d'une morale scientifique. — Croiset : La philosophie ionienne. — Pigeonneau : Histoire des colonies françaises au XVIIIe siècle. — (27 mars). Cartault : La poésie latine sous les Flaviens. — Martha : La philosophie à Rome au temps de Sénèque. — Abbé de Broglie : De la notion de révélation. — INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 mars). Famille du poète Rotrou. — Livres sans mots coupés. — Patois de la France. — *Mémoires d'une contemporaine.* — Gérard de Nerval et le *Faust* de Gœthe. — Lamennais et l'*Imitation de Jésus-Christ.* — Gravures et portraits à retrouver. — La Bible. — Vieux almanachs. — Portrait de la Dame aux camélias. — Document sur Louis XVII. — (10 avril). Reliures singulières. — Mémoires de Louis-Philippe. — Un cas de supercherie littéraire inconnue à Quérard. — Gérard de Nerval. — M. Arsène Houssaye et M. Paul Mantz. — Molière corrigé. — JEUNE FRANCE (mars). Villiers de l'Isle-Adam : Axël. — O. de Gourcuff : Les idées libérales en France. — E. des Essarts : Les livres de M. H. Houssaye. — Galabert : La troisième manière de Wagner. — JOURNAL DES ÉCONOMISTES (mars). De Fontenay : La question ouvrière et le collectivisme. — Alglave : Le monopole facultatif de l'alcool comme moyen de suppression des impôts indirects et de l'impôt foncier. — Rouxel : Lois physiologiques de la population. — A. Raffalovich : Le Wurtemberg.

MAGASIN PITTORESQUE (31 mars). Claude de Jouffroy. — Les antiphonaires de Mirepoix. — Le château de Warwick. — Messine. — Visite aux tombeaux des empereurs mandchoux. — (15 avril). Les appareils enregistreurs. — MATINÉES ESPAGNOLES (7 et 14 mars). Mme de Rute : Les journaux et la littérature politique en Espagne. — Une petite-nièce de Mirabeau. — Mme de Martel (Gyp). — MÉLUSINE (mars). Tuchmann : La fascination. — Mœurs et usages de la haute Bretagne. — Le paysan des Côtes-du-Nord en 1844. — Le diable et la sorcellerie en haute Bretagne. — MOLIÉRISTE (avril). G. Monval : Deux programmes-annonces de la troupe royale de Chambord. — Mortet : Molière et les troupes de comédie de passage à Narbonne au milieu du XVIIe siècle. — Bouquet : Le jeu de paume des Braques.

NATURE (13 mars). Rapport des insectes et des plantes. — La faculté protectrice par imitation. — Les chemins de fer à crémaillère ; progrès réalisés dans la construction par M. Abt. — Les premiers ascenseurs. — Canon à dynamite. — L'observatoire météorologique de Limoges et la société Gay-Lussac. — La photographie pratique. — La constitution des taches solaires et la photographie en astronomie. — Éclairage électrique domestique. — (20 mars). Condensation naturelle des fumées par l'électricité statique. — L'origine du langage. — Lettres d'Amérique (suite). — Un lactomètre. — Histoire de la science : Mesmer : le doigt magique. — Les Iguanes. — Le fusil à répétition et le fusil à petit calibre. — (27 mars). Canon sous-marin d'Ericsson. — Les masques chez les peuplades sauvages. — Les arènes nautiques ou le nouveau cirque de Paris. — Le contraste des couleurs. — Les oasis tunisiennes. — La catastrophe de Chancelade, près Périgueux. — (3 avril). Le bateau sous-marin ; système Nordenfelt. — La roue sans essieu, le crapaud roulant. — Signaleur optique de poche. — La figure de la terre. — L'arbre fossile de Méons (houillères de Saint-Étienne). — Fabrication des verres destinés à la haute optique. — Le fusil à répétition. — Les vers du nez. — NOUVELLE REVUE (15 mars). Forgues : Le radicalisme en Angleterre. — Ferron : Les servantes des pauvres ; religieuses et laïques. — Lafargue : Le matriarcat ; études sur les origines de la famille. — E. Roustan : Visite à Loti ; souvenirs de Rochefort. — Mancini : Une leçon sur le Talmud.

POLYBIBLION (mars). Davranches : Poésie. — Cte de Bizemont : Géographie et voyages. — Comptes rendus dans les sections de théologie ; sciences et arts ; belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique : L'école paléographique du Vatican. — La bibliothèque du Vatican. — Fortunat et M. Ch. Nisard. — Questions et réponses.

REVUE D'ADMINISTRATION (mars). Napias : Enquête sur les modifications à apporter aux lois sur le travail dans l'industrie. — Sanlaville : De la responsabilité de l'État en matière de postes et de télégraphes. — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (février-mars). Danicourt : Étude sur quelques antiquités trouvées en Picardie. — Vercoutre : La médecine sacerdotale dans l'antiquité grecque. — E. Muntz : Les monuments antiques de Rome. — De Lisle du Dreneuc : Les triangles de menhirs de la Loire-Inférieure et les menhirs triangulaires du pays de Retz. — REVUE DE L'ART FRANÇAIS (février). Contrat d'apprentissage entre Mathurin Chapperon, peintre de Tours, et Fleury Cirebon (1502). — Lorin et Lartigue, peintres du duc d'Épernon (1618-1624). — Les Sarazin, Michel Corneille et Jean Sevestre (1657-1677). — Pierre Puget, ses travaux à la cathédrale de Toulon (1659-1682). — Sébastien-René, Paul-Ambroise et René-Michel Slodtz, Dumont le Romain et François Boucher (1751-1754). — Lettre écrite de Saint-Lazare par l'architecte Belanger (1794). — Le musée des portraits d'artistes, état de 342 portraits de peintres, de sculpteurs, d'architectes, de graveurs, etc. — Epitaphes de peintres relevées dans les cimetières de Paris. — REVUE DES ARTS DÉCORATIS (avril). Ant. Proust : Avertissement. — V. Champier : Paul Baudry, décorateur. — E. Muntz : De l'ornementation dans les mosaïques de l'antiquité et du moyen âge. — E. Guillaume : Un programme pour l'enseignement du dessin. — Raffalovich : Le musée des arts décoratifs à Berlin. — REVUE BRITANNIQUE (mars). Le feld-maréchal lord Strathnairn. — Hellen Clifford : Le canal indo-européen et la navigation de l'Euphrate et du Tigre. — La fédération impériale britannique. — L'armée turque. — REVUE CELTIQUE (janvier). D'Arbois de Jubainville : Des attributions judiciaires de l'autorité publique chez les Celtes. — Ernault : L'individualisme dans le langage breton ; le breton et l'argot. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (15 mars). Belsheim : L'évangile de saint Marc. — Rousse : Les *Satires* de Perse. — Martha : Archéologie étrusque et romaine. — Pernice : L'administration de la justice sous l'empire romain. — Berger : La bible française au moyen âge. — Decrue : Anne de Montmorency. — (22 mars). Merlo : De l'état présent de la grammaire aryenne. — Schuchardt : Des lois phonétiques. — Kiessling : Horace. — De Jaurgain : Arnaud d'Oihenart et sa famille. — Humbert : Molière jugé par les écrivains anglais. — (29 mars). Byrne :

Principes généraux de la structure du langage. — Prost : La Lorraine et l'Allemagne. — Müller : Les commencements de l'ordre des Franciscains. — Tobler : Chants populaires suisses. — Larroumet : Le *Cid*. — Nerrlich : Correspondance de Ruge. — REVUE DE DEMAIN (mars). De Tistenay : Jean Richepin. — H. Fèvre : Vers. — V. B. : Wagner et la presse parisienne. — REVUE DES DEUX MONDES (15 mars). E. Renan : Les origines de la Bible. — Bardoux : La bourgeoisie française sous le Directoire et le Consulat. — Blaze de Bury : Le poète Grillparzer et Beethoven. — E. Lavisse : Études sur l'histoire d'Allemagne ; la foi et la morale des Francs. — De Varigny : Louis Riel et l'insurrection canadienne. — Ganderax : 1802, de M. Renan à la Comédie-Française et le théâtre de Victor Hugo. — (1er avril). Souvenirs du duc de Broglie ; les Cent-Jours et la Restauration. — V. Duruy : Le développement de l'idée religieuse en Grèce. — Wuarin : Le socialisme anglo-saxon et son nouveau prophète. — Fouillée : Le plaisir et la douleur au point de vue de la sélection naturelle. — Valbert : Henri Heine et ses derniers biographes allemands. — Brunetière : La jeunesse de Condé. — REVUE GÉNÉRALE (15 mars). A. Martinet : Les anarchistes allemands en Suisse et la *Freheit*, de Most. — Leclaire : La faculté des lettres de Nancy et le sanscrit. — Les *Dames de Croix-Mort*, par G. Ohnet. — (1er avril). H. d'Ideville : Le comte Pellegrino Rossi (1787-1848). — Martineau : La question irlandaise au point de vue irlandais. — De Laveleye : Wurtzbourg. — H. Quet : Études sociales philosophiques et morales d'après M. Gendre. — Ch. de Larivière : La *Morte*, par Octave Feuillet. — REVUE DE L'HISTOIRE DES RELIGIONS (janvier-février). Ploix : Les mythes de Kronos et de Psyché. — De Faye : De l'influence du démon de Socrate sur sa pensée religieuse. — Regnaud : Origine du mot Saturnus. — Feer : De l'importance des actes de la pensée dans le bouddhisme. — REVUE LITTÉRAIRE (mars). J.-H. Castaing : Le clergé français réfugié en Angleterre (F.-X. Plasse). — V. Canet : Molière (P.-A. Sengler). — *** *Mariate quotidianum* (Joseph Calasanctii). — Baron René de France : L'Adieu (Ch. Calemard de la Fayette). — L. Aubineau : Les sentiers inconnus (Eug. Rostand). — H. L. M. : Les sciences morales et archéologiques à l'Institut. — REVUE DU MONDE LATIN (avril). Contre-amiral Mouchez : Le centenaire d'Arago. — Baronne de Guldencrone : L'Achaïe féodale. — Rostrituerto : M. Canovas del Castillo. — REVUE PHILOSOPHIQUE (avril). Bouillier : Y a-t-il une philosophie de l'histoire ? — Penjon : La métaphysique de Lotze. — Lesbazeilles : Les bases psychologiques de la religion. — Tannery : A propos de la loi de Weber. — Egger : La perception de l'étendue par l'œil. — Douliot : Sur l'image rétinienne. — Critique de la théorie des figures et modes du syllogisme. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (13 mars). J.-J. Weiss : La République et les princes. — Bréal : Comment on apprend les langues étrangères. — Dreyfus : Le juif au théâtre. — *De New-York à la Vera-Cruz*, par J. Leclercq. — *Roumélie et Bulgarie*, par M. Hugonnet. — Assolant. — (20 mars). Aulard : Histoire de la Révolution française ; Cours d'ouverture. — Meyer : La question agraire. — De Bonnières : Arabi pacha à Ceylan. — *Les critiques ou les juges jugés*, par Barbey d'Aurevilly. — (27 mars). Réunion de l'association des étudiants. — Barbey d'Aurevilly : Mozart. — Hugues Le Roux : Reprise de *Zaïre ;* le *Modèle*. — REVUE RÉTROSPECTIVE (1er avril). Archives de la Bastille ; Rapports de la police secrète, de 1724 à 1736 ; Le pacte de famine, faits divers, nouvelles de Paris, de la province et de l'étranger, bruits de la cour et de la ville, anecdotes sur le duc de Bourbon, Mme Prie, les frères Pâris de Montmartel, etc., etc. — (15 avril). Lettres du duc Victor de Broglie à Geoffroi Schweighœuser (1804-1811). — Lettres de la marquise d'Argenson et de René d'Argenson à Geoffroi Schweighœuser (1816). — REVUE SCIENTIFIQUE (13 mars). Le fusil à répétition. — Heckel : Les plantes et la théorie de l'évolution. — Kleiber : La vitesse moyenne de l'homme. — (20 mars). Pellat : Machines électriques anciennes et modernes. — Simonin : Les Indiens des États-Unis. — Winnicki : Un voyage au Caméroons. — Le laboratoire de M. Pasteur. — (27 mars). De Lapparent et Faye : L'écorce terrestre et la distribution de la pesanteur. — Moissan : Les fluorures du phosphore. — Hérail : La tige des dicotylédones. — Gazin : Le déboisement des montagnes en Savoie. — REVUE DES TRADITIONS POPULAIRES (n° 1). Dictons sur le mois de janvier. — A. Bon : Les trois mineurs, légende d'Auvergne. — P. Sébillot : L'enfance du pêcheur. — Fison : Devinettes de Fidji. — Le Calvez : Les gâteaux d'étrennes en basse Bretagne. — Guillon : Devinettes de la Bresse. — Du Cleuziou : Une inscription contre les loups-garous.

SPECTATEUR MILITAIRE (15 mars et 1er avril). L. Brun : De l'avancement. — Odier : Tactique triangulaire. — Lehautcourt : La défense nationale dans le Nord ; la bataille d'Amiens. — Luttes de la Serbie pour conquérir son indépendance. — Caillol : Simplifications à l'instruction provisoire relative à la correspondance par signaux. — Wolff : Souvenirs de l'expédition du Mexique. — Grandes manœuvres d'automne.

LA VOGUE (11 avril). St. Mallarmé : Pages oubliées. — P. Verlaine : Écrit en 1875. — Villiers de l'Isle-Adam : Souvenirs occultes. — Léo d'Orfer : P. Bourget — (18 avril). D'Alembert : Sur la rime. — Léo d'Orfer : Paul Verlaine. — P. Verlaine : Les poètes maudits. — Kanh : L'esthétique du verre polychrome.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

PUBLICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES ÉTRANGÈRES

nouvellement parues.

Allemagne. — *Neuer Anzeiger für Bibliographie und Bibliothekswissenschaft*, de J. Petzholdt, publié par J. Kürschner. XLVIIe année, fasc. 1. Stuttgart, Spemann. — Prix : 14 francs.

Allgemeine Bibliographie der Staats- und Rechtswissenschaften. XIXe année, n° 1. Berlin, Puttkammer et Mühlbrecht, gr. in-8°. — Prix : 5 francs.

R. Denifle : *Die päpstlichen Registerbände des 13. Jahrhunderts*. Berlin, Weidmann, 105 p. gr. in-8°. — Prix : 3 francs.

K. Dziatzko : *Instruktion für die Ordnung der Titel im alphabetischen Zettelkatalog der königlichen und Universitäts-Bibliothek zu Breslau*. Berlin, Asher. 74 p. gr. in-8°. — Prix : 5 francs.

W.-C. Helmrich : *Katalog der Bibliothek des Oberlandesgerichtes in Iena.* Iena, H. Pohle, in-8°.

F.-X. Lehmann : *Die Literatur für vaterländische Naturkunde im Grossherzogthum Baden.* Carlsruhe, Braun, 44 p. in-8°.

P.-É. Richter : *Verzeichniss der neuen Werke der königlichen öffentlichen Bibliothek zu Dresden.* Dresde, Warnatz et Lehmann, 70 p. gr. in-8°.

Roth : *Die Druckerei zu Eltville im Rheingau und ihre Erzeugnisse.* Augsbourg, 30 p. gr. in-8°.

Schulz : *Allgemeines Adressbuch für den deutschen Buchhandel.* Leipzig, O.-A. Schulz, gr. in-8°. — Prix : 17 fr. 50.

Vierteljahrs-Kataloge (Catalogues trimestriels de la maison Hinrichs de Leipzig). Octobre-décembre 1885 : Sciences de l'ingénieur, mines et usines. — Économie rurale, sylviculture et chasse. — Sciences militaires, chevaux. — Médecine et sciences naturelles. — Pédagogie, éducation. — Théologie et philosophie.

Angleterre. — T. Greenwood : *Free public libraries, their organisation, uses and management.* Londres, Simpkin, 456 p. in-8°. — Prix : 6 francs.

London Catalogue of periodicals, newspapers and transactions of various societies for 1886. Londres, Longmans, gr. in-8°. — Prix : 1 fr. 25.

Newspaper Press Directory and advertiser's guide for 1886. Londres, Mitchell, 262 p. in-8°. — Prix : 2 fr. 50.

J. Rogers Rees : *The pleasures of a bookworm.* Londres, Elliot Stock, 201 p. in-8°. — Prix : 5 fr. 70.

J. Sibree : *A Madagascar Bibliography.* A list of publications in the Malagasy language and a list of maps of Madagascar. Londres, Trübner, 92 p. in-8°. — Prix : 6 fr. 25.

Trübner's American, European and Oriental Record. A register of the most important works published in North and South America, India, China, Europa and the British colonies, with occasional notes on german, dutch, danish, french, italian, spanish, portuguese, russian and hungarian literature. New series, t. VII, nos 1 et 2. Londres, Trübner. — Prix : 6 fr. 25.

W.-E.-A. Axon : *Books and reading.* Book-lore, février 1886.

W. de Gray Birch : *The late Samuel Birch.* A collection of the principal biographical notices of Dr Birch, which have appeared in the British and Foreign Press, with a bibliography of his literary works, portraits and an introduction. Londres, Trübner, in-8°. — Prix : 3 fr. 75.

Dictionary of Painters and Engravers, bibliographical and critical. By M. Bryan. Nouvelle édition par R.-E. Graves. Vol. I. A-K. (Bell et sons.)

Autriche. — A. Schlossar : *Die Literatur der Steiermark in historischer, geographischer und ethnographischer Beziehung.* Graz, chez F. Goll, 171 p. gr. in-8°. — Prix : 7 fr. 50.

Espagne. — J. Miro : *Catálogo de manuscritos españoles.* Série I, nos 1 à 647. Madrid, Murillo, 88 p. in-4°. — Prix : 6 francs.

Italie. — *Il Bibliofilo.* Anno VII, 1886. Bologna, Società tip. già compositori, gr. in-8°.

Enr. Casti : *Biblioteca provinciale Salvatore Tommasi nell' Aquila degli Abruzzi.*, Relazione finale nell' anno 1884-85.

Ant. Flandrina : *Programma per una scuola di paleografica e diplomatica in Palermo.* 30 p. in-16. Palermo.

Indice delle memorie pubblicate negli annali delle Università toscane. Pise, Nistri, 12 p. in-8°.

Raim. di Soragna : *Bibliografia storia e statutaria delle provincie Parmensi.* Fasc. 1er. Parme, L. Battei, 253 p. in-8°. — Prix : 5 francs.

Ern. Valentini : *Manuale del bibliotecario,* ove sono regole pratiche per ordinare, dirigere e conservare le biblioteche. Roma, E. Perino, 52 p. in-8°.

Valsecchi : *Bibliografia analitica degli statuti di Albenga.* Albenga, tip. Craviotto, 700 p. in-8°. — Prix : 10 francs.

Ant. Vismara : *Bibliografia di Achille Mauri.* Milano, 31 p. in-16.

Giac. Manzoni : *Annali tipografici dei Soncino.* Parte II. Bologna, G. Romagnoli.

Giov. Pansa : *L'invenzione degli occhiali rivelata dá documenti e dalla bibliografia.* (*Il Bibliofilo*, anno VII, n° 2.)

Regolamento per le biblioteche pubbliche governative del 28 octobre 1885. Roma, Bencini.

Suisse. — *Bibliographie und literarische Chronik der Schweiz.* XVIe année, n° 1er. — Prix : 3 francs.

Supplément au catalogue de la bibliothèque municipale d'Aarau. Aarau, Sauerländer.

Ed. Roth : *Inventaire sommaire des documents relatifs à l'histoire de la Suisse,* conservés dans les archives et bibliothèques de Paris. Publié par ordre du haut Conseil fédéral suisse. Partie II, 1610 à 1648. Berne, S. Collin, 645 p. in-4°.

Russie. — *Bibliographie russe,* rédigée par N. Lissowsky. IIe année, publication nouvelle, gr. in-8°. — Prix : 15 francs. Saint-Pétersbourg, Posrednik, Fontanka, 75.

Rossica und Baltica. Verzeichniss der in und über Russland und die baltischen Provinzen im Jahre 1885 erschienenen Werke in deutscher, französischer und englischer Sprache. IIe année. Publié par F. Szczepanski, à Saint-Pétersbourg.

Pays-Bas. — *Études archéologiques, linguistiques et historiques,* dédiées à M. le docteur C. Leemans, à l'occasion du cinquantième anniversaire de sa nomination aux fonctions de directeur du musée archéologique des Pays-Bas. Leyde, E. Brill, in-fol.

Bibliographische Adversaria. Tome V, fasc. 6 et 7. La Haye, M. Nyhoff, in-8°. — Prix : 0 fr. 70.

R.-J. Schierbeck : *Het boekverkoopers college te Groningen* (Le comité des libraires de Groningue, 1860-1885). Discours commémoratif prononcé le 30 décembre 1885, 58 p. in-8°.

États-Unis. — *Harvard University Bulletin,* edited by Justin Winsor. Vol. IV, n° 4, gr. in-8°.

Library Bulletin of Cornell University. Vol. Ier, n° 13, gr. in-8°. Ithaca, 1885.

The Library Journal. Vol. XI. Organe officiel de l'asso-

ciation des bibliothécaires des États-Unis. New-York, in-4°. — Prix annuel : 26 francs.

Report of librarian of the Maimonides library. New-York, 23 p. gr. in-8°.

Justin Winsor : *Eighth Report of Harvard University Library.* 9 p. in-8°.

G.-M. Abbot : *Contributions toward a bibliography of the civil war in the United States.* Regimental histories. Philadelphia, 34 p.

H. Carrington Bolton : *Index to the literature of Uranium (1789-1885)*, from the Smithsonian Report for 1885. Washington, Government printing office, 36 p.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES

Allemagne. — *Centralblatt für Bibliothekswesen.*

Avril : Die Uebersetzungsliteratur Unter-Italiens in der normannisch-staufischen Epoche, von Otto Hartwig. — Die Bibliotheksdiener, von E. Förstemann.

Deutsche Revue.

Avril : E. Eckstein : Das moderne Illustrationswesen. — L. Pasteur : Mittheilungen über die Tollwut.

Deutsche Rundschau.

Avril : H. Brunn : Raphael's sixtinische Madonna. — W. Wundt : Das Sittliche in der Sprache. — A.-E. Schönbach : Ueber die amerikanische Romandichtung der Gegenwart. — E. Schmidt : Frau Rath Göthe.

Nord und Süd.

Avril : W. Lübke : Heinrich Schliemann und seine Entdeckungen. — Paul Lindau : Ein Ausflug nach Paris.

Angleterre. — *The Academy.*

13 mars : The letters of George Sand. — Prof. Seeley's history of Napoleon. — Sapho, translated from the French.

20 mars : M. Ward's Translation of Amiel's Journal. — La philosophie religieuse du Mazdéisme sous les Sassanides, par L.-C. Casartelli. — L'Asie occidentale dans les inscriptions assyriennes, par A. Delattre. (Bruxelles, Vromant.)

27 mars : Swinburne's Study of Victor Hugo. — Costume in England, by M. Fairholt.

The Athenæum.

13 mai : Swinburne's Monography on Victor Hugo. — La morte, par Octave Feuillet.

20 mars : The choice of books. — A dictionary of Islam.

27 mars : Courthope's edition of Pope. — The Huguenots in England. — Lang's letters to dead authors.

Book-Lore.

Mars : William E.-A. Axon : Books and reading. — The Wodhull library. — What is a Bookworm. — The Adventures of John R. Jewitt. — The Faust of Chamisso. — Copyright in letters.

Avril : Shelley and Vegetarianism. — Chinese books and bookmakers.

The Contemporary Review.

Avril : The pre-raphaelite Brotherhood. — The Quarterly Review and the old testament revision. — E.-A. Freeman : Things, names and letters.

The Gentleman's Magazine.

Avril : E. Clodd : Matthew Arnold's Poetry.

The National Review.

Avril : G. Edmundson : Henri Conscience. — Perceval C. Gausson : The spirit of the age.

The Saturday Review.

13 mars : Anciens et modernes, par Paul de Saint-Victor. — Victor de Laprade, sa vie et ses œuvres, par E. Biré.

20 mars : Grands peintres français et étrangers. Paris, Goupil.

27 mars : Les dames de Croix-Mort, par G. Ohnet. — Cléopâtre, par H. Gréville.

Walfords Antiquarian.

Mars : Our early antiquarians : Elias Ashmole. — The ordinary from Mr. Thomas Jenyn's books of armes. — Archæological discoveries in Russia. — Oliver Cromwell's bible.

Avril : An old newspaper. — Satirical almanaks. — The *Titurel* of Wolfram von Eschenbach. — Il cavaliere Bernini. — Autograph letters.

Italie. — *Il Bibliofilo.*

Février : L'invenzione degli occhiali rivelata da' documenti e dalla bibliografia. — Opuscoli nuziali. — Della Tipografia Jesina dal suo rinnovamento sulle scorcio del. XVI secolo insino alla meta del presente. — Documents sur l'histoire des arts et des artistes à Crémone aux XVe et XVIe siècles, par Louis Courajod.

Mars : Di un codice Trivigiano. — Libri bruciati e libri salvati delle prime tipografie cremonensi. — Varieta archivistiche e bibliografiche. — Miniature. — Gara di contraffazioni trecentistiche tra padre e figlio Leopardi.

Il Filotechnico.

15 février : Garelli della Morea : Italia e Grecia. — A. Perrero : I genitori del Re Carlo Alberto. — V. Carrera : Carlo Goldoni a Torino. — La peinture italienne, par G. Lafenestre. — Architettura del medio evo in Venezia.

Giornale di erudizioni artistica. (Nuova serie. Vol. Ier, n° 1.)

Compromesso in Bramante e sentenza di lodo da lui pronunciata. — Giunte ai Pittori di Foligno. Documenti. — Nuovi documenti su Cola dell' Amatrice. — Documenti per la Storia dell' Università di Perugia. — Dell pubblico Orologio construito in Perugia nel 1443-44. (*Citta di Castello, S. Lapi, tipografo editore.*)

Nuova Antologia.

Avril : Roberto Burns. — Parte prima : La poesia inglese dal 1750 al 1780. — Le idee moderne in Inghilterra, la vita e i canti del Burns, par G. Chiarini. — G. Setti : Una recente escursione in Grecia. — P. Lioy : Costumi dell Insetti. — Dalle « Rane » di Aristofane; saggio di traduzione, par A. Franchetti.

Revue internationale (Florence).

25 février : L. de Laigue : Une excursion aux ruines des bains romains de Massa-Ciuccoli. — L. Nocentini : La Chine

et l'Orient romain. — L. Bochkovitch : L'empereur Étienne Douchan de Serbie et la péninsule balkanique au XIVe siècle.

10 mars : Édouard Delpit : Amour de paille. — Mikaïl Achkinasi : Les juifs devant la loi russe.

25 mars : Henri Boland : Le Canada et les Canadiens, pages d'histoire. — Sainte Catherine de Sienne, sa vie et son rôle dans l'Italie du XVIe siècle. — Matilde Serao : Lucia Altimare (*Fin*).

Rivista critica della letteratura italiana.

Janvier : M. A. Canini : Il libro dell' amore, poesie italiane e straniere raccolte. — E. Penco : Storia della letteratura italiana. — Nozze. — Rimini. — Todros.

Février : N. Angeletti : Cronologia delle opere minori di Dante. — F. Gilbert de Winckels : Vita di Ugo Foscolo. — E. Lamma : El dialogo di Salomon e Marcolpho. — C. Braggio : Antonio Isani, umanista del secolo XV.

Suisse. — *La Lecture.*

Avril : Le naturalisme de boudoir.

Revue de Genève.

Mars : Herzen : Les conditions physiques de la conscience. — J. Vuy : Esquisses et souvenirs; le 7 octobre 1846. — Delhorbe : Réforme scolaire.

Revue suisse.

Avril : A. Naville : Attention et distraction, causerie psychologique. — A. de Verdilhac : Le Mexique et la civilisation aztèque. — Mémoires de J.-N. Dufort, comte de Cheverney. — François Miron et l'administration municipale de Paris sous Henri IV, par A. Miron de l'Espinay. — Le livre de fortune, par Ludovic Lalanne — Le style Louis XIV, par A. Genevay. — Le marquis de Clermont-Tonnerre, par Camille Rousset. — Dictionnaire des émailleurs; dictionnaire des marques et monogrammes de graveurs.

États-Unis. — *The Atlantic Monthly.*

Avril : Shylock vs. Antonio; a brief for Plaintiff on appeal. — Historical methods. — Madame Mohl's Salon. — Some French illustrations : Le monde pittoresque et monumental, par A. Villars; Oliver Goldsmith : Le vicaire de Wakefield, traduction nouvelle et complète, par B.-H. Gausseron.

The library Journal (*New-York*).

Vol. XI, n° 1er : Poore's catalogue of Government publications. — Library cooperation and index to periodicals. — Newcastle-upon-Tyne, Card Catalogue. — Notes on Mr. Schwartz's classification and notation. — Books and the public library.

N° 2 : The dui-decimal classification and the « relativ » index. — The proposed N Y. free public library. — Congressional library building (avec plans et élévation).

The Nation (*New-York*).

4 mars : Eugène Delacroix, par lui-même — Hans Holbein, par Jacques Rousseau.

18 mars : Le suicide dans l'antiquité et dans les temps modernes, par G. Garrisson.

The North American Review.

Mars : Henri Greville : Modern french fiction.

The Book Buyer.

Février : Some american book-plates. — Authors at work.

NOUVEAUX JOURNAUX.

Allemagne. — Les « Christmas numbers » des grands journaux illustrés de Londres et les publications annuelles du *Figaro illustré* ont donné l'idée à un éditeur de Berlin de publier sous le titre : *le Monde colorié* un journal de famille hebdomadaire, du format des grands journaux illustrés. La livraison du *Monde colorié* comprend quatre pages chromolithographiées et huit pages de texte et ne coûte que 15 centimes.

— Un journal exclusivement consacré à l'assyriologie paraît à Leipzig chez M. Schulze, sous le titre : *Zeitschrift für Assyriologie.*

— Depuis le 1er janvier, le journal *Das Tribunal*, Zeitschrift für praktische Strafrechtspflege, paraît en livraisons mensuelles. Hambourg, J.-F. Richter.

Angleterre. — Le *Journal of the National Indian Association* se publie depuis le 1er janvier dernier sous un nouveau titre : *The Indian Magazine* (Kegan, Paul et Trench).

Italie. — Nous venons de recevoir un numéro d'un nouveau journal littéraire : *Il Filotecnico* que publie la Société philotechnique de Turin. *Il Filotecnico* paraît le 15 de chaque mois, le prix de l'abonnement annuel est de 12 fr. 50.

Giornale di erudizione artistica, per cura del prof. Adamo Rossi. Nuova serie, vol. I. Journal mensuel, prix : 16 fr. 20. Citta di Castello, S. Lapi, tipografo editore.

Hongrie. — *La presse en Hongrie.* Il se publie actuellement en Hongrie 516 journaux hongrois, 160 allemands, 45 slaves, 27 roumains, 7 italiens, 2 français et un journal hébreu, soit en tout 708 publications périodiques.

États-Unis. — Une *Political Science Quarterly*, publiée par la Faculté des sciences politiques de Columbia College New-York), paraît actuellement chez MM. Ginn, éditeurs.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 mars au 15 avril 1886)

AUTORITÉ. Avril : 8. Les officiers hommes de lettres. 13. Les Mémoires d'une époque.

DÉBATS. Mars : 16. Reinach : *Traité d'épigraphie grecque.* — Cagnat : *Cours élémentaire d'épigraphie latine.* — Decharme : *Mythologie de la Grèce antique.* — Harrisson : *Introductory studies in Greckart.* 19. de Molinari : La Jamaïque. 20. Notes sur Hamlet. 21. de Molinari : Christophe Colomb et Colon. 23. Un Crime d'amour, par M. P. Bourget. 26 Mars et 7 Avril : de Molinari : L'Isthme de Panama. 27. *La Russie souterraine*, par Stepniak. — *Paroles d'un Révolté*, par Kropotkine.

XIXe SIÈCLE. Mars : 16. Paul de Saint-Victor. 17. M. Dubus de Laforest et les poursuites contre son livre, *Le Gaga*. 18. La Censure russe. 27. Les *Sensations d'art*, de M. Barbey d'Aurevilly. — Avril : 2. Les traditions populaires. 12. Physiologie du bibliophile. 15. La mère de Tourgueneff.

ÉCHO DE PARIS. Avril : 6. *L'Œuvre*, par M. Emile Zola.

ÉVÉNEMENT. Avril : 4. Marcel Frescaly (M. Palat).

FIGARO. Mars : 18. M. Hetzel. 27. Excentriques disparus : le Chodruc-Duclos de l'Université. — Avril : 5. Ph. Gille : A propos de l'*Œuvre*. 9. de Bonnières : Le romancier des dames ; M. Octave Feuillet. 10. Les Souvenirs du duc de Broglie.

FRANÇAIS. Mars : 18. Le roman en province. 19. Les Archives nationales. 26. V. de Laprade. 29. Journal du général Gordon. — Avril : 8. Discours et réquisitoires de M. Dupré-Lasalle. 9. *La première Invasion prussienne*, par A. Chuquet. 12. *Théâtre en liberté*, par V. Hugo.

FRANCE. Mars : 17. F. Sarcey : Les Mémoires de Cora Pearl. — Avril. 1er. M. Robert Caze. 8. L'apothéose du feuilleton.

FRANCE LIBRE. Mars : 19. Un romancier polonais, M. Sienkiewicz — Avril : 10. Henri Rochefort et A. Wolff. 12. L'*Alpe homicide*, par M. Hervieu.

GAGNE-PETIT. Mars : 16. F. Sarcey : Jules Vallès. 19. Ch. Bigot : Hetzel. 25. F. Sarcey : Encore Lamartine. 31. Ch. Bigot : *Le Théâtre en liberté*. — Avril : 5. Ch. Bigot : L'*Œuvre*. 13. F. Sarcey : Lettres de Dickens.

GAULOIS. Avril. 5. *Le baiser de Maïna*, par R. de Bonnières.

GAZETTE DE FRANCE. Mars : 19. Dancourt : Le journaliste Escande. 20. de Pontmartin : *Histoire des Princes de Condé*, par le duc d'Aumale. 22. Collections et Collectionneurs. 23-30. Le Journalisme en Angleterre. 23. L'*Opposition libérale sous l'Empire*, par M. Darimon. 25. Dancourt : La première *Revue de Paris*. 27. *Anciens et Modernes*, par P. de Saint-Victor. — Avril : 1er. Le *Théâtre en liberté*. 3. *Lettres inédites de Marie Leczinska et de la duchesse de Luynes au président Hénault*, par V. des Digueres. 9. Mme la marquise de Blocqueville. 10. de Pontmartin : Les *Sentiers unis*, par Rostand.

GAZETTE DES TRIBUNAUX. Mars : 28. Jean-Paul Richter. — Avril : 1er. L'*Université d'Orléans pendant sa période de décadence*, par M. Loiseleur.

GIL BLAS. Mars : 22. Les Romans de la Jeunesse. 29. L. Ulbach : V. Hugo posthume. — Avril : 7. Nestor : Les journalistes. 12. M. Octave Feuillet.

JUSTICE. Mars : 20. Histoire de la Révolution française ; cours de M. Aulard. 22. Les Mémoires du comte de Cheverny. 28. Enquêtes de romanciers. 31. M. Robert Caze. — Avril : 5. Rabaut Saint-Etienne, historien et pédagogue. 12. La poésie historique pendant la Révolution.

LIBERTÉ. Mars : 19. *Les James de Croix-Mort*, par G. Ohnet. 31. *Lettres d'amour d'Henri IV*, publiées par M. de Lescure.

MONITEUR UNIVERSEL. Mars : 16. *La Morte*, par Oct. Feuillet. 22. Lettres intimes de lord Beaconsfield. — Avril : 5. *Le Théâtre en liberté*, par V. Hugo.

NATIONAL. Mars : 28. Soixante ans de souvenirs ; ma jeunesse, par Legouvé. — Avril : 12. *Le Théâtre en liberté*, par V. Hugo. 13. *A travers la Chine*, par M. Rousset.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Mars : 19. La découverte de l'Acropole d'Athènes. 22. L'*Europe et la Révolution française*, par A. Sorel. 26. M. Jamin. 30. *Le Théâtre en liberté*. — Avril : M. Robert Caze. 3. *Notre France*, par Michelet. 13. Le général Rigau (1758-1820).

SIÈCLE. Mars : 16. La Société des gens de lettres. 18. *Les Bibles de l'humanité*, par M. Leblois. 21. *Nos Révolutionnaires*, par Ph. Audebrand. 22. La Critique théâtrale contemporaine. 23. Vercingétorix, le héros gaulois. 26. Les Mémoires du comte de Cheverny. 31. *Scènes de la Révolution française*, par M. François. — Avril : 6. *Le Théâtre en liberté*. 7. La Coiffure des femmes. 10. Le peintre Gleyre.

SOLEIL. Mars : 18. Jules Hetzel. 22. *Les Comédiens en France au moyen âge*, par Petit de Julleville. — Avril : 5. Stahl et son œuvre. 12. *Le Théâtre en liberté*.

TEMPS. Mars : 16. La physiologie psychologique. 24. Armand Baschet. 26. Les Hymnes nationaux. 30. Le professeur Seeley, sur Napoléon. — Avril : 2. Trois amis de Henri Heine.

UNIVERS. Mars : 23. *Histoire du cardinal Pie*, par Mgr Baunard.

VOLTAIRE. Avril. 7. *Happe-Chair*, par C. Lemonnier.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois de mars 1886

DATE DU DÉPOT.	TITRES DES JOURNAUX.	GÉRANTS.	IMPRIMEURS.
1.	*Le Discret*, journal d'annonces	Mérelle.	Coudray.
	Médaillons révolutionnaires	Roux.	Pauvert.
	Programme public gratis	Laroche.	Cusset.
	Le Renseignement, journal de courses	Merley.	Eloy.
3.	*La Côte-d'Or à Paris*	Daubourg.	Daubourg.
4.	*La Panthère des Batignolles*	Vergès.	Canaux.
	Le Nouveau-Né	Guy.	Guy.
	Le Spectateur	Dreuilhe.	Dreuilhe.
	L'Œuvre du placement gratuit	Mainfroy.	Mainfroy.
5.	*L'Hygiène*, journal des familles	Barenne.	Daix.
6.	*Bulletin municipal officiel de la Ville de Paris*	Macé.	Brochin.
	Le Vote	Brunet.	Hourdequin.
8.	*Le Magnétisme*	Grujon.	Schlœber.
	La Boîte aux idées	Miot.	Cusset.
	Le Sans-Souci	Bloncourt.	Bloncourt.
	Le Moniteur des Syndicats agricoles	Domergue.	Blot.
	L'Union des Syndicats agricoles	Domergue.	Blot.
	Journal des Syndicats agricoles	Domergue.	Blot.
	L'Avenir de l'Agriculture	Domergue.	Blot.
	La Correspondance Azula	Charon.	Kugelmann.
9.	*L'Avenir diplomatique*	Morlas.	Alcan-Lévy.
	L'Avenir industriel	Peyrusson.	Meyer.
12.	*La Villégiature*	Coutris.	Balitout.
15.	*L'Écrin artistique*	Monties.	Delatour.
	L'Image	Grenot.	Rougier.
16.	*Le Témoin*	Demoule.	Demoule.
	Le Journal	Renoir.	Blot.
17.	*Le Petit bulletin de l'Epicerie*	Pouhin.	Pouhin.
18.	*Le Soldat laboureur*	Jouve.	Cusset.
	Archives d'hydrologie	Hurel.	Lanier.
19.	*Journal du Parfait Tailleur*	Brocci.	Morellet.
	L'Économie commerciale	Sagourin.	Michels.
	Le Mouvement économique	Piogé.	Michels.
20.	*Le Légitimiste*	Vigneulle.	Kugelmann.
	L'Instrumental	Couesson.	Blot.
	L'Écho populaire	Romey.	Brenner.
	La Courte Échelle	Goneau.	Mayer.
21.	*La Vérité judiciaire*	de Boisville.	Schiller.
23.	*La Revue de demain*	Tisserand.	Noblet.
	Le Tuyau	Picard.	Marot.
24.	*Nouvelles archives d'obstétrique et de gynécologie*	Alcan.	Brodard.
25.	*Le Propriétaire chrétien*	Guillebert.	Pillet.
26.	*Gazette des Expositions*	Bloncourt.	Bloncourt.
	Le Génie	Vignolle.	Kugelmann.
27.	*Le Moniteur de l'Union des Syndicats agricoles*	Domergue.	Blot.
	Le Syndicat agricole	Domergue.	Blot.
	Paris-Revue	Biqual.	Champenois.
	La Politique française	Montprofit.	Dubuisson.
	Revue de l'Afrique française	Poinssot.	Protat.
	Le Guide de l'Espagne	Urban.	Reiff.
29.	*Le Capital*	Gabert.	Meyer.
	L'Alliance musicale	Lafleur.	Lafleur.
	Le Réverbère	Burgues.	Dubuisson.
	La Muselière	Guillemaut.	Murace.
	L'Industrie agricole	Etienne.	Boudet.
	L'Esprit Parisien	Bédenel.	Cusset.

L'Administrateur-Gérant : A. SAUPHAR.

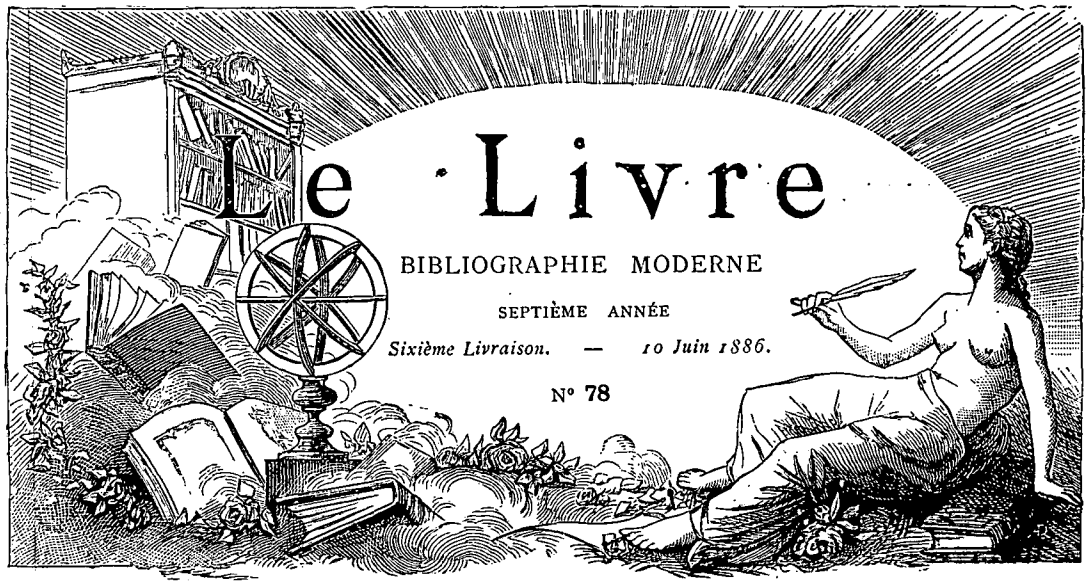

L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE.

SOMMAIRE GÉNÉRAL

La Fin de Satan (de Victor Hugo), par B.-H. Gausseron. — **Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Bibliographie-Mélanges. — Histoire. — Livres d'amateurs. — Beaux-Arts. — Géographie. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.**

LA FIN DE SATAN[1]

SATAN, vaincu par Dieu, est précipité dans l'immensité noire de l'abîme. Le poète l'a vu de son œil visionnaire, et il en reproduit l'image en trois vers d'une intensité de relief et de couleur que ne saurait dépasser nul art plastique :

> Il tombait foudroyé, morne, silencieux,
> Triste, la bouche ouverte et les pieds vers les cieux,
> L'horreur du gouffre empreinte à sa face livide.

Un mot lui échappe dans cette première période de sa chute. Il crie : « Mort ! »

> Ce mot plus tard fut homme et s'appela Caïn.

Rencontrant un roc qui surplombe le vide, il s'y cramponne et y fait la première station de sa descente dans la nuit. Là, il entend une voix d'en haut :

> Les soleils s'éteindront autour de toi, maudit!

Il redresse la tête et répond :

> Tu mens! — Ce mot plus tard fut l'âme de Judas.

La foudre gronde. Il rit et crache du côté du tonnerre.

> ..... Ce crachat fut plus tard Barrabas.

Cependant sa chute recommence, et à mesure qu'il tombe, les soleils, dont il apercevait la lueur aux régions quittées, disparaissent, et la froide opacité des ténèbres s'épaissit.

> Il dit : — Enfer! — Ce mot plus tard créa Sodome.

Ainsi s'incarne le Verbe du Mal.
Seul un astre brillait encore faiblement dans

1. *La Fin de Satan*, par Victor Hugo. Un vol. in-8°. Paris, J. Hetzel et Ce et A. Quantin; 1886. — Prix : 7 fr. 50.

l'espace. Satan, dans sa soif de lumière, fait des efforts désespérés pour monter jusqu'à lui.

. . . . . Pendant dix mille années,
Tendant son cou livide et ses mains forcenées,
Il vola. . . . . .

Il l'atteignait, quand, désespoir ! il le vit pâlir et s'effacer.

Et l'archange comprit, pareil au mât qui sombre,
Qu'il était le noyé du déluge de l'ombre ;
Il reploya son aile aux ongles de granit
Et se tordit les bras. Et l'astre s'éteignit.

Tel est le début du drame. Ni Dante ni Milton n'ont rien de plus grand dans l'horrible et l'épouvantement.

Ce livre est un drame, en effet, drame gigantesque et formidable, dont la scène, comme celle de nos vieux *Mystères*, est triple : l'enfer, la terre, le ciel.

Le plan s'en dessine en linéaments grandioses dès l'exposition. Le monde a subi le déluge et en est sorti, le chaos n'en ayant pas voulu. Alors, quand

. . . Tout était hagard, morne et sinistre encore,

un spectre femme, la fille de Satan, que les Hébreux nommèrent Lilith et les Égyptiens Isis, dit à l'archange frappé :

O père ! j'ai sauvé les trois germes du crime !

Elle a déterré, là où Caïn les avait enfouis, le clou, le bâton et la pierre qui servirent au premier meurtrier et qui portent encore les taches du sang d'Abel.

Satan répond du fond de l'abîme :

. . . . . Clou d'airain qui servit au bandit,
Tu t'appelleras Glaive et tu seras la guerre ;
Toi, bois hideux, ton nom sera Gibet ; toi, pierre,
Vis, creuse-toi, grandis, monte sur l'horizon,
Et le pâle avenir te nommera Prison.

De là les trois parties terrestres du poème.

Le livre premier a pour personnage Nemrod. Étant jeune,

Il avait, en fouillant les fanges du déluge,
Trouvé dans cette vase un clou d'airain, tordu,
Colossal, noir débris de l'univers perdu,
Et qu'on eût dit forgé par les géants du rêve ;
Et de ce clou terrible il avait fait son glaive.

Derrière ce glaive, la Guerre

Levait à l'horizon sa face de fantôme.

Nemrod eut bientôt tout dompté et pris « tout l'univers du Caucase au Delta »

Alors il devint triste et dit : Que vais-je faire ?

Ici se place un intermède comme il plaît à l'esprit de Hugo d'en orner ses conceptions puissantes. Pendant qu'à la lueur des villes incendiées, les hommes, courbés « sous Nemrod comme sous la tempête », adorent le maître qui les tue, son ministre, l'eunuque Zaïm, qui « lui montrait du doigt le mal à faire »,

Chante d'une voix douce au fond du bois sinistre.

Et voici la conclusion de son chant :

Vous avez les berceaux, vivants ! J'ai les cercueils.
J'aspire le parfum des corps sans sépulture.
Ah ! pourquoi m'a-t-on pris ma part de la nature !
Vous m'avez arraché du sein qui m'échauffait,
Quand j'étais tout petit, moi qui n'avais rien fait !
Vous avez tué l'homme et laissé l'enfant vivre !
Soyez maudits ! Je hais. Ma propre horreur m'enivre.
Malheur à ce qui vit ! Malheur à ce qui luit !
Je suis le mal, je suis le deuil, je suis la nuit.
Malheur ! — Pendant qu'au bois le loup étreint la louve,
Pendant que l'ours ému cherche l'ourse et la trouve,
Que la femme est à l'homme, et le nid à l'oiseau,
Que l'air féconde l'eau tremblante, le ruisseau,
L'herbe, et que le ramier s'accouple à la colombe,
Moi l'eunuque, j'ai pris pour épouse la tombe !

Dans le même bois et au même moment, un lépreux s'écriait :

. . . Pourquoi suis-je horrible ? C'est ma faute.
Pardonnez-moi ! Pardon, ô femme ! pardon, fleur !
Pardon, jour ! Entr'ouvrant ses lèvres de douleur,
Mon ulcère, ô vivants, tâche de vous sourire.
Oui, vous avez bien fait, frères, de me proscrire
Puisque je souffrais tant que je vous faisais peur.
C'est de l'amour qui sort quand vous broyez mon cœur.

Et pendant que l'affreuse main du lépreux

S'ouvrait et se dressait lentement vers les cieux,

pour bénir les hommes et le monde, on voyait

La main de Jéhovah se dresser derrière elle.

Un grand souffle panthéistique, tel que celui qui, dans *la Légende des siècles*, emporte *le Satyre* de sa superbe envolée, passe dans ce morceau, sublime hors-d'œuvre d'un sublime banquet.

N'ayant plus rien à conquérir sur terre, Nemrod rêva de s'emparer du ciel.

Des débris de l'arche de Noé, il se construisit une cage, munie d'une trappe en haut et d'une trappe en bas ; il y attela quatre aigles, et au-dessus d'eux il attacha des piques où pendaient les chairs pantelantes de quatre lions. Puis il entra dans la cage avec son eunuque Zaïm et dit aux quatre aigles : « Allez ! »

Poursuivant d'un vol effréné les quartiers de viande saignante qui toujours fuient au-dessus d'eux, les oiseaux emportent la cage dans les pro-

fondeurs du ciel bleu. Au moment où ils allaient franchir la dernière nuée, le premier aigle — trait qu'on dirait emprunté à une apocalypse — se tourna vers l'aurore et cria : — Alexandre !

Le deuxième cria du côté du midi :
— Annibal ! Le troisième, à l'œil fixe et hardi,
Sur le rouge Occident jeta ce cri sonore :
— César ! Le dernier, vaste et plus terrible encore,
Fit dans le sombre azur signe au septentrion,
Ouvrit son bec de flamme et dit : — Napoléon !

Après avoir monté, monté, pendant des jours, des mois et des années, après avoir donné son eunuque en pâture aux aigles affamés, Nemrod, ne voyant plus, par la trappe d'en bas la terre, et voyant toujours, par la trappe d'en haut, le ciel aussi bleu, se dressa sur la plate-forme de la cage, et,

... Calme et sans qu'un pli tremblât sur son front blême,

envoya contre les cieux le clou de Caïn en guise de javelot.

Et la terre entendit un long coup de tonnerre.

Un mois après, un pâtre vit tomber d'en haut un corps immense. C'était Nemrod.

Auprès de lui gisait sa flèche retombée.
La pointe, qui s'était enfoncée au ciel bleu,
Était teinte de sang. Avait-il blessé Dieu ?

Le livre deuxième, *le Gibet*, a pour héros le glorificateur de la croix, le Christ. Il raconte la légende de Jésus suivant l'évangile, avec une simplicité et une grandeur évangéliques. Victor Hugo prend sans doute au Talmud, ou crée de toutes pièces, en vertu de son droit de poète, certains détails et certains personnages : Rosmophim de Joppé, par exemple, l'épisode des treize portes de Jérusalem, le discours qu'adresse au peuple le juge et docteur Sadoch qui résume la loi en ce précepte : « Haïr ce que Dieu hait », tandis que le jeune homme de Galilée réplique :

Toute la loi d'en haut est dans un mot : aimer;

les explications de la Sibylle, le choix du gibet chez le charpentier Psyphax, « un madrier difforme »,

Lourd, vaste, et comme empreint de cinq doigts monstrueux;
On voyait au gros bout, renflement tortueux,
On ne sait quelle tache épouvantable et sombre,
Et l'on eût dit du sang élargi dans de l'ombre,

madrier qui n'est autre chose que le bâton de Caïn ; le cantique de Bethphagé, tout pénétré de l'air du *Cantique des cantiques*, la mise en présence de Madeleine et de Marie, l'apparition à Jean de Lilith-Isis,

La fille de Satan, la grande femme d'ombre,

la discussion du Sanhédrin, enfin Barrabas se heurtant dans la nuit à la croix de Jésus et criant :

Oh ! si c'était à moi qu'on se fût adressé,
Si, quand j'avais le cou scellé dans la muraille,
Pilate était venu me trouver sur ma paille,
S'il m'avait dit : « Voyons, on te laisse le choix,
C'est une fête, il faut mettre quelqu'un en croix,
Ou Christ de Galilée, ou toi la bête fauve;
Réponds, bandit, lequel des deux veux-tu qu'on sauve ? »
J'aurais tendu mes poings et j'aurais dit : Clouez !

Une pièce de haute inspiration, religieuse et historique, intitulée *le Crucifix*, termine ce second livre. On y lit cette déclaration, qui peut passer pour une profession de foi :

Ainsi mourut Jésus; et les peuples, depuis,
Atterrés, ont senti que l'Inconnu lui-même
Leur était apparu dans cet Homme Suprême,
Et que son évangile était pareil au ciel.

Mais ceux qui ont souvent crié à Victor Hugo : Anathème ! auraient tort de triompher et de dire : Il est à nous. Car, s'il adore Jésus, il n'adore point ses vicaires :

Christ, ce libérateur ne brisa qu'un anneau
De la chaîne du mal, du meurtre et de la guerre;
Lui mort, son dogme, hélas ! servit à la refaire.
. . . . . .
En même temps qu'au loin se répandait sa loi :
« — Vivez ! aimez ! marchez ! délivrez ! ayez foi ! — »
Le serpent relevait son front dans les décombres,
Et l'on vit, ô terreur ! ô deuil ! des prêtres sombres
Aiguiser des poignards à ses préceptes saints
Et de l'assassiné naître les assassins !
Ghisleri, Borgia, Caraffa, Dominique !...

Le livre troisième, *la Prison*, n'existe qu'en fragments. La prison qui est née de la pierre de Caïn, c'est la Bastille, dont le poète fait cette saisissante peinture :

Les captifs sont inscrits sur des feuilles volantes;
Pas de livre d'écrou. Tout est fait de façon
Que rien ne laisse trace en cette âpre prison
Et que le nom s'y perde en même temps que l'homme.
Quel est ce prisonnier et comment on le nomme ?
Après dix ou vingt ans, personne ne le sait;
Pas même lui; la dalle ignore ce que c'est;
Le carcan le saisit au cou sans le connaître,
Et le ver, qui déjà goûte à sa chair peut-être,
Ne peut dire son nom au rat qui glisse et fuit.
Hier, aujourd'hui, demain ne font qu'un. Plus un bruit.
L'homme qui, maintenant va mourir goutte à goutte,
Une fois qu'il a mis le pied sous cette voûte,
Sent au-dessus de lui son propre effacement.

D'un bout à l'autre de cette trilogie, qui a rappelé aux éditeurs, et qui, pour moi, dépasse par l'inspiration et l'aspiration, celle d'Eschyle, se déroule, frise surnaturelle au fronton d'un édifice titanique, l'action entre Satan et Dieu, parallèle et connexe au drame humain. Le poète l'intitule : *Hors de la terre.*

Nous avons, aux premières pages, vu l'engloutissement de l'archange Satan dans la nuit.

Or, près des cieux, au bord du gouffre où rien ne change,
Une plume échappée à l'aile de l'archange
Était restée, et, pure et blanche, frissonnait.
L'ange au front de qui l'aube éblouissante naît
La vit, la prit, et dit, l'œil sur le ciel sublime :
— Seigneur, faut-il qu'elle aille, elle aussi, dans l'abîme?
Dieu se tourna, par l'être et la vie absorbé,
Et dit : — Ne jetez pas ce qui n'est pas tombé.

Cette plume, sous un rayon de l'œil de Dieu,

Prit une forme et fut vivante, et l'on eût dit
Un éblouissement qui devient une femme.

Et il y eut dès lors au ciel un ange de plus dont le nom est Liberté. La liberté, fille bénie de la révolte châtiée, est un des plus saisissants symboles qu'ait jamais créés l'esprit humain.

Cependant Satan, le condamné de l'éternité, en vain blasphème et maudit. La lumière est son essence, et, tyran désespéré de l'empire des ténèbres, il hait les astres, qui lui refusent leurs rayons, les anges qui furent ses frères, Dieu que son orgueil prétendit égaler, d'une haine faite d'amour.

Satan vers Jéhovah se tourne, las d'abîme.
Oh! l'unique assassin et l'unique victime,
C'est moi. J'ai pour tourment le mal que mes mains font.
Les autres êtres sont, puis ne sont plus, ils vont,
Puis s'arrêtent; un bruit, puis rien; je les envie.
Les autres sont morts; moi, je suis veuf de la vie.
L'effroyable vivant du sépulcre, c'est moi.
. . . . . .
C'est le baiser du jour, c'est l'amour que je veux!
. . . . . .
Quoi! j'ai le désespoir à jamais pour demeure!
Horreur! je t'aime, ô Dieu! Grâce! ô mon Dieu!...

Ce cri ne sera pas perdu. L'ange Liberté obtient de pénétrer dans l'abîme. Elle arrive sur le plafond de l'enfer, où glisse, spectrale, la figure voilée de Lilith-Isis. Celle-ci chante un chant de triomphe autour du Damné :

Oui, ta vengeance étreint le monde et le ravage.
Dans ces trois cercles noirs, Haine, Meurtre, Esclavage,
Le morne enfer tient l'homme à jamais enfermé.
Un brouillard, d'ignorance et de douleur formé,
Envahit lentement la terre comme une onde.
O grand désespéré, dans ta tombe profonde,
Sois content. Nuit, terreur, mort. Éclipse de Dieu.

Satan ne répond pas. « Es-tu là? » crie le fantôme.

O prodige! Satan venait de s'endormir.

« Isis recula, s'écriant :

— Il dort! je souffre seule. Oh! je le hais...

Et tout à coup, éblouie, effarée, crispée de rage, aboyante, elle voit entrer « Quelqu'un »! Elle l'invective et veut le chasser. Mais l'ange porte au front un astre qui grandit, rayonne, « emplit d'aurore l'ombre obscure », et de ses feux divins, « ainsi qu'un glaçon dans la braise », fond le monstre Lilith-Isis.

Quand l'astre fut soleil, le spectre n'était plus.

Et l'ange se penche sur son père, le plaignant, le consolant, le berçant de mots d'amour, l'ouvrant à la pitié :

Hélas! sens-tu mon cœur tremblant qui te caresse?
M'entends-tu sangloter dans ton cachot? Consens
Que je sauve les bons, les purs, les innocents;
Laisse s'envoler l'âme et finir la souffrance,
Dieu me fit Liberté; toi, fais-moi Délivrance!

Alors

Ainsi que deux rochers qui se fendent, ses lèvres
S'écartèrent, un souffle orageux souleva
Son flanc terrible, et l'ange entendit ce mot : — Va!

Satan a pardonné, mais rien n'adoucit encore pour lui les tourments de la noire géhenne, que l'amollissement tendre de son cœur; et il se plaint en long sanglot, désormais sans colère, mais toujours sans espoir :

Étoiles, firmaments, ô vieux soleils, mes frères,
Vers qui monte en pleurant mon douloureux souhait,
Cieux, azurs, profondeurs, splendeurs, — l'amour me hait!

A ce moment, Dieu parle dans l'infini.

Non, je ne te hais point!...

dit sa voix.

Un ange est entre nous; ce qu'elle a fait te compte.
L'homme, enchaîné par toi, par elle est délivré.
O Satan, tu peux dire à présent : Je vivrai!
Viens; la prison détruite abolit la géhenne!
Viens; l'ange Liberté, c'est ta fille et la mienne.
Cette paternité sublime nous unit.
L'archange ressuscite et le démon finit;
Et j'efface la nuit sinistre, et rien n'en reste.
Satan est mort; renais, ô Lucifer céleste!

J'ai cherché à donner, dans une analyse fidèle, l'impression de ce poème véritablement héroïque. C'était le seul hommage à offrir au génie qui, du

Panthéon où il repose, enveloppe Paris et la France d'un nimbe de gloire et rayonne sur le monde.

La Fin de Satan est à la hauteur des plus grandes œuvres de Victor Hugo. Tout inachevée qu'elle est, elle prend dans la période contemporaine la place que Dante a donnée à sa *Divine comédie* dans le monde chrétien du moyen âge, et celle qu'en des limites plus restreintes Milton a conquise pour son *Paradis perdu,* comme expression poétique du puritanisme anglais. C'est vraiment le livre qui complète et couronne la carrière du poète. Au point de vue de l'humanité, il a, me semble-t-il, une signification plus haute encore : il résume et clôt l'âge dont son auteur a été la plus puissante et la plus glorieuse personnification. Victor Hugo est l'incarnation de la poésie de ce siècle. Légendaire, biblique, idéaliste, mystique, romantique, elle commence et finit avec lui. Un nouvel esprit se lève. Suscitera-t-il, un jour, une voix comparable à celle du Maître mort ? Qui oserait l'espérer ? Sans s'arrêter jamais, la fécondité de la nature se manifeste diversement, et nul ne sait quand il lui plaira de repétrir le moule où elle jette le génie pour en faire sortir les penseurs et les chanteurs divins. Mais, une fois de plus, *mens agitat molem*, le monde est pénétré d'un souffle nouveau. Il faisait déjà frissonner par intervalles les rameaux de l'immense forêt où régnait le poète, et son âme, claire et sonore comme le cristal, en a parfois répercuté les frémissements. Que veut dire ce cri que déjà j'ai cité : « Avait-il blessé Dieu ? » Et ce vers :

Dieu ! Rêve ! Oui finit par ressembler à Non.

Et ce mot de Satan, où le dualisme contradictoire du bien et du mal s'affirme avec une étrange force :

Dieu serait infini si je n'existais pas.

De tels passages n'infirment en rien, sans doute, le fond de la pensée du poète. Autant et plus que partout ailleurs, Victor Hugo reste, dans ce livre superbe, l'esprit crédule aux légendes, l'âme ouverte au surnaturel, le voyant qui connaît la face de Dieu. Il n'en est pas moins curieux de signaler ces points de transition, sortes de pierres d'attente par lesquelles le majestueux et éblouissant édifice de l'âge qui passe se rattachera aux constructions, quelles qu'elles soient, de l'âge qui vient.

Le poète à part, et pour ne m'occuper que de la poésie, *la Fin de Satan* est, à mes yeux, l'effort suprême d'une plante séculaire, qui donne, au bout de dix-neuf cents ans, sa fleur la plus éclatante, avant de se dessécher et de mourir.

BERNARD H. GAUSSERON.

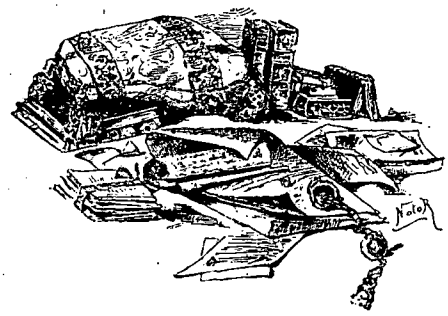

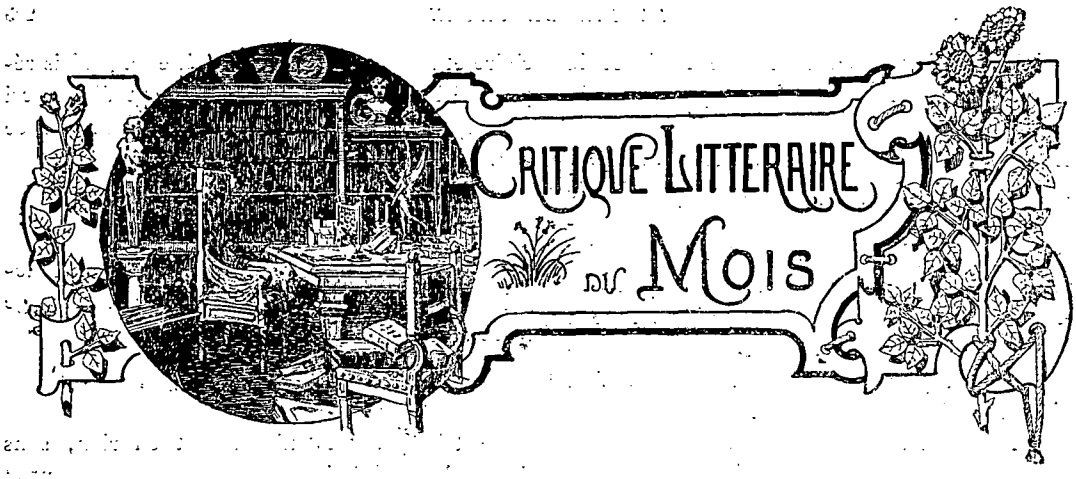

— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

La Petite Roque, par Guy de Maupassant. Paris, Victor Havard, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

C'est au drame, sous sa forme sanglante et tragique, au drame dans son insulte farouche aux pudeurs les plus intimes que s'attaque Guy de Maupassant dans *la Petite Roque*, et il est curieux de voir son souple et délié talent d'analyste aux prises avec un sujet aussi empoignant. Il s'en tire du reste avec l'éclat ordinaire, nous montrant une forme nouvelle de sa maîtrise, une face ignorée de son observation. Ce viol d'une fillette par une sorte de taureau humain, que la folie de la chair a, sans transitions, sans passé mauvais, sans préméditation malsaine, jeté au crime le plus immonde, est peint avec une fermeté, une puissance qui attirent et retiennent. C'est l'explication même du mâle, c'est l'aveu de notre faiblesse matérielle, du peu de chose qui sépare en nous l'homme de la bête, et une philosophie sensualiste d'une vive intensité se dégage de ces pages qui sentent à la fois le fauve et le charnel, le sang et la volupté, sans que cela éloigne le lecteur, au contraire. Nous aimons à être ainsi remués, à sentir vibrer nos membres et frémir nos chairs, à cette description d'un crime, qui a la force dominatrice de la chose vivante et frissonnante, étalée sous nos yeux.

A côté de *la Petite Roque*, l'écrivain a placé des nouvelles aussi palpitantes de vie, et d'une étrange sensation, où l'humanité prend un corps remarquable, une importance qui écrase tout autour d'elle. Qu'on lise *l'Épave*, *l'Ermite*, ou ce récit exquis, émotionnant, *Mademoiselle Perle*, ou bien encore *le Père Amable*, une paysannerie comme seul Maupassant sait les conter, on retrouvera les qualités séduisantes et énergiques, qui ont fait du jeune écrivain un maître dont nul ne saurait contester le talent.

Le succès attend donc ce nouveau livre où les lecteurs auront tout ce qui les a charmés, uni à quelque chose de nouveau, à l'étude dirigée sur un champ jusque-là gâché par les écrivailleurs de mélodrames ou de roman-feuilleton, et que relève brillamment l'observateur si implacable et si hardie de la vie humaine, dans cette analyse cruelle et vécue qui s'appelle *la Petite Roque*, avec sa peinture du crime, du remords et du châtiment.

Mes Romans, par Alexandre Weill. Paris, Cohen frères et Cie, 1886. Deux vol. grand in-12. — Prix : 15 francs.

Alexandre Weill a eu l'idée de réunir en deux fort beaux volumes les romans si remarquables, qu'il a publiés, et que connaissent tous les lettrés. Ainsi rassemblés, ils donnent une sorte de quintessence du talent souple et varié de l'écrivain. Il serait superflu d'analyser des œuvres comme *Selmel*, *Couronne*, *Émeraude*, *Lory*, etc., etc., qui sont déjà, depuis longtemps, classées dans les bibliothèques de tous les amateurs; mais ce qui donne un attrait de plus à cette publication nouvelle, c'est la préface de Henri Heine. De plus, on peut reconnaître qu'Alexandre Weill fut le véritable créateur du roman champêtre et de l'idylle alsacienne, qui ont trouvé parmi nous un si chaleureux accueil. Il importe de lui rendre cette justice, en même temps qu'on le félicitera d'avoir donné une édition complète de ces œuvres, parues isolément, et que l'on trouve pour la première fois dans leur ensemble. Les éditeurs ont apporté tous leurs soins à cette réédition, de manière à en faire une chose absolument neuve et originale que goûteront les bibliophiles.

Blanches Mains, par Jules Vidal. Paris, Giraud et Cie, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur de ce joli roman méridional, *le Cœur fêlé*, M. Jules Vidal, vient de faire paraître un nouveau volume, *Blanches mains*, où l'on retrouve plus mûries, plus développées, toutes les qualités de style et d'observation, qui ont attiré sur sa première œuvre l'attention des lettrés. Cette fois, quittant le midi, il a étudié des personnages parisiens, pris dans le milieu boutiquier et commerçant. C'est l'histoire

d'une modiste vivant en concubinage avec un homme marié et accaparant tellement son amant qu'elle arrive à en faire une sorte d'objet inerte, entretenu, soumis à ses caprices et à ses volontés. Dans cet intérieur se trouve jetée une pauvre fillette, la nièce de la modiste, devenue son souffre-douleur; elle ne rencontre de pitié, de compassion que dans le cœur du triste amant de sa tante, cet être si nul et si insignifiant, si inconsciemment abject, mais rapproché d'elle peut-être par le secret sentiment qui réunit les faibles, les souffrants, les piétinés de la vie. Puis, la fillette morte dans un épouvantable accident, l'amant s'arrache enfin à sa violente maîtresse et retourne à sa femme légitime. Il y a dans ce roman une grande somme de travail et un soin qui font honneur au jeune écrivain : c'est une étude très serrée, une peinture de l'existence qui fait froid au cœur par son implacabilité, mais qui est d'un romancier d'avenir et de talent.

La Leçon d'amour, par CHARLES TABARAUD. Paris, Jules Lévy, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Sous ce titre : *la Leçon d'amour*, M. Charles Tabaraud publie un recueil de nouvelles, dont la chaleur sensuelle, l'entrain, la couleur brillante attireront certainement l'attention des lecteurs. On ne saurait, en effet, rester insensible à des récits comme *la Leçon d'amour*, *l'Errante*, *le Muletier*, *le Dernier des Barducci*, *la Vieillesse de Don Juan*, écrits en une langue flambante, pimentée, qui court d'un bout à l'autre du volume dans une marche ascendante, et coule sa chaleur dans les veines les plus glacées.

Melcy, par NOEL BLACHE. Paris, Paul Ollendorff, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur remarqué de *Césarin Andoly*, auquel nous devons également ce *Pays du mistral* et ces *Clairs de soleil*, d'une couleur si franche, M. Noël Blache, nous donne dans *Melcy* un roman d'un passionnant intérêt et d'une vive originalité. Il est impossible d'ouvrir ce livre, à la fois curieux et hardi, sans se laisser emporter par l'ardeur des sentiments qui y sont peints. Le caractère de Melcy saisit, par son étrangeté; c'est une figure tout d'une pièce, qui ne saurait laisser indifférent. Depuis sa première faute jusqu'à sa mort tragique, elle garde la même silhouette, à la fois séduisante et pleine d'ombres terribles. Le drame court dans ses veines, la passion gonfle sa gorge; c'est la femme avec ses emportements, ses fiertés, ses faiblesses, et c'est pour cela que, malgré tout, on s'intéresse à elle et on la suit dans cette existence heurtée, sans pouvoir s'arracher à ce mystérieux attrait.

Chambre d'hôtel, par LÉO ROUANET. Paris, Giraud et Cie, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Sous ce titre, l'auteur rassemble trois nouvelles également remarquables et qui promettent un écrivain véritable. De l'observation, un style châtié, une vapeur d'amour ardente et colorée s'élevant de ces pages écrites avec une passion réelle et un tempérament brillant feront lire avec un même plaisir *Chambre d'hôtel*, *Dans le passé* et *On meurt d'aimer*. On sent que l'écrivain, marchant hardiment dans la voie moderne de l'analyse et de l'étude sérieuse, ne prend ses personnages que dans la vie et ne peint que la chose vécue, ce qui leur donne un saisissant relief et l'allure qui attire. Nous attendons avec confiance les prochaines œuvres de M. Léo Rouanet, persuadé qu'elles confirmeront notre pronostic.

Le Boulet, par RENÉ MAIZEROY. Paris, Victor Havard, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

S'il est un sens que René Maizeroy possède à un degré d'intensité véritablement extraordinaire, c'est bien celui de la nature perverse et passionnelle de la femme dominée par la chaude folie d'amour. Nul ne rend mieux les torturantes délices de la sensualité, les ardentes étreintes des corps enlacés par le mystère de la chair, par l'impérieuse et dominatrice loi de la volupté, la vraie égalité de tous les êtres, celle-là, la ruée sublime et affolante de la nature vers l'incessant renouvellement des choses, le grand et éternel mouvement de la vie, soumise à la fécondation, au heurt délicieux des sexes. Jamais l'écrivain n'a été mieux guidé par son sujet que dans cette œuvre originale, dans ce roman de folle passion et d'observation cruelle, *le Boulet*, où il nous montre toute une ville remuée, bouleversée de fond en comble par une femme, tout un passé de traditions héroïques, d'honneur, bousculé par la fièvre de plaisir d'une petite Parisienne, jetée à l'amour par une hérédité maladive, à laquelle elle essaye mollement et en vain de résister. Oh! la sensuelle, la tragique histoire, que celle de cette charmante Germaine de Puymirol, fille et nièce de grands viveurs parisiens, exilée par la fatalité dans le trou provincial de Saint-Martéjoux et confiée à la garde d'un oncle et d'une tante à demi ruinés! Comme elle séduit et empoigne, cette aventure brûlante! Il y a là une étude de femme, absolument remarquable, suivie pas à pas dans sa course rapide vers l'inévitable chute, avec un souci de la vérité, une exactitude de sensations et de sentiments, une séduction croissante, qui font le plus grand honneur au talent d'analyse et d'observation du romancier, à sa science d'artiste. Mais c'est dans le livre lui-même qu'il faut lire le récit minutieux et troublant des amours de Germaine et du maître-valet François, les détails de cette flambée brutale du sang qui la livre, après une courte révolte, à cet ancien sous-officier, coq de caserne, qui sera le boulet d'amour rivé au corps de l'imprudente amoureuse. C'est là qu'il faut apprendre le mariage de Germaine avec le dernier descendant de la Statue, le châtiment des adultères et la fin sombre dans la boue. Une dévorante et pernicieuse vapeur d'amour flotte au-dessus de ces pages, dont la lecture donne une sorte de griserie. C'est assurément le roman le plus complet, le mieux observé, le plus

entièrement réussi de René Maizeroy, qui compte déjà tant de succès dans sa brillante carrière d'écrivain. G. T.

Les Millions du beau-père, par OLIVIER DES ARMOISES. Paris, F. Fetscherin et Chnit, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Roman d'aventures, non point d'aventures de cape et d'épée, mais de vol et d'assassinat. Un misérable, nommé successivement Modo et Robert Bogat, débute par assassiner le banquier dont il est le caissier, à Lyon, puis, après un long plongeon en Amérique, reparaît à Paris tout chargé de millions! Il y circonvient un certain prince de Clet, viveur effréné, qui, après s'être ruiné, dévore la fortune de sa fille, et il manœuvre pour épouser Mlle de Clet. Celle-ci, aussi énergique que son père est faible, sacrifie sa fortune pour payer les dettes du prince, mais repousse avec mépris Bogat. Un matin le prince est trouvé mort dans sa chambre, et Bogat menace Mlle de Clet de l'accuser d'avoir assassiné son père. Au moment où la situation est la plus tendue, Robert Bogat est reconnu pour le Modo de Lyon, et l'on découvre qu'il a tué le prince de la même manière que le banquier lyonnais, en lui enfonçant une épingle dans le bulbe rachidien, pendant son sommeil. Mlle de Clet épouse un grand seigneur polonais, qui est professeur dans un lycée de Paris, et qu'elle aime, et, une fois de plus, le crime est puni et la vertu récompensée.

On rencontre dans ce volume des phrases de ce genre : « Avant qu'il *ait* mis sa menace à exécution, Lydie *ouvrit* elle-même »; « le bon serviteur osa prendre sur lui de défendre sa porte, *surtout qu'il* savait la jeune fille en compagnie de la duchesse. » — Il est très difficile d'écrire en français.

Le Pantalon de Madame Desnou, par HENRI BEAUCLAIR. Paris, Tresse et Stock, 1886. Un vol. in-24.

Une femme légitime qui trépasse, un notaire qui abandonne son étude, une fille qu'on met en prison, un gamin qui entre au séminaire, et un faux ménage qui vit heureux, telle est l'œuvre complexe et multiple de ce bienheureux pantalon. M. Henri Beauclair nous donne là un petit récit alerte, visant, lui aussi, au document — quoi de plus documentaire qu'un pantalon féminin? — mais plein de bonne humeur et communiquant irrésistiblement le rire. Si l'on pouvait faire de l'observation exacte sans prendre des airs de croque-mort et sans calomnier la joie de vivre, ce serait, à mon sens, rendre un fier service à la littérature de notre temps. Cet essai prouve que la chose n'est pas impossible.

Mille âmes, par A. TH. PISEMSKI. Traduction de Victor Derély. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie. Deux vol. in-18.

Le roman de Gogol, *les Ames mortes*, nous a familiarisés avec le sens spécial de ce terme quand il s'agit des mœurs russes. Chez nous, une ferme s'évalue souvent par têtes de bétail; en Russie, c'est par têtes de serfs ou, depuis l'émancipation, de paysans. Pour avoir une fortune de mille âmes, Kalinovitch délaisse sa maîtresse Nastenka et épouse une héritière contrefaite qu'un oncle sans scrupule lui vend après avoir été son amant. Devenu, grâce à ce mariage, haut fonctionnaire et gouverneur du prince, Kalinovitch poursuit partout les malversations et les malversateurs. Il ne craint pas de s'attaquer même à l'oncle de sa femme, qu'il fait mettre en prison pour faux. Sa femme, qu'il méprise et hait, s'enfuit à Pétersbourg pour diriger contre son mari une campagne dans laquelle elle a l'appui de tous les nobles et de tous les fonctionnaires dont Kalinovitch a lésé les intérêts en arrêtant leurs exactions. Il ne tarde pas à succomber à ces intrigues, est cassé de ses fonctions et exclu du service, c'est-à-dire de l'administration. Mais il a retrouvé son ancienne maîtresse Nastenka, qui est devenue actrice et n'a cependant cessé ni de l'aimer, ni d'être fidèle à son souvenir. Ils se retirent ensemble et vivent heureux avec les bribes de fortune que l'ancien gouverneur a sauvées de son naufrage.

Cette analyse rapide ne donne qu'une idée bien imparfaite d'un roman touffu, plein d'incidents étranges pour nos habitudes, et où s'agitent un grand nombre de personnages secondaires qui sont autant de types curieux. Mais ce qu'il y a de particulièrement frappant dans l'œuvre de M. A.-Th. Pisemski, c'est le tableau de la démoralisation profonde du fonctionnarisme russe. Pour les personnages du « service », tout est vénal, et ils vivent dans la concussion la plus éhontée comme dans leur élément naturel. C'est vraiment rendre service à son pays que de faire le grand jour sur de telles turpitudes, car c'est encore le moyen le plus efficace de les combattre.

Une nouvelle intitulée *Est-ce bien sa faute?* termine le second volume. C'est l'histoire touchante d'une jeune femme, qui s'est, par résignation filiale, laissé marier à un imbécile ivrogne, et qui finit par écouter les protestations d'amour d'un fat. Là encore la peinture des mœurs russes, peu raffinées d'ailleurs, est plus intéressante que l'action même. B.-H.-G.

La Vertu de Mlle Drichet, par YVELING RAMBAUD. Un vol. in-18. Paris, Cohen et Cie, éditeurs, 1886. — Prix : 3 fr. 50.

La vertu de Mlle Drichet n'est qu'une dérision; M. Rambaud a voulu, lui aussi, étudier — hum! le terme est un peu prétentieux, — disons plus modestement mettre en scène un spécimen de névrose perverse. La petite Drichet, orpheline de bonne heure, commence à s'éprendre à quinze ans d'une passion lesbienne pour une amie de pension, qui ne consent pas à jouer de la lyre avec elle; puis, par curiosité vicieuse, elle se fait prendre pour maîtresse par son vieux tuteur, qu'elle affole; celui-là disparu, c'est son médecin à qui elle se livre dans un cabinet du restaurant Durand; après celui-là un autre, etc.; elle cherche l'homme et non le mariage, car elle s'adresse de pré-

férence aux hommes mariés; il lui faut le ragoût du crime pour que ses débauches la réjouissent. La morphine qu'elle s'inocule aurait encore le caractère aigu de sa névrose. Cependant la voilà qui ressent tout de bon de l'amour : naturellement, c'est un homme marié qui est l'objet de cette passion. Mlle Drichet ne peut aimer que le bien d'un autre. La femme de Laurenty, l'homme aimé, s'aperçoit des manèges de la perverse fille; Laurenty se laisse engluer, et sa femme meurt de désespoir. Et les amoureux vont s'épouser. Cette diablesse de Mlle Drichet, que tout le monde croit pure et intacte, réussirait ainsi à faire une fin honorable.

Mais, pour sa punition, il arrive qu'une lettre très compromettante du médecin, son ancien amant, tombe dans les mains de Laurenty quelques jours avant le mariage. Désabusé sur la vertu de Mlle Drichet, furieux de s'être laissé prendre à des dehors trompeurs, navré d'avoir trahi sa femme qui l'aimait pour cette fille corrompue, il l'étrangle.

Le récit de M. Rambaud, malgré les incidents scabreux qui l'émaillent et sur lesquels l'auteur compte pour émoustiller le lecteur, n'offre pas beaucoup d'agrément. Il est long, touffu, confus et d'un style terne. Le personnage de Mlle Drichet, dévergondée, sensuelle, méchante, hypocrite, est assez curieux; mais il est posé plutôt qu'analysé, et ceux qui l'entourent ne sont pas assez précisément dessinés pour être intéressants. Un seul est sympathique, celui de cette pauvre Fiorella Laurenty; mais l'auteur l'a laissé aussi trop vague.

P. Z.

DERNIÈRES PUBLICATIONS.

OUVRAGES SIGNALÉS.

La Bande rouge, par Fortuné Du Boisgobey. Paris, Dentu. Deux vol. in-18. — Prix : 6 francs.

Pour les belles personnes, par Catulle Mendès. Paris, Ollendorff. Un vol. — Prix : 3 fr. 50.

Le meilleur Monde, par Édouard Cadol. Paris, Dentu. Un vol. — Prix : 3 francs.

Le Roman d'Aimée, par Henri Le Verdier. Paris, Frinzine et Cie. — Prix : 3 fr. 50.

La Cravache de Mademoiselle, par Job d'Egly. Paris, Marpon et Flammarion. Un vol. — Prix : 3 fr. 50.

Bibi, par L. Saint-François. Paris, Jules Lévy. Un vol. — Prix : 3 francs.

Joyeuse vie, polygamie parisienne, par Daniel Darc. Librairie illustrée. — Prix : 3 fr. 50.

Le Castelou, par Augustin Lion. Paris, Charpentier. Un vol. — Prix : 3 fr. 50.

Le Baron Jéhova, par Sidney Vigneaux. Paris, Dentu. — Prix : 3 francs.

Le Gars Perrier, par Robert de la Villehervé. Paris, Ollendorff. — Prix : 3 fr. 50.

Américaine, par G. Boutelleau. Paris, Ollendorff. — Prix : 3 fr. 50.

La Muguette, par Francisque de La Biotière. Paris, Dentu. Un vol. — Prix : 3 fr. 50.

La Négresse, par Vast-Ricouard. Paris, Dentu, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Les Amours de jeunesse, par Marc Bayeux. Paris, Dentu, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Boris Trofimoff, par Paulhaguet. Paris, Lemerre, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Pour vivre, par Jean Gozal et Paul Verdun. Paris, Marpon et Flammarion, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Millevoye, sa vie et ses œuvres, par Alcius Ledieu. Paris, A. Picard. Un vol. in-8°, tiré à 100 exemplaires numérotés; portrait à l'eau-forte; édition de luxe.

M. Alcius Ledieu vient de faire paraître la seconde série de son panthéon abbevillois, qu'il a si savamment inauguré par Boucher de Perthes, dont nous avons rendu compte ici dans la livraison de janvier dernier. Aujourd'hui, c'est une étude sur Millevoye qu'il publie; comme on le voit, l'intérêt qui s'attache à ces deux ouvrages est plus que local, puisqu'il s'agit là de deux illustrations nationales.

Jusqu'à ce jour, on ne possédait sur l'auteur de *la Chute des feuilles* que des notices biographiques aussi courtes que peu exactes. Mais, grâce au laborieux et

infatigable bibliothécaire d'Abbeville, qui a pu disposer d'un grand nombre de documents inédits, Millevoye a maintenant une biographie aussi complète que possible.

Le chapitre premier de cette très consciencieuse et attachante biographie nous raconte l'enfance du poète; les suivants nous mettent au courant de ses premières tentatives littéraires, de ses études à l'École centrale; ils nous disent comment, avant de s'adonner d'une façon complète à son penchant pour la poésie, Millevoye est passé par l'étude d'un procureur et par la boutique d'un libraire. Cette dernière étape est marquée par une anecdote bien typique. Le jeune commis feuilletait des livres dans le fond du magasin, au lieu de les emballer, quand son patron vint à passer; ce faiseur d'affaires, qui n'était point de la famille des Estienne, l'apostrophe ainsi : « Jeune homme, vous lisez ? Vous ne serez jamais libraire ! »

Le biographe nous apprend ensuite quels furent les travaux de Millevoye de 1805 à 1812; il nous rapporte son mariage, qui est venu lui donner une complète indépendance, et enfin ses dernières productions et sa mort.

A la partie purement biographique succède une étude critique presque aussi importante. Les derniers chapitres sont intitulés : portrait de Millevoye, son caractère, son système de travail, appréciations de ses ouvrages, derniers échos, bibliographie. — Un index bibliographique très complet termine l'ouvrage.

Ce volume, bien divisé dans ses chapitres, dénote l'esprit méthodique de l'auteur; le style en est clair et agréable, et — ce qui ne gâte rien, au contraire — l'exécution typographique ne laisse rien à désirer. Cet ouvrage, imprimé au *Pilote de la Somme*, à Abbeville, prouve que dans cette ville l'art de l'imprimerie, qui y était pratiqué dès 1486, y est toujours en grand honneur.

M. Alcius Ledieu a fait œuvre méritoire en publiant la biographie du noble poète qui compte parmi les gloires de la France, et dont le nom évoque immédiatement le souvenir de quelques œuvres qui restent parce qu'elles sont des chefs-d'œuvre.

En terminant, disons que la biographie de Millevoye, comme celle de Boucher de Perthes, a été couronnée par l'Académie d'Amiens, car cette compagnie, fondée par Gresset, s'était montrée soucieuse du soin de donner un historien sérieux et fidèle à chacune de ces deux illustrations; elle doit s'applaudir d'avoir fait naître ces deux ouvrages. C. B.

Causes criminelles et mondaines, par A. Bataille, 1885. Un vol. in-18, Dentu. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume est certainement le plus captivant et le plus varié de la collection judiciaire entreprise par M. Albert Bataille, et qui a si vite conquis la faveur du public.

L'année 1885 restera fameuse dans les fastes judiciaires, et chacun des procès que raconte M. Bataille est une cause célèbre.

Pel, Gamahut, Marchandon, Mielle, les assassins de la Gloire-Dieu, le docteur Essachy, le docteur Vigouroux, voilà pour les criminels de marque.

Mme Francey, Mme Clovis Hugues, le docteur Quinet, Jeanne Lorette, voilà pour les drames intimes.

Le procès de M. Ch. Ballerich, la seconde affaire de Montceau-les Mines, le procès du fleuriste Riboux, le duel Chapuis-De Keirel, tels sont les principaux chapitres que nous notons dans le nouveau recueil de M. Albert Bataille, mais il faudrait les citer tous.

Soixante ans de souvenirs, par Ernest Legouvé, de l'Académie française. Première partie : Ma jeunesse. Paris, J. Hetzel et Cie, 1886. Un vol. in-8°. — Prix : 7 fr. 50.

Les écrits de M. Legouvé ont un singulier bonheur : les hommes les lisent avec plaisir et les femmes avec enthousiasme. Poète, narrateur, liseur, conférencier, c'est un charmeur que tout le monde aime. Prédire un grand succès aux *Souvenirs,* dont il vient de publier la première partie, est donc superflu. Tout le monde y compte et tout le monde y contribuera. Comment en serait-il autrement ? Outre les qualités et l'attrait ordinaires des œuvres de M. Legouvé, ces mémoires ont un intérêt unique. Ils sont le tableau de la vie littéraire de la France pendant ce siècle, tracé par un littérateur délicat sans parti pris et sans préjugé, capable de sentir le beau sous quelque forme qu'il se présente, et mettant sa joie à le faire sentir à autrui.

Arrivé à la vie littéraire au moment où la lutte entre les romantiques et les classiques était dans toute sa force, fils de l'académicien qui s'est, en écrivant *le Mérite des femmes,* assuré une immortalité plus certaine que celle qu'on trouve sur le fauteuil académique, M. Legouvé se trouve placé dans une situation toute particulière. Élevé dans le respect et l'admiration des célébrités de la génération précédente, il était porté par son instinct et par ses goûts vers les grands hommes naissants qui fondaient à grand bruit la nouvelle école. Mais telle était dès lors la pondération, la justesse de cet esprit distingué, qu'il ne se laissa ni accaparer ni entraîner, et qu'il sut continuer à aimer et à admirer Bouilly et Népomucène Lemercier tout en allant applaudir *Hernani.* Il faut dire que son intelligence fut en cela servie et peut-être guidée par son cœur. On s'en aperçoit à chaque ligne de ses *Souvenirs,* toujours pleins de délicatesses et souvent touchants. M. Legouvé est donc un témoin précieux de cette époque féconde. Il reste vraiment comme un trait d'union vivant entre l'ancien régime littéraire et l'ère contemporaine. Ce premier volume, bourré d'anecdotes, plein de bonhomie, de sincérité et d'esprit, est d'une lecture singulièrement attachante. La carrière de l'auteur suffirait de reste à donner de l'intérêt à ses mémoires. Mais l'ambition de l'écrivain est à la fois plus modeste et plus vaste. « Ce livre, dit-il, sera la peinture d'une âme humaine se formant au contact d'âmes presque toujours supérieures à elle, une biographie se mêlant à d'autres biographies, dont les personnages s'encadreront à leur tour dans l'époque

où chacun d'eux aura vécu, et jetteront ainsi quelque lueur sur le caractère de cette époque. Je parlerai un peu de moi pour avoir l'occasion de parler beaucoup d'eux. Je serai le cadre, ils seront le tableau. »

C'est ainsi que nous voyons dans ce premier volume les figures de Casimir Delavigne, de Népomucène Lemercier, de Bouilly, d'Andrieux, de Villemain, de De Jouy, de Dupaty, de Béranger, de la Malibran, de Berlioz, d'Eugène Sue et de bien d'autres, peintes au naturel et souvent sous des jours inattendus. Un chapitre ému sur son père, de longues et charmantes pages consacrées à l'escrime et à ses maîtres dans cet art qui lui est cher, varient le ton de ces souvenirs d'une longue vie menée par un honnête homme qui est, par surcroît, un homme d'un goût exquis et d'un grand talent.

Le Don Juanisme, par ARMAND HAYEM. Paris, Alphonse Lemerre, 1886. Un vol. in-16. — Prix : 3 francs.

« Il y a, ainsi que le dit l'épigraphe de ce profond et charmant petit livre, des hommes d'amour comme il y a des femmes d'amour. » On a écrit des montagnes de volumes sur celles-ci, mais on a bien rarement considéré ceux-là dans leurs traits caractéristiques et comme race à part. Sans doute don Juan est un type qui a attiré des génies, et Molière, Byron, Musset, sans parler des autres, ont étudié cette grande et troublante figure, à travers les idées de leur temps, leur foi ou leur scepticisme, les tendances et les préoccupations de leur propre esprit. Mais personne, que je sache, n'avait dégagé, de l'étude des individus qui réalisent de plus ou moins près le type, la formule de la race. On a peint des don Juans; on n'a jamais analysé le don juanisme. C'est cette psychologie spéciale, cette monographie philosophique de l'homme d'amour que M. Armand Hayem a entreprise. Jusqu'à quel point il l'a poussée et menée à bien, je ne saurais le dire. Il faut lire son essai d'un bout à l'autre pour se faire une idée de la sagacité ingénieuse, de la profondeur et de la sûreté de vues, de l'esprit et de la grâce dépensés dans ce travail. Il est court, mais il est complet. La pensée, toujours précise, même quand elle se prend aux nuances les plus fugitives, ne sonne jamais creux ou faux. Sans affecter la concision et le taillage à facettes chers aux écrivains de *pensées* proprement dites, M. Armand Hayem sait condenser la sienne de manière à donner au lecteur la plus grande somme de *suggestion* possible, tout en lui évitant la fatigue et l'ennui. En voici quelques exemples, pris au hasard, car chaque page peut en fournir :

« Que don Juan ait vingt ans ou qu'il en ait quarante : peu importe. Sa jeunesse et sa beauté sont dans sa santé, dans sa force, dans les apparences utiles et les réalités suffisantes. »

« Les hommes qui poussent racines en la même ville, toute leur vie durant, sont à une seule. Le mariage trouvera toujours son salut dans la vie de province. Il lui est essentiel. »

« Les grandes villes demeurent une provocation constante au célibat. Les mariages y sont, le plus souvent, duperies et piperies. »

« La femme vertueuse n'est que celle qui n'a pas rencontré son don Juan. »

« L'amour et l'honneur sont aux deux pôles de l'âme humaine. Ils forment dans la vie une antinomie constante, se condamnent, se subjuguent, s'étranglent sur les débris du cœur humain avec une cruauté dont la société, avec ses préjugés, ses folles mœurs et son universelle platitude, est la coupable et inconsciente complice. »

En voilà assez, j'imagine, pour donner envie de lire le reste. Je veux cependant citer encore quelques lignes qui résument, autant qu'une figure aussi complexe et changeante peut l'être, l'éternel et universel don Juan. « Bien des éléments y rentrent (dans le *don juanisme*), mais le fond est cela : l'expansion, le bonheur par l'amour; l'amour par la conquête; la conquête dans le mépris de tout obstacle, et par conséquent de toute morale, non de parti pris, mais de fait et en toute occasion... La beauté, la grâce, la séduction, la ruse, l'intrépidité, toutes ces facultés vives et actives de l'âme, dans l'oisiveté et la fortune, tous ces dons précieux et funestes qui n'ont plus besoin de se rencontrer dans un grand seigneur, font partie des éléments du *juanisme*. Ajoutez-y la vanité, la fatuité, l'insouciance, l'éloquence qui persuade, l'ironie, cette troupe légère de l'esprit qui déroute l'adversaire en le faisant douter de ses forces... »

Mais tout s'équilibre dans la nature, et cet irrésistible conquérant trouve dans sa force même une source de faiblesse et de regrets. « Ce qui finit par être désespérant pour don Juan, c'est l'uniformité de son plaisir. Plus la femme qu'il possède est riche de toutes sortes de dons, moins il en jouit. Il est comme l'hôte passager d'un palais qui coucherait chaque soir dans une autre chambre sans se donner le plaisir de passer quelque temps dans celle où il se serait trouvé le mieux. »

Après avoir lu ces extraits, on n'aura pas de peine à admettre que ce petit livre sur le *don juanisme* a tous les secrets de séduction du type d'amour qu'il étudie, et l'on voudra goûter au charme; car être séduit est, pour la plupart d'entre nous qui ne sommes pas des don Juan, une volupté plus douce encore que de séduire. B.-H. G.

La Gloire à Paris, par ALBERT WOLFF. Paris, Victor Havard, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Nul autre qu'Albert Wolff ne pouvait traiter avec plus de compétence, de sentiment ému et de profonde justice ce merveilleux sujet, *la Gloire à Paris;* nul n'aurait su, comme lui, en faire ressortir d'une manière à la fois pénétrante et intéressante la philosophie tour à tour attendrissante ou joyeuse. Ce quatrième volume des *Mémoires d'un Parisien* est appelé à avoir un retentissement de longue durée, car il peint dans une note large, et cependant concise, le portrait de tous ceux qui, à Paris, ont eu un jour, une heure, une seconde de triomphe, de tous ceux dont le nom,

ne fût-ce qu'un instant, a brillé, météore rapide, sur lequel tous les yeux se sont fixés. Qu'ils aient payé d'un oubli, plus profond, de ténèbres plus épaisses, ce rayon de soleil si fugitif, ils ont droit, ceux-là aussi, à trouver place dans ce curieux livre, aux passionnements de roman, aux attirances de drame, et qui n'est que la vérité prise sur le fait, que la peinture exacte, dans leur milieu, dans leur mouvement de vie, d'êtres de génie, de talent, qui ont vécu ou vivent encore parmi nous. Les uns marchent encore dans leur auréole, toujours glorieux; les autres n'ont laissé qu'un écho vague, indéfini, fugace comme l'éclair et ne laissant pas plus de traces que lui dans le grand ciel parisien. L'écrivain semble s'élever avec l'élévation des sujets qu'il traite et son coup d'aile le porte d'un seul jet au sommet, quand il lui arrive de parler de ce but de toutes les vraies et nobles ambitions, la gloire. Littérateurs, artistes, grands orateurs, politiciens fameux, célébrités de genre, de toute nature, il les fait revivre avec une verve étonnante, leur redonne un étincelant reflet de cette gloire qui les a enveloppés de son manteau triomphal; sa plume se passionne, devient d'une éloquence persuasive, qui fait glisser jusqu'au plus profond du cœur la conviction qui est dans l'âme de l'écrivain et qui assure le succès de son livre, écrit avec une chaleur, un enthousiasme, que l'on trouve rarement parmi les écrivains modernes. Celui-là est un ardent, un ému, et c'est pour cela que ses écrits iront frapper chez tous au plus sensible de l'être, c'est pour cela que la vie souffle, large et puissante, enveloppant ses portraits de l'atmosphère qui leur est propre, leur communiquant l'intensité saisissante de la vie. Ce livre restera, parce qu'il est peint sur nature, sans préoccupations étrangères à l'art, dans la chair vivante de l'humanité, saisie en pleine ambition, en pleine action.

Le Cerveau de Paris, par Félicien Champsaur. Paris, Dentu, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Sous ce titre : *le Cerveau de Paris*, qui nous donne immédiatement la note juste et précise du sujet d'étude choisi par l'écrivain, Félicien Champsaur fait paraître une série d'appréciations artistiques et littéraires, de portraits fouillés, de critiques, qui gagnent beaucoup à se trouver ainsi réunis et composent en effet tout ce qui, à Paris, a trait aux choses de l'esprit.

Ne se renfermant pas dans le cadre trop étroit de la critique abstraite, il a su peindre une vision exacte et amusante de ce grand mouvement des intelligences qui bouillonne continuellement dans la capitale, roulant des scories comme un volcan en éruption et projetant, au milieu de ses laves ruisselantes, de ses cendres ternes, de purs métaux, des météores étincelants et d'ardents jets de feu s'épanouissant en glorieuses auréoles. Il y a de tout cela dans ce curieux volume, écrit avec une verve qui chatouille, irrite, passionne et ne saurait jamais laisser le lecteur indifférent.

La Vie parisienne, par Parisis (*Émile Blavet*). Paris, Paul Ollendorff, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Notée au jour le jour, prise dans son tourbillon cosmopolite, dans ce mouvement perpétuel qui mêle d'une façon si amusante les gloires, les événements, les mystères mondains, c'est bien réellement *la Vie parisienne* que peint Parisis, dont le masque laisse deviner la physionomie connue du Parisien Émile Blavet. Ce livre, que précède une exquise préface du fin boulevardier Aurélien Scholl, est le résumé de tout ce qui s'est passé de marquant dans l'année, de tout ce dont on a parlé un jour ou une nuit, c'est l'écho retentissant qui met en valeur une célébrité des lettres, des arts, une renommée militaire, le génie d'un savant, le succès d'une comédienne, et personne ne saurait se désintéresser d'une lecture qui nous donne si brillamment l'atmosphère même où nous nous agitons, l'air dont s'emplissent nos poumons. Grâce à Émile Blavet c'est tout cela qu'on retrouve dans ce livre si curieux, précieux à tant de titres, un roman documentaire et entièrement vécu. G. T.



L'Abîme. *Poésies*, par Maurice Rollinat. Un vol. in-18. Charpentier. — Prix : 3 fr. 50.

On se souvient du grand succès qui accueillit *les Névroses*, le second volume poétique de Maurice Rollinat, il y a bientôt trois ans. A ce moment, Rollinat fut un des lions du jour; on parlait du poète non moins que du musicien et du superbe *diseur*, car entendre Rollinat soliloquer ses vers est assurément une joie non pareille ; l'homme s'identifie à l'œuvre, la fait valoir, l'exalte par sa parole vibrante, passionnée et tragique, par son geste large, saccadé, soulignant les moindres effets, par sa physionomie énergique, extraordinairement mobile et d'une beauté dramatique incomparable. Il apporte tant de fougue et de lyrisme dans son jeu et sa diction que, pour qui l'a entendu et admiré, il semblera toujours que derrière le volume imprimé, il manque l'homme pour l'interpréter encore et toujours; ainsi devait-il en être pour ceux qui applaudirent à Chopin exécutant Chopin. Il reste une telle vision que la version écrite apparaît froide, l'artiste n'est plus là pour l'orchestrer de son essence divine et pour ajouter au talent cette double croche de l'individualité agissante.

Depuis trois ans Rollinat s'était recueilli; il avait fui les salons parisiens, où la curiosité frivole et dis-

solvante ne lui laissait point de répit; et il vivait aux champs, s'écoutant lui-même, notant tous les bruissements de sa pensée et les zigzags fantastiques de ses aspirations. Il nous revient de cet exil du sage avec un maître volume plus profond que *les Névroses*, plus mûr, plus humain, qu'il intitule *l'Abime*.

C'est une œuvre de philosophe qui scrute l'hypocrisie, l'intérêt, l'égoïsme, le soupçon, la haine, le pardon, la colère, l'orgueil et l'ennui, et qui argumente sur l'ingratitude, le mépris, le néant, le doute et l'heure incertaine avec l'âpreté d'un mâle poète du XVIe siècle.

Ce livre de penseur hanté par l'inquiétude et miné par le problème de la vie aura-t-il le succès de son précurseur, nous ne le pensons pas; le lecteur n'aime point qu'on lui crie : Arrête-toi, passant, et regarde où tu vas ? — Il aime qu'on lui masque par les fleurs et les gentillesses la fosse vers laquelle il s'achemine, et le poète Rollinat voit le trou béant qui engloutit tour à tour les générations, le tombeau est toujours présent à l'horizon de sa pensée et il ne saurait voir un arbre sans dire comme tel pessimiste de notre connaissance : « Voilà un cercueil qui pousse. » Il aura pour lui cependant tous les dilettantes de l'idée et de la forme, et tous les trappistes dont l'âme attend la délivrance charnelle. Nous citerons un des beaux sonnets de *l'Abime*, intitulé *l'Empoisonneur*.

L'homme est le timoré de sa vicissitude,
Creuseur méticuleux de ses mauvais effrois,
Il s'invente un calvaire, il se forge des croix
Et reste prisonnier de son inquiétude.

C'est pourquoi sa détresse emplit la solitude,
Il opprime l'espace avec son propre poids,
Et dans l'immensité, comme dans de la poix,
Traîne son infini dont il a l'habitude.

Contagieux d'ennui, de fiel et de poison,
Il insuffle son âme au ciel, à l'horizon,
Qui deviennent un cadre où vit sa ressemblance,

Et, retrouvé partout, son fantôme qu'il fuit,
Contaminant le jour et dépravant la nuit,
Fait frissonner le calme et grincer le silence.

Il faut craindre que, sur un livre aussi noblement sincère que *l'Abime* de Rollinat, le public qui veut s'aveugler ne jette un pont d'indifférence. Le temps est aux scandales et les beaux ouvrages poétiques s'évanouissent dans l'atmosphère des coups de pistolet et des grossiers boniments; il est du devoir de la critique de protester quand même. C'est pourquoi, dans la mesure de nos forces, nous tenons à signaler ici, moins longuement, hélas ! que nous le voudrions, un remarquable volume, lentement élaboré par un artiste convaincu qui restera comme l'un des poètes les plus originaux et les plus étrangement doués de cette fin de siècle.

O. U.

La Poésie des bêtes, par FRANÇOIS FABIÉ. Paris, Alphonse Lemerre, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Ce volume a une préface. On n'en a pas tourné la première page qu'on sait qu'elle n'est pas de l'auteur des poésies et qu'à la fin on trouvera la signature de Léon Cladel. Ce parrainage n'est point mauvais. L'auteur n'en tire d'ailleurs ni vanité ni profit, car le nom de Cladel ne paraît pas sur la couverture. Qui faut-il accuser de modestie dans cette affaire ? On a tant abusé des noms plus ou moins retentissants sur le titre des livres, comme de la grosse caisse à la porte des baraques foraines, que ce silence est peut-être un raffinement.

Quoi qu'il en soit, les vers de M. François Fabié sont d'un poète. Ils ne sont pas d'un faiseur, d'un ciseleur, d'un ouvrier de la rime et du rythme. Ils sont d'un sincère. Je ne veux pas dire que le talent de la facture manque; mais la facture n'est pas toujours irréprochable, et elle ne constitue pas la préoccupation maîtresse de M. Fabié. Je ne veux pas même dire qu'il n'y ait pas, dans cette galerie de bêtes chantées tour à tour, une certaine afféterie et une dose assez considérable de convention; mais l'inspiration est supérieure à ces arrangements; elle vient directement de la nature se répercutant dans l'âme de l'écrivain, comme une voix qui éveille un écho. Cladel vous dira ce qu'est l'auteur et par quels liens de sympathie son origine, son éducation et son talent rattachent M. Fabié avec « papa du Bouscassié ». Je me contenterai de donner un échantillon de ses vers. Je le prends — j'en pourrais prendre cent autres, — dans une splendide pièce intitulée *les Bœufs :*

Aussi, dès que l'avril fait gazouiller la grive
Et retentir les bois des appels du coucou,
Dès que la sève monte aux saules de la rive,
Les bœufs, sentant le sang qui leur gonfle le cou,

S'échappent en beuglant de la sombre écurie,
Font tournoyer leur queue en fronde dans le vent,
Et s'en vont, écrasant du pied l'herbe fleurie,
Boire au fleuve embrasé par le soleil levant.

Puis, à plein mufle, avec cet appétit farouche
D'estomacs qui, six mois, jeunèrent à moitié,
Ils mangent : herbe et fleurs leur emplissent la bouche,
Pâquerettes et muguets sont fauchés sans pitié.

N'est-ce pas là un tempérament, un talent de vrai poète, de saveur originale et de ton personnel ? *Rara avis !* Je suis tout joyeux d'en rencontrer un.

B.-H. G.

La Vie et la Mort, par JEAN RAMEAU. Paris, E. Giraud et Cie, 1886. Un vol. in-12. — Prix : 3 fr. 50.

C'est un grand plaisir quand on peut signaler une œuvre originale, forte, jeune et pleine de promesses pour l'avenir. Le volume de vers que son auteur, M. Jean Rameau, intitule *la Vie et la Mort* est de

ces œuvres-là. La pensée et l'inspiration y sont contradictoires, comme il convient à un poète lyrique. Tantôt M. Rameau se révolte contre la civilisation, la société, la famille, la vie, et appelle à grands cris la barbarie, l'assouvissement des appétits lâchés et la délivrance finale, la mort ; tantôt il chante les joies d'aimer, l'ivresse de vivre et même — il va jusque-là, le poète ! — le bonheur par delà la vie.

La vérité, mortels ? Oyez ! je vous la dis :
On ressuscite, on vit dans la joie embaumée,
Dans l'extase toujours ! Mais, dans le paradis,
Ce n'est pas Dieu qu'on voit. Non ! c'est la Femme aimée.

Il est de l'école de l'*outrance*, et c'est là mon reproche. Point de termes assez violents, point de bouche assez ouverte, de bras assez convulsés, d'yeux assez jaillissants de leurs orbites, de cris assez sauvages, pour exprimer les douleurs, les angoisses, les doutes, les aspirations, les colères, les voluptés, les désespoirs, les anathèmes et les bénédictions qui gonflent le cœur du poète jusqu'à le faire éclater et à le réduire « en haillons ». L'influence de Richepin — influence, non imitation — est évidente ici. Mais, comme il arrive le plus souvent chez les natures originales, elle pousse M. Jean Rameau un peu hors de sa voie. Il se retrouvera, se maîtrisera et par cela même se fortifiera. Il a dit quelque part, en ce truculent volume :

... La sagesse est encore, ici-bas,
De se taire, et d'agir comme agit à la ronde
Ce profond philosophe appelé Tout le monde.

Il serait grand dommage qu'il pratiquât jamais à la lettre cette sagesse silencieuse. Une voix comme la sienne a pour mission de se faire entendre. Mais il en viendra, je n'en doute pas, à apprécier à leur valeur, en tant que procédé littéraire, ces soubresauts frénétiques, ces bonds hors de l'humanité, et à se contenter modestement de répandre en ses vers les sentiments de son cœur, sans faire de celui-ci une tragique chair à pâté.

En attendant, je salue un vrai poète. C'est une politesse qu'on n'a pas l'occasion de faire tous les jours.

Poèmes d'Égypte, par Nephtali Chambellan. Un vol. in-18. Paris, 1886. L. Frinzine

La connaissance des rythmes, le vers facile, abondant, de rime suffisante et de bonne humeur, ne reculant pas — sous couleur d'antipessimisme — devant le mot propre, qui est parfois le mot sale, des paysages prévus, des tableaux de mœurs — de mauvaises mœurs le plus souvent, — scènes de meurtre et scènes d'amour, de la couleur locale à profusion, des loisirs mondains, un séjour de six années au bord du Nil, le goût des lettres : tels sont les éléments rapprochés par le hasard, mais habilement combinés par l'auteur, dont la combinaison a produit *les Poèmes d'Égypte,* pour la plus grande joie de M. Nephtali Chambellan, de ses amis et en particulier de Mme Tigrane pacha, à qui le livre est dédié.

Les Anémiées : les Pures, les Impures, par Edme Paz. Un vol. in-18. Bruxelles, 1886. Henri Kistemaeckers.

Si l'objet de toute œuvre d'art est l'exaltation du sentiment, comme le dit Herbert Spencer; si parler en des vers excellents un langage exalté, c'est être poète, M. Edme Paz est vraiment un poète et le recueil des *Anémiées* absolument une œuvre d'art. Pures ou impures, toutes ces poésies exaltent un seul sentiment, l'amour, qui souvent s'y résout en une sensation et s'y confond avec la volupté. Pures ou impures, ces *Anémiées* dégagent également l'âcre parfum des littératures savantes et décadentes. On les lira donc l'huis clos.

Nos Satellites. Photographies de basse-cour, par Mme Louise d'Ernesti Bader, avec dessins d'Auguste Sage. Un vol. in-12. Paris, 1886. Dentu.

Les gaietés d'une nichée de lapins, l'héroïsme d'une couvée de poussins, les grâces d'un jeune matou que sa maîtresse innocente a longtemps pris pour une chatte, l'amertume de la désillusion, la « transformation » devenue nécessaire : tels sont les thèmes d'intimité domestique que Mme d'Ernesti Bader a développés en ce petit volume de vers. Si l'auteur, à notre avis, pousse vraiment un peu loin ou l'inexpérience ou le dédain des raffinements de la forme, si à ce titre les puristes lui contestent quant à présent une place à un rang très élevé sur les degrés du Parnasse contemporain, par contre, son tour d'esprit, son humeur aimable, une pointe de mélancolie, un goût vif de la nature, son amour pour ces bons et intelligents compagnons de notre vie aux champs qu'elle appelle nos *Satellites*, sa connaissance profonde de leurs mœurs, de leur façon de penser et de leurs sentiments ; tout cela — qui n'est point de qualité commune chez Mme Louise d'Ernesti Bader — lui assure dès aujourd'hui la gratitude et les sympathies des lecteurs qui partagent sa pénétrante affection pour les chers êtres que Michelet, lui, avait déjà nommés « nos frères d'en bas ». — Néanmoins, et pour cette raison même, nous invitons l'auteur à faire pendant quelque temps son livre de chevet du *Petit traité de poésie française* que Théodore de Banville a pris la peine de composer à l'usage précisément et uniquement de ceux que « la Muse en naissant a sacrés poètes » et lui a donné mission d'initier aux exigences modernes de l'art poétique. E. C.

Anna et Loïc, par Albert Varet. Paris, librairie des bibliophiles, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

On se souvient du volume de vers *Au Pays des rêves,* qui a été bien accueilli par le public; une forme élevée et délicate, une émotion douce sont les

qualités qui distinguent l'écrivain. Cette fois, il a eu l'idée d'écrire un roman en vers, une hardiesse par le temps qui court; ceux qui voudront bien lire l'histoire des amours d'*Anna et Loïc* verront que le poète s'est tiré à son honneur d'une tâche aussi difficile. D'un sentiment charmant, puisé en pleine nature, dans le beau pays breton, ce roman a une séduction, une fraîcheur auxquelles on ne saurait résister. G. T.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

La Russie politique et sociale, par L. Tihomirov. Un vol. in-8° de 560 pages. Paris, 1886. E. Giraud.

Démonter et montrer une à une toutes les parties de l'organisme social d'un pays que ses mœurs et ses dispositions rendent sympathique à la France, tel est l'objet de ce livre écrit spécialement en vue du public français. Après nous avoir présenté la Russie avec ses étendues de territoire infinies, peuplées de millions de paysans incultes d'esprit, mais pleins de qualités généreuses, avec ses classes si bizarrement organisées, il en aborde les problèmes politiques si mystérieusement embrouillés. La noblesse, le clergé, la bourgeoisie nous apparaissent en ce travail comme perdant peu à peu toute autorité, toute influence sur la direction des esprits. Mais, sur les ruines du tiers état s'élève une force nouvelle, qui prend en main la cause de la nation tout entière, c'est la classe éclairée, cette *intelliguentia*, martyre jusqu'à présent de sa mission historique, nous dit l'auteur, et dont le dévouement opiniâtre est appelé pourtant à sauver la Russie dans ses épreuves à venir. — Le lecteur trouvera à l'appendice trois documents d'un intérêt particulier : une « statistique du revenu national », une étude sur l'expression *nihiliste*, enfin un relevé tout à fait curieux des « sujets interdits à la presse » par la censure, du 4 mars 1881 au 16 décembre 1882. Il est superflu d'ajouter que ce livre est écrit dans un sentiment révolutionnaire et dépeint le despotisme aveugle des czars écrasant toutes les forces du pays, comprimant tous les dévouements, toujours en lutte avec l'esprit démocratique qui serait la vraie tradition historique de la nation, si l'on en croit M. Tihomirov.

Histoire de M. Émery et de l'Église de France pendant l'Empire, par M. Élie Méric. Un vol. in-8°. Paris, 1886. Victor Palmé.

Nous venons bien tard parler à notre tour d'un ouvrage dont nous n'apprendrons la publication à nulle des personnes qui s'intéressent assidûment à tout ce qui concerne l'Église de France. Le premier volume de la *Vie de M. Emery* paraissait au mois de mai 1885. Avant que le second fût mis en vente, à la fin de la même année, l'édition in-8° du précédent s'était rapidement écoulée et finalement épuisée. Le prestige perpétué du grand nom de M. Émery y avait suffi. Mais si notre information est superflue pour ceux qui s'occupent de l'histoire ecclésiastique, elle peut n'être pas inutile au lecteur profane qui veut être instruit de ce qui paraît touchant notre histoire nationale. Négligeant dans l'œuvre de M. le chanoine Élie Méric la biographie du vénéré directeur de Saint-Sulpice en ses parties spécialement professionnelles — si attachantes pourtant et si touchantes, — nous devons signaler l'attitude admirable pendant la Révolution de ce prêtre restant à son poste quand tous se cachent ou fuient, jeté à la Conciergerie, entre la terreur des victimes et la férocité des bourreaux, et inspirant aux uns la résignation, aux autres le respect de son caractère, tellement que Robespierre lui-même l'arrache à la mort en disant : « Laissez celui-là, il empêche les autres de pleurer et de nous importuner par leurs cris. » Mais le second volume présente un intérêt historique beaucoup plus important. On y voit le vieillard sans autorité apparente (il avait refusé trois fois l'épiscopat), soutenu par sa conscience, seul à tenir tête à Napoléon lorsque autour de lui tout fléchit, maintenant le droit, la justice en présence de la violence, conciliant, tolérant, prêt à toutes les concessions compatibles avec sa foi, bref l'homme qui fit le Concordat qui règle encore le *modus vivendi* de l'Église et de l'État. Toutes les péripéties de la lutte engagée entre Pie VII et Napoléon, M. l'abbé Méric les a retracées avec une chaleur d'âme et une vigueur de talent qui ajoutent une valeur singulière aux documents inédits accumulés en son œuvre.

Les derniers jours de la Marine à rames, par le vice-amiral Jurien de la Gravière. Un vol. in-18 enrichi de nombreuses gravures. Paris, 1886, librairie Plon.

« La chair humaine a durement pâti depuis le commencement du monde, et la pitié descend bien

lentement des sommets du Golgotha. » Cette touchante réflexion de M. le vice-amiral Jurien de la Gravière résume dans la concision d'une phrase nettement frappée l'impression la plus forte qui se dégage de la lecture de ce livre et subsiste longtemps encore après qu'on l'a fermé. Cette étude, en son propre objet très curieuse, sur *la Marine à rames*, ajoute assurément un chapitre des plus attrayants aux travaux antérieurs de l'éminent historien de *la Marine des Anciens* et de *la Marine d'autrefois*. Ce que c'était qu'une galère, que ces galères du roi dont le nom revient si souvent dans les anciennes sentences au criminel, leur construction, leur manœuvre, la composition de leur équipage, l'auteur nous l'apprend dans le plus menu détail ; mais c'est ce dernier point qui confisque le plus vivement l'intérêt en un sujet où pourtant l'intérêt ne languit pas un moment. Il est impossible, en effet, de lire les pages, très simplement écrites d'ailleurs, où l'amiral parle des chiourmes enchaînées, du recrutement des chiourmes aux XVIe et XVIIe siècles, de la discipline et de l'hygiène à bord des galères, sans éprouver un sentiment d'horreur profonde, d'indignation et de colère. Quand on pense au hideux spectacle de la férocité dont tant d'innocents même furent victimes, et qui fut donné au monde pendant trois cents ans, eh bien, oui, l'on se dit que nous vivons certes en un triste temps ; mais l'on ajoute aussitôt, avec M. Jurien de Gravière, que la masse du genre humain ne gagnerait rien à retourner de deux ou trois siècles en arrière. E. C.

Histoire comique des États et empires de la Lune et du Soleil, par CYRANO DE BERGERAC. Avec appendice contenant : 1° *Antonin Diogène :* Choses vues au delà de Thulé ; 2° *Lucien :* Histoire véritable. Paris, Ch. Delagrave, 1886. Un vol. in-16. — Prix : 1 franc.

La collection que M. Ch. Delagrave publie sous le titre général de *Voyages dans tous les Mondes*, et dont la direction est confiée à M. Eugène Muller, conservateur à la bibliothèque de l'Arsenal, mérite d'être populaire à tous les titres. On y trouve réunies, dans des volumes à la fois très élégants, très portatifs et très économiques, des œuvres que le temps a consacrées ou qui, injustement négligées, méritaient d'être remises en lumière ; quelques-unes même étaient restées ignorées jusqu'ici ou sont absolument nouvelles. Tous les ouvrages, accompagnés d'études biographiques ou littéraires, et, là où il le faut, de notes facilitant l'intelligence du texte, sont revus avec un soin scrupuleux, sans être timoré, et n'offrent que ce dont les lecteurs de tous les âges et de toutes les conditions peuvent, sans aucun danger, faire leur profit.

Du voyage de Cyrano dans la lune, on ne peut dire ni que le temps l'a consacré, ni qu'il est resté tout à fait négligé de nos jours. *Le Tour du Monde* l'a publié dans l'un de ses premiers volumes, et je crois bien qu'on le trouverait dans les petits livres bleus de la « Bibliothèque nationale » à 25 centimes. Cet intérêt qui s'est maintenu pour l'amusante fantaisie de Cyrano de Bergerac est la meilleure preuve que cette nouvelle publication n'est pas inopportune. D'ailleurs un ouvrage où Swift a trouvé des idées pour ses *Voyages de Gulliver* — dire, comme M. Muller, qui l'a imité, me semble une exagération, — où Voltaire s'est inspiré pour son *Micromégas* et Fontenelle pour sa *Pluralité des Mondes*, vaut certes la peine qu'on le garde avec soin dans notre grand fonds littéraire national. Pour être complet, l'éditeur donne en appendice l'analyse sommaire que Photius a faite du voyage imaginaire d'Antonin Diogène, dont l'original s'est perdu, et la plus grande partie de l'*Histoire véritable* de Lucien, « qui, pour être fort peu connue aujourd'hui, ne nous offre pas moins l'intéressante lecture d'une facétie toujours spirituelle et parfois très poétique ». Mais là où il n'y a pour ceux-ci que prétexte à donner un essor fantaisiste à leur imagination, Cyrano cherche surtout « l'occasion d'exercer son rôle de critique sur les choses humaines, et de discuter, avec une grande liberté de vues, avec une étonnante lucidité d'argumentation, les doctrines des philosophes, les assertions des savants ». C'est avec raison que M. Muller signale Rabelais comme le véritable ancêtre de Cyrano. « Le même génie plaisant, dit-il très bien, y aiguise les traits de satire ; la même âpreté frondeuse y fustige les vanités mondaines ; le même souffle de liberté intellectuelle y secoue le feuillage du vieil arbre des préjugés. »

Drames historiques, *Roland des Cévennes ; l'Abbesse de Remiremont ; Maroţia,* par J.-G. PRAT. Paris, E. Dentu. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Je laisserai, de crainte de me tromper moi-même, l'auteur de ces drames nous en expliquer le sens. « Qu'est-ce que *Maroţia* ? dit M. J.-G. Prat. C'est le pape, c'est-à-dire le pouvoir des pouvoirs, dans sa vérité toute nue ; comme *Roland*, c'est le roi, dans son expression la plus implacable et la plus absolue ; comme *l'Abbesse*, c'est le noble, dans son oppression la plus complète. Pape, roi, noble ; trinité formidable, Pélion épouvantable, sous lequel se débat, depuis des milliers de siècles, sans parvenir à les secouer de ses épaules meurtries, la malheureuse espèce humaine. »

Ce n'est là que style de préface. On en voit bien d'autres dans les drames, auxquels je renvoie le lecteur curieux, n'ayant ni temps ni patience pour analyser en détail des productions, fort honnêtes d'intention assurément, mais qui ne nous apprennent rien, ne nous donnent aucune jouissance d'art, et sont mortes avant d'avoir vécu. B.-H. G.

Des campagnes de Turenne en Flandre, par le lieutenant-colonel BOURELLY. Un vol. 12. Paris, Librairie académique Didier, Perrin et Cie, éditeurs, 1886. — Prix : 3 fr. 50.

Le lieutenant-colonel Bourelly n'en est pas à son début comme historien. Il est l'auteur d'un important

ouvrage sur le maréchal Fabert, que l'Académie française a jugé digne du prix Thérouanne.

Le nouveau livre de l'érudit officier semble se rattacher à une étude plus générale, dont le titre figure en tête du volume, *Cromwell et Mazarin*. Il montre la période active de l'alliance anglo-française au double point de vue de la politique et de la guerre. On y trouve en scène en même temps Cromwell, Louis XIV, Mazarin et Condé. L'événement militaire le plus important de cette période, c'est la bataille des Dunes. Pendant les années 1655 et 1656, Turenne et Condé furent constamment en contact, tour à tour attaquant ou défendant successivement les places de la frontière, Valenciennes, Cambrai, Rocroy, etc. Condé, depuis qu'il avait mis son épée au service de l'Espagne, n'était pas heureux; le premier échec que lui infligea Turenne, en l'obligeant à lever le siège d'Arras, semblait avoir gâté sa fortune.

Toutefois, l'un et l'autre ne disposaient que de petites armées et ne pouvaient frapper de grands coups. Mazarin, suivant l'expression de M. Duruy, n'eut pas plus de scrupules royalistes que Richelieu n'avait eu de scrupules religieux. Il chercha et obtint, en 1657, l'alliance de Cromwell, qui avait fait tomber sur l'échafaud la tête du petit-fils de Henri IV; se disant, après tout, que son prédécesseur avait surmonté des répugnances qui ne devaient pas être moindres en s'alliant avec les protestants d'Allemagne; et il n'avait pas moins d'intérêt dans ce moment-là à renverser la puissance espagnole que Richelieu n'en avait, une vingtaine d'années auparavant, à abaisser la maison d'Autriche, dût paraître bizarre cette contradiction de combattre les protestants au dedans et de les prendre pour alliés au dehors.

Il faut dire cependant que Mazarin eût préféré une entente directe avec Philippe IV. C'est pour n'avoir pu traiter amicalement avec le roi catholique qu'il traita contre lui avec la République protestante. Et Cromwell était, en vérité, plus pressé que le cardinal de conclure un nouvel engagement favorable à la chute de l'Espagne.

M. Bourelly analyse avec sagacité les dispositions d'esprit des parties contractantes.

« En dehors des motifs d'intérêt politique dont Cromwell et Mazarin s'inspiraient pour mettre leurs forces en commun, dit-il, n'obéissaient-ils pas à une mutuelle attraction provenant d'autres causes? Ce n'est pas qu'il y eût entre eux affinité de caractère et conformité de vues, mais ils avaient à peu près le même âge; ils étaient sortis presque en même temps de l'obscurité pour se faire un nom dans la vie publique, et ne devaient leur élévation qu'à eux-mêmes, c'est-à-dire à leur habileté et à leur prudence. Tous deux également, après avoir couru plus d'une fois le danger d'être submergés par les remous perfides de la guerre civile, étaient parvenus à dominer la tourmente et tenaient depuis longtemps, en acteurs consommés, les premiers rôles sur le théâtre de l'Europe. Il n'en fallait pas davantage pour qu'ils se sentissent portés à aller à la rencontre l'un de l'autre. Mazarin pouvait détester dans le fond les moyens violents dont le protecteur s'était servi pour s'emparer du pouvoir; mais ses mœurs politiques, largement tolérantes, pour ne pas dire peu scrupuleuses, devaient le disposer à se rapprocher de l'homme heureux auquel tout réussissait comme à lui-même. »

Le traité d'alliance offensive et défensive fut signé à Paris en 1657, le 23 mars. Turenne entre en campagne au mois de mai et investit Cambrai. Condé fait échouer l'attaque. Turenne se retire aux environs de Saint-Quentin, où, vers la fin de ce mois de mai, le rejoignent les troupes anglaises débarquées; de la position qu'il avait prise, il barrait à l'ennemi la route de Paris par la vallée de l'Oise et fermait l'accès de la vallée de la Somme.

Des difficultés relatives à l'exécution du traité furent soulevées par Cromwell, mécontent du retard apporté au siège de Dunkerque. Après des négociations dont les intermédiaires sont pour l'Angleterre le colonel Lockhan et pour la France l'intendant général Talon, Mazarin insiste auprès de Turenne pour l'attaque d'une ville maritime. Le maréchal refuse d'assiéger Dunkerque et d'investir Gravelines; le protecteur devient de plus en plus exigeant; il veut que Mardick qui a capitulé soit conservée aux Anglais, et menace de rompre l'alliance si, selon l'avis de Turenne, on la fait sauter et raser.

Comme si ce n'était assez de tous ces embarras, Mazarin se trouve encore gêné par la question religieuse et les libelles de Retz.

Enfin, les circonstances tournent de telle sorte que l'alliance anglaise, renouvelée en 1658, porte enfin ses fruits.

L'Espagne va souffrir mortellement de l'alliance du roi de France et du protecteur anglais. Ses colonies furent menacées par les Anglais, la Jamaïque occupée, les galions de Cadix incendiés; en même temps, Dunkerque, la clef des Flandres, que les Espagnols, profitant des troubles de la Fronde, avaient repris, était attaqué par terre et par mer.

Le 10 juin 1658, les Espagnols étaient signalés à Turenne comme prêts à marcher sur Dunkerque avec toutes leurs forces. Pendant deux jours ils accomplirent leur mouvement; toutefois don Juan n'avait pas encore son artillerie le 13 au soir. C'est ce qui décida Turenne à fixer la bataille au lendemain. Elle s'engage, en effet, le 14, à huit heures du matin; à midi, elle était terminée, les Français victorieux dans leurs lignes, et don Juan, échappé à grand'peine, se déclarait vaincu par des « bêtes enragées ». L'armée de Turenne comprenait en tout vingt bataillons et cinquante-six escadrons. On évalue à mille le nombre des hommes tués dans les rangs de l'armée de don Juan et du corps de Condé. On prit à l'ennemi environ quatre mille hommes dont cinq cents officiers, presque tous fantassins espagnols « naturels ».

Quant à l'armée de Turenne, elle ne perdit pas plus de quatre cents hommes, y compris les Anglais. Il y eut peu de blessés de part et d'autre.

A tous indistinctement Turenne, dans sa lettre à Mazarin, s'empresse de payer le tribut de reconnaissance qui leur est dû; il mentionne ensuite, sans en

omettre aucun, les généraux qu'il a associés de près à son commandement; quelques noms seulement sont accompagnés d'un mot de louange discrète. Il n'oublie ni les Anglais ni les Lorrains. C'est lui seul qu'il oublie.

Par contre, Mazarin, d'accord avec Talon, paraît tout disposé à s'attribuer l'honneur de la victoire. Il laissa entendre qu'il avait imposé au maréchal, par ses avis, le devoir de livrer combat en dehors des lignes.

M. Bourelly fait suivre le récit de la bataille de considérations militaires fort bien déduites, mais qui n'ont plus qu'un intérêt rétrospectif; les conditions de la guerre ont tellement changé et quant aux engins et quant à la force numérique des armées.

La défaite des Espagnols devant Dunkerque servit fort à propos les vues de politique extérieure de Mazarin; mais elle n'avait pas suffi pour entraîner la chute de Dunkerque. Le roi de France, impatient de se rendre sur le théâtre de l'action, avait triomphé des résistances de la reine mère et du cardinal. Il eut la satisfaction d'apercevoir, le 23 juin, les signaux que les assiégés faisaient pour se rendre. Le 25, les troupes espagnoles sortirent de Dunkerque par la route de Saint-Omer, traînant avec elles deux canons. Le roi vint se placer sur leur passage, à une petite distance des fortifications; puis il fit son entrée dans la ville. Vers la fin de la journée, au moment de repartir pour Mardick, il invita publiquement l'ambassadeur anglais à prendre possession de la place, suivant les clauses des traités de 1657 et de 1658. L'occupation anglaise commença le soir même.

Pour ne point surcharger et ralentir son récit, M. Bourelly a rejeté à la fin du volume, sous forme d'appendice, un ensemble considérable de notes, presque égal à la partie d'exposition. Il a joint une table de noms propres et des noms de localités cités dans le livre, et deux planches gravées représentant l'une la carte du gouvernement de Dunkerque, l'autre le plan de la bataille des Dunes. PZ.

Pitt et Frédéric-Guillaume II. *L'Angleterre et la Prusse devant la question d'Orient en 1790 et 1791*, par J.-H. Creux, avocat à la Cour d'appel de Paris. Paris, Perrin et Cie, 1886. Un vol. in-12.

M. J.-H. Creux étudie en détail l'histoire de la diplomatie prussienne et anglaise pendant les années 1790 et 1791, relativement à la conduite que tinrent ces deux États, et aux projets qu'ils nourrirent sans pouvoir les réaliser, pendant la lutte qui avait lieu alors entre la Russie et l'Autriche d'une part et la Turquie de l'autre. Outre l'intérêt que présente toute investigation historique, faite dans le seul but de saisir et d'exposer la vérité, le travail de M. J.-H. Creux vaut la peine d'être considéré par nous à un autre point de vue, comme nous le fait comprendre cette page de la fin. Si Pitt, dit l'auteur, avait pu déterminer l'Angleterre « à une action militaire contre la Russie, et que l'Europe en 1791 et en 1792 se fût trouvée en pleine conflagration, au moment où la révolution française allait prendre un caractère plus alarmant, le cours des choses n'en aurait-il pas été profondément modifié? La Prusse, étant aux prises avec l'Autriche et la Russie, n'aurait pas embrassé la cause de la première contre la France. Qui sait même si la France n'eût pas été sollicitée par les belligérants de joindre ses cohortes plébéiennes aux uns et aux autres? En tout cas, elle eût été plus libre dans ses agitations, et les périls de la question étrangère, si funestement invoqués pour expliquer les horreurs de l'époque, ne se fussent pas ajoutés aux anxiétés des perturbations intérieures. Peut-être aussi le spectre grandissant de la révolution aurait-il fait tomber les armes des combattants, calmé leurs animosités, effrayé les deux partis par l'apparition d'un danger commun plus menaçant. En dehors de ces conjectures, on peut affirmer qu'une guerre entre la Prusse et l'Angleterre d'une part, la Russie et l'Autriche de l'autre, à cette époque de 1791, après le voyage de Varennes, aurait eu une influence considérable sur les destinées extérieures de la révolution. Le trône de Louis XVI n'aurait pas été sauvé, il eût même péri probablement plus tôt, mais il n'était pas sans importance pour la France d'avoir devant elle une Europe divisée en deux camps, trop occupée en Allemagne, de l'Elbe au Niémen et au Dniester, pour marcher sur Paris. L'Europe pacifiée au contraire, à partir du traité de Sistowa (4 août 1791) et des préliminaires de Galatz (11 août 1791), n'eut plus dès lors sous les yeux qu'un grand objet, le spectacle de la révolution française, qui déjà l'inquiétait par la continuité de ses progrès, qui allait bientôt l'épouvanter par son régime de sang, l'émouvoir par son énergie et ses hardiesses, qu'elle devait s'efforcer de contenir sans pouvoir la dompter, et dont même victorieuse elle dut reconnaître les principes fondamentaux. »

On dira que de telles spéculations et pronostications après coup sont aussi aisées que stériles. Juger d'un coup d'œil net les événements possibles dans des circonstances données n'est aisé que par un petit nombre ; les autres remplacent, ingénument sans doute, le jugement par la divagation. Quant à l'utilité de telles études, c'est, pour employer l'expression anglaise, un *truism*, que de dire qu'elles n'en ont pas dans le passé; mais les combinaisons politiques se réduisent, dans leurs grandes lignes, à un nombre assez restreint, sous la diversité infinie de leurs aspects, et qui peut dire que, pour l'avenir, on ne trouvera pas, dans des travaux de cet ordre, une source d'enseignements féconds ?

Souvenirs d'un journaliste français à Rome, par Henri des Houx. Paris, Paul Ollendorff, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

On sait que le journaliste catholique Henri des Houx, que nous appelions, au lycée Henri IV, Durand-Morimbau, non content d'être ultramontain en esprit, a voulu l'être matériellement et topographiquement, si je puis dire. Ayant donc « franchi les monts qui bornent cet État », il a planté sa tente à

l'ombre du Vatican et fait campagne contre les infidèles, au cœur même de la ville sacrée. On sait que l'action fut chaude, et que l'ardent volontaire fut criblé d'amendes et de mois de prison. Il paraît que ce n'était pas ainsi qu'il fallait se battre ; car, lorsque, excité comme un bon lutteur par les coups qu'il avait reçus, il revenait à la charge avec plus de vigueur et d'élan, le Saint-Père, non sans lui avoir, au préalable, fait avaler un choix de couleuvres romaines, lui retira péremptoirement ses armes des mains.

Tel est le fond des souvenirs que M. Henri des Houx nous raconte. Ils ne sont pas toujours couleur de rose, et c'est de fiel qu'a été le plus souvent rempli le calice de son sacrifice. Disons-le à sa grande louange, c'est à peine s'il en a gardé un arrière-goût d'amertume. Sans taire ses sujets de plainte, il ne perd pas sa bonne humeur ; et quelle que fût la hauteurs des rêves où il s'était laissé emporter, il a su, lorsqu'ils se sont évanouis, planer encore plus haut.

Il est inutile d'insister sur l'intérêt de ce volume. Sous les protestations et les formules — très sincères, cela ne fait pas un instant question — de respect et de soumission aux supérieurs autorisés dans toutes les questions de foi, l'écrivain catholique lève un bon coin du voile qui sépare le Saint des saints du reste du Temple, et, au milieu de descriptions de cérémonies fort intéressantes et qu'on ne trouve pas partout, le lecteur rencontre des révélations à la discrétion desquelles il ne tient qu'à lui de suppléer, et des portraits tracés, j'allais dire griffés, de main de maître.

B.-H. G.

Le Gant de Conradin : Manfred, par Émile Moreau. Un vol. petit in-8° de 402 pages. Paris, 1886.

En ces quatre cents pages imprimées menu, l'auteur n'a pu développer que les deux premières parties du drame héroïque qui occupe la seconde moitié du XIIIe siècle italien. Ce drame s'ouvre ici en 1250, à la mort de Conrad IV, fils et successeur de l'empereur Frédéric II, et se poursuivra au moins jusqu'à la tragique journée de l'an 1268, où son fils, le jeune Conradin, avant de subir la décapitation, jette son gant dans la foule du haut de l'échafaud dressé sur la place publique à Naples. Il est même à supposer que M. Émile Moreau introduira dans son action les suites de ce défi de la victime au bourreau, de Conradin mourant à Charles d'Anjou triomphant. La première partie expose la lutte de Manfred, l'oncle de Conradin et l'usurpateur de sa couronne, contre Innocent IV, et se termine à la mort du pape. La deuxième met en scène la lutte de ce même Manfred contre Charles d'Anjou jusqu'à la bataille de Bénévent où le prince de la maison de Souabe trouve la mort et le prince de la maison de France les clefs du royaume de Naples.

Le seul fait d'avoir conçu une épopée d'une telle envergure ne témoigne-t-il pas d'une qualité d'esprit point vulgaire? et le fait d'avoir réalisé cette conception n'est-il pas fait de lettré sorti de pages? M. Émile Moreau met en action cent quarante-deux personnages nommément, plus des foules anonymes : pages, chevaliers, moines, guelfes, gibelins, hommes d'armes, Apuliens, Provençaux, Brabançons, Lombards, Sarrasins, gens du peuple, mariniers, musiciens, jongleurs, etc., etc.

Cette action, l'amour et la haine la traversent. « Elle est pleine d'héroïsme et de félonies, dit l'auteur, de fuites et de poursuites, de complots et de batailles, de duels et d'échafauds; les aventures y abondent; les catastrophes s'y précipitent, hâtées par des rencontres romanesques et des vengeances imprévues; une sanction rigoureuse y couronne des retours de fortune inouïs. L'intrigue et le dénouement ont l'air combinés à plaisir; bien des situations paraissent voulues : certains tableaux paraîtront invraisemblables. Et pourtant ces tableaux sont vrais; ces situations sont vraies, tout est vrai : l'intrigue et le dénouement, la forme et le fond. »

Un tel drame, cela va de soi, — dont l'histoire a fourni tous les éléments : décors, péripéties et personnages, — n'est en aucune façon disposé pour le théâtre. Il est évidemment fait pour être lu. L'auteur sollicite la collaboration du lecteur, le concours de son imagination, de restituer les héros de ces épopées à leur milieu, de replacer les dialogues d'allure farouche — en cet âge de fer dont nulle hypocrisie ne masque les violences — parmi les pompes des cours, des châteaux d'architecture sarrasine, des tentes, des camps, des villas, des palais, des couvents, des chapelles, des cathédrales aux murs chargés de fresques sur fond d'or, des villes, des ports, des marchés, des places publiques traversées par les fastueux cortèges, les défilés de guerre, les processions magnifiques, les agitations des foules bariolées.

Ce genre de drame historique n'a pas la faveur du public, dit-on, et l'école littéraire dominante le tient à coup sûr en un dédain profond. Il est vrai qu'il y faut de l'érudition — cela va sans dire — mais aussi quelque chose de plus, une imagination où se meuve à l'aise le grand nombre des caractères, quelque connaissance aussi des passions humaines, certaine faculté de vision poétique qui les exalte au-dessus du niveau commun. Nous le confessons néanmoins et sans trop en rougir; nous comprenons les déshérités du goût qui estiment les grandioses réalités du passé plus dignes de l'effort créateur de l'artiste que les sanies et les platitudes, les seules réalités du présent qu'on veuille aujourd'hui nous montrer.

E. C.

Histoire philosophique et politique de l'Occulte (*magie, sorcellerie, spiritisme*), par Félix Fabart, avec une préface de Camille Flammarion. Paris, Marpon et Flammarion, 1885. Un vol. in-12 de 337 pages. — Prix : 3 fr. 50.

La première partie de ce volume ne fait que reproduire des histoires bien anciennes et bien souvent racontées déjà. La seconde contient des expériences personnelles de l'auteur sur le spiritisme et les choses qui s'en rapprochent. Elle est très intéressante. M. Fabart est un homme de bonne foi et si

peu fanatique que ses amis lui reprochent sa tiédeur.

Cette publication vient fortifier la croyance que les faits merveilleux rapportés par les spirites et les magnétiseurs sont vrais pour la plupart, ou du moins sont possibles. Mais l'explication satisfaisante de ces faits manque encore. Les magnétiseurs ont déjà perdu leur procès, car personne ne croit plus aux fluides. Les spirites restent sur la brèche et se croient inexpugnables, cependant leurs doctrines ne sauraient contenter que les personnes peu difficiles. Le livre de M. Fabart contient de bons matériaux pour l'étude de ces grandes questions. Dr L.

Les Finances de l'ancien régime et de la Révolution, *origines du système financier actuel*, par René Stourm, ancien inspecteur des finances et administrateur des contributions indirectes. Deux vol. in-8°. Paris, Guillaumin et Cie, 1886. — Prix : 16 francs.

On a beaucoup écrit sur nos finances, l'histoire de nos impôts a été faite et refaite très souvent, mais ce ne sont pas les plus empressés à réclamer des réformes qui s'en vont consulter ces travaux, si remarquables pour la plupart; ils en savent long par intuition. Les ouvrages qu'on a publiés ne les peuvent guère instruire que si on les met sur le chapitre des méthodes à suivre pour la recherche de la vérité, tout de suite ils proclameront l'excellence de la méthode expérimentale, et ils railleront les raisonneurs qui, ne voulant connaître que des principes *à priori*, déduisent sans cesse. Ces empiristes, toutefois, n'observent pas, et ils ne tiennent pas compte des circonstances. Ces économistes improvisés, qui, servis par leur audace, ont su forcer l'entrée d'une Chambre, ont entendu prononcer des mots; ils les répètent; ces mots sont la loi; ils sont, eux, les prophètes; qu'on adopte l'impôt sur le revenu, et les crises cesseront comme par enchantement. Nos révolutionnaires de l'heure présente ressemblent à ceux d'il y a un siècle; des esprits simplistes, qui font de l'opposition avec des mots, façon de combattre les personnes en ayant pour soi tous les naïfs; s'ils parviennent au pouvoir, ils recourent aux pires expédients.

M. Stourm, qui professe à l'école de M. Boutmy, a montré, dans les deux volumes dont nous avons donné le titre, quelles réformes heureuses avaient été inaugurées par Turgot et par Necker, et quelles fautes ont été commises par la Convention et le Directoire. « La France avait déjà, dit M. Léonce de Lavergne, fait plus de progrès pour l'application des idées de justice, d'égalité et de liberté, dans les quinze ans écoulés de l'avènement de Louis XVI au mois d'août 1789, que dans les vingt-cinq ans écoulés de 1789 à 1815... On a voulu prendre le plus court, on a pris en réalité le plus long... Songeons qu'il s'est écoulé trois quarts de siècle depuis 1789, et mesurons par la pensée les progrès qui auraient dû s'accomplir dans un si long espace de temps, si l'impulsion qui animait les classes supérieures avait pu se poursuivre sans interruption ! »

Les trois premiers chapitres sont comme une introduction. L'historien nous dit l'état des finances à la fin du règne de Louis XIV (il analyse le rapport de Desmaret), l'état des finances sous Louis XV (il parle des agissements des principaux contrôleurs, et, plus particulièrement, de ceux de l'abbé Terray); puis, après avoir rappelé les premières tentatives de Turgot, Louis XVI ne s'opposant pas aux réformes, il nous fait un portrait de Necker.

Viennent des chapitres où sont étudiés toutes les réformes accomplies, avant 1789, pendant la période révolutionnaire, et depuis l'établissement du Consulat, quant à l'impôt foncier, quant aux corvées devenues nos prestations, quant à la taille personnelle devenue la contribution personnelle et mobilière, quant aux taxes de maîtrise, — ce sont nos patentes, — quant aux impôts indirects, quant aux droits de contrôle, d'insinuation, de centième denier, — nos droits d'enregistrement, — quant aux droits de formule, — nos droits de timbre, — quant aux droits de douane. D'autres chapitres suivent, qui traitent de l'impôt des portes et fenêtres, de ce que l'auteur appelle les petits impôts indirects (droits de marque sur les matières d'or et d'argent, sur les huiles et les savons, sur les voitures publiques, sur le papier, sur les cartes à jouer). Et d'autres encore dans lesquels M. Stourm parle des pensions civiles, de la comptabilité, de la gestion des finances, puis des faillites, des assignats, des bons d'arrérages, des visas d'urgence, des emprunts forcés, de l'esprit financier des jacobins, des budgets de la Révolution, des ressources absorbées par elle.

L'ouvrage porte enseignement. Il n'est pas une apologie de la sagesse des partisans de l'un ou de l'autre des régimes monarchiques; il laisse comprendre que les républicains ne peuvent devenir et demeurer de sages financiers qu'à la condition de ne communier pas avec les jacobins d'hier, de nourrir un tout autre esprit que les jacobins d'aujourd'hui. F. G.

Histoire d'une brique, par I. Natanson. Paris, Charavay frères et Cie, 1886. Un vol. in-18.

L'auteur a enfermé dans un cadre fort ingénieux une peinture en raccourci de l'activité de la nature. Cette brique, dont il raconte l'histoire, à un petit cercle d'enfants charmés, n'est autre que le prince de la Paresse, tronçonné en argile par une fée bienfaisante qui a voulu, en lui imposant cette épreuve, lui faire comprendre que tout a son rôle dans l'univers, et que nul ne doit se soustraire à sa part de la tâche commune. La fabrication des briques, la manière dont cette brique inerte entre en rapport avec les plantes, avec les insectes, avec les oiseaux, avec le chien et le cheval, forment le sujet d'autant de chapitres où l'agréable enveloppe étroitement l'utile et fait corps avec lui. Ce petit volume renferme une quantité de notions que les enfants, qui le liront, apprendront en se jouant et qui leur donneront le goût d'apprendre davantage. Les tentatives faites pour donner, par la lecture amusante, l'éveil à l'esprit des

enfants et y semer des germes féconds, ne se comptent plus : je n'en connais guère qui soit plus propre à atteindre le but. Des ouvrages de ce genre ne sont pas seulement des productions remarquables d'un esprit délicat; elles sont encore des œuvres utiles au premier chef et c'est d'elles surtout que l'on peut dire que la parole vaut un acte.

L'Opposition libérale sous l'empire (1861-1863), par ALFRED DARIMON, ancien député de la Seine. Paris, E. Dentu, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Cette nouvelle série de notes sur les Cinq ne présente pas moins d'intérêt que la première (*Histoire d'un parti, les Cinq sous l'empire, 1857-1860*). Le journal que M. Darimon y tient des travaux législatifs n'en est pas la partie la plus neuve ni la plus piquante. N'était la nécessité d'une trame, pour ainsi dire, à son récit, il aurait pu, sans inconvénient, me semble-t-il, en alléger son volume. Mais les échos parlementaires, les dessous de la vie politique, les intrigues des Havin, de Nefftzer et *tutti quanti*, les manœuvres préliminaires à la volte-face de M. Émile Ollivier, les petitesses de Picard, les relations affectueuses et douloureuses entre M. Darimon et Proudhon, les échappées ouvertes sur les caractères de Morny, de l'empereur et du prince Jérôme, la naissance d'un parti d'opposition dynastique et la résurrection menaçante du parti de la révolution, voilà ce qu'on trouvera, avec plaisir et profit dans ces pages écrites avec une telle sincérité que l'auteur ne songe pas à atténuer les passages d'où il ressort qu'il a joué à plusieurs reprises le rôle le plus blessant pour les vanités ordinaires, celui de dupe.

Je ne résiste pas au désir de citer un trait d'Émile de Girardin sur lequel le livre se clôt. Pelletan venait d'être nommé député de Paris, malgré l'opposition passionnée du gouvernement. É. de Girardin, qui dirigeait le journal *la Presse*, eut à cette époque plusieurs conversations avec l'empereur et l'impératrice. Napoléon III ne lui dit pas un mot de l'élection de Pelletan; mais l'impératrice l'interpella ainsi : « Eh bien, votre ami Pelletan l'emporte. » Elle laissa échapper quelques paroles amères, puis elle ajouta : « Mais défendez donc M. Pelletan. » M. de Girardin répondit en s'inclinant profondément : « Je n'ai pas à défendre ceux qui triomphent. »

N'y a-t-il pas là comme une sorte de vision évoquée de la défaite finale où l'influence personnelle de l'impératrice devait précipitamment entraîner l'empire?

B.-H. G.

Les Guerres de Louis XV, par le comte PAJOL, général de division, tome IV, grand in-8°. Paris, Firmin-Didot, éditeur.

Ce quatrième volume est l'avant-dernier de l'important ouvrage entrepris et poursuivi avec une vigueur toute militaire par le comte Pajol. Il a pour matière la guerre de Sept ans.

La méthode employée par l'honorable général devenu historien se rapproche beaucoup de celle de nos vieux et excellents chroniqueurs : jour par jour sont observées et notées les phases diverses de la campagne. On retrouve ainsi comme l'impression que produirait un journal du temps.

Le général Pajol porte son attention sur les combinaisons de la politique avec autant de précaution que sur les opérations militaires, en homme expérimenté qui sait combien de fois la pression gouvernementale et l'intervention de la diplomatie ont fait modifier les dispositions d'un chef d'armée, et subordonné l'action des gens de guerre aux convenances ministérielles. Sous tous les régimes ces nécessités se renouvellent, et les mêmes fautes avec elles.

De 1749 à 1756, la guerre se prépare. Cet intervalle de sept années fut pour la France une époque de prospérité, et l'attention du roi n'étant plus distraite par de nouvelles préoccupations, on put en profiter pour faire fructifier dans les corps armés les éléments d'ordre, d'instruction, et les améliorations de détail que réclamait leur organisation intérieure. En 1751, on crée une école militaire; en 1755, on augmente la marine réunie à Brest en deux divisions. Les premiers motifs de notre mésintelligence avec la Grande-Bretagne se font jour en 1756. L'Angleterre et la Prusse viennent de conclure une alliance définitive; des négociations engagées pour unir les deux maisons de Habsbourg et de Bourbon échouent par les insinuations du roi de Prusse. Dès lors on pressent, on prépare la guerre; on projette une descente en Angleterre. La France conclut une alliance avec la Russie et l'Autriche; mais celle-ci ne tarde pas à s'en détacher. Dès le mois de mai de cette année 1756 les hostilités commencent.

Dès lors aussi commence l'étude analytique du général Pajol : le général se retrouve tout à fait dans son élément. Il faut un chef militaire, en effet, pour bien commenter des opérations de guerre. Sans doute le commentaire est parfois un peu long, un peu languissant, parce que l'écrivain, plus soucieux de l'exactitude que du charme, ne laisse tomber aucun détail. Il a raison à son point de vue : à la guerre tout se tient, il n'est pas un mouvement indifférent. Par ce même amour de l'exacte et complète vérité, le général Pajol est poussé à citer tout au long les documents, lettres et rapports, qui lui servent de guides pour la reconstitution de la chaîne des événements : il les incorpore à son récit. Peut-être eût-il plus habilement fait en les rejetant à la fin du volume comme pièces justificatives. Ces pièces du reste portent en elles-mêmes un intérêt puissant, surtout si l'on considère qu'elles émanent des grands chefs de l'armée et du gouvernement, le duc de Broglie, le maréchal de Contades, le duc de Castries, le maréchal de Belle-Isle, M. d'Armentières, etc., etc.

Le volume se termine avec l'affaire de Meissen, en décembre 1759, où le général prussien Diereck se rend à discrétion à Daun. Le roi Frédéric supporte cette infortune avec son courage accoutumé : des renforts lui arrivent de l'armée hanovrienne et de l'ar-

mée hessoise : il rassemble ainsi 80,000 hommes. Dresde, sous le canon de laquelle Daun victorieux s'est retranché, va devenir le premier objectif de la campagne suivante.

C'est là que reprendra le cinquième volume de cet ouvrage qui fait grand honneur à son auteur et intéresse vivement les amis de l'histoire, et surtout les officiers de notre armée. P. Z.

BEAUX-ARTS

Les Œuvres et les Hommes. — Sensations d'art, par J. Barbey d'Aurevilly. Un vol. in-8°. Paris, 1886. L. Frinzine et Cie.

Déjà les éditeurs de *Sensations d'art* ont fait paraître *les Critiques*, sixième volume de la première série : *les Œuvres et les Hommes*, dont les cinq premiers : *les Philosophes, les Historiens, les Poètes, les Romanciers, les Bas-Bleus*, publiés anciennement en in-18 et aujourd'hui épuisés, vont être également réimprimés en ce même format in-8°. Or la librairie n'accorde pas à tout venant les honneurs de l'in-8°. Sans vouloir fixer ni même ébaucher ici une physiologie des formats, nous constatons à titre de fait que les formats courants in-16 et in-18 n'accusent aucune prétention de durée au delà du temps nécessaire pour lire le livre : tel le volume acheté au moment de prendre un train et qu'on abandonne dans le filet du wagon.

L'in-8° au contraire pose la candidature d'un auteur à l'attention de l'avenir. Il est en effet le format de bibliothèque par excellence ; il prétend donc à être conservé, relu après qu'on l'aura lu, puis relié et transmis par héritage avec les autres biens de celui qui l'a acheté. La bibliothèque est en quelque sorte pour les écrivains ce que le musée du Luxembourg est pour les artistes vivants : le résultat d'une première sélection parmi les contemporains ; antichambre du Louvre pour les uns, pour les autres vestibule de la postérité, sauf ratification ultérieure. Cette sélection, c'est l'administration des beaux-arts qui l'accomplit entre les artistes ; entre les écrivains, c'est l'éditeur, par le choix du format.

Que la postérité accepte aveuglément les désignations du présent, cela paraît peu probable ; là aussi, on comptera plus d'appelés que d'élus. Par contre, de cette revision générale, si elle s'étend à l'effort tout entier du siècle littéraire, l'avenir à coup sûr dégagera quelques élus qui ne lui auront pas été signalés par l'arbitraire du goût actuel. Pour son honneur, il était temps que celui-ci songeât à tirer de la banalité de l'in-18 l'œuvre critique de M. J. Barbey d'Aurevilly, comme déjà il lui a soustrait son œuvre de fiction.

C'est que dans l'un, au même degré que dans l'autre, nous reconnaissons l'esprit créateur, la profonde analyse du détail, une pensée philosophique d'où procède la puissante unité de l'ensemble, l'accent d'une indomptable sincérité, l'ascendant irrésistible d'un jugement impérieux fondé sur une sensibilité extrême à toutes les émotions de l'art, autant que sur le savoir, et formulé dans une langue vibrante, sonore, semée de tours imprévus traduisant des sensations originales.

En son œuvre critique, M. Barbey d'Aurevilly « reste critique dans toute la consciencieuse beauté de ce mot. Il ne se vautre point dans la molle indulgence qui menace de dissoudre à cette heure les plus fermes esprits. Se souciant peu des amours-propres qui crient et même de la critique qui a crié contre la sienne, car la douce critique contemporaine, cette aimable créature, l'a bien trouvé un peu cruel, il a persisté à articuler distinctement, du plus grand calme, sans aucune jactance, mais avec le relief d'un style très animé et très pittoresque, ce qui lui semble la vérité. » L'éloge qui s'applique d'une façon si juste à l'œuvre critique de M. d'Aurevilly n'est pas de nous, il est tombé de la plume même de l'auteur de *Sensations d'art* à l'adresse de Théophile Silvestre, esprit parent du sien avec la sécheresse et l'âpreté du sol provençal en plus, et en moins la sève féconde du terroir normand. De cet éloge cependant, j'écarterais volontiers deux mots qui ne conviennent pas plus à la critique de l'un qu'à celle de l'autre. Il ne me paraît pas que l'une plus que l'autre soit marquée à l'empreinte d'un grand calme, exempte non plus de quelque jactance. Mais ce panache au chapeau leur sied si bien qu'on ne songe guère à leur reprocher une crânerie d'attitude quelque peu provocante.

Proudhon, Courbet, Th. Silvestre, Paul Delaroche, Géricault, Th. Rousseau, J.-F. Millet, Gavarni, Alonzo Cano, Frémiet, Z. Astruc, Mozart, Berlioz, Remenyi, le Salon de 1872, philosophes, historiens de l'art et artistes de tout art et de tout ordre, tels sont les sujets en somme peu nombreux que, au jour le jour du journalisme, en trente ans, M. Barbey d'Aurevilly a éclairés de la vive lumière de son esprit divinateur ; car en ces matières d'art plastique et pittoresque, voire musical, il déclare superbement qu'il ne prétend à nulle connaissance technique, et le public en cela s'en rapporte à ses impressions. D'où ce titre très juste : *Sensations d'art*. Mais ces impressions sont celles d'une intelligence si raffinée, d'une âme si noblement désintéressée de ce qui n'est pas l'intérêt de l'art que, le trouvât-on parfois trop indulgent pour certaines insuffisances de forme masquées à ses yeux

par de hautes qualités de conception, on ne profite pas moins à le suivre dans les affirmations hardies de son esthétique féconde en suggestions généreuses.

Eugène Delacroix devant ses contemporains. Ses écrits, ses biographies, ses critiques, par Maurice Tourneux. Un vol. in-8° de la « Bibliothèque internationale de l'Art », deuxième série. Paris, 1886. *Librairie de l'Art.* J. Rouam.

« En un temps où la peinture est devenue un métier — auquel ne manquent ni les « spécialistes », ni les concurrences plus ou moins déloyales — où, à vingt-cinq ans, un peintre a d'ordinaire réalisé ses trois souhaits : un hôtel dans le quartier Monceau, un riche mariage, la décoration, — en attendant l'oubli ou la banqueroute, — il y a un piquant et instructif contraste à suivre pas à pas, dans sa carrière, un simple homme de génie qui fut de l'Institut à cinquante-huit ans et qui ne posséda jamais qu'une maisonnette sur les bords de la Seine. » — J'emprunte ces quelques lignes à l'introduction que M. Maurice Tourneux a placée en tête de son très curieux et précieux livre *Eugène Delacroix devant ses contemporains.*

Cette introduction, où l'auteur prend la parole personnellement — car dans tout le reste de l'ouvrage il s'efface et laisse parler autrui, — ces XXVIII pages sont un excellent morceau d'histoire de la critique d'art, œuvre de lettré, — avec les plus amples informations, en cela œuvre d'érudit, — et avec un tact accompli, en ceci œuvre de galant homme. L'étude est intitulée *Eugène Delacroix et les critiques de son temps.* Parmi ces critiques, M. Tourneux retire deux ou trois figures de l'oubli où elles sont tombées malgré la réelle valeur de leur improvisation au jour le jour et leur vaillance à défendre l'art sain et vivant vaincu par le nombre dans le bon combat contre l'art académique.

Le corps même de l'ouvrage est divisé en trois parties. Dans la première l'auteur donne la bibliographie des *écrits* et des *lettres* publiés du *maître.* — Dans la seconde, intitulée *l'Homme et l'Artiste,* nous trouvons la bibliographie des livres et des articles consacrés en tout ou en partie à Delacroix et à l'étude de son talent. Elle n'occupe pas moins de 32 pages in-8° en petits caractères (du 8 et du 7). La troisième partie, qui se subdivise en onze chapitres, est réservée à la bibliographie des comptes rendus et études critiques des peintures et lithographies du grand artiste ; elle a pour titre *les Œuvres* et remplit 115 pages. Un double appendice désigne *les Autographes* passés dans les ventes et les *Hommages* en vers et en prose à la gloire de Delacroix. Un index des noms clôt le volume.

Ce qui ajoute un prix infini à ce long travail, c'est que M. Maurice Tourneux — à qui l'on ne saurait en être trop reconnaissant — ne s'est pas borné à relever la minutieuse nomenclature bibliographique que nous venons d'énumérer ; avec un goût parfait il a choisi dans la plupart des études citées et reproduit le passage essentiel, la phrase qui la résume, ce que — au temps déjà lointain, antérieur au reportage, où la critique était un art — nous appelions « le mot de l'article ». Il est superflu d'insister, on comprend aussitôt quel immense intérêt éveille cette exhumation d'opinions et de jugements disséminés dans un nombre infini de publications périodiques depuis 1822 et en grande majorité introuvables.

J'ai dit que M. Tourneux, passé l'introduction, s'effaçait derrière autrui ; c'est à cette somme considérable d'extraits que je faisais allusion. Cependant l'attitude de l'auteur n'est point passive autant que l'on pourrait croire : il marque sa personnalité, affirme ses préférences, témoigne de ses indignations de la façon la plus énergique et pourtant sans un mot de son propre — on n'y peut mettre plus de mesure, n'est-ce pas ? — Et cela, par le choix seul des morceaux qu'il cite. Il est telle phrase, tel mot de critique ici, dont la simple reproduction, sans commentaire, équivaut à l'exposition de leur auteur au pilori.

Les Artistes célèbres : François Boucher, par M. André Michel ; — **Edelinck,** par M. le vicomte Henri Delaborde ; — **Decamps,** par M. Charles Clément : *Biographies, notices critiques et catalogues* publiés sous la direction de M. Eugène Müntz, par fascicules. Grand in-8° carré, illustrés de nombreuses gravures. Paris, 1886. *Librairie de l'Art,* J. Rouam.

Les trois biographies nouvellement parues que nous annonçons aujourd'hui nous forcent à confirmer l'éloge que nous avons fait déjà de la collection des *Artistes célèbres.* Ces trois études, en effet, — avec le *Donatello,* le *Rembrandt* et le *Prud'hon* — peuvent être considérées comme des types absolument supérieurs de cette publication sans précédent. Je ne parle pas des mérites du texte, car chacun des collaborateurs fait notoirement autorité dans l'ordre de sujets qui lui a été confié. Qui parlerait du graveur Édelinck en de meilleurs termes que M. Henri Delaborde, le conservateur honoraire du Cabinet des estampes ? Et qui, de Decamps, mieux que M. Charles Clément dont, si nous ne nous trompons, l'article de début à *la Revue des Deux Mondes,* il y a quelque vingt-cinq ans, était une étude sur Decamps ? Nous n'insisterons pas davantage à cet égard. Ce n'est pas dire néanmoins qu'à raison de la diversité des écoles esthétiques, on ne puisse parfois différer d'opinion avec tel ou tel critique, car, avec un très juste sentiment de ce que doit être une publication de cette sorte, M. Eugène Müntz, qui la dirige, a bien soin de ne demander la biographie d'un artiste qu'à un écrivain qui admirant, aimant cet artiste, saura le comprendre, par conséquent le faire comprendre, aimer et admirer. Il peut donc arriver que nos jugements s'écartent en quelque point de celui du biographe apologiste. Il ne saurait au contraire y avoir qu'une opinion au sujet du complément d'information fourni sur chaque artiste en ces fascicules par le choix et le procédé de l'illustration. Disons d'abord

que le format adopté, l'in-8° carré, se prête on ne peut mieux à recevoir en de belles marges toutes sortes de dispositions de gravures. Quant au choix et au procédé, ils consistent à reproduire en fac-similé, par la typo-photogravure, le plus grand nombre possible de dessins, de gravures originales, d'eaux-fortes, de lithographies de la main de l'artiste. Est-il rien de plus instructif que de pouvoir contrôler les jugements du critique par la vue des œuvres du maître; rien de plus précieux que de posséder des reproductions si parfaites de pièces parfois introuvables ? Dans les biographies de *Rembrandt*, de *Prud'hon*, d'*Édelinck*, de *Decamps* (je ne puis parler du *Callot*, que je n'ai pas vu), le résultat est littéralement merveilleux.

E. C.

La Capitale de l'Art, par ALBERT WOLFF. Paris, Victor Havard, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

La Capitale de l'Art, c'est de ce nom magnifique qu'Albert Wolff, le maître connaisseur, salue Paris, la ville par excellence des artistes, celle où ils viennent puiser un peu de ce qui les aidera à arriver au but rêvé, la gloire; celle où leur talent, leur succès seront confirmés en dernier ressort. Dans ce volume, qui ne parle que des maîtres, de ceux qui par l'émotion, la vérité, le désintéressement, la conscience, la lutte forcenée, sont arrivés, vivants ou morts, à poser sur leur tête l'auréole triomphante, Albert Wolff a donné non seulement le secret de leur talent, de leur génie, mais le secret de leur existence d'êtres supérieurs. Il les montre toujours sur la brèche, jamais découragés, ou, s'ils se découragent un moment, relevés de nouveau par le coup de fouet de la passion pour leur art, par l'abnégation de tout, par le sacrifice absolu de toute pensée, de toute préoccupation étrangères à leurs travaux. Ce ne sont pas des portraits dans l'acception étroite du mot, ni des études purement critiques, ce sont des analyses de l'homme et de l'œuvre étroitement unis, faisant corps pour ainsi dire, une vision de l'art peinte avec le caractère et les mœurs de l'individu. Il les prend dans leur milieu pour mieux les mettre à notre portée et nous les faire comprendre, si bien qu'il arrive à ce résultat merveilleux, de les baigner chacun dans l'atmosphère qui leur est propre. C'est un livre d'une profonde et communicative émotion, écrit par un passionné de l'art, par un admirateur sincère des maîtres; plus apte que tout autre à les comprendre et à les expliquer, car il a tracé ces vivantes images avec la foi la plus convaincue, en les prenant dans leur mouvement, dans leur âme et dans leur cœur.

G. T.

GÉOGRAPHIE

— Voyages — Mœurs et Coutumes —

Notre France, par MICHELET. Un vol. in-18. Paris, Marpon et Flammarion. — Prix : 3 francs.

Ce livre, que publient aujourd'hui les éditeurs Marpon et Flammarion, est une splendide description géographique et pittoresque de chacune de ses provinces. Michelet, dans ce style merveilleux, imagé, vivant, rapide qui n'est qu'à lui, a qualifié ainsi son livre : « Un voyage immense, à tire d'aile, dans l'espace et dans le temps. » Dans *le temps*, car l'histoire non plus n'y est pas oubliée. — Ces individualités provinciales ont été mises en relief avec une telle vigueur qu'on les voit, au bout de tant de siècles, vivre, agir, s'agiter, combattre, tourbillonner dans la mêlée des intérêts et des passions qui les armèrent les unes contre les autres sans grâce ni merci. Mme Michelet, en nous disant, dans sa préface, que ce volume contient une grande partie du *Journal de voyage*, encore inédit, que lui a légué son mari, ajoute : *Notre France* sera pour la jeunesse un livre d'*instruction* et de *patriotisme*. Il est impossible de mieux dire. On se tromperait, pourtant, si l'on croyait d'après cela que c'est seulement un livre d'écolier. Non, c'est le livre pour tous et que tous voudront lire. Quand c'est Michelet qui parle, quel est le Français de Guyenne, de Provence, de Languedoc, etc., qui ne serait curieux de savoir ce que le grand historien a dit de sa province ?

Quant à celui qui voyage pour s'instruire ou même se distraire, il ne saurait avoir un meilleur compagnon de route qui lui apprenne, chemin faisant, plus de choses, en même temps que celle qui les vaut toutes : l'amour de la France, de la patrie.

De Paris aux Carpathes, par JOSEPH MONTET. Un vol. in-12, 148 pages. Hachette, éditeur. Paris, 1886.

L'an dernier, au mois d'août, une quarantaine de Français, romanciers, poètes, auteurs dramatiques et journalistes, ayant à leur tête M. de Lesseps, furent invités par les littérateurs magyars à visiter le pays de Hongrie. C'était une aimable réciprocité à l'accueil

chaleureux que leur avait fait à Paris la Société des gens de lettres. MM. Louis Ulbach, François Coppée, Abraham Dreyfus étaient les plus marquants parmi les voyageurs.

M. Joseph Montet, l'un des quarante invités, s'est fait l'historiographe de cette excursion triomphale et des fêtes prodiguées par l'hospitalité hongroise. Sa narration vive et colorée se lit avec agrément. On ne saurait dire qu'après ces cent quarante pages on connaît la Hongrie; mais on a envie de la connaître. L'auteur ne pouvait souhaiter un plus flatteur résultat. PZ.

Souvenirs d'Espagne, par ÉVARISTE BOUCHET. Un vol. in-18. Paris, 1886, A. Lemerre.

Alors que l'Italie n'a jamais, depuis l'antiquité, cessé d'être l'objet des curiosités éternellement renouvelées du monde occidental, alors que, depuis la Renaissance surtout, elle est devenue la commune patrie des artistes et, depuis l'invention des chemins de fer, la grande route banale du voyage de noces; l'Espagne, au contraire, si riche en œuvres d'art pourtant, comme en monuments et en beautés pittoresques, seule à posséder d'admirables restes de l'architecture arabe et qui, bien plus que l'Italie, conserve l'originalité de ses mœurs et de ses costumes, l'Espagne peu hospitalière, il est vrai, et réfractaire à se laisser pénétrer par l'étranger, est demeurée une contrée relativement peu connue.

Sous le titre modeste de *Souvenirs*, c'est un véritable « guide du voyageur et de l'artiste en Espagne » que vient de publier M. Évariste Bouchet. Il n'y manque réellement que des cartes et des plans, car on trouve à la fin du volume une liste alphabétique des peintres et des sculpteurs espagnols, avec l'indication de leurs œuvres, des endroits où elles sont visibles et renvois à l'intérieur du volume. Ce petit livre prendra sa place obligée désormais dans le sac de toute personne qui franchira les monts pyrénéens, sollicitée par l'attrait de l'inconnu romantique plutôt que par le lieu commun classique cher au Français qui créa le vaudeville.

E. C.

SCIENCES
— *Philosophie — Morale* —

L'Amour dans l'humanité. *Essai d'une ethnologie de l'amour*, par P. MANTEGAZZA, professeur d'anthropologie et sénateur du royaume d'Italie. Traduit par Émilien Chesneau. Paris, F. Fetscherin et Chuit, 1886. Un vol. in-18.

L'amour physique est ici étudié dans ses manifestations les plus diverses, et chez tous les peuples de la terre. L'étendue du plan oblige en bien des endroits l'auteur à se contenter de consigner ses notes ethnologiques en courant. Tel qu'il est, le livre est curieux, et l'on y trouve une quantité de renseignements sur un sujet très complexe, au fond de laquelle gît la question de l'existence du genre humain. Ces renseignements sont, je n'en doute pas, tous très exacts; mais les limites où se renferme M. Mantegazza font qu'il ne dit que rarement d'où il les tient, et c'est fâcheux.

Ce livre, est-il besoin de le dire? est de ceux dont la mère ne permet pas la lecture à sa fille, et dont peu de mères se permettront la lecture à elles-mêmes. Non pas qu'il soit graveleux ou obscène; loin de là. Mais il traite son sujet avec une liberté toute scientifique, se servant partout du mot propre, quelque *improper* qu'il puisse paraître, et donnant les descriptions exactes, sans réticences et sans voiles. Je me trompe; les citations latines y sont assez fréquentes et ne sont pas rendues en langue vulgaire. Le traducteur a en outre conservé dans le texte original un certain nombre de documents italiens cités par l'auteur. Ils remplissent plusieurs pages du livre, et l'on ne comprend pas bien pourquoi, dans un travail qui a pour but de suppléer à l'ignorance de l'italien, tout ce qui est dans cette langue n'a pas été intégralement traduit. On le regrette d'autant plus, d'ailleurs, que le style du traducteur est naturel, élégant, et ne sent point l'effort. B.-H. G.

La Philosophie de Stuart Mill, par HENRI LAURET, professeur agrégé de philosophie, docteur ès lettres; Paris, Félix Alcan; 1886. — Prix : 6 francs.

Le travail est divisé en deux parties. Dans l'une, l'auteur expose la doctrine de Stuart Mill (quatre chapitres qui sont consacrés, le premier, à la *psychologie* du philosophe anglais, le deuxième, à sa *logique*, le troisième à sa *morale*, et le dernier est intitulé *le Positivisme idéaliste et la religion humanitaire*); dans l'autre partie, M. Lauret critique la doctrine présentée (et quatre chapitres encore qui répondent aux quatre premiers); il conclut dans un dernier chapitre et juge de haut Stuart Mill, philosophe, économiste et réformateur.

L'exposition est assurément complète. L'auteur regarde successivement à l'association des idées, à la conscience, à la mémoire, à la croyance, à l'extério-

rité et à l'étendue, à notre esprit et aux autres esprits, aux théories de l'entendement, de la raison et de la volonté; il ne s'arrête pas toutefois aux côtés originaux de la psychologie de Stuart Mill; ceux-ci et les autres sont considérés avec la même curiosité, curiosité qui ne va pas sans de certaines préventions. C'est trop peu d'une cinquantaine de pages pour résumer les systèmes de logique déductive et inductive. Les deux chapitres qui suivent laissent moins à désirer.

M. Lauret n'admet pas le phénoménisme de Stuart Mill ni aucun phénoménisme. « Stuart Mill, écrit-il, n'a pas retrouvé la croyance à la matière parce qu'il a méconnu l'activité de l'âme et qu'il s'est borné à l'observation des phénomènes. » Il ajoute : « La croyance à la matière, pourrait-on dire, est naturelle et générale, parce que l'activité, qui constitue le fond du moi et de la conscience, est naturellement et universellement en conflit avec d'autres forces. » Plus loin, M. Lauret accuse presque Stuart Mill d'inconséquence, parce que, visant la matière comme réalité *in se*, il admet la réalité de nos semblables : « Si la théorie de la relativité de la connaissance est vraie, nous ne pouvons sortir du moi pour affirmer la réalité des autres esprits et nous devons regarder les personnes, aussi bien que les choses inanimées, comme de purs états de conscience. » L'accusation d'inconséquence ne porte pas, et l'argumentation qui devrait légitimer le reproche, si l'on veut, est, jugera-t-on, seulement spécieuse.

Nous passons au chapitre VII : *Critique de la morale*. L'auteur n'attache pas assez d'importance à la téléologie de Stuart Mill, à sa considération, pourtant si intéressante, de la *qualité* des plaisirs. « Stuart Mill, par une étrange contradiction, pense en empirique et parle en idéaliste; il invoque l'expérience et il dit que nous aimons *la liberté, l'indépendance*, et que nous avons tous *sous une forme ou sous une autre le sentiment de la dignité*. Mais la dignité n'est pas assurément la valeur infinie de la personne, car ce philosophe n'admet pas le bien absolu. » Eh! sans doute la dignité dont il parle n'est pas cela tout à fait; est-ce à dire qu'il se contredit en en parlant? M. Lauret qui n'est pas associationniste, qui n'est pas déterministe, n'est pas non plus utilitaire, et il paraît vraiment faire reproche à Stuart Mill de n'être pas utilitaire à la façon de tant d'autres penseurs d'outre-Manche.

F. G.

L'Évolution et la vie, par DENIS COCHIN. Un vol. in-12. Paris, G. Masson, 1886.

Une image est gravée sur la couverture des volumes publiés par M. Herbert Spencer (édition anglaise) : d'un amas de cristaux aux arêtes aiguës, on voit se dégager la tige d'une plante; le long de la tige rampe une chenille, et, sur la fleur est posé un papillon; autour du dessin, cette légende : *A system of philosophy*. Unité de la loi, explication unique et générale de tous les phénomènes : ces mots résument et caractérisent le système. M. Cochin, dans le premier chapitre de son livre, en donne un rapide exposé : tous les phénomènes observables ne sont que des modes successifs et équivalents de l'incognoscible, des transformations de la force; la force, principe inconnu et indéfinissable, tantôt mouvement, tantôt chaleur, tantôt vie, peut devenir aussi sensation, émotion, volonté; la force échauffe les métaux et anime le génie des hommes; elle dilate les vapeurs et elle développe les sociétés; les âmes et les pierres, les sociétés et les astres obéissent aux mêmes lois : les lois de l'évolution. Quelque raillerie déjà, dans ce passage de l'exposé; M. Cochin insiste, il use de l'ironie et il dit : « Si les bergers du temps de Virgile entendaient des cris dans les montagnes, des rires dans les bois, des menaces dans les bruits de la mer et du vent, ils se trompaient sans doute. Mais, s'il faut en croire la théorie de l'évolution, ils se trompent aussi, les hommes qui parlent de l'instinct de leurs chiens ou du courage de leurs chevaux; ils se trompent encore, ceux qui croient à des plaisirs, à des peines, à des devoirs, à des volontés, à la tendresse de leurs amis. » Nous ne goûtons pas beaucoup cette façon de combattre des adversaires; on peut être évolutionniste et « croire », sans manquer à la logique, « à la tendresse de ses amis ».

Dans les autres chapitres, qui portent pour titres, les principaux : *les Contradictions, la Nouvelle Métaphysique, Mécanique et Chimie, la Matière organique, les Travaux de M. Pasteur, Espèces et variabilité, la Vie et la mort,* des critiques qui sont fondées et des objections qui ont leur valeur, mais la discussion n'a rien de bien subtil, rien de très ingénieux, et elle ne va pas au fond de la doctrine.

M. Cochin « ne saurait *se représenter* » — les mots : se représenter ne sont peut-être pas des plus justes, — « l'univers minéral, vivant et intellectuel comme une sorte de grand être animé par une force unique et produisant par les mêmes procédés et en vertu des mêmes lois, des cristaux, des plantes, des hommes, des sociétés ». Il ne peut comprendre l'évolution du monde minéral « sans la création d'une matière pondérable », ni l'évolution du monde vivant « sans la création d'un premier germe », ni l'évolution du monde moral « sans la création d'une âme intelligente ». Il croit à *trois* créations. Mais admet-il, en même temps, *trois* évolutions? une pour chacun des « trois mondes »? Il a deviné la question; il y répond : « Il nous semble possible de déduire, en chacun des mondes, la série des phénomènes qui forment son évolution particulière. Cette interprétation de la nature est certainement la plus conforme aux données de la science. »

Pourquoi l'auteur s'en est-il pris aussi souvent aux tendances d'esprit, à la méthode des positivistes? Il invoque *la science* ainsi qu'ils l'invoquent eux-mêmes; il est intellectualiste comme ils sont. F. G.

La Société de Madrid, par le comte PAUL VASILI. Un vol. in-8°. Paris, *Nouvelle Revue;* 1886. — Prix : 6 francs.

Le comte Paul Vasili, quel que soit son véritable nom, continue son tour d'Europe. En Espagne, comme ailleurs, ce diplomate, pour qui nulle cour ni nul peuple n'ont de secrets, passe en revue le roi, mort aujourd'hui, la reine, la famille royale, les courtisans et les intimes, le ministère, les libéraux, le carlisme, au sujet duquel il se fait envoyer une lettre par son collègue le prince de Valois, les républicains, la politique espagnole, l'armée et la marine, les ordres de chevalerie, la presse, la littérature, les peintres, la bourgeoisie, le peuple, le grand monde, le corps diplomatique et les taureaux. On cherche une conclusion, mais elle manque; à moins qu'elle ne soit dans l'introduction, car, avec les diplomates, chercher les choses où il est naturel qu'elles soient, c'est le plus sûr moyen de ne pas les trouver. Ces lignes de l'introduction paraissent, en effet, résumer sa pensée : « Étudiez bien ce fier et ardent pays, où naissent la plupart des grandes complications européennes. Indifférent à la politique, il est sans cesse agité par la politique; repoussant le progrès, il est sans cesse travaillé par le progrès; éloigné par sa configuration du grand concert européen, il va pour ainsi dire à sa rencontre. Pénétrée par l'esprit révolutionnaire, c'est l'Espagne peut-être qui décidera dans la grande bataille à livrer entre le Nord et les races latines. »

L'Année politique : 1885, avec un index raisonné, une table chronologique, des notes, des documents et des pièces justificatives, par ANDRÉ DANIEL. Douzième année. Un vol. in-18. Paris, G. Charpentier et Cie; 1886. — Prix : 3 fr. 50.

M. Daniel poursuit la tâche laborieuse et utile qu'il a entreprise il y a douze ans. Son exposé des événements politiques de l'année, de la force respective et du jeu des partis est, comme à l'ordinaire, clair, sobre, suffisamment complet et impartial. Sans être désespérés, ses pronostics sur l'avenir sont loin d'être optimistes; depuis qu'il les a formulés, le cours des choses a heureusement montré qu'il poussait ses appréhensions trop loin.

Je ferais à cette publication excellente un reproche que je considère comme sérieux : le titre annonce bien un « index raisonné », mais cet index, pour raisonné qu'il soit, n'est pas d'une longueur raisonnable; bien des détails y manquent et les recherches ne sont pas aussi facilitées qu'elles devraient l'être.

PETITE GAZETTE DU BIBLIOPHILE

Le cinquième numéro de la revue illustrée : *les Lettres et les Arts* a, pour le mois de mai, une allure jeune et printanière tout à fait décidée et charmante. Il débute par une aquarelle de Mme Lemaire, l'aquarelle même, car il serait impossible de distinguer le fac-similé de l'original; et cette aquarelle représente le *Mois de Marie* que chante Octave Lacroix. Après une nouvelle pleine des parfums de mer, signée par André Theuriet et illustrée de tableaux de Lansyer, viennent des vers de Paul Bourget, des vers qui montrent sous une face nouvelle le talent si apprécié de l'auteur de *Crime d'amour*. L'article de M. Tourneux sur *les Salons de peinture au* XVIIIe *siècle* met sous les yeux du lecteur la vie même, le bruit, la foule, avec les maîtres et leurs tableaux. James Darmesteter, le jeune maître à qui l'on doit de si remarquables travaux sur l'Inde, se révèle romancier dans une histoire intitulée : *Lucia Galvani*, que Maurice Leloir a précieusement illustrée. Le savant M. Dujardin-Beaumetz, de l'Académie de médecine, donne en un style net et précis l'histoire et l'état présent de *la Rage à Paris*. Un portrait de M. Pasteur, par M. Edelfelt, offre un intérêt particulier à cet article que tout le monde voudra lire. Après un *Ave Maria* de Bruckner, l'illustre musicien de Vienne, un charmant article de M. Du Bled sur les dernières œuvres du *Vicomte E.-M. de Vogué*, et un portrait de *Mlle Richard*, de l'Opéra, peint par M. Émile Lévy et écrit gracieusement par Mme Émile Lévy, vient *le Salon* avant la lettre, le Salon du lendemain tel que l'a vu Anatole France, et dans *le Salon* douze gravures d'après les douze tableaux qui y feront la sensation la plus vive. Au total, plus de quarante gravures inédites et un texte signé des maîtres les plus en renom.

Les Lettres et les Arts tiennent la promesse des premiers numéros.

L'Édition nationale des Œuvres de Victor Hugo vient de s'augmenter de deux nouveaux fascicules des *Contemplations*. Dans l'une de ces livraisons, il convient de remarquer une superbe eau-forte qui illustre *les Malheureux*, c'est une fort belle composition

d'Émile Lévy délicieusement gravée par Champollion. Si toutes les planches de l'édition nationale étaient à cette hauteur, nous n'eussions jamais eu que des éloges à adresser aux éditeurs; mais cette monumentale publication est bien inégale, et son ornementation décorative laisse trop souvent à désirer.

Il n'en est pas de même pour l'*Illustration des Œuvres complètes de Victor Hugo*, édition *ne varietur* entreprise par M. Hébert et confiée entièrement à un seul artiste, M. François Flameng. Ici l'unité de l'effort et du talent se montre sur toute la ligne; la quatrième série de dix eaux-fortes vient de paraître, et nous ne pouvons qu'admirer l'ingéniosité et la variété de composition de M. François Flameng, ainsi que l'absolue beauté de la gravure et la perfection du tirage. Toutes ces planches de Flameng père, de Massard, de Lefort, de Los Rios et de Mongin sont très habilement interprétées selon la nature du dessin, tour à tour blondes, fines et vaporeuses, et tour à tour vivement mordues et burinées. Ce sont là des eaux-fortes dignes des amateurs, et qui conviennent à souhait à la belle édition de Hugo (Hetzel-Quantin) dont le format gracieux et la sobriété de décoration typographique plaisent aux amis des grandes œuvres modernes.

La Maison Quantin poursuit, avec l'exactitude et la régularité auxquelles les souscripteurs de ses publications sont habitués, sa riche collection des « chefs-d'œuvre du roman contemporain ». Cette nouvelle bibliothèque, inaugurée avec grand succès par *Madame Bovary*, continuée brillamment par *Monsieur de Camors*, *le Père Goriot* et *Mauprat*, reçoit aujourd'hui un élan sans précédent, grâce à l'heureux choix de ce chef-d'œuvre littéraire incontesté : *Germinie Lacerteux*.

La nouvelle préface placée en tête de ce volume est entièrement *inédite* : elle est extraite du curieux journal intitulé par les auteurs : JOURNAL DES GONCOURT (*Mémoires de la vie littéraire*). « Ces notes, dit M. Edmond de Goncourt, sont l'embryon documentaire sur lequel, deux ans après, mon frère et moi composions *Germinie Lacerteux*, étudiée et montrée par nous en service chez notre vieille cousine Mlle de C..., dont nous écrivions une biographie véridique à la façon d'une biographie d'histoire moderne. »

L'illustration de ce volume présentait de grandes difficultés. Le talent si personnel des auteurs, leur amour si pénétrant de la modernité, leur réalisme épris de toutes les manifestations de l'être humain saisies sur le vif, rendaient la tâche bien épineuse pour qui s'était imposé la mission de donner à l'œuvre capitale des de Goncourt une expression artistique à la hauteur de sa valeur littéraire. C'est pourquoi l'éditeur s'est adressé à un dessinateur de grand talent, M. Jeanniot, qui a su se pénétrer si profondément du caractère de l'ouvrage que ses remarquables compositions ne font qu'un avec le texte et en paraissent l'expression graphique naturelle. M. Jeanniot a rendu avec une hardiesse et une habileté incomparables le type un peu dur de lignes, ridé et parcheminé, mais si plein de bienveillance, de la maîtresse de Germinie, de *Mademoiselle*. Il nous semble avoir aussi bien réussi celui de cette fille, l'héroïne du roman, avec sa physionomie de bon chien dévoué et la silhouette vicieuse de ce grand et long gamin parisien qui a nom Jupillon. Les cadres dans lesquels se meuvent ces personnages ne sont pas moins heureusement compris.

M. Muller, dans des eaux-fortes pleines de science et de goût, a su rendre admirablement les compositions sans rien altérer de leur brio et de leur originalité.

La librairie des Bibliophiles a entrepris la publication, en édition de luxe, dans le format in-18, des *Œuvres diverses de Paul de Molènes*, avec le concours de la veuve de l'auteur. C'était bien la meilleure manière d'honorer la mémoire de cet écrivain-soldat, dont la main sut aussi habilement manier la plume que bravement tenir l'épée, et qui, par le charme de son imagination et l'élégance de son style, s'est fait une place brillante dans la littérature de notre siècle.

Il vient de paraître, sous le titre d'*Aventures du temps passé*, le tome quatrième contenant *Briolan*, un roman d'aventures des plus attachants, et qui obtint, lors de son apparition, le plus grand succès. Le prix du volume est de 4 francs. Il y a aussi un tirage d'amateurs à 300 exemplaires, ornés d'une eau-forte d'Armand Dumarescq.





Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois.* — *Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES ; *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français.* — *Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province.* — *Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

IMSTITUT.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 16 avril.

Ouvrages présentés. — Soulice : *l'Intendant Foucault et la révocation en Béarn.* — Basset : *Notes de lexicographie berbère.* — Perrot : *Bulletin de correspondance hellénique.* — Gratama : *les Monuments mégalithiques de la province de Dreuthe.* — Derembourg : *Mémoires de l'émir Ousâma.*

Séance du 23 avril.

Ouvrages présentés. — Pallu de Lessart : *les Gouverneurs des Maurétanies.* — Halévy : *Essai sur l'origine de l'écriture indienne et note sur l'origine de l'écriture perse.*

Lectures. — Mowat : Note sur une marque monétaire du temps de Constantin. — Schlumberger : Une nouvelle monnaie éthiopienne. — Castan : les Arènes de Vesontio et le square archéologique du canton nord de Besançon.

Séance du 30 avril.

Ouvrage présenté. — Desjardins : *Index historique de l'ouvrage intitulé : Négociations diplomatiques de la France avec la Toscane.*

Communication. — Bapst : Observations sur la provenance de l'étain dans le monde ancien.

Séance du 7 mai.

Ouvrages présentés. — Haillant : *Flore populaire des Vosges.* — Jadart : *Dom Thierry Ruinart (1657-1709), notice suivie de documents.* — De Nadaillac : *L'époque glaciaire.* — Ch. Joret : *Jean-Baptiste Tavernier, écuyer, baron d'Aubonne, chambellan du Grand Électeur.*

Communication. — D'Hervey de Saint-Denis : Le bronze en Chine.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 17 avril.

Ouvrages présentés. — Dauten : *De la nature des choses; la vie éternelle et universelle.* — De Gabriac : *l'Église et l'État.*

Lectures. — G. du Puynode : L'impôt sur le revenu. — Boutmy : La révolution agraire au XVIIIe siècle en Angleterre.

Séance du 1er mai.

Ouvrages présentés. — Denys Cochin : *L'évolution et la vie.* — Todaro della Gallia : Les droits de l'époux survivant.

Lecture. — D'Avenel : La marine et les colonies françaises sous Louis XIII.

Séance du 8 mai.

Ouvrage présenté. — De la Ménardière : *la Succession de frère à frère; souvenirs slaves dans la très ancienne coutume du Poitou.*

Lecture. — D'Avenel : La marine et les colonies françaises sous Louis XIII.

— Au cours d'une des dernières séances de l'Académie, M. Zeller a renouvelé une déclaration que « certaines vanités rendent de nouveau nécessaires ».

Sont seules *membres* de l'Institut de France, c'est-à-dire de l'une ou de plusieurs des cinq académies qui le composent, les personnes ayant le titre : 1° de membres ordinaires; 2° de membres associés étrangers. Les personnes qui ont le titre de *correspondants* n'appartiennent à aucune de ces catégories; elles ne sont pas membres de l'Institut; elles ne peuvent prendre cette qualité et se désigner comme *membres correspondants de l'Institut;* par conséquent, elles ne sauraient prétendre au privilège conféré par la loi aux membres de l'Institut, pour lesquels l'époque de la retraite est fixée à soixante-quinze ans au lieu de soixante-dix ans.

— L'Académie a décerné le prix Gegner, d'une valeur de 4,000 francs, à M. Magy, agrégé, pour l'ensemble de ses travaux ayant contribué au progrès de la science philosophique.

Congrès des sociétés savantes. — Le 27 avril dernier a eu lieu l'ouverture du congrès annuel des Sociétés savantes, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne.

M. Alexandre Bertrand, membre de l'Institut, conservateur du musée de Saint-Germain, présidait la séance d'ouverture.

Après la division en sections, il a présidé la section de géographie historique et descriptive, au lieu et place de M. le vice-amiral Jurien de la Gravière.

Les autres sections ont été ainsi organisées :

M. Léopold Delisle, membre de l'Institut, a présidé la section d'histoire et de philologie.

M. Chabouillet, la section d'archéologie.

M. Levasseur, membre de l'Institut, la section des sciences économiques et sociales.

M. Faye, membre de l'Institut, la section des sciences.

Nous nous bornerons à donner ici un compte rendu aussi succinct que possible des travaux des membres de la section d'histoire et de philologie; aussi bien les séances des autres comités doivent-elles, pensons-nous, être d'un intérêt moindre pour nos lecteurs.

Section d'histoire et de philologie.

Séance du 27 avril.

Président : M. L. Delisle; vice-présidents : MM. Duruy et Geffroy; secrétaire : M. Gazier.

Assesseurs : MM. Fierville, censeur du lycée de Versailles; Tranchau, président de la Société archéologique et historique de l'Orléanais; Guibert, de la Société historique et archéologique du Limousin; Chatel, vice-président de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Caen; l'abbé Rance.

En réponse à la première question (Mode d'élection et étendue des pouvoirs des députés aux États provinciaux), M. Benjamin Rivière, de la Société d'agriculture, des sciences et arts de Douai, donne lecture d'un mémoire intitulé : « Mode d'élection et étendue des pouvoirs des députés de la ville de Douai aux États de la Flandre wallonne ou États de Lille. »

M. Le Héricher, de la Société d'archéologie, littérature, sciences et arts d'Avranches et de Mortain, lit un mémoire en réponse à la deuxième question (Les esclaves sur le rivage français de la Méditerranée au moyen âge).

M. Durieux, de la Société d'émulation de Cambrai, donne lecture d'un mémoire en réponse à la quatrième question (Origine et organisation des anciennes corporations d'arts et métiers).

M. Guibert fait une communication en réponse à la même question.

A propos de cette communication, M. Serré-Depoin, président de la Société historique et archéologique de Pontoise et du Vexin, donne quelques détails inédits sur l'organisation de la corporation des ménestriers ou joueurs d'instruments établie à Pontoise au XVIe siècle.

M. Roman entretient la section de la création, de la durée et des privilèges des foires dans la région des Alpes (réponse à la cinquième question).

M. Louis Guibert constate qu'en Limousin on ne trouve pas de très anciens documents concernant les foires et les marchés.

La communication de M. Guibert donne lieu à un échange d'observations entre MM. Fierville, Rance, Advielle, Borély et Rivière.

A propos de la sixième question (Anciens livres de raison et de comptes et journaux de famille), plusieurs membres de la section signalent l'existence d'un certain nombre de ces livres dans le Limousin, en Provence, à Arras, à Lyon.

Pour répondre à la septième question (Liturgies locales antérieures au XVIIe siècle), M. l'abbé Arbellot, de la Société historique et archéologique du Limousin, lit un travail sur les anciennes proses ou séquences des manuscrits de l'abbaye de Saint-Martial.

M. Veuclin, publiciste à Bernay (Eure), répond à la huitième question du programme (Origines et règlements des confréries et charités antérieures au XVIIe siècle) en donnant des indications sur l'antiquité de la réglementation de quelques confréries de charité des environs de Bernay, et notamment sur la confrérie de Saint-Aubin-le-Guichard, fondée en 1552 et transformée en 1649 en confrérie de la Rédemption des captifs.

Séance du 28 avril.

M. Gidel, proviseur du lycée Louis-le-Grand, lit une note dans laquelle il retrace l'histoire des livres et des programmes relatifs à l'enseignement du grec dans nos écoles depuis la fin du XVIe siècle jusque vers la fin du siècle suivant. Les grammaires qui régnèrent en ce temps-là furent celles de Clénard et de Mérigon, ouvrages vraiment informes si on les compare à ceux qui sont présentement entre les mains de nos écoliers.

A une question de M. F. Delaunay, M. Gidel répond qu'il n'a que du bien à dire de l'emploi du livre de Lancelot dans les classes et des résultats qu'il en

a retirés. M. Delaunay partage l'opinion de M. Gidel et exprime le regret qu'on ait enlevé ce livre des mains des élèves et des maîtres. M. Meyer estime, au contraire, qu'en le supprimant on a aboli un inutile instrument de torture. Il ne suffit pas de connaître le vocabulaire pour lire les auteurs; la syntaxe et la grammaire (c'est un fait attesté par l'expérience) sont autrement importantes à connaître. M. Gidel réplique que le *Jardin des racines grecques* n'a jamais eu la prétention de rendre superflue la connaissance de la grammaire et de la syntaxe, mais de faire disparaître l'intervention excessive du dictionnaire dans le travail de traduction.

M. l'abbé Morel communique un extrait d'un ouvrage qu'il prépare; cet extrait est relatif à l'origine des fêtes qui marquaient les distributions de prix dans les collèges et aux représentations théâtrales qui accompagnaient ces solennités. Les plus anciennes sur lesquelles l'auteur a recueilli des renseignements remontent au XVIe siècle; elles paraissent avoir été en honneur surtout chez les jésuites, mais il n'est pas certain que les jésuites en aient été les promoteurs.

M. Vingtrinier, de Lyon, communique une notice sur la famille de Villeroy, d'après un compte de tutelle manuscrit. A moins que les chiffres n'aient été falsifiés par un intendant infidèle, on y voit ce que pouvait coûter l'éducation d'un grand seigneur au commencement du XVIIIe siècle.

Il résulte des recherches de M. Paul Tannery que, dans les manuscrits grecs exécutés du XIIe au XIIIe siècle, on peut rencontrer quatre variétés de chiffres arabes, deux orientales et deux occidentales. Les chiffres sont d'ailleurs à peu près exclusivement placés sur des figures géométriques.

Dans un passage d'un écrit de René Louet, recteur de l'Université de Caen, en 1726, on lit cette invitation adressée aux poètes : « N'enverrez-vous pas vos vers à un palinod où les plus grands poètes, Pierre Corneille, entre autres, n'ont pas dédaigné de concourir? » P. Corneille a donc envoyé des vers au palinod de Caen. N'y aurait-il pas là une allusion à la pièce publiée par feu Édouard Fournier, sous le titre de *Corneille à la butte Saint-Roch?* Avant de répondre à cette question, il faudrait, au préalable, établir l'authenticité de cette pièce, qui est niée par M. Marty-Laveaux entre autres.

M. Fierville lit une note sur un voyage inédit et anonyme d'un janséniste en Flandre et en Hollande, en 1681. Cette relation est surtout piquante par de nombreuses anecdotes; on peut croire que les jésuites n'y sont pas épargnés.

M. Aug. Nicaise entretient le congrès de la découverte d'une petite statue de bronze, représentant Jupiter Sérapis, et qu'il croit être de l'époque gallo-romaine. Il mentionne également des bracelets et des colliers gaulois en argent, ainsi que de curieux vases trouvés dans différentes contrées du département de la Marne.

Une grande partie de la séance a été occupée par une discussion sur les caractères des diverses écoles d'architecture religieuse romane et sur les éléments constitutifs des monuments.

M. Anthyme Saint-Paul a cru pouvoir désigner comme écoles d'architecture romane, vers le XIIe siècle, les écoles bourguignonne, provençale, rhénane, poitevine, auvergnate, aquitaine, normande, périgourdine; mais il a démontré que la prétendue école clunisienne n'avait pas eu l'importance qu'on lui avait attribuée. Comme caractères de chacune de ces écoles, M. Saint-Paul signale la forme des voûtes, l'emplacement des clochers centraux, latéraux ou en façade et l'ornementation.

M. l'abbé Müller s'est particulièrement appliqué à l'étude de l'école romane de l'Ile-de-France, que M. Saint-Paul n'avait même pas considérée comme une école particulière. M. de Lasteyrie a apporté, avec une grande netteté, des arguments au profit de M. Saint-Paul contre l'école clunisienne, et de M. Müller pour l'école de l'Ile-de-France. Plusieurs membres ont parlé sur les positions diverses des cloches dans les églises romanes.

La séance s'est terminée par une étude de M. Saint-Paul sur l'architecture féodale.

M. Loiseleur, bibliothécaire de la ville d'Orléans, adresse une note dans laquelle il étudie les privilèges dont jouissait l'ancienne université de lois d'Orléans. Ces privilèges étaient communs à presque toutes les universités du royaume. Le plus important consistait dans le droit de faire circuler et d'introduire dans les villes où siégeaient ces corps savants le vin, les blés et les denrées de toute nature récoltés par les universitaires sur leurs héritages. Professeurs et étudiants usaient largement de cette immunité; l'auteur montre l'étendue abusive qu'ils avaient su lui donner. Non contents d'y associer toute leur famille, ils vendaient tout ce qui excédait les besoins de leur consommation, faisant ainsi une concurrence ruineuse au commerce local, qui avait à supporter les taxes dont leurs produits étaient exempts.

Un grand nombre de monastères et d'ecclésiastiques profitaient de la même immunité à titre de suppôts de l'Université, et augmentaient ainsi, dans une large proportion, le préjudice infligé aux commerçants. L'altération des monnaies et la taxe des denrées, qui en était la conséquence, aggravaient encore cette situation. De là des mécontentements qui se traduisaient par des luttes quelquefois sanglantes entre les écoliers et les habitants.

M. Tracha, président de la Société archéologique de l'Orléanais, entretient le congrès des exercices publics donnés dans le collège d'Orléans, de 1750 à 1772, période durant laquelle des maîtres séculiers ont succédé aux jésuites. Ceux-ci composaient pour leurs élèves des tragédies et des comédies, surtout en latin, voire même des ballets en musique. Les successeurs des Pères, prohibant dès le début les représentations théâtrales, gardèrent seulement, comme moyen d'éducation, les exercices classiques. Deux Palmarès, celui de 1760 et celui de 1772, ont servi à l'auteur pour établir une curieuse comparaison entre les deux plans d'études, et signaler ce que les maîtres nouveaux

avaient ajouté à celui des pères jésuites, et aussi les lacunes qui rendaient si incomplet le programme universitaire, à cause de l'insuffisance du grec et surtout de la langue française, de l'histoire, de la géographie et des sciences.

Séance du matin 29 avril.

M. Grellet-Balguerie, de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Agen, fait une communication intitulée : *Histoire d'un important manuscrit d'origine française, racontée par lui-même.*

M. Tessier, professeur à la Faculté des lettres de Caen, fait une communication verbale relativement à la mort d'Étienne Marcel.

M. Philippe Berger fait une communication sur la signification historique des noms des patriarches.

M. Thomas, professeur à la Faculté des lettres de Toulouse, signale l'existence à Martres-Tolosanes du culte et de la légende de saint Vidian.

M. G. Baguenault de Puchesse, de la Société historique et archéologique de l'Orléanais, lit un mémoire intitulé : *Expédition des Allemands en France au mois d'octobre 1575 et la bataille de Dormans.*

M. l'abbé Rance expose les débuts de la librairie et de l'imprimerie à Arles.

M. Léopold Delisle fait observer à ce propos qu'il y a eu des ateliers typographiques en Provence dès le commencement du XVIe siècle.

Séance du soir.

La série des réponses aux questions du programme, ayant été épuisée à la séance d'aujourd'hui, est consacrée à la lecture des communications particulières faites par MM. les délégués.

La parole est à M. Joret, professeur à la Faculté d'Aix, pour une communication intitulée : *l'Intendant Basville et l'épiscopat du Languedoc* (1706-1716).

M. l'abbé Azais, de l'Académie de Nîmes, donne lecture d'une étude sur Saint-Martin-du-Froid (Hérault).

M. Gérard, du lycée de Saint-Brieuc, fait une communication sur le spectre de Banquo dans le *Macbeth* de Shakespeare.

M. Boucher de Molandon, de la Société archéologique et historique de l'Orléanais, donne connaissance des documents nouveaux qui ont paru depuis l'an dernier relativement à Jeanne d'Arc, et qui seront employés dans le procès de béatification; le plus considérable est un morceau écrit à Rome, au moment même de la levée du siège d'Orléans, par un clerc qui achevait alors la rédaction d'une chronique universelle intitulée : *Breviarium historiale.* Ce texte, signalé par M. le comte Ugo Balsani, a été publié pour la première fois par M. Delisle, dans la bibliothèque de l'École des chartes.

M. Boutillier, de la Société nivernaise des lettres, sciences et arts, donne lecture d'une communication relative aux exercices dans le collège de Nevers avant la Révolution.

M. Maggiolo, recteur honoraire à Nancy, qui n'a pu se rendre au congrès, a envoyé des indications bibliographiques très précises et très abondantes sur les pièces de théâtre représentées au XVIe, au XVIIe et au XVIIIe siècle dans les collèges de Lorraine.

M. Godard-Faultrier, membre de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Angers, adresse communication d'une lettre inédite de l'amiral de Maillé-Brézé écrite vers 1643 et relative à un épisode de la carrière maritime de l'amiral.

M. Grellet-Balguerie communique un document historique inédit qu'il a extrait à Londres des « Rôles gascons ».

M. Aimé, du lycée de Carcassonne, donne lecture d'une étude littéraire sur les voyages de Regnard.

La séance est levée, et la session du congrès déclarée close en ce qui concerne la section d'histoire et de philologie.

La clôture du congrès général des Sociétés savantes a eu lieu, le samedi 1er mai, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, sous la présidence de M. le ministre de l'instruction publique.

M. Alexandre Bertrand, président de la section de géographie, a ouvert la séance en souhaitant la bienvenue au ministre; un membre de la Société languedocienne, M. Monin, a ensuite exposé un projet tendant à exécuter, pour le centenaire de 1789, un tableau comparatif des progrès accomplis par la France depuis la Révolution.

M. Goblet a pris ensuite la parole. Il a déclaré qu'il adhérait au projet de M. Monin. Puis, partant de cet ordre d'idées, il a rappelé les réformes successivement réalisées sous son ministère depuis décembre 1885.

On a proclamé ensuite les distinctions accordées aux membres du congrès.

Est promu :

A la dignité de grand-officier de la Légion d'honneur, M. Berthelot, sénateur, vice-président du conseil supérieur de l'instruction publique, membre de l'Institut, président de la section des sciences, professeur au Collège de France.

Sont nommés chevaliers :

MM. Fierville, membre de la Société havraise, censeur du lycée de Versailles; Rames, membre de plusieurs sociétés savantes.

Sont nommés officiers de l'instruction publique :

MM. de Beaurepaire, correspondant de l'Institut, archiviste de la Seine-Inférieure; Charles Gide, membre de la Société de législation comparée; Jolibois, archiviste du Tarn; l'abbé Julien-Leferrière, ancien président de la commission des arts de la Charente-Inférieure; Locard, membre de la Société d'agriculture de Lyon; Arien Maquet, Max, Verly, Mireur, de Saint-Genis.

Sont nommés officiers d'académie :

MM. Bligny-Bondurand, membre de l'académie du Var; Ernest Rucaille, de la Société de Rouen;

Alexandre Chaumat; Alphonse Courtois, secrétaire perpétuel de la Société d'économie politique; Adrien Dollfus, directeur du journal *la Feuille des jeunes naturalistes;* le vicomte de Foucauld, Léon Germain, Hugues Krafft, le docteur Laval, Lecoq de Boisbaudran, Auguste de Marlarce, Martinet, Molinier, le capitaine Monteil, Daniel Murgue, le docteur Parent, le capitaine Place, le capitaine Trouillet.

Société de l'Histoire de France. — La Société de l'Histoire de France, fondée en 1834, a tenu le mois dernier sa séance annuelle à la Bibliothèque nationale, sous la présidence de M. Georges Picot, membre de l'Institut.

Après avoir rendu hommage à la mémoire des principaux membres de la Société morts pendant l'année, MM. Egger, Vuitry, le duc de Noailles, le général de Chabaud La Tour, Forneron et Armand Baschet, M. Georges Picot a parlé du rôle de l'érudition et des tendances de l'histoire en notre temps.

Après un rapport de M. de Boislile sur les travaux de la Société, l'assemblée a entendu M. le duc de Broglie, qui a lu un fragment du volume qu'il prépare. Ce morceau est intitulé : *le Retour et la mort de Mme de Châteauroux.*

ÉTRANGER

Angleterre. — *La Scottish History Society.* — Sur l'initiative de lord Roseberry, il s'est fondé tout récemment une Société historique écossaise, *Scottish History Society*, qui a pris pour tâche la publication de documents inédits pouvant servir à l'histoire civile, religieuse et locale de l'Ecosse, tels que mémoires et journaux, correspondances, documents paroissiaux, travaux généalogiques, etc.

Lord Roseberry a été nommé président, et M. Law secrétaire de la Société.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

ÉTRANGER

Angleterre. — *Le British Museum.* — L'administration du British Museum publie un nouveau catalogue très complet de tous les ouvrages européens et américains (romans et nouvelles exceptés) reçus par la bibliothèque du Musée depuis le 1er janvier 1880. — Le catalogue a été élaboré sous la direction de M. George Fortescue, « super intendant » des salles de lecture de la bibliothèque.

Autriche. — Le professeur Johan Huemer de Vienne a retrouvé dans la bibliothèque de la Cour un manuscrit du XIe siècle, le *Synodicus* du poète Warnerius de Bâle. — Le poème est écrit en latin, il sera publié intégralement dans le journal *Romanische Forschungen.*

Portugal. — *Le Polybiblion* nous apprend que dom Ferdinand de Portugal, récemment décédé, a laissé une bibliothèque curieuse se composant exclusivement de six mille livres et pamphlets saisis, dans les États de l'Europe depuis vingt-cinq ans.

États-Unis. — *La bibliothèque du Congrès à Washington.* — Les Chambres législatives ont adopté, le 8 avril dernier, le projet de loi relatif à la construction d'un édifice approprié aux besoins actuels de la bibliothèque du Congrès.

La bibliothèque sera construite sur les plans de l'architecte M. Smithmeyer, qui comportent la construction d'un grand bâtiment style Renaissance, mesurant 450 pieds de long sur 300 de profondeur et couvrant une superficie de 2,9 acres (117 ares). — Pour mettre l'édifice à l'épreuve du feu, on ne fera entrer autant que possible dans sa construction intérieure que du fer. — Un crédit d'un demi-million de dollars a été voté pour l'acquisition du terrain et une même somme pour les premiers travaux de construction.

La bibliothèque devra être entièrement achevée d'ici trois ans ; la dépense totale en est évaluée à 15 millions de francs.

— La Chambre législative de l'État de Pennsylvanie vient de promulguer une loi punissant d'une amende jusqu'à 5,000 francs et d'un emprisonnement jusqu'à trois mois, tout employé ou visiteur d'une bibliothèque publique qui aura mutilé ou endommagé un livre, un périodique ou une carte ou gravure appartenant à une bibliothèque publique.

Allemagne. — *Les plus anciens monuments de la langue française*, par Ed. Koschwitz, publication destinée aux cours universitaires ; tel est le titre d'un volume in-4°, avec fac-similé, que les éditeurs Henninger annoncent comme devant paraître prochainement.

— Une reproduction d'un des manuscrits les plus précieux de l'époque carlovingienne, le *Codex Aureus* de la bibliothèque municipale de Trèves, sera

publiée prochainement par les soins de la Société historique rhénane.

Italie. — D'après la *Lithographische Rundschau*, le pape Léon XIII écrirait ses mémoires: La maison Ch. et L. Webster, à New-York, qui a publié les mémoires du général Grant, éditerait ceux du souverain pontife. Toujours d'après les mêmes sources d'informations, le livre, qui serait illustré, ne paraîtrait que vers le milieu de l'année prochaine et des traductions en langues italienne, française, anglaise et allemande seraient mises en vente en même temps que l'édition américaine.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— Paris — Province — Étranger —

FRANCE

— La deuxième série des études et portraits littéraires de M. Jules Lemaître a paru à la librairie Lecène et Oudin. Il contient des études sur MM. Leconte de Lisle, de Heredia, Armand Silvestre, Anatole France, le Père Monsabré, Deschanel, Sarcey, Weiss, Alphonse Daudet et Ferdinand Fabre.

— La *Société archéologique et historique de l Orléanais* vient de publier le tome XX de ses *Mémoires*. Parmi les articles contenus dans ce volume nous citerons les suivants qui nous ont paru présenter le plus d'intérêt : *les Débuts de l'imprimerie à Orléans*, par M. Louis Jarry; — *Restitution de la librairie d'Orléans ou salle des thèses*, par M. Eugène Bimbenet; — *Orléans; l'université et la typographie;* exposition organisée par la société en 1884.

— M. Lecestre, archiviste aux Archives nationales, a fait tirer à part un article qui a paru récemment dans la *Revue des questions historiques* sous ce titre : *les Tentatives d'évasion de Marie-Antoinette au Temple et à la Conciergerie.*

— M. Léon Dessalles, placé au rang des auteurs les plus estimés du Périgord par ses travaux de philologie et d'histoire locale, avait entrepris *l'Histoire complète du Périgord* depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. L'auteur, mort en 1873, laissa l'ouvrage s'arrêtant aux guerres de religion.

M. Malleville, éditeur libournais, met en vente cette partie telle qu'elle a été écrite par Dessalles. La publication en a été faite par M. Escande, député, qui, dans un avant-propos, a donné une notice biographique et bibliographique sur l'auteur.

— M. Issaurat fait paraître chez Reinwald une *Histoire de la pédagogie.* Ce volume fait partie de la *Bibliothèque des sciences contemporaines* éditée par ce libraire.

— La librairie Fetscherin et Chuit vient de faire paraître le premier numéro d'un *Bulletin central de bibliographie française et étrangère.* Ce bulletin, mensuel, indique dans un ordre méthodique les principaux ouvrages parus en Europe et en Amérique sur chaque matière.

— La librairie Hachette commence la publication en livraisons d'une nouvelle édition de *l'Histoire des Grecs* de M. Duruy. Cet ouvrage, exécuté sur le plan de *l'Histoire des Romains*, formera trois volumes grand in-8° et sera illustré d'environ 2,000 gravures d'après l'antique et de 100 cartes ou plans.

— M. Léon Say vient de publier à la librairie Guillaumin : *les Solutions démocratiques de la question des impôts.* Cet ouvrage n'est autre que le résumé des conférences faites par l'auteur à l'École des sciences libres et politiques sur la question des impôts.

— La librairie académique Perrin met en vente les trois premiers volumes de *l'Histoire contemporaine d'Angleterre depuis l'avènement de la reine Victoria jusqu'aux élections générales de 1880.* L'ouvrage de Mac-Carthy a été traduit par M. Léopold Goirand.

— Dans son numéro du 1er février *la Réforme sociale* contenait un intéressant article de M. C. de Ribbe sur *les Livres de raison en Allemagne et les Tagebücher d'Albrecht Dürer.* Cet article a fait l'objet d'un tirage à part et forme aujourd'hui une brochure qu'on pourra se procurer à la libraire Levé.

— La quatrième livraison de la Paléographie des classiques latins publiée par M. Émile Chatelain à la librairie Hachette a paru dernièrement. Elle contient

quinze planches donnant des fac-similés des manuscrits de César, Salluste et Lucrèce.

— M. Paul Lacombe a fait tirer à part, à cent exemplaires destinés à ses amis, un intéressant article qu'il a publié récemment dans la *Revue de la Révolution* sous ce titre : *les Noms des rues de Paris sous la Révolution.*

— M. Ambroise Tardieu vient de faire paraître un *Guide complet illustré de l'Auvergne.* Cet ouvrage est illustré de plus de 200 gravures, vues, portraits et plans.

Ce livre est édité par son auteur qui demeure à Herment (Puy-de-Dôme).

— M. Chevalier, capitaine de vaisseau, a écrit une *Histoire de la marine française sous la première république.* Cet ouvrage, qui fait suite à *l'Histoire de la marine française pendant la guerre de l'indépendance américaine,* est publié par la maison Hachette.

ÉTRANGER

Angleterre. — *The paradise of Dante Alighieri,* edited with translation and notes. 1 vol. in-8°.

MM. Macmillan, de Londres, publient une traduction du poème de Dante accompagnée du texte original imprimé en regard. Les notes historiques et exégétiques sont dues à M. Arthur John Butler.

— *A tale of a lonely parish, by Marion Crawford.* 2 vol. in-16. Londres, Macmillan.

A tale of a lonely parish est le septième volume de nouvelles du romancier M. Marion Crawford. C'est en somme l'histoire des péripéties et des angoisses d'une pauvre dame dont le mari, condamné aux travaux forcés, s'est évadé en assommant son gardien et dont la subite apparition vient jeter l'émoi et la désolation dans un village du comté d'Essex, où tout le monde vivait tranquille et content.

On peut reprocher à l'auteur de s'arrêter trop complaisamment aux détails monotones et peu intéressants de la vie sociale dans un petit village anglais et de nous raconter trop par le menu les succès universitaires du jeune et savant John Short. Aussi bien l'arrivée inattendue du « convict », quelque désagréable qu'elle puisse être à sa femme, est-elle un vrai soulagement pour le lecteur. Elle vient rompre fort heureusement la monotonie d'un récit qui menaçait de tourner à l'ennuyeux : cette diversion, fort habilement amenée, y introduit la note dramatique qui faisait presque absolument défaut dans le premier volume du roman.

— *Salammbô,* traduit par M. French Saldon, paraît en traduction anglaise chez MM. Saxon.

Le *Paradiso* de Dante vient d'être traduit en vers grecs par Musurus pacha, ex-ambassadeur de Turquie à Londres, le même qui avait déjà antérieurement publié une introduction grecque d'une partie de *la Divine Comédie.*

Le domaine du Folk-Lore tend à s'agrandir de jour en jour et chaque mois nous apporte de nouveaux documents relatifs à l'histoire et aux usages des peuples peu connus de l'Asie et de l'Afrique. *Le Kaffir folk-lore* de M. G. Hall Fheol (Londres, Sonnenschein) est un recueil de contes et de traditions des peuplades qui habitent la partie est de la colonie du Cap. On trouvera dans ce volume force proverbes et expressions métaphoriques en usage chez les Cafres, ainsi qu'une vingtaine de contes populaires fort curieux. En guise d'introduction, l'auteur a résumé en quelques pages ce qu'il y a de plus intéressant dans la vie de ces peuplades primitives.

— Depuis la prise de Mandalay par les Anglais, plusieurs nouveaux ouvrages sur la Birmanie ont fait leur apparition. En voici trois que nous signalons à l'attention des spécialistes :

Ancient proverbs and maxims from Burmese sources, or the literature of Burma, by James Gray (Trübner).

Burma as it was, as it is and as it will be, by J.-G. Scott. La Birmanie, son passé, son présent et son avenir (chez M. Redway).

Burma after the Conquest, viewed in its political, social and commercial aspects from Mandalay, by Grattan Greary (Sampson Low).

Allemagne. — Le professeur Gneist, de Berlin, vient de faire paraître un nouveau travail sur le droit public en Angleterre, *l'Histoire du parlement anglais depuis ses origines jusqu'à nos jours.*

— M. Reusch de Bonn, qui fit paraître en 1884 un ouvrage sur la congrégation de l'index, vient de compléter son travail par un second volume dans lequel il envisage la censure ecclésiastique aux XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles.

Italie. — *Le Codice atlantico,* manuscrit appartenant à la bibliothèque ambroisienne de Milan et attribué à Léonard de Vinci, va être publié par les soins de l'académie *dei Lincei,* pour le compte du ministère de l'instruction publique. Les dessins et esquisses du manuscrit sont pour la plupart des détails et motifs d'architecture et des épures de géométrie et de perspective.

— A l'occasion de l'inauguration du monument élevé à Pietro Metastasio, le professeur Camillo Antona-Traversi vient de publier la correspondance de Metastasio avec la princesse de Belmonte, le comte

Florio d'Udine ainsi que plusieurs lettres adressées à Grisi, Talsatelli et Anne De Amicis.

La maison Sansoni (Florence) vient d'éditer deux nouvelles contributions à la littérature du Dante :

Tommaso Casini : la *Vita nuova di Dante Alighieri*, con introduzione, commento e glossario; et *la Materia della Divina Commedia di Dante Alighieri dichiarata in sei tavole da Michelangelo Caetani.*

— *Strambotti e Sonetti dell' Altissimo*, per cura di Rodolfo Renier. Societa bibliofila Forinese, edizione di soli CCL exemplari in carta mano. XLVII-75 p. in-16.

La *Societa bibliophila* de Turin, qui s'est donné la tâche de publier en éditions de 250 exemplaires numérotés les ouvrages rares ou inédits du XVIe siècle, vient d'éditer un petit volume de *Strambotti et Sonetti* de. *Cristoforo Fiorentino* surnommée l'*Altissimo*, poète improvisateur qui vivait au commencement du XVIe siècle.

La valeur intrinsèque des poésies de l'Altissimo n'est pas grande, mais elles ont un intérêt historique très réel pour la connaissance de la langue et de la littérature d'une époque trop peu étudiée jusqu'à ce jour. La préface, en 47 pages, de R. Renier, est un petit chef-d'œuvre d'érudition bibliographique. — Comme toutes les publications de la « Societa bibliofila », l'exécution typographique de l'ouvrage est irréprochable.

— Dernières publications :

Lettere edite ed inedite di Camillo Cavour, raccolte ed illustrate da L. Chiala, deputato al parlamento. Nuova serie, vol. I., 880 p. in-8°.

Henri Moris : *Opérations militaires dans les Alpes et les Apennins pendant la guerre de la succession d'Autriche 1742-48*, d'après les documents inédits conservés aux archives du Breil. Un vol. in-8° avec 9 cartes typographiques. — Prix : 16 francs (Turin, Bocca frères).

— *Vita di Ugo Foscolo*, par F. Gilbert de Winckels. Vérone, Munster. 1 vol. in-16.

L'auteur de cette biographie et critique littéraire a consacré ce premier volume à l'enfance et à la jeunesse du poète italien. Il y étudie les débuts dans la carrière littéraire de celui que les Italiens considèrent non sans raison comme un des apôtres de la résurrection de l'Italie. L'ouvrage complet comportera deux volumes.

Espagne. — A. Borrego : *Historia de las cortes de España durante el siglo XIX*, a partir de la convocatoria de las generales y extraordinarias por lo junta central en 1810 hasta el advenimiento del rey Alphonso XII. Tome II, in-4°, 20 réaux.

Pays-Bas. — Parmi les ouvrages littéraires récemment parus ou en voie de publication nous devons signaler :

Honegh, C. : *Door Noorwegen Reisschetsen en indrukken*, vol. Ier, Haarlem, H.-D. Tjeenk Willink (*A travers la Norvège*).

Nievelt C. van : *Een alpenboek; Wandelingen in de Zwitsersche en Tiroler bergen.* Leiden, S.-C. van Doesburgh, in-8°.

— M. A. Ising a donné un nouveau *Recueil d'esquisses de la Haye* (Haagsche Schetsen W. p. van Stockum et fils) dans lequel il a rassemblé quelques études sur la vie sociale et l'histoire de l'habitation au XVIIe siècle.

— M. Netscher a recueilli quelques jolies nouvelles dans un volume qui a pour titre : *Studies naar het naakt model.* La Haye, Mouton et C°.

— La société « Elzevier », à Rotterdam, a commencé, il y a quelque temps, la publication de la deuxième édition de son *Encyclopédie moderne.* Nous avons entre les mains le dixième volume (il y en aura vingt). Cette encyclopédie est un livre indispensable à tous ceux qui ont besoin d'être bien et vite renseignés. La rédaction est confiée aux plus éminents savants des Pays-Bas.

M. van Riemsdyk, le savant archiviste, a mis dernièrement en vente, chez le libraire M. Nyhoff, une etude sur *les Origines et la composition actuelle des archives des états généraux des Pays-Bas.*

Suisse. — Un écrivain genevois, M. A. de Salis, vient de faire paraître à Heidelberg, en un volume in-8° de XII-128 pages, une étude sur la vie, le caractère et les œuvres d'Agrippa d'Aubigné.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

— L'éditeur Calmann Lévy annonce qu'il donnera prochainement les tomes II et III des *Souvenirs* du feu duc de Broglie.

— M. E. Babelon doit publier une étude sur *le Cabinet des antiques* de la Bibliothèque nationale, illustrée de gravures, d'eaux-fortes et de chromolithographies.

— M. Paul Meyer doit faire paraître incessamment à la librairie Vieweg un ouvrage en deux volumes sur *la Légende d'Alexandre*. Le premier de ces volumes contiendra le texte et les glossaires, l'autre sera consacré à l'histoire de la légende.

— Le libraire Picard annonce la prochaine mise en vente du troisième tome de *l'Histoire générale de la Champagne et de la Brie*, par M. Poinsignon.

— *La Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts* publiée par la Maison Quantin va s'enrichir d'un nouveau volume : *le Livre, impression et reliure*, par M. Bouchot, de la Bibliothèque nationale.

Viendra ensuite un ouvrage de M. Gonse : *l'Art japonais*.

ÉTRANGER

— Un grand éditeur de Londres va publier, dans une quinzaine de jours, un livre intitulé *His masterpiece* (Son chef-d'œuvre), qui n'est autre que la traduction en anglais de *l'Œuvre* de M. Émile Zola.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES
— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

Le premier livre imprimé à Grenoble. — La Petite Revue dauphinoise signale, dans son numéro 3, la vente récente, à Londres, d'un exemplaire (le quatrième connu) du premier livre imprimé à Grenoble. Il a pour titre : *les Décisions du Parlement de Grenoble recueillies par Guy Pape, édition latine, imprimée à Grenoble par Étienne Foret en 1490 ; un gros vol. in-4° en caractères gothiques*. Voici d'ailleurs, d'après M. Édouard Maignien (*l'Imprimerie, les imprimeurs et les libraires à Grenoble*, p. 3), la description de cet ouvrage :

« Volume en caractères gothiques, à longues lignes, 34 à la page, formant un petit in-folio de 400 feuillets non chiffrés ; les versos des derniers feuillets du texte et de la table des matières sont blancs.

« Signatures : a III-A-XIIII-aa-ggIII. Plusieurs de ces signatures ne se composent que de trois feuillets et celle VII est signée fautivement VIII. La table des matières n'est pas signée.

« Le volume n'a ni titre ni faux titre. Sur le verso du premier feuillet, dont le recto est blanc, on trouve l'avertissement de l'auteur.

« Au bas du recto du dernier feuillet de l'ouvrage, on lit la suscription suivante :

Hoc opus decisionū excellentissimi parlamēti Dalph. fuit Gracianopoli, | per Stephanū Foreti Deo favente ante ecclesiam sancte Clare impressum, | et finitū die penultima mens' | aprilis Anno Dñi | m° cccc.lxxxx°. I.D.V.

Les *Lettres de Mme de Sévigné*. — Un chroniqueur du journal *le XIXe Siècle* parlait l'autre jour à ses lecteurs de M. Capmas, professeur à l'École de droit de Dijon, qui découvrit un jour toute une série de lettres inédites de Mme de Sévigné.

Voici l'histoire de cette trouvaille, telle que nous la conte le chroniqueur :

« C'était un véritable connaisseur et un dénicheur de raretés que ce professeur de droit romain. C'est lui qui a fait l'une des trouvailles littéraires les plus intéressantes de ce dernier quart de siècle. Il avait

aperçu chez une brocanteuse de la rue Buffon, à Dijon, six volumes in-folio, copie manuscrite des *Lettres de Mme de Sévigné*, comme il en existe plusieurs qui se passaient de main en main de son temps. On demandait 60 francs de ces volumes achetés aux environs de Semur, et selon toute apparence sans intérêt particulier. Flairant là quelque trouvaille et se disant qu'il n'y avait pas grand'chose à perdre, — le nez de certains fureteurs a quelque chose de celui du chien qui évente la truffe, — notre amateur, avec un louis bien offert, deux mauvaises potiches et, dit-on, quelques vieilles paires de bottes, mit l'affaire dans le sac.

« A peine rentré chez lui, M. Capmas ouvre un des volumes, confronte avec l'édition toute récente alors et définitive de la maison Hachette, et quelle n'est pas sa stupéfaction d'apercevoir, non pas une variante insignifiante, mais tout un passage piquant inédit ! Il poursuit : c'est toute une lettre inconnue aux éditeurs. Bref, il retrouve soixante-dix lettres complètement inédites, cent cinquante fragments considérables absolument nouveaux et une innombrable quantité de variantes. Force fut à la maison Hachette de lui payer dix mille francs sa trouvaille, et de publier, en deux volumes in-8° de supplément à sa grande édition, la découverte et le savant travail de commentateur dont il l'avait accompagnée. Et voilà comment la collectionmanie, ornée d'un peu d'intelligence et de beaucoup de bonheur, peut amener à découvrir et à conserver aux gourmets littéraires quelques spirituelles pages de plus. »

Société française des amis de Rabelais. — La Société française des amis de Rabelais dont nous avons eu déjà occasion de parler nous adresse la lettre suivante :

« Monsieur,

« Nous avons eu l'honneur de vous informer que le premier congrès rabelaisien s'ouvrira, à Chinon, le dimanche 13 juin, à deux heures précises, dans la grande salle de l'Hôtel de Ville, sous les auspices de la *Société française des amis de Rabelais*, à la tête de laquelle figure la députation d'Eure-et-Loir.

« Les séances de ce congrès seront publiques, et la parole sera donnée à tous ceux qui la demanderont.

« La presse de la capitale et de la province est expressément conviée à cette fête du génie et du bon sens.

« Après qu'il en aura été conféré, sous la direction du bureau provisoire, il sera procédé à l'élection des président, vice-présidents et secrétaires, dont les fonctions se prolongeront pendant une année.

« L'assemblée aura à délibérer d'une manière générale sur tout ce qui peut avoir rapport à Rabelais, et, particulièrement, sur les questions qui ont déjà été soumises à l'étude de ces *amis*.

« Bon nombre d'érudits ont promis d'avance des mémoires intéressants.

« Avant de lever la dernière séance, le président fera fixer, d'un commun accord, le lieu et la date de la réunion pour le prochain congrès.

« Les travaux littéraires et historiques étant terminés, un banquet fraternel et pantagruélique réunira tous ceux qui voudront bien y prendre part, et une excursion sera organisée pour visiter la Devinière, Seuillé, l'abbaye de Seuillé, la Roche-Clermand, le Moulin-du-Pont, le Gué-de-Vède, le camp de Bruslevieille et lieux immortalisés par le grand satirique.

« Un photographe accompagnera les visiteurs.

« Veuillez agréer, etc.

« Audiger, A. Fourès, Duboz. »

Voici le sommaire des mémoires déjà inscrits à l'ordre du jour du congrès :

MM. Dupont : Considérations générales ;
X : Rabelais et son œuvre ;
Audiger : La maison de Rabelais ;
Audiger : Rabelais à Fontenay-le-Comte ;
Dr Bremond : Rabelais à Montpellier ;
Dr Bremond : Rabelais à Lyon ;
Fourès : Rabelais à Castres, à Narbonne et à Toulouse ;
X : Les portraits de Rabelais ;
Audiger : De l'authenticité du Ve livre de Rabelais ;
Dr Bremond : Du véritable auteur de *Triumphe de très-haulte et puissante dame Vérolle.*
Dr Bremond : Du véritable auteur du *Moyen de parvenir ;*
Ch. Sicard : La pédagogie de Rabelais ;
Dr Bremond : Rabelais médecin ;
Audiger : Les héros de Rabelais ;
Dr Bremond : Les aphorismes d'Hippocrate publiés par Rabelais ;
Audiger : Le nom et les signatures de Rabelais ;
Audiger : Simple notice sur la Vède.

Journaux et journalistes. — Entre 1846 et 1847, la ligne de copie était payée 6 centimes à *la Silhouette*, au *Corsaire. Satan-Chien-Caillou* me rapporta de 23 à 25 francs. Notez que j'étais un des favorisés. Murger, Busquet, Viard, Vitu, Nicolle, Weill, aussi privilégiés, devaient fournir des montagnes de copie pour se faire une soixantaine de francs par mois. Le grand rêve était de glisser un article dans *le Charivari*, dont l'administration fastueuse payait 10 centimes la ligne.

De 1850 à 1855, le taux de la ligne était ordinairement de 15 centimes pour un journal sérieux. Dans les petits journaux, on continuait de travailler pour rien ou à peu près. Parfois on était réglé en nature. En 1854, un petit journaliste, que je pourrais nommer, reçut, pour deux ans de collaboration assidue, la somme de 10 francs, plus un tapis défraîchi, trois flacons de vinaigre, un paletot de caoutchouc double face et trois briquets à cigare, dont un argenté.

Toutes ces munificences provenaient d'annonces

faites par son directeur, qui était en même temps courtier de publicité. Les temps étaient durs.

Le journalisme ne fut vraiment lucratif que vers la fin du second Empire.

Vers 1865, un mouvement ascensionnel se prononça. *La Petite Presse*, feuille populaire, donnait 24,000 francs par an à son chroniqueur, Tony Révillon. *Le Petit Moniteur* en donna plus tard autant à Léo Lespès, avec un intérêt sur la vente. *Le Monde illustré* rétribuait à 40 centimes la ligne ses quatre courriéristes. *Le Figaro* payait royalement les siens; M. de Villemessant ajoutait des gratifications assez fortes à l'occasion. Quant au prix de la ligne, il variait de 15 à 75 centimes; le reportage était à 30 centimes; le feuilleton allait de 15 à 30.

Au *Figaro* actuel, les plus gros appointements n'excèdent pas 18,000 francs; mais ils donnent droit à des parts de propriété rapportant de *trente-six mille à cent vingt mille francs*.

L'article de tête est généralement payé 200 francs, et par exception 500 francs. C'est le prix qui a été donné dernièrement à M. Zola.

Par ce qui précède, on voit d'ailleurs que le prix de l'article n'est rien en comparaison de la part d'intérêt.

On sait enfin que *la Revue des Deux Mondes*, après des débuts pénibles, a fini par servir à ses actionnaires un intérêt égal au capital versé. Cela stupéfiait le vieux baron de Rothschild, qui avait souscrit par charité, et qui répétait à chaque dividende :

« Pas possible!... c'est pas des gens de lettres. »

(Extrait des *Souvenirs*, de Lorédan Larcher, dans *le Monde illustré*.)

Les Souvenirs de Schaunard. — En annonçant dans notre dernière livraison le décès de M. Albert de Lassalle, nous avions dit que *les Mémoires de Schaunard* qui doivent paraître cette année étaient rédigés par cet écrivain, sous la dictée en quelque sorte de M. Schanne.

Cette information a été reproduite dans la presse; elle est inexacte, et M. Schanne a adressé à ce propos la lettre suivante au journal *le Figaro* :

« Monsieur le rédacteur,

« Quelques articles nécrologiques rapidement publiés après la mort de mon ami de Lassalle semblent lui donner la paternité des *Souvenirs de Schaunard*.

« Il est très vrai qu'il m'avait depuis longues années conseillé ce travail et ensuite qu'il m'a guidé, en homme du métier, dans la classification des chapitres. Mais à cela se borne sa collaboration.

« Je tiens d'autant plus à dire la vérité, qu'il se pourrait que mon livre intéressât peu la génération moderne, et, dans cette hypothèse, je ne voudrais pas charger sa mémoire d'écrivain distingué d'une œuvre qui serait au-dessous de sa réputation littéraire.

« Veuillez agréer, monsieur, mes salutations les plus empressées.

« A. Schanne. »

Les Souvenirs de M. des Houx. — Nous avons annoncé que M. des Houx, condamné par les congrégations de l'Index et du Saint-Office pour son livre : *Souvenirs d'un journaliste français à Rome*, s'était empressé d'adresser au Saint-Office sa soumission.

Voici le texte de la lettre écrite par M. des Houx au cardinal Monaco de la Valetta, évêque suburbicaire d'Albano, grand pénitencier de S. E., secrétaire de la Sacrée Congrégation de l'Inquisition romaine et universelle :

« Éminence révérendissime,

« L'Ém. cardinal-archevêque de Paris, suivant les instructions transmises par Votre Éminence, m'a appelé à l'archevêché, m'a signifié la décision de la Sacrée Congrégation de l'Index, relative à mon livre intitulé : *Souvenirs d'un journaliste français à Rome*, et m'a fait connaître les graves obligations que m'impose la Sacrée Congrégation du Saint-Office, sous peine de mesures plus sévères encore.

« C'est pourquoi les condamnations portées contre mon ouvrage par les congrégations de l'Index et du Saint-Office font loi absolue pour ma conscience, et j'adhère pleinement aux défenses qui me sont enjointes pour l'avenir.

« Donc, conformément aux ordres du Saint-Office :

« Je déplore le scandale que mon ouvrage a pu apporter aux âmes des fidèles et les dommages qu'elles ont pu recevoir; je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour le réparer.

« Je prends l'engagement solennel, devant Dieu et devant le Saint-Siège, de ne publier à l'avenir aucun écrit qui puisse apporter aucune affliction au Souverain Pontife, aucune atteinte au respect dû à la hiérarchie sacrée, et causer le moindre scandale dans la communauté de mes frères catholiques.

« En outre, je demande humblement pardon à Dieu des fautes que les Pères de la Sacrée Congrégation du Saint-Office ont souverainement décidé que j'avais commises, et au Souverain Pontife, notre Saint-Père le Pape Léon XIII, des déplaisirs que mes écrits ont pu lui apporter.

« Je veux que la présente déclaration devienne désormais la loi de ma vie.

« Je supplie Votre Éminence de présenter cette lettre au Saint-Père comme un faible et imparfait témoignage de ma bonne volonté, comme un gage suffisant de mes résolutions pour l'avenir, et d'implorer pour moi, de sa souveraine mansuétude, la bénédiction apostolique.

« En ces sentiments, j'ai l'honneur de me dire,

« De Votre Éminence révérendissime, etc. »

Le Vatican-Chronique, une correspondance qui se publie à Rome, ne croit pas au repentir du coupable :

« Nous apprenons de bonne source que M. des Houx, tout en feignant la plus grande soumission au

Decretum et le plus profond repentir, publiera sous peu le deuxième volume de ses *Souvenirs.*

Les Mémoires des contemporains. — M. de Talleyrand-Périgord ; le maréchal de Mac-Mahon ; M. Haussmann. — Le maréchal de Mac-Mahon écrit en ce moment ses mémoires. Ils ne sont pas destinés à la publicité. M. de Mac-Mahon se propose simplement de laisser à sa famille les principaux souvenirs historiques de sa vie.

— *Les Mémoires* du maréchal de Mac-Mahon nous remettent en l'esprit ceux de Talleyrand-Périgord qui, d'après la dernière volonté exprimée par ce diplomate, devaient être publiés trente ans après sa mort.

« La publication des *Mémoires* de Talleyrand-Périgord devait, en effet, se faire en 1868 ; mais, en 1866, Napoléon III, ayant désiré savoir ce qu'ils contenaient, demanda communication du manuscrit. Il constata alors que, sur divers points, *les Mémoires* du prince de Bénévent étaient en contradiction flagrante avec *le Mémorial de Sainte-Hélène,* ce qui le contraria vivement. Il fit appeler à Paris le baron Charles de Talleyrand, petit-fils du prince, et le pria d'intervenir auprès de la famille de Valençay, héritière des *Mémoires,* pour obtenir un ajournement de la publication.

« D'un commun accord, cette publication fut reculée de trente ans.

« Il nous faudra donc attendre l'année 1896 pour connaître les appréciations de Talleyrand-Périgord sur les événements auxquels il a été mêlé. »

M. Zola, plagiaire. — On avait accusé M. Émile Zola d'avoir emprunté au *Chef-d'Œuvre inconnu,* de Balzac, le sujet de son dernier roman, *l'Œuvre.*

Un rédacteur du *Voltaire* est allé demander au romancier dans quelle mesure la nouvelle de Balzac avait pu lui servir :

« J'avais bien oublié cette nouvelle, a répondu M. Zola, et je vais la relire. Quant à reconnaître qu'avant chaque roman je prends par-ci par-là une certaine somme de renseignements destinés à être le fond, les matériaux du roman, je n'en fais nulle difficulté. Je tiens du reste à avoir un plan très détaillé et solidement établi.

« Ce que je ne prends pas ailleurs, c'est l'affabulation du roman, et c'est l'important au point de vue littéraire.

« Pour *l'Assommoir,* je me suis servi du *Sublime,* de Denis Poulot.

« Mais quoi, il n'a mis là que des notes, des observations de détail.

« Pour *Germinal,* on m'a reproché de m'être servi du *Grisou,* de M. Maurice Talmeyr. J'avais lu son roman, mais, certes, il est inadmissible d'établir une analogie sérieuse entre les deux livres ; ce n'est pas discutable. Pour *Germinal,* je me suis servi bien davantage des études de M. de Laveleye, dont personne ne s'est avisé de parler, et qui, d'ailleurs, ne m'ont fourni que des notes, que des détails.

« Pour mon prochain roman, je veux parler des paysans. Eh bien, je me suis fait envoyer par mon éditeur un certain nombre de livres... vous pouvez en prendre les titres si vous voulez... Voici un livre de M. Baudrillart sur les populations agricoles de la France, voici même de petits livres d'enseignement primaire, *les Veillées au village...* Je vais lire tout cela, j'y prendrai des notes, des faits ; mais pourra-t-on conclure de là contre l'originalité de mon futur roman ?

Un projet de bibliothèque de la Révolution française. — Dans deux lettres adressées au ministre du commerce et de l'industrie, M. Ch.-L. Chassin présente, à l'occasion de l'Exposition de 1889, le plan d'un pavillon musée de la Révolution de 1789, qui deviendrait le point de départ de l'institution permanente d'un *Musée et d'une Bibliothèque de la Révolution française* remettant en lumière les œuvres oubliées ou méconnues de cette grande époque et offrant aux générations futures le complément essentiel de la véritable éducation patriotique et républicaine.

M. Chassin estime qu'il importe de frapper vivement l'imagination populaire, de provoquer un enthousiasme fécond, de rouvrir, au moyen de manifestations aussi paisibles que grandioses, suscitées en dehors, au-dessus de toute secte, de tout parti, le large courant de liberté, d'égalité et de fraternité lancé par le serment du Jeu de Paume.

Il propose de placer ce musée sur l'emplacement des Tuileries.

Voici le plan d'après lequel seraient établis ce musée et cette bibliothèque :

Musée de la Révolution.

Emprunter aux musées nationaux de Paris, de Versailles et des départements, aux galeries particulières de la France et de l'étranger, les tableaux, statues, médailles, etc., relatifs aux événements et aux hommes de la Révolution française.

Rechercher et réunir les objets commémoratifs de toute sorte recueillis dans les dépôts publics et chez les particuliers.

Faire une collection aussi complète que possible des gravures et images représentant les scènes révolutionnaires ; des portraits des membres des Assemblées nationales et des personnages civils et militaires importants, avec autographes et notices.

Exposer les costumes, les équipements, les armements des gardes nationales de 1789 et des armées de la Révolution, etc.

Bibliothèque et archives.

Emprunter pour l'année 1889 entière aux bibliothèques parisiennes, départementales, étrangères, pu-

bliques et privées, le plus possible de livres et brochures sur la Révolution.

Rassembler les documents inédits dispersés.

Préparer l'inventaire et le catalogue des livres et documents en toutes langues sur la Révolution française.

Provoquer la publication méthodique des pièces manuscrites avec le concours de l'État.

Encourager la propagation des petits ouvrages et des images populaires, etc.

Société des auteurs et compositeurs dramatiques. — La Société des auteurs et compositeurs dramatiques a tenu le mois dernier son assemblée générale annuelle, sous la présidence de M. Victorien Sardou.

La séance a commencé par la lecture du rapport de M. Abraham Dreyfus sur les travaux de la commission pendant l'exercice 1885-1886.

M. Dreyfus a d'abord rendu compte à ses confrères de la situation financière de la Société, situation bien meilleure qu'on ne s'y attendait. Il a constaté qu'en dépit de la crise commerciale les recettes des théâtres avaient augmenté, et les droits d'auteur aussi par conséquent.

Ces droits se totalisaient l'année dernière par 2,941,606 fr.; ils s'élèvent, cette année, à 2,963,323 fr., soit en plus 21,716 fr.

Le rapporteur a abordé ensuite certaines questions d'ordre intérieur et notamment la grosse affaire des pièces composées par les fils de directeurs et jouées sur les scènes paternelles « au détriment d'auteurs moins bien apparentés ».

Il y avait là un abus fâcheux, a dit M. Dreyfus, et il importait d'autant plus d'y porter remède, que « le mal prenait un caractère épidémique ».

Après la nécrologie des membres décédés depuis la dernière assemblée générale, — liste qui s'ouvre par le grand nom de Victor Hugo et qui est close par notre malheureux confrère Ernest Dubreuil, M. Dreyfus a proclamé les admissions nouvelles. Il y en a eu cinq : celles de MM. Olivier Métra, Auguste Dorchain, Émile Zola, Albin Valabrègue et Ernest Renan.

« L'illustre auteur de *la Vie de Jésus* ne s'attendait certainement pas à faire partie un jour de la Société des auteurs dramatiques, et nous devons avouer que nous-mêmes nous n'avions jamais espéré l'avoir pour confrère. Mais l'hommage qu'il a rendu à Victor Hugo sur la scène du Théâtre-Français nous permettait de le considérer comme un des nôtres, et nous avons saisi avec empressement cette occasion de nous adjoindre un écrivain qui nous apporte l'éclat de sa haute renommée. »

Puis M. Dreyfus a exprimé les regrets causés à la commission par le départ d'un de ses vice-présidents, M. Jules Claretie, démissionnaire par suite de sa nomination au poste d'administrateur général de la Comédie française

Il a terminé en annonçant que la commission, interprète des sentiments de toute la Société, avait souscrit pour la fondation de l'institut Pasteur.

Ce rapport, mis aux voix, a été adopté à l'unanimité.

Après quoi, on a procédé à l'élection de six commissaires, en remplacement de M. Adolphe Belot, Jules Claretie, Edmond Gondinet, Georges Ohnet, Victorien Sardou et Léo Delibes, membres sortants, non rééligibles.

Ont été nommés :

MM. Camille Doucet, par	95 voix.
Ludovic Halévy	94
Émile de Najac	83
Jules Barbier	82
Jules Massenet	82
Philippe Gille	78

La Société littéraire : la Pomme. — La Société littéraire artistique *la Pomme*, fondée entre Bretons et Normands, — et dont le président est, cette année, M. de Marcère, sénateur, — vient d'arrêter le programme du concours de 1886, qui aura lieu, à Flers, vers le mois d'août prochain.

Voici la liste des sujets à traiter :

Poésie. — Le vieux château de Domfront. — Bisson, enseigne de vaisseau. — Le Trou normand (sonnet ou chanson).

Prose. — Olivier Basselin (poète chansonnier). — Rioust de Villaudren et sa défense de l'Arguenon à la tête de cent volontaires de Matignon (épisode de la bataille de Saint-Gast).

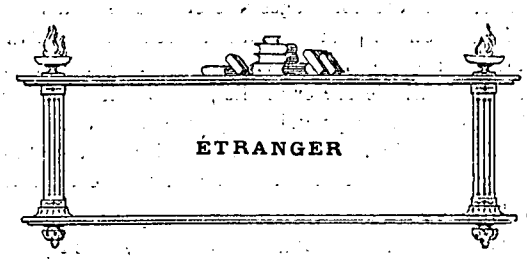

Allemagne. — *Une Société de lithographes.* — On vient de fonder à Nuremberg, une des villes allemandes les plus importantes pour les arts graphiques, une Société de lithographes, sous le nom *Lithographia*, qui a pour but d'agir en stimulant et en instruisant les membres par l'achat d'œuvres, de livres et de spécimens de tous les procédés de reproduction graphique, afin de former des lithographes pour un travail indépendant. Cette Société compte déjà une soixantaine de membres.

Belgique.

Loi belge sur le droit d'auteur.

Léopold II, roi des Belges,
A tous présents et à venir, salut;

Les Chambres ont adopté et nous sanctionnons ce qui suit :

SECTION I. — *Du droit d'auteur en général.*

Article premier. — L'auteur d'une œuvre littéraire ou artistique a seul le droit de la reproduire ou d'en autoriser la reproduction, de quelque manière et sous quelque forme que ce soit.

Art. 2. — Ce droit se prolonge pendant cinquante ans après le décès de l'auteur, au profit de ses héritiers ou ayants droit.

Art. 3. — Le droit d'auteur est mobilier, cessible et transmissible, en tout ou en partie, conformément aux règles du code civil.

Art. 4. — Les propriétaires d'un ouvrage posthume jouissent du droit d'auteur pendant cinquante ans à partir du jour où il est publié, représenté, exécuté ou exposé.

Un arrêté royal déterminera la manière dont sera constatée la date à partir de laquelle le terme de cinquante ans prendra cours.

Art. 5. — Lorsque l'œuvre est le produit d'une collaboration, le droit d'auteur existe au profit de tous les ayants droit jusque cinquante ans après la mort du survivant des collaborateurs.

Art. 6. — Lorsque le droit d'auteur est indivis, l'exercice de ce droit est réglé par les conventions. A défaut de conventions, aucun des copropriétaires ne peut l'exercer isolément, sauf aux tribunaux à prononcer en cas de désaccord.

Toutefois, chacun des propriétaires reste libre de poursuivre, en son nom et sans l'intervention des autres, l'atteinte qui sera portée au droit d'auteur et de réclamer des dommages-intérêts pour sa part.

Les tribunaux pourront toujours subordonner l'autorisation de publier l'œuvre à telles mesures qu'ils jugeront utile de prescrire; ils pourront décider, à la demande du copropriétaire opposant, que celui-ci ne participera ni aux frais ni aux bénéfices de la publication ou que le nom du collaborateur ne figurera pas sur l'œuvre.

Art. 7. — L'éditeur d'un ouvrage anonyme ou pseudonyme est réputé, à l'égard des tiers, en être l'auteur.

Dès que celui-ci se fait connaître, il reprend l'exercice de son droit.

Art. 8. — Le cessionnaire du droit d'auteur, ou de l'objet qui matérialise une œuvre de littérature, de musique ou des arts du dessin, ne peut modifier l'œuvre, pour la vendre ou l'exploiter, ni exposer publiquement l'œuvre modifiée, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause.

Art. 9. — Sont toujours insaisissables les œuvres littéraires ou musicales, tant qu'elles sont inédites, et, du vivant de l'auteur, les autres œuvres d'art, tant qu'elles ne sont pas prêtes pour la vente ou la publication.

SECTION II. — *Du droit d'auteur sur les œuvres littéraires.*

Art. 10. — Le droit d'auteur s'applique non seulement aux écrits de tout genre, mais aux leçons, sermons, conférences, discours, ou à toute autre manifestation orale de la pensée.

Toutefois, les discours prononcés dans les assemblées délibérantes, dans les audiences publiques des tribunaux, ou dans les réunions politiques, peuvent être librement publiés; mais à l'auteur seul appartient le droit de les tirer à part.

Art. 11. — Les actes officiels de l'autorité ne donnent pas lieu au droit d'auteur.

Toutes autres publications faites par l'État ou les administrations publiques donnent lieu au droit d'auteur, soit au profit de l'État ou de ces administrations pendant une durée de cinquante ans, à partir de leur date, soit au profit de l'auteur, s'il ne l'a pas aliéné en faveur de l'État ou de ces administrations.

Un arrêté royal déterminera la manière dont sera constatée la date de la publication.

Art. 12. — Le droit de l'auteur sur une œuvre littéraire comprend le droit exclusif d'en faire ou d'en autoriser la traduction.

Art. 13. — Le droit de l'auteur n'exclut pas le droit de faire des citations lorsqu'elles ont lieu dans un but de critique, de polémique ou d'enseignement.

Art. 14. — Tout journal peut reproduire un article publié dans un autre journal, à la condition d'en indiquer la source, à moins que cet article ne porte la mention spéciale que la reproduction en est interdite.

Art. 15. — Le droit de représentation d'une œuvre littéraire est réglé conformément aux dispositions relatives aux œuvres musicales.

SECTION III. — *Du droit d'auteur sur les œuvres musicales.*

Art. 16. — Aucune œuvre musicale ne peut être publiquement exécutée ou représentée, en tout ou en partie, sans le consentement de l'auteur.

Art. 17. — Le droit d'auteur sur les compositions musicales comprend le droit exclusif de faire des arrangements sur des motifs de l'œuvre originale.

Art. 18. — Lorsqu'il s'agit d'ouvrages qui se composent de paroles ou de livrets et de musique, le compositeur et l'auteur ne pourront traiter de leur œuvre avec un collaborateur nouveau. Néanmoins, ils auront le droit de l'exploiter isolément par des publications, des traductions ou des exécutions publiques.

SECTION IV. — *Du droit d'auteur sur les œuvres plastiques.*

Art. 19. — La cession d'un objet d'art n'entraîne pas cession du droit de reproduction au profit de l'acquéreur.

Art. 20. — Ni l'auteur ni le propriétaire d'un portrait n'ont le droit de le reproduire ou de l'exposer publiquement sans l'assentiment de la personne représentée ou celui de ses ayants droit, pendant vingt ans à partir de son décès.

Moyennant ledit assentiment, le propriétaire a le

droit de reproduction, sans toutefois que la copie puisse porter l'indication d'un nom d'auteur.

Art. 21. — L'œuvre d'art reproduite par des procédés industriels ou appliquée à l'industrie reste néanmoins soumise aux dispositions de la présente loi.

SECTION V. — *De la contrefaçon et de sa répression.*

Art. 22. — Toute atteinte méchante ou frauduleuse portée au droit de l'auteur constitue le délit de contrefaçon.

Ceux qui, avec connaissance, vendent, exposent en vente, tiennent dans leurs magasins pour être vendus, ou introduisent sur le territoire belge dans un but commercial les objets contrefaits, sont coupables du même délit.

Art. 23. — Les délits prévus à l'article précédent seront punis d'une amende de 26 francs à 2,000 francs.

La confiscation des ouvrages ou objets contrefaits, de même que celle des planches, moules ou matrices et autres ustensiles ayant directement servi à commettre ces délits, sera prononcée contre les condamnés.

Art. 24. — En cas d'exécution ou de représentation faite en fraude des droits de l'auteur, les recettes pourront être saisies par la police judiciaire comme objets provenant du délit, et seront allouées au réclamant, à valoir sur les réparations lui revenant; mais seulement en proportion de la part que son œuvre aura eue dans la représentation ou l'exécution.

Art. 25. — L'application méchante ou frauduleuse sur un objet d'art, un ouvrage de littérature ou de musique, du nom d'un auteur, ou de tout signe distinctif adopté par lui pour désigner son œuvre, sera punie d'un emprisonnement de trois mois à deux ans, et d'une amende de 100 francs à 2,000 francs, ou de l'une de ces peines seulement.

La confiscation des objets contrefaits sera prononcée dans tous les cas.

Ceux qui, avec connaissance, vendent, exposent en vente, tiennent dans leurs magasins ou introduisent sur le territoire belge, pour être vendus, les objets désignés dans le paragraphe premier, seront punis des mêmes peines.

Art. 26. — Les infractions à la présente loi, sauf celles prévues par l'article 25, ne peuvent être poursuivies que sur la plainte de la personne qui se prétend lésée.

Art. 27. — S'il existe des circonstances atténuantes, les peines d'emprisonnement et d'amende comminées par la présente loi pourront être réduites conformément à l'article 85 du code pénal.

Art. 28. — La disposition suivante est ajoutée au n° 23 de l'article 1er de la loi du 15 mars 1874 sur les extraditions : « ... Ainsi que pour le délit prévu par l'article 25 de la loi sur le droit d'auteur. »

SECTION VI. — *Action civile résultant du droit d'auteur.*

Art. 29. — Les titulaires du droit d'auteur pourront, avec l'autorisation du président du tribunal de première instance du lieu de la contrefaçon, obtenue sur requête, faire procéder par un ou plusieurs experts, que désignera ce magistrat, à la description des objets prétendus contrefaits ou des faits de la contrefaçon et des ustensiles qui ont directement servi à les accomplir.

Le président pourra par la même ordonnance faire défense aux détenteurs des objets contrefaits de s'en dessaisir, permettre de constituer gardien ou même de mettre les objets sous scellés. Cette ordonnance sera signifiée par un huissier à ce commis.

S'il s'agit de faits qui donnent lieu à recette, le président pourra autoriser la saisie conservatoire des deniers par un huissier qu'il commettra.

Art. 30. — La requête contiendra élection de domicile dans les communes où doit avoir lieu la description.

Les experts prêteront serment entre les mains du président avant de commencer leurs opérations.

Art. 31. — Le président pourra imposer au requérant l'obligation de consigner un cautionnement. Dans ce cas, l'ordonnance ne sera délivrée que sur la preuve de la consignation faite. Le cautionnement sera toujours imposé à l'étranger.

Art. 32. — Les parties pourront être présentes à la description, si elles y sont spécialement autorisées par le président.

Art. 33. — Si les portes sont fermées ou si l'ouverture en est refusée, il est opéré conformément à l'article 587 du code de procédure civil.

Art. 34. — Copie du procès-verbal de description sera envoyée par les experts sous pli recommandé, dans le plus bref délai, au saisi et au saisissant.

Art. 35. — Si dans la huitaine de la date de cet envoi, constatée par le timbre de la poste, ou de la saisie conservatoire des recettes, il n'y a pas eu assignation devant le tribunal dans le ressort duquel la description a été faite, l'ordonnance cessera de plein droit ses effets et le détenteur des objets décrits ou des deniers saisis pourra réclamer la remise de l'original du procès-verbal, avec défense au requérant de faire usage de son contexte et de le rendre public, le tout sans préjudice des dommages-intérêts.

Art. 36. — La juridiction consulaire ne connaît point des actions dérivant de la présente loi.

La cause sera jugée comme affaire sommaire et urgente.

Art. 37. — Les recettes et les objets confisqués pourront être alloués à la partie civile à compte ou à concurrence du préjudice souffert.

SECTION VII. — *Droit des étrangers.*

Art. 38. — Les étrangers jouissent en Belgique des droits garantis par la présente loi sans que la durée de ceux-ci puisse, en ce qui les concerne, excéder la durée fixée par la loi belge. Toutefois, s'ils viennent à expirer plus tôt dans leur pays, ils cesseront au même moment en Belgique.

SECTION VIII. — *Disposition transitoire.*

Art. 39. — Il n'est porté aucune atteinte aux contrats sur la matière légalement formés sous l'empire des lois antérieures. Les auteurs ou leurs héritiers dont les droits exclusifs, résultant de ces lois, ne seront pas épuisés au moment de la publication de la présente loi, seront pour l'avenir régis par celle-ci. Si, avant cette publication, ils ont cédé la totalité de leurs droits, ceux-ci resteront soumis aux lois en vigueur au moment de la cession.

SECTION IX. — *Abrogation de la législation existante.*

Art. 40. — Sont abrogées toutes dispositions antérieures relatives au droit d'auteur réglé par la présente loi.

Promulguons la présente loi, ordonnons qu'elle soit revêtue du sceau de l'État et publiée par la voie du *Moniteur*.

Donné à Bruxelles, le 22 mars 1886.

LÉOPOLD.

Par le roi :

Le Ministre de l'agriculture, de l'industrie et des travaux publics,

Chevalier DE MOREAU.

Vu et scellé du sceau de l'État :

Le Ministre de la justice,

J. DEVOLDER.

Russie. — *Livres mis à l'index.* — La censure russe a mis à l'index les ouvrages français suivants, parus en 1885 :

Combes de Lestrade : *L'Empire russe en 1885.* Paris, Dreyfous. — *La Crise morale en Russie.* Paris, Gervais. — A. des Nouhes : *La Russie depuis un siècle.* Paris, Dentu. — P. Kropotkin : *Paroles d'un révolté.* Paris, Marpon et Flammarion. — *Les Russes peints par eux-mêmes.* Würtzbourg, Kressner. — A. de Saint-Brice : *Iwan ou la retraite de Russie.* Limoges, Ardant. — S. Stepniak : *La Russie sous les tsars.* Paris, Giraud. — S. Stepniak : *La Russie souterraine.* Paris, J. Lévy.

Norvège. — *Découverte d'un livre ancien.* — Pendant la restauration d'une vieille église en bois à Hopperstadt, on a découvert une relique norvégienne très intéressante. On a trouvé dans une niche fermée un livre consistant en six tablettes en bois recouvertes de cire, soigneusement enfermées dans une caisse en bois et recouverte de cuir. Chaque tablette est munie d'un rebord qui empêche qu'elles collent ensemble quand le livre est fermé ; cette précaution a beaucoup contribué à leur conservation parfaite.

Le contenu de ce livre consiste principalement en dessins finement exécutés et représentant des scènes de la vie villageoise. A la fin se trouve la nomenclature, en latin, de différentes espèces d'animaux avec une traduction en vieux norvégien. D'après cette liste, on croit que la plus grande partie du livre date de la fin du XIIIe siècle, mais il y a des indications qui démontrent que ce livre est de date plus ancienne. Les tablettes sont fixées ensemble par derrière, et la couverture est sculptée et incrustée de petites pièces variées en bois de couleurs diverses. Le livre a été placé dans le musée d'antiquités à l'Université de Christiania, et on a l'intention de le publier sous peu en fac-similé.

Danemark. — *Production de la librairie dans ce pays.* — D'après les *Aarsberetninger og Meddelelser fra det Store Kgl. Bibliothek*, la production de la librairie au Danemark se chiffre pour l'année 1885 à 1,913 volumes, 891 brochures et 243 périodiques et journaux. — 178 ouvrages ont été traduits de langues étrangères, savoir : 31 de l'anglais, 31 de l'allemand, 22 du français, 13 du suédois et 10 d'autres langues. — Le nombre de libraires-éditeurs du royaume s'élève à 220.

La production littéraire de l'année se répartit comme suit : topographie du Danemark, 785 livres et brochures ; statistique danoise, 516 ; littérature, 307 ; théologie, 197 ; technologie, 136 ; histoire et mémoires, 122 ; médecine, 102, etc.

États-Unis. — *L'écrivain Billings, ses droits d'auteur.* — L'Américain Jos. Billings, décédé dernièrement, fut un écrivain heureux. Un seul journal de New-York lui donnait cent dollars par semaine pour une demi-colonne de copie. Son *Farmer's Almanac* lui rapporta en dix ans un bénéfice de 60,000 dollars.

L'électricité appliquée à l'industrie du livre. — Lors d'une exposition récente faite par l'Association de bienfaisance des ouvriers du Massachusets, une maison d'imprimerie de Boston a imprimé, plié, broché et relié un ouvrage sur l'électricité à l'aide d'un mécanisme mis en mouvement par un moteur électrique.

NÉCROLOGIE.

FRANCE

— Le *Journal des Débats* a perdu, au mois d'avril dernier, un de ses principaux rédacteurs : M. Gabriel Charmes. Voici la liste des œuvres de cet écrivain qui s'était beaucoup occupé des questions orientales et maritimes : *Cinq mois au Caire et dans la basse Égypte* (1880); — *l'Avenir de la Turquie; le Panislamisme* (1882); — *la Tunisie et la Tripolitaine* (1883); *Voyage en Palestine; impressions et souvenirs* (1884); *les Stations d'hiver de la Méditerranée* (1885); — *les Torpilleurs autonomes et l'avenir de la marine* (1885); — *Politique extérieure et coloniale* (1885); — *la Réforme de la marine* (1886).

La Revue des Deux Mondes et *la Revue politique et littéraire* comptaient M. Charmes parmi leurs collaborateurs.

— On annonce la mort de l'abbé Jules Corblet, directeur de *la Revue de l'Art chrétien*, décédé à Versailles. Né à Roye, le 16 juin 1819, il a appartenu longtemps au clergé d'Amiens. Archéologue et érudit des plus distingués, on lui doit de nombreux ouvrages, notamment : *l'Art chrétien au moyen âge, le Glossaire du patois picard ancien et moderne; Manuel d'archéologie nationale*, et un ouvrage considérable : *Hagiographie du diocèse d'Amiens*, etc.

Chanoine honoraire, chevalier de la Légion d'honneur, membre de la Société des antiquaires de France et d'un grand nombre de Sociétés savantes, correspondant de l'Institut, il avait su se faire de nombreux amis dans des milieux bien divers. Au moment où la mort est venue le surprendre, il mettait la dernière main à un grand ouvrage liturgique sur *les Sacrements*.

— Le journaliste Ernest Dubreuil, qui, à la suite d'une attaque d'aliénation mentale, avait dû être conduit à la Ville-Évrard, est mort dans cet hospice, à l'âge de cinquante-cinq ans.

Il comptait de nombreux amis au théâtre et dans la presse. Il collabora à *l'Étoile belge* et au *Petit National* pendant dix ou douze ans. Son pseudonyme était Pierre du Croisy.

Comme auteur dramatique, il fit représenter à l'ancien Lyrique un ouvrage en un acte, *la Tête enchantée*, dont la partition fut écrite par M. Palliart, un musicien lyonnais; *le Roi des mines*, trois actes, musique de M. Cherouvrier. Il y a quelques années, il donna successivement, aux Folies-Dramatiques, les livrets de *la Belle Bourbonnaise* et de *Clair de lune*, musique de Cœdès, qui, lui-même, mourut chez le docteur Blanche, et le livret de *François les Bas-Bleus*.

Il eut aussi pour collaborateurs Henri Chabrillat, Henri Bocage, Eugène Humbert, Firmin Bernicat et André Messager.

— Le docteur Legrand du Saulle, médecin aliéniste, chef de service à la Salpêtrière, est mort subitement le mois dernier.

Henri Legrand du Saulle était né à Dijon en 1830. Il commença ses études médicales à Dijon et fut successivement interne des asiles de Dijon, Rouen et Charenton. Dès 1854, il collabora à la *Gazette des hôpitaux*, où il publia presque toutes les leçons cliniques du professeur Trousseau. Il rédigea ensuite *les Annales médico-psychologiques* et fut élu président de la Société de médecine pratique.

Nommé médecin à l'hospice de Bicêtre en 1867, il passa dans ces dernières années à la Salpêtrière.

On doit à M. Legrand du Saulle un grand nombre d'ouvrages médicaux ayant tous trait à la médecine légale; citons, entre autres, *le Délire des persécutions*, ouvrage curieux qui lui fut inspiré par les événements de la Commune de 1871, et son *Traité de médecine légale*, en collaboration avec son gendre, M. Georges Berryer, avocat à la Cour d'appel, et Gabriel Pouchet, professeur à l'Ecole de médecine.

M. Legrand du Saulle était officier de la Légion d'honneur.

— M. Anatole Le Guillois, un des excentriques du journalisme, vient de mourir à Paris.

En temps d'élection, ou dans les moments d'effervescence publique, il couvrait les murs de placards fantaisistes, d'un goût discutable, mais parfois d'une amusante bouffonnerie.

Le Guillois a fondé de nombreux journaux qu'il qualifiait d'humoristiques, notamment *l'Auvergnat, le Hanneton, le Moniteur des Toqués* et *le Journal des Abrutis*.

— Les journaux de Toulouse nous annoncent la mort dans cette ville, au mois de février, de M. le chanoine Lézat, qui avait écrit une excellente *Histoire de la Prédication en France*.

— Nous avons le regret d'annoncer la mort de M. Edmond Michel, chevalier de la Légion d'honneur, officier d'académie, membre non résident du comité des beaux-arts des départements, président de la Société historique et archéologique du Gâtinais, membre correspondant de la Société des antiquaires de France, etc., décédé, le 6 avril, à l'âge de cinquante-six ans.

M. Edmond Michel avait une grande affection pour son pays natal, le Gâtinais, et il lui a consacré une étude historique très approfondie. Cet ouvrage, publié à Lyon en 1877 et 1878, a pour titre : *Monuments religieux, civils et militaires du Gâtinais*, départements du Loiret et de Seine-et-Marne, depuis le XIe jusqu'au XVIIe siècle.

Comme complément aux *Monuments du Gâtinais*, M. Edmond Michel travaillait, dans ces dernières années, à un ouvrage illustré qui devait être publié à Orléans : *le Loing archéologique, historique et pittoresque.*

— On annonce la mort de Mme Stevens, qui écrivait dans plusieurs journaux sous le pseudonyme de Jeanne Thilda.

ÉTRANGER

Allemagne. — M. Julian Schmidt, critique littéraire, vient de mourir, à Berlin, à l'âge de soixante-huit ans.

Après avoir débuté dans l'enseignement comme professeur des langues classiques, il fonda en 1840 avec le romancier Gustav Freytag, le journal hebdomadaire *die Grenzboten*. Vers 1861, M. Schmidt abandonna la rédaction du journal qu'il avait fondé pour se consacrer à ses travaux de critique littéraire, tout en continuant à collaborer à l'*Allgemeine Preussische Zeitung*.

Ses ouvrages les plus importants sont une histoire de la littérature française depuis la Révolution et une histoire de la littérature allemande depuis Lessing.

— M. le baron de Kœhne, archéologue et numismate russe, est mort à Wurtzbourg au mois de février.

Son principal ouvrage a pour titre : *Notice sur les sceaux et les armoiries de la Russie*. M. de Kœhne était d'origine allemande et s'était fixé en Russie dès l'âge de vingt-cinq ans.

Angleterre. — M. Sampson Low, chef de la maison d'éditeurs de Fleet street, le Nestor des libraires de Londres, est mort récemment à l'âge de quatre-vingt-neuf ans.

M. Sampson Low était un bibliographe distingué; pendant quarante-six ans, de 1837 à 1883, il dirigea le *Publisher's Circular*, l'organe de la corporation des éditeurs de Londres.

Le premier numéro du *Publisher's Circular* parut le 2 octobre 1837; il comprenait, en dehors de quatorze pages d'annonces, un index systématique, en deux pages, des publications annoncées.

En 1839, M. Low fit paraître le premier *Annual Catalogue*, ou Index systématique des livres parus de 1837 à 1838. Ces catalogues annuels lui servirent à leur tour à élaborer le grand travail bibliographique connu sous le nom de *British Catalogue* (1853) qui donnait tous les livres parus de 1837 à 1852, et l'*English Catalogue* de 1864 qui poussait ce travail jusqu'en 1863.

— Le *Polybiblion* annonce le décès de Mg^r^ Richard Chenevix-Trench, archevêque de Dublin, littérateur et philologue, auteur de glossaires et autres travaux de linguistique.

— On annonce la mort de Sir Thomas Taylor qui fut l'ami et le disciple de Wordsworth et de Southey, et dont la longue carrière littéraire ne remplit pas moins de quarante-cinq années.

Comme poète dramatique, Sir Thomas Taylor dut sa célébrité à sa tragédie : *Philip van Artevelde*, qu'il fit paraître vers 1834. Ses autres poèmes dramatiques, *Edwin the fair, the Virgin widow* et *St Clement's Eve*, n'égalèrent jamais son chef-d'œuvre et n'ajoutèrent rien à sa réputation.

Parmi ses écrits en prose, il faut citer *the Statesman* (1836), *Notes from Life*, deux essais très appréciées sur Wordsworth et l'autobiographie parue il y a deux ans.

— Les bibliothèques publiques de Manchester ont été vivement éprouvées par la mort de Sir Thomas Baker, depuis 1865 président du *Free libraries committee*.

C'est à son initiative qu'est due la création d'une salle de lecture spécialement destinée aux jeunes gens, ainsi que l'accès au public des salles de lecture les dimanches après-midi.

Sir Thomas Baker avait publié, en 1864, un ouvrage intitulé : *Memorials of Chetham's Tenement at Crumpsall*, et, quelques années plus tard, les *Memorials of a dissenting Chapel.*

— Un écrivain de talent, M. Edmond Ollier, est mort le 19 avril dernier. M. Ollier avait publié une édition annotée des essais de Hunt et de Charles Lamb, avec notices critiques et bibliographiques, et collaboré successivement à un grand nombre de journaux et de revues, *Ainsworth's Magazine, All year round, Leader, London Review, Daily News, Athenæum*, etc.

En 1870, il fit paraître sa *Doré Gallery*, bientôt suivie d'un *Essay on Sacred art* et de *Our British portrait painters* (1874). En dernier lieu, M. E. Ollier

a dirigé la publication d'ouvrages populaires, parus en livraisons mensuelles, tels que *l'Histoire des guerres franco-allemande et russo-turque* et une *Histoire universelle* en quatre volumes.

Italie. — M. Arrighoni, bibliophile et érudit italien, est décédé au commencement de cette année.

— L'Italie vient de perdre un de ses folk-loristes les plus distingués, M. Victor Imbriani. Il est mort à Naples où il était né en 1840. Il laisse de nombreux ouvrages de critique littéraire et d'érudition.

— M. Gaetano Chierici, fondateur du *Bulletin de palèthnologie italienne*, est mort à Reggio au commencement de cette année.

Belgique. — Nous trouvons dans les journaux belges l'annonce du décès de M. Melsens qui s'était fait connaître par de nombreux travaux sur la chimie et les sciences naturelles.

Hollande. — Dernièrement, a eu lieu l'enterrement, au cimetière Montparnasse, d'un écrivain hollandais distingué, M. Conrad Busken Huet, décédé à Paris.

M. Busken Huet, descendant d'une famille de réfugiés français, a été successivement pasteur protestant, journaliste en Hollande, puis directeur d'un journal libéral modéré à Batavia. Rentré en Europe en 1878, il débuta dans les lettres par un ouvrage sur *Paris et ses environs*, et, à partir de ce moment, envoya au *Gids* et à d'autres revues hollandaises des articles sur la littérature française moderne qui furent fort remarqués, et le firent appeler dans son pays le « Sainte-Beuve hollandais ». Il les a réunis sous le titre de *Fantaisies et Critiques littéraires*, et leur a adjoint d'autres études sur des sujets très divers. M. Busken Huet laisse également quelques romans et nouvelles, et un ouvrage, *le Pays de Rembrandt*, où il analyse le rôle de la Hollande dans la civilisation moderne.

— La littérature néerlandaise vient de faire une grande perte dans la personne de Mme Anne-Louise-Gertrude Bosboom-Toussaint.

Elle débuta dans la carrière des lettres, en 1837, avec une nouvelle, *Almagro*, qui eut du succès et qui fut suivie du *Comte de Devonshire* (Graaf van Devonshire, 1839), et des *Anglais à Rome* (de Engelschen in Rome). Elle publia ensuite *Het huis Lauernesse* (1840), roman emprunté à l'histoire et aux mœurs de la Réforme. Le livre eut un succès prodigieux et fut traduit dans presque toutes les langues en Europe. Elle obtint aussi un grand succès avec une sorte de trilogie sur la vie et les aventures du comte de Leicester *(Lycester in Nederland)*. Une de ses dernières nouvelles, *Majoor Frans* (1875), fut également très appréciée.

En 1845, sa ville natale lui conféra, par décision spéciale, les droits civiques. En 1851, elle épousa à Alkmaar le peintre Bosboom, dont les tableaux de genre sont très recherchés.

Mme Bosboom était née à Alkmaar en 1812; elle est décédée à la Haye, le 13 avril.

Suisse. — La ville de Soleure vient de perdre son bibliothécaire, M. Louis Glutz-Blotzheim.

Norvège. — M. Broch, professeur à Christiania, est mort le 15 mars dernier. M. Broch était surtout connu par ses travaux sur l'orientalisme.

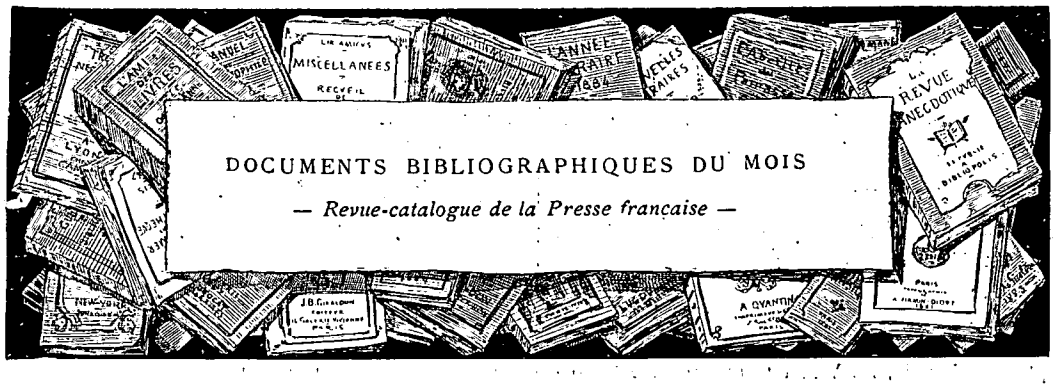

Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ANNALES DE L'ÉCOLE LIBRE DES SCIENCES POLITIQUES (2e livraison). Boutmy : Le gouvernement local et la tutelle de l'État en Angleterre. — Hulot : Le régime légal des associations en Suisse. — Meyer : Les associations musulmanes. — Menant : Le droit régalien en matière de mines. — Aubertin : Histoire de l'impôt foncier en France jusqu'en 1789. — Boppe : La mission de l'adjudant-commandant Mériage à Widin en 1807-1809. — ARTISTE (février). De Barthélemy : Les Condé. — De Chennevières : Souvenirs d'un directeur des Beaux-Arts; Villot et Reiset. — Ponsonhaille : Octave Tassaërt. — Leymarie : Études sur le paysage moderne; Guillemet.

BULLETIN DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES (octobre-novembre-décembre). D'Arbois de Jubainville : Unité primitive des Italo-Celtes. — L. Heuzey : Un gisement de diorite. — Blancard : Théorie de la monnaie romaine au IIIe siècle après Jésus-Christ. — Reinach : Sur un témoignage de Suidas relatif à Musonius Rufus. — Schlumberger : Joyaux byzantins sur lesquels sont inscrits les noms de personnages historiques du IXe siècle. — BULLETIN DES BEAUX-ARTS (n° 10). Israël Silvestre et sa famille. — BULLETIN DU BIBLIOPHILE (septembre-octobre). Develay : Épîtres de Pétrarque. — Le cardinal de Noailles, d'après sa Correspondance inédite. — Tamizey de Larroque : Une lettre inédite d'un traducteur de *la Pucelle*. — Denis : La bibliothèque nationale de Rio-de-Janeiro. — Ernouf : Un apôtre italien de la Réforme. — Duboys : Jacques Dorat, poète limousin. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (3 avril). Le chemin de fer transcaspien. — La fusée percutante. — (10 avril). La cavalerie russe. — La gymnastique et la marche dans les armées anciennes et modernes. — (17 avril). Le parc aéronautique de l'armée italienne. — Du rôle des commandements de batterie. — A propos du traité de Madagascar. — (24 avril). Batteries couvertes ou masquées. — Formations de champ de bataille de l'artillerie allemande. — (8 mai). Le lieutenant Palat.

CONTROVERSE ET CONTEMPORAIN (avril). Abbé Blanc : Théorie du libre arbitre. — Abbé Rodillon : Les origines du christianisme et la philosophie stoïcienne. — De Valon : Essai sur le caractère et les œuvres d'Antoine Godeau. — Forget : Le Coran. — De Lépinois : Le cardinal Pie. — Postel : L'influence anglaise à Madagascar par les missions protestantes et les moyens de la combattre. — Rattinger : Les églises uniates. — Allard : La persécution de Gallus et celle de Valérien. — CORRESPONDANT (10 avril). E. Daudet : Louis XVIII et Paul Ier. — De Ganniers : Les changements de garnison et le recrutement colonial. — De Lacombe : Les premières années de Berryer. — De Lapparent : La formation des combustibles minéraux. — De Meaux : La Renaissance catholique en France, sous Louis XIII. — (25 avril). De Ludre : A la recherche de la vérité. — E. Daudet : Louis XVIII et Paul Ier. — De Ganniers : La République d'Andorre. — CURIEUX (mai). Dumouriez et la campagne de 1792. — Théophile Gautier. — Florian. — Les pairs de France. — Les Deveria. — Fabre d'Églantine. — Brissot. — Le sculpteur Dumont.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (2 avril). Les grèves, les profits du capital et les salaires du travail. — Le commerce agricole international en 1885. — La question ouvrière et le Code civil devant l'Académie des sciences morales et politiques. — (10 avril). Les résultats comparés de l'exploitation des chemins de fer dans les principaux pays. — Les emprunts et l'amortissement en France et en Angleterre. — L'impôt sur l'eau-de-vie en Allemagne. — Les discussions de la Société d'économie politique : le nouvel emprunt. — (17 avril). Les résultats comparés de l'exploitation des chemins de fer dans les principaux pays. — Le morcellement des héritages. — Le mouvement économique aux États-Unis et au Canada : la fortune publique aux Etats-Unis; la continuation des grèves; le premier chemin de fer construit aux États-Unis; l'immigration française au Canada. — Paradoxes sur les inconvénients et les dangers du crédit. — (24 avril). Des projets de modifications de l'impôt sur les boissons. — Le commerce extérieur de la France et de l'Angleterre pendant les trois premiers mois de 1886. — La philosophie du Code civil et la propriété intellectuelle. — Le Tonkin et son avenir. — (1er mai). La situation agricole dans le monde et les projets de relèvement des droits de douane en France. — L'économie politique et la législation économique. — Les travaux de la Société de statistique en 1885. — (7 mai). L'emprunt français et la hausse des fonds d'État. — L'antagonisme des ouvriers et des patrons, le mécanisme économique et la politique radicale socialiste. — Les nouveaux règlements sur les prisons. — Affaires municipales : les bouchées de pain; les secours de loyer; la propriété pour tous; la Bourse du travail, etc. — L'île de la Réunion : sa population, ses ports et ses cultures.

GAZETTE ANECDOTIQUE (30 avril). M. Ed. Drumont. — L'*Œuvre* de M. Zola. — Correspondance de Dickens. —

Talma à la campagne. — Molière corrigé. — (15 mai). La propriété de Chambord. — Mme de Valsayre et la maréchale Booth. — Duellistes en jupon et femmes en culotte. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (mai). De Geymüller : Les derniers travaux de Léonard de Vinci. — Ary Renan : Gustave Moreau. — Lafenestre : Paul Baudry et son exposition posthume. — A. Pigeon : Le mouvement des arts en Allemagne. — Durand-Gréville : Le commerce des tableaux en Amérique.

HOMME (L') (2 février). Salmon : L'alimentation préhistorique. — Fauvelle : Les desiderata du matérialisme scientifique. — Crânes recueillis dans le département du Gard. — (10 février). Woldrich : La descendance des races du chien domestique en Europe. — Hovelacque : Ordalies. — Collineau : Dépopulation et avortement. — Carrière : Découvertes de stations préhistoriques dans la province d'Oran. — (10 mars). Mondière : Étude sur les naissances en France en 1884. — Salmon : L'emploi préhistorique de l'os. — Lemoine : L'époque de la pierre polie dans le département des Côtes-du-Nord.

INSTRUCTION PUBLIQUE (3 avril). Ch. Huit : La question du latin. — Fustel de Coulanges : Origines de la féodalité. — Martha : La philosophie à Rome au temps de Sénèque. — Crouslé : L'éducation des enfants d'après J.-J. Rousseau. — Cartault : La poésie latine sous les Flaviens. — Croiset : Thucydide. — (10 avril). Waddington : De la psychologie comparée. — Crouslé : La famille d'après J.-J. Rousseau. — Martha : La philosophie à Rome. — Croiset : Le pythagorisme. — Abbé de Broglie : Cours d'apologétique chrétienne. — (17 avril). Bergaigne : Étude du langage. — Martha : La philosophie à Rome. — Cartault : La poésie latine sous les Flaviens. — Caro : Conditions et principes d'une morale scientifique. — Croiset : Xénophane. — (24 avril). Jousset : La guerre de Sept ans. — Caro : Conditions et principes d'une morale scientifique. — Crouslé : La famille d'après J.-J. Rousseau. — Martha : La philosophie à Rome. — Pigeonneau : Histoire des colonies françaises au XVIIIe siècle. — Abbé de Broglie : Cours d'apologétique chrétienne. — (1er mai). Huit : Le Protagoras. — Boissier : Tacite. — Bergaigne : La phonétique de Bopp. — Crouslé : *Werther*. — Croiset : Thucydide. — (8 mai). Bergaigne : Jacob Grimm et la phonétique. — Croiset : Parménide. — Martha : Senèque. — INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 avril). Ex-libris de bibliophiles. — Bibliothèque des ducs de Bavière. — Artistes et littérateurs candidats à la députation. — Bibliographie de la prise de la Bastille. — Napoléon et Talma caricaturés. — Catherine de Médicis et Scaliger. — Les *Amours jaunes* de Tristan Corbières. — Ce polisson de Racine. — (10 mai). Publication des lettres de Mme Cornu à Napoléon III. — Un cas de conscience en matière de librairie. — Vallès et ses œuvres inédites. — Acteurs bibliophiles. — Les cahiers du capitaine Coigniet. — Benjamin Constant et Mme Récamier. — Livres écrits en prison. — Un conte de Paul de Musset. — Scribe et l'abbé Raynal.

JEUNE FRANCE (avril). Villiers de l'Isle-Adam : Axël. — Ch. Buet : Brelan de poètes. — Ch. Morice : Lettre à Edmond Haraucourt. — T. Martel : *La Mer* par J. Richepin. — JOURNAL DES ÉCONOMISTES (avril). — Dormoy : Du mode de rémunération des ouvriers. — Duverger : Histoire des chemins de fer de l'État belge. — De Fontpertuis : Les colonies françaises. — Raffalovich : La science économique en Angleterre. — La liste civile en Bavière. — JOURNAL DES SAVANTS (mars). Franck : Principes de la morale. — J. Girard : Le chant populaire du frère mort. — Wallon : Mémoires de Saint-Simon. — Geoffroy : Épigraphie doliaire chez les Romains. Hauréau : Un des hérétiques condamnés à Paris en 1277. — (avril). G. Boissier : Études critiques sur Properce. — Renan : Philologie hébraïque. — Berthelot : Pappus grecs. — Levêque : La philosophie des Grecs. — Geoffroy : Épigraphie doliaire chez les Romains.

MAGASIN PITTORESQUE (31 avril). Aventures de deux oiseaux. — La Gronovie grimpante. — Les appareils enregistreurs. — Le tambour nocturne. — (15 mai). L'éducation des femmes d'autrefois. — Où est le venin des serpents? — Un ancêtre de Jean de La Fontaine. — MATINÉES ESPAGNOLES (15 avril). Sylvanecte (Mme Georges Graux). — La société de Madrid; la famille royale et l'entourage. — La société de Lisbonne; le théâtre San-Carlos. — MOLIÉRISTE (mai). Une affiche de 1662. — Commission des autographes de Molière. — Guiffrey : Contrat de mariage d'un oncle de Molière. — Monval : Monsieur Loyal. — R. du Mesnil : Lettres de rémission aux Poquelin de Beauvais. — D'Estrée : Un nouveau Béjard. — Monval : Affaire Auzillon.

NATURE (10 avril). Communications permanentes avec les trains en marche. — Nouveaux appareils photographiques. Caisse-laboratoire. Chambre-composteur. — Les billets de banque. — (17 avril). Les expéditions polaires internationales. Mission américaine à la pointe de l'Alaska. — La nouvelle gare de Bordeaux. — Le siphon-pompe. — La malle de l'Inde et de l'Australie. — Les paradisiers de la Nouvelle-Guinée. — L'âge des poissons. — L'exploitation des mines à travers les âges. — (24 avril). Les manèges à plan incliné à l'Exposition agricole au palais de l'Industrie. — Les expositions flottantes allemandes. — Lampe électrique à arc de MM. Street et Maquaire. — Un trou à la terre. Grand puits d'observation. Projet de M. Martinez. — La catastrophe de Monte-Carlo. — L'ouragan du golfe d'Aden, en juin 1885. — (1er mai). Les moteurs à air comprimé et l'éclairage électrique. — L'or alchimique. — Avertisseur pour passage à niveau de MM. Couart et Payet. — Dérochements sous-marins par la cloche plongeante de M. Hersent. — L'exploitation des mines à travers les âges. — (8 mai). Bateau sous-marin, système Goubert. — Lettres d'Amérique. — L'égalité du niveau des mers. — La poterie paléolithique de la grotte de Nabrigas. — Une noctuelle gigantesque. — La coloration des vins. — Un préjugé sur la porosité du verre. — Pompe pour refoulement à grande hauteur. — Les affiches illustrées. — NOUVELLE REVUE (1 avril). H. Spencer : Les facteurs de l'évolution organique. — Vice-amiral Bourgeois : Les torpilles et le droit des gens. — Trolard : La dévastation des forêts en Algérie. — (15 avril). Wickersheimer : Le canal maritime de l'Océan à la Méditerranée. — Lieutenant Palat : Voyage au Soudan. — Schuré : Les initiés antiques; Rama et le cycle aryen. — Masseras : La réforme administrative. — (1 mai). Vasili : La société de Saint-Pétersbourg. — Ch. de Loménie : Mirabeau et Talleyrand. — Lombrodo : L'anthropologie criminelle et les délits politiques. — Dally : De l'éducation et de l'instruction corporelle. — Vereschagin : Du progrès dans l'art. — De Fontpertuis : Le Maroc; ses populations et son organisation intérieure.

POLYBIBLION (avril). Boissin : Romans, contes et nouvelles. — Comptes rendus dans les sections de théologie, jurisprudence, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique : Manuscrits de l'évêque russe Porphyre. — La presse de la Bulgarie. — La presse en Pologne. — Archives de l'Orient latin. — Les correspondants de Peiresc. — Histoire du droit. — Questions et réponses.

REVUE D'ADMINISTRATION (avril). De Crisenoy : Les

résultats de l'application de la loi du 20 août 1881 sur les chemins ruraux. — Sanlaville : La responsabilité de l'État en matière de postes et de télégraphes. — Jurisprudence du Conseil d'État en ce qui concerne les élections municipales. — REVUE ALSACIENNE (mars). Dr Thulié : L'obésité. — Thiébaut-Sisson : La maison Braun et la photographie au musée du Louvre. — Julien Sée : La vie juive. — Gerspach : L'hôtel de Strasbourg. — (avril). Morel : Rathsanhausen : Le vice-amiral Dupré. — Thiébaut-Sisson : La photographie artistique et la maison Braun. — Goutzwiller : Le retable de Luemschwiller. — REVUE D'ANTHROPOLOGIE (avril). Topinard : Mensuration des crânes de la caverne de Beaumes Chaudes. — Wake : Les Cambodgiens et leur origine. — Févé et Seglas : Contribution à l'étude de quelques variétés morphologiques du pavillon de l'oreille humaine. — Elie Reclus : Contribution à la sociologie des Australiens. — Tartarin : Mensuration des ossements néolithiques du cimetière de Maupas. — Sébillot : Le Folklore, les traditions et l'ethnographie populaires. — REVUE DE L'ART FRANÇAIS (mars). Testament du peintre verrier Guillaume de Marcillat (1529). — Jacques Guilermain et Pierre Prieur, maîtres maçons de la ville de Bordeaux (1595). — Artistes au service du duc d'Épernon (1613-1613). — Pierre Puget et les échevins de Marseille (1671). — Les descendants de Coysevox (1715-1819). — Lettre du peintre Ferrand de Monthelon (1732). — Hennin, Charles-François Hutin et Charles-Joseph Natoire (1760). — Le graveur François-Robert Ingouf (1793-1807). — Le musée des portraits d'artistes, état de 164 portraits de peintres, de sculpteurs, d'architectes, de graveurs, etc. — REVUE FÉLIBÉENNE (mars). Mistral : La Coutigo. — *** : Le Ladin. — De Berluc-Pérussis : Lou pan d'amour. — Cadéras : Il paur d'amour. — Roumieux : La mort d'un paire. — REVUE DU MONDE LATIN (mai). S.-A. N. : M. Luciano de Castro. — Collas : La Grèce, les Bulgares et la Turquie. — Silva Mendes Léal : Dante Alighieri. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE. (12 avril). Anderson : La peinture japonaise. — Stokes : La destruction de Troyes. — Beauvois : La jeunesse de Chamilly. — Schuchardt : Sur les lois phonétiques. — (19 avril). Hell : Les Sankhya Sutras de Ballantyne. — Gross : La Tène; un oppidum helvète. — Friedlœnder : Répertoire de numismatique ancienne. — Quicherat : Mélanges d'archéologie et d'histoire. — (26 avril). Bénard : La philosophie ancienne. — Sinclair : Humanités. — Schmidt : Précis de l'histoire d'Occident pendant le moyen âge. — Neri : Publications sur l'histoire politique et littéraire de Gênes. — Bratuschek : L'éducation de Frédéric II. — Lavisse : Questions d'enseignement national. — (3 mai). De Sarzec et Heuzey : Découvertes en Chaldée. — Graux et Jacob : Xénophon. — De Zwiedineck : La politique de Venise pendant la guerre de Trente ans. — Buhving : Venise, Gustave-Adolphe et Rohan. — REVUE DES DEUX MONDES (15 avril). Rothan : Les relations de la France et de la Prusse de 1867 à 1876. — De Saporta : La Provence primitive. — A. Leroy-Beaulieu : La séparation de l'Église et de l'État. — Rochard : L'alcool, son rôle dans les sociétés modernes. — Dareaux : La production et la consommation des viandes exotiques. — REVUE GÉNÉRALE (15 avril). Bernard-Lavergne : De la décadence de l'autorité en France et de ses effets sur nos institutions. — Pouvillon : Dans le noir; croquis miniers. — Beauquier : Hans Mackart. — Martineau : La question irlandaise. — De Larivière : Le *Théâtre en liberté*. — (1 mai). — A. Theuriet : Marines. — A. Silvestre : Philothée O'Neddy. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (avril). De Crozals : Le commerce du sel du Sahara au Soudan. — Levasseur : L'Australie; le Victoria. — De Gérando : Les nationalités non hongroises de la Hongrie. — Delavaud : Le mouvement géographique. — Drapeyron : Le présent et l'avenir de l'empire colonial britannique. — Dupuis : L'autonomie du Tonkin. — REVUE LITTÉRAIRE (avril). Léon Aubineau : Monsieur de Boulogne (abbé Delacroix). — Arthur Loth : Paléographie des classiques latins (Em. Chatelain). — A. Rastoul : Cromwell, Mazarin et Turenne (Jules Bourelly). — Auguste Roussel : La mort des persécuteurs de l'Église (abbé Pluot). — J.-B.-J. Ayroles : Vie édifiante d'une pieuse paysanne (abbé Sire). — G. Bois : Pensées sur l'éducation morale (baron de Lenval). — Arthur Loth : Étude sur le moyen âge (Léopold Limayrac). — L. Nemours Godré : Une République noire (sir Spencer Saint-John). — *** : Victor de Laprade (Edm. Biré). — REVUE PHILOSOPHIQUE (mai). Delbœuf : La mémoire chez les hypnotisés. — Desbâzeilles : Les bases psychologiques de la religion. — M. Vernes : Histoire et philosophie religieuses. — *Les origines de l'alchimie*, par Berthelot. — *Étude sur la casuistique stoïcienne*, par Thamin. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (3 avril). Paulhan : Le libre arbitre dans la littérature contemporaine. — Lemaître : La jeunesse du grand Condé, d'après M. le duc d'Aumale. — R. de Bonnières : Le grand Bonze. — (17 avril). J. Lemaître : *L'Œuvre*, de M. Zola. — Picavet : V. Cousin et la philosophie du XIXe siècle, d'après M. Janet. — Coignet : François Ier, d'après Paulin David. — Hugues Le Roux : *Chamillat*, par Oct. Feuillet. — (24 avril). Bérard-Varagnac : Gabriel Charmes. — Janet : Les déclarations des droits de l'homme en Amérique et en France. — Léon Pillaut : Le clavecin et le piano. — (1 mai). Janet : Les déclarations des droits de l'homme en Amérique et en France. — P. Laffitte : Les drames de la misère, d'après M. d'Haussonville. — Pillaut : Schumann et Chopin. — (8 avril). — De Nouvion : Le congrès des sociétés savantes à la Sorbonne. — Léon Say : Les impôts démocratiques du XIVe au XVIe siècle. — Un cours de littérature portugaise; M. Théophile Braga. — REVUE RÉTROSPECTIVE (nos 45 et 46). Archives de la Bastille. — Correspondance du marquis d'Eguilles. — REVUE DE LA RÉVOLUTION (14 avril). Exposition universelle de 1889. — Le musée de la Révolution aux Tuileries. — Histoire de la Révolution française, cours de M. Aulard, à la Sorbonne. — Le milliard des défenseurs de la patrie et le milliard des émigrés. — Quatrefages de Laroquette: Constituant du Gard. — Autographes et documents révolutionnaires. — Pontarlier sous la Révolution. Index bibliographique révolutionnaire. — REVUE SCIENTIFIQUE (3 avril). Yung : De l'utilisation du scaphandre dans les exploitations de zoologie marine. — Richard : Madagascar. — Mauvezin : L'instinct des hyménoptères. — Documents anciens sur la rage. — (10 avril). Walras : Théorie de la monnaie. — Varenne : La matière. — Doumerc : Le commerce de l'Algérie. — Blanchard : Les insectes antirabiques. — (17 avril). Oustalet : Les oiseaux voyageurs. — Walras : Théorie de la monnaie. — Pasteur : Le traitement prophylactique de la rage. — La mer et ses produits en 1884. — (24 avril). Le Chatelier : Les frontières méridionales de l'Algérie. — Oustalet : Les oiseaux voyageurs. — Sanson : L'origine de la graisse chez les animaux. — Le budget de l'instruction publique pour 1887. — (1 mai). Gautier : L'air, ses impuretés et ses microbes. — Le Chatelier : Les frontières méridionales de l'Algérie. — François : Le système nerveux central des hirudinées. — (8 mai). Janet : Les phases intermédiaires de l'hypnotisme. — Le Chatelier : Frontières de l'Algérie. — Mosso : La pâleur et la rougeur. — De Varigny : Le laboratoire de zoologie de Cette. — ROMANIA (juillet-octobre 1885). E. Müntz : La légende de Charlemagne dans l'art du moyen âge. — Wulff : Le conte du *Mantel*, texte français des dernières années du XIIIe siècle. — P. Meyer : Notice d'un manuscrit de la bibliothèque Philipps. — Rajna : Contributi alla storia dell' epopea a del romanzo madievale. — Langlois : Un nouveau manuscrit de la chanson

d'Anseïs. — Zingarelli : La fonte classica diun episodio del *Filocolo*. — Raynaud : Poème moralisé sur les propriétés des choses. — Meyer : Notice de quelques manuscrits de la collection Libri à Florence. — Clédat : Le patois de Colligny et de Saint-Amour.

SPECTATEUR MILITAIRE (15 avril). Samion : *Lettres sur l'artillerie* par le prince de Hohenlohe. — Odier : Tactique triangulaire. — Les luttes de la Serbie pour conquérir son indépendance. — Note sur la religion musulmane en Algérie. — (1 mai). Brun : Armes à répétition. — Odier : Tactique triangulaire. — Les luttes de la Serbie. — La religion musulmane en Algérie. — Brunoy : La trouée des Ardennes.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

PUBLICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES ÉTRANGÈRES *nouvellement parues.*

Angleterre. — *English Catalogue of books published in Great Britain and Ireland for 1885*, with their sizes, prices and publisher's names, and of the principal books published in the United States, with the addition of an index of subjects. Londres, Low et Cie, 120 p. in-8°. — Prix : 6 fr. 25.

W. B. Forman : *Shelley library essay in bibliography*. Londres, Reeves et Turner, in-8°. — Prix : 4 fr. 50.

Fr. G. Kitton : *Dickensiana :* a bibliography of the literature relating to Charles Dickens and his writings. Londres, Redway, 532 p. gr. in-8°. — Prix : 6 fr. 25.

Handlist of Petrarch editions in the florentine public libraries. Florence, Le Monnier, 12 p. in-8°.

E. Baldamus : *Die deutsche Literatur der Forst-und Jagdwissenschaft (1881-1885)*. Bibliographie allemande de la vénerie, de la sylviculture. 30 p. gr. in-8°. — Prix : 1 franc. — *Land-und Hauswirthschaft Gartenbau und landwirthschaftlichen Gewerbe*. (Économie domestique et rurale). 117 p. gr. in-8°. — Prix : 2 fr. 50.

F. Eyssenhardt : *Mittheilungen aus der Stadtbiblio thek in Hambourg*. (Communications sur la bibl. de la ville d'Hambourg). IIIe partie. Analecta anglica et A. hispanica.

Th. Fischer : *Sammlung mittelälterlicher Welt-und Seekarten italienischen Ursprungs* und aus italienischen Bibliotheken und Archiven. Collection de mappemondes et cartes marines provenant des bibliothèques et archives italiennes. Venise, V, 254 p. gr. in-8°. — Prix : 12 fr. 50.

Jahresbericht über die Erscheinungen auf dem Gebiete der germanischen Philologie. (Annuaire de la philologie allemande). VIIe année, 1885. 1re partie. Leipzig, C. Reissner, gr. in-8°.

Allemagne. — *Mittheilungen aus dem Stadtarchiv von Köln*. (Comm. sur les archives de la ville de Cologne), par K. Höhlbaum. 9e fasc. Cologne. Du Mont Schaumberg, 209 p. gr. in-8°. — Prix : 6 francs.

O. Mühlbrecht. *Uebersicht der gesammten Staats-und-rechtswissenschaftlichen Litteratur des Jahres 1885*. (Les publications politiques et juridiques de l'année 1885). Berlin, Puttkammer et Mühlbrecht, 264 p. gr. in-8°. — Prix : 5 francs.

H. Oesterley : *Wegweiser durch die Literatur der Urkundensammlungen*. Vol. II. Berlin, G. Reimer, 423 p. gr. in-8°. — Prix : 11 fr. 25.

Italie. — *Bollettino annuale : biblioteca civica della citta di Torino*. Anno II : 1885. Torino, tip. eredi Botta, 28 p. in-8°.

Bollettino annuale dei doni ed acquisti : Biblioteca civica di Bergamo. Anno VII, 1885. Bergame, 26 p. in-8°.

Catalogo metodico degli scritti contenuti nelle publicazione periodiche italiane e straniere. Parte I : scritti biografici e critici. Rome, tip. della Camera dei Deputati, 517 p. in-8°.

Indici e cataloghi IV. — I Codici Palatini della R. Biblioteca nazionale centrale di Firenze. Vol. I, fasc. 2. Rome, gr. in-8°.

Ferd. Lionti : *Poche parole a proposito di un programmo per una scuola di paleografia e diplomatica in Palermo*. Palerme, Lao, 19 p. in-8°.

C. Lozzi : *Biblioteca storica dell' antica e nuova Italia*. Saggio di bibliografia analitico comparato e critico. Vol I. Imola, tip. Galeati, 493 p. in-8°.

G. Mazzatinti : *Inventario dei manoscritti italiani delle biblioteche di Francia*. Vol. I : Manoscritti italiani delle Biblioteca nationale di Pargi. Rome, 62 et 256 p. gr. in-8°.

Espagne. — A. Blasquez : *La administracion militar española ;* apuntes bibliográficos. Avila, tip. de Magdaleno y Sarachaga, 33 p. in-4°.

Pays-Bas. — *Brinkman's adresboek voor den Nederlandschen Boekhandel*, benevens aanwyzing der in Nederland verschynende Dag-en-Weekbladen. (Le livre des adresses des libraires néerlandais, avec indication des périodiques qui se publient dans les Pays-Bas). Nouvelle série, année XXXIIe. Amsterdam, Brinkman, 328 p. in-8°. — Prix : 3 fr. 70.

Brinkman's alphabetische Lyst van Boeken, Landkaarten enz. die in het jaar 1885 in Nederland nitgegeven of herdrukt zyn. Liste alphabétique des publications et réimpressions publiées dans les Pays-Bas en 1885 (livres et cartographie), avec indication de l'éditeur et du prix. Année XLe. Amsterdam, chez C.-L. Brinkman, 36 et 202 p. in-8°. — Prix : 3 fr. 30.

R. Van der Meulen : *Repertorium op Brinkman's catalogussen*. Répertoire alphabétique des catalogues de la maison Brinkman pour les années 1850-1882. Amsterdam, Brinkman, gr. in-8°. — Prix : 8 fr. 75.

Suède. — *Arskatalog för svenska bokhandeln*. Annuaire

de la librairie suédoise, année 1885. Stockholm, Svenska bokförläggare-föreningen, 67 p. in-8°. — Prix : 1 fr. 10.

États-Unis. — N. P. Scudder : *Published writings of Isaac Lea.* Washington, Government printing office, 59 et 278 p. in-8°, avec portrait.

Grolier Club. — Transactions from its foundation. Jan. 1884 à juillet 1885. 1re partie. New-York.

C. C. Moreau : *Catalogue of books illustrated with engravings of Dr A. Anderson.* New-York. Édition limitée à 100 exemplaires. Ce volume contient une esquisse bibliographique du plus ancien graveur sur bois des États-Unis, né en 1775.

Amérique du Sud. — *Anuaria bibliografico de la Republica argentina.* Año VI : 1884. Buenos-Aires, M. Biedma, 433 p. in-8°.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES

Angleterre. — *The Academy.*

24 avril : The Works of Alexander Pope, vol. IX et X, correspondence and prose works. — The Fall of Asgard, a tale of St-Olaf's days.

3 avril : Ghiberti et son école, par Charles Perkins.

10 avril : Life of H. Wadsworth Longfellow. Contes russes, traduits d'après le texte original et illustrés par Léon Sichler.

1er mai. — Gray's Inn, its history and associations. — Lord Beaconfield's correspondence with his sister (1832-1852).

8 mai : Letters and despatches of Horatio Viscount Nelson. — E. de Laveleye : La péninsule des Balkans. — Catalogue of ancient ms. in the British Museum. — E. Chatelain et P. Dujardin : Paléographie des classiques latins.

The Athenæum.

3 avril : John Bunyan, his life, times and work. — Footsteps of Jeanne d'Arc : a pilgrimage. — The Coverdale bible of 1535.

10 avril : A travers l'empire britannique, par M. le baron de Hübner. — The Iliad of Homer, done into English verse. — English letters and writers of the XVIIIth century.

17 avril : Life of Henry Wadsworth Longfellow, with extracts of his journals and correspondence. — Chapters in European history, by W. Samuel Lilly. A travers l'empire britannique (1883-1884), par M. le baron de Hübner. — Les Adam et Clodion, par H. Chirion.

24 avril : Dictionary of national bibliography. Vol. V et VI. — The early history of Oxford (727-1100). Louise de Kéroualle, duchesse de Portsmouth, par H. Fornéron.

1er mai. — Steele's first wife. — Discours académiques, par Ed. Pailleron. The literature of the turf.

8 mai : Cosmopolitan essays by sir Richard Temple. — Bolingbroke, a historical study and Voltaire in England. — La péninsule des Balkans par Émile de Laveleye. — The despatches of earl Gower, english ambassador at Paris (1790-1792).

Book-Lore.

Mai : Mythical monsters. — My friend, the catalogue. — A book-seller of the last century. — The Book of Mormon. Auctio Davisiana.

The National Review.

Mai : A. Rambler : A reverie on the riviera. — France, its finances and ifs freedom. Social aspects of the revolution of 1789. — The Primrose league.

The Gentleman's Magazine.

Mai : Brander Matthews. — Perchance to dream. — Lady Martin's female characters of Shakespeare. — H. R. Haweis : In the States, 1885. — Ph. Robinson : Snakes in poetry. — C. J. Wallis : Some Paris streets.

Blackwood's Edinburg Magazine.

Mai : F. Marion Crawford : Sarracinesca. — Laurence Oliphant : Moss from a rolling stone. — Zit and Xoe, their early experiences. Dante for the general. The End of David, a legend of the Talmud.

The Nineteenth Century.

Avril : Professor Huxley : the evolution of theology. — — Prof. Blackie : the second part of Faust. — Herbert Spencer : the factors of organic evolution.

Mai : F. Harrison : A few words more about names. — Percy, M. Wallace : Mr Donelly's Shakespeare Cipher. — J. Murphy : the case of Galileo. — Herbert Spencer : the factors of organic evolution.

The Quarterly Review.

Janvier-avril : Matthæi Parisiensis, Monachi Sancti Albani, Chronica Majora. Edited by H. Richards Luard. — R. F. Wilson : the Christian brothers, their origin and work, with a sketch of the life of their founder, the Venerable Jean Baptiste de la Salle. — Pierre Laloi ; La première année d'instruction morale et civique. — Report of the Committee of Council on education. — The State papers of the Venetian Republic, preserved in the Convent of the Frari. — Le royaume de Norvège et le peuple norvégien. — The apostolic fathers : S. Ignatius, S. Polycarp ; revised texts with introductions and notes. — Democracy in America, by Alexis de Tocqueville, translated by Henry Reeve. — On the State of society in France, before the revolution of 1789. — Correspondence and conversations of Alexis de Tocqueville with Nassau W. Senior.

The Saturday Review.

3 avril : Two men of letters : Sir Henry Taylor and Archbishop Trench. — Miss Edgeworth novels. — Histoire des princes de Condé, III et IV. — The life of Longfellow. — The libraries of Glasgow. — Discours académiques, par Édouard Pailleron. — La Mer, par Jean Richepin.

10 avril : Soixante ans de souvenirs, par Ernest Legouvé. Tome Ier.

17 avril : Misère et remèdes, par le comte d'Haussonville. — L'Œuvre, par Émile Zola.

24 avril : New Rooms at the British Museum. — The deserted village, latest version. — The Study of folk-songs. — A commonplace book of the fifteenth Century.

1er mai : M. Scherer's criticisms, à propos des Études sur la littérature contemporaine.

Walford's Antiquarian.

Mai : Morris dancing and May Day games. — The Titurel of Wolfram v. Eschenbach, IIe partie. — A precursor of Hansard. — Ancient Roman Bronzes. — Autograph letters : Robert Ainsworth to Charles Gray. — The lake dwellings of Ireland, by W. G. Wood Martin.

Allemagne. — *Centralblatt für Bibliothekswesen.*

Mai : Joh. Csontoni : Corvinische Handschriften von Attavantes. — Dr W. List, Mittheilungen über die Kirchen-bibliothek zu Beerfelden. — L'édition princeps de Denis d'Halicarnasse, par O. Omont. — O. Harting : Nachtrag zu dem Aufsatz : Die Ubersetzungs-literatur Unteritaliens. — Mémoire sur l'école calligraphique de Tours au IXe siècle, par L. Delisle. — Ce fascicule du Centralblatt contient une magnifique reproduction photographique, fac-similé du frontispice d'un des manuscrits d'Attavantes provenant de la bibliothèque de la Cour de Vienne.

Deutsche Revue.

Mai : Lose Blætter aus dem Leben eines alten Diplomaten. — H. Schœnberg : Auf dem Hademutshofe. — R. Kiel : Aus den Tagebüchern Riemers, des vertrauten Freudes von Gœthe. — Hermine von Hillern : Erinnerungen aus dem Leben Wilhelmine von Hillerns. — Die Aristocratie des Geistes.

Deutsche Rundschau.

Mai : Paul Heyse : Zwischen Lipp'und Bechersrand, Trauerspiel. — Ernst Curtius : Das Kœningthum bei den Alten. A. L. Schönbach : Die Amerik anische Romandichtung der Gegenwart. — Julian Schmidt. — Otto Brahn : Ludwig Börne, Zum hundertjährigen Geburtstage. — Julian Schmidt : Leopold von Ranke. — G. v. Gizycki : Briefe über die neuere philosophische Literatur.

Die Grenzboten.

25 mars : Zum Verständniss und zum Schutze des ersten Faust-monologs, von H. Düntzer.

1er avril : A. Fokke : Die dramatische Kunst E. von Wildenbruchs. — Max Koch : Neue Grimmbriefe.

15 avril : Ed. R. Seibt : Zum Sprachenkampfe in OEsterreich. — A. Kleinschmidt : K. F. von Baden als Neubegründer der Universität Heidelberg. — Die naturalistische Schule in Deutschland. — Zehn procent oder zwanzig, Nachdenkliches für Bücherverkäufer.

22 avril : E. Egelhaaf : Zar Geschichte des dressigjährigen Krieges.

29 avril : M. Necker : Margarethe von Bülow.

Nord und Süd.

Mai : A. Meinhardt : Georg Hansen, Novelle. — Carus Sterne : Ernst Hæckel. — F. Violet, Die Sage vom ewigen Juden. — Frieda Port : Jacopone von Todi.

Italie. — *Il Bibliofilo.*

Avril : Bibliografia di libri bibliografici. — P. Riccardi : la mia libreria. — Della tipografia Jesina dal suo rinnovamento sullo scorcio del sec. XVI insino alla metà del presente. — Orlando Fiacco pittore veronese. — Il tipografo Filippo di Lavagna omicida ? Le protectorat espagnol à Monaco, ses origines et les causes de sa rupture, par G. Saige. — Livre de Raison de M. Nicolas Versoris, publié par G. Fagniez.

Nuova Antologia.

1er avril : G. Charini : Roberto Burns, parte seconda : il poeta umano e il poeta rivoluzionario. — O. Marucchi : la Guarnigione dell' antica Roma, a prosito di una recente Scoperta.

16 avril : Valentino Giachi : La pietà presso gli antichi romani. — G. Mazzoni : Carlo Agostino Sainte-Beuve (1804-1830). — G. Boglietti : Uomini della nuova Italia (Giuseppe Civinini, Ercole Ricotti).

1er mai : S. Corles : Garibaldi e i Mille in Salemi. — G. Mazzoni : Carlo Agostino Sainte-Beuve (1830-1864). — Herbert Spencer : I fattori dell'evoluzione organica. — G. Pierantoni-Mancini : Costanza, racconto.

Revue internationale de Florence.

10 avril : Henri Boland : Hommes et choses du nouveau monde : le Canada et les Canadiens. — Mikhaïl Achkinasi : La mère d'Ivan Tourguénef, d'après les mémoires de Mme Giton, sa fille adoptive. — Charles Fuster : Critique et critiques, à propos d'un livre sous presse : Écrivains et penseurs, par M. P. Clarens. — Octave Feuillet : La Morte. — G. Ohnet : Les Dames de Croix-Mort. — Sienkiewicz : Bartek vainqueur. — J. Péladan : Le Vice suprême. — H. Gréville : Cléopâtre. — E. Rod : Tatiana Leïlof. — C. Vignon : Une étrangère. — Ph. Daryl : Une étrangère. — S. de Lalaing : Mademoiselle Bréval. — G. du Vallon : Le Mari de Simone.

25 avril : Clémence Royer : François Arago. — Mikhaïl Achkinasi : La Mère d'Ivan Tourguénef. — M Blaze de Bury : Un Saint-Cyr anglais.

Rivista storica italiana.

Janv.-mars. — R. Bonghi : La fede degli storici superstiti di Roma antica. — V. Marchesi : Le relazioni tra la Repubblica veneta ed il Marocco dal 1750 al 1797. — Comptes rendus : La science romaine à l'époque d'Auguste, par A. Terquem. — Bourgeois : Le capitulaire de Kiersy-sur-Oise. — A. Heiss : Les médailleurs de la Renaissance. — De Maulde : Pierre de Rohan, duc de Nemours. — A. Boullier : Un roi et un conspirateur.

Suisse. — *Bibliothèque universelle et Revue suisse.*

Mai : Victor Hugo, par Paul Stapfer. — Le mouvement littéraire en Espagne, drames nouveaux, par M. E. Rios. — C. Bodenheimer : Les dernières grèves en Belgique. — Comptes rendus : Les problèmes de l'esthétique contemporaine, par M. Guyau. — Richelieu et la monarchie absolue, par le vicomte G. d'Avenel. — Études dramatiques, le théâtre français, par Ch. de la Rounat. — Le Maroc, par le Dr A. Marcet. — De Kohistan à la Caspienne, par G. Bonvalot. — La Corée avant les traités, par M. Jametel. — L'esprit de Montaigne, par C. Saucerotte.

La Lecture.

Mai : Les deux Tartarin. — *Hermann et Dorothée.* — *Le Courrier de Vaugelas.* — *Histoire de la civilisation française.* — *Henri Heine et son temps.* — *La France juive.*

Revue de Genève.

Avril : Tœpffer : La charité inconnue aux anciens — E. Lugrin : Pages inédites de Topffer. — Montroger : L'OEuvre d'Émile Zola. — Golliez : L'évolution du règne végétal.

États-Unis. — *The Bookbuyer.*

Avril : Some american bookplates. — George Park Fisher.

The Library-Journal.

Mars : The dui- decimal classification and the « relativ » index. — Public meeting in behalf of the New-York free circulating library. — Special public meeting of the New-York library club.

The Century Magazine.

Mai : W. D. Howells : The minister's charge. — G. A. Hibbard : Idunar. — Julian Hawthorne : Hawthorne's philosophy. — T. Munger : Evolution of the faith. — C. King : The helmet of Mambrino.

Lippincott's monthly Magazine.

Avril : W. E. Norris : A bachelor's blunder. — Julian Hawthorne : My literary autobiography. — Edgar Fawcett : A few literary experiences. — J. Chandler Harris : An accidental author.

Mai : Julian Hawthorne : Prof. Weisheit's Experiment. — Joel Benton : The poetry of Thorean. — Cora U. Potter : My experiences as an amateur elocutionist. — Ella Wheeler Wilcox : Literary confessions of a Western poetess.

The Nation.

1er avril : La femme du comique, par L.-P. Laforêt. — Les hommes phénomènes, par Guyot Daubès.

22 avril : Salomon Reinach : Grammaire latine.

The Critic.

10 avril : George Sand and Diderot.

The North American Review.

Mai : Aug. Daly : The American dramatist.

The literary World.

Thackeray, collections toward a bibliography of Thackeray.

NOUVEAUX JOURNAUX.

Allemagne. — Une revue bi-mensuelle paraît depuis le 1er avril à Mayence sous le titre *Neue poetische Blätter* (nouvelle feuille poétique), sous la rédaction de MM. Westenberg et S. Otto.

— On annonce la prochaine publication à Brunswick d'une revue consacrée à l'histoire du judaïsme en Allemagne, *Zeitschrift für die Geschichte der Juden in Deutschland*, sous la rédaction de M. L. Geiger, professeur à l'Université de Berlin.

— A l'occasion des fêtes qu'on va célébrer en Allemagne en commémoration de la fondation de l'Université de Heidelberg, quelques professeurs universitaires ont pris l'initiative d'une publication illustrée destinée à retracer l'histoire de cette célèbre institution. — Cette publication sera intitulée *Ruperto-Carlo* et comprendra douze numéros illustrés. La direction en a été confiée au célèbre linguiste, M. Bartsch, dont les travaux sur les origines de la langue française sont bien connus en France. (Heidelberg, chez MM. Bangel et Schmitt.)

— M. Aug. Hettler à Berlin, publie une revue de l'histoire comparée de la littérature, *Zeitschrifft für vergleichende Literaturgeschichte*, dirigée par le professeur Max Koch de l'Université de Marbourg.

— Une revue illustrée, rédigée en langue grecque paraît à Leipzig sous le titre de *Klio*. — Le journal est bi-mensuel.

— Deux nouvelles feuilles humoristiques paraissent à Strasbourg : *Der Meiselocker* et *Der Maikaefer* (le Hanneton).

— *Phonetische studien*, études phonétiques, est le titre d'une nouvelle revue de linguistique qui se publie à Marbourg. — Cette revue est destinée en particulier à l'étude de la phonétique des langues modernes.

— Un nouveau journal polonais, la *Gazeta Olsztynska*, paraît depuis le 16 avril à Allenstein (Prusse occidentale).

— Le premier numéro d'une *Zeitschrift des allgemeinen deutschen Sprachvereins*, organe de l'association du même nom, vient de paraître.

Italie. — MM. Luigi Ceci de Milan et Giacomo Cortese de Rome se proposent de publier prochainement une revue mensuelle de philologie, qui aura pour titre *Giornale italiano di Filologia e Linguistica classica*. — Le prix d'abonnement sera de 15 francs. — Milan, 7 via Solferino.

États-Unis. — Le premier numéro du *Political Science Quarterly* contient plusieurs articles intéressants : M. Munroe Smith, the domain of political science ; prof. Burgess, the american commonwealth ; F. W. Whitridge, Legislativa inquiests : prof. R. M. Smith, american labor statistics.

— Le second numéro de la nouvelle revue américaine « The Forum » dont nous avions annoncé la publication contient les articles suivants : The Child and the State. — An employer's view of the labor question. — The negro in the South. — Shall a light-hour system be adopted. — Florida. — What the roman catholics want. — F. W. Higginson : How I was educated. — The interviewer. — Le numéro de mai contient une étude de M. James Parton : Victor Hugo as a citizen.

— Le premier numéro du *Cosmopolitan*, revue mensuelle illustrée, vient de paraître à Rochester (États-Unis).

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 avril au 15 mai 1886)

AUTORITÉ. Avril : 25. Le *Journal* des Goncourt. 27. *Les Œuvres et les Hommes*, par J.-B. d'Aurevilly. — Mai : 2. *Jeanne d'Arc en face de l'Église romaine et de la évolution*, par l'abbé Mourot. 5. La question des plagiats ; M. Zola. 8. Shakespeare acteur.

DÉBATS. Avril : 16, 26, 27, et Mai : 1, 15. De Molinari : A Panama. 17. *Histoire de la Monarchie de Juillet*, par M. Thureau-Dangin. 20, 21, 24. Les Origines de la poésie persane. 25. *La Bulgarie*, par Louis Léger ; — *La France juive*, par Ed. Drumont. — Mai : 4. *Souvenirs* du feu duc de Broglie. 11. Les Discours académiques de M. Pailleron.

XIXe SIÈCLE. Avril : 17. *L'Œuvre*, par M. Zola. 19.

M. Guy de Maupassant. 21, 23. *La France juive*, par Ed. Drumont. 29. *Les Hommes et les Idées*, par M. H. Houssaye. — Mai : 1. *Henri Heine et son temps*, par M. Ducros ; — *Nos amis les livres*, par Octave Uzanne. 4. M. Rollinat. 13. *Les Femmes bibliophiles de France*, par M. Quentin-Bauchart.

ÉCHO DE PARIS. Avril : 25-26. A propos de la *France juive*. — 26. *Henri Heine et son temps*, par Louis Ducros. — Mai : 5. Henri Rochefort. 15. Les Décorations littéraires.

ÉVÉNEMENT. Avril : 19. *Crime d'amour*, par P. Bourget. 21. *La France juive*, par Ed. Drumont. 26. Lamennais ; notes et souvenirs. — Mai : 6. Zola et Diderot. 12. A propos de la *France juive*. 13. Lamennais inédit.

FIGARO. Mai : 23. A. Wolff : M. Drumont. — Avril : 24. De Contades : Eugène Süe clubman. 8. Souvenirs de Schaunard. 10. *La France juive*. 12 et 19. Macé de Challes : la Jeunesse de Victor Hugo.

FRANÇAIS. Avril : 16. Une famille de financiers au XVIIIe siècle. 18. *A travers la Chine*, par L. Rousset. 23. *Katia*, par le comte Tolstoï. 24. *Misère et remèdes*, par le comte d'Haussonville ; — Les Juifs de Rome et de l'Empire au temps de saint Pierre. 25. *La Tactique au XIIIe siècle*, par Delpech. 30. *Nouvelles promenades archéologiques*, par G. Boissier. — Mai : 5. *Jeanne de France, duchesse d'Orléans*, par R. de Maulde. 7. *Le Procès du latin*, par Heinrich. 8. *L'Église et l'État*, par le marquis de Gabriac. 8. L'Armée française ; types et costumes, par Detaille. 9 *Xavier de Mérode, sa vie et ses œuvres*, par Mgr Besson. 10. *Les Annales du théâtre et de la musique*. 14. *A travers l'empire britannique*, par le baron de Hübner. 15. Moïse a-t-il mis sa marque d'auteur sur les cinq livres qui lui sont attribués.

FRANCE. Avril : 22, 27. *La France juive*. — Mai : 2 *L'Œuvre*, par M. Zola. 8. M. Rollinat. 15. *Histoire des œuvres de Balzac*, par M. de Lovenjoul.

FRANCE LIBRE. Avril : 16, 24. *L'Œuvre*, par M. Zola. — Mai : 2. Horace. 8. La manie des livres.

GAGNE-PETIT. Avril : 21. *La France juive*. 26-27. Représentation d'une pièce de Shakespeare, du vivant de l'auteur. — Mai : 7. *Science et philosophie*, par Berthelot.

GAULOIS. Avril : 21. Le Don-Juanisme. — Mai : 1. Les *Mémoires* de M. de Pontmartin.

GAZETTE DE FRANCE. Avril : 17. *Les Dames de Croix-Mort*, par G. Ohnet. 20. Mai : 3. Le Journalisme en Angleterre. 24. *Souvenirs d'un journaliste français à Rome*, par M. des Houx. 28. *Histoire, physiologie, séméiotique, indications thérapeutiques*, par le docteur Ozanam. 30. Les *Mémoires* de M. de Pontmartin. — Mai : 1. Lettres inédites de Lamennais. 8. *Don Carlos dans les Indes*, par le prince de Valori. 14. *Jeanne d'Arc sur les autels*, par le P. Ayrolles.

GAZETTE DES TRIBUNAUX. Mai : 8. *Traité de médecine légale*, par MM. Legrand du Saulle, Berryer et Flouchet.

GIL BLAS. Avril : 25, 28. *La France juive*. — Mai : 7. *Le Théâtre en liberté*.

JUSTICE. Avril : 19. Les *Souvenirs* du feu duc de Broglie. 22. *Les Dégénérés*, Par le docteur Saury. 24. La politique coloniale sous le grand roi. 25. *La France juive*. 26. Le Fédéralisme en 1793. 27. *La Russie politique et sociale*, par Tichomirof. — Mai : 3. Fantin Desodoards. 12. *L'Œuvre*, de M. Zola. 15. Les Aryas.

MATIN. Avril : 22. *La France juive*, par Ed. Drumond.

MONITEUR UNIVERSEL. Avril : 19. L'Age de papier. 23. Fournel : MM. P. Bourget et J. Lemaître. — Mai : 1. Shakespeare. 10. Les *Mémoires* de M. de Pontmartin. 11. *Philosophie du droit civil*, par Franck. 13. *Histoire de l'Escrime*, par Mérignac. 15. Pascal et la nouvelle édition de M. Derôme.

NATIONAL. Avril : 24. *La France juive*. 25. *Les Dames de Croix-Mort* et M. G. Ohnet.

RALLIEMENT. Avril : 27. *La France juive*. — Mai : 8. Le Faux naturalisme.

RAPPEL. Avril : 23. V. Meunier : Chez les bêtes. 24. L. Ulbach : *le Théâtre en liberté*.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Avril : 18-23. A propos de *la France juive*. 25. L'éloge de Balzac. 28. M. Zola ; — 28. *L'Unique discours et la Logique parlementaire*. 29. *Nouvelles promenades archéologiques*, par G. Boissier. — Mai : 4. *Questions d'enseignement*, par M. Ch. Bigot. 6. Le Déblayement du grand Sphinx. 12, 13, 14, 15. La Démocratie et la Science.

SIÈCLE. Avril : 17. Les livres. 18. *L'Œuvre*, de M. Zola. 20. Les *Souvenirs*, du duc de Broglie. 23. *La France juive*, par Ed. Drumond. 26. *Louis XIV et Madagascar*, par M. Pauliat. 30. L'Education des filles en France. — Mai : 4. *Le Don-Juanisme*, par A. Hayem.

SOLEIL. Avril : 19. *Les Œuvres et les Hommes*, par J.-B. d'Aurevilly. 25. *La France juive*. 26. *Nouvelles promenades archéologiques*, par G. Boissier. — Mai : 3. *Dans le ciel et sur la terre*, par Flammarion. 4, 9. *Histoire des princes de Condé*, par M. le duc d'Aumale. 4. *Le Carnet d'un ouvrier*, par César Cantu. 10 Le Rêve de Paddy et le Cauchemar de John Bull ; notes sur l'Irlande. 11. M. de Pène, romancier. 13. Discours et réquisitoires, par M. Dupré-Lasale.

TÉLÉGRAPHE. Avril : 24. *La France juive*. 28. Le Conte fantastique en Angleterre.

TEMPS. Avril : 17. Un poète de l'Ukraine ; Chevchenko. 20. Lettres d'exil d'Edgar Quinet ; — 20. Les Progrès du British Museum. 24. Les *Souvenirs* du duc de Broglie. 27. La Correspondance de Tourgueneff. 28. L'Allemagne au temps de Heine. — 28. Dickensiana. — Mai : 1. La Religion de Pascal. 2. *La France juive*. 8. La Révocation de l'Édit de Nantes et les Jésuites. 11. Histoire des sarcophages chrétiens.

UNIVERS. Avril : 26-27. *Vie de Marie-Pauline Janicot*. 29. *Histoire du cardinal Pie*. — Mai : 6. *Études sur les temps primitifs de l'ordre de Saint-Dominique*. 7. *Jeanne d'Arc sur les autels*, par le P. Ayrolles. 9. 14, 15. *De l'Église et de sa constitution*, par dom Gréa. 13. *La France juive*.

VOLTAIRE. Avril : 30. Le Journal des Goncourt. — Mai : 3. M. Zola plagiaire. 7. *Le Don-Juanisme*.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois d'avril 1886

DATE DU DÉPOT.	TITRES DES JOURNAUX.	GÉRANTS.	IMPRIMEURS.
1.	*La Pléiade*	Darzens.	Alcan-Lévy.
2.	*Le Denis-Papin*	Souchet.	Barré.
	Le Monde médical	Nadal.	Maine.
	Le Forum français	Moser.	Carré.
	L'Indicateur Conty	de Conty.	Mouillot.
6.	*Le Colin*	Leclercq.	Beillet.
7.	*Le Décadent*	Baju.	Baju.
8.	*La Vogue*	Mayence.	Retaux.
	Le Tambourin	Méloir.	Méloir.
9.	*La Chronique illustrée*	Badin.	Blot.
	La Chronique française	Badin.	Blot.
	La Correspondance départementale	Choisnel.	Mayer.
10.	*Bulletin de la maison Quantin*	May.	Quantin.
	Le Satyre	de Laporterie.	Dumont.
12.	*Indicateur spécial des villes d'eaux*	Lefebvre.	Schlœber.
13.	*Le Courrier thermal*	Jordain.	Noizette.
14.	*L'Éclair*	Carré.	Dubuisson.
15.	*Bulletin de la Société héraldique et généalogique de France.*	Vincent.	Charaire.
	Gazette des gens de maison	Paul.	Lheureux.
	Le Volapük	Le Soudier.	Jouve.
	Bulletin de la Taverne de la Révolution	Humbert.	Dumont.
	Le Ralliement	Malye.	Cusset.
19.	*Les Échos de Cythère*	Momas.	Imprimé à Nice.
	Le Panthéon universel illustré	Moulton.	Schlœber.
20.	*L'Abeille commerciale*	Grulet.	Lemoine.
22.	*Le Parti national*	Brisson.	Dubuisson.
27.	*Le Pilori*	Mariotte.	Mariotte.
	Les Potins de Paris	Daurignac.	Kugelmann.
	L'Écho du turf	Daurignac.	Kugelmann.
	L'Est-Banlieue	Étienne.	Étienne.
	Le Derby	Cudorge.	Cudorge.



L'Administrateur-Gérant : A. SAUPHAR.

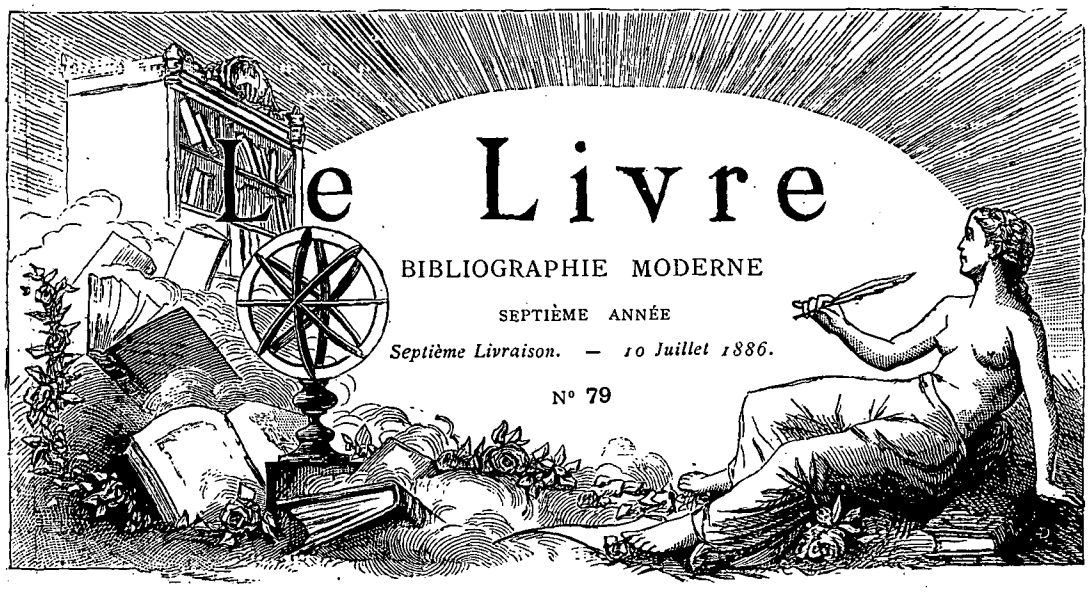

L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE.

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Bibliographie-Mélanges. — Histoire. — Livres d'amateurs. — Beaux-Arts. — Géographie. — Sciences naturelles. — Sciences médicales. — Sciences militaires. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.

— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

Bigarreau, par André Theuriet. Paris, A. Lemerre, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le recueil de nouvelles que André Theuriet vient de publier chez Lemerre est certainement le plus varié et le plus ardemment coloré que le délicat romancier ait écrit. *Bigarreau*, qui ouvre le volume, est une chose absolument exquise, d'une rare originalité et qui touche droit au cœur avec une simplicité de moyens, une émotion d'écriture, auxquelles personne ne saurait résister. Presque rien, cependant, l'histoire bien naïve, bien vraie, d'un pauvre garçon de seize ans, surnommé *Bigarreau* et détenu pour vol dans une maison centrale. Le gamin s'échappe, vit quelque temps dans les bois avec des sabotiers, juste le temps d'aimer et de se faire aimer, et, repris par les gendarmes, meurt d'une fluxion de poitrine. Ce n'est rien et c'est ravissant, cette idylle champêtre, émouvante à tirer les larmes des yeux. *La Pamplina* est une nouvelle espagnole, d'une terrible couleur de passion, qui flambe sous le chaud soleil de Séville. Amours farouches et violentes, celles-là, et qui tordent dans leurs ardents replis la danseuse Pastora Flores et le séminariste Ramon Olavidé. Il y a un furieux diable au corps dans cette aventure de sang et de volupté. Puis viennent *Marie-Angé*, *l'Oreille d'ours*, *la Saint-Nicolas*, d'une forme parfaite et d'un palpitant intérêt, qui procurent la sensation d'une émotion différente, mais toujours juste et pénétrante. André Theuriet n'a jamais mieux prouvé la diversité et le charme de son talent d'écrivain; il possède, à ravir, l'art d'émouvoir profondément avec des sujets nullement compliqués, des pages déchirées de la vie de chaque jour.

On en meurt, par Marie Colombier. Paris, Marpon et Flammarion, 1886. — Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le nouveau roman de Marie Colombier est un de ces terribles drames du cœur qui s'abattent de temps à autre au milieu de la société contemporaine, comme pour prouver qu'en ce siècle d'incrédulité et de scepticisme, le cœur et l'amour trouvent encore des passionnés véritables, des victimes, et que, pour nous résumer dans le titre choisi par l'écrivain, *on en meurt* parfaitement même de nos jours. Détailler le sujet de ce livre serait enlever au lecteur une partie de l'émotion qui l'attend, aussi nous contenterons-nous de le signaler à ceux que peuvent intéresser

et amuser ces récits de passion, où les baisers se succèdent, toujours plus ardents jusqu'à la mort, expiation brutale et fatale des existences qui n'ont pas voulu s'assujettir aux freins sociaux et ont cru pouvoir impunément passer par-dessus les devoirs les plus sacrés.

Reine Janvier, par Henri Lavedan. Paris, de Brunhoff, 1886. Un vol. in-8° cavalier, illustrations de Gorguet. — Prix : 5 fr.

Henri Lavedan, le jeune et original écrivain, dont le premier volume, *Mam'zelle Vertu*, a été un succès de lecteurs et de lettrés, fait paraître un nouveau recueil de nouvelles, qui vient confirmer toutes les promesses données par son brillant début et assurent une bonne place à son auteur dans la littérature moderne. *Reine Janvier*, le premier de ces récits, ouvre d'une manière tout à fait remarquable la série de ces scènes prises sur le vif, dans un milieu de réalité qui communique aux personnages un relief tout particulier et empoigne aussitôt le lecteur le plus indifférent ou le plus blasé. Il touche avec une grande délicatesse et un véritable bonheur d'expressions la note vibrante de l'émotion se mêlant à la gouaillerie parisienne, au scepticisme qui envahit tout, sans parvenir cependant à étouffer le vrai et le bon. Toutes ces qualités affirmeront le succès de *Reine Janvier* et des vivants récits qui suivent.

Sous le burnous, par Hector France. Paris, Charpentier, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le nom d'Hector France a désormais sa place assurée parmi nos bons écrivains. *L'Amour au pays bleu* nous avait déjà appris comment il savait peindre cette Algérie, où il a longtemps vécu et pour laquelle il montre une chaude passion. *Sous le burnous* prouve que jamais le romancier n'est mieux inspiré, plus brillant et plus séduisant que lorsque, faisant appel à ses souvenirs, il se met à peindre les hommes, les femmes et les paysages qu'il a vus là-bas et dont il a gardé une si profonde, une si fidèle impression. Le mot juste et franc lui arrive toujours à propos pour représenter avec une vigueur pénétrante les scènes extraordinaires auxquelles il a assisté, les drames dont il a été témoin. Il nous révèle une Algérie encore ignorée, pleine d'étonnements et de mystères pour nos yeux et nos cervelles européennes. Ceux qui le suivront dans ce livre, tout d'observation, auront de véritables surprises et sauront des choses nouvelles, très vraies malgré leur invraisemblance.

Les Cosaques, par le comte Léon Tolstoï. Paris, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 francs.

Une saveur toute particulière parfume ce volume du comte Léon Tolstoï et lui donne, parmi les romans russes, un vif cachet d'originalité. On pénètre dans l'intimité de la vie de ce peuple particulier, *les Cosaques*, dont les mœurs sont absolument différentes de celles des Russes, et qui considèrent presque le Russe comme un ennemi. Toute leur existence se passe à chasser, à pêcher et à se battre contre leurs voisins les Circassiens. Un type de femme tout à fait remarquable éclaire cette intéressante étude. Mais, à notre avis, comme intérêt dramatique, les *Scènes du siège de Sébastopol* l'emportent même sur ce roman *les Cosaques*. Il y a là des études absolument prises sur le vif, sans crainte de dire l'entière vérité, qui sont de terribles tableaux de la guerre et pénètrent à la fois d'horreur, de pitié, d'admiration et de haine pour cette sauvagerie.

La Confession posthume, par Paul Margueritte. Paris, Giraud et Cie; 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

M. Paul Margueritte, qui a si brillamment pris place parmi les meilleurs de nos jeunes romanciers modernes avec son roman de début *Tous quatre*, dont le succès a été grand dans le monde des lettres, publie un nouveau volume, contenant deux nouvelles : la première donne son titre au recueil. *La Confession posthume* est l'autobiographie d'un homme qui, après avoir d'abord été attiré par une jeune fille, du nom de Judith, qu'il eût voulu épouser, mais qui se refuse à ce mariage, va se marier en province avec une personne absolument différente de cette première passion, tant au point de vue moral qu'au point de vue physique. Sa femme le trompe; il la surprend, la tue, presque malgré lui, poussé par une brutalité inconsciente, irraisonnée; puis il revoit Judith, et, cette fois, l'épouse. Mais il ne tarde pas à découvrir que, nature bizarre, inquiétante, celle-ci n'a consenti au mariage que par attraction de ce meurtre commis sur l'adultère et pour savoir s'il l'aimerait assez pour la tuer de même, le cas échéant. Il ressent pour elle un insurmontable éloignement et reste indifférent à toutes les preuves de trahison, à tous les adultères qu'elle accumule devant lui pour attiser sa jalousie.

Telle est la trame de cette œuvre, pleine de qualités de premier ordre, mais subissant, à notre avis, des influences toutes littéraires, dont l'auteur ne s'est peut-être pas rendu compte, à mesure qu'il s'éloignait de la réalité, pour se rapprocher de l'énigmatique, du mystère, à force de creuser l'insondable. L'ombre d'Edgar Poë plane sur ce livre; c'est le souvenir des études de femmes du conteur américain qui revient, tenace, lancinant, à l'esprit, quand on lit le nouveau livre de M. Paul Margueritte; on en a l'obsession en plus d'un endroit. En même temps, par d'autres côtés, il se rattache à Guy de Maupassant et à Paul Bourget, ayant de l'un les tendances au compliqué; de l'autre, les scènes de crudité brutale. Il est bien certain que nous n'accusons pas l'auteur d'imitation, et qu'il n'a pas pensé un instant se soumettre aux uns ou aux autres, mais c'est là l'effet involu d'un phénomène psychique, dont les manifestations curieuses ne sauraient échapper au critique, pour peu qu'on pousse à fond l'analyse de cette vraiment remarquable étude de mœurs. Nous ne parlerons que

pour mémoire de la seconde des nouvelles, sans doute une œuvre de jeunesse, visiblement inspirée des *Diaboliques* de Barbey d'Aurevilly et nullement prise dans la vie. Quant à *la Confession posthume,* malgré les réserves que nous avons cru devoir faire, c'est une œuvre digne de *Tous quatre,* qui achève d'affirmer le talent de M. Paul Margueritte.

Hélène, par André Theuriet. Paris, G. Charpentier et Cie; 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Dans son nouveau roman, d'une dramatique et touchante allure, André Theuriet nous conte avec une émotion communicative l'histoire d'une jeune fille, déplorablement élevée entre les tiraillements d'une famille désunie, allant de son père à sa mère, qui vivent séparés par suite d'incompatibilité d'humeur, se sentant dévorée d'avidités mondaines, de besoins de richesse, et ne trouvant chez elle ni repos ni satisfactions d'aucune sorte. Hélène des Réaux, après la mort de son père, arrivée au moment même où elle se fiançait moralement au jeune musicien Raymond Descombes, qui l'adore, fait son entrée dans le monde, se prend à la jolie figure, aux dehors séduisants du baron de Préfaille, et, par dépit de le trouver indifférent, se laisse marier à un M. de La Roche-Élie, laid, commun, mais fou d'elle et fort riche. Dès lors son supplice commence, entre un mari qu'elle n'aime pas et une vieille fille, la sœur de M. de La Roche-Élie, qui la tracasse, l'espionne et la déteste. Survient M. de Préfaille et la jeune femme sent renaître sa passion pour lui. Une trahison la fait surprendre par son mari, qui la chasse, et elle va mourir misérablement à Paris, abandonnée de tous, même de son amant, et obligée de faire un suprême appel à son ami d'autrefois, Raymond Descombes, qu'elle charge, par testament, de lui rendre les derniers devoirs. C'est une touchante étude, écrite avec un goût exquis, et qui trouvera sa place parmi les meilleures œuvres du romancier, dont la plume délicate sait si bien parler des femmes et s'adresser aux femmes.

Le Roman de Follette, par Aurélien Scholl. Paris, Victor Havard; 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Parmi les nombreuses nouvelles, si variées, si intéressantes, qu'Aurélien Scholl a semées un peu partout, à la fantaisie de sa plume, il en existe un choix de premier ordre; l'étincelant écrivain a bien voulu les réunir en un volume, que publie Victor Havard, pour présenter au public un tout complet. A ce volume, comme épigraphe, qui en puisse immédiatement indiquer la nature et la valeur, il a donné le titre d'une nouvelle, qui est un véritable bijou de sensibilité vraie et qui a eu un retentissant succès. Tout le monde connaît *le Roman de Follette,* de cette pauvre petite chienne, perdue dans Paris, après la mort de ses maîtres, menée à la fourrière et finissant d'une manière épouvantable entre les mains féroces des vivisecteurs. D'après ce titre et cette nouvelle, les lecteurs peuvent juger du choix des historiettes composant ce volume, un de ceux du maître écrivain qui resteront et trouveront toujours le même succès.

Soi, par Paul Adam. Paris, Tresse et Stock; 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Il est grand dommage que M. Paul Adam ait gâté à plaisir le très remarquable roman qu'il vient de publier sous ce titre *Soi,* par l'affectation d'un style souvent emprunté aux décadents. Style maniéré, prétentieux, d'un compliqué antifrançais, d'une assonance bizarre et désagréable. L'étude de femme qu'il a écrite a une couleur toute particulière, un complet égoïsme, l'attrait auquel il est difficile de résister; cette Marthe Grellou, avec le culte aveugle de sa propre personne, qui est comme une adoration perpétuelle, est une manifestation vraiment bien rendue du *Soi.* L'auteur a peut-être eu le tort de trop appuyer sur le côté gourmand de cet égoïsme, qui fait de la jolie femme une sorte de bête toujours occupée à digérer, prenant plaisir à *diluer* des jus de viande dans sa bouche, à sentir *fluer* en elle des sauces exquises; il abuse réellement de ces deux verbes *diluer* et *fluer,* qui reviennent avec une fatigante fréquence sous sa plume. Pourtant son roman est une œuvre qui arrive à dominer même ces nombreux défauts, contre lesquels on s'irrite constamment pour les oublier aussitôt, dans l'empoignement d'une observation exacte, d'une peinture heureuse, d'une page réussie. Que l'écrivain se débarrasse de ses fantaisies de style et il sera certainement quelqu'un.

La Madone, par Jacques Normand. Paris, Paul Ollendorff; 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

L'étude de mœurs artistiques et mondaines que Jacques Normand intitule *la Madone* nous conduit dans ce monde curieux, qui habite le quartier neuf de la plaine Monceau, une société composite d'artistes et de gens qui s'amusent, une petite peuplade aux allures spéciales, dans l'intimité de laquelle il nous introduit pour nous en révéler les mystères. Sa manière brillante, spirituelle, de faire aller et venir les personnages, sa sobriété de descriptions, rappellent constamment le théâtre; tout y est : l'action scénique, le dialogue continuel, une verve qui mousse et pétille comme le vin de Champagne, une folie joyeuse des êtres et des choses. Le sujet est dramatique, le tragique se mêle à la vie de calme, de bonheur, et cependant le lecteur séduit ne reste jamais sous une impression pénible, ni même triste.

Le peintre, affolé par la grisante chair de *la Madone,* après avoir quitté son intérieur, sa femme, son enfant, voit clair enfin, quitte sa gueuse et revient guéri, repentant, auprès de ceux qu'il n'eût jamais dû abandonner. Le style est léger, rapide, élégant, d'un véritable écrivain. On lira beaucoup ce livre, d'un brio si vif, cette succession de scènes passant avec une allure qui charme sans fatiguer.

Iskender, par Judith Gautier. Paris, Frinzine et Cie; 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

On sait avec quel art passionné Judith Gautier sait peindre les romans curieux qu'elle écrit sur les merveilleuses contrées de l'Orient. On se souvient, parmi les délicats, parmi les lettrés et les gens de goût raffiné, de ces œuvres tout à fait remarquables : *le Dragon impérial, l'Usurpateur,* qui ont donné l'illusion et le charme de la Chine, soudain révélée aux Occidentaux. Cette fois l'écrivain nous conduit en Perse. *Iskender,* c'est Alexandre le Grand, et la plus étrange succession d'aventures se déroule sur les lèvres fleuries d'un conteur comme il n'en existe que dans ce pays des roses et du soleil. Cela fait rêver des Mille et une Nuits; on se passionne pour ce récit plein de merveilles, pour cette extraordinaire légende, qui nous révèle un Alexandre le Grand, un Darius, absolument nouveaux. Judith Gautier, dans ce livre éblouissant, où elle a semé toutes les pierreries du style, s'est montrée une fois de plus la digne héritière de son père, le magistral Gautier. Certaines pages prouvent qu'elle peut soutenir hardiment ce nom écrasant, si difficile à porter, dont la magie l'enveloppe et la guide.

Le Gars Perrier, par Robert de la Villehervé. Paris, Paul Ollendorff; 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

L'histoire du *Gars Perrier* est celle d'une victime, d'un pauvre être estropié, maltraité, martyrisé, dépouillé de son bien, comme il y en a tant dans ces pays de sauvages que sont les vraies campagnes, où tout bruit humain s'éteint, disparaît, noyé dans la grande solennité de la nature. Poussé à bout, le malheureux se révolte enfin contre ses persécuteurs et se voit soutenu par la complicité latente de tout le pays, jusqu'au moment où, trahi, il est empoigné par les gendarmes et condamné à dix ans de travaux forcés. M. de la Villehervé a peint avec une rudesse qui fleure bon la terre, cette étude paysanne, et il a su lui garder une saveur sincère de chose prise sur le vif.

Les Veillées de Saint-Pantaléon, par Armand Sylvestre. Paris, Paul Ollendorff; 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Ah! la bonne grosse gaieté que celle de l'amusant disciple de Rabelais, qui nous conte en si joyeux langage *la Vie pour rire.* On ne sait ce dont on doit s'étonner, s'émerveiller le plus, de cette bonne humeur si admirablement égale ou de l'art avec lequel Armand Sylvestre sait narrer, dans ses détails les plus intimes, sans choquer, ces contes combinés avec une science profonde de la gaudriole littéraire. Certes, on lira son nouveau volume, ces plantureuses *Veillées de Saint-Pantaléon,* où il a déployé toutes ses qualités de conteur, où il a mis le grain de sel qui assaisonne le plat servi et où le lecteur passe d'une histoire à une autre sans s'en apercevoir, pris à la séduction de l'enchaînement du rire qui vous prend et ne vous quitte plus jusqu'au bout.

Amérioaine, par Georges Boutelleau. Paris, Paul Ollendorff; 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Il y a une jolie allure, vive et pimpante, dans le roman que M. Boutelleau appelle *Américaine.* L'action ne traîne jamais et ne s'embarrasse pas aux ronces du chemin. L'histoire est touchante, semée d'épisodes gais qui l'empêchent de tourner au noir, malgré de très tragiques péripéties, et on la lit facilement d'une haleine. Les personnages de Suzanne et de Marcel sont intéressants, gentiment campés dans ce drame d'amour; ils gagneront immédiatement les lectrices et les lecteurs.

L'Opium, par Paul Bonnetain. Paris, G. Charpentier et Cie, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Ce n'est pas seulement au lecteur ou à la lectrice que remue délicieusement un récit de véritable amour que s'adresse le livre si pénétrant, si baigné de séductions câlines, intitulé *l'Opium* par Paul Bonnetain; c'est également aux plus fins lettrés, aux délicats amants de la pensée, aux psychologues, aux physiologistes, aux médecins. Ce roman d'amour est en même temps une étude qui fait frémir, qui fait songer et qui vient éveiller en nous la réflexion autant que la sensation. Ce procès-verbal, le plus terrifiant, le plus implacablement exact qu'on ait fait de l'opium, est aussi le roman de l'opium, l'analyse de sa prise de possession de l'homme, sa peinture asiatique, d'une couleur si étrange, si perverse et si troublante, d'un chant si bizarre dans la notation des bruits de la nature. Le livre a un grand parfum de sincérité, qui, par place, semble aller jusqu'à l'autobiographie, tellement l'être humain y est fouillé jusque dans ses fibres les plus profondes par une plume aiguisée en scalpel d'anatomiste. La succession des impressions notées au jour le jour, prises dans leur naissance, dans leur élan et dans leur terminaison, suit étroitement la succession de l'existence physique. C'est une étude serrée, d'une trame soigneusement tissée, maille par maille, avec un souci du vrai, du vécu, qui affirme les facultés d'observation, d'étude psychologique et physiologique de l'écrivain. La découverte de l'amour de Marcel Deschamps pour Blanche Verdier, les phases croissantes par lesquelles passe cet amour, qui de l'éthéré va au palpable, et de la satisfaction de l'esprit au premier effleurement des désirs sensuels, sont peints de main de maître.

Du reste, le romancier est un artiste complet; nous connaissons peu de pages aussi délicieuses que celles du dîner à bord avec sa description du service, et, derrière les cloisons, la sensation des bruits de l'hélice et de la mer; puis, plus loin, la manière dont il fait contraster les désirs inapaisés des amoureux avec

la complicité des caresses tentatrices de l'Océan. A mesure que l'on pénètre davantage dans le volume, on sent autour de soi l'étreinte se resserrer, enveloppante, tenace, vous jetant d'une page à l'autre, dans un dévorant désir de connaître, de sentir. Déjà l'arrivée au Tonkin, le passage de la rivière dans le Sampan ont une senteur particulière de l'extrême Asie, un arome qui enchante et grise. Quel tableau exact que celui du grouillement des pioupious français au milieu de la ville, avec leur tempérament de Français, leurs habitudes civilisées, dans ces choses étranges qui les entourent, avec cette tromperie constante des sexes! Puis, immédiatement arrive l'attrait de cet inconnu, l'opium, les premières pipes fumées, l'hallucination cherchée et venant sous une forme inattendue, la désillusion de cette illusion, la fuite de cette chose lue dans les livres, et une relation nette, décevante, du désappointement.

Les paysages se succèdent, d'une touche exquise; une vue nocturne semble le souffle même du pays tonkinois, l'haleine mystérieuse des campagnes de là-bas, de ces plaines cultivées que Paul Bonnetain appelle, d'une comparaison qui fait image, un Gennevilliers asiatique. A la monotonie de la vie, toujours la même, dans un décor monotone, se joint la monotonie de la vaine attente de l'amant resté seul, la souffrance d'amour pour Blanche Verdier, tous les jours attendue à Hanoï et ne venant pas. Alors le drame survient. Marcel rencontre un des rares Européens fumeurs d'opium, Herthol, et après un moment de lutte, cède à la tentation du poison. Las d'attendre, il cherche l'oubli dans la fumerie d'opium; il y retourne souvent, plus souvent. Ce que nous révèle alors l'écrivain, ce sont les douleurs de l'opium, ses fausses joies, son effet abrutissant, dégradant; il arrache le sinistre poison aux mensonges dont l'ont enveloppé les poètes; il nous le montre avec sa déchéance morale et physique, son rôle de désorganisateur implacable des muscles, du cerveau, de l'âme des hommes. Il lui enlève sa peau diaprée de reptile pour le laisser voir dans toute sa hideur. Au milieu de cette chasse à l'oubli, la femme adorée arrive à Hanoï; mais, par une fatalité cruelle, railleuse, Marcel retrouve en elle une malade désespérée, que sépare à jamais de lui, de son étreinte passionnée, une de ces maladies de femme, mystérieuses, éloignant impitoyablement l'amant. De nouveau, il retourne à l'opium. Mais il en vient à voir que l'opium ne console ni ne guérit et ne fait que refléter les objets et les pensées en les grossissant par une exacerbation qui use et ronge peu à peu le corps. La vie continue. Marcel est nommé interprète de la première division, envoyé en expédition.

Ici se place un récit de combat, simple, d'un jet naturel, criant de vérité, d'abord sur la canonnière dans la rivière, ensuite avec l'assaut donné aux forts. C'est écrit avec une sobriété puissante, une suite de détails d'un réalisme saisissant, d'une poignante et grandiose simplicité, où flotte l'âme sanglante de la guerre tonkinoise.

Mais rien ne détourne Marcel de sa souffrance morale et physique; c'est à l'opium qu'il retourne sans cesse, au lent suicide de son corps, de sa raison. Il est désormais perdu : après des péripéties qui le jettent d'Hanoï à Hong-Kong, puis à Paris, il va mourir au Japon, rongé par l'anémie, empoisonné par l'opium.

Le livre de Paul Bonnetain fera sensation par son originalité, par sa forme littéraire, par ses élans de passion, par sa vision exacte du Tonkin, et par cette étude de l'opium que personne n'a connu comme lui, que personne n'a senti et disséqué avec un talent aussi rare et aussi précis. G. T.

Mademoiselle Corvin, par Jean Fusco. Paris, Paul Ollendorff, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

La scène est en Belgique. Le fils du général de Douras, aide de camp de son père, s'éprend d'un grand amour pour la fille d'un magistrat sans fortune, Mlle Corvin. Le père, entiché d'aristocratie, s'oppose à tout mariage avec une petite bourgeoise. Lutte entre le fils et le père, où le premier déploie une raideur et, pourrait-on dire, une insolence qui fait, auprès des lecteurs, du tort à l'excellence de sa cause. Bref, il va passer outre à la volonté de son père et se marier, lorsque celui-ci, venu tout exprès, insulte, dans un bal, Mlle Corvin au bras même de son fiancé. Le jeune lieutenant, fou de honte et de douleur, s'enfuit chez lui et se tue. Mlle Corvin, atteinte à jamais, passe des jours désolés auprès de ses parents et, après de longues années, consent, pour leur faire plaisir, à épouser un brave homme âgé que n'effraye pas le passé qu'il connaît. Il meurt avant elle, et elle reste seule avec ses vieux parents, convaincue qu'elle retrouvera son René dans l'autre monde, ce que je lui souhaite de tout mon cœur.

Deux autres nouvelles, d'un ton rustique et sentimental, complètent le volume, qui, sans être dépourvu de qualités, trahit beaucoup d'inexpérience. B.-H. G.

Nouvelles slaves, par Toursky-Strebinger et Sacher Masoch. Un vol. in-18. Paris, Louis Westhauner, éditeur, 1886. — Prix : 3 fr. 50.

Ce recueil de nouvelles mérite l'attention des lecteurs : il est fait pour réhabiliter les volumes de ce genre, discrédités par l'abus de certains éditeurs qui qualifient *nouvelles* des chroniques quelconques et inondent la place de bouquins fabriqués de hors-d'œuvre, sans un seul morceau large et solide.

Mme Strebinger a traduit dans un français agréable de curieux récits de divers auteurs autrichiens ou russes. Sacher Masoch a fourni pour sa contribution un conte sentimental, intitulé : *Clairs de lune, le Dernier homme,* récit d'une fière allure et de couleur militaire; un conte spirituel, *Schma Isroel* (Écoute, Israël) d'un ton persifleur, mordant, qui rappelle nos fabliaux du moyen âge : il nous montre comment une femme à elle seule aura toujours plus de malice qu'un tribunal de cinq juges.

M. Ferdinand de Saar est moins connu que le romancier galicien; mais il peut compter sur une belle

renommée; les deux nouvelles développées qui figurent dans ce volume sont d'un vif intérêt et d'une composition à la fois simple et ingénieuse. Ce sont productions d'un vrai talent. Dans *les Tailleurs de pierre*, il dépeint deux cœurs honnêtes et malheureux subissant la tyrannie brutale d'un contremaître avare, glouton et lâche, jusqu'au jour où, poussé à bout et menacé d'un coup de couteau, Huber, le soldat réformé, assomme d'un coup de marteau le despote impuni et délivre de la cave, où il l'avait jetée et enfermée, la touchante Tertschka. Il se livre à la justice, et après quatre mois d'angoisse, il est acquitté grâce à l'intervention d'un brave homme de colonel, et il épouse la jeune fille, qui l'a fidèlement aimé, qui l'a sauvé une première fois de la misère et de la faim, une autre fois de la négligence de l'auditeur de justice.

Innocent, l'autre nouvelle de M. de Saar, est l'analyse palpitante des sentiments d'un curé jeune, loyal et franc, qui se trouve aux prises avec un amour involontaire, né dans son cœur généreux du regard affectueux d'une jeune fille pure et belle. Le prêtre triomphe de lui-même et reste innocent.

Deux autres récits, *Une mère*, par Nicolas Kukolink, et *Un yatagan*, par Nicolas Pawlow, adroitement adaptés par Mme Strebinger, complètent cet attrayant volume agrémenté d'une préface de M. Cherbuliez.

P. Z.

DERNIÈRES PUBLICATIONS.

OUVRAGES SIGNALÉS.

Le Capitaine Rouge, par Léopold Stapleaux. Paris, Dentu. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Contes pour les baigneuses, par Dubut de la Forest. Dessins de Besnier. Paris, Dentu. Un vol. — Prix : 3 francs.

Mademoiselle Rébus, par Simon Boubée. Un vol. Dentu. — Prix : 3 francs.

L'Ami des jeunes filles, par Théo-Critt. Paris, Marpon et Flammarion. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

La Femme de chambre, par Vast-Ricouard. Paris, Marpon et Flammarion, in-18. — Prix : 3 fr. 50.

La Conquête de Floriane, par Adolphe Racot. Paris, Dentu. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Une fille de Paris, par Gilbert Stenger. Paris, Dentu. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Grain de beauté, par René de Pont-Jest. Paris, Dentu, Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Désirée, par Alfred Assollant. Paris, Dentu. In-18. — Prix : 3 francs.

Joujou brisé, par Edmond Deschaumes. Paris, Dentu. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Les Cravates blanches, par Adolphe Belot. Un vol. Dentu. — Prix : 3 francs.

Le Chantage, par Adolphe Belot. Un vol. Dentu. — Prix : 3 francs.

Les Veillées de Saint-Pantaléon, par Armand Silvestre. Paris, P. Ollendorff. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le Monde qui fait la fête, par Monsk. Librairie illustrée. Un vol. in-18 — Prix : 3 fr. 50.

Pauvre Moschko! mœurs galiciennes par E. Franzos. Plon et Cie. Un vol. — Prix : 3 francs.

Contes choisis, par Catulle Mendès, avec deux eaux-fortes de Fraipont. Paris, petite Bibliothèque Charpentier. In-16. — Prix : 4 francs.

Mademoiselle Pomme, par Alice Regnault. Paris, Paul Ollendorff, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le Trésor des Baoquanoourt, par François Oswald. Paris, Paul Ollendorff, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Une décadente, par Georges de Peyrebrune. Paris, Frinzine et Cie, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Une passion, par Paria Korigan. Paris, Paul Ollendorff, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Sottisier, par Arsène Aruss. Préface d'Albert Millaud. Paris, de Brunhoff. Un vol. in-8°. — Prix : 3 fr. 50.

Le titre de ce drageoir à épices aurait été, s'il n'eût déjà servi : *le Carnaval des mots*. M. Arsène Arüss est un philosophe souriant qui flagelle et démasque les hypocrisies du dictionnaire, et qui, par une épithète heureuse, une définition mordante et juste, nous montre tout ce que cache de jovialités, de misères, de pauvretés et d'ironie, le panache des vocables les plus usuels. — Jadis, Sylvain Maréchal,

qui signait ses livres le Berger Sylvain, avait composé un petit opuscule, *le Dictionnaire d'amour* pour servir à la Bibliothèque des amants, dans une même conception que ce *Sottisier* d'Arsène Arüss. Caraccioli imagina également en deux jolis volumes un *Dictionnaire critique, pittoresque et sentencieux* propre à faire connaître les usages du Siècle ainsi que ses bizarreries; Voltaire enfin laissa sa verve s'épancher dans un curieux *Sottisier* que M. Léouzon Le Duc nous a restitué il y a quelques années, d'après le manuscrit conservé à Saint-Pétersbourg. Arsène Arüss compte donc de glorieux ancêtres et la bibliographie de ces dictionnaires fantaisistes serait amusante à dresser depuis les glossaires rabelaisiens jusqu'aux *formules* du Dr Grégoire.

L'aimable auteur du petit livre qui nous occupe ne s'est point inquiété de cette filiation intellectuelle; il s'est pris à écosser tous les mots qui lui tombaient sous la main, il en a montré le creux, la boursouflure, la fausse correction ou la dégénérescence avec un esprit très agile et prime-sautier. « Je rends au public ce qu'il m'a prêté », disait La Bruyère. Arsène Arüss a pris cette phrase pour épigraphe de son petit Théophraste de poche, et son livre est amusant à feuilleter comme un album de fantaisies exquises. — Il faut bien citer quelques mots de ce dictionnaire caméléonesque pour mettre en humeur de connaître ce livre. Nous nous bornerons à un petit dizain.

Abnégation : Folie douce.
Accidents : Aubaine des flâneurs.
Age : On flotte entre trois : celui qu'on a, celui qu'on vous prête et celui qu'on se donne.
Bobèche : Le faux-col de la bougie.
Berceau : Première galère.
Se compromettre : Signer ses folies.
Demain : L'ombre partie d'aujourd'hui.
Épithète : Robe à traîne du substantif.
Heures : Virgules de l'éternité.
Rides : Signatures de la vie qu'on proteste toujours.

Nous n'irons pas au delà, quelques démangeaisons qu'en ait notre plume. Nous signalerons cependant une omission à M. Arsène Arüss, à la lettre S, nous regrettons de n'avoir point trouvé :

Sottisier : La boîte à malice de la sagesse.

Ah! qu'on se fût diverti chez la noble et vertueuse princesse Aminte, à l'hôtel Saint-Thomas-du-Louvre, à la lecture de ce frétillant opuscule! U.

Bravos et sifflets, *aggravés d'une préface*, par M. Arthur Heulhard. Un vol. in-18, d'environ 350 pages. Paris, librairie Dupret.

Nous déclarons très volontiers notre faible pour les recueils d'articles. La diversité des objets en plaît à notre imagination capricieuse, non moins qu'à notre moralisante nature la leçon de philosophie qui se dégage de leurs événements et de leur passion d'un jour. Il nous est agréable aussi de nous inscrire, par cette préférence, contre la phraséologie perfide de ces pompeux ennemis de toute littérature, qui traitent de haut les courts ouvrages et attendent l'auteur à « un livre ». Mais, astucieux bétas que vous êtes, le livre comme l'esprit souffle où il veut. Le livre est dans une seule page relue, dans une seule ligne citée, bien davantage et bien mieux que dans une rangée d'in-folio, pâture nocturne des souris! Dans ces bouquets de feuilles volantes, on respire, — et je l'aime, — cet air du temps que le cours changeant de la vie a si vite effacé même de nos souvenirs les plus chers. C'est dire que nous avons goûté l'ouvrage de M. Heulhard jusque dans ses emportements et son parti pris. Il court, en se jouant, aux frontières extrêmes des domaines les plus différents. L'important, c'est qu'il se fait suivre par nous avec intérêt. Nous l'accompagnons de notre plein gré aux *Joies d'Altorff*, à la messe de *Requiem* de Verdi, aux ridicules du *Bourgeois gentilhomme* et chez les musiciens russes. Nous l'écoutons avec plaisir nous parler du *Capitaine Fracasse* chez le capitaine Escudier, de Gounod et son *Polyeucte*, du marquis d'Ivry et ses *Amants de Vérone*, de M. Victorin Joncières et son infortunée *Reine Berthe*, de Meyerbeer et son *Pardon de Ploermel*, de M. Poise et son *Amour médecin*, et de Percegraine. La seconde partie du volume, intitulée : *Portraits et signalements*, nous rend au naturel le plaisant et important M. Halanzier-Dufresnoy, les peintres Amaury Duval, Pils et Hans Mackart, le malheureux Xavier Aubryet. Les autres chapitres traitent de : Renan à l'Académie, — Mes prisons, — Musées révolutionnaires, — Marat chez lui, — Thomassin à Duplantier, — le *Zoulous-Magazine*, — Imprévoyance et stabilité, — Madame la Guillotine, — Les frères Lawson, — L'article 416, — Cateau-la-Belle-Jambe. L. D.

De l'importance des bagatelles. — *Comment un sou devint vingt mille francs. — Ce qu'on peut faire avec un franc. — Histoire d'une poignée de laine. — Histoire de deux vieilles bouteilles. — La fondation d'une république*, par E. Tanneguy de Wogan. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie. Un vol. in-12. — Prix : 2 francs.

M. E. Tanneguy de Wogan, qui nous a appris à vivre pour 50 centimes par jour, mais qui n'a pas pu nous donner le goût exclusif des galettes de blé non décortiqué, nous engage aujourd'hui à nous faire en peu d'années 20,000 francs avec un sou, quatre ou cinq filatures avec une poignée de laine, et une fortune de nabab avec deux bouteilles, dont une fêlée. Le petit livre qui contient toutes ces belles choses mérite d'être lu; on y trouvera, avec quelque décousu dans le plan et quelque confusion dans l'expression, une foule de bons conseils et de vues utiles. Bien entendu, le sou du pauvre continuera à acheter un morceau de pain insuffisant, la poignée de laine ne fournira qu'un maigre appoint à la quenouille de la vieille fileuse et les bouteilles passeront pour quelques centimes des mains du chiffonnier dans la boutique du regrattier.

Quoi qu'il en soit, l'idée de M. Tanneguy de Wogan, à propos de l'établissement de magasins destinés à

l'approvisionnement des classes pauvres, paraît d'une application facile et pourrait rendre les plus grands services. Je signale aussi ce qu'il dit des assurances, tout le monde en peut faire son profit.

M. Tanneguy de Wogan qui doit, comme il le reconnaît lui-même, les principaux traits de son histoire au livre anglais *How a penny became a thousand pownds*, n'a pas toujours su se dégager des diffuses digressions de l'ouvrage anglais. Le sien gagnerait à être élagué, et, par places, rédigé en un français plus correct.

Œuvres complètes de Shelley, traduites par F. Rabbe, précédées d'une étude historique et critique sur la vie et les œuvres de Shelley. Paris, E. Giraud et Cie, 1886. Un vol. in-18.

M. Rabbe attache son nom à une grande entreprise. Shelley, mal connu chez nous, ignoré même du gros public, s'est placé, dans sa courte et tragique carrière, au premier rang des poètes anglais contemporains. La génération présente le met au-dessus de Byron, et je crois que la postérité ne le mettra pas au-dessous. Bien que mort jeune, son œuvre est considérable et quelques parties à peine en avaient été jusqu'ici accessibles au lecteur français. M. Rabbe nous le promet tout entier. Il nous donne aujourd'hui cinq de ses grands poèmes : *la Reine Mab, Alast ou l'esprit de la solitude,* récemment traduit par M. Gabriel Sarrazin; *Laur et Cynthia,* intitulé plus tard *la Révolte de l'Islam, Rosalinde et Hélène,* et *Julien et Maddalo.* Le volume est complété par une pièce de moins longue haleine : *Vers écrits au milieu des montagnes Enganéennes.* Le reste suivra sans doute, et je souhaite que ce soit bientôt. Le titre annonce une étude historique et critique, qui est absente dans ce premier volume. Il est à croire qu'elle ne sera publiée qu'à la fin de la tâche que s'est donnée M. Rabbe, et que si, comme on le dit dans le titre, elle précède les œuvres de Shelley, on le devra au relieur.

Shelley est un très grand poète. Que vaut la traduction qu'on nous en présente aujourd'hui? Plus le poète est grand, et plus les difficultés à vaincre étaient ardues. Il n'est pas oiseux de savoir comment M. Rabbe s'en est tiré. Pour mettre le lecteur à même d'en juger, je cite d'abord une strophe, prise au hasard, de *Laur et Cynthia.* Cela se trouve être la strophe XIV du chant X.

« Le besoin d'abord, puis la peste tomba sur les bêtes; privées de nourriture, elles aspiraient l'air qui les tuait. Millions sur millions, que l'odeur du sang avait attirées, ou qui des lointaines régions avaient suivi à la trace les armées dans leur triomphal appareil de guerre, loin de leurs sombres déserts, maintenant amaigries et épuisées, elles rôdaient comme des ombres féroces au milieu de leurs proies perdues pour elles; dans leurs yeux verts un étrange malaise luisait; elles tombaient dans de hideux spasmes ou des tortures cruelles et lentes. »

Voilà pour le nombre et l'harmonie. Je n'ai pas besoin de dire que la stance spencérienne, choisie par Shelley dans cet ouvrage, est, pour employer son expression, un « rythme d'une inexprimable beauté ». Quant à l'exactitude, je signale dans cette même strophe en vers :

. . . . . Their food
Failed, and they drew the breath of its decay,

que le traducteur rend ainsi : « Privées de nourriture, elles respiraient l'air qui les tuait. »

Mais un exemple, dans un tel travail, ne prouverait rien. J'ai lu attentivement, en les comparant avec le texte, les cinquante premiers vers de chacun des poèmes traduits par M. Rabbe. J'y ai relevé des inexactitudes et des contresens dont je consigne ici la moindre partie : *Reine Mab,* dédicace à Harriet, vers 8 :

Whose eyes have I gazed fondly on,
And loved mankind the more?

« Dans quels yeux ai-je regardé tendrement, et aimé le plus l'espèce humaine? » (I, v. 7 :

It blushes o'er the world :
Yet both so passing wonderful!

« Il (le matin) empourpre le monde; tous deux (la mort et le sommeil) dans leur passage, prodigieux mystère! »

Alastor, vers 26 :

Hoping to still these obstinate questionings
Of thee and thines...

« Dans l'espérance de faire taire les obstinés questionneurs de tes secrets. »

Laur et Cynthia, chant I, vers 8 : *The firm earth,* « la terre »; vers 19 : *The rushing of a wind,* « le sifflement d'un vent ».

Rosalinde et Hélène, vers 24 : *Inland stream,* « ruisseau familier ».

Vers écrits au milieu des montagnes Enganéennes, vers 14 :

Till the ship has almost drank
Death from the o'er brimming deep...

« Jusqu'à ce que le navire ait presque bu la mort que lui verse à pleins bords l'abîme toujours envahissant... »

Julien et Maddalo, vers 3 : *A bure strand,* « un chemin nu ».

Je n'en félicite pas moins cordialement M. Rabbe de l'audace avec laquelle il s'est jeté dans un labeur si lourd. Nous n'avions rien ou presque rien de Shelley, et il nous donne quelque chose à la ressemblance du grand poète. Le vrai portrait viendra plus tard.

Molière. — Le Bourgeois gentilhomme, *comédie-ballet (1670).* Nouvelle édition conforme à l'édition de 1671 donnée par Molière, avec des notes historiques et grammaticales, une introduction et un lexique, par Ch.-L. Livet. Appendices explicatifs, musique, etc. Paris, Paul Dupont, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 2 francs.

On connaît les éditions que M. Ch.-L. Livet a déjà publiées chez Paul Dupont. Elles ont été couronnées par l'Académie française. Lorsqu'il s'agit des classiques du XVIIe siècle, l'autorité de l'Académie est, je crois, indiscutable; mais, même en n'acceptant son jugement que sous bénéfice d'inventaire, on trouvera que, dans le cas particulier qui nous occupe, tous les juges compétents sont de son opinion.

Le nouveau volume, consacré au *Bourgeois gentilhomme,* n'est pas fait pour la changer. Il débute par une introduction savante et piquante, où l'histoire aide merveilleusement la critique et où les vues ingénieuses et nouvelles se succèdent et étonnent en un sujet étudié par tous depuis si longtemps. Les appendices explicatifs sont très curieux et très instructifs. On lira surtout avec plaisir celui qui a trait au divertissement turc, et où M. Ch.-L. Livet nous montre Molière faisant de l'actualité sur son théâtre, comme — toutes proportions gardées — un *reporter* dans un journal de ce temps-ci. Les notes, dans lesquelles il n'est pas jusqu'à M. Sarcey qui n'apprenne du nouveau, le lexique copieux et compendieux, et qui nous fait désirer avec impatience le grand travail lexicographique dont il n'est qu'un fragment, sur des morceaux d'une érudition solide, variée, alerte, compréhensive, et, je dirai le mot, intelligente. Intelligence et érudition font, en effet, assez volontiers route en des directions différentes; rarement on les trouve réunies au même degré que chez M. Ch.-L. Livet. Ce livre est la meilleure preuve, après tant d'autres, de ce que j'avance.

La musique de Lulli sur les morceaux chantants du ballet, restaurée avec soin par M. Léon, le chef d'orchestre de la Comédie-Française, ajoute à ce volume un charme inattendu et donne le dernier trait à la reconstitution à la fois savante et vivante de ce chef-d'œuvre de la gaieté de Molière. B.-H. G.

Questions d'enseignement secondaire, par Charles Bigot. Un vol. in-16. Hachette, édit. Paris, 1886. — Prix : 3 fr. 50.

Les disputes pédagogiques ne sont point près de s'éteindre. Tous les esprits sérieux sentent bien que notre société s'étiole, que notre race finit dans l'abêtissement et la grossièreté, et ils songent à réformer l'éducation. Question complexe, que chacun envisage seulement à un point de vue particulier, en raison de ses goûts, de ses habitudes, de sa propre éducation. Le livre de M. Frary a rencontré cette heureuse fortune de faire autant de bruit qu'un roman de M. Ohnet! C'est à lui que son ancien camarade Bigot répond par ce livre, composé d'ailleurs d'études successivement publiées dans diverses revues. M. Bigot n'est pas un démolisseur : il reconnaît les défauts du système général de notre éducation publique et propose des palliatifs. Nous aurions souhaité qu'il quittât les sentiers battus et portât son observation critique dans le domaine de l'éducation privée. Ce n'est pas seulement le lycée ou l'école qui forme l'enfant, c'est surtout la famille. Et ce qu'il y a de mal organisé, ou plutôt de mal dirigé chez nous, c'est la famille, bien plus que l'école. Que les classes ouvrent deux heures; qu'il soit interdit aux enfants de causer pendant les cours, que le proviseur soit un vérificateur de soupe et de haricots, ou un docte professeur, transfuge de la chaire, séduit par les avantages de la direction, tout cela, quoi qu'en dise M. Bigot, ce sont de minces détails. Le mal gît en des causes plus graves. Quand vous aviez des générations solides, bien équilibrées, capables d'être instruites, on les instruisait et on les éduquait. Allez-vous dire qu'il n'y eut jamais en France de bons écoliers, des garçons bien élevés, pourvus d'une instruction générale, utile à leur profession et agréable à leurs relations? Ergotez, messieurs les universitaires évadés de l'Université : on vous accorde à cause de vos origines une autorité que ne justifient pas — pleinement du moins — les théories que vous émettez. Le latin, le grec, la philosophie sont excellents à fortifier et à façonner une intelligence. Mais vous aurez beau frotter de philosophie, de grec et de latin des crétins, des paresseux et des jeunes gens prématurément épuisés, ça ne leur donnera pas l'intelligence qu'il n'ont pas, ça ne leur rendra pas celle qu'ils n'ont plus. Vous croyez tout sauver en disant qu'ils apprendront le français. Ils n'en sont pas plus capables que d'apprendre le chinois. Tous ceux qui enseignent pratiquement, réellement, vous prouveront que, parmi tous leurs élèves, ceux-là seuls comprennent et sentent la langue française qui sont capables par leur intelligence et leur application d'apprendre et de comprendre les autres langues, aussi bien les mortes que les vivantes. M. Bigot le sait bien, il le proclame dans les pages éloquentes où il loue la langue et les arts de la Grèce ; il revendique avec raison les droits de cette source supérieure de l'éducation. Quant aux questions de réforme et de direction, son livre est pétri de louables intentions ; mais il est essentiellement scolastique et ne mène à aucune solution.

L'Éloquence politique en Grèce : Démosthène, par L. Brédif, ancien élève de l'École normale, recteur de l'Académie de Chambéry. — Deuxième édition, in-16. Hachette, édit. Paris, 1886.

Cet ouvrage est un excellent commentaire de la vie et des œuvres de Démosthène. M. Brédif a trouvé, grâce à une érudition très variée, très étendue, le moyen de rendre original un sujet tant de fois étudié. Il nous montre un Démosthène réel, agissant, tel qu'il était au milieu de la crise politique et de la rivalité des partis. Par le rapprochement critique de ses plaidoyers civils et de ses harangues politiques, il

a mis en relief plus complètement qu'on ne l'avait fait jusqu'ici certains traits importants et curieux du caractère du grand orateur. Il ne dissimule pas ses faiblesses, il les explique ; et par-dessus tout il reconnaît et loue en lui le grand citoyen, uniquement amoureux de l'indépendance nationale, le grand Hellène, comme il propose de l'appeler.

L'histoire et la philosophie morale s'allient naturellement à la critique littéraire dans une œuvre semblable. Le chapitre où M. Brédif analyse la moralité des orateurs et le degré de vérité et la quantité de mensonges qu'ils introduisent dans leurs discours est tout à fait piquant. PZ.



Le Prisme, *poésies diverses*, par SULLY PRUDHOMME. Paris, A. Lemerre; 1886. Un vol. in-18.

De même que le polyèdre dont il a reçu le nom nous montre trois faces principales, le nouveau recueil de poésies de M. Sully Prudhomme présente le talent du poète sous trois aspects différents. *Le Prisme* nous fournirait donc l'occasion opportune d'une étude critique suffisamment complète si la place ne nous était mesurée trop étroite. *Prélude* et *Fleurs d'herbier*, en effet, sont composés d'un choix de poésies purement lyriques, *Majora canamus* ; de pièces philosophiques, *Pour les Arts* enfin et *Pour mon Lycée*, de vers d'à-propos et de circonstance. Si nous regrettons de ne pouvoir analyser l'œuvre du poète avec tout le développement souhaité, c'est que l'éloge absolu peut, à la rigueur, se produire sans l'appui de longs commentaires, tandis qu'il serait tout à fait contraire à notre méthode critique d'exprimer une opinion empreinte de quelques réserves sans la motiver sérieusement. Tout au plus, nous permettrons-nous de formuler notre préférence résolue pour la partie lyrique du livre. Non pas que M. Sully Prudhomme ne soit l'égal des meilleurs dans le maniement du vers philosophique et du vers de circonstance, mais il nous paraît que l'une et l'autre forme devraient être tenues à égale distance du cercle d'idées très vaste, mais très nettement délimité, ouvert à la libre action du poète : l'une, parce que le vers est impuissant à traduire clairement toute conception abstraite, toute proposition fondée, non point sur la seule raison, mais sur le raisonnement; l'autre parce que la banalité du parlage de banquet est peu digne des honneurs du rythme et de la rime; toutes les deux parce que la Muse répugne à l'amphigouri philosophique pour le moins autant qu'à la platitude oratoire, et d'autant plus que la prose suffit amplement à chaque objet. Ce n'est donc pas la virtuosité personnelle de M. Sully Prudhomme que nous jugeons en défaut ici; nous regrettons seulement qu'il ait attaché à sa lyre deux cordes, dont l'une ne peut rendre de sons, si ce n'est confus, quand l'autre est si peu digne d'être mise en mouvement par la main du véritable poète qui, dans *le Prisme*, a réuni tant de pensées d'un sentiment adorable, coulées dans une forme exquise, comme l'*Idylle muette*. Les douze petits vers que nous voulons citer seront éternellement redits par de jeunes lèvres qui, je le crains, ne s'ouvriront que pour bâiller devant *Majora canamus*. Voici cette *Idylle muette* :

Naïs, vierge blonde à l'œil noir,
Au bord du fleuve agenouillée,
Y mire sa bouche mouillée
Par le mobile et frais miroir.

Hylas la voit, cueille une rose,
La baise, la porte à son cœur,
La pénètre de sa langueur,
Et sur l'eau qui s'enfuit la pose.

De tous les écueils triomphant
La fleur va rapide et légère,
Puis, odorante messagère,
S'arrête aux lèvres de l'enfant.

Ah! souris ou du moins pardonne,
Vierge, à ce timide baiser,
Tu ne peux pas le refuser :
C'est une fleur qui te le donne.

N'est-ce pas délicieux ?

En plein ciel, par ALPHONSE LABITTE. Paris, L. Frinzine et Cie, 1886; 1 volume in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Dans un avertissement, l'auteur expose sa théorie : « La poésie doit toujours planer au-dessus du réel, sans cela elle perd la plus précieuse partie de son essence, qui est l'idéal: » Aujourd'hui, la littérature malsaine est arrivée à un degré tel, que l'intelligence ne sait plus discerner « le beau d'avec le difforme », sans doute parce que « les esprits, détraqués par l'abus des passions, se trouvent constamment morphynés (*sic*) par elles ». Quoi qu'il en soit, « tout ce qui est amour est poésie et la poésie emporte en plein ciel » ! Exemple :

Lorsque l'étoile fuit dans le bleu firmament,
Quand il se fait dans l'air comme un tressaillement,
Quand l'aube nous envoie une blonde caresse :
Qu'il est doux de prier dans ce moment d'ivresse !

Aux champs, par PAUL HAREL. Paris, Alphonse Lemerre, 1886; 1 volume in-12. — Prix : 3 francs.

J'aime beaucoup, dans ce recueil, la pièce intitulée *le Cirque au village*. L'ensemble exprime un vif amour et un sentiment vrai de la nature. C'est bien quelque chose, et, si ce n'est pas assez pour faire un grand poète, c'en est du moins tant qu'il en faut pour

toucher les cœurs simples et attirer les sympathies. Écoutez plutôt :

Décembre, janvier, février,
Sont rudes aux gens sans foyer ;
Voici les neiges qui s'amassent
Au souffle glacé des autans.
Ouvrez la porte à deux battants ;
Ouvrez, j'entends des gueux qui passent.

Le vieux pauvre, ami du soleil,
Trouve que, par un temps pareil,
Le métier manque un peu de charmes ;
Ses yeux éteints pleurent de froid
Et, le long de sa barbe, on voit
En glaçons ruisseler ses larmes.

. . . . . .

Il s'arrête après chaque pas.
Son chien fidèle, qui n'est pas
De ceux qu'en hiver on habille,
Tâte le givre à pas prudents
Et, tout près de claquer des dents,
Il geint, le nez sur sa sébille.

L'homme et la bête, entrez chez nous ;
Bonhomme, écartez les genoux,
A ton compagnon fais sa place.
Vous êtes parmi des chrétiens ;
L'hôte, pitoyable aux bons chiens,
De chez lui défend qu'on les chasse.

Dans ces vers vibre la fibre humaine, et ils la font vibrer en nous à l'unisson.

Poésies, par RAPHAEL-GEORGES LÉVY. Paris, Alphonse Lemerre, 1886 ; 1 volume in-18. — Prix : 3 francs.

Vers de jeunesse, comme nous en avertit l'auteur dès la première pièce.

Ce livre, ami lecteur, est un livre sincère.
C'est le fidèle écho de mes premiers chagrins.

On y trouvera, exprimés avec charme et talent, les mouvements du cœur, les aspirations, les enivrements et les désespérances, les gaietés et les mélancolies que nous avons tous plus ou moins ressentis aux années bénies de notre adolescence. Il s'y mêle, comme il n'est pas rare dans les âmes de cette génération, un amer regret des souffrances de la patrie, qui jette une note mâle au milieu de ces jeunes et aimables chansons. B.-H. G.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Deux ans à Panama. *Notes et récits d'un ingénieur au Canal*, par H. CERMOISE. Paris, C. Marpon et E. Flammarion ; 1886. Un vol. in-18.

« Ce fut le cœur serré que je quittai cet isthme », dit M. H. Cermoise aux dernières lignes de ce récit d'un séjour de deux ans à Panama ; il faut dès lors reconnaître qu'il pousse fort au delà des mesures communes le goût des aventures périlleuses. Je n'entreprendrai pas de relever en son livre le nombre de fois où il s'est vu en danger de mort, danger trop réel, nous le savons, hélas ! par la statistique — à coup sûr très atténuée — des victimes que leur force physique ni leur courage moral n'ont pu sauver en présence de l'infinie variété d'ennemis qui guettent tous les mouvements de l'Européen sur ce sol meurtrier. Je ne parle pas seulement des accès prévus de menue fièvre comme la *calentura*, ni même de la fièvre jaune, mais la nature se défend là contre l'invasion de l'homme au moyen d'une armée d'animaux plus malfaisants les uns que les autres : choix varié de serpents, requins, caïmans, vampires, tarentules, vermine de toute sorte, y compris les métis colombiens. A ces menaces de chaque moment s'ajoute la perspective du tremblement de terre, toujours imminente dans les villes. Mais l'on a vingt ans !

Le vif intérêt anecdotique de ce livre se double de tout l'intérêt que nous impose l'histoire de l'entreprise gigantesque à laquelle M. H. Cermoise a collaboré.

Histoire des Flibustiers-Aventuriers américains au XVIIe siècle, par O. EXMELIN. Un vol. petit in-18. Paris, Ch. Delagrave ; 1886. — Prix : 1 franc.

La librairie Delagrave ouvre par cette réimpression d'un livre curieux du XVIIe siècle une « Nouvelle bibliothèque historique et littéraire » sous le titre général de *Voyages dans tous les mondes*. Le mot « monde » ici n'est pas pris dans son acception géographique ; il indique la diversité des sources où puisera le directeur de la publication, M. Eugène Müller, qui se propose de parcourir « les différents domaines du savoir, de l'esprit et du cœur, à toutes les époques et en tous les pays ». Pour le début, M. Müller a eu la main heureuse. En effet, le livre de Flamand Alexandre-Olivier Exmelin (ou Exquemelin)

paru en 1678, traduit en français huit ans plus tard, est la mine féconde d'où nos romanciers ont tiré la matière première et précieuse, bien qu'un peu brute, d'innombrables et amusants récits, les invraisemblables aventures de flibustiers, de boucaniers, de frères de la côte, de pirates et de forbans, qui ont obtenu tant de succès retentissants par le livre et par le théâtre. Ajoutons que le récit original, s'il paraît franchir les limites du possible pour se lancer dans la fantaisie, est cependant admis, classé comme document très authentique, et que l'on doit interroger sur les hommes et les événements de cet épisode extraordinaire appartenant à l'histoire du nouveau monde. E. C.

Un Salon à Paris : Mme Mohl et ses intimes, par K. O'Méara. Un vol. in-18. Paris, 1886. Librairie Plon.

« Un milieu où des gens distingués aiment à se retrouver et à causer ensemble. » C'est en ces termes excellents que M. O'Méara définit l'institution essentiellement française que l'on nomme « un salon ». Dans les trois ou quatre pages qu'il consacre dès le début du livre à cette définition, il dit encore avec une égale justesse : « Un salon suppose une maîtresse, mais n'a pas besoin d'un maître. » L'institution d'ailleurs a vécu. Ses plus beaux moments en ce siècle sont les quinze années que dura la Restauration. Mais le règne qui suivit lui porta le premier coup par le développement soudain de la spéculation financière dans un monde qui jusque-là professait le dédain de l'argent. Depuis, le mouvement ne fit que s'accélérer et s'élargir ; le désastre Bontoux en marqua de nos jours l'apogée. Le souci de l'argent chez ceux qui se rencontrent, le désir de paraître chez la maîtresse de maison sont incompatibles avec la présence d'esprit et l'abnégation de soi nécessaires à celle-ci, comme avec la liberté d'esprit des premiers. L'esprit de spéculation est meurtrier des spéculations de l'esprit. Le très grand luxe, même de bon aloi, ne fournit pas à la conversation le cadre le plus favorable au battement d'ailes de cet oiseau léger, indépendant et capricieux, qu'effarouchent les barreaux de toute cage d'autant plus apparents qu'ils sont plus dorés. Aussi s'ébattait-il à l'aise au très modeste foyer de la jeune Anglaise dont les vives saillies déridaient le morne ennui du Chateaubriand de l'Abbaye-au-Bois et qui, formée à l'école de Mme Récamier et ayant épousé Jules Mohl, le savant orientaliste, ouvrit à son tour, rue du Bac, le salon dont M. O'Méara retrace aujourd'hui la physionomie avec une émotion attendrie, contenue, sincère, qui gagne le lecteur et lui fait revoir une fois de plus avec intérêt le personnel, cent fois décrit pourtant, d'une société lettrée, polie, disparue de nos mœurs, regrettée malgré ses petits côtés et ses étroitesses qui sont, dit-on, tout ce que lui ont pris les bureaux d'esprit qui prétendent à la continuer. J'ai déjà nommé Chateaubriand et Mme Récamier ; après leurs profils, on rencontre de page en page dans *Un salon à Paris* ceux d'Ampère, de Mérimée, de Tocqueville, de Mme Ristori, de la reine de Hollande, du duc de Broglie, de Thiers, de Guizot, de Jules Simon, de Renan, d'Edgar Quinet, etc. — Quand on a lu le livre récent de M. E. Drumont, on se surprend à faire d'étranges réflexions sur l'incurable insouciance de notre société française adoptant pour terrain commun de ses épanchements, de ses causeries d'intimité, le salon d'un Allemand tenu par une Anglaise.

Histoire littéraire, critique et anecdotique du théâtre du Palais-Royal, 1784-1884, par Eugène Hugot. Un vol. in-18. Paris, 1886. Paul Ollendorff.

« La bêtise, ah ! la bêtise ! Elle est la force, elle est l'esprit, elle est l'entrain, elle est le repos et le facile oubli des inquiétudes de chaque jour ; c'est l'air qui nous rafraîchit ! C'est le parfum qui nous récrée. Oh ! la déesse bienfaisante ! Elle nous sauve du musc, du sang et de l'ennui. » — C'est Jules Janin, le triomphant et jeune « prince de la critique » alors, qui écrivait cela en 1831, en cette forme de prosopopée où se plaisait son talent à paillettes, à propos de deux pièces sifflées la veille au Palais-Royal, sifflées parce qu'elles visaient à l'esprit du « beau monde », parce qu'elles sentaient le salon, parce qu'elles avaient pour héroïnes des dames *comme il faut* et des messieurs en gilet brodé. Avez-vous remarqué la date (1831) ? J. Janin souligne les mots « comme il faut » ; donc la locution était lancée de fraîche date ; les hommes portaient des gilets brodés, et le parfum à la mode parmi les « dames comme il faut » était le musc. Le mot « sang » est une allusion aux émeutes si fréquentes au début de la monarchie de Juillet, et déjà la France s'ennuyait bien avant le mot célèbre de M. Guizot : « la France s'ennuie ».

Voyez ce qu'une citation bien choisie, faite à propos, suggère de rapprochements et de réflexions, n'eût-elle même rien de particulièrement supérieur, par cela seul qu'elle est un témoignage contemporain de certains événements. Eh bien, cette *Histoire du théâtre du Palais-Royal* est bondée de tels témoignages : anecdotes, mots, couplets, analyses de pièces. Aussi le succès du livre de M. Eugène Hugot est-il assuré. Il le serait même sans cela, car il parle de théâtre à un public pour qui le théâtre est une passion, un superflu auquel il veut satisfaire même avant que de suffire au nécessaire et qui exigerait volontiers *circenses et panem* plutôt que *panem et circenses*. L'élévation progressive du prix des places dans les théâtres a fini cependant par venir à bout de cette prédilection et guérir la grande majorité — composée de petites bourses — du goût d' « aller au spectacle ».

Outre qu'il est fort bien fait, très intéressant par la quantité de souvenirs qu'il éveille, ce livre de M. Eugène Hugot, ce qui ajoute à la fortune qu'il a de parler d'un théâtre, c'est qu'il parle du Palais-Royal, c'est-à-dire du théâtre dont la popularité dans le monde entier éclipsa, pendant cinquante ans en ce

siècle, celle de l'Opéra et de la Comédie-Française, et même celle de l'Opéra-Comique. On peut affirmer au moins que pendant toute la durée du règne de Louis-Philippe, il ne vint pas à Paris un provincial qui, le jour de son arrivée, ne dînât aux *Frères provençaux* et n'achevât la soirée au théâtre du Palais-Royal après avoir empli sa tabatière à *la Civette* et pris sa demi-tasse au café Foy. C'est que le Palais-Royal, était le temple du Rire et de la Bêtise et pour lui, comme le disait encore J. Janin, « hors du rire et de la bêtise, il n'y a pas de salut ». C'est pour l'avoir compris que ses directeurs l'ont fait vivre et c'est pour évoquer la mémoire de tant de soirées heureuses que le livre de M. Eugène Hugot est le bienvenu. E. C.

Souvenirs (1785-1870) du feu duc de Broglie, de l'Académie française. Tome Ier. Un vol. in-8°. Paris, Calmann Lévy, 1886.

Le duc de Broglie estime que l'on peut aujourd'hui, sans danger pour les intérêts ou les amours-propres, publier les mémoires de son père. Il faut le remercier de ne pas avoir jugé bon d'attendre plus longtemps. Ce premier volume embrasse la période de 1785 à 1817, c'est-à-dire l'enfance du duc, mêlée aux événements et frappée par les malheurs de la Révolution, sa jeunesse et son entrée aux affaires comme auditeur au Conseil d'État sous l'Empire, et comme pair de France sous la Restauration.

Auditeur au Conseil d'État de Napoléon Ier, le jeune homme voit toujours le despote dans le héros. Ses missions en Hongrie et en Espagne sont impuissantes à lui inspirer l'amour de l'empire dont la chute lui cause, comme à tant d'autres, un véritable soulagement. Mais il n'admire pas davantage les procédés réactionnaires et arbitraires de la Restauration, et il flétrit comme il convient les excès de la Terreur blanche.

Le livre est plein de faits peu connus, d'anecdotes piquantes, de vues intéressantes et souvent élevées. Nous nous contenterons de le signaler aujourd'hui. Nous aurons, avec les volumes qui vont suivre, occasion d'en parler plus à loisir. On peut dire, dores et déjà, que ces mémoires sont une importante contribution apportée à l'histoire du siècle qui va prendre fin.

Soliman pacha — colonel Lève — généralissime des armées égyptiennes, ou *Histoire des guerres de l'Égypte de 1820 à 1860*, avec un portrait, par Aimé Vingtrinier, bibliothécaire de la ville de Lyon. Paris, Firmin-Didot et Cie, 1886. Un vol. in-8°.

Ce gros volume d'histoire a tout l'intérêt d'un roman. Rien de plus romanesque, en effet, que la vie de cet enfant de Lyon, fils d'un chapelier, « marin, soldat, proscrit, poursuivi par ses créanciers, pauvre à manquer de pain », et qui s'éleva aux plus hautes dignités, commanda des armées, tint dans sa main la destinée de deux empires et fut toujours victorieux.

A cet intérêt s'ajoute un intérêt de découverte, d'exhumation, si je puis dire. Les commencements de la vie de Joseph Lève, plus tard Soliman pacha, étaient jusqu'ici enveloppés d'une obscurité mal éclairée çà et là par des légendes trop facilement adoptées, et par des renseignements incomplets, erronés ou contradictoires. M. Vingtrinier a porté l'ordre et la lumière dans ce chaos.

Plein d'admiration pour son héros, il n'en dissimule ni les défauts ni les fautes, et il nous donne un homme bien vivant. On remarquera les pages où, s'élevant contre les partis pris historiques, l'auteur montre que les gens n'eurent, en fait de cruauté, dans les longues luttes dont il fait le récit, rien à envier aux Turcs, et que les atrocités des Hellènes dépassèrent même en bien des cas celles des mahométans.

Une bonne table, donnant des sommaires exacts et précis, clôt ce livre qui restera comme un monument à la gloire de Joseph Lève, même quand Lyon, sa patrie, se sera décidée à lui en élever un, de marbre ou de bronze, sur quelqu'une de ses places publiques.

B.-H. G.

L'Histoire monétaire de notre temps, par Ottomar Haupt. Un vol. in-8°. Paris, J.-H. Truchy, 1886.

La solution *définitive* de la question monétaire consisterait, suivant l'auteur, dans la création d'une vaste union bimétallique ; la France, l'Angleterre, l'Allemagne et les États-Unis devraient faire partie de cette union, car un seul de ces quatre grands États restant à l'écart, et l'Angleterre surtout refusant de concourir à la réhabilitation de l'argent, l'union serait sans action ; le rapport à adopter serait celui de 1 à 15 1/2.

M. Haupt pense qu'à fixer ce rapport, on rentrerait dans la vérité économique, et que si on adoptait le système du double étalon, il ne se produirait plus de perturbation sur les grands marchés monétaires ; mais n'allons pas engager de polémique : aussi bien M. Haupt n'a voulu donner qu'une *histoire*.

Dans son histoire, surtout des tableaux et beaucoup de nombres, qui regardent à la production de l'or et de l'argent ; qui regardent à la consommation industrielle de deux métaux ; puis à la circulation, dans chaque pays de la monnaie d'or, d'argent, de la monnaie d'appoint, de billon, des billets aussi ; à la circulation totale d'abord, et ensuite à la circulation moyenne par tête d'habitant. Le livre est précieux pour tous les renseignements qu'on y peut trouver. Il est ouvrage de statistique, non d'économie.

Histoire générale de la Champagne et de la Brie, *depuis les temps les plus reculés jusqu'à la division de la province en départements,* par Maurice Poinsignon, docteur ès lettres. Tome II, volume grand in-8°. Châlons-sur-Marne, Martin frères, et Paris, Alph. Picard, 1885.

Nous avons pas eu l'heur de pouvoir lire le premier volume. Celui-ci, le deuxième, que nous venons

de parcourir, s'ouvre par le récit des faits qui se sont accomplis sous le règne de Charles VIII ; il se ferme sur un chapitre dans lequel il est parlé de l'état intérieur de la Champagne à la mort de Louis XIII. C'est un siècle et demi de l'histoire d'une province et de notre histoire nationale : les derniers Valois, la Renaissance, la Réforme, la Ligue, puis l'avènement des Bourbons et les commencements de la monarchie absolue.

L'auteur expose par le menu, avec une grave clarté toutefois, ceux des événements qui ont eu la Champagne pour théâtre, et il insiste sur ceux qui, s'étant produits en dehors, n'ont pas laissé que d'être pour elle de conséquence ; les lois et les lettres-patentes sont par lui analysées ; mais il est partial plus qu'il n'est permis de l'être, et rien de ce qu'ont pensé, voulu ou exécuté les Huguenots ne trouve grâce à ses yeux. Trop courts sont les chapitres ayant trait aux libertés municipales, — qui s'en vont se restreignant de plus en plus, — à l'état religieux (et il n'est parlé que du zèle des catholiques !), à l'état moral et économique de la province, à différentes époques ; ayant trait aussi au mouvement littéraire, scientifique, artistique.

Une question intéressante est discutée : la ville de Sens est-elle champenoise ou bourguignonne ? La discussion, il faut l'aller chercher à la fin du voume, dans l'*Appendice*.

Histoire de la littérature portugaise depuis ses origines jusqu'à nos jours, par A. Loiseau, professeur agrégé au lycée de Vanves, docteur ès lettres. Un vol. in-12. Paris, Ernest Thorin, 1886.

On est souvent tenté, si l'on traite une question, de la considérer comme des plus dignes de fixer l'attention ; a-t-on l'esprit critique, on se défend, sans doute, de tout enthousiasme ou de tout mépris exagéré, suivant le cas ; mais on ne laisse pas pour cela, toujours le plus souvent, de grandir le sujet à l'étude duquel on a consacré de longues heures. C'est un travers qu'il faut excuser, et M. Loiseau y serait tombé que nous ne lui en ferions pas un crime. Mais s'il vante plus que de raison certaines œuvres qui ne sont pas, nous l'accordons, tout à fait à dédaigner, et s'il tient pour considérables encore à quelques égards des ouvrages assez médiocres, suivant nous, il ne présente pas du moins son *Histoire* comme une sorte de révélation : louons-le plutôt.

« Un préjugé répandu généralement, même de nos jours, veut, dit-il, que le portugais ne soit qu'un dialecte de l'espagnol, et que la littérature portugaise se réduise à Camoens : génie supérieur sans doute, mais qui n'est pas un astre isolé dans le ciel poétique de la Lusitanie. » Et il tâche à ruiner ces deux préjugés. Vaine tentative. Nous n'avons pas la compétence qu'il faut pour décider si le portugais diffère essentiellement, ou non, du castillan ; ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'avant Camoens on peut nommer trois écrivains aux œuvres de qui l'on peut s'intéresser, c'est qu'après Camoens (Camões, — l'auteur adopte la façon d'orthographier du pays,) on peut en citer trois également.

Les *Çancioneiros* dont on parle n'enferment rien d'original : pas une pièce qui n'ait été composée à l'imitation, comme tour, comme rythme, de quelque poésie provençale. La question de l'*Amadis de Gaule* réservée, les *romanceiros* ne sont pas davantage intéressants. Il faut citer les noms de Ribeiro, de de Vasconcellos ? Soit. Et le *théâtre* de Gil Vicente, de Sâ de Miranda, d'Antonio Ferreira, ne serait pas dépourvu de toute valeur ? Soit encore. Et oublier de parler des *pastorales* de Bernardo serait une véritable injustice ? Camões reste le premier grand poète, et les astres qui ont brillé déjà dans le ciel de Lusitanie sont des étoiles de quatrième ou cinquième grandeur.

Sur Camões, dans le livre, un seul chapitre, et un chapitre seulement, c'est vraiment trop peu.

Au XVIIe siècle, le *Phénix renaissant*, les *Épanaphoras ;* le XVIIIe est plus pauvre encore, en dépit des *Arcadies*. C'est au commencement de celui-ci que le Portugal commence d'avoir une littérature, avec d'Almeida Garrett, Antonio de Castilho, Alexandre Herculano ; des articles de revues nous ont fait connaître ces écrivains.

M. Loiseau parle très aimablement des auteurs contemporains, de MM. José de Silva Mendes Léal et João de Andrade Corvo de Camões, de MM. Camillo Castillo Branco et Francisco Gomez de Armorim ; nous n'estimons qu'il ait eu tort.

L'*Histoire* de M. Loiseau n'est pas travail inutile.

F. G.

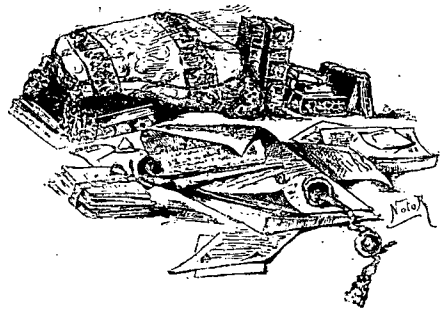

LIVRES D'AMATEURS — ÉDITIONS DE LUXE

— Réimpressions — Miscellanées —

Une Philippique inconnue et une strophe inédite de Lagrange-Chancel, recueillies par un bibliophile. Paris, Damascène-Morgand, et Reims, F. Michaud, 1886. In-8° de 42 pages, avec fac-similé. Tiré sur hollande à 150 exemplaires, dont 100 seulement mis dans le commerce.

Tout le monde connaît les fameuses odes satiriques composées par Lagrange-Chancel contre le régent Philippe d'Orléans; elles sont en effet à la portée de tous puisque, sans parler des copies manuscrites toujours recherchées, il en existe douze éditions, dont celle donnée par M. de Lescure est encore la meilleure, à notre avis. On sait donc que ces pièces, considérées par maintes personnes comme un chef-d'œuvre de satire, si l'on peut qualifier ainsi le produit d'une haine atroce et de la plus noire méchanceté, sont au nombre de cinq; mais ce que l'on ignore généralement, c'est qu'il existe une sixième ode, offrant cette particularité curieuse que, loin d'être comme les autres une virulente attaque contre le régent, elle en est au contraire une ardente apologie. C'est cette *Philippique* inconnue qu'un érudit bibliophile rémois, M. V. D. (?), vient de vulgariser dans la charmante plaquette que nous avons sous les yeux. Comme il a soin de le dire, ce n'est pas la première fois qu'elle voit le jour; nous avons eu, en effet, le plaisir de la publier déjà dans l'*Annuaire de la Société des Amis des livres* pour 1885. Mais cet annuaire est destiné à un si petit nombre de bibliophiles qu'on peut bien dire que toutes les productions qui y sont insérées peuvent être regardées comme à peu près inédites. C'est une grande satisfaction pour nous de voir donner une publicité plus étendue, mais encore trop restreinte, à cette pièce très curieuse que, grâce l'obligeance du savant M. Gustave Pawlowski, nous avions pu transcrire d'après un manuscrit provenant de l'admirable bibliothèque de M. Ambroise Firmin-Didot. Nous ignorions alors qu'il en existât une autre copie, et nous nous réjouissons fort que M. V. D. ait découvert un nouveau manuscrit où cette ode, remarquable à divers titres, se trouve plus complète et plus correcte que dans le texte que nous avons publié.

Dans le manuscrit de M. V. D., comme dans celui de M. Didot, cette Philippique inconnue occupe le quatrième rang. L'éditeur a tiré parti de cette circonstance et de maints autres arguments puisés dans l'ode même pour déterminer la date de sa composition. Cette pièce, avons-nous dit, est une apologie du régent; par divers motifs plausibles, M. Gustave Pawlowski avait cru pouvoir alléguer qu'elle était antérieure à toutes les autres; — M. V. D., au contraire, pense qu'elle est bien à sa place entre la troisième et la cinquième ode; il explique, avec force bonnes raisons, que Lagrange-Chancel, après s'être attiré un juste châtiment par la composition des trois premières, s'était efforcé de rentrer en grâce par cette palinodie, et que, furieux de n'avoir pu réussir dans son rôle de courtisan, il s'était vengé de sa déception en écrivant les deux dernières. — Nous n'entreprendrons pas d'analyser et de discuter ces opinions contradictoires; nous nous bornerons, quant à présent, à signaler à nos lecteurs la publication de M. V. D. qui mérite à tous égards l'attention des bibliophiles et des érudits, publication intéressante au point de vue littéraire comme à celui de l'histoire, et qui atteste, chez son auteur, autant de modestie et de savoir que de goût et de jugement. PHIL. MIN.

GÉOGRAPHIE

— Voyages — Mœurs et Coutumes —

Terre-Neuve et les Terre-Neuviennes, par Henry de la Chaume. Un vol. in-18 jésus. Plon, Nourrit et Cie, édit. Paris, 1886.

Ce volume fait partie de l'intéressante collection de voyages publiée par la maison Plon. Il offre un intérêt d'actualité, la question des pêcheries de Terre-Neuve étant de nouveau soulevée entre la France et l'Angleterre. M. de la Chaume rapporte des détails curieux sur la préparation de la pêche de la morue et sur cette pêche elle-même. Il entonne à ce propos un dithyrambe en l'honneur de ce poisson de carême, « si délicieux, dit-il, si délicat, si savoureux! j'ai bien envie de le dire : le meilleur de tous, et

pourtant si calomnié ; une morue de trois ans, blanche et grasse, et dont la chair se détache par écailles gonflées et savoureuses, éternel regret de ceux qui ont été à Terre-Neuve ».

M. de la Chaume refroidit son enthousiasme pour l'odeur de la morue séchée au soleil qui s'exhale des rivages de la Quidividi.

Le voyageur nous décrit avec une estimable précision l'aspect du pays, ses ressources, ses mœurs. Il nous allèche en nous promettant non moins de détails sur les habitants, mais il se borne à quelques notes trop sommaires, qui ne nous font voir les Terre-Neuviennes que comme des provinciales basbretonnes, émancipées par l'éducation anglaise. M. de la Chaume ne nous parle que de Saint-Jean, et il a pour cela deux raisons qui en valent mille. La première, c'est qu'elle est la ville la plus intéressante ; la seconde... c'est que c'est la seule qu'il connaisse.

En revanche, hors de Terre-Neuve, il a connu les Iroquois et les Iroquoises : il a vu à Caughnawaga le type indien dans toute sa pureté, car aucun *blanc* n'a le droit de se fixer là, de par la volonté du gouvernement canadien. Il y a de beaux hommes et des femmes presque blanches et jolies. Le grand chef, ô désillusion, porte le nom anglais de Williams, et, tout grand chef qu'il est, tient boutique d'épiceries. Sa fille est une *demoiselle,* parlant anglais et français, et jouant du piano. Et que joue-t-elle ? Les valses d'opérette des Bouffes et des Nouveautés. — Et voilà ce qui reste des sauvages de l'Amérique ! PZ.

SCIENCES

— Philosophie — Morale —

Études sur le scepticisme de Pascal considéré dans le livre des *Pensées,* par Édouard Droz, docteur ès lettres, maître de conférences à la Faculté des lettres de Besançon. Un vol. in-8°. Paris, Félix Alcan, 1886.

Ceci est une bonne thèse de doctorat ès lettres. La remarque qu'elle est bonne n'est pas à prodiguer aujourd'hui, qu'on accorde le doctorat ès lettres un peu à l'aventure. On lit en tête de l'introduction de M. Droz : « Que veux-je faire en tout ceci ? inculquer le jansénisme et le plaider ? oh ! non pas. » Cela est tiré de Sainte-Beuve. L'historien de *Port-Royal* avait envie de se garder. Il désirait qu'on sût qu'il ne sacrifiait pas, au sujet traité par lui, sa liberté d'esprit. M. Droz a-t-il peur de se compromettre ? Il ose en effet citer Bossuet, aborder un point de morale pour ces temps « laïcs » et scientifiques où ces sujets-là sont à l'index. Ajoutez qu'il n'est pas sans éducation littéraire, qu'il l'a puisée aux sources, qu'il a un talent d'exposition qui promet, quelque style — il promet aussi de ce côté. — Le fait est qu'il n'est pas arrivé, qu'il ne semble pas même en voie d'arriver à l'état scientifique, c'est-à-dire à cette mort intérieure qui permet d'étiqueter les idées et les sentiments comme les échantillons d'un herbier et qui est le terme de la perfection scientifique. Son âme vibre encore au contact des opinions. Il s'en excuse du reste. Jusqu'ici on n'était pas obligé de s'en excuser.

Donc M. Droz plaide : *not guilty,* Pascal n'est pas sceptique. Eh ! bien non ! Pascal n'est pas sceptique ; il y a en lui le contraire du scepticisme, l'amour effréné de croire. Le mal est qu'il ne trouve pas à croire. Il ne nie pas la légitimité de la raison, il lui trouve des bornes étroites. Ce n'est, selon lui, qu'une bougie qui éclaire à dix pas dans la nuit de l'éternité, ce dont il se plaint avec amertume. Il a gagné à cela l'animadversion de Cousin que M. Droz traite un peu légèrement. Cousin n'est pas seulement un des meilleurs écrivains du XIXe siècle ; son esprit ne manquait ni de hauteur ni d'étendue. Il avait tout de suite découvert chez Pascal un ennemi personnel. Cousin, cartésien, éditeur des œuvres de Descartes, auteur d'une doctrine qui se réclamait de Descartes, savait du reste, ce que ses études sur le XVIIe siècle lui avaient appris, que le livre des *Pensées* avait été écrit contre Descartes et la philosophie de Descartes. M. Droz signale en passant cette hostilité des *Pensées* contre Descartes. Cette hostilité est le fond du livre et on doit toujours l'avoir présente à la pensée si on veut entendre Pascal. L'attaque de Cousin est donc une défense indirecte de Descartes. Ce qui afflige Cousin, ce n'est pas que Pascal soit sceptique. Il sait aussi bien que M. Droz dans quel sens Pascal est sceptique. Il ne conteste pas l'autorité, mais l'étendue de la raison. Pascal a voulu lui éteindre sa lumière qui n'est, dit-il, qu'une bougie dont la lueur n'a pas de portée. De plus, Pascal déplace la raison. Au lieu de la mettre, comme Cousin et les positivistes modernes, dans l'entendement, il l'étend à l'âme entière, à la sensibilité — c'est le cœur qui sent Dieu — à la volonté mère de l'intuition, de l'instinct, de la coutume, de l'hérédité, en un mot, toutes choses qui échappent au raisonnement. De ce côté donc, l'intervention de Cousin et le crédit qu'il a obtenu ne sont pas aussi déplacés qu'imagine M. Droz.

Il y a un autre côté du scepticisme de Pascal qui échappe complètement à M. Droz et ce côté-là, c'est de l'histoire. Ce qu'on appelle scepticisme chez

Pascal, a des liens intimes avec son état de santé, les événements de sa vie, ses relations, le milieu où il a vécu qui est le milieu de Richelieu et de la Fronde. Si sa tendance à ne pas croire à la légère est un mal du temps auquel nul ne se dérobe entièrement, elle est davantage chez lui un effet du pessimisme qui, lui aussi, est un mal du temps beaucoup plus dangereux que le scepticisme. Pascal est sceptique par contagion; mais il l'est surtout parce qu'il est pessimiste, et il est pessimiste non seulement par contagion, mais parce qu'il souffre dans sa chair et dans son âme.

Il n'y a pas d'intelligence de Pascal sans l'intelligence de ce fait-là. Il convient de le répéter : le livre de M. Droz promet plus qu'il ne donne. Le XVIIe siècle d'avant Louis XIV et Pascal est de cette période du XVIIe siècle, et ne lui est pas assez familier. La grande personnalité de Pascal ne l'empêche pas de dépendre de tout ce qui l'entoure. Quant à l'autorité qu'il possède de nos jours, elle est très variée, mais on aurait tort d'en demander des témoignages à tout le monde. Vinet et Sainte-Beuve en peuvent fournir; il n'y a pas à en chercher dans les précis ou commentaires à l'usage des écoles et des enfants, ni dans les leçons faites dans une chaire. Un mot tombé de la bouche de Châteaubriand, de Napoléon, de Byron, de Guizot, a plus de sens. L'opinion de ceux qui sont désintéressés et qui, en outre, sont en état de se la faire eux-mêmes, compte seule. Celle qu'on ramasse dans la rue n'a pas de valeur... quand il s'agit de Pascal, entendons-nous.

L. D.

De la nature des choses. — *La Vie éternelle et universelle,* par AMBROISE DANTEN. Un vol. in-12. Paris, chez l'auteur, 16, rue Letellier, et chez tous les libraires, 1886.

Le titre est emprunté et tout ce qu'enferme le volume est également pris, non pas au poète latin, mais à M. Lefèvre, à M. Véron.

Nulle considération un peu originale, et les argumentations trahissent une naïveté vraiment trop grande.

Qu'on en juge. L'auteur sait que l'on conteste l'existence de la matière, et il s'écrie : « Prenez vos outils, allumez vos fournaises, préparez vos creusets, coupez, pilez, chauffez, brûlez, liquifiez, faites évaporer! vous arriverez sans doute à le désagréger (le pied cube de matière), à en semer les débris impalpables aux quatre vents du ciel; mais, au bout de tous vos efforts, pas une de ses molécules ne manquera à l'appel, pas un atôme n'en sera perdu (p. 16). » Autre exemple; il s'agit de la morale. M. Danten écrit (p. 181) : « La morale n'est point une donnée individuelle. L'homme seul ne serait point un être moral. La morale est une donnée sociale, la seule juridiction à laquelle elle ressortisse est donc la conscience sociale. Non point peut-être que la règle proclamée par la conscience générale ait une source plus pure que celle que peut tirer d'elle-même la conscience individuelle, puisque, en définitive, elle n'est que la résultante du travail qui s'opère dans les individus; mais dans ce travail d'élaboration, outre qu'il est inspiré par une direction supérieure, » — une direction! cela est-il bien sûr? et, si direction il y a, en quoi, pourquoi est-elle supérieure? — dans ce travail, « les conceptions entachées d'erreur » — à quel signe les peut-on reconnaître telles? — « se contrôlent et s'éliminent l'une par l'autre, » — erronées peut-être *parce qu'elles* s'éliminent? — « s'éliminent l'une par l'autre, de façon à ne laisser surnager que ce qu'elles contiennent de pur et de vrai. » — Et le vrai et le pur se laissent sans doute distinguer de l'impur et du faux, en ce que le faux, l'impur s'engloutissent lentement, que le vrai, le pur surnagent — ou surnageront!

F. G.

Exposé sommaire des théories transformistes de Lamarck, Darwin et Haeckel, par ARTHUR VIANNA DE LIMA, docteur ès sciences. Un vol. in-12°. Paris, Ch. Delagrave, 1886.

L'auteur, parlant de son livre, répète la phrase de Montaigne : « J'ay seulement faict icy un amas de fleurs étrangières, n'y ayant fourny du mien que le filet à les lier. » Le « filet » de Montaigne? mais il n'est pas de si médiocre valeur! M. Vianna n'y a pas songé : son livre n'est rien qu'un ouvrage de vulgarisation, et il nous en prévient; donner un exposé qui fût clair a été sa seule prétention, il nous le dit.

Cette prétention est pleinement justifiée : le travail est bien fait.

Nous ferons pourtant plusieurs reproches à l'auteur.

Le premier au sujet du titre. Pourquoi avoir inscrit sur la couverture les mots : *Théories darwinistes?* Darwin n'a jamais défendu, que nous sachions, la thèse chère à l'auteur, à savoir le monisme, l'hylozoïsme. Les questions traitées sont au nombre de quatre : l'évolution de la vie ou la conception mécaniste et unitaire des phénomènes vitaux; de la survivance du plus apte dans la lutte pour l'existence; l'origine des espèces organiques et la mutabilité des êtres; téléologie et dystéléologie d'après les transformistes. Mais combien de ces questions Darwin s'est-il appliqué à résoudre?

Notre deuxième reproche porte sur l'exposé lui-même. Il se laisse lire très facilement, nous n'avons pas fait difficulté de le reconnaître; n'eût-il pas toutefois gagné encore en clarté, si, au lieu de rapporter toutes les argumentations des uns et des autres touchant tel ou tel point, important ou secondaire de la doctrine *vraie,* l'auteur se fût contenté de présenter cette doctrine dans ses grandes lignes? M. Vianna n'a omis aucune observation, aucune considération : un Maître a remarqué, un autre Maître a établi, d'autres Maîtres ont reconnu... Il n'a pourtant pas voulu qu'on crût seulement à l'étendue de ses lectures; il croit fermement à la doctrine à laquelle il s'efforce de recruter des adhérents.

Citer des autorités serait l'unique moyen de communiquer la foi. Quoi qu'il en soit, M. Vianna la

tique le matérialisme, le spiritualisme, l'animisme, et sa critique du matérialisme n'est pas absolument favorable. La théorie matérialiste de la connaissance est, dit-il, tout à fait défectueuse, « l'expérience interne a la priorité sur toute expérience externe, les objets du monde extérieur sont des représentations qui se sont développées en nous suivant des lois psychologiques ; principalement le concept de matière est un concept absolument hypothétique, que nous mettons sous les phénomènes du monde extérieur, afin de nous expliquer leur jeu alternatif. » C'est que si les tendances de M. Wundt sont assurément des tendances monistes, son monisme n'est pas le monisme matérialiste, mais un monisme idéaliste.

La Religion sans culte ou le Spiritualisme basé sur la science, par P. Poulin. Un vol. in-12. Paris, Bibliothèque européenne, et Poitiers, Blanchier, 1885.

Les colinsistes sont peu nombreux, surtout en France : Colins relevait de Descartes, et la philosophie cartésienne est, pour les socialistes de notre époque, une philosophie surannée ; ce sont les théories matérialistes qu'ils invoquent. M. Poulin tient le matérialisme pour la pire doctrine. Qu'est-ce que la prêcher au peuple, écrit-il, sinon lui tenir ce langage : « Citoyens, la vie est courte, et la mort, dont l'heure est incertaine, n'a pas de lendemain ; hâtons-nous donc, puisque le bonheur ne s'ajourne pas, de prendre notre part de jouissance ? Ne serait-ce pas à nous trop de niaiserie d'hésiter à mettre les heureux à notre place et à prendre la leur ? Voilà, citoyens, la réforme ; c'est, croyez-moi, la meilleure, car c'est la plus prompte ; et vive Dieu ! après nous le déluge ! »

Pour lui, il se réclame du socialiste belge, et tout en condamnant son outrecuidance, — il a tort de parler d'outrecuidance, lui-même manque de modestie ; — tout en condamnant son style, il nourrit une grande admiration pour l'œuvre du philosophe ; à l'œuvre qu'il admire, il emprunte beaucoup, et aux leçons du maître il mêle des théories positivistes : ce qui fut devait être ; des théories darwinistes, celles du transformisme. La matière n'est rien que la force, les animaux sont des automates, à l'homme seul appartient la sensibilité : tout cela est établi à nouveau, mais point de nouveaux arguments.

C'est à l'avant-dernier chapitre seulement qu'il est parlé de la religion sans culte, de la religion pure de tout anthropomorphisme. Nous ne pouvons pas être dispensés de mériter ; « il existe une raison, une justice éternelle ; et l'éternelle justice ou l'éternelle raison, — c'est tout un, — impersonnelle par essence, ne laisse pas, pour n'avoir pas d'*être*, d'être une *réalité ;* c'est pourquoi nous sommes toujours ses instruments, sans cesser d'être libres. La justice éternelle n'agit pas ; c'est nous qui agissons et qui, par les effets de nos actes, sommes les uns pour les autres, en dehors de toute application particulière, des rémunérateurs et des vengeurs. *Il se fait* des résultats de nos faits et gestes un arrangement par lequel tout bien-être est une récompense, tout mal être un châtiment ; et c'est cet arrangement, dont aucun être n'est l'auteur, qui est l'éternelle justice.

Pour n'être pas de bien grande valeur, le travail de M. Poulin ne laisse pas de présenter quelque intérêt.

F. G.

Le Procès-verbal de la vie, par M. Maurel-Dupeyré, chef des Secrétaires-Rédacteurs de la Chambre des députés. Un beau volume in-8° carré. Prix : 5 francs. — Paris, Maison Quantin, Compagnie générale d'impression et d'édition, 7, rue Saint-Benoît.

Le but de ce livre est de montrer par l'histoire l'architecture morale de la vie. Les philosophies, les religions se sont attachées à résoudre par la métaphysique, par les dogmes, les grands problèmes de la morale et de la destinée humaine. N'est-il pas possible d'essayer de les résoudre par l'histoire seule ? Dans le monde physique, les faits ont dégagé leurs lois, et la science n'est que le procès-verbal de l'expérience. Pourquoi le premier des faits, la vie, ne dégagerait-il pas aussi ses lois ? Tout ce que la vie a produit et consumé est devant nous dans l'histoire.

Décomposant la société dans ses principales institutions, l'auteur montre que chacune d'elles n'est que le pouvoir exécutif de l'une ou de l'autre des trois lois, par conséquent que la société tout entière y est contenue.

Le livre n'a pas la sécheresse des considérations abstraites. La démonstration, toute historique, y a l'animation de l'histoire elle-même.

Études critiques sur Properce et ses Élégies, par Frédéric Plessis, maître de conférences à la Faculté des lettres de Caen. Un vol. in-8°. Paris, Hachette et Cie, éditeurs.

L'ouvrage de M. Frédéric Plessis marque une évolution caractéristique de la jeune Université. On commence à y prendre des airs dédaigneux pour la forme littéraire et la phrase harmonieuse et ingénieuse, qu'on qualifie de *rhétorique*, c'est-à-dire de vice oratoire, d'élégance verbeuse, de vanité académique, et un clan s'est formé qui, subissant l'influence de l'école positiviste, veut en littérature aussi des exégèses positives. L'érudition s'y installe en reine, et son premier ministre à la Faculté de Paris est le docte M. Benoist.

Dans l'école nouvelle, Villemain n'a pas grand crédit, Saint-Marc Girardin passe pour surfait, M. Caro n'y est cité que comme un phraseur : c'est là surtout qu'on a trouvé que Bellac et lui ne font qu'un. Mais quiconque a découvert une variante à un vers de Stace ou de Silius Italicus y est d'emblée promu grand homme ; pour peu qu'il puisse déplacer la ponctuation de façon à modifier non pas le sens, — parfois indiscernable, — mais la nuance d'un passage, on le déclare digne d'une statue.

M. Plessis, faisant un travail d'école, s'est habile-

ment voué aux dieux de l'école. Il souffrait de voir les Allemands disséquer et galvaniser Properce; il a voulu que la critique française ne demeurât pas inférieure.

Bravement et patiemment, il a colligé et collationné toutes les éditions du poète ombrien. Il a recensé les manuscrits, discuté des hypothèses, réfuté des interprétations, instruit le procès des interpolations, le tout avec une minutieuse sagacité; après quoi seulement il aborde la biographie de son auteur; ici encore il renonce au vulgaire mérite d'attacher le lecteur par un récit à la Plutarque ou une analyse à la Sainte-Beuve. Il est vrai que Properce n'est pas un héros, et que, d'autre part, ses élégies pour obscures qu'elles sont ne fournissent pas matière à longue discussion psychologique. M. Plessis, fidèle à son procédé, se borne donc à ergoter scientifiquement pour fixer, d'après les indications mêmes du texte, les années probables de la vie du poète, la chronologie de ses productions, l'histoire de ses amours avec Cynthia.

Après un chapitre très bien fait sur l'*Histoire de l'élégie,* vient un chapitre sur le *Talent de Properce,* que M. Plessis caractérise heureusement par ce trait : « Properce est un homme élevé par une femme » (de cette éducation provient cette délicatesse de tact qu'il apporte jusque dans la passion la plus brûlante et la plus tyrannique).

Le jeune professeur complète son important travail par la publication de trois élégies de Properce, accompagnées de notes critiques, et l'enrichit par la reproduction en phototypie de six feuillets des *Napolitaines.*

La Faculté des lettres de Paris a sanctionné ces *Études critiques* en conférant à leur auteur le grade de docteur, et en le déclarant digne d'entrer dans son docte corps. Souhaitons à M. Plessis que cette déclaration ne soit point indéfiniment platonique; nous croyons lui être agréable en désirant pour lui le voisinage de Notre-Dame en remplacement de la proximité de *l'Abbaye aux hommes.* P. Z.

La Morale d'Épicure *et ses rapports avec les doctrines contemporaines,* par M. Guyau. Ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques. Un vol. in-8°. Paris, 1886. Félix Alcan, éditeur. — Prix : 7 fr. 50.

D'un mémoire couronné par l'Institut, repris, remanié, étendu et augmenté d'une série d'études sur les principaux philosophes utilitaires des temps modernes, M. Guyau a composé un livre de solide critique et de savante exposition.

La morale de l'intérêt est vieille comme l'homme, et précisément parce qu'elle est née avec lui et ne le quitte pas, elle renouvelle incessamment ses formes, pour reconquérir du crédit auprès des âmes et les séduire.

M. Guyau commence son ouvrage par l'analyse comparative des transformations de l'épicurisme dans l'antiquité et dans les temps modernes; puis il reconstitue d'après le texte la doctrine d'Épicure.

L'interprétation du philosophe français renverse un grand nombre d'idées courantes établies par les ennemis d'Épicure et conservées par tradition. Il nous paraît utile de marquer avec précision les principales réformes de M. Guyau.

Entrant résolument dans le vif de la doctrine, il explique le principe fondamental d'Épicure : le plaisir cherché sans raison, pour le plaisir même. Et quelle est la *racine* du plaisir, de tous les plaisirs sensibles? C'est celui du ventre. Mais Épicure ne veut nullement dire cependant que la jouissance produite par la nutrition soit la jouissance la plus parfaite, la jouissance *épanouie,* pour ainsi dire; seulement c'en est le germe, la racine, le principe et le commencement. Si celle-là manque, les autres sont impossibles. Le ventre creux, c'est la faiblesse, le trouble; c'est l'angoisse de la faim, le désordre des perceptions et des sensations.

Le tort de la plupart des interprètes est d'avoir considéré isolément et sans la relier aux réflexions précédentes la maxime de Métrodore expliquant la pensée d'Épicure : « C'est dans le ventre que la raison se conformant à la nature a son véritable objet. »

L'effort de M. Guyau tend à légitimer non pas la recherche du plaisir quand même, mais la façon dont Épicure la comprenait. Il pense qu'on a mal vu son système, qu'on l'a défiguré, qu'une interprétation incomplète, maladroite ou malveillante l'a présenté sous un faux jour; il n'est pas corrupteur, ainsi qu'on l'a proclamé, car le plaisir final qu'il propose au sage est tellement épuré que, pour y atteindre et le goûter, il faut user envers soi-même d'une sévère et constante discipline.

D'autre part, on a reproché à Épicure un défaut de logique : dans sa doctrine, comme dans toute doctrine utilitaire, il existe souvent un rapport d'opposition entre la fin donnée et les moyens. C'est ainsi qu'Épicure est contraint, pour laisser le bonheur à la portée de tous, d'en exclure tout élément difficile à se procurer, comme les richesses, le luxe, les honneurs, le pouvoir.

Il va donc établir une distinction entre les *désirs,* les uns naturels et nécessaires, les autres naturels et non nécessaires, les autres enfin ni naturels ni nécessaires, mais naissant d'une opinion vaine. Le plaisir vraiment désirable semble n'être plus autre chose que la sensation produite par le strict contentement d'un besoin. Aristippe nous montrait l'homme assailli par des désirs innombrables : Épicure l'en a délivré; il ne reste plus en lui que deux désirs, et, partant, deux plaisirs, celui de manger et celui de boire. Mais manger et boire quoi? Des mets raffinés? Non pas; simplement ce que veut la nature pour que le ventre ne souffre pas : un peu de pain et d'eau.

Mais entre le moment où l'on satisfait l'appétit et celui où il reparaît, n'y aura-t-il plus de bonheur? Il y a là un grand vide. Aristippe la comblait par tous les plaisirs quels qu'ils fussent. Il fallait que l'homme fût *en mouvement;* il ramenait toute jouissance et en général toute sensation à un mouvement : la douleur était un mouvement rude, le plaisir un mouve-

ment doux, le repos qui succède toujours aux mouvements et les sépare l'un de l'autre, c'était la non-jouissance, l'absence de plaisir et de douleur, le vide.

Épicure modifie la théorie : le mouvement est sans doute le point de départ du plaisir. Mais tout mouvement a un but, ce but, c'est le contraire du mouvement, le repos; quand l'organisme réparé par la nourriture a retrouvé les atomes perdus, il y a équivalence entre l'avoir et la dépense, donc repos, absence de peine, santé. Le mouvement ne vaut que par le repos qui le précède et le suit. Épicure en vient à cette proposition, paradoxale au premier abord : que, tout compté, les longues maladies renferment plus de jouissances que de peines.

Mais le plaisir, objecte-t-on, est variable, instable, fugitif. Épicure recommande de chercher au fond de tous les plaisirs le durable et le *même*. Le dernier précepte d'Aristippe est celui-ci : « Change, c'est-à-dire vis dans le temps. » Le précepte d'Épicure est le suivant : « Reste le même, » c'est-à-dire : « Autant que possible, vis hors du temps. »

Il n'y a point du reste que les plaisirs de la chair : ceux de l'âme entrent en compte dans le total de la volupté et du bonheur. La sérénité intellectuelle et morale a la même importance que l'apaisement des entrailles affamées. Le plaisir de l'esprit n'est pas complètement à part; c'est le plaisir de la chair plus ou moins modifié par l'idée de présent et d'avenir; plaisir supérieur à celui du corps, mais constitué par le même élément, la non-souffrance, l'ataraxie, la santé; l'ataraxie de l'âme est bien supérieure à la non-souffrance du corps, car elle s'accroît et se nourrit à la fois de son passé, de son présent et de son avenir.

Or quelles sont les causes des troubles et des fatigues de l'esprit? L'ignorance du monde extérieur et, par suite, la superstition. La science est donc nécessaire; la physique a une haute portée morale. Épicure croit tenir enfin la clef du bonheur, à lui livrée par la science. Mais la science lui démontre le déterminisme de la nature, la contingence de l'homme et sa dépendance. Il recherche donc un principe qui échappe à la fatalité.

M. Guyau expose avec une lucidité et une autorité de démonstration excellentes cette phase nouvelle de l'évolution d'Épicure. On y voit dans sa forme sérieuse l'ingénieuse hypothèse des *clinamen*, qui n'est que la déduction logique des deux causes du mouvement reconnues par Épicure : le choc et la pesanteur. Mais le choc n'est pas une cause nécessaire; Épicure ramène à la spontanéité la cause première du monde, et de cette conception sortent deux conséquences : l'infinité des mondes et la liberté de l'homme. Il établit la responsabilité, et s'il n'abolit pas entièrement le hasard, il le restreint tout au moins à l'imprévu, à l'indéterminable; mais, derrière cet imprévu, il y a une cause.

Quelle sera l'attitude de l'épicurien digne de ce nom en face de la mort? L'idée dominante de la philosophie d'Épicure, c'est l'idée d'affranchissement, de libération intellectuelle et morale. Épicure s'efforcera d'affranchir l'homme de la nécessité dernière, de l'arracher à la sujétion de la mort même en lui ôtant la crainte de la mort. Et pour cela, il doit démolir toutes les croyances superstitieuses infiltrées dans l'esprit des hommes, toutes les images effrayantes de la vie souterraine. Épicure ne veut pas laisser la terreur, mais il ne veut pas non plus supprimer l'espérance; il nie l'enfer, conception dérivée de cette vie, mais il laisse ouvertes les hypothèses d'une existence meilleure, *céleste*.

Après avoir méthodiquement étreint toutes les difficultés de la métaphysique épicurienne, M. Guyau saisit avec une égale fermeté les questions pratiques de la morale. Les vertus privées et publiques, le courage et la tempérance, l'amour et l'amitié, Épicure les a proposées au sage; ses conceptions sont plus élevées que ne l'ont fait penser ses adversaires. M. Guyau réhabilite le vieux philosophe. Ses idées sur la justice et le contrat social n'ont pas une moindre importance. Le philosophe français les commente avec une érudition large, qui n'a rien de lourd, car il n'en fait pas étalage; il en offre au lecteur le suc délicat et nourrissant, et il me semble qu'il ait dû beaucoup apprendre, tant sa science se livre avec facilité à celui que l'auteur instruit.

La dernière partie de ce livre, si honorable pour la philosophie française et pour son auteur, comprend une étude développée sur les successeurs modernes d'Épicure : Hobbes et Gassendi, La Rochefoucauld, Spinoza, Helvétius, et se termine par deux chapitres fins et profonds à la fois sur l'esprit épicurien en France au XVIIIe siècle et sur l'épicurisme contemporain.

L'œuvre de M. Guyau est originale, elle est une restauration, une restitution si l'on aime mieux, de la véritable doctrine d'Épicure; c'est un livre qui restera.

P. Z.

Le Mécanisme de l'entendement. Essai de psychologie évolutionniste, par Calixte Rachet. Brochure in-12. Paris, Auguste Ghio, 1885. — Prix : 2 francs.

A la page 70, — c'est la dernière, — nous lisons : « Ce travail résume un ouvrage plus important du même auteur. » Or, de deux fautes l'une : ou bien M. Rachet a manqué à la logique, une théorie, présentée en quelques pages, ayant, pour le philosophe, la même valeur, ni moindre ni plus grande, que la même théorie développée dans un ou plusieurs in-8°; ou bien il a manqué à la langue, les mots : *plus important* n'ayant jamais signifié, que nous sachions : plus volumineux. Et pourquoi a-t-il ajouté : *du même auteur*? Quoi qu'il en soit, on peut ne pas désirer avec trop d'impatience la publication du grand ouvrage, le petit résumé ne résumant rien qui appelle l'attention, rien qui ait de l'importance.

Rien qui appelle l'attention! s'écriera M. Rachet, mais la thèse est empruntée à Hœckel. — C'est précisément parce que la thèse est empruntée qu'il est inutile de lire la brochure de M. Rachet.

A moins pourtant qu'on ne soit disposé à s'intéresser

au bonheur qu'il éprouve. Le matérialisme lui est une sorte d'enchantement. Il trouve « quelque chose d'étrange », mais aussi « quelque chose de merveilleux » dans la matière vivante et pensante. Il est bien un peu « désorienté » devant « cette *matière*, — et la phrase, dans son texte, est imprimée en lettres italiques, — cette *matière qui perçoit les choses parce qu'une modification d'elle-même correspond aux choses et que cette modification est la perception même* ». Mais s'il ignore ce qu'est la matière et ce qu'est la force, il sait que « la conscience est dans la vie », que « la vie est dans le mouvement », que le « mouvement est un état de la matière affectée par la force », et il est « satisfait », puisque le phénomène de la pensée est ramené « à ses éléments différentiels, à certains mouvements de la matière s'effectuant d'après les mêmes lois que les mouvements moins complexes ou plus tangibles que nos sens nous montrent chaque jour ».

F. G.

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

Les Mensonges conventionnels de notre civilisation, par A. Nordan. Ouvrage traduit sur la douzième édition allemande, par Auguste Dietrich. Paris, W. Hinrichsen, 1886. Un vol. in-8°. — Prix : 6 francs.

Ce livre, qui a eu un grand retentissement en Allemagne, devait être traduit en français. Il l'est enfin, après l'avoir été dans presque toutes les autres langues de l'Europe. La traduction est, d'ailleurs, faite de main de maître, et, en le lisant, on croirait lire un texte original.

M. A. Nordan, après une préface et un chapitre dont le titre, *Mané, Thécel, Pharès*, indique assez le sujet et le ton, passe en revue les différents mensonges contre lesquels il est parti en guerre. Le mensonge religieux, le mensonge monarchique et aristocratique, le mensonge politique, le mensonge économique, le mensonge matrimonial, et divers petits mensonges qui ne valent pas l'honneur d'avoir chacun son chapitre à part.

La conclusion, intitulée *Harmonie finale*, peut se résumer en cette phrase que je lui emprunte : « La solidarité ne doit pas seulement devenir la source de toute morale, il faut encore qu'elle devienne la source de toutes les institutions. »

On peut contester la possibilité pratique des idées de l'auteur; on peut, au nom des vieilles croyances, les attaquer et les maudire; il est impossible de n'être pas frappé de leur grandeur et de leur à-propos. Elles sont, dans bien des cas, comme la formule des besoins et des aspirations inquiètes de la société moderne. L'auteur ne fait, d'ailleurs, aucun appel à la violence. Il n'est pas de ceux qui pensent que la fraternité doit débuter par l'égorgement.

M. Dietrich, qui nous donnait naguère une édition des poésies de Jacques Richard, que j'ai eu le plaisir de signaler ici même, a rendu un nouveau service à la France intellectuelle en menant à bien cette traduction.

B.-H. G.

Les Constitutions d'Haïti (1801-1885), par Louis-Joseph Janvier, docteur en médecine, etc., etc. Avec le portrait de l'auteur et une carte d'Haïti. Paris, C. Marpon et E. Flammarion, 1886. Un vol. in-8°.

J'ai déjà eu l'occasion, à propos d'un livre intitulé *Haïti aux Haïtiens*, de dire ce que je pense du patriotisme et du talent de M. Louis-Joseph Janvier. Je ne saurais mieux faire aujourd'hui, pour donner une idée juste du but qu'il a poursuivi en écrivant ce nouvel ouvrage sur les Constitutions de « la France noire », que de rapporter ce passage de sa post-face. « Le milieu où je naquis, le milieu où je vis, les études que j'ai faites, tout m'oblige à persévérer dans la mission que je me suis donné : grandir ma race, éclairer mon pays... La France est la mère des républiques. Elle était à York-Town en 1781. Par le rayonnement de ses idées, elle a enfanté les républiques de l'Amérique latine. Elle les instruit encore : elle continue de faire, à ses risques et périls, selon la belle expression de Michelet, les affaires du genre humain. J'ai été honoré de l'amitié féconde de quelques-uns de ses penseurs les plus éminents et admis dans leur intimité magistrale; j'ai retenu les enseignements de ses fils les plus nobles par l'idée, les plus puissants par la parole... J'ai vécu mes vingt-deux premières années dans mon pays, en contact immédiat et journalier avec des artisans, des soldats, des paysans, des lettrés. Ils m'ont tout raconté : leurs luttes et leurs défaites, leurs espérances et leurs désespoirs, leurs joies et leurs douleurs. J'estime qu'il est de mon devoir de livrer bataille aux doctrines de leurs anciens exploiteurs. Je me sens entièrement un homme du peuple, un vrai paysan; je suis l'aboutissant d'une longue série d'êtres opprimés et endoloris. De là le ton amer de ce livre. Il dit âprement l'âpre vérité que réclamait Danton pour fortifier l'âme de la patrie. Il contient les lamentations des humbles, des souffrants, des muets, la plainte de la

nation trop souvent trahie depuis 1806 par ceux en qui elle avait mis tout son espoir. »

On comprend qu'un livre politique conçu dans cet esprit doit avoir un immense retentissement dans la patrie de l'auteur, et l'on s'en félicite doublement parce que l'œuvre en elle-même est bonne et qu'elle est faite par un intelligent ami de la France. B.-H. G.

Essai sur l'instruction populaire dans ses rapports avec l'éducation économique et sociale, par ÉMILE COSSON, avocat à la Cour de Paris. Un vol. in-12. Paris, A. Durand et Pedone-Lauriel, 1886.

Démocratie oblige. Il faut apprendre à exercer le droit que l'on possède de participer au gouvernement de la chose publique; et ce n'est point tout: à moins de faire de l'État une sorte de providence, il faut apprendre encore à se gouverner soi-même, apprendre à épargner, à produire, à échanger ses produits. M. Cosson, qui veut qu'on se préoccupe de l'éducation de l'intelligence et de celle de la volonté, veut aussi qu'on songe à répandre certaines connaissances. Il parle, dans la première partie de son livre, de l'enseignement à l'école, enseignement qui serait à modifier quelque peu; et, dans la seconde, d'un enseignement supérieur populaire. Il préconise le programme adopté par une société qui s'est récemment formée sous le nom de *Société d'enseignement économique*, et qui, autorisée par arrêté préfectoral du 8 novembre 1884, a déjà ouvert des cours dans trois écoles communales de Paris. Il donne d'excellentes raisons de la nécessité de l'enseignement, en effet, des matières portées à ce programme, et qui sont : 1° l'économie politique, les institutions de prévoyance et la coopération, l'hygiène industrielle, le droit industriel, le droit commerciale; 2° la géographie économique, l'histoire du commerce français, celle de l'industrie; 3° l'histoire nationale, le droit public, le droit civil usuel; 4° la littérature et l'esthétique dans ses rapports avec l'industrie. Les raisons données par M. Cosson sont à peser. F. G.

Les Questions sociales contemporaines. *Comptes rendus du concours Pereire et études nouvelles sur le paupérisme, la prévoyance, l'impôt, le crédit, les monopoles, l'enseignement,* par ADOLPHE COSTE, avec la collaboration, pour la partie relative à l'enseignement, de MM. Burdeau et Arréat. Un vol. in-8°. Paris, Félix Alcan et Guillaumin et Cie, 1886 — Prix : 10 francs.

D'entre les ouvrages qu'a publiés M. Coste, nous n'en connaissions qu'un seul, *les Conditions sociales du bonheur et de la force*, et cet ouvrage nous avait déplu. L'auteur corrigeait Malthus et répétait Auguste Comte; il parlait d'un départ entre les unions fécondes et les unions stériles de par les prescriptions de l'hygiène; il rêvait de la prédication de la religion positiviste; déjà, pour l'assurance du bonheur de tous et la régularisation de dépense de la force sociale, il voyait se construire, dans chaque commune, le temple-bibliothèque-musée où des savants ministres viendraient présider au culte du dieu-humanité. Nous le tenions pour un utopiste. Il l'est, sans doute, — et ceci soit dit comme entre parenthèse: n'est pas utopiste qui veut; peu d'utopies qui n'impliquent pas nécessairement, de la part de qui les construisent, un cœur généreux; — il l'est, il le demeure à de certains égards, mais quel sens pratique ne possède-t-il pas en même temps? Son analyse de trois des questions soumises au concours par M. Isaac Pereire, sa discussion des solutions proposées par plusieurs des concurrents ne prouvent pas seulement une grande connaissance des sujets et beaucoup de lecture, elles prouvent encore un véritable don d'observation : ses qualités d'observateur, il les a appliquées à l'examen des effets des relations des hommes entre eux, à l'examen des conséquences morales de ces relations, conséquences lointaines, prochaines ou déjà manifestées; et ses observations, il les a encore fait porter, ce qu'on néglige de faire trop souvent, sur les passions des individus, étant donnés leur caractère propre, leur éducation, le milieu dans lequel ils vivent, le métier même auquel ils se livrent.

Le livre est mal fait, diront quelques-uns? Mais non, il n'y a pas de livre. De cela, nous ne faisons pas un reproche à l'auteur, nous reconnaissons qu'il ne pouvait guère procéder autrement qu'il n'a fait. Son volume n'est rien qu'une suite d'études critiques, la plupart ayant déjà paru dans le journal *le Globe;* elles ne se tiennent pas; la sixième complète pourtant en quelque sorte la troisième, comme la dixième complète la huitième; on cherche alors pour quelles raisons elles ont été disposées dans l'ordre qu'indique la table des matières et l'on ne les devine pas; qu'importe, puisque les études, prises en elles-mêmes, ont chacune leur intérêt propre. M. Coste eût souhaité de pouvoir recomposer, ou à peu près, le rapport d'ensemble qui n'a pas été publié; même il s'est adressé au premier des secrétaires du concours pour avoir, tout au moins, quelques indications touchant ceux des mémoires, récompensés ou non, que les auteurs n'ont pas fait éditer, et M. Saléta s'est vu obligé, ce qui se comprend, de lui refuser communication des diverses parties du rapport; nous ne regrettons pas, pour notre part, qu'il ait essuyé ce refus : c'est moins, en effet, le compte rendu des travaux qui doit exciter de la curiosité que la soutenance de certaines thèses, que les controverses auxquelles il était juste qu'elles donnassent lieu. Or, M. Coste, et, avec lui, M. Arréat, de la *Revue philosophique*, M. Burdeau, l'un des traducteurs des philosophes anglais, aujourd'hui député, n'ont pas omis de faire des allusions très directes à toutes les théories émises de notre temps, aussi bien par les concurrents que par les autres, au sujet de la réforme théorique ou pratique des impôts, au sujet de l'extinction du paupérisme, au sujet de la démocratisation, si l'on veut, du crédit, au sujet enfin de l'enseignement.

Les onze premières études sont dues à la plume de M. Coste. La première, *le Paupérisme et les assurances*

ouvrières, est une réfutation du mémoire de M. Baron, le lauréat qui a obtenu le premier prix dans la question du paupérisme. La deuxième, *la Question sociale suivant l'école de Proudhon*, une réfutation du travail de M. Chevalet; la troisième a pour objet *la Réforme des impôts*, et le travail de M. Chauveau y est discuté incidemment, ainsi que celui de M. Chevalet. Les deux premières sont excellentes, nous aimons moins celle-ci. Rapprochons-en la sixième étude, à propos du mémoire de M. Amelin; elle est intitulée *le Libre-échange à l'intérieur et à la frontière*. La quatrième touchant *l'Organisation officielle de la prévoyance*. M. Coste ne partage pas plus les opinions de M. Matrat que celles de M. Baron : le succès de l'assurance ouvrière ne sera dû qu'à l'initiative privée; la prévoyance obligatoire se traduirait par une augmentation d'impôts. Cette quatrième étude complétait la première; la cinquième les complète toutes deux; en traitant de *l'Organisation libre de la prévoyance et du crédit*, en discutant le projet de MM. Tourasse, Piche et Lafargue, en parlant après M. Léon Say de la caisse d'épargne de Milan, des banques populaires italiennes, M. Coste montre ce que permet la liberté quand on en sait user. Dans la septième étude, *le Correctif nécessaire du droit de propriété*, il répond à MM. Baron et Fauconnier, qui n'ont pas laissé de conclure au collectivisme; ils voudraient voir augmenter les droits de succession, ils ont souci de la crise agricole, et relever les taxes de douanes sur les céréales, sur les bestiaux, serait d'une saine politique économique. Non, réplique notre auteur; il faut individualiser de plus en plus la propriété, et la liberté avec la concurrence, voilà les deux grands correctifs. La huitième étude, à propos du travail de M. Hiernaux, a pour titre : *Organisation du crédit au travail*, et la dixième, dans laquelle se trouve discuté le travail de M. Hourier, est intitulée : *l'Influence des monopoles sur l'intérêt des capitaux et le taux des salaires;* dans toutes deux, la liberté des banques est préconisée; dans la dernière, incidemment il est parlé du monométallisme. Les neuvième et onzième étaient inédites; celle-là enferme un projet relatif à l'hypothèque mobilière, et celle-ci continue le travail même qu'avait présenté l'auteur; elle porte au reste le même titre : *Hygiène sociale contre le paupérisme.*

Quatre études encore, une de M. Burdeau et trois de M. Arréat; M. Burdeau critiquant le mémoire de M. Arréat, et M. Arréat, les mémoires de Mlle Ladreyt, de MM. Cucheval-Clarigny et Hippeau. Toutes les questions à l'ordre du jour sont abordées : celle du droit de l'État et du droit des familles; celle de la gratuité pour tous les degrés de l'enseignement; celle de la part qu'il conviendrait de faire à la philosophie ou à l'histoire, aux langues mortes ou bien aux sciences; celle du baccalauréat et celle d'un enseignement tenant le milieu entre l'enseignement primaire et l'enseignement secondaire; celle des facultés transformées en universités. Nous en passons.

L'économie politique n'est pas de la littérature, elle n'est pas pour cela ennuyeuse, et de jour en jour elle exerce un plus vif attrait. C'est qu'on aspire à réformer, qu'on est révolutionnaire malgré soi, sans s'en douter et pour le plaisir inconscient de révolutionner. Il y a de cela un peu.

Il faut étudier, observer, méditer, il faut lire des ouvrages didactiques et des études critiques comme celles de M. Coste; mais que le désir si recommandable du mieux ne nous rende pas imprudents, et gardons-nous, après avoir été pendant tout près d'un siècle des conservateurs quand même, de vouloir tout modifier, tout transformer d'un semestre à l'autre.

F. G.

SCIENCES NATURELLES, PHYSIQUES, MATHÉMATIQUES

— Sciences occultes —

— Sciences appliquées à l'industrie — Technologie —

Histoire des sciences mathématiques et physiques, par M. Maximilien Marie, répétiteur de mécanique à l'École polytechnique. Tomes VII et VIII : de Newton à Euler, et d'Euler à Lagrange. Paris, Gauthier-Villars, 1885-1886. — Prix de chaque volume : 6 francs.

M. Marie approche du terme de ce vaste travail, si intéressant et si instructif. A mesure que l'on s'avance vers notre époque, l'histoire des sciences devient plus compliquée, mais les questions de principes ne subissent pas un développement correspondant; les diverses branches du savoir se spécialisent et sont traitées séparément dans des ouvrages que les intéressés savent se procurer ou trouver dans les bibliothèques. C'est ce qui permet aux auteurs qui se placent à un point de vue général, c'est-à-dire qui se préoccupent surtout des principes et des méthodes, de ne pas s'étendre outre mesure sur les travaux scientifiques des XVIIIe et XIXe siècles, bien que ce soient les plus féconds en découvertes.

Le tome VII est consacré surtout à l'histoire de la découverte du calcul différentiel et intégral et de ses principales applications. La part que Leibniz et les

Bernouilli d'un côté, Newton et ses élèves de l'autre, y ont prise est très clairement exposée, et, à vrai dire, ce point, qui a été rendu obscur par des historiens passionnés ou incompétents, n'était pas difficile à élucider le jour où un savant véritable et sans parti pris voudrait se donner la peine de parcourir les pièces du procès. C'est bien Leibniz qui est l'inventeur des nouveaux calculs; mais Newton était en possession d'une méthode secrète, un peu plus ancienne, qui lui permettait de ne rien emprunter à son rival. Le reste des deux volumes est consacré à une cinquantaine de savants de second ordre, dont quelques-uns ont cependant fait des découvertes capitales et originales, consignées aujourd'hui, sans noms d'auteurs, dans nos ouvrages classiques. Citons surtout Maclaurin et d'Alembert. Vient ensuite le grand Euler, dont on peut dire qu'il a donné, par l'immensité de ses travaux, aux sciences mathématiques, l'apparence qu'elles ont aujourd'hui, mais à qui M. Marie (qui n'aime pas les algébristes purs) fait la part visiblement trop petite. Dans le volume suivant, nous verrons apparaître Lagrange et Laplace.

L'Astronomie. Revue d'astronomie populaire, de météorologie et de physique du globe, par CAMILLE FLAMMARION. Paris, Gauthier-Villars. Un vol. in-8° d'environ 500 pages, 4e année (1885). — Prix : 12 fr.

Cette publication, qui, pour être populaire, n'en est pas moins à la hauteur de la science, se compose d'études sur les questions fondamentales d'astronomie et d'articles sur les faits astronomiques et terrestres de l'année. Sous ce dernier rapport, le volume offre moins d'intérêt que ceux des années précédentes; car il n'y a pas eu, en 1885, de grandes comètes ni autres phénomènes extraordinaires dans le ciel, ni même de grands cataclysmes sur terre. Les chapitres les plus remarquables sont relatifs aux tremblements de terre, aux trombes, au mascaret, aux protubérances solaires et aux conditions de la vie dans l'univers.

Causeries scientifiques, par HENRI DE PARVILLE. 23e et 24e années. Paris, Rothschild, 1884-1885. — Prix de chaque volume : 3 fr. 50.

M. de Parville est certainement l'un des vulgarisateurs scientifiques les plus agréables à lire. C'est aussi, lorqu'il reste dans son domaine d'ingénieur-mécanicien et électricien, l'un des plus exacts. Les chapitres qu'il consacre à divers moteurs nouveaux, aux accumulateurs électriques, à la navigation aérienne ne laissent rien à désirer. Mais il aime aussi à s'occuper des grandes questions d'hygiène, des méthodes thérapeutiques, de la fièvre typhoïde, de la rage, du choléra, etc., et alors sa supériorité disparaît : son allure est hésitante, et il lui échappe des erreurs qu'un médecin praticien, connaissant les habitudes du corps humain sain et malade, ne laisserait pas passer. Ces deux volumes résument d'ailleurs très bien le mouvement scientifique des années correspondantes.

Les Astres grandissants, par M. GEORGE. Paris, Aug. Ghio, 1885. Une broch. in-18 de 79 pages.

L'auteur, qui paraît chef d'un groupe spirite, s'imagine que les esprits lui ont enseigné quelque chose de neuf et d'original. On sait qu'il a été affirmé souvent que les pratiques spirites ne rendent jamais rien au delà des conceptions et du savoir des assistants. Le quelque chose de neuf en question, c'est que les mondes grandissent tous par l'effet des chutes d'étoiles filantes et d'aérolithes, et que ces accroissements auront à la longue des conséquences très importantes. M. Georges s'est manifestement trompé : il n'y a rien là de neuf; cette notion est familière à toutes les personnes qui se sont occupées d'astronomie, et si les savants ne s'inquiètent pas encore des conséquences des changements lents de volume et de masse des astres, c'est que ces changements sont excessivement lents et que nous ignorons encore si leurs effets ne sont pas balancés ou dépassés même par ceux d'autres phénomènes cosmologiques.

Dr L.

Les Microbes, les ferments et les moisissures, par E. TROUESSART. Un vol. in-8° de la Bibliothèque scientifique internationale. Paris, 1885. Félix Alcan, éditeur. — Prix : 6 francs relié.

Le livre que publie M. Trouessart répond à une préoccupation trop actuelle et trop vive pour n'être pas bientôt très répandu. Le microbe est le roi du jour, un roi cruel, un tyran ; les physiologistes lui ont déclaré la guerre, M. Pasteur est le général en chef de cette troupe d'élite qui combat contre l'armée sans cesse renaissante de cette myriade d'ennemis invisibles, et le public, dont la vie même est l'enjeu de la lutte, suit d'un œil très attentif les progrès des savants qu'il appelle avec raison des bienfaiteurs.

M. Trouessart passe en revue tous les genres de parasites qui mettent en péril la vie des animaux.

Avec une sobriété et une clarté remarquables, il décrit et classe les microbes, analyse de la façon la plus précise leur mode de formation, de génération et de développement; et indique, pour la plupart des cas, la méthode la plus favorable pour les détruire ou tout au moins pour les atténuer et les rendre inertes, inoffensifs.

L'auteur examine d'abord les champignons et les moisissures, depuis ceux qui attaquent les plantes, blé, graminées, pommes de terre, vigne, et ceux qui se développent sur le cuir et les fruits secs, jusqu'aux parasites de la peau et des muqueuses de l'homme et des animaux.

Puis il étudie les ferments : fermentation alcoolique et ferment du vin, levure de bière, levure du pain.

Il aborde ensuite le chapitre des microbes proprements dits ou *bactéries*. Et c'est une surprise pour

les ignorants que de se voir entourés par cette multitude de petits monstres qui se partagent la tâche de détruire le monde : microbes du vinaigre et du vin, microbes de l'urine, du lait et de ses dérivés, beurre et fromage (la fermentation putride réserve de jolies surprises aux amateurs de gibier faisandé); microbes des eaux sulfureuses, microbes du salpêtre et de la calvitie, etc., etc. — Microbes partout et dans tout.

Un chapitre non moins curieux est celui qui est consacré aux microbes des maladies des animaux : charbon ou sang de rate, choléra des poules, rouget des porcs, et enfin microbes de ces deux terribles maladies : la morve et la rage.

Mais la partie qui attire tout de suite le lecteur novice en ces matières et qui l'impressionne le plus fortement, c'est l'examen des microbes des maladies de l'homme.

M. Trouessart nous fait connaître des particularités bien étranges sur le microbe virulent de la salive de l'homme sain! C'en est effrayant.

L'homme bien portant secrète parfois une salive virulente, au point qu'injectée sous la peau des lapins en bonne santé, elle y détermine les plus graves accidents, voire la mort de l'animal. Un des naturalistes, auteurs de cette découverte, l'Américain Sternberg, a constaté cette redoutable propriété dans sa propre salive!

Comment n'être pas curieux de savoir l'origine et les mœurs du microbe de la carie dentaire, alors que tant de personnes en sont victimes?

Puis défilent en rangs serrés les bataillons épouvantables des microbes de la fièvre jaune, du choléra, du croup et de la coqueluche, de la phtisie et de la lèpre, de la pneumonie, de l'érysipèle, etc., etc.

Ce n'est pas réjouissant, mais c'est instructif, et rien ne peut mieux nous intéresser, puisque ce sont nos ennemis intimes qui nous sont dévoilés. M. Trouessart expose dans la dernière partie de son livre la défense contre les microbes, tant au point de vue préventif qu'au point de vue curatif. Il donne de très curieux détails sur les expériences de culture et de vaccination inaugurées et perfectionnées par l'illustre Pasteur, et accorde aux élèves du maître, MM. Chamberland et Roux, la part qui leur revient dans ces recherches aussi périlleuses qu'utiles.

Les conclusions naturelles de ce savant et clair ouvrage, c'est l'indication des mesures d'hygiène les plus efficaces touchant l'alimentation et l'habitation.

Nous ne saurions trop recommander à l'attention des pères de famille et des chefs d'institution ce livre de vulgarisation, que l'habileté de M. Trouessart rend d'une intelligence facile et d'une lecture attachante. De nombreuses figures complètent le texte et le font plus concret. PZ.

SCIENCES MÉDICALES

Magnétisme et hypnotisme. *Exposé des phénomènes observés pendant le sommeil nerveux provoqué au point de vue clinique, psychologique, thérapeutique et médico-légal, avec un résumé historique du magnétisme animal,* par le Dr A. Cullerre, membre correspondant de la Société médico-psychologique, *avec 23 figures intercalées dans le texte.* 1 volume in-12. Paris, librairie J.-B. Baillière et fils, 1886.

Point de discussions ni de critiques : M. le docteur Cullerre expose simplement les divers phénomènes, qu'ils se produisent spontanément ou qu'ils soient provoqués; il dit les théories émises pour les expliquer, les unes relevant de la physiologie, les autres de la psychologie; il énumère les applications possibles, ou déjà réalisées, de l'hypnotisme à la thérapeutique; il parle enfin des conséquences de la situation spéciale et anormale créée par le sommeil nerveux au point de vue civil et criminel.

Pas de critiques, venons-nous d'écrire; ce n'est point à faire entendre que l'auteur se soit abstenu de tout jugement : il juge, quand il distingue entre ce qui est pur charlatanisme et ce qui est l'objet d'observation et d'expérimentation; il juge, lorsque, rapportant l'ingénieuse remarque de Braid, remarque qui a été comme le point de départ des recherches des physiologistes de notre époque, il rejette ce qu'il appelle les illusions phrénologiques du chirurgien de Manchester; il juge encore, quand il ne laisse pas de formuler des réserves à propos de l'explication par la force neurique rayonnante, par l'ondulationisme; encore des jugements touchent ces affirmations trop absolues de quelques-uns que la responsabilité des hypnotisés serait nulle et leur conscience comme annihilée; et encore des réserves au sujet de ces assertions : qu'il ne serait pas juste de dire que nous avons un cerveau, qu'il vaudrait mieux dire que nous en avons deux. Il n'en est pas moins vrai qu'il ne combat aucune des thèses récentes; ce n'était pas, au reste, son dessein. Présenter comme un inventaire des travaux scientifiques, auxquels l'hypnotisme a donné lieu dans ces vingt dernières années, a été l'unique tâche qu'il se soit proposé de remplir.

L'ouvrage est divisé en douze chapitres.

Dans les deux premiers, *le résumé historique,* comme il dit, *du magnétisme animal;* au troisième, les premières recherches et les premières considérations générales de MM. Broca, Guérineau, Azam, Dumar-

quay, Giraud-Teulon, Gigot-Suard; au quatrième, la définition de l'hypnotisme, la distinction des trois états nerveux, l'indication des procédés auxquels on peut avoir recours pour provoquer le sommeil nerveux; aux deux chapitres suivants, l'analyse des phénomènes de motibité, de sensibilité; aux deux suivants encore, les phénomènes de suggestion : hallucinations négatives et suggestions inhibitoires, suggestions à échéance plus ou moins éloignée; puis vient l'exposé des conclusions présentées par MM. Bernheim, Dumontpallier, Ch. Richet, Féré, Binet, Brown-Séquard, par M. Ribot également.

On s'occupe beaucoup de l'hypnotisme à Nancy; c'est M. Bernheim, c'est M. Liégeois qui en étudient les effets et les conséquences. Et lors de la rentrée des tribunaux, M. Thomas, substitut du procureur général à la Cour d'appel, prenait comme sujet de discours : *les Procès de sorcellerie et la suggestion*. M. le docteur Cullerre ferme son livre sur cette page : « Il y a cent ans qu'on sait produire le somnambulisme, que de nombreux individus très divers par leur caractère, leur intelligence, leur moralité, se sont adonnés aux pratiques magnétiques et hypnotiques, et l'on est encore, pour faire toucher du doigt le danger de ces pratiques, à invoquer des expériences de cabinet. Écartons résolument, au nom du simple bon sens, cette hypothèse qu'on pourrait être hypnotisé malgré soi, à son insu, par surprise; hypothèse très propre à servir de thème à de brillantes discussions académiques, mais qui, prise au pied de la lettre par le commun des esprits, aurait pour effet de les fausser en leur faisant admettre la possibilité de phénomènes qui n'ont jusqu'ici défrayé que les œuvres d'imagination les plus fantaisistes. Ne laissons pas croire que, parce que quelques savants ont découvert et étudié de nouveaux faits biologiques, la vie va devenir un conte d'Hoffmann ou d'Edgar Poë, où hypnotiseurs et hypnotisés se livreront à un chassé-croisé universel dans un rêve fantastique. Oui, nous devons l'affirmer, le crime hypnotique est possible; mais nous devons nous empresser d'ajouter que l'hypnotisme n'augmentera pas le nombre des scélérats. Les scélérats, d'ailleurs, sont des esprits trop vulgaires pour rechercher en masse, pour l'exécution de leurs forfaits, les procédés qui exigent une certaine virtuosité. Ces derniers resteront toujours l'apanage de quelques gredins d'élite dont l'existence problématique ne doit créer d'inquiétudes à personne.

SCIENCES MILITAIRES

Lettres sur l'infanterie. Un vol. in-8°. Paris, Westhauser, 1885.

Lettres sur l'artillerie. Un vol. in-8°, 1886.

Par le prince de Hohenlohe, général d'infanterie, traduites par E. Jaeglé, professeur à Saint-Cyr.

Nous avons déjà rendu compte dans *le Livre* de la série de lettres, sur *les Trois armes*, publiées par un aide de camp de l'empereur d'Allemagne, le prince de Hohenlohe, vétéran des armées prussiennes. La traduction de ces intéressants documents suit son cours. C'est aujourd'hui le tour des *Lettres sur l'infanterie*. Elles seront pour le moins aussi bien accueillies que *les Lettres sur la cavalerie* parues, en français, il y a un an.

L'auteur étudie d'abord, dans plusieurs chapitres, l'instruction individuelle. On ne saurait, il est vrai, comparer le soldat français au fusilier prussien. Malgré cela on pourra tirer de cette première partie des renseignements utiles. Les chapitres suivants sont, à proprement parler, la critique, bienveillante et respectueuse à la vérité, du nouveau règlement prussien. Ils présentent donc le plus haut intérêt pour nos officiers de toutes armes, car l'auteur revient sans cesse à l'action comme sur le champ de manœuvres et sur le champ de bataille de l'infanterie en relations avec la cavalerie et l'artillerie.

Les Lettres sur l'artillerie complètent cette série d'études intéressantes; elles viennent d'être à leur tour traduites en français, et le traducteur a cherché dans son interprétation du texte allemand à se laver du reproche de germanisme qui lui a été fait, peut-être assez justement, à propos de la manière dont *la Nation armée*, le célèbre ouvrage de Von Goltz, a été reproduite en français.

Nous n'avons rien à ajouter à notre précédente appréciation sur le caractère de ces lettres; on y trouve le même genre de causerie familière, les mêmes aperçus originaux; c'est, en un mot, une publication d'une utilité manifeste pour ceux qui veulent creuser et étudier à fond la tactique particulière de chaque arme.

Le volume relatif à l'artillerie renferme un assez grand nombre de lettres traitant de divers épisodes de la campagne de 1870-1871. Nous relevons dans l'une d'elles une appréciation nouvelle et caractéristique qui tend à faire considérer en Allemagne la perte d'une pièce de canon devant l'ennemi, non plus comme une honte, mais presque comme un honneur. Citons textuellement : « Dans les guerres anciennes, on considérait comme honteux pour l'artillerie de perdre des pièces; dans la dernière guerre, on avait

établi ce principe que sacrifier des pièces, dans telle ou telle circonstance, pouvait être honorable. C'est ainsi que la perte d'une pièce unique dans la bataille de Beaune-la-Rolande constitue un fait glorieux entre tous dans l'histoire de l'artillerie du 10e corps d'armée. Il en est de même des pièces que le 9e corps perdit à Amanvillers. Je pourrais même vous citer les noms de deux généraux d'artillerie, ayant tous deux une situation déjà élevée, qui avaient été rivaux et émules dans la dernière guerre. L'un disait à l'autre : Il y a une chose où je vous suis supérieur; j'ai perdu des pièces et vous n'en pouvez pas dire autant. »

S'il est vrai, comme le disait Napoléon Ier, que la tactique doit changer tous les dix ans, peut-être arriverons-nous à modifier du tout au tout, pendant le même laps de temps, nos idées sur bien des choses de la guerre.

L'Armée de Châlons, par A. G., ancien élève de l'École polytechnique. Un vol. in-8° avec carte. Paris, 1885. Baudoin. — Prix : 5 francs.

La catastrophe de Sedan est et demeurera l'épisode le plus saisissant de la campagne de 1870. Aussi a-t-elle été analysée par un grand nombre d'historiens, sans parler de la relation de l'état-major prussien, qui présente encore, du reste, les plus grandes garanties d'exactitude. Malheureusement, ce dernier ouvrage est écrit spécialement au point de vue allemand, et l'on n'y trouve pas toujours la trace de la suite des idées qui ont successivement dominé dans l'esprit des chefs de l'armée de Châlons. D'un autre côté, les écrivains français ont été bien souvent dominés dans leur jugement, soit par des considérations personnelles, soit par des questions de camaraderie ; il en résulte que les faits n'ont pas toujours été présentés sous leur vrai jour et ont quelquefois même été dénaturés.

Quinze ans se sont écoulés depuis cette époque fatale. M. A. G. a pensé qu'il était temps d'essayer de faire la lumière sur les causes multiples et complexes qui ont amené ce grand désastre, de rechercher les mobiles auxquels ont obéi les chefs de l'armée et d'expliquer les incohérences apparentes dont leurs décisions ont été empreintes.

Les conclusions que l'auteur émet à la suite de cette étude sont sévères ; sans vouloir les reproduire toutes, nous citerons la suivante, qui nous paraît suffisamment topique.

« Il n'est pas exact de dire que l'infériorité de nos moyens a été la cause principale de nos désastres. Ils n'ont été amenés que parce que l'armée dans son ensemble n'était pas suffisamment instruite et surtout parce qu'elle n'avait pour la conduire que des chefs médiocres. » C. M.



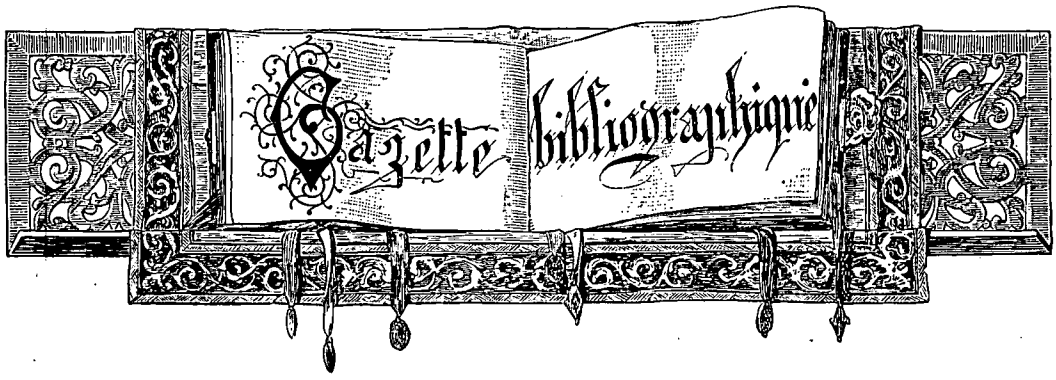

Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois. — Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES ; *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français. — Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province. — Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

INSTITUT

ACADÉMIE FRANÇAISE.

Le travail de concours pour les prix fondés par M. de Montyon (ouvrages utiles aux mœurs) est terminé. L'Académie a décerné ces prix de la manière suivante :

1° Deux prix de 2,000 francs chacun :

A M. Séailles, professeur au lycée Charlemagne, pour son *Essai sur le génie dans l'art ;*

A M. F. de Julliot pour son livre : *Terre de France.*

2° Quatre prix de 1,500 francs chacun :

A M. l'abbé Roux pour ses *Pensées ;*

A M. Léon Nocher, auteur d'un ouvrage intitulé : *Trente-deux ans à travers l'Islam ;*

A M. l'abbé Élie Méric pour son *Histoire de M. Émery et de l'Église de France pendant la Révolution ;*

A M. le baron de Grancey pour son livre : *Dans les Montagnes Rocheuses.*

3° Enfin les ouvrages ci-après ont mérité un prix de 1,000 francs chacun, savoir :

L'Amiral Courbet, par M. Ganneron ;
Les Vies muettes, par M. Léon Allard ;
Le *Cabaret du Puits sans vin*, par M. Louis Morin ;
Trop riche, par Gennevray ;
Récits militaires, du général Ambert ;
L'Enfant des Alpes, par Mme Jeanne Cazin.

Sur la même fondation, l'Académie a décerné deux médailles d'or à deux jeunes poètes dont les œuvre lyriques ont été représentées avec succès sur le théâtre de l'Odéon, *Conte d'avril*, par M. Dorchain, et *Cynthia*, par M. Louis Legendre.

— L'Académie a partagé le prix Lambert entre MM. Ernest d'Hervilly, Alphonse de Launay, auteur d'un livre intitulé : *la Discipline*, et Mlle E. Isnard de Belley, qui, sous le nom de Gabrielle d'Arvor, a présenté au concours Montyon un intéressant volume : *Lucie.*

— Les journaux du Mans annoncent qu'en souvenir de son fils, Mme Piboen a légué sa fortune à l'Académie pour fonder un prix portant le nom « Albert Piboen », qui sera décerné tous les cinq ans à l'auteur du meilleur ouvrage élémentaire sur l'économie politique ou sur une question de morale et d'économie politique choisie par l'Académie.

Cet ouvrage, écrit plus spécialement pour les ouvriers, devra avoir pour but de développer en eux le sentiment de la justice, l'amour du travail et de l'épargne, le respect de la propriété et les principes d'une bonne éducation morale.

Si l'Académie n'accepte pas ce legs, la fortune de Mme Piboen est donnée aux hospices du Mans pour fonder des lits de malades.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 14 mai.

Ouvrages présentés. — Ruelle : *Bibliographie générale des Gaules.* — Quellien : *l'Argot des nomades*

en Basse-Bretagne. — John Evans : *On a military decoration relating to the roman conquest of Britain.*

Séance du 21 mai.

Ouvrages présentés. — Harrisse : *La Colombine et Clément Marot.* — Amari : *les Vêpres siciliennes.*

Lecture. — Note de MM. Bourlier et Pallu de Lessert sur la position de Rusuccurium.

Séance du 28 mai.

Ouvrages présentés. — Ch. Robert : *Monnaies et jetons des évêques de Verdun.* — Croizet : *la Poésie de Pindare et les lois du lyrisme grec.* — De Ronchaud : *le Parthénon.*

Lecture. — Dans cette séance, M. de Nolhac a lu un mémoire sur le *Canzoniere*, autographe de Pétrarque, qu'il vient de découvrir au Vatican. Peu de textes classiques ont soulevé autant de discussions que les œuvres italiennes de Pétrarque. La plus grave a porté sur l'authenticité de l'édition Aldine (Venise, 1501). Alde Manuce et Pietro Bembo ont donné une édition du *Canzoniere* d'après un manuscrit complet qui passait pour l'autographe de l'auteur. Ce manuscrit n'avait pas été retrouvé, et certains critiques avaient cru pouvoir en mettre l'existence en doute; d'autres ont même nié formellement qu'il existât.

M. de Nolhac a établi successivement dans son mémoire : 1° que le manuscrit d'Alde a existé; 2° que, après avoir appartenu à Bembo depuis 1544, il a passé en 1581 dans la bibliothèque de Fulvio Orsini et de là à la Vaticane; 3° que c'est aujourd'hui le manuscrit 3195 du fonds Vatican. L'histoire complète du précieux volume est reconstituée par M. de Nolhac d'après les correspondances privées qu'il a dépouillées dans les archives et les bibliothèques d'Italie. Il a, d'ailleurs, collationné le manuscrit avec l'édition Aldine et a constaté qu'il en était bien l'original.

Communication. — Hauréau : Résultat d'une enquête faite sur les sermons publiés, en 1708, par dom Beaugendre, sous le nom d'Hildebert de Lavardin, évêque du Mans, puis archevêque de Tours dans la première moitié du XIIe siècle. Ces sermons sont au nombre de cent-quarante et un et M. Hauréau, après les avoir tout particulièrement examinés, démontre, en alléguant les témoignages les plus authentiques, qu'ils sont tous, sauf quatre, huit au plus, de Geffroi Babion, de Pierre Le Lombard, de Pierre Le Mangeur, de Maurice de Sully et de quelques prédicateurs moins connus. M. Hauréau avait déjà fait un travail semblable sur les *Mélanges poétiques* d'Hildebert, vrais fouillis de pièces disparates qui sont, pour la plupart, indignes de cet évêque très lettré.

Séance du 4 juin.

Ouvrages présentés. — A. Bailly : *Notice sur M. Egger.* — Bugge : *De l'inscription de Lemnos.* — G. Le Bon : *Voyage au Népal.* — Flach : *les Origines de l'ancienne France.* — Chatelain : *Paléographie des classiques latins* (3e et 4e liv.). — De Clercq : *Catalogue méthodique et raisonné d'antiquités assyriennes.*

Lecture. — Halévy : Mémoire sur le dixième chapitre de la Genèse.

Séance du 11 juin.

Ouvrages présentés. — Viollet : *Établissements de Saint-Louis*, tome IV. — De Pontbriant : *Guerres de religion; le capitaine de Merle, baron de Lagorce et ses descendants.* — Sébillot : *Coutumes populaires de la Haute-Bretagne.*

Lecture. — De Nadaillac : La trépanation dans les temps préhistoriques.

Dans cette séance, M. Schlumberger a communiqué à l'Académie la liste des récompenses votées par le comité des antiquités nationales. Elle a décerné quatre médailles, savoir :

1re médaille, à M. Fichot, pour sa *Statistique monumentale* du département de l'Aube;

2e médaille, à M. P. Durieu, pour son livre sur *les Garçons en Italie;*

3e médaille, à M. l'abbé Albarès, pour différentes dissertations sur l'histoire ecclésiastique de Provence;

4e médaille, à M. H.-F. Delaborde, pour son mémoire sur les œuvres de Rigord et Guillaume Le Breton, historiens de Philippe-Auguste.

Deux mentions honorables ont en outre été décernées à MM. Moranville, Charpin, Feugerolles, Prou, Hellot, L. Grignon, Lebigue.

Séance du 18 juin.

Ouvrages présentés. — Molinier : *les Plaquettes, catalogue raisonné précédé d'une introduction.* — A. Joubert : *la Vie agricole dans le Haut-Maine au XIVe siècle.* — De Boislisle : *Mémoires de Saint-Simon*, tome V.

Lectures. — D'Arbois de Jubainville : Note sur le *fondus* et la *villa* en Gaule. — Thomas : Formation du nom propre Comminge.

Dans cette séance, M. Schlumberger a fait un rapport sur le prix de numismatique Duchalais. Il conclut, au nom de la commission, au partage du prix entre MM. Gariel et Alloys Heiss. Le premier avait présenté au concours un ouvrage intitulé : *les Monnaies royales de France sous la race carlovingienne;* le second une publication sur *les Médailles de la Renaissance.*

— Dans l'une de ses dernières séances, l'Académie a procédé au vote sur l'attribution des prix fondés par le général Gobert, en faveur de l'ouvrage le plus savant sur l'histoire de France.

Le premier prix, de 10,000 francs environ, a été décerné à M. Dufresne de Beaumont pour son ouvrage en trois volume : *Histoire de Charles VII.*

Le second prix, de 1,000 francs, a été décerné à l'ouvrage de M. Fister, chargé de cours à la Faculté

des lettres de Nancy: *Études sur le règne de Robert le Pieux* (996-1031).

— Sur le rapport de M. Meyer, l'Académie vient de décerner le prix de la Grange, d'une valeur de 1,000 francs, à M. Chabaneau, professeur à la Faculté des lettres de Montpellier, pour son poème inédit des anciens poètes de la France.

— L'Académie a enfin décerné le prix Stanislas Julien, d'une valeur de 1,500 francs, au P. Séraphin Couvreur, de la Compagnie de Jésus, pour son *Dictionnaire français-chinois*, contenant les expressions les plus usitées de la langue mandarine.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 22 mai.

Ouvrages présentés. — Belloc : *les Postes françaises.* — Raffalovich : *les Progrès industriels du Wurtemberg.*

Lectures. — Du Puynode : l'Impôt sur le revenu. — Colmet-Daage : M. Rossi à l'École de droit.

Séance du 29 mai.

Ouvrages présentés. — *Annuaire d'économie politique de Bordeaux.* — De Laveleye : *la Propriété collective du sol en divers pays.* — L. Donnat : *la Politique expérimentale.*

Séance du 5 juin.

Ouvrages présentés. — L. Say : *les Solutions démocratiques de la question des impôts.* — De Molinari : *Conversations sur le commerce des grains.* — Perin : *le Patron; sa fonction, ses devoirs, sa responsabilité.*

Lecture. — Barthélemy Saint-Hilaire : Mémoire sur *le Traité de la génération*, d'Aristote.

Séance du 12 juin.

Ouvrages présentés. — Joubert : *la Vie agricole dans la Haute-Marne, de 1335 à 1342.* — Worms : *les Écarts législatifs sous le régime du suffrage universel.* — Le P. Ingold : *Vie de Malebranche.* — Servais : *le Tribunal plébéien, les Lois agraires, la Dictature.*

Lecture. — Sayons : les Bulgares, les Croisés français de Constantinople et Innocent III.

— L'Académie a décerné le prix Bordin, du concours d'histoire. Le sujet était : *les Assemblées provinciales dans l'empire romain.* Le prix a été attribué à M. Paul Guiraud, professeur à la Faculté des lettres de Toulouse, actuellement maître de conférences à l'École normale. M. Guiraud est l'auteur du mémoire inscrit sous le n° 1, portant pour épigraphe : « Le pouvoir le plus immense est toujours borné par quelque coin. » (Montesquieu.)

— L'Académie avait mis au concours pour le prix Bordin (section de philosophie) l'examen critique des systèmes compris sous le nom général de philosophie de l'histoire. Le prix a été décerné à M. Hatzfeld. L'Académie a prorogé à l'année 1886 le sujet proposé d'abord pour 1882 : une histoire des céréales en France avant et depuis 1789. Elle a retiré du concours le sujet proposé par la section d'histoire sur la politique de Charles V et l'a remplacé par celui-ci : « Exposer les institutions politiques, judiciaires et financières du règne de Philippe-Auguste. » (Terme utile : 31 décembre 1888.) Elle a proposé pour l'année 1887 une étude sur Richelieu et le P. Joseph. La section de législation a prorogé pour 1887 le concours sur le barreau anglais et le barreau français, et pour 1888 l'histoire du droit public et privé dans la Lorraine et les Trois-Évêchés, depuis le traité de Verdun en 843 jusqu'en 1789. La section économique a prorogé jusqu'en 1888 l'exposé des faits qui, dans l'antiquité grecque et romaine, prouvent la permanence des lois économiques.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

FRANCE

Nominations de bibliothécaires. — Par arrêté du ministre de l'instruction publique, des beaux-arts et des cultes, en date du 2 juin 1886, et à la suite de la session d'examen qui vient d'avoir lieu, ont obtenu le certificat d'aptitude aux fonctions de bibliothécaire dans les bibliothèques universitaires :

MM. Vacher de Lapouge, docteur en droit;
Leurs, sous-bibliothécaire délégué à la bibliothèque universitaire de Toulouse;
Bernard;
Bonnet, surnuméraire à la bibliothèque universitaire de Caen.

Bibliothèque administrative de la ville de Paris. — On va commencer prochainement l'ameublement fixe et mobile de la bibliothèque administrative de l'Hôtel de Ville. Un crédit de 39,610 francs va être demandé à cet effet au Conseil municipal de Paris.

La salle occupée par la bibliothèque est l'une des plus belles du palais municipal; elle est largement éclairée par un plafond vitré et se trouve au-dessus de la salle des fêtes, du côté de la place Lobau; l'accès en est facilité par deux grands escaliers.

Des casiers en chêne sculpté, au nombre de près de 1,500, sont disposés pour renfermer près de 35,000 volumes et documents, qui seront mis sur place à la disposition du public.

Société Franklin. — La Société Franklin, fondée pour la propagation des bibliothèques populaires, entre aujourd'hui dans sa vingt-cinquième année d'existence.

De 1868 à 1880, elle a fourni aux bibliothèques, sur commande, 325,480 volumes, représentant une somme de 813,601 francs.

De 1880 à 1882, 98,950 volumes, représentant une somme de 199,808 francs.

En 1882-1883, 24,300 volumes, représentant une somme de 56,000 francs.

En 1883-1884, 21,301 volumes, représentant une somme de 49,702 francs.

En 1884-1885, 23,496 volumes, représentant une somme de 53,119 francs.

Et du mois de mars 1885 au mois d'avril 1886, elle a expédié 22,564 volumes, représentant une somme de 54,750 francs, soit près de 500,000 volumes, représentant une somme de 1,300,000 francs.

D'autre part, la Société Franklin a donné gratuitement aux bibliothèques, de 1868 à 1881, 98,900 volumes, représentant une somme de 148,494 francs.

ÉTRANGER

Angleterre. — *Réunion annuelle des bibliothécaires de Londres.* — La quarante-cinquième réunion annuelle des bibliothécaires de Londres vient d'avoir lieu sous la présidence de Sir Henry Barkly. L'association a dépensé, pendant le dernier exercice, une somme de 27,800 francs pour l'acquisition de livres, au nombre d'à peu près 4,000, dont plusieurs ouvrages de prix, tels que : *Hogarth's Works*, avec atlas in-folio (1821); *Œuvres de Victor Hugo*, en 47 volumes; *Hodgson's history of Northumberland; Britton's Architectural Antiquities and English Cathedrals; Naville's Ægyptisches Todtenbuch*, etc.

Le nombre de volumes mis en circulation par la Société s'est élevé à 110,982.

British Museum. — Parmi les ouvrages rarissimes dont s'est enrichi dernièrement le Musée britannique figure un exemplaire très bien conservé de la première édition de *Pelgrims Progress* de Bunyam, imprimé en 1678. Un des derniers numéros de l'*Encyclopœdia Britannica* disait qu'on ne connaissait pas d'exemplaire de cette édition. Cependant la nouvelle acquisition du Musée britannique établit le contraire; la librairie Lenox, à New-York, possède également un exemplaire, mais incomplet.

Allemagne. — *Bibliothèque royale de Berlin.*

ORDONNANCE ROYALE
FIXANT LES STATUTS DE LA BIBLIOTHÈQUE.

Guillaume, par la grâce de Dieu, roi de Prusse, etc.

Nous avons résolu de conférer à la Bibliothèque royale de Berlin les statuts suivants :

I. — *Dispositions générales.*

§ 1. — La Bibliothèque a pour mission de réunir une collection aussi complète que possible des écrits des auteurs allemands et un choix des écrits des auteurs étrangers, de conserver ces collections en bon ordre et d'en rendre l'usage accessible au public.

§ 2. — La Bibliothèque se divise en deux départements : un département des imprimés et un département des manuscrits.

§ 3. — La Bibliothèque est placée dans les attributions de notre ministre des affaires ecclésiastiques, de l'enseignement et des affaires médicales.

Le ministre arrête les instructions du Conseil d'administration, et, celui-ci entendu, les instructions de service du directeur général et des directeurs de département.

II. — *Conseil d'administration.*

§ 4. — Le Conseil d'administration se compose :

1° D'un président, dont nous réservons la nomination;

2° et 5° De quatre membres nommés par le ministre, pour trois ans, dont deux devront être choisis parmi les savants de Berlin;

6° Du directeur général;

Et, en outre, pour les délibérations sur les affaires portées au § 8, 1° et 2°, et pour la rédaction du règlement sur le service public (§ 6);

7° et 8° De deux membres nommés par le ministre pour une durée de trois ans, et choisis, en principe, parmi les savants fixés hors de Berlin.

Le ministre désigne, parmi les membres du Conseil, le vice-président.

§ 5. — Le Conseil doit prendre en main, en toute occasion, les intérêts de la Bibliothèque, et s'appliquer, dans la mesure de ses forces, à la maintenir à la hauteur de sa mission.

§ 6. — Le Conseil arrête, sauf l'approbation du ministre, les règlements sur le service intérieur (§ 21) et sur le service public (§ 22), ainsi que sur les instructions de service des fonctionnaires, autres que le directeur général et les directeurs de département (§ 3).

§ 7. — Le Conseil surveille l'administration de la Bibliothèque et fixe les principes qui la régissent.

Il n'a pas le droit de s'immiscer directement dans le détail des affaires.

§ 8. — Sont soumis à la ratification du Conseil :

1° Le plan général d'acquisitions, préparé, pour chaque exercice, par le directeur général;

2° La répartition des fonds ordinaires entre les deux départements;

3° Toutes les décisions du directeur général qui tendent à une transformation essentielle de système de rédaction des catalogues;

4° Les projets de modifications importantes dans l'état des bâtiments;

5° Toutes conventions importantes qui affectent les relations de la Bibliothèque avec d'autres bibliothèques ou d'autres établissements;

6° Les entreprises de publications projetées par la Bibliothèque.

§ 9. — Le Conseil donne son avis sur les questions qui lui sont soumises par le ministre, relativement aux affaires de la Bibliothèque.

Les rapports du directeur général au ministre doivent, à moins d'urgence, être transmis par l'intermédiaire du Conseil, qui y joint les observations qu'il juge convenables.

§ 10. — Les séances ordinaires du Conseil ont lieu à des intervalles de quatre à six semaines, ainsi qu'il sera déterminé plus précisément dans ses instructions.

Des séances extraordinaires peuvent être tenues sur la convocation du président.

§ 11. — Pour la validité des délibérations, la présence de trois membres est nécessaire. Les décisions sont prises à la simple majorité. En cas de partage, le président ou le vice-président a voix prépondérante.

III. — *Fonctionnaires.*

§ 12. — La direction scientifique, technique et administrative de la Bibliothèque appartient au directeur général. Tous les autres fonctionnaires sont ses subordonnés, et il occupe à leur égard, au point de vue de la discipline, la position d'un chef d'administration provinciale.

§ 13. — Le directeur général exerce ses fonctions conformément aux présents statuts, aux instructions de service et aux décisions du Conseil d'administration.

§ 14. — Le ministre pourvoit au remplacement du directeur général, en cas d'empêchement.

§ 15. — Chacun des deux départements a un directeur.

Le directeur général peut être nommé en même temps directeur d'un département.

§ 16. — Les directeurs sont responsables de l'expédition exacte et régulière des affaires dans leur département. Ils doivent surveiller directement les fonctionnaires et autres membres du personnel employé dans leur département et porter immédiatement à la connaissance du directeur général les irrégularités qui viendraient à se produire.

§ 17. — Les directeurs doivent apporter un soin particulier à l'accroissement des collections de leur département, ainsi qu'à la continuation et au perfectionnement des catalogues et répertoires.

§ 18. — Au reste, les directeurs exercent leurs fonctions conformément aux instructions de service et aux prescriptions du directeur général.

§ 19. — Le directeur général pourvoit au remplacement des directeurs, en cas d'empêchement.

§ 20. — La nomination du directeur général et des directeurs nous demeure réservée. Quant aux autres fonctionnaires de la Bibliothèque, les bibliothécaires, conservateurs, conservateurs adjoints et employés sont nommés par le ministre; l'admission des auxiliaires et attachés et la nomination des employés subalternes sont prononcées par le directeur général.

IV. — *Service intérieur et public.*

§ 21. — Le service intérieur de la Bibliothèque fait l'objet d'un règlement spécial.

Ce règlement doit instituer des conférences, tenues tous les quinze jours, pour l'examen des affaires principales. Le directeur général appelle à chaque conférence les directeurs et les autres fonctionnaires dont la présence lui paraît utile.

Si le directeur général est en même temps directeur d'un département, le plus ancien bibliothécaire du même département doit toujours être appelé aux conférences.

§ 22. — Le service public de la Bibliothèque consiste d'une façon générale :

1° Dans l'usage de la salle de lecture;

2° Dans le prêt des imprimés et des manuscrits. Les prescriptions de détail sur cette matière font l'objet d'un règlement spécial.

Ce règlement doit tendre à faciliter autant que possible l'usage de la Bibliothèque.

Nous avons signé les présentes de notre propre main et nous y avons fait mettre notre sceau royal.

Donné à Berlin, le 16 novembre 1885.

GUILLAUME.

VON GOSSLER.

(Extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes.*)

États-Unis. — *Création d'une Bibliothèque nationale.* — Le gouvernement des États-Unis vient de décider la construction, à Washington, d'une Bibliothèque nationale. La dépense est évaluée à près de douze millions de francs. Les dimensions de l'édifice sont calculées pour quatre millions de volumes.

— Le correspondant du journal *The Tribune,* à New-York, a fait une trouvaille dans la Bibliothèque du Congrès, à Washington. Il s'agit d'une alcôve délaissée par les plus piocheurs, qui renferme un grand nombre de livres reliés en maroquin rouge, dos orné, tranche dorée, portant cette inscription en lettres dorées, en français :

DON FAIT PAR S. M. I. LE SULTAN ABDUL HAMID II

à la Bibliothèque nationale des États-Unis d'Amérique,
par l'entremise de l'honorable

M. H.-S. HEWITT,
membre de la Chambre des Représentants,
à Washington.

A. H., 1302. — 1884, A. D.

Ce sont des livres classiques et des livres d'école; pourtant l'un d'eux est une traduction de *Gustave le mauvais sujet,* de Paul de Kock. Le correspondant de *la Tribune* dit que cette traduction est épurée, ce qui de Turc à Paul de Kock est flatteur !

La même alcôve contient la collection de livres chinois et mandchous qui fut rapportée de Chine par l'ambassadeur américain Caleb Cushing.

L'un des bibliothécaires, qui lit le chinois, dit que ces ouvrages sont plus ennuyants à lire que le *Congressional Record,* le journal officiel, ce en quoi probablement il exagère.

Le frère de l'empereur défunt est l'auteur du livre le plus curieux de la collection. Lu en chinois, il est moral comme Berquin ; mais, lu en mandchou, il ferait rougir des dragons. (Il paraît que les caractères chinois et manchous sont identiques, mais ont des significations différentes.)

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— Paris — Province — Étranger —

FRANCE

— M. Jules Loiseleur, bibliothécaire de la ville d'Orléans, vient de réunir en un volume paru chez M. Herluison, libraire orléanais, les articles qu'il a donnés récemment au journal *le Temps* sur *les Nouvelles controverses au sujet de la vie et de la famille de Molière.*

— M. de Lasteyrie vient de publier le premier fascicule d'une *Bibliographie des travaux historiques et archéologiques, publiés par les sociétés savantes de la France.*

— M. Lafenestre vient de faire paraître à la librairie Quantin le premier volume d'un ouvrage sur la peinture italienne. Ce livre, qui doit comprendre deux volumes, fait partie de la collection pour servir à l'enseignement des arts du dessin.

— M. Baudrillart vient de faire paraître à la librairie Palmé, dans la collection des petits mémoires sur l'histoire de France : *les Guerres d'Italie, par Blaise de Montluc.*

— M. Auguste Nicolas fait paraître à la librairie Oudin une *Étude historique et critique sur le Père Lacordaire, son œuvre, son école et son libéralisme.*

— M. l'abbé Allain, archiviste du diocèse de Bordeaux, vient de traiter dans un intéressant volume *la Question d'enseignement en 1789, d'après les cahiers.*

— M. Malinowski, membre de la Société des études littéraires, scientifiques et artistiques du Lot, vient de dresser le *Catalogue général des travaux contenus dans les dix premiers tomes du Bulletin de la Société.*

— Le premier volume de la *Grande Encyclopédie* vient de paraître ; il comprend les vingt-cinq premières livraisons.

ÉTRANGER

Allemagne. — Parmi les dernières publications allemandes qui intéressent plus spécialement la France, nous relevons l'ouvrage de M. Albert Jansen « Jean-Jacques Rousseau musicien » (*J.-J. Rousseau als Musiker,* 482 p. Berlin, chez G. Reimer).

D'autre part, dans un excellent article publié dans le numéro de juin de la *Deutsche Rundschau* et intitulé *Rousseau als Botaniker,* M. le professeur Ferdinand Cohn, de Breslau, consacre quelques pages intéressantes à Rousseau botaniste.

— Le deuxième volume du catalogue des manuscrits sanscrits de la Bibliothèque royale de Berlin a paru dernièrement dans cette ville à la librairie Schade.

— M. Otto Henneam Rhyn fait paraître par fascicules à la librairie Grote, de Berlin, une *Histoire de la civilisation du peuple allemand.*

— Le P. Denifle, sous-archiviste du Saint-Siège, a fait paraître à la librairie Wiedmann, de Berlin, le premier volume de son *Histoire des universités au moyen âge.* Cet ouvrage comprendra cinq tomes; dans le premier, l'auteur a étudié l'origine des universités ; dans le second, il montrera leur organisation inté-

rieure. Les trois autres traiteront de l'Université de Paris.

— M. Fournier, professeur à l'Université de Prague, vient de publier à la librairie Tempsky la première partie d'une biographie de Napoléon Ier. Ce travail s'arrête à 1802.

— Le romancier Gustav Freytag vient d'atteindre sa soixante-dixième année. — M. C. Alberti a publié à cette occasion un petit volume commémoratif orné de quatre illustrations et d'un portrait de Freytag. — (*Gustav Freytag : Ein Festblatt zur Feier seines siebenzigsten Geburtstags.* — Leipzig, E. Schlœmp.)

Angleterre. — *Dickensiana : a bibliography of the literature relating to Charles Dickens and his writings*, compiled by Fred. G. Kitton. — Londres, G. Redway.

M. Kitton a réuni dans le travail bibliographique qu'il consacre au grand romancier anglais une foule de renseignements curieux qui, mieux qu'une biographie proprement dite, mettent en relief le rôle de Dickens dans la littérature contemporaine.

Ce volume de *Dickensiana* est d'ailleurs un complément utile aux nombreuses biographies de Dickens; on y trouve un peu de tout : critiques littéraires et articles biographiques parus dans les principaux périodiques anglais et américains, mémoires et souvenirs de ses contemporains, tels que *Charles Dickens as I knew him*, par M. Dolby, et *Ch. Dickens at home*, que la fille aînée du romancier a publié il y a quelques années.

Un chapitre intéressant est celui des compositions musicales et des adaptations scéniques dont le sujet est tiré des œuvres de Dickens; ainsi *Pickwick* ne compte pas moins de neuf adaptations *Martin Chuzzlewit* s'est vu représenter en scène de huit manières différentes, etc. — Ce fut miss Mary Dickens, petite-fille du romancier, qui créa en 1883 le rôle de Ruth dans la comédie *Tom Pinch*.

Plusieurs anecdotes inédites et une liste de différents ouvrages dont les titres sont empruntés à l'œuvre de Dickens terminent le volume.

Détail curieux : depuis la mort de Dickens il s'est vendu, seulement en Angleterre, 4,239,000 volumes de ses romans et nouvelles.

— *L'Œuvre* d'Émile Zola a été traduit en anglais et paraît chez MM. Vizetelly à Londres, sous le titre *His masterpiece or Claude Lantier's struggle for fame.*

— MM. E. Rhys et Th.-J. Wise publient en un fort volume de 400 pages les différents essais et autres pièces en prose de Shelley, à l'exclusion de « Zastrozzi » et de « Saint-Irvyne ».

L'édition sera tirée à 10,000 exemplaires, à 1 fr. 25 le volume.

DERNIÈRES PUBLICATIONS HISTORIQUES

J. Gillow : A literary and biographical history of the English catholics from the breach with Rome in 1534 to the present time. — IIe volume. — Londres, Burns et Oates.

F.-G. Lee : King Edward the Sixth, supreme head, an historical sketch, with an introduction and notes. — (Burns et Oates.)

E. Morris : The early Hanoverians. — (Longmans.)

E. Beresford Chancellor : The life of Charles I (1600-1625). — Londres, Bell.

Espagne. — Une traduction espagnole de l'ouvrage de M. Harrisse paraît à Séville sous le titre : *Grandeza y decadencia de la Colombina.*

Suisse. — M. le Dr Rott, chargé par la Direction des archives fédérales de publier *l'Inventaire sommaire des documents relatifs à l'histoire de Suisse conservés dans les archives et bibliothèques de Paris*, vient de terminer le tome II de son travail.

Danemark et Norvège. — E. Elvius : *Danmarks praestehistorie i aarene 1869-1884;* histoire religieuse du Danemark. — Copenhague, Bergman.

F. Barfod : *Danmarks historie fra 1319 til 1536.* — Copenhague, Schœnberg.

H. A. E. Bergh : *Nye folke-eventyr og billeder fra Norge;* — Légendes et contes norvègiens. — Christiania, Huseby.

Pays-Bas. — *Krakatau*, par R. D. M. Verbeek. 2 vol. gr. in-8°. — Avec album de 25 planches chromolithographiées des régions dévastées et 12 cartes et plans géographiques et géologiques. — Prix : 40 fr. — La Haye, Martinus Nyhoff.

États-Unis. — Le premier volume du nouveau catalogue de l'*Astor library* vient de paraître. — L'ouvrage ne comprend pas moins de 1,118 pages gr. in-8° et 24,500 titres d'ouvrages (lettres A-D.) C'est la continuation de l'*Index of authors and books* en 4 vol. publié par M. Cogswell de 1857 à 1861. — Le nouveau catalogue s'étend jusqu'à l'année 1880 et est dû M. C. Alex. Nelson (Riverside press, Cambridge).

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

— On prête à M. Ferdinand Fabre l'intention de publier ses *Mémoires*. Ils paraîtraient d'abord dans *la Revue politique et littéraire*.

— Après une série de romans dont les titres n'ont pas besoin d'être rappelés tant ils sont connus, et dont le dernier, *l'Œuvre*, a paru récemment, M. Émile Zola prépare un nouvel ouvrage, *la Terre*.

Un rédacteur du *Matin* est allé voir le célèbre romancier et l'a interrogé sur sa façon de procéder dans la composition de ses ouvrages.

M. Zola a donné à ce sujet quelques détails dont nous extrayons les suivants :

« — Vous me demandez comment je travaille, nous a-t-il dit ; si j'ai une méthode ? Eh bien, je travaille beaucoup, et j'ai une méthode précise. Les notes que je prends pour chacun de mes ouvrages représentent souvent six fois la valeur de l'ouvrage lui-même avant même que j'aie commencé à l'écrire. Tenez, prenons un exemple, le roman auquel je travaille en ce moment, *la Terre*...

« Et, allant à son bureau, M. Zola nous montra une série de dossiers assez volumineux.

« — D'abord, continua-t-il, pendant longtemps je coupe au hasard dans livres, revues, journaux, tout ce qui paraît sur la question que je veux traiter. J'ai coupé et réuni depuis plusieurs mois tout ce que j'ai trouvé sur les paysans. Ensuite, j'interroge tous les hommes spéciaux et je réunis les notes qu'ils veulent bien me confier. »

Quand ce travail de notes, de compilation, long et difficile, est terminé, M. Zola écrit un plan général, se disant à lui-même ce qu'il veut faire. Et voici un spécimen, c'est un extrait du *scenario* de *la Terre* :

« Je veux faire le poème vivant de la terre, mais sans symbole, humainement. J'entends par là que je veux peindre d'abord, en bas, l'amour du paysan pour la terre, la passion du plus de terre possible, la passion d'en avoir beaucoup, parce qu'elle est à ses yeux la forme matérielle de la richesse ; puis, en m'élevant, l'amour de la terre nourricière, la terre dont nous tirons tout, notre être, notre substance, notre vie, et où nous finissons par retourner.

. . . . . .

« *Histoire*. Le paysan qui ne possédait rien, puis qui a possédé un jour, comment et quand ? Ensuite, la petite propriété, la division continue par les héritages. Conséquence sociale de ce fait, et où ça mène, et si la grande propriété se reconstitue ? C'est là que j'établirai la part du socialisme dans mon œuvre. A étudier, à voir. — Le rôle du paysan donc. Politiquement, ce qu'il a été, ce qu'il est, ce qu'il sera. Son rôle dans notre société, par la propriété. Il est la majorité, la force sourde qui dort et qui peut à un moment décider du monde. Étudier cela. »

En même temps que M. Zola écrit ce plan général, il place le plan court et très net des différentes parties du livre ; *la Terre* comprendra cinq parties : l'hiver, le printemps, l'été, l'automne ; enfin la conclusion, qui revient à l'hiver de l'année suivante.

Pour chaque partie, chaque chapitre, le romancier fait un dossier spécial. Quand il commence à écrire, il s'interrompt pour rédiger de nouvelles notes qu'il transcrit ensuite et distribue dans les dossiers restants.

M. Zola en est alors venu au plan général de son œuvre, qui est, on le sait, l'histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire, *les Rougon-Macquart*.

« M. Zola a encore six volumes à faire, car du jour où il a conçu le plan général de son œuvre, il s'est limité le nombre des livres et il a arrêté définitivement les grandes lignes de cette histoire. Il lui reste à faire son roman sur les paysans, *la Terre*, auquel il travaille en ce moment et qui paraîtra au commencement de l'année prochaine ; un roman sur les chemins de fer, pour lequel déjà il classe des documents ; un autre sur l'armée, dans lequel, très probablement, entrera Sedan ; un autre sur la finance et le journalisme ; enfin un roman dont il n'a pas voulu encore arrêter la portée, car il a voulu se réserver dans son œuvre une case vide, puis le livre qui servira de conclusion. »

— Nous apprenons que M. Germain Bapst prépare en ce moment un travail important sur l'orfèvrerie française et en particulier sur les artistes célèbres du XVIIIe siècle, connus sous le nom de « Germains ». L'auteur serait fort reconnaissant de toutes les communications que l'on pourrait lui faire à leur sujet.

— M. Gabriel Marcel, bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, entreprend à la librairie Gaultier la publication d'un *Recueil de portulans* choisis parmi les plus curieux par leur facture et les plus intéressants au point de vue géographique. — L'atlas, accompagné de notices, paraîtra par fascicules in-folio.

— La librairie Laurens annonce une seconde édition du livre de M. Lecoy de la Marche : *la Chaire française au* XIIIe *siècle*.

— M. Augustin Challamel travaille en ce moment

à une *Histoire de la liberté en France depuis 1789 jusqu'à nos jours.*

ÉTRANGER

Angleterre. — M. Walpole annonce la prochaine apparition des deux derniers volumes de la *History of England from 1818.*

Autriche. — L'archiduc Joseph d'Autriche, qui s'occupe depuis plusieurs années de l'élaboration d'une grammaire tzigane, vient de présenter à l'Académie des sciences de Buda-Pest le manuscrit de son ouvrage (239 pages in-folio) intitulé *Romanocsibakero Sziklaoibe.*

Suisse. — M. le Dr Kern, ex-ministre de Suisse à Paris, travaille actuellement à la publication de ses mémoires.

Parmi les principaux événements intéressants auxquels M. Kern a été personnellement mêlé pendant sa longue période publique, il faut citer surtout : l'expulsion du prince Napoléon lorsque le futur empereur habitait avec sa mère, la reine Hortense, le château d'Arenenberg; la guerre du Sonderbund, la revision constitutionnelle de 1848, l'affaire de Neuchâtel, enfin les faits se rapportant à la guerre de 1870-71.

C'est en particulier au sujet de ses relations avec le prince Napoléon que les mémoires de M. Kern seront intéressants. M. Kern est né en 1808, la même année que Napoléon; il a vécu en compagnon d'enfance du jeune prince au village de Berlingen.

Aussi, lorsqu'en 1837 le duc de Montebello demanda à la Suisse qu'elle livrât le prince auquel le canton de Thurgovie avait, en 1833, conféré la naturalisation, M. Kern s'y opposa-t-il énergiquement, soit dans le Grand Conseil de Thurgovie, soit à la Diète. Les bonnes relations persistèrent plus tard et ont rendu maint service à la Suisse quand M. Kern représenta la Confédération à Paris.

La publication de ces *Mémoires* suscitera un grand intérêt.

États-Unis. — Une *Histoire des États-Unis de 1840 à 1885* doit paraître cette année. Elle a pour auteur M. Alex. Johnston.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

Des fragments inédits de Salluste. — Parmi les ouvrages de l'antiquité romaine qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous, on regrette, après *les Décades* de Tite-Live et les livres perdus de Tacite, surtout *les Histoires* de Salluste. Or, voici qu'un jeune érudit allemand, le docteur Hauler, vient de découvrir, dans un manuscrit de la bibliothèque d'Orléans, cinq feuillets qui ont appartenu à un palimpseste, sur lequel avait été copié primitivement cet ouvrage de l'auteur de *Catilina.* Après bien des peines, M. Hauler est parvenu à déchiffrer cette première écriture; les fragments des *Histoires* qu'il a ainsi retrouvés se rapportent à une discussion qui eut lieu au Sénat à propos d'un bulletin de victoire plus ou moins mensonger que lui avait adressé Pompée, ainsi qu'à la guerre contre Sertorius et à celle contre les pirates.

Un musée de Molière. — Dans le journal *l'Événement,* M. Guillaume Livet, reprenant un projet dont la conception revient à M. Loiseleur, bibliothécaire de la ville d'Orléans, développe ainsi le plan du futur musée :

« L'idée d'établir un « musée de Molière » est venue un jour à M. Loiseleur, le moliériste distingué que l'on sait. L'idée est bonne; je voudrais la voir étudier, développer, compléter, puis mettre en pratique pour l'exposition de 1889.

« Dans un des jardins, on élèverait une maison qui serait la reconstruction de la maison où naquit Molière et sur laquelle M. Auguste Vitu a donné de si précieux détails, ou celle où il est mort. On tâcherait, d'ailleurs, à reconstituer le logement du poète, et dans les salles ainsi composées on exposerait tout ce qui a trait à lui, à sa famille, à sa troupe.

« Ce serait le musée proprement dit. Ainsi, il y aurait lieu de rechercher et de mettre sous les yeux du public les documents, s'il y en a, sur lesquels M. Philarète Chasles s'est appuyé pour faire remonter les origines de la famille de Poquelin aux *Pawklyn* d'Écosse. Puis on demanderait à M. G. Astruc

« le fauteuil de Pézenas » sur lequel Molière s'est assis dans la boutique du barbier Gély.

« Dans la collection de M. Louis Viardot on trouverait la *Sainte Famille;* c'est un tableau qui était chez Molière et qui est mentionné dans son inventaire. L'auteur le lui avait envoyé le jour de sa fête; mais il faudrait l'exposer à l'envers, car sur un parchemin, par derrière, Molière a écrit de sa main, le 24 juin 1670, l'histoire du tableau et signé.

« A la collection Jubinal on emprunterait la tapisserie des « Amours de Gombaut et de Macé » dont il est parlé dans l'*Avare* et qui a appartenu à Molière. Le musée de Montauban prêterait le buste de Molière en bronze signé « Houdon, 1786 » et qui est une merveille de ciselure, le Molière d'Ingres et celui de Sébastien Bourdon (1647) et des médailles commémoratives à l'effigie du poète.

« Chez M. Vitu on trouverait des trésors, entre autres quatre beaux portraits de Molière.

« Dans la collection Hillemacher, on aurait d'abord le reliquaire contenant la poussière des ossements de Molière, donnée à Lenoir, conservateur du musée des monuments français, par le chimiste Darcel, le 16 thermidor an VII, lors de l'exhumation de Molière au cimetière Saint-Joseph; puis des signatures d'Armande Béjart, de Louys Béjart et d'Aubry, sur une quittance des rentes de l'Hôtel de Ville; des portraits de Molière, de Du Croisy, de Mlle Beauval.

« M. A. Houssaye a également des tableaux intéressants où Molière figure comme dans les *Farceurs français et italiens,* dont une reproduction est à la Comédie-Française. Dans les archives de la cour d'appel de Rouen, on possède des signatures de Molière; il y a encore une lettre du vicaire de la chapelle du cimetière Saint-Joseph qui raconte qu'un « nommé » Molière vient d'être enterré, porté dans un cercueil, couvert « du drap des tapissiers », par douze enfants de chœur en bleu. On connaît beaucoup de portraits de Molière, des bustes, des reproductions des scènes de ses comédies, etc. Le Théâtre-Français pourrait donner aussi son tribut.

« Qu'on ajoute à cela les estampes, les illustrations de ses œuvres, le registre de La Grange et tout ce qui se rapporte à sa famille et à sa troupe, et l'on aura un musée digne de ce génie, un musée dont M. Ballande a donné un avant-goût au foyer du Théâtre-Italien en 1873.

« Auprès du musée, on réserverait une place pour la bibliothèque; là figureraient les manuscrits et tous les livres écrits pour ou contre ou sur Molière, dans tous les pays et en toutes les langues, depuis sa légende fantaisiste contée par Grimarest, son éloge par Chamfort, jusqu'aux travaux modernes de MM. Vitu, Ch.-L. Livet, Loiseleur, y compris les études parues en Allemagne, en Autriche, et les remarquables essais écrits en Portugal par M. Mendès Léal, qui fut ambassadeur à Paris et qui préside avec une si grande autorité littéraire l'académie de Lisbonne.

« Il y aurait aussi les éditions — toutes les éditions — des œuvres de Molière, depuis l'édition rare de *Dom Juan* où se trouve la scène du pauvre, supprimée depuis, jusqu'aux grandes éditions Hachette. Des recherches aussi devraient être faites à nouveau sur les pièces attribuées à Molière, telle *la Jalousie du Barbouillé,* qui contient en germe le *Médecin malgré lui* et qui est digne de Molière, que Philarète Chasles lui accorde et que M. Vitu lui refuse. »

M. Émile Augier. — M. Paul Lindau, critique, romancier et auteur dramatique allemand, a dernièrement raconté, dans la revue dont il est le directeur, *Nord et Sud,* la relation d'un voyage qu'il a fait récemment en France.

Ce récit a été traduit par la *Revue d'art dramatique,* et nous en extrayons le passage suivant. C'est M. Lindau qui parle :

« Mon vieux protecteur Émile Augier, de tous les écrivains français celui qui m'est le plus sympathique, m'a reçu à bras ouverts. Je l'ai vu aussi souvent et aussi longtemps que j'ai pu. Augier est un Français pur sang, mais il n'a pas de préjugés et comprend aussi fort bien qu'un Allemand doit être un bon Allemand. Je lui demandai, naturellement, pourquoi, lui, le maître, il avait interrompu sa production dramatique après les *Fourchambault.*

« — Mon cher ami, dit Augier, j'ai appris par expérience, que l'on ne s'arrête jamais à temps : on s'arrête toujours ou trop tôt ou trop tard. On a le choix. Moi, je me suis décidé à m'arrêter trop tôt. Je veux vous dire ce qui m'a décidé à le faire. J'étais jeune, au commencement de mes succès, quand je me trouvai un jour dans le cabinet d'un directeur de théâtre. Il était très aimable, ce directeur! Pendant que nous causions, un domestique lui apporta une carte de visite. En la lisant, il fit la grimace et dit: « Je ne « suis pas visible! qu'il me fiche la paix, ce vieux tour-« ment! » Je jetai les yeux sur la carte de visite : c'était la carte d'Eugène Scribe ! C'était l'homme qui avait remporté le plus de succès dans notre siècle, le maître du théâtre que l'on recevait ainsi ! Et alors je me jurai que pareille aventure ne m'arriverait jamais !

« Je ne veux pas qu'un directeur de théâtre me fasse dire par son domestique qu'il n'est pas visible ! Et voilà pourquoi ma résolution est irrévocablement prise : je vis simplement. Le théâtre ne me fait plus plaisir, je l'ai vu à la reprise de l'*Aventurière.* Les répétitions m'ennuient, me fatiguent, m'agacent, et je ne travaille plus. Je n'ai pas d'enfants, j'aime ma femme de tout mon cœur, comme il convient à un bon sexagénaire, et, arrivés tous deux au crépuscule de la vie, nous attendons, pieusement recueillis, la tombée de la nuit ! »

La jeunesse de M. Claretie. — Sur la jeunesse de M. Jules Claretie, le *Progrès artistique* publie des renseignements peu connus :

« L'industrie des belles porcelaines de Limoges a de nombreux dépôts à Paris. Naguère, on pouvait lire à l'enseigne d'un magasin, au numéro 8 de la rue

Paradis-Poissonnière : *Porcelaines de Limoges*, CLARETIE. C'était le père du sympathique administrateur de la Comédie-Française. M. Claretie père faisait le commerce de porcelaines, et, dans sa vente, il tenait la spécialité des objets religieux. Il destinait son fils au même négoce, et il l'avait mis au collège professionnel de Chaptal, dont M. Goubaux était alors directeur. M. Goubaux, l'auteur de *Trente ans ou la vie d'un joueur* sous le pseudonyme de Dinaux, sauva le jeune Claretie du commerce des pots en tout genre. Chargé de donner à son élève une éducation en vue du commerce, il le dirigea vers la littérature. Merci pour les lettres.

« Le directeur du collège faisait, pendant les promenades du jeudi, un cours facultatif sur la littérature, et Jules Claretie ne manquait pas une séance. C'est là que son goût d'écrivain se forma, et il était à bonne école, car M. Goubaux était un homme fort distingué, plein de savoir et d'esprit. Le jeune lycéen n'attendit pas sa sortie du collège pour faire du journalisme. Il créa à Chaptal même une feuille périodique qu'il écrivait de sa main et dont il distribuait les exemplaires à ses camarades. Le journal portait en titre : *le Collège Chaptal.* »

C'est en 1860 que M. Jules Claretie délaissa la faïence pour entrer dans la presse.

Il fonda le *Diogène*. En feuilletant la collection de ce journal, nous avons lu un grand nombre d'articles, que M. Claretie publia tantôt sous son nom, tantôt sous des pseudonymes divers. Plein d'ardeur, quand la copie manquait, le jeune lettré faisait, à lui seul, le journal.

Société des bibliophiles français. — M. Quentin-Bauchart sollicite son admission à la Société des bibliophiles français. Il a pour adversaires, dans cette lutte courtoise, le duc de Rivoli, qui publie dans la *Gazette des Beaux-Arts* des articles si estimés sur les graveurs du XVe siècle, et M. le baron de Ruble, de l'Institut, auteur de remarquables travaux sur Jeanne d'Albret. On parle aussi de la candidature de M. Paillet, fils du célèbre avocat, et de celle de M. le comte de Sauval, président de la Société des bibliophiles belges.

Collège de France. — M. Ernest Renan, membre de l'Académie française et de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, professeur de langues et littératures hébraïque, chaldaïque et syriaque au Collège de France, est nommé de nouveau administrateur de cet établissement pour une période de trois ans.

La censure dramatique. — M. Laguerre a déposé un amendement au budget des beaux-arts ayant pour but de supprimer la censure dramatique.

Le texte de l'amendement porte suppression des postes des quatre inspecteurs des théâtres actuellement en fonctions.

Voici la situation de ces fonctionnaires :

M. de Farges, nommé en 1854 avec un traitement de 7,000 francs ;

M. Bourdon, nommé en 1869 avec un traitement de 5,000 francs ;

M. Levesque, nommé en 1880 avec un traitement de 2,800 francs ;

Enfin, M. Gaune, nommé en 1881 avec un traitement de 2,700 francs ;

Le total du crédit demandé par le ministre s'élève pour ce chapitre à 24,500 francs ; il se trouverait réduit à 7,000 francs par suite de la diminution de 17,500 francs proposée par M. Laguerre.

Inauguration du monument Egger. — L'inauguration du monument élevé à la mémoire de M. Émile Egger, au moyen d'une souscription particulière des membres de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France, a eu lieu dimanche 30 mai, à une heure, au cimetière Montparnasse. Plusieurs discours ont été prononcés.

Une mappemonde colossale. — La maison Johnston, d'Édimbourg et Londres, a envoyé à l'Exposition coloniale une mappemonde de dimensions véritablement colossales. Le diamètre de chaque hémisphère mesure 6^m^,41, la mappemonde couvre une superficie de 700 pieds carrés, soit plus de 63 mètres carrés.

Les couvertures de livres au point de vue artistique. — Nous résumons ici les principaux passages d'un intéressant discours prononcé récemment à Berlin par le professeur Steche, de Dresde, discours dans lequel l'orateur examine les transformations diverses des couvertures de livres précieux, suivant l'influence de l'art dans les manifestations successives.

« Le livre, dit-il, occupe une place d'honneur dans notre mobilier : l'auteur, le dessinateur, l'imprimeur, le relieur, tous rivalisent pour produire une impression absolument artistique. Les bibliothèques renfermant des livres précieux sont, en Orient comme en Occident, plus anciennes et plus nombreuses qu'on ne pourrait le croire. Ce sont la bibliothèque ambrosienne à Milan, la bibliothèque de Bodlei à Londres, la bibliothèque du Vatican à Rome, qui occupent le premier rang comme importance, et enfin la bibliothèque Mazarine à Paris (1624) et la Bibliothèque nationale de la même ville. Ce sont les Français qui ont commencé les premiers à exposer dans les vitrines des bibliothèques, à l'admiration de tous, les couvertures précieuses, qui avaient reposé longtemps en cachette ; seulement plus tard, l'exemple fut suivi par l'Angleterre et l'Allemagne ; des collections spéciales existent en Allemagne à Berlin et à Leipzig ; mais leur accroissement ou de nouvelles créations deviennent déjà bien plus difficultueux par suite des prix élevés qu'atteignent les belles couvertures. C'est avec étonnement que nous nous apercevons encore, dans la pre-

mière phase de développement de la couverture, de l'influence des vieux diptyques romains, sur lesquels on retrouve pendant un temps très long le mélange de l'élément antique avec des formes orientales. Le rôle du relieur devient important dans les travaux du XIIIe siècle; au temps de la gothique, qui s'applique davantage aux effets plastiques, ce sont la ciselure et la démarcation du cuir qui s'ajoutaient aux moyens techniques. Les couvertures italiennes en cuir, du XIVe siècle, ont plutôt un caractère textile, pour lequel les formes du Levant étaient désignées. Pendant la période de la Renaissance, ce ne sont pas seulement les moyens ou ressources techniques qui s'élargissent; par suite de la découverte de l'imprimerie, les couvertures deviennent elles-mêmes plus petites, plus légères, plus élégantes et montrent des imitations de feuillage, des dessins en treillis et d'autres motifs d'après les dessins des premiers artistes, comme Holbein, Virgile Solis et Pierre Floetner. Les filets courbés prennent leur valeur; la volute reste en usage; les estampages et les fractures diminuent. Dans la première moitié du siècle de Louis XIV on voit apparaître des couvertures de livres en argent; dans la deuxième moitié, des décorations, imitations de fleurs, et des volumes recouverts en laque du Japon. Colbert rend de nouveau plus de valeur au cuir, et la dorure brillante est adoptée comme décoration. A Londres, ce sont des Allemands et des Anglais qui travaillent mutuellement à élever la technique de la reliure et parviennent à un degré très remarquable de perfectionnement.

« Il résulte de l'ensemble d'observations multiples que, dans le développement de cette branche de l'art industriel, ce n'est pas le hasard, mais bien l'influence de faits historiques coïncidant avec des manifestations nouvelles de l'art qui marque les époques de progrès ou de sommeil.

« En ce qui concerne l'âge des bibliothèques, faisons observer, avant tout, que le désir et le besoin de réunir des manuscrits sont aussi vieux que les manuscrits eux-mêmes. Sans remonter trop loin dans le temps, il faut remarquer que déjà, sous les empereurs romains, ceux-ci et beaucoup de sénateurs ainsi que des auteurs célèbres de l'empire romain avaient des « librariæ » et occupaient des centaines de « librarii » ou copistes de manuscrits. La fondation de bibliothèques grecques, c'est-à-dire byzantines, aussi bien à Constantinople que dans les couvents de l'Athos, etc., remonte déjà au temps de Constantin le Grand, par conséquent dans la première moitié du IVe siècle. Ces succinctes et courtes observations démontrent que la fondation de bibliothèques date des temps antérieurs à Jésus-Christ.

« Aussitôt que l'Église chrétienne fut devenue dans l'État romain de l'Ouest « Église d'État » par les soins de Constantin, la collection de manuscrits grecs ainsi que latins augmenta rapidement et abondamment. Déjà, du temps des Pères de l'Église, il était à l'ordre du jour de copier et de collationner des textes de Bible de toutes sortes, surtout dans les couvents. Jetant un autre coup d'œil sur l'Occident, nous voyons que, dans les couvents fondés par Charlemagne, on avait fondé des bibliothèques qui, par conséquent, remontent jusqu'au commencement du IXe siècle. Enfin on pourrait encore ajouter que, surtout depuis les Van Eyck, il existait en Flandre, en Brabant, en Bourgogne et en Allemagne grand nombre de bibliothèques ou de collections de manuscrits, et surtout des manuscrits enluminés appartenant aux princes, seigneurs et évêques, dont la liste serait longue, à commencer par Charles VI de France et Philippe le Bon de Bourgogne.

« Encore quelques observations sur « le traitement artistique des couvertures de livres », soit des reliures. Même ici, il faut remonter jusqu'aux tout premiers temps du moyen âge, et jusques avant Charlemagne. Les « couvertures de livres » ou reliures les plus magnifiques et les plus artistement faites appartiennent déjà à la première époque romaine et servaient avant tout aux choses ecclésiastiques. Les plus précieuses de cette sorte dans les églises, couvents, musées, bibliothèques et collections particulières, ce sont les couvertures romaines, la couverture du verso seulement, des Évangiles ou livres d'évangiles, exposées comme curiosités sur de petits lutrins spéciaux placés sur les autels. Ces couvertures d'Évangiles, la plupart du temps en petit in-folio ou in-quarto, ont dans leur milieu un relief en argent doré ou en cuivre doré; dans ce dernier cas sur un fond émaillé cloisonné; et aux coins les attributs des évangélistes, partie en émail translucide, partie en relief en cuivre doré sur fond bleu foncé émaillé. Les quatre bandes sont dans ce cas-là également d'émail cloisonné avec dessins romains élégants.

« Des couvertures d'Évangiles particulièrement riches sont ornées de fil d'or ou d'argent en tricoté doré ainsi que de cristal de roche taillé en rond ou d'autres pierreries demi-précieuses. A l'époque de l'art « romain », ces couvertures de verso des livres d'Évangiles pour les autels sont donc ornées presque seulement avec de l'émail cloisonné et champlevé, tandis que dans l'époque de l'art « gothique », nous trouvons sur les panneaux du milieu, toujours un peu enfoncés, beaucoup de ciselure en ivoire, surtout des scènes de la Passion, tout à fait dans le style des diptyques et des triptyques des XIIe et XIIIe siècles.

« Les rectos de ces livres d'Évangiles pour autels, couvertures en bois, très épaisses, sont régulièrement revêtus de velours rouge cramoisi. Il faut encore mentionner comme une curiosité à part de cette branche les *missale* monstrueux pourvus de garnitures en bronze magnifiques, et enchaînés aux lutrins gigantesques du chœur. — Celui qui voudra se faire une idée d'une bibliothèque magnifique peut rechercher la gravure de Burgman dans le « Trostspiegel » de Petrarka. Ce sont les vieilles bibliothèques espagnoles qui causent une impression spéciale; presque tous leurs livres sont reliés dans du parchemin lisse, tout à fait sans dorure, et les titres sont écrits en grandes lettres « gothiques » le long du dos, par conséquent de haut en bas. En ce qui concerne les bibliothèques particulières des rois de France, ce sont sur-

tout les livres ayant appartenu aux Valois qui sont très estimés et chèrement payés. De même un classique grec ou romain de la collection de Diane de Poitiers est une rareté précieuse.

« Les livres brillant avec les armes des propriétaires de bibliothèques et des bibliophiles, comme le cardinal de Richelieu, l'archevêque de Harlay, le cardinal Mazarin, le premier ministre Colbert, l'historien de Thou, etc., jusqu'à la marquise de Pompadour et d'autres, sont de même les favoris de tous les bibliophiles parisiens. Un groupe tout spécial de livres de luxe du siècle dernier, ce sont les *Semaines saintes* qui, sans aucune valeur littéraire, comptent comme couvertures de luxe (toutes en cuir du Maroc rouge cramoisi avec les plus riches dorures et dorées sur tranches) parmi les plus brillantes de la reliure française. » (*Bulletin de l'imprimerie et de la librairie.*)

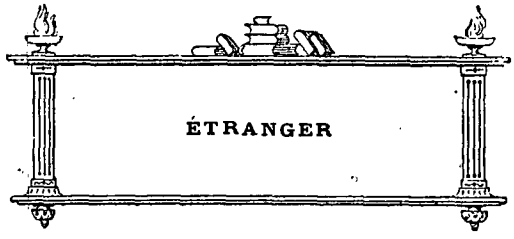

Allemagne. — *La société* Gœthe *et la société* Schiller. — Ces deux sociétés, toutes deux assez nombreuses, se sont le mois dernier réunies à Weimar, la première sous la présidence du Dr Simson, la seconde sous celle de M. Genast.

La société *Gœthe* fut ouverte en présence du grand-duc et de la grande-duchesse de Weimar. Après le rapport annuel que fit le baron Von Loën et un discours fort bien accueilli prononcé par le professeur Grimm, le professeur Schmidt donna à l'assemblée connaissance des écrits qui se trouvaient dans les archives de Gœthe, ainsi que de la publication des lettres que Gœthe écrivit à Mme de Stein et à Herder, à quoi il ajouta la lecture du journal que l'illustre poète allemand écrivit lors de son voyage en Italie.

Il a été décidé qu'on publierait le plus tôt possible une édition complète des œuvres de Gœthe, y compris toute sa correspondance, et que cette édition se ferait sous la surveillance du Dr Von Loeper, du professeur Scherer et du professeur Schmidt. M. Von Loeper a été spécialement chargé de faire la biographie de Gœthe.

Dans la séance que la commission de la société « Schiller » tint dans l'après-midi de ce jour, il fut, entre autres choses, décidé de fonder des caisses de secours et de pensions pour les gens de lettres, et de voir s'il n'y aurait pas moyen d'opérer la fusion de la Société des gens de lettres avec la Société de Stuttgart, vu que les deux poursuivent le même but.

La collection d'incunables de Klemm. — Les Chambres législatives de Saxe ont approuvé la proposition du gouvernement tendant à l'achat de la célèbre collection d'*incunables* de Klemm, pour l'État saxon, moyennant une somme de 400,000 marks, prix de la collection. Sur cette somme, M. Klemm réservera 50,000 marks pour l'augmentation continuelle de la collection. Elle restera à Leipzig et formera une bibliothèque spéciale accessible au public. Cette collection reste la propriété de l'État, mais pourra être transférée dans une autre ville; cependant la meilleure place est certainement à Leipzig, le centre de la librairie allemande.

Le Codex aureus. — La bibliothèque de la ville de Trèves possède un très curieux manuscrit des quatre Évangiles, avec des concordances, écrit en encre dorée sur du parchemin (d'où le nom de *Codex aureus*) et relié dans une couverture de grande valeur en or incrusté de pierres précieuses. On dit que ce manuscrit date du temps de Charlemagne. Tous les amateurs de livres seront heureux de savoir que ce codex sera reproduit en fac-similé à l'imprimerie impériale de Berlin, par ordre de la Société historique rhénane dont le siège est à Bonn et à laquelle Trèves a donné l'autorisation de reproduction.

Autriche. — La *Société pour la propagation des arts* à Vienne, a, dans sa publication, universellement répandue, sur les arts graphiques (Die Graphischen Künste), reproduit depuis plus de huit ans les tableaux et les dessins des grands maîtres de l'art avec une science incontestée et un véritable talent; à cette noble vulgarisation viennent s'ajouter de fines analyses des livres d'art récemment parus, des notes sur les principales ventes artistiques, en un mot tous les renseignements qui peuvent intéresser à la fois et l'amateur et l'artiste.

Désireuse de compléter et de parfaire son œuvre, la « Société » vient de commencer la publication d'un ouvrage d'histoire exposant le développement de l'art et des procédés de reproduction avec l'aide des chefs-d'œuvre de la gravure sur bois et sur cuivre, de la lithographie, des impressions en couleurs, etc., sous l'habile direction du professeur C. von Lützow, de Vienne.

La « Société » s'est assuré le concours d'illustres collaborateurs, tels que MM. Rosenberg, de Berlin; Richter, de Londres; Kœhler, de Boston; elle se propose de nous faire passer en revue, dans les livraisons à venir, l'art des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles dans ses plus anciennes représentations par le cuivre ou le bois.

Les deux fascicules qui viennent de paraître sont entièrement consacrés à l'art de la première moitié du XIXe siècle; nous y remarquons particulièrement, à part un texte fort intéressant, un beau *portrait de Marie-Thérèse d'Autriche* d'après Angeli; deux magnifiques eaux-fortes, *à l'Église*, d'après Vautier, *le Christ pardonnant aux pécheurs repentants*, d'après Rubens, un *portrait d'Amerling* par lui-même, *le Christ au denier*, du Titien, *la Barque*, de Jules Dupré, toutes planches hors texte, — sans compter, dans le texte, de charmantes vignettes d'après Menzel, Granville, V. Adam, etc.

Cette œuvre de haut intérêt artistique est splendidement éditée et mérite les encouragements de tous les gens de goût.

L'ouvrage formera douze livraisons. — Prix de chaque livraison : 2 fl. 50 kreuz.

Hollande. — *Les origines de la presse en Hollande.* — L'auteur de *la Librairie et la bibliographie en Hollande*, M. R. van der Meulen, bibliothécaire du Cercle de lecture de Rotterdam, vient de publier un aperçu historique et comparé de la presse dans différents pays sous le titre : *De Courant, geschiedkundig en vergelykend overzicht der nieuwsbladen van alle landen.*

Dans ce nouveau travail, M. van der Meulen s'occupe tout naturellement en première ligne de la presse néerlandaise; nous y trouvons des renseignements circonstanciés sur les anciens journaux tant hollandais que français qui se publiaient dans les Provinces-Unies.

On est à peu près sûr aujourd'hui qu'antérieurement à l'année 1607 il se publiait à Amsterdam des journaux hebdomadaires et quotidiens, bien qu'aucun exemplaire de ces premiers journaux n'ait été conservé. — Le plus ancien numéro de journal qu'on possède est daté du 5 avril 1621. La Bibliothèque royale de la Haye est en possession d'un certain nombre d'exemplaires de la *Courante uyt Italien en Duytschland* (Nouvelles d'Italie et d'Allemagne), journal qui remonte au 25 avril 1626, — et des *Tydinghe uit verscheyde Quartiere* (Nouvelles de différents pays), datant de 1629.

Quelques-uns de ces anciens journaux ont eu plus qu'une existence éphémère et paraissent encore aujourd'hui : tels la *Oprechte Haarlemsche Courant* que publient MM. Enschedé, à Haarlem, et dont la fondation remonte à l'année 1656. — Un autre journal contemporain, *le Dagblad* de la Haye, a été fondé en 1708 et portait alors le titre de *Gravenhaagsche Courant*.

On n'ignore pas qu'il se publiait en Hollande un assez grand nombre de journaux en langue française. — Le plus ancien périodique de ce genre est très probablement *la Gazette d'Amsterdam* qui remonte à l'année 1655 et qui s'est publié jusqu'en 1777.

Le Mercure anglois fut fondé en 1649 et *l'Histoire journalière de ce qui se passe de plus considérable en Europe* en 1698. Ces deux journaux se publiaient à la Haye ainsi que *la Gazette de la Haye*, qui, à partir de 1744, paraissait trois fois la semaine chez Ad. Groot.

Le Journal d'Utrecht ne vécut tout d'abord que trois années, de 1710 à 1713. — Vers 1724 ce journal ressuscite et paraît sous la rédaction d'un M. de Limiers qui se faisait subventionner par la ville d'Utrecht. — Le journal semble avoir prospéré; son tirage variait entre 3 et 4,000 exemplaires, chiffre considérable pour l'époque. Il ne disparut définitivement qu'en 1781.

La Gazette de Leyde, la plus importante de toutes, semble avoir été fondée en 1677; ses premiers numéros portaient en sous-titre : *Traductions libres de gazettes flamandes et autres.* — A partir du 1er octobre 1680, nouvelle modification; son titre devient *Nouvelles extraordinaires de divers endroits*, J.-A. de la Font, éditeurs. — En 1738, *la Gazette de Leyde* devient la propriété de la famille Luzac qui la cède vers 1809 au gouvernement, après quoi l'on n'entend plus parler de la fameuse gazette.

Ajoutons, pour terminer, qu'en 1884 le nombre de journaux quotidiens et hebdomadaires qui se publiaient en Hollande s'élevait à 433.

Égypte. — *Un almanach de trois mille ans.* — Un almanach datant de trois mille ans, trouvé en Égypte, est actuellement au Musée britannique. On le croit le plus ancien du monde. Les jours sont écrits à l'encre rouge et sous chacun d'eux se trouve une figure accompagnée de trois caractères, indiquant la disposition probable du temps pour chaque jour. Comme d'autres manuscrits égyptiens, l'almanach est écrit sur papyrus et en colonnes; malheureusement quelques déchirures en détruisent l'intégrité.

États-Unis. — *Un poème inédit d'Edgar Poë.* — On vient, paraît-il, de découvrir un poème inédit d'Edgar Poë.

Le manuscrit se trouvait à Kokomo, aux mains d'un citoyen dont le grand-père tenait autrefois une auberge à Chesterfield, près de Richmond, dans l'État de Virginie.

Un soir d'été, un jeune homme, « dont l'apparence et les manières semblaient indiquer des habitudes de dissipation », se présenta au bureau de cette auberge et demanda une chambre. On la lui donna : il y passa la nuit. Mais on ne devait plus le revoir. Car le lendemain matin, quand on vint l'avertir que le déjeuner allait être servi dans la salle commune, il avait disparu. Sur la table de sa chambre, on trouva un livre avec des vers fraîchement écrits sur l'une des gardes du volume. Ces vers tracés en caractères romains et aussi lisibles qu'une page imprimée, sans une rature ou une surcharge, étaient signés E. A. P.

Ce sont les initiales d'Edgar Allan Poë — sa signature habituelle. L'écriture est la sienne. Le signalement du jeune homme répond de point en point à celui du poète.

Enfin, à toutes les preuves matérielles s'ajoute le rythme spécifique du poème et le sentiment même des quatre strophes bien dignes de l'auteur du *Corbeau*. En voici la traduction littéraire :

LÉONAINIE

« Léonainie — les anges l'avaient ainsi nommée. Empruntant la lumière des étoiles rieuses, ils l'avaient faite dans un de leurs blancs sourires. Ils avaient filé sa chevelure de la sombre heure de minuit, et éclairé ses yeux d'un radieux clair de lune. Puis ils me l'avaient amenée une nuit solennelle.

« Une nuit solennelle d'été, où mon cœur abreuvé

d'amertume refleurit pour saluer celle qui venait comme une rose en fleur. Tous les pressentiments qui m'oppressaient, je les oubliai dans cette caresse de joie... Joie menteuse, qui m'appréhendait et m'enserrait dans les bras de l'infortune !...

« La mignonne ne savait que bégayer le langage des anges ; mais, en l'écoutant bien, je pus l'entendre murmurer : « Les chansons ne sont chantées ici-bas « que pour vous faire peine ; les contes ne sont dits « que pour vous tromper. C'est pourquoi Léonainie « doit vous quitter tandis que son amour est « jeune... »

« Alors, Dieu sourit. C'était le matin, sans pareil et suprême. La gloire des cieux semblait faire à la terre l'aumône d'un peu d'estime. Tous les cœurs — sauf le mien — se sentaient capables de prier et s'élevaient vers l'azur, où ma Léonainie se fondait comme un rêve. »



FRANCE

— M. Victor Aragon, premier président honoraire de la cour de Montpellier, officier de la Légion d'honneur, est mort à Montpellier à l'âge de soixante-dix-neuf ans, des suites d'une longue maladie. M. Aragon était premier président à Chambéry, lorsqu'il fut mis à la retraite en 1877 et admis à l'honorariat : il vint alors habiter Montpellier, où il avait été précédemment président de chambre.

M. Aragon avait publié des travaux littéraires et archéologiques.

— Le *Journal de Genève* annonce la mort de son ancien directeur, M. Jacques Adert. Il était né en 1817 à Bergerac (Dordogne), de parents français. Il acheva ses études à Paris et suivit les cours de l'École normale.

Il fut un des élèves préférés de Cousin, qui le choisit comme collaborateur pour la traduction des *Dialogues* de Platon.

Après avoir enseigné pendant plusieurs années en France et en Suisse, M. Adert prit, en 1848, la direction du *Journal de Genève*, qu'il n'abandonna que l'an dernier.

— On annonce la mort de M. Blaise, des Vosges, vice-président de la Société d'économie politique.

M. Blaise était né à Épinal en 1811. Il a collaboré à de nombreuses publications économiques, notamment au *Journal des Économistes*. En 1848, après la révolution de Février, il fut nommé secrétaire général de la préfecture de la Seine ; mais il ne garda ce poste que quelques mois et reprit ses travaux d'économie politique.

— La fille du poète Alexandre Soumet, Mme Beuvain d'Altenheym, est morte le 16 mai dernier. Elle avait collaboré avec son père à deux tragédies, le *Gladiateur* qui fut joué au Théâtre Français et *Jane Grey* qui fut donnée à l'Odéon.

On lui doit aussi plusieurs ouvrages historiques parmi lesquels nous pouvons citer : *Récits de Rome païenne*, de *Rome chrétienne ; Récits de l'histoire de l'Espagne ; les Quatre siècles littéraires ; Histoire de la littérature sous Périclès, Auguste, Léon X et Louis XIV.*

— Nous apprenons la mort de M. Alfred Blot, rédacteur de l'*Instruction publique.*

— M. Paul Boiteau, maître de requêtes au Conseil d'État, vient de mourir subitement, sans que rien fît supposer une fin si rapide.

Il était né à Paris, en 1830, et fit ses études au collège Charlemagne. Il entra à l'École normale, d'où il sortit volontairement en 1852. Il se livra alors à la littérature et à l'étude de l'économie politique.

Ses productions sont nombreuses. Il publia ses premiers écrits sous le nom de Boiteau d'Ambly.

Boiteau publia, en 1853, les *Aventures du baron de Trenck* et les *Lettres choisies de lady Montague ;* en 1854, les *Cartes à jouer* et la *Cartomancie,* ouvrage estimé, plein de recherches, et rare à trouver à présent ; en 1855, l'*Album de l'Exposition universelle ;* en 1856, les *Légendes pour les enfants ;* en 1857, 1858, 1859 et 1860, plusieurs écrits relatifs à Béranger.

En outre, il a publié, en 1858, une nouvelle édition de l'*Histoire amoureuse des Gaules* avec un commentaire historique, et les *Lettres de Madame d'Épinay.*

Il a écrit beaucoup et partout. Nous aimons à nous

rappeler qu'il a été jadis notre collaborateur au *Moniteur universel*. Il a publié divers travaux à l'*Artiste*, à la *Revue de Paris*, à l'*Athenæum*, au *Bulletin du bibliophile*, au *Journal* et à la *Revue de l'instruction publique*, au *Journal pour tous*, au *Courrier de la librairie*. Depuis plusieurs années, il faisait partie de la rédaction du *Journal des Débats*.

Entré au conseil d'État comme maître des requêtes, il s'y faisait remarquer par la lucidité de ses rapports sur les affaires dont il était chargé. Son commerce était des plus agréables, et chacun n'avait qu'à se louer des relations qu'il avait avec lui. Boiteau était destiné à arriver plus haut; sa place était marquée parmi les conseillers d'État, et sous peu, sans doute, l'Académie des sciences morales et politiques l'eût appelé dans son sein.

— On annonce la mort, en son château de la Baste, près Epernon, de M. de Bray, ancien receveur général d'Eure-et-Loir et membre de la Société des bibliophiles français.

— On annonce la mort de M. Damour, correspondant de la Société des antiquaires de France. Ses travaux ont été insérés dans le *Bulletin de la Société des antiquaires* et dans les *Annales de la Société du Gâtinais*.

— On annonce la mort de Mme la vicomtesse de Dax, dont le mari appartenait à une des plus anciennes familles du Midi. La vicomtesse de Dax a publié jadis plusieurs ouvrages de morale et d'éducation religieuse.

— On annonce la mort d'un homme de lettres qui a eu son heure de notoriété, Édouard Didier, auteur de l'*Abîme*, du *Rocher de Sisyphe*, de *Lord Byroa* et d'autres pièces jouées à l'Odéon, au Vaudeville et ailleurs. Il est mort à Briis-sous-Forges, d'une maladie de cœur. Édouard Didier avait été quelque temps comédien; il a publié quelques romans.

— M. Louis Haumont, directeur du *Journal de l'Ouest* et du *Journal de la Vienne*, à Poitiers, vient de mourir à la maison Dubois, après une longue et cruelle maladie.

— Le chapitre de la cathédrale de Metz vient de perdre son doyen, M. l'abbé Jauffret, vicaire général, chanoine et grand chantre de la cathédrale. Il était né à Paris le 21 décembre 1797. Il était chanoine depuis le 6 août 1821 et avait succédé à M. l'abbé de Roucy, nommé chanoine après la grande Révolution. M. l'abbé Jauffret était neveu de Mgr Jauffret, évêque de Metz. Il porta jusqu'après l'annexion le titre d'archidiacre de Briey.

M. Jauffret est l'auteur de plusieurs ouvrages religieux et historiques estimés.

— M. Laurent-Pichat, qui est mort le mois dernier, était né à Paris le 12 juillet 1823.

Ses classes terminées, il entreprit un voyage en Italie, en Grèce, en Turquie, en Syrie; le résultat de ce voyage fut un volume de poésies : les *Voyageuses*.

Trois ans après, en 1847, M. Laurent-Pichat publia un nouvel ouvrage de vers : les *Libres paroles*, dans lesquelles il affirmait ses opinions démocratiques.

En 1850, il s'essaya à un volume de longue haleine : la *Chronique rimée*, composé de trois parties : les *Légendes*, la *Chronique de Jacques Bonhomme*, les *Heures de patience*.

Il donna ensuite plusieurs romans : la *Païenne* (1857), la *Sibylle* (1857), *Gaston* (1860), *Commentaires de la vie* (1868).

Il collaborait en même temps au *Phare de la Loire*.

Nommé représentant de la Seine à l'Assemblée nationale, aux élections du 2 juillet 1871, M. Laurent-Pichat prit place à l'extrême gauche.

Il fut élu, le 16 décembre 1875, sénateur inamovible.

Depuis un an environ, il souffrait d'une paralysie qui le tenait éloigné du Sénat; depuis trois mois, le mal s'était aggravé; il y a quelques jours, il se compliqua d'une fluxion de poitrine.

C'est aux suites de cette double affection que M. Laurent-Pichat a succombé.

— Le *Polybiblion* annonce le décès de M. l'abbé Lebeurrier, ancien élève de l'École des chartes et ancien archiviste du département de l'Eure. Il a publié un grand nombre de travaux parmi lesquels on cite : *Comptes de la châtellenie de Breuilpont* (Évreux, 1852); — *Coutumes de Vernon au* XIIe *siècle* (1855); — *De la découverte d'un prétendu cimetière mérovingien à la Chapelle-Saint-Éloi* (Eure, 1855); — *Rôle des taxes de l'arrière-ban du bailliage d'Évreux en* 1562 (1862); — *le Mémorial historique des criques, ville et comté d'Évreux, du batelier d'aviron* (1865); — *État des anoblis de Normandie de 1545 à 1661* (1866); — *Recherches sur la noblesse de l'élection d'Évreux en 1523* (1868).

— M. le marquis Eugène de Lonlay vient de mourir en son hôtel, à Argentan (Orne), dans sa soixante-douzième année.

Un recueil d'hymnes et de chants religieux lui valut jadis une lettre autographe très flatteuse de S. S. Pie IX. Il avait publié des ouvrages en prose d'une nature fort différente.

Ses romances ont eu, dans les concerts et dans les salons, des succès qui le placèrent parmi les chansonniers en vogue, et son répertoire, souvent réédité, forme diverses séries très connues, intitulées : *Poésies lyriques, Romances et Chansons, Poésies intimes, Mandolines, Bluettes, Larmes de bonheur, Chants de jeunesse* et *Virginité*.

— M. Auguste Marc, directeur de l'*Illustration*, est mort le mois dernier.

Né à Metz en 1818, M. Marc manifesta de bonne heure un goût prononcé pour la peinture et fut élève de Paul Delaroche. Après avoir exposé régulièrement pendant une dizaine d'années, il devint peu à peu le principal collaborateur artistique de l'*Illustration*, dont la direction lui fut confiée après la mort du fondateur, M. Paulin.

— On annonce la mort de M. Massenet de Morancour, frère de M. Jules Massenet, de l'Institut.

M. Massenet a collaboré, sous l'Empire, à divers journaux parisiens. Il laisse plusieurs ouvrages : les *Français à Rome*, les *Confessions d'un commis-voyageur*, le *Fils aux deux mères*, la *Demoiselle de magasin*, etc.

— Nous devons également enregistrer la mort du général Pourcet, qui, en 1873, fut chargé de soutenir devant le conseil de guerre de Trianon l'accusation portée contre Bazaine.

Officier des plus instruits, sorti premier de Saint-Cyr, puis de l'École d'état-major, le général Pourcet a publié sous ce titre : *la Campagne de la Loire*, l'un des livres les plus estimés parmi les ouvrages militaires inspirés par la campagne franco-allemande.

— On nous apprend d'Orléans la mort de M. le comte de La Tour du Pin, auteur de plusieurs travaux historiques et généalogiques.

— La Société nationale d'agriculture de France vient d'apprendre la mort à Beaune, à l'âge de quatre-vingts ans, de M. A. de Vergnette-Lamotte, l'un de ses membres.

Ce savant était également correspondant de l'Académie des sciences, dans la section d'économie rurale. On doit à ce maître en viticulture et en œnologie beaucoup de travaux remarquables insérés dans le *Livre de la Ferme et des Maisons de campagne*. Son ouvrage intitulé : *le Vin* est reconnu le meilleur traité qui ait été publié jusqu'à ce jour.

— Le colonel Vial, autrefois professeur d'histoire et d'art militaire à l'École d'état-major, vient de mourir. Son professorat et ses fonctions de sous-chef d'état-major pendant le siège de Paris lui avaient valu, dans le monde militaire, une très grande notoriété qui s'étendait à l'étranger, car il était l'auteur d'une *Histoire des guerres modernes*, d'une haute valeur. Le colonel Vial, officier de la Légion d'honneur depuis 1866, avait été mis à la retraite lors du licenciement de l'ancien corps d'état-major.

— On annonce la mort de M. Henri Vierne, qui a appartenu à la presse pendant vingt ans, soit à Paris, soit en province.

Il avait été rédacteur en chef du *Journal de la Vienne*, puis du *Mémorial de Lille*, secrétaire de la rédaction de *Paris-Journal* et du *Triboulet* quotidien.

En dernier lieu, il était chef correcteur au *Figaro*.

ÉTRANGER

Allemagne. — Le lieutenant-général von Colomb, auteur de nombreuses publications sur l'histoire militaire, est mort à Cassel il y a quelques mois.

— Au mois de mai est morte, dans un âge avancé, Mme Isabelle Braun qui a écrit de nombreux ouvrages pour les enfants.

— A Posen est décédé au mois de février M. Endrulat, archiviste de l'État, auteur d'un grand nombre de publications historiques.

— M. Otto van Covin-Wierbitzki est mort à Wiesbaden le 2 mars dernier, à l'âge de soixante-quatorze ans. Il avait, nous dit la *Revue historique*, pris une part active aux soulèvements révolutionnaires des années 1848-1849 et à la guerre civile d'Amérique. Son œuvre principale : *Geschichte der Neuzeit* et les *Erinnerungen aus neimen Leben* ont eu plusieurs éditions.

— M. Linnemann, professeur de chimie à l'université de Prague, vient de mourir dans cette ville. Il n'avait que quarante ans.

— Les sciences historiques et l'Allemagne viennent de faire une grande perte. L'historien Léopold von Ranke est mort.

Né le 21 décembre 1795 dans une petite localité de la Thuringe, il s'adonna de bonne heure à l'étude de l'histoire. Après avoir fait ses études universitaires, il fut nommé à une chaire dans une petite université prussienne; dès 1825, il était appelé à une chaire d'histoire à l'université de Berlin. En 1841, il fut nommé historiographe du roi de Prusse; puis le roi Maximilien II de Bavière le nomma président de la commission historique.

Ranke a eu une grande influence comme historien en Allemagne; il fut, on peut le dire, un des rénovateurs des études historiques dans ce pays; il se montra un des premiers et des plus ardents à réagir contre le système protestant qui, depuis les centuriateurs de Magdebourg, faussait l'histoire en haine de l'Église. Il contribua grandement à rappeler les historiens protestants à l'étude impartiale des sources.

Quoique protestant, Ranke a toujours cherché à

être impartial pour les catholiques, et généralement il y est parvenu, sachant se mettre au-dessus des préjugés de secte. Aîné de cinq frères, qui tous se sont distingués, il a joué un rôle politique. En 1848, il fut un des membres de la députation qui, au nom de la nation allemande, offrit le vicariat d'empire à l'archiduc Jean d'Autriche.

Ses nombreux travaux embrassent l'histoire universelle; nous citerons notamment : *les Papes romains, leur Église et leur État; l'Histoire d'Allemagne du temps de la Réforme; l'Histoire de France; Princes et peuples du midi de l'Europe;* les *Origines de la guerre de Sept ans,* etc.

— M. Georges Weitz, l'historien qui jouissait en Allemagne d'une grande popularité, vient de mourir.

Né en 1813, Weitz étudia le droit et l'histoire aux universités de Kiel et de Berlin.

En 1848, il prit part aux événements politiques, il fut nommé député à l'Assemblée nationale de Francfort. Il fut du parti qui tenta d'établir l'unité germanique par la voie des réformes; il quitta l'Assemblée et accepta une chaire à l'Université de Gœttingue.

M. Weitz, comme toute l'école de M. Léopold von Ranke, s'est efforcé de mettre les faits dans tout leur jour, sans les faire suivre d'appréciations ni de commentaires.

Ses principaux ouvrages sont : *Histoire de la Constitution allemande, Histoire du Schleswig et du Holstein, l'Ancien droit des Francs Saliens, les Empereurs allemands de Charles le Grand jusqu'à Maximilien,* etc. Il a dirigé la publication des *Monumenta Germaniæ historica.*

Angleterre. — Le second fils du poète Tennyson, Lionel, vient de mourir à Aden à l'âge de trente-deux ans. Il collaborait à la *Saturday Review* et au *Nineteenth Century.*

Autriche. — Le romancier autrichien Édouard Breier vient de mourir à Vienne.

Sa fécondité était prodigieuse.

Jusqu'à ces derniers jours, Breier faisait des feuilletons pour son journal *Der Freimnethigen.*

Il était âgé de soixante-quinze ans.

Italie. — Le directeur du Musée des antiquités de Reggio, le P. Chieciri, est mort au mois de février. Il laisse plusieurs ouvrages sur l'archéologie préhistorique.

Russie. — Le grand dramaturge russe Alexandre Nikolaevitch Ostrowski vient de mourir subitement à Kostroma, à l'âge de soixante-trois ans.

Sa fécondité était fabuleuse. Il a doté la scène russe de comédies de mœurs et de drames historiques qui sont devenus classiques.

Les principales, qui montrent toute la vie du peuple russe, sont : *Un conseil de famille, Pauvreté n'est pas vice, l'Emploi lucratif,* la *Pupille,* la *Forêt, Talents et Admirateurs, Un dernier sacrifice, Une fille sans dot, l'Orage.*

— Au mois de mai dernier est décédée Mme Hattle Blackford, plus connue sous le pseudonyme de *Fanny Lear,* et qui avait publié, il y a quelques années, un livre, le *Roman d'une Américaine en Russie,* qui fit alors scandale. Elle y racontait, en effet, ses amours avec un grand-duc de la famille impériale, et elle fut, à la suite de cette publication, expulsée successivement de Saint-Pétersbourg et de Paris.

Suisse. — Les journaux religieux nous apprennent le décès de Mgr Vautrey, curé-doyen de Delémont (Suisse), mort le 5 mai dernier. M. l'abbé Vautrey était né à Porrentruy en 1829.

Dans les moments que lui laissait libre son ministère, l'abbé Vautrey se livra à l'étude des documents historiques qui concernaient la ville de Porrentruy, le Jura bernois, et en particulier les évêques de Bâle, lesquels depuis la Réforme avaient pris leur résidence au château de Porrentruy. Il compulsa avec ardeur les archives et accumula les matériaux de son *Histoire des évêques de Bâle* et de ses *Notices sur les paroisses catholiques du Jura bernois.*

Il a également composé une *Histoire de Porrentruy,* des *Notices historiques* sur les paroisses du Jura; il se proposait d'écrire encore l'histoire de l'abbaye de Lucelles comme il avait écrit celle de l'abbaye de Bellelaye. Il avait fondé, il y a quinze ans, la *Semaine catholique* et la rédigeait en grande partie. Il envoyait différents articles à des revues ou à des sociétés savantes et corrigeait les épreuves de sa magnifique *Histoire des évêques de Bâle,* entièrement achevée et en grande partie publiée.

— M. W. Vischer, philologue et historien distingué, est mort à Bâle le 30 mars dernier, à l'âge de cinquante-trois ans.

— On annonce la mort, à Lisbonne, de Mme Miranda de Arunjo. Avec elle finit la descendance de Miguel de Cervantès, le grand écrivain espagnol auteur de *Don Quichotte.*

États-Unis. — « Clara Belle », le pseudonyme littéraire bien connu de Mme W. Thompson, correspondant à New-York pour les articles principaux de certains journaux de l'Ouest, est morte subitement à New-York, à l'âge de quarante-trois ans.

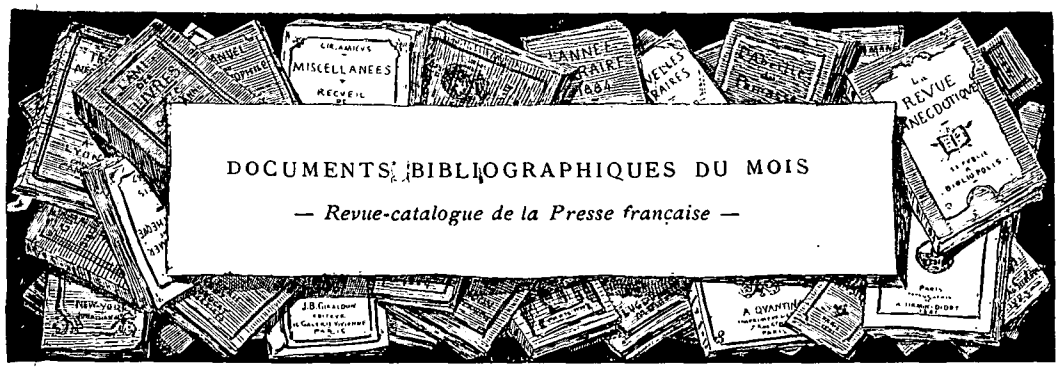

Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ANNALES DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE BORDEAUX (1er fascicule). Jullian : Fréjus. — Platon : La royauté française. — Duméril : Remarques critiques sur le livre de l'abbé Gorini : *Défense de l'Église contre les erreurs historiques des historiens français*. — Hochart : Le symbole de la Croix. — ARTISTE (mars). Waller : L'Exposition des XX; lettre de Bruxelles. — Pousonailhe : Les salons avant le Salon. — E. des Essarts : Les victimes de Boileau. — Leymarie : A. Guillemet. — Pigot : G. Bizet à Rome. — (Avril). J. Peladan : Franz Hals. — Grasset-Morel : La demeure d'un financier au XVIIIe siècle; le château de la Masson. — Paul Ferrier : La légende de l'origine du violon.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES CHARTES (1re et 2e livraisons). Saige : Charte française de Jean de Joinville. — Bouchot : Notice sur la vie et les travaux d'Étienne Martellange, architecte des Jésuites. — G. Lefèvre-Pontalis : Petite chronique de Guyenne jusqu'à l'an 1442. — Digard : La série des registres pontificaux du XIIIe siècle. — Poésies latines du ms. add. A 44 de la Bodléienne. — Kohler : Inventaire de la bibliothèque de Saint-Gildas, en Berry. — Chronique et mélanges : Société des anciens textes français; bibliothèque de Berlin; archives de Francfort-sur-le-Mein; rectification à l'ancien catalogue des manuscrits de Corbie. — BULLETIN MONUMENTAL (mars-avril). De Laurière : Promenade archéologique dans le val d'Aran. — Thédenat : Masques d'enfants de l'époque romaine trouvés à Lyon et à Paris. — Courajod : La collection Révoil au musée du Louvre. — De Baye : Le Torques chez les Gaulois. — De la Nicottière : Essai de bibliographie sommaire nantaise. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (15 mai). La défense de la frontière franco-italienne. — Batteries couvertes ou masquées. — Les formations de champ de bataille de l'artillerie allemande. — L'Allemagne, sa politique, ses colonies. — (22 mai). Recherches et expériences faites sur les obus-torpilles. — Les chemins de fer au point de vue de la concentration. — Emploi tactique de l'artillerie de campagne en Russie. — (29 mai). La guerre serbo-bulgare. — A propos des chemins de fer français. — (5 juin). Télégraphie militaire. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE PARIS (mars-avril). Inventaire des biens et des livres de l'abbaye des Vaux-de-Cernay au XIIe siècle. — Le trésor de Saint-Germain des Prés en 1793. — La restauration de la Porte-Saint-Martin en 1782.

CORRESPONDANT (10 mai). Mgr Meignan : De l'irréligion systématique. — De Villebois-Mareuil : Torpilleurs et cuirassés. — De Campou : Le Maroc; hommes et choses. — E. Daudet : Louis XVIII et Paul Ier. — (25 mai). Comte du Barail : Du recrutement de l'armée. — Douhaire : Une correspondance inédite du P. Lacordaire. — De Campou : Le Maroc. — A. Langlois : La grande et la petite propriété en France. — Abbé Cognat : Les dogmes de la République et la législation scolaire. — E. Biré : Souvenirs d'un bourgeois de Paris. — De Croze : Les Chinois peints par eux-mêmes. — Douhaire : Les poètes; MM. Rostand, Frémy, Villard, Froment, de Lorgeril. — CURIEUX (juin). Les enfants naturels du duc de Berry. — Daubigny. — Gavarni. — Louis Bouilhet. — Duplessis-Bertaux. — La Falcon. — Nélie Jacquemart. — Le fils de Mlle Mars. — Antony Deschamps. — Étincelle. — M. Vulpian. — La postérité de Mirabeau. — Corot. — Paria Korigan. — M. Detaille. — Mme Viardot. — Les Brohan. — Barye. — Mme Carvalho. — Foulquier. — Baudelaire. — Mlle Cointat.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (15 mai). De la nécessité de modifier l'organisation du commerce intérieur. — Les discussions de la Société d'économie politique : les corporations de métier pourraient-elles être rétablies dans des conditions différentes du passé, avec avantage pour les ouvriers et sans inconvénients pour le public? — La réforme du service des trésoriers-payeurs généraux. — (22 mai). L'accroissement des budgets français depuis quinze années. — Le commerce extérieur de la France pendant les quatre premiers mois de 1886. — Qu'il y a protection et protection. — Les enfants des rues de New-York. — Le royaume de Serbie : ses ressources naturelles et sa situation économique. — (29 mai). L'Algérie et la culture de la vigne. — Misères et remèdes. — L'industrie en Russie. — Le service militaire et les commerçants français à l'étranger. — (5 juin). Les projets de constitution de tribunaux d'arbitrage ou de conseils de l'industrie et du travail. — Le commerce extérieur de la France pendant les quatre premiers mois de 1886. — Le commerce extérieur de l'Angleterre pendant les quatre premiers mois de 1886. — Le socialisme de l'ancien régime et l'économie chrétienne.

GAZETTE ANECDOTIQUE (31 mai). Fêtes aux Tuileries. — Mariage du duc de Bragance. — Album Pasteur. — Centenaire de Parmentier. — Cartes de députés. — Les femmes modèles. — (15 juin). Le dénombrement. — M. Hovelacque au conseil municipal. — Procès Gaillardet. — Mort du colonel Herbinger. — L'intérêt dans le roman. — Émile Augier. — Le chantage des journaux. — GAZETTE

DES BEAUX-ARTS (juin). De Lostalot : La peinture au Salon de 1886. — Mantz : Andrea Mantegna. — De Chennevières : Les bals de Marie-Antoinette. — Mantz : *Le Livre des peintres*, de Casel van Mander. — Molinier : *Le Trésor de Trèves*, par M. L. Palustre. — Teste : Bibliographie des ouvrages publiés en France et à l'étranger sur les beaux-arts et la curiosité pendant le premier semestre de 1886.

HOMME (L') (25 mars). Fauvelle : La sépulture chez les Hébreux d'après les livres judaïques. — Lemoine : L'époque de la pierre polie dans le département des Côtes-du-Nord. — Salmon : Contribution à la recherche du nombre des enfants par famille en France. — (10 avril). Lemoine : L'époque de la pierre polie. Martin : Procession dansante d'Echternach.

INSTRUCTION PUBLIQUE (15 mai). — Martha : La littérature sous les empereurs. — Bergaigne : Étude du langage. — Pigeonneau : Histoire des colonies françaises au XVIIIe siècle. — De Broglie : Apologétique chrétienne. — (22 mai). Cartault : La poésie latine sous les Flaviens. — Crouslé : *Werther*. — Pigeonneau : Histoire des colonies. — De Broglie : Apologétique chrétienne. — (29 mai). Jousset : La guerre de Sept ans. — Caro : La morale d'Herbert Spencer. — Croizet : Zénon d'Élée. — Martha : L'examen de conscience dans Sénèque. — Crouslé : Les disciples de Rousseau; René Obermann. — (5 juin). Étude sur Pline le Jeune. — Crouslé : Obermann. — Caro : La morale d'Herbert Spencer. — Martha : L'étude des sciences physiques et naturelles dans Sénèque. — De Broglie : Cours d'apologétique chrétienne. — INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 mai). Origine singulière de quelques noms de famille. — Mémoires inédits sur le XIXe siècle. — Les assassins littérateurs. — Le romantisme en province. — Ex-libris de bibliophiles. — Livres écrits en prison. — Fermiers généraux. — Le sculpteur Houdon. — (10 juin). Couverture imprimée des livres brochés. — Cartes à jouer. — Mosaïques de Trautz-Bauzonnet. — Curiosités révolutionnaires. — Dénombrement de Paris en 1881.

JOURNAL DES ÉCONOMISTES (mai). Mathieu-Bodet : Le budget de 1887. — Véron-Duverger : Les chemins de fer de l'État belge. — G. du Puynode : La question du latin. — Guilbault : La comptabilité publique. — L'échec du monopole de l'eau-de-vie en Allemagne. — Bérard-Varagnac : La transformation des territoires du Far-West canadien. — JOURNAL DES SAVANTS (mai). Dareste : Manuel des institutions romaines. — Berthelot : Papyrus grecs. — De Quatrefages : Croyances religieuses des Hottentots et des Boschimans. — Weill : Discours de Démosthène. — Hauréau : La chronique de Hugues de Saint-Victor.

MAGASIN PITTORESQUE (31 mai). Lesbazeilles : Clovis II, légende. — Cazeaux : La volonté peut suspendre l'envahissement de la mort. — De Vaulabelle : L'observatoire du mont Ventoux. — MATINÉES ESPAGNOLES (15 mai). Emilio Castelar : Un moine germain dans la cité éternelle. — MOLIÉRISTE (juin). Huyot : Molière et le prince de Conti. — Monval : Affaire Auzillon. — Une épigramme de Montreuil. — Bertin : Le père et la tante de Molière. — Monval : Le comédien Brochard.

NATURE (15 mai). Les pigeons voyageurs en montagne. — Thermomètre électrique avertisseur de M. Gerboz. — La laine de bois. — Les recherches sur le gulf-stream. Visite aux Açores. — La distribution des couleurs dans le règne animal. — Halo extraordinaire du 3 mai 1886. — (22 mai). Le centenaire de Parmentier et de la culture de la pomme de terre. — Exposition d'hygiène urbaine. — Pipette destinée à prendre la densité des liquides. — L'électricité domestique. Réveille-matin; allumoir. — Utilisation des forces du Rhône, à Genève. — Héliogravure. — Un préjugé sur la porosité du verre. — Le rosolène. — L'utilisation industrielle du gaz naturel, à Pittsburg (États-Unis). — (29 mai). M. Pasteur et le traitement de la rage. — Le sucre de betteraves et les nouveaux procédés de fabrication. — L'aseptol. — Les ventriloques. — Les maisons salubres et insalubres de l'exposition d'hygiène de Londres. — Carbonisation du bois par la chaleur. — (5 juin). Le cyclone du 12 mai, à Madrid. — Le soleil vert. — La recherche médico-légale du sang. Grand spectroscope d'absorption de M. Maurice de Thierry. — Lettres d'Amérique. Chicago. — Sur la production des moucherons. — L'hygiène dans l'isthme de Panama. — Nouveau thermomètre médical *à maxima*, avec contrôle du zéro. — L'électricité domestique. — NOUVELLE REVUE (15 mai). Vasili : La société de Saint-Pétersbourg. — De Brotonne : L'Église, l'État et le Concordat. — Deschanel : Le romantisme des classiques; *Tancrède*. — (1er juin). La torpille et le droit des gens. — Davis : La question d'Irlande. — Général Cosseron de Villenoisy : Un homme d'Etat, historien et philosophe au XIVe siècle; Ibn Khaldoun.

POLYBIBLION (mai). Dom Paul Piolin : Hagiologie. — Mme V. de la Croix : Ouvrages pour la jeunesse. — Comptes rendus dans les sections de théologie, jurisprudence, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique : Nécrologie; le texte de *l'Hortus deliciarum*; Le Talmud et les juifs de Russie; L'Arabie avant Mahomet. — Questions et réponses.

REVUE ALSACIENNE (mai). André Michel : Le Salon alsacien-lorrain. — Édouard Engelhardt : Sur l'origine de Strasbourg (*Argentoratum Troesmis*). — Le Heidenkopf et le Purpurkopf. — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (avril-mai). Heuzey : Le roi Dounghi à Tello. — G. Bapst : La vie de saint Eloi. — Deloche : Étude sur quelques cachets et anneaux de l'époque mérovingienne. — Müntz : Les monuments antiques de Rome. — Lebègue : Recherches sur Délos. — Jullian : Inscriptions grecques d'Egypte. — Bazin : La citadelle d'Antibes. — Decharme : Note sur les Cannophores. — REVUE DE L'ART FRANÇAIS (mars). Testament du peintre-verrier *Guillaume de Marcillat* (1529). — *Jacques Guilermain* et *Pierre Prieur*, maîtres maçons de la ville de Bordeaux (1595). — Artistes au service du duc d'Épernon (1613-1615). — *Pierre Puget* et les échevins de Marseille (1671). — Les descendants de *Coysevox* (1715-1819). — Lettre du peintre *Ferrand de Monthelon* (1732). — Hennin, *Charles-François Hutin* et *Charles-Joseph Natoire* (1760). — Le graveur *François-Robert Ingouf* (1793-1807). — Le musée des portraits d'artistes, état de 164 portraits de peintres, de sculpteurs, d'architectes, de graveurs, etc. — (Avril). Marchés passés par le peintre-verrier *Guillaume de Marcillat* (1518-1524). — Décharge donnée par les religieux de Saint-Julien de Tours au sculpteur *De la Barre l'aîné* pour les figures du grand autel de leur église (1649). — Commande de tableaux pour la décoration de l'Hôtel de Ville de Paris aux peintres *Largillière, Dieu, Dumesnil* et *Louis de Boullongne* (1702-1716). — La succession d'*Antoine Coysevox* (1720-1722). — Histoire d'un tableau de *Carle Vanloo*, « les Grâces enchaînées par l'Amour » (1761-1762). — *Antoine-Louis Barye* (1795-1875). — Requête du peintre *Zacharie-Félix Doumet* au commandant de la marine à Toulon (1816). — Portrait du cardinal de Richelieu, par *Philippe de Champaigne*, offert par le roi Louis XVIII au duc de Richelieu (1821). — Épitaphes de peintres relevées dans les cimetières de Paris (1858-1864). — REVUE DES ARTS DÉCORATIFS (mai). Geffroy : Les œuvres décoratives au Salon de 1885. —

De Caumont : L'Imprimerie nationale. — G. Duplessis : Le département des estampes à la Bibliothèque nationale : indications sommaires sur les documents utiles aux artistes industriels, I. LE MOBILIER. — Falize : Une conférence sur les bijoux. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (10 mai). Bordier : Description des peintures et autres ornements contenus daus les manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale. — Pallu de Lessert : Les gouverneurs de la Maurétanie. — Joubert : Bussy d'Amboise. — Pouy : Concini, maréchal d'Ancre. — Mémoires du marquis de Sourches. — (17 mai). Kohler : Le droit musulman. — Muller : Manuel de l'antiquité classique. — Perkins : Ghiberti et son école. — Voizard : Etude sur la langue de Montaigne. — Fremy : Mémoires inédits de Henri de Mesmes. — Journal des guerres civiles de Dubuisson-Aubenay. — Tourneux : Histoire journalière de Paris, par Dubois de Saint-Gelais. — (24 mai). Waldstein : Essai sur l'art de Phidias. — Faucon : La librairie des papes d'Avignon. — Mougeolle : Les problèmes de l'histoire. — Gierke : Le droit naturel et le droit allemand. — Descloseaux : Le mariage et le divorce de Gabriel d'Estrées. — Pribram : Autriche et Brandebourg. — Pajol : Les guerres sous Louis XV. — (31 mai). Gomperz : Une prétendue tragédie d'Euripide. — Vito la Mantia : Histoire de la législation italienne. — Regnier : La Fontaine. — De Guilhermy : Papiers d'un émigré. — Boulay de la Meurthe : Le Directoire et l'expédition d'Égypte. — Avenarius : La lyrique allemande depuis 1850. — REVUE DES DEUX MONDES (1er mai). Souvenirs du duc de Broglie. — Bentzon : Les poètes américains. — Rothan : Les relations de la France et de la Prusse de 1867 à 1870. — Carrau : La sophistique et Socrate. — A. Duruy : L'instruction publique et la démocratie. — Valbert : Sir Henry Sumner-Maine et son livre sur le gouvernement populaire. — Brunetière : *Le Théâtre en liberté*. — (15 mai). Melchior de Vogüé : De la littérature réaliste à propos du roman russe. — A. Sorel : La fuite de Louis XVI et les essais d'intervention en 1791. — Larroumet : Un bourgeois de Paris au XVIIe siècle ; Jean Poquelin. — Rothan : Souvenirs diplomatiques. — Leroy-Beaulieu : La baisse des prix et la crise commerciale. — (1er juin). Souvenirs du duc de Broglie ; le ministère Martignac. — A. Barine : Sainte Thérèse. — G. Lafenestre : La peinture au Salon. — A. Desjardins : Le jury et les avocats. — Moireau : La question de l'argent aux États-Unis. — Valbert : La correspondance de lord Beaconsfield avec sa sœur. — Brunetière : La *France juive* de M. Ed. Drumont. — REVUE FÉLIBRÉENNE (avril). — Planchud : Lei douoi Margarido. — Savy : Un an de mai. — Noël : La littérature d'oc en Périgord. — Marin : Les œuvres de Victor Gelu. — REVUE GÉNÉRALE (15 mai). H. Quet : Le Salon de 1886. — Kanner : L'évolution du nihilisme. — De Larivière : L'*Œuvre* de M. Émile Zola. — (1er juin). Bernard-Lavergne : Députés de Paris et députés de province. — Jamais : Mines et mineurs. — REVUE GÉNÉRALE D'ADMINISTRATION (mai). Dejamme : Des droits de stationnement et de location sur le domaine public. — Sanlaville : De la responsabilité civile de l'État en matière de postes et de télégraphes. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (mai). Le château de Zénobie sur l'Euphrate. — De Crozals : Le commerce du sel, du Sahara au Soudan. — Drapeyron : Examen du vœu des Congrès de géographie concernant l'institution d'une agrégation spéciale de géographie. — Duval : La rectification de notre frontière vers le Maroc. — Dupuis : L'autonomie du Tonkin. — Gide : *La colonisation chez les peuples modernes*, par M. Leroy-Beaulieu. — REVUE HISTORIQUE (mai-juin). Tratchevsky : L'Espagne à l'époque de la Révolution française. — Gebhardt : Recherches nouvelles sur l'histoire du joachisme. — Favier : Documents inédits sur la vie privée de Charles IV, duc de Lorraine. — REVUE LITTÉRAIRE (mai). G. Bois : La cité chinoise (G.-Eug. Simon). — Arthur Loth : Histoire des avocats du Parlement de Paris (R. Delachenal). — A.-H. Louise de Kéroualle (H. Forneron). — J. Messire : Notions d'étymologie classique (Bernier). — Abbé Ledoulx : Vie de la R. Mère Javouhey (R. P. Delaplace). — Arthur Loth : Hymni, sequentiæ et piæ cantiones. — L. Nemours Godré : Madagascar (Raoul Postel). — A. H. : Un salon à Paris (Mlle K. O'Meara). — REVUE MARITIME ET COLONIALE (juin). Constantin : La réparation du palier d'étambot du *Mytho*. — Canolle : Angra-Pequena. — Hiart : Le canon Armstrong. — Guët : Les origines de l'île Bourbon. — Bouquet de la Grye : Étude sur la barre du Sénégal. — REVUE MODERNE (mai). Bernier : Émile Zola et l'*Œuvre*. — Ch. Buet : Ch. Diguet. — Thiaudière : Le Salon de 1886. — Morel : A propos du théâtre de M. Daudet. — REVUE DU MONDE LATIN (juin). Comte de Barral : Dix ans de paix armée entre la France et l'Angleterre. — J. Blancard : Études sur la Grèce contemporaine ; Capo-d'Istria. — Rostrituerto : Don Menendez Pelayo. — REVUE PHILOSOPHIQUE (juin). Richet : Les origines et les modalités de la mémoire ; essai de psychologie générale. — Bertrand : Le corps et l'esprit, d'après Hack-Tuke. — Fonsegrive : La logique de Lotze. — Paulhan : Les travaux récents sur la morale. — *Les problèmes de l'histoire*, par Mougeolle. — *Hobbes*, par Robertson. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (15 mai). G. Berger : L'Exposition universelle de 1889. — De Pressensé : Le duc Victor de Broglie, d'après ses souvenirs. — A. Barine : M. Montégut. — Paulhan : Littérature et science à propos d'un roman de George Elliot. — (22 mai). Stapfer : Deux grands poètes ennemis : Victor Hugo et Racine. — E. Desjardins : M. Léon Renier. — Laffitte : Le mouvement de la population dans les campagnes, d'après M. Baudrillart. — Ravaisson : L'art à l'Exposition de 1889. — (29 mai). Ch. Bigot : La sculpture au Salon de 1886. — Melchior de Vogüé : Pouchkine. — G. Boissier : Properce et Tibulle. — REVUE RÉTROSPECTIVE (n° 47). Deux cousins : le prince Victor et le comte de Paris. — Lakanal et Napoléon Ier. — Lettres intimes de l'amiral Courbet. — (n° 48). Réception du cardinal de Luynes à Rome (1756) ; relation inédite par lui-même. — Comment les représentants sortirent du Conservatoire des arts et métiers, le 13 juin 1849. — Un placard de recrutement (1748). — Le rétablissement des titres de noblesse par Napoléon Ier. — Lettres inédites de Barère à Léonard Gallois. — REVUE SCIENTIFIQUE (15 mai). Regnard : Le délire des grandeurs. — Les charges de cavalerie d'après le prince de Hohenlohe. — Ratoin : L'Andorre. — Le laboratoire de Concarneau. — (22 mai). Plauchut : Les îles Samoa. — Les charges de cavalerie. — Héricourt : L'exposition d'hygiène urbaine. — Guilland : Un botaniste ignoré ; Jean Prévost, de Pau (1600-1660). — (26 mai). Raoult : La congélation des solutions salines. — Metschnikoff : Les maladies parasitaires et les actions intracellulaires. — G. Richard : La langue malgache. — (5 juin). Aubry : Une mission au Choa. — Hayem : La méthémoglobyne. — Novi : Torpilleurs et torpilles.

SPECTATEUR MILITAIRE (15 mai). Bonnal : La guerre de Hollande et l'affaire du Texel. — Brun : Armes à répétition. — Les luttes de la Serbie pour conquérir son indépendance. — Lehaucourt : Théorie de la grande guerre de Clausewitz. — (1er juin). Le service d'état-major. — Bonnal : La guerre de Hollande. — D'Azémar : De la discipline. — Brun : Les armes à répétition. — Les luttes de la Serbie.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

PUBLICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES ÉTRANGÈRES

nouvellement parues.

Allemagne. — Bericht über die neuen Erscheinungen und Antiquaria aus dem Gesammtgebiete der Rechts-und Staats-wissenschaften. Berlin, R. L. Prager. Publication trimestrielle. — Prix : 1 fr. 25.

A. Berliner : Die Schriften des Dr M. Steinschneider zusammengestellt. Berlin, A. Mampe, 31 p. gr. in-8°. — Prix : 1 fr. 90.

Bibliotheca philologica classica. Verzeichniss der auf dem Gebiete der classischen Alterthumswissenschaft erschienenen Bücher. XIIIe année, 1er fascicule. Berlin, S. Calvary, 98 p. gr. in-8°. — Prix annuel : 7 fr. 50.

J. Braun : Die Nürnberger Buchdruckerfamilie Koberger. (Article paru dans le journal *Deutsche Buchhaendler-Akademie.*)

E. Dannappel : Die Literatur der Salzburger Emigration (1731-1735). Verzeichniss der deutschen und in Deutschland gedruckten Schriften welche aus Anlass der Salzburger Emigration erschienen sind. Stuttgart et Munich. Th. Ackermann. 23 p. in-8°. — Prix : 1 fr. 90.

E. Fœrstemann : Erläuterungen zur Mayahandschrift der Kgl. öffentlichen Bibliothek zu Dresden. Dresde, Warnatz et Lehman, 80 p. in-4°. — Prix : 6 fr. 25.

H. Hauenschild : Literaturbericht für die Thonwaaren. Kalk-und Gypsindustrie (1884-1885). Berlin, librairie polytechnique, 71 p. in-8°. — Prix : 2 fr. 90.

F. Hofmeister : Verzeichniss der im Jahre 1885 erschienenen Musikalien, musikalischen Schriften und Abbildungen. 34e année. Leipzig, Hofmeister. — Prix : 16 fr. 25.

E. Kelchner : Eine alte Stimme über den Betrug bei Bücherauktionen ; Beitrag zur Geschichte des Buchhandels. (*Deutsche Buchhændler-Akademie*, III, p. 202-208.)

Ad. Keysser : Die Stadtbibliothek in Köln, ihre Organisation und Verwaltung. — Cologne, Dumont Schaumberg. 109 p. avec 2 pl. gr. in-8°. — Prix : 5 fr.

L. Mohr : Die Jubelfeste der Buchdruckerkunst und ihre Literatur. Wien, C. Graeser, 109 p. in-8°. — Prix : 2 fr. 50.

P. Müller : Entwickelung des Zeitungswesens in Holland. (*Bœrsenblatt für den deutschen Buchhandel*, nos 100 et 102.)

A. Peter : Verzeichniss von geeigneten und nicht geeigneten Jugendschriften für Volksbibliotheken. Troppau.

F. von Platner : Katalog der Bibliotheca Platneriana enthaltend Municipalstatuten und Städtegeschichten Italiens, dem deutschen archæologischen Institut geschenkt. Rome, Lœscher, 490 p. gr. in-8°. — Prix : 12 fr. 50 (édition tirée à 200 exemplaires).

M. Rachel : Ueber die Freiberger Bibelhandschrift nebst Beitraegen zur Geschichte der vorlutherischen Bibelübersetzung. Freiberg, Engelhardt, 31 p. in-4°. — Prix : 1 fr. 60.

P. E. Richter : Verzeichniss von Forschern in wissenschaflicher Landes — und Volkskunde Mitteleuropas. Dresde, A. Huhle, 207 p. gr. in-8°. — Prix : 3 fr. 75.

Ed. Zernin : Kaiser Napoleon als Freund der Literatur. (*Deutsche Buchhændler-Akademie*, III, p. 177-179.)

Zoologischer Jahresbericht für 1884, herausgegeben von der zoologischen station zu Neapel. Berlin, Friedlaender, 358 p. in-8°. — Prix : 12 fr. 50.

Angleterre. — Classified and descriptive catalogue of scientific and technical books. Londres, Philip, 200 p. in-8°. — Prix : 3 francs.

A Catalogue of the printed books, manuscripts, autograph letters, drawings and pictures, collected by F. Locker. Lampson (*The Rowfant library*). Londres, Quaritch, gr. in-8°. — Prix : 26 francs.

A. Ireland : Book lover's enchiridion. 4th edition revised and enlarged. London, Simpkin, 500 p. in-8°. — Prix : 7 fr. 50.

J. B. Mullinger : The university of Cambridge from the earliest times to the accession of Charles I. 2 parts. Cambridge, University Press, in-8°. — Prix : 37 fr. 50.

H. Sell : Dictionary of the world's press, 1886. Londres, Sell, 702 p. in-8°.

Transactions and proceedings of the Library Association of the United Kingdom at their sixth annual meeting held at Liverpool, september 1883. Londres, Trübner, 204 p. in-8°. — Prix : 20 francs.

J. P. Edmond : The Aberdeen printers, 4e partie. Aberdeen, Edmond et Spark.

Eton college library and others (*Saturday Review*, 20 mars).

F. Harrison : The choice of books and other literary pieces. Londres, Macmillan.

T. Mason : Public and private libraries of Glasgow ; printed for subscribers and private circulation.

H. B. Wheatley : How to form a library. Londres, Elliot Stock.

Autriche. — L. Mohr : Die Jubelfeste der Buchdruckerkunst und ihre Literatur. Wien, C. Graeser, 109 p. in-8°. Prix : 2 fr. 50.

S. Brandt : Verzeichniss der im Codex 169 von Orléans vereinigten Fragmente von Handschriften lateinischer Kirchenschrifsteller. Wien, C. Gerold, 10 p. in-8°.

Italie. — F. Berlan : La introduzione della stampa in Milano ; a proposito dei « Miracoli de la Gloriosa Verzene Maria », colla data del 1469. Venezia, tip. Vicentini, 180 p. in-8°.

Bollettino delle opere moderne straniere acquistate dalle biblioteche pubbliche governative del regno d'Italia. Anno 1, n° 1. Roma, Forzani, 56 p. in-8°.

Cataloghi dei codici orientali di alcune biblioteche d'Italia stampati a spese del ministero della pubblica istruzione. Fasc. 3. Firenze, Le Monnier, in-8°. — Prix : 2 fr. 50.

Catalogo dei libri, opuscoli e giornali illustrati posseduti dalla biblioteca popolare circolante di Vittorio a tutto Dicembre 1885. Vittorio, tip. Luigi Zopelli, 56 p. in-8°.

Catalogo dei libri, etc., della società del gabinetto di lettura in Mantova a tutto agosto 1885. Mantova, Segna, 405 p. in-4°.

Catalogo alfabetico di libri di scacchi e altri giuochi. Firenze, tip. dell' Arte della stampa, 23 p. in-8°.

Catalogo della bibliotheca Conestabile in Perugia. Perugia, tip. Boncompagni, 175 p. in-8°.

G. B. Cerletti : Catalogo systematico ed alfabetico per autori della biblioteca della reale scuola di viticoltura ed enologia. Conegliano, tip. Grava-Cagnani, 322 p. in-8°.

A. Cicella : Intorno al diritto di nomina del personale degli archivii provinciali. Foggia, tip. Police, 41 p. in-4°.

Costantini : Codici Ashburnham : interrogazione e interpellanza al ministro della pubblica istruzione. Roma, tip. della Camera dei deputati, 29 p. in-8°.

Elenco delle opere acquistate e donate alla biblioteca Bertoliana nell' anno 1885, edito dal Municipio di Vicenza ; tip. Brunello e Pastorio, 13 p. in-4°.

Ros. Moscatello : Interpretazione di quattro mss. dei secoli xv et xvi coi loro facsimili. Palermo, tip. Giannitrapani, 16 p. in-4°.

E. Motta : Il tipografo Filippo di Lavagna (1465-1469) (Il Bibliofilo, anno vii, n° 4).

Damiano Muoni : Opere pubblicate dal caval. uff. Damiano Muoni (1850-85). Milano, tip. Nazionale, 12 p. in-8°.

S. Leo Olschki : Saggio di uno storia delle piu notevole distruzioni di libri. — Bologna, 16 p. in-16. (Article paru au *Bibliofilo*, année vi^e^, n° 12.)

P. Riccardi : Per una completa collezione delle opere matematiche di Lorenzo Mascheroni : nota. Roma, tip. delle scienze matematiche e fisiche, 10 p. in-4°.

A. Sarti : Una visita all'' archivio di stato di Bologna. Bologna, tip. Azzoguidi, 24 p. in-8°.

G. Travali : I diplomi Angioini dell' Archivio di stato in Palermo, tip. Amenta, 29 p. in-8°.

A. Vismara : Bibliografia di T. Grossi. Como, Ostinelli, 45 p.

Les actes des martyrs de l'Égypte, tirés des manuscrits coptes de la bibliothèque Vaticane et du musée Borgia. Vol. I, fasc. 2, in-4°. — Prix : 6 francs. Imprimerie de la propagande à Rome.

Espagne. — H. Harrisse : Grandeza y decadencia de la Colombina, version Castellana. Sevilla, imp. *El Universo*, 137 p. gr. in-8°.

Belgique. — M. Rooses : Christophe Plantin, imprimeur. Anvers, J. Maes, 440 p. et 100 planches phototypies hors texte avec plusieurs centaines de planches dans le texte, in-folio. — Prix : 65 francs.

Pays-Bas. — Knuttel : Lyst van Engelsche vlugschriften betrekking hebbende op de Nederlandsche geschiedenis tot het jaar 1640. (*Bibliographische Advèrsaria*, t. V, n°s 6 et 7.)

Register naar eene wetenschappelyke verdeeling op de werken van het wiskundig genootschap *Een onvermoeide arbeid komt alles te boven* Amsterdam, Sikken, 445 p. gr. in-8°. — Prix : 15 francs.

États-Unis. — R. R. Bowker : Copyright : its law and literature. New-York et Londres (Sampson Low), in-8°. — Prix : 18 fr. 75.

C. A. Durfee : Index to Harper's new monthly magazine, alphabetical, analytical and classified. Vol. I-LXX, inclusive from june 1850 to june 1885. New-York, Harper, 783 p. in-8°. — Prix : 20 francs.

A. C. Farley : Reference directory of the book, stationery, printing and paper trades in the United States. vi^e^ année. Philadelphia, Farley, in-8°. — Prix : 50 francs.

F. Harrison : The choice of books. New-York, Harper, 120 p. in-8°. — Prix : 1 fr. 25.

Andr. Lang : Books and bookmen. New-York, S. Coombes, 177 p. in-8°. — Prix : 10 francs.

Henry Stevens : Recollections of Mr. James Lenox of New-York, and the formation of his library. New-York, Henry Stevens.

E. Guy Dawber : Design for a museum and a library for a small country town (Builder, 27 mars).

P. L. Maiden : Dedication of the converse memorial building. Boston.

List of embossed books, maps, etc., for the use of the blind. Boston, How memorial press.

Appleton Morgan : Digest Shakespeareanæ, a topical index of printed matter, other than literary or æsthetic commentary or criticism, relating to S. or the plays and poems printed in English to 1886. Part I, A.-F. New-York, Shakespeare Society, 79 pages.

Justin Winsor : Americana (Atlantic Monthly, numéro de mars).

G. Laur Gomme : Gentleman's Magazine library : classified collection of the chief contents from 1731 to 1868, V^e^ vol. Archæology, geological and historic. Boston, Houghton Miffiin, in-8°. — Prix : 10 francs.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES ET COMPTES RENDUS D'OUVRAGES FRANÇAIS.

Allemagne. — *Centralblatt für Bibliothekswissen.*

Juin : K. Steiff : Beitraege zur aeltesten Buchdruckergeschichte. — G. Knod : Zur Bibliographie des Beatus Rhenanus. — G. Mollat : Mehrere unbeschriebene juristische Incunabeln.

Deutsche Revue.

Juin : Lose Blätter aus dem Leben eines alten Diplomaten. — Wereschagin : Erinnerungen an Oberammergau. — A. Lœwenberg : Epistolarische Findlinge (Lettres d'Alexandre von Humboldt).

Deutsche Rundschau.

Juin : Die Berliner französische Colonie in der akademie der Wissenschaften. — Discours prononcé le 25 mars 1886 par

M. du Bois-Reymond à l'occasion de l'anniversaire de l'empereur Guillaume. — F. Cohn : Jean-Jacques Rousseau als Botaniker. — H. Oldenberg : Ueber Sanskrit forschung. — Erinnerungen an Gustav Nachtigall. — H. Grimm : Goethe im Dienste unserer Zeit.

Die Grenzboten.

6 mai : Robert Schumann in seinen Jugendbriefen.

13 mai : L'abbé Lamennais. — Avant la bataille.

20 mai : Buchdruck und Buchhandel im xv^ten Jahrhundert.

27 mai. — Der Kampf der deutschen Nationalität mit fremden Kulturen.

3 juin : Lutherspiele in Erfurt und Jena. — Frankreich und die Orléans.

Neuer Anzeiger fur Bibliographie und Bibliothekswissenschaft.

Avril : Die Literatur über die Salzburger Emigration 1731-1735. — Maimonides library. — Büchernachlass. Nationalbibliothek zu Rio-de-Janeiro.

Angleterre. — *The Academy.*

15 mai : Parker's early history of Oxford. — Lang's letters to dead authors.

22 mai : Jevons's Journal and letters. — Ashe's poems.

29 mai : Grueber's commentary on the lex aquilia. — Wolner's Tiresias. — A week in the l'Oise. — Fr. Plessis : Études critiques sur Properce et ses élégies.

5 juin : Vernon Lee's Baldwin. — Martin Tupper's autobiography. — M. R. Cagnat : Cours élémentaire d'épigraphie latine. — S. Reinach : Traité d'épigraphie grecque.

The Athenæum.

15 mai : Assyria : Its princes, priests and people, by A. H. Sayce. — Histoire des princes de Condé pendant les xvie et xviie siècles, t. III et IV. — Ch. Lucas : Deux architectes anglais. — A. C. Swinburne : Victor Hugo, le Théâtre en liberté.

22 mai : Sophocle : The plays and fragments, by R. C. Jebb. — The anatomy of melancholy, by Democritus Junior. — The Lauderdale papers.

29 mai : Personal Memoirs of U. S. Grant. — Essays in the study of Folk-songs. — La Hongrie politique et sociale, par A. de Gubernatis.

Blackwood's Edinburg Magazine.

Juin : Sir Theodore Martin's second part of Faust. — French examiners under the civil service. — John Gwillim Rouge-Croix pursuivant-at-arms.

Book-Lore.

Juin : Auctio Davisiana. — The cheap movement in literature. — Literary Autodafé. — King James I as an author. — English topographical works. — The book battalion.

The Contemporary Review.

Juin: Max Müller : Gœthe and Carlyle. — Gabriel Monod : Contemporary life and thought in France.

The Gentleman's Magazine.

Juin : Evolution in architecture. — Mme de Florac. — The works of James Thomson.

The National Review.

Juin : P. F. Willert : Theodore Agrippa d'Aubigné. — W. Williams : The Academy and the Salon.

The Nineteenth Century.

Juin : J. Sully : Genius and precocity. — Algernon C. Swinburne : John Webster. — E. W. Godin : The Greek home according to Homer. — Joseph Reinach : M. Gladstone and the Irish bill ; a french view.

Notes and Queries.

22 mai : Gargantua in England.

Journal of education.

Juin : Classical education in France. — The improvement of the teacher. — A. Loiseau : Histoire de la littérature portugaise depuis ses origines jusqu'à nos jours.

The Saturday Review.

8 mai : Salammbo, englished by M. French Seldon. — Some letters of Pope and Swift. — A history of the French revolution. — The Stage in France, revue d'art dramatique. — Souvenirs du feu duc de Broglie.

15 mai : Elwin and Courthope's Pope's Works. — Two Shakespeare books.

22 mai : The Frenchwoman of the century ; fashions, manners, usages, by Octave Uzanne.

29 mai : New light on the invention of printing. — J. B. Tavernier, par Ch. Joret.

Temple Bar.

Juin : Breton legends. — Gustave Doré.

Italie. — *Il Bibliofilo.*

Mai : La rua San Giacomo o de' tipografi a Parigi. — Ancora dell' invenzione della Stampa secondo Roberto Orsi. — Un mosaico del cinquecento a Venezia. — Di un opuscolo storico del secolo xvii su Menaggio. — Una farsa del Lasca attribuita al Machiavelli. — A. Tardieu : L'Auvergne. — G. Duplessis et H. Bouchot : Dictionnaire des marques et monogrammes de graveurs. — Th. Dufour : Notice sur Jean Perrissin et Jacques Tortorel. — J. Vuy : Une consultation du président Favre.

Nuova Antologia.

16 mai : G. Boglietti : Nelson alla corte di Maria Carolina di Napoli. — G. Zanella : Due poeti siciliani, Teocrito e Meli. — E. Mancini : La vita nei minerali. — Viaggi in Etiopia.

1er juin : R. Bonghi : Camillo Cavour. — A. Graf : Un processo a Pietro Aretino. — C. Boito : I nostri vecchi monumenti.

Revue internationale de Florence.

10 mai : Clémence Royer : Arago. — Th. Emery : Causerie littéraire. — E. Legouvé : Soixante ans de souvenirs. — Duc de Broglie : Souvenirs. — Ch. Clément : Gleyre. — E. Biré : Victor de Laprade. — H. Forneron : Louise de Kéroualle. — L. Pauliat : Louis XIV et la Compagnie des Indes orientales. — G. Charmes : La réforme de la marine. — J. Bourelly : Deux campagnes de Turenne en Flandre. — J. Montet : De Paris aux Carpathes. — H. Houssaye : Les hommes

et les idées. — P. Ginisty : L'année littéraire. — Mikhaïl Achkinasi : La mère d'Ivan Tourguenef, d'après les mémoires de Mme Gitov, sa fille adoptive.

10 juin : Clémence Royer : François Arago. — Henri Boand : Le Canada et les Canadiens ; chansons canadiennes.

Suisse. — *Bibliothèque universelle et Revue suisse.*

Juin : Aug. Glardon : Louis Agassiz, étude biographique. — P. Stapfer : Victor Hugo. — L'antisémitisme en France. — Les souvenirs du feu duc de Broglie. — Les maladies de la personnalité, par Th. Ribot. — Le père de Mme de Rambouillet, par le vicomte Guy de Brémond d'Ars. — Mille âmes, par A. Th. Pisemsky. — Esquisses italiennes, par Mme M. Duvillard. — Clairefontaine, par Henry Gréville.

La Revue de Genève.

Juin : L. Bloy : Du symbolisme en histoire. — L. Montroger : L'œuvre d'Émile Zola. — F. Bournand : Philosophie de l'art et de la renaissance. — Quelques ouvrages classiques.

États-Unis. — *Andover Review.*

Mai : J. H. W. Stuckenberg : liberal education in Germany.

The Atlantic Monthly.

Juin : A roman gentleman under the empire. — Honoré de Balzac. — James Crawford and Howells. — Involuntary poetry.

The Bookmart.

Mai : Nielli. — Pierce Pennilesse. — Autographs. — Chinese book-lore, la Chine inconnue, par Maurice Jametel. — Great talkers : Gœthe. — Shakespereana.

Cassell's.

Mai : The Bodleian library.

The North American Review.

Mai : A. Daly : The american dramatist.

The Forum.

Juin : The future of Sunday journalism.

The Library-Journal.

Avril : A conglomerate in periodicals. — Bibliothèques de Brooklyn, Philadelphie (mercantile library), Long Island.

Mai : M. Dewey : Decimal classification, reply to the duet by Perkins and Schwartz. — The dui-decimal classification, by B. Pickman Mann. — Library adresses. — A study of the N. Y. free circulating library.

Lippincott's Monthly Magazine.

Juin : The poet as a business man.

Macmillan.

Avril : A Cossack poet. — Musical and picturesque elements in poetry.

New Princeton Review.

Mai : F. N. Zabriskie : The novel of our times. — T. M. Coan : Wordsworth's passion.

Magazine of American history.

Mai : History of the Pennsylvania Gazette.

Southern Bivouac.

Avril : Howell and the poets. — Tennysson's later poems.
Mai : War prisons and war poetry.

NOUVEAUX JOURNAUX.

Allemagne. — Un nouveau journal humoristique illustré, que publie la maison Russak, à Berlin, paraît sous le titre *Bunte Glossen.*

— L'Association des pharmaciens allemands vient de fonder un journal hebdomadaire, la *Apotheker Zeitung* ; la rédaction en a été confiée à M. P. Lohmann, de Berlin.

— M. E. Sommer, professeur à la Faculté catholique de l'Académie de Münster, va publier prochainement un annuaire théologique sous le titre *Jahrbuch für Philosophie und spekulative Theologie.*

Angleterre. — La *General publishing Company* publie un nouveau journal bibliographique sous le titre *The Circulating library review.*

Russie. — Le journal *Rous*, que dirigeait le célèbre publiciste Ivan Aksakow, décédé il y a quelque temps, a cessé de paraître. — Un nouveau journal hebdomadaire, le *Rouskoe Dielo*, est destiné à le remplacer.

États-Unis. — L'instruction mise à la portée de tous, tel est le programme du nouveau périodique trimestriel la *Boston Academy*, publié sous la direction de M. A. Wright.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 mai au 15 juin 1886)

AUTORITÉ. Juin : 8. Voltaire et Rousseau, à propos d'une récente publication.

DÉBATS. Mai : 16, 20. M. Gabriel Charmes et les réformes de la marine. 19. *Les Annales de l'École libre des sciences politiques.* 25. *La Petite Roque*, par Guy de Maupassant. 26 et Juin : 4. De Molinari : A Panama. — Juin : 2. La littérature russe ; les origines intellectuelles.

ÉCHO DE PARIS. Mai : 25. Nos poètes. 31. Victor Hugo. — Juin : 1. Alexandre Dumas et Gaillardet. 3. La Censure. 9. La liberté de la presse.

ÉVÉNEMENT. Mai : 27. G. Livet : *Tartufe*. 29. La statue d'Armand Carrel. — Juin : 2. M. Egger. 6. Alexandre Dumas et F. Gaillardet.

FIGARO. Mai : 22. Moore : Le poète Shelley. 26. La jeunesse de Victor Hugo. — Juin : 8. La Censure. 9. Sa Majesté le grand Corneille.

FRANÇAIS. Mai : 21. A propos de *l'Œuvre*, par M. E. Zola. 24. *Histoire du théâtre du Palais-Royal*. 25. Deux livres de mysticisme. 28 et Juin : 11 : Souvenirs du duc de Broglie. 29 : *Les Origines de la civilisation moderne*, par G. Kurth. — Juin : 8. Les Femmes bibliophiles, par Quentin-Bauchart. 12. La revue *la Réforme sociale* et les principes de l'école de M. Le Play.

FRANCE LIBRE. Mai : 28. André Theuriet. 29. La Censure. — Juin : 11. De l'abus des personnalités dans le roman contemporain.

GAULOIS. Mai : 29. Financiers d'autrefois, à propos d'une récente publication.

GAGNE-PETIT. Mai : 21. Ch. Bigot : *Tragaldabas*.

GAZETTE DE FRANCE. Mai : 15. *L'Œuvre*, par M. E. Zola. 22, 29. Les Souvenirs du duc de Broglie. 24. Le journalisme en Angleterre. — Juin : 5. Mgr de Mérode, sa vie et ses œuvres. 12. *Trop belle*, par H. de Pène.

GIL BLAS. Mai : 22. Les Femmes bibliophiles. — Juin : 2. *Le Boulet*, par Maizeroy.

JUSTICE. Mai : 17. Lettres d'exil d'Edgar Quinet. 24. La Constituante et l'instruction publique. — Juin : 7. Les Juifs et la Constituante. 9. *Le Ciel*, essai de philosophie naturelle, par d'Assier. 10. A propos de *Germinie Lacerteux*. 14. Le Catholicisme et l'Assemblée constituante.

LIBERTÉ. Mai : 19. Voltaire et J.-J. Rousseau à propos d'un livre nouveau. 20. Microbes littéraires. 30. *Fragments d'histoire*, par M. Laugel. 31. Armand Carrel. — Juin : 2. *La Fin de Satan*. 9. Le Monument de Balzac.

MONITEUR UNIVERSEL. Mai : 21. La Critique contemporaine; M. Brunetière. 26. *La France juive*, par Ed. Drumont. 28. *A travers l'empire britannique*, par le baron de Hübner. 29. Fournel : Les Romans. — Juin : 2. Trois mois à la cour de Frédéric; lettres inédites de d'Alembert. 5. Comte de Chambrun : Alfred de Musset.

NATIONAL. Juin : 7. Un Critique allemand, M. Lindau. 9. *La Vie et la Mort*, par Jean Rameau. 15. *La Fin de Satan*.

PAIX. Mai : 19. *Tragaldabas*. 28. Lamartine.

RADICAL. Juin : 3. *Tragaldabas*.

RALLIEMENT. Mai : 29. La Censure. — Juin : 7. Les Romans en France et leur vogue à l'étranger.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Mai : 16. *La Tactique au XIIIe siècle*, par M. Delpech. 17. La Correspondance de Lamennais. 31. M. Rollinat. — Juin : 1. *Les Comédiens en France au moyen âge*, par Petit de Julleville. 5. La Colonne trajane. 8. *Mirabeau à Pontarlier*, par G. Leloir.

SIÈCLE. Mai : 23. *Science et Philosophie*, par Berthelot. 25. *La Fin de Satan*. — Juin : 2. *La Responsabilité du commandement*, par M. le général Thomas. 4. *Histoire des paysans*, par E. Bonnemère. 4. *Histoire du théâtre du Palais-Royal*. 11. Armand Carrel. 13, 14, 15. Servant : Les Derniers jours de Richelieu.

SOLEIL. Mai : 17. *L'Entrée des Israélites dans la société française*, par l'abbé Lémann. 31. *La Fin de Satan*. — Juin : 7. *L'Abime*, par Rollinat; *La Vie et la Mort*, par J. Rameau.

TÉLÉGRAPHE. Mai : 18. Le Monument de Balzac.

TEMPS. Mai : 16, 18. *V. Cousin et son œuvre*, par P. Janet. 20. *Les Capitulations*, étude d'histoire militaire, par le général Thomas. 24. *Histoire des Femmes écrivains de la France*, par Caxton. 26. *La Fin de Satan*. 27. *La Réforme de l'enseignement secondaire*, par M. Leroy. 28. *Violanta*, roman allemand. — Juin : 8. Le professeur Max Müller sur Gœthe. 14. La Réveillère-Lépeaux.

UNIVERS. Mai : 19. *Prælectiones theologiæ dogmaticæ*. 20. *Études sur Victor Hugo*, par Louis Veuillot. — Juin : 2. *Précis de philosophie*, par le P. L. Vincent. 2. *Le Patron*, ses devoirs, sa fonction, par Ch. Périn. 7. *Prælectiones juris canonici*.

VOLTAIRE. Mai : 29. *La Fin de Satan*. — Juin : 11. *L'Insurgé*, par J. Vallès.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois de mai 1886

DATE DU DÉPOT.	TITRES DES JOURNAUX.	GÉRANTS.	IMPRIMEURS.
1.	*La Voix de l'employé*	Faliès.	Blanpain.
	Le Programme populaire	Sussel.	Schlœber.
	Le Programme parisien	Palouzié.	Schlœber.
	Le Forum artistique	Lutier.	Lutier.
3.	*La Grande Couture*	Michau.	Becquet.
	L'Avenir français	Clément.	Clément.
	La Critique	Meyer.	Meyer.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

(Suite.)

DATE DU DÉPOT.	TITRES DES JOURNAUX.	GÉRANTS.	IMPRIMEURS.
5.	*L'Intérêt agricole*	Leroy de Méricourt.	Towne.
	Le Courrier de Lyon	Imbert.	Floury.
6.	*L'Indicateur des tissus*	Chosson.	Delaroche.
	L'Écho horticole	Jarlot.	Clavel.
	La Vie militaire	Badin.	Blot.
7.	*Le Soldat illustré*	Larmand.	Capiomont.
10.	*Le Nemrod*	Pairault.	Schlœber.
	Les Fêtes de Paris	Merlay.	Eloy.
11.	*La Ligue économique et coloniale*	De Costes.	Hourdequin.
	Le Progrès radical	Baloche.	Dubuisson.
15.	*Le Journal des journaux*	Payard.	Mayer.
	Arts et manufactures	Malherbe.	Feray.
	Bulletin de la Société des crèches	Marbeau.	Jouaust.
16.	*L'Union radicale*	Joubaud.	Wolowsky.
17.	*La Ligue anticléricale*	Blanpain.	Blanpain.
	Le Messager financier	Bruaux.	Kugelmann.
18.	*Le Réformateur*	Dupont.	Balitout.
	La Chronique amusante	Badin.	Mayer.
	L'Action	Laurent.	Dubuisson.
	Le Mouvement	Laurent.	Dubuisson.
	La Revendication	Laurent.	Dubuisson.
	La Conscience	Laurent.	Dubuisson.
19.	*La Sentinelle*	Bouyon.	Lheureux.
	Le Zigzag	Koutzag.	Chapoulard.
21.	*La Rente*	Da Silva.	Boyer.
22.	*La Villégiature méridionale*	Coutriss.	Balitout.
	Les Transactions universelles	Carpentier.	Mayer.
	Le Sport de Paris	Guillaume.	Guillaume.
	L'Association catholique de la Jeunesse française	Mutin.	Noizette.
26.	*Le Nain rouge*	Bourlier.	Balitout.
31.	*Les Annales de la littérature française*	Dumuis.	Dumuis.
	L'Assurance illustrée	Lechartier.	Schlœber.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

— Procès de presse, de propriété littéraire et de librairie —

TRIBUNAL CIVIL DE LA SEINE (3e ch.).

Présidence de M. Ruben de Couder.

(Audience du 20 janvier 1886).

Une édition illustrée des œuvres de Molière. Droits réciproques de l'auteur et de l'éditeur. Usage de librairie sur la passe.

Jugé, sur les plaidoiries de Me Coulon, avocat de M. Léman ; de Me Demombynes, avocat de M. Lemonnyer, et les conclusions de M. Tardif, substitut du procureur de la république. Le jugement est ainsi conçu :

« Attendu que Léman, peintre, et Lemonnyer, éditeur, apportant dans une association commune, l'un son talent l'autre ses capitaux, ont commencé la publication d'une édition illustrée des œuvres de Molière ;

Attendu que les conventions entre les parties ont été fixées et arrêtées par deux traités non enregistrés, en date des 1er et 14 octobre 1882 ;

« Attendu que des difficultés s'étant élevées dès le début de leur collaboration commune, les parties se sont accordées pour soumettre les contestations qui les divisaient à la décision d'un arbitre amiable compositeur ;

« Qu'en outre, elles ont, dans le but de couper court à l'avenir à de nouveaux différends, ajouté le 22 février 1884 un nouveau traité plus détaillé, plus explicite aux deux traités originaires, ledit traité enregistré à Paris, le 22 février 1884, folio 28, case 2, par le receveur qui a perçu les droits ;

« Attendu que, lorsque l'on envisage les traités dans leur ensemble, on voit qu'ils assurent à Léman le contrôle le plus absolu sur l'administration et l'exploitation de l'œuvre commune ; que la fidélité des tirages est certifiée, garantie par des factures qui lui sont envoyées directement par l'imprimeur du texte, l'imprimeur des gravures en taille-douce des gra-

vures hors texte, les imprimeurs des gravures dans le texte; que la fraude ne devient possible qu'à la condition d'une entente entre plusieurs;

« Que les chances qu'elle a, en pareil cas, d'être découverte et poursuivie suffisent à en écarter l'éventualité;

« Que d'autres précautions : numérotage de chaque exemplaire, listes des souscriptions et des souscripteurs avec le numéro de l'exemplaire et le genre de papier en face de chaque souscripteur, fortifient et augmentent la sécurité de Léman;

« Attendu que les vérifications des états de vente sont ménagées, facilitées et ne laissent rien en dehors des prévisions;

« Que l'article onzième du traité du 22 février porte textuellement : « M. Lemonnyer remettra à M. Léman, tous les « six mois, le 1er février et le 1er août de chaque année, des « comptes réguliers de toutes les opérations d'ensemble rela- « tives à la fabrication et à la mise en vente du Molière. — « Toutes les pièces justificatives et à l'appui devront être re- « mises à M. Léman, qui pourra les conserver pendant un « délai maximum de quinze jours, du jour de la remise qui « lui en aura été faite. M. Léman aura le droit d'examiner « les livres de M. Lemonnyer ayant trait à la comptabilité « du Molière pendant la quinzaine qui suivra. Il n'est rien « changé aux traités quant aux comptes relatifs à chaque « pièce séparée, qui devront toujours être fournis dans les « trois mois de la mise en vente de chaque pièce. »

« Attendu que l'artiste a montré dans les stipulations de cet article onzième des exigences, des garanties qui feraient honneur à l'expérience de l'homme le mieux rompu aux affaires; que l'on cherche avec quelque embarras ce qui pourrait encore être ajouté aux comptes semestriels d'ensemble et aux comptes trimestriels particuliers, à la justification des pièces à l'appui et à la communication des livres de la comptabilité;

« Attendu que cette connaissance des traités éclaire les griefs de Léman; qu'ils se résument en trois chefs de contestation : frais de gravure des compositions à retirer des frais généraux de l'opération pour être laissés à la charge de Lemonnyer seul; — réclamation des comptes non présentés; — justification de l'emploi de la passe et de l'état en magasin fin janvier 1885;

« Sur le premier point :

« Attendu que, si, le traité du 1er octobre 1882 porte : « Ces compositions seront reproduites par les soins et aux « frais de M. Lemonnyer », ces lignes, sur lesquelles se base la prétention de Léman, reçoivent un peu plus loin l'explication qui définit et limite la portée;

« Que quand il s'agit de régler le mode d'établissement des comptes semestriels, on lit : « M. Lemonnyer fournira tous « les six mois un compte détaillé de tout ce qui concerne la « fabrication du Molière; ce compte portant les sommes « nettes, déductions faites de tous escomptes, rabais, rete- « nues, etc., devra être fourni pour chaque pièce séparément, « portant en doit les débours effectués par Lemonnyer, et en « avoir le montant des exemplaires déjà souscrits ou mis en « vente »; que pour les bénéfices, il est bien entendu que ce sont les bénéfices « nets résultant de l'exploitation » qui seront également partagés;

« Qu'enfin, dans une clause qui résume tout le traité, il est dit : « Lemonnyer sera chargé de la fabrication, de la mise en « vente et de l'exploitation du Molière. En aucun cas et sous « aucun prétexte, M. Léman ou ses ayants droit ne pourront « être recherchés pour tout ce qui concerne la fabrication, « publication et mise en vente du présent ouvrage. »

« Attendu que le rapprochement de ces diverses clauses indique bien que Lemonnyer était tenu des frais de gravure, mais au même titre que les autres frais et sauf à se rembourser sur les produits de l'opération;

« Que si les frais de gravure ont été prévus à l'exclusion de tous autres, c'est qu'ils tenaient à la partie artistique de l'œuvre et qu'un doute aurait pu exister sur celui des deux associés qui en devait faire les avances;

« Attendu que l'opération entreprise exigeait une mise de fonds considérable dont les risques de perte resteraient à la charge de Lemonnyer seul;

« Attendu, d'ailleurs, que telle a été l'interprétation de Léman lui-même jusqu'au procès actuel; qu'il n'a pas protesté contre la solution de la décision arbitrale qui a compris les frais de gravure dans les frais généraux;

« Que, cependant, il a fait subir à tous les articles relevés dans les comptes l'examen le plus minutieux; que la minutie est allée jusqu'à demander et obtenir le retranchement, par exemple, d'une somme de 3 fr. 60 pour courses de voiture; qu'on ne comprendrait pas qu'une perspicacité qui s'exerce avec succès sur les détails les plus infimes, sur les chiffres les plus dérisoires, eût laissé subsister sans protestation des frais de gravure toujours considérables.

« Sur le second point :

« Attendu qu'il est établi par les documents de la cause que tous les comptes ont été fournis, que toutes les justifications ont été offertes par Lemonnyer et qu'il n'a dépendu de Léman de prendre communication des livres de comptabilité.

« Sur le troisième point :

« Sur les passes :

« Attendu que, dans les usages de la librairie, la passe est accordée à l'éditeur par l'auteur pour lui tenir compte des nombreux déchets de fabrication, de brochage et autres;

« Qu'elle constitue une sorte de forfait destiné à maintenir intact le chiffre du tirage convenu, quels que soient les accidents de la manipulation de l'ouvrage;

« Attendu qu'aucune clause des trois traités intervenus entre les parties n'oblige expressément, ni par interprétation, Lemonnyer à justifier de l'emploi détaillé de chaque exemplaire de passe; qu'il n'est pas allégué qu'il ait été tiré de ce chef un nombre d'exemplaires supérieur au nombre convenu.

« Sur l'état en magasin fin janvier 1885 :

« Attendu que cette situation se dégage nettement des comptes semestriels successivement adressés à Léman, et notamment du dernier arrêté de compte au 1er janvier 1885.

« Par ces motifs,

« Dit que c'est à juste titre que les frais de gravure ont été portés aux frais généraux, et qu'il n'échet de les en faire sortir pour les laisser à la charge personnelle de Lemonnyer;

« Dit qu'il n'y a lieu d'exiger de ce dernier la justification de l'emploi des exemplaires de passe;

« Dit que tous les comptes particuliers à chaque pièce ayant été régulièrement fournis à Léman, il a été satisfait aux prescriptions des traités;

« En conséquence, déclare Léman mal fondé en toutes ses demandes, fins et conclusions, l'en déboute;

« Le condamne en tous les dépens, dans lesquels entreront les droits d'enregistrement des traités des 1er et 14 octobre 1882, et 22 février 1884. »

(Compte rendu du journal *le Droit*).

L'Administrateur-Gerant : A. SAUPHAR.

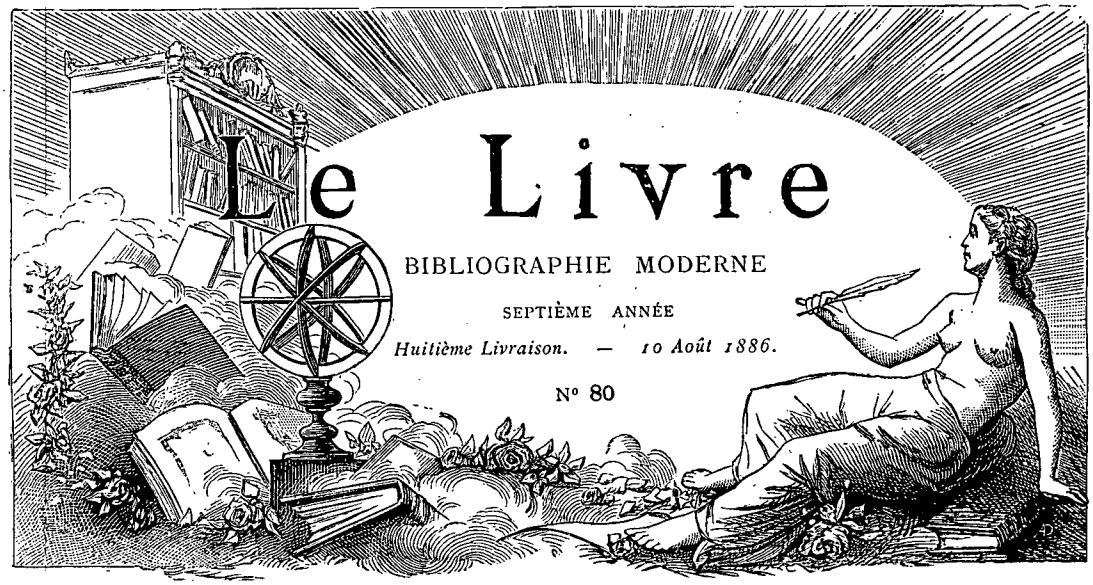

L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE.

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Bibliographie-Mélanges. — Histoire. — Livres d'amateurs. — Beaux-Arts. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.

— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

Qui vive? France. Contes, récits, nouvelles, par PHILIBERT AUDEBRAND, JEAN BERNARD, ÉLIE BERTHET, FORTUNÉ DU BOISGOBEY, CHAMPFLEURY, LÉON CLADEL, FRANÇOIS COPPÉE, ALPHONSE DAUDET, THÉOPHILE DENIS, CHARLES DIGUET, GUSTAVE DROZ, EMMANUEL GONZALÈS, ARSÈNE HOUSSAYE, HECTOR MALOT, ÉDOUARD MONTAGNE, FÉLIX RIBEYRE, ARMAND SILVESTRE. Préface de Jules Claretie. Paris, L. Frinzine et Cie, 1886. Un vol. in-18°. — Prix : 3 fr. 50.

Cette jolie collection de nouvelles dues à des talents si divers, tous incontestés et quelques-uns illustres, est un beau livre et une bonne œuvre. Non pas que ce soit une œuvre de charité. On ne fait pas la charité quand on donne son obole — argent ou esprit, et ici c'est l'un et l'autre — pour élever un monument de gloire à un soldat mort glorieux, et ce volume est publié par la Société des gens de lettres en faveur de la souscription au monument du sergent Blandan. Le sergent Blandan est cet héroïque soldat d'Afrique qui, à la tête de vingt-trois hommes, dont seize conscrits, résista, en plaine, à plus de six cents cavaliers d'Abd-el-Kader et sauva, au prix de sa vie, la correspondance qu'il était chargé d'escorter. On veut, après quarante-quatre ans, élever sur la place de Boufarik une statue à ce héros. La Société des gens de lettres qui sait que toutes les gloires sont solidaires, et que, lorsqu'il s'agit de défendre la patrie, l'âme du paysan et l'âme du lettré vibrent à l'unisson, a tenu à fournir sa pierre au piédestal. Elle l'a polie, taillée, sculptée et fouillée merveilleusement, y employant la main d'artistes éprouvés.

Dans un recueil de cette nature il serait odieux de chercher des différences et des degrés. On risquerait, d'ailleurs, d'en être pour sa courte honte, tant le même sentiment a porté à la même hauteur tous ceux qui ont contribué à ce volume. Cela ne veut pas dire qu'il ne soit pas de ton varié; mais il est intéressant d'un bout à l'autre et bien fait dans toutes ses parties. Qu'on l'achète et qu'on le lise : ce faisant, on glorifiera l'idée de patrie, et on se procurera une bonne heure de plaisir intellectuel.

Dames et demoiselles, par THÉODORE DE BANVILLE. Fables choisies mises en prose. Avec un dessin de Georges Rochegrosse. Paris, G. Charpentier et Cie, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

C'est le cinquième volume que le prestigieux écrivain donne sous le titre collectif de *Scènes de la*

vie. Ces études, ces portraits, ces récits parisiens et de tous les mondes ont, avant d'être agglomérés en un volume, paru un à un, aériens et libres, dans un journal quotidien. Cela fait qu'on a deux fois le plaisir de les lire, ce qui n'est pas trop. Dans le livre, d'ailleurs, ils prennent une cohésion, une unité, dont la lecture dans le journal ne donnait pas l'idée, et l'on voit nettement se dessiner, sous la fantaisie et les arabesques, les lignes précises d'un plan savamment conçu. L'originalité grande de Théodore de Banville en ces pages de prose — je ne parle pas de l'originalité du talent trop génial pour qu'on puisse l'en féliciter et trop reconnue pour qu'il soit de bon goût de la proclamer — consiste en la manière dont il idéalise les réalités de la vie sans qu'elles cessent pour cela d'être des réalités. Les événements de chaque jour, les sentiments communs à tous, les passions banales comme les passions sublimes, les intérêts vils comme les désintéressements héroïques, les petitesses et les grandeurs, les bêtises bourgeoises et les envolées d'artistes, tout cela, et tant d'autres choses encore, nous apparaissent comme au travers d'un merveilleux kaléidoscope, grandissant, éclairant, irisant, colorant aussi bien la boue que l'éther, le vice que la vertu.

Ici, Théodore de Banville passe en revue l'éternel féminin dans ses ondoiements plus divers et plus souples que ceux de la queue du dragon, et chacune des histoires qu'il raconte ou plutôt qu'il évoque avec une puissance de vie dont l'exubérance se perd dans l'au delà est d'une vigueur, d'une étrangeté, d'un imprévu et en même temps d'une vérité dans l'inouï qui en fait une des plus empoignantes lectures qu'il soit possible d'imaginer. Elles se complètent les unes par les autres, et qui a parcouru cette galerie où le même être multiplie ses formes et fait chatoyer ses nuances peut dire à bon droit qu'il connaît ce caméléon chimérique et réel que la langue française appelle la femme.

Un Bulgare, par I. Tourguéneff. A la veillée. Traduction par E. Halpérine. Deuxième édition. Paris, J. Hetzel et Cie, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Une jeune fille d'une bonne famille russe s'éprend d'amour pour un jeune étudiant de Moscou, un Bulgare, qui travaille ardemment à l'émancipation de son pays. Elle le soigne, dans une maladie dangereuse, avec l'héroïsme et l'abnégation de la femme qui aime; elle obtient même de ses parents, en leur prouvant qu'ils ne peuvent faire autrement sans scandale, qu'ils ne s'opposent pas à son mariage avec Insaroff, et à son départ avec lui pour la Bulgarie déjà soulevée. Mais le jeune patriote est atteint d'une maladie mortelle. Forcé par la guerre de traverser l'Europe et d'aller attendre à Venise une occasion pour aborder dans son pays, il y meurt, et sa veuve n'apporte qu'un cadavre dans la patrie qu'il a tant aimée et dont il aurait voulu hâter de son sang la résurrection.

Des détails de mœurs, des caractères épisodiques, curieux et bien dessinés, font de cette simple action un roman très rempli : on dirait un fourré de lianes et de buissons autour de deux ou trois grands arbres, donnant l'illusion d'une forêt.

Je causais l'autre jour avec Richepin de ces romans russes, si à la mode aujourd'hui, et qui, d'ailleurs, méritent de l'être. « As-tu remarqué tout ce qu'ils doivent à Dickens ? » me dit le poète. Ce mot est lumineux. Il m'a révélé ce que je sentais confusément, et je le livre à la critique avec l'espérance qu'elle ne dédaignera pas d'en faire son profit.

Le Mari de mademoiselle Gendrin, par Paul Lheureux. Paris, L. Frinzine et Cie, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le titre fait songer à *Mademoiselle Giraud, ma femme;* mais il ne s'agit nullement, dans le roman de M. Lheureux, d'un cas d'érotologie. Un jeune médecin pauvre, établi nouvellement dans un village, se marie à la plus riche héritière du pays, fille d'un industriel retiré des affaires et veuf depuis longtemps à la suite de circonstances tragiques. Mlle Gendrin, qui a donné son consentement sans trop se rendre compte de ce qu'elle faisait, par enfantillage et pour faire enrager une sienne cousine, s'aperçoit qu'elle n'aime pas son mari et, sans se soustraire à aucun de ses devoirs, désespère par sa froideur le malheureux médecin qui l'adore. Celui-ci est, de son côté, passionnément aimé par une servante, la Désirée, fille ardente et bizarre, qu'il méprise, qui finit par épouser un ouvrier carrier dont les emportements jaloux serviront peut-être aux vagues projets de vengeance qu'elle roule obscurément dans son esprit. Un épisode héroïque, au moment de la guerre allemande, nous montre le médecin sublime. Il organise la défense de sa brigade et lutte victorieusement contre un corps de Prussiens envahisseurs. Cette conduite enthousiasme sa femme, qui l'aime désormais autant qu'elle le dédaignait naguère; mais le pauvre homme est tellement convaincu qu'il ne touchera jamais le cœur de Mlle Gendrin qu'il ne s'aperçoit pas du changement. La Désirée, elle, s'en est aperçue et a juré de se venger. Elle fait croire à son mari, le carrier, qu'il y a une intrigue entre elle et le médecin, et attire celui-ci chez elle à la nuit. Le mari s'est posté sur la route; un homme passe, il tire et le tue. Mais, par un hasard impossible à prévoir, la victime est le curé de la paroisse et non le médecin qui a pris un autre chemin pour rentrer chez lui. Le carrier accuse le docteur du meurtre. Tout se réunit pour faire croire à la réalité du crime. Le mari de Mlle Gendrin est arrêté; il va passer aux assises et être condamné sans doute, lorsque sa femme qui, à la lueur de son amour toujours grandissant, a pénétré la vérité, oblige par son énergie la Désirée, sa rivale, à confesser l'infâme complot. Tout finit selon la justice, et les deux époux, réunis enfin dans le même amour, n'ont plus qu'à jouir ensemble d'un bonheur chèrement acheté.

L'intérêt croît avec le récit dans ce roman honnête

et ému. Le commencement en est un peu long et pénible, mais toute la seconde moitié est bien venue. Si sa valeur littéraire n'est pas énorme, c'est du moins une œuvre saine et dont la conception fait honneur à l'écrivain.

Le Ministère de Martial Ravignac, par Félix Narjoux. Deuxième édition. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie. Un vol. in-18.

M. Félix Narjoux, l'auteur d'un très agréable voyage en Angleterre dont je rendais compte l'autre jour, en constatant que son expérience de la vie écossaise diffère en certains points de celle que j'en ai moi-même, a récemment publié un nouveau roman sur les mœurs politiciennes du jour. De fréquents renvois entre parenthèses nous rappellent que *le Ministère de Martial Ravignac* doit être considéré comme faisant suite aux autres ouvrages de M. Narjoux intitulés : *Histoire d'une part*, *Monsieur le préfet des Hauts-Monts* et *Monsieur le député de Chaune.* L'auteur semble attacher une trop haute importance à ce qu'on le sache bien pour que je ne me fasse pas un devoir de le répéter ici.

Le Ministère de Martial Ravignac est un roman satirique, en ce sens que l'auteur a choisi ou créé — en art c'est tout un — les types qui prêtaient le plus à la déconsidération des politiciens arrivés ou arrivant. Son Ravignac est un médiocre avocat de province, père de famille redoutant sa femme et aimant ses enfants, mais aimant aussi le plaisir, recherchant, sans s'arrêter à aucun scrupule de conscience et d'opinion, le pouvoir pour les facilités de jouissances qu'il procure, et juste assez fin pour s'apprécier lui-même à sa valeur. Un camarade de collège, vieux garçon, plus intelligent que lui et aussi peu scrupuleux, mais resté son subalterne, lui sert de confident, et permet à son caractère de s'exposer et de s'expliquer devant le lecteur. Les coulisses politiques sont minutieusement décrites, personnel et mobilier. Les intrigues des bureaux, les petites scènes des cabinets ministériels et de la table du conseil ne paraissent pas avoir de secrets pour l'auteur, et il ne tient pas à lui qu'elles n'en aient pas pour le public. Mais l'intérêt de semblables descriptions ne suffirait pas à la majorité des liseurs de romans. Il faut une action. L'action ici est la séduction par Ravignac de la jeune femme d'un conseiller de préfecture qu'il rencontre en province et qu'il fait venir à Paris. Ce commerce adultérin amène deux situations très fortes, celle où Mme Ravignac, ayant surpris des privautés entre les amants, invective la maîtresse, et une autre où celle-ci, démoralisée et jetée hors des gonds par la vie que Ravignac lui a révélée, cède au désir d'avoir des dentelles qu'elle ne peut payer, et commet un vol dans un grand magasin. Ce vol, la façon dont il est découvert, l'arrestation et le transport de la malheureuse au Dépôt, le zèle du préfet de police venant avertir le ministre, la démarche des deux hauts fonctionnaires auprès des directeurs du magasin pour obtenir un désistement, tout cela forme une série de tableaux peints de main de maître et justifie amplement le succès du livre.

A la fin, Ravignac, excédé et presque ruiné par sa conquête, manœuvre pour s'en débarrasser et y réussit, momentanément, avec d'autant plus de facilité que le ministère est dissous et qu'il va redevenir gros député comme devant. Lucy se réfugie à la campagne; mais là, une lettre de son mari lui apprend que Ravignac est retombé sur ses pieds et fait partie du nouveau cabinet. A cette nouvelle, un accès de rage la saisit. « Non, non, pas cela! Elle ne voulait pas! Elle ne voulait pas qu'il eût les honneurs et elle la honte... Dans deux heures passait un train; elle serait le soir à Paris; Ravignac prévenu la retrouverait. Elle rejoindrait son mari le lendemain. Elle partit, arriva, attendit... et, à l'heure dite, la voiture officielle, au cocher à cocarde tricolore, stationnera devant la porte de la maison du quartier de la Madeleine », lieu ordinaire de leurs rendez-vous.

Nous verrons prochainement, sans doute, ce qui advint de ce rapprochement. Nous y gagnerons un livre spirituel, mordant et joliment troussé comme celui-ci. Si l'auteur veut s'y mettre moins en scène et s'abstenir de réflexions morales et de chapitres à la Sterne, je lui en ferai, pour ma part, mon bien sincère compliment.

Le Ménage Bolsec, par Gustave Toudouze. Paris, Victor Havard, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre n'aura pas le sort des publications à grand tapage et à gros succès, qui ne font tant de bruit et de remue-ménage que pour disparaître sans transition dans le silence de l'oubli. Il restera comme un tableau fidèle et piquant d'un côté des mœurs contemporaines, et aussi comme une étude fine, délicatement fouillée, de caractères intéressants dont les vertus et les vices appartiennent, sous leurs vêtements parisiens, à l'humanité de tous les âges ! L'histoire du ménage Bolsec, c'est l'histoire de tous ceux qui, férus du besoin de briller, engagent immédiatement l'avenir, se laissent aller, de compromission en compromission, jusqu'au sacrifice de leur dignité, et, toujours leurrés de chimériques espérances, creusent, au prix de mille efforts et de mille douleurs, sous le fragile édifice de leur fortune, un gouffre où, comme à un signal, tout s'engloutit d'un coup.

Le peintre Bolsec, déjà gâté par la vogue, épouse une charmante femme qui le pousse à la gloire telle qu'elle la comprend, c'est-à-dire aux succès d'argent. D'artiste original et puissant, il devient fabricant de tableaux, dessinateur d'illustrations, entrepreneur de panorama ! Mais ils vivent largement dans toutes les jouissances d'un luxe raffiné; ils donnent des repas et des fêtes, et sa jeune femme rayonne comme une déesse de beauté dans le magnifique hôtel qu'il a fait construire non loin de l'avenue de Villiers. Le terrain a été acheté à crédit, naturellement; il a été construit à crédit, décoré, meublé à crédit. Bolsec se partage entre les plaisirs de la grande vie et le travail à haute pression, sans lequel il n'arriverait même pas à payer

les intérêts usuraires de sommes empruntées. Cependant encore un peu, et il va être sauvé. Laissant de côté toute vanité d'artiste, il a consenti à devenir le collaborateur d'une sorte de peintre d'enseignes et à confectionner, d'après les croquis de ce raté, un immense panorama patriotique. On lui a donné pour cette besogne une grosse somme, représentée par des actions de la compagnie qui exploite ce panorama. Ces actions ne peuvent manquer de doubler de valeur en quelques mois. Il les garde précieusement, prolongeant par tous les expédients son crédit pour ne les vendre que quand elles auront atteint le plus haut cours. Un jour, en jetant les yeux sur un article financier, il apprend que le panorama moderne est en faillite. Il tombe à la renverse et meurt, tous ses espoirs étant tués du coup.

Ce n'est pas victime de sa seule faiblesse que le pauvre Bolsec a péri. Sa ruine n'a pas été amenée seulement par les ambitions mondaines de sa femme et sa propre insouciance dans les questions d'argent. Il a été la proie d'un de ces écumeurs de la société actuelle, un certain Steinbach, homme aimable, correct, serviable, distingué, parfait, la fleur du Tout-Paris, qui l'a pris dans son engrenage, et lentement, savamment, a extrait du malheureux tout l'or qu'il pouvait donner. Bolsec mort, c'est Steinbach qui achète l'hôtel. Mais ce n'est pas seulement la fortune des autres que poursuit ce Shylock moderne : il lui faut de la chair fraîche, de la chair vivante, et, non content de l'hôtel de Bolsec, il veut aussi acheter sa femme. Cette scène finale où la veuve, mise à l'abri du besoin grâce à cet admirable esprit de confraternité qui fait des artistes une famille, entourée de ses enfants, devant la table où se met chaque jour religieusement le couvert du mort, jette son mépris à la face du forban, est une scène très forte que je ne veux pas affaiblir en l'abrégeant.

Je ne peux terminer cette rapide et incomplète analyse sans signaler un type bien vivant et bien curieux que M. Toudouze fait agir et parler avec un rare bonheur : le peintre impressionniste Poillon, enfant de Paris, sceptique, gouailleur, sans scrupules encombrants, mais qui n'a pas su se débarrasser de son cœur, et qui est vraiment le seul ami du ménage Bolsec.

Le monde des peintres est précieux pour la littérature, cette année. Le maître Zola y a pris les éléments d'une œuvre puissante, comme il sait en pétrir. M. G. Toudouze en tire un roman de moindre relief et de touche moins âpre, mais de pénétrante observation, d'émotion sincère, de forme charmante et de vivante vérité. B.-H. G.

Les Prétendants de Viviane, par Jean d'Étian, roman. Un vol. in-18. Paris, 1886. Librairie Plon.

Orpheline dès l'enfance, élevée jusqu'à vingt ans au fond de la Bretagne par un oncle, vieux gentilhomme retiré du monde, misanthrope, en guerre ouverte avec ses voisins, puis, celui-ci étant mort, jetée subitement dans le tourbillon et l'agitation frivole de la société parisienne, que surprennent également et sa beauté rare et sa jeune gravité, Viviane, revenant, à vingt-cinq ans, blessée par la vie, à sa chère et mystérieuse Bretagne, y retrouve le pur amour du romantique Yoland. Tout est bien qui finit bien.

Ce n'est point par l'originalité du thème que se recommande le roman de M. Jean d'Étian; l'œuvre cependant est recommandable. Les caractères sont très bien observés, bien rendus, avec une légère amplification romanesque qui n'est pas messéante, et dans une forme littéraire sans prétention, élégante sans effort, de bonne compagnie sans fadeur, peut-être sans grande force, mais non sans charme. *Les Prétendants de Viviane* peuvent être mis entre toutes les mains et passer sous les yeux les plus chastes. E. C.

Monsieur Jean, par Ferdinand Fabre. Paris, G. Charpentier et Cie, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

C'est peu de chose, l'histoire de *Monsieur Jean*, une petite idylle entre le neveu d'un curé et une fillette mal élevée, courant les champs avec tout le monde; mais Ferdinand Fabre a su, par le charme délicat des détails, par la précision des faits, l'enchaînement naturel des mille petits événements de la vie, en faire une œuvre exquise, qu'on boit de la première à la dernière page, comme on avalerait une tasse d'excellent lait frais dans une ferme. On s'intéresse à ce *Monsieur Jean*, M. le neveu, comme l'appellent respectueusement les habitants, à cause de son oncle Fulcran, curé de Camplong, et à sa passion récalcitrante pour la Merlette, la fille de Virginie Merle et de ce Merle mort d'ivrognerie. Il n'est pas jusqu'à l'âne Verjus qui ne vienne prendre une place importante dans ce récit, où fleure un arome de sincérité, qui fait songer à une chose vécue, à une aventure prise sur le vif, dans son parfum de naïveté charmante. Tous les personnages vivent, remuent, vont et viennent avec une vérité qui saisit et retient. Certes il n'y a pas d'action passionnante dans cette mince idylle; mais les fleurettes des champs ont bien leur charme, et c'est d'une finesse, d'une grâce, qui assureront le succès à cette dernière œuvre du puissant auteur de *l'Abbé Tigrane*.

Jean de Jeanne, par Émile Pouvillon. Paris, Alphonse Lemerre, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

On sait avec quel talent Émile Pouvillon trace les scènes de campagne, dans leur naïveté rustique, dans leur native simplicité. Avec *Jean de Jeanne*, il affirme une fois de plus sa manière. Ses héros, ses héroïnes vivent bien dans l'atmosphère libre et parfois écrasante des champs. Quelle histoire plus touchante que celle de ce pauvre *Jean de Jeanne*, dont le nom même indique la naissance irrégulière et qui, amoureux de sa cousine, se voit préférer l'Oiseleur, un enjôleur malin, sachant soutirer, à la fois, l'argent à la vieille tante Sérène, l'amour à la belle fille Ju-

pille, jusqu'au jour où, rassasié de l'un et de l'autre, il abandonne les deux femmes à leur désespoir et s'en va chercher ailleurs d'autres dupes! Mais le petit paysan est là, son amour se fait héroïque; il épousera l'abandonnée, la séduite; il donnera son nom à l'enfant qu'elle porte dans son sein, car, dit-il : « C'est trop d'un *Jean de Jeanne*, le tien ne sera ni bâtard ni orphelin. » C'est simple, touchant et d'une belle ligne, hardie, pure comme une œuvre faite d'après nature, directement, baignée du souffle même de la nature, inspirée par la seule nature.

Beaumignon, par Frantz Jourdain. Paris, Jules Lévy, 1886. Un vol. illustré. — Prix : 5 francs.

Ce qui donne au livre de Frantz Jourdain une valeur particulière, c'est la sincérité absolue de la note qui s'en dégage, un cri de vie lui insufflant le mouvement, l'allure, la coloration. Il est impossible de rester insensible à l'émotion profonde que ces nouvelles vous jettent au cœur avec une puissance à laquelle on ne saurait résister. Ce sont des esquisses légères, écrites par un passionné de lettres, par un artiste, par un amoureux des écrivains véritables, et qui lui-même, en restant simple, en se contentant de reproduire telles qu'il les sentait les choses vues autour de lui, est arrivé à nous donner un livre de grand mérite, livre d'observateur et de lettré. Parmi les quatorze nouvelles que renferme le volume, il n'en est pas d'inférieure; chacune a une valeur particulière qui attire et retient l'attention, mais certaines ont le don de toucher aux fibres les plus sensibles, comme *Vieux berceau, la Petite morte, la Rentrée du potache, la Collection de timbres-poste.* Les portraits y ont une saillie extraordinaire, le relief de la nature; on reconnaît *Beaumignon*, on voit *le Clown*, et enfin, dans son *Jules Vallès ignoré*, l'auteur apporte à l'histoire contemporaine, aussi bien qu'à la littérature, un document des plus précieux et des plus indispensables pour bien faire comprendre cet écrivain de si rare talent, qui a passé sa vie à se masquer. La littérature doit à Frantz Jourdain de réels remerciements pour nous avoir révélé le cœur si caché, si enveloppé de Jules Vallès, et son livre deviendrait une œuvre de bibliothèque pour ce seul témoignage documentaire, s'il ne méritait déjà de l'être par la touchante réalité des impressions qu'il a notées dans les autres nouvelles. Ce volume, édité avec un soin remarquable, décoré d'une fort originale couverture de Chéret, est, en outre, précédé d'une élogieuse préface d'Alphonse Daudet, et illustré superbement par nos meilleurs artistes.

La Grâce, par Oscar Méténier. Paris, Giraud et Cie, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

De l'ardeur, beaucoup de brio, mais une influence trop sensible des œuvres de Barbey d'Aurevilly, le d'Aurevilly des *Diaboliques,* telle est l'impression que produit le volume de nouvelles intitulé *la Grâce,* par Oscar Méténier. Cependant cette réserve faite, nous devons reconnaître à ces historiettes une véritable fougue de jeunesse; leur principal défaut est d'avoir été surtout prises dans l'imagination de l'écrivain et à peu près adaptées à des choses vues. Quand M. Oscar Méténier se contentera de peindre d'après nature, sans enjoliver ses récits d'invraisemblances fantastiques, il donnera des choses qui iront toucher dans le lecteur la vraie fibre, celle que remue seule la vérité.

Tête rousse, par Pontsevrez. Paris, Plon et Cie, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50,

Six nouvelles composent le nouveau et intéressant volume que vient de publier M. Pontsevrez, l'auteur des *Attentats de Modeste,* et il semble qu'il ait voulu donner un échantillon des diverses formes et de la souplesse de son savoir-faire. *Tête rousse,* la plus importante, celle qui donne de droit son titre au volume, est une de ces études normandes que l'auteur conte avec le charme et l'attrait qui lui sont propres; c'est une histoire d'amour que termine un double drame. Avec *la Chanterelle* et *la Compagne de route,* M. Pontsevrez aborde le fantastique, à la Poë et à la Hoffmann; mais il ne copie pas ces deux conteurs connus, il y a moins d'amertume dans ses récits, moins de nuages fumeux, une précision plus française, plus moderne aussi. *L'Accident du comte Jean* est une terrible aventure qui fera frissonner le lecteur et ne contribuera pas peu à faire obtenir au nouveau livre de M. Pontsevrez le succès qu'il mérite.

Le Baron Jehova, par Sidney Vigneaux. Paris, Dentu, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Parmi les livres qui ont apporté les plus curieux documents sur la question juive et qui sont venus appuyer le grand succès remporté par le travail de M. Édouard Drumont, il faut citer *le Baron Jehova,* qui, dans un autre genre, sous la forme du roman, attaque avec une grande vivacité les juifs et nous les montre dans l'intimité de leur existence. C'est l'aventure d'un brocanteur israélite du quartier latin, pauvre diable, que la découverte d'une pièce inestimable, le précieux testament d'Ybarzabal, fait parvenir à toutes les puissances. Il est intéressant de voir arriver au même but que M. Drumont, bien que par des procédés différents, M. Sidney Vigneaux, avec ce curieux roman, *le Baron Jehova,* qui sera lu et apprécié par tous ceux que touchent ces émouvantes questions.

La Moussière, par Léon Duvauchel. Paris, Alphonse Lemerre, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Une grande flambée d'amour passionnel et sauvage, un fort parfum de dessous de bois se dégagent de ce roman forestier, *la Moussière,* qui donne une note particulière et vivement sentie de la nature. M. Léon Duvauchel ne voit pas seulement les choses avec l'œil d'un poète et d'un lettré, mais aussi avec le soin d'un observateur jaloux de faire exact et vrai. Sa

figure de *la Moussière* a un relief attrayant qui séduit, malgré l'indignité de sa conduite vis-à-vis de son malheureux mari; mais on est surtout empoigné par la passion farouche qui lui brûle les sens et la peau. Du reste, le châtiment est terrible et participe de la sauvagerie des êtres rudes, aux mœurs curieuses desquels nous initie l'auteur. Une jolie note d'art enveloppe ces pages, où bruit l'âme même de la forêt, où souffle l'odeur rustique des grands bois inviolés.

Un mystérieux amour, par DANIEL LESUEUR. Paris, Alphonse Lemerre, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Ce qui domine dans *Un mystérieux amour*, la nouvelle œuvre de M. Daniel Lesueur, c'est l'indéniable influence des romans de Paul Bourget. Ceci posé, on ne saurait contester à l'écrivain l'originalité de sa thèse, la manière habile dont il arrive à terminer par un recueil de remarquables poésies le volume commencé en roman. Cela pique la curiosité, éveille chez le lecteur des émotions d'une nature spéciale, d'un ordre subtil et délicat, qui se trouvent caressées par le style même du livre, très soigné, très littéraire et noyé dans une atmosphère mystérieuse comme l'amour même dont il est question.

Trop belle, par HENRI DE PÈNE. Paris, Paul Ollendorff, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

C'est en connaisseur expert des mondanités féminines que M. Henri de Pène nous conte l'histoire du ménage de La Cabanne. Tout, dans ce livre, montre la main habile, le flair exercé de l'homme du monde, rompu à cette existence spéciale, qui est celle des hautes classes, celle des privilégiés de la société; les détails du duel, ceux de la vie de cercles, de la vie intime du grand monde, n'ont pas de secret pour l'écrivain, qui les retrace d'une plume légère, facile et correcte. *Trop belle*, c'est ce qui fera le malheur de Mme Louise de La Cabanne, pour laquelle tout se rapportera à sa beauté et qui trouvera dans cette égoïste contemplation d'elle-même la source de tous ses maux, la raison même de sa mort. En somme, un livre qui se lit rapidement et nous initie à quelques-uns des secrets du monde, sans que l'auteur ait voulu nous les faire tous connaître, de peur sans doute de défloreur des personnages secrètement aimés et admirés.

Souvenirs de la maison des morts, par TH. DOSTOÏEVSKY. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

C'est la vie des forçats dans sa minutie, avec les mille détails terribles ou répugnants du jour le jour, que l'écrivain russe décrit dans ses *Souvenirs de la maison des morts*. On retrouve ici le style rude, l'âpreté de l'auteur du *Crime et le châtiment*, de *Humiliés et offensés*, qui ont placé Dostoïevsky parmi les plus remarquables romanciers après Tourguéneff et Tolstoï; il n'a pas la poésie brumeuse du premier, la science vibrante du second; mais on ne saurait lui contester cet art particulier qui est fait de tous les petits morceaux d'une existence contée brin à brin, suivie dans ses détours les plus compliqués et révélée simplement, avec une habileté photographique. Il y a des choses vraiment terribles dans ce livre, qui mérite son nom sinistre et nous révèle une foule de faits absolument ignorés; nous ne connaissons rien de plus saisissant que ce journal de dix années de la vie d'un galérien, avec le récit des crimes, des existences racontés par ses camarades de bagne : c'est d'une réalité qui donne le cauchemar et le frisson de l'épouvante. G. T.

Argine Lamiral, par PHILIPPE CHAPERON. Deuxième édition. Paris, Alphonse Lemerre, 1886. Un vol. in-18.

Une jeune fille bien élevée de province se laisse prendre aux séductions d'un commerçant parisien, bellâtre et débauchée, et l'épouse. Le marchand de bois a bientôt mangé la dot de sa femme, son bois, son crédit et tout, à faire la noce à droite et à gauche et à entretenir splendidement une inutilité de petit théâtre. Cependant la ruine s'approche à grands pas. Argine, laissée souvent seule, a été une fois défendue contre une émeute d'ouvriers non payés par l'intervention fortuite d'un homme qu'elle avait connu en province et qui lui offre de sauver complètement sa situation. Mais elle comprend que c'est un marché et refuse. La catastrophe arrive. Il faut 30,000 francs pour le lendemain. Lamiral est en voyage, et il n'y n'y a pas un sou dans la maison. La pauvre femme, héroïquement, part pour la ville où cet homme est préfet, et se donne à lui pour 30,000 francs. Ce lugubre sacrifice est inutile. Elle trouve, à son retour chez elle, une lettre de son mari qui l'abandonne et ne reviendra, dit-il, que quand il aura reconstruit sa fortune. Que faire? Elle retourne au préfet et, dans le deuil de toutes ses illusions, s'attache au seul homme qui lui ait montré quelque affection. Mais ce fonctionnaire a bien des ménagements à garder, et on lui fait comprendre en haut lieu qu'il nuit à sa carrière en restant garçon. Il charge, non sans regret, un sien ami, un capitaine, d'aller annoncer à Argine que la rupture est nécessaire. Le capitaine, en s'acquittant du mensonge, croit devoir la rassurer sur l'avenir, en lui disant que son amant ne la laissera jamais dans le besoin; mais elle, hautaine et froide, l'arrête au premier mot et le chasse comme un valet; puis une crise terrible survient; elle sort, met le feu à une chapelle rustique où elle allait souvent prier et où il lui semble qu'elle se venge de Dieu, s'élance, affolée, à travers la campagne, et vient tomber à un carrefour, au pied d'une croix de mission où des paysans la ramassent morte le lendemain.

Cette analyse, toute rapide qu'elle est, et où j'ai négligé d'importants épisodes et des caractères intéressants, m'a entraîné si loin qu'il ne me reste plus

que la place strictement nécessaire pour louer le style, l'art et la psychologie de l'auteur.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS.

Si j'étais riche, par Eugène Chavette. 2 vol. in-18. Paris, Dentu. — Prix : 6 francs.

Les Compagnons de Vau-de-Vire, par Gaston Lavalley. Un vol. Dentu. — Prix : 3 francs.

Le Baron, par Emile de Molène et G. Delisle. Paris, Marpon et Cie. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

La Petite Lambton, scènes de la vie parisienne, par Philippe Daryl. Un vol. in-18. Hetzel. — Prix : 3 francs.

Lettres de l'enfer, traduites par Ducrot. Un vol. in-18. Paris, Westhausser. — Prix : 3 francs..

Monsieur X..., de l'Académie française, par Paul Morel. Un vol. in-18. Jules Lévy. — Prix : 3 francs.

La Guillotine, par Henri Leverdier. Paris, Jules Lévy. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Au pays des brouillards, mœurs britanniques, par Fernand de Jupiller. Paris, Librairie illustrée. Un vol. in-18. Prix : 3 francs.

Dos à dos, par Charles Mérouvel. Un vol. E. Dentu. — — Prix : 3 francs.

L'Histoire Coutenceau, par Georges Pradel. Un vol. Dentu. — Prix : 3 francs.

Le Juif, par J.-J. Kraszewski, traduction de A. Holynski. Un vol. in-18. Dentu. — Prix : 3 francs.

A mort, par Rachilde. Paris, Ed. Monnier. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Jeu mortel, par François Oswald. Un vol. in-18. Paris, Ollendorf. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Virus d'amour, par Adolphe Tabaraut. Bruxelles, Kistemaeckers. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Souvent homme varie, par Mme Reney Lebas. Paris, Fetscherin et Chuit. Un vol. — Prix : 3 francs.

L'Amant de sa femme, par Maurice Allombert. Paris, Jules Lévy. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Le Valet assassin, par Alfred Sirven et Armand Lafrique. Paris, Giraud. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Le Wagon 303, par Jules Mary. Un vol. Dentu. — Prix : 3 francs.

Le Bonheur d'aimer, par Antony Blondel. Paris, Victor Havard, 1886. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50.

Loin de Bretagne, par N. Quellien. Paris, A. Lemerre, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Écrivains et penseurs, par Jean-Paul Clarens. Essais critiques, précédés d'une lettre de M. Sully Prudhomme, de l'Académie française. Paris, Paul Ollendorff, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Dans ce volume, qui promet d'être le premier d'une série, M. Jean-Paul Clarens étudie Sully Prudhomme, Pierre Loti, Paul Bourget et Paul de Saint-Victor. Sully Prudhomme, dans la lettre annoncée sur la couverture, déclare que l'auteur a « admirablement compris l'état de son esprit en présence du formidable problème que l'univers propose à l'intelligence humaine ». Il doit le savoir mieux que personne, et je n'ai aucune raison pour ne pas l'en croire. M. Jean-Paul Clarens a, sans doute, apporté la même sagacité dans ses essais sur les trois autres écrivains nommés plus haut. Dans l'étude sur Pierre Loti, je trouve une phrase qui me plaît fort sur « ce pessimisme à la mode qui fournit à tant de gens le prétexte de se croire profonds lorsqu'ils ne sont qu'impuissants ». On devine, d'après ce mot, qu'il ne sera pas tendre à M. Paul Bourget, et, en effet, tout en reconnaissant à l'auteur de *Cruelle énigme* un talent de premier ordre, il le malmène assez rudement. « Il s'exhale de son œuvre, dit-il en concluant, un sentiment d'irrémédiable misère, de languissant et féminin désespoir, qui produira sans nul doute des effets singulièrement négatifs sur la génération suivante, pour peu que l'auteur des *Essais* soit destiné à contribuer à son éducation intellectuelle et morale. » Mais heureusement pour cette génération si terriblement menacée, M. Jean-Paul Clarens est là, et à côté de ses *Essais critiques*, quelle figure voulez-vous que fassent les *Essais de psychologie* de Paul Bourget?

Pour Paul de Saint-Victor, M. Jean-Paul Clarens professe le plus vif enthousiasme. Le moyen de guérir « nos jeunes générations, victimes des excès d'une littérature de décadence, c'est de ne jamais négliger de leur rappeler ce grand nom, synonyme de la

pensée française dans ce qu'elle a de plus ample, de plus généreux, de plus éblouissant ». Cela se peut et je n'y contredis point, mais combien je serais plus convaincu si M. Jean-Paul Clarens écrivait dans une langue qui ne lui permît pas de faire du nom de Paul de Saint-Victor le synonyme d'une pensée !

La Correspondance de Harper's Ferry, par Raoul de l'Angle-Beaumanoir. Deuxième édition. Paris, M. de Brunhoff, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Une charmante femme s'est compromise, lors du procès de John Brown, en adressant des lettres trop pressantes à trois des membres du jury qui condamnèrent au gibet cet apôtre de la liberté. Plus tard, reine de la colonie américaine au Havre, où son mari est consul, Mme Campbell use de son pouvoir de charmeuse pour envoyer un jeune compatriote, qui l'aime comme un ver une étoile, à la recherche et à la conquête de ces lettres. Sidney Anslaw, au milieu des luttes de la guerre de sécession, réussit, par des ruses de sauvage et à travers les péripéties les plus amusantes et les plus dramatiques, à s'emparer de ces trois séries de lettres qu'il rapporte, sans les avoir même lues, à Mme Campbell. Celle-ci le remercie d'un mot, et quelques jours après lui prouve, en un petit discours bien senti, que lorsqu'on a eu le bonheur de rendre à une femme comme elle un service comme celui qu'il lui a rendu, on n'a, pour conserver son amitié et son estime, qu'une chose à faire : disparaître à tout jamais. En servant d'amour, fidèle jusqu'à la mort, Sidney Anslaw disparaît et Mme Campbell vit désormais dans la quiétude de la plus candide innocence.

Ce type de femme sirène existe, et aussi ces chevaliers prêts au sacrifice. L'auteur a bien fait de les peindre. Il prouve une fois de plus que pour être réels les caractères ne doivent pas, de nécessité, être ignobles ou vulgaires.

Le tableau des États-Unis pendant la grande guerre de sécession ajoute encore à l'intérêt du récit.

Confidences de Lamennais. *Lettres inédites de 1821 à 1848*, publiées avec une introduction et des notes par Arthur du Bois de la Villerabel, président de la Société archéologique et historique des Côtes-du-Nord, délégué de la Société des bibliophiles bretons. Nantes, Émile Grimaud; Paris, Perrin et Cie, 1886. Un vol. in-18.

Les émotions, les agitations, les douleurs, les malédictions religieuses soulevées par l'évolution du grand esprit amer qui fut l'abbé de Lamennais, sont aujourd'hui choses éteintes; à peine si quelques braises en arrivent encore dans certaines âmes sous la cendre des années consumées. M. Arthur du Bois de la Villerabel est de ceux — chaque jour en plus petit nombre — dont la mémoire se reporte avec un regret attendri sur la Chênaie, sur son cénacle d'esprits fins, délicats et mystiques, et sur l'aigle farouche qui,

Ne sachant ployer ni son cou ni son aile,

s'envola loin de ce doux nid. Allié à la famille d'un des meilleurs, des plus fidèles amis de Lamennais, il a eu à sa disposition la correspondance échangée entre l'apôtre schismatique et M. Marion, et, après l'avoir publiée dans *le Correspondant*, de 1883 à 1884, il nous la donne aujourd'hui en un volume enrichi d'une introduction. « M. Marion appartenait à ce groupe de Malouins fortement trempés qui, avant comme après notre grande révolution sociale, surent garder le secret de cette droiture, de cette vaillance intellectuelle et physique qui de tout temps ont fait de ce rocher de Saint-Malo une pépinière féconde d'hommes de cœur, penseurs ou marins. » Ami de Chateaubriand comme de Lamennais, il ne voulut jamais céder aux sollicitations du premier, qui, aux jours de sa puissance, sous la Restauration, l'appelait « à un poste éminent dans les conseils du gouvernement ». « Chrétien fidèle, âme généreuse, jurisconsulte distingué, ange du bon conseil, M. Marion resta Breton », et il eut cette vertu, singulière pour moi, de ne jamais rompre avec Lamennais et de savoir garder, intactes et côte à côte, sa foi et son amitié.

La correspondance de Lamennais avec un tel homme ne saurait être banale. Toutes ses lettres sont marquées au coin de la sincérité. S'il prend des précautions pour s'exprimer auprès de son vieil ami sur des choses que tous les deux n'envisagent pas de même, du moins s'exprime-t-il selon son cœur et sa raison, et l'on est heureux de voir, dans ces pages souvent douloureuses, que, si le sang de Lamennais a coulé par mille plaies sur la scène du monde, ce sang n'était pas de l'eau rougie renfermée dans un sac en baudruche que perce un poignard de fer-blanc.

Les Mille et une Nuits du théâtre, troisième série, par Auguste Vitu. Un vol. in-18. Paris, 1886. P. Ollendorff.

Les nuits du théâtre ne sont pas à beaucoup près aussi fréquentes que les nuits astronomiques. Du 31 mars 1874, en effet, au 16 septembre 1875, en l'espace de dix-huit mois, nous ne comptons en cet *Annuaire du bureau des longitudes dramatiques et lyriques*, si soigneusement tenu à jour par M. Auguste Vitu, que cent cinq nuits, de la CCIVe à la CCCVIIIe inclusivement. Ce serait beaucoup si chacune de ces nuits avait laissé une trace durable, ailleurs que dans le livre de M. Vitu ou dans les recueils de même nature. Mais nous ne pouvons relever dans le nombre que de rares témoignages d'efforts dignes d'être enregistrés, comme *la Fille de Roland, la Haine, la Maîtresse légitime, Nos bons Villageois, Rose Michel, le Tour du monde en 80 jours, le Procès Vauradieux* et *les Trente Millions de Gladiator*. Cette troisième série de l'œuvre n'en est pas moins intéressante, car, moins tenu par l'obligation d'exposer, discuter et juger l'action d'ouvrages de médiocre importance, M. Auguste Vitu — qui est doué d'une merveilleuse mémoire et dont les souvenirs remontent jusqu'à l'année 1830 — remplace en son livre l'intérêt, absent de

la scène, par celui de quelque récit personnel. Telle est l'origine de la « légende du *Domino noir* », une des plus charmantes nuits de la troisième série.

Légendes, croyances et superstitions de la mer. Première série : *la Mer et le rivage*, par PAUL SÉBILLOT. Un vol. in-18. Paris, 1886. Bibliothèque Charpentier.

Les spectacles de la mer présentent des phénomènes de beauté tels, si variés et en si grand nombre qu'ils ont, dès l'aurore de l'humanité, parlé vivement à l'imagination des hommes. Aussi trouve-t-on le témoignage de l'admiration et de la terreur qu'ils leur inspiraient dans les plus anciennes littératures et, à plus forte raison, chez les écrivains des époques classiques. Cependant la mer n'a été pleinement comprise et célébrée que par le génie romantique qui l'a passionnément aimée, sans doute parce qu'il y voyait une exacte image de lui-même, de ses aspirations vers l'infini, de ses dérèglements, de ses coups d'éclat et de ses nébulosités. — On pourrait prolonger longuement la comparaison. Toujours est-il que la mer a pris, surtout en ce siècle, dans la poésie et dans le roman, une place considérable, à ce point que l'amour de la mer a fini par passer du livre dans les mœurs. L'ouvrage de M. Paul Sébillot trouvera donc un vaste public disposé à lui faire bon accueil; il vient à son heure; on est même surpris que ce travail fût encore à faire. Il est probable que plus d'un, avant l'infatigable collectionneur de contes et de traditions populaires, avait songé à cette tâche, dont la première partie nous est aujourd'hui présentée; mais que chacun aura reculé devant la rareté des documents existants et la difficulté d'une enquête personnelle où tout, pour ainsi dire, était à trouver. Car l'on sait — si peu que l'on ait essayé jamais de faire parler les gens du peuple, hormis l'ouvrier des villes — quelle force d'inertie ils savent opposer aux plus pressantes questions. Piqué au jeu, M. Paul Sébillot persévéra, et nous lui en sommes reconnaissants; ses patientes investigations nous valent déjà ce premier volume fort précieux qu'il divise en deux livres : 1° *la mer et ses mouvements*, l'origine de la mer, ses noms, surnoms et épithètes, proverbes et devinettes, l'eau de la mer, la marée, la mer agitée, le large et les courants, le fond de la mer; 2° *le rivage et les îles*, le rivage, sa ceinture, caps et détroits, le bord de l'eau, golfes, baies et embouchures des fleuves, ports, envahissements de la mer et villes englouties, endroits dangereux, îles. — Tous ces aspects de la mer fournissent matière à une quantité innombrable d'anecdotes, de traditions, de proverbes, de légendes, croyances et superstitions que l'on est tout étonné de rencontrer vivaces encore et identiques à ce qu'elles étaient il y a plusieurs milliers d'années. Le volume étant plein à déborder, les choses y sont hachées très menu; mais tel quel, il présente le plus extraordinaire cahier d'expressions sur la mer que jamais rhéteur ait pu rêver. Le second volume sera consacré à la météorologie et aux vents.

E. C.

Paradoxes féminins, par HENRY FOUQUIER. Paris, Victor Havard, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Parmi les lettrés et les philosophes, parmi les chroniqueurs et les dilettantes des choses de l'art, il n'en est pas qui sache parler de la femme et de l'amour comme Henry Fouquier. La seconde série de *la Sagesse parisienne* qu'il a intitulée *Paradoxes féminins* nous donne la quintessence même de son talent souple et délicat, de son esprit véritablement athénien pour la grâce, le goût et la forme artistique qui lui ont assuré une place spéciale dans notre littérature. Sa philosophie, mise à la portée de tous, est de celles qui fouaillent spirituellement sans fatiguer, en amusant toujours, mais surtout en intéressant et en instruisant. Son livre, divisé en quatre parties, traite successivement de la *Philosophie féminine*, des *Propos contemporains*, de *Littérature et arts*, et enfin d'*Impressions et souvenirs;* sous ces différentes rubriques l'auteur a placé tout ce qui touche à notre existence actuelle, à nos besoins, à nos curiosités. Les grandes dames, les courtisanes, les hommes célèbres, les romans fameux, les questions brûlantes, tout est passé au crible de son analyse, présenté sous une forme d'une littérature irréprochable, et un parfum exquis se dégage, grisant, séduisant, de ces *Paradoxes féminins*, où flottent toujours l'âme, le cœur et le corps de la femme.

Mes Tiroirs, par RAOUL FRARY. Paris, Victor Havard, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

M. Raoul Frary, dont le livre universellement connu, *la Question du latin*, a répandu si justement le nom, n'a plus besoin d'être présenté au lecteur. On sait que c'est à la fois un écrivain érudit et un polémiste d'une logique précise, serrée, auquel ne saurait être étrangère, ni indifférente, nulle question de critique littéraire, d'art, d'économie sociale, d'histoire. Dans le nouveau volume, qu'il intitule *Mes Tiroirs*, il semble s'être complu à réunir un choix d'études pouvant donner les différentes faces de son talent. Il traite tour à tour, avec un style d'une forme très sérieuse et très littéraire, la question des préfets, le choléra, donne des portraits de Guizot, de Ludovic Halévy, et sait toujours faire ressortir en un saisissant relief le côté utile des choses. Son livre est un volume de lettré, de savant, d'économiste; mais il aborde également la fantaisie avec un humour de bon aloi.

Farces amères, par HENRI ROCHEFORT. Paris, Victor Havard, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Qu'il signe du pseudonyme de Grimsel ou de tout autre nom ses amusantes et mordantes fantaisies, c'est toujours Henri Rochefort, que l'on retrouve sous le masque d'emprunt, un railleur implacable, désarticulant la phrase et l'idée, avec un brio, une allure qui n'appartiennent qu'à lui. L'histoire contem-

poraine comprise, contée par cet humoriste exceptionnel, est une des gaietés de l'époque, et sous le titre de *Farces amères*, l'on reconnaîtra le coup de fouet sanglant du satirique impitoyable. Sa plume est une lanière cinglante, mordant au vif des chairs, sillonnant les mœurs du jour de sa raillerie pénétrante comme d'une flétrissure vengeresse. Nul n'a encore égalé cet anecdotier sans rival, créateur d'une forme qui grave comme le vitriol dans une planche de cuivre et trace en traits ineffaçables le scandale ou la nouveauté du jour.

L'esprit du boulevard, par Aurélien Scholl. Paris, Victor Havard, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Parmi les journalistes modernes, il n'en est certes pas qui caractérise plus vivement ce genre d'esprit que l'on pourrait appeler *l'esprit du boulevard*, cette forme nette, incisive, gouailleuse de peindre d'un mot, d'une phrase, les vices, les travers et les ridicules de la société qu'Aurélien Scholl. En donnant au livre qu'il fait paraître chez l'éditeur Victor Havard ce titre brillant, Aurélien Scholl ne fait que prendre un bien qui lui appartient, que nul ne lui contestera et qui est devenu sa propriété par le droit du succès, depuis de longues années. Tout ce qui a été dit de drôle, de profond, de mordant, tout ce qui a marqué d'un cachet particulier l'esprit parisien se trouve réuni dans ce livre qui joindra au succès de curiosité le succès durable de se voir appelé à prendre rang dans toutes les bibliothèques. G. T.

Figures disparues. Portraits contemporains littéraires et politiques, par Eugène Spuller. Paris, Félix Alcan, 1886. Un vol. in-18. Prix : 3 fr. 50.

Gambetta lui a dit : « Persévère; tu es dans le droit chemin et tu fais de bonne besogne. Qu'importe que ceux dont tu écris aient été nos amis ou nos adversaires; il faut les traiter avec une égale justice. Après tout, ils ont compté parmi les Français les plus élevés et les plus considérables de notre temps. Ce n'est pas à nous d'amoindrir le patrimoine moral de la patrie. » Et M. Spuller persévère, puisqu'il nous donne ce volume. Il persévère avec tranquillité, sans appréhension d'aucune espèce, le maître l'ayant muni, dans les lignes ci-dessus transcrites, du gâteau de pavot et de miel à jeter dans les trois gueules de la critique. Gambetta lui a dit : « Spuller, tu fais de bonne besogne. » Que voulez-vous que nous disions, nous, après cela, à M. Eugène Spuller?

Aussi, révérencieusement, je ne lui dirai rien. C'est au lecteur que je m'adresse. Donc, honoré lecteur, si vous êtes curieux de savoir comment on couvre de fleurs ses victimes avant de les égorger — ceci, bien entendu, est de la métaphore, car M. Spuller, dans ce livre, ne s'attaque qu'aux morts — lisez les articles consacrés aux adversaires de MM. Spuller et Gambetta. Le procédé est amusant, et ce n'est pas perdre son temps que de le voir fonctionner une fois ou deux. L'article sur Guizot et les deux articles sur Cousin sont de bons modèles de genre. Si vous désirez savoir, en outre, honoré lecteur, ce que la langue française comporte encore de gravité prudhommesque, de formules, de convention, de clichés, de poncif, de ton pontifiant et d'airs de vieux bonze, de finesse lourde et de grotesque pâteux, lisez, efforcez-vous de lire d'un bout à l'autre le volume de M. Spuller; et, à moins que vous ne vous endormiez trop vite, vous vous amuserez énormément. B.-H. G.

Le Naturalisme, par Emilia Pardo Bazan. Paris, E. Giraud et Cie, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

M. Albert Savine continue la tâche qu'il s'est donnée, à notre profit, d'initier le public français au mouvement littéraire de l'Espagne contemporaine. On a fait de gros livres et on fait tous les jours de grandes phrases sur les affinités de races et sur les nationalités. Sans vouloir les recommencer, je peux bien dire que le groupe néo-latin est un fait que ne sauraient détruire, d'ailleurs, les animosités déraisonnées, les alliances politiques, les intérêts du jour et les passions du moment. L'Espagne nous est attachée par toutes sortes de liens ethniques et intellectuels. Elle ne nous a jamais perdu de vue et nous connaît bien; mais nous ne la connaissons pas assez. Sous le prétexte que c'est de ses ennemis qu'il faut s'occuper d'abord, on néglige ses amis et ceux de sa famille, et, au jour du besoin, on est tout étonné de voir que la sympathie s'est gelée et qu'on ne se comprend plus. Aussi les hommes comme M. A. Savine font-ils une œuvre doublement patriotique. Comme le dieu *bifrons*, ils regardent à la fois deux peuples, font parler l'intelligence de l'un à l'intelligence de l'autre, et sont les seuls vrais, les seuls légitimes niveleurs des Pyrénées. M. Savine n'y apporte pas seulement sa connaissance de deux langues et son ardeur généreuse; il y apporte un rare talent. Il n'est pas mauvais qu'un traducteur soit aussi un écrivain original et un lettré délicat. J'allais dire que c'est essentiel; mais je ne veux faire de peine à personne. En tout cas, M. A. Savine réunit toutes les conditions à un degré qui ne se rencontre pas souvent.

Il le prouve une fois de plus dans la version qu'il nous donne du livre de Mme Emilia Pardo Bazan. Cet écrivain, chef d'une école qui ne peut guère donner toutes ses fleurs qu'en Espagne, celle du naturalisme catholique, « a touché à tous les sujets : roman, critique, histoire, histoire littéraire, hagiologie, critique scientifique », et a pour qualités dominantes « une précieuse netteté d'intelligence, une langue facile et brillante, un style coloré et nerveux ». Aucun de ces traits n'est perdu dans la traduction du livre que je signale ici. On y trouve, en outre, le tableau de notre littérature française pendant trois quarts de siècle, depuis Alfred de Vigny jusqu'à Zola, avec des excursions piquantes dans notre littérature du XVIIIe siècle, et dans l'histoire du réalisme anglais depuis Chancer

jusqu'à Dickens, Thackeray et George Eliot. Les jugements, presque toujours d'une incontestable justesse, que Mme Emilia Pardo Bazan porte sur toutes les questions littéraires que comprend un si vaste programme, prennent une saveur piquante et se présentent plus d'une fois sous un angle inattendu, en passant par ce cerveau espagnol capable de concentrer en un même foyer l'art naturaliste et l'esprit religieux.

Les Comédiens sans le savoir, par ARSÈNE HOUSSAYE. Paris, à la librairie illustrée. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Un nouveau livre de M. Arsène Houssaye est toujours un régal pour les délicats. Quoi de plus gracieux qu'un museau de jolie femme barbouillée de crème fouettée sentant bon? Il semble que l'esprit fasse un de ces festins légers et suaves à la table où M. Arsène Houssaye le convie. Le banquet offre pourtant d'autres mets, non moins élégants, mais plus solides. Les anecdotes coulent de la plume de ce vaillant écrivain comme de source. Il est, depuis le romantisme, un des éléments de notre vie littéraire. Il a tout vu et pris part à tout. Je ne crois pas qu'il se range parmi les comédiens sans le savoir qu'il fait aujourd'hui défiler devant nous, avec cette entente scénique d'un homme qui a dirigé la Comédie-Française, mais il a été, il est encore, sur le théâtre littéraire, le plus merveilleux des acteurs. Je reprocherais bien, pour mon compte, à son esprit si alerte, si aimable et si entraînant, de revêtir parfois le surplis et l'étole et de se donner le malin plaisir de nous faire un sermon. Mais, même en ses heures graves et en ses humeurs dévotes, il a un tel entrain, un tel débordement de vie heureuse et saine, qu'il peut dire ce qu'il veut; on ne songe jamais à s'ennuyer.

Je ne me permettrai pas de rechercher quel âge a M. Arsène Houssaye, mais je ne connais pas d'écrivain plus jeune que lui. Dans ce nouveau volume, il touche à toutes les questions, depuis *le Bon Dieu en habit noir* jusqu'à *Félix Pyat et Jules Vallès*, depuis *les Rois sans couronne* jusqu'aux *Courtisanes dorées*, depuis *les Nouvelles femmes savantes* jusqu'à *Messieurs les pessimistes*. Que de chapitres il faudrait ajouter pour que l'énumération fût complète!! Mais je signale, entre autres, ses pages sur Diaz, Rousseau, Millet et Dupré, *les Souvenirs de Paul de Saint-Victor, la Littérature à vapeur*, où il plaide *pro domo*, et un épisode vraiment poignant de nos guerres civiles qu'il intitule *A travers l'incendie et la fusillade*. Il y a là, par places, une simplicité d'accent qu'on n'invente pas et qui fait frémir. C'est une note rare sur un clavier qui les a toutes. B.-H. G.

POÉSIES

Les Moines. Poésies par Émile VERHŒREN. Un vol. in-12. Paris, Alphonse Lemerre, 1886. — Prix : 3 francs.

De la couleur, de la puissance, et l'on a, devant les yeux, les grands murs blancs du cloître, de la chapelle, sur lesquels se détachent, au-dessous du Christ, les figures si vivantes des moines, qui, hardis, rêvent d'un grand combat avec la méchanceté humaine, ou qui, humbles, timides, s'abîmant dans l'oubli des hommes, des choses, entrevoient, s'ils soulèvent leurs paupières, Dieu dans l'espace plein de clarté.

Ce recueil, comme celui des *Flamandes*, le premier qu'ait publié M. Verhœren, sera goûté, admiré. Une pièce, *le Moine épique*, débute ainsi :

On eût dit qu'il sortait d'un désert de sommeil,
Où, face à face, avec les gloires du soleil,

Sur les pitons brûlés et les rochers austères,
S'endort la majesté des lions solitaires.

Ce moine était géant, sauvage et solennel;
Son corps semblait bâti pour un œuvre éternel;

Son visage planté de poils et de cheveux
Dardait tout l'infini par les trous de ses yeux;

Quatre-vingts ans chargeaient ses épaules tannées
Et son pas sonnait ferme à travers les années;

Son dos monumental se carrait dans son froc,
Avec les angles lourds et farouches d'un roc;

Ses pieds semblaient broyer des choses abattues
Et ses mains à gripper des socles de statues,

Comme si le Christ-Dieu l'eût forgé tout en fer
Pour écraser sous lui les pompes de l'enfer.

. . . . . .
. . . . . .

De cette autre, *l'Hérésiarque*, voici les premiers vers :

Et là, ce moine noir, que vêt un froc de deuil,
Construit, dans sa pensée, un monument d'orgueil;

Il le bâtit, tout seul, de ses mains taciturnes,
Durant la veille ardente et les fièvres nocturnes.

Il le dresse, d'un jet, sur les credos béants,
Comme un phare de pierre au bord des océans;

Il y scelle sa fougue et son ardeur mystique
Et sa fausse science et son doute acétique.

. . . . . .
. . . . . .

Autre figure : *le Moine simple :*

Ce convers recueilli sous la soutane bise
Cachait l'amour naïf d'un saint François d'Assise.

Tendre, dévotieux, doux, fraternel, fervent,
Il était jardinier des fleurs dans le couvent.

Il les aimait, le simple, avec toute son âme,
Et ses doigts se chauffaient à leurs feuilles de flamme.

Elles lui parfumaient la vie et le sommeil,
Et, pour elles, c'était qu'il aimait le soleil.

Et le firmament pur, et les nuits diaphanes,
Où les étoiles d'or suspendent leurs lianes.

. . . . . .
. . . . . .

Les jeunes s'en vont saluer le poète de Martre.

Ils auront tort, toutefois, s'ils le veulent imiter. L'œuvre étonne, elle n'enchante pas. Est-ce que l'émotion est discrète au point de paraître absente le plus souvent? Non, c'est que les mots tiennent trop de place, — qu'on regarde aux divers *Croquis de cloître*, aux deux *Méditations*, à *l'Agonie du moine*, — comme les touches sur la toile de quelques coloristes, les mots excitent des sensations très vives et qui se succèdent; des impressions, non une impression d'ensemble.

Il est de belles vagues, sans doute, et d'un beau mouvement; mais c'est la mer qu'il nous faut voir pour qu'elle nous parle.

Nos critiques n'y feront rien; on admirera le recueil. Pour cela, nul regret de notre part. F. G.

Les Tendresses et les Cultes. Poésies par Émile Trolliet. Un vol. in-18. Paris, A. Ghio, 1886.

La note que M. A. Ghio nous adresse avec ce livre, rédigée par l'auteur ou avec son assentiment, nous apprend que M. Trolliet est professeur de rhétorique et lauréat de l'Académie française pour le prix d'éloquence en 1886. Ces deux titres retombent de tout leur poids sur les pauvres vers de ce volume. Il n'est permis à personne aujourd'hui d'abuser de la cheville, de violer délibérément la syntaxe, non plus que de faire ou au moins de publier des vers de treize pieds. Mais qu'un « professeur de rhétorique », en un sonnet, — un sonnet! — laisse échapper un pseudo-alexandrin comme celui-ci :

Le calendrier romain, aux Français secourable,

voilà qui inquiète; et l'on se demande s'il faut juger à la même mesure toute la rhétorique de notre Université. Il y a, dans ce recueil de « poésies », un morceau intitulé *le Premier et le dernier baiser*, récit qui redouble notre inquiétude. M. Trolliet a pu, très jeune, écrire une pièce saugrenue à ce point comme forme et comme fond, soit! Mais comment, lauréat de l'Académie et professeur de rhétorique, n'a-t-il pas vu ce qui lui interdisait de publier une œuvre d'une telle platitude? E. C.

La Légende de Normandie, par Aristide Fremine. Un vol. in-18. Paris, Alphonse Lemerre, 1886. — Prix : 3 francs.

Les morts ont la vie dure. Voilà déjà plusieurs années que le romantisme est en terre et que les officiants d'un tas d'églises chantent le service funèbre au-dessus de lui. Cependant, de temps à autre, son verbe éclate; il pousse des fleurs, il produit des fruits. En voici un, fort savoureux, ma foi! *La Légende de Normandie* est un scion du grand arbre qui s'appelle *la Légende des siècles*, avec je ne sais quelles greffes des vergers de Musset et des forêts de Leconte de l'Isle; ce qui n'exclut pas une sève originale, fort suffisante pour créer, suivant le langage et les mœurs des botanistes, une variété. Oyez plutôt. Voici le début : *la Tombe du Viking* :

Quand un viking était tombé dans la bataille,
Les soldats, rapprochant leurs boucliers oblongs,
L'y couchaient et voilaient avec ses cheveux longs
Son corps blanc déchiré par une rouge entaille.

Mais j'ai plus de plaisir encore à citer les strophes suivantes, qui, avec leur allure enlevée, leur rythme sonore et leur inspiration, me reportent invinciblement aux jours de ma jeunesse enamourée de poésie, quand, à mes yeux éblouis, se succédaient, visions vertigineuses, les astres, soleils, étoiles et lunes d'un romantisme fulgurant :

En lisant ces choses anciennes,
Regrettez-vous, de temps en temps,
Les jours où les races chrétiennes
Semblaient des arbres au printemps:
Où la mort se faisait sereine
Sous l'eau fraîche du bénitier,
Où, si toute force était reine,
L'espoir en haut restait entier;

Où chaque poitrine inspirée
A longs traits buvait l'air du ciel,
Où, comme une ruche sacrée,
Le désert lui gardait son miel;
Où, l'âme meurtrie et lassée
Par l'orgueil, seigneur en tout lieu,
On se plongeait, tête baissée,
Dans l'égalité devant Dieu;

Où, pour chercher nos fins dernières,
L'on mariait devant la Loi
Le doute et Christ sur ses bannières,
Et le génie avec la Foi;
Où des croyances, salutaires
A des esprits vains ou pesants,
Parfois ravissaient à leurs terres
Les nobles et les paysans;

Où l'on aimait les solitudes,
Loin des villes où nous dormons,
L'espace, les longues études,
Dans la paix des vaux et des monts, —
Lorsque chaque îlot de la Manche
Avait son petit champ de Dieu,
Où des hommes en bure blanche
Priaient devant l'Océan bleu?

Les Cantilènes, par Jean Moréas. Un vol. in-18. Paris, Léon Vanier, 1886. — Prix : 3 fr. 50.

Les déliquescents produisent peu. Nous n'avons pas à parler d'un savant. M. Jean Moréas fait partie de leur groupe, comme l'indique le nom de son libraire à ceux qui ne s'aventurent pas dans l'intérieur d'un volume sans savoir d'avance où ils vont. Mais M. Jean Moréas a ceci de particulier : on le comprend en beaucoup d'endroits. Il parle cependant comme les autres initiés, ses frères, une langue ésotérique, moins facile à pénétrer que le volapück. En voici quelques exemples :

O neiges d'antan, vos promesses, capitans !
A jamais abolis les effets et les causes ;
Et pas d'aurore écrite en les métempsycoses
Baumes précieux, que tous des orviétans !

??? Je ne sais pas. Et ceci :

Tel le Burg, gésir d'austère silence clos ;
Fleurir en soi, telle la fleur insexuée.

Quel dommage que ces messieurs ne publient pas leurs œuvres en éditions, avec notes et commentaires en français ! Car, enfin, ils doivent savoir la langue vulgaire à peu près comme tout le monde, tandis que le vulgaire n'entend que bien peu de choses à la leur. Que voulez-vous que le pauvre lecteur déchiffre dans des strophes de cette farine :

Spectre clément à la vie, et comme
De se voir réel, il avait peur ;
Ah ! grand'peur il avait du labeur
Opiniâtre et failli de l'homme.

L'Anacampsérote au suc vermeil
Est éclose : au cœur las panacée ;
Au flux de son aile cadencée
L'Iynge berce l'amer sommeil.

S'il y a de la moelle dans cet os, ma foi ! qu'elle y reste : il est trop dur à briser.

Je ne parle pas des innovations rythmiques et prosodiques dont ces jeunes poètes se font un jeu et une gloire : vers de sept et de onze syllabes, voire de treize ; suppression de l'alternance des rimes masculines et féminines, absence voulue de toute césure à l'hémistiche, versification par assonances, comme dans les chants rustiques de nos provinces, oblitération, privautés avec la grammaire, comme quand il dit « la ténèbre », vers rimant deux à deux avec le même mot, etc. Il serait trop long de discuter cette poétique nouvelle, dont on trouve des traces profondes dans des œuvres récentes d'une bien autre envergure, et qui, on ne peut le nier, produit parfois des effets inattendus et puissants. Je citerai, pour exemple, le poème de M. Jean Moréas, intitulé *la Mauvaise mère*, et dont l'idée première semble avoir été puisée dans une chanson de l'île de Candie. C'est un merveilleux pastiche de la chanson populaire, forme, langage, rythme et sentiment. C'est plus littéraire et, à part ce défaut, — aussi beau que ce chef-d'œuvre :

Là-bas, dans les prés verts,
J'ai tué mon capitaine.

La critique, à mon sens, n'a qu'en une mesure très restreinte le droit de s'étonner qu'un écrivain produise ceci plutôt que cela, de lui demander pourquoi il adopte telle doctrine ou tel système, de lui conseiller d'abandonner une voie et d'entrer dans une autre. On fait ce qu'on peut, et quand on fait tout ce qu'on peut, qui donc a le droit de blâmer et de dire : Vous ne faites pas ce qu'il faudrait ? C'est pourquoi, mettant de côté toute préférence personnelle, toute habitude — ou préjugé — d'éducation, et même mes convictions littéraires raisonnées, je suis heureux, après avoir humblement déclaré mon impuissance à suivre M. Jean Moréas sur tous les terrains qu'il choisit, de constater qu'il a les qualités d'un vrai poète : richesse et soudaineté de l'image, relief de l'expression, invention hardie, impossible peut-être, mais vraie certainement, et enfin harmonie incontestable, quelle qu'en soit la nature et quels que soient les procédés par lesquels il l'obtient. On me saura gré de clore cette appréciation, que je voudrais faire moins succincte, par la transcription d'une pièce qui donne complètement, selon moi, l'impression étrange, pénétrante et exquise, que l'on garde, en somme, des vers de M. Jean Moréas :

Dans le jardin taillé comme une belle dame,
Dans ce jardin nous nous aimâmes, sur mon âme !
O souvenances, ô regrets de l'heure brève,
Souvenances, regrets de l'heur. O rêve en rêve

Et triste chant dans la brume et sur la grève.
Chant triste et si lent et qui jamais ne s'achève ;
Lent et voluptueux, cerf qui de désir brame,
Et tremolo banal, aussi, de mélodrame :

C'est la table rustique avec ses nappes blanches
Et les coupes de vin de Crète, sous les branches,
La table à la lueur de la lampe caduque ;

Et tout à coup, l'ombre des feuilles remuées
Vient estomper son front bas, son front et sa nuque
Gracile. La senteur des fleurs exténuées
S'évapore dans les buées,
Hélas ! car c'est déjà la saison monotone,
L'automne sur les fleurs et dans nos cœurs l'automne.
Et ce pendant qu'elle abandonne
Ses doigts aux lourds anneaux à ma lèvre, j'écoute,
J'écoute les jets d'eau qui pleurent goutte à goutte.

B.-H. G.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Un éditeur allemand du XVe siècle. — *Les Koberger. Une grande librairie allemande au temps du moyen âge et de la Renaissance*, par OSKAR HASE. Leipzig, Breitkopf et Hartel, 1886. Grand in-8°. — Prix : 10 marks.

Sous ce titre vient de paraître, en Allemagne, un de ces ouvrages de lourde érudition et de compilation obscure, dont les Allemands ont le secret. On a peine à se frayer un chemin au milieu des documents inutiles qui y abondent, et parmi la phraséologie savante qui coule facilement, trop facilement, hélas! de la plume de l'auteur. Et pourtant, dans cet ouvrage, il y a pour le curieux, pour l'ami des livres, bien des détails intéressants que nous allons tâcher de coordonner pour les lecteurs du *Livre*.

A la fin du XVe siècle, Nuremberg n'était pas la triste ville que le voyageur visite à l'heure qu'il est; c'était la « ville impériale » par excellence, le centre du commerce d'objets d'art italiens très répandus à cette époque; c'était la ville libre dont Énée Sylvius, qui fut plus tard pape sous le nom de Pie II, disait dans une lettre : « Les rois d'Écosse seraient heureux de vivre de la vie des bourgeois de Nuremberg. » Un des bourgeois les plus influents de la ville était Anthoni Koberger, imprimeur, éditeur et membre conseil des échevins. Il était né vers 1450, et Albert Dürer fit son portrait, malheureusement détruit depuis, car si on retrouve la trace de ce portrait et dans l'inventaire dressé à la mort de Koberger et dans l'inventaire et les livres de compte de Dürer, il est impossible de retrouver le portrait lui-même. Mais le fait seul d'avoir servi de modèle au maître de la Pegnitz, qui était du reste son filleul, prouverait combien grande était la situation du maître imprimeur, si nous ne savions d'avance qu'il habitait sur l'Egydien-Platz (place qui existe aujourd'hui encore) une grande maison ornée de cabinets saillants (comme l'on en voit encore dans maintes vieilles maisons à Nuremberg). Il habitait au second étage de cette maison, au rez-de-chaussée était l'imprimerie, et au premier étage la librairie. Nous savons encore que la maison contenait une chapelle et des conduites d'eau taillées, aux frais de Koberger, dans le roc. Ces conduites donnèrent beaucoup à penser et encore plus à parler aux bons Nurembergeois. Une feuille volante, *Fliegendes Blatt*, qui se trouve au musée germanique de Nuremberg, nous montre « les membres du conseil de la ville impériale » se rendant la nuit chez Koberger, par ces conduites, pour aller prendre ses ordres.

Le premier ouvrage qui sortit de ses presses porte la date de 1472, et, en 1483 (année de la naissance de Luther), paraît chez Koberger une traduction allemande de la Bible. Il imprimait surtout des ouvrages de théologie et des collections de sermons, et, en 1504, il avait publié 220 ouvrages, in-folio pour la plupart. Il n'y a donc rien qui puisse nous étonner dans le chiffre élevé de ses employés : 100 compositeurs, imprimeurs, correcteurs, illuministes, colorieurs, relieurs travaillaient aux ouvrages qui sortaient des 24 presses de Koberger.

Koberger était à la fois, comme nous l'avons dit plus haut, imprimeur et éditeur. C'est comme éditeur qu'il avait, à Paris et à Lyon, des représentants et des grands dépôts de livres, et ce commerce avec l'étranger n'était alors pas sans dangers. Les livres étaient expédiés de Nuremberg à Francfort : il leur fallait cinq semaines pour faire un trajet que l'on fait, à l'heure qu'il est, en six heures. Et que de difficultés à surmonter dont Koberger se plaint dans ses lettres! Ce sont les neiges qui empêchent les voitures d'avancer et d'arriver pour la foire, ce sont les brigands qui infestent les chemins, les chevaliers, vrais descendants de Goëtz Berlichingen, qui demandent, pour prix de leur protection, « plus que ne vaut la parole de Dieu »; c'est un employé infidèle qui disparaît avec une cargaison de livres, ce sont les cahots de la route qui abîment les livres. Koberger expédiait ses livres dans des tonneaux; mais il arrivait qu'une planche quelconque cédait en route, et la pluie d'entrer dans le tonneau et de « noyer les livres ». Et l'éditeur se plaint dans ses lettres de la mauvaise foi « de ces tonneliers maudits ». Il essaye bien d'empaqueter ses livres dans du cuir, mais il est bientôt obligé d'y renoncer, les frais s'élevant trop et les affaires étant mauvaises. Il fallait non seulement payer le transport et les libraires des petites villes, mais aussi les colporteurs qui allaient dans les châteaux et dans les cloîtres offrir les nouveautés de l'année.

Koberger était toujours comblé d'honneurs, mais les livres ne se vendaient plus. Il avait beau recevoir une lettre de l'empereur Maximilien dans laquelle l'empereur demandait à « son cher et fidèle sujet » d'éditer un ouvrage sur « la révélation céleste de sainte Brigitte », les correspondants de Francfort renvoyaient des « tonneaux » de livres. Les savants avaient beau lui parler et lui écrire, comme au « roi des libraires », ainsi que le fait Jodocus Badius de Bruxelles, les beaux jours sont passés!

Les prêtres et les moines, qui formaient à peu près

à eux tous seuls les bibliophiles de l'époque, n'achetaient plus rien ! « On a tant pillé les prêtres, écrit Koberger en 1503, on leur a tant pris d'argent, qu'ils ne veulent plus rien acheter ! » Et il fallut dire adieu aux in-folio et éditer des in-huit et des in-seize que l'on vendait au prix coûtant, « pour donner aux ouvriers de quoi acheter du pain et des saucisses », écrit Koberger.

Puis survint un autre malheur. La propriété littéraire n'existait pas même de nom au XVIe siècle. Aussitôt qu'un livre avait du succès, on le réimprimait dans une autre ville. Luther lui-même fut pillé de la sorte. Mais Koberger n'abandonna pas la lutte. Il acheta les imprimeries des villes environnantes et se réserva le droit de ne pas les payer si « les imprimeurs-vendeurs redevenaient imprimeurs, dans d'autres villes, au mépris de la foi jurée ».

Mais bientôt un nouveau coup vint frapper la librairie nurembergeoise. En 1496, les évêques établirent une censure sévère : « les imprimeurs, libraires, colporteurs et autres gens s'occupant de belles-lettres, d'art ou de religion ne pourront vendre aucune de leurs marchandises sans l'avoir au préalable soumise à la censure episcopale. » Dans l'état où se trouvait alors l'Allemagne, avec la quantité de princes-évêques qui se partageaient alors la moindre parcelle du territoire, c'était l'arrêt de mort de la librairie. Et Anthoni Koberger mourut presque ruiné en 1513.

Son cousin, Jean Koberger, tuteur de ses enfants, n'en continua pas moins le commerce de la librairie; mais quelques années plus tard, après avoir, en vain, essayé d'acquérir le droit d'éditer les œuvres de Luther, il céda la maison aux fils d'Anthoni, entre les mains desquels elle périclita complètement. En 1571, les Koberger n'étaient plus ni libraires ni éditeurs, mais simplement propriétaires à Nuremberg, comme l'attestent les livres d'impôt de la ville.

Ainsi disparut une famille d'éditeurs dont le règne fort court fut des plus brillants et à laquelle il n'a manqué que des savants comme il y en eut chez les Aldè Manuce, pour être aussi connue que la famille des libraires vénitiens. Il ne m'en a pas paru moins curieux de donner aux lecteurs du *Livre* les quelques détails qui précèdent. J. S.

La Misère au temps de la Fronde et saint Vincent de Paul, par ALPHONSE FEILLET. Cinquième édition. Ouvrage couronné par l'Académie française (prix Montyon). Un vol. in-12. Paris, Perrin et Cie. — Prix : 4 francs.

Quatre éditions de cet ouvrage ont été épuisées; il n'est plus nécessaire de le vanter.

Peu de changements, mais quelques additions. La principale a trait aux essais de tontine et de cadastre à la fin du XVIIe siècle. M. Feillet s'intéresse moins à la personne de Lorenzo Tonti qu'aux projets soumis à Mazarin par l'aventurier napolitain. Par contre, il loue à la fois et les auteurs de la grande réforme tentée quant à l'assiette de la taille, deux siècles avant que Turgot apparût, et la réforme elle-même. Il loue Claude Brosse, l'ex-député du tiers état de 1624, et Fabert, qui obtint de faire accomplir par Téruel, dans les élections de Reims, de Rethel et de Sainte-Menehould, la réforme inaugurée quelques années auparavant dans le Dauphiné.

M. Feillet est le premier qui ait signalé l'importance de ces essais au siècle d'Antoine de Montchrétien, l'économiste injustement oublié. F. G.

Récits d'un soldat, par L. LOUIS-LANDE, ancien élève de l'École normale supérieure. Un vol. in-18 illustré de 240 pages. Paris, H. Lecène et Oudin, 1886.

La littérature militaire nous a valu, dans ce siècle seulement, plusieurs livres dont un chef-d'œuvre, et les autres louables et pleins d'intérêt, auxquels on trouvera juste de joindre celui que nous annonçons. Il est clair que nous entendons parler uniquement ici des travaux de poètes et d'écrivains sur les choses du militaire, et non des ouvrages techniques, ou des mémoires et lettres de chefs d'armée, dont la liste, depuis les commentaires de César et les écrits de Frédéric et de Napoléon, représente une bibliothèque d'écrits impérissables. Notre pensée est toute à présent aux admirables pages de Vigny, aux récits excellents de Molènes et aussi à ces lettres si attachantes, si originales de *Montagnac*, ce pessimiste de l'héroïsme, dont nous avons parlé tout récemment aux lecteurs du *Livre*. L'homme de talent à qui l'on doit *les Récits d'un soldat* était pareillement une figure saisissante et rare. Le plus ardent patriotisme, un courage à toute épreuve, dans un corps délicat, s'unissaient chez M. Louis-Lande aux dons les plus nobles de l'esprit. Sa mort mystérieuse, son cadavre retrouvé dans un fossé de village espagnol, ont causé dans tout le monde des lettres et de l'université une très douloureuse impression. La vie de ce jeune savant, de ce lettré, doublé d'un soldat intrépide, a été racontée dans une excellente introduction aux *Récits d'un soldat*, par M. Émile Faguet, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur agrégé des lettres au lycée Condorcet, docteur ès lettres. Il est difficile de lire, d'un œil sec, cet hommage attendri de l'amitié, à une âme forte, à une intelligence d'élite. Les quatre récits contenus dans le volume, objet de cette note, sont intitulés : *les Fusiliers-marins au siège de Paris, Un invalide, le Sergent Hoff, la Hacienda de Cameron*. Nous glisserons sur les qualités d'écrivain dont M. Louis-Lande a fait preuve dans des études publiées par notre principale revue et réunies depuis en volume; ainsi *les Basques et Navarrais*, relation très intéressante, peu faite cependant pour plaire aux carlistes, dont le héros y est traité avec une évidente malveillance. Ces qualités de vigueur, d'émotion contenue et de langue sobre, on les retrouvera dans *les Récits d'un soldat. Les fusiliers-marins au siège de Paris*, c'est le propre journal de M. Louis-Lande pendant la guerre de 1870, et un témoignage précieux, parmi d'autres témoignages à la foule innom-

brable. Dispensé de tout service militaire, M. Louis-Lande n'en fut que plus prompt à s'engager... non pas dans quelque rutilant état-major ou quelque infirmerie *décorative*, mais dans ces fusiliers-marins à la légende de martyre et de gloire, dont il nous conte, en homme qui les a partagées, les longues heures de péril et d'impatience aux avant-postes de Paris assiégé. *Un Invalide* est le journal lamentable d'un jeune chasseur à pied, laissé presque pour mort dans un accident de chemin de fer et recueilli dans un hôpital de Rouen, envahi par les Prussiens. La populaire histoire du *Sergent Hoff* est ici racontée dans un entraînant article, où le portrait à la plume de ce brave est d'une exactitude que nous avons pu vérifier, ayant eu l'avantage de voir de près ce héros dans un repas intime chez un de nos confrères. *La Hacienda de Cameron* retrace une nouvelle épique du courage des nôtres au Mexique.

Histoire des femmes écrivains de la France, par Henri Carton. Illustré de six portraits. Paris, A. Dupret, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Cette galerie de nos femmes auteurs est brossée d'une main vive et experte. On n'y trouvera rien de nouveau : c'est un livre de vulgarisation aimable qui a sa place marquée dans les bibliothèques mondaines et entre les mains des jeunes filles qui complètent leur éducation. L'auteur, après quelques notes bien senties sur les Grecs, les Romains et les Gaulois, agrémentées d'une citation de Plutarque et d'une autre de M. Ch. de Mazade, entre dans son sujet avec Judith, deuxième femme de Louis le Débonnaire, laquelle jouait de la harpe et, apparemment, savait écrire. Pour ne rien négliger, comme on voit, sa revue n'en est pas moins rapide jusqu'au XIXe siècle, auquel il consacre trois chapitres sur neuf. Mme Adam y tient une bonne place, comme il convient, et l'auteur aime à croire que cette femme auteur « nous réserve encore sans doute d'autres surprises, ou, si l'on aime mieux, d'autres primeurs attendues des gourmets. Viennent les petits pois. On s'en pourlèche rien que d'y penser. »

Six portraits, un de Mme Deshoulières, de Mme de Sévigné, de Mme Roland, de Mme de Staël, de George Sand et de Mme Juliette Adam, illustrent assez médiocrement un ouvrage dont le mérite n'est pas l'originalité. B.-H. G.

Portraits historiques : Philippe de Commines, le grand Condé, Mazarin, Frédéric II, Louis XV et Marie-Thérèse, par R. Chantelauze. Un vol. in-8°. Paris, 1886. Perrin, librairie académique.

M. Chantelauze, deux fois lauréat de l'Académie française pour le grand prix Gobert, se montre le plus souvent, en ses études sur les grandes figures du passé, curieux de sources inédites. Il n'a pas témoigné du même effort en ces quelques portraits qu'il nous présente aujourd'hui réunis sous la même couverture jonquille. Ce recueil est un livre fait avec des livres. Ceux-ci sont de premier ordre, il est vrai; de telle sorte que, soigneusement analysés, dépouillés et commentés, ils ont fourni à l'auteur érudit des études sur le cardinal de Retz, une matière suffisamment riche encore en documents non à l'excès vulgarisés. C'est ainsi que le portrait de Ph. de Commines emprunte ses principaux traits au travail original d'un historien belge, M. Kervin de Lettenhove, celui de Condé à la publication de M. le duc d'Aumale, celui de Mazarin aux travaux divers de M. J. Loiseleur, et l'étude finale consacrée à Frédéric II, Louis XV et Marie-Thérèse aux deux ouvrages de M. le duc de Broglie sur les mêmes personnages. Un chapitre pourtant, intitulé « les derniers jours de Mazrrin », nous est donné comme rédigé d'après des documents inédits du ministère des affaires étrangères. On y retrouvera le passage célèbre des *Mémoires de Brienne*, où celui-ci rapporte la tragique scène dont il fut témoin; il nous montre Mazarin moribond contemplant une dernière fois ses trésors d'art et geignant : « Il faut quitter tout cela! » M. Chantelauze s'est plu à multiplier les témoignages de la lâcheté du cardinal devant la mort. Ces quelques pages sont saisissantes. On en garde à jamais l'écœurement d'une telle bassesse d'âme, et l'humiliation de penser que la généreuse France fut toute aux mains crochues de ce ladre italien. — M. Vallery-Radot, qui a quelque peu collaboré au portrait de Philippe de Commines, l'a fait précéder d'une très élégante étude biographique sur le « premier écrivain vraiment moderne », ainsi que Sainte-Beuve — à la mémoire de qui le livre est dédié — a désigné le conseiller et l'historien de Louis XI. E. C.

Étienne Dolet, *le martyr de la Renaissance, sa vie et sa mort,* par Richard Copley Christie. Ouvrage traduit de l'anglais, sous la direction de l'auteur, par Casimir Stryienski, professeur agrégé de l'Université. Paris, librairie Fischbacher, 1886. Un vol. in-8°.

Ce beau livre n'est pas seulement la traduction de l'ouvrage publié en anglais par l'auteur sur le même sujet (1880), et qui, à cette époque, éveilla l'attention et s'attira les éloges de la critique dans tout le monde savant. C'est, en réalité, une nouvelle édition, revue et corrigée, à laquelle ont été faites d'importantes additions, et dont les notes répondent plus d'une fois victorieusement aux objections de certains contradicteurs. Tout le monde parlait d'Étienne Dolet sans le connaître. Il y avait, à son sujet, comme une sorte de tradition, dont chacun prenait ce qui convenait le mieux à son tour d'esprit ou à sa cause. Dorénavant, Mattaire, Née de la Rochelle, Joseph Boulmier ne suffiront plus à ceux qui ne se contentent pas d'ondit et d'à peu près. M. Richard C. Christie, avec un soin et un labeur dont son éloignement des sources doublait la difficulté, a tracé d'Étienne Dolet un portrait définitif, et, quelles que soient les découvertes encore possibles, on peut dire qu'aucun trait n'en

sera modifié. L'auteur s'est attaché en même temps à donner d'amples renseignements sur ceux des amis et contemporains de Dolet qu'on connaît le moins, tels que Jean de Boyssone, Jean de Puis, Mathieu Gripaldi, rendant ainsi, comme en passant, un nouveau et signalé service à l'histoire littéraire de ce temps.

M. Richard C. Christie ne croit pas que Dolet fût athée, et la façon dont il combat l'opinion contraire emporte en sa faveur la conviction. Pour le reste, voici comment il résume son jugement sur celui qu'il nomme si bien le martyr de la Renaissance. « Une étude approfondie de ses œuvres et des autorités contemporaines m'a amené (malgré moi) à conclure que sa mauvaise tête, et j'ai peur qu'il faille ajouter son manque de cœur, fut non pas la principale, mais cependant l'une des plus graves causes de ses malheurs. Avec tous ces défauts, Dolet n'en reste pas moins un homme doué d'un grand nombre de qualités admirables, d'un talent élevé, d'un désir intense d'acquérir la science pour lui-même et de communiquer cette science aux autres, d'une sympathie profonde pour tous les progrès intellectuels et d'une haine très vive pour l'ignorance, la bigoterie et la superstition. »

Un chapitre complémentaire suit le fils de Dolet, Claude, jusqu'à Troyes, et contient des renseignements qui sont de véritables découvertes et fourniront des jalons à quiconque sera tenté de rechercher les descendants du grand imprimeur. Enfin, outre un index bien fait, comme nos livres en contiennent trop rarement, M. Richard C. Christie décrit, pour la joie et l'instruction des bibliophiles, dans un appendice spécial, les livres écrits, édités et imprimés par Étienne Dolet. Il n'a pas la prétention d'être absolument complet; mais quand on songe que la liste la plus longue qui ait été donnée jusqu'ici, celle de M. Boulmier, contient 53 ouvrages, tandis que M. Christie en donne 83 et que, sur ces 83, il en a examiné 67, on ne peut apprécier trop haut le service qu'il rend à la science bibliographique.

Il serait injuste de terminer la notice trop rapide de cet excellent et superbe ouvrage, sans s'associer aux éloges que le savant écrivain anglais donne à M. Stryienski, son traducteur, qui, dit-il, « n'a épargné ni sa peine ni son travail et s'est toujours montré prêt à sacrifier ses propres vues et ses désirs aux exigences de l'auteur ». B.-H. G.

Jacques Vingtras. — L'insurgé (1871), par Jules Vallès. Paris, G. Charpentier et Cie, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Je n'ai point le désir, à propos de cette publication posthume, de faire à mon tour le portrait de Vallès, d'analyser son talent, d'apprécier son caractère et de scruter les profondeurs mal éclairées d'une âme indécise et violente qui ne se posséda jamais. On le faisait ici même, il n'y a pas bien longtemps, avec une autorité et un talent supérieurs. Ce que je pourrais avoir à dire après cela importe peu au public, et, d'ailleurs, m'entraînerait forcément sur un terrain que je m'interdis. Il me suffira de signaler ce livre passionné, heurté, image assez fidèle, toute posée et retouchée qu'elle est, du tempérament à soubresauts et des sentiments outranciers, mais contradictoires, de l'auteur.

Fatalité du ventre! dit quelque part Michelet. Telle est la déesse sans oreilles qui préside aux faits et gestes de *l'Insurgé*. Son regret éternel et dont il se venge, c'est de n'avoir pu dire jamais : je suis repu et content.

Un jour, Vallès, en compagnie de deux ou trois autres réfugiés de la Commune, passant sur le trottoir d'Eustarc Road, à Londres, est accosté par une vieille qui demandait l'aumône. Jacques Vingtras se retourne, les cheveux en l'air, l'œil farouche, et plantant ses poings sous les yeux de la vieille épouvantée, il lui crie en français : « Révolte-toi! » Elle ne se révolta pas, mais le *French dog* lui fit grand'peur. Cette anecdote authentique donne, il me semble, la clef morale de la vie de Vallès.

Le livre, du reste, plein d'éclairs et de fumée, vaut la peine d'être lu, et, outre son incontestable valeur littéraire, est à consulter par tous ceux qu'intéresse l'histoire troublée de notre temps. B.H. G.

Les Dernières années du duo d'Enghien (1801-1804), par le comte Boulay de la Meurthe. Un vol. in-16, de la Bibliothèque variée, 360 pages. Paris, librairie Hachette, 1886.

Des événements d'hier, qui ont fait grand bruit et sur lesquels nous n'avons pas à nous prononcer ici, donnent je ne sais quel air d'évocation sombre et d'à-propos ironique à ce travail sur la fin sanglante du dernier Condé. Le même personnage n'est-il pas aussi le héros d'une étude dramatique, tirée dernièrement à petit nombre et pour le seul usage des bibliophiles opulents?

L'auteur du livre que nous annonçons, M. le comte Boulay de la Meurthe, n'a point prétendu faire œuvre de blâme ou d'adhésion, mais d'historien impartial, qui donne la parole simplement aux faits, aux témoignages contemporains, aux documents officiels; il nous laisse le soin de juger par nous-mêmes. Cet écrivain n'est pas à son coup d'essai et nous a déjà donné des gages de son savoir-faire dans un volume fort intéressant, intitulé : *le Directoire et l'expédition d'Égypte*. Dans son nouveau travail, très consciencieusement mené et d'un vivant intérêt, la question se pose sous quatre aspects : 1° Restauration de l'ordre en France, Bonaparte avait-il quelque raison de s'indigner contre les menées des Bourbons, leur participation aux tentatives meurtrières dirigées contre lui et leur rôle d'ennemis de sa personne entretenus par les aumônes de l'Angleterre? — 2° Le duc d'Enghien, en particulier, afficha-t-il une haine extrême contre la France, et peut-on se refuser à l'évidence de ses démarches répétées, en vue de prendre du service parmi les Anglais contre l'ennemi commun? — 3° Sans un contre-temps d'où jaillit une précipitation

irréparable, Bonaparte n'eût-il pas mitigé l'arrêt de la commission militaire? — 4° Le meurtre du duc d'Enghien ne produisit-il pas sur l'opinion et sur la politique du premier consul (dont *le front de l'empereur* allait demain *briser le masque étroit*) un effet contraire à l'attente du maître de la France? Tous ces points sont clairement discutés dans le travail de M. Boulay de la Meurthe. Il comprend cinq chapitres : 1° séjour à Ettenheim (septembre 1801 à mars 1803); 2° *id.* suite (avril 1803 à mars 1804); 3° les ordres du premier consul (1 à 10 mars 1804); 4° l'enlèvement (15 mars 1804); 5° la sentence de Vincennes (15 à 21 mars 1804). Parmi les pièces justificatives, nous signalons surtout la lettre du marquis Lucchesini, au roi de Prusse, sur l'exécution du duc d'Enghien, et la lettre de Chateaubriand à Talleyrand, cercle de l'Hôtel de France, rue de Beaune (22 mars 1804). « La tragédie antique a pour moteur la fatalité, et la moderne, la raison d'État », disait Napoléon, qui savait mettre sa pratique en belles maximes. Au reste, le duc d'Enghien fait assez belle figure devant la postérité, avec la légende de cette fin sinistre et dans les vers de Lamartine. Et si sa mort devait être une leçon pour les autres, la leçon fut perdue. A six ans de là, en 1810, le futur Louis-Philippe, dont le nom revient naturellement à propos d'un match de Chantilly, prenait du service dans l'armée espagnole contre les troupes françaises, et sa correspondance avec M. de Guillermy atteste comme c'était sérieux de sa part, et comme il nous voulait peu de bien alors.

L. D.

Madame Roland, by Mathilde Blind. Un vol. in-18. London, W.-H. Allen, 1886.

Cette biographie de Mme Roland est le plus récent volume paru d'une très intéressante publication exclusivement consacrée aux « Femmes supérieures » (*Eminent Women Series*), éditée par la librairie W.-H. Allen de Londres, sous la direction de M. John H. Ingram. Celui-ci, fort intelligemment, confie le soin de rédiger ces biographies à des femmes elles-mêmes distinguées par leur talent d'écrivain. M. Ingram a sans doute pensé que la situation et surtout l'éducation des femmes dans la société moderne ne les préparant pas pour les rôles exceptionnels, les causes de la supériorité conquise par quelques-unes ne sauraient être mieux analysées et exposées que par l'esprit subtil d'autres femmes marquées elles-mêmes au sceau de l'exception.

A ce titre, dès qu'il voulait faire connaître au public anglais une des figures les plus pures de la Révolution française, cette Mme Roland, qui fut « l'inspiratrice, l'âme même de la Gironde et sa gloire immortelle », l'éditeur ne pouvait mieux s'adresser qu'à miss Mathilde Blind. En effet, elle a déjà donné les preuves du plus rare talent et du plus souple, comme poète, comme romancier et comme historien littéraire, en sa *Vie de George Eliot*, dans *Tarantella* et en un volume de vers, dont *le Livre* a rendu compte au fur et à mesure de la publication de ces trois ouvrages.

Mais, faut-il le dire, miss Blind avait d'autres titres encore qui la désignaient au choix de M. Ingram en vue d'une telle tâche. Je ne parle pas seulement de sa science achevée de notre langue, qui lui permet de consulter tous les documents originaux avec la plus parfaite aisance — et elle ne s'en est pas fait faute; — je ne parle pas davantage de sa chaude sympathie pour la France — la trace en est sensible en ses œuvres précédentes; — pour traiter d'un tel sujet, je veux dire qu'elle était, en outre, admirablement préparée par les circonstances peu communes de son éducation. C'est que, tout enfant, l'auteur de *Madame Roland* a vécu dans l'intimité des républicains français et italiens, réfugiés à Londres, de Louis Blanc et de Ledru-Rollin notamment, et surtout de Mazzini, dont elle était la pupille chérie et qui s'attachait à former avec amour et son cœur et son esprit. Quelles qu'aient été les erreurs politiques de ces hommes, le livre de leur jeune disciple est un témoignage aussi éclatant qu'imprévu de leur probité morale d'ailleurs indiscutée. Élevée à leur école, elle apprit de bonne heure à connaître à fond la Révolution française, à l'aimer et à l'admirer; mais non aveuglément, ni en tous ses actes, non plus qu'en toutes ses phases.

Quand on arrive, en ce livre, à la page vraiment pathétique où Mme Roland repousse l'alliance offerte par Danton et, par là, se perd ainsi que son mari, et son parti et la France elle-même, dans son horreur pour l'homme dont elle voyait la main rouge du sang de septembre, on constate, à l'honneur des éducateurs de miss Blind, qu'elle en aime davantage son héroïne et que l'élève de Mazzini ne tombe pas dans l'égarement de Carlyle et de Morley, montrant quelque penchant pour les Jacobins et condamnant les nobles et malheureux Girondins.

L'œuvre nouvelle de miss Mathilde Blind est plus et mieux qu'une simple biographie de Mme Roland, elle est aussi une excellente histoire de la Révolution en ses heures d'enthousiasme généreux et de foi; elle s'arrête court juste au moment où cette histoire ne présente plus que le hideux tableau de la dissolution de toute société. Écrit dans une langue excellente, riche, imagée, atteignant souvent à l'éloquence et d'une précision, d'une clarté qui trahit à nos yeux une longue familiarité avec le français, ce livre anglais a de plus un mérite qui nous le rend cher : il fait aimer la France.

E. C.

Histoire des réunions temporaires d'Avignon et du Comtat Venaissin à la France, par P. Charpenne. Tome I. Un vol. in-8°. Paris, Calmann Lévy, 1886. — Prix : 7 fr. 50.

« La réunion définitive d'Avignon et du Comtat Venaissin à la France, décrétée par l'Assemblée constituante, le 14 septembre 1791, fut précédée de trois autres réunions, dont deux sous Louis XIV et la troisième sous Louis XV, sans compter les occupations accidentelles de Louis XI et de François Ier.

« Les événements qui se passèrent dans Avignon et dans le Comtat, à cause ou à l'occasion de ces trois réunions, méritent d'autant plus d'être connus, qu'ils

se rattachent directement à l'histoire de France et n'en sont pas la partie la moins curieuse et la moins intéressante.

« Comme ces réunions temporaires, surtout celle qui eut lieu sous Louis XV, contribuèrent puissamment à la définitive qui en fut, en quelque sorte, la conséquence fatale, il était du devoir d'un historien, qui se propose un jour de traiter cette dernière réunion, de faire des précédentes une étude particulière. »

Ces lignes, qui sont un programme et une promesse, disent bien l'œuvre que M. P. Charpenne a commencé d'accomplir. Avant de porter sur cette œuvre un jugement, j'attendrai qu'elle ait été menée à fin. Je me contenterai de dire ici que l'auteur entreprend une monographie utile, et que, par le soin des détails, l'abondance des documents mis en œuvre, la recherche impartiale de la vérité, « cette âme de l'histoire », il prouve, en ce premier volume, qu'il n'a rien entrepris qui fût au-dessus de ses forces. La guerre avignonnaise des Pévoulins et des Pessugaux, entre la noblesse et le peuple, et la peste qui ravagea le pays dans le premier quart du XVIIIe siècle, forment le sujet des chapitres que je signale tout spécialement.

L'Empereur Guillaume et son règne, par Édouard Simon. Un vol. in-8°. Paris, Paul Ollendorff, 1886. — Prix : 7 fr. 50.

Au moment où ces lignes paraîtront, l'ouvrage de M. Édouard Simon aura été, depuis longtemps déjà, apprécié comme il le mérite. Une étude même superficielle de cette histoire, pleine des faits autour desquels gravitent les destinées de l'Europe, m'entraînerait beaucoup trop loin. Il ne me reste donc qu'à constater le succès et à y applaudir. Le livre de M. Édouard Simon comble une lacune dans l'histoire européenne des cinquante dernières années. Nous n'avions aucun travail d'ensemble qui fît connaître au lecteur français l'histoire du vainqueur de 1871, depuis ses commencements jusqu'à son triomphe. Appuyé sur des documents authentiques, M. É. Simon nous montre clairement toute la carrière de Guillaume Ier. Dès sa jeunesse, il se consacre aux études militaires; frère du monarque régnant et prince héritier, il prend en main la cause du pouvoir absolu; exilé par l'esprit révolutionnaire, il médite la réalisation de l'idée nationale au profit de la dynastie prussienne; régent, il prépare l'instrument militaire et les alliances; roi, il lutte contre le parlementarisme, divisé, d'ailleurs, contre lui-même, et que les victoires finissent par subjuguer. L'auteur s'est attaché tout particulièrement à nous expliquer le travail opiniâtre et les ressorts de la politique habile qui a créé l'hégémonie de la Prusse, au milieu des États allemands. Un enseignement imprévu, qui ressort de cette histoire, c'est que l'empereur Guillaume, loin de jouer un rôle secondaire à côté du grand chancelier, est, au contraire, l'initiateur de cette politique et de ces vastes projets dont il a confié l'exécution aux hommes reconnus et choisis par lui comme les plus aptes à cette tâche. Sans Guillaume, il n'y aurait pas eu de Bismarck.

Ce livre vaut surtout par l'absence de déclamation, la clarté du récit historique et l'abondance et la sûreté des informations. B.-H. G.

La Coalition de 1701 contre la France, par le marquis de Courcy, ancien diplomate. Deux vol. in-8° de chacun 600 pages. Paris, librairie Plon, 1886.

Voici un ouvrage d'histoire que l'on peut, en toute justice, ranger parmi les plus remarquables productions de ce genre, parues pendant la première moitié de cette année. C'est un travail en deux forts beaux volumes in-8° représentant ensemble plus de douze cents pages très substantielles, — sans parler d'innombrables notes, — et intitulé : *la Coalition de 1701 contre la France,* par M. le marquis de Courcy, ancien diplomate. Bien que nos inclinations naturelles, fortifiées en ceci par le spectacle du monde, nous aient fait très peu sensible aux titres, et, comme on dit maintenant : au panache, nous avouons cependant faire volontiers un crédit supplémentaire à la qualité de diplomate, dans la personne d'un historien. Si l'auteur de fantaisies et de fictions a besoin lui-même, pour nous intéresser, de rien ignorer du réel, ou, tout au moins, de ne le pas méconnaître, quel avantage supérieur n'est-ce point, pour qui nous raconte les affaires, d'y avoir vécu et de les avoir préparées, sinon conduites ? M. le marquis de Courcy a d'autres mérites encore que celui d'une situation passée; il est un esprit extraordinairement meublé de toutes les notions imaginables sur les annales et les personnages éminents de chaque État, sur la géographie et le caractère des villes, qui sait par cœur son Saint-Simon et toutes les correspondances politiques du XVIIe siècle. A cela joignez une méthode simple et sévère, l'art de relier des masses énormes de faits et de nous faire suivre aisément une bataille, une négociation et jusqu'au fouillis des troubles intérieurs d'un pays tel que l'Espagne. Cette revue faite, on estimera qu'il n'y a pas ombre d'exagération dans nos louanges à ce travail plein de conscience et d'érudition, et dont l'intérêt agite nos amis encore, à deux siècles des grands drames patriotiques qu'il expose. Cet intérêt est particulièrement vif, dans certaines des pages principales du livre, par exemple celles qui comprennent l'admirable défense de Lille par Boufflers, en 1708; l'immortelle victoire de Villars à Denain; les affreuses misères de nos provinces, et notamment de la Flandre, à la fois éprouvée par la famine et le passage des armées, — nuit noire qu'éclaire la charité d'un Fénelon.

L'impossibilité où nous sommes d'analyser même rapidement un ouvrage dont tous les chapitres provoquent la réflexion et le commentaire nous force d'en borner le compte rendu aux grandes lignes dessinées par l'auteur. Le tome Ier, qui va de 1700 à 1713, s'ouvre sur une introduction de haute valeur, tant par les remarques et les vues que par le langage

Les quatre livres qui se partagent ce tome premier comprennent : 1° résumé des événements militaires (situation militaire de la France; guerres d'Italie; campagnes sur le Rhin et en Allemagne; guerres des Pays-Bas; guerres d'Espagne; opérations maritimes); — 2° l'Europe pendant les guerres de la succession d'Espagne (et en particulier la France, l'Espagne, l'Allemagne et l'Angleterre, pendant lesdites guerres de la succession); — 3° les premiers traités d'Utrecht (la mission du président Rouillé; les préliminaires de la Haye, Gerdruydenberg; préliminaires de Londres, l'Angleterre médiatrice; le congrès d'Utrecht, Denain; signature de la paix); — 4° campagne de 1713 sur le Rhin (l'empereur déclare la guerre à la France. Landau et Fribourg).

Après deux siècles écoulés et la douleur cuisante des affronts d'hier, l'âme française frémit et s'indigne encore aux humiliations dont prétendit nous étouffer alors l'implacable et insatiable Hollande. D'habiles atermoiements diplomatiques, l'heureuse intervention de l'Angleterre, et surtout la journée de Denain détournèrent de nous ce calice d'ignominie. Le meilleur diplomate est et sera toujours la force victorieuse.

Le tome deuxième de l'ouvrage de M. de Courcy nous mène jusqu'en 1715. Il comprend trois livres qui traitent successivement : 1° des négociations préliminaires et des deux négociateurs, le maréchal de Villars et le prince Eugène de Savoie; 2° des traités de Rastadt et de Bade (situation politique et militaire; propositions réciproques, les premières difficultés sont vaincues; intervention de l'électeur Palatin; les Catalans et la princesse des Ursins; le projet des deux plénipotentiaires, rupture imminente; ultimatum autrichien, missions de Contades; signature du traité de Rastadt; paix de Bade; 3° des derniers traités d'Utrecht (traités conclus par l'Espagne avec la Savoie, l'Angleterre, la Hollande et le Portugal; disgrâce du cardinal Giudice et de Mme des Ursins; soumission des Catalans; Louis XIV et Georges Ier; Charles VI et Charles XII; Charles VI et Philippe V; le dernier traité d'Utrecht; conséquences des traités d'Utrecht).

Ce travail est enrichi des portraits du maréchal de Villars et du prince Eugène de Savoie. Quantité de notes, au bas de chaque page, attestent les précautions scrupuleuses dont s'est garanti l'auteur en abordant ce vaste sujet. Chacun des deux volumes s'achève sur un chapitre d'annexes, qui représente presque un autre volume de portraits et de documents.

L. D.

Histoire de la marine française sous la première République, par E. Chevalier, capitaine de vaisseau. Un vol. in-8°. Paris, Hachette et Cie, 1886. Prix : 7 fr. 50.

L'auteur ne l'a pas voulu, son dessein a bien été d'écrire une *histoire*, et, cette histoire, il l'a composée avec un tel souci de l'exactitude, une telle préoccupation de ne rien omettre, qu'elle peut paraître d'une lecture assez difficile pour qui est moins curieux de savoir quels vaisseaux formaient les escadres armées pour agir en Sardaigne, en Irlande, que de connaître les échecs malheureusement subis dans les derniers jours de la royauté et quand la Convention, quand le Directoire président aux destinées de la France. M. Chevalier s'est défendu de sortir de son sujet : le rôle de notre marine depuis la fin de la guerre de l'indépendance jusqu'à l'instauration du régime consulaire; dans son livre, point de considérations sur les conséquences des défaites essuyées, mais les causes, il les devait rechercher et c'est en traitant son sujet même qu'il a été amené à écrire ces pages, qui font — peut-être ne s'en doute-t-il pas lui-même — une façon de *pamphlets* à l'adresse de ceux de nos législateurs qui appartiennent au parti radical.

Il analyse très succinctement, avec l'ordonnance du 1er janvier 1876, les décrets qui ont organisé, ou mieux désorganisé la marine, celui du 29 avril 1791, du 18 mars 1793. A propos du premier de ces deux décrets, il rapporte un fragment d'un discours de Malouet : « L'instruction des jeunes officiers s'est fort perfectionnée depuis vingt ans; à une théorie très étendue on a joint la pratique des manœuvres nautiques et la nécessité d'un nombre d'années de navigation pour avancer de grade en grade. Les examinateurs des élèves sont choisis parmi les savants les plus distingués, et leur cours d'études embrasse les différentes parties des sciences abstraites. Je ne crois pas qu'il soit utile de rien changer à cet égard, d'autant que vous avez reconnu la nécessité de respecter, dans l'armée de terre, de semblables institutions pour l'artillerie et le génie, et d'ouvrir, dans l'infanterie comme dans la cavalerie, différentes routes à l'émulation et à l'avancement. Les uns doivent arriver aux grades par la pratique assidue des exercices militaires dans les emplois subalternes; les autres, par une instruction plus soignée, par des talents plus cultivés et plus promptement développés, doivent les devancer. *Il est abusif d'accorder cette faveur à une classe d'hommes; il est indispensable de l'assurer à une classe d'instruction et de talents.* Je dis plus : comme il ne peut exister d'armée sans discipline, comme la discipline consiste essentiellement dans une inviolable subordination, si l'on parvient à détruire cette subordination morale des esprits incultes aux lumières et à la capacité présumée de ceux qui les commandent, il n'y aura plus d'armée... » Les paroles de Malouet étaient sages, on ne devait pas les entendre : l'instruction est un privilège. M. Chevalier fait connaître à d'autres pages les vues de Jean-Bon-Saint-André, vues que partageait la convention : Le courage et l'audace sont les seules qualités nécessaires aux officiers; l'impétuosité française et l'enthousiasme que donne la liberté sont des gages assurés de la victoire; il faut renouveler les exploits des Jean Bart et des Duguay-Trouin, qui n'étaient pas « de grands géomètres »; il cite cette phrase de l'orateur trop écoutée : « Dédaignant, par esprit de calcul et de réflexion, des évolutions savantes, peut-être nos marins jugeront-ils plus convenable et plus utile de tenter ces com-

bats à l'abordage où le Français fut toujours vainqueur et d'étonner ainsi l'Europe par de nouveaux prodiges d'intrépidité. » Un système d'élection est adopté : Sur combien de bâtiments, en combien de circonstances les matelots refusent obéissance, l'historien ne nous le laisse pas ignorer; et huit mois après que le décret est rendu, Jean-Bon-Saint-André s'écrie encore : « La base essentielle de notre institution sociale est l'égalité; vous devez y ramener toutes les parties du gouvernement, le militaire comme le civil. »

L'appropriation des moyens à la fin qui est la défense nationale, l'étude des conditions de la défense, qu'est-ce cela? Et faut-il s'occuper de la qualité de l'armement, du savoir des cadres, de la discipline des hommes? On se qualifie de positiviste, ce qui équivaut à se déclarer partisan d'une politique expérimentale, scientifique, mais d'observer, de s'appliquer à démêler les leçons de l'histoire, à quoi bon? On est un pur aprioriste, on dogmatise : « L'égalité doit être la base essentielle de notre organisation militaire. »

M. Chevalier, qui dit toute l'action de notre marine pendant la Révolution, qui détruit la légende du *Vengeur*, explique le désastre d'Aboukir, établit de la façon la plus péremptoire qu'il faut des marins pour faire une marine, — comme il faut des soldats pour faire une armée. F. G.

Les Professeurs de littérature dans l'ancienne Rome et leur enseignement, depuis l'origine jusqu'à la mort d'Auguste, par ÉMILE JULLIEN, professeur au lycée de Lyon. Paris, Ernest Leroux, 1885. Un vol. in-8°.

Beau livre, savant, bien fait, d'érudition sûre, de style ferme et correct, qui n'emprunte à l'Allemagne ni ses procédés ni ses défauts, et qui est d'autant plus honorable pour l'auteur qu'il fait honneur à son pays. Nos institutions scolaires, dit M. Jullien, sont un héritage. Les Romains les ont « apportées en Gaule avec leur langue, leurs lois et leur civilisation. Fermes et stables comme toutes les créations de ce peuple, elles ont gardé dans leur patrie d'adoption les traits essentiels qu'elles avaient dans leur patrie d'origine. On ne peut s'expliquer les écoles françaises sans savoir ce qu'étaient les écoles romaines; il faut étudier le modèle afin de comprendre la copie. » Tel est le but de l'auteur. Il s'arrête, dans ce volume, à mi-chemin, ne nous conduisant que jusqu'à la mort d'Auguste. Il a choisi ce point de halte, parce que, jusque-là, l'école romaine est absolument libre, et que, plus tard, elle « subira l'ingérence de l'État et des municipes ». La division est naturelle, bien qu'un nouveau régime politique eût déjà succédé à la République; mais « la fin d'un régime politique ne marque pas nécessairement la fin d'un régime scolaire. »

M. Jullien montre, avec une grande sagacité et une netteté parfaite, ce que les Romains prirent aux Grecs, et ce qu'ils leur laissèrent. A Rome, « le véritable point, la fin principale des études, c'était l'art du style... Peu de connaissances positives, nul enchaînement méthodique de faits ou d'idées, des aperçus en tout genre et en tout sens plutôt que des vérités établies, en revanche, une science déjà brillante de forme : voilà ce qu'emportait le jeune Romain de la classe de littérature. C'était peu en apparence, c'était beaucoup en réalité; l'art d'écrire exige tant d'autres acquisitions! L'élève avait reçu la claire notion et appris l'usage intelligent d'une foule de termes; il ne faut pas mépriser les mots, car ils portent des idées. »

L'auteur ne se dissimule pas les inconvénients et les dangers du système. Mais il pense qu'appliqué aux Romains, « peuple lourd, positif, sans idéal », et en un temps où la vie publique, qui, d'ailleurs allait être étouffée, prenait de bonne heure les jeunes Romains, il avait de tels avantages que les défauts ne paraissaient pas. Sa conclusion mérite d'être citée tout au long à un moment où la vieille éducation universitaire ne se maintient guère que par la force de la routine et de l'inertie contre l'esprit, toujours plus agressif et impérieux, de réforme et d'innovation : « Nous avons raison de modifier l'enseignement qui nous a été transmis par les anciens, car il ne répond plus aux exigences de notre société; mais nous aurions tort d'en abandonner le principe. Si nous ne demandons plus à l'instruction du second degré les mêmes services pratiques, nous en attendons toujours la même culture générale. Les beaux-arts peuvent seuls la donner. Les modernes l'oublient trop, guidés par des vues mesquines d'utilité, ils sont disposés à chasser des collèges ces nobles études. Et pourtant elles y sont nécessaires, et toutes les atteintes qu'elles subissent sont autant de torts faits au plein développement de l'esprit, autant de coups portés à l'instruction vraiment libérale. C'est à leur amour pour le beau qu'on peut mesurer la force et la grandeur des écoles. » B.-H. G.

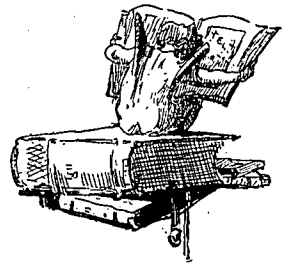

BIBLIOGRAPHIE — MONOGRAPHIE

— Singularités — Compilations — Curiosités littéraires —

Bibliographie générale des ouvrages sur la Chasse, la Vénerie et la Fauconnerie, publiés ou composés, depuis le XVe siècle jusqu'à ce jour, en français, latin, allemand, anglais, espagnol, italien, etc. — Avec des *Notes critiques* et l'indication de leur prix et de leur valeur dans les différentes ventes, par R. Souhart. Paris, chez P. Rouquette, éditeur, 1886, gr. in-8° de 750 colonnes. Tiré à 500 exemplaires sur papier vélin. — Prix : 25 francs. — Plus 50 exemplaires sur hollande : 50 francs.

En signalant à nos lecteurs, il y a quelques mois, un petit volume fort joliment édité par la maison Didot, *Catalogue de la Bibliothèque cynégétique d'un amateur,* nous disions combien était désirable une *Bibliographie générale de la chasse;* ce vœu n'a plus de raison d'être aujourd'hui, car il est amplement exaucé par la publication du beau livre de M. R. Souhart. — « Ces notes, dit le consciencieux bibliographe, n'avaient primitivement été réunies que pour notre usage personnel, et, sans les sollicitations de quelques amis, il est probable qu'elles n'auraient jamais vu le jour; nous serions heureux si elles pouvaient être utiles à nos confrères en saint Hubert et leur éviter surtout les *ennuyeuses* recherches par lesquelles nous avons passé. » — Nous sommes tenté de protester contre l'épithète appliquée par l'auteur à ses laborieuses investigations ; il semble en effet impossible qu'un ouvrage composé avec tant de soin et un tel souci de l'exactitude ait pu lui être une cause, non de maintes peines, ce qui n'est que trop certain, mais d'ennui, car il lui fallait, plus que du zèle, une entière et sincère prédilection, pour accomplir la tâche qu'il a su si heureusement mener à bonne fin. — Bien que le long titre reproduit plus haut fasse assez connaître ce que peut être ce livre, il n'est pas superflu d'y ajouter quelques détails. — Les ouvrages, plus de 3,000, décrits par M. R. Souhart, sont divisés en deux séries ; la première comprend ceux dont ces auteurs sont désignés sur le titre ou suffisamment connus, ainsi que les noms des écrivains dont les ouvrages ont disparu ou sont présumés perdus ; — la deuxième série renferme les ouvrages anonymes, les publications périodiques, journaux, etc. — Dans chacune des deux parties, l'auteur a suivi l'ordre alphabétique le plus rigoureux, sauf pour de très rares exceptions ; toutes les fois que, pour un ouvrage, il y a deux ou trois auteurs, il est placé au nom de l'écrivain mentionné le premier sur le titre, et, pour les autres collaborateurs, il donne lieu à un simple renvoi. — M. Souhart a dû forcément introduire dans sa nomenclature certains livres qui ne semblent pas au premier abord se rattacher à la chasse ; ce sont pour la plupart des ouvrages relatifs, soit à l'histoire naturelle, soit aux forêts, soit à la législation, qu'il ne pouvait évidemment passer sous silence en raison du rapport intime existant entre ces divers sujets. — Pour faciliter les recherches, il a souvent groupé sous une même rubrique une série d'ouvrages de même nature ; tels sont les poètes latins, les pièces de théâtre, les productions relatives à saint Hubert, etc. — Quant à la valeur vénale des livres, elle a été principalement fixée sur l'ensemble des catalogues officinaux de 1880 à 1885 ; l'auteur, du reste, s'est appliqué, à faire ressortir leur prix dans les quinze plus grandes ventes de livres de chasse des dernières années, pensant avec raison que leur valeur y est bien plus réellement constatée que dans les collections d'amateurs, où ils ne se trouvent qu'à l'état d'exceptions et où ils ne figurent le plus souvent qu'à titre de curiosités. Il est intéressant, par exemple, de voir *la Vénerie de Jacques du Fouilloux,* dont on peut communément avoir un bon exemplaire pour une centaine de francs, atteindre, suivant les conditions, les circonstances ou les provenances, 2,000, 3,000 et même dépasser 4,000 francs. — Enfin, M. Souhart a résumé l'ensemble de sa bibliographie en groupant dans une table analytique, sous une cinquantaine de rubriques, les ouvrages compris dans les deux séries ; cette table donnera de grandes facilités pour retrouver en un instant tous les écrits publiés sur tel ou tel sujet déterminé.

Tel est, bien sommairement, l'intéressant ouvrage que nous devons à l'intelligente et laborieuse persévérance de M. R. Souhart. Est-il besoin d'ajouter qu'au point de vue de l'exécution matérielle, cette belle production, éditée luxueusement dans le format et le genre du *Manuel* et du *Guide Cohen,* ne le cède sous aucun rapport aux élégantes publications que nous a précédemment offertes M. P. Rouquette ?

PHIL. MIN.

Bibliographie générale des Gaules. — Répertoire systématique et alphabétique des ouvrages, mémoires et notices concernant l'histoire, la topographie, la religion, les antiquités et le langage de la Gaule jusqu'à la fin du ve siècle. — Première période : Publications faites depuis l'origine de l'imprimerie jusqu'en 1870 inclusivement, par Ch.-Émile Ruelle, bibliothécaire à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, correspondant de la Commission de topographie des Gaules. Paris, typographie G. Chamerot; se trouve chez l'auteur, 6, place du Panthéon, et chez V. Palmé, Firmin-Didot et Honoré Champion; 1880-1886. — 4 fascicules formant ensemble un volume in-8° de 1,732 colonnes, non compris les pièces annexes. — Prix : 40 francs.

Nous avons parlé à deux reprises de cette remarquable publication, dont la fin, on peut le dire suivant la formule d'usage, mais en toute vérité cette fois, était impatiemment attendue par tous les hommes d'étude qui s'occupent des origines de notre patrie. Nous ne reviendrons pas sur les détails que nous avons donnés déjà, en 1880, sur ce beau livre que l'Académie des inscriptions et belles-lettres a récompensé d'une médaille au concours de bibliographie savante fondée par M. Ch.-J. Brunet; il ne sera point inutile cependant de rappeler brièvement à nos lecteurs l'idée et le plan qui ont présidé à sa composition. *La Bibliographie des Gaules*, destinée, pour le plus grand profit des savants, à réunir, sous un format commode, des milliers d'indications éparses, est divisée en deux parties : la première, ou *Catalogue méthodique*, se subdivise en cinq chapitres principaux (Généralités, Questions topographiques, Régions, Départements, Étranger), comprenant chacun plusieurs sections et sous-sections. — La seconde partie, ou *Catalogue alphabétique*, contient tous les ouvrages cités dans la première, aussi rigoureusement classés par noms d'auteurs et décrits aussi minutieusement et exactement que possible. Le nombre des productions mentionnées, tant dans le corps de l'ouvrage que dans les additions et suppléments, est d'environ 12,000; enfin, une excellente table alphabétique des matières, comprenant plus de 1,500 mots ou sujets, termine cette publication vraiment précieuse. — Ceci suffit à faire comprendre l'importance et la valeur de l'œuvre de M. Ch.-E. Ruelle, en même temps que les services qu'elle est appelée à rendre aux historiens et aux érudits de tout ordre. On remarquera que ce travail, strictement circonscrit aux périodes préhistorique, gauloise ou celtique et gallo-romaine jusqu'au ve siècle de notre ère, s'arrête à 1870. Il n'est pas douteux que ces productions nouvelles parues depuis quinze années, pendant lesquelles le goût des recherches et des antiquités s'est singulièrement développé, ne puissent fournir à l'auteur la matière d'un ample supplément. — En attendant qu'il entreprenne cette tâche attrayante autant qu'utile, on ne saurait trop le remercier, dès à présent, d'avoir si puissamment contribué à mettre de l'ordre et de la lumière dans une des parties les plus obscures ou du moins les plus confuses de la bibliographie de notre histoire nationale.

Indici et Cataloghi. — *Manoscritti italiani delle Biblioteche di Francia.* — Vol. I. — Roma, presso i principali librai, 1886. — In-8° de CLXXXII-256 pages — 3 L.

Indici et Cataloghi. — *Manoscritti italiani delle Biblioteche di Francia.* Vol. I. Roma, presso i principali librai, 1886; in-8° de CLXXXII-256 pages. Prix : 3 lira. — *J. Codici Palatini della R. Biblioteca nazionale centrale di Firenze.* — Vol. I, fasc. I. — Roma, presso i principali librai, 1886. — In-8° de 80 pages.

Le ministère de l'instruction publique d'Italie a entrepris, depuis deux ans, une série de publications formant annexes au *Bolletino ufficiale*, qui peuvent rendre d'utiles services aux curieux et aux gens d'étude, et que, dès lors, il est à propos de signaler à nos lecteurs. — Trois ouvrages ont déjà paru avant ceux ci-dessus décrits; ils sont intitulés :

1. *Elenco delle pubblicazioni periodiche ricevute dalle Biblioteche pubbliche governative d'Italia nel* 1884 (XXII-316 pages. Prix : 2 lira);

2. *Catalogo dei Manoscritti Foscoliani* (già proprietà Martelli) *della Biblioteca nazionale di Firenze* (XII-68 pages. Prix : 1 lira);

3. *Indice geografico. Analitico dei disegni di Architettura civile e militare esistenti nella R. Galleria deli Uffizi di Firenze* (XLVIII-232 pages. Prix : 3 lira).

N'ayant point ces ouvrages sous les yeux, nous ne saurions dire ce que vaut leur exécution; mais les titres que nous venons de reproduire indiquent assez quel en doit être l'intérêt. Leur mérite, du reste, n'est pas douteux s'ils ressemblent aux deux publications qu'il nous est donné d'examiner. Nous n'avons que peu de choses à dire des *Codici Palatini*, dont un fascicule seulement est publié, et sur lequel nous aurons sans doute occasion de revenir; mais nous ne saurions trop appeler l'attention des spécialistes sur le premier volume des « Manuscrits italiens conservés dans les bibliothèques de France ». Il comprend la description fidèle de 1,697 manuscrits de notre Bibliothèque nationale, renfermant une multitude de renseignements précieux pour les littérateurs et pour les historiens, et complétant fort heureusement, pour la partie italienne, les inventaires de nos richesses dressés chez nous depuis un siècle. Ce qu'il convient surtout de signaler dans ce volume, c'est la magistrale introduction de 180 pages rédigée par le Dr G. Mazzatinti. S'aidant à la fois du fruit de ses propres investigations et des nombreux travaux précédemment publiés par divers bibliographes français, le savant docteur y a retracé, en neuf chapitres, l'histoire complète des acquisitions italiennes de notre Bibliothèque nationale, depuis le règne de Charles VI

jusqu'à notre époque. Cette excellente étude, qui n'est malheureusement pas à la portée de tous les lecteurs, mériterait, à notre avis, d'être traduite en notre langue.

Annuaire de la presse française, par Mme Émile Mermet. Septième année. Paris, chez l'auteur, 13, rue de Belzunce, 1886. Fort vol. in-12 de LXXXVIII-107 pages. Perc. angl. — Prix : 10 francs.

L'excellent *Annuaire,* fondé par le regretté Émile Mermet, est trop connu pour qu'il soit besoin de répéter ce que nous avons dit dans les années précédentes ; bornons-nous donc à constater que ce précieux répertoire, unique en son genre, de notre presse périodique, a été organisé de façon à pouvoir survivre à son fondateur, et que nous n'avons pas à craindre de voir disparaître maintenant une publication dont l'importance et l'utilité s'affirment chaque année davantage. — Ce n'est pas d'ailleurs une mince besogne pour les continuateurs de l'œuvre de M. Mermet de tenir au courant cette espèce de registre d'état civil des journaux. Que de mutations s'y produisent dans l'intervalle de douze mois ! Que de nouveaunés expirent à leur deuxième ou troisième numéro ! Que de feuilles phtisiques s'éteignent après avoir péniblement végété quelques semaines ou quelques mois ! Que d'organes avortés enfin qui n'ont existé, sous un titre ronflant ou bizarre, que sur la modeste feuille timbrée de 60 centimes déposée au parquet par un famélique aspirant aux honneurs et aux périls d'une gérance problématique ! Certes, c'est bien des journaux que l'on peut dire ces mots (quelquefois cités croyons-nous) : *Habent sua fata...*; — et si la parfaite égalité a jamais été un mythe, c'est bien pour ces feuilles *légères* (soyons poli) dont les unes s'acheminent gaillardement vers le tirage à cent mille, tandis que d'autres ne dépassent pas le demi-millier; tel est, par exemple, un journal que nous nous garderons bien de nommer, qui compte déjà plusieurs mois d'existence, et dont les colporteurs exquis que l'Europe s'entête à ne pas nous envier arrivent à placer en moyenne trente-quatre exemplaires par jour. — Nous n'entreprendrons pas de retracer la courte carrière des feuilles suivantes, dont quelques-unes ont paru jusqu'à deux fois : *l'Amer Picon* (que de séduction dans ce titre pourtant !) ; — *l'Ami du peuple,* que son directeur-rédacteur, M. Maxime Lisbonne, délaissa pour fonder la Taverne du bagne ; — *l'Anti-Ferry,* par Michel Morphy (que de choses dans ce rapprochement !) ; — *l'Aurore,* qui ne s'est levée qu'à l'état de spécimen ; — *la Barricade* (sans doute pour les amateurs de *canons*) ; — *le Bon Bock* (encore un titre rafraîchissant) ; — *Bulletin de la Ligue pour l'abolition de l'armée permanente* (n'en faut plus du chauvinisme !) ; — *le Canard* (un pléonasme !) ; — *le Centenaire* (les abonnés doivent être rares) ; — *le Club des femmes* (on n'a pas pu s'entendre) ; — *la Commune* (bon, cela !) ; — *le Copain* (pourquoi pas *le Frangin* ?) ; — *les Coulisses électorales* (titre irrévérencieux, les élections ne sont pas une comédie) ; — *le Cri* ; — *le Cri de la foule* ; — *le Cri populaire* (trois cris étouffés en naissant) ; — *le Fanal de Cartahut* (n'a brillé qu'une fois) ; — *le Faublas* (polisson !) ; — *la Lanterne des cochons* (quelle clientèle assurée, s'il avait vécu !) ; — *la Loupho-Sophie* (qu'est-ce que cela pouvait bien être ?) ; — *le Pal* (un titre piquant) ; — *la Pucelle parisienne* (Hé ! hé !) ; — *le Roublard* (journal de courses) ; — *les Trucs de la mère Picot,* et vingt autres productions de la même force, qui prouvent bien que ce n'est pas à tort qu'on nous appelle le peuple le plus spirituel du monde. Comme eût dit M. Prudhomme, « donnons une larme à la mémoire » de ces illustres oubliés, et notons en terminant que, pendant l'année 1885, il a paru, tant à Paris qu'en province, 4,349 journaux de toutes nuances politiques et de toute nature, soit 257 de plus qu'en 1884 ; cette augmentation doit être attribuée à l'active propagande politique des élections législatives. — Ajoutons que, parmi les renseignements utiles et curieux que contient la septième année de l'*Annuaire de la presse,* figure une liste de près de 600 pseudonymes sous lesquels nos littérateurs les plus connus signent leurs articles dans la presse parisienne.

Nouvelle biographie normande, par Mme N.-N. Oursel. — Tome Ier. Paris, Alphonse Picard, 82, rue Bonaparte ; 1886. — Gr. in-8° de IX-514 pages à 2 colonnes. — Prix : 15 francs.

Voici de ces bons livres de travail, qui coûtent le plus souvent autant de peines à leurs auteurs qu'ils leur rapportent peu de profit, et que le public n'accueille pas toujours avec autant de reconnaissance qu'il conviendrait. Rien de plus injuste que cette ingratitude, car rien ne rend de plus utiles services aux travailleurs que ces répertoires qui leur évitent bien des recherches. — Avec autant de simplicité que de modestie, Mme N.-N. Oursel nous fait connaître dans sa préface les circonstances et les motifs qui l'ont amenée à composer un ouvrage qui semble être si peu du ressort d'une plume féminine ; elle nous fait part de ses craintes et de ses hésitations à le publier, et les motifs qu'elle allègue ne font qu'accroître ses droits à nos remerciements pour nous avoir donné cette publication excellente. — Sa *Nouvelle biographie normande* n'est point conçue sur un plan aussi vaste que celui des grands recueils du même genre ; c'est, à proprement parler, un simple dictionnaire biographique, mais un dictionnaire précis, exact, complet, et renfermant, dans sa concision, tous les renseignements indispensables. — Mme N.-N. Oursel n'a pas écrit de longues notices ; elle s'est bornée à relater, d'après les ouvrages autorisés, les milliers d'actes d'état civil, les registres de paroisses, etc., qu'elle a compulsés, Dieu sait avec quelle patience ! les dates et lieux de naissance et de décès, les faits principaux ou les actes ignorés de la vie de chacun de ses personnages, ainsi que la liste de leurs productions littéraires ou artistiques. La plupart des articles sont suivis de l'indication des ouvrages plus étendus bons à consulter sur chacun des Normands

célèbres qu'elle a cités. — Avant ce livre, il existait déjà plusieurs recueils de biographies normandes ; mais le dernier publié a plus de vingt-cinq années de date. Depuis cette époque, une ample moisson restait à faire, et, sans parler des contemporains qui viennent naturellement s'ajouter aux listes déjà parues, Mme Oursel est parvenue à rassembler encore bon nombre d'*Anciens* dont ses prédécesseurs n'avaient pas fait mention. Aussi peut-on constater le succès de ses efforts à l'aide de trois chiffres éloquents : Pasquier avait réuni 2,300 notices et Théodore Lebreton environ 2,800 ; or la *Nouvelle biographie normande* en renferme plus de 6,500. — On voit, par ce qui précède, combien l'œuvre de Mme Oursel l'emporte sur celles de ses devanciers, et combien il est désirable que le second et dernier volume de son bel ouvrage ne se fasse pas trop longtemps attendre.

How to form a Library, by H.-B. Wheatley, F. S. A. London, Elliot Stock, 1886. Un vol. petit in-8°.

Outre l'introduction, cet ouvrage comprend neuf chapitres, dont je transcris les titres, qui permettront de se faire une idée du contenu : Ch. Ier. Comment on a formé des bibliothèques ; — Ch. II. Comment il faut acheter ; — Ch. III. Bibliothèques publiques ; — Ch. IV. Bibliothèques particulières ; — Ch. V. Bibliographies générales ; — Ch. VI. Bibliographies spéciales ; — Ch. VII. Sociétés littéraires et savantes éditant des ouvrages (*Publishing Societies*) ; — Ch. VIII. Bibliothèque enfantine ; — Ch. IX (numéroté X dans le texte, faute que je signale au délicat et habile éditeur, M. Elliot Stock). Cent ouvrages. Ce dernier chapitre donne une nomenclature de cent ouvrages qui peuvent former la base d'une véritable bibliothèque, et à la rigueur dispenser des autres. Cette tendance à concentrer en un petit nombre de volumes les connaissances de l'esprit humain, que la production forcenée de notre temps éparpille en des milliers d'œuvres de toute valeur, est un fait remarquable. J'ai déjà eu lieu de le noter à propos de l'écrit de M. Frédéric Harrison intitulé *The Choice of Books*. Naturellement cette liste est dressée à l'usage du lecteur anglais, et il n'y a aucune raison pour que l'influence de notre littérature s'y manifeste autrement qu'en la mesure où elle affecte la culture anglaise en général. A ce titre, il est curieux de relever les œuvres françaises qui sont admises dans cette centurie de livres d'élite. Les voici, dans l'ordre où ils sont indiqués : Saint-Hilaire, *le Bouddha et sa religion ;* Pascal, *Pensées ;* Malory, *Morte d'Arthur* (je revendique ce roman normand) ; Descartes, *Discours sur la méthode ;* Montaigne, Molière et Voltaire, *Zadig*. Il est juste d'ajouter que cette liste a été proposée par sir John Lubbock, dans une conférence qui fit en son temps quelque bruit de l'autre côté du détroit, et que M. Wheatley ne l'approuve ni ne la blâme. D'autres, corrigeant ce catalogue, y ajoutent *la Vie de Marianne*, de Marivaux. De la part de nos graves voisins, on ne se serait pas attendu à ce marivaudage. La liste que l'auteur donne sous sa responsabilité a de plus grandes proportions et se trouve au chapitre IV ; il la divise en deux parties, une bibliothèque pour la ville, composée de livres de référence, parmi lesquels : *le Dictionnaire des abréviations latines et françaises usitées dans les inscriptions, les Manuscrits et les Chartes du moyen âge*, par L.-A. Chassant ; *le Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, de Ch. Daremberg et E. Saglio ; *la Biographie nouvelle des contemporains*, par A.-V. Arnault, de Paris, 1820-25 ; *le Dictionnaire des contemporains*, de Vapereau ; *la Biographie nationale des contemporains*, d'Ernest Glaeser ; *le Dictionnaire de biographie contemporaine française et étrangère*, de Bitard ; *les Dictionnaires* de Littré, de Poitevin et de Godefroy ; *le Grand dictionnaire* de Larousse ; *la Biographie Didot ; le Dictionnaire des sciences, des lettres et des arts*, de Bouillet ; *le Dictionnaire des communes de France et des colonies*, par Santini ; *le Dictionnaire des postes de la République française ; l'Atlas d'histoire et de géographie*, de Bouillet ; *le Dictionnaire d'histoire et de géographie*, du même ; *le Moniteur des dates*, d'E. Œttinger ; *le Dictionnaire historique de la France*, par Ludovic Lalanne ; *le Dictionnaire des mathématiques appliquées*, par Sonnet ; *le Dictionnaire des monogrammes*, de F. Brulliot ; *la Biographie des musiciens*, de Fétis, et *le Traité de physique*, de Deschanel (traduction anglaise). La bibliothèque pour la campagne comprendra surtout des œuvres d'imagination et le choix en est naturellement plus indéterminé. Parmi les livres que recommande M. Wheatley, d'accord en cela avec M. J.-B. Perkins, on trouve à côté de *Gil Blas*, de *Paul et Virginie* et de *Corinne*, *le Juif errant*, *les Mystères de Paris*, *Eugénie Grandet*, *le Dernier des Mohicans*, *Monte-Christo*, *les Misérables*, *Notre-Dame de Paris*, *la Petite Fadette* et *Consuelo*.

B.-H. G.

Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale, par Henri Omont, sous-bibliothécaire au Département des manuscrits. — Première partie : Ancien fonds grec. — Théologie. — Paris, Alphonse Picard, libraire-éditeur, 82, rue Bonaparte, 1886. In-8° de VI-299 pages.

Ce premier volume contient les notices des 1,318 premiers manuscrits du fonds grec de la Bibliothèque nationale ; dans le second se trouvera la description du reste des manuscrits de l'ancien fonds grec, du n° 1319 au n° 3117 ; cette seconde partie, qui est sous presse, paraîtra, avec l'introduction et l'index alphabétique, au commencement de 1887. Dans ces conditions, il nous faut remettre à l'année prochaine une étude complète sur cet intéressant ouvrage ; il convient, toutefois, d'en indiquer le plan dès aujourd'hui. L'auteur a scrupuleusement conservé l'ordre numérique assigné aux manuscrits par les rédacteurs du *Catalogue de 1740*, et la notice de chaque volume a été rédigée sur le plan suivi dans l'inventaire sommaire du supplément grec, publié en 1883. Les restitutions proposées pour des noms d'auteurs ou des titres d'ouvrages sont mises entre cro-

chets, et l'indication du feuillet, auquel commence chaque partie d'un même manuscrit, est placée à la suite de chaque titre, entre parenthèses. Le titre des ouvrages anonymes, lorsque ceux-ci ne sont pas incomplets du commencement, est accompagné de l'*incipit;* une exception a été faite pour *les Vies des saints,* dont les *incipit* figureront dans une table particulière, à l'index alphabétique. — Enfin M. Henri Omont n'a négligé aucune indication propre à faire connaître le format, le nombre de feuilles, l'âge et la provenance des manuscrits qu'il a si consciencieusement inventoriés. — Cette première partie de son travail comprend les Testaments, les Évangiles et leurs commentateurs, les Rituels, les Recueils des conciles, les Saints-Pères, les Orateurs sacrés et les Théologiens.

PHIL. MIN.

Bibliographie de la guerre franco-allemande (1870-1871) et de la Commune de 1871. *Catalogue de tous les ouvrages publiés en langues française et allemande, de 1871 à 1885 inclusivement,* suivi d'une table systématique, par Albert Schulz. Un vol. in-8°. Paris, Le Soudier, 1886.

Il y a quelques années, eut lieu, à Berlin, une exposition de tous les ouvrages, écrits en toutes langues, et publications diverses relatives à la guerre de 1870. Cette exposition eut un certain succès relatif et le produit des entrées servit à subventionner nous ne savons quelle œuvre de bienfaisance patriotique. Les Allemands ont, en effet, le culte de cette campagne unique dans l'histoire par les désastres dont nous fûmes victimes, et loin d'avoir éteint la haine de l'ennemi héréditaire, leurs victoires n'ont peut-être fait que l'augmenter. M. Albert Schulz a fait, pour les ouvrages allemands et français traitant de ces grands événements, un travail de même nature. Les recherches, faites sans doute à l'aide de catalogues, semblent très complètes, quoique l'on y puisse relever facilement quelques erreurs, témoin la bataille de Rocroi, qu'il insère dans sa liste, et qui n'est autre que la relation de la victoire du grand Condé. Mais dans de semblables recherches, il faut toujours se souvenir de l'*Errare humanum est* et certes, nous n'aurions pas voulu condamner notre patient bénédictin à lire tous les ouvrages qu'il mentionne. Le répertoire comprend : 1° les travaux français relatifs à la guerre; 2° ceux qui ont traité de la Commune; 3° les relations allemandes concernant les événements de 1870 et 1871; 4° les plans de bataille de forteresse, etc., parus soit en France, soit en Allemagne; enfin un index alphabétique. Nous estimons que M. Schulz a rendu un grand service à tous ceux qu'intéresse l'année terrible et que sa *Bibliographie* devra trouver sa place dans toutes les bibliothèques militaires.

C. M.

BEAUX-ARTS

Henri Regnault, par Roger Marx. Paris, J. Rouam, 1886. Un vol. gr. in-8° carré illustré de 40 gravures. — Prix : 4 francs.

Ce n'est pas sans une émotion poignante, sans une vibration de tout l'être que l'on peut ouvrir ce livre consacré à l'illustre peintre, mort en héros à la fin de la guerre de 1870-71, à Henri Regnault, et nous qui l'avons particulièrement connu, nous sentons plus vivement encore, et la grandeur de la perte faite, et la joie de voir une œuvre nouvelle consacrée à l'étude sérieuse, critique et raisonnée de sa jeune gloire. Ici l'émotion se fait plus forte, plus pénétrante, car ce livre qui étudie Henri Regnault et son œuvre est non seulement d'un critique dont le nom commence à prendre place parmi les plus éclairés, les plus autorisés de ceux qui traitent les questions d'art, mais aussi d'un véritable littérateur, d'un écrivain ayant le sens de la phrase, le raffinement du style et la continuelle préoccupation d'exprimer ses idées en une langue moderne et bien vivante, montrant que les lettres entrent pour la même part que les beaux-arts dans l'esprit de l'auteur.

Assez éloigné de l'impression qui secoua les premiers biographes de Regnault, dégagé de toute passion pour ou contre le peintre, Roger Marx l'a certainement jugé d'une manière plus précise, plus juste, plus libre que ses devanciers. Il avait cet avantage de pouvoir étudier l'œuvre entière de l'artiste, avec le recul nécessaire que donnent les années passées, éteignant les fougues qui aveuglent et font dépasser la mesure dans un sens ou dans un autre. Il a su, avec une science délicate et profonde, faire ressortir de Regnault ce qui restera surtout de lui, ce que l'on n'a connu qu'après sa mort, lors de l'exposition de ses œuvres, c'est-à-dire son art savant du dessin, sa recherche minutieuse et ardente de la vérité, toutes choses bien supérieures à sa peinture, successivement soumise à des influences qui se combattent et n'émanent pas directement de la nature. Aussi Roger Marx nous révèle-t-il dans son livre remarquable un artiste presque ignoré, dépouillé des enthousiasmes exagérés et des critiques âpres qui accueillirent ses brillants débuts. Pour cela il prend à la fois l'homme et l'artiste à ses commencements, montrant sa vie parallèle à ses travaux, nous faisant connaître cette âme, ce cœur et ce corps d'artiste, vibrant sans cesse sous l'impression du beau. Il n'hésite pas à relever les défauts du peintre pour en mieux faire connaître les qualités. De cette étude, la plus complète qu'on ait

faite sur le jeune héros, Henri Regnault sort avec un relief saisissant, qui est la vie, la place méritée dans l'histoire de l'art. A l'appui de ce qu'il avance, l'écrivain place dans son étude des croquis qui donnent l'idée juste des travaux du peintre et le font suivre dans ses transformations, dans sa marche vers la vérité, vers la gloire. G. T.

Raphaël et Gambrinus, ou *l'Art dans la Brasserie,* par JOHN GRAND-CARTERET. Frontispice de Marcellin Desboutin. Illustrations de Pille, G. Jeanniot, Dantan, Félix Régamey, Mars, Jules Adeline, Auguste Viollier, Coll-Toc, Fernand Fau. Paris, Louis Westhausser, 1886. Un vol. petit in-4°. — Prix : 7 fr. 50.

M. John Grand-Carteret, qui nous donnait naguère une si intéressante étude sur la caricature en Allemagne, a fait une promenade artistique, humoristique et — le dirai-je ? — un tantinet philosophique dans les brasseries de la France, de l'Allemagne, de l'Alsace et de la Suisse, dont il nous présente aujourd'hui le résultat. Ce résultat est un beau volume, fort attrayant d'aspect, plein d'illustrations amusantes et bien venues, et dans lequel les curieux de l'âge qui vient retrouveront, saisi sur le vif et rendu de même, tout un côté spécial et piquant des mœurs de l'âge qui s'en va.

L'art dans la brasserie a déjà une histoire ancienne. Sans remonter, avec M. Grand-Carteret, jusqu'à *la Cave peinte,* de Rabelais, ni même jusqu'à Ramponneau, que de changements dans les brasseries et cabarets depuis les jours du *Cochon fidèle* et du *Temple de l'humanité !* Ce sont temps si lointains que l'auteur est obligé d'aller chercher dans des brochures oubliées les renseignements dont il a besoin. Il n'a point vu de ses yeux le cabaret de la rue des Cordiers avec ses deux salles plus basses que le sol de la rue, où présidaient le père Armand et une fille du quartier dont il avait fait sa femme, et qui disait de lui : Je ne l'aime pas, mais je l'estime. Peut-être n'apprendra-t-il pas sans intérêt que lorsque *le Cochon fidèle* de la rue des Cordiers fut fermé, le père Armand ne s'avoua pas vaincu, et ouvrit, sous la même invocation, un nouvel établissement au commencement de la rue Gay-Lussac. Il y transporta sa femme et ce qu'il put de ses peintures ; mais ce n'était plus ça. *Le Cochon fidèle* était bien mort, et son cadavre, galvanisé et dépaysé, ne resta pas exposé longtemps à un public moins fidèle que lui.

Dans vingt ans, la plupart des établissements que M. Grand-Carteret décrit *de visu* auront rejoint ces caboulots du second empire, sans laisser d'autres traces que celles qu'il a recueillies dans ce livre. Un amateur, plus ferré que moi sur ce sujet, pourrait, je crois, y relever certaines inexactitudes et quelques oublis. Ainsi *la Source* a toujours été, si je ne me trompe, un café du boulevard Saint-Michel, et non une brasserie ; il existe encore une *Brasserie Mürger,* rue Cujas, et la brasserie de *l'As de Pique,* rue Brey, non loin de l'Arc de Triomphe, méritait mieux que le mot dont l'auteur la stigmatise en passant. La salle est d'une architecture remarquable et luxueusement ornée de tapisseries et de peintures. Elle paraît aussi bien tenue que tous les établissements de ce genre, et je ne sais si elle a jamais offert à sa clientèle les facilités qu'on trouve si fréquemment dans les brasseries et tavernes de Belgique.

Les pages consacrées aux brasseries allemandes sont curieuses et pleines de révélations sur le goût décoratif et architectural des Allemands, en tout ce qui se rapporte au culte de Gambrinus. Le chapitre sur les *bars* anglais est bien incomplet. Quand on l'a lu, on n'a guère l'idée de ce qu'est réellement le *bar du Horse Shoe* dans Tottenham Cunt Road, ou, avec une clientèle bien différente et dans un tout autre quartier, celui du *White Elephant.* Les caricatures copiées par M. Régamey dans un *bar* de Chicago sont typiques et très amusantes, une surtout qui représente l'épouse du prince consul agenouillée devant le buste de son époux défunt, et tendant un verre au fidèle John Brown qui lui verse la consolation sous les espèces du vin de Porto.

Bibliothèque internationale de l'Art : Les bronzes de la Renaissance, les plaquettes : *Catalogue raisonné,* précédé d'une *Introduction,* par ÉMILE MOLINIER. Tome Ier accompagné de 82 gravures. Un vol. in-8°. Paris, 1886. *Librairie de l'Art,* J. Rouam.

La *plaquette* est un petit bas-relief en bronze, de forme rectangulaire en général ou circulaire, reproduisant des ouvrages des meilleurs orfèvres de la Renaissance, des gravures, des nielles, des tableaux de piété, des sculptures et des pierres gravées antiques, tantôt pour conserver entre les mains de l'orfèvre le souvenir du bijou qu'il a créé, tantôt pour multiplier et propager parmi les sculpteurs, les peintres et les graveurs, l'image — à titre de modèle — des belles œuvres de la Renaissance et de l'antiquité. Nous définissons aussi la plaquette en fondant l'une dans l'autre et complétant l'une par l'autre la définition fournie par M. Eugène Piot et que donne M. Molinier en y ajoutant la sienne propre. Baisers de paix, boutons de chape, agrafes, enseignes, médailles de bonnet, ornements d'armure, de ceinturon, de harnais, pommeaux d'épée, plaques de coffrets, de salière, d'encrier, passent sous cette forme, auprès de la gravure sur bois ou au burin, dans l'imagerie courante du xve siècle. Il y a cinquante ans, ces précieux monuments d'art — précieux en soi et historiquement — étaient parfaitement dédaignés par les collectionneurs ; à peine, il y a vingt ans, songeait-on à les regarder. Aujourd'hui l'attention s'y arrête à juste raison, car l'histoire de la plaquette — comme le dit fort bien M. Eugène Müntz dans ses belles études sur *la Renaissance en Italie et en France à l'époque de Charles VIII* — est un chapitre de *l'Histoire de l'influence des petits arts sur les grands.*

M. Émile Molinier paraît épris d'un bel amour pour les métaux d'art ; on lui doit un *Dictionnaire*

des émailleurs dont *le Livre* a rendu compte. — Tout ce que l'on sait des plaquettes, il le sait ; tout ce qu'on en peut dire, il l'a dit en une substantielle *Introduction* de 40 pages au corps dudit volume où sont cataloguées, décrites, mesurées, commentées, au double point de vue de l'art et de leur propre histoire, *trois cent treize* de ces plaquettes.

L'éditeur s'est fait en ce livre, comme en toutes ses publications précédentes, le collaborateur de l'historien en ajoutant au texte l'image gravée de quatre-vingt-deux des plus belles pièces cataloguées par M. Émile Molinier. Le principe de la *Librairie de l'Art* est absolument juste. M. J. Rouam estime qu'un livre d'art sans images est lettre morte ; c'est pourquoi il l'y multiplie et la veut parfaite. — Je ne lui vois point de devise : en modifiant un mot seulement du précepte latin, il pourrait adopter *Nullum libellum sine linea.*

E. C.

Arts céramiques : Faïences et Porcelaines, par Alexis Martin. Un vol. in-8°, accompagné de 37 dessins de Schmidt et de 195 monogrammes. Paris, 1886, A. Hennuyer.

Le volume de M. Alexis Martin grossira de 224 pages in-8° l'immense bibliothèque de livres spéciaux, engendrée par l'épizootie céramomaniaque qui sévit depuis vingt-cinq ans sur la bourgeoisie française ; mais il n'ajoutera pas un iota à la science des écoles céramiques. M. Martin — qui ne perdra pas son abbaye faute d'un point — sait très bien à quel public il s'adresse ; aussi emploie-t-il ses premières pages en conseils sur la décoration des salles à manger au moyen d'assiettes-plats, saladiers et autre vaisselle, tout de neuf ébréchée, pour paraître plus antique et authentique. Rien n'est amusant comme le sérieux avec lequel le conseilleur, qui n'est pas le payeur, invite l'amateur à placer au centre d'un panneau une pièce importante et discute la disposition de l'entourage, soit en losange, soit en cercle, — « jamais en carré ». Mais il y a, paraît-il, bien d'autres dispositions, beaucoup plus difficiles, il est vrai ; M. Martin en révèle le secret généreusement. C'est la décoration *en palmes*, la décoration *en épi*, la décoration *en flèche*, la décoration *en guirlande*, à se pâmer d'admiration. — Le livre est une suffisante vulgarisation de tout ce qu'il faut avoir l'air de savoir quand on est « connaisseur ». Le vocabulaire de la fin pouvait être meilleur et plus utile sans grand effort. Mais, tel quel, l'ensemble donnera sur la céramique toutes les notions indispensables aux amateurs qui décorent de faïence leur salle à manger meublée de chêne sculptée. Nous sommes enchanté de le signaler aux descendants en ligne directe des contemporains du roi Louis-Philippe, qui décoraient leur salon meublé d'acajou avec les quatre manières noires de Jazet d'après le *Mazeppa*, le *Picadore*, le *Combat entre des Dragons du Pape et des Bandits* et la *Confession d'un Bandit italien*, d'Horace Vernet.

Dictionnaire des Fondeurs, Ciseleurs, Modeleurs en bronze et Doreurs depuis le moyen âge jusqu'à l'époque actuelle, par A. de Champeaux, inspecteur des beaux-arts à la préfecture de la Seine. 1er volume A.-C., de 357 pages in-18. Paris, 1886, à la Librairie de l'art J. Rouam.

Comme le *Dictionnaire des Émailleurs* de M. Émile Molinier, comme le *Dictionnaire des Marques et Monogrammes de Graveurs* de M. G. Duplessis et H. Bouchot, le *Dictionnaire des Fondeurs*, dont la très active Librairie de l'art vient de faire paraître le premier volume, appartient à la série des *Guides du Collectionneur*. Le caractère très spécial de cette série et ce qui la distingue de toutes les autres publications de la même maison, c'est que, en chacun de ces Guides, le rédacteur, se conformant sans aucun doute à un programme commun, se tient rigoureusement dans le domaine des faits précis, des dates, des documents biographiques, des informations pratiques et en écarte avec soin toute critique, toute discussion esthétique. Ce parti pris nous paraît absolument sage. Le procédé opposé aurait pour immédiate conséquence d'augmenter considérablement les proportions déjà importantes de chaque Guide. En outre, le collectionneur ne demande aux ouvrages de cette sorte que de le renseigner rapidement et sûrement, la certitude d'y trouver le nom, l'œuvre, la marque, le fait qu'il saurait probablement trouver ailleurs, mais au prix d'une dépense de temps qui lui est ainsi épargnée. Le travail de M. de Champeaux embrasse toutes les époques et toutes les écoles, représentées par les noms des artistes classés selon l'ordre alphabétique. C'est une œuvre de rare, abondante et patiente érudition. A la fin de chaque article l'auteur indique, en général, la source bibliographique où il a puisé les éléments de la biographie de l'artiste. Exprimerai-je à ce sujet le très réel regret — car il y a quelques exceptions — que M. de Champeaux n'ait pas consulté mon livre, *le Statuaire J.-B. Carpeaux, sa vie et son œuvre*, au moment d'écrire la notice concernant ce maître français ? J'aurais été fort honoré, d'une part, que le titre de ce livre figurât dans le *Dictionnaire des Fondeurs ;* mais, d'autre part, toute question de satisfaction personnelle écartée, je vois qu'en interrogeant mon catalogue de l'œuvre, M. de Champeaux eût pu nommer quelques beaux bronzes de plus et surtout n'eût pas présenté comme un bronze le buste de M. Alexandre Dumas fils qui est en marbre. — Les articles *Barbedienne*, *Barye*, *Caffieri* sont particulièrement intéressants.

E. C.

PETITE GAZETTE DU BIBLIOPHILE

La dernière livraison de juillet de la belle revue des bibliophiles : **Les Arts et les Lettres** est particulièrement intéressante, et nous n'avons plus que des éloges à adresser aux directeurs de cette publication hors ligne, qui reste bien comme le plus superbe type de revue illustrée qui ait jamais été conçue et exécutée avec un soin extrême. Pour la partie du texte de cette dernière livraison, nous remarquons une brillante phalange d'écrivains composée du vicomte de Vogué, d'Édouard Grenier, d'Henry Cochin, de Théophile Gautier fils, d'Ignaz Brüll et de Charles Salomon. De charmants romans, de délicates nouvelles, des études historiques sans aridité de sujet, des monographies mondaines, des notes de sport, des pages de musique inédites fournissent matière à des illustrations signées par les peintres les plus en vogue.

C'est ainsi que cette livraison s'ouvre par un tableau exquis de François Flameng tiré en aquarelle avec une finesse de tons émerveillante. Flameng a semé dans ce numéro des *Lettres et des Arts* cinq à six compositions qui sont de véritables chefs-d'œuvre de grâce et de sentiment rétrospectif.

Partout, à mi-page ou hors texte, on trouve de rares et mignardes gravures en taille-douce exécutées d'après des dessins originaux de Giacomelli, de Kemmerer, de Maurice Leloir, d'Eugène Lami, de Nittis, de Beaumont ou d'Adrien Moreau. Chaque numéro forme ainsi un incomparable livre, qui donne bien la dernière expression de l'art moderne et la note la plus affinée de la littérature du jour.

A la vérité, il est à souhaiter que la revue des *Lettres et des Arts* obtienne un très grand et très retentissant succès en dépit de son prix, car c'est là une revue qui fait honneur à l'art et à l'industrie française et qui mérite d'être applaudie et encouragée par tous les amis du beau et du parfait.

La Petite Bibliothèque artistique, l'une des plus importantes collections de la *Librairie des Bibliophiles*, déjà si riche en œuvres de toute sorte, vient de s'augmenter des **Lettres persanes** de Montesquieu, ornées de dessins d'Édouard de Beaumont gravés par Boilvin (2 vol. in-16. Prix : 30 francs, plus un tirage sur grand papier à 220 exemplaires).

Le succès des *Lettres persanes* fut immédiat et durable; les innombrables éditions de ce chef-d'œuvre fantaisiste n'en ont pas épuisé la vogue, et M. Jouaust a voulu doter ses contemporains d'une coquette et impeccable édition, d'un texte soigneusement revisé, ornée des variantes dignes d'être signalées et illustrée de spirituelles compositions de bon goût et juste assez décolletées pour ne pas tomber dans le grivois. Hâtons-nous de dire qu'il a amplement réussi et qu'on ne saurait faire la moindre critique aux deux jolis volumes qu'il vient de mettre au jour. Rarement nous en a-t-il donné d'aussi complets comme perfection. M. Édouard de Beaumont, qui est devenu le peintre favori de la *Librairie des Bibliophiles*, n'a jamais été mieux inspiré, et son talent fin, délicat, blond a trouvé dans le texte de Montesquieu comme une eau de Jouvence qui l'a regaillardi encore davantage. Il a illustré ce livre que Villemain définissait : « le plus profond des livres frivoles » avec un tact charmant; ses vignettes sont sobres, aisées, très joliment atournées dans une décoration simple qui laisse tout le relief aux personnages. — L'aquafortiste E. Boilvin l'a secondé à merveille; ses gravures sont très enlevées, d'une pointe fine et légère qui caresse le nu des chairs et s'étend doucement des lumières aux ombres. — Ces deux volumes des *Lettres persanes* sont assurément la plus charmante édition qu'on ait encore donnée en ce siècle du chef-d'œuvre de Montesquieu.

M. L. Conquet s'est avisé de faire paraître aux temps chauds une grande nouvelle inédite de Ludovic Halévy, intitulée **Trois Coups de foudre,** qu'il a éditée avec luxe dans le format des *Œillets de Kerlaz* et illustrée de dix vignettes diverses de Kauffmann, gravées à l'eau-forte par Tiburce de Mare.

Le tirage a été limité à 1,000 exemplaires : 850 sur vélin au prix de 12 francs et 150 divers papiers de luxe souscrits à l'avance.

Le petit roman imaginé par Ludovic Halévy est comme toujours une quintessence d'esprit parisien. Ces trois coups de foudre forment comme un triptyque qui nous montrerait la vie de l'enfant prodigue dans la politique actuelle. — C'est l'histoire d'un jeune député fashionable qui, selon la passion qui le dirige, passe du centre gauche à l'extrême gauche pour revenir au centre droit avec une inconstance remarquable. M. L. Halévy excelle dans ces peintures délicates, et ce livre méritait d'être traité avec tout les honneurs de la typographie de grand luxe.

M. Conquet n'y a pas failli; avec le concours de Lahure, il a produit un de ces jolis joyaux qui sortent généralement de sa maison. Nous n'aimons pas beaucoup, à vrai dire, toutes les compositions de Kauffmann, qui ne sont pas assez étudiées et trop découpées à l'emporte-pièce du métier, ce qui est le grand défaut de ce jeune dessinateur; cependant quelques-unes sont très fines et surtout très ingénieusement gravées par T. de Mare.

La librairie Launette vient de publier, sous le for-

mat in-8°, une **Vie de Lazarille de Tormès** qui est un livre de bibliophile au premier chef (prix du volume sur vélin : 30 francs). C'est M. Maurice Leloir, l'indispensable et l'*alter ego* de M. Launette, qui est l'illustrateur de ce livre qu'il semble avoir étudié tout particulièrement.

Le petit livret, paru vers la fin du règne de Charles-Quint, sous le titre de *la Vie de Lazarille de Tormès, ses fortunes et adversités*, est, après le *Don Quichotte*, l'œuvre la plus populaire et la plus répandue de la littérature espagnole.

Le caractère si franc, si actuel, si populaire de la langue du Lazarille explique l'accueil enthousiaste que lui firent les Espagnols. Et il faut bien que le mérite littéraire du petit livre ait été généralement reconnu, puisqu'après même que l'Inquisition l'eût châtré de toutes ses pointes malignes contre l'Église, lui enlevant jusqu'à deux chapitres entiers, il resta la lecture de prédilection de toutes les classes de la société.

M. Maurice Leloir a rendu cette petite épopée de la misère et de la faim espagnoles, avec un talent incomparable. Plus de cent vingt dessins à la plume et dix eaux-fortes gravées par M. Maurice Leloir lui-même ornent ce volume, qui est appelé à prendre place dans toutes les bibliothèques à côté de *Manon Lescaut* et du *Voyage sentimental*, ouvrages illustrés par le même artiste.

M. Alfred Morel-Fatio, le dernier traducteur de ce livre célèbre, a apporté un soin minutieux dans sa traduction, qui restera la meilleure et la plus conforme à la langue bizarre de l'original espagnol souvent si difficile à reproduire en français. Il a également écrit en tête de cette belle édition une excellente préface d'un joli style, pleine de faits et d'un intérêt charmant; le *Lazarille de Tormès* de M. Launette mérite donc l'accueil le plus favorable des bibliophiles sévères et même des dédaigneux, car, dans l'encombrante production des livres de luxe de cette époque, il se signale par une correction parfaite et une illustration de haut goût.

Nous signalerons plusieurs livres vis-à-vis desquels nous sommes en retard :

1° L'**Hécatéligium** ou les cent élégies satiriques et gaillardes de Pacifio Massimi, poète d'Ascoli du XVe siècle, ouvrage très curieux, traduit par S. Liseux pour la première fois, avec le texte latin en regard, et publié par cet érudit éditeur à 120 exemplaires, au prix de 75 francs, dans le format in-8° des *Kama Sutra* et du *Jardin parfumé*. — Cet ouvrage est précédé d'une préface qui nous permettrait de donner de nombreux détails sur ce *pacificus maximus*, déjà signalé par Forberg dans son *Érotologie classique*, mais le temps nous fait défaut pour nous étendre à ce sujet et nous ne ferons que signaler cette nouvelle édition privée aux difficiles et raffinés souscripteurs de M. Liseux.

2° Le *Salon de 1886*, publié par livraisons à 5 francs chez L. Baschet, avec un très grand luxe de très belles héliogravures.

La Librairie d'art Ludovic Baschet s'est fait une spécialité des publications sur le Salon. Outre les ouvrages populaires et à la portée de tous, comme *le Catalogue illustré du Salon*, et *le Figaro-Salon*, elle édite chaque année, depuis sept ans, un volume de luxe sur l'Exposition des beaux-arts. — Cette publication, très prisée par les bibliophiles, car elle compte plus de 700 tirages d'amateur sur parchemin, Japon et Hollande, reproduit par la photogravure Goupil et Cie cent des principales œuvres du Salon, choisies avec le plus grand soin. Rien de joli comme ces estampes tirées en différentes couleurs, quelquefois se mariant au texte, et formant frontispices, vignettes, etc. — L'ouvrage est complet en douze livraisons qui paraissent hebdomadairement, et forment un fort volume in-8°. — La critique du Salon est écrite cette année par M. Georges Olmer.

3° Le *Répertoire de la Comédie-Française*, tome II, 1886; in-16 : 5 francs, par Charles Gueulette, avec une préface de Théodore de Banville et un portrait de Mlle Dudlay, gravé à l'eau-forte par Abot. — Ouvrage utile aux bibliographes du théâtre, car il donne pour ainsi dire le procès-verbal de toutes les pièces nouvelles ou reprises de la Comédie-Française au cours de 1885.

4° Nous nous promettons de parler par la suite d'un très beau drame de M. Léon Hennique : *la Mort du duc d'Enghien*, en trois tableaux, que la librairie Tresse et Stock vient de publier avec une mise en scène véritable, en le décorant de plusieurs eaux-fortes d'après des compositions de Henry Dupray. Le tirage de ce volume a été très restreint : 150 exemplaires seulement.

U.

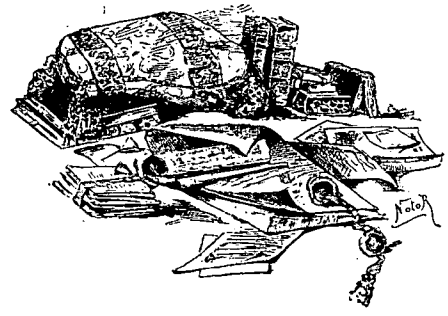

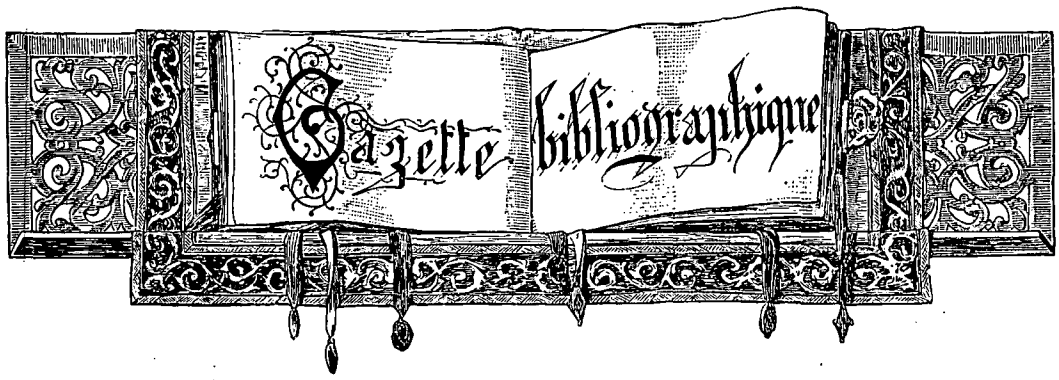

Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois. — Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES ; *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français. — Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province. — Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX : *Procès de presse et de librairie.*

DOCUMENTS OFFICIELS

NOMINATIONS DANS L'ORDRE NATIONAL DE LA LÉGION D'HONNEUR.

— Par décret en date du 9 juillet 1886, ont été promus dans l'ordre national de la Légion d'honneur :

Au grade d'officier : M. Lenient, professeur à la Faculté des Lettres de Paris ;

Au grade de chevalier : MM. Bouché-Leclercq, professeur suppléant à la Faculté des lettres de Paris ;

Defodon, rédacteur en chef du *Manuel général de l'Instruction primaire ;*

Longnon, membre de l'Institut, archiviste aux Archives nationales.

— Par décret en date du 14 juillet 1886, ont été nommés :

Au grade d'officier : M. Berardi, directeur de l'*Indépendance belge ;*

Au grade de chevalier : MM. Henri Houssaye, administrateur de l'*agence Havas ;*

Oscar Commettant, publiciste ;
Leser, rédacteur au *Temps ;*
Alexandre Hepp, publiciste ;
Poidatz, administrateur du *Petit Journal ;*
Aderer, publiciste, rédacteur au *Temps.*

— Par décrets du 21 juillet 1886, sont promus :

Au grade de commandeur : M. Marinoni, constructeur-mécanicien à Paris, inventeur de la presse qui porte son nom ;

Au grade de chevalier : MM. Gillot (Charles-Ferdinand), graveur-lithographe à Paris ;

Heugel (Henri-Georges), éditeur de musique à Paris ;

Pelletier (Michel), avocat à Paris. A brillamment représenté la Tunisie à la conférence internationale de Rome pour la revision de la convention de la propriété industrielle ; auteur de divers ouvrages sur la propriété industrielle.

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

ACADÉMIE FRANÇAISE.

— M. Le Fèvre-Deumier a légué à l'Académie française une rente annuelle de 200 francs, pour servir à la fondation d'un prix de 1,000 francs à décerner, tous les cinq ans, à une œuvre poétique, dramatique ou poésies isolées que l'Académie jugera la plus digne.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 2 juillet.

Ouvrages présentés. — J. Finot : *Un Complice de Ravaillac arrêté à Bruxelles en 1616.* — Maury : *Grammaire de la langue française d'après de nouveaux principes.* — Soulice : *Catalogue de la Bibliothèque de la ville de Pau.* — *Bulletin de la Société*

académique indo-chinoise de France. — Marcel : *Recueil de postulants*, Ire liv. — Luchaire : *Recherches historiques et diplomatiques sur les premières années de Louis le Gros.*

Communication. — Barbier de Meynard : *Remarques sur l'histoire de l'empire ottoman.*

Séance du 9 juillet.

Ouvrages présentés. — Didier Neuville : *Inventaire des Archives de la marine*, 2e fasc. — Hildesheimer : *Recherches sur la géographie ancienne de la Palestine.* — Le Blant : *les Sarcophages chrétiens de la Gaule.*

Lecture. — Tannery : Mémoire sur l'*Ouvrage mathématique de Georges Pachymère.*

Communication. — Dieulafoy : *Fouilles exécutées en Sisiane.*

Dans cette séance, le prix Delalande-Guérineau, destiné au meilleur ouvrage sur les études orientales, a été décerné à M. Paul Regnaud, maître de conférences à la Faculté des lettres de Lyon, pour son livre intitulé : *la Rhétorique sanscrite.*

Le prix ordinaire a été décerné à M. Paul Girard, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris. Le sujet du concours était l'éducation des jeunes Athéniens aux Ve et IVe siècles avant notre ère. Outre le Mémoire couronné, la commission en a particulièrement remarqué un autre, inscrit sous le n° 2. Elle a regretté de ne pouvoir disposer, en faveur de ce travail, d'une seconde récompense.

— L'Académie met au concours pour 1888 (dernier délai, 31 décembre 1887) les sujets suivants : 1° Étudier méthodiquement la législation politique, civile et religieuse des capitulaires. Les concurrents devront compléter cet exposé au moyen des diplômes et des chartes de la période carlovingienne; ils devront en outre indiquer, d'une part, ce que la législation des capitulaires a retenu du droit romain et du droit mérovingien, et, d'autre part, ce qui s'est conservé du droit carlovingien dans les plus anciennes coutumes. — 2° Étudier l'histoire politique, religieuse et littéraire d'Édesse jusqu'à la première croisade.

Chacun de ces prix est d'une valeur de 3,000 francs.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 19 juin.

Ouvrages présentés. — Flach : *les Origines de l'ancienne France.* — Guillouard : *Traité du contrat de mariage*, t. II. — P. Fournier : *le Royaume d'Arles et de Vienne et ses relations avec l'Empire.* — Aguillon : *Législation des mines françaises et étrangères.* — De Bourgoing : *Histoire diplomatique de l'Europe pendant la Révolution française*, t. IV.

Lecture. — Barthélemy Saint-Hilaire : *le Traité de la génération*, d'Aristote.

Séance du 3 juillet.

— L'Académie a entendu la lecture d'une notice de M. Zeller sur M. Léopold de Ranke, associé étranger, mort le 24 mai.

Sur la proposition de la section de législation, elle a décerné le prix du budget, de la valeur de 2,000 fr., dont le programme était : *Des Réformes à introduire dans la législation des faillites*, à M. Edmond Thaller, professeur à la Faculté de droit de Lyon.

Séance du 10 juillet.

Ouvrages présentés. —Tommasi Crudeli : *Il Clima di Roma.* — Vührer : *Histoire de la Dette publique en France.*

Lectures. — Barthélemy Saint-Hilaire : *le Traité de la génération*, d'Aristote. — Ch. Levêque : *Mémoire de psychologie musicale; de l'Imagination musicale interprétative.*

— L'Académie a rendu son jugement dans le concours Rossi, dont le sujet était : *la Question des salaires.*

La première récompense a été décernée au mémoire n° 1, dont l'auteur est M. Émile Chevallier, docteur en droit et professeur d'économie politique à l'Institut national agronomique.

— Sur la proposition de la section de morale, l'Académie vient de proposer comme sujet du prix Stassart, d'une valeur de 3,000 francs, à décerner en 1890, le sujet suivant :

Étude critique sur le rôle du sentiment de l'instinct moral dans les théories contemporaines : l'Athéisme, d'Auguste Comte, de Stuart-Mill, de Spencer; et la Piété, de Schopenhauer.

Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut avant le 31 décembre 1889.

— Les Académies des inscriptions et belles-lettres et des sciences morales et politiques viennent d'être autorisées, par le conseil d'État, à accepter les legs qui leur ont été faits par M. Le Fèvre-Deumier, décédé à Paris le 23 juillet 1882, d'une rente annuelle de 4,000 francs, pour servir à la fondation d'un prix quinquennal de 20,000 francs à décerner alternativement par chacune des deux Académies, à l'ouvrage le plus remarquable sur les mythologies, philosophies et religions comparées. Une clause du testament porte que les Académies ne pourront décerner un prix que quinze ans après le décès de M. Le Fèvre-Deumier, c'est-à-dire en 1897.

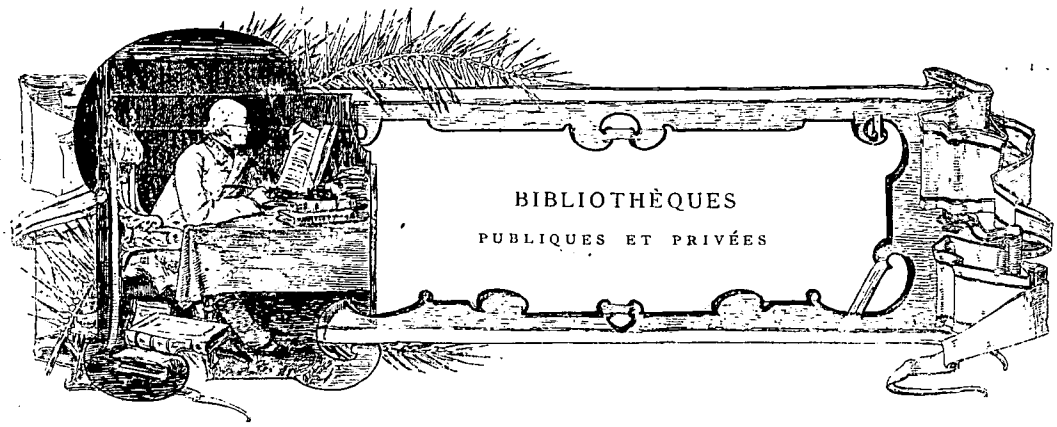

FRANCE

Circulaire du ministre de l'instruction publique relative aux acquisitions de livres faites pour le compte des bibliothèques populaires. — Le ministre de l'instruction publique dit, dans une circulaire adressée aux préfets, qu'il est informé qu'un très grand nombre d'instituteurs se croient en droit de faire, directement ou par l'intermédiaire des maires, des acquisitions de livres au profit de la bibliothèque populaire de leur école, sans avoir obtenu au préalable l'autorisation de M. l'inspecteur d'académie. Le ministre ajoute :

« C'est là une infraction aux règlements, infraction d'autant plus fâcheuse que les bibliothèques populaires des écoles ont besoin, plus que toutes autres, de votre sollicitude et de l'attention constante de MM. les inspecteurs. Placées, en effet, dans l'école, conservées et entretenues par l'instituteur, qui en est le bibliothécaire naturel, elles s'adressent d'une façon plus particulière aux enfants, et il est, dès lors, nécessaire que la composition en soit scrupuleusement surveillée.

« Je vous prie donc, monsieur le préfet, de vouloir bien engager l'inspecteur d'académie à remettre sous les yeux des inspecteurs primaires de votre département l'article 6 de l'arrêté organique du 1er juin 1862. Cet article mentionne qu'aucun ouvrage, qu'il provienne soit d'acquisitions, soit de dons faits par les particuliers, ne peut entrer dans les bibliothèques populaires des écoles *sans l'autorisation de l'inspecteur d'académie.* »

Bibliothèques circulantes. — La commission des bibliothèques du département de la Seine étudie en ce moment un projet de bibliothèques circulantes dans les communes suburbaines.

Cette création aurait pour effet de développer les heureux résultats déjà obtenus par les cinquante-quatre bibliothèques communales.

Les livres demandés seraient envoyés comme colis postaux et retournés de même par l'emprunteur, dont le port de retour serait seul à sa charge, ainsi que le prix de remboursement du livre dans le cas de perte ou de détérioration grave.

On compte encore cinq communes du département qui ne possèdent pas de bibliothèques : Bagnolet, Bagneux, Drancy, Gennevilliers et Villemonble.

Bibliothèque de la ville de Paris. — La bibliothèque historique de la ville de Paris vient de faire l'acquisition à la vente Samson, pour la somme de 360 francs, des dix-neuf volumes composant la collection des ordres d'exécutions formée par le bourreau Samson, depuis le 7 avril 1808 jusqu'au 8 décembre 1832 inclusivement.

« Chacun de ces volumes, dit *la France*, est muni d'une table, écrite de la main même du célèbre exécuteur dans les rares moments de loisir que la justice du temps laissait à ce représentant de la force publique ; je dis dans ses rares moments de loisir, car la statistique établie par lui à la fin de chaque table montre qu'en vingt-cinq ans, il a exécuté sept mille cent quarante-trois jugements ; soit, année moyenne, trois cent dix-sept en chiffres ronds, tant affichages infamants que marques au fer rouge, expositions au carcan et exécutions capitales. »

ÉTRANGER

Angleterre. — *Le British Museum.* — La collection de lettres manuscrites du British Museum vient de s'enrichir tout récemment de plusieurs documents dont voici les plus importants :

Miscellaneous historical and other letters and papers, 1556-1753 ; — *Original letters of queen Henrietta Maria to Charles Ier*, 1642-1645 ; — *Original letters of Oliver Cromwell*, 1648-1654 ; — *Official letters of Napoléon Bonaparte*, 1803-1804.

Égypte. — *Bibliothèque du vice-roi du Caire.* — M. Vollers vient d'être nommé directeur de cette bibliothèque.

Amérique. — Par la mort de Mewberry, la ville de Chicago, aux États-Unis, est entrée en possession d'un capital de 2,500,000 dollars destiné à la fondation d'une bibliothèque nationale.

M. Walter L. Mewberry, un homme très avare, qui ne se permettait aucun luxe malgré un capital de 5 millions de dollars, avait stipulé dans son testament

que la moitié de ce capital serait destinée à la fondation d'une bibliothèque nationale dans le cas où ses deux filles viendraient à mourir sans enfants, et après la mort de leur mère. — Il y avait peu de chance que ce cas se présentât, parce que ses deux filles, qui étaient très jolies et riches, recevaient beaucoup de demandes en mariage. Mais peu d'années après la mort de leur père, les deux filles mouraient l'une après l'autre de la phtisie, et maintenant qu'on a reçu un télégramme de Paris annonçant le décès, la dernière volonté du testateur sera exécutée. Suivant les dernières nouvelles, la bibliothèque, qui sera construite dans la partie nord de la ville, comprendrait seulement des œuvres scientifiques. On a décidé qu'on emploiera un million du legs pour la construction des bâtiments, un demi-million pour l'achat des livres, et l'autre demi-million pour les frais annuels et les agrandissements.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— Paris — Province — Étranger —

FRANCE

— MM. Eugène Despois et Paul Mesnard viennent de faire paraître dans la *Collection des grands écrivains*, éditée par la maison Hachette, le tome IX et dernier des *Œuvres de Molière*.

— Le quatrième volume semestriel de la *Revue rétrospective* vient de paraître à la librairie Lepin. Composé de pièces inédites et intéressantes pour l'histoire des XVIIIe et XIXe siècles, cet élégant recueil est pourvu de tables qui le font rechercher par les collectionneurs. Prix : 4 francs.

— M. Hetzel a eu la pieuse pensée de réunir en une plaquette les articles nécrologiques qui ont été consacrés à la mémoire de son père.

Le portrait de Stahl et une gravure représentant son cabinet de travail ornent cet opuscule, que conserveront précieusement tous ceux qui ont eu la bonne fortune de connaître l'éminent et regretté écrivain.

— Notre collaborateur M. Henry Harisse a fait tirer à part, en lui donnant une plus grande extension, l'article qui a paru dans notre livraison du 10 mars dernier sous ce titre : *la Colombine et Clément Marot*.

— Le premier volume du *Dictionnaire français-arabe*, de M. Édouard Gasselin, a dû récemment paraître chez l'éditeur Leroux.

— MM. Eugène Müntz et E. Molinier ont fait tirer à part l'étude qu'ils ont consacrée sur *le Château de Fontainebleau au XVIIe siècle*, et qui a paru dans le tome XII des *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France*.

— M. Mérimée, maître de conférences à la Faculté des lettres de Toulouse, publie un *Essai sur la Vie et les Œuvres de Francisco de Quevedo*.

— M. Firmery, chargé des cours de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Rennes, vient de faire paraître une *Etude sur la Vie et les Œuvres de Jean-Paul-Frédéric Richter*.

— La librairie Didot a mis en vente la troisième édition de la monographie si intéressante de M. Léon Degeorge : *la Maison Plantin à Anvers*.

— Les troisième et quatrième livraisons du second volume du *Guide du Libraire-Antiquaire* ont paru dernièrement à la librairie Rouveyre.

A la même librairie, M. Derôme a donné trois nouvelles plaquettes : *les Ennemis des Livres; — Sainte-Beuve, l'Homme, l'Apôtre du romantisme, l'Amateur; — les Historiens de l'école romantique; Mérimée et Augustin Thierry*.

— La librairie Fetscherin et Chuit publie, depuis peu, un *Bulletin central de bibliographie française et étrangère*.

— M. le président de la République vient de recevoir un exemplaire en deux volumes de la chronologie des maréchaux de France, lieutenants-généraux, maréchaux de camp, généraux de division et de brigade, de 1185 à 1880.

Cet ouvrage, tiré à un très petit nombre d'exem-

plaires, a été publié par les soins des archives du ministère de la guerre. Le premier volume comporte la période comprise de l'an 1185 jusqu'au 20 septembre 1792; le second, du 20 septembre 1792 jusqu'en 1880.

— L'administration du *Magasin pittoresque* vient de faire paraître une nouvelle table comprenant les années 1873 à 1882, et faisant suite à la table des quarante premières années (1833-1873).

Pour les personnes possédant la collection complète de cette Revue, dont l'éloge n'est plus à faire, les directeurs ont eu la pensée de réunir les deux tables en un seul volume.

Nous considérons l'acquisition de ces tables comme indispensable à tous les travailleurs.

— Sous ce titre : *Bibliothèque historique du Lyonnais*, MM. Guigne entreprennent la publication d'une revue périodique qui insérera de courts mémoires, des notes et des documents pour servir à l'histoire du Lyonnais et des provinces voisines

ÉTRANGER

Allemagne. — Nous annoncions dernièrement la prochaine publication d'une grammaire de l'idiome tzigane, par l'archiduc Joseph d'Autriche. Un autre ouvrage sur le même sujet, mais qui comprend en outre un vocabulaire et une chrestomathie, avait déjà été publié il y a quelques années par un curé tchèque du nom de Joseph Jesina. La maison List et Francke de Leipzig vient de faire paraître une édition allemande de cet ouvrage, sous le titre *Romani Eib*.

— Une nouvelle revue d'histoire religieuse paraît à Berlin, librairie Weidmann, sous la direction des PP. Denifle et Ehrle, le premier de l'ordre des frères prêcheurs, le second de la Société de Jésus. Parmi les articles déjà parus et qui nous intéressent plus particulièrement, nous devons mentionner une étude du P. Ehrle sur le trésor, la bibliothèque et les archives des papes au XIVe siècle.

Angleterre. — M. B. Quaritch vient de publier le troisième et dernier volume de la *Bibliographie de l'Imprimerie*. On sait que l'apparition du premier volume remonte à 1880.

Nouvelles publications de M. Fisher-Unwin. — Introductory stories in Greek Art, by Jane E. Harrison. (Predecessors of Greek Art. — Chaldæo. — Assyria. — Phœnicia. — The metopes of selinus. Pheidias and the Parthenon. — The hermes of Praxiteles. — The altar of Eumenes at Pergamos.)

Euphorion, being studies of the antique and the mediæval in the Renaissance, by Vernon Lee. 1 vol. de 453 p. in-8°. (The sacrifice. — The Italy of the Elizabethan dramatists. — The outdoor poetry. — Symmetria prisca. — The portrait art. — The school of Boïardo. — Mediæval love.)

Valentino, an historical romance of the sixteenth century in Italy, by William Waldorf Astor.

Italie. — Signalons une petite plaquette de XV-56 pages, parue à Rome et dans laquelle l'auteur, M. Belgrani, nous donne une monographie de la célèbre bibliothèque Orsini.

M. Pierre de Nolhac a fait de cette plaquette une critique très juste et très approfondie dans le numéro du 14 juin 1886 de la *Revue critique d'histoire et de littérature*, éditée chez Leroux.

— M. S. Lapi de Città di Castello vient d'éditer une traduction italienne des *Institutions ecclésiastiques*, d'Herbert Spencer. Prix : 3 francs.

Le même éditeur publie une étude de M. Ruggero Bonghi, intitulée *Eloisa*.

La maison G. Mondovi, de Mantoue, met en publication un volume de M. A. Bertolotti, *Artisti francesi in Roma nei secoli* XV, XVI et XVII, ricerche e studi negli Archivi romani. 255 pages grand in-8°, avec un index des noms d'artistes figurant dans l'ouvrage.

Espagne. — Le second volume de M. Castelar, *El suspiro del moro*, légendes et récits historiques relatifs à la conquête de Grenade, vient de paraître chez M. Murillo, à Madrid. 454 pages in-4°, 5 fr.

Le même éditeur met en vente, *Narraciones espanolas y americanas*, par P. Sanudo Autran. 158 pages in-8°.

Russie. — M. Grot, membre de l'Académie de Saint-Pétersbourg, vient de publier une nouvelle édition des *Lettres de Grimm à l'impératrice Catherine II*, éditées sous les auspices de la Société d'histoire russe. Cette édition comprend plusieurs lettres inédites découvertes en Pologne et contenant des détails nouveaux sur la Révolution française.

Roumanie. — La reine de Roumanie, qui a déjà publié un volume de poésies sous le pseudonyme de Carmen Sylva, vient de faire paraître, chez l'éditeur Strauss, à Bonn, deux romans : *Astra* et *des Deux Mondes*. Les romans sont signés, le premier : « Dito », le second : « Idem ».

États-Unis. — La dernière publication du Grolier-Club de New-York est une édition de Washington Irving's *Knickerbocker history of New-York*, avec illustrations par MM. Boughton, Howard Pyle, etc. Le volume est tiré à 275 exemplaires, plus deux sur vélin. Le prix est de 100 francs.

Poets of America, by Edmund Clarence Stedman. 516 pages in-8°, avec index alphabétique. Boston, Houghton and Mifflin.

C'est une excellente étude du développement de l'art poétique en Amérique que vient d'écrire M. Stedman, l'auteur d'un autre ouvrage non moins remarquable, les *Victorian poets*, histoire critique de la poésie anglaise. Comme de juste, on peut ne pas toujours souscrire aux jugements de l'auteur, dont les appréciations sont quelque peu optimistes, ni être de son avis quant au rang qu'il assigne aux principaux représentants de l'art en Amérique; mais il lui faut rendre cette justice qu'il s'efforce d'être objectif autant que peut l'être un Américain en jugeant des Américains. Après deux chapitres consacrés au développement de l'école américaine, M. Stedman étudie en particulier les mérites de Bryant, Whittier, Longfellow, Edgar Poe, Lowell, Whitman et Taylor. Ajoutons qu'il considère Whittier comme le poète national par excellence.

— Rope : *Life of Napoléon*. Boston, Houghton and Mifflin. — Le Napoléon de M. Rope est le résumé d'une série de lectures que l'auteur a faites l'hiver dernier au Lowell Institute à Boston ; il ne s'arrête donc pas aux menus détails de la vie de son héros, qu'il suppose suffisamment connus, mais se borne à nous relater brièvement les faits dans leur enchaînement logique et à n'envisager en Napoléon que le capitaine et l'homme politique.

M. Rope n'est pas de cette école qui dénigre de parti pris tout ce qu'a fait Napoléon. Il ne se met pas non plus à la remorque de la grande majorité des historiens anglais qui ne peuvent voir en Napoléon autre chose que l'ennemi de l'Angleterre. L'écrivain américain s'est efforcé d'être impartial dans ses appréciations, chose d'autant plus méritoire qu'il est rare de rencontrer un historien étranger qui n'attribue pas au seul désir d'asservir les peuples vaincus, les changements introduits par Napoléon dans des institutions politiques et administratives surannées. Le style de M. Rope est bref et clair, comme il convient à un auteur qui veut retracer en 300 pages l'épopée gigantesque de Napoléon ; nous ne saurions assez recommander à nos lecteurs cet intéressant volume, plein d'aperçus nouveaux et inattendus.

Comme tous les ouvrages qui sortent des presses de MM. Houghton et Mifflin, l'exécution typographique de Rope's Napoléon est irréprochable.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

— Il paraîtra, du 1er au 15 septembre prochain, chez MM. Didot, le cinquième volume des *Guerres sous Louis XV*, par le général de division comte Pajol ; ce volume comprendra la fin de la guerre de Sept ans et la période allant de 1763 au 10 mai 1774, date de la mort du roi.

A ce volume sera joint un grand atlas contenant quatre cartes, de la Flandre, de l'Italie et deux d'Allemagne d'après Reymann et celle du Dépôt de la Guerre, plus trois magnifiques dessins d'uniformes par Édouard Detaille, enfin une eau-forte du portrait de Louis XV.

Un sixième et dernier volume sera publié en 1887; il traitera des opérations militaires au Canada, aux Indes, en Portugal, ainsi que des expéditions lointaines et projets de descentes en Angleterre dans lesquelles figurent nos régiments français.

Ainsi se trouvera complétée cette époque militaire toute consacrée à l'armée et à l'histoire de ses glorieux souvenirs, tirée de l'oubli où elle était reléguée depuis trop longtemps.

— La *Petite Bibliothèque d'art et d'archéologie*, publiée chez l'éditeur Leroux sous la direction de M. de Ronchaud, comprendra prochainement les volumes suivants : *la Colonne Trajane*, par Salomon Reinach ; *la Bibliothèque vaticane au* XVIe *siècle*, par E. Muntz; *Un palais assyrien*, par J. Menant; *l'Art de la verrerie en Orient*, par M. Schefer ; *Un palais chaldéen*, par M. Heuzey.

Les mémoires de David d'Angers, dont on avait annoncé la publication prochaine, ne paraîtront que plus tard, ainsi qu'il résulte de ce passage d'une lettre adressée au *Phare de la Loire*, par M. Robert David d'Angers, arrière-petit-fils du célèbre sculpteur :

« C'est moi qui, depuis la mort de ma mère, suis, de par mon grand-oncle Ossian La Révellière-Lépeaux, le dépositaire des mémoires manuscrits et imprimés de son père, que, par une clause de son testament, que je respecte, je ne puis publier encore. »

— Les documents destinés à la rédaction de la vie du comte de Chambord et réunis par feu le père jésuite Warguigny ont été, à la mort de cet ecclésiastique, confiés aux soins du duc de Madrid. Ils sont conservés à Frohsdorf, et il est probable qu'ils seront bientôt publiés.

ÉTRANGER

Allemagne. — L'Institut bibliographique de Leipzig prépare une édition de sa nouvelle bibliothèque de classiques étrangers en volumes à 1 fr. 25.

— Un livre très intéressant sur la vie mahométane en Afrique orientale paraîtra sous peu à Berlin. Ce livre a été écrit par la sœur du sultan régnant de Zanzibar, qui a été mariée à un Allemand et est devenue chrétienne. Elle vit actuellement comme sa veuve, reniée complètement par son frère, Saïd Bargash, d'une manière très précaire à Berlin, gagnant sa vie en donnant des leçons de langue arabe. Le livre qui aura deux volumes sera intitulé : *Mémoires d'une princesse arabe.*

Hollande. — L'*Athenæum* nous apprend que bientôt paraîtra le manuscrit de Pierre Bodd, *Historia Hungarorum Ecclesiastica*, par les soins du professeur bien connu, Rauwenhoff, de Leyde.

Pierre Bodd, né en 1712, à Zevenbergen, résida, de 1740 à 1743, à Leyde.

Après son retour dans son pays, il se fit prêtre et mourut en 1769. Il avait travaillé avec beaucoup de persévérance à un ouvrage sur l'histoire de Hongrie et l'Église réformée, mais il ne pouvait trouver un éditeur. On considérait le manuscrit comme perdu, mais le quatrième volume fut retrouvé à Zevenbergen et les trois autres à Leyde par le Hongrois Szalay, qui aide le professeur Rauwenhoff dans la publication.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

L'inauguration de la statue de Lamartine. — La statue de Lamartine, érigée au square Lamartine, dans le XVIe arrondissement, non loin de la villa que le grand poète a longtemps habitée, a été inaugurée le 7 juillet dernier.

La souscription ouverte pour élever cette statue à Lamartine remonte à l'époque de sa mort. Elle produisit 30,000 francs, que recueillirent MM. de Girardin, Gibiat et Jenty. Après la mort de MM. de Girardin et Gibiat, M. Jenty confia l'exécution de la statue à M. Marquet de Vasselot; à son tour, M. Jenty mourut, en léguant à M. Émile Ollivier le soin de mener l'œuvre à bien. M. Émile Ollivier s'entoura d'un comité qui refusa la maquette de M. de Vasselot; mais ce dernier plaida, les tribunaux lui donnèrent gain de cause, et il exécuta la statue qu'on inaugure aujourd'hui. Entre temps, la souscription étant insuffisante, il fallut réclamer le concours du ministère des beaux-arts, qui, sur un rapport de M. Burty, accorda une subvention de 1,500 francs. La glorification de Lamartine a, comme on le voit, été une œuvre lente et pénible.

M. Marquet de Vasselot a représenté Lamartine assis, les jambes croisées, la tête légèrement inclinée. Il est vêtu de la redingote à haut collet, mode de 1830. Le visage, d'une beauté aristocratique, est empreint d'une gravité douce. C'est Lamartine à quarante ans, Lamartine grand poète et grand seigneur; sous son fauteuil un lévrier est couché, la tête allongée sur ses pattes.

La cérémonie d'inauguration n'a pas eu tout l'éclat qu'on pouvait à bon droit lui supposer. En dehors des personnages officiels le public était peu nombreux et il faut bien avouer que nombre de personnes avaient été attirées au square Lamartine moins par le désir de glorifier un de nos plus grands poètes que par une simple curiosité.

Au nom du comité, M. Marmottan a remis la statue à la Ville de Paris que représentait M. le préfet de la Seine. M. Marmottan et après lui M. Floquet ont prononcé des discours que le défaut de place nous empêche de reproduire ici. M. Goblet, ministre de l'instruction publique, a salué Lamartine au nom du gouvernement; puis MM. Arsène Houssaye et Jules Claretie ont successivement pris la parole, l'un au nom du comité de la statue, l'autre comme représentant de la Société des gens de lettres.

Voici leurs discours :

Discours de M. Arsène Houssaye. — Cette apothéose, devant toute une élite de Paris et de la France, est un acte de souveraine justice. A la mort de Lamartine, il est tombé sur son souvenir un long voile de deuil, et les indifférents disaient déjà : c'est un voile d'oubli; mais les anciennes admirations se réveillent ici triomphantes.

Pouvait-on l'oublier, celui qui a, pendant tout un quart de siècle, donné une âme à son temps, ce grand Français de la poésie qui a formé tant d'hommes à son image? Après l'épopée de la Révolution et de l'Empire, il a nourri les jeunes esprits des rêves radieux de l'idéal. Chateaubriand déjà s'endormait

dans la pourpre de son soleil couchant, Victor Hugo n'était encore que « l'enfant sublime », Lamartine resplendit alors et monta à son zénith, jusqu'au jour où, changeant de rôle sans changer de grandeur, il se montra à la tribune et fit pâlir toutes les éloquences. La poésie versa dans la politique, mais pour lui donner le rayon et la flamme. On put rappeler le mot de Buffon : « Ses vers étaient beaux comme de la prose, sa prose fut belle comme ses vers. » Bien plus que tous les autres beaux parleurs, il fit faire au XIXe siècle le pas des dieux.

Le siècle tournait sur lui-même; grâce à Lamartine il marcha en avant. Qui ne se rappelle, parmi ses contemporains, comment l'*Histoire des Girondins*, écrite par un philosophe et par un poète, embrasa toutes les imaginations? Lacretelle a dit fort justement : « Ce livre qui racontait une révolution en renfermait une autre. » En effet, Lamartine, ce gentilhomme des droits de l'homme, avait retrempé tous les esprits impatients de la Terre promise. La Révolution de 1848 fut son œuvre; s'il l'eût dominée ou conduite, il eût été le Moïse attendu; mais il ne commanda qu'un seul jour à la tempête : les vagues le couvrirent et le rejetèrent, cet élu de toute la France. Et alors on put chanter le *De profundis* de ce qu'il y avait de plus grand, de plus noble, de plus humain dans cette nouvelle révolte contre les iniquités sociales et les aveuglements parlementaires. Ceux qui combattaient avec lui n'ont pas compris que c'était son esquif qu'ils auraient dû sauvegarder comme l'arche de salut.

Dès que la réaction s'imposa, il fallut écrire : « Ci-gît Lamartine. » Les révolutions ne se retournent pas; l'oubli, c'est la loi; l'injustice frappe tous les justes, Jésus comme Socrate. Lamartine homme d'État fut renvoyé à Lamartine poète. La plus odieuse ingratitude l'enveloppa dans la robe de Nessus; mais il se résigna parce qu'il connaissait bien les hommes : il avait travaillé pour l'humanité, il trouva bien naturel d'être sacrifié.

Quand Victor Hugo fut proscrit, Lamartine fut exilé, non pas de son pays, mais de lui-même.

Oui, après tant d'acclamations, abandonné même par l'opinion, qui n'est qu'une femme, il but sa coupe de ciguë; il en mourut mille fois, avec la grandeur d'âme de Socrate, Socrate qu'il avait chanté dans un beau poème!

Il ne lui resta bientôt que deux ou trois amis. Heures de profonde amertume! Fuyant la politique, il se consola dans la fraîcheur des jeunes souvenirs et dans l'étude des hommes de son temps que le génie avait touchés au front. Mais c'en était fait de lui. Il promena ici ses dernières méditations, quand la Ville de Paris donna son dernier pied-à-terre à ce grand rêveur qui n'a jamais habité que les nuages.

Il aimait ce coin privilégié de Paris qui, de Molière à Victor Hugo, a eu la gloire de compter tant d'hommes illustres parmi ses habitants; Passy et Auteuil ne sont point une province, comme on l'a dit pour railler, c'est l'Olympe de Paris.

La France doit remercier ceux qui les premiers ont voulu cette statue, mais aussi ceux qui ont repris l'œuvre des anciens souscripteurs. Remercions donc le conseil municipal et le maire du seizième arrondissement, le docteur Marmottan, pour sa chaude initiative. Il y a encore des poètes, mais il n'y a plus d'Amphions. On a eu beau jouer de l'éloquence pour que la statue de Lamartine s'élevât à Paris, le piédestal a attendu dix-sept années. Il n'avait fallu à Lamartine qu'une saison pour être consacré grand poète, il a fallu presque une génération pour élever sa statue! Et Balzac? et Musset? Plus on est digne du bronze, plus le bronze est cher.

Remercions aussi M. de Vasselot, qui a mis tant de talent à la recherche de la vérité. Il a laissé pour la place de l'Hôtel-de-Ville le grand Lamartine de 1848, il a pris le poète dans son abandon intime. L'artiste a été grand, parce qu'il a été simple. Quand on sculpte Lamartine, la vérité seule indique le génie. Voilà bien l'homme familier, dans son auréole de poésie. On l'a accusé de poser, lui qui n'a jamais posé, pas même pour son portrait!

Ne vous étonnez pas de voir son chien à ses pieds; c'est la bête symbolique. Le chien aime les hommes comme Lamartine les a aimés : avec le plus admirable désintéressement. Lamartine fut, lui aussi, le pauvre chien de l'humanité, caressé et battu, qui mord sa chaîne et qui meurt à sa chaîne.

Aujourd'hui que le naturalisme s'est dépassé lui-même, c'est une fête de se retourner vers Lamartine, qui a créé toute une philosophie spiritualiste dans un seul vers :

L'homme est un Dieu tombé qui se souvient des cieux.

La littérature est une atmosphère; ceux qui n'ont pas respiré l'air vif dans les œuvres de Lamartine n'ont pas la vraie santé de l'esprit. Ce poète des sommets est un océan de lumière. Enfant gâté de l'inspiration, chez lui le mot et la rime sont les très humbles serviteurs de la pensée, et la pensée jaillit du sentiment.

C'est le miracle de l'expression grandiose et naturelle. Les aveugles disent : « Son style est en strass », tandis qu'il est presque toujours en diamant. Les orfèvres de l'art ne s'y méprennent pas.

Du moins, c'était ainsi jusqu'en 1850; depuis, nous avons changé tout cela; nous dédaignons ces beautés qui nous renversent, parce que nous ne sommes plus au diapason, parce que la mode se moque du lyrisme depuis qu'on a replongé Orphée aux enfers. Or la mode gouverne le monde des esprits comme le monde des chiffons.

Il n'y a d'éternelle poésie que celle des roses et des étoiles. La nature, ce poème de Dieu, n'est jamais démodée, tandis que les poètes, même les plus grands, le sont à tour de rôle. Dans la querelle des Anciens et des Modernes, on s'est moqué d'Homère! L'Académie a mal parlé du *Cid*. Mme de Sévigné a dit que Racine passerait comme le café! Voltaire appelait Shakespeare un barbare ivre. Qui sait si la *Desesperança* du grand Alfred de Musset arrachera toujours des larmes?

On reviendra à Lamartine comme aux sources vives. Les fanfarons du fumier plus ou moins littéraires auront un jour soif de sa poésie.

C'est la nature et c'est l'idéal, c'est le monde vu en écoutant la symphonie des mondes. Certes, Lamartine ne se soumet pas comme les détaillistes à copier une verrue au front de l'humanité ou un pan de mur dans le paysage. Il voit de haut le théâtre de sa Divine Comédie et de sa Comédie humaine.

J'ai connu Lamartine au temps où l'admiration montait jusqu'à l'idolâtrie. Dans son salon, une femme, toute jeune et toute belle, tombait à ses genoux en lui disant ces paroles : « Franklin s'écriait en mourant : *Dieu et la Liberté!* J'aime mieux dire : *Dieu et Lamartine!* »

Hélas! je l'ai vu près d'ici bien oublié dans son chalet, le vestibule de son tombeau, car je n'y retrouvai que son ombre. Cette grande lumière s'était obscurcie; chaque jour éteignait un rayon; la nuit éternelle tombait sur ce front éclatant. Il ne restait à son intelligence qu'un seul sillon lumineux qui lui permettait de penser encore, mais c'est en vain qu'il voulait soulever les ténèbres des horizons. La mort était là, déjà implacable avant de frapper. Il ne me dit rien, parce que le silence seul était désormais son éloquence. Mais je retrouvai la bonté dans son regard, la bonté, la dernière vertu de cette grande âme.

Ce silence qui était en lui s'est fait autour de lui.

Mais le temps remet tout le monde à sa place. Lamartine est entré dans sa radieuse immortalité, entre Victor Hugo et Alfred de Musset, qu'il semble appeler ici pour tenir le conseil des dieux sur les destinées de la France et de la poésie. C'est à la magistrature municipale à nous donner cette fête suprême de voir réunis, avenue Victor-Hugo, les trois grands poètes du XIXe siècle.

Discours de M. Jules Claretie.

Messieurs,

Chateaubriand, qui avait été ambassadeur, ministre, pair de France, ayant à déposer devant un tribunal, comme on lui adressait cette question : Votre profession? répondit simplement et fièrement : Ma profession? Homme de lettres! Et Lamartine, dont nous saluons aujourd'hui la statue, Lamartine qui, lui aussi, avait été homme d'État, diplomate, représentant de son pays, en terminant ses *Confidences*, répondait à ceux qui lui demandaient : Qui êtes-vous donc? « Je suis un écrivain, c'est-à-dire un penseur public; je suis ce que furent tous les hommes qui ont interrogé silencieusement leur âme et qui se sont répondu tout haut, pour que leur dialogue avec eux-mêmes fût aussi un entretien avec leur siècle ou avec l'avenir! »

Homme de lettres! Écrivain! C'est l'écrivain, c'est l'homme de lettres que je viens glorifier au nom de la Société des gens de lettres. Et parmi tous ceux qui, dans ce siècle, ont tenu la plume, nul ne mérite plus que Lamartine l'admiration des lettrés, la reconnaissance de la patrie, le souvenir de la postérité. Elle tarde parfois à venir apporter sa couronne, cette postérité aussi lente que la justice; elle taille souvent dans le marbre ou fait revivre dans le bronze les images de certains morts très étonnés d'être immortels; mais, le jour de la réparation arrive; le génie peut bien avoir ses éclipses; l'heure sonne où l'oubli se dissipe comme une buée, et où l'ingratitude et l'insulte même servent la mémoire des vrais grands hommes. La boue qu'on leur a jetée s'est durcie avec le temps : elle est devenue piédestal!

. . . . . .

Il n'a pas de système, il n'a point d'école, il n'a pas de parti pris : il a une âme! Ne lui demandez pas d'être un orfèvre, il est un chanteur. Il jette au vent son cri, et Gautier, ce ciseleur, parlant un jour de la poésie de Lamartine, la comparera aux flots de la mer d'Ionie, à une mer sonore qui, comme la vague porte un navire, emportera l'idée vers l'avenir!

Maintenant, regardez cet homme qui a dépassé le demi-siècle et qui se dresse debout à la tribune, pour défendre la liberté, et, plus droit encore, sur les marches de l'Hôtel-de Ville, pour résister à la foule après avoir servi le peuple. Il parle et il semble encore chanter. Il élève la voix et les armes s'abaissent. Il continue, sur la place publique, l'œuvre de patriotisme et de paix qu'il a commencée par le livre. Gentilhomme, après avoir servi le drapeau blanc, il défend, devenu citoyen, le drapeau tricolore, et ce rêveur, devenu homme d'action, qui désarme les multitudes et calme la guerre civile au nom de la liberté, ce poète devenu tribun et qui rêve la politique d'héroïsme, comme il a voulu la poésie d'amour, cet homme de lettres doublé d'un patriote, c'est Lamartine!

C'est Lamartine aussi ce campagnard qui passe par les sentiers du Mâconnais, sifflant ses chiens, causant avec les vignerons, allant aux petits, ami des humbles, aimé des pauvres; paysan lié aux gens de son pays par toutes les fibres du cœur; consolant son génie avec la poignée de main d'un laboureur, regardant « jaunir les arbres les pieds dans ses sabots de noyer », et tel encore à Saint-Point et à Milly qu'il était lorsqu'en ses écrits il contait, après les drames éclatants de l'histoire, après les échafauds de la Gironde, l'humble roman des petits, l'histoire d'une pauvre pêcheuse de Sorrente comme Graziella, d'une servante comme Geneviève ou d'un tailleur de pierre comme le vieux Claude — lui qui, avec un prêtre, un chien et une enfant — trois êtres perdus dans un coin oublié — avait fait couler sur *Jocelyn* les larmes de toute une génération!

Et ce vieillard amaigri, courbé sur la page blanche qui va partir, encore humide d'encre, pour l'imprimerie, ce travailleur acharné, ce pauvre grand homme de génie ravalé par le sort à la tâche du manœuvre, cet ouvrier de près de quatre-vingts ans qui se débat contre le passé, contre la dette, ce promeneur lassé dont les arbres de Passy ont abrité les derniers jours, cet homme qui, après avoir lutté, comme Jacob, avec

l'ange — l'ange de la poésie — se débat comme Balzac contre le démon de l'argent. Ce condamné, ce calomnié, cet insulté : c'est Lamartine!

Calomnié! Eh! oui, souvenez-vous! il aura traîné comme un boulet le souvenir de sa gloire! On a fait payer à ses dernières années le rayonnement de sa jeunesse et la puissance de son âge mur. On a traité Virgile comme s'il se fût agi de Bélisaire; mais cette injustice même, cette bataille de Lamartine contre la nécessité, ce duel du vieillard contre les charges accablantes, ajoutent à la physionomie de l'écrivain qui, comme Musset, a vu les larmes, comme Hugo a eu les deuils, aura eu, lui aussi, ce « quelque chose d'achevé que donne le malheur », la pauvreté! Mais, pauvre ou riche, puissant ou tombé, encensé ou calomnié, Lamartine aura toujours été pour nous l'homme de lettres, l'homme de lettres fidèle à son œuvre de lumière et le poète voué à son œuvre de beauté!

En parlant de cette œuvre même, chaste et immaculée, il a pu répondre, un jour, à ceux qui lui criaient : Qu'as-tu fait de ta muse?

> J'ai couronné son front d'étoiles immortelles,
> J'ai parfumé mon cœur pour lui faire un séjour,
> Et je n'ai rien laissé s'abriter sous ses ailes
> Que la prière et que l'amour!

Messieurs, à la fin de ses jours, Lamartine, lassé de la gloire, avide de la mort, amoureux de l'oubli, demandait aux sculpteurs de briser son image et ne voulait pas, disait-il, qu'on l'exposât au pilori du temps. Vous n'avez pas obéi au vœu du poète fatigué de la vie et dédaigneux de l'immortalité! Vous avez bien fait!

Il y a dix-sept ans que Lamartine attend sa statue à Paris. C'est Passy, c'est un coin de Paris, qui la lui élève. Mais Passy, c'est comme le Tibur de la vieille Rome. Votre petite ville confondue dans la grande a des retraites pour les sages et des asiles pour les penseurs. Ce ne sont point des palais que vous leur gardez, mais des chalets, et le chalet où vécut Janin, souriant comme Horace, n'est pas éloigné du chalet où mourut Lamartine, malheureux comme Homère.

Il y a, à Westminster, dans la vieille abbaye, un coin des poètes. Notre coin des poètes, où vécut Béranger, où l'an dernier Victor Hugo mourait, où aujourd'hui revit Lamartine, notre coin des poètes, c'est Passy. Et quand ceux qui viendront après nous demanderont où est, à Paris, la statue de Lamartine, on leur répondra :

Ce n'est pas sur la place publique qu'elle a été dressée... La strophe du poète survit au discours du tribun. C'est à l'ombre, sous des platanes, près d'une source claire et jaillissante comme sa poésie, c'est à l'endroit où il a été non pas le plus acclamé, mais le plus malheureux, qu'on la lui a dressée. Mais sachez bien que ce penseur qui est là, cet écrivain qui songe est — pour dire comme lui — un de ces deux ou trois hommes par siècle qui ont les pieds sur cette fange, le cœur dans ce peuple, mais qui, regardant l'infini en face, tiennent leur tête haute au-dessus des brouillards humains!

J'ajouterai un mot encore, au nom d'une société fraternelle, qui m'a prié d'apporter son souvenir à cette fête du génie. Lamartine fut, un jour, auteur dramatique et donna sur le théâtre un drame, *Toussaint Louverture*, qu'il a défini lui-même « un cri d'humanité en cinq actes et en vers ». Il ne voulait sans doute que faire écouter sur la scène de beaux vers et de nobles idées. Il y réussit.

Les auteurs dramatiques, qui ont ici deux de leurs représentants les plus applaudis, ne sauraient oublier que le poète des *Méditations* et l'historien des *Girondins* donna une fois à sa pensée cette forme éclatante du théâtre qui est une des gloires de notre littérature, et c'est un honneur pour moi de joindre au souvenir de la Société des gens de lettres celui de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques, et d'apporter ce double hommage à cet homme de génie qui fut aussi un homme de bonté, et restera un des plus grands poètes de notre France, de cette France qu'il a chantée, qu'il a servie, qu'il a glorifiée, qu'il a grandie par le livre et par la parole, et que, poète jusqu'en son filial amour, il a magnifiquement surnommée le *poète des nations!*

Au nom de l'Académie française, M. Sully Prudhomme a lu ensuite une étude littéraire, d'une délicatesse exquise, que nous avons la bonne fortune de reproduire textuellement :

Devant ce bronze où le statuaire a consacré les traits les plus noblement expressifs de Lamartine, je viens, désigné par l'Académie française, rendre hommage en son nom au poète magnifique et à l'héroïque citoyen. J'ai accepté cet honneur comme un fardeau sacré que je ne me sentais ni la force de soutenir ni pourtant le droit de refuser. Quel poète de ma génération se pourrait flatter de ne rien devoir à Lamartine? Nous avons tous été dès notre enfance, à notre insu, imprégnés de son influence par l'air natal, encore tout ému des vibrations de sa lyre. Il est juste, il peut être opportun de rappeler leur dette à ceux qui auraient pu l'oublier.

Tous les esprits d'une nation, même les plus originaux, sont, bon gré mal gré, solidaires par l'hérédité, par la tradition, par l'enthousiasme surtout qui les livre et les aliène aux grands modèles qu'ils admirent.

Lamartine lui-même n'eût pas désavoué la part qu'il dut de ses inspirations naissantes aux premières lectures qu'il fit à Milly.

Ne sent-on point comme éparses dans ses vers quelques traces vaporeuses des poèmes d'Ossian qui l'avaient surtout enchanté?

Il n'en eut pas moins son accent propre, qui devait imprimer à ses premières méditations une étonnante originalité. Ah! comme elles vinrent à point pour le besoin des cœurs, ces strophes si humaines! Dans la vie des Français, à la fin du siècle dernier et au début de celui-ci, la rêverie contemplative qui naît du loisir de l'âme avait été complètement étouffée par l'action, tour à tour sublime ou criminelle, au service

de la justice ou de la chimère. La conquête de la liberté par la nation n'avait abouti qu'à celle de la nation par le despotisme, et pendant cette période de trente ans chacun n'avait eu souci que de sauver ou d'édifier sa fortune, d'éviter la mort ou de bravement mourir. Le premier répit offert à la lutte et à l'angoisse fut accueilli par le plus grand nombre comme une accalmie délicieuse. Il y eut une détente des forces violentes, et toutes les autres puissances de la vie, l'amour désintéressé, l'imagination, la foi, longtemps comprimés, surgirent tout à coup, avides d'essor et d'idéal. Déjà, il est vrai, Chateaubriand, dans la prose la plus voisine qui fut jamais de la poésie, avait remué toutes les aspirations découragées; mais une main de fer en contenait le réveil. Les voilà libres! A la première joie de l'affranchissement succéda dans les âmes une indéfinissable tristesse. Comme des captives subitement mises en liberté sentent à la fois leur indépendance et leur dénuement, elles sentaient, au milieu de leurs ruines à réparer, leur délivrance et leur misère ensemble. De là leur étrange mélancolie, qui était comme le vague sentiment d'une immense perte indéterminée. Le soupir des *Premières Méditations* remplit tout à coup le vide des âmes élevées, comme l'ample et suave gémissement des orgues remplit soudain les hautes nefs et y change l'aspiration suppliante en extase. Tout ce qu'il y a de musical dans la versification française venait de subir une profonde rénovation. Le mouvement de la strophe était dans cette poésie le mouvement même de l'âme. Il semblait que l'art pour la première fois se passât d'artifice. C'était, pour ainsi dire, la respiration même du poète suspendue ou précipitée par ses souffrances ou ses joies; c'étaient les propres battements de son cœur ralentis ou hâtés par elles qui, spontanément, scandaient et divisaient son vers. C'était le génie, enfin; la nature même créant par sa créature!

«... Je chantais comme l'homme respire, comme l'oiseau gémit, comme le vent soupire, comme l'eau murmure en coulant... » Cette musique avait la nouveauté de la mélancolie qu'elle exprimait, et elle étonna les cœurs charmés en les révélant à eux-mêmes.

La beauté musicale propre à la poésie de Lamartine et qui la rend d'abord reconnaissable entre toutes les autres va se dégageant de plus en plus pour éclater sans nul reste d'alliage classique dans les *Nouvelles Méditations,* dans les *Harmonies.* Les œuvres que j'ai rappelées offraient toutes un caractère élégiaque : chacun y sentait avec gratitude le pur écho de ses propres tristesses. Ah! combien de jeunes larmes coulèrent délicieusement sur les pages de ces beaux livres! La pensée novice, la croyance indécise, les premières amours, rencontraient dans le vague même des douleurs chantées la plus caressante expression de leur inquiétude confuse. La langue aisée du poète ne tenait point la pensée à l'étroit, elle ouvrait des avenues au rêve. Il semblait craindre d'amoindrir l'ampleur des images en arrêtant trop les contours. L'épithète, chez lui, faite de grâce ou d'éclat, sans rigide précision, semblait jetée négligemment sur le nom comme une parure légère ou somptueuse flottant au vent de l'inspiration.

« J'ai pour moi les femmes et les jeunes gens, disait-il; je puis me passer du reste. » Il eut, en effet, cette gloire exquise de dominer souverainement les plus tendres comme les plus généreuses portions de l'humanité, celles où la sensibilité et le goût renaissent, constamment régénérés par l'épreuve naïve de la vie. La fortune de *Jocelyn* dans ce public d'élite fut prodigieuse. C'est que peut-être aucun poème n'offre au cœur et à l'imagination, sur une donnée aussi simple, une aussi riche variété d'analyses délicates et de développements poétiques. *Jocelyn* est le plus pénétrant des poèmes impersonnels de Lamartine. La *Mort de Socrate,* le *Dernier chant du pèlerinage d'Harold,* la *Chute d'un ange,* surtout, — ce poème étrange aux hardiesses superbes, — commandent l'admiration par des qualités magistrales; *Jocelyn* la suscite des secrètes profondeurs de l'âme plus intimement émue.

Il serait intéressant de bien fixer, mais je n'en ai pas le loisir, quelle fut la part de Lamartine dans le mouvement littéraire de 1830. Le fond de l'homme l'attachait plus que ses dehors, l'accent des passions plus que leurs gestes : il ne fit qu'une tragédie, *Toussaint Louverture.* Le drame intérieur le préoccupait plus que les accidents qui le traduisent aux yeux. Ce n'est pas qu'il fût, moins que les autres poètes d'alors, sensible aux caractères visibles des choses; il fut dans ses écrits un merveilleux paysagiste; mais il dépeint la campagne et la mer peut-être plus encore par les sentiments qu'elles inspirent que par les sensations qui les figurent. Dans le *Lac,* par exemple, la description à peine indiquée se fait comme d'elle-même sur le fond doucement pâli de la mémoire; elle y est une image évoquée avec une fidélité supérieure par la seule rêverie que le poème suggère.

Il me reste à saluer, après le poète, le prosateur, l'orateur et le citoyen. Ce sera saluer le poète encore : l'écrivain des *Notes d'un voyageur en Orient,* de *Raphaël,* des *Confidences,* de tant d'autres pages célèbres, l'historien des Girondins, l'homme d'État d'une éloquence intrépide ou captivante, ne fut toujours que le poète différemment manifesté. *Geneviève,* le *Tailleur de pierres de Saint-Point,* ne sont-ils pas des poèmes par la mélodieuse allure de la phrase comme par l'idéale tendresse qu'on y sent pour les humbles? Cette fleur de charité dont une mère chrétienne avait déposé le germe dans son cœur, éclose dans ses œuvres littéraires, devait plus tard s'étayer du viril amour de la justice, pour s'épanouir de plus en plus largement dans ses doctrines politiques. Toute sa vie politique fut un poème en actions, où la générosité désarma la prudence et transfigura la misérable réalité.

Le plus populaire de ses travaux historiques, l'*Histoire des Girondins,* fut une invasion de la poésie dans un genre où la vision froide est seule sans péril; c'est, en prose, un poème admirable dont l'auteur dut bientôt racheter la trop fascinante beauté par un autre poème plus admirable encore, un poème oratoire

digne, cette fois, de la lyre d'Orphée, où triompha de la passion populaire la toute-puissance de son verbe imagé.

Mais trop vite, hélas! il apprit à discerner sa popularité de sa gloire, car la Muse ne s'assure de triomphes définitifs et des fidélités éternelles que dans son propre empire.

Les dernières années de Lamartine furent le soir d'un jour d'été splendide assombri sur son déclin par de ruineux orages. A l'heure où le laboureur ignoré, mais tranquille, ramène sa charrue à la ferme et peut y goûter le sommeil, l'illustre vieillard allumait sa lampe pour atteler son génie à un labour sans repos. Expiant par une veille prolongée sa téméraire confiance dans l'idéal et sa trop libérale opulence, il entretenait de ses souvenirs ses pieux admirateurs. Aussi longtemps que ses forces ne le trahirent pas, il donna, par ses derniers écrits, l'exemple du travail opiniâtre à la jeunesse enivrée de ses premiers chants.

O Lamartine! ta gloire n'est pas près de périr; la France n'est pas près de t'oublier, car le fond de son cœur est pour longtemps devenu mélancolique, et ses malheurs la rattachent à tous ses fils qu'elle pleure et dont la renommée sauve sa grandeur dans l'univers!

Enfin, après un discours prononcé par M. le maire de Mâcon et quelques paroles émues de M. de Lacretelle, ami personnel de Lamartine, M. Clovis Hugues a lu une ode au poète.

Ils disaient : « Son prestige croule
« Et fuit comme l'eau du torrent :
« Déjà l'insouciante foule
« Ne sait plus même s'il fut grand.
« Les durs poètes de l'Épée
« Font encore à coups d'épopée
« Tressaillir le vieux genre humain;
« Mais lui, le chantre de la chute,
« N'a pas même un joueur de flûte
« Pour l'escorter par le chemin! »

Et voici que ton front se lève,
Calme, pensif et glorieux,
Dans la sérénité du rêve,
Devant la majesté des cieux;
Devant les choses éternelles,
Devant le battement des ailes
Éparses dans les rameaux verts,
Devant la nature infinie
Qui fut l'âme de ton génie,
La musique de tes grands vers!

Et pourquoi ces passants d'une heure
Pensaient-ils, en leur vanité,
Que le temps, le temps qui t'effleure,
Sapait ton immortalité?
Supposaient-ils que les prophètes
N'ont plus droit aux rumeurs des fêtes,
Aux lauriers cueillis autrefois,
Parce qu'un jour, dans notre histoire,
On les a chassés du prétoire
Avec un roseau dans les doigts?

Depuis quand l'injure qui tombe,
Depuis quand l'outrage qui ment
Pèsent-ils assez sur la tombe
Pour la clore éternellement?
Depuis quand le mépris stupide,
La haine basse au crâne vide,
S'épuisant en lâches efforts,
Empêchent-ils dans l'ossuaire
Les plis tragiques du suaire
De s'écarter au front des morts?

Est-ce que l'effort du brin d'herbe
Qui frissonne dans notre orgueil
Interdit aux prêtres du Verbe,
Mal cloués dans le froid cercueil,
De pousser du coude la pierre,
De remettre dans leur paupière
La pure extase du réveil,
De tuer l'oubli qui les tue,
Et de se redresser statue
Dans l'éternité du soleil?

Eh quoi! la foule aurait pu croire,
Elle qui par toi triomphait,
Que la gloire n'est pas la gloire,
Quand c'est un livre qui la fait;
Que les œuvres les plus divines
Tombent tôt ou tard en ruines
Comme l'autel des Ormensuls,
Et qu'en nos temps où rien ne dure
L'immortalité se mesure
A la tunique des consuls?

Ce qui te vaut l'apothéose,
Au nom des bons et des petits,
Ce n'est point ta harangue éclose
Sous le souffle ardent des partis;
Et pourtant ta phrase superbe
Était comme une grande gerbe
De fleurs et d'épis dans tes mains,
Quand, le front lourd de rêverie,
Tu la tendais à la patrie
Avec des gestes surhumains.

Non! non! ce qui t'immortalise,
Ce qui te sacre pour toujours,
C'est d'avoir chanté quand la brise
Chantait aussi dans les bois sourds;
C'est d'avoir aux pieds d'une femme
Laissé le rêve de ton âme
Fondre en harmonieux sanglots,
Pendant que la rame alourdie
Attisait le vague incendie
Des étoiles au bout des flots!

C'est d'avoir sondé le mystère
Et tressailli comme Ariel,
Devant les filles de la terre,
Qui tentaient les anges du ciel!
C'est d'avoir pris dans ta corbeille,
Pour nous et pour notre Mireille,
Un petit bouquet rose et vert,
Aumône tout ensoleillée
Que la Provence émerveillée
Porte à son corsage entr'ouvert.

C'est, à travers la vie amère,
Quand tu tremblais comme un roseau,

De t'être tourné vers ta mère,
Comme aux premiers jours du berceau ;
C'est d'avoir, comme aux temps bibliques,
Répandu tes pitiés lyriques
Sur le pauvre et sur l'orphelin ;
C'est d'avoir, au cœur de Laurence,
Fait cicatriser la souffrance
Par le pardon de Jocelyn !

C'est ta large strophe, inondée
Du fluide énorme des mots,
Où les hauts cèdres de Judée
Penchent l'ombre de leurs rameaux,
Où, comme un gonflement de houle,
La période se déroule
Dans de l'azur et dans de l'or,
Et qui, sans colère et sans haine,
Fait souligner l'histoire humaine
Par les éclairs du Mont-Thabor !

Non ! non ! ce qui fait qu'on t'admire,
C'est l'abandon mélodieux
De ton front dans les mains d'Elvire
Buvant les larmes de tes yeux !
Ce qui t'impose à notre culte,
C'est ton fier dédain pour l'insulte
Des puissants et des jaloux !
Ce qui fait que ton nom demeure,
C'est ton vers qui médite et pleure,
Avec la prière aux genoux !

Or maintenant, ô doux génie !
Mort vivant entre les vivants !
Recueille-toi dans l'harmonie
Des rameaux, des nids et des vents ;
Et, l'âme à demi réveillée,
Incline-toi sous la feuillée,
Avec le geste d'écouter
Le rossignol et la fauvette
Qui, frères ailés du poète,
Ne chantent qu'afin de chanter.

Nous, les autres fils de la Lyre,
Nous te lirons avec amour,
Tant qu'on verra des flammes luire
Au sommet de la grande tour,
Tant que la brise de Sorrente
Bercera la gondole errante
Sur les vastes flots querelleurs ;
Tant que tu charmeras les âmes ;
Tant que la terre aura des femmes,
Tant que les champs auront des fleurs !

Et par-dessus l'horreur du gouffre,
Dans la paix du soleil levant,
Hugo qui voit, Musset qui souffre,
Toi qui contemples, en rêvant,
Nous vous bénirons dans vos œuvres ;
Et trois fois malheur aux couleuvres !
Trois fois malheur aux envieux
Qui baveraient sur votre gloire !
Car vous êtes dans notre histoire
La trinité des demi-dieux !

Inauguration de la statue de Diderot. — L'inauguration de la statue de Diderot a eu lieu le 13 juillet place Saint-Germain-des-Prés.

M. André Lefèvre a parlé au nom du comité et a remis la statue à la Ville de Paris.

M. Buchner a parlé au nom des libres-penseurs allemands.

M. Hovelacque, comme président du conseil municipal, a reçu la statue au nom de la Ville de Paris.

M. Bradlaugh, qui devait prendre la parole au nom des libres-penseurs anglais, s'était fait excuser.

La statue de Rabelais à Meudon. — Sur l'initiative de deux sociétés littéraires, les *Cigaliers* et les *Félibres*, un buste de Rabelais a été inauguré à Meudon le 11 juillet dernier. Le buste est l'œuvre du cigalier François Truphème et repose sur un socle sur lequel on lit :

A FRANÇOIS RABELAIS
1483 — 1553
Curé de Meudon
Docteur de Montpellier
et
Caloyer des isles d'Hyères
Les Cigaliers
et
les habitants de Meudon
(11 juillet 1886)

Des discours ont été prononcés par M. le maire de Meudon et par M. Henry Fouquier.

Un autre cigalier, M. François Fabier, avait, pour la circonstance, composé une pièce de vers qu'a récitée M. Mounet-Sully.

Le ministre du commerce avait chargé M. Henry May de lui faire un rapport sur l'état de l'industrie et du commerce français, d'après la comparaison des produits exposés, tant dans la section française que dans les autres sections de l'Exposition internationale d'Amsterdam (1883). Ce travail, qui doit servir d'*Introduction aux rapports déposés par les membres français du jury international*, vient d'être publié à la maison Quantin ; il réunit des renseignements et offre des aperçus du plus haut intérêt pour l'industrie et le commerce français. Nous y trouvons, en outre, un grand nombre de documents de statistiques spéciales que tout le monde doit connaître.

Malgré l'excellence de nos produits de papeterie, y est-il dit, notre exportation diminue notablement en faveur de la concurrence de la Belgique, où le prix de la main-d'œuvre, du charbon et des transports est moindre. L'importation étrangère est, en 1882, double de celle constatée en 1880.

Cependant, en dépit de la prospérité apparente de l'industrie et du commerce de quelques nations privilégiées, le monde tout entier est rongé par une maladie désastreuse, la maladie des *crises*. La fabrique est de jour en jour plus productive, et le marché est essentiellement limité ; de là une collision fatale. M. May pense que le seul remède à la grande crise finale serait dans une entente internationale qui vien-

drait réglementer les grandes divisions de la production universelle et assurerait ainsi à l'humanité la certitude du lendemain qui lui échappe aujourd'hui.

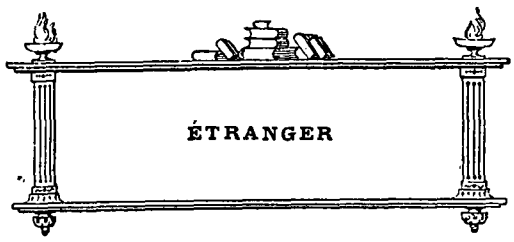

Allemagne. — *Livres curieux.* — On dit que l'une des plus curieuses collections de livres qui puissent exister se trouve dans une collection de botanique, à Warsenstein, en Allemagne.

A première vue, les volumes présentent l'aspect de bûches de bois. Mais après un examen plus approfondi, on trouve qu'ils contiennent une description détaillée de l'arbre même qu'ils représentent.

Au dos du livre l'écorce a été détachée pour tracer le titre du livre sous ses noms scientifique et vulgaire.

L'une des pages est formée de la brisure du bois de l'arbre, montrant ses fibres et fractures naturelles; l'autre montre le bois quand il est travaillé, lissé et vernis.

A l'un des bouts, on voit les fibres telles qu'elles restent après le passage de la scie, et à l'autre le bois finement poli.

En ouvrant le livre on trouve le fruit, la graine, le feuillage et autres produits de l'arbre, la mousse qui pousse ordinairement sur le tronc et les insectes qui vivent sur ses diverses parties.

On y trouve jointe une description bien imprimée des habitudes, des lieux où se plaît cet arbre, et de son mode de croissance.

La presse en Alsace-Lorraine. — Les périodiques qui se publient en Alsace-Lorraine sont actuellement de 117, dont 68 paraissent en allemand, 24 en français et 25 dans les deux langues. Suivant les matières, ils se répartissent comme suit : politique et administration, 52; religion et morale, 12; sciences, 11; économie rurale, 9; journaux divers, 33.

Italie. — *Croquis autographes et manuscrits de Léonard de Vinci.* — Léonard de Vinci, le grand peintre italien, a laissé un livre de croquis autographes et manuscrits. Ce volume, de grande valeur, a été conservé sous le nom de « Codice atlantico » à la Bibliothèque Ambrosiana, à Milan. Il n'a pas été publié, mais le gouvernement italien a décidé de le faire publier par l'Academia dei Lincei, à Rome. La somme de 100,000 lires est allouée pour les dépenses. Ce sera un ouvrage de la plus grande importance et du plus réel intérêt.

— *L'imprimerie papale.* — Les journaux italiens racontent que le pape a acheté le palais Mignanelli pour la somme de 1,500,000 francs, avec l'intention d'en faire une imprimerie et un office de publicité, ce qui donnera une dépense supplémentaire de 500,000 francs. On dit que Sa Sainteté s'est proposé depuis longtemps de publier des livres religieux, et que ce projet a pris une extension considérable.

— *Le jeu d'amour, manuscrit du* XVe *siècle.* — Le comte Bôbrinskii avait découvert dans la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg le manuscrit d'un recueil de quatrains, sixains, etc., du XVe siècle, intitulé *Jeu d'amour* et donnant une explication galante pour chacune des deux cent trente-deux combinaisons qu'offre le jeu des dés. Une édition fac-similé de ce curieux manuscrit, avec notes et préface en langue russe, paraît actuellement à Saint-Pétersbourg.

Amérique. — *Droits d'auteur.* — L'Américain Billings, décédé dernièrement, fut un écrivain heureux. Un seul journal de New-York lui donnait cent dollars par semaine pour une demi-colonne de copie. Son *Farmers's Almanach* lui rapporta en dix ans un bénéfice de soixante mille dollars.

Chine. — *Une encyclopédie chinoise.* — Il paraîtrait qu'un libraire chinois a eu tout récemment la bonne fortune de mettre la main sur deux exemplaires complets de la grande encyclopédie chinoise de 5,020 volumes intitulée *Tou-shou-tshi-tsheng* qui avait été publiée pendant le règne de l'empereur Kin-Loung. Cet ouvrage formidable représente à lui seul une bibliothèque, car il ne comprend pas moins de 426,000 feuilles à 18 colonnes chacune. Chaque colonne contient en moyenne 18 caractères, l'ouvrage entier en comprend donc quelque chose comme 153 millions.

L'édition originale avait été tirée à cent exemplaires, dont la plupart furent distribués aux membres de la famille impériale, aux hauts dignitaires. Quelques-uns furent déposés dans les bibliothèques impériales de Pékin, Yang-Tshan, Tshing-Kiang et Hang-Tshan.

Un grand nombre d'exemplaires de cet immense ouvrage périt pendant la grande révolte des Taïping. On annonce cependant qu'une maison d'éditeurs chinoise a pu sauver du désastre un exemplaire complet de cette encyclopédie, et qu'elle se propose d'en publier une réimpression photo-lithographique dont le prix d'inscription est fixé à 2,250 francs. L'ouvrage sera complet dans trois années à peu près.

NECROLOGIE.

FRANCE

— On annonce d'Avignon la mort de M. Paul Bernard, né à Apt, docteur en droit, substitut, puis avocat général à Dijon, enfin conseiller à cette même Cour.

Il avait à peine trente ans quand il publia une *Histoire de l'autorité paternelle en France*, qui fut très remarquée. La *Revue Critique de la Législation* lui doit d'excellents articles sur des sujets variés.

Devant la Cour d'appel d'Amiens, il prononça, à l'audience solennelle de rentrée, un discours très applaudi dans lequel il s'attacha, avec beaucoup de succès, à démontrer l'influence des États généraux sur l'unité de la législation française. Enfin, en 1883, son *Traité théorique et pratique de l'Extradition*, comprenant l'exposition d'un *Projet de loi universel sur l'Extradition* (2 vol. in-8°), lui valut d'être, à vingt ans de distance, et pour la seconde fois, couronné par l'Académie des sciences morales et politiques. M. Bernard mettait la dernière main à un nouvel ouvrage de science juridique non moins important quand la mort l'a frappé si inopinément et si prématurément.

— Le 10 juillet 1886 ont eu lieu, en l'église Saint-Sulpice, les obsèques de Jules Claye, imprimeur.

M. Claye, dont le nom est devenu célèbre dans l'Imprimerie, descend d'une ancienne et honorable famille originaire de la Beauce. Il est né à Paris le 11 mai 1806.

Les événements des dernières années du règne de Napoléon, qui portèrent un coup fatal aux affaires en général, atteignirent profondément la petite maison de l'enclos Saint-Germain.

Vers la même époque, J. Claye perdit un de ses oncles maternels, notaire et maire de Vincennes, qui l'avait pris en amitié et voulait en faire son successeur. Cette perte décida de son sort.

Il était alors dans la fameuse pension Cordier, où il eut entre autres condisciples Victor Hugo. Ses études furent interrompues et l'on songea à lui donner un métier. Sa quatorzième année n'était pas révolue qu'il entrait dans l'imprimerie de M. Firmin-Didot. Douze années passées dans cette importante maison lui permirent d'acquérir des connaissances étendues dans l'art typographique.

En 1835, un de ses compagnons d'apprentissage, M. Henri Fournier, qui était arrivé à la maîtrise, l'appela à diriger sa maison, dont la réputation n'était plus à faire. Après être resté onze ans sous l'égide de ce second maître, M. Claye lui succéda. Il comptait alors vingt-cinq ans de pratique et d'expérience. Doué de qualités exceptionnelles et possédant au suprême degré toutes les ressources de son art, il remplissait les conditions requises pour donner une puissante impulsion à l'établissement dont il devenait le chef, pour lui conquérir la célébrité, et pour lui mériter, comme le constate le *Rapport du Jury de l'Exposition de 1867*, la réputation d'être la première maison d'imprimerie de Paris.

Il fut alors chargé de tous les livres à gravures de quelque importance, parmi lesquels nous trouvons entre autres la première édition de l'*Histoire des Peintres* et celle des *Galeries de l'Europe*. Citons encore les *Promenades de Paris*, œuvre importante entreprise sous le patronage de la ville de Paris et du ministère de l'agriculture ; *l'Oiseau* et *l'Insecte*, de Michelet, illustrés par Giacomelli ; les *Contes de Perrault*, illustrés par Doré, et surtout l'importante publication des *Évangiles*, par la maison Hachette, où l'on semble avoir accumulé, pour se donner le plaisir de les vaincre, les difficultés les plus ardues que puisse offrir l'impression typographique exécutée mécaniquement.

Après la révolution de 1848, beaucoup de gens sans emploi se jetèrent dans l'imprimerie. Ce fait eut pour conséquence un abaissement sensible du niveau des connaissances spéciales et de l'instruction de la classe des compositeurs. Pour remédier à cet état de choses qu'il déplorait, M. Claye fonda dans sa maison une école spéciale où les jeunes gens qui se destinent à l'imprimerie reçoivent à la fois l'instruction professionnelle et l'instruction scolaire, dans des conditions particulièrement favorables et sous la direction d'un praticien habile. M. Claye ne s'en tint pas là : il écrivit spécialement pour ses jeunes élèves le *Manuel de l'Apprenti compositeur*, sorte de grammaire élémentaire pour guider leurs premiers pas dans l'art auquel il a voué sa vie. La ville de Paris, qui encourage les efforts faits par l'industrie privée en vue de l'instruction des ouvriers, vota spontanément une récompense au créateur de cette utile fondation.

Outre son *Manuel*, M. Claye, esprit militant, a écrit plusieurs brochures au sujet des grèves et de

leurs fatales conséquences. Mais ce qu'on sait moins, parce qu'il ne s'est pas nommé, c'est qu'il est aussi l'auteur, en collaboration avec M. Mercadier, d'un volume sur la musique, ouvrage qui a été couronné à l'Exposition de 1855 et adopté par le Conservatoire de musique, et qui a pour titre : *Essai d'instruction musicale.*

M. Jules Claye avait obtenu à l'Exposition nationale de 1849 une médaille d'argent, un grand prix à l'Exposition universelle de 1851 et la grande médaille d'or à l'Exposition universelle de 1855.

La croix de la Légion d'honneur lui avait été décernée en août 1857.

— Le 25 juin 1886 est mort à Rouen, dans sa quatre-vingtième année, après quelques jours de maladie, M. Eugène Dutuit, dont le nom restera comme celui de l'un des plus généreux et des plus intelligents amateurs d'art et de livres de notre époque.

M. Dutuit ne s'est pas borné à former une collection magnifique de livres, de gravures, de peintures et d'objets d'art, on lui doit encore d'importantes publications artistiques. Il est à peine besoin de rappeler, entre autres, la reproduction de l'*Œuvre complet de Rembrandt* et le *Manuel de l'amateur d'estampes*, dont quatre volumes ont déjà paru.

— On connaît la mort du cardinal-archevêque de Paris, Mgr Guibert, décédé le 8 juillet dernier. Il ne nous appartient pas de retracer ici la carrière ecclésiastique de l'éminent prélat ; disons seulement qu'indépendamment de ses lettres sur les différentes questions d'actualité qui ont été tirées à part, ses mandements et lettres pastorales, écrits avec une pureté de langage et une élégance qui dénotent un écrivain de grand style, ont été imprimés en grande partie dans la *Collection des orateurs sacrés* de l'abbé Migne (deuxième série, tome XVI) ; il en a été formé en outre un recueil particulier sous le titre d'*Œuvres pastorales* (Viviers, 1842, tome Ier ; Tours, Ad. Mame, 1857, tome II ; 1872, tomes III et IV).

— On annonce la mort de M. Houel, ancien professeur de mathématiques pures à la Faculté des sciences de Bordeaux. M. Houel était entré à l'École normale en 1843 ; il faisait partie de la promotion de M. Pasteur. Parmi les nombreux ouvrages publiés par M. Houel, on cite le *Cours de calcul infinitésimal* et la *Table de logarithmes à cinq décimales*, qui est devenue classique.

— Nous avons le profond regret d'annoncer à nos lecteurs la mort d'un de nos collaborateurs, M. Paul Laperche.

— Nous apprenons aussi avec regret la mort de M. Lebrun, qui a été l'un des premiers à publier des ouvrages *illustrés dans le texte*. *La Mosaïque*, parue en 1833, renferme, ainsi que le *Magasin pittoresque*, les premières gravures sur bois que l'on ait vues en France. *La Mosaïque*, illustrée par Susemihl, Andrew, Best et Leloir, devait peu de temps après devenir le *Musée des Familles*, avec MM. Pitre-Chevalier et Wallut ; mais M. Lebrun restait chargé de la direction de l'atelier de gravure, direction qu'il a conservée jusqu'en 1855.

— Les journaux de Toulouse annoncent le décès de M. Georges Maisonneuve, qui avait collaboré à de nombreux journaux du Midi. Critique et romancier, M. Maisonneuve avait notamment écrit deux ouvrages : *Plébéienne* et *Mœurs de demain*, qui furent très remarqués.

M. Maisonneuve était mainteneur de l'Académie des Jeux floraux.

— Nous avons le regret d'annoncer la mort de M. Louis Simonin, ingénieur distingué, écrivain fécond.

Né à Marseille en 1830, il avait eu des missions à Madagascar (1862), dans l'Amérique du Nord (1868), dans l'État du Michigan, Lac Supérieur (1874). En 1876, il avait été choisi comme commissaire de la France à l'Exposition de Philadelphie et avait fait partie du jury à l'Exposition de 1878.

M. Simonin meurt, laissant sa modeste fortune, fruit de toute sa vie de travail, à ses trois neveux ; à leur mort, les 80,000 francs qui la composent feront retour à la Société des gens de lettres, pour la fondation d'un prix annuel.

Il avait beaucoup voyagé, notamment aux États-Unis. Nul n'a plus contribué à faire connaître au public français les mœurs et l'esprit de la grande démocratie américaine. Les livres qu'il a écrits sur ce sujet resteront comme un modèle de l'art de raconter et de peindre. De bons juges affirment que parmi les nombreux voyageurs qui ont décrit et apprécié la civilisation du nouveau monde, aucun n'a vu plus juste ni mieux rapporté ce qu'il avait vu.

Il a appliqué à la description des travaux souterrains et de la vie des mineurs le même talent d'observation savante et d'exposition pittoresque. Sa *Vie souterraine* est un chef-d'œuvre auquel l'auteur de *Germinal* a rendu hommage en avouant publiquement les emprunts qu'il lui a faits.

Louis Simonin a collaboré à de nombreux journaux et écrits périodiques.

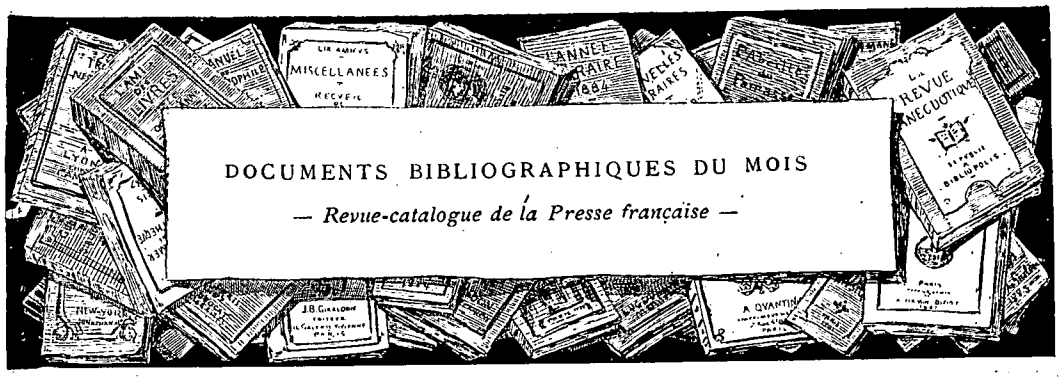

Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ARTISTE (mai). Feuillet de Conches : Bonington. — De Ronchaud : La dispute d'Arachné et d'Athénée. — Ponsonhaile : Le Rijks-Museum d'Amsterdam et le nouveau musée du Luxembourg. — Grasset-Morel : La demeure d'un financier au XVIIIe siècle ; le château de la Mosson.

BULLETIN DES BEAUX-ARTS (n° 36). Catalogue d'Israël Silvestre. — BULLETIN DU BIBLIOPHILE (novembre-décembre). V. Develay : Épîtres de Pétrarque. — Le cardinal de Noailles d'après sa correspondance inédite. — E. D. : Les malheurs de la bibliothèque Colombine. — F. Denis : La première imprimerie américaine. — Janmart de Brouillant : Quelques mois sur la biographie de Robert-Wace. — (Janvier-février) : Une nouvelle lettre de Montaigne. — Le cardinal de Noailles. — Opuscules de Jean-Paul Richter. — Bibliothèque de bourgeois au XVIIIe siècle. — La bibliothèque de Mohl. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (26 juin). Aperçu sur les marches de résistance que l'on peut faire faire à un cheval. — (10 juillet). L'enceinte continue de Paris. — Position de Bar-sur-Aube.

CONTROVERSE ET CONTEMPORAIN (juin). Vanden Ghein : La science des religions. — De Barthélemy : Le Barbe-Bleu breton. — Elie Blanc : Théorie du libre arbitre. — De Chauvigny : Le recrutement régional et l'avenir du pays. — Moser : M. Renan et la critique. — Mgr de Kernaeret : La vie. — Gairal : La question juive en 1789. — André Chénier. — CORRESPONDANT (10 juin). Dronsart : Le prince de Bismarck et son œuvre. — Villamus : Mémoires d'un président des Etats-Unis. — Heinrich : La correspondance de Gino Capponi. — De Chenclos : Nos possessions et nos espérances dans le golfe d'Aden. — Douhaire : L'invasion juive. — (25 juin). Renaud de Moustier : La France et le protectorat des missions dans l'empire chinois. — Torelli : La destruction de Rome. — Dronsart : Le prince de Bismarck. — Denys Cochin : La république et l'alcool. — De Broglie : Un nouvel essai sur les origines de la société moderne. — (10 juillet). Thureau-Dangin : L'entrée en scène du socialisme sous la monarchie de Juillet. — De Ganniers : Les cendres du Cid et de Chimène. — De Lapparent : Le niveau de la mer et ses variations. — Bruley : Le général Chabert et Napoléon Ier d'après une correspondance inédite. — CURIEUX (juillet). Les enfants naturels du duc de Berry. — La duchesse de Berry et M. Goblet. — La question Louis XVIII. — Laurent-Pichat. — Les pairs de France. — M. Émile Augier. — Les Bertin. — Helvétius. — Le brasseur Santerre.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (12 juin). Les conseils d'arbitrage et la représentation des intérêts du travail. — La superficie de l'Italie et celle de la France. — La baisse des prix et l'application des inventions modernes à l'industrie. — (19 juin). La situation financière de l'entreprise de Panama et l'unique solution recommandable qu'elle comporte. — Les professions privilégiées : l'ordre des avocats. — Les finances de l'empire de Russie. — (26 juin). La situation financière de l'entreprise de Panama et l'unique solution recommandable qu'elle comporte. — (3 juillet). Les conditions nouvelles du commerce universel et le droit sur les céréales. — La consommation de l'alcool dans les départements industriels. — La Seine-Inférieure. — Les progrès des classes laborieuses dans la société moderne : Exemple de l'Angleterre. — La Bosnie et l'Herzégovine : leurs populations et leur situation économique. — Les intérêts respectifs du commerce français et du commerce américain dans le canal de Panama. — Le recensement à Paris. — (10 juillet). Des vrais moyens de secourir l'agriculture en France. — La commission des valeurs et la crise en Europe et aux États-Unis. — Le mouvement économique aux États-Unis et au Canada. — Les discussions de la société d'économie politique : l'assurance offre-t-elle plus d'avantages que d'inconvénients ?

GAZETTE ANECDOTIQUE (30 juin). La calomnie au théâtre. — Louis II de Bavière. — Lettres inédites de George Sand et de Rachel. — Jules Janin et Vacquerie. — Le prince de Joinville en prison. — M. Renan. — (15 juillet). Inauguration de la statue de Lamartine. — Le drapeau français en Allemagne. — Alfred de Musset en musique. — Lettres inédites du marquis de Boissy. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (juillet). P. Mantz : Andrea Mantegna. — De Lostalot : Le Salon de 1886. — Ary Renan : Gustave Moreau. — Bonnaffé : Études sur le meuble en France au XVIe siècle. — Ephrussi : *Les médailleurs de la Renaissance*, par M. Heiss. — Philipps : Les expositions de printemps à la *Royal Academy* et à la *Grosvener Gallery*.

L'HOMME (25 avril). Salmon : La dernière infortune du grand polissoir de Cerilly. — Collineau : Le suicide en France et en Angleterre. — Lemoine : L'époque de la pierre polie

dans le département des Côtes-du-Nord. — (10 mai). Salmon : Voyage préhistorique dans quatre départements du sud-ouest de la France. — Congrès des orientalistes. — Chair d'anthropologie à Rome. — Hommage à Lamarck.

INSTRUCTION PUBLIQUE (12 juin). M. Alfred Blot. — Le *Brutus* de Cicéron. — Cartault : Stace. — Bergaigne : Étude du langage. — Crouslé : Le christianisme de Rousseau. — (19 juin). Croiset : Héraclite. — Crouslé : Le christianisme de Rousseau. — Martha : Sénèque et les questions naturelles. — (26 juin). Martha : Influence du stoïcisme sur la littérature latine. — Croiset : Héraclite. — Bergaigne : Études du langage; théories de Curtius. — De Broglie : Cours d'apologétique chrétienne. — INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 juin). Étrangers qui ont écrit en français. — Lettres et documents inédits sur la Guimard. — Origine des petits formats. — Aug. de Chatillon. — Livres écrits en prison. — Les dessinateurs Mussard et Vernier. — La Jaille. — Rouget de l'Isle et la *Marseillaise*. — Les historiographes de France. — Une imprimerie hydraulique en 1844. — Lettre inédite de Michelet à Émile de Girardin. — (10 juillet). Rouget de l'Isle. — Formats des livres. — Couverture des livres brochés. — Le premier enfant de J.-J. Rousseau. — Un manuscrit janséniste. — Lettre inédite de Lamennais sur le prêt à intérêt.

JEUNE FRANCE (juin). Villiers de l'Isle-Adam : Axël. — Assanis : Mirabeau. — Amillard : Esquisse d'après Tolstoï. — (juillet). G. Toudouze : L'Icone, légende byzantine. — Assanis : Mirabeau. — Domergue : La protection douanière. — J. Christophe : Léon Duvauchel. — JOURNAL DES ÉCONOMISTES (juin). Courcelle-Seneuil : De la méthode applicable à l'économie politique. — Hubert-Valleroux : L'attitude du gouvernement dans les récents conflits entre les ouvriers et les Compagnies des mines. — Duverger : Les chemins de fer belges. — A. Leroy : Les assurances sur la vie. — Simonin : Le volapûk. — Raffalovich : Un libre-échangiste américain et un libre-échangiste anglais. — Muller : Le vignoble français. — JOURNAL DES SAVANTS (juin). Maury : OEuvres philosophiques du général Noizet. — Caro : Trente-deux ans à travers l'Islam. — Berthelot : Papyrus grecs. — Haureau : Manuscrits des bibliothèques de France. — Geffroy : L'épigraphie doliaire chez les Romains.

MAGASIN PITTORESQUE (30 juin). L'École nationale des ponts et chaussées, par M. Léon Lalanne, membre de l'Institut. — Le sougourr ou marmotte des monts Célestes, par M. G. Capus. — Salzbourg, par M. Georges Lafaye. — La trempe du verre, par M. A. de Vaulabelle. — Une visite à Népomucène Lemercier, par M. Ernest Legouvé. — MOLIÉRISTE (juillet). Tivier : Le P. Le Moyne a-t-il été l'un des professeurs de Molière? — R. Monval : On demande *Tartuffe*. — Michon : Molière jugé par son écriture. — Marie : Une leçon donnée par Molière à Racine. — Un monument à Molière à Pézenas.

NATURE (12 juin). Théorie du téléphone. — L'exposition d'hygiène urbaine. — L'aération, l'éclairage et l'orientation des habitations. — Le papier dentelle. — Les dragons. — Les roues en papier. — L'exploitation des mines à travers les âges. — (19 juin). Le *Scelidotherium*. — Le grand édenté fossile de l'Amérique du Sud. — La Lanoline. — Un nouveau fruit comestible. — Torpilleur sous-marin Nordenfeldt. — L'industrie de la bonneterie. — Les *Jerseys* sur les métiers circulaires. — (26 juin). Un longicorne à grandes dents. — Nouvelles amorces électriques de M. Ruggieri et appareil de vérification rapide de M. Ducretet. — Conjoncteur-disjoncteur automatique pour la charge des accumulateurs. — Le diplographe de M. Levesque. — L'observatoire du Sonnblick, le plus élevé de l'Europe. — Un précurseur de Parmentier. — Bâtiments en tôles embouties. — Le moteur animé et le moteur à vapeur. — (3 juillet). Le muséum d'histoire naturelle de Londres. — Matériel roulant à grande vitesse. — Le bétail américain en France. — Tourelles cuirassées de Saint-Chamond. — Explosion de gaz naturel à Murrayville (Pensylvanie). — Un nouveau projet d'expédition dans les régions arctiques.

POLYBIBLION (juin). L. Couture : Philosophie. — Comptes rendus dans les sections de théologie, jurisprudence, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique : Découverte des manuscrits autographes de Pétrarque; ouvrages à l'index; la presse en Bulgarie, etc. — Questions et réponses.

REVUE D'ADMINISTRATION (juin). Phelippon : Ouverture des crédits au budget de l'État. — Lavallée : *Traité théorique et pratique de droit public et administratif*, par M. Batbie. — (juillet). Saint-Lager : Jurisprudence du conseil d'État en matière d'élections municipales. — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (juin). G. Bapst : Le tombeau de saint Martin. — Müntz : Les monuments antiques de Rome. — Deloche : Anneaux et cachets de l'époque mérovingienne. — Leval : Inventaire des pièces manuscrites grecques des XVIIe et XVIIIe siècles conservées dans les archives du couvent Saint-Louis à Constantinople. — Tannery : Les chiffres arabes dans les manuscrits grecs. — REVUE DE L'ART FRANÇAIS (mai). François Lescot, orfèvre du roi (1645). — Pierre Puget, ses travaux à l'hôtel de ville de Toulon (1656-1659). — Les tapisseries du duc d'Épernon (1661). — Enquête relative au mariage d'Antoine Vassé, sculpteur de la marine royale (1679). — Histoire d'un tableau de Carle Vanloo, *les Grâces enchaînées par l'Amour* (1761-1763). — Bijoux offerts à l'Assemblée nationale par des femmes ou des filles d'artistes (1689). — Augustin Dupré, graveur en médailles (1791). — François-Robert Ingouf, graveur (1794). — La colonne de la place Vendôme et les statues de Minerve, de Charlemagne et de Napoléon (1800-1804). — Épitaphes de peintres relevées dans les cimetières de Paris (1865-1870). — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (7 juin). Reinach : Grammaire latine. — Zotenberg : Notice sur le livre de Balaam et Josaphat. — Albanès : Problèmes d'histoire ecclésiastique concernant Avignon et le Comtat-Venaissin. — (14 juin). Bazin : La république des Lacédémoniens, de Xénophon. — Bouché-Leclercq : Manuel des institutions romaines. — Ramorino : Littérature latine. — Beltrani : La bibliothèque de Fulvio Orsini. — Delaborde : De Chatillon, comte de Coligny. — Lotheissen : Marguerite de Navarre. — (21 juin). Frœhner : Terres cuites d'Asie de la collection Gréau. — Delachenal : Histoire des avocats au Parlement de Paris. — Schmidt : Paris pendant la Révolution. — Bernardin : Morceaux choisis des classiques français. — Une nouvelle revue d'histoire religieuse au moyen âge. — (28 juin). Holm : Histoire grecque. — Castellani : Les grenouilles d'Aristophane. — Cagnat : Cours élémentaire d'épigraphie latine. — Lauret : Des passions chez les stoïciens. — Kohler : Documents relatifs au droit privé germanique. — Joret : J.-B. Tavernier. — (5 juillet). Mommsen : Histoire romaine. — Ellis : Anecdota oxoniensia. — Godefroy : Dictionnaire de l'ancienne langue française; lettre L. — Legrand : Bibliographie hellénique. — De Nolhac : Le *canzoniere* autographe de Pétrarque. — REVUE DES DEUX MONDES (15 juin). Souvenirs du duc de Broglie; la Révolution de juillet 1830. — H. Germain : L'état politique de la France en 1886. — G. Charmes : Une ambassade au Maroc. — Dupin de Saint-André : La question des torpilleurs. — Lavisse : Notes prises dans

une excursion en Allemagne. — REVUE GÉNÉRALE (15 juin). Phostiropoulos : La situation intérieure de la Grèce. — H. Quet : La sculpture au Salon de 1886. — Ch. de Larivière : *Pêcheur d'Islande*, par Pierre Loti. — (1er juillet). D'Ideville : Souvenirs de jeunesse; Edouard Delprat. — De Lanessan : Les établissements français de l'Afrique occidentale. — H. Quet : Le Salon de 1886. — Les journalistes en volumes. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (juin). Drapeyron : La géographie et les humanités. — Girard : La colonisation de la Nouvelle-Guinée. — Merle : Les voies de communication au Sénégal. — Duval : Étude sur les Pyrénées; le val d'Andorre. — REVUE GÉOGRAPHIQUE INTERNATIONALE (avril). Martinet : La colonisation scientifique. — Renaud : Le passé et l'avenir de Port-Vendres. — Tisserand : La culture de la vigne en Algérie. — Leroy : De Ghardimaou à Tunis. — J. Renaud : Les ports du Tonkin. — État moral et social des populations de couleur. — Dankelmann : Variations de la température au Congo. — REVUE HISTORIQUE (juillet-août). Thévenin : Études sur la propriété au moyen âge. La *propriété* et la *justice* des moulins et des fours. — G. Monod : Les aventures de Sichaire; commentaire des chapitres 47 du livre VII et 19 du livre IX de Grégoire de Tours. — Xénopol : Les guerres daciques de l'empereur Trajan. — Stern : L'idée d'une représentation centrale de l'Autriche conçue par le prince de Metternich. — Du Casse : Étude sur la correspondance de Napoléon Ier; ses lacunes. — REVUE MODERNE (juin). Cassard : Le nihilisme et ses tendances. — O. Métenier : Lucien Descaves. — Ch. Buet : Crolallanza. — REVUE DU MONDE LATIN (juillet). Giedroye : L'empereur Alexandre II et la société de Saint-Pétersbourg. — Gidel : Les Grecs exilés et la Cour romaine. — Collas : Les Grecs, les Bulgares et la Turquie. — REVUE PHILOSOPHIQUE (juillet). Stricker : De la parole et des sons intérieurs. — Ch. Féré : Impuissance et pessimisme. — Guardia : Philosophes espagnols; Oliva Sabuco. — Durkheim : Les études récentes de sciences sociales. — Ch. Henry : La loi d'évolution de la sensation musicale. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (5 juin). D'Eichthal : La déclaration des droits de l'homme et l'Être suprême. — Lemaître : M. Gaston Paris et la poésie française au moyen âge. — Bérard-Véragnac : De la colonisation d'après M. Leroy-Beaulieu. — (12 juin). Coignet : La question irlandaise. — Ch. Bigot : La peinture au Salon de 1886. — (19 juin). Léo Quesnel : Le mouvement littéraire en Espagne. — (26 juin). De Varigny : Les grèves et le socialisme allemand aux États-Unis. — Laffitte : William Hamilton, d'après M. Reinach. — REVUE RÉTROSPECTIVE (1er juillet). Mémoires inédits de Restif de la Bretonne. — Mémoire sur les juifs par le prince de Ligne. — Lettre de l'empereur de la Chine au pape Clément XI (1712). — La légende de Boissy d'Anglas. — Les étapes d'un volontaire de 1803. — Musset, modeleur. — REVUE SCIENTIFIQUE (12 juin). De Lacaze-Duthiers : Dix-sept ans d'enseignement de la zoologie en Sorbonne. — Magnin : Les états mixtes de l'hypnotisme. — Amiral Cloué : L'ouragan du golfe d'Aden. — Un précurseur des théories microbiennes; Goiffon, de Lyon. — (19 juin). Clève : Scheele. — Simonin : L'immigration aux États-Unis. — Sanson : Le moteur animé et le moteur à vapeur. — (26 juin). De Lapparent : L'attraction des glaces sur les masses d'eaux voisines. — Boell : Panama et Colon au point de vue de l'hygiène. — La teigne et les teigneux. — (3 juillet). Marey : Les lois de la mécanique en biologie. — Bouquet de la Grye : La barre du Sénégal. — Rivière : L'exposition de la mission Brazza au Muséum. — Richard : L'île de Rapa.

SPECTATEUR MILITAIRE (15 juin). Brun : L'armée territoriale au printemps de 1886. — Service d'état-major. — Bonnal : La guerre de Hollande et l'affaire du Texel. — D'Azémar : De la discipline. — Les luttes de la Serbie pour conquérir son indépendance.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

PUBLICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES ÉTRANGÈRES

nouvellement parues.

Allemagne. — W. Heinemann : Gœthe's Faust in England und America, bibliographische Zusammenstellung. Berlin, A. Hettler; 32 p. in-8°. — Prix : 1 fr. 90.

Jahresbericht über die Fortschritte der pharmacognosie, pharmacie und toxicologie. — Années 1883 et 1884. — Göttingen, Van den Hoeck et Ruprecht.

Joh. Muller : Die wissenschaftlichen Vereine und Gesellschaften Deutschlands im XIXten Jahrhundert, Bibliographie ihrer Veröffentlichungen. 8e fasc. — Berlin, A. Asher, in-4°. — Prix : 7 fr. 50.

Verzeichniss von Werken und Aufsaetzen, welche in älterer und neuerer Zeit über die Geschichte und Sprache der Zigeuner veröffentlicht worden sind. — Leipzig, List et Francke. — 15 p. in-8°. — Prix : 0 fr. 75.

Catalogue trimestriel des nouvelles publications littéraires allemandes. Janvier-mars 1886. — Leipzig, J. C. Hinrichs; 180 p. gr. in-8°. — Prix : 2 fr. 25.

Zeitschrift für romanische Philologie, bibliographie pour l'année 1881. — Halle, M. Niemeyer, 153 p. gr. in-8°.

E. Dannappel : Die Literatur über die Salzburger Emigration, 1731-35. — (Neuer Anzeiger 1886, p. 33, 65 et 97).

A. Hettler : Schiller's Dramen : eine bibliographie, nebst einem Verzeichnisse sämmtlicher Werke Schiller's. — Berlin, Wellnitz, 37 p. in-8°.

H. Elissen : Generalregister der deutschen Rundschau, Bd 1-40. — Nebst Systemat. Uebersicht der Hauptartikel. — Berlin, Paetel.

K. Ackerman : Bibliotheca hassiaca. Supplément Cassel, Ferd. Kessler, 60 p. gr. in-8°. — Prix : 2 fr. 50.

E. Alberti : Lexikon der schleswig-holstein-lauenburgischen und entinischen Schriftsteller von 1866-1882. — Kiel, Biernatzki.

Druckschriften des XV *bis* XVIII *Jahrhunderts*, in getreuen Nachbildungen herausgegeben von der Direction der Reichsdruckerei. 8e fasc. — Leipzig, F. A. Brockhaus, in-fol. — Prix : 12 fr. 50.

H. Haupt : Der Waldensische Ursprung des Codex Teplensis und der vorlutherischen deutschen Bibeldrucke. — Wurzbourg, Stahel; 45 p. gr. in-8°. — Prix : 1 fr. 50.

Katalog der Bibliothek der Handelskammer zu Leipzig. —

Effectif de la bibl. au 1er juillet 1884. — Leipzig, Hinrichs, 504 p. gr. in-8°. — Prix : 12 fr. 50.

Angleterre. — *Catalogue of ancient manuscripts in the British Museum.* — Part I, Greek. — Part II, Latin. — Printed by order of the trustees.

Catalogue of books in the library of the British Museum printed in England, Scotland and Ireland, and books in English printed abroad to the year 1640. — 3 vols.

R. Bowes : Biographical Notes on the University printers from the commencement of printing in Cambridge. — Repr. for private circulation from the Cambridge Ant. Soc's Communications vol. 5, n° 4. — Cambridge. With four appendixes.

Early C. bindings : Legge and the stationers; two early lists of C. stationers; 107 reproductions of printers' ornaments.

W. M. Griswold : Index annual to periodicals for 1885, 5e année, Bangor, 40 p. — Prix : 5 francs.

J. Baldwin : The book lover, a guide to the best reading. — Londres, Putnam, 204 p. in-8°. — Prix : 4 fr. 40.

W. Carew Hazlitt : Old cookery books and ancient cuisine. — Londres, Elliot Stock, 271 p. in-8°. — Prix : 5 fr. 60.

Percy Russell : The literary manual or a complete guide to authorship. — Londres, Literary society, 234 p. in-8°. — Prix : 3 fr. 20.

H. Stevens : Recollections of M. James Lenox of New-York and the formation of his library. — Portraits of M. Steven et M. Lenox. — Londres, H. Stevens, 211 p. in-8°. — Prix : 7 fr. 50.

Title pages of the first books from the earliest presses with reproductions of early types and first engravings of the printing press. — By Rush C. Hawkins. — Londres, Quaritch.

W. H. J. Weale : Bibliographia liturgica. Catalogus missalium ritus latini ab anno 1475 impressorum. — Londres, Quaritch, 296 p. in-8°. — Prix : 26 fr. 25.

Italie. — B. S. Mondino : La Biblioteca del Collegio Colombia di New-York, e l'indice decimale a materie. — Palermo, in-8°.

Ang. Bertacchi : Lettera sui manoscritti meteorologici di Pietro Antonio Butori et di G. Stefano Conti. — Lucques, tip. Giusti. 37 p. in-8°.

Catalogue de livres anciens et modernes, formant la bibliothèque Somisienne de Turin. — Milano, tip. Luigi di Giacomo Pirola, 294 p. in-8°.

E. Narducci : Lettere di Federico Cesi, contenute nei manoscritti Galileiani : nota. — Roma, accademia dei Lincei.

Pizzi Italo : Catalogo dei codici persiani della biblioteca Medicea Laurenziana ; fasc. 3 des « Cataloghi dei codici orientali di alcune biblioteche ». — Florence, Le Monnier.

G. Plastino : Biblioteca popolare circolante Umberto I, Rionero in Vulture. Anno III, 1884-85. — Rionero, tip. Ercolani.

Valsecchi : Bibliografia analitica degli statuti di Albenga.— Albenga, Craviotto, 700 p. in-8°.

Ant. Vismara : Bibliografia di Tommaso Grossi. Como, F. Ostinelli, 45 p. in-8°.

Autriche. — K. Bornemann : Die wichtigsten Verordnungen und Erlaesse œsterreichischer Schulbehœrden welche auf Schülerbibliotheken Bezug haben. — Znaim, Fournier et Haberler.

Musica. — Beschreibung eines neu entdeckten Lautenbuches von Hans Gerle, als Beitrag zur Musikbibliographie. — Vienne, Gilhofer et Rauschburg

Wagner : Robinson in OEsterreich. — Salzbourg, H. Dieter, 27 p. in-8°. — Prix : 1 franc.

Suisse. — F. Motta : Bibliografia medica della Svizzera Italiana (Bolletino medico della, S. J. 1886).

Pays-Bas. — *Catalogus* der bibliotheek van de Maatschappy der Nederlandsche letterkunde te Leiden 2de gedeelte. Drukwerken. (Catalogue de la bibl. appartenant à la Société de littérature néerlandaise, 2e partie, imprimés.)

Suède. — *Tyra hundraarsfest Boktryckerikonstens i Sverige*, i Stockholm 1-10 juli 1883. — Stockholm, Nörstedt, 56 p. in-8°. — Prix : 1 fr. 40.

Russie. — *Russica* : Liste des publications anglaises, françaises et allemandes relatives à la Russie ayant paru en 1885, 2e année. — Reval, Lindfors, 31 p. in-8°. — Prix : 0 fr. 60.

États-Unis. — *Astor library* : Catalogue (continuation). Authors and books. —A.-D. — Cambridge.

Harvard University library. — Bibliographical contributions, by J. Winsor. — N° 21 : a list of the publications of H. U. and its officers with the chief publications on the University, 1880-85. — Cambridge, Mass., 62 p. gr. in-8°.

Examples illustrating the system of indexing the official Records of war of the rebellion. W. J. Fletcher : Cooperative index to periodicals for 1885. — New-York.

P. L. Winthrop : Rules and regulations adopted by the inhabitants at a town-meeting. — Boston, 10 p. in-8°.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES ET COMPTES RENDUS D'OUVRAGES FRANÇAIS

Allemagne. — *Centralblatt für Bibliothekswesen.*

Juillet : Die Drucke des Missale Moguntinum. — Die Verwaltung der kgl. Bibliothek zu Dresden, 1881-85.

Deutsche Revue.

Juillet : Die ungarischen Salons. Die æsthetik der Sprachen.

Deutsche Rundschau.

Juillet : Erinnerungen an Gustav Nachtigall. — E. Zittelmann : Eine neue altgriechische Gesetzgebung. — E. Reyer : Californien. Der Kampf gegen die Fremdwœrter. — L. Friedlaender : Erinnerungen an Tourgenef. — W. Scherer : Die Brüder Grimm. Suphan's Herder-ausgabe.

Nord und Sud.

Juillet. — Paul Lindau : Mein Freund Hilarius. — Paul Heyse : Eine Dante-Lekture. — E. Schmidt : Ein Reise-

tagebuch Grillparzer's vom Jahre 1826. — Alpenfahrten in früherer Zeit.

Angleterre. — *The Academy.*

12 juin : H. Larkin : Thomas Carlyle and the open secret of his life. — A. S. Way : the Iliad of Homer done into english verse.

19 juin : Bibliographia liturgica, catalogus missalium ritus latini ab anno 1475 impressorum. — Horacio en España, por Munendez y Pelayo.

26 juin : H. M. Stephens : a history of the french revolution. — A. Mickewicz : Master Thaddeus. — P. Willems : le Sénat de la république romaine.

3 juillet : Beeching's edidion of Julius Cæsar.

1er juillet : J. Churton Collins : Bolingbroke, a historical study and Voltaire in England. — Sposizione di Ludovico Castelvetro a XXIX canti dell' Inferno Dantesco.

The Athenæum.

5 juin : The history of the English constitution by R. Gneist. — The Vicar of Wakefield. — Shelley Society's publications.

12 juin : Poems, by Coventry Patmore. — History of interpretation, by F. W. Farrar. — The Court Leet Records of the Manor of Manchester. — E. Tarbé : Bernard l'assassin.

19 juin : A. C. Swinburne : Miscellanies. — A. Scott : Ulfilas, apostle of the Goths. — Souvenirs du duc de Broglie. — A. Pigeon : La Confession de Mme de Weyre.

26 juin : D. Mac Ritchie : Accounts of the gypsies of India. — R. Bowker : Copyright, its law and its literature.

3 juillet : The anglo-indian tongue. — J. E. Sandys : M. Tulli Ciceronis ad M. Brutum orator. — Tables du calendrier juif depuis l'ère chrétienne jusqu'au XXXe siècle, par J. Lœb. — Les actes des martyrs de l'Égypte, par Hyvernat.

10 juillet : C. H. Herford : Studies in the literary relations of England and Germany in the XVIth century. — Étude sur l'histoire diplomatique de l'Europe par le comte de Barral. — Sacred books of the East. — Mémoires inédits de Mesmes. — Victor Hugo, la Fin de Satan. — Harmonie et mélodie par Camille Saint-Saëns.

Blackwood's Edinburgh Magazine.

Juillet : F. Marion Crawford : Sarracinesca. — The meditations of a parish priest (Pensées, par Joseph Roux).

Book-Lore.

Juillet : English topographical works. — The discovery of witchcraft. — Nine points of the law of copyright.

The Contemporary Review.

Juillet. — A. Birrel : Edmund Burke. — C. Newton Scott : The Child-God in art.

Education.

Mai : History in American colleges.

The fortnightly review.

Juillet : Pasteur, by G. M. Crawford. — Novelists and their patrons. — History in Punch.

Juin : George Meredith's novels. — Pictures in London and Paris.

The Gentleman's Magazine.

Juillet : Alfred Bailey : Novelists's Law. — P. Robinson : Snakes in poetry. — R. H. Shepherd : Longfellow and his friends.

Knowledge.

The Story of creation. — Indian myths.

The law Magazine and Review.

Mai : Copyright law reform.

Longman's Magazine.

Juin : Pan and Syrinx. — The hypocrite of fiction.
Juillet : Oliver Wendell Holmes.

Macmillan's Magazine.

Juillet : J. Burrougs : the literary value of science.

The National Review.

Juillet : F. T. Palgrave : poetry compared with the other fine arts. — Lord Colchester : Mallet du Pan. — Mary F. Robinson : the novelists of Naples.

Saint-Nicolas.

Juillet : La Fayette.

The Nineteenth Century.

Juillet : J. N Jordan : Modern China. — M. Katscher : Taine, a literary portrait.

Notes and Queries.

1er juin : Oriental sources of some of Chaucer's tales.

The Quarterly Review.

7 juillet : Bribery, ancient and modern. Growth of the english novel. — The flight to Varennes. — Sacred books of the east.

The Saturday Review.

12 juin : Life of bishop Dupanloup.
26 juin : Bolingbroke and Voltaire.
3 juillet : The legends of the Punjab. — Les lettres et les arts. — China and the roman Orient.

Temple Bar.

Juillet : William Wordsworth.

Walford's Antiquarian.

Juillet : Our early antiquarians : Sir W. Dugdale. — St. David's. — The northern Museum in Stockholm. — History of gilds. — Autograph letters.

Italie. — *Il Bibliofilo.*

Juin : I correttori di Stampe nelle antiche tipografie italiane. — Del ms. che servì alla edizione princeps della traduzione di A. Caro da Longo Sofista, e di alcune inesatezze di vari bibliografi intorno a tale edizione. Un libro ms. di Richelieu e un altro simile del Mazarino. — Stampa e libri a Venezia nel secolo XVIII. — Di una edizione torinese del 1527. — Alfonso di Lamartine e Tommaso Gargallo. Aleardo Aleardi : da lettere inedite a lui dirette da persone illustri. — L. Germain : Anciennes cloches lorraines. — M. Collignon : Les artistes célèbres. — H. Delabonde : Gérard Edelinck.

Nuova Antologia.

16 juin : Poeti inglesi moderni; nuove canti di Mary Robinson. — Il Laterano ed i nuovi restauri. — Fisiologia e patologia dell' ipnotismo. — Un processo a Pietro Aretino.

1er juillet : Poesia ed arte. — L'ultima Battaglia di Prete

Agostino, novella di S. Farina. — Fisiologia e patologia dell' ipnotismo.

Rivista storica italiana.

Avril-juin : G. Jamassia : Egidio e Siagrio. — F. Bertolini : Storia d'Italia illustrata. — R. Sabbadini : Storia del Ciceronianismo. — A. Galanti : J. Tedeschi nel versante meridionale delle Alpi. — L. Tosti : La contessa Matilde e i romani pontefici. — J. Zeller : l'empereur Frédéric et la chute de l'empire germanique du moyen âge. — C. Vignatti : Codice diplomatico laudense. — A. Valsecchi : Gli Statuti del Albenga. — A. Favaro : Documenti per la storia dei mss. galileani. — P. Vayra : Cavour e Garibaldi.

Revue internationale.

25 juin : Dora d'Istria : les péchés capitaux. — Amédée Roux : Les artistes italiens au Salon de Paris. — J. Fastenrath : l'archiduchesse Marie-Antoinette de Toscane.

10 juillet : Dora d'Istria : les péchés capitaux. — A. Mézières : Souvenirs d'un voyage en Grèce. — E. des Planches : les colonies italiennes de l'Amérique du Sud — Ch. Fuster : deux talents contemporains, M. Pierre Loti et M. Paul Bourget. — A. J. Boyer d'Agen : Le Salon et l'atelier en 1886. — Le Folk-lore de la Gascogne.

Espagne. — *Matinées espagnoles.*

30 mai et 8 juin : La Société de Lisbonne.

Suisse. — *Bibliothèque universelle et Revue suisse.*

Juillet. — H. Hentsch : Le bimétallisme. — Paul Stapfer : Victor Hugo. — A. Leleux : Souvenirs d'artistes. — L. Quesnel : la fédération impériale.

Gaston Maugras : Voltaire et Rousseau.
O'Meara : Un salon à Paris.
G. Decrue : Anne de Montmorency.
Ad. Franck : Philosophie du droit civil.
De Guillermy : Papiers d'un Émigré.
J. Mairet : Jean Méronde. — E. Rod : Fatiana Leïlof.

La Lecture.

Juin : Le comte Tolstoï : Les grands maîtres de la littérature russe. — Michelet. — Victor Hugo.

Juillet : Le roman exotique de M. Pierre Loti. — Le roman russe.

Revue de Genève.

Juin : Roc-Roy : Légendes mystiques. — Jametel : La coopération. — Th. Droz : Poètes contemporains de la Suisse allemande. — Montroger : L'*Œuvre* d'Émile Zola. — La loi fédérale sur l'émission et le remboursement des billets de banque.

États-Unis. — *The Atlantic Monthly.*

Juillet : O. Wendell Holmes : the new port folio. A prospective visit. — P. G. Hamerton : French and English. — Ouida.

Catholic World.

Juin : F. Egan : Chat about books.

Juillet : Francis Lavelle : novels and novel-writing. — James A. Finch : Cesare Cantu.

Century.

Juillet : The Author of « the lady and the tiger ».

Eclectic.

Juin : H. Hutton : Newmann and Arnold. — E. A. Freemann : Things, names and letters. — Sir Henry Taylor. — Sir Thomas Browne.

Juillet : A few more words about names. — Books and reading. — Lady Martin's female characters of Shakespeare. — Some coïncidences of literature. — A well read man.

The Forum.

Juillet : J. H. Browne : the manuscript market. — Should foreign authors be protected ?

Knowledge.

Juin : Americanisms. — Books to be read or avoided, and why.

The Library-Journal.

Juin : The Astor library. — Vandals in a library.

Lippincott's Monthly Magazine.

Juin : H. Gréville : my literary career. — Joaquin Miller : How I came to be a writer of books.

The Nation.

6 mai : The princes of Condé.

27 mai : The duc de Broglie's recollections.

10 juin : Confessions, par Arsène Houssaye. — H. Houssaye : Les hommes et les idées. — J. Claretie : La vie à Paris. — A. Wolff : La gloire à Paris. — E. Zola : L'Œuvre.

New England Magazine.

Juin : Judicial falsification of history. — E. P. Guild : poem to Holmes.

The North American Review.

Juin : Bric-à-brac in literature.

NOUVEAUX JOURNAUX.

Allemagne. — La Société de linguistique allemande aura désormais son organe attitré qui paraîtra sous le titre de : *Zeitschrift des allgemeinen deutschen Sprachvereins.*

Deutsche Dichtung (la poésie allemande), nouvelle revue bimensuelle, paraîtra au commencement de septembre sous la direction de Ch. Emile Franzos.

Espagne. — *Archivo Hispalense :* Revista historica, literaria y artistica. Año primero, numero 1° (15 mai), 64 p. in-4°. — Seville, imp. de « El Orden ».

Un nouveau périodique espagnol paraît à Barcelone, en fascicules mensuels de 100 pages : *la España regional.*

Angleterre — M. Harry Blyth publie à Édimbourg un nouveau journal, le *Tam O'Shanter.*

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 juin au 15 juillet 1886)

AUTORITÉ. Juillet : 13. *Les Romains au temps de Pline le jeune*, par Pellisson.

DÉBATS. Juin : 23. Les momies de Ramsès II et de Ramsès III. 25 et Juillet 3. Haïti. — Juillet : 1. *Corpus inscriptionum semiticarum*. 10. *L'empereur Frédéric II et la chute de l'Empire germanique*, par Zeller. 11. *Dictionnaire bibliographique des ouvrages relatifs à l'Empire chinois*, par Cordier.

XIXe SIÈCLE. Juin : 16. M. Laurent-Pichat. 27. La chanson des transformations. 29-30. La statue de Lamartine. — Juillet : 5. *Les Bourbons et la Russie*, par M. E. Daudet. 6. Dostoïewsky.

ÉCHO DE PARIS. Juin : 22. Ne touchez pas à Musset. — Juillet : 4. Lamartine.

ÉVÉNEMENT. Juin : 28. Laforet : Le Cid et la critique. 30 et Juillet : 4. *Le Lac*, de Lamartine. 8. Lamartine, notes et souvenirs. 12. Rabelais, curé de Meudon.

FIGARO. Juin : 18. *Jean de Jeanne*, par Pouvillon. — Juillet : 3. Richepin. A. Gill. 3. Monselet : Jacquot de Mirecourt. 5. La statue de Lamartine.

FRANÇAIS. Juin : 16. *Mes Mémoires*, par M. de Pontmartin. 18. *Le Diable, mœurs toscanes*, par M. Magherini-Graziani. 18. Les papes et la ligue. 21. L'anniversaire de la naissance de Corneille. 22. Mémoires inédits de Henri de Mesmes. 25. *La Fin de Satan*. 26. La Révocation de l'édit de Nantes, à propos d'un opuscule récent. 29. *Fragments d'histoire*, par Aug. Langel. — Juillet : 2. *Passé et Présent ; Récits de voyage*, par X. Marmier. 5. *Les mille et une nuits du théâtre*, par A. Vitu. 9. OEuvres postunes de René Grousset. 10. La Bible et les découvertes archéologiques modernes.

FRANCE. Juin : 29. *Les Bourbons et la Russie*, par E. Daudet. — Juillet : 10. *Promenade autour d'un tiroir*, par J. Soulary.

GAULOIS. Juin : 20. M. Arsène Houssaye. 21. Le fondateur du théâtre russe, Ostrowsky. — Juillet : 4. M. Albéric Second. 7. Lamartine. 14. Alfred de Musset.

GAZETTE DE FRANCE. Juin : 16, et Juillet : 13. Le journalisme en Angleterre. 17. Racot : Gagne. 19. Madame Mohl et ses intimes. 22, et Juillet : 6. La vie littéraire en province. 27. *La France juive*, par Drumont. 29. Les momies de Ramsès II et de Ramsès III. — Juillet : 3. *La Madone*, par M. J. Normand. — *Le Mariage de la Diva*, par M. Claudin. 8. Racot : Eugène de Mirecourt. 8. Lamartine. 10. *Souvenirs et Réflexions politiques*, par de Saint-Valvy. 11. *Les mille et une nuits du théâtre*, par M. A. Vitu.

GAZETTE DES TRIBUNAUX. Juillet : 11. *Les Bourbons et la Russie pendant la Révolution française*, par E. Daudet.

GIL BLAS. Juin : 25. Th. de Banville : Auguste Vacquerie. — Juillet : 6. Guy de Maupassant : L'amour dans les livres et dans la vie. 7. Lamartine. 13. Pierre Loti.

JUSTICE. Juin : 21. L'histoire de la Révolution avant Thiers. 26. Etude sur Théroigne de Méricourt. 30. *Second volume de polémique coloniale*, par V. Schœlcher. — Juillet : 5. Les souvenirs du feu duc de Broglie. 7. La statue de Lamartine. 12. M. Nauroy et son journal *le Curieux*. 13. *L'opinion*, par Bonnetain. — *Pêcheur d'Islande*, par Loti. 15. Le Conservatoire des arts et métiers.

LIBERTÉ. Juillet : 5. Lamartine.

MATIN. Juillet : 6. Lamartine.

MONITEUR UNIVERSEL. Juin : 16. Eug. Delacroix et Balzac. 26. De Chambrun : Molière. — Juillet : 10. De Chambrun : Homère. 12. Le *Recueil des historiens* et la *Gallia christiana*.

NATION. Juillet : 4. Lamartine.

NATIONAL. Juin : 21. Les félibres. — Juillet : 5. La folie religieuse.

PATRIE. Juillet : 9. Lamartine. 9. *La France socialiste*, par Mermeix.

RALLIEMENT. Juillet : 5. Lamartine.

RADICAL. Juillet : 8. Lamartine.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Juin : 20. Théroigne de Méricourt. — Juillet : 3. Souvenirs du feu duc de Broglie. 6. Mouvement littéraire.

SIÈCLE. Juin : 16. Les derniers jours de Richelieu. 18. Les Félibres à Sceaux. 22. Théroigne de Méricourt. 29 et juillet : 8. Lamartine. 29. *La Société de Saint-Pétersbourg*, par P. Vasili. 12. *Le théâtre de Voltaire*, par E. Deschanel. 13. Rabelais et la *Cigale*.

SOLEIL. Juin : 21. *Le roman russe*, par M. de Voguë. 25. Bibliothèque pour aveugles. 28. *Pêcheur d'Islande*, par Pierre Loti. — Juillet : 5. *Au pays du Rhin*, par J.-J. Weiss. 8. Lamartine. 12. *Fragments d'histoire*, par Aug. Laugel.

TEMPS. Juillet : 4. Notes et impressions sur l'Irlande. 7. Lamartine. 13. Rabelais à Meudon.

UNIVERS. Juin : 21. *L'Entrée des Israélites dans la société française*, par l'abbé Lémann. 25. *La prédétermination physique et la science moyenne*, par le cardinal Pecci. — Juillet : 5. Nouvelles promenades archéologiques, par G. Boissier. 13. Biré : La légende de Marion Delorme.

VOLTAIRE. Juin : 17. M. J.-J. Weiss. 18. Les femmes bibliophiles. 19. M. Edmond Scherer. 20. Les romans du commandant Rivière. 21. Le théâtre et les mémoires de Ferdinand Fabre. 24. Mademoiselle Baudelaire (Rachilde). — Juillet : 8. Barrès : La vie et le roman militaire. 12. Le journalisme de Rabelais.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois de juin 1886

DATE DU DÉPOT.	TITRES DES JOURNAUX.	GÉRANTS.	IMPRIMEURS.
2.	*L'Expansion coloniale*	Houssaye.	Marcq.
4.	*L'Estafette. — Opinion — Gagne-Petit*	Crouzet.	Cusset.
	Indicateur spécial des bains de mer	Lefebvre.	Schlœber.
5.	*Le Droit industriel*	Harmois.	Jamier.
7.	*Suez et Panama*	Philippon.	Kugelmann.
	La Semaine vétérinaire	Dubreuil.	Dubreuil.
8.	*Le Syndicat financier*	Lefi.	Kugelmann.
9.	*L'Aviron*	Stock.	Rongier.
	Montmartre	Mayence.	Harry.
	Diogène le Franc-Parleur	Vanel.	Lombardier.
10.	*Le Bonapartiste*	Rossi.	Rossy.
	La Douane	Degouy.	Mouillot.
	L'Avenir des Chemins de fer	Bonyon.	Lheureux.
	L'Art chrétien	Evrard.	Manchaussat.
11.	*Journal des décès*	Charron.	Kugelmann.
	Le Patriote	Chamaraude	Dubuisson.
	L'Express-Rapide	Desbois.	Chaix.
15.	*L'Étincelle électrique*	Corneloup.	Dupont.
	Le Cérémonial	Delattre.	Jouandeaux.
17.	*Le Temps illustré*	Pariset.	Pariset.
	L'Illustration du Temps	Id.	Id.
18.	*La Critique*	Raimon.	Décembre.
19.	*Les Joyeusetés*	Mignon.	Bernard.
	Gazette médicale et pharmaceutique	Lefraucq.	Wattier.
	La Tribune des sténographes	Hamel.	Reverchon.
	L'Égayement parisien illustré	Blain.	Blain.
21.	*La Vigie*	Mathieu.	Coudray.
	Le Mémorial industriel	Mairesse.	Lefebvre.
24.	*Le Passant*	Bertrand.	Aureau.
26.	*Le Gratin*	Silvestre.	Silvestre.
	Paris-Moderne	Albert.	Bouzier.
	Bulletin de l'Association régionale des sociétés de gymnastique et de tir	Séhé.	Lombardier.
29.	*Le Monde élégant*	Paër-Bayard.	Mayer.
	Le Glaneur	Petit-Demange.	Coudray.
30.	*La Gauloiserie parisienne*	Blain.	Blain.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

— Procès de presse, de propriété littéraire et de librairie —

COUR D'ASSISES DE LA SEINE.

Outrage aux bonnes mœurs.

M. Théophile Belin, libraire, demeurant à Paris, quai Voltaire, 39, comparaissait devant le jury, sous la prévention d'outrage aux bonnes mœurs, pour avoir mis en vente à Paris, deux livres intitulés l'un *le Zoppino*, l'autre *les Doutes amoureux*.

Ces deux ouvrages ont été édités à Paris en 1883, par M. Liseux, et ont valu à l'éditeur, lors de leur apparition, une condamnation à 1,000 francs d'amende.

M. Belin, libraire, avait acheté un seul exemplaire de ces

deux ouvrages dans une vente après décès. Il les avait mis en vente et c'est à cette occasion qu'il est poursuivi. Voici comment, dans un de ses catalogues, M. Belin annonçait l'un des ouvrages poursuivis : *le Zoppino*. — Dialogue de la vie et généalogie de toutes les courtisanes de Rome (XVIe siècle), littéralement traduit pour la première fois avec le texte italien en regard. — Dans cet ouvrage écrit à la manière de l'Arétin, le moine Zoppino fait des vendeuses d'amour et de leurs vices une peinture si topique que le débauché Ludovico, pris de dégoût, renonce à Vénus populaire.

M. Belin a été acquitté par le jury.

(Audience du 11 mai 1886. Présidence de M. Dubard. Avocat général, M. Roulier. — Défenseur, Me Beauvois-Devaux.

TRIBUNAL DE COMMERCE DE LA SEINE

Présidence de M. Foucher.

Audience du 23 février 1886.

Presse. — Traité pour la publication d'un roman. — Suppression du journal. — Droits de l'auteur.

(Lorsque le directeur d'un journal a traité de la publication d'un roman, moyennant un prix déterminé par ligne, il est réputé avoir pris le roman entier à forfait et il doit l'intégralité du prix, même si la publication a été interrompue avant son achèvement par la suppression du journal.)

Au mois d'octobre 1884, MM. Buffier et Fribourg ont fait avec la Société Cahuzac, Limousin et Pareja un traité aux termes duquel ils ont concédé à cette Société le droit de publier, dans les journaux qu'elle éditait, un roman intitulé : *le Fils de Pazza*, et ce moyennant un prix de dix centimes la ligne.

La publication du roman a commencé, mais elle a été interrompue par la dissolution de la Société et la suppression des journaux dont elle était propriétaire.

En cet état, MM. Buffier et Fribourg ont formé contre M. Clément, liquidateur de la Société Cahusac, Limousin et Pareja, une demande en payement de la somme de 1,147 fr. 50 c., représentant le prix intégral du roman ; ils ont conclu en même temps à l'allocation de dommages-intérêts.

M. Clément, ès qualités, a laissé rendre contre lui un jugement par défaut auquel il a ensuite formé opposition.

Il a soutenu qu'il ne devait que la somme représentant le nombre de lignes parues avant la suppression des journaux qui publiaient le roman.

Le Tribunal, après avoir entendu Me Lignereux, agréé de MM. Buffier et Fribourg, et Me Sabatier, agréé pour M. Clément, ès qualités, a statué en ces termes :

« Le Tribunal,

« Reçoit Clément ès qualités opposant en la forme au jugement par défaut contre lui rendu en ce Tribunal, le 29 août 1885, et statuant au fond sur le mérite de son opposition ;

« Sur l'ensemble des demandes :

« Attendu qu'il ressort des faits de la cause que, fin octobre 1884, Buffier et Fribourg concédaient à la Société Cahuzac, Limousin et Pareja, le droit de publier dans les journaux qu'elle éditait un roman intitulé *le Fils de Pazza*, moyennant le prix de dix centimes la ligne ;

« Attendu que Clément ès qualités soutient que les journaux dont s'agit ayant cessé de paraître avant la publication entière du roman, il ne devrait payer que dans la proportion parue du roman ;

« Mais attendu qu'en traitant avec Buffier et Fribourg, la Société susvisée a pris à forfait le roman entier qui lui était offert ; qu'elle seule doit supporter les conséquences de la disparition des journaux dans lesquels elle publiait le roman dont s'agit ;

« Que le contrat qu'elle faisait avec les demandeurs n'était nullement subordonné à l'existence de ces journaux ; qu'il est justifié que le roman entier dont s'agit devait comporter 11,475 lignes ; que c'est donc à bon droit que Buffier et Fribourg réclament de ce chef le payement de 1,147 fr. 50 ;

« Mais qu'il y a lieu de repousser leur demande en dommages-intérêts, aucune justification d'un préjudice quelconque n'étant faite.

« Par ces motifs,

« Déboute Clément ès qualités de son opposition au jugement du 29 août 1885 ;

« Déclare toutefois les demandeurs mal fondés en leur demande en dommages et intérêts ;

« Annule, sur ce chef, la condamnation prononcée par ledit jugement ;

« Et condamne Clément ès qualités aux dépens. »

(Compte rendu du journal *le Droit*.)

TRIBUNAL CIVIL DE LA SEINE (1re ch.)

Présidence de M. Aubépin.

Audience du 16 avril.

Livret de l'opéra les Templiers. — *Collaboration. — Droits d'auteur. — Partage. — Adjonction d'un tiers dans la collaboration. — Quasi-contrat de gestion d'affaires non applicable.*

(Les principes qui régissent le quasi-contrat de gestion d'affaires ne sont pas applicables en matière de collaboration ; on ne saurait, en effet, admettre qu'il puisse appartenir à des collaborateurs, sous le prétexte d'une gestion d'affaires, de disposer de l'œuvre commune et de la grever d'obligations ou de charges nouvelles sans l'assentiment de leurs associés.)

MM. Adenin, Bonnemère et Moreau-Sainti ont fait, en collaboration, le poème de l'opéra des *Templiers*, dont Littolf a écrit la musique.

Cette pièce a été jouée dernièrement au théâtre de la Monnaie de Bruxelles et elle a produit, à ce qu'il paraît, 82 fr. 76 de droits d'auteur.

C'est à propos de ces représentations et de celles qui pourront être données, dans l'avenir, du même ouvrage, qu'une difficulté est née entre les collaborateurs du *libretto*, au sujet du partage des droits d'auteur.

Il fut, en effet, question, à un moment, de faire représenter *les Templiers* à l'Opéra de Paris.

Mais M. Vaucorbeil, alors directeur de l'Opéra, demanda aux trois collaborateurs certaines modifications à l'œuvre commune.

MM. Adenin et Bonnemère, sans consulter M. Moreau-Sainti, s'adressèrent alors à M. Armand Sylvestre, qui fit les corrections demandées.

MM. Adenin et Bonnemère ont émis la prétention de faire supporter à M. Moreau-Sainti la part de droits d'auteur revenant à M. Sylvestre pour sa collaboration, et ils prétendent qu'en chargeant, comme ils l'ont fait, ce dernier de leur pré-

ter son concours, ils ont agi dans l'intérêt commun de l'œuvre, qu'ils ont fait l'affaire de M. Moreau-Sainti comme la leur propre, en cherchant à faciliter l'entrée de l'Opéra aux *Templiers* de Littolf.

M. Moreau-Sainti, au contraire, résiste au partage qu'on veut lui imposer, en disant qu'il n'a pas été consulté sur cette dernière collaboration et que c'est à ceux qui l'ont employée à en payer les frais.

Sur les plaidoiries de Me Beaume, avocat de MM. Adenin et Bonnemère, et de Me Cléry pour M. Moreau-Sainti, le tribunal, conformément aux conclusions de M. le substitut Commoy, a rendu le jugement suivant :

« Le Tribunal,

« Attendu qu'il résulte d'une décision de la commission des auteurs et compositeurs dramatiques, rendue à l'occasion d'un différend survenu entre Adenin, Bonnemère et Moreau-Sainti, coauteurs du livret d'un opéra intitulé *les Templiers*, qu'il y a eu de leur part à tous collaboration égale dans cette œuvre ;

« Attendu que la moitié des droits d'auteur revenant au compositeur, cette décision acceptée par les parties emportait le partage entre elles, et par parts égales, de l'autre moitié, soit un sixième pour chacun ;

« Attendu que postérieurement à cette collaboration, et sans prévenir Moreau-Sainti, Adenin et Bonnemère se sont adressés, pour diverses modifications à apporter au livret, à Armand Sylvestre et se sont engagés pour prix de son travail à lui abandonner un sixième des droits d'auteur ;

« Attendu qu'ils prétendent aujourd'hui faire supporter cette charge conjointement entre eux par Moreau-Sainti, qu'ils allèguent à cet effet qu'ils ont agi dans l'intérêt de l'œuvre commune, qu'ils ont fait l'affaire de Moreau-Sainti aussi bien que la leur propre, et que ce dernier est tenu envers eux, dans les termes de l'article 1375 du Code civil ;

« Attendu, sans qu'il soit besoin de rechercher si la gestion d'Adenin et de Bonnemère a été utile à Moreau-Sainti, que les principes qui régissent le quasi-contrat de gestion d'affaires ne sont point applicables dans l'espèce ;

« Qu'en effet, les parties étaient régulièrement liées entre elles par leur collaboration ; qu'elles avaient contracté par ce fait des droits et des devoirs rétrospectifs et qu'on ne saurait admettre qu'il puisse, dans de pareilles circonstances, appartenir à des collaborateurs, sous le prétexte d'une gestion d'affaires, de disposer de l'œuvre commune, et de la grever d'obligations ou de charges nouvelles sans l'assentiment de leur associé ;

« Qu'Adenin et Bonnemère, s'étant seuls engagés à fournir à Sylvestre un sixième des droits d'auteur de la pièce, ne peuvent donc forcer Moreau-Sainti à contribuer à cet engagement qu'ils ont pris en dehors de lui et sans le consulter ;

« Par ces motifs ;

« Déclare les demandeurs mal fondés en leurs demandes, fins et conclusions ;

« Les en déboute ;

« Les condamne aux dépens. »

(*Gazette des Tribunaux*, 17 avril 1886.)

Livres obscènes. — Saisie.

Une descente de police, opérée le 20 avril dernier chez un libraire du quartier de l'Opéra, a amené la saisie de cinq exemplaires de deux ouvrages érotiques, intitulés l'un : *Mémoires de Suzon;* l'autre : *la Fleur lascive orientale.*



L'Administrateur-Gérant : A. SAUPHAR.

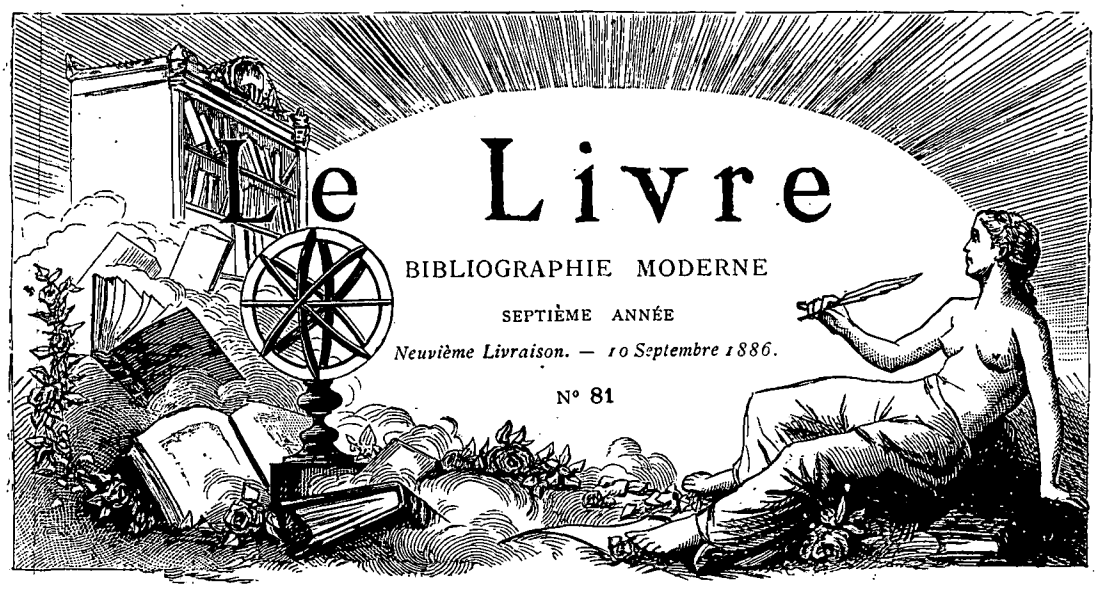

L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE.

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Bibliographie-Mélanges. — Histoire. — Livres d'amateurs. — Beaux-Arts. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.

— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

L'Etoile éteinte, par MARCEL SÉMÉZIES. Paris, Paul Ollendorff, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Il y a de réelles qualités d'écrivain dans le roman que vient de faire paraître M. Marcel Sémézies, sous ce titre *l'Étoile éteinte*. Un véritable sentiment poétique se dégage de ce livre, dédié au remarquable romancier Pierre Loti, et qui semble vouloir s'inspirer des œuvres du jeune maître par son souffle mélancolique et coloré. C'est à la fois l'œuvre d'un peintre et d'un poète, et cette touchante histoire dégage une émotion vraie.

La Tour Saint-Jacques, par JULES BRIOIS. Paris, Jules Lévy, 1886. Deux vol. in-18 jésus. — Prix : 7 francs.

M. Jules Briois a ambitionné les lauriers de *Notre-Dame de Paris*, en écrivant *la Tour Saint-Jacques*; cette préoccupation perce en plus d'un endroit d'une manière toute spéciale, car on retrouve plus d'un point de contact entre les deux œuvres, tant dans l'allure générale et la composition que dans la création de certains personnages. Malheureusement pour lui et pour nous, l'auteur de *la Tour Saint-Jacques* s'en est tenu là et son roman ne dépasse pas l'ordinaire roman-feuilleton d'aventures, ce genre de roman que l'on voyait fleurir il y a quelque cinquante ans et qui a fait une partie de la réputation du bibliophile Jacob. En dehors de cela on trouve dans ces deux volumes, qui ont dû coûter beaucoup de peines et de recherches sérieuses à l'auteur, d'intéressants détails sur les mœurs parisiennes au temps de Charles VI.

Les Faiseurs, par ALEXIS PISEMSKY, traduction par Victor Derély. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Parmi les romanciers russes, Alexis Pisemsky n'atteint pas la hauteur de Tourguéneff, de Tolstoï, et n'a pas les couleurs violentes de Dostoïevsky, mais il a sa valeur et on retrouve dans *les Faiseurs* les qualités de détails, d'observation minutieuse, qui déjà ont fait remarquer l'auteur dans ses précédentes œuvres, *Dans le Tourbillon* et *Mille âmes*. Ici il s'agit d'un certain Biégoucheff, honnête homme, nature loyale, sympathique et franche, qu'une passion malheureuse pour une dame Domna Ossipovna conduit dans un milieu interlopes de faiseurs et de banquistes,

dont il essaye vainement de se débarrasser. Il finira, désespéré, par aller se faire tuer dans le Caucase, où il a repris du service. Le roman de Pisemsky, sans avoir les qualités exceptionnelles des principaux écrivains russes, est de ceux qui nous apportent une note intéressante et passablement immorale sur l'intimité des mœurs russes.

Amourettes, par Louis Tiercelin. Paris, Giraud et Cie, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Un vrai livre de poète, celui que fait paraître M. Louis Tiercelin sous ce titre : *Amourettes*, et qui renferme une suite de nouvelles amoureuses d'une fraîche et pimpante couleur. Cela commence par des amours de collégien pour finir par les sérieuses amours conduisant au mariage, au mariage qui ne se fait pas. Une jolie note de bonne humeur carillonne gaiement à travers ces récits pleins d'humour, où le prosateur ne cache pas le poète et laisse ce dernier se montrer de ci de là, entre deux contes, comme pour ne pas le faire oublier.

Le Drapeau, par Jules Claretie. Paris, Calmann Lévy, 1886. Un vol. in-12. — Prix : 5 francs.

L'éditeur Calmann Lévy vient d'avoir l'excellente idée de publier, dans sa ravissante collection de chefs-d'œuvre, cette délicieuse et patriotique nouvelle de Jules Claretie, intitulée *le Drapeau* et si justement couronnée par l'Académie française. Rarement on a écrit quelque chose de plus remuant, de plus simplement touchant et de plus sincèrement français que cette histoire de deux officiers voulant aller enlever à Berlin, au tombeau de Frédéric le Grand, le drapeau de leur régiment, volé plutôt que conquis par les Prussiens sur le champ de bataille de Waterloo. Fougerel et Malapeyre, les deux capitaines, sont désormais deux types inoubliables, que l'écrivain a peints dans un élan de cœur et d'ardeur patriotique, avec une émotion qui se communique vibrante au lecteur et fait passer dans ses veines cette sublime et désirable folie qui est l'amour de la patrie. Nous n'avons plus besoin de raconter un récit que tout le monde connaît et relit passionnément; mais on ne saurait trop louer une œuvre qui est de celles dont s'honore un pays. G. T.

Mi aime à vous, par Joseph Maire. Un vol. in-18 de 292 pages. Paris, 1886. H. Charles-Lavauzelle, éditeur.

En un précédent volume, intitulé *Souvenirs d'Alger*, promptement et sans bruit devenu rare, M. Joseph Maire avait donné les prémices d'un talent d'écrivain vraiment bien personnel; le recueil de quatre nouvelles que nous annonçons aujourd'hui nous apporte, sous une forme différente, la brillante confirmation de cette originalité. De vives facultés d'observation misanthropique, de psychologie grognon plutôt qu'amère, le scepticisme railleur, mordant — de bonne compagnie pourtant — d'un homme désabusé, porté par caractère ou amené par la vie à ne plus voir des choses que le côté décevant, des hommes que les ridicules et les travers; sous cette enveloppe quelque peu âpre, l'amour persistant, sous-jacent de ce qui est vraiment grand et beau dans la nature et dans l'humanité, mais au préalable contrôlé par un esprit critique à qui l'on n'en fait plus accroire; animant le tout, une verve comique qui s'allume spontanément, sans effort ni recherche, au spectacle des faits, une franchise dans le mot qui ne s'arrête que juste aux confins de la brutalité, une façon nette d'appeler un chat un chat, un manque total de vénération, le mot prompt, spirituel, drôle, la phrase alerte, plutôt parlée qu'écrite : tels sont les éléments principaux qui se dégagent à l'analyse critique du talent de M. Joseph Maire.

Le titre, quelque peu énigmatique, du présent volume est emprunté à l'aimable gazouillis des filles créoles de l'île Bourbon où, par un habile contraste, s'encadrent, parmi les clémences amoureuses d'une nature enchanteresse, les scènes d'ouverture de la première nouvelle, qui se poursuit dans la neige et le sang de la guerre prussienne en Bourgogne, pour s'achever dans la rouge agonie de la Commune. Malgré les tragédies réelles de ce dénouement, l'auteur a le goût beaucoup trop fin pour charger son récit de déclamation; il réussit pourtant à suggérer l'émotion d'un tragique intense comme en la seconde nouvelle, *Dans le Midi*, où il décrit avec une rare puissance d'ironie sombre, de sinistre gouaillerie, les effets grotesques et terribles d'une maladie naguère innommée, « la plus cruelle peut-être de toutes celles qui se sont échappées de la boîte à Pandore, peu répandue tant qu'on lui a laissé son anonymat, et qui s'est multipliée désastreusement depuis qu'on lui a fabriqué un état civil », la cruelle ataxie locomotrice, affection « distinguée, très distinguée », qui compte le plus grand nombre de ses martyrs parmi les artistes, les ambitieux et les amoureux. Les vingt pages que M. Joseph Maire a consacrées à cette maladie et à ses victimes suffiraient seules, dans leur implacable férocité, au succès de *Mi aime à vous*. E. C.

Paris vivant, par Robert Caze. Un vol. in-18 jésus. Giraud et Cie, édit. Paris, 1886. — Prix : 3 fr. 50.

La mort tragique de Robert Caze a plus fait parler de lui que les cinq ou six livres où il a mis la première sève et un peu de la gourme de son talent. *Paris vivant* est un recueil de courtes esquisses, la plupart dans le ton cru du naturalisme. Ce sont choses vues sans doute, des réalités coudoyées, et bien vraiment des scènes de la vie de Paris, ou du moins d'un coin de Paris. Il n'y a point, dans ces pages rapides, — chroniques de cent à deux cents lignes, — la finesse ni le coup de plume délicieux de Gustave Droz, ni l'observation satirique et pénétrante de Thomas Graindorge. C'est plus brutal et plus superficiel, avec un certain ragoût d'immoralité cynique, mais au demeurant assez curieux et amusant; et les détonations des

expressions naturalistes empêcheraient à elles seules le lecteur de s'engourdir. Parmi cette cinquantaine d'historiettes, on remarquera particulièrement pour la gaieté ronde ou pour l'humeur sarcastique avec laquelle elles sont enlevées : *Une bonne Éducation, A Prix réduit, le Manche à gigot, Une Chrétienne, Messe d'une heure, l'Œuf de Pâques, Fille à marier, le Monsieur de minuit, Trop de bougies.*

Robert Caze a fait mieux que cela ; et il serait injuste de faire peser lourdement, dans son bagage littéraire, ces pages hâtives, écrites pour les nécessités du journal quotidien. PZ.

Le Manuscrit de grand'mère, par RIOLA MANCINI. Préface et traduction par A.-J. Boyer d'Agen. Un vol. petit in-12. Paris, Alphonse Lemerre ; 1886. — Prix : 2 francs.

Voilà un petit livre plein de choses exquises et charmantes, écrit par une Italienne d'un grand cœur et d'un grand sens et qui méritait assurément d'être connu parmi nous. Mais *habent sua fata libelli;* il a rencontré un traducteur qui ne lui fera pas de bien. Je transcris quelques lignes de la préface de M. A.-J. Boyer d'Agen, autant pour mettre en garde contre l'impression qu'elle produirait naturellement chez le lecteur non prévenu, que parce que le passage est curieux et qu'on n'a pas tous les jours une bonne occasion de s'amuser.

« Les *Caractères* de La Bruyère ont fait des rieurs et des singes ; les *Maximes* de La Rochefoucauld, des esprits sans jugement ou d'un jugement faux ; le manuscrit de la Riola a donné un homme (il s'agit de son fils) à l'histoire de la magistrale jurisprudence et des nationalités reconquises.

« Et maintenant, va, petit livre! Va tout simple, va tout bon, va tout droit, prendre ta place de légitime honneur sur chaque table de famille, entre la Bible et l'Évangile des pieuses et patriarcales veillées. Sois l'alphabet des tout petits, le conseiller des plus âgés, le formulaire des jeunes hommes... Cher petit livre, qui t'en vas par le monde si grand, laisseras-tu sans quelque honneur le traducteur intègre ? »

Je ne saurais le dire ; mais, au moins, il n'aura pas dépendu de moi. B.-H. G.

Lady Roxana ou l'heureuse Maîtresse, par DANIEL DE FOE. Traduit de l'anglais par M. B.-H.-G. de Saint-Heraye. Un vol. grand in-8°. Paris, librairie générale illustrée, 4, rue Hautefeuille ; 1886. — Prix : 7 fr. 50.

Daniel De Foë est, sans doute, l'auteur de *Robinson Crusoé;* mais il est aussi un polémiste de premier ordre, le père du journalisme anglais et le précurseur du roman moderne. Parmi les nombreux récits d'aventures imaginaires qu'on lui doit, celui qu'a choisi M. de Saint-Heraye pour le faire connaître aux lecteurs français est un des plus caractéristiques, s'il n'est pas un des meilleurs au point de vue du plan et du dénouement. C'est l'histoire d'une courtisane que sa beauté a fait comparer à la fameuse épouse d'Alexandre. A travers une suite d'aventures en Angleterre, en France et en Hollande, elle finit par épouser un riche négociant de ce dernier pays, et, à partir du moment où son bonheur est assuré, elle passe le reste de sa vie dans les remords et les larmes. Des caractères curieux et bien observés, comme ceux du marchand hollandais, de la suivante de Roxana et d'une jeune quakeresse, soutiennent l'intérêt en l'empêchant de se porter tout entier sur l'héroïne, qui le ferait parfois languir, il faut l'avouer. Elle a, en effet, du sang prédicant dans les veines et elle entrecoupe volontiers ses fredaines de retours sur les vanités de ce monde et de pieux sermons. Il est, d'ailleurs, d'un effet assez piquant de voir les crudités, les tableaux vifs et libertins dont s'accommodaient alors les puritains et les *dissenters* de la vieille Angleterre. Pourvu que la gravelure fût assaisonnée d'un peu de morale, la sauce, comme on dit, faisait passer le poisson. Ici, pourtant, c'est le poisson qui a de la saveur et la sauce ne sert qu'à en masquer et à en adoucir le haut goût.

Il y a encore beaucoup à prendre dans l'œuvre de De Foë. Cette tentative nous fait espérer que la mine heureusement ouverte ne cessera pas d'être exploitée et que le public français finira par connaître, sous ses aspects divers, un des écrivains les plus féconds et les mieux doués qui aient jamais honoré la littérature d'aucun pays.

The Heather on Fire; a tole of the Highland Clearances, by MATHILDE BLIND. Un vol. in-18. London, 1886. W. Scott. — Prix : 1 sh.

En même temps qu'une étude historique sur Mme Roland, miss Mathilde Blind, dont le cœur généreux s'éprend volontiers des vaincus, publie un court poème, qui est aussi une page d'histoire. *La Bruyère en feu, drame des Fermes de la haute Écosse,* n'est qu'un long cri d'indignation, motivé par le système d'éviction et de transportation en masse, pratiqué avec une barbarie inouïe contre les malheureux *crofters* (ou fermiers sans bail) des *clearances* (ou pièces de terre attenant à une habitation) du nord de l'Écosse. La situation du « crofter » est celle d'un fermier, non seulement dont la redevance peut être arbitrairement augmentée, mais qui, payât-il exactement cette redevance, peut être du jour au lendemain chassé du sol et de la hutte que la famille occupe généralement depuis plusieurs générations et transporté soit en Australie, soit dans quelque île perdue de l'Amérique du Nord. Si de nombreuses notes en appendice, formées d'extraits de journaux du temps et d'ouvrages spéciaux, n'établissaient l'authenticité de faits plus atroces encore que ceux dont *la Bruyère en feu* présente le tableau révoltant, on accuserait l'auteur d'avoir calomnié ses contemporains. Il faut malheureusement constater qu'en 1884 encore, l'éviction a frappé sans pitié cette pauvre et forte population. Ses rangs vont s'éclaircissant ainsi de plus en plus dans les immenses domaines de la haute Écosse,

en vue de leur transformation en pâturages, dont le revenu est le triple de celui de la culture agricole.

Que de tels crimes, — incendie, destruction, pillage des habitations, attentats à la liberté et à la vie humaine, — puissent se produire légalement dans « la libre Angleterre », cela semble incroyable, et cela est. Que les livres publiés à ce sujet en Écosse n'aient trouvé aucun écho dans la presse anglaise, que *la Bruyère en feu* puisse paraître sans provoquer un soulèvement de l'opinion, cela prouve que John Bull n'est point sensible à la contagion de la conscience indignée, tant que son propre épiderme n'est pas immédiatement menacé.

Le généreux poème de miss Blind, écrit en stances de huit vers, est divisé en quatre chants et contient mille quatre cent quarante-huit vers. Il est dédié « au capitaine Cameron, qui a la gloire d'avoir donné sa démission, plutôt que de prendre le commandement du steamer *Lochiel*, désigné pour transporter l'expédition de police contre les crofters de l'île de Skye pendant l'hiver de 1884 ».

E. C.

Le Premier ami, par Louis Dépret. Un vol. in-18. Paris, à la Librairie illustrée. — Prix : 3 fr. 50.

Ce roman est l'œuvre d'un psychologue, d'un moraliste, d'un écrivain de *pensées*. Il est utile de le savoir; autrement, on aurait de la peine à s'expliquer le style de l'auteur, martelé, taillé à facettes, plein de sous-entendus, tantôt ironique, tantôt profond, tantôt naïf, quelquefois obscur, ayant l'air de viser à l'effet, tandis qu'il est la forme toute naturelle de la pensée de l'écrivain, et que c'est de M. Louis Dépret surtout que l'on peut dire : le style, c'est l'homme.

Un raté de la littérature, passant par l'industrie et le mariage, pour aboutir à la folie; une jeune femme, pleine de beauté, de douceur et d'esprit, se consacrant entièrement au bonheur de son mari, et assez poursuivie par le sort pour éveiller en lui une jalousie dont il mourra; un jeune homme, doué de toutes les qualités et de tous les talents, sur le point d'épouser une noble et charmante fille, mais qui voit son mariage manqué parce que sa conduite chevaleresque, interprétée à contre-sens, a jeté des soupçons dans l'esprit inflexible de son futur beau-père; enfin, un diplomate, retour d'Orient, ancien ami de collège, le *premier* et le plus cher, *Deus ex machina*, qui, en diplomate qu'il est, fait reprendre les négociations suspendues, les mène à bien, et, de son côté, épouse la jeune et adorable veuve, concluant ainsi, d'un coup, deux alliances; tels sont les principaux personnages de ce roman, où M. Dépret peint la vie parisienne sous quelques-uns de ses plus intéressants aspects, ne prend guère pour ressorts que les sentiments généreux et glorifie l'amitié.

Ses habitudes d'analyser et de formuler donnent au livre une allure quelque peu fatigante pour les lecteurs qui aiment qu'on leur serve la moelle toute sortie de l'os; mais en deux ou trois endroits, par exemple dans l'épisode où il raconte comment se noua l'amitié des deux jeunes gens au collège, il obtient, avec les moyens les plus simples, une extraordinaire intensité d'émotion.

B.-H. G.

Dona Perfecta, par don B. Perez-Galdos. Traduit par Lucien Lugol. Préface par Albert Saime. In-18 jésus. Paris, Giraud et Cie, éditeurs.

Il est certain que nous possédons une foule d'écoles : normale, centrale, commerciale; j'en passe, et des meilleures, pourquoi ne pas fonder une école de traductions, où l'on enseignerait *à fond* les langues vivantes, leur sens littéral et leur sens équivalent? Cela nous éviterait de voir des chefs-d'œuvre tels que *Dona Perfecta* et plusieurs autres volumes castillans, traduits à l'aide du dictionnaire, et qui autoriseraient pleinement leurs auteurs à intenter des procès en diffamation à leurs interprètes français. Moins que tout autre, don B. Perez-Galdos ne méritait pas les barbares contresens et les baroques versions dont M. Lugol a émaillé *Dona Perfecta*. Don B. Perez-Galdos est un écrivain de talent, le chef de l'école naturaliste madrilène, et *Dona Perfecta*, son plus grand coup d'estoc et de taille, aurait dû rencontrer parmi nous un introducteur maître de l'espagnol et de son sujet. Heureusement, les personnages de Perez-Galdos sont si vigoureusement dessinés que le burin malhabile de M. Lugol ne parvient pas à les dénaturer du tout au tout; il y a dans ces pages des études si saisissantes de vrai, si débordantes de vie, qu'elles conservent encore leur superbe charpente.

La donnée est simple, mais la trame a du montant; Perez-Galdos nous amène dans une petite ville de province, misérable et révolutionnaire. *Dona Perfecta*, c'est la dévote sinistre; sans autres armes que sa piété, elle séquestre sa fille et la rend folle. Quant à son neveu, pour l'empêcher d'épouser la jeune fille, elle lui suscite mille chicanes, le fait chasser par l'évêque, le fait destituer par le ministre et, finalement, le fait assassiner. Le confesseur de Dona Perfecta, un brave homme, fanatique sans malice, la seconde à son insu, poussé malgré lui par sa sœur, un type de gouvernante de curé, féline et pointue, âpre et ambitieuse; à la rescousse vient un détrousseur de grand chemin, *rallié* au gouvernement et fidèle appui de l'Église, c'est ce digne trio, la dévote, le moine et l'aventurier, qui tient tête au progrès, à la science et surtout à la tolérance; mais malgré cet entourage admirable, *Dona Perfecta* se détache monstrueuse de laideur vraie ou de vérité laide; c'est un Tartufe en cotillon, peut-être encore plus beau que le type de Molière, puisqu'elle est convaincue et qu'elle agit pour Dieu et par Dieu.

Il est vraiment dommage que M. Lugol se soit mêlé de traduire *Dona Perfecta*... Que dirions-nous si, en découvrant la Vénus de Milo, on lui avait maladroitement écorché le nez ou arraché l'oreille?

A. A.

DERNIERES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS.

Courtisane, roman parisien, par Adolphe Belot. Un vol. in-18. Paris, Dentu. — Prix : 3 francs.

L'Étoile éteinte, par Marcel Sémézies. Paris, Paul Ollendorff. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Lolo, par Alexis Bouvier. Un vol. in-18. Paris, Marpon et Flammarion. — Prix : 3 fr. 50.

Arrivé par les femmes, par Lemercier de Neuville. Un vol. in-18. Dentu. — Prix : 3 francs.

Le Wagon 303, roman parisien, par Jules Mary. Un vol. in-18. Dentu. — Prix : 3 francs.

Un Chanteur romain, par Marion Crawford. Un vol. in-18. Dentu. — Prix : 3 fr. 50.

La Pivardière, le Bigame, par Philibert Audebrand. Dentu. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

La Côte d'Adam, par Ange Benigne. Paris, Ollendorff. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Les Affamés de Londres, par Édouard Montagne. Paris, L. Frinzine et Cie, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

C'est le récit dramatisé du mouvement populaire qui éclata à Londres sous le ministère du duc de Wellington et de lord Castlereagh, quelques années après la chute de Napoléon. Une histoire d'amour, due, je ne sais dans quelle proportion, à l'imagination de l'écrivain, donne au livre une allure de roman. Je n'y ai, d'ailleurs, rien remarqué qui m'autorise à louer le talent littéraire de l'auteur. A un moment où les déshérités s'agitent et menacent en Angleterre et où la question irlandaise est sur le point de recevoir une solution qui sera pour l'Irlande un triomphe, il n'était peut-être pas hors de propos de rappeler ces tentatives du commencement du siècle. Mais un résumé des journaux du temps et des débats du procès auquel donne lieu cette affaire aurait rempli le but tout aussi bien.

Nouvelles promenades archéologiques : *Horace et Virgile,* par Gaston Boissier, membre de l'Académie française et de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Ouvrage contenant deux cartes. Paris, Hachette et Cie, 1886. Un vol. in-18.

On a déjà un volume de M. Gaston Boissier, où il s'est exercé avec succès à ressusciter à nos yeux certains personnages de l'antiquité romaine, tels que Cicéron et les Césars. Aujourd'hui, le savant écrivain souffle son souffle de vie sur Horace et sur Virgile. Nous sommes transportés dans la maison de campagne d'Horace et nous devenons pour ainsi dire son commensal. Nous savons l'histoire de ses relations avec Mécène, le genre de vie de cet illustre protecteur des lettres, les goûts d'Horace, sa joie de quitter Rome pour venir jouir, dans la Sabine, de son *aurea mediocritas;* nous l'accompagnons dans ses voyages, et nous assistons aux derniers moments de cet esprit charmant et délicat.

Le Pays de l'Énéide, tel est le titre de l'autre longue étude que contient ce volume. L'auteur y suit la légende d'Énée depuis son origine jusqu'à son arrivée en Italie, et explique comment Virgile a été amené à la prendre pour sujet de son poème. Il nous conduit en Sicile avec Énée et avec son poète, aborde à Ostie, décrit Lavinium, reconstitue Laurente et le palais de Latinus, refait avec le lecteur la marche d'Énée sur cette ville et nous fait assister à la grande lutte finale entre le héros troyen et Turnus, qu'il compare, en en montrant les différences essentielles, avec le combat d'Achille et d'Hector.

Un autre chapitre — le second — sépare ces deux grandes études et est consacré aux tombes étrusques de Corneto. M. Boissier y étudie l'art et la civilisation étrusques, et si ces pages ne présentent pas, à première vue, un intérêt aussi vif que le reste, elles n'en sont pas moins pleines d'aperçus nouveaux et de renseignements piquants pour le lecteur éclairé que l'antiquité et les choses de l'archéologie ne laissent pas indifférent.

La Chanson de Roland, traduite en vers par Amédée Jubert. Paris, librairie des Bibliophiles, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

La préface est un morceau remarquable. M. Jubert y montre, y démontre même que *la Chanson de Roland* est un poème épique de taille à supporter la comparaison, non seulement comme souffle héroïque, mais comme composition artistique et comme expres-

sion littéraire, avec les grands poèmes, en partant du Dante pour remonter à Homère. Après avoir lu cette préface, on se demande avec anxiété pourquoi M. Amédée Jubert a cru utile de traduire ce poème-roman en vers français. Il n'en a conservé ni la mesure métrique ni le système rythmique de couplets monorimes. C'est dire qu'il substitue sa version poétique à l'œuvre du vieux trouvère. Comme exercice littéraire, c'est incontestablement fort réussi. La popularité de notre grande chanson de gestes ne pourra qu'en être accrue. Il est douteux cependant que cette *performanie* la fasse mieux connaître mieux. Ni Mme Dacier, ni Bitaubé, ni Lamotte, ne font bien connaître Homère. B.-H. G.

Le Roman russe, par M. le vicomte E.-M. de Vogué. Un vol. in-8° de 356 pages. Paris, librairie E. Plon, Nourrit et Cie, 1886.

Voici un livre que nous avons lu lentement, — malgré son vif intérêt et son éloquence entraînante, — arrêté presque à chaque page par les réflexions et les souvenirs qu'elle provoquait. Cette lecture vraiment nous rejetait à vingt ans en arrière, juste à l'heure où la première de ces vingt années sonnait la transformation du monde où nous avions grandi, par la guerre austro-prussienne, la bataille de Sadowa, et l'éclipse du prestige français, sous la forme des défaites autrichiennes. A peu près, durant ces jours-là, nous fîmes la connaissance d'Ivan Tourguénef, l'illustre écrivain. Nous eûmes depuis le plaisir et l'honneur de causer souvent avec lui, dans son beau chalet de Bade, ou sous les ombrages de la Lichtenthall, ou dans le petit salon de Mme Viardot, où l'on se montrait parmi les habituées des auditions musicales, deux dames à la tenue très simple, qui n'étaient autres que la femme et la fille du futur César allemand. Malgré les augures sombres qui s'accumulèrent durant les quatre années suivantes, elles furent comme une sorte de halte avant la poussée vertigineuse de catastrophes qui ont séparé en deux ordres très différents notre état moral d'avant et d'après, au même degré que l'a pu faire la grande Révolution, pour les hommes qui avaient l'âge et le don de sentir et de comparer, entre 1788 et 1795. Tourguénef avait l'entretien captivant autant que la plume enchanteresse, et c'était presque le même charme de l'écouter ou de le lire. Nous n'avons guère connu que Longfellow qui fût à ce point généreux de sa verve et de sa pensée, et ne les conservât pas soigneusement pour l'imprimeur et le journal. Ces entretiens d'alors portaient presque uniquement sur la politique et surtout la littérature de la Russie. Le sujet était absolument neuf pour nous, qui, à part les livres de notre interlocuteur, connaissions seulement de nom, ou peu s'en faut, ainsi que la très grande majorité de nos contemporains, Pouschkine et Gogol. Ce n'est point qu'il n'y eût eu jusque-là de nombreux et exécrables traducteurs du russe parmi nous... Mais nous garantissez-vous cinquante Français ayant jamais su l'existence d'une traduction, — parue en 1826, — de l'*Histoire de Russie* de Karamsine? Karamsine, l'*historien national*, l'ami du czar, dont on a publié dernièrement un journal de voyage en France, à la veille même de la Révolution, qui nous donne des *vues* très curieuses du Paris et de la province de ce temps-là! Le nom qui revenait ordinairement dans les souvenirs de Tourguénef, et qu'il entourait d'une grande importance dans la formation de la présente littérature russe, était Bielinski. Le temps a marché, et l'on a vu chez nous-mêmes, à la place des traducteurs ineptes et des débiles phraseurs d'autrefois, surgir des hommes de talent, et dignement informés, qui nous ont donné de la Russie des tableaux fidèles et une juste idée. Les hommes dont nous parlons — le lecteur l'a deviné d'avance — sont MM. Alfred Rambaud, Anatole Leroy-Beaulieu, et particulièrement M. Melchior de Vogué dont la plume supérieure a conquis, en peu d'années, une haute place parmi les écrivains d'à présent. Nous savons de lui nombre de morceaux à conserver et à relire, dans le petit format d'un article, tels que ses études sur les expositions des *Portraits du siècle*, sur l'excellente traduction de *José-Maria* de Hérédia, etc., etc.; mais, le plus répandu de sa renommée, M. de Vogué le doit, sans conteste, à ses travaux d'histoire et de critique sur la Russie, ou bien à des récits (voir *les Contes d'hiver*), directement inspirés par une familière résidence dans ce vaste et mystérieux monde, qui porte le nom d'un seul empire, mais où l'on en taillerait dix autres. Dans *le Roman russe*, M. de Vogué s'est borné cette fois à nous faire revivre les événements dans l'ordre politique et intellectuel, qui depuis un siècle ont préparé la scène où devaient apparaître tour à tour les cinq acteurs littéraires les plus en vue du grand drame de révolution cérébrale dont la vieille Russie a été le théâtre.

Après une rapide revue des origines du moyen âge et de la période classique, le magistral écrivain nous raconte dans un style à la fois simple et riche, précis et pittoresque : 1° *le romantisme*, dont le *representative-man* s'appelle *Pouschkine*, le grand poète; 2° *l'évolution réaliste et nationale*, qui se personnifie dans *Gogol;* 3° *les années quarante* (désignation chronologique usitée en Russie pour certains hommes de 1840 et un peu au delà), dont *Tourguénef* paraît être le type culminant; 4° *la religion de la souffrance*, symbolisée par le nom chaque jour plus retentissant de *Dostoievski;* 5° *le nihilisme et le mysticisme*, avec le comte Léon Tolstoï, l'auteur souvent admirable de *la Guerre et la paix* et de *Anna Karenine*. En lisant le bel ouvrage de M. de Vogué, il nous semblait souvent entendre encore parler Tourguénef. L. D.

Les Haras de France, par Édouard Cavailhon. Un vol. in-18. Paris, 1886. E. Dentu.

Il y a de tout un peu dans ce livre dont l'introduction occupe le tiers du volume : de la polémique, de la politique, de la statistique, du journalisme, de l'histoire et du roman. Ajoutez de l'esprit, une ferme conviction, une compétence reconnue, la passion du

cheval; servez à la diable, sans laisser refroidir, et vous aurez un livre matériellement assez mal tourné, mais intéressant parce qu'il traite, en somme, sous une forme alerte et vive, d'une question importante au point de vue de la défense du pays, celle de l'élevage du cheval. Le malheur est que cette question soit liée par quelques points à celle beaucoup moins noble de MM. les bookmakers et de leurs dupes. En ce volume, M. Édouard Cavailhon fait l'histoire des deux haras de M. Lupin et des haras de Louray, de la Celle-Saint-Cloud, de la Chapelle, de Senailly et de Bois-Roussel. L'auteur annonce un second volume où il étudiera l'œuvre du comte de Lagrange, l'œuvre du duc de Castries, le haras de Victor, celui de Villebon et, finalement, l'élevage au piquet en Normandie.

E. C.

Paulin Talabot, *sa vie et son œuvre,* par le baron Ernouf. Un vol. in-12. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1886.

M. le baron Ernouf ne s'est pas défendu d'accuser le peu d'estime qu'il éprouve pour les hommes politiques de notre époque, le peu de cas qu'il fait de leurs conseils; il a eu tort: son volume ne sera pas lu sans quelque ennui par ceux qui nourrissent d'autres opinions que lui.

Que ne s'est-il effacé derrière le savant ingénieur, l'habile administrateur, de qui il avait dessein de nous faire apprécier les rares et précieuses qualités! Et que ne s'est-il aussi appliqué à pénétrer le caractère de Paulin Talabot! L'*homme*, il ne le fait pas revivre; la partie biographique du livre est tout insuffisante.

L'autre partie est excellente : *l'œuvre* est contée de façon à intéresser le « tout le monde »; plans et devis sont analysés, mais sobrement; des chiffres sont fournis, mais ceux-là seulement qui indiquent, ou la difficulté des entreprises, ou la grandeur des résultats. Cette partie du livre de M. Ernouf pourrait constituer les chapitres les plus intéressants d'une histoire populaire des chemins de fer en France.

De l'enseignement à l'école et dans les cours élémentaires des lycées et collèges, par A. Vessiot, inspecteur général de l'enseignement primaire. Un vol. in-12. Paris, H. Lecène et H. Oudin, 1886. — Prix : 3 fr. 50.

Il y a une éducation de la volonté, il y a une éducation de l'intelligence. M. Vessiot, dans son livre *De l'éducation à l'école,* a traité excellemment de l'une de ces deux éducations; il traite de l'autre aujourd'hui. Toutes deux sont pareillement nécessaires dans un pays démocratique.

C'est une morale autonome qu'il avait préconisée : il veut l'autonomie complète de la personne. Il avait défini le rôle de l'*éducateur* : amener l'enfant à se reconnaître obligé, libre, responsable, à respecter en lui et en autrui la personne capable de démêler et pratiquer le devoir; il définit le rôle de l'*instituteur* : amener l'écolier à apprendre par lui-même, à penser de lui-même, à développer lui-même ses facultés intellectuelles.

Analysant les programmes du 27 juillet 1882, il regarde moins aux matières de l'enseignement qu'à la façon de les enseigner, moins aux connaissances qu'il peut être utile d'acquérir qu'aux modes d'acquisition de ces mêmes connaissances; car on ne se possède vraiment que si l'on sait décomposer ce qui est complexe, que si l'on sait comparer, juger, raisonner. Il a distribué entre quarante chapitres ses recommandations aux instituteurs et les principales de ces recommandations touchent à l'enseignement de la grammaire, à l'explication des lectures, aux travaux de style, à l'enseignement de la géographie, de l'histoire. Mais combien d'avis, de conseils, qui, formulés en quatre lignes, voire, quelques-uns, en quatre mots, seraient de conséquence s'ils se trouvaient des maîtres d'école pour les entendre et pour les suivre! Rien n'est indifférent : la tenue de l'instituteur, ses gestes, son ton de voix, tout cela a une action dont on ne se préoccupe pas assez. M. Vessiot s'en préoccupe, lui, qui regrette de ne pouvoir offrir qu'un traité de pédagogie de plus. Son traité ne sera pas inutile, il servira à préparer des pédagogues et des éducateurs; la France, pays du suffrage universel, a besoin d'eux.

F. G.

Louis Agassiz : His Life and Correspondence. Edited by Elizabeth Cary Agassiz. Deux vol. in-8°. Boston, 1885. Houghton, Mifflin and C°.

Le soin d'écrire la vie du célèbre naturaliste Louis Agassiz ne pouvait être pris avec une initiative plus légitime et une plus compétente sollicitude que par sa veuve, mistress Elizabeth Cary, qu'il avait épousée en secondes noces, en 1850, à Boston. On sait comment en pareil cas de tels livres se font : la veuve, l'ami qui a charge d'une illustre et chère mémoire songe d'abord à sauver de la destruction ou de la dispersion et à réunir pour un groupe d'intimes les journaux personnels, les lettres et les faits essentiels de la biographie de celui qu'ils pleurent. Mais en procédant à ce pieux travail, on s'aperçoit bientôt que toute grande vie intellectuelle est marquée au sceau d'une telle unité d'efforts et présente une telle somme d'exemples précieux que l'intérêt qui s'en dégage s'élargit bien au delà du cercle étroit de la famille et de l'amitié et prend un caractère d'utilité générale.

La carrière de l'auteur des *Recherches sur les poissons fossiles* (son premier ouvrage) se partage en deux périodes d'activité cérébrale d'égale durée, si nous ne tenons pas compte de sa première enfance à laquelle nous attribuons un laps de temps d'une douzaine d'années. Louis Agassiz passe la première partie de sa vie en Europe jusqu'en 1816, la seconde aux États-Unis d'Amérique. Il était né en Suisse le 28 mai 1807 sur les bords du lac de Morat, au village de Motier dont son père était pasteur. Il mourut le 14 décembre 1873, en Amérique, où le corps du citoyen américain, naturalisé en 1861 au plus fort de la

guerre de sécession, repose à Mount Auburn sous une énorme pierre roulée de forme monumentale, patiemment cherchée, choisie par un ami dans les moraines de son pays natal au glacier de l'Aar. Il était à sa mort l'homme le plus populaire de sa nouvelle patrie.

Le premier des deux volumes dont se compose l'ouvrage de mistress Elizabeth Cary Agassiz est tout entier consacré à la période européenne de la vie de son mari. Par la force des choses, il en est aussi le plus intéressant. Depuis le presbytère de Motier, placé dans l'enchantement d'un site merveilleux d'où la vue, dominant le lac de Morat, embrassait l'étendue des Alpes bernoises, nous assistons au complet développement de cette admirable intelligence parmi les difficultés qui ne lui furent pas épargnées. Par contre, peu d'enfances furent plus heureuses que celle du jeune Louis grandissant dans ses jeux sans entrave, au milieu des vignes, des vergers, du jardin potager traversé par une source d'eau vive qu'il conduisit dans un vaste bassin de pierre dont il fit son premier aquarium. Oiseaux, souris et rats, lapins et cochons d'Inde, dont il soignait avec sollicitude les familles pullulantes, étaient ses plus chers amis après son jeune frère Auguste qu'il entraînait en de périlleuses parties de natation où, pêcheur incomparable, il saisissait le poisson à main libre jusqu'en ses plus obscures retraites, ou bien en des parties de patinage où ils traversaient le lac dans toute sa largeur pour aller à la foire de Morat.

A mon grand regret, la place dont nous disposons ne me permet pas d'analyser plus longuement cette remarquable biographie, d'y relever tant de faits curieux, amusants ou touchants de sa vie d'étude, de citer maints passages de ses lettres pleines de vie comme celle du 15 mai 1828 où il raconte les fêtes du troisième centenaire d'Albert Dürer à Nuremberg. Il remarque que pour sceller la première pierre du monument que l'on se propose d'élever à la gloire de l'artiste, on se sert de mortier composé de fine poudre de porcelaine délayée avec du champagne dans de grands plats d'argent. J'aurais voulu dire sa pauvreté à Paris, et aussi la bonté de Cuvier, et la générosité de Humboldt, citer l'épisode du songe, celui de la mort du guide; je ne puis, je suis forcé de renvoyer le lecteur au livre de mistress Agassiz qui vient de paraître simultanément à Boston chez Houghton et Mifflin, et à Londres chez Macmillan et dont il est à souhaiter qu'il soit également publié une édition en français. Celle-ci aurait l'avantage de reproduire le texte original de la plupart des lettres de sa jeunesse.

J'ai dit quelle était la popularité d'Agassiz en Amérique. Dans les dernières années de sa vie, il disposait de sommes énormes mises à son service sans contrôle, en vue de fondation d'écoles et de musées d'histoire naturelle. Les poètes célébraient sa gloire: J.-G. Whittier, Longfellow. Ce dernier lui adressait, le 28 mai 1857, à l'occasion du cinquantième anniversaire de sa naissance, les vers inédits que nous traduisons ici :

« C'était il y a cinquante ans, — dans le plaisant mois de mai, — au beau pays de Vaud, — un enfant reposait dans son berceau.

« Et Nature, la vieille nourrice, prit — l'enfant sur ses genoux, — en disant : « Voici un livre d'histoires « — que ton père a écrit pour toi.

« Viens errer avec moi, dit-elle, — dans les régions « non encore parcourues — et lire ce que personne « encore n'a lu — dans les manuscrits de Dieu. »

« Et il s'éloigna de plus en plus — avec Nature, la chère vieille nourrice, — qui lui chantait nuit et jour — les poèmes de l'Univers.

« Et quand le chemin lui semblait long — ou quand il commençait à perdre courage — elle lui chantait quelque chanson plus merveilleuse — ou lui disait un conte plus étrange.

« De la sorte elle le garde toujours comme un enfant — et ne lui permet pas de s'échapper — quoique parfois son cœur batte tumultueusement — pour le beau pays de Vaud;

« Quoique parfois il entende en ses songes — le ranz des vaches d'autrefois — et le grondement des torrents de la montagne — s'échappant des glaciers clairs et froids.

« Et sa mère au logis dit : « Chut! — J'écoute et « j'aspire à entendre sa voix; — il se fait tard, l'ob- « scurité augmente : — et mon enfant ne rentre pas. »

E. C.

Voltaire, by John Morley. Un vol. petit in-8°. London, Macmillan and C°, 1886.

M. John Morley, qui vient de prendre les fonctions de secrétaire pour l'Irlande dans le nouveau ministère Gladstone, semble, en entrant en charge, renoncer résolument à la littérature pour la politique. Je souhaite que la seconde y gagne ce que perdra la première; je souhaite aussi — mais de ceci je doute — que M. John Morley lui-même trouve, après expérience, que pour lui cet échange est un gain. Quoi qu'il en soit, la maison Macmillan de Londres a commencé la publication de ses œuvres complètes, comme s'il comptait bien n'avoir plus jamais la tentation d'y ajouter. Je n'en reste pas moins convaincu que le directeur de la série de biographies connues sous le titre général de *English men of letters,* que le lettré qui a étudié mieux que beaucoup de littérateurs français Voltaire, Rousseau, Diderot et les encyclopédistes, que le penseur dont le livre : *On Compromise,* répond si merveilleusement au tempérament politique de ses compatriotes et montre une si pénétrante intelligence du mécanisme constitutionnel de son pays, ne s'arrêtera pas là dans une carrière où il peut encore fournir bien des étapes. Les militants de la politique sont exposés à de cruelles blessures. Heureux ceux qui peuvent demander aux lettres le baume souverain qui les guérit!

Voltaire, de M. John Morley, est une étude forte, impartiale, élevée, faite par un esprit judicieux qui s'est donné la peine de creuser son sujet. Ce que ce livre a de plus original pour nous, c'est le perpétuel parallèle que M. Morley établit naturellement entre

Voltaire et les écrivains anglais qui exercèrent sur lui une si vigoureuse influence. Pour le reste, la figure de Voltaire est apparue à l'écrivain anglais comme elle apparaît de notre temps aux critiques français dont la vue n'est point troublée par les fumées de secte ou de parti. Mais le présenter et le faire adopter sous cet aspect au public anglais, — je ne parle pas de la minorité cosmopolite et lettrée, — c'était une entreprise hardie dont le succès fait grand honneur au talent de M. Morley.

Cette nouvelle édition est d'un format agréable; elle est imprimée par les Clark d'Édimbourg avec une grande netteté, sur un papier à la fois résistant et léger, qui a permis de faire un volume contenant beaucoup de matière, sans être ni épais ni lourd.

B.-H. G.

Bibliothèque de la Jeunesse française : A travers la nature, *Contes instructifs,* par S.-E. Robert. — **Récit forestier**, par Rouault de Champglin. — **Réoits d'histoire contemporaine**, par Marc Bonnefoy. — **Histoire des guerres de religion au XVIe siècle**, par Eug. Bonnemère. Quatre vol. in-8° illustrés. Paris, 1886. Librairie centrale des Publications populaires, H.-E. Martin.

L'éditeur de cette « Bibliothèque de la jeunesse française » est à coup sûr animé des meilleures intentions; néanmoins, des quatre volumes annoncés ici, il en est un, sans plus, que nous mettrions volontiers entre les mains d'un jeune garçon. Ce n'est pas certainement celui de M. S.-E. Robert : *A travers la nature, contes instructifs,* où l'homme, l'animal, le végétal, les planètes échangent des discours puérils à l'excès. Le genre est faux, démodé à juste titre. Depuis Shakespeare et La Fontaine, personne n'a su faire parler les plantes et les animaux que les auteurs du *Roi Carotte;* encore le dialogue des féeries s'aide-t-il puissamment des fantaisies de Christian, et quelque peu de musique d'Hervé n'y serait-il pas superflu.

Dans les deux volumes d'histoire de la série, l'esprit visiblement haineux contre tout ce qui, en France, à part deux dates, a précédé 1870, nous paraît malsain. Ce n'est pas que l'*Histoire des guerres de religion au XVIe siècle* soit un livre mal fait; et les *Récits d'histoire contemporaine,* depuis la réaction thermidorienne jusqu'à la troisième république, ont le mérite d'être un clair *Précis* des faits de notre histoire pendant trois quarts de siècle. Mais les jugements violents, amers, dénigrants que M. Bonnefoy porte sur les hommes et les choses; l'entraînement qui conduit M. E. Bonnemère à ne montrer d'un temps que ses côtés atroces et rien de ce qu'il put avoir de beau, de bon et de grand : tout cela est également mauvais pour l'éducation morale de l'enfant, sur qui il faut agir par l'amour, pensons-nous, et non par la haine.

Le *Récit forestier,* par M. Rouault de Champglin, au contraire, est très bien conçu en vue de sa destination. Il tient beaucoup plus même que les promesses du titre, qui semble annoncer une nouvelle dans l'esprit des romans de M. André Theuriet, avec lesquels l'œuvre n'a rien de commun. Si l'auteur s'est inspiré de quelque livre antérieur, c'est bien plutôt de deux ouvrages spéciaux de Viollet-le-Duc : *Comment on devient dessinateur* et *Comment on construit une maison.* Le *Récit forestier,* très agréable à lire, écrit certainement par un fonctionnaire des eaux et forêts, très instructif, sans ombre de pédantisme, pourrait fort bien être intitulé : *Comment on exploite une forêt.*

E. C.

La langue et la littérature françaises du XVe au XVIIe siècle, par J.-E. Alaux. Un vol. in-18 jésus. Degorce-Cadot, éditeur. Paris, 1885. — Prix : 2 fr. 50.

C'est un livre de vulgarisation qu'a voulu composer M. Alaux; faire connaître l'histoire de notre langue et de notre littérature ancienne par des exposés clairs, méthodiques et des citations discrètes et caractéristiques, c'est un louable dessein; c'est à quoi donne ses soins l'honorable M. Alaux, professeur à l'École supérieure des lettres d'Alger. Il a su rajeunir un sujet rebattu et éviter l'aspect du manuel scolaire, tout en se maintenant dans un cadre modeste. Mais si le sujet est ancien, l'auteur qui le traite s'est nourri des travaux récents. Il en fait profiter ceux à qui s'adresse ce livre, sans les effaroucher par un appareil d'érudition.

L'éditeur a cru bien faire, pour fixer le souvenir des grands écrivains présentés par l'auteur, de reproduire leurs portraits. L'intention est excellente, mais les images ne sont pas flattées. A cela près, et pour 2 fr. 50, le livre est excellent et, avec plus d'agrément, vaut bien telle ou telle histoire de notre littérature à l'usage des classes.

Les Satires de Perse, étude et traduction françaises, par Émile Rousse. Un vol. in-12. Paris, 1885. Hachette, éditeur.

Moins prolixe et plus avisé que Casaubon fils, qui chargea d'un commentaire de six cents pages les six cents vers laissés par le jeune philosophe stoïcien Aulus Persius Placcus, le nouveau traducteur de ces satires obscures a résumé les traits les plus intéressants de son poète. On sait que les six satires de Perse ne furent connues qu'après sa mort, survenue en l'an 62 après J.-C., et que, bientôt répandues, elles obtinrent un réel succès. Martial et Quintilien l'ont constaté. Ce succès, disons-le, fut moins littéraire que moral et politique : les vers âpres et honnêtes du jeune Romain contrastaient avec le dévergondage de l'époque néronienne; mais leur style confus, rempli d'allusions éloignées, n'était pas accessible au grand nombre. Beaucoup sans doute admirèrent de confiance, satisfaits de manifester sans grand danger leur opposition platonique.

M. Émile Rousse a rassemblé, dans la substantielle étude qui précède sa traduction, des renseignements biographiques et bibliographiques fort suffisants et très utiles; pour clore son volume, il a développé des observations critiques sur le texte qui ne manquent

ni de sagacité ni d'érudition. Quant à la traduction elle-même, elle est ferme, énergique, précise; M. Émile Rousse n'a pas esquivé les difficultés du texte par des tournures lâches et équivoques. Il a lutté corps à corps avec le vers souvent rocailleux, avec la pensée fréquemment pelotonnée du poète latin, et le plus souvent il est sorti vainqueur de ce combat.

Nous ne le chicanerons pas sur quelques détails de traduction, ou plutôt d'interprétation. Çà et là, M. Émile Rousse semble proposer une double façon de comprendre. Il faudrait n'avoir jamais été exposé à la tâche pénible de traduire même un passage de Perse pour reprocher à M. Rousse ses hésitations.

Cest un service appréciable qu'il nous a rendu en s'attachant à cette besogne ardue. A l'heure où l'on renouvelle avec plus d'acharnement que jamais la croisade contre le latin, les lettrés doivent aux latinistes l'appui de toute leur estime et l'encouragement de leurs éloges. P. Z.

Pensées et fragments, par Galerita (Mme Hubert de Cartex). Un vol. in-16, 1886. Nice, Imprimerie des Alpes-Maritimes.

Il semble que la mode soit revenue des *pensées* et *maximes;* Ollendorff en édite une collection qui rappelle la jolie série des moralistes anciens publiée au siècle passé. On se croirait au temps où Mme de Sablé, l'abbé Esprit, La Rochefoucauld travaillaient à polir et à repolir sans cesse ces *maximes* qui sont restées le modèle du genre, avec cette différence toutefois que nos modernes moralistes apportent à leur œuvre moins de travail et moins de talent. Ils ne semblent guère, à en juger par ceux que j'ai lus, se douter qu'il y a autant de mérite pour l'écrivain à donner une « pensée » irréprochable que pour le graveur un camée sans défaut, pour le peintre une miniature qui atteigne la perfection. Si La Rochefoucauld a survécu, c'est qu'il s'est dit que le temps n'épargne point ce qu'on a fait sans lui, et je crois bon de le rappeler au moment où nous sommes envahis par les improvisateurs de *pensées*.

Mme H. de Castex, l'auteur d'*Un Trousseau de clefs* dont nous avons parlé ici même, n'a point la prétention de surpasser ou d'égaler La Rochefoucauld; soit dans ses méditations, soit dans un élan de plume ou de parole, dans une lettre ou dans une conversation, elle a trouvé l'expression heureuse, selon elle, d'une vérité bonne à dire; elle l'a fixée et nous l'offre comme une matière à nos réflexions.

Je viens de lire son petit volume, qui m'aurait échappé sans doute, si le souvenir du *Trousseau de clefs* n'avait forcé mon attention. Cette lecture m'a grandement satisfait : sur cent quarante-six pages, soit environ cent quarante-six pensées, il en est jusqu'à vingt, trente peut-être, que je citerais volontiers comme excellentes, et ce n'est pas là, selon moi, un mince éloge, bien que l'amour-propre d'un auteur puisse ne pas s'en contenter. Des autres, les unes m'ont paru moins heureusement exprimées, quoique justes, les autres justes jusqu'à l'excès, je veux dire un peu banales, quelques-unes fausses, quelques autres se contredisant entre elles. Enfin Mme de Castex a trop souvent présenté comme un sentiment général un sentiment qui lui est tout personnel.

Ainsi Mme de C... prétend que « rien n'attriste comme le voisinage d'une gare de chemin de fer »; que « les lacs l'attristent toujours », soit; mais ce sont là des impressions qui ne touchent qu'elle et que ne comprendront ni les braves gens qui vont à la gare voisine pour se distraire, ni les touristes attirés par le lac de Genève ou le lac Majeur. Ainsi encore, elle affirme que « certains arbres dont les feuilles s'agitent à la moindre brise font penser à ces bons chiens qui remuent la queue pour chaque arrivant »; que « l'arrivée du facteur dans les pays isolés fait penser à ces ombres des champs élyséens des anciens qui se pressaient sur les bords du Styx pour attendre la barque de Caron... » Ah! madame, que de gens ont vu des arbres s'agiter sans penser aux chiens qui remuent la queue, et ont attendu le facteur sans se souvenir ni du Styx ni de Caron! Que de gens aussi, dirons-nous encore, n'ont jamais goûté celles des « jouissances intellectuelles » qui vous « donnent la sensation indéfinissable d'une ascension en ballon ».

Mme H. de Castex ne me paraît pas heureusement inspirée non plus quand il lui plaît de dénigrer le temps où nous vivons : « Chaque âge en s'écroulant, dit-elle, a laissé à la surface de la terre une empreinte »; elle parle ensuite des Romains, de leurs voies de communication, de leurs aqueducs, de leurs arènes; des Égyptiens et de leurs pyramides; du moyen âge et des basiliques qu'il construisit; puis elle ajoute : « Hélas! que restera-t-il de notre époque ? que raconteront de nous, aux siècles à naître, nos édifices mesquins comme les projets qui les ont conçus ? » Ce qui restera ? des chemins de fer, des tunnels, des ports, des gares monumentales, des viaducs, des égouts, des percements d'isthmes, tous travaux auxquels les ouvrages des anciens sont ce qu'est le ciron à l'éléphant : et je ne cite ni la vapeur, ni l'électricité, ni mille autres merveilles que Mme de Castex aurait bien fait de se rappeler.

J'aurais d'autres reproches à adresser à l'auteur; mais, en lisant ses *Pensées,* on saura bien trouver, sans que je les indique davantage, celles où les idées disparaissent sous les mots, celles qui n'ont que l'apparence : « Le cœur droit fait l'esprit juste »; celles qui sont inutiles : « Le lézard est l'oiseau du sol »; — « la mousse est la fourrure des bois... ».

Mais la critique qui découvre les fautes est trop facile, et je préfère signaler les mérites. Citons donc quelques-unes des pensées qui nous dédommagent de certaines autres, et qui nous donnent une meilleure idée de la finesse d'esprit, de la délicatesse, du caractère même de l'auteur :

« Le bonheur se mesure à l'étendue du regret qu'il laisse après lui. »

« La simplicité est la seule des supériorités qu'on tolère. »

« Les réputations sont comme l'ombre des corps sur la terre : toujours rapetissées ou grandies. »

« On se rapproche plus par les goûts que par les qualités, et (c'est triste à dire) les défauts créent souvent plus d'amis que les mérites. »

« Soyons simples; le cœur, comme l'esprit, y gagne. La médiocrité simple est jugée avec plus d'indulgence; la supériorité simple est acceptée sans jalousie, et s'impose sans contestation... C'est la qualité qui remplace le mieux l'absence des autres, quand elle n'en devient pas la plus charmante parure. »

« On a deux pierres de touche dans la vie : le malheur et le succès. Le premier écarte les parasites, le second démasque les envieux. » CH.-L. L.

L'Allemagne telle qu'elle est, par JACQUES SAINT-CÈRE. Un vol. in-18. Paris, 1886. Paul Ollendorff.

Il n'est pas gros, ce volume in-18, les blancs y sont largement semés; il contient cependant plus ample matière à réflexion que maint in-8° compact. « Telle qu'elle est », telle au moins que l'a vue et devinée, surprise et comprise le bon Français qui porte le masque de « Jacques Saint-Cère », l'Allemagne souveraine, militaire, politique, sociale, industrielle, commerciale, savante, artiste et littéraire y est montrée sous tous ses aspects, en une suite nombreuse de chapitres vifs et courts. Le procédé de l'écrivain est celui d'un peintre qui, en vue d'une vaste composition historique, multiplierait les croquis de chacune des figures qu'il veut y introduire : croquis accumulés du même type, jetés en quatre coups de crayon sommaires, mais décisifs, n'indiquant que l'essentiel, mais l'indiquant. Et cet album de croquis traités de la sorte, avec la franchise et la spontanéité du premier jet, nous renseigne sur chaque groupe et sur chaque personnage d'une façon beaucoup plus complète et plus saisissante que ne le ferait le tableau lui-même. Malgré de visibles efforts pour demeurer impartial, Jacques Saint-Cère a été trahi çà et là par la concision même de la forme adoptée; dans le portrait de Louis II de Bavière notamment, dont le caractère très complexe et sympathique au total nous a été révélé à l'époque récente de sa mort, postérieurement à l'impression de *l'Allemagne telle qu'elle est*, où il est jugé avec une sévérité un peu rigoureuse. Jacques Saint-Cère n'atténue rien des côtés laids, ridicules et odieux de son modèle; mais il ne dissimule rien non plus de sa force réelle et de sa grandeur. C'est en cela surtout que son livre nous est précieux. Il peut être plaisant de rire des grands vilains pieds des Allemandes; il l'est moins de penser que les fortes bottes de leurs époux et de leurs fils ont laissé sur notre sol une empreinte qui n'est pas encore effacée. E. C.

Essais de critique, par CHARLES FUSTER. Un vol. in-18. Paris, E. Giraud. Il y a un tirage à part sur papier de Hollande. — Prix : 3 fr. 50.

Aujourd'hui, en matière de critique littéraire, la mode est, à peu d'exceptions près, aux compliments outrés, aux louanges hyperboliques que les écrivains échangent entre eux ou qu'ils s'adressent à eux-mêmes. Avec une touchante réciprocité, ils se donnent les noms les plus retentissants, les plus sonores. Ils sont tous *éminents*, tous *incomparables*, tous *illustres;* enfin, à les entendre, nous serions inondés de grands hommes, et chaque jour verrait éclore un nouveau chef-d'œuvre.

De telles prétentions font sourire... Aussi combien on est heureux quand on a la bonne fortune de mettre la main sur un livre de critique impartiale, bien ferme, bien serrée, qui place hommes et choses à leur point, au rang qu'ils doivent occuper! Or c'est là précisément un des mérites du volume que vient de publier M. Charles Fuster, sous le titre d'*Essais de critique*.

L'auteur n'a aucune attache, aucune préférence, aucun parti pris pour telle ou telle école, pour telle ou telle individualité. Il cherche le beau et le bon, sans acception de systèmes ou de personnes. Il passe successivement en revue les genres les plus variés, les formes les plus hardies de la littérature contemporaine : le *pessimisme*, l'*impersonnalité*, la *littérature de passion*, les *décadents*, le *naturalisme*, le *roman exotique*, etc., etc.; et chacun des écrivains, chacun des chefs d'école dans lesquels se personnifient ces différentes manifestations de la pensée, vient à son tour défiler sous nos yeux : Jules Vallès, Marc Monnier, Zola, Paul Bourget, Jean Richepin, Théodore de Banville, Pierre Loti, etc.; sans compter d'autres écrivains qui figurent incidemment dans le cours de l'ouvrage, et à chacun desquels M. Fuster dit, en passant, quelques-uns de ces mots qui caractérisent et qui restent. Il s'ensuit que ce livre est complexe dans son unité, si l'on peut dire, et qu'il présente comme un panorama où l'art, l'érudition et le goût se disputent les couleurs, les perspectives, la lumière. Mieux encore : c'est une mine d'informations morales et littéraires. Nous y voyons décrits les efforts vains, l'inanité du pessimisme et du naturalisme que l'auteur appelle éloquemment : « la doulenr universelle dans ce qu'elle a d'éternel et de vulgaire, dans l'abandon à la fatalité, dans la crainte et l'appétit de la mort, dans la résignation de l'être en qui la bête triste prend le dessus... » Il dit ailleurs, du roman tel qu'on le fabrique aujourd'hui, qu'il « est destiné à finir, non pas parce qu'il est immoral, non pas parce qu'il est faux et anti-artistique, mais parce qu'il vous attriste au point de vous dégoûter de lui... » Il parle ensuite du théâtre moderne auquel il fait le procès; mais où il se montre particulièrement sévère, c'est à l'égard des poètes dits *Parnassiens*. « Leur poésie est impuissante, dit-il. Il suffirait pour s'en convaincre, de lire la majorité des vers écrits par les jeunes gens de cette génération... Voyez les vers de tous nos poètes actuels, de tous ceux qui ont de vingt à trente ans. Pas un cri, pas un mot qui vienne du cœur, pas un abandon, pas une idée... On dirait qu'ils n'ont pas de cœur... »

Des chapitres entiers, du reste, seraient à signaler, notamment ceux intitulés : le *Livre à faire*, *Hommes et pantins*, *Jean Richepin*, la *Poésie décadente*, *un Athénien*, etc., etc. M. Fuster a terminé et couronné

son volume par un dernier chapitre sous ce titre : *Dans mille ans,* où il fait une espèce d'appel, d'apostrophe, si l'on veut, à la postérité, « que nous oublions, dit-il, dont nous faisons fi, à la postérité qui nous pèsera comme un fétu de paille et nous jugera comme manœuvres infimes d'un art inférieur ».

Mais tout le volume n'est pas monté sur ce ton sévère. Il s'y trouve aussi, çà et là, la note attendrie et caressante, car l'auteur approuve ou censure tour à tour, faisant ainsi la part de l'éloge et du blâme, — caractère de la vraie critique. Et tout cela est dit dans une langue excellente, dans un style magistral, imagé, auquel nous reprocherions peut-être un peu de tension, un peu trop d'éclat, — excès de richesse! — Mais en lisant ces phrases harmonieuses, ces périodes brillantes, on devine que sous le prosateur il y a le poète...

Même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes.

En effet, M. Fuster a déjà publié avec succès un volume de poésies sous le titre de *l'Ame pensive,* et il annonce la préparation d'un autre volume analogue. H. B.

Promenade autour d'un tiroir, par Joséphin Soulary. Un vol. in-18. Lyon, Bernoux et Cumin, 1886.

Il faut lire, dans l'avant-propos, le stratagème dont les éditeurs se sont servis pour arracher au poète les morceaux dont se compose ce recueil. L'histoire est piquante et joliment contée. Ces études, pour la plupart articles parus à différentes époques dans les journaux et les feuilles locales, n'enlèveront rien à la gloire de l'écrivain lyonnais, mais, j'imagine, n'y ajouteront rien. J'entends la gloire littéraire; car le cœur de l'homme paraît presque à chaque page du livre, si ouvert à la sympathie et si fermé aux sentiments jaloux, qu'en même temps que le rayonnement du talent, il faut reconnaître à M. Joséphin Soulary l'auréole de la bonté. Cette bonté, il la répand de préférence sur ses compatriotes lyonnais ou sur les écrivains de sa région. Louisa Siefert, Gustave Mathieu, Mme Th. Bentzon et Mme S. Blandy qu'il unit sous ce titre commun : *les Romanciers de chez nous,* Maurice Boucher, Mme Ackermann, Aimé Giron, Cyrille Fiston, tels sont les principaux noms sur lesquels il s'arrête avec complaisance, tantôt louant, tantôt blâmant, mais toujours prêt à encourager et à soutenir. C'est surtout dans l'article intitulé *les Inédits,* qu'il déploie son inépuisable charité littéraire. Nous y gagnons de connaître un bon nombre de pièces remarquables, dont quelques-unes sont charmantes, et de lire des noms dont nous ne nous doutions pas, qui resteront embaumés là, indestructibles désormais. Non que je croie qu'ils seront jamais familiers; mais, du moins, inconnus ou oubliés, ils auront un asile où les curieux les retrouveront et qui ne périra pas.

La Pléiade contemporaine, où le poète de province fait, avec indépendance, ses politesses aux Parnassiens; un article admiratif sur *Gaspard de la nuit;* l'éloge d'Asselineau — à qui il montre partout une vive reconnaissance — à propos de ses *Sept péchés capitaux de la littérature;* une assez longue analyse du drame de Marc Bayeux, intitulé *les Aïeux,* dans laquelle ses sentiments patriotiques éclatent noblement; et une lettre sur la chasse, adressée à A. Vingtrinier, auteur d'une causerie sur la chasse à la grive dans le bas Bugey, complètent un volume qui fait grand honneur aux éditeurs et à la typographie lyonnaise.

Spiritualiste convaincu, M. Joséphin Soulary ne craint pas de rompre une lance, à l'occasion, pour la défense de sa doctrine. Mme Ackermann et le poète Maurice Boucher peuvent s'en apercevoir. Celui-ci, tout jeune alors, est assez malmené. Depuis, il a donné, dans un très beau volume de vers que j'ai acclamé à son heure, des témoignages incontestables de sa conversion. Il serait curieux de savoir si elle est due, en une mesure quelconque, à l'influence de M. Soulary.

Un des traits les plus caractéristiques de ce poète exquis, c'est qu'il est et restera Lyonnais. Rien d'amusant comme la modestie voulue, et souvent ironique, avec laquelle il parle des écrivains et de la critique de Paris. Il travaille à la décentralisation littéraire, tout comme y travaillait M. Demoule lorsqu'il éditait la *Tribune lyrique* à Mâcon, et tout comme y travaille M. Carrance avec ses tournois bordelais. Je joins mes vœux à leurs efforts, bien que je n'aie pas encore compris au juste le but qu'ils poursuivent. Quoi qu'il en soit, M. Joséphin Soulary croit aux talents de province systématiquement étouffés ou négligés par Paris, sans s'apercevoir — je le suppose, du moins — que s'il ne s'était pas tant réclamé de sa qualité de Lyonnais, les Parisiens, le prenant pour un des leurs, auraient peut-être trouvé son talent moins rare et se seraient mis en moindres frais d'enthousiasme pour le saluer. B.-H. G.



En route, *poésies,* par Henri Logeard. Paris, librairie Le Soudier. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr.

Sous ce titre, déjà pris par plus d'un poète dans le sens philosophique du chemin de la vie, M. Henri Logeard offre au public un petit ouvrage sans prétention qui reflète toutes les sensations de son existence intime. Sur les feuillets de garde, il eût pu écrire, à l'exemple de Grolier : *Henrici Logeard et amicorum,* car cet aimable livre est surtout destiné aux amis du poète, à ceux qui connaissent les modestes sentiments et le charmant esprit de l'auteur et qui ne

peuvent songer à montrer devers lui une austérité à la Caton. *En route* est un recueil poétique, d'une lecture aisée et agréable; les vers de M. Logeard sont élégamment troussés et empreints d'une verve piquante et parfois doucement attristée; ils sont, de plus, d'une honnête facture, ni trop archaïque ni trop moderne; rien des décadences ni des déliquescences à l'ordre du jour. En somme, ce livre, *En route*, émane d'un esprit distingué et d'un brave cœur, sincèrement épris d'idéal; il sera lu avec plaisir par tous ceux qui aiment la poésie simple et franche et les gentils sonnets bien venus en manière d'impromptu.

U.

Poésies de CATULLE MENDÈS. — **Philoméla**. — **Pantaléïa**. — Deux vol. in-18. Paul Ollendorff, éditeur. Paris, 1885. — Prix : 1 franc chacun.

Ces deux fascicules complètent l'édition nouvelle des *Poésies de Catulle Mendès*, imprimées avec soin, sur beau papier, par Lanier. Disons tout de suite notre regret de voir dans cette édition, à laquelle l'éditeur voulait donner un cachet de luxe, ou tout au moins d'élégance, plusieurs fautes typographiques, des lettres tombées ou transposées au point de casser le vers.

Philoméla, le premier recueil de vers qu'ait publié Catulle Mendès, a paru en 1863 chez l'éditeur Hetzel, et porte en sous-titre : *Livre lyrique*. Il fut dédié à Théophile Gautier et placé sous l'invocation de Victor Hugo. Ce que chante le poète à son éveil, c'est l'amour; mais comme Philoméla, l'infortunée métamorphosée, il chante l'amour triste, l'amour désespéré.

Dans ces premiers vers résonne déjà la note dominante de Catulle Mendès : celle de l'amour sensuel. L'extase pour lui n'est que consécutive au déchaînement de la chair. De bonne heure, il a eu les yeux pris par la beauté des formes, la blancheur de la peau, le grenat des lèvres et l'azur des yeux féminins.

Sa passion s'est irritée par la possession; il a été trahi; il s'est révolté, puis apaisé, puis plongé en de nouvelles amours. Il célèbre le cantique des joies charnelles, et, tout à coup, comme un remords, il sent la nostalgie de la pureté d'âme et de la chasteté corporelle.

Philoméla indique seulement cette disposition; mais le culte de l'expression colorée, du rythme savant, de la rime sonore et riche, imprévue et pittoresque s'y étale déjà largement et noblement, ainsi que dans les sonnets de Théodore de Banville, qui achèvent le recueil. Toutefois, à cette époque, l'influence de Musset n'est pas étrangère à l'inspiration de Catulle Mendès.

Il en est un, de ces sonnets, que l'on nous permettra de citer; il a un cachet particulier. Il est intitulé *l'Éphèbe :*

Jeune homme, sur ton front neigeux comme l'hermine,
Ta chevelure allume un céleste halo;
Ta joue, immaculée, où l'incarnat domine,
Eût ravi cet amant des roses, Murillo.

A l'époque païenne où Narcisse chemine,
Amoureux de ses pieds d'ivoire, au bord de l'eau,
La Grèce eût reconnu, voyant ta belle mine,
Le frère de Diane ou la sœur d'Apollo.

Mais ces fronts éclatants de lueurs souveraines,
Les Dieux sont en mépris, les Dieux sont au tombeau;
Le nocher n'ouït plus la chanson des Sirènes;

Le ceste de Vénus est un vague lambeau;
Toi seul, posthume enfant des époques sereines,
Tu portes fièrement la honte d'être beau!

Cette préoccupation, cette adoration de la beauté, nous la retrouvons bien plus vive, plus hardie, effrénée dans *Pantéléïa*.

La beauté enflamme l'imagination du poète, mais, il faut l'avouer, ce n'est pas d'une flamme pure, c'est d'un feu trouble qui fait bouillonner pêle-mêle les aspirations idéales et les instincts de jouissance. Le conteur pyrrhonien des *Monstres parisiens* et du *Boudoir de verre* souvent n'est pas plus chaste en ses poésies. Il excelle à dire en vers exquis des choses perverses; il dépense un talent satanique à se montrer tantôt discrètement indiscret, tantôt franchement impudique. Les enlacements des amoureux ne sont plus à la fin un motif suffisant à son délire poétique; le raffinement vicieux le tourmente, le pique, et son délire devient érotique.

Cette *Pantéléïa*, ce n'est pas le monstre parisien, mais c'en est l'aïeule.

Pantaléïa, flocon d'azur, je vous salue,

s'écrie le poète.

Ce flocon d'azur, d'où est-il né?

Les formes les plus parfaites de la beauté féminine, Astarté, Freya, Vénus et Madeleine,

Ont dédaigné l'amour des hommes, et le soir,
Lorsque vers les hauteurs monte l'ombre sereine,

Sur une cime ensemble elles vinrent s'asseoir...
Le souffle qui passait les surprit enlacées,
Et blanches les porta vers le firmament noir.

Elles prirent plaisir, les blanches fiancées,
A regarder la nuit d'étoiles s'iriser;
La nue enveloppa leurs formes balancées,

Et pâles, savourant l'extase du baiser,
On vit leurs corps épris, ceints d'une lueur blonde,
Lentement se confondre et se vaporiser.

Il ne demeura plus qu'une écume féconde,
Blanche vapeur parmi l'air immatériel,
Et surpassant Vénus, perle éclose de l'onde.

Pantéléïa naquit de l'écume du ciel!

Ainsi faite, Pantéléïa, orgueilleuse de sa perfection sculpturale, dédaigne les hommages, les vœux et les désirs des hommes :

Si je daignais un jour en votre obscurité
Luire, vous laisseriez vos plus chères amantes;
Mais votre amour n'est pas digne de ma beauté.

Voilà toute sa réponse. L'univers entier, les astres, les oiseaux, les forêts, le nuage, les abeilles, les lions superbes, le serpent lui-même, tout l'adore et l'appelle.

Mais Pantéléïa, calme, a fait signe que non!

Quel sera son destin? quelle sera sa joie, son triomphe? Elle renouvelle tout simplement l'aventure misérable de Narcisse, à cette différence près qu'elle ne se noie pas, car ce n'est pas dans le miroir de l'eau qu'elle s'admire :

Seule, Pantéléïa, qu'une flamme brûlait,
Se dressa lentement sur la mousse flétrie,
Et dans la solitude elle se contemplait,
Elle se contemplait avec idolâtrie!
. . . . . .
— Et sur le piédestal de la virginité,
Seule j'ai vu briller la gloire de mon buste!
Mes seuls yeux, jusqu'au bout du temps illimité,
Sans que jamais leur feu ne s'apaise ou ne dorme,
Posséderont mon corps par mon corps convoité;
Et je m'abîmerai dans le délire énorme
D'être tout le désir et toute la beauté
Fondus dans la splendeur unique de ma forme.
. . . . . .
Et le ciel contempla cette extase inouïe.

Il est superflu de proclamer l'admirable facture des vers; *Pantéléïa* date des jeunes années du poète; ce poème a été publié d'abord à la suite de *Philoméla*. Le volume qui lui emprunte son titre comprend en outre les *Sérénades* et *Pagode*. Les *Sérénades* sont de coquettes chansons d'amour, très courtes pour la plupart, très variées, et d'une variété qu'on pourrait qualifier de cosmopolite. L'auteur en clôt la série par un *finale* d'une fantaisie qui rappelle Musset et se moque spirituellement du spleen de convention et des désespoirs imaginaires :

Jeune, on aime à parler trépas;
Byron, Musset, l'exemple tente.
Sais-tu de quoi l'âme est contente?
De montrer qu'elle ne l'est pas.

Le spleen a de sinistres charmes,
On a le caprice entêté
D'affirmer sa virilité
Par le désespoir et les larmes.

Quant à *Pagode*, ce nom oriental l'indique, c'est de la poésie de l'Inde et de la Chine. Les conceptions mystiques et métaphysiques qui pullulent dans le Rig-Véda, comme dans tous les poèmes sanscrits, offraient à M. Catulle Mendès des difficultés à vaincre. Il s'est efforcé de les vaincre; il a réussi.

Trilles et Vocalises, par Justin Bellanger. Un vol. in-18 jésus. Paris, 1885. Alph. Lemerre, éditeur. — Prix : 3 francs.

L'auteur se trompe en inscrivant sur son petit recueil : *Poésies nouvelles*. Ce qui lui manque le plus, c'est précisément la nouveauté. Des sentiments honnêtes correctement exprimés, une certaine aisance de facture, — comme dans la *Chanson du soudard;* — une grâce aimable et sans prétention d'amateur, qui choisit de bons modèles et les imite de bonne foi, comme dans cette satire douceâtre, *O tempora! ô mores!* Voilà ce qui est le plus apparent dans l'estimable volume de M. Justin Bellanger.

Du printemps à l'automne, par Monnier de la Motte. Un vol. in-18 jésus. Jouaust et Sigaux, édit. Paris, 1886. — Prix : 3 francs.

Ce serait presque des vers des quatre saisons; l'auteur nous prévient qu'il n'est pas entré dans l'hiver de la vie, le coquet! Il a rassemblé un peu pêle-mêle des pièces diverses, ce qu'on classait jadis sous la rubrique de *poésies fugitives*. Fugitives n'était point mal dit, et l'on ne courait guère après. Celles-ci méritent pourtant qu'on les arrête un moment au passage. M. Monnier de la Motte n'y met point de prétention, mais il y glisse un tantinet de malice et de gaillardise. Il trousse assez vivement le conte en vers, dans une forme tenant le milieu entre celle de Voltaire et celle de M. de Chevigné. Ces vers-là ont de l'agrément, de la simplicité, et nous préférons de beaucoup M. Monnier conteur à M. de la Motte sentimental. Les honnêtes gens, qui lisent pour le plaisir de leur esprit et non pour la fatigue de leurs yeux, seront doucement distraits par *l'Absolution, Drôle de gibier, Amour naïf, A bon chat, bon rat.*

M. Monnier de la Motte a cultivé aussi cette fleur délicate, la plus rebelle peut-être du parterre poétique, la fable. Quelques-unes sont assez réussies; l'idée en est sinon originale, du moins ingénieusement traitée. Ajoutons que, par le temps qui court, il faut savoir gré à l'auteur de parler clairement et simplement en français dans un vers proprement établi.

Les Baisers perdus, par Louis Marsolleau. Un vol. in-18 jésus. Paris, 1886. Alphonse Lemerre, éditeur. — Prix : 3 francs.

On pourra reprocher à M. Marsolleau d'être inégal, parfois excessif, outré, de parti pris; on lui reprochera, et non sans raison, d'affecter des violences d'expressions qui ne donnent pas plus de force à une pensée plus ou moins banale et épuisée. Mais, pour être juste, il faudra reconnaître en lui une personnalité vibrante, un être vivant et pensant par lui-même, un poète soucieux de traduire en des vers qui soient siens des passions éprouvées dans son cœur. Pour cette expression de son identité, nous pardonnerons à M. Louis Marsolleau le mauvais goût de certain ton forcé où l'entraîne l'exemple des prosateurs naturalistes. Nous le lui pardonnons volontiers, car ce n'est qu'oripeaux empruntés qu'il jettera par-dessus le buisson au détour du chemin, et ce qu'il y a de réellement estimable en lui restera sa force propre et son tempérament. Et quelque jour, dans une forme épurée, il nous donnera de nouveaux poèmes capa-

bles de remuer en nous le feu de la passion. Son vers, en maint endroit, est frappé net et paraît en relief. Par exemple, dans *A ceux qui sont irrités :*

Soyons des histrions moqueurs et fabuleux.

(c'est assez faible).

Nos tréteaux sont plus hauts que les têtes des hommes!

Voilà un vers qui porte et fait image. Je ne jouerai pas à M. Marsolleau le mauvais tour de dire qu'il y a « un beau vers » dans son volume. Il y en a beaucoup; je ne puis les citer tous, mais je me ferais scrupule de ne pas signaler les morceaux les mieux venus : *Vieilles filles*, les trois quatrains qui commencent ainsi :

L'homme trompe, la femme ment;

La pensée y est ferme et marche à son but.

Prière, un court fragment tout chaud d'une ardeur communicative; et cette jolie *Sérénade* en trois parties, qui rappelle les vers galants de Catulle Mendès : *le Dernier vœu*, *l'Eunuque blanc*. M. Marsolleau a voulu prouver qu'il est passé maître en virtuosité. Il a clos son volume par des sonnets de couleur : en rouge, en vert, en blanc, tricolore, en rose. C'est très bien comme exercice et comme petit jeu de société. Qu'il ne s'attarde pas à ces passe-temps; il a mieux à faire. Ce volume, c'est l'œuvre de métier que l'apprenti présente pour être admis dans la confrérie et recevoir la maîtrise. L'épreuve a réussi à l'auteur. Nous attendons la suite de ces promesses. PZ.

La Viole d'amour, par PAUL MARIÉTON. Un vol. in-18 jésus. Alphonse Lemerre, éditeur. Paris, 1886. — Prix : 3 francs.

Tout le long de cent vingt pages, — dont le tiers, du reste, en papier blanc, — M. Paul Mariéton joue de la viole d'amour. Or la viole d'amour, c'est bien gentil quelques minutes; mais cette musique-là, monotone et geignarde, lasse bien vite et même elle agace.

M. Mariéton s'en excuse avec bonne grâce dans les derniers vers de son recueil, et ceux-là, moins cherchés sans doute, lui assurent le pardon de son péché réitéré, qui eût pu devenir mortel, non à lui-même, mais au lecteur. Il se fait modeste et naïf et déclare :

Non, non, je ne suis pas ce qu'on nomme un poète,
Je n'ai jamais chanté que pour bercer mon cœur;
Doux sont mes tristes vers, résignés, sans tempête,
Et dédaigneux du monde au sourire moqueur.

Mes pauvres vers d'amour, je vous hais, je vous aime!
Je vous hais pour le mal qui vous donna le jour,
Je vous aime encor plus pour le repos suprême
Que je ne dois qu'à vous, mes pauvres vers d'amour!

Quand M. Mariéton dit qu'il n'est pas un poète, qu'il nous permette de penser qu'il n'en croit pas un mot. Il a pour cela un bon billet : celui de M. Mistral. L'auteur de *Mireille* déclare tout le contraire à son jeune ami dans une lettre que le destinataire s'empresse d'insérer toute vive dans son recueil, comme sa lettre de grande naturalisation poétique. Après un sacre pareil, peut doit importer à M. Mariéton l'avis du public et de la critique. Celle-ci, d'ailleurs, n'a qu'à ne pas broncher; M. Mistral lui donne son paquet. Oyez, bonnes gens :

« La critique moderne, dont le goût est dépravé par l'emphase de l'école, a souvent reproché à nos troubadours exquis l'extrême délicatesse et la gracilité de leur inspiration... Salut donc à un trouvère... »

M. Mistral, au surplus, reconnaît à M. Mariéton le don poétique par la raison que ce Lyonnais doit provenir d'une souche provençale! Eh! bagasse! à la bonne heure! Et, pour conclure, il salue en l'auteur de *la Viole d'amour* un trouvère. Petite erreur, M. Mariéton n'est qu'un troubadour. Et quand lui-même se réclame du nom, il a tort; rien de la verdeur des véritables trouvères n'apparaît en son œuvre toute molle et soupirante. Il se réclame aussi des *minnesinger* d'Allemagne; l'idée peut sembler peu fière pour un poète français. Elle est malheureusement plus exacte; il est vrai que M. Mariéton se complaît dans la vague sentimentalité, la mièvrerie d'un amour qui tient plus de place dans le cerveau que dans le cœur et le clair de lune des rêveurs allemands, et que, comme eux, il s'évertue à enchâsser des mots dans des mètres plutôt que des idées et des sentiments variés dans les mots.

Pour être juste, proclamons que M. Mariéton possède une grande habileté de versification. Il s'obstine à moudre son même air sur sa viole, mais il en varie les mouvements avec un soin digne d'un plus important objet.

Le Livre des âmes, *poésies*, par ZÉNON-FIÈRE. Alphonse Lemerre, éditeur. Paris, 1886.

Bien que fort goûtés depuis deux ou trois ans dans les cercles de poètes et le public des jeunes Revues, les vers de M. Zénon-Fière n'avaient cependant pas encore franchi la rampe. *Le Livre des âmes* est un début, mais un début de parfait ouvrier et d'émouvant penseur.

Dans tout poète dont la naissance est postérieure à 1850, il y a deux êtres distincts, le plus souvent en lutte l'un contre l'autre, l'artiste et l'inspiré: Sauf de rares exceptions, tous les jeunes poètes de ce temps se piquent plutôt de se montrer habiles ouvriers qu'interprètes émus de leurs sentiments.

Par la variété savante des rythmes et la curieuse recherche des vocables, la facture de M. Zénon-Fière répond aux exigences même les moins motivées de la jeune école. Mais, par une exception heureuse à une règle de plus en plus générale, si l'auteur du *Livre des âmes* assemble des mots, c'est pour y enfermer des émotions, et, s'il sculpte des cadres, c'est pour y ajuster des paysages et des tableaux de genre.

Puisque nous parlons de paysage, citons, malgré sa morbidesse un peu décadente, ce délicat *Crépuscule*,

où flottent des apaisements, où frémissent des silences :

Le soir descend. Avec des abandons d'amante,
Le saule échevelé pleure sur l'eau dormante,
Qui lui tend mollement ses lèvres de velours;
L'âme des lis défunts plane sur les cieux lourds.
Un souffle errant détache une feuille incertaine
Qui vacille dans les remous de la fontaine;
Et l'incantation des branches en émoi
Fait sourdre une langueur qui flotte autour de moi.
Tout se pâme... On dirait qu'un chœur d'elfes circule
Dans le mystique apaisement du crépuscule.

Voici maintenant le tableau de genre d'un idéalisme à la Rossetti :

Front candide posé sur un bras rose et blanc,
L'enfant dormait, candide, et moi, gardien tremblant,
Je regardais son doux visage rire aux anges,
Car sa lèvre esquissait ces sourires étranges
Qui font croire aux parents que le frêle endormi
Dans son rêve entrevoit le ciel et va parmi
Le chœur des séraphins et la splendeur des cierges
Recevoir le baiser de la Reine des Vierges.
Et j'effleurai, priant comme dans le saint lieu,
Ce front d'ange où flottait un sourire de Dieu.

Nous regrettons de ne pouvoir citer les pièces charmantes, mais longues, qui ont pour titre *l'Arbre de Noël, Sylvia, la Première femme, Marmorea.* Ce sont là des œuvres où l'auteur prouve que la forme la plus orthodoxe n'est nullement exclusive de l'émotion la plus intense.

En résumé, ce recueil classe M. Zénon-Fière parmi les poètes avec lesquels la critique devra désormais compter.

Reliques d'amour, *poème moderne,* par Emmanuel Ducros. Un vol. in-4°. Alphonse Lemerre, éditeur. Paris, 1886. — Prix : 10 francs.

Beau volume, spirituellement et richement illustré par les artistes ordinaires des éditeurs de livres de luxe. C'est plaisir que de voir ces grandes pages de beau papier où se blottissent, au milieu de dessins fantaisistes et touffus, une demi-douzaine de vers tendres ou plaintifs, comme de petits oiseaux dans un large nid. C'est qu'en effet ce « poème moderne » se compose d'une succession de courtes pièces, reliées ensemble par le fil assez ténu d'un amour parisien; on pourrait le comparer à ces festins de jeunes femmes où la table est couverte de vingt variétés de confitures et d'autant de sortes de petits gâteaux. Le poème a, d'ailleurs, la marche même de toute *passionnette :* le désir, l'espérance, la possession, la rupture et le regret, non pas tant peut-être d'avoir perdu que de n'avoir pas encore remplacé.

On connaît le talent de M. Emmanuel Ducros, talent fin, délicat, aimable, où l'ironie n'exclut pas l'émotion. On le retrouve avec tout son charme dans cette œuvre nouvelle.

B.-H. G.

Les Déchirements, *poésies (1878-1884),* par Émile Mariotte, avec un sonnet adressé à l'auteur par François Coppée. Un vol. in-12. Paris, Alphonse Lemerre; 1886. — Prix : 3 francs.

Vous entendez le cri! moi, j'ai vu la blessure!

C'est le dernier vers du sonnet de M. Coppée. M. Coppée a vu la blessure; nous le croyons sur parole. Pour le cri de l'âme déchirée que nous devrions entendre, il n'a certainement pas été exhalé.

« Plainte éloquente! » dit M. Coppée, et il craint, comme on déteste la douleur, qu'on ne laisse tomber « le livre douloureux », qui ne fait rien paraître qu'un « désespoir de poète ». M. Mariotte, qui ne nous semble à nous ni poète ni désespéré, a bien exprimé quelques plaintes, c'est vrai; mais il l'a fait si tranquillement!

Il s'est appliqué à une besogne qui n'est pas tout à fait sans difficulté : faire rimer des mots. Il a écrit des pièces comme *Après la bataille :*

Les morts d'une bataille, une fois enterrés,
On les oublie, hélas! et leurs restes sacrés
Deviennent, sous le sol, bientôt de noirs squelettes;
Et nous allons cueillir sur eux des violettes
Au printemps, quand la brise effleure les taillis.
Ils ont versé leur sang jeune pour le pays.
. . . . . .

comme *les Conquérants :*

Lorsqu'ils poussent leurs flots d'hommes vers les combats
Avec la cruauté des fourbes pour servante,
C'en est fini du droit souverain, qui se vante
De toujours protéger les faibles ici-bas :

Car, dès que la tempête a soufflé sur leurs pas,
. . . . . .

— *pour servante* doit faire image; les images ne sont pas nombreuses; — comme *Mansuétude* encore :

Ton âme est douce. Reste ainsi. J'aime à te voir,
Forte de tous les droits, pratiquer le devoir,
Et tâcher d'éloigner de moi les jours moroses.
C'est bien. Verse l'amour avec tes lèvres roses,
Et donne à ton regard ce qui me plaît le mieux,
Car les bons sentiments se lisent dans tes yeux,
De même que l'amour brille au fond de ton être.
. . . . . .

Dans le volume, une soixantaine d'autres pièces qui ont la même valeur.

F. G.

Les Ressouvenirs. Poésies par Ferdinand Dugué. Un vol. in-8°. Paris, Paul Ollendorff, 1886.

Quarante drames en cinq actes, représentés avec des fortunes diverses, dont quelques-uns sont des chefs-d'œuvre du genre, comme la *Prière des Naufragés, les Pirates de la Savane, la Fille des chiffonniers,* sans cesse repris, ont fait du nom de M. Ferdinand Dugué l'un des plus vraiment populaires du théâtre

contemporain. Il n'en est pas de même des six volumes de vers qui ont précédé *les Ressouvenirs*. *Les Horizons, le Vol des Heures, les Gouttes de rosée, l'Oasis*, non plus que *les Éclats d'obus*, ni les *Satires et Poèmes* n'ont jeté le moindre éclat dans le ciel de la poésie. *Les Ressouvenirs* n'apporteront pas davantage un lustre nouveau à la réputation de l'auteur. La dernière pièce du recueil étant datée de 1886, M. Ferdinand Dugué a mis quelque coquetterie à dater la première de 1836. De ce simple fait, l'on est tenté de conclure que la publication de ce volume est une satisfaction qu'il a voulu se donner par esprit d'ordre. On imagine volontiers que, possédant déjà dans sa bibliothèque la collection de ses drames et de ses poésies, reliée avec soin, chronologiquement classée, il s'est plu à réunir en ce bel in-8° tous les vers dictés au gré de circonstances personnelles depuis un demi-siècle, et qu'il n'avait pas eu jusqu'à présent l'occasion de publier. Il a, désormais, imprimées, ses « œuvres complètes ».

Les vers de M. Ferdinand Dugué ne sont pas plus mauvais que bien d'autres, ni même précisément mauvais; la cheville y est abondante, la rime souvent pauvre et la syntaxe faussée par licence poétique — en ce temps-là, maître Théodore de Banville n'avait pas encore écrit son concis, décisif et célèbre chapitre *De la licence poétique*. — Par contre, ils sont d'un sentiment honnête, convaincu et vécu; j'entends par là que l'auteur, visiblement, ne fait pas de vers pour l'amour des beaux vers. Ce n'est pas la rime qui le cherche, c'est lui qui cherche la rime; et il ne se livre à cette poursuite que pour exprimer un mouvement de son cœur, exposer une idée, raconter un fait. Or, dans cette forme neutre, fait, idée, mouvement du cœur, cela touche peu. On n'en dit rien parce que cela ne dit rien qu'à celui qui parle et à l'ami ou à l'amie à qui il parle. De toutes ces réserves, j'excepte la dernière pièce des *Ressouvenirs*, vraiment touchante autant qu'elle est émue, intitulée *Marie*. E. C.

Les Ailes du rêve, par Henri Bernès. Un vol. in-18 jésus. Paris, Alphonse Lemerre, éditeur, 1886. — Prix : 3 fr. 50.

Oh ! le doux et terrible charme des vers ! La mélodie immatérielle, le rythme des syllabes sonores, le rebondissement léger de la rime, saisissent l'oreille si puissamment qu'en dépit de l'absence d'un sujet, d'une idée nouvelle, d'une passion originale, on lit, on lit, quitte à se demander après : qu'est-ce donc que j'ai lu ? Quelque chose et rien, de la musique subtile, aérienne.

Telle est l'impression laissée au lecteur impartial par le recueil de M. Henri Bernès, et cependant, j'ai hâte de le dire, il se distingue parmi les nombreux volumes de vers publiés depuis six mois, par un cachet de distinction littéraire, une forme ample et gracieuse, par la coupe du vers bien équilibré, exempt de ces recherches de mauvais aloi où se plaisent les parnassiens, jongleurs de mots. M. Bernès n'est pas de l'école de ceux qui se proclament ciseleurs de vers; c'est pourquoi son vers a généralement un relief naturel et un mouvement de vie poétique qui entraîne.

Le jeune poète possède même assez bien son instrument pour qu'on soit en droit de lui reprocher de ne jouer que des airs connus. Sans doute c'est très gentil, très naturel, ce qu'il chante; mais tous l'ont chanté. Et nous voudrions trouver dans ce volume, qui représente les éclosions de quatre ou cinq années, quelque trace d'une personnalité plus tranchée; nous y voudrions l'indice d'une pensée plus forte, plus dégagée de la réminiscence, et, dans un temps aussi plein de secousses que le nôtre, un souci plus haut et plus hardi que la description des bois, des montagnes et des ruisseaux.

M. Henri Bernès abuse, lui aussi, du genre descriptif: qu'il se méfie; c'est le plus facile et, par suite, le plus traître. Un rimeur exercé, pour peu qu'il soit vraiment lettré, réussit bientôt à faire illusion avec des descriptions toutes piquées d'adjectifs chatoyants. C'est du papillotage qui d'abord éblouit. Mais rien ne passe plus vite. Delille ne fut-il pas un maître en description ? Et combien en reste-t-il qui lisent Delille, qui pourtant vaut la peine d'être lu ?

La double influence de Musset et de Sully Prud'homme a formé M. Bernès. On peut plus mal choisir ses maîtres; mais encore faut-il se défier de tomber, je ne dis pas même dans l'imitation, — c'est un péché nécessaire, — mais dans la paraphrase. *Le Rêve blessé* n'est pas autre chose. L'auteur cite deux vers de Musset, qu'il prend pour épigraphe, et il procède alors comme jadis un bon rhétoricien exécutait un développement en vers latins. Les vers en eux-mêmes sont bien venus. M. Bernès, subissant la réminiscence du maître exquis, a pris la cadence de ces passages célèbres : *Lorsque le laboureur regagnant sa chaumière* ou *Lorsque le pélican lassé d'un long voyage*, etc. Moins bien inspiré en d'autres morceaux, il ose ne pas corriger des cacophonies comme celle-ci :

> Sont comme des Titans victorieux, dormant
> Tant dans leur masse énorme et qu'exagère l'ombre,

ou des banalités clichées de cette sorte :

> Pour que rien dans ce monde orageux où nous sommes,

ce qui attire la rime inévitable :

> . . . . . la cité des hommes,

ou encore des expressions étranges et forcées; exemple dans *la Vanneuse*, pour dire, croyons-nous, des grains de blé : *ces espoirs drus et blonds*.

Et si vous saviez comme il y a du *vent* dans les poésies de M. Bernès. C'est l'esprit qui souffle. Je ne sais s'il est une pièce où le vent n'ait son rôle.

Après tout, notez que si la critique se fait ainsi épluchеuse, c'est qu'il y a un jeune talent sur qui prendre et, qu'après avoir épluché, on laisse d'assez bonnes choses. De jolis vers écrits dans une langue claire, ce n'est déjà point un cas si commun.

P. Z.

Poems of Nature, by John Greenleaf Whittier. Illustrated from nature, by Elbridge Kingsley. Un vol. in-4°. Boston and New-York, 1886. Houghton, Mifflin and Company. The Riverside Press Cambridge.

Un portrait de l'auteur des *Poèmes de la nature*, vivement gravé à l'eau-forte, par S.-A. Schoff, et quinze sujets gravés sur bois, d'après autant de compositions dessinées par Elbridge Kingsley, forment l'illustration de ce volume édité comme livre d'étrennes. Il n'y a pas à s'y tromper : beaucoup d'images, papier fort, tranches dorées, cartonnage épais, coupé en biseau, frappé d'une branche de pin avec ses vertes aigrettes et ses pommes squameuses, jetées, dans le goût japonais, en travers des deux plats de la couverture de toile grise, courant de l'un à l'autre sans interruption, parmi les lettres d'or du titre, au recto, et réservant au verso la place d'une épigraphe disposée comme une inscription lapidaire. N'est-ce pas le signalement du *Christmas book* traditionnel, mais relativement sobre. En effet, l'éditeur n'a pas fait appel aux séductions irrésistibles de la reliure en toile rouge.

Du dehors passant au dedans, après avoir remarqué que, par une exception peu commune, chacune des pages du livre n'est imprimée qu'au recto, si nous nous arrêtons à l'illustration, c'est-à-dire à ce qui constitue l'attrait essentiel du livre d'étrennes, nous devons nous rappeler, pour n'être pas trop sévère, qu'on demande à cette sorte de volumes l'apparence plutôt que l'évidence de l'art, le décor plutôt que la réalité de l'effet. Le procédé employé est curieux en ce sens que, très sommaire, peu sérieux dans la poursuite de la forme réelle, d'un dessin très négligé, il réussit cependant à rendre d'une façon très suffisante certains effets de lumière, des aspects de ciel d'orage, d'aurores printanières, étincelantes dans la rosée des futaies grêles, de coups de soleil, après la pluie, dans de vastes panoramas, de lacs encadrés par des falaises argentées, ou de grandes plaines sillonnées de lentes rivières, de sentiers et de routes bordées d'arbres, ou de larges fleuves reflétant l'orbe énorme de quelque arc-en-ciel, avec cette faute pourtant si fréquente chez les paysagistes, que l'artiste a négligé de tenir, le cercle intérieur de l'arc dans une gamme sensiblement plus claire que le champ de ciel qui lui est extérieurement contigu.

Un autre défaut de toute cette illustration, la monotonie grise de l'ensemble, tient moins, pensons-nous, au mode d'action du graveur qu'à celui de l'artiste. Il semble que le premier ait eu à interpréter des dessins exécutés à la plume sur du papier préparé, connu aujourd'hui, sous le nom de « papier à procédé », teinté en gris, à plusieurs couches d'intensité décroissante jusqu'au blanc pur. Le grattoir joue un grand rôle dans la pratique de ce papier, et il faut en avoir une très grande expérience pour éviter cette uniformité d'aspect dont nous nous plaignons ici et la lourdeur résultant de la régularité des teintes obtenues à la machine.

Malgré nos réserves, — qui nous sont inspirées surtout par la comparaison des chefs-d'œuvre que la jeune école américaine de graveurs sur bois nous envoie depuis quelques années, — nous devons dire cependant que les compositions pittoresques, très variées, d'Elbridge Kingsley accompagnent et complètent avec une grâce réelle les poétiques rêveries de M. John Greenleaf Whittier. E. C.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Les Postes françaises, *Recherches historiques sur leur origine, leur développement, leur législation*, par Alexis Belloc, sous-chef au cabinet du ministre des postes et télégraphes. Un vol. grand in-8°. Paris, Firmin-Didot et Cie, 1886.

Avant d'entreprendre ce travail, M. Belloc nous eût confié son dessein, il nous eût dit sa prétention de composer un ouvrage qui ne fût pas seulement intéressant pour l'administrateur, que, sa prétention, nous l'eussions certainement taxée de vaine. M. Belloc s'est appliqué à faire connaître le développement du service des postes françaises, les rouages de l'administration telle qu'elle est organisée aujourd'hui ; il ne s'est pas défendu de citer, de résumer les ordonnances, les lois et règlements qui l'ont successivement régie, des arrêts des parlements, des jugements ; il n'a pas hésité à reproduire les différents tarifs auxquels a été soumis aux différentes époques le port des lettres ; même, il a ajouté des tableaux de statistique ; et son livre est de lecture vraiment attachante.

C'est que le sujet, à bien considérer, est lui-même attachant ? L'histoire des postes n'est-elle pas comme un chapitre de l'histoire générale, de l'histoire des révolutions de la politique internationale, des progrès de la science, même des préoccupations morales et sociales ? Et ne sont-ce pas de grands faits que celui

de l'union postale, celui de la création de la caisse d'épargne postale, celui de l'emploi de la vapeur et de l'électricité ? Sans doute, mais le mérite du livre tient en grande partie au talent d'exposition de l'auteur.

Entre deux textes, à côté des chiffres, des anecdotes ; elles sont contées finement.

A propos du premier essai d'établissement de la petite poste à Paris, par M. de Velayer (1653), M. Belloc cite la *Muse historique*, Loret ayant ainsi annoncé la nouvelle :

On va bientôt mettre en pratique
Pour la commodité publique,
Un certain establissement,
Mais c'est pour Paris seulement,
Des boëttes nombreuses et drues,
Aux petites et grandes rues,
Où par soi-même ou son laquais,
On pourra porter des paquets,
En dedans, à toute heure, mettre
Avis, billet, missive ou lettre,
Que des gens commis pour cela
Feront chercher et prendre là,
Pour, d'une diligence habile,
Les porter par toute la ville
A des neveux, à des cousins,
A des gendres, à des beaux-pères...

Notre auteur cite aussi Pellisson, qui, correspondant sous le nom de Pisandre, avec Mlle Sapho, demeurant au pays des nouveaux Sansomates, autrement dit Mlle de Scudéry, ne croyait pas toutefois à l'avenir de cette nouveauté : « Il est vraisemblable que dans quelques années on ne saura plus ce qu'était la boeste des billets. »

De fait, l'institution de M. de Velayer disparaît bientôt, tombe dans l'oubli, et c'est seulement en 1758 que M. Piarron de Chamousset, conseiller maître à la Chambre des comptes de Paris, adresse au roi un mémoire dans lequel il sollicite l'autorisation d'établir dans Paris une petite poste, seulement le 9 juin 1760 que le service commence à fonctionner.

Que de perfectionnements apportés depuis au service ! Mais dans les villes d'Allemagne, l'administration des postes transporte les colis et petits paquets ; chez nous, nous sommes encore obligés de recourir aux commissionnaires : nous pouvons envoyer un colis de Paris à Marseille, nous ne le pouvons pas d'un quartier de Paris à un autre. D'autres perfectionnements sont à réaliser.

Revenons au livre de M. Belloc et recommandons-le vivement ; nous souhaiterions qu'il en fût composé de semblables sur chacun des autres départements ministériels. F. G.

Études sur la vie privée bayonnaise au commencement du XVIe siècle, par E. Ducéré ; in-8°. Pau, Veronèse.

L'idée se répand de plus en plus que la vraie histoire d'un peuple, c'est l'histoire de la vie privée des individus. De là les excellentes monographies du Dr Puech sur Nîmes, de M. A. Joubert sur Angers, et, aujourd'hui, de M. E. Ducéré sur Bayonne.

Les actes passés chez les notaires, les inventaires conservés dans les archives, les états de frais de certains repas, de certaines fêtes, ont été les principales sources consultées par M. Ducéré pour nous renseigner sur les propriétés, les maisons de ville et de campagne des bourgeois et manants de Bayonne, leur nourriture, leurs vêtements, leurs meubles, leurs instruments de travail, leurs armes offensives ou défensives, leurs bijoux, leurs tapisseries, leurs livres ; sur les espèces monnayées, les poids et mesures, etc., etc.

Les pièces justificatives jointes au très intéressant travail de M. Ducéré ont une grande importance au point de vue linguistique ; il l'a bien compris et a complété son volume par un « Essai d'un glossaire du gascon bayonnais jusqu'au commencement du XVIe siècle », dans lequel il a fondu le petit glossaire de MM. Balasque et Dulaurens, si précieux pour la lecture des textes bayonnais du XIIIe et du XIVe siècle ; il y a introduit aussi un certain nombre de mots ou de sens, fournis par M. Labrouche ou par M. V. Lespy, auteur estimé d'une grammaire béarnaise. Malgré leur collaboration, malgré toute son érudition philologique, M. Ducéré a dû laisser sans traduction quelques mots, comme *berduxs, chartese, farlin, prepon, tintabailhe*, etc. Nous les signalons aux chercheurs.

Ce que nous tenons à signaler surtout, c'est l'ingénieuse sagacité avec laquelle M. Ducéré a su tirer parti des plus sèches nomenclatures pour reconstituer la vie privée à Bayonne à l'époque où va s'épanouir la Renaissance. CH.-L. L.

Opérations militaires dans les Alpes et les Apennins pendant la guerre de la succession d'Autriche (1742-1748), *d'après des documents découverts par le baron Cachiardy de Montfleury*, par H. Moris. — Une carte d'ensemble ; neuf croquis. — Un vol. gr. in-8°. Paris, Baudoin.

L'ouvrage que vient de publier M. Henri Moris, archiviste des Alpes-Maritimes, offre un intérêt tout spécial aux militaires d'abord, aux historiens ensuite. C'est la reproduction, mise en français, des documents réunis de 1750 à 1770 par un officier qui avait pris une part active aux campagnes de 1742-1748, le capitaine Minutoli.

M. H. Moris ne s'est pas borné à remanier, au point de vue du style, le texte informe mis à sa disposition par le baron Cachiardy de Montfleury, qui l'avait découvert ; il l'a disposé d'une façon plus claire et a dû le compléter même sur quelques points. Lorsque ce cas s'est présenté, M. Moris aurait bien fait de distinguer sa part de celle de Minutoli, pour permettre au lecteur d'accueillir l'une et l'autre selon la mesure de sa confiance, et en laissant à chacun sa responsabilité.

« La période de notre histoire militaire que nous embrassons, dit M. Henri Moris, n'est que très imparfaitement connue. Jadis on n'avait pour l'étudier que

les *Mémoires* du marquis de Saint-Simon, du maréchal de Maillebois et l'intéressante *Histoire militaire du Piémont*, par Saluces. Il y a deux ans a paru le premier volume d'un ouvrage intitulé *les Guerres sous Louis XV*, par le général Pajol. Hâtons-nous de dire que notre travail ne fait nullement double emploi avec ce dernier. Ils sont comme les deux faces d'une médaille. L'auteur des *Guerres sous Louis XV* ne semble avoir eu sous les yeux que des documents français... Nos documents à nous sont de source italienne. »

Nous n'insistons pas sur cette différence d'origine des documents : il va de soi que le but poursuivi par l'un des ennemis, dans chaque opération partielle, doit échapper à l'autre, que les mouvements sont expliqués de tout autre façon d'un côté et de l'autre, que les ressources sont différemment appréciées, que les revers, comme les succès, sont ou atténués ou exagérés selon l'intérêt de chacun des partis. C'est en contrôlant l'un par l'autre les témoignages des deux adversaires que l'on peut arriver à substituer la vérité absolue à la vérité relative. Et quelle source féconde d'instruction pour les militaires que cette comparaison !

A l'importante publication de l'ouvrage de Minutoli, revu, corrigé, complété par M. Henri Moris, sont joints une carte excellente et neuf croquis topographiques exécutés de main de maître par un officier distingué, mais trop modeste : on nous affirme qu'ils seraient l'œuvre du capitaine Krebs.

Les Trois Prophètes : le Mahdi, Gordon, Arabi, par Chaillé-Long-Bey. Traduction et appendice de A.-O. Munro. Un vol. in-12. Paris, 1886. E. Dentu.

A diverses reprises, nous avons eu l'occasion de parler du général anglais Gordon aux lecteurs du *Livre*, quand parurent tour à tour sa *Correspondance* avec sa sœur et les deux éditions, tant anglaise que française, de ses *Mémoires* ou plutôt de son *Journal* écrit pendant le siège de Khartoum. Nous dégageant de la politique anglaise qui avait motivé le séjour de Gordon « le Chinois » dans la grande place forte du Soudan, nous avons voulu mettre en lumière uniquement le magnifique exemple de grandeur morale que nous présentait l'alliance extraordinaire de gaieté, d'esprit, de mysticisme, de vraie foi religieuse, de courage indomptable, d'indépendance, d'amour de la patrie qui formait le caractère de cet aventurier héroïque. C'est, au contraire, le côté politique de la mission confiée au général qu'étudie M. Chaillé-Long en ce volume, ainsi que le rôle joué par le Mahdi (*Mahdime*, le *sublime*), et par Arabi. L'auteur juge les hommes et les événements du point de vue égyptien. Officier dans l'armée égyptienne durant plusieurs années, c'est à ce titre, en effet, qu'il accompagna Gordon, quand ce dernier fut nommé par le khédive, gouverneur général des provinces équatoriales de l'Afrique. C'est au même titre qu'il a connu Arabi, alors que celui-ci était lieutenant-colonel, puis ministre de la guerre.

Chaillé-Long-Bey croit que les trois hommes dont il nous entretient ont été les machines automatiques au moyen desquelles la Grande-Bretagne a cherché à dissimuler son intention de s'annexer l'Égypte et le Soudan, et de fonder dans cette dernière contrée une Inde africaine. — Témoin oculaire du bombardement du 11 juillet et du massacre d'Alexandrie, où il pénétra le premier, dès le 13, en compagnie d'un correspondant de journal anglais, l'auteur consacre les pages les plus émouvantes de son livre à ce crime sans excuse.

M. A.-O. Munro, qui a traduit le travail de M. Chaillé-Long, a traduit aussi et publié en *Appendice* plusieurs documents arabes inédits concernant les trois prophètes, et notamment de curieux fragments des *Mémoires d'Arabi* se terminant par ces mots que tout homme politique en Orient a pu dire au moins une fois en sa vie : « J'ai été abandonné et trahi par tous. »

Travaux de vacances au pays des pommes. — I. *La Légende de l'abbaye de Montebourg*, par Albert le Nordez. Ouvrage de XIII-78 pages in-16 carré, orné de gravures et de vignettes par Léo Mary. Paris, 1886. Pillu-Vuillaume, éditeur *A la Croix de Lorraine*.

Comment deux pèlerins de la règle de Saint-Benoît, partis du Mont-Cassin, en Italie, — cela se passait au XIe siècle — marchèrent si bien et si longtemps qu'un jour ils se trouvèrent dans le plus beau pays du monde, c'est-à-dire en France, dans la plus belle province de France, qui est la Normandie, dans la plus belle partie de la Normandie, par conséquent en basse Normandie, et nécessairement aussi en Cotentin, puisque le Cotentin l'emporte sur tout le reste de la basse Normandie ; ce qu'il advint à ces deux fils du bienheureux père saint Benoît ; comment ils furent séparés, faute de connaître les phénomènes des marées ; comment l'un d'eux devint archevêque de Cantorbéry, en Angleterre, tandis que son frère fondait une abbaye qui donna naissance à la bourgade de Montebourg ; comment les gens de Montebourg eurent aussi une église paroissiale et pourquoi celle-ci fut dédiée à saint Jacques, « le fils du Tonnerre », qui *avec une voix de plus eût été le bon Dieu ;* que les Montebourgeois connurent de mauvais jours, mais toujours ils furent gens avisés ; ce qu'il reste après huit siècles écoulés de l'abbatiale de Montebourg : voilà ce que nous apprend en un fort aimable opuscule M. Albert le Nordez. Ces faits, à coup sûr, ont leur intérêt historique ; mais, le dirai-je, c'est bien plus encore la charmante façon dont la légende nous est contée que la légende en soi qui nous ravit en cette jolie plaquette. Bien que l'auteur en effet ait donné à son récit le titre un peu sévère de *Travaux de vacances,* il y dissimule tellement la science de l'archéologue sous la grâce, la bonne humeur, l'esprit et le bon langage du conteur, que l'Académie des inscriptions l'attendra sans doute à quelque œuvre plus pédante pour lui offrir ses couronnes. L'auteur s'en

consolera aisément au pays des pommes. Car si nous retrouvons en cette *Légende de l'abbaye de Montebourg* le savoir et le bien dire, la fine bonhomie, le bon sens, l'amour de l'art, l'élévation de pensées dont s'inspirent les « Conférences Sainte-Geneviève » qui nous sont connues par *la Revue Fénelon*, il s'en dégage en outre une émotion nouvelle ou du moins qui n'avait pas eu à s'exprimer ailleurs. Nous voulons parler de la passion du sol natal, qui, pour s'y voiler d'enjouement, ne s'en accuse pas moins avec une intensité véritablement touchante. Les treize pages de l'*Avant-propos* sont une sorte de Cantique des cantiques à la gloire de ce coin de terre normande, qui jamais ne fut décrite, peinte, célébrée, chantée en de plus éloquentes paroles. Et, de l'avant-propos, l'aveu se répand à travers tout le livre et s'y affirme en des phrases comme celle-ci, parfaitement sincère sous les apparences du paradoxe ou de la naïveté : « Je ne sais au monde plus beau coin de pays que celui-là, et si le paradis terrestre n'y a pas été mis, il fallait que le bon Dieu, vous l'avouerez, eût de bien graves raisons pour le mettre autre part. » Il est vrai que M. Albert le Nordez, de son propre aveu, ne connaît pas d'autre pays. Néanmoins l'éloge, même passionné, de cette basse Normandie verdoyante entre ses deux mers avec ses cours d'eau poissonneux, ses forêts giboyeuses, ses collines chargées de bois taillis, ses grasses vallées, ses plaines fécondes, ses prairies foisonnantes, ses troupeaux magnifiques, ses grandes fermes, ses châteaux précédés d'avenues seigneuriales, son ciel mouvementé: eh bien, oui, l'éloge du pays des pommes, de cette terre d'abondance nous change à souhait et nous repose aussi des odeurs, des maigreurs, des poussières, des sécheresses, de toutes les aridités de ce midi dont l'admiration nous est imposée depuis quelque quinze ans par la bruyante invasion dans les lettres des cigaliers venus de Provence, du Languedoc, du Rouergue, du Roussillon, voire de Gascogne aussi.

E. C.

BIBLIOGRAPHIE — MONOGRAPHIE

— Singularités — Compilations — Curiosités littéraires —

Petite histoire de la typographie, par Auguste Vitu. Illustrations par Coppin. Paris, Ch. Delagrave, 1886. Un vol. in-8°. — Prix : 1 fr. 25.

M. A. Vitu vient de faire magistralement une œuvre très modeste et très utile. Son histoire de la typographie éclaircit avec la plus lumineuse érudition les origines de l'imprimerie, et en suit les développements jusqu'aux derniers perfectionnements de l'industrie moderne. Elle ne s'adresse pas aux typographes, bien que les personnes qui s'occupent du métier puissent y trouver une lecture agréable, un aide-mémoire admirablement fait, et, qui sait? quelques renseignements nouveaux. Mais c'est surtout pour les gens du monde que les livres intéressent, pour les écrivains, les artistes, les bibliophiles, que M. A. Vitu a composé son livre. Il a trouvé le moyen de donner les détails techniques sans en avoir l'air, et d'expliquer le mécanisme compliqué de l'impression telle qu'elle se fait de nos jours, avec sobriété et exactitude, sans cesser d'être attrayant.

La partie historique donne, avec les vues propres de l'auteur, tout ce que la science contemporaine a pu découvrir sur l'origine de l'imprimerie. Elle fait justice des prétentions des Hollandais en faveur de Laurent Coster, de Haarlem, et donne les indications les plus précieuses pour les amateurs qui n'ont pas déserté le culte des incunables.

B.-H. G.

Cours élémentaire d'épigraphie latine, par M. R. Cagnat, ancien élève de l'École normale supérieure, chargé des cours de la Faculté des lettres de Douai, lauréat de l'Institut. Un vol. grand in-8°. Paris, Ernest Thorin, 1886.

« L'épigraphie n'est pas une affaire d'intuition, mais bien de science et de pratique; on ne la devine pas, on l'apprend. » M. Cagnat a traité, il y a deux ans, des *Rapports des études épigraphiques avec les diverses branches de l'enseignement,* il y a un an, de l'*Utilité de l'épigraphie latine pour l'établissement de certains textes;* les deux brochures reproduisent, si nous nous rappelons bien, les leçons par lesquelles il ouvrit, en 1883 et 1884, le cours dont il est chargé. Aujourd'hui, il publie un résumé de son cours même; il veut faciliter l'étude d'une science dont les données ne sont à dédaigner ni de l'historien, ni du géographe, ni du linguiste, ni du grammairien, ni du juriste non

plus; il veut dispenser les jeunes gens qui ne peuvent suivre certains cours de l'enseignement supérieur, — et combien de facultés possèdent une chaire d'épigraphie! — les dispenser, disons-nous, de l'obligation, ou bien de recourir aux deux manuels allemands de Bone et de Zell, manuels dont l'un est trop court et l'autre trop confus, ou bien d'ouvrir, sans préparation aucune, les ouvrages très précieux, mais trop savants et quelques-uns un peu vieillis, des Morcelli, des Zaccharia, des Maffei, des Orelli-Herzen.

Dans la première partie de ce *Cours élémentaire*, il est parlé des éléments communs à toutes les inscriptions. Les noms et les titres des personnages désignés sont mentionnés dans un certain ordre, toujours le même ou à peu près, mais les personnages appartiennent à différentes classes de la société, et les inscriptions sont de différentes époques : le professeur traite successivement des prénoms, noms et surnoms, de l'indication de la filiation, de la tribu, de celle plus rare de la patrie et du domicile, de la transmission des noms : 1° aux enfants légitimes; 2° aux enfants naturels; 3° aux enfants adoptés; 4° aux étrangers naturalisés, du nom encore des esclaves et de celui des affranchis; il traite ensuite du *cursus honorum*, avant et après Dioclétien, pour les sénateurs, les chevaliers, les autres citoyens de la cité ou des municipes; il passe enfin aux noms et titres des empereurs et des membres de leur famille, et énonce toutes les qualifications données, acceptées ou prises à un siècle ou à l'autre.

Il indique, dans la seconde partie, les diverses sortes d'inscriptions, et tâche à fixer les principales règles qui ont présidé à la rédaction des dédicaces aux divinités, des inscriptions honorifiques, des actes privés, des actes publics plus nombreux (lois, plébiscites, senatus-consultes, documents émanant des magistrats, documents relatifs aux municipalités, aux collèges); il dit les inscriptions faites sur objets divers : blocs de marbre; lingots de métal; tuiles ou briques; conduites d'eau; vases, lampes ou objets de terre, verre et métal; armes; poids ou mesures; timbres et cachets; tessères frumentaires, théâtrales, consulaires, d'hospitalité et convivales; dyptiques consulaires; *sortes* et *exsecrationes;* mosaïques.

En un chapitre complémentaire, il expose les règles de la critique des inscriptions et montre comme il est possible de restituer celles qui sont mutilées; il en restitue deux pour l'exemple.

Avant la *table analytique*, deux tableaux : sur le premier, sont portés les *Prénoms, noms et surnoms des empereurs*, et sur le second, les *Titres et surnoms des empereurs (d'Auguste à Théodore), pouvant servir à dater les inscriptions concurremment avec l'indication des puissances tribunices, des consulats et des salutations impériales ou à défaut de ces renseignements.*

Le manuel français qui nous manquait est maintenant fait, et l'on n'eût pu le mieux faire.

F. G.

Cassell's National Library, edited by prof. Henry Morley, L. L. D. in weekly. Volumes from 160 to 200 pages royal 16mo. Cassell and Co. — Price : 3 d. each.

La France, l'Italie, l'Espagne, l'Allemagne, c'est-à-dire presque tous les pays qui possèdent une langue littéraire, ont trouvé un éditeur pour mettre les œuvres les plus célèbres de leur littérature nationale à la portée des plus pauvres bourses, en les publiant sous le titre heureux et justifié de *Bibliothèque nationale* et sous la forme de petits volumes in-16 de 160 à 200 pages, au prix, variant selon les pays, de 25 à 30 centimes. Seule, l'Angleterre — dont le trésor littéraire est peut-être le plus riche du monde — faisait une fâcheuse exception. Désormais la voici à l'abri de ce reproche, grâce à l'énergique initiative de la puissante librairie Cassell. Venant après les autres, assurée du succès par de tels précédents, elle a pu faire mieux que les autres; non sans quelque courage pourtant, puisque jusqu'à présent nulle autre librairie anglaise n'avait osé tenter l'aventure.

Le mouvement partit de Paris en 1863; mais, il faut bien l'avouer, notre *Bibliothèque nationale* — dont le catalogue présente le répertoire complet du génie des lettres dans l'humanité jusqu'au XIXe siècle, — cette précieuse collection, qui aujourd'hui ne compte pas moins de 290 volumes, fait bien pauvre figure aux yeux du bibliophile. Il est vrai que chacun d'eux ne coûte que 25 centimes. Pour un demi-penny (5 centimes) de plus, ceux de la *Cassell's National library* leur sont supérieurs de beaucoup au point de vue de la fabrication du livre; la qualité du papier, la clarté de l'impression, l'égalité du tirage, la solidité du brochage, le bon goût de la reliure en toile pour les volumes à 60 centimes sont incomparables. La *National library* ne répondrait pas à son titre si la part la plus large n'y était pas faite aux écrivains anglais. Cependant — et nous devons en féliciter l'éditeur M. H. Morley — elle ne s'interdit point de faire quelques incursions dans le domaine des littératures étrangères de tous les temps.

Il paraît un volume par semaine. Ce mode de périodicité hebdomadaire a été sagement calculé pour laisser à chacun le loisir de lire, un à un, tous les ouvrages qui seront publiés, au fur et à mesure de leur publication, et sans autre sacrifice que celui d'une pinte d'ale au cours de la semaine pour l'ouvrier intelligent des villes et des campagnes. Car c'est là le public qu'il s'agit d'atteindre, un monde de lecteurs auprès duquel celui que nous connaissons, à la surface de la société, représente un chiffre nul; ce public immense, illimité, que l'on a désigné par une image originale en disant : « *There is a sea below the sea.* Il y a une mer sous la mer. »

Nous avons sous les yeux les volumes parus depuis le mois de janvier et la liste des vingt-cinq premiers; c'est plus qu'il n'est nécessaire pour se rendre compte de l'esprit qui préside au choix et à la succession des œuvres. Évidemment, M. Henry Morley est guidé, quant à leur succession, par la pensée de varier le

plus possible les lectures des souscripteurs fidèles à la totalité de la série. Disons incidemment que, d'autre part, MM. Cassell ont eu l'intelligente idée de varier également la couleur de la couverture de chaque volume pour la plus grande facilité des recherches et l'heureuse diversité de l'aspect sur les tablettes des bibliothèques. Il n'est rien que je sache plus fastidieux pour le regard, rien de plus incommode dans la pratique, que les grandes collections uniformément revêtues de la même couverture comme par exemple la *Tauchnitz edition*.

C'est le chef-d'œuvre des *Essais* de Macaulay, *Warren Hastings*, que l'éditeur a placé en tête de la série. Il est suivi par les *Mémoires*, de Silvio Pellico; *les Rivaux* et *l'École de la médisance*, cette spirituelle et gaie comédie de Sheridan, restée au répertoire de la scène anglaise, où elle fournissait récemment encore une carrière de cent représentations et au delà; *l'Autobiographie*, de B. Franklin; *le Parfait pêcheur à la ligne*, d'Isaac Walton, ouvrage très célèbre en Angleterre et que ne nomment même pas nos historiens de la littérature anglaise, trompés sans doute par le titre de ce fin humoriste du XVIIe siècle, qui avait lu et rappelle notre Montaigne; *Childe Harold*, de Byron; *l'Homme sensible*, de Mackensie, roman sentimental, en effet, curieux mélange de Sterne et de Rousseau, additionné de Richardson, où s'exagèrent encore le décousu du premier et la sensiblerie larmoyante des deux autres, à tel point que l'éditeur s'est amusé à dresser un index des larmes, où il ne renvoie pas à moins de 47 passages, et je constate qu'il lui en a échappé. A la suite de ce roman marécageux, viennent et viendront successivement les *Sermons*, du prêtre catholique Latimer, devenu luthérien, dont les deux sermons *Sur le jeu de cartes*, pleins de fougue et de verve populaire, furent, en 1529, l'occasion d'une conflagration générale dans l'université de Cambridge; puis les *Vies d'Alexandre César*, par Plutarque; un roman chevaleresque d'Horace Walpole, *le Château d'Otrante;* les *Voyages*, de Mandeville (1356); les excellentes comédies de Goldsmith, *Elle s'abaisse pour conquérir* et *le Brave homme; les Aventures du baron Trenk*, traduites de l'allemand; l'*Histoire naturelle de Selborn;* les *Voyages de Mungo Park* (1799); *la Sagesse des anciens*, de Roger Bacon; *les Propos de table*, de Luther; l'*Histoire d'Égypte*, d'Hérodote; des *Voyages* encore, ceux de lord Anson et d'autres tirés de la collection de Richard Hakluyt; un choix des *Écrits philosophiques*, du maître de Voltaire, l'admirable et méprisable Bolingbroke; le célèbre pamphlet d'Edmond Burke, l'éloquent orateur politique et implacable adversaire de Warren Hastings, *Des causes du mécontentement actuel* (1770); la correcte et sereine *Histoire de l'Europe pendant le moyen âge*, de Henry Hallam (1818); enfin, pour clore cette première série, *l'Année chrétienne*, de Keble, dont les éditions se succèdent sans relâche et se succèderont aussi longtemps que durera le protestantisme lui-même en Angleterre.

L'éditeur de la *National Library*, jusqu'à présent, n'a ouvert aucun de ses rayons aux lettres françaises; il n'y a aucun doute qu'il le fasse au premier jour, car il n'a que l'embarras du choix. Mais dût-il s'abstenir, cela ne saurait nuire au succès en France de cette collection dont la correction et l'élégance typographiques, en même temps que le prix extraordinairement modique, tenteront à coup sûr la curiosité de bien des lecteurs pour maints ouvrages renommés en Angleterre et à peine connus ici même par leurs titres.

E. C.

LIVRES D'AMATEURS — ÉDITIONS DE LUXE

— Réimpressions — Miscellanées —

Robert Burat, par JULES CLARETIE. Paris, Alphonse Lemerre, 1886. Un vol. petit in-12, orné d'un portrait de l'auteur. — Prix : 6 francs.

C'est avec un réel plaisir que nous voyons *Robert Burat*, l'œuvre de début de Jules Claretie, prendre place dans la petite bibliothèque littéraire d'Alphonse Lemerre et ouvrir la collection des œuvres de Claretie que l'intelligent éditeur se prépare à nous donner.

A l'intérêt qu'il y a toujours à relire le roman qui a classé du premier coup un jeune écrivain parmi les littérateurs de talent et d'avenir, se joint celui de voir la justice rendue à une œuvre qui, de son temps, à son apparition, valut à l'auteur les éloges de maîtres autorisés comme Sainte-Beuve et de Pontmartin et les plus belles promesses d'avenir. Comme on sait, l'écrivain n'a pas menti à ses débuts, et, dans la halte passagère qui le retient, après la superbe carrière déjà parcourue, il devra prendre un singulier et juste orgueil à retrouver, sous cette charmante forme typographique, le livre qui fut l'enfant des jeunes années, le premier échelon de cette rude route, au milieu de laquelle tant d'écrivains s'arrêtent en chemin. Le public accueillera avec une faveur nouvelle cette réédition qu'un éditeur de goût a eu le bon esprit de faire et qui fera attendre plus patiemment les œuvres futures du maître écrivain.

G. T.

Les Artistes célèbres Jean Lamour, *serrurier du roi Stanislas, à Nancy,* par Charles Cournault. In-4° de 32 pages, accompagné de 26 gravures. Librairie de l'Art, J. Rouam.

Ce Jean Lamour, — le joli nom d'artisan ! et si français ! — petit-fils de taillandier, fils de serrurier, est l'auteur de ce chef-d'œuvre du fer forgé, les grilles de la place royale de Nancy, qu'inspira le goût d'un prince artiste. Ne fût-ce que par la reproduction d'ensemble et de détail de maint ouvrage sorti des mains vaillantes de ce forgeron de génie, la plaquette de M. Ch. Cournault serait déjà fort précieuse; mais le texte du savant conservateur du musée historique lorrain y ajoute le vif intérêt d'informations très complètes sur le grand artiste et sur le brave homme dont le portrait au pastel, offert à Jean Lamour par le roi Stanislas, nous montre et nous fait aimer la bonne large figure au nez charnu, aux fortes lèvres, aux yeux fins de l'artisan devenu un riche et digne bourgeois de la petite capitale dont il fit, en collaboration avec l'architecte Neré, une des plus belles villes de France. Pour être une des moins volumineuses de la collection des *Artistes célèbres*, la biographie de Jean Lamour n'en est pas la moins précieuse. E. C.

Design in Textile Fabrics, by Thomas R. Ashenhurst, Head Master, Textile Department, Bradford Technical College, with 10 coloured plates and 106 diagrams. Un vol. in-16 of 250 pages. London, Cassel and C°.

L'ignorance des dessinateurs industriels en ce qui touche aux procédés de fabrication particuliers à chaque industrie, leur insouciance du résultat poursuivi par le fabricant et des moyens techniques employés pour l'atteindre; des résistances, à raison même de ces procédés, ou des facilités offertes par la matière à l'introduction du dessin décoratif : cette négligence de la pratique industrielle est la cause malheureusement trop commune d'un gaspillage considérable de temps, d'efforts et d'argent. Cette situation fâcheuse est due en grande partie à la fausse direction donnée à l'enseignement du dessin, à ce qu'il n'existe que de rares écoles d'application de l'art à l'industrie, à ce que, par suite, c'est par de longs tâtonnements, purement empiriques, que chaque industrie réussit à former de bons dessinateurs; encore faut-il ajouter que cette éducation, si lentement acquise, est absolument individuelle, ne se transmet plus des artistes déjà faits aux jeunes gens, depuis l'extinction à peu près complète de l'apprentissage.

Ces faits ne sont pas particuliers à la France, tous les pays de production industrielle en souffrent également. L'Angleterre, qui lutte avec tant d'énergie depuis 1851 pour s'affranchir de l'influence française dans le domaine des arts industriels et des arts décoratifs, et qui y a réussi, nous donne aujourd'hui un excellent exemple d'action contre un état de choses mauvais. Puisqu'il n'existe pas d'école pratique d'application du dessin à la décoration des matières industrielles, on y suppléera provisoirement au moyen de *Manuels techniques* spéciaux, qui donneront au chef d'industrie la notion de ce qu'il peut exiger de l'artiste, à l'artiste la notion des moyens mécaniques par lesquels son dessin doit être reproduit et, par conséquent, des facilités comme des impossibilités de cette reproduction, au contremaître et à l'artisan intelligent la notion du décor qu'il doit appliquer.

La librairie Cassell a entrepris la publication de cette série de *Manuels techniques*, sous la surveillance de M. Ayrton et de M. R. Wormell. Le premier, qui est consacré au *Dessin des tissus*, est un modèle parfait de ce que doit être ce genre de livre : très clair, très simple, peu coûteux (5 fr. 60), très pratique, illustré de cent gravures sur bois et de dix planches en couleur, il ne s'égare pas dans les subtilités de l'esthétique. Il démontre la fabrication de chaque sorte de tissu tour à tour, compte les fils de la trame et ceux de la chaîne, les soulève, et dit à l'artiste : « Voilà le principe des combinaisons de formes parmi lesquelles, sans plus, il vous est permis de vous mouvoir. »

Nous souhaitons vivement que ce très bon livre soit traduit en français et répandu dans nos ateliers. Il y retrouvera le succès qui l'a accueilli en Angleterre, où il a très rapidement conquis l'honneur d'une seconde édition.

E. C.

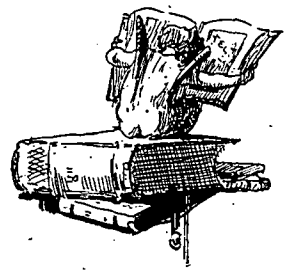

GÉOGRAPHIE

— Voyages — Mœurs et Coutumes —

Frank's Ranche or **My Holidays in the Rockies**, by the author of *An Amateur Angler's Days in Dovedale*. London, 1886. Sampson Low.

L'an dernier, un « amateur de pêche à la ligne », sous prétexte de nous raconter ses épreuves en ce genre de sport, nous donnait un petit et exquis traité de philosophie pratique, œuvre du mois de vacances qu'il prend chaque été. Car, disons-le tout de suite, l'auteur est un homme fort affairé, qui ne fait point métier d'écrire, quoiqu'il écrive en homme du métier. Il est vrai que le sien y confine; cet écrivain, en effet, n'étant autre que M. Edward Marston, le chef de la librairie Sampson Low. Le succès de son premier livre a conduit M. Marston à nous en donner un second, écrit dans les mêmes conditions. *Le Rancho de Frank* est le récit d'un voyage aux montagnes Rocheuses qu'il a fait pendant les vacances de 1885. On est un peu surpris, au premier abord, de voir se lancer en une telle expédition l'aimable moraliste, le pacifique grand-père que nous avions pris plaisir à voir jeter la ligne amorcée de drap rouge dans les douces rivières anglaises et en ramener plus d'idées que de truites. Mais si M. Marston s'est décidé à passer pendant quelques semaines la plupart des jours et des nuits en bateau ou en chemin de fer pour demeurer deux ou trois fois vingt-quatre heures dans une petite cabane posée dans un pli des montagnes Rocheuses, c'est qu'il n'est pas seulement grand-père; il est père aussi et cette pauvre demeure est la maison d'habitation du vaste et prospère rancho, de la grande ferme en pleine exploitation créée de toutes pièces en pays inculte par l'un de ses fils.

Il n'y a pas de roman ici, il n'y a que des faits réels et actuels. Voici un père dans une grande situation commerciale. Il a deux fils. Il les fait instruire, naturellement; mais pas une fois il ne songera pendant leur jeunesse à se poser la question si grave qui s'impose à la majorité des parents quand leurs enfants commencent à grandir : *What shall we do with our boys?* Que ferons-nous de nos garçons? Il est à la tête d'une librairie importante : les deux jeunes gens feront leur apprentissage dans la maison sous la direction de leur père, dont ils seront un jour prochain les associés. Et en effet, les choses se passent ainsi pour l'un d'eux, l'aîné; mais il en va tout autrement du second. Celui-ci — Frank — a l'imagination vive, l'humeur aventureuse, il étouffe dans l'ombre de Saint-Paul et bâille devant les colonnes du grand-livre; le papier imprimé lui donne des nausées, il a la nostalgie de la vie active, libre, des grands horizons et des vastes espaces. Le père lui sait un vif sentiment de l'honneur, il résiste juste ce qu'il faut pour s'assurer qu'il ne s'agit pas d'un caprice éphémère; et l'enfant part à la conquête de la toison d'or en ce nouveau monde où la lutte devient chaque jour plus âpre et les chances de succès plus rares.

Le volume se compose de deux parties bien distinctes : des lettres où le jeune homme fait le récit de ses efforts, de ses déceptions, de ses erreurs, de ses tentatives nouvelles, puis de ses joies, des difficultés et des plaisirs de la vie primitive dans les solitudes du Far West. La bonne humeur, le courage, la dignité, la jeunesse qui se reflètent dans les lettres de Frank donnent à cette partie du livre une haute valeur morale que ne diminue pas la prudente et patiente indulgence du père, non plus que son stoïcisme plus affecté que réel. Indépendamment de ces leçons et de ces exemples de moralité, *Frank's Ranche* peut être considéré à un point de vue tout différent, comme un charmant récit de voyage, depuis le moment où l'auteur monte à bord du bon navire *Cunardia* jusqu'à celui où, fidèle à sa passion, il jette l'hameçon dans la Gallatin River, au pied des montagnes Rocheuses. — Je ne sais pas beaucoup de livres où se montre plus clairement la différence du génie des races française et anglaise. E. C.

La Terre des merveilles. *Promenade au parc national de l'Amérique du Nord,* par Jules Leclercq, président de la Société royale belge de géographie, membre de la Société de géographie de Paris. Ouvrage contenant 40 gravures et 2 cartes. Un vol. in-16 de 384 pages. Librairie Hachette (collection de voyages illustrés). Paris, 1886.

L'auteur de cet émouvant et instructif volume s'est fait une belle place parmi les voyageurs de notre époque, et nous lui devons déjà plusieurs relations justement appréciées, notamment un *Voyage au Mexique; De New-York à la Vera-Cruz*. On a paru juger, à l'énoncé des titres qui suivent son nom, de la haute situation que M. Jules Leclercq occupe parmi ses confrères. Il n'est pas moins en faveur auprès du lecteur qui fait un excellent accueil à chacun de ses ouvrages. Celui que nous annonçons est dédié à M. le professeur R.-B. Anderson, ministre des États-Unis à Copenhague, et à sa famille, en souvenir affectueux de leur cordiale réception dans le Wisconsin. — *Les Merveilles de la Yellowstone;* — telle est la matière de ce livre. « Ces merveilles sont connues depuis un si petit nombre d'années, nous dit l'auteur, qu'elles n'ont guère été décrites que par les Américains... — Aux États-Unis, la *Yellowstone* a déjà fait l'objet de

nombreuses et importantes publications. Qu'une contrée connue depuis quelques années à peine ait déjà été l'objet de tant de travaux, et attiré plus que jamais l'attention des Américains, c'est là un phénomène qui fait pressentir tout ce qu'il y a d'extraordinaire dans cette région. »

C'est au cœur des montagnes Rocheuses, dans la partie la plus élevée de cette chaîne gigantesque, que la nature tenait cachée cette *Terre des merveilles*, que M. Jules Leclercq nous expose magistralement dans les vingt chapitres de son volume. Nous signalons ceux intitulés : les Premières explorations ; — du Mississipi à la Yellowstone ; — la Haute Yellowstone ; — les Sources du Mammouth ; — la Rivière Gibbon ; — les Premiers geysers ; — la Firehole ; — le Vieux fidèle ; — la Ruche et la Géante ; — le long de la Firehole ; — Terre des merveilles et Terre de glace ; — Théorie des geysers ; — Excelsior ; — les Indiens au Parc-National ; — le Lac Yellowstone ; — Histoires de pêche et de chasse ; — la Montagne de soufre ; — les Cataractes de la Yellowstone ; — le Mont Washburn. L. D.

Haïti ou **la République noire**, par sir SPENCER SAINT-JOHN, chevalier commandeur de l'ordre Saint-Michel et Saint-Georges, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à Mexico, ancien ministre-résident et consul général à Haïti. Traduit de l'anglais par J. West, capitaine de frégate en retraite. Ouvrage accompagné d'une carte. Un vol. in-18 de 338 pages. Librairie E. Plon, Nourrit et Cie. Paris, 1886.

« L'attention (dit l'auteur, dans la préface pour l'édition française) que l'édition anglaise de cet ouvrage a attirée sur l'ancienne colonie française de Saint-Domingue m'a décidé à le publier dans une langue comprise par tous les habitants d'Haïti. »

Le français est resté la langue nationale d'Haïti. Au reste, les notions de presque tous nos compatriotes, sur l'étrange et lointain pays où l'on parle encore notre langue, ne dépassent point les souvenirs grotesques de la cour de Soulouque et son duc de la Marmelade. Il faut donc savoir gré à sir John Spencer d'avoir écrit et fait traduire ce livre, qui témoigne d'une irrécusable connaissance du sujet. L'auteur entremêle habilement ses chapitres d'histoire et de statistique, de quantité d'observations ethnologiques et de traits de mœurs, qui nous font pénétrer dans ces êtres où nous hésitons à reconnaître des pareils chez nos semblables. L'auteur a vécu de longues années à Port-au-Prince. « Bien que cette ville soit, nous dit-il, la plus dégoûtante que j'aie jamais vue, elle n'a jamais été visitée par le choléra. »

A ajouter à toutes les idées contradictoires, soulevées par le mystère du monstre asiatique. Après un avant-propos, une préface et une introduction, dignes d'une lecture sérieuse, sir John Spencer aborde successivement dans les dix chapitres dont se compose son intéressant volume : la description générale; l'histoire d'Haïti avant l'indépendance; l'histoire d'Haïti depuis l'indépendance; la population d'Haïti; le culte du Vaudoux et le cannibalisme ; le gouvernement; la religion, l'éducation, la justice; l'armée et la police; le langage et la littérature; l'agriculture, le commerce et les finances.

La religion et la nationalité de l'auteur, Anglais et protestant, s'accusent trop volontiers, sans doute, dans ce volume; au total, bon à lire. Relevons ce trait d'un représentant de l'Espagne, qui, résidant en même temps que sir John Spencer, à Port-au-Prince, lui dit un jour :

« Mon ami, si dans cinquante ans nous revenions à Haïti, nous verrions les négresses faisant cuire leurs bananes sur l'emplacement de ces magasins. » L. D.

La Russie au soleil, par MARIUS VACHON. Paris, Victor Havard, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Au moment où tous les regards se portent vers la Russie, où les romans russes sont traduits dans tous nos journaux et publiés chez tous nos éditeurs, avec un engouement très particulier, un livre sur la Russie est de ceux qui s'imposent. Marius Vachon l'a bien compris, il arrive à l'heure psychologique, et, avec une véritable originalité d'artiste, c'est *la Russie au soleil* qu'il veut nous faire connaître, une Russie que ne racontent ni Théophile Gautier, ni les différents écrivains qui ont écrit sur ce curieux pays, plein de grandiose sauvagerie dans sa civilisation. Aussi a-t-il trouvé une note nouvelle, absolument inconnue, et son livre nous apporte-t-il de précieuses révélations sur les habitudes, les aspects, la vie même des Russes durant l'été; en même temps sa haute compétence de critique d'art lui permet d'étudier mieux que personne, à tous les points de vue, l'art chez les Russes; il effleure même la question sociale. Enfin il nous fait vivre et palpiter au grand soleil fécondant cette Russie que nous sommes habitués à voir perdue dans ses fourrures, sous un linceul de neige. Son livre sera goûté et apprécié, car il est écrit en une langue séduisante, harmonieuse, absolument moderne. G. T.

Au pays du Rhin. *Metz, Hombourg-les-Bains. Autour de Hombourg, Francfort, Strasbourg et l'Alsace*, par J.-J. WEISS. Paris, G. Charpentier et Cie, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Quelques passages de l'avant-propos de ce livre en feront comprendre la portée et l'esprit : « Je n'ai, dit l'éminent publiciste, rien écrit qui puisse décourager nos anciens compatriotes de la généreuse douleur où ils s'obstinent... Je n'ai rien écrit non plus qui puisse entretenir chez eux des espérances que l'événement n'a cessé de tromper... Dès le lendemain de la signature des préliminaires de Versailles, nous nous sommes mis à crier : « Revanche ! revanche ! » C'était un peu tôt. Peut-être donnions-nous aux autres nations une assez fâcheuse idée de nous-mêmes en promettant de recommencer la guerre quand nous venions de demander qu'à tout prix on nous en épar-

gnât la continuation... Depuis, des occasions de revanche auraient pu naître ou sont nées en effet ; nous n'avons été prêts ni pour les faire naître, ni pour les saisir. Le grand homme qui gouverne l'Allemagne a toujours été prêt, lui, pour les écarter... »

Tel est le ton général du livre. Les détails en sont tour à tour ou à la fois spirituels, instructifs et charmants. A Hombourg, M. Weiss regrette les jeux publics et plaide leur cause avec une verve qui prend sa source dans le bon sens. Non loin de Hombourg, il découvre un village, Friedrichsdorf, dont tous les habitants, fils de réfugiés des Dragonnades, sont de race et de langue françaises, mais tous aussi de nationalité allemande. Ce chapitre est un des plus curieux du volume : il montre d'un côté la vitalité de notre race, — démonstration déjà faite, mais en d'autres conditions, au Canada et à la Nouvelle-Orléans, — et de l'autre la puissance d'assimilation de l'Allemagne, qui s'incorpore solidement des groupes humains sans toucher à leurs mœurs, à la manière de la Rome antique. Les origines familiales du prince de Bismarck, l'empereur Guillaume, les choses du théâtre et les choses militaires fournissent un vaste champ à ses observations, d'une haute valeur pour l'historien et surtout pour l'homme d'État. L'instruction publique, question qui a toujours tenu une grande place dans son esprit, appelle aussi son attention. Partout il note une moyenne supérieure à la moyenne en France. Les troupes de comédie et d'opéra sont meilleures, car on n'y voit point d'acteurs absolument mauvais. Les concerts militaires et populaires plus variés, plus élevés, indiquent plus d'études et de connaissances chez les exécutants et un goût plus cultivé et plus sincère chez le public. La discipline est admirable, car elle comporte la liberté dans les limites raisonnables, et M. J.-J. Weiss n'a jamais vu, quant à lui, rien qui justifie le reproche de morgue et de dureté qu'on adresse à l'officier prussien. En Alsace, l'auteur constate les progrès faits par l'immigration allemande ; il signale les améliorations matérielles, les superbes monuments construits, le fin et tenace réseau dont l'administration prussienne a tout enveloppé ; il finit par dire : « L'Alsace n'a réellement qu'un grief, mais énorme, et sur lequel on ne peut pas la satisfaire : elle a été française ; elle ne veut pas être allemande. Posé de la sorte, le conflit reste insoluble et inconciliable. » Il y a pourtant une solution.

En somme, ces impressions de voyage sur la frontière allemande, œuvre d'un esprit fortement teinté de calvinisme, un peu aigri, mais sagace et puissant, forment un des livres les plus remarquables et les plus utiles qu'on ait écrits sur l'Allemagne. Il en est aussi, grâce au génie littéraire de l'auteur, l'un des mieux écrits et des plus attachants.

Un empire qui croule. *Le Maroc contemporain*, par Ludovic de Campou. Un vol. in-18. Plon.

Le Maroc est à l'ordre du jour. Après les belles études que M. Gabriel Charmes vient de publier sur ce pays dans la *Revue des Deux Mondes* et après celles de M. Castonet des Fosses insérées dans la *Revue africaine*, M. de Campou donne les siennes, fruit d'un long voyage à travers les États du scheriff Moula-Hacen. A la vérité, le tableau qu'il en trace nous paraît assombri : on dirait qu'il l'a été comme à plaisir.

Le conseil du sultan, le makhzen, ne songe qu'à s'enrichir aux dépens des contribuables et pourtant, chaque année, le souverain empile des sacs d'écus et des diamants dans son trésor ; le peuple est des plus misérables, il est périodiquement décimé par la famine et pourtant il se reproduit merveilleusement et vit à très bon marché. Les réflexions de M. de Campou sur les travaux publics, le système financier, la noblesse religieuse, les titres honorifiques, le déboisement des montagnes, l'utilisation du fleuve, ses renseignements sur la situation sociale des juifs, des esclaves, des khrammes ou fermiers ayant droit au cinquième du revenu de la terre sont des plus intéressants.

Parfois, l'explorateur raconte des aventures, insiste sur des détails de la vie des Marocains qui, aux yeux des hommes de science, peuvent paraître quelque peu problématiques.

Le commerce du Maroc s'élève à quarante millions de francs environ et l'empire de Moula-Hacen nourrit près de six millions d'habitants, et son territoire cultivé est de soixante millions d'hectares. Alors même que le régime de la grande propriété, le fatalisme musulman, le mauvais état des routes, l'incurie des administrateurs seraient des causes de cette disproportion entre les produits et les forces productrices, on peut s'étonner encore que le chiffre du commerce marocain soit si peu élevé surtout quand on n'ignore point que les Marocains sont sobres, travailleurs, qu'une population juive relativement éclairée habite au milieu d'eux, qu'ils entretiennent des rapports constants avec l'Angleterre, la France, l'Algérie, que leur pays est situé en vue des côtes de l'Espagne.

Le Maroc importe d'Angleterre les cotonnades, les thés ; de France, le sucre, les bougies, les allumettes ; d'Allemagne, les draps. Il exporte ses laines, ses peaux de chèvres, ses fèves, ses gommes en France et en Angleterre ; il envoie vendre ses bœufs en Espagne ; ses maïs en Portugal. L'huile d'olive, les amandes, elle les expédie en Angleterre plutôt qu'en France, parce que dans les douanes françaises ces huiles marocaines payent un droit d'entrée de 40 francs par tonne, les amandes un droit de 60 francs par tonne, tandis que ces deux articles entrent francs de droit dans les ports anglais.

Le Maroc possède des mines de cuivre et d'argent fort riche : le minerai de cuivre de Taroûdant donne à l'analyse 60 pour 100 de cuivre, le minerai d'argent de Gondofi contient 70 pour 100 de métal pur.

Des notes sur le régime des fleuves du Maroc, des notices sur les villes du littoral placées à la fin du volume le complètent. La ville diplomatique est Tanger. Elle a 14,000 habitants dont 2,000 chrétiens. Arzilla, Larache, Méhedia, Rabat, Sale, Casablanca, Mazaghan, Saffi, Mogador sont des villes très com-

merçantes. Le sultan a trois résidences : Fez, Mequinez, Maroc.

M. de Campou prétend que le Maroc est un empire qui croule. Il a oublié de faire la démonstration de cette assertion qui, du reste, est contredite par M. Gabriel Charmes.

Pour le moment, la politique française au Maroc doit consister à empêcher qu'aucun peuple européen ne s'y établisse afin que soient sauvegardés la liberté du détroit de Gibraltar, les intérêts politiques de la France en Algérie et sur les routes qui mènent à Tombouctou. Le livre de M. de Campou a deux mérites principaux : il est spirituel, il est écrit en style très clair. L.-J. J.

PETITE GAZETTE DU BIBLIOPHILE

Le huitième numéro de la revue illustrée *les Lettres et les Arts* continue brillamment cette belle publication. Émile Pouvillon y conte une de ces histoires du Quercy comme seul il sait en écrire; Leconte de Lisle a donné d'admirables vers : **la Mort du Moine**; Francisque Sarcey nous confie le secret de ses amours avec Mlle Sarah Bernhardt; le prince Gartoryski a communiqué une très curieuse étude sur le **Cavalier polonais**, qu'il a pris soin d'orner de dessins d'un intérêt extrême; le professeur Renan (de Lyon) résume en maître ce que l'on sait de l'**Hypnotisme** et les photographies de femmes hypnotisées qui accompagnent son article en font un document unique. J. M. de Hérédia étudie en son style inimitable l'œuvre du sculpteur Ernest Christophe; Jacques Normand fait sa cour à Mlle Bartet dont l'aimable figure est agréablement peinte par Mme Madeleine Lemaire; enfin, H. Bouchot décrit, d'après les dessins de Prudhon, ce mobilier de Marie-Louise dont la destinée fut si étrange; Girardet, Moreau (de Tours), Kossak, Mathey, Émile Bourdelle, Ed. de Beaumont ont fourni les dessins, sans parler de Prudhon. Quant aux tapisseries, aux armes, aux objets d'art, la photogravure fait toucher en quelque façon et ne permet aucune tromperie et aucun truquage.

La maison Firmin Didot vient de faire paraître dans sa *Bibliothèque historique illustrée* in-8° à 5 francs le volume un ouvrage des plus intéressants sous ce titre dont on a peut-être déjà un peu abusé : **le Livre et les arts qui s'y rattachent**, depuis les origines jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, par M. P. Louisy, ancien professeur de l'Université. Ce livre est illustré de 221 gravures et d'une planche en couleur, le tout tiré des grandes monographies historiques du bibliophile Jacob, publiées par la même maison.

M. P. Louisy passe en revue sommairement dans cet ouvrage de vulgarisation l'histoire du parchemin et du papier, des manuscrits et miniatures, de la reliure, de l'imprimerie et de la librairie en France. Ce livre est habilement présenté par les éditeurs et obtiendra certainement un succès mérité auprès des débutants bibliophiles.

Les **Lettres du prince de Ligne à la marquise de Coigny** sont le chef-d'œuvre épistolaire de ce brillant général, connu pour ses bons mots, ses contes et surtout pour sa correspondance. C'est pendant le voyage triomphal de Crimée, où il accompagnait, avec le comte de Ségur, Catherine et Joseph II, qu'il adressa ces lettres à la séduisante marquise, aussi célèbre par son esprit que par sa beauté. Leur intérêt historique et littéraire les appelait à prendre place dans la collection des *Petits Chefs-d'œuvre*, où elles viennent d'entrer avec une vive et piquante préface de M. de Lescure. — Le prix du volume est de 3 francs. — A la librairie des Bibliophiles.

La même librairie fait paraître aujourd'hui dans sa *Nouvelle Bibliothèque classique* à 3 francs le volume le tome Ier d'une importante édition des **Essais de Montaigne**, publiée par H. Motheau et D. Jouaust. Les éditeurs ont adopté le texte de 1588 et donnent au bas de chaque page les variantes et additions de l'édition de 1595, dite édition de Mlle de Gournay. C'est la première fois que l'on présente ainsi séparément et d'une façon synoptique le texte authentique de Montaigne et son texte posthume. Cette nouvelle édition s'adresse aussi bien aux simples lecteurs qui se contentent de la version exacte des *Essais* qu'aux érudits qui ont la curiosité de connaître les changements que l'auteur comptait apporter à son œuvre. La publication se fera en sept volumes, dont le dernier contiendra, avec la fin du texte, des notes, un index et un glossaire.

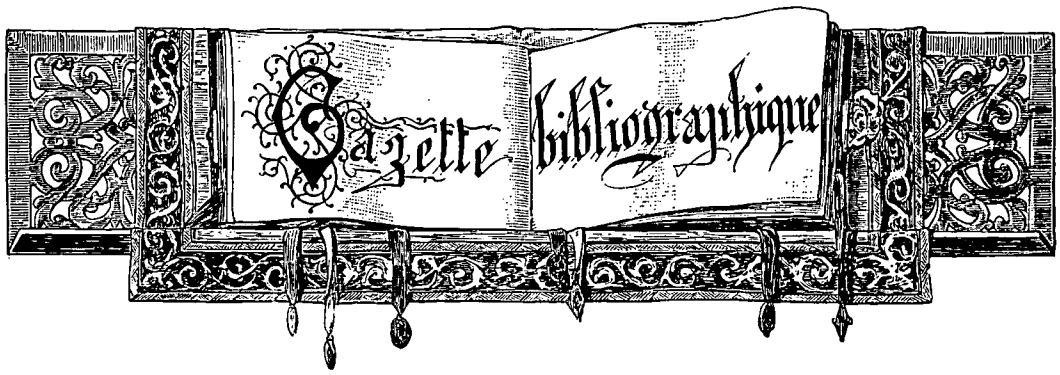

Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois. — Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES ; *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français. — Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province. — Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

FRANCE

INSTITUT

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 16 juillet.

Ouvrages présentés. — Drapeyron : *la Géographie et les humanités.* — Bézier : *Supplément à l'inventaire des monuments mégalithiques du département d'Ille-et-Vilaine.* — Havet et Duvau : *Cours élémentaire de métrique grecque et latine.* — Tamizey de Larroque : *Deux testaments inédits*, A. Scot, 1616; J.-J. Bouchard, 1661. — Lecoy de la Marche : *la Chaire française au moyen âge.* — Fournier : *le Royaume d'Arles et de Vienne de 1214 à 1250 et de 1250 à 1291.*

Communication. — Maspéro : Découvertes faites en Égypte depuis un an.

Séance du 23 juillet.

Sur la nouvelle du décès de M. Charles Jourdain, membre ordinaire de l'Académie, et de M. Abel Desjardins, membre correspondant, l'Académie a levé sa séance en signe de deuil.

Séance du 30 juillet.

Ouvrages présentés. — Aurès : *Nouvelles explications des indications de la tablette de Sakarah.* — Jullien : *les Professeurs de littérature dans l'ancienne Rome.* — Delphin et Guin : *Notes sur la poésie et la musique arabes dans le Magdoub.* — Basset : *les Manuscrits arabes des bibliothèques de l'Algérie.* — Abbé Allain : *la Question d'enseignement en 1789, d'après les Cahiers.* — E. Travers : *les Restes de Christophe Colomb.* — Abbé Duchesne : *Liber pontificalis.* — De Maulde : *les Juifs dans les Etats français du Saint-Siège.*

Communications. — Rapport semestriel sur les travaux de l'Académie. — Détails sur un mausolée romain.

Séance du 6 août.

Ouvrages présentés. — Reinach : *la Colonne Trajane du musée de Saint-Germain.* — Tamizey de Larroque : *Lettres inédites de Jacques Gaffarel.* — M. du Seigneur : *Histoire des arènes de Lutèce.*

Lecture. — Courajod : La polychromie dans la statuaire du moyen âge et de la Renaissance au point de vue historique et artistique.

Séance du 13 août.

Communications. — Faurot : Inscriptions gravées sur une pierre volcanique. — Découverte à Babadagh (Roumanie) de monuments portant des inscriptions latines. — Berger : Dépouillement de 300 ex-voto en langue punique.

Lecture. — Halévy : Mémoire sur la table généalogique de la Genèse.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 17 juillet.

Lectures. — Levêque : L'imagination musicale interprétative. — F. Hément : Mémoire sur le patriotisme.

Séance du 24 juillet.

Ouvrages présentés. — Abbé Allain : *la Question de l'enseignement en 1789, d'après les Cahiers.* — Lauret : *la Philosophie de Stuart Mill.*

Lectures. — Janet : La théorie empirique du génie. — Baudrillart : La condition des populations agricoles.

Séance du 31 juillet.

Ouvrages présentés. — Chevrey-Rameau : *Répertoire diplomatique et consulaire. — Catalogue des actes de François Ier.*

Lectures. — Baudrillart : Les populations agricoles de la Vendée. — Barthélemy Saint-Hilaire : L'état actuel de l'Inde sous le gouvernement anglais. — F. Hément : Le sol de Paris et de la France au point de vue de l'unité du pays.

Séance du 7 août.

Ouvrages présentés. — Abbé Allègre : *Impedimentorum matrimonii synopsis seu brevis expositio ad usum seminariorum.* — Glasson : *De la préférence des Romains pour les garanties personnelles.* — Autran : *Revue internationale de droit maritime.* — Lescarret : *le Socialisme en action.* — Lescarret : *Réponse aux anarchistes.*

Lecture. — Baudrillart : Les populations agricoles de la Vendée.

— En comité secret, l'Académie, sur le rapport de M. Georges Picot, vient de décerner une récompense de 3,000 francs au mémoire inscrit sous le numéro 1 du concours Félix de Beaujour, dont le sujet proposé était : *Constater l'état de l'indigence, rechercher les causes qui peuvent l'atténuer ou l'aggraver, les raisons de sa persistance depuis le* XVIe *siècle jusqu'en 1789.*

L'auteur du mémoire récompensé est prié de se faire connaître à l'Académie.

— L'Académie des sciences morales et politiques a accordé sur le prix Rossi, à M. Edmond Villey, professeur d'économie politique à la Faculté de droit de Caen, une récompense de 1,500 francs pour son mémoire sur la *Question des salaires*, et à M. Paul Beauregard, sur le prix du budget, une récompense de 1,000 francs pour un mémoire : la *Main-d'œuvre et son prix.*

ÉTRANGER

Belgique. — L'Académie royale de Belgique vient de mettre au concours les questions suivantes, qu'elle désire voir traitées par des Français :

1° Faire l'histoire de la littérature française en Belgique de 1800 à 1830;

2° Quelle a été en Flandre, avant l'avènement de Gui de Dampierre, l'influence politique des grandes villes et de quelle manière elle s'est exercée ?

Ces prix seront décernés en 1887. Les mémoires devront être envoyés avant le 1er février prochain, au secrétaire perpétuel, palais des Académies, à Bruxelles.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

FRANCE

Bibliothèque nationale. — La grande cour intérieure de la Bibliothèque nationale est enfin terminée dans toute son étendue. Un superbe pavage en moellons en recouvre le sol; le bassin qui occupait le milieu a été supprimé et les trois perrons par où l'on accédera dans les trois grands quartiers de la Bibliothèque sont placés. Il reste maintenant à mettre en état le vestibule, du côté de la rue de Richelieu, et à placer la porte à l'aspect monumental, derniers travaux qui ne seront pas terminés avant le mois de novembre prochain, au plus tôt.

LES COMITÉS D'INSPECTION ET D'ACHATS PRÈS LES BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES

Circulaire du ministre de l'instruction publique aux maires, relative aux comités d'inspection et d'achats institués près les bibliothèques publiques, en vertu de l'ordonnance royale du 22 février 1839. (28 juin 1886.)

Monsieur le maire,

L'ordonnance du 22 février 1839 prescrit, dans son article 38, la création de comités d'inspection et d'achats près de chaque bibliothèque. Ces comités existent presque partout aujourd'hui, mais ils ne fonctionnent pas tous avec la même régularité. Tandis que les uns se réunissent fréquemment et d'une manière périodique, d'autres ne sont convoqués qu'en de rares occasions, au hasard des circonstances, ou lorsqu'une réelle difficulté rappelle les services qu'ils peuvent rendre. C'est là un fait d'autant plus regrettable que les comités, sorte de conseils d'administration des bibliothèques, constituent la meilleure sauvegarde de ces établissements, qui sont une partie de la fortune publique. J'ai cherché les causes de ces fâcheuses négligences, et il m'a paru que la première de toutes était peut-être le sentiment trop incomplet que les comités ont de leur rôle. Il semblerait difficile, en effet, s'ils en comprenaient l'importance et l'efficacité, qu'ils s'en détachassent comme le font certains d'entre eux, laissant à d'autres une responsabilité et des soins qui pourraient être leur honneur, et abandonnant des droits qu'on s'étonne de leur voir ainsi négliger.

Votre titre de président du comité vous donne, monsieur le maire, une autorité particulière pour faire ressortir auprès de vos collègues l'intérêt de travaux qu'il vous appartient de diriger; et, en le leur montrant clairement, j'ai la confiance que vous les

attacherez à une œuvre si utile pour tous. C'est ce qui m'engage à vous entretenir de cette question, que je voudrais vous voir développer auprès de vos collaborateurs du comité.

Mode de nomination des comités.

« Il sera établi par notre ministre de l'instruction publique, dans toutes les villes qui possèdent une bibliothèque, sous la présidence du maire, un comité d'inspection de la bibliothèque et d'achats des livres. »

C'est en ces termes que l'ordonnance royale prescrit l'organisation des comités de bibliothèques.

Présentés aux préfets par les maires, les membres de ces comités reçoivent, on le voit, leur nomination du ministre de l'instruction publique. Ils sont recrutés de préférence parmi les membres des sociétés savantes, les érudits de toute sorte, les professeurs, les médecins, les magistrats, les avocats, les industriels, en un mot, parmi les personnes susceptibles de donner des avis éclairés sur les diverses questions se rapportant aux bibliothèques. Les maires, présidents naturels et légaux, ne doivent en aucun cas se démettre ou se désintéresser de leurs fonctions. Ils ne sauraient non plus tolérer l'existence de commissions pourvues d'attributions similaires qui, par là, pourraient être conduites à se substituer aux comités.

Attributions des comités en général.

« Ce comité déterminera l'emploi des fonds consacrés aux acquisitions, la confection des catalogues, les conditions des échanges proposés. Tous les ans, à l'époque des vacances, l'état des acquisitions sera adressé à notre ministre de l'instruction publique pour être annexé au grand livre des bibliothèques de France. »

L'ordonnance royale explique en ces termes très nets le rôle des comités. Ainsi donc, tout ce qui touche à la sauvegarde des documents, à l'accroissement des collections, aux intérêts et aux besoins matériels eux-mêmes de la bibliothèque, tels que le choix et l'appropriation du local, son aménagement, son entretien, etc., sont du ressort du comité. C'est à eux qu'il appartient de dresser les règlements, d'en assurer l'exécution et d'établir toutes les mesures nécessaires au bon fonctionnement du service.

Conservation des documents.

Leurs membres ont à se préoccuper avec sollicitude de la conservation des collections et de l'ordre à y introduire et à y maintenir. A cet effet, ils s'assureront que tous les ouvrages des dépôts dont ils ont la direction portent une estampille, conformément à mes instructions du 24 décembre 1884; que les manuscrits sont paginés ou foliotés; que les reliures et les livres demeurent en bon état. Ils s'assureront en même temps que les nouvelles acquisitions, sans exception aucune, sont inscrites sur un registre d'entrée-inventaire et catalogués par ordre méthodique et par ordre alphabétique de noms d'auteurs, avant de recevoir leur place sur les rayons. Ces derniers soins sont nécessaires pour éviter un encombrement auquel les bibliothèques finiraient par ne plus pouvoir faire face et qui, surtout dans des salles accessibles au public, aurait le grave inconvénient de faciliter les vols. Afin de prévenir autant qu'il se peut toute soustraction, les membres du comité veilleront aussi au maintien de l'ordre sur les rayons, sans lequel les bibliothèques deviennent vite un amas confus de livres dont il est impossible de tirer un véritable profit.

Mais, pour que l'ordre ne soit point troublé sans cesse par des intercalations, les ouvrages à suite et les périodiques devront être classés à part.

A côté du registre d'entrée que je viens d'indiquer et du double catalogue, — catalogue alphabétique par noms d'auteurs et catalogue méthodique, — les bibliothécaires auront un registre de prêt, où figureront le nom de l'auteur des volumes prêtés et celui de l'emprunteur. Les membres du comité leur en prescriront la tenue et vérifieront ce registre pour être certains que les conditions imposées aux emprunteurs sont bien remplies.

Ils ne doivent pas, d'ailleurs, s'arrêter à cette vérification. Comme l'indique leur nom, les comités sont investis d'un véritable mandat d'inspection. En procédant à ces inspections d'une manière assez fréquente, en leur donnant parfois la forme de récolements portant sur un certain nombre de volumes, — deux ou trois cents, par exemple, — pris au hasard dans une des séries bibliographiques, ils arriveront à se rendre un compte à peu près exact de l'état des bibliothèques. Cette sage mesure, sur la nécessité de laquelle je vous prie d'insister, monsieur le maire, vous permettra de constater les détournements commis. Elle aura surtout pour résultat d'en prévenir d'autres, en tenant constamment en éveil l'attention des bibliothécaires. Mais, si des récolements partiels sont suffisants à l'ordinaire, un récolement général est indispensable à chaque changement de bibliothécaire. Les membres des comités auront à le faire exécuter. Un procès-verbal en sera dressé, et vous voudrez bien me l'envoyer afin de me mettre au courant des résultats de l'opération.

Accroissement des collections.

Chargés de la répartition des crédits alloués par les conseils municipaux, les comités, qui veillent à la conservation des collections des bibliothèques, doivent aussi surveiller leurs accroissements et discuter en séance les acquisitions. Laisser, en effet, au bibliothécaire ou à l'un des membres du comité le soin exclusif de choisir les livres à acquérir aurait de graves inconvénients trop faciles à prévoir pour qu'il me semble utile de les énumérer. Si l'on peut admettre que le bibliothécaire, ou tel des membres du comité qui se recommande par une compétence spéciale, dresse une liste de propositions, on ne saurait pousser plus loin leurs droits. Le bibliothécaire, constamment en rapport avec le public et qui connaît par cela même les goûts des travailleurs sérieux, peut donner d'utiles indications. Il est donc opportun

qu'il soit entendu dans la discussion du choix des livres, qu'il y prenne part avec voix consultative; mais ni lui, ni tout autre n'a à décider seul; et en aucun cas, je le répète, la liste des livres à acquérir ne doit être dressée sans l'avis du comité.

Insistez à ce sujet auprès de votre comité, mais surtout, monsieur le maire, pressez-le, je vous prie, de faire emploi, et emploi annuel, des fonds que le conseil municipal met à sa disposition pour les acquisitions et les reliures. Laisser longtemps ces crédits sans les utiliser, même pour les cumuler, amène presque toujours à leur donner une autre affectation. Rien n'est plus préjudiciable aux intérêts des bibliothèques, et les membres du comité doivent s'opposer de toutes leurs forces à ces désaffectations qui constituent des précédents tout à fait fâcheux.

Mais les crédits ouverts pour leur usage ne sont pas les seuls moyens d'accroissement des bibliothèques; elles peuvent s'enrichir aussi, et souvent d'une manière fort sérieuse, par des échanges judicieux. Il est à peine besoin de dire qu'en principe ces échanges ne sauraient avoir lieu que pour les ouvrages en plusieurs exemplaires, soit en double s'il s'agit de volumes ordinaires, soit même en triple s'il s'agit de volumes fréquemment consultés. Au reste, aux termes de l'article 40 de l'ordonnance de 1839, les échanges ne peuvent, en aucun cas, être contractés qu'avec l'autorisation des maires et après l'approbation que ceux-ci auront sollicitée et reçue du ministre de l'instruction publique.

Attributions des comités en ce qui concerne le local, l'aménagement et le budget des bibliothèques.

Quelque importants que soient les soins que je viens d'énumérer, ils ne suffiraient pas à assurer la conservation des collections bibliographiques, et le rôle des comités serait incomplet si ceux-ci n'avaient pas à s'occuper du local, de l'aménagement et même du budget des bibliothèques. Aussi est-ce à eux qu'il appartient d'attirer et de fixer l'attention des conseils municipaux sur ces divers sujets, et cette partie de leur tâche est trop essentielle pour qu'ils la négligent. Je leur recommande de la manière la plus instante de faire prendre toutes les précautions possibles afin d'éviter les chances d'incendie. Pour les bibliothèques ouvertes le soir, défense formelle doit être signifiée aux fonctionnaires de circuler dans les salles et les dépôts avec des lampes ou des bougies; l'usage des lanternes est le seul à autoriser. En outre, il doit être interdit de fumer dans les salles et dépendances immédiates des bibliothèques. Quant aux appareils de chauffage et d'éclairage, il importe de veiller à ce qu'ils soient installés de manière à ne présenter aucun danger.

MM. les inspecteurs généraux m'ont signalé certaines bibliothèques qui se trouvaient dans des locaux renfermant des matières combustibles. Je saisis cette occasion pour rappeler aux comités d'inspection et d'achats les prescriptions du décret du 9 frimaire an III, portant « qu'il ne sera établi aucun atelier d'armes, de salpêtre, ou magasin de fourrages et autres matières combustibles dans les bâtiments où il y a des bibliothèques ». Il est indispensable que ce décret soit respecté de tout point et il appartient aussi aux comités d'en recommander l'exécution.

Réunion des comités. Périodicité des séances.

Vous le voyez donc, monsieur le maire, les attributions et les devoirs de ces comités sont fort multiples, leur importance est très réelle, et leur rôle trop attachant pour qu'ils y manquent, si on leur fournit l'occasion de l'accomplir. Mais, pour pouvoir remplir convenablement leur mandat, il faut que les comités d'inspection et d'achats tiennent des séances périodiques et régulières. Ces séances doivent être assez fréquentes : mensuelles pour les bibliothèques vraiment importantes, et trimestrielles au moins pour les autres. Je vous signale l'intérêt qu'il y aurait à ce que les époques des réunions des comités fussent inscrites dans les règlements afin d'en assurer la régularité.

Envoi annuel, au ministère de l'instruction publique, d'un rapport sur les bibliothèques et de listes d'acquisitions d'ouvrages.

Mais si je crois devoir vous rappeler cette recommandation, je veux surtout insister auprès de vous sur la nécessité de dresser un procès-verbal des réunions; ce procès-verbal est indispensable pour établir et maintenir la jurisprudence des comités. Il fournira d'ailleurs une preuve de leur sérieuse exactitude, de leur zèle et du soin qu'ils apportent dans leurs délibérations. Enfin, monsieur le maire, il vous permettra de rédiger le rapport annuel que mon prédécesseur vous demandait dans une circulaire du 20 septembre 1877, et que je vous saurais gré de m'adresser toujours avant le 1er mars. Je vous prie de m'envoyer en même temps les listes des acquisitions de l'année écoulée (article 38 de l'ordonnance de 1839), sans préjudice toutefois des communications prescrites par l'article 42 de la même ordonnance et qui me seront faites chacune en temps utile. J'insérerai, s'il y a lieu, les rapports et les pièces ci-dessus au *Bulletin des bibliothèques et des archives*.

Si je vous demande, monsieur le maire, l'exécution rigoureuse de ces prescriptions, c'est qu'elles importent à l'intérêt des bibliothèques municipales. Les renseignements visés plus haut peuvent seuls mettre mon administration à même de bien apprécier les efforts des villes, les travaux des comités et des bibliothécaires et, par conséquent, de leur en tenir un juste compte; seuls aussi ils lui font connaître les besoins locaux et lui fournissent le moyen d'éviter certains doubles emplois dans les répartitions d'ouvrages. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'en outre de votre rapport annuel, il est indispensable que vous m'adressiez des rapports spéciaux, dans certaines circonstances exceptionnelles, telles que incendie, vol de documents, etc. Ces correspondances, ces renseignements particuliers me permettront de vous prêter mon aide, de vous donner mon concours moral ou matériel pour réparer le mal. C'est toujours,

soyez-en convaincu, dans cet esprit de bienveillant appui que je m'occuperai avec vous de nos bibliothèques, dont la centralisation, aujourd'hui séculaire, aurait pu rendre d'incomparables services, si leur organisation n'était pas demeurée imparfaite. Nous pouvons, monsieur le maire, leur faire produire, par une entente mutuelle, les avantages qu'on en avait attendus au moment de leur formation, et c'est à cela que doivent tendre tous nos efforts.

Je vous serai obligé de vouloir bien transmettre la présente circulaire à MM. les membres du comité d'inspection et d'achats près la bibliothèque de votre ville, ainsi qu'au bibliothécaire, et de m'en accuser réception.

Recevez, etc.

Le ministre de l'instruction publique, des beaux-arts et des cultes.

RENÉ GOBLET.

La Société Franklin. — Le 13 avril dernier a eu lieu, à l'hôtel de la Société de géographie, l'assemblée générale annuelle de la Société Franklin.

Au cours de la séance, il a été lu, au nom du conseil d'administration, un très intéressant rapport sur cette œuvre si utile; nous croyons devoir reproduire ici les passages les plus importants de ce document :

« La Société Franklin va entrer bientôt dans la vingt-cinquième année de son existence. Votre conseil d'administration a pensé que le moment était propice pour présenter un tableau d'ensemble de l'œuvre poursuivie pendant ce quart de siècle, rechercher sincèrement ce qui avait été accompli de la tâche entrevue et ce qui restait encore à faire.

« Vous vous rappelez les débuts de notre œuvre. Vous savez comment au mois de mars de l'année 1861, un ouvrier lithographe, auditeur des cours de l'Association polytechnique, M. J.-B. Girard, eut l'idée de se cotiser avec quelques camarades pour acheter à frais communs les livres dont ils avaient besoin et dont les leçons suivies leur avaient révélé à la fois l'existence et l'utilité. Ce fut l'origine de la bibliothèque des Amis de l'instruction du IIIe arrondissement. — Notre président, le général Favé, avait été mis au courant de ces touchants efforts; et avec sa grande bonté et l'infatigable dévouement que vous lui connaissez, il s'était vivement intéressé à la bonne volonté de ces braves gens et leur avait prêté le concours le plus sympathique et le plus efficace. Il voulut pourtant attendre que l'expérience fût complète; le succès de la bibliothèque des Amis de l'instruction du IIIe arrondissement ne lui suffit pas; il demanda à M. Girard de faire dans une petite ville et même si possible dans un village la même tentative, afin qu'on ne pût pas dire que la fondation des bibliothèques populaires par ce nouveau système n'était applicable que dans les grandes villes. Quelques mois après, M. Girard s'était mis en relations avec MM. Delbruck et Oubin de Vernon (Eure) et M. Viard de Horts (Haute-Marne), et deux bibliothèques de village étaient créées et prospères. — L'expérience parut décisive; on pouvait donc introduire dans la vie populaire cet élément de moralité, de relèvement et de développement, le bon livre. L'entreprise valait la peine d'être tentée. Le général Favé accueillit avec empressement les ouvertures de M. Girard; on décida la fondation d'une société pour la propagation des bibliothèques populaires, et au mois de juillet 1862, elle s'organisait. On la plaça, par une heureuse inspiration, sous le patronage, ou plutôt sous l'invocation d'un ouvrier qui, par son travail, s'est élevé lui-même jusqu'à devenir un des premiers hommes de son pays et de son temps, et qui s'est fait l'apôtre infatigable des vertus de l'association. Telle fut l'origine de la Société Franklin.

« Quand B. Franklin avait fondé avec ses camarades d'atelier le *Club des tabliers de cuir*, il avait fait jurer à chaque membre de la *Junta* que jamais il ne rechercherait l'opinion ou la religion d'aucun de ses collègues; — les fondateurs de la Société Franklin eurent à cœur de s'inspirer de la même impartialité : « Ils « firent appel à tous les dévouements, à tous les hommes « de bonne volonté », ils résolurent de se tenir toujours en dehors de l'esprit de parti, — et les noms de ses premiers administrateurs disent assez si cet appel fut entendu. Chasseloup-Laubat, Jules Simon, Frédéric Passy, Faré, Amédée Thierry, Lefèvre-Portalis, Jean Macé, Charles Robert, Boussingault, Laboulaye, Legouvé, Augustin Cochin, Charton, Michel Chevalier, Clamageran, étaient réunis sur une même liste et dans un effort commun. »

Après avoir parlé des catalogues qu'elle distribue et qui se composent d'une centaine de numéros comprenant des ouvrages soigneusement et judicieusement tirés, le rapporteur donne quelques explications sur les livres qu'elle procure aux bibliothèques populaires de villes, de villages et aux bibliothèques militaires.

« Ces livres, la Société s'offre à les fournir en faisant bénéficier les bibliothèques des remises intégrales consenties par les éditeurs; — elle les décharge de toutes les démarches, correspondances et formalités si embarrassantes pour des bibliothécaires de village, — elle prend à sa charge tous les faux frais, sauf le port, et, quand elle est assez riche ou plutôt, car ses ressources ordinaires ont peine à suffire à des charges si lourdes, quand des amis généreux lui ont donné quelques bons livres, elle glisse dans le ballot quelques volumes à titre gracieux.

« Elle a fait imprimer, en outre, une série d'instructions pratiques sur l'organisation et l'administration des bibliothèques, des registres pour l'inscription de prêts et des catalogues matricules, des cartes de lecteurs, des recommandations sur les soins à donner aux livres, — et des étiquettes de diverses couleurs pour en faciliter le classement; elle n'a rien négligé, en un mot, pour simplifier la tâche de tous ceux qui voudraient ouvrir dans un coin du pays une salle de lecture, de bonnes et saines lectures.

« Elle a cherché les moyens de les faire lire, ces livres, par le plus grand nombre de lecteurs possible : c'est dans ce but qu'elle a encouragé les *veillées de lecture*, recommandé les lectures en commun, provoqué les prêts à domicile, et qu'elle a récompensé

les bibliothécaires qui, par leur zèle intelligent, ont su faire pénétrer dans les familles cet élément de distraction. » . . . . . .

. . . . . .

Plus loin le rapport parle d'une association qui s'est fondée en Angleterre, la *Pure litterature society* qui a une grande analogie avec la Société Franklin.

« Cette association anglaise a pour but d'établir un dépôt de bons livres, à moitié prix, partout où on lui dénoncerait un entrepôt de livres mauvais. Elle a créé, en outre, des bibliothèques circulantes, des reading-locals qui entreprennent la conquête en règle d'une ville, quartier par quartier, des imageries pour les murs des chaumières, — elle a créé des bibliothèques de bord pour les navires en partance (une idée que la Société Franklin lui envie et qu'il ne tient qu'à ses membres de voir bientôt réaliser) — et elle est rapidement arrivée à disposer d'une rente de plus de 300,000 francs par an, somme qui doit être aujourd'hui dépassée. « Comme nous, ajoutait notre secrétaire général en terminant son rapport, l'Angleterre « redoute la peste des mauvais livres. Mais tandis « qu'ici, en France, quelques personnes se demandent « encore si, pour échapper à ce fléau, il ne conviendrait « pas de ralentir le mouvement qui multiplie les « écoles, et si, après tout, un peuple ignorant n'a pas « plus de chances de rester vertueux qu'un peuple « qui sait lire, l'opinion est unanime en Angleterre « pour chercher dans l'instruction elle-même le « moyen de prévenir les dangers dont elle peut deve' « nir la cause. Aux ouvrages pernicieux, l'Angleterre « oppose avant tout l'ardente et persévérante propa- « gande des associations destinées à répandre les « livres. »

« Le point de vue moral est donc ce qui nous préoccupe par-dessus tout. Nous n'avons pas la prétention de faire des savants; l'instruction pour nous est un moyen : l'éducation est le but. Nous n'oublions pas cependant qu'il a suffi souvent d'un bon livre tombé au bon moment entre certaines mains pour décider de toute une vocation, et la pensée qu'au fond de quelque hameau, un enfant né peut-être pour de grandes destinées intellectuelles croupit, faute de livres, dans l'inconscience et la stérilité, doit peser, nous semble-t-il, comme un remords sur nous tous plus heureux et plus ingrats... »

Le rapport donne ensuite quelques renseignements statistiques.

De 1868 à 1880, la Société Franklin a fourni aux bibliothèques, sur commande :

325,480 volumes représentant une somme de 813,691 francs.

De 1880 à 1882 :	98,950 volumes.	199,808 francs.
En 1882-83 :	24,300	—	56,000	—
— 1883-84 :	21,301	—	49,902	—
— 1884-85 :	23,496	—	53,119	—

Et du mois de mars 1885 au mois d'avril 1886, nous avons expédié 22,564 volumes représentant une somme de 54,750 francs.

C'est donc près de 500,000 volumes représentant une somme de plus de 1,300,000 francs.

D'autre part, la Société Franklin a *donné* aux bibliothèques, de 1868 à 1880 : 98,900 volumes, représentant une somme de 148,494 francs.

En 1881, nous pouvions leur distribuer, grâce à notre trésorier, M. Mirabaud, 500 exemplaires d'un excellent petit livre tout vibrant de patriotisme, *Pour la France*, de M. Georges Duruy, et grâce aux dons de quelques amis.

En 1881, 1,362 volumes.
En 1883, 902 —
En 1884, 3,635 —
En 1885, nos dons se sont élevés à 1,146 volumes.

C'est donc plus de 600,000 volumes que la Société Franklin a envoyés ou donnés aux bibliothèques populaires de villages et de villes, et aux bibliothèques de casernes, de postes, d'hôpitaux ou de pénitenciers militaires.

Et dire que sur les 600,000 volumes ainsi répandus, la Société Franklin s'est toujours appliquée à n'en laisser passer aucun susceptible de fausser l'esprit, de corrompre le cœur ou de troubler la conscience d'un seul lecteur !

La dernière partie du rapport est consacrée aux bibliothèques militaires qui, depuis 1870, sont l'objet de la constante sollicitude de la Société.

« C'est alors (en 1870) que votre attention fut attirée sur les bibliothèques militaires et que l'initiative fut prise de cette souscription qui, en quelques mois, rapportait plus de cent mille francs, et nous permettait d'ouvrir ou d'aider à fonder 408 bibliothèques de casernes, de régiments et de pénitenciers militaires. C'est sous l'empire des mêmes idées que, dans le cours de ces trois dernières années, vous avez fondé ou doté plus de quarante-quatre bibliothèques d'hôpitaux militaires, quinze bibliothèques dans le Sud-oranais et la Tunisie, envoyé deux cents livres au corps expéditionnaire du Tonkin; entrepris de doter de petites bibliothèques, pour les bataillons d'artillerie, les forteresses détachées sur la frontière et dont les commandants s'adressent à vous, comme aux fournisseurs désignés d'avance de toutes les armoires ou caisses à livres de l'armée.

« Votre conseil d'administration ne demande qu'à continuer cette œuvre et qu'à l'agrandir. Que de fois n'avons-nous pas pensé à ces bibliothèques de bord, dont la Société anglaise pour la propagation de la littérature honnête a pris l'initiative, et qui semblent si nécessaires pendant les longues traversées, qu'on s'étonne que l'œuvre soit encore à fonder! Mais comment penser à entreprendre de nouvelles fondations quand nous avons peine à suffire à nos tâches actuelles ?

« Ne l'oubliez donc pas, messieurs, il nous *faut* des ressources nouvelles. Depuis que vous avez renoncé à prélever sur le montant des fournitures faites aux bibliothèques une commission de 5 pour 100, le service de ces bibliothèques est devenu pour votre budget une charge d'autant plus lourde que toutes ne

sont pas assez riches ou assez reconnaissantes pour vous remercier de vos services gratuits par une souscription à votre œuvre. — En outre, les frais d'impression de vos catalogues, dont nous distribuons plus de 3,000 par an, — de vos bulletins et circulaires, ajoutent encore à vos charges. — Nous avons, il est vrai, des réserves et un petit capital; mais il nous faut provoquer des dons et recruter des souscripteurs nouveaux. Nous ne cesserons pas de vous le répéter jusqu'à ce que vous nous ayez signifié que les efforts faits jusqu'à ce jour ne vous paraissent pas appeler des efforts et justifier des sacrifices nouveaux. »

ÉTRANGER

Allemagne. — *Bibliothèque royale de Berlin.* — M. A. Wilmans, bibliothécaire en chef et professeur à l'université de Gœttingue, vient d'être désigné pour remplir les fonctions de directeur général de la bibliothèque royale de Berlin.

La direction de la section des manuscrits est confiée à M. Valentin Rose.

C'est M. le professeur Dziatko qui remplacera M. Wilmans en qualité de bibliothécaire en chef de la bibliothèque universitaire de Gœttingue.

Angleterre. — *Le British Museum.* — Le catalogue des acquisitions du British Museum pendant les cinq dernières années est mis en vente au prix de 50 francs.

Nomination de bibliothécaire. — M. William Robertson Smith, professeur d'arabe à l'université de Cambridge et qui a pris une part active à la pnblicatiou de *l'Encyclopædia Britannica*, a été nommé bibliothécaire en remplacement de M. Henry Bradshaw.

Italie. — Les deux premiers numéros (janvier-avril) du *Bollettino delle opere moderne straniere acquisitate delle biblioteche publiche governative del regno d'Italia*, que publie la bibliothèque Vittorio Emanuele, de Rome, viennent de paraître.

États-Unis. — *La bibliothèque publique de Chicago.* — La grande bibliothèque publique de Chicago contient actuellement (décembre 1885) près de 112,000 volumes. Pendant l'exercice 1884-85 son budget s'est élevé à 282,500 francs. Les acquisitions de l'année comprenaient 6,836 volumes, dont 5,692 à titre onéreux et 1,144 à titre gratuit. La bibliothèque a été ouverte au public pendant trois cent cinq jours et a prêté au dehors aux personnes munies d'une carte délivrée par l'administration de la bibliothèque près de 520,000 volumes.

Voici quelques chiffres qui témoignent du rapide développement de la bibliothèque pendant la dernière période décennale :

Années.	Nombre de volumes.	Nombre de personnes auxquelles des livres ont été prêtés.	Nombre de volumes prêtés à domicile.
—	—	—	—
1876	49,024	9,843	405,747
1878	57,984	11,831	354,506
1880	67,772	9,505	306,751
1882	87,272	10,241	349,977
1883	94,606	11,174	376,475
1884	106,341	12,609	429,313
1885	111,621	13,297	519,691

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— PARIS — PROVINCE — ÉTRANGER —

FRANCE

M. Ch. Seignobos vient de publier à la librairie Masson une *Histoire de la civilisation au moyen âge et dans les temps modernes.*

— M. Albert Metzger vient de faire tirer à petit nombre et publier une étude sur *la Conversion de Mme de Warrens.*

Voici les divisions de ce travail :

Son père spirituel, Mgr de Rossillon de Bernex; — son séjour à la Visitation; — la vérité sur sa conversion d'après le témoignage de son mari; — la famille et l'entourage de Mme de Warrens; — son habitation à Annecy; — le miracle de 1729; — Mme de Warrens en surveillance; — la sincérité de sa conversion.

Le livre a paru chez les éditeurs Fetscherin et Chuit.

— La librairie Vieweg met en vente le quatrième fascicule du tome V du *Dictionnaire de l'ancienne langue française* de M. Frédéric Godefroy.

— M. Louis Leger vient de publier à la librairie

Leroux la deuxième série de ses *Nouvelles études slaves*. Ce volume comprend les chapitres suivants : le nihilisme ; — les écrivains français et la Russie ; — Jean Kochanowski ; — Jean Zaka ; — le roman rustique en Bohême ; — la mythologie slave ; — les Slaves au XIXe siècle.

— Un curieux, M. J. Deschamps, vient de faire paraître à Rouen, chez l'éditeur Augé, une notice sur *la Caricature après la Révolution de 1848*. Cette plaquette, tirée à un nombre très restreint d'exemplaires, est précédée d'un article de Raspail sur la caricature politique et la presse avant cette époque.

— Signalons la publication à Nancy d'un ouvrage intitulé : *les Moines et les sorcières d'Ancy au XVIe siècle*. M. P. Sternon est l'auteur de ce travail.

— La librairie Garnier met en vente un travail intéressant dû à un Bourguignon érudit, M. A. Jacquet, et intitulé : *la Vie littéraire dans une ville de province sous Louis XIV ; étude sur la société dijonnaise pendant la seconde moitié du XVIIe siècle*.

ÉTRANGER

Allemagne. — Il vient de paraître à Berlin, chez l'éditeur Springer, le premier tome d'un ouvrage illustré sur l'art des XVIIe et XVIIIe siècles en Europe. L'auteur, M. Elbe, travaille au second et dernier volume.

— La Société littéraire lithuanienne de Heidelberg vient de publier une bibliographie des articles contenus dans les périodiques de la Lithuanie prussienne depuis 1829 jusqu'en 1879. On y trouve aussi les titres de tous les livres et brochures imprimés en Russie depuis 1809.

Suisse. — Une traduction française d'un des ouvrages d'Arthur Schopenhauër, *le Monde comme volonté et comme représentation*, par J.-A. Captacuzène (2 vol. in-8°, XLI-662 et 980 pages), paraît simultanément à Lyon et à Genève. — Prix : 25 francs.

Italie. — Signalons à ceux qui s'occupent tout spécialement de Pétrarque un opuscule dû à M. Villard Fiske, bibliophile américain, et paru à Florence sous ce titre : *Handlist of Petrarch. Editions in the Florentine public Libraries*.

— Dernières publications de la maison S. Lapi, éditeurs, città di Castello :

Poesie e prose scelte di Terenzio Mamiani, con un discorso su la vita e le opere dell' autore, a cura di Giovanni Mestica. — L. 4.

Discussioni Manzoniane, di F. d'Ovidio et L. Sailer. — L. 3,50.

Cesare Lombroso : *Pazzi ed anomali*. — Lire 1,50.

Della presente letteratura in Italia (1878-84), conferenza tenuta alla « Association internationale des professeurs ». In Parigi, di G. Finzi. — L. 1.

Le Rane di Aristofane, tradotte in versi italiani da Augusto Franchetti, con introduzione e note di Domenico Comparetti. — L. 3.

— MM. Dumolard, éditeurs à Milan, publient un ouvrage d'Antonio Stoppani intitulé : *Gl' intransigenti alla stregua dei fatti vecchi nuovi e nuovissimi*, note postume ad'un appendice sull'indirizzo del clero italiano al Papa nel 1882. 265 pages in-8°. — L. 3,50.

— Vient de paraître : Ugo Mazzola, *l'Assicurazione degli operai nella scienza e nella legislazione germanica*, relazione à S. E. il ministro di agricoltura, industria e commercio. 432 pages in-8°. Rome, tipografia eredi Botta.

Russie. — M. Chmielowski vient de consacrer à Adam Mickiewicz une *Étude biographique et littéraire* complète en deux volumes.

États-Unis. — Les catalogues mensuels des publications officielles des États-Unis (*United States Government publications*, by John H. Hickox) pour l'année 1885 sont aujourd'hui réunis en un volume qui est mis en vente au prix de 2 dollars 1/2 (13 francs).

Ce périodique donne chaque mois, classés par noms d'auteurs, les publications officielles, actes publics, cartes et plans émanant des bureaux et commissions institués par le gouvernement. On y trouve les bulletins, rapports et monographies publiés par les services du *Geological Survey*, *Coast Survey Office*, *Patent Office*, *Bureau of Navigation*, le *Smithsonian Institute*, les rapports d'expédition dans les mers arctiques, etc.

Notons, en passant, que le *Printing Office* de Washington a imprimé dans la seule année 1885 près de 19 millions d'exemplaires de documents officiels de toute nature, représentant une dépense de 4 millions et demi de francs.

— *Initials and pseudonyms*, a dictionnary of literary disguise, by W. Cushing. Londres, Sampson et Low. Un vol. de 603 pages grand in-8°.

M. Cushing, ancien bibliothécaire de Harvard University, qui avait déjà publié antérieurement les tables des matières de la *North American Review* et du *Christian Examiner*, donne dans l'ouvrage ci-dessus la clef de près de 12,000 initiales et pseudonymes d'écrivains anglais et américains, à partir du commencement du XVIIIe siècle jusqu'à nos jours.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

M. de Cesena doit faire paraître très prochainement chez l'éditeur Gauthier un ouvrage intitulé : *les Bourbons de France ; Henri IV, Louis XIII, Louis XIV, Louis XV, Louis XVI, Louis XVIII, Charles X, Louis-Philippe Ier, le comte de Paris.*

— Le prochain ouvrage de notre rédacteur en chef, *la Reliure moderne*, par Octave Uzanne, paraîtra à la librairie Rouveyre, rue Jacob, dans les derniers jours de ce mois.

La Reliure moderne formera un beau volume in-8° d'environ 300 pages, avec planches diverses en différents tons.

Le tirage est fixé à 1,500 exemplaires, pour ne jamais être réimprimé. Dans ces conditions, cet ouvrage sera vite enlevé, et c'est pourquoi nous le signalons à l'avance à nos lecteurs.

— M. Paul Meyer, de l'Institut, doit faire paraître prochainement une étude sur *Alexandre le Grand dans la littérature française du moyen âge*. L'ouvrage comprendra deux volumes qui formeront les tomes IV et V de la *Bibliothèque française du moyen âge*, éditée par la librairie Vieweg.

— M. Emmanuel Cosquin prépare en deux volumes in-8° une histoire des *Contes populaires de Lorraine*, comparés aux contes des autres provinces de France et des pays étrangers.

Dans sa préface, l'auteur parlera de l'origine indienne des contes populaires européens.

— Sous ce titre, l'*Apologie des Juifs*, M. le rabbin Avigdor Chaikin va publier une histoire du peuple israélite depuis la destruction de Jérusalem jusqu'au règne de Philippe le Bel.

ÉTRANGER

Allemagne. — La grande-duchesse Sophie de Saxe-Weimar prépare une édition « monumentale » des œuvres complètes de Gœthe. La nouvelle édition, qui a largement mis à contribution les matériaux réunis par le *Gœthe-Archiv*, comprendra le journal et toute la correspondance littéraire du poète.

— *Die Alt. deutschen Handschriften der Universitœts-bibliothek in Heidelberg.* — A l'occasion du cinquième centenaire de la Ruperta Carola de Heidelberg, M. le professeur Bartsch va publier le catalogue descriptif de tous les anciens manuscrits allemands que renferme la bibliothèque de l'Université de cette ville (Heidelberg, G. Kœster).

— Une bibliographie de tous les écrits qui ont été publiés en Allemagne et à l'étranger au sujet de Frédéric II de Prusse a été réunie par M. Max Baumgart et paraîtra prochainement chez M. R. v. Decker, à Berlin. — Ce travail sera un complément à l'ouvrage de M. Mittler, paru il y a quelques années.

— La sœur du sultan actuel de Zanzibar doit publier prochainement à Berlin un livre sur la vie mahométane dans l'Afrique orientale. L'ouvrage aura pour titre : *Mémoires d'une princesse arabe.*

Angleterre. — *The History of England, from Cesar's invasion to the accession of the house of Tudor,* tel est le titre d'un ouvrage en plusieurs volumes que prépare sir Ramsay.

— On annonce que le major Papillon doit publier d'après des documents originaux les *Mémoires de Thomas Papillon*, négociant anglais qui vécut à Londres de 1623 à 1702.

— Le fils de Darwin doit faire paraître prochainement une biographie de son père ; quelques fragments d'autobiographie de Darwin prendront place dans cet ouvrage.

Hollande. — Le grand ouvrage de Petri Bod (1712-69), intitulé *Historia Hungarorum ecclesiastica,* histoire de l'Église réformée en Hongrie et en Transylvanie, et dont on ne connaissait encore que quelques fragments, sera publié sous peu par M. Rauwenhoff, d'après le manuscrit découvert en 1884 par M. C. Szalay dans la bibliothèque de Leyde (Leyde, Brill, éd.).

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

Les Mémoires de La Révellière-Lépeaux. — A propos de la nouvelle, inexacte d'ailleurs, que nous avons donnée, dans notre dernière livraison, de la publication des *Mémoires de David d'Angers*, l'arrière-petit-fils du sculpteur nous adresse la lettre suivante :

Yport, 14 août 1886.

« Monsieur,

« J'apprends que, dans *le Livre* du 10 août 1886, vous avez imprimé un petit article commençant ainsi : « Les *Mémoires de David d'Angers* dont on avait an- « noncé la publication prochaine... »

« Or ce sont les *Mémoires de La Révellière-Lépeaux*, comme le second paragraphe où vous citez un passage de ma lettre au *Phare de la Loire*, que je publierai lorsque je le pourrai, et non les mémoires de mon père.

« C'est une erreur, et je vous serai bien obligé de la rectifier lorsque vous en trouverez l'occasion.

« Agréez, etc.

ROBERT DAVID d'Angers.

— A propos des décorations du 14 juillet dernier, M. Henry Houssaye a écrit la lettre suivante dans le *Journal des Débats* :

« Mon cher directeur,

« Quelques personnes, trompées par la similitude des noms, me félicitent de la récente décoration de M. Henri Houssaye, administrateur de l'*Agence Havas*.

« Or j'ai été décoré, il y a quinze ans, pendant la guerre, et je ne suis pas administrateur de l'*Agence Havas*.

« Je vous serre la main.

« HENRY HOUSSAYE. »

La question du prêt des livres. — La question du prêt à domicile des livres ou manuscrits faisant partie de nos bibliothèques publiques vient d'être à nouveau soulevée à la suite de l'incident que voici : M. Aulard, professeur d'histoire de la Révolution à la Sorbonne, ayant demandé à M. Cousin, directeur de la bibliothèque Carnavalet, la permission d'emporter chez lui les documents qui lui sont nécessaires pour la préparation de son cours, M. Cousin s'y est formellement refusé.

Le journal *le Rappel* a soutenu M. Aulard et attaqué M. J. Cousin, qui a répondu ainsi :

Paris, 27 juillet 1886.

« Monsieur le rédacteur en chef du *Rappel*,

« M. Frédéric Montargis publie contre moi, dans *le Rappel* d'hier, une attaque assez vive qui étonnera sans doute ceux qui me connaissent personnellement et qui fréquentent la bibliothèque Carnavalet.

« A propos de mon opposition au prêt des livres et d'un incident remontant à six mois, réveillé je ne sais par qui et je ne sais pourquoi, il me reproche de ne pas connaître la bibliothèque que j'ai fondée et reconstituée depuis A jusqu'à Z; d'être bibliomane et non bibliographe, quand j'en ai dressé moi-même depuis dix ans tous les catalogues, auxquels les intéressés veulent bien reconnaître certaines qualités pratiques; de chercher à la rendre inaccessible, quand il est de notoriété publique que nulle part les travailleurs, connus ou inconnus, ne sont reçus plus familièrement et traités, — comme faire se doit, — en maîtres de la maison; de ne pas aider les chercheurs; de ne pas mettre mes modestes connaissances à leur disposition quand je n'ai pas de plus grand plaisir que de le faire, comme tous nos *clients*, — et surtout ses confrères du journalisme, — se sont si souvent plu à le reconnaître. Ses reproches me semblent donc précisément le contraire de la caractéristique de notre bibliothèque, la plus ouverte, la plus accueillante et la moins formaliste qui soit au monde; et je pourrais à la rigueur en tirer vanité, comme de toute accusation injuste qui met dans son lustre l'innocence de celui qu'elle vise. Mais je préfère essayer de convertir mon détracteur en justifiant la délibération du conseil municipal, ennemi des privilèges, — comme chacun sait, — qui a cru devoir refuser à M. Aulard, au mois de mars dernier, l'autorisation exceptionnelle qu'il sollicitait.

« Si je suis contre le prêt des livres, — formellement interdit d'ailleurs par nos règlements datant de la fondation de la bibliothèque, — c'est que dans ma longue carrière de bibliothécaire, tant à l'Arsenal qu'à Carnavalet, j'en ai reconnu les inconvénients majeurs précisément à l'encontre des droits du public studieux; c'est que, tout étant organisé pour permettre de travailler à l'aise dans nos salles de lecture, largement ouvertes tous les jours, ceux qui prennent la peine d'y venir *ont droit* d'y trouver ce qu'ils demandent; c'est que tels ouvrages que l'on consulterait

sur place en deux séances seront gardés six mois à domicile; que les livres empruntés — les plus rares et les plus précieux naturellement — sont souvent perdus et toujours dégradés; qu'ils sortent aisément et rentrent avec peine, — quand ils rentrent; en un mot, que le prêt des livres est le mortel fléau de nos bibliothèques publiques, auquel on ne peut remédier qu'en l'interdisant à tous sans exception, sous peine de blesser ceux à qui on le refuserait individuellement.

« Si jamais M. Frédéric Montargis devient bibliothécaire, — comme ses aptitudes de lettré nous permettent de le désirer, — après quelques années d'expérience du métier, il sera certainement moins disposé à laisser circuler n'importe qui, — fussent des professeurs, des hellénistes et des géographes, — dans l'intérieur de la bibliothèque « pour en parcourir les « salles, choisir les livres sur les rayons et même les « emporter chez eux. » Et quand il aura fréquenté la bibliothèque Carnavalet, dont il parle *de confiance*, je ne doute pas qu'il ne se montre plus juste et moins sévère pour

« Son conservateur indigne,

« JULES COUSIN. »

MM. Aulard et J. Cousin ont chacun de nombreux partisans. L'année dernière, M. Flammermont, professeur à la Faculté des lettres de Poitiers, réclamait, comme aujourd'hui M. Aulard, la possibilité d'étudier chez soi livres et manuscrits distraits de nos dépôts; M. G. Isambert, rédacteur de *la République française*, soutenait la théorie contraire.

Le démêlé entre MM. Aulard et Cousin a donné prétexte à M. Isambert pour reprendre sa thèse et faire, dans un article également paru dans *la République française*, allusion aux idées émises par M. Flammermont. Ce dernier a répondu :

Voici sa lettre :

Poitiers, dimanche 1er août 1886.

« Monsieur,

« Je tiens trop à votre estime et à celle des lecteurs de *la République française*, toujours si bienveillante, pour ne pas vous demander la permission de vous soumettre quelques observations à propos du passage de votre chronique de mercredi dernier où vous me prenez à partie.

« Votre appréciation sévère me fait craindre que je n'aie mal exprimé mes idées sur la question du prêt des livres et des documents aux travailleurs de province par les grands établissements concentrés à Paris.

« Ému par l'énorme disproportion qui existe entre la production scientifique des universités allemandes et celle de nos facultés, j'ai recherché les raisons de notre infériorité, dont les conséquences pourraient devenir funestes pour l'influence de la France dans le monde. J'ai cru reconnaître qu'une des causes principales de la suprématie de l'Allemagne dans un trop grand nombre des branches de la science consistait dans les grandes facilités de travail accordées aux savants allemands. Dans ce pays, toutes les grandes bibliothèques prêtent leurs richesses avec la plus grande libéralité aux travailleurs sérieux, quelle que soit la ville où ils habitent. La bibliothèque de la nouvelle université de Strasbourg a prêté, de 1872 à 1882, 440,000 volumes, dont 45,000 (je dis quarante-cinq mille volumes) ont été expédiés à des personnes habitant hors de Strasbourg, souvent hors de l'Allemagne et parfois même en France.

« Les archives d'État du royaume de Prusse envoient aussi en prêt aux bibliothèques des universités allemandes les documents considérables dont les professeurs peuvent avoir besoin pour leurs travaux. Ce système, pratiqué depuis longtemps en Allemagne, n'a jamais donné lieu aux abus que vous paraissez redouter. Pourquoi ne réussirait-il pas en France?

« Notre Bibliothèque nationale prête directement et sans longues formalités livres et manuscrits à un certain nombre de personnes privilégiées habitant Paris et le département de la Seine. On ne s'est jamais plaint de cette faveur, et personne, que je sache, n'a demandé la suppression de ces facilités accordées à des travailleurs sérieux, dont le temps a toujours une certaine valeur. Pourquoi ne pas étendre ce système à toutes nos grandes bibliothèques, en en faisant profiter les travailleurs habitant en dehors du département de la Seine, bien entendu s'ils présentent les garanties nécessaires? C'est là tout ce que je demande, comme vous pouvez le voir dans mon article de mars 1885, auquel vous faites sans doute allusion.

« Veuillez excuser, monsieur, la longueur de cette lettre; car votre critique m'a été d'autant plus sensible qu'ancien élève de l'École des chartes, j'ai été, moi aussi, bibliothécaire et archiviste avant de devenir professeur de faculté en province... »

« J'ai cité tout au long, dit M. Isambert, de peur d'omettre ou d'affaiblir une objection. Je n'ignore pas d'ailleurs que j'ai affaire à un jeune érudit plein d'ardeur, qui a fureté fiévreusement à travers nombre de bibliothèques et de dépôts d'archives de l'étranger, et que, loin de pousser au gaspillage des instruments de travail, il a rendu un service signalé en s'élevant contre le désordre des archives de la marine et en faisant réprimer, grâce à l'énergie de ses protestations, des abus qui s'étaient lamentablement perpétués. Je le vois d'ici rongeant son frein à Poitiers et rêvant de dossiers inexplorés qui dorment peut-être hors de sa portée, quand lui-même en saurait faire si bon usage.

« J'ai toutes sortes de raisons de compatir à ses tourments, et je ne demande qu'à chercher avec lui les moyens de les adoucir; mais je ne puis entrer tout à fait dans sa façon de voir.

« Il faut des bibliothèques de prêt, et depuis les bibliothèques populaires, qui ne dépassent guère les besoins de la vulgarisation, jusqu'aux bibliothèques universitaires, qui doivent ramasser les travaux érudits, ou aux bibliothèques technologiques, il y a une tendance heureuse à les multiplier et les enrichir. Nous n'en voyons guère que les débuts; il ne faut

rien négliger pour en accélérer les progrès. Les bibliothèques universitaires, en particulier, ne sont encore ni assez meublées ni assez bien dotées, surtout si on les compare à des établissements similaires existant depuis longtemps à l'étranger; M. Flammermont a raison d'en gémir. Il doit pourtant avouer qu'on a déjà fait quelque chose là où naguère il n'y avait rien du tout. Si les bibliothèques universitaires ne font pas au monde de travailleurs auquel elles sont spécialement destinées des communications assez libérales, si elles ne se viennent pas mutuellement en aide à l'occasion, je parle par supposition, qu'on étudie les moyens d'accroître l'efficacité de leurs services, ce n'est pas moi qui y ferai de la résistance.

« Je n'entre pas dans la discussion de la suprématie de la science allemande, ni de la nature de cette suprématie, ni de ce qu'il y aurait à faire pour donner à notre enseignement supérieur la vitalité et tout d'abord la clientèle d'étudiants des universités allemandes. C'est un problème dont tous les bons esprits sont préoccupés depuis longtemps et que M. Flammermont lui-même vient d'examiner dans une très intéressante conférence que je le remercie de m'avoir envoyée. Mais tout cela m'éloignerait de la question des bibliothèques publiques.

« L'idéal d'une bibliothèque, c'est d'offrir au travailleur qui y entre tous les instruments de travail possibles. Cet idéal n'est jamais réalisé pleinement, mais il faut tendre à s'en rapprocher. Le prêt extérieur peut être un mal nécessaire pour un grand nombre d'entre elles; ce n'est pas leur fonction.

« Pour ne pas s'égarer dans l'infinité des questions d'espèces, prenons la Bibliothèque nationale. Elle est, avec le *British Museum*, l'établissement qui se rapproche le plus, bien que l'un et l'autre en restent encore fort loin, de notre idéal, qui est de fournir le livre que l'on vient chercher, notamment tout, selon l'expression favorite de Banville. Quand j'y entre demander un livre, je puis avoir été prévenu; le livre peut être entre les mains d'un autre travailleur. Je tâcherai demain d'être le premier, et c'est moi qui l'aurai. Il ferait beau voir qu'on me répondît : « Ce livre se promène entre les mains de tel professeur, « qui prépare son cours ou un mémoire pour l'Institut. » Aussi se garde-t-on de me répondre cela, même lorsque c'est la vérité. Si c'est un livre moderne, on me raconte qu'il est à la reliure, quand même je l'aurais déjà tenu tout relié; s'il est ancien, on ne l'a pas trouvé sur le rayon, on va faire des recherches. M. Flammermont me dit que des livres imprimés ou manuscrits sont prêtés à des personnes privilégiées, et en cela il est bien informé; mais quand il ajoute qu'on ne s'est jamais plaint de cet état de choses et que personne n'en a demandé la fin, il l'est très mal. Il y a bien longtemps que j'entends des protestations à cet égard, et j'ai cité déjà quelques exemples des abus qui les ont motivées. J'ai raconté l'histoire de la bibliothèque de Prangins, meublée de livres à l'estampille de la Bibliothèque impériale en ce temps-là, celle du plus bel exemplaire du *Monument du costume* de Moreau, retrouvé à grand'peine sous un établi de la lingerie des Tuileries, deux ans après le bal masqué pour lequel on l'avait emprunté. Je pourrais raconter cent autres histoires, si elles ne devaient mettre en cause les savants les plus respectables. Comment en serait-il autrement? On n'a pas besoin de posséder une grande bibliothèque privée pour savoir comment elle s'évanouit, une fois qu'on a admis couramment le prêt des livres, même en tenant ses comptes. Et il n'y a pas besoin de vivre pour cela dans un monde ignorant ou indélicat, au contraire.

« Mon sentiment là-dessus est très simple. Tant que la Bibliothèque nationale n'aura pas le règlement inflexible du *British Museum*, tant qu'elle laissera sortir de son enceinte une brochure, une estampe, une médaille ou un feuillet de manuscrit, tant que le conservateur, bibliothécaire, sous-bibliothécaire, surnuméraire ou garçon qui aura autorisé ou facilité cette sortie, fût-ce pour le doyen de l'Institut ou le président de la République, ne sera pas déclaré prévaricateur, la Bibliothèque nationale manquera à sa destination.

« Ce que je demande pour la Bibliothèque nationale, je le demande aussi pour les bibliothèques spéciales qui offrent un ensemble un peu complet dans leur spécialité. Cela me ramène à la demande de M. Aulard. Si je vais consulter à la bibliothèque Carnavalet un livre ou un document concernant l'histoire de Paris et que la bibliothèque n'ait encore pu se le procurer, je n'ai que le droit de le regretter. Mais, s'il est entré dans la bibliothèque et qu'il soit en train de se promener dans la serviette d'un amateur pour la commodité de ses recherches ou de son enseignement, j'ai le droit de dire que l'on se moque de moi.

« Je ne suis point sérieusement ébranlé par la riante peinture que M. Flammermont nous fait de la Bétique des universités allemandes. Je sais qu'en ce pays il fait bon être *Herr Doctor* ou *Herr Professor*, et qu'un simple homme de lettres ne compte pas pour grand'chose. Nous sommes ici même sur la pente. M. Flammermont a rappelé « l'incendie de la bibliothèque « de Mommsen, où périrent de nombreux et précieux « volumes, imprimés et manuscrits, appartenant aux « grandes bibliothèques d'Allemagne et d'Europe ». Il s'en est consolé en déclarant que les ouvrages d'un Mommsen les remplacent avantageusement. Cela supprime au moins les moyens de contrôle, et il n'y a pas que des Mommsen! Je frémis un peu quand je lis « qu'il n'est pas rare qu'un professeur d'université « dans une petite ville ait chez lui en prêt trois ou « quatre cents volumes manuscrits ou imprimés, ap- « partenant aux grandes bibliothèques ou aux grandes « archives d'Allemagne ». A ce compte-là, je sais quelqu'un qui aurait été bien gêné au temps où M. Flammermont préparait sa thèse sur le parlement Maupeou.

« Je ne nie pas que, dans les réclamations de M. Flammermont, il n'y en ait de fort raisonnables et qui méritent d'être appuyées. Je crois seulement que le savant professeur s'acharne sur une mauvaise piste. Il se plaint de la mauvaise organisation, des trop

courtes séances et du trop médiocre concours qu'il trouve aux Archives nationales. Que dirait-il donc s'il était Parisien, mais non archiviste-paléographe?

« Je ne lui fais pas une concession en avouant que les grandes bibliothèques, et notamment la Bibliothèque nationale, ne devraient pas avoir de vacances. Un professeur ou un archéologue de province a ébauché un travail avec les documents qu'il avait sous la main : il lui reste à le compléter ou le contrôler à l'aide de pièces rares qui ne se trouvent qu'à Paris. On lui dit : « Vous êtes en vacances, nous en « sommes fort aises. Eh bien! nous aussi. » N'est-ce pas une dérision? »

L'hospice Galignani. — On n'a pas oublié le legs de M. Galignani pour la construction d'un établissement de retraite destiné aux écrivains, aux libraires et imprimeurs frappés par des revers de fortune à la fin de leur carrière. Les travaux sont assez avancés pour faire prévoir que cet établissement pourra être inauguré avant l'année prochaine.

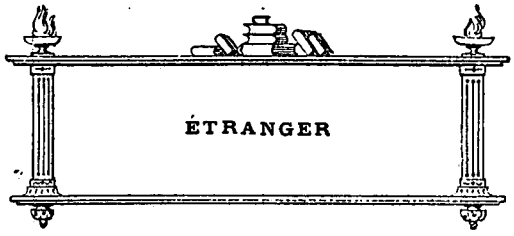

Allemagne. — On sait que M. Zeller a pris la parole comme orateur des universités et académies de l'étranger à Heidelberg. L'honorable académicien a remis, en outre, au nom de l'Institut de France, une adresse dont voici le texte :

INSTITUT DE FRANCE

A Monsieur le protecteur
A Messieurs les membres du Sénat de l'Université de Heidelberg.

« Messieurs,

« Les Académies et les Universités ont entre elles d'intimes rapports qui sont tout à leur commun avantage. Combien de savants et de lettrés illustres des Universités ont tenu à honneur d'être admis dans les Académies, et que de fois celles-ci ont été heureuses de les accueillir dans leur sein à côté de grands inventeurs ou d'écrivains de génie qui ne relevaient que d'eux-mêmes! C'est pourquoi, messieurs, en ces jours où vous célébrez le cinquième centenaire de votre Université, vous avez voulu convier à cette fête l'Institut de France. Son président vient en son nom joindre ses remerciements aux hommages que vous recevez de toutes parts.

« Fondée à la fin du XIVe siècle, votre Université, à travers bien des vicissitudes, a été réformée au milieu du XVe et reconstituée au commencement du XIXe par les actes réitérés d'une haute autorité qui s'est toujours montrée et se montre encore aujourd'hui aussi libérale que protectrice. Aussi la *Ruperto Carola* a-t-elle été, en Allemagne, souvent à la tête et toujours au niveau des progrès des sciences et des lettres.

« Si, à son origine, elle a dû son fondateur et son premier recteur — *fundator hujus studii et initiator* — à l'Université de Paris, qui lui a aussi fourni ses statuts, elle a étendu aussitôt, à l'exemple des grandes écoles de Bologne et de Vienne, la sphère de son enseignement, qui a compris immédiatement le droit et la médecine. Plus tard, lorsque la renaissance des lettres disputait à la scolastique en déclin la direction des esprits, elle se réformait courageusement, et, en autorisant par ses nouveaux statuts « maîtres et « élèves à enseigner et à apprendre, à leur gré, selon « les méthodes modernes ou anciennes, *via moderna aut antiquorum* », elle s'efforçait de faire place à l'esprit nouveau.

« Mais c'est depuis sa reconstitution, en 1804, que votre Université, pourvue de toute la liberté et de toutes les ressources qu'exigeaient les progrès de la philosophie et des sciences au XVIIIe siècle, a fourni sa plus brillante carrière.

« Sans vouloir citer tous les noms inscrits dans votre livre d'or, ici, Frédéric Creuzer a fondé votre séminaire de philologie, si prospère, et inauguré la critique de l'histoire des religions anciennes; ici, Thibaut et Zachariæ ont constitué la première grande école juridique allemande; ici, Paulus, émule de Neander, a laissé aussi des souvenirs ineffaçables en théologie et en histoire ecclésiastique. Enfin, après Fries et Henri Voss, l'illustre philosophe Hegel a débuté chez vous; l'historien Schlosser y a professé vaillamment jusqu'à ses derniers jours et passé sa succession à son élève Gervinus, dont un historien de la philosophie ancienne, un des vôtres aussi, a fait une éloquente oraison funèbre. L'Université de Heidelberg n'a pas voulu qu'une seule partie du savoir humain restât sans porter sa durable empreinte.

« Parmi les dignes successeurs de ces illustres devanciers, vous me permettrez, messieurs, de ne désigner ni ceux qui vous ont quittés ni ceux que vous avez retenus. Car, si vous avez emprunté jadis des maîtres à d'autres universités, vous leur en avez depuis donné à votre tour, sans vous appauvrir. Mais je veux témoigner de mon respect pour le doyen des études historiques à Heidelberg, M. Weber, et notre Académie des sciences ne me pardonnerait pas de taire les admirables découvertes faites dans les sciences par MM. Bunsen, Helmholtz et Kirchhoff, qui sont ses associés ou ses correspondants.

« Puisse l'université de Heidelberg, la *Ruperto Carola*, continuer à jouir dans l'avenir de la prospérité que son dévouement séculaire aux sciences et aux lettres lui a justement assurée dans le passé; c'est le vœu que j'ai l'honneur de vous apporter, messieurs, au nom de l'Institut de France. »

JULES ZELLER,
Président de l'Institut de France
et de l'Académie des sciences morales
et politiques.

Les goûts littéraires des étudiants allemands. — M. J. Bourdeau adresse d'Allemagne aux *Débats* des notes de voyage qui n'ont pas la banalité des impressions de touriste en vacances. En voici un passage sur les goûts littéraires et philosophiques de la jeunesse berlinoise :

« M. Zola est ici très admiré ; on se passe *Germinal* de main en main. Je vois l'auteur cité comme un père de l'Église dans un manifeste signé du nom de M. Bleibtreu, qui ne vise à rien moins qu'à renouveler, sous les auspices de la doctrine réaliste, une nouvelle période littéraire d'*orage et d'assaut*. Parmi ces nouveaux génies, on ne voit pas, il est vrai, surgir de jeune Gœthe. Ils se plaisent, en attendant, à exalter des écrivains méconnus, à demi oubliés, comme on l'a fait en France pour Baudelaire. Il est de mode de parler, en levant les yeux au ciel, de Grabbe, le « Shakespeare ivre », l'auteur de *Napoléon ou les Cent Jours*, drame romantique qui exigerait, pour être joué, le concours de plusieurs armées. Les professeurs de littérature protestent en vain contre cet engouement. Kleist, le patriote ardent, l'auteur de *Michel Kohlhaas* et de *Penthésilée*, qui se tua avec la femme qu'il aimait, dans les environs de Potsdam ; Kleist est aussi très populaire.

« Il ne paraît pas que le pessimisme fasse de nombreuses victimes au milieu de ce jeune monde. On peut appliquer à Schopenhauer le mot de Henri Heine sur Cousin : « Sa réputation commence à faire le « tour du monde, elle a déjà quitté l'Allemagne. » C'est parmi les dames oisives et les sous-lieutenants endettés que se recrutent ses derniers adeptes. Les jeunes gens ne prennent point ici des airs tristes et penchés de ruines artificielles. On cite, il est vrai, le cas d'un jeune docteur bouddhiste ; après avoir publié une *Philosophie de la Délivrance* (*Philosophie der Erlæsung*), où il célèbre la douceur de Nirvanâ, il a voulu donner une conclusion pratique à son système : il s'est pendu. Celui-là n'a pas fait école, et l'on ne sait trop si, dans cet acte de folie, son pessimisme a été cause ou effet.

« Notons à ce propos que le pessimiste qui se tue n'est pas plus digne d'appartenir à la secte que Klingsor d'entrer à Montsalvat. On sait que dans *Parsifal*, Klingsor s'imagine de s'infliger l'opération d'Origène pour être admis parmi les chevaliers du Graal. Mais ceux-ci repoussent cette honteuse offrande. La pureté à ce prix, ce n'est pas malin ! De même le pessimiste est tenu de subir la vie, s'il a le droit de la maudire.

« On en voit, du reste, qui la maudissent gaiement, et comme le faisait remarquer un philosophe, il en est qui ne dédaignent pas de travailler à la propagation de l'espèce, tout en flétrissant l'amour et en déplorant le sort de l'humanité condamnée aux travaux forcés de l'existence. »

Angleterre. — *William Cooper et son éditeur.* — Les relations de William Cooper avec son éditeur commencèrent de la façon suivante : Un parent du poète vint un soir chez Johnson, l'éditeur, avec un recueil de poèmes manuscrits qu'il offrit pour être publié, pourvu que l'éditeur voulût le faire à ses risques et périls et permettre à l'auteur de donner quelques exemplaires à ses amis. Johnson, après avoir parcouru ce recueil, le trouva bon et le publia. Les poèmes furent édités peu de temps après, mais il ne fut pas un critique qui ne les attaquât et ne les condamnât aux magasins d'épicerie. Le public, ainsi avisé, ne les lut pas.

Peu après, la même personne rendait de nouveau visite à Johnson avec un autre recueil de manuscrits par le même poète qui les offrait sous les mêmes conditions. Ce recueil fut accepté comme le premier ; le volume parut. Le ton des critiques changea comme par miracle et presque tous acclamèrent l'auteur comme le premier poète de son temps. Le succès de la seconde publication gagnait bientôt la première et Johnson récoltait bien vite les fruits de sa bonne volonté et de son courage. Quelques années après la mort de Johnson, en 1815, ses représentants se décidèrent à vendre les droits d'auteur des poésies de Cooper en trente-quatre actions. Vingt actions furent vendues £ 212, y compris des manuscrits imprimés en feuilles, s'élevant à £ 82, que chaque acheteur était obligé de prendre à un prix stipulé. Douze actions restaient entre les mains du propriétaire. On démontrait d'une manière satisfaisante que l'affaire pourrait donner £ 834 par an ; et maintenant elle produit, avec les manuscrits imprimés en stock, en évaluant les douze actions qui furent retenues dans les mêmes conditions que celles vendues, la somme de £ 6,764.

Centenaire de lord Byron. — Une commission vient de se former à Londres pour s'occuper de la célébration du centenaire de lord Byron en 1888.

— *Les journaux du sport en Angleterre.* — Le journal *Bell's Life*, qui fut pendant longtemps l'organe le plus autorisé de la vie sportive en Angleterre, vient de cesser sa publication.

La fondation du *Bell's Life* remonte à 1822, lorsque M. John Bell, un des libraires-éditeurs les plus connus de Londres, entreprit la publication d'une revue du sport qui portait en tête de ses colonnes « Bell's Life in London and sporting chronicle with the news of the week, a rich repository of fashion, wit and humour and the interesting incidents of real life ». L'entreprise eut du succès ; de 1846 à 1852, au moment de sa plus grande vogue, le journal tirait à quarante-cinq mille exemplaires. Depuis *Bell's Life* déclina graduellement, et le 30 mai dernier ses propriétaires actuels se décidèrent à en cesser la publication.

Voici, dans leur ordre chronologique, les principaux journaux du sport anglais : *Sporting Gazette* journal hebdomadaire (1862), *Sporting times and sportsman* (1865), *Field* (1853), *Land and Water* (1866), *Manchester sporting chronicle*, journal à un

penny (1871), *Midland sporting news* (1872), *The Sporting and dramatic news*, journal hebdomadaire illustré (1874), *Referee* (1877).

Belgique. — *Les œuvres posthumes en Belgique.* — Nous avons donné dernièrement le texte de la nouvelle loi belge *sur le droit d'auteur*.

A la suite de la promulgation de cette loi, à la date du 22 mars 1886, le ministre de l'agriculture de l'industrie et des travaux publics a provoqué un arrêté royal, signé le 27 mars, et destiné à régler de quelle manière doit être constatée la date initiale des cinquante années pendant lesquelles les propriétaires d'un *ouvrage posthume* (héritiers ou éditeurs cessionnaires) jouissent du droit d'auteur sur cette œuvre publiée, représentée ou exposée.

A cet effet, l'arrêté a déterminé l'ouverture de registres spéciaux pour l'enregistrement « des œuvres posthumes littéraires, musicales ou des arts plastiques, publiées, représentées, exécutées ou exposées à partir du 5 avril 1886 et dont les propriétaires ou ayants droit voudront s'assurer le bénéfice de l'article 4 de la loi du 22 mars 1886 ».

Une circulaire ministérielle, adressée aux gouverneurs de province, pour leur recommander l'observation de l'arrêté royal, stipule que cette formalité d'enregistrement devra, sous peine de déchéance, être effectuée dans les six mois qui suivront la publication ou l'exposition de l'œuvre, et, s'il s'agit du droit de représentation ou d'exécution, dans les six mois qui suivront la première représentation ou exécution.

Le ministre insiste pour faire remarquer que cet enregistrement constitue *la seule formalité inscrite dans la loi* pour s'assurer le droit d'auteur, et qu'elle ne s'applique qu'aux œuvres visées par les articles 4 et 11 de la loi. Le dépôt qui était antérieurement prescrit par les lois du 25 janvier 1817 et du 1er avril 1870, pour les ouvrages mis au jour par la voie de l'impression, n'a pas été maintenu; car la loi nouvelle n'édicte aucune formalité spéciale pour la constatation de la propriété du droit d'auteur.

Il importe de bien faire remarquer encore qu'il ne s'agit ici que des *œuvres posthumes* publiées en Belgique; cette disposition ne peut donc intéresser que très accidentellement des éditeurs français engagés dans des publications faites en Belgique; mais il a paru utile de rendre publique chez nous cette particularité de la loi belge, en raison des relations nombreuses qui existent entre les deux pays.

Suisse. — *Association littéraire et artistique.* — L'association littéraire et artistique internationale tiendra son neuvième congrès à Genève, du 18 au 25 septembre prochain.

Le programme comprend les questions suivantes :

1° De la propriété des lettres-missives;

2° Du contrat de publication et des rapports entre auteurs et éditeurs;

3° De la propriété des titres en matière littéraire et artistique;

4° De l'assimilation du droit de traduction au droit de reproduction;

5° Du sentiment de la nature dans Jean-Jacques Rousseau et de son influence sur la littérature.

Norvège. — *La bibliographie en Norvège.* — Le premier travail bibliographique de quelque importance qui ait été publié en Norvège est un petit volume de 43 pages intitulé : *Fortegnelse over de i Norge udkomne Bœger i Aarene 1814-1831*, par M. Christian Andreas Lange (Christiana, 1832). C'est une liste de tous les ouvrages publiés en Norvège de 1814 à 1831. Si l'on veut avoir des renseignements sur la littérature norvégienne antérieure à cette époque, il faut recourir à l'ouvrage de MM. Rasmus Nyerup et Kraft : *Almindeligt Litteraturlexikon for Danmark, Norge og Island*, 1 vol. in-4°, Copenhague, 1820.

En 1848, M. Martinus Nissen fait paraître *le Norsk Bogfortegnelse*, volume de 224 pages in-12, où l'on trouve une liste alphabétique des noms d'auteurs, un catalogue des publications classées par ordre de matières et une liste des journaux et périodiques.

Un second *Norsk Bogfortegnelse* pour les années 1848-1855, par M. Martin Arnesen, paraît en 1855; un troisième par MM. Paul Botten-Hansen et Siegwart Petersen, paraît en 1870 et embrasse la période de 1848 à 1865.

Depuis, la série de ces catalogues bibliographiques a été continuée par M. Thorvald Bœck pour la période 1866-72, et par M. Feilberg pour celle de 1873 à 1882. Une table récapitulative en 66 pages pour les *Bogfortegnelse* de 1848 à 1872, par MM. Bœck et Œverland, a paru en 1880, sous le titre : *Register till Norsk Bogfortegnelse for 1848-72*.

Depuis 1872, un journal de bibliographie, *Literœre Nyheder*, se publie chez M. A. Cammermeyer, à Christiania.

Une loi votée le 20 juin 1882, par le Storthing, prescrit le dépôt dans la bibliothèque de Christiania d'un certain nombre d'exemplaires de tout ouvrage qui paraît en Norvège. C'est à cette mesure que nous devons la publication d'un catalogue annuel préparé par les soins du bibliothécaire de l'Université. Ces catalogues, qu'on peut se procurer chez M. C. Cammermeyer, forment un volume de 90 pages in-8° pour l'année 1883, et un volume de 105 pages pour l'année 1884. Les publications y sont classées par ordre alphabétique de noms d'auteurs; on y trouve en outre les titres des ouvrages anonymes, une liste des journaux, les publications musicales, etc.

La Norvège littéraire, 1 volume de 284 pages, par M. Paul Botten-Hansen, bibliothécaire en chef de la bibliothèque universitaire de Christiania, est un résumé de la littérature norvégienne pour la période de 1814 à 1866. Cet excellent ouvrage, qui a paru en 1868, mentionne tous les ouvrages de quelque importance publiés en Norvège de 1814 à 1866 avec la traduction française des titres en regard. L'auteur résume

en 16 pages l'histoire de la littérature norvégienne et donne, à la fin du volume, un précis historique de la presse périodique depuis 1763, lorsque parut, à Christiania, le premier journal hebdomadaire, le *Norske Intelligenz-Seddeler*.

Des notices biographiques en français accompagnent la liste alphabétique des noms d'auteurs.

Le travail bibliographique le plus considérable qui a été entrepris en Norvège est sans contredit le *Norsk Forfatterlexikon*, dictionnaire d'auteurs norvégiens pour l'époque 1814-1880, que publie M. Jens Braage Halvorsen. Treize fascicules de ce monument bibliographique ont déjà paru; les neuf premiers (A et B) forment un volume de 569 pages grand in-8°.

Le dictionnaire ne mentionne que les écrivains ayant publié un ouvrage antérieurement à 1880. Le *Forfatterlexikon* donne pour chacun des auteurs mentionnés une courte notice biographique, l'indication des ouvrages ou périodiques qui fournissent de plus amples renseignements, la liste chronologique des livres qu'il a publiés avec mention des différentes éditions et des traductions ou comptes rendus auxquels ils ont donné lieu, et enfin les articles que l'auteur a fournis à la presse périodique.

On comprend qu'un travail exécuté sur une base aussi large ne saurait avancer rapidement; mais, une fois terminé, il constituera un répertoire de la littérature norvégienne aussi complet que l'on peut le souhaiter.

États-Unis. — *La presse aux États-Unis.* — Le nombre actuel de journaux et périodiques de toute nature qui se publient aux États-Unis est de 14,160, dont 666 ont paru pour la première fois en 1886. Le Canada possède 679 périodiques.

Près de 1,200 de ces journaux se tirent à plus de 5,000 exemplaires. Les journaux religieux sont au nombre de 700, dont près d'un tiers paraît dans les villes de New-York, Philadelphie, Boston et Chicago.

La corporation des dentistes publie 18 journaux spéciaux, les sourds-muets en ont 19 et les phonographes 9. La Société contre l'abus des liqueurs fortes n'a pas moins de 129 organes, celle qui veut accorder aux femmes le droit de suffrage est représentée par 7 journaux. 600 de ces journaux se publient en allemand et 42 en français.

Japon. — *L'imprimerie au Japon.* — D'après un relevé officiel fait en février 1885, le nombre des imprimeurs de l'empire était de 551 et celui des libraires de 3,538. Tokio, la capitale, a 128 imprimeurs et 591 libraires; Osaka possède 65 imprimeurs et 356 libraires.

Le tirage annuel des vingt-quatre journaux qui se publient à Tokio est évalué à 2 millions 1/2 d'exemplaires. Quelques grands journaux tels que le *Nichi-nichi-Chimbun*, l'*Idji-Chimbun* et le *Hochi-Chimbun* ont de 6,000 à 10,000 abonnés.

NECROLOGIE.

FRANCE

— M. Ferdinand Berthier, doyen honoraire des professeurs de l'Institution nationale des sourds-muets de Paris, vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-trois ans.

Né le 28 septembre 1803 à Louhans (Saône-et-Loire), il devint sourd-muet à l'âge de deux ans environ, à la suite d'une congestion cérébrale. Admis comme élève pensionnaire à l'Institution nationale des sourds-muets de Paris, il devint en 1819 répétiteur provisoire, en 1824 répétiteur avec traitement, et en 1829 professeur titulaire, dernière fonction qu'il conserva jusqu'en 1865, où il demanda sa retraite.

Tout en se consacrant à ses fonctions de professeur, il était en même temps membre de la Société des gens de lettres et de la Société des études historiques.

Ses ouvrages les plus estimés sont : *l'Abbé de l'Épée, sa vie, son apostolat, ses travaux et ses succès; les Sourds-Muets* avant et depuis l'abbé de l'Épée, mémoire couronné; *Examen critique* de l'opinion du Dr Itard, médecin en chef de l'Institution nationale des sourds-muets de Paris, relative aux facultés intellectuelles et aux qualités morales des sourds-muets; *Réfutation* présentée aux académies de médecine et des sciences morales et politiques.

— Nous apprenons la mort d'un prêtre distingué du diocèse de Versailles, M. l'abbé Chaudé.

L'abbé Chaudé a publié chez Palmé un certain nombre d'ouvrages dont plusieurs ont été couronnés et médaillés par la Société d'encouragement au bien: *De Lourdes au cirque de Gavarnie; Histoire de Fontenay-le-Fleury; Histoire des merveilles et des prodiges du signe de la croix; Église, liberté et progrès; Histoire de Saulx-les-Chartreux*, etc.

— Nous apprenons le décès de M. Antoine Demoget, architecte de la ville de Nantes, ancien architecte des villes de Metz et d'Angers.

M. A. Demoget était un homme de talent; lors de la guerre, il fut chargé de la lourde tâche de construire les ambulances pour l'armée de Metz; il s'en acquitta à la satisfaction de tous. On lui doit un ouvrage très apprécié et devenu fort rare, intitulé : *les Ambulances de Metz pendant le blocus.*

— M. Abel Desjardins est mort à Douai, le 21 juillet dernier.

Né à Paris le 26 juillet 1814, agrégé d'histoire et docteur ès lettres, M. Desjardins fut successivement professeur au collège d'Angers, puis à la Faculté de Dijon, à la Faculté de Caen. Il était titulaire de la chaire et doyen de la Faculté de Douai depuis 1858. Il fut chargé d'une mission du gouvernement en Italie, qu'il visita en 1852 et 1854. — Ses ouvrages appartiennent tous à l'histoire et à la critique d'art. En voici les principaux titres : *Négociations diplomatiques de la France avec la Toscane*, 4 vol. dépendant de la *Collection des documents inédits de l'histoire de France;* une thèse sur *l'Empereur Julien;* une *Étude sur saint Bernard;* une *Vie de Jeanne d'Arc; l'Esclavage de l'antiquité;* un important ouvrage sur *Jean Bologne.*

Citons encore : *Essai sur l'enseignement ; — Charles IX; deux années de règne*, 1570-1572.

— On annonce la mort de M. Henry Duchesne, ancien rédacteur en chef de *la Sarthe* et collaborateur de divers journaux politiques de Paris.

— M. Gaussin, ingénieur hydrographe en chef en retraite, est mort subitement à Paris, à l'âge de soixante-cinq ans. Il fut chargé pendant plus de vingt ans de la rédaction de l'*Annuaire des marées;* comme annexe à cette publication, il avait créé l'*Annuaire des courants de la Manche.*

— *Le Polybiblion* nous apprend la mort du P. Gautrelet, membre de la Compagnie de Jésus, né le 15 février 1807 et décédé le 4 juillet à Montluçon. Il laisse, dit notre confrère, un très grand nombre d'ouvrages d'instruction religieuse dont les plus importants ont trait à la polémique, relative au caractère de l'Église romaine, qu'il soutint contre deux pasteurs protestants, MM. Albaric et Puaux.

— Le 20 juillet dernier s'est éteint, dans sa propriété de Taverny, M. Charles Jourdain, membre de l'Institut, ancien inspecteur général de l'enseignement supérieur, ancien secrétaire général du ministère de l'instruction publique. M. Charles Jourdain était âgé de soixante-neuf ans.

De grands travaux philosophiques et de nombreux mémoires, lus à l'Académie des inscriptions et belles-lettres et à la Société de l'histoire de France, avaient depuis longtemps donné au nom de Charles Jourdain une notoriété et une autorité dans le monde des lettres et des savants.

Nous citerons parmi ses ouvrages : *Dissertation sur l'état de la philosophie naturelle en Occident et principalement en France pendant la première moitié du* XIIe *siècle; — Doctrina Gersonii de theologia; — le Budget de l'instruction publique et des établissements scientifiques et littéraires depuis la fondation de l'Université jusqu'à nos jours; — la Philosophie de saint Thomas d'Aquin; — De l'influence d'Aristote et de ses interprètes sur la découverte du nouveau monde; — l'Université de Toulouse au* XVIIe *siècle; — Histoire de l'Université de Paris au* XVIe *et au* XVIIe *siècle; — Notions de philosophie.*

M. Jourdain a également donné des éditions de Cicéron, d'Arnaud et de Nicole.

— On annonce la mort, à Nogent-sur-Marne, de M. Maxime Lalanne, le dessinateur et graveur bien connu.

Élève de M. J. Gignoux, M. Lalanne, depuis ses débuts au Salon de 1852, n'avait cessé d'exposer de remarquables fusains et des eaux-fortes habilement traitées. Il a orné d'eaux-fortes et de gravures un grand nombre de volumes et a collaboré à *l'Illustration* ainsi qu'au *Monde illustré.* Parmi ses ouvrages, il faut citer un traité de gravure à l'eau-forte ; *le Fusain*, brochure didactique, et *la Pantotypie*, ouvrage sur un procédé de reproductions de dessins.

M. Maxime Lalanne était né à Bordeaux en 1827.

— *Le Polybiblion* enregistre le décès de M. l'abbé Mondou, ancien professeur au grand séminaire d'Évreux, auteur du *Catholicisme justifié devant le* XIXe *siècle.*

— M. Michel Nicolas, professeur honoraire à la Faculté de théologie protestante de Montauban, est mort le mois dernier.

M. Nicolas était né à Nîmes en 1810. Après avoir fait ses études au lycée de sa ville natale, il alla étudier la philosophie et la théologie à l'Académie de Genève et visita ensuite les principales universités d'Allemagne. En 1834, il fut élu pasteur suffragant de l'Église de Bordeaux, puis passa à Metz en qualité de pasteur titulaire. Il professait la théologie à la Faculté de Montauban depuis 1838.

Parmi les nombreux ouvrages de M. Michel Nicolas, nous citerons : *De l'Éclectisme, Introduction à l'histoire de l'étude de la philosophie, Vie de Jean Bon-Saint-André, Histoire littéraire de Nîmes,* une Étude sur les doctrines religieuses des Juifs pendant les deux siècles antérieurs à l'ère chrétienne; des Études critiques sur la Bible, sur les Évangiles apocryphes, *le Symbole des apôtres;* des Études historiques sur l'instruction publique chez les protestants avant la

révocation de l'édit de Nantes, sur les croyances juives avant et depuis l'avènement du christianisme. Il a, de plus, traduit *la Destination du savant*, de Fichter, et *Sur l'idée et le développement historique de la philosophie chrétienne*, de H. Ritter.

En outre de sa collaboration au *Temps*, M. Nicolas a publié de nombreux articles dans la *Revue de théologie* de Strasbourg, le *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme* et la *Nouvelle biographie générale*.

— Enregistrons également le décès de l'éditeur Poussielgue, ancien juge au tribunal de commerce.

— Nous apprenons la mort de M. Poyer, ancien chef du bureau de la cavalerie au ministère de la guerre. Après avoir pris sa retraite, M. Poyer avait dirigé *le Moniteur de l'armée ;* il faisait paraître, depuis trois ans, l'*Annuaire spécial de la cavalerie*. M. Poyer était officier de la Légion d'honneur.

— La *Revue d'Austrasie* vient de perdre un de ses collaborateurs, M. Stoffels, décédé au mois de juin dernier, à l'âge de soixante-dix-sept ans.

On doit à M. Stoffels : *Introduction à la théologie de l'histoire ou Du progrès dans ses rapports avec la liberté ; — Du Catholicisme et de la démocratie ou Des anciens et des nouveaux rapports de l'Église et de l'État ; — Du Pape catholique et des papes protestants.*

— M. Louis Mohr, le bibliographe bien connu, est mort à Schœnbrünn (Suisse).

M. Mohr était connu dans l'imprimerie par ses nombreux et très utiles travaux. Attaché à l'ancienne imprimerie et librairie Berger-Levrault, à Strasbourg, il consacrait la plus grande partie de son temps aux études historiques et bibliographiques. Il avait formé une remarquable bibliothèque qui, malheureusement, fut brûlée pendant le bombardement de Strasbourg en 1870.

ÉTRANGER

Allemagne. — Friedrich Johannes Frommann, le Nestor de la librairie allemande, est mort à Iéna, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans.

— Le docteur F.-H. Müller, professeur d'histoire et de géographie à l'Université de Berlin, est mort dans cette ville au mois d'avril.

Parmi ses principaux écrits, la *Revue historique* cite les suivants : *Ueber den Organismus und der Entwickelungsgang der politischen Idee im Alterthum* (1839) ; *Der Ungrische Volksstamm* (1837-1839) ; *Die deutschen Stæmme und ihre Fürsten, oder historische Entwickelung der Territorialverhæltnisse Deutschlands im Mittelalter* (1840-1852).

— On annonce de Ratisbonne le décès d'un ancien lieutenant-colonel bavarois, M. von Schœnhueb, qui laisse de nombreux ouvrages ayant trait à l'histoire militaire.

— Le bibliothécaire-chef de l'Université de Marbourg, M. Karl Julius Cæsar, est mort le 21 juin dernier.

— Le célèbre historien Max Duncker vient de mourir à Anspach, au moment où il allait se mettre en route pour l'Italie. Max Duncker était né en 1811, à Berlin ; il était le fils de Karl Duncker, le chef d'une des plus importantes maisons de librairie de l'Allemagne. Après avoir fait ses études à Berlin et à Bonn, Max Duncker fut compromis dans les émeutes démocratiques qui éclatèrent à Bonn en 1834. Il fut arrêté et condamné à six ans de prison ; mais, avant l'expiration de sa peine, il fut relâché et, en 1839, il fut nommé agrégé d'histoire à Halle. Trois ans après, il devint titulaire de la chaire d'histoire, et publia alors une série de travaux sur l'histoire ancienne et moderne. Son plus important ouvrage est l'*Histoire de l'antiquité*.

A partir de 1848, Max Duncker prit une part active à la politique de l'Assemblée nationale de Francfort ; il siégea au centre et fut nommé rapporteur du projet de Constitution. Plus tard, il fit partie de la Chambre prussienne, mais son opposition au ministère Manteuffel lui fit retirer sa chaire à l'Université de Halle. Il professa pendant quelque temps à Tubingue, puis fut appelé, en 1859, à entrer dans le ministère Auerswald. En 1867, il fut nommé directeur des archives d'État en Prusse et ne prit sa retraite qu'en 1875.

Autriche. — L'abbé Liszt, mort à Bayreuth, était né à Rœding le 22 octobre 1809 ou 1811. Il ne nous appartient point de retracer ici la carrière du grand artiste.

Disons seulement que Liszt a fait de la critique ; il a, en effet, soutenu dans la *Gazette musicale* une polémique sur M. Thalberg, et a publié des brochures : *Dissertation sur Chopin ; Tannhaüser* et *Lohengrin*, de Richard Wagner (Leipzig, 1854, en français ; Cologne, 1852, en allemand) ; *la Fondation Gœthe à Weimar* (*ibid.*, 1851).

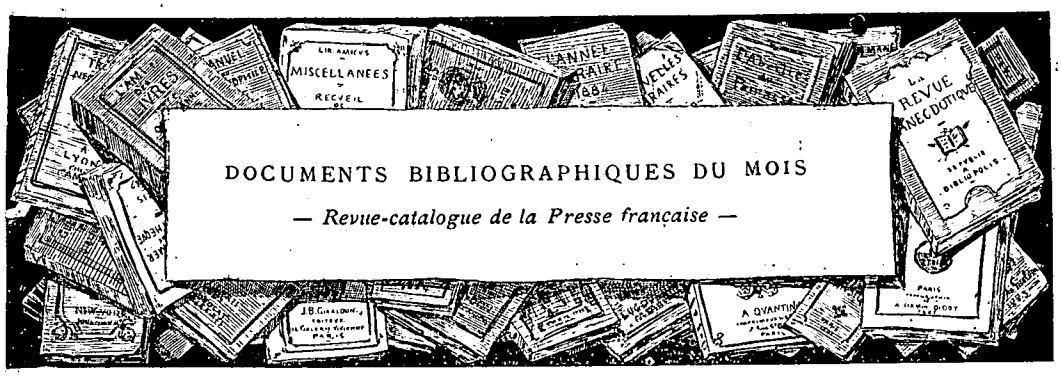

DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS

— Revue-catalogue de la Presse française —

Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ANNALES DE L'ÉCOLE LIBRE DES SCIENCES POLITIQUES (fasc. 3). Vandal : La France en Orient au commencement du XVIIIe siècle. — Romieu : De la séparation des pouvoirs administratif et judiciaire en Belgique. — Stourus : Bibliographie des finances du XVIIIe siècle. — Kœcklin : La politique française au congrès de Rastadt. — Trélat : De l'impôt foncier en Belgique et en Hollande. — ARTISTE (juin). Ch. Ponsonailhe : La peinture au Salon de 1886. — (Juillet). Bonnefon : Beaumarchais. — Blémont : La sculpture, l'architecture et la gravure au Salon de 1886. — (Août). A. Lauson : L'œuvre de Paul Baudry. — G. Lafenestre : Leçon d'ouverture du cours d'histoire de la peinture à l'école du Louvre. — Bonnefon : Beaumarchais. — Marmontel : Ernest Guiraud. — L'édition nationale de Victor Hugo.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE et REVUE SUISSE (août). E. Naville : l'Histoire de la philosophie. — L. Léger : Les origines russes. — Paul Stapfer : Victor Hugo. — A. Lebeux : Souvenirs d'artistes. — P. Gervais : Romans américains. — Souvenirs du duc de Broglie (II et III). — Les artistes célèbres ; Paris, Rouam. — M. Monnier : Les îles Hawaï. — E. Secrétan : L'infanterie suisse. — Herman et Dorothée, trad. de l'allemand par Léon Boré. — BULLETIN DES BIBLIOTHÈQUES ET DES ARCHIVES (1886, fasc. 1er). Delisle : Instructions pour la rédaction d'un inventaire des incunables. — Circulaire relative à la confection d'un catalogue des manuscrits conservés dans les dépôts d'archives communales et hospitalières. — BULLETIN MONUMENTAL (mai-juin). E. Müntz : Les mosaïques byzantines portatives. — Jadart : L'abbaye d'Hautvillers (Marne). — Courajod : La collection Révoil, du musée du Louvre. — Chardin : La cathédrale de Tréguier. — Chronique. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (juillet 17). Les chemins de fer de campagne. — Du choix des cadres inférieurs. — (24 juillet). La fortification du temps présent. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DU PROTESTANTISME FRANÇAIS (mai). Picheral-Dardier : L'émigration en 1752. — Weiss : La réaction catholique à Orléans pendant la Ligue. — Frossard : Étude historique et bibliographique sur la discipline ecclésiastique des Églises réformées de France. — (Juin). Puaux : Les premiers réfugiés français en Suède. — Weiss : Les suites de la Révocation en Vendée. — Rabaud : La famille de Ligonier (1764-1770).

CORRESPONDANT (25 juillet). P. Thureau-Dangin : L'entrée en scène du socialisme sous la monarchie de Juillet. — E. Biré : Un grand seigneur libéral ; le duc de Broglie. — Claudio Jannet : Les faits économiques et le mouvement social. — De Lescure : Une nouvelle histoire de l'émigration. — (10 août). Dronsart : Le prince de Bismarck et son œuvre. — Ch. Alexandre : Mme de Lamartine. — Abbé Méric : L'idée religieuse et la nouvelle philosophie. — Abbé Martin : L'autonomie de l'Irlande.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (juillet 17). La population et la propriété foncière à Paris. — Les caisses d'épargnes, origine, organisation actuelle, projets de réforme, statistique de leurs opérations. — Les sciences physiques et la science économique. — Lettres d'Allemagne : les agences d'exportation et les musées commerciaux. — La propriété collective du sol et ses différentes formes. — De l'urgence d'assimiler les produits tunisiens aux produits algériens à l'entrée en France. — (24 juillet). La propriété foncière à Paris. — La sécurité, la justice et le droit de punir. — Le mouvement économique aux États-Unis et au Canada. — (31 juillet). Des procédés d'évaluation de la fortune nationale : Statistiques relatives à la fortune des États-Unis. — Le mouvement économique et financier en Allemagne. — Le progrès économique et les populations ouvrières en Angleterre et en France. — Les colonies britanniques de l'Afrique australe : Le Cap, la Cafrerie, le Natal. — (Août 7). Les produits bruts, les dépenses et les produits nets de la régie des tabacs en France. — Les réformes universitaires et le nouvel enseignement spécial. — L'émigration italienne. — (14 août). Le commerce extérieur de l'Allemagne depuis 1872 et particulièrement depuis 1880. — Le projet de budget de la Ville de Paris pour l'exercice 1887. — Les discussions de la Société d'économie politique. — Les systèmes Schülze-Delitsch et Raffeisen en matière de banques populaires. — L'île de Madagascar : son territoire, ses ressources naturelles.

GAZETTE ANECDOTIQUE (31 juillet). Le général Boulanger. — La Censure. — Les obsèques de Mgr Guibert. — Les fuites royales. — Une statue à Rabelais. — Raphaël et Gambrinus. — L'invasion allemande. — Les débuts de Pierre Loti. — (15 août). Mort de Liszt. — Le général Boulanger. — Lettres inédites de Bonaparte enfant. — Sardou et la cen-

sure. — Le prêt des livres dans les dépôts publics. — Un pape typographe. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (août). P. Sédille : L'architecture moderne en Angleterre. — P. Mantz : Andréa Mantegna. — E. Got : A propos du musée de la Comédie française. — De Geymüller : Les derniers travaux sur Léonard de Vinci. — Molinier : L'exposition d'art rétrospectif de Limoges.

L'HOMME (25 mai). Salmon : Voyage préhistorique dans le sud-ouest de la France. — Les dolmens de la Russie. — (10 juin). Sabatier : Du progrès indéfini dans l'humanité. — Fauvelle : La science est une. — Salmon : Le préhistorique en Palestine.

INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 juillet). Rouget de l'Isle et la *Marseillaise*. — Format des livres. — Biographies de comédiens. — Couverture des livres brochés. — La marquise de Créquy. — Le premier enfant de J.-J. Rousseau. — Un manuscrit janséniste. — Lettre inédite de Lamennais sur le prêt à intérêt. — (10 août). *Un été à la campagne*. — Rouget de l'Isle. — La clef de *Manette Salomon* et de *Charles Demailly*. — Bibliographie du blason. — La famille de Bailly. — Lycée des arts. — Les lauréats du Concours général, de 1747 à 1793.

JOURNAL DES ÉCONOMISTES (juillet). De Molinari : La guerre civile du capital et du travail. — Dormoy : Projet d'une caisse de retraite en faveur des ouvriers. — Les finances russes. — La ligue pour la défense de la liberté et de la propriété. — Le centenaire de Ch. Dunoyer. — JOURNAL DES SAVANTS (juillet). G. Boissier : Les vues du Forum et la tribune aux harangues. — A. Maury : OEuvres philosophiques du général Noizet. — G. Paris : Publications de la Société des anciens textes français. — Wallon : Histoire des Romains. — Hauréau : Vitalis Aulularia. — A. Geffroy : L'épigraphie doliaire chez les Romains.

MAGASIN PITTORESQUE (31 juillet). Le Faust de Marlowe. — L'éducation des femmes d'autrefois. — Belles paroles de l'empereur Julien sur les otages. — Le sieur des Accords. (15 août). — Les Estienne, Chateaubriand et le *Magasin pittoresque*. — Les premiers ballons captifs militaires. — Une statue équestre du XIIe siècle. — Bossuet dans sa vie privée. — MOLIÉRISTE (août). Morel-Fatio : Le *Bourgeois gentilhomme* à Madrid, en 1680. — E. Campardon : Molière et ses camarades témoins d'un mariage. — Monval : Les Beauchateau. — De Sourches : Brécourt en Hollande. — D'Estrée : Gaspard de Molières, de la ville de Pézenas. — Monval : Mlle de Morville. — Mondorge : A propos de la reprise des *Fâcheux*. — D'Estrée : Molière et le cardinal Chigi. — MATÉRIAUX POUR L'HISTOIRE DE L'HOMME (mai). Cartailhac : Les premiers travaux sur les monuments mégalithiques. — Béroud : La grotte des Balmes. — Chauvet : Les métaux dans les dolmens.

NATURE (juillet 10). Les ventriloques. — L'exposition d'hygiène urbaine. — Détermination des densités au moyen d'une balance ordinaire. — Voltamètre zinc-plomb pour régulariser et prolonger la lumière électrique. — Découverte d'un bateau préhistorique en Angleterre. — (17 juillet). La récente éruption de l'Etna. — La gravure typographique par les procédés Gillot. — Lettres d'Amérique. — La poudre à canon et la mesure des altitudes. — Siphon annulaire automatique. — Consommation de l'ivoire. — L'exploitation des mines à travers les âges. — (24 juillet). L'exposition canine de 1886. — Les griffons d'arrêt. — Une curieuse représentation géographique. — La mappemonde carrée de M. C.-S. Peirce. — Ascensions aérostatiques. — La photographie en ballon. — Nouvelles cartes magnétiques de la France. — (31 juillet). Piscine de la rue Saint-Honoré. — La traversée de l'Atlantique en trois jours et demi. — Les trépanations préhistoriques. — Lémuriens de l'archipel Malais. — Les tarsiers et les loris. — Les médicaments nouveaux : la spartéine, l'andirine, l'adonidine. — Reproductions photographiques sans appareil. — Expériences de M. le Dr Boudet de Pâris. — (7 août). Perforation d'un tunnel par congélation. — L'aluminium. — Catastrophe de Chancelade; photographie des galeries inaccessibles. — Un nouvel emploi de la tourbe. — La fibre vulcanisée. — De la nature des odeurs. — Transmission de la force par l'électricité. Expériences entre Creil et Paris; système Marcel Deprez. — Les poussières de charbon dans les mines de houille. — Bois de renne orné de gravures des temps quaternaires. — (14 août). Les fouilles en Égypte et la momie de Ramsès II. — Blanchiment électro-chimique des tissus par le procédé E. Hermite. — Les allures du cheval au galop, reproduites par la photographie instantanée. — La polysarcie ou l'obésité. — La ménure lyre. — NOUVELLE REVUE (15 juin). F. de Lesseps : Souvenirs de trente ans — Courcelle-Seneuil : De l'inégalité des conditions sociales. — Saint-Meunier : L'esprit scientifique à travers les âges. — F. Hément : La Provence. — Peyrol : Les *Princes de Condé*, par le duc d'Aumale. — (1er juillet). Comte de Moüy : Le vieux Parthénon et l'Érechthéion. — Courcelle-Seneuil : De l'inégalité des conditions sociales. — Saint-Meunier : L'esprit scientifique. — Vereschagin : Skobeleff. — (15 juillet). H. Spencer : Les facteurs de l'évolution organique. — Vice-amiral Bourgeois : La grande guerre et les torpilles. — Jamais : La question des canaux dérivés du Rhône. — Gallus : La France et les fellahs égyptiens. — Mme Slavsky : Vichgorod la ville haute. — (1er août). Vice-amiral Bourgeois : La grande guerre et les torpilles. — Napoléon Ney : Les musées commerciaux et la crise industrielle et commerciale. — Mme Edg. Quinet : Ce que dit la musique. — Mme Slavsky : Vichgorod.

POLYBIBLION (juillet). F. Boissin : Romans, contes et nouvelles. — Comptes rendus dans les sections de théologie, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique : Nécrologie; institut; lettres inédites de saint François de Sales; Pierre de Besse. — Publications de la Société des études juives.

RÉVOLUTION FRANÇAISE (mai). Colfavru : La suppression de l'ordre des avocats. — Courdaveaux : Le clergé sous la Révolution et l'Empire. — Thénard : Encouragement à la population sous l'ancien régime. — Comte : Notes et documents sur Marceau. — REVUE GÉNÉRALE D'ADMINISTRATION (juillet). De Guer : *l'Empire allemand, sa constitution, son administration*, par M. Morhain. — Saulaville : De la responsabilité civile de l'État, en matière de postes et de télégraphes. — REVUE ALSACIENNE (juillet). Les tumuli d'Alsace et de Lorraine, par Ch. Pfister. — H. Schattenmann, par le D^r Hœffel. — La succession de Jean Thierry de Venise, par Ch. Thierry-Mieg. — Les verreries de Lorraine du XVe au XVIIIe siècle, par Gerspach. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (juillet). Drapeyron : L'école supérieure de géographie. — Levasseur : L'Australie. — Mahé de la Bourdonnais : Orissa, la terre sainte des Hindous. — Mourier : Batoum et le bassin du Tchorock. — REVUE D'ANTHROPOLOGIE (juillet). Topinard : Les caractères simiens de la mâchoire de la naulette. — Dr Colin : La population du Bambouk. — Cartailhac : Ossements et squelettes humains dans les cavernes et les stations quaternaires. — Dr Collignon : L'angle facial de Cuvier sur le vivant. — Castelfranco : La paléoethnologie italienne. — De Lapouge : L'hérédité. — REVUE DE L'ART FRANÇAIS (juin). Jehan Senclat ou

Seuclat et Pierre Pilaty, peintres de Louis XII et de François Ier (1507-1529). — Nicolas Lefèvre, Germain Oyault, Mathurin Nicolas, marchands d'histoires et figures (1560). — Israël Silvestre, ses ascendants et son fils Louis de Silvestre le jeune (1598-1757). — Camos, Le Blanc, Butay, Sevin, Dupuis, Fontelle, Simon, Coypel, Berain. — Comptes des décorateurs du mausolée de Marie-Thérèse pour le service funèbre (1683) et le bout de l'an (1684). — Tableaux de l'église des Quinze-Vingts (1780). — Lettres de J.-L. Mosnier, au sujet de la remise à la chambre de commerce de Bordeaux du portrait de Bailly (1789). — Notes et documents pour servir à l'histoire de la mosaïque en France (1802-1832). — Épitaphes de peintres relevées dans les cimetières de Paris. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (12 juillet). Bugge : L'origine des Étrusques. — Grasberger : Les sobriquets grecs. — Babelon : Les monnaies consulaires. — Bréard : Les archives de la ville de Honfleur. — Blanc : Bibliographie italico-normande. — (19 juillet). Vollers : Version samaritaine du Pentateuque. — Lexique de César. — Heyd : Histoire du commerce du Levant au moyen âge. — De la Hitte : Lettres de Henri IV à M. de Pailhès. — Les sepoleri d'Ugo Foscolo. — (26 juillet). Saladin : Description des antiquités de la régence de Tunis. — Caspari : Sermon faussement attribué à saint Augustin. — Archives de la Société historique de Finlande. — Roy : Poésies de Pierre Poupo. — (2 août). Frœlich : L'armée romaine et l'art militaire à Rome au temps de la République. — Lœb : Tables du calendrier juif. — Borgfirdingurg : Écrivains de l'Islande. — Jansen : Documents sur J.-J. Rousseau. — Les chartes de Saint-Julien-de-Tours. — REVUE DES DEUX MONDES (1er juillet). G. Boissier : La conversion de Constantin. — Ch. Richet : La peur; étude psychologique. — G. Charmes : Une ambassade au Maroc. — De Récy : Rameau et les encyclopédistes. — Valbert : Le roi Louis II de Bavière. — Brunetière : Voltaire et J.-J. Rousseau à propos d'un livre récent. — (15 juillet). A. Filon : Le Parlement irlandais; étude rétrospective. — G. Perrot : Les Hétéens, leur écriture et leur art. — Du Pin de Saint-André : La question des torpilleurs. — G. Charmes : Une ambassade au Maroc. — E. Blanchard : Les araignées. — (1er août). Ch. de Mazade : M. de Metternich. — A. Fouillée : L'homme automate. — G. Charmes : Une ambassade au Maroc. — Bourdeau : L'Allemagne au XVIIIe siècle. — Baudrillart : Les populations rurales de la France; la Touraine. — Pallu de la Barrière : Le bâtiment de combat et la guerre sur mer. — Valbert : Léopold Ranke. — REVUE FÉLIBRÉENNE (mai). — Marin : Le vin dou bastidoun. — Perrier : Lou pont-nou escrança. — V. de Laprade : Lettre inédite à Elzéar Pin. — La Sainte-Estelle à Gap. — REVUE GÉOGRAPHIQUE INTERNATIONALE (juin). — G. Renaud : De Blidah à Bône. — Martinet : La colonisation scientifique. — G. R. : Le passé et l'avenir de Port-Vendres. — G. Renaud : Les ports du Tong-King. — Lemercier : Émile Zsigmondy et les dangers de la montagne. — La mission Rouire et la mer intérieure. — Notes sur l'Italie économique. — REVUE GÉNÉRALE (15 juillet). Moguez : L'organisation générale des partis en Belgique. — Antony : Silhouettes gabonaises. — Patrys : Lamartine et V. Hugo; — *Elvire* et *Nana;* — Le député Lamartine; — Clovis Hugues le tambourinaïré. — (1er août). A. Silvestre : Souvenirs littéraires; le café Guerbois. — Hémel : Jules Vallès. — Antony : Silhouettes gabonaises. — Cetto : La Russie dans la littérature contemporaine. — M. Léger-Girard et l'expertise littéraire. — REVUE LITTÉRAIRE (juin). — P. Le Tallec : La foi (abbé Mérit). — H. d'Anselme : Le symbolisme des anciens mythes. — Christophe Simon : Principes de littérature. — Rhétorique (P. Marin de Boylesve). — *** : Les œuvres économiques rurales (E. Faligan). — A. R. : Trente-deux ans à travers l'Islam (Léon Roches). — G. Bois : L'aumône (comte d'Haussonville). — A. de Badts de Cugnac : Un serviteur de Marie (abbé A. Fréchon). — J. Messire : La prononciation du grec. — Mémoires d'un séraphin (abbé Chardon). — Vie de saint Nicolas (abbé Laroche). — G. Bois : La capitale de l'art (Albert Wolff). — (Juillet). Arthur Loth : Imitation de Jésus-Christ (Natalis de Wailly). — L. Nemours Godré : Madame Élisabeth (comtesse d'Armaillé). — G. Bois : Le naturalisme (Émilia Pardo Bazan). — A. de Lansade : Le poème de Job (abbé Bernard de Montmélian). — Criton : Arnold. — Félicien Pascal : L'inconscience. — Eugène Tavernier : Souvenirs de la maison des morts (Th. Dostoiewski). — N.-J. Cornet : La « culture catholique » en Allemagne. — REVUE MARITIME ET COLONIALE (juin). Dr Canolle : Angra-Pequena. — Hiart : Le canon Armstrong. — Guet : Les origines de l'île Bourbon. — Bouquet de la Grye : Étude sur la barre du Sénégal. — (Juillet). Gouin : Les rivières du Tonkin. — Doynel : Les prud'hommies de patrons pêcheurs de la Méditerranée. — Rodier : Les colonies étrangères. — Lallemand : La marine marchande italienne. — (Août). La marine militaire espagnole. — La navigation sous-marine appliquée à la défense des ports. — Chabaud-Arnault : Études historiques sur la marine militaire de France. — Vinson : Le port et le quartier maritime de la Ciotat. — REVUE MILITAIRE (15 août). Les tendances actuelles de la cavalerie russe. — La loi sur le landsturm en Autriche-Hongrie. — A propos de la dernière invasion de la Russie, par Sarmaticus. — REVUE MODERNE (mai). R. Bernier : Emile Zola et *l'Œuvre*. — Ch. Buet : Ch. Diguet. — E. Morel : A propos du théâtre d'Alphonse Daudet. — REVUE DU MONDE LATIN (Août). De Cassano : Question éternelle. — R. de Maulde : Les médecins d'autrefois, d'après leurs clients. — A. W. : L'éveil économique de l'Amazone. — Lotty Millio : De la littérature actuelle en Italie. — Ch. Gidel : La Cour romaine et les Grecs exilés. — Coudreau : La République de Counani. — REVUE PHILOSOPHIQUE (août). Joly : La sensibilité et le mouvement. — Delbœuf : De l'influence de l'éducation et de l'imitation dans le somnambulisme provoqué. — Noël : L'idée de nombre et ses conditions. — A. Binet : *La psychologie du raisonnement*. — Bellaigue : *La science morale*. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (3 juillet). De Lanessan : L'Indo-Chine française. — J. Lemaître : M. H. Rabusson. — Hugues Le Roux : Reprise des *Fâcheux* et du *Malade imaginaire*. — (7 juillet). De Crisenoy : La démocratie et l'impôt, d'après M. Léon Say. — M. Pellet : P.-L. Courier et Mathieu de Lesseps à Livourne, en 1808. — J. Lemaître : MM. Alb. Wolff et Blavet. — P. Desjardins : Lamartine. — (10 juillet). F. Fabre : Ma vocation. — Paulhan : De la description pittoresque, essai de psychologie littéraire — Caro : Un Français aventureux; M. Léon Roques. — Lévy Bruhl : L'évolution et la vie, d'après M. Denys Cochin. — Léo Quesnel : M. José Zorilla. — (21 juillet). A. Barine : M. Eugène Melchior de Vogüé. — F. Fabre : Ma vocation. — De Molinari : La polygamie aux États-Unis. — Léo Quesnel : M. Gaspard Nunez de Arce. — Les *Provinciales* de Pascal, édition Havet. — (31 juillet). G. Depping : Origine des expositions françaises de l'industrie. — F. Fabre : Ma vocation. — J. Lemaître : M. Henry Fouquier. — (7 août), E. Scherer : Le duumvirat. — F. Fabre : Ma vocation. — H. Chantavoine : Le théâtre de Voltaire, d'après M. Deschanel. — Rabier : Du rôle de la philosophie dans l'éducation. — (14 août). De Pressensé : L'orléanisme d'autrefois, d'après le duc de Broglie. — A. Rambaud : Français et Russes, d'après MM. Pingaud et Daudet. — Léo Quesnel : M. Canpoamor. — J. Simon : Le collège de Vannes en 1830. REVUE RÉTROSPECTIVE (1er août). Lettre inédite de Virginie Déjazet. — Un document sur le siège de Mayence (1793). — La médecine de Maupertuis. — Correspondance du

marquis d'Eguilles (fin). — Un décrotteur artiste. — REVUE DE LA RÉVOLUTION (juin). Brugal : Les camps de Jalès. — La conspiration de Saillans. — D'Héricault : Souvenirs de Fani Roseval. — Macé : Une élection d'évêque constitutionnel. — De Beaufepaire : L'assassinat du comte d'Aché. — Allain : La question d'enseignement en 1789. — La journée du 10 août racontée par Santerre. — REVUE SCIENTIFIQUE (10 juillet). Grancher : La rage et sa prophylaxie. — De Jonquières : Louis Breguet. — Favier : L'azote et le phosphore. — Deniker : Les singes anthropoïdes. — (17 juillet). Verneuil : Les petits prophètes de la chirurgie. — Gariel : L'éclairage au point de vue de l'hygiène. — Duponchel : La colonisation africaine et le transsaharien. — (31 juillet). Clausius : Les forces de la nature et leur exploitation par l'homme. — Mme Cl. Royer : L'art du feu chez les races primitives. — Favier : L'azote et le phosphore. — Duboué : Transmission du virus de la rage par les nerfs. — ROMANIA (janvier). G. Paris : Études sur les romans de la Table Ronde ; *Guinglain* ou le *Bel inconnu*. — A. Thomas : Les *Proverbes* de Guylem de Cervera, poème catalan du XIIe siècle. — Rolland : *L'Escriveto*, chanson populaire du midi de la France. — Havet : Le décasyllabe roman.

SPECTATEUR MILITAIRE (1er juillet). Rezonville : documents pouvant servir à l'historique d'un régiment d'infanterie. — Service d'état-major. — De la discipline. — Les luttes de la Serbie pour reconquérir son indépendance. — L'*Annuaire militaire* pour 1886. — (15 juillet). Le recrutement des officiers. — Bonnal : La guerre de Hollande et l'affaire du Texel. — De la Barre-Duparcq : Des retraites. — Les luttes de la Serbie. — (1er août). Brun : Un peu de statistique à propos de l'*Annuaire militaire*. — Le recrutement des officiers. — Les luttes de la Serbie. — Théorie de la grande guerre.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

PUBLICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES ÉTRANGÈRES

nouvellement parues.

Allemagne. — C. Appel : Die Berliner Handschriften der Rime Petrarca's beschrieben; 106 p. gr. in-8°. — Berlin, Reimer. — Prix : 3 fr. 75.

J. Braun : Büchercensur und Press-Verhæltnisse in Erfurt seit dem Mittelalter. — (Voir le Bœrsenblatt für den deutschen Buchhandel, nos 146, 148, 152 et 154.)

G. Ellendt : Katalog für die Schülerbibliotheken nach Stufen und nach Wissenschaften geordnet. 3e éd., 150 p. in-8°. — Halle.

A. von der Linde : Geschichte der Erfindung der Buchdruckerkunst. 1er vol. LVII-368 p. in-4°, avec planches et gravures. — Berlin, Asher. — Prix : 37 fr. 50. (L'ouvrage complet formera 3 volumes.)

O. Weerth et A. Anemuller : Bibliotheca lippiaca. — 88 p. gr. in-8°. — Detmold, Hinrichs.

E. Schlegel : Neues Buchhændler-Adressbuch. Année 1886, 451 p. gr. in-8°. — Prix : 6 fr. 25. — Leipzig.

W. Heinemann : Gœthe's Faust in England und America. — Bibliographische Zusammenstellung. — VII-32 p. pet. in-8°. — Berlin, A. Hettler. — Prix : 2 francs.

Franz M. Bœhme : Geschichte des Tanzes in Deutschland. — Beitrag zur deutschen Sitten, Literatur und Musikgeschichte. — 2 vol. gr. in-8°, 319 et 221 p. — Prix : 25 francs. — Leipzig, Breitkopf et Haertel.

Nic. Œsterlein : Katalog einer Richard Wagner Bibliothek. — 2e vol., 354 p. gr. in-8°. — Prix : 12 fr. 50 (1er vol. 1882, 12 fr. 50). — Leipzig, Breitkopf et Haertel.

C. A. Haendel : Inseraten-Versendungsliste. — Verzeichniss der im Deutschen Reiche, in Œsterreich-Ungarn und in der Schweiz erscheinenden deutschen Zeitschriften, welche Inserate aufnehmen. 28e année. — Leipzig, C. A. Haendel.

Angleterre. — James D. Brown : Biographical dictionary of musicians, with a bibliography of English writings on music. — (Paisley, Gardner.)

C. W. Holgate : An account of the New-Zealand Chief libraries, with an Appendix. — Londres, J. Davy et fils.

Rush C. Hawkins : Title pages of the first books from the earliest presses, etc., with reproductions of early types and first engravings of the printing press. — Londres, Quaritch.

C. Hindley : The history of the Catnach press at Berwick-upon-Tweed, Alnwick, Newcastle-upon-Tyne, in Northumberland and Seven Dials. — London, C. Hindley.

Robert Bowes : Biographical notes on the University printers from the commencement of printing in Cambridge to the present time. — (Reprinted from the Cambridge Antiquarian Society's communications.)

G. K. Fortescue : A subject index to the modern works added to the library of the British Museum in the years 1880-85. — 1,044 p. imperial in-8°. — Londres, Trübner. — Prix : 50 francs.

T. Mason : Public and private libraries of Glasgow (printed for private circulation). — Glasgow.

C. Stephen : Dictionary of national biography. — Vol. VII, in-8°. — Londres, Smith et Elder. — Prix : 22 fr. 50.

Stevens's : Historical nuggets or a descriptive account of books relating to America. — 3e partie, 80 p. in-8°. — Londres, Stevens.

G. Gatfield : A guide to printed books and manuscripts relating to English and foreign heraldry and genealogy : a classified catalogue. — Londres, Russel Smith. 600 p. in-8°.

Suisse. — Catalog der Bibliothek des Gewerbemuseums in Winterthur, 1875-86. — 66 p. in-8°. — Winterthur, J. Westfehling.

Autriche-Hongrie. — Repertorium der Militær-Journalistik (juillet-décembre 1885). — 36 p. gr. in-8°. — Vienne, Seidel. — Prix : 1 fr. 25.

C. V. Wurzbach : Biographisches Lexikon des Kaiserthums Œsterreich. — 35e partie. 319 p. gr. in-8°. — Vienne, imprimerie de la Cour. — Prix : 7 fr. 50.

church and school libraries of Lancashire. — Jacob Bœhme, his life an teaching.

7 août : The methods of historical study. — German translations of the bible before Luther.

The Asiatic Quarterly Review.

Juillet : Native India, princes and people. The Aryans in Syria. — Primitive marriage in Bengal. — India before the mahomedan conquest.

The Athenæum.

17 juillet : Gaston Maugras, querelles de philosophes : Voltaire et J.-J. Rousseau. — Five letters of Carlyle's. — Bibliothèque internationale de l'art : les Della Robbia, leur vie et leur œuvre d'après des documents inédits, par J. Cavallucci et E. Molinier. English caricaturits and graphic humourists of the XIXth century, by G. Everitt. — The Seine and Loire.

24 juillet : Histoire de la marine française sous la première République, par E. Chevalier. — Sacred books of the east : the texts of Confucianism. — Selections from the state papers preserved in the Bombay secretariat. — Rhodes in ancient times. — Recollections of M. James Lenox of New-York and the formation of his library. — Verdi, histoire anecdotique de sa vie et de ses œuvres.

31 juillet : A new life of Raleigh. — Oriental penmanship : specimens of Persian handwriting. — The history of the Catnach press. — P. Bourget : Nouveaux essais de psychologie contemporaine.

7 août : Reynard the fox. — The correspondence of M. Tullius Cicero. — The romance of a mummy by Théophile Gautier. — Pacha, par J. Ricard. — Jules Lemaître : Les contemporains.

Blackwood's Edinburgh Magazine.

Août : Leopold von Ranke, reminiscences of Berlin 1884-86.

Book-Lore.

Août : The « Adamo » of Giovanni Soranzo. — The Walker and Cheney sales. — Caxton and his works. — The dawn of the XIXth century in England. — King James I as an author.

The Contemporary Review.

Août : Mrs. Oliphant : A venetian dynasty. — Sir John Lubbock : The study of science. — Harnack : The present state of research in the early church. — Vernon Lee : Perigot.

The Edinburgh Review.

Juillet : The prose works of Percy Bysshe Shelley. — The Arabian nights. — The correspondence of Marshal Davout. — A teaching University of London.

The English historical Review.

Juillet : The earliest inhabitants of Greece, by Evelyn Abbot. — Ch. Elton : early forms of landholding. — O. Airy : Lauderdale 1670-82. — A. W. Ward : The electress Sophia and the Hanoverian succession.

The Gentleman's Magazine.

Août : Some unconscious confessions of De Quincey. — Lucy Hutchinson. — The english Lemaître.

The National Review.

Août : A well graced actress. — Pasteur and hydrophobia.

Saturday Review.

10 juillet : Catalogues.

17 juillet : Victor Duruy : Histoire des Romains.

31 juillet : Kervyn de Lettenhove : Les huguenots et les gueux.

Walford's Antiquarian.

Août : St-Bartholomew the great. — Bishop Butler's painted glass at Vane House, etc. — History of Gilds.

The Nineteenth Century.

Août : Ray Lankester : Pasteur and hydrophobia. — Jessop : Letters and letter-writers.

Italie. — *Il Bibliofilo.*

Juillet-août : Le prime librerie e le prime stamperie in Ravenna. — Note di bibliografia matematica. — Il Chiostro di Garegagno presso Milano ed il Petrarca. — I Correttori di Stampe nelle antiche tipografie italiane. — Della tipografia iesina. — *C. R.* Paul Piolin : Louise de Savoie. — Victor Rosen : Les manuscrits persans de l'institut des langues orientales de Saint-Pétersbourg.

Nuova Antologia.

16 juillet : A. Borgognoni : Rimatrici italiani ne' primi tre secoli. — *C. R.* La grande encyclopédie, tome Ier. — Bulletin de l'institut international de statistique.

1er août. — G. A. Cesareo : Poeti d'Oltr'Alpe, Carlo Leconte de Lisle. — O. Marucchi : Le antichi e le moderne trasformazioni di Roma. — S. Farina : l'ultima battaglia di Prete Agostino (Fine). — G. Pierantoni-Mancini : Costanza (Fine). — F. D'Arcais : Il teatro drammatico nazionale. — *C. R.* De la colonisation chez les peuples modernes, par P. Leroy-Beaulieu. — L. Vignon : Les colonies françaises.

Revue internationale de Florence.

Édouard Delpit : Catherine Levallier. — Dora d'Istria : Les péchés capitaux. — E. Orzeszko : Mirtala. — L'Académie hongroise des sciences en 1885.

Suisse. — *Lecture.*

Août : Guy de Maupassant. — *Au pays du Rhin*, par J.-J. Weiss.

Revue de Genève.

Juillet : Roc-Roy : Légendes mystiques. — M. Jametel : La coopération, — Montroger : L'*Œuvre*, d'Emile Zola. — Plateau : Les animaux cosmopolites. — Dujardin : Richard Wagner.

Espagne. — *Matinées espagnoles.*

30 juin : E. Castelar : Un moine germain dans la cité éternelle, Luther.

22 juillet et 1er août : La Société de Madrid et de Lisbonne.

États-Unis. — *The Atlantic Monthly.*

Août : To the memory of Helen Hunt Jackson. — A volume of Dante. — Furness's Othello. — Joel Barlow.

The Bookmart.

Août : A North Devon record : episode of the poet Shelley. — The prudence of collecting. — Bookworms. — Gargantua in England. — Thomas Bercula, typographus. — The masterpieces of bookbinding.

The Forum.

Août : J.-E. Bishop : Newspaper espionage. — E.-R. Garczynski : Jugglery in art.

The Library Journal.

Juillet : American library association Milwaukee meeting. — Close classification. — On a new library pest. — Lending libraries. — The New-York libraries act.

The Magazine of American history.

Louis XVI and Marie-Antoinette.

The Nation.

22 juillet : Bravos et sifflets, par A. Heulhard. — De la convention dans la tragédie classique et dans le drame romantique, par Ch. Yriarte.

Dans son numéro d'août, la *North American Review* publie, sous le titre *Radicalism in France*, un article signé Henri Rochefort.

NOUVEAUX JOURNAUX.

Allemagne. — Le journal de mathématiques pures et appliquées de Crelle (*Journal für die reine und Angewandte Mathematik*) vient de faire paraître son centième volume. — Le journal avait été fondé en 1826 par M. A. L. Crelle ; il est dirigé actuellement par MM. Kronecker et Weinstrass. — On annonce la prochaine publication d'une table générale qui embrassera la collection complète.

Le journal d'archéologie (*Archäologische Zeitung*) a cessé sa publication. Il sera remplacé par un nouveau journal, le *Jahrbuch des Kaiserlich deutschen Archäologischen Instituts.*

Le premier fascicule de la *Zeitschrift für Hygiene*, publiée sous la direction de MM. Koch et Flügge, paraît chez M. Veit, à Leipzig. — Fasc. 1, gr. in-8°, avec 3 planches. — Prix : 6 fr. 25.

Une revue de littérature comparée (*Zeitschrift für vergleichende Literaturgeschichte*), dirigée par M. Max Koch, professeur à l'Université de Marbourg, paraîtra prochainement chez M. A. Hettler, à Berlin. — Le prix de cette revue, qui fera paraître un numéro tous les deux mois, est de 18 fr. 50. — D'autre part, M. Hettler annonce pour le mois d'octobre la publication du second volume de la revue de M. L. Geiger, *Vierteljahrsschrift für Kultur und Literatur der Renaissance.*

Italie. — La *Rivista critica delle scienze giuridiche e sociali* paraîtra désormais sous le titre de *Rivista italiana per le scienze giuridiche* et sera dirigée par MM. Schupfer et Fusinato. La revue paraît en fascicules bi-mensuels de 160 pages ; elle contient des monographies et essais sur le droit public et privé, ainsi qu'une revue critique et bibliographique. — Prix : 20 francs.

On annonce l'apparition des périodiques suivants : *Miscellanea fiorentina di erudizione e di storia*, rédigé par Jodoco del Badia.

Miscellanea Francescana di storia, di lettere ed arte (Foligno), rédigé par M. Faloci-Pulignani.

Biblioteca storica patriottica, Naples, de Falco, éditeur.

États-Unis. — Miss Rose Cleveland, la sœur du président des États-Unis, a accepté la direction de *Literary Lise*, revue qui paraît à Chicago chez M. Edler.

— Le premier numéro de *Menorah*, publication mensuelle, organe de l'Association maçonnique des israélites américains, vient de paraître à New-York.

On annonce la prochaine apparition d'une nouvelle revue bibliographique américaine qui paraîtra sous le titre de *Book-Chat*, Causeries sur les livres.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 juillet au 15 août 1886)

AUTORITÉ. Juillet : 25. La Société des gens de lettres.

DÉBATS. Juillet : 17. *Science et philosophie*, par M. Berthelot. 18. Haïti. 19-21. Une visite chez Mme Dostoiewski. 20. Romans et romanciers. 23. *Les Solutions démocratiques de la question des impôts*, par L. Say. 23. La Censure dramatique et la Révolution. 25. G. Ohnet et M. Alb. Delpit. 26. Marivaux. 31. Un livre allemand sur l'Algérie. — Août : 6. *Gleyre et Decamps*, par Ch. Clément. 8. *Les Synodes du désert*, par E. Hugues. 11. *Au pays du Rhin*, par J.-J. Weiss. 13. Études récentes sur Pascal. 14. *L'École*, par J. Simon. 15. La médecine légale.

XIXe SIÈCLE. Juillet : 21. M. Pouvillon. — Août : 13. *Mes tiroirs*, par R. Frary. 15. *Krotkaïa*, roman de Dostoiewsky.

ÉCHO DE PARIS. Juillet : 17. La littérature princière. 18. M. Armand Silvestre. 23. La Censure. 24. M. Francisque Sarcey. 31. Le journal des Goncourt. — Août : 5. Le théâtre et le livre.

ESTAFETTE. Août : 14. L'hérésie sur fructidor.

ÉVÉNEMENT. Juillet : 17. Le paysagiste Chintreuil. 19. Le bazar du roman par la machine rotative. 23. Diderot et Büchner. — Août : 1. *La Saint-Huberty*.

FIGARO. Juillet : 21. A. Vitu : L'enfance de Jeanne d'Arc.

24. G. Claudin : Lamartine en pantoufles. 28. Le « journal » des Goncourt.

FRANCE. Juillet : 22. *Pêcheur d'Islande*, par Pierre Loti.

FRANCE LIBRE. Juillet : 18. La Censure. 30. Émile Pouvillon. — Août : 6. Pierre Loti.

FRANÇAIS. Juillet : 19 et août : 2. Molière à Auteuil. 20. *Les Huguenots et les Gueux*, par le baron de Lettenhove. 22. Le lieutenant Palat (Marcel Frescaly). 23-30. *Les Guerres d'Italie*, par Montluc, éd. Baudrillart. 26. De la transformation des œuvres littéraires en œuvres musicales. 31. L'abbé Lémann sur la question juive. — Août : 8-14. La doctrine scientifique de l'évolution. 13. *Les Affamés du pôle Nord*, par W. de Fonvielle.

GAZETTE DE FRANCE. Juillet : 17. Le roman russe, par M. de Vogüé. 20. Le journalisme en Angleterre. 24. *Histoire des œuvres de Balzac*, par M. de Lovenjoul. 31. *Lettres du Tonkin*, par R. Normand. — *Espérit Cabassu*, par de Lamothe. — Août : 3. La première invasion prussienne, par A. Chuquet. 7. Les îles Comores. 7. Correspondance inédite entre Lamennais et le baron de Vitrolles. 10. *Une invasion prussienne en Hollande en 1787*, par P. de Witt. 12. Alex. Dumas et l'Académie. 14. Souvenirs du duc de Broglie.

GAZETTE DES TRIBUNAUX. Juillet : 17. *Les Origines de l'ancienne France*, par J. Flach.

GAULOIS. Juillet : 17. Correspondance entre Lamennais et le baron de Vitrolles. 26. M. Champfleury. 29. La Censure.

GIL BLAS. Juillet : 28. Savinien Lapointe.

JUSTICE. Juillet : 19. Thomas Lindet. 20. *Études sociales, philosophiques et morales*, par B. Gendre. 25. Le roi de Mitau. 26. Lacunes et erreurs de Thiers. 28 et août : 4. — Les romans de J. Barbey d'Aurevilly. 29. Nouvelles expériences sur l'hypnotisme. — Août : 2. Un ami de Mme Roland ; le naturaliste Bosc. 9. *La Soirée du camp*, gazette militaire de l'an II. 9. *Souvenirs de la maison des morts*, par Dostoiewsky. 13. Vallès ignoré.

LIBERTÉ. Juillet : 19. La Censure. 24. L'Académie française. 25. Les salons au XVIIIe et au XIXe siècle. — Août : 8. Les *Confidences* de Lamennais.

MONITEUR UNIVERSEL. Juillet : 19. Les sciences occultes modernes. 21. *Les Bourbons et la Russie pendant la Révolution française*, par E. Daudet. 26. *L'Orage*, drame d'Ostrowsky. 26. L'Académie française et la Censure. 26. *Misère et remèdes*, par le comte d'Haussonville. 31. La Censure. — Août : 2. *L'Art de lire*, par L. Leloir. 6. M. de Sybel et le 18 fructidor. 8. *Les Solutions démocratiques de la question des impôts*, par L. Say. 14. L'origine des mondes. 15. Daudet : Le lendemain de fructidor.

NATIONAL. Juillet : 18. *Les Mille et une nuits du théâtre*, par A. Vitu. 21. M. André Theuriet. 25. M. Alph. Daudet. — Août : 6. *Mes tiroirs*, par R. Frary. 8. *Germinie Lacerteux* et M. Edm. de Goncourt.

PAIX. Juillet : 23. La Censure.

PAYS. Juillet : 24. Lettres inédites de Napoléon Ier. — Août : 14. Correspondance inédite entre Lamennais et le baron de Vitrolles.

RAPPEL. Juillet : 26. Le prêt des livres.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Juillet : 21. Les Lécythes blancs funéraires. 27. L'Académie française. — Août : 8. De Saussure. 8. Le prêt des livres. 9. J.-J. Rousseau, Voltaire et Grimm. 11. La littérature décadente. 14. Souvenirs du duc de Broglie.

SIÈCLE. Juillet : 17. Rabelais. 18. Balzac intime. 19. *Histoire du théâtre du Palais-Royal*, par Hugot. 22. La Russie politique et littéraire. 27. Politique et géographie coloniales. 28. La Censure. — Août : 9. Une visite à Ferney. 10. Les automates. 15. *Histoire des réunions temporaires d'Avignon et du Comtat-Venaissin à la France*, par Charpenne.

SOLEIL. Juillet : 20. *Histoire de la monarchie de Juillet*, par P. Thureau-Dangin. — Août : 11. François Millet. 14. Souvenirs du duc de Broglie.

TEMPS. Juillet : 19. *Le Très Honorable*, roman politique anglais. 20-24. Hanotaux : le pouvoir royal sous François Ier. 21. Les guerres maritimes d'autrefois. 30. Souvenirs sur le duc de Reichstadt. 30. Découverte de palimpsestes contenant des fragments inédits de Salluste. 31. Le génie et la folie. — Août : 5. Où est la tombe de César Borgia? 10. Pensées françaises et pensées allemandes. 11. La philosophie du droit civil. 12. Histoire de l'Europe par la géographie politique. 14. *Soixante ans de souvenirs*, par M. Legouvé. 14. La femme et les hautes études. 15. J.-J. Rousseau botaniste. 15. *Nouvelles promenades archéologiques*, par M. G. Boissier.

UNIVERS. Juillet : 16. *Les Institutions de Sparte*, par V. Canet. 21. La Bible et le Râmâyana. 23. La Révocation de l'édit de Nantes et M. Baudrillart. 25. Le Kichna. 27. V. Hugo et *Marion Delorme*. 30. L'hypogée-martyrium de Poitiers. — Août : 10. La première édition du *Génie du christianisme*. 14. *François Miron et l'administration municipale de Paris sous Henri IV*, par Miron de l'Espinay.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois de juillet 1886

DATE DU DÉPOT.	TITRES DES JOURNAUX.	GÉRANTS.	IMPRIMEURS.
1.	*Bulletin du Syndicat des courtiers d'assurance*	Lefèvre.	Schlæber.
2.	*La Prévoyance des propriétaires*	Bonne.	Jamarti.
	Revue d'hypnotisme	Bouriot.	Reiff.
3.	*Gazette de la Banque d'État*	Martine.	Chaix.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

(Suite.)

DATE DU DÉPOT.	TITRES DES JOURNAUX.	GÉRANTS.	IMPRIMEURS.
5.	*Autour de Paris*	Guérin.	Schlæber.
	Intermédiaire de la Bourse	Mœglin.	Mœglin.
6.	*Le Libéral*	Hamen.	Schiller.
7.	*Album de l'ameublement*	Parly.	Parly.
8.	*Luchon-Gazette*	D'Au.	Morris.
	Le Panama	Lefaure.	Giraud.
	Correo de Paris	Drapier.	Mouillot.
9.	*La Lyre universelle*	Canton.	Davy.
	Correspondance de la presse départementale	Legorju.	Balitout.
	La Revue verte	Bertrand.	Aureau.
12.	*Le Musée scolaire*	Motte.	Bouzin.
13.	*Le Tonneau de Diogène*	Breysse.	Breysse.
	La Publicité universelle	Rouxel.	Maury.
	La Fortune nationale	Paton.	Schiller.
	L'Écho transactionnel	Meyron.	Barré.
15.	*La Science en famille*	Mendel.	Lambert.
	Le 14 Juillet illustré	Jourdain.	Eloy.
20.	*Les Affiches commerciales*	Château.	Guérin.
22.	*L'Écho des Instituteurs*	Belon.	Belon.
	Le Canton	Blanchard.	Eloy.
	Le Financier libre	Paul.	Hennequin.
26.	*Le Divan japonais*	Mœglin.	Jourdain.
	La Protection des morts	Bayle.	Barré.
31.	*La Revue hebdomadaire*	Polvérini.	Mayer.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

— Procès de presse, de propriété littéraire et de librairie —

Journal quotidien. — Roman-Feuilleton. — Traité. — Publication interrompue par la disparition du journal. — Demande en payement du prix intégral du roman.

(La convention aux termes de laquelle un journal s'assure le droit de publier un roman moyennant un prix de tant par ligne constitue un traité à forfait. En conséquence, le prix total du roman est dû, alors même que le journal cesse de paraître avant d'en avoir achevé la publication.)

MM. Cahuzac, Limouzin et Parejo, associés de fait pour l'exploitation des journaux *la Libre Parole* et *le Populaire*, avaient, au mois d'octobre 1884, traité avec MM. Buffier et Fribourg pour la publication, au prix de dix centimes la ligne, d'un roman dont ces derniers sont les auteurs et qui est intitulé *le Fils de Pazza*.

Mais, certains dissentiments n'ayant pas tardé à s'élever entre M. Cahuzac et ses deux associés, celui-ci a fait, dès le mois de janvier 1885, prononcer la nullité de la Société dont M. Clément a été nommé liquidateur.

Par suite de cette circonstance, les journaux *la Libre Parole* et *le Populaire* ont cessé de paraître, et la publication du *Fils de Pazza* s'est trouvée arrêtée presque à son début. Mais MM. Buffier et Fribourg n'en ont pas moins réclamé à M. Clément, liquidateur, le prix de la totalité de leur roman, soit 1,147 fr. 50 pour 11,475 lignes, et ils ont obtenu contre lui, à la date du 29 août 1885, un jugement par défaut le condamnant au payement de cette somme et à des dommages-intérêts.

M. Clément formait aujourd'hui opposition à l'exécution de ce jugement en soutenant que le prix réclamé n'aurait été acquis aux demandeurs que si les 11,475 lignes composant le roman avaient pu être insérées; mais comme la publication en avait été interrompue bien avant la fin par la disparition des journaux, c'est-à-dire par un cas de force majeure, il prétendait ne devoir que le nombre de lignes parues.

Le Tribunal a statué ainsi :

« Le Tribunal,

« Reçoit Clément ès qualité opposant en la forme au jugement par défaut contre lui rendu en ce Tribunal le 29 août 1885, et statuant au fond sur le mérite de son opposition;

« Sur l'ensemble des demandes :

« Attendu qu'il ressort des faits de la cause que, fin octobre 1884, Buffier et Fribourg concédaient à la Société Cahuzac, Limouzin et Parejo le droit de publier, dans les journaux qu'ils éditaient, un roman intitulé *le Fils de Pazza*, moyennant le prix de 10 centimes la ligne;

« Attendu que Clément ès qualité soutient que les journaux

dont il s'agit ayant cessé de paraître avant la publication entière du roman, il ne devrait payer que dans la proportion parue du roman ;

« Mais attendu qu'en traitant avec Buffier et Fribourg, la Société susvivée a pris à forfait le roman entier qui lui était offert ; que seuls Cahuzac, Limouzin et Parejo doivent supporter la conséquence de la disparition des journaux dans lesquels ils publiaient le roman dont il s'agit ; que le contrat qu'ils faisaient avec les demandeurs n'était nullement subordonné à l'existence de ces journaux ; qu'il est justifié que le roman entier dont il s'agit devait comporter 11,475 lignes ; que c'est donc à bon droit que Buffier et Fribourg réclament, de ce chef, le payement de 1,147 fr. 50 ; mais qu'il y a lieu de repousser leur demande en dommages-intérêts, aucune justification d'un préjudice quelconque n'étant faite ;

« Par ces motifs,

« Déboute Clément ès qualité de son opposition au jugement du 29 août 1885 ;

« Déclare toutefois les demandeurs mal fondés en leur demande en dommages-intérêts ;

« Annule, sur ce chef, la condamnation prononcée par ledit jugement ;

« Et condamne Clément ès qualité aux dépens. »

(Tribunal de commerce de la Seine. Audience du 23 février 1886.)

Les « Moniteurs » de l'Exposition de 1889. — Titre. — Dépôt. — Presse. — Journal. — Droit privatif. — Publications similaires. — Préjudice. — Dommages-intérêts. — Rejet.

(Le dépôt seul d'un titre de journal, revue et écrits périodiques, ne confère pas un droit primitif à celui qui l'a opéré, s'il n'a été suivi d'une publication courante et effective.)

Ainsi jugé, sur les plaidoiries de Me Sick, pour le demandeur, et de Me Maurice Bernard, pour MM. Garreau et Arrault et Cie, dans des termes qui expliquent suffisamment les faits.

« Le Tribunal,

« Attendu que Bocquet demande qu'il soit interdit à Garreau et aux consorts Arrault, partie de Masse, avoué, de faire emploi dans aucun journal du titre : « *Le Moniteur de l'Exposition de 1889* », et qu'ils soient tenus de supprimer le titre dont il s'agit dans la publication qu'ils ont entreprise, à peine de 500 francs par chaque contravention constatée à leur charge ; qu'il demande en outre la condamnation des défendeurs ès qualités en 10,000 francs de dommages-intérêts pour réparation du préjudice qu'il a éprouvé par leur fait, avec insertion du présent jugement dans vingt journaux à son choix.

« Sur la suppression du titre :

« Attendu qu'à l'appui de ses conclusions, le demandeur prétend que, conformément aux dispositions de la loi de 1881, il a déposé, le 20 août 1884, au parquet de la Seine, le titre indicatif d'un organe technique qu'il se proposait de publier sous la dénomination de *Moniteur de l'Exposition de 1889* ;

« Qu'il aurait ainsi constitué à son profit un droit de priorité exclusif de toute propriété contraire ;

« Que son journal, imprimé par la maison Chaix, aurait régulièrement paru, à partir du 29 novembre 1884 ;

« Qu'il soutient qu'au mépris de son antériorité, les défendeurs ont publié, à la date du 20 décembre suivant, un journal similaire, portant la même qualification, et d'où résulterait une confusion préjudiciable à ses intérêts ;

« Mais attendu que le dépôt seul d'un nom ou titre d'un journal, revue et écrits périodiques ne confère pas un droit privatif à celui qui l'a opéré, s'il n'a été suivi d'une publication courante et effective ;

« Que Bocquet ne démontre pas que le journal spécial dont il se dit le fondateur-directeur ait été exposé et mis en vente à Paris où dans les départements, antérieurement à l'apparition du journal de Garreau ;

« Qu'il n'établit pas non plus qu'il ait fait l'objet d'un service d'abonnements et d'annonces ;

« Attendu qu'en dehors de ces circonstances, constitutives de la publicité ordinaire, le tribunal ne saurait considérer comme suffisante la production de certains numéros-types non distribués et restés en la possession du demandeur ;

« Qu'il appert d'ailleurs des documents de la cause que le journal dont s'agit, à comparer le texte et les tirages, ne présente pas les caractères de périodicité et de spécialité invoqués par Bocquet, puisque, d'une part, les numéros produits sont, les uns mensuels, les autres bi-mensuels, et que, d'autre part, il est la reproduction littérale d'un autre organe intitulé *l'Exposition*, dont il est aussi l'éditeur ;

« Qu'à la vérité il est établi que le demandeur a fait, le 20 août 1884, des déclarations de dépôt simultané pour cinq journaux relatifs à l'Exposition projetée, sous des appellations et désignations différentes, mais sans consacrer la priorité en dérivant par des actes de véritable possession ;

« Que ces agissements indiquent qu'il se propose de monopoliser les titres d'une manière spéciale, pour faire échec à la libre concurrence ;

« Attendu qu'il est constant que le journal de Garreau, faisant l'objet de la déclaration préalable du 8 novembre 1884, paraît régulièrement ;

« Que le nombre des abonnements, le chiffre des tirages, la nature des articles y insérés en font une œuvre connue, propre à son auteur ;

« Attendu, au surplus, que les deux organes dont s'agit au procès ne sauraient être confondus ;

« Qu'ils se différenciaient par des aspects et des caractères distincts ;

« Que celui de Bocquet, mensuel, est dénommé :

« Le *Moniteur de l'Exposition de 1889* ; qu'il est imprimé sur papier jaune, petit format de 4 pages, sans gravure ; tandis que celui de Garreau est hebdomadaire, grand format de 16 pages, à couverture grise ornée de sujets allégoriques, avec vignettes et gravures dans le texte ;

« Qu'il est désigné par ces mots indicatifs : « *1889. Le Moniteur de l'Exposition* », avec le millésime 1889 placé en exergue au-dessus du dénominateur ;

« Qu'il s'ensuit qu'il n'y a ni abus de reproduction, ni usurpation de titres qui soient imputables aux défendeurs ès noms ;

« Que, conséquemment, la demande doit être rejetée.

« Par ces motifs,

« Déclare Bocquet mal fondé en ses demandes, fins et conclusions, l'en déboute et le condamne aux dépens. »

(Tribunal civil de la Seine, 1re Chambre. Audience du 10 juin 1886.)

L'Administrateur-Gérant : A. SAUPHAR.

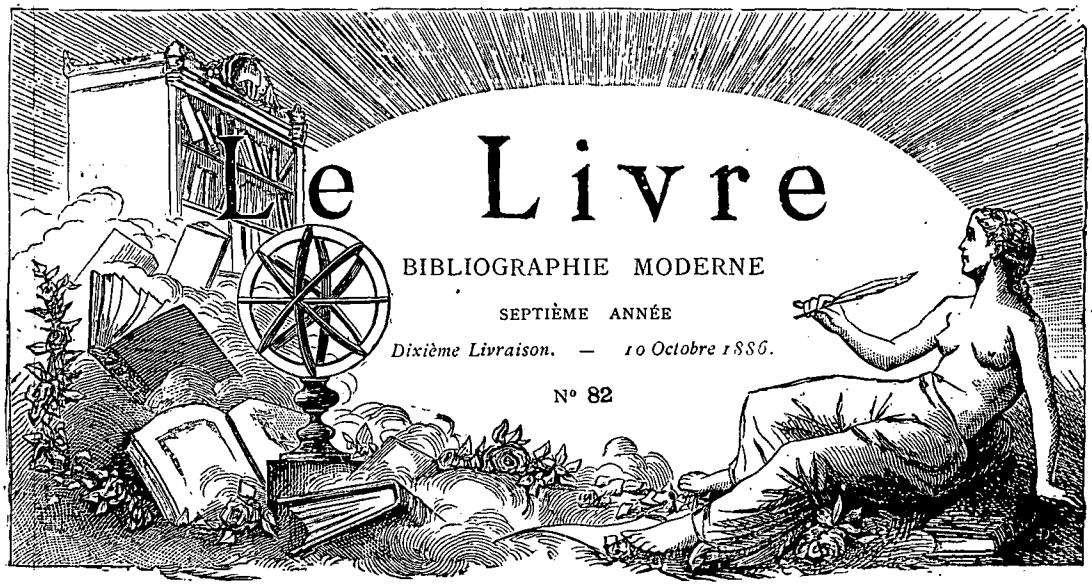

L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE.

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Bibliographie-Mélanges. — Histoire. — Livres d'amateurs. — Beaux-Arts. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.

— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

Virus d'amour, par Adolphe TABARANT. Un vol. in-18. Bruxelles, 1886. Kistemackers, éditeur.

Histoire d'une fille de brasserie du quartier Latin atteinte d'une maladie vénérienne qui, bénigne au début, mais systématiquement négligée, devient incurable et ramène l'héroïne (!) au village d'où elle est partie pour y mourir en d'épouvantables tortures, objet de l'indiscible répulsion des siens. Tout l'effort littéraire de l'auteur s'est porté sur la description minutieuse et hideuse des ravages successifs exercés sur la misérable créature humaine par le progrès des accidents syphilitiques. Je ne crois pas que les contemporains de Dante qui s'épouvantaient naïvement à la lecture de l'*Enfer* aient jamais éprouvé au centième l'horreur, les nausées, le frisson et la terreur qui nous gagnent à lire certaines pages de *Virus d'amour*. M. Adolphe Tabarant ne montre pas un moindre talent d'observation et de rendu dans l'étude des divers milieux où il conduit la fille Alphonsine. Puisse cet affreux livre inspirer quelque prudence au monde des filles et des étudiants pour lequel il a été écrit et qu'il ne doit pas dépasser!

La Mort, par le comte Léon TOLSTOÏ, traduit et précédé d'une *Préface*, par M. E. Halpérine. Un vol. in-18. Paris, 1886. Perrin et Cie.

M. E. Halpérine, ayant traduit une courte nouvelle du comte Tolstoï, *la Mort d'Ivan Iliitch*, a eu l'heureuse idée de compléter la matière d'un volume en faisant suivre ce récit d'un récit du même genre, antérieurement publié par l'auteur russe, et d'extraits divers de ses autres écrits, où sont également observés les phénomènes psychologiques de la mort.

En ce rapprochement de huit façons différentes de mourir, il est possible, en effet, de pénétrer la conception finale du grand romancier philosophe en face d'un des plus graves problèmes qui inquiètent l'humanité. Avant d'indiquer cette conception, disons que le procédé d'analyse minutieuse, familier à l'auteur et appliqué ici à la diversité des émotions qui assiègent le cœur de l'homme et des idées qui hantent son cerveau aux approches de sa fin, produit en un tel sujet une surprenante illusion de réalité, une sensation d'angoisse très semblable à l'obsession d'un cauchemar.

M. Halpérine signale dans la préface l'opposition des affres qui accompagnent la mort chez les esprits cultivés mis en scène par Tolstoï avec la fin digne et sereine de ses hommes du peuple. La remarque est très juste.

Pour Tolstoï, plus l'être est près de la nature, plus il conserve devant les fatalités naturelles l'impassibilité morale qui manque si souvent aux intelligences faussées par « les mensonges de la civilisation et le souci des convenances ». Nous voyons dans ce livre mourir un magistrat, une grande dame, un soldat sur le champ de bataille, un officier supérieur des suites d'une blessure, un bourgeois, un postillon de consomption, un vieux cheval sous le couteau de l'équarrisseur et un arbre sous la hache du paysan : c'est le vieux cheval et le pauvre moujik qui meurent le plus simplement, sans terreur ; l'arbre, lui, y met plus de façons : il chancelle « avec effroi » sur ses racines. Mais qu'est-ce que ce moment d'effroi du jeune frêne, auprès de la peur hideuse et des lâchetés d'Ivan Iliitch et des autres moribonds des hautes classes !

C'est une autre remarque à faire chez Tolstoï cependant que chez tous, chez les plus affolés d'épouvante, — chez les plus rageurs, les plus haineux, — il se fait à la dernière minute un grand apaisement, un calme soudain ; ils se voient tous entrant dans la lumière. Il est vrai de dire que tous sont croyants ou, l'ayant été, reviennent à la foi de leur enfance.

Krotkaïa, l'Arbre de Noël, le Petit héros, nouvelles de Th. Dostoievsky, traduites du russe par E. Halpérine et par Mme Élise Fétissoff. Un vol. in-18. Paris, 1886. Librairie Plon.

La littérature russe s'est fait depuis quelque temps une belle place dans l'estime du public français. Le succès a été lent à déterminer, mais à peine le mouvement de l'opinion s'est-il dessiné en ce sens qu'il s'est étendu avec une rapidité singulière, et peut-être un peu précipitée, car il menace de se propager aveuglément à tous les noms en *of* et en *sky*. Les causes de ce succès ne sont pas toutes exclusivement littéraires ; la nouveauté du milieu y est pour quelque chose, et pour beaucoup l'honnêteté des amours décrites ou tout au moins de leur description. Littérairement, ces romans russes ont le mérite essentiel aujourd'hui d'être d'exactes peintures de la réalité, mais d'une réalité à laquelle s'ajoute pour nous la poésie de l'éloignement.

Le procédé de Dostoievsky dans *Krotkaïa* est le même que celui de Tolstoï dans *la Mort d'Ivan Iliitch*. C'est une accumulation de menus faits, une répétition incessante, infatigable des mêmes idées, d'un même mot frappant sans relâche au même point sur le cerveau du lecteur d'une façon lancinante, mais qui réussit à la longue à provoquer une intense émotion.

Dans *Krotkaïa*, Dostoievsky analyse les impressions d'un mari en présence du cadavre de sa femme quelques heures après le suicide de celle-ci qui s'est jetée par la fenêtre. L'homme est un hypocondriaque, il pense à haute voix. Dans un trouble extrême, il marche à travers l'appartement, s'efforce d'élucider cet événement, de concentrer sur ce point unique ses pensées en désordre. A la fin, la vérité apparaît au malheureux claire et précise. On a comparé, à juste raison, les allures à la fois réelles et fantastiques de ce récit à celles de certains contes d'Edgar Poë.

La note de *l'Arbre de Noël* est différente. L'auteur y raconte en quelques pages la fin pathétique d'un pauvre enfant de six ans mourant de froid, de faim et de peur, égaré dans les rues d'une grande ville pendant la nuit de Noël. « Et... tout à coup... Oh ! quelle lumière ! » Il se réveille dans le paradis. « Chez Jésus, ce jour-là, il y a toujours un arbre de Noël pour les petits enfants qui n'ont pas leur arbre à eux. » — L'éveil de l'amour dans le cœur d'un enfant de onze ans fait l'objet de la troisième nouvelle, intitulée *le Petit héros*.

Erh-Tou-Mei ou les Pruniers merveilleux, roman chinois, traduit et accompagné de *Notes philologiques*, par A.-Théophile Piry, du service des douanes impériales de Chine. Deux vol. in-18. Paris, 1886. E. Leroux.

La littérature de fiction du Céleste Empire ne nous avait été jusqu'à présent révélée que par la traduction déjà ancienne de *Deux jeunes filles lettrées* et de *Deux cousines* que M. Abel de Rémusat et M. Stanislas Julien firent passer dans notre langue. Ces deux ouvrages, où l'action est circonscrite dans une classe particulière de la société chinoise, ne nous présentaient qu'un aspect très étroit de cette société, et par suite leur intérêt était singulièrement limité. Il l'était d'autant plus que ces romans sont composés, paraît-il, dans le goût de la classe lettrée dont ils dépeignent les mœurs et pour laquelle ils furent écrits, goût de pédants en somme qui se complaît et se délaye en d'interminables joutes poétiques distillant un mortel ennui. *Erh-Tou-Mei* est peut-être moins estimé par les immortels et par les universitaires de l'Empire du Milieu ; par contre, il aura pour le lecteur européen ce prix inestimable qu'il est un roman chinois dans toute la force du terme, un de ceux qui se lisent universellement et sont populaires en Chine. Le cercle d'action y étant moins spécial, il donne une idée plus générale et plus exacte de la vie et des mœurs chinoises.

Le titre du livre signifie littéralement « les pruniers à double floraison », rare merveille accordée par le ciel, heureux présage de protection divine. Nous n'essayerons pas d'analyser *Erh-Tou-Mei*. C'est une sorte de roman de moralité. On y voit tracés et mis en pratique les préceptes de fidélité au souverain, de piété filiale, de fidélité conjugale, de devoirs entre les amis, qui sont le fondement du système philosophique et religieux de ce peuple. *Erh-Tou-Mei* est d'ailleurs agréable à lire. L'auteur a pris à tâche d'intéresser son lecteur et y réussit. L'intrigue est bien nouée, et il est rare que l'écrivain s'écarte du ton

et eux se tirent au large. Le *machabée* était resté au bord de l'eau. C'est sur moi qu'on *farfouille le repic de relingue*, et je peux *dévider* ce que je sais. » L'emploi de certains mots, de certaines expressions, ne fait pas le réalisme. Mlle Louise Michel a charpenté — froidement — un drame plus que horrible et ne semble même pas avoir fait une grande dépense d'imagination. Dans les vieilles pièces de l'ancien boulevard du crime, un homme riche, puissant, considéré, commet un meurtre; un pauvre diable est poursuivi, condamné, envoyé au bagne; arrive le cinquième acte, on reconnaît l'innocence du forçat qui devient millionnaire. Mlle Louise Michel a composé son œuvre sur ce patron assez démodé; elle a amplifié la cruauté du traître, elle a fait de celui-ci un triple monstre qui tue, qui viole, parce que c'est sa volonté en même temps que son instinct; elle n'a pu amplifier l'innocence des innocents, elle a innocenté les simples, savants qui vivi-expérimentent, anarchistes à la conquête d'immenses trésors, — ô inconséquence des ennemis du capital! — filles de brasseries et mères attendries acculées à l'infanticide. Hantée par le souvenir des lectures qu'elle a faites des *Misérables*, de *l'Homme qui rit*, des *Travailleurs de la mer*, elle a entendu montrer des hommes en lutte avec les éléments, avec la société. Un âne, dans *la Légende*, eut pitié d'un crapaud; dans le roman de Mlle Louise Michel, c'est un vieux cheval qui, battu, torturé, ayant déjà donné involontairement plus de la moitié de son sang aux sangsues — inconscientes — d'un odieux exploiteur, compatit à la misère de l'enfant que traquent d'odieux gendarmes.

Le roman est une sorte de caricature; il n'y a pas jusqu'à la phrase d'Hugo qu'on ne puisse, avec un peu d'attention, retrouver sous la phrase de Mlle Louise Michel : « On a vu de ces choses! — On sent toujours cela, le regard. — Comme si ce n'était pas toujours ce qui est injuste qui doit être... » Ce qui appartient en propre à Mlle Louise Michel, qui fut institutrice, si nous nous rappelons bien, ce sont de nombreuses incorrections telles que celle-ci : « Des pierres sont placées comme pour s'asseoir. » N'insistons pas.

N'empêche que la première édition du roman est déjà épuisée.

La Bande des copurchics, par Edgar Monteil. Un vol. in-12. Paris, L. Frinzine et Cie, 1886. — Prix : 3 fr. 50.

« Guibolmar ouvrit sa fenêtre et frappa trois coups sur un gong volé dans une jonque de pirates barbares par des marins civilisés.

« Il frappe trois autres coups, puis trois autres encore, total neuf.

« Aussitôt toutes les fenêtres du quatrième étage, à côté de la sienne, et des mansardes d'au-dessus s'entrebâillèrent; une tête passa par chacune de ces fenêtres, les bouches de toutes ces têtes s'ouvrirent à la fois, et de toutes ces bouches sortit le même cri :

« — Joie!

« Et les fenêtres se refermèrent, les bouches aussi.

« Le phalanstère s'éveillait... »

Le même gong, frappé du même nombre de coups mêmement mesurés, résonne souvent à travers le récit, et le même cri : Joie! répond au joyeux signal. C'est qu'ils sont de joyeux compagnons, ces étudiants de vingt ans qui étudient leur droit quelques heures chaque semaine.

Nous disons : récit et non roman; trois actions sont conduites à la fois : drame, idylle, grosse bouffonnerie; mais l'une ne doit pas plus qu'aucune des deux autres captiver l'intérêt du lecteur, et toutes sont pour permettre une peinture de la vie du quartier latin dans les dernières années de l'empire, vie déjà différente de la *vie de bohème*.

Les *Copurchics!* « Nom qui venait de *pur*, grand chapeau de feutre inventé par Rubens et fort cher aux étudiants, et de *chic*, qui aurait pu être abréviatif de chicane, finesses de procédure, parce que ces étudiants étaient généralement approchant de basoche, mais *chic* qu'il fallait entendre comme un synonyme de l'élégance des habits et des manières des membres de la bande, élégance dépendante de leur chapeau, ainsi que l'indiquait le préfixe en sens copulatif *co*, de *cum*, avec, comme si on avait dit que ceux de la bande étaient purs avec chic ou étaient doués d'un chic pur. »

La relation des dits et gestes des quatre étudiants est tout entière écrite de ce style, et c'est dommage; on éprouve quelque fatigue à entendre converser et à suivre de leur *phalanstère* à leur pension, de Procope à la Source, de Bullier au Vieux-Chêne, ces jeunes gens pourtant aimables qui vont siffler le professeur Tardiveau de la Faculté de médecine, qui fondent un journal, qui recueillent une fillette. Celle-ci, Nichonnette, dit à un certain moment, se penchant à l'oreille de celui qui l'a recueillie autrement que les autres : « Est-ce que je suis bien bête que, quelquefois, je ne comprends rien à ce que vous dites? — Ce n'est pas toi qui es bête, répondit Coqsigno, c'est nous qui avons trop d'esprit. » Oui, ils ont trop d'esprit, de cet esprit qui consiste à jouer avec les mots.

Des passages du livre sont vraiment agréables à lire; alors des situations qui font sourire, celle-ci entre autres : un étudiant, un Méridional, amène sa maîtresse du moment chez Magny; entre, avec son père, sa mère, la fiancée du jeune homme; celui-ci court s'asseoir à une autre table, puis accepte l'invitation des parents; on déjeunera ensemble, puisqu'on se rencontre, et, tandis qu'à sa fiancée qui a tout vu, elle, et qui lui reproche tout bas d'avoir été trouvé en pareille compagnie, il affirme ne pas connaître la jolie blonde, la jolie blonde invite un convive assis en un coin de la salle à venir prendre la place restée vide.

A maintes pages, on reconnaît le talent de l'auteur de *Cornebois*.

F. G.

DERNIERES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS.

La Pivardière, le Bigame, par Philibert Audebrand. Paris, Dentu. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Les Anges parisiens, par Alexandre Hepp. Paris, Dentu. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

La Maison du malheur, par Élie Berthet. Paris, Dentu. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

L'Homme à la plume noire, par Georges Duval. Paris. Dentu. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Les Hystériques des couvents, par A. Galopin. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

La Côte d'Adam, par Ange Bénigne, préface de Barbey d'Aurevilly. Paris, Ollendorff, Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Entretiens de science familière, par Eugène Muller, illustrés par Clément, Gilbert et Edmond Morin. Un vol. in-8°. Paris, 1886, Ch. Delagrave.

M. Eugène Müller, qui débutait dans les lettres, il y aura tout à l'heure trente ans, par un roman champêtre qui eut un grand retentissement dans la la presse, l'auteur de *la Mionette,* a, depuis, appliqué son honnête et fort talent à la littérature destinée à la jeunesse. Désertant le champ de l'imagination, il s'est fait une spécialité de la vulgarisation scientifique. Après deux volumes de *Causeries,* l'une sur les grandes découvertes, l'autre sur la nature et sur les sciences, il continue dans ces *Entretiens de science familière* son œuvre de démonstrations pratiques. Il y expose avec une parfaite clarté le résultat des explorations sous-marines opérées à de grandes profondeurs, de 1880 à 1883, par les navires de l'État, *le Travailleur* d'abord, puis *le Talisman;* c'est ce qu'il appelle « la découverte d'un nouveau monde ». Puis il entretient ses lecteurs du moteur solaire, du chemin de fer de Paris à Londres, de Linné, de l'envahissement des ruines du conseil d'État par la végétation, de la bijouterie électrique, des pronostics du temps, de l'observatoire du Puy-de-Dôme, du radiomètre, des gelées combattues par les nuages artificiels, du sol de la France, des corps explosifs, des plantes empoisonneuses, du télégraphe à l'armée, de l'horticulture, et finalement des pluies et poussières extraordinaires.

Le volume est suffisamment illustré. E. C.

Analogous proverbs in ten languages, by Mrs. E.-B. Mawr. Londres, Elliot Stock, 113 pages.

Mme E.-B. Mawr s'est déjà fait connaître aux amateurs de *folk-lore* en publiant un recueil de contes roumains; aujourd'hui, c'est une collection de proverbes en dix langues qu'elle vient d'éditer chez MM. Elliot Stock.

Comme point de départ, l'auteur adopte un proverbe anglais et s'efforce d'en donner l'équivalent (ou à peu près) en latin, roumain, français italien, espagnol, portugais, allemand, danois et hollandais. L'idée est originale à coup sûr, et nous regrettons que, disposant d'un bagage polyglotte aussi considérable, l'auteur ait cru devoir exclure les proverbes russes, si caractéristiques pourtant. Rien de plus curieux d'ailleurs, en comparant les variantes de ces proverbes, que d'observer comment un même adage se transforme selon le génie, le genre de vie et les conditions topographiques de différents peuples.

Dans une centaine de pages, Mme Mawr a réuni cinq cents proverbes à peu près, mais il s'en faut qu'elle ait trouvé pour tous sans distinction les neuf autres équivalents; faut-il en conclure que ces équivalents n'existent pas ?

L'orthographe n'a pas toujours été respectée dans ce petit volume; celle des proverbes hollandais et danois notamment devra être sérieusement revisée pour une prochaine édition.

Cette petite critique faite, applaudissons à l'effort de l'auteur qui a rendu un signalé service à tous ceux, — et ils sont plus nombreux que l'on ne croit, — qui s'occupent de l'étude comparée des proverbes de l'Europe.

Les Mois aux champs, par G. de Cherville, avec une préface de M. Jules Claretie. Un vol. in-18. Paris, 1886. Librairie du journal *le Temps* et Marpon et Flammarion.

Depuis plusieurs années, de la Circoncision à la Saint-Sylvestre, le vendredi de chaque semaine,

M. G. de Cherville publie dans *le Temps* une chronique intitulée : *la Vie à la campagne*, attendue par les lecteurs de ce journal avec autant de curiosité que la chronique intitulée *la Vie à Paris*, aujourd'hui rédigée par M. Anatole France, après l'avoir été pendant longtemps par M. Jules Claretie. Or c'est précisément à ce dernier que l'auteur de *les Mois aux champs* a demandé de présenter au public ce recueil de causeries très habilement composé pour nous faire parcourir de semaine en semaine le cercle complet de l'année rustique.

Le choix du « préfacier » surprend quelque peu au premier abord. Il faut se rappeler que M. Claretie a traité au courant de la plume et avec une merveilleuse souplesse *de omni re scibili et quibusdam aliis*, depuis vingt-cinq ans, pour comprendre ce choix. Sans quoi l'on se demanderait quelle autorité peut ajouter à l'œuvre d'un écrivain dont la compétence est parfaitement établie, la recommandation d'un Parisien tel que M. l'administrateur général de la Comédie-Française, qui doit sans doute le plus clair de ce qu'il sait de la vie agreste des champs et de la nature en général aux tableaux des peintres comme J.-F. Millet, Th. Rousseau, J. Dupré et Troyon, ainsi qu'aux toiles de fond de nos grands décorateurs. Mais c'est assez longtemps nous arrêter aux « bagatelles de la porte ». Passons outre! non toutefois sans y avoir relevé la déclaration formelle que M. de Cherville demeure effectivement toute l'année à la campagne. En cela, il n'accomplit que son devoir professionnel de chroniqueur rustique; mais nous ne lui en savons pas moins de gré, car c'est en cette assiduité de toutes les saisons, en ce commerce de toutes les heures du jour et de la nuit, que l'auteur a pu pénétrer si profondément au plus intime de la mystérieuse vie des êtres et des choses de la nature en contact avec l'homme dont il trace en son livre de si éloquentes peintures. M. de Cherville met une telle conscience à imiter fidèlement son modèle qu'il lui arrive parfois de se répéter d'une année sur l'autre avec la même exactitude que les phénomènes des saisons. C'est ainsi que nous relisons — d'ailleurs avec le même plaisir — dans *le Temps* du 17 septembre 1886, sur la décoloration du feuillage, cent cinquante lignes environ que nous avions déjà lues dans *les Mois aux champs* publiés quelques mois auparavant. L'auteur, qui connaît ses classiques, a confirmé de la sorte le célèbre : *Bis repetita placent.*

L'Esprit allemand. — *Étude d'après la langue et les proverbes avec la traduction de plus de 1,200 proverbes allemands*, par Pierre Peugeot. Deuxième édition, augmentée d'un *Supplément sur l'instruction publique en Allemagne et en Russie*, et suivie de *l'Esprit des vieux Français*. Un vol. in-18. Paris, 1886, E. Giraud, éditeur.

Qui lira ce petit livre (230 pages) n'y puisera point l'amour de l'Allemagne ni de l'Allemand; il pourrait, par contre, en retenir quelque utile leçon. Les rapprochements statistiques concernant l'instruction publique en Allemagne, en Russie et en France suggèrent à l'auteur, dans la première partie du volume, des réflexions pleines de bon sens, des conseils dictés par l'amour sincère et éclairé de la patrie française et par une parfaite connaissance de cet esprit allemand que M. Pierre Peugeot veut que nous connaissions aussi. Et il a raison, car si le premier précepte du sage est « connais-toi toi-même », le second doit-être « connais autrui », surtout quand autrui est l'ennemi séculaire qui nous est ici, je ne dirai pas révélé, mais montré une fois de plus. On ne peut vraiment lire sans un double sentiment de tristesse d'abord, puis de haineuse réciprocité, les témoignages de haine contre la France que l'auteur a relevés dans les livres d'éducation de la jeunesse allemande. Il suffit d'en citer un tiré d'une *Grammaire élémentaire*. Un exemple de proposition grammaticale : *les Français sont des bêtes féroces.*

Pour ne pas rester sous cette impression, nous citerons quelques proverbes qui nous paraissent caractéristiques, celui-ci, par exemple : « Dieu aide aux forts », qui rappelle la maxime fameuse : « La force prime le droit », et ceux-ci, qui accusent la défiance du caractère allemand :

« La vache ne lèche ancun veau étranger. »

« La défiance conduit plus loin que la confiance. »

« Aime, mais ne te fie pas. »

« L'escargot porte sa maison avec lui, parce qu'il n'a pas confiance dans ses voisins. »

« Que chez soi tout soit secret. »

Les proverbes qui concernent les choses de la guerre sont nombreux. Nous n'en citerons qu'un qui semble renfermer tout le secret de la politique bismarckienne : « As-tu trois ennemis, réconcilie-toi avec deux et aies bon courage. »

Ce recueil de proverbes est, on le voit, instructif sous tous les rapports et il en apprend davantage peut-être sur le fond du caractère et de l'esprit allemands que plus d'un gros livre.

De la cave au grenier, *excursion enfantine à travers la maison*, par Mme Grangeon; illustrations par Gilbert, Lix, Adrien Muri, Morel, etc. Un vol. in-8°. Paris, Ch. Delagrave; 1886. — Prix : 1 fr. 20.

Bien que d'une lecture attrayante pour tous, bien que la plupart même puissent y trouver à apprendre, ce volume, de la collection de vulgarisation entreprise par la librairie Delagrave, s'adresse plus spécialement aux enfants. L'auteur, Mme Marie Grangeon, emmène son petit monde de lecteurs dans une excursion courte et facile, sans doute, puisqu'elle ne dépasse pas les limites de la maison, mais propre à leur ouvrir des perspectives illimitées. L'imagination aidant, que n'est-il pas possible de découvrir entre les quatre murs d'une chambre? Un ouvrage charmant et devenu classique nous a depuis longtemps édifiés à cet égard. Mais sans que la folle du logis fasse aucun écart et sans laisser entrer le sentiment et la passion par la fenêtre, Mme Grangeon n'est pas en peine pour communiquer à nos enfants, à propos des objets fa-

miliers que la maison renferme, les notions les plus nécessaires et les germes d'un grand nombre d'autres. C'est sous la forme d'une conversation familière qu'elle donne, d'un ton maternellement affectueux, ses leçons de choses et qu'elle sait mettre même les sujets qui peuvent paraître sérieux et difficiles à la portée des plus jeunes esprits.

Paris qui rit, par M. Georges Duval. Un vol. in-18. Paris, Jules Lévy; 1886.

Je ne sais si l'auteur a pour spécialité les *Nouvelles à la main* dans quelque journal. Ce volume, tout entier composé d'élucubrations de cet ordre, semble être un recueil de plaisanteries déjà parues au jour le jour et que l'auteur, ne voulant pas les laisser dormir éparses dans les feuilles où elles sont ensevelies, a réunies dans un élégant caveau de famille. A quand les collections de faits divers et de nouvelles théâtrales? Ce serait plus instructif et tout aussi divertissant.

Il y a d'ailleurs bien de l'esprit semé dans ces pages, mais c'est de l'esprit subtil et volatil qui s'évapore dans le transvasement. Les dessins, fort spirituels aussi, sont un des attraits de ce volume, qui peut faire passer agréablement une heure ou deux, en chemin de fer, ou le soir, à la campagne, lorsqu'on s'est couché de bonne heure et que le sommeil est lent à venir.

Le Rêve de Paddy et le cauchemar de John Bull, *Notes sur l'Irlande*, par M. H. Saint-Thomas. Un vol. in-18. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie.

L'Irlande aux Irlandais, voilà le rêve de Paddy et le cauchemar de John Bull. Paddy est en train de réaliser son rêve. M. H. Saint-Thomas en profite pour publier ses notes sur l'Irlande, où il témoigne d'une intelligente sympathie avec les opprimés et d'une connaissance, peu commune chez nous, du pays, de l'histoire, des mœurs et du caractère du peuple dont il parle.

L'ensemble me paraît décousu, mal digéré et fait à la hâte. L'esprit y est d'ailleurs semé à pleines mains et si prodigüement qu'on hésite quelquefois à en reconnaître la qualité. B.-H. G.

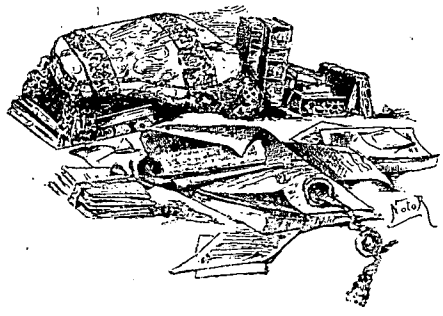

POÉSIES

Sonnets mystiques (1876-1883), par Jacques Villebrune. Un vol. in-12. Paris, E. Plon, Nourrit et Ce; 1886.

Les sonnets recueillis sont au nombre de près de huit cents; pas un qui soit de valeur médiocre et beaucoup valent vraiment de longs poèmes.

Ils sont distribués, en plusieurs séries, sous des titres différents : *Les Pays du soleil, le Sphinx, Edens, la Lande, Isis, Océans, les Géorgiques*, et plus d'une centaine encore, donnés en appendice, sont qualifiés : *Notes de voyage*.

La distribution est tout arbitraire : les sonnets d'une série pourraient figurer dans une autre, et plus de la moitié de chacune d'elles sont des notes de voyage.

Le voyage, ou les voyages, ont été faits par un poète; le poète ne décrit que rarement les choses vues, il aime mieux traduire l'impression, exprimer les sentiments que lui ont fait éprouver ces choses vues en Algérie, en Égypte, en Italie, en Grèce, dans notre Provence et nos Alpes dauphinoises, en Irlande aussi.

Pour pouvoir lui faire un reproche, citons ce sonnet :

La Poésie française.

(Pris de l'étranger.)

Le Français est sevré de tout sens poétique,
Ayant le cœur toujours trivial et grivois;
Le Français, dans ses vers, a de l'esprit, parfois
De la couleur; il lime un vers froid, didactique.

L'Allemand, au contraire, est rêveur et mystique,
Il chante le printemps, d'une amoureuse voix,
Comme le rossignol nocturne, les grands bois,
Le soir vague, la nuit charmeuse et fantastique.

Le Français, lui, n'est qu'un plat versificateur,
Gonflé de rhétorique et faux déclamateur,
Il a le verbe haut et la phrase sonore :

Ennemi du mystère, amoureux du vain bruit,
Le coq gaulois, ce chantre enroué de l'aurore,
Fait fuir, aigre voix, les beaux songes de la nuit.

Oh! le reproche n'est pas cruel; le poète, au reste, a raison plus qu'à moitié; mais il a été, il est des poètes français, qui n'ont pas été, qui ne sont pas de faux déclamateurs gonflés de rhétorique : M. Villebrune peut célébrer *la Poésie de Lamartine*, — c'est

le titre de l'un de ses sonnets, — et les sonnets, nous, Français, nous pouvons aimer de les lire, nous pouvons les goûter.

Rapportons celui-ci :

Le Lion captif.

Étroitement cerclé par la barre invincible,
Le lion se promène en sa cage de fer,
Et tourne incessamment, mélancolique et fier,
Tantôt morne, tantôt rugissant ou paisible.

Aux humaines clameurs il demeure insensible,
Il n'entend pas l'insulte ou le sarcasme amer;
Loin des foules, son cœur vit au fond du désert,
Toujours ses yeux profonds plongent dans l'invisible;

Toujours il voit passer dans ses regards de feu,
Ces grands déserts sans fin qu'a faits la main de Dieu,
Et les blancs Saharas à la mobile arène.

Tel contemplant le vaste ciel, triste banni,
Dans la cage du corps, sans cesse se démène,
Mon âme, ce lion de l'immense infini.

Tous sonnent ce même son. Le chant est plainte à demi et à demi résignation; il est regret, il est élan et aspiration; d'où une certaine monotonie. Monotone est la musique arabe; le poète, à l'entendre, laisse bercer son âme, et la couleur africaine, le sphinx sortant des sables, enchantent ses yeux plus que nos ciels, que nos prairies, disant la vie et le mouvement.

Il regarde

Les Christs.

Christ, tu vivras toujours dans ma haute demeure,
Et ton nom, parmi nous, gardera son autel;
Christ, en te pleurant, c'est moi-même que je pleure,
Car j'ai souffert ta Passion, j'ai bu ton fiel.

Ainsi que toi, chargé des crimes d'Israël,
Pour tout le genre humain, vois, il faut que je meure.
Chaque péché de tous me poursuit à toute heure,
Tout méfait des aïeux à mon âme est mortel.

O Christ! je souffre aussi sur mon cruel calvaire;
J'ai senti dans mon sein la lance léthifère,
Je fus trahi, vendu par Judas, insulté,

Et je suis, comme toi, le sauveur de ce monde;
L'avenir, par mes maux, du gouffre est racheté,
Et mes pleurs et mon sang lavent sa tache immonde.

Le vers :

Je fus trahi, vendu par Judas, insulté,

ne nous plaît pas, nous admettons les coupes 4-4 et 4, 3-3 3-3; notre oreille est choquée par les coupes 4, 5 et 3. Mais ce n'est pas une question de nombre, de rythme, que nous voulions soulever. Le Christ pour un penseur n'est pas le Christ que pense un autre. M. Villebrune comprend le Christ rachetant le mal en souffrant sa Passion; il est un autre sauveur des hommes, celui qui, prêchant d'exemple, commande aux hommes de se racheter eux-mêmes; c'est le vouloir, c'est l'action pour laquelle M. Villebrune ne s'est pas préparé : pessimiste, il l'est; il est mystique en même temps.

Au bord de la vie, *Poésies*, par Marie de Valandré. Un vol. in-12. Paris, Alph. Lemerre; 1886. — Prix : 3 fr.

Le recueil se laisse parcourir volontiers. Il est bien, dans le nombre, quelques pièces qui auraient pu être gardées au cabinet, celle qui est intitulée *la Coupe* notamment, celle encore qui porte pour titre : *Absinthe;* mais *le Pianiste aveugle,* mais les *Stances à Alfred de Musset,* mais *Rêve d'Italie,* sont morceaux qui ne sont pas sans mérites.

LE POÈTE.

D'où vient, Muse des nuits, que ta robe étoilée
Se déchire aux buissons par lambeaux vaporeux,
Et que seule à présent tu vas échevelée
Par les sentiers perdus faits pour les amoureux!

LA MUSE.

C'est que mon cœur garde sa meurtrissure :
Mon bien-aimé repose endormi sans retour;
J'ai voulu vainement soulager sa blessure,
Mais son front s'est glacé sous mes baisers d'amour.

Ce sont les deux premières *Stances,* et l'ombre de Musset peut aimer d'entendre la Muse exprimer ses regrets sur ce mode connu.

Sérénités, par Albert Tinchant. Dessins de MM. George Auriol, Fau, Poitevin, Henri Rivière, Henry Somm, Steinlein et Uzès. Un vol. in-18. Paris, 1886, C. Marpon et E. Flammarion.

« Je publie ces modestes vers par horreur des pessimistes, décadents, androgynes, déliquescents et autres », écrit M. Albert Tinchant au bas du dessin que M. Fau a lestement jeté en travers de la première page du volume. L'auteur des *Sérénités* ne fait-il pas la part trop belle au groupe des mauvais plaisants qu'il nomme ici, en les honorant de son « horreur ». On ne peut éprouver d'horreur que pour quelque chose ou quelqu'un qui existe. Or M. Tinchant est seul, je suppose, à prendre au sérieux l'existence littéraire des trois dernières sectes. Déliquescents et décadents, voire androgynes, sont à coup sûr des disciples de l'ancien *Tintamarre* qui s'amusent.

La protestation de M. A. Tinchant est d'autant plus superflue sous cette forme, qu'elle fait double emploi avec ses vers faciles, abondants, simples et d'une clarté parfaite, jeunes aussi avec les défauts et les qualités de la jeunesse : la gaieté, la fraîcheur des émotions, la fougue des amours et le sans façon des amourettes, la générosité des élans et des indigna-

tions. On regrette de se heurter çà et là en ces vers à d'inutiles brutalités, comme dans *la Chanson des Avril*, dont le titre n'est guère justifié, non plus que celui du livre d'ailleurs, *Sérénités*. L'œuvre, en effet, n'a rien de particulièrement tranquille, elle n'est nullement exempte d'agitations; je soupçonne donc l'auteur d'avoir choisi ce titre par antithèse à l'idée de ce pessimisme qui lui fait horreur. Et comment en serait-il d'autre sorte? M. Albert Tinchant n'est-il pas l'un des assidus collaborateurs du joyeux *Chat noir*, dont les illustrateurs habituels ont semé son volume de charmantes fantaisies. Je ne citerai rien des *Sérénités*, car si l'auteur tourne aisément le vers, il ne me paraît point irrésistiblement sollicité par la muse. Après ce livre où il a parlé la langue de son âge, M. Tinchant est mûr pour de belle et bonne prose.

E. C.

Feux de paille, *Poésies et Chansons*, par AUGUSTE VETTARD. Un vol. in-12. Paris, E. Giraud et Cie; 1886. — Prix : 4 francs.

Sur la couverture, on lira que M. Vettard est « lauréat de plusieurs concours de poésie »; mais un concurrent peut être plusieurs fois lauréat et ne pas mériter le beau titre de poète. Écrite sans nulle simplicité et d'un style tourmenté, la préface qui précède le recueil des *Poésies et Chansons* laissera croire que les vers ont peut-être bien les défauts, peut-être bien, en même temps, les qualités des vers de nos trop habiles ciseleurs; ils ne sont rien que de la prose rimée, rimée parfois, il est vrai, assez agréablement. Point de mots-images, de mots abstraits, qui ne parlent qu'à l'esprit; l'imagination n'est jamais intéressée, l'émotion rarement éveillée et le charme pour l'oreille n'est pas fort grand.

Quelques pièces ne sont pas dépourvues de tout mérite, et le sonnet qui porte pour titre : *la Mort du papillon*, a certainement de la valeur.

F. G.

Amours défunts, par LOUIS DE CHAUVIGNY. Paris, Ollendorf. — Prix : 3 fr. 50.

Si j'ai bonne mémoire, c'est le second volume de vers que nous donne l'auteur de *Sac au dos*. Dans ce recueil, comme dans le premier, sont réunies des pièces de genres très différents, bien que d'allure un peu uniforme. La plupart sont, du reste, à louer presque entièrement. Le sentiment qui les anime est élevé et la forme souvent heureuse.

Ce n'est peut-être pas très personnel et j'y blâmerai quelques brutalités de mots qui sentent l'imitation et détonnent au milieu de vers généralement corrects et de pensées délicates. Puis, pourquoi ce titre, *Amours défunts*? L'auteur chante la Jeunesse, la Patrie, la Nature, l'Idéal, toutes choses dont (ses vers en sont la preuve) il porte au cœur, ainsi que nous-même, les amours très vivants.

Parmi les pièces que je préfère, je citerai : *les Glaneurs*, *Pluies d'automne*, *Pendant la nuit*, *la Peur du lion*, et celle-ci que je cite :

L'Épée et la Rime.

L'épée a dit à la rime sonore :
« Viens avec moi, suis-moi dans les combats.
« Quand mes éclairs feront pâlir l'aurore,
« Tu vibreras aux lèvres des soldats.

« Tes fiers accents iront dans la mêlée
« Chez les fuyards exciter les remords;
« Viens, tu seras l'ode à la strophe ailée
« Dont le grand vol suit l'esprit des grands morts.

« Pendant l'étape, au bivac, sous la tente,
« Tu donneras l'espoir aux faibles cœurs;
« Viens, tu seras la fanfare éclatante
« Qui saluera le retour des vainqueurs.

« Et si le sort parfois contraire aux braves
« Dans la défaite abattait leur fierté,
« Aux prisonniers, jusque dans leurs entraves,
« Tu ne dirais qu'un seul mot : Liberté! »

A.

Mes rêves, par MAXIME LORIN, avec une préface de Henri Carnoy. Un vol. petit in-12. Paris, A. Depret; 1886. — Prix : 3 fr. 50.

M. Maxime Lorin, rêvant, a *le scalpel au poing*; ne l'accusez pas, — c'est lui qui vous adresse cette prière.

Si dans le cœur humain il fait un triste pas,
. . . . . l'œil fixe et la main ferme,
Dans le gouffre sans fond il descend et s'enferme;

et enfermé dans ce gouffre, qui est le cœur de Faugella, il voit, du dedans, cette mère qui fait se déshabiller sa fille de seize ans, tandis que

A deux pas, un regard complice en trahison,

— celui de l'amant, l'amant de la mère, —

La voyait,

— du dehors, —

sans scrupule, à travers la cloison.

Parfois, M. Lorin échange son scalpel contre un pinceau; il vous brosse un paysage :

Par un temps fait au moule, en ce mois de juillet,
Je fus avant-hier bien loin dans la campagne.
Le ciel resplendissait; il était bleu d'Espagne
Et mon regard charmé, ravi, s'émerveillait.

ou bien il vous fait, de souvenir, un portrait :

Elle était un chef-d'œuvre, elle était sémillante,
Sa beauté, comparable à l'étoile brillante
Qu'on voit dans le Grand-Chien, sans merci s'emparait
Du fou qui, l'adorant, attendait son arrêt.

M. Lorin a rêvé un double monologue s'achevant en dialogue : c'est un fils qui a perdu sa mère, une

fille qui a perdu son père; ils se rencontrent dans un cimetière. Et M. Lorin, qui a rimé son rêve, a écrit, à la première page du cahier, les mots : ACTE EN VERS; et son manuscrit, il s'en est allé le porter à l'Odéon, — qui l'a refusé. Nul dommage pour le public; pour M. Lorin, non plus. F. G.

The Poems of Henry Abbey. Kingston, New-York; Henry Abbey, 1886. Un vol. in-16 de 260 pages. — Prix : 6 fr. 25.

On entend encore dire que les États-Unis d'Amérique n'ont pas de littérature propre, et qu'ils sont, à cet égard, toujours restés colonie anglaise. Ni les romans de Cooper, ni le plaidoyer de MM. Beecher-Stove, ni les humouristes comme Mark Twain, ni les fantaisistes comme Edgar Poë, ni le philosophe Emerson, ni le conteur Nathaniel Hawthorne, ni — je ne parle pas du classique et exquis Longfellow — les poètes bizarrement puissants et originaux comme Whitman, ni tant d'autres, n'ont pu faire casser cet arrêt commode, mais inique : « Les États-Unis n'ont pas de littérature. » L'ignorance y est pour une part, la paresse et l'inintelligence pour l'autre. A ceux qui ne savent pas, on ne peut que dire : « Apprenez », — sauf, le cas échéant, à leur en fournir les moyens. Pour les autres, tout ce qui est de langue anglaise est Anglais; ils ne veulent pas prendre la peine ou ils sont réellement incapables de distinguer les particularités des mœurs, les caractéristiques de l'esprit, les diversités du sentiment, les modifications de l'idiome, les aspects variés du paysage; en un mot, les différences d'inspiration.

M. Henry Abbey est un de ceux qui travaillent efficacement à l'édification de cette littérature nationale, dont le monument, à en juger par les grandes lignes qui se dessinent déjà, sera digne du peuple au milieu duquel il s'élève. Ses vers, dont il édite cette année la collection en un volume imprimé par H.-O. Houghton et Cie, à la *Riverside Press*, ont une saveur particulière et une incontestable originalité. Ils sont bien américains de tour, de langue et de pensée. Les voyages, les arts, l'érudition, la liberté, l'émancipation des noirs, les souvenirs bibliques, une sorte de mysticisme pratique, si je puis dire, des réminiscences de nos formes et de nos thèmes poétiques, étrangement fondus dans une inspiration géniale, font de ces poèmes une lecture pleine d'intérêt et de surprises pour l'Européen. Je ne peux guère m'étendre sur un sujet qui comporterait de longs développements, mais je veux, du moins, essayer de donner, à travers le masque de la traduction, une idée, tant faible soit-elle, de la poésie de M. Henry Abbey. Je choisis une courte pièce, un doux et passionné soupir d'amour. Mais qu'on ne croie pas que M. Abbey n'a que la corde élégiaque; sa lyre est complète, et, dans certains poèmes, comme *Karagwe*, il touche à l'épopée :

DONALD.

O blanche, blanche, légère lune, qui vogues dans le ciel, — Regarde en bas sur le monde tourbillonnant, toi qui est si loin, là-haut, — Et dis-moi où est mon Donald, qui a fait voile à travers la mer, — Et fais un sentier de lumière d'argent pour le reconduire à moi.

O blanche, blanche, brillante lune, ta joue est froide et belle, — Un petit nuage près de toi semble ta chevelure qui flotte éparse. — Mais si tu ne veux pas me faire devenir aussi blanche et froide que toi, — Va, fais une marée puissante pour ramener mon Donald à moi.

O légère, blanche, brillante lune, qui luis si tendrement, — Il n'y a pas un lis au monde qui ne cache sa face devant la tienne; — Moi aussi j'irai me cacher profondément dans la poudre, la face devant la tienne, — A moins qu'avec lumière et marée tu ne rapportes mon Donald à moi.

B.-H. G.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

La Crémation devant l'histoire, la science et le christianisme, par le Dr Édouard DE HORNSTEIN. Un vol. in-8° de 446 pages. Paris, 1886. Librairie Dentu.

Adversaire résolu de la crémation des corps, M. le docteur de Hornstein a fait en ce livre l'histoire des méthodes funéraires chez tous les peuples depuis l'antiquité la plus reculée, et recueilli dans les écrits des pères de l'Église, comme dans ceux des philosophes, des moralistes et des savants de tous les temps, les arguments favorables à sa propre manière de voir. Ils sont nombreux, parfois éloquents, sans être pour cela absolument convaincants. Ce qui nous échappe tout à fait dans cette question sur laquelle les opinions sont partagées et violemment passionnées, c'est la cause précisément de cette violence et de cette passion. Nous ne comprenons pas notamment ce gros

mot de « matérialistes » jeté à la face des partisans de la crémation. Très naïvement, il nous semble que l'inhumation — où le corps de l'homme, séparé de son âme, passe par toutes les phases de l'horrible putréfaction, — trahit un attachement à la matière beaucoup plus manifeste que l'incinération, qui rend aux éléments la partie mortelle de l'être humain en lui épargnant les souillures de la décomposition. D'autre part, nous ne comprenons pas davantage que certains catholiques (pas tous, tant s'en faut) considèrent la crémation comme en contradiction avec la croyance à la résurrection des corps. Nous ne voyons pas, en effet, qu'il reste de traces beaucoup plus saisissables des corps de nos ancêtres gaulois inhumés au IIe siècle que de ceux qui furent brûlés à cette même époque, où les deux méthodes étaient simultanément pratiquées. Qu'importe dans le temps que l'œuvre de destruction ait duré dix ans ou dix minutes ! Si nous allions jusqu'au bout de notre pensée, nous dirions même qu'au point de vue symbolique le feu, bien plutôt que l'infection des charniers, éveillerait en nous l'idée de la glorieuse résurrection. Finalement, aussi longtemps que le mode funéraire sera facultatif, on aura peine à s'expliquer l'emportement que les partisans de l'inhumation montrent dans l'étude d'une question assez grave cependant pour qu'on l'examine de sang-froid. Mais si cette allure agressive enlève quelque crédit à l'œuvre du docteur Édouard de Hornstein, elle lui donne par contre des qualités de verve et d'entrain qui en rendent la lecture facile.

Le Triomphe de la démocratie ou *l'Amérique depuis cinquante ans,* par ANDREW CARNEGIE, traduit de l'anglais, par Jules Combe. Un vol. in-18. Paris, 1886. E. Dentu, éditeur.

Né en Angleterre et citoyen adoptif de la République américaine, M. Andrew Carnegie, en publiant ce dithyrambe de 500 pages en l'honneur de la grande Confédération, entend payer son tribut de reconnaissance au pays qui a effacé « le signe d'infériorité » que son pays natal lui avait « infligé » à sa naissance. En lisant cet aveu humilié, on se demande qu'elle peut bien être la sorte de dégradation dont ce pauvre M. Carnegie avait subi la tare en Angleterre. L'on poursuit, et l'on découvre avec une horreur indiquée en effet, qu'avant de se faire naturaliser Américain, l'auteur, victime infortunée des lois anglaises, ne s'estimait pas ce qu'il croit valoir. Mais, dit-il, « grâce aux lois admirables des États-Unis, je suis *devenu,* aux yeux de tous, et *à mes propres yeux* (ce qui est le point le plus important), l'égal de tout être humain ayant souffle de vie, qu'il soit pape, empereur, prêtre ou roi ; je ne suis par conséquent le sujet d'aucun homme ; mais (je suis) un homme libre, un citoyen » ! Le lecteur a la mesure ainsi de l'énorme et naïve vanité d'un homme à qui besoin est d'un parchemin pour être quelque chose à ses propres yeux.

Il ne faudrait pas juger du livre par ces quelques lignes du début; cependant elles montrent un peu dans quel esprit M. Carnegie considère les progrès, la prospérité, ce qu'il appelle le bonheur de la République. Si l'on fait la part de l'aveuglement involontaire de l'auteur, cécité qui lui masque les taches du modèle, et celle de sa disposition optimiste, les vingt chapitres de son livre sont très intéressants, pleins de renseignements sur l'État en général et sur le peuple américain, ses conditions d'existence, ses occupations ; sur l'état présent de l'agriculture, du commerce, de l'industrie, des travaux publics ; — sur l'éducation, la religion, le paupérisme et le crime ; — sur les beaux-arts et la littérature ; — enfin sur les institutions politiques et non politiques du gouvernement.

En regard de cette enthousiaste description du paradis terrestre américain, que le lecteur français ne peut-il parcourir certains chapitres du livre malheusement non traduit d'un des nouveaux compatriotes de M. Carnegie, *Social Problems,* par M. Henry George! Dans sa forme très mesurée, l'œuvre de M. George prouve, hélas ! à quelles illusions se laisse aller l'auteur du *Triomphe de la démocratie.* Je reprocherai d'autre part à M. Carnegie de n'avoir pas du tout rendu à l'Amérique la justice qui lui est due en ne constatant pas les efforts puissants et suivis de succès qu'elle accomplit dans le domaine de l'art et des arts décoratifs.

Malgré toutes nos réserves, son livre est un livre à lire et à garder. E. C.

Une invasion prussienne en Hollande en 1787, par PIERRE DE WITT. Un vol. Chez Plon.

En 1787, l'Angleterre ne pardonnait pas encore à la France de lui avoir fait perdre ses plus belles colonies continentales de l'Amérique du Nord; elle pensait, comme elle le pense encore aujourd'hui, que l'existence des Pays-Bas était essentielle aux intérêts de l'Europe en général et aux siens en particulier, et elle voulait faire perdre à la politique française le terrain qu'elle avait conquis en Hollande, affermir le pouvoir du stathouder Guillaume V d'Orange, fort ébranlé par l'opposition que la vieille aristocratie batave faisait au Grand Pensionnaire dans les États provinciaux comme dans les États nationaux. Pour parvenir à ses fins, elle s'entendit avec la Prusse où le stathouder avait été chercher son épouse dans la famille royale. Frédéric-Guillaume, roi de Prusse, envoya une armée qui, sous le commandement de ce duc de Brunswick qui devait être si malheureux à Valmy, en 1792, occupa les Provinces-Unies, presque sans coup férir, dans le courant du mois de septembre 1787.

M. Pierre de Witt, qui descend des de Witt de Hollande, a tracé un tableau excellent des relations diplomatiques, avant l'envahissement des Pays-Bas par les troupes prussiennes, entre les cours de Londres, de Berlin et le stathouder, entre la cour de Versailles et les États de Hollande; il a montré par suite de quels agissements l'ambassadeur d'Angleterre en Hollande, sir James Harris, plus tard premier comte Malmesbury, parvint à ruiner l'influence française à Amsterdam et à La Haye, cela presque au moment

où la Révolution allait éclater. Dans son ouvrage, on suit avec intérêt les péripéties de ce petit drame qui en précédait un très grand, on voit avec netteté comment les hommes d'État anglais : Pitt, le marquis de Carmarthen, ministre des affaires étrangères, ont confiance en James Harris, lui laissent carte blanche pour agir, tandis que la politique de la France est vacillante, sans unité, sans vigueur parce que les ministres changent trop souvent à Versailles, ou sont inférieurs à leur mission; parce que les ambassadeurs qu'ils accréditent en Hollande manquent de direction, ou n'ont point de caractère et d'esprit politique; parce que surtout, au moment décisif, Louis XVI n'a ni troupes ni argent, par le fait de la coupable impéritie de Loménie de Brienne, son premier ministre, pour appuyer sa diplomatie.

On saura gré à M. de Witt d'avoir esquissé d'une touche si exacte et si sûre, en style si sobre, les physionomies des personnages en scène; d'avoir compulsé tant de dépêches, consulté tant de documents français, anglais, prussiens, hollandais, russes même pour composer son travail, qui mérite, à tous les titres, d'être signalé à l'attention des jeunes diplomates.

« L'avenir prouvera, dit M. Pierre de Witt, en terminant son livre, que Frédéric le Grand s'est trompé lorsque, dans son *Histoire de la guerre de Sept ans*, il écrivait ceci : « C'est là le propre de l'esprit humain que les exemples ne corrigent personne; les sottises des pères sont perdues pour les enfants. Il faut que chaque génération fasse les siennes. »

De ce côté-ci du Rhin, on partagera certainement l'opinion de M. de Witt; mais, pour se mettre en garde contre ce qu'elle pourrait avoir de trop optimiste, peut-être serait-il bon qu'on n'oublie point que quand les géographes, les militaires et les diplomates allemands de nos jours parlent de la Hollande, ils l'appellent une *province amirale* de l'empire d'Allemagne.

L.-J. J.

Rome sous Trajan, par Maurice Pellisson, agrégé des lettres. Paris, Librairie générale de vulgarisation. Un vol. in-8°. — Prix : 2 fr. 50.

Ce volume fait suite à celui que M. Pellisson a publié à la même librairie sous le titre : *les Romains au temps de Pline le Jeune*. Il y étudiait la vie privée des anciens à cette époque culminante de l'empire. Aujourd'hui, il complète le tableau en étudiant la politique, la religion, l'administration, les lettres et les arts. Ce livre, d'une érudition sûre et d'un goût délicat, fait connaître, sans fatigue et comme en se jouant, l'état d'une civilisation que beaucoup ignoraient naguère en sortant du collège après dix ans d'études latines. Avec les deux ouvrages de M. Pellisson, une semaine de lecture fixera toutes les idées flottantes et indistinctes, toutes les notions entrevues et vagues; le jeune homme y trouvera comme l'inventaire raisonné, clair et piquant de ce qu'il aura appris. Il y rencontrera en outre des vues originales et ingénieuses, faites pour ouvrir son esprit à de nouveaux horizons, et pour lui donner le goût des lettres et de l'étude de l'antiquité. L'homme du monde en retirera les mêmes avantages, et celui dont la jeunesse n'a pas directement puisé aux sources latines pourra y suppléer, en grande partie, en lisant ces volumes.

Que M. Pellisson me permette un regret. Son livre est nettement et parfaitement divisé; chacune des parties est complète et bien traitée; mais, arrivé à la dernière ligne de la dernière page, le lecteur ne sait pas encore que le livre est fini. Aucun jugement d'ensemble, aucune conclusion générale ne vient clore une exposition si savamment et si brillamment faite. Un écrivain français n'y aurait pas manqué autrefois. Est-il bon de s'autoriser de l'exemple des livres allemands et anglais pour sacrifier les vieilles traditions artistiques de notre littérature nationale? Je vois bien ce qu'on y perd sans découvrir ce qu'on y peut gagner.

Doria et Barberousse, par le vice-amiral Jurien de la Gravière, membre de l'Institut. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1886. Un vol. in-18.

Après avoir étudié, dans une série de remarquables ouvrages sur lesquels nous avons eu plus d'une fois à attirer l'attention de nos lecteurs, la marine aux différentes époques de l'antiquité grecque et romaine, l'amiral Jurien de la Gravière reconstitue aujourd'hui une des époques les plus intéressantes du moyen âge, au point de vue maritime. Il poursuit intrépidement sa route sur l'Océan de l'histoire, si l'on me permet cette image de circonstance, et, chemin faisant, l'audacieux et savant explorateur relève bien des points ignorés, peu connus ou mal décrits. Doria et Barberousse personnifient sur mer la grande lutte entre la chrétienté et le mahométisme qui inquiéta si longtemps l'Europe, et où la civilisation occidentale fut plus d'une fois sur le point de sombrer. L'amiral a dessiné ces deux grandes figures en historien et en marin; il les met dans le cadre même où elles ont vécu et en compose un tableau plein de vie et d'animation. Il n'a rien perdu, en passant de l'antiquité au moyen âge, de sa vivacité, de son énergie, non plus que de l'originalité de ses vues, et il sait toujours, par un don particulier de son esprit, intéresser le présent au passé.

Le volume est édité par la maison Plon, dans le même format, avec le même soin que les autres ouvrages de l'auteur, et il sera accueilli, je n'en doute pas, dans le monde savant et par le grand public, avec la même faveur.

B.-H. G.

Études critiques sur la Révolution, l'Empire et la période contemporaine, par A. Debidour. Un vol. in-18. Paris, 1886, librairie Charpentier.

Professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Nancy et collaborateur de la *Revue politique et littéraire*, M. A. Debidour a publié dans cette revue des articles étendus à l'occasion d'ouvrages importants parus en ces récentes années et relatifs à la Révolution, à l'Empire et aux deux dernières monarchies. C'est le recueil de ces articles de circonstance qui

composé le présent volume d'*Études critiques*. L'auteur cherche, dans un avant-propos de quelques lignes, à établir l'existence d'un lien commun entre les divers chapitres de son in-18. Ce lien existe réellement; c'est la haine contre les souverains qui ont régné en France depuis et y compris Louis XVI. Les curieux de cette sorte de choses retrouveront, réédité en ces pages, à peu près tout ce qui a été écrit depuis dix ans pour avilir ces souverains dans leur vie publique et dans leur vie privée. L'un de ces chapitres est écrit en façon de concurrence aux *Amours secrètes de Napoléon Ier*. Sinistre condottiere, aventurier sans honneur et sans foi, « dont l'influence fut des plus funestes sur nos armées », réfractaire, déserteur, etc., etc.; on connaît le vocabulaire. Le roi Louis-Philippe est « le roi faux bonhomme ». Sous la plume d'un rédacteur du *Charivari*: soit; mais d'un professeur de Faculté: eh bien, cela, pour dire le vrai, étonne un peu au premier abord. E. C.

Histoire de la civilisation, par Ch. Seignobos, docteur ès lettres, maître de conférences à la Faculté de Dijon. Deux vol. in-12, avec 177 figures dans le texte. Paris, G. Masson; 1885 et 1887. — Prix : 8 francs.

Fallait-il comme esquisser une philosophie de l'hstoire? Mais il est plusieurs de ces philosophies : c'est, suivant Bossuet, Dieu qui dispose; c'est l'homme, suivant Emerson, Dieu ne faisant que proposer; et, pour d'autres, l'individu est une cellule dans l'organisme humain qui évolue, le progrès s'accomplit nécessairement. L'auteur ne s'est pas seulement défendu de proposer l'une de ces philosophies, il s'est encore refusé d'exposer les unes et les autres; il a voulu dire très simplement à la jeunesse de nos écoles quelle a été la suite des manifestations de l'activité humaine; pour elle, il a écrit une *histoire*.

Cette *histoire* qu'il conte à nos enfants n'est pas celle des empires en lutte les uns avec les autres, mais celle de l'homme, qui est passion, qui est intelligence, qui est volonté. L'homme agit extérieurement et il agit sur lui-même. M. Seignobos donne à regarder aux rapports des hommes avec la nature, à leurs rapports entre eux, au développement de l'agriculture, de l'industrie, du commerce, aux progrès des sciences, des arts, aux mœurs et aux coutumes, aux besoins et aux intérêts, aux doctrines aussi, qui, conçues et enseignées, pénètrent les consciences, déterminent des aspirations, appellent des préceptes de droit et des règles en politique. L'auteur promène son jeune lecteur en Égypte et en Assyrie, en Grèce et en Italie, puis dans notre Europe, quand Charlemagne asservit des peuples, quand François Ier appelle savants et artistes à sa cour, quand notre tiers-état veut être *quelque chose*; il ouvre les tombeaux, il interprète les inscriptions, il fait réapparaître les édifices longtemps enfouis, il repeuple les villes, désensable les ports, et voilà qu'on assiste aux fêtes et spectacles, qu'on vit de la vie de ces anciens, que, patricien ou esclave, noble ou vilain, on sent et pense comme ils pensaient et sentaient; on a leurs conceptions morales, leurs croyances religieuses, et, vivant tant de vies, échangeant tant de consciences, l'on compare cependant, l'on juge.

M. Seignobos n'a pas construit une philosophie de l'histoire; il a ordonné les matériaux, il les a mesurés, estimés; à l'enfant de se faire architecte s'il lui plaît d'apprendre à le devenir.

Histoire de l'Europe pendant la Révolution française, par H. de Sybel, directeur des Archives royales, membre de l'Académie des sciences de Berlin. Traduit dè l'allemand par Mlle Marie Dosquet. Tome V. Un vol. in-18. Paris, Félix Alcan, 1886. — Prix : 7 francs.

Dans ce cinquième volume, — la traduction du sixième et dernier ne tardera pas à paraître, — un seul chapitre est consacré à la politique intérieure de notre pays : il enferme le récit du coup d'État du 18 fructidor. Sur la duplicité de Barras, se découvrant dans cette autre journée des Dupes du 16 juillet, sur le rôle que Carnot prétendait jouer, sur les dispositions de Hoche, sur la pression exercée par Bonaparte, sur l'état d'esprit des *Clichyiens*, des modérés aussi, se sentant menacés, enfin sur les événements eux-mêmes de la soirée du 3 septembre, de la journée du 4, et sur les élections auxquelles il fut procédé six mois plus tard, l'historien n'avait apporté aucune lumière nouvelle; les jugements qu'il a formulés sont très réservés. Les autres chapitres ont trait à notre politique extérieure; à notre action militaire et diplomatique : c'est Venise odieusement sacrifiée; ce sont : la paix conclue avec l'Autriche, les mesures prises en Italie, en Hollande, à Berne; ce sont les négociations relatives aux provinces rhénanes, puis les conférences de Selz, puis le départ de Bonaparte pour l'Égypte, la deuxième coalition et la fin du congrès de Radstadt; M. de Sybel n'a pas négligé, on le sait de reste, de consulter les archives de Berlin et de Vienne.

F. G.

BEAUX-ARTS

Les Artistes célèbres : Fra Bartolommeo della Porta et Mariotto Albertinelli, par GUSTAVE GRUYER. In-4° de 109 pages accompagné de 21 gravures. Paris, 1886. Librairie de *l'Art*, J. Rouam.

Nous suivons avec la plus vive sollicitude le rapide accroissement de cette intelligente publication des *Artistes célèbres*, qui met à la portée de tous les étudiants d'art une source d'enseignement dont l'accès auparavant leur était à peu près interdit. Non qu'il n'existât point déjà d'histoires de l'art et des écoles et des artistes; mais la collection des *Artistes célèbres* paraissant après toutes les autres, est pure de toutes les erreurs jadis accréditées que l'érudition moderne a su découvrir dans les travaux antérieurs. Ce qui, en outre, à nos yeux, lui donne une valeur d'éducation infiniment précieuse, c'est le principe qui préside à l'illustration de chaque biographie. En effet, au lieu de mettre sous les yeux du lecteur une fois de plus quelque reproduction plus ou moins imparfaite des œuvres solennelles cent fois gravées et archi-connues, l'éditeur s'applique à multiplier les dessins, les études de l'artiste en vue de ces œuvres mêmes. Or ces études, c'est dans les musées, le plus souvent à l'étranger, qu'il faut aller les chercher ou dans la collection de photographies de Braun dont le prix est fort élevé. La librairie de *l'Art* rend ainsi les plus utiles services aux jeunes artistes.

M. Gustave Gruyer, qui n'ignore rien de l'art italien, a écrit avec sa conscience habituelle l'intéressante biographie de ces deux peintres Fra Bartolommeo et Mariotto Albertinelli qui, déjà dans le XVIe siècle et en possédant la science acquise, prolongent dans leurs œuvres la saine verdeur du XVe. E. C.

GÉOGRAPHIE

— Voyages — Mœurs et Coutumes —

Nos grandes colonies. — Première partie : *Amérique, les Antilles et la Guyanne*, par FERNAND HUE et GEORGES HANRIGOT. Un vol. in-12. Paris, 1886, H. Lecène et H. Oudin.

Le succès d'un livre précédent, consacré à *Nos petites colonies*, rapidement parvenu à sa troisième édition, appelait la prompte publication du livre qui nous ferait connaître *Nos grandes colonies*. Le vœu est réalisé, au moins en partie. Ce premier volume, à la suite de deux chapitres où sont exposées la géographie et l'histoire générales des Antilles françaises, étudie tour à tour la Martinique, la Guadeloupe et ses dépendances : Marie-Galante, les Saintes, la Désirade, Saint-Martin et Saint-Barthélemy, puis la Guyane.

Deux autres volumes compléteront cette précieuse série, l'un sur nos colonies d'Afrique, sur l'île de la Réunion et sur Madagascar; le dernier réunira nos possessions d'Asie. Fidèles à la méthode qui leur a si bien réussi, les auteurs s'attachent à réunir les renseignements statistiques précis, les documents concernant les productions, le mouvement du commerce, l'histoire de la colonisation; mais en outre ils ont grand soin de multiplier les descriptions, les détails curieux, les anecdotes piquantes, les légendes mêmes qui animent le tableau des mœurs et des coutumes locales. Trois grandes cartes et 35 gravures achèvent d'informer le lecteur sur ces diverses parties de notre empire colonial. E. C.

Le Prince Roland Bonaparte en Laponie, épisodes et tableaux, par F. ESCARD. Paris, imprimé pour l'auteur par G. Chamerot, 1886. Une plaquette in-4°.

Cette brochure, tirée à petit nombre, n'est pas dans le commerce. L'auteur, qui la destine à ses amis, l'a cependant distribuée à la critique, et il n'a pas eu tort, car elle ne peut que lui être amicale. Compagnon du prince Roland Bonaparte dans le voyage que celui-ci a fait en Laponie, il nous donne la relation de ce voyage, non pas simplement au point de vue descriptif, mais encore au point de vue ethnologique.

Des photographies bien faites, prises sur les lieux, et empruntées, pour la plupart, aux collections du prince, nous mettent sous les yeux les sites les plus

remarquables du pays et les types les plus caractéristiques de la race. Ceux qu'intéressent les questions d'anthropologie trouveront, dans ce petit ouvrage, une contribution sérieuse à la science qui fait l'objet de leurs études.

Journal de route et correspondance, par MARCEL FRESCALY (lieutenant Palat). Édition ornée du portrait du lieutenant Palat et d'une carte de la région explorée. Paris, G. Charpentier et Cie, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

On connaît la destinée tragique de ce jeune explorateur. Les journaux ont fait, à ce sujet, des révélations douloureuses, qui, naturellement, se trouvent répétées ici. On ne trouve guère rien dans ce volume qu'on ne sache déjà. Il n'en aura pas moins un grand succès, je l'espère, parce que son auteur est un de ces hommes qu'aiment les dieux et qui meurent jeunes en accomplissant de grandes choses.

La carte de l'itinéraire du lieutenant Palat est sans doute d'une parfaite exactitude. Elle ne m'en semble pas moins d'un dessin un peu sommaire et primitif. Quant au portrait, tiré, dit la légende, de *l'Illustration*, l'éditeur aurait bien dû l'y laisser.

B.-H. G.

Souvenirs et impressions de voyage dans les pays du nord de l'Europe : Suède, Finlande, Danemark, Russie, par L. LÉOUZON LE DUC. Un vol. grand in-8° carré. Paris, 1886. Librairie Ch. Delagrave.

Désireux de présenter en un même volume à son jeune public une suite de tableaux des pays du Nord, l'éditeur n'avait que l'embarras du choix parmi les nombreuses publications de M. Léouzon Le Duc, qui, depuis trente ans et plus, en a tracé tant d'images vives, colorées et prises sur nature. Ainsi composé, le volume forme donc une véritable mosaïque, dont chaque morceau, il est vrai, a son intérêt spécial, déterminé, complet en soi. Bien que ces *Souvenirs et impressions* embrassent une période de plus d'un quart de siècle, ils conservent néanmoins une valeur d'information contemporaine. En effet, sous ces latitudes polaires, l'évolution est lente parmi les hommes et les choses. Ce qui domine en ce livre, c'est le pittoresque ; c'est lui qui anime les curieux aspects de la vie suédoise à Stockholm et de la vie danoise à Copenhague, le vif récit des fêtes de Noël dans le Nord, des fêtes du jour de l'An et de celles du printemps et de l'été. Toutefois, pour donner satisfaction aux esprits d'une culture plus avancée, M. Léouzon Le Duc a joint à ces tableaux anecdotiques quelques études propres à laisser quelque notion du génie scientifique et littéraire de chaque pays : l'une notamment, fort curieuse, sur les formes primitives de la monnaie en Suède ; puis une autre, d'un piquant intérêt historique, sur la découverte de l'Amérique par les Scandinaves avant Christophe Colomb.

La traduction *l'Esclave*, drame puissant de Frederika Bremer, le célèbre écrivain suédois, ne sera pas l'un des moindres attraits de ce livre qui se termine par le compte rendu sommaire d'une des missions officielles les plus importantes dont l'auteur ait été chargé et qui avait pour objet de « rechercher en Russie le porphyre rouge antique destiné à la construction du sarcophage de Napoléon Ier aux Invalides ».

Nous ne nous arrêterons pas à l'illustration de ce volume ; à part les dessins de M. Zier qui accompagnent *l'Esclave*, elle est tout à fait ordinaire.

E. C.

SCIENCES

— Philosophie — Morale —

Du sentiment moral et religieux. *Droits et devoirs du cœur dans l'ordre des croyances,* par l'abbé AVOINE. Un vol. in-8°. Paris, Perrin et Cie.

M. Avoine est demeuré orthodoxe, il n'a rien emprunté à M. Renouvier, rien à M. Secrétan, rien à M. Lachelier. Il ne fait pas à la liberté de la croyance la plus petite part.

Il tient pour les idées claires et distinctes de Descartes, pour la raison impersonnelle de Cousin. Le maître, saint Thomas, a enseigné que « l'intelligence est toujours droite, parce qu'elle s'exerce sur les premiers principes, et que c'est le propre des premiers principes, non seulement d'être nécessairement vrais en eux-mêmes, mais d'être vus nécessairement ce qu'ils sont, vrais en eux-mêmes ; car personne ne peut penser contrairement aux premiers principes... », et M. Avoine enseigne à son tour ce qu'a enseigné le maître.

Dans la première partie du livre, intitulée : *Du rôle du sentiment dans l'ordre moral et religieux*, trois chapitres. L'auteur redonne la classification des facultés de l'âme que l'on connaît. Il traite, — le mot *traiter* n'est pas tout à fait de mise, — de la connaissance

par la voie du sentiment, et après avoir reproduit à la suite les uns des autres des fragments de phrases prises à MM. Caro, Janet, Ollé-Laprune, à saint Augustin, à Hume, à Kant, après avoir distingué entre l'intelligence qui connaît tout de suite et la raison qui est le raisonnement, après avoir proclamé que l'on sait avant de sentir, ce qui, au reste, n'est pas répondre aux théoriciens de la croyance libre, de la suspension du jugement, il écrit : « Lumière de l'idée, et par suite jugement de l'esprit qui voit et qui affirme, émotion du sentiment né de l'idée et du jugement, concomitance et permanence, à des degrés différents, de ces deux éléments : telle est donc la succession à la fois logique et réelle ; telle est la combinaison nécessaire de phénomènes qui se découvrent dans toute conception d'ordre moral pour quiconque sait l'analyser. Toutefois, le phénomène saillant, le seul retenu par la conscience superficielle dans la plupart de nos états moraux, on ne peut le nier, c'est l'émotion sentimentale. » Plus loin, il transcrit cette parole de saint François de Sales : « Le plaisir que le cœur humain prend naturellement en pensant à Dieu ne peut provenir que de la bonne convenance qu'il y a entre cette divine bonté et notre âme, convenance grande, mais secrète, convenance que chacun connaît et que peu de gens entendent ; puis il ajoute : « Oh ! la belle parole ! le grand secret ! Oui : la convenance de la religion pour le cœur fait voir, démontre à l'âme que la religion est vraie, car il y a au fond de l'esprit une logique invincible, innée, indéracinable, et qui affirme que deux choses qui s'accordent si bien sont faites pour être ensemble, la vérité et l'esprit, Dieu et l'âme, la religion et le cœur. » La proposition de M. Renouvier : la certitude est éminemment une assiette morale, n'est pas refutée, et la thèse des postulats est rejetée sans discussion.

Illustrer la convenance dont a parlé saint François de Sales, préparer le cœur à aimer la religion que l'intelligence oblige d'accepter, — la religion catholique, — c'est la tâche qu'a poursuivie M. Avoine dans les cinq autres parties de son livre ; son livre est ouvrage d'édification bien plutôt que travail philosophique.

Il analyse les conditions de la connaissance morale, qui sont la pureté de la vie et la bonne volonté ; il détermine les causes et les effets de la dépravation du sentiment moral et religieux ; il insiste sur les « maladies de ce sentiment, sur l'hypresthésie et l'anesthésie morales, — et ce qu'il dit des scrupules exagérés, de la tristesse, du découragement, prouve une assez grande finesse d'observation ; — il recherche et indique les meilleurs procédés de culture du sentiment moral et religieux, d'abord, chez l'adulte (hygiène morale ; attention, lectures, méditation, contemplation, vie intérieure ; le culte) ; puis, chez l'enfant (les différents systèmes d'éducation ; la thèse catholique, la seule rationnelle, méthode pratique de l'éducation du cœur) ; et il s'applique à justifier les *œuvres*, corrigeant lui-même, en partie, ce qu'il dit, dans un chapitre, des œuvres considérées comme *moyen* de culture, par ce qu'il ajoute, dans un autre, touchant ces mêmes œuvres considérées alors comme *terme* du sentiment moral et religieux.

Nous avons dit que le livre est surtout ouvrage d'édification ; il s'y trouve pourtant plus d'une page de polémique. La polémique n'est pas très loyale. Le manuel d'éducation de M. Edgar Monteil, *conseiller municipal de Paris et rédacteur de* LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE, — ces titres sont ainsi mentionnés en lettres italiques dans le texte de M. Avoine, — le manuel de M. Monteil, répétons-nous, a peut-être reçu l'approbation de M. Chassaing, de M. Cattiaux, mais, soumis à l'examen du conseil de notre Université, il n'aurait pas été approuvé par lui, M. Avoine le sait bien, comme il sait que le *manuel* ne traduit nullement les préoccupations avouées ou secrètes, de la plupart des rédacteurs de *la République française*.

F. G.

La Peur. *Étude psycho-physiologiques*, par A. Mosso, professeur à l'Université de Turin, traduite de l'italien sur la troisième édition, avec l'autorisation de l'auteur par Félix Hément, membre du conseil supérieur de l'instruction publique. Un vol. in-12 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, avec figures dans le texte. Paris, Félix Alcan, 1886. — Prix : 2 fr. 50.

Est-ce l'auteur ou le traducteur qui a fait suivre le titre : *la Peur*, de ce sous-titre : *Étude psycho-physiologique* ? Nous ne savons ; mais le mot : *étude* ne convient guère. On dirait mieux : ouvrage de vulgarisation. Ce que le volume laisse paraître d'un peu personnel, ce sont seulement quelques hypothèses hasardées. Point d'observations vraiment nouvelles. Et l'ouvrage semble une suite non pas même de leçons, mais de conférences, de causeries ! Il y a un art de parler — et de plaire ; — il y a un talent d'écrire et d'exposer un sujet avec concision : original ou non, un traité *écrit* nous eût plu davantage.

L'étude est qualifiée de *psycho-physiologique*. Jusques à quand abusera-t-on de cette expression ? L'étudiant en médecine travaille à sa thèse, — le sujet en est la fièvre, — et, sans hésitation, à la première page du manuscrit, il met : *la Fièvre, étude psycho-physiologique*. La vérité est que M. Mosso a parlé, très agréablement, de la façon dont *travaille le cerveau*, de *la circulation du sang dans le cerveau pendant les émotions*, des *fonctions de la moelle épinière*, aussi de *la pâleur* et de *la rougeur*, de *la respiration* et *du halètement*, de *la frayeur* et de *la terreur*, qu'il a fait de la physiologie à l'usage des gens du monde, mais seulement de la physiologie.

Sans doute, les émotions sont conditionnées, et les troubles psychiques sont précédés et suivis d'autres troubles ; l'étude des rapports du *physique* et du *moral*, comme on disait autrefois, est des plus attachantes ; en Allemagne, en France, on s'adonne à cette étude, mais la connaissance de l'organisme n'emporte pas *de plano* la connaissance même plus ou moins vague des rapports que nous disons.

Quoi qu'en pensent les évolutionnistes, la peur,

dit l'auteur, ne sert pas à la conservation de l'espèce; elle servirait plutôt à sa destruction; la peur est une véritable maladie qui laisse sans défense celui qui en est atteint; d'où, après une description des antécédents et conséquents du phénomène de la peur, phénomène nettement caractérisé, une causerie sur l'éducation et ce conseil donné aux parents de s'efforcer de guérir la peur chez leurs enfants, au lieu de l'entretenir et d'en faire comme un moyen d'éducation.

F. G.

La Criminalité comparée, par G. TARDE. Un vol. in-12 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. Paris, Félix Alcan, 1886. — Prix : 2 fr. 50.

Ce volume enferme quatre études, qui ont déjà paru en grande partie dans *la Revue philosophique*. Elles ont pour titres : *le Type criminel, la Statistique criminelle, Problèmes de pénalité, Problèmes de criminalité.*

Suivant César Lombroso, l'auteur de *l'Uomo delinquente* et l'un des maîtres de la nouvelle école italienne, l'école criminelle positive, sur cent criminels habituels, quarante présentent les mêmes caractères anatomiques, physiologiques, pathologiques, psychologiques, ont même conformation crânienne, même écriture, même façon de sentir ou de ne pas sentir la douleur ou l'amour, le froid ou le chaud, mêmes maladies, mêmes vices : le criminel échapperait à son type national et son atypie serait typique. Mais, objecte M. Tarde, les belles femmes ne sont-elles pas moins dissemblables entre elles que les femmes laides ? et les hommes éminents en perfection morale ne sont-ils pas plus près de se ressembler en tous pays que les scélérats consommés ? M. Lombroso avait soutenu d'abord cette thèse que le criminel doit être assimilé au sauvage primitif, que le crime s'explique par l'atavisme; par la suite, tout en continuant de soutenir cette thèse, il a assimilé le crime à la folie. M. Tarde n'admet pas cette dernière assimilation : chez le fou, l'accomplissement de l'acte est le but; chez le criminel, il est le moyen; le fou est insociable, le criminel est seulement antisocial. Et le criminaliste italien ayant affirmé le retour *constant* et *périodique* d'un nombre donné de délits, M. Tarde ajoute : « De deux choses l'une; si cette constance numérique est ou était réelle, ce serait bien une confirmation statistique, peut-être, de la réalité du type criminel, tel que Lombroso l'entend; mais, en même temps, ce serait un démenti donné par la statistique à l'identification du fou avec le criminel de naissance; si, à l'inverse, la criminalité d'habitude, d'habitude enracinée, se traduit par des chiffres variables, le récidiviste peut bien être identifié au fou, mais c'est une preuve que le récidiviste n'est point, ou n'est point toujours un criminel de naissance. » L'auteur des études de *criminalité comparée* n'admet pas davantage la première thèse soutenue par Lombroso; le crime n'est pas un résidu de sauvagerie, le criminel n'est pas plus un sauvage qu'il n'est un fou, et pas de criminels-nés, au sens absolu du mot, comme aussi point d'avocats-nés, de savants-nés. « Il n'est pas vrai que le crime, même réduit à un minimum numérique, soi-disant irréductible et assignable d'avance, ait été placé, dès l'origine, à la manière de l'amour, pour parler comme un chœur antique, *parmi les forces éternelles et divines qui meuvent ce monde.* Son origine est historique avant tout, son explication est avant tout sociale. »

Incidemment, l'auteur fait profession de déterminisme; suivant lui, point de responsabilité, seulement l'imputabilité; il n'admet que le droit de défense pour la société qui a intérêt à enfermer le criminel, comme elle a intérêt à se débarrasser du fauve.

Dans la deuxième étude, il commente les tableaux dressés par M. Yvernès; il discute cette assertion de M. Poletti que le nombre des délits et crimes peut bien devenir double, triple et le progrès moral s'accuser pourtant, si l'activité sociale est devenue, d'autre part, deux fois, trois fois plus grande. Il fait ses réserves quant aux effets promis de l'application de la loi dite des récidivistes, et, recherchant les causes de l'augmentation du nombre des délits, il écrit des phrases telles que celles-ci : « Rien de plus démoralisant que la guerre et que la révolution, car elles passionnent et elles alarment. A l'inverse, la civilisation apaise et rassure... La moralité d'un peuple est étroitement liée à la fixité de ses mœurs et de ses coutumes, comme en général celles d'un individu à la régularité de ses habitudes. » Il aperçoit clairement l'action de l'instruction sur la folie et le suicide « qui augmentent parallèlement avec ses progrès » ; et il constate que les campagnes, moins instruites, donnent, par an, huit accusés sur cent mille, et les villes, seize. Il conclut : puisque la religion n'a plus d'influence, il faut recourir à l'éducation esthétique.

Déterministe, M. Tarde ne fait nulle difficulté d'avouer que la préoccupation de l'utile ne fait pas l'honnêteté. Mais l'éducation esthétique fera-t-elle des caractères ?

Les deux problèmes de pénalité que pose l'auteur ont trait, le premier, au degré de conviction du juge : comment, à quel moment parvient-il à être fixé ? et le second, à la suggestion, M. Tarde n'étant pas éloigné d'admettre que la vie normale n'est rien qu'un hypnotisme très compliqué.

Les problèmes posés quant à la criminalité sont au nombre de quatre, et les solutions présentées sont des façons de commentaires encore des tableaux de statistique pénale : 1° point de géographie criminelle; le climat et la latitude n'expliquent pas le crime; les causes du crime sont sociales et non physiques; 2° inacceptable est le rapport inverse qu'on a pensé établir entre l'homicide et le suicide; les causes du suicide sont d'ordre social, d'ordre religieux : l'homme religieux ne se tue pas; et la courbe des suicides correspond à la courbe des divorces; 3° chaque civilisation a une criminalité qui lui est propre et qu'elle tend, au reste, à « dévorer » ; 4° le mensonge est, dans notre civilisation, au commencement de tous les actes qualifiés ou non de criminels.

Action sociale, causes sociales; c'est, pour M. Tarde,

la société qui modèle l'individu. D'autres penseurs estiment que les individus, qui composent les sociétés, ont le pouvoir, dont ils usent au reste assez rarement, de se modeler; ces penseurs, faisant mêmes études que M. Tarde, proposeraient une autre conclusion.

Philosophie du droit civil, par Ad. Franck, membre de l'Institut, professeur au Collège de France. Un vol. in-8° de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. Paris, Félix Alcan. — Prix : 5 francs.

L'ouvrage se lit aisément; trop aisément, serions-nous tenté d'ajouter. Un lecteur qui n'aura jamais étudié les questions qui touchent à la philosophie du droit, ne devinera pas, certes, les difficultés que présente la solution de ces diverses questions. Nous aurions aimé de voir le philosophe spiritualiste rappeler quelques-unes des controverses dont elles ont été l'objet; nous aurions voulu qu'il ne se contentât pas d'exposer clairement, et avec un véritable talent d'écrivain, la doctrine qui est la sienne et la nôtre, celle qui a inspiré, en grande partie, et l'œuvre des constituants, et l'œuvre des rédacteurs de notre code civil; nous aurions voulu qu'il soumît à la critique les objections qu'on a faites, les théories des traditionalistes, des évolutionistes, celles aussi des différentes écoles socialistes. Que de thèses ont été émises, et qui nient les « droits de la personne humaine »! Que de thèses touchant la justice, qui serait « l'égalité réalisée »! Que d'assertions spécieuses exprimées par ceux qui ont prétendu condamner l'institution du mariage civil! Et au sujet de la paternité, de la puissance paternelle, combien de disputes intéressantes! M. Franck ne s'applique guère qu'à réfuter les arguments de Proudhon contre la propriété, qu'à montrer comme est vaine certaine tentative de conciliation entre la propriété individuelle et la propriété sociale, — nous parlons de la tentative de M. Fouillée.

Les leçons de M. Franck offraient de l'interêt; le résumé de son cours, parce que trop de considérations en ont été éliminées, est assurément moins intéressant. F. G.

Quelques pensées sur l'éducation morale, par le baron de Leuval. Un vol. grand in-8°. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie; 1886.

Le *sujet* de l'éducation, c'est l'enfant avec ses facultés, — il y a une psychologie de l'enfant, — et l'éducation a pour *objet* de permettre aux enfants d'acquérir plus aisément la connaissance des fins qu'il leur faudra poursuivre; ensuite, de les amener à poursuivre ces fins; en effet, point de système d'éducation qui ne suppose un système de morale. S'il s'est complu à de patientes observations, à de fines analyses, quant aux premières manifestations de l'exercice des facultés et quant à leur développement, M. de Leu al ne le laisse certes pas paraître; par contre, on n'en saurait douter, il s'est efforcé, sans rien demander aux livres, sans évoquer le souvenir des enseignements naguère recueillis, seulement à interroger sa conscience, de découvrir un fondement de la morale, puis, sur ce fondement, d'édifier un système dont toutes les parties fussent bien liées; ses efforts ne sont pas demeurés vains; le résultat en est tout intéressant.

M. de Leuval est chrétien, cela est sûr; est-il catholique? nous ne le croyons pas. En tout cas, il rejette l'idée d'une obligation extérieure; il tient pour une morale autonome, pour une morale indépendante de la religion. Sa morale n'est pas celle de Massol, elle n'est pas celle de Kant et des néo-kantistes; elle est sienne.

La vie intérieure est le commencement de la sagesse; « une fois maître de cette vie intérieure, on ne tardera pas à comprendre combien il est nécessaire d'éveiller et fortifier en soi, ainsi que chez les autres, deux facultés auxiliaires : l'une, la force de volonté, produisant *l'empire sur soi-même;* l'autre, sorte de réflexion instantanée, qu'on peut nommer *présence d'esprit,* et qui constitue la promptitude dans les déterminations, la décision ». Les trois chapitres intitulés : *De la vie intérieure, De l'empire sur soi-même, De la présence d'esprit,* sont pleins de pensées qui ne sont pas seulement délicates; l'auteur est pessimiste, étant chrétien, mais il est pessimiste à la façon des chrétiens, et pour échapper au mal, nous avons, il le dit, la volonté individuelle.

Il soumet le cœur à la raison (chap. v : *De la culture du cœur*); il montre (chap. vi : *De la dignité chez la femme*) que l'homme, que la femme, ne sont pas des moyens l'un pour l'autre, mais sont des *fins en soi;* il condamne l'oisiveté des riches et leur existence inutile, car la solidarité n'est pas un vain mot (chap. vii : *De l'emploi utile de l'existence*), et au chapitre viii : *De la sérénité,* il parle d'une première sanction accordée, sur la terre même, à qui s'est fait une bonne conscience et ne règle sa conduite que d'après elle.

Esquisse d'une classification systématique des doctrines philosophiques, par Ch. Renouvier. Tome second. Un vol. grand in-8°. Paris, au bureau de la *Critique philosophique.*

Nous avons parlé de l'ouvrage quand en parut le premier volume; nous avons dit que M. Renouvier, le chef de l'école criticiste, bien loin d'estimer légitime la prétention qu'eut Hégel de montrer, dans les systèmes du passé, des degrés de « la découverte progressive de la pensée par elle-même », considère l'histoire de la philosophie comme n'étant qu'une opposition, toujours mieux éclairée, mais toujours irréductible, du *sic et non,* sur des questions d'intérêt souverain pour la pensée et qui exigent logiquement ce *sic* ou ce *non* pour réponse, l'un à l'exclusion de l'autre. Dans le premier volume, il avait parlé de cinq oppositions constantes : *la chose* et *l'idée, l'infini* et *le fini, l'évolution* et *la création, la nécessité* et *la liberté,*

le bonheur et *le devoir*. Dans ce deuxième et dernier volume, il traite longuement d'une autre opposition : *l'évidence* et *la croyance;* il indique les conséquences qui résultent de sa classification des doctrines; il conclut, affirmant la libre détermination de l'esprit individuel, puis dit, en quelques pages, comment il est arrivé à cette conclusion.

L'œuvre philosophique, la plus considérable, à coup sûr, qui ait paru depuis longtemps, se ferme sur un *Index alphabétique*, destiné à faciliter les recherches.

L'Alternative. Contribution à la psychologie, par Edmond R. Clay. Traduit de l'anglais par A. Burdeau, ancien élève de l'École normale supérieure. Un vol. in-8° de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine.* Paris, Félix Alcan; 1886. — Prix : 10 francs.

Contribution à la psychologie, c'est le sous-titre; une bonne moitié de l'ouvrage est consacrée, en effet, à l'étude de ce qu'il nous faudrait entendre par les mots de conscience, de connaissance, de raison, de substance, d'attribut, de sensation et de perception, de volonté et d'instinct; en même temps qu'il propose de nouvelles définitions, l'auteur expose une psychologie nouvelle. On ne la peut estimer telle, disons-le bien vite, que si l'on considère d'ensemble les explications données quant aux conditions de la volition.

Cette psychologie, renovée, si l'on veut, est pour servir de fondement à une sorte de christianisme libre qui, présenté, préconisé, dans la seconde moitié du livre, n'est pas, au jugement de M. Burdeau, sans analogie avec le christianisme de Kant. Sans doute, l'habile traducteur n'a pas tort absolument, et un rapprochement se peut établir entre la *religion dans les limites de la raison* et la religion de l'*alternative*, comme aussi entre ce qu'on a appelé le scepticisme de Kant et le scepticisme de notre auteur; analogie, toutefois, n'est pas ressemblance.

Distinguant entre une *loi impérative*, qui est « un ordre appuyé par une autorité ou sanctionné par un châtiment, d'avoir à agir, en toute occasion d'une espèce déterminée, conformément à un modèle proposé », et une *loi de la nature*, qui est seulement « *comme* un ordre auquel tend à se soumettre une cause seconde, qui, dans ses effets successifs, copie un type d'action imposé ».

M. Clay range, parmi les lois de la nature, les *lois de la croyance*, et admet pleinement que les croyances supposent, dans la constitution de l'organisme, les unes, des propriétés fixes, les autres, des modifications accidentelles. « Nous voilà lancés, ce semble, » — c'est l'auteur qui s'exprime ainsi, — dans le scepticisme le plus extrême; mais, heureusement, nous sommes sauvés de ce péril par le sens commun. » Le sens commun, il le définit : *une propriété de l'esprit, qui dispose la masse des hommes, en des circonstances identiques, à s'accorder dans leurs opinions et qui les rend conservateurs à l'égard du système des croyances en vigueur;* puis, sévère pour les philosophies; dont les uns nient « la réalité du monde extérieur », et les autres « réduisent l'homme à une série de faits comme une vague ou une flamme », les « fantaisies » des uns et des autres ayant « servi de leçon au sens commun », il qualifie de philosophique le système qui *convient* au sens commun, de scientifique, ce même système qui, acquérant un supplément d'évidence nécessaire, *satisfait* le sens commun; « la philosophie est à la science ce que l'eau-mère est au cristal ».

« Du principe de la soumission au sens commun naît, dit l'auteur, toute une méthode de recherche. La règle primordiale de cette méthode est de préférer, entre différentes hypothèses, la plus conforme à l'esprit de conservation, de retenir, entre deux principes incompatibles, celui qui ne pourrait être rejeté sans un plus grand dérangement du système de nos croyances. »

Il est des principes sur lesquels se fondent la moralité et la religion; par exemple, ce principe qu'il y a dans l'homme un élément de stabilité, d'identité, à travers le temps, une âme enfin, et que cette âme est une volonté libre. Les facultés religieuses et morales s'unissent avec le sens commun pour adresser un appel à la volonté; « ils leur conseillent de faire ce que les Latins appelaient un arbitrage (*arbitrium*), c'est-à-dire un acte par lequel on fonde une décision sur une simple opinion, acte d'une nécessité indispensable à quiconque doit naviguer sur une mer de conjectures... La fonction de l'arbitrage est d'empêcher le doute de ronger les supports mêmes de la dignité et de la moralité humaines ». Et M. Clay, qui fait cette déclaration, ne s'arrête pas à cette objection qu'il prévoit lui-même : la formation de toute connaissance, de toute opinion, ne comporte-t-elle pas cette condition essentielle, que l'esprit y sera un simple sujet passif? « Quand il y va de notre dignité et de notre bonheur de nous laisser aller à la dérive du doute, alors il semble bien qu'il n'y a qu'un salut : c'est que la volonté prenne le gouvernail, mette le cap sur la haute mer et barre droit. » *L'on est embarqué*, disait Pascal, et le pari des *Pensées* a été proposé depuis par Jean-Jacques, par M. William James.

Nous passons sur le dualisme du philosophe anglais et nous laissons de côté sa théorie de la conscience, attribut d'une substance simple. La part de l'âme, veut-il montrer en sa psychologie, c'est la conscience et la volition; la part du corps, et plus précisément de l'organisme mental, consiste à imposer à tous les faits de conscience ou aux *consciences* leurs formes spécifiques (sensation, émotion, souvenir, imagination, spéculation, jugement, etc.); enfin à produire les actes instinctifs, lesquels sont une espèce du genre conscience. La volition exceptée, tous les faits de l'esprit, les actes intentionnels eux-mêmes, sont l'effet de certains *processus* organiques inconscients. Nous sommes les jouets de ces *processus* et nous en sommes les dupes, car, ce qu'ils nous font faire, nous pensons l'accomplir volontairement. Les actes intentionnels peuvent être et sont le plus souvent un effet de l'instinct; quand celui-ci est accompagné de conscience, il prévoit les résultats et imite en cela la

volonté; mais ce qui distingue celle-ci de celui-là, c'est qu'elle intervient exclusivement dans les cas où deux motifs sont en présence, de façon à poser pour nous une *alternative pratique.*

Par l'*abnégation*, l'homme cesse d'être une *chose*, il devient une *personne;* or, l'esprit chrétien inspire la noblesse et la magnanimité, et la discipline chrétienne, grâce à l'humilité qu'elle enseigne, nous met en état de conquérir la maîtrise de nous-mêmes. M. Clay fait de la justice un mode de la bonté. « La bonté se compose, dit-il, de trois éléments : piété, détachement, charité. La piété emporte le respect d'autrui et le respect de soi, car elle répugne aux injures, à la violence, et elle commande la pureté; elle emporte de plus la reconnaissance d'un impératif impersonnel. La piété appelle le détachement et la charité, c'est-à-dire la bienveillance. La maîtrise de lui-même une fois acquise, l'homme est un sage dans toute l'acception du terme, la sagesse étant *une connaissance sous-instinctive, déterminée par la bonté morale* (une connaissance du cœur, si l'on aime mieux), *et qui implique une connaissance de la nature humaine* ainsi l'amour de l'humanité. »

La religion de M. Clay n'est plus la religion du Christ : encore la volonté devant s'employer à s'affranchir du mal, mais l'esprit de charité substitué à l'esprit de justice. Pour le philosophe anglais, comme pour le comte Tolstoï, c'est l'évangile de saint Mathieu qui est vraiment la *bonne nouvelle.*

F. G.

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

Affaiblissement de la natalité en France, ses causes et ses conséquences, par le marquis DE NADAILLAC, correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres). Un vol. in-12. Paris, G. Masson; 1886.

Dans les deux premières parties de son étude, l'auteur analyse, interprète et discute celles des données de la statistique qui ont trait au mouvement de la population en France et dans les autres pays de l'Europe, et ces données, qu'il compare entre elles, il les rapproche d'autres données concernant l'émigration française, anglaise, allemande en Amérique et dans les colonies, l'immigration des habitants des campagnes dans les villes, le taux des salaires, le prix et la consommation de certaines denrées, le nombre des indigents assistés, la mortalité sur les champs de bataille, les progrès de l'alcoolisme. Dans la troisième partie, il recherche les causes de l'affaiblissement de la natalité dans notre pays, et, déclarant entachée d'erreur cette remarque qu'a faite M. Leroy-Beaulieu touchant le nombre des naissances en France, nombre qui diminuerait en raison du morcellement des propriétés et de l'accroissement de l'aisance, il indique, sans trop préciser, comme causes vraisemblables, l'égoïsme peut-être des chefs de famille, peut-être les crises économiques. Nous sommes, nous, disposé à ne reconnaître qu'une seule cause de cet affaiblissement souvent constaté, — et la remarque de M. Leroy-Beaulieu conserve toutefois, pour nous, sa valeur; — la cause n'est sociale ou économique que médiatement; elle est foncièrement morale, ou immorale, si l'on aime mieux. Le mariage, c'est trop souvent l'union de deux égoïsmes : les dépenses d'instruction sont élevées; et puis, que les filles soient jolies ou non (certain personnage de Molière, sur ce point, pensait d'autre sorte), il y a les dots qui sont surtout considérables.

Aux dernières pages du volume, M. de Nadaillac dit et résume les conséquences de la dépopulation relative de la France: « La France est menacée de disparaître. Qu'on songe au nombre d'hommes qui, dans les deux mondes, parlent la langue anglaise, lisent des journaux anglais, s'inspirent du génie anglais! Que l'on regarde encore à l'influence qu'exerce aujourd'hui l'Allemagne, qu'elle exercera demain, ayant des nationaux en Amérique, en Afrique, en Océanie! Déjà la France du XIXe siècle n'est plus la France de François Ier, de Louis XIV. A cela, nous ne contredisons pas, et nous prévoyons d'autres conséquences qui nous inquiètent davantage, des conséquences morales encore : plus de nobles caractères, le besoin du luxe de plus en plus accusé, le goût du plaisir toujours plus vif, la convoitise et la jalousie avec la guerre des classes. »

Étant de l'avis de M. de Nadaillac, nous sommes à l'aise pour exprimer le regret qu'il ait cru pouvoir se contenter de rejeter sans discussion la thèse de M. Maurice Block. En Allemagne, MM. Wagner et Rümelin, en Angleterre, des économistes, sont tout éloignés d'applaudir à l'augmentation de la population; et l'auteur de l'opuscule d'écrire en réponse à leurs théories : « Dieu ne peut avoir condamné l'homme à exterminer ses semblables pour assurer son existence. » Cette phrase ne fera-t-elle pas sourire les malthusiens?

Le Tzarisme et la Révolution, par SERGUIS STEPNIAK. Un vol. in-12. Paris, E. Dentu. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur de *la Russie sous les tsars* s'applique aujourd'hui moins à justifier la révolution prochaine

qu'à rechercher quel caractère elle pourra bien avoir. Dans une seule des six études que contient ce volume, la deuxième, *l'armée russe et son intendance,* il est parlé presque exclusivement de la corruption que prouveraient tous les officiers généraux, supérieurs ou subalternes; dans les autres, *le Tsarisme et la Révolution, la jeune Pologne et la jeune Russie, le terrorisme en Russie et le terrorisme en Europe, le socialisme européen et l'épidémie de dynamite, révolte ou révolution?* (conclusion), ce sont surtout les forces dont dispose la révolution qui sont analysées.

L'écrivain, qui appartient au parti nihiliste, qui fait profession d'athéisme, de socialisme, montre que ce serait folie de compter sur le seul emploi des moyens violents, et folie encore de songer à combattre la ou les religions, de vouloir faire des Russes de toutes les conditions des disciples de Marx. Dans les pays de l'Europe occidentale, il convient de poursuivre légalement une révolution économique; en Russie, il importe de ne pas abuser de la dynamite, — parce que l'Europe comprend mal qu'on y ait recours, parce que nombre de libéraux russes, futurs parlementaires peut-être, réprouvent les explosions, les assassinats; bien qu'adversaires du despotisme, — il importe de travailler à une révolution seulement politique.

La Politique internationale, par J. Novicow, précédée d'une Introduction de M. Eugène Véron et accompagnée d'une carte ethnographique de l'Europe. Un vol. in-8° de la *Bibliothèque historique et politique.* Paris, Félix Alcan; 1886. — Prix : 7 fr.

L'auteur tient pour la doctrine de l'évolution, du progrès nécessaire.

La société est, pour lui, un véritable organisme. Car, qu'est-ce qu'un organisme? Un ensemble de cellules vivantes, groupées d'une certaine façon, remplissant des fonctions déterminées, mais travaillant toutes au profit du corps entier. Et une société est un ensemble de familles, — M. de Novicow ne dit pas *d'individus,* — groupées d'une certaine façon, remplissant des fonctions déterminées, mais travaillant toutes au profit du corps social.

Les organismes évoluent, les sociétés évoluent. Pour les sociétés, ces phases d'évolution sont : la tribu, l'État, la nationalité; avec la tribu se manifeste le besoin de nutrition et de défense extérieure; avec l'État, celui de défense intérieure, justice, sécurité du travail; qu'une élite se forme par la culture intellectuelle, esthétique, elle constitue, pour l'organisme, un cerveau, et voici la société entrée dans une nouvelle phase, elle est devenue organisme conscient, elle est devenue nationalité. La justice sans le respect de l'individu, c'est la force; l'élite, c'est l'aristocratie. Progresser est-ce donc regresser? Poursuivons notre examen de cette politique théorique.

L'État coexiste avec la nationalité. « On pourrait définir le corps humain : des organes au service d'une intelligence. De même l'État est un ensemble d'institutions au service d'une nationalité. L'État se comporte à l'égard de la nationalité comme le corps à l'égard du cerveau; il donne l'ossature de l'organisme, il exécute toutes les fonctions purement animales de la vie. C'est lui qui rend possibles la production et la distribution de la richesse comme le cœur rend possible la circulation du sang. » Pourquoi tant de comparaisons? et pourquoi une nouvelle classification des sciences? Combien qui se donnent pour empiristes et ne sont que de purs *à prioristes!*

Avec raison, M. de Novicow nous dit que les limites de l'État sont précises; celles de la nationalité, idéales et flottantes; que les États s'arrêtent là où cessent d'agir les lois et institutions qui les constituent, que la nationalité, se composant de l'ensemble des individus qui possèdent la même culture générale de sentiments et de pensées, n'a d'autres limites que celles du cercle de l'attraction intellectuelle qu'elle exerce spontanément autour d'elle. Il n'était pas besoin de parler d'organismes. L'auteur est jeune encore, il ne s'est pu défendre d'un véritable engouement pour les sciences et la science.

Dans le livre, qui n'est pas toutefois dépourvu d'intérêt, des vues ingénieuses et aussi des observations qui, déjà faites, se peuvent répéter, et quant aux « conditions physiques, morales, du développement des nationalités » et quant aux « relations possibles de l'État et de la nationalité ». Une nationalité peut être partagée entre plusieurs États (la Grèce d'avant 1820, l'Italie d'avant 1859, l'Allemagne d'avant 1870); un État peut être composé de plusieurs nationalités (l'Autriche, la Turquie); une nationalité peut être sous la dépendance d'un État (l'Algérie, la Tunisie); nationalité et État peuvent ne faire qu'un cerveau et corps (la France).

Mais que doit être la politique internationale? « La politique internationale est l'art de conduire la lutte pour l'existence entre les organismes sociaux », et cet art consiste essentiellement à « toujours adopter dans cette lutte le procédé le plus parfait », le plus propre à augmenter réellement le bien-être général et à développer la civilisation. On s'en doutait bien quelque peu.

M. de Novicow ne pense pas que les religions soient des causes de dissolution pour « les organismes », et M. Véron, qui loue fort l'ouvrage en sa préface, ne réprouve précisément que cette considération, manifestement fausse suivant lui. F. G.

La France socialiste, par Mermeix. Un vol. in-12. Paris, F. Fetscheren et Chuit, 1886. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur ne nous donne que de simples notes, notes sur les doctrines, notes sur l'histoire de ces doctrines et notes aussi sur les hommes; toutes sont pleines d'intérêt.

Le socialisme révolutionnaire est un socialisme importé d'Allemagne, et M. Mermeix définit très justement ce mot *révolutionnaire* qu'on veut entendre trop étroitement. Il s'agit bien, en effet, des moyens! La fin à poursuivre, c'est l'abolition de la propriété

individuelle du sol, du sous-sol; qui appelle cette révolution et la prépare est révolutionnaire.

M. Mermeix raille, à un certain endroit, les hommes de 1848, leur sentimentalité et leur naïveté. L'on est plus froid aujourd'hui, et l'on calcule, remarque-t-il; l'on prétend étudier et l'on est *scientiste*; on ne s'abuse pas sur la nature de l'homme; on ne se défend pas à soi-même l'ambition ni la jalousie, — et ce sont les passions de quelques-uns, les passions et les circonstances, qui ont fait de la doctrine, une, prêchée par Marx, un autre Ignace de Loyola, plusieurs doctrines assez semblables et pourtant rivales. Eh bien, les hommes de 1848 n'étaient pas seulement généreux, dévoués, qualités dont M. de Mermeix fait vraiment trop bon marché, ils connaissaient moins des intérêts, plus de la justice; M. Mermeix, il est vrai, est déjà porté à entendre, par la justice, la satisfaction donnée aux besoins qui s'accusent. La vie morale, la conscience autonome, qu'est-ce cela pour lui, comme pour les révolutionnaires, comme pour bien d'autres encore, il faut l'avouer? Il rejette le socialisme de M. de Mun, il en appelle au socialisme d'État, et pour conjurer la révolution dont nous menacent MM. Guesde, Vaillant, Chabert, Joffrin, il réclame les concessions les plus grandes possibles sur la plupart des points du programme ouvrier.

Mais on peut ne pas admettre la conclusion et aimer de lire son livre; son livre, écrit un peu rapidement peut-être, laisse paraître une grande impartialité.

L'Expansion coloniale de la France. Étude économique, politique et géographique sur les établissements français d'outre-mer, par J.-L. DE LANESSAN, député de la Seine. Un vol. in-8°, avec 19 cartes hors texte. Paris, Félix Alcan, 1886. — Prix : 12 francs.

Lors des élections du 4 octobre, la nation aurait prononcé un véritable verdict : elle aurait condamné la politique coloniale, *la politique d'aventures*. Ce sont les groupes d'opposition qui, après avoir combattu le ministère *aventureux*, ont prêté cette signification aux dernières élections législatives; ils se sont montrés attachés uniquement à leurs intérêts de parti; ils ne se sont pas appliqués à juger en toute impartialité des intérêts de la France. Quoi qu'il en soit, M. de Lanessan, écrivant son livre, n'a pas entendu faire œuvre de polémique : « Sans me préoccuper des mesquines querelles de personnes, j'ai concentré toute mon attention sur les faits et les considérations qui en découlent. Quant aux hommes d'État qui ont joué un rôle dans les événements dont j'ai dû parler, le blâme ou les éloges qu'ils méritent ressortent de leurs actes; plus impartial que je n'aurais pu l'être, l'avenir se chargera de les juger en ne tenant compte que des services rendus à la patrie. »

Dans une courte introduction l'auteur dit les causes d'expansion coloniale : « Toutes les nations qui ont une grande étendue de côtes ont une nombreuse population de gens vivant sur mer et de la mer. Au début, c'est seulement en vue de la pêche et pour se procurer des aliments que les habitants des côtes maritimes bravent les hasards de la navigation. Puis les courses s'allongeant en même temps que les navires augmentent de dimensions, que la science de la navigation se développe, on va vers des côtes nouvelles. Les découvertes géographiques des XVIe et XVIIe siècles accélèrent le mouvement d'expansion de la part de l'Angleterre, de la France, de l'Espagne, de la Hollande, ces puissances devinant bien ce que peut valoir la possession des terres lointaines; cette possession, elles se la disputent; les luttes s'avivent, d'où une nouvelle cause d'expansion : pour défendre leurs navires de commerce, les nations sont obligées d'avoir une marine de guerre, d'avoir par suite des points de relâche. Et aujourd'hui, l'Allemagne, non contente d'occuper le premier rang en Europe, veut avoir une marine, elle s'efforce de ménager des débouchés à son industrie. Le mouvement d'expansion coloniale est une manifestation nécessaire de la vie des nations. Comme Athènes et Sparte dans l'Asie, comme Rome dans la Gaule, la France, l'Angleterre, l'Allemagne vont chercher dans l'Inde, en Océanie, dans l'extrême Orient, les richesses nécessaires à la satisfaction de leurs besoins. En échange, elles apportent dans les lointaines régions, avec les produits de leurs industries, le génie qui les anime. »

Les diverses parties de l'étude géographique, politique, économique de nos établissements sont distribuées sous onze chapitres.

M. de Lanessan a, d'abord, passé en revue : 1° les établissements français de l'Afrique septentrionale (Algérie et Tunisie); 2° ceux de l'Afrique occidentale (Sénégal et haut Niger, rivières du Sud, Côte d'Or et Côte des Esclaves, Gabon et Congo); 3° ceux de l'Afrique orientale (Obock, Mazotte et les Comorres, Nossi-Bé, Sainte-Marie de Madagascar, la Réunion, Madagascar); 4° ceux de l'Indo-Chine (Cochinchine, Cambodge, Annam et Tonkin); 5° ceux de l'Inde (Pondichéry, Chandernagor, Mahé, Karikal, Yanaon et les Loges); 6° ceux de l'Océanie orientale (Taïti et les autres îles de l'archipel de la Société, les Tuamotu, les Gambier, les Marquises, les Tubuaï et Rapa), avec ceux de l'Océanie occidentale (archipels de la Nouvelle-Calédonie, des Loyalty, des Nouvelles-Hébrides); 7° ceux du Nouveau-Monde (Antilles et Guyane française, Saint-Pierre et Miquelon et les pêcheries de Terre-Neuve). Étendue et configuration du sol, orographie et hydrographie, ethnographie, histoire de la conquête ou de la prise de possession, climat, ports, routes et moyens de communication, ressources agricoles et industrielles, densité de la population, mortalité, toutes ces questions avec quelques autres administratives et politiques, comme celle de l'act Torrens en Algérie, celle de la possession de Terre-Neuve, de l'occupation des Nouvelles-Hébrides, ont été traitées avec une grande concision, et les monographies, parce qu'elles sont aussi complètes que possible, tiennent déjà près des trois quarts du volume, qui compte un millier de pages.

Dans les quatre derniers chapitres, l'auteur a parlé de l'immigration européenne, de l'immigration afri-

caine, indienne, chinoise, — et la question, il l'a traitée au point de vue historique, au point de vue législatif et diplomatique, au point de vue économique; — il a regardé à la colonisation pénale, aux mesures prises par les Anglais et par nous-mêmes, puis au système maintenant adopté de la relégation, — et les critiques qu'il a faites de la loi dite des récidivistes diffèrent assez peu de celles qu'a formulées M. Léveillé dans ses beaux articles du journal *le Temps;* — il a dit l'organisation administrative, financière, militaire, judiciaire de nos colonies; enfin, il s'est appliqué à déterminer les règles à suivre pour la colonisation de nos établissements d'outre-mer, à faire connaître les relations économiques de ces établissements avec la métropole, et il a indiqué les principales réformes à introduire dans l'organisation de nos colonies : les colonies divisées en cinq groupes, chacun d'eux ayant son personnel administratif, militaire; des concessions de terre aux fonctionnaires et soldats; une école d'administration coloniale; une armée coloniale distincte de l'armée métropolitaine; à Obock, dans la baie de Diégo-Suarez, à Saïgon, à Nouméa, à Taïti, à Saint-Pierre de la Martinique, à Dakar ou à Libreville, dans la rivière du Gabon, des arsenaux toujours bien approvisionnés en munitions de guerre, en charbon, en vivres, munis de tout l'appareil nécessaire à la réparation des avaries navales, arsenaux servant de centres d'action à autant de stations navales.

Ces quatre derniers chapitres, qui sont les plus importants, laissent paraître chez l'auteur les qualités d'un homme d'État. Il a été chargé d'une mission : il saura voir, il saura juger; mais ses rapports, mais ses propositions, l'une des deux Chambres sera-t-elle préparée à les entendre ?

Lettres de Kabylie ; la politique algérienne, par Paul Bert. Brochure in-8°. Paris, Alphonse Lemerre, 1885. — Prix : 2 fr. 50.

La première lettre est datée du 18 avril dernier; la neuvième et dernière, du 9 mai. M. Paul Bert a revu Philippeville, Collo, Djijelli, la vallée de la Soummam; il a tout regardé en homme politique soucieux de reconnaître quels progrès avaient été réalisés en ces dernières années, et il ne s'est pas défendu néanmoins de sentir et de décrire, en poète, ma foi, les beautés du pays africain. L'Algérie lui semble bien devoir être pour lui ce qu'était l'Égypte pour les Romains, mais s'il a traversé à plusieurs reprises la Méditerranée, ce n'est pas seulement pour constater ce que peuvent apprendre les enquêtes administratives, les rapports, les statistiques, c'est parce qu'il aime à fouler ce sol si riche de la Kabylie. Il a du bonheur à parcourir l'Algérie, et ses lettres, qui ont du mouvement, de l'entrain, qui trahissent l'abandon et la bonne humeur, sont vraiment charmantes.

Dans ces lettres, quelques critiques, mais nulle âpreté, nulle amertume, seulement l'ardent désir de voir la France profiter de sa conquête. A quelles conditions elle en profitera, il l'a dit, et il se contente de reproduire cette lettre, écrite il y a deux ans au président de la Société pour la protection des colons, cette lettre qu'on n'a sûrement pas oubliée et qui est un programme des plus sages. F. G.

SCIENCES NATURELLES, PHYSIQUES, MATHÉMATIQUES

— Sciences occultes —

— Sciences appliquées à l'industrie — Technologie —

La Terre et les végétaux. *Géologie et Botanique élémentaires,* par E.-D. Labesse et H. Pierret. Ouvrage illustré de 573 figures dans le texte et de 4 planches hors texte. Paris, G. Masson, 1886. Un vol. in-8°.

Les auteurs ont déjà donné un livre de vulgarisation scientifique intitulé : *l'Homme et les animaux.* Celui-ci pourrait en être considéré comme la suite, si l'étude de la terre et des végétaux ne devait pas, dans l'ordre naturel des choses, venir avant celle des êtres vivants. Le second volume a ainsi paru avant le premier, sans doute parce que le sujet a semblé plus propre à attirer la curiosité du public. L'accueil qui lui a été fait a encouragé les auteurs à aborder des questions d'aspect plus rébarbatif et auxquelles on croit qu'il faut une plus patiente et plus spéciale initiation. Les lecteurs verront avec plaisir que la géologie et la botanique ne sont pas des sciences si fermées qu'elles en ont l'air, et qu'en tout cas ils ont une clef qui en ouvre facilement les portes.

Il ne faut pas chercher dans ce livre l'exposé des grands systèmes scientifiques, ni la discussion des théories et des hypothèses par lesquelles la science s'efforce d'expliquer les faits et de résoudre les problèmes. Encore moins y trouvera-t-on un plaidoyer pour ou contre ces doctrines dont le retentissement est si grand et l'importance si vitale qu'elles passionnent les esprits, et qu'on prend parti entre elles par mode ou par instinct, sans rien comprendre aux don-

nées dont elles sont construites. MM. Labesse et Pierret ont un but tout opposé. Ils ont entendu se borner « à présenter, d'une manière simple et précise, les notions indispensables à tout homme instruit, ainsi qu'à quiconque désire entreprendre l'étude des plantes et du sol qui les porte ». Ils estiment justement que « l'œuvre de la vulgarisation consiste moins à rechercher par quel mécanisme l'esprit humain est parvenu à découvrir certaines lois de la nature qu'à porter les faits scientifiques acquis à la connaissance de tous, en les dépouillant, autant que possible, de ce qu'ils peuvent avoir d'aridité ».

C'est à quoi ils ont très honorablement réussi.

B.-H. G.

Les Singes anthropoïdes et leur organisation comparée à celle de l'homme, par HARTMANN, professeur à l'Université de Berlin. Un vol. de la *Bibliothèque scientifique internationale,* orné de 63 figures sur bois. Paris, Félix Alcan, 1886.

Ce volume, consciencieusement élaboré, contient d'abondants renseignements, et il est indispensable à tous ceux que la question intéresse; mais il est lourd de style et mou dans ses conclusions.

Celles que nous en tirons nous-mêmes, c'est que les grands singes : orangs, gorilles, chimpanzés et gibbons sont bien nos parents et ont avec nous des caractères de famille que les autres animaux ne possèdent point; mais ce sont encore des parents bien éloignés et qui ne nous éclairent pas beaucoup sur l'ancêtre commun.

Dr L.

Recherches sur l'instabilité des continents et du niveau des mers, par Jules GIRARD. Un vol. in-8° avec cartes. Paris, Ernest Leroux, éditeur, 1886.

La science moderne résoudra-t-elle jamais entièrement les problèmes que présente la formation de la croûte terrestre? Malgré des difficultés sans nombre, elle est arrivée déjà à en reconstituer l'histoire dans ses lignes générales, qui diffèrent sensiblement de celles que la géologie acceptait naguère encore. Il y a un demi-siècle, par exemple, on professait la théorie des changements uniformes, méthodiquement accomplis dans l'immuable succession des âges; on considérait les stratifications du sol comme des formations régulières, analogues aux couches successives d'un oignon représentant l'état de la croûte terrestre à des époques diverses que l'on dénommait, à raison du caractère même de ces états différents : éocène, miocène, pliocène, pléistocène. Contrairement à cette affirmation, nous assistons aujourd'hui à la constitution d'une stratification nouvelle qui emprunte ses matériaux, soit à des roches quaternaires et tertiaires, soit à des terrains crétacés, jurassiques ou de trias, soit même aux profondes assises des terrains primitifs, au silurien inférieur et au cambrien, ainsi qu'il résulte d'un travail publié par un savant anglais, M. Richard Proctor, sur *la Jeunesse de la terre* et analysé par le journal *le Temps.* Cependant, en remontant dans le passé, on retrouve partout les traces d'une marche constante et progressive de l'état primitif à l'état présent.

C'est la continuité de cette marche que reconnaît M. Jules Girard dans ses très intéressantes *Recherches sur l'instabilité des continents et du niveau des mers.* Il y étudie tour à tour les reliefs du sol, la différence entre ses mouvements et les transformations du littoral, les irrégularités du niveau des mers, les transformations de leur fond, les dénivellations contemporaines si remarquables dans la péninsule scandinave, sur le littoral des Pays-Bas, dans la baie de la Somme, dans le marais vendéen, à l'estuaire de la Charente et de la Seudre, à Pouzzoles, près de Naples, où, de siècle en siècle, disparaissent et reparaissent alternativement trois colonnes subsistantes d'un temple de Sérapis. Des cartes fort claires et des croquis d'un joli goût, quoique rigoureusement scientifiques, concourent à l'intelligence du texte. M. Jules Girard expose, enfin, en un chapitre spécial, les diverses théories générales qui se partagent l'opinion du monde savant relativement à ces grands phénomènes naturels, à savoir : la déviation de l'axe terrestre, l'extension et le retrait des glaciers, l'influence barométrique. Ce chapitre n'est pas le moins intéressant du livre de M. Jules Girard.

E. C.

Dans le ciel et sur la terre, par Camille FLAMMARION. *Tableaux et harmonies.* Ouvrage illustré de quatre eaux-fortes par Kauffmann. Un vol. in-12. Paris, C. Marpon et E. Flammarion, 1886. — Prix : 5 francs.

J'imagine que M. Camille Flammarion ferait mieux aimer l'astronomie à ses lecteurs, s'il l'aimait moins. « Il me semble, dit une personne avec qui M. Flammarion fait des promenades nocturnes, que ma vie ne date que du jour où j'ai connu l'astronomie. » Il n'y a rien d'étonnant que des duos sur ce ton-là ne tentent qu'un nombre restreint d'amoureux.

En faisant la part de l'exagération que produit l'enthousiasme, le livre de M. Camille Flammarion est une œuvre distinguée, aérienne et sidérale, comme on peut l'attendre de l'auteur. Outre les chapitres de pure description ou de rêverie contemplative et vague, — les *Harmonies,* je suppose, — on trouve des renseignements, qui seront nouveaux pour beaucoup, sur la planète Mars, sur le mascaret, sur les grandes marées au mont Saint-Michel, sur Sirius, sur les flammes du soleil, etc. L'avant-dernier chapitre, intitulé *la Bêtise humaine,* est fait pour toucher tout le monde, et atteint, dans sa réalité terrible, des effets véritablement macabres. On y suppute que l'humanité détruit, par siècle, quarante millions d'hommes au minimum, « dans ses incessantes guerres politiques, religieuses ou internationales. » Le sang versé dans toutes ces guerres ferait un fleuve du même volume que la Seine. Les 1,200 millions de squelettes produits par ces jeux tragiques formeraient, en grimpant les uns sur les autres, « une échelle qui irait jusqu'à la lune; puis

elle pourrait s'enrouler autour de cet astre et, continuant de s'élever, monterait dans l'infini jusqu'à une distance quadruple encore : jusqu'à 500 ou 700 lieues de hauteur ». Des têtes des tués, on ferait « un collier embrassant six fois le *tour du monde* ». Enfin, les divers gouvernements de l'Europe seule tuent, chaque mois, pour leur bon plaisir, plus d'hommes qu'on ne voit, à l'œil nu, d'étoiles au ciel par la plus belle nuit.

Tout cela changera quand nous aurons, grâce à l'astronomie, la paix perpétuelle et les États-Unis d'Europe. B. H.-G.

SCIENCES MÉDICALES

Hygiène de l'orateur, par le Dr A. Riant. Un vol. in-12. Paris, J.-B. Baillère et fils. — Prix : 3 fr. 50.

Il y a une éducation physique toute spéciale à qui prétend parler en public : à l'avocat, au professeur, à l'homme d'Etat, au ministre d'un culte; et, faute pour eux d'observer certaines règles, ils ne s'exposent pas seulement au danger de tomber malades, ils sont d'assez mauvais orateurs, quelque connaissance qu'ils aient, d'ailleurs, et du sujet qu'ils traitent et de la rhétorique et de la psychologie des passions. L'hygiène de l'orateur n'est pas la moins importante des conditions de l'art oratoire; la voix avec le geste, l'attitude, ne sont pas des moyens tout à fait secondaires, et le livre de M. Riant serait la meilleure préface d'un grand ouvrage sur l'éloquence.

Son livre, il l'a divisé en trois parties. Dans la première, il a dit *les exigences des professions oratoires au point de vue des forces et de la santé;* dans la deuxième, il a considéré *le milieu oratoire*, et, dans la dernière, il donne quelques conseils encore qu'il importe de suivre *le jour où l'on parle en public.*

« La profession oratoire, dit l'auteur, ne semble compatible qu'avec l'intégrité absolue de la santé. Pour l'orateur, tout organe lésé devient un obstacle; un simple malaise lui ôte la liberté d'esprit. Il lui faut une poitrine large, mobile, dilatable, capable d'emmagasiner une respiration active, précipitée au besoin; un larynx bien développé, dont toutes les parties, cartilages, muqueuse, muscles, se prêtent à ces mouvements, ces contractions, ces dilatations, si promptes si souvent et si longtemps répétées, qu'entraîne l'exercice de la parole; des poumons en état de supporter les rythmes respiratoires, si variés et si fatigants qu'ils soient; les inspirations et les expirations violentes, tumultueuses, presque convulsives, qui doivent, en certains cas, traduire au dehors l'émotion de l'orateur. »

Et que de maladies peut produire l'usage de la parole chez quelques-uns, l'abus chez tous! M. Riant les énumère : ce sont les affections du larynx : laryngites simples, aiguës ou chroniques, dont les symptômes les plus apparents sont l'enrouement, la raucité de la voix, la dysphonie, l'aphonie, la phtisie laryngée, sans parler de la pharyngite granuleuse ou glanduleuse, qui, en raison de sa fréquence chez les prédicateurs, est désignée, en Angleterre, sous le nom de *clergymen's sore throat* et de *dysphonia clericorum;* sans parler d'autres maladies encore, des amygdalites, des hémorrhagies pulmonaires.

L'organisme se prête-t-il à l'exercice d'une profession oratoire, il faut apprendre à ménager ses forces, à conduire sa voix, à respirer, à prononcer, à articuler; dans le livre, des règles, des préceptes pour cette éducation.

L'auteur traite de l'acoustique des salles; il traite de ce qu'il appelle *le mobilier oratoire;* puis, dans les trois chapitres de la dernière partie intitulés : *Avant de parler, Pendant que l'on parle, Après avoir parlé,* il fait des recommandations qui regardent, elles encore, elles surtout, autant à l'art qu'à l'hygiène. F.G.

Le Langage intérieur et les diverses formes de l'aphasie, par Gilbert Ballet, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris. 1 volume in-12 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine.* Paris, Félix Alcan, 1886. — Prix : 2 fr. 50.

Dans ce travail, dont le sujet est celui même de la thèse par lui soutenue au concours d'agrégation, l'auteur étudie le mécanisme de la faculté du langage et la pathogénie de ses altérations; il analyse les conditions d'exercice de la faculté de parler et d'écrire, il regarde aux troubles de la parole et de l'écriture, mais non aux causes de ces troubles.

S'il faut tenir pour fondée, ou non, la distinction, souvent faite, entre le langage *émotionnel* et le langage *artificiel*, M. Bellet n'a pas à en décider; c'est du langage dit *artificiel* qu'il traite, puisque c'est aussi l'abolition, ou la perturbation, de cette sorte de langage qui constitue, à proprement parler, l'aphasie.

L'idée et le mot sont indépendants l'un de l'autre; le mot, — la définition est empruntée à M. Charcot, — n'est pas une unité, il est un *complexus,* constitué par l'association de quatre espèces d'images : auditive (mot entendu), visuelle (mot lu), motrice d'articulation (mot parlé) et motrice graphique (mot écrit).

Le langage intérieur a été, à tort, dit l'auteur, présenté comme l'état faible du langage extérieur qui serait l'état fort. Point d'analogie de nature. « Entre

ces deux modalités de la parole, il y a toute la distance qui sépare un phénomène centripète d'un phénomène centrifuge, un fait de sensibilité et de mémoire sensorielle, d'un fait de motricité et de mémoire motrice. »
Et dans trois chapitres consacrés au langage intérieur, *l'Audition mentale, la Vision mentale, l'Articulation et l'écriture mentales,* M. Ballet fait l'étude descriptive des images auditives et visuelles des mots, des représentations motrices d'articulation, des représentations motrices graphiques. Les associations qui permettent le langage ne sont pas identiques chez les différents individus; les uns, comme M. Victor Egger, l'auteur de *la Parole intérieure,* sont des auditifs, ils entendent leur pensée; les autres sont des visuels, ils voient leur pensée (et certains, qui voient les couleurs, ne gardent nul souvenir des formes, des contours); d'autres, enfin, sont des moteurs, comme M. Stricker, ils parlent leur pensée; il y a aussi les indifférents qui sont à la fois, ou tour à tour, auditifs, visuels et moteurs. Pour une même espèce d'images, il faut considérer : 1° la facilité avec laquelle le cerveau retient la sensation sous forme d'image; 2° l'adhérence de cette image, c'est-à-dire la durée de sa persistance, alors qu'elle n'est pas rajeunie par des sensations nouvelles; 3° la vivacité fort variable des représentations; toutes qualités qui ne se rencontrent pas chez tous au même degré.

Dans les chapitres suivants, la description des troubles du langage, M. Ballet reproduit la définition donnée par M. Legroux : L'aphasie est un syndrôme caractérisé par la diminution de la perversion de la faculté normale d'exprimer les idées par des signes conventionnels ou de comprendre ces signes, malgré la persistance d'un degré suffisant d'intelligence et malgré l'intégrité des appareils sensoriels, nerveux et musculaires qui servent à l'expression ou à la perception de ces signes. A l'audition des mots correspond la surdité verbale; à la lecture des mots, la cécité verbale; à la parole, l'aphasie motrice; à l'écriture, l'agraphie. Il y a à distinguer entre : 1° la perception brute du son, — c'est l'audition proprement dite; — 2° la perception du son en tant qu'image susceptible de réveiller l'idée d'un objet donné, — c'est l'audition des objets ou des choses; — 3° lorsqu'il s'agit d'un mot, la perception du mot non seulement comme son ou collection de sons, mais son différencié capable de susciter l'idée qu'il représente, — c'est l'audition verbale. — D'où trois sortes de surdités : la surdité corticale, la surdité psychique, la surdité des mots; de même trois sortes de cécités. M. Ballet ne décrit que les phénomènes de surdité verbale, de cécité verbale, comme il s'en tient à l'aphasie motrice, à l'agraphie.

Il jette ensuite « un coup d'œil » sur les aphasies combinées et les aphasies de conductibilité. Nous eussions aimé, pour notre part, des considérations moins générales : un chapitre sur ces aphasies de conductibilité, c'est trop peu, à notre avis, et, étant donné le sujet du livre, sujet plus psychologique que physiologique, un chapitre entier sur les localisations corticales des centres du langage, c'est beaucoup. Mais nous oublions que le travail a été donné comme thèse; qui s'est intéressé aux études de MM. Ribot, Egger, Stricker, Paulhan, sur la mémoire et le langage, ne s'intéressera pas moins à l'étude de M. Ballet.

F. G.

SCIENCES MILITAIRES

L'Artillerie et les arsenaux de la ville de Bayonne, par E. Ducéré, avec dessins de M. F. Corrèges. Un vol. in-8°. Bayonne, A. Lamoignère.

Excellente monographie locale, document précieux pour la grande histoire. Il existe déjà sur les premiers essais de l'artillerie, ses perfectionnements et son emploi, des ouvrages spéciaux justement estimés; on connaît notamment ceux du prisonnier de Ham et de M. Lorédan Larcher; puis des études relatives à son emploi pour la défense ou l'attaque de certaines villes. Le savant mémoire de M. Ducéré prendra place parmi les meilleures publications de ce genre.

La première partie est toute historique : le siège de Pampelune, de Hastingues, de Fontarabie; la fabrication des engins de guerre par les Bayonnais et les emprunts qui leur sont faits; l'artillerie bayonnaise au XVI° siècle, puis sous les règnes de Henri IV et de Louis XIII; tels sont les principaux sujets traités dans les quatre chapitres de cette première partie.

La deuxième partie fait connaître les engins en usage à Bayonne : trébuchets, arbalètes à tour, artillerie à feu, zyrts ou spiroles, bombardes, canons, etc.

La troisième partie est consacrée aux arsenaux et à leur personnel.

La quatrième partie, pièces justificatives, contient vingt-quatre documents de la plus haute importance, tirés des archives de Bayonne : inventaires à diverses époques, distributions d'armes, envois d'artillerie, comptes de la ville de 1512 à 1590, statuts des maîtres forgerons, etc.

Par les trois parties qui constituent son travail personnel, par la découverte et le choix des documents de la quatrième partie, M. Ducéré a rendu aux historiens érudits un service dont ils lui sauront gré.

CH.-L. L.

L'Éclairage public par l'électricité, par RODOLPHE VAN WETTER, sous-lieutenant d'artillerie de l'armée belge. Un vol. in-12 avec figures dans le texte. Bruxelles, Lebègue, 1885.

L'électricité occupe une telle place dans les usages industriels qu'on ne peut plus se dispenser de connaître le fonctionnement et les applications de cette force destinée à révolutionner le monde scientifique Aussi lira-t-on avec intérêt les notions sommaires consacrées à cette partie de la physique par M. le lieutenant van Wetter, et les détails qu'il consacre à l'éclairage électrique, dont les avantages ne peuvent plus être discutés. C. M.

PETITE GAZETTE DU BIBLIOPHILE

La belle Revue **les Lettres et les arts** a publié une livraison de septembre digne en tous points de ses devancières. On ne saurait trop encourager les éditeurs de cette publication considérable et hors ligne, car leurs efforts pour faire de cette œuvre mensuelle une chose incomparable comme luxe et intérêt sont de mois en mois plus visibles et méritent d'être couronnés de succès.

Cette revue illustrée à 300 francs met au jour des volumes qui doivent coûter près de vingt mille francs à établir, et assurément le prix d'abonnement serait plutôt inférieur à la valeur réelle de l'admirable keepsake qui nous est offert à chaque renouveau du mois.

La livraison de septembre débute par un véritable chef-d'œuvre de Guy de Maupassant, une merveilleuse petite nouvelle alpestre intitulée : *l'Auberge,* drame puissant et sauvage qu'on pourrait comparer aux contes les plus extraordinaires d'Ivan Tourgueneff. Cette belle fiction de M. de Maupassant est illustrée par un Suisse, M. Burnand, qui a su composer quatre eaux-fortes remarquables où la nature des cimes neigeuses est si bien saisie sur le vif qu'on éprouve un petit frisson glacial rien qu'à regarder ses planches.

Dans la même livraison, M. Capegna décrit *la Vie de Léon XIII* en observateur bien placé pour tout voir et tout entendre dans l'entourage de Sa Sainteté. M. Jules Breton confie aux lecteurs des *Lettres et des arts* un beau poème, sous le titre : *le Soir dans les hameaux du Finistère ;* Léopold Lacour fait un portrait à la plume d'Alexandre Dumas fils, tandis que Bonnat, aquafortise l'auteur de *la Dame au camélias.* André Lemoyne y fait entendre l'harmonie de ses vers ; Henri Langol y écrit un humouristique petit roman très vivant de pensée et de plume ; M. Luchaire y étudie *la Reine au moyen âge,* et divers autres écrivains d'art et d'érudition nous y donnent de très précieux articles d'archéologie littéraire et de modernité théâtrale. — Il est impossible d'être plus varié, plus complet et original que cette revue.

Parmi les innombrables illustrations en taille-douce, après Mme Lemaire, une habituée des *Lettres et des arts,* et Jules Breton, le peintre parnassien, il faut citer MM. Rosset-Granger, Olivier-Merson, Loiseau, Mathey et même Marillier, un Marillier inédit, auteur de charmantes compositions à la sépia pour les fables de l'abbé Aubert.

MM. Bounod et Valadon se sont également attaché M. Grasset, un illustrateur archéologue d'un talent infini dans la recherche et le rendu, un maître dessinateur de haute originalité, qui, jeune encore, doit rendre d'énormes services à l'art du livre et à sa décoration.

Je ne saurais trop souhaiter longue vie *aux Lettres et aux arts,* car cette Revue remplit son programme jusque dans l'idéalité de sa conception ; chaque nouvelle livraison offre au public comme un bouquet des plus fines fleurs d'art et de vie moderne; c'est le parfait dans le beau.

L'éditeur Isidore Liseux est entièrement livré à l'érotologie exotique. La France et l'Italie du XVIe siècle ne suffisent plus à ses ardeurs d'investigations érudites; il a mis la main sur un filon oriental, et voilà notre bénédictin entièrement plongé dans les littératures de l'Inde. Après *les Kama-Sutra* de Vatsyavana, il vient de publier **l'Ananga-Ranga,** curieux traité indou de l'amour conjugal, rédigé en sanscrit au XVIe siècle par l'archi-poète Kalyana Malla, et traduit par M. Liseux sur la première version anglaise de *Cosmopoli,* 1885. Cette édition unique, de forma in-8° d'environ 200 pages, imprimée sur hollande, n'a été tirée qu'à 300 exemplaires numérotés au prix de 40 francs.

L'Ananga-Ranga est de onze siècles plus jeune que *les Kama-Sutra,* et par conséquent d'un intérêt peut-être plus direct; c'est *l'Art d'aimer* indou, un *Art d'aimer* évidemment plus profane que celui d'Ovide, mais beaucoup moins théorique. De nos jours, paraît-il, *l'Ananga-Ranga* jouit d'une célébrité bien méritée dans son pays d'origine. C'est par centaines de mille qu'on en compte les exemplaires lithographiés ; il est dans toutes les mains de tout sexe et de tout âge, en Orient, et peut-être est-il connu en Chine et même au Japon. Partout il est entré dans la vie nationale, et *les Fables de Pelpay,* pour désigner par un terme neutre un livre dont les dénominations sont innombrables, ne sont assurément pas plus répandues.

En Angleterre, l'édition de 1885 a obtenu beaucoup de succès dans un petit monde d'éroto-bibliophiles distingués, et nous sommes assuré qu'il en sera de même en ce pays où la curiosité n'est pas encore éteinte et où les sérieux ouvrages de M. Liseux trouvent un public d'amateurs à esprit élevé. Le livre est

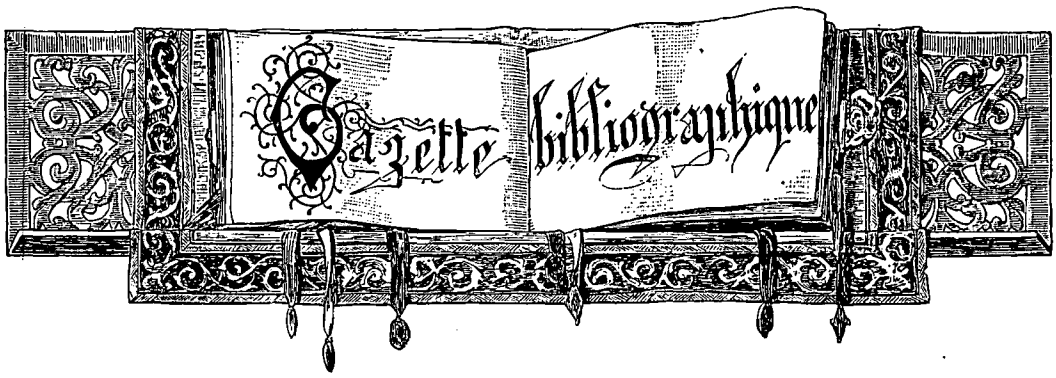

Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois. — Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES ; *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français. — Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province. — Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX : *Procès de presse et de librairie.*

DOCUMENTS OFFICIELS

Nominations d'officiers d'académie. — Par arrêté du ministre de l'instruction publique sont nommés officiers d'académie : MM. Lemaire, inspecteur du dépôt légal au ministère de l'intérieur; Gruyez, rédacteur principal de la partie officielle de la *Bibliographie de la France;* Ruffin, bibliothécaire à la Bibliothèque nationale; Bouchot, attaché au service des estampes à la même bibliothèque.

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

FRANCE

INSTITUT

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 20 août.

Ouvrage présenté. — *Mélanges Renier.*

Lecture. — Halévy : Mémoire sur la table généalogique de la *Genèse.*

Communication. — Maspéro : Le nom de l'île de Chypre.

Séance du 27 août.

Lecture. — Paul Favre : Une province romaine des Alpes apennines. — Halévy : Mémoire sur la table généalogique de la Genèse.

Séance du 5 septembre.

Ouvrage présenté. — V. Delattre : *Enguerrand de Monstrelet.*

Lecture. — De Boislisle : Mémoire sur une commission de Grands Jours qui siégea dans le Vélay et le Languedoc en 1666-1667.

Séance du 10 septembre.

Ouvrage présenté. — Oberziner : *Il culto del sole.*

Lecture. — Mémoire sur la *Gens* romaine et ses origines étrusques.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 14 août.

Lecture. — Naville : L'hypnotisme et le libre arbitre.

Séance du 21 août.

Ouvrage présenté. — H. Beaune : *De la condition des biens.*

Lecture. — Baudrillart : Mémoire sur les populations agricoles du Poitou.

Séance du 28 août.

Lecture. — Barthélemy Saint-Hilaire : Mémoire sur l'état actuel de l'Inde.

Séance du 4 septembre.

Ouvrage présenté. — De Laveleye : *la Péninsule des Balkans.*

Lecture. — Lévêque : La psychologie de la musique.

Séance du 11 septembre.

Lectures. — Barthélemy Saint-Hilaire : Mémoire sur l'état actuel de l'Inde.

Dans cette séance, M. Chéruel a lu également la première partie d'un travail intitulé : *Valeur histori-*

que des mémoires de Louis XIV. On cite tous les jours, avec une entière confiance, les *Mémoires de Louis XIV* comme le document le plus sûr pour les premières années du gouvernement personnel de ce prince; le savant historien ne prétend pas lui enlever l'autorité qu'on lui attribue, il croit seulement nécessaire, pour la justifier, et en même temps pour la restreindre dans de plus étroites limites, d'examiner attentivement les trois questions suivantes :

1° L'authenticité des *Mémoires de Louis XIV* est-elle bien établie?

2° A quelle époque et comment ont-ils été composés?

3° Quelles sont les erreurs et les lacunes qu'on peut y signaler, principalement pour les premières années du gouvernement personnel de Louis XIV (1661-1662).

La question d'authenticité n'est pas douteuse. Les manuscrits d'où l'on a tiré, en 1806, les deux premières éditions des *Mémoires*, sont conservés à la Bibliothèque nationale, accompagnés d'un certificat du maréchal duc de Noailles qui constate la provenance de ces manuscrits déposés par lui en 1749. Il les avait pris, sur l'ordre de Louis XIV, dans le cabinet du roi. Les conservateurs de la Bibliothèque en attestèrent le dépôt.

M. Chéruel donne un aperçu du contenu de ces manuscrits et analyse ensuite l'édition critique et complétée des *Mémoires* publiée, en 1860, par M. Dreyse. Il mentionne à cette occasion que le roi a écrit de sa main des sommaires et des annotations. Mais comment ont été rédigés les *Mémoires*, et par qui? C'est Colbert qui en a pris l'initiative, et c'est lui qui a décidé le roi à les faire continuer; mais cette entreprise a subi bien des vicissitudes que M. Chéruel raconte, et elle fut enfin abandonnée.

Le savant historien montre ensuite que, à partir de 1663, les historiographes étaient de moins en moins au courant des négociations avec les États étrangers, et qu'il y avait déjà dans les *Mémoires* de 1661 et de 1662 des erreurs et des omissions; M. Chéruel se réserve de les relever dans un second travail qu'il lira prochainement.

— Dans sa séance du 14 août, l'Académie a reçu communication d'une lettre par laquelle M. Alfred des Cilleuls, chef de division à la préfecture de la Seine, se déclare auteur du mémoire n° 1 auquel l'Académie a décerné une récompense de 3,000 francs sur le prix Beaujour, dont la totalité était de 10,000 francs. Le sujet du concours était; *la Marche de l'indigence depuis le* XVIe *siècle jusqu'en 1789*.

ÉTRANGER

Belgique. — L'Académie de Belgique vient de mettre au concours les questions suivantes, qu'elle désire voir traiter par des Français :

« 1° Faire l'histoire de la littérature française en Belgique de 1800 à 1830.

2° Quelle a été en Flandre, avant l'événement de Gui de Dampierre, l'influence politique des grandes villes et de quelle manière elle s'est exercée ? »

Les prix seront décernés en 1887. Les mémoires devront être envoyés, avant le 1er février prochain, au secrétaire perpétuel, palais des Académies, à Bruxelles.

Bavière. — *Académie des sciences de Bavière.* — L'Académie des sciences de Bavière a mis au concours la question suivante : « Déterminer la part que les *leges, plebiscita* et *senatus-consulta* de l'époque préclassique et classique ont eue dans la formation du droit civil des Romains. » Les mémoires peuvent être rédigés en latin, en allemand, en français, en anglais ou en italien. Le prix est de 2,400 marks; le terme utile, le 1er août 1889.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

FRANCE

Revendication par la ville de Paris d'une partie de la bibliothèque de l'Institut. — Nous avons dit que, par l'initiative de M. Lamouroux, conseiller municipal, M. le préfet de la Seine avait été invité à faire le nécessaire pour obtenir la rétrocession à la préfecture d'une partie de la bibliothèque de l'Institut qui, soi-disant, serait la propriété de la ville de Paris. Soumise à l'appréciation du ministre de l'instruction publique et des beaux arts, la revendication de la Ville n'a pas été prise en considération. Le ministre a déclaré qu'il ne pouvait être donné suite, par voie administrative, aux réclamations faites par le préfet de la Seine au nom du conseil municipal. Mais le groupe de conseillers municipaux qui réclame la bibliothèque en question ne se tient pas pour battu, et nous savons que, maintenant ses prétentions, les revendications dont nous parlons plus haut vont se renouveler sous une nouvelle forme.

La question sera portée à nouveau devant le conseil municipal dans sa prochaine session. Ajoutons qu'il ne s'agit nullement de la grande bibliothèque de l'Institut, une des plus précieuses et des plus riches de l'Europe, mais d'une bibliothèque secondaire que possède cet établissement et qui se compose, en effet, à peu près exclusivement d'ouvrages et de documents ayant rapport à l'histoire de l'ancien Paris.

Photographie des livres et manuscrits. — On va mettre en application un projet du baron de Watteville, ancien directeur des bibliothèques au ministère des beaux-arts.

Tous les livres et manuscrits dont on ne possède qu'un ou deux exemplaires seraient photographiés, afin qu'en cas d'incendie, de destruction volontaire ou de vol on pût reconstituer le texte et la calligraphie. Ce serait aussi un moyen, pour les bibliothèques de province, de posséder des copies rigoureusement exactes de précieux documents.

ÉTRANGER

Italie. — *La Bibliothèque vaticane.* — On écrit de Rome au journal de l'*Univers :*

« Au grand jour de sa fête, selon l'usage, le très Saint-Père a reçu dans sa bibliothèque les membres du Sacré-Collège présents à Rome, et pendant une heure a montré son affabilité et sa parfaite santé. Dans cet entretien gracieux, une part a été faite au centenaire de l'Université d'Heidelberg, où la mémoire d'Urbain VI, son fondateur, et la présence d'un envoyé du Saint-Siège ont reçu tous les égards mérités. Sa Sainteté a daigné féliciter le cardinal Pitra, bibliothécaire, de la décoration qui lui a été accordée par le grand-duc de Bade, et manifester sa haute satisfaction pour l'heureuse exécution des catalogues imprimés de la bibliothèque vaticane.

« Dans une audience précédente, où le cardinal bibliothécaire eut l'honneur d'offrir au très Saint-Père quatre volume de ce catalogue en présence des principaux rédacteurs, M. le commandeur de Rossi et M. Stevenson fils, Sa Sainteté avait plus explicitement exprimé sa pleine satisfaction. En peu d'années, quatre volumes étaient terminés, et en quatre mois on avait pu imprimer deux tomes de 500 pages, comprenant tous les imprimés de la bibliothèque palatine, au nombre de plus de 4,000 volumes.

« Ce fonds, moins connu et moins exploré que les manuscrits grecs et latins, à cette importance singulière, qu'étant entièrement composé de livres imprimés aux xve et xvie siècles, il offre aux érudits, non seulement de très rares incunables, mais des éditions uniques, inconnues, et qui ont disparu depuis trois siècles. La guerre de Trente ans et les désastres du Palatinat auraient probablement dispersé et détruit ces trésors, s'ils n'avaient été sauvés et religieusement conservés dans la bibliothèque vaticane.

« Sa Sainteté accueillit ces observations avec un vif intérêt, en présence des beaux exemplaires destinés au grand-duc et à l'Université, et en même temps exprima son vif désir que cette impression mémorable des catalogues vaticans fût continuée avec le même succès et la même activité.

« Cette œuvre doit son initiative au glorieux pape Pie IX.

« Après le 20 septembre, la bibliothèque apostolique était menacée de séquestre par les envahisseurs de Rome, qui l'auraient livrée aux déprédations dont furent victimes les autres bibliothèques si riches et si nombreuses de la Rome pontificale.

« La pensée vint au très sage pontife qu'il importait d'avoir un catalogue complet, comme titre de propriété et de revendication. Le cardinal bibliothécaire reçut la mission d'y pourvoir sans délai.

« Cet immense dépôt était d'ailleurs moins en retard pour son inventaire que la plupart des grandes bibliothèques; il possédait une longue série d'excellents catalogues manuscrits : outre les fonds Palatins, Ottoboni, de la Reine, d'Urbino, etc, le seul fonds principal des manuscrits proprement vaticans possédait quinze volumes in-folio d'inventaire et d'index alphabétique, dont dix pour les seuls manuscrits latins.

« Une commission fut nommée sous la présidence du cardinal bibliothécaire; les règles furent établies; les travaux furent distribués. En peu d'années fut dressé un inventaire sommaire de tous les imprimés, remplissant dix vastes salles. Trois volumes in-folio furent ajoutés aux catalogues des manuscrits latins et grecs. A la mort de Pie IX, ce récolement officiel était achevé et sauvegardait ce patrimoine apostolique.

« Mais un inventaire manuscrit, à un seul exemplaire, peut se perdre et disparaître, tandis qu'un catalogue imprimé et livré au public est une garantie indestructible... Aussi était-ce la pensée de Pie IX que l'impression fût mise à exécution. Son successeur, glorieusement régnant, s'en préoccupa dès le commencement de son pontificat. La commission des catalogues fut confirmée, ses mesures approuvées, et le nouveau travail distribué entre le commandeur de Rossi, les MM. Stevenson et d'autres écrivains de la bibliothèque.

« Autre chose est de dresser des inventaires sommaires pour le service matériel et l'enquête officielle, et autre chose de livrer au public savant un catalogue minutieusement exact et conforme aux exigences de la paléographie et de la critique littéraire. Il n'y a pas à s'étonner si un peu de temps fut nécessaire pour mettre au jour, en 1885, un premier volume des manuscrits grecs, palatins, rédigé par M. Stevenson père, œuvre qui, dès le début, a mérité l'universelle satisfaction des hommes érudits.

« Aujourd'hui quatre volumes ont paru, et trois autres sont prêts pour l'impression.

« Au milieu des agitations stériles de la politique et du trouble profond des peuples contemporains, un peu d'attention doit être attachée à ces œuvres sérieuses et pacifiques de la Rome pontificale. »

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— Paris — Province — Étranger —

FRANCE

La Comédie de l'apôtre, le nouvel ouvrage de M. Champfleury dont nous avons parlé dernièrement, paraît ce mois-ci.

On parle d'une préface quelque peu tapageuse qui suscitera certainement de vives polémiques.

Cette préface, intitulée par l'auteur : *Ceci n'est pas du théâtre*, est la déclaration de guerre de cet ouvrage entièrement inédit.

— Sous les auspices du ministère de l'instruction publique, M. Noël Valois, archiviste aux Archives nationales, a publié le tome Ier de *l'Inventaire des arrêts du conseil d'État* relatifs au règne de Henri IV. L'ouvrage est précédé d'un historique du conseil.

— *La Reliure moderne*, de notre rédacteur en chef Octave Uzanne, vient de paraître à la librairie Rouveyre, rue Jacob; ce livre est illustré de 80 planches et forme un volume d'environ 300 pages in-8°. Le tirage a été arrêté à 1,500 exemplaires numérotés.

— La librairie Mame annonce une nouvelle publication de notre collaborateur Victor Fournel : *le Vieux Paris, fêtes, jeux et spectacles.*

Le livre, de format in-4°, est orné de 165 gravures.

— M. Corréard vient de publier chez Lecêne et Oudin une brochure relative à *Michelet, sa vie, son œuvre historique.*

— M. le docteur Robinet qui, depuis longtemps, s'occupe de tout ce qui se rapporte à Danton, fait paraître à la librairie Le Soudier un livre intiulé : *Danton émigré; recherches sur la diplomatie de la République (an Ier, 1793).*

— Le tome IV de la grande édition des œuvres complètes d'Alfred de Musset, publiée par la maison Lemerre, a paru le mois dernier.

— M. Ph. Lauzun a publié, sous les auspices de la Société historique de Gascogne, des *Lettres inédites de Marguerite de Valois*, tirées de la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg.

Ces lettres vont de l'année 1579 à l'année 1606.

— M. Paul Lemonnier vient de traduire et de publier à la librairie Guillaumin le livre que M. Grant Allen a consacré à Darwin.

— M. René Kerviler entreprend, avec le concours de plusieurs bibliophiles bretons, la publication d'un *Répertoire général de biobibliographie bretonne*. Le premier fascicule (Aa-Aa) a paru, à Rennes, chez les éditeurs Plichon et Hervé.

— M. Pellechet vient de dresser le *Catalogue des incunables de la bibliothèque publique de Dijon.*

L'ouvrage, un volume in-8° de VIII-179 pages, est en vente à Dijon, à la librairie Lamarche.

— Il vient de paraître à Orléans, chez le libraire Herluison, un *Essai de bibliographie raisonnée des œuvres relatives à Jeanne d'Arc.* L'auteur, M. l'abbé Lemerle ne s'est occupé que des éloges panégyriques consacrés à l'héroïne.

— M. R. Souhart vient de donner à la librairie Rouquette une *Bibliographie générale des ouvrages sur la chasse, la vénerie et la fauconnerie*, publiés ou composés depuis le XVe siècle jusqu'à ce jour, en français, latin, allemand, anglais, espagnol, italien, etc.

Ce livre, comprenant la description d'environ 3,000 ouvrages sur la chasse, a été tiré à 550 exemplaires.

— *La Bibliographie générale des Gaules*, par M. Ruelle, est aujourd'hui terminée. Le quatrième et dernier fascicule contient la fin de la bibliographie alphabétique par noms d'auteurs, la table alphabétique et des *addenda*.

ÉTRANGER

Allemagne. — La collection Engelhorn (Allgemeine Romanbibliothek, Stuttgart), dont nous avons fait ressortir plus d'une fois l'excellente exécution et la modicité du prix s'est enrichie de plusieurs romans traduits du français (O. Feuillet, H. Gréville, L. Halévy, G. Ohnet, A. Delpit, etc.).

En fait de romans étrangers, M. Engelhorn publie une excellente traduction des nouvelles de Hjalmar Boyesen et Maruja, le dernier roman de Bret Harte. *Schiffer Worse* et *Gift*, d'Al. Kielland, représentent dignement la littérature scandinave.

— M. Stern vient de donner à Leipzig, chez l'éditeur Elwert, une histoire littéraire moderne de l'Allemagne : *Die deutsche Nationallitteratur vom Tode Gœthes bis zur Gegenwart.*

Angleterre. — MM. David Bryce, de Glasgow, publient actuellement une édition illustrée de Shakespeare en huit volumes in-32, qui est bien la plus petite qui existe : les volumes n'ont que 10 centimètres de haut sur 14 de large.

— M. Elliot Stock vient d'ajouter à la série de monographies historiques qu'il publie sous le titre de *Popular county histories*, deux nouvelles publications : *A history of Devonshire with sketches of its leading worthies*, by R.-N. Worth, et *A history of Derby hire*, by John Pendleton.

Ces deux ouvrages abondent en renseignements sur l'histoire locale des comtés de Derby et de Devon et sur les hommes célèbres qu'ils ont fournis à l'Angleterre : Walter Raleigh, Francis Drake, Coleridge, sir Joshua Reynolds, etc., etc. D'après M. Worth, le Devonshire a été un des premiers comtés qui ait connu l'imprimerie. Deux ouvrages sortis de la première presse de Tavistock sont encore conservés aujourd'hui : *Boethius, consolations of philosophy*, traduction de Walton of Osney (1525), et *the Statutes of the Stannaries* (1534).

— *Les Arabian nights du capitaine Burton.* Sur dix volumes que comprendra la traduction anglaise des *Mille et une nuits*, neuf volumes sont en cours de publication. On annonce la prochaine publication de cinq volumes supplémentaires qui paraîtront sous le titre de *Supplemental nights.* La traduction de M. Burton n'étant pas destinée à être lue par les jeunes filles, lady Burton se propose d'y remédier en tirant de l'œuvre de son mari une édition « expurgée » spécialement destinée aux dames. Cette édition comportera 6 volumes petit in-8° au prix de 3 livres sterling.

— La table générale de la sixième série des *Notes and Queries* (vol. 1 à XII-1880-1885) est en vente, à Londres, chez l'éditeur.

— *Old Cookery books and ancient cuisine*, by W. Carew Hazlitt. Un volume de 263 pages in-8°. Londres, Elliot Stock.

Le joli volume que M. Hazlitt consacre à l'histoire de l'art culinaire en Angleterre fait partie de la collection du bibliophile (Book-Lover's library) que publie M. Henry B. Wheathley. Le bibliographe gastronome pourra consulter avec fruit le chapitre intitulé *Cookery books* qui énumère une cinquantaine de livres, plus ou moins célèbres, parus aux XVe et XVIe siècles sur l'art culinaire. On trouve dans l'ouvrage de M. Hazlitt de curieux détails sur la manière de vivre et les goûts gastronomiques à cette époque.

Belgique. — M. Max Rooses vient de faire paraître le deuxième volume de *la Correspondance de Christophe Plantin.*

— L'éditeur bruxellois Bruylant Christophe met en vente le premier fascicule du tome IX de *la Biographie nationale.* Ce fascicule va de *Helmont* à *Henschling.*

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

L'An mil, tel est le titre d'un ouvrage que M. Barbey d'Aurevilly prépare sur le moyen âge.

L'auteur s'occupe également de réunir en volumes les études critiques qu'il a, depuis trente ans, données à différents journaux, notamment *le Pays*, *le Constitutionnel* et *le Nain jaune.*

— M. Arsène Houssaye corrige actuellement les épreuves du *Livre de minuit* que doit publier la librairie Ollendorff, et celles de la nouvelle édition de ses poésies qui paraîtra chez l'éditeur Charpentier.

— M. Ludovic Halévy travaille à un roman, *Blanche Couronne*, qui paraîtra cet hiver dans la *Revue des Deux Mondes.*

— M. Leconte de Lisle donnera cet hiver un volume de poésies intitulé : *Poèmes lyriques.*

— M. Paul Bourget va prochainement faire paraître chez l'éditeur des Parnassiens un nouveau volume de poésies. Cet ouvrage sera divisé en trois livres qui porteront les noms suivants : *Hélène, Dalila, Antigone.*

— Notre collaborateur M. Gustave Fustier prépare en ce moment, pour paraître au commencement de l'année prochaine chez l'éditeur Rouveyre, un

Annuaire spécialement destiné aux bibliophiles, aux écrivains, et qui formera en quelque sorte un tableau de la république des lettres. Parmi les renseignements que contiendra cet ouvrage figurera une liste aussi complète que possible de tous les écrivains français, aujourd'hui vivants, quel que soit le genre de leurs travaux, avec l'indication de l'âge de ces écrivains, de leur qualité et de leur domicile. M. Fustier recevra avec reconnaissance tous les renseignements de nature à lui faciliter cette partie de sa tâche et nous prie de demander à nos lecteurs de vouloir bien lui faire parvenir à Paris, rue Bonaparte, 72 *bis*, toutes les communications qu'ils auraient à lui adresser.

— M. André Theuriet travaille à un roman de la vie intime et provinciale : *Au Paradis des enfants*, et termine un livre sur la *Vie rustique* qui paraîtra avec des dessins de Léon Lhermitte.

— M. Léon Cladel prépare un recueil de nouvelles qui doit paraître chez Lemerre et le deuxième volume de ses mémoires intitulés, comme on le sait, *Léon Cladel et sa kyrielle de chiens.*

— MM. Henri Havard et Marius Vachon préparent pour le nouvel an un volume d'étrennes : *les Manufactures nationales : les Gobelins, Sèvres, Beauvais.*

— L'administration de la *Nouvelle Revue* annonce la prochaine mise en vente dans ses bureaux d'un nouvel ouvrage de M. Ferdinand de Lesseps : *Ma mission à Rome en 1849, suivie de mes relations avec Mazzini.*

— Le prochain roman de M. Georges Ohnet aura pour titre : *Volonté* et fera suite aux *Batailles de la vie.*

— L'éditeur Alcan doit mettre prochainement en vente la troisième édition du livre de M. P. Janet : *Histoire de la science politique dans ses rapports avec la morale.*

— M. Marcellin Pellet doit nous donner d'ici peu la seconde série de ses *Variétés révolutionnaires.*

— M. Giry doit faire paraître chez l'éditeur Picard une traduction de l'introduction à l'étude de la paléographie de Wattenbach. Cette traduction sera accompagnée de renvois nombreux aux fac-similés de chartes qui ont été publiés en France et à l'étranger.

— Le même éditeur annonce la prochaine publication par M. le vicomte de Colleville d'une *Histoire abrégée des empereurs romains et grecs et des personnages pour lesquels on a frappé des médailles depuis Pompée jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs.* L'ouvrage formera trois volumes in-8°.

— M. de Crozals vient, après M. Seignobos, de faire paraître à la librairie Delagrave le premier volume d'une *Histoire de la civilisation depuis les temps antiques jusqu'à Charlemagne.*

— La librairie Welter met en souscription pour paraître au mois de décembre l'ouvrage suivant de M. H. Harisse : *Excerpta Colombiona. Bibliographie de quatre cents pièces gothiques françaises, italiennes et latines du commencement du* XVIe *siècle, non décrites jusqu'ici, précédée d'une histoire de la bibliothèque Colombine et de son fondateur.*

— On n'a pas oublié que le P. Didon, à la suite de dissentiments avec ses supérieurs, se vit infliger une retraite de dix-huit mois, dans le couvent de Corbara, au fond des montagnes de la Corse. En sortant de ce couvent, le célèbre dominicain se rendit en Allemagne, où il étudia la langue, la philosophie et la littérature du pays. Revenu en France, il se rendit ensuite en Palestine, afin de réunir les éléments nécessaires à *la Vie de Jésus*, qu'il a l'intention d'opposer au livre de M. Renan.

Le P. Didon va de nouveau partir pour la Palestine; il s'arrêtera d'abord en Égypte, où il passera un mois; le savant religieux a besoin de recueillir pour son ouvrage de nouveaux documents.

ÉTRANGER

Allemagne. — Une édition populaire des *Œuvres* de Heine sera publiée prochainement par la maison Hoffmann et Campe de Hambourg en livraisons de 10 pfennig (0 fr. 13), ce qui fera ressortir le prix des œuvres complètes à 7 fr. 50.

— Les héritiers de Liszt doivent, paraît-il, publier très prochainement les *Mémoires* du maître, écrits par lui-même, sous ce titre : *Ma Vie.*

— Le Dr Westermann va publier incessamment un nouvel ouvrage sur l'*Histoire de la découverte de l'imprimerie.*

Italie. — M. Paget Toynbee travaille à un *Dictionnaire de la Divine comédie* qui doit former un fort volume à paraître chez l'éditeur George Bell.

Russie. — Le 10 février prochain, les Russes célébreront le cinquantième anniversaire de la mort du poète Pouschkine. Dès ce jour cessera le droit de propriété littéraire sur ses œuvres. La Société litté-

raire de Saint-Pétersbourg en prépare une édition complète, avec toutes les pièces trouvées dernièrement dans les papiers du poète, sa correspondance, etc. La rédaction en est confiée à M. Morozon. La *Revue historique,* qui nous fournit ces renseignements, ajoute que la Société des amis de la littérature russe de Moscou se propose également de faire paraître des éditions populaires de quelques œuvres séparées de Pouschkine, ainsi qu'un recueil de ses poésies en un volume.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

Lettre inédite de Lamartine à Charles Nodier. — Nous trouvons dans le dernier catalogue publié par le libraire-éditeur Liseux une lettre autographe inédite de Lamartine adressée à Nodier. Voici cette lettre, cotée cent francs au catalogue du libraire :

Mâcon, 13 juillet 1830.

« Je viens de lire, mon cher ami, l'article que votre complaisante amitié m'a donné dans la *Quotidienne.* Je ne saurais vous en témoigner assez ma reconnaissance. Je vois bien, à travers les superbes formules d'éloge qui feront leur effet sur le public et surtout sur le public de famille, que vous n'êtes pas complètement content de ces pauvres *Harmonies.* Je suis comme vous et, plus que vous, je sens qu'on doit leur reprocher avec raison, monotonie, sécheresse, pompe, pathos, etc. J'ai trop pris le ton convenu du cantique ancien, et pas assez le ton vrai de saint Augustin et de Sainte-Beuve. Je préfère les *Consolations,* en toute vérité; je n'en suis que plus touché de votre indulgente préface pour les lecteurs de la *Quotidienne,* et comme je sais de plus que vous n'aimez pas à voir votre nom dans un journal représentant des idées fort différentes des vôtres, je compte cet article pour un vrai dévouement d'amitié. Puissé-je vous le rendre !

« Je pars à l'instant, dans quelques heures, pour le pays de la poésie, les montagnes, la Savoie, la Suisse, Chamonix, le Saint-Bernard, la vallée d'Aoste et les lacs italiens. Le tout en quinze jours ou trois semaines. Une bonne aventure serait de vous y rencontrer. Je reviendrai, s'il se peut, par Saint-Claude.

« Que faites-vous? et comment attendez-vous l'inévitable crise qui se prépare ? Le succès d'Alger la rendra plus courte et plus facile. Mais réussit-on longtemps à battre son siècle, c'est ce que l'histoire des siècles ne prouve pas. Je regarde la bataille comme gagnée, si on la donne; mais que faire de la victoire? Il y a un gros nuage à voir passer : Dieu veuille qu'il n'en sorte que du bruit et des éclairs! Je prends plus d'intérêts que vous à la politique, parce que j'en ai moins vu. Le découragement où je vous ai vu ne m'atteint pas encore. Je voudrais voir l'humanité sur un bon chemin, quoique tout chemin la conduise à la mort.

« Je sens la poésie remonter en moi à flots purs et plus forts. Je vais, si quelque dieu nous fait du loisir, m'y livrer pendant les dernières années que la jeunesse colore encore, mais je n'en publierai plus avant dix ou quinze ans. Les *Méditations* et *Harmonies* seront mes *Bucoliques;* il faut penser à la *Divina Comedia* qui fermente depuis si longtemps en moi.

« Et vous, faites aussi. Jamais vous n'avez été, de l'aveu de tous, plus en verve de pensée et de style que depuis un an. Écrivez une œuvre ou des fragments, car tout est fragment, même le tout, peu importe. Marquez votre trace, et qu'il ne soit pas dit que nous avons eu un des grands écrivains et penseurs du XIXe siècle qui s'est amusé à regarder et à applaudir des acteurs moins bons que lui !

« Adieu et amitié.

« LAMARTINE.

« *P.-S.* — Priez notre ami Soulié de presser Thouvenin et de faire remettre mes deux volumes, arrangés par lui, à David. Je suis honteux, j'ai le buste; je n'ai pu lui faire accepter que ces volumes, et il ne les a pas. A propos, ne vous dois-je rien pour Mlle Borel ? »

Statistique de la papeterie. — L'Allemagne est le pays qui, relativement, possède le plus de papeteries et de machines à fabriquer le papier.

Seuls, les États-Unis de l'Amérique la dépassent quelque peu, car ils comptent 884 papeteries avec 1,106 machines, tandis que l'Allemagne n'en compte que 809 avec 891 machines.

La France ne possède que 420 papeteries avec

525 machines; l'Angleterre, 361 papeteries avec 541 machines, dont 69 papeteries avec 98 machines pour l'Écosse et 12 papeteries avec 13 machines seulement pour l'Irlande.

L'Italie compte 220 papeteries, dont 10 ne possèdent aucune machine; la Russie, 133 papeteries avec 137 machines; l'Autriche-Hongrie, 220 avec 270 machines; l'Australie possède déjà 4 papeteries avec 6 machines, tandis qu'au pays des Pharaons l'on ne trouve qu'une seule fabrique, et encore le papier se fait-il à la main.

L'univers entier accuse donc un total de 3,419 papeteries avec 3,952 machines. La production journalière, calculée d'après la fabrication annuelle, est de 55,899,200 quintaux de papiers, soit en chiffres ronds, 56 millions.

La statistique des ouvrages de jurisprudence. — Les ouvrages de jurisprudence publiés pendant la période 1875 à 1885 sont au nombre de 49,896, dont 19,717 ouvrages allemands, 8,520 français et belges, 5,333 hollandais, 3,103 italiens, 775 espagnols et 1,461 danois, norvégiens et suédois.

L'année 1885 à elle seule a produit 4,192 publications se rattachant à la science du droit; sur ce nombre, l'Allemagne a fourni près d'un tiers.

M. Hippolyte Castille; la paternité du pseudonyme d'Alceste. — Tout le monde connaît le pseudonyme d'*Alceste*, dont un écrivain a signé des lettres politiques qui ont fait beaucoup de bruit. Comme un journal en avait attribué la paternité à un tiers, l'auteur, M. Hippolyte Castille, lui adresse la lettre suivante :

« Depuis longtemps, le secret de la paternité des lettres d'Alceste à l'*Universel*, aux divers journaux publiés par M. Portalis et au *Voltaire* est devenu le secret de la comédie. Je suis surpris qu'un critique bien informé ignore un fait d'ailleurs aujourd'hui assez peu intéressant.

« J'ai dû autrefois, sur les sollicitations les plus énergiques de M. Ducuing et même en présence de poursuites judiciaires, vaincre mes répugnances, garder le masque littéraire que j'avais adopté, opposer au besoin la négation, sous peine de voir échouer à son début la campagne politique que l'*Universel* avait entreprise.

« Depuis bien des années, les motifs qui me guidaient ont cessé d'exister.

« Je me propose même de publier sous mon nom une partie de ces lettres et vous pouvez être certain que ni M. Paton, ni aucune autre des nombreuses personnes à qui les lettres d'Alceste ont été attribuées n'en revendiquera la paternité. »

M. Frédéric Gaillardet. — L'affaire Dumas-Gaillardet a été jugée à la satisfaction des gens de lettres; les héritiers de ce dernier ont été déboutés de leur prétention, et le titre la *Tour de Nesle?* restera inscrit sur le monument élevé à la mémoire de l'auteur des *Trois mousquetaires.*

Gaillardet fut le fondateur du *Courrier des États-Unis;* aussi ce journal nous fournit-il des renseignements intéressants sur ce collaborateur d'Alexandre Dumas.

Notre confrère d'outre-Océan nous fait remonter au temps où la rue Bonaparte n'allait pas plus haut que la place Saint-Germain-des-Prés.

« Dans la rue Childebert, qui barrait ce prolongement, une grande maison séparait la rue Bonaparte de la rue qui faisait suite par derrière ladite maison et s'appelait la rue du Pot-de-Fer-Saint-Sulpice, aujourd'hui incorporée dans la rue Bonaparte.

« La maison dont nous parlons était connue sous le nom de la rue sur laquelle elle était en bordure; on l'appelait *la Childebert.* C'était une sorte de ruche comme il en existait beaucoup alors dans le quartier latin. On y trouvait des chambres pour les étudiants, les *étudiantes*, et à l'étage supérieur s'épanouissaient les ateliers pour les architectes et les peintres.

« Au nombre de ces derniers se trouvaient Théophile Gautier et les deux frères Roqueplan. Leurs ateliers étaient des ateliers littéraires où la jeunesse spirituelle et passionnée de l'époque se donnait rendez-vous.

« Un jour que Victor Hugo, Jules Janin et Alexandre Dumas se trouvaient réunis avec les trois personnages que nous venons de nommer survint tout à coup Frédéric Gaillardet, alors jeune homme tout à fait inconnu, n'ayant encore rien produit. Il apportait le manuscrit d'un drame intitulé : *Pierre de Labilie*, du nom d'un chancelier de France, jugé et condamné par un concile pour avoir participé à la disgrâce qui avait frappé Marguerite de Bourgogne.

« Les noms des héros de Gaillardet eurent le don d'égayer l'assistance; l'un d'eux s'appelait Anatole et naturellement, chaque fois que ce nom était répété, les auditeurs riaient aux éclats. Cependant le lecteur continuait sans se lasser, et le drame finit par empoigner les assistants.

« Quand Gaillardet eut fini sa lecture, Alexandre Dumas, toujours prompt à prendre la parole, se leva et déclara que la pièce devait changer de nom et prendre celui de la *Tour de Nesle,* qu'il fallait reprendre les éléments donnés par l'auteur, et alors il découpa le sujet en actes et en scènes.

« Alexandre Dumas allait son train, lorsque tout à coup Théophile Gautier, secouant son abondante chevelure, se leva en s'écriant la fameuse phrase :

« — Ohé! Orsini, double empoisonneur, tavernier « du diable! faudra-t-il donc te donner tous tes noms, « avant que tu répondes ? »

« Les applaudissements des assistants saluèrent la sortie, et il fut décidé que Théophile Gautier écrirait le premier acte.

« Quand on fut au second acte, ce fut au tour de Jules Janin de s'écrier : « Avez-vous donc jamais, « dans vos amours de garnison, rencontré des mains « aussi blanches, etc...? Vous voyez bien que ce sont « de grandes dames... »

« — Bravo, Janin! » s'écria le chœur des assistants; à vous le deuxième acte.

« Les actes suivants, à l'exception du dernier, furent pris par les frères Roqueplan. Victor Hugo se chargea du dénouement.

« A cet égard, il y a une vérité incontestable, c'est que la *Tour de Nesle* se termine par ces mots de Marguerite : « Gautier, je suis ta mère! » et la réponse de Gautier : « Eh bien! ma mère, je te maudis. » Exactement ce que Victor Hugo a reproduit dans sa *Lucrèce Borgia*, qui finit sur ces mots : « Gennaro, « je suis ta mère » et la réplique : « Eh bien! je te « maudis. »

Victor Hugo, d'après le *Courrier des États-Unis*, aurait donc fourni les dramatiques effets du dernier acte.

Missions scientifiques. — M. Baudrillart, professeur au collège Stanislas, est chargé d'une mission en Espagne et en Italie. Il devra rechercher dans divers dépôts publics de ces pays, notamment dans les archives d'Alcala de Hénarès, de Rome, de Brescia et de Turin, des documents relatifs à la correspondance de Mme de Maintenon.

M. Alfred Marche est chargé d'une mission aux îles Mariannes, pour y faire des recherches relatives à la géographie, à l'histoire naturelle, à l'anthropologie et à l'ethnographie.

M. E. Raoul, pharmacien de première classe de la marine, est chargé d'une mission scientifique dans les colonies françaises, à l'effet de recueillir des collections d'histoire naturelle destinées à l'État.

M. Paul-Édouard Passy, professeur d'anglais à l'École normale des instituteurs de la Seine, est chargé d'une mission en Suède.

M. Bloch, publiciste, chargé de missions en Allemagne, en Italie et en Hollande, est nommé chevalier de la Légion d'honneur.

« *La Muselière* », *journal de M. Lemercier de Neuville.* — Jean des Gaules raconte, dans le *National*, l'histoire d'un journal qu'il créa sous l'empire, avec Lemercier de Neuville : *la Muselière :*

« Nous avions cinquante abonnés et nous le confectionnions dans une sorte de soupente, au-dessus du café de l'Ambigu, qu'on nommait l'*étouffoir*.

« On entendait rire parfois et se chamailler de là-haut.

« Un jour, après avoir recopié sur un registre la liste de nos abonnés et leur domicile, Lemercier roula en boulette et jeta par la fenêtre la feuille de papier sur laquelle ils étaient inscrits.

« Elle tomba sur la tête d'un monsieur qui, par le plus grand des hasards, était un mouchard.

« On nous surveilla et l'on remarqua que, tous les huit jours, deux hommes à mine sinistre sortaient du café de l'Ambigu à la nuit et se séparaient. On les fila et l'on sut qu'ils se rendaient chez les concierges des maisons qu'habitaient les individus inscrits sur la liste.

« Je crois bien; nous étions les porteurs du journal et nous avions une tenue *ad hoc*, destinée à nous rendre méconnaissables.

« Évidemment, c'était une société secrète.

« L'enquête commença. On fit venir à la préfecture, les uns après les autres, les cinquante abonnés.

« Horreur! ils apportèrent les numéros de la *Muselière*, dont ils avaient à peine lu deux ou trois numéros.

« On les relâcha!

« — A mon âge, s'écriait l'un d'eux; soupçonné de « complot pour avoir voulu protéger la littérature! « Quand on m'y reprendra! Les petits polissons! »

« Les petits polissons, c'étaient nous.

« Il n'y avait qu'un homme qui tenait à lire la *Muselière*, c'était le ministre de l'intérieur.

« Ce diable de Lemercier de Neuville avait oublié de lui envoyer le journal.

« Il attrapa quinze jours de prison et le journal fut supprimé.

« Ainsi naquit et mourut *la Muselière, journal de la décadence intellectuelle* ».

A propos du livre intitulé : « Avant la bataille ». — Une revue militaire allemande, la *Revue internationale de toutes les armées et de toutes les flottes*, prétendait que le livre *Avant la bataille* a été inspiré par l'état-major français et imprimé aux frais du ministère de la guerre; qu'il a été propagé partout, dans l'armée comme ailleurs, par les soins de ce même ministère; « qu'il est sorti de la plume de M. Barthélemy, l'un des meilleurs amis et des plus chauds partisans du général Boulanger et l'un des membres les plus influents de la Ligue des patriotes ».

M. Barthélemy, dans une lettre au *Soleil*, rétablit les faits; il déclare que le livre *Avant la bataille*, qui a paru sans nom d'auteur, est bien de lui; mais le livre n'a été ni imprimé ni propagé par le ministère, qui n'en a *pas acheté un seul* exemplaire; l'auteur ne fait pas partie de la Ligue des patriotes; et enfin le ministre de la guerre actuel a été bien étranger à sa publication, puisque l'ouvrage a été terminé en octobre 1885, trois mois avant la constitution du cabinet Freycinet.

Les gens de lettres décorés. — Les gens de lettres accusent le gouvernement de se montrer très parcimonieux de décorations vis-à-vis d'eux, au grand avantage des journalistes, des peintres et des autres artistes, qui accaparent les pétales du coquelicot de la Légion d'honneur.

A titre de renseignement, nous avons, dit *le Voltaire*, recueilli en feuilletant la liste des membres et adhérents de la Société des gens de lettres, ceux que nous trouvons décorés :

Commandeurs.

Camille Doucet, Désiré Nisart, général Pittié.

Officiers.

Théodore de Banville, Maxime Ducamp, Alexandre Dumas fils, Adolphe Dennery, Arsène Houssaye, Ernest Legouvé, Auguste Maquet, Victorien Sardou, Aurélien Scholl, Édouard Thierry, Latour Saint-Ybars, Jules Lacroix, Paul Féval, Auguste Vitu.

Chevaliers.

Paul Arène, Adolphe Belot, Élie Berthet, Ernest Blum, Henri de Bornier, Alexis Bouvier, Alphonse Brot, Philippe Burty.

Henri Chabrillat, Augustin Challamel, Champfleury, Victor Cherbuliez, marquis de Cherville, Émile Chevalet, Jules Claretie, François Coppée, Alphonse Daudet, Ernest Daudet, Adrien Decourcelle, René Delorme, Albert Delpit, Des Essarts, Charles Des Granges.

Armand Durantin, Louis Enault, Ferdinand Fabre, Louis Figuier, Camille Flammarion, Marius Fontanes, Emmanuel Gonzalès, Ludovic Halévy, Henry Houssaye, Henri d'Ideville, Louis Judicis, Henri Lapommeraye, Lorédan Larchey, Alphonse de Launay.

Albert Millaud, Charles Monselet, Edgar Monteil, Eugène Muller, Charles Narrey, Georges Ohnet, Henri de Parville, Hector Pessard, Florian Pharaon, Alexandre Piédagnel, Louis Ratisbonne, Jules Richard, Armand Silvestre, Paul Saunière, Jules Simon, Léopold Stapleaux, Edmond Texier, André Theuriet, Pierre Véron, Paul Bourde.

A cette liste déjà longue, si l'on ajoute celle des auteurs dramatiques, dont quelques noms figurent dans la nôtre, mais qui sont loin de s'y trouver tous, on arrivera à un nombre respectable de personnalités décorées pour la littérature.

Les Débuts de Pierre Loti. — On parle beaucoup en ce moment d'un nouveau roman de Julien Viaud, cet officier de marine qui, sous le nom de Pierre Loti, publie des récits si remarquables, surtout par leur style plein de couleur et de précision. Ce nouveau roman est intitulé : *Pêcheurs d'Islande.*

A ce propos, *le Figaro* a publié une notice détaillée sur Pierre Loti. Voici comment cette notice raconte le début de cet écrivain distingué dans les lettres :

« Le père de M. Julien Viaud a écrit une histoire de la ville de Rochefort; sa grand'mère a fait quelques poésies.

« Il prit lui, tout jeune, l'habitude de rédiger le journal de sa vie. De ce journal, il tira un premier livre : *le Mariage de Loti.* Un ami de l'auteur lut le manuscrit, l'emporta et, de son chef, le présenta à Calmann Lévy, qui l'acheta.

« Plus tard, on offrit à l'éditeur un second volume, *Azıyadé,* qu'il déclara mauvais.

« Mme Adam, ayant alors besoin d'un roman pour sa Revue, demanda à M. Lévy s'il n'avait pas quelque ouvrage nouveau à lui recommander. Il lui montra *Azıyadé,* prévenant d'ailleurs que ça ne valait pas grand'chose.

Mme Adam emporta le manuscrit, le lut, l'inséra.

« Tels furent les simples et faciles débuts littéraires de M. Pierre Loti. »

M. Dupin et sa collaboration avec Scribe. — La *Patrie* signale à la Société des auteurs un centenaire à célébrer bientôt et qui ferait le pendant de la fête en l'honneur de M. Chevreul. Il s'agit de l'ancien collaborateur de Scribe, M. Dupin, qui est le dernier représentant d'une époque de simplicité littéraire, de bonne foi et de jeunesse, que le nom de Désaugiers synthétise.

Il paraît que le reporter de la *Patrie* a mis fort en colère M. Dupin, en lui parlant de 1781 comme de sa date de naissance :

« Je suis né le 1er septembre 1797, a dit M. Dupin; je me rappelle très clairement avoir vu la tête de la princesse de Lamballe portée au bout d'une pique; j'étais déjà assez connu comme auteur dramatique en 1812 pour mériter l'amitié de Talma, alors en pleine gloire. « Voyez-vous, jeune homme, ajouta-t-il, en « s'animant un peu, c'était le beau temps alors! »

« Quand j'ai connu Scribe, c'était un *bambin (sic);* je lui ai donné quelques conseils et il en a si bien profité qu'il est devenu mon maître. Des *soixante-cinq* pièces (et non cinquante, comme le dit *votre* Larousse) que nous écrivîmes en collaboration, quelques-unes sont presque entièrement de lui, mais nous nous complétions si bien que jamais aucune difficulté n'a surgi entre nous au sujet de ce que nous appelions : notre travail. Quant aux cent trente-sept autres vaudevilles que j'ai écrits seul, ils ont amusé deux générations, m'ont procuré l'aisance dans laquelle je termine mes jours, et *ceci,* dit-il en désignant la rosette qui orne sa boutonnière. Je n'en demande pas davantage. Mais, je vous le répète, jeune homme, si je suis, à quatre-vingt-dix-neuf ans, un optimiste convaincu, c'est que ma jeunesse se passait au bon temps. »

La Propriété littéraire et artistique. — Le mois dernier a été signée, à Berne, la convention internationale pour la protection de la propriété littéraire et artistique.

Le *Bund,* de Berne, publie quelques renseignements sur le contenu de cet acte international.

La convention contient des stipulations précises concernant le droit de traduction. Ce droit appartiendra à l'auteur et à ses héritiers pendant dix ans, à partir du jour de la publication de l'original, et, pour les ouvrages publiés par livraisons, à partir du jour de la publication de la dernière livraison.

Les articles de journaux publiés dans un des États qui participent à la convention pourront être reproduits, en originaux ou en traductions, dans les journaux des autres États, à moins d'une défense spéciale de l'auteur de l'article ou de l'éditeur du journal.

Toutefois, ni l'auteur ni l'éditeur ne peuvent interdire la traduction ou la reproduction d'un article de discussion politique, d'un article d'actualité et de faits divers.

Chaque État aura le droit de saisir sur son territoire les ouvrages importés d'un autre État, si leur publication est contraire aux stipulations de la convention.

Il sera créé à Berne un bureau international qui aura les attributions suivantes :

Il fera un relevé de toutes les dates qui concernent la protection des droits d'auteur et les portera à la connaissance du public. Il étudiera toutes les questions qui se rapportent à la protection de la propriété littéraire et artistique, et publiera les résultats de ses études dans une feuille spéciale qui paraîtra à Berne en langue française. Il devra enfin, à la demande des gouvernements respectifs, leur communiquer toutes les informations nécessaires pour assurer la protection des droits d'auteur.

Les gouvernements des États qui participent à la convention conserveront leur liberté d'action en ce qui concerne la surveillance des œuvres littéraires et artistiques publiées sur leurs territoires respectifs, et pourront, comme par le passé, interdire chez eux la circulation et la vente de ces œuvres, conformément aux lois du pays.

Les États qui sont signé la convention sont : la France, la Belgique, l'Allemagne, l'Angleterre, l'Espagne, l'Italie, la Suisse, Haïti et la République de Liberia. Le ministre des États-Unis a promis, au nom de son gouvernement, une prochaine adhésion à la convention.

Une académie tonquinoise. — Voici le texte de l'arrêté de M. Paul Bert constituant une académie tonkinoise :

« Le résident général de la République française en Annam et au Tonkin, membre de l'Institut,

« Voulant faire revivre dans ce pays depuis si longtemps troublé le goût des sciences et des lettres, et soucieux de conserver à la nation tonkinoise les vestiges de son passé glorieux, comme aussi de réunir les témoignages dispersés de son antique splendeur ;

« Sur la proposition du résident supérieur,

« Arrête :

« Art. 1er. — Il est créé au Tonkin un corps savant qui prend la dénomination de Bac-ki-han-lam-vien (Académie tonkinoise).

« Art. 2. — Son siège est à Hanoï ; le Bac-ki-han-lam-vien aura pour mission de :

« Rechercher et réunir tout ce qui intéresse, à un point de vue quelconque, le pays tonkinois ;

« Veiller à la conservation des monuments ;

« Initier le peuple à la connaissance des sciences modernes et des progrès de la civilisation en faisant traduire et publier, en langue annamite, des résumés pratiques des livres européens ;

« Faire traduire et publier, en langue française, les extraits les plus importants des annales dynastiques tonkinoises, ainsi que les autres ouvrages qui auront été désignés par une commission d'études ;

« Concourir à la formation de bibliothèques publiques dans les principales villes et d'une bibliothèque nationale à Hanoï ;

« Prendre des mesures pour la conservation des stèles, inscriptions et monuments quelconques épars sur le territoire, de les rechercher, de les signaler, de les faire transporter en lieu sûr lorsqu'ils se trouveront dans des pagodes ruinées ou hors de l'action d'une protection efficace ;

« Rédiger et publier un bulletin mensuel dans lequel seront traitées les questions scientifiques, littéraires, économiques et techniques ;

« Se mettre en relation avec toutes les Sociétés orientales d'Europe et d'Asie, afin d'être constamment au courant des travaux des savants spéciaux qui s'occupent du pays.

« Art. 3. — Le Bac-ki-han-lam-vien étant un Institut national devra comprendre parmi ses membres l'élite de la nation tonkinoise (des savants tonkinois).

« Il sera composé de membres titulaires au nombre de quarante, et de correspondants en nombre illimité.

« La haute dignité de membre du Han-lam sera conférée par M. le résident général ;

« Pour l'obtenir, les savants tonkinois devront être pourvus des grades universitaires de docteur (cat-si et tien-si) ou de licencié (cuu-nhon).

« Les correspondants seront admis par un vote des membres titulaires, sur la présentation de deux d'entre eux, et à la majorité absolue des votants.

« Les bacheliers (uy-tay) et tous les mandarins jusqu'au septième degré inclusivement pourront être correspondants.

« Leur admission sera soumise à la ratification de M. le résident général.

« Les membres titulaires recevront un diplôme rédigé en langue française et caractères chinois, et comme insigne de leur dignité il leur sera remis une médaille ou un emblême qu'ils porteront au cou ou à la boutonnière.

« Les correspondants recevront le diplôme seulement ; ils pourront déposer des manuscrits, proposer des motions ; ils assisteront aux assemblées générales, mais n'auront pas voix délibérative.

« Art. 4. — La présidence du Bac-ki-han-lam-vien appartient de droit à M. le résident général.

« Il sera assisté d'un vice-président tonkinois et de deux secrétaires, l'un Français, l'autre indigène.

« Art. 5. — Il est interdit, dans les réunions et dans les publications, de s'occuper de politique et de discuter les actes du gouvernement ni aucune autre question d'intérêt privé.

« Paul Bert. »

Nouveaux documents sur Molière. — M. Auguste Vitu publie le texte d'un bail passé le 15, octobre 1665, devant MMes Ogier et Pain, notaires à Paris, au profit de M. et Mme Molière, par le sieur Millet, maréchal de camp. Notre confrère, qui en a eu commu-

nication en l'étude de Me Carré, croit que cette pièce signée de Molière a échappé aux investigations de la commission récemment instituée pour rechercher les signatures authentiques de Molière.

Voici les principaux passages de ce document :

« Laquelle (dame Millet) a recongneu et confesse avoir baillé et deslaissé, à tiltre de loyer à prix d'argent, du jour de la feste Saint-Remy dernièrement passée jusques à trois ans prochains après ensuivants, finis et accomplis, et pendant ledit temps durant faire jouir, etc.

« A Jean-Baptiste Pocquelin de Mollière, vallet de chambre du roy, et damoiselle Armande Grezinde Bejart, sa femme de luy autorisée, demeurant rue Saint-Thomas-du-Louvre, paroisse de Saint-Germain l'Auxerrois, à ce présens et acceptons.

Une maison seize en ceste ville de Paris en ladite rue Saint-Thomas-du-Louvre, aux sieur et dame Millet appartenant, et joignant une grande maison aussi à eux appartenant ;

« Consistant ladite maison louée en un corps de logis, petite court, porte cochère et autres appartenances et dépendances, telle que les preneurs s'en contentent, disant les bien congnoistre pour les avoir vus et visités pour en jouir.

« Ce présent bail fait moyennant la somme de mil livres de loyer pour et par chascune desdites trois années, etc.

« Fait et passé à Paris en l'étude d'Ogier, l'un des notaires soussignez, l'an mil cent soixante-cinq, le quinzième jour d'octobre après midy, et ont signé

Signé : Marguerite Chappelain,
J. B. P. Moliere,
Gresinde Béjart,
Pain, Ogier. »

M. Vitu fait suivre cette reproduction des intéressants commentaires que voici :

« La signature de Molière est la plus belle et la plus ferme que l'on puisse rencontrer. Les trois initiales J.B. P. sont pour ainsi dire moulées ; quant au nom principal, il contient une particularité qu'il faudra retenir pour contrôler plusieurs autres signatures acceptées jusqu'ici comme authentiques. L'*l* du milieu de Molière porte à sa partie inférieure une sorte de boucle qu'on ne retrouve pas ailleurs, *L*, comme si cette lettre était une initiale. Ce superbe autographe, d'une pureté et d'une fraîcheur extraordinaires, a fait l'admiration de son heureux professeur Me Carré, comme la mienne.

« Mme Molière a signé après son mars, d'un caractère mince et délié qui ressemble plus à l'anglaise de nos jours qu'aux lourdes et raides écritures du XVIIe siècle. On remarquera qu'elle a signé Gresinde et non Armande, et qu'elle a nettement accentué l'*e* de Béjart, tandis que Molière, cette fois comme toujours, ne place pas d'accent sur son nom.

« Le fait essentiel qui ressort de ce bail, c'est que depuis la Saint-Rémy, c'est-à-dire depuis le 1er octobre 1665 jusqu'au 1er octobre 1668 au moins, Molière et Armande ont habité seuls un petit hôtel formant un corps de logis distinct, ayant sa cour et sa porte cochère.

« C'est ainsi que leur intimité se resserrait à l'époque même que les fabricateurs d'anecdotes scandaleuses ont assignée aux prétendus désordres de l'épouse et aux prétendus malheurs de l'époux outragé.

« Une chose certaine, c'est que Molière habitait l'hôtel du maréchal de camp Millet lorsqu'il fut atteint de la terrible maladie de poitrine qui faillit l'emporter, et qui amena la fermeture de son théâtre, du 27 décembre 1665 jusqu'au 21 février 1666. »

Une statue à Louis Blanc. — Un comité s'était formé, sous la présidence de M. Lagrange, pour élever une statue à Louis Blanc.

Ce comité vient d'offrir le modèle de cette statue à la ville de Paris. L'offre a été acceptée, et il a été décidé que la statue serait érigée sur la place Monge.

— Mme Edmond Adam abandonne la direction de la *Nouvelle Revue*, qui passe aux mains de M. de Cyon, ancien directeur du *Gaulois*.

— Le comité des inscriptions parisiennes fera placer, le jour anniversaire de la mort de Sainte-Beuve, au numéro 11, rue du Montparnasse, une plaque portant l'inscription suivante :

CH.-AUGUSTIN SAINTE-BEUVE
Poète et critique,
Né à Boulogne-sur-Mer
le 23 décembre 1804,
est mort dans cette maison
le 13 octobre 1869.

— Le comité des inscriptions parisiennes continue son œuvre ; il vient de décider de placer sur la maison n° 2 de la rue d'Aumale une plaque commémorative portant l'inscription suivante :

FRANÇOIS MIGNET
Historien,
né à Aix-en-Provence
le 8 mai 1796,
est mort dans cette maison
le 24 mars 1884.

ÉTRANGER

Allemagne. — *Comment travaillait Léopold v. Ranke.* — Les souvenirs que vient de publier M. Winter, un des derniers secrétaires de Léopold Ranke, donnent d'intéressants détails sur la manière de travailler du grand historien.

Ranke vivait et travaillait un peu comme Littré. Il

se levait assez tard, déjeunait après neuf heures, dictait jusqu'à une heure, recevait jusqu'à deux, faisait ensuite une promenade accompagné de son domestique et rentrait pour dîner. — De sept heures à minuit, et souvent plus tard encore, il dictait à un nouveau secrétaire.

Pendant ses dictées, où sa prodigieuse mémoire, sa verve inaltérable et sa parfaite lucidité d'esprit se donnaient libre jeu, il se faisait relire les documents et les dossiers, et désignait à ses secrétaires les passages à transcrire. D'instinct il flairait les pages vides de renseignements et mettait le doigt sur les choses essentielles. — Assis au milieu d'une bibliothèque énorme, mais où régnait le plus complet désarroi, il imposait souvent à ses aides la tâche surhumaine de trouver immédiatement un volume à consulter, se lamentant du matin au soir sur la fatalité qui le condamnait à employer des subalternes.. — Une fois, il s'accorda un petit séjour au château de Manteuffel, et sa ménagère se félicitait de ce qu'il n'avait pas emporté de livres; bien qu'octogénaire, le vieillard ne put s'accommoder de ce repos forcé et revint bien vite se réinstaller chez lui pour travailler à son *Histoire universelle,* que la mort ne lui a pas donné le temps d'achever, mais dont il nous a donné six volumes imprimés et un septième volume manuscrit.

Les publications interdites en Allemagne. — Le gouvernement allemand vient de faire paraître la liste des publications socialistes mises à l'index depuis que les lois d'exception contre les menées criminelles de la démocratie socialistes ont été votées en 1878. L'éditeur de ce curieux catalogue est M. Atzrott, secrétaire royal de police à Berlin. C'est afin de permettre aux autorités de se reconnaître au milieu du grand nombre de publications, qu'il a entrepris d'en dresser la liste alphabétique et une table des auteurs.

De 1878 à juin 1886, l'interdiction a frappé 792 imprimés (volumes, placards) non périodiques, 13 numéros isolés de publications périodiques allemandes et 19 numéros isolés de publications périodiques étrangères. L'apparition de 85 journaux allemands et de 41 journaux étrangers a été définitivement interdite. On arrive à un total de 948 interdictions : 255 en 1878, 141 en 1879, 87 en 1880, 141 en 1881, 40 en 1882, 62 en 1883, 132 en 1884, 72 en 1885, 18 dans les cinq premiers mois de 1886. Le nombre des journaux interdits va en diminuant; on voit que la propagande prend un caractère de plus en plus secret.

La Prusse figure avec 530 interdictions ; la Bavière avec 85 ; la Saxe, foyer du socialisme, avec 196, le Wurtemberg avec 151 ; la Hesse avec 23, etc.

Cet index aura un jour une valeur bibliographique, car il contient à peu près toutes les publications subversives, livres ou journaux, qui ont paru ces dernières années. Les feuilles les plus inconnues ont l'honneur d'y figurer; des journaux anarchistes de province, inconnus à Paris, y sont inscrits.

Comme auteurs français, nous rencontrons : A. Arnoult : *L'État de la Révolution*; *Histoire parlementaire de la Commune de Paris*; — Léon Cladel : *Mon ami le sergent de ville; Revanche* ; — Claudel : *Le sort réservé aux empereurs et rois;* — Paschal Grousset : *les Martyrs de la Commune;* — Paul Lafargue : *le Droit à la paresse;* — Lefrançais : *République et Révolution;* — Lissagaray : *Histoire de la Commune;* — Mazon : *la Comédie politique en Europe;* — Paul Strauss : *le Suffrage universel;* — Révillon : *Chants révolutionnaires.*

Parmi les Allemands : Karl Marx : *le Manifeste du parti communiste de 1847;* — F. Lassalle : quatorze brochures ou manifestes. — Liebnecht, Bebel, Viereck, Vollmar, Most, Engels, Frohme, etc.

Le Hollandais Nieuwenhuis, les Russes Bakounine, Stepniack, Mirovitcz, etc., y sont inscrits.

Une bonne partie des pièces interdites sont des appels aux électeurs. Il y a aussi des pièces de théâtre : *Un espion,* pièce socialiste, 1876. — *Procès de presse, ou la fille du procureur impérial; — Une victime, ou la jurisprudence; Un agitateur malheureux, ou la question agraire; — les Travailleurs allemands; — les Nihilistes,* pièce en quatre actes, représentée en 1882, à Chicago, à l'occasion de l'anniversaire de la Commune.

Les femmes-auteurs en Allemagne. — Sait-on combien il y a de bas-bleus en Allemagne? Le *Temps* répond d'après une analyse de l'*Almanach des dames,* de Lina Morgenstern :

« Il paraît qu'elles sont en tout au nombre de six cents.

« Il y a un quart de siècle, Dresde seul en comptait plus de trois cents, nous dit Mme Roskowska, et méritait ainsi le titre de Florence de l'Elbe. On n'y en compte plus aujourd'hui qu'une trentaine. Presque autant à Breslau, qui ne possède ni les trésors artistiques ni les beautés naturelles de Munich, et qui l'emporte pourtant à cet égard sur la capitale de la Bavière. La métropole de la librairie allemande, Leipzig, n'a que vingt femmes de lettres, et Stuttgart que sept. Elles semblent être attirées de préférence par les grandes villes; c'est ainsi que Vienne n'en a pas moins de cinquante, et Berlin, en y comprenant Charlottembourg et Potsdam, pas moins de quatre-vingts.

« Ce qui paraît caractéristique, c'est que les villes spécialement adonnées au commerce et à la navigation comptent relativement peu de femmes-auteurs. Ainsi on n'en trouve que seize dans les trois villes libres et hanséatiques. Hambourg, la seconde ville de l'Allemagne, n'en a que sept, comme Brême. Il est vrai que le chiffre est exactement le même à Kœnigsberg, la patrie de la raison pure. Mais qu'on ne s'en étonne pas, la ville de Kant appartient à la Sibérie prussienne; elle ne possède pas le doux climat qui paraît indispensable à l'éclosion de cette fleur humaine, la femme de lettres. Aussi Wiesbaden en a-t-il une de plus à inscrire sur sa liste que Kœnigsberg, Hambourg et Stuttgart; Darmstadt en a deux de plus.

Cassel en a douze, de même que Hanovre et Francfort-sur-le-Mein.

« Tous ces chiffres réunis forment à peu près la moitié du total général indiqué par l'*Almanach des dames*. Les autres femmes, aux bas plus ou moins azurés, habitent des châteaux et des villas, des villages ou des bourgs. On ne les trouve pas seulement « aussi loin que résonne la langue allemande », mais encore éparses dans les pays étrangers; elles sont rares à Paris et à Pétersbourg, nombreuses en Italie et sur le Bosphore. *Châteaux* n'est point ici une métaphore; plus d'une princesse, un nombre imposant de comtesses et de baronnes, ont fait gémir la presse, les unes par pur amour de la gloire, les autres en vue d'honoraires qui ne sont pas toujours chimériques.

« Il ne faudrait pas croire, d'ailleurs, que toutes ces femmes-auteurs soient de la première jeunesse. Une bonne moitié au moins a dépassé l'âge canonique. Il y en a cent au moins entre quarante et cinquante ans; une autre centaine entre cinquante et soixante ans; une trentaine entre soixante et soixante-dix; vingt-cinq entre soixante-dix et quatre-vingts; trois ont dépassé quatre-vingt-dix ans.

« D'autre part, on n'en trouve que sept ayant moins de vingt-cinq ans et pas une seule ayant moins de vingt ans. Il est vrai que cent cinquante-cinq de ces dames se sont formellement refusées à faire connaître leur âge; mais il est peu probable que ce soit dans la crainte de passer pour des enfants. »

Les Œuvres de Frédéric le Grand. — L'empereur d'Allemagne a envoyé comme cadeau au shah de Perse le plus magnifique ouvrage qui ait paru jusqu'ici en Allemagne. Ce sont les *Œuvres de Frédéric le Grand,* une publication que Frédéric-Guillaume IV a fait imprimer sur le meilleur parchemin. L'ouvrage est composé de 33 volumes.

Angleterre. — *Le manuscrit de « l'Image du monde ».* — M. Paul Meyer a fait part à l'Académie des inscriptions et des belles-lettres (séance du 17 septembre) d'une découverte qu'il vient de faire dans un récent voyage en Angleterre, au sujet d'un poème du moyen âge intitulé : *l'Image du monde.* Dom Calmet, dans sa « Bibliothèque lorraine », avait mentionné un manuscrit de ce poème ayant appartenu à Du Cange et portant une rubrique où Gautier de Metz était indiqué comme l'auteur de la composition littéraire. On ignorait ce qu'était devenu ce manuscrit. M. Paul Meyer l'a retrouvé il y a quinze jours à Cheltenham, dans la bibliothèque de feu sir Thomas Philips. Il a eu, de plus, la bonne fortune de découvrir au British Museum un second manuscrit de *l'Image du monde,* dans lequel il y a un prologue faisant savoir que ce livre a été offert d'abord à Robert d'Artois, frère de saint Louis, puis à l'évêque de Metz, Jacques, frère de Mathieu II, duc de Lorraine. Ce second document vient confirmer le premier en ce qui concerne l'auteur; Gautier de Metz, habitant la même ville que l'évêque auquel le poème fut offert.

Le commerce de la libraire en 1520. — Le journal de John Dorne, libraire à Oxford en 1530, a été édité dernièrement par M. Madan et publié dans le *Collectanea* de la Société historique d'Oxford. John vendait des missels pour des moines et des ballades pour les étudiants; il vendait beaucoup d'œuvres grammaticales, écrites par Standbridge et Whitington ou par le Magdalen College. Les livres demandés pour les écoles ou pour les examens étaient, par bonheur pour les pauvres étudiants, peu nombreux.

Il faisait un bon commerce avec les brochures d'Érasme (lui-même un étudiant très pauvre) et Luther. Les manuels grammaticaux de Whitington furent vendus 0 fr. 30 chacun. Les poèmes de Lucan, reliés en parchemin, avec notices, étaient chers : 3 fr. 75. Le *De officiis* de Cicéron n'était pas trop cher à 1 fr.25. Virgile, Térence et la *Rhetorica* de Cicéron rapportaient 0 fr. 40 et 0 fr. 80.

Belgique. — *Union littéraire belge.* — L'union littéraire belge a fondé dans son sein un comité syndical chargé de protéger les intérêts des écrivains.

Ce comité, dit le *Moniteur belge* du 26 juin, est chargé : 1° de l'étude des questions se rattachant aux droits des auteurs; 2° de donner des avis et consultations sur les difficultés de fait et de droit que soulève l'application des lois et arrêtés concernant ces droits; 3° d'indiquer la marche à suivre pour assurer le règlement ou la défense des droits des auteurs en Belgique ou à l'étranger; 4° des jugements, à titre d'amiable compositeur, des différends qui lui sont soumis; 5° des arbitraires qui lui seraient déférés par es parties ou par les tribunaux; 6° de servir d'intermédiaire entre les auteurs, les éditeurs et la presse pour la publication des œuvres littéraires.

« Les avis et consultations sont donnés gratuitement aux membres de l'Union littéraire.

« Le comité syndical se compose de MM. Édouard de Linge, Henri Merzbach, Edmond Picard, Adolphe Prins, Alphonse Van Camp et Frédéric Descamps, secrétaire. »

Le Syndicat des sociétés françaises pour la protection de la propriété intellectuelle sera heureux d'engager avec le Syndicat de Bruxelles des relations de bonne entente et de mutuelle garantie.

Russie. — *Le comte Tolstoï.* — Le célèbre romancier Léon Tolstoï, qui habite sa maison de campagne près de Moscou, vient de tomber gravement malade. Il travaillait à un roman qui devait inaugurer son retour à la littérature, abandonnée par lui pour la philosophie.

Hongrie. — Voici, d'après le rapport annuel de l'Académie hongroise des sciences, l'énumération des

principaux travaux littéraires qui ont été publiés sous les auspices de ce corps savant pendant l'année 1885 :

Monumenta linguæ hungaricæ, tome XIII, contenant les codes dits de Festetich, de Keszthely et de Presbourg, ainsi que le fragment dit de Miskolet du XVe siècle, par M. George Volf. Le code Festetich, propriété de la bibliothèque de Keszthely, le plus important des trois, est un psautier hongrois richement décoré, dont le texte diffère de celui des autres traductions des psaumes. Le tome XIVe est sous presse.

Bibliothèque des anciens poètes hongrois, rédigée par M. Aron Szilady. Les tomes V, VI et VII qui sont sous presse renferment les œuvres des poètes du XVIe siècle.

Michel Bogisich : *l'Ancienne poésie religieuse hongroise et l'histoire de la musique religieuse.*

Ignace Kalasz : *Grammaire et vocabulaire de la langue des Lapons de Suède.*

Roumanie. — *Roi auteur.* — Les rois auteurs.

Après le roi Humbert, qui vient de faire publier une édition de la *Divine comédie*, de Dante, dédiée à son fils Victor-Emmanuel, voici que le roi de Roumanie, piqué, lui aussi, de la tarentule littéraire, fait annoncer la publication de chroniques roumaines enrichies de commentaires.

Afrique. — *La presse au Maroc.* — Il paraît à Tanger six journaux, la plupart hebdomadaires, qui sont : *The Times of Marocco*, qui se publie en anglais; *El-Moghreb-el-Aksa*, *El Eco mauritano*, *Africana*, tous trois rédigés en langue espagnole; le *Commerce au Maroc* et le *Réveil du Maroc*, qui s'impriment en français. La première de ces deux dernières feuilles, dirigée par un sujet allemand, n'a en vue que le soin des intérêts allemands au Maroc; il a adopté la langue française, probablement parce que c'est une de celles qui se parlent le plus au Maroc, et qu'en même temps elle est familière à la plupart de ses compatriotes. Quant au *Réveil du Maroc*, il est la propriété d'un citoyen anglais. Si en France il a pu être pris pour un de nos organes, cela tient à ce qu'il s'est occupé souvent des questions françaises et que des Français y écrivent quelquefois; son rédacteur est même actuellement un de nos compatriotes. Mais ce journal ne saurait être considéré comme un organe des intérêts exclusivement français; il a, du reste, déclaré lui-même à plusieurs reprises ses idées éclectiques, dont on trouve la preuve dans les divers articles que le *Réveil* consacre successivement à chacune des nations qui jouent un certain rôle au Maroc.

Amérique. — *Le tirage des éditions américaines.* — Un correspondant du *New-York Mail and Express* a eu récemment une conversation avec M. Lee, de la maison Lee et Sheppard de Boston, et donna quelques détails curieux sur les plus forts tirages réalisés par les éditions américaines.

Selon M. Lee, s'il s'agit d'une première édition, les auteurs en supportent presque invariablement tout ou partie des frais. Même Longfellow et James Russell Lowell ont édité leur premier ouvrage entièrement à leurs frais.

Un livre de 400 pages se tire d'ordinaire à 1,000 exemplaires et entraîne une dépense totale, y compris les frais d'annonces, de 6,500 francs. Si l'édition est vendue entièrement, elle rapporte net 3,510 francs. La seconde édition du même livre ne revient qu'à 2,340 francs et rapporte autant que la première. Il s'agit donc de rattraper la différence, soit 1,300 francs, sur les éditions suivantes, d'où il appert qu'il faut au moins trois éditions successives de 1,000 exemplaires chacune avant qu'un ouvrage rapporte quelque bénéfice à l'éditeur.

M. Lee constate qu'on lui envoie surtout des romans et nouvelles, au moins un par jour. Quant aux productions poétiques, il en est inondé; il ne s'empresse pas de les présenter au public, considérant, avec la majorité de ses confrères, qu'un poète doit avoir à son acquit au moins vingt ans de réputation et d'expérience avant qu'on puisse courir le risque d'imprimer ses œuvres aux frais de l'éditeur.

L'ouvrage publié par la maison Lee, qui a donné lieu au tirage le plus fort, est *That Husband of Mine :* 170,000 exemplaires. Voulant continuer ce succès, M. Lee édita une contre-partie de ce livre, sous le titre : *That Wife of mine*, mais, à son désappointement, le livre n'eut aucun succès.

Peck's bad boy, publié par MM. Belfort et Clark, de New-York, atteignit un tirage absolument exceptionnel : 500,000 exemplaires.

General Grant's history a été tiré à 300,000 exemplaires et son succès ne semble pas près de s'arrêter. *Ben Lur*, par le général Lew Wallace, s'est également tiré à 500,000 exemplaires.

(*Gutenberg-Journal.*)

Droits d'auteurs. — Voici ce que quelques écrivains gagnent en Amérique :

Pour un feuilleton dans un *Magazine*, Mlle Murfee reçoit 3,000 dollars.

MM. Howells et James sont les écrivains le mieux payés dans les *Magazines*; chacun a reçu pour ses derniers feuilletons, dans *le Century*, 5,000 dollars. Une somme semblable sera payée à M. Cable pour son *Grande Pointe*. Pour une petite histoire, *Une Journée en Afrique*, M. Aldrich a reçu la somme de 1,000 dollars et il aurait reçu la même somme pour son dernier écrit, *Two bites at a Cherry*, s'il avait permis la publication dans un autre *Magazine* que le sien, *l'Atlantic*. Julian Hawthorne reçoit 300 dollars pour une courte histoire. Pour sa nouvelle, *Love or a name* (Amour ou un nom), il recevait 1,000 dollars en Amérique et une somme semblable d'un *Magazine* anglais, dans lequel paraissait la même histoire.

NECROLOGIE.

FRANCE

M. René Biémont, est mort à Orléans, à l'âge de soixante-sept ans.

On lui doit une histoire de la ville d'Orléans, éditée en 1880, et d'autres travaux. Il avait publié notamment un court roman par lettres, *le Petit fils d'Obermann*, dont Sainte-Beuve s'est occupé.

— On a célébré, le mois dernier, les obsèques du docteur René Briau, bibliothécaire de l'Académie de médecine, officier de la Légion d'honneur.

— La *Société des Archives historiques du Poitou* vient de perdre un de ses membres les plus travailleurs, M. Bricaud de Verneuil. Il y a quelques années, M. Bricaud de Verneuil s'était fait officiellement attacher aux archives du département de la Vienne, afin de pouvoir plus facilement se livrer à son goût pour les recherches archéologiques et historiques. Il a été jusqu'à son dernier jour le collaborateur le plus assidu de M. Richard dans cet important travail de la reconstitution des actes de l'état civil antérieurs à 1789. Sans compter l'exhumation de nombre de documents ignorés enfouis dans les archives publiques ou privées, on lui doit notamment la publication du journal d'Antoine Denesde, marchand ferron à Poitiers, qui a paru dans *les Mémoires de la Société des archives historiques du Poitou.*

— On annonce la mort de Mme Cassin, belle-mère de M. Caro.

Mme Cassin, qui est décédé à l'âge de quatre-vingt-trois ans, était l'auteur de publications devenues très rares aujourd'hui.

— Un romancier qui a joui d'une grande vogue, Hippolyte Castille, vient de mourir à Luc-sur-Mer, où il s'était retiré depuis quelques années. Né à Montreuil-sur-Mer, le 8 novembre 1821, Hippolyte Castille était fils d'un colonel d'artillerie qui avait été officier d'ordonnance de l'empereur. Il fit ses études à Cambrai et à Douai et fut ensuite attaché au ministère des travaux publics. Il quitta son emploi pour se consacrer aux lettres, débuta au *Musée des familles*, puis dirigea la partie littéraire de *l'Esprit public*, journal fondé en 1846 par M. de Lesseps. Il produisit alors au jour le jour, avec une fécondité inépuisable, des romans, des nouvelles, des feuilletons qui appartiennent, pour la plupart, au genre sombre. Citons *les Oiseaux de proie, l'Ascalante, les Compagnons de la Mort, la Chasse aux chimères, Histoire de ménage*, etc.

En 1847, il fonda avec M. Molinari *le Travail intellectuel*, et en 1848, *la République française* avec Bastiat. Il se porta, à cette époque, candidat à l'Assemblée constituante, mais il échoua. Rédacteur ensuite de *la Révolution démocratique et sociale* et de *la Tribune du peuple*, il fit partie, pendant quelques temps, des divers conclaves socialistes de Paris.

Après le coup d'État, M. Hippolyte Castille publia *la Propriété intellectuelle, l'Aspiration au pouvoir, les Hommes et les mœurs sous le règne de Louis-Philippe, les Portraits politiques au* XIXe *siècle*, etc. Il faut aussi citer de lui une *Histoire de la seconde République française*, qui le brouilla avec presque tous les républicains.

Il a dû sa dernière heure de célébrité aux lettres qu'il a publiés dans *l'Universel* en 1869, et depuis 1871, dans *la Vérité, la Constitution, le Corsaire* et *l'Avenir national* sous le pseudonyme d'Alceste. Le secret de ce pseudonyme longtemps gardé, le rare talent de l'auteur passionnèrent l'opinion, et c'est seulement après la disparition de *l'Avenir national* qu'il fut découvert.

— On annonce la mort, à l'âge de quarante-sept ans, de M. Chabirand, ancien maire de Niort, auteur d'un *Traité d'astronomie appliquée à la navigation*, ouvrage très estimé.

— M. Louis Dieulafait, professeur de géologie et de minéralogie à la Faculté des sciences de Marseille, vient de mourir. Il a réuni des *Matériaux pour servir à la description scientifique de la Provence et en particulier du département du Var.*

— M. Nicolas Dubosc, ancien archiviste du département de la Manche, est décédé dernièrement aux environs de Saint-Lô. Il a collaboré au *Bulletin monumental*, au *Journal des savants de Normandie*, à *l'Annuaire de la Manche* et aux *Mémoires de la Société d'archéologie de la Manche.* — On lui doit également plusieurs travaux relatifs à l'histoire de Coutances, d'Avranches et de Saint-Lô.

— M. le baron de Jouvenel, décédé à Tulle, au mois de septembre, était l'auteur d'un volume qui parut il y a quelques années sous ce titre : *les Petites filles d'Ève.*

L'auteur qui, pour la circonstance, avait pris le pseudonyme de comte Jenesiki, combattait dans ce livre les théories de MM. de Girardin et Alexandre Dumas sur le rôle de la femme dans la société.

— M. Edmond-Nicolas Laguerre, membre de l'Académie des sciences, est mort à Bar-le-Duc, où il était né le 9 avril 1834.

M. Laguerre sortit en 1852 de l'École polytechnique dans l'artillerie et, après plusieurs années de service actif, entra dans l'enseignement d'abord comme répétiteur et examinateur et ensuite comme professeur d'analyse à l'École polytechnique. Il prit sa retraite comme chef d'escadron d'artillerie il y a environ deux ans, tout en restant attaché à l'École, et il y a un an il fut élu membre de l'Académie des sciences, en remplacement de Serret.

— Les journaux de Sens annoncent la mort de M. Paul Lallier, avocat.

M. Paul Lallier s'occupait avec succès de travaux littéraires ; on a de lui des traductions estimées de divers auteurs allemands.

— On annonce la mort de M. Le Boucher, supérieur général des religieux du Bon Pasteur et des Fontevristes de Chemillé, curé de Beaufort.

M. l'abbé Le Boucher avait fondé le journal *l'Ouvrier*, et fait paraître quelques années *le Jeune ouvrier*, revue destinée aux patronages ouvriers, dont il fut, avec Mgr de Ségur, l'un des membres du bureau central.

— Nous apprenons la mort d'un homme bien connu dans le monde des lettres et des arts, M. L. de Saint-François, collaborateur assidu de *l'Illustration* et du *Monde illustré*.

— Une dépêche adressée au ministère de la marine a, le mois dernier, annoncé la mort, à Aden, de l'explorateur Soleillet.

M. Paul Soleillet aurait paraît-il succombé des suites d'une affection contractée dans ses explorations africaines.

Paul Soleillet était un des trois Européens qui ont pénétré dans l'oasis d'In-Calah. Son voyage en 1873-1874 dans le Sahara est classé à cause de ce fait parmi les plus hardies explorations.

Paul Soleillet avait caressé le projet de faire la route du Sénégal en Algérie en passant par Tombouctou ; mais il fut arrêté aux confins du Sénégal par ordre de l'autorité française.

Revenu en France, toujours infatigable, c'est à ouvrir le Choa au commerce français qu'il va se dévouer. Il part pour Obock avec une petite pacotille, y plante le pavillon français ; puis, quand nous prenons possession effective de ce point, il se dirige sur la résidence du roi Menelik, auquel il démontre les avantages qu'il trouvera à ouvrir des relations avec nos comptoirs de la mer Rouge.

M. Soleillet, qui avait su par sa loyauté et son énergie, s'acquérir la confiance du roi de Choa, a fait en ces dernières années plusieurs voyages de l'intérieur du petit royaume abyssin à la côte, surtout pour des opérations commerciales.

M. Soleillet avait collaboré à la plupart de nos recueils géographiques.

ÉTRANGER

Allemagne. — M. Rudolph Gœcke, archiviste des archives d'État, est décédé au mois de juin dernier. On lui doit une *Geschichte des Grossherzogthums Berg* (1806-1813).

— Le docteur von Gudden, professeur de la clinique des maladies mentales à l'Université de Munich et qui a péri au mois de juin avec le roi de Bavière, laisse de nombreux travaux sur l'anatomie et l'histologie du cerveau. Ses *Recherches expérimentales sur la croissance du crâne* ont été traduites en français il y a dix ans.

— On annonce la mort de M. André Menzel, le doyen de la Faculté de théologie catholique de l'Université de Bonn, décédé à l'âge de soixante-douze ans. En 1871, il avait été suspendu, par l'évêque d'Ermeland, de ses fonctions de professeur au lycée de Braunsberg, pour avoir refusé de reconnaître l'infaillibilité du pape. En 1874, il avait été appelé à une chaire de la Faculté de théologie catholique à Bonn.

— On annonce la mort de M. Fridolin Hoffmann, ancien rédacteur de *la Kolnische Volkszeitung*, des *Basler Nachrichten* et du *Rheinische Merkur*. — M. Hoffmann a écrit une histoire de l'inquisition et plusieurs volumes de nouvelles.

— Un littérateur et philologue allemand, Guillaume Scherer, est mort dernièrement à l'âge de quarante-cinq ans. Il a été professeur de linguistique et de littérature aux universités de Vienne et de Strasbourg. On lui doit : *Zur Geschichte der Deutschen Sprache ; — Geschichte der Deutschen Litteratur.* Ce dernier ouvrage a paru il y a un an. Quand la mort l'a surpris, M. Scherer préparait une nouvelle édition du livre de Max Müller sur *les Classiques allemands du* IVe *au* XIXe *siècle.*

— On annonce le décès de M. von Zerzschwitz, professeur à la Faculté de théologie d'Erlangen. Il a publié divers travaux sur l'histoire de l'Église.

Angleterre. — La presse anglaise enregistre le décès de M. John-Hallet Batten. Il était secrétaire honoraire de la Société royale de géologie de Cornwall et avait longtemps collaboré au *Journal of the Asiatic Society*.

— M. W. Campbell, auteur des *Materials for a history of the reign of Henri VII* est mort le 12 juillet, à l'âge de soixante-deux ans.

— M. Samuel Ferguson, président de l'Académie royale d'Irlande et « deputy keeper of the records », est mort le 9 août dernier à l'âge de soixante-seize ans. — Les travaux scientifiques et littéraires de M. Ferguson ont surtout porté sur l'Irlande du moyen âge ; on cite en particulier ses remarquables travaux sur les anciennes lois celtiques et la publication des *Hibernian night's entertainments* où il s'est efforcé de faire revivre les légendes irlandaises.

— M. Small, qui pendant quarante ans consécutifs a occupé les fonctions de bibliothécaire de l'Université d'Édimbourg, vient de mourir.

M. Small a publié en 1862 *the English metrical homilies* d'après les manuscrits du XIVe siècle.

— Les journaux anglais annoncent le décès du docteur James G. Wakley, rédacteur en chef du journal médical *Lancet*, mort à sa résidence de Heaklands-Park à Longeross. Le docteur Wakley était le fils cadet de feu Thomas Wakley, fondateur du *Lancet*. En 1862, il a succédé à son père comme rédacteur de ce journal, qu'il a dirigé près de vingt-cinq ans.

Autriche. — On nous annonce de Vienne la mort, à l'âge de soixante-seize ans, de François Schuselka qui, avant et durant l'année 1848, a joué un rôle marquant comme publiciste en Autriche.

Schuselka a siégé au Parlement de Francfort-sur-le-Mein, et plus tard à celui de Kremsier. Il était le fondateur de la Société viennoise d'écrivains et de journalistes *la Concordia*, dont il avait été le premier président, et il jouissait comme tel d'une pension honoraire.

Belgique. — M. Malou, sénateur belge, ancien chef de la droite, est mort le 11 juillet, des suites d'une pneumonie dont il fut atteint il y a un mois.

Jules-Édouard-François-Xavier Malou naquit à Ypres en 1810 et fit ses études en France, au collège de Saint-Acheul. Après un stage au ministère de la justice, il fut nommé chef de bureau en 1836, puis directeur de la division de législation et de statistique en 1840.

Nous ne pouvons suivre ici la carrière politique de M. Malou, qui fut, toute sa vie, l'ardent défenseur des idées et des doctrines catholiques; mais nous ne pouvons passer sous silence les nombreux travaux qu'il a publiés et qui tous sont relatifs à l'histoire financière ou économique de la Belgique.

Italie. — Les journaux italiens nous apprennent la mort à Florence du colonel Richard March Hoe, le célèbre constructeur américain de machines typographiques. Il était âgé de soixante-quatorze ans. Il y a trente ans, M. Hoe a ouvert la nouvelle ère de l'impression des journaux sur les machines rotatives. C'est également lui qui inventa les clichés cylindriques.

Suisse. — M. Laudet, aide à la Bibliothèque du canton de Vaud, vient de mourir à Lausanne. M. Laudet était né à Besançon en 1815 ; médecin à Besançon, il quitta la France après le Deux-Décembre et vint se réfugier en Suisse.

— On annonce la mort, à l'âge de soixante-neuf ans, de M. Élie-François Wartmann, qui a été depuis 1849 jusqu'à fin 1883 professeur de physique théorique et expérimentale à l'Université de Genève. Il avait acquis dans le monde savant, par ses ouvrages scientifiques, de la réputation, et était officier de la Légion d'honneur.

Portugal. — M. Mendès-Léal, ancien ambassadeur du Portugal à Paris, actuellement ambassadeur à Madrid, vient de mourir à Cientra, où il était allé passer quelques jours.

Poète, romancier, publiciste, diplomate, orateur, M. Mendès-Léal avait commencé sa carrière dans le journalisme comme rédacteur du *Diario de Lisboa* et du *Jornal do commercio*. Il fut successivement secrétaire du duc de Terceire, secrétaire du Conservatoire de Lisbonne, bibliothécaire de la municipalité de Lisbonne, député, conseiller d'État, ministre de la marine, ministre des affaires étrangères, ambassadeur et membre de l'Académie des sciences de Lisbonne.

M. Mendès-Léal était âgé de soixante-six ans. On cite parmi ses ouvrages politiques : *Napoléon au Kremlin;* parmi ses romans, *la Vision d'Ézéchiel;* parmi ses drames, *les Deux rénégats*, et parmi ses comédies, *Un roman par lettre.*

Russie. — M. Pierre Lavrowski, bien connu par ses études slaves, est mort à Saint-Pétersbourg, au mois de mars dernier, à l'âge de cinquante-neuf ans.

Nous citerons parmi ses principaux ouvrages :

Description de manuscrits slavons de la bibliothèque impériale publique ; — Du vocalisme de la langue russe ;

— Croyances des Slaves relatives aux nuages et à la pluie; — Saints Cyrille et Méthode comme apôtres des Slaves et leur méthode ; — Des apologues attribués à saint Cyrille; — Saints Cyrille et Méthode dans l'ouvrage français de M. Léger.

— On annonce le suicide à Tomsk (Sibérie) d'Alexandre Kropotkine, le frère du prince Kropotkine, l'un des coryphées du parti révolutionnaire cosmopolite.

Alexandre Kropotkine était un vrai savant ; il avait traduit en russe *les Principes de biologie*, d'Herbert Spencer ; *la Philosophie de la géologie*, de Page, et autres ouvrages de science abstraite.

Il avait construit à ses frais un observatoire où il faisait des études critiques d'astronomie comparée. Exilé en Sibérie en 1879 en raison de ses relations avec les nihilistes, il avait été gracié en 1885, à la condition de ne résider dans aucune ville russe pourvue d'une Université.

— On annonce la mort de M. Butlerof, professeur de chimie à l'Université de Saint-Pétersbourg. Le défunt était connu par des travaux et des découvertes dans le domaine de la chimie.

— Au mois de mars également est mort l'historien polonais Schtebalski. On lui doit : *Histoire de la censure en Russie ; — Lectures d'histoire russe depuis le commencement du* XVIIe *siècle ; — Récits de la Russie occidentale ; — le Système politique de Pierre III ; — les Origines de la Russie; — Histoire russe à l'usage du peuple et des écoles primaires ; — le Catholicisme en Russie.*

États-Unis. — Le fondateur-propriétaire du *Waverley Magazine*, M. Dow, est mort à Charlestown, au mois de juin.

— Nous trouvons dans les journaux des États-Unis la nouvelle du décès de l'historien Whipple. Collaborateur de nombreux magazines, il est surtout connu par son étude sur *Macaulay*.

— M. Paul H. Hayne, l'un des meilleurs écrivains des États du Sud, est mort dernièrement. — M. Hayne a collaboré à un grand nombre de revues américaines *la Century*, *Harper's* et *Lippincott's Magazine*, *l'Atlantic Monthly*, etc. — Il a dirigé successivement *the Southern literary Gazette*, *the Southern literary Messenger* et *Russell's Magazine*.



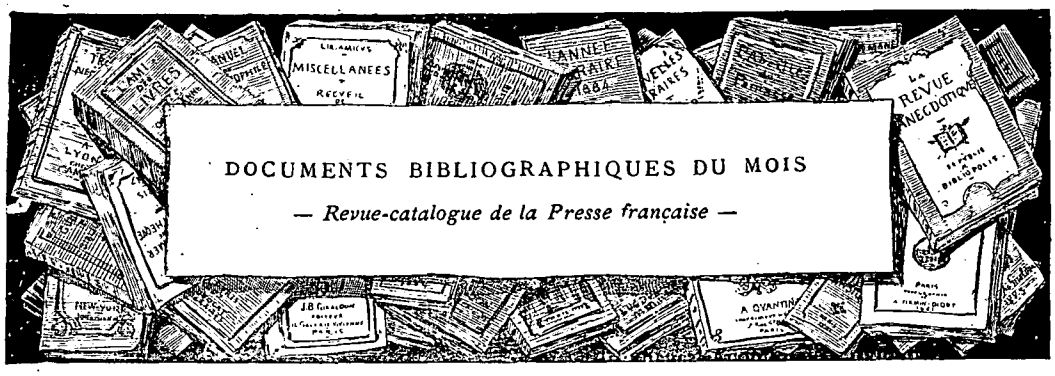

Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ARTISTE (septembre). De Rouchaud : Une statue à Lamartine. — De Chennevières : Eudore Soulié. — Ledrain : Une nouvelle traduction de la Bible. — Bonnefon : Beaumarchais. — E. de Barthélémy : Les fermiers généraux.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES CHARTES (3e liv.). Omont : Le premier catalogue des manuscrits grecs de Fontainebleau sous Henri II. — Bouchot : Catalogue des dessins d'Étienne Martellange, architecte des Jésuites (1605-1639). — — De Grand-Maison : Fragments de chartes du xe siècle. — A. Paradis : Inscriptions chrétiennes du Vivarais. — BULLETIN DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES (janvier-février-mars). Holleaux : Fouilles exécutées sur l'emplacement du temple d'Apollon Ptoos. — Le Blant : Lettre relative à la découverte d'un fragment de marbre sur lequel on lit une inscription concernant les *Horrea Cæsaris*. — Le Blant : Lettre relative aux fouilles qui ont lieu à Rome. — Schlumberger : Note sur un sceau de plomb du cabinet des médailles de Munich. — Senart : L'épigraphie et l'histoire linguistique de l'Inde. — S. Reinach : Note sur une synagogue grecque. — G. Boissier : Note sur un passage des *Annales* de Tacite. — BULLETIN DES BEAUX-ARTS (n° 13). Catalogue d'Israël Silvestre. Pièces sur les aérostats. — BULLETIN MONUMENTAL (juillet-août). Chardin : Recueil de peintures et sculptures héraldiques (cathédrale de Tréguier). — Nodet : Le château de Najac en Rouergue. — De Lahoudès : Les prieurés de Saint-Sernin de Toulouse. — Caron : Les mosaïques et les peintures de la mosquée de Kahrié-Djami, à Constantinople. — De Barthélemy : Le trousseau de Marguerite de Valois. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (août 7). La défense de la frontière franco-italienne. — Du choix des cadres inférieurs. — Les chemins de fer de campagne. — Géographie de l'Allemagne. — (14 août). L'anniversaire de la bataille de Rezonville. — Les patrouilles d'officier. — Le perfectionnement de l'alimentation militaire. — (21 août). Le landsturm en Autriche-Hongrie et en Suisse. — La loi de recrutement au point de vue médical. — (28 août). Application du téléphone à la guerre. — Manœuvres dans les Alpes. (Septembre 4). De l'esprit militaire et des moyens de le développer. — Le service de l'intendance de l'armée autro-hongroise. — Les canons de marine en Amérique. — (11 septembre). Note étymologique sur la Cochinchine. — Le service de santé dans l'armée austro-hongroise. — Méthode de tir de l'artillerie. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE PARIS (mai-juin). Baron de Ruble : L'arrestation de Jean de Hans et le tumulte de Saint-Médard (décembre 1561).

CONTROVERSE ET CONTEMPORAIN (15 août). Mgr Ricardi : L'abbé Maury avant 1789. — Abbé Hamard : L'archéologie préhistorique et l'antiquité de l'homme. — Abbé Moser : Un nouveau critique, M. Jules Lemaître. — Mgr de Kernaret : Les animaux, leur place dans la création. — Allard : La persécution de Valérien. — Fillion : L'apôtre saint Jean. — De Barthélemy : La reine Marie Lecszinska. — CORRESPONDANT (25 août). Drousart : Le prince de Bismarck et son œuvre. — Denys Cochin : M. Chevreul. — Ch. Alexandre : Mme de Lamartine. — Colonel Hennebert : La puissance militaire de l'Allemagne. — P. Douhaire : Les romans russes. — CURIEUX (juillet). Les enfants naturels du duc de Berry. — La duchesse de Berry et M. Goblet. — La question Louis XVII. — Publications nouvelles. — Laurent-Pichat. — Les pairs de France. — M. Émile Augier. — Les Bertin. — Helvétius. — Santerre.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (août 28). La comparaison du commerce extérieur de la France et du commerce extérieur de l'Allemagne. — Meneurs et menés. — La campagne contre les bureaux de placement; la grève de Vierzon. — L'empire du Maroc : ses populations, ses finances et son commerce. — La hausse des salaires agricoles au xixe siècle. — (4 septembre). L'agitation socialiste et les projets de législation internationale du travail. — Le commerce extérieur de le France et de l'Angleterre pendant les sept premiers mois de 1886. — Une association pour la vente des produits agricoles : la Société laitière de Mulhouse. — La conférence internationale ouvrière. — (11 septembre). La mine aux mineurs : la déchéance des concessions des mines pour cause de non-exploitation. — Le mouvement économique aux États-Unis et au Canada : le Mexique et les États-Unis; les trappeurs des Montagnes-Rocheuses; la Nouvelle-Écosse, le Nouveau-Brunswich et l'île du Prince-Édouard. — (18 septembre). Notre situation coloniale et nos procédés coloniaux. — Le commerce extérieur de la France pendant les huit premiers mois de 1886. — Le mouvement économique et financier en Allemagne : les compagnies d'assurances sur la vie en Allemagne; les caisses d'épargne en

Prusse. — La responsabilité individuelle et la responsabilité sociale.

GAZETTE ANECDOTIQUE (31 août). Le cardinal de Retz. — Mgr Dupont des Loges. — Les chênes géants. — Affiche normande. — Canon d'Avicenne. — Journal de la dernière maladie de Frédéric II, roi de Prusse. — (15 septembre). Quelques centenaires : MM. Chevreul, H. Dupin, le père Moustache. — Empoisonnement de Gabrielle d'Estrées; Henri IV à Abbeville; Louis XIII au couvent des Minimes d'Abbeville. — Mme de Lamartine. — Une signature de Molière. — Les logis de Napoléon Ier. — Bonaparte et Talma. — Mme de Warrens et son mari. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (septembre). Crowe : Sandro Botticelli. — Courajod : L'imitation et la contrefaçon des objets d'art antiques. — E. Bonnaffé : L'hercule de buis d'Hertfard-House. — P. Mantz : Andræa Mantegna. — Spire Blondel : Les cuirs dorés.

L'HOMME (25 juin). Dr Collineau : Les inférieurs; l'épileptique. — J. Lemoine : L'époque de la pierre polie dans le département des Côtes-du-Nord.

INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 août). *Un Été à la campagne.* — L'ancienne langue du Nord en Normandie. — L'invention des jumelles. — Les dessins de V. Hugo. — Rouget de l'Isle et la *Marseillaise.* — Les rois aliénés. — Origine de Washington. — *Ex libris* singulier. — Hommes célèbres morts de peur. — La veuve de Fabre d'Églantine réclamant les biens et la bibliothèque de son mari. — L'histoire naturelle à la fin du XIVe siècle. — (10 septembre. Les surnoms de peuples. — Mozaïque de Trautz-Bauzonnet. — Poste aux lettres. — Le drapeau pris par Jeanne Hachette. — Cécile Renault. — Le chien de Montargis. — Prêt d'un manuscrit refusé à Bossuet en 1689. — Méprise de l'abbé Delille. — Jeanne d'Arc et Louise Michel.

JEUNE FRANCE (août). — Le général Boulanger. — Valabrègue : Gravelines. — Domergue : La protection douanière. — A. Gassier : *La Fin de Satan.* — JOURNAL DES ÉCONOMISTES (août). Courcelle-Seneuil : La crise économique. — Bernard : L'évolution de la propriété foncière. — Stourn, Les trésoriers-payeurs généraux. — Grad : La production de l'alcool en Allemagne. — Hubert-Valleroux : Le socialisme d'État condamné par une commission officielle. — Mathieu Bodet : *Les solutions démocratiques de la question des impôts*, par M. Léon Say. — Les finances russes. — Guérin : La circulation aux États-Unis. — JOURNAL DES SAVANTS (août). E. Caro : La peur. — Barthélemy Saint-Hilaire : État actuel de l'Inde. — G. Paris : Publication de la Société des anciens textes français. — Ch. Lévêque : La philosophie des Grecs.

MAGASIN PITTORESQUE (31 août). Lesbazeilles : La femme aimable au XVIIe siècle. — Ch. Brongniart : Les Calaos. — De Vaulabelle : L'actinomètre. — Rigondet : Les Andelys. — Lefebvre : L'aquarium électrique. — (15 septembre). Le Puits qui parle, à Troo (Loir-et-Cher). — Loups de mer. — Les vestales. — Capus : Superstitions des musulmans de l'Asie centrale. — Garnier : La petite poste. — Lefèbvre : Le paratonnerre Melsens. — De Quatrefages : Les Todas. — MATINÉES ESPAGNOLES (août 7, 15 et 30; septembre 15). La société de Lisbonne. — La société de Madrid. — MOLIÉRISTE (septembre). Lhuillier : Floridor et sa famille. — G. Monval : Une nouvelle signature de Molière. — G. Monval : Abraham Mittallat.

NATURE (août 21). Tronc de chêne gigantesque retiré du Rhône. — Lettres d'Amérique. Voyage à Panama. — Cadran comptes faits. — Traversée de Cherbourg à Londres, exécutée en ballon, par Lhoste et Mangot. — L'exposition d'hygiène urbaine. — (28 août). La canonnière Farcy. — Association française pour l'avancement des sciences; congrès de Nancy. — Écuriés et étables à sol horizontal. — M. E. Chevreul. — La morue rouge. — La pile au chlore, de M. René Upvard. — (4 septembre). — L'éruption volcanique de la Nouvelle-Zélande, du 10 juin 1886. — Curiosités photographiques. — Extraction d'une fourchette dans l'estomac, par la taille stomacale. — Système d'ouverture des écluses. — Le ferrage des chevaux par l'électricité. — La viticulture en Californie. — (11 septembre). Les montagnes russes. — Le Nil. Son régime et ses irrigations. — L'électricité atmosphérique à l'observatoire d'Odessa. — Les Cinghalais au Jardin d'acclimatation de Paris. — Tremblements de terre. — Piano à résonnateur. — Le gaz à l'eau. — (18 septembre). Sur les prétendus parasites des mouches. — La télégraphie Estienne et la sténotélégraphie. — L'expression des sentiments. — Propulseur à réaction pour navires. — Le parallélographe. — Le gaz chez soi. — NOUVELLE REVUE (15 août). Général Paris : Les manœuvres d'automne en Allemagne et en France. — De Poly : Campagne sur le Haut Niger. — H. Joly : Les récentes discussions de l'Académie de médecine. — Chaski : Une page de l'histoire ottomane. — Mme Slavisky : Vichgorod : La ville haute. — (1er septembre). De Lesseps : Épisodes de 1849, à Paris et à Madrid. — A. Morre : La fin d'un siècle et d'un empire. — Zaborowskli : L'emploi des métaux chez les Égyptiens et les Chaldéens. — L. Lacour : L'évolution contemporaine au théâtre : M. Henri Becque. — F. Jourdain : Marcel Desprez.

POLYBIBLION (août). Ed. Goutay : Publications allemandes sur l'économie politique. — Davranches : Poésie. — Comptes rendus dans les sections de théologie, jurisprudence, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique : Inventaire des incunables des bibliothèques publiques de France; les manuscrits du musée Plantin. — Livres rares de la bibliothèque nationale de Rio de Janeiro. — Bibliographie des ouvrages relatifs à l'histoire de l'imprimerie, etc.

REVUE ALSACIENNE (août). Rabany : Les généraux alsaciens sous le premier empire. — Pfister : Tumuli d'Alsace et de Lorraine. — Lettres inédites d'Hetzel. — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (juillet-août). Maspero : Procès-verbal de l'ouverture des momies de Ramsès II et de Ramsès III. — Reinach : Les derniers conseils, groupe en terre cuite du musée britannique. — Clermont Ganneaux : Antiquités et inscriptions inédites de Palmyre. — Muntz : Les monuments antiques de Rome à l'époque de la Renaissance. — Deloche : Anneaux et cachets de l'époque mérovingienne. — De la Blanchère : Histoire de l'épigraphie romaine. — Monceaux : La grotte du dieu Bacax, ou Djebel-Taïd. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (9 août). Edgren : Grammaire sanscrite. — Hermann : Manuel des antiquités grecques. — John : Cicéron et ses ennemis littéraires. — Gaidoz : Études de mythologie gauloise. — Mémoire de Dufort de Cheverny. — (16 août). Soltau : La validité légale du plébiscite. — Grundmanu : Ce qu'Arrien doit à Xénophon. — Biedermann : Dogmatique chrétienne. — Leroux : Essai sur les antécédents de la question allemande. — Œuvres de J.-P. Richter. — Maugras : Voltaire et Rousseau. — (23 août). Strecker : La retraite des Dix Mille. — Mowat : Le Domus divina et les Divi. — Salter : La religion de la morale. — Réville : Les religions du Mexique, de l'Amérique centrale et du Pérou : Coppinger : Le coutumier de la vicomté de Dieppe. — (30 août). Kuhnert : Les statues des Grecs. — Loiseleur : Molière, nouvelles controverses sur sa

vie et sa famille. — Godefroy : Histoire de la littérature française au XVIe siècle. — (6 septembre). Lipsius : Philosophie et religion. — Luchaire : Recherches historiques et diplomatiques sur les premières années de la vie de Louis le Gros, — Moisy : Dictionnaire du patois normand. — (13 septembre). Lieblein : Religion de l'ancienne Égypte. — Torr : Rhodes sous la domination byzantine. — De Lantenay : L'oratoire à Bordeaux. — Stergel : Les frères Grimm et leurs relations avec la Hesse. — REVUE DE L'ART FRANÇAIS (août). Guillaume de Marcillat (1509-1529) : Contrat relatif à la décoration des trois voûtes principales du dôme d'Arezzo. — Artistes normands (XVIIe et XVIIIe siècles) : Georges de la Chapelle, Poucher, Landon, Nicolas-Jacques Conté, La Champagne La Faye, Dumon, Michel Lasne, Louvet, Le Myère de Basly, La Chesnaye, par M. le marquis de Chennevières, membre de l'Institut. — Prud'hon et le portrait du prince de Benevent (1807). — Épitaphes de peintres relevées dans les cimetières de Paris (1873) : Couder. — REVUE DES DEUX-MONDES (15 août). A. Maury : Le complot du chevalier de Rohan et de Latréaumont. — G. Charmes : Une ambassade au Maroc; La Cour du sultan; la ville de Frès. — P. Janet : Bossuet moraliste. — E. Michel : Carel van Mander et son *Livre des peintres*. — De Saporta : Les corps simples de la chimie. — Brunetière : La poésie de Lamartine. — (1er septembre). G. Charmes : Le Maroc; la fête des Tolba. — Larroumet : Molière et Louis XIV. — Gebhart : L'apostolat de saint François d'Assise — E. Daudet : Les Bourbons et la seconde coalition. — Guyau : Les hypothèses sur l'immortalité dans la philosophie de l'évolution. — Valbert : Le scepticisme politique. — Brunetière : Le théâtre de Voltaire. — REVUE GÉNÉRALE (15 août). De L'Angle-Beaumanoir : La poésie populaire en Roumanie. — Moguez : L'organisation des partis en Belgique. — (1er septembre). Dorez : Lucrèce et la poésie philosophique au XIXe siècle. — De Larivière : Le roman russe, d'après M. de Vogüé. — REVUE GÉNERALE D'ADMINISTRATION (août). Querlin de Guez : *L'Empire allemand; sa constitution; son administration*, par M. Morhain, sous-intendant militaire. — Sanlaville : De la responsabilité civile de l'État en matière de postes et de télégraphes. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (août). Venukoff : Du desséchement des lacs dans l'Asie centrale. — Merle : La pêche de la morue sur la côte occidentale d'Afrique. — De la Martinière : Bibliographie du Maroc. — Dapeyron : L'école de géographie. — Delavaud : Le mouvement géographique. — Mourier : Batoum et le bassin du Tcharok. — Gaffarel : Le massif central. — REVUE GÉOGRAPHIQUE INTERNATIONALE (juillet). G. Renaud : De Blidah à Bône par Alger et Constantine. — Le chemin de fer de Krasnovodsk à Mero. — Martinet : La colonisation scientifique. — Le Briançonnais au point de vue militaire. — Tisserand : Notes sur quelques villes d'Algérie. — Leroy : Tunis et Carthage. — Renaud : Les ports du Tonkin. — Exposé des négociations des Howas avec la France. — REVUE HISTORIQUE (septembre-octobre). Block : La réforme démocratique à Rome au IIIe siècle avant Jésus-Christ. — Bémont : De la condamnation de Jean-Sans-Terre par la Cour des pairs en France en 1202. — Reinach : Les origines de la ville de Pergame. — Viollet : De la communauté des moulins et des fours au moyen âge. — Gachon : Notes sur quelques passages des *Mémoires de Richelieu*. — Welwert : Le vrai nom de Mlle de Romans. — REVUE LITTÉRAIRE (août). Eugène Tavernier : Du sentiment moral et religieux (abbé H. Avoine). — D. F. C. : L'esprit de Monstesquieu (A. Charaux). — Léon Aubineau : Mémoires de Saint-Simon. — G. Bois : Des rapports entre le droit et l'économie politique (Alfred Jourdan) — *** : Le Stage d'Adhémar (H. Rabusson). — *** : Pitt et Frédéric-Guillaume II (J.-H. Creux). — A. Charaux : Théâtre choisi de P. Corneille (R.-P. Sengler). — L.-N. G. : La question juive (Jacques de Biez). — REVUE MARITIME ET COLONIALE (juillet). Gouin : Les rivières du Tonkin. — Doynel : Les prud'hommes de patrons pêcheurs de la Méditerranée. — Rodier : Les colonies étrangères. — Lallemand : La marine marchande italienne. — (août). La marine militaire espagnole. — La navigation sous-marine appliquée à la défense des ports. — Chipbaud-Arnault : Études historiques sur la marine militaire de France. — Archives de Saint-Servan. — Vinson : La Ciotat. — REVUE MILITAIRE DE L'ÉTRANGER (30 août). A propos de la dernière invasion de la Russie par Sarmaticus. — La marine de guerre de l'Allemagne en 1886. — La réorganisation de l'infanterie de marine espagnole. — Les invasions dans l'Inde. — Renseignements statistiques sur l'armée russe en 1884. — REVUE DU MONDE LATIN (septembre). — Lotty Millio : De la littérature actuelle en Italie. — H. Goudreau : La république de Cournani. — R. de Maulde : Les médecins d'autrefois. — Baronne de Guldenrone : L'Achaïe féodale. — Berget : Le transport de la force par l'électricité. — De Santa-Anna Néry : M. Mendès Léal. — REVUE PHILOSOPHIQUE (septembre). Joly : La sensibilité et le mouvement. — Tannery : La théorie de la matière d'Anaxagore. — Guardia : Philosophes espagnols; Oliva Sabuco. — Tannery : Une lettre inédite de Descartes. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (21 août). J. Lemaître : M. Henri Rochefort. — G. Boissier : Les rues du Forum et la tribune aux harangues. — Guyau : Les religions et l'irréligion de l'avenir. — (28 août). Ledrain : La jeunesse de Lamartine. — H. Houssaye : Aspasie, étude historique. — M. Louis Leger et ses *Études slaves*. — (4 septembre). M. Pellet : Napoléon à l'île d'Elbe d'après des documents nouveaux. — Guyau : Le pessimisme sera-t-il la religion de l'avenir? — (11 septembre). Le pays des Massaï; les voyages d'exploration de M. Thomson. — Léo Quesnel : Paganini. — REVUE RÉTROSPECTIVE (N°s 53 et 54). Mémoires inédits de Restif de la Bretonne. — REVUE SCIENTIFIQUE (7 août). Ch. Richet : La calorimétrie. Lévy : Le transport de la force par l'électricité. — Favier : L'azote et le phosphore. — Les îles Comore. — (14 août). Friedel : Les progrès de la chimie et de la minéralogie. — Fournier de Flaix : L'alcool et l'alcoolisme. — M. Cotteau : Une expédition militaire à Bornéo. — (21 août) : Maurel : Une mission scientifique au Cambodge. — Combes : Le triophène. — Boell : Les armées péruvienne et chilienne. — Dufet : Variations des indices de réfraction sous l'influence de la chaleur. — (4 septembre). Soret : Les impressions réitérées. — X : Les armes combattantes. — Feltz : Les grottes à glace d'Iletzk. — De Varigny : L'amputation spontanée des pattes chez les crustacés. — (11 septembre). Metchnikoff : Les grands fleuves historiques. — Nicolas : Instincts de quelques hyménoptères. — Novi : Les torpilles automobiles. — Dubois : Les élatérides lumineux.

SPECTATEUR MILITAIRE (15 août). Brun : Le projet de loi organique militaire du général Boulanger. — Le recrutement des officiers. — Bonnal : La guerre de Hollande et l'affaire du Texel. — Les luttes de la Serbie. — (1er septembre). Saint-Privat et le Point-du-Jour; documents pouvant servir à l'historique d'un régiment d'infanterie. — Les ascensions militaires.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

PUBLICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES ÉTRANGÈRES

nouvellement parues.

Allemagne. — Pfälzische Bibliographie : Verzeichniss der Pfälzer Broschuren aus der Sammlung des H. Albert Mays in Heidelberg. Zur 500 j. Jubelfeier der Ruperto Carola ; 151 p. gr. in-8°. — Publication de l'Université de H. — Heidelberg, Carl Winter. — Prix : 5 francs.

E. Schlegel : Neues Buchhaendler-Adressbuch, 1re année. — 651 p. — Leipzig.

Herm. Weissbach et Th. Ebner : Encyclopädie des gesammten buchhändlerischen Wissens. — Partie théorique.

Karl. F. Pfau : Das Buch berühmter Buchhändler. Eine Sammlung von Lebensbildern berühmter Männer. — Tome IIe, 138 p. in-8°. — Leipzig.

Handbuch der musikalischen Literatur oder Verzeichniss der in Deutschland und in den angrenzenden Ländern erschienenen Musikalien. — 9e vol. 1880-85. — Leipzig, F. Hofmeister.

A. Weise : Bibliotheca germanica. — Ouvrages et articles de journaux relatifs à l'Allemagne et à l'Autriche-Hongrie, parus à l'étranger de 1880 à 1885. — Prix : 3 fr. 75. — Paris ; H. Le Soudier.

Max Baumgart : Die Literatur des In-und-Auslandes-über Friedrich den Grossen. — Anlässlich des 100 jährigen Todestags des grosses Kœnigs zusammen gestellt. — Berlin, 272 p. in-8°. — Prix : 7 francs.

K. Kehrbach : Monumenta Germaniæ pædagogica. — Tome Ier. — Berlin. Hofmann. — Prix : 30 francs. — Inhalt : Braunschweigische Schulordnungen von den ältesten Zeiten bis Zum Jahre 1828. CCV. 602 p. in-8°.

F. Kapp : Geschichte des deutschen Buchhandels. — Im Auftrage des Bœrsenvereins der deutschen Buchhändler herausgegeben von der historischen Commission derselben. — Tome Ier. Histoire de la librairie allemande jusqu'au XVIIe siècle. — 880 p. in-8°. — Leipzig. — Prix : 20 francs.

Angleterre. — Richard Fisher : Introductionto a catalogue of the early italian prints in the British Museum, printed by order of the trustees. 1 vol. Royal in-8°, 472 p. — Prix : 22 fr. 50. — Londres, Quaritch.

A guide to the sculptures of the Parthenon of the British Museum. — 3e édition avec 12 illustrations. — Prix : 7 fr. 50. — Londres, Trübner.

Books for a reference library : being lectures on the books in the Reference Department of the free public library, Birmingham. — Ire series. — 180 p. in-8°. — Simpkin, Londres.

A bibliography of printing, with notes and illustrations compiled by E.-C. Bigmore ang C. Wyman. — Vol. IIIe, T.-Z. — Londres, B. Quaritch.

A Madagascar bibliography : including publications in the Malagasy language and a list of maps of Madagascar. — By the Rev. J. Sibree. — Londres, Trübner.

Ad. Neubaur : Catalogue of the Hebrew manuscripts in the Bodleian library and in the college libraries of Oxford. — Avec 40 fac-similés. — Oxford : Clarendon Press.

Catalogue of the library of the royal colonial institute. — Londres, Spottiswoode.

Belgique. — Bibliographie nationale. — Dictionnaire des écrivains belges et catalogue de leurs publications 1830-1880. — Livraison VTe (De Fontaine, De Paeuw), pp. 385-480. — Bruxelles, P. Weissenbruch.

Les livraisons 1 et 2 ont paru en 1882, les livraisons 3 et 4 en 1883, les livraisons suivantes paraîtront sans interruption à des intervalles réguliers.

Danemark. — Bibliotheca. Systematisk fortegnelse over den danske literatur fra 1482 til 1830. — Udgifvet ved C.V. Bruun. — 6me fasc. in-8° 2 fr. 80 c.

Italie. — G.-B. de Rossi : De origine historia indicibus scrinii et bibliothecæ sedis apostolicæ. Commentatis J.-R. De Rossi. — Rome, Tipografia Vaticana.

Codices manuscripti latini palatini Bibliotheca Vaticana. — Recensuit G. Batt. de Rossi. — Typogr. Vaticana. — Tome I, in-4°, 350 p. — Prix : 12 francs — Rome, Spithœver.

États-Unis. — Albert E. Frey : A bibliography of playing-cards. (*The Bookmart*, août).

E. Belknap Marcou : National museum of the United States. — Bull. n° 30., Part. 3. — Bibliography of publications relating to the collections of fossil invertebrates in the U.S. National Museum, including lists of the writings of Fielding B. Meek, C. A. White, and C. D. Walcott. 333 p. in-8°. — Washington.

République Argentine. — Extracto del catalogo general del departemento Olvas en espanol de venta en la libreria europea de L. Jabobsen, Buenos-Aires. — 720 p., petit in-8°.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES ET COMPTES RENDUS D'OUVRAGES FRANÇAIS

Allemagne. — *Deutsche Buchhændler-Akademie.*

8e fasc. — J. V. von Scheffel, sein Leben und seine Werke. — Kapps Geschichte des deutschen Buchhandels. — Unser Wappen. — Der englische Buchhandel seit der Einführung der Buchdruckerkunst.

Deutsche Revue.

Septembre : Théophile Gautier : Herr Rouher. — P. Radestock : Geistige Frühreife. Erinnerungen aus dem Leben Wilhelmine von Hillerns.

Nord und Süd.

Ch. Seignobos : Jules Verne. — A. Kistner :

Deutsche Rundschau.

Septembre : F. Paulsen : Gründe und Ursachen des Pessi-

mismus. — Grübeleien eines Malers über seine Kunst, von Otto Knille.

Angleterre. — *The Academy.*

14 août : Raleigh : Public and private libraries of Glasgow. — Novelas espanolas contemporaneas, par Perez Galdos. — B. Gendre : Études sociales philosophiques et morales.

21 août : History of interpretation. — The Aeneid of Virgil, translated by W.-J. Thornhill. — The Berlin M.S.S. of Petrarch's rime.

28 août : Admiral Blake. — Record evidence among the archives of the ancient abbey of Cluny, from 1077 to 1534. — Catalogue of the hebrew manuscripts in the Bodleian L. and in the College L. of Oxford.

2 septembre : Clarendon's history of the rebellion. — Quelques notes archéologiques sur les mœurs et les institutions de la région pyrénéenne.

11 septembre : The history of India as told by its own historians.

The Athenæum.

14 août : The letters of Cassiodorus. — Index to the obituary and biographical notices in the Gentleman's magazine. The Roxburghe ballads. — Hobbes : Les mœurs et la caricature en Allemagne en Autriche et en Suisse, par J. Grand-Carteret. — E. Campardon : L'Académie royale de musique au XVIIIe siècle.

— 21 août : Souvenirs du feu duc de Broglie. — Sacred books of the east. — Anecdota Oxoniensia : Aryan series. — H. Delpech : la Tactique au XIIIe siècle. — Encyclopœdia Britannica, vol XXe.

28 août : Admiral Blake. — S. Reinach : Traité d'épigraphie grecque. — Grands peintres, français et étrangers. — E. Müntz : la Renaissance en France et en Italie à l'époque de Charles VIII.

4 septembre : English Worthies : Richard Steele. — La Russie politique et sociale par M. Tikhomirof. — Ghiberti et son école par C. Perkins. — Nouvelles promenades archéologiques par G. Boissier. — Matteo Civitali par Ch. Yriarte.

11 septembre : Madagascar sous Louis XIV par L. Pauliat. — G. Schlumberger : Sigillographie de l'empire byzantin.

Blackwood's Edinburgh Magazine.

Septembre : The Scotland of Mary Stuart. — A tour upon wheels.

Book-Lore.

Septembre : Bewick's history of quadrupeds. — The choice of books. — A lost author. — Where is Alchuine's bible ? — The founder of St Bartholomew. — Books with more than one title. — Phonographic printing.

The Contemporary Review.

Septembre : Périgueux and Cahors. — Swinburne's poetry. — Revolution and evolution.

Edinburgh Review.

Juillet : The prose works of Percy Bysshe Shelley. — The Arabian nights. The correspondence of Marshall Davout. A teaching university of London. — The voice of Memnon.

The Gentleman's Magazine.

Septembre : Some aspects of Heine. — My Boston reception by the Rev. H.-R. Haweis. Novelist's little ways.

Macmillan's Magazine.

Septembre : Aix. — Hero-worship. — Paul Louis Courier. — Homer and recent archæology.

The National Review.

Septembre : The moral authority of Frederick the great. — Sunny days in Malta. — An episode in history. — Rural Tuscan.

The Nineteenth Century.

Septembre : N. Pearson : Before birth. — Devendra N. Das : The Hindu widow. — G. Mivart : A visit to some austrian monasteries. — A Reid : How a provincial paper is managed. — Mrs D.-M. Craik : Merely players. — A. Lang : Egyptian divine myths.

The Saturday Review.

4 septembre : Ch. Yriarte : Matteo Civitali, sa vie et son œuvre. — Les styles : Sept cents gravures classées par époques ; notices par Paul Rouaix. — Les artistes célèbres, par G. Gruyer. — Fantaisies décoratives, par Habert-Dys.

Temple-Bar.

Septembre : Coleridge. — A visit to the Grande-Chartreuse

Walford's Antiquarian.

Septembre : The ancient boat at Brigg. — History of gilds, IV. Orientation of churches in Hampshire. — The first merry Andrew and the wise men of Gotham, II.

Suisse. *Bibliothèque universelle et revue suisse.*

Septembre : E. Julliard : Constantinople et la vie turque. — E. Naville : L'histoire de la philosophie. — M.-V. de Floriant : La littérature australienne.

La Revue de Genève.

25 août : M. Jametel : Les émailleurs pékinois. — A. Wagnon : Socrate et les femmes.

Italie. — *Nuova Antologia.*

16 août : Francesco Liszt. — Il « fogglio azurro » e i primi romantici. — Autografi di Casa Savoja nel museo civico di Torino. — Un'etèra romana : Tullia d'Aragona. — Michele, Poema pastorale di G. Wordsworth.

1er septembre : G. Carducci : Martino Luero, Santa Maria degli angeli, Fiesole, Ora e sempre (Sonetti). — G. Piergili : Il « Foglio Azurro » et i primi romantici. — O. Marucchi : le antiche e le moderne trasformazioni di Roma.

Revue internationale.

10 août : L. de Laigue : Fæsulœe, scènes de la vie étrusque d'après les monuments. — Amédée Roux : La bibliothèque, des papes d'Avignon.

25 août : Arminius Vambéry : L'origine des Magyars. — Fœsulæ (*Suite*). — Les péchés capitaux (*Suite*).

10 septembre : François Liszt, souvenirs détachés. Fœsulæ (*Suite*). — Les péchés capitaux (*Suite*). — A.-J. Boyer d'Agen : François Villon. — P. Kunfalvy : L'origine des Magyars.

États-Unis. — *The Atlantic Monthly.*

Août : Furness's Othello, a new variorum edition of Shakespeare, vol. VI. — Life and letters of Joel Barlow.

Septembre : French and English. — Edwin Percy Whipple. — Grant's memoirs, second volume.

The Bookmart.

Août : A bibliography of playing-cards, compiled by Alb. R. Frey of the Astor library.

26 août : The duc de Noailles on the american republic.

Harper's Magazine.

Septembre : Ferdinand Barbediennne.

Magazine of American history.

Septembre : Martha J. Lamb : The founder, présidents, homes and treasures of the New York historical Society.

Lippincott's monthly magazine.

Septembre : Edgar Fawcett : Evolution. — Brander Matthews : Random Collections. — W.-H. Babcock : Carols and child-lore at the capital.

The Nation.

5 août : Souvenirs du comte de Broglie. Simon de Montfort, comte de Leicester, par Charles Brémont.

NOUVEAUX JOURNAUX.

Angleterre.

On annonce la prochaine apparition d'une nouvelle Revue : *the Anglican church magazin*, rédigée par M. John Lomas. — (Griffith, Farran et Cie).

Un nouveau journal hebdomadaire, « *the Journalist* », paraît à Londres.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 août au 15 septembre 1886)

DÉBATS. Août : 16. *Le Théâtre de Voltaire*, par M. Deschanel. 17. Chantavoine : *L'Éducation des filles*, de Fénélon, édition Gréard. 19. Les ruines de Suse. 22. *La Philosophie ancienne; histoire générale de ses systèmes*, par Bénard. 28. *Les Colonies françaises*, par Louis Vignon. 29. *Souvenirs d'un alpiniste*, par E. Javelle. 30. Le théâtre de Dancourt. — Septembre : 7. *Figures disparues*, par E. Spuller. — *Les Contemporains*, par J. Lemaître. 10. *Le Roman russe*, par L. M. de Vogüé. 14. *Souvenirs* du feu duc de Broglie. 15. *Un mystérieux amour*, par Daniel Lesueur.

XIXe SIÈCLE. Août : 17. Ginisty ; Deux décadents ; MM. Moréas et Paul Adam. — Septembre : 5. M. Catulle Mendès. 10. *Alexandre Lenoir, son journal et le Musée des monumenis français*, par Courajod. 15. La littérature allemande actuelle. 15. Kraszewski, sa vie et ses œuvres.

ÉCHO DE PARIS. Août : 16-23 et septembre : 6. E. Lepelettier : Dostoieosky. 25. Paul Bonnetain. 28. Dubrujeaud : La littérature malsaine. — Septembre : 13. Les rapins de la littérature. 15. *Les Polski*, par M. P. Buguet.

ÉVÉNEMENT. Août : 22. M. Catulle Mendès et son roman *Zo'har*. — Septembre : 6. Auguste Comte. 11. Le roman russe.

FIGARO. Août : 16-18, 25. Journal des frères de Goncourt, 21. Louis Ulbach : Mlle Duchesnois et le roi Charles X. 28. Ch. Monselet : Timothée Trimm.

FRANÇAIS. Août : 17. *Les Fâcheux*, de Molière. 28. *La Renaissance en Italie et l'Église*, par M. L. Pastor. 30 et septembre : 13. Désaugiers, auteur comique. 30. *La Morale sans Dieu, ses principes, ses conséquences*, par l'abbé de Broglie. 31 et septembre : 8. Le cardinal Guibert, écrivain. — Septembre : 3. La vie et les œuvres de Topffer. 10. *Trop belle*, par M. H. de Pène.

FRANCE. Août : 28. F. Sarcey : *Zo'har*, par M. Catulle Mendès. — Septembre : 1. Les décadents.

FRANCE LIBRE. Septembre : 4. M. Henry Becque.

GAULOIS. Août : 31. M. Henry Fouquier. — Septembre : 9. Le manoir de Lamennais.

GAZETTE DE FRANCE. Août : 17. Mme de Lamartine. 18. La chute de l'ancien régime. 21. *Souvenirs* du feu duc de Broglie. 25. *La Civilisation en Italie au temps de la Renaissance*, par Bruckhardt. 28. Correspondance de Tourgueneff. 28. *Les Financiers d'autrefois; Fermiers généraux*, par Mme la vicomtesse de Janzé. 28. Russes et Français. 31. Histoire générale de l'Europe, par la géographie politique. — Septembre : 1. Le mouvement intellectuel en province. 2. *Mme de Lamartine*, par M. Ch. Alexandre. 3. *La Renaissance religieuse*, par M. Lefébure. 4. *Au pays du Rhin*, par J.-J. Weiss. 7. *Histoire des réunions temporaires d'Avignon et du Comtat-Venaissin à la France*, par Chaipenne. 7. *La Coalition de 1701 contre la France*, par le marquis de Courcy. 10. Michelet. 14. *Papiers d'un émigré* (1789-1829), par M. de Guilhermy.

JUSTICE. Août : 16. L'organisation des comités révolutionnaires. 17. M. Jules Lemaître. 23. La presse officieuse sous la Terreur. 30. *Papiers d'un émigré*, recueillis par M. de Guilhermy. 31. Le journalisme. — Septembre : 6. Le bataillon des Marseillais. 7. *Un mystérieux amour*, par D. Lesueur. 13. Les décadents. 13. L'art et la politique en l'an II.

MONITEUR UNIVERSEL. Août : 19. *Histoire des avocats au Parlement de Paris*, par Delachenal. 20-25 et septembre : 2 et 13. E. Daudet : Le lendemain de fructidor. 29. *Nouvelles études et nouveaux portraits*, par O. de Vallée. 30. Romanciers contemporains, MM. Forsan, Pierre

Loti, Malot, Zola, Normand. — Septembre : 1. Les lois sociales. 7. *La Renaissance religieuse en France*, par M. Lefébure. 11. *L'empereur Guillaume et son règne*, par Ed. Simon. 11. Collot d'Herbois, comédien à Angers. 12. Les critiques, M. Jules Lemaître.

NATIONAL. Août : 30. Le somnambulisme.

RAPPEL. Septembre : 14. La suggestion.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Août : 21. *Les Solutions démocratiques de la question des impôts*, par L. Say. 29. *Figures disparues*, par Spuller. 30. Franz Liszt. 30. *Gilles de Rois, maréchal de France, dit Barbe-Bleue*, par l'abbé Bossard. — Septembre : 6. *Les grandes viveuses*. 14. Les buveurs d'éther.

SIÈCLE. Août : 19. Pêcheur d'Islande, par Pierre Loti. 22. L'Allemagne telle qu'elle est, par J. Saint-Cève. — Septembre : 10. Le roman russe. 11-12. Louis XIV à table. 14. Paul Soleillet.

SOLEIL. Août : 19. Souvenirs du feu duc de Broglie. 23. *Les derniers moments du cardinal Mazarin*, par M. Chantelauze. — Septembre : 9. *La Renaissance religieuse en France*, par L. Lefébure.

TEMPS. Août : 17. Les derniers mois de Frédéric II, d'après des documents inédits. 20. Bossuet, sur les femmes et l'amour. 24-25. La correspondance d'Ivan Tourgueneff. 25. Les archers de Darius à Paris. — Septembre : 4. Lavoisier et les derniers moments de l'ancienne Académie des sciences. 8. Un poète danois; Schack Staffeldt. 8. *Jean de Jeanne*, par Émile Pouvillon. 9. *La première invasion prussienne*, par M. Chuquet. 14-15. Les missions catholiques en Chine. 15. *Du gouvernement démocratique*, par sir Henry Summer Maine.

UNIVERS. Août : 18. Histoire de saint Augustin. 21. Le canal de Suez. 23. La Bible et le Râmâyana. 23-30. *Étude historique et critique sur le P. Lacordaire*, par A. Nicolas. 24. La première édition du *Génie du christianisme*. 27. *Le Juif*, par Gougenot des Mousseaux. — Septembre : 2. Les dames romaines au commencement du VIe siècle. 7. *Mémoires de Saint-Simon*, édition de Boislisle. 9. Le portefeuille de Louis Veuillot. 10. *Le saint voyage de Jérusalem*, par l'abbé Bretonneau.

VOLTAIRE. Août : 20. La littérature de Basse-Bretagne en 1886. 28. Le roman. — Septembre : 7. Le dieu Molière.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois d'août 1886

DATE DU DÉPOT.	TITRES DES JOURNAUX.	GÉRANTS.	IMPRIMEURS.
4.	*Le Capitan*	Pouget.	Payen.
	La Grande Revue	Pouget.	Payen.
	Les Soirées amusantes	Mignon.	Bernard.
	L'Union nationale	Dumuis.	Dumuis.
	L'Union patriotique	Dumuis.	Dumuis.
	Le Phare parisien	Bonnin.	Dumont.
5.	*L'Ingénieur électricien*	Carré.	De Soye.
9.	*Le Messager des communes*	Marotte.	Dubuisson.
10.	*L'Éclair de la banlieue*	Mathieu.	Marot.
	La Jeunesse artistique et littéraire	De Chatillon.	Sapène.
12.	*L'Union des assujettis*	Vigier.	Maury.
16.	*La Ruche littéraire et artistique*	Breysse.	Breysse.
	Le Rapport	Gros.	Gros.
17.	*Bulletin mensuel de l'Académie littéraire et musicale de France*	D'Olne.	Bosson.
	Paris-Rome	Rouxel.	Maury.
18.	*Le Boulangiste*	Bloch.	Dejey.
	Bulletin de la librairie Larousse	Moreau.	Larousse.
20.	*Revue des Maras*	Raux.	Morris.
23.	*L'Écho de la Seine*	Bellamy.	Boudet.
27.	*Le Turfiste*	Meyer.	Meyer.
30.	*L'Ami du peuple*	De Constantin.	Métay.

Les héritiers Gaillardet contre M. Alexandre Dumas fils. — La « Tour de Nesle ». — Inscription du titre de la pièce sur le monument d'Alexandre Dumas père. — Collaboration. — Propriété littéraire. — Conventions. — Fin de non-recevoir. — Rejet.

M. le substitut Commoy a donné le 25 juin dernier ses conclusions dans le procès intenté à M. Alexandre Dumas par les héritiers Gaillardet. Il a conclu au rejet de la demande, en s'appuyant notamment sur les jugements rendus en 1836, etc., qui consacraient le droit pour Alexandre Dumas d'être représenté sur l'affiche comme collaborateur de Gaillardet, soit par son nom, soit par d'autres signes; et aussi sur la lettre de M. Gaillardet, adressée en 1861 à M. Marc-Fournier, directeur de la Porte-Saint-Martin, pour l'inviter à mettre le nom de Dumas sur l'affiche à l'occasion de la reprise de cette pièce.

Dans son audience du 2 juillet, le tribunal a prononcé le jugement suivant :

« Le Tribunal,

« Donne acte aux consorts Gaillardet de leur reprise d'instance du chef de la veuve Gaillardet, leur mère, décédée le 14 septembre 1884;

« Attendu qu'ils demandent que Alexandre Dumas fils soit tenu de faire disparaître la mention du drame *la Tour de Nesle* figurant parmi les œuvres dont le titre est gravé sur le piédestal de la statue élevée à Alexandre Dumas père à Paris, place Malesherbes;

« Qu'ils allèguent, d'une part, que cette mention constitue la violation de la convention du 11 juin 1832 intervenue entre Frédéric Gaillardet, leur auteur, et Alexandre Dumas père, et de diverses décisions judiciaires qui ont suivi; et, d'autre part, qu'en admettant que ce dernier doive être considéré comme un collaborateur, l'inscription, dans les conditions où elle est faite, serait contraire aux principes de la collaboration en ce que Alexandre Dumas se serait présenté comme seul auteur de l'œuvre;

« Sur la fin de non-recevoir opposée par le défendeur et prise de ce qu'il n'était pas le seul représentant de la succession de son père, succession qu'il n'a acceptée que sous bénéfice d'inventaire, ses cohéritiers et le légataire universel auraient dû être mis en cause;

« Attendu que, dans la mesure où il représente la succession du *de cujus*, Alexandre Dumas fils a qualité pour répondre à l'action; que si, à raison de ce que la décision à intervenir n'aurait autorité de chose jugée qu'à son égard, des difficultés peuvent se produire sur l'exécution, il appartiendrait aux demandeurs d'y pourvoir :

« Sur la fin de non-recevoir prise de ce que la statue d'Alexandre Dumas serait un monument public, et qu'il n'appartiendrait qu'à l'autorité de consentir ou de refuser une modification dans l'état de l'inscription;

« Attendu qu'en présence de ce qui est décidé ci-après, il est sans intérêt de statuer sur ce moyen;

« Au fond,

« Attendu qu'il est établi par les documents de la cause que, si le drame de la *Tour de Nesle* a été composé originairement par Gaillardet seul, l'œuvre, dans la forme définitive où elle a été représentée au théâtre de la Porte-Saint-Martin, en 1832, pour la première fois, a été, de la part d'Alexandre Dumas père, l'objet d'une collaboration importante;

« Que la collaboration est attestée par la convention même du 11 juin dans laquelle il est stipulé que « la propriété par indivis de l'ouvrage appartient à MM. Gaillardet et Dumas, et que le prix de la vente du manuscrit en librairie sera partagé également entre eux »; qu'elle est consacrée par les jugements du Tribunal de commerce de la Seine des 26 juin 1832 et 28 septembre 1838, qui réglementent la manière dont la collaboration sera désignée dans les affiches annonçant la représentation; qu'enfin elle a été formellement reconnue par Gaillardet, qui, dans une lettre du 25 avril 1861, s'adressant à Marc Fournier sur le point de reprendre la pièce au théâtre la Porte-Saint-Martin, le prie de « joindre son nom à celui d'Alexandre Dumas, son collaborateur »;

« Attendu que la collaboration de ce dernier étant ainsi constante, le nom de l'œuvre au succès de laquelle il avait contribué pouvait légitimement figurer sur un monument destiné à rendre hommage à sa mémoire;

« Que cette inscription ne saurait constituer une atteinte aux droits des consorts Gaillardet; qu'en effet, elle n'implique nullement par elle-même la négation de la part qu'a eue leur auteur dans la composition de la pièce, le caractère tout personnel de l'honneur décerné à l'écrivain excluant la mention sur le monument de tout autre nom que celui de Dumas, et la simple indication de l'œuvre dans ces conditions ne faisant pas nécessairement supposer un seul auteur;

« Que l'inscription ne saurait être une violation, soit de la convention du 11 juin 1832, soit des décisions judiciaires invoquées par les demandeurs; qu'en effet, ces documents, dans la mesure où ils étaient opposables à Dumas père, et quelle que soit l'interprétation qu'ils comportent quant au mode dont ce dernier exercera ses droits de collaborateur, n'ont eu pour objet que l'exploitation de l'œuvre par le théâtre ou par la librairie; qu'ils sont, dès lors, sans application, au cas particulier soumis à l'appréciation du Tribunal et qui n'a rien de commun avec la situation que ces actes ont réglementée;

« Qu'ainsi, sous aucun rapport, les griefs allégués par les demandeurs ne doivent être admis.

« Par ces motifs :

« Sans s'arrêter à la première fin de non-recevoir opposée par Alexandre Dumas fils, et sans qu'il y ait lieu de statuer sur la seconde,

« Déclare les consorts Gaillardet mal fondés en leur demande, fins et conclusions;

« Les en déboute;

« Ordonne l'enregistrement de la convention du 11 juin 1832 et de la lettre susénoncée du 25 avril 1861 de Gaillardet à Marc Fournier ;

« Condamne les consorts Gaillardet aux dépens. »

Ceux de nos lecteurs qui voudraient lire le compte rendu *in extenso* de ce procès le trouveront, soit dans *le Droit* (nos des 29 mai, 16 juin et 3 juillet derniers), soit dans la *Gazette des tribunaux* (nos des 29 mai, 12 juin et 3 juillet).

TRIBUNAL DE COMMERCE DE LA SEINE

Présidence de M. Girard.

Audience du 27 août.

Les propriétaires de la « Digue digue don » et autres contre l' « Écho des cafés-concerts ». — Chansons. — Parodies. — Titres. — Question de propriété littéraire.

(La propriété littéraire s'applique non seulement au texte, mais encore au titre d'une chanson.)

MM. Le Bailly, Éveillard, Bathlot, Benoît, Bigot, Beuvereau, Deschaux et Tralin, propriétaires des chansons qui font les délices des cafés-concerts, telles que : *la Digue digue don, — le Jupon de Madelon, — le Pochard du Pont-Neuf, — Derrière l'omnibus, — En revenant de Suresnes,* etc., se plaignent d'être l'objet, de la part de M. Gabillaud, d'une concurrence déloyale. D'après eux, M. Gabillaud publie cinq feuilles intitulées : *la Gaudriole, les Chansons en vogue de Paris, la Lyre française, les Refrains du jour* et *les Succès lyriques,* feuilles dont il est à la fois l'éditeur et l'imprimeur, et dans lesquelles, sous prétexte de parodies, il reproduit les chansons dont eux-mêmes sont propriétaires. C'est ainsi que *la Gaudriole* contient une chanson intitulée : *A cheval sur un bouchon,* parodie de *la Digue digue don ;* seulement les mots *A cheval sur un bouchon* et *parodie* sont imprimés en caractères imperceptibles, tandis que le nom de la chanson parodiée, *la Digue digue don,* apparaît en gros caractères visibles de loin.

Aussi les crieurs des boulevards ne se gênent-ils pas pour annoncer et vendre, comme étant *la Digue digue don,* la parodie de M. Gabillaud. D'après les demandeurs, les mêmes faits se reproduisent pour la plupart des œuvres dont ils sont les propriétaires.

Et c'est en raison du préjudice qui en résulte pour eux qu'ils ont assigné M. Gabillaud pour voir dire qu'il serait tenu de cesser la publication de ces cinq feuilles de chansons ; subsidiairement ils concluaient à ce qu'il fût fait défense à M. Gabillaud de prendre, à l'avenir, les titres de leurs chansons, sous une pénalité de 100 francs par chaque jour de retard ; enfin ils réclamaient 2,000 francs de dommages-intérêts chacun, soit ensemble 16,000 francs.

Le Tribunal, après avoir entendu les plaidoiries de Me Regnault, agréé des demandeurs, et de Me Bordeaux pour M. Gabillaud, a statué ainsi :

« Le Tribunal,

« Sur la demande en cessation de publication des cinq feuilles mentionnées en l'exploit :

« Attendu que les demandeurs fondent leur demande sur le fait que les feuilles contiendraient des titres de chansons qui leur appartiennent ;

« Mais attendu que, sans s'arrêter à l'examen des motifs invoqués par les demandeurs, ceux-ci ne justifient pas qu'ils soient propriétaires desdites feuilles ; que les griefs qu'ils présentent ont rapport aux textes contenus dans certaines parties de ces feuilles, et non au titre même de ces feuilles ; que ce chef de demande doit donc être repoussé ;

« Sur la demande subsidiaire :

« Attendu que Gabillaud prétend que les chansons qu'il publie dans les feuilles dont s'agit sont des parodies de chansons connues ; que le fait de publier la parodie d'une chanson ne saurait donner lieu à aucune revendication de la part des auteurs ou propriétaires des chansons parodiées ;

« Mais attendu que, de l'examen des pièces, il appert que le titre de la chanson parodiée est imprimé en gros caractères ;

« Que cette disposition matérielle de l'impression des titres de chansons est de nature à induire l'acheteur en erreur et à lui faire croire qu'il achète la chanson parodiée, alors qu'il ne lui est livré que la parodie de cette chanson ;

« Qu'au surplus, la propriété littéraire s'applique non seulement au texte, mais encore au titre de cette chanson ;

« Que les demandeurs sont donc fondés à revendiquer cette propriété et à demander qu'il soit fait défense à Gabillaud de se servir des titres des chansons dont ils sont propriétaires, et qu'il convient de décider qu'il sera fait défense à Gabillaud de vendre des feuilles contenant comme titre ou comme sous-titre aucun des titres de chansons dont les demandeurs sont propriétaires et ce, sous une contrainte à impartir ;

« Sur 16,000 francs dommages-intérêts :

« Attendu que, de ce qui précède, il résulte que les demandeurs ont éprouvé, de la part de Gabillaud, un préjudice dont celui-ci doit être déclaré responsable, et que le Tribunal, avec les éléments d'appréciation qu'il possède, fixe à 50 francs pour chaque demandeur ; qu'il convient d'obliger Gabillaud au payement de ces sommes ;

« Par ces motifs :

« Fait défense à Gabillaud de vendre des feuilles contenant, en titre ou en sous-titre, les titres des chansons dont les demandeurs sont propriétaires et ce, à peine de 50 francs par chaque contravention constatée ;

« Condamne Gabillaud à payer à chacun des demandeurs 50 francs, soit ensemble 400 francs, à titre de dommages-intérêts ;

« Déclare les demandeurs mal fondés dans le surplus de leur demande, les en déboute,

« Et condamne Gabillaud aux dépens. »

(*Gazette des Tribunaux.*)

L'Administrateur-Gérant : A. SAUPHAR.

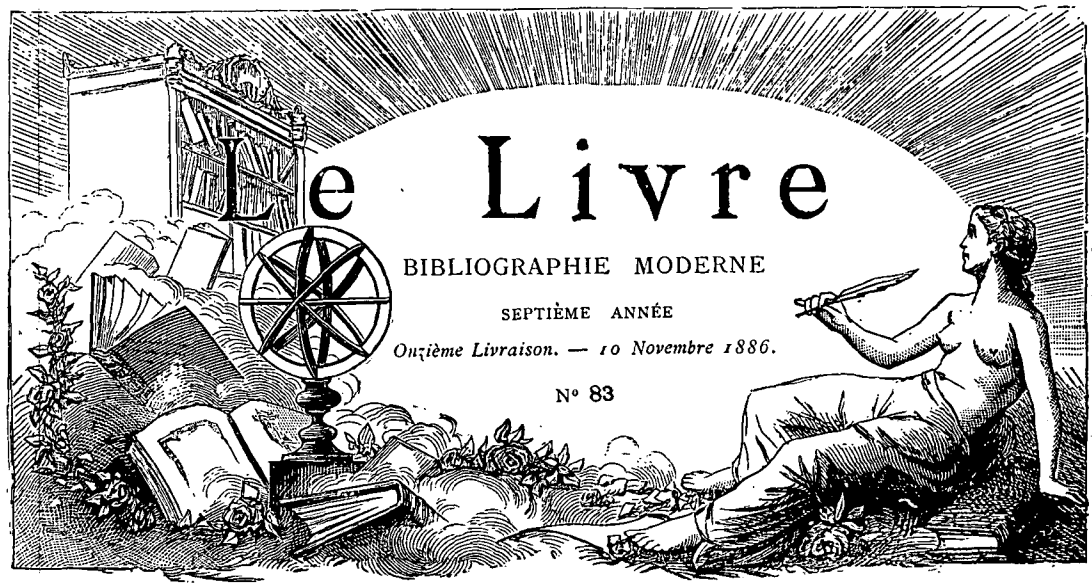

L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Les Femmes bibliophiles, par OCTAVE UZANNE. — **Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Bibliographie-Mélanges. — Histoire. — Livres d'amateurs. — Beaux-Arts. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.**

LES FEMMES BIBLIOPHILES

Les Femmes bibliophiles de France. — La femme vis-à-vis du bibliophile. — Opinion de Paul Lacroix sur la femme et les livres. — Le bibliophile marié et marri. — La femme dans l'histoire de la bibliophilie. — Le livre de M. Quentin-Bauchart et les femmes célèbres dans les annales des belles bibliothèques et de la reliure. — De Marguerite d'Angoulême à Marie-Antoinette. — De la recherche de la femme bibliophile dans la société du XIXe *siècle.*

Un amateur du dernier galant, M. Ernest Quentin-Bauchart, vient de faire paraître, en deux gros volumes in-8°, un curieux ouvrage, dont le titre surprend d'abord et déconcerte même un peu : *Les Femmes bibliophiles de France*[1].

Les femmes bibliophiles !... Je ne sache point deux mots qui hurlent plus de se trouver ensemble dans notre milieu social ; je ne conçois pas d'accolade plus hypocrite, d'union qui flaire davantage le divorce ! La femme et la *bibliofolie* vivent aux antipodes, et, sauf des exceptions aussi rares qu'hétéroclites, — car les filles d'Ève nous déroutent en tout, — je pense qu'il n'existe aucune sympathie profonde et intime entre la femme et le livre ; aucune passion d'épiderme ou d'esprit ; bien plus, je serais tenté de croire qu'il y a en évidence inimitié d'instinct, et que la femme la plus affinée sentira toujours dans « l'affreux bouquin » un rival puissant, inexorable, si éminemment absorbant et fascinateur qu'elle le verra sans cesse se dresser comme une impénétrable muraille entre elle-même et l'homme à conquérir.

Je me souviens que le cher et regretté biblio-

1. *Les Femmes bibliophiles de France,* XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, par Ernest Quentin-Bauchart. Paris, Damascène-Morgand, 1886. 2 vol. in-8°. Nombreuses planches de reliures aux armes, reproduites en héliogravure. Imprimerie de Danel. Tirage à 300 exemplaires sur vergé à 60 francs ; 50 exemplaires sur chine à 150 francs.

phile Jacob pressait vivement un de ses jeunes amis dans la voie du mariage ; il insistait auprès de lui avec son bon sourire et son exquise affabilité, se comparant au bonhomme Étrenne, et disant malicieusement qu'il avait la manche large et qu'elle était pleine des plus jolis partis. Le jeune néophyte résistait avec assez de scepticisme, et comme il résumait toutes les raisons et toutes les sagesses qui le feraient demeurer, quoi qu'il advînt, célibataire, l'aimable vieux lettré, désarmé, s'approchait et, tout bas, avec une émotion réelle : « Ah ! mon cher ami, murmurait-il, que je vous félicite ! Vous êtes un sage et serez un heureux... Ne parlons plus jamais de cela ; les femmes, voyez-vous, n'aiment pas les livres et n'y entendent rien : elles font à elles seules l'Enfer des bibliophiles : Amours de femme et de bouquin ne se chantent pas au même lutrin. »

L'excellent Paul Lacroix parlait d'or. Dans notre société française moderne, la maîtresse de maison est hostile au livre ; elle lutte par tous moyens contre la passion bouquinière de son époux, d'abord doucement et presque câlinement, puis peu à peu avec plus d'autorité et de despotisme : il n'est raillerie ou ruse qu'elle n'emploie pour miner cette manie qu'elle juge envahissante et ruineuse, et à laquelle son tact ne peut rien concevoir. Il lui semble que les livres empiètent sur ses droits, sur sa vie, sur l'affection qui lui est due et sur les longues heures de causerie du tête-à-tête. Ces grands esprits muets l'inquiètent et la harcèlent, elle les jalouse, et lentement arrive à les haïr férocement avec l'accumulation de toutes ses rancœurs. Aussi, lorsque l'infortuné époux bibliophile n'est pas gratifié de moliéresques cornes de bouquin, — vulgaire distinction qui assure au moins sa tranquillité, — l'existence lui est faite pénible ou lancinante, et il est rare qu'il puisse jouir en toute indépendance, quiétude et volupté, de sa douce et innocente toquade.

Voyez de quel ton pitoyable une femme minaude cette exclamation digne de figurer dans le *Dictionnaire des lieux communs :* « Mon mari ! je le vois si peu... il vit fourré daus ses livres ! » — Ou encore, écoutez cette voix ironique qui soupire bourgeoisement : « Si je le laissais faire, il mettrait ses vilains bouquins jusque dans Mon Salon ! » — Du haut en bas de l'échelle sociale, le pauvre bibliophile, aussi marri que marié, vit traqué, et se voit presque en interdit dans son intérieur. — Il condense sa bibliothèque en un coin ; il ratatine pour ainsi dire sa passion, il musèle ses ardeurs ; il devient réservé, silencieux, défiant vis-à-vis de sa compagne ; il cache ses achats comme un vice, il dissimule ses désirs, et c'est en fraude, comme un contrebandier, qu'il fait monter par l'escalier de service les nouveaux venus qu'il introduit furtivement à la dérobée chez lui. — Je sais tels ou tels amateurs chez lesquels on ne peut dîner en parlant en conscience et bibliothèque ouverte ; ce sont des pressements de main et de pied, des petites toux sèches qui disent : *chut !* des casse-cous perpétuels dans la conversation. Au soin qu'ils prennent de dissimuler leurs petites folies aux adjudications de la veille ou de l'avant-veille, on pourrait penser qu'ils ont le sentiment d'avoir commis des crimes ; c'est qu'ils se voient devant le tribunal de l'Épouse, où ils savent que les arrêts rendus d'avance sont impitoyables. Ils évitent les dissensions, les discussions, les jérémiades, car ils sont las de lutter pour la cause du livre : les petits nerfs de Madame étant moins souples et moins résistants que ceux de leurs in-folio ou de leurs in-16, du temps des bonnes coutures.

Il n'est peut-être point d'amateurs de livres qui n'aient à guerroyer ainsi chaque jour contre les boutades de leurs femmes, et alors même que la paix ait été signée et que Monsieur ne soit plus dérangé dans ses caprices, alors même qu'il lui soit loisible de conférer avec son relieur aussi longuement que Madame avec sa couturière, l'épouse trouve encore moyen de blesser la passion du mari par mille petits coups d'épingles enrageants qui prouvent surabondamment l'irrévérence absolue de la femme pour le livre.

Pénètre-t-elle dans le cabinet marital pour quérir un ouvrage, quels que soient les ménagements qui lui aient été recommandés, elle semble aussi peu en tenir compte qu'un gentil singe d'un objet d'art. Assise sur sa chauffeuse, elle approche du feu les plus belles reliures, jusqu'à faire gondoler carton et maroquin ; et, si elle interrompt sa lecture ou plutôt son babillage de l'œil (car je ne serai jamais bien convaincu qu'une femme ait l'entente absolue de la lecture), — elle placera en guise de signet son mouchoir de batiste en plein milieu du livre, ou bien le campera à cheval sur un guéridon, au risque de lui briser le dos et de chiffonner ou maculer irrémédiablement ses feuillets.

Jamais femme n'a eu la sensation délicate et minutieuse du long coupe-papier qui tranche également les plures ; elle préfère ces petites *liseuses* coquettes qui écorchent les marges et laissent d'affreuses barbes en dentelle du plus vilain aspect. Une femme dans une bibliothèque est hors de son cadre ; elle y apporte la grâce, le sourire, le charme, le parfum, elle meuble de sa gentillesse exquise l'austérité de la *Library ;* mais, pardieu! si cette femme est vôtre, veillez sur elle comme sur une guenon familière; prenez garde à

ses fantaisies, ayez l'œil sur ses caprices et ne lui laissez manier ni les estampes précieuses, ni les reliures de prix, ni même les mignonnes plaquettes finement cartonnées. Ce serait un désastre !

Les vrais bibliophiles, même mariés, doivent devenir célibataires en franchissant le seuil de leur bibliothèque ; la passion bouquinière n'admet pas le partage : c'est un peu, il faut le dire, une passion de retraite, un refuge extrême à cette heure de la vie où l'homme, déséquilibré par les cahots de l'existence mondaine, s'écrie à l'exemple de Thomas Moore : « *Je n'avais jusqu'ici pour livres que les regards de femmes, et c'est la folie qu'ils m'ont enseignée !* »

***

Les femmes de France ont cependant laissé de grandes et somptueuses traces dans l'histoire de la bibliophilie, du XVIe au XVIIIe siècle ; toutes les hautes et puissantes princesses, ainsi que les honnestes dames d'austère ou même de petite vertu, les reines de la main droite ou celles de la main gauche, les matrones ou les hétaires royales, ont formé des bibliothèques à leurs armes qui excitent au plus haut point l'intérêt et les convoitises des amateurs. Il n'en faudrait pas conclure que toutes aient eu au même degré le sentiment puissant de l'amour des livres, bien au contraire; et si aux temps anciens les conditions de la vie et de la société étaient tout autres qu'à cette époque de nivellement général, la vanité siégeait non moins en maîtresse sur l'humanité entière. — La femme des hautes classes offrait en exemple des vertus plus fières, sans montrer une morale aussi étroitement limitée par les préjugés; elle était plus gaillarde et moins maniérée, d'une éducation plus large sinon plus forte, et elle se trouvait portée par une sorte de tradition des Cours d'Amour à protéger les arts et les lettres, et à attacher à sa personne les gentils poètes lettrés et tous les remueurs d'idées qui dévalaient à ses côtés. Pour ainsi dire contrainte de mettre en lumière les œuvres et les hommes de mérite, elle habillait superbement les unes, gratifiait les autres, et gardait comme un fonctionnaire dans ses superbes palais tant de livres originaux qui restaient alignés comme des *minutes* de ses bonnes œuvres et de sa belle intelligence. Moins accaparée et dispersée moralement que la femme moderne, placée plus haut que toutes au-dessus des niveaux bourgeois, vivant par ses largesses qui faisaient d'elle une distributrice d'or, de places et d'honneurs, la princesse d'antan pouvait et devait former une librairie de livres écussonnés à ses armes, de même qu'elle comptait les poètes parmi ses valets de chambre ; mais je n'en demeure pas moins convaincu que ces aimables femmes bibliophiles n'eurent jamais pour les beaux livres cette même passion sincère, éclairée, que les Grolier, les de Thou, les Longepierre, les Pereisc, les La Vallière et autres grands amateurs montrèrent dans l'admirable ordonnance de leurs librairies.

C'était à leurs intendants ou bibliothécaires, hommes le plus souvent de noble savoir et mérite, qu'il appartenait de diriger leurs bibliothèques, de veiller à la reliure et à la conservation de tous ces trésors amassés ; ceux-ci étaient au demeurant les véritables amoureux anonymes de tant de chefs-d'œuvre, les usufruitiers de cette science et de cette poésie imprimées. Ces collaborateurs muets travaillaient pour l'idole, et c'est vers ces mystérieux bibliophiles laissés dans l'ombre que devraient, à mon avis, s'adresser nos hommages et se porter nos recherches. Je me méfie singulièrement des poésies des différents membres de la famille des Valois pour lesquels s'excrimèrent tant d'artistes et de poètes ignorés ou connus. Les illustres femmes du temps jadis semblaient, comme les princesses de légendes, voir se réaliser tous leurs rêves avant même qu'elles les eussent formulés; entourées de génies complaisants, elles ne jouaient en réalité que très brillamment un rôle dont souvent toutes les noblesses et les beautés leurs étaient suggérées ; autocrates en apparence, elles subissaient intellectuellement une manière de régime constitutionnel, et je ne sais si l'on doit dire qu'elles aient aidé à la renaissance des lettres et des arts et non pas affirmer que les lettres et les arts ont concouru aux yeux de la postérité à leur propre renaissance individuelle.

Soit qu'elles ordonnassent des palais, des fresques, des tableaux, des statues, soit qu'elles témoignassent du désir de posséder des manuscrits, des livres uniques, des miniatures ou des reliures frappées à leurs devises et emblèmes, elles avaient toujours auprès d'elles de sublimes architectes, des peintres, des statuaires, des écrivains, des miniaturistes, des calligraphes, des relieurs hors ligne, qui attribuaient dévotement tous leurs mérites à leur gracieuse bienfaitrice, avec autant de componction et de ferveur que le chrétien rapportant à Dieu toutes les nobles et belles qualités dont il se sent doué.

Mais, je ne sais pourquoi, je m'imagine mal dans les grandes salles de Blois, de Fontainebleau, de Versailles ou de Trianon, toutes ces princesses des princesses lisant ou caressant leurs livres, les admirant, les consultant, gazouillant par la pensée mille tendresses amicales à leur

adresse; je suis, à l'avouer, assez franc sceptique sur ce point. Les femmes bibliophiles me font un peu penser à ces gens casaniers ou podagres qui entretiennent une meute inactive dans des chenils de marbre ou de porphyre; les pauvres chiens gémissent de ne pouvoir donner de la voix sous les futaies ou à travers les taillis, de même que l'âme des livres devait s'atrophier chez les hautes et puissantes dames qui les marquaient à leur livrée, sans jamais désencager leurs idées, leurs rimes ou leurs métaphores, toutes choses faites cependant pour voler sinon pour être volées.

***

Cette opinion exprimée très personnellement et en dehors des galanteries courantes, je dois revenir au très remarquable ouvrage de M. Ernest Quentin-Bauchart, qui restera comme le Livre d'or des femmes bibliophiles de France aux trois grands siècles de notre histoire. Les deux beaux in-8°, qui ont vu le jour dernièrement, contiennent environ cent vingt noms, ou plutôt cent vingt biographies *bibliothécographiques;* c'est là un formidable travail qui eût fait pâlir d'inquiétude le père Louis-Jacob lui-même, et qu'un simple amateur devait enlever avec une grâce toute mondaine et un savoir déconcertant. Le silence s'est fait toutefois sur cette publication qui eût fait pondre à Sainte-Beuve un de ses plus brillants *Lundis,* ou écrire à Janin un sémillant feuilleton; mais la critique est bannie aujourd'hui du rez-de-chaussée des journaux, elle est réfugiée pitoyablement dans les sous-sols de la réclame ou aux greniers des annonces; il faut à un auteur, soit monter sur les tréteaux, soit grimacer dans les frises. M. Quentin-Bauchart, trop bien élevé pour ces pirouettes, s'est tenu à l'écart et son livre de même a été mis à l'index du silence; nous lui tendrons donc, tant bien que mal, mais loyalement la main pour l'amener au petit jour de notre publicité. — C'est un cas de conscience pour un ouvrage aussi précieusement élaboré que celui que nous venons de lire et qui, intéressant à la fois l'histoire des lettres et des arts, s'adresse aussi bien aux futurs historiens de la Reliure qu'aux bibliologues, bibliothécographes, curieux et érudits de tous ordres.

M. Quentin-Bauchart a logiquement adopté pour ses notices l'ordre chronologique. Son livre débute par Louise de Savoie, régente de France (1476-1532), et se continue par les portraits historiques et critiques de Marguerite d'Angoulême, Anne de Polignac, Diane de Poitiers, Catherine de Médicis, Marie Stuart, Marguerite de Valois, reine de Navarre; Louise de Lorraine, Marie de Médicis, Anne d'Autriche, la marquise de Rambouillet et sa fille, la duchesse de Montausier, la duchesse de Montpensier, Mme de Maintenon, Marie-Thérèse, la marquise de Montespan, Anne de Bavière, Marie d'Apremont, duchesse de Lorraine; la princesse Palatine, la duchesse de Lesdiguières, Mme de Chamillart, Mme de Verrue, la duchesse du Maine et Marie-Adélaïde de Savoie, duchesse de Bourgogne.

Cy finist le premier volume dans lequel, on le voit, sont représentées les plus hautes physionomies des femmes de France. Le tome second compte moins d'effigies sur pur métal d'or, mais aucune menue monnaie de la célébrité; tout le XVIIIe siècle galant, si coquettement retroussé par Derome et Padeloup, y est représenté.

Passons en revue tous ces jolis minois à falbalas historiques.

Voici Mlle de Blois, la duchesse de Berry, fille du régent; Louise-Adélaïde d'Orléans, l'abbesse de Chelles, Louise-Élisabeth d'Orléans, dite Mlle de Montpensier, puis la princesse de Conti et, à sa suite, la reine Marie Leczinska côté droit, et Mmes de Pompadour et Du Barry côté gauche; Marie-Josèphe de Saxe, la duchesse de Grammont-Choiseul; Mmes de France, fille de Louis XV, la princesse de Lamballe, Marie-Antoinette, Mme Élisabeth, la comtesse de Provence, la comtesse d'Artois, et enfin, en appendice, une série nombreuse d'illustres dames de bien moindre importance.

On peut se convaincre à la lecture de ce répertoire nominal que, parmi tant de femmes bibliophiles de la plus haute marque, il n'en est guère qui se soient élevées par le livre et chez lesquelles cette délicieuse toquade virile ait pu avoir prise sérieusement. Toutes avaient un *cabinet,* comme on disait ingénieusement, comme elles avaient une ruelle, un salon, un boudoir; c'était alors le complément indispensable de la vie princière; mais sauf Mme de Chamillart, que Saint-Simon peignait « comme la meilleure et la plus sotte femme du monde et la plus inutile à son mari », sauf encore Mme de Pompadour, une artiste véritable, et peut-être la petite Vaubernier, dite comtesse Du Barry, je ne crois aucunement au tempérament bibliophilesque de la majorité des femmes qui ont laissé à la postérité de si nombreux volumes superbement décorés où l'or, les mosaïques et leurs armoiries se relèvent en bosse sur l'éclat des plus merveilleux maroquins.

L'ouvrage de M. Quentin-Bauchart était utile à entreprendre, car l'historien des collectionneurs n'a que faire de se montrer psychologue et moraliste; peu doit lui importer le sentiment qui a

conduit tel ou tel amateur à former son musée ou sa bibliothèque; il ne doit considérer que les choses acquises et reconstituer au point de vue de l'art les catalogues des divers cabinets avec les particularités qu'ils représentent et les différences de marques, de monogrammes et d'armoiries qu'ils ont rencontrées sur les objets de provenance célèbre aux cours de leurs recherches.

A ces titres, les deux volumes des *Femmes bibliophiles* sont, je puis le dire, irréprochables; chaque chapitre devient une véritable monographie illustrée. Ce sont d'abord les armes avec émaux gravés délicatement, ainsi que les monogrammes que nous donne le publicateur de cet ouvrage, puis les plus beaux spécimens de reliure estampillés à la marque la plus caractéristique de la propriétaire, de telle façon que cette histoire des dames bibliophiles françaises devient pour ainsi dire l'histoire de la Reliure elle-même et celle des maîtres praticiens qui se sont fait un nom impérissable dans cet art si brillant du XVIe au XVIIIe siècle.

« Le titre dont nous nous sommes servi et que nous n'avons adopté que pour mieux indiquer notre but, en généralisant d'un mot notre pensée, n'est pas rigoureusement exact, écrit M. Quentin-Bauchart, avec franchise, en guise d'avertissement à son œuvre. Il y a, en effet, dit-il, deux catégories bien tranchées de collectionneurs de livres : ceux qui considèrent le livre comme un objet de mode et de luxe, ou comme une sorte de valeur de bourse dont ils suivent les fluctuations avec l'intérêt du joueur, et ceux qui le recherchent pour ce qu'il contient, pour sa rareté et sa belle condition matérielle de texte et de reliure. Ceux-là sont les purs, la phalange d'élite des bibliophiles.

« Autrefois, poursuit-il, le livre était peu recherché et ne pouvait pas devenir comme aujourd'hui un objet de spéculation, mais la distinction que nous venons d'établir n'existait pas moins; à côté des bibliophiles de race, il y avait quelques grands seigneurs qui possédaient des livres parce qu'il était de bon ton d'en avoir, mais ne les regardaient et ne les ouvraient jamais. Les premiers passaient le plus souvent pour des maniaques, et La Bruyère, en comparant leurs bibliothèques à des *tanneries,* a prouvé que, chez les plus grands moralistes, le goût peut n'être pas toujours à la hauteur de l'esprit.

« Cette différence existait à plus forte raison chez les femmes. Beaucoup de grandes dames ont eu des livres aux siècles passés, mais presque toutes en ignoraient le contenu, et le titre de bibliophile ne leur est guère applicable. Le livre acquis, relié et rangé avec plus ou moins de méthode dans une armoire luxueuse, l'effet était produit, et elles s'en tenaient là.

« Diane de Poitiers, Catherine de Médicis au XVIe siècle, la grande Mademoiselle et la comtesse de Verrue au XVIIe, Mme de Pompadour au XVIIIe, sont les seules qui aient laissé de véritables bibliothèques; et si d'autres, telles que Marie de Médicis, Anne d'Autriche, la duchesse de Bourgogne, la marquise de Maintenon, etc., ont possédé des livres qui jouissent également d'une grande faveur auprès des amateurs, c'est moins à leur valeur intrinsèque que cette faveur est due qu'à la beauté de leur reliure et à leur origine. Le sentiment, remarque également M. Bauchart, entre aussi pour une grande part dans la recherche d'un livre, et c'est à cet ordre d'idées qu'il faut attribuer le prix que certains amateurs accordent à des volumes ordinairement mal reliés, mais qui ont appartenu à des personnes illustres par leur naissance ou intéressantes par leurs infortunes, comme Mme Élisabeth, la princesse de Lamballe et Marie-Antoinette. »

L'auteur ne se fait donc pas illusion sur le titre de son livre; il sent fort bien par lui-même toutes les objections faites plus haut sur les fausses apparences de la bibliophilie féminine; mais il pouvait malaisément choisir une autre désignation pour sa galerie de portraits, et le plus grand charme de son étude a été de suivre pas à pas, avec un excellent esprit critique et un judicieux sentiment d'art, les progrès de la reliure française dans ses manifestations les plus diverses.

***

Il semblerait que la femme ait prêté de sa grâce, de sa séduction et de sa légèreté aux premiers livres confectionnés pour elle. Jusqu'à la fin du moyen âge, la reliure peut être en effet considérée comme un art presque exclusivement monastique; l'habit civil du livre ne s'intronisa et ne fut divulgué en France qu'aux débuts de l'invention de l'imprimerie; on pourrait dire qu'il s'affina et s'aristocrisa tout en se démocratisant. Aux lourds dais de bois succédèrent peu à peu les plats de carton; les peaux de truie et de cerf firent place au maroquin et aux peaux amincies; les parchemins, jadis gauffrés ou estampés, se couvrirent de légères dentelles d'or, et toute l'orfèvrerie massive, qui faisait ressembler un volume à une sainte châsse, disparut tout à coup, cédant le pas à une ornementation délicate et harmonieuse.

Marguerite d'Angoulême, cette perle fine des Valois, cette *fleur suave de poésie,* comme la nommait Clément Marot, fut une des premières

à faire sentir son influence et son goût exceptionnel, et les rares manuscrits qui nous viennent de la *Marguerite des Marguerites* témoignent de l'excellence de son tact pour tout ce qui concernait la décoration intérieure et extérieure de ses livres.

« L'influence italienne qui s'est fait sentir dans toutes les branches de l'art au début de la Renaissance est alors toute puissante, observe M. Quentin-Bauchart; les maîtres italiens sont nos initiateurs et deviennent nos modèles; mais, avec Diane de Poitiers, l'art de la reliure revêt une physionomie nouvelle, une personnalité propre, et nos ouvriers, par l'élégance de leurs œuvres, le sentiment exquis de la forme qu'ils apportent dans leurs compositions, conquirent une suprématie qui ne sera plus dépassée... Avec Marguerite de Valois, le goût change et devient en quelque sorte plus féminin : les filets croisés, les liteaux et les arabesques font place à des couronnes de feuillage symétriquement repétées qui couvrent les plats et le dos du volume; au centre de ces couronnes se trouvent des fleurs diverses où domine la marguerite... La reliure des livres de Marie de Médicis est toujours élégante, mais devient déjà plus simple. La dorure se compose d'un semis où les chiffres de la reine et les fleurs de lis alternent en se reproduisant à des intervalles égaux. Souvent, moins compliquée encore, elle ne consiste plus que dans un simple milieu à branchages où sont poussées les armes

« Le nom d'Anne d'Autriche marque à son tour une époque de transformation, écrit encore dans sa succincte et parfaite introduction l'élégant biographe des *Femmes bibliophiles;* c'est, en effet, dans la seconde partie du règne de Louis XIII que se révèle Le Gascon. Il imagine un genre absolument nouveau et substitue aux semis monotones et aux lourds encadrements fleurdelisés que ses prédécesseurs avaient mis à la mode de simples filets droits ou courbes aux coins pointillés, accompagnés de milieux copiés le plus souvent sur de riches dessins de broderies et de dentelles; mais ce sont là les premiers tâtonnements d'un artiste qui a conscience de sa valeur et qui cherche sa voie. Il est bientôt en pleine possession de son talent, et nous voyons apparaître, à la fin de la minorité de Louis XIV, ces magnifiques entrelacs dont les compartiments et les fonds, entièrement couverts de pointillés, ont mis le comble à sa réputation. »

L'ingénieux auteur de ce livre curieux poursuit ainsi le résumé sommaire de son œuvre. A chaque étape de ce rapide coup d'œil historique sur l'art de la reliure, il fait jaillir lumineusement un nom d'illustre reine ou d'aimable princesse; c'est que toutes les histoires en France peuvent s'écrire par les femmes; de partout elles surgissent... partout elles donnent le branle. Dans notre nation de galanterie, nous avons fait à la femme une place si incroyablement vaste qu'elle semble, en bien ou en mal, être la grande inspiratrice de toutes choses, et qu'à travers tous les règnes, elle apparaît charitable ou néfaste, portant le pays à la gloire ou l'abîmant dans la ruine. Il n'est si petite monographie historique où la femme ne joue son rôle prépondérant, et si les histoires en général ne sont, comme on l'a dit, que des mensonges immortalisés, c'est que la femme ici-bas n'a mis que trop souvent la vérité en mascarade.

*
* *

Même dans les annales des livres, ce camp ennemi où elle s'est introduite pour marquer à ses fers comme autant d'esclaves les volumes qu'elle emprisonnait dans ses palais, voyons là au XVII$_e$ ou au XVIIIe siècle toujours suivant les modes et les relieurs de qualité. Voici cette diablesse faite ermite qui eut nom Mme de Maintenon; elle semble fuir l'éclat des ors et des dentelles; elle encapuchonne ses livres à *la janséniste,* les relevant à peine d'un double filet aux angles, suivie dans cette voie modeste par la petite Mme de Chamillart, femme du ministre des carembolages, et le *jansénisme bibliopégique* devient de bon ton, de suprême distinction; il faut tout le talent des Du Seuil et des Boyet pour ramener l'ornementation un moment exilée et faire revivre les éclatantes dorures gauffrant le maroquin.

Au siècle suivant, la pruderie s'efface, la femme s'épanouit dans la licence ; il faut de la couleur aux belles anémiées ; la reine Marie Leczinska fait naître la dynastie des Padeloup ; les mosaïques éclatent, les dorures chantent dans des reliures à *la fanfare,* les maroquins rutilent et se doublent de tabis; le rouge, le citron, le grenat, le vert nature teignent les peaux d'Orient, les médaillons sont semés sur les plats, les grenades mosaïquées s'entrouvent dans de larges feuillages d'une allure persane : c'est la splendeur d'un règne de plaisir qui s'affiche sur l'extérieur des livres. Avec les courtisanes régnantes, le rococo survient, le rococo, art charmant inanalysable qui serpente partout comme une farandole aux sinuosités vertigineuses; le rococo de la Pompadour s'attache aux volumes du jour, et la tour de la favorite dresse sa silhouette crénelée sur tous les livres à ses armes.

Mmes de France, Mme Adélaïde, Mme Victoire et Mme Sophie forment chacune une bibliothèque spéciale, adoptant un ton maroquin différent que

Derôme décore de son mieux. La comtesse Du Barry elle-même possède une bibliothèque dressée sur commande, et son audacieux *Boutez en avant,* devise superbement cynique, est frappée en plein cuir sur ses volumes les moins recommandables.

Marie-Antoinette trouva moyen, au milieu de sa vie chargée d'occupations futiles, de se composer une des plus considérables bibliothèques du temps ; ses livres, en grande partie reliés par Blaizot, étaient revêtus de maroquin rouge aux armes de France et d'Autriche accolées. Ses reliures semblent porter en elles le présage de la décadence ; elles se démocratisent et montrent un regrettable relâchement dans le corps d'ouvrage ; le cartonnage apparaît déjà, symbole du *sans-culotisme* de la bibliophilie ; ce sont des petits livrets couverts de soie, chargés de miniatures ou ornés de paillettes d'or, d'argent ou de bronze rouge ou bleu qui rappellent les lampions des futures fêtes républicaines.

C'est qu'avec elle la dernière femme bibliophile va disparaître, la dernière grande Française dans toute la majesté et l'élégance affinée du mot. Après elle, l'histoire des livres semble restreinte par des lois somptuaires, et je serais curieux de savoir comment M. Quentin-Bauchart aurait pu continuer durant ce XIXe siècle l'histoire des bibliothèques privées féminines. — Il me paraît que la chose serait totalement impraticable. — Qui donc me citerait un nom ?... A moins que la sage et vertueuse Mme Grévy, dans les splendeurs secrètes de l'Élysée, ne dissimule un cabinet d'ouvrages austères reliés aux armes jurassiques, avec sa devise à plusieurs étages : *Aimons qu'on nous loue.*

Pour me résumer, l'ouvrage de M. Ernest Quentin-Bauchart est destiné à rester comme un recueil indispensable dans la bibliothèque de tous les amateurs et bibliographes ; il peut prendre place à côté de l'armorial du bibliophile, non loin du Brunet et assez près du guide Cohen, mais il demeure incomparablement supérieur à toutes ces publications par la splendeur de sa facture et par son illustration, tout en restant leur égal par la perfection de son texte et l'abondance de ses documents.

Si j'en avais le loisir, je voudrais toutefois y ajouter un appendice humoristique ; ce serait une *Physiologie de la femme bibliophile,* petit traité à la manière noire, ou j'essayerais de montrer comment ces *bas de cuir* sont parfois dignes d'être assimilés aux *bas bleus*... à quelques coins d'or près. — Le sujet serait délicieusement affriolant ; n'ai fait ici que l'effleurer d'une plume si légère je qu'il ne vaut pas la peine d'en parler.

OCTAVE UZANNE.

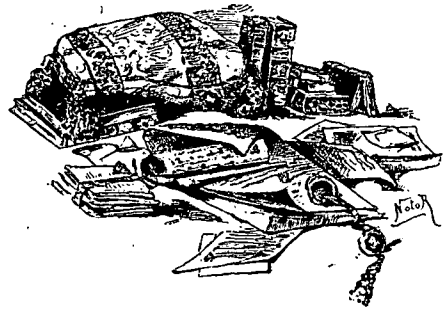

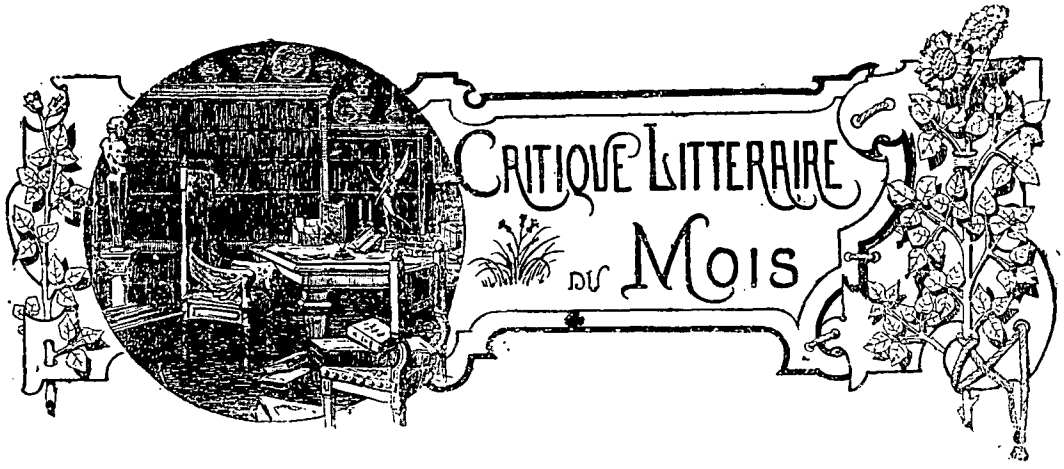

— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

Contes modernes, par GASTON BERGERET. Paris, Librairie moderne, Maison Quantin, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

La *Librairie moderne*, que vient de fonder la Maison Quantin, a la main heureuse. Avec *Chimère*, de M. Eugène Mouton, et les *Contes modernes*, de M. Gaston Bergeret, elle est sûre de se faire connaître pour ses débuts de tous ceux qui lisent des livres français. Le premier des cinq contes qui composent ce volume est d'une donnée charmante : un jeune homme entre deux jeunes femmes, l'une admirablement belle, l'autre d'une laideur spirituelle et bonne, s'éprend de la première et veut se servir de la seconde comme d'un mannequin sur lequel il essayera la puissance de ses séductions. Il arrive qu'il est pris à son piège, qu'il aime celle qu'il prétendait jouer et qu'il dédaigne celle qu'il croyait aimer. Tout cela est raconté avec un charme de style et une finesse de pensée qui font songer aux pages subtiles et exquises des conteurs du XVIIIe siècle. On éprouve à cette lecture une vraie volupté intellectuelle. C'est à s'en pourlécher, comme un chat devant une jatte de lait.

Herswegilde est le titre d'un grand opéra, chef-d'œuvre d'un jeune musicien inconnu, qui, pour forcer plus facilement la destinée et les cabinets directoriaux, épouse une grisette, sa voisine de grenier. D'opéra en cinq actes, *Herswegilde* devient d'abord opéra-comique en trois actes, puis opérette en un acte où les druides sont remplacés par des nègres et les guerriers gaulois par des marins français; elle finit par être jouée sous cette forme avec les noms des trois collaborateurs sur l'affiche. Les types du frère et de la sœur du musicien, l'un, bureaucrate méticuleux, l'autre, dévote et ardente aumônière de l'argent des autres, sont pris sur le vif, et prouvent une fois de plus que l'art n'a pas besoin de se faire grossier pour peindre le réel.

Tout le monde connaît déjà *le Roi de Carolie*, la troisième de ces nouvelles, et l'on prendra plaisir à relire cette fine et amusante pièce d'ironie politique.

La Discussion du budget est une étude d'économie domestique et de vie conjugale, où la supériorité de la femme s'affirme par les moyens les plus imprévus et les plus ingénieux. Enfin *Un homme heureux* nous fait assister au désespoir d'un mari dont la femme est parfaite. Il fuit, se fait mettre en prison, se fait passer pour fou, et toujours retombe dans le bonheur insupportable de son foyer domestique. A bout de forces et d'expédients, il se résigne et conclut par cette phrase pleine de mélancolie : « Voyez-vous, quand on est né heureux, il n'y a rien à faire : on ne peut pas ne pas l'être. »

La Gourme, par FERNAND LAFARGUE. Paris, Jules Lévy, 1886. Un vol. in-18.

Un jeune homme de bonne famille, dans une petite ville, aime et se fait aimer d'une blanchisseuse mariée, puis de son ouvrière. Un autre jeune homme, ami du premier et orphelin, aime la sœur de cette blanchisseuse, jeune fille pure et charmante, et n'hésite pas à l'épouser. Cependant le frère de ces deux femmes, revenu d'Amérique, épouse l'ouvrière de la blanchisseuse à qui il était fiancé avant son départ, et Bourdieu, le mari, courtise dans les coins une petite drôlesse, apprentie à l'atelier et passée maîtresse en vice. Un matin, Bourdieu, qu'on croyait absent, surprend sa femme revenant d'un rendez-vous avec Raoul, son amant; il lui donne un coup de pied dans le ventre, et la malheureuse se couche pour ne plus se relever. Le jour des noces des deux jeunes gens, Lisa, l'ouvrière, est surprise par son mari en tête-à-tête avec Raoul; et le mari, après l'avoir étranglée aux trois quarts, l'abandonne tout à fait.

Cette cuvée d'infamies bouillonne et fermente, et fait déborder en écume ses sanies. L'auteur déploie, d'ailleurs, dans la manipulation de ces immondices, un véritable talent. Quant à la gourme, qui la jette donc ici ? C'est être trop indulgent que d'appeler de ce nom les plaisirs de Raoul, qui se dessine comme une jolie canaille et ne s'en tiendra pas à ces débuts. Les autres sont ou parfaitement honnêtes ou abominablement crapuleux. Je ne vois guère que l'auteur

dont on puisse dire, au figuré, qu'il a jeté sa gourme dans ce volume. B.-H. G.

Les Yeux verts et les Yeux bleus, par Paul Hervieu. Paris, Alphonse Lemerre, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le talent de M. Paul Hervieu est celui d'un pur lettré, non seulement raffiné de la langue, de la musique des mots, de la forme et de la couleur des objets, mais surtout raffiné de l'idée, passionné de psychologie. C'est ce qui donne à ses œuvres cette saveur particulière, un peu étrange parfois, mais toujours séduisante pour ceux qui ont le goût des études délicates et fouillées. Avec un art singulier, le romancier va au fond du cœur des individus, pénètre leur cerveau et dissèque leur pensée; à cela il joint une sorte d'humour railleur, très caractéristique, une causticité d'une morsure fort pénétrante, qui fait penser à ces fruits à la fois savoureux et acides dont le goût s'avive, s'impose et ne rencontre pas de palais blasé.

Ses ouvrages précédents, un véritable régal de lettrés, avaient déjà assuré une place tout à fait à part à cet écrivain original; mais nous croyons que, dans aucun d'eux, il n'avait mieux affirmé sa spécialité littéraire que dans le nouveau volume qui vient de paraître. *Les Yeux verts et les Yeux bleus*, la nouvelle qui ouvre le livre, d'un mystérieux tout frissonnant, est comme le résumé du procédé d'analyse de Paul Hervieu; c'est la quintessence de sa manière de sentir, de voir et de rendre ce qu'il a vu et senti. Pas un pli de l'âme qui ne soit sondé profondément, pas un muscle qui ne soit éprouvé, tâté, pas un nerf qui ne soit soumis à toutes les tensions curieuses du psychologue et du physiologiste. Et, ce n'est pas seulement sur les autres que l'auteur fait ces étranges épreuves, c'est sur lui-même; aussi sort-il de son livre le frémissement contagieux du vrai, même au milieu des aventures les plus bizarres, les moins vraisemblables. Une logique rigoureuse, implacable lie les faits extérieurs aux houles secrètes de l'intérieur, et si le récit va de temps en temps jusqu'à la secousse brisante du cauchemar, il se termine toujours par l'indéniable réalité de la chose non pas rêvée, mais arrivée.

Les différentes nouvelles contenues dans ce volume, après *les Yeux verts et les Yeux bleus,* sont *la Sagesse de Koukourounou,* une fantaisie très amusante sur la colonisation anglo-française en Afrique; *Mon ami Léonard* et *Tom Bred et John Bred,* études se rapprochant comme allure de *les Yeux verts et les Yeux bleus,* mais absolument différentes comme sujet et d'un caractère très saisissant. *Simple soirée, nuit étrange, les Deux légionnaires* et *Riri* rentrent dans le domaine de l'observation humoristique; on ne saurait les détailler, mais il est impossible de rester insensible à la philosophie gouailleuse qui s'en dégage et à la pointe de sensibilité qui les anime. *L'Impasse Ugène,* enfin, est une peinture de Paris artistique, traitée avec une sincérité, un brio et une habileté remarquables. Tous les personnages, bien campés sur leurs pieds, vont, viennent, dans leur atmosphère typique et nous restituent une des plus intéressantes visions que nous puissions avoir de certain coin connu du monde des artistes. En somme, le nouveau volume de M. Paul Hervieu est un recueil qui mérite d'attirer l'attention des lettrés et qui donnera à tous une émotion neuve, un plaisir non goûté : c'est l'œuvre d'un écrivain de race et d'un fin observateur de l'humanité.

Hémo, par Émile Dodillon. Paris, Alphonse Lemerre, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le nouveau roman de M. Émile Dodillon, *Hémo,* est assurément l'une des œuvres les plus étranges et les plus inattendues qu'il soit possible de lire.

L'auteur, après avoir, dans des livres précédents, étudié la nature autour de lui et tenté avec un certain bonheur de la saisir sur le vif, ne semble plus aujourd'hui se contenter de la réalité et veut aller dans l'au delà, se lancer dans l'hypothétique et l'inconnu. Non seulement son sujet est des plus scabreux, mais encore a-t-il dû peindre des paysages et des mœurs qu'il ne connaissait que par les livres ou les récits de voyageurs. Nous ne pouvons donc accepter cette étude que comme une fantaisie poussée à ses dernières limites et relevée par un style souvent vigoureux, mais seulement comme une fantaisie et non comme une œuvre puisée aux véritables sources de l'observation, prise à même la vie.

Son héros, né à Rotterdam, sorte de savantasse bizarre, mal équilibré, après avoir tenté diverses découvertes, fouillé la science à droite et à gauche, part pour l'Afrique équatoriale. Poussé par la recherche aiguë, presque maladive, des secrets de la génération humaine, curieux des mystères qui peuvent rattacher l'homme à l'animal, il va vivre au milieu d'une peuplade sauvage, anthropophage, les Pahouins, à la lisière d'une forêt habitée par les fauves et les grands singes. Ce sont surtout les mœurs de ces derniers qu'il a le désir d'étudier. Le hasard fait tomber entre ses mains une jeune guenon de la plus grande espèce; après l'avoir soignée, guérie de ses blessures, il habite complètement avec elle sa case jusque-là solitaire, tant et si bien que les traîtrises des nuits brûlantes d'Afrique, jointes au désir violent d'expérimenter par lui-même, au risque de passer aux yeux des civilisés pour un monstre, font de l'homme et de la guenon un couple illégitime auquel il ne manquerait que les sacrements pour être mari et femme. De ces étranges et infâmes amours naît un fils, *Hémo;* est-ce un singe? Est-ce un homme? Tel est le problème que Jan Maas poursuit chaque jour avec une inquiétude fiévreuse. La guenon meurt tragiquement et Jan élève seul son fils, mais une fièvre pernicieuse jette le savant sur sa couche; ses amis les Pahouins l'emmènent pour le soigner, sans s'occuper d'*Hémo* qu'ils prennent pour un singe; un combat survient entre les sauvages et une colonne d'explorateurs blancs : *Hémo* disparaît dans la bagarre. C'est en Hollande, au Jardin zoolo-

gique d'Amsterdam, que Jan retrouvera son fils, et il ne les reverra qu'au milieu d'un incendie où le malheureux homme-singe périra. Jan Maas, devenu pour tous complètement fou, traîne une existence semi-gâteuse et satisfaite dans une maison d'aliénés.

Tel est le résumé de ce roman extraordinaire où l'auteur a dépensé une grande somme de talent à peindre des choses qu'il ignorait et à étudier un insoluble problème. Nous avouons préférer de beaucoup à cette composition bizarre les livres précédents de M. Émile Dodillon, qui portaient la marque d'une plume hardie et analysaient des choses plus réelles et plus tangibles.

Zo'har, par Catulle Mendès. Paris, G. Charpentier et Cie, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Ah ! l'étonnante magie que celle du style ! comme elle vous ensorcelle, s'enroule dominatrice à vos pensées, à votre corps, finissant par faire accepter les choses les plus antinaturelles ! On dirait une musique qui grise, se glisse en vous, dénoue vos résistances, amollit votre austérité et vous amène doucement, mollement, d'une manière presque irrésistible, aux lâchetés de conscience, aux concessions, à l'admission des circonstances atténuantes pour ce que, de prime abord, on se refuserait énergiquement à admettre. Et quel maître écrivain que celui qui sait se servir de cette arme redoutable, même quand il l'empoisonne des sucs les plus vénéneux !

C'est sous l'obsession de *Zo'har,* l'étrange et dangereux roman de Catulle Mendès, que ces réflexions nous assiègent avec une violence toute-puissante, *Zo'har,* le grand poème terrifiant de l'inceste, l'histoire charnelle et passionnée des amours d'un frère et d'une sœur. Assurément la morale est sauve, ou tout au moins semble sauve, puisqu'aux dernières pages du livre la mort vient désunir les deux coupables, et que leur dépouille est jetée au gré des flots et des vents par le justicier Cardenac ; mais à lire ce roman tout vibrant de luxure, tout parfumé de la senteur des chairs amoureuses, on ressent moins l'indignation du crime épouvantable commis par ces deux êtres, Léopold et Stephana, que la curiosité malsaine de leurs ivresses et de leurs étreintes. On devine que l'écrivain, emporté lui-même par le tourbillon sensuel qu'il avait évoqué, a pour ainsi dire peu à peu oublié la grandeur du forfait, pour ne plus se complaire que dans la peinture brûlante de cette passion fougueuse. Comme lui, on en arrive à ne plus se souvenir que ces deux amoureux si beaux, si tendres, si séduisants, sont le frère et la sœur, et que leurs amours, leurs baisers, leur mariage sont autant de crimes monstrueux. Un véritable souffle de flamme passe à travers les pages de cette œuvre, d'une conception extraordinaire, d'un style entraînant, et qui, tout en vous saisissant parfois d'horreur, se fait lire sans révoltes jusqu'au bout. Le roman est-il vraisemblable ? N'est-ce que la fiction fantastique d'un poète ? On l'ignore et on ne songe pas un moment à le savoir, tant on se trouve dominé par l'entraînement de l'action, par la furie passionnelle des événements et par la vibration aiguë des baisers furieux se heurtant sans cesse entre les héros du livre. La femme surtout, un monstre complet, absolu, entier depuis la première jusqu'à la dernière ligne, est une conception au-dessus de l'humanité, et c'est à peine si l'on parvient à se raisonner assez froidement pour la détester, tant l'écrivain l'a faite pleine de séduction. Elle charme comme le gouffre béant, et son attrait a le tourbillon aspiratoire du vertige, auquel on cède presque avec volupté, sans se défendre.

Serenus, par Jules Lemaitre. Paris, Alphonse Lemerre, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Ce qui donne au livre de M. Jules Lemaître son grand parfum d'originalité, c'est un mélange de haute philosophie littéraire et d'émotion naïve, tempérées par une certaine dose de scepticisme parisien. *Serenus,* la nouvelle par laquelle débute le volume, est une de ces études archéologiques, au travail minutieux et difficile desquelles ne se plaisent que les esprits délicats, chercheurs, les gourmets de lettres, versés dans la science ardue et intéressante de l'antiquité. Cette reconstitution d'un coin de vie romaine sous Dioclétien est faite avec une connaissance approfondie des mœurs de l'ancienne capitale du monde. On voit que l'écrivain s'est complu dans ces fouilles curieuses, pénétrant le plus avant possible dans l'intimité des individus qu'il voulait replacer sous nos yeux dans leur mouvement et dans leur vie ; il en a tiré une légende savamment ciselée en une langue pure et harmonieuse, donnant bien l'illusion de ces lointaines époques.

Passant ensuite de l'antiquité aux temps modernes, l'écrivain nous montre une face toute nouvelle de son talent dans *les Contes d'autrefois et d'aujourd'hui.* Quelques-uns dénotent une sensibilité profonde, bien sincère et que ne peuvent effacer les symptômes d'incrédulité parisienne qui se glissent entre les lignes à certains endroits, comme pour laisser voir une certaine défiance de l'auteur contre les emballements de sa propre émotion. *La Mère sainte Agathe,* originalement contée, détaille avec une rare souplesse d'analyse la différence qu'il peut y avoir entre l'amour né d'une simple surprise des yeux et l'amour plus sérieux, plus solide, né d'une communauté continue des idées, des goûts, d'un commerce assidu des intelligences. Dans *l'Aînée,* cette amusante histoire du ministre protestant Franck Pétermann, la larme se trouve là toute perlée, sous l'enveloppe de douce raillerie. Avec *En nourrice,* le lamentable récit de la mort d'un petit Parisien élevé à la campagne, la note émue vibre plus développée, plus poignante, tout près, tout près de notre cœur. *Les Trois Manières de Garnoteau, la Grosse Caisse,* sont des peintures d'une observation très heureuse, prouvant la souplesse d'écriture de l'auteur, qui sait aborder avec un même

bonheur des genres tout différents. Il s'est essayé également dans le conte satirique à la Voltaire, *les Funérailles de Firdousi*, mais nous le goûtons davantage dans les études parisiennes, où ses qualités d'analyste précis semblent se développer plus à l'aise, et où il sait envelopper son observation d'une sorte de gouaillerie bien moderne qui pimente souvent très heureusement son récit. G. T.

Confidences d'une modiste ou *la Petite fille des châtelains*, par J. METTON DE LA PERRIÈRE. Paris, E. Giraud et Cie, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

J. Metton de la Perrière est une femme; la petite fille des châtelains n'est autre qu'elle-même, et les confidences d'une modiste sont sa propre autobiographie.

Mise en apprentissage chez différentes maîtresses qui la maltraitent et dont la plus cruelle est sa tante, repasseuse, connue sous l'élégant sobriquet de la Grande Bique, abandonnée par sa mère, servant dans une famille bourgeoise où le mari veut la corrompre, réfugiée chez son père, homme violent et dénaturé qui la roue de coups et d'injures, elle le sauve de la prison en se livrant à un individu qui a été le témoin d'un quasi-assassinat commis par Metton et qui lui vend son silence à ce prix. Une nuit, à moitié assommée elle-même par ce père féroce, elle prend la fuite, et finit par arriver à Paris où elle retrouve sa mère, qui ne l'aide qu'autant qu'elle ne peut pas faire autrement. C'est là qu'elle devient modiste. Nous ne la suivrons pas à travers toutes ses aventures et mésaventures. Tantôt gagnant assez d'argent pour vivre heureuse, tantôt dans une misère noire, elle est toujours suivie d'une meute d'hommes qui, pour employer sa propre comparaison, courent après elle comme des chiens après une chienne au printemps. Elle a grandi dans les taudis les plus infects, souffrant la faim, le froid, les intempéries, recevant plus de horions que de morceaux de pain ; toute jeune, elle a eu les écrouelles ; elle a failli perdre la vue, et ses yeux sont restés rouges et dégarnis de cils. Malgré cela, la voilà, plantureuse beauté, blonde, allumant et attisant le désir. Mais elle joue avec le feu sans se brûler, et nul ne sait mieux qu'elle bafouer les amoureux timides et déconcerter les audacieux. Malade, dégoûtée et découragée, elle finit cependant par écouter les propositions d'un jeune Brésilien, au moment même où elle se sent prise d'amour pour le médecin qui la soigne. Cette nouvelle période de l'existence de la jeune modiste sera racontée dans un autre volume, intitulé : *Monsieur Azédo*.

Je n'éprouve, au point de vue littéraire, qu'une sympathie très médiocre pour l'écrivain, quel qu'il soit, qui nous donne *les Mémoires de Mademoiselle J. Metton de la Perrière*. Son œuvre est pleine de longueurs, de rabâchages, d'incohérence et d'obscurité. Mais on n'y trouve pas moins une peinture prise sur le vif de tout un monde mal observé, bien qu'il nous entoure, — ce monde d'ouvrières, de petits commis, de boutiquiers, de filles et de patronnes d'ateliers, de bourgeoises et bourgeois de mauvais aloi. Les couleurs sont crues, mais vraies; rien n'est adouci, ni le langage, ni les mœurs. Je ne saurais mieux comparer ce livre, en dépit de la différence des temps, des pays et des civilisations, qu'aux grands romans autobiographiques de Daniel Defoe, tels que vient de nous les faire connaître la traduction française de *Lady Roxana*.

Ces confidences sont écrites pour le meilleur ami de l'auteur, un négociant de Lyon, à qui elle a eu « le bonheur d'inspirer un profond amour, qui fut payé de retour ». L'excellent Antonin en voit rétrospectivement de toutes les couleurs, et si, dans la femme aimée, la franchise est ce qui lui plaît le mieux, il est servi à tout souhait.

Monsieur Azédo, par J. METTON DE LA PERRIÈRE. Paris, E. Giraud et Cie, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Ceci est le second volume des *Confidences d'une modiste*, dont je rendais compte tout à l'heure. Le Brésilien Azédo est un type de névrosé jaloux fort réussi, et la vie en ménage qu'il mène avec Mlle Josephte Metton de la Perrière, est assez accidentée pour ne pas laisser languir l'intérêt. Cependant Azédo est rappelé dans son pays, et Josephte, pendant son absence, s'en va comme *première* chez une modiste de Francfort, dont le frère devient éperdument amoureux d'elle. Azédo revient à Paris, et Josephte revient à Azédo. Mais les beaux jours sont passés, et la fatale rupture arrive. Josephte, qui s'est établie à son compte, fait de mauvaises affaires, et est mise à Clichy. Un brave cousin la tire de là. Elle contracte un nouvel engagement pour l'étranger, et va à Vienne, non sans avoir des aventures pendant le voyage.

J'ai dit, à propos du premier volume, ce que je pense du genre choisi par l'auteur et de son talent. Je n'y reviendrai pas. D'ailleurs nous les retrouverons bientôt, car son éditeur nous promet, à bref délai, trois autres volumes, qui compléteront ces mémoires, et dont voici les titres : *l'Exilée*, *les Œuvres du destin*, *Un négociant de Lyon*. Attendons sans impatience.

La Double vue. *Djina*, par PIERRE MAEL. Paris, L. Frinzine et Cie, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume est dédié à Pierre Loti, qui, dans quelques lignes aimables, déclare que le livre lui « plaît bien », et ajoute : « Je vois que nous aimons les mêmes gens et les mêmes choses, et que nous sentons quelquefois de la même manière. » En effet, le roman *la Double vue* est une étude bretonne, et la nouvelle *Djina* a pour premier théâtre l'Orient et pour acteurs principaux une vieille Hindoue, une jeune Française de Singapour et un lieutenant de vaisseau.

Dans *la Double vue*, une jeune fille a été mise à

mal par un Parisien sceptique et sans cœur, employé sur la côte dans le service des ponts et chaussées. La pauvre enfant, fiancée à un jeune marin du pays qui fait son temps sur un navire de l'État, devient mère sans même avoir soupçonné sa faute; car Vidal, le conducteur des ponts et chaussées, s'est aperçu qu'il exerce sur elle un pouvoir magnétique, et il s'en est servi lâchement pour la posséder. Les deux coups terribles et rapprochés de la naissance et de la mort de son enfant rendent Yvonne folle. Le père, vieux matelot du bateau de sauvetage, finit par acquérir la certitude que Vidal est coupable, et il ne l'épargne que parce que celui-ci promet d'épouser sa victime. Cependant la folie d'Yvonne disparaît peu à peu, et fait place à une profonde tristesse, car elle ne comprend pas qu'il lui faille accepter Vidal et oublier Piarrick, son fiancé. Celui-ci arrive, apprend tout, et réclame, malgré ce qui est arrivé, la main de la jeune fille. Le jour même des noces, Vidal est surpris par la mer dans une grotte de la côte où il avait, quelque temps auparavant, donné l'ordre à Yvonne de la rejoindre. La suggestion opère à heure dite, et Yvonne, en dépit de la tempête, s'élance dans la nuit pour rejoindre le misérable magnétiseur. Ce n'est qu'à grand'peine qu'on l'arrête et qu'on la ramène, épuisée et inerte, à la maison nuptiale. Mais le sauveteur avait entendu les cris de Vidal, à demi noyé dans les roches. Suivi de son gendre, il se jette dans un bateau et arrive à temps pour l'arracher aux flots. Mais, au retour, comme le bateau passait près du Trou du Diable, le sauveteur saisit Vidal et se précipite avec lui dans l'abîme, pour qu'il ne soit pas dit « qu'un sauveteur a tué un homme sans mourir ».

Djina est aussi une touchante histoire d'amour où la double vue joue un très grand rôle. Mais elle n'est point tragique, comme l'autre. L'enseigne du Brézec et la belle Djina ou Jane d'Elien se rencontrent à Singapour pendant une minute, et se retrouvent à Paris au bout de trois ans, sans avoir cessé de penser l'un à l'autre et de s'aimer. Une vieille nourrice hindoue, du nom de Daïe, joue dans cette affaire le rôle de sybille, et meurt le jour où elle voit l'accomplissement de ses prophéties et le bonheur réalisé de celle qu'elle appelle son enfant.

J'ai quelque peine à croire que l'hypnotisme, la suggestion, la double vue aient, dans les événements de la vie, la part que M. Pierre Maël leur attribue dans ses deux récits, et j'avoue que ces questions me paraissent, jusqu'à nouvel ordre, relever du médecin plutôt que du romancier. Mais l'art est libre dans ses conceptions comme dans ses moyens, et il suffit que M. Maël conte avec charme, avec finesse, avec émotion, pour qu'on salue de sympathiques éloges ce nouveau conteur. B.-H. G.

Le Docteur Claudius, *histoire vraie;* — **Un chanteur romain,** par F. Marion Crawford. Deux vol. in-18. Paris, 1886. E. Dentu.

Le Docteur Claudius est le second roman du jeune écrivain américain dont l'œuvre de début, *Mr Isaacs,* véritable coup de maître, fit une immédiate réputation à M. F. Marion Crawford. De premiers et très grands succès ne sont pas d'une absolue rareté dans l'histoire des lettres et en particulier du roman. Le rare est que de tels succès aient un lendemain et que l'auteur se maintienne au rang où d'un seul bond il s'est placé. Si les lecteurs anglais de *Mr Isaacs* ont pu éprouver quelque doute à cet égard quand le livre parut en 1882, toute appréhension de cette sorte a été épargnée au lecteur français à qui l'œuvre fut révélée en 1885 seulement, alors que déjà elle avait été suivie de quatre nouveaux romans, *le Docteur Claudius* et *Contre le vent* (titre auquel le traducteur substitue le nom de l'héroïne, *la Marchesa Carantoni*) en 1883; *Un chanteur romain* et *Un politicien américain,* en 1884; eux-mêmes suivis de *Zoroastre* en 1885, de *Une paroisse isolée* en la présente année 1886, où paraît dans *le Blackwood's Magazine* la dernière composition de M. Marion Crawford, *Sarracinesca,* non encore publiée en volume; ce qui porte à huit le nombre des ouvrages du brillant écrivain. Nous sommes donc pleinement rassurés désormais, tout au moins quant à sa fécondité. En outre, ceux de ces livres qui ont été traduits ont confirmé avec éclat et réalisé, bien au delà, toutes les généreuses promesses du début. Il nous est permis de dire que ceux qui n'ont pas encore paru en français sous la forme du livre réservent de belles surprises aux admirateurs des premiers romans : *Zoroastre,* par exemple, où l'auteur a encadré le plus noble drame d'amour dans les magnifiques somptuosités de la civilisation asiatique, reconstituée par lui, au temps de l'héroïque Darius, avec une puissanc de vie et une exactitude où il semble que seul eût pu viser et atteindre un membre de la mission Dieulafoy à Suse. — La supériorité du mérite en cet ensemble d'œuvres tient à l'exceptionnel équilibre dont il témoigne des deux facultés maîtresses qui font le romancier, l'imagination et l'observation. Il s'y ajoute chez M. Marion Crawfort des dons tout personnels d'analyse psychologique pénétrante. En ses romans où l'action est le plus mouvementée, tel *Un chanteur romain,* comme dans ceux où elle est la plus simple, tel *le Docteur Claudius,* il ne nous laisse rien ignorer des plus secrètes émotions, des plus intimes pensées de ses personnages; mais ce n'est point seulement par ce qu'il nous en dit qu'elles nous sont révélées, c'est surtout par ce qu'ils disent eux-mêmes et par ce qu'ils font, à un geste, à un mot, à une détermination soudaine. Et c'est cela précisément qui donne une vie si puissante à l'œuvre de M. Marion Crawford.

L'amour, — parfois même l'amour coupable, comme dans *la Marchesa Carantoni,* — est toujours le pivot de la situation en chacune de ses conceptions. Le fait n'est pas si commun dans le roman anglais que nous puissions nous abstenir de le signaler. Mais jusqu'en ses fautes les plus graves, même en ses plus évidents sophismes, la passion y parle une langue d'une absolue chasteté et pourtant singulièrement éloquente de tendresse exquise, d'ardeur intense contenue par une respectueuse adoration. Tous

ses héros partagent l'opinion du docteur Claudius et pourraient comme lui dire : « C'est à la femme que l'homme doit la vie, c'est à la femme qu'il devrait devoir le bonheur. Sans femme, la civilisation serait impossible et la société s'ébranlerait... J'adore la femme. Je révère sa mission et je glorifie les dons du ciel qui la rendent propre à l'accomplir... J'estime qu'il n'y a rien dans la création que l'on puisse comparer à la femme, pas même l'homme. Je crois que l'hommage et le dévouement à la femme sont les premiers devoirs de l'homme après l'hommage et le dévouement à l'Être suprême... » — Mais, époux, amants, fiancés, soupirants, si, pour tous, la femme est l'objet d'un culte passionné, on aurait tort de conclure qu'ils sont tous coulés dans le même moule. C'est, au contraire, un des côtés précieux et charmants du talent de M. Marion Crawford que la variété des caractères qu'il met en scène en des milieux toujours nouveaux. Chacun peut nommer des romanciers de talent dont il est difficile pourtant de lire sans fatigue plusieurs romans de suite à raison de la monotonie engendrée par le retour des mêmes types en des cadres qui se ressemblent. La diversité dans l'œuvre de l'écrivain américain se soutient de roman en roman avec une fraîcheur d'imprévu toujours renouvelée dont il nous plaît de laisser au lecteur la vive surprise.

E. C.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS.

L'Œuvre de la chair, par Louis de Hessem. Paris, Librairie illustrée. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

La Fiancée du condamné, par Henri Demesse. Paris, Jules Lévy, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Des hommes et des choses; *boutades, notes, critiques, histoires brèves,* par Noel Gontran. Prétace par Louis Ulbach. Un vol. in-12. Paris, A. Lanier, 1886. — Prix : 3 francs.

D'entre ces *boutades,* l'une témoigne, chez le jeune écrivain, d'une générosité sincère : M. Noël Gontran prend la défense des employées de magasins qu'on empêche de s'asseoir et de croquer, à la dérobée, une tablette de chocolat; et une autre, d'un souci de la décence que M. Grammont, de l'*Intransigeant,* jugera assez ridicule, — nous, au contraire : — *Une grille, s. v. p.,* pour cette partie du jardin des Tuileries qui est dite réservée. Nous aimons moins ces pages dans lesquelles l'auteur, exprimant le regret qu'on ait cru devoir placer les restes de Victor Hugo au Panthéon, s'écrie : « Le tombeau du poète de qui la religion était une religion de foi, d'amour, d'égalité, près du tombeau d'un athée, près de celui d'un courtisan égoïste et sceptique! » Oui, Voltaire fut un courtisan égoïste et sceptique, il ne faut pas être, toutefois, trop sévère à son égard; et Rousseau ne fut pas un athée, quoi qu'en pense M. Gontran, même la religion de Hugo ne diffère pas de beaucoup de celle de Rousseau. Des pages que nous détestons absolument sont celles qui sont écrites à l'adresse de l'Académie française; elles ne sont même pas spirituelles.

Dans les *notes critiques,* quelques jugements touchant le caractère de la Théodora de Sardou et touchant la collaboration de Corneille et de M. Gallet, sur *les Onze mille vierges,* de M. Arsène Houssaye; sur *la Femme à Paris,* de M. James Tissot, laquelle n'est pas la Parisienne; *la Marcelle,* de M. Daniel Lesueur; sur *le Mandement de Mgr Zola* après l'interdiction de *Germinal.*

Une seule des *Histoires brèves* se laisse lire avec plaisir; elle est intitulée : *Un bracelet de Mlle Rachel ;* les autres ne méritaient certes pas d'être imprimées.

Hommage à M. Chevreul à l'occasion de son centenaire, 31 août 1886. Un vol. in-4° sur papier de Hollande. Paris, Félix Alcan, 1886. — Prix : 5 francs.

L'hommage est délicat, l'illustre centenaire a dû en être touché. A leur doyen, — car, eux aussi, ils ne prennent d'autre titre que celui d'étudiant laborieux, — MM. Berthelot, E. Demarçay, Dujardin-Beaumetz, E. Gautier, Ed. Grimaux, G. Pouchet, Ch. Richet, dédient, en témoignage de leur reconnaissance, de celle des hommes de notre génération, des mémoires ayant trait à des investigations poursuivies sous l'inspiration même du savant. Ces mémoires ont pour sujets : celui de M. Berthelot, la préparation du gaz ammoniac; celui de M. Demarçay, la sensibilité de quelques réactions spectroscopiques; celui de M. Du-

jardin-Beaumetz, la formule atomique du corps et leurs effets thérapeutiques; celui de M. Gautier, le mécanisme de la variation des êtres vivants, et M. Grimaux publie et commente deux lettres encore inédites de Lavoisier, et M. Pouchet traite des « produits » en anatomie générale, et M. Richet argumente à propos de certains mouvements dits inconscients.

Sur la première page, à côté des noms autorisés de ces étudiants, le nom de M. Félix Alcan : le très sympathique éditeur a pris soin que le volume fût digne à tous égards d'être offert à M. Chevreul.

Lettres du fond des bois, par Frédéric Cousot. Brochure in-12. Paris, Alphonse Lemerre, 1886.

Vivre et se multiplier, c'est la grande loi qui régit le monde des bois, comme elle régit le monde de la plaine, comme elle régit le monde de la mer, — et, nous autres hommes, nous n'échappons pas à son empire : il nous faut vivre, vivre et aimer. — Cela, l'auteur ne le dit pas à sa cousine, sa mignonne correspondante, mais, lui parlant avec complaisance des amours, des fleurs, des insectes, des oiseaux, il semble bien l'inviter à faire ainsi que font les oiseaux, les insectes et les fleurs; il semble bien, invoquant Darwin au lieu de la muse, lui chanter, sur un mode nouveau, le fameux *Carpe Beni*. Les lettres adressées à la cousine du fond des bois sont finement écrites.

Les Œuvres de Hugues de Saint-Victor, *essai critique,* par B. Hauréau, membre de l'Institut. Nouvelle édition. Un vol. in-8°. Paris, Hachette et Cie, 1886.

La dernière édition des œuvres de Hugues a été donnée en 1854 par M. l'abbé Migne dans les tomes CLXXV-CLXXVII de sa *Patrologie,* et dans ces trois volumes figurent, disposées toutefois dans un ordre différent, les mêmes pièces qui avaient été publiées, en 1648, par les chanoines de Saint-Victor.

Le très érudit historien de la philosophie scholastique s'est appliqué à rechercher quels morceaux sont encore aujourd'hui attribués à tort au représentant le plus éminent de l'école de Saint-Victor, et quels morceaux, attribués à d'autres auteurs, parfois même à un personnage fictif, comme *l'Abrégé de la philosophie* à Didyme, l'un des trois amis du dialogue, devaient être, par contre, restitués au théologien.

M. Hauréau sait ses manuscrits, il sait les controverses des critiques, et son essai bibliographique est pour faire autorité. F. G.

Disons des monologues, par Paul Lheureux. Un vol. in-18 jésus. Paris, Paul Ollendorff, éditeur, 1886. — Prix : 3 fr. 50.

Ah! Dieu, non, n'en disons pas!

Ils sont parvenus, en quelques années, à user et à discréditer la poésie récitative, comme la nouvelle : deux genres charmants, qui exigent les qualités les plus subtiles du conteur, les mérites les plus délicats de la langue et les finesses sans affectation du style.

M. Lheureux serait bien surpris si nous découvrions tout cela dans son recueil, et il penserait qu'on le lui a changé en route.

Hélas! on ne l'a pas changé. Il ne contient autre chose que ce qu'y déposa l'auteur : quelques idées drôles délayées en langue vulgaire, ou des vers qui ne sont pas de la poésie, et ressemblent souvent à de la prose mal chaussée et boiteuse. Le chef-d'œuvre de la collection, c'est encore *la Source,* et il faut n'avoir jamais entendu Galipaux pour ignorer quel goût M. Lheureux a montré dans cette source. Il est vrai que le public ne manque jamais de rire quand on la lui sert. Alors M. Lheureux a raison, et notre manque d'enthousiasme lui paraîtra bien pédantesque.

Essai sur l'instruction populaire, dans ses rapports avec l'éducation économique et sociale, par Émile Cosson, avocat à la cour d'appel de Paris. Une brochure in-12. Paris, Durand et Pédone-Lauriel, éditeurs, 1886.

L'idée que préconise l'auteur de cet opuscule, c'est la création d'un enseignement supérieur populaire. Il retrace les efforts tentés et les progrès réalisés par les diverses sociétés d'éducation et d'instruction populaires, les comparant à celles des pays étrangers.

M. Cosson partage l'illusion commune à ceux qui n'abordent l'enseignement que par hasard, de façon intermittente, en dilettanti, avec les meilleures intentions du reste : il croit que tout esprit est capable d'être enseigné, et il place assez haut le minimum d'instruction accessible à tous les individus. PZ.

Bibliothèque d'éducation moderne : l'Infirmière, par Louise de Lasserre. Un vol. in-8°. Paris, 1886. Charavay frères.

« Qui veut trop prouver... » — Mlle de Morcez, vingt ans, admirablement belle, prodigieusement et virilement instruite, châtelaine aux environs de Metz, cuisinière incomparable, agronome distinguée, écuyère accomplie, de première force au billard, tirant le lapin « comme le meilleur chasseur du département », la simplicité même et la modestie en personne, sollicite à la page 120 du volume et obtient du directeur de l'assistance publique d'être admise comme fille de salle laïque à la Salpêtrière. Ce modèle de toutes les vertus, type achevé de toutes les perfections physiques, morales et intellectuelles, a reconnu sa vocation sur les champs de bataille de la Lorraine. Chassée de son pays par la défaite, elle se sent pénétrée par le dégoût du monde et du mariage, mais disposée à « s'enfermer dans un monastère », à « porter un costume des plus déplaisants » en aucune façon. Cependant, elle veut remplir le rôle sublime de sœur de charité laïque et son désir est satisfait.

Cette singulière affabulation est cousue de fil blanc, et ce fil, pour le faire plus apparent encore, a été pris de la grosseur d'un câble. « Nous souhaitons, dit l'au-

teur en guise de moralité, que l'exemple de Berthe de Morcez soit suivi. » L'adversaire le plus résolu de la laïcisation du service hospitalier, le docteur Desprès lui-même, s'associerai àt ce vœu naïf d'une belle âme. E. C.

Les Mémoires d'un chêne, par ARTHUR MANGIN. Un vol. in-8°. Paris, 1886, librairie Ch. Delagrave.

Johan-Wilhelm Baumerius, docteur en médecine et en philosophie de la célèbre Université d'Upsal, est le personnage imaginaire choisi par la fantaisie de l'auteur pour être le porte-parole de l'arbre trois fois centenaire, qui, à la demande d'une famille parisienne en partie de campagne, raconte ses mémoires. Or les choses se passent dans le monde végétal exactement de même que chez les humains; les faiseurs de mémoires rapportent la vie et les aventures de leurs amis et connaissances pour au moins autant que les leurs propres. Il résulte de cette indiscrétion que le récit du chêne pourrait tout aussi bien s'appeler *Mémoires d'une forêt.* Et c'est là le titre que l'auteur eût apparemment adopté s'il n'était déjà celui d'un excellent livre de M. Jules Levallois. L'indiscrétion ici est la bien venue, car elle nous vaut une exposition un peu sommaire, mais suffisamment complète, de la physiologie des plantes. — De jolis dessins de J. Breton et de M. Yan d'Argent accompagnent agréablement ce livre d'une lecture utile et facile.

Les Petits patriotes, par ÉMILE CÈRE. Un vol. in-18. Paris, Fetscherin et Chuit, éditeurs, 1886. — Prix : 3 francs.

Le sous-titre du volume indique très explicitement son objet : *Histoire des enfants soldats.*

C'est un livre d'éducation patriotique, une sorte de panthéon des jeunes gloires militaires. M. Émile Cère a recherché, recueilli les noms des adolescents qui dès l'âge de treize ou quatorze ans s'enrôlèrent et firent bravement le coup de feu ou le coup de sabre. Cette série d'exemples vivants s'ouvre avec Annibal et Scipion l'Africain; mais aussitôt après ces deux noms antiques, ce ne sont plus guère que des noms français : Du Guesclin, Jean Bart, Boucicaut, Fabert, Crillon, Turenne, Tourville, Chevert et toute cette floraison de jeunes courages qui s'épanouit à l'époque de la Révolution. Et pour nous montrer — démonstration consolante — que toute la vertu de nos pères n'est pas morte. M. Cère a dressé une longue liste des adolescents qui, en 1870 et 1871, furent les émules des Barra et des Viala, des Richer et des Schramm. Les uns tombent aux premiers combats, les autres y triomphent et survivent : quelques-uns parviennent aux plus hauts grades et aux plus grands honneurs; tous arrivent à la gloire parce qu'ils ont aimé leur patrie plus encore que la gloire.

Telle est l'inspiration du livre des *Petits patriotes.* M. Émile Cère a eu la bonne idée de laisser parler les faits avec leur éloquence toute simple et de ne point les enguirlander de phrases pompeuses. Son livre est intéressant, d'une lecture bienfaisante, et il devra produire un excellent effet sur les enfants entre les mains desquels nous souhaitons de le voir. PZ.

Édouard Lockroy, par EDGAR MONTEIL. — Une élégante plaquette, petit in-8° de 32 pages, illustrée d'un beau portrait gravé à l'eau-forte, et contenant un autographe reproduit en fac-similé. — Paris, maison Quantin, Compagnie générale d'impression et d'édition, 7, rue Saint-Benoît. Paris. — Prix : 0 fr. 75.

Faire une biographie n'est pas chose si facile qu'on le croit. Il ne s'agit pas seulement d'écrire un article à fleur de peau, ni d'insérer les faits et gestes d'un personnage; il faut que la biographie soit, pour ainsi dire, ce personnage même, que ce soit lui qui parle, que ce soit lui qui vive. C'est ce que M. Edgar Monteil vient certainement de réussir avec la biograghie de M. Édouard Lockroy. Cette biographie paraissant au lendemain de l'élection de M. Édouard Lockroy à la tête de la députation de Paris et de la France entière, le jour même où est publiée la liste de la commission supérieure de l'Exposition, à l'heure où tout le monde a les yeux sur le ministre de l'industrie et du commerce, constitue un document important que tout le monde a intérêt à posséder.

Vous et moi, par LOUIS DÉPRET. Paris, Paul Ollendorff. Un vol. in-16. — Prix : 4 francs.

M. Louis Dépret est un philosophe moraliste dont l'esprit, sans être chagrin, côtoie cependant les sombres rivages du pessimisme; littérateur distingué et subtil, érudit très versé dans la littérature anglaise; nous lui sommes déjà redevables de nombreux et excellents ouvrages qui ont leur place marquée dans les lettres de ce temps, et son bagage d'écrivain forme un ensemble très divers. Plusieurs livres de Louis Dépret ont été estampillés par les suffrages de MM. de l'Académie. Dans son *Voyage de la vie,* dans son *Étude sur l'esprit et l'humour,* dans ses *Essais choisis de Charles Lamb,* M. Dépret nous a déjà fait preuve de ses incontestables qualités de fin critique et d'observateur; dans ce petit volume de poche, *Vous et moi,* qu'il eût pu appeler aussi bien la *Paille et la poutre,* il a réuni le meilleur de ses pensées, notes et sensations insérées périodiquement au *Charivari.* Ses observations portent tour à tour sur les lettres et les arts, les femmes et l'amour, l'amitié, les sympathies, les attachements, sur le bonheur et le malheur, la renommée et la gloire, le mérite et le charme, sur tout ce qui fait la vie sociale et l'existence intime.

Je n'égrénerai pas ce chapelet d'aimables pensées, judicieuses et profondes, assombries d'une nuance d'amertume, mais je lui souhaite bon accueil du public sous son petit format coquet et propre au voyage à travers les poches. Le lecteur peut croquer une à une ces pensées quintessenscées et en retenir longtemps la faveur et le fondant, car elles sont parfumées du pénétrant parfum des choses reçues. O.

Contre le flot, par A. Claveau. Un vol. in-18. Paris, 1886. Paul Ollendorff.

Le flot : qu'est-ce que le flot? ou plutôt de quel flot est-il question: car à coup sûr il s'agit d'un courant d'opinion ou d'un mouvement de production quelconque? Mais ce mouvement auquel l'auteur veut opposer une digue, ce courant qu'il se propose de remonter, à quel ordre d'idées appartient-il? Le nom de M. A. Claveau est si connu pour être celui d'un pur lettré que le doute n'est pas possible sur la nature du flot qu'il va braver. Évidemment, nous sommes ici en un milieu de questions littéraires. C'est donc au spectacle de quelque lutte « contre le flot » montant d'insanités, de brutalités, de grossièretés et de saletés de toute sorte, qui, depuis quinze ans, bat la grève des lettres françaises, que M. A. Claveau nous convie.

Au risque d'être, par l'auteur lui-même, rangé parmi les « bénisseurs » et soupçonné de faire acte de cette réclame littéraire, objet de son aversion, et que l'on rencontre partout aujourd'hui occupant chacune des avenues d'où elle a chassé la critique, je n'hésiterai pas à recommander *Contre le flot* à l'attention de tout lecteur curieux d'entendre enfin quelques paroles de vérité sur la littérature contemporaine. M. Claveau a le courage d'exprimer à voix haute et nettement, sans ambages, la secrète et timide pensée de nombre d'esprits honnêtes. Avec une fermeté de jugement rendue plus décisive encore par la modération du langage, il formule sur MM. de Goncourt et Zola, sur Stendhal et Flaubert, pour ne m'arrêter qu'aux chefs d'école, une opinion que ratifiera la prochaine génération, revenue des engouements de la nôtre. Ce n'est pas que l'auteur de *Contre le flot* affecte, de si loin que ce soit, la sotte allure de ces pédants qui prétendent à régenter la production littéraire de leur temps. M. A. Claveau ne pontifie pas. C'est sur le ton d'une causerie de salon discrète et spirituelle, vive et mordante, par à-coups, qu'il défend notre pauvre langue si cruellement torturée, avec elle le bons sens, la politesse, l'urbanité du génie français, et jusqu'à la « propreté » que l'esthétique nouvelle condamne et chasse du livre pour y faire la place plus large à l'ordure. Sur cette pente, M. Claveau consacre aussi quelques chapitres au sadisme, aux pornographes et à la littérature galante. Contre le flot, il fait appel à « l'instrument nécessaire » en un dernier chapitre — auquel je renvoie le lecteur — de ce livre qui est un modèle de critique conservatrice, réactionnaire même, et pourtant très libérale. E. C.

La Provence amoureuse : le sire de Chantegrillet, par Maurice Bouquet. Un vol. petit in-8°. Paris, P. Ollendorff, éditeur, 1886. — Prix : 3 fr. 50.

Le sous-titre du livre dit tout au long les intentions de l'auteur : *Chevaleureuse et galante, drôlatique et dolente chronique du* XIIIe *siècle.* Cette édition n'est pas la première; l'auteur l'a revue, et, qui pis est, expurgée.

L'œuvre n'est pas de facile lecture ni de rapide digestion. M. Maurice Bouquet s'est imposé un grand travail pour accommoder en vieux style des aventures dont le moindre défaut est de manquer un peu de nouveauté et d'intérêt. Balzac a triomphé en écrivant les *Contes drôlatiques;* il est bien dangereux de tenter l'aventure après lui. La comparaison s'impose forcément, en somme, au désavantage de l'imitateur. Il est certain que chacun des contes du maître tourangeau est une petite merveille d'invention, de naïveté et d'opinion. Il n'est pas plus douteux que même en simple langue contemporaine, voire correcte, la longue chronique de M. Bouquet ne serait guère récréative. Tandis que Balzac, par l'archaïque langage, ajoutait un ragoût de plus à des récits déjà fort plaisants et savoureux, l'auteur du *Sire de Chantegrillet* a presque exclusivement compté sur l'étrangeté de sa syntaxe et la surprise de quelques expressions mortes.

Il espérait sans doute doubler l'attrait du fond sur le charme bizarre de la forme : le contraire arriva. On est vite rebuté de ce langage tourmenté, tortueux, inégal; car la peine qu'on prend de passer à travers pour atteindre les faits n'est pas compensée par l'amusement qu'on y trouve.

Est-ce à dire que ce soit une tentative sans valeur, un livre sans mérite, et l'auteur un homme sans talent? Non pas; il se rencontre deci delà telle ingénieuse petite scène, telle page réussie, qui dénotent un esprit délicat, un lettré estimable. Et, pour cela même, on peu regretter tant de dépense d'application, hors de proportion avec le résultat obtenu. PZ.

L'Art de dire, par M. Louis Leloir, de la Comédie-Française. Extraits commentés de Corneille, Molière, Racine et La Fontaine. Un vol. in-18 de 224 pages. Paris, Lecène et Oudin, éditeurs, 1886.

Notre goût a toujours été des plus vifs pour les travaux du genre de celui que nous annonçons. Nous attribuons une importance considérable à *l'Art de dire,* non seulement au regard des lettres, dont il est l'auxiliaire, le compagnon, l'associé, l'évocateur, mais aussi dans le commerce social, que désenchante trop souvent le mauvais parler, l'accent insupportable, l'intonation absurde... et je ne sais quel relâchement, si l'on peut dire, dans la conduite et la tenue du son vocal. Quel charme, au contraire, dans le don naturel où le talent acquis d'une voix qui vous apporte la pensée, ainsi qu'une aimable et intelligente figure vous apporte le regard et prête une joie et une saveur à la présence de nos semblables! On sait, du reste, qu'il y a dans tous nos goûts, surtout à une certaine heure de la vie, du souvenir et presque toujours une évocation du passé. C'est ainsi qu'à cette seule idée du bien parler, nous voyons se dresser devant nous, comme une vision tombée de je ne sais quel lointain étrange, qui fut cependant notre jeunesse, la forme correcte et satisfaite d'un monsieur vêtu de noir qui fit, dans des années magiques à cette heure pour nous, le tour de nos lycées et de nos pensionnats du Nord, donnant dans chacun de ces établissements des séances de récitation qui nous inté-

ressèrent beaucoup, enfant que nous étions alors, et augmentèrent encore notre passion innée pour les vers. Je parle d'un M. Duquesnois, auteur du *Manuel de l'orateur et du lecteur*, et d'un choix de *Fables* de La Fontaine, notées et ornées d'innombrables gravures pour la récitation. Hier encore, lui-même, un élève, M. Louis Leloir, pensionnaire du Théâtre-Français, ambitionne de distribuer à son tour l'enseignement dont il a si bien profité, et l'on doit tout au moins le louer de cette généreuse et utile ambition. Au surplus, l'ouvrage est, sans conteste, d'un homme du métier et renferme quantité d'indications dont chacun de nous peut tirer bon parti. On est toujours assuré de bien faire en remettant sous nos yeux les pages, restées sans égales, de Molière, Corneille, Racine et La Fontaine; quand on le fait avec le tact et l'ingéniosité de M. Louis Leloir, on montre que l'on est digne de nous entretenir de ces maîtres immortels. L. D.

Hamlet, drame en cinq actes, traduit en vers français, par L. Ménard. Un vol. in-12. Paris, Perrin et Cie, 1886.

Une sensibilité très vive, une grande ouverture d'esprit, des connaissances étendues, un véritable talent d'écrivain, tout cela, certes, n'empêche pas un auteur de parvenir à cette notoriété dont on est toujours quelque peu avide, qu'on se l'avoue ou non; mais tout cela ne sert de rien, si, incapable de penser et de sentir comme sent et pense le *tout le monde*, et si, se refusant à flatter le public qui n'entend rien, par état et par défaut de culture intellectuelle, morale ou esthétique, à ce qui est fin, distingué, délicat, on ne le violente du moins; encore le faut-il faire à propos, et tel prétend forcer le goût ou l'humeur de la foule qui n'y réussit guère! Ces réflexions, elles nous sont suggérées par la lecture de l'*Hamlet* de M. L. Ménard.

M. L. Ménard publie des vers, il publie des variétés philosophiques,— nous ne parlons pas de ces ouvrages d'histoire, — et, poète, philosophe, peut-être est-il content assez de savoir ses œuvres prisées à haut prix par l'élite, le petit nombre. Certains le comparent à quelque païen de la décadence grecque, et, puisqu'il communie avec son époque tourmentée, bien que polythéiste et amoureux de la beauté sereine, puisqu'à son vers, il le devine, il le pressent, il peut communiquer des qualités toutes différentes de celles que réclament l'idylle et l'élégie, il veut aborder le drame, en même temps, par le drame, donner à la foule un peu de son *moi* d'artiste, de penseur; Hamlet est personnage contemporain, nom et costume n'y font rien; les problèmes posés, nous les posons; et pour suivre, tels que les a accusés Shakespeare, les mouvements des passions et des volontés, le traducteur osera traduire jusqu'aux brutalités des expressions shakespeariennes, et son vers aura toutes les sonorités, tous les nombres.

Entre deux *Hamlet*, la Comédie-Française avait le choix; elle a choisi celui de Dumas. Les abonnés, sans doute, se seraient mal accommodés de l'autre *Hamlet!* Et les abonnés ne sont pourtant pas la foule; et le Théâtre-Français est subventionné!

De cet *Hamlet* de M. L. Ménard, transcrivons un passage ou deux :

Minuit a sonné, Hamlet est seul. — C'est après la fameuse scène des comédiens jouant devant le roi :

Minuit! heure propice aux crimes, aux magies,
Où l'enfer attisait leurs royales orgies,
Où l'ombre de mon père a surgi du tombeau.
Minuit!... Oui, je pourrais boire du sang tout chaud
Et faire une action palpitante d'audace
Que le jour aurait peur de regarder en face;
Mais doucement! J'attends ma mère! Des grands cœurs
Les sentiments du fils sont demeurés vainqueurs.
D'un Néron, assassin de sa mère Agrippine,
Que l'âme n'entre pas, féroce, en ma poitrine.
Tonnant, foudroyant! oui! Dénaturé, jamais!
Des poignards dans la voix, à la main des bienfaits!
Brisons le triste cœur de l'adultère infâme,
Mais ne levons jamais la main sur une femme.

Hamlet sort; il rentre pour voir le roi agenouillé; alors de s'écrier :

C'est facile qu'il meure!
La prière l'absorbe; égorgeons-le. C'est l'heure!
Mais il va droit au ciel, en prière égorgé;
Ne le châtiant pas, je demeure invengé.
Moi, je l'envoie au ciel, moi, je le récompense!
Je me sens bouillonner de fureur, quand j'y pense.
Il tua, lui, mon père en pleine floraison
De ses péchés, et moi, quelle comparaison!
Moi, je l'immolerais, ayant l'âme occupée
A se purifier! Arrête, mon épée!
C'est en proie à l'ivresse, à l'orgie, aux fureurs
D'incestueux baisers, c'est couronné de fleurs,
Riant de la vertu, le blasphème à la bouche,
Qu'il faut dans les enfers que mon glaive le couche!
Ma mère va venir! Vis encore quelques jours
Pour être mieux damné.

La concision s'imposait, et il fallait omettre de traduire ce qui fait longueur, cela ne fait pas doute; mais M. Ménard n'a-t-il pas eu tort de rendre aussi précise la leçon que tire Horatio?

Hamlet subit l'écrasement du sort
Pour n'avoir point frappé comme l'éclair foudroie
Sans peser un devoir que Dieu lui-même envoie.
Pour avoir pris, Laerte, un chemin criminel,
Tu péris en vengeant le meurtre paternel,
Polonius, ton père, expia sa bassesse.

. . . . . .

M. Ménard a eu, suivant nous, grandement raison; son *Hamlet*, qui est resté le drame de Shakespeare, est devenu le drame que nous pouvons, non, que nous eussions pu, nous tous, suivre et comprendre.

F. G.

La Vie en plein air, par FLORIAN PHARAON. Année cynégétique 1885-1886. Préface par M. le marquis de Cherville. Paris, Paul Ollendorff, 1887. Un vol. in-12. — Prix : 3 fr. 50.

Ce recueil des chroniques cynégétiques du *Figaro* pour l'année 1885-1886 forme un beau volume, illustré de jolis dessins et agrémenté d'une série de sixains spirituels et bien venus de mon ancien camarade à La Roche-sur-Yon, Adrien Dézamy. On me saura gré d'en citer un :

Tayaut, bassets à jambes torses!
Délogez ces rongeurs d'écorces
Terrés dans le sable et les pins...
Vrai Dieu! l'amusante battue!
Comme on en prend, comme on en tue,
De ces pauvres Jeannots-Lapins.

Pour le livre lui-même, voici ce que dit M. de Cherville, et je m'en tiens à son dire : « Florian Pharaon est le Dangeau du successeur du Roi-Soleil; il a tenu, semaine par semaine, une chronique fidèle des réunions sportives, cynégétiques et nautiques de ce *high-life* français, qui est seul à représenter aujourd'hui les somptueuses traditions de la vie élégante; son œuvre ne saurait avoir une moins brillante fortune que ne le fut celle du journal du courtisan; elle sera d'autant mieux justifiée que non seulement elle est grossie de passages dont diverses considérations avaient exigé la suppression dans le journal, mais encore parce que, loin d'avoir l'aridité, la sécheresse de leurs devancières, ces éphémérides du sport moderne sont écrites avec une verve, une belle humeur, un esprit qui, en dehors de l'intérêt que chacun y retrouve, dans ce qui le concerne personnellement, en font une lecture des plus attrayantes. » B.-H. G.

Almanachs pour 1887

Comme un vol d'oiseaux d'hiver, les almanachs arrivent avec les premières rigueurs de la saison. La pluie tombe, la bise souffle, voici les jours où il fait bon garder le coin du feu en compagnie d'un de ces petits livres amusants, utiles, facétieux ou instructifs.

Il y en a pour tous les goûts, pour tous les âges, pour toutes les bourses. Autour du vénérable aïeul, l'antique almanach *Mathieu Lœnsberg*, si original de fond et de forme, viennent se ranger l'*Annuaire* et les *Almanachs Mathieu (de la Drôme)*, dont les prédictions climatologiques offrent tant d'utilité. Puis l'*Almanach des célébrités contemporaines, le Parisien, le National, le Parfait Vigneron*, les *Almanachs du Sacré-Cœur de Jésus* et du *Bon catholique*, des *Dames et demoiselles*, de la *Mère Gigogne* et des *Jeunes mères, le Prophétique* et l'*Astrologique*, l'*Almanach de France, le Scientifique, la Bonne cuisine, le Savoir-Vivre*, les *Almanachs pour rire, le Lunatique, le Comique, le Charivari* et *les Parisiennes*, enfin deux nouveaux venus qui seront certainement bien accueillis : *le Cocher* et *le Bon Paysan*.

POÉSIES

Faust, traduit par M. le prince DE POLIGNAC. Un vol. in-18. Paris, Ollendorff, édit., 1886. — Prix : 3 fr. 50.

Il convient tout d'abord de rendre hommage au soin persévérant du traducteur. C'est une besogne ardue que de faire passer de l'allemand en français le poème de Gœthe; si à la difficulté inhérente au fond même de l'œuvre on ose ajouter celle du mètre et de la rime, on peut à bon droit passer pour hardi et pour habile si l'on y réussit. M. de Polignac n'a pas échoué. Dans le poème allemand, il est deux choses intéressantes, parce qu'elles sortent du plus profond de la nature humaine, d'une part, le désespoir d'ignorer quelque chose et le regret de la jeunesse évaporée; de l'autre, l'éclosion de l'amour dans un cœur de jeune fille, le naïf et confiant abandon de l'amante très vite et très durement châtié par ses amères épreuves de la maternité et de la honte publique. Qui donc parmi les hommes qui se laissent le temps de penser n'a formulé ce vœu dans le secret de son âme : « Revivre ma vie en sachant ce que je sais!... Reprendre avec conscience, pour en jouir au centuple, les sensations spontanées de la jeunesse! » Faust réalise ce vœu, mais pour le réaliser il faut qu'il se donne au diable; dès lors ce n'est plus cela : en se donnant à Méphisto, il perd le plus pur bénéfice de sa renaissance : l'indépendance et l'insouciance. Il ne pourrait rajeunir que par un miracle : c'est Satan qui l'opère. Tout suit de là.

La pauvre fille séduite, enceinte, infanticide, c'est l'histoire réelle et banale, et touchante néanmoins, à côté de l'invention fantastique.

Banale même à l'excès; banale jusqu'à l'éblouissement des bijoux! Pour ma part, je n'ai jamais compris Faust réduit à fasciner la pauvre Marguerite par l'éclat de l'or et des diamants! Eh! *quoi*, il s'est refait jeune, beau, vif et léger, et il se croit obligé de recourir aux petits cadeaux? C'est que, de par son pacte avec Méphistophélès, il n'a pas rajeuni son cœur comme son visage : il n'est pas amoureux, il est libertin. Il ne se sent pas la force contagieuse de l'amour spontané.

Au surplus, ce n'est pas le lieu d'étendre cette discussion du caractère du héros : on a beaucoup disserté déjà sur les intentions philosophiques de Gœthe, et un nuage assez opaque les enveloppe encore.

Ce que l'on devait demander au traducteur qui entreprenait de soumettre le vers français à la version allemande, c'est de rendre la valeur du texte, de ne point se borner à une sorte d'adaptation plus ou

moins libre. M. de Polignac en a eu le souci : peut-être pourrait-on lui reprocher certains vers d'une platitude inexcusable, mais il est plus juste de laisser de côté ces faiblesses et de lui savoir gré de n'avoir pas trahi son modèle dans les scènes les plus importantes. PZ.

Ébauches poétiques, par H. Tichy. Nouvelle édition, augmentée. Un vol. in-18 jésus. Paris, librairie des bibliophiles, 1886. — Prix : 3 fr. 50.

Épuisée, l'édition de *Selma* (poème) et des *Brises légères, Feuilles mortes;* épuisée, l'édition d'*Yvonne* (poème) et des *Ébauches poétiques;* dans deux ans, trois ans, il faudra, sans doute, éditer à nouveau les trois derniers volumes qu'a publiés M. Tichy. Et penser qu'entre tant de recueils de vers qui ne se vendent pas, il s'en trouve quelques-uns qui ont vraiment de la valeur!

Pas un cri d'enthousiasme ou d'angoisse, pas une émotion profondément sentie, pas même de sensations vives, et, pour exprimer des riens, un vers sans harmonie ni couleur, une pièce adressée *Au rossignol* débute ainsi :

Petit oiseau, chantre céleste,
Il est si tard, suspends ton vol!
Rien en ce bois ne te moleste,
Viens y percher doux rossignol.

Sous ce frêne où je me repose,
Esprit rêveur, œil endormi,
Craignant de t'effrayer, je n'ose
Même respirer, mon ami!

Et d'une autre pièce qui porte pour titre *la Vieille servante,* voici les premiers vers :

On venait d'achever le funèbre inventaire...
La comtesse pleurait au foyer solitaire
Et regardait, le front dans l'ombre d'un volet,
S'éloigner les recors de l'huissier, triste escorte!
— Le comte avait joué, puis, sa fortune morte,
Il en avait fini d'un coup de pistolet.

Les Ébauches poétiques n'ont rien de poétique.

La Populace, *poésies satiriques,* par un républicain. Un vol. in-12. Paris, J. Lévy, 1886.

Cette haine de la populace qu'il éprouve, le poète ne la crie que pour avoir été attaqué par des drôles, une certaine nuit; sans cette agression dont il a été victime, il n'eut pas écrit ses satires toutes pleines de la passion; c'est bien cela qu'il veut nous dire dans l'*avertissement?* non pas, et, il l'avoue naïvement, la haine qu'il nous crie dans ses vers, il ne l'éprouvait pas quelques heures avant d'avoir été attaqué. Qu'on nous permettre cette remarque : le motif de la colère du poète est bien personnel.

Il flagelle les filles avec leurs protecteurs; mais combien d'inconscients dans cette tourbe! Ne devait-il pas plutôt faire sentir les lanières de son fouet aux épaules de tous ceux qui, fruits secs de quelque école, mais frottés de latin, s'en vont, par amour de la popularité, dans le désir de quelque place à l'une des assemblées politiques ou tout comme, aujourd'hui réclamer contre l'exil des récidivistes, et demain jeter les hauts cris à la proposition de surélever le droit sur l'alcool? Il blâme la charité béate qui aide et protège « les malheureux ouvriers sans travail », il blâme l'aumône, soit; mais a-t-il, lui, cette autre charité qui tâche à prévenir la misère, et, avec la misère, l'immoralité? — N'insistons pas; aussi bien n'est-ce pas le lieu de développer des considérations philosophiques ou économiques.

Les vers du poète ont du mouvement; c'est leur plus grand mérite.

Citons une pièce, celle-ci :

L'Exécution.

Tout est prêt : l'aube vient, quatre heures ont sonné,
C'est le moment d'aller quérir le condamné!
Monsieur le directeur entre dans la cellule :
L'escarpe dort. On va lui dorer la pilule;
Il fait dodo, l'escarpe! Il s'agit d'être humain.
Monsieur le directeur, son chapeau dans sa main,
Jette un regard éteint sur tout son entourage,
Et balbutie : « Allons... mon ami... du courage! »
On dirait qu'il se parle à lui, tant il est blanc,
Et tant sa langue adhère à son palais tremblant.

Misère, j'entrerais couvert, moi, dans cet antre!
C'est à grands coups de poing et de pied dans le ventre
Que je réveillerais le reptile endormi.
Ah! je l'arrangerais, moi, votre *pauvre ami!*
Voyez-vous cet enfant! cet innocent! cet ange
A qui l'on dit « pardon » parce qu'on le dérange!
Je lui crierais : — Debout, crapule! il faut marcher!
Et par la peau du cou le portant au boucher,
J'ajouterais, dans mon ivresse et dans ma joie,
Eh bien, fais le malin, à présent, qu'on te voie.

Nous appelons l'abolition de la peine de mort, mais, ne l'appellerions-nous pas, que nous n'approuverions certes point cette dernière façon de réveiller un condamné; le poète, non plus, ne l'approuverait pas: il n'a voulu qu'exprimer son dégoût pour l'être qui tue, comme cela, parce qu'on le surprend occupé à voler, et l'expression est parfaite. Le poète a du talent.

P. G.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

La Comédie politique. *Souvenirs d'un comparse*, par Paul Dhormoys. Un volume in-18. Paris, Firmin-Didot et Cie, éditeurs, 1886.

L'auteur a vécu presque intimement dans le milieu officiel de la fin du dernier empire. Il était secrétaire-rédacteur à la Chambre des députés, ce qui lui a rendu facile l'observation des événements qui eurent la Chambre pour lieu de naissance ou pour scène de dénouement. Ses relations lui permirent aussi d'être souvent bien renseigné, et ce sont ces renseignements, pour la plupart inédits, qu'il a colligés et rédigés sous le titre de *Comédie politique*.

M. Paul Dhormoys n'a sans doute pas voulu écrire un livre d'histoire, mais des souvenirs personnels : cela se trahit aux premières pages. L'auteur y fait tout de suite bon marché de l'impartialité qui est le devoir de l'historien, et c'est avec passion qu'il corrige certains personnages du parti qu'il n'aime pas.

Au demeurant, c'est son droit de ne pas aimer ce parti; mais quand il s'agit de déplacer des responsabilités, de les faire retomber sur une mémoire, surtout quand ces responsabilités sont du poids de celles-ci : la déclaration de guerre en 1870 et toutes ses conséquences, il faudrait savoir se dégager de toute animosité et de toute préférence personnelle. M. Dhormoys entreprend de démontrer que M. Thiers fut l'instigateur de la guerre, et que Napoléon III n'eut, en cette affaire, que l'attitude d'un vieillard profondément atteint de gâtisme. Et pourquoi M. Thiers aurait-il poussé à la guerre? Parce que, ayant fait offrir à l'empereur, par l'intermédiaire de Mme de Mouchy, de prendre les affaires et de former un ministère, l'empereur a repoussé ces offres. Alors M. Thiers, sachant que ce serait la chute de l'empire, la défaite de la France, a lancé le brûlot qui devait mettre le feu à tout : ce brûlot, c'était l'interpellation Cochery sur la candidature Hohenzollern.

M. Dhormoys, pour corroborer son appréciation, reproduit un long fragment de la séance de la Chambre où M. Thiers admonestait vertement le ministre des affaires étrangères et le garde des sceaux, et leur criait, avec une insistance étrange de la part d'un homme qui a voulu amener la guerre : « Vous n'avez plus de motifs de la faire. Vous avez reçu satisfaction suffisante. Si vous demandez autre chose, c'est pour qu'on vous le refuse, parce que vous voulez la guerre quand même! »

La citation de M. Dhormoys tourne contre lui. Il est obligé de reconnaître que, tandis que le maréchal Le Bœuf, avec une ignorance criminelle, jurait que la France était prête, M. Thiers avertissait la Chambre que la France n'était pas prête. Mais l'accusateur sait tirer parti même de cet avis de M. Thiers, et il cite ainsi : « Aujourd'hui, je puis vous avouer, disait M. Thiers, que, lorsqu'il y a quelques jours, je vous suppliais de réfléchir avant de déclarer la guerre, il y avait une chose que je ne vous disais pas parce que je ne pouvais pas la dire, c'est que la France n'était pas prête ».

Et M. Dhormoys ajoute :

« Ainsi, il l'avoue lui-même, *habemus confitente m reum :* « Il y avait une chose que je ne vous disais « pas. »

Eh! oui, monsieur, il ne la disait pas, il ne pouvait pas la dire. C'est naïf de vous en étonner. Vous eussiez voulu que M. Thiers criât à l'Allemagne : « Nous n'avons pas d'armes, nous n'avons pas de provisions, nos effectifs sont fictifs! » M. Dhormoys conclut : « La démonstration est-elle assez complète? »

Oui, la démonstration de sa haine contre M. Thiers et de l'injustice de ses jugements, par suite du peu de crédit que rencontrera son livre.

Après avoir voulu prouver que M. Thiers fut l'auteur de la guerre, il ne restait plus qu'à enseigner qu'il ne fut pas le libérateur du territoire : M. Dhormoys l'a essayé avec la même logique et le même bonheur.

Au récit du prélude de la guerre fait suite le récit de la chute de l'empire et de la dernière séance de la Chambre.

Si nous nous méfions des jugements politiques de M. Dhormoys, nous reconnaissons volontiers qu'il retrace avec une vivacité pittoresque les scènes déroulées sous ses yeux. Il a entendu et noté des mots très topiques, par exemple celui-ci du sévère M. Grévy à Gambetta, au moment où la cohue entraînait à l'Hôtel de Ville le futur dictateur pour lui faire proclamer la République : « Gambetta, avec votre talent, vous pouviez devenir quelqu'un et vous n'êtes plus qu'un charlatan, qui finirez dans la peau d'un factieux! »

Ce qui n'a pas empêché M. Grévy de remettre un jour la présidence du Conseil à Gambetta.

Les souvenirs de M. Dhormoys s'arrêtent au lendemain du Quatre-Septembre; mais ce volume, qui a pour sous-titre *la fin d'un Empire et le commencement d'une République*, doit avoir une suite. P. Z.

Arnaud d'Oihenart et sa famille, par J.-B.-E. de Jaurgain. Brochure grand in-8°. Paris, H. Champion, 1885.

Dans les revues de province, il se publie des études marquées au coin de l'érudition la plus sûre. Celle-ci, qui est consacrée à l'historien de la *Notitia*

utriusque Vasconiæ, a paru dans la *Revue des Basses-Pyrénées et des Landes;* elle a été tirée à part à cent exemplaires numérotés.

L'auteur, qui sait ses chroniques, qui a ouvert nombre de dossiers, et, entre autres, ceux que conserve Mme de Brancion, n'a pu nous faire pénétrer le caractère de l'avocat mauléonais; ses recherches, toutefois, n'ont pas été inutiles : elles lui ont permis de fournir quelques indications précieuses touchant les événements auxquels l'historien-poète s'est trouvé mêlé, de dresser des arbres généalogiques, de compléter les renseignements que l'on avait quant à la condition politique du pays de Soule, à la fin du XVIe siècle, au commencement du XVIIe. F. G.

Précis de grammaire historique de la langue française, avec une introduction sur les origines et le développement de cette langue, par Ferdinand Brunot, ancien élève de l'École normale supérieure, maître de conférences à la Faculté des lettres de Lyon. Un volume in-18. Paris, G. Masson, 1887. — Prix : 6 francs.

Les programmes ont, depuis quelques années déjà, fait une place dans l'enseignement secondaire à des « notions générales sur l'histoire de la langue française ». Plusieurs manuels, grammaires et précis ont été publiés pour remplir cette indication. J'ai, ici même, eu à rendre compte de quelques-uns. Celui que je signale aujourd'hui tiendra bien son rang entre les autres. Il est écrit par un homme qui connaît à fond le sujet et qui ne craint pas d'introduire dans un livre élémentaire les plus récentes découvertes de la science. S'il pèche, c'est par l'excès même de ses qualités : il est peut-être un peu trop abondant. Il ne peut guère servir aux élèves comme texte à apprendre; mais, comme livre de renseignements et de lecture complémentaire, il peut rendre les plus grands services.

Ma prison, par Henri des Houx. *La triple alliance. Le comte de Chambord. Le comte de Paris. M. Jules Ferry. Capri. Prestum. La Sicile.* Un volume in-18. Paris, Paul Ollendorff, 1887. — Prix : 3 fr. 50.

J'ai déjà eu le plaisir de parler ici des *Souvenirs d'un journaliste français à Rome*, livre piquant et non sans malice, qui a, je crois, valu à l'auteur une condamnation ecclésiastique, et, par suite, la gloire d'une humble soumission. Je ne sais si c'est à cette même gloire qu'il aspire de nouveau. Il y met, en ce cas, une coquetterie consommée. La préface est, à ce point de vue, un exquis morceau. C'est habile, madré, malin, catholique, charmant. Un vrai prêtre ne s'en serait pas mieux tiré.

Le reste est intéressant, bien dit, souvent spirituel, quelquefois curieux et jetant des lueurs inattendues sur certains points obscurs de l'histoire de ces dernières années. Le récit est, d'ailleurs, un peu trop décousu et ressemble à une suite d'articles juxtaposés, plutôt qu'à un ensemble harmonieux et un. J'ai noté, au courant de la lecture, quelques passages assez savoureux pour ceux qui savent lire. Parlant d'un vieux notaire condamné à six ans de prison, et son compagnon aux *Carcere Nuovi*, il dit : « C'est un type de vieux Romain ; il a l'allure cléricale, la conversation cléricale, la tournure d'esprit cléricale... Toute cette population romaine est d'église. Au fond, elle a horreur du nouveau régime laïque comme un bedeau aurait horreur d'une domesticité séculière. » Voici un trait de mœurs de la fin de l'empire qui vaut qu'on le retienne. A cette époque, un surveillant de l'École normale supérieure, où le jeune Durand était élève, « déclarait que la messe était pour les normaliens *un mouvement obligatoire*. On y apportait en guise de livre de messe *la Lanterne* de M. Rochefort » ! M. Henri des Houx a sur Luther une opinion rare qu'il ne m'appartient pas de réfuter, mais qui, si on la relève, risque de rencontrer un certain nombre de contradicteurs. « Parmi les hérésiarques de notre siècle, dit-il, il n'en est pas un qui ne lui soit supérieur en science, en doctrine et surtout en vertus. M. Dœllinger en Bavière, M. Loyson en France ne méritent à aucun titre d'être comparés à ce rustaud de moine ivrogne et débauché. » Aussi se demande-t-il si « les précurseurs de l'antéchrist ne sont pas à nos portes ».

Que dites-vous de ce léger croquis ? « S'il est vrai que l'art suprême de la politique consiste à avaler des couleuvres sans sourciller et à les digérer sans douleur, les Italiens sont les premiers politiques du monde. Ce sont d'incomparables mangeurs de serpents : ils les consomment avec grâce, le sourire aux lèvres, ils s'en font un régal; c'est leur gibier de prédilection. » L'appréciation a d'autant plus de valeur que l'appréciateur s'y connaît.

M. Henri des Houx n'est pas ennemi des parfums d'une douce scatologie. On en voit déjà des traces dans le récit des horreurs de son emprisonnement. Mais la complaisance avec laquelle il nous dépeint, au début de son voyage en Sicile, comment en proie au mal de mer, il offrit sa bile en « libations aux dieux marins », et comment, lorsque la cloche du dîner sonna sur le bateau, il « commençait à vaquer à l'opération inverse », ne nous permet plus de douter de son goût pour la matière.

Je signalerai en finissant les passages où il professe une véritable admiration pour M. Jules Ferry et pour sa politique coloniale, et surtout un bien amusant voyage de Milan à Lucerne, en compagnie du comte de Paris. B.-H. G.

Histoire de la poésie en rapport avec la civilisation dans l'antiquité et chez les peuples modernes de la race latine, par Ferdinand Loyse, membre des académies royales de Belgique et d'Espagne. Première partie : *l'Antiquité*, monde oriental, monde classique, monde chrétien. Un volume in-8°. Bruxelles, Alfred Costaigne, 1886.

« Ce ne sont plus des mémoires, écrit M. Loyse, c'est un livre, un livre nouveau que nous présentons au public. » Les mémoires, ils avaient été très vive-

ment goûtés par Lamartine, Sainte-Beuve, Géruzez, Alexis Pierron, — nous ne parlons que de nos écrivains français, — et, chez nous, du moins, l'auteur commençait à devenir un inconnu. M. Loyse reprend ses belles études d'autrefois; mettant à profit les derniers travaux des érudits de tous pays, des linguistes et des philologues, pour corriger certaines assertions d'importance secondaire, il formule à nouveau les jugements antérieurement portés sur la poésie des peuples orientaux, sur celle des Hellènes, celle des Romains, des premiers chrétiens d'Orient et d'Occident.

Le poète, selon lui, n'est pas l'habile ouvrier qui juxtapose des mots pour le plaisir de l'oreille; il est un inventeur, un créateur : Démosthènes et Bossuet seraient, par lui, volontiers qualifiés poètes. La civilisation agit sur la poésie et la poésie sur la civilisation, il le montre. Le « livre nouveau » n'en reste pas moins un simple essai de critique littéraire; on ne saurait le rapprocher du travail de M. Arréat, *la Morale dans le drame;* il n'est pas une philosophie de la littérature.

F. G.

LIVRES D'AMATEURS — ÉDITIONS DE LUXE

— Réimpressions — Miscellanées —

La Reliure moderne, artistique et fantaisiste, par Octave Uzanne. Ouvrage orné d'un frontispice de A. Lynch, gravé par Manesse, de 72 spécimens de reliures reproduites d'après les originaux par P. Albert-Dujardin, et de nombreux dessins allégoriques de J. Adeline, G. Fraipont et A. Giraldon. Paris, Édouard Rouveyre, éditeur, 45, rue Jacob, 1887. Beau volume grand in-8° de VIII-265 pages, avec couverture artistique, tiré à 1,500 exemplaires numérotés à la presse, sur papier vélin teinté. — Prix : 25 francs. Cent exemplaires sur papier impérial du Japon. — Prix : 80 francs.

Les bibliophiles de notre temps sont vraiment des gens heureux : non seulement les plus soigneux éditeurs et les meilleurs artistes rivalisent de goût et de zèle pour leur offrir d'irréprochables volumes, mais encore de fins érudits et d'élégants écrivains, jaloux de contribuer aussi à satisfaire leur passion favorite, s'attachent chaque jour davantage à composer, exclusivement pour eux, d'agréables études destinées à les renseigner et les instruire, ou simplement à les guider. C'est ainsi que M. Octave Uzanne, à qui l'on doit déjà tant de productions variées, n'a pas dédaigné d'aborder aujourd'hui un sujet bien ingrat en apparence, traité jusqu'à présent d'une façon plus sérieuse et technique que séduisante et légère, et qu'il l'a su rendre attrayant et rajeunir par les grâces de son langage et l'originalité de ses idées. Rien ne ressemble moins, en effet, à un traité ou une histoire de la reliure que le nouvel essai de l'aimable auteur des *Caprices d'un bibliophile.* Fidèle à son plan et à son titre, c'est uniquement la *reliure moderne* qu'il a constamment eue en vue; c'est pour les amateurs du jour, « ses confrères en *bibliofolie* », comme il les appelle, qu'il a exclusivement écrit.

L'idée générale qui domine son étude peut se résumer ainsi : « L'art de la reliure, dans lequel les Français ont de tout temps excellé, qui, pendant trois siècles, nous a donné des maîtres incomparables, est aujourd'hui presque en décadence; — non pas parce que les praticiens actuels le cèdent en habileté aux artistes d'autrefois, mais parce qu'ils ont moins d'imagination; — ils copient et exécutent d'une manière parfaite, mais ils ne savent plus inventer. Notre siècle, si fertile en merveilles, n'a rien produit de nouveau pour la parure des livres; il est grand temps, au moment où il va finir, que relieurs et amateurs rivalisent d'ingéniosité et de goût pour sortir au plus vite des routines servilement suivies jusqu'ici, et pour donner enfin aux livres une décoration d'un goût délicat ou un habillement curieux, agréable à l'œil, empreint de personnalité et d'originalité. »

Telle est la thèse soutenue par M. Uzanne avec autant d'humour que de bon sens. Ne pouvant, à notre regret, le suivre pas à pas dans tous ses développements, nous nous bornerons à indiquer les principales divisions de son intéressant travail : il se compose de deux parties et de quatre chapitres principaux. La première partie (p. 11-131), qui sert en quelque sorte d'introduction au reste de l'ouvrage, est un rapide aperçu historique sur la reliure et sur les écrivains qui ont traité de cet art; l'auteur y passe en revue, avec la plus aimable érudition, les différents styles ou, si l'on aime mieux, les diverses écoles de reliure des siècles précédents; les renseignements utiles, les noms célèbres, les anecdotes curieuses abondent sous sa plume légère et facile; rien de moins pédantesque et cependant rien de plus instructif que ce résumé, fruit d'immenses recherches dans d'innombrables ouvrages spéciaux, le plus clair et le plus précis assurément qui ait été écrit dans ce genre.

Le chapitre suivant (p. 131-177) traite « De quelques bibliophiles de ce temps et des diverses classes d'amateurs par rapport à la décoration de leurs livres ». C'est assurément le plus piquant du volume, du moins

pour ceux qui sont à même de reconnaître les originaux des « bibliophiles » et « amateurs », dont les manies et les petits travers y sont doucement critiqués; hâtons-nous d'ajouter que l'ironie y est si fine qu'à peine elle se fait sentir, et que la critique y est si délicate et si discrète qu'on ne saurait s'en offenser.

Les trois derniers chapitres (p. 179-265) ont pour objet : « La reliure pleine et ses variétés »; — « les demi-reliures et leur conception »; — « les cartonnages à la Bradel et les reliures de fantaisie ».

C'est surtout dans cette seconde partie que M. Octave Uzanne a donné libre carrière à son goût et à son imagination; il prodigue aux amateurs les plus judicieux conseils, et leur démontre avec évidence comment, grâce aux multiples ressources qui s'offrent de toutes parts pour les diverses toilettes du livre, il leur est facile d'échapper maintenant au commun, au convenu, à la banalité.

Mieux qu'à tout autre, il appartenait à M. Uzanne, fin connaisseur s'il en fut et pour qui le culte du livre n'a plus de mystères, de se faire l'instigateur et le propagateur de la rénovation de la reliure française. Il ne se borne point aux paroles, il sait aussi prêcher par l'exemple, ainsi que le témoignent les merveilleuses reliures, exécutées sur ses indications, dont les fac-similés figurent parmi les 72 planches qui illustrent son livre.

Il convient, en terminant, de signaler au moins par un mot ces belles reproductions de reliures modernes qui accompagnent admirablement le texte. Choisies, avec autant de discernement que de goût, parmi les chefs-d'œuvre des Amand, Petit, Magnin, Pagnant, David, Champs, Carayon, Marius-Michel, Chambolle-Duru, Gruel et Engelmann, etc., elles attestent à la fois l'opportunité de l'œuvre de vulgarisation entreprise par notre auteur, et la justesse de ses idées adoptées déjà et somptueusement mises en pratique par un certain nombre d'amateurs d'élite.

Il serait injuste de ne point féliciter M. E. Rouveyre de la belle exécution de ce luxueux volume, appelé à rendre de réels services à tous ceux qui s'intéressent aux livres et que voudront posséder tous les vrais bibliophiles.

PHIL. MIN.

BEAUX-ARTS

L'Art japonais, par M. Louis Gonse, rédacteur en chef de la *Gazette des beaux-arts*. Un volume illustré de nombreuses gravures. Paris, Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît. — Prix, broché : 3 fr. 50.

L'étude des manifestations artistiques des peuples de l'extrême Orient devait trouver place dans cette vaste et si utile encyclopédie que publie la maison Quantin, sous la direction de M. Jules Comte; et, au premier rang de ces manifestations, se présentait tout naturellement l'art japonais. Le nouveau volume de la *Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts* fera pénétrer dans le grand public la connaissance de cet art exquis et raffiné entre tous ceux qu'a produits cette mystérieuse terre d'Asie.

Il appartenait à la critique française d'apporter, la première, dans le débrouillement de ces obscures et délicates questions, les méthodes scientifiques. Au moment où, en Angleterre, en Amérique, en Allemagne, partout à la fois, l'art japonais est l'objet d'études passionnées, il n'est pas inutile de rappeler que, dans ce mouvement, c'est à la France qu'appartient le mérite de l'initiative.

On se souvient du grand succès qu'a obtenu, ici même et à l'étranger, le magnifique ouvrage de M. Louis Gonse, l'*Art japonais*. Il a été accueilli au Japon comme un véritable événement; bien plus, il a été, à Tokio, l'objet de conférences publiques qui ont pleinement confirmé les découvertes, les procédés d'investigation et les conclusions de l'auteur.

M. Louis Gonse a profité de ces éléments décisifs de contrôle pour donner à ses précédentes recherches un caractère inattaquable d'autorité. Il a corrigé celles-ci sur quelques points de détail et les a complétées par un grand nombre de renseignements inédits. Aujourd'hui, grâce au volume que publie la *Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts*, l'histoire de l'art au Japon est absolument et définitivement élucidée. Toutes les manifestations de cet art charmant, toutes les créations délicates de ces Athéniens de l'extrême Orient sont étudiées dans leur histoire, dans leur technique, dans leurs principes décoratifs : peinture, sculpture, architecture, fonte, ciselure, industrie des laques, tissage des soies, broderie, incrustation du bois, gravure, etc. Le volume de M. Louis Gonse est assurément un des plus originaux, un des plus attrayants, et, ajoutons aussi, un des plus richement illustrés de cette bibliothèque.

Les Beaux-Arts à Roubaix. — Exposition de 1886, par Jules Duthil (*Paul Amory*). Un vol. in-18, 70 pages. A Lille, imprimerie du *Nouvelliste* et de *la Dépêche*. — Prix : 1 franc.

Devant ce petit volume, nous n'avons pu nous défendre d'une intime émotion, au seul aspect de son titre, non point parce que ce titre justement nous

rappelle celui d'un de nos anciens — et rares — articles sur la peinture, mais parce qu'il ramène notre esprit, avec ce seul nom de Roubaix, sur un des grands motifs d'étonnement de notre jeunesse. Dès nos premières années, en effet, ainsi qu'il n'a point manqué d'advenir à tout enfant de Lille, le nom de Roubaix résonna constamment à nos oreilles, comme une note domestique, comme un *household word*, ainsi que parle Dickens.

Cependant, — et c'est ici la surprise, — rien de plus loin de nous alors, au physique et au moral, que ce Roubaix, à peine séparé de Lille par douze kilomètres. C'était vraiment un autre monde, et l'on peut dire un *nouveau monde*. Certainement, il faudrait citer l'Amérique et la fabuleuse croissance de ses villes d'hier (les Chicago et les Saint-Louis) pour trouver rien qui dépasse le rapide agrandissement de Roubaix, gros village encore vers 1815, et maintenant une des capitales industrielles de l'Europe. Malgré les incessantes communications entretenues par les alliances de famille et les rapports de commerce, Roubaix et Lille ont conservé leur *estrangement* traditionnel. Le Roubaisien, merveilleusement organisé pour les affaires, hardi, fastueux, se distingue encore, dans notre province de types moyens et de physionomies effacées, par l'ampleur irlandaise de sa stature, autant que par le *yankeyisme* de son entreprenant labeur. Dans nos vieux souvenirs nous apparaît le Lillois traitant le Roubaisien d'ostentueux et de casse-cou, et l'autre lui rendant sa politesse en qualificatifs de timidité et de parcimonie.

En réalité, l'un a sans doute de belles pages dans l'histoire; mais l'autre est une figure d'avenir, à laquelle nous ne marchanderons pas l'expression de notre faible sympathique. Les beaux-arts, et en particulier la peinture, ont toujours rencontré, dans cette jeune géante des villes du Nord, une générosité tutélaire. L'Exposition de cette année a eu, en outre, la bonne fortune d'être racontée et jugée, au jour le jour, par un de nos distingués confrères de la presse, M. Jules Duthil. Ce jeune écrivain unit à l'heureux don d'admirer le sens judicieux de la qualité des œuvres, et nos plumes les plus compétentes contresigneraient sa libre et ingénieuse critique en faisant la part de certaines indulgences commandées par le voisinage. Or, il suffit de savoir un peu lire entre les lignes pour ne point s'y tromper une seule fois.

L. D.

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

La Dobroudja économique et sociale : son passé, son présent et son avenir, par J.-J. Nacian. Un vol. in-18. Paris, 1886, librairie Guillaumin.

Située aux confins de la mer Noire et du delta du Danube, la Dobroudja a été annexée à la Roumanie, en échange de la Bessarabie au congrès de Berlin 1878. C'était une fort pauvre acquisition pour ce petit État que cette partie de l'ancienne Thrace immortalisée par *les Tristes* d'Ovide exilé.

Si quis adhuc istic meminit Nasonis adempti...

Pauvre pays, où se coudoient sans se mêler dix races différentes et davantage : Tartares, Turcs, Roumains, Bulgares, Russes, Arabes, Arméniens, Tsiganes ou Bohémiens, Juifs, Grecs, etc., formant une population de 115,000 à 160,000 habitants dont l'insuffisance est notoire! M. Nacian, professeur à l'école de sylviculture de Bucharest constate, en effet, en cette étude sur la Dobroudja que les principales ressources de la province y demeurent stériles. « L'agriculture, s'écrie-t-il dans cette belle langue chère à Bouvart et Pécuchet, l'agriculture manque de bras, ce qui l'empêche de se développer. » Naturellement. Mais ce sont là peccadilles d'économistes, gens pratiques, uniquement soucieux du fond des choses et ne regardant pas à la forme. Or si la forme est quelconque en ce livre et plutôt pauvre, comme le pays dont il nous entretient, le fond est solide, sérieusement étudié. Se tenant à l'écart du côté politique, M. Nacian aborde la question par le côté économique. Après avoir retracé le passé de la Dobroudja, exposé son état présent, l'auteur traite des voies de communication, des ports, de la colonisation, et de l'attitude que doit prendre la métropole vis-à-vis de la colonie. Il termine son livre par quelques chapitres consacrés à l'avenir du pays, avenir dont il est loin de désespérer. E. C.

Misère et Remèdes, par le comte O. d'Haussonville. Paris, Calmann Lévy.

Si, depuis une quarantaine d'années, on a écrit bien des volumes sur le paupérisme et son extinction, peu d'hommes ont étudié la question sur le vif, comme M. le comte d'Haussonville.

Les moralistes, les philanthropes, les économistes, les hommes d'État ont tour à tour préconisé leur système : « Ce n'est qu'en faisant pénétrer le sentiment religieux dans les masses populaires, dit le prêtre, que vous supprimerez l'inconduite et la misère qui en est la conséquence. »

« Ouvrez des écoles, a écrit Jules Simon, et vous fermerez les prisons. »

« Favorisez l'épargne, développez les sociétés de secours mutuel, dit M. de Malarce, et vous aurez diminué de moitié le nombre des malheureux. »

Pendant sa longue carrière parlementaire, M. Laroche-Joubert a préconisé la participation des ouvriers aux bénéfices des patrons comme une véritable panacée. D'autres ont cru trouver la solution de ce problème social dans la coopération et les syndicats ouvriers.

M. le comte d'Haussonville a examiné tous ces systèmes; il reconnaît les services que chacune de ces institutions peut rendre, mais il nie qu'aucune d'elles constitue le remède contre la misère. Le seul remède réel, efficace et tout-puissant c'est, suivant lui, la charité.

Le livre de M. le comte d'Haussonville est une œuvre magistrale qui, malgré l'aridité du sujet, a l'intérêt d'un roman.

M. le comte d'Haussonville n'est pas seulement un écrivain de grand talent, c'est un écrivain doublé d'un homme de cœur et de courage, car il faut avoir endossé la triple cuirasse d'airain dont parle le poète latin et être soutenu par une pensée généreuse pour oser entreprendre le voyage que M. d'Haussonville accomplit depuis quinze ans à travers le monde de la misère.

Après avoir étudié les prisons et les hôpitaux comme personne ne l'avait fait avant lui, M. le comte d'Haussonville s'est décidé à étudier de près toutes les misères physiques et morales qui conduisent à l'hôpital ou à la prison.

Il a parcouru les quartiers les plus infâmes de Paris, il a pénétré dans les cités de chiffonniers les plus immondes, il a visité les logements les plus insalubres, il est entré dans les cabarets les plus dangereux. Nul ne connaît mieux que lui la misère à Paris, nul n'excelle davantage à nous la montrer sous son véritable jour.

On a écrit sur ce sujet des romans qui ont la prétention d'être des études de mœurs. Le livre de M. le comte d'Haussonville est une véritable étude de mœurs qui, je le répète, a l'attrait d'un roman, d'un roman éminemment utile, car en nous dévoilant toutes les plaies de la société, en étalant à nos yeux ces misères souvent méritées, mais qui souvent aussi atteignent l'ouvrier honnête et laborieux, M. le comte d'Haussonville nous rappelle à tous ce grand devoir de charité qui constitue le plus efficace des remèdes contre la misère.

L. P.

PETITE GAZETTE DU BIBLIOPHILE

Depuis sa réception à l'Académie française, Ludovic Halévy n'avait rien publié. La livraison d'octobre de *la Revue illustrée :* **les Lettres et les Arts** contient la première partie d'un ravissant roman, **Princesse !** qui est une fine étude de la vie moderne en 1886. Dans le même numéro, un poème de François Coppée, un poème intitulé : **Arrière-Saison**, qui fera un digne pendant, mais plus amoureux, plus vibrant et plus vivant encore aux **Intimités** que le poète publia dans sa jeunesse. Après une curieuse étude de M. A. Valabrègue sur **les Femmes peintres au XVIIIe siècle**, ornée de portraits exquis, vient la seconde partie de la nouvelle de M. Lanjol, dont le début a été si remarqué ; puis un article sur le peintre anglais **Herkomer** accompagnant trois admirables eaux-fortes ; une chanson que Victor Roger, l'auteur de **Joséphine vendue par ses sœurs**, a mise en musique ; enfin, pour continuer la série des actrices, une Mlle **Blanche Pierson**. La planche qui sert de frontispice est une admirable eau-forte de Lhermitte.

La livraison ne contient que soixante-dix dessins inédits dont quinze en hors texte ; et ces dessins sont signés : Kaemmerer, Morin, Rosset, Granger, Cécile Chennevière, Cortazzo, Herkomer, Claudius Popelin, sans parler des morts.

La librairie Conquet met en vente aujourd'hui 10 novembre un délicieux ouvrage depuis longtemps en préparation et qui ne trompera pas l'attente des bibliophiles les plus méticuleux en matière de livres soignés et parachevés dans la forme la plus exquise. Il s'agit de **la Sylvie** de Gérard de Nerval, édition hors ligne, illustrée de 42 eaux-fortes dans le texte et d'un charmant frontispice composés et gravés par E. Rudaux, l'illustrateur original des *Contes à Ninon*, de Zola.

La préface de cette œuvre délicate de Gérard de Nerval a été écrite par le très Parisien académicien Ludovic Halévy, qui a su broder à propos du pauvre Gérard La Brunie et de sa fiction touchante un fin tissu de causerie adorable.

Cette édition a été tirée à 1,000 exemplaires numérotés, les planches effacées après ce tirage. Les exemplaires de luxe sur grand Japon ont tous été souscrits à l'avance, mais il reste 800 et quelques exemplaires sur petit vélin du Marais au prix de 50 francs qui seront vivement enlevés, car nous ne pouvons encore qu'applaudir à l'extrême bon goût déployé par M. Conquet dans la mise en œuvre de cet ouvrage dont nous reparlerons plus à loisir en décembre prochain.

La collection artistique, dite *Bibliothèque de poche*, inaugurée par *le Voyage autour de ma chambre*, de Xavier de Maistre, et continuée par *le Mariage de*

Figaro, de Beaumarchais, vient de s'enrichir d'un nouveau volume-bijou, **Turcaret**, publié par la Maison Quantin au prix de 6 francs. Ces gracieux petits livres ont pleinement réussi. Leur succès est dû à la perfection du tirage, fait sur un papier de Hollande fabriqué spécialement, et aussi à leur format élégant et commode.

Turcaret, cette immortelle satire des traitants représentée, à la Comédie-Française, pendant le fameux hiver de 1709, est resté dans toutes les mémoires comme le chef-d'œuvre dramatique de l'auteur de *Gil Blas*. La réimpression charmante que nous sommes heureux de signaler aujourd'hui ajoute encore à l'attrait de la lecture.

Cinq eaux-fortes, dessinées par Valton, gravées par l'habile aquafortiste Gaujean et imprimées en taille-douce sur le papier même du texte, reproduisent en tête de chacun des actes une des principales scènes de la comédie.

La *Bibliothèque de poche*, comme toutes les jolies collections éditées par la Maison Quantin, tient ses promesses ; aussi pouvons-nous affirmer que cette nouvelle série a sa place à part dans la bibliothèque des amis des beaux livres.

La même librairie vient de publier un charmant volume tiré des œuvres du poète Boursault et intitulé : **Lettres à Babet.** Comme le dit M. Émile Colombey, dans sa très intéressante notice liminaire, « c'est un petit chef-d'œuvre d'entrain et d'humour, un vrai duel à l'esprit entre deux amoureux dont l'un a trente ans et l'autre dix-neuf ». Le premier, qui est Boursault lui-même, a besoin de toute sa verve gauloise pour lutter, sans trop de désavantage, avec une fillette endiablée, qui, sous le masque de Babet, a toutes les audaces et souvent lance le mot le plus vif, mais avec une finesse, une délicatesse féminines qui font tout passer, tout accepter. Prix du volume in-12, tiré à 500 exemplaires : 8 francs.

Titi Foyssac IV, dit la République et la Chrétienté : voilà encore un de ces paysans du Quercy, si singuliers, si vivants, auxquels sait donner une couleur si extraordinaire M. Léon Cladel. Ce héros a voulu allier l'amour de la République et celui de l'Église. Il a réellement vécu là-bas, dans ces campagnes, dont l'auteur du *Bouscassié* et de tant de beaux livres sait si bien rendre les mœurs. Félicitons M. A. Lemerre d'avoir ajouté cette œuvre à celles que compte déjà M. Léon Cladel, dans la petite bibliothèque littéraire du passage Choiseul.

La magnifique collection des *Œuvres complètes in-8° de Alphonse Daudet* se poursuit par les soins des éditeurs Charpentier et Dentu. C'est **le Nabab** qui, cette fois, vient de paraître dans cette édition soignée *ne varietur* et accompagnée de deux dessins de G. Alaux reproduits en fac-similé par le procédé Dujardin.

Les éditeurs du **Paris illustré** viennent de faire paraître un numéro sur Londres. Ils ont eu une heureuse inspiration en en confiant l'illustration entière à M. Paul Renouard, l'éminent dessinateur, si apprécié du public.

Ce numéro est des plus réussis ; les aquarelles, les dessins et les croquis y abondent.

Le texte en est aussi très soigné. Il est dû à la plume de notre confrère M. Hector France, qui depuis fort longtemps habite Londres, et connaît mieux que personne les différents aspects, les mœurs et les coutumes de la grande cité.



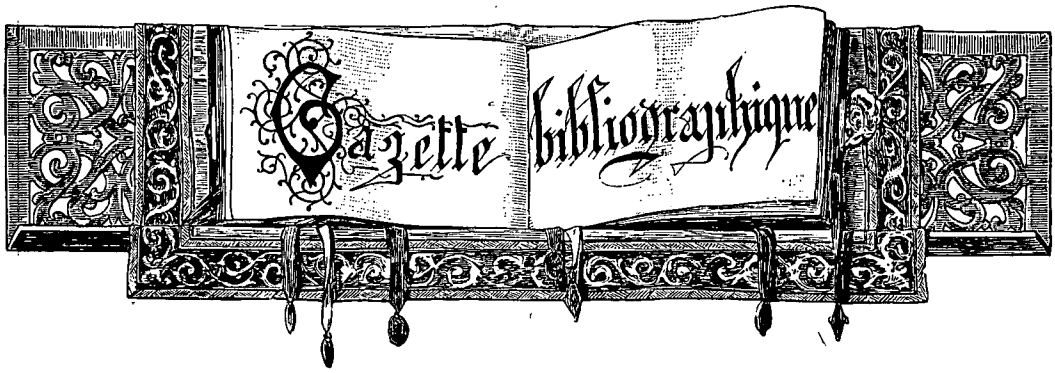

Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois.* — *Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES ; *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français.* — *Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province.* — *Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

FRANCE

INSTITUT

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 17 septembre.

Lecture. — Cagnat : Occupation militaire de l'Afrique romaine sous l'empire.

Communications. — De la Blanchère : Le service des antiquités et des arts en Tunisie. — Paul Meyer : Observations sur le poème français dit *l'Ymage du monde.*

Séance du 24 septembre.

Ouvrages présentés. — C. Jullian : *Fréjus romain.* — Barbier de Meynard : *les Quatrains de Bâbâ-Tâkir en pehloi musulman.*

Communication. — Ch. Robert : Des monnaies gauloises où le personnage qui les signe prend un prénom et un *gentilitium* romains.

Séance du 1er octobre.

Ouvrage présenté. — Th. Reinach : *les Origines de la ville de Pergame.*

Lectures. — D. Charnay : Notice sur la voûte triangulaire des temples américains dans le Yucatan. — G. Boissier : Mémoire sur le poète Commodien. — Casati : Les origines étrusques de la gent romaine.

Séance du 8 octobre.

Ouvrages présentés. — De Nadaillac : *La Guadeloupe préhistorique.* — Germain : *Liber instrumentorum memorialium.* — Roserot : *Les Anciens registres des délibérations du conseil de la ville de Troyes, 1429-1433.*

Lectures. — De Lasteyrie : Mémoire sur l'église d'Aunay (Charente-Inférieure). — D'Arbois de Jubainville : Étymologie et signification du mot *Lugdunum.*

Communication. — Duruy : Le mémoire de M. Corazini sur les navires antiques à plusieurs rangs de rames.

Séance du 15 octobre.

Ouvrages présentés. — Ed. Naville : *Le Livre des morts des dynasties XVIII à XXI de l'Égypte.* — H. Sauvaire : *Lettres sur quelques pièces rares ou inédites.* — Sauvaire : *Extraits de Kalkachandy.* — A. Babeau : *les Bourgeois d'autrefois.* — De Mély : *L'Abbé Aubert.* — A. Blanchet : *Jetons de la famille de Henri II et de Navarre.*

Lecture. — M. Bloch : Les textes épigraphiques relatifs aux centuries de la tribu *Succusone.*

— L'Académie a nommé, dans cette séance, deux commissions pour présenter des sujets de concours, l'un relatif aux langues et littératures de l'Orient (prix du budget), l'autre à l'antiquité grecque ou latine (prix Bordin).

Elle proroge jusqu'au 31 décembre 1887 le concours sur le sujet suivant : « Étude sur les ouvrages connus sous le nom de *Chronique de la Normandie.* »

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 18 septembre.

Ouvrages présentés. — Marquis de Nadaillac *La Diminution de la natalité en France.* — M. Block : *Annuaire de l'économie politique et de statistique pour 1886.*

Lecture. — Chéruel : De la valeur historique des mémoires de Louis XIV.

Séance du 25 septembre.

Ouvrages présentés. — Di Giovanni : *L'Academia de la buon gusto nel secolo passato.* — Di Giovanni : *La Fonte della nimfa esistende in Palermo nel secolo* XVI. — Fleury : *Enfants assistés et protection du premier âge.* — Wilfrid de Fonvielle : *Les Saltimbanques de la science.*

Lectures. — Morizot-Thibault : La Constitution des États-Unis. — B. Saint-Hilaire : L'état actuel de l'Inde.

Séance du 2 octobre.

Ouvrages présentés. — Willems : *Les élections municipales à Pompéi.*

Lecture. — Ch. Levêque : La vie socratique et la vie cynique.

Séance du 9 octobre.

Lectures. — Morizot : la Constitution des États-Unis. — Baudrillart : Mémoire sur les populations rurales.

Séance du 16 octobre.

Ouvrages présentés. — Abbé Élie Blanc : *Dictionnaire logique de la langue française.* — Carutti di Cantegno : *Il cavaliere di Savoia, a la gioventu del principe Eugenio.*

Lectures. — Levasseur : La population de la France. — M. Block : Pour et contre la théorie de la rente de Ricardo.

ÉTRANGER

Belgique. — *Académie royale de Belgique.* — L'Académie royale de Belgique vient de mettre au concours, pour 1888, les questions suivantes qu'elle désire voir traiter par des Français :

1° Apprécier, d'une façon critique et scientifique l'influence exercée par la littérature française sur les poètes néerlandais des XIIIe et XIVe siècles;

2° Faire le tableau des institutions civiles et politiques de la Belgique pendant la période qui s'étend depuis le couronnement de Pépin le Bref jusqu'à la confirmation de l'hérédité des fiefs par Hugues Capet en France, et par Conrad le Salique en Allemagne.

La valeur de chacun de ces prix est de 1,000 francs.

Les mémoires devront être adressés, avant le 1er février 1888, à M. Liagre, secrétaire perpétuel, au palais des Académies à Bruxelles.

Création d'une Académie à Gand. — Un arrêté royal du 8 juillet 1886 institue l'Académie royale flamande de langue et de littérature, réclamée si instamment par la partie flamande de la population. Voici les considérants et le texte de cet arrêté.

« Léopold II, etc., voulant donner une nouvelle preuve de notre sollicitude pour les intérêts des lettres néerlandaises;

« Considérant que rien ne peut en favoriser davantage le développement que l'institution d'une académie littéraire permanente;

« Art. 1er. — Il est institué à Gand, sous la dénomination de *Koninglyke Vlaamsche Academie voor Taal-en-Letterkunde,* une Académie de littérateurs et de savants, ayant pour objet l'étude et la culture de la langue et de la littérature néerlandaises.

« Art. 2. — Le roi est protecteur de l'Académie.

« Art. 3. — L'Académie se compose : 1° de membres titulaires; 2° de membres honoraires régnicoles et étrangers; 3° de membres correspondants régnicoles.

« Art. 4. — Il y a vingt-cinq membres titulaires; vingt de ces membres doivent être Belges et avoir leur résidence en Belgique; les cinq autres peuvent être choisis parmi les littérateurs et savants néerlandais domiciliés en Belgique.

« Art. 5. — Les dix-huit premières nominations de membres titulaires seront faites par le roi; les nominations ultérieures de membres titulaires, membres honoraires et membres correspondants seront faites par les membres titulaires et soumises à l'approbation royale.

« Art. 6. — Les membres titulaires se réunissent une fois par mois en séance privée et une fois par an en assemblée publique. Les membres honoraires et les membres correspondants peuvent, avec droit de vote, prendre part aux délibérations sur les questions scientifiques.

« Art. 8. — Le bureau de l'Académie se compose d'un directeur, d'un vice-directeur et d'un secrétaire perpétuel, tous choisis parmi les membres effectifs.

« Art. 9. — Le premier bureau sera nommé par Nous.

« Art. 10-11. — A partir de la seconde année de son existence, l'Académie nommera annuellement ses directeur et vice-directeur, dont la nomination devra être approuvée par le roi.

« Art. 13. — Sauf pour la première nomination, le secrétaire perpétuel est nommé par le roi sur une liste double de présentation dressée par l'Académie au scrutin secret et à la majorité absolue des voix.

« Art. 16. — L'Académie arrête son règlement d'ordre intérieur qui est soumis à l'approbation royale.

« Art. 17. — Des jetons de présence et des frais de route et de séjour, dont le taux sera fixé par Nous, peuvent être payés aux membres de l'Académie.

« Un second arrêté royal du 8 juillet nomme membres titulaires de l'Académie : MM. H. Claeys, L. de Hondt, J.-A. Delaet, D. Delcroix, N. de Pauw, F. de Potter, E. Gaillard, P. Genard, G. Gezelle, E. Hiel, J. Nolet de Brauwere van Steenland, L. Roersch, M. Rooses, A. Snieders, E. Stroobant, J. Van Beers, F. Vanderhaeghen et P. Willems.

« Sont nommés : directeur de l'Académie, M. P. Willems; vice-directeur, M. J. Van Beers et secrétaire perpétuel M. F. de Potter.

« Le dimanche 10 octobre 1886, l'Académie sera installée en Notre nom, par notre ministre de l'agriculture, de l'industrie et des travaux publics. »

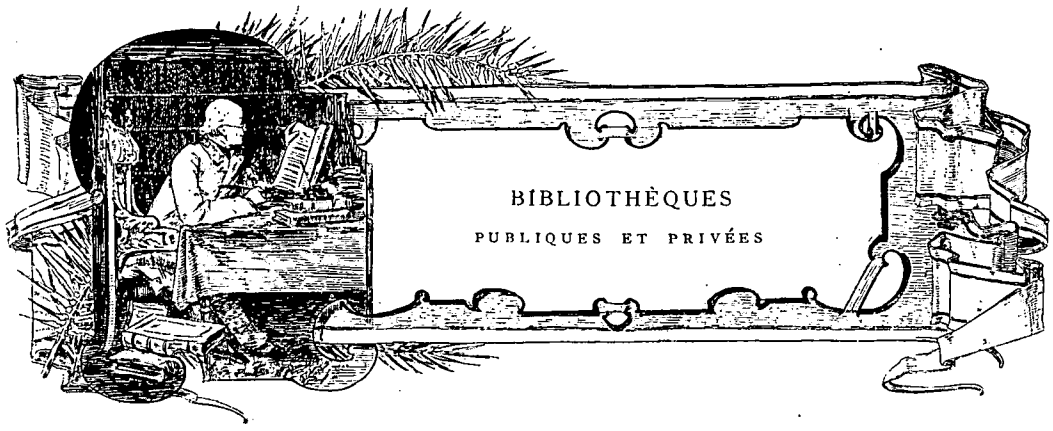

FRANCE

La Bibliothèque du duc d'Aumale. — Nous empruntons au journal *le Temps* la description suivante qu'il nous donne de la bibliothèque du duc d'Aumale :

« Le duc d'Aumale a trouvé dans l'héritage du prince de Condé les archives des Montmorency et des Condé, et un premier fonds de livres et de manuscrits.

« Les archives de Chantilly, sans être absolument vierges, ont été encore peu étudiées. M. Flamermont en a dressé un inventaire qui donne à penser que les historiens, quand l'accès leur en sera librement ouvert, y trouveront une mine presque égale en richesses à celle de ce fonds de Béthune à la Bibliothèque nationale, d'où depuis deux siècles on extrait sans cesse des renseignements nouveaux. Anne de Montmorency avait une qualité rare au XVIe siècle : il conservait et classait tous ses papiers. Comme il a été l'homme le plus considérable de son temps, qu'il n'a pas seulement gouverné la France, mais qu'il a commandé ses armées et qu'il a tenu à Chantilly même une sorte de petite cour où ont paru les plus grands artistes de la Renaissance, on devine de quel intérêt doit être sa correspondance. Quant aux archives des Condé, elles se composent de plus de cinq cents volumes, portefeuilles ou cartons ; le duc d'Aumale en a tiré la substance de son histoire des princes de cette famille ; qui pourrait dire ce qu'on en pourra tirer encore après lui ? Les seules lettres que nous connaissions de La Bruyère, sauf une, sont sorties de ces archives.

« Le duc d'Aumale y a ajouté d'assez importantes acquisitions de papiers, parmi lesquels : l'inventaire du palais du cardinal Mazarin et les comptes du roi Jean pendant sa captivité, deux pièces qu'il a éditées. On trouvera dans sa collection d'autographes le manuscrit autographe des *Historiettes* de Tallemant des Réaux, dont une partie est encore et restera sans doute toujours inédite, le brave Tallemant ayant raconté beaucoup plus de choses que l'imprimerie n'en peut supporter ; un manuscrit autographe de Brantôme, la vie de son père ; une signature de Rabelais sur un Aristophane ; des notes autographes de Montaigne, de Racine et de Bossuet sur des livres ou des manuscrits leur ayant appartenu ; le manuscrit si curieusement illustré des poésies de Vatel, un inconnu du XVIe siècle, dont il a été fait une reproduction à l'héliogravure non mise dans le commerce.

« La collection des manuscrits à miniatures, qui comprenait déjà trente et un numéros dans la description de 1862, est mise hors de pair par *les Grandes Heures* du duc de Berry, que beaucoup d'amateurs tiennent pour le plus beau manuscrit connu. Le duc d'Aumale l'a acquis par une bonne fortune de collectionneur. Ce manuscrit était à Gênes, chez un homme qui, sans en savoir le prix, ne voulait pas s'en défaire. M. Edmond de Rothschild, le bibliophile, en connaissait l'existence, et il attendait patiemment la mort du propriétaire. Le propriétaire meurt ; le duc d'Aumale était de passage à Gênes ; les héritiers, ayant entendu dire qu'il était grand acheteur d'objets d'art, lui portent *les Heures ;* il ne les lâche plus et, quand le mandataire de M. de Rothschild paraît, il est trop tard, le manuscrit est parti. Le duc d'Aumale l'avait payé 25,000 francs. On pense qu'il dépasserait le demi-million en vente publique. M. Léopold Delisle en a donné, dans *la Gazette des beaux-arts*, une description accompagnée de quelques héliogravures. Ces reproductions partielles, répandues dans le monde savant, ont déjà amené quelques découvertes intéressantes. Ainsi, on s'est aperçu que le fameux bréviaire Grimani, qu'on montre si orgueilleusement au palais ducal de Venise, contient des copies du manuscrit du duc d'Aumale. Des critiques allemands ont démontré, d'autre part, que le miniaturiste inconnu du XVe siècle connaissait des antiques et qu'il s'en est inspiré. Jean de Berry, frère du roi Charles V, fut, comme on en a vu plus d'un exemple depuis Verrès, à la fois un grand exacteur de peuples et un grand amateur d'art. La décoration du manuscrit, commencée vers 1390, n'était pas achevée en 1416, à la mort du prince. Elle fut reprise et terminée au milieu du XVe siècle. La partie primitive est la plus belle : élévation de la pensée, originalité de la composition, délicatesse de l'exécution, intérêts spécial de certains fonds où figurent quelques-uns des monuments du XVe siècle.

« Parmi les autres manuscrits, on en remarque un qui fut enluminé pour le grand bâtard Antoine de Bourgogne, dont le duc d'Aumale possède un excellent portrait. La ville de Breslau en possède un du même prix ayant appartenu au même prince. Elle en est si fière que l'on dit que, quand ses habitants se

rendirent aux troupes de Napoléon, ils spécifièrent dans la capitulation que le manuscrit leur resterait.

« La bibliothèque proprement dite a été commencée en 1859 par l'achat en bloc de la collection Cicongne, payée 600,000 francs. M. Cicongne était un amateur du même goût que M. Reiset ; il tenait avant tout à la qualité des livres ; aussi tout était-il de condition exceptionnelle dans son cabinet. Les acquisitions du prince ont été continuées dans le même esprit ; un de ses familiers, qu'il consultait souvent, nous disait qu'il n'en est point qui n'ait été faite dans une intention réfléchie.

« Le prince a voulu réunir les éditions princeps de tous les auteurs grecs et latins et de tous les bons auteurs français. Sa fortune lui a permis d'y réussir. Il possède l'édition princeps de *Lucrèce*, qui manque à la Bibliothèque nationale ; les éditions originales de Rabelais et du *Don Quichotte*, qui sont rarissimes ; la collection des Elzevier français, notamment un *Regnier* non coupé ; une collection très complète des romans de chevalerie, dont les prix atteignent maintenant des prix fous dans les ventes. Comme curiosités typographiques, il a *le Rationale divinorum officiorum*, de 1459, sur vélin, le premier livre à date certaine qui ait été imprimé avec des caractères mobiles de fonte ; *la Bible latine*, de 1460, sur vélin, la première imprimée avec date certaine ; *les Chroniques de France*, édition Pasquier-Bonhomme, 1476, premier livre imprimé en français à Paris, et quantité d'autres incunables. Plusieurs des beaux livres illustrés du XVIIIe siècle figurent dans ses rayons avec les dessins originaux des artistes ; l'exemplaire des *Chansons de Laborde*, avec les dessins originaux de Moreau, est le plus précieux.

« A côté des livres, il y a le département des reliures, toute une luxueuse série aux armes ou à la marque des personnages historiques illustres et des amateurs les plus renommés : François Ier, Marguerite de Valois, Anne de Montmorency, Charles-Quint (un Machiavel), Catherine de Médicis, Diane de Poitiers, Henri III, Marie de Médicis, Sully, Louis XIII, Anne d'Autriche, Richelieu, Mazarin, le grand Condé, Louis XIV, la grande Mademoiselle, Bossuet, Mme de Maintenon, Mme de Pompadour, le marquis de Coislin, Armand Bertin, Cicongne, le baron Pichon, sans compter les couvertures exécutées en ce siècle-ci par Thoubenin, Trautz-Bauzonnet, Duru et Capé.

« On le voit, c'est une bibliothèque complète, qui a été composée aux trois points de vue, entre lesquels se partagent les bibliophiles, des lettres, de l'art et de la curiosité. »

Bibliothèque de l'Arsenal. — On vient d'achever, dans la bibliothèque de l'Arsenal, le classement définitif d'une collection théâtrale assurément unique, puisqu'elle comprend, avec de très rares lacunes, les pièces imprimées depuis les origines du théâtre en France jusqu'à nos jours. Le dernier travail a porté sur environ 18,000 pièces (dont 8,000 provenant d'une récente acquisition), qui, jointes au fonds divers déjà classées, doivent faire monter à plus de *trente-cinq mille* le nombre des ouvrages dramatiques régulièrement catalogués que la bibliothèque de l'Arsenal peut mettre maintenant à la disposition du public.

ÉTRANGER

Espagne. — *La Biblioteca-Museo-Balaguer* de Barcelone vient de recevoir en don plusieurs pièces historiques curieuses, parmi lesquelles une ordonnance édictée en 1810 (texte français et catalan) du maréchal Augereau, gouverneur général de Catalogne et imprimée à Gérone, imprimerie de l'armée.

Voici le texte catalan de l'ordonnance :

« AUGEREAU, Mariscal del Imperi,
Duch de Castiglione,
Gran Aguila de la Legió de honor,
Dignitari del ordre de la Corona de ferro,
Gran Cordó del ordre de Carlos III,
Commandant principal del exercit, y Governador general de la Catalunya, etc.

« Considerant quant urgent es lo cicatrisar promptement las feridas que ha fet una desastrosa revolució ;

« Lo tornar á sas familias y á sos amorosos afectes los homes á qui lo extravio y desordre dels temps han allunyat de sas casas ;

« Lo subministrar á cada hu la facultat de dedicarse ab pau y succes, al trevall, á la direcció de aténdrer a sos negocis y de fer son comers, á la administracio de adquirir caudals, y al aument de sa fortuna ;

« Lo cridar altra volta á sas propias obligacions als Mariners y Militars, la reputació dels quals sempre ha estat de ser fiels y valerosos ;

« Finalment lo restablir aquesta bella comarca en son ántich esplendor ;

DECRETAM :

Art I.

« Tot habitant á qui rahons de opinió, ó de politica han empenyat á dexar sas casas serán admesos á tornar á entrar de avuy fins al primer dia de Maig prop vinent.

« Totas sas propietats de qualsevol naturalesa que sian sels tornarán.

« Art. II. Ningú será perseguit per causa de opinio que hagia manifestat, ni será buscat per causa de delictes revolucionaris, en que se trobás implicat.

« Art. III. Se concedex perdó general á tot Mariner, y Militar desertor que se presentará dins lo terme de un mes al Caplloch de Corregiment, per fer en ell sa declaració de fidelitat al Govern de Catalunya.

« Art. IV. Per est efecte se obrirá un registre en cada Caplloch respectiu.

« Art. V. Las propietas de aquells que no haurán tornat á entrar lo dia primer de Maig serán adquiridas per lo govern de Catalunya, é inmediatament

posadas en segrest, per disposarne del modo que ordenarém.

« Art. VI. Los Militars y Mariners que no haurán tornat à entrar dins lo dit terme, serán tractats com rebeldes, y sos bens també serán confiscats.

« Fet en Barcelona, lo dia 21 de Mars de 1810.

AUGEREAU, *Duch de Castiglione.* »

États-Unis. — *La Bibliothèque de la Cornell University (États-Unis).* — D'après le rapport pour l'exercice 1885-1886, la bibliothèque de la *Cornell University* comprenait, en juin 1886, 61,583 volumes et 16,075 brochures. — La bibliothèque s'est enrichie pendant ce dernier exercice de 3,144 volumes et 450 brochures, à quoi il faut ajouter les 4,060 ouvrages de jurisprudence provenant de l'acquisition de la collection Merrit King.

Le General Catalogue de la bibliothèque a enregistré 27,490 volumes, soit près de la moitié de tous les livres qu'elle possède; la progression annuelle des ouvrages portés au catalogue est d'environ 10,000 numéros.

La bibliothèque de Cornell University est ouverte au public tous les jours, de huit heures du matin à huit heures et demie du soir; on y a adopté l'éclairage électrique. — 23,600 ouvrages ont été consultés par les professeurs et les étudiants de l'Université.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— PARIS — PROVINCE — ÉTRANGER —

FRANCE

La librairie Hachette a mis en vente le mois dernier des *Études historiques sur le* XVIe *et le* XVIIe *siècle en France,* par M. Gabriel Hanotaux.

— M. Émile Jullien, professeur au lycée de Lyon, vient de faire paraître à la librairie Leroux une étude sur *les Professeurs de littérature dans l'ancienne Rome et leur enseignement depuis l'origine jusqu'à la mort d'Auguste.*

— Le tome XXIII de la collection des *Littératures populaires de toutes les nations,* éditée par la librairie Maisonneuve vient de paraître. Il est consacré aux *Traductions indiennes du Canada nord-ouest* et a pour auteur M. Émile Petitot.

— M. Henri Bouchot, attaché au Département des estampes à la Bibliothèque nationale, a fait paraître dans la *Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts,* éditée par la Maison Quantin, un volume que son titre nous fait un devoir de recommander à nos lecteurs : *le Livre; l'illustration, la reliure.*

— M. le chanoine Dehaisnes, président de la commission historique du département du Nord, vient d'écrire une *Histoire de l'art dans la Flandre, l'Artois et le Hainaut avant le* XVe *siècle.* L'ouvrage, complet en trois volumes in-4°, a paru chez le libraire Quarré, à Lille.

— M. Alfred Copin poursuit ses études dramatiques et vient de donner chez Frinzine un nouvel ouvrage : *Talma et la Révolution.*

— On annonce la publication d'un nouveau volume de critique et d'érudition littéraires par M. Victor Fournel : *De Jean-Baptiste Rousseau à André Chénier* (Didot, 1 vol. in-18), qui fait naturellement suite à celui qu'il a publié il y a un an, sous le titre : *De Malherbe à Bossuet.* On y trouvera, notamment dans le chapitre des *Écrivains décriés,* une étude curieuse sur Restif de la Bretonne. Nous reviendrons sur cet ouvrage, mais nous tenions à le signaler dès aujourd'hui.

— M. François Audiger, vice-président de la *Société des amis de Rabelais,* a fait tirer à part un article qu'il avait donné à *la Revue moderne,* sous ce titre : *les Héros de Rabelais.*

— M. Ernest Dupuy vient de faire paraître chez Lecène et Oudin un ouvrage sur *Victor Hugo, l'Homme et le Poète.*

— *Monsieur le Ministre,* le roman de J. Claretie, vient de paraître chez Quantin, dans la bibliothèque

des chefs-d'œuvre du roman contemporain. Cette édition est illustrée de dix compositions par Adrien Marie, gravées à l'eau-forte par Wallet. M. Claretie a écrit pour ce roman une préface inédite.

— M. Maurice Poinsignon a fait paraître à la librairie Picard le troisième et dernier volume de son *Histoire générale de la Champagne et de la Brie.*

— MM. Ch. Nuitter et Er. Thonan nous font connaître les *Origines de l'Opéra français* dans un volume in-8° qui a dernièrement paru chez Plon.

Les auteurs, dont la compétence est indiscutable, ont puisé leurs renseignements dans les minutes des notaires, les registres de la Conciergerie, dans les documents originaux conservés aux Archives nationales et à la Comédie-Française, aussi bien que dans les diverses collections publiques et particulières.

— M. Émile Colombey fait paraître chez Dentu la *Correspondance authentique de Ninon de Lenclos,* contenant un grand nombre de lettres inédites et suivie de *la Coquette vengée.*

— Voici la liste des publications distribuées pour l'exercice 1885-1886 aux membres de la *Société des bibliophiles bretons :*

1° *Le bombardement de Saint-Malo en 1693,* poème breton du XVIIe siècle, réimprimé en fac-similé, avec la reproduction de la machine infernale et d'un dessin du temps, des documents inédits et des notes par M. Arthur de la Borderie. In-4°.

2° *Les Grandes Chroniques de Bretagne,* d'Alain Bouchart, publiées avec les variantes des éditions originales et la reproduction en fac-similé des gravures de l'édition de 1514, par M. H. Lemeignen. Première partie du tome I. In-4°.

3° *Inauguration du monument de Dom Lobineau à Saint-Jacut.* Récit de la cérémonie; discours de M. A. de la Borderie. Lettres inédites de Lobineau. In-4°.

4° *Bulletin de la Société des Bibliophiles bretons et de l'histoire de Bretagne;* neuvième année. In-8°.

— Sous ce titre : *Bibliotheca Germanica,* il vient de paraître à la librairie Le Soudier un catalogue complet de tous les écrits, livres et articles des principales revues relatifs à l'Allemagne et à l'Autriche, publiés de 1880 à 1885 à l'étranger, l'Allemagne et l'Autriche exceptées.

ÉTRANGER

Angleterre. — *Une édition de poche de Shakespeare.* — L'*illustrated pocket edition* de Shakespeare, que publient MM. David Bryce et fils, a la prétention d'être la plus petite édition des œuvres complètes de Shakespeare qui ait jamais été imprimée. Elle forme 8 volumes in-32 et comprend non seulement les œuvres complètes du poète, mais encore sa biographie et un glossaire. Les huit volumes tiennent dans un petit casier de 0^m^,100 de long, 0^m^,075 de large et 0^m^,143 de haut.

— On vient de publier à Londres une édition à dix centimes des *Pickwick Papers* de Dickens. Le volume compte deux cents pages avec couverture et contient toutes les illustrations originales de la grande édition. Le format est in-8° carré à deux colonnes. Des annonces se trouvent dans le texte. L'ouvrage est vendu par des crieurs de rues auxquels on le livre au prix de 50 centimes la douzaine. Les éditeurs sont MM. Goodall et fils, de Leeds.

Oliver Twist, du même auteur, a été publié aux mêmes conditions, par M. Heywood, à Manchester. En quelques jours, la vente a atteint deux cent mille exemplaires.

Espagne. — Le cinquième volume des *Estudios historicos* du Père F. Vita vient de paraître à Madrid. Il contient des essais remarquables sur le testament d'Alphonse VIII (1204), Madrid au XIIIe siècle et un article de M. Huebner sur les poètes latins de l'Espagne.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

La seconde série des *Légendes de la mer,* recueillies par M. Paul Sébillot, paraîtra très prochainement, chez l'éditeur Charpentier.

— Des premiers, nous avons annoncé que M. Schanne, l'ami de Murger, avait l'intention de publier ses mémoires. La librairie Charpentier nous annonce qu'ils vont, en effet, bientôt paraître sous ce titre : *Souvenirs de Schaunard.*

— *Devant l'opinion*, tel est le titre d'un volume que M. Drumont va faire paraître ces jours-ci à la librairie Marpon.

Devant l'opinion est une réponse aux attaques et aux critiques dont *la France juive* a été l'objet. Ce livre contiendra un chapitre qu'on dit fort piquant et qui sera intitulé : *l'Escrime sémitique*.

— M. Charles de Lovenjoul, l'historiographe de Balzac, fait pour Théophile Gautier ce qu'il a fait pour l'auteur de *la Comédie humaine*. On nous annonce, en effet, la prochaine apparition d'une *Histoire des œuvres de Théophile Gautier*. L'ouvrage comprendra deux volumes in-8°.

— Voici l'indication des trois grands ouvrages que la maison Didot fera paraître à la fin de l'année à l'occasion des étrennes : *Roméo et Juliette*, traduction de M. Daffry de la Monnoye, illustré de dix grandes compositions; — *la Femme au XVIIIe siècle*, par Edmond et Jules de Goncourt; — *les Civilisations de l'Inde*, par le docteur G. Le Bon.

— M. Léon Vallée nous annonce qu'il donnera, vers la fin de cette année, un *supplément* à sa *Bibliographie des bibliographies*.

— La *Société des bibliophiles bretons* a traité avec un éditeur parisien pour la publication d'un *Gil Blas* qui formera deux volumes in-4°, paraîtra en treize fascicules et comprendra une grande planche pour chacun des douze livres, ainsi qu'un nombre considérable de têtes de pages, de vignettes et de culs-de-lampe.

Une partie des exemplaires de cette édition sera mise dans le commerce.

— M. Maurice Tourneux est chargé, par la ville de Paris, de dresser une bibliographie de l'histoire de Paris pendant la période révolutionnaire. L'ouvrage ne comprendra pas moins de quatre volumes.

— L'éditeur Rouveyre annonce une nouvelle publication sur la reliure. Ce livre, quelque peu didactique, a pour auteur le relieur Garidel et sera intitulé : *l'Art de réparer les reliures à l'usage des bibliophiles*.

ÉTRANGER

Allemagne. — *La Correspondance de la reine Catherine de Wurtemberg.* — M. Kohlhammer, de Stuttgart, a sous presse la correspondance de la reine Catherine, du roi Jérôme de Westphalie et de Napoléon Ier avec le roi Frédéric de Wurtemberg, publiée sous la direction de M. A. Schlossberger, vice-directeur des archives royales secrètes de Wurtemberg.

Le recueil comprendra plusieurs centaines de lettres inédites provenant des archives royales et dont la publication a été autorisée par le roi.

Le premier volume de la correspondance va de 1801 à 1810 et le second de 1811 à 1816.

Angleterre. — *Travels in Tunisia*, par MM. Ashbee et Graham. MM. Ashbee et A. Graham publieront, au commencement de 1887, sous le titre de *Travels in Tunisia*, les résultats de leur voyage d'études et d'exploration en Tunisie. Le volume promet d'être intéressant, car il contiendra une quarantaine de dessins originaux et une bibliographie complète de tous les ouvrages et articles de journaux publiés sur la Tunisie.

C'est probablement chez MM. Kegan Paul que paraîtra *Travels in Tunisia*.

The posthumous papers of the Pickwick club, édition illustrée et annotée. — La maison Macmillan va faire paraître une *jubilee edition* des fameux *Pickwick papers*, en 2 vol. in-8° à 21 sh. Si nous en jugeons d'après le spécimen que nous avons sous les yeux, cette édition sera tout à fait réussie et comme gravures dans le texte et comme exécution typographique. Il y a juste un demi-siècle que parut cet ouvrage, qui fut le point de départ de la fortune littéraire de Charles Dickens; obéissant à un sentiment filial qu'on ne peut que louer, M. Dickens fils a voulu célébrer dignement le cinquantenaire de la publication de ce chef-d'œuvre d'humour anglais en faisant paraître une édition des *Pickwick papers* digne en tous points du célèbre romancier.

La millième édition de la bible de Canstein. — Il y a un peu plus de cent ans (1785) que M. le baron de Canstein mettait en vente la première édition d'une bible dont le format tenait le milieu entre les grands in-8° et in-12 usités jusqu'alors. La première édition, de 1785, fut tirée à 8,000; la seconde, de 1790, à 12,000 exemplaires. En 1844, la maison avait déjà imprimé plus de trois millions de bibles in-8°, ainsi qu'un million de nouveaux testaments. Aujourd'hui, on annonce que la maison Canstein fait paraître la millième édition in-8° de la bible.

— MM. Cassel annoncent la prochaine publication, en livraisons mensuelles, d'une édition entièrement refondue et considérablement augmentée de leur *Histoire populaire d'Angleterre*. L'ouvrage comportera un grand nombre d'illustrations.

Espagne. — Un de nos anciens collaborateurs, M. Pompeyo Genez, nous annonce la prochaine publication d'un volume de nouvelles qui auront pour titre général : *Quatre légendes d'amour*. L'action de chacun de ces quatre petits romans se passe à une époque différente, antiquité, moyen âge, renaissance, temps moderne, et les sujets en sont puisés dans nos chroniques ou nos légendes.

Dans ce livre, l'auteur s'est attaché à soutenir une thèse psychologique : à savoir que la femme est essentiellement dominée par l'impression.

— L'éditeur E. Lopez, de Barcelone, annonce la publication d'une série d'études sur la littérature espagnole et la décadence de l'Espagne moderne. La plupart de ces études ont été publiées en français dans diverses revues de Paris, notamment dans *le Livre*. L'auteur de cet ouvrage est M. Pompeyo Genez.

Russie — Un éditeur de Saint-Pétersbourg annonce la publication prochaine d'œuvres de Victor Hugo, traduites par des écrivains russes.

L'édition comprendra cinq volumes, précédés d'une biographie du grand poète et de son portrait.

États-Unis. — L'imprimerie d'État, à Washington, s'occupe actuellement d'une histoire de la guerre civile qui comportera 80 volumes de mille pages chacun. Plusieurs volumes paraîtront chaque année.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

Nous recevons la lettre suivante :

Mon cher confrère,

Usant très largement de la publicité, je trouve naturel qu'autrui fasse de même. Cependant il y a des bornes à tout.

Après avoir démarqué le *Curieux* dans sa plaquette sur Arvers, votre collaborateur, M. Glinel, le démarque de nouveau dans votre dernière livraison, à propos de Marie Dumas et de sa mère.

On démarque le *Curieux* en France, en Angleterre, et même, en Danemark, je sais un livre sur Eugène Delacroix qu'on a oublié de m'envoyer parce qu'on a négligé d'y citer le *Curieux*. Enfin, j'ai vu avec quelque surprise publier dans la *Correspondance* d'Edgar Quinet une des lettres qu'il m'a adressées et dont les originaux sont en ma possession, et ce, sans même que je fusse prévenu.

Ne trouvez-vous pas ces procédés excessifs ?

Agréez, mon cher confrère, l'assurance de ma considération. NAUROY.

Donation de Chantilly à l'Institut de France. — On sait la donation royale faite à l'Institut de France par Mgr le duc d'Aumale.

Nous croyons intéressant de reproduire ici la lettre qu'il a cru devoir adresser à ses conseillers pour leur faire part de ses intentions, ainsi que les passages de son testament relatifs à ce legs :

« Woodnorton, 29 août 1886.

« Messieurs et chers amis,

« Désirant assurer la destination que, d'accord avec mes héritiers, je réserve aux château et domaine de Chantilly, je veux accomplir dès aujourd'hui une résolution qui pourrait être, après ma mort, entravée par des difficultés de détail faciles à aplanir de mon vivant.

« En conséquence, j'ai invité Me Fontana, notaire à Paris, à ouvrir le pli qui renferme mon testament olographe en date du 3 juin 1884, et je l'ai chargé de vous remettre une copie authentique des paragraphes de ce testament qui concernent le domaine de Chantilly, ainsi que la copie des codicilles ajoutés depuis et qui se rattachent au même objet.

« Je fais appel à votre amitié, à vos lumières et je demande votre concours pour que les dispositions contenues dans ces actes puissent recevoir actuellement leur exécution, sous réserve de l'usufruit que j'entends conserver, non pas seulement pour jouir, le cas échéant, de l'usage et de l'habitation, mais pour terminer certaines parties encore inachevées de l'œuvre que j'ai entreprise, réduire les frais d'administration, enfin dans l'intérêt des communes et des indigents du voisinage.

« Je vous donne à cet effet les pouvoirs les plus étendus, même celui de modifier les dispositions accessoires qui ne vous paraîtraient pas conciliables avec l'objet principal que j'ai en vue.

« Je vous prie de vous faire assister par M. Limbourg, avocat, qui a ma confiance et qui est au courant de mes intentions.

« Recevez, messieurs et chers amis, l'assurance de mes plus affectueux sentiments.

« *Signé :* H. D'ORLÉANS. »

Voici maintenant la copie du paragraphe 6 du testament en question :

Extrait du testament de Mgr le duc d'Aumale :

(D'un testament en la forme olographe, portant la

date du 3 juin 1884 et déposé à Me Fontana, notaire à Paris, par S. A. R. Mgr le duc d'Aumale, le même jour, il a été extrait littéralement ce qui suit par nous, notaire à Paris soussigné, H.-E. Fontana) :

« § 6. — Voulant conserver à la France le domaine de Chantilly dans son intégrité, avec ses bois, ses pelouses, ses eaux, ses édifices et tout ce qu'ils contiennent, trophées, tableaux, livres, objets d'art, — tout cet ensemble qui forme comme un monument complet et varié de l'art français dans toutes ses branches et de l'histoire de ma patrie à des époques de gloire, — j'ai résolu d'en confier le dépôt à un corps illustre, qui m'a fait l'honneur de m'appeler dans ses rangs à un double titre, et qui, sans se soustraire aux transformations inévitables des sociétés, échappe à l'esprit de faction comme aux secousses trop brusques, conservant son indépendance au milieu des fluctuations politiques.

« En conséquence, je donne et lègue à l'Institut de France, qui en disposera dans les conditions ci-après déterminées, le domaine de Chantilly tel qu'il existera au jour de mon décès, avec la bibliothèque et les autres collections artistiques ou historiques que j'y ai formées, les meubles meublants, statues, trophées d'armes, etc. .....

« Le présent legs est fait à la charge, par le légataire, de conserver au domaine entier son caractère, et, spécialement, de n'apporter aucun changement dans l'architecture extérieure ou intérieure du château, des pavillons d'Enghien et de Sylvie, du Jeu de Paume, et des trois petites chapelles; de conserver à la chapelle du château sa destination, avec le matériel qui lui est affecté, et les objets d'art ou autres qu'elle renferme; de veiller sur le dépôt des cœurs des Condés qui y sont recueillis, et d'y faire célébrer la messe les dimanches et jours de fête, ainsi que les jours anniversaires dont la liste sera donnée à mes exécuteurs testamentaires; de conserver également le caractère et la destination des parcs, jardins, canaux et rivières, ainsi que la distribution générale des forêts, étangs et fontaines, et d'entretenir le tout en se conformant aux règles générales ci-dessus tracées, et en y donnant tous les soins d'un bon père de famille. Pour faciliter à l'Institut l'administration du présent legs, je l'autorise à aliéner, s'il le juge convenable, toutes les parties du domaine qui sont situées à... En dehors de ces exceptions, le reste du domaine ne pourra, en aucun cas, être aliéné ou hypothéqué par le légataire, qui devra, au contraire, le conserver libre et franc de toutes charges de son chef, afin d'employer les revenus comme je l'indiquerai ci-après. Les produits des aliénations ainsi autorisées ne pourront être affectés qu'à l'acquit des charges du présent legs, ou de celles grevant la propriété elle-même, ou à des placements en rentes sur l'État ou en obligations de chemins de fer ayant un intérêt garanti par lui.

« Indépendamment des conditions générales que je viens de déterminer, le présent legs est fait aux charges suivantes.....

« ... Ces diverses charges acquittées, l'Institut emploiera l'excédent des revenus et l'intérêt des capitaux produits par les aliénations qu'il aurait faites dans les limites ci-dessus déterminées :

« 1° A entretenir en parfait état les bâtiments, parcs, jardins et collections...;

« 2° Dans la proportion qu'il déterminera, à l'acquisition d'objets d'art de tout genre, livres anciens ou modernes destinés à enrichir ou compléter les collections (sans qu'il puisse faire, à cet égard, aucune aliénation, soit par échange ou autrement);

« 3° A la création de pensions et d'allocations viagères en faveur des hommes de lettres ou des artistes indigents;

« 4° A la fondation de prix destinés à encourager ceux qui se vouent à la carrière des lettres, des sciences ou des arts.

« Il prendra, d'ailleurs, les dispositions nécessaires pour que les galeries et collections de Chantilly soient, sous le nom de « musée Condé », ouvertes au public au moins deux fois par semaine pendant six mois de l'année, et pour qu'en tout temps les étudiants, les hommes de lettres et les artistes puissent y trouver les facilités de travail et de recherches dont ils auraient besoin... »

« *Pour extrait conforme :*

« Paris, ce 28 septembre 1886.

« *Signé* : FONTANA. »

D'un codicille fait en la forme olographe au Nouvion-en-Thiérache, le 14 juillet 1886, et déposé à Me Fontana le 19 juillet même mois, il a été extrait littéralement ce qui suit par le notaire soussigné :

« Dans le cas où tout ou partie des objets mobiliers compris dans le legs que, sous le paragraphe 6 de mon testament, j'ai fait à l'Institut de France, auraient été déplacés, mes exécuteurs testamentaires devront veiller à ce que ces objets soient réintégrés à Chantilly, pour que la disposition qui les concerne reçoive son entière exécution.

« Fait et écrit en entier de ma main, au Nouvion-en-Thiérache (Aisne), le quatorze juillet mil huit cent quatre-vingt-six.

« *Signé :* H. D'ORLÉANS. »

Pour extrait conforme :

Paris, ce 28 septembre 1886.

Signé : FONTANA.

L'amour des lettres chez les magistrats. — M. Quesnay de Beaurepaire, avocat général près la cour d'appel de Paris, a prononcé, le 16 octobre dernier, à l'audience solennelle de rentrée, un très intéressant discours, dont nous extrayons les passages suivants.

Nos lecteurs connaissent d'ailleurs les mérites littéraires de M. Quesnay de Beaurepaire, qui a donné, sous le pseudonyme de Jules de Glouvet, plusieurs romans très remarqués :

« La magistrature française — c'est une de ses gloires — a de tout temps manifesté des aspirations supérieures. Elle a toujours vu que l'instruction acquise sur les bancs du collège n'est qu'une préparation; aussi l'étude à l'âge d'homme est devenue son habitude, puis son plaisir. Ceux-ci se sont bornés aux fortes lectures; ceux-là, plus curieux, ont développé leur goût dans l'art critique; tels sont allés plus loin, vers la tentative créatrice; qu'importe ? c'est toujours la gymnastique de l'esprit. Chacun a suivi ses inclinations propres. Le résultat est le même encore. Je fais autant de cas de Chauvelin, qui hors du Palais devient un théologien profond, que d'Ormesson qui passe ses nuits à creuser les moralistes, que du conseiller Montmort, savant géomètre à ses heures, ou du conseiller de Sacy qui devient un maître orientaliste. Ils ont augmenté leur valeur; tout est là.

« Je confesse, en quittant l'idée générale, que mon estime n'est pas moins grande pour les plus nombreux, j'entends pour les magistrats qui ont donné la part libre de leur vie à l'amour des lettres. Constatons qu'une loi logique les y conduisait. Voués à l'art oratoire ou à l'audition des orateurs; appelés à buriner, dans leurs arrêts, les déductions claires et les formules saisissantes; vivant dans un milieu d'allusions et de citations; voués enfin par métier à la rhétorique, ils sont, par une pente naturelle, devenus des lettrés. . . . . .

« Nos aïeux ont fait leurs preuves; ils appartiennent à l'histoire. Chaque page de nos annales nous apprend que leur esprit était à la hauteur de leur conscience: leur nom suffit pour que la cause soit jugée.

« Souffrez maintenant que je pénètre dans la galerie pour vous en montrer quelques-uns.

« Mais n'allons pas trop loin, vers ces extrémités où émergent dans la pénombre les figures indécises des Juvénal des Ursins et des Guy de Rochefort.

« Restons dans la zone lumineuse du temps qu'on a justement appelé la Renaissance. Là, tout se détache en valeur, couleur et lignes; le rayonnement d'une éclosion puissante éclaire les fronts; les tressaillements de la vie semblent courir sous la toge: ce ne sont plus des êtres légendaires, mais des hommes. Approchons-nous.

« Nous voilà en l'année 1557. Jetez comme moi un regard sur le Parlement de Bordeaux. Dans cette grande compagnie, qui plus tard produira Montesquieu, j'aperçois deux conseillers assis côte à côte et devisant au fond d'une salle solitaire. Ils ont tous deux la tête inclinée du penseur, la même gravité sereine; tous deux aussi les grâces de la jeunesse. Une tendre affection les unit; on les compare aux types antiques de l'amitié.

« L'un d'eux a cette beauté pâle des être marqués par la mort. Sur ces traits fatigués, que de grandeur déjà, et que de promesses! Son nom dit tout : La Boëtie. Il est, à l'âge où débutent les autres, respecté comme un sage. C'est un savant jurisconsulte, la lumière du Parlement. A ses heures de loisir, c'est un savant et un poète. Ses idylles latines valent ses odes françaises. Il a traduit Aristote, Plutarque et Xénophon; il a traduit l'Arioste. Il n'a pas trente ans. Philosophe profond, le jeune magistrat a devancé son siècle en écrivant un des chefs-d'œuvre de la raison humaine : *la Servitude volontaire*.

« Et le collègue souriant qui l'écoute, une main posée sur la sienne, ignorant encore pour longtemps le scepticisme, c'est Montaigne, celui-là même dont la plume tracera ces immortels *Essais* que le cardinal Duperron a qualifiés de « bréviaire des honnêtes gens ».

Ils peuvent, après les travaux de l'audience, embrasser ensemble les plus vastes horizons de la pensée : La Boëtie juge tout des sommets; et, quant à Montaigne, ses maîtres ne l'ont-ils pas congédié à treize ans, en avouant qu'ils n'avaient plus rien à lui apprendre ?

« Ils rendent la justice, ils s'aiment, ils travaillent... Qu'heureuse et grande est leur jeunesse! Mais bientôt la mort va se glisser entre eux. La Boëtie veut rendre le dernier soupir dans les bras de son compagnon, que cette perte laissera inconsolable. Après le suprême adieu, Montagne écrit ses pages les plus vibrantes pour envoyer au père désespéré le récit fidèle des journées dernières. Son amitié a encore un devoir à remplir : il compose la préface de chacune des œuvres de son ami; les poésies sont dédiées au chancelier L'Hospital. Puis Montaigne s'arrête, sans courage. Que faire en cet isolement? Il fuit Bordeaux, entreprend de lointains voyages. L'heure de la renommée a sonné; c'est à Paris qu'il dresse sa tente.

« Y trouvera-t-il des amis? Son cœur désormais s'y refuse. Des compagnons, oui. Ses sympathies attirent le magistrat d'hier vers les membres du Parlement. Il y rencontre des lettrés comme lui. « Leur « entretien, a-t-il écrit, était teint d'un jugement mûr « et constant, mêlé de bonté, de franchise et de « gaieté. »

« Un commerce suivi s'engagea entre eux.

« L'un de ces hommes distingués était l'avocat général Étienne Pasquier. Ses œuvres de jeunesse, poésies badines ou galantes; ses *Lettres*, ses *Recherches sur la France*, faisaient une part de sa réputation; ses succès d'audience constituaient l'autre. Il avait, comme avocat, présenté en faveur de l'Université contre la Compagnie de Jésus un plaidoyer si parfait, que cette œuvre avait été traduite dans toutes les langues, et qu'elle servit longtems de modèle dans les diverses Universités de l'Europe.

« A côté de Pasquier se trouvaient les de Thou.

« Le père, premier président du Parlement, n'avait rien de la philosophie de Montaigne. Aveuglé par les passions du temps, il n'admettait pas la liberté de conscience. Qui l'oserait aujourd'hui ? Il refusa hautement d'enregistrer l'Édit de tolérance. Détail dramatique qui montre cette famille, commençant par la persécution religieuse pour finir, moins d'un siècle après, sur l'échafaud politique.

« L'auteur des *Essais* avait trop d'indulgence pour en vouloir au premier, qui d'ailleurs, hors de là, était un magistrat de haut caractère et un savant historien. C'est à celui-ci, en effet, que le deuxième de Thou,

président à mortier, dut les matériaux et le plan de l'*Histoire de mon temps*, œuvre puissante qui devait, en sortant de la collaboration du père et du fils, illustrer le nom de la famille.

« Le jeune président de Thou ne devait pas sa réputation qu'à l'histoire. Si ses *Mémoires* portent l'empreinte des mêmes graves qualités, ses vers français et ses vers italiens, très estimés de ses contemporains, ont laissé des traces séduisantes de la fécondité de son esprit.

« L'ancien conseiller de Bordeaux se consola de son amitié brisée dans l'intimité de ces gloires du Parlement de Paris.

« La Boëtie, Montaigne, Pasquier, les de Thou, voilà, messieurs, des aïeux de la première époque. On a le droit, je pense, d'évoquer de telles ombres quand on parle de l'amour des lettres à des magistrats ?

« Au temps de Montaigne, je rencontre un premier Lamoignon qui se livre, le premier de tous peut-être, à l'étude du droit comparé, et que d'anciens mémoires nous montrent, en 1514, étudiant à l'Université de Ferrare. Le savant magistrat écrit, à ses heures de repos, deux poèmes grecs et un poème latin sur les *Malheurs de la France*.

« Son petit-fils devient premier président du Parlement, et le roi lui dit ce jour-là : « Si j'avais pu en « trouver un meilleur, je l'aurais nommé. » Sa collaboration aux Ordonnances, son livre des *Arrêtés* consacrent sa réputation juridique; en même temps, il acquiert, par un volume de poésies très goûtées, le renom de lettré; s'entoure des beaux esprits du temps; aide aux débuts des plus pauvres et donne à Boileau l'idée et le plan du *Lutrin*, où celui-ci le fera figurer sous le nom d'Ariste. Fléchier a fait l'éloge de tant de qualités diverses dans son *Oraison funèbre*.

« La génération suivante est représentée par François, avocat général, que sa plume et sa parole désignent pour l'Académie française. Il est nommé, il refuse. C'est l'ami de Bourdaloue, de Regnard, de Racine et de Boileau, qui lui dédie sa sixième épître, où l'affection a déposé ce vers baroque :

« Et Thémis pour voir clair a besoin de tes yeux. »

« Le suivant, Guillaume de Lamoignon, premier président, puis chancelier, sacrifia également aux Muses et laissa un fils, Chrétien-François, président à mortier, qui partagea l'exil du Parlement et se fit connaître dans les lettres par de mordantes satires contre Maupeou. Chrétien de Lamoignon mourut garde des sceaux après avoir écrit, lui aussi, des poésies légères, péché de l'âge mûr.

« Rappelons ici que les goûts littéraires des Lamoignon se manifestaient de père en fils d'une façon touchante : chaque membre de la famille écrivait la *Vie* de celui qui l'avait précédé; et ils eurent tous assez de vertus pour tracer ainsi de belles pages sans mensonges.

« Un autre fils des Lamoignon, qui se rencontre sous ma plume, c'est Malesherbes. Avant que l'échafaud n'eût pris ce dernier de leur lignée, la France lettrée en avait consacré la gloire. Malesherbes, magistrat comme tous les siens, était membre de l'Académie française. A la réception du prince de Beauvau, Duclos (qui lui-même le raconte) cita en trait de feu le premier président, et ajouta : « Ce nom de Lamoi- « gnon, si cher aux lettres françaises. » — « Aussitôt, « ajoute-t-il, toute la salle salua M. de Malesherbes, « battit des mains pendant plusieurs minutes et à « plusieurs reprises. »

« La postérité a ratifié le jugement de 1771.

« L'illustration de la famille Séguier est presque égale. Au milieu du XVIe siècle, nous rencontrons Pierre, qui succéda à son père en qualité de président à mortier au Parlement de Paris, et qui laisse un ouvrage de philosophie : *De la connaissance de Dieu et de soi-même*. (Pardonnez-moi de ne pas donner le titre en latin.)

« Son neveu le chancelier cultive les belles-lettres, écrit un *Voyage en Normandie*, organise l'Académie des inscriptions et l'Académie de peinture ; donne à Richelieu le plan de l'Académie française, en fait partie lui-même et lui accorde l'hospitalité pendant trente années dans son hôtel.

« Entre temps, le président Jérôme Séguier, son frère, écrit des poèmes religieux, et fait en vers très classiques une *Henriade* avant Voltaire.

« Je rappelle enfin le nom d'Antoine, dont Grimm a dit ceci : « L'Académie française vient de recevoir « M. Séguier, avocat général au Parlement, pour rem- « plir la place vacante par la mort de M. de Fontenelle. « M. Séguier avait pour titre son nom. Il a la réputa- « tion d'un homme fort éloquent. »

« Grimm se trompait de moitié : Séguier a beaucoup écrit contre l'*Encyclopédie* et pour la défense de l'Église gallicane, sans compter son travail d'imagination : *l'Amour de la gloire*.

« Les Lefèvre d'Ormesson composent une autre dynastie. C'est d'abord le conseiller Olivier qui, rapporteur dans le procès de Fouquet, montra tant d'humanité et d'indépendance. D'une plume vigoureuse, il a tracé, dans ses *Mémoires*, une des meilleures histoires que nous possédions sur la Fronde.

« Son petit-fils Louis-François, avocat général, puis premier président, auteur estimé, fut membre de l'Académie des inscriptions. C'est celui-là qui, en 1788, lorsque le Parlement se fut prononcé malgré lui en faveur de la convocation des États généraux, s'écria en pleine Assemblée : « Vous aurez les États, « messieurs, puisque vous les voulez ; mais vous et la « France ne tarderez pas à vous en repentir ! »

« La Terreur fit tomber la tête de son fils, d'Ormesson de Noyseau, président à mortier et célèbre helléniste, fidèle continuateur des traditions de sa famille, et membre, lui aussi, de l'Académie des inscriptions.

« N'oublions pas les deux Bignon. Le premier, Jérôme, que ses contemporains surnommèrent le grand avocat général, bien qu'il eût un Lamoignon pour collègue, fut, au dire de Costar, « un des plus savants hommes en toutes choses » ; jurisconsulte

profond, il poussa loin l'amour des lettres. Sa correspondance avec Scaliger, de Thou, Grotius et autres, prouve son esprit; ses travaux sur Grégoire de Tours démontrent son érudition. En énumérant ses ouvrages, on pourrait aller au moins jusqu'à sept.

« Son petit-fils, le conseiller Jean-Paul, membre de l'Académie française et de l'Académie des sciences, travailla aux collections des décisions, collabora au *Journal des savants;* et, romancier à ses heures, écrivit les *Aventures d'Abdallah.*

« Nous arrivons maintenant aux personnalités isolées du XVIIe siècle; le siège et le parquet y trouveront également des représentants distingués. C'est d'abord le président Rose, un des quarante de l'Académie, « un de ceux, dit d'Alembert, qui ont le plus de droits « à son souvenir ». D'Olivet, au contraire, lui reprocha aigrement de n'avoir que des œuvres légères à son actif, ce qui ne permettait pas la rédaction d'une notice solennelle; mais ce que tous, amis et ennemis, lui reconnurent unanimement, c'est l'esprit charmant dont Rose ne cessa de faire preuve.

« S'il remplaça Conrart à l'Académie, il n'en imita jamais le silence; et ses fines saillies, lancées à tous les vents, ont fait la joie de son époque. Molière, un jour, lui lisait son *Médecin malgré lui,* et en était advenu à l'endroit où Sganarelle chante un couplet à sa bouteille. Rose l'interrompit pour lui reprocher d'avoir pillé ce passage dans un auteur latin. Molière de protester et de mettre son ami au défi de lui produire le prétendu original. Le président alors, qui était un des meilleurs latinistes du siècle, improvisa gravement dans la langue d'Horace une chanson qui était la traduction littérale des vers de Molière. Celui-ci demeura confondu et aurait fini sans doute par se prendre pour un voleur, si Rose n'eût avoué le lendemain sa supercherie.

« Ce président, dit de lui Saint-Simon, était un « homme aux saillies incomparables. Beaucoup de « lettres, une rare mémoire, hardi, poli, sentant extrê« mement la vieille cour; mais il ne fallait pas lui « marcher sur le pied. »

« L'Académie compta encore à la même époque le président Cousin, auteur d'une *Histoire de l'Église* et d'une *Histoire de Constantinople;* le substitut La Mothe Le Vayer, lancé dans le monde des lettres par Mlle de Gournay, et que ses ouvrages historiques firent surnommer par Naudet, avec une louable exagération, le « Plutarque français ». La Mothe Le Vayer se livra non moins à la littérature d'imagination, traita de la *Vertu des païens,* de l'*Éloquence française,* et écrivit une heureuse fantaisie sur les caractères comparés du Français et de l'Espagnol.

« Un détail, tout littéraire, qui est piquant: la Mothe Le Vayer ayant perdu son fils, Molière, son ami lui envoya des strophes de condoléance, dont il a fait ensuite usage en les plaçant, sans presque y changer un mot, dans la scène première du deuxième acte de *Psyché.*

« Les strophes au magistrat commencent par un vers fameux connu de vous tous.

« Et la tirade de la pièce a ce début:

« Ah! ma fille, à ces pleurs laisse mes yeux ouverts. »

« C'est peut-être là l'unique reproche de parcimonie qu'on puisse adresser à Molière.

« Ici un magistrat de province nous apparaît, que l'Académie française alla chercher en Bretagne, Hai du Châtelet, avocat général à Rennes. Ce fut à la fois un talent et un caractère. Fort aimé de Louis XIII, il reçut la commission d'établir le Parlement de Pau; il occupa plus tard un siège à Paris, et osa toujours protester contre la politique sanglante de Richelieu. Les contemporains font de lui ce portrait: « Homme « de bonne mine, esprit ardent, ayant toujours belles « ripostes. » Sa plume vaillante a tracé bien des œuvres: *Le factum pour Montmorency, la Défense du roi et des ministres;* puis *l'Histoire de Du Guesclin;* des satires en vers; une pièce intitulée: *l'Entretien des Champs-Elysées.*

« En 1644, l'Académie française reçut deux avocats généraux, Salomon et Bazin de Bezons, qui, s'ils n'eurent pas une grande réputatioe, méritèrent mieux, dans tous les cas, que le croquis malveillant tracé par Tallemant des Réaux.

« Le XVIIIe siècle, que j'aborde maintenant, eut — au point de vue qui m'occupe — une physionomie différente et plus complexe.

« En premier lieu, les Parlements, devenus corps d'opposition, soutinrent contre la cour et contre certaines influences religieuses des luttes qui développèrent un genre littéraire très puissant, connu sous les noms de Factums, Mémoires et Comptes rendus. D'Aguesseau écrivit des pages dignes de Bossuet. La Chalotais a laissé des modèles achevés du style simple et nerveux. Que j'en pourrais citer d'autres! « Les « calamités de l'État, écrivait alors Bachaumont, ont « fait naître des écrits vigoureux, presque dignes des « beaux jours des républiques d'Athènes et de Rome... « On sent bien que nous voulons parler des belles « Remontrances de nos Parlements... »

« Ce fut une des passions du temps. L'émotion publique, comme il arrive toujours en ces matières, communiquait sa fièvre aux acteurs. Un jour, les tristes défaillances de d'Aguesseau inspiraient les chansons, et la chanson l'éloquence vengeresse; une autre fois, c'étaient le premier président Portail et le chef du parquet qui faisaient défection. Le lendemain, le Palais était couvert d'écriteaux portant cette phrase sanglante, que nous trouvons consignée dans le journal de Barbier: « Palais à vendre. Les fondements et « le dedans en sont bons; il n'y a que le portail qui « n'en vaut rien, et le parquet est en mauvais état. » Les indépendants protestaient aussitôt dans un langage magnifique.

« Ce fut un courant général qui eut pour effet, du côté littéraire (le seul qui m'intéresse ici), d'affirmer la haute valeur des magistrats.

« L'esprit philosophique, spécial à l'époque, fut encore un de nos inspirateurs. Nous lui devons les chefs-d'œuvre de Montesquieu. Vous parlerai-je du président de Bordeaux, de *Grandeur et décadence des*

Romains, de *l'Esprit des lois* ? Non, il me faudrait tout un jour, et ce que je dirais, vous le savez. Je ne veux pas déflorer un si haut sujet par une page hâtive ; je me borne à revendiquer pour vous cette gloire. Qu'il me soit permis seulement de vous montrer en quelques mots l'homme peint par lui-même dans ces pages intimes qu'il a intitulées : *Mon portrait*. Il se défend, dans un endroit, du reproche d'athéisme qu'on lui avait adressé, au point de rejeter un instant son élection à l'Académie : « Je respecte la « religion, déclare-t-il ; pour moi, la morale de « l'Évangile est le plus beau présent qui ait été fait « aux hommes. ».

« Plus loin, il se juge comme magistrat en ces termes : « Quant à mon métier de président, j'ai le « cœur très droit ; je comprends assez les questions « en elles-mêmes, mais pour la procédure, je n'y en- « tends rien. Je m'y suis pourtant appliqué ; mais, ce « qui m'en dégoûtait le plus, c'était de voir à des « bêtes ce talent que je ne pouvais acquérir. »

« Le voici maintenant s'appréciant comme auteur : « L'étude a été pour moi le souverain remède « contre les dégoûts de la vie... J'ai la maladie de « faire des livres et d'en être honteux quand je les « faits... On me dit que leur lecture peut être un « plaisir ; elle ne sera jamais un amusement... On ne « compte pas assez avec la jalousie : en gagnant un « peu de succès, j'ai perdu beaucoup d'amis ; où est « l'avantage ? »

« Si, au XVIIIe siècle, les luttes parlementaires et les tendances philosophiques exercèrent une puissante influence, il convient de tenir encore plus de compte de l'élégante légèreté de l'esprit et des mœurs, qui imprima aux productions littéraires, même chez vous, un tour pimpant, badin et railleur. Montesquieu lui-même n'y échappa pas ; ses *Lettres persanes* sont empreintes de ce caractère ; et il s'est livré tout entier à la mode en écrivant le *Temple de Gnide*, que Mme du Deffant appelait « l'Apocalypse de la galanterie ».

« Le type achevé de l'aimable lettré d'alors, ce fut d'Argental, conseiller d'honneur au Parlement de Paris. Très répandu dans tous les mondes, sacré homme de bonne compagnie par Saint-Simon lui-même, et homme d'esprit par Voltaire, dont il fut le flatteur familier ; neveu et souvent convive de Mme de Tencin, l'amie du cardinal Dubois, il prisait le petit salon d'Adrienne Lecouvreur non moins que les bureaux d'esprit de l'*Encyclopédie ;* convoqué ici et là pour juger en petit comité les pièces nouvelles et tranchant du tout en homme compétent. C'est ainsi que Marmontel lui lut chez la Clairon sa tragédie de *Denys ;* d'Argental la trouva mauvaise. Aussi faut-il voir avec quelle fureur ce nouvel Oronte parle de son critique. « Ce d'Argental, écrit-il dans « ses *Mémoires*, l'âme damnée de Voltaire ; cet en- « nemi de tous les talents qui menacent de réussir !... »

« J'ai déjà parlé plusieurs fois de Bordeaux à propos de magistrats lettrés ; le nom d'une ville de province me vient tout naturellement aux lèvres : celui de Dijon. La cité bourguignonne fut, à cette époque, la rivale de Paris, un des foyers les plus intenses de l'activité intellectuelle. Le conseiller de La Monnoye préluda à ses gloires par le succès éclatant des *Noëls*, qui, de Dijon, vinrent inonder Paris. L'églogue de *Thyrsis*, des odes au roi, vingt poèmes divers ouvrirent en 1713 à ce magistrat de Bourgogne les portes de l'Académie française.

« Bientôt l'Académie de Dijon fut fondée ; des salons littéraires s'y ouvrirent, dont un était présidé par Sophie Le Monier, que la passion de Mirabeau rendit fameuse. Des enfants de la province, tels que Sainte-Palaye et Buffon, contribuaient à l'éclat de ces réunions. Les familles du Parlement y envoyaient à l'envi des causeurs, des savants, des poètes. J'ai retrouvé les noms de ces magistrats lettrés dans les ouvrages dus à la plume savante d'un de vos collègues ; ils sont trop nombreux pour que je les énumère ici ; je ne puis m'arrêter qu'aux deux principales figures.

« C'est d'abord le premier président de Brosses, ce travailleur qui restait jusqu'à sept heures au Palais et consacrait une partie de ses nuits à l'étude des lettres. Enjoué jusqu'à la hardiesse dans ses *Impressions de voyage en Italie*, philosophe dans ses *Dieux fétiches*, savant dans ses études de linguistique, il fut épris de Salluste comme Cousin de Mme de Sablé, et écrivit de beaux fragments d'histoire romaine. Le chancelier d'Aguesseau applaudissait à ses travaux littéraires. Pas d'intelligence plus complète que celle de ce président, qui fut même géographe ; pas de physionomie plus attrayante. A ma connaissance, il ne faillit qu'une fois dans sa vie : ce fut lorsqu'il loua un de ses domaines à Voltaire. Le locataire, peu scrupuleux, abattit le gros bois ; d'où un procès dont ils ne virent la fin ni l'un ni l'autre. M. de Brosses paya cher son bail, car il lui en coûta, outre ses futaies, un fauteuil à l'Académie française. En effet, lorsqu'il posa sa candidature en 1770, un ami commun, Legouz de Gerland, quasi magistrat et académicien, fit observer au vieillard de Ferney que sa querelle privée ne devait pas influer sur son vote. Voltaire en convint et promit à peu près sa voix ; mais le jour de l'élection, il présenta secrètement à plusieurs collègues une lettre de démission qu'il devait remettre, assura-t-il, si M. de Brosses était nommé. C'en fut assez : le premier président mourut sans avoir été immortel.

« Un de ses présidents à mortier avait été plus heureux : Bouhier, savant auteur du *Commentaire de la Coutume de Bourgogne*, prosateur de premier ordre dans ses Études sur Hérodote et La Boëtie ; poète accompli dans ses traductions de Pétrone et d'Ovide, comme dans ses compositions plus légères, Bouhier possédait à fond la plupart des langues de l'Europe et l'hébreu. D'Alembert a dit de lui : « Il remuait « tout. » A l'heure de l'agonie, cet incorrigible penseur étonnait sa famille par l'acuité de son regard : « Que « fixez-vous ainsi ? » lui demanda-t-on. Il répondit paisiblement : « J'épie la mort. »

« Voltaire épargna généreusement celui-là. Il lui succéda à l'Académie et, dans son discours de réception, ne parla que des Grecs et des Romains.

« Bouhier mérite une critique : magistrat exemplaire et auteur d'in-folio juridiques, il a, en prenant la plume pour la dernière fois, tracé une ligne irrévérencieuse. Il rédigea ainsi son épitaphe : « Cy « gît un homme qui cultiva les douces muses et la « triste Thémis. »

« Thémis ne méritait pas cette épithète de sa part. Elle ne la mérite de personne.

« Mais je quitte Dijon, car l'heure presse, et Paris nous doit encore quelques profils.

« Je rappellerai d'abord le nom du président Roland, qui débuta dans les lettres par un *Plan d'études* et se livra à son imagination pour composer un livre aimable dont voici le titre singulier : *Recherches sur les prérogatives des dames chez les Gaulois;* je citerai brièvement aussi le conseiller Voyer d'Argenson, descendant d'une grande famille de robe, collectionneur célèbre, dont les livres ont formé la bibliothèque de l'Arsenal ; auteur fécond que ses romans, ses chansons et ses pièces de théâtre ont (avec son nom) conduit à l'Académie ; et j'arriverai, pour clore cette période, à deux magistrats très connus dans la république des lettres.

« A tout seigneur, tout honneur : voici d'abord Le Franc de Pompignan, premier président de la Cour des Aydes de Montauban. N'imitons pas ceux qui le jugent sans le dire, sur la foi des sarcasmes dont il fut victime; pour ma part, j'en appelle au jugement de Voltaire.

« Voyez d'abord le magistrat : avocat général à Montauban, il devient célèbre dans le Midi par son éloquence ; et son caractère inspire une telle estime, que son élévation au poste de premier président est saluée par des fêtes publiques. Le Parlement de Toulouse lui rend un hommage sans précédent en lui décernant le titre de conseiller d'honneur, à lui, étranger au ressort. Le chancelier d'Aguesseau le considère comme une des lumières de la magistrature. Voilà l'histoire.

« Maintenant voyez l'écrivain : acclamé d'abord à la Comédie-Française pour sa tragédie de *Didon,* il est sacré poète par l'opinion publique ; et quand l'Académie française lui ouvre ses portes, après le succès des odes, des hymnes et des traductions de Virgile, toutes les académies de France et d'Italie l'ont attiré déjà dans leurs rangs. Renommée de bon aloi, sans une bassesse pour l'acquérir. Voilà encore de l'histoire.

« D'où vient donc le discrédit qui s'attache à son nom ? Il fit recevoir sa tragédie de *Zoraïde* en même temps que Voltaire présentait *Alzire.* Les deux pièces avaient trop d'analogie pour être jouées en même temps. Voltaire exigea que Pompignan fût sacrifié, mais ne lui pardonna jamais de s'être trouvé sur sa route. On en veut d'autant plus aux gens qu'on a tort. Ce fut dès lors une guerre implacable. Quand le président publia ses *Poèmes sacrés,* Voltaire en dit :

Sacrés ils sont, car personne n'y touche!

« Et il lança ce quatrain contre le poème de *Jérémie :*

Savez-vous pourquoi Jérémie
A tant pleuré durant sa vie?
C'est qu'alors il prophétisait
Que Pompignan le traduirait.

« Après la réception du magistrat à l'Académie, il l'accabla de ses *Facéties parisiennes,* appela à la rescousse Morellet et autres *condottieri* de lettres; chaque heure apporta sa piqûre.

« Pompignan, écœuré, lança une charge à fond contre les encyclopédistes; puis, las de ces paradoxes auxquels son genre d'esprit et son caractère ne lui permettaient pas de répondre, il se retira à la campagne, se disant peut-être ce mot de Montesquieu : « J'aime mieux les paysans ; du moins, ils n'ont pas « assez d'esprit pour raisonner de travers. »

« Voici maintenant le président Hénault, du Parlement de Paris. Magistrat de cour. N'en a pas moins lutté avec de Mesmes pour les droits du Parlement exilé. Peu assidu au Palais, il a siégé dans l'affaire Damiens. Lié avec toutes les célébrités de son temps, favori de la reine Marie Leczinska ; riche et hospitalier : son cuisinier fut un personnage. Hénault se montra savant historien dans sa *Chronologie;* eut en poésie les qualités d'un versificateur agréable, et fit preuve de talent et d'ingéniosité comme auteur dramatique.

« Voltaire fut son ami, à l'égratignure près. Il lui adressa une épître qui commençait de ce ton moitié figue et moitié raisin :

Hénault, fameux par vos soupers ..
Et par votre chronologie, etc.

« Une autre fois il en disait :

Les femmes l'ont pris fort souvent
Pour un ignorant agréable;
Les gens en *us* pour un savant;
Et le Dieu joufflu de la table
Pour un connaisseur fin gourmand.

« Grimm l'a dépeint : « Homme charmant mais su« perficiel. » Suivant Bachaumont, « il n'a mérité ni « la célébrité ni les critiques ». Mme du Deffant en pense au contraire beaucoup de bien, mais fait ses réserves : « ... M. Hénault, dit-elle, joint à beaucoup « d'esprit toute la grâce, la finesse imaginables... Sa « vanité lui donne un extrême désir de plaire, sa « facilité lui concilie les caractères ; sa faiblesse rend « l'attrait durable... Il plaît aux uns par ses qualités, « à beaucoup d'autres par ses défauts. »

« Très précoce, il remporta le prix d'éloquence un an après son entrée dans la magistrature; très fécond, il écrivit, entre autres pièces, et après deux tragédies, les paroles d'un opéra dont le duc de Nivernais fit la musique, et des comédies qu'on joua à la cour. Il eut pour actrice principale Mme de Luxembourg. Un plus grand honneur fut réservé au président-académicien : la reine de France collabora à l'une de ses pièces. Voici comment il raconte, d'un

ton assez naïf d'ailleurs, l'épisode dans ses *Mémoires :*

« J'avais fait une petite comédie du *Réveil d'Épiménide.* Épiménide se réveille après avoir dormi trente ans ; il retrouve sa maîtresse, qui est moins jeune de trente ans ; aussi la prend-il pour sa mère. Enfin il la reconnaît et veut l'épouser. Elle s'y oppose par générosité, quoiqu'elle l'aime toujours. Sa situation parut assez touchante pour que la reine *m'ordonnât* de la rajeunir. J'eus recours au miracle : je fais venir Hébé, ce qui produit un divertissement pour terminer la pièce. »

« Ce *miracle* d'obéissance fait du même coup l'éloge du courtisan et de l'écrivain ; mais il convient d'ajouter que le président Hénault n'a jamais modifié de la sorte ses arrêts, fût-ce pour plaire aux rois.

« Je n'essayerai pas, messieurs, d'allonger cette promenade, déjà excessive, au milieu des magistrats qui furent membres de l'Académie sans avoir prouvé, soit comme orateurs, soit comme écrivains, leur amour des lettres. Ainsi du premier président de Mesmes, qui n'eut guère pour titres que d'être spirituel, populaire et beau-père du duc de Lorges ; ainsi encore de l'avocat général d'Aguesseau, dont on put dire pour tout éloge qu'il était le petit-fils du grand chancelier. Je vois de même, dans la période qui suit 89, l'Académie (changée en 2e classe de l'Institut) compter dans son sein plusieurs grands magistrats que le premier Empire emprunta à la Convention : Cambacérès, Merlin de Douai, Regnault de Saint-Jean-d'Angély ; et je trouve, en 1803, le 27e fauteuil occupé par Target, dont la biographie n'est pas à faire. Une belle figure de la fin du XVIIIe siècle, celle du premier président de Sèze apparaît à l'Institut en 1816 ; je me borne à nommer ces aînés, qui, comme M. Dupin plus tard, ne rentrent que par un côté dans mon cadre. Mais il en est deux autres, remontant à la même époque, qui m'appartiennent tout entiers ; et cette revue serait incomplète si je n'approchais mon flambeau de leur toile.

« Vers 1775 naquit dans la Nièvre un homme qu'on blessa bien souvent en lui contestant sa particule, Marchangy. Sa carrière dans la magistrature fut brillante, mais son esprit trop absolu et ses tendances de sectaire le rendirent toujours passionné. Avocat général à Paris, il porta la parole dans de grands procès politiques, notamment dans l'affaire des *Quatre sergents de la Rochelle ;* ses contemporains, trouvant avec raison qu'il manquait d'humanité, eurent l'injustice de nier son talent. Il devint avocat général à la Cour de cassation.

« La littérature occupa une grande place dans sa vie. Ses romans et ses réquisitoires portent l'empreinte de la même ardeur fougueuse ; le président de Sèze a dit de lui dans son *Éloge :* « Sa brillante imagination l'emportait souvent malgré lui. »

« Il fit d'abord un grand poème sur le *Bonheur à la campagne.* Je ne vous en conseillerai pas la lecture ; mais les ouvrages en prose, qu'il composa plus tard, révèlent un vrai tempérament d'écrivain et une valeur incontestable. Son succès fut médiocre, parce que son caractère amer lui nuisait ; on fit autour de lui la conspiration du silence. On le lit encore moins aujourd'hui, sans doute ; mais lit-on beaucoup davantage Chateaubriand, qui fut son modèle ? Le spiritualisme et le français pur ont fait leur temps : nos hommes de progrès ont remplacé tout cela. Marchangy, auteur de dix-sept volumes dans lesquels le roman historique domine, commit une faute de goût : il écrivit en prose poétique ; mais étant donné le genre et en tenant compte des boursouflures propres à son temps, il eut un style dont la recherche et la cadence ne sont pas pour déplaire. Je ne puis résister au désir de vous en donner exactement l'idée, en citant textuellement ici une phrase de la *Gaule poétique :*

« Le ciel confie la garde de Lutèce à une simple bergère, qui détourne avec sa houlette la grande armée d'Attila ; Clovis s'élève, et vingt rois disparaissent ; et l'Éternel, s'intéressant à nos drapeaux, se montre le Dieu des victoires, comme au temps des Moïse et des Josué. »

« J'arrive de là, sans transition, au style gai, simple et incisif d'un autre magistrat de la Cour de cassation, qui a écrit en première page ces aphorismes :

« Les animaux se repaissent, l'homme mange ; l'homme d'esprit sait seul manger. »

« La découverte d'un mets nouveau fait plus pour le bonheur du genre humain que la découverte d'une étoile. »

« Monument impérissable de l'esprit français, fantaisie souvent profonde, livre écrit suivant les meilleures traditions de la vieille langue, la *Physiologie du goût* a justement rendu célèbre le conseiller Brillat-Savarin. Cette œuvre légère est un chef-d'œuvre. Chose singulière : si l'homme en avait de longue date préparé les matériaux, ce fut un vieillard de soixante-dix ans qui mit au point cette bible de la gaieté épicurienne. La publication des *Méditations gastronomiques* fut le dernier acte d'une existence étrange et bien remplie. Brillat-Savarin fut, sous l'ancien régime, magistrat dans la Bresse, son pays natal ; député à la Constituante, il se prononça contre l'institution du jury et contre l'abolition de la peine de mort. Forcé d'émigrer, il utilisa son immense savoir et ses talents divers pour vivre aux États-Unis, tantôt professeur de langues, tantôt violon dans un théâtre. Sa joyeuse humeur voyageait partout en croupe avec lui. Rentré en France, il fut un instant attaché à l'état-major d'une armée sur le Rhin, et reprit enfin sa place dans la magistrature. Très sceptique en fait de politique, — il en avait tant vu ! — il se montra comme magistrat, au dire même de ses détracteurs, « d'une intégrité sévère ». Il écrivit quelques ouvrages sur l'archéologie, l'économie politique et le droit ; sa *Physiologie* en a effacé jusqu'au souvenir. Parent et ami de Mme Récamier, il fut un des plus charmants causeurs du petit salon de l'Abbaye-au-Bois.

« Son collègue Marchangy et lui moururent en même temps des suites d'un refroidissement qui les

avait saisis à la messe commémorative du 21 janvier 1826. Brillat-Savarin n'aurait demandé qu'à s'y soustraire; mais le premier président avait ajouté pour lui de sa main, sur la lettre de convocation: « Monsieur le conseiller, j'espère qu'on vous verra à « cette messe solennelle, d'autant plus que ce sera la « première fois. »

« Il mourut donc victime de l'étiquette; qui le croirait, à le lire?

« En dépit de sa liberté d'allures, il hésita à publier la *Physiologie*, œuvre un peu légère, même à ses yeux, pour la Cour de cassation. Aussi, dans sa préface, plaide-t-il les circonstances atténuantes; et, pour se couvrir mieux, il dénonce avec une apparente bonhomie un de vos prédécesseurs, M. Berriat-Saint-Prix, savant jurisconsulte qui aurait commis, assure-t-il, un roman en plusieurs volumes.

« Quelques années plus tard, il aurait pu invoquer encore le nom d'un substitut de Paris, Gustave de Beaumont, qui rapporta de sa mission aux États-Unis un roman intitulé: *Marie ou l'esclavage*.

« Gustave de Beaumont, si je poursuivais ma route, me conduirait directement à son intime compagnon, Alexis de Tocqueville, petit-fils de Lamoignon, ce juge d'instruction de Versailles devenu l'une des gloires de l'Académie moderne. Mais je dois m'arrêter sur le seuil du siècle où nous vivons, car on ne juge bien qu'à distance. Je clos donc ma liste où le passé prend fin, pour ne voir que ceux dont la mort et le temps ont fait des figures impersonnelles. C'est par eux que je devais vous montrer, messieurs, que l'amour des lettres est de l'essence même de la magistrature, et qu'il peut élever l'esprit de l'homme sans diminuer les vertus du magistrat. »

Balzac, candidat à l'Académie. — M. G. Maillard, dans sa chronique du *Pays*, raconte comment Balzac fut candidat à l'Académie et comment il eut deux voix:

« Le jour de l'élection (c'est Victor Hugo qui raconte), j'étais assis auprès de l'excellent Pongerville, le meilleur des hommes, et je lui demandai à brûle-pourpoint:

« Pour qui votez-vous?

— Pour Vatout, comme vous savez.

— Je le sais si peu que je viens vous demander de voter pour Balzac.

— Impossible.

— Pourquoi cela?

— Parce que voilà mon bulletin tout préparé. Voyez: *Vatout*.

— Oh! cela ne fait rien. Et, sur deux carrés de papier, de ma plus belle écriture, j'écrivis: *Balzac*.

— Eh bien? me demanda Pongerville.

— Eh bien, vous allez voir. »

« L'huissier qui recueillait les voix s'approcha de nous. Je lui remis un des bulletins que j'avais préparés. Pongerville tendit à son tour la main pour jeter le nom de Vatout dans l'urne; mais une tape amicale que je lui donnai sur les doigts fit tomber son papier à terre. Il le regarda, parut indécis et, comme je lui offrais le second bulletin sur lequel était écrit le nom de Balzac, il sourit, le prit et l'expédia de bonne grâce. »

Voilà comment le grand Balzac eut deux voix à l'Académie.

H. de Balzac; ce que lui fut payé « la Dernière fée ». — Le *Voleur* nous apprend qu'un manuscrit ne coûtait pas, il y a cinquante ans, le prix qu'on le paye aujourd'hui.

Un éditeur éprouvant le besoin d'un manuscrit allait trouver l'auteur qui lui paraissait le mieux doué.

« Je lui offrirai mille écus, » disait-il en cherchant son adresse.

Puis, se rappelant que le fils d'Apollon demeurait dans la Cité:

« C'est un plébéien! s'écria-t-il; je n'offrirai que deux mille francs. »

Il se rendit au domicile de l'homme de lettres.

« Au quatrième étage, dit la portière.

— Au quatrième! pensa l'éditeur: si haut perché!... je ne donnerai que quinze cents francs. »

Il frappa à une porte bâtarde. On ouvrit.

Le mobilier était indigent.

« De la gêne! Je ne donnerai que mille francs, » fit le bonhomme.

Il trouva son homme trempant un petit pain dans un verre d'eau, sobre et résigné comme un Spartiate.

« De la misère! pensa-t-il; je ne donnerai que cent écus ».

C'est à ce prix que fut livré un chef-d'œuvre: *la Dernière fée*.

Le pauvre écrivain se nommait Honoré de Balzac.

Le prêt des livres.— L'Intermédiaire des chercheurs a découvert une curieuse pièce. Il s'agit du refus d'un prêt de manuscrit appartenant à l'église de Meaux. Le solliciteur n'était cependant pas le premier venu:

« Le mercredi 12 août 1669, Messieurs du Chapitre étant réunis et délibérant à l'ordinaire;

« Sur l'exposé fait par... que Monseigneur le très illustre et très révérend seigneur messire Bénigne Bossuet, évêque de Meaux, demande à Messieurs, en son nom personnel, le Cartulaire manuscrit de l'église de Meaux, qui est conservé dans la bibliothèque du Chapitre;

« Considérant ledit prêt sollicité comme de très périlleuse conséquence, Messieurs décident que ledit manuscrit ne saurait aucunement être prêté, mais qu'il y ait lieu d'accorder qu'il soit plutôt transcrit.

« Laquelle résolution sera communiquée en termes très courtois audit seigneur évêque de Meaux. »

Le *Paris* rapproche assez malicieusement le cas de l'aigle de Meaux de M. Aulard, professeur de la Sorbonne, qui se fâcha tout récemment de n'avoir pu obtenir, pour l'emporter chez lui, un manuscrit de

la bibliothèque Carnavalet. *L'Intermédiaire* ne dit pas que Bossuet se soit fâché.

— Une plaque commémorative va être placée dans le XVIe arrondissement, rue Vital, n° 38; elle portera l'inscription suivante :

L'historien
HENRI MARTIN
né à Saint-Quentin le 20 février 1810
est mort dans cette maison
le 24 mars 1884.

Correspondance de Baudelaire. — De tous les littérateurs de son temps, Sainte-Beuve fut celui avec qui Baudelaire eut les relations les plus suivies et les plus cordiales. De 1844 à 1866, ils correspondirent souvent ensemble, et les lettres de Sainte-Beuve ont été déjà publiées. C'est ce qui a donné l'idée à la *Nouvelle Revue* de faire un choix parmi celles de Baudelaire et de les offrir à ses lecteurs.

La première, datée de 1844, est comme le prélude de l'amitié qui devait unir bientôt les deux écrivains. Baudelaire ne pouvait manquer d'y faire entrer des vers élogieux. Ils portent la marque adoucie du poète.

. . . . . .

Ce fut dans ce conflit de molles circonstances,
Mûri par vos sonnets, préparé par vos stances,
Qu'un soir, ayant flairé le livre et son esprit,
J'emportai sur mon cœur l'histoire d'Amaury.
Tout abîme mystique est à deux pas du doute.
— Le breuvage infiltré lentement, goutte à goutte,
En moi, qui, dès quinze ans, vers le gouffre entraîné,
Déchiffrais couramment les soupirs de René,
Et que de l'inconnu la soif bizarre altère,
— A travaillé le fond de la plus mince artère. —
J'en ai tout absorbé, les miasmes, les parfums,
Le doux chuchotement des souvenirs défunts,
Les longs enlacements des phrases symboliques,
— Chapelets murmurants de madrigaux mystiques,
— Livre voluptueux, si jamais il en fut. —
Et depuis, soit au fond d'un asile touffu,
Soit que, sous les soleils des zones différentes,
L'éternel bercement des houles enivrantes,
Et l'aspect renaissant des horizons sans fin,
Ramenassent ce cœur vers le songe divin, —
Soit dans les lourds loisirs d'un jour caniculaire,
Ou dans l'oisiveté frileuse de frimaire, —
Sous les flots du tabac qui masque le plafond,
J'ai partout feuilleté le mystère profond
De ce livre, si cher aux âmes engourdies
Que le destin marqua des mêmes maladies,
Et, devant le miroir, j'ai perfectionné
L'art cruel qu'un démon en naissant m'a donné.
— De la douleur pour faire une volupté vraie, —
D'ensanglanter son mal et de gratter sa plaie,
Poète, est-ce une injure ou bien un compliment ?
Car je suis, vis-à-vis de vous, comme un amant
En face du fantôme, au geste plein d'amorces,
Dont la main et dont l'œil ont, pour pomper les forces,
Des charmes inconnus. — Tous les êtres aimés
Sont des vases de fiel qu'on boit les yeux fermés,
Et le cœur transpercé, que la douleur allèche,
Expire chaque jour en bénissant sa flèche.

Les lettres, à la suite, deviennent plus amicales, plus intimes, surtout celles datées de l'exil du poète en Belgique. Sainte-Beuve est devenu le protecteur, le gardien de la renommée de Baudelaire, et celui-ci n'a garde de négliger son puissant ami. Sachant comme il faut le prendre, il renonce totalement

A l'art cruel qu'un démon en naissant m'a donné.

Il met, au contraire, un art qui n'a rien de cruel, mais qui paraît parfois exagéré, à flatter le critique, afin d'établir une réciprocité à laquelle il semble énormément tenir. *Comment en un miel pur, ce violent est fondu,* est vraiment curieux à considérer. On ne peut se passer plus délicatement la rhubarbe pour obtenir en retour le sené. D'autant plus que vient le moment où Baudelaire vise, lui aussi, à l'Académie française. Comme toujours, il prend conseil de Sainte-Beuve, non pas tant pour profiter du conseil que pour se ménager un appui dont il a besoin.

« Je crois de bonne politique d'opter pour le fauteuil Lacordaire. Là, il n'y a pas de littérateurs. C'était primitivement mon dessein, et si je ne l'ai pas fait, c'était pour ne pas vous désobéir et pour ne pas paraître trop excentrique. Si vous croyez mon idée bonne, j'écrirai, avant mercredi prochain, une lettre à Villemain, où je dirai brièvement qu'il me semble que l'option d'un candidat ne doit pas être seulement dirigée par le désir du succès, mais aussi doit être un hommage sympathique à la mémoire du défunt. Aussi bien, Lacordaire est un prêtre romantique et je l'aime. Peut-être glisserai-je dans la lettre le mot « romantisme », mais non sans vous consulter.

« Il faudra bien que ce terrible rhéteur, cet homme si grave et si peu aimable, lise ma lettre; cet homme qui prêche en causant, avec la physionomie et la solennité, mais non pas avec la solennité de Mlle Lenormant. J'ai vu cette demoiselle en robe de professeur, ramassée dans son fauteuil comme un Quasimodo, et elle avait sur Villemain l'avantage d'une voix sympathique. »

Et un peu plus loin, dans la même lettre :

« Pardonnez-moi si je me mêle d'une question délicate; mon excuse est dans mon désir de vous voir content (en supposant que certaines choses vous contenteraient), et de voir tout le monde vous rendre justice. J'entends beaucoup de gens qui disent : « Tiens, Sainte-Beuve n'est pas encore sénateur ! » Il y a bien des années, je disais à E. Delacroix, avec qui j'avais tout mon franc parler, que beaucoup de jeunes gens préféreraient le voir restant à l'état de paria et de révolté (je faisais allusion à son obstination à se présenter à l'Institut). Il me répondit : « Mon cher monsieur, si mon bras droit était frappé « de paralysie, ma qualité de membre de l'Institut me « donnerait droit à l'enseignement, et, en supposant « que je me porte toujours bien, l'Institut peut ser- « vir à payer mon café et mes cigares. » En deux mots, je crois qu'il se forme relativement à vous, dans bien d'autres esprits que le mien, une certaine

accusation d'ingratitude contre le gouvernement de Napoléon. Vous me pardonnez, n'est-ce pas ? de violer les limites de la discrétion; vous savez combien je vous aime; et puis je bavarde comme quelqu'un qui a rarement l'occasion de causer. »

Pour donner plus de saveur à ce qui précède, Baudelaire ajoute en terminant : « Avez-vous lu l'abominable feuilleton de Janin contre les poètes mélancoliques et railleurs (à propos d'Henri Heine) ? »

La correspondance de Baudelaire était sans aucune prétention; nous donnons ici une de ses épîtres, dans laquelle il recommandait Albert Glatigny, tombé au sort, à Paul de Molènes, capitaine de lanciers en garnison à Maubeuge.

« Samedi, 12 mai 1860.

« Cher ami,

« Je vous adresse un poète qui veut être lancier, c'est-à-dire que ce poète, contraint par le hasard de devenir soldat, veut être lancier pour être près de vous. C'est un homme d'un grand talent, plein de gaieté et de résignation.

« Il serait plaisant que, tout en restant homme de lettres, il devînt soldat pour de bon, mais ces choses sont des mystères. Pour ne parler que du présent, je me suis souvenu que vous aviez autant de bonté que d'esprit, et je vous recommande de tout mon cœur M. Albert Glatigny. Ainsi il n'aura pas même le plaisir de triturer lui-même son livre, car l'infortuné avait un livre sous presse.

« J'ai lu votre *Sébastopol;* c'est vraiment grand et toujours délicat.

« J'ai un bouquin nouveau à vous envoyer; mais le brocheur n'en finit pas. Prochainement, j'en publierai un autre où il sera question de vous ; mais, « soyez tranquille », vous serez en bonne compagnie.

« Je suis encore à Paris pour quelques jours, hôtel de Dieppe, rue d'Amsterdam; si vous m'écriviez et si j'étais parti, le maître de l'hôtel me renverrait votre lettre à Honfleur (Calvados), chez ma mère, Mme Aupich.

« Mes livres vont se succéder rapidement; je serai donc libre, dans peu de temps, de m'adonner au nouveau, et j'aurai à vous reparler du *Marquis du 1er houzards.*

« Je vous recommande bien mon poète qui a attrapé le numéro 41, et que vous verrez dans une huitaine de jours, à moins qu'on ne le juge impotent; mais il me paraît dans des conditions tout à fait contraires.

« Adieu! Souvenez-vous que je vous aime depuis plus longtemps que vous ne croyez, et présentez mes très respectueux souvenirs à Mme de Molènes.

« Ch. Baudelaire. »

Glatigny ne vint point au régiment.

Dumas père et l'Académie. — On a souvent répété que le premier Alexandre Dumas ne s'était pas présenté à l'Académie. C'est, paraît-il, une erreur qu'a démentie M. Adolphe Racot dans la *Gazette de France,* et, à ce propos, il a rappelé un mot de l'académicien Michaud :

« Mary Lafon, dans ses *Souvenirs littéraires,* raconte qu'il se trouvait à Passy, chez Michaud, l'auteur des *Croisades,* lorsqu'il vit un jeune homme, brun de teint, les cheveux crépus, se précipiter dans le cabinet de Michaud et crier :

« Monsieur Michaud, je me porte au fauteuil de « Parseval-Grandmaison et vous demande votre voix.»

« Parseval était mort la veille.

« Déjà? répondit Michaud ; vous êtes donc venu par « le corbillard ? »

Ceci se passait en 1832. En 1841, après l'élection de Victor Hugo, qui avait échoué trois fois, nouvelle candidature de Dumas, qui écrit alors à Charles Nodier :

« J'aurais pu passer comme Hugo. Tous ses amis étaient à peu près les miens. Voyez donc, à la prochaine séance, avec Casimir Delavigne, qui me porte quelque intérêt, à vous recorder. Si vous voyez que la chose prenne quelque consistance, montez à la tribune académique et dites en mon nom à vos honorables confrères quel serait mon désir de siéger parmi eux; faites valoir mon absence toutes les fois que j'ai pensé que ma présence serait un embarras; enfin, dites de moi tout le bien que vous en pensez et même celui que vous ne pensez pas. Si vous ne voyez pas de chances, bouche close. »

Encore écarté cette fois, mais non découragé, Dumas adresse encore la note suivante au *Siècle* en 1845, après la mort de Casimir Delavigne.

« Plusieurs journaux ont annoncé que j'avais sollicité et obtenu la place de bibliothécaire à Fontainebleau. Veuillez, je vous prie, démentir cette nouvelle qui n'a aucun fondement. Si j'avais ambitionné un des fauteuils que l'illustre auteur des *Messéniennes et de l'École des vieillards* a laissés vacants, c'eût été *seulement* son fauteuil à l'Académie. »

Cette nouvelle invite au fauteuil académique n'ayant pas eu plus de succès que les précédentes, l'auteur d'*Antony* finit par se lasser de tant de refus, et quand, en 1849, l'Académie eut à remplacer Chateaubriand et M. Vatout, *l'Événement* d'alors, ayant proposé les candidatures de Balzac et de Dumas, ce dernier écrivit à Auguste Vacquerie la lettre suivante :

« Mille grâces de l'initiative que vous avez prise à mon égard, relativement à la candidature au fauteuil de l'auteur du *Génie du christianisme* et des *Natchez,* initiative dont je vous suis on ne peut plus reconnaissant.

« Seulement, ayez la bonté de dire que je n'étais sur les rangs que dans les colonnes de votre journal et que je connais trop l'inutilité des visites que je pourrais rendre à une trentaine de membres de l'Aca-

démie pour en avoir jamais fait ou être tenté d'en jamais faire. »

M. de Noailles eut alors 25 voix et Balzac, 4. M. de Saint-Priest en eut 14 et Dumas pas une.

Dumas ne se représenta plus.

La librairie Techener. — Nous lisons dans le dernier numéro du *Bulletin du bibliophile* la déclaration suivante :

« On a dit que la vente Techener, qui a eu lieu au mois de mai dernier, comprenait *toute* la réserve de livres précieux amassés depuis près d'un demi-siècle par MM. Techener père et fils; en second lieu, que cette vente était le préliminaire d'une liquidation définitive, d'une cessation d'affaires.

« L'un n'est pas plus vrai que l'autre.

« 1° Cette vente ne comprend qu'une faible partie des richesses de la bibliothèque particulière de M. Techener. Une seconde vente, qui n'épuisera pas encore cette réserve, offrira aux amateurs un ensemble au moins aussi intéressant et aussi varié ; elle comprendra de très beaux manuscrits avec miniatures, des gothiques d'une extrême rareté, bon nombre de pièces uniques, un choix spécial de facéties et de poètes du XVIe siècle, le tout dans une condition exceptionnelle ; de nombreuses reliures des provenances les plus recherchées.

« 2° Jamais il n'a été question pour nous de liquidation ni d'abandon des affaires... »

ÉTRANGER

Angleterre. — *Neuvième réunion annuelle de la « Library Association » du Royaume-Uni.* — La réunion annuelle des membres de la Société des bibliothécaires a eu lieu cette année à Londres, dans les derniers jours de septembre, sous la présidence de M. Bons, bibliothécaire au Bristish Museum. — Dans son discours d'ouverture, M. Bons fait ressortir l'importance croissante des bibliothèques populaires (*free public libraries*), et les services qu'elles sont appelées à rendre si l'on parvenait à réunir dans ces bibliothèques les documents relatifs à l'histoire locale. M. Mounde Thompson fait une communication au sujet des systèmes de classification des manuscrits et des mesures à prendre pour en empêcher la détérioration. M. J. Potter Briscæ choisit pour thème les bibliothèques pour aveugles, et M. Zaehndorf présente des observations très intéressantes au sujet de la reliure des livres.

M. Douglas nous apprend qu'en Chine les romans sont absolument exclus des bibliothèques, mais qu'il est facile de s'en procurer dans les cabinets de lecture des grandes villes.

Les échanges effectuées par le British Museum et les améliorations introduites dans l'aménagement des salles de lecture du British Museum font l'objet d'une communication de M. Garnett.

En résumé, cette réunion des bibliothécaires anglais n'a présenté qu'un faible intérêt.

L'Archéologie d'Alma Tadema. — Le professeur Ebers a publié, il y a quelque temps, une biographie du peintre archéologue Alma Tadema, conçue dans les termes les plus enthousiastes. L'artiste y est porté aux nues, et le savant égyptologue déclare gravement qu'il n'y a pas un des détails archéologiques des tableaux d'Alma Tadema qui ne soit rigoureusement exact. La *Nation*, de New-York, prend violemment à partie le professeur allemand ; elle soumet à une critique des plus minutieuses quelques-uns des tableaux les plus connus d'Alma Tadema, et prend un malin plaisir à énumérer toutes les bourdes archéologiques dont s'est rendu coupable l'artiste hollando-anglais.

Cette violente sortie est d'autant plus curieuse à noter qu'elle est la première note discordante dans le concert de louanges que les savants anglais et allemands avaient coutume d'entonner en l'honneur des moindres productions du célèbre peintre archéologue.

Italie. — *Les éditeurs et libraires italiens.* — A Rome, le commerce de livres rares et d'occasion est représenté par MM. Silvio Bocca, via del Giardino ; Van Riel, via Canestrari, et P. Pieri, via del Colosseo.

Les bibliophiles ne manquent d'ailleurs pas d'explorer l'étalage des bouquinistes qui s'installent le mercredi au Campo dei Fiori.

L'établissement de Piale, Piazza di Spagna, est à la fois une librairie, un cabinet de lecture et un centre d'informations de toute sorte, car on y est renseigné aussi exactement sur le prix d'un livre rare que sur le tarif des voitures et les cérémonies religieuses de la semaine. Quant aux nombreuses sociétés littéraires et scientifiques de Rome, elles publient chacune leur *Bolletino*, qui met le lecteur au courant de leurs travaux et labeurs.

A Florence, le nombre de libraires l'emporte de beaucoup sur celui des éditeurs, dont les plus connus sont : MM. Le Monnier, Barbera, Bocca, Paravia, Carumelli et Paggi.

M. Barbera édite actuellement une collection « diamant » d'auteurs classiques et une petite bibliothèque d'auteurs italiens contemporains à 50 centimes le volume. Ce sont MM. Bonghi, Barrili et Mantegazza qui sont à la tête de cette intéressante publication. M. Barbera est l'éditeur de *la Conquête de Rome*, de Mathilde Serao ; du *Matrimonio*, d'Alfred Orsiani, fougueux disciple de Dumas fils ; des *Contes populaires toscans*, de Pitré, et d'un grand nombre d'autres ouvrages italiens et étrangers.

On rencontre des livres rares et curieux chez MM. Cecchi, Franceschini, Ducci Grazzini et Per-

celli ; la librairie de M. Vieusseux, qui a installé ses magasins dans le rez-de-chaussée de l'ancien palais des Podestats de Florence, contient, dit-on, plus de 130,000 volumes italiens, français, anglais et allemands, et une salle de lecture très fréquentée des étrangers, où l'on trouve les principales revues européennes.

MM. Treves frères, de Milan, éditeurs de *l'Illustrazione italiana* et de *l'Illustrazione popolare*, publient des ouvrages illustrés et des livres d'étrennes, dont quelques-uns sont remarquables d'exécution, tels que *Roma, la capitale d'Italia*, par Berzeglio, *la Storia di Roma*, par Bertolini, et *l'Arte attraverso dei secoli*, par Christiani.

Une grammaire de l'ornement, *Tesero d'ornato*, par M. G. J. Mendel, ouvrage fait sur le plan des ouvrages de Charles Blanc et d'Orven Jones, paraît chez MM. Modes et Mendel.

Herman Lœscher (Turin) publie des grammaires, dictionnaires et livres de lecture dans toutes les langues européennes. Ses catalogues de *liberia antiquaria* sont très en faveur auprès des bibliophiles.

La maison Spithœver a une autre spécialité : elle édite des ouvrages de luxe sur l'art et les antiquités de Rome. C'est elle qui a publié les deux grands ouvrages de Di Rossi : *Roma sottaranea christiania*, dont le quatrième volume a paru, et *les Mosaïques d'églises romaines*, magnifique in-folio à planches chromolithographiées, dont le fascicule coûte 50 fr. et qui reviendra complet à quelque chose comme 1,250 francs.

Les livres de théologie et de piété sont du ressort du *Collegio di propagande fide*. Une de ses dernières et plus importantes publications est une édition des œuvres complètes de saint Thomas, publiée aux frais de Léon XIII. Cette maison apporte un soin tout particulier à l'exécution typographique et à la qualité du papier employé.

Les livres de classe destinés aux écoles du gouvernement sont la spécialité de la maison Paravia ; d'autres éditeurs milanais importants sont MM. Verdesi, via Lato ; Perino, piazza Colonna ; Manzoni et Bocca.

M. Lapi, de Citta di Castello (Umbrie), a édité pendant ces dernières années un nombre considérable de petits volumes in-8° d'essais et études littéraires d'écrivains distingués, tels que MM. Bonghi, Luigi Morandi, N. Angeletti, Giacomo Zanella, etc., ainsi que les *Sonetti romaneschi*, édition faite par les soins de Luigi Morandi (4 vol.), et les *Opuscula selecta*, de saint Thomas d'Aquin (3 vol. in-8°). Nous recommandons à tous ceux qui s'occupent du mouvement littéraire actuel en Italie de se faire venir le catalogue de cette maison, dont les publications sont en général bien imprimées et d'un prix peu élevé.

Une nouvelle édition de Dante. — Le roi Humbert a fait imprimer à ses frais une nouvelle édition de la *Divine comédie*, avec un commentaire latin inédit de Stefano Falice, qui vivait au XVe siècle. Ce commentaire comprend une série de lectures que Stefano Falice a faites en 1474 à la cour du marquis de Saluce et dont le manuscrit a été retrouvé en 1885 par M. Rodolfo Renier, dans la bibliothèque royale de Turin.

La nouvelle édition, dont l'exécution est hors pair, n'a été tirée qu'à un nombre restreint d'exemplaires et n'est pas dans le commerce. Elle forme un volume de 593 pages petit in-folio, dont voici le titre :

« La Commedia di Dante Alighieri, col commento inedito di Stefano Falice di Ricaldone, pubblicato per cura di Vicenzo Promis, bibliotecario di S. M., e di Carlo Negroni, socio della R. Commissione dei testi di lingua. — Torino, colle stampe di Vicenzo Bona, 1886. »

Russie. — *Les femmes auteurs russes.* — Dans une lettre adressée au *Critic* de New-York, M. Popoff déclare que le livre à faire serait une histoire de l'activité littéraire féminine ; mais, dit-il, ce livre devrait être écrit par une femme. Or, il paraît que la nécessité d'écrire un pareil livre s'est également imposée au Rév. George Willis Cooke, le biographe d'Emerson et de G. Elliot, qui a déjà réuni tous les matériaux pour la publication d'une histoire des femmes écrivains en Angleterre et en Amérique.

A propos des talents littéraires des écrivains féminins de la Russie, M. Popoff ajoute : l'impératrice Catherine II avait de réelles aptitudes littéraires, ainsi que le prouve sa correspondance. La comtesse Eudoxie Rostopchine, « la Sapho de Moscou », versifiait avec une facilité réellement incroyable. Toujours prête à exprimer en prose ou en vers son opinion très arrêtée sur les événements politiques, elle inspirait au tsar Nicolas les mêmes inquiétudes que Mme de Staël à Napoléon. Comme celle-ci, elle passa en exil plusieurs années de sa vie.

Elle a laissé un grand nombre de drames et nouvelles, mais seules ses petites poésies survivront à l'oubli. Fort adulée des grands écrivains de l'époque, Puchkin, Gogol et Sermontoff professaient une grande estime pour ses talents.

Julie Jadovsky, née en 1825, n'avait qu'un bras, et son unique main n'avait que trois doigts, ce qui ne l'empêcha pas de se livrer avec passion à l'étude de la littérature et de devenir un remarquable écrivain. A vingt ans, elle collaborait en prose et en vers dans les revues littéraires.

C'est elle qui, une des premières, a recueilli et publié quelques-uns des meilleurs chants populaires russes. C'était une nature mélancolique ; aussi on lui reprochait de trop affectionner la note triste. En Russie, on lui préfère généralement Nadiesda Hvotchinky, auteur de plusieurs romans publiés sous le pseudonyme de Vsevolod Krestovsky.

NÉCROLOGIE.

FRANCE

On annonce la mort de Mme Barutel, décédée à Toulouse, qui obtint de grands succès, il y a une vingtaine d'années, à l'Académie des jeux floraux.

Elle publia, sous la signature d'Adolphe Bonnet, un volume, *les Chants de l'âme*, qui parut avec une lettre-préface de M. l'archevêque de Toulouse, et un autre recueil, *Fleurs d'été*, qui lui valut le diplôme de lauréat de l'Académie française.

— M. Émile Belot, professeur à la Faculté des lettres de Lyon, est mort le mois dernier.

M. Belot était né à Montoire (Loir-et-Cher), le 24 septembre 1829. Brillant élève du collège Louis-le-Grand, il entra en 1848 à l'École d'administration et l'année suivante à l'École normale supérieure, où il fut reçu le premier dans la section des lettres. Il en sortit agrégé des classes supérieures et débuta dans l'enseignement au collège de Blois en 1853. Nommé en 1863 professeur d'histoire au lycée de Versailles, il soutint en 1867 en Sorbonne ses thèses pour le doctorat ès lettres. Son ouvrage l'*Histoire des chevaliers romains* obtint en 1867 un prix Montyon à l'Académie française et lui valut en 1882 l'entrée à l'Institut comme correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques. M. Belot était depuis 1873 professeur d'histoire moderne à la Faculté des lettres de Lyon.

— Le marquis de Blosseville vient de s'éteindre au château d'Amfreville-la-Campagne dans sa quatre-vingt-huitième année.

Successivement administrateur éclairé, journaliste convaincu, collaborateur du *Courrier de l'Europe*, du *Rénovateur* et de *la Quotidienne*, — économiste distingué avec ses amis Tocqueville et de Beaumont; — littérateur aimable, poète à ses moments perdus, il a publié ou laissé dans des cartons un grand nombre d'ouvrages, de notes et d'études.

Ses œuvres sont d'un grand intérêt, les unes magistrales, comme l'*Histoire des colonies pénales de l'Angleterre dans l'Australie*, qui obtint le seul prix Montyon décerné en 1832; d'autres témoignant d'une érudition peu commune, comme les *Éphémérides historiques du département de l'Eure*, le *Dictionnaire topographique de l'Eure* ou le *Dictionnaire du patois normand*, en voie de publication et auquel il collaborait encore dans les derniers jours de sa vie; d'autres enfin, études historiques, fines et plaisantes, comme les notices sur *Denis Lemaréchal*, *les Trois Campion*, *M. de Vatimesnil*, *le duc de Clermont-Tonnerre*, *le duc de Broglie*, *les Puységur*, *Jules de Blosseville*, son frère, *François de Civille*, son ancêtre légendaire, *M. Antoine Passy*, *Saint-Louis des Français*, à Rome, *le Prieuré des deux amants* en Normandie, *les Mémoires du comte Mollien*, *le général Dumouriez*.

Signalons aussi des traductions de l'anglais et de l'espagnol, de nombreux rapports, des discours, des poésies et des souvenirs personnels de la Révolution de 1830, souvenirs qui seront certainement publiés quelque jour.

Rappelons enfin qu'en bibliophile émérite, il faisait partie de presque toutes les sociétés savantes de Normandie, auxquelles il collaborait avec distinction.

— On annonce la mort de M. Adolphe Breulier, avoué à Dreux, ancien avocat au barreau de Paris, qui a longtemps donné des articles de jurisprudence à des revues spéciales ou même à des journaux quotidiens. Il avait publié également des ouvrages de linguistique et de philologie.

— Nous apprenons la mort de M. Germain Demay, chef de section aux Archives nationales. M. Demay était apprécié dans le domaine de l'érudition par ses savantes recherches sur l'histoire de la sigillographie française du moyen âge.

— L'Académie des inscriptions et belles-lettres a, le 23 octobre, perdu l'un de ses membres, M. Ernest-Émile-Antoine Desjardins.

Né à Noisy-sur-Oise, le 30 septembre 1823, M. Desjardins entra dans l'enseignement de bonne heure. Il professa l'histoire à Angers, Dijon, Alençon, Mâcon et au lycée Bonaparte. Nommé maître de conférences de géographie à l'École normale en 1861, il fut chargé de missions, par le gouvernement, en Italie et en Égypte. Ses découvertes archéologiques le firent nommer membre de la Société centrale de géographie, et il succéda à M. d'Avezac, à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le 25 mai 1875. Il était décoré de la Légion d'honneur.

On doit à ce savant beaucoup de travaux se rapportant à l'épigraphie : un *Atlas de géographie*, sa *Topographie du Latium*; *Voyage d'Horace à Brindes* (1855); *Parme et ses antiquités* (1856); *le Pérou avant la conquête espagnole* (1858); *le Grand Corneille historien* (1861); *Notice sur le musée Napoléon III*; *Du patriotisme dans les arts* (1862); *Aperçu historique sur les embouchures du Rhône* (1867), qui lui valut la deuxième médaille des antiquités nationales à l'Académie; *les Juifs de Moldavie* (1867); *Géographie historique de la Gaule* (1870); *Musei nationali* (1873); *Œuvre complète de Borghèse*, et un grand nombre de communications insérées dans les comptes rendus et les mémoires de l'Académie.

— M. Faverie, ancien juge au tribunal civil de Fontainebleau, est décédé le 6 octobre dernier, à l'âge de soixante-seize ans.

Collaborateur de la *Gazette des tribunaux*, il avait publié dans ce journal de nombreux articles bibliographiques et de variétés littéraires.

— M. Albert Humbert, le fondateur d'une petite publication populaire, *la Lanterne de Bocquillon*, est mort le 17 octobre, à Langres, âgé de cinquante ans environ.

Employé au chemin de fer de l'Est, il avait débuté vers 1866 par des dessins dans des journaux satiriques qui lui valurent de devenir l'élève et l'ami d'André Gill, auquel il apporta un jour, au bureau de *la Lune*, la lettre d'Onésime Bocquillon, accompagnée de la réponse de la payse Simone. Cette lettre-type, autographiée et remplie de naïfs dessins, fut tirée à plus de deux cent mille exemplaires, et, comme les *lanternes* étaient à la mode à cette époque, elle devint *la Lanterne de Bocquillon*, qui vit encore et dont le succès a été très grand et surtout très fructueux pour son propriétaire.

M. Humbert a publié une dizaine de romans comiques, *les Gens de Villeguindy*, *la Fête de Freluche*, *Un jeune homme timide*, etc.

— Nous apprenons la mort d'un ancien professeur du collège Rollin, M. Girard, né à Givet (Ardennes) en 1822. On doit à M. Girard : *les Auxiliaires du ver à soie* (1864); *les Métamorphoses des insectes* (1865); *Nouvelles notices entomologiques* (1866); *le Phylloxera de la vigne* (1874); *Traité élémentaire d'entomologie* (1874-1876); *Les Abeilles* (1878); *Histoire naturelle; Zoologie* (1882).

ÉTRANGER

Italie. — Nous apprenons la mort de M. Romolo Federici, qui vient de succomber à une longue et douloureuse maladie.

M. Romolo Federici, qui fut député au Parlement italien, était un véritable ami de la France. Il a joué un grand rôle dans le mouvement libéral de l'indépendance romaine, et c'était en même temps un écrivain et un philosophe distingué. On lui doit un ouvrage historique fort apprécié, qui a paru à Rome sous le titre : *les Lois du progrès*.

— L'Italie vient de perdre deux de ses bibliographes les plus distingués, M. Francesco Berlan, de Venise, auteur d'un ouvrage paru récemment : *la Introduzione della stampa in Milano*, et M. Carlo Fumagalli, de Vérone, qui a écrit plusieurs essais bibliographiques, dont une étude fort remarquée intitulée : *Dei primi libri a stampa in Italia e specialmente di un codice sublacense impresso avanti il Lattanzio e finora creduto posteriore* (Lugano, 1875, in-8°).

Espagne. — Nous apprenons la mort d'un ingénieur espagnol, qui avait acquis une grande célébrité dans son pays et qui était très connu dans le monde scientifique, M. Meliton Martin. M. Meliton Martin était surtout un philosophe, un penseur et un écrivain. Il soutenait très ingénieusement cette thèse que ce qui fait la supériorité de l'homme sur les animaux, c'est la multiplicité de ses besoins, besoins que celui-ci ne peut satisfaire que par un travail incessant. Il a écrit sur cette thèse des ouvrages remarquables : *le Ponos*, roman philosophique ; *la Classification rationnelle des sciences; la Théorie des grèves* et l'*Histoire des évolutions du travail*, résumé plein de lucidité et d'aperçus profonds, qui fut traduit en français lors de son apparition en 1878.

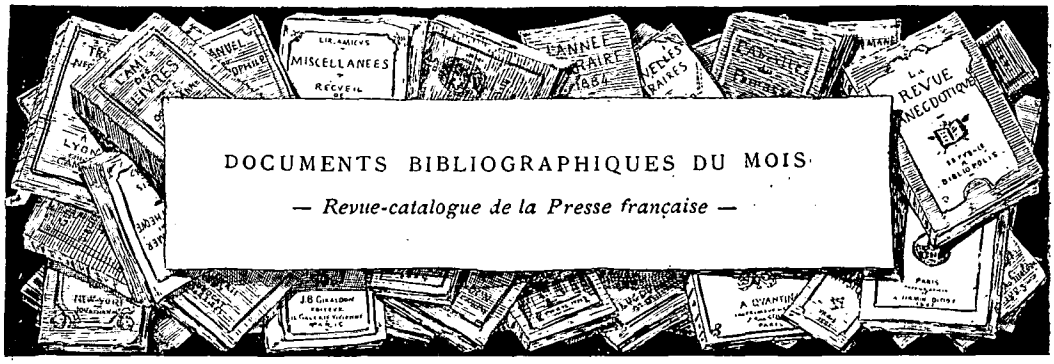

Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ANNALES DE L'ÉCOLE LIBRE DES SCIENCES POLITIQUES, n° 4. — Pigeonneau : La politique coloniale de Colbert. — Fauchille : L'Union monétaire latine; son histoire. — Begouën : La politique religieuse de la Prusse. — Ch. Lyon-Caen : Les juridictions commerciales en France et dans les principaux États. — Auburtin : Étude sur l'histoire de l'impôt foncier en France jusqu'en 1789.

BULLETIN DU BIBLIOPHILE (mars-avril-mai). — Le cardinal de Noailles d'après sa correspondance inédite. — Tamizey de Larroque : Lettres inédites de Gabriel Naudé à Peiresc. — Pierre d'Arc : Bibliographie des ouvrages relatifs à Jeanne d'Arc. — Un éloge inédit des lettres de Balzac. — La bibliothèque de Mme Élisabeth à Montreuil. — Un almanach parisien de l'an III. — Bibliographie ancienne de l'Annam. — M. Édouard Meaume. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (25 septembre). — Les tirailleurs tonkinois. — Les grandes manœuvres de l'armée allemande. — L'école préparatoire de cavalerie. — (2 octobre). L'armée russe. — Les descendants de Jean Bart. — Tourville à la Hogue et à Saint-Vincent. — (9 octobre). Le volontariat d'un an. — La landwehr hongroise. — Ravitaillement des munitions dans l'armée russe. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE (1er trimestre 1886). — Ch. Maunoir : Rapport sur les travaux de la Société pendant l'année 1885. — A Grandidier : Les canaux et les lagunes de la côte orientale de Madagascar. — A. Gouin : Le Tonkin.

CORRESPONDANT (25 septembre). — Paul Thureau-Dangin : La question d'Orient (1839-1841). — Le général Boulanger. — Dronsart : Le prince de Bismarck et son œuvre. — Claudio Jannet : Les faits économiques et le mouvement social. — (10 octobre). P. Thureau-Dangin : La question d'Orient. — Ch. Alexandre : Mme de Lamartine. — V. de Chevigny : Poètes et romanciers australiens. — COURRIER DE VAUGELAS (15 septembre). — Étymologie du mot *meute*. — Que signifient les mots *maccrobe, maccrobie*. — Molière et l'en-cas de nuit de Louis XIV. — (1er octobre). Pends-toi, brave Crillon ! la légende et la vérité. — *Dictionnaire étymologique de la langue française*, par Ch. Toubin. — CURIEUX (août). — Les enfants naturels du duc de Berry. — La question Louis XVII. — Ingouf. — Desrais. — Pache. — Talma. — Rossini. — Lafayette. — M. Grévy. — (Octobre). Les enfants naturels du duc de Berry. — Les Carnot. — La mort de Marie-Louise. — La question Louis XVII. — M. Dugué de la Fauconnerie. — Mme de Lionne et le président de Champlâtreux. — Les pairs de France.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (25 septembre). — La situation financière et les moyens d'établir l'équilibre sans impôts nouveaux. — Le commerce extérieur de la France pendant les huit premiers mois de 1886. — Le commerce extérieur de l'Angleterre pendant les huit premiers mois de 1886. — Adam Smith et les économistes d'aujourd'hui. — L'Association britannique pour l'avancement des sciences : session de 1886. — L'assistance publique en Russie. — (2 octobre). La situation financière et les moyens d'établir l'équilibre sans impôts nouveaux. — Les conditions de la culture française et la production des céréales dans le monde. — Les falsifications de denrées alimentaires et la liberté du commerce. — Le XIXe congrès des Trade's Unions. — La nécessité d'une politique énergique à Madagascar. — (9 octobre). De la prétention de supprimer le salariat par les associations coopératives. — La hausse des salaires agricoles à l'étranger. — Le mouvement économique aux États-Unis et au Canada; le commerce extérieur des États-Unis depuis 1871; la situation de la récolte de 1886; le nord-ouest canadien et ses progrès.

GAZETTE ANECDOTIQUE (30 septembre). — Tanner et Succi. — Affaire Coquelin. — Lettres de Courbet. — La barricade Boulanger. — Les aventures d'un Claude Lorrain. — La baignoire de Marat. — Lettres du maréchal Bugeaud. — (15 octobre). Le testament du duc d'Aumale. — La censure. — Affaire Coquelin. — Dumas père et l'Académie. — Georges Sand et Tourgueneff. — Lamartine et M. de Genoude, — Molière jugé par Th. Gauthier. — Aycard et Aicard. — GAZETTE ARCHÉOLOGIQUE (n°s 5-6). — Heuzey : La plus ancienne sculpture chaldéenne. — A. Cartault : Terres cuites de l'Asie-Mineure. — H. Bouchot : Le portrait de Louis II d'Anjou, roi de Sicile, à la Bibliothèque nationale. — Molinier : Les architectes du château de Fontainbleau. — Chabouillet : Étude sur quelques camées du cabinet des médailles. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (octobre). — André Michel : Le musée de Brunswick. — De Geymüller : Les derniers travaux sur Léonard de Vinci. — Lucien Magne : Le musée du travail. — Louis Courajod : L'imitation et la contrefaçon des objets d'art antique aux XVe et XVIe siècles. — Hymans : L'exposition rétrospective de Bruxelles. — Pératé : *L'Exultet* de Bari; les fresques d'assise et de Montefalco.

L'HOMME (10 juillet). — De Martillet : Les époques paléolithiques en Italie. — Dr Fauvelle : La rage et M. Pasteur. — Dr Collineau : L'exhalation pulmonaire et la réfrigération des corps. — Salmon : Les chevets préhistoriques. — (25 juillet). Sabatier : De l'évolution du progrès dans les groupes sociaux. — La castration à Rome. — Déformation héréditaire à travers cinq générations.

INSTRUCTION PUBLIQUE (9 octobre). — Pigeonneau : Histoire des colonies françaises au XVIIIe siècle. — Bergaigne : Étude du langage. — Abbé de Broglie : Cours d'apologétique chrétienne. — INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 septembre). — Cippe d'Esculape au musée Carnavalet. — Le drapeau pris par Jeanne Hachette. — Le chien de Montargis. — Un bibliophile d'autrefois. — Sociétés locales de bibliophiles. — Parodies de V. Hugo. — La marquise de la Carte et Alfred de Musset. — Société française des amis de Rabelais. — Les enfants de Talma. — Notes d'état civil sur Marmontel. — (10 octobre). Parodie de *Zaïre*. — Dessins de V. Hugo. — Les rois aliénés. — Papiers du comte de Saint-Germain. — Le chien de Montargis. — Documents sur les d'Urfé. — Georges d'Harmonville. — Parodies de V. Hugo. — Le poignard de Ravaillac. — Liszt, Proudhon et Mme d'Agoult.

JOURNAL DES ÉCONOMISTES (octobre). De Loménie : Les polémiques financières de Mirabeau et les interventions à la Bourse de M. de Calonne. — A. Neymarck : Un conseil supérieur des finances. — Fournier de Flaix : L'appropriation des ports à la grande navigation. — Kerrilis : Le congrès des Trade's Unions. — JOURNAL DES SAVANTS (septembre). B. Saint-Hilaire : État actuel de l'Inde. — Dareste : Recherches sur quelques problèmes d'histoire. — E. Caro : La peur. — G. Paris : Publications de la Société des anciens textes français. — A. Maury : Œuvres philosophiques du général Noizet.

MAGASIN PITTORESQUE (30 septembre). — Les Sardes. — Lefebvre : Percement des grands tunnels. — Lafaye : La manécanterie à Lyon. — L. Merlet : Un ancêtre de Jean de La Fontaine. — Les bazeilles : Les oiseaux chanteurs. — Paul Laffitte : La notion du temps. — (15 octobre). Les enseignes des faïences de Delfe. — Le Palatin. — Les bazeilles : Les oiseaux chanteurs. — Merlet : La famine de 1709. — Ed. Charton : Octave Pirmez. — MATINÉES ESPAGNOLES (30 septembre et 5 octobre). — La société de Madrid. — La société de Lisbonne.

NATURE (25 septembre). Curieux effets de la foudre. — Le papier mâché. — Le tremblement de terre des États-Unis du 31 août 1886. — Élévateur hydraulique, ou pompe à un seul clapet, de MM. du Marais et de la Grée. — Un nouveau cadran de compteur. — Poissons de l'archipel malais. — (2 octobre). Les tramways électriques bruxellois. — L'éclairage électrique du théâtre du Palais-Royal, à Paris. — Tricycle à vapeur chauffé au pétrole. — Nouveau bec de gaz de M. Wenham. — Le jeûne de M. Succi. — Photographie instantanée et héliogravure. — (9 octobre). La Roche de Fontenailles, dans le Calvados. — Application des principes de la pression des liquides sur une paroi plane. — Compas à coordonnées. — Graphiques de la marche des trains usités sur les lignes belges. — Appareil photographique de M. Fetter. — Ponts provisoires. — Lettres d'Amérique. — Glaciers des Alpes. — NOUVELLE REVUE (15 septembre). — Ch. de Moüy : Lettres athéniennes; autour de l'Acropole. — A. Duquet : La bataille de Noisseville. — Ali : Kharthoum et le Soudan d'Égypte. — Sciama : La sélection sociale. — Jean Larocque : Les poètes devant le pouvoir; la jeunesse de Racine. — Camille Selden : L'enseignement secondaire. — (1er octobre). Ch. Baudelaire : Lettres inédites à Sainte-Beuve. — Ch. de Loménie : L'année critique de la jeunesse de Mirabeau. — A. Duquet : La bataille de Noisseville. — Louis Pauliat : La politique coloniale sous l'ancien régime.

POLYBIBLION (septembre). Comte de Bizemont : Géographie et voyages. — La Grette : Ouvrages pour la jeunesse. — Comptes rendus dans les sections de théologie, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique : Les manuscrits de la bibliothèque d'Arras. — Une nouvelle lettre de Montaigne. — La collection palatine de la Vaticane. — Les catalogues des manuscrits des bibliothèques d'Allemagne. — Les périodiques bibliographiques de l'Allemagne.

REVUE ALSACIENNE (septembre). — Lucien Nicot : L'évêque de Metz; Mgr Dupont des Loges. — Lorédan Larchey : Une bibliothèque messine au moyen âge. — Ch. Rabany : Les généraux alsaciens sous le premier empire. — REVUE DE L'ART FRANÇAIS (septembre). Georges de la Chapelle, peintre en titre de la ville de Caen; son séjour et ses travaux à Toulon (1538). — Artistes normands (XVIIe et XVIIIe siècles) : Georges de la Chapelle, Boucher, Doudeauville-Fauvel, De Fermanel, Baudoin, De Stockove, Pierre Le Pelletier, Paul Lucas, Antoine Favray, Marin Étienne, Jean de Saint-Igny, De Lasson, Jean Joustel, Brodon, Potel, Charpentier, R.-J. Charpentier, Joseph Chauvel de Cantepie, François Chauvel. — Acte de mariage de Christophe Veyrier, élève et collaborateur de Puget (1674). — Jean Mazoyer, peintre ordinaire du Roi (1672). — Jean Boudin, sculpteur du duc de Bouillon (1748). — Pigalle, la statue de Voltaire (1770). — Un salon de peinture à Montpellier en 1784. — Épitaphes de peintres relevées dans les cimetières de Paris (1873-1874) : Mme Martin-Buchère, Tassaert, J.-L. Boilly, Périn. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (20 septembre). — Hœbler : La côte septentrionale et occidentale de l'Hispanie. — De l'Epinois : La Ligue et les papes. — De Baillon : Henriette-Anne d'Angleterre. — Andrieu : Histoire de l'imprimerie en Agenais. — (27 septembre). Reinach : La colonne Trajane. — Appel : Les manuscrits berlinois des œuvres de Pétrarque. — Ingold : La vie du P. Malebranche. — Mémoires de deux voyages et séjours en Alsace, 1674-1676-1681. — (4 octobre). Müller : Livius Andronicus et Névius. — Schuchart : Roman et celtique. — Littérature nationale allemande. — (11 octobre). Kanlek : Correspondance politique de MM. de Castillon et de Marillac. — Tourneux : Montesquieu : Lettres persanes. — Œuvres complètes de Lessing. — REVUE DES DEUX MONDES (1er octobre). — Ch. de Mazade : M. de Metternich. — Cucheval-Clarigny : La situation financière de la France. — V. Duruy : Le théâtre d'Athènes au Ve siècle. — E. de Laveleye : La forme nouvelle du gouvernement aux États-Unis et en Suisse. — Jules Rochard : L'acclimatement dans les colonies françaises. — Brunetière : La philosophie de Schopenhauer. — REVUE GÉNÉRALE D'ADMINISTRATION (septembre). — De Crisenoy : Les établissements hospitaliers dans les campagnes. — P. Feillet : De l'assistance publique à Paris. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (octobre). — E. Levasseur : L'Australassie; Nouvelle-Zélande. — De Gérando : Szegszard (Hongrie) et ses environs. — Deschamps : Un colonisateur du temps de Richelieu; Isaac de Razilly. — Drapeyron : L'histoire a-t-elle effacé la géographie? — G. Marcel : Recueil de portulans. — REVUE LITTÉRAIRE (septembre). — Théologie dogmatique et morale. — F. Domet de Vorges : La philosophie scolastique. — Ch. Sarasin : Les forces morales de la société. — Criton : Manuels de littérature. — Les familles françaises à Jersey pendant la Révolution. — Les sciences morales et archéologiques à l'Institut. — Les momies

de Ramsès II et de Ramsès III. — REVUE DU MONDE LATIN (octobre). — Baron Adolphe d'Avril : La Savoie neutralisable. — R. de Maulde : Les médecins d'autrefois, d'après leurs clients. — D'Aurgel : Le service des eaux à Paris et dans la banlieue. — J. Blancard : Études sur la Grèce contemporaine; Othon Ier. — REVUE PHILOSOPHIQUE (octobre). — G. Séailles : L'origine et les destinées de l'art. — G. Sorel : Sur les applications de la psycho-physique. — L. Carrau : La philosophie religieuse de Berkeley. — Tarde : Avenir de la moralité. — A. Penjon : Travaux récents sur la psychologie d'Aristote. — Perez : *La psychologie de l'enfant de trois à sept ans.* — Beaunis : *Recherches sur les conditions de l'activité cérébrale et sur la physiologie des nerfs.* — Berjon : *La grande hystérie chez l'homme.* — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (18 septembre). — A. Leroy-Beaulieu : La révolution de Bulgarie. — J. Lemaître : Pierre Loti. — H. Dietz : Les études classiques sans le latin. — Merrimée : Francisco de Quevedo. — (25 septembre). E. de Laveleye : *Hamlet.* — Hugues le Roux : *Gerfaut*, de M. Émile Moreau. — (2 octobre). Ch. Bigot : Le conseil supérieur de l'instruction publique et le nouvel enseignement spécial. — Coignet : Le second mariage de la maréchale de Montéjan. — (9 octobre). Christian ou l'année romaine, œuvre posthume de Jean-Jacques Ampère. — De Varigny : Atlantic City. — Hugues Le Roux : *Juarez*. — REVUE RÉTROSPECTIVE (nos 55 et 56). — Mémoires inédits de Restif de la Bretonne. — REVUE SCIENTIFIQUE (25 septembre). — Withers Moore : L'instruction supérieure des femmes. — A. Favier : L'azote et le phosphore. — De Varigny : Le développement des sens chez l'enfant, d'après M. Preyer. — Labonne : Une mission scientifique en Islande. — (2 octobre). Bertholot : Les procédés authentiques des alchimistes égyptiens. — Carnot : Les terrains propres à l'épandage des eaux d'égout. — Les travaux de l'association française pour l'avancement des sciences; section de géologie. — La longévité en Grèce. — (9 octobre). Dawson : la géologie de l'Atlantique. — La délimitation de la frontière du Tonkin. — Fournier de Flaix : L'impôt sur l'alcool et le monopole de l'alcool. — La mesure des processus psychiques, d'après M. Jastrow.

SPECTATEUR MILITAIRE (1er octobre). De Rochas : Mémoire de la guerre sur les frontières du Dauphiné et de Savoie de 1742 à 1747. — L. Brun : Le projet de loi organique militaire du général Boulanger. — L. Dupuy : La modification de l'organisation du corps du génie.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

PUBLICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES ÉTRANGÈRES

nouvellement parues.

Allemagne. — C. Ackermann : Bibliotheca pædagogica hassica. — Cassel, F. Kessler, 14 p. in-4°.

O. Atzrott : Socialdemokratische Druckschriften und Vereine, verboten auf Grund des Reichgesetzes vom 21. october 1878. — Publications et associations de Berlin, C. Heymann, VII-111 p. in-8°.

M. Baumgart : Die Literatur des In- und Auslandes über Friedrich den Grossen. Bibliographie allemande et étrangère relative à Frédéric le Grand. — Berlin, B. v. Decker, XII-272 p. in-8° (6 fr. 60).

R. v. Haustein : B. historico naturalis, physico-chemica et mathematica. — Année 35e, tome II (juillet-décembre 1885), p. 143-321. — Gœttingue, Vandenhoeck et Ruprecht. — (2 fr. 25).

G. Ruprecht : Bibl. medico-chirurgica, pharmacentico-chemica veterinaria. — Année 39e, tome II (juillet-décembre 1885). — Gœttingue, Vandenhoek. — (1 fr. 75.)

P. Groth : Repertorium der mincralogischen und krystallographischen Literatur, 1876-1885. — Leipzig, Engelmann. 208 p. gr. in-8°. — (8 fr. 50.)

O. Gundlach : Bibliotheca familiarum nobilium. — 2e éd. — 332 p. gr. in-8°. — Berlin, J. Stargardt. — (15 fr.)

Fr. Hofmeister : Handbuch der musikalischen Literatur. — 9e année 1880-1885. — Leipzig, F. Hofmeister. — (10 fr.)

R. S. Lipsius : Theologischer Jahresbericht. — Tome V, année 1885. — 566 p. gr. in-8°. — Leipzig, G. Reichardt. — (15 fr.)

Katalog der Hof- und Landesbibliothek in Karlsruhe. — Carlsruhe, Ch. Groos.

Musikalisch-literarischer Monatsbericht. — Année 1886, n° 1. — Leipzig, F. Hofmeister.

N. Œsterlein : Catalog einer Richard Wagner Bibliothek. — Tome II. — Leipzig, Breithopf et Härtel. — 354 p. gr. in-8°. — (12 fr. 50).

E. Fromm : Veröffentlichungen der Stadtbibliothek in Köln. — Livr. 2e : les éditions de l'Imitatio Christi de la bibl. de Cologne, — Cologne, Dumont Schauberg. — XXI-129 p. gr. in-8°. — (6 fr. 25).

Verzeichniss der Bücher, Landkarten, etc. Janvier-juin 1886. — Leipzig, J.-C. Hinrich. — CXIV-508 p. in-8°. — (5 fr.)

Vierteljahrscatalog aller neuen Erscheinungen im Felde der Literatur in Deutschland. — Avril-juin 1886. — Leipzig, J.-C. Hinrich. — (2 fr. 25).

Buchdruck und Buchhandel im XVten Jahrhundert (Grenzboten, 1886, n° 21).

J.-E. Wessely : Anleitung zur Kenntniss und zum Sammlen der Werke des Kunstdruckes. — 2e éd. XII-348 p. in-8°, avec 11 pl. en fac-sim. — Leipzig, Weigel. — (10 fr.)

A. Blau : Bibl. philologica. — Année 38e (juillet-décembre 1885). — Göttingen. Vandenhoek. — (3 fr. 10),

G. Ruprecht : Bibl. theologica. — Année 38e (juillet-décembre 1885). — Göttingue, Vandenhœkc. — (0 fr. 90).

E. Schlegel : Neues Buchhändler-adressbuch. — 1re année. — Leipzig, 651 p. gr. in-8°. — (6 fr. 25).

Buchhändler als Schriftsteller (Börsenblatt, année 1885, nos 270, 272, et année 1886, n° 217).

A. Reher; Titel-Verzeichniss der bis September 1886 erschienenen erzählenden und volksthümlich wissenschaftlichen Werke. — 16.000 Titel nach den Schlagwörtern alphabetisch abgeordnet.

Angleterre. — Books for a reference library : Being lectures on the books in the reference Department of the free public library, Birmingham. — 1st series. — Londres : Simpkin, 180 p. in-8° (3 fr. 20).

F.-N. Brushfield : The bibliography of the « History of the world » and of the « Remains » of Sir Walter Raleigh. — (Voir le Library-Chronicle, 1886, p. 8-15).

J. Davies : The « Adamo » of Giovanni Soranzo. — (Voir Book-Lore, août 1886).

R. Harrison : County bibliography (Library Chronicle, avril 1886).

C.-W. Holgate : An account of the chief libraries of New Zealand, with an appendix. — Londres, J. Davy.

A.-J. Shelly : Notes on the public libraries of Plymouth, Devonport and Stonehouse (Library Chronicle, janvier 1886).

E.-C. Thomas : In Memoriam : Edward Edwards. — (Libr. Chronicle, avril 1886).

Espagne. — Folk lore español. Bibliotheca de las tradiciones populares españolas. — Tomes VIII y IX, in-8°. (2 fr. 50). — Madrid, R. Fr.

F. Dias y Sânchez : Guia de la villa y archivo di Samancas. — Madrid, tip G. Hernández. — 290 p. in-8°.

M. G. Uriel : Bibliothecas antiqua y nueva di escritores aragones de Latassa, aumentadas y refundidas en forme de Diccionaria bibliografico-biografico. — Tome III. — 443 p. in-4° (Q-Z). — Madrid, Murillo.

Hongrie. — J. Danko : A Franczia Könyvdisz a renaissance korban. — L'exécution des livres à l'époque de la Renaissance en France. — Budapest.

Hollande. — R. Van der Meulen : Repertorium op Brinkman's Catalogussen. — Répertoire des livres, cartes et plans parus aux Pays-Bas de 1850 à 1882. — VII-526 p. gr. in-8°. — Amsterdam, Brinkmann (39 fr.)

J.-J- van Doorninck : Vermomde en naamlooze schryvers opgespoord op het gebied der nederlandsche en vlaamsche letteren. — Dictionnaire des anonymes et pseudonymes littéraires hollandais et flamands. — 2e éd., 326 p. gr. in-8° à deux colonnes. — Leide, Brill.

J.-H. Gallée : Register op tydschriften over Nederlandsche taalkunde. — Répertoire des périodiques traitant de linguistique hollandaise. — Kuilenburg, Blom et Olivierse. — 265 p. in-4° (5 fr.).

Pays-Bas. — Christ-Seph ; Bibliotheek van Nederlandsche kerkgeschiedenis-schryvers. — Bibliographie théologique néerlandaise. — Leide, J. Brill. — XIV-508 p. gr. in-8°. — (11 fr.).

Italie. — Aristide Marre : Notice sur la vie et les travaux de Fr.-Jos. Lionnet, suivie d'un catalogue de ses travaux. — Rome, Bullet. di bibliogr. e di storia delle scienza matem. — Tome XVIII.

V. S. Bindi : Clemente a Casauria e il suo codice miniato esistento nella biblioteca nazionale di Parigi. — Napoli, tip. di Angelis. — 63 p. in-8°.

I codici palatini della R. bibliotheca nazionale centrale di Firenze. Descrizione di 37 codici palatini. — Vol. I, fasc. 3, — Rome, Florence, tip. dei ratelli Beacini. — 80 p. in-8°. — (1 fr.).

Ant. Favaro : Intorno ad alcuni nuovi studi sulla vita e sulle opere di Galileo Galilei. — Venezia, tip. Antonelli. — 7 p. in-8°.

Ant. Favaro : Appendice agli studi interno alla vita ed alle opere di Prosdocimo De' Beldomandi, matematico padovano del secolo XV. — Rome. 21 p. in-4°.

B.-S. Mondino : La biblioteca del Collegio Colombia di New-York, et l'indice decimale a materie. — Palerme.

M, Mortara : Indice alfabetica dei rabini e scrittori israeliti di cose giudaiche in Italia, con richiami bibliografici e note illustrative. — Padova, F. Sachetto. — 71 p. in-4°.

F. Pompeo : Saggio di archivio e protocollo communale. — Foligno, F. Sgariglia.

C. Ricci : Le librerie e le stamperie di Ravenna. — Bologne.

Danemark. — C. V. Brunn ; Bibilotheca danica. Liste des ouvrages danois publiés de 1482 à 1830, d'après les collections réunies dans les bibliothèques royale et universitaire de Copenhague et la bibliothèque Karen Brahes d'Odensé. — Publication de la grande bible royale de Copenhague. — VIe partie. — 192 p. in-4°. — Copenhague, Gyldendal. — (2 fr. 80).

Russie. — V. Rosen : Les manuscrits persans de l'Institut des langues orientales de Saint-Pétersbourg. — Saint-Pétersbourg, Eggers et Cie. — IV-369 p. et 3 planches gr. in-8°. — (8 fr. 75.)

Suisse. — M. Gisi : Verzeichniss der Incunabeln der Kantonsbibliothek Solothurn. — 1re partie, 72 p. gr. in-8°. — (4 fr. 50).

États-Unis. — J.-H. Hickcox : A bibliography of the writings of F.-B. Hough.

G.-L. Gomme : The Gentleman's Magazine-Library, part II, Archæology. — Boston, Houghton and Mifflin (12 fr. 50),

Index-catalogue to the library of the Surgeon general's office. — U. S. A. vol VIIe (Insignares Leghorn). — Washington.

J. Belknap : Bulletin of the U. S. National Museum. — N° 30, fasc. 5e. — (Fossil invertebrates). — Washington 322 p. in-8°.

Systematic catalogue of the public library of the city of Milwaukee, with alphabetic, author, title and subject indexes. — Milwaukee. — CLX-836 p. gr. in-8°. — (17 fr. 50.)

C.-E. Grant : In Memoriam : Henry Bradshaw. — (Voir the Library Chronicle 1886, p. 25-36).

R. Bliss : Library of Haward University. Bibliographical contributions, edited by Justin Winsor. N° 17. Classified index to the maps in the royal geographical Society's publications, 1830-93. — Cambridge (Massachusetts) 43 p. in-8°,

List of embossed books, maps, etc., for the use of the blind. — Boston, Howe Memorial Pess. — 4 p. in-8°.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES
ET COMPTES RENDUS D'OUVRAGES FRANÇAIS

Angleterre. — *The Academy.*

18 septembre : Personal memoirs of U. S. Grant.

25 septembre : Richard Steele : Strack's hebreu grammar. — J. Quicherat : Mélanges d'archéologie et d'histoire. — Notes of a philological tour : France;

2 octobre : Miss Lee's Faust. — H. Forneron : Louise de Keroualle. — M. Collignon : les Artistes célèbres. — Notes of a philological tour : Switzerland.

The Athenæum.

18 septembre : Roden Neel's essays ou the poets. — Genealogical literature.

25 septembre : Thornhill's translation of the Æneid. — A. Mickiewicz : Master Thaddeus — L'Œuvre. — Zohar. — Étienne Dolet. — C. Stephanos : La Grèce au point de vue naturel, etc. — M. de Champeaux : Guide des collectionneurs.

2 octobre : Freeman : The methode of historical study. — Mayor's edition of Cicero's *De Natura Deorum*. — The Palestine exploration fund. — Madame Bovary. — Irène. — F. de Mély : le Trésor de Chartres.

Book-Lore.

Octobre : The book trade in ancient Rome. — An egyptian library and its founder. — Lore Dexter's master-piece. — Another épic of Hades; — The Vagaries of Book-buyers. — The middle Hill Sale. — Early editions of the Pilgrim's progress. — Titles for bibles.

Blackwood's Edinburg Magazine.

Octobre : The Scotland of Mary Stuart. — The wit, wisdom and folly of the last five years.

Cassell's.

Septembre : Student life at Heidelberg.

The Expositor.

Octobre : The life and works of H. Ewald.

The Gentleman's Magazine.

Octobre : Flower lore.

Macmillan.

Août : The Land of Burns. — La Fontaine's *Fables*. — Charles Lamb.

The National Review.

Octobre : The eve of Venus, by the earl of Lytton. — Club sketches of old London.

The Nineteenth Century.

A. Comte's famous fallacy. — What girls read. — Disease in fiction.

Notes and Queries.

3 juillet : Who were the Belgæ ? — Editions of the Vicar of Wakefield. — Montjoye Saint-Denis.

21 août : R. Copley Christie : Etienne Dolet.

28 août : The folk tales of the Laps.

The Saturday Review.

11 septembre : Eastern proverbs. — Shakespeare's England. — Lettres du prince de Ligne la marquise de Coigny, par M. de Lescure.

18 septembre : Swift in Japan.

2 octobre : The stage Jew. — Œuvres complètes de Victor Hugo.

Temple Bar.

Octobre : The novels of Balzac.

Walford's Antiquarian.

Octobre : Astrology and William Lilly. — Macaronic poetry. — Garter knights degraded.

Allemagne. — *Centralblatt für Bibliothekswesen.*

Septembre-octobre : Catalogue des manuscrits grecs des bibliothèques de Suisse, par Henri Omont.

Deutsche Buchhændler-Akademie.

Tome III, fasc. 9e : Justinus Kerner. — Geschichte der Bücherzensur in Deutschland. — Ein Bild aus der deutschen Rechtsgeschichte. — Von der Bücherverderbniss. — Der englische Buchhandel seit Caxton,.

Deutsche Revue.

Octobre : Aus den Tagebüchern Riemers, des vertrauten Freundes von Gœthe. — F. v. Holtzendorff : Deutscher und französischer Rechtsunterricht.

Deutsche Rundschau.

Octobre : Weimar in den neuntziger Jahren. — Gentz und der Friede von Schönbrunn. — Wilhelm Scherer : Souvenirs.

Nord und Süd.

Octobre : S. Muntz : Leo XIII. — W. Lübke : Kœnig Ludwig II und seine Kunst.

Italie. — *Il Bibliofilo.*

Septembre-octobre : Documents per la libreria Sforzesca di Pavia (1456-1494). — Antonio Franceschi. — Un museo Galileiano. — C. Sommervogel : Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes publiés par les religieux de la Compagnie de Jésus. — Un codici di rime italiane nella Biblioteca nazionale di Parigi. — Roger Marx : Henri Regnault. — Ch. Fuster : Essais de critique. — P. de Nolhac : Le Canzoniere.

Nuova antologia.

16 septembre : I canti di Heine e di Gœthe e le nuovo traduzione italiane. — Flora mirabilis.

Suisse. — *Bibliothèque universelle et Revue suisse.*

Octobre : Louis Léger : Les origines russes. — E. Juliard : Constantinople et la vie turque. — H. Warnery : Études contemporaines : Alphonse Daudet. — W. Garshine : Art et artistes.

La Lecture.

1er octobre : M. Ludovic Halévy.

La Revue de Genève.

25 septembre : M. Jametel : les Émailleurs pékinois. — P. Jamin : Henri George. — A. Wagnon : Socrate et les femmes.

NOUVEAUX JOURNAUX.

Allemagne. — *Hand in Hand*, journal hebdomadaire, chez M. Brettinger, à Stuttgart.

Angleterre. — Le 2 octobre dernier, il y a eu juste un demi-siècle que se publie *The Publisher's Circular*, fondé en 1836, un des organes les plus actifs de la librairie anglaise.

Autriche. — Les Anglais qui résident à Vienne auront désormais la satisfaction d'avoir leur journal à eux, le *Vienna Weekly News*, journal hebdomadaire, dont le premier numéro a paru le 21 septembre dernier.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 septembre au 15 octobre 1886)

AUTORITÉ. Octobre : 13. *Jean de Jeanne*, par E. Pouvillon.

DÉBATS. Septembre : 18-23. *Les Artisans et les Domestiques d'autrefois*, par G. Babeau. 24. *The Methods of historical study*, par Freeman. 28. *Madagascar sous Louis XIV; Louis XV et la Compagnie des Indes-Orientales*, par L. Pauliat. — *J.-B. Tavernier, baron d'Aubonne, chambellan du Grand-Électeur*, par Ch. Joret. — Octobre : 7. *Zo'har*, roman par M. C. Mendès. 11. *Lettres d'exil*, d'Edgard Quinet. 12. Victor Cousin.

XIXe SIÈCLE. Septembre : 20. Les poètes de demain. — Octobre : 2. Alceste (M. H. Castille). 6. *Figures disparues*, par E. Spuller. 11. A. Lepage : Souvenirs de la vie de théâtre. 12. *Gilles de Rais, maréchal de France, dit Barbe-Bleue*, par l'abbé Bossard. 12. *Serenus, histoire d'un martyr*, par M. J. Lemaître.

ÉCHO DE PARIS. Septembre : 17. Le théâtre de Bergerat. 18. Les décadents. 24. A propos de *Gerfaut*. 27. L'homme de lettres. 27. *La Criminalité comparée*, par G. Tarde. 30. H. Castille. — Octobre : 3. Les victimes du livre.

ESTAFETTE. Septembre : 29. Saulière : Les Décadents.

ÉVÉNEMENT. Septembre : 22 et octobre : 8. Les Décadents. — Octobre : 3. L'École décadente. 4. Danton transfiguré. 6. Le romancier au théâtre. 10. Deschaumes : Auteurs et éditeurs.

FIGARO. Septembre : 18. Jean Moréas : Le symbolisme. 20-29 et octobre 6-13. Journal des Goncourt. 26. A. Racot : Barbès. — Octobre : 2. Dr Bouvier : Eugène Suë; son exil en Savoie, 1852-1857. — J. Richard : Barbès et H. Castille. — A. Alexandre : Stanislas de Boufflers. 9. M. Quellien : M. Renan en Bretagne. — Laglaize : La première des *Précieuses ridicules*. 15. Un drame de M. Renan : *L'Abbesse de Jouarre*.

FRANÇAIS. Septembre : *Mme Mohl et ses intimes*, par O'Méara. 23. L'hynoptisme. 27. Réflexions sur les personnages d'Andromaque. — Octobre : 1, 8. *La Révolution du 31 mai et le Fédéralisme en 1793*, par Wallon. 2. *La Renaissance religieuse en France au XIXe siècle*, par L. Lefébure. 5. Le dernier des bardes; M. Quellien. 6. *Les sentiers unis*, par E. Rostand. — *Le Livre des âmes*, par Zénon-Fière. 11. Hamlet, prince de Danemark.

FRANCE LIBRE. Octobre : 3. Traduction et adaptation. 9. *Le prisme*, par Sully-Prudhomme.

GAZETTE DE FRANCE. Septembre : 18. *Louis XVII*, par M. Chantelauze. 18. *Le Juif et la judaïsation des peuples chrétiens*, par Gougenot des Mousseaux. 21. *Le Décadent*. 21. *Histoire de l'Europe pendant la Révolution française*, par de Sybel. 22. Les Nouvelles-Hébrides. 25. *La Viole d'amour*, par M. Mariéton. — Les tendresses et les cultes, par Émile Trolliet. 28. *Cent ans de République aux États-Unis*, par le duc de Noailles. — Octobre : 1. *A travers la Chine*, par M. L. Rousset. 2. *Ma prison*, par M. H. des Houx. 5. *La Chaire française au moyen âge, spécialement au XIIIe siècle*, par M. Lecoy de la Marche. 8. Les Jacobins à Lyon en 1793. 9. *Les Bourbons et la Russie pendant la Révolution française*, par E. Daudet. 11. *Histoire du cardinal Pie*, par Mgr Baunard. 12. *Danton émigré*, par le Dr Robinet.

GAZETTE DES TRIBUNAUX. Septembre : 23. *Un administrateur au temps de Louis XIV; Thomas de Grouchy*, par MM. de Grouchy et de Marzy. 29. Saint-Just à Strasbourg.

GAULOIS. Septembre : 27. Baudelaire.

JUSTICE. Septembre : 20. Sutter-Lauman : Le décadent. 20. L'art officieux sous la Terreur; estampes patriotiques, costumes, caricatures. 27. L'organisation du Comité de Salut public. — Octobre : 4. La diplomatie de Danton.

LIBERTÉ. Septembre : 24. Le décadisme. 27. *L'École*, par Jules Simon.

MONITEUR UNIVERSEL. Septembre : 16 et octobre : 6. Trois mois à la cour de Frédéric. 19. *Sensation d'art*, par M. Barbey d'Aurevilly. 23. Le lendemain de fructidor. 24. Deux épisodes de la vie de Louis-Philippe. 26 et octobre 2. Fournel : L'enquête sur la Révolution. 27. Une forme nouvelle attribuée à notre globe.

NATIONAL. Septembre : 16. Les mœurs et le théâtre, d'après le général Tcheng-Ki-Tong. — Octobre : 7. *La Marquise d'Argantini*, par H. Rivière.

PARIS. Septembre : 28. Naturalistes et décadents. 28. *Un chanteur romain*, par M. Marion Crawford. — Octobre : 7. De l'influence des livres sur les esprits.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Septembre : 17. *Mme Éli-*

sabeth, sœur de Louis XVI, par Mme la comtesse d'Armaillé. 23. *Le Stage d'Adhémar*, par M. Ratisson. 24. La poésie en Italie; Giosuë Carducci. 26. Armand Barbès. 30. *L'Empereur Frédéric II et la chute de l'empire germanique au moyen âge*, par Zeller. — Octobre : 10. Le premier Buridan. 11. *La Renaissance religieuse*, par M. L. Lefébure. 13. Le général Bonaparte et le chouan Passaplan. 14. Le caractère d'Hamlet.

SIÈCLE. Octobre : 10. Déliquescents et décadents.

SOLEIL. Septembre : 27. *L'École*, par M. J. Simon. — Octobre : 4. *Henri Regnault*, par M. R. Marx. 11. Quelques réflexions sur les lois sociales, par le comte d'Harcourt.

TEMPS. Septembre : 20, 26. Les décadents. 25. *Science et Philosophie*, par Berthelot. — Octobre : 7, 9, 12. Legouvé : Prosper Goubaux 10. La religion chez la femme. 13. Hermann Hœlty.

UNIVERS. Septembre : 21. Les décadents. 21 et octobre : 5. M. Paul Féval. 22, 29. L'épitaphe retrouvée du pape S. Libère. 27. *Scripturæ sacræ cursus*. 28. La Bible et le Râmâyana.

VOLTAIRE. Septembre : 25. Joséphin Soulary. — Octobre : 2. H. Castille. 13. Auteurs et éditeurs.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois de septembre 1886

DATE DU DÉPOT.	TITRES DES JOURNAUX.	GÉRANTS.	IMPRIMEURS.
2.	*L'Étendard français*	Surville.	Clavel.
	L'Algérie français	Caillot.	Hourdequin.
4.	*Le Quatre-Septembre*	Bender.	Bender.
	L'Enseignement universel	Granveau.	Balitout.
	Le Réveil national	Tison.	Balitout.
	La Révolution cosmopolite	Jouquet.	Dejay.
7.	*La Province*	Chabner.	Dejey.
9.	*Journal des Postes, Télégraphes et Téléphones*	Habart.	Dubreuil.
10.	*Le Barnum*	Bloch.	Dejey.
11.	*L'Express-Courses*	Amonet.	Porta.
13.	*La Correspondance nouvelle*	De Chousky.	Marot.
14.	*Le Correspondant*	Bonniol.	Bonniol.
15.	*La Croisade*	Noir.	Mouillot.
	Le Glaive	Noir.	Mouillot.
16.	*L'Étoile*	Albiot.	Dubuisson.
18.	*Correspondance de l'Exposition*	Merley.	Merkel.
21.	*Le Crédit français et étranger*	Lange.	Kugelmann.
	Le Réveil de Paris	Vigier.	Vigier.
	Le Réveil parisien	Vigier.	Vigier.
22.	*L'Indépendant littéraire*	Delepouve.	Meyer.
	Le Thermidor	Bisson.	Pinaud.
24.	*La Correspondance littéraire*	Marrhem.	Marrhem.
25.	*Les Chambres comiques*	Sauson.	Rougier.
27.	*Le Sans-Culotte*	Duval.	Duval.
	Le Réveil viticole, agricole et forestier	Bretagne.	Roussel.
30.	*La Gazette des fonds nationaux*	Ruterstorfor.	Dubuisson.

(Outrages aux bonnes mœurs.)

M Tumin, libraire dans le passage de l'Opéra, a comparu le mois dernier, devant la Cour d'assises, sous l'accusation d'outrages aux bonnes mœurs.

Il était notamment poursuivi pour avoir mis en vente *les Mémoires de Suzon, sœur de Dom B..., portier des Chartreux, écrits par elle-même ; l'Histoire de Marguerite, fille de Suzon, nièce de Dom B..., etc.; l'Art de bien b... à Rome ; le Dictionnaire érotique moderne, par un professeur de langue verte ; la Fleur lascive orientale, contes libres traduits, etc...; les Jolis péchés des Nymphes du Palais-Royal, etc.; l'École des biches ou mœurs des petites dames de ce temps, etc.*, tous ouvrages dans lesquels de nombreux passages et dessins obscènes étaient relevés par l'accusation.

M. l'avocat général Harel a requis l'application de la loi.

M. Tumin a été défendu par Me Herbet, avocat.

Reconnu coupable par le jury, M. Tumin a été condamné à six mois de prison et 1,000 francs d'amende.

(Cour d'assises de la Seine. — Présidence de M. Gautier. — Audience du 12 octobre.)

Presse. — Diffamation. — Action civile. — Prescription de trois mois.

(Lorsque le préjudice dont on demande réparation est basé sur un délit de diffamation commis par la voie de la presse, l'action civile intentée en réparation de ce préjudice se prescrit par trois mois, conformément à l'article 65 de la loi du 29 juillet 1881 sur la presse.)

(Cour d'appel de Montpellier. — 1re Chambre. — Audience du 26 juillet.)

Écrit imprimé. — Action civile. — Prescription. — Véritable caractère des faits.

Il appartient au juge saisi d'une demande en réparation du dommage causé par un écrit imprimé et distribué de donner aux faits leur véritable qualification.

En conséquence, alors même que le demandeur aurait pris soin de ne viser dans son assignation donnée devant la juridiction civile que les articles 1382 et 1383 du Code civil, son action est prescrite par trois mois écoulés sans acte de poursuite, du moment où le juge reconnaît et proclame qu'en réalité cette action est basée, non sur un quasi-délit, c'est-à-dire sur une faute ou une imprudence, mais bien sur un fait intentionnel, sur un délit de diffamation commis par la voie de la presse.

En ce cas, la prescription étant d'ordre public peut valablement être opposée pour la première fois en Cour d'appel, alors même que le défendeur à l'action s'est abstenu de relever en première instance le moyen tiré du véritable caractère du fait servant de base à l'action et s'est laissé condamner par les premiers juges.

Ainsi jugé par la Cour d'appel de Nancy, dans son audience du 21 novembre 1885.

ÉTRANGER

Italie.

Décisions de la Congrégation de l'index.

Un décret de la Congrégation de l'index, en date du 21 juillet, condamne le livre dont voici le titre :

« *Paolo Mantegazza, Senatore del Regno.* — Igiene dell' amore. Vol. I. Milano, 1881. — Fisiologia dell' amore. Vol. I. Milano, 1881. — Gli amori degli uomini, saggio di una etnologia dell' amore. Vol. II. Milano, 1886. *Opera prædamnate ex VII Regula Indicis.* »

Ces livres, qui sont de véritables obscénités, ont été écrits par un sénateur et s'étalent librement aux vitrines de Rome, ce qui permet de juger le régime. Ils sont de telle nature qu'en Autriche la police en a interdit la vente.

— Le même décret de la Congrégation de l'index porte que « l'auteur (Henri des Houx) du livre intitulé : *Souvenirs d'un journaliste français à Rome,* Paris, Paul Ollendorff, éditeur, 1885, proscrit par un décret du Saint-Office du 31 mars 1886, s'est louablement soumis et a réprouvé son ouvrage ».

L'Administrateur-Gérant : A. Sauphar.

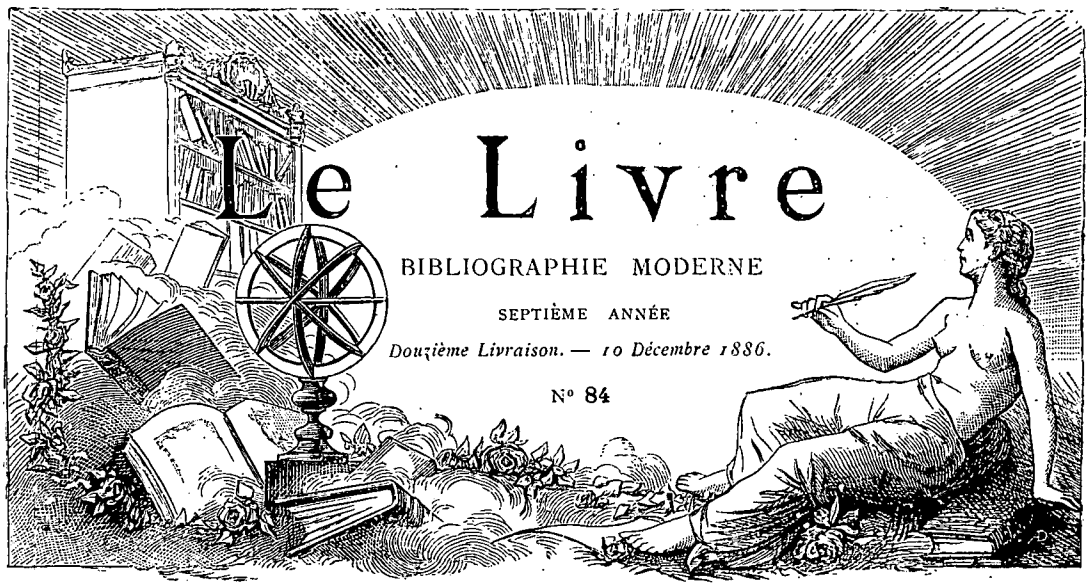

L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE.

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Les Livres d'étrennes pour 1887. — Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Histoire. — Beaux-Arts. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.

LES LIVRES D'ÉTRENNES POUR 1887

Les éditeurs parisiens arrivent à grand'peine à mettre en vente, aux approches de Noël, leurs publications dites d'*Étrennes*, et c'est alors une telle cohue d'ouvrages de toute nature, un tel encombrement de livres de genres divers, qu'il devient presque impossible de passer avec ordre et méthode une revue d'ensemble susceptible de donner au lecteur un aperçu original des nouveautés de l'année. La critique ne peut donc s'exercer avec le sérieux et la pondération voulus, pour toutes les œuvres de fin de l'an; elle liquide la situation par un défilé général, ponctuant avec les nuances de ses approbations tous les efforts faits vers le bien et le mieux, et atténuant ses sévérités avec l'indulgence qui est de rigueur à ce moment qu'on a justement défini par ce mot: *la trêve des confiseurs.* — En librairie aussi, nous devons observer cette trêve et nous montrer en miel tout confits, avec d'autant plus d'aisance que, par un véritable tour de force, il faut signaler et décrire des livres qu'on n'a pu non sans peine entrevoir en épreuves ou en bonnes feuilles bien avant leur apparition.

Il serait à souhaiter que MM. les éditeurs missent plus de zèle à terminer leurs publications d'étrennes vers le 1er décembre au plus tard, permettant ainsi au public de les grouper et de faire judicieusement son choix, et laissant de même aux critiques le temps et le soin de discerner le bon grain de l'ivraie; mais ce serait peine perdue que d'entreprendre une croisade à cet endroit, car rien n'est plus malaisé à établir qu'un livre illustré dans ce pays laborieux où les efforts ne sont point poussifs et où « l'esprit de la dernière heure » règne en maître. Dans le monde artiste, chacun aime à se sentir acculé et à enlever un travail prestement, de haute lutte, avec une maestria doublée par l'inflexibilité du temps donné pour l'œuvre à parfaire. C'est ainsi qu'aux derniers jours de décembre on veille partout, au cabinet de travail, à l'atelier, à l'imprimerie, au brochage, sous la lampe et sous le gaz. La nécessité de *paraître* met tout le monde en fièvre; le bouillant tempérament français éclate dans ce travail hâtif où chaque artisan, qui vit de la pensée écrite ou imprimée, songe à tourner le temps et à réaliser l'impossible.

Aussi, en voyant surgir tout à la fois, à la dernière minute, juste à temps pour ne point manquer la vente, tant de livres illustrés, généralement ingénieux et bien faits, sinon supérieurs, se sent-on porté à indulgenter tant d'actifs travailleurs. C'est la philosophie de notre rédaction à ce moment des étrennes où tous les pères conscrits de la critique janséniste deviennent souvent de bons *papas gâteaux*.

En résumé, la librairie en 1887 présente un ensemble d'ouvrages très satisfaisants et donne le témoignage d'une marche constante vers le progrès, surtout en ce qui concerne les procédés par la reproduction en relief et en creux. Nous aimerions à trouver peut-être plus d'ingéniosité dans les formules et les règles de l'illustration, dans la disposition des pages et le mariage du texte et de la gravure, et aussi plus de variété dans l'agencement des couvertures et des cartonnages dorés, sur lesquels points les libraires anglais nous sont évidemment supérieurs; mais en dehors de ces questions d'art apparent et qui constituent la mise en scène du livre, il nous faut louer sans réserve les ouvrages qui nous sont présentés par les éditeurs contemporains, surtout pour les petits livrets d'éducation ou de récréation enfantine. Jamais on n'en a tant fait et mieux fait; quelques-uns comme ceux édités par la maison Hachette avec la collaboration de Boutet de Monvel, et par la maison Quantin d'après les compositions de Firmin Bouisset, sont de véritables chefs-d'œuvre de genre, bien au-dessus des Kate Greenaway auxquels il ne reste plus aujourd'hui que le mérite d'avoir en premier donné l'élan et d'avoir réalisé des choses exquises d'un goût et d'une exécution incomparables.

Ceci dit, arrivons au défilé des librairies et des livres, en commençant par la Maison Hachette et Cie, qui, de même que les bataillons de Saint-Cyr, ce premier régiment de France, dans les fêtes militaires a droit de marcher dans toute revue bibliographique en avant de la librairie francaise, tant par droit de conquête que par droit de justice.

Librairie Hachette. — Cette librairie continue, en effet, à soutenir dignement une réputation tout à la fois solide et depuis longtemps établie. Aussi bien, ses preuves ne sont-elles plus à faire et son catalogue, qui va s'enrichissant chaque jour d'œuvres utiles et variées, nous apporte-t-il cette année encore de magnifiques publications.

Voici d'abord un ouvrage de grand luxe : *le Septième récit des temps mérovingiens*, publiés en un fascicule de neuf feuilles grand in-folio. Ce dernier fascicule complète ce superbe volume et, comme les six livraisons précédemment parues, se trouve enrichi de six grands dessins de Jean-Paul Laurens, reproduits par le procédé Goupil. Nous avons eu occasion de ce livre au fur et à mesure de sa publication, de louer sans restriction les compositions du maître et d'apprécier la fidélité des reproductions; le nouveau fascicule que nous avons sous les yeux ne le cède en rien aux précédents.

Cet ouvrage, d'un prix relativement élevé (75 fr. à 120 fr. suivant les papiers) et d'un tirage restreint (210 exemplaires numérotés), n'étant point accessible au grand public, MM. Hachette ont voulu mettre à la portée de tous le chef-d'œuvre d'Augustin Thierry et populariser les compositions de l'artiste. Ils ont donc publié, dans le format in-4°, la série entière des *Récits des temps mérovingiens* (30 fr.) et l'ont illustré des quarante-deux mêmes dessins composés par Jean-Paul Laurens pour l'édition in-folio.

Le plus grand succès va, — succès d'ailleurs bien légitime, — nous en sommes persuadés, accueillir le livre dans lequel Mme Dieulafoy nous raconte les voyages qu'elle et son mari ont effectués depuis 1883 dans la Perse, la Chaldée et la Susiane. On sait qu'au retour d'une première exploration en Perse dont les résultats avaient été des plus satisfaisants, M. Dieulafoy reçut du ministère de l'instruction publique une nouvelle mission scientifique. Il s'agissait d'aller explorer les anciens palais de Darius et d'Artaxerxès et d'en rapporter les objets d'art que les fouilles feraient mettre à jour. Les résultats de ces explorations, personne ne l'ignore, ont de beaucoup dépassé les espérances qu'elles avaient fait naître.

Mme Dieulafoy, avec un dévouement, une énergie, une persévérance infatigables, a suivi son mari pendant tout le cours de ces explorations. Au cours de ces cinq années, passées sans défaillance en plein désert, elle a vécu sous la tente, supportant toutes les intempéries d'un climat extrême, passant subitement d'une température équatoriale, pendant les heures chaudes du jour, à la brise glacée des grands steppes, pendant l'obscurité de la nuit, bravant tous les dangers, regardant avec un pareil sang-froid les périls que faisait courir aux explorateurs la férocité des nomades ou celle des grands fauves. Mais ce n'est là que la plus petite part de son œuvre. Sentant de quel prix serait pour M. Dieulafoy un collaborateur intelligent et tout dévoué, elle apprit les langues et jusqu'aux dialectes du pays; c'est elle qui se chargea d'engager jusqu'à quatre cents ouvriers arabes ou persans dont elle dirigea les travaux; ce fut elle qui dessina ces merveilleuses frises que nous allons pouvoir admirer au Louvre, au fur et à mesure de leur apparition, aidant ainsi au travail de numérotage qui devait assurer leur reconstitution.

Enfin, comme si tout cela n'eût pas suffi dix fois à remplir son existence, elle trouva le temps de noter tous les incidents pittoresques de son voyage, de prendre des photographies des monuments ou des personnages qu'elle rencontrait sur sa route, pénétrant, grâce à son sexe, dans les appartements des femmes, cueillant le long du chemin les observations les plus fines, des anecdotes caractéristiques qui nous font connaître les peuples au milieu desquels elle a vécu.

C'est ce récit animé, fait avec une vivacité d'esprit remarquable et une charmante bonne humeur qu'elle a intitulé *la Perse, la Chaldée et la Susiane*, et dont le texte a été illustré avec le plus grand soin à l'aide des photographies qu'elle a rapportées (prix : 50 fr.; cartonné, 65 fr.).

Le public, qui a salué d'unanimes applaudissements le succès de la mission, ne peut manquer de s'intéresser vivement aux récits de Mme Dieulafoy; il ratifiera certainement la distinction si bien méritée que le gouvernement décernait, il y a quelques semaines, à notre vaillante compatriote.

Toujours infatigable, M. Victor Duruy poursuit ses

études historiques et passe, cette année, de Rome à Athènes. Son *Histoire des Grecs* (1 vol. in-8°, broché, 25 fr.; relié, 32 fr.) rencontrera la même faveur que son *Histoire des Romains*. Dans ce premier volume de *l'Histoire des Grecs*, M. Duruy fait l'historique de la Grèce aux temps héroïques et retrace, d'après la légende et l'œuvre des poètes, sa physionomie sociale, religieuse et artistique. Comme l'a été *l'Histoire des Romains*, le nouvel ouvrage est illustré d'un grand nombre de gravures reproduisant des monuments antiques, des bas-reliefs, des monnaies, d'après les originaux et les documents authentiques.

Après l'histoire, la géographie. M. Onésime Reclus, qui nous présentait l'an passé une œuvre remarquable : *la Terre à vol d'oiseau*, a choisi cette fois un sujet qui, pour être moins vaste, n'en est que plus attrayant. Son ouvrage : *la France et les colonies ; En France* (grand in-8°, broché, 13 fr.; cartonné, 18 fr.), aura de nombreux lecteurs. Ne quittons point le domaine géographique sans signaler la traduction que M. Pierre Lehautcour a faite du livre où l'Allemand Lenz a consigné ses impressions de *Voyage à Timbouctou, au Maroc, au Sahara et au Soudan* (2 vol. brochés, 15 fr.; reliés 23 fr.).

Parmi les ouvrages ne rentrant point dans les nombreuses collections de la maison Hachette, nous mentionnerons un excellent ouvrage dans lequel MM. Auguste Blondel et Mirabaud étudient Rodolphe Topffer, l'écrivan, l'artiste et l'homme (1 vol. grand in-8°, broché, 30 fr.).

Nous recommandons le livre de ces deux écrivains; il ne fait point double emploi avec l'étude que M. l'abbé Relave consacrait dernièrement à l'auteur des *Voyages en zigzag* et des *Menus propos d'un peintre genevois*.

A Dieu ne plaise que nous oublions les enfants. C'est pour eux que M. Anatole France a sous ce titre : *Nos enfants*, écrit le texte d'un album que M. Boutet de Monvel s'est chargé d'orner d'aquarelles et de dessins (1 vol. in-8°, 10 fr.); pour eux *les Nouvelles scènes humoristiques*, de Caldecott (1 album in-4°, 8 fr.); pour eux aussi que M. Girardin a interprété une charmante fantaisie de miss Kate Greenaway : *Histoire d'une tarte aux pommes* (album in-4°, 4 fr.). Il ne nous reste plus qu'à parler de la publication de l'un des plus célèbres romans de Dickens, *Nicolas Nickleby* et d'un roman de Charles Deslys : *l'Héritage de Charlemagne*. *Nicolas Nickleby* forme un volume grand in-8°, illustré de nombreuses gravures sur bois. Ces illustrations nous ont semblé supérieures à celles qui figuraient dans *le David Copperfield*, paru à l'occasion des étrennes précédentes. Dans *l'Héritage de Charlemagne* (1 vol. in-8°, broché, 7 fr.; cartonné, 10 fr.), M. Charles Deslys s'est inspiré des légendes, des chansons de geste, des récits fabuleux engendrés par l'enthousiasme des compagnons d'arme de Roland; l'auteur a su composer un très attachant roman historique et inspiré au dessinateur M. Zier des tableaux très mouvementés.

Tel est le trop rapide exposé des *nouveautés* parues chez MM. Hachette; examinons maintenant où en sont leurs grandes collections et parlons des ouvrages de longue haleine.

La Nouvelle géographie universelle de M. Élisée Reclus arrive à son douzième volume. L'Europe et l'Asie tout entières décrites, le savant géographe parcourt maintenant ce qu'il appelle le continent noir, cette terre restée si longtemps mystérieuse et à laquelle nous arrachons chaque jour de nouveaux secrets. Dans ce volume qui a pour titre *l'Afrique occidentale* (1 vol. in-8°, illustré de 30 gravures sur bois et de 153 cartes, broché, 25 fr.; relié, 32 fr.), M. Reclus retrace la physionomie de cette partie de l'Afrique occidentale qu'arrosent le Niger et le Sénégal. Ce sont là des contrées qui doivent nous intéresser puisqu'elles embrassent à la fois l'une de nos plus vieilles colonies, la Sénégambie, et l'une des plus jeunes, le Soudan occidental.

MM. Perrot et Chipiez, qui ont entrepris, il y a tantôt trois ans, une *Histoire de l'art dans l'antiquité*, en sont arrivés au tome IV de leur œuvre. Les trois premiers étaient consacrés à l'Égypte, à la Chaldée et à la Phénicie. Dans le présent volume, les deux écrivains s'occupent tout spécialement de la Sardaigne, de la Judée et de l'Asie mineure. C'est ainsi qu'on trouvera dans ce livre de sérieuses études sur les monuments d'une ancienne civilisation retrouvés en Sardaigne, et sur les richesses artistiques de l'Asie mineure. La partie la plus importante du nouvel ouvrage est consacrée à la restitution du temple de Jérusalem. Des planches en couleur et plus de 400 gravures interprètent parfaitement le texte.

La vingt-cinquième année du *Tour du monde* continue la brillante tradition inaugurée par cette magnifique collection qui constitue le plus solide, si nous ne voulons pas dire l'unique monument qui ait jamais été élevé à la géographie moderne. Cet inappréciable recueil de documents venus de tous les points du globe, des solitudes glacées du pôle, ou des terres mystérieuses de l'Afrique ou de l'Amérique équatoriales, des rives du Pacifique ou du cœur même de la vieille Europe, ne forme-t-il pas comme une encyclopédie de l'histoire de la terre au XIXe siècle? Et si, par suite du développement croissant des relations internationales, l'avenir des peuples dépend surtout de la connaissance qu'ils auront les uns des autres et de leurs besoins réciproques, *le Tour du monde* n'aura-t-il pas été, pour la France, l'un des instruments les plus fertiles du progrès?

Dans les deux volumes publiés cette année nous trouvons tout d'abord le récit du voyage de M. Victor Giraud, enseigne de vaisseau, aux lacs de l'Afrique équatoriale; nous suivons ensuite Mme Dieulafoy en Perse, en Chaldée et en Susiane pour traverser, toujours en imagination, les détroits de la Sonde en compagnie de M. Cotteau.

Ceux que de telles excursions effrayeraient pourront s'arrêter en Hollande et visiter la Frise; aux intrépides nous recommanderons l'itinéraire de M. Marche qui a tour à tour exploré l'Ogooué, le Congo, les îles Philippines. Nous pouvons également aller au travers du Népal avec M. Lebon, en Sénégambie avec M. Cof-

finières de Nordeck, en Toscane avec M. Muntz, en Tunisie avec MM. Cagnat et Saladin; enfin, moins loin encore, en France même; MM. Lequentre et Martel nous serviront, en effet, de guide; l'un dans le Tarn et l'autre à Montpellier-le-Vieux. On voit par ce trop court aperçu, sorte de table des matières, l'intérêt que présentent cette année encore ces deux volumes du *Tour du monde*.

Songeons maintenant à nos enfants. Pour ceux qui ont de dix à quinze ans, le *Journal de la jeunesse*, s'ils ne le reçoivent point chaque semaine, sera le bienvenu. Ils y trouveront de ces histoires que contentent si bien Mme Colomb, MM. Girardin, Blandy, Giron, etc.; ils y pourront regarder des illustrations fort attrayantes et lire aussi des pages écrites à leur intention par M. Maxime du Camp, qui leur fait connaître l'histoire de la vertu en France. Si le « grand frère » a son recueil hebdomadaire, n'est-il pas juste que bébé ait le sien? Assurément, et *Mon journal*, petite revue mensuelle pour les enfants de cinq à dix ans (brochée, 2 fr.; cartonnée, 2 fr. 50), remplit le but on ne peut mieux. C'est aussi pour ces tout petits que Mme Chéron de La Bruyère a écrit *la Perruque du grand-père*, que Mme Leroy conte *l'Aventure du petit Paul*, et M. A. Surville celle de *la Petite Givonnette;* enfin que Mme de Witt a composé un charmant petit livre: *A la montagne*. Tous ces volumes font partie de la *Bibliothèque des enfants* (broché, 2 fr. 25; cartonné, 3 fr. 50) et sont illustrés de nombreuses gravures. La *Bibliothèque rose illustrée* s'est enrichie cette année de cinq nouveaux volumes dont voici les titres: *Perlette*, par Mme Cazin; *Comme les grands*, par M. Fresneau; *Minette*, par Mlle Gouraud; *la Petite-fille du vieux Thémy*, par Mlle de Martignat; *les Naufragés de la Calypso*, par Mayne-Reid.

Nous commettrions un oubli regrettable en ne parlant point de la *Bibliothèque des merveilles*. Quatre nouveaux volumes sont entrés dans cette collection qui ne serait point déplacée dans une bibliothèque sérieuse. Ces quatre volumes sont: *les Paquebots transatlantiques*, par M. Dumoulin; *les Merveilles de l'artillerie*, par M. le colonel Hennebert; *les Grands fleuves*, par M. Jacottet; enfin *les Sources*, par Mme Saint-Meunier.

Maison A. Quantin et Cie. — Nous ne pouvons parler de cette importante maison d'édition sans avoir la mine d'un avocat plaidant *pro domo sua*, aussi une certaine réserve nous est-elle recommandée pour écrire sur cette librairie, la plus active et la plus ingénieuse peut-être qui soit en France, tout le bien que nous pensons de ses publications... Elle édite *le Livre*, cette Revue des revues, n'est-ce pas tout dire! En chantant ses louanges et ses hauts faits typographiques, nous aurions l'air de lancer le boniment à la porte de notre propre demeure, c'est pourquoi nous nous efforcerons d'être aussi impersonnels que possible vis-à-vis de cette maison d'édition de premier ordre, et tournerons la difficulté, en résumant pour ainsi dire l'opinion de la presse jusqu'à ce jour sur ses différents ouvrages de nouvelle année, *la Dame aux camélias*, *l'Iliade*, *les Environs de Paris*, etc., etc.

La Maison Quantin publie cette année pour les étrennes, des ouvrages de tout genre, de tous formats et de tous prix, appelés à satisfaire amplement les goûts de tous ceux qui achètent des livres, aussi bien les riches bibliophiles que les amateurs de publications à bon marché.

A tout seigneur tout honneur! Parlons d'abord de l'ouvrage magnifique consacré à Titien, un grand nom qui a donné lieu à un livre superbe (1 vol. in-folio; prix: 100 fr.).

Les éditeurs ont fait graver pour cet ouvrage les plus célèbres tableaux et les principaux dessins de Titien qu'on admire en Italie, en Allemagne, en Russie, en Angleterre, en Espagne et en France. Un grand nombre sont reproduits par l'héliogravure directe avec une fidélité absolue. Les eaux-fortes, confiées à des artistes de talent, ont été exécutées dans les divers musées de l'Europe, en présence de l'original même. Cette monographie contient, en outre, les plus belles estampes anciennes que nous ayons à la Bibliothèque nationale, et nous reproduisons dans cette livraison une gravure directe d'après le tableau original qui, nous l'espérons, saura plaire à nos abonnés.

On le voit, la librairie Quantin ne recule devant aucun sacrifice pour assurer à ses éditions une valeur exceptionnelle, tant au point de vue du nombre que de l'exactitude des documents ou des reproductions dont elle enrichit ses volumes.

La monographie de Titien continue le riche musée des grands maîtres de l'art, inauguré en 1880 par *Holbein*, et où ont paru successivement *Boucher*, *Jean Bologne*, *Van Dyck et Rembrandt*.

M. G. Lafenestre, conservateur au musée du Louvre et dont la compétence en art, la connaissance particulière des maîtres italiens et le talent d'écrivain sont depuis longtemps appréciés, s'est fait l'historien de Titien. Il nous montre l'artiste lui-même dans son atelier, dans sa famille, dans les cours princières; puis, aidé par des gravures d'un grand caractère et d'une exactitude absolue, il met sous nos yeux ses chefs-d'œuvre les plus significatifs à l'heure même de leur apparition, dans le milieu qui les explique. Cette existence glorieuse du peintre centenaire est elle-même l'histoire de tout un siècle, où le personnage extraordinaire qui s'appelle l'Arétin se trouve intimement mêlé.

La Vie et l'Œuvre de Titien comprend 30 grandes planches hors texte, presque toutes gravées à l'eau-forte ou en héliogravure. Grâce aux nouveaux procédés directs, les principaux tableaux de Titien ont gardé le puissant caractère des originaux, et les dessins du maître, puisés dans les principales collections de France et de l'étranger, aussi bien que les vieilles estampes de notre Bibliothèque nationale, ont été traduits en fac-similés d'une entière vérité. Ce bel ouvrage fait le plus grand honneur à la collection des Maîtres de l'Art entreprise par la Maison Quantin, et nous en parlerons plus longuement dans notre livraison de janvier.

Les Environs de Paris (1 vol. pet. in-4°; prix : 30 fr.) continuent la grande série : « le Monde pittoresque et monumental » inaugurée l'année dernière à la librairie Quantin par *l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande*, le beau volume dont la presse anglaise a reconnu et unanimement confirmé la parfaite exactitude des renseignements statistiques, et la vérité des descriptions et des reproductions de monuments qu'il contient.

Paris, plus que toute autre ville, possède des environs d'un charme délicieux et d'une célébrité universelle. Les touristes étrangers en conviennent depuis longtemps, tandis que nous commençons à peine à le soupçonner. Mais le goût des excursions pédestres, déjà si répandu chez nos voisins de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la Suisse, nous gagne peu à peu; par intérêt ou par plaisir, pour chercher une villégiature ou seulement pour se promener, on se hasarde à franchir la banlieue, et les yeux étonnés découvrent encore bien près de la capitale une campagne d'une fraîcheur incomparable, des collines agrestes, des vallées profondes, un pays parfois enchanteur, toujours intéressant. Et, chemin faisant, par les routes, les sentiers ombreux, des noms, des sites, des monuments évoquent devant l'esprit les radieux ou poignants souvenirs de l'histoire, stimulent la curiosité ou nous remplissent d'émotion.

Il s'agit, dans le livre de M. Barron, d'un véritable voyage.

L'auteur a visité en détail, dans trente excursions successives, répondant à autant de sections géographiques, les départements de la Seine et de Seine-et-Oise. Il s'arrête devant les monuments du passé restés debout; il les explique; il raconte et vivifie l'histoire locale, dans le lieu même où elle s'est écoulée, d'après les documents les plus précis; il décrit longuement l'œuvre d'art, il note et peint les exquis paysages. Les champs de bataille, ennoblis par la défense nationale, en 1870-1871, ne sont pas non plus oubliés, et les combattants des journées héroïques de cette époque les retrouveront dans les pages les plus émues du livre.

Un tel ouvrage, où domine l'élément pittoresque, demandait pour l'illustrer un artiste d'une rare patience et d'une fécondité de ressources peu commune. M. Gustave Fraipont, bien connu des amateurs pour le charme de ses compositions fantaisistes et pour le goût de ses arrangements, a été cet artiste, véritable collaborateur de l'écrivain. Tous ses dessins, et il y en a près de 500, ont été faits d'après nature, si bien que le lecteur voit se dérouler à chaque page un panorama plein de poésie, gracieux et vivant commentaire d'un texte aussi varié qu'attrayant.

Ce livre des *Environs de Paris* rappelle par ses dispositions les *Magazines* les plus originaux d'Amérique.

L'*Iliade* d'Homère, traduite par Pessonneaux et illustrée par Henri Motte, est bien certainement un des plus beaux livres pour amateurs qui aient paru depuis longtemps dans le genre classique.

Un tel sujet avait de quoi effrayer les plus audacieux. Un souci constant et une science profonde de l'archéologie, non pas grecque, sur laquelle les documents abondent, mais en quelque sorte préhistorique; — une imagination assez riche pour donner de la variété à des sujets que le texte menaçait de rendre forcément un peu semblables les uns aux autres; — une puissance d'assimilation capable de suivre le poète et de traduire ses conceptions en quelque sorte sidérales, — telles étaient les qualités que devait réunir l'artiste. — Il ne s'agissait plus de dessiner des illustrations, mais véritablement de faire, à côté du poète, œuvre même de créateur. Enfin, et par-dessus tout, l'amour du sujet était indispensable.

L'éditeur raconte qu'au Salon de 1874, un artiste attira son attention. M. Henri Motte exposa, à cette époque, le *Cheval de bois devant les murs de Troie*, qui mérita des louanges unanimes par sa conception archéologique et par son exécution artistique. M. Motte, dont les succès depuis ne se ralentirent pas, lui parut tout indiqué pour illustrer Homère. Précisément les grandes scènes de l'*Iliade* l'avaient captivé et il rêvait de les reproduire. On tomba vite d'accord. Une scène fut choisie dans chacun des vingt-quatre chants de *l'Iliade*, et c'est ainsi que le volume se trouve illustré de vingt-quatre grandes planches.

Il paraît que chaque sujet fut non pas dessiné, mais peint à l'huile, sur de grandes toiles mesurant environ un mètre de largeur sur un mètre et demi de hauteur et que ces grisailles forment vingt-quatre véritables tableaux, une salle entière de musée. Ils ont été reproduits par l'héliogravure directe et imprimés en taille-douce dans des tons divers, sur un beau papier spécial; ce qui a permis de conserver aux gravures une fraîcheur et un velouté d'une grande délicatesse.

Si nous ajoutons que le volume est imprimé en caractères type Didot gravés spécialement, on reconnaîtra que bien peu d'ouvrages réunissent tant de séductions et forment un ensemble aussi parfait donnant à la fois satisfaction aux savants et aux artistes.

On ne peut rien imaginer de plus frais, de plus jeune et de plus coquet que la ravissante édition de la *Dame aux Camélias* de la Maison Quantin (1 vol. in-8°; prix : 50 fr.). En voyant le livre, nous nous sommes rappelé l'*Éventail* et l'*Ombrelle*, les curieuses fantaisies de haut goût, éditées, il y a quelques années, par la même librairie, et dont le succès a été si vif. Et, en effet, le système d'illustrations employé dans ces gracieuses publications a été appliqué ici avec un rare bonheur et nous semble merveilleusement approprié au sujet. Chacun des trente chapitres est orné d'une gravure d'en-tête, imprimée en taille-douce : ce qui a permis un mariage heureux avec le texte, une originalité de forme, une finesse et une variété de tons vraiment exquises. En plus de ces trente héliogravures, dix planches hors texte forment autant de tableaux séparés, reproduisant à part les principales scènes de l'ouvrage, gravées par l'habile aquafortiste Massé et le maître artiste Champollion.

Ainsi, d'une part, la douceur et la légèreté des cro-

quis d'artiste; d'autre part, la vigueur et la fermeté des grandes compositions.

Nous ne saurions mieux présenter à nos lecteurs cette œuvre charmante que ne le font les éditeurs eux-mêmes dans un Bulletin qu'ils publient tous les mois sur leurs éditions. Ils nous racontent là, par le menu et avec une grande sincérité, l'histoire de leurs livres, les soins qu'ils apportent à leur fabrication, les procédés nouveaux qu'ils cherchent à utiliser ou à perfectionner.

« Marie Duplessis, disent-ils, la Dame aux Camélias, la Traviata... même nom aujourd'hui symbolique, pour ne parler que de la forme extérieure, de la fantaisie changeante, de l'élégance dans ses aspects les plus subtils, de la grâce toujours. Quel sujet plus difficile à traduire! Encore cette femme était-elle multiple : bonne et coquette, nerveuse et malade. Resplendissante aujourd'hui d'une vigoureuse beauté, secouée le lendemain et toute changée dans son allure, dans ses traits mêmes par un dérangement nerveux. C'étaient plusieurs femmes en une seule, jamais la même...

« A moins d'être une nouvelle Dame aux Camélias, quel modèle aurait pu donner satisfaction à l'artiste?

« On sait, en effet, aujourd'hui, que des illustrations de cette importance ne se font pas de chic, qu'aucun artiste ne serait assez audacieux pour tout demander à son imagination, que le modèle enfin, le modèle vivant, est indispensable.

« M. Lynch, avec un sentiment très fin de la vérité artistique, qui n'est toujours qu'une réalité relative, a pris le seul bon parti : il n'a pas hésité à demander ses inspirations à plusieurs modèles, ayant sans doute entre eux un air de famille, mais présentant chacun une appropriation spéciale aux scènes qu'il devait reproduire.

« Il ne s'agit pas ici d'une galerie de portraits d'histoire. Le but de l'illustrateur est d'évoquer, au moment même de la lecture de tel ou tel passage, la sensation et la présence des personnages dans cet instant même. Chaque tableau doit donc produire son impression isolée, exacte et réelle pour le cas traité, sans qu'il soit utile de comparer entre elles les illustrations. »

M. Lynch, qui avait déjà illustré complètement la *Française du siècle*, cet autre succès d'Octave Uzanne, a fait preuve dans la *Dame aux Camélias* d'un bien grand talent. Ses compositions sont empreintes d'une grâce infinie. Le frontispice seul, gravé en deux couleurs par Gaujean, est une œuvre d'art remarquable: cette femme si complètement belle, dans l'opulence de la première santé, au corps déjà mûri par la passion, et surtout ces traits fatigués sous leur charme, où l'œil attentif discerne déjà les prémices du mal, cet ensemble de force et de faiblesse, c'est la Dame aux Camélias tout entière.

M. Alexandre Dumas, dans une spirituelle préface écrite pour cette réédition de son chef-d'œuvre, présente lui-même au public la *Dame aux Camélias* « parée, dit-il, des plus beaux atours qu'elle aura jamais eus ».

L'*Encyclopédie enfantine*, publiée par la librairie Quantin, et qui ne date cependant que de l'année dernière, est aujourd'hui connue de tous, grands et petits. Les jolis alphabets, albums et livres en couleurs qui ont paru à la fin de 1885 ont, du coup, transformé et renouvelé complètement l'illustration des livres destinés aux enfants. La chromotypographie révélait un caractère artistique que n'avait jamais fait soupçonner l'image coloriée d'autrefois.

Une autre cause de succès de cette nouvelle collection a été son bon marché extrême. Indépendamment du fond et de la valeur morale de ces petits livres, leur exécution matérielle est absolument remarquable. Leur variété est grande aussi et sollicite bien des acheteurs de goûts différents. Depuis les joyeuses chansons de *Cadet Rousselle*, du *Roi Dagobert*, de *Malbr'ough* et de la *Mère Michel*, qui s'adressent aux tout petits, jusqu'aux *Farfadets*, charmante fantaisie humoristique qui s'adresse à tout le monde; depuis les amusantes images à un sou, dont l'ensemble forme déjà un gros album, jusqu'au *Noël pour tous*, qui réunit des œuvres de grands artistes, tout est élégant de forme, soigné d'exécution et présente l'attrait d'une incontestable nouveauté.

L'*Enfant des Vosges*, délicieux roman ému, d'une mélancolie touchante et délicate, par Mme Julie de Monceau; *Mademoiselle Trymbalmouche*, par Mme Balleyguier; la *Nuit de Noël*, par Henri Carnoy; l'*Hiver à la campagne*, par Mme de Witt, née Guizot, illustrés par A. Lemaistre, E. Zier, Chovin et P. Kauffman, continuent de la façon la plus heureuse la « Bibliothèque de l'éducation maternelle », commencée, l'an dernier, par deux succès : les *Récits de l'oncle Paul* et *l'Histoire de Germaine*.

La jolie collection, imprimée en gros caractères, intitulée : « Bibliothèque enfantine », et qui s'adresse aux tout jeunes enfants, s'est augmentée de deux charmants recueils d'historiettes : *le Petit monde*, par Mme Dewailly, et *Bébés en vacances*, par Mme Hameau. Ces petits livres, d'un aspect coquet, sous une couverture cartonnée en couleurs, sont d'un bon marché surprenant.

Dans les albums, celui de cette année, les *Bébés d'Alsace et de Lorraine*, venant après les *Jardins de Paris* et la *Journée de Bébé*, est incontestablement le plus joli livre-album en couleurs que l'on ait fabriqué jusqu'ici. Il aura, en outre, le grand mérite de faire battre le cœur des petits patriotes.

Librairie Alfred Mame et fils, à Tours. — MM. Mame et fils, de Tours, ont su créer en France une de ces immenses maisons d'édition qui rappellent les premières librairies de tradition d'Angleterre et d'Amérique; ils ont plus que tous autres contribué, par la publication des meilleurs ouvrages de notre littérature, admirablement illustrés et imprimés, à la vulgarisation des classiques français dans de beaux formats commodes et d'un prix excessivement restreint eu égard à la beauté de leur impression et au luxe de leurs illustrations artistiques.

L'an passé, MM. Mame et fils publiaient *la Verrerie*

et *la Tapisserie*, deux livres superbes dont nous avons rendu compte ; aujourd'hui ils nous présentent *les Maîtres italiens en Italie*, par Jules Levallois, in-8° (prix broché : 15 fr.) et *le Vieux Paris*, fêtes et spectacles, par Victor Fournel, même format et même prix. Commençons par l'examen de ce dernier ouvrage.

M. Victor Fournel est certainement l'un des hommes qui ont le plus et le mieux écrit sur l'histoire de Paris. Comme érudit et comme chroniqueur, il est revenu bien des fois à ce thème inépuisable, toujours nouveau parce qu'il se transforme sans cesse. Nous connaissions de lui, avant l'ouvrage actuel : *Ce qu'on voit dans les rues de Paris, Paris nouveau et Paris futur, les Spectacles populaires et les artistes des rues, les Rues du vieux Paris, — galeries populaires et pittoresques*, dont on n'a pas oublié le brillant succès, avant-coureur de celui que va obtenir le livre d'aujourd'hui, qui en est comme la suite naturelle ; enfin *les Esquisses et croquis parisiens*, deux volumes signés du pseudonyme bien connu de Bernadille. Et nous en oublions peut-être. Comme on le voit par cette énumération, M. Victor Fournel s'est fait dans l'histoire de Paris un domaine spécial : il est le peintre des tableaux de mœurs et s'efforce de ressusciter avant tout la vie populaire. La rue lui appartient. Si son premier volume portait pour titre : *Ce qu'on voit...*, celui-ci pourrait s'intituler *Ce qu'on voyait dans les rues de Paris.*

D'ailleurs, le sous-titre en détermine nettement le cadre. Il s'agit des *fêtes, jeux et spectacles*, depuis les représentations publiques des mystères parlés ou muets, des moralités fixes ou ambulantes, à l'île Notre-Dame, à la porte Saint-Denis, devant le Châtelet, à la fontaine du Ponceau, sur le Grand Pont ou le Pont-au-Change, par les rues et carrefours de la ville, lors des entrées princières et des solennités nationales, — jusqu'à l'histoire des aérostats et des hommes volants, des navires et naufrages aériens, dans toutes ses vicissitudes, ses innovations les plus bizarres, ses rêves les plus audacieux, ses particularités les plus intimes, les plus singulières, les moins connues. Entre ce point de départ, en plein moyen âge, et ce point d'arrivée, en plein XVIIIe et XIXe siècles, se déroule une longue série de chapitres dont ces limites extrêmes suffisaient à indiquer la variété et l'étendue, et qui embrassent toute la suite des temps, comme les diverses catégories des spectacles et des amusements de la rue.

Ainsi le chapitre consacré à la vieille Université fait revivre les quatre nations de la faculté des arts dans la turbulence, dans l'épanouissement joyeux de sa vie intérieure ; il les suit dans le Pré-aux-Clercs, au *landit*, dans leurs processions, leurs élections, leurs émeutes, leurs rixes, leurs désordres de tout genre, dans leurs fêtes spéciales et leurs innombrables démonstrations publiques, sans oublier ni le grand concours, ni la chronique intime, mais pourtant assez mouvementée, de la Saint-Charlemagne. Le chapitre des *Foires* est l'un des deux ou trois plus intéressants du livre, des plus complets, des plus abondants en recherches. Dans ses monographies de la foire Saint-Germain, de la foire Saint-Laurent, de la foire Saint-Ovide, de la foire de Bezons, M. V. Fournel n'a oublié aucun trait essentiel, aucun détail caractéristique, et cette reconstitution, opérée d'après les sources avec la scrupuleuse exactitude d'un érudit, n'en a pas moins toute la vie intense d'un tableau de Teniers ou de Collot. Naturellement la fête des Loges trouve sa place, avec la foire de la barrière du Trône et l'antique foire aux jambons, à la fin du chapitre ; elle a été dessinée par J.-M. Moreau au siècle dernier, décrite par Frédéric Soulié, le vicomte de Launay et bien d'autres sous la Restauration ou le règne de Louis-Philippe, et s'il faut s'en rapporter à eux, elle était alors plus gaie qu'aujourd'hui.

C'est, du reste, l'impression générale qui ressort de tout ce volume : nos pères étaient plus gais que nous. Je doute que le temps présent fournisse un jour aux annalistes des thèmes aussi pittoresques, aussi amusants que ceux dont M. V. Fournel a tiré si largement parti dans ses chapitres sur les charlatans, les escamoteurs et prestidigitateurs, devins et tireurs de cartes, marionnettes, pantins, ombres chinoises, figure de cire, animaux savants et curieux, que sais-je encore ? Nous ne pouvons songer à suivre l'auteur partout où il nous mène. Signalons seulement d'une façon toute particulière la monographie de *Longchamp*, qui est une véritable histoire anecdotique, avec le commentaire perpétuel de piquantes estampes d'après Bonnart, J. et C. Vernet, Saint-Aubin, Nodet, La Mésangère, les *Tableaux de Paris* de Marlet, etc., où l'on trouvera toutes les transformations, toutes les péripéties, tous les caprices et les inventions les plus extravagantes de la mode, saisis et fixés au vol, comme des papillons qu'on cloue au mur ; puis le chapitre des *Boulevards* et particulièrement du boulevard du Temple, qui grouille sous nos yeux avec ses bateleurs, ses parades, ses théâtres plébéiens ; enfin, car il faut se borner, celui des combats d'animaux, bêtes fauves et dompteurs, qui va du roi Childéric à Pezon et à Bidel.

On s'étonnera peut-être de rencontrer des noms contemporains dans *le Vieux Paris*. Mais c'est que, tout en remontant aux origines et en ayant voulu faire avant tout une œuvre d'érudition amusante et de recherches curieuses, M. Fournel conduit au besoin jusqu'à l'époque actuelle les sujets qu'il traite, et nous n'aurons garde de lui en faire un reproche. En recherchant partout les vestiges de la vie populaire à Paris, il a fait plus que de colliger avec la patiente sagacité d'une fureteur une foule de petites notes sur les hommes et les choses de la rue ; il a soufflé sur ces cendres pour les animer ; il a rendu au Paris de nos aïeux et de nos pères son allure, son geste, sa physionomie. Les détails significatifs pour l'histoire de la grande ville et pour l'histoire des mœurs abondent dans ces pages substantielles, tellement nourries de faits qu'on pourrait dire qu'elles en débordent.

Ce qu'un tel livre représente de recherches est véritablement énorme. Un lecteur superficiel pourrait presque ne s'en pas douter sans les notes, tant le texte

a de verve, de couleur et de mouvement ! Mais les notes viennent lui rappeler sans cesse, en le mettant à même de contrôler et de compléter tout ce qu'on lui dit, que rien n'est donné par l'auteur à la fantaisie. On dit souvent qu'on regarde les beaux ouvrages illustrés et qu'on ne les lit pas. Ce serait grand dommage qu'il en fût ainsi pour celui-là, et si la belle illustration du livre de M. Victor Fournel devait avoir cette fâcheuse conséquence, il faudrait la regretter vivement. Mais il n'en sera rien : l'illustration, en effet, est étroitement unie au texte ; elle fait vraiment corps avec lui, et elle est toute documentaire, toute puisée dans l'arsenal des miniatures, vignettes et dessins contemporains. En un mot, c'est bien une illustration dans le sens étymologique du mot : elle *éclaire* le récit, et si elle amuse l'œil, elle ne le distrait pas du sujet, qu'elle complète au contraire.

Les Maîtres italiens en Italie, par Jules Levallois, bien que conçus dans une note toute autre que le livre de M. Victor Fournel, ne lui cèdent en rien en intérêt dans le sujet qu'il traite.

Nous mettons, en France, une habituelle étroitesse ou paresse d'esprit à emprisonner chacun — artiste ou lettré — dans l'ordre de manifestations où tout d'abord il s'est révélé, à parquer les intelligences en des cercles d'activité propre, spéciale, rigoureusement fermés, sans communication de l'un à l'autre. L'un de ces emmurés malgré lui vient-il à forcer l'enceinte et, désormais, affranchi, à produire quelque œuvre importante dans une direction non encore à notre connaissance, explorée par lui, cela nous gêne, trouble la sécurité de notre jugement, un peu plus nous blesserait comme un manque d'égards. — C'est une surprise de cette sorte qu'a voulu prévenir un écrivain que la longue pratique des lettres a mis en garde contre toutes les exigences du public ; c'est pourquoi M. Jules Levallois expose, dès le seuil de son nouvel ouvrage, *les Maîtres italiens en Italie*, comment, tout en se vouant de préférence jusqu'à présent à la critique littéraire, « il n'avait jamais cessé de s'intéresser passionnément à la destinée de l'art, aux hommes qui l'illustraient ou l'avaient illustré, aux œuvres fécondantes du présent et du passé ». — Préparé par de lointaines, constantes et fortes lectures, par de longues conversations avec de bons juges, le jour vint où il se sentit mûr pour le voyage d'Italie ; puis le jour plus heureux où il put l'exécuter, et, dans une série de séjours successifs, visiter Turin, Milan, Venise, Gênes, Pise, Florence, Bologne, Ravenne, Assise, Pérouse, Parme, Rome et Naples. Ce mode de préparation tout personnel, M. Levallois le conseille et volontiers en ferait une règle aux futurs voyageurs que la curiosité de l'art poussera vers l'Italie. « Quand il s'agit d'art, écrit-il, lire sans voir ne donne qu'une satisfaction incomplète (bien incomplète, en effet, pensons-nous) ; mais voir sans avoir lu ne procure qu'une très insuffisante instruction. » Voilà qui est juste et bien dit. Nous remarquons toutefois que parmi les moyens d'information préparatoire, nulle part, même par allusion, l'auteur ne recommande l'étude des quelques œuvres de nos maîtres italiens que la fréquentation du Louvre nous rendrait aisément familières. Estime-t-il cette enquête préalable en notre musée national comme s'indiquant de soi au point qu'il ait trouvé la recommandation superflue ? Jugerait-il, au contraire, qu'une première prise de possession sur ce terrain étant forcément incomplète serait inutile et même périlleuse plutôt que profitable, et qu'il vaut mieux voir les maîtres italiens en Italie avec des regards autant que possibles vierges de toute impression antérieure et réserver les stations au Louvre pour le retour ? Il ne s'en explique pas et nous laisse libres d'interpréter à notre gré son silence sur une question douteuse où ses lumières nous eussent pourtant fourni de précieuses clartés. Toutefois de son propre aveu ses lectures anciennes furent les plus sûrs auxiliaires de ses nouvelles études. « Tout ce que j'avais lu s'animait, ajoute-t-il, prenait corps, vivait sous mes yeux. Le livre avait éclairé le réel, le réel commentait le livre... C'est alors que je conçus la pensée de cet ouvrage. »

Nous soumettant au parti adopté par les grands éditeurs qui, tous, présentent leurs publications principales aux derniers jours de l'année, c'est avec un véritable regret cependant que nous nous voyons forcé de confondre parmi les « livres d'étrennes » une œuvre d'une telle valeur littéraire, qui rajeunit, élargit, par une façon toute nouvelle d'envisager les choses, cette histoire de l'art italien tant de fois traitée. Ce n'est pas que le volume ne réponde pleinement à l'opportunité de l'heure prochaine par le soin apporté à l'impression, par le choix du format et du papier, comme par le nombre considérable des gravures, où l'on retrouvera la plupart des chefs-d'œuvre que le génie italien a légués à l'humanité. Mais l'intérêt du livre en soi est vraiment de trop vaste envergure pour ne pas durer bien au delà du moment et de l'occasion et planer bien au-dessus.

Sa qualité tout à fait imprévue et très particulière, unique, me semble-t-il, en un livre de cette sorte, est qu'il s'impose comme le complément obligé de tout travail déjà fait ou à venir, concernant le mouvement des arts en Italie. Car — et ce n'est pas seulement un des aspects les moins originaux de cette œuvre — le lecteur se méprendrait qui croirait y trouver une histoire proprement dite de l'art italien ; je doute qu'il y rencontre une seule date. Bien plus, du mérite même des œuvres, des séductions de la facture, des raffinements du dessin, des enchantements de la couleur, il est manifeste que M. Levallois n'a grand'cure ni souci. Il déguise à peine un léger dédain étonné vis-à-vis du « fin connaisseur » qui goûte et juge les tableaux d'après « le plaisir qu'il y prend, la sensation agréable ou désagréable qu'il en reçoit ». (Je crois que le « fin connaisseur » pourrait opposer une belle défense.) Ce que l'auteur des *Maîtres italiens en Italie* cherche dans une peinture, dans une statue ou dans un monument, c'est l'esprit de l'œuvre d'art bien plus que l'œuvre d'art elle-même. Et cette recherche poursuivie « des mosaïstes de Sainte-Pudentienne et de Saint-Vital aux artistes grecs des

couvents de Calabre au XIe siècle, et de là jusqu'à la seconde moitié du XVIIe », a inspiré ce très beau livre, l'anime d'un souffle égal et continu, apporte enfin à l'histoire spéciale de l'art chez un peuple et en des temps privilégiés le commentaire d'une pénétrante psychologie et la rend solidaire de la grande histoire. C'est précisément pourquoi l'œuvre de M. Jules Levallois prend la place auprès des plus savants et des plus récents travaux sur l'art italien : c'est par quoi aussi alors que ces derniers auront été remplacés par des travaux plus récents encore et plus savants, *les Maitres italiens en Italie* resteront, dans les bibliothèques d'art, toujours lus avec fruit.

Maison Firmin-Didot et Cie. — Entre tant de publications, importantes à divers titres, que nous offre le catalogue d'étrennes de la maison Didot, la plus belle et la plus précieuse, aussi bien pour l'art que pour l'histoire pittoresque des mœurs, est sans doute *la Femme au XVIIIe siècle*, des frères de Goncourt (1 vol. gr. in-8°; 30 fr.). On ne s'attend pas à ce que nous nous étendions ici sur le talent et l'érudition des auteurs. Ils ont découvert le XVIIIe siècle, enseveli sous les alluvions du nôtre; ils ont ouvert une voie nouvelle au roman contemporain, et marqué tout ce qu'ils ont touché, dans la littérature et dans l'art, d'une empreinte personnelle et géniale qui ne s'effacera pas. L'étude qu'ils ont faite de la femme au siècle dernier est également trop connue pour que nous signalions la finesse des aperçus, l'érudition et l'autorité avec lesquelles ils s'élèvent contre les préjugés et les opinions de convention, et le délicat et ardent sentiment de l'art qui les ont guidés dans la recherche des matériaux comme dans la composition de ce livre. Nous voulons seulement insister sur la valeur toute particulière de cette édition nouvelle. M. de Goncourt a fouillé les cartons où s'accumulent tant de richesses, et il y a choisi soixante des pièces rares et précieuses de sa collection, qui sont reproduites sur cuivre de manière à combler de joie l'amateur le plus délicat. Les éditeurs ne disent que bien modestement la vérité lorsqu'ils annoncent que ces gravures sont « choisies assez soigneusement pour que quiconque aura acheté le volume puisse se flatter de posséder un résumé complet de l'histoire des mœurs du temps racontée pour les yeux par les documents originaux ».

Les littératures étrangères continuent à être, de la part de MM. Firmin-Didot et Cie, l'objet de savantes et artistiques publications. Nous avons eu l'occasion, l'an dernier, à pareille époque, de parler, avec les éloges que de tels livres méritent, du grand ouvrage de Henri Schliemann, sur *Ilios*, si remarquablement traduit par Mme Egger (1 vol. gr. in-8° ; prix : 30 fr.), du *Walter Scott* illustré, qui en est à son quatorzième volume (gr. in-8°; prix : 10 fr. le vol.), des *Œuvres de Fenimore Cooper*, avec illustrations de M. Andriolli (gr. in-8°; prix : 10 fr. le vol.), dont quatre volumes ont paru. De tels livres sont toujours d'actualité et se présentent à propos chaque année comme de magnifiques et utiles objets d'étrennes. Il faut mentionner à part une traduction en vers français de la grande tragédie amoureuse de Shakespeare, *Roméo et Juliette* (gr. in-4°; prix : 40 fr.), illustrée de dix grandes compositions dessinées par Andriolli, cet artiste d'un tempérament si fantaisiste et si fougueux, qu'on a surnommé le Gustave Doré de la Pologne. Cette édition a été exécutée d'après les célèbres éditions du Louvre. On en a adopté l'harmonieux agencement du texte dans les pages, les types si nets, la proportion des marges, en un mot la belle et simple ordonnance typographique. Nous ne parlerons pas ici de la traduction en vers de M. Duffry de La Monnaye, nous espérons pouvoir y revenir, car ce n'est pas en courant qu'on peut apprécier une tentative comme celle de faire passer dans le moule poétique français la poésie de William Shakespeare.

Dans un autre ordre d'idées, le Dr Gustave Lebon, prouvant que la mission dont il est chargé en Orient sera féconde, publie deux remarquables ouvrages dont les éditeurs ont fait deux superbes volumes. *La Civilisation des Arabes* (in-4°; 30 fr.), avec 10 chromolithographies, 70 grandes planches, 4 cartes et 366 gravures, nous initie, *de visu*, on peut le dire, à un monde prestigieux qui a gardé, plus qu'on ne le croit, les vestiges encore admirables de la grande époque où sa civilisation avait atteint son plein épanouissement. *Les Civilisations de l'Inde* continuent, dans les mêmes conditions typographiques, une série commencée avec tant d'éclat.

Nous rappellerons, sans nous y arrêter, pour ne pas tomber dans des redites, d'autres grands livres, comme *Paris à travers les âges* (pet. in-fol., 3 vol.; 300 fr.), dont la deuxième édition est en vente, avec 68 restitutions en chromolithographie et 65 restitutions en noir, exécutées d'après les documents authentiques par M. Fl. Hoffbauer, sans compter un nombre considérable de plans et de gravures; puis des ouvrages d'un caractère édifiant, mais où l'art a sa large part. *La Vie des Saints* (1 vol. gr. in-8°; 10 fr.), par Mgr Germain. *Saint Michel archange et le Mont Saint-Michel* (in-8°; 5 fr.), par Mgr Germain et M. l'abbé Brin, et *les Dix filles de sainte Chantal*, par la comtesse de Minthon (in-8°; 5 fr.). La « Bibliothèque historique illustrée » compte maintenant quatre beaux volumes in-8° (5 fr. le vol.), illustrés chacun d'un grand nombre de gravures sur bois et d'une chromolithographie tirées des grands ouvrages publiés par la maison Didot; l'un d'eux, *le Livre et les arts qui s'y rattachent depuis les origines jusqu'à la fin du XVIIIe siècle*, est particulièrement fait pour intéresser les lecteurs de cette revue. Citons encore *la Pêche aux bains de mer*, de M. H. de la Blanchère (in-4°; 5 fr.), toute la collection des beaux livres historiques et pittoresques du si regretté bibliophile Jacob, les beaux ouvrages artistiques de Ch. Blanc, de E. Muntz, de P. Mantz, etc.

Cette rapide énumération serait par trop incomplète si nous oubliions les deux publications périodiques, si justement populaires à divers titres, de la maison Didot : *la Chasse illustrée* et *la Mode illustrée*. Celle-ci surtout, véritable « Journal de la Famille », jouit en France et partout où a pénétré le goût français, d'une autorité et d'une estime que Mme Em-

meline Raymond a su lui assurer et sait lui maintenir. Cette femme, d'un talent si distingué et d'un cœur si droit et si bon, dirige aussi une série qui est à recommander à tous ceux qu'inquiète le choix des livres à donner aux enfants. Je veux parler de la « Bibliothèque des mères de famille illustrée », dont tous les ouvrages sont inspirés par une pensée morale qui permet de les mettre entre les mains de toutes les jeunes filles. Nous ne saurions mieux terminer notre revue des étrennes offertes par MM. Firmin-Didot qu'en signalant ces charmants petits livres (in-18, cart.; 3 fr. 80), intitulés, *la Famille du baronnet, le Secret de la vieille demoiselle, la Faute du père, l'Hôtel Wormzoff*, où nos enfants trouveront, pendant leurs jours de vacances, un plaisir de bon aloi, utile pour leur intelligence et sain pour leur cœur.

Maison E. Plon, Nourrit et Cie. — En tête des livres de cette maison, qui a depuis longtemps conquis une des premières places dans la librairie parisienne, il convient de mettre l'ouvrage magistral dû à l'un de ses chefs, M. Eugène Plon, sur Leone Leoni, sculpteur de Charles-Quint, et Pompeo Leoni, sculpteur de Philippe II (in-4°; 50 fr.). M. Eugène Plon a déjà montré son goût d'artiste et la sûreté de son érudition, dans ses recherches sur la vie et l'œuvre de Benvenuto Cellini. Ce coup de maître n'était pourtant qu'un coup d'essai. Restant dans l'art italien dont il fait son domaine propre, il a entrepris d'étudier les maîtres italiens au service de la maison d'Autriche, et il nous donne aujourd'hui l'histoire des sculpteurs Leoni. Le *Livre* se fera un devoir d'examiner en détail cette double monographie, si intéressante par son sujet et si remarquable par la façon dont elle est traitée. Il suffit pour le moment d'attirer l'attention sur un très beau livre, enrichi d'une soixantaine de planches hors texte, héliogravures, eaux-fortes de Paul Le Rat, etc., et où revit tout un côté du mouvement artistique le plus fécond des temps modernes.

Un autre volume, qui n'a pas, sans doute, la haute portée ni le grand luxe du précédent, mais qui est bien amusant et original, c'est *la Comédie du jour sous la République athénienne* (gr. in-8°; 20 fr.), texte d'Albert Millaud et illustrations de Caran d'Ache. On suppose bien que le texte n'est pas tendre, et qu'il est, comme un bon chat, pourvu de griffes et de dents qui ne restent guère inactives. Mais l'esprit sauve tout, et les plus houspillés, s'ils veulent faire croire qu'ils en ont tout comme le houspilleur, s'empresseront de rire le plus fort. Les illustrations, étonnantes de verve et de fantaisie, suivent le texte avec un entrain et une intelligence qui font de M. Caran d'Ache un collaborateur bien précieux.

Nous ne parlerons que pour mémoire du volume de M. Rollet de l'Isle sur le Tonkin et les mers de Chine, dont nous avons déjà rendu compte il y a quelque temps, mais qui n'a rien perdu et ne perdra rien, sans doute pendant longtemps, de sa douloureuse actualité (in-4°; 15 fr.).

Quand j'étais petit, Histoire d'un enfant racontée par un homme, par Lucien Biard (in-4°; 10 fr.), avec illustrations de B. de Monvel, est un des livres les plus attrayants que l'on puisse donner à un enfant assez grand pour avoir déjà des souvenirs. Au point de vue typographique, les éditeurs inaugurent, dans ce volume, des en-têtes et des culs-de-lampe représentant des fleurs traitées en aquarelle et d'un joli effet. Les grandes illustrations sont d'un naïf amusant et bien observé, quoi que poussé peut-être un tant soit peu à la charge. La « Bibliothèque de la Jeunesse », de MM. Plon et Nourrit, contient bien d'autres ouvrages qui ont fait, font et feront les délices de nos enfants. Tels sont : *Vieilles chansons et rondes pour les petits enfants*, notées, avec accompagnements faciles, par Ch.-M. Widor, avec illustrations de Boutet de Monvel (1 album in-4°, 10 fr.); les *Chansons de France pour les petits Français*, notées avec accompagnements, par J.-B. Weckerlin, illustrées par B. de Monvel (10 fr.), et, parmi les plus récents, deux ravissants albums in-4°, illustrés en couleurs, et intitulés, l'un : *l'Équitation puérile et honnête*, petit traité à la plume et au pinceau (10 fr.), par Crafty; l'autre : *Nos Chéris*, chez eux, à la ville, à la mer, à la campagne, dans le monde (10 fr.), par Mars. Pour les grandes personnes qui ne dédaignent pas de s'amuser comme des enfants, Crafty a encore fait : *la Province à cheval, Paris à cheval*, et Mars : *Aux bains de mer d'Ostende*, albums traités dans le même genre et avec le même esprit (10 fr.).

Nous n'avons pas la prétention de rappeler tous les ouvrages de voyage qu'édite si bien et en si grand nombre la maison Plon; mais nous devons particulièrement mentionner le *Voyage autour du monde* du comte de Beauvoir (gr. in-8°; 12 fr.), qui en est à sa dixième édition, et les impressions de voyage de Henri Moser, publiées sous le titre de : *A travers l'Asie centrale*, en un beau volume orné de plus de 170 gravures, dont 117 dessins de M. E. van Muyden, 16 héliotypies et une carte (20 fr.). Une nouvelle édition de *Sahara et Sahel* de Fromentin, illustrée d'eaux-fortes remarquables et de gravures en relief (1 vol. gr. in-8°; 20 fr.), ne doit pas être passée sous silence.

Une étude sur la folie des grandeurs n'est peut-être pas le livre qu'on choisirait de préférence pour offrir en étrennes. Mais la question de l'hypnotisme est à l'ordre du jour, et le docteur Paul Regnard a publié sous ce titre : *Sorcellerie, magnétisme, morphinisme, délire des grandeurs*, un livre d'un puissant intérêt, illustré de nombreuses gravures (in-8°; 10 fr.). Si l'on n'en veut pas faire un cadeau qui pourrait paraître épigrammatique, on ne saurait mieux faire que de l'acheter pour soi.

Enfin, les femmes qui veulent donner à leurs achats du jour de l'an une porté moralisatrice ou religieuse trouveront de quoi se satisfaire, sans rien sacrifier des préoccupations de goût et d'art dont un esprit délicat ne se départ jamais, dans les beaux livres de M. Victor Guérin sur la Terre Sainte (2 vol. in-4°; 50 fr. le vol.), couronnés par l'Académie française, et dans une grande étude sur saint François d'Assise, que l'auteur

a poursuivie jusque dans l'histoire de l'influence gardée par le saint depuis sa mort, et dont les éditeurs ont fait un superbe volume, magnifiquement illustré (in-4° ; 50 fr.).

Librairie Ch. Delagrave. — Dans toutes les librairies une modeste, mais véritable œuvre d'art attire l'attention ; c'est l'affiche illustrée composée pour les livres d'étrennes de la maison Ch. Delagrave par Geoffroy, le peintre des enfants : une ribambelle, une farandole de pierrots, de pierrots-bébés dont les visages frais et jeunes et les silhouettes toutes blanches s'enlèvent gaiement sur un fond tout noir, s'échappant tumultueusement d'une porte ouverte sur les hauteurs voisines du Panthéon, est censée s'épandre par la ville, les manches ballantes, la mine faraude. Or voici ce qu'on trouve dans chacun de ces panneaux diversement remplis :

D'abord la *Farce de maître Pathelin* rajeunie, et aussi raccourcie, avec un tel souci des convenances morales qu'on la pourra jouer dans n'importe quel salon devant les enfants (1 vol. in-4° ; 10 fr.) La joyeuse comédie du trompeur trompé n'est plus offerte au public dans la prosaïque adaptation qui nous égayait pourtant encore par sa farce comique, mais telle que nos aïeux l'ont applaudie, c'est-à-dire en vers de même rythme, où les mots qui n'ont pas vieilli sont conservés à leur place, de telle façon que tout est clair, que rien n'arrête le flot du rire : ce sont des vers parlés, des rimes sonores, un brillant et un fini qui ne coûtent rien à la fidélité envers le vieux texte, mais lui donnent au contraire infiniment de lustre et de prix.

Ce travail délicat de Gassieys des Brulies est encadré avec tout le luxe qu'il méritait ; couverture ornementée en style de l'époque et, par-dessus tout, 16 dessins de Boutet de Monvel, gravés en taille-douce, tout à fait modernes par l'esprit et la finesse de la touche.

Saint-Cyr, le berceau de notre chère armée, a tenté le crayon de Jazet, un des premiers parmi nos peintres militaires, qui présente en 52 grandes compositions les aspects intérieurs, les uniformes anciens et actuels, la vie intime. L'histoire de l'école où s'encadrent ces tableaux, écrite par un ancien saint-cyrien, rappelle les origines, retrace les souvenirs des promotions passées et s'arrête sur les règlements et les coutumes d'aujourd'hui. (1 vol. in-8° ; 20 fr.).

Le *Saint-Nicolas* a sept ans d'existence et de succès. L'artiste peut-être le plus aimé du public enfantin et qu'apprécient d'ailleurs tous les connaisseurs, M. Boutet de Monvel, a fait sa réputation en donnant un corps à la personnalité mystérieuse et souriante de l'indulgent patron des garçonnets et fillettes, et en peignant à mille occasions, sous mille attitudes, les petits amis que saint Nicolas abrite sous son grand manteau. Les dominant de sa haute et paternelle autorité, leur vieil ami est un précieux auxiliaire pour la bonne éducation des enfants : il leur donne familièrement, par la plume des meilleurs rédacteurs du journal qui se succèdent sous sa signature, des conseils applaudis et parfois inspirés par les mères, toujours bien accueillis par les jeunes abonnés.

Pour les mêmes enfants, déjà grandis, ou pour leurs frères et sœurs aînés, le vieux *Musée des Familles*, depuis que la librairie Delagrave se l'est annexé, renouvelle les aimables et instructives distractions qu'il apporte depuis plus de cinquante ans au foyer domestique (1 an, 10 fr.).

Un Déshérité, par Eudoxie Dupuis (1 vol.; 20 fr.), présente en un récit attachant les malheurs et les consolations d'un petit paysan sourd et muet de naissance, mais chez qui, peu à peu, se révèle une aptitude pour le dessin assez précoce, assez durable pour faire de lui un enfant qu'on remarque, puis un prix de Rome, puis un peintre de talent.

Dans cette collection, qui contenait l'an dernier les *Héritiers de Montmercy* de la même Eudoxie Dupuis, on trouve, illustrée par le même Sandoz, la joyeuse *Mission du Capitaine* de M. de Charlieu (1 vol. ; 5 fr.). Cette mission compliquée, confiée par Napoléon à un officier de la grande armée, le fait passer dans l'Inde où les aventures les plus extraordinaires et les plus imprévues l'attendent au milieu des paysages asiatiques les plus pittoresques.

Les courtes poésies, d'inspiration le plus souvent familière, parfois élevée, que le *Livre des petits* propose à la mémoire de nos enfants sont de Jean Aicard : c'est tout dire. Chacune est accompagnée d'un dessin de Geoffroy : on voit par là que l'illustration est à la hauteur du texte.

Voici une collection à 6 fr. 25 qui contient trois nouveautés : 1° *la Chasse aux lions*, d'Alfred Assolant, l'ancien condisciple de Sarcey et d'About, dont nous déplorons la mort récente, qui montre deux excellents pioupious, comiques dans leurs propos naïfs, mais fort braves dans l'action, qui chassent la grosse bête en Afrique ; Girardet a dessiné ces scènes algériennes ; 2° *la Succession du roi Guilleri*, par Charles Ségard, illustrée par Boutet de Monvel, naïve histoire des temps non historiques où nous voyons Raisin Ier, dans les circonstances les plus amusantes, apporter le premier plant de vigne de Colchique en Gaule.

Les Comédiens malgré eux, dans une collection à 3 francs (qui comprend *Sans-Souci* d'Adriana Piazzi, illustré par Boutet de Monvel, et *les Épreuves de Jean*, de Marthe Bertin, illustrées par de Liphart) ; c'est une longue suite de dessins où la gaieté du pauvre Léonce Petit a accumulé toute une série de quiproquos, malentendus, burlesques incidents, qui ont pour théâtre un village d'Auvergne et pour acteurs d'abord des bandes d'Auvergnats et ensuite une société de touristes prise pour une troupe de baladins par les enfants du Cantal et forcés, par une désopilante fatalité, de jouer devant eux *Iphigénie en Aulide*. La manière naïve et finaude de Léonce Petit n'est plus à caractériser ni à louer.

Librairie J. Hetzel et Cie. — A cette librairie, pour la jeunesse, deux romans nouveaux : *Robur-le-Conquérant* et *Un Billet de Loterie*, voilà le bilan de Jules Verne, pour cette année (chaque vol. in-8° :

9 fr.). *Robur-le-Conquérant,* c'est l'histoire émouvante et dramatique du premier navire aérien qui, demain peut-être, sera dirigeable. *Le Torpilleur,* aujourd'hui maître de la mer, ou presque, fut imaginé et créé par Jules Verne, dans un de ses plus puissants ouvrages : *Vingt mille lieues sous les mers,* dont *Robur-le-Conquérant* forme, pour ainsi dire, le pendant. N'est-il pas curieux de voir comme la science pratique finit par consacrer les conceptions de l'incomparable romancier! Attendons quelques années, et nous verrons au-dessus de nos têtes passer *Robur-le-Conquérant,* comme nous avons vu le navire énigmatique du capitaine *Nemo* prendre possession de l'Océan et s'imposer à toutes les marines de guerre. Ce livre sera parmi les œuvres les plus populaires de Jules Verne.

Les 45 dessins de Benett montrent dans tous ses détails la disposition de ce merveilleux appareil.

Un Billet de Loterie est une histoire des plus touchantes et, en même temps, des mieux agencées, qui fera battre bien des cœurs. Les grandioses paysages des fiords de la Norvège lui servent de cadre. M. Jules Verne a ici, comme toujours, déployé les trésors d'une imagination inépuisable, pour arriver à un dénouement des plus inattendus, par conséquent des plus appréciés. M. Georges Roux a admirablement rendu les scènes attendrissantes de ce charmant livre.

Autre ouvrage intéressant, *Enfance et adolescence,* par Léon Tolstoï (1 vol. in-8° ; 7 fr.). Parmi les écrivains russes, Tourguéneff et Tolstoï tiennent le premier rang. Aussi était-il intéressant de choisir, dans l'œuvre de l'un d'eux, tout ce qui pouvait s'adresser à l'enfance et à la jeunesse, parler à leur imagination, provoquer et arrêter leur attention par quelques-unes de ces pages marquées au coin du génie et qui révèlent, sous leur apparente simplicité, le futur grand écrivain.

Rien de plus saisissant, à cet égard, que les souvenirs de Tolstoï, si vivants, si présents pour ainsi dire, que l'on ne songe peut-être pas assez à l'art de l'écrivain pour se laisser prendre aux sentiments et aux sensations du héros. Ajoutons à cela une couleur particulière, toujours pleine d'attrait, et qui saisit où plutôt surprend le lecteur et le retient. Nous ne savons rien de plus curieux et de plus attachant que ces souvenirs d'enfant et de jeune homme retracés par un écrivain qui, dans la littérature européenne, occupe à juste titre une des premières places et des plus originales.

M. Benett, dans son illustration, s'identifie complètement avec l'écrivain russe; les scènes qu'il a reproduites ont toute la saveur du récit.

Parlons aussi de *Autour d'un lycée,* par André Laurie (1 vol. in-8°; 7 fr.). L'aimable et fécond écrivain, qui s'est proposé de faire connaître les différentes méthodes d'instruction publique dans tous les pays, poursuit le cours de ses attachantes et brillantes études, et nous conduit, cette fois, jusqu'au Japon. Au milieu d'une action extrêmement dramatique, où se trouvent en présence les défenseurs acharnés des anciennes coutumes nationales et les partisans de l'ordre de choses nouveau dans lequel le Japon s'est jeté avec une incroyable ardeur, M. André Laurie nous expose le fonctionnement et les procédés de l'enseignement public dans les établissements officiels. L'amour-propre national sera satisfait en voyant que les professeurs français sont nombreux et très estimés dans ces régions de l'extrême Orient, hier encore rebelles à toute civilisation européenne. Ce volume continue dignement la série si bien commencée par la *Vie de collège en Angleterre,* et qui a placé André Laurie hors de pair. M. Félix Régamey s'est mis à la disposition de M. André Laurie pour compléter avec son fin crayon les descriptions de ce singulier pays. Aucun artiste ne connaît aussi bien que M. Régamey le Japon et l'art japonais. Cela a été une bonne fortune pour le livre.

Du même auteur, *le Capitaine Trafalgar* (1 vol.; 7 fr.). *Le Capitaine Trafalgar* est une de ces histoires palpitantes qui, de la première page à la dernière, tiennent le lecteur en haleine. Il n'en est pas de plus féconde en incidents dramatiques et où la fibre patriotique vibre avec plus de force. Le héros est un de ces hardis corsaires qui portèrent si haut le renom du courage français, à une époque où notre marine avait été anéantie, et où la France maritime ne se distinguait plus que par des hauts faits particuliers; M. André Laurie a pris un de ces hommes extraordinaires, réduits à l'inaction par la conclusion d'une paix inattendue, et il en fait le héros principal de son livre, un des plus étranges qu'il soit possible de lire. Il n'est pas de récit qui soit plus empoignant et qui fasse mieux voir quels étaient ces marins qui, à l'exemple des Robert Surcouf et des Marcof, causaient à l'ennemi les plus grands dommages.

M. Georges Roux s'est fait une spécialité de l'illustration du *Roman d'aventures;* il s'est montré dans cet ouvrage aussi artiste que dans l'*Ile du Trésor* de Stevenson et Laurie.

Nous signalerons encore, à la même librairie : *Périnette,* 1 vol. in-8°, 7 fr., par le Dr Candèze; *Blanchette,* histoire d'une chèvre par B. Vadier (5 fr.); *Jean Casteyras,* aventures de trois enfants en Algérie, par Ad. Badin (1 vol.; 7 fr.); *les Deux côtés du Mur,* par M. Bertin (2 fr.); *les Fées de la famille,* par Lockroy et la *Bibliothèque de Mlle Lili,* dans la collection des *Albums* Stahl.

Le Magasin d'Éducation et de Récréation de la maison Hetzel a perdu, cette année, son fondateur qui depuis vingt-deux ans le dirigeait.

P.-J. Stahl avait consacré sa vie à son *Magasin d'Éducation;* il lui a donné, du premier au dernier jour, le meilleur de lui-même.

Ses collaborateurs continueront son œuvre et s'efforceront de la maintenir dans la voie qu'il leur a tracée.

Pendant l'année 1886, *le Magasin d'Éducation* a publié : *Un Billet de Loterie,* par Jules Verne; *Jean Casteyras* (Aventures de trois enfants en Algérie), par Ad. Badin; *Périnette, Histoire surprenante de cinq*

moineaux, par le Dr Candèze; *la Poupée de Mlle Lili; le Travail des autres; Notre grand-père et la Légende de Saint Christophe*, de Stahl, qui a été comme un adieu à ses lecteurs et amis; *les Deux côtés du Mur*, de M. Bertin; *Blanchette*, par B. Vadier; *Mon Grand-Père*, de E. Legouvé; de nombreux et intéressants articles de Tolstoï, Tourguéneff, Bentzon, Dupin de Saint-André, Lermont, Gouzy, P. Noth, etc.

Librairie des Bibliophiles (Jouaust et Sigaux). — On sait que la Librairie des Bibliophiles, sans se consacrer à ce qu'on appelle ordinairement les publications d'étrennes, n'en réserve pas moins pour la fin de l'année ses plus belles publications à gravures. Fidèle à cette tradition, elle se présente encore cette fois au public amateur avec un respectable cortège d'ouvrages dignes de fixer leur attention.

Nous signalerons d'abord, dans la *Bibliothèque artistique et moderne*, une édition du *Chevalier des Touches*, l'œuvre la plus fine et la plus délicate de Barbey d'Aurevilly. C'est la première fois qu'il se trouve aussi richement habillé, et le costume est vraiment digne du personnage. Au mérite d'une exécution typographique des plus soignées vient se joindre le charme de ravissantes eaux-fortes gravées par Champollion d'après des compositions de Julien Le Blant, dont la suite des dessins pour *Servitude et Grandeur militaires* avait eu l'année dernière un si grand succès. C'était bien d'ailleurs à ce peintre attitré des scènes vendéennes qu'il fallait s'adresser pour interpréter l'épisode de la chouannerie si pittoresquement décrit par Barbey d'Aurevilly. Cet ouvrage, qui a encore l'avantage de pouvoir être mis dans toutes les mains, sera certainement, cette année, le livre d'étrennes favori dans le monde des bibliophiles. Le prix de ce volume hors ligne est de 27 fr. 50.

On sait que la *Bibliothèque Artistique moderne*, publiée dans l'élégant format in-8° écu, doit comprendre, autant que possible, les principaux chefs-d'œuvre littéraires du XIXe siècle, et faire ainsi pour notre époque ce que la *Petite Bibliothèque Artistique* a entrepris avec tant de succès pour les siècles passés. On y a déjà vu paraître successivement : les *Contes d'Alphonse Daudet* (1 vol., 30 fr.), avec eaux-fortes de Burnand; *le Roi des montagnes*, d'About (1 vol., 30 fr.) et *le Capitaine Fracasse*, de Th. Gautier (3 vol., 75 fr.), ces deux ouvrages avec des dessins de Delort, gravés par Mongin; *Une Page d'amour*, de Zola (2 vol., 45 fr.), avec dessins d'Édouard Dantan, gravés par Duvivier; *Servitude et Grandeur militaires*, d'Alfred de Vigny (1 vol., 30 fr.), avec dessins de J. Le Blant, gravés par Champollion; *Jocelyn*, de Lamartine (1 vol., 30 fr.), avec dessins de Besnard, gravés par de Los Rios; *Graziella*, de Lamartine (1 vol., 25 fr.), avec dessins de Bramtot gravés par Champollion.

Dans la *Petite Bibliothèque Artistique*, déjà si riche en ouvrages de toute sorte, nous trouvons cette année deux publications nouvelles. C'est d'abord le célèbre roman de Gœthe, *Werther* (1 vol., 20 fr.), nouvellement traduit par Mme Bachellery, et pour lequel M. Lalauze a produit une de ces ravissantes suites d'eaux-fortes qui font apprécier si haut par les amateurs son double talent de dessinateur et de graveur. La traduction de Mme Bachellery se distingue par beaucoup d'élégance et par une grande exactitude. Elle est accompagnée d'une préface de M. Paul Stapfer, l'auteur de la remarquable étude qui a paru l'année dernière dans l'édition de *Faust*, publiée avec les dessins de J.-P. Laurens.

Le grand succès obtenu précédemment par les *Fables de La Fontaine*, publiées en deux volumes avec des dessins d'Émile Adam gravés par Le Rat, devait avoir pour conséquence une édition des *Fables de Florian*, éditées dans les mêmes conditions (1 vol., 20 fr.). La Librairie des Bibliophiles l'a bien compris, et l'on ne peut que la remercier d'avoir fait à notre second fabuliste, un peu trop oublié aujourd'hui, les honneurs de sa *Petite Bibliothèque Artistique*. Il faut dire aussi que les artistes qui avaient prêté leur concours aux *Fables de La Fontaine* se sont montrés dignes d'eux-mêmes, et la nouvelle édition des *Fables de Florian*, précédée d'une intéressante préface de M. Honoré Bonhomme, est un livre des mieux réussis. Les amateurs devront s'estimer heureux de pouvoir posséder ainsi en trois élégants volumes, ornés d'eaux-fortes qui sont de vrais bijoux, les œuvres des deux grands fabulistes français.

A côté de cette importante série des œuvres les plus remarquables dans le domaine du conte et du roman, il ne faut pas oublier la collection plus modeste des *Chefs-d'œuvre inconnus*, publiée dans le même format, et dont les eaux-fortes de Lalauze ne sont pas le moindre attrait. Cette élégante collection, interrompue par la mort du regretté Paul Lacroix, qui l'avait fondée, a été reprise par M. Maurice Tourneux, et nous y trouvons aujourd'hui, en un petit volume réunis, deux opuscules de Meusnier de Querlon, *les Soupers de Daphné* et *les Dortoirs de Lacédémone*. Ce sont des pastiches grecs, curieux surtout par les allusions aux personnages du temps, allusions que M. Maurice Tourneux a expliquées autant que possible dans des notes fort intéressantes.

Les amateurs de livres d'art retrouveront avec plaisir le *Livre d'or du Salon de peinture et de sculpture* (prix : 25 fr.), rédigé par M. Georges Lafenêtre, et contenant la reproduction à l'eau-forte des principales œuvres du Salon annuel. On comprend l'importance et l'intérêt toujours plus grands que prend cette publication, qui en est à sa huitième année et dont la collection formera l'histoire en même temps la plus exacte et la plus pittoresque de l'art à notre époque. Le volume de 1886, fait avec le même soin que ses aînés, comprend quinze planches gravées par quinze artistes différents, sous l'habile et fidèle direction du maître graveur qui a nom Hédouin.

La Librairie des Bibliophiles a voulu, elle aussi, avoir, cette année, son *livre d'étrennes*; mais elle a tenu à ce qu'il se distinguât des autres publications du même genre, et elle s'est adressée, pour les dessins qui ornent le volume, au peintre Édouard de Beaumont. L'ouvrage qu'elle publie ainsi a pour titre les

Aventures merveilleuses de Fortunatus. C'est l'histoire, qu'on rencontre dans les contes fantastiques de plusieurs pays, de la bourse inépuisable dans laquelle on trouve toujours des pièces d'or et du chapeau par la vertu duquel celui qui le place sur sa tête est transporté dans le lieu où il se souhaite. Cette légende, dont la première rédaction paraît remonter au XVIe siècle, a été imprimée dans toutes les langues. Il en existe même plusieurs versions françaises, parmi lesquelles les éditeurs ont choisi celle qui leur a paru la plus agréable à lire. Le nouveau volume contient cent vingt dessins d'une finesse et d'un esprit qui ne pouvaient manquer de se rencontrer sous le crayon de M. Éd. de Beaumont. Cette belle publication, complétée par une excellente préface de M. Henri Fouquier, forme un volume in-8° grand colombier du prix de 15 francs. Les exemplaires cartonnés coûtent 17 francs.

Nous ferions une revue bien incomplète de la Librairie des Bibliophiles si nous ne donnions pas ici sa place à une collection qui, pour les personnes qui ne recherchent pas les livres de grand luxe, est la plus importante de cette maison. Nous voulons parler de la *Nouvelle Bibliothèque classique*, à 3 francs le volume, qui comprend les œuvres de nos grands écrivains imprimées avec le même soin que les plus belles publications d'amateurs (pour 4 francs, on a les mêmes volumes recouverts d'un élégant cartonnage artistique). Ce sont des livres d'une impression très nette, d'une lecture facile et d'un format portatif.

Le texte de ces éditions, toujours pris aux meilleures sources, est accompagné de préfaces consciencieusement faites et des notes les plus indispensables, qui aident le lecteur sans l'entraver.

Librairie P. Ducrocq. — La librairie Ducrocq se distingue tous les ans par le nombre et la qualité des livres d'étrennes qu'elle publie et par les soins qu'elle apporte à leur bonne exécution matérielle. Cette année, nous avons une nouvelle édition du livre de Mlle Cellier, *les Reines de France* (grand in-8°, 10 fr.) qui a déjà conquis une si légitime réputation. Il présente une série intéressante de femmes illustres, qui ont influé sur les destinées de la France comme reines ou comme régentes. Les figures des grandes reines sont mises en relief au milieu des événements publics, et tracées avec les qualités privées qui donnent à chacune son caractère. Les progrès des sciences historiques ont été utilisés pour cette édition, tout à fait rajeunie et ornée d'une série de portraits puisés aux sources les plus authentiques, et dessinés par des artistes éminents.

M. Paul Combes, sous le doux titre de *la Roselière*, étudie les mœurs et tribulations des habitants des eaux. Il nous initie, en savant et en poète, aux mille péripéties de la lutte pour l'existence chez les hôtes de nos rivières et de nos bois. Rien de plus gai que les aventures héroï-comiques des douze canards guidés par leur aîné, Franc-Bec. L'idylle et le drame se côtoient constamment dans la vie du petit peuple des grenouilles, des fauvettes, des insectes variés, que l'auteur met en scène, rendent vivement les scènes décrites et ajoutent le charme de l'art à l'intérêt de ce volume.

Dans la même collection (in-4°, 9 fr. le vol.), nous citerons encore, comme une intéressante nouveauté, *Promenades en forêt*, par E. Labesse et H. Pierret, les auteurs des *Promenades botaniques*, qui ont obtenu tant de succès l'an dernier.

Ce nouveau volume est fait pour plaire à tous les lecteurs : les enfants y suivront avec plaisir deux camarades de leur âge, Angèle et Gilbert : les jeunes gens et les jeunes filles s'intéresseront aux légendes, à l'aimable Augusta, aux déceptions de Max, à l'histoire si touchante de Denise; tous y trouveront d'excellents guides pour parcourir la forêt et s'initier à sa vie, ainsi qu'aux mœurs de ses habitants et de ses hôtes.

Quant à la partie matérielle du livre, elle présente les mêmes qualités que les autres volumes de la collection; parmi les dessinateurs qui ont concouru à l'illustration des *Promenades en forêt*, on compte MM. Giacomelli, Bodmer, Rochegrosse, Bellecroix et Mouchot.

Mais le volume sur lequel nous croyons devoir appeler tout spécialement l'attention, parmi les autres publications de la maison P. Ducrocq, c'est celui que M. Émile Desbeaux, auteur d'ouvrages qui, comme *le Jardin de Mlle Jeanne* et *les Projets de Mlle Marcelle*, ont été couronnés par l'Académie française, publie sous ce titre : *le Secret de Mlle Marthe* (*Éducation d'André*), en un très beau volume in-4° (7 fr.). Le sous-titre : *Éducation d'André*, signifie que Mlle Marthe s'est chargée de l'éducation de son jeune frère, et, dans ce but, elle a l'art charmant de lui présenter sous une forme aimable et attrayante les connaissances scientifiques les plus utiles. Les diamants, les mines et les mineurs, la dynamite, les torpilles et les torpilleurs, la poudre, les armes de guerre, la monnaie, le tabac, la bière, le piano, le violon, le pavage en bois, les cuirs, les dentelles, etc., sont les titres des principaux chapitres du *Secret de Mlle Marthe*. C'est dans un véritable petit roman moral, dramatique, émouvant, que M. Émile Desbeaux enveloppe les questions intéressantes et les réponses instructives de son héros et de son héroïne. *Le Secret de Mlle Marthe*, magnifiquement illustré et gravé par MM. Méaulle, Férat, Bogaert, Clair-Guyot, Mouchot, Habert-Dys et Vogel, est appelé au même grand succès que les ouvrages précédents de M. Émile Desbeaux, qui a trouvé la véritable forme sous laquelle l'instruction devient amusante.

Librairie catholique Victor Palmé. — Parmi les beaux livres que la maison Palmé édite en dehors des ouvrages de piété proprement dits, nous avons à signaler une œuvre capitale. C'est la quatrième partie du *Littoral de la France*, de la Rochelle à Hendaye. L'auteur, M. Ch.-F. Aubert, connu aussi sous le pseudonyme de Vattier d'Ambroyse, y fait une étude minutieuse et singulièrement attrayante de nos côtes de l'ouest. Insister sur le côté d'utilité patriotique de l'œuvre est inutile. C'est d'une évidence qui saute aux

yeux. On s'en convainera aisément en parcourant les chapitres consacrés à la Rochelle, au port de Rochefort, aux plantations défensives de la Coubre, au canal des deux mers, aux Basques et à leur marine. Quant à la partie pittoresque et à celle que j'appellerai d'information, elles sont traitées de manière à contenter les plus difficiles. Qu'on lise les chapitres sur le Brouage, sur Oléron, sur Bordeaux, sur les Landes, qu'on lise l'ouvrage d'un bout à l'autre, et nous ne craignons pas qu'on contredise notre assertion. Les illustrations, très convenables, souvent fort intéressantes, ne sont cependant pas la partie la plus remarquable de l'ouvrage. Un livre, honoré d'un prix par l'Académie française, et de plusieurs autres récompenses flatteuses, n'est pas, d'ailleurs, un livre d'étrennes, dans l'ordinaire acception du mot. Il vise à quelque chose de plus qu'à charmer l'œil et à distraire un moment l'esprit. Nous serions injustes, toutefois, si nous ne donnions une mention toute spéciale au frontispice en couleurs dont ce livre est orné. C'est une véritable composition artistique qui fait autant d'honneur aux artistes qu'au typographe. (1 vol. gr. in-8° : 20 fr.)

L'Algérie contemporaine, par lady Herbert (1 vol. in-8°, 10 fr.), n'a certes pas l'importance du volume dont nous venons de parler; mais il n'y a aucune réserve à faire sur sa décoration artistique. La couverture, originale et de bon goût, les têtes et les fins de chapitres, les illustrations de toutes sortes, dont le livre est plein, sont dus à des artistes comme Yan' Dargent, Adrien Marie, Féraud, Tofani, Lassailly, de Bar, etc., et l'impression a été confiée à Lahure. Il en est résulté un véritablement beau livre qui réjouit les bibliophiles et qui est indispensable à tous les Français qui s'intéressent au grand établissement que la France possède sur le rivage africain.

Maison Jouvet et Cie. — MM. Jouvet et Cie publient cette année deux charmants livres pour les enfants. Le premier, *les Deux Gaspards* (in-4°, 5 fr.), est dû tout entier, texte et figures, à M. C.-E. Matthis. Il contient 33 compositions hors texte et de nombreuses vignettes. Deux singes, Louki et Jocco, sont les véritables héros de ce livre. Ils se livrent à des exploits désopilants et resteront longtemps chers à la mémoire des jeunes lecteurs auxquels ils seront présentés. L'autre, intitulé *la Veillée au pays breton* (in-4°, 5 fr.), est également illustré par M. Matthis; mais c'est M. L. Mauresse qui a écrit le texte, et il a su nous raconter avec un charme pénétrant quelques légendes touchantes ou terribles, telles qu'il en sommeille encore dans l'imagination des vieux Celtes de l'Armorique. Ajoutons, à ces deux beaux volumes, quelques nouveaux volumes qui sont venus enrichir la « Bibliothèque instructive » (in-16, 2 fr. 50), et nous aurons le bilan des livres d'étrennes publiés cette année par l'ancienne maison Furne, dont la devise paraît être : *Pauca sed bona*. Ces nouveaux ouvrages sont : *le Combat pour la vie*, par Olivier du Ranton, avec 100 gravures sur bois; *la Mer*, par Armand Dubarry, avec 90 gravures; *Nos Frontières perdues*, par Auguste Lepage, et *Histoire de la lune*, par Wilfrid de Fonvielle, l'un et l'autre abondamment illustrés. Cette petite collection, d'un prix si modeste, est véritablement recommandable par l'esprit qui l'anime et la masse de notions utiles qu'elle sème dans l'intelligence des enfants.

Librairie artistique H. Launette et Cie. — Nous recevons un peu tard les beaux ouvrages de cette librairie qui, depuis quelques années, a mis en vente de si remarquables publications, si justement estimées dans le monde des amateurs de livres, amis du parfait et ennemis de la camelote et de l'à peu près qu'on rencontre trop fréquemment dans la librairie de luxe.

M. H. Launette édite peu, mais excellemment; ses ouvrages sont marqués d'un grand cachet de bon goût et d'art véritable; on sent qu'ils sont étudiés avec passion aussi bien que conçus avec une grande délicatesse et un tact absolu. Tous sont illustrés par des artistes de haute valeur qu'il a su heureusement associer à ses entreprises et qui ne peuvent que se féliciter de la façon dont ils sont mis en lumière.

Cette année, M. Launette publie trois volumes, également bien exécutés : 1° un *Paul et Virginie*, avec illustrations de Leloir, in-8° jésus au prix de 40 francs, 100 exemplaires sur Japon, dont 50 à 500 francs et 50 à 200 francs; — 2° *Nos Oiseaux*, par André Theuriet, avec 110 compositions de Giacomelli, 1 vol. in-8° au prix de 20 francs; — 3° *les Propos de table de la vieille Alsace*, illustrés tout au long de dessins originaux des maîtres alsaciens, par Émile Reiber, Alsacien; ouvrage sur papier des Vosges à la forme, du prix de 50 francs, plus 100 exemplaires sur Japon à 100 francs.

Le premier de ces trois ouvrages absolument hors ligne comme soin et réelle entente de luxe dans le livre : *Paul et Virginie*, devient, grâce à l'habileté et au talent de M. Maurice Leloir, l'édition, à notre avis, incomparable, de ce livre tant de fois réimprimé, tant de fois illustré et dont on considérait une nouvelle tentative comme irréalisable et même un peu ridicule. Nous pouvons dire aujourd'hui que jamais le chef-d'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre n'a été mieux interprété et n'a reçu consécration d'un art plus élevé et à la fois plus gracieux. La fameuse édition Curmer, avec ses vignettes sur chine, n'atteint pas, à notre sentiment, à la belle ordonnance du livre de M. Launette, et, dussent tous les bibliophiles protester en masse, nous maintiendrons que les compositions de Maurice Leloir dépassent en science et en ingéniosité de facture les charmantes figurines des Johannot.

Toute la partie artistique de *Paul et Virginie*, composée de 120 dessins dans le texte et de 12 grandes compositions hors texte, a été exécutée par M. Maurice Leloir. Les douze planches ont été gravées par A. Boulard fils, et les 120 bois admirablement burinés sur bois par le maître praticien Jules Huyot. Chamerot a imprimé le texte avec la perfection à laquelle il atteint si souvent, en un mot le livre est

tout bonnement merveilleux; c'est dire en un mot, autant qu'en un cent, en quelle estime nous tenons cet ouvrage si superbement exécuté et sur lequel nous espérons bien pouvoir revenir quelque jour et moins hâtivement que dans ce compte rendu surmené.

Le second volume de M. Launette, *Nos Oiseaux*, est entièrement gravé sur bois par M. Huyot, le maître déjà nommé, d'après les délicieux dessins de Giacomelli qui, dans une symphonie de printemps, fait défiler sous nos yeux charmés les pinsons, les fauvettes, les rossignols, les chardonnerets, les bouvreuils et les alouettes, ainsi que tous les menus moineaux des champs à l'éveil de la nature. Nul mieux que lui ne pouvait peindre ces nichées dans les branches, ces sous feuillées délicates, ces coins de toits, ces bords de haies peuplées de chansons. Theuriet et Giacomelli, ces deux poètes de la plume et du crayon, étaient bien faits pour se rencontrer dans le légitime mariage de ce livre délicat; tous ces jolis poèmes en prose, ces sonnets et ces stances s'encadrent dans l'œuvre de Giacomelli comme l'émeraude ou le saphir dans un chaton de Cellini.

Dans *les Propos de table de la vieille Alsace*, M. Émile Reiber, maître ès arts en la bonne ville de Paris, a voulu faire œuvre de réconfort ajustée à l'heure présente, d'après les contes populaires recueillis en 1518 et mis au jour par le moine Jehan Pauli, du couvent de Thann, en haute Alsace. Ces joyeux récits qui passent librement en revue les divers états et conditions, les institutions et les mœurs, présentent un tableau animé de l'activité sociale de cette époque, et par la hardiesse et l'originalité de leurs critiques, ils nous font assister à la véritable aurore de l'esprit moderne.

Ce volume renferme 70 contes, tous illustrés de frontispices, lettrés ornées, fleurons, portraits et porte-étendards des villes d'Alsace. Tous ces dessins sont tirés en bistre foncé, tandis qu'un grand nombre de vignettes sont tirées en rouge. Chaque page est encadrée d'un double filet rouge perdu dans les marges, de manière à donner à l'ensemble du livre un cachet bien particulier.

Ces *Propos de table* sont un ouvrage de haut ragoût et d'une exquise originalité; ce livre fera non seulement grand honneur à M. Launette qui en est l'éditeur, mais aussi à M. Engelman qui en est l'imprimeur; c'est en quelque sorte pour un bibliophile amoureux de variété le plus étrange volume qu'il puisse convoiter dans le déluge de nouveautés que nous avons à signaler ici au courant de la plume. Nous espérons que ce bel ouvrage sera apprécié. Il mérite d'être placé à côté des *Quatre Fils Aymon*, ce chef-d'œuvre de Grasset, qui eût mérité d'obtenir le plus grand succès en ces dernières années, si le public se souciait davantage des œuvres puissamment originales et d'une note artistique entièrement nouvelle dans sa formule et son expression.

LIBRAIRIES DIVERSES

Librairie d'art L. Baschet. — Elle est bien nommée, cette *Librairie d'art* qui prend une place considérable dans la librairie française, et publie chaque année de luxueux ouvrages, les uns réservés aux seuls bibliophiles, les autres, œuvres de vulgarisation, mis par leur prix à la portée du grand public.

La Librairie d'art a eu l'heureuse idée de reproduire, dans deux magnifiques recueils, les œuvres de nos grands peintres militaires. L'énorme tirage de ces albums a permis à l'éditeur de leur fixer un prix modique qui permet à tout le monde de les posséder. La première série de *En campagne* est tout entière consacrée à l'œuvre d'Alphonse de Neuville. La guerre, ce serait le titre qu'il conviendrait de placer en tête des œuvres de A. de Neuville. La guerre avec ses enthousiasmes, ses enivrements, ses fureurs, ses éclaircies de joie et ses moments de lassitude, fut évidemment l'obsession continuelle de cette imagination surexcitée par un patriotisme ardent et tourmentée par le besoin de laisser le meilleur de lui-même à la postérité qui allait s'ouvrir sitôt pour lui. De Neuville, c'est le mouvement endiablé, la bataille où tournoient cavaliers, fantassins, artilleurs, se ruant les uns sur les autres, c'est la guerre.

C'est la guerre aussi, mais la guerre vue par des artistes de tempéraments différents, que, dans sa seconde série, nous montre *En campagne*. Cette fois, elle a été vue par Meissonier, Ed. Detaille, Bellangé, Berne-Bellecour, Boutigny, Dupray, Jeanniot, Morot, Protais, Schreyer, H. Vernet, etc., etc. A celui-ci plaît l'action héroïque, celui-là préfère les coulisses de la guerre; la belle ordonnance des régiments est pour séduire l'un, le train-train journalier de la vie de caserne trouve en l'autre son chroniqueur.

Cependant la *Librairie d'art* se repose de ses envolées vers l'art pur, en des œuvres aimables, telles que l'*Invalide à la Tête de bois*, de ce conteur charmant et plein d'humour qui a nom Eugène Mouton.

Ce livre sera probablement ce qui aura paru de plus merveilleux comme illustration. Le nom de Clairin, l'auteur des dessins, y donne d'autant plus d'éclat que c'est la première fois que le spirituel artiste se consacre à une œuvre d'illustration aussi considérable. A un maître de cette taille, l'éditeur ne pouvait mesurer ni les moyens d'exécution, ni les ressources des procédés les plus délicats et les plus variés. Il a donc dit à l'artiste : « Allez! faites tout ce que vous voudrez, ne vous occupez que de suivre votre fantaisie! » De là une liberté absolue, de là une œuvre étincelante de verve, de fougue, de hardiesse, sur une gamme d'effets allant depuis le fou rire jusqu'à la terreur folle. Comme exécution, c'est le dernier mot de ce que la publication illustrée peut donner, c'est-à-dire l'œuvre elle-même, reproduite avec une fidélité absolue, et faisant de chaque dessin un dessin original.

Le texte : quatre nouvelles depuis longtemps célèbres. C'est d'abord l'inénarrable *Histoire de l'Invalide à la tête de bois*, qui est devenue classique et légendaire; puis, *le Bœuf*, un éclat de rire encadré dans une bordure de provinciaux plus stupéfiants les uns que les autres. Et quand on s'est tordu de rire à ces deux folies, le *Squelette homogène*, une merveille

d'esprit et de fantaisie avec quelques touches inquiétantes du genre lugubre, vous amène enfin à la vertigineuse histoire du *Coq du Clocher*, tragédie où l'on palpite, où l'on frissonne jusqu'aux moelles. Eugène Mouton tout entier est dans ces quatre chefs-d'œuvre et Clairin seul pouvait traduire par le crayon ce que seul Eugène Mouton pouvait écrire.

Nous ne voulons pas quitter la Librairie d'art sans dire tout le bien que nous pensons d'une série de petites brochures qu'elle publie sous le titre de *Cahiers d'enseignement illustrés*. Chaque cahier contient huit ou dix aquarelles très soignées et un texte instructif. Ont paru : l'armée française et les uniformes des armées étrangères pour lesquelles le ministre de la guerre a accordé à l'éditeur une importante souscription, la marine française, l'âge de pierre, l'âge de bronze, les reptiles de France, les uniformes des écoles du gouvernement, etc. C'est là une œuvre vulgarisatrice par excellence.

Librairie Masson. — A ceux de nos lecteurs en quête d'ouvrages tout à la fois intéressants, instructifs et utiles, nous signalerons les publications scientifiques de la maison Masson.

M. Albert Tissandier fait paraître un volume de voyages : *Six mois aux États-Unis* (1 vol. gr. in-8°, broché, 10 fr.; relié, 13 fr.). Ce sont les notes prises par un touriste qui a surtout visité Panama. Il est superflu d'insister sur l'intérêt que présentent pour nous autres Français les observations, les renseignements de toutes sortes recueillis au cours d'une semblable excursion.

Pour être quelque peu technique, le livre que M. Delahaye consacre à l'*Éclairage dans la ville et dans la maison* (mêmes prix que le volume précédent) n'en est pas moins fort utile. Il est d'une lecture facile et tout le monde aura plaisir et profit à étudier les chapitres que l'auteur consacre à l'éclairage domestique, soit par le gaz, soit par l'électricité.

Avons-nous besoin de rappeler que la librairie Masson fait paraître un journal hebdomadaire illustré, *la Nature*, dont les livraisons forment chaque année un volume où se trouvent consignés tous les travaux et toutes les découvertes de la France et de l'étranger.

La Librairie W. Hinrichsen publie un album très curieux, simplement intitulé : *Timbres-poste* (1 vol., 20 fr.). — Les collectionneurs de timbres-poste sont aujourd'hui légion, et on ne se doute pas du nombre de gens sérieux, d'hommes faits, de magistrats même — nous en connaissons — qui, dans le silence du cabinet, se livrent à cette redoutable passion. Ils disposent aujourd'hui de toute une littérature de journaux, de catalogues, d'albums, parmi lesquels il faut faire un choix, car l'exactitude n'est pas toujours l'idéal de ces divers ouvrages. Mais nous avons sous les yeux un véritable bijou, c'est-à-dire un album qui correspond aux desiderata les plus difficiles. Cet album est l'œuvre de M. Richard Senf, un savant très compétent dans la matière; la classification est digne de tous les éloges et défie même un commençant de commettre une erreur de classement, pourvu qu'il suive les indications claires et précises du texte et des illustrations. Ce nouvel album contient 3,570 types de timbres qui *dispensent de l'emploi d'aucun catalogue* et guident efficacement l'amateur, tant pour classer les timbres que pour reconnaître ceux qui lui manquent, et, de plus, il renferme toutes les émissions parues jusqu'à ce jour. C'est assurément le plus joli cadeau qu'on puisse faire à un amateur, aux grands comme aux petits enfants, car on a le choix de *20 différentes éditions*, contenant entre 500 et 5,600 types, suivant le prix de l'édition désirée et qui varie de 1 fr. 25 à 16 francs.

La Librairie centrale d'éducation populaire. — M. H.-E. Martin donne, dans sa *Bibliothèque de la Jeunesse française*, deux ouvrages d'éducation morale et civique : *Autour d'un drapeau;* récits militaires, par Marc Bonnefoy (1 vol. gr. in-8°, 5 fr.), avec illustrations de 12 gravures sur bois et de 45 dessins originaux, et un autre volume du même prix et du même format : *Sous la tente,* contes de la patrie, avec non moins de gravures que dans l'ouvrage précédent. On ne saurait trop encourager ces publications patriotiques pour la jeunesse, et nous signalons avec grand plaisir ces deux volumes de la Librairie d'éducation populaire.

A la **Librairie Morot frères et Chuit,** nous remarquons un volume du type de la collection d'éducation Hetzel : *Voyages, aventures et combats,* par Louis Garneray, peintre de marine. — Édition revue pour la jeunesse, par Victor Tissot. Encore un livre de voyages fantastiques qui allumera l'esprit de plus d'un adolescent et fera naître la vocation de plus d'un marin.

Librairie Hennuyer. — Cette maison publie deux nouveaux volumes qui s'adressent particulièrement aux enfants. Le premier a pour titre : *les Aventures de Huck Finn.* C'est une traduction du roman de Marc Twain et une suite du livre du même auteur : *les Aventures de Tom Sawyer*, que M. Hennuyer nous avait fait connaître l'an passé. L'éditeur a confié la traduction de ce second ouvrage à M. William Hughes, qui s'est parfaitement acquitté de sa tâche; ce que les enfants apprécieront mieux encore, ce sont les nombreux et amusants dessins que M. Achille Sirouy a semés dans le texte. Les jeunes lecteurs qui se sont émerveillés aux prouesses de Tom Sawyer prendront un nouveau plaisir à suivre leur héros et ses compagnons d'aventures qui les initieront aux mœurs et aux fortunes des Américains. Pendant que les jeunes garçons voyageront en Amérique, les jeunes filles resteront en France et apprendront à connaître la vie d'une petite fille comme elles, qui a nom *Nizelle*, et dont M. Eugène Müller leur conte l'histoire d'une façon charmante. Les enfants verront par la vie de Nizelle que le travail, la persévérance et la bonne conduite parviennent à triompher de tous les

obstacles; c'est, on le voit, un livre qu'on ne saurait trop mettre entre les mains des enfants. Ajoutons qu'il est très agréablement illustré par Tofani.

Ces deux volumes sont d'un prix très accessible; le premier coûte, broché, 6 francs; relié, 8 francs; — le second, 7 francs, 10 et 11 francs selon qu'il est broché, cartonné ou relié.

La maison Charavay et Cie revient à l'ancienne tradition de ses belles publications de luxe avec un fort joli volume de M. Léo Claretie : *Paris depuis ses origines jusqu'en l'an 3000* (1 vol. in-8°, prix, 12 fr.). C'est une série de croquis, de scènes finement observées, qui nous font assister aux différents aspects de la vie à Paris à travers son histoire. C'est, comme le dit l'auteur, un voyage en zigzag de Lutèce à Paris, et au delà, avec des chapitres pleins d'une érudition agréable et d'amusantes fantaisies sur *Paris moderne* et *Après nous;* le tout fort spirituellement illustré par la plume de P. Kauffmann, avec onze magnifiques compositions hors texte par nos meilleurs maîtres.

M. Léo Claretie, un jeune, est parent de Jules Claretie qui nous présente fort agréablement son cousin dans une curieuse *Préface.*

La librairie J.-B. Baillière et fils publie un ouvrage de voyage et d'éducation : *Du Spitzberg au Sahara, étapes d'un naturaliste.* Le Spitzberg, le cap Nord, les glaciers des Alpes, Florence, côtes de l'Asie Mineure, de la Syrie et de l'Égypte, Alger, Bône et le Sahara, par Charles Martins, professeur à la Faculté de Montpellier, directeur du Jardin des Plantes. (1 vol. in-8° avec 16 pl. hors texte, 10 fr.)

M. Charles Martins est un savant de premier ordre et un littérateur distingué; il nous fait assister aux plus beaux spectacles de la nature, il nous promène aux banquises, au cap Nord, sur les glaciers des Alpes, en Provence et en Italie, sur les côtes de la Méditerranée depuis Alexandrie jusqu'à Constantinople, et nous entraine à sa suite dans les jardins d'Alger et sur les sables du Sahara : avec un tel guide le voyage est un charme continu. Cet ouvrage est fort intéressant.

Librairie Jules Lévy. — Au nombre des publications de cette nouvelle maison nous remarquons *Médéric et Lisée,* d'Hugues Leroux, joliment illustré par Henri Dillon; *Sinbad le Marin,* avec dessins de Ray, et *le Grand Frère,* par Paul Bonhomme, illustrations de Louis Bombled. Ce sont là trois ouvrages pour la jeunesse. Nous devons une mention particulière à ce dernier volume; nous le croyons appelé à un véritable succès et le recommandons aux directeurs des écoles et des maisons d'éducation. *Le Grand Frère* est une œuvre morale où les enfants ne peuvent puiser que d'excellents enseignements. Ils y verront comment deux jeunes orphelins, après s'être heurtés aux mille difficultés de l'existence, ont pu, par leur travail et leur opiniâtreté, arriver à se faire dans la vie une situation fort honorable.

La librairie Marpon et Flammarion édite pour les étrennes un livre presque inconnu d'Alphonse Daudet : *la Belle Nivernaise,* histoire d'un vieux bateau et de son équipage (1 vol. in-8°, 10 fr.). Ce joli petit roman de l'auteur de *Tartarin dans les Alpes* n'avait jusqu'alors paru qu'en feuilleton dans un journal républicain du matin. MM. Marpon et Flammarion ont eu la bonne idée de l'exhumer et de le revêtir de tout l'attrait d'une jolie illustration due au crayon habile d'un cousin de Daudet, M. Montégut. Cet ouvrage reflète toutes les qualités brillantes d'Alphonse Daudet; tour à tour ému, pittoresque, coloré, vibrant, il nous fait l'histoire d'un de ces petits chalands de fleuves qui contiennent souvent une population si intéressante à bord. *La Belle Nivernaise,* patron Alphonse Daudet, va évidemment descendre la rivière de succès et rapporter d'aimables bénéfices aux habiles pilotes Marpon et Flammarion.

Quelques librairies nous adressent leurs livres à l'heure de mettre sous presse. Nous devons pour quelques-unes renoncer à en parler, pour d'autres les prier d'attendre à la prochaine année, qui pour cette revue sera la huitième depuis sa fondation.

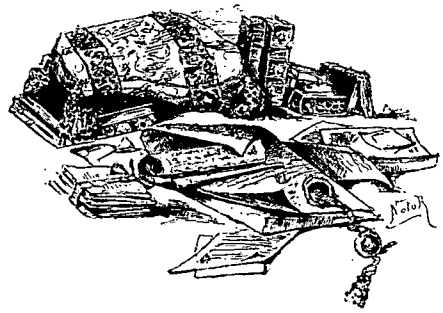

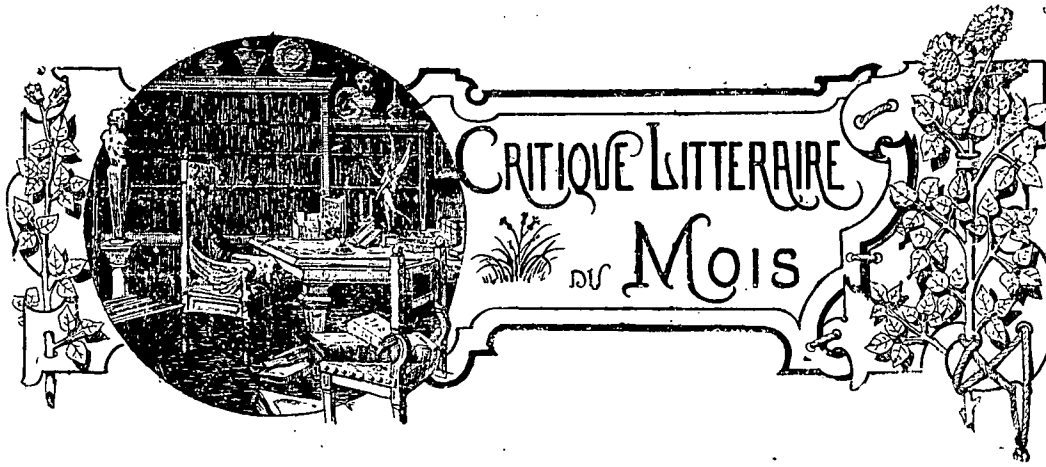

POÉSIES

Poésies pour tous, par ANAÏS SÉGALAS. Paris, Alphonse Lemerre, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Les vers de Mme Anaïs Ségalas ont pour charme suprême l'honnêteté. Je ne veux pas dire qu'ils manquent du charme que répand le talent sur tout ce qu'il inspire. La réputation de Mme Anaïs Ségalas n'est plus à faire, et c'est une de nos femmes-poètes les moins contestées. Mais ce talent, tout exquis qu'il soit, reste en des régions moyennes et ne connaît guère les essors effrénés ni les affolements du génie.

Il semble que l'auteur ait voulu, dans ce nouveau volume, nous donner un résumé de sa carrière de poète et nous faire boire avec lui à toutes les sources de son inspiration. Elle chante tantôt pour les fantaisistes et les amateurs qui aiment à dire des vers devant les dames, tantôt pour les patriotes, tantôt pour ceux qui croient, puis pour ceux qui ne sont plus, et enfin pour les animaux et la société qui les protège, sans compter quelques poésies diverses, notamment la *Chanson des maçons,* dont je citerai la première strophe :

La terre s'offre tout entière
Aux bons et vaillants ouvriers :
Maçons, nous avons la carrière;
Les forêts sont aux charpentiers.
Tailleur de pierre, allons, travaille!
Nous bâtissons :
La pierre est l'étoffe qu'on taille
Pour les maçons.

Rimes de combat, par CHARLES GRANDMOUGIN. Paris, Alphonse Lemerre, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

La plupart de ces *Rimes* ont paru dans *le Charivari,* au directeur duquel le volume est dédié. L'auteur prend fort à partie les vices du siècle, dont beaucoup sont les vices de tous les siècles. Les filles de tous étages, les marchands falsificateurs, les nourrices infanticides, les hypocrisies et les mensonges de tous les mondes, y compris ceux du « poète du jour »

A l'œil sombre, aux cheveux touffus et dramatiques,

excitent tour à tour sa verve, plus ironique qu'indignée.

J'en veux citer ce passage tiré d'une pièce intitulée *Soupeuses* :

Le provincial, lourd d'ivresse,
Roule de gros regards éteints,
Et dans un petit coin caresse
Une blondasse aux cheveux teints;

L'étranger, sablant le champagne,
Parle un jargon prétentieux,
Et, solennel, bat la campagne
Avec du vague dans les yeux.

Mais, en quittant la capitale,
Tous ces noceurs d'occasion,
Dont le vice à nos yeux s'étale,
Diront avec componction

Que le grand Paris dégringole
Et mérite d'affreux destins,
Que le meilleur monde y rigole
Et se saoûle avec des cätins,

Et plus d'une vieille baderne,
Gobant ces sinistres discours,
Croira que c'est fait pour toujours
De la « Babylone moderne. »

Mais le vice tout spécial contre lequel M. Grandmougin combat avec le plus d'acharnement, c'est Zola et son dérivé, le zolisme :

Nos gaîtés sont en désarroi,
Et l'énorme Zola commande
En roi.

Ne nous étonnons pas de ces vaillantes passes d'armes. Don Quichotte attaquera toujours les moulins à vent. Mais félicitons M. Grandmougin de trouver

des accents comme ceux-ci dans la pièce : *A mon ami le Paysan :*

Fils des champs, regarde la terre!
Scrute le palpitant mystère
De sa rude fécondité!

Tes gars à la face brunie
Par les aubes et les couchants
Peuvent révéler leur génie
Dans l'âpre culture des champs,

Rendre plus riche toute sève,
Multiplier les floraisons,
Donner le prestige d'un rêve
A l'or houleux de tes moissons,

Et robustes, demeurant dignes
Du sol où chante leur gaîté,
Faire aussi les vins de tes vignes
Puissants comme un soleil d'été!...

Et si les cités sont stériles,
Si plus d'un moderne cerveau
Dédaigne les ardeurs viriles,
Refais-nous un peuple nouveau,

Un peuple fort comme tes chênes,
Et fier de ses cœurs indomptés,
Tout prêt pour les luttes prochaines
Et les prochaines libertés!

Chansons, *monologues, chansons à dire, fantaisies*, par Octave Pradels, avec une préface d'Armand Sylvestre. Paris, Paul Ollendorff, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

« Vous voulez de la bonne fantaisie gauloise, un peu risquée et faite pour amuser les bonnes gens pas bégueules, les travailleurs du jour qu'un petit air égaye le soir au coin du feu? Vous trouverez celle-là dans ce livre. » Voilà ce qu'annonce Armand Sylvestre, et Armand Sylvestre s'y connaît. Aussi n'est-on pas étonné de trouver, à lire ce volume, un plaisir qui, pour n'être ni superlativement délicat ni exquisement raffiné, n'en est pas moins franc, sain et de bon aloi. Je recommande le monologue intitulé *Barbusson :*

Je n'ai jamais eu peur qu'une fois dans ma vie,
Encor ce n'était pas pour moi...

Un épinard au jus, ou histoire des mésaventures de Bonifac' Boudinoy, de Taupigny-les-Échalottes, dans un restaurant de Paris, et la *Poésie de Bridouilles*, qui vaut à ce brave piou-piou trente jours de clou du premier coup. C'est d'un comique esbrouffant et irrésistible.

Les chansons proprement dites sont souvent animées d'un esprit patriotique et d'un souffle naturaliste qui font penser à Gustave Mathieu et à Pierre Dupont :

La vigne produit la liqueur
Qui déride les fronts sévères,
Et les meurtrissures du cœur
Se guérissent au fond des verres :
C'est un gai rayon de soleil
Que chaque bouteille emprisonne,
Et c'est tout un monde vermeil
Qui s'épanouit dans la tonne.

Tant que la vigne poussera
Ses racines dans notre Gaule,
L'esprit français continuera
De jouer son glorieux rôle.
Oui! tant que les ceps triomphants
S'élanceront de notre terre,
Nous resterons les vrais enfants
De Rabelais et de Voltaire!

La note amoureuse n'est pas oubliée, et certaines de ces pièces sont des idylles pleines de fraîcheur :

La neige a recouvert les prés et les sillons.
Pendant que les amants, dans la chambre bien close,
Mêlent leur chant joyeux à celui des grillons,
L'Amour, au coin du feu, détend son aile rose.

Enfin, comme le dit Armand Sylvestre dans la troisième partie du volume, nous trouvons de jolies applications de nos rythmes anciens et qui prouvent qu'Octave Pradels sait fort bien son métier de poète. Jugez en plutôt :

Nous nous disions : tu!... nous nous disions : vous...
Nos fronts étaient purs et nos pensers chastes;
L'univers entier, alors, c'était nous!
Nous nous disions : tu... nous nous disions vous...
Vos témoins étaient les horizons vastes
Et des nids d'oiseaux blottis dans les houx...
Nous nous disions : tu... nous nous disions : vous...
Nos fronts étaient purs et nos pensers chastes...

Nous irons toujours rêver dans les bois,
Car nos cœurs, vois-tu, garderont leur fièvre;
D'autres oublîront, mais nous, je le crois,
Nous irons toujours rêver dans les bois.
C'était en automne... un jour, à ma lèvre
Ta lèvre s'unit... la première fois!
Nous irons toujours rêver dans les bois,
Car nos cœurs, vois-tu, garderont leur fièvre!

Le Livre des parias (1885-1886), par Omer Chevalier. Paris, Alphonse Lemerre, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Beaucoup de force, peu d'effet. Les termes impropres, les tournures bizarrement contournées, les vers douteux au point de vue prosodique abondent. Là les embruns hurlent; ici les guerriers ont « les poings crispés sur des semblants d'épées »; plus loin, le chat, « debout, affaissé sur les jarrets, rôde »,

Dans la ténacité du souvenir sans fond.

C'est en ouvrant le livre au hasard que je fais ces trouvailles. Il s'en faut donc qu'on ait, en lisant ces vers d'un farouche voulu et d'une naïve truculence, l'illusion d'un poète de génie. Je ne veux pas dire qu'il n'y ait pas là un tempérament. Je crois, au contraire, qu'il y en a un. Mais le tempérament est la condition de l'art; il n'est point l'art lui-même. Faut-il rappeler le vieux mythe de Minerve ne sortant tout armée, que par un coup de hache, du cerveau de Jupiter? Il faut la gestation et l'effort de l'enfantement. Or M. Omer Chevalier nous dit : « Habitué à voir les choses de mes propres yeux et à les peindre telles que je les

sens, je les brosse au hasard de la palette et au caprice de l'inspiration, tant pis si les teintes que j'emploie tournent plus à la grisaille qu'à l'azur immaculé. » Je ne relèverai pas le raisonnement sophistique par lequel le poète s'excuse de brosser au hasard les choses parce qu'il est habitué à les voir de ses propres yeux et à les peindre comme il les sent. On comprend du reste, dès lors, que « la perfection n'est ni de son âge ni de sa façon de procéder », et l'on ne s'étonne plus de rencontrer, dans ses vers, maints passages qui valent cette préface : « D'ailleurs, les époques actuelles vouées au noir de par la mode me sauront gré peut-être d'avoir suivi la commune voie et accueilleront mon livre avec tout le respect dû à une tristesse de plus. »

Je n'insisterais pas si M. Omer Chevalier était un de ces aimables poètes qui chantent pour chanter, et qui, oisons ou rossignols, ont rempli leur mission dès qu'ils ont émis les notes dont est capable leur gosier. Mais M. Omer Chevalier nous donne ce premier volume comme « le prélude de la grande revendication sociale qui servira de base aux *Révoltes*, pour arriver au *Livre des heureux* ». C'est, comme on disait il y a cinquante ans, une émouvante palingénésie; et l'humble critique ne peut point appliquer à de telles visées la commune mesure de son indifférenté indulgence. Maintenant que j'ai dit du livre ce que j'en pense, je vais tâcher d'y trouver, pour prouver à mes lecteurs que le poète a vraiment du talent, quelque capital morceau,

Fût-ce un chœur de lézards chantant au bord de l'eau.

Marche bohémienne.

A bonds pressés, comme une houle,
Du sable rouge des déserts
Ils sont partis par tas, en foule,
Vers l'âpre terre des hivers;
Le torrent fuit, la pierre roule,
Rien n'est stable dans l'Univers;
Ils sont partis par tas, en foule,
Vers l'âpre terre des hivers.

Le ciel est noir, la bise est dure,
Aux branches pendent les glaçons,
On n'entend plus que le murmure
Du vent du nord dans les buissons,
Plus de baisers sous la ramure,
Sur les lèvres plus de chansons,
On n'entend plus que le murmure
Du vent du nord dans les buissons.

Les bois sont tristes et moroses,
Les beaux oiseaux sont envolés,
Les fleurs d'azur et les fleurs roses
N'étoilent plus les champs de blés;
Plus d'âmes à l'amour écloses,
Plus d'aveux dans les cœurs troublés,
Les fleurs d'azur et les fleurs roses
N'étoilent plus les champs de blés...

Mais à quoi bon rappeler plus longtemps que, tout comme M. Omer Chevalier, Jean Richepin a pris pour sujets de ses vers les bohémiens et l'océan?

B.-H. G.

Œuvres de Léon Valade, *Poésies :* **Avril, Mai, Juin, A mi-côte**. Paris, A. Lemerre, 1886, in-16. — Prix : 6 francs.

Le premier volume des *Poésies de Léon Valade* vient de paraître chez A. Lemerre accompagné d'un beau portrait à l'eau-forte de Frédéric Régamey et d'une remarquable préface de Camille Pelletan.

Les quelques pages émues de ce dernier ne sont pas la recommandation banale que l'on sollicite d'un maître ou qu'on demande à l'ami; c'est l'appréciation exquise et juste de l'artiste qui a aimé et compris le poète.

La tâche d'ailleurs n'était pas difficile : c'était presque consolation en ce temps de puffisme et de *lançage* que d'apprécier et d'admirer l'œuvre si sincère, si personnelle et, disons-le hautement, si belle de Léon Valade.

Jamais, il est vrai, la foule n'a acclamé son nom, jamais les chroniqueurs à la mode ne l'ont signalé à l'admiration de leur clientèle, mais les lettrés et les délicats connaissaient sa rare valeur littéraire; et maintenant que la mort a fait sur lui le grand silence, il va sortir sans effort de l'oubli où tant de vivants, un moment illustres, demeureront ensevelis.

Ce premier volume se compose d'*Avril, Mai, Juin*, une œuvre de jeunesse en collaboration avec Albert Mérut, et de *A mi-côte*, où la personnalité du poète se dégagé :

Mais un raffinement qui peut-être est faiblesse,
Pour moi met la plus forte attraction parmi
Les fuyantes douceurs que l'on goûte à demi :
Et les choses vraiment que je prise entre toutes
Sont le verre où l'on boit à peine quelques gouttes,
L'accord lointain qu'émiette une brise à son gré;
Le vers su par hasard d'un poète ignoré,
Les paysages vus en passant, et les fièvres
Subtiles d'un baiser surpris au coin des lèvres.

Toute la poétique de Léon Valade est dans ces quelques vers, et le titre discret du recueil caractérise bien la noblesse et la modestie de son caractère.

Non pas qu'il fût dédaigneux des sommets; mais peu confiant en lui-même, sentant déjà la mort venir à grands pas, il s'arrête à mi-côte et

Là me jetant sur le gazon
A l'ombre tout près d'une source,
Joyeux d'un plus large horizon,
Je me reposai de ma course.
Et j'y rêvai d'être un berger
Qui, tranquille au seuil de sa hutte,
Accélère le pas léger
De l'heure avec des airs de flûte.

C'est de ce lieu solitaire, loin des intrigues et des clameurs du monde, que le poète désormais va regarder

passer la vie; c'est de là qu'il contemple les couchers attristants du soleil et que son espoir renaît en voyant poindre l'*Aube* :

Chaque fois que j'ai vu l'aube tremblante naître
Et poindre sa blancheur première à l'horizon
Avec le vent plus frais un espoir sans raison,
Un indicible espoir a soulevé mon être.

Chaque fois que j'ai vu s'assombrir ma fenêtre
Qu'envahissait le soir, la sourde trahison
Du sort, les vœux déçus, les regrets à foison
Troublaient mon cœur obscur qui n'ose se connaître.

Avec trop de matins pâles et trop de soirs
J'ai tour à tour vu naître et mourir mes espoirs
Pour qu'à les ranimer mon rêve s'ingénie;

L'illusion des fiers projets et des amours
Eternelles a fui; mais, inquiet toujours,
L'aube me gonfle encor d'une attente infinie.

Je connais peu de sonnets aussi beau que celui-là! Mais je m'arrête, tout serait à citer, car tout est à lire et à relire dans ce volume où les vers ont le charme vague, la complexité et l'harmonie profonde de ces mélodies qu'on ne se lasse jamais d'entendre.

R. G.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Talma et la Révolution, par Alfred Copin. Paris, L. Frinzine et Cie, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

M. Copin nous donne ici la première série de ses études sur Talma. Deux autres volumes suivront : *Talma et l'Empire*, et *Talma et la Restauration*. Nous aurons ainsi le tableau continu et animé de l'art dramatique en France depuis l'abandon des traditions dites classiques jusqu'aux débuts du romantisme.

Je ne ferai point grand compliment à M. Copin sur l'éclat de son style, l'élévation de ses jugements, la nouveauté de ses aperçus. J'ai trop bonne opinion de son esprit. Le fait est qu'il sait donner à son récit beaucoup de vivacité et d'intérêt. Ceux même que l'histoire de l'art laisse indifférents peuvent prendre un vrai plaisir à la lecture de ce livre qui a tout l'attrait d'un roman. L'auteur y a d'autant plus de mérite que son livre est bourré de documents et que, là où il ne les rapporte pas textuellement, il les résume. Il insiste avec grande raison sur l'éducation anglaise de Talma, pour expliquer certaines faces de son caractère et de son talent. Il s'est ressenti toute sa vie d'avoir sucé le lait de Shakespeare. Mais pourquoi M. Alfred Copin se moque-t-il tant de ce pauvre Voltaire qui, au lieu de dire *Will*, dit *Gilles* Shakespeare? Gilles n'est-il pas l'abréviation familière de Guillaume, comme Will l'est de William, et ce nom ne se transcrit-il pas Guillaume en français?

La figure de Julie Carreau, la première femme de Talma, est traitée par M. Copin avec un soin particulier et une évidente sympathie qu'il sait nous faire partager. La rupture du tragédien, chaud partisan de la révolution, avec ses anciens camarades réactionnaires, la création d'un théâtre rival, la générosité de Talma vis-à-vis des comédiens qui lui étaient le plus hostiles lorsque ceux-ci sont emprisonnés et en danger de mort, les relations de Talma et du général Bonaparte, son divorce, les événements politiques considérés surtout dans leur influence sur l'art dramatique et sur la carrière de Talma en particulier, les pièces nouvelles et leurs auteurs, la reconstitution de la Comédie française, tout cela est présenté par M. Copin avec une grande exactitude et, on me pardonnera le terme appliqué à des études d'art dramatiques, une véritable entente scénique. Je ne saurais mieux finir qu'en citant les quelques lignes où il résume ce qu'il a fait et annonce ce qu'il va faire : « Le talent de Talma, dit-il, sortait des règles établies; cette méthode nouvelle, inspirée de la manière anglaise et tombant à la fin du XVIIIe siècle, était tout simplement une révélation. C'est ce genre précurseur de l'école romantique qu'il va falloir faire accepter en France. L'amitié du plus puissant des monarques qui comblera de faveur son acteur de prédilection aura bien aussi son poids dans la balance du jugement public. Dans cette étude, nous n'avons assisté qu'à des tâtonnements et à des essais. L'heure des hésitations est passée. Dans notre deuxième étude : *Talma et l'Empire*, nous allons entrer dans l'ère des succès incontestés et des triomphes pour tous — pour le conquérant, sur la scène du monde; pour le tragédien, sur la scène du Théâtre-Français ou devant « un beau parterre de rois! »

Mémoires du chevalier de La Farelle sur la prise de Mahé, 1725. — Mis en ordre et publiés par E. Lennel de La Farelle. Paris, Challamel aîné, 1887. Un vol. in-8°.

Ceci n'est pas seulement la publication pieuse d'un descendant à la mémoire de son ancêtre. C'est une véritable contribution à l'histoire, dans un point peu important en lui-même peut-être, mais qui jette

un jour plus clair — et peu favorable — sur la figure de celui dont les querelles avec Dupleix nous firent perdre l'Inde, le Malouin Mahé de La Bourdonnais. On a dit que La Bourdonnais avait donné son nom à la ville conquise par lui en 1725 ; on a dit au contraire qu'il avait pris son nom de la ville, en souvenir de sa victoire. La vérité est que « La Bourdonnais, comme l'atteste son acte de naissance, portait le nom de Mahé tout simplement parce que c'était celui de ses pères », et que, quoi qu'il en dise dans ses Mémoires, il ne joua, dans l'expédition de Mahé, qu'un rôle « tout au plus secondaire ». Les vainqueurs de Mahé furent le commandant en chef de l'expédition, le chevalier de Pardaillan, enseigne des vaisseaux du Roi, et, sous lui, le chevalier Simon de La Farelle, major de Pondichéry, à qui le commandement des troupes avait été confié. Dans son rapport et dans différentes lettres, mis ici en appendice, le chevalier de Pardaillan, qui appelle la ville Mayé, ne dit pas un mot de La Bourdonnais, et cite au contraire avec éloges plusieurs officiers, particulièrement le major La Farelle, à qui sa conduite dans cette affaire valut plus tard la croix de Saint-Louis et le grade de lieutenant-colonel.

Les pages que M. E. Lennel de La Farelle a détachées des Mémoires de son aïeul sont intéressantes et font regretter qu'il n'ait pas jugé à propos d'y puiser davantage ; mais elles ont, répétons-le, cet inappréciable mérite de rétablir la vérité sur un fait dénaturé à dessein par La Bourdonnais après la mort des deux principaux intéressés.

Histoire du commerce du Levant au moyen âge, par W. Heyd, bibliothécaire en chef à la Bibliothèque royale de Stuttgart. Édition française refondue et considérablement augmentée par l'auteur, publiée sous le patronage de la Société de l'Orient latin par Furcy Raynaud. Leipzig, Otto Harrassowitz, et Paris, Émile Lechevalier, 1885. Deux vol. in-8°. — Prix : 38 francs.

« Nous ne possédons d'autres ouvrages écrits en notre langue, sur le commerce du Levant au moyen âge, que l'étude, aujourd'hui surannée, de Depping, et, pour une époque plus récente, l'essai de Flachat et quelques notices insérées dans des ouvrages spéciaux, maintenant tombés dans l'oubli. » Ainsi s'expriment M. Charles Schefer et M. le comte Riant, le vice-président et le secrétaire de la Société de l'Orient latin, sous les auspices de laquelle sont publiés ces deux importants volumes. Je ne voudrais point m'aventurer à l'encontre des affirmations de ces deux savants spécialistes. Le hasard veut cependant que je connaisse un volume in-8°, publié en 1848, et intitulé : *Études sur le commerce au moyen âge. Histoire du commerce de la mer Noire et des colonies génoises de la Crimée*, par La Primaudaye. Je ne peux faire autrement que de signaler cet ouvrage à des hommes constamment occupés à conserver ou à accroître les manifestations de notre esprit national. On en trouverait encore quelques autres, ou je me trompe fort, en cherchant bien.

Je ne dis pas cela pour enlever de sa valeur au livre de M. W. Heyd, traduit par M. Furcy Raynaud. Et cette valeur est considérable. Le sujet est systématiquement exposé jusque dans ses moindres détails. Si quelque chose manque, c'est une vue d'ensemble, une sorte de tableau panoramique où, chaque chose étant à son plan, on embrasserait tout d'un coup d'œil. Il ne faut jamais demander cela aux livres d'érudition allemands, et on le trouve malheureusement de moins en moins dans les livres d'érudition français. Quoi qu'il en soit, il ne tient qu'au lecteur, lorsqu'il a vu passer sous ses yeux une à une les pièces variées de ce kaléidoscope, de s'imaginer le monument complet, dans sa complexe unité. Le lecteur me dira qu'être imaginatif n'est pas son métier, et que s'il lit au lieu d'écrire, c'est justement pour profiter d'une besogne faite. C'est affaire entre lui et l'érudition allemande : je ne me mêle point de ces querelles-là.

L'auteur divise son sujet en trois périodes : la première qu'il appelle les *Débuts*, depuis les grandes invasions jusqu'aux croisades ; la deuxième, qui est celle du *Développement* et qui va jusqu'à la fin du XIVe siècle ; et la troisième, ou période de la *Décadence*, qu'il poursuit jusqu'à la conquête de l'Égypte par les Osmanlis. Les Arabes, les Grecs, la Russie et les pays scandinaves, l'Allemagne, la Grande-Bretagne, la France, l'Italie, l'élément juif sont tour à tour étudiés dans la première période. Dans la seconde nous voyons s'établir et grandir les colonies commerciales fondées à l'époque des croisades, sur les côtes du Levant ; les États croisés de Syrie considérés au point de vue du commerce du Levant, Byzance sous les Comnène et sous les Anges, l'Empire latin de Constantinople, l'île de Chypre, l'Arménie, la partie de la Syrie restée musulmane, et enfin l'Égypte complètent la première section de la deuxième grande division introduite par M. W. Heyd. Il retrace ensuite le développement du commerce levantin par suite de l'ouverture du continent asiatique ; à l'ancien courant commercial aboutissant tout entier à la Méditerranée par Chypre et l'Égypte, vient s'en ajouter un nouveau, grâce aux Tatars ou Mongols. Ils ouvrent de nouveaux marchés et de nouvelles voies : Trébizonde devient comme le vestibule de l'Asie centrale ; la Perse, l'Inde entrent dans le mouvement commercial asiatico-européen ; la Chine même ne peut rester dans son isolement. Après vient la décadence ; les nations commerçantes de la Méditerranée s'épuisent ; les Osmanlis, les Grecs, les Franks se rencontrent dans la péninsule des Balkans et y soutiennent une lutte fatale au commerce ; les colonies nombreuses de la rive septentrionale de la mer Noire disparaissent ; les routes d'Asie, à l'extérieur comme à l'intérieur, s'obstruent ; enfin, et c'est le grand coup porté au commerce méditerranéen, les Portugais ouvrent une nouvelle route et arrivent par mer dans l'Inde. L'histoire du commerce touche dès lors aux temps modernes, et la tâche que s'était donnée l'auteur est remplie.

Il ne trouve cependant pas avoir fait assez encore,

et il ajoute deux suppléments du plus grand prix sur les articles d'échange entre l'Orient et l'Occident et sur la clientèle du commerce du Levant. Un index copieux et bien fait termine utilement ces deux volumes.

La traduction de M. Furcy Raynaud est elle-même une œuvre remarquable; mais ce qui la rend de la plus haute importance, c'est que l'auteur y a présidé et y a fait insérer tout ce que ses recherches lui avaient fait découvrir depuis la dernière édition allemande, de sorte qu'elle est, à véritablement parler, une nouvelle édition, revue et considérablement augmentée. B.-H. G.

Jean-Baptiste Tavernier, par CHARLES JORET, professeur de la Faculté des lettres à Aix. Un vol. in-8°. Paris, Plon et Cie, éditeurs, 1886.

C'est une bien intéressante figure de voyageur que celle de Jean-Baptiste Tavernier, écuyer, baron d'Aubonne, chambellan du Grand Électeur. M. Charles Joret l'a reconstituée d'après les propres relations de Tavernier et des documents nouveaux et inédits, qu'il a mis en œuvre avec une louable sagacité et une sérieuse critique.

Tavernier était originaire d'Anvers; en lui le goût des voyages s'implanta par hérédité; son père, élève du savant géographe Ortélius, dont le *Theatrum orbis terrarum* est une merveille d'exécution pour ce temps-là et de curiosité pour le nôtre, lui transmit dans son germe l'idée de parcourir le monde. Il le parcourut en effet, mêlant les affaires diplomatiques à celles du négoce. Il connut l'Europe entière, puis s'avança en Asie; la Turquie, la Perse, l'empire mongol. et le royaume de Golconde; il visita ces pays, non pas une fois, mais plusieurs; il ne se borna point là. Java, le royaume de Bantam, la colonie du Cap l'attirèrent aussi. Si vous voulez savoir pourquoi, c'est qu'il était surtout joaillier et trafiquait des pierres précieuses et des diamants.

Au milieu du XVIIe siècle, quand, à l'instigation de Colbert, se fonda la Compagnie française des Indes orientales, Tavernier se rencontra dans la ville d'Agra avec deux députés envoyés en ambassade par le roi de France. Il revint avec eux. A son retour, en 1670, il fut bien accueilli de Louis XIV qui l'anoblit et le créa baron d'Aubonne. Ce fut l'époque de sa plus haute fortune. Mais à quelque temps de là il connut de grands déboires; ses récits de voyages furent injurieusement critiqués, on alla jusqu'à suspecter sa probité. Parvenu à un âge très avancé, il est attiré à Berlin par Frédéric-Guillaume de Brandebourg, qui nourrissait des projets de politique coloniale et avait grand intérêt à interroger le célèbre voyageur. Après un séjour en Prusse, Tavernier revint en France en 1684 et vendit sa terre d'Aubonne; l'acquéreur fut le fils de l'amiral Duquesne. Il renonçait à ce domaine pour passer au service du Grand Électeur. Mais la compagnie de commerce que Tavernier était allé fonder à Berlin, et dont l'organisation avait été si mûrement réglée entre lui et Frédéric-Guillaume, n'aboutit pas.

Le but du voyage de Berlin étant ainsi manqué, ses espérances ambitieuses s'évanouissant si tristement, il semble qu'il se fixa à Paris sinon complètement, du moins plus complètement qu'il ne l'avait fait les dernières années. Le moment cependant était critique; on était à la veille de la révocation de l'Édit de Nantes et déjà les réformés prenaient le chemin de l'exil.

Les derniers jours de sa vie et l'heure même de sa mort sont restés dans une mystérieuse incertitude. L'opinion au XVIIe siècle, en Allemagne, fut qu'il avait été ruiné financièrement et même enfermé à la Bastille en qualité de huguenot. Mais en contrôlant ces racontars, M. Joret établit qu'ils sont au moins suspects, et la version qui le fait mourir à Moscou, à quatre-vingt-neuf ans, en juillet 1689, n'est guère mieux établie; et M. Joret, tout en essayant de détruire les légendes, se trouve incapable de leur substituer des données certaines.

L'ouvrage qu'il présente au public n'est pas seulement un honorable travail d'érudition. Encore qu'un peu long et traînant en maints endroits où M. Joret s'attache à discuter des détails de minime importance, il nous renseigne de façon intéressante sur les entreprises commerciales tentées dans les pays d'Orient, à une époque où les voies de communication rares et difficiles les rendaient presque impraticables.

C'est le prélude en quelque sorte de la politique coloniale, le premier mouvement de l'Europe vers les richesses de l'Asie méridionale. En même temps c'est l'exemple, digne d'admiration, de la hardiesse, de l'énergie et de l'intelligence d'un homme que l'on peut placer à côté des plus illustres explorateurs de nos jours. PZ.

La France chevaleresque, par PAUL RENAN. Un vol. de XL-516 pages in-18. Paris, 1887. Marpon et Flammarion.

M. Renan (Paul) est un ancien proscrit de l'Empire. C'est au moins ce que semble indiquer la note apologétique que la librairie Marpon nous envoie avec *la France chevaleresque*. Les autres livres de l'auteur, sinon sa personne, furent, paraît-il, l'objet de la proscription impériale. Par suite, *la France chevaleresque*, que M. Paul Renan commençait d'écrire le jour de la bataille de Sadowa, ne put trouver d'éditeur. Les gouvernements qui prennent de telles mesures liberticides en sont toujours les mauvais marchands. En voici bien la preuve. Dans la pensée de celui qui l'écrivait, « ce livre devait être le tocsin sonnant la résistance à l'invasion de la patrie ». Or pas de livre, pas de tocsin; pas de tocsin, pas de résistance : et l'Empire s'écroule devant l'invasion. Mais si ce fait nous explique enfin la terrible chute du gouvernement impérial, il ne nous explique pas, quoi qu'en dise M. Paul Renan, « pourquoi le premier volume de ce grand ouvrage, qui en comprendra quatre, n'a pu paraître avant ce jour ». En effet, pour remplir l'office de tocsin en 1870, encore faut-il que

l'œuvre fût écrite. Puisqu'elle était écrite dès cette époque, en quoi l'Empire est-il coupable du retard de seize années apporté depuis à la publication? C'est à se demander si, dans l'hypothèse qu'il n'eût pas commis d'autre erreur que de proscrire quelque ouvrage de M. Paul Renan, ce régime ne serait pas encore debout.

Il ne nous en coûte pas d'avouer que cette préface volante, avec ses naïvetés, nous avait prévenu peu favorablement au sujet du premier volume de *la France chevaleresque*, le seul qui ait encore paru. Le livre à peine ouvert, nous sommes revenu de nos préventions. M. Paul Renan a cédé à l'ambition louable d'écrire une sorte d'épopée en prose des premières gloires de la France naissante. Sous la forme tombée en désuétude d'un roman historique de longue haleine, il s'efforce de peindre la formation de la patrie française. Il retrace avec feu la lutte de la Gaule du IXe siècle agonisant, aux prises avec les races germaniques qui la foulent, puis sortant victorieuse, triomphante de cette lutte séculaire. Il nous montre Paris se faisant le centre d'une résistance sublime à l'aurore des glorieuses destinées réservées à la France.

Cette suite de récits animés, vivants et sobres pourtant, est précédée d'une *Introduction* où nous est présenté le très curieux tableau de Paris au IXe siècle. Ce morceau de vive érudition est une excellente page d'histoire. — Combien de temps faudra-t-il attendre les trois autres volumes?

Les Origines de l'Opéra français, par CH. NUITTER et ER. THOINAN. Un vol. in-8° accompagné de trois plans. Paris, 1886. Librairie Plon.

Minutes de notaires, registres de la Conciergerie, documents originaux conservées aux Archives nationales, à la Comédie française et dans diverses collections publiques et privées : MM. Charles Nuitter et Er. Thoinan ont, avec une patience que nulle difficulté ne rebutait, interrogé toutes les sources où ils espéraient découvrir quelque document authentique pour écrire l'histoire des *Origines de l'Opéra français*. Cette histoire, si intéressante qu'elle soit, a été l'objet de trop nombreuses études; elle a tenté trop d'écrivains qui l'ont traitée dans un esprit plus ou moins sérieux, pour qu'il y eût lieu de la refaire, si l'on ne devait pas apporter à la curiosité du lecteur de nouvelles satisfactions. Se rappelant comment les études de notaires fouillées avec soin avaient, il y a vingt-cinq ans, fourni à Eudore Soulié tant de précieuses découvertes à propos de Molière, les auteurs se firent une règle de s'appuyer exclusivement sur des pièces telles que les actes mêmes, les titres originaux, les minutes des arrêts qui — particularité singulière — nous sont accessibles aujourd'hui, alors que ces mêmes preuves se dérobaient aux investigations des contemporains.

L'histoire des ballets de cour et celle des opéras italiens représentés en France dans le commencement du XVIIe siècle doivent être connues de ceux qui veulent comprendre le retard que subit l'établissement de l'Opéra français, par suite d'hésitations et de difficultés de toute sorte. Elle était fort ignorée, cette histoire, et ne l'est plus désormais, car MM. Nuitter et Thoinan nous la présentent au seuil de leur livre. Quant au livre lui-même, on y trouvera tout ce qu'il est possible de savoir sur la biographie des fondateurs de l'Académie de musique; ils s'intéresseront à ce pauvre Pierre Perrin — l'auteur de tant de méchants vers à mettre en musique, composés dans le silence de la prison pour dettes — et à son ami le musicien Robert Cambert, qui, leur œuvre achevée, le succès obtenu, l'Opéra fondé, se virent obligés de l'abandonner et de passer la main à Sourdéac, Champeron, Guichard et Sablières, à travers mille incidents qui finalement amenèrent le privilège en la possession de Lulli. Le volume est imprimé avec goût, orné de têtes de page et de fleurons d'un ton un peu trop gris, et accompagné de trois plans en couleur nous montrant l'aspect et l'emplacement du jeu de paume Béquet, rue de Vaugirard, posé en diagonale sur le passage et à l'entrée de la rue de Médicis actuelle, et du jeu de paume de la *Bouteillle*, rue Mazarine, posé dans le voisinage et dans la parallèle du passage du Pont-Neuf, où l'Opéra fut successivement établi. E. C.

Les Bourgeois d'autrefois, par ALBERT BABEAU. Un vol. in-8°. Paris, Firmin Didot et Cie, 1886.

Ce volume — il n'est pas le moins intéressant — est le dernier de la série : l'étude de la condition des classes moyennes, de ces bourgeois qui ne sont ni les artisans ou gens de loi subalternes, vivant avec et comme le peuple, ni les magistrats des cours supérieures ou riches financiers, s'alliant avec la noblesse, ayant tout au moins les habitudes, les goûts, les préjugés aussi de la noblesse; cette étude poursuivie à l'aide des mémoires, sermons, libelles, romans, pièces de théâtre, termine et complète celles-là que l'auteur avait déjà consacrées à la vie publique et privée des membres du tiers état avant la Révolution.

M. Babeau regarde à l'habitation, au costume, à l'alimentation, aux plaisirs de la bourgeoisie; il nous fait connaître, par le dehors, ces marchands, ces artistes, ces gens de lettres, ces médecins et chirurgiens, ces gens de loi, ces fonctionnaires et ces rentiers, qui résidaient dans nos villes et nos campagnes au XVIIe et au XVIIIe siècle; puis, il nous fait pénétrer leur mentalité, leur moralité, nous disant les préoccupations auxquelles ils cédaient en se mariant, leur souci de l'éducation pour leurs enfants, comme ils entendaient le respect de soi, quel culte ils rendaient à Dieu, quel emploi ils faisaient de leur fortune.

Dans son *Introduction*, l'auteur émet ce jugement que la Révolution n'a pas été des plus profitables à la bourgeoisie. A la veille de 1789, dit-il, les bourgeois exerçaient de fait la prépondérance dans l'État et dans la société; ils étaient l'élite du tiers état et

la pépinière de la noblesse ; c'était parmi eux que se trouvait la véritable moyenne des qualités de la nation ; sans doute, ils avaient leurs travers et leurs ridicules, ils n'étaient ni des héros ni des saints, mais « on éprouve un sentiment de fierté réelle, en songeant aux trésors d'honnêteté et par conséquent d'honorabilité, accumulés par la vieille bourgeoisie française et transmis comme le plus précieux héritage à ses descendants. On n'est pas moins fier en pensant que ses vertus modestes et solides ont contribué au grand renom que la France s'est acquis dans le monde. » Certes, la monarchie, la noblesse, le clergé ont préparé l'unité, la force et l'élévation morale de la bourgeoisie; mais elle s'est aidée elle-même, et l'on n'est pas peu surpris à voir les membres de la Constituante prouver une si grande générosité de sentiments, des connaissances si étendues.

M. Babeau a mesuré, dans un long chapitre, les progrès de la bourgeoisie jusqu'en 89 ; il les explique : moins d'anecdotes piquant la curiosité et la satisfaisant, mais des jugements d'ensemble. Serait-il sorti de son sujet pour tenter une autre explication et indiquer, si sobrement soit-il, comment il se fait que notre bourgeoisie française ait perdu une grande partie de son influence ? Il y a des causes politiques, des causes morales, des causes économiques. Le droit de suffrage reconnu à tous, — avec raison, mais inopportunément, — et d'entre les fils de la bourgeoisie, beaucoup se font les courtisans de la démocratie; ceux qui se défendent de la flatter jamais ne sont plus écoutés, ou rarement. Chez les plus sages, qui prennent pour règle ce qui n'était qu'explication, et luttent non seulement pour exister, mais encore pour satisfaire à un besoin éprouvé de plus en plus vivement, celui de paraître, des mœurs beaucoup moins sévères, d'où nul crédit. Puis la machine, et l'industriel connaissant moins ses ouvriers; puis le grand magasin, bazar universel, des employés, et plus de patrons ayant initiative, courage, prévoyance. Est-ce à dire toutefois qu'il n'y ait plus de bourgeoisie capable d'exercer une action bienfaisante? Ce serait compter sans le professeur, le magistrat, le fonctionnaire, et oublier nombre de commerçants, de manufacturiers. Et faut-il admettre que la bourgeoisie continuera longtemps de former comme une classe à part, en dépit des lois qui proclament et aspirent l'égalité ? Certains s'emploient à faire plus grand le fossé qui sépare la bourgeoisie de la classe ouvrière ; mais, ce fossé, certains, au contraire, travaillent à le combler; ils préconisent l'épargne qui démocratisera le capital, l'association coopérative qui servira le développement des forces morales ; ils s'efforcent de faire de l'ouvrier un bourgeois. Gardons-nous du pessimisme qui énerve et paralyse, comme de l'optimisme, un oreiller trop commode ; n'allons pas parler de décadence quand d'autres parlent de progrès; nul décadence fatale et nul progrès nécessaire ; nous sommes tous, les esprits les plus distingués et les cœurs les plus simples, les artisans de la fortune publique. F. G.

BEAUX-ARTS

Les Leçons d'anatomie et les peintres hollandais aux XVIe et XVIIe siècles, avec deux eaux-fortes, par le Dr Paul Triaire. Ouvrage d'amateur tiré à petit nombre. Paris, Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît. — Prix : 3 fr. 50.

Tout le monde connaît la fameuse leçon d'anatomie de Rembrandt, la perle du musée de la Haye que les procédés de reproduction ont tant vulgarisée ; mais beaucoup de personnes ignorent encore — sauf, bien entendu, les érudits pour lesquels les musées de l'Europe n'ont pas de secrets — qu'aux XVIe et XVIIe siècles, les leçons d'anatomie donnèrent lieu à un genre spécial de portraits dont la collection réunie aujourd'hui au nouveau musée royal d'Amsterdam *compte un autre Rembrandt* et des œuvres remarquables des plus célèbres peintres hollandais.

C'est cette intéressante collection que le Dr Triaire a entrepris de nous faire connaître dans une petite plaquette de forme originale, publiée par la Maison Quantin.

L'auteur, après quelques rapides aperçus sur la transformation qu'imprimèrent la réforme et la proclamation de l'indépendance à l'État hollandais, décrit, en les analysant, les leçons d'anatomie et nous donne quelques notions sur les maîtres de la science batave qui posèrent dans ces portraits.

On suit avec l'écrivain, dans cette étude bien écrite et rapidement conduite, l'évolution progressive de la science en même temps que les origines, l'essor, l'apogée et la décadence de l'art national.

Les peintres sont les célèbres portraitistes qui ont porté si haut le renom artistique de leur pays : ils s'appellent Pietersen, Mierevelt, Rembrandt, Thomas Kayser, Troost, Quinckardt, Regters. Leurs modèles sont les médecins des Pays-Bas les plus en renom aux XVIe et XVIIe siècles : Egberts, le chirurgien-magistrat, Tulpe, l'ami et le protecteur de Rembrandt, Ruych, le célèbre anatomiste, Titzingh, un irascible écrivain, et enfin le plus illustre de tous, l'anatomiste Camper.

Il y a là des descriptions de tableaux peu connus ou mis en évidence pour la première fois, qu'on lira avec intérêt. Nous citerons, entre autres, la leçon d'a-

natomie de Pietersen, groupe curieux de vingt-huit personnages, celle de Mierevelt, dont le nom rappelle tant d'œuvres fines et délicates, le tableau de Troost, le joyeux peintre des « Nelri » qu'on s'étonne de trouver en compagnie d'aussi graves personnages que des chirurgiens, mais surtout la leçon du Dr Deyman, par Rembrandt, puissante page de dramatisation exécutée dans l'âge mur du peintre en 1656 et qu'il était intéressant de rapprocher de la première leçon d'anatomie qui fut le chef-d'œuvre de sa jeunesse.

Ce petit volume original et utile entrera dans les bibliothèques par le double droit de l'art et de la science. Fantaisie d'amateur savant, il deviendra d'autant plus vite une curiosité bibliographique des plus rares qu'il n'a été tiré qu'à quelques exemplaires.

GÉOGRAPHIE

— Voyages — Mœurs et Coutumes —

Au Tonkin et dans les mers de Chine, *souvenirs et croquis (1883-1885)*, par M. Rollet de l'Isle, ingénieur de la marine. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie. Un vol. in-4°.

L'auteur, chargé d'une partie des travaux d'hydrographie pendant la dernière guerre en extrême Orient, a consigné dans un livre, attrayant d'aspect, ses souvenirs et ses impressions. Si son ouvrage a, par places, la sécheresse et le défaut d'intérêt d'un journal où les petits faits sont relatés avec le même soin que les grands, on y trouve des détails piquants, le récit très animé et très fidèle de la belle série de combats livrés par l'amiral Courbet dans les rivières Min et Tamsui, le tableau lugubre du séjour à Kélung et la description des Pescadores qu'il considère comme un point stratégique de premier ordre. Partout éclatent l'enthousiasme et l'affection que savait inspirer à tous ceux qui l'approchaient le grand marin, mort au milieu de tant de gloire et après tant de fatigues stériles.

Il ne faudrait pas chercher dans ce volume des notions particulières sur les mœurs, sur les productions, sur les ressources commerciales de ces pays lointains. Si M. Rollet de l'Isle touche à ces questions, il n'y touche qu'en passant, et, à part ses vues d'ingénieur sur le mauvais choix de Haïphong comme mouillage et comme ville d'avenir, on ne trouve guère rien qui mérite l'attention. Mais, pour la suite des opérations militaires et pour l'histoire réelle de l'expédition, le livre de M. Rollet de l'Isle est un document précieux.

Des illustrations en noir et en couleurs commentent et complètent le texte à chaque page. C'est grâce à ces croquis spirituels et lestement enlevés que le lecteur se fera une idée juste des Annamites et des Chinois, bien plus que par ce que l'auteur en raconte. Il y a, dans ce volume, tout un côté *graphique* qui le fera rechercher même de ceux qu'intéressent médiocrement les évolutions d'escadres et les échanges de coups de feu.

Les Chinois peints par un Français, par Paul Antonini. Un vol. in-18. Paris, 1886. Paul Ollendorff.

Parmi les livres sans nombre publiés depuis quelques années, dans l'intention déclarée de faire connaître à la France cette Chine que de plus en plus nous aurions tant d'intérêt à connaître, en effet, celui de M. Paul Antonini se distingue par une singulière indépendance de points de vue, en même temps que par une entière absence de préjugés. A bien peu d'exceptions près, les écrivains qui nous parlent des Chinois confirment l'opinion accréditée en Europe, depuis le rapport qu'en fit le Vénitien Marco Polo, au commencement du xvie siècle; ils nous entretiennent dans cette foi que les Chinois sont des barbares. A la vérité, ce peuple a trouvé des défenseurs ardents, et n'est-ce pas un fait curieux qu'ils se rencontrent parmi ceux des Européens qui ont le plus souffert en Chine, à savoir les missionnaires catholiques? Comme ceux-ci, avec eux, M. Antonini s'efforce à réhabiliter une race, une civilisation méconnues, et encore plus inconnues que méconnues. Oui, ce livre, *les Chinois peints par un Français,* est un plaidoyer en faveur de ce peuple. Afin de le mieux connaître, l'auteur a appris sa langue, et de cette langue il tire des inductions très particulières, très fines, relativement à son état moral. Il n'atténue pas ses fautes systématiquement, mais nous les montre moins noirs qu'on ne le fait d'habitude. Après avoir exposé d'où viennent les habitants du Céleste Empire, il nous dit ce qu'ils sont, quel est leur mode d'existence; comment ils se comportent chez eux et au dehors, à la ville et à la maison, au foyer domestique et au tribunal, « en robe de chambre et en habit de cérémonie ».

Cruel, fourbe, menteur, voleur, le Chinois est tout cela : par contre, il pratique deux grandes vertus : « l'obéissance et la piété filiale ». M. Antonini — un croyant lui-même — le disculpe en outre du reproche d'athéisme. Allant plus loin, il incline à considérer

comme destiné à quelque grand et mystérieux avenir un peuple doué d'une vitalité sans exemple, qui, formé depuis de si longs siècles, conserve l'énergie de la jeunesse, alors que tant de civilisations, dont il fut contemporain, ont succombé sans laisser d'autres traces que les pierres de leur sépulcre. Le livre n'est pas banal.

Au pays des Massaï. *Voyage d'exploration à travers l'Afrique équatoriale,* par JOSEPH THOMSON, traduit de l'anglais par Frédéric Bernard. Ouvrage contenant 54 gravures et une carte. Un vol. in-18 de 388 pages. Paris, 1886. Librairie Hachette. — Prix, broché : 4 francs.

King Salomon's Mines. *A story founded on an African legend,* by H. RIDDER HAGGARD. 320 pages, in-8°. London, 1886. Cassell and C°. — Price : 6 fr. 25.

Comment l'existence d'un trésor africain du roi Salomon fut révélée à Allan Quatermain, de Durban, Natal, grand chasseur d'éléphants et honnête trafiquant d'ivoire ; comment celui-ci et sir Henry Curtis, gentleman anglais, avec le capitaine John Good, officier retraité de la marine royale d'Angleterre, se mirent en quête de ce trésor ; à travers quels obstacles ils parvinrent jusqu'à la retraite où dorment, au cœur de la noble tribu des Kukuanas, non seulement les mines de diamant exploitées par les agents du roi d'Israël, mais les réserves d'ivoire, d'or et de pierres précieuses qui fournirent aux somptuosités décoratives du temple de Salomon ; à quels périls sans nombre ils échappèrent, grâce à l'ingéniosité de John Good, à la force et au courage de sir Henry Curtis, à la prudence et à l'éloquence de Allan Quatermain ; à quels incidents étranges ou tragiques ou comiques ils furent mêlés : cette longue suite d'événements forme la matière d'un volume que nos voisins, grands admirateurs de Jules Verne, ont le droit de placer, comme ils le font, au rang des meilleurs récits du conteur français, inventeur du genre.

Le succès de *King Salomon's Mines* fut tel, dès la publication, que l'exemplaire qui nous a été envoyé peu après appartient au vingt-huitième mille. Et, en effet, ce qui fait le mérite durable du roman de M. H. Ridder Haggard, ce n'est pas seulement l'imagination du merveilleux, l'intensité de l'émotion, engendrée par un enchaînement de circonstances qui frappe d'une terreur délicieuse l'esprit des jeunes lecteurs et remplit leur cœur d'une sorte d'angoisse sans cesse renouvelée ; c'est que la fiction y développe ses broderies sur un fond de vraisemblance suffisamment solide, et prêtant d'autant plus à l'illusion que le cadre naturel et le milieu humain où les faits se succèdent sont d'une fidélité photographique. Cette affirmation paraîtra téméraire ; elle ne l'est point.

En effet, au moment même où nous achevions de lire *King Salomon's Mines,* nous recevions d'autre part la traduction du *Voyage d'exploration au pays des Massaï* accompli par M. Joseph Thomson, à travers les montagnes neigeuses et volcaniques et les tribus étranges de l'Afrique équatoriale.

A l'écart près d'une douzaine de degrés de latitude — et nous pouvons concéder cet écart à la liberté du roman — le récit de M. Thomson confirme, jusqu'en leurs moindres détails, l'exactitude des descriptions que nous donne, et du pays et des mœurs indigènes, M. H. Ridder Haggard. Le Massaïland est situé à l'équateur même, à l'est du Victoria Nyanza, bien au-dessus du Zambèze, par conséquent ; tandis que c'est au-dessous de ce fleuve, dans les régions inexplorées qui le séparent du Transvaal et du Zululand, que le romancier a placé le Kukuanaland. Si l'on consent à ne pas tenir compte de cette différence que justifie, au point de vue de la vraisemblance précisément, la nécessité de rapprocher du Cap les mines de diamant de Salomon, on se trouve en présence de ce fait singulier que la plupart des 55 gravures exécutées d'après des photographies prises par le voyageur lui-même au cours de son expédition illustreraient d'une façon saisissante de conformité les parties géologiques et ethnographiques de la fiction ; de cette sorte, la lecture de l'un des deux livres conduit nécessairement à lire l'autre. Les jeunes lecteurs commenceront par le roman, les autres par le voyage ; mais tous, petits et grands, — à qui l'œuvre est dédiée collectivement (*To all the big and the little boys*), — reviendront plus d'une fois, et toujours avec ravissement, à la merveilleuse légende des *Mines du roi Salomon.*

Je dois à la vérité historique de dire que M. H. Ridder Haggard, quels que soient ses mérites, n'a pas celui d'avoir importé dans les lettres anglaises le genre Jules Verne. Avant lui, M. Robert Louis Stevenson avait publié *Treasure Island* (*l'Ile du trésor*) qui était assurément le récit d'aventures le plus émouvant pour une imagination d'enfant que l'on eût écrit depuis Daniel de Foë. Le même écrivain vient de faire paraître un nouveau roman dans le même esprit, *Kidnapped* (*Enlevé*), dont l'intérêt, reposant sur cette double base de la réalité à la fois et de la fiction, ne cède en rien à celui de *Treasure Island* et de *King Salomon's Mines.*

E. C.

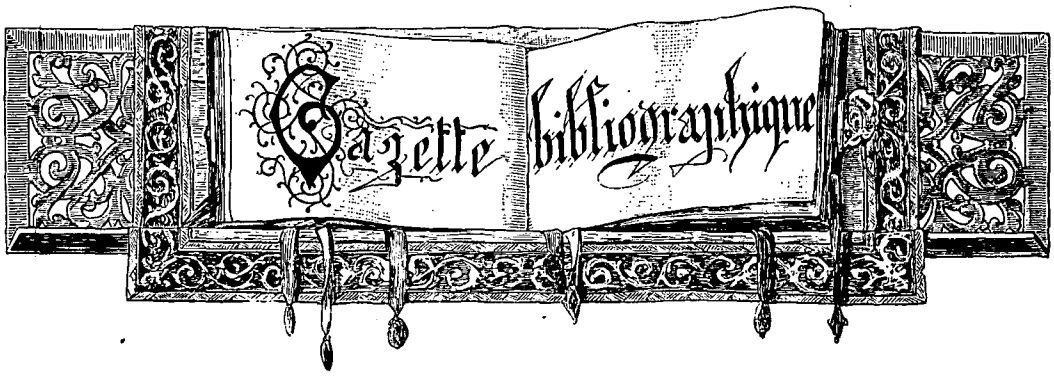

Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois. — Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES ; *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français. — Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province. — Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

INSTITUT

ACADÉMIE FRANÇAISE.

Séance du jeudi 18 novembre 1886.

Election en remplacement de M. de Falloux.

La séance est ouverte à une heure, sous la présidence de M. Mézières, directeur, assisté de MM. Camille Doucet, secrétaire perpétuel, et Camille Rousset, chancelier. Il est procédé à l'élection du successeur de M. le comte de Falloux.

Sont présents, outre les membres du bureau : MM. le duc de Broglie, Nisard, Émile Augier, Legouvé, l'évêque d'Autun, Marmier, Alexandre Dumas, Octave Feuillet, Caro, Jules Simon, Sardou, John Lemoinne, G. Boissier, Renan, Taine, duc d'Audiffret-Pasquier, Pasteur, Rousse, de Lesseps, Maxime du Camp, Sully-Prudhomme, Duruy, Pailleron, Coppée, Ludovic Halévy, Joseph Bertrand, Cherbuliez, de Mazade.

Mgr le duc d'Amale est absent, on sait pour quelle cause. M. Émile Ollivier est en voyage.

L'état de santé de MM. Cuvillier-Fleury, de Viel-Castel et Labiche ne leur a pas permis de se rendre à la séance.

Enfin, les derniers élus : MM. Léon Say, Leconte de Lisle et Édouard Hervé, n'ayant pas encore été reçus officiellement en séance publique, ne peuvent prendre part au vote.

Par suite, il n'y a que 31 votants. La majorité absolue est donc de 16 voix.

M. Camille Doucet, secrétaire perpétuel, conformément à l'usage, rappelle les articles du règlement relatifs aux élections, et lit, par ordre de date, les lettres des cinq candidats qui se présentent aux suffrages de l'Académie, MM. Oscar de Vallée, Gréard, d'Haussonville, de Beaumont et Nauroy.

L'Académie passe ensuite au vote. En voici le résultat :

MM.	Gréard.....	17 voix
	comte d'Haussonville.	11 —
	Oscar de Vallée.....	3 —

M. Gréard est élu.

Séance publique annuelle.

La séance publique annuelle de l'Académie française a eu lieu le 25 novembre.

La séance ouverte, M. Camille Doucet a lu le rapport sur les concours de l'année 1886 et a proclamé, ainsi qu'il suit, les noms des lauréats :

PRIX D'ÉLOQUENCE (4,000 francs) : Premier prix (2,500 francs), à M. de Lescure; second prix (1,500 fr.), à M. Trolliet, sous-bibliothécaire à la Bibliothèque de l'Arsenal pour leurs études sur l'*Œuvre de Beaumarchais.*

PRIX MONTYON (destinés aux ouvrages les plus utiles aux mœurs) : M. Gabriel Séailles (2,000 francs), pour son *Essai sur le génie dans l'art;* Mme de Julliot (2,000 francs) pour son livre *Terre de France.*

Quatre prix, de 1,500 francs chacun, sont décernés aux quatre ouvrages suivants :

Pensées, par M. l'abbé Joseph Roux;

Trente-deux ans à travers l'Islam, par M. Léon Roches;

Histoire de M. Emery et de l'Église de France pendant la Révolution, par M. l'abbé Élie Méric;

Dans les montagnes Rocheuses, par M. le baron E. de Mandat-Grancey;

Et six prix de 1,000 francs chacun aux ouvrages suivants :

L'Amiral Courbet, par M. Émile Ganneron;

Les Vies muettes, par M. Léon Allard;

Le Cabaret du Puits-sans-Vin, par M. Louis Morin;

Trop riche, par Gennevraye;

Récits militaires, par M. le général Ambert;

L'Enfant des Alpes, par Mme Jeanne Cazin.

Huit mentions honorables sont accordées, en outre, à huit des meilleurs ouvrages présentés à ces deux derniers concours. En voici les titres :

La Chute de l'ancien régime, par feu M. Aimé Chérest;

Cromwell et Mazarin. Deux campagnes de Turenne en Flandre, par M. le colonel J. Bourelly;

Les Français en Russie et les Russes en France, par M. L. Pingaud;

La réunion de Toul à la France, par M. le marquis de Pimodan;

Histoire d'Annibal, par le colonel Hennebert;

Luther, sa vie et son œuvre, par F. Khun;

Le Blason, dictionnaire et remarques, par M. le comte Amédée de Foras;

Et *la Bretagne à l'Académie au* XVIIIe *siècle*, par M. René Kerviler.

Prix Bordin : MM. le comte de Reiset, Ch. Bénard, le comte de Baillon. M. le comte de Reiset est l'auteur d'un superbe ouvrage en deux volumes : *les Modes et usages au temps de Marie-Antoinette;* — M. Bénard a composé un traité de *la Philosophie ancienne* et M. de Baillon, une *Histoire d'Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans.*

Deux médailles d'or ont été, en outre, décernées à deux poètes, MM. Auguste Dorchain et Louis Legendre.

Prix Gobert. — 1er prix : M. Thureau-Dangin pour son *Histoire de la monarchie de juillet;* — 2e prix : M. Francis Decrue, auteur d'une *Histoire du connétable Anne de Montmorency.*

Prix Thérouanne. — M. Kervyn de Lettenhove (1,500 francs), pour son *Histoire des Huguenots et des Gueux;* M. René Stourm (1,500 francs) pour son livre *les Finances de l'ancien régime et la Révolution;* M. Dubédat (1,000 francs) pour son *Histoire du parlement de Toulouse.*

Prix Thiers. — Sur le prix de 3,000 francs fondé par M. Thiers, 1,500 francs ont été accordés à M. Barthélemy Pocquet pour son travail sur les *Origines de la Révolution en Bretagne.* Deux prix de 750 francs chacun ont été attribués à MM. Miron de L'Espinay et Paul Allard, auteurs, le premier, d'un ouvrage intitulé : *François Miron et l'administration municipale sous Henri IV;* le second, d'une *Histoire des persécutions pendant la première partie du* IIIe *siècle.*

Prix Marcelin Guérin. — Avec *le Petit Trianon*, de M. Gustave Desjardins, les quatre ouvrages suivants se sont partagé le prix Marcelin Guérin :

Histoire littéraire et biographique sur Olivier de Magny. L'auteur de ce livre se nomme M. Jules Favre.

Les Comédiens en France au moyen âge, par M. Petit de Julleville, professeur de littérature française à la Sorbonne;

Études sur le moyen âge, par M. Léopold Limayrac

Et, enfin, *les Tremblements de terre*, par M. Arnold Boscowitz.

Prix Langlois. — Le prix de traduction fondé par M. Langlois, n'ayant pas été décerné l'année dernière, se trouvait, cette année, porté de 1,500 francs à 3,000 francs.

L'Académie en attribue 2,000 à M. Bouché-Leclercq, pour sa traduction des deux grands ouvrages de MM. Curtius et Droysen : *l'Histoire grecque* et *l'Histoire de l'hellénisme;*

Et 1,000 francs à M. Trawinski, pour la traduction d'un manuel d'archéologie intitulé : *la Vie antique des Grecs et des Romains*, de MM. Guhl et W. Koner.

Prix Archon-Desperouses. — En fondant un prix annuel de 4,000 francs, M. Archon-Desperouses avait chargé l'Académie d'en déterminer le caractère et d'en disposer à son gré. Provisoirement affectée par elle à des travaux de philologie et d'érudition, cette somme n'a pas encore reçu sa destination définitive.

Elle a été répartie de la manière suivante :

1,500 francs sont attribués à M. Nadault de Buffon pour une publication récente de la correspondance de son aïeul, de 1729 à 1788;

1,500 francs à M. Van Hamel pour la publication, avec notes et glossaire, des romans de *Carité* et *Miserere*, du poète picard connu sous le nom de du Renclus de Moiliens;

Et 1,000 francs à M. Paul Ristelhüber, auteur d'une édition nouvelle des *Deux Dialogues du nouveau langage françois italianizé*, par Henry Estienne.

Une mention honorable est, en outre, accordée à l'auteur d'un savant *Dictionnaire du patois normand*, M. Henri Moisy.

Prix Vitet. — MM. Julien Viaud (Pierre Loti) et Julien Daillière.

Prix Maillé-Latour-Landry. — M. Constant Améro pour son ouvrage : *le Tour de France d'un petit Parisien.*

Prix Lambert. — Mlle Isnard de Belley (Gabrielle d'Arvor); Ernest d'Hervilly et Alphonse de Launay.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 22 octobre.

La séance qui devait se tenir le 22 octobre n'a pas eu lieu par suite du décès de M. Ernest Desjardins.

Séance du 29 octobre.

Ouvrages présentés. — V. Loret : *la Tombe d'un ancien Égyptien.* — D'Eichthal : *Mélanges de critique biblique.* — Mauvette Besnault : *Épisode de grains de riz écrasés.* — P. Mayer : *Alexandre le Grand dans la littérature française au moyen âge.* — E. Müntz : *les Mosaïques byzantines portatives.* — Schwab : *le Talmud*, trad. t. IX.

Après un comité secret, et en séance publique, M. le président proclame les nouveaux sujets de concours que l'Académie vient de choisir, les voici :

Sujet oriental : *Étude sur le théâtre hindou.* Terme du dépôt des manuscrits, le 31 décembre 1888.

Sujet d'antiquité classique : *Étude critique sur les sources des annales et des histoires de Tacite.* Même terme.

Prix Lalande-Guérineau. — Il sera décerné au meilleur manuscrit ou ouvrage paru depuis le 1er janvier 1886, et qui aura été déposé au secrétariat de l'Institut avant la fin du mois de décembre 1887.

L'Académie nomme ensuite une commission de quatre membres (MM. Renan, d'Hervey de Saint-Denys, Barbier de Meynard et Maspero) pour rédiger le règlement du concours Garnier qu'on vient d'instituer. M. Garnier a légué à l'Académie un fonds dont les revenus sont destinés à fournir des bourses de voyage à des savants disposés à explorer la haute Asie ou le centre de l'Afrique.

Séance du 5 novembre.

Ouvrages présentés. — Ducrocq : *Note sur une vente de pièces de monnaies carlovingiennes intéressant le Poitou.* — Zverkaïoff : *les Dialectes italiques.*

Lectures. — Clermont-Ganneau : Note sur Hippos, ville de la Décapole. — E. Le Blant : les Vols de reliques.

Communication. — Bergaigne : les Subdivisions du Rig-Veda et leur classement.

Séance du 12 novembre.

Ouvrages présentés. — E. Cosquin : *Contes populaires de Lorraine.* — De Grandmaison : *Fragments de chartes du xe siècle provenant de Saint-Julien de Tours.* — Lambros : *Mémoire sur les monnaies frappées au moyen âge à Chio.*

Communication. — Heuzey : la Mission Dieulafoy en Susiane.

Séance du 19 novembre.

Séance annuelle. — Le 19 novembre a eu lieu à l'Institut, sous la présidence de M. G. Pâris, la séance publique annuelle de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

M. G. Pâris, président, a lu le discours d'usage et annoncé les prix décernés en 1886 par l'Académie. M. H. Wallon a lu une notice historique sur la vie et les travaux de M. Ambroise Firmin-Didot, membre libre de l'Académie. M. Maspero a lu une étude sur les momies royales d'Égypte récemment mises au jour.

— Voici quels sont les prix et mentions décernés par l'Académie :

Prix ordinaire. — L'Académie avait prorogé à l'année 1886 le sujet suivant qu'elle avait déjà proposé pour l'année 1883 : « Faire, d'après les textes et les monuments figurés, le tableau de l'éducation et de l'instruction que recevaient les jeunes Athéniens aux ve et ive siècles avant Jésus-Christ jusqu'à l'âge de dix-huit ans. » Elle décerne le prix à M. Paul Girard, auteur du mémoire n° 4.

Antiquités de la France. — L'Académie décerne quatre médailles : la première à M. Fichot, pour sa *Statistique monumentale du département de l'Aube.* La deuxième à M. Paul Durrieu, pour son livre sur *les Gascons en Italie.* La troisième à M. l'abbé Albanès, pour ses diverses dissertations sur l'histoire ecclésiastique de Provence (Jean Huet, évêque de Toulon, ses fonctions à la cour du roi René, son épiscopat; — Problèmes d'histoire ecclésiastique concernant Avignon et le Comtat Venaissin; — Histoire des évêques de Saint-Paul-Trois-Châteaux au xive siècle; — Jean Artaudi, dominicain, prieur de Saint-Maximin; — Pierre d'Aigrefeuille, évêque d'Avignon). La quatrième à M. H.-Fr. Delaborde, pour son mémoire sur les *Œuvres de Rigord et de Guillaume Le Breton, historiens de Philippe-Auguste.*

L'Académie accorde en outre six mentions honorables : la première à M. H. Moranvillé, pour son mémoire manuscrit sur Jean Le Mercier. La deuxième à MM. le comte Charpin-Feugerolles et C. Guigue, pour leurs trois cartulaires de l'abbaye d'Ainay, des francs fiefs du Forez, et du prieuré de Saint-Sauveur-en-Rue (Forez). La troisième à M. Prou, pour son livre intitulé *Hinemar, de ordine palatii*, texte latin traduit et annoté. La quatrième à M. Hellot, pour sa *Chronique parisienne anonyme du xive siècle*, publiée pour la première fois d'après le manuscrit unique de la bibliothèque municipale de Rouen. La cinquième à M. L. Grignon, pour son livre intitulé *Description et historique de l'église Notre-Dame-en-Vaux de Châlons.* La sixième à M. Lebègue, pour ses *Fastes de la Narbonnaise.*

Prix de numismatique. — Le prix biennal de numismatique est partagé cette année entre M. Gariel, pour son ouvrage intitulé *les Monnaies royales de France sous la race carlovingienne*, et M. Aloïs Heiss, pour son ouvrage, *les Médailleurs de la Renaissance.*

Prix fondé par le baron Gobert, pour le travail le plus savant et le plus profond sur l'histoire de France et les études qui s'y rattachent. Le premier prix est décerné à M. Du Fresne de Beaucourt, pour son *Histoire de Charles VII.* Le second prix est décerné à M. Pfister, pour ses *Études sur le règne de Robert le Pieux.*

Prix fondé par M. Bordin. — L'Académie avait prorogé à l'année 1886 le sujet suivant qu'elle avait déjà proposé pour 1883 : « Étude critique sur les ouvrages en vers et en prose connus sous le titre de *Chronique de Normandie*. » Aucun mémoire n'ayant été déposé sur cette question, l'Académie la proroge à l'année 1888.

L'Académie avait en outre prorogé à l'année 1886 le sujet suivant qu'elle avait déjà proposé pour 1883 : « Étudier la numismatique de l'île de Crête. Dresser le catalogue des médailles. Expliquer les titres principaux et les motifs accessoires. Insister sur les rapports de la numismatique crétoise avec les autres monuments trouvés dans le pays, ainsi qu'avec les types de l'art asiatique et de l'industrie primitive de la Grèce. » Le prix n'est pas décerné. Une récompense de 2,500 francs est accordée à M. Jean N.-A. Svoronos, pour son mémoire.

L'Académie avait aussi prorogé à l'année 1886 le sujet suivant qu'elle avait déjà proposé pour 1883 : « Étudier, d'après les documents arabes et persans, les sectes dualistes, Zendiks, Mazdéens, Daïsanites, etc., telles qu'elles se montrent dans l'Orient musulman. Rechercher par quels liens elles se rattachent au zoroastrisme, soit au gnosticisme et aux vieilles croyances populaires de l'Iran. » Le prix n'est pas décerné. Un encouragement de 2,000 francs est accordé à M. Clément Huart, pour son mémoire.

Prix fondé par M. Stanislas Julien en faveur du meilleur ouvrage relatif à la Chine.

L'Académie décerne le prix au Père Séraphin Couvreur, pour son *Dictionnaire français-chinois*.

Prix Delalande-Guérineau. — Le prix n'ayant pas été décerné en 1884, l'Académie avait décidé qu'elle décernerait deux prix en 1886 : 1° au meilleur ouvrage dans l'ordre des études du moyen âge; 2° au meilleur ouvrage dans l'ordre des études orientales. Le prix n'a pas été décerné dans l'ordre des études du moyen âge, et l'Académie a prorogé le concours à l'année 1887. Dans l'ordre des études orientales, le prix a été décerné à M. Paul Regnaud, pour son ouvrage intitulé *la Rhétorique sanscrite*.

Prix de La Grange. — L'Académie décerne le prix à M. Chabaneau, chargé du cours à la Faculté des lettres de Montpellier, pour l'ensemble de ses travaux sur « la poésie provençale et française ».

— L'Académie a mis au concours les sujets de prix qui suivent :

Prix du budget, de 2,000 francs, à décerner en 1889 : « Étude critique sur le théâtre hindou, en exposer l'histoire, marquer sa place dans l'histoire générale de la littérature de l'Inde, en donnant une attention particulière à la poésie dramatique des Hindous, telle qu'elle est développée dans les traités techniques. »

Prix Bordin, de 3,000 francs, à décerner en 1889 : « Étudier les sources qui ont servi à Tacite pour composer ses *Annales* et ses *Histoires*. » Les mémoires de ces deux prix devront être déposés à l'Institut avant le 31 décembre 1888.

Prix Delalande-Guérineau, de 1,000 francs, à décerner en 1888. — Ce prix sera décerné à un ouvrage ou manuscrit publié depuis le 1er janvier 1886, et concernant les *Études de l'antiquité classique*. Le dépôt devra être fait à l'Institut avant le 31 décembre 1887.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 23 octobre.

Ouvrages présentés. — A. Babeau : *les Bourgeois d'autrefois.* — Barberet : *Monographies professionnelles.* — Cheysson : *la Question des habitations ouvrières.*

Lectures. — Dareste : L'ancien droit des Perses. — Levasseur : La population urbaine.

Séance du 6 novembre.

Ouvrages présentés. — Coudreau : *Études sur les Guyanes et l'Amazone.* — Nacion : *la Dobrudja économique et sociale; son passé, son présent, son avenir.* — Dhormoys : *la Comédie politique.*

Lectures. — Baudrillart : Mémoires sur les populations agricoles du Poitou. — Fustel de Coulanges : De la loi dite des Francs Chamaves.

Séance du 13 novembre.

Ouvrages présentés. — Tarde : *la Criminalité comparée.* — Bonnassieux : *l'Administration d'un département sous le Directoire.* — Dupré-Lasale : *Discours et réquisitions.* — Dupré-Lasale : *Biographie de Jacques Bouju.* — Ch. Grad : *Zigzags à travers l'Orient.* — P. Janet : *Histoire de la science politique dans ses rapports avec la morale.*

Lectures. — Geffroy : Étude sur Mme de Maintenon. — Jousseraudot : Des assesseurs près les tribunaux romains.

Séance du 20 novembre.

Ouvrages présentés. — A. Maugin : *Voyage scientifique autour de ma chambre.* — Block : *Supplément au Dictionnaire de l'administration française.* — Dunoyer : *la Liberté du travail.* — Cheysson : *Album de statistique graphique pour 1885.* — Mlle Luquin : *Études commerciales.*

Lecture. — Geffroy : Mme de Maintenon.

— L'Académie vient de mettre au concours pour 1889 le sujet du prix suivant, de la fondation Rossi : « Des banques de circulation. Des trois régimes auxquels peuvent être soumises les émissions de billets de banque : liberté, réglementation, monopole. Quelles sont les conditions économiques qui limitent les émissions de billets ? Les banques peuvent-elles, hors le cas de cours forcé, abuser de l'émission des billets ?

Discuter les avantages et les inconvénients de chacun des trois régimes et des principales dispositions du régime réglementaire, notamment en ce qui touche le crédit agricole, en s'appuyant sur des faits constatés par l'histoire des banques en divers pays. »

Ce prix est d'une valeur de 4,000 francs. Les mémoires devront être remis à l'Institut avant le 31 décembre 1888.

Prix Volney. — Le prix de linguistique, fondé par M. de Volney, a été décerné cette année par l'Institut dans les conditions suivantes :

La commission avait annoncé, pour le concours de 1886, qu'elle accorderait un prix consistant en une médaille d'or de la valeur de 1,500 francs à l'ouvrage de *Philologie comparée* qui lui en paraîtrait le plus digne parmi ceux qui lui seraient adressés.

Dix concurrents ont adressé des ouvrages, soit imprimés, soit manuscrits, pour ce concours.

La commission, après les avoir examinés, a décerné le prix à M. Remi Siméon, pour son ouvrage intitulé *Dictionnaire de la langue nahuatl ou mexicaine* (Paris, 1885, grand in-4°).

La commission a accordé, en outre, une récompense de 1,000 francs à M. Henri Gœlzer, pour son ouvrage intitulé *Étude lexicographique et grammaticale de la latinité de saint Jérôme* (Paris, 1885, in-8°).

La commission décernera, en 1887, une médaille de 1,500 francs à l'ouvrage de *Philologie comparée* qui lui en paraîtra le plus digne parmi ceux qui lui auront été adressés.

ÉTRANGER

Suisse. — *Université de Genève.* — L'Université de Genève décernera, en janvier 1888, un prix de 2,000 fr. au mémoire sur la question suivante : « Examen critique de la thèse d'Auguste Comte : que les lois des phénomènes de la nature sont applicables aux phénomènes sociaux. »

Les mémoires, écrits en français, devront être envoyés au recteur de l'Université avant le 15 juin 1887.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

FRANCE

Les bibliothèques municipales de Paris. — M. Feillet, chef du cabinet de M. le préfet de la Seine, nous adresse avec son obligeance accoutumée une très intéressante note que l'administration vient de rédiger et de soumettre au conseil municipal à l'appui du projet de budget des bibliothèques municipales pour 1887.

Voici les parties essentielles de ce document.

Pendant l'année 1885 (du 1er janvier au 31 décembre), le nombre des lecteurs s'est chiffré comme il suit :

Livres lus sur place	145.601
Livres prêtés à domicile	885.566
	1.031.167

Tandis que l'année précédente on ne comptait que 699,762 lecteurs, répartis en 117,046 lecteurs sur place et 582,716 lecteurs à domicile.

Pour l'ensemble des livres lus et prêtés, il y a donc une augmentation de 42 pour 100.

Cette proposition est la même que celle que l'on constatait l'année dernière par rapport à la période précédente. Mais si l'on observe qu'elle porte naturellement sur un chiffre plus élevé, elle suffit à montrer l'importante progression continue que suit le mouvement des bibliothèques.

Un tableau, donnant la statistique du nombre des ouvrages prêtés à domicile et lus sur place pendant l'année 1885, nous apprend que les prêts à domicile se sont élevés à 885,566 et qu'il y a eu 145,601 lectures sur place, soit un total de 1,031,167 lecteurs. En 1884, il n'y avait eu que 582,716 prêts et 117,046 lectures sur place. C'est donc, d'une année à l'autre, une augmentation de 302,850 prêts et de 28,555 lectures sur place ; en un mot, une augmentation totale de 331,405 lecteurs pour 1885.

Comme toujours, le chiffre des lectures sur place est bien au-dessous de celui des prêts à domicile ; en effet, on ne consulte guère sur place que les ouvrages qui, en raison de leur dimension ou de leur prix élevé, ne peuvent être emportés à domicile.

L'administration fait, dans la limite des ressources mises à sa disposition, tout ce qui lui est possible pour faire connaître au public, soit au moyen d'affiches renouvelées chaque année dans tous les arrondissements, soit au moyen d'avis distribués dans les écoles, dans les ateliers, etc., les bibliothèques municipales de prêt gratuit, dont l'existence est encore ignorée par beaucoup de personnes. Si, depuis 1878, le nombre des bibliothèques est allé croissant, le chiffre des lecteurs s'est aussi accru dans des proportions véritablement extraordinaires. Nous avons vu que la progression avait été de 42 pour 100 de 1884 à 1885, les années précédentes avaient donné :

En 1879,	99 % d'augmentation	sur 1878
1880,	125 % —	1879
1881,	58 % —	1880
1882,	55 % —	1881
1883,	41 % —	1882
1884,	42 % —	1883

Il a paru intéressant de rapprocher, dans chaque arrondissement, le chiffre des lectures du chiffre de la population ; on s'est ainsi rendu compte du

nombre d'ouvrages lus par 1,000 habitants ; qu'il s'agisse de lectures sur place ou de prêts à domicile.

Le XIe arrondissement, qui a le plus grand nombre de lectures, n'est pas celui où les habitants, individuellement, lisent le plus ; il n'arrive que le quatrième à ce point de vue. Le premier rang appartient an IIe arrondissement, où l'on trouve 927 livres lus par 1,000 habitants, chiffre très satisfaisant et qui dépasse de beaucoup celui de l'année dernière (634 livres par 1,000 habitants). Le Ier arrondissement qui occupe le second rang avec 784 lectures a fait également de grands progrès sur l'an dernier (440 lectures par 1,000 habitants). L'arrondissement où on lit proportionnellement le moins est comme l'an dernier le XVIIIe, ce qui tient, pense l'administration, à la grande étendue de son territoire.

Le chiffre moyen des lectures à Paris est de 454 par 1,000 habitants (au lieu de 308 l'année dernière), soit à peu près un livre lu sur deux habitants.

La statistique par nature d'ouvrage présente les résultats généraux suivants :

Sciences, arts, enseignement	100.044 ou	9,72 %
Histoire	84.544 ou	8,19 %
Géographie et voyages	100.228 ou	9,71 %
Littérature, poésie, théâtre	122.605 ou	11,88 %
Romans	579.848 ou	55,26 %
Langues étrangères	4.344 ou	0,45 %
Musique	39.118 ou	3,70 %
Dessin	448 ou	0,04 %

M. Feillet suit, au sujet de la proportion par natures d'ouvrages cités plus haut, cette intéressante remarque :

Cette proportion est à peu près la même que les années précédentes et, notamment, le goût du public pour les œuvres d'imagination est toujours assez prononcé. Mais il faut noter que, si le nombre des romans lus augmente, le chiffre des lectures sérieuses est également de plus en plus considérable : pendant l'année 1885, il s'est élevé à 451,330, au lieu de 299,131 pendant la période précédente, soit 152,199 de plus, ou environ 51 pour 100 d'augmentation. Cet accroissement des lectures sérieuses ne porte que sur les ouvrages de sciences, d'histoire, de littérature, etc., c'est-à-dire sur tout ce qui peut contribuer au développement intellectuel et moral des lecteurs, objet principal de l'institution des bibliothèques populaires municipales.

Il faut citer aussi l'augmentation de la lecture d'ouvrages en langues étrangères, conséquence du développement de l'étude de ces langues, enseignées partout maintenant.

Le nombre des bibliothèques municipales, tant dans les mairies que dans les écoles communales, est actuellement de 53. L'administration étudie de nouvelles créations ; elle projette d'agrandir plusieurs salles de lecture sur place et songe enfin à organiser dans les Ier, IIe et XIe arrondissements des séances supplémentaires pendant la journée.

Pour faire face aux besoins de ces bibliothèques, l'administration demande un crédit de 207,400 francs se décomposant ainsi :

Entretien (personnel et matériel) des 53 bibliothèques municipales	178.550 fr.
Impression ou réimpression des catalogues des bibliothèques des mairies des IIIe, VIe et XVIIIe arrondissements, à raison de 1.000 fr. par bibliothèque	3.000 »
Création de sections de dessin industriel dans les bibliothèques des mairies des VIe et XIIe arrondissements	7.000 »
Entretien du mobilier des 53 bibliothèques	5.000 »
Réserve pour créations éventuelles et améliorations des bibliothèques	13.850 »
Total	207.400 fr.

Nous nous plaisons à espérer que ce projet de budget ne rencontrera aucun opposition chez nos conseillers municipaux.

La bibliothèque du séminaire de Périgueux. — A propos de l'incendie qui vient de détruire le grand séminaire de Périgueux, on lit dans *l'Écho de la Dordogne :*

« La bibliothèque constituée, depuis un grand nombre d'années, à l'aide d'acquisitions faites à diverses époques et de dons particuliers, faits notamment par Mgr Baudry et par les chanoines René Bernaret et O'Reilly, qui furent de passionnés et érudits bibliophiles, ne comprenait pas moins de trente mille volumes, parmi lesquels des ouvrages extrêmement rares et d'un prix inestimable. La destruction de cette bibliothèque équivaut, paraît-il, à une perte de trois cent mille francs.

« Signalons, en outre, la perte irréparable d'un grand nombre de manuscrits extrêmement précieux.

ÉTRANGER

Angleterre. — *La bibliothèque Bodléienne.* — Le catalogue des manuscrits hébreux de la bibliothèque Bodléienne dressé par les soins de M. Ad. Neubaur décrit 2,602 codices et forme un volume in-4° de 1,200 colonnes de texte avec 40 fac-similés illustrant les différents spécimens d'écriture rabbinique.

Dans sa préface, M. Neubaur décrit les différentes collections de manuscrits hébreux conservés à la bibliothèque Bodléienne, ainsi que les manuscrits écrits en arabe ou en d'autres langues au moyen de caractères hébreux.

Neuvième réunion annuelle de la « Library Association of the United Kingdom. » — La neuvième réunion annuelle des membres de la Société des bibliothécaires anglais s'est tenue à Londres le 28 septembre sous la présidence de M. Bond, bibliothécaire en chef du British Museum.

Le rapport du comité de direction constate les progrès réalisés par la Société : le nombre de ses membres s'élève actuellement à 566 dont 32 membres à vie et 31 membres honoraires. — Il y a aujourd'hui dans le Royaume-Uni 114 bibliothèques publiques (free public libraries), soit une bibliothèque pour 300,000 habitants, proportion qui laisse encore beaucoup à désirer, si on la compare à l'Allemagne et aux États-Unis. — Les villes et les grandes communes sont généralement pourvues de bonnes bibliothèques; il n'en est plus ainsi dans les communes d'une importance moindre; celles-ci n'ont d'autres stocks de livres que ceux qui se trouvent dans les petites bibliothèques scolaires.

Il ressort des rapports annuels publiés par ces bibliothèques que la presque totalité des livres demandés en lecture se compose de romans et de nouvelles. — Peu de romans sont réellement instructifs et bien moins encore méritent d'être classés parmi les chefs-d'œuvre d'un pays. Ces derniers d'ailleurs, grâce aux nombreuses éditions bon marché que les éditeurs anglais publient depuis quelques années, sont à la portée des bourses les plus modestes et il semble plus utile de les remplacer dans les bibliothèques publiques par un choix d'ouvrages plus sérieux, littéraires ou scientifiques et par des ouvrages de référence.

La plupart des communications faites par les membres ayant un intérêt trop spécial, il suffira de les citer brièvement. — M. Pollock étudie de plus près les bibliothèques d'ouvrages de jurisprudence. M. E. Maude Thompson présente des observations sur les manuscrits et le moyen de les préserver. M. E.-C. Thomas lit une communication de M. Carl Dziatzko de Dresde sur les bibliothèques d'Allemagne. M. Douglas, conservateur adjoint des imprimés du British Museum, donne des détails fort intéressants sur les bibliothèques de l'extrême Orient. — D'après M. Douglas, l'existence de la principale bibliothèque de Chine, celle de l'Académie impériale de Pékin, remonte à plus de onze siècles avant notre ère.

La célèbre encyclopédie chinoise en 5,020 volumes est bien connue des sinologues, mais on ignore généralement que les Chinois possèdent une encyclopédie plus vaste encore. — Cette encyclopédie monstre a été compilée au commencement du xve siècle avant notre ère par ordre de l'empereur Yungtoh. — Pour mener à bien ce travail gigantesque, il fallut mettre à l'œuvre une petite armée de 2,169 littérateurs et copistes, travaillant sous la direction d'un comité de 3 présidents, 5 vice-présidents et 20 sous-directeurs. — La grande encyclopédie formait 22,937 livres ou 10,000 volumes à peu près. Elle ne fut jamais imprimée entièrement; des trois copies manuscrites qui seules ont jamais été complètes, deux furent détruites par le feu, lors des troubles qui accompagnèrent la chute de la dynastie Ming. — Quant à la troisième copie, neuf dixièmes environ en ont été préservés de la destruction.

La plus ancienne bibliothèque du monde fut celle de Kuo-Taze-Kin ou « école des fils de l'empire » fondée au xiie siècle avant J.-C. par la dynastie Chou. — Elle ne contenait pas de livres, dans le sens que nous y attachons aujourd'hui; mais dans la galerie qui entourait la salle impériale de lecture se trouvaient cent quatre-vingt-deux colonnes en granit sur lesquelles on avait gravé les sentences et les maximes des treize livres classiques par excellence qui résumaient la sagesse de l'antiquité chinoise.

Quelque nombreux que soient aujourd'hui les livres en Chine, il n'y existe pas de bibliothèques publiques telles que nous l'entendons.

Les romans et nouvelles en étaient rigoureusement exclus, ce genre de littérature paraissant trop frivole aux yeux des Chinois pour être digne de figurer dans une collection de livres sérieux. — Ils se vendent d'ailleurs à si bas prix que l'étudiant le plus pauvre peut les acheter ou les lire dans un des nombreux cabinets de lecture qui se trouvent dans chaque ville quelque peu importante.

Les acquisitions de la bibliothèque du British Museum depuis 1877 font l'objet d'une communication de M. Richard Garnett.

De 1877 à 1885, la bibliothèque du British Museum s'est enrichie de 250,000 volumes, si l'on y comprend les volumes de musique et de journaux, ce qui équivaut à une augmentation moyenne annuelle de 31,000 volumes. — Le département des manuscrits n'est pas resté stationnaire; l'acquisition la plus importante a été en 1883 celle des manuscrits Stowe, 901 manuscrits d'une valeur extraordinaire.

Pendant ces huit années 316,234 nouveaux titres ont été inscrits au catalogue du département des imprimés, non compris les livres orientaux et les compositions musicales. — Le catalogue imprimé comprend aujourd'hui les lettres A, B et C, à l'exception de l'article « Bibles » qui nécessite un si énorme travail, qu'on n'a encore pu le terminer. — La dernière partie du catalogue imprimé depuis la lettre V (Virgile) jusqu'à la lettre Z est également terminée.

Aujourd'hui, 138 volumes du catalogue imprimé, comprenant 523 volumes du catalogue manuscrit, ont été livrés à la presse. — Chaque volume contient à peu près 4,800 titres, les 138 volumes correspondent à un total de 662,000 titres imprimés. — On peut admettre qu'en 1877 la totalité des titres à cataloguer s'élevait à deux millions et demi; en y ajoutant les 500,000 acquisitions nouvelles qui, selon toute probabilité, viendront s'ajouter à ce nombre pendant l'exécution du catalogue, on aura en tout trois millions de titres à imprimer. En comptant une progression moyenne de 150,000 titres par année, on arrive à une durée probable de seize ans pour l'achèvement du catalogue imprimé.

M. J. Potter Briscoe fournit quelques renseignements au sujet des bibliothèques pour aveugles. — Les huit villes du Royaume-Uni qui possèdent des bibliothèques pour aveugles sont : Liverpool avec 363 volumes, Halifax 342, Nottingham 210, Newcastle 165, Manchester 156, Birmingham 114, Tynemouth 112 et Leeds 11 volumes.

Ces villes comptaient ensemble, en 1881, une population de 2,000,000 d'habitants, dont 2,000 aveugles. — Ces derniers n'ont donc en tout que 1,455 livres destinés à leur usage ! — Et pourtant, à ce qu'affirme M. Briscoe, on peut acheter pour 20 livres sterling une collection de 150 volumes imprimés pour les aveugles.

Les deux systèmes les plus employés sont celui de Braille, dont le volume revient à environ 5 francs et celui de M. Moon à 3 francs le volume. Les systèmes Frère et Lucas, autrefois en usage, ont été distancés depuis.

Le système Moon est le plus populaire aujourd'hui et c'est au moyen de ce dernier qu'on enseigne à lire aux aveugles dans le plus grand nombre d'institutions.

Belgique. — *Relevé statistique des bibliothèques communales et populaires établies sous le patronage des administrations communales.* — Année 1884.

		COMMUNES			
		de moins de 5.000 habitants.	de 5.000 à 25.000 habitants.	de plus de 25.000 habitants.	Ensemble.
Nombre total de communes		2.407	162	18	2.587
Nombre de communes ayant une bibliothèque		291	61	19	371
Nombre de bibliothèques		299	69	33	401
Nombre de volumes	entrés pendant l'année	8.515	9.637	23.042	41.194
	total figurant au catalogue	110.799	199.730	530.190	840.719
Nombre de lecteurs	au cabinet de lecture	4.522	16.103	86.736	107.361
	au dehors. Hommes	10.804	22.236	12.249	34.485
	au dehors. Femmes	5.662	44.158	8.747	68.740
	au dehors. Total	16.466	77.198	26.658	119.671
Nombre de livres prêtés au public.					
Commerce et industrie		4.204	5.490	9.801	19.495
Histoire et géographie		17.319	22.749	46.123	86.191
Romans et littérature		87.548	138.786	255.771	482.105
Sciences morales et politiques		6.030	6.829	13.512	26.371
Sciences naturelles, mathématiques et physiques		8.443	9.921	35.697	54.061
Divers		11.676	18.122	59.115	88.913
Totaux		135.220	226.668	502.872	864.760

Le dépôt légal d'ouvrages publiés en Belgique effectué en exécution des lois du 25 janvier 1817 et du 1er avril 1870 comprend pour les années 1883 et 1884 un nombre de 1,526 et 1,697 ouvrages.

Norvège. — *La bibliothèque de l'Université de Christiania.* — *L'Universitets-Bibliothekets Aarbog for 1885*, XVIII-179 p. in-8° que publie M. Drolsum, établit qu'au 1er juillet 1885, la bibliothèque universitaire de Christiania comptait 256,578 volumes, 1,373 manuscrits et 567 ouvrages cartographiques. Les acquisitions de la dernière année comprenaient 7,400 volumes, 1,202 brochures et 16 manuscrits.

Pendant la dernière période décennale, l'effectif des livres a augmenté de 52,000 volumes, soit une augmentation de 25 pour 100.

En ne tenant pas compte des 2,500 volumes d'information qu'on tient à la disposition du public dans la salle de lecture, le nombre des volumes communiqués aux lecteurs s'est chiffré pour l'année 1884 à 25,223, non compris 26,000 volumes qui ont été prêtés à domicile aux personnes munies d'une autorisation. Le budget de la bibliothèque s'élève à 36,000 francs.

Le « Aarbog » comprend deux parties : le catalogue des publications norvégiennes parues pendant l'année et celui des acquisitions d'ouvrages étrangers faites par la bibliothèque de la Frederiks Universitet de Christiania.

États-Unis. — *Bibliothèques publiques.* — M. Samuel Tilden, décédé il y a quelques semaines, a disposé d'une somme de 5 millions de dollars, soit 26 millions de francs, pour être employée à la fondation de *free public libraries* à New Libanon et Yonkers.

Si cette somme n'est pas employée entièrement, l'excédent servira à établir une bibliothèque publique à New-York.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— PARIS — PROVINCE — ÉTRANGER —

FRANCE

— L'Académie des inscriptions et belles-lettres a livré au public le tome V, première partie, du *Recueil des historiens des croisades* (Historiens occidentaux); la troisième livraison du *Corpus inscriptionum semiticarum;* enfin le tome XXII des *Notices et extraits des manuscrits.*

— Une *Histoire de la littérature russe depuis les origines jusqu'à nos jours* a paru dernièrement à la librairie Dupret.

L'auteur de cet ouvrage est M. Léon Sickler.

— Sous ce titre : *Bibliotheca mythica*, M. Henri Gaidoz entreprend, à la librairie Picard, la publication d'une collection d'ouvrages ayant trait à l'histoire des religions, à la mythologie, aux traditions et à la littérature populaires.

Le premier volume aura pour titre: *la Rage et saint Hubert.*

— M. Jules Poiret, professeur au lycée de Douai, vient de publier chez l'éditeur Thorin un *Essai sur l'éloquence judiciaire à Rome pendant la République.*

— La *Revue indépendante* reprend sa publication interrompue l'année dernière.

Nous croyons pouvoir recommander tout spécialement ce recueil mensuel où figurent des noms tels que ceux de MM. Paul Bourget, Barbey d'Aurevilly, Stéphane Mallarmé, Huysmans, Céard, etc. Nous publierons régulièrement les sommaires de cette curieuse revue très originale et littéraire.

ÉTRANGER

Allemagne. — La maison S. Hirzel, de Leipzig, met en vente depuis le mois d'octobre les premiers fascicules des œuvres complètes de Gustave Freytag, en 22 vol. in-8°. Le nombre des livraisons ne dépassera pas 48; le prix de la livraison de 10 feuilles est de 1 fr. 90. Cette édition comprendra, en dehors des drames et romans du poète, un volume de souvenirs et de poésies diverses.

— La collection d'ouvrages bibliographiques que publie M. F.-O. Weigl, à Leipzig, pourra être consultée avec fruit par tous ceux qui s'occupent de bibliographie contemporaine. Cette publication paraît sous le titre général de *Sammlung bibliographischer Nachschlagewerke.* Les premiers volumes comprendront le catalogue systématique des ouvrages de droit et de sciences morales et politiques publiés de 1820 à 1882, la bibliographie des publications historiques et géographiques et celle des langues classiques et modernes.

— La série de *Canterbury poets* que publie M. Walter Scott s'est enrichie d'un volume de M. Waddington intitulé *Selection of translated sonnets.* Ce choix de sonnets comprend des traductions tirées des poètes français par M. Austin Dobson, du grec moderne par Mme Edmonds, de l'italien et du polonais par M. Garnett, et enfin du suédois et du hollandais par M. E. Gosse.

Belgique. — M. Max Rooses a fait paraître à Gand, chez l'éditeur Hoste, le second volume de la correspondance de Christophe Plantin.

Italie. — L'impression du catalogue du *Maremagnum* de Francesco Marucelli, volumineux recueil d'indications bibliographiques qu'on conserve en manuscrit dans la bibliothèque Marucelli, vient de commencer dans la collection des *Indici e cataloghi.* Ce *Maremagnum* comprend 111 volumes manuscrits, contenant 5,507 articles et 200,000 indications bibliographiques.

— L'éditeur S. Lappi di Città di Castello a mis en vente le quatrième volume des *Sonetti Romaneschi* de Belli, ouvrage publié par les soins de M. Luigi Morandi, le savant auteur de l'*Antologia della nostra critica letteraria moderna.* Ce recueil, basé sur le manuscrit autographe de Belli, comprend 1,400 sonnets inédits et rétablit le texte exact de près de huit cents autres qui avaient été fort maltraités dans les éditions antérieures.

Ce recueil est une contribution des plus précieuses à l'histoire anecdotique de la Rome des papes et de la vie romaine de 1830 à 1848.

Parmi les notes historiques dont M. Morandi a enrichi cette édition, il faut citer : Don Michele di Braganza; l'Uditore santissimo; Il cav. Mencacci; Il cardinal Vannicelli e gli Ebrei di Ferrara; Storia d'un

passaporto; Amalia; Bettini; la Sacra Consulta, etc. La plupart des notices de M. Morandi ont un réel intérêt historique et philologique.

— Sous le titre : *Gli archivi e le biblioteche di Spagna in rapporto alla storia d'Italia in generale e di Sicilia in particolare,* vient de paraître en deux fascicules de 336 pages, toute la première partie de la relation d'Isidore Carini ainsi que les documents et pièces annexes à cette relation.

États-Unis. — M. Rob. Clark publie, sous le titre de *Bibliotheca americana,* un catalogue d'ouvrages de toute nature relatifs à l'Amérique. Le volume comprend 280 pages in-8° et 7,422 titres d'ouvrages.

— *The complete poetical and prose works of Henry Wadsworth Longfellow,* riverside edition.

MM. Houghton and Mifflin ont commencé, au mois de septembre dernier, la publication de l'édition définitive de Longfellow. Cette édition, qui sera abondamment pourvue de notices littéraires et biographiques, comprendra 11 vol. in-8°, à 7 fr. 50 le volume de 400 pages.

Les deux premiers volumes donneront les œuvres en prose de Longfellow, les volumes trois à huit sont ses œuvres poétiques, et les trois derniers sa traduction de *la Divine comédie.* Cinq portraits de Longfellow représenteront le poète à différentes époques de sa vie.

L'édition de luxe en grand papier, limitée à 500 exemplaires, coûtera 4 dollars (20 fr.) le volume.

— La biographie d'Abraham Lincoln, qui paraît dans le *Century* de novembre, a été tirée à 250,000 exemplaires en Amérique et à 25,000 exemplaires en Angleterre. Ces chiffres témoignent de la popularité dont jouit encore au delà de l'Atlantique le nom de l'ancien président des États-Unis.

Dans leur préface MM. John G. Nicolay et John Hay se plaisent à reconnaître que les personnalités qui, pendant la guerre de la sécession, dirigeaient les affaires politiques et militaires ont répondu avec empressement à l'appel des biographes d'Abraham Lincoln et ont mis à leur disposition toutes les pièces qui pouvaient leur être utiles. MM. Nicolay et Hay ont également pu consulter, pour cette biographie, les lettres et documents conservés par la famille Lincoln. Ils ont été à même de produire ainsi un historique des plus consciencieux, car il leur a coûté seize années de travail assidu.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION

en France et à l'Étranger

FRANCE

— L'Académie des inscriptions et belles-lettres a fait mettre sous presse le tome XXX de l'*Histoire littéraire;* il contiendra une importante étude de M. Gaston Pàris sur les romans de la Table ronde en vers. L'Académie nous promet aussi l'apparition pour l'année prochaine du tome XXIV des *Historiens de la France.*

— En janvier prochain, paraîtront à la librairie Quantin les *Œuvres complètes de H. du Pontavice de Heussey,* un poète de grand souffle et d'une rare originalité, qui eut son heure de célébrité sous l'Empire et dont bien des lettrés se souviennent encore. Les œuvres poétiques de H. du Pontavice de Heussey formeront deux volumes in-8°, ornés de deux portraits à l'eau-forte.

— M. Henri Mouhot met la dernière main à une *Bibliographie des écrits relatifs aux principaux écrivains français du* XIXe *siècle.* Parmi les cinquante écrivains choisis, on peut citer : Balzac, Béranger, Cousin, Delavigne, Dumas, Gautier, Mme de Girardin, Guizot, Janin, Lacordaire, Lamartine, Mérimée, Michelet, Montalembert, Musset, Ponsard, Quinet, Sainte-Beuve, G. Sand, Scribe, Thiers, A. de Vigny,

L'ouvrage comprendra deux parties : la première consacrée aux écrits relatifs aux écrivains en général, et l'autre aux critiques faites de chacun des ouvrages importants de ces mêmes écrivains.

L'auteur a dû dépouiller une quantité prodigieuse d'ouvrages de critique, de revues et journaux, jusqu'aux plus éphémères, pour arriver à donner à sa publication un caractère d'exactitude et d'utilité incontestable.

— M. Gruel, le libraire-relieur de la rue Saint-Honoré, prépare un *Manuel du relieur et de l'amateur de reliures.*

— M. Fierville, docteur ès lettres et censeur des études au collège Rollin, a sous presse une *Grammaire latine inédite du* XIIIe *siècle,* extraite des manuscrits n° 465 de Laon et 1562 de la Bibliothèque nationale. L'ouvrage contiendra nombre de notes inédites empruntées aux grammairiens du temps.

— M. Félix Aubert se propose de faire paraître à la libraire Picard une étude sur l'organisation du *Parlement de Paris, de Philippe le Bel à Charles VII (1314-1322)*.

— M. Adolphe Guillot, juge d'instruction à Paris, doit faire paraître chez l'éditeur Rouquette un volume intitulé *Paris qui souffre; la basse geôle du Grand Châtelet et les morgues modernes*. M. Ernest Daudet doit écrire la préface de cet ouvrage, qui contiendra vingt-cinq illustrations.

— La Faculté des lettres de Nancy se propose de publier, à partir du mois de janvier 1887, une revue trimestrielle qui portera le titre de : *Annales de l'Est*. Cette revue, sans exclure les études d'un caractère général, aura surtout pour objet le passé de la Lorraine, de l'Alsace et des contrées voisines; elle traitera de l'histoire de ces pays, des antiquités qu'on y découvre, des écrivains, des savants, des artistes qui y sont nés, des dialectes qu'on y parle. Ajoutons que les *Annales de l'Est* doivent donner une place importante à la bibliographie.

— L'administration du *Polybiblion* se propose de dresser la table générale des quarante-six volumes dont se compose sa collection.

Nous souhaitons vivement l'apparition de cette table qui rendrait aux travailleurs de signalés services.

— M. Léon Vallée, attaché à la Bibliothèque nationale, va faire paraître un *Supplément* à sa *Bibliographie des bibliographies*.

— Le ministre de l'instruction publique, d'accord avec la commission du budget, a décidé d'employer une partie des 200,000 francs inscrits au budget pour la publication de documents inédits sur l'histoire de France à publier des documents se rapportant à la période de la Révolution française, période qui n'a pas encore été comprise dans ce travail.

Cette publication coïnciderait avec le centenaire de 1889.

— Le *Polybiblion* annonce l'apparition prochaine d'une *Bibliographie berruyère*. Cet ouvrage sera divisé en trois parties : bibliographie générale par ordre alphabétique tant des auteurs et artistes qui sont nés dans le Berry que de ceux qui l'ont habité ou ont écrit sur le Berry; bibliographie des ouvrages concernant le Berry ou les Berruyers, classée méthodiquement; bibliographie des ouvrages écrits par les Berruyers ou des personnages remarquables ayant habité le Berry.

L'auteur de ce travail est M. Rollet.

ÉTRANGER

Angleterre. — L'éditeur Nutt a en préparation les premiers volumes d'une série d'ouvrages populaires sur l'histoire d'Angleterre, intitulée *English history of contemporary writers* et conçue dans le même esprit que les publications de MM. Zeller, Duruy, etc., entreprises par la maison Hachette. Chaque période bien caractérisée de l'histoire d'Angleterre fera l'objet d'un volume qui comprendra des extraits des chroniqueurs, des documents importants et des mémoires et correspondances de l'époque. Le lecteur pourra, de cette manière, se rendre compte dans une certaine mesure du mouvement de l'opinion et de l'impression produite sur les contemporains par les événements dont ils furent les spectateurs.

La publication sera dirigée par M. York Powell, d'Oxford. Voici les titres des premiers volumes de cette série : *Britain under the Romans; the little english Kingdom; the Danish sea-kings; Henry II; Simon of Montfort and his cause; Edward III and his wars*. Une édition américaine paraîtra simultanément avec l'édition anglaise chez M. Putnam, à New-York.

Allemagne. — Le 2 janvier prochain, la librairie Paetel frères (*Gebrüder Paetel*), de Berlin, célèbrera son cinquantenaire. Elle édite à cette occasion un luxueux catalogue que nous ne saurions trop recommander aux amis des lettres. Cette publication contient, en dehors de la nomenclature des ouvrages de la maison, de précieux renseignements bibliographiques, des indications très précises sur les premières éditions, et de plus des notices biographiques et littéraires sur les auteurs mentionnés au catalogue. Or comme tous les écrivains de valeur de l'époque ont été groupés dans cette librairie par l'intelligente activité de MM. Paetel, propriétaire aussi de la *Deutsche Rundschau*, la meilleure des grandes revues allemandes sous l'habile direction de Jules Rodenberg, ce catalogue est pour ainsi dire un petit dictionnaire des célébrités contemporaines d'outre-Rhin.

Nous aurons d'ailleurs à revenir prochainement sur cette maison dans la série d'études sur *les Grands éditeurs de l'Allemagne* que prépare notre collaborateur Louis de Hessem.

— Il se publie à Stuttgart, chez l'éditeur Spemann, une *Iconographie romaine*.

Deux volumes ont paru : le premier contient les Romains célèbres, depuis la plus haute antiquité jusqu'à l'époque impériale; le second est consacré aux Juliens.

L'auteur de ce travail est M. Bernouilli.

— Le second fascicule des publications de la bibliothèque municipale de Cologne, que vient de publier M. Fromm, contient l'énumération des 496 différentes éditions de l'*Imitatio Christi* que possède cette bibliothèque, dont l'édition princeps de 1470 de

Günther Zainer d'Augsbourg. Plus de 400 pièces de cette curieuse collection proviennent d'un legs fait au musée Walhaf par M. L. V. Büllingen.

— Une bibliographie de plus de 16,000 ouvrages scientifiques populaires, classés par ordre alphabétique d'auteurs, est en préparation chez M. Aug. Reher à Altona.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

CORRESPONDANCE

— M. Charles Glinel, l'auteur du curieux ouvrage sur Alexandre Dumas, nous adresse la lettre suivante :

« Monsieur et honoré confrère,

« M. Charles Nauroy m'accuse, par une lettre insérée dans votre livraison du 10 novembre, d'avoir *démarqué* sa revue, *le Curieux*, dans ma plaquette sur Félix Arvers, parue en février 1886, et aussi dans *le Livre* du 10 octobre dernier, à propos de Marie Dumas et de sa mère.

« A l'égard de la biographie d'Arvers, tout le brevet d'invention que M. Nauroy pourrait revendiquer en apparence serait d'avoir publié dans la livraison du *Curieux* (février 1885) l'acte de naissance et l'acte de décès du poète. Or l'existence du recueil de M. Nauroy ne m'a été révélée que le 22 septembre 1885, ainsi que le démontre une lettre de mon contradicteur lui-même. A cette dernière époque, je possédais déjà les expéditions des deux actes en question, à moi délivrées, le 30 juillet 1885, par M. le secrétaire général de la préfecture de la Seine. Je n'avais que faire, par conséquent, des mêmes documents imprimés dans *le Curieux* et je n'ai eu nullement à le *démarquer*, même pour mentionner l'entrée dans la vie et la mort du poète.

« J'arrive maintenant à mon article sur Marie Dumas et sa mère.

« Les seuls renseignements fournis sur elles dans *le Curieux*, et qui se rencontrent avec les miens, sont ceux-ci :

« 1° (livraison du 1er décembre 1883) « Alexandre « Dumas a aussi eu une fille, Marie, mariée en 1856 « à Olinde Peytel, contre lequel elle plaida vainement « en séparation devant la cour de Bourges (*Gazette « des Tribunaux* du 11 janvier 1865) » ;

« 2° (livraison de juillet 1885) L'indication et la date de l'acte de naissance de Marie-Alexandrine Dumas, en marge duquel est mentionné l'acte de reconnaissance par ses père et mère.

« Je passe condamnation sur la date du mariage de M. et Mme Peytel et sur l'instance en séparation; mais, en ce qui concerne l'acte de naissance de Marie Dumas, je n'avais qu'à me reporter à mon livre : *Alexandre Dumas et son œuvre*, achevé d'imprimer le 1er mai 1885, deux mois avant la publication de M. Nauroy, pour y retrouver (p. 264-265) l'année de la naissance de l'enfant (1831) et le domicile de la mère (rue de l'Université, n° 7). Muni de ces renseignements, je n'avais plus qu'à m'adresser au bureau de reconstitution des actes de l'état civil pour y obtenir l'acte en question.

« M. Nauroy m'a fait faire une économie et je l'en remercie. C'est bien un peu, ce me semble, la raison d'être de sa publication.

« Et encore ai-je une réserve à faire sur la valeur de son document, puisqu'il mentionne l'acte de reconnaissance de Marie Dumas comme dressé le 7 mars 1831, par Me Fournier, notaire à Paris, tandis que c'est en réalité Me Février qu'il faut lire. Mon contradicteur peut s'assurer auprès de Me Vincent, notaire à Paris, 46, rue de l'Université, que le nom de Fournier est absolument erroné.

« Voilà à quoi se réduisent les très graves accusations formulées contre moi par M. Nauroy; je le mets au défi d'en découvrir d'autres.

« J'ajoute que les registres de l'état civil sont publics et je ne sache pas que M. Nauroy ait un droit de mainmise exclusive sur les actes qui y sont inscrits. Je me fais un strict et constant devoir de citer mes sources, mais encore faut-il qu'elles vaillent la peine d'être mentionnées.

« Au surplus, est-ce que tous les jours je n'aurais pas moi-même à réclamer à mon tour ?

« Le 10 juillet dernier, *le Livre* donnait une gracieuse hospitalité à une étude de votre serviteur sur Dumas et l'Académie. Or il se trouve que, dans un ouvrage postérieur de M. Albert Rouxel (*Chronique des élections à l'Académie*), trois lettres de Dumas sont citées, qui avaient figuré dans mon travail. Et cependant, je me garderai bien de crier au *démarquage* contre M. Rouxel.

« Je compte sur votre impartialité bien connue

pour insérer cette lettre à la place où l'accusation s'est produite.

« Agréez, je vous prie, monsieur et honoré confrère, mes remerciements et l'assurance de mes plus dévoués sentiments.

« Ch. Glinel ».

— Nous recevons de M. Teule, premier commis de la bibliothèque de la ville de Marseille, la lettre suivante :

« Monsieur le directeur,

« Au sujet d'une histoire biographique sur Pierre de Marteau, par M. L. Jaumart de Brouillant, ce dernier ouvre une parenthèse (p. 304) pour signaler que, dans la préface de son roman, *les Trois Mousquetaires*, M. Alexandre Dumas écrivait : « Il y a un an à peu « près qu'en faisant à la Bibliothèque royale des re- « cherches pour mon *Histoire de Louis XIV*, je tom- « bai par hasard sur les *Mémoires de M. d'Artagnan*, « imprimés, etc. »

« M. de Brouillant ajoute en guise de commentaire : « Qu'il nous soit permis de dire que, malgré le très « grand nombre de catalogues que nous avons lus, « nous n'avons jamais rencontré ni le pseudonyme « de Pierre Rouge... »

« Rétablissons les faits. Alexandre Dumas a trouvé son roman, *les Trois Mousquetaires*, dans les *Mémoires de d'Artagnan*, publiés par Sandras de Courtilz; seulement, ce n'est pas, comme il le dit dans sa préface, à la bibliothèque royale qu'il a trouvé ces *Mémoires*, mais bien à la bibliothèque de Marseille, en 1843, alors que M. J. Méry en était le bibliothécaire. L'édition qu'Alexandre Dumas avait *empruntée* était bien celle qu'il cite dans sa préface. Les quatre volumes *empruntés* par Alexandre Dumas n'ont jamais été rendus à la Bibliothèque de la ville. Ils ont été rachetés et figurent à notre catalogue sous le n° Dei 19 : *Mémoires de M. d'Artagnan, capitaine-lieutenant de la première compagnie des mousquetaires du roi, contenant quantité de choses particulières et secrètes qui se sont passées sous le règne de Louis le Grand* (par Sandras de Courtilz). Amsterdam, chez Pierre Rougé, MDCCIV, 4 vol. in-12, port.

« Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

« Teule. »

FRANCE

La photographie des manuscrits dans les bibliothèques. — On annonce la mise à exécution d'un ancien projet de M. de Watteville, ancien directeur des bibliothèques au ministère de l'instruction publique.

D'après la note parue, il serait question de photographier tous les livres et manuscrits dont on ne possède qu'un ou deux exemplaires, afin qu'en cas d'incendie, de destruction volontaire ou de vol, on puisse reconstituer le texte et la calligraphie. Et du même coup les bibliothèques de province pourraient avoir copie exacte de documents intéressants.

Au premier abord, toute simple paraît cette nouvelle. Mais l'expérience m'ayant appris à me défier de ces projets qu'on prête si facilement à l'administration, je suis allé aux informations. Ces renseignements sont exacts : le projet Watteville n'a jamais été tel que le dit la note, et il n'est nullement question de le mettre à exécution, attendu que tous les jours, l'arrêté pris par le ministre, sous l'inspiration de M. de Watteville, est appliqué.

En 1877, un arrêté fut pris qui autorisait les directeurs des bibliothèques de l'État à laisser prendre épreuves photographiques de leurs manuscrits. Mais ces épreuves étaient tirées aux frais des éditeurs et l'État ne contribuait en rien à la dépense. C'est ainsi que Firmin Didot put donner, dans ses éditions des ouvrages du bibliophile Jacob, des fac-similés d'actes et lettres intéressants.

Ces reproductions ne devaient être d'abord autorisées qu'après une décision d'une commission spéciale, sur l'avis du directeur de la bibliothèque à laquelle appartenait le manuscrit. Depuis, on a laissé aux directeurs la libre faculté de juger si telle ou telle page pouvait être reproduite. Et aujourd'hui un atelier photographique fonctionne à la Bibliothèque nationale ainsi qu'à l'Arsenal. Chaque jour des autorisations sont demandées aux directeurs, qui les accordent ou qui les refusent. Les plus grandes précautions sont d'ailleurs prises pour que les manuscrits ne soient pas détériorés. On les place sur des tronchins spéciaux, on les recouvre d'une glace pour que les miniatures ne s'abîment pas et on les photographie.

Nous sommes loin, on le voit, de la reproduction de tous les manuscrits uniques dont on parle.

Cette reproduction, d'ailleurs, présenterait des difficultés très grandes, qui mettront encore longtemps obstacle à son exécution.

La principale de ces difficultés est le crédit nécessaire à demander aux Chambres. Le prix des reproductions photographiques est en effet très élevé : car, après avoir tiré le cliché photographique, il faut graver, puis imprimer le cliché de gravure. Cette suite d'opérations met la gravure à dix centimes le centimètre carré. De sorte qu'une page in-12 de manuscrit revient environ à 50 ou 60 francs. On voit tout de suite quelles dépenses entraînerait la reproduction de tous les manuscrits de la Bibliothèque nationale ! Plusieurs millions seraient nécessaires, et il ne paraît pas que les Chambres soient en ce moment disposées à faire de telles libéralités.

Cette opération a cependant déjà été faite pour le compte de la Bibliothèque nationale, et l'on y conserve précieusement un manuscrit photographique de Sophocle.

Ce manuscrit, qui avait appartenu autrefois à la France, fut retrouvé il y a quelques années dans la bibliothèque du Vatican. M. Delisle demanda immédiatement l'autorisation de le faire photographier. On

le lui permit, et la Bibliothèque nationale possède aujourd'hui le manuscrit le plus fidèle et le plus rare des tragédies de Sophocle.

En Angleterre aussi cette opération est pratiquée; le British Museum a pris beaucoup d'épreuves des bibliothèques italiennes, et il montre aujourd'hui au public une riche collection.

A ce propos, il est intéressant de rappeler qu'il y a quelques années, en 1878, les archives départementales, attachées à cette époque au ministère de l'intérieur et réunies depuis à l'instruction publique, eurent l'idée ingénieuse de réunir, à l'occasion de l'exposition, les principales pièces rares que possédaient les bibliothèques des départements.

On demanda à ces bibliothèques de communiquer les manuscrits qu'elles possédaient. On en tira épreuve photographique, on fit des clichés de gravures et l'on eut ainsi un magnifique album reproduisant différentes pièces rares, toutes écrites par des hommes célèbres.

L'intérêt de cet album est très grand. On y voit un *diplôme de Charlemagne*, dont le cachet de cire arraché laisse un trou dans le parchemin; un *diplôme de Frédéric Barberousse;* une *charte de Richard Cœur de Lion;* une *lettre de Jeanne d'Arc* à Philippe le Bon, signée: Jehanne, et écrite en gros caractères, dont la caractéristique est une accentuation très prononcée dans les pleins des lettres tombantes.

Puis viennent des lettres de Louis XI, du duc de Guise, d'Henri de Navarre, de Richelieu, etc., etc.

On ne saurait trop nier l'intérêt de ces lettres et de ces actes. Il est très précieux pour nous de les avoir sous les yeux, sans être obligés de courir dans les départements qui les possèdent.

De ce côté, il y a quelque chose à faire. On possède à la Bibliothèque nationale des manuscrits précieux, dont la perte serait irréparable. C'est ainsi qu'on peut y consulter deux manuscrits de Grégoire de Tours, qui seuls permettent aux historiens d'écrire l'histoire des Mérovingiens. Ces manuscrits disparus, on ne pourrait plus contrôler les assertions des historiens passés, et par conséquent ces temps de la France primitive ne se feraient plus connaître à nous avec toute la sincérité dont l'histoire doit faire preuve.

Legs à l'Académie des sciences morales et politiques. — Un riche propriétaire, M. Corbay, a fait, en mourant, à l'Académie des sciences morales et politiques un legs de 800,000 francs de capital, dont les intérêts seront distribués chaque année, sous forme de prix, à des savants ou hommes de lettres. Une particularité signale ce legs important : cette somme ne sera remise à l'Académie qu'à la mort d'un usufruitier âgé de soixante-trois ans. L'Académie des sciences morales et politiques a accepté les clauses et conditions du testament, et cette semaine le dossier sera communiqué au ministre de l'instruction publique, afin que, selon la coutume, le Conseil d'État puisse donner l'autorisation nécessaire.

Les archives de la marine. — Nous avons déjà parlé des travaux de la commission supérieure des archives de la marine.

La commission ne se contente pas d'inventorier les dépôts de la rue Royale. Elle a voulu connaître aussi le détail de ceux qui existent dans les différents ports, et elle s'est adressée, pour les recherches de cet ordre, à des agents de bonne volonté du département de la marine et des colonies. Son appel a été entendu, et voici un premier travail sur les archives de Saint-Servan, publié par M. Le Beau, commissaire de marine, d'abord dans *la Revue maritime et coloniale*, puis réédité en brochure chez Baudoin. M. Le Beau, s'en rapportant à la décision adoptée par la commission supérieure, a divisé ce dépôt en deux séries, fonds ancien, antérieur à 1790, et fonds moderne. C'est le fonds ancien, le plus intéressant à tous égards, qu'il a catalogué. A Saint-Servan, ce fonds remonte à l'année 1670 et se compose de 875 volumes, liasses ou cartons; il a été subdivisé en séries se rapportant aux actes du pouvoir souverain, au service général, au personnel, au matériel, à la comptabilité générale, aux invalides et aux prises; 2,391 articles, non compris dans cet inventaire imprimé, correspondent au fonds moderne, de 1790 à 1884.

Le travail de M. le commissaire de marine Le Beau servira de modèle et de guide aux fonctionnaires chargés d'explorer les archives de tous nos ports. On ne saurait trop le louer.

L'origine des almanachs. — Il n'est guère de publications plus universellement connues et répandues parmi les classes populaires que les almanachs. Ce genre d'écrit ne date pas d'hier, et depuis son apparition il a subi des transformations nombreuses.

Le premier almanach connu a plus de 3,000 ans de date. Il est écrit sur la pierre, au plafond du tombeau de Ramsès IV, près de Thèbes, en Égypte. Il donne, de quinze jours en quinze jours, l'indication des étoiles qui paraissent sur l'horizon de Thèbes aux différentes heures de la nuit.

Les Romains n'avaient en guise d'almanach que des espèces de tablettes peu portatives en bois et en marbre, relatant les fêtes, l'état du ciel, les époques des travaux des champs.

Ce sont les Arabes qui, vers l'an 300, ont inauguré les vrais almanachs, sous le nom de *livres de l'année.* Ils furent traduits dans toutes les langues et pénétrèrent partout.

Peu à peu l'astrologie s'introduisit dans la rédaction des almanachs. On renchérit sur les calendriers romains, qui désignaient certains jours comme heureux et d'autres comme néfastes, et l'on prétendit indiquer les effets des astres sur notre organisation et sur les éléments de notre vie. On remarqua les jours propices pour passer des contrats, pour se faire saigner, se baigner, se couper les cheveux ou les ongles, se purger, etc.

La découverte de l'imprimerie favorisa, en même

temps que celle de toutes les œuvres de l'esprit, la diffusion des almanachs.

Un *Calendarium* imprimé en 1473, à Nuremberg, par le célèbre astronome Regiomontanus, fut traduit dans toutes les langues et eut jusqu'à vingt et une éditions.

En France, la ville de Troyes a joué un rôle important dans l'histoire des almanachs de toute espèce. Pendant près d'un siècle et demi, elle vit imprimer dans ses murs *le Compost et calendrier des bergers*. Elle fut le berceau du premier annuaire à notices scientifiques, *les Éphémérides troyennes*, publiées par Grosley en 1757. Enfin, c'est à Troyes que parut le dernier almanach vraiment astrologique. Il était édité par un certain Maribas, sous le titre d'*Almanach fidèle*, et continua jusqu'en 1799.

Mais l'almanach le plus renommé fut sans contredit celui de Mathieu Laensberg, qui s'imprimait à Liège dès 1635. Cette publication, qui devait régner sans rivales pendant deux cents ans, charmait le public par diverses qualités, mais surtout en annonçant à jour fixe le beau ou le mauvais temps. Les méchantes langues racontent qu'il se vendait chaque année plus de cent mille de ces almanachs et qu'on les imprimait dix mille par dix mille, avec des indications de temps différentes, de façon qu'il y avait toujours quelque part dix mille personnes qui juraient que Mathieu Laensberg avait dit la vérité.

On voit que Mathieu de la Drôme n'a pas été le créateur du genre.

L'invention des plumes d'acier. — On dit qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil; mais qui aurait jamais pensé que les plumes métalliques fussent une invention renouvelée, sinon des Grecs, du moins des Romains?

C'est du moins ce que nous apprend M. Henry Bore dans une brochure qu'il vient de publier sous le titre : *Histoire de l'invention des plumes d'acier*.

D'après cet écrivain, on aurait trouvé à Aoste une plume romaine en métal, non point un simple *stylus*, mais une vraie plume en bronze, fendue au milieu. Certains faits donneraient à croire que les plumes métalliques étaient connues dès le XIVe siècle, et même dès le XIIIe; ainsi, détail curieux! dans le cas du fameux manuscrit de Robert d'Artois, le faussaire aurait fait usage d'une plume en bronze afin de déguiser son écriture et de tromper plus facilement.

Toutefois ce n'est que dans un livre hollandais, portant la date de 1717, qu'il est sérieusement question pour la première fois d'une plume métallique.

A peu près vers la même époque, Pope, dans une de ses odes, fait allusion à une « plume d'acier et d'or »; mais c'était là évidemment un objet de luxe. Il y a environ cent ans, un certain Harrison, de Birmingham, fabriqua des plumes d'acier pour le Dr Priestley; mais ces dernières semblent avoir été perdues. Ce n'est que vers 1817 que l'usage de ces plumes commença à se vulgariser.

En 1824, l'introduction de la fabrication à l'emporte-pièce opéra une véritable révolution dans la manufacture des plumes d'acier qui inondèrent le monde.

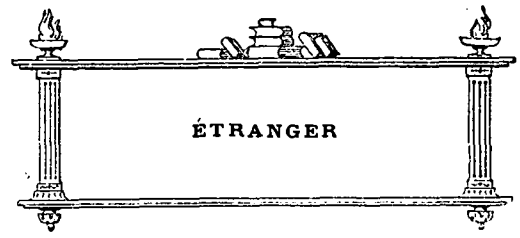

Angleterre. — *Une édition minuscule des œuvres de Shakespeare.* — *L'Illustrated pocket edition* de Shakespeare, que publient MM. David Bryce et fils, a la prétention d'être la plus petite édition des œuvres complètes de Shakespeare qui ait jamais été imprimée. Elle forme huit volumes in-32 et comprend non seulement les œuvres complètes du poète, mais encore sa biographie et un glossaire. Les huit volumes tiennent dans un casier de $0^m,100$ de long, $0^m,075$ de large et $0^m,143$ de haut.

Livre saisi. — On vient de saisir en Angleterre, pour *raison d'État*, un livre paru il y a quelques jours : *Sophie Adélaïde*, qui produit une certaine émotion dans les cours étrangères.

La maladie dans la fiction. — Dans le numéro d'octobre de la *Nineteenth Century* le Dr Tirard enseigne aux romanciers quelles sont les maladies auxquelles il faut renoncer dans la fiction et pour quelles causes. — La typhoïde a été une des maladies favorites des romanciers; aujourd'hui elle est délaissée et le Dr Tirard conseille de l'abandonner entièrement. — La typhoïde a perdu sa valeur artistique depuis que tout le monde en connaît les causes. — Comment s'intéresser à la mort de l'héroïne si cette mort vient de ce que la maison est mal drainée ou que l'eau de table était mal filtrée!

Les poitrinaires sont usés.

La paralysie, l'apoplexie et l'anévrisme sont très commodes pour mettre le traître dans l'impossibilité de nuire; on ne peut pas s'en passer. Pour les cas où il est nécessaire de laisser au coupable le temps de se repentir, le docteur recommande l'aphasie ou perte de la parole. — Quand le repentir doit être suivi de révélations, on emploie avec succès les maladies de la moelle épinière. — Les amputations doivent être entièrement proscrites.

De tous les romanciers Charles Kingsley est celui qui a décrit les maladies avec le plus de vérité. Il a, entre autres, une épidémie de choléra et un cas de delirium tremens qui seraient dignes de prendre place dans les livres de médecine. — Dickens est déplorable. Il tuait et guérissait les malades en se moquant de toutes les règles.

Parmi les nouvelles méthodes de traitement à re-

commander aux romanciers pour les effets à en tirer, le Dr Tirard préconise le massage, si à la mode en ce moment, et les antiseptiques. — On sent que le Dr Tirard a réellement l'amour de son art et qu'il est peiné lorsqu'il tombe, comme chez Dickens, sur une maladie racontée d'une façon si peu correcte que le lecteur ne sait vraiment pas s'il a affaire au typhus ou à la typhoïde.

Autriche. — *La Propagation de l'art contemporain* (publication viennoise). — La troisième livraison de ce magnifique ouvrage, — si habilement rédigé par le professeur de Lutzow, — qui vient de paraître, est en tous points digne de ses deux aînées. Avec cette livraison se termine l'étude rétrospective sur l'histoire universelle de l'art; viendront ensuite les questions de la gravure et de l'eau-forte, leur développement dans ce siècle et les nombreux procédés de reproduction photographique. Cette livraison, où commence le chapitre concernant la gravure sur bois, est ornée de gravures d'une richesse artistique très élevée. Les illustrations servant à l'éclaircissement du texte sont aussi magistralement traitées que les six planches hors texte, parmi lesquelles brillent au premier rang : *Charles Ier, roi d'Angleterre*, de Mendel, d'après Van Dyck, et la gravure en couleur de Kœpping, *le Connétable de Bourbon*, d'après Rembrandt. La magnifique gravure de Krauskoff, *Vieille Femme*, gagne également à être mise en évidence. Quand nous aurons cité *la Cathédrale de Saint-Pétersbourg*, superbe héliogravure, le *Shakespeare* de Unzelmann et une autre gravure sur bois de Kretschmar, d'après Menzel, on reconnaîtra que la Société Viennoise, créatrice de cette importante publication, tient largement les promesses de son programme.

Espagne. — *Le manuscrit du IVe livre du Codex Calixtinus.* — L'Académie annonce que le manuscrit original du IVe livre du *Codex Calixtinus* vient d'être découvert à Compostella par don Antonio Lopez Ferreiro. Le document est intitulé : *Qualiter Karolus Magnus domuerit et subjugaverit jugo Christi Hispanias.* Le chapitre qu'on vient de retrouver contient une des versions les plus anciennes de la légende carlovingienne.

États-Unis. — *American library association.* — Cent trente membres de l'Association des bibliothécaires américains ont assisté à la neuvième réunion annuelle, présidée par M. W.-F. Poole, l'éminent bibliothécaire de Chicago, et qui s'est tenue à Milwankee du 7 au 10 juillet.

Voici les communications les plus importantes qui ont été faites à cette occasion :

Th. Solberg : International copyright in congress.

C.-A. Cutter : Classification; greek and latin notation.

W.-C. Lane : The Harvard college catalogue.

Vinton : The Astor library catalogue.

E. Magnusson : Library buildings.

R.-C. Davis : Teaching bibliography in colleges.

E.-M. Barton : The first librarians' convention, 1853.

R.-B. Poole : The library and its constituents.

E.-H. Woodruff : Relation of university seminaries to university libraries.

Les romans posthumes de Hugh Conway (J.-M. Fargues). — Dans une lettre que M. Aug. M. Moore adresse aux éditeurs de *Court and Society*, prétendu roman posthume de Hugh Conway, M. Moore affirme catégoriquement que ce roman n'a jamais pu être écrit par M. Fargues et met au défi les éditeurs d'en produire le manuscrit.

La fortune des principaux écrivains américains. — Un journal de New-York nous apporte un curieux document; c'est un relevé du chiffre de la fortune des principaux écrivains américains : Joel Chandler Harris possède 200,000 livres (la livre est, comme on sait, de 25 francs); Mark Twain, 140,000 livres; Éli Perkins, 30,000 livres; Edgar W. Nye, 20,000 livres, Ch. B. Lewis, 20,000 livres; E. P. Baily (*Danbury News*), 15 livres, etc. Tous ces écrivains sont ce que les Américains appellent des humoristes, c'est-à-dire des chroniqueurs de genre gai.

Le poète américain le plus riche est M. J. Whitcomb, qui, chaque année, gagne avec sa plume, 4,000 livres; le colonel John Cockerit, du *New-York World*, passe pour l'*editor* (le rédacteur en chef) le mieux payé. Quand M. John Russell Young, récemment nommé ministre d'Amérique en Chine, était l'*editor* du *New-York Herald*, il touchait un traitement annuel de 3,000 livres, ce que l'on considérait comme les honoraires les plus élevés qui fussent perçus par un journaliste dans tous les pays où se parle la langue anglaise.

A bibliography of playing-cards. — Le numéro d'août du *Bookmart* (Pittsburg, E. U.) a donné une liste bibliographique des ouvrages allemands et anglais relatifs aux jeux de cartes, de table, de société, etc., dressée par M. Frey, bibliothécaire de la bibliothèque d'Astor. En ce qui concerne les ouvrages allemands cités par M. Frey, on peut compléter cette bibliographie en consultant les catalogues de M. Heberle, de Cologne (Culturgeschichte, Abtheilung S, Spiele), ainsi que le numéro de juillet-août de l'*Anzeiger des germanischen Nationalmuseums.*

NECROLOGIE.

FRANCE

— Aubanel qui fut, avec Mistral et Roumanille, l'un des chefs du mouvement littéraire qui s'est produit dans le Midi, et l'un des maîtres de la poésie provençale, vient de mourir. Une hémorragie encéphalique l'a tué.

Théodore Aubanel était né à Avignon le 26 mars 1829. Dans sa jeunesse, il fit un voyage en Italie, où il écrivit la plupart des poésies qui composent la première partie de la *Grenade entr'ouverte* (*la Miougrano entreduberto*), et qui lui avaient été inspirées par un chagrin intime et profond. Après la mort de son père, il s'établit imprimeur dans sa ville natale et se lia d'amitié avec Roumanille et Mistral, avec qui il avait contribué si puissamment à la renaissance de la littérature provençale. Comme lui, Roumanille était imprimeur, et ses ouvrages furent publiés par son ami et par lui-même.

Aubanel a collaboré à la plupart des poésies provençales qui parurent à l'origine du mouvement félibréen. C'est ainsi qu'il fut collaborateur de Mistral pour *les Provençales* et les Noëls (*li houvé*) qui parurent en 1852.

Le principal ouvrage de M. Aubanel est *la Miougrano entreduberto* (la Grenade entr'ouverte), recueil de poésies provençales, qui parut à Avignon en 1860, avec la traduction française en regard du texte provençal. Cet ouvrage, divisé en trois parties : *le Livre d'Amour, l'Entre-Lueur* et *le Livre de la Mort*, porte comme épigraphe la devise d'Aubanel : *Quau canto soun mau encanto* (celui qui chante enchante son mal).

Quelques intimes seulement connaissaient son dernier ouvrage, *li Fiho d'Avignoun*, paru à un nombre restreint d'exemplaires. Une poésie tirée de ce recueil et inspirée par *la Vénus d'Arles*, en qui Aubanel personnifie la beauté provençale, a été à plusieurs reprises publiée dans les journaux ou les revues spéciales.

Aubanel avait écrit aussi un drame en cinq actes : *lou Pan dou pecat* (le Pain du péché), qui fut joué à Montpellier, et dont M. Paul Arène avait fait avec l'auteur une traduction en vers français qui doit être représentée à l'Odéon.

— Nous apprenons la mort de M. Pierre Baucher, sous-bibliothécaire à la Chambre des députés.

— M. Félix Belly, un écrivain oublié et presque inconnu de la génération actuelle, mais qui, pendant un certain temps, avait occupé l'attention publique par une grande entreprise, M. Félix Belly, ancien rédacteur du *Constitutionnel* et du *Pays*, et économiste de mérite, vient de mourir à la maison de santé de la rue Oudinot.

C'est lui qui, dès 1856, projeta de couper l'isthme américain, non à Panama, mais en passant par le lac du Nicaragua.

M. Belly avait signé un traité avec les gouvernements de Costa-Rica et de Nicaragua, et il eût peut-être réussi si des révolutions répétées n'avaient éclaté dans ce pays ; le traité fut annulé, et le président qui l'avait signé fusillé.

M. Belly a publié dans *la Revue des Deux Mondes* un important récit de ses voyages, et l'an dernier, à Bruxelles, un autre ouvrage, *les Sept Merveilles du monde*.

Il est mort d'un cancer à la figure et dans la plus grande misère.

— M. Paul Bert, qui est mort le mois dernier au Tonkin où il remplissait, comme on sait, les fonctions de résident général, était né à Auxerre en 1833.

Fidèle à notre principe, nous laisserons de côté l'homme politique pour ne nous occuper que du physiologiste et du savant.

Reçu docteur à Paris en 1863, M. Paul Bert avait soutenu une thèse : *la Greffe animale*, qui fut très remarquée ; celle qu'il subit trois ans après pour obtenir le grade de docteur ès sciences naturelles ne le fut pas moins. M. Paul Bert avait choisi pour sujet : *la Vitalité des tissus animaux*. Nommé professeur à la Faculté des sciences de Bordeaux en 1867, il s'adonna tout spécialement aux études physiologiques ; ses travaux lui valurent en 1869 la chaire de physiologie générale à la Faculté des sciences de Paris. En 1875, l'Académie des sciences lui décerna le grand prix biennal pour ses expériences touchant l'influence des modifications de la pression barométrique sur les phénomènes de la vie. Enfin, en 1882, l'Académie des sciences l'élisait en remplacement de M. Bouillaud.

A partir de 1870, la politique a tenu une très large place dans la vie de M. Paul Bert.

Voici la bibliographie de ses ouvrages :

Leçons sur la physiologie comparée de la respira-

tion (1869); *la Machine humaine*, 2 vol. (1868); *Notes d'anatomie et de physiologie comparées* (1867-1870); *Rapport sur la création de nouvelles facultés de médecine* (1874); *Recherches sur les mouvements de la sensitive* (1876); *Revue des travaux d'anatomie et de physiologie publiés en France pendant l'année 1864* (1866); *A l'ordre du jour* (1885); *Anatomie et physiologie animales* (1883); *le Choléra* (1884); *Discours parlementaires* (1881); *De l'éducation civique* (1883); *Éléments de zoologie* (1885); *l'Enseignement laïque* (1881); *l'Instruction civique à l'école* (1882); *l'Instruction religieuse dans l'école* (1881); *Leçons, discours et conférences* (1881); *Lettres sur l'Histoire naturelle des animaux* (1882); *Lettres de Kabylie; la Politique algérienne* (1885); *la Morale des Jésuites* (1880); *la Pression barométrique* (1877); *Revues scientifiques publiées par le journal* la République française, 7 vol. (1879-1885).

— On annonce la mort, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, de M. Jean-Ferdinand Berthier, le doyen des sourds-muets de Paris.

Né en 1803, à Louhans (Saône-et-Loire), il fut un des plus zélés et des plus distingués continuateurs de l'œuvre de l'abbé de l'Épée et de l'abbé Sicard. Professeur à l'Institution nationale des sourds-muets, il s'occupa particulièrement des questions spéciales capables d'intéresser ses compagnons d'infortune.

Parmi ses nombreux travaux, on a surtout remarqué : *l'Abbé de l'Épée, sa vie, son apostolat, ses travaux*, etc. (1840); *les Sourds-Muets avant et depuis l'abbé de l'Épée* (1840), ouvrage couronné par l'Institut; *le Code Napoléon mis à la portée des sourds-muets*, etc. (1869); *l'Abbé Sicard, Précis historique sur sa vie, ses travaux*, etc. (1873).

Ces différents ouvrages lui valurent, en 1849, la croix de la Légion d'honneur.

— On annonce la mort de M. Blondel, conducteur principal des ponts et chaussées et directeur d'une publication très estimée portant pour titre : *les Annales des conducteurs des ponts et chaussées.*

— Nous apprenons la mort de M. Jules Bouis, professeur à l'École supérieure de pharmacie, essayeur à la Monnaie, membre de l'Académie de médecine, chevalier de la Légion d'honneur, officier de l'instruction publique, décédé le 21 octobre dernier. M. Bouis a publié divers ouvrages sur la chimie.

— Le corps des mines vient de perdre un de ses ingénieurs les plus distingués, M. Béguyer de Chancourtois. Depuis trente ans, cet homme éminent professait la géologie à l'École des mines de Paris, d'abord comme professeur adjoint à Élie de Beaumont, et, plus tard, comme successeur de l'illustre maître. M. de Chancourtois ne se contentait pas d'établir, sur le papier, des hypothèses plus ou moins ingénieuses, il les démontrait sur le terrain, et ses Mémoires « sur la distribution des gîtes minéraux par alignements parallèles aux directions des montagnes dans le nord-est de France », et sur « l'application du réseau pentagonal à la coordination des sources de pétrole et des dépôts bitumineux », ces Mémoires, disons-nous, sont un monument impérissable de la puissance et de la justesse d'intuition scientifique de celui qui les a écrits.

— Un habile aquafortiste, M. Hillemacher, est décédé à Paris le 28 octobre dernier à l'âge de soixante-seize ans. Éditeur et illustrateur du *Molière* de Scheuring, il a attaché son nom à de nombreuses publications artistiques : *la Galerie historique de la troupe de Molière; le Lutin; la Troupe de Nicolet*, etc.

M. Hillemacher était un assidu collaborateur du *Moliériste.*

— Les journaux de Toulouse, sans distinction d'opinions, annoncent, en exprimant de vifs regrets, la mort subite d'un des membres les plus estimés de la presse locale, M. le docteur Joseph Jougla, médecin en chef de l'hôpital et rédacteur du *Journal de Toulouse.*

— Nous apprenons avec regret la mort de M. Benoît Jouvin, décédé le mois dernier à Rueil, âgé de soixante-six ans.

M. Jouvin s'était lié, dès ses débuts dans la presse, avec M. de Villemessant, dont il ne tarda pas à devenir le gendre. Il collabora à tous les journaux fondés successivement par son beau-père, à *la Sylphide*, à *la Chronique de Paris*, à l'ancien *Événement*, enfin et surtout au *Figaro*. Il a fait, dans ces diverses feuilles, sous le pseudonyme de Bénédict, des articles de politique et d'actualité; mais c'est comme critique et surtout comme critique musical, qu'il se fit une grande notoriété.

Il a également collaboré au *Ménestrel*, à *la Presse*, etc. On a réuni en volumes un certain nombre de ses articles. Depuis trois ou quatre ans, M. Jouvin, très fatigué, avait abandonné le journalisme et vivait dans une retraite presque complète.

— On annonce la mort du docteur Mialhe, membre de l'Académie de médecine, décédé à l'âge de quatre-vingts ans. Il faisait, depuis vingt ans, partie de l'Académie, et ses travaux scientifiques étaient fort remarqués.

— M. Vühler, ancien directeur du *Soir* et qui avait été aussi administrateur de *Paris-Journal*, vient de mourir dernièrement. Sous l'empire, M. Vühler avait été attaché au ministère d'État; il s'était occupé surtout de questions financières, et son ouvrage *l'Histoire de la dette inscrite* avait mérité les éloges de l'Académie des sciences morales et politiques.

— Un Chinois de célébrité parisienne, Tin-Tun-Lung, est mort le mois dernier au milieu d'amis fidèles, parmi lesquels se trouvait M. Alexandre Dumas. C'est chez lui que Tin a rendu le dernier soupir. Lettré chinois, Tin avait été adopté par Théophile Gautier et avait collaboré à plusieurs romans et plusieurs pièces de théâtre. Il faisait partie de la Société des gens de lettres et avait trouvé dans la famille de Cassagnac l'affection la plus vive, affection d'ailleurs qu'il méritait à tous égards.



Allemagne. — M. le docteur Becker, conservateur de la bibliothèque universitaire de Bonn, est mort le 6 octobre.

Angleterre. — On annonce la mort de M. William Barnes, l'auteur des *Poems of rural life in the Dorset dialect,* d'une grammaire et glossaire de ce même dialecte et d'une grammaire philosophique basée sur l'étude comparée de quarante langues.

— L'université de Cambridge vient de perdre en M. W.-H. Thomson, master of Trinity College, un de ses membres les plus distingués. M. Thomson contribuait assidûment aux publications savantes de Cambridge et était considéré comme l'un des meilleurs connaisseurs de Shakespeare. Ses principaux travaux en cette matière sont : *The Shakespeare fabrications* (1859); *A complete view of the Sh. controversy* (1861); *The Century of prayse* (1874) et *Shakespeare, the man and the book,* dont deux parties ont paru en 1877 et en 1881.

Autriche. — M. le comte de Beust est mort le mois dernier dans sa villa d'Altenberg, sur les bords du Danube, à quelques lieues de Vienne. Il venait d'entrer dans sa soixante-dix-huitième année.

Le comte de Beust, ancien ambassadeur à Paris, a été l'un des diplomates les plus brillants de l'Autriche-Hongrie. Mêlé depuis un demi-siècle à tous les événements politiques de l'Europe, il a prouvé, dans les circonstances les plus graves, qu'il était l'ami de notre pays.

Il travaillait depuis longtemps à ses mémoires, mais ses amis l'avaient dissuadé de les publier de son vivant.

Il laisse un ouvrage intitulé : *le Dernier des Napoléon.*

— On annonce, de Vienne, la mort de M. Friedrich Gerold, chef de l'importante maison d'éditeurs Carl Gerold.

Suisse. — On annonce, de Suisse, la mort de M. Eugène Rambert, qui, pendant vingt-deux ans, de 1860 à 1882, avait occupé la chaire de littérature française, à l'École polytechnique de Zurich, et en 1882 fut nommé professeur de littérature française à l'Académie de Lausanne.

Parmi les nombreux ouvrages que laisse M. Rambert, nous citerons : *Alexandre Vinet, d'après ses poésies,* 1868; — *Alexandre Vinet, histoire de sa vie et de ses ouvrages,* 1875; — *les Alpes suisses,* 5 vol., 1866-1874; — *l'Avenir de l'instruction supérieure dans la Suisse française,* 1869; — *Bex et ses environs,* 1871; — *les Écrivains nationaux de la Suisse,* 1874; — *Poésies,* 1874; — *Poésies et chansons d'enfants; les Quatre saisons,* 1871.

Suède. — M. Henrik af Trolle, le Marryat suédois, est mort à Karlskrona, le 20 octobre. Plusieurs des romans et nouvelles de ce poète populaire ont été traduits; les plus connus sont : *le Testament de Gustave Wasa, le Capitaine Darell, l'Officier,* etc.

Hollande. — On annonce la mort d'un des orientalistes les plus distingués, les plus laborieux et les plus méritants de la Hollande, M. le docteur J.-J. de Hollander, décédé à Breda dans sa quatre-vingt-seizième année. Sa longue et glorieuse vie fut tout entière consacrée à l'étude et à l'enseignement des langues malaise et javanaise. Par ses nombreux ouvrages autant que par son enseignement, il avais pris rang depuis un demi-siècle parmi cette vaillante pléiade de savants orientalistes dont s'honore sa patrie.

Russie. — M. de Semenow, romancier russe bien connu à Paris où il habitait depuis longtemps, est mort le mois dernier.

M. de Semenow était né en 1835.

Nous pouvons citer de lui : *la Confession d'un poète,* 1870; *les Mauvais maris,* 1867; et une comédie en trois actes : *Nos candidats.*

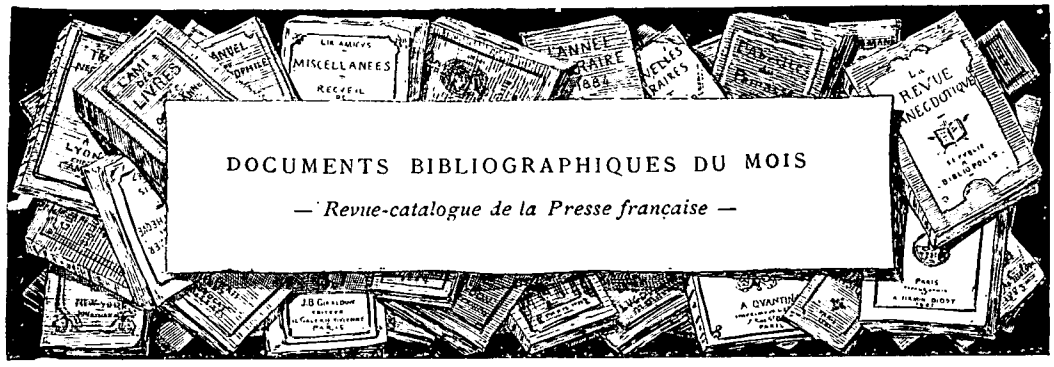

Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ARTISTE (novembre). — Feuillet de Conches : L'école anglaise de peinture ; les miniaturistes. — Max Waller : Le salon de Gand. — G. Lafenestre : Les dernières années du Titien. — Ph. de Chennevières : Eudore Soulié.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES CHARTES (4e liv.). — E. Lefèvre-Pontalis : Étude sur le chœur de l'église de Saint-Martin-des-Champs, à Paris. — Pélicier : Voyage des députés de Bourgogne à Blois. — F. Aubert : Les huissiers du parlement de Paris. — P. Fournier : Un adversaire inconnu de saint Bernard et de Pierre Lombard. — Bournon : De l'enceinte du faubourg méridional de Paris antérieure à celle de Philippe-Auguste. — BULLETIN DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES (avril-mai-juin). — De Vogué : Note sur une inscription bilingue de Tello. — Ph. Berger : Rapport sur quelques inscriptions araméennes. — Schlumberger : Une nouvelle monnaie royale éthiopienne. — Castan : Les arènes de Vesontio. — Mowat : Explication d'une marque monétaire du temps de Constantin. — G. Bapst : Sur la provenance de l'étain dans le monde ancien. — BULLETIN DU BIBLIOPHILE (juin-juillet). — Pierre d'Arc : Bibliographie des ouvrages relatifs à Jeanne d'Arc. — Une lettre inédite d'Amyot. — Parsifal et les deux Titurel. — Cusson : Notice sur une ancienne édition illustrée de la traduction française de l'Imitation. — Sur une publication relative au demi-monde vénitien d'autrefois. — Les archives du château de Kernuz. — Incendie de la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. — BULLETIN DE L'HISTOIRE DE PARIS ET DE L'ILE DE FRANCE (juillet-août). — E. Mareuse : Sur quelques plans de Paris conservés au Musée britannique. — La famille d'un intendant du duc de Saint-Simon. — Un incunable grec de l'imprimerie parisienne au XVIe siècle. — Nouveaux manuscrits grecs copiés à Paris par G. Hermonyme. — Fragments d'un livre de recettes de la faculté des arts de l'Université de Paris. — A. Vitu : L'hôtel de Molière à la rue Saint-Thomas-du-Louvre. — La croix et les chandeliers du grand autel de la cathédrale d'Autun. — Le plan de Paris de 1740 et l'Académie de peinture. — (Septembre-octobre). F. Bonnardot : Les fiefs de Paris au milieu du XVIe siècle. — Inventaire-sommaire des archives de la chambre syndicale de la librairie et imprimerie de Paris ; manuscrits français 21813-22060 de la Bibliothèque nationale. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (16 octobre). — Le recrutement de la marine. — L'administration des réserves. — Fortification des côtes des États-Unis. — La fortification du temps présent. — (30 octobre). De la Vistule au Dnieper. — Les torpilleurs. — Note sur le général Skobeleff. — (6 novembre). Le harnachement du cheval de selle. — Combat au Sénégal. — Un artiste au Tonkin et en Annam. — (13 novembre). Les associations coopératives militaires. — Les anniversaires patriotiques. — Une inspection d'escadron en Allemagne. — L'adjudant-major. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE (2e trimestre). — Bouquet de la Grye : L'orthographe des noms géographiques. — G. Rolland : Hydrographie et orographie du Sahara algérien. — Monteil : Notice pour servir à l'étude de la carte des établissements du Sénégal. — Baudens : Vingt-cinq milles dans la Rivière-Noire. — Dr Potagos : Le Pamir.

CORRESPONDANT (25 octobre). — P. Thureau-Dangin : La question d'Orient. — De Beaulieu : Blancs et noirs dans l'Amérique du Nord. — Ch. Alexandre : Mme de Lamartine. — De la Brière : Deux châteaux historiques ; Bourbilly et Époisses. — P. Douhaire : *Les Français dans l'Inde aux XVIIe et XVIIIe siècles*, par M. Druon. — *Les colonies perdues*, par M. Ch. Canivet.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (16 octobre). — Les prétendues réformes de notre système fiscal. — La question de l'alcool. — Les moyens actuels de transport dans Paris. — L'archipel des Philippines et ses dépendances : les Carolines et l'île Mindanao. — Lettre d'Angleterre : la spéculation sur les chemins de fer américains. — La colonisation intérieure en Prusse. — Les opérations des compagnies d'assurances contre les accidents en 1885. — (23 octobre). Des difficultés spéciales à l'introduction en France de l'impôt sur le revenu. — Le commerce extérieur de la France pendant les neuf premiers mois de 1886. — Le commerce extérieur de l'Angleterre pendant les neuf premiers mois de 1886. — L'illusion syndicale. — Les finances et les grands travaux publics. — (30 octobre). D'un commencement de reprise des affaires : de la nature et de la portée de ce mouvement. — Les finances et les grands travaux publics. — L'instruction des ouvriers et l'illusion scolaire : la délégation ouvrière à l'exposition d'Amsterdam. — Le métropolitain. — Le Chili : ses populations, sa situation économique, son commerce et ses finances. — (6 novembre). D'un commencement de reprise des affaires : de la nature et de la portée de ce mouvement. — Les banques Raiffeisen. — La représentation des intérêts. — Le mouvement économique aux Etats-Unis et au Canada.

GAZETTE ANECDOTIQUE (31 octobre). — M. Louis Ménard. — Les incohérents. — *L'Abbesse de Jouarre*. — Origines de *la Marseillaise*. — Ninon de Lenclos inédite. — Buloz et J. Simon. — Un portrait de Berlioz. — Le livre de dépenses de Dumas. — Rostopchine et Gœthe. — (15 novembre). La donation de Chantilly. — Théod. Aubanel. — M. Raoul Duval. — Lettre de Lamartine. — Lettre inédite de Chateaubriand ; Lulli et son fils aîné. — Une vieille première. — Un sonnet inédit de Barbier. — Le baiser Lamourette. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (novembre). — E. Pottier : Les antiquités de Suse rapportées par la mission Dieulafoy. — P. Mantz : Une tournée en Auvergne ; Andréa Mantegna et Benedetto Ghirlandajo à Aigueperse. — E. Michel : Gérard Ter Boret et sa famille. — E. Plon : Les sculpteurs de Charles-Quint et de Philippe II ; Leone Leoni et Pompeo Leoni, par E. Plon.

HOMME (10 août). — Dr Collineau : L'état mental des épileptiques. — Droguet : Dolmen et atelier du Bois-du-Plessis. — Mouvement de la population de la France. — Canot préhistorique. — (25 août). Mondière : Mariage entre blancs et nègres ; législation. — Dr Collineau : La simulation de l'épilepsie. — Wilson : Les silex de Bréonio. — Fouju : Notes sur quelques monuments mégalithiques des Côtes-du-Nord.

INSTRUCTION PUBLIQUE (23 octobre). — Crouslé : Chateaubriand ; *le Génie du christianisme*. — Croiset : La sophistique et les sophistes. — Pigeonneau : Histoire des colonies françaises au XVIIIe siècle. — (13 novembre). Ch. Huit : Le Phédon. — Caro : La morale indépendante. — Croiset : Socrate. — Bergaigne : De l'analogie. — L'abbé de Broglie : L'hypnotisme. — La question d'enseignement en 1789 d'après les Cahiers. — INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 octobre). — Collections bizarres. — Parodie de Zaïre. — Un service de presse en 1817. — Sociétés locales de bibliophiles. — Parodies critiques de V. Hugo. — Documents sur les d'Urfé. — Ouvrage attribué à Bernard Palissy. — Mémoires du prince de Talleyrand. — De la Roque, poète du XVIe siècle. — Stendhal et le Père Loriquet. — V. Hugo ou Alex. Dumas ? — Les descendants de Mlle du Deffand. — Une esquisse d'autobiographie, par G. Flaubert. — (10 novembre). Rouget de l'Isle et *la Marseillaise*. — Les dessins de V. Hugo. — Un bibliophile d'autrefois. — Documents sur les d'Urfé. — Mémoires du prince de Talleyrand. — De la Roque, poète du XVIe siècle. — Stendhal et le P. Loriquet. — Une pensée de Balzac sur la chasteté. — Le maréchal Ney. — La villa Médicis jugée par son directeur ; lettre inédite d'Horace Vernet à M. Ingres.

JEUNE FRANCE (septembre). — A. Silvestre : A. Chevreul. — G. Toudouze : L'Icone, légende byzantine. — Des Martels : Silhouettes d'Alexandre Dumas. — A. Gassier : La fin de Satan. — (Octobre). G. Toudouze : L'Icone, légende byzantine. — G. Assanis : Mirabeau à l'Assemblée constituante. — Des Martels : Silhouettes d'Alexandre Dumas. — Regnard : Les mensonges conventionnels de notre civilisation. — JOURNAL DES SAVANTS (octobre). — B. Saint-Hilaire : État actuel de l'Inde. — Ch. Levêque : La philosophie chez les Grecs. — Dareste : Recherches sur quelques problèmes d'histoire. — H. Weill : Correspondance d'A. Bœckh et de C.-O. Mueller. — M. Collignon : Voyage archéologique en Lycie et en Carie.

MAGASIN PITTORESQUE (31 octobre). — P. Laffitte : A propos de Murillo. — Carnot : Les *Rosati* d'Arras. — A. Bertrand : Le musée civique de Bologne. — Gounelle : Le Fulgore porte-lanterne. — Lesbazeilles : Gabriel Legouvé. — (15 novembre). De Comberousse : L'Ecole centrale des arts et manufactures ; sa nouvelle installation. — Une chasse royale en 1787. — Flammarion : Un archipel d'îles célestes. — MATINÉES ESPAGNOLES (15 et 22 octobre). — La société de Lisbonne. — (30 octobre et 5 novembre). Le duc de Rivas. — La société de Madrid. — MOLIÉRISTE (octobre). — L. Vivier : L'art de Molière. — G. Larroumet : L'acte de décès de Marie Hervé. — E. Lepierre : Les trois éditions de Toulouse. — Bibliographie. — Éphémérides moliéresques. — (Novembre). L. Vivier : L'art de Molière. — Nuitter et Thoinon. — Molière et l'Opéra. — J. Guillemot : Le mot de Th. Gautier. — Documents inédits ; la fille de Molière. — M. Hillemacher. — Éphémérides moliéresques.

NATURE (16 octobre). — La dynamomammoth de M. Brush. — Les pigeons voyageurs. — La traversée de la Manche par le bateau électrique le *Volta*. — Les ruines de Xochicalco, au Mexique. — Desséchement du lac Copaïs. — Le lancement du *Hoche*. — Suicide d'un serpent. — Fusils de tir pour les enfants. — Moteur à gaz, système Benz. — (23 octobre). L'observatoire de l'Aigoual. — Les machines à calculer ; le multiplicateur automatique. — Fossiles singuliers des environs de Boulogne-sur-Mer. — Le charbon en Europe ; production, consommation, stock. — La grotte de Fingal. — Canons à répétition. — (30 octobre). Le frein pour navires de M. Mac Adam. — Culture rémunératrice du blé. — L'électricité domestique. — Les vins d'Algérie. — Un typhon en Chine. — « La Liberté éclairant le monde », statue colossale de M. Bartholdi. — Distribution de la force motrice par l'air comprimé, à Birmingham. — Empoisonnement par le lait. — (6 novembre). La tempête des 15 et 16 octobre 1886. — Culture rémunératrice du blé. — Nouvelle exploration d'Alaska. — Récréations scientifiques ; les reines de l'échiquier. — Porte d'entrée du palais des Nonnes, à Uxmal (Yucatan). — Moteur à coke et à air chaud. — Le poulet. — L'écorce de coto et la cotoïne. — Le fluor. — (13 novembre). Le pont roulant de Saint-Malo. — L'acide salicylique ; son action sur l'économie. — Le Nil, son régime et ses irrigations. — Méthode d'impression par l'électricité. — La photographie à grande distance. — Bois de résonnance. — Le premier projet d'un monument de 300 mètres. — Fourneau de campagne. — La décortication mécanique des textiles. — NOUVELLE REVUE (15 octobre). — E. Forgues : L'Inde et les Anglais. — Léo Quesnel : Légendes siciliennes. — N. Faucon : Le lieutenant Palat. — G. Duplessis : Le roman de mœurs au Japon. — (1er novembre). A. Gagnière : Cagliostro et les francs-maçons devant l'Inquisition. — St. Meunier : La forme de la terre. — L. Lebrun : Un Allemand d'il y a cent ans, Frédéric Novalis. — Stœhlin : Genève et la nouvelle loi scolaire.

POLYBIBLION (octobre). — F. Boissin : Romans, contes et nouvelles. — E. de Margerie : Géologie. — Comptes rendus dans les sections de théologie, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — G. Masson : La collection Wilkinson. — Chronique : Nécrologie ; — Jean Bourré ; — Le château de Fontainebleau au XVIIe siècle ; — Les livres de raison en Allemagne ; — Souvenirs de la marquise Delacoste.

RÉVOLUTION FRANÇAISE (juin). — Charavay : Le centenaire national. — Courdaveaux : Le clergé sous la Révolution et l'Empire. — Dr Gaetan : La fête de l'Être suprême au Mans. — F. Rouvière : Quatrefages de la Roquette. — Duvand : L'insurrection et le siège de Lyon en 1793. — (Juillet). Le Conseil municipal de Paris et le musée de la Révolution aux Tuileries. — De Montluc : La Bretagne à la veille de la Révolution. — Mathez : Pontarlier sous la Révolution. — (Août). L. Farges : La question juive il y a cent ans. — Colfavru : Réorganisation du pouvoir judiciaire. — (Septembre). Farges : La question juive. — Chassin : Nos royalistes de Coblentz et de Quiberon. — Lhuillier : Liste

annotée des députés à l'Assemblée nationale constituante pour les bailliages de Meaux, Melun, Nemours et Provins. — Dr Baudon : Les treize boutons du citoyen Devaux. — REVUE ALSACIENNE (octobre). — F. Bouvier : Le général Uhrich (1802-1886). — Ingold : Soultzbach. — Éphémérides alsaciennes. — Un roi de Prusse à Strasbourg en 1740. — Chansons populaires de l'Alsace. — REVUE D'ANTHROPOLOGIE (15 octobre). — P. Topinard : Carte de la répartition de la couleur des yeux et des cheveux en France. — R. Zampa : Anthropologie illyrienne. — Dr Védrènes : Note sur la trépanation du crâne dans la principauté du Monténégro. — Dr Ledouble : Contributions à l'histoire des anomalies musculaires. — Les colonies françaises de la mer des Indes. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (18 octobre). — Le port du torques chez les Gaulois. — Schebeck : La solution de la question de Wallenstein. — E. Muntz : La bibliothèque du Vatican sous les papes Nicolas V et Calixte III. — (1er novembre). Publications sur Épicure. — Jullien : Les professeurs de littérature dans l'ancienne Rome. — Tougard : L'hellénisme dans les écrivains du moyen âge, du VIIe au XIIe siècle. — Bourelly : Cromwell et Mazarin. — Forneron : Louise de Kérouaille. — De Wartenbourg : Napoléon général. — (15 novembre). De Zmigrodzki : La mère chez les peuples de race aryenne. — Uri : François Guyet. — De Courcy : La coalition de 1701 contre la France. — Trautman : Les sons du langage. — Une allusion à Shakespeare. — REVUE DES DEUX MONDES (15 octobre). — Souvenirs du duc de Broglie ; le ministère du 11 août. — G. Larroumet : Molière, l'homme et le comédien. — Fustel de Coulanges : Le domaine rural chez les Romains. — A. Fouillée : L'origine de l'instinct et de l'action réflexe. — V. du Bled : Les aliénés à l'étranger. — Ganderax : *Hamlet* à la Comédie française. — (1er novembre). Rothan : Les relations de la France et de la Prusse de 1867 à 1870. — Beaussire : L'enseignement de la philosophie dans l'Université de France. — V. du Bled : Le régime des aliénés en France. — De Varigny : San-Francisco ; les origines. — G. Valbert : Les origines du protectorat en Tunisie. — Brunetière : L'influence des femmes dans la littérature française. — REVUE GÉNÉRALE (15 septembre et 1er octobre). — E. Jamais : L'impôt sur le revenu mobilier en Allemagne. — A. Silvestre : Souvenirs littéraires ; le café Guerbois. — Ocampo : Louis Ulbach. — (15 octobre). P. Janet : Les encyclopédistes et les idées révolutionnaires au XVIIIe siècle. — Moñuez : L'organisation des partis en France. — (1er novembre). Paul Morel : *L'Abbesse de Jouarre*, par M. Renan. — Ch. de Larivière : Les décadents et l'école décadente ou symbolique. — REVUE GÉNÉRALE D'ADMINISTRATION (octobre). — De Crisenoy : Les établissements hospitaliers dans les campagnes. — Lescuyer : La responsabilité des communes. — Sanlaville : De la responsabilité civile de l'Etat en matière de postes et de télégraphes. — REVUE HISTORIQUE (novembre-décembre). — G. Bloch : La réforme démocratique à Rome au IIIe siècle avant J.-C. — Ch. Bémont : De la condamnation de Jean-sans-Terre par la Cour des pairs de France en 1202. — V. d'Avenel : Le clergé français et la liberté de conscience sous Louis XIII. — Baron du Casse : Étude sur la correspondance de Napoléon Ier ; ses lacunes. — REVUE INDÉPENDANTE (novembre). — Th. de Wyzewa : Les livres. — Fourcaud : Chronique parisienne. — Huysmans : Chronique d'art. — H. Céard : Musique. — St. Mallarmé : Notes sur le théâtre. — De Wizewa : Une critique. — Barbey d'Aurevilly : Les yeux caméléons. — P. Bourget : Le fantôme. — L. Tolstoy : Le premier distillateur, drame. — Huysmans : En rade. — REVUE LITTÉRAIRE (octobre). — Eugène Tavernier : Les Chinois peints par un Français (Paul Antonini). — Abbé Marcel : L'Église vengée par l'histoire (abbé Jacquinot). — P. Le Tallec : Les saints du diocèse d'Albi (abbé Salabert). — L. Nemours Godré : Contre le flot (Claveau). — G. Bois : La grammaire (Rabbinowiez). — J. Mollet : Imitation de Jésus-Christ (Lamennais). — A. R. : La colonisation de Madagascar sous Louis XV (H. Pouger de Saint-André). — Baron René de France : Charles V (Charles Buet). — C.-M. Le Guillou : Purgatoire et ciel (abbé Sanson). — *** : La science (Benoît Quinet). — A. R. : L'autre France (G. de la Brière). — REVUE MODERNE (octobre). — A. Bétrine : Le Maroc contemporain. — A. Savine : Un patriote italien, M. Canini. — C. Bloch : A propos de quelques jeûnes. — L. Combet : Le canal de jonction du Rhône à Marseille. — Dauphin Meunier : Le réalisme de M. Pouvillon. — REVUE DU MONDE LATIN (novembre). — Denys Cochin : Les finances de la ville de Paris. — Lefebon Saint-Ogan : La vie mondaine dans l'Italie de la Renaissance. — De Santa-Anna Néry : L'Amérique latine et les États-Unis de l'Amérique du Nord. — H. Le Noir : Le comte d'Haussonville. — Baronne de Guldencrone : L'achaïe féodale. — REVUE PHILOSOPHIQUE (novembre). — P. Souriau : La conscience de soi. — Paulhan : Le devoir et la science morale. — Dunan : Le concept de cause. — Bergson : De la simulation inconsciente dans l'état d'hypnotisme. — Binet et Delbeuf : Les diverses écoles hypnotiques. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (23 octobre). — Caro : La peur, ses manifestations ; ses lois. — Quesnay de Beaurepaire : L'amour des lettres. — Hugues le Roux : *Les fils de Jahel*, par Mlle Arnaud. — *L'abbesse de Jouarre*. — (30 octobre). J. Lemaître : G. de Peyrebrune. — D'Hervey Saint-Denis : Les doctrines religieuses de Confucius et l'école des lettres en Chine. — Grandidier : Madagascar. — Mézières : Edgar Quinet, ses lettres d'exil. — *Monsieur Scapin*. — (6 novembre). H. Delaborde : Vie et ouvrages de P. Baudry. — Dionys Ordinaire : L'uniforme des élèves de l'École normale. — REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES (octobre). — Abbé O. Darc : Le pontificat de Nicolas II (1059-1061). — R. P. Prampain : La conspiration des poudres. — Abbé Allain : L'œuvre scolaire de la Révolution. — L. Sciout : Pie VI, le Directoire et le grand-duc de Toscane. — C. Douais : Une histoire des attaques contre les livres saints, par M. Vigouroux. — REVUE RÉTROSPECTIVE (nos 57 et 58). — Mémoires inédits de Restif de la Bretonne. — REVUE SCIENTIFIQUE (23 octobre). — Du Bois-Reymond : La colonie française à l'Académie des sciences de Berlin. — Novi : Cuirassés et croiseurs. — Joubin : Anatomie des brachiopodes inarticulés. — (30 octobre). Donders : L'œuvre de Graefe et de Helmholtz. — Helmholtz : L'ophtalmologie. — J. Meunier : L'outil chelléen. — Trouessart : La phylogénie du cheval. — Marcel : Un voyage involontaire en Norvège au XVe siècle. — (6 novembre). Pasteur : La prophylaxie de la rage. — Chautemps : La rage au laboratoire de M. Pasteur. — Legué et Gilles de la Tourette : Sœur Jeanne des Anges. — Ledeboer : La détermination du coefficient de *self-induction*. — (13 novembre). Debray : Le fluor et les travaux de M. Moissan. — Frédericq : Les mutilations spontanées ou l'autotomie. — Gossart : Voyage à la surface d'une goutte d'eau. — Binet et Feré : Hypnotisme et responsabilité.

SPECTATEUR MILITAIRE (15 novembre). — Les manœuvres impériales d'Alsace en 1886. — Nos grandes manœuvres de 1886. — État militaire des officiers. — Le projet de loi organique militaire du général Boulanger. — Le mariage des officiers.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

PUBLICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES ÉTRANGÈRES

nouvellement parues.

Allemagne. — E. Baldamus : Die deutsche Literatur auf dem Gebiete der Medicin und der Pharmacie. — Leipzig, Hinrichs. — 220 p. gr. in-8°. — 6 fr. 25.

E. Baldamus : Repertorium über die nach den halbjährigen Verzeichnissen 1881-85 erschienenen Bücher, Landkarten, etc. — 969 p. in-8°. Leipzig, Hinrichs. — 31 fr. 80.

K. Bartsch : Die altdeutschen Handschriften der Universitäts-bibliothek in Heidelberg beschrieben. — Heidelberg, G. Köster. — 25 fr.

O. Taschenberg : Bibliotheca zoologica, II. — Articles sur la zoologie ayant paru de 1861 à 1880 dans les périodiques. 320 p. gr. in-8°. — Leipzig. — 8 fr. 75.

O. v. Heinemann : Die Handschriften der herzoglichen Bibliothek zu Wolfenbüttel. — 1re partie. 340 p., 6 pl. en couleur, gr. in-8°. — Wolfenbüttel, Zwessler. — 18 fr. 75.

Hinrich : Fünfjähriger Büchercatalog. Livres et cartes parus en Allemagne depuis 1850; t. VII, 1881-85. — Leipzig, J.-C. Hinrich. — 908 p. gr. in-8°. — 50 fr.

O. Gracklauer : Deutscher Journalcatalog für 1887. — 23e édition, 48 p. gr. in-8°. Leibzig; Gracklauer. — 1 fr.

Katalog der Bibliothek und Karten-Sammlung des königlich sächsischen Generalstabes. — Dresde, C. Höckner, — XII-245 p. gr. in-8°. — 2 fr. 25.

Katalog der Commerz-Bibliothek in Hamburg. — 4e partie. 1879-85. — Hambourg, bureau de la Chambre de commerce. — Gr. in-8°.

Ant. van der Linde : Geschichte der Erfindung der Buchdruckerkunst. — Tome II. — Berlin, Asher. — 369-372 p. in-4°. — 31 fr. 25.

C.-B. Lorck : Eine Bibelausstellung des deutschen Buchgewerbe-Museums in Leipzig. (Börsenblatt für den deutschen Buchhandel, n° 231.)

H. Pilz : Geschichte der Bücherzensur in Deutschland. (Deutsche Buchhändler-Akademie, III, nos 4, 7 et 9.)

Gesammt-Verlagscatalog des deutschen Buchhandels und des mit ihm im direkten Verkehr stehenden Auslandes. — Gr. in-8°. — Tome XII : Autriche-Hongrie. — Tome XV : Étranger, Belgique. — Münster, A. Russell.

A. Weise : Bibliotheca germanica. Verzeichniss aller auf Deutschland und Deutsch-Osterreich bezüglichen Originalwerke, sowie der bemerkenswerthen Artikel, welche in den hervorragenden periodischen Schriften in den Jahren 1880-85 im gesammten Auslande erschienen sind. — 142 p. in-8°. — Paris et Leipzig, H. Le Soudier. — 3 fr. 75.

Angleterre. — G. Gatfield : Guide to printed books and manuscripts relating to English and foreign heraldry and genealogy : a classified catalogue. — 600 p. in-8°. — Londres, Russel-Smith.

J.-H. Slater : An egyptian library and its founder. — Book-lore.

H.-B. Wheatly : How to form a library. — Londres, Elliot Stock. — 254 p. in-12. — 5 fr. 60.

G. Laurence Gomme : The literatur of local institutions. 248 p. in-12. — Londres, Elliot Stock.

Italie. — C. Castellani : Di une supposta edizione Aldina 1559 del trattato di Dionigi d'Alicarnasso de Thucydidis charactere, testo greco. (Bibliofilo, nos 9-10.) — 7 p. in-8°. — Venezia, tip. dei fr. Visentini.

C. Cipolla e A. Manno : Indici sistematici di due chronache Muratoriane. — Torino, trat. Bocca. — XXIV-231 p. in-8°. — 12 fr.

A. Gabrielli : Il codice « Mss. Varia 4 » della biblioteca nazionale di Roma. — Roma, nella sede della Società. — 47 p. in-8°. — (Extrait de la R. Società romana di storia patria, vol. IX.)

G.-B. Giulari : Gli anonimi veronese. — 192 p. in-8°. — Vérone, Münster. — 3 fr.

J. Guidi : La prima stampa del Nuovo Testamento in etiopico fatta in Roma nel 1548-49. — Roma, a cura della Società romana di storia patria. — 8 p. in-8°. — (Extrait des archives de la Società romana di storia patria, vol. IX.)

C. Magno : Antonio Franceschi, archivista e bibliotecario al castello di Susegana. — Rettifiche e note. — (Il Bibliofilo, nos 9-10.)

E. Motta : Documenti per la libreria sforzesca di Pavia, 1456-94. — (Il Bibliofilo, nos 9-10.)

Em. Motta : La tipografia Elvetica in Capolago, 1830-53. — (Ricordi d'un Bibliotecario.) Dovere di Locarno, n° 97.

De Nolhac : Inventaire des manuscrits grecs de Jean Lascaris. — Rome, gr. in-8°.

G. Pansa : La biblioteca provinciale di Aquila e i manoscritti di Anton Ludovico Antinori. — (Bibliofilo, nos 9-10.)

G. Pansa : L'invenzione degli ochiali, nuovo esame, con documenti storici e bibliografici. — Bologna, Società tip. gia Compositori. — 14 p. in-8°.

F. Raffaelli : Le Constitutiones Marchiae Anconitanae bibliotecnicamente descritte in tutte le loro edizioni. — Foligno, tip. Sgariglia. — 67 p. in-8°.

Autriche. — J. Neuwirth : Italienische Handschriften in österreichischen Klosterbibliotheken. — (Repertorium für Kunstwissenschaft, tome IX, n° 4.)

Belgique. — Dicks : Histoire littéraire et bibliographique des frères mineurs de l'Observance de Saint-François en Belgique et dans les Pays-Bas. — Anvers, Van Os de Wolf. 454 p. in-8°. — 7 fr.

H. Stein : Les manuscrits du musée Plantin-Moretus. — Catalogues de 1592 et de 1650. — 24 p. in-8°. — Gand, Vanderhaeghen. — 1 fr. 50.

Danemark. — Adresshog for den danske, norske og svenske Boghandel og de dermed i forbindelse staaende Handelsgrene. — Livre d'adresses de la librairie scandinave et des

industries qui s'y rattachent. 10e année. — Copenhague, R. Klein. — 136 p. in-8°. — Prix : 5 fr.

États-Unis. — United States monthly catalogue. Government publications. — Vol. II, nos 1 à 3. — Washington, Hickcox.

University of California. — Library Bulletin, n° 7. — Catalogue of the theological library presented by A. S. Hallidie. — 50 p. in-8.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES
ET COMPTES RENDUS D'OUVRAGES FRANÇAIS

Allemagne. — *Centralblatt für Bibliothekswesen.*

Novembre : K. Steiff : Beiträge zur ältesten Buchdruckergeschichte. — V. Meclenburg : Ueber einige Druckfehler und Irrthümer in Hain's « Repertorium bibliographicum ».

Deutsche Buchhændler-Akademie.

Tome III, fasc. 3. — Les libraires allemands : F.-A Rockhaus. — J.-V. von Scheffel. — Le libraire J.-Ph. Palm, une victime de la tyrannie française. — Les marques de librairie.

Deutsche Revue.

Novembre ; F. Loliée : Pariser Salons. — Litteratur und Gesellschaft. — Wilhelmine von Hillern, VII. — Goethe und Schiller als Patrioten.

Deutsche Rundschau.

Novembre : O. Brahm : Henrik Ibsen. — J. Rodenberg : Bilder aus dem berliner Leben. — G. Egelhaaf : Perikles. — Weimar in den neunziger Jahren. — Zur historisch-politischen Literatur.

Die Grenzboten.

N° 33. — Björnsterne Björnston.
N° 35. — Auch eine Gœthe-Erinnerung.
N° 38. — Die Poetik der Renaissance. — Zur Charakteristik Turgeniefs.
N° 40. — Gœthe's Lila.

Angleterre. — *The Academy.*

9 octobre : H.-F. Tozer : Notes of a tour in the asiatic greek islands. — Les artistes célèbres, Paris, Rouam.

16 octobre : Ben Jonson. — E. Michel : Les musées d'Allemagne.

30 octobre : H. Delpech : La tactique au XIIIe siècle. — M. Jametel : La Chine inconnue. — M. Dubord : le Japon pittoresque.

6 novembre : Farly letters of Th. Carlyle — Margaret of Angoulême. — L. Brédif : Démosthène. — H. Barin : De Lycurgo, la république des Lacédémoniens de Xénophon. — A visit to Gœthe. — Pr. Maspero : L'archéologie égyptienne.

The Athenæum.

9 octobre : Letters of Frederic Ozanam. — The oriental congress at Vienna. — G. Lafenestre : la Peinture italienne.

16 octobre : Reminiscences and opinions, by sir Francis Hastings Doyle. — Le stage d'Adhémar, par H. Rabusson.

30 octobre : Spencer Walpole : A history of England from the conclusion of the great war in 1815. — The domesday commemoration.

6 novembre : Early letters of Thomas Carlyle : Margaret of Angoulême by Mary Robinson.

Blackwood's Edinburgh Magazine.

Novembre : The Scotland of Mary Stuart. — Sir Samuel Ferguson. — M. Gladstone and lord Bradbourne on Irish history.

Book-Lore.

Novembre : Shakespearian Crotchet-mongers. — Book thieves. — How the value of books is estimated. — Library association of the United Kingdom. — The vagaries of book-buyers. — Hakluyt's principal navigations.

The Contemporary Review.

Octobre : Goldwin Smith : Bunyan. — E.-R. Penneli : The modern comic newspaper. — Mr. Samuel Morley : In memoriam. — Harry Quilter : An academy catechism.

Novembre : W.-T. Stead : The future of journalism. — M. Garrett Fawcett : The use of higher education to women. — Life and thought in France.

Dublin Review.

Octobre : Longfellow.

The Fortnightly Review.

Novembre : P. Dowden : Shelley's philosophical view of reform. — Lady Dilke : The french Academy. — A. Lang : Lady book lovers. — Mary F. Robinson : The Convent of Helfta. — C. Patmore : An english classic, William Barnes.

The Gentleman's Magazine.

Novembre : Star lore. — The second part of Gœthe's Faust. — Night moths and day moths. — Gustav von Moser, German Playwright.

Journal of education.

1er novembre : MM. Bréal et A. Brilly : Dictionnaire encyclopédique latin.

The Nineteenth Century.

Novembre : A. Kennard : Gustave Flaubert and George Sand. — F. Harrison : The Bishop of Carlisle on Comte. — The building up of a University, by the rev. Dr Jessop.

Notes and Queries.

9 octobre : Byronic literature.

The Quarterly Review.

Octobre : From Shakespeare to Pope, an inquiry in to the causes of the rise of classical poetry in England, by Edmond Gosse. — American poets. — The national Gallery. — Historical criticism of the New Testament.

The Saturday Review.

9 octobre : E. Strœhlin : Athanase Coquerel fils. — Labruyère : Physiologies parisiennes.

16 octobre : Anecdotes in the essayists. — Léon Gozlan : Balzac intime. — H. Rabusson : Le stage d'Adhémar.

30 octobre : E. Renan : L'Abbesse de Jouarre. — Mme Adam : Le général Skobeleff. — A. Claveau : Contre le flot.

Suisse. — *Bibliothèque universelle et Revue suisse.*

Novembre : Paul d'Abrest : Schiller et Cotte, auteur et éditeur au XVIIIe siècle. — Léo Quesnel : Matthew Arnold, un moraliste anglais. — J. Julliard : Constantinople et la vie turque. — *(C. R.)* L. Léger : Nouvelles études slaves. — Mémoires de la Société d'émulation de Montbéliard.

Italie. — *Nuova antologia.*

1er octobre : G. Finali : Lettere e documenti del barone

Bettino Ricasoli. — E. de Amicis : Dagli Apennini alle Ande. — P. Lioy : Divagazione mentre piove. — G. Zanella : Sulle poesie di Vicenzo Monti.

16 octobre : A. Borgognoni : Guido Guinizelli e il dolce stil novo. — G. Boglietti : Il conte di Cavour avanti il 1848. — E. Mancini : Gli specchi magici. — A. Mosso : L'Istruzione superiore in Italia. — Les prix en 1790, par Léon Biollay.

1er novembre : P. Villari : Un nuovo libro sull' assedio di Firenze. — P. Lioy : Petrarca e Gœthe alpinisti. — C. Cantoni : Professori e studenti nelle Università italiane e nelle tedesche.

Il Bibliofilo.

Novembre : Edizioni Venete con falsa data. — La congiura dei pazzi descritta da A. Poliziano. — Due incunaboli : La Istoria di San Josafat ; Istoria de' Longobardi. — Di un album chinese nella bibl. communale di Como. — *C. R.* Mémoires de l'Académie nationale de Caen. — E. Chatel : Notice bibliographique sur M. É. Egger. — L. Guibert : Des formules de date en Limousin.

Rivista storica iialiana.

Juillet-septembre : V. La Mantia : Origine e vicende dell' inquisizione in Sicilia. — (C. R.) Histoire de la littérature latine par E. Nageotte. — Cicéron et ses ennemis littéraires, par E. Gache et J.-S. Piquet. — Sainte Catherine de Sienne, par M. Albane Mignaty. — Mémoires inédits de Henri de Mesmes, par E. Fremy. — Étude sur l'histoire diplomatiqne de l'Europe, par E. Barral. — Voyage en Corse, par G. Faure.

Revue internationale de Florence.

10 octobre : Dora d'Istria : Les Péchés capitaux. — Luc de Saint-Ours : Essai sur Gerolamo Morone. — B. Vadier : Marc Monnier.

25 octobre : Les Péchés capitaux (suite). — Essai sur G. Morone (suite). — Marc Monnier (suite et fin). — A.-J. Boyer d'Agen : Les envois de Rome.

États-Unis. — *The Andover Review.*

Octobre : W.-R. Benedict. : Theism and evolution. — H.-W. Mabie : The spiritual element in modern literature.

The Atlantic Monthly.

Octobre : E.-F. Hayward : A literary Athlete. — E.-R. Pennell : The witches of Venice. — E. Hungerford : The rise of Arabian learning. — Fortuny and Decamps.

Novembre : Ph. Gilbert Hamerton : French and English. — Epic Russia. — France under Mazarin.

The Bookmart.

Octobre : The Trivulzio manuscripts. — Mr. Courthope's Pope. — New light on the invention of printing.

The Forum.

Octobre : Americanisms in England.
Novembre : The hundred authors.

Lippincott's Monthly.

Octobre : How to choose a library.
Novembre : Newspaperism.

The Nation.

30 septembre : Cent ans de République aux États-Unis, par M. le duc de Noailles. — E. Legrand : Bibliographie hellénique.

7 octobre : Joseph Leroux : Meditations of a parish priest.

14 octobre : J. Réville : La religion à Rome sous les Sévère.

21 octobre : E. de Laveleye : La péninsule des Balkans. — Battle of Gettysburg, by the comte de Paris.

The North American Review.

Novembre : Walt Whitman : Robert Burns as poet and person. — Ouida : The cities of Italy.

NOUVEAUX JOURNAUX.

Allemagne. — Verzeichniss einer Sammlung von Werken aus dem Gesammtgebiete der Rechts- und Staatswissenschaften. — 407 p. gr. in-8°. — Berlin, Prager. — 2 fr. 50.

— *Deutsche Dichtung*, journal illustré littéraire, paraît le 1er et le 15 de chaque mois chez M. Ad. Bonz, à Stuttgart. — C'est au mois de septembre qu'a paru le premier numéro de ce journal dont la direction a été confiée à M. Karl-Emil Franzos, ancien directeur de la *Wiener illustrirte Zeitung*, où il a été remplacé par M. Balduin Groller.

— M. Johannesen se propose de publier prochainement le premier fascicule de *Zeitschriftenschau*, revue de tous les périodiques qui paraissent actuellement en Allemagne, en Autriche et en Suisse, avec l'indication du format, de la périodicité et des noms des principaux rédacteurs.

— Une *Berliner illustrirte Bœrsenzeitung* paraît tous les lundis depuis le 1er octobre dernier.

— La maison F. Hofmeister, de Leipzig, met en vente un catalogue mensuel des principales publications musicales et littéraires de l'Allemagne, de l'Autriche et de la Suisse.

— La *Deutsche Zeitung*, journal illustré hebdomadaire, paraît à Munich depuis le 3 octobre.

— M. F. Reinboth, à Leipzig, édite une *Deutsche Frauenvereinschronik*, journal bi-mensuel dont le premier numéro a paru le 15 octobre.

— Un nouveau journal pour rire, intitulé : *Lustige Blætter*, paraît à Hambourg tous les dimanches.

Autriche. — Le « Gœthe-Verein », de Vienne, publie, depuis le 1er octobre, une *Gœthe-Zeitung*, dirigée par MM. Schrœr et Egger-Möllewald. — Le journal paraît tous les mois ; son premier numéro contient en fac-similé des vers inédits de Gœthe.

— M. Szeps, ancien directeur du *Neues Wiener Tageblatt*, a fondé un nouveau journal qui paraîtra deux fois par jour sous le titre de *Wiener Tageblatt*.

Angleterre. — Une nouvelle revue mensuelle, *The Babylonian and Oriental Record*, paraît depuis le 1er novembre chez M. Nutt (Strand, à Londres), sous la direction de MM. Terrien de Lacouperie, W.-E. Capper et F.-G. Pinches. — Ce périodique scientifique publiera, en fac-similé, des textes inédits d'après les monuments assyriens, etc., qui se trouvent au British Museum. Le premier numéro contient un article de M. de Lacouperie : « Akkadian and Sumerian in comparative philology », et un essai dû à la plume de M. Pinches : « The plague legends of Chaldea ».

— Le premier numéro de *British Weekly, a journal of social and christian Progress*, paraît chez MM. Holder et Stoughton.

— Les propriétaires de la *North Eastern Daily* publient, à partir du 1er novembre, un nouveau journal du soir, le *Northern Daily Telegraph*, paraissant à Blackburn, en Lancashire. — Rédacteur en chef : M. Jesse Quail.

— On annonce la publication d'un journal d'archéologie qui paraîtra à Manchester et à Liverpool sous le titre : *The Lancashire Witch*. — Le folk-lore du comté et les antiquités locales occuperont une place prépondérante dans ce journal.

— MM. Cassel ont fait paraître, le 26 octobre dernier, le premier fascicule mensuel du *Lady's World, an illustrated Magazine of fashion and society*. — Prix annuel : 15 francs.

— Le *War-cry* (Cri de guerre) de l'armée du salut, journal qui paraît à Londres, a un tirage de 240,000 exemplaires, et procure, assure-t-on, un bénéfice annuel de 5,000 livres, (125,000 fr.) aux salutistes.

Roumanie. — Une *Revue générale du droit et des sciences politiques* paraît à Bucharest depuis le mois de juillet dernier, sous la direction de M. Nicola Basilesco. — La revue paraît tous les deux mois en fascicules de 160 p. in-8°.

États-Unis. — Une revue trimestrielle d'économie politique, le *Quarterly journal of economics*, a paru le 15 octobre, à Boston, chez M. H. Ellis, sous la direction de M. C.-F. Dunvard, de Harvard University.

— M. G.-F. Kelley publie, à New-York, une nouvelle revue artistique, *The Art Review*.

— *The German-American Magazine*, nouvelle revue trimestrielle, paraît à Cincinnati, sous la direction de M. Rattermann, chez l'éditeur Rosenthal.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 octobre au 15 novembre 1886)

AUTORITÉ. Octobre : 21. Les Décadents. 21. M. Quesnay de Beaurepaire (Jules de Glouvet).

DÉBATS. Octobre : 16-23. Ch. Pillet : Le Musée fondé. 17. Auteurs et éditeurs. 19. Les feuilletons de Berlioz. 20. De Vogüé : Le Clergé russe. 22. H. Houssaye : *Les Femmes bibliophiles de France*, par Quentin-Baucharle. 25. J. Lemaître : *L'Abbesse de Jouarre*. 27. H. Chantavoine : *Essais de critique*, par Ch. Fuster. — *Les poètes de l'Autriche*, par A. Marchant. — Novembre : 2. J. Simon : *Histoire du Tribunal révolutionnaire*, par Wallon. 2. Une enquête sur la Censure. 6. Les Œuvres de Hugues de Saint-Victor, éd. Hauréau. 9. E. Bertin : *Soixante ans de souvenirs*, par Legouvé. 13. Jallifier : Documents, mémoires et études historiques sur le XVIIe siècle. 15. *La France jugée par l'Allemagne*, par John Grand-Carteret.

ÉVÉNEMENT. Novembre : 3. Théodore Aubanel. 13. Deschaumes : Auteurs et éditeurs. 14. *Princesse*, par M. Ludovic Halévy. 15. Les normaliens.

FIGARO. Novembre : 5. A. Marx : M. Renan pornographe. 13. Mémoires inédits de Mme de Chateaubriand.

FRANÇAIS. Octobre : 22. Une traduction en vers du poème de Job. 23. Un livre de M. l'abbé de Broglie sur la morale sans Dieu. — Novembre : 5. *Nos vieux proverbes*, par M. Larchey. 8. Désaugiers auteur comique. 12. Lettres choisies de Mme de Sévigné. 13. Un précurseur de Léon X au XVe siècle, à propos d'une publication récente.

FRANCE. Novembre : 4. M. Monselet. 12. Les déliquescents. 13. F. Sarcey : M. Othenin d'Haussonville et l'Académie française.

GAZETTE DE FRANCE. Octobre : 29. Les Bourgeois d'autrefois, par A. Babeau. 30. *Philippe de Commines*, par de Chantelauze. 30. *L'Abbesse de Jouarre*.

GAZETTE DES TRIBUNAUX. Novembre : 13. Guillot : *Bibliographie parisienne*, par P. Lacombe.

GIL BLAS. Octobre : 25. *L'Abbesse de Jouarre*.

JUSTICE. Octobre : 18. Le second Comité de salut public. 25. *La Bible*, traduction Ledrain. 25 et nov. 1. Livres et documents nouveaux sur la Révolution. 15. Les antécédents de Babeuf.

LIBERTÉ. Octobre : 27. L'instruction publique et la démocratie. — Novembre : 8. *La Bourgeoisie française*, par M. A. Bardoux. 15. *La France jugée par l'Allemagne*, par John Grand-Carteret.

MONITEUR UNIVERSEL. Octobre : 23. Les premières œuvres de Lamartine. 27. Restif de la Bretonne. — Novembre : 5. Histoire du *Constitutionnel*.

NATIONAL. Novembre : 1. Le Darwinisme, à propos d'une récente publication.

PATRIE. Novembre : 12. *La Bourgeoisie française*, par M. A. Bardoux.

PAYS. Octobre : 25. *Talma et la Révolution*, par M. Alf. Copin.

RADICAL. Octobre : 28. M. Quesnay de Beaurepaire (Jules de Glouvet).

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Octobre : 16. Les procédés des alchimistes et des orfèvres égyptiens. 18. François Rude. 19. Hector Berlioz. 28. *Hamlet*. — Novembre : 1. M. Jules Simon journaliste. 11. M. Bardoux, historien de la bourgeoisie. 13. A propos de *Renée Mauperin*. 13. L'Œuvre scientifique de Paul Bert.

SIÈCLE. Octobre : 27. Éditeurs et Gens de lettres.

SOLEIL. Octobre : 18. *Contre le flot*, par A. Claveau.

25. *J.-B. Tavernier, chambellan du Grand Électeur,* par Ch. Joret. — Novembre : 8. *L'Abbesse de Jouarre,* par M. Renan. 15. *Histoire de la marine française sous le Consulat et l'Empire,* par M. Chevalier.

TEMPS. Octobre : 19. Ninon de Lenclos. 21. Ch. Garnier : La mise en scène. 21. Les costumes d'autrefois. 28. L'amour dans les prisons révolutionnaires. 29. *La Bourgeoisie française,* par M. Bardoux. 30. Le Salon de Talma. 31. Les Salvationnistes. 31. Une grammaire de la physionomie. — Novembre : 3. *Récits d'un soldat,* par Louis Lande. 5. Les origines du spiritisme. 6. L'exégèse biblique. 10. L'Académie française sous le premier Empire.

UNIVERS. Octobre : 19. M. Edmond de Goncourt. 22. *Mélanges de biographie et d'histoire,* par A. de Lantenay. 24. *L'Abbesse de Jouarre.* — Novembre : 3. M. J. Simon et les Girondins. 12. Le théâtre de François Coppée.

VOLTAIRE. Novembre : 14. *La Bourgeoisie française,* par M. A. Bardoux.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois d'octobre 1886

DATE DU DÉPOT.	TITRES DES JOURNAUX.	GÉRANTS.	IMPRIMEURS.
1.	*La Décadence*	Pouget.	Reiff.
	La Semaine fraternelle	Barut.	Décembre.
	La France armée	Étievant.	Carrey.
	Le Symbole	Pouget.	Reiff.
	Le Symbolisme	Pouget.	Reiff.
2.	*Revue des Hautes Études*	Carré.	Rouillé.
	Le Réveille-matin	Vigier.	Vigier.
5.	*L'Écho littéraire de France*	Blanchard.	Mauras.
	Le Franc Journal	Schobie.	Roussel.
	Les Barbagnoches	Amonet.	Noyer.
6.	*La Nouvelle revue parisienne*	Surugue.	Pigelet.
8.	*Le Symboliste*	Soirat.	Blampain.
9.	*L'Illustration européenne*	Moreau.	Bogaerts.
11.	*Journal des Douanes*	Nouette-Delorme.	Schlaeber.
	L'Écho des Douanes	id.	id.
	Le Douanier	id.	id.
	La Lanterne du Sport	Leduc.	Mauras.
	Le Correspondant littéraire	Michon.	Beau.
	Universelle-Exposition de 1889 illustrée	Totain.	Mayer.
14.	*Bibliothèque du Dimanche*	Soirat.	Blampain.
16.	*Le Globe illustré*	Durand.	Rougier.
	La Correspondance militaire	Merlet.	Merkel.
20.	*The European Correspondent*	Delpierre.	Symonds.
	L'Information	Flinoise.	Merkel.
22.	*Les Petits Potins de Paris*	Bloch.	Bloch.
	Journal des petites affiches du canton de Vincennes	Cornet.	Gillot.
23.	*Le Torpilleur*	Lesclide.	Blot.
25.	*L'Asniérois*	Albert.	Boyer.
	La Souveraineté	Dufey.	Dejey.
26.	*L'Écho du matin*	Vigier.	Vigier.
	L'Écho du soir	id.	id.
	Le Quartier latin	Dauphin.	Dauphin.
27.	*La Comète*	Bourgeois.	Lassan.
28.	*Le Conseiller des jeunes mères*	Chayron.	Guy.
	Le Justicier	Audy.	Audy.
29.	*Le Parisien*	Petit.	Guérin.
30.	*La Lanterne des amoureux*	Paillisson.	Paillisson.
	L'Avant-Scène	Préau.	de Reyval.
	Le Syndicat	Bourcelot.	Rousset.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

— Procès de presse, de propriété littéraire et de librairie —

TRIBUNAL DE LA SEINE (1re ch.)

Présidence de M. Aubépin.

Audience du 12 novembre 1886.

Propriété littéraire et artistique. — Société des gens de lettres. — Mandat. — Qualité pour agir. — Responsabilité.

(Il appartient à la Société des gens de lettres, comme mandataire des écrivains qui ont adhéré à ses statuts, de faire respecter la propriété littéraire de ses membres, et de rechercher en vertu de quel droit les journaux reproduisent leurs œuvres.

En conséquence, la Société des gens de lettres ne saurait encourir aucune responsabilité au regard du cessionnaire du droit de reproduction d'œuvres de membres de ladite société, à raison de lettres adressées par la société aux journaux reproduisant lesdites œuvres, pour rechercher en vertu de quel droit ils publiaient ces œuvres et les menacer de poursuites et de demandes d'indemnité.)

(Favre c. Société des gens de lettres.)

Voici le texte du jugement rendu par le tribunal dans cette affaire.

« Le tribunal,

« Attendu qu'Adolphe Favre, propriétaire et directeur de la *Correspondance littéraire,* reproche à Gonzalès, directeur délégué de la Société des gens de lettres, d'avoir inséré dans les catalogues de cette société, publiés en 1873 et en 1883, les titres de différents ouvrages dont la propriété appartient à ladite *Correspondance;*

« Qu'il lui reproche en outre d'avoir adressé aux directeurs des journaux qui avaient traité avec la *Correspondance littéraire* pour la reproduction de ces ouvrages, de nombreuses lettres contenant des menaces de poursuites et des demandes d'indemnité;

« Que, suivant lui, ces procédés constitueraient une concurrence illicite qui lui aurait causé un grave préjudice, à raison duquel il réclame des dommages-intérêts;

« Attendu, sur le premier point, que si la Société des gens de lettres a fait figurer dans ses catalogues divers ouvrages dont le droit de reproduction avait été cédé au demandeur, il est constant en fait que les auteurs de ces ouvrages étaient membres de ladite société, qui dès lors, aux termes mêmes de ses statuts, devait se croire fondée à mentionner leurs œuvres sur ses listes;

« Que d'ailleurs pour plusieurs des ouvrages dont s'agit, l'auteur, tout en concédant à Favre le droit de reproduction, s'était réservé à lui-même un droit identique;

« Attendu, d'autre part, qu'Adolphe Favre ne justifie pas avoir éprouvé un préjudice quelconque du fait de ces insertions qu'il incrimine; que la Société des gens de lettres, cédant aux réclamations qu'il lui a adressées, a supprimé de ses catalogues les différents ouvrages qui font l'objet de l'instance actuelle, en appelant spécialement l'attention de ses abonnés sur le caractère des radiations qu'elle avait ainsi opérées;

« Attendu, sur le second point, qu'il appartient à la Société des gens de lettres, comme mandataire des écrivains qui ont adhéré à ses statuts, de faire respecter la propriété littéraire de ses membres, et de rechercher en vertu de quel droit les journaux reproduisent leurs œuvres;

« Que le demandeur soutient, il est vrai, qu'en sa qualité de mandataire la société défenderesse ne saurait avoir plus de droit que n'en auraient les auteurs eux-mêmes, et qu'elle aurait dû se renseigner auprès de ses mandants avant d'envoyer les lettres qui lui font grief;

« Attendu que ce moyen d'information rencontrait tout d'abord un obstacle dans les statuts de ladite société, qui exposent à certaines pénalités les auteurs qui cèdent leur droit de reproduction en dehors d'elle;

« Qu'en outre les auteurs qui ont cédé ainsi leurs droits à une autre entreprise ignorent le plus souvent si les journaux qui reproduisent leurs œuvres ont traité ou non avec leur cessionnaire;

« Que dès lors, en s'adressant ainsi directement aux directeurs des journaux pour les mettre en demeure de justifier d'un titre régulier, la société n'a pas excédé les limites de sa mission;

« Attendu enfin que si les termes des lettres incriminées peuvent paraître excessifs à certains égards et si leur ton comminatoire n'est pas celui d'une mise en demeure ordinaire, cette circonstance perd de sa gravité par ce fait qu'il s'agit d'une formule imprimée adressée à tous les auteurs de reproduction suspecte, et qui dès lors n'a rien de personnel à celui qui les reçoit;

« Attendu d'ailleurs qu'il n'est nullement établi que le préjudice que le demandeur prétend avoir éprouvé soit la conséquence directe des faits par lui incriminés, et non des avantages que les journaux qui correspondaient antérieurement avec lui ont pu trouver à traiter avec la Société des gens de lettres;

« Qu'il ne fait donc pas la preuve qui lui incombait; que, dans ces circonstances, ses conclusions subsidiaires tendant à une expertise pour évaluer le préjudice qu'il aurait subi se trouvent sans objet;

« Par ces motifs,

« Déclare Adolphe Favre mal fondé en sa demande, l'en déboute et le condamne aux dépens. »

(Plaidants : Me Lalou, pour M. Favre; Me Lesenne, pour la Société des gens de lettres. Ministère public, M. Tardif, substitut du procureur de la république.)

FIN DE LA BIBLIOGRAPHIE MODERNE. — ANNÉE 1886.

L'Administrateur-Gerant : A. SAUPHAR.

Le Livre

SEPTIÈME ANNÉE

ANNUAIRE BIBLIOGRAPHIQUE DU LIVRE

SUPPLÉMENT A L'ANNÉE 1886

BIBLIOGRAPHIE BIBLIOGRAPHIQUE

§ I. — BIBLIOGRAPHIE DES PUBLICATIONS PARUES EN FRANCE, EN 1886, SUR LE LIVRE ET L'ART DU LIVRE.

Anciens (Les) almanachs illustrés; histoire du calendrier depuis les temps anciens jusqu'à nos jours, par Victor Champier. In-f°, 139 p. et 50 planches hors texte en noir et en couleur, reproduisant les principaux almanachs illustrés ou gravés, par Léonard Gaultier, Crispin de Passe, Abraham, Bosc, de Larmessin, Lepaultre, Audran, Gravelot, Cochin, Queverdo, Dorgez, Debucourt, Deveria, etc. Paris, imprimerie Mouillot; librairie Frinzine et Cie. (Papier vélin, titre rouge et noir. Il a été tiré dix exemplaires sur Japon impérial numérotés à la presse, à 200 fr.)

Anciens (Les) missels du diocèse d'Elne, par M. G.-M. Tourret, associé correspondant national de la Société des antiquaires de France. In-8°, 66 p. Nogent-le-Rotrou, imprimerie Daupeley-Gouverneur. (Extrait des *Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France.*)

Annuaire des bibliothèques et des archives pour 1886, publié sous les auspices du ministère de l'instruction publique. In-18 jésus, 192 p. Lille, imprimerie Danel; Paris, librairie Hachette.

Annuaire de la papeterie universelle, 1886 (septième année). In-8, XXII-372 p. Tours, imprimerie Rouillé-Ladevèze; Paris, Chaignaud, 12, rue Albouy.

Annuaire de la presse française, par E. Mermet; 1886 (septième année). In-18 jésus, LXXXVIII-1075 p. Paris, imprimerie Chaix; Paris, l'auteur, 13, rue de Belzunce.

Annuaire de la Société des Amis des livres pour 1886. Petit in-8, 113 p. Paris, imprimerie Baudouin; librairie Rouquette. Papier vélin.

Anselme Petit, écrivain langrois, notes biographiques et bibliographiques, par A. Lacordaire. In-8°, 22 p. Langres, imprimerie et librairie Rallet-Bideaud. — (Extrait du *Bulletin de la Société historique et archéologique de Langres.*)

Archives (Les) angevines de Naples; étude sur les registres du roi Charles Ier, t. Ier. In-8°, 328 p. Paris, librairie Thorin.

Archives (Les) municipales de Saint-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise). In-8°, 24 p Versailles, librairie Cerf.

Archives nationales. Inventaire des arrêts du Conseil d'État; règne de Henri IV. T. Ier, grand in-4°, CLIII-487 p. Paris, Imprimerie nationale.

Archives de l'Orient latin. T. II. (Contient un inventaire de manuscrits relatifs à l'histoire et à la géographie de l'Orient latin, par le comte Riant.)

Besse (L'abbé Pierre de), prédicateur du roi Louis XIII; étude littéraire par E. Fage; suivie d'une notice biographique et du testament, par le docteur Longy, et notices bibliographiques, par Aug. Bosvieux et R. Fage. In-8, 165 p. et portrait. Tulle, imprimerie Crauffon.

Bibliographie des almanachs nancéiens au XVIIIe siècle, par Emmanuel Briard. In-8°, 56 p. et 2 pl. Nancy, imprimerie Crépin-Leblond. (Extrait des *Mémoires d'archéologie lorraine* pour 1886.)

Bibliographie générale de l'Agenais et des parties du Condomois et du Bazadais incorporées dans le département de Lot-et-Garonne; répertoire alphabétique de tous les livres, journaux, etc., dus à des auteurs de la région, imprimés dans ce pays ou l'intéressant directement, avec des notes littéraires et biographiques, par J. Andrieu. Paris, librairie Picard.

Bibliographie de la guerre franco-allemande (1870-71) et de la Commune de Paris. Catalogue de tous les ouvrages publiés en langue française et allemande de 1871 à 1885, inclusivement, par Alb. Schulz. In-8°. Paris, librairie Le Soudier.

Bibliographie italico-française universelle ou catalogue méthodique de tous les imprimés en langue française sur l'Italie ancienne et moderne, depuis l'origine de l'imprimerie (1475-1885). Vol. Ier. In-8°, XII-441 p. Paris, librairie Welter.

Bibliographie de l'Orient latin; fascicule II (1881-82-83). In-8°, 165 p. Paris, librairie Leroux.

Bibliographie parisienne; tableaux de mœurs (1600-1880), par Paul Lacombe, Parisien, avec une préface par M. Jules Cousin, conservateur du musée et de la bibliothèque de la Ville de Paris. In-8°, à 2 vol. XX-251 p. Évreux, imprimerie Hérissey; Paris, librairie Rouquette. (Tiré à 500 exemplaires numérotés sur papier vélin. Titre rouge et noir.)

Bibliographie des traditions et de la littérature populaire des France d'outre-mer, par MM. Gaidoz et Sébillot. In-8°, VII-95 p. Paris, librairie Maisonneuve.

Bibliographie des travaux historiques et archéologiques, publiés par les sociétés savantes de France, dressée sous les auspices du ministère de l'instruction publique, par Robert de Lasteyrie et Lefèvre-Pontalis; 1re livraison (Ain-Calvados). Paris, Imprimerie nationale. In-4°, XI-200 p.

Bibliotheca germanica; catalogue complet de tous les écrits, livres et articles des principales revues relatifs à l'Allemagne et à l'Autriche, publiés de 1880 à 1885 à l'étranger (l'Allemagne et l'Autriche exceptées), suivis d'une table systématique par A. Weiss. In-12, Paris, librairie Le Soudier.

Bibliothèque champenoise ou catalogue raisonné d'une collection de livres curieux, d'opuscules rares, de documents inédits ou imprimés, de chartes, d'autographes, de cartes et d'estampes relatifs à l'ancienne province de Champagne avec l'indication des prix, par Léon Techener. In-8°, XVII-580 p. Paris, imprimerie Motteroz; l'auteur, 52, rue de l'Arbre-Sec.

Bibliothèque de Saint-Pierre. Supplément au catalogue. In-16, 46 p. Lyon, imprimerie Waltener et Cie.

Bibliothèque (La) vaticane au XVIe siècle, par E. Müntz. Paris, librairie Leroux.

Bibliothèque de la ville de Reims; catalogue des imprimés: sciences philosophiques et sociales; 2e et 3e parties. 2 vol. in-8°. Reims, imprimerie Monce.

Biographie-bibliographie; I, Charles Vatel. In-8°, 12 p. II, Liesville, par L. de La Sicotière. In-8°, 5 p. Nantes, imprimerie Forest et Grimaud.

Catalogue et analyse des thèses françaises et latines, admises à la Faculté des lettres, avec index et table alphabétique des docteurs, par MM. Athanase Mourier, directeur honoraire au ministère de l'instruction publique, et F. Deltour, docteur ès lettres, inspecteur général de l'instruction publique. (Année scolaire 1884-85.) In-8°, 34 p. Paris, imprimerie et librairie Delalain frères.

Catalogue et analyse des thèses françaises et latines admises par les Facultés des lettres. Fascicule de l'année scolaire 1885-1886, avec index et table alphabétique des docteurs, par MM. Athanase Mourier, directeur honoraire au ministère de l'instruction publique, et Deltour, docteur ès lettres, inspecteur général de l'instruction publique. In-8°, IV-42 p. Paris, imprimerie et librairie Delalain.

Catalogue général méthodique des livres d'étrennes français classés par âges, avec traduction en allemand et en anglais des rubriques et termes français qui s'y trouvent employés. Paris, libraire Le Soudier.

Catalogue de la bibliothèque du Dépôt de la guerre (ministère de la guerre). In-8, II-560 p., t. III, in-8°, II-598 p. Paris, Imprimerie nationale.

Catalogue de la bibliothèque de la ville du Havre; 2 vol. in-8°, t. Ier, 502 p.; t. II, 537 p. Le Havre, imprimerie Hastin.

Catalogue de la bibliothèque communale de Lannion. In-8°, 95 p. Lannion, imprimerie Mauger.

Catalogue de la bibliothèque paroissiale de Saint-Genès de Thiers. In-8°, 83 p. Thiers, imprimerie et librairie Favyé.

Catalogue général des travaux contenus dans les dix premiers tomes du Bulletin de la Société des études littéraires, scientifiques et artistiques du Lot, dressé par Malinowski. In-8°, Cahors, imprimerie Laytov.

Catalogue spécial pour les reproductions de romans-feuilletons, nouvelles, variétés littéraires et scientifiques dans les journaux de France et de l'étranger. In-18 jésus, III-191 p. Paris, imprimerie Chaix; librairie C. Lévy.

Catalogue des imprimés de la bibliothèque de Reims. Jurisprudence, 2 vol. in-8°. Reims, imprimerie Mame.

Catalogue de la bibliothèque démocratique de la ville de Rosières-aux-Salins. In-8°, 12 p. Nancy, imprimerie Nouvelle

Catalogue de la bibliothèque de la ville de Saintes, par L. Audiat, bibliothécaire-archiviste de la ville. In-8°, 704 p. Paris, imprimerie Texier.

Catalogue de la bibliothèque eucharistique de Saint-Omer. In-8°, VI-85 p. Saint-Omer, imprimerie d'Homont.

Catalogue de la Bibliothèque populaire de Montmorency, pour 1886. In-4°, 44 p. Paris, imprimerie et librairie Chaix.

Catalogue détaillé des ouvrages de la Bibliothèque populaire de Saint-Omer. In-16, IV-52 p. Saint-Omer, imprimerie du *Mémorial artésien*.

Catalogue des dissertations et écrits académiques provenant des échanges avec les Universités étrangères et reçus par la Bibliothèque nationale en 1884. In-8°, 129 p. Paris, librairie Klincksieck.

Catalogue de la Bibliothèque cantonale populaire de Monts-sur-Guesnes (Vienne). In-8°, 16 p. Poitiers, imprimerie Marcireau et Cie.

Catalogue de la collection léguée à la Bibliothèque nationale par M. le baron Charles Davillier. In-8° à 2 col., 75 p. Nogent-le-Rotrou, imprimerie Daupeley-Gouverneur.

Catalogue général de la Librairie française depuis 1840, rédigé par Otto Lorenz, ancien libraire. T. IX (t. Ier du Catalogue de 1876-1885; A-H); Fascicule 1. A.-CRÉMIEUX. In-8° à 2 col., p. 1 à 384; Fasc. 2. CRÉMIEUX-HIPPOLYTE. In-8° à 2 col., p. 385 à 778. Nancy, imprimerie Berger-Levrault; Paris, l'auteur, 5, rue des Beaux-Arts.

Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France. Paris, bibliothèque de l'Arsenal, par Henry Martin, bibliothécaire. T. Ier. In-8°, VII-502 p. Paris, imprimerie et librairie Plon, Nourrit et Cie.

Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France. Départements. T. III (Châlons, Soissons, Moulins, Ajaccio, Agen, Saint-Quentin, Provins, Beauvais, Meaux, Melun, Noyon, Corbeil, Gap, Bourg, Vendôme). In-8°, VIII-599 p. Paris, imprimerie et librairie Plon, Nourrit et Cie.

Catalogue des incunables de la Bibliothèque publique de Dijon, par M. Pellechet. In-8°, VIII-179 p. Dijon, imprimerie Damongeot et Cie; librairie Lamarche.

Catalogue de livres précieux composant la bibliothèque de M. Léon Techener, libraire à Paris, dont la vente aura lieu du 4 au 8 mai 1886. In-8°, VIII-185 p. Paris, imprimerie Chamerot; librairie Labitte. 885 numéros.

Catalogue de livres rares et curieux, anciens et modernes et d'une précieuse collection de livres de l'époque romantique, composant la bibliothèque de M. J. Noilly, dont la vente aura lieu du 15 au 20 mars 1886. In-8°, XIX-340 p. Paris, imprimerie Chamerot; librairie Labitte.

Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque publique de Nancy, par J. Favier, conservateur de la bibliothèque In-8°, 196 p. Paris, imprimerie Plon et Nourrit.

Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque de l'École des ponts et chaussées. In-8°, XIII-274 p. Paris, Imprimerie nationale.

Catalogue des manuscrits grecs des départements, par H. Omont. In-8°, 87 p. et 4 pl. Paris, imprimerie et librairie Plon, Nourrit et Cie.

Catalogue des manuscrits grecs de la Bibliothèque de François Ier, au château de Blois (1518-1544), publié par H. Omont. In-8°, 29 p. Nogent-le-Rotrou, imprimerie Daupeley-Gouverneur. (Tiré à 63 exemplaires.)

Catalogue des manuscrits grecs de Guillaume Pelicier, évêque de Montpellier, ambassadeur de François Ier à Venise, publié par H. Omont. In-8°, 76 p. Nogent-le-Rotrou, imprimerie Daupeley-Gouverneur; Paris, librairie Picard.

(Extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes*. T. XLVI, année 1885.)

Catalogue des manuscrits grecs de la Bibliothèque royale de Bruxelles et des autres bibliothèques publiques de Belgique, par H. Omont. In-8°, 61 p. Paris, librairie Picard.

Catalogue des manuscrits néerlandais de la Bibliothèque nationale, par M. Gédéon Huet, archiviste paléographe. In-8°, 74 p. Lille, imprimerie Danel.

Catalogue analytique des manuscrits de la Bibliothèque d'Abbeville, précédé d'une notice historique, par Alcius Ledieu, conservateur. In-8°, LXXXIII-115 p. et pl. Abbeville, imprimerie Caudron.

Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque Mazarine, par Aug. Molinier, conservateur à la Bibliothèque Sainte-Geneviève. T. II, in-8°, 540 p. Paris, imprimerie et librairie Plon et Nourrit.

Catalogue mensuel de la Librairie française (année 1885), rédigé par Nilsson, avec une table par ordre alphabétique des noms d'auteurs. In-8°, 126 p. Paris, imprimerie Schmidt; librairie Nilsson.

Catalogue méthodique des imprimés de la Bibliothèque publique de Douai. Sciences. Gr. in-8° à 2 col., 293 p. Douai, imprimerie Delattre et Goulois. (Tiré à 502 exemplaires numérotés.)

Catalogue d'ouvrages de lecture des bibliothèques populaires des écoles publiques (anciennes bibliothèques scolaires). Fasc. I. In-8°, XXII-74 p. Paris, Imprimerie nationale.

Catalogue de la Bibliothèque de la ville de Pau, par L. Soulice, bibliothécaire-archiviste de la ville. Histoire locale. In-8°, XXXVIII-399 p. Pau, imprimerie Véronèse.

Catalogue des ouvrages composant la bibliothèque de la Société des anciens élèves des Écoles nationales d'arts et métiers. In-8°, 107 p. Paris, imprimerie et librairie Chaix. Au siège de la Société, 36, rue Vivienne.

Catalogue de la Société de lecture de Lyon. 1er supplément (novembre 1885). In-8°, 60 p. Lyon, imprimerie Pitrat aîné. Lyon, 37, rue de la Bourse.

Catalogue-tarif à prix forts et nets pour 1887 des journaux, revues et publications périodiques parus à Paris jusqu'en novembre 1886 : contenant les titres complets par ordre alphabétique, les noms des rédacteurs, le format, la tomaison, la date d'origine, le mode de publication, le nombre de pages, planches ou feuilles de chaque numéro; son poids, le prix des numéros vendus séparément; la durée des abonnements, leurs échéances, leurs prix forts et nets pour Paris, les départements, l'Union postale et les autres pays; l'adresse des bureaux d'abonnement ainsi que d'autres renseignements pratiques; suivi d'une table systématique et du tarif postal pour la France et l'étranger. In-8°, 242 p. Tours, imprimerie Bousseż; Paris, librairie Le Soudier.

Chartes, manuscrits, autographes, documents historiques sur la Bourgogne, faisant partie d'une collection particulière. In-8°, 248 p. Dijon, imprimerie Darantière; librairie Lamarche. (Titre rouge et noir.)

Claye (Jules), imprimeur (11 mai 1806-8 juillet 1886), par Ch. Noblet. In-8°, 23 p. et portrait. Paris, imprimerie Pillet et Dumoulin.

Construction (De la) et de l'installation des bibliothèques universitaires, par J. Cousin, bibliothécaire de la Bibliothèque universitaire de Douai. In-8°, 24 p. Versailles, imprimerie Cerf; Paris, librairie Pedone-Lauriel.

Connaissance (De la) des livres; Causeries d'un ami des livres. Fascicules 3, 4 et 5, les Éditions des romantiques; 3° les Poètes, p. 10 à 40; 4° les Sectes romantiques et la bohème, p. 113 à 147; 5° les Œuvres d'Henri Heine, de Gérard de Nerval et de la bohème, p. 149 à 180; — Fascicule 6, Services rendus, par Ch. Nodier, à la conservation des livres; p. 181 à 224; — Fascicule 7; les Ennemis des livres, p. 225 à 268; — Fascicule 8, Sainte-Beuve, p. 269 à 300; — Fascicule 9, les Historiens de l'École romantique, p. 301 à 330. In-8°. Paris, librairie Rouveyre. Plaquettes tirées à petit nombre sur papier vergé de Hollande. 50 exemplaires sont imprimés sur papier de luxe; 10 sur papier du Japon; 10 sur papier de Chine; 30 sur papier vélin à la forme.

Deux chartes inédites des évêques de Thérouanne. In-8°, 6 p. (Extrait du *Bulletin de la Société des antiquaires de la Morinie*.)

Deux manuscrits de l'abbaye de Saint-Winoc, à Bergues, par M. l'abbé Flahaut. In-8°, 8 p. Lille, imprimerie Lefèvre-Ducrocq. (Extrait des *Annales du Comité flamand de France*.)

Doüet d'Arcq, chef de la section historique aux Archives nationales (1808-1883), notice biographique et bibliographique, par H.-L. Bordier. In-8°, 24 p. et portrait. Nogent-le-Rotrou, imprimerie Daupeley-Gouverneur; Paris, librairie Picard. (Extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes*, année 1885; t. XLVI.)

Essai d'une bibliographie des publications périodiques de la Bretagne. Deuxième fascicule; département des Côtes-du-Nord. In-8°. Rennes; librairie Plichon et Hervé.

Essai d'une bibliographie raisonnée de Jeanne d'Arc. Les éloges et les panégyriques, par l'abbé Lemerle. Orléans, librairie Herluison. In-8°, 62 p.

Étude bibliographique et iconographique sur l'abbé de l'Épée, par Adolphe Bélanger, professeur à l'Institution nationale des sourds-muets de Paris. In-4°, 40 p. et portrait. Paris, imprimerie Pelluard; librairie Ritti. (Il a été tiré 250 exemplaires numérotés dont 20 sur papier du Japon et 230 sur papier de Hollande.)

Études de bibliographie dauphinoise. V. Notice historique et bibliographique sur Antoine et Pierre Baquelier, citoyens de Grenoble, et les ouvrages qu'ils ont publiés aux XVe et XVIe siècles par un vieux bibliophile dauphinois. In-8°, 57 p. Grenoble, imprimerie Allier père et fils. — VI. Notes sur les thèses illustrées dauphinoises, par un vieux bibliophile dauphinois. In-8°, 48 p. Grenoble, imprimerie Allier père et fils. (Tiré à 225 exemplaires dont 25 sur papier de Hollande. Titre rouge et noir.)

Eugène Delacroix devant les contemporains; ses écrits, ses biographies, ses critiques, par Maurice Tourneux. In-8°, XXVIII-181 p. Paris, imprimerie Ménard et Augry; librairie Rouam. (Contient une bibliographie des écrits sur Delacroix.

Femmes (Les) bibliophiles de France (XVIe, XVIIe et XVIIIe s.), par Ernest Quentin-Bauchart. 2 vol. gr. in-8°, planches. T. Ier, IX-466 p.; t. II, 476 p. Lille, imprimerie Danel; Paris, librairie Damascène Morgand. (Tiré à 350 exemplaires; 300 sur papier de Hollande, 50 sur papier de Chine.

Guide du libraire-antiquaire, vade-mecum à l'usage de ceux qui achètent ou vendent des livres, par J. de Beauchamps et Ed. Rouveyre. Second volume, fasc. 3 et 4. In-8° à 2 col. Paris, imprimerie Unsinger; librairie Rouveyre. Chaque volume sera composé de 12 fascicules ou livraisons accompagnés chacun de 2 à 4 planches (spécimens de reliures anciennes et modernes, armoiries, ex-libris, fac-similés de titres d'ouvrages rares et précieux, spécimens des fers employés par les relieurs anciens ou modernes). Chaque livraison est imprimée sur papier vergé. — (Il a été fait un tirage de luxe de 100 exemplaires numérotés, dont 50 sur papier Seychall-Mill, 20 sur papier de Chine et 20 sur papier impérial du Japon.)

Guide de l'amateur de livres à gravures du XVIIIe siècle, par H. Cohen; cinquième édition, revue, corrigée et considérablement augmentée par le baron Roger-Portalis. In-8° à 2 col. XXVI-379 p. Évreux, imprimerie Hérissey. Paris, librairie Rouquette. (Tiré à 1,100 exemplaires, dont 100 sur papier de Hollande et 1,000 sur papier vélin; titre rouge et noir.)

Hetzel (P.-J. Stahl) (1814-1886), notice par Armand Colin. In-8°, 11 p. et portrait. Paris, imprimerie Capiomont et Renault.

Histoire de l'imprimerie en Agenais depuis l'origine jusqu'à nos jours, par J. Andrieu, de la Société des sciences, letires et arts d'Agen. In-8°, 172 p. Agen, imprimerie Ve Lamy; librairie Michel et Médan. Paris, librairie Picard.

Histoire de la typographie, par Aug. Vitu. In-8°, 175 p. et grav. Villefranche-de-Rouergues, imprimerie Bardoux. Paris, librairie Delagrave.

Instructions pour la rédaction d'un inventaire des incunables conservés dans les bibliothèques publiques de France, par Léopold Delisle, administrateur général de la Bibliothèque nationale. In-8°, 39 p. Lille, imprimerie Danel.

Inventaire analytique des archives du ministère des affaires étrangères. Correspondance politique de MM. de Castillon et de Marillac, ambassadeurs de France en Angleterre (1537-1542). Paris, F. Alcan. In-8°, XXII-499 p.

Inventaire des archives de la marine. Série B. Service général. T. Ier; fasc. 2. In-8°, p. 193 à 423. Paris, imprimerie et librairie Baudouin et Cie.

Inventaire de la Bibliothèque de Saint-Gildas en Berry, par Ch. Kohler. In-8°, 8 p. Nogent-le-Rotrou, imprimerie Daupeley-Gouverneur. (Extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes*, 1886, t. XLVII.)

Inventaire des biens et des livres de l'abbaye de Vaux-en-Cernay au XIIe siècle, par Henry Martin. In-8°, 11 p. Nogent-le-Rotrou, imprimerie Daupeley-Gouverneur. (Extrait du *Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France* (mars-avril 1886.)

Inventaire sommaire des archives communales de la ville de Châteaudun, antérieures à 1790, par Lucien Merlet, archiviste, membre correspondant de l'Institut. In-4° à 2 col. XVI-176 p. Châteaudun, imprimerie Prud'homme.

Inventaire sommaire des archives départementales de la Côte-d'Or, antérieures à 1790, rédigé par J. Garnier, archiviste. Archives civiles, série C. États du duché de Bourgogne, comtés et pays adjacents. T. III, in-4° à 2 col., 418 p. Dijon, imprimerie Chabot-Charny.

Inventaire sommaire des archives départementales de Maine-et-Loire antérieures à 1790, rédigé par M. Célestin Port, archiviste. Archives civiles, série E, t. II (suite et supplément). In-4° à 2 col. 440 p. Angers, imprimerie Lachède et Dolbeau.

Inventaire sommaire des archives départementales du Nord, antérieures à 1790, rédigé par M. J. Finot, archiviste. Archives civiles, série B., chambre des comptes de Lille, n°s 2319 à 2787, t. V, in-4° à 2 col., 399 p. Lille, imprimerie Danel.

Inventaire sommaire des archives communales de la ville de la Gorgue (Nord), antérieures à 1790. Lille, imprimerie Danel, in-4° à 2 col., XVII-103 p.

Inventaire sommaire des archives municipales de Saint-Germain-en-Laye. In-8°, 24 p. Versailles, imprimerie Cerf.

Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale, par H. Omont, sous-bibliothécaire au Département des manuscrits. Première partie, ancien fonds grec, théologie. In-8°, VI-301 p. Angers, imprimerie Burdin et Cie. Paris, librairie Picard.

Inventaire des marques d'imprimeurs et de libraires. 1er fascicule, Ville de Paris. Broch. in-4°, 44 p. et chiffres. Paris, imprimerie Pillet et Dumoulin. Au Cercle de la librairie.

Légendes (Les) du livre, par F. Fertiault. In-8°, 232 p. Le Puy, imprimerie Marchesson. Paris, librairie Lemerre. Titre rouge et noir.

Lettres d'un bibliographe suivies d'un essai sur l'origine de l'Imitation, par J.-P.-A. Madden (sixième et dernière série). In-8°, XXIII-318 p. et atlas in-4°. Paris, librairie Leroux.

Libraire (Le) Fantet et le Parlement de Besançon, par Aristide Dey, ex-président de la Société d'émulation du Doubs et de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Haute-Saône In-8°, 39 p. Besançon, imprimerie Dodivars. (Extrait des *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs.*)

Librairie (La) des papes d'Avignon, sa formation, sa composition, ses catalogues (1316-1420), d'après les registres des comptes et inventaires du Vatican, par M. Faucon, ancien élève de l'École des chartes, ancien membre de l'École française de Rome. T. I, in-8°, XXI-268, p. et pl. Toulouse, imprimerie Chauvin et fils. Paris, librairie Thorin. (*Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome;* fasc. 43.)

Liste des périodiques étrangers reçus par le Département des imprimés de la Bibliothèque nationale. Suppléments (1881-1885). In-8° à 2 col., XV p. Bar-le-Duc, imprimerie Schorderet et Cie. Paris, librairie Klincksieck.

Liste des prix d'adjudication de la vente de M. Léon Techener, libraire à Paris. In-8°, 8 p. Paris, imprimerie Chamerot, librairie Labitte.

Livre (Le) et les arts qui s'y rattachent depuis les origines jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, par M. P. Louisy, ancien professeur de l'Université. Illustration de 221 grav. et d'une planche en couleur, tirées des ouvrages de M. P. Lacroix (bibliophile Jacob) sur le moyen âge, la Renaissance, le XVIIe et le XVIIIe siècle. In-8°, 275 p. Mesnil (Eure), imprimerie Firmin-Didot. Paris, librairie Firmin-Didot. Titre rouge et noir.

Livre (Le), l'illustration, la reliure, étude historique sommaire, par H. Bouchot, attaché au Département des estampes de la Bibliothèque nationale. In-8°, 320 p. avec grav. Paris, imprimerie et librairie Quantin.

Livres (Les) à clef, étude de bibliographie critique et analytique pour servir à l'histoire littéraire, par Fernand Drujon. Fasc. 2 (HOM-SEC), contenant la fin du tome Ier et le commencement du tome II. In-8° à 2 col. p. 241 à 449. Dijon, imprimerie Darantière. Paris, librairie Rouveyre.

Cet ouvrage, formant deux volumes, est publié en trois fascicules et tiré à 650 exemplaires numérotés dont 600 sur papier vergé des Vosges, 30 sur papier whatman, 10 sur papier de Chine et 10 sur papier du Japon.

Livres d'heures retrouvés de la collection Mordret, par X. Barbier de Montault. In-8°, 30 p. Angers, imprimerie et librairie Germain et Grassin. (Extrait de la *Revue de l'Anjou.*)

Livres (Les) en 1885, études critiques et analytiques, par MM. G. d'Hailly, A. Le Clère et H. Litou, rédacteurs de la *Revue des livres nouveaux*. Tomes IX et X. Paris, librairie Le Soudier.

Maison (La) Plantin à Anvers; monographie complète de cette imprimerie célèbre; documents historiques sur l'imprimerie; liste chronologique des ouvrages imprimés par Plantin de 1555 à 1589, par Léon Degeorge. Troisième édition donnant la généalogie de la famille Plantin Moretus, le portrait et la marque du grand imprimeur, d'après Wieriex. In-8°, IX-230 p. avec huit dessins de M. Maurice Degeorge. Paris, imprimerie Schmidt, librairie Didot.

Manuel de l'amateur d'estampes, par M. Eugène Dutuit. Ouvrage contenant : 1° un aperçu sur les plus anciennes gravures, sur les estampes en manière criblée, sur les livres xylographiques, sur les estampes coloriées, sur les cartes à jouer, sur quelques livres à figures du xve siècle, sur les danses des morts, sur les livres d'heures ; un nouveau catalogue de livres de broderies et un essai sur les nielles ou gravures d'orfèvre ; 2° les écoles italienne, flamande, allemande, hollandaise, française et anglaise et enrichi des fac-similés des estampes les plus rares reproduites par l'héliogravure. Introduction. In-4°, VIII-312 p. et alb. de 37 pl. Paris, imprimerie Pillet et Dumoulin, librairie Lévy.

Manuscrits de la Bibliothèque de Nîmes. Paris, Imprimerie nationale. In-4°, 140 p.

Manuscrits de la Bibliothèque de Toulouse. Paris, Imprimerie nationale. In-4°, 530 p.

Mémoires et documents scolaires. Répertoire des ouvrages pédagogiques du XVIe siècle. In-8°, Paris, librairie Hachette.

Nos amis les livres ; causeries sur la littérature curieuse et sur la librairie par Octave Uzanne. In-18 jésus, IV-318 p. Frontispice à l'eau-forte. Tiré à 1,000 exemplaires, dont 940 sur papier de Hollande ; 30 exemplaires numérotés sur papier whatman et 30 sur papier du Japon.

Note sur les bibliothèques religieuses de Remiremont en 1790, par A. Benoît, correspondant de la Société d'émulation des Vosges. In-8°, 15 p. (Extrait des *Annales de la Société d'émulation des Vosges.*)

Notes et documents sur les archives des hospices à Narbonne. T. Ier, in-8°, IX-383 p. T. II, in-8°, IX-394 p. Narbonne, imprimerie Caillard.

Notes sur quelques manuscrits provençaux perdus ou égarés, suivies de deux lettres inédites de Pierre de Chanteuil-Gallamp, publiées et annotées par Camille Chabaneau. In-8°, 112 p. Montpellier, imprimerie Hamelin frères. Paris, librairie Maisonneuve frères et Leclercq. (Extrait de la *Revue des langues romanes.*)

Notice biographique sur Jean Bourrée, suivie du catalogue chronologique du fonds manuscrit de la Bibliothèque nationale, auquel il a donné son nom, par J. Vaesen. In-8°, 222 p. Nogent-le-Rotrou, imprimerie Daupeley-Gouverneur. (Extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes.*)

Notice historique et bibliographique sur Antoine et Pierre Baquelier, citoyens de Grenoble, et les ouvrages qu'ils ont publiés au XVe et au XVIe siècle. In-8°, 57 p. Grenoble, imprimerie Allier.

Notice sur le n° 8299 des manuscrits latins de la Bibliothèque nationale, par M. Hauréau. In-4°, 17 p. Paris, Imprimerie nationale. (Extrait des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale*, t. XXXI.)

Notice sur le n° 1544 des nouvelles acquisitions (fonds latins) de la Bibliothèque nationale, par M. Hauréau. In-4°. 66 p. Paris, Imprimerie nationale. (Extrait des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale*, t. XXXII.)

Notice historique sur la Bibliothèque de la ville de Pau, par L. Soulice, bibliothécaire-archiviste de la ville. In-8°, 33 p. Pau, imprimerie Véronèse.

Notice sur le manuscrit 14886 des manuscrits latins à la Bibliothèque nationale, par Hauréau. In-4°, 21 p. Paris, Imprimerie nationale. (Extrait des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale*, t. XXXI.)

Notice sur des manuscrits du fonds Libri conservés à la Laurentienne, à Florence, par M. Léopold Delisle, de l'Institut, administrateur général de la Bibliothèque nationale. In-4°, 124 p. Paris, Imprimerie nationale. (Extrait des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale*, t. XXXII.)

Notice sur un ouvrage de médecine orné de miniatures, copié en 1379, par E. Chatelain, maître de conférences à l'École pratique des hautes études et à la Faculté des lettres. In-16, 24 p. Paris, imprimerie Labouret. (Tiré à 50 exemplaires numérotés.)

Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques, publiés par l'Institut national de France. T. XXXI. In-4°, 326 p. T. XXXII, in-4°, 324 p. Paris, Imprimerie nationale.

Nouveau guide illustré de l'imprimerie, de la librairie et de la papeterie, indispensable aux auteurs, au commerce et aux curieux, par J.-B. Munier. In-18° jésus, 72 p. Paris, imprimerie et librairie Marpon et Flammarion.

Particularité concernant un volume sorti des presses de Jules Didot et vers inédits de Pierre Didot, par Alkan aîné. In-8°, 10 p. Paris, imprimerie Alcan.

Paul-Louis Courier et la tache d'encre du manuscrit de Longus de Florence ; documents. Paris, Leroux, in-8°, 12 p. (Extrait de la *Revue critique d'histoire et de littérature.*)

Premier (Le) catalogue des manuscrits grecs de la Bibliothèque de Fontainebleau sous Henri Ier, notice du manuscrit Nani, 245, de Venise, par H. Omont. In-8°, 7 p. Nogent-le-Rotrou, imprimerie Daupeley-Gouverneur. (Extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. XLVII, 1886.)

Presses (Les) mécaniques d'imprimerie anglaises et américaines, par Louis Danel, de l'imprimerie L. Danel. In-8°, 158 p., fig. Lille, imprimerie Danel. (Extrait et traduit du *Typographic printing machines and machine printing* de Fred. J.-F. Wilson. Titre rouge et noir.)

Propriété (La) littéraire et artistique, par le professeur Emile Accolas. In-8°, 108 p. Orléans, imprimerie Jacob ; Paris, librairie Delagrave.

Questions mérovingiennes, par J. Havet. III. La date d'un manuscrit de Luxeuil. In-8°, 12 p. Nogent-le-Rotrou, imprimerie Daupeley-Gouverneur ; Paris, librairie Champion. (Extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes ;* t. XLVI, 1885 ; p. 430-439. Papier vergé.)

Rapport sur les archives du département des Hautes-Alpes en 1885-1886, par P. Guillaume, archiviste. In-8°, 30 p. Gap, imprimerie Jouglard.

Rapport sur les collections du département des imprimés de la Bibliothèque nationale, par Léopold Delisle, administrateur général de ladite Bibliothèque. In-8°, 39 p. Lille, imprimerie Danel. (Extrait du *Bulletin des Bibliothèques*, 1885, n° 4.)

Rapport sur le service des archives départementales, communales et hospitalières de Saône-et-Loire (1885-1886) avec le tableau des registres d'état civil ancien des communes, par L. Lex. In-8°, 22 p. Mâcon, imprimerie Bellenand.

Rapport présenté à M. le ministre de l'instruction publique sur l'identification de quelques fragments de manuscrits trouvés à Calais en 1816, sur les manuscrits de la Bibliothèque d'Arras, par H. Loriquet, archiviste départemental. Gr. in-8°, III-31 p.

Rapport sur la situation des archives départementales, communales et hospitalières de l'Aude. In-8°, 16 p. Carcassonne, imprimerie Lebeau.

Rapport sur la typographie et les industries similaires à l'Exposition internationale d'Anvers en 1885, adressé à M. le ministre du commerce, le 30 novembre de la même année, par Jules Vernéjeol, typographe, délégué par le département de la Corrèze. In-16, 18 p. Tulle, imprimerie Ve Lacroix et Mole. (Titre rouge et noir ; papier vergé.)

Reliure (La) moderne, artistique et fantaisiste, par Octave Uzanne. Illustrations reproduites d'après les originaux par

P. Albert-Dujardin, et dessins allégoriques de J. Adeline, Fraipont, A. Giraldon; frontispice de Lynch, gravé par Manesse. Gr. in-8°, VIII-271 p. et 72 pl. Paris, imprimerie Pillet et Dumoulin, librairie Rouveyre. (Tiré à 1,600 exemplaires numérotés, dont 100 sur papier du Japon et 1,500 sur papier vélin teinté; titre rouge et noir.)

Répertoire archéologique de l'arrondissement de Reims. 1er fasc. In-8°, 112 p. Reims, librairie Michaud. (Contient une bibliographie monumentale de l'arrondissement.)

Répertoire général de bio-bibliographie bretonne, par René de Kerviler, bibliophile breton, avec le concours de MM. Apuril, A. Berger, A. du Bois de la Villerabel, A. Galibourg, J. Plihon, C. Sommervogel. Liv. 1er, les Bretons. 1er fasc. In-8°, 160 p. Paris, librairie Picard. (Il a été tiré 25 exemplaires sur papier de Hollande.

Saint Grégoire de Naziance, archevêque de Constantinople et docteur de l'Église; sa vie, ses œuvres et son époque, par l'abbé A. Benoît. Etude bibliographique par Ch. Cavallier, notaire honoraire. In-8°, 23 p. Montpellier, imprimerie Grollier et fils. (Tiré à 125 exemplaires dont 100 sur papier vélin et 25 sur papier jonquille.)

Table générale des matières contenues dans les *Bulletins de la Société des ingénieurs civils* de 1848 à 1884. In-8°, 72 p. Paris, imprimerie Chaix. Au siège de la Société, 10, cité Rougemont.

Table des matières des dix premières années du journal *la Nature*. (Table par noms d'auteurs et table des gravures. Gr. in-8°, 284 p. Paris, imprimerie Lahure, librairie Masson.

Tables analytiques et alphabétiques des matières contenues dans les vingt-six premiers volumes de la *Revue d'artillerie* (octobre 1872 à septembre 1885). In-8°, 232 p.

Tables décennales de la *Revue critique de législation et de jurisprudence* (1874-1881). In-8° à 2 col., 68 p. Paris imprimerie et librairie Pichon.

Traduction (La) française de Guzman d'Alfarache, étude littéraire et bibliographique, par le marquis de Granges de Surgères. In-8°, 30 p. Chartres, imprimerie Durand. Paris, librairie Techener. (Tiré à 100 exemplaires numérotés, dont 25 sur papier vélin vert et 75 sur papier vergé. (Extrait du *Bulletin du Bibliophile.*)

Un fondeur en caractères membre de l'Institut, par Alkan aîné, ancien typographe breveté à la résidence de Paris. In-8°, 32 p. et portrait d'Edouard Lefebvre de Laboulaye. Paris, imprimerie Quantin. Aux bureaux de la *Typologie Tucker*.

Une charte française de Jean Joinville, par M G. Saige. In-8°, 14 p. (Extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes.*)

Ville (La) de Gannat et son évangéliaire du xe siècle, par L. Quayré-Reybourbon, de la Commission historique du nord. In-8°, 11 p. et pl. Lille, impr. Ducrocq; libr. Quarré. Titre rouge et noir.

---

§ II. — BIBLIOGRAPHIE DES ARTICLES PARUS EN 1886 DANS LES JOURNAUX ET RECUEILS PÉRIODIQUES FRANÇAIS, SUR LE LIVRE ET L'ART DU LIVRE.

Annales de l'École libre des sciences politiques. Juillet. Stourm : Bibliographie des finances du XVIIIe siècle.

Annales du Gâtinais. 1er trim. Bibliographie gâtinaise.

Bibliographie catholique. Juin. Ph. Gonnet : Catalogue des manuscrits grecs de Guillaume Pelicier, par Dumont. — Dom Levêque : Librairie des papes d'Avignon, par M. Faucon.

Bibliographie de la France, Janvier, 9. Manuscrits du Cambodge. — 16. La Bibliothèque nationale de Rio-de-Janeiro. — 23. Les imprimeurs chinois en Amérique. — 30. Les Arabes et la gravure sur bois. — Février, 20. La propriété littéraire en Amérique. — Avril, 3, 17. Loi belge sur la propriété intellectuelle. — 10. La presse américaine. — Mai, 8. Débuts de l'imprimerie et de la librairie à Arles. — Juin, 26. Syndicat de la propriété littéraire et artistique. — Les Incunables. — Juillet, 31. M. Claye. — Octobre, 2. Protection de la propriété littéraire et artistique (Conférence de Berne). — 23. Les droits des auteurs étrangers aux États-Unis. — Novembre, 27. L'impôt sur le papier. — La conférence de Berne. — Décembre, 4, 11 et 18. Notice sur la vie et les travaux de M. Ambroise-Firmin Didot.

Bibliothèque de l'École des chartes. Livraisons 1 et 2. G. Saige : Charte française de Jean de Joinville. — Ch. Köhler : Inventaire de la bibliothèque de Saint-Gildas en Berry. — Bibliothèque de Berlin. — Rectification à l'ancien catalogue des manuscrits de Corbie. — Livraison 3. Dumont : Le premier catalogue des manuscrits grecs de Fontainebleau sous Henri II, notice du manuscrit Nani, 245, de Venise. — De Grandmaison : Fragment de chartes du xe siècle, provenant de Saint-Julien de Tours. — Livraison 4. Fournier : Un adversaire inconnu de saint Bernard et de Pierre Lombard, note sur un manuscrit provenant de la Grande-Chartreuse.

Bulletin des bibliothèques et des archives. N° 1. Delisle : Instruction pour la rédaction d'un inventaire des incunables conservés dans les bibliothèques de France. — Décret ouvrant au ministre de l'instruction publique un crédit de 40,000 francs destiné à l'acquisition de livres. — Circulaire relative à la confection d'un catalogue des manuscrits proprement dits, conservés dans les dépôts d'archives communales et hospitalières.

Bulletin du bibliophile. Janvier-février. Bibliothèque d'un bourgeois du XVIIIe siècle. — La bibliothèque Mohl. — Mars-avril-mai. P. d'Arc : Bibliographie des ouvrages relatifs à Jeanne d'Arc. — Bibliographie ancienne de l'Annam. — Un almanach parisien de l'an III. — Juin-juillet. Notice sur une ancienne édition illustrée de la traduction française de l'*Imitation.* — Les archives du château de Kernuz. — Incendie de la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés.

Bulletin critique. Mars, 15. Thévenat : Bibliographie des travaux historiques et archéologiques publiés par les sociétés savantes. — Avril, 15. Leprieur : Miniatures inédites de l'*Hortus deliciarum* d'Herrade de Lansberg (XIIe siècle), par Rob. de Lasteyrie. — Juin, 1er. La librairie des papes d'Avignon (1316-1420), par M. Faucon. — Courajod : Catalogo delle opere antiche d'intaglio e intarsio in leguo... — Août, 1er. Les récentes publications de M. Omont sur les manuscrits grecs. — Le canzoniere autographe de Pé-

trarque, par P. de Nolhac. — Septembre. Duchesne : De origina, historia, indicibus scrinii et bibliotheca sedis apostolicæ commentatio, par B. de Rossi.

Bulletin de l'Imprimerie et de la Librairie. Janvier, 2. Les industries dont le papier est la base. — 16. L'état de l'imprimerie. — Écoles typographiques. — Février, 6. Une gigantesque fabrique de pâte à papier. — Mars, 27. Les industries du livre. — Avril, 3, 10, 17, 24; mai, 1, 8, 15, 22, 29; juin, 5, 12, 19, 26; juillet, 3, 10, 17, 24, 31; août, 7, 14, 21. Des erreurs en typographie. — Avril, 3. La sénélotypie. — 10. Le droit d'auteur en Belgique. — 17. L'art du livre. — Mai, 15. La librairie française au Japon. — 22. Les affiches-estampes. — 29. Les couvertures des livres au point de vue artistique. — Juin, 12, 19. De la reliure. — 26. Les impressions sur peau; propagation de l'imprimerie à la fin du XVe siècle. — Juillet, 10. L'imprimerie en Hongrie. — 31. Le papier de Chine. — Août, 21, Jean-Laurent Coster. — 28; septembre, 4, 12 et octobre, 9. De la reliure. — Septembre, 18. Les imprimeries de journaux à Paris. — Octobre, 30. Auteurs et éditeurs. — Novembre, 6. Un imprimeur artésien contemporain de Plantin. — 13. La papeterie allemande. — 27. Les ennemis du livre dans le passé. — Décembre, 11. Propriété littéraire et artistique. — 18. M. Ambroise-Firmin Didot.

Bulletin général de la papeterie. Mars, avril, mai, juin, juillet, août, septembre, octobre, novembre, décembre. L'imprimerie. — Juillet. *La maison Plantin à Anvers*, par M. Degeorge.

Bulletin monumental. Mars-avril. De la Sicotière : Essai de bibliographie nantaise.

Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris. Mars-avril. Inventaire des biens et des livres de l'abbaye des Vaux-en-Cernay, au XIIe siècle. — Henri IV et la bibliothèque de Gaillon. — Juillet-août. Un incunable grec de l'imprimerie parisienne au XVIe siècle. — Septembre-octobre. Inventaire sommaire des archives de la chambre syndicale de la librairie et de l'imprimerie de Paris.

Bulletin de la Société de l'Histoire du protestantisme français. Février, mars, mai et septembre. Étude historique et bibliographique sur la discipline ecclésiastique des églises réformées de France.

Cosmos. Novembre, 15. Un manuscrit mexicain de la Bibliothèque nationale.

Courrier de Vaugelas. N° 9. Omar et la Bibliothèque d'Alexandrie.

Dix-Neuvième Siècle. Avril, 12. Physiologie du bibliophile. — Mai, 1er. *Nos Amis les livres.* — 13. *Les Femmes bibliophiles.*

Écho de Paris. Août, 5. Le théâtre et le livre. — Octobre, 3. Les victimes du livre.

Événement. Juillet, 19. Le bazar du roman par la machine rotative. — Octobre, 10. Deschaumes : Auteurs et éditeurs.

Français. Mars, 19. Les archives nationales. — Juin, 8. *Les Femmes bibliophiles.*

France. Mars, 19. La littérature en cour d'assise.

France libre. Janvier, 22. L'outrage aux bonnes mœurs par le livre.

Gazette anecdotique. Janvier, 31. Livres poursuivis. — Mars, 15. Livres rares. — 31. Reliure en peau humaine. — Août, 15. Le prêt des livres dans les dépôts publics.

Gazette archéologique. N°s 1 et 2. Ch. de Linas : Le livre d'ivoire de la Bibliothèque de Rouen. — N°s 3 et 4. L. Delisle : Exemplaires royaux et princiers du *Miroir historial* (XVe siècle).

Gazette des Beaux-Arts. Janvier et février. Lecoy de la Marche : L'art d'enluminer. — Juin et décembre : Bibliographie des ouvrages relatifs aux beaux-arts et à la curiosité.

Gazette de France. Janvier, 1, 8; février, 15, 22; mars, 9, 23, 30; mai, 3, 24; juin, 16; juillet, 13 et 20. Le journalisme en Angleterre.

Gazette des Tribunaux. Janvier, 2, 3. *Traité de l'administration des bibliothèques publiques*, par Richou.

Gil Blas. Mai, 22. *Les Femmes bibliophiles.*

Gutenberg-Journal. Janvier, 13. Le commerce des industries du livre avec l'étranger. — Février, 17. Les livres des aveugles. — Avril, 7. Les caractères chinois et japonais. — 14. La presse américaine. — 21. Comment se fait un livre. — Mai, 19. *Petite Histoire de la typographie*, par Aug. Vitu. — Juin, 30. *La maison Plantin à Anvers*, par Degeorge. — Juillet, 14. Les malheurs de la bibliothèque colombine — Août, 18. Le prêt des livres. — Octobre, 13. Auteurs et éditeurs. — 20. Protection de la propriété littéraire et artistique. — 27. Le contrôle du chiffre d'éditions. — Novembre, 10. Les éditeurs et libraires italiens.

Imprimerie (L'). Janvier, 15, 31. La zincographie dans l'art typographique. — Janvier, 15 et mars, 31. Les livres et les manuscrits anciens. — Janvier, 31, février, 15 et mars, 31. Décalque des impressions anciennes. — Mars, 15. Bibliographie de l'imprimerie. — Mai, 15. Les presses mécaniques d'imprimerie anglaises et américaines. — Juillet, 15. Reproduction des vieux livres. — Août, 31. La librairie et l'imprimerie en Béarn. — Octobre, 31. Moyen de reproduire les autographes en fac-similé. — Décembre, 15. L'imprimerie en Allemagne.

Intermédiaire des chercheurs et curieux[1].

Journal des Débats. Février, 12. La bibliothèque de sir John Lubbock. — Mars, 12. *Description des peintures et ornements contenus dans les manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale*, par H. Bordier. — Juillet, 11. *Dictionnaire bibliographique des ouvrages relatifs à l'empire chinois.*

Journal officiel. Avril, 30. Débuts de l'imprimerie et de la librairie à Arles.

Journal des savants. Juin. Hauréau : *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France* (t. III).

Justice. Janvier, 6. Anciens almanachs. — Février, 10. Notes d'éditeurs.

Moliériste. Janvier. M. Tourneux : La bibliothèque de Rosimond.

National. Décembre, 13. Bibliothèques d'art industriel.

Nature. Juillet, 17. La gravure typographique par le procédé Gillot.

Paris. Octobre, 7. De l'influence des livres sur les esprits.

Polybiblion. Janvier. Bibliographia liturgica. — Les almanachs. — Février. La bibliomanie en 1885. — Mars. La bibliothèque du Vatican. — Avril. Manuscrits de l'évêque russe Porphyre. — Archives de l'Orient latin. — Juin. Les accroissements du British Museum. — Manuscrits autographes de Pétrarque. — Août. Un inventaire des incunables des bibliothèques publiques de France. — Livres rares

1. Nous ne pouvons que noter ici cette très intéressante revue qui publie dans chacun de ses numéros de nombreux renseignements utiles aux bibliophiles et aux gens de lettres.

de la bibliothèque nationale de Rio-de-Janeiro. — Bibliographie des ouvrages relatifs à l'histoire de l'imprimerie. — Septembre. La collection palatine de la Vaticane. — Périodiques bibliographiques de l'Allemagne. — Novembre. Le tirage des livres. — Décembre. Les bibliothèques de New-York.

Rappel. Juillet, 26. Le prêt des livres.

Réforme sociale. Août, 1. Le Play : L'almanach rural et son rôle comme publication populaire.

République française. Janvier, 1. Les anciens almanachs illustrés. — Août, 8. Le prêt des livres.

Revue de l'Agenais. Mars, avril. J. Andrieu : *Histoire de l'imprimerie en Agenais.*

Revue alsacienne. Septembre. Une bibliothèque messine au moyen âge.

Revue archéologique. Juin. Leval : Inventaire des pièces manuscrites grecques des XVIIe et XVIIIe siècles conservées dans les archives du couvent Saint-Louis à Constantinople.

Revue de l'Art chrétien. Janvier. Ledieu : Notice sur l'évangéliaire de Charlemagne de la bibliothèque d'Abbeville. — J. Richard : Quelques imagiers artésiens et parisiens du commencement du XIVe siècle. — Octobre. De Linas : Le trésor de la bibliothèque de l'église métropolitaine de Rouen au XIIe siècle.

Revue des Arts décoratifs. Mai. De Caumont : L'Imprimerie nationale. — G. Duplessis : Le département des estampes à la Bibliothèque nationale.

Revue bourbonnaise. Avril. Omont : Gilbert Gaulmin et sa collection de manuscrits orientaux.

Revue britannique. Janvier. La presse américaine.

Revue catholique des institutions et du droit. Avril, juin, septembre, octobre. Dr Pappafava : Caractère juridique et vicissitudes du droit de propriété littéraire et artistique.

Revue celtique. Avril. Le manuscrit Cottonien Otho, E. XIII. — La saisie irlandaise et la saisie bretonne.

Revue de Champagne et de Brie. Mai, juin. G. Hérelle : Répertoire général des principaux fonds anciens conservés aux archives départementales de la Marne.

Revue critique d'histoire et de littérature. Février, 15. Delaville Le Roux : Les chartes de Saint-Julien de Tours. — Mai, 10. Bayet : *Description des ornements contenus dans les manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale,* par H. Bordier. — 24. P. de Nolhac : *La librairie des papes d'Avignon,* par M. Faucon. — Juillet, 5. Psichari : *Bibliographie hellénique,* par E. Legrand. — 12. Bénet : *Les archives de la ville de Honfleur,* par Bréard. — De Nolhac : *Bibliographie italico-française,* par Blanc. — Août, 16. Morel-Fatio : *Biblioteca popular de la associacio d'excursions Catalana.* — 23. T. de L. : *Répertoire général de bio-bibliographie bretonne,* par R. Kerviler. — Septembre, 20. E. Picot : *Histoire de l'imprimerie en Agenais,* par Andrieu. — 27. Les manuscrits berlinois des œuvres de Plutarque. — Octobre, 18. E. Müntz : *La bibliothèque du Vatican sous les papes Nicolas V et Calixte III.*

Revue de l'enseignement secondaire et de l'enseignement supérieur. Février, 1. Bibliographie pour l'agrégation des lettres en 1885. — Bibliographie pour l'agrégation de l'enseignement spécial (lettres), 1886.

Revue des études juives. Janvier, mars. Schwaab : Un incunable hébreu.

Revue félibréenne. Janvier. Bibliographie des ouvrages relatifs au félibrige.

Revue de géographie. Septembre. De la Martinière : Bibliographie marocaine.

Revue historique et archéologique du Maine. Liv. 1. Esnaut : Notes historiques et bibliographiques sur le Maine.

Revue internationale de l'enseignement. Septembre. Flammermont : Le prêt des livres à l'extérieur par les bibliothèques publiques italiennes.

Revue de linguistique. Janvier. Gaidoz : Bibliographie des traditions des Français d'outre-mer.

Revue des questions historiques. Juillet. J.-R. Richard : Les livres de Mahaut, comtesse d'Artois et de Bourgogne (1302-1329).

Revue de la Révolution. Avril, 14 Index bibliographique révolutionnaire.

Revue des sciences ecclésiastiques. Janvier. P. Martin : Quatre anciens manuscrits du Nouveau Testament.

Revue scientifique. Mars, 6. La bibliothèque d'un étudiant en médecine.

Romania. Janvier. *Un nouveau manuscrit du roman de Jules César,* par Jacot de Forest.

Soleil. Juin, 25. Bibliothèques pour aveugles.

Temps. Novembre, 17. *Bibliographie parisienne,* par Lacombe.

Typologie-Tucker. Janvier, février, mars, avril, mai, juin, juillet, août, septembre, octobre, novembre, décembre. Dictionnaire typo-lithographique. — Février. La tradition dans l'imprimerie. — Juillet. Lettres d'un bibliographe. — Septembre. Le colonel Richard Mac Hoë. — Octobre. Ecole professionnelle typographique Gutenberg.

Univers. Janvier, 9. Abbé Daniel : Les papyrus du Fayoum. — Août, 10. La première édition du *Génie du christianisme.*

Voltaire. Mai, 9. Les droits d'auteur en Espagne. — Juin, 18. *Les femmes bibliophiles.* — Octobre, 13. Auteurs et éditeurs.

---

§ III. — BIBLIOGRAPHIE DES JOURNAUX ET REVUES TRAITANT DU LIVRE ET DE L'ART DU LIVRE.

Album lithographique. Paraissant par livraisons trimestrielles. Un an, 8 fr. La livraison, 2 fr. 50. Paris, aux bureaux du journal l'*Imprimerie.*

Amateur (L') d'autographes. Revue rétrospective et contemporaine. Mensuel. Abonnements : France, un an, 19 fr.; 6 mois, 6 fr. Le numéro, 1 fr.

Ami (L') des livres. Bi-mensuel. Abonnements, 3 fr. par an. Bureaux, 76, rue des Saints-Pères.

Annales de la propriété industrielle, artistique et littéraire; journal de législation, doctrine et jurisprudence françaises et étrangères. Mensuel. Abonnements : un an, Paris, 10 fr.; étranger, 12 fr. Le n°, 1 fr. 25.

Bibliographe (Le). Nouvelle revue des livres et journaux, paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. Bureaux, 66, rue

du Rocher. Abonnements : France et Algérie, 6 fr.; Union postale, 7 fr. Le numéro, 20 cent. Les abonnements partent du 1er de chaque mois.

Bibliographie catholique. Revue critique des ouvrages de religion, de philosophie, d'histoire, de littérature, d'éducation, destinée à toutes les personnes qui aiment à bien connaître les livres qui paraissent, soit pour les lire elles-mêmes, soit pour en permettre, en conseiller ou en défendre la lecture. Paraît le 25 de chaque mois. Abonnements : France, un an, 15 fr.; Union, 18 fr.; États-Unis, 20 fr. Librairie Picard.

Bibliographie de la France. Journal général de la librairie et de l'imprimerie. Paraît le samedi. Abonnements : France, un an, 20 fr.; 6 mois, 11 fr.; Union, un an, 24 fr.; 6 mois, 13 fr.; étranger, un an, 28 fr.; 6 mois, 15 fr. Le numéro, 50 cent. Bureaux, 27, rue Grégoire-de-Tours.

Bibliophile du bas Languedoc (*Le*), recueil mensuel. Neuvième année. Clermont, Hérault, librairie Léotard.

Bibliophile du Dauphiné (*Le*). Revue des livres anciens et modernes, rares, neufs et d'occasion sur le Dauphiné (Folklore du Dauphiné), paraissant tous les trois mois. Grenoble, librairie Drevet. Abonnements : un an, sur papier ordinaire, 1 fr.; sur papier de Hollande, 2 fr.

Bibliophilie ancienne et moderne (*La*) française et étrangère. Publication bi-mensuelle distribuée gratuitement à 3,000 exemplaires par numéro. Envoi de tous les numéros, 2 fr. par an. Ve Labitte, propriétaire-éditeur, 4, rue de Lille.

Bulletin des bibliothèques et des archives, publié sous les auspices du ministère de l'instruction publique. Abonnement annuel, 18 fr. (Cette publication forme la nouvelle série du *Cabinet historique*. Elle paraît par livraisons, sans date précise, et comprend un nombre non déterminé de livraisons.) Paris, lib. Champion.

Bulletin mensuel de bibliographie, publié par la librairie Ernest Leroux.

Bulletin du bibliophile et du bibliothécaire. Mensuel. Abonnements : Paris, un an, 12 fr.; départements, 14 fr.; Union, 16 fr. Bureaux, 52, rue de l'Arbre-Sec.

Bulletin de l'imprimerie. Abonnements : France, un an, 5 fr.; Union, 8 fr. Le numéro, 50 cent. Bureaux, 2, rue Mignon.

Bulletin central de bibliographie française et étrangère. Publication mensuelle contenant la liste par ordre méthodique des principaux ouvrages littéraires et scientifiques publiés en France, en Allemagne, en Angleterre, en Belgique, en Suisse, en Italie et aux États-Unis d'Amérique. Abonnements, un an, 5 fr.; le numéro, 60 cent. Librairie Fetscherin et Chuit.

Bulletin critique de littérature, d'histoire et de théologie. Bi-mensuel. Abonnements, un an, 8 fr. Bureaux, rue de Médicis, 7.

Bulletin général de la papeterie et des industries qui s'y rattachent. Bureaux, 40, rue Milton. Abonnements : 5 fr. par an.

Bulletin mensuel de la librairie française, publié par Reinwald. Un an, 2 fr. 50.

Bulletin mensuel des publications étrangères reçues par le département des imprimés de la Bibliothèque nationale. Abonnements : France, un an, 5 fr.; Union, 6 fr. Bureaux, 11, rue de Lille.

Bulletin mensuel des récentes publications françaises, avec un appendice contenant l'indication des cartes géographiques et des livres anciens nouvellement entrés au Dépôt des imprimés. Anonnements, 8 fr. Bureaux, quai Malaquais, 15.

Bulletin de la Société Franklin (Voy. *Journal des bibliothèques populaires*.)

Catalogue mensuel de la librairie française. Paris, lib. Nilson.

Chronique de l'imprimerie. Gazette cosmopolite de la typographie et de la lithographie; publication mensuelle rédigée par des praticiens. Abonnements, un an, 8 fr.; le numéro, 75 cent. Bureaux, 5, rue Perronet.

Courrier des bibliothèques militaires, paraissant tous les mois. Bureaux, 30, rue Dauphine. Un an, 50 cent.

Curiosité (*La*). Journal des curieux, des collectionneurs, des archéologues et des bibliophiles. Abonnement unique : vingt-cinq numéros, 5 fr.

Écho de l'imprimerie, revue mensuelle de la typographie, de la lithographie et de la librairie. Abonnements, un an, 5 fr. Bureaux, 129, rue d'Aboukir.

Galignany's library (*The*). Bureaux, 224, rue de Rivoli. Abonnements, un an, 60 cent.

Gutenberg Amusant (*Le*), recueil périodique de l'imprimerie. Ch. Blot, à Paris, 7, rue Bleue.

Gutenberg-Écho. Bureaux, 7, rue Bleue.

Gutenberg-Journal. Paraît les 10, 20 et 30 de chaque mois. Abonnements, un an, 12 fr. Bureaux, 9, rue de Fleurus.

Imprimerie (*L'*) *pour tous*. Recueil d'instructions, procédés et modèles pour imprimer soi-même en tout genre. Abonnements, 4 fr. par an. Bureaux, 8, quai du Louvre.

Imprimerie (*L'*). Journal de la typographie, de la lithographie et des arts qui s'y rattachent. Mensuel. Abonnements, un an, 10 fr. Bureaux, 8, quai du Louvre.

Journal des bibliothèques populaires, publié par la Société Franklin pour la propagation des bibliothèques populaires. Paraissant une fois par mois. Bureaux, 1, rue Christine. Abonnements, 3 fr. par an; le numéro, 25 cent.

Journal des imprimeurs. Indicateur général du matériel typographique et lithographique, des produits et marchandises employés dans ces deux arts. Mensuel. Bureaux, 225, faubourg Saint-Honoré.

Journal de la librairie militaire. Mensuel. Abonnements 3 fr. par an. Bureaux, 30, rue Dauphine.

Livre (*Le*), revue mensuelle illustrée. Abonnements : France, un an, 40 fr.; départements, 42 fr.; le numéro, 5 fr. Bureaux, 7, rue Saint-Benoît.

Musette (*La*). Publication mensuelle, recueil des élucubrations versifiées des typos de l'Imprimerie nouvelle. Le numéro, 10 cent.

Polybiblion. Revue bibliographique universelle. Mensuelle. Paraissant du 10 au 15. Comprend deux parties : partie littéraire; partie technique. Abonnements : partie littéraire : France, un an, 15 fr.; partie technique : 10 fr. Les deux parties réunies : 20 fr. Le numéro : 1 fr. 50. Bureaux : boulevard Saint-Germain, 174.

Progrès typolitho. Revue des inventions, améliorations et perfectionnements de l'imprimerie typographique et lithographique. Bi-mensuel. Abonnements, un an : 6 fr. S'imprime à Sedan.

Publicateur (*Le*) *du typolitho*. Intermédiaire entre le vendeur et l'acheteur du matériel d'imprimerie d'occasion. Abonnements : un an, 3 fr. 6 mois, 2 fr. Bureaux, 31, rue Denfert-Rochereau.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire, publié sous la direction de MM. J. Darmesteter,

L. Havet, G. Monod, G. Paris. Abonnements, Paris, un an : 20 fr.; départements, 22 fr.; étranger, 25 fr. Bureaux : 28, rue Bonaparte. (Vingtième année.)

Revue littéraire, bulletin de bibliographie. Supplément littéraire mensuel au journal l'*Univers*.

Typographie française (*La*). Organe officiel de la fédération des ouvriers typographes français et des industries similaires; paraissant tous les quinze jours. Abonnements : un an, 4 fr.; 6 mois, 2 fr. Le numéro, 15 cent. Bureaux : 15, rue de Savoie.

Typologie Tucker; recueil de l'imprimerie et de la lithographie, revue bibliographique. Paraît le 15 de chaque mois. Abonnements, un an, Paris, 6 fr.; départements, 7 fr. 50. Le numéro, 50 cent. Bureaux : 35, rue Jacob.

GUSTAVE FUSTIER.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

1886

TOME VIII

---

§ I. — COMPTES RENDUS ANALYTIQUES

JURISPRUDENCE

Causes criminelles et mondaines, par Bataille, 290.
Études de droit constitutionnel, par Boutmy, 84.
Histoire des avocats au Parlement de Paris, par Delachenal, 128
Législation des chemins de fer, par Vigouroux, 251.

SCIENCES ET ARTS

SCIENCES PHILOSOPHIQUES — SCIENCES PHYSIQUES, CHIMIQUES, NATURELLES
SCIENCES MÉDICALES — SCIENCES MATHÉMATIQUES — SCIENCES MILITAIRES — SCIENCES OCCULTES
ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE — ÉPIGRAPHIE — ÉDUCATION — ENSEIGNEMENT
BEAUX-ARTS : ARCHÉOLOGIE, ARCHITECTURE, PEINTURE, MUSIQUE, ETC.

Sciences philosophiques.

Alternative (L'); contribution à la psychologie, par Clay, trad. Burdeau, 523.
Amour (L') dans l'humanité, par Mantegazza, trad. Chesneau, 305.

Criminalité comparée, par Tarde, 521.

Eléments de psychologie physiologique, par Wundt, 354.
Esquisse d'une classification des doctrines philosophiques, par Renouvier, 522.
Exposé sommaire des théories du transformisme, par Vianna, 353.

Études sur le scepticisme de Pascal, par Droz, 352.
Évolution (L') et la vie, par D. Cochin, 306.

Mécanisme (Le) de l'entendement, par Rachet, 357.
Morale d'Épicure, par Guyan, 356.
Morale (La) dans la démocratie, par Barni, 26.

Nouveaux essais de psychologie contemporaine, par P. Bourget, 70.

Œuvres de Hugues de Saint-Victor, éd. Hauréau, 574.

Pensées sur l'éducation morale, par le baron de Lauval, 522.
Pensées d'un sceptique, par Gerfaut, 199.
Peur (La), par Mosso, trad. Hément, 520.

Philosophie du droit civil, par Franck, 522.
Philosophie des médecins grecs, par Chauvet, 249.
Philosophie de Stuart Mill, par Lauret, 305.
Principes (Les) de la morale, par Beaussire, 26.
Procès-verbal (Le) de la vie, par Maurel-Dupeyré, 355.
Proie (La) du néant, par Thiaudière, 71.
Provinciales de Pascal, 246.
Psychologie du raisonnement, par A. Binet, 249.

Religion (La) sans culte, par Poulin, 355.

Sentiment (Du) moral et religieux, par l'abbé Avoine, 519.

Vie (La) éternelle et universelle, par Danton, 353.
Vous et moi, par Depret, 575.

Sciences physiques, chimiques, naturelles.

Astres (Les) grandissants, par George, 361.
Astronomie (L'), par Flammarion, 361.
A travers la nature, par Robert, 457.

Causeries scientifiques, par de Parville, 361.

Dans le ciel et sur la terre, par Flammarion, 528.

Éclairage (L') par l'électricité, par Wetter, 531.

Histoire des sciences mathématiques et physiques, par Marie, 360.
Homme (L') et l'animal, par H. Joly, 253.

Machine (La) à vapeur, par Gossin, 255.
Microbes (Les), par Trouessart, 361.

Recherches sur l'instabilité des continents, par Girard, 528.
Reptiles et batraciens, par Brahm, 137.

Singes (Les) anthropoïdes, par Hartmann, 528.

Terre (La) et les végétaux, par Labesse et Pierret, 527.

Sciences médicales.

Hygiène de l'orateur, par le Dr Riant, 529.

Langage (Le) intérieur et les diverses formes de l'aphasie, par Ballet, 529.

Magnétisme et hypnotisme, par Cullerie, 362.
Mal (Le) français, par Hesnault, 200.

Somnambulisme provoqué, par Beaunis, 254.

Sciences militaires.

Armée (L') de Châlons, 364.
Artillerie (L') et les arsenaux de la ville de Bayonne, par Ducéré, 530.

Bourbaki (Le général), 138.

Guerre (La) moderne, par Derrécagaix, 139.
Guerre (La) d'Orient en 1877-78, 28.

Lettres sur l'artillerie, par de Hohenlohe, 363.
Lettres sur l'infanterie, par de Hohenlohe, 363.

Pourquoi la France n'est pas prête, 138.

Sciences occultes.

Histoire philosophique et politique de l'occulte, par Fabart, 299.

Économie politique et sociale.

Affaiblissement de la natalité en France, par de Nadaillac, 524.
Année (L') politique, par Daniel, 307.

Constitutions (Les) d'Haïti, par Janvier, 358.

Dobroudja (La) économique, par Nasiaz, 584.

Empire (L') allemand, sa constitution, par Morhain, 251.
Expansion (L') coloniale de la France, par de Lanessan, 526.

Finances (Les) de l'ancien régime, par Stourm, 300.
France (La) socialiste, par Mermeix, 525.

Histoire monétaire de notre temps, par D. Haupt, 349.

Mensonges (Les) conventionnels de notre civilisation, par Nordau, 358.
Misère et remèdes, par d'Haussonville, 584.

Paroles d'un révolté, par Kropotkine, 27.
Politique (La) algérienne, par P. Bert, 527.
Possessions françaises de l'Afrique occidentale, par Lebrun-Renaud, 250.

Questions sociales contemporaines, par Coste, 359.

Réveil (Le) national, par Hugonet, 251.
Russie (La) politique et sociale, par Tikomiroff, 295.

Slavisme (Le) et la Révolution, par Stepniak, 524.

Épigraphie.

Cours élémentaire d'épigraphie latine, par Cagniat, 469.

Éducation. — Enseignement.

Art (L') de dire, par Leloir, 576.

Enseignement (De l') à l'école, par Vessiot, 455.
Essai sur l'instruction populaire, par Cosson, 574.

Question (La) du latin, par R. Frary, 19.
Question (La) du latin, par Vessiot, 118.
Questions d'enseignement secondaire, par Ch. Bigot, 345.

Beaux-arts.

Art (L') japonais, par L. Gonse, 583.
Art (L') des jardins, par Alphand et Ernouf, 243.

Beaux-Arts (Les) à Roubaix, par Duthil, 583.
Boucher (François), par A. Michel, 303.
Bronzes (Les) de la Renaissance, par E. Molinier, 419.

Capitale (La) de l'art, par A. Wolff, 304.
Costumes militaires, par Charlet, 24.

Decamps, par Ch. Clément, 303.
Delacroix, par M. Tourneux, 305.
Design in textile fabrics, par Ashenhurst, 472.
Dessin (Le), 135.
Dictionnaire des fondeurs, par de Champeaux, 420.
Dictionnaire iconographique des Parisiens, par Tardieu, 120.

Edelinck, par le vicomte Delaborde, 303.
Faïences et porcelaines, par A. Martin, 420.
Fortuny, par Ch. Yriarte, 134.
Fra Bartholomeo, par Gruyer, 518.

Ghiberti et son école, par Perkins, 25.
Gleyre, par Ch. Clément, 134.

Henri Regnault, par Max, 418.
Histoire et description des musées d'Angers, par H. Jouin, 133.
Hôtel (L') Drouot en 1884-85, par Eudel, 195.

Impressions sur la peinture, par Stevens, 199.

Lamour, serrurier du roi Stanislas, par Cournault, 472.
Landscape in art before Claude and Salvator, par Gilbert, 23.
Leçons (Les) d'anatomie et les peintres hollandais, par le Dr Triaire, 622.

Meuble (Le), par de Champeaux, 23, 132.
Musées (Les) d'Allemagne, par Michel, 196.

Nouvelles promenades archéologiques, par G. Boissier, 453.

Origines (Les) de l'Opéra français, par Nuitter et Thoinan, 641.

Palissy, par Burty, 134.
Peinture (La) italienne, par G. Lafenestre, 24.
Prudhon, par Gauthier, 134.

Raphaël et Gambrinus, par John Grand-Carteret, 419.
Rembrandt, par Michel, 134.

Sensations d'art, par J. Barbey d'Aurevilly, 302.
Style (Le) Louis XIV, par Genevraye, 133.

Traité de l'administration des Beaux-Arts, 242.

Wagner, par E. Schuré, 242.

Art industriel.

Livre (Le) et les arts qui s'y rattachent, par Louisy, 476.

Petite histoire de la typographie, par Vitu, 469.

BELLES-LETTRES

LINGUISTIQUE — POÉSIE — THÉATRE — CONTES — ROMANS — POLYGRAPHES

Linguistique.

Étude sur la langue de Montaigne, par Voizard, 185.

Précis de grammaire historique de la langue française, par Brunot, 581.

Poésie.

Abîme (L'), par Rollinat, 292.
Ailes (Les) du rêve, par Bernès, 465.
Amours défuntes, par de Chauvigny, 513.
Anémiées (Les), par Paz, 294.
Anna et Loïc, par Varet, 294.
A travers la vie, par F. Pittié, 74.
Au bord de la vie, par Marie de Valandré, 512.
Aux champs, par Harel, 345.

Baisers perdus, par Marsolleau, 462.
Bruyère (La) en feu, par Mme Blind, 451.

Cantilènes (Les), par J. Moreas, 405.
Castel (Le) de Montalalune, par Pig, 188.
Chanson (La) de Roland, trad. Jubert, 453.
Chansons, par O. Pradels, 636.

Déchirements (Les), par Mariotte, 464.

Ebauches poétiques, par Tichy, 579.
En plein ciel, par A. Labitte, 346.
En route, par Logeard, 460.

Faust, trad. de Polignac, 578.
Feux de paille, par Vettard, 513.

Graziella, par Lamartine, 198.

Haute école, par F. Naquet, 73.

Légende (La) de Normandie, par Fremine, 404.
Lèvres roses, par A. Touchard, 73.
Lièvre (Le), par de Bullandre, éd. Jullien, 83.
Livre (Le) des âmes, par Zénon-Fière, 189, 463.
Livre (Le) des parias, par Chevalier, 636.

Mer (La), par J. Richepin, 122.
Mes rêves, par Lorin, 513.
Moines (Les), par Verhœren, 403.
OEuvres poétiques de Maynard, éd. Garrison, 21.
OEuvres complètes de Shelley, trad. Rabbe, 344.
OEuvres de Léon Valade, 637.

Petits étés de la cinquantaine, par Troubat, 187.
Philippiques inconnues de Lagrance-Chancel, 351.
Poèmes d'Égypte, par Chambellan, 294.
Poems of nature, par Greenlaff-Whittier, 466.
Poésie (La) des bêtes, par Fabié, 293.
Poésies d'Henri Abbey, 514.
Poésies, par M. Besson, 124.
Poésies, par Lévy, 347.
Poésies pour tous, par A. Segalas, 635.
Poésies de Catulle Mendès, 461.
Populace (La), 579.
Printemps (Du) à l'automne, par Monnier de la Motte, 462.
Prisme (Le), par Sully Prudhomme, 346.

Reliques d'amour, par E. Ducros, 464.
Répliques enfantines, par Carcassonne, 235.
Ressouvenirs, par Dugué, 464.
Rimes de combat, par Grandmougin, 635.

Sérénités, par A. Tinchant, 512.
Sonnets mystiques, par Villebrune, 511.

Trilles et vocalises, par Bellanger, 462.
Tendresses (Les) et les cultes, par Trolliet, 404.

Vie (La) et la mort, par Rameau, 293.
Viole (La) d'amour, par Mariéton, 463.
Voix errantes, par Gauthier, 234.
Vosges (Les) poétiques, par Schumann, 189.

Théâtre.

Bourgeois (Le) gentilhomme, 345.

Comédie (La) au coin du feu, par A. Houssaye, 189.

Disons des monologues, par Lheureux, 574.

Hamlet, trad. Ménard, 577.
Histoire du théâtre du Palais-Royal, par Hugot, 348.

Mille (Les) et une nuits du théâtre, par Vitu, 18, 400.

OEuvres complètes de Molière, 188.

Parades inédites, par Gueulette, 74.

Turcaret, 585.

Contes.

Contes bourgeois, par Th. de Banville, 11.
Contes modernes, par G. Bergeret, 568.
Contes russes, par Sichler, 241.

Leçon (La) d'amour, par Tabaraud, 287.

Morts (Les) heureuses, par Lepelletier, 225.

Nos patriotes, par Lacertie, 507.
Nouveaux contes à Ninon, par Zola, 141
Nouvelles, par Carmen Sylva, 226.

Qui vive? France! 393.

Récits de l'oncle Paul, par P. Bonhomme, 229.
Roman (Le) de Follette, par A. Scholl, 338.

Sascha et Saschka, par Sacher-Masoch, 230,
Serenus, par J. Lemaître, 570.

Trois contes chinois, par Robert, 507.
Trois coups de foudre, par L. Halévy, 421.
Trois nouvelles chinoises, trad. Hervey de Saint-Denis, 229.

Romans.

Affamés (Les) de Londres, par E. Montagne, 453.
Alpe (L') homicide, par P. Hervieu, 11.
Américaine, par Boutelleau, 340.
Amourettes, par Tiercelin, 450.
Argine Lamiral, par Chaperon, 398.
Attentats (Les) de Modeste, par Pontsevrez, 9.
Au soir, par L. Rubineau, 117.
Aventures de femmes, par E. Daudet, 10.

Baccarat, par H. Malot, 179.
Baiser (Le) de Maïna, par R. de Bonnières, 228.
Bande (La) des Copurchics, par E. Monteil, 508.
Baron (Le) Jehovah, par Vigneaux, 397.
Barteck vainqueur, par Sienkiewicz, 230.
Beaumignon, par F. Jourdain, 397.
Bébé million, par R. Maizeroy, 114.
Belle (La) Judith, par Le Faure et Steyne, 68.
Bigarreau, par A. Theuriet, 337.
Blanches mains, par Vidal, 286.
Bonne (La) en or, par Pagat, 10.
Bons (Les) camarades, par Lafontaine, 10.
Boulet (Le), par Maizeroy, 287.

Cas (Les) difficiles, par A. Silvestre, 10.
Chair (La), par O. Métenier, 66.
Chambre d'hôtel, par Rouanet, 287.
Clairefontaine, par H. Gréville, 15.
Clairs de soleil, par Noël Blache, 10.
Confession posthume, par P. Margueritte, 338.
Confidences d'une modiste, par Mattor de la Perrière, 571.
Contes d'un coureur de bois, par de Cherville, 117.
Cosaques (Les), par Tolstoï, 338.
Curieuse, par Péladan, 427.

Dame (La) de Coetquen, par Robidon, 507.
Dames (Les) de Croix-Mort, par G. Ohnet, 182.
Dames et demoiselles, par Th. de Banville, 393.
Dans l'intimité, par R. Caze, 115.
Danse (La) des fous, par Frank, 16.
Défaillances (Les), par Miroux, 15.
Discipline, par A. de Launay, 10.

Docteur (Le) Claudius, par Crawford, 572.
Dona Perfecta, par Perez-Galdos, 452.
Double (La) vue, par Maël, 571.
Drames (Les) du cœur, par Ducharme, 180.

Échéance (L'), par Fulbert, 115.
Entrée de clowns, par Champsaur, 178.
Erh-Tou-Mai, trad. Piry, 506.
Esquisses provinciales, par Meunier, 114.
Étiennette, par A. Sirven, 66.
Étoile (L') éteinte, par Sémézias, 449.

Faiseurs (Les), par Pisemsky, 449.
Faute (La) des autres, par Montégut, 116.
Faute (La) d'une mère, par Albalak, 179.
Fille (La) à Blanchard, par J. Case, 181.
Fils de prêtre, par l'abbé X., 62.
Fin (La) de Paris, par Maizeroy, 115.
Frères (Les) Colombe, par de Peyrebrune, 6.

Gaga (Le), par Dubust de Laforest, 8.
Galères (Les) de l'amour, par Lapointe, 180.
Gars (Le) Perrier, par de la Ville-Hervé, 340.
Gourme (La), par Lafargue, 568.
Grâce (La), par O. Métenier, 397.

Happe-chair, par C. Lemonnier, 181.
Hélène, par A. Theuriet, 339.
Hémo, par Dodillon, 569.

Illustre (L') Casaubon, par Gaulot, 180.
Infirmière (L'), par de Lasserre, 574.
Iskender, par J. Gauthier, 340.

Jean de Jeanne, par Pouvillon, 396.
Journal d'un officier malgré lui, par Théo-Critt, 65.
Justicier (Le), par Icres, 225.

Krotkaia, par Dostoiewsky, 506.

Ladies et Gentlemen, par R. et M. Halt, 67.
Lady Roxana, par de Foë, trad. de Saint-Héraye, 451.
Lalla-Mouïna, par Bou-Saïd, 180.
La Main aux dames, par E. Martel, 11.
La Mort, par Tolstoï, trad. Halpérine, 505.
Larbin (Le) de Madame, par Bluysen, 114.
Le Cœur, par F. Champsaur, 9.
Les Pastaré, par Dombréa, 15.
Lettres de ma chaumière, par O. Mirbeau, 11.

Madame Bourette, par Saint-Juirs, 229.
Mademoiselle de Bressier, par Delpit, 178.
Mademoiselle Bréval, par de Lalong, 229.
Mademoiselle Corvin, par Fusco, 341.
Madone (La), par J. Normand, 339.
Maîtresse (La) de Mazarin, par Beautivel, 116.
Mam'zelle Vertu, par Lavedan, 9.
Manuscrit (Le) de Grand'mère, par Riola Mancini, 451.
Mari (Le) de Mlle Gendrin, par Lheureux, 394.
Marquise (La) des Escombes, par Cabarrus, 181.
Mathias Sandorf, par J. Verne, 14.
Mauprat, par G. Sand, 199.
Mauvaise (La) aventure, par C. de Sainte-Croix, 117.
Melcy, par Noël Blache, 287.
Mémoire d'un commis-voyageur, par Beugny d'Hagerue, 65.
Ménage (Le) Bolsec, par Toudouze, 395.
Mes romans, par A. Weill, 286.
Mi aime à vous, par Maire, 450.
Microbes (Les) humains, par Louise Michel, 507.
Mille âmes, par Pisemski, 288.
Millions (Les) du beau-père, par O. des Armoises, 288.
Ministère (Le) de Martial Ravignac, par F. Narjoux, 395.

Mionette (La), par Müller, 81.
Mon premier Crime, par C. Macé, 116.
Monsieur Azédo, par Matton de la Perrière, 571.
Monsieur Jean, par F. Fabre, 396.
Monsieur Parent, par Guy de Maupassant, 7.
Morte (La), par O. Feuillet, 177.
Moussière (La), par Duvauchel, 397.

Noce (La) à Génie, par Héros, 12.
Nouvelles slaves, par Strebinger et Sacher-Masoch, 341.

On en meurt, par Marie Colombier, 337.
Opium (L'), par Bonnetain, 340.
Œuvre (L'), par Zola, 227.

Pantalon (Le) de Mme Desnou, par Beauclair, 288.
Papillon (Le), par Oller, trad. Savine, 13.
Paris-Vivant, par R. Caze, 450.
Par les Champs et par les Grèves, par G. Flaubert, 8.
Paysan (Le) perverti, par Restif de la Bretonne, 140.
Péché mortel, par A. Theuriet, 64.
Père (Le), par J. de Glouvet, 225.
Petit (Le) Lazare, par Glatron, 13.
Petite (La) Roque, par Guy de Maupassant, 286.
Petite ville, par Arry Alis, 180.
Plaisirs en deuil, par L.-V. Meunier, 16.
Premier (Le) ami, par L. Depret, 452.
Prétendants (Les) de Viviane, par J. d'Etian, 396.

Récits (Les) de l'oncle Yarrick, par Fessard, 12.
Reine Janvier, par H. Lavedan, 338.
Reissennoveler, par Meinhardt, 15.
Robert Burat, par J. Claretie, 471.
Roi (Le) de Thessalie, par Ecilaw, 12.
Roitelet (Le), par Demblon, 7.
Roman (Le) d'un officier de fortune, par de Beaurepaire, 114.
Romische Aquarelle, par la comtesse Keyserling, 507.
Royal-Goudron, par Bonnet, 117.

Scènes vécues, par Maury, 13.
Sénateur (Le) Ignace, par Théo-Critt, 226.
Serment (Le) du docteur, par Léouzon-le-Duc, 14.
Soi, par P. Adam, 339.
Souper (Le) rouge, par Crollalanza, 65.
Sous le burnous, par H. France, 338.
Souvenirs de la maison des morts, par Dostoiewsky, 398.
Sylvie, par G. de Nerval, 585.

Tatiana Leïloff, par Rod, 179.
Teigne (La), par Descaves, 226.
Tête-Rousse, par Pontsevrez, 397.
Titi Foissac IV, par L. Cladel, 586.
Toine, par Guy de Maupassant, 113.
Tombée, par Cosseret, 12.
Tonnelier (Le), par G. Duval, 115.
Tour (La) Saint-Jacques, par Briois, 449.
Trop belle, par H. de Pène, 398.
Tubeuf (Les), par La Ronce, 66.

Un Bulgare, par Tourgueneff, 394.
Un crime d'amour, par Bourget, 226.
Un lâche, par lady Noël, 229.
Un mystérieux amour, par Lesueur, 398.
Un sphinx du demi-monde, par V. Vernier, 10.
Une de ces dames, par Bobiliot, 6.

Valbriant (Le), par Mme Craven, 182.
Veillées (Les) de saint Pantaléon, par A. Silvestre, 340.
Vertu (La) de Mlle Drichet, par Yveling Rambaud, 288.
Vice (Le) sentimental, par J. Hoche, 113.
Vie de Lazarille de Tormès, par Mendozza, 422.
Viol (Le), par Bergerat, 14.
Virus d'amour, par Tabaraut, 505.
Visionnaires (Les), par de Sauvenière, 64.

Yeux (Les) verts et les yeux bleus, par Hervieu, 569.

Zo'Har, par C. Mendès, 570.

Ouvrages annoncés : 16, 17, 68, 118, 183, 230, 289, 342, 399, 451, 509, 573.

HISTOIRE

HISTOIRE — GÉOGRAPHIE — HISTOIRE LITTÉRAIRE

Histoire.

Arnaud d'Oihenart, par de Jaurgain, 580.

Bourgeois (Les) d'autrefois, par A. Babeau, 641.

Campagnes de Turenne en Flandre, par Bourelly, 296.
Carnot, par Picaud, 235.
Coalition (La) de 1701 contre la France, par de Courcy, 411.
Comédie (La) politique, par Dhormoys, 580.

Dernières (Les) années du duc d'Enghien, par Boulay de la Meurthe, 409.
Derniers (Les) jours de la marine à rames, par Jurien de la Gravière, 295.
Doria et Barberousse, par Jurien de la Gravière, 516.
Drames historiques, par Prat, 296.

Édits et déclarations concernant la religion réformée, 192.
Empereur (L') Guillaume et son règne, par Ed. Simon, 411.
Études critiques sur la Révolution, par Debidour, 516.
Etudes sur la vie privée bayonnaise au XVIe siècle, par Ducéré, 467.

Famille (Une) princière d'Allemagne, par la princesse de Sayn-Wittgenstein-Sayn, 127.
Fondation du Pan-Celtisme, par Lizesay, 125.
Français (Les) en Russie et les Russes en France, par Pingaud, 126.
France (La) chevaleresque, par P. Renan, 640.

Guerres d'Italie, par Montluc, édit. Baudrillart, 194.
Guerres (Les) de Louis XV, par Pajol, 301.

Henriette-Anne d'Angleterre, par le comte de Baillon, 192.
Histoire ancienne des peuples de l'Orient, par Maspero, 237.
Histoire du bon vieux temps, par Bonnefoy, 126.
Histoire de la Champagne et de la Brie, par Poinsignon, 349.
Histoire de la Civilisation, par Seignobos, 517.
Histoire du commerce du Levant au moyen âge, par Heyd, trad. Raynaud, 639.
Histoire contemporaine d'Angleterre, par Mac-Carthy, trad. Goirand, 124.
Histoire de l'Europe pendant la Révolution française, par de Sybel, trad. Bosquet, 76, 517.
Histoire des flibustiers américains, par Exmalis, 347.
Histoire des guerres de religion, par Bonnemère, 457.
Histoire de la marine française, par Chevalier, 412.
Histoire moderne du peuple anglais, par Green, trad. Huunt, 125.
Histoire de la monarchie de Juillet, par Thureau-Dangin, 193.

Histoire de M. Emery et de l'Église de France, par Méric, 295.
Histoire des réunions d'Avignon et du Comtat-Venaissin à la France, par Charpenne, 410.

Invasion (L') prussienne en Hollande, en 1787, par de Witt, 515.

Jean-Baptiste Tavernier, par Ch. Joret, 640.
Journal de dix ans, par Fidus, 21.
Journal du général Gordon, 235.
Journal d'un interprète en Chine, par le comte d'Hérisson, 75.

Légendes de l'abbaye de Montebourg, par Le Nordez, 468.
Lettres du prince de Ligne, 476.
Louise de Kéroualle, par Forneron, 237.

Madame de Saint-Huberty, par E. de Goncourt, 20.
Madame Roland, par Mme Blind, 410.
Mademoiselle de Combes, par Fléchier, 22,
Manfred, par E. Moreau, 299.
Marie-Caroline de Naples (La Reine), par Gagnière, 190.
Mémoires d'un ancien ministre, par lord Malmesbury, 75.
Mémoires du Chevalier de la Farelle, 638.
Mémoires inédits de Henri de Mesmes, par E. Fremy, 236.
Mémoires sur les règnes de Louis XV, Louis XVI et la Révolution, par Dufort de Cheverny, éd. de Crèvecœur, 238.
Mexique (Le), par de Schrymakers, 126.
Misère (La) au temps de la Fronde, par Feillet, 427.

Nos révolutionnaires, par Ph. Audebrand, 127.

Opérations militaires dans les Alpes pendant la guerre de la succession d'Autriche, par H. Moris, 467.
Opposition (L') libérale sous l'Empire, par Darimon, 301.
Orateurs (Les) de la Législative et de la Constituante, par Aulard, 193.

Papiers d'un émigré, par de Guilhermy, 128.
Pitt et Frédéric-Guillaume II, par Creux, 298.
Portraits historiques, par Chantelauze, 408.

Récits d'histoire contemporaine, par Bonnefoy, 457.
Récits d'un soldat, par Lande, 407.
République (La) des Lacédémoniens, par H. Bazin, 237.
Révolution (La), par Bonnefoy, 126.
Rome sous Trajan, par Pellisson, 516.

Saint Louis, évêque de Toulouse, par l'abbé Verlacque, 191.
Sénéchaussée (La) d'Auvergne, par Everat, 191.
Société (La) et les mœurs en Béarn, par de Lagrèze, 184.
Souvenirs d'un journaliste français à Rome, par H. des Houx, 298.

Talma et la Révolution, par A. Copin, 638.
Triomphe (Le) de la démocratie, par Caruejie, 515.
Trois (Les) prophètes, par Chailley-Long-Bey, 468.

Voyage en France, par Karamzine, éd. Legrelle, 73.

Géographie.

Alexandrie et la basse Egypte, par de Vauzannes, 245.
Antilles (Les) et la Guyane, par Hue et Hanrigot, 518.
A travers l'empire britannique, par le baron de Hübner, 245.
A travers la Chine, par Léon Rousset, 197.
Au pays des Mawaï, par Thomson, trad. Bernard, 644.
Au pays du Rhin, par J.-J. Weiss, 474.

Bulgarie (En) et en Roumélie, par Erdic, 135.

Chine (La) inconnue, par Maurice Jametel, 136.
Chinois (Les) peints par un Français, par Antonini, 643.
Cité (La) chinoise, par E. Simon, 136.

En Angleterre, par F. Narjoux, 244.

Frank's Rauche, 473.
Frontières (Les) naturelles et leurs défenses, par Gaffarel, 255.

Grèce, Turquie, Danube, par Ch. Bigot, 196.

Haïti, par Spencer, trad. West, 474

Journal de route, par Palat, 519.

King Salomon's Mines, par Haggard, 644.

Maroc (Le) contemporain, par de Campon, 475.

Notre France, par Michelet, 304.

Paris (De) aux Carpathes, par Montet, 304.
Passé et présent; récits de voyages, par X. Marmier, 244.
Prince (Le) Roland Bonaparte en Laponie, par Escard, 518.

Russie (La) souterraine, par Stepniak, trad. H. Le Roux, 244.
Russie (La) au soleil, par M. Vachon, 474.

Souvenirs d'un Alpiniste, par Javelle, 245.
Souvenirs d'Espagne, par E. Bouchet, 305.
Souvenirs et impressions de voyages dans les pays du Nord de l'Europe, par Léouzon-le-Duc, 519.

Terre-Neuve et les Terre-Neuviennes, par H. de la Chaume, 351.
Terre (La) des merveilles, par J. Leclercq, 473.
Tonkin (Au) et dans les mers de Chine, par Rollet de l'Isle, 643.
Turquie (La) inconnue, par Hugonnet, 136.

Un Parisien à Constantinople, par le baron Viguier, 246.

Histoire littéraire.

Contemporains (Les), par J. Lemaître, 121.

Écrivains modernes de l'Angleterre, par Montégut, 71.
Écrivains et penseurs, par Clarens, 397.
Essais de critique, par Ch. Fuster, 459.
Études critiques sur Properce, par Plessis, 355.

Histoire des femmes écrivains de la France, par Carton, 408.
Histoire de la littérature moderne, par Marc-Monnier, 77.
Histoire de la littérature portugaise, par A. Loiseau, 350.
Histoire de la poésie, par Loyse, 581.

Langue (La) et la littérature française, par Alaux, 457.

Mémoires d'aujourd'hui, par R. de Bonnières, 71.

Naturalisme (Le), par Bazan, 402.

Poètes lyriques de l'Autriche, par Marchand, 184.
Pro Arte, par E. Picard, 532.
Professeurs (Les) de littérature dans l'ancienne Rome, par Jullien, 413.
Promenade autour d'un tiroir, par Soulary, 460.

Roman (Le) russe, par Melchior de Vogué, 454.

Voltaire, par Morley, 456.

BIOGRAPHIE — MÉMOIRES

Agassiz, sa vie et sa correspondance, par Mme Agassiz, 455.
Arvers (Félix), par Ch. Glinel, 141.

Boucher de Perthes, sa vie, ses œuvres, sa correspondance, par Alcius Ledieu, 17.

Comédiens (Les) sans le savoir, par A. Houssaye, 403.

Démosthène, par Brédif, 345.
Dolet, sa vie et sa mort, par Christie, 408.

Figures disparues, par Spuller, 402.

Histoire du cardinal Pie, par Baunard, 120.

Koberger (Les); une grande librairie allemande au moyen âge, par Hase, 406.

Laprade (Victor de), par E. Biré, 184.
Lockroy, par E. Monteil, 575.

Madame de Genlis, par Honoré Bonhomme, 198.
Mémoires de Cora Pearl, 185.
Millevoye, sa vie et ses œuvres, par Ledieu, 289.
Mohl (Mme) et ses intimes, par O'Méara, 348.
Molière inconnu, par Baluffe, 232.
Mystique (Une) révolutionnaire; Suzette Labrousse, par l'abbé Moreau, 184.

Notice sur Jean Hays, par Deschamps, 532.
Nouvelle biographie normande, par Mme Oursel, 416.

Soixante ans de souvenirs, par Legouvé, 290.
Soliman pacha, par Vingtrinier, 349.
Souvenirs du feu duc de Broglie, 349.

Talabot (Paulin), par le baron Ernouf, 455.

Vie et œuvres de Topffer, par l'abbé Relave, 119.

MÉLANGES

MÉLANGES — BIBLIOGRAPHIE — JOURNAUX

Mélanges.

Affiches (Les) illustrées, par Maindron, 256.
Allemagne (L') telle qu'elle est, par Saint-Cère, 459.
Analogous proverbs in ten languages, par Mawr, 509.
Ananga-Ranga, trad. Liseux, 531.
Année (L') littéraire, par P. Ginisty, 183.

Bravos et sifflets, par A. Heulhard, 343.

Cabaret (Le) du Puits sans vin, par Morin, 83.
Cassell's national library, 470.
Cave (De la) au grenier, par Mme Grangeon, 510.
Cerveau (Le) de Paris, par Champsaur, 292.
Charité (La) privée à Paris, par M. du Camp, 233.
Choice of books, par Harrisson, 233.
Confidences de Lamennais, par Du Bois de la Villerabel, 400.
Contre le flot, par Claveau, 576.
Correspondance (La) de Harpar's Ferry, par de l'Angle-Beaumanoir, 400.
Crémation (La) devant l'histoire, par de Hornstein, 514.

Deux ans à Panama, par Cermoise, 347.
Don Juanisme (Le), par Hayem, 291.
Drapeau (Le), par J. Claretie, 450.

Encyclopœdic Dictionary, 194.
Entretiens de sciences familières, par E. Müller, 509.
Esprit (L') allemand, par Peugeot, 72, 510.
Esprit (L') du boulevard, par A. Scholl, 402.
Esprit des étiquettes de l'ancienne cour, par Mme de Genlis, 131.

Farces amères, par H. Rochefort, 401.

Gaietés (Les) de l'année, par Gros-Claude, 119.
Gloire (La) à Paris, par A. Wolff, 291.
Grand dictionnaire universel du XIXe siècle, par P. Larousse, 68.
Grande (La) bohème, par H. Rochefort, 18.

Haras (Les) de France, par Cavailhon, 454.
Histoire comique des États et empires de la Lune et du Soleil, par Cyrano de Bergerac, 296.
Histoire d'une brique, par Natanson, 300.
Hommage à M. Chevreul, 573.
Hommes (Des) et des choses, par Gontran, 573.

Importance des bagatelles, par Tanneguy de Wogan, 343.
Insurgé (L'), par J. Vallès, 409.

Jadis, par Piedagnel, 198.
Jardin (Le) parfumé du cheik Nefzaoui, 140.

Kama-Sutra, 79.

Lanterne (La), par Rochefort, 232.
Légendes, croyances et superstitions de la mer, par Sébillot. 401.
Lettres à Babet, par Boursault, 586.
Lettres d'amour de Henri IV, 198.
Lettres du fond des bois, par Cousot, 574.
Lettres persanes, par Montesquieu, 421.
Livre d'offices, 82.
Livres et âmes des pays d'Orient, par Montégut, 19.

Ma prison, par H. des Houx, 581.
Mémoires d'un chêne, par Mangin, 575.
Mes tiroirs, par R. Frary, 401.
Miettes, par Harry Alis, 18.
Mois (Les) aux champs, par de Cherville, 509.

Nos amis les livres, par O. Uzanne, 241.

Œuvres complètes de G. Flaubert, 18.
Œuvres de Rabelais, édit. Robida, 82.

Pages retrouvées, par E. et J. de Goncourt, 231.
Paradoxes féminins, par H. Fouquier, 401.
Parfait (Le) préfet, 141.
Paris inconnu, par Privat d'Anglemont, 240.
Paris qui rit, par G. Duval, 511.
Pensées et fragments, par Galerita, 459.
Pensées d'un pape, 256.
Petits (Les) patriotes, par E. Cère, 575.
Postes (Les) françaises, par A. Belloc, 466.
Provence (La) amoureuse, par Bouquet, 576.

Récit forestier, par Rouault de Champglin, 457.
Recueil sur la mort de Molière, 232.
Reliure (La) moderne, par O. Uzanne, 582.
Richter (J.-P); œuvres diverses, par E. Rousse, 232.

Satires de Perse, trad. E. Rousse, 457.
Signes (Les) du temps, par H. Rochefort, 8.
Société (La) de Madrid, par Vasili, 307.
Sottisier, par Arüss, 342.
Souvenirs, par Amaury Duval, 69.

Tartarin sur les Alpes, par A. Daudet, 78.

Vie (La) à Paris en 1885, par J. Claretie, 187.
Vie (La) parisienne, par Parisis, 292.
Vie (La) en plein air, par Pharaon, 578.

Bibliographie.

Annuaire de la presse française, par Mermet, 416.

Bibliographie générale des Gaules, par E. Ruelle, 415.
Bibliographie générale des ouvrages sur la chasse, par Souhart, 414.
Bibliographie de la guerre franco-allemande, par Schulz, 418.
Bibliographie italico-normande, par J. Blanc, 219.
Bibliographie des livres édités par Poulet-Malassis, par de Coutades, 131.

Dictionary of the anonymous and pseudonyms, par Halkett et Laing, 195.

Études sur la bibliographie elzévirienne, par Berghmann, 129.

How to forms a library, par Wheatly, 417.

Imprimerie (L'), les imprimeurs et les libraires à Grenoble, par Maignien, 76.
Indici et Cataloghi, 415.
Initials and pseudonyms, par Cushing, 130.
Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale, par Omont, 417.

Journaux.

Lettres (Les) et les arts, 7, 81, 139, 197, 255, 307, 421, 476, 531, 585.

§ II. — GAZETTE BIBLIOGRAPHIQUE

DOCUMENTS OFFICIELS — NOUVELLES — VARIÉTÉS

Gazette bibliographique, 29, 85, 142, 201, 257, 307, 365, 423, 477, 533, 587, 645.

Académiciens; notes sur quelques-uns d'entre eux, 266.
Académie (L') française et la maison de Molière, 265.
Académie des sciences morales et politiques, 658.
Académie royale de Belgique, 478, 534, 588.
Académie à Gand, 588.
Académie des sciences de Bavière, 534.
Académie tonkinoise, 543.
Adaptations littéraires, 100.
Aguesseau (D'), 601.
Alceste; — propriété de ce pseudonyme, 540.
Almanachs, 378; — leur origine, 658.
Alsace-Lorraine; ses journaux, 436.
American Library Association, 259, 660.
Archives de la marine, 638.
Archives nationales, 209.
Argental (D'), 599.
Association américaine de bibliothécaires, 259, 660.
Association littéraire et artistique, 491.
Augier (Émile), 374.
Aulard; son opinion sur le prêt des livres, 486.
Aumale (Duc d'); sa bibliothèque, 589; — lègue Chantilly à l'Institut, 594.
Avant la bataille; — note sur ce livre, 541.

Balzac, candidat à l'Académie, 602; — ce que lui fut payé *la Dernière fée*, 602; Balzac et G. Sand, 152; — Balzac et le domaine public, 98; — Balzac en Bretagne, 34; — Balzac imprimeur et poète, 35.
Baudelaire; — sa correspondance, 603.
Beaumont (G. de), 602.
Bezons (De), 598.
Bibliographie (La) en Norvège, 491.
Bibliographie des ouvrages sur la reliure, 156.
Bibliothécaires; programme de l'examen pour l'obtention du certificat d'aptitude aux fonctions de bibliothécaire, 89; personnel des bibliothécaires, 367.
Bibliothécaires de Londres; leur réunion annuelle, 368.
Bibliothèques publiques; comités d'inspection et d'achat, 478.
Bibliothèque de l'Arsenal, 590.
Bibliothèque du duc d'Aumale, 589.
Bibliothèque de l'État autrichien, 31.
Bibliothèque Balaguer, à Barcelone, 590.
Bibliothèques belges; relevé statistique des bibliothèques communales et patronales, 652.
Bibliothèque royale de Berlin, 463; — son règlement, 368; son organisation, 144.
Bibliothèques populaires à Berlin, 145.
Bibliothèque Bodléienne, 31, 259, 650.
Bibliothèques publiques de Boston, 146.
Bibliothèque royale de Bruxelles, 90.
Bibliothèque de l'Université de Cambridge, 145.
Bibliothèque Carnavalet, 425.
Bibliothèque publique de Chicago, 483.
Bibliothèque de l'Université de Christiania, 652.
Bibliothèque de la Cornill University, 591.
Bibliothèques de l'État; leurs crédits, 143.
Bibliothèques publiques aux États-Unis, 39, 259, 652.
Bibliothèque Forney, 202.
Bibliothèque du colonel Hoë, 146.
Bibliothèque du général Hugo, 35.
Bibliothèque industrielle, 203.
Bibliothèque de l'Institut, 534.
Bibliothèques publiques en Italie, 90; — leur règlement, 145.
Bibliothèque de la ville de Lyon, 31.
Bibliothèque nationale, 202, 478.
Bibliothèque administrative de la ville de Paris, 144, 367.
Bibliothèques circulantes, 259, 425.
Bibliothèques municipales à Paris, 89, 649.
Bibliothèques populaires, 425; — commission de ces bibliothèques, 144.
Bibliothèque du séminaire de Périgueux, 650.
Bibliothèque de la Révolution française, 320.

Bibliothèque nationale de Rio-de-Janeiro, 93.
Bibliothèque impériale russe, 32.
Bibliothèques communales du département de la Seine, 31.
Bibliothèques suisses, 32.
Bibliothèque du sultan, 93.
Bibliothèque vaticane, 515.
Bibliothèque du Congrès à Washington, 313, 369.
Bignon (Les), 597.
Billings; ses droits d'auteur, 324, 436.
Blanc (Louis), sa statue, 541.
Bouhier, 599.
Brillat-Savarin, 601.
British Museum, 203, 368, 425, 483; — son catalogue, 313.
Brosses (De), 599.
Byron; son centenaire, 490.

Castille (Hippolyte); son pseudonyme, 540.
Censure dramatique, 375.
Chantilly; donation du château à l'Institut, 594.
Chroniques de l'Indo-Chine, 35.
Claretie (J.); sa jeunesse, 375; — son discours à l'inauguration de la statue de Lamartine, 431.
Codex aureus, 377.
Collaboration, 542.
Collège de France, 86, 375.
Comédie française (La) et l'Académie, 265.
Comité des inscriptions parisiennes, 544, 603.
Commission des bibliothèques populaires, 144.
Congrès des Sociétés savantes, 310.
Cooper; ses droits d'auteur, 490.
Corbay; son legs à l'Académie des sciences morales, 658.
Cousin (Jules); son opinion sur le prêt des livres, 486.
Couvertures de livres, 375.

Dante; nouvelle édition de *la Divine comédie*, 606.
De officiis; manuscrit de cet ouvrage volé à Pérouse, 90.
Dernière (La) fée, ouvrage de Balzac; combien payé, 602.
Desprez; son internement à Sainte-Pélagie, 36.
Dickens; note au sujet de l'un de ses portraits, 207.
Diderot; inauguration de sa statue, 435.
Divine (La) comédie, nouvelle édition, 606.
Droits d'auteur, 98, 268, 324, 436, 490, 547; — aux États-Unis, 100.
Druckschriften,, 38.
Dumas (Alex.) père; ses droits d'auteur, 98; *la Tour de Nesles*, 540; — Dumas et l'Académie, 604, 657. (Voy. *le Livre*, partie rétrosp., année 1886.)
Dumas (Marie), 656. (Voy. *le Livre*, partie rétrosp., année 1886.)
Dupin; sa collaboration avec Scribe, 542.

École des chartes, 31.
Ecrivains atteints de folie, 37.
Editeurs et libraires italiens, 605; — allemands, 99.
Éditions américaines. Leur tirage, 100.
Egger; monument élevé à sa mémoire, 375.
Elisabeth (Reine); manuscrits composés par elle, 40.
Encyclopédie chinoise, 436.

Femmes auteurs en Allemagne, 545; — en Russie, 606.
Flammermont; son opinion sur le prêt des livres, 487.
Folie; écrivains qui en ont été atteints, 37.
Frédéric le Grand. Ses œuvres, 546.

Gaillardet et *la Tour de Nesles*, 540.
Galignani; hospice fondé par lui, 489.
Gil Blas; traduction anglaise du roman, 39.
Glatigny, 604.
Gœthe, 377.
Goncourt (E. de); ses projets littéraires, 208.
Grant (Mme veuve); ses droits d'auteur, 268.
Gravure sur bois, 40.
Guyon (Documents sur Mme), 209.

Haï du Châtelet, 598.
Haussmann; ses mémoires, 320.
Hénault, 600.
Hoë (Colonel); sa bibliothèque, 146.
Houssaye (A.); son discours à l'inauguration de la statue de Lamartine, 429.
Hugo (Général); sa bibliothèque, 35; — ses états de services, 36.
Houx (H. des); ses *Souvenirs*, 319.
Hugo (V.); édition nationale de ses œuvres, 97; — son roman *les Misérables*, 100.
Hugues (Clovis); son ode à Lamartine, 434.

Image (L') du monde, manuscrit, 546.
Impôt sur le papier, 267.
Imprimerie; livres imprimés à Grenoble, 317.
Imprimerie au Japon, 492.
Imprimerie; son introduction en Amérique, 100.
Imprimerie papale, 436.
Institut de France, 85.
Isambert; son opinion sur le prêt des livres, 487.

Japon. État de l'imprimerie dans ce pays, 492; — importation de la librairie, 100.
Jeu (Le) d'Amour, manuscrit du xve siècle, 436.
Journalistes; combien ils étaient payés, 318.
Journaux en Alsace-Lorraine, 436; — au Maroc, 547; — aux États-Unis, 492.
Journaux; leur apparition en Hollande, 378.
Journaux; le premier journal de l'Europe, 212.
Journaux de sport en Angleterre, 490.
Journaux illustrés à Londres, 40.
Journaux pour aliénés, 40.
Journaux de musique, 155.
Jurisprudence; statistique des ouvrages de jurisprudence, 540.

La Boétie, 596.
Lamartine; inauguration de sa statue; 429; lettres inédites à Ch. Nodier, 539.
Lamoignon (Les), 597.
Lamonnoye, 599.
La Mothe Le Vayer, 598.
La Réveillère-Lépeaux; ses mémoires, 486.
La Tour de Nesles, 540.
Le Fèvre Deumier; son legs à l'Institut, 423, 424.
Lefèvre d'Ormesson, 597.
Le Franc de Pompignan, 600.
Légion d'honneur; promotions dans cet ordre, 423, 541.
Lemercier de Neuville, 541.
Librairie; son commerce en 1520.
Librairie; état de cette industrie en Allemagne, en Angleterre, aux États-Unis, 211.
Librairie; sa production en Danemark, 324.
Librairie Justus Perthes. Son centenaire, 38.
Librairie en Suède, 42.
Library association, 605, 650.
Livres du xviiie siècle, 41.
Livres anciens, 324.
Livres à clef, 151, 208.
Livres curieux, 436.
Livres de format minuscule, 211, 656.
Livres français; leur importation, leur exportation, 209.

Livres à l'index, 324.
Livres saisis, 212, 659.
Livres volés, 90.
Livres; — leurs couvertures, 375.
Livres; question du prêt, 486.
Livres; — leur tirage en Amérique, 547.
Livres interdits en Allemagne, 545.
Loti (Pierre). Voy. Viaud.

Mac-Mahon; — ses mémoires, 320.
Manuscrits, 436, 546, 660; — leur photographie, 657.
Manuscrit de la reine Élisabeth, 40.
Manuscrits annamites, 213.
Manuscrits mutilés, 154.
Manuscrits offerts au musée de Cluny, 85.
Manuscrits sanscrits, 100.
Mappemonde colossale, 375.
Marchangy, 601.
May; — son rapport sur l'état de l'industrie, 435.
Mémoires de M. d'Artagnan, 657. (Voy. *le Livre*, partie rétrospective; année 1886.)
Mémoires des contemporains, 320.
Mesmes (de), 601.
Mewberry; fonda une bibliothèque à Chicago, 425.
Michoud; communication au sujet du roman *le Rouge et le Noir*, 208.
Missions scientifiques, 541.
Molière, 543; — création d'un Musée spécial; — son écriture, 154.
Montaigne, 596; — translation de ses cendres, 209.
Montesquieu, 599.
Murger, 150.
Muselière (*La*), journal de M. Lemercier de Neuville, 541.

Nauroy, 594.

Papeterie; statistique de cette industrie, 539.
Papier; impôt qu'il paye, 266; — sa consommation, 267.
Pasquier (Etienne), 596.
Périodiques (Les) en Angleterre, 211.
Peytel (Mme), Voy. Dumas (Marie).
Perthes (Justus), libraire allemand, 38.
Photographie des livres et manuscrits, 535; — photographie des manuscrits des bibliothèques publiques, 657.
Plagiat, 320.
Plumes d'acier, 659.
Poë (Edgar); poème inédit, 378.
Pomme (La), Société littéraire, 521.
Prêt des livres, 602.
Propriété littéraire et artistique, 155, 491, 542; — en Belgique, 321; — aux États-Unis, 41.
Prospectus de libraire au XVe siècle, 210.
Pseudonymes, 540.

Quesnay de Beaurepaire; son discours sur l'amour des lettres, 595.

Rabelais, 318; — sa statue à Meudon, 435.
Ranke; détails sur cet historien, 544.
Réclames commerciales dans les livres, 212.
Reliure, 375; — reliure dans les siècles passés, 151, 155; — bibliographie des ouvrages sur la reliure, 156; — reliures en peau humaine, 421, 213; — reliures et relieurs, 37; — reliure macabre, 39.
Revues anglaises, 211.
Rois auteurs, 547.
Roland (Président), 600.
Rose (Président), 598.
Rouge (*Le*) *et le Noir*, roman à clef, 151, 208.

Sainte-Beuve, 208.
Salluste; découverte de fragments de manuscrits inédits, 373.
Sand (G.); ses relations avec Balzac, 152.
Sandeau (J.); propriété de ses œuvres, 207.
Schaunard, 319.
Schiller, 377.
Schœffer (Pierre); prospectus de ce libraire, 210.
Scottish History Society, 313.
Scribe; sa collaboration avec M. Dupin.
Séguier (Les), 597.
Sévigné (Mme de); ses lettres, 317.
Shakespeare; édition minuscule de ses œuvres, 659.
Société des auteurs et compositeurs dramatiques, 321.
Société autrichienne pour la propagation des arts, 377.
Société des bibliophiles français, 375.
Société des études historiques, 31, 258.
Société française des amis de Rabelais, 318.
Société Franklin, 89, 481.
Société des gens de lettres, 35, 98, 267.
Société des gens de lettres allemands, 99.
Société Gœthe, 377.
Société de l'Histoire de France, 313.
Société des jeux floraux, 202.
Société de lithographes, 321.
Société Schiller, 377.
Sociétés littéraires; la Pomme, 321; — à Londres, 39.
Souvenirs d'un journaliste français à Rome, par des Houx, 319.
Statistique des livres et journaux publiés aux Indes anglaises, 42.
Strindberg, romancier suédois, 212.
Synodicus (Le), 313.
Système de la nature, d'Holbach, 222.

Talleyrand-Périgord (de); ses *Mémoires*, 320.
Techener, sa librairie, 605.
Tennyson, 90.
Tirage des éditions américaines, 100.
Tolstoï, 546.
Traductions anglaises de *Gil Blas*, 39.
Traductions en langue turque, 267.
Troubat; communication au sujet de Sainte-Beuve, 208.
Turquie; mouvement littéraire dans ce pays, 267.

Union littéraire belge, 546.
Université de Genève, 88, 649.
Velhagen et Klassig, éditeurs allemands; leurs catalogues, 210.
Viaud (Julien); ses débuts littéraires, 542.
Vinci (Léonard de); croquis autographes et manuscrits, 436.
Voyer d'Argenson, 600.

Zeller; son discours à l'Université d'Heidelberg, 489.
Zola, plagiaire, 320.

JOURNAUX

Nouveaux journaux parus à Paris, 52, 111, 167, 223, 280, 336, 391, 446, 502, 558, 615, 671.
Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris, 51, 110, 166, 222, 279, 334, 389, 445, 501, 557, 614, 670.
Revues étrangères, 48, 108, 163, 219, 275, 331, 386, 441, 498, 555, 611, 667.

Titre; similitude, 54.
Tour (La) de Nesles, 559.
Tralin, éditeur, 560.
Tumin, libraire, 616.
Vaux (Baron de), 224.
Zola, 112.
Zoppino (Le), 446.

§ III. — INDEX DES NOMS D'AUTEURS

DONT LES OUVRAGES ONT ÉTÉ ANALYSÉS DANS LA PARTIE BIBLIOGRAPHIQUE FRANÇAISE

Abbé X, 67.
Abbey, 54.
Adam (Paul), 339.
Agassiz, 455.
Alaux, 457.
Albalat, 179.
Alphand, 243.
Amaury-Duval, 69.
Antonini, 643.
Armoises (O. des), 288.
Arréat, 359.
Aruss, 342.
Ashenhurst, 472.
Aubineau (Léon), 117.
Audebrand, 127, 393.
Aulard, 193.
Avoine (abbé), 519.

Babeau, 641.
Baillon (comte de), 192.
Ballet, 529.
Baluffe, 232.
Banville (de), 11, 393.
Barbey d'Aurevilly, 302.
Barni, 26.
Bataille, 290.
Baudrillart, 194.
Baunard (Mgr), 120.
Bazan, 402.
Bazin (Hip.), 237.
Beauclair, 288.
Beaumarchais, 586.
Beaunis, 254.
Beaurepaire (de), 114.
Beaussire, 26.
Beautivel, 116.
Bellanger, 472.
Belloc, 466.
Bergerat, 14.
Bergeret, 568.
Berghman, 129.
Bernard (Jean), 393.
Bernard (Fréd.), 644.
Bernès, 465.
Bert (P.), 527.
Berthet (Élie), 393.
Besson (M.), 124.
Beugny d'Hagerue (de), 65.
Bigot (Ch.), 196, 345.
Binet (A.), 249.
Biré, 184.
Blache (Noël), 10, 287.
Blanc (Joseph), 239.
Blavet, 292.
Blind (Mme), 410, 451.
Blocqueville (de), 256.
Bluysen, 114.
Bobillot, 6.
Boisgobey (du), 393.
Boissier (G.), 453.
Bonhomme (H.), 198.
Bonhomme (P.), 229.
Bonnefoy, 126, 457.
Bonnemère, 457.
Bonnet, 117.
Bonnetain, 340.
Bonnières (R. de), 288.
Bosquet, 76.
Bouchet, 305.
Boulay de la Meurthe, 409.
Bouquet, 576.
Bourelly, 296.
Bourget (P.), 70, 226.
Boursault, 586.
Bou-Saïd, 180.
Boutelleau, 340.
Boutmy, 84.
Boyer (A.-J.), 451.
Brédif, 345.
Brehm, 137.
Briois, 449.
Brunot, 581.
Bullandre (de), 83.
Burdeau, 359, 523.
Burty (Ph.), 134.

Cabarrus, 181.
Cagnat, 469.
Campon (de), 475.
Carcassonne, 235.
Carmen Sylva, 226.
Carnegie, 515.
Carton, 408.
Case (J.), 181.
Castex (de), 458.
Cavailhon, 454.
Caze (R.), 115.
Cère, 575.
Cermoise, 347.
Chaillé-Long-Bey, 468.
Chambellan, 294.
Champeaux (de), 23, 132, 420.
Champfleury, 393.
Champsaur, 9, 179, 295.
Chantelauze, 408.
Chaperon, 398.
Charpenne, 410.
Chauvet, 249.
Chauvigny (de), 513.
Cherville (de), 117, 509.
Chesneau, 305.
Chevalier, 229, 412.
Chevalier (Omer), 616.
Christie, 408.
Cladel (Léon), 393, 586.
Clarens, 399.
Claretie, 187, 450, 471.
Claveau, 576.
Clay, 523.
Clément (Ch.), 134, 303.
Cochin (Denys), 306.
Colombier (Marie), 337.
Contades (de), 131.
Copin, 638.
Coppée, 393.
Cosseret, 12.
Cosson, 574.
Coste (A.), 359.
Courcy (de), 411.
Cournault, 472.
Cousot, 574.
Craven (Mme), 182.
Crawford, 572.
Creux, 298.
Crèvecœur, 238.
Crollalanza, 65.
Cullerre, 362.
Cushing, 130.
Cyrano de Bergerac, 296.

Daniel, 307.
Danten, 353.
Darimon, 301.
Daudet (A.), 78, 393.
Daudet (E.), 10.
Debidour, 516.
Delaborde (vicomte), 303.
Delachenal, 128.
Delpit, 178.
Demblon, 7.
Denis (Th.), 393.
Depret, 452, 575.
Dereby, 288.
Derely, 449.
Derrécagaix, 139.
Descaves, 226.
Deschamps, 532.
Dhormoys, 580.
Dietrich, 358.
Diguet, 393.
Dodillon, 569.
Dombréa, 15.
Dostoiewsky, 398, 506.
Droz (Ed.), 352.
Droz (G.), 393.
Du Bois de la Villerabel, 400.
Dubut de Laforest, 8.
Du Camp, 233.
Ducéré, 467, 530.
Ducharme, 180.
Ducros, 474.
Dufort de Cheverny, 238.
Dugué, 464.
Dupré (Paul), 242.
Duthil, 585.
Duval (Georges), 115, 511.
Duvauchel, 397.

Ecilaw, 12.
Erdic, 135.
Ernouf, 243, 455.
Escard, 518.
Etian (d'), 396.
Eudel, 195.
Everat, 191.
Exmelin, 347.

Fabart, 299.
Fabié, 293.
Fabre, 396.
Feillet (A.), 407.
Fessard, 12.
Fétissoff, 506.
Feuillet (Oct.), 177.
Fidus, 21.
Flammarion, 360, 528.
Flaubert, 8, 18.
Fléchier, 22.
Foë (de), 451.
Forneron, 237.
Fouquier (H.), 401.
France (H.), 338.
Frank (F.), 16.
Frank, 522.
Frary, 19, 401.
Frémine, 404.
Frémy, 236.
Frescaly, 519.
Fulber, 115.
Fusco, 341.
Fuster, 459.

Gaffarel, 255.
Gagnière, 190.
Garrisson, 21.
Gaulot, 180.
Gauthier (Pierre), 134, 234.
Gautier (Judith), 340.
Genevay, 133.
Genlis (de), 131.
George, 361.
Gerfaut, 199.
Gilbert (Josiah), 23.
Ginisty, 183.
Girard (J.), 528.
Glatron, 13.
Glinel, 141.
Glouvet (de), 22.

Gœthe, 578.
Goirand, 124.
Goncourt (E. de), 20.
Goncourt (frères de), 231.
Gonse, 581.
Gontran, 573.
Gonzalès, 383.
Gossin, 255.
Grand-Carteret, 419.
Grangeon, 510.
Grandmougin, 635.
Green, 125.
Greenleaf Whittier, 466.
Gréville (H.), 15.
Grosclaude, 119.
Gruyer, 518.
Gueulette, 74.
Guilhermy (de), 128.
Guillaumot, 24.
Guyau, 356.

Haggard, 644.
Hake, 235.
Halévy, 421.
Halkett, 195.
Halpérine, 394, 505.
Halt (Marie), 67.
Halt (Robert), 67.
Hanrigot, 518.
Harel, 346.
Harrison, 231.
Harry Alis, 18, 180.
Hartmann, 528.
Hase, 476.
Haupt, 349.
Hauréau, 574.
Haussonville (d'), 584.
Havet (Julien), 246.
Hayem, 291.
Hément, 520.
Hérisson (d'), 75.
Héros (E.), 12.
Hervey de Saint-Denis (d'), 229.
Hervieu (Paul), 11, 569.
Hesnaut, 200.
Heuhlard, 343.
Heyd, 639.
Hoche (Jules), 113.
Hohenloe, 363.
Hornstein (de), 514.
Houssaye (A.), 189, 393, 403.
Houx (des), 298, 581.
Hubner (de), 245.
Hue, 518.
Hugonnet, 136, 251.
Hugot, 348.
Hunt, 125.

Icres, 225.

Jaeglé, 363.
Jametel, 136.
Janvier, 358.
Jaurgain (de), 580.
Javelle, 245.
Joly (Henri), 253.
Joret (Ch.), 640.
Jouin (H.), 133.
Jourdain, 397.
Jubert, 453.
Jullien, 83, 413.
Jurien de la Gravière, 295.

Karamzine, 73.
Keyserling, 507.
Kropotkine, 27.

Labesse, 527.
Labitte, 346.
Lacertie, 507.
La Chaume (de), 351.
Lafargue, 568.
Lafenestre, 24.
Lafontaine (H.), 10.
Lagrance-Chancel, 351.
Lagrèze (de), 184.
Laing, 195.
Lalong (de), 229.
Lamartine, 198.
Lande (L.), 407,
L'Angle Beaumanoir (de), 400.
Lanessan (de), 526.
Lapointe (A.), 180.
La Ronce, 66.
Larousse, 69.
Lasserre (Louise de), 574.
Launay (A. de), 10.
Lauret, 305.
Lavedan, 9, 338.
La Villehervé (de), 340.
Lebrun-Renaud, 250.
Leclercq, 473.
Ledieu (Alcius), 17, 289.
Le Faure, 68.
Legouvé, 290.
Legrelle, 73.
Leloir, 576.
Lemaître (J.), 121, 570.
Lemonnier (C.), 181.
Lennel de la Farelle, 638.
Le Nordez, 468.
Léouzon-le-Duc, 14, 519.
Lepelletier (Edm.), 225.
Le Roux (H.), 244.
Lescure (de), 198, 476.
Lesueur, 398.
Leuval (Baron de), 522.
Lévy (R.-G.), 347.
Lheureux (P.), 394, 574.
Lisieux, 79, 140, 531.
Livet (Ch.-L.), 345.
Lizeray, 125.
Logeard, 460.
Loiseau, 350.
Lorin, 513.
Louisy, 476.
Loyse, 581.
Lugol, 452.

Mac-Carthy, 124.
Macé (A.), 116.
Maël, 571.
Maignien, 76.
Maindron, 256.
Maire, 450.
Maizeroy, 114, 115, 287.
Malmesbury, 75.
Malot (H.), 179, 393.
Mancini, 451.
Mangin, 175.
Mantegazza, 305.
Marc-Monnier, 77.
Marchand (Alt.), 184.
Margueritte, 338.
Marie (Max.), 360.
Marieton (P.), 463.
Mariotte, 464.
Marmier (X.), 244.
Marsolleau, 462.
Martel (Tancrède), 11.
Martin (Alex.), 420.
Marx (Roger), 418.
Maspero, 237.
Maupassant (G. de), 7, 113, 286.
Maurel-Dupeyré, 355.
Maury, 13.
Marot, 509.
Meinhardt, 15.
Ménard (L.), 577,
Mendès (C.), 461, 570.
Méric (Élie), 295.
Mermeix, 525.
Mermet, 416.
Mesnard (P.), 188.
Métenier, 66, 397.
Metton de la Perrière, 571.
Meunier (E.), 114.
Meunier (L.-V.), 16.
Michel (A.), 303.
Michel (E.), 134, 196.
Michel (Louise), 507.
Michelet, 304.
Mirbeau, 11.
Miroux (abbé), 15.
Molière, 188, 345.
Molinier (E.), 419.
Monnier de la Motte, 462.
Montagne (Ed.), 393, 453.
Montégut (E.), 19, 71.
Montégut (M.), 116.
Monteil (Edg.), 508, 575.
Montesquieu, 421.
Montet, 304.
Montluc (de), 194.
Moréas, 405.
Moreau (abbé), 184.
Moreau (Em.), 299.
Morhain, 251.
Morin (Louis), 83.
Moris, 467.
Morley, 456, 470.
Mosso, 520.
Müller (E.), 81, 509.

Nacian, 584.
Nadaillac (de), 524.
Naquet (F.), 73.
Narjoux, 244, 395.
Natanson, 300.
Nerval (G. de), 585.
Neyrond, 230.
Noël (Lady), 229.
Nolen, 354.
Nordan, 358.
Normand, 339.
Nuitter, 641.

Ohnet, 182.
Ollendorff, 242.
Oller, 13.
O'méara, 348.
Omont, 417.
Oursel, 416.

Pagat, 10.
Pajol (général), 301.
Palat, 519.
Parville (de), 361.
Pascal, 246.
Paz (Edme), 294.
Peladan, 227.
Pellisson, 516.
Pène (H. de), 398.
Perez-Galdos, 452.
Perkins, 25.
Peugeot, 72, 510.
Peyrebune (de), 7.
Pharaon, 578.
Picard (Edm.), 532.
Picaud, 235.
Piedagnel, 198.
Pierret, 527.
Pig, 188.
Pingaud, 126.
Piry, 506.
Pisemski, 288, 449.
Pittié, 74.
Plessis, 355.
Poinsignon, 349.
Polignac (de), 378.
Pontsevrez, 9, 397.
Poulin, 355.
Pouvillon, 396.
Pradels, 636.
Prat, 296.
Privat d'Anglemont, 240.

Quesnet, 131.

Rabbe, 344.
Rachet, 357.
Rameau (Jean), 293.
Raynaud, 639.
Relave, 119.
Renan (Paul), 640.
Renouvier, 522.
Restif de la Bretonne, 140.
Riant (Dr), 529.
Ribeyre (F.), 393.
Richepin, 122.
Robert (S.-E.), 457, 507.
Robida, 82.
Robidon, 507.
Rochefort (H.), 8, 18, 232, 401.
Rod (Ed.), 179.
Rollet de l'Isle, 643.
Rollinat, 292.
Rouanet, 287.
Rouault de Champglin, 457

Rousse (Em.), 252, 457.
Rousset (L'), 197.
Rouvier (Dr), 354.
Ruelle, 415.

Sacher-Masoch, 230, 341.
Saint-Cère, 459.
Saint-Héraye, 451.
Saint-Juirs, 229.
Sainte-Croix (de), 317.
Sand (G.), 199.
Sauvage, 137.
Sauvenière (de), 64.
Savine, 13.
Sayn-Wittgenstein (de), 127.
Scholl, 339, 402.
Schrymakers (de), 126.
Schulz, 418.
Schumann, 189.
Schuré, 242.
Sébillot, 401.
Ségalas, 635.
Seignobos, 517.
Sémézies, 449.
Shakespeare, 577.
Sichler, 241.
Sienkiewicz, 230.
Simon (Ed.), 411.
Simon (Eug.), 136.
Sirven, 66.
Souhart, 414.
Soulary, 460.
Spencer, 474.
Spuller, 402.
Stepniak, 244, 524.
Stevens, 199.
Steyne, 68.
Stourm (R.), 300.
Strebinger, 230, 341.
Sully Prudhomme, 346.
Sybel (de), 76, 517.
Sylvestre (A.), 10, 340, 393.

Tabarand, 287.
Tabarant, 505.
Tanneguy de Wogan, 343.
Tarde, 521.
Tardieu (Amb.), 120.
Théo-Critt, 65, 226.
Theuriet (A.), 64, 337, 339.
Thiaudière, 71.
Thoinan, 641.
Thomson, 644.
Thureau-Dangin, 193.
Tichy, 579.
Tiercelin, 450.
Tikomiroff, 295.
Tinchaut, 512.
Tolstoï, 338, 505.
Touchard, 73.
Toudouze (G.), 395.
Tourgueneff, 394.
Tourneux, 303.
Triaire, 642.
Trolliet, 404.
Troubat, 187.
Trouessart, 361.

Uzanne (O.), 241, 582.

Vachon, 474.
Valade (L.), 637.
Valandré (de), 512.
Vallès (J.), 409.
Varet, 294.
Vasili, 307.
Vauzannes (de), 245.
Verhœren, 403.
Verlaque, 191.
Verne (J.), 14.
Vernier, 10.
Vessiot, 118, 455.
Vettard, 513.
Vianna, 353.
Vidal, 286.
Vigier, 246.
Vigneaux, 397.
Vigouroux, 251.
Villebrune, 511.
Vingtrinier, 349.
Vitu, 18, 400, 469.
Vogüé (de), 454.
Voizard, 185.

Weill, 286.
Weiss (J.-J.), 474.
West, 474.
Wetter, 531.
Wheatly, 417.
Witt (P. de), 515.
Wolff (A.), 291, 304.
Wundt, 354.

Yriarte (Ch.), 134.
Yveling Rambaud, 238.

Zénon Fière, 189, 463.
Zola, 141, 227.

§ IV. — INDEX DOCUMENTAIRE

DES NOMS D'AUTEURS ET DES TITRES D'OUVRAGES CITÉS DANS LES CAUSERIES ET LES VARIÉTÉS

Béraldi (H.); sa *Bibliothèque d'un bibliophile*, 57.
Bibliothèque (La) d'un bibliophile, 57.
Bourget (Paul); son roman *Un crime d'amour*, 176.

Chansons de La Borde; exemplaire de la bibliothèque Paillet, 61.
Critique littéraire (La), 2.
Curieuse, par J. Peladan, 176.

Femme (La) et les livres, 561.
Femmes (Les) bibliophiles, par M. Quentin-Bauchart, 561.
Fin de Satan (La), 281.

Hommes et les idées (Les), par H. Houssaye, 175.
Houssaye (Henri), son livre *les Hommes et les idées*, 175.

Livre (Le); ce qu'il est et doit être, 3.
Livres d'étrennes, 618.

Noilly; vente de sa bibliothèque, 173.

Œuvres complètes de Béranger; exemplaire de la bibliothèque Paillet, 63.

Paillet (Eugène); sa bibliothèque, 58.
Peladan (Joséphin), 176.
Production (La) littéraire actuelle, 1.

Société des Amis des livres, 58.

Théâtre (Le) en liberté, par V. Hugo.

Un crime d'amour, par P. Bourget.

FIN

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît.

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

— Archives des Écrits de ce temps —

BIBLIOGRAPHIE RÉTROSPECTIVE

SEPTIÈME ANNÉE



PARIS

A. QUANTIN
Imprimeur-Éditeur

OCTAVE UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

1886

© 2007 Livre « Éditions « les passerelles du temps » editions-passerelles.fr



CHARLES DICKENS

A PARIS

D'APRÈS SA CORRESPONDANCE ET DES DOCUMENTS INÉDITS

Premier séjour

—

LA RUE DE COURCELLES

1846-1847.

—

PARMI tant d'illustres écrivains qui dorment leur dernier sommeil dans le « Coin des Poètes » (Poet's corner) sous les voûtes glorieuses de la vieille abbaye de Westminster, il n'en est pas, croyons-nous, dont le génie ait été aussi complètement anglais que celui de Charles Dickens. Et d'abord, plus qu'aucun de ses prédécesseurs ou de ses contemporains, il a possédé cette qualité maîtresse, apanage des races germaniques, étrange, complexe, indéfinissable et indéfinie, — l'Humour. — L'Humour qui, comme une harpe magique, rit, soupire, chante, pleure, vibre, sensible à tous les souffles, à toutes les inspirations : Dickens est roi du Rire et des Larmes : il sait être tour à tour et à la fois tendre et grotesque, ironique et passionné, gai comme Fielding, sombre comme Ossian, tendre comme Goldsmith, réaliste comme Swift, brillant comme Addison. Il donne à tous les objets inanimés qu'il effleure de sa plume enchanteresse une vie factice d'une intensité extraordinaire — une sorte d'âme ! Dans son œuvre si variée, si touffue, si intraduisible

(nous dirons tout à l'heure pourquoi), les cloches s'entretiennent avec le vent, les théières disent leurs douces chansons à l'industrieuse ménagère, la voix de la mer qui monte et qui descend parle au petit Dombey agonisant, le berce et l'endort, et le bon grillon du foyer console par son bavardage le chef de famille malheureux. — En second lieu, il ne connaît, il ne décrit, il n'aime que la vie anglaise. S'il s'indigne contre un vice, soyez certain que ce vice d'un genre universel prendra sous ses pinceaux une couleur essentiellement anglaise. Une de ses créations les plus magistrales — l'architecte Peckmiff dans *Martin Chuzzlewitt* — est un admirable hypocrite anglais : qu'il traverse les sept lieues de mer qui le séparent de notre société et — s'il ne change entièrement de procédés, de costume et de langage — il sera grotesque, absurde, impossible : au contraire, le Tartuffe de Molière restera dans tous les pays du monde la vivante personnification de l'Hypocrisie. Pareillement lorsque Dickens exalte une vertu, cette vertu a le teint rose et blanc, les cheveux blonds, les yeux bleus, la robe chaste ; elle fait du poudding, elle boit du thé : c'est une miss. Pareillement encore, prenez ces caricatures qu'il trace avec tant de verve, avec une exubérance si prodigieuse. Est-il un de ces masques qu'on puisse appliquer, en ayant quelque égard pour le bon sens et la vraisemblance, sur d'autres visages que sur des visages anglais ?

Aussi, pour bien apprécier l'ensemble de son œuvre, est-il nécessaire d'être entré assez avant dans l'intimité de la vie anglaise. De là le peu de goût manifesté jusqu'ici par le gros du public français pour le grand humoriste. Il n'a vu de son génie que les côtés heurtés, que les exagérations encore outrées par les traducteurs, car un des résultats de l'*Albionisme* de Dickens est de le rendre intraduisible. Lui si léger, si brillant, si franc d'allures dans son costume original lorsqu'il revêt un habillement étranger (quels que soient d'ailleurs les talents de son habilleur), le voilà soudain devenu terne, lourd, rampant, mal à l'aise : c'est un oiseau de Paradis auquel on aurait écourté les ailes ! — Nous oserons même insinuer que la critique française n'a pas rendu justice à Charles Dickens ; que ce que M. Scherer a pris pour « l'amour du cruel et du trivial », que ce que M. Taine a appelé les « Rêveries d'un monomane », est tout simplement la manifestation très vivante et très complète de l'esprit artistique anglais, esprit capricieux s'il en fut, résultat d'un mélange de races, idéal et positif tour à tour, — aimant tantôt à s'endormir au sein des réalités les plus confortables et les plus vulgaires de l'existence, tantôt à prendre son téméraire essor vers le pays bleu des impossibles fantaisies.

Mais notre but n'est pas de lasser la patience du lecteur en nous livrant ici à une dissertation stérile sur les qualités et les défauts du maître humoriste anglais, et si nous avons tant insisté au début sur ce point particulier du génie de Dickens, l'*Albionisme*, c'est que c'est à ce trait

distinctif que notre travail va devoir son principal intérêt. Le groupe de lettrés curieux et délicats qui forme la clientèle du *Livre* trouvera, nous n'en doutons pas, une saveur originale à cette histoire détaillée et inédite du séjour à Paris de cet « Anglais anglaisant » qui était en même temps un mordant observateur et un satirique de premier ordre. Je sais bien que nous sommes décrits et surtout décriés bon an mal an une dizaine de fois par un tas d'étrangers venus des quatre coins du monde. Mais ces voyageurs, outre qu'ils semblent se copier les uns les autres, sont en somme des voyageurs, c'est-à-dire des *citizen of the world,* des individualités émoussées au contact des nations diverses. Dickens, au contraire, garde toujours son individualité. Il est tellement imprégné du goût de terroir, qu'il ne peut s'en débarrasser même vivant au milieu de nous, en rapports quotidiens d'amitié, d'intérêts, de plaisirs; avec les plus illustres de nos artistes, les plus brillants de nos causeurs, les plus charmantes de nos femmes. C'est là, nous le répétons, ce qui rend si curieuse la lecture de ses lettres et de ses notes sur Paris. Des lettres surtout, car, différent en cela de Balzac, à la mort duquel on trouva, pour citer les expressions de M. Baschet, « des petits papiers plein des chambres, plein des maisons », Dickens notait peu ses impressions. Il avait une telle mémoire des lieux, qu'il lui suffisait de voir un paysage ou d'assister à une scène une seule fois pour les retracer longtemps après dans leurs plus infimes détails; aussi eût-on pu dire de lui ce qu'on a dit du plus puissant des dessinateurs modernes, Gustave Doré : qu'il avait du collodion dans l'œil.

Ce qui va suivre est donc le journal de Charles Dickens depuis son départ de Lausanne en novembre 1846, jusqu'à son départ de Paris en mars 1847 : ce journal n'a pas été rédigé tel quel par Dickens, et cependant j'ose dire qu'il ne s'y trouve pas une seule phrase ayant quelque importance qui ne soit sortie de la plume du grand écrivain. En effet, je me suis exclusivement servi pour cette compilation des nombreuses lettres écrites de Suisse et de Paris par Dickens à différents amis, principalement à M. J. Forster, son futur biographe; à Savage Landor, le poète; à la belle lady Blessington et au fameux comte d'Orsay qui occupait à cette époque le poste d'ambassadeur à Londres. Bien que disposant ici d'un espace assez restreint, je crois n'avoir omis aucun passage important ou seulement curieux des lettres qui m'ont passé sous les yeux. Si j'ai donné à ce travail la forme du journal, c'est qu'il m'a semblé que lorsqu'un homme de la valeur de Dickens parle, il vaut mieux le laisser parler sans l'interrompre; or, si j'avais simplement publié ses lettres ou les fragments de ses lettres, je me serais vu contraint de les relier par quelques lignes de commentaire, et ma prose eût été un cadre beaucoup trop lourd pour une peinture si légère et si vive. Je devais cette explica-

tion au lecteur : à lui de juger si je mérite le seul éloge que j'ambitionne pour ce jeu de patience, celui d'avoir donné de l'ensemble et de la cohésion à ces nombreux fragments épars à travers une volumineuse correspondance, écrits à l'envolée, sans arrière-pensée de publication, au jour le jour et selon le caprice et l'humeur du moment.

Et maintenant la parole est à Dickens :

Villa Rosemont, Lausanne, novembre 1846.

Je serai très ému en disant adieu à Lausanne : nulle part je n'ai aussi bien travaillé ; il me faudra une forte dose de courage pour m'arracher à toutes ces bonnes amitiés qui m'enveloppent d'une atmosphère d'affection. C'est ici, je m'en souviendrai toujours, en face de ce lac tranquille, sous la garde de ces pics neigeux que l'inspiration me venait si facile, fraîche et vivifiante comme la brise qui me frappait le visage ; c'est ici que mon cerveau a donné naissance au *Petit Paul Dombey*[1] et c'est en me promenant le soir à travers les vallées mystérieuses que j'ai vu surgir les uns après les autres tous les personnages de la *Bataille de la vie*[2]. Et pourtant il faut que je parle. Ma nature physique est la proie d'un besoin singulier, mais impérieux : lorsque je suis à l'œuvre, possédé d'une idée littéraire, il me faut de temps à autre de brusques changements d'endroit et de milieu ; sans cela je m'endormirai, je m'abêtirai... D'ailleurs si jamais je reviens habiter la Suisse, ce que j'espère, je m'établirai sur les hauteurs. L'air des vallées est trop lourd pour moi et parfois je sens mon intelligence comme envahie par l'influence du goitreux et du crétin[3].

Ainsi donc c'est décidé : dans quelques jours nous nous mettrons en route pour ce Paris que notre imagination doue à l'avance de toutes les splendeurs des *Mille et une nuits*... Y arriverons-nous seulement ? C'est affaire à la Providence, car les routes sont mauvaises, les voitures sont rares et les voituriers difficiles. Je compte me procurer à Genève ces deux derniers articles. En attendant, la villa Rosemont est sens dessus dessous. Au rez-de-chaussée, Mme la cuisinière, Roche, mon courrier, et les autres domestiques emballent l'argenterie et la vaisselle avec un fracas horrible. En haut, ma pauvre Kate, aidée de la nourrice, entourée de Georgey, Mamey, Katy, Charley, Waller, Chicken Stalker et du baby, qui veut toujours boire, empile désespérément d'énormes quantités de linge dans un nombre prodigieux de boîtes immenses[4].

1. *Dombey and son*, commencé à Lausanne en 1846, terminé en 1847, achevé de publier en avril 1848, Bradbury and Evans, London.

2. *The Battle of life, A Love Story*, avec cette dédicace : « A mes amis anglais en Suisse. » Bradbury and Evans (pour l'auteur), 1846.

3. Extraits de deux lettres de C. Dickens à M. J. Forster (datées octobre 1846).

4. Noms de la femme, de la belle-sœur et des enfants de Dickens. Chicken Stalker est un surnom ; l'humoriste avait l'habitude d'affubler ses enfants des appellations les plus grotesques ; de plus, il les changeait continuellement. Aussi l'infortuné Chicken Stalker s'est successivement appelé Brass Sampson et Skittles. Chicken Stalker veut dire : qui marche comme un poulet ; Brass Sampson est un géant de contes de fées et Skittes peut se rendre par : « abatteur de quilles ». Au cœur de ce récit, Dickens nous dira pourquoi il l'avait ainsi baptisé. Extrait d'une lettre à lady Blessington, Lausanne, novembre 1846.

Pour moi, je ne travaille plus du tout et je passe des heures entières à ma fenêtre observant mes voisines. Mes voisines sont deux vieilles demoiselles anglaises; jadis elles étaient quatre : quatre sœurs. Deux sont mortes et dorment paisiblement dans le petit cimetière de Lausanne à côté de John Kemble. Les deux qui vivent sont très petites, très ratatinées, très branlantes; elles portent chacune une perruque dont les frisons de devant tombent si bas que le front disparaît entièrement. Au-dessus des sourcils il y a une grande ride unique, horizontale et profonde, et immédiatement ensuite les petits tire-bouchons de la perruque très régulièrement alignés. Elles vivent d'un modeste viager qui leur suffit très amplement et voilà treize ans que ces deux excellentes vieilles brûlent du désir d'aller finir leurs jours en Italie, là-bas de l'autre côté des montagnes. La plus âgée dit que la Suisse ne lui convient pas, que l'humidité la fera certainement mourir. Et cependant toutes deux restent là, fidèles, résignées... Elles restent là à cause « des Livres ». — Vous comprenez, monsieur, il serait impossible de déménager « les Livres », de faire passer « les Livres » par-dessus les cimes couvertes de neige!... Cette immense bibliothèque appartenait autrefois au père des quatre vieilles demoiselles et se compose en tout d'une cinquantaine de volumes. Je n'ai jamais pu les examiner de près, car une des deux sœurs est toujours assise devant comme pour les défendre, mais extérieurement et de loin ils ont l'air d'anciennes boîtes de tric-trac. Les deux défuntes sont mortes dans la ferme conviction que, pour transporter par delà les monts un trésor aussi précieux, il faudrait un effort gigantesque, dont elles se sentaient incapables; les deux autres vivent et mourront sans doute dans la même croyance... Hier, j'ai rencontré la plus âgée, toussotant et se traînant, plus pâle et plus courbée que d'habitude, et je lui ai conseillé d'aller à Gênes : elle n'a rien dit d'abord, mais a jeté sur les hauts sommets, couverts de neige, un regard attentif et soupçonneux; puis, de sa voix toute faible qui semble déjà appartenir à l'autre monde : « Merci, monsieur Dickens..., je ne dis pas non,... oui, oui certes, quand le printemps sera bien établi, qu'il n'y aura plus d'avalanches, que les sentiers seront bien libres; oui certes, nous essayerons alors d'aller là-bas, si toutefois nous trouvons d'ici là un moyen d'emporter « les Livres[1]! »

Genève, hôtel de l'Écu, novembre 1846.

... Nous voici arrivés à la première étape de notre long voyage. Je cours à travers la ville à la recherche de véhicules capables de me transporter moi, ma femme, mes sept enfants et mes cinq domestiques jusqu'à Paris, par-dessus le Jura, à travers la neige, à travers la glace, à travers l'hiver sans nous casser bras et jambes. Roche, mon courrier, que j'ai justement surnommé « le Brave », cherche de son côté et nous avons presque arrêté quelque chose de passable. Rien de comparable, par exemple, à l'extraordinaire berline de lord Vernon[2],

1. Extrait d'une lettre à John Forster, septembre 1846, Lausanne.

2. Ce lord Vernon était un grand seigneur anglais excentrique qui passait sa vie à courir les concours de tirs de toute l'Europe. Il arrivait généralement à l'heure même de la réunion dans sa fameuse voiture, gagnait tous les prix, repartait en emportant ce qu'il avait gagné et recommençait ailleurs le lendemain.

qu'il m'a été donné d'examiner en détail. Une fois dans cette voiture, vous touchez un bouton, vlan, c'est un fauteuil qui paraît; un autre bouton, vlan, c'est un lit qui se déroule; un troisième bouton, vlan, c'est un garde-manger qui s'ouvre; dans cette maison roulante il y a tout, depuis le flacon de pickles jusqu'à la bouteille de Champagne[1].

Et maintenant il faut que je relate, dans des termes aussi décents que possible, certaine scène de haute société cosmopolite, scène à faire dresser les cheveux sur la tête de tout gentleman anglais ayant quelque idée du « proper... » Il y a en ce moment-ci, à l'*Hôtel de l'Écu*, une certaine lady A. et une certaine lady B., la mère et la fille; ces dames nous ont vus, paraît-il, en Italie, et se sont prises d'une belle admiration pour votre serviteur « l'inimitable Boz »... Donc ayant rencontré ledit Boz sur le palier, elles n'ont fait grâce aux boutons de sa redingote contre lesquels elles s'acharnaient de façon très alarmante, qu'à l'expresse condition qu'il viendrait, accompagné de sa meilleure moitié, dîner le lendemain soir en leur compagnie. C'est pourquoi hier vendredi, sur les sept heures de relevée, Kate et moi sonnions à la porte de ces nobles dames. J'ai oublié de dire qu'elles sont toutes deux charmantes, la plus jeune très jolie et toutes deux d'une excentricité qui côtoie la folie : connaissant d'avance ce dernier détail, je fus médiocrement surpris de certains grands écarts de conversation auxquels lady B. se livra pendant le dîner. Mais ma pauvre Kate devenait cramoisie et faisait ses yeux ronds... Cependant le repas se termina et nous passons au salon.

« Vous fumez, n'est-pas? me dit lady B. que j'avais reconduite.

— Oh! quelquefois après dîner et quand je suis seul, un cigare.

— Parfait... Je vais vous en donner un fameux tout à l'heure. »

Et elle me quitte en sautillant pour aller au-devant d'une dame américaine qui faisait son entrée : cette dame américaine avait une figure duvetée et peinte, des seins en offrande, un œil au grog, une robe très décolletée en satin bleu, des souliers pareils, et une fille pareille..., pardon, je veux dire une fille également décolletée, également en satin bleu, l'œil pas encore au grog, mais sur le point de le devenir... — Bref, on nous présente. Lady B. s'éloigne et revient avec une boîte à cigares qu'elle m'offre en disant : « Des têtes de nègres, cher auteur, capables d'abattre un éléphant en six bouffées. » Bien! j'allume mon cigare, lady B. en prend un, me demande du feu à la française, l'allume, va vers le foyer, tourne le dos au feu, écarte les jambes, croise les bras, avance la poitrine et, dans une ravissante grimace, fait sortir de sa jolie bouche des spirales de fumée à rendre jalouse la plus haute cheminée d'usine de Manchester. Très bien! Aussitôt la dame américaine et la demoiselle américaine prennent chacune leur cigare et l'allument. De mieux en mieux! Aussitôt entrent deux messieurs français qui se dirigent rapidement vers la boîte, prennent chacun leur cigare et l'allument. Complet!!! Et nous voilà tous les sept, quatre femmes, trois hommes, gravement occupés à remplir le salon de nuages impénétrables. Ma pauvre Kate tousse, mais on n'y prend pas garde, rougit, mais on ne peut la voir, gagne la porte, mais personne ne s'aperçoit de sa disparition. Notez que ceci se passait dans un grand hôtel, au milieu d'un va-et-vient continuel

1. Lettre à John Forster (novembre 1846) à Savage Landor (Lausanne, septembre 1846).

de domestiques, et jugez à la fois de ma stupeur et de ma force de caractère, car je n'ai pas bronché et pourtant c'était la première fois de ma vie que je voyais un cigare entre les lèvres d'une femme [1]. . . . . .

. . . . . .

Nos moyens de transport sont enfin découverts. Ils se composent de trois véhicules :

1° Une sorte de charrette pour les bagages avec un devant en forme de cabriolet;

2° Une horrible escarpolette sur quatre roues, mais qui a l'avantage d'être couverte et d'être assez grande pour contenir tous les marmots, la nourrice et les bonnes;

3° Enfin pour Kate, Georgy et moi une berline de voyage qu'un citoyen de la nouvelle République [2] m'a louée à la dure condition que je m'engagerais d'honneur à la vendre en arrivant à Paris... Les chevaux sont commandés, les relais préparés... Lundi nous dirons un long adieu à la Suisse.

Paris, hôtel Brighton, 22 novembre 1846.

Nous sommes ici depuis hier au soir. La procession de nos trois voitures à travers la capitale de la France a créé une certaine sensation et nous avons été reçus dans la cour intérieure de l'hôtel par le personnel en tenue de gala et au grand complet... C'est le cœur rempli de tristesse que nous avons vu la Suisse disparaître dans les brouillards de l'horizon et j'avoue pour ma part que lorsque Cerjat, après nous avoir fait la conduite, m'a serré une dernière fois la main, j'ai été tenté de prendre une des bouteilles de punch qui se trouvaient dans le coffre et de la vider jusqu'à la dernière goutte pour me donner du courage... Notre voyage s'est d'ailleurs passé de façon assez gaie et sans beaucoup d'ennuis... Les routes étaient mauvaises, pas trop pour la France,... les auberges tolérables et les repas satisfaisants. Les enfants ont été gentils comme d'habitude et Skittles (l'abatteur de quilles) lui-même n'a pas trop pleurniché. Abatteur de quilles est le nouveau nom de Sampson Brass. Je trouve que cette expression va bien à sa physionomie de pilier d'auberge [3].

Le premier soir nous nous sommes arrêtés dans un gros bourg dont le nom m'échappe. Le second soir à Auxonne, où il y a une grande coquine d'auberge pleine d'interminables corridors, rendez-vous de tous les vents des quatre points cardinaux... Puis à Monbars, puis à Sens, puis ici, soit un total de cinq jours francs. En passant le Jura, il faisait un froid terrible; mais après Pontarlier la température s'est beaucoup adoucie. Quand nous sommes arrivés à la frontière, le jour commençait à poindre et la brume était intense : tout à coup, surgissant des profondeurs du brouillard, des hommes aux costumes étranges ont entouré nos voitures; réveillé en sursaut, j'ai mis la main sur mes

1. Extrait d'une lettre à John Forster, datée de Genève, août 18[illegible]6.

2. Genève venait de faire sa pacifique révolution. Extrait d'une lettre à M. Cerjat de Lausanne publiée dans *la Correspondance*, t. IV. Tauchnitz.

3. Il avait un an ! Lettre à M. Cerjat, publiée dans *la Correspondance;* t IV. Tauchnitz.

pistolets, croyant avoir affaire à des brigands : ah ! c'était bien pire; c'étaient des douaniers. Ces gentlemen nous ont fait descendre, malgré le froid, la pluie et la brume ; en dépit des protestations indignées de Kate, des jurons énergiques du courrier, de mon air à la fois digne et courroucé, ils ont déchargé nos innombrables colis, ils ont ouvert toutes nos malles, ils ont compté et pesé pièce par pièce tout le service d'argenterie, ils ont feuilleté l'un après l'autre tous mes livres, ils ont questionné, fourragé, bousculé, grommelé pendant que le capitaine de la bande nous dévisageait, l'air important, le front plissé, l'œil soupçonneux. Enfin après trois mortelles heures ils ont consenti à nous laisser repartir[1].

Ici au débotté, j'ai été accroché par Bruffum[2], plus original, plus négligé que jamais; il y a toujours, comme par le passé, solution de continuité entre son gilet et son pantalon; trois ou quatre boutons manquaient à son paletot, et les plis dudit paletot étaient remplis d'une couche de poussière tellement épaisse qu'on aurait pu y faire pousser du cresson. Du reste, il ne soupçonne même pas l'excentricité de sa mise et se promène par les rues avec un dandinement vainqueur . . . . . .

Quand je voyage seul, j'aime assez la vie d'hôtel; mais avec le nombre d'enfants, de domestiques et de bagages qui m'entoure, elle devient impossible. C'est pourquoi dès demain je me mets à la recherche d'un appartement.

Paris, décembre 1846.

Je suis en pleine chasse aux appartements..., du soir au matin je chasse : Oh ! ces Parisiens, ils sont furieusement polis et terriblement voleurs : ils vous caressent d'une main et fouillent votre poche de l'autre. Ici aucune bassesse ne coûte au propriétaire qui veut louer son immeuble; il y en a un qui m'a juré qu'il aimait le duc de Wellington comme un frère[3].

Aujourd'hui, en rentrant, j'ai vu le roi Louis-Philippe traverser les Champs-Élysées. Il y avait deux voitures : celle du roi était entourée des gardes du corps à cheval, elle allait très vite et le roi se dissimulait autant que possible dans une encoignure; de la part des passants, très nombreux, aucune manifestation, pas de saluts, pas de hourras, une curiosité indifférente, un silence morne. C'est toujours un spectacle étrange pour un Anglais que la vue du préfet de police, à cheval, à cent mètres en avant de la voiture du roi, tournant continuellement la tête, tantôt à droite, tantôt à gauche, pareil aux automates des horloges de Hollande, scrutant du regard tous les passants, et paraissant soupçonner un conspirateur derrière chacun des arbres de la longue avenue. Pauvre peuple ! le plus intelligent, le plus spirituel, le plus généreux des peuples, le plus incapable de se conduire ou d'être conduit ! Le gouverne-

1. Extraits de deux lettres, l'une à lady Blessington, l'autre à Savage Landor, datées : Hôtel Brighton, Paris, 22 et 23 novembre 1846.

2. Bruffum était le surnom de lord Brougham. Lettre à lady Blessington. Paris, novembre 1846.

3. Lettre à Savage Landor. Paris, décembre 1846.



CHARLES DICKENS

Reproduction d'un dessin à la plume fait par le Comte d'Orsay en 1845

ment actuel tombe sous le mépris général : les républicains s'agitent, les bonapartistes aussi ; la fortune sourirait-elle enfin à mon ami le prince Taciturne [1] ?

Paris, 48, rue de Courcelles, décembre 1846.

Nous habitons depuis huit jours, 48, rue de Courcelles, faubourg Saint-Honoré, la maison la plus ridicule, la plus extraordinaire, la plus absurdement construite du monde entier. Par le ciel, il est impossible à l'imagination la plus délirante de se figurer quelque chose de pareil à cette maison. C'est tout à la fois une maison de poupée, une cave, un château fort, un théâtre et une église. Une des chambres est une tente, une autre chambre une tonnelle, une autre un décor d'opéra, une autre une sacristie. Les pièces d'en haut ressemblent à ces jours de souffrance qu'on pratique au-dessus des portes cochères ; quant à l'appartement des enfants, impossible de le décrire. Cette habitation a cinquante pieds de long et dix-huit pieds de haut. Les chambres à coucher sont exactement de la dimension d'une loge de théâtre. Il y a une petite cour devant, un petit jardin derrière, il y a une petite niche de concierge, un petit cordon, une petite porte, etc. ; enfin c'est ce que les Parisiens appellent un petit hôtel... Le tout appartient à un certain marquis castellan .. J'ai pu cependant installer ma table de travail dans le salon, la seule pièce possible de cette étrange demeure et je me suis remis à *Dombey*, en attendant la visite de Forster qui s'annonce. Grands dieux ! j'allais oublier la perle de l'édifice..., la salle à manger : elle est d'invention anglaise, elle doit le jour à mon prédécesseur, au nommé Henry Bulwer ! Ledit Bulwer, après avoir fait exécuter ce chef-d'œuvre de son imagination, en a été tellement épouvanté qu'il s'est enfui sur l'heure et que depuis on ne l'a jamais revu. Le temps est épouvantable, il neige à verse. Notez qu'il n'y a pas dans toute la maison et je crois qu'il n'y a pas dans tout Paris une porte ou une fenêtre qui ferme d'une façon convenable [2].

Paris, 48, rue de Courcelles, décembre 1846.

J'ai dîné l'autre soir à l'ambassade d'Angleterre, chez lord Normanby. Il est toujours aussi charmant, aussi accueillant, aussi peu formel ; mais je lui ai trouvé l'air soucieux et il ne m'a pas caché que les relations entre l'Angleterre et la France étaient extrêmement tendues et qu'il commençait à s'effrayer de la responsabilité qui lui incombe. Ce pays est rongé par une lèpre secrète, il y a dans l'air du peuple ce je ne sais quoi, impossible à rendre, qui annonce une révolution... La misère est horrible et le froid excessif l'augmente encore. Pour ma part, je suis littéralement assiégé par la bande des mendiants et des solliciteurs. On m'attend à ma porte, on me suit par les rues ; on m'écrit des lettres navrantes adressées dans un but de flatterie : « A monsieur Dickens, le

1. Le prince Louis Napoléon, qui habitait Londres à cette époque, fut l'ami particulier de Dickens qui ne cessa de lui prédire le succès. Le prince et le romancier se rencontraient souvent à la table hospitalière de la belle lady Blessington. Extrait d'une lettre à lady Blessington. Paris, décembre 1846.

2. Extraits d'une lettre à M. Cerjat, et d'une lettre à M. Forster. Paris, décembre 1846.

romancier célèbre. » Beaucoup de ces pétitions sont signées par des gens qui se qualifient « Chevaliers de la garde impériale de Sa Majesté Napoléon le Grand ». Il y a de ces lettres qui sont revêtues de cachets énormes et d'armoiries aussi larges qu'une pièce de cinq shillings [1].

. . . . . .

J'ai pour voisin un brave homme avec lequel je suis en correspondance. Son nom est Barthélemy : il s'enveloppe d'une cape espagnole prodigieuse et se couvre la tête d'un chapeau mou aux gigantesques bords ; sa barbe est immense et ses longues boucles noires flottent sur ses épaules. Il est poète. Il s'est présenté chez moi et y a laissé une carte dont voici le fac-similé [2].

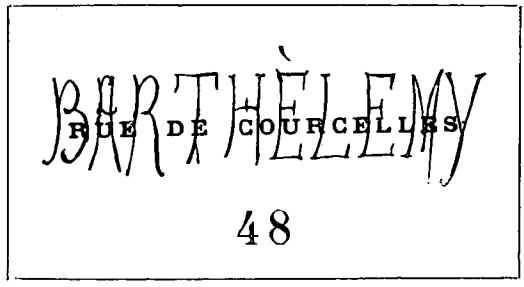

Mon domestique lui ayant répondu que je n'étais pas visible, j'ai reçu de mon voisin une lettre m'informant que lui aussi était littérateur : « En me « présentant chez vous, ajoutait-il, j'ai voulu rendre hommage à votre réputa- « tion distinguée : je n'ai pas été reçu et je ne suis pas habitué à cette sorte de « procédé. Je prie donc M. Dickens d'oublier mon nom, ma mémoire, ma « carte et ma visite et de considérer qu'elle n'a pas été rendue. » J'ai répondu à cet irascible poète le plus poliment du monde, protestant de mon estime pour lui et m'excusant sur ce qu'il y avait toujours deux semaines au commencement de chaque mois où M. Dickens ne pouvait rendre visite à personne. « Réplique immédiate et apologétique du voisin barbu : Il se déclarait plus que satisfait de mon excuse ; son cas était identique au mien ; seulement, ajoutait-il, moi, c'est à la fin du mois que je ne puis voir personne. A cette époque, je tombe généralement aussi dans des humeurs noires qui approchent de l'anthropophagie [3] ».

Paris, janvier 1847.

... J'ai eu l'idée singulière de terminer l'année par une visite à la Morgue... J'y suis entré le soir ; il n'y avait personne ; dans sa loge, le gardien, un homme en uniforme, à la figure paternelle, fumait sa pipe et donnait à manger à des linottes qui chantaient dans leur cage. Sur les dalles, il n'y avait qu'un mort, un vieillard qu'on avait trouvé étranglé la veille, et cela m'a paru étrange que quelqu'un se soit donné la peine d'arrêter les faibles battements d'un cœur aussi vieux, aussi fatigué. La nuit tombait, la grande salle de la mort était vide,

1. Extrait d'une lettre à John Forster. Paris, décembre 1846.
2. S'agirait-il du collaborateur de Méry, de l'auteur de *la Némésis* ?
3. Lettre à J. Forster. Paris, décembre 1846.

et ainsi étendu, tout seul, avec ses longs cheveux gris, tombant sur ses maigres épaules, ce vieux m'est apparu comme le cadavre de cette triste et froide année 1846...

Mais je sens que je deviens inimitable et je m'arrête [1] ?

Paris, janvier 1847.

Recommandations à Forster.

... Vous n'ignorez pas qu'en débarquant vous serez assailli par les horribles hurlements de tous les gamins de Boulogne. Vous passerez à travers leur double rangée, raide, imperturbable, digne, semblable à la princesse qui gravissait la montagne à la recherche de l'oiseau parlant. Mais n'oubliez pas de faire un léger signe au commissionnaire de l'hôtel des Bains, que je vous envoie moi-même. Voici alors ce qui aura lieu. Laissez-moi me servir de la forme dramatique. On introduit le voyageur dans un petit bureau où il y a des soldats et un monsieur à barbe noire qui écrit [2] :

Barbe noire : Monsieur, votre passeport? — *Monsieur :* Monsieur, le voici! — *Barbe noire :* Où allez-vous, monsieur? — *Monsieur :* Monsieur, je vais à Paris! — *Barbe noire :* Quand allez-vous partir, monsieur? — *Monsieur :* Monsieur, je vais partir aujourd'hui avec la malle-poste! — *Barbe noire :* C'est bien. (Au gendarme.) Laissez sortir monsieur! *Gendarme :* Par ici, monsieur, s'il vous plaît. Le gendarme ouvre une très petite porte; Monsieur se trouve subitement entouré de tous les gamins, agents, commissionnaires et polissons, en général, de Boulogne, qui s'élancent sur lui, en poussant des cris épouvantables. Monsieur est, pour le moment, tout à fait effrayé et bouleversé. Mais monsieur reprend ses forces et dit à haute voix : « Le commissionnaire de l'hôtel des Bains! » — *Un petit homme* (s'avançant rapidement et en souriant doucement). Me voici, monsieur, monsieur *Fors Tair,* n'est-ce pas?..... Alors..... alors monsieur se promène à l'hôtel des Bains, où monsieur trouvera qu'un petit salon particulier, en haut, est déjà préparé pour sa réception et que son dîner est déjà commandé, aux soins du brave Courier, à midi et demi... Monsieur mangera son dîner près du feu, avec beaucoup de plaisir, et boira du vin rouge à la santé de M. de Boze et de sa famille intéressante et aimable. La malle-poste arrivera au bureau de la poste aux lettres à deux heures ou peut-être un peu plus tard. Mais monsieur chargera le commissionnaire de l'y accompagner de bonne heure, car c'est beaucoup mieux de l'attendre que de la perdre. La malle-poste arrivée, monsieur s'assoira, aussi confortablement qu'il le peut, et il y restera jusqu'à son arrivée au bureau de la poste aux lettres à Paris. Parce que le convoi (train) n'est pas l'affaire de monsieur, qui continuera s'asseoir dans la malle-poste; sur le chemin de fer, et après le chemin de fer, jusqu'à ce qu'il se trouve à la basse-cour du bureau de la poste aux lettres à Paris, où il trouvera une voiture qui a été dépêchée de la rue de Courcelles, n° 48. Mais monsieur aura la bonté d'observer — si le convoi arrivait à Amiens après le départ du convoi à minuit, il y faudra rester jusqu'à l'arrivée d'un autre convoi

1. Lettre à Savage Landor. Paris, janvier 1847.

2. A partir de cet endroit jusqu'à la fin de la lettre, le texte original est en français. Lettre à Forster. Paris, janvier 1847.

à trois heures moins un quart. En attendant, monsieur peut rester au buffet (refreshment room) où l'on peut toujours trouver un bon feu et du café chaud, et de très bonnes choses à boire et à manger pendant toute la nuit. — Est-ce que monsieur comprend parfaitement toutes ces règles pour sa guidance? — Vive le Roi des Français! Roi de la nation la plus grande, et la plus noble, et la plus extraordinairement merveilleuse du monde! à bas ces Anglais!

CHARLES DICKENS,
Français naturalisé et citoyen de Paris.

Paris, janvier 1847.

Depuis que Forster est ici, nous entassons visites sur visites, excursions sur excursions, promenades sur promenades. Nous sommes un jour à Versailles, un autre jour dans les prisons, un soir à l'Opéra, un autre soir au Conservatoire, tantôt dans les hôpitaux, tantôt à l'Académie, tantôt à la Morgue, souvent, très souvent, le plus souvent possible au théâtre.

Ma passion pour les planches augmente dans ce pays où l'art théâtral est véritablement arrivé à la perfection. Nous sommes guidés sur la scène et à travers les méandres des coulisses par notre excellent ami Regnier : il nous a donné grandes et petites entrées à sa Comédie française et c'est ainsi que nous avons pu assister à la reprise très fructueuse du *Don Juan* de Molière. L'interprétation en est admirable et il est curieux d'observer combien le don Juan français et son valet diffèrent de l'idée que nous nous formons, nous autres Anglais, des relations qui doivent exister entre maître et serviteur. Nous sommes également allés voir *Gentil Bernard* aux Variétés. Là encore les acteurs sont tout bonnement parfaits. Du commencement à la fin vous diriez d'un joli petit tableau de Watteau dont les personnages s'animeraient sous la baguette d'un magicien. Quant à la *Revue* annuelle du Palais-Royal, elle me semble assez médiocre; il y a cependant une scène vraiment comique : c'est celle qui représente Alexandre Dumas assis dans son cabinet de travail, ayant à côté de lui une pile d'in-quarto haute de cinq pieds. — « Ceci, dit-il en la touchant du doigt, contient le premier tableau, du premier acte, de la première pièce qui sera jouée à la première soirée de mon nouveau théâtre [1]. » — A propos d'Alexandre Dumas, j'ai soupé dans sa compagnie l'autre soir : quel débordement de force physique et intellectuelle, quelle puissance, quelle verve intarissable dans cet excellent colosse! Corporellement et spirituellement E. Sue et A. Karr, qui soupaient avec nous, m'ont semblé des nains par comparaison [2].

Au Cirque, on donne en ce moment une pièce à grand spectacle, qui a pour titre la *Révolution française*. Un des tableaux représente avec une réalité saisissante, une séance de la Convention nationale; un autre, une série de combats : il y a en scène cinq cents figurants si bien manœuvrés que vous jureriez qu'ils sont cinq mille. Mais jusqu'à présent, de tout ce que j'ai vu au théâtre, ce qui m'a frappé le plus, ce qui m'a surtout émotionné, c'est la façon de jouer de ce joli bouton de Rose qui s'appelle Rose Chéri. Je l'ai vue l'autre

1. Le fameux *Théâtre Historique*.
2. Lettre à lady Blessington. Paris, janvier 1847.

soir dans *Clarisse Harlowe*, et je déclare ne rien connaître sur aucune scène de comparable à son jeu. C'est charmant, intelligent, pathétique, original et rempli de fraîcheur. Il n'y a qu'un acteur au monde qui sache mourir comme elle ; c'est Macready, dans le *Roi Lear*[1].

Paris, février 1847.

Hier nous avons clos nos pérégrinations de la journée par une visite à Victor Hugo. Il nous a reçu avec une grâce et une courtoisie extrêmes. L'admirable écrivain occupe le premier étage d'une maison qui forme un des angles de la place Royale; cette maison a été habitée jadis par Ninon de Lenclos; les magnifiques tapisseries, les fresques des plafonds et des murs, les vieux meubles solennels dorés et sculptés, tout, jusqu'à un trône échappé à quelque palais du moyen âge, nous rappelait la splendeur des siècles évanouis; mais ce que j'ai le plus admiré chez Victor Hugo, c'est Victor Hugo lui-même. Quelle tranquillité, quelle gravité simple, que de forces latentes sous ce maintien paisible! Louis-Philippe vient de l'anoblir, mais sa noblesse éclate sur son front. D'une taille au-dessous de la moyenne, carré, compact et vigoureux, il porte de cheveux longs et noirs qui encadrent une figure massive et rasée de près. Je n'ai jamais vu de physionomie aussi profondément intellectuelle, aussi douce, aussi aristocratique; jamais je n'ai entendu parler le français d'une façon aussi pure et aussi pittoresque. Il nous a dit les souvenirs de son enfance en Espagne, il nous a entretenus de son père, qui fut gouverneur du Tage pendant les guerres de Napoléon; il s'est exprimé avec chaleur sur le compte des Anglais et de leur littérature; il a déclaré qu'il préférait la mélodie et la simplicité à la musique savante qu'on veut mettre à la mode au Conservatoire; il a eu quelques mots élogieux pour Ponsard en se moquant des acteurs qui viennent de massacrer sa tragédie[2] à l'Odéon, et il ne nous a pas caché toute sa sympathie pour la nouvelle entreprise dramatique[3] de Dumas. A moi personnellement il a adressé des flatteries si charmantes, si délicates que je les ai presque prises pour des vérités. Hugo est un vrai génie et toute sa personne le proclame; il respire le génie des pieds à la tête... Sa femme, à laquelle il nous a présentés, est très jolie; elle a de beaux yeux noirs pleins de tendresse et d'éclat. Il a aussi une fille charmante, âgée de quinze à seize ans, et qui a hérité du doux regard maternel. Cette famille, paisiblement assise au milieu de ces vieilles armures, de ces vieux coffres, de ces vieux sièges aux formes fantastiques, de ces vieux lions dorés, tenant sous une de leurs pattes avancées de vieilles boules d'or, comme s'ils se préparaient à jouer aux quilles, avait quelque chose de profondément romantique. Le décor et les personnages semblaient être sortis tout entiers d'un des livres du Maître merveilleux[4].

Paris, mars 1847.

..... Paris est corrompu jusque dans sa moelle. Depuis quelques jours, toutes les questions politiques, artistiques, commerciales sont délaissées par les jour-

1. Lettre au comte d'Orsay, même date. Voir aussi *la Vie*, par Forster.
2. *Lucrèce*.
3. Toujours le fameux *Théâtre Historique*.
4. Lettre à lady Blessington. Paris, février 1847.

naux; tout s'efface devant un événement d'une bien plus haute importance, la mort romanesque d'une des gloires du demi-monde, la belle, la célèbre Marie Duplessis. Je suis allé hier à sa vente. Tout ce que la capitale de la France compte d'illustrations était là..., les femmes du plus grand monde s'y trouvaient en foule et cette élite de la société attendait, curieuse, émue, pleine de sympathie et de jolis attendrissements pour le sort d'une fille. Cette Marie Duplessis, qui a mené l'existence la plus brillante, la plus perverse et la plus folle, laisse derrière elle un mobilier exquis, tout un attirail de somptueux bijoux et de parures voluptueuses. On raconte qu'elle est morte d'un cœur brisé, on fait circuler sur son compte des légendes où le romanesque le dispute à l'absurde. Pour ma part, en brave Anglais, doué d'un peu de sens commun, j'incline à penser qu'elle est morte d'ennui et de satiété. La satiété peut tuer aussi bien que la faim. Le premier des praticiens de Paris, appelé à son chevet, n'a pu découvrir le nom du mal mystérieux auquel elle succombé. « Que désirez-vous? » lui a-t-il demandé, quand il a vu qu'elle était perdue. Elle a répondu : « Voir ma mère! » et sa mère est accourue, une simple paysanne de Bretagne, portant le costume pittoresque de son pays; elle s'est agenouillée au pied du lit de sa fille, s'est prise à prier et n'a plus bougé que Marie ne fût morte .. — J'étais donc à cette vente. A voir l'admiration et la tristesse générales, on eût pu croire qu'il s'agissait de la perte d'un héros ou d'une Jeanne d'Arc; mais l'enthousiasme n'a plus connu de bornes, lorsque Eugène Sue a acheté le livre de prières de la courtisane [1].

La lettre d'où ce fragment est tiré est la dernière qui ait été écrite par Dickens, de la rue de Courcelles; le projet qu'il avait formé d'un long séjour à Paris se trouva mis à néant par un événement très imprévu : son fils aîné, qui venait d'entrer à King's College, fut brusquement atteint de la fièvre scarlatine. Dickens et sa femme accoururent aussitôt à Londres : le régiment des marmots, sous le commandement de « Tante Georgy », suivit quelques jours après. Mais le célèbre humoriste était entré assez avant dans notre vie parisienne pour y prendre goût, et, dans un prochain article, nous le montrerons en compagnie de son ami Wilkie Collins qui est devenu le nôtre, habitant, en garçon cette fois, un appartement dans les Champs-Élysées, se plongeant entièrement dans notre mouvement artistique et littéraire, courant les théâtres et les coulisses, vivant dans l'intimité de Girardin et de sa charmante femme, dînant chez Scribe avec Mme Dudevant, et chez Amédée Pichot avec Lamartine, posant pour Ary Scheffer, amoureux platonique des charmes de Mme Viardot et enthousiaste du talent de Frédérick Lemaître.

Nous ne voulons pas déposer la plume sans fixer ici par quelques traits le portrait du sympathique génie dans l'intimité duquel la construction de ce travail vient de nous faire vivre pendant quelques mois. — En 1847, Dickens était physiquement et intellectuellement dans tout

1. Lettre au comte d'Orsay. Paris, mars 1847.

l'éclat de sa force ; de taille moyenne (5 pieds 8 pouces anglais), vigoureux et serré dans sa stature, bien découplé, il possédait une activité et un besoin de mouvement extraordinaires. Il avait le front massif, le nez fin d'une grande mobilité, la bouche spirituelle et bonne, le teint mat, pas un atome de barbe ou de moustaches, de longs cheveux bruns et bouclés ; quant aux yeux, ils étaient tellement larges, tellement lumineux, ils changeaient si vivement de nuance et d'expression qu'il eût été difficile d'en déterminer la couleur. Il était dans sa mise d'une élégance recherchée et avait une passion particulière pour les beaux gilets bien voyants. Enfin il y avait dans le regard, dans le sourire, dans le maintien de cet homme célèbre une puissance de bonté si attirante que du premier coup les indifférents demeuraient sous le charme. Une très aimable correspondante qui fut sa voisine à Paris, alors qu'elle n'était qu'une toute jeune fille, m'écrit : « Il me suffisait de le rencontrer par hasard, le matin sur le palier, de le voir me saluer et me sourire, pour me sentir plus heureuse et meilleure pendant le reste de la journée. » Dickens a été un des plus admirables et des plus gais causeurs de son époque. Ses reparties, dont on remplirait des volumes, rivalisent avec celles de Brummel et du comte d'Orsay dont il fut un des joyeux compagnons. Mais parfois, sur cette physionomie si ouverte, si riante, on voyait passer tout à coup une ombre tragique et terrible. Le regard s'assombrissait, le sourire s'éteignait sur ses lèvres, une désespérante tristesse l'envahissait tout entier. Dans un fragment inédit de *Mémoires*, publié par son éminent biographe M. John Forster, il a expliqué lui-même ces mélancolies sombres et soudaines. — « Ma nature humaine tout entière, dit-il, a été tellement imprégnée de souffrances et d'humiliations pendant mes jeunes années que, même à cette heure où je suis heureux, célèbre, caressé, j'oublie souvent et tout à coup toutes les félicités du présent ; j'oublie que je suis le mari d'une chère femme, le père de charmants enfants ; j'oublie que je suis un homme et je remonte, morne et désolé, vers les atroces journées de mon enfance ! » — Enfance bien atroce, en effet, que celle du célèbre écrivain : à neuf ans, tout petit et très chétif, le futur auteur de *David Copperfield*, plus misérable encore que son héros, pour quelques shillings par semaine, passait ses journées dans une cave au-dessous de la Tamise, occupé à coller des étiquettes sur des bouteilles de cirage, entouré de petits vagabonds sortis de l'écume du peuple, pendant que son père, vieux et presque en enfance, s'éteignait dans une prison pour dettes et que sa mère, pauvre créature affaiblie, souffrait du froid et de la faim dans une mansarde solitaire. O puissance du génie et de la volonté humaine ! cet enfant abandonné, en haillons, chétif et tout seul, perdu au sein de cette solitude navrante de l'immense cité, condamné à une tâche ignoble au fond d'un sous-sol humide où descendent, s'unissant dans un grondement sinistre, les mille bruits confus de l'implacable mêlée qui, sans

fin et sans trêve, se livre là-haut dans la brume et sous le soleil ; — ce pâle et chétif enfant, aidé seulement de son indomptable énergie, de sa foi, de la conscience de sa vocation, surgira radieux de ces bas-fonds obscurs, s'élèvera jusqu'aux plus hauts sommets de la gloire, dominera, charmera, consolera, rendra meilleure cette grande foule indifférente qui s'écoule au-dessus de sa tête ! — Et cette orgueilleuse abbaye devant laquelle il passe chaque matin, se rendant à sa tâche quotidienne, frissonnant de froid et de faim, si petit qu'il disparaît presque dans l'ombre des énormes murailles, — Westminster ouvrira toutes grandes ses portes devant les amis qui viendront lui confier les glorieuses dépouilles de celui qui fut jadis le petit vagabond Charley ! — Ils le coucheront aux pieds du mélodieux Hændel, à côté de son ami et de son premier maître William Makepeace Thackeray, au-dessous du buste souriant du divin Shakespeare, et, pendant que l'assemblée croira voir pour un instant voltiger dans la pénombre sa figure familière, si douce, si intelligente, si bonne, — du haut de la chaire sacrée, la voix éloquente et émue du Dr Jowet s'écriera :

« Charles Dickens n'est plus ! Il n'est plus, lui, le très bon, le très doux, le très fort ; — lui, le protecteur de tous les abandonnés, le consolateur de toutes les tristesses, le défenseur des opprimés, l'ami de toutes les souffrances ! Il n'est plus ! et il nous semble qu'une grande lumière saine et joyeuse vient de s'éteindre et que soudain le monde est devenu plus sombre ! »

R. du Pontavice de Heussey.

Rennes, décembre 1885.

NOTICE

SUR

LE DRAME ET L'ÉDITION ORIGINALE

DE

LA TOUR DE NESLES

LA TOUR DE NESLES

DRAME EN CINQ ACTES

PAR ALEXANDRE DUMAS ET GAILLARDET

(1832)

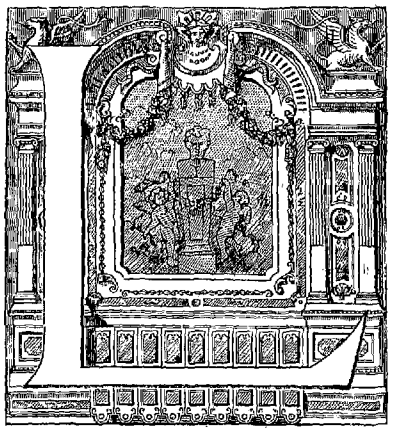

A *Tour de Nesles !*

Il revient de droit au romantique flamboyant, ce drame d'orgies sanglantes, de passions monstrueuses, l'effroi et le scandale des bourgeois de Pétrus Borel !

Après avoir conquis Paris où il tint l'affiche près de huit cents fois, il conquit la province où il resta la pièce de résistance des spectacles plantureux offerts au public du dimanche.

Il appartient bien à son époque, à son milieu, ce drame qui fit tant de fracas à sa naissance et eut pour épilogue la rencontre d'Alexandre Dumas et de Gaillardet.

Ces souvenirs d'un autre âge feront un peu sourire les *naturalistes* d'aujourd'hui. La bannière et les défenseurs de la Tour semblent déjà bien surannés. La vieille Tour elle-même n'a pas été épargnée par les injures du temps.

Et pourtant malgré ses défauts, en dépit de son *maquillage* romantique, il y a là une œuvre de maître, et du plus grand maître qu'ait eu le drame moderne. Sous le strass terni étincelle le diamant aux feux éblouissants.

Le premier tableau, le tableau de la taverne, est une merveille d'exposition dramatique. Jamais, peut-être, Dumas n'a été plus heureusement inspiré ; les scènes se déroulent dans un ordre lumineux ; le dialogue est précis, rapide, coloré, et, lorsque le rideau tombe sur ces mots d'Orsini :

« Et nous, enfants, à la Tour de Nesles, » les personnages sont connus, les péripéties préparées ; l'action est irrévocablement engagée.

Le tableau de la Tour est à la fois poétique et terrible. Dumas, en utilisant l'ébauche de Gaillardet et en respectant quelques touches de M. J. Janin, entre autres la tirade des *grandes Dames*, a donné à ce tableau une fermeté de lignes, une vigueur et une teinte d'épouvante dramatique dont il a lui-même, dans ses mémoires, retracé les effets :

« Quand après cette orgie, — cette fuite, — cet assassinat, — ces rires éteints dans les gémissements, — cet homme précipité dans le fleuve, — cet amant d'une nuit assassiné par sa royale maîtresse, on entendit la voix insouciante et monotone de l'avertisseur de nuit qui criait : « Il est trois heures ; tout « est tranquille ; Parisiens, dormez ! », la salle éclata en applaudissements. »

Le premier acte composé de ces deux tableaux est un chef-d'œuvre.

Que faut-il penser des autres ? Dumas nous l'a dit lui-même avec la franchise que lui imposait la conscience de son génie, lorsque, à l'époque de sa maturité, il est revenu sur la *Tour de Nesles*.

« La *Tour de Nesles* est un drame d'improvisation. » (Préface de *Caligula*, 1838.)

Et plus tard, dans ses mémoires :

« Le troisième tableau est mauvais et fait de chic. »

« Le quatrième tableau ne valait guère mieux que le troisième. »

A propos du fameux acte de la prison :

« Un jour, mon fils me demandait — il n'avait pas encore fait de pièces à cette époque :

« Quels sont les premiers principes du drame ? »

« Que le premier acte soit clair ; que le dernier soit court ; et surtout pas de prison au troisième !... »

« Après le tableau de la prison, les autres pouvaient être indifféremment bons ou mauvais ; le succès était assuré. »

« Ce n'était pas malheureux ! Le septième tableau, avec le troisième, était le plus faible de l'ouvrage... »

Cependant le cinquième acte trouve grâce devant la sévérité du juge.

« Le huitième tableau d'un comique terrible ; le neuvième qui pouvait, comme épouvante dramatique, être comparé au second. »

Comme on voit, le maître ne se ménage pas dans l'appréciation de son œuvre.

Si le drame, dépouillé de l'éclat d'emprunt que lui donnaient les idées de



ALEXANDRE DUMAS

D'APRÈS LA LITHOGRAPHIE DE DÉVERIA

— Vers 1830 —

l'époque, le jeu de Bocage et la plastique de Georges, paraîtd éteint et démodé dans les parties que Dumas a livrées lui-même à la critique, il demeure impérissable par la valeur de son premier acte, un des plus superbes joyaux de notre littérature dramatique.

Parlons maintenant du livre.

On connaît l'excessive rareté de l'édition originale dont il n'existe peut-être pas dix exemplaires en bel état ou dans leur condition d'origine. Malgré l'absence de toute vignette, malgré la qualité médiocre du papier et des caractères, elle est toujours cotée, quand elle passe dans les librairies ou dans les ventes, à des prix très élevés.

En voici la description :

LA TOUR DE NESLES,
drame en cinq actes et en neuf tableaux,
Par MM. GAILLARDET et ***,
Représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 29 mai 1832.

Paris, J.-N. Barba, libraire. Palais-Royal, grande cour; derrière le Théâtre-Français (1832) (Impr. de E. Duverger). 1 vol. in-8° de 4 f. lim. pour le faux titre, le titre, la distribution des rôles et la notice historique, et de 98 p. chiff. pour la pièce. Le dernier feuillet, qui fait partie du dernier cahier du volume, contient un catalogue des pièces nouvelles publiées par Barba.

Le faux-titre porte au recto : *la Tour de Nesles,* drame.
Et au verso : Prix : 3 fr. 50 c.

La couverture reproduit exactement le titre ; au verso se trouve le catalogue des ouvrages dramatiques de M. Alexandre Dumas.

Nous avons sous la main deux exemplaires intéressants de cette édition originale.

L'un d'eux est broché et absolument conforme à la description ci-dessus.

Il porte sur le faux titre la dédicace suivante :

« *A mon bon camarade Verteuil.*

A. DUMAS.

C'est l'exemplaire offert par l'auteur à Verteuil, alors secrétaire de Harel, directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin.

Nous avons eu la surprise d'y trouver, oubliée sans doute, et jaunie par le temps, une fiche volante où se trouve écrite de la main de Dumas, croyons-nous, une variante de la réplique de Philippe à la page 18 (tableau de la Tour).

La voici :

PHILIPPE.

Eh bien, ni ton nom, ni ta demeure. Rien d'écrit, pas de preuves.... Mais ton visage! Ote ce masque un instant. Sois confiante et bonne, puisque j'ai été confiant et docile. Ton visage, quelque malheur qui puisse en résulter pour moi. Que je vous voie et que je meure! — Où allez-vous? où allez-vous?

MARGUERITE.

Je vais appeler quelqu'un pour vous faire reconduire.

Cette variante semble avoir été substituée pour la scène au texte imprimé de l'édition originale maintenu d'ailleurs dans les éditions suivantes, car elle porte des renvois qui se retrouvent à la page 18 ; elle a l'avantage de mieux préparer l'entrée de Marguerite à la fin du tableau :

Voir ton visage et puis mourir, disais-tu? Qu'il soit donc fait ainsi que tu le désires.... Regarde et meurs!

Les rapports journaliers que Verteuil eut avec Dumas, alors que celui-ci écrivait la *Tour de Nesles,* les souvenirs qui se rattachent à l'apparition de ce drame célèbre, ajoutent quelque prix à cet exemplaire, épave du vieux théâtre où se livrèrent les batailles d'*Antony* et de *Lucrèce Borgia.*

L'autre exemplaire provient de la vente des livres de J. Janin qui fut, lui aussi, intimement mêlé à la genèse du drame. Adjugé lors de la vente au prix de 180 francs, sans les frais, cet exemplaire est dans une condition exceptionnelle (maroquin violet, fil. et comp. avec le chiffre J. J. sur les plats, tr. dor., reliure de Thouvenin), et le seul tiré sur grand papier vélin, ainsi que le prouve la dédicace suivante inscrite au faux titre :

A mon ami J. Janin.

FRÉD. GAILLARDET.

(Seul exemplaire, tiré sur vélin pour lui et relié par Thouvenin.)

Le titre de cet exemplaire diffère de celui qui a été reproduit plus haut ; au lieu de :

Par MM. Gaillardet et ***,

il porte :

Par M. Frédéric Gaillardet.

Gaillardet a fait évidemment tirer un titre spécial pour l'exemplaire de J. Janin, et probablement aussi pour d'autres exemplaires de cadeau.

Il serait intéressant de savoir si cette particularité a été relevée sur d'autres exemplaires mis en circulation.

C. PARRAN.

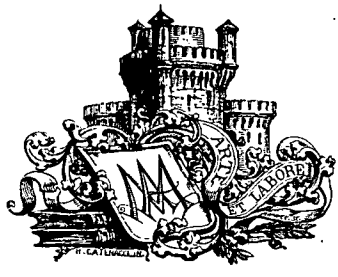

A PROPOS

D'UN

MANUSCRIT AUX ARMES DE CATHERINE DE MÉDICIS



IS-MOI qui tu hantes, je te dirai qui tu es. » Ce dicton, d'une application assez juste au point de vue général, sauf une exception presque absolue pour les hommes politiques, pourrait s'appliquer, non certes aux bibliophiles, car leur tolérance en matière de livres est à peu près sans limites, mais aux possesseurs de certaines bibliothèques formées en dehors de toute préoccupation de rareté ou de reliure.

Les bibliothèques de femmes seraient surtout intéressantes à étudier de ce côté, si même elles se trouvaient dans des mains princières, la femme restant plus fidèle que l'homme à ses sentiments et à ses préférences. J'ai lu quelque part que la bibliothèque ou plutôt la librairie, comme on disait alors, de Clémence, la seconde femme, si pieuse et si humble, de Louis le Hutin, se composait d'une quarantaine de volumes. Si l'on avait pu arriver à découvrir l'inventaire de cette librairie, nul doute que le dicton cité plus haut n'eût trouvé là son application rigoureuse.

M. Joannis Guigard, dans son docte Armorial du bibliophile, a effleuré ce sujet des bibliothèques féminines. Nous-mêmes nous ne dirons ici que peu de mots de la librairie de Catherine de Médicis. La plus grande partie en venait de la succession du maréchal Strozzi, dont la collection, estimée, selon Brantôme, plus de quinze mille écus, fut littéralement enlevée par Catherine au fils du maréchal, sous le prétexte gratuit que cette collection avait appartenu à la bibliothèque des Médicis et sous promesse, plus fallacieuse encore, de la payer

un jour au jeune héritier. « Mais jamais il n'en a eu un sol », ajoute l'amusant conteur.

Les livres imprimés composaient un peu plus du tiers de la librairie de Catherine. Dans l'inventaire qui en fut dressé sous la direction de François Pithou, après la mort de cette princesse, on trouve tout naturellement portés les plus remarquables ouvrages de la littérature italienne; mais la plus large place y appartient aux ouvrages français, manuscrits ou imprimés, particulièrement aux romans de chevalerie, contes, nouvelles, mystères. Il en est de même des livres qui se rapportent à l'histoire. Le plus grand nombre — et ce ne sont pas les moins précieux — appartiennent à la France.

Sans doute, le mariage de la fille de Laurent de Médicis avec le second fils de François Ier avait dû influencer l'esprit de Catherine dans le choix de ses livres; mais il ne faut point oublier que, si elle était de sang italien par son père, elle était de sang français par sa mère, Madeleine de la Tour d'Auvergne, dite de Bologne.

On trouve aussi dans l'inventaire que nous venons de citer — et on aurait été surpris de ne les y point trouver, — des traités d'astrologie, de pronostication, de cabale. On y trouve enfin, à côté des ouvrages de Vitruve, de Serlio et d'Alberti, l'architecture de Philibert de Lorme qui lui bâtit Chenonceaux et les Tuileries.

Ces rapides indications suffisent à donner quelques traits des goûts particuliers et des prédilections de Catherine.

La description d'un manuscrit qui fait partie de la collection génovéfaine (Hf in-fo 10) complètera cette note.

En voici le titre :

Histoire des prouesses et vaillantises de noble seigneur messire Simon, comte de Montfort, faites par luy pour la foy catholique et l'église de Dieu contre les Albigeois hérétiques, depuis l'an de grâce 1206 jusques à 1218, premièrement composée en latin par frère Pierre, religieux des Vaulx de Sarnay, de l'ordre de Cistaux; puis traduite en françois, l'an du Saulveur 1565, par révérend père en Dieu messire Guillaume Pellicier, évesque de Mompellier, le tout au nom du Créateur auquel soit gloire et honneur és siècles des siècles.

Cette traduction n'a pas été publiée et on ne peut décider si elle a précédé celle d'Arnaud Sorbin dit de Saincte-Foy, qui fut publiée à Toulouse en 1568. Cette dernière traduction, faite par un homme qui appartenait aussi à l'église et qui fut un des instigateurs et des apologistes de la Saint-Barthélemy, ne figure pas dans l'inventaire de la librairie de Catherine.

La reliure de ce manuscrit est aux armes de cette princesse et remonte à l'époque de son veuvage. Elle est en veau fauve. Le dos et les plats en sont semés de larmes dorées que le temps a presque tout à fait effacées. Des cordelières de veuve, plus dédorées encore, ont été frappées à froid sur les bandes. Les écoinçons des plats sont ornés de rinceaux qui se développent sur un fond d'or, traité à l'aide de fers dits azurés. Cette dernière expression, employée jadis par les relieurs et tombée aujourd'hui en désuétude, est empruntée au vocabulaire du blason, où l'azur, comme on sait, se traduit par des filets horizontaux, en d'autres termes, par des hachures, gravées en fasce d'un flanc de l'écu à

l'autre. Les fers azurés remplacèrent à cette époque les fers pleins qui donnaient des masses d'or trop grandes et par suite un peu lourdes.

Les armes de Catherine, peintes dans un médaillon ovale, au milieu d'une cordelière, occupent le centre de l'un des plats. On y voit un parti de France et de Médicis, au 1 et 4, ce dernier écartelé de La Tour, parti d'Auvergne au 2 et 3. Il y manque les trois tourteaux de gueules de Bologne, qui devraient brocher sur le tout.

Le centre de l'autre plat est occupé par une composition symbolique représentant un amas de pierres calcinées sur lesquelles pleuvent des larmes qui les mettent en ébullition et en dégagent des tourbillons de vapeur. Autour du médaillon se lit cette devise :

Ardorem extincta testanctur (*sic*) vivere flamma; (ces pierres) attestent que l'ardeur survit à la flamme éteinte.

Cette allusion éloquente atteste, en effet, la sincérité de la douleur éprouvée par Catherine à la mort tragique de Henri II; et, d'autre part, le sujet, comme aussi la date du manuscrit, permet d'entrevoir, dans le choix qui en a été fait par l'artificieuse Florentine, quelque vague annonce de la prochaine Saint-Barthélemy.

Un dernier détail ajoute à l'importance du manuscrit génovéfain, c'est qu'il existe très peu de reliures aux armes de Catherine. Pour soustraire la précieuse collection de cette princesse aux revendications fort légitimes de ses très nombreux créanciers, l'historien Auguste de Thou, ardent bibliophile lui-même, nommé grand maître de la librairie du roi, après la mort d'Amyot, obtint qu'un arrêt du parlement (1599) fît réunir les livres et manuscrits de la reine défunte à ceux du roi.

On prétend même que, pour plus grande sûreté, les livres de Catherine furent dépouillés de leur reliure d'origine pour être habillés de la reliure royale. Il est toutefois certain que plusieurs d'entre eux échappèrent à cette rafle un peu bien autoritaire. Le manuscrit de la bibliothèque Sainte-Geneviève est de ce nombre.

HENRY TRIANON.





CHRONIQUE DU LIVRE

RENSEIGNEMENTS ET MISCELLANÉES

FRANCE

LIVRES AUX ENCHÈRES. — Les ventes qui ont eu lieu ces temps derniers soit à l'Hôtel Drouot, soit à la salle Sylvestre, n'ont présenté qu'un médiocre intérêt.

On en jugera d'ailleurs par le compte rendu de celles que nous donnons ici par ordre de date ; encore choisissons-nous les plus importantes.

VENTE DES 27 ET 28 NOVEMBRE à l'Hôtel Drouot ; M. Durel, expert. — Beaumarchais : *la Folle Journée,* 1785, in-8°, exempl. en grand papier vélin ; double suite des figures de Saint-Quentin : 188 fr. ; — Béranger : *Chansons morales et autres.* Paris, Alexis Eymery, 1816, in-12 ; édition originale, reliure de Thibaron-Joly : 200 fr. ; — Brillat-Savarin : *Physiologie du goût,* édition Jouaust, exempl. sur grand papier de Hollande, relié par Reymann : 120 fr. ; — *Chants et chansons populaires de la France.* Paris, Delloye, 1843, 3 vol. : 257 fr. ; — Daudet : *Contes choisis,* édition Jouaust, 1883, exempl. sur papier du Japon : 71 fr. ; — Dumas fils : *Péchés de jeunesse.* Paris, Fellens et Dufour, 1847, édition originale reliée par Marius Michel : 79 fr. ; — Érasme : *l'Éloge de la folie ;* s. l., 1751, in-4° ; exempl. en grand papier, reliure de Cuzin : 200 fr. ; — Grandville : *les Fleurs animées.* Paris, de Gosset, 1847 ; exempl. de premier tirage : 132 fr. ; — Grandville : *Un autre monde.* Paris, Fournier, 1844 : 51 fr. ; — Hugo : *Notre-Dame de Paris.* Paris, Perrotin, 1844, édition illustrée, reliure de Marius Michel, pièces ajoutées : 502 fr. ; — J. Janin : *l'Amour des livres.* Paris, Miard, 1866, in-16 : 50 fr. ; — Labarte : *Histoire des arts industriels.* Paris, Morel, 1864-1874, 4 vol. in-8° de texte et 2 vol. in-4° de planches :

322 fr. ; — Mérimée : *Colomba.* Paris, Magen et Comon, 1841, édition originale : 70 fr. ; — Musset : *Œuvres complètes.* Paris, Charpentier, 1866, 10 vol. grand in-8°, dessins de Bida, exempl. en grand papier de Hollande : 325 fr. ; — Perrault : *les Contes des fées.* Lyon, Perrin, 1865 ; exempl. sur papier de Chine : 117 fr. ; — B. de Saint-Pierre : *Paul et Virginie.* Paris, Curmer, 1838, reliure de Chambolle : 226 fr. ; — Sainte-Beuve : *Vie de Joseph Delorme.* Paris, Delangle frères, 1829, in-12, reliure de Marius Michel : 95 fr. ; — Sterne : *Voyage sentimental,* illustrations de M. Leloir. Paris, Launette, 1884 ; exempl. sur papier Whatman : 21 fr. ; — Uzanne : *l'Ombrelle.* Paris, Quantin, 1883, in-8°, exempl. sur papier du Japon avec la suite des illustrations ; reliure de Reymann : 176 fr.

VENTE DU 28 NOVEMBRE à la salle Sylvestre ; veuve Labitte, expert. — *Collection des poètes français,* par Coustellier. Paris, 1723-1724, 10 vol. in-12 : 51 fr. ; — Dutramblay : *Apologues.* Paris, 1822, in-8° : 42 fr. ; — La Fontaine, *Contes et nouvelles,* édition des Fermiers généraux, reliure ancienne : 650 fr. ; — Cl. Marot : *Œuvres.* La Haye, Moetjens, 1700, 2 vol. in-12, reliure ancienne : 75 fr. ; — Molière : *Monsieur de Pourceaugnac.* Paris, Ribou, 1770, édition originale : 151 fr. ; — Nodier : *Contes,* eaux-fortes, par T. Johannot. Paris, Hetzel, 1846, broché, 1re édition : 34 fr. ; — Rabelais : *Œuvres,* édition Le Duchat. Amsterdam, Bernard, 1741, 3 vol. in-4° : 100 fr. ; — *le Parnasse satyrique,* s. l., 1627, in-12 ; exempl. de Ch. Nodier : 83 fr.

VENTE DES 1er ET 2 DÉCEMBRE, Hôtel Drouot ; veuve Labitte, expert. — Massillon : *Petit Carême.* Paris, veuve Estienne, 1745, in-12, édition originale, reliure de Cuzin : 51 fr. ; — *la Honte de Babilon,* par D. C., imprimé à Sedan, 1612, in-8°, satire protestante très rare, visant l'Église catholique, reliure de Chambolle-Duru : 58 fr. ; — *Collection des moralistes anciens.* Paris, Didot l'aîné et de Bure, 1782-1795, 25 vol. in-18, reliure de Bozérian : 125 fr. ; — Montaigne : *les Essais.* Amsterdam, Michiels, 1659, 3 vol. in-12, reliure de Trautz-Bauzonnet : 230 fr. ; — La Rochefoucauld : *Réflexions ou sentences et maximes morales.* Paris, Cl. Barbin, 1665, in-12, édition originale, reliure de Trautz-Bauzonnet : 220 fr. ; — Basan : *Dictionnaire des graveurs anciens et modernes.* Paris, Cuchet, 1789, 2 vol. in-8°, pièces ajoutées : 215 fr. ; — La Fontaine : *Contes et nouvelles en vers,* édition des Fermiers généraux, reliure ancienne : 878 fr. ; — *Œuvres poissardes de Vadé et de l'Écluse.* Paris, Josse, l'an IV (1796), in-18, fig. de Mousian, reliure de Courteval : 100 fr. ; — *Chants et chansons populaires de la France.* Paris, Delloye, librairie Garnier, 1843, 3 vol. ; exempl. de premier tirage : 249 fr. ; — Racine : *Œuvres.* Paris, Barbin, 1697, 2 vol. in-12, reliure de Hardy ; dernière édition donnée par l'auteur : 145 fr. ; — Beaumarchais : *la Folle Journée.* Paris, Ruault, 1785, in-8°, fig. de Saint-Quentin, reliure de Marius Michel, exempl. en papier vélin : 100 fr. ; — *les Amours de Daphnis et Chloé,* s. l., 1745, in-8° tiré in-4° ; réimpression de l'édition de 1718, avec les figures du Régent ; exempl. réglé dans une reliure ancienne : 155 fr. ; — Rabelais : *Œuvres.* Paris, Desoer, 3 tomes en 1 vol. in-18, reliure de Ginain, exempl. de Ch. Nodier : 200 fr. ; — *Contes et nouvelles de la reine de Navarre.* Amsterdam, Gallet, 1698, 2 vol. petit in-8°,

1re édition, avec les figures de Romain de Hooghe, reliure de Lortic : 115 fr. ; — *les Aventures de Télémaque.* Paris, imprimerie Didot, l'an IV de la République (1796), 4 vol. in-18, figures de Lefebvre ; exempl. en grand papier vélin, fig. avant la lettre ; reliure de Marius Michel : 225 fr. ; — *les Amours du chevalier de Faublas.* Paris, Tardieu, 1821, 4 vol. in-8°, fig. de Colin ; pièces ajoutées, reliure de Dupré : 199 fr. ; — *Monsieur Nicolas,* par Restif de la Bretonne, 1794-1797, 8 tomes en 1 vol. in-12, reliure de David : 199 fr. ; — Plutarque : *Vies des hommes illustres.* Paris, Vascosan, 1567, 6 vol. ; — Plutarque : *Œuvres morales et meslées.* Paris, Vascosan, 1574, 7 vol., ensemble, 13 vol. pet. in-8°, reliure de Derôme ; exempl. de la collection Double : 300 fr. ; — *Collection des auteurs classiques françois.* Paris, de l'imprimerie de Didot l'aîné, 1783-1788, 18 vol. in-12, reliure de Bozérian : 360 fr. ; *Histoire de la vie, mœurs, doctrine et déportements de Théodore de Bèze.* Paris, Chaudière, 1582, pet. in-8°, reliure de Chambolle-Duru : 30 fr. ; — *Mémoires de messire Philippe de Commines ;* à Leyde, chez les Elzevier, 1648, pet. in-12 ; exempl. relié par Duru et provenant de la collection Quentin-Bauchart : 267 fr. ; — *la Constitution françoise* proclamée le 18 septembre 1792. Strasbourg, Treuttel, 1792, in-18, fig., exempl. sur peau de vélin : 252 fr. ; — *Revue rétrospective.* Paris, Fournier, 1833-1838, 20 vol. in-8° : 153 fr.

Vente des 3 et 4 décembre, Hôtel Drouot ; M. Ferroud, expert. — Boccace : *Il Decamerone.* Londres, 1757, fig. de Gravelot, texte français, 5 vol. in-8°, reliure de Chambolle-Duru : 450 fr. ; — *Oraison funèbre du grand Condé.* Paris, Morgand et Fatout, 1879, 1 vol. in-f° ; exempl. sur papier de Hollande : 90 fr. ; — *Costumes français, depuis Clovis jusqu'à nos jours,* publiés par Milliez. Paris, 1839, 4 vol. gr. in-8° : 60 fr. ; — *Notre-Dame de Paris.* Paris, Perrotin, 1844, 1 vol. gr. in-8°, figures de Beaumont, Boulanger, Johannot, etc. : 43 fr. ; — Musset : *Œuvres complètes,* ornées des gravures d'après les dessins de Bida. Paris, Charpentier, 1879, 10 vol. in-8° : 102 fr. ; — Racine : *Œuvres.* Paris, de l'imprimerie Belin, 1813, 5 vol. in-8°, pièces ajoutées, reliure de Thouvenin : 330 fr.

Vente des 7, 8 et 9 décembre, Hôtel Drouot ; experts : MM. Porquet et Sapin. — Cette vente était celle de la bibliothèque théâtrale de M. Paul Siraudin. Cet auteur dramatique, dont nous avons annoncé le décès, avait réuni près de 15,000 pièces de théâtre. Voici les ouvrages qui nous ont semblé mériter le plus d'attention : *Ballets, opéras et autres ouvrages lyriques,* par ordre chronologique depuis leur origine, avec une table alphabétique des ouvrages et des auteurs. Paris, 1760 ; reliure aux armes de Choiseul ; exempl. de la collection Soleinne : 99 fr. ; — *Tragédies sainctes ; David combattant, David triomphant, David fugitif,* etc. (Genève), par Gabriel Cartice, pour Claude d'Augy, 1583, in-8° ; exempl. Soleinne : 30 fr. ; — Rotrou : *Théâtre,* 27 pièces in-4° et in-12 : 129 fr. ; — Corneille : *Clitandre.* Paris, Targa, 1632 ; *la Vefve.* Paris, Targa, 1634, 2 pièces en 1 vol. in-12, éditions originales reliées aux armes du duc d'Aumont : 80 fr. ; — Chappuzeau : *Théâtre,* 5 vol. in-12 : 41 fr. ; — *le Festin de Pierre,* par le sieur de Villiers. Paris, Sercy, 1660, in-12 ; *Responce à l'impromptu de Versailles,* par le même. Paris, Qui-

net, 1664, in-12 ; ensemble 2 vol. : 33 fr. ; — *Théâtre de Duménil*, dit Rosimond, 7 pièces in-12 : 26 fr. ; — *les Frayeurs de Crispin,* comédie par le sieur C... (Crosnier). Leyde, Lopez, 1682, in-12 : 27 fr. ; — V. Hugo : *Lucrèce Borgia,* 2e édition. Paris, Renduel, in-8°, eau-forte de Célestin Nanteuil : 39 fr. ; — Collège de Louis-le-Grand : Programmes de pièces jouées par les écoliers au XVIIIe siècle, 12 brochures in-12 : 31 fr. ; — *l'Autrichienne en goguette ou l'orgie royale,* opéra-proverbe composé par un garde du corps (Mayeur de Saint-Paul), s. l., 1789, in-8° : 30 fr. ; — Revues de fin d'année représentées sur différents théâtres de Paris, de 1798 à 1879, 107 pièces : 81 fr. ; — Théâtre de la Révolution, 1789 à 1800, 320 pièces in-8° : 130 fr.

A propos de cette vente, citons, à titre de renseignements, les principaux collectionneurs qui se sont, à Paris, cantonnés dans cette spécialité des livres ayant trait au théâtre : M. Douay, qui a 25,000 pièces de comédie; M. Péricaud, qui est propriétaire de 6,000 volumes; M. Courtès, de l'Ambigu, qui en possède 5,000;enfin M. Boulenger, qui a entassé tous les almanachs de spectacle depuis 1751 jusqu'à nos jours.

Vente du 8 décembre, Hôtel Drouot, veuve Labitte, expert. — Aicard: *la Chanson de l'Enfant,* Paris, Chamerot, 1884; exempl. sur papier du Japon : 86 fr.; — Balzac : *Eugénie Grandet.* Paris, imprimé pour les *Amis des Livres,* 1883, gr. in-8 : 235 fr.; — Beyle : *la Chartreuse de Parme.* Paris, Conquet, 1883, 2 vol. in-8°; exempl. sur papier du Japon : 199 fr.; — Ch. Blanc : *Histoire des Peintres.* Paris, Renouard, 1865-1876, 14 vol. in-4° : 535 fr.; Chevigné : *les Contes rémois.* Paris, Michel Lévy, 1858, in-12; 1re édition avec les figures de Meissonier : 61 fr.; — Diderot : *Jacques le Fataliste.* Paris, imprimé pour les *Amis des Livres,* par Chamerot, 1884, gr. in-8° : 200 fr.; — Dumas fils : *l'Affaire Clémenceau.* Paris, Lévy frères, 1867, gr. in-8°, un des cent exempl. sur papier de Hollande : 158 fr.; — de Goncourt : *la Lorette,* Paris, Charpentier, 1883, in-16; exempl. sur papier du Japon : 31 fr.; — V. Hugo; Œuvres, Drames, VI : *Marie Tudor,* Paris, Renduel, 1833, in-8°, frontispice de Célestin Nanteuil, édition originale, reliée par Reymann : 59 fr.; — Hugo : *les Orientales.* Paris, imprimé pour les *Amis des Livres,* par G. Chamerot, 1882, in-4° : 192 fr.; — Jaime : *Musée de la Caricature.* Paris, Delloye, 1838, 2 vol. in-4° : 160 fr.; — de Laborde : *Choix de chansons,* Rouen, Lemonnyer, 1881, 4 vol. gr. in-8° : 76 fr.; — *Monument du Costume,* les vingt-quatre estampes dessinées par Moreau le Jeune de 1776 à 1783. Paris, Conquet, 1880-1881, in-4° : *Monument du Costume,* les douze estampes dessinées par Frendenberg en 1774. Paris, Conquet, 1883, in-4° : 300 fr.; — Soulary : *Œuvres poétiques.* Paris, Lemerre, 1872-1883, 3 vol. in-12, exempl. sur papier de Hollande, 35 fr.

Autographes. — Les livres ne doivent point nous faire négliger les autographes; il s'en est vendu d'intéressants à la fin du mois de novembre. Voici quels étaient les plus curieux : H. de Balzac, *le Corse,* manuscrit autographe, 19 p. 1/4. C'est l'acte premier d'une comédie que probablement Balzac n'acheva jamais. La scène est à Paris, en 1809 et le personnage principal est le colonel Sampietro; ce manuscrit a été vendu 300 fr.; —de Balzac : Lettre au sujet de la destruction projetée du monument élevé au duc de Berry; cette

lettre contient une curieuse appréciation sur le talent de Balzac; la note est de la main de Silvio Pellico : « M. de Balzac est devenu depuis peu d'années un des écrivains les plus féconds de la France. Son genre est le roman. Malheureusement la morale y est rarement respectée. » Cette lettre a été achetée 20 fr.; — Pétrus Borel: Lettre à Anténor Joly, 11 août 1845. Il accepte avec empressement de collaborer au journal l'*Époque*. Il serait heureux de passer un traité avec lui. Il est en pourparlers avec M. de Girardin pour un roman en deux volumes, intitulé : *Mon ami Panturier,* mais il le lui donnerait volontiers. Il a aussi un autre livre, *Hélène,* dont le premier volume est presque achevé. Cette lettre a trouvé acquéreur à 51 fr.; — Louis Bouilhet: seize lettres adressées à Ch. de la Rounat: 110 fr. Cette correspondance est relative à son drame *Hélène Peyron.* M. Bouilhet y explique ses craintes de rivalité avec le *Fils naturel* d'Alex. Dumas; — Chateaubriand : Lettre à Mme Récanier, 26 juin 1831 : 77 fr.; — Henri Conscience: Manuscrit autographe de 161 p. in-fo comprenant plusieurs nouvelles du romancier flamand : 200 fr.; — Alexandre Dumas fils : Album contenant 10 pièces de vers autographes, 10 p. in-4° : 400 fr.; — Flaubert : Lettre à un ami au sujet des *Dernières chansons* de Louis Bouilhet : 20 fr.; — V. Hugo : Lettre à Anténor Joly, 16 février 1845; il lui parle en excellents termes de Paul Féval : 15 fr.; — Lamartine : *Harmonie,* 16me, *la perte de l'Anio,* au marquis de Barol, pièce de vers autographe, signée L.; Florence, 10 décembre 1826; 5 p. 1/2. La pièce commence par ces vers :

J'avais rêvé jadis, au bruit de ses cascades,
Couché sur le gazon qu'Horace avait foulé,
A l'ombre des vieilles arcades
Où la Sibylle dort sous son temple écroulé.

Cette pièce a été achetée 250 fr.; — A. de Musset : *le Comte d'Essex,* manuscrit autographe avec ratures et corrections; 5 p. in-4°; c'est le plan d'une comédie que Musset n'écrivit jamais : 140 fr.; — Silvio Pellico: Lettre à la marquise de Barol, 22 août 1838. Il a appris qu'on avait essayé d'obtenir qu'on mît *le Mie Prigioni* à l'index : « Le livre n'ayant pas été trouvé mauvais, on a rejeté sans aucun égard les instances qui en demandaient la condamnation. Cela s'est passé avant la publication des *Poésies inédites...* » Vendu 60 fr. — Veuillot (Louis) : Pièce autographe signée, 13 p. 1/2 in-4°. Veuillot raconte l'histoire d'Albert de la Ferronnays, marié à l'âge de vingt ans à Alexandrine d'Alopens, jeune protestante, et mort de la poitrine à vingt-trois ans. C'est, dit-il, l'histoire de Paul et Virginie ou de Werther et Charlotte mariés. Vendu 100 fr.

C'est la famille de M. Paul Lacroix qui s'est rendue adjudicataire de la propriété littéraire des œuvres du regretté bibliophile. Elle a eu la généreuse pensée de l'offrir à la Société des gens de lettres avec l'espoir qu'elle pourrait en tirer profit pour sa caisse de pensions et de secours et pour l'honneur littéraire du vieux savant.

Le Curieux de Charles Nauroy, qui tend de plus en plus à devenir un supplément mensuel à l'excellent *Dictionnaire* de A. Jal, nous apporte dans son dernier numéro plusieurs actes d'état civil d'un réel intérêt.

Voici, par exemple, l'acte de mariage du baron Pichon, bibliophile.

Extrait du registre des actes de mariage (1841). Du huit mai mil huit cent quarante et un à onze heures du matin.

Acte de mariage de Jérôme-Frédéric Pichon, auditeur au Conseil d'État, âgé de vingt-huit ans, né à Paris sur cet arrondissement le trois décembre mil huit cent douze, demeurant rue Blanche, 5, fils de Louis-André, baron Pichon, conseiller d'État, et Alexandrine-Émilie Brongniard, son épouse, dit domicile, présents et consentant,

Et de Rosalie-Nanine-Amélie Clarmont, sans état, née à Paris sur cet arrondissement le neuf avril mil huit cent huit, âgée de trente-trois ans, demeurant chez sa mère, rue Blanche, 5, fille de Jean-Charles Clarmont, décédé à Limeil-Brevannes (Seine-et-Oise) le 8 avril 1839, et de Edme-Rosalie Favrin, sa veuve, propriétaire, présente et consentante ;

Nous, Louis-Lucien Nolleval, adjoint au maire du IIe arrondissement de Paris, vu les actes de naissance des futurs, l'acte de décès du père de la future, actes de publication en cette mairie des 25 avril dernier et 2 mai courant sans opposition, après lecture de ces actes et du chapitre 6 du titre du Code civil du mariage, avons reçu la déclaration de Jérôme-Frédéric Pichon qu'il prend pour épouse Rosalie-Nanine-Amélie Clarmont et celle de Rosalie-Nanine-Amélie Clarmont qu'elle prend pour époux Jérôme-Frédéric Pichon.

En conséquence, nous avons prononcé au nom de la loi que Jérôme-Frédéric Pichon et Rosalie-Nanine-Amélie Clarmont sont unis en mariage.

Le tout en présence de Claude-Servais-Mathias Pouillet, député, etc., âgé de 50 ans, beau-frère de l'époux, rue Saint-Martin ; Pierre-Arsène-Denis Husson, propriétaire, âgé de 75 ans, rue Laffitte, 39, cousin de l'époux ; Gabriel de Rogier, capitaine de cavalerie, âgé de 49 ans, demeurant rue de la Chaussée-d'Antin, beau-frère de l'épouse ; et Charles-Constantin Gondouin, notaire à Paris, demeurant rue de Choiseul, 8, beau-frère de l'épouse, âgé de 52 ans, qui ont signé avec les époux, parents et nous après lecture.

De ce mariage sont issus un fils et deux filles. Le fils, Jean-Séverin-Charles-Étienne, né le 17 avril 1846, avocat, a épousé à Paris le 18 avril 1868 Marie-Philomène-Geneviève-Béatrix de Cassagne de Beaufort de Miramon. Une des filles, Émilie, a épousé à Paris le 27 janvier 1869 Victor Gennecart, lieutenant de vaisseau ; je ne sais rien de l'autre fille.

D'autre part, *le Curieux* publie l'acte de mariage de Paul de Kock.

Extrait du registre des actes de mariage de l'an 1831, 5e arrondissement.

L'an mil huit cent trente et un le vingt-cinq avril à midi.

Acte de mariage de Charles-Paul de Kock, homme de lettres, né à Pacy (*sic*) près Paris le vingt et un mai mil sept cent quatre-vingt-treize, demeurant à Paris boulevard Saint-Martin, n° 8, fils majeur de Jean Conrad de Kock, décédé à Paris le vingt-quatre mars mil sept cent quatre-vingt-quatorze, et de Anne-Barbe Kosseler de Fontaine, son épouse, rentière, demeurant à Paris susdit boulevard Saint-Martin n° 51, consentant au présent mariage par acte passé devant Me Cottenet et son collègue, notaires y résidans, le vingt-deux avril courant, d'une part ;

Et de Marguerite Souhaut, sans profession, née à Danvillers, département de la Meuse, le onze mars mil sept cent quatre-vingt-dix-sept, demeurant à Paris, susdit boulevard Saint-Martin, même n° 8, fille majeure de Claude Souhaut, décédé à Champneuville, susdit département, le onze décembre mil sept cent quatre-vingt-dix-sept, ainsi que le constate un procès-verbal dressé par M. le juge de paix de ladite commune de Champneuville en date du douze dudit mois de décembre mil sept cent quatre-vingt-dix-sept, et de Marie-Catherine Prudhomme, son épouse, décédée à Paris le huit février mil huit cent dix-sept, d'autre part.

La contractante nous a déclaré qu'elle ignore le lieu du décès et celui du dernier domicile de ses ayeux et ayeules, ce que la même et les témoins ci-après nommés nous ont attesté par serment.

Les actes déposés sont ceux des publications de mariage faites à cette mairie les dimanches dix et dix-sept avril courant, affichées sans qu'il soit survenu d'opposition, les actes de naissance des époux, celui de décès du père de l'époux, le consentement de sa mère, et les actes de décès des père et mère de l'épouse, desquels actes nous avons donné lecture ainsi que du chapitre six du code civil intitulé : Du mariage.

Les contractans présens nous ont déclaré prendre pour époux, l'un Marguerite Souhaut, l'autre Charles-Paul de Kock, et que d'eux sont nés à Paris deux enfants, le premier du sexe masculin le vingt-cinq avril mil huit cent dix-neuf, enregistré le lendemain à cette mairie, sous les prénoms de Paul-Henri comme fils de Marguerite Souhait, le second du sexe féminin le vingt-huit septembre mil huit cent vingt-sept, enregistré le lendemain à cette mairie sous les prénoms de Amélie-Caroline comme fille de Charles-Paul de Kock et de Marguerite Souhait, lesquels enfans ils reconnaissent et légitiment par le présent mariage.

En présence de : 1° Jacques-Philippe d'Huc, négociant, âgé de soixante et un ans, demeurant à Paris, rue Ribouté, 2; 2° Alexandre-Edme Bourbonne, parfumeur, âgé de trente et un ans, demeurant à Paris, rue de la Verrerie, 95; 3° Auguste-Charles-Marie Bourbonne, avocat, âgé de vingt-neuf ans, demeurant à Paris, rue Montmartre, 15; 4° Théodore Colliez, marchand de nouveautés, âgé de trente-trois ans, demeurant à Paris, rue Montmartre, 110, tous quatre non parents des époux.

Et de suite, nous, Éléonore-Germer Bourgeois, maire, officier de l'état civil du Ve arrondissement de Paris, avons prononcé, au nom de la loi, que lesdits époux sont unis en mariage, et nous avons signé avec eux et les témoins, le tout après lecture faite. Ainsi signé : C. Paul de Kock, M. Souhaut, Ph. d'Huc, Bourbonne, Th. Colliez, Bourbonne, A.-G. Bourgeois.

Enfin, nous emprunterons encore au journal de M. Nauroy l'acte de naissance de M. Émile Zola.

Extrait du registre des actes de naissance de l'an 1840.

L'an mil huit cent quarante, le quatre avril, à deux heures un quart de relevée, par-devant nous Barthélemy-Benoît Decan, chevalier de la Légion d'honneur, maire du IIIe arrondissement de Paris, faisant fonctions d'officier d'état civil, a comparu le sieur François-Antoine-Joseph-Marie Zola ingénieur civil, âgé de quarante-quatre ans, demeurant à Paris, rue Saint-Joseph, 10 *bis*, lequel nous a présenté un enfant masculin, né avant-hier à onze heures du soir en sa demeure, fils de lui, comparant, et de Françoise-Émélie-Orélie Aubert, son épouse, mariés à Paris en la mairie du Ier arrondissement le seize mars mil huit cent trente-neuf, auquel enfant il a donné les prénoms Émile-Édouard-Charles-Antoine, ce fait en présence des sieurs Norbert Lecerf, marchand épicier, âgé de cinquante-deux ans, demeurant à Paris, rue Saint-Joseph, 18, et Louis-Étienne-Auguste Aubert, rentier, âgé de cinquante-six ans, demeurant à Paris rue de Cléry, 106, aïeul maternel de l'enfant. Et ont le père et les témoins signé ave, nous après lecture. Signé Zola, Lecerf, Aubert et Decan, maire.

ÉTRANGER

Vente des livres provenant de la bibliothèque de M. Ellis, 29, New Bond Street. — Au mois de novembre dernier a eu lieu l'adjudication de la remarquable collection de M. Ellis, ancien éditeur de Bond Street.

Ce sont, comme d'ordinaire, MM. Sotheby, Wilkinson et Hodge, les habiles experts de Londres, qui ont procédé à la vente de la bibliothèque Ellis, qui se recommandait aux bibliophiles en raison du grand nombre d'impressions rares qui la composaient.

La vente Ellis a produit près de 400,000 francs et a été une des plus belles de l'année. Nous croyons devoir indiquer ci-après les imprimés et manuscrits qui ont été adjugés aux prix les plus élevés :

	francs.
Tables d'Ésope, texte espagnol, Valence, 1520	763
C. Colden, *History of the five Indian nations depending on the province of New-York* (1727)	1,300
Cortes, *Narratione della nuova Hispagna,* 1524	513
M. Lescarbot, *Histoire de la nouvelle France,* 1649	850
Id., édition de 1618	715
Leyes y Ordonencas nuevamente hechas para la Gouernacion de las Indias, 1543	1,000
Carte de la Nouvelle-Néerlande, 1661	775
Oviedo y Valdès, *Coronica de las Indias,* 1547	1,650
Relations of the Jesuits in Canada, a serie of 21 vol. (1637-1664)	1,650
W. Smith : *History of New-York.* Ce livre a été vendu 1,125 francs à la vente de Beckford. Grand papier	1,375
R. Arnold, *Chronicle,* car. goth., Anvers, 1502	2,250
Holy Bible, 1549	1,375
Les fables de Bidpai, 1485	1,075
V. Carloisi, *Mémoires de la vie de François de Scepeaux,* 1757, exempl. provenant de la bibl. de Mme de Pompadour	836
Heures présentées à Madame la Dauphine, belle reliure	800
P. Heyns, *le Miroir du monde,* belle reliure, XVIe siècle	1,200
Justini, *Historiarum, libri XLIV,* 1640, reliure de Le Gascon	2,500
Lastanosa de Figuerueïas, *Museo de las Medallas desconocidas Espanolas,* rel. de Derôme	1,275
Tratado de la Moneda Jaquesa, 1681	1,125
G. Rondelet, *Histoire entière des poissons,* belle reliure	1,000
Brevarium romanum, manusc. sur vélin, exécuté en France au XIVe siècle	825
De Cervantes, *Hystory of don Quixote* (1612-20)	750
Columna, *Hypnerotamachia Poliphili,* Venise, 1499	1,875
Dibdin, *Bibliomania,* 1811	987
Dugdale, *Monasticon Anglicanum,* 3 vol. (1655-73)	1,125
Dupont, les *Controverses des sexes masculin et féminin,* in-fol., car. goth. avec 21 bois; Toulouse (1534)	763
J. Gould, *Birds of Great Britain* (1862-73)	1,125
Memoirs of Joseph Grimaldi, par Boz, avec illustr.	1,275
J. Guillim, *Display of Heraldry* (1724)	875
Heures à l'usage de Rome, exempl. sur vélin (1498)	1,125
Id. imprimé en 1503	625
Higden's polycronycon, caract. goth. (1527)	1,175
L'Iliade d'Homère, traduictz par H. Salel, première traduction française de l'Iliade (1545)	750
Horæ beatæ Mariæ Virginis, manusc. sur vélin avec miniat. du XVe siècle, pet. in-4°	2,600
Horæ, manuscr. du XVe siècle	3,650
Horæ, manuscr. avec miniat., exécuté pour un prince de la maison de Bourbon du XVe siècle	3,025
Id.	272

francs.

Horæ intemerate Virginis Mariæ secundum usum romanum, pet. in-4° sur vélin (1502). 1,400
Horæ intemerate Dei genitricis Virginis Mariæ, ex. sur vélin (1507). 1,975
Horæ deipare Virginis Mariæ, exempl. sur vélin avec lettres ornées (1520). . 1,852
Manuscrit irlandais du XIVe siècle, exempl. sur vélin. 800
La Fontaine, *Fables choisies*, 4 vol. en grand papier avec pl. d'Oudry (1755-59). 2,525
The Workes of sir Thomas More, car. goth. (1557). 938
S. Morgan, *Sphere of gentry*, en grand papier (1661). 938
Duke of Newcastle, *Horsemanship*, 2 vol. en grand papier (1743). 1,050
Entrées du roi Henri II à Paris en 1549, à Rouen en 1551 et à Lyon en 1548. 10,000
Pastissier françois (1655). 1,250
Plinii secundi Naturalis Historia, éd. princ. Venise, J. di Spira (1469). . . . 2,375
Psalterium Davidis cum calendaris, manuscrit sur vélin, avec miniat. de 1420 environ. 1,775
Shakespeare's Plays, première éd. in-folio (1623); reliure, par Roger Payne . 10,125
Id. 2e édit. (1632). 675
Id. 4e édit. (1685). 638
The Newe Testament, par W. Tindale, avec fac-similés (Anvers, 1534). . . . 2,900
Tortorel et Périssin, *Quarante tableaux touchant les guerres, massacres et troubles advenues en France* (sans la dédicace), 1574 environ. 1,525
Turner, *Views of England and Wales*, 2 vol. grand papier (1838). 2,175
Œuvres de Watteau, 333 grav. 1,000
Horæ beatæ Mariæ Virginis, manuscr. exécuté en France vers le XVe siècle . 2,025

La vente a produit en tout 399,900 francs.

LA

PREMIÈRE REVUE DE PARIS



QUAND on fera l'inventaire des entreprises littéraires du siècle, et l'heure est proche, car le siècle est mort, quoique non parvenu à son terme, la *Revue de Paris* comptera parmi celles non pas qui ont remué le plus d'idées, mais mis en évidence le plus de talents en herbe et contribué davantage à l'éclosion de cette littérature romantique qui fait pendant à celle du XVIIe siècle et constituera la seconde de nos époques littéraires. Le docteur Véron, qui a fondé la *Revue de Paris,* ne paraissait guère propre à intervenir avec autant d'efficacité dans l'histoire des lettres. Né en 1798, étudiant en médecine, interne des hôpitaux en 1821, docteur en 1823, son aptitude spécifique se manifeste tout de suite : il tourne vers la *pâte Regnault.* C'était une affaire. Le docteur était un homme d'affaires, mais distinct du vulgaire de ceux qui réussissent. Comme Émile de Girardin, c'était un homme d'affaires qui avait pris les arts, les lettres et jusqu'à la politique comme objet de ses opérations. Il a donc exploité les arts, les lettres et la politique plus qu'il n'a eu l'intention de les servir. Il les a servis tout de même, non sans recueillir en passant cette réputation équivoque par laquelle on se venge de la fortune d'un homme plus habile à exploiter le talent d'autrui qu'à en montrer lui-même. Au point de vue industriel, il avait un flair exquis :

« homme de goût qui sent la littérature », disait de lui Sainte-Beuve. Il la sentait en effet comme certains animaux sentent les truffes cachées sous la terre. A vingt-six ans, on le trouve médecin des musées royaux, fonction qui consistait, au dire des mauvais plaisants, à couper les cors aux pieds des statues du Louvre. Il collaborait dès lors à la *Quotidienne* et au *Messager des Chambres*. En 1828, une saignée manquée le décida à quitter sa clientèle, mais non la *pâte Regnault*, plus lucrative que des visites. L'année suivante (1829), il crée la *Revue de Paris,* qu'il devait abandonner au bout de trois ans (1831), afin de prendre la direction de l'Opéra. Rossini et Meyerbeer ont illustré sa direction de l'Opéra. On dira que ce fut un hasard. Non; il sentait l'art comme la littérature. Fut-ce un hasard aussi qui fit sur-le-champ de la *Revue de Paris* une puissance? Le docteur possédait à un haut degré, avec le sens de l'actualité et le don de plaire à l'opinion, l'initiative, l'activité, une indifférence superbe des moyens de parvenir. Il l'a montré depuis sur deux terrains différents, en 1838, quand il prit la gérance du *Constitutionnel* — cette fois, il s'agissait d'exploiter la veine découverte par Girardin à la *Presse* et Dutacq au *Siècle,* de faire entrer le roman-feuilleton dans les mœurs — et en 1849, quand il fut question de préparer ce qu'il appelait une *Solution*. Ceci est hors de notre sujet.

Dans l'histoire des lettres au XIXe siècle, l'année 1829 est un moment solennel. C'est l'année des *Odes et Ballades;* on était au lendemain de la préface de *Cromwell* et à la veille d'*Hernani*. Comme le chef de l'école romantique, car il ne découvre pas, il moissonne sur le terrain qu'on vient de découvrir, le docteur Véron crie à la jeunesse :

> Nous tiendrons pour lutter dans l'arène lyrique
> Toi, la lance; moi, les coursiers.

Son coursier devait être la *Revue de Paris,* tribune offerte à la jeunesse, aux idées nouvelles, et à côté aux littératures étrangères, qui étaient un appoint considérable au mouvement, car elles étaient en train de renouveler le goût et l'imagination.

Dans une sorte de manifeste placé en tête du premier numéro de la *Revue de Paris,* le docteur assigne trois objets à son œuvre : 1° provoquer un nouvel examen critique de l'ancien répertoire littéraire depuis Homère jusqu'à nos jours. C'est la partie dite de *littérature ancienne* et c'était Sainte-Beuve qui allait commencer le feu; 2° sous le titre de *littérature étrangère,* laisser fraterniser dans les colonnes de la *Revue* les productions récentes des lettres anglaises, allemandes, sans exclure celles de la Russie, de l'Espagne et de l'Italie. On en publierait des traductions et des résumés; 3° sous celui de *littérature moderne,* le docteur a l'intention d'aider à la guerre romantique. Néanmoins, il évite d'arborer le drapeau romantique, mais il est persuadé qu'on est au com-

mencement d'une ère. Il prévoit un nouveau siècle littéraire. Il n'y fallait déjà plus de lunettes. Il est vrai qu'on allait à l'inconnu, à un inconnu difficile à deviner. Il y avait pourtant quelque courage et quelque perspicacité à le reconnaître dans le chaos des contradictions qui s'échangeaient.

Le monde classique, encore maître des académies, de l'enseignement public, de la science, ayant des tenants partout, des traditions très vivaces, une autorité acquise, niait avec violence qu'il y eût à sortir de l'ornière consacrée.

On sort d'une crise immense, conclut le docteur Véron : « L'histoire ne nous montre-t-elle pas le Dante, Pétrarque et Boccace succédant à des révolutions en Italie, Shakespeare et Milton succédant à des révolutions en Angleterre, Corneille et Molière succédant en France aux comédies sanglantes de la Fronde, — qui n'étaient que l'épilogue des guerres de religion du XVIe siècle — et quelle grande idée relative ne doit-on pas concevoir de l'ère littéraire qui se prépare, si on la mesure à l'avance sur les proportions gigantesques des drames politiques dont le dénouement ne date que d'hier ! » Il annonce « des tableaux de mœurs de notre nouvelle et de notre ancienne société » par M. Scribe à l'aurore de sa gloire, des compositions inédites de Rossini. L'art alternera avec les lettres dans son Recueil. Il y a, en effet, des morceaux de Rossini dans les premiers numéros et des proverbes de Scribe. Ce ne seront pas les fantaisies de Scribe qui feront beaucoup avancer la révolution littéraire qui s'élabore. Mais il y a du Scribe dans le docteur Véron. Il n'est pas étonnant de le voir conspirer dans le même dessein. Ils ont des affinités secrètes. Le talent que déploie déjà Scribe à décrire les mœurs bourgeoises du jour et à amuser la bourgeoisie, ce qui lui fera plus de rentes qu'on n'en fit à Shakespeare, Véron le goûte, l'envie, en est encore plus le complice que l'exploiteur. Il ne dit pas un mot de l'assaut qu'il médite contre les classiques. Il est inutile d'avertir le lecteur. L'article de début du premier numéro de la *Revue de Paris*[1] est significatif. Il est signé de Sainte-Beuve et peut être considéré comme un programme. Boileau en fait les frais. On attaque au cœur. Sainte-Beuve n'a pas mis de zèle à réimprimer cet article. On le chercherait en vain dans les soixante volumes de *Lundis* recueillis de son vivant. Il estimait sans doute que celui-ci était un dimanche, c'est-à-dire un jour où l'on s'amuse. Il était en 1829, dans toute la ferveur de sa conversion romantique. Il n'a encore acquis ni la prudence ni le style renfermé qu'il aura bientôt. Il met donc les pieds dans le plat. Il le regrettera ensuite et fera plusieurs fois allusion à cette équipée comme à une peccadille de jeunesse. Ce n'en est pas moins curieux à examiner. L'article est important comme le sommaire

1. *Revue de Paris*, 1829, t. Ier, p. 11.

des griefs de l'école romantique contre la renommée de Boileau. A un autre égard, il est comme la genèse et la théorie de la méthode critique de Sainte-Beuve.

Après un coup d'œil rapide sur le passé de l'influence de Boileau dans la formation du goût, il expose les principes auxquels il doit lui-même le crédit qu'il n'avait pas alors et qui a fait de lui un Boileau bien autrement durable que l'autre. Il n'a pas inventé la méthode qu'il expose; il l'emprunte à l'école historique créée sous les auspices de Chateaubriand et que représentent en 1829 avec tant d'autorité Augustin Thierry, Guizot et de Barante. Sainte-Beuve aspire à l'introduire dans la critique littéraire, et il en énumère les données : « Quand, dit-il, il s'agit de juger la vie, les actions, les écrits d'un homme célèbre, on commence par étudier l'époque qui précéda sa venue, la société qui le reçut dans son sein, le mouvement général imprimé aux esprits; on reconnaît et l'on dispose par avance la grande scène où le personnage doit jouer son rôle, et lorsqu'il intervient, tous les développements de sa force, tous les obstacles, tous les contre-coups sont prévus, expliqués, justifiés; et de ce spectacle harmonieux, il résulte par degrés dans l'âme du lecteur une satisfaction pacifique où se repose l'intelligence. Cette méthode ne triomphe jamais avec une évidence plus entière et plus éclatante que lorsqu'elle ressuscite les hommes d'État, les conquérants, les théologiens, les philosophes; mais quand elle s'applique aux poètes et aux artistes qui sont souvent des gens de retraite et de solitude, les exceptions deviennent plus fréquentes et il est besoin de prendre garde. Tandis que dans les ordres d'idées différents, en politique, en religion, en philosophie, chaque homme, chaque œuvre tient son rang, et que tout fait bruit et nombre, le médiocre à côté du passable et le passable à côté de l'excellent, dans l'art il n'y a que l'excellent qui compte; et notez que l'excellent ici peut toujours être une exception, un jeu de la nature. » Sainte-Beuve applique avec une rigueur extrême cette doctrine à la vie de Boileau. C'est une vie maigre, mesquine, bornée, sans horizon. Boileau est le fils d'un greffier au Parlement, élevé dans une guérite au grenier, maladif, taciturne, morose. Un accident physique a tari en lui les sources du sentiment; de plus, il a grandi dans la gêne, séquestré au fond d'une rue noire. Il n'a vu ni la campagne ni la nature extérieure. Il a bien Notre-Dame et la Sainte-Chapelle sous les yeux; il n'y aperçoit que des chanoines et un lutrin. Lui et Malherbe sont des gens à férule, étroits et rigides. Malherbe démolit ce qui précède, c'est-à-dire Ronsard et Desportes; lui aussi démolit ce qui précède, et ce qui précède, ce sont les beaux esprits, le monde athée et viveur du *Parnasse satyrique*. Chacun d'eux — Boileau et Malherbe — y met un bon sens vulgaire « sans portée, sans principes, avec des vues incomplètes, insuffisantes ». Ils ignorent à fond le moyen âge français, le moyen âge italien, Dante,

Pétrarque, jusqu'au Tasse. Ils ignorent encore plus les races germaniques et anglo-saxonnes. Ils reculent jusqu'aux Anciens, et comme parmi les anciens, la civilisation grecque leur est à peu près inconnue, ils s'attachent aux Latins, c'est-à-dire aux imitateurs des Grecs. En outre, Boileau n'est pas fécond. Après quarante et un ans, il ne produit plus. Retiré à Auteuil, où il n'y a pas les paysages d'Orient et le ciel de l'Inde, il aurait pu néanmoins y trouver ce qui suffisait à Horace : *et paulum sylvæ superbis fores.* La Fontaine, dans le voisinage de Boileau, s'attarde sous un chêne, voit les prés, les bois, les eaux, les lapins qui broutent l'herbe et la rosée. Tout cela chante sous le crâne du bonhomme. Boileau ne voit rien. A Auteuil, il joue aux quilles. Une fois par aventure, il écrit à Racine qu'il compose une ode et qu'il « y hasarde des choses fort neuves jusqu'à parler de la plume que le roi a sur son chapeau ». Quelle hardiesse, mon Dieu! une autre fois il écrit à *Antoine.* Qui est-ce? Son jardinier; non, c'est le *gouverneur* de son jardin, l'homme qui *dirige* l'if et le chèvrefeuille et *exerce* sur les espaliers « l'art de la Quintinie ». Il a vécu trente ans à Auteuil. Or, à la veille de mourir, il vend sa maison d'Auteuil et vient mourir à Paris chez un chanoine. Qu'on vante à Sainte-Beuve l'idéal de Boileau! L'homme du *Lutrin* écrit à Racine, à propos de la *Satire sur les femmes,* sur laquelle il rumine durant des années entières : « C'est un ouvrage qui me tue par la multitude des transitions, qui sont, à mon sens, le plus difficile chef-d'œuvre de la poésie. » Bref, c'est un professeur de huitième. Dans une lettre à Maucroix, il dit de sa *dixième épître* : « Croiriez-vous qu'un des endroits où tous ceux à qui je l'ai récitée se récrient le plus, c'est un endroit qui ne dit autre chose sinon qu'aujourd'hui que j'ai cinquante-sept ans, je ne dois plus prétendre à l'approbation du public! Cela est dit en quatre vers que je veux bien vous écrire ici, afin que vous me mandiez si vous les approuvez :

> Mais aujourd'hui qu'enfin la vieillesse venue,
> Sous mes faux cheveux blonds déjà toute chenue,
> A jeté sur ma tête avec ses doigts pesants
> Onze lustres complets surchargés de deux ans.

Il me semble que la perruque est assez heureusement frondée dans ces vers. » Sainte-Beuve sourit, cite, recite, le tout afin de faire toucher du doigt la petitesse du génie de Boileau. Hélas! oui, Boileau est un pédant. Sa supériorité, outre qu'elle est une vertu d'occasion, consiste surtout dans le soin d'avoir raison et dans la ciselure du détail, marqueté avec une patience opiniâtre. Ce n'est pas un homme de génie; il en est plutôt le secrétaire et le maître d'hôtel. Il n'y a pas un mot dans son œuvre qu'il n'ait pesé, retourné de cent manières. Il n'a ni hauteur ni abondance; mais il sent la littérature comme le docteur Véron, et ce que le

docteur ne sait pas, il enseigne à la sentir, met le précepte du travail en honneur, vérifie le proverbe que

> Le temps n'épargne pas ce qu'on a fait sans lui.

Il jappe de plus contre la sottise. Le temps, qui est l'outil dont Boileau s'est le mieux servi, l'a épargné. Il lui tient lieu d'inspiration, de grandeur, d'imagination. Ce n'est pas un poète : telle est la leçon de Sainte-Beuve, qui se plaît à montrer que, même dans le menu de l'exécution, de l'exactitude minutieuse qu'il recherchait, Boileau s'embourbe quelquefois. Sainte-Beuve cite :

> Le Français, né malin, créa le vaudeville,
> Agréable indiscret qui, conduit par le chant,
> Passe de bouche en bouche et s'accroît en marchant.

Qu'est-ce qu'un indiscret qui passe de bouche en bouche et s'accroît en marchant? Qu'on analyse le vers suivant :

> Inventez des ressorts qui puissent m'attacher.

Des ressorts n'attachent pas; on n'appelle pas non plus Alexandre ce fougueux « l'Angeli »; Alexandre n'a rien de commun avec la marotte d'un fou ou, si l'on veut, d'un pitre de cour. Boileau est dépourvu de magnanimité. Il ne l'entend pas; il lui arrive même de se brouiller avec le sens des mots abstraits. Il fait monter sur des patins « la trop courte beauté ». La beauté n'est ni longue ni courte. Enfin Boileau est « le correct, l'élégant, l'ingénieux rédacteur d'un code poétique abrogé ». Il n'a pas de quoi tenir en échec la trompette lyrique de l'école romantique. Sainte-Beuve ne le dit pas, mais c'est là qu'il veut en venir.

Tout cela est vrai, mais Sainte-Beuve a jeté depuis un voile discret sur la sortie de 1829 contre Boileau. Une fois par hasard, il avait été le ministère public, lui qui se flattait d'être le tribunal.

Tout à l'heure Balzac, Alexandre Dumas, Latouche, Eugène Suë, Alphonse Karr, Léon Gozlan, Janin, Lœwe-Weimars, le lieutenant privilégié du docteur Véron, qui en fit faire un baron et un consul général par M. Thiers; Lamartine, Scribe, Casimir Delavigne, Alfred de Vigny, Alfred de Musset, Mérimée et même Saint-Marc Girardin et Cuvillier-Fleury, Eugène Delacroix, commettront d'autres incartades dans les colonnes de la *Revue de Paris,* sous le regard d'un public ébahi, qui ne le serait plus maintenant qu'il n'est ébahi de rien; mais, en 1829, la littérature foraine n'avait pas encore dépouillé le lecteur de tout préjugé. Le tome Ier de la *Revue de Paris* contient, entre autres morceaux émanant des chefs de l'école romantique, sous le nom de *Stances écrites à l'abbaye de Valombreuse en Toscane,* avec la date d'août 1828, la première édition de la onzième harmonie de Lamartine. Dans les *Harmonies* qui parurent à la fin de cette année, la onzième n'est point datée.

Le tome II de la *Revue de Paris* accentue sa tendance. Sainte-Beuve y continue, sur le nom de Mme de Sévigné, sa théorie des milieux en littérature. Ce n'est pas encore le Sainte-Beuve du *National,* de la *Revue des deux Mondes,* de *Port-Royal* et du *Constitutionnel.* Il ne possède pas encore l'équilibre moral qu'il aura prochainement. Il est jeune, passionné, sans les circonvolutions compliquées de sa manière définitive. Comme on le connaît surtout maintenant tel qu'il est devenu par la suite, ce Sainte-Beuve primitif a presque l'air d'un autre homme. Le *Matteo Falcone* de Mérimée inaugure à la *Revue* l'introduction dans la presse périodique du roman qui va l'envahir. Amédée Pichot, le futur successeur du docteur Véron dans la direction de la *Revue de Paris,* provoque à son tour à l'invasion du recueil par la littérature étrangère. Il ne s'occupe que de littérature anglaise. Les faits et gestes de Walter Scott dominent son imagination; Lœwe-Weimars traduit des fragments d'Hoffmann dont il était en train d'éditer une vingtaine de volumes chez Renduel. Ce fut lui, en effet, qui mit chez nous Hoffmann en circulation avec l'aide de Saint-Marc Girardin qui débutait et entre à la *Revue* avec une traduction du *Pot d'or.* Charles Nodier inondait déjà chaque numéro de ses *Souvenirs et portraits de la Révolution,* qui sont des impressions personnelles plutôt que de l'histoire, et n'en sont que plus intéressants, car ils ont l'attrait du roman historique. Le docteur Véron était entouré d'un essaim d'amis destinés à émigrer dans des carrières fort diverses : Lœwe-Weimars dans la politique et les consulats, Romieu dans une préfecture, Malitourne dans la chronique théâtrale. Romieu n'a pas l'air du personnage jovial qui devait amuser deux générations. Il se présente au public avec des études de mœurs qui feraient croire qu'on a affaire à Épictète; Malitourne examine « l'influence du gouvernement représentatif sur la santé », ce qui est bien digne de l'homme qui répondait dans un salon à quelqu'un qui s'étonnait de l'entendre médire d'une pièce qu'il avait louée dans son feuilleton : « *L'Union* me donne cinq cents francs par mois pour fournir une opinion à ses abonnés; il n'est pas nécessaire que ce soit la mienne. » Enfin, Eugène Delacroix, qui menait de front la peinture et la critique, contesté, encore dans la lutte, mais animé d'une conviction âpre et aussi bien doué comme écrivain que dans son art, rompt des lances à la *Revue de Paris,* dans les *Annales romantiques,* avec autant d'ardeur qu'il combat à *Hernani* et dans les cercles romantiques. Sa plume belliqueuse n'en perd rien. La paix s'est faite depuis longtemps sur son nom. Mais si l'on veut s'expliquer les haines qui l'ont poursuivi durant de si longues années, il n'y a qu'à relire dans la *Revue de Paris* l'article que sous ce titre : *Des critiques en matière d'art*[1], il décoche à une puissance que ses confrères ont l'habitude de craindre, sinon

1. T. II (1829), p. 170.

d'aimer. La critique d'art, observe Delacroix, a le double privilège d'ennuyer les gens du monde, qui n'entendent rien à la technique du métier, et d'irriter les artistes sans leur être d'aucune utilité : « Les gens du métier contestent aux faiseurs de théories le droit de s'escrimer ainsi sur leur terrain et à leurs dépens. Ils prétendent que rien n'est si facile que d'aligner des mots à propos de choses; de refaire dans un texte long ou court ce qui a été dûment imaginé, pesé et par-dessus tout exécuté et mené à fin. Le pauvre artiste, exposé tout nu avec son ouvrage, attend donc avec une vive anxiété les arrêts de ce peuple qui a la fureur de le juger. » Ceci n'est pas seulement vrai; il y a pis. Outre que les trois quarts du temps le juge n'entend rien à la cause, il ne se soucie pas d'y entendre quelque chose. Il ne va pas jusqu'à pratiquer la doctrine de Fiorentino, à qui on attribue — est-ce vrai? — le métier de faire chanter les actrices, et le jour du début de l'une d'elles qui était pauvre et l'avait prié d'attendre : « Mlle de... promet beaucoup; nous verrons si elle tiendra. » Le critique d'art, sauf exception et il y a de nombreuses exceptions, écrit sur le Salon ou sur une exposition de tableaux, comme il écrirait sur les *Mille et une Nuits,* à l'aventure. Il entasse une image sur l'autre au hasard. Le but est de procurer au lecteur une lecture agréable. Le lecteur veut avoir une opinion; on lui en fournit une comme Malitourne. Le lecteur veut être mis au courant; on le met au courant, de façon qu'il puisse causer de l'objet de sa lecture sans être ridicule, sans déshonorer ses pruneaux. Ce qui provoque l'indignation d'Eugène Delacroix, c'est que la critique d'art est une exploitation des arts; que les artistes vivent dans une inquiétude mortelle de son jugement, non qu'ils apprécient ce jugement, mais parce que ce jugement a du crédit sur le public; que dans ses arrêts sont contenus d'une part la réputation et l'avenir des artistes, de l'autre la ruine de leurs espérances. De sorte que les artistes deviennent des hôtes que la critique gouverne à discrétion. L'essentiel du jugement prononcé par la critique n'est par ce qu'il vaut; c'est la publicité bonne ou mauvaise qu'il fait aux œuvres d'art. Presque toujours, il se compose de lieux communs ou de fantaisie, selon l'humeur actuelle de celui qui tient la plume. Le mal est que les artistes ne peuvent pas discuter avec leurs critiques : tout de suite le public interviendrait et les renverrait dos à dos. Delacroix n'a pas une meilleure idée du public que de la critique, mais il l'exprime avec précaution : « On consent bien, dit-il, à sortir de ses affaires pour sentir un quart d'heure; mais les études indispensables pour distinguer le vrai du faux, le beau du passable, on ne s'en soucie pas. » Delacroix garderait le silence, si l'idéal romantique qu'il s'agit de réaliser ne lui inspirait une passion de prosélyte : « Ce nouveau soleil qui se lève offusque à l'excès des yeux habitués à une autre lumière. Tournant vers le passé des regards pleins de tendresse, il — le critique de l'école classique — ne voit pour lui dans

l'avenir qu'un sort tout semblable à celui de l'objet de ses adorations. Que faire de tant d'aperçus ingénieux? A qui porter ses doléances sur le torrent qui déborde et sur les types sacrés qu'on abandonne sans pudeur? De revenir tout de suite sur ses pas et de changer de religion avec la foule, il y en a peu qui aient ce courage, et c'est un véritable suicide que ce changement de peau subit. Ils meurent presque tous dans une impénitence fâcheuse, se cramponnant avec fureur aux débris du temple qui croule, et périssent sous les ruines, victimes d'un principe. » Les peintres et les statuaires classiques peuvent prendre leur part des objurgations de Delacroix. Il aurait pitié d'eux si on l'en priait; il n'a aucune pitié de la critique arriérée qui lui barre le chemin. Il prévoit que les préjugés qui lui font obstacle seront longs à extirper. La critique classique n'est pas près de déposer les armes. Ses champions ont de beaux jours à espérer. « On les laissera longtemps encore se promener dans ce champ qu'ils regardent comme à eux, se complaire dans des théories qu'ils imaginent eux-mêmes, se présenter des objections auxquelles ils ont des réponses pleines d'éloquence. » Eh bien! qu'ils aillent; le domaine des arts est une maison dont ils ont la clef dans leur poche; ils disposent des lunettes de tout le monde. Il ne baisera pas la main de ces visirs, de ces eunuques qui veillent le sabre nu à la porte du sérail classique.

Prenez Sainte-Beuve, Victor Hugo ou Eugène Delacroix; comparez les discussions qu'ils ouvrent, ce qu'ils agitent de problèmes au grand jour, la conviction et le talent qu'ils apportent au jeu. Prenez en même temps le verbiage inutile qui s'étale aujourd'hui à la place où ils causaient devant le public et comparez. A cette vie intense, à ces vastes horizons qu'on découvre à l'aurore de cette bataille romantique qui s'étend à tout l'objet de nos connaissances, de nos sentiments, de nos croyances, à l'outillage entier de notre destinée, a succédé l'aplatissement sans remords des querelles actuelles. Il y a le document humain et les *Soirées de Médan*. Avant de partir, Victor Hugo a mis courir *l'Ane*, ce qui fut de sa part le trait du Parthe. Jusqu'à nouvel ordre, *l'Ane* est considéré comme non avenu. Attendez un peu. Victor Hugo était vieux; il a mal équipé son quadrupède. On peut néanmoins prédire sans être prophète que *l'Ane* fournira une carrière.

Revenons à la *Revue de Paris*. Les deux plus belles fleurs écloses dans le tome III sont *le Carrosse du Saint Sacrement*, de Mérimée, et un fragment de Victor Hugo reproduit dans *Histoire et philosophie mêlées* [1], à propos duquel quelques remarques ne seront pas inutiles. On lit dans une note au texte de la *Revue de Paris* : « M. Victor Hugo, qui ne fait point partie de nos collaborateurs habituels, a consenti à ce que

1. Paris, Renduel, 1834. 2 vol. in-8°, t. II, p. 109-127.

ce morceau soit communiqué à la *Revue de Paris*. Ce fragment fait partie d'un ouvrage étendu auquel il travaille depuis longtemps et dont la publication se fera encore longtemps attendre. » On l'attend toujours, en effet. C'était de la philosophie de l'histoire. Il convient sans doute de voir dans l'extrait suivant les motifs qui l'ont empêché de continuer : « Chez les anciens, dit-il, l'occupation d'écrire l'histoire était le délassement des grands hommes historiques; c'était Xénophon, chef des dix mille; c'était Tacite, prince du Sénat. Chez les modernes, comme les grands hommes historiques ne savaient pas écrire l'histoire, il fallut que l'histoire se laissât écrire par des lettrés et des savants, gens qui n'étaient lettrés et savants que parce qu'ils étaient restés toute leur vie étrangers aux intérêts de ce bas monde, c'est-à-dire à l'histoire. » Victor Hugo, toute réflexion faite, a voulu faire comme les anciens et laisser à ceux qui font de l'histoire le soin de l'écrire. Il a eu raison du reste ; quoique les lettrés et les savants, qui sont étrangers à l'histoire, se soient mis à l'écrire chez les modernes, il n'y a vraiment que ceux qui ont fait de l'histoire qui l'ont écrite avec autorité : Guichardin et Machiavel en Italie, Villehardouin et Commines en France, lord Clarendon en Angleterre.

Charles Nodier, Mérimée et Sainte-Beuve étaient trois piliers de la *Revue de Paris* à ses origines. On y peut ajouter Philarète Chasles; mais, tandis que les trois autres restaient confinés dans leur spécialité, Philarète Chasles aimait à mettre dans ses travaux d'écrivain le désordre qu'il y avait dans sa vie privée. Sa collaboration très active est fort décousue. Il écrit sur des sujets historiques, comme la moitié des écrivains de la *Revue,* y compris Mérimée. Lorsqu'on parcourt les tables, on s'aperçoit que les deux tiers des articles sont des articles d'histoire. Si on sortait de la *Revue de Paris,* on constaterait le même phénomène dans les recueils analogues. C'est un signe du temps. Depuis le XVIe siècle, on n'a pas autant fait d'histoire en France que durant les cinquante ans qui vont de 1815 à 1865. L'école historique, qui est une branche, la branche la plus considérable de l'école romantique, venait de naître. Elle envahit la publicité avec le récit de voyage. Il y en a un dans le tome V de la *Revue de Paris* qui nous ramène encore à Victor Hugo. C'est un *Récit de voyage aux Alpes* qui est tout un roman.

Charles Nodier avait trouvé le *moyen* en 1825 de faire sans frais ce voyage aux Alpes. Le jour où il l'avait annoncé à Victor Hugo, celui-ci avait demandé: « Quel moyen? — Nous raconterons, répondit Nodier, ce que nous aurons vu. Si ça vous ennuie, je m'en charge. Vous me donnerez seulement quelques vers; Lamartine aussi, s'il veut en être. Nous trouverons bien quelqu'un pour nous faire des dessins. Et ce sera l'estimable éditeur Urbain Canel qui payera notre voyage. — Accepté », dirent les deux poètes. M. Urbain Canel accepta avec le même empressement.

Un traité fut signé d'après lequel MM. Victor Hugo, Lamartine, Charles Nodier et Taylor se réunissaient pour publier un ouvrage intitulé provisoirement: *Voyage pittoresque au mont Blanc et à la vallée de Chamonix* [1]. Urbain Canel offrait deux mille francs à Lamartine pour quatre *Méditations* et deux mille à Victor Hugo pour quatre *Odes*. Victor Hugo avait en outre promis deux feuilles — trente-deux pages — de prose, à condition de pouvoir reprendre ses quatre *Odes* et de les insérer dans les *Odes et Ballades*. Sur les lieux, on doutait que le livre se fît, quoique Urbain Canel eût payé d'avance. Pour qu'on ne doutât plus du livre, dit le *témoin*, M. Victor Hugo se mit dès le lendemain aux deux feuilles qu'il devait et les fit précisément sur le trajet de Sallenches à Chamonix. Les lecteurs... me sauront gré de leur donner ces notes de voyage, dont la déconfiture imprévue de M. Urbain Canel empêcha la publication et que M. Victor Hugo n'a pas encore réunies à ses œuvres. Le témoin de la vie de Victor Hugo — c'est lui-même — les reproduit et laisse croire qu'elles sont inédites. Eh bien, elles avaient paru en 1829 dans la *Revue de Paris* (t. V, p. 289 et suiv.). Quant au livre, il ne parut pas ; mais en 1829 on se proposait encore de le publier, car il y a dans une note au texte de la *Revue de Paris :* « Au mois d'août 1825, M. Victor Hugo fit, de compagnie avec M. Charles Nodier, un voyage de plaisir à la célèbre vallée de Chamonix. Chemin faisant, les deux amis jetèrent chacun de leur côté, sur leur album de voyage, les impressions qu'éveillait en eux la riche nature des Alpes. Cela fit un livre que M. Taylor, qui avait déjà visité les mêmes lieux, se plut à enrichir de huit dessins, et dont la publication promise d'année en année va enfin avoir lieu sous le titre d'*Album de trois voyageurs à la vallée de Chamonix*. L'*Album de trois voyageurs*, orné de huit gravures faites en Angleterre sur les dessins de M. Taylor, sera publié avec le plus grand luxe par les libraires Levavasseur et Canel, — deux éditeurs romantiques. — Le fragment qu'on va lire en est extrait. » Ce sont des détails de ménage ; s'ils concernaient un inconnu, à soixante ans d'intervalle, ils n'auraient plus d'intérêt ; mais ils concernent Victor Hugo et méritent d'entrer dans la biographie du poète.

Dans le tome VI de la *Revue de Paris*, Sainte-Beuve s'escrime avec une ardeur croissante au profit des idées romantiques, cette fois au sujet de La Fontaine, sinon sur son dos. Il n'avance pas qu'il veuille monter à l'assaut du XVIIe siècle dans un intérêt d'école. Cependant, lorsqu'il fut détaché des liens qui l'enchaînaient à la fortune de celui qui était alors son maître avoué, il essaya d'atténuer la vivacité de son attitude et mit de l'insistance à répudier le ton passionné de sa polémique d'alors. « Dans ces rapides essais, écrit-il en 1829, par lesquels nous tâchons de ramener l'attention de nos lecteurs et la nôtre, à des souvenirs pacifiques de litté-

1. Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie (2 vol. in-8°, Bruxelles, 1863), t. Ier, p. 96.

rature et de poésie, nous ne nous sommes nullement imposé la loi, comme certaines gens peu charitables ou mal instruits voudraient le faire croire, de mettre en avant à toute force des idées soi-disant nouvelles, de contrarier sans relâche les opinions reçues, de réformer, de casser les jugements consacrés, d'exhumer coup sur coup des réputations et d'en démolir... Nous avons quelques principes d'art et de critique littéraire que nous essayons d'appliquer, sans violence toutefois et à l'amiable, aux auteurs illustres des deux siècles précédents. » A l'amiable, on l'a vu par ce qu'il dit de Boileau, est un euphémisme. Il a néanmoins un mot sur La Fontaine qui vaut un livre: La Fontaine est « le dernier et le plus grand des poètes du XVIe siècle ». Il veut dire des poètes issus de l'esprit humaniste, étrangers au christianisme, qui sert d'encadrement et quelquefois d'inspiration à la littérature du siècle de Louis XIV. La Fontaine n'en est pas: il descend de Rabelais par Montaigne.

A mesure qu'on avance dans cette année initiale de la *Revue de Paris*, on sent de plus en plus l'action du docteur Véron et les dispositions qui l'amèneront bientôt à prendre le gouvernement de l'Opéra. Ce n'est pas le romantisme qui le préoccupe. Il lui offre une tribune ; il n'est pas fâché du bruit qu'il fait. L'attention du docteur est ailleurs. Elle est à l'exploitation des jeux et des plaisirs publics, ce qui fut toujours l'idéal du docteur Véron. Il est donc tout naturel qu'il ait accueilli Castil-Blaze, qui publie dans la *Revue de Paris* de 1829 à 1831 une série d'études, réunies ensuite en volume (1832, 1 vol. in-18) sur *la Danse et les ballets depuis Bacchus jusqu'à Mlle Taglioni*. La danse et les ballets depuis Bacchus jusqu'à Mlle Taglioni, voilà le romantisme du docteur, sa muse à lui, et cette muse va lui faire des rentes. C'est bien celle de Castil-Blaze aussi. Les deux augures ont cherché et trouvé de compagnie une philosophie très profonde à la danse et au ballet. On ne savait pas que Bacchus avait fait la conquête de l'Inde, afin d'apprendre à danser aux Hindoues. C'est ce que Castil-Blaze et le docteur Véron démontrent de concert avec un luxe d'érudition et de critique à désespérer un membre de l'Académie des inscriptions. Ce n'est pas dans les *Aventures du docteur Véron sur terre, sur mer et en chemin de fer*, qu'on est avisé de ces grandes découvertes. Il savait déjà cela en 1829. Ce n'est pourtant pas lui qui invoque l'autorité de Platon en faveur de la danse et du ballet. Castil-Blaze a pris cela sur lui. Écoutez un peu : « Platon veut que l'on donne les premiers soins à régler le corps avant de former l'esprit. Il considère la danse comme une discipline qui doit conduire à la vertu, puisque cet art modère la joie, la colère, la crainte, la mélancolie, qui, selon ce philosophe, sont les passions les plus dangereuses. Il ajoute que les législateurs se servirent des fêtes, des spectacles, des jeux, pour retenir les peuples dans la soumission en les amusant et pour délasser les princes et les magistrats de leurs occupations sérieuses. » De

façon qu'un directeur de l'Opéra est à la fois un moraliste et un homme d'État investi d'une haute fonction sociale. La danse est même un acte essentiel de la vie politique. Oyez encore: « On dansait dans l'Aréopage, et les membres de cette grave assemblée s'avançaient en cadence vers le fauteuil du président, observaient la mesure en déposant la boule ou la coquille dans l'urne et revenaient à leur place en faisant des ronds de jambe, des demi-tours et quelquefois même des pirouettes. » Cette alliance naturelle de la danse et de la politique avait suggéré au docteur Véron la pensée facétieuse de briguer la sous-préfecture de Sceaux, bien qu'au dernier moment il ait jugé à propos d'y renoncer. On proposait de lui adjoindre son corps de ballet comme conseil d'arrondissement, et l'opinion était si peu avancée qu'elle en aurait pu être scandalisée. Plus tard, du reste, le désintéressement du docteur fut récompensé par la députation.

Ces premières années de la *Revue de Paris* doivent aux circonstances et à la personnalité du docteur Véron d'être aujourd'hui une collection rare que les curieux se disputent. A part la fantaisie dont elles sont un répertoire extraordinaire, il y a là une moisson d'*essais*, de *fragments* signés de noms déjà illustres ou qui le sont devenus depuis. Cela dort depuis cinquante ans dans un recueil ignoré de la génération actuelle et sert d'ébattement à quelques-uns. Plusieurs qui ont acquis ensuite une notoriété grave se sont gardés avec soin de rééditer ces premiers fruits de leur talent. En dehors du texte, on rencontre çà et là une page de musique notée de Rossini, un dessin de Tony Johannot. Sans être un écrivain proprement dit, le docteur Véron avait su se créer un public qui l'a suivi jusqu'à la fin, où qu'il lui ait plu de planter sa tente. Ce public date de la *Revue de Paris*. Au bout de la troisième année de son existence, lorsqu'elle passe des mains du docteur Véron dans celles d'Amédée Pichot qui devait la diriger jusqu'en 1834, elle jette avec orgueil un regard de satisfaction sur son passé et constate en ces termes qu'elle a réussi : « La *Revue de Paris* est venue remplir un vide qui existait dans notre littérature périodique. C'est le premier essai, le premier essai heureux du moins, d'une feuille littéraire sur le plan des *Revues* et des *Magazines* de la Grande-Bretagne. La *Revue de Paris* n'est pas restée en arrière des promesses de ses fondateurs. Trois années d'existence et de popularité lui ont permis d'élargir son cadre, de multiplier ses relations littéraires et ses moyens d'influence. » Cette dernière assertion est de trop; elle ne tardera pas à s'en apercevoir. Elle renouvelle la déclaration qu'elle veut rester un terrain neutre où les écrivains de toute provenance puissent se rencontrer. Est-ce bien exact? Non, car, de fait, il n'y a que l'école romantique et la littérature étrangère qui se soient donné rendez-vous chez elle. Elle a été une tribune offerte à la jeunesse et aux novateurs dans les lettres et dans les arts. Il n'y a qu'à consulter là-dessus

la liste de ses collaborateurs, qu'elle publie. Armand Carrel y coudoie Chateaubriand; ce ne sont pas des jeunes, si ce sont des novateurs. Mais, à côté d'eux, Victor Hugo donne la main à Stendhal, Sainte-Beuve à Balzac, celui-ci à une cohorte de romanciers, de poètes, de fantaisistes, la plupart inconnus et que la *Revue de Paris* a mis sur le chandelier de la renommée. On découvrit tout de suite ce que valaient la facilité accueillante et l'habileté goguenarde du docteur Véron. Il n'a pas quitté la direction de la *Revue* depuis six mois, qu'elle tombe en léthargie. Le mérite personnel d'Amédée Pichot fut insuffisant. C'était un homme à systèmes; son arrivée fut le signal d'une invasion de la littérature anglaise. C'était bon dans la *Revue britannique*. La *Revue de Paris* avait une autre clientèle. Les abonnés s'en allèrent. Il fallut que M. Buloz la prît à la remorque et en fît une annexe de la *Revue des Deux Mondes* (1834). Celle-ci n'avait pas tardé à éclipser le recueil abandonné par le docteur Véron. M. Buloz réserva la *Revue de Paris* aux *Dii minores* de son propre recueil. Il avait voulu se débarrasser de sa concurrence encore plus que l'acquérir. D'autre part, il avait une nouvelle combinaison à essayer. Il en fit un magasin de romans. C'était une tentative qu'on n'avait pas faite jusque-là et qui réussit provisoirement.

Mais, en 1836, la fondation de la *Presse* par Émile de Girardin et du *Siècle* par Dutacq fut un coup funeste à la combinaison imaginée par M. Buloz. Émile de Girardin et Dutacq venaient à leur tour avec une invention. C'était le roman-feuilleton. C'était la mort de la *Revue de Paris* à courte échéance. Avant de succomber, elle fit de la résistance. Elle déclara la guerre aux romanciers à la toise dont la production hâtive encombrait désormais le rez-de-chaussée des feuilles quotidiennes qui toutes avaient suivi l'exemple donné par la *Presse* et par le *Siècle*. Cette guerre, soutenue en même temps dans la *Revue des Deux Mondes* et la *Revue de Paris* dépendant de la même direction, ne fut ni sans gloire ni sans utilité. Elle n'enraya pas le mouvement, mais elle fut une occasion de faire sur la littérature en vogue une enquête dont les résultats furent acquis. Sainte-Beuve y dépensa le meilleur de lui-même. On voudrait, dans l'intérêt de sa mémoire, que son article célèbre intitulé: *De la littérature industrielle* (1839), eût été un article spontané; plus tard, lorsqu'il le réimprima dans ses *Portraits contemporains*, il écrivit dans une note qu'il avait voulu « répondre à des besoins ou parer à des dangers du moment ». L'aveu n'est pas complet. On l'a chargé d'une mission; il l'a acceptée. Il s'en est bien acquitté. Cette mission était une mission utile à la cause des lettres, à leur indépendance et à leur honneur. Il n'y a qu'un point faible: dans l'espèce, elle n'était pas tout à fait désintéressée. De plus, elle échoua par le fait. Sainte-Beuve n'a pas empêché Eugène Suë d'écrire les *Mystères de Paris*, dont l'insertion au *Constitutionnel*, dirigé en ce moment par le docteur Véron, valut à l'auteur cent mille francs;

il n'a pas empêché le même Eugène Suë de recommencer aussitôt dans les *Débats* au même prix et avec le même succès (*le Juif errant*); il n'a pas empêché Alexandre Dumas d'écrire *Monte-Cristo* et les *Mousquetaires*, George Sand de faire *Consuelo*, toujours dans les mêmes conditions, ni Balzac les *Parents pauvres*. Alexandre Dumas, George Sand et Balzac étaient des hôtes de la *Revue des Deux Mondes* qui passaient à l'ennemi. Il est vrai que Sainte-Beuve de sa personne ne capitule pas et qu'en outre ses arguments portent.

Les écrivains, dit-il, vont aux écus sonnants. La littérature va devenir un métier comme un autre. La langue et les lettres n'ont qu'à y perdre. Jadis les gens de lettres mendiaient au roi, aux grands. Ils n'ont plus affaire maintenant qu'au public. Ils n'en sont plus réduits aux placets : ce sont des ouvriers dont le lecteur paye l'ouvrage, ce qui est légitime. Est-ce si légitime que cela ? demande Sainte-Beuve : « Ce champ — celui des lettres — a été de tout temps infesté par des bandes; mais jamais il ne lui arriva d'être envahi, exploité, réclamé à titre de juste possession par une bande si nombreuse, si disparate et presque organisée, comme nous le voyons aujourd'hui, et avec cette seule devise écrite au drapeau : *vivre en écrivant*. Dédain ou intimidation, on se tait et cela gagne. » Depuis 1839, on a fait du chemin dans ce sens et cela continue de gagner. Ce sont là des préjugés. De même que le prêtre vit de l'autel, l'écrivain a le droit de vivre de sa plume. On allègue en vain que Boileau donnait ses vers à Barbin, et La Bruyère ses *Caractères* à Michallet. La civilisation a changé. A une démocratie comme la nôtre, d'autres moyens sont nécessaires. Est-ce que Shakespeare ne vivait point de son génie ? Et il en vivait mal. Cela n'empêchera de naître ni Dante ni Montaigne, si tant est qu'ils doivent venir. L'homélie de Sainte-Beuve n'eut pas d'effet. La *Revue de Paris* mourut en 1845 avec neuf cents abonnés. Sa collection depuis 1829 se composait de cent quatre-vingt-un volumes.

Il y eut une seconde *Revue de Paris* qui n'a été que l'ombre de l'ancienne. MM. Laurent Pichat et Louis de Cormenin ont essayé en 1852 de la ressusciter. Ce fut même dans cette seconde *Revue de Paris* que Gustave Flaubert publia *Madame Bovary*. Quelques autres aubaines, quoique moindres, ne parvinrent pas à rendre la vie à l'œuvre du docteur Véron. Elle se fit supprimer en 1858, afin de n'avoir pas l'air de mourir étique.

L. Derôme.

NOS PRÉDÉCESSEURS

LE

PREMIER JOURNAL BIBLIOGRAPHIQUE



DEPUIS l'énumération des vaisseaux grecs devant Troie, où Homère nous donne un des plus antiques exemples de catalogue raisonné, le procédé a été appliqué, avec modifications et perfectionnements, à des objets bien divers. Toutes les sciences qui sont fondées sur la nomenclature, et elles sont nombreuses, ont, si je puis dire, un catalogue pour squelette. Sans catalogue, la science bibliographique notamment, la seule qui nous occupe ici, n'existerait pas.

Il serait curieux de faire l'historique des listes de livres composant les bibliothèques, ou en magasin chez les éditeurs, ou exposés publiquement aux enchères, depuis qu'il y a des livres et qu'on les collectionne. Mon ambition se borne aujourd'hui à donner quelques notes sur une publication que M. Hatin considère comme le premier journal bibliographique qui ait paru en France. Il ne s'agit pas de ce qu'on appelait autrefois une *Bibliothèque,* c'est-à-dire une collection d'études critiques sur un certain nombre d'ouvrages choisis plus ou moins arbitrairement par les rédacteurs. Il ne s'agit pas davantage d'un catalogue sec et sans appréciations motivées, de tous les livres parus dans un pays, tels que la *Bibliographia parisina* du père Jacob et la *Bibliotheca gallica universalis,* où l'on trouve, classés par ordre de matières, tous les ouvrages publiés soit Paris, soit dans le reste de la France de 1643 à 1653. Les renseignements offerts dans ces compilations sont encore précieux aujourd'hui, et ils l'étaient bien plus alors; mais on en sentait déjà l'insuffisance.

Burtin et l'abbé Ladvocat essayèrent de combler les lacunes dont se plaignaient tous ceux qui ne limitaient pas à la France leur horizon littéraire et scientifique, en publiant, de 1751 à 1753, une *Bibliothèque annuelle et universelle*, contenant le catalogue des livres imprimés en Europe pendant les années 1748 et 1750. Les auteurs s'attachent à suivre un classement judicieux, à rappeler les meilleures éditions des ouvrages qu'ils annoncent, à signaler exactement les différentes pièces contenues dans les recueils, et enfin à indiquer en peu de mots l'objet et le mérite du livre lorsqu'il en vaut la peine et que le titre n'est pas assez clair. C'est plutôt à ces trois tomes que je donnerais volontiers le nom de premier journal bibliographique. Mais la publication en fut bientôt suspendue, et nous ne trouvons plus rien jusqu'au moment où Morin d'Hérouville fit enfin paraître chez Michel Lambert, près de la Comédie-Française, ses *Annales typographiques, ou Notice du progrès des Connoissances humaines.*

Elles se proposaient, comme l'apprenait un prospectus répandu au préalable dans le public, « d'annoncer tous les ouvrages qui se publiaient en Europe, en quelque langue qu'ils fussent ou de quelque matière qu'ils traitassent », et d'en donner, chaque fois qu'il en serait besoin, une analyse que remplace assez souvent un jugement brièvement formulé. Elles paraissaient chaque samedi, par feuille in-quarto, du prix de « quatre sols ». Ainsi s'exprime un avis imprimé au verso du titre général, où on lit encore que le prix « de la souscription pour les soixante et dix feuilles ne sera que de douze livres ». Les souscripteurs de Paris étaient servis à domicile; mais ceux de province avaient à payer, pour les frais de port par la poste, un supplément « d'un sol la feuille ».

Cette première année, publiée sous la date de 1759, ne donne que les livres parus en 1757. Les articles, disposés sur deux colonnes, se suivent sans classement méthodique. Cependant le rédacteur a soin de grouper ensemble, autant que le courant de sa compilation le permet, les ouvrages traitant d'un même sujet ou se rapportant à la même question. Le prospectus promettait deux tables alphabétiques, l'une des matières, et l'autre des auteurs; mais la promesse est restée lettre morte, ce qui rend les recherches assez difficiles.

Cette particularité a induit en erreur M. Hatin lorsqu'il se plaint d'une façon générale de l'absence de tables dans les *Annales typographiques*. Le premier volume in-quarto est le seul qui en soit dépourvu. Après la réorganisation du journal, dont il va être question tout à l'heure, les tables existent, telles qu'elles ont été promises, à la fin de chaque année.

Dans ce premier format, les *Annales typographiques* présentent déjà les traits essentiels qu'elles conserveront jusqu'à la fin. Les titres des ouvrages étrangers y sont d'abord donnés dans la langue originale, puis traduits en français, non sans contresens de ci et de là. C'est ainsi que *The History of two modern Adventurers* devient *l'Histoire de deux Aventures modernes*, et que *The Sedan, a Novel*, c'est-à-dire *la Chaise à porteurs, roman*, est plaisamment traduit par *la Sedan nouvelle.*

Les notices, spirituelles de temps en temps, sont d'ordinaire assez superficielles. Elles acquerront plus de solidité à mesure que la collaboration du rédacteur en second, le docteur Roux, prendra de l'importance. En voici un spécimen, à propos des *Égarements de Julie*, roman en trois parties, à Paris,

chez Hochereau, 1757 : « Ce sont les aventures d'une fille de joie, écrites par elle-même, et dont le récit ne dément pas l'état. C'est l'école du vice, et l'on y expose assez naïvement les tours du métier. L'ouvrage, rempli de traits communs, d'expressions plus indécentes que spirituelles et de situations plus sensuelles qu'intéressantes, révoltent (*sic*) plus qu'il ne pique le lecteur. »

Je donnerai aussi cette phrase à propos de Gessner, non pas pour le jugement qu'elle exprime, mais à cause d'un détail de langue qui sera nouveau pour quelques lecteurs comme pour moi, bien qu'il n'ait sans doute pas échappé à nos lexicographes et grammairiens : « L'auteur s'est déjà fait connoître par des ouvrages pastorals (*sic*), qui respirent le sentiment et la naïveté. » L'écrivain applique à sa manière l'arrêt de l'Académie qui déclarait que *pastoraux* au pluriel n'était pas usité.

Le libraire Michel Lambert ne paraît pas avoir mis grand zèle à la publication du journal de Morin. A la fin de la première année il était en retard de plusieurs feuilles, et, comme je l'ai dit, les tables, si nécessaires dans tout travail de ce genre, ne furent jamais distribuées aux souscripteurs. Que se passa-t-il entre le libraire et l'auteur ? Je n'en ai pas trouvé trace. Toujours est-il que dès 1760 Morin prend des arrangements nouveaux et fait paraître chez Vincent, imprimeur-libraire de Monseigneur le duc de Bourgogne, rue Saint-Séverin, le premier tome de nouvelles « *Annales typographiques, ou Notice des Connoissances humaines;* dédiées à Monseigneur le duc de Bourgogne. Par une Société de gens de lettres », en format petit in-octavo.

L'épître dédicatoire au duc de Bourgogne est signée du libraire Vincent, et suivie de cet avis qui, malgré son français douteux, n'est pas à dédaigner par ceux qu'intéresse l'histoire de la réclame : « Le nouveau caractère employé dans cette Épître est un de ceux destinés pour l'imprimerie de Monseigneur le duc de Bourgogne. »

Plus tard, le premier protecteur étant mort, on dédiera les *Annales* au comte de Provence.

Une autre réclame ou annonce commerciale, imprimée au verso du titre, mérite d'être rapportée, parce qu'elle fournit quelques indications sur la manière dont se faisait la vente des livres étrangers il y a cent vingt ans. On y avertit le public que l'on pourra se procurer tous les livres étrangers mentionnés dans les *Annales* chez M. Briassou, libraire, rue Saint-Jacques, à la Science; puis, pour guider les acheteurs, on établit une sorte d'échelle du prix moyen de ces ouvrages en feuilles, abstraction faite de la plus-value donnée par les planches, quand il y en a.

L'in-folio revient environ à 20 livres;

L'in-quarto à 12 livres;

L'in-octavo à 6 livres;

L'in-douze à 2 livres 10 sols.

Cette fois la publication est mensuelle et coûte seize sols par cahier, ou « neuf livres douze sols pour les douze cahiers qui forment l'année entière ». Le privilège accordé au sieur Morin est daté du 20 août 1758, et la cession qu'en fait Morin au libraire Vincent, du 26 décembre 1759, qui est aussi la date de l'approbation, signée Floncel.

Dans l'Avertissement le lecteur est informé que Morin d'Hérouville conti-

nue son entreprise de l'année précédente, mais sous une autre forme et dans d'autres conditions. Le docteur Roux, qui avait déjà pris part à la rédaction des *Annales* in-quarto, devient le collaborateur en titre, l'associé de Morin; il prend pour lui les sciences médicales, physiques et naturelles, et, comme il était versé dans la connaissance de plusieurs langues de l'Europe, il participa largement aussi à la rédaction des articles sur les productions des littératures étrangères.

Ce docteur Roux était venu de Bordeaux, recommandé par Montesquieu, qui lui avait fait obtenir la place de précepteur du jeune d'Héricourt, plus tard en conseiller au Parlement. Je rencontre à ce sujet, dans l'*Almanach littéraire, ou Étrennes d'Apollon* de 1778, une anecdote que je donne pour ce qu'elle vaut. Malgré la recommandation de Montesquieu, le père, paraît-il, « objecta d'abord l'inexpérience du jeune homme, qui, récemment sorti de la province, n'avoit encore pris soin d'aucune éducation. — Je le crois bien, répondit l'auteur de l'*Esprit des Lois,* M. Roux n'est pas un homme qui doive faire deux fois ce métier. » — Il ne tarda pas, en effet, à prendre une place distinguée dans le monde savant parisien, où on le voit, successivement et à la fois, directeur du *Journal de médecine,* chimiste attaché à la manufacture de Saint-Gobain, collaborateur du baron d'Holbach et professeur de chimie à la Faculté de médecine, inaugurant ainsi une chaire expressément créée pour lui.

Morin et Roux ne formaient pas à eux deux toute la « Société des gens de lettres », dont le titre des *Annales typographiques* fait mention. Ils avaient des correspondants de qui ils recevaient des renseignements et des notices; mais quand ils inséraient celles-ci, ils en prenaient la responsabilité. Les signatures M. et R. distinguent les articles des deux collaborateurs.

On ne peut pas les accuser de n'avoir pas eu foi dans leur œuvre. Ils lui attribuaient une utilité et des vertus auxquelles nous n'aurions guère songé si l'Avertissement ne nous y faisait prendre garde. « On ne verra plus, dit cette pièce remarquable, tant d'ouvrages nouveaux qui ne sont pas neufs, tant de plagiats dont on est quelquefois innocent et plus souvent coupable. » Touchante illusion que les bibliographes ont perdue depuis longtemps!

Il se publiait depuis 1754 une feuille littéraire sous le titre de *Journal étranger*, à laquelle collaboraient l'abbé Prévost, Grimm, Toussaint, Fréron, etc., et qui devint plus tard, avec Armand et Suard, la *Gazette littéraire de l'Europe,* où ne dédaignèrent pas d'écrire Saint-Lambert, Voltaire et Diderot. Ce journal, fort intéressant, et qui — chose rare à l'époque — faisait une part à l'illustration, pouvait être un danger pour le succès des *Annales typographiques.* Aussi l'Avertissement a-t-il soin de faire remarquer que les *Annales* seront infiniment plus complètes et qu'elles donnent des notices originales, au lieu d'extraits comme le *Journal étranger.*

Les livres sont désormais rangés par ordre de matières; chaque mois les souscripteurs reçoivent un cahier de 6 feuilles, soit 72 à la fin de l'année, et les tables en supplément.

La division adoptée est celle-ci : théologie; jurisprudence; sciences et arts; belles-lettres; histoire; mélanges.

La plupart des cahiers se terminent par des *Nouvelles littéraires,* plus ou moins étendues. Celles du cahier de janvier contiennent les prix proposés

en 1759 par les différentes Académies de l'Europe, les livres récemment mis à l'index, parmi lesquels l'*Encyclopédie,* les *Réflexions sur les grands hommes qui sont morts en plaisantant, l'Esprit,* etc.; « quelques découvertes faites en chymie dans le cours de l'année 1759 »; enfin l'annonce du *Virgile* d'Annibal Caro, avec figures de Zocchi, et des *Saisons* de Thompson, avec figures gravées par Baquois.

Ces *Nouvelles littéraires* sont fréquemment consacrées aux nouvelles scientifiques. Elles s'occupent des académies de province, comme en juillet 1760, où l'on a la liste des « Dissertations lues pendant l'année 1758, dans l'académie de l'histoire ecclésiastique de Boulogne »; ou des corps savants de l'étranger : ainsi le cahier d'août contient les « objets de prix annuels distribués par la société de Dublin, pour l'encouragement du commerce, des manufactures et de l'agriculture », et celui de septembre les sujets des thèses soutenues à l'Université de Berlin en 1758. Elles ne sont, d'ailleurs, qu'un élément complémentaire et irrégulier dans le journal, et, vers les derniers temps, elles deviennent de plus en plus rares.

L'une de ces nouvelles me fournit l'occasion de faire amende honorable à la mémoire d'un charmant et vaillant écrivain anglais qui, avec le *Vicar of Wakefield,* a gagné ses lettres de naturalisation dans tous les pays et est devenu citoyen du monde. Jeté en Hollande par un de ces coups de tête dont l'histoire de sa jeunesse est faite, Goldsmith demandait, dans des lettres persuasives, de l'argent à son oncle Contarine, pour pouvoir étudier à Leyde sous les illustres professeurs Albinus et Gaubius. Après bien d'autres, j'ai cru que ces noms doctes sortaient tout brandis de la forge du jeune Oliver, et qu'ils n'avaient servi qu'à extraire quelques carottes de plus à un parent aveuglé par la faiblesse et l'affection. Je l'ai dit comme je le croyais. Mais voici que je vois, dans les *Annales* d'avril 1760, que l'Université de Leyde proposait à cette époque pour le prix de morale cette question : « Combien la morale a-t-elle été rendue plus parfaite dans ses principes, dans ses motifs, et dans ses fins par la révélation divine? » Les dissertations devaient être écrites en hollandais ou en latin, et « parvenir franches de port, avant le 1er juillet 1761, à M. H.-D. Gaubius, docteur et professeur en médecine, et secrétaire actuel de M. Stolp, à Leyde. » Que les mânes de Goldsmith me pardonnent, à moi et à ceux qui ont péché avant moi!

Les *Annales typographiques,* qui, dit M. Hatin, « donnent en peu de mots, par des analyses aussi savantes qu'instructives, une idée nette des ouvrages qu'elles annoncent », négligent d'une façon presque absolue la typographie pure, le côté matériel, la fabrication et l'ornementation du livre. Les remarques sur la qualité du papier, de l'impression et des figures sont excessivement clairsemées. J'ai noté celle-ci entre cinq ou six autres. Il s'agit d'un poème anglais intitulé *Avon,* sorti des presses de Baskerville : « Ce poème est imprimé par l'habile artiste, à qui l'on doit la belle édition de *Virgile* qui parut il y a quelques années; on trouve moins de perfection dans cette dernière production, ce qui n'empêche pas qu'on n'attende avec la plus grande impatience son *Milton,* pour lequel il promet de faire les plus grands efforts. »

Au point de vue philosophique, les *Annales typographiques* se tiennent dans une nuance neutre qui leur permet de faire des vœux réservés pour l'*En-*

cyclopédie et de recevoir les éloges de Fréron. Voici l'appréciation prudente qu'elles portent sur la grande entreprise de Diderot et de d'Alembert :

« Ce dictionnaire, l'ouvrage sans contredit le plus vaste et le mieux conçu, auroit aussi été le plus utile et le plus généralement goûté, si les sçavans éditeurs s'en fussent tenus simplement aux arts et aux sciences purement humaines, qu'ils eussent eu moins de facilité à insérer certaines pièces par complaisance pour leurs auteurs, et qu'à la fin de chaque article ils eussent indiqué les sources où ils avoient puisé, et les ouvrages qui y avoient rapport. Ce travail, comme chacun sçait, a été interrompu; mais on doit espérer qu'une entreprise qui fait tant d'honneur à notre nation et à notre siècle ne demeurera pas imparfaite; que lorsqu'on aura trouvé le moyen de prévenir pour l'avenir ce qui a déplu pour le passé, ce bel édifice des connoissances humaines sera sagement conduit à son terme par les mains habiles qui en ont posé les fondemens. »

Lorsqu'il faut prendre nettement parti, les auteurs n'hésitent pas. C'est ainsi qu'en annonçant *De l'esprit* (Paris, Durand, 1758, in-4°), ils insèrent le désaveu d'Helvétius et déclarent le livre « dangereux et condamnable à tous égards ».

Une ligne ferait croire que le docteur Roux, en sa qualité de chimiste, n'ignorait pas ce que sa science devait à l'alchimie et n'était pas persuadé que les adeptes du grand œuvre eussent dit leur dernier mot. En rendant compte de l'*Essai d'une histoire de la paroisse de Saint-Jacques de la Boucherie*, par M. L** V** (l'abbé Étienne-François Villain), où il est parlé assez au long de Nicolas Flamel et de Pernelle, sa femme, le critique fait remarquer que l'auteur traite de fable la transmutation des métaux, « vraisemblablement sans en avoir jamais examiné la possibilité ».

Le ton, généralement bienveillant et mesuré, s'anime quelquefois et s'aiguise d'une pointe de satire. L'annonce des *Œuvres de théâtre de M. de Boissy, de l'Académie françoise,* nouvelle édition, augmentée de trois pièces, à Paris, chez Duchesne, 1758, 9 vol. in-12, est suivie de cette réflexion qui n'a rien perdu de son actualité : « Il y a des libraires qui, pour se défaire des livres qui sont restés dans leurs magasins, donnent des nouvelles éditions qui ne leur coûtent qu'un frontispice. » A propos du livre d'un auteur obscur et qui méritait de l'être, Roux écrit : « Son ouvrage pourra être utile aux beurrières et aux épiciers. » Cette appréciation flatteuse revient plusieurs fois.

L'esprit patriotique de nos auteurs se manifeste en maints endroits, et quelquefois par des assertions qui nous surprennent, tant nous sommes habitués à nous attribuer à nous-mêmes des défauts ou des vices que nos ancêtres reconnaissaient chez leurs voisins. « Les têtes anglaises sont rarement assez froides pour porter un jugement impartial », lit-on à la page 510 du Ier volume des *Annales*. Ailleurs, en enregistrant un ouvrage politique intitulé : *National spirit considered as a source of political liberty* (l'Esprit national considéré comme source de la liberté politique; London, Cooper, 1758, in-8°), le docteur Roux ajoute cette brève analyse : « L'auteur de cette brochure s'est proposé de démontrer que c'est plutôt le génie particulier de chaque nation qui la détermine à embrasser un système particulier de gouvernement qu'aucun principe de spéculation. Il en prend occasion pour tourner en ridicule l'instabilité de sa nation. »

D'autres critiques pourraient être, pour le fond, sinon pour la forme, datées d'hier. Telle la suivante, que l'on trouve sous la signature M. dans le cahier d'août 1760 : « Ce qu'il y a de singulier est que, tandis que les Anglais s'emparent visiblement de l'empire des mers, ils ne cessent de répéter que ce sont les François qui visent à la monarchie universelle. » Morin signe encore un article que je transcris d'autant plus volontiers que l'ouvrage dont il s'agit n'est pas mentionné par Barbier, et que je n'en ai trouvé trace nulle part :

Frédéric Victorieux, poème héroïque en trois chants, dédié à Son Excellence milord duc de Marlborough, à Londres, chez Seyfert.

« Si notre auteur n'est pas inspiré de ce feu divin qui anime les grands poètes, il paroît être un citoyen fort zélé pour les intérêts de la Grande-Bretagne. La vivacité avec laquelle il s'élève contre ces François, qui, quoique établis en Angleterre, ne laissent pas de prendre quelquefois le parti de leur nation, en servira d'échantillon et donnera une idée de son langage poétique :

Partiaux trop outrés de vos gens despotiques,
Soyez moins violens et plus fins politiques.
Sçachez que *Frédéric* et *George* sont unis,
Et qu'il est dangereux d'être leurs ennemis.
Foibles gens exilés, respectez leur puissance,
Apprenez à vous taire ou retournez en France.

« L'auteur n'est pas ami de M. *de Voltaire,* il se déchaîne contre lui avec fureur ; seroit-ce jalousie de métier ? Elle seroit mal placée ; car, en tant que poètes, ces deux messieurs n'ont assurément rien de commun. »

C'est dans le même esprit que le collaborateur de Morin écrit, à propos de deux odes en anglais dédiées au roi de Prusse dont elles célèbrent les récentes victoires : « Ces deux odes ont été accueillies bien diversement en Angleterre. On a admiré la première, parce qu'on y trouve beaucoup d'invectives contre les François. La seconde n'a pas eu le même succès ; l'auteur ignoroit sans doute le moyen de réussir. »

Pendant que je parle des ouvrages anglais annoncés dans les *Annales typographiques,* j'en signalerai un omis par Lowndes, et auquel Allibone n'accorde qu'une mention insuffisante et inexacte. Le nom de Henry Fielding suffirait à le rendre intéressant, quand même le sujet dont il traite ne serait pas de ceux qui ont toujours excité la curiosité du moraliste et du bibliophile. En voici le titre : « An Account of the origin and effects of a police, set on foot by His Grace the Duke of Newcastle, in the year 1753, upon a plan presented to His Grace by the late Henry Fielding, esq., to which is added a plan for preserving those deserted girls in this town, who become prostitutes by necessity, by John Fielding, esq.; London, printed for Miller, 1758, in-8°[1]. » — « L'objet de cette police, dit Roux, est de purger la ville de Londres du grand nombre de filous et d'intrigants qui y abondent de toute part, et de mettre un frein à la dé-

1. Exposé de l'origine et des effets d'un règlement de police établi par Sa Grâce le duc de Newcastle, en l'année 1753, d'après un plan présenté à Sa Grâce par feu Henry Fielding, écuyer ; auquel est ajouté un plan pour préserver les filles abandonnées de cette ville, que la nécessité pousse à la prostitution, par John Fielding, écuyer, etc.

bauche des filles prostituées, qui n'y sont pas moins nombreuses. » Filous et prostituées ont continué et continuent de fourmiller à Londres, bien entendu. Les plans des deux Fielding ne furent pas d'ailleurs goûtés de tout le monde et suscitèrent une polémique assez vive. Parmi les brochures et pamphlets qui se publièrent à cette occasion, il faut distinguer: « A Congratulatory Epistle from a reformed Rake to John F.-G., esq., upon the new scheme of reclaiming prostitutes; London, printed for Burnet, 1758, in-8°[1]. »

Tout n'est pas parfait dans les *Annales typographiques,* nous l'avons déjà vu. Les fautes d'impression sont fréquentes, surtout dans les titres en langue étrangère, et il arrive que le critique risque des jugements téméraires ou s'embourbe dans une bévue. Je n'en donnerai que deux exemples. Thomas venait d'être couronné par l'Académie française pour son ode sur le *Temps* (1762). Les *Annales,* d'accord, du reste, avec les immortels d'alors, déclarent l'ode « sublime, pittoresque et remplie de sentiment ». A la même page (70, année 1763, juillet), l'*Histoire critique des Coqueluchons*, du bénédictin Dom J. Cajot (Cologne, 1762, in-12), s'attire une rebuffade que rien ne justifie dans cette monographie du capuchon monacal : « Cette satyre grossière et mal écrite, contre les moines, ne mérite pas qu'on perde du temps à la lire. » Assurément le critique a mis en pratique le conseil qu'il donne aux autres et n'a point perdu son temps; en revanche, il perd le nôtre en nous faisant lire deux lignes inexactes que rien ne le forçait à écrire.

Mais le soleil même a des taches, et la publication de Morin et de Roux, si elle avait la prétention d'apporter de la lumière dans le domaine de la bibliographie, n'eut jamais celle d'être un astre.

Avec leurs défauts et leurs qualités, les *Annales typographiques* ne passèrent pas inaperçues parmi les lettrés du temps. Les journaux littéraires les annoncèrent. Plusieurs leur consacrent des comptes rendus plus ou moins flatteurs. *L'Observateur littéraire* de l'abbé de la Porte, année 1760, tome Ier, p. 286, en parle en ces termes :

« Parmi cette foule d'écrits périodiques, qui naissent et meurent chaque jour à Paris, les *Annales typographiques, ou Notice des connoissances humaines,* en changeant de forme et de libraire, semblent avoir repris une nouvelle vie. L'objet de ce journal est toujours le même ; l'exécution, la manière de le distribuer et le prix sont différens. Ce n'est plus un homme seul qui préside à ce travail; M. *Morin* s'est associé avec M. *Roux*, versé dans la connoissance des langues étrangères, et qui, depuis vingt ans, s'occupe d'histoire naturelle, de physique, de chymie, de médecine, etc. Chacun d'eux se charge de la partie qui lui est la plus familière; chacun met son nom à ce qu'il fait, et répond de ses propres articles. C'est ainsi qu'en usoient, au commencement de leur association, l'abbé *Granet* et l'abbé *Desfontaines*[2]; c'est ainsi, surtout, que devroient en user certains Périodistes, qui mettent, avec emphase, leurs noms et leurs qualités littéraires à des Écrits qui leur sont fournis par toutes sortes de mains, et dont ils ne sont, tout au plus, que les éditeurs.... »

1. *Épître de félicitations adressée par un libertin réformé à John F..., esq., sur la nouvelle méthode pour ramener au bien les prostituées,* etc.

2. Dans les *Observations sur les écrits modernes.*

L'année précédente, la même feuille disait (t. Ier, p. 288) : « La notice qu'il donne de chaque ouvrage m'a paru claire, nette, juste et précise. »

Mais le morceau le plus considérable et le plus intéressant, à ma connaissance, est celui qui est inséré dans *l'Année littéraire,* de Fréron (1759, t. II, p. 302), et que, malgré sa longueur, je crois devoir reproduire presque en entier :

« Sur l'annonce que je vous ai faite, monsieur, de l'objet qu'embrassoit et du plan que s'étoit formé l'auteur des *Annales typographiques ou Notice du progrès des connoissances humaines,* vous avez pris une idée avantageuse de ce nouvel écrit périodique. Mais comme les prospectus ressemblent, pour l'ordinaire, à la montagne qui accouche, j'ai attendu, pour vous garantir la bonté de l'ouvrage, qu'il fût mis au jour... Je lis les feuilles à mesure, et je vous avoue, monsieur, que ces indications si variées d'une infinité de livres étrangers et françois, avec les petits extraits où les analyses plus étendues, et les jugemens qui les accompagnent, me procurent un délassement agréable et instructif. Imaginez-vous un catalogue de bibliothèque fait avec soin par un homme de lettres, qui dit en peu de mots ce qu'il pense sur chaque ouvrage dont il présente fidellement le titre, et qui pense juste, en général. Quelles seroient notre curiosité, monsieur, et nos richesses littéraires, si les Égyptiens, les Grecs, les Romains et les Arabes nous avoient seulement laissé des notices pareilles de leurs productions en tout genre de sciences, d'arts et de littérature !

« M. *Morin* (c'est le nom de l'auteur des *Annales typographiques*) a certainement beaucoup d'érudition. Il rapproche les ouvrages publiés sur la même matière, et dans les vingt feuilles qu'il nous a données, il y a déjà bon nombre de plagiats découverts[1]. Plusieurs de ses articles sont piquans par leur singularité, et même neufs pour la plupart des lecteurs françois. Peut-être ignoriez-vous, par exemple, qu'au commencement de l'année 1756, le président d'un bourg de Moravie rendit un arrêt contre des cadavres, qui, en vertu de la sentence, furent brûlés par la main du bourreau, comme perturbateurs du repos public. Dès que l'Impératrice-Reine eut appris cette étrange exécution, elle envoya deux médecins sur les lieux pour examiner la nature des faits qu'on racontoit. Sur leur rapport, l'illustre baron *Gérard Van Switen,* médecin et bibliothécaire de leurs Majestés Impériales, présenta au Directoire suprême de Vienne des *Réflexions sur la prétendue magie posthume.* Ce petit traité, écrit originairement en françois, a été publié en Italie et enrichi de notes par le Chevalier *Vannetti.*

« Il m'a paru assez plaisant de voir un prêtre irlandois, un docteur en théologie, non seulement prêcher dans une église de Dublin sur l'amour et le devoir conjugal, mais faire imprimer son sermon avec une épître dédicatoire à une jolie milady, dans laquelle épître il établit les prérogatives de la beauté et défend les privilèges du beau sexe d'un style léger, badin et même indécent.

« Un autre prêtre, et ce qu'il y a plus surprenant, un prêtre ultramontain, un curé, a fait un gros livre intitulé : *le Païsan guidé au ciel par la voie de son travail.* Le bon curé ne prêche pas la voie étroite. Les paroles oiseuses, selon lui, sont seulement les calomnies, les mensonges, les discours obscènes. Il trouve bon que les époux se permettent tout ce qui peut leur procurer le plus

1. Il ne s'agit ici que de l'in-quarto.

de plaisir en remplissant les devoirs de leur état. Il conseille d'avoir des amis gais, facétieux, de rire, de chanter, de se divertir, d'autant que cela excite la chaleur naturelle, purifie la masse du sang et entretient la santé...

« Les *Dissertations sur les Eunuques,* par Philippe Withof, doivent être curieuses. On prétend qu'une femme peut distinguer un eunuque par le simple odorat. Les eunuques deviennent, pour l'ordinaire, plus grands et plus gros que les autres hommes. « Car le sexe féminin, dont ils participent beaucoup, « abonde plus en matières huileuses; de sorte que les Anciens, qui brûloient « leurs morts, n'avoient, selon Macrobe, qu'à jeter le corps d'une femme sur le bû- « cher, pour mettre ce bûcher en état de consumer les corps de dix hommes. »

« Le mauvais goût dans les titres de livres paroît encore de temps en temps. Il dépend de vous, monsieur, de faire venir de Middelbourg un ouvrage de spiritualité qui s'appelle : *Confitures de Sion pour l'âme.*

« La critique de M. Morin est quelquefois d'une naïveté ingénieuse. En parlant des *Chevaliers dupés*, historiettes angloises, il dit : « De tous les « mauvais romans, c'est le plus fade et le plus insipide. Nous avouons cependant « qu'il ne nous a pas été possible de le lire en entier. »

« J'ai voulu, monsieur, sur ce petit nombre d'articles, vous donner une idée de la manière dont M. Morin exécutoit son projet, et vous faire souhaiter avec moi qu'il continue ce travail utile et amusant. »

Malgré tant de mérites proclamés hautement dans la république des lettres, comme on disait alors, *les Annales typographiques* ne vécurent pas au delà de 1763. Elles furent suivies, nous apprend Quérard « du *Catalogue hebdomadaire,* rédigé d'abord par Belle-Pierre de Neuve-Église, et ensuite par le libraire Pierre. Ce journal, ne contenant l'indication que d'une faible partie des publications de l'époque et rédigé d'ailleurs avec beaucoup de négligence, se soutint pourtant de 1763 à 1789 ; sa collection forme 27 volumes in-8°. » La révolution interrompit les publications de ce genre. Mais dès 1797, Roux, qu'il ne faut pas confondre avec le docteur Roux des *Annales,* lequel était mort en 1776, « commença un *Journal typographique et bibliographique*, continué, après sa mort, jusqu'en 1809, par Dujardin-Sailly » et qui forme 13 volumes in-8°. C'est un recueil peu estimé. Quérard lui reproche le défaut de sagacité dans la critique et une banalité d'éloges qui s'explique lorsqu'on sait que la plupart n'étaient que des réclames achetées par les libraires.

Je ne voudrais pas terminer cette étude, que je puis appeler pieuse puisqu'elle a pour objet nos origines et nos aïeux, sans dire un mot d'un recueil qui n'eut que deux années d'existence (1769, 1 vol. ; et 1770, 6 vol. in-8°), mais qui est bien curieux en ce qu'il donne, comme en un coup d'œil synthétique, les opinions des principales feuilles littéraires du temps sur les ouvrages nouvellement parus. Il a pour titre : « *Bibliographie parisienne* ou Catalogue d'ouvrages de sciences, de littérature et de tout ce qui concerne les beaux-arts, tels que la musique, la gravure, etc., imprimés ou vendus à Paris, avec les jugements qui en ont été portés dans les écrits périodiques, ensemble l'énoncé des édits, arrêts et déclarations du Roi, etc., etc., par une Société de gens de lettres. »

Dissociat locis concordi pace ligavit.

OVIDE, *Métam.*, l. I.

Il se publiait chez Desnos, avec une disposition typographique singulière qui lui donne l'aspect d'un livre de comptabilité. Les deux tiers de la page, à gauche, contiennent le titre de l'ouvrage annoncé et les critiques auxquelles il a donné lieu ; l'autre tiers est divisé en trois colonnes, les deux premières pour le prix en livres et en sous, et la troisième pour le nom du libraire. En prenant un volume au hasard on trouve cités : *le Journal des beaux-arts, les Affiches, Annonces,* etc., *le Journal encyclopédique, le Journal de l'agriculture et du commerce, la Gazette d'agriculture, le Journal œconomique, le Journal de médecine, la Gazette salutaire, le Journal ecclésiastique, le Journal historique de Verdun, le Journal des sçavans, l'Avant-coureur, le Portefeuille hebdomadaire, l'Année littéraire, le Mercure de France, la Gazette universelle de littérature,* etc. Il est facile de concevoir l'intérêt d'une telle feuille. Elle a été déjà signalée à l'attention par M. Hatin dans son *Histoire de la presse,* t. III, p. 192.

B.-H. G. DE SAINT-HERAYE.



Philip Dujardin — Imp. A. Quinsac

BETHSABÉE AU BAIN

(Bibl. Heures, Ms. du XIV e Bibl. à Bruxelles, Bibl.)

LE LIVRE, XIV Année

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

CHRONIQUE DU LIVRE

RENSEIGNEMENTS ET MISCELLANÉES.

LIVRES AUX ENCHÈRES. — Notre courrier des ventes n'offre encore ce mois-ci qu'un bien faible intérêt.

— Dans les premiers jours de décembre le libraire Martin a vendu la bibliothèque de M. Verteuil, l'ancien secrétaire général de la Comédie-Française. Le catalogue, intéressant surtout au point de vue théâtral, comprenait, entre autres ouvrages, les suivants dont nous donnons le titre avec l'indication des prix auxquels ils ont été achetés :

Œuvres complètes de Ponsard. Paris, Lévy, 1865, 3 vol. in-8° : 23 fr. ; — *Hernani ou l'honneur castillan*, par V. Hugo. Paris, Barba, 1830, in-8°, 3e édition : 15 fr. ; — *Ruy Blas.* Paris, Lévy, 1872, in-8° : 12 fr. ; — *Ruy Blas.* Paris, Lévy, 1879, in-12, exempl. sur Whatman, envoi d'auteur signé : 17 fr. ; — *Angelo, tyran de Padoue.* Paris, Renduel, 1835, in-8°, exempl. avec additions et corrections de V. Hugo faites pour la mise en scène de la première représentation : 20 fr. ; — *les Burgraves.* Paris, Michaud, 1843, 1re édition, envoi d'auteur : 34 fr. ; *la Légende des siècles.* Paris, Lévy, 1859-1877, 4 vol. in-8° : 25 fr. ; — A. Dumas : *le Comte de Monte-Cristo.* Paris, 2 vol. gr. in-8°, fig. : 32 fr. ; — *la Dame aux camélias.* Paris, Cadot, 1851, in-12 : 30 fr. ; — *Affaire Clémenceau ; Mémoire de l'accusé*, par A. Dumas fils. Paris, Lévy, 1866, in-8°, 1re édition : 10 fr. ; — *Voyage à ma fenêtre*, par A. Houssaye. Paris, Lecou, s. d., gr. in-8° : 17 fr. ; — Rabelais : *Œuvres*, édition Chéron. Paris, 1876, 5 vol. in-12, eaux-fortes de Boilvin : 36 fr. ; — Monselet : *les Vignes du seigneur.* Paris, 1854, in-18, envoi d'auteur : 24 fr. ; — Monselet : *Restif de la Bretonne.* Paris, Alvarès, 1854, in-12, envoi d'auteur : 15 fr. ; — Monselet : *les Oubliés et les Dédaignés*, 1857, 2 vol. in-12, papier de Hollande : 49 fr. ; — Monselet : *la Lorgnette littéraire*, 1857, in-12 : 32 fr. ; — Champfleury : *les Chats.* Paris, 1869, in-12, exempl. sur papier de Hollande : 25 fr. ; le même ouvrage. Paris, Rothschild, 1870 : 7 fr.

La bibliothèque de M. Léon Renier, membre de l'Institut et professeur au Collège de France, a été dispersée à la salle Sylvestre du 14 au 23 décembre.

Cette collection était riche en ouvrages ayant trait à la philologie, à l'archéologie, à l'épigraphie, à la numismatique ainsi qu'aux sciences historiques et géographiques. C'étaient tous des livres de travail ; en donner l'énumération serait fastidieux ; nous nous bornerons à mentionner les grandes collections : *Archives des missions scientifiques et littéraires.* Paris, 1850-1885, 26 vol. in-8° : 167 fr. ; — *Bibliothèque de l'École des hautes études* (sciences philologiques et historiques). Paris, 1869 à 1885 : 270 fr. ; — *Bibliothèque de l'École des hautes études*, (sciences naturelles), 1869 à 1881 : 195 fr. ; — *Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome*, fascicules 1 à 42 : 136 fr. ; — *Bulletin de la correspondance hellénique,* 1877 à 1885, 8 vol. in-8° : 205 fr. ; — *Institut de correspondance archéologique de Rome :* 2,450 fr. ; *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres,* 41 vol. in-4° : 140 fr. ; — *Corpus inscriptionum latinarum*, par Mommsen. Berlin, 1863-1883, 10 tomes en 15 vol. in-f° ; *Priscæ latinitatis monumenta epigraphica.* Berlin, 1862, 1 vol. gr. in-folio, ensemble 16 vol. : 1,045 fr. ; — *Collection de documents inédits sur l'histoire de France,* 29 vol. in-4° : 106 fr. ; — *Recueil des historiens des Croisades,* publié par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 7 vol. in-f° : 110 fr.

La deuxième partie de la vente de la bibliothèque de M. Paul Lacroix a eu lieu le 22 décembre ; les bibliophiles ont dû éprouver en lisant ce second catalogue les mêmes déceptions qu'ils avaient eues lors de l'apparition du premier.

Dans deux ventes à l'hôtel Drouot, la première par M. Féchoz, la seconde par M. Martin, nous avons plus particulièrement remarqué les ouvrages suivants : Brunet : *Manuel du libraire,* dernière édition, exemplaire de souscription en grand papier de Hollande : 340 fr. ; — *Mémoires* de Commynes. Paris, Didot, 1881, exempl. sur grand papier : 59 fr. ; — La Fontaine : *Contes*, édition Lemonnyer, 1883, 2 vol. exempl. sur papier vergé : 96 fr. ; — Mercuri et Lechevallier-Chevignard : *Costumes historiques du* XIIe *au* XVIIIe *siècle.* Paris, 1867, 5 vol. in-4° : 191 fr. ; — *Petits poètes du* XVIIIe *siècle.* Paris, Quantin, 1882, 10 vol., exempl. sur papier de Chine avec les eaux-fortes : 122 fr. ; — Janin : *l'Amour des livres.* Paris, Miard, 1866, in-18 : 30 fr. ; — Uzanne : *l'Éventail.* Paris, Quantin, 1882, exempl. ordinaire : 82 fr.

AUTOGRAPHES. — *Lady Craven :* 18 lettres autographes signées, en français, au banquier Perregaux. Londres, Paris et Morlaix, 2 janvier 1802 au 16 décembre 1807, 28 pages in-4° : 305 fr. ; — *Beaumarchais :* Lettre au tragédien anglais Garrick : 175 fr. ; — *Bourdaloue :* Lettre à M. de Lamoignon : 110 fr. ; — *Du Guesclin :* Lettre sur vélin écrite et signée en son nom par un secrétaire (1362) : 100 fr. ; — *Florian :* Lettre à un ami ; curieux détails sur sa situation de fortune, son genre de vie, ses travaux, etc. : 180 fr. ; — *Gérard de Nerval :* Lettre à Anténor Joly pour lui recommander plusieurs écrivains, Hip. Lucas, Forgues. Jules Sandeau, etc. : 30 fr. ; — *Herschell :* Lettre à Arago au sujet d'une station magnétique à établir à Alger (30 octobre 1839) :

155 fr. ; — *V. Hugo :* Lettre à Eugène de Mirecourt pour le remercier d'une notice que celui-ci lui a consacrée : 51 fr. ; — *Jacques II*, roi d'Angleterre ; lettre au comte de Lauzun (9 octobre 1689) : 245 fr. ; — *Louis XVIII*, important document historique dans lequel le roi, alors en exil, donne des instructions sur la manière de traiter avec les divers partis qui existent en France (vers 1800) : 300 fr. ; — *Mazzini :* Lettre autographe à M. Benelli (8 octobre 1831) ; lettre politique écrite en son nom et en celui de son ami le comte Bianco. C'est un exposé des principes qui ont été depuis la règle des promoteurs de l'indépendance italienne : 125 fr. ; — *Napoléon Ier :* Annotations autographes faites par Napoléon à Sainte-Hélène en marge d'une pièce écrite par le général Bertrand. C'est un fragment de l'historique de la campagne d'Italie qui fut imprimé dans le *Mémorial de Sainte-Hélène :* 200 fr. ; — *Jean-Jacques Rousseau :* Lettre à Mme de La Tour du Pin (Motiers, 26 août 1764) : 200 fr. ; — *Jean-Jacques Rousseau :* Lettre à Richard Davenport (Spalding, 11 mai 1767) : 210 fr. ; — *Walter Scott :* Lettre à Jeffrey (28 octobre 1817) : 81 fr. ; — *Washington :* Lettre à Franklin (11 février 1787) : 305 fr.

Autographes d'Alfred de Musset et de Frédérick Lemaître. — Le vendredi 29 janvier dernier a eu lieu, à la salle de la rue Drouot, une vente d'autographes par les soins de Me Delestre assisté de M. Étienne Charavay. La collection comprenait des autographes d'Alfred de Musset et de Frédérick Lemaître.

Parmi les premiers, une lettre, adressée à un journaliste qui avait attaqué Musset à propos d'un article sur Rachel, témoigne de l'irritabilité du poète :

Monsieur,

Je vous ai cherché hier soir au Théâtre-Français et à l'Opéra, espérant vous y rencontrer, au foyer, afin de vous dire en public ce que je pense de votre article de lundi dernier. Ne vous ayant pas trouvé, je suis obligé de vous écrire.

Il est reçu, je le sais, que, du moment qu'on écrit, on appartient à la critique ; je n'ignore pas non plus le ridicule qui s'attache à la vanité blessée. Mais si vous avez, comme journaliste, le droit de me juger, j'ai celui de vous dire, de vous à moi, ma façon de penser. J'avais écrit, dans la *Revue des Deux Mondes*, poliment et sincèrement mon opinion sur Mlle Rachel. Je ne vous désignais point. Vous m'avez fait une réponse qui n'a ni mesure ni convenance. Votre article est grossier. Littérairement, vous êtes un enfant à qui il faudrait mettre un bourrelet et, personnellement, vous êtes un drôle à qui on devrait interdire l'entrée du Théâtre-Français.

Voilà, monsieur, ce que je vous aurais dit hier si je vous avais rencontré et ce que je vous répéterai la première fois que je vous verrai. Vengez-vous de cette lettre, si vous voulez, par quelques nouvelles injures, je m'y attends et je ne m'en soucie pas le moins du monde.

ALFRED DE MUSSET.

C'est apparemment au même critique qu'il adressait, quelques jours après, le quatrain suivant :

Par propreté, laissez à l'aise
Mordre cet animal rampant.
En croyant frapper un serpent,
N'écrasez pas une punaise.

Citons encore ces vers écrits au bas d'un dessin représentant une femme nue auprès de laquelle repose un jeune homme.

Qui que tu sois, je t'en conjure,
Mets ton lit de l'autre côté,
Ne traîne pas ta couverture
Sur le sein déjà maltraité
De cette douce créature.
Un crayon plein d'habileté
Créa son aimable figure,
Qui respire la volupté!
Elle est belle; laisse-la pure.

Suivent diverses lettres, dont une adressée au procureur impérial, dénonçant ce fait qu'un individu se permet d'écrire des lettres en son nom. Mais la plupart de ces autographes sont des vers écrits, raturés, corrigés de la main de l'auteur. Signalons une pièce tout entière qui pourrait s'intituler : *Ennui* et que nous croyons inédite :

Ah! si je ressemblais à ces âmes de pierre
Qui, cherchant l'ombre amie et fuyant la lumière,
Ont trouvé dans le vice un facile plaisir!
Ceux-là vivent heureux! Mais celui qui, dans l'âme
Garde quelque lueur d'une plus noble flamme,
Celui-là doit mourir!

L'ennui, vautour affreux, l'a marqué pour sa proie.
Il trouve ses tourments dans la commune joie,
Respire dans le ciel tous les feux de l'enfer.
Le bonheur n'est pour lui qu'un horrible mélange,
Car le miel le plus doux sur ses lèvres se change
En un breuvage amer.

Jusqu'au jour où d'ennuis son âme déchirée
Trouve pour reposer quelque tombe ignorée
Et retourne au néant dont l'homme était venu;
Comme un poison brûlant renfermé dans l'argile
Fermente et brise enfin le vase trop fragile
Qui l'avait contenu.

Voici des strophes également inédites :

D'où viens-tu, beau navire ? A quelle heureuse plage,
Léviathan superbe, as-tu lavé tes flancs ?
Quels rameurs dégourdis sont courbés sur tes bancs ?
Es-tu blessé, guerrier ? Viens-tu d'un long voyage ?
Es-tu parti d'hier, ou si ton équipage,
Monté jeune à la mer, revient en cheveux blancs ?
Es-tu riche navire et ta quille pesante ?
As-tu pendant dix ans, devant ton gouvernail,
Couvé d'un œil hagard ta boussole tremblante,
Pour qu'une Européenne, une pâle indolente,
Puisse embaumer son bain des parfums du sérail,
Et froisser dans la valse un collier de corail ?

Terminons par un article en prose sur les poètes de l'Italie moderne. Citons ce passage :

Nous ne connaissons guère en France les poètes de l'Italie moderne. Les motifs en sont assez simples : on nous en parle à peine, on ne nous les traduit pas. Or, nous autres Français, nous ne demandons pas mieux que d'admirer ce que fait le voisin, quelquefois même trop vite et trop aisément; mais encore faut-il qu'on nous avertisse. Si l'on nous apporte de Naples un opéra de Donizetti ou une chansonnette de Cottreau, nous applaudissons de tout cœur; mais nous ne faisons pas le voyage pour les aller chercher.

Une autre raison de notre ignorance, ou, pour mieux dire, de notre indifférence à cet égard, c'est que les Italiens eux-mêmes ne s'accordent pas entre eux sur le mérite des gens qui honorent leur pays. Comme il n'y a pas de centre chez eux, comme l'Italie n'a pas de capitale (ce n'est pas sa faute assurément), presque chaque ville devient un centre à part. Pour un Vénitien, pour un Florentin, il n'y a de chefs-d'œuvre qu'à Venise ou à Florence. Il n'est pas rare de voir les esprits les plus distingués être d'avis opposés sur ce qu'on fait chez eux; en parlant d'un livre contemporain, l'un vous dit : C'est un patois informe; l'autre : C'est la plus belle chose du monde; depuis Dante, rien de pareil, etc., etc. — L'étranger, pendant ce temps-là, ouvre les yeux et les oreilles et ne sait plus trop à quoi s'en tenir. L'esprit de clocher démolit les temples.

Nous autres Français, du moins, nous nous disputons, en famille, il est vrai, au café ou dans les salons; mais, quand nous voyageons et qu'un étranger nous demande dans un voiturin ou sur un bateau à vapeur si Victor Hugo est un grand poète, nous répondons : Oui, monsieur. — Et M. Casimir Delavigne est aussi un grand poète? — Oui, monsieur. Il ne s'agit pas de savoir si l'un est né à Montrouge et l'autre à Pontoise.

Un troisième motif qui nous éloigne encore de la littérature italienne moderne, c'est qu'il est extrêmement difficile de la traduire, de manière à en donner une idée juste, et que peu de personnes en France savent passablement l'italien. La mode des *bonnes anglaises* met un enfant de dix à douze ans en état de lire lord Byron, mais parmi tant de jeunes personnes si charmantes et si bien élevées à qui Bordogni ou Géraldi apprennent à roucouler devant un piano, combien peu comprennent ce qu'elles disent !

Nous n'avons pas ici la prétention de mettre le lecteur au courant de cette littérature qui compte pourtant dans plusieurs points de l'Italie des talents si divers et si originaux. Il ne nous appartient pas, à nous barbares, de trancher à Paris des questions qui se discutent au delà des Alpes. Nous évitons même de citer des noms qui nous sont bien connus et que nous aurions grand plaisir à faire mieux connaître, s'il nous était possible. Nous ne voulons parler que d'un seul écrivain qui vécut pauvre, infirme, et qui est mort, il y a peu d'années, en laissant un petit volume de 180 pages qui sera immortel en Italie.

Le reste de l'article, qui ne paraît pas terminé, est consacré à Jacques Léopardi.

Aux autographes d'Alfred de Musset sont jointes quelques pièces non moins curieuses: le manuscrit, écrit par Émile Augier, d'une pièce faite en collaboration avec Alfred de Musset; la signification au poète du jugement du conseil de discipline du 3e bataillon de la 10e légion de la garde nationale de Paris le condamnant à trois jours de prison « pour avoir manqué à la garde du 9 juin dernier » ; une lettre de Victor Hugo, ainsi conçue :

Je suis vôtre de la tête aux pieds. Je voterai effrontément pour vous à la face de tous les Falloux et de tous les Montalembert possibles. Vous n'avez pas besoin de me faire de visite. Mais vous savez que je serai heureux de vous serrer la main. Je rentre tous les soirs à neuf heures de la pension où je dîne tous les jours.

VICTOR HUGO.

Un autre billet, de Mérimée celui-là, relatif à la même circonstance, est ainsi conçu :

Comment va votre rhume ? J'ai vu un de nos confrères qui a bien voté, mais qui est susceptible et m'a dit, d'un ton entre l'aigre et le doux, qu'il n'avait pas reçu votre carte. Envoyez-en aux 39, sans en excepter M. Berryer, et surtout à ceux qui ont voté contre vous. L'usage académique est de croire qu'on a été nommé à l'unanimité.

Voici enfin une lettre de Rachel :

Cher poète,

Vous évitez si adroitement les gens qui se permettent de réciter vos vers que je veux deux fois vous en féliciter. Hier, vous n'êtes point venu au Louvre ; ce matin, vous m'avez fait remettre votre carte sans vouloir m'entendre davantage. Que veut dire cela ? Quelque ami sincère à moi vous aurait-il dit que ma voix manque d'harmonie à chanter votre douce musique poétique et en auriez-vous conclu que j'allais compromettre vos petits chefs-d'œuvre ? Ah ! mon cher de Musset, s'il en est ainsi, croyez que je dévorerai toujours des yeux et du cœur vos poésies adorables, mais qu'à l'avenir je ne les défloreraï plus de par le monde.

RACHEL.

Les documents relatifs à Frédérick Lemaître sont moins importants. Ce sont pour la plupart des autographes, des traités — notamment celui par lequel Frédérick Lemaître s'engage à jouer à l'Ambigu le rôle de Vautrin dans la pièce de Balzac. M. Faille, le directeur, « s'engage à ne pas interrompre ladite pièce de *Vautrin* que dans le cas où *sept représentations consécutives* produiraient une somme au-dessous de 14,000 francs ».

Ces autographes étaient suivis de dédicaces adressées par les auteurs au comédien, le plus souvent sur des livres.

Le Curieux, qui ne ment pas à son titre, nous apporte dans son dernier numéro l'acte de mariage de Le Sage, auteur du *Gil Blas*.

Extrait des registres de Saint-Sulpice de Paris, 28 septembre 1694.

Mariage de René Le Sage, avocat, fils de Claude Le Sage, avocat, et de Jeanne Brenugat, demeurant rue du Vieux-Colombier, âgé de vingt-six ans, avec Marie-Élisabeth Hujard, fille d'André, bourgeois de Paris, et de Marie Carlos, demeurant même rue.

Le Sage, Marie-Élisabeth Hujard.

Le même journal nous fournit l'acte de naissance de Henri Rivière, le littérateur-guerrier tué au Tonkin.

Extrait du registre des actes de naissance de l'an 1827 (IIe Mairie).

Du vendredi treize juillet mil huit cent vingt-sept, dix heures du matin. Acte de naissance de Henri-Laurent que nous avons reconnu être du sexe masculin, né le jour d'hier, à dix heures du soir, au domicile de ses père et mère, rue Bleue, n° 29, fils de M. Jérôme Rivière, propriétaire, âgé de quarante-neuf ans, et de Mme Marie-Philippe-Thomas Dumont, son épouse, âgée de trente-deux ans. Les témoins sont MM. Archinard, négociant, âgé de trente ans, demeurant à Paris, rue Montmartre, n° 13, et Benoist-Marie-Joseph Aycard, banquier, âgé de cinquante-cinq ans, demeurant à Paris, rue Basse-d'Orléans, n° 18, porte Saint-Denis, sur la déclaration à nous faite par le père qui a signé avec les témoins et avec nous Louis Duchanoy, chevalier de la Légion d'honneur, maire-adjoint du second arrondissement de Paris, après lecture faite. *Signé :* Rivière, Henri Archinard, Joseph Aycard et Duchanoy.

LA

COLOMBINE

ET

CLÉMENT MAROT

Le lecteur sera probablement surpris d'apprendre que le commerce des livres rares, précieux et détournés de leur destination première s'épanouit encore dans nos murs[1].

Sur le quai Voltaire et, là-bas, sous la tonnelle, au milieu des bosquets naguère fleuris, le dimanche, avant

1. Voir *Grandeur et décadence de la Colombine ;* Paris, chez tous les marchands de nouveautés, 1885, in-8° de 52 pp. et *le Livre*, n° du 10 juillet 1885.

vêprés, on achète, revend et exporte avec entrain de rarissimes plaquettes gothiques venues en ligne directe du pillage de la Bibliothèque colombine de Séville. Cette façon de battre monnaie paraît être, dans certains milieux, chose saine et naturelle. Aussi n'est-il rien d'édifiant comme ces réunions champêtres où des esprits d'élite, exempts de vulgaires préjugés, devisent du beau, du bien et des mystères insondables de l'hôtel Drouot.

Le fait est qu'on a tant de peine à suivre les progrès accomplis journellement dans les mœurs et dans la librairie, que nous pourrions bien être un critique arriéré, incapable de rendre justice pleine et entière à cette nouvelle variété de Mécènes. C'est sous l'empire de ce doute que, revenus de nos premiers errements, loin de vouloir gêner les amateurs dans leur petit négoce, nous chercherons désormais à répandre des torrents de lumière sur les livres qu'ils débitent d'ailleurs avec une sûreté de main incomparable.

On a peut-être remarqué dans notre brochure sur les peccadilles commises récemment à la Colombine, combien nous regrettions de ne pouvoir décrire en détail les opuscules uniques et précieux dont l'existence venait d'être révélée aux bibliographes. Les lettrés qui se délectent à l'histoire de la vieille littérature française partageaient notre tristesse. Malheureusement nous ne pouvions y porter remède, car livres et plaquettes restaient cachés aux yeux indiscrets. Ce n'est pas qu'on rougît de leur origine : ces scrupules sont le fait de bourgeois timides; mais pour certains amateurs montrer un volume rare à qui ne peut l'acheter, c'est en amoindrir la valeur d'au moins dix pour cent. Ce serait aussi courir le risque d'éveiller les susceptibilités du corrégidor et des alguazils.

Un hasard providentiel nous permet aujourd'hui de percer le mystère dont on entoure toutes ces raretés. Que leurs généreux possesseurs se rassurent : nos indiscrétions, loin de diminuer l'importance des livres qu'ils caressent le doux espoir de vendre à un prix rémunérateur, en élèveront au contraire la cote dans les passages. Quant aux bibliophiles convaincus et faméliques, qui rêvent de fabliaux, de noëls, de romans de chevalerie ou de vieille poésie, non pour en faire le commerce, mais afin de les lire, de les étudier, d'en extraire le naïf langage et l'aimable fantaisie, nous ne pouvons, hélas! que les plaindre.

Un bibliographe aussi zélé qu'instruit explora autrefois la bibliothèque du chapitre de Séville. Avec le coup d'œil du véritable chercheur, ce furent d'abord les volumes de *varios* ou recueils factices qu'il examina. De cette façon, la plupart des plaquettes gothiques qui restaient dans les lots achetés par Fernand Colomb à Lyon, à Montpellier, à Avignon, ainsi qu'en Italie, de 1515 à 1539, passèrent sous ses yeux. Il eut la précaution de les décrire sur place, avec une remarquable exactitude, en

ayant soin surtout de n'omettre ni les notes manuscrites de don Fernand ni les renvois au catalogue usuel de la bibliothèque.

Lorsque cet intelligent explorateur vint à mourir, les renseignements bibliographiques recueillis au cours de sa laborieuse investigation devinrent la propriété d'un savant de nos amis. Touché de compassion au récit de notre infortune, il vient de nous faire tenir toutes ces fiches révélatrices. Nous pourrions donc donner d'ores et déjà les titres exacts d'un bon nombre d'opuscules précieux vendus à Paris l'hiver dernier, et en faire connaître beaucoup d'autres qui, appartenant aux mêmes recueils, ont également servi de cales et de tampons dans les ballots de tapisseries envoyés pour être débités dans notre ville, de la manière que l'on sait. Il nous serait non moins facile de rétablir les notes et les rubriques arrachées par d'insignes pillards qui continuent à jouir de la considération de leurs voisins. Que dire? Ne les voit-on pas faire encore briller aux yeux de nos amateurs la perspective alléchante de prochains envois[1]? Mais il ne faut pas abuser des bonnes choses, dit un vieux proverbe; d'ailleurs l'espace nous manque. Ce n'est donc pas maintenant que nous produirons nos richesses[2]. Clément Marot seul ne saurait attendre, surtout lorsqu'il s'agit de faire connaître l'édition princeps, jusqu'ici inconnue, d'une de ses œuvres les plus curieuses. C'est de sa version du psaume VI, de David, que nous entendons parler[3]. En voici la description exacte :

Le. VI. Pſeaulme || de Dauid qui eſt le premier Pſeaulme des || ſept Pſeaulmes & tranſlate en francoys par || Clement Marot Varlet de

1. En effet, nous venons d'apprendre que plusieurs lots de pièces gothiques, italiennes pour la plupart, et provenant de la Colombine de Séville, sont arrivés récemment à Paris. Un de ces lots, composé de quarante-cinq plaquettes, a été immédiatement vendu (toujours par les mêmes intermédiaires) à raison de un louis chacune : somme qui ne paraîtra pas exorbitante si l'on songe qu'un seul de ces opuscules, le voyage de Cabral, décrivant la découverte du Brésil (Rome, Besicken, 1505; — B. A. V., *Additamenta*, n° 18), a été adjugé dernièrement en vente publique au prix de 830 francs sans les frais.

2. Excerpta colombiniana : *Bibliographie de quatre cents pièces gothiques françaises, italiennes et latines du* XVIe *siècle (1500-1539) non décrites jusqu'ici, soit comme texte, soit comme édition.* 1 fort vol. in-8° enrichi de fac-similés. (Sous presse.)

3. Parmi les livres volés à la Bibliothèque colombine et vendus à vil prix sur le quai Voltaire, il faut citer en première ligne une édition collective des œuvres de Marot, antérieure à l'*Adolescence Clémentine*, et non décrite jusqu'ici. En voici le titre, pris, non sur le volume même, — et pour cause, — mais d'après notre fiche, d'ailleurs parfaitement exacte :

Les Opuscules et petitz Traictez de Clement Marot de Quahors. Valet de chambre du Roy Contenens Chantz royaulx Ballades Rondeaulx Epistres Elegies, auec le Temple de Cupido, & aultres choses ioyeuses & recreatiues, redigees en vng & nouuellement Imprimees a Lyon par Oliuier Arnoullet. Petit in-8° gothique de 40 ff. n. c. Sur le titre, bois représentant Clément Marot occupé à écrire, le papier sur les genoux.

Ce précieux volume faisait partie du recueil factice porté sur le catalogue de la Bibliothèque colombine sous la rubrique F. 31-20. Nous comptons en faire l'objet d'un travail spécial dans nos *Excerpta*.

chambre du Roy || noſtre ſire au pl 9 pres de la verite Ebraicque. || Sans lieu ni date.

Petit in-8, gothique, de 4 ff. Lettre initiale gravée portant saint Marc et le lion. Au titre, bois représentant le roi David à genoux, la harpe au côté; dans les nues, un ange tenant une palme et une flèche. Au verso du titre, figure qui représente un évêque devant un lutrin. Au verso du dernier feuillet, bois assez bien gravé : Marot, assis à sa table, médite, la tête appuyée sur la paume de la main. Le frontispice porte, de l'écriture de Fernand Colomb, les rubriques 11421, 5251 et la notule : *Este libro costo medio dinero en leon por agosto de. 1525. [?] y el ducado vale. 570. dineros*[1].

On n'ignorait pas que Clément Marot avait préludé à sa traduction versifiée des Psaumes de David en traduisant séparément le sixième psaume, plusieurs années avant la publication de son premier psautier, faite en 1539, et non en 1541, comme on l'a cru pendant longtemps. Cet essai fut inséré dans l'édition du *Miroir de la princesse Marguerite* donnée à Paris par Augereau en 1533, et dans la *Suite de l'Adolescence Clémentine*, publiée l'année suivante par la veuve de Pierre Roffet. Cependant les bibliographes étaient loin de se douter que le sixième psaume eût été l'objet d'une publication séparée, surtout du vivant de Marot et antérieurement à l'édition de 1533 du livre de la reine de Navarre. Le titre que nous venons de reproduire est donc aussi inattendu que curieux.

Nous devons maintenant déterminer l'époque à laquelle cet opuscule fut imprimé. L'annotation de Fernand Colomb sera d'un grand secours dans l'enquête; mais la date de 1525, portée sur la notule, est tellement imprévue, que nous croyons nécessaire de l'examiner d'assez près.

Sur le titre de cette précieuse et unique plaquette, Clément Marot est qualifié de « Varlet de chambre du Roy nostre sire ». Fut-il en possession de cet emploi dès l'été de 1525? C'est la première question à résoudre, et elle se double ici d'un petit problème de biographie. Mais comme aucun document ne précise l'époque où François Ier admit Clément Marot au nombre de ses serviteurs, c'est seulement par induction que le critique arrive à déterminer la date de la nomination, date plus importante qu'on ne croirait à première vue. En réalité, elle permet de classer correctement certains écrits du poète, et répand quelque lumière sur un point obscur de sa vie.

Nous savons qu'après la mort de Jehan Marot, qui fut à la fois valet de garde-robe et valet de chambre de François Ier, le roi nomma Clément Marot à ce dernier emploi.

> Il vous a pleu, Syre, de pleine grace,
> Bien commander qu'on me mist en la place
> Du pere mien, vostre serf humble, mort[2].

1. Cette pièce fait partie du recueil G. 37-28, qui est encore en place à la Biblioteca colombina. Avis aux amateurs.

2. Nous prenons toutes nos citations de Marot dans l'édition de ses œuvres, revue par lui et publiée par Dolet, à Lyon, en 1538.

La nomination suivit sans retard le décès du vieux serviteur :

Tresorier, on entend
Que vous payez content
Marot, n'y faillez pas,
Des le jour du trespas
De Jean Marot, son pere[1].

Pour fixer l'époque où Clément Marot put prendre le titre de valet de chambre du roi, on doit donc préciser la date de la mort de son père, puisqu'il lui succéda immédiatement.

Lenglet-Dufresnoy, voulant contredire l'assertion de Sallengre que Jehan Marot mourut en 1517, dit :

« Cette date est fausse, par l'examen qui a été fait des Etats de la maison du Roi François I, qui sont à la Chambre des Comptes de Paris. Jean Marot s'y trouve employé aux années 1522. et 1523. en qualité, non de Valet de Chambre, mais de Valet de Garde-Robbe, et il n'est plus sur les Etats de l'an 1524. Et comme les Etats s'envoyent à la Chambre au commencement de chaque année, il y a lieu de croire que Jean Marot mourut dans le cours de l'année 1523[2]. »

Cette supposition mérite d'être discutée, car Lenglet-Dufresnoy s'appuie sur un document.

Les états de la maison du roi échappèrent à l'incendie qui détruisit la Chambre des comptes en 1737; mais ils furent anéantis au nombre de plusieurs milliers de registres en 1790. Parmi les quelques volumes conservés à titre de spécimens se trouve justement un des registres cités par Lenglet. C'est le compte des dépenses royales pour l'année 1523. Il corrobore le dire du savant abbé, car au chapitre des *Valletz de Garderobbe* on lit :

Maistre Jehan marot..... IIc xl. L.

Mais nous y relevons aussi l'extrait suivant, qui a échappé à Lenglet et aux autres biographes :

A maistre Jehan marot, aussi varlet de chambre du Roy nostre sire, la somme de deux cens quarente livres tournois a luy ordonnee par ledit seigneur et sondit estat pour ses gaiges de l'annee eschevee le dernier jour de decembre mil Vc vingt troys[3], pour ce cy par vertu d'icellui estat et de sa quictance, signee a sa requeste du seing manuel de me Jehan bochetel, notaire et secretaire du Roy nostre sire, le *premier iour de feurier lan mil Vc vingt troys* [1524 n. s.] cy rendue la ditte somme de IIc xl. L.

C'est-à-dire qu'au 1er février 1524, Jehan Marot vivait encore. D'autre part, comme il conserva toute sa vie l'emploi de valet de

1. Les *italiques* sont de nous.

2. *Œuvres de Marot*, La Haye, 1734, in-4°., t. IV, p. xviii. Niceron, *Mémoires*, t. XVI, p. 100, rapporte le même fait ; mais, bien que le volume où on le relève soit daté du 1er août 1731, Niceron a seulement pillé Lenglet-Dufresnoy, tandis que Niceron, à son tour, a été copié par Goujet, *Bibliot. françoise*, t. XI, p. 3.

3. *Copie du Rolle et estat des officiers de lhostel du Roy pour l'année commencant le premier iour de januier mil Vc vingt deux Et finissant le dernier jour de decembre en suyuant mil Vc vingt troys*. Archives nation. K K 98, f. IX, vo et IIIIxx v, ro. (Les *italiques* sont de nous.)

chambre du roi, et qu'il était de ce monde en février 1524, on ne s'explique pas comment son nom se trouverait omis dans les états de 1524, si ces registres s'envoyaient à la Chambre au commencement de chaque année. Ici Lenglet s'est encore trompé. On voit par les quittances formant partie intégrante des registres que ces livres restaient aux mains du trésorier pendant un an ou deux.

La conclusion de Lenglet que Jehan Marot mourut en 1523 est donc contestable, et comme le docte abbé ne semble pas avoir lui-même compulsé les états, on peut croire que son mandataire s'est imparfaitement acquitté de ce travail.

M. Guiffrey dit que Jehan Marot décéda « dans le courant de l'année 1527[1] ». Si cette assertion est exacte, il va de soi que Fernand Colomb n'a pas acheté la plaquette en 1525, puisque Clément Marot n'eût pu être qualifié de valet de chambre de François Ier du vivant de Jehan Marot, lequel serait mort deux ans après 1525. Mais la date de 1527 est erronée. M. Guiffrey cite un billet adressé par François Ier à « son cousin le grant maystre ». Cette pièce ne porte que le quantième du mois : le 25 mars[2]. De quelle année ? L'an 1528 n. s., dit l'érudit commentateur de Marot. Admettons provisoirement sa date du 25 mars 1528 n. s., et voyons les conséquences que le critique doit en tirer.

Dans ce billet, nous remarquons d'abord le passage suivant : « Pour ce que Clément Marot *lung de mes valetz de chambre fut oublyé en Lestat de l'année passée.* » Le fait que Marot est qualifié de valet de chambre du roi dans un écrit qui serait du commencement de 1528 n. s., et où il est dit qu'on avait oublié de l'inscrire sur les états l'année précédente (c'est-à-dire l'autoriser à toucher ses appointements directement du trésorier et non d'être payé avec de simples mandats), montre que notre poète était titulaire de l'emploi au moins dès les premiers mois de 1527 n. s.

Notons ensuite la phrase : « Je veulx et entendz qu'il y soyt mis aux gages contenus en son *acquict de lannée passée.* » Qu'il s'agisse de l'année commençant à Pâques ou de celle qui, selon les traditions restées en vigueur, datait du 1er janvier, lorsque François Ier dit, au 25 mars 1528 n. s., que Marot reçut un acquit « l'année passée », il vise un payement effectué en 1527, et, selon nous, pour des gages échus à la fin de l'année précédente ; car on ne payait pas d'avance les officiers de la maison royale, tant s'en faut[3] ! Clément Marot était donc déjà valet de chambre du roi en 1526. Or, comme il n'obtint pas cet emploi du vivant de son père, ce dernier n'a pu mourir « dans le courant de l'année 1527 ».

1. *Œuvres de Clément Marot,* t. III, p. 89, n.
2. Bibliot. nation., fr. 3012, f. 47, et Guiffrey, *loc. cit.*, p. 88, n.
3. Voir les quittances dans les deux registres de l'époque qui nous restent.

Quelle est donc l'époque de la mort de Jehan Marot et quand son fils lui succéda-t-il comme valet de chambre du roi ?

Dans l'*Enfer* de Clément Marot, on relève les vers suivants :

C'est du franc Lys l'issuë Marguerite
. . . . . .
Et d'elle suis l'humble valet de chambre...

Le titre de ce poème porte qu'il a été « composé en la prison de l'Aigle de Chartres ». Or la *Gallia Christiana*[1] contient l'ordre en vertu duquel Marot fut écroué dans cette bénigne maison d'arrêt. Il est daté du 13 mars 1525 (1526 n. s.). Clément Marot était donc, au printemps de 1526, toujoûrs valet de chambre de Marguerite d'Angoulême, et, conséquemment, Jehan Marot vivait encore à cette époque, puisque ce fut son fils qui lui succéda dans la place de valet de chambre du roi, et Clément n'a certainement pas cumulé les deux emplois.

La pièce citée dans la *Gallia* précise l'époque après laquelle Marot fut nommé. Un autre document donne celle où il exerçait déjà ses fonctions. C'est une lettre de Marguerite adressée à « son nepveu le grant maistre », où se lit la phrase suivante : « Auant mon partement de Compiegne pour aller en beart, je vous priay de ne vouloir oblyer marot aux prouchains estatz[2]. » La princesse fait allusion à son voyage, lorsque mariée avec Henri d'Albret, elle l'accompagna dans son royaume. Fiancée à ce prince le 26 décembre 1526, Marguerite l'épousa le 31 janvier suivant, à Saint-Germain, ville qu'elle quitta sans nul doute, immédiatement après les huit jours de joûtes et de tournois donnés à l'intention de ses noces[3]. Elle n'eût pu adressser une semblable requête du vivant de Jehan Marot, et sa lettre ne pouvait être motivée que par un retard apporté non dans la nomination de Clément Marot, mais bien dans son inscription sur les états ou listes d'émargements. Ceci implique un délai qu'on peut fixer à deux ou trois mois, et qui nous reporte à novembre ou décembre 1526, comme époque approximative de la nomination du poète à l'emploi de valet de chambre du roi, vacante par la mort de Jehan Marot, son père.

D'autre part, cette faveur était subordonnée au retour de captivité de François Ier et à la propre sortie de prison de Clément Marot. Le roi arriva à Saint-Jean-de-Luz le 22 mars, mais il ne vint à Saint-Germain que vers le 19 novembre, après des séjours plus ou moins prolongés à Bordeaux, où il resta deux mois, à Cognac, à Tours, à Amboise. Quant à Marot, il fut élargi le 1er mai[4]. Rien n'empêche que notre poète soit allé solliciter la place lorsque le roi se trouvait dans une des villes de province, ou qu'il l'ait obtenue à la suite d'une pétition envoyée de Paris

1. Tome VIII, *instr.* col. 408.
2. Bibliot. nat., fr. 3026, f. 18, et Génin, *Lettres de Marguerite*, n° 66, p. 238.
3. *Journal d'un bourgeois de Paris*, p. 302.
4. *Rondeau parfaict... le premier iour de May.*

après être sorti de la prison de Chartres. Comme les documents ne permettent pas de donner la préférence à l'une de ces deux hypothèses, on en est réduit à dire que Clément Marot obtint la place de valet de chambre du roi entre mai et novembre 1526, et que la mort de son père se produisit pendant cette période même.

Selon nous, les faits se sont succédé dans l'ordre suivant :

Jehan Marot meurt, alors que François Ier était revenu de captivité, entre mars et mai ou juin 1526.

Clément Marot est nommé valet de chambre du roi vers mai ou juin 1526 et entre en fonctions immédiatement. Cependant on néglige de le porter sur les états. Ne recevant même pas ses premiers gages, il compose l'épigramme *Au Roy pour commander un acquict*. Sa demande est accueillie et, dans les premiers mois de 1527, le roi lui fait tenir un mandat sur le trésorier pour régler l'arriéré à partir, ce semble, de la mort de Jehan Marot. C'est l'acquit que François Ier rappelle dans le billet adressé au grand maître.

Au commencement de février 1527, Marguerite de Navarre prie Montmorency de porter Marot sur les états, et elle part pour le Béarn sans que sa requête ait été accordée.

Clément Marot ne recevait que des acquits de comptant, et ces espèces de mandats à vue n'étaient pas toujours en règle. De là, vers la fin de janvier 1528, l'*Epistre a Monseigneur le chancelier du Prat, nouuellement Cardinal, enuoyee par le dict Marot oublye en Lestat du Roy*, non pour être porté sur les listes d'émargement de 1528, comme ce titre porterait à le croire, mais seulement afin que le chancelier apposât le sceau indispensable sur un acquit que Marot venait de recevoir :

> Ie vous supply (tresnoble Pre), scellez
> Le mien acquict...

Du Prat y consent, mais le poète, plus ou moins famélique[1], n'est pas encore payé. Il compose le *Dixain pour se plaindre de Monseigneur le Tresorier Preudhomme, faisant difficulte dobeir a laquict despeche.*

Marot veut aussi s'assurer des payements plus réguliers. A cet effet, il s'adresse au cardinal de Lorraine et à Marguerite d'Angoulême. La bonne princesse, sans tarder, écrit au grand maître la lettre du 25 mars, année non inscrite, mais qui doit être 1528, alors que la reine de Navarre se trouvait à Saint-Germain où, quelques mois auparavant, elle était venue accoucher de Jeanne d'Albret. En même temps, frappant à toutes les portes, le poète infatigable supplie de nouveau le roi. François Ier écrit immédiatement le billet du 25 mars (*sine anno sed 1528,*

1. Il y a peut-être à rabattre de sa pauvreté légendaire; car nous voyons Marot porté depuis 1524 sur les états du duc d'Alençon et de Marguerite d'Angoulême pour une pension de 155 livres tournois. Bib. nat. fr. 7853, f. 411.

ainsi que le dit M. Guiffrey). Nous ne savons si cette fois Montmorency s'exécuta, car le registre pour 1528 a disparu. En tout cas, Marot se trouve porté sur les états de l'année suivante; mais il eut à subir des délais avant de toucher ses appointements. On lui donna bien, le 16 août 1529, une gratification de vingt livres dix sols[1]; cependant ses gages pour cette année ne lui furent payés que le 22 décembre 1530, ainsi que le prouve la quittance suivante[2] :

A Clement marot aussi vallet de chambre ordinaire du Roy nostredit seigneur la somme de deux cens liures tournoys a luy semblablement par icelluy seigneur et sondit estat ordonnee pour sesdiz gaiges et estat de vallet de chambre ordinaire d'icelluy seigneur de laditte annee [1529] dont ce present compte faict mencion icelle somme a luy par cedit present commis payee par vertu dudict estat & comme appert par sa quictance signee a sa requeste de maistre anthoine macault notaire et secretaire du Roy le *vingt ungiesme jour de decembre lan mil cinq cens trente* cy rendue pour ceci IIc l.

Il résulte de cette analyse que Clément Marot ne possédait pas en 1525 le titre de valet de chambre du roi; conséquemment que la notule ajoutée par Fernand Colomb à son exemplaire de l'édition séparée du VIe psaume porte une date fautive, et qu'on doit lire 1535[3] au lieu de 1525.

Le bibliographe est néanmoins en droit d'affirmer que cet opuscule sortit des presses avant 1535 et qu'il a même précédé l'édition de 1533 du *Miroir de l'Ame pécheresse*. L'antériorité se prouve en comparant le texte du premier verset du psaume, tel qu'il est inséré dans le livre de Marguerite d'Angoulême, avec le texte de la publication séparée.

Dans le *Miroir*, les six premiers vers du psaume VI sont ainsi :

Ie te svpplie o sire,
Ne reprendre en ton ire
Moy qui t'ay irrité :
N'en ta fureur terrible
Me punir de l'horrible
Tourment qu'ay mérité.

Ce texte est aussi celui de la *Suite de l'Adolescence Clémentine*, dt 1534, des *Trente Pseaulmes* publiés en 1541 par Étienne Roffet, et

1. A Clemant marot, varlet de chambre dudit seigneur, la somme de vingt livres dix solz tournois pour la valleur de dix escuz d'or solleil, a XLI s. piece. A luy donnée par le dit seigneur pour subvenir a ses necessitez et affaires, oultre ses gaiges ordinaires et autres dons et bienfaictz qu'il a euz, cy deuant eux, et pourra cy apres auoir dudit seigneur pour semblable cause. De laquelle somme de XX L. X s. ledict present tresorier a faict payement comptant audit Clemant Marot, en vertu dudict roolle cy deuant rendu, comme par sa quictance signee a sa requeste du seing manuel de maistre Hamelin, notaire et secrétaire du Roy notre sire, le seiziesme jour d'Aoust, lan mil cinq cens vingt neuf, cy rendue appert. Pour cecy : XX L. X s. (*Menuz plaisirs du Roy pour xiii moys commençans le premier jour de Decembre* M. Vc. XVIII *et finissans le dernier jour de Decembre ensuivant.* Arch. nat., K K 100, f. IIIIxx IIJ, vo.)

2. *Coppie du Roolle.* Arch. nat. K K 99, f. 100, vo.

3. Notons que Fernand Colomb a acheté un certain nombre de pièces gothiques semblables, justement à Lyon, en août 1535. (*Excerpta Colombiniana*, nos 98—115 et 140.)

de toutes les impressions subséquentes, sauf une légère variante omise dans la plupart des psautiers huguenots, et que nous relevons pour la première fois dans l'édition des œuvres de Marot donnée à Lyon par Dolet, en 1543 :

Ne *vueilles* pas, ô Sire,
Me reprendre en ton ire.

Or le psaume VI de la Colombine présente un texte qui diffère notablement, au moins dans les premiers vers[1], de toutes les éditions publiées depuis. Voici le premier verset :

Je te supplie o sire
Ne reprendre en ton ire
Moy qui tay irrite
Nen ta fureur *doubtable*
Chastier moy coupable
Qui pis ay merite.

Nous avons ici une version évidemment de premier jet, que Marot n'a pas voulu conserver.

Le fait principal qui ressort de notre analyse, c'est que Clément Marot préluda à sa traduction des *Psaumes de David* avant l'année 1533, et que ce premier essai fut, à l'époque même de sa composition, l'objet d'une publication séparée, absolument inconnue jusqu'ici des bibliographes et des marotistes. Ainsi tombe la légende que notre poète commença à traduire les *Psaumes* à son retour de Ferrare[2]. On voit aussi dans les pages qui précèdent que Jehan Marot ne mourut pas en 1517 ou en 1527, mais pendant l'été de 1526; qu'enfin Clément Marot, succédant à son père, devint valet de chambre de François Ier à cette époque même, et non en 1527, comme le rapporte son biographe le plus autorisé.

HENRY HARRISSE.

1. Nous ne possédons que ces vers-là. Malgré de grands efforts et une correspondance dont l'étendue et l'éloquence auraient certainement suffi pour régler la difficulté des Iles Carolines, nous n'avons pu nous procurer le reste du psaume.

2. C'est Florimond de Remond qui, le premier, avança ce dire, lequel est certainement inexact en ce qui concerne un psaume au moins. Le fait, qu'on trouve le psaume VI, en son premier jet, intercalé dans *le Miroir*, de Marguerite d'Angoulême, imprimé en 1533, nous porte à supposer que c'est sous l'influence de cette princesse que Marot commença sa traduction, et il se peut que l'idée en remonte à 1526, époque à laquelle notre poète appartenait encore à la sœur de François Ier.



UN ORIGINAL DU JOURNALISME

AMABLE ESCANDE

Il vient de mourir à Albi un homme qui fut le type du journaliste et qui fut un type. A ce double titre, bien que son âge et sa retraite en province depuis la Commune l'eussent un peu relégué dans l'ombre, il a droit à un souvenir dans *le Livre*.

Si l'Académie française a quelquefois, par exception, ou plutôt par extension, donné l'un de ses fauteuils à un journaliste, pourquoi, toutes proportions gardées, *le Livre* n'en ferait-il pas autant ? Durant un demi-siècle, et même un peu davantage, Escande a écrit plus qu'Émile de Girardin et à peu près autant que Voltaire, sans jamais songer à recueillir une ligne de sa prose, qui n'était pourtant point méprisable. S'il existe quelque part un bibliographe qui ait beaucoup de temps devant lui et qui recherche les sujets laborieux, je lui suggère celui-ci : dresser la liste complète des articles d'Escande.



Résumons d'abord sa vie en quelques lignes.

Escande, pur Méridional, comme son nom l'indique et comme l'indiquait mieux encore l'accent qu'il garda toute sa vie, était né à Castres en 1810. Il s'appelait Amable, ni plus ni moins que le maréchal Pélissier, et méritait tout juste autant que lui ce gracieux surnom. Après avoir fait à Toulouse d'excellentes études, où il eut pour camarade Granier de Cassagnac, il vint à Paris à l'âge de vingt-quatre ans, poussé par le démon du journalisme. Légitimiste intransigeant, ses croyances s'exprimaient avec une ardeur toute

méridionale et il ajoutait son tempérament à sa conviction. En 1815, à l'âge de cinq ans, il avait dû être un *verdet;* il le resta invariablement jusqu'à sa mort : jamais il n'a écrit un mot ailleurs que dans la presse de droite. Il débuta donc dans *la Mode* et dans *la Quotidienne*, mais par des chroniques théâtrales : c'était un lettré, tout plein de passion et de parti pris, mais sachant parfaitement sa langue, au style alerte, à la mémoire prodigieuse, toujours prêt et jamais ennuyeux.

Après la révolution de février, Escande fut rappelé en province. Il alla prendre à Montpellier la rédaction en chef de *l'Écho du Midi*. Batailleur jusqu'au bout des griffes, polémiste à la dent très aiguë et très dure, à la riposte prompte et sanglante, il ne tarda pas à engager avec la feuille républicaine locale, le *Suffrage universel,* rédigée par le frère d'Émile Ollivier, une guerre dont la conclusion devait être tragique. Ce fut un article d'Escande qui amena la rencontre fatale où Aristide Ollivier tomba mortellement frappé par M. de Ginestous. Pourquoi ne s'était-il pas battu lui-même et avait-il laissé à l'un de ses collaborateurs le soin de venger son injure ? Il n'était certainement pas homme à reculer, et personne n'a pu mettre sa bravoure personnelle en doute. On assure même qu'il s'est battu plusieurs fois, malgré son infirmité. Mais ce fut probablement cette infirmité qui lui fit imposer par le parti l'obligation de céder sa place à un champion mieux taillé pour le combat et d'ailleurs engagé lui-même dans la polémique qui avait servi de préface à ce lamentable duel.

Car voici le moment d'ajouter au portrait moral de l'homme son portrait physique, sans lequel il ne serait pas complet. Escande était contrefait ; plus que contrefait, difforme de la tête aux pieds. Jamais gnome fantastique, racine de buis ou de mandragore ne furent contournés comme l'avait été par la nature ce pauvre corps qui faisait songer les romantiques à Quasimodo et les réalistes à M. Mayeux. Il offrait dans toute sa personne l'idéal complet du bossu : gibbosité devant et derrière, crâne aigu et allongé, tête dans les épaules, oreilles pointues du faune, bras longs et noueux, forts comme ceux d'un gorille, doigts poilus, voix aigre et criarde. Sur ce corps en zigzag, une tête intelligente et un œil qui clouait le lazzi, même aux lèvres du gamin le plus gouailleur et le plus effronté. Si bizarre qu'elle fût, la vue d'Escande n'était pas de celles qui inspirent la plaisanterie et appellent le rire. Un railleur n'aurait pas eu le beau rôle avec lui, mais on n'avait pas plus envie de le railler que de le plaindre.

Revenu à Paris en 1851, il reprit d'abord sa plume de feuilletoniste à *l'Union,* puis il passa comme rédacteur politique à *la Gazette de France,* non sans donner encore, tantôt sous son nom, tantôt sous un pseudonyme, à *la Mode nouvelle,* à *la Revue à la mode,* au *Souvenir,* — transformations de la même revue, — des articles d'un genre mitoyen, qui avaient la prétention d'être entièrement littéraires, mais où la politique trouvait moyen de se fourrer. J'ai particulièrement mémoire d'y avoir lu certain *éreintement* de M. Ernest Legouvé, exécuté d'une main vigoureuse et brutale par un homme qui dédaignait les coups d'épingle élégants.

Il resta près de dix ans à *la Gazette,* et c'est là que je l'ai vu de près. Pendant une grande partie de ces dix années, il en fut, pour ainsi dire, le seul rédacteur politique en dehors de son rédacteur en chef. Escande était un être absorbant : partout où il passait, il n'y avait de place que pour lui. Son activité

et sa fécondité extraordinaires, ses étonnantes facultés d'assimilation, sa puissance de travail, en faisaient un collaborateur précieux, bien que peu commode. Il avait la sobriété du chameau : arrivé le premier, dès le matin, lesté d'une tasse de chocolat, il restait jusqu'au soir sans manger et ne partait que le dernier. Aucune question ne le déconcertait : la plume à la main, il improvisait à volonté des colonnes entières, et il eût disserté *de omni re scibili et quibusdam aliis* de façon à étonner Pic de la Mirandole. Il se vantait volontiers de pouvoir au besoin pondre un article de fond sur la question d'Orient ou sur la question des allumettes, indifféremment.

Et cela était vrai. Et pas un de ces articles ne trahissait l'incompétence. A la table de rédaction, la plume à la main, assis sur ses jambes repliées, Escande était capable d'aller pendant vingt-quatre heures sans s'arrêter. Si, au dernier moment, un remaniement quelconque faisait dans le journal un trou de trois colonnes, Escande s'attablait à côté du correcteur et se mettait à écrire. On emportait ses feuillets un à un, et quand le metteur en pages lui criait : « J'en ai assez maintenant, monsieur Escande », il tournait court, en trouvant aussitôt la phrase finale.

Parfois il geignait, se plaignant qu'on le laissât tout faire ; mais c'étaient là des doléances d'amoureux. Dès qu'on essayait de lui adjoindre un collaborateur, il n'avait pas de cesse qu'il ne l'eût découragé et écarté. Il lui fallait les coudées libres, et il voulait ne se sentir gêné par rien ni par personne. Il accaparait toute la besogne, comme d'autres accaparent tous les profits. Était-ce égoïsme ? caractère difficile, tracassier, impérieux et dominateur ? C'était surtout amour de son métier. Escande appartenait à la race de ces journalistes sans ambition, absolument désintéressés, ne demandant à leur profession d'autre récompense qu'elle-même, qui ne voulaient pas et qui n'auraient pu être autre chose, qui n'y cherchaient ni la célébrité ni la fortune, mais le contentement d'une passion aussi tyrannique que celle du jeu ; de ceux que grise l'odeur de l'encre d'imprimerie et qui tenteraient vainement de s'arracher à ce doux supplice. Il faut qu'ils y vivent, il faut qu'ils y meurent. S'ils s'en éloignent un moment, ils ont la nostalgie du bureau de rédaction et de la mise en pages, et ressemblent à des âmes en peine jusqu'à ce qu'ils y soient revenus. A la suite de la loi Tinguy, Escande avait pris l'habitude de signer ses articles, mais j'imagine qu'il n'y tenait guère, et que, comme les journalistes de la vieille roche, il eût volontiers absorbé sa personnalité, qui pourtant ne s'effaçait pas facilement, dans l'œuvre collective.

Le soir venu, exténué et n'en pouvant plus, il s'apostrophait lui-même avec cet accent qui ajoutait tant de saveur à ses moindres mots : « Allons, Escande, f... le camp ! » Et il s'en allait en bougonnant : « Chien de métier ! J'y laisserai mes os. » Mais il emportait une liasse énorme de journaux, qu'il passait tout le soir à dépouiller, et le lendemain, dès avant neuf heures, on le retrouvait à son poste.

Il professait une théorie que tous les hommes de conviction et de propagande comprendront et qui renferme une large part de vérité sous son apparence paradoxale : à savoir que les journaux ne sont pas faits pour leurs abonnés, mais les abonnés pour leurs journaux. Seulement, ce principe le conduisait à des conséquences peut-être excessives. Vers la fin de l'Empire, il avait adopté,

avec toute l'ardeur de son tempérament méridional, la cause du Paraguay et du président Lopez. Pendant des mois et des mois, les colonnes de *la Gazette* furent envahies par cette question, qui laissait froids bon nombre de lecteurs. Chaque jour, Escande les écrasait sans pitié sous trois colonnes de Paraguay. Parfois l'écho d'une plainte douce et lointaine arrivait jusqu'à lui ; il n'écoutait rien. J'ai entendu un jour la conversation suivante :

« Monsieur Escande, dit le caissier, M. de X... vient de renouveler son abonnement.

— Eh bien, je l'en félicite.

— Oui, mais il ne l'a renouvelé que pour trois mois.

— Que voulez-vous que j'y fasse ?

— Il s'est plaint qu'il y avait trop de Paraguay, et il a dit qu'il cesserait son abonnement si cela continuait.

— Ah ! il s'est plaint ? Ah ! il s'est plaint, l'animal ? fit Escande exaspéré. A-t-on vu un imbécile pareil ! Il se figure que le journal est écrit pour lui. Rappelez-le ! »

Il se précipita lui-même sur le palier et se mit à héler en se penchant pardessus la rampe :

« Hé ! monsieur, hé ! remontez ! »

L'abonné, heureusement pour lui, était probablement déjà dans la rue ; il ne remonta pas. Escande revint furieux à son fauteuil, replia ses jambes sous son ventre, mit son chapeau et cria au garçon :

« Faites-moi venir Sincère. »

Sincère était le prote. Il accourut :

« Sincère, vous n'avez pas assez de copie pour le numéro, n'est-ce pas ? Qu'est-ce qui vous manque ?

— Pardon, monsieur Escande...

— Qu'est-ce qui vous manque ? Deux colonnes ? Trois colonnes ?

— Il ne me manque rien ; j'ai même trente lignes de trop.

— Eh bien, retranchez deux colonnes de faits divers : je vais faire un article sur le Paraguay... Ah ! il se désabonnera, le crétin ! (Mettez l'accent.) Demain je vous en donnerai un autre, et après-demain aussi..., afin que tu te désabonnes, imbécile ! »

Ce généreux mépris de l'abonné, — du *gueux de payant* qui, pour ses 60 francs, avait l'outrecuidance de vouloir des articles à sa guise, était l'un des traits caractéristiques d'Escande. Du reste, pour le dire en parenthèse, il ne se montrait pas toujours beaucoup plus facile avec son rédacteur en chef, qui n'a jamais passé lui-même pour un homme d'une douceur suave, et quelquefois il s'élevait entre eux des discussions où l'avantage n'était pas toujours du côté du maître, et où l'intrépide Escande tenait tête au patron, sans aucun esprit de courtisanerie. On entendait parfois alors des dialogues comme celui-ci :

« Ne criez pas si fort. On croirait que vous allez me manger.

— Je me nourris mieux. » (Mettez l'accent.)

Aimable comme un boule-dogue, tantôt grondant, hérissé, tout crépitant de brusques saillies, tantôt d'une bonne humeur formidable, il avait des boutades qui partaient comme des boîtes à mitraille en vous cassant bras et

jambes. Son esprit, très réel, était d'assez gros calibre. Cousin d'Avallon, s'il l'avait connu, n'aurait pas manqué d'écrire un *Escandiana*.

J'ai assisté à une entrevue orageuse entre Escande et un abonné de province, timide et naïf, que je ne manquerais pas de vous présenter comme un vidame, si j'étais aussi spirituel que le *Charivari*. Les garçons étaient absents. On frappe un coup discret à la porte de la salle de rédaction :

« Entrez ! cria Escande, qui se tenait assis à sa place ordinaire, toujours sur ses jambes croisées et le chapeau vissé sur la tête.

— Pardon, fait le visiteur d'une voix melliflue, en ouvrant la porte et en se glissant dans la salle... M. Aubry-Foucault, s'il vous plaît ? »

Aubry-Foucault était un ancien valet de chambre de M. de Genoude, gérant responsable du journal, et prêtant le masque banal de son nom aux rédacteurs qui voulaient garder l'anonyme. Le père Aubry-Foucault, qui avait un talent particulier pour cirer les bottes, vivait dans une maisonnette des environs de Paris, où il s'occupait de jardinage, et ne paraissait jamais au journal que lorsqu'il avait un procès sur les bras. Il faisait bonne contenance devant les juges et déclarait sans broncher que *cette petite* article était bien de lui. Beaucoup de braves gens, peu au courant des coulisses de la presse, prenaient Aubry-Foucault au sérieux, le regardaient comme le rédacteur le plus remarquable de la *Gazette*, comme le plus ferme soutien des bons principes, et l'entouraient d'un vrai culte. Il en était sûrement ainsi du visiteur :

« Il n'y est pas, monsieur, répondit Escande sans soulever son chapeau. Qu'est-ce qu'il y a pour votre service ?

— C'est à M. Aubry-Foucault lui-même que je désirais parler. Pourriez-vous me dire, monsieur, à quelle heure il a l'habitude de venir aux bureaux ?

— Il ne vient jamais.

— Pardon, monsieur, si je me permets d'insister. Je suis un vieil et fidèle abonné de la *Gazette*.

— Je vous en adresse mes sincères compliments.

— M. le baron de C..., mon parent, m'a garanti qu'en me présentant de sa part, je serais bien reçu.

— Je fais de mon *mieuxx*, mon cher monsieur.

— Il s'agit d'un article excellent sur le reboisement des montagnes, sujet capital, publié mardi dernier sous la signature de M. Aubry-Foucault et dont je désirais causer sérieusement avec lui.

— Eh bien, monsieur, vous m'avez l'air d'un brave homme : M. Aubry-Foucault n'existe pas.

— Il est mort ! fit le visiteur avec consternation.

— Il n'a jamais vécu. C'est un faux nez. Tout le monde sait cela, même à Carpentras.

— Ah ! fit-il tout déconcerté. »

Il y eut un moment de silence. Puis il reprit avec hésitation :

« Oserais-je vous demander, monsieur, le nom du véritable auteur de l'article ?

— Non, monsieur.

— J'avais quelques idées à lui soumettre...

— Sacrebleu ! monsieur, fit Escande, à qui la moutarde commençait à

monter au nez, il est pourtant bien facile de comprendre que si l'auteur de l'article avait voulu être connu, il eût mis son nom, et que, s'il ne l'a pas mis, c'est qu'il ne voulait pas être connu. Est-ce clair ? »

Le visiteur, épouvanté, rétrogradait à petits pas vers la porte. Évidemment, toutes ses idées étaient confondues. Et tout en reculant, il balbutiait :

« Je ne m'attendais pas à un pareil accueil... Je suis le parent de M. le baron de C...

— Eh ! f..., monsieur, rugit Escande, perdant tout à fait patience et se précipitant de son fauteuil, vous seriez le parent du diable, vous seriez le parent du Grand Turc, vous seriez le parent de M. le comte de Chambord, je ne pourrais vous dire que ce que je vous dis. »

La vue de ce *phénomène*, jusque-là caché aux trois quarts derrière la table, mais qui se déployait tout à coup dans toute l'ampleur de sa difformité, acheva l'effet commencé par ses paroles, et le visiteur, terrifié, disparut vivement derrière la porte.

La *Gazette de France* dut perdre un abonné ce jour-là.

Escande n'avait pas grandi pour rien sur les bords de la Garonne. Comme le personnage légendaire de Traviès, qu'on aurait dit calqué sur lui, — sauf, bien entendu, les opinions politiques, — il aimait à se vanter d'exploits bachiques et autres, et, pour peu qu'on le poussât, il entamait volontiers le chapitre de ses bonnes fortunes. Dans ses moments d'expansion, il vous confiait qu'il avait attrapé « ce petit dérangement d'épaules » à la suite d'un rhumatisme.

En 1871, Escande était retourné en province, pour diriger à Toulouse la *Gazette du Languedoc*. Quand cet organe important disparut, il fut appelé dans son département natal, où il rédigea jusqu'à sa mort le *Nouvelliste d'Albi,* toujours infatigable, se prodiguant en articles de tout genre, ardent à la lutte, prompt à la réplique, ne laissant jamais le dernier mot à l'adversaire, portant jusqu'au bout une âme indomptable dans son corps contrefait.

Ce batailleur est mort en plein combat, et il lui était bien impossible de mourir autrement. Il n'a jamais varié dans ses haines ni dans ses amours. L'âge n'avait refroidi ni sa verve ni la chaleur de son sang. A soixante-quinze ans, il déchargeait encore, d'estoc et de taille, de rudes coups d'estramaçon dont ses ennemis portaient longtemps les marques. S'il était possible de réunir bout à bout tous les articles qu'il a écrits, ils feraient le tour de la France. L'originale physionomie de ce Quasimodo royaliste méritait d'être esquissée dans sa pittoresque saveur.

Ici repose... Jamais l'inscription tumulaire n'aura été mieux justifiée. Il était nécessaire qu'il mourût pour se reposer, et il est mort subitement, pour ne pas même enlever une heure à sa tâche journalière. On pourrait écrire sur sa tombe la devise des Jacobites : *Semper fidelis.*

VICTOR FOURNEL.

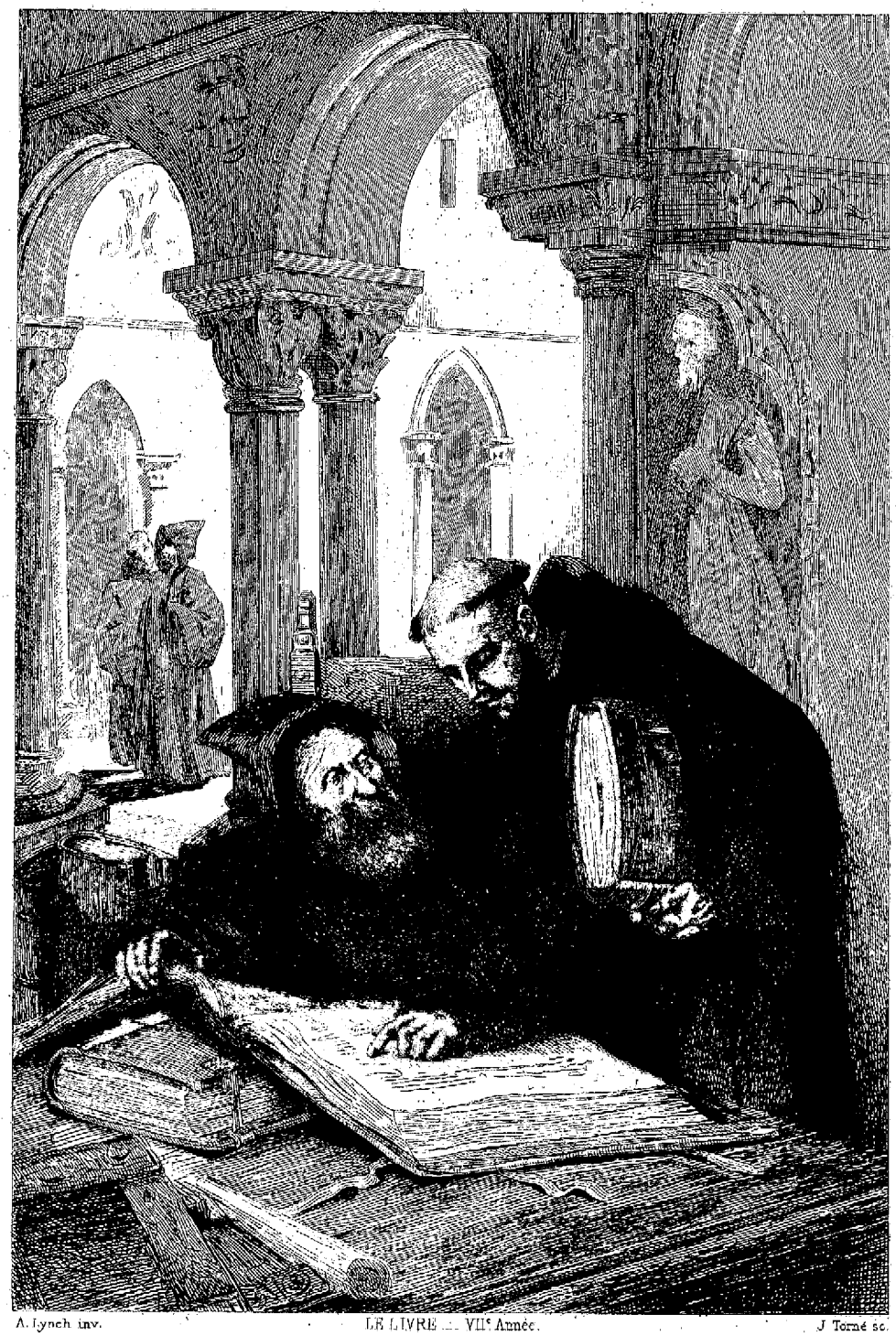

A. Lynch inv. LE LIVRE — VIIe Année. J. Torné sc.

UN TRAVAIL DE BÉNÉDICTIN

CHRONIQUE DU LIVRE

RENSEIGNEMENTS ET MISCELLANÉES.

VENTES AUX ENCHÈRES

M. Jules Brivois (des Amis des Livres), auteur de la *Bibliographie des Ouvrages illustrés du XIXe siècle,* a bien voulu, à propos des ventes curieuses de ces derniers mois, relever pour *le Livre* les principales enchères sur les ouvrages les plus connus de ce siècle. Ce n'est pas une nomenclature aride que nos lecteurs trouveront ici, mais une classification raisonnée, égayée par des notes et des observations judicieuses qui en feront tout le succès.

VENTE DE M. R. J., A L'HÔTEL DROUOT, LE 4 FÉVRIER.
(Émile Paul, expert.)

BÉRANGER : *Œuvres complètes.* Paris, Perrotin, 1856, 2 tomes en 4 vol. : *Dernières Chansons* et *Musique,* 1860-65, 2 ouvrages en 1 vol. ; *Ma Biographie,* 1858, 1 vol. ; *Correspondance* (sur papier de Hollande), 4 vol. ; *Supplément,* 1866 (sur papier carton), 1 vol. ; ensemble 11 vol. in-8°, demi-rel. mar. r. (Hardy-Mennil), contenant 775 pièces, la plupart de mauvais tirage, 1,320 fr. La collection d'eaux-fortes de la suite dite de Tony Johannot, quoique incomplète et remontée (il y en avait 100, dont quelques-unes de mauvais aloi), vaut plus que le prix. Cet exemplaire, assez mal relié, avait été payé 1,000 fr. à la vente Capron, faite à Bruxelles en 1875 ; — BLANC (Charles) : *L'Œuvre de Rembrandt.* Paris, A. Lévy, 1873, 2 vol. in-4°, br., 52 fr. ; — BOCCACE : *Les Dix journées.* Paris, Jouaust, 1873, 4 tomes in-8°, br., papier de Hollande, 84 fr. ; — BOILEAU : *Œuvres.* Paris, Didot, 1819, 2 tomes en 1 vol. in-fol., papier vélin, fig., mar. r. (Capé) ; avec fig. ajoutées, 120 fr. ; — BRILLAT-SAVARIN : *Physiologie du goût,* eaux-fortes de Lalauze. Paris, Jouaust, 1879 ; 2 vol. in-8°, br., l'un des 20 exemplaires sur papier de Chine, 113 fr. On préfère généralement le papier de Hollande, sur lequel les épreuves sont plus nettes.

CHODERLOS DE LACLOS : *Les Liaisons dangereuses.* Londres, 1796, 2 vol. in-8°, papier vélin, fig. avant la lettre, demi-rel. chag. bleu, 380 fr. Bonne occasion.

FÉNELON : *Les Aventures de Télémaque.* Paris, Didot, 1785, 2 vol. in-4° ; demi-rel., papier vélin, avec 139 fig., 145 fr. ; — FROMENTIN (Eugène) : *Sahara et Sahel.* Paris, Plon, 1879 ; 2 vol. in-4°, papier de Hollande, br., 81 fr.

GESSNER (Salomon) : *Œuvres*. Paris, Hérissant et Barrois, s. d., 3 tomes en 4 vol. in-4°, portraits et fig.; demi-rel., contenant 86 pièces, la plupart remontées, 425 fr.; — GŒTHE : *Werther*, 10 eaux-fortes, par Tony Johannot. Paris, Hetzel, 1845, 1 vol. gr. in-8°, mar. r., grav. ajoutées, 66 fr.; — GRESSET : *Œuvres*. Paris, Renouard, 1811, 2 vol, in-8°, mar. r., fil. dos orné, reliure de Thibaron-Joly, 232 fr.

Histoire des quatre fils Aymon. Paris, Launette, 1883, in-4° en feuilles, sur papier du Japon, 161 fr.

LACROIX (Paul) : *XVIIe et XVIIIe siècles*. Institutions, usages et costumes. Lettres, sciences et arts. Paris, Firmin-Didot, 1875-82, 4 vol. gr. in-8°, sur papier de Chine, 178 fr. *Directoire, Consulat et Empire*. Paris, Firmin-Didot, 1884; 1 vol. sur papier de Chine, 43 fr. Chaque volume avait été publié à 100 fr.; — LAFENESTRE : *Le Livre d'or du Salon*. Paris, Jouaust, 1879-81, 1883-84; 5 vol. in-8°, br., papier Whatman, 85 fr.; — LA FONTAINE : *Contes et Nouvelles en vers*. Paris, Barraud, 1874, 2 tomes en 4 vol. in-8°, portr. et fig., rel. mar. citron, papier Whatman, avec quantité de gravures, 392 fr. Voici un de ces exemplaires vieux jeu, complètement démodés, et que les libraires n'achètent plus que pour les casser et en extraire les bonnes gravures s'il y en a. Mettre des gravures de Romyn de Hooghe à côté des figures de Tony Johannot, entre de mauvaises épreuves du tirage Barraud, le tout noyé dans des suites plus ou moins incomplètes de toute époque et de tout genre, est un manque absolu de goût. S'il y a des livres dans lesquels on peut *ajouter* des suites de figures (et il y en a bien peu), encore faut-il qu'il n'y ait pas deux cents ans et plus d'écart entre elles; — LA FONTAINE : *Contes et Nouvelles en vers*. Paris, Barraud, 1874, 2 vol. in-8° en feuilles, sur papier de Chine, 98 fr.; — LA FONTAINE : *Fables*. Paris, Didot l'aîné, 1802; 2 tomes en 1 vol. in-fol., papier vélin, mar. r. doublé, avec étui (Capé), contenant 12 gr. de Percier, 120 fr. C'est donné. Il est vrai que les compositions de Percier ne sont pas amusantes et que les in-folio sont trop encombrants pour nos appartements si exigus; mais enfin, c'est donné; — LA FONTAINE : *Fables*. Paris, Jouaust, 1873, 2 vol. gr. in-8°, mar. r. (Masson-Debonnelle). Edition dite des douze peintres. L'un des 25 exemplaires sur papier de Chine, fig. avant la lettre, 96 fr.; — LA FONTAINE : *Fables*, édition illustrée de 75 eaux-fortes, par A. Delierre. Paris, Quantin, 1883, gr. in-8°, br., sur papier Whatman, 121 fr.; — LA FONTAINE : *Œuvres*. Paris, Lefèvre, 1814, 6 vol. in-8°, demi-rel., papier vélin, fig. avant la lettre, 180 fr. Bonne occasion; — LAMARTINE : *Œuvres poétiques*. Paris, Furne-Pagnerre-Hachette, 1875-79, 6 vol. in-8°, br., papier de Chine, 129 fr.; — LE SAGE : *Histoire de Gil Blas de Santillane*, vignettes par Jean Gigoux. Paris, Dubochet, 1838, gr. in-8°, relié en 5 vol. par Claessens, contenant 450 fig. Texte et fig. montés sur onglets, 399 fr. Voilà encore un exemplaire-salade, où on se heurte à droite, à gauche, partout : à Bornet, à Saint-Aubin, à Deserne, à Odieuvre, à Gavarni; le tout remonté dans un exemplaire de troisième tirage!

Mille et une Nuits (Les). Contes arabes. Paris, Jouaust, 1881, 10 vol. in-8°, br.; l'un des 10 exemplaires sur papier du Japon avec triple état des eaux-fortes de Lalauze, 209 fr. Livre vendu bon marché; on le classe pourtant

parmi les quelques ouvrages réussis par l'éditeur ; — MOLIÈRE : *Théâtre complet.* Paris, Jouaust, 1876-82, 8 vol. gr. in-8°, br. ; l'un des 25 exemplaires sur papier de Chine, fig. avant la lettre de L. Leloir, gravées par Flameng, 235 fr. ; — MUSSET (Alfred de) : *Illustrations pour les Œuvres,* aquarelles par E. Lamy, gravées à l'eau-forte par Lalauze. Paris, Morgand, 1883, 60 pl. sur papier du Japon avec la lettre gravée, 156 fr.

Parnasse satyrique (Le) du XIXe *siècle,* et *le Nouveau Parnasse satyrique.* (Bruxelles), s. d., 3 vol. in-8°, br., 82 fr. Ouvrage qu'il faut avoir... sous clef ; — PERROT et CHIPIEZ : *Histoire de l'art dans l'antiquité.* Paris, Hachette, 1882-84, 2 vol. in-4° en feuilles, papier Whatman, 76 fr. ; — PETIT (Léonce) : *La Conversion de M. Gervais,* texte et dessins par Léonce Petit. Paris, Charpentier, 1881, 1 vol. in-8°, br. papier de Hollande, 58 fr. ; — *Petits Conteurs du* XVIIIe *siècle,* publiés par Octave Uzanne. Paris, Quantin, 1878-82, 10 vol. in-8°, papier de Hollande, br., 94 fr. ; — PLON (Eugène) : *Benvenuto Cellini,* eaux-fortes par Le Rat. *Nouvel appendice.* Paris, E. Plon, 1883-84, 2 vol. in-4° en feuilles, avec trois états de grav., 60 fr.

QUATRELLES : *Légendes de la vierge de Münster.* Illustrat. par Eug. Courboin. Paris, Charpentier, s. d. (1882), in-4°, br., sur papier de Chine, 54 fr.

RACINE (Jean) : *Œuvres.* Paris, Pierre Didot l'aîné, 1801, 3 vol. in-fol., papier vélin, fig. mar. r. doublé, dans des étuis (Marius Michel), 345 fr. ; — RACINE (Jean) : *Théâtre,* vignettes à l'eau-forte, par Ernest et F. Hillemacher. Paris, Jouaust, 1873-74 ; 4 vol. gr. in-8°, br., papier de Hollande, 56 fr. ; — *Recueil des meilleurs Contes en vers* (par La Fontaine, Voltaire, Vergier, Senecé, etc.). Londres, 1878, 4 vol, in-18, reliés par Claessens, 170 fr. Il faut avoir ce livre dans son ancienne reliure ou bien s'en passer, à moins d'avoir le précieux exemplaire si bien décrit dans la « Bibliothèque d'un bibliophile ». Autrefois, il y a quinze ou vingt ans, — un siècle ! — aussitôt qu'un libraire — il y en a jusqu'à trois que je pourrais nommer — achetait un *Molière* de 1682 ; un *Rabelais,* de Le Duchat, de 1741 ; *Les Contes* de La Fontaine, édition dite des *Fermiers généraux ; Les Baisers et les Fables* de Dorat, etc., etc., dans leur ancienne reliure, si la reliure n'était pas en maroquin ou était un peu défraîchie, vite, vite, à peine l'ouvrage était-il entré dans la boutique du libraire, qu'on prenait un canif, et là, sans barguigner, on coupait les ficelles qui retetenaient la reliure, on *la cassait* en un mot ; et vite, vite, chez David, chez Lortic, chez Thibaron, chez Brany, chez Trautz... Mais tout se paye ici bas, a dit un grand homme de guerre, qui, de simple sous-lieutenant d'artillerie, devint empereur et roi. Oui, tout se paye, car aujourd'hui lorsqu'on vous offre un livre ainsi rhabillé, vous commencez par le flairer pour savoir s'il n'a pas été lavé, lavassé ; vous le compulsez pour découvrir si des feuillets plus courts n'ont pas été ajoutés, soit pour compléter, soit pour remplacer des pages déchirées ; vous le refeuilletez pour y trouver quelque maquillage ; et si, malgré une auscultation sérieuse, vous ne découvrez rien de suspect, vous dites au libraire, qui n'en peut mais et qui vous regarde du coin de l'œil... « Non, décidément, je le préfère dans sa vieille reliure, *en maroquin ;* trouvez m'en un exemplaire bien frais. » Le libraire sait ce que cela veut dire, car vous lui

demandez presqu'un mouton à cinq pattes. N'ai-je pas entendu un bibliophile des plus délicats dire il y a peu de temps : « Je préfère un *Molière* de 1682 dans sa vieille reliure en veau, tranche rouge, à tout autre, fût-il relié par Trautz ! » Il ne faut pas être aussi absolu, mais cette théorie a du bon ; — REGNARD : *Œuvres complètes*. Paris, Crapelet, 1822, 6 vol. in-8°, port. gr., papier vélin, demi-rel., 122 fr.; — REYBAUD : *Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale,* ill. par Grandville. Paris, Dubochet, 1846, 1 vol. gr. in-8°, demi-rel., 1re édition, 57 fr.

THIERRY (Augustin) : *Cinq récits des temps mérovingiens*, avec dessins de J.-P. Laurens, reproduits par le procédé Goupil : 5 fascicules in-fol. en feuilles ; l'un des 30 exemplaires sur papier du Japon, 147 fr.

VOLTAIRE : *Œuvres*, édition Beuchot. Paris, Lefèvre, 1834; 72 vol. in-8°, demi-rel. Exemplaire en gr. papier cavalier vélin, de la collection des classiques, contenant la suite des figures et portraits, par Desenne, sur chine, avant la lettre et les eaux-fortes; la suite de l'édition de Kehl; la seconde suite donnée par Renouard; deux suites pour *La Pucelle* et une trentaine de portraits, 411 fr. Le *Voltaire* est un ouvrage dans lequel il est encore admis que l'on peut entasser gravures sur portraits et portraits sur gravures, pour éviter d'avoir plusieurs éditions. Vous voyez-vous à la tête de quatre ou cinq *Voltaire* en 72 et même 96 volumes !

BRUNET : *Manuel du libraire et de l'amateur de livres,* 6 vol. demi-rel.; *Supplément*, par Deschamps et G. Brunet, 2 vol. br. Paris, Firmin-Didot, 1860-65 et 1878-80, 250 fr. Ouvrage auquel Brunet a travaillé toute sa vie, qui fut longue, comme chacun sait. Comme renseignements, il a un peu vieilli ; les prix qu'il indique ne sont plus ceux d'aujourd'hui; mais c'est un modèle de rédaction que ses successeurs s'efforceront toujours d'imiter.

Catalogue d'une très riche mais peu nombreuse collection de livres, provenant de la bibliothèque de M. le comte de Fortsas. Mons, Hoyois, s. d., in-8° de 16 p., demi-rel. chag. vert. Réimpression sur papier vert de ce curieux catalogue imaginaire dû à M. René Châlon, 9 fr. Une mystification de ce genre serait-elle possible aujourd'hui ? On me permettra d'en douter.

MOLIÈRE : *Dépit amoureux*. Paris, Claude Barbin, 1663, in-12, mar. r. (Cuzin). Édition originale, 50 fr. Il n'y a pas longtemps qu'il aurait fallu mettre davantage pour avoir cet exemplaire ; mais voilà, il est court de marges, *rhabillé*...

PORTALIS et BÉRALDI : *Les Dessinateurs et les Graveurs d'illustrations au* XVIIIe *siècle*. Paris, Morgand et Fatout, 1877-82, 5 tomes br., papier de Hollande, 131 fr. Excellent ouvrage, fruit de la collaboration de deux bibliophiles émérites.

VENTE DE LA BIBLIOTHÈQUE DE M. E. COLLIN, HÔTEL DROUOT, DU 8 AU 13 FÉVRIER.
(Ch. Porquet, expert.)

Depuis que les romantiques et les ouvrages illustrés du XIXe siècle sont passionnément recherchés, c'est-à-dire depuis une dizaine d'années, aucune bibliothèque importante composée uniquement de ces sortes de livres n'avait

passé en vente publique. Aussi, lorsque le bruit se répandit que M. Collin, bibliophile bien connu, était décidé à se séparer de ses livres, l'attention des amateurs fut éveillée et le catalogue fut attendu avec une vive impatience. M. Collin avait réuni un choix de beaux livres, dont un certain nombre, sur papier de Chine, très rares; la plupart étaient reliés par Cuzin ou simplement cartonnés. La vente a produit environ 66,000 fr.; c'est à peu près ce qu'avaient coûté les livres, *avant la reliure*. Voici l'indication des principaux articles :

ADAM (Mme Juliette Lamber) : *La Chanson des nouveaux époux,* édition ornée d'un portrait et de 10 eaux-fortes. Paris, Conquet, 1882, gr. in-4°, demi-rel., non rogné; l'un des 100 exemplaires sur papier du Japon, avec double état des gravures, 100 fr.; — AMICIS (Edmondo de) : *Le Maroc,* ouvrage illustré de 174 gravures sur bois d'après E. Bayard et autres. Paris, Hachette, 1882, in-fol., dem.-rel., non rogné; exempl. sur papier de Chine, 60 fr.; — AUGIER (Émile) : Les pièces de théâtre d'Émile Augier, toutes en édition originale, exemplaires reliés ou cartonnés, non rognés, se sont vendues pour la plupart de 6 à 14 fr.; quelques-unes ont atteint des chiffres plus élevés : *Le Gendre de M. Poirier,* 17 fr.; *La Ceinture dorée,* avec envoi autographe à Alfred de Musset, 28 fr. L'édition collective publiée à Bruxelles et à Paris, 1856-57, 6 vol. in-32, demi-rel., 35 fr.

BALZAC (H. de) : *Œuvres complètes.* Paris, Houssiaux, 1865-66, 20 vol. in-8°, br., fig., 67 fr. — *Physiologie du mariage.* Paris, Levavasseur et Urbain Canel, 1830, 2 vol. in-8°, mar. vert (Cuzin); édition originale, 80 fr.; — *La Peau de chagrin.* Paris, Ch. Gosselin, 1831, 2 vol. in-8°, frontispices sur chine de Tony Johannot, mar. vert (Cuzin); édition originale, 110 fr.; — *La Peau de chagrin.* Paris, Delloye et Lecou, 1838, gr. in-8°, vignettes d'après Gavarni, Baron, Janet-Lange, etc.; dem.-rel., non rogné; exemplaire de 1er tirage, contenant les deux portraits de *Pauline* et *Fœdora,* tirés à part sur papier de Chine, 110 fr.; — *Les Cent contes drôlatiques.* Paris, Gosselin et Werdet, 1832-33-37, 3 vol. in-8°, dem.-rel., non rognés; édition originale, 182 fr.; — *Les Contes drôlatiques,* cinquiesme édition, illustrée de 425 dessins par Gustave Doré. A Paris, ez-bureaux de la Société générale de Librairie, 1855, petit in-8° dans le cartonnage de l'éditeur, 40 fr. 1er tirage; — *Petites Misères de la vie conjugale,* illustrées par Bertall. Paris, Chlendowski, s. d. (1845), gr. in-8°, dem.-rel., non rogné, 49 fr.; — *Le même,* dem.-rel., non rogné, plus frais, 66 fr. — *Eugénie Grandet,* ouvrage orné de 8 sujets dessinés par Dagnan-Bouveret et gravés à l'eau-forte par Le Rat. Paris, imprimé pour les *Amis des livres,* par Motteroz, 1883, gr. in-8°, mar. bleu, janséniste, tr. dor. (Cuzin); tiré à 120 exemplaires, contenant les gravures en double état, eaux-fortes pures sur papier blanc et épreuve avant la lettre sur chine, 265 fr. Cet ouvrage, publié à 130 fr., est le quatrième édité par la Société. Les trois premiers sont : *Chroniques du règne de Charles IX,* par Mérimée, illustrées de 32 compositions, dessinées et gravées à l'eau-forte par Edmond Morin. Paris, 1876, 2 vol. in-8°; *Scènes de la vie de Bohème,* par Henry Mürger, avec un frontispice et 12 gravures à l'eau-forte par Adolphe Bichard. Paris, Jouaust, 1879, 1 vol. in-8°; *L'Eldorado ou Fortunio,* par Théophile Gautier, illustré de 12 gravures à l'eau-forte de Milius et de 81 dessins d'Avril. Paris, Motteroz, 1880, 1 vol. in-8°;

et les trois derniers : *Les Orientales,* par Victor Hugo, illustrées de 8 compositions de MM. Gérôme et Benjamin Constant, gravées à l'eau-forte par de Los Rios. Paris, Chamerot, 1882, 1 vol. in-4°; *Jacques le Fataliste et son maître,* par Diderot, orné de 12 dessins de Maurice Leloir, gravés à l'eau-forte par divers artistes. Paris, Chamerot, 1884, 1 vol. in-8°; *Servitude et grandeur militaires,* par Alfred de Vigny, avec des dessins de H. Dupray, gravés à l'eau-forte par Daniel Mordant. Paris, Lahure, 1885, 1 vol. in-8°. Cette édition d'*Eugénie Grandet* serait *presque* parfaite, si l'artiste qui a fait les dessins avait eu le loisir d'abord de jeter sur le papier, avant de les terminer, l'ensemble de ses compositions; ce qui lui aurait évité de nous peindre Eugénie Grandet tantôt en svelte jeune fille, tantôt en taille épaisse; ensuite, s'il avait été pénétré de cette idée qu'un dessin pour l'illustration d'un livre doit toujours être en hauteur et jamais, *au grand jamais,* en largeur. Quant au graveur, il a exécuté les eaux-fortes avec beaucoup de talent. Sous une trentaine de numéros, on a vendu la plupart des éditions orginales. Quelques exemplaires provenant de la bibliothèque de Balzac étaient en demi-reliure veau rouge, les autres cartonnés non rognés. Voici les divers prix qu'ils ont atteints : *Le Médecin de campagne.* Paris, Mame-Delaunay, 1833, 2 vol. in-8°, 60 fr.; — *Histoire intellectuelle de Louis Lambert.* Paris, Gosselin, 1833, in-12, 9 fr.; — *Les Chouans.* Paris, Vimont, 1834, 2 vol. in-8°, 9 fr.; — *Scènes de la vie de province.* Paris, Ch. Béchet, 1834, 4 vol. in-8°, 49 fr. C'est dans le tome Ier que se trouve l'édition originale d'*Eugénie Grandet.* La *véritable* (car il y a deux éditions sous la même date) se reconnaît aux mots coupés qui terminent les quatre premières lignes du roman; — *Le Père Goriot.* Paris, Werdet, 1835, 2 vol. in-8°, 39 fr; — *Le Lys dans la vallée.* Paris, Werdet, 1836, 2 vol. in-8, 8 fr.; — *Histoire de la grandeur et de la décadence de César Birotteau.* Paris, 1838, 2 vol. in-8°, 36 fr.; — *Un grand homme de province à Paris.* Paris, Souverain, 1839, 2 vol. in-8°, 19 fr.; — *Béatrix.* Paris, Souverain, 1839, 2 vol. in-8°, 9 fr.; — *Pierrette,* Paris, Souverain, 1840, 2 vol. in-8°, 9 fr.; — *Vautrin,* drame en prose. Paris, Delloye, 1840, in-8°, avec un envoi de l'auteur à Mme Desbordes-Valmore, 37 fr.; — *Les Deux frères.* Paris, Souverain, 1842, 2 vol. in-8°, 9 fr.; — *Ursule Mirouët.* Paris, Souverain, 1842, 2 vol. in-8°, 32 fr.; — *Histoire de l'Empereur,* vignettes par Lorentz, gravées sur bois par Bréviaire et Novion. Paris, Dubochet, 1842, in-32, 16 fr.; — *David Séchard.* Paris, Dumont, 1843, 2 vol. in-8°, br., 5 fr.; — *Une ténébreuse affaire.* Paris, Souverain, 1843, 3 vol. in-8°, 14 fr.; — *Un Début dans la vie.* Paris, Dumont, 1844, 2 vol. in-8°, 5 fr. — *Splendeurs et misères des courtisanes, Échantillon de causerie française.* Paris, L. de Potter, 1845, 3 vol. in-8°, 45 fr.; — *Honorine.* Paris, L. de Potter, 1845, 2 vol. in-8°, 12 fr.; — *Paris marié.* Paris, Hetzel, 1846, in-8°, 18 fr.; — *Un Drame dans les prisons.* Paris, Souverain, 1847, 2 vol. in-8°, 3 fr.; — *Les Parents pauvres.* Paris, Chlendowski et Pétion, 1847-48, 12 vol. in-8°, 32 fr.; — *La Dernière incarnation de Vautrin.* Paris, Chlendowski, 1848, 3 vol. in-8°, 26 fr.; — *Mercadet,* comédie. Paris, Librairie théâtrale, 1851, in-12, 3 fr.; — *Traité de la vie élégante.* Paris, Librairie nouvelle, 1853, in-16, 7 fr.; — *Le Député d'Arcis.* Paris, de Potter, s. d. (1854), 4 vol. in-8°, 9 fr.; — *L'Initié.* Paris, de Potter, s. d. (1854), 2 vol. in-8°, 2 fr.; — *Mme de la Chanterie.* Paris, de Potter, s. d. (1854), in-8°, 2 fr.; — *Code*

des gens honnêtes. Paris, Librairie nouvelle, 1854, in-16, 7 fr.; — *Les Petits Bourgeois, Les Parvenus*. Paris, de Potter, s. d. (1856-57), 8 vol. in-8°, 11 fr.; — BANVILLE (Théodore de) : *Poésies, 1841-54*. Paris, Poulet-Malassis, 1857, in-12, demi-rel., non rogné; exemplaire sur papier de Hollande, avec envoi de l'auteur à Jules Janin et une lettre autographe ajoutée, 49 fr.; — *Odes funambulesques*, avec frontispice par Braquemond. Alençon, Poulet-Malassis et de Broise, 1857, in-12, demi-rel., non rogné; édition originale, 28 fr.; — *Camées parisiens*, frontispice, avec portraits à l'eau-forte par Ulm. Paris, Pincebourde, 1866-73, 3 vol. petit in-12, dem.-rel., non rogné; édition originale, avec envoi d'auteur à Asselineau, 30 fr.; — *Nouvelles Odes funambulesques*. Paris, Lemerre, 1869, in-12, frontispice de L. Flameng, br.; édition originale, sur papier de Chine, 16 fr.; — *Trente-six ballades joyeuses*. Paris, Lemerre, 1883, in-12, frontispice gravé, mar. bleu, non rogné; édition originale, contenant le dessin original du frontispice et une pièce autographe de dix vers du poète, 71 fr.; — *Même édition*, demi-rel., non rogné, avec les portraits de Banville et d'Asselineau et l'eau-forte du frontispice, 37 fr.; — BARBEY D'AUREVILLY : *L'Amour impossible*. Paris, Delanchy, 1841, in-8°, mar. bleu, tr. dor. (Belz-Niédrée); édition originale, 40 fr.; — *Une vieille maîtresse*. Paris, Cadot, 1851, 3 vol. in-8°, mar. bleu, tr. dor. (Belz-Niédrée); édition originale, lettre de l'auteur ajoutée, 92 fr.; — *L'Ensorcelée*. Paris, Cadot, 1856, 2 vol. in-8°, mar. bleu, tr. dor. (Belz-Niédrée); édition originale, 72 fr.; — BARBIER (Auguste) : *Iambes*. Paris, A. Cassel, 1832, in-8°, mar. rouge, non rogné (Cuzin); édition originale, 90 fr.; — BARTHÉLEMY et MÉRY. *Napoléon en Égypte*, édition illustrée par Horace Vernet et H. Bellangé. Paris, Bourdin, s. d. (1842), gr. in-8°, dem.-rel., non rogné; exemplaire sur papier de Chine, 200 fr.; — BAUDELAIRE (Charles) : *Les Fleurs du mal*. Paris, Poulet-Malassis, 1857, in-12, mar., La Vallière, tr. dor. (Thibaron-Joly); édition originale, 80 fr.; — *Les Fleurs du mal*. Paris, Poulet-Malassis, 1857, in-12, carton., non rogné; édition originale, 30 fr.; — BEAUMARCHAIS : *La Folle Journée, ou le Mariage de Figaro*. Paris, Ruault, 1785, gr. in-8°, papier vélin, mar. rouge doublé de mar. bleu, tr. dor. (Cuzin); édition originale à laquelle on a ajouté les deux suites de figures d'après Saint-Quentin, l'une gravée par Liénard et Lingé, l'autre par Malapeau, 272 fr.; — *Le Mariage de Figaro, Le Barbier de Séville*. Paris, Jouaust, 1882, 2 vol. in-8°, ornés de dessins de S. Arcos, gravés par Monziès, dem.-rel. mar. vert, non rogné (Cuzin); l'un des 20 exemplaires sur papier de Chine, avec double état des figures, 54 fr.; — *Les Beautés de l'Opéra*, ou chefs-d'œuvre lyriques illustrés, texte par Théophile Gautier, etc. Paris, Soulié, 1845, gr. in-8°, texte encadré, cart. non rogné, 38 fr. Livre rare, vendu bon marché; — BÉRANGER (P.-J. de) : *Chansons morales et autres*. Paris, Alexis Eymery, 1816, in-18, frontispice et titre gravés, mar. rouge doublé de mar. bleu, dorure à petits fers, tr. dor. (Cuzin); 1re édition originale. Exempl. relié sur brochure, 319 fr. La boucle du haut du titre n'est pas intacte. On sait que les exemplaires dont le titre est absolument irréprochable sont fort rares et sont cotés un haut prix; — *Chansons*. Paris, chez les marchands de nouveautés, 1821, 2 vol. petit in-12, mar. bleu, fil. dent. int., tr. dorée (Cuzin); 2e édition originale, 99 fr.; — *Chansons nouvelles*. Paris, chez les marchands de nouveautés, 1825, in-18, même reliure (Cuzin); 3e édition originale, 65 fr.; —

Chansons inédites. Paris, Baudouin frères, 1828, in-18, même reliure (Cuzin); 4e édition originale, 65 fr.; — *Chansons nouvelles et dernières.* Paris, Perrotin, 1833, in-18, même reliure (Cuzin); 5e édition originale, 60 fr.; — *Chansons anciennes, nouvelles et inédites,* avec des vignettes de Devéria et des dessins coloriés d'Henry Monnier. Paris, Baudoin frères, 1828, 2 vol. in-8°; *Chansons nouvelles et dernières.* Paris, Perrotin, 1833, 1 vol. in-8°, dans lequel on a inséré un fragment (Chansons politiques) du supplément de 1829. Ensemble 3 vol. in-8°, mar. bleu, compartiments de filets sur le dos et sur les plats, dent. int., tr. dor. (Cuzin). Exemplaire relié sur brochure, contenant la suite de 40 vignettes coloriées d'Henry Monnier appartenant à l'édition; la suite de 103 vignettes sur acier, dite de Tony Johannot, publiée en 1829-33, premières épreuves avant la lettre; plus la seconde planche des *Gaulois et Francs*, d'après Raffet; le *Fils du pape,* en épreuve d'artiste, et quelques autres pièces, 975 fr. En mettant ce livre sur table, l'expert a annoncé que, dans la suite de Tony Johannot, *vingt-six* pièces étaient chinées (*échinées,* a répondu malicieusement *mezzo voce* un jeune commis libraire bécarre), c'est-à-dire que ces pièces, tirées sur papier blanc, avaient été dédoublées, teintées de la couleur du papier de Chine, puis collées sur papier blanc, pour les appareiller avec la suite, qui, comme on le sait, est fort rare sur chine. Le travail a été habilement exécuté; mais enfin ces pièces ne sont pas sur papier de Chine, comme l'indique le catalogue. Et supposez que, le jour même de la vente, un amateur étranger envoie à un libraire une commission par dépêche. Que fera le libraire? Achètera-t-il, malgré l'annonce de la dernière heure, dont l'importance peut lui échapper et lui échappera certainement s'il envoie un commis à sa place? S'il achète et que son client, qui est au delà des mers et n'aura l'ouvrage en main qu'au bout d'un certain temps, refuse l'acquisition, que fera-t-il? Et si c'est l'expert lui-même qui reçoit une commission?... Demander à l'expert d'indiquer dans le catalogue les tares d'un livre, c'est lui demander presque l'impossible; le demander au vendeur, ah!... Et pourtant... Je plaide là une question de principe, et pas autre chose; — *Œuvres complètes.* Paris, Perrotin, 1847, 2 vol. in-8°; *Dernières chansons.* Paris, Perrotin, 1857, in-8°. *Ma Biographie.* Perrotin, 1860, in-8°. Ensemble 4 vol. in-8°, mar, bleu, fil., riche reliure à petits fers, dos orné et coins dorés, dent. intér., tr. dor. (Cuzin). Exemplaire relié sur brochure, contenant: 1° la suite de 120 fig. sur bois de Grandville et Raffet, publiée par Fournier en 1836, premières épreuves sur chine volant; 2° la suite de 53 gravures sur acier (dite de Lemud), en double état, sur blanc avec lettre et sur papier de Chine avant la lettre; plus le portrait de Béranger (dit à l'ovale) et celui gravé par Massart; le deuxième frontispice gravé par Pelée et la deuxième planche du Juif-Errant gravée par Wilmann, sur papier de Chine; 3° la suite de Lemud pour les *Dernières chansons,* 14 pièces en double état sur papier blanc et sur papier de Chine avant la lettre; 4° la suite de 8 pièces, d'après Sandoz et Ém. Wattier, pour *Ma Biographie,* épreuves en triple état, avec la lettre sur blanc, avant la lettre et en épreuves d'artiste sur papier de Chine; 5° portrait en pied et photographie de Béranger, etc. Ensemble 280 pièces, 1,606 fr. Très bel exemplaire. Il avait coûté 1,600 fr. en blanc, c'est-à-dire sans la reliure. Cette reliure, qui a coûté 800 fr., est parfaitement exécutée, sauf que le dos est un peu serré et que le livre ne

s'ouvre pas facilement, ou plutôt ne reste pas ouvert comme une reliure à dos brisé, qui est la seule avec laquelle *on doit* habiller un livre où il y a beaucoup de gravures. Bonne occasion néanmoins pour l'amateur qui veut avoir un livre tout fait, sans avoir à subir les angoisses de l'attente ; — BÉRAT (Frédéric) : *Chansons,* illustrations par T. Johannot, etc. Paris, A. Curmer, 1853, in-8°, dem.-rel., non rogné, 28 fr. ; — BERNARD et COUAILHAC : *Le Jardin des plantes.* Paris, L. Curmer, 1842, 2 vol. gr. in-8°, fig., br., 27 fr. Ce livre vaut une centaine de francs ; — BERTALL : *La Comédie de notre temps.* Paris, Plon, 1874-1875, 2 vol. gr. in-8°. *La Vie hors de chez soi.* Paris, Plon, 1876, 1 vol. in-8°. *La Vigne.* Paris, Plon, 1878, 1 vol. in-8°. Ensemble 4 vol., dem.-rel., non rognés, 116 fr ; — *Bibliothèque rose illustrée.* Paris, Hachette, s. d., 62 vol. in-12, br., sur papier de Chine, 160 fr. ; — BLANC (Ch.) : *Histoire des peintres de toutes les écoles.* Paris, Ve Renouard, 1861-77, 14 vol. in-4°, dem.-rel., non rognés, 491 fr. ; — *L'Œuvre de Rembrandt,* orné de bois gravés, de 40 eaux-fortes de Flameng et de 35 héliogravures. Paris, A. Lévy, 1873, 2 vol. in-4°, br., 85 fr. ; — BOCCACE : *Le Décaméron,* vignettes par Tony Johannot, Nanteuil, etc. Paris, Barbier, 1846, gr. in-8°, dem.-rel., non rogné, 41 fr. ; — *Les Dix Journées,* avec 11 eaux-fortes de L. Flameng. Paris, Jouaust, 1873, 4 vol. in-8°, dem.-rel., non rognés (Cuzin) ; l'un des 15 exempl. sur papier de Chine, 115 fr. ; — BOILEAU : *Œuvres poétiques,* eaux-fortes de V. Foulquier. Tours, Mame, 1870, gr. in-8°, dem.-rel., non rogné, papier vergé, avec le tirage à part des eaux-fortes, 56 fr. ; — BOREL (Pétrus) : *Rapsodies.* Paris, Levavasseur, 1832, pet. in-8°, frontispice et 2 lithographies, dem.-rel., non rogné ; édition originale, 69 fr. ; — BRANTÔME : *Les Sept discours touchant les dames galantes,* dessins d'Édouard de Beaumont, gravés par Boilvin. Paris, Jouaust, 1882, 3 vol. in-8°, dem.-rel., non rognés (Cuzin) ; l'un des 20 exempl. sur papier de Chine, avec les figures en triple état, 182 fr. ; — BRILLAT-SAVARIN : *Physiologie du goût,* eaux-fortes par Ad. Lalauze. Paris, Jouaust, 1879, 2 vol. in-8°, dem.-rel., non rognés (Cuzin) ; l'un des 20 exempl. sur papier de Chine, 137 fr.

Caricature (La) politique, morale, littéraire et scénique : Journal fondé et dirigé par Ch. Philipon, de l'origine 4 novembre 1830 au 27 août 1835, 251 numéros. Paris, Aubert, 10 tomes en 5 vol. gr. in-4°, demi-rel., non rognés, avec les 24 pl. de la lithographie mensuelle, par Daumier, Traviès, Grandville, etc., 999 fr. Ouvrage des plus intéressants, *le triomphe de la lithographie ;* — CAZOTTE (J.) : *Le Diable amoureux,* illustré de 200 dessins, par Édouard de Beaumont. Paris, Ganivet, 1845, in-8°, demi-rel., non rogné, 52 fr. ; — *Cent Nouvelles nouvelles (Les),* dessins de Jules Garnier. Paris, Jouaust, 1874, 4 vol. in-8°, demi-rel., non rognés (Cuzin) ; l'un des 15 exempl. sur papier de Chine, avec les grav. en double état, 94 fr. ; — CERVANTÈS : *L'Ingénieux hidalgo Don Quichotte de la Manche,* vignettes de Tony Johannot. Paris, Dubochet et Cie, 1836, 2 vol. in-8°, mar. noir tête dorée, non rognés. Exempl. sur papier de Chine, 285 fr. Très rare sur ce papier ; — *L'Ingénieux chevalier Don Quichotte de la Manche,* illustré par Grandville. Tours, Mame, 1848, 2 vol. in-8, demi-rel., non rognés, avec les couvertures, 85 fr. ; — CHAMPFLEURY : *Le Violon de faïence ;* dessins en couleur par E. Renard, eaux-fortes par Jules Adeline. Paris, Dentu, 1877, in-8°, mar. bleu, tr. dor. (Marius Michel), exempl. sur papier

fort, fig. coloriées, 70 fr.; — *Le Violon de faïence,* nouvelle édition avec 34 eaux-fortes de Jules Adeline. Paris, Conquet, 1885, in-8° br. Exempl. sur papier du Japon, épreuves en double état, 82 fr.; — *Chants et Chansons populaires de la France.* Paris, Delloye, 1843, 3 vol. gr. in-8°, cartonnés, non rognés; première édition avec les couvertures, 345 fr. *Avec les couvertures...* Cette indication revient à chaque page et presque à chaque article du catalogue. S'est-on assez gaussé des amateurs d'ouvrages illustrés du XIXe siècle, qui voulaient et veulent encore avoir des exemplaires *avec les couvertures,* quand elles sont intéressantes, surtout quand elles représentent des sujets qui ne sont pas dans le livre, ce qui est fréquent. Ce dédain, cette gausserie, comme on voudra l'appeler, sentait son faux nez d'une lieue; car j'ai ouï dire que... certains libraires... les plus réfractaires à reconnaître l'intérêt évident — aveugle qui ne le voit pas! — qui s'attache aux livres illustrés du XIXe siècle, *avec les couvertures,* mais marchands avant tout, savaient fort bien, à l'occasion, coter au maximum de leur valeur des exemplaires *avec les couvertures;* que dis-je ? les très intéressantes couvertures des 3 volumes des *Chansons populaires,* n'ai-je pas vu ces mêmes libraires les faire payer — les couvertures seules — trois ou quatre louis! — *Chefs-d'œuvre d'art (Les) au Luxembourg.* Paris, Baschet, 1881, in-f°, demi-rel., non rogné. Exempl. sur papier du Japon avec les pl. avant la lettre, 84 fr.; — CHÉNIER (André de) : *Œuvres complètes.* Paris, Baudoin, 1819, in-8°, mar. r., tr. dor. (Cuzin). Édition originale, 121 fr.; — *Le même,* mar, bleu, tr. dor. (Cuzin), 66 fr.; — CHEVIGNÉ (comte de) : *La chasse et la pêche suivies de poésies diverses.* Rhéims, 1832, pet. in-12, mar. viol., tr. dor.; édition originale de quelques-uns des *Contes rémois*, avec envoi autographe signé, 50 fr.; — *Les Contes rémois,* dessins de Meissonier. Paris, Michel Lévy, 1858, gr. in-8, demi-rel., non rogné; l'un des 40 exempl. sur papier de Hollande, avec les vignettes sur papier de Chine, 590 fr.; 1re édition avec les vign. de Meissonnier; — *Les Contes rémois*, dessins de Meissonnier. Paris, Michel Lévy, 1858, in-12, demi-rel. non rogné, 47 fr.; — *Les Contes rémois,* dessins de Jules Worms, gravés à l'eau-forte par Paul Rajon. Paris, Jouaust, 1877, in-8, demi-rel. non rogné (Cuzin); l'un des 20 exempl. sur papier de Chine, 40 fr.; — *Classiques (Les) de la Table.* Paris, Dentu, 1843, in-8, fig., br., 96 fr.; — *Comic almanak pour 1842 et 1843,* ornés de 12 grav. à l'eau-forte et de dessins dans le texte. Paris, Aubert, 2 vol. in-12, cart., tr. dor., 56 fr.; — COPPÉE (François) : *Poésies.* Paris, Lemerre, 1883, in-4°, mar. bleu, tr. dor. (Cuzin). Exempl. sur papier de Chine, orné de la suite des eaux-fortes, de Boilvin, en double état, épreuves avant la lettre sur papier de Chine et sur papier du Japon, avec 48 épr. d'essai ajoutées, 380 fr.; — *Correctionnelle (La): Petites causes célèbres,* avec 100 dessins, par Gavarni. Paris, Martinon, 1840, in-4°, non rogné, 80 fr.; — CUENDIAS et de FÉRÉAL : *L'Espagne pittoresque.* Paris, Librairie ethnographique, s. d. (1848), gr. in-8°, fig. noires et coloriées, mar. bleu, non rogné, 32 fr.

DANTE ALIGHIERI : *L'Enfer,* avec les dessins de Gustave Doré. Paris, Hachette, 1861, in-fol. mar. r., tr. dor. Exempl. avec les pl. sur papier de Chine, 105 fr.; — DAUDET (Alphonse) : *Aventures prodigieuses de Tartarin de Tarascon.* Paris, Dentu, 1872, in-12 br., édition originale, avec envoi autographe de

l'auteur à E. Bergerat, 58 fr. Les autres éditions originales se sont vendues moins cher : *Les Contes du lundi*, 17 fr.; *Robert Kelmont*, 9 fr.; *Fromont jeune et Risler aîné*, 27 fr.; *Les Rois en exil* (sur papier de Hollande), 16 fr.; *Numa Roumestan*, 4 fr.; *L'Évangéliste*, 1 fr. 50.; — *Fromont jeune et Risler aîné*, orné de 12 compositions de E. Bayard, gravées à l'eau-forte par J. Massard. Paris, Conquet, 1885, 2 vol. in-8° br.; l'un des 150 exempl. sur grand papier du Japon, avec les fig. en triple état, 100 fr.; — DAVILLIER (Ch.) : *L'Espagne*, illustrée de 300 grav., par Gustave Doré. Paris, Hachette, 1874, in-4°, demi-rel., non rogné, 103 fr.; — DE FOE (Daniel) : *Aventures de Robinson Crusoé*, édition illustrée par Grandville. Paris, Fournier, 1840, gr. in-8°, demi-rel., non rogné, 95 fr.; — *Vie et aventures de Robinson Crusoé*, traduction de Pétrus Borel, 8 eaux-fortes de Mouilleron et portrait. Paris, Jouaust, 1878, 4 vol. in-8°, demi-rel., non rogné (Cuzin); l'un des 20 exempl. sur papier de Chine, avec les fig. en double état, 82 fr.; — DELAPALME : *Le Livre de mes petits enfants*, dessins par H. Giacomelli. Paris, Hachette, 1866, gr. in-8°, demi-rel., non rogné. Exempl. sur papier de Chine, 162 fr. Très rare sur ce papier et très recherché d'ailleurs sur papier ordinaire, vendu 35 fr. non rogné; — DELVAU (Alfred) : *Histoire anecdotique des cafés et cabarets de Paris*, avec dessins et eaux-fortes de Courbet, L. Flameng et Rops. Paris, Dentu, 1862, in-12 cart. non rogné, 29 fr.; — *Les Cythères parisiennes*, avec 24 eaux-fortes et un frontispice de Rops et E. Thérond. Paris, Dentu, 1864, in-12, demi-rel., non rogné, 27 fr.; — *Les Heures parisiennes*, 25 eaux-fortes d'Émile Benassit. Paris, Librairie centrale, 1886, in-12, demi-rel., non rogné. Exempl. sur papier de Hollande, fig. de *Minuit* découverte, 43 fr.; — *Le même*, même papier, br., 54 fr.; — DEMIDOFF (prince) : *Esquisse d'un voyage en Russie*. Paris, Houdaille, 1838, gr. in-8°, ch. r., tr. dor., fig. d'après Raffet. Exempl. sur papier de Chine, avec envoi autographe de l'auteur à Jules Janin, 90 fr.; — DÉSAUGIERS : *Chansons et poésies diverses*. Paris, Ladvocat, 1827, 4 vol. pet. in-12, portr. et vig., mar. vert, tr. dor. (Cuzin), 170 fr.; — DESNOYERS (Louis) : *Les Aventures de Jean-Paul Choppart*, illustrées par Gérard Séguin et Frédéric Goupil. Paris, Dubochet, 1843, gr. in-8°, demi-rel., non rogné, avec la couverture, 80 fr. Cette couverture est intéressante avec le dos surtout. Ah! voilà encore un raffinement des *Brivoisiens*, comme les appelle mon confrère Béraldi dans la *Bibliothèque d'un bibliophile*. Oui, *avec le dos*, quand il est orné comme le Jean-Paul Chappart, comme *Les Animaux* de Grandville, et surtout comme les *Contes drôlatiques* de Balzac, édition de 1855, illustrée par Gustave Doré. Sur le dos de la couverture des *Contes drôlatiques*, il y a une vignette qui est indiquée à la fin de la table des gravures et qui n'est pas dans le texte; — *Diable à Paris (Le)*. Paris, Hetzel, 1845, 2 vol. gr. in-8, demi-rel., non rognés avec les couvertures, 110 fr.; — DIDEROT : *Jacques le fataliste et son maître*, 12 dessins de Maurice Leloir, gravés à l'eau-forte par Courtry, de Los Rios, Mongin et Teyssonnières. Paris, imprimé pour les amis des livres, par G. Chamerot, 1884, gr. in-8°, mar. noir, jans. dent. int. tr. dor., non rogné (Cuzin). Tiré à 138 exempl., eaux-fortes en double état. Papier du Japon. Ce livre a été publié par les soins de mon confrère Béraldi, auquel j'ai demandé ce qu'il en pensait. Il m'a répondu que l'impression était parfaite (c'est aussi mon avis), mais qu'il regrettait d'avoir employé le papier du Japon. Il a peut-être raison; en effet, le papier du Japon

ne peut supporter ni cassure, ni marque de doigt, ni tache d'aucune sorte; si vous y passez la gomme, aussi légèrement que ce soit, il peluche; ensuite, s'il vient à se piquer, comment le laver?... Pour les dessins (que je trouve dans quelques compositions un peu hors de proportion avec le cadre), il m'a fait remarquer qu'il avait voulu réagir contre certaines illustrations où les personnages paraissent lilliputiens à côté des accessoires qui les entourent; soit. Quant à la gravure, qu'il était satisfait de l'exécution de la plupart des planches: celles gravées par Teysonnières et Mongin, et l'une des deux gravées par Courtry. Somme toute, c'est un beau livre, qui fait honneur à celui qui a dirigé l'exécution; — Droz (Gustave) : *Monsieur, Madame et Bébé,* illustration par Edmond Morin, portrait par Flameng. Paris, Victor Havard, 1878, gr. in-8° br., 14 fr.; — *Le même,* l'un des 30 exempl. sur papier Whatman, demi-rel., non rogné, 78 fr.; — Dumas (Alexandre) : *Nouvelles contemporaines.* Paris, Sanson, 1826, in-12, demi-rel., non rogné (Capé); édition originale, 90 fr.; — *Impressions de voyage.* Paris, Guyot et Charpentier, 1834, 2 vol. in-8° br., frontispice par Célestin Nanteuil; édition originale, 112 fr.; — *Les Trois Mousquetaires.* Paris, Fellens et Dufour, 1846, gr. in-8°, fig. avec 21 pièces ajoutées; *Vingt ans après.* Paris, Fellens et Dufour, 1846, gr. in-8°, fig. avec 24 pièces ajoutées; *Le Vicomte de Bragelonne.* Paris, Dufour, 1853, 2 vol. gr. in-8°, fig. avec 2 dessins et 37 portraits ajoutés; ensemble 4 vol. demi-rel. mar. r. (Hardy-Mennil), 175 fr.; — *Œuvres complètes, Théâtre.* Paris, Charpentier et Passard, 1834-46, 10 vol. in-8°, frontispice par Célestin Nanteuil, demi-rel., non rognés; première édition collective, 250 fr.; — *Antony,* drame en cinq actes. Paris, Auffray, 1831, in-8°, demi-rel. non rogné; édition originale, 125 fr.; — *La Tour de Nesles,* drame en cinq actes et neuf tableaux, par MM. Gaillardet et ***. Paris, Barba, 1832, in-8°, demi-rel., non rogné; édition originale, 135 fr.; — Dumas fils : *Péchés de jeunesse.* Paris, Fellens et Dufour, 1847, in-8°, demi-rel., non rogné, 68 fr.; — *La Dame aux Camélias.* Paris, Michel Lévy, 1872, gr. in-8°, portrait, demi-rel., non rogné. Exempl. sur papier de Chine (tiré à 25), 37 fr. Les pièces de théâtre se sont vendues assez cher; elles étaient toutes en éditions originales, et la plupart cartonnées non rognées: *Atala, la Dame aux Camélias, la Question d'argent, le Fils naturel, l'Ami des femmes,* ensemble, 26 fr.; — *Diane de Lys* et *Diane de Lys et de Camélias* parodie), 14 fr.; *Un Cas de rupture,* 21 fr.; *Le Demi-Monde* et *le Demi-Monde falsifié* (parodie), ensemble, 13 fr.; *Un Père prodigue,* 20 fr.; *L'Ami des femmes* et *les Idées de Mme Aubray,* 16 fr.; *Une Visite de noces,* exempl. sur papier de Hollande, avec envoi, 30 fr.; *La Princesse Georges* et *la Femme de Claude,* 16 fr.; *Monsieur Alphonse* et *La Princesse de Badgad,* 17 fr.; *l'Étrangère;* l'un des 40 exemplaires sur papier de Hollande, avec envoi, 28 fr.; — Dupont (Pierre) : *Chants et chansons*, ornés de gravures d'après Tony Johannot, Gavarni, etc. Paris, 1851-59, 4 vol. in-8°, cartonnés, non rognés, 40 fr.

Ébers (George) : *L'Égypte, Alexandrie et le Caire. Du Caire à Philœ.* Paris, Hachette, 1880-81, 2 vol. in-fol., fig., demi-rel., non rognés, 79 fr.; — Énault : *Londres,* illustré de 274 gravures sur bois par Gustave Doré. Paris, Hachette, 1876, gr. in-4°, demi-rel., non rogné. Exempl. sur papier de Chine,

88 fr. ; — Éphrussi (Ch.) : *Albert Durer et ses dessins.* Paris, Quantin, 1882, gr. in-8°, demi-rel., non rogné. Exempl. sur papier de Hollande, 56 fr.

Fénelon : *Les Aventures de Télémaque,* suivies des *Aventures d'Aristonoüs,* édition illustrée par Tony Johannot, Émile Signol, G. Séguin, etc. Paris, Bourdin, s. d. (1840), gr. in-8°, demi-rel., non rogné. Exempl. sur papier de Chine, 150 fr. ; — Feuillet (Octave) : *Polichinelle,* vignettes par Bertall. Paris, Hetzel, 1846, petit in-8°, br., 40 fr. ; — *Julia de Trécœur.* Paris, Lévy, 1885, in-8°, avec 15 eaux-fortes d'après Henriot, br. ; l'un des 50 exempl. sur Japon avec les vig. en double état, 61 fr. ; — Feydeau (Ernest) : *Fanny,* préface par Jules Janin. Paris, Amyot, 1858, gr. in-8°, demi-rel., non rogné ; l'un des 100 exempl. sur papier de Hollande, 51 fr. ; — Flaubert (Gustave) : *Madame Bovary.* Paris, Michel Lévy, 1857, in-12, demi-rel., non rogné (Lortic) ; édition originale en 1 seul vol. sur papier vélin fort, 181 fr. ; — *Français (Les) peints par eux-mêmes.* Paris, Curmer, 1840-42, 8 tomes en 4 vol. gr. in-8°, fig. mar. ch. violet, tr. dor. Exempl. tiré sur papier de Chine. Quelques pl. (7) sont sur papier teinté. On y ajouté un article autographe de Frédéric Soulié « l'Ame méconnue » et deux lettres autographes, l'une de Grandville et l'autre d'Eug. Lami. Exempl. de Curmer, portant ses initiales sur chaque vol., 1,000 fr. Sur beaucoup de pl., il y a des légendes au crayo ninédites ; — Fromentin (Eugène) : *Sahara et Sahel.* Paris, Plon, 1879, gr. in-8°, demi-rel., non rogné, 45 fr.

Galerie de la presse, de la littérature et des beaux-arts, 147 portraits lithographiés. Paris, 1839-41, 3 vol. in-4°, demi-rel., non rognés, 160 fr. ; — Galibert (Léon) : *Histoire de l'Algérie.* Paris, Furne, 1843, gr. in-8°, fig. d'après Raffet, etc., cart., non rogné, 46 fr. ; — Galland : *Les Mille et une Nuits,* 21 eaux-fortes par A. Lalauze, 10 vol. in-8°, demi-rel., non rognés (Cuzin) ; l'un des 20 exempl. sur papier de Chine, 150 fr. ; — Gautier (Théophile) : *La Comédie de la mort.* Paris, Desessart, 1838, gr. in-8°, frontispice de Louis Boulanger, mar. bleu, tr. dor. (Cuzin) ; édition originale, 99 fr. ; — *Émaux et Camées.* Paris, Eug. Didier, 1852, in-16, demi-rel., mar. vert, non rogné ; édition originale, 16 fr. ; — *Émaux et Camées,* seconde édition augmentée. Paris, Poulet-Malassis, 1858, in-12, frontispice, papier de Hollande, demi-rel., non rogné (Lortic). On a relié à la suite les feuilles d'essai d'impression en rouge et noir et l'autographe de la pièce : *l'Aveugle,* 76 fr. Voici ce que Théophile Gautier écrivait à E. Feydeau en février 1859, de Saint-Pétersbourg, à propos de cette édition : « Cet étourdi de Poulet-Malassis a copié, pour *Émaux et Camées,* la première édition, de façon qu'il a sauté deux pièces qui sont ajoutées à la seconde : *Les Accroche-Cœur* et *les Néréides.* C'est adroit pour un recueil complet. Il n'a pas mis non plus la pièce intitulée *l'Art* à la place indiquée : elle devait venir après *Bûchers et Tombeaux.* » La deuxième édition, à laquelle Théophile Gautier fait allusion, est du même format que la première ; elle a été publiée par M. Eug. Didier sous la date de 1853. Celle de Malassis est donc la troisième ; — *Les Jeunes-France.* Paris, Eug. Renduel, 1833, in-8°, eau-forte de Célestin Nanteuil, demi-rel., non rogné ; édition originale, 122 fr. ; — *Mademoiselle de Maupin.* Paris, Eug. Renduel, 1835-36, 2 vol. in-8°, mar. r., dos orné, fil. dentelle intér., tr. dor. (Trautz-Bauzon-

net); édition originale, exempl. relié sur brochure et non rogné. D'après le catalogue, Trautz-Bauzonnet n'aurait relié que deux exempl. du livre, l'un pour le baron James de Rothschild et celui-ci, 1,085 fr. M. E. C. avait payé cet exempl. 1,200 fr.; il y a fait mettre une reliure de 2 à 300 fr., total 1,500 fr. Ce livre était, il y a sept ou huit ans, introuvable en bonne condition; — *Mademoiselle de Maupin,* réimpression textuelle de l'édition originale, notice bibliographique par Ch. de Lovenjoul. Paris, L. Conquet et Charpentier, 1883, 2 vol. gr. in-8°, port. mar. r., dent. intér., tr. dor. (Cuzin). Exempl. tiré sur papier du Japon et contenant la suite des fig. dessinées par Toudouze et gravées par Champollion; épr. en *triple* état, auquel on a ajouté les deux portraits et les deux fig. refusés, 508 fr.; — *Le même,* exempl. sur papier vélin, avec les mêmes fig., 2 vol. gr. in-8°, br., 145 fr.; — *L'Eldorado ou Fortunio.* Paris, imprimé pour les Amis des Livres, par Motteroz, 1880, gr. in-8°, eaux-fortes de Milius, vignettes d'Avril, mar. vert, janséniste, tr. dor. (Cuzin); l'un des 115 exempl., 345 fr. (Publié à 100 fr.). Papier vélin; — *Tra los montes.* Paris, Victor Magen, 1843, 2 vol. in-8°, mar. bleu jans., tr. dor. (Cuzin); édition originale, 127 fr.; — *Le Capitaine Fracasse,* illustré de 60 dessins par Gustave Doré. Paris, Charpentier, 1866, gr. in-8°, demi-rel., non rogné, 47 fr.; — GAVARNI : *Œuvres choisies.* Paris, Hetzel, 1846-48, 4 vol. gr. in-8°, demi-rel., non rognés, 145 fr.; — *Son Œuvre,* texte par Jules Janin, etc. Paris, Morizot, s. d., 5 vol. in-fol., demi-rel., non rognés, 190 fr.; — *Gemmes (les) et joyaux de la Couronne,* dessinés et gravés à l'eau-forte par Jules Jacquemart. Paris, 1865, 2 parties en 1 vol. in-fol., papier de Hollande, avec 60 pl., demi-rel., non rogné, 180 fr.; — GIACOMELLI : *Les Nids,* 20 grav. sur bois, épr. sur papier de Chine, montées sur Bristol. Paris, s. d., gr. in-fol., cart., 75 fr.; — GŒTHE : *Les Souffrances du jeune Werther,* seconde édition. Paris, Crapelet, 1845, in-8°, papier vergé, tr. dor. (Cuzin), contenant la suite des fig. de Moreau, épr. avant la lettre, et la suite de Tony Johannot, aussi avant la lettre, 75 fr.; — *Faust.* 1 portrait et 17 dessins, par Eugène Delacroix. Paris, Motte et Sautelet, 1828, gr. in-fol., demi-rel., non rogné. Exempl. avec les fig. sur papier de Chine, 220 fr.; — *Faust,* édition illustrée par Tony Johannot. Paris, Michel Lévy et Dutertre, 1847, gr. in-8°, demi-rel., non rogné, 30 fr.; — GOLDSMITH : *Le Vicaire de Wakefield.* Paris, Bourgueleret, 1838, in-8°, avec vignettes de Tony Johannot et Ch. Jacque, chag. brun, tr. dor; l'un des rares exempl. avec les fig. sur papier de Chine, 172 fr.; — GONCOURT (Edmond et Jules de) : *L'Art au* XVIIIe *siècle*; étude sur différents artistes. Paris, Dentu, 1860-75, 12 livr. gr. in-4°, papier de Hollande, avec 38 eaux-fortes; demi-rel., non rogné, 176 fr.; — GOURDAULT (Jules). *L'Italie,* illustrée de 450 grav. sur bois. Paris, Hachette, 1877, in-4°, demi-rel., non rogné. Exempl. sur papier de Chine, 56 fr. — *La Suisse,* illustrée de 750 grav. sur bois. Paris, Hachette, 1879-80, 2 vol. gr. in-4°, mar. vert, tr. dor., 64 fr.; — GOZLAN : *Aventures merveilleuses et touchantes du prince Chénevif et de sa jeune sœur,* vignettes par Bertall. Paris, Hetzel, 1846, in-12, cart., non rogné, 30 fr.; — GRANDVILLE : *Les Métamorphoses du jour.* Paris, Bulla, 1829, in-4° oblong, demi-rel., fig. color., 299 fr. Bel exempl. d'un ouvrage rare avec la couverture illustrée; — *Les Métamorphoses du jour,* accompagnées d'un texte, notice sur Grandville, par Ch. Blanc. Paris, Havard, 1854, gr. in-8°, fig. color.,

non rogné, 67 fr. ; — *Un autre monde*. Paris, Fournier, 1844, gr. in-8°, demi-rel., non rogné, 85 fr. ; — *Cent Proverbes*. Paris, Fournier, 1845, gr. in-8°, demi-rel., non rogné, 70 fr. ; — *Grande Ville (La)*, nouveau tableau de Paris, par Paul de Kock, Balzac, A. Dumas, etc., illustré par Gavarni, Daumier, etc. Paris, Marescq, 1844, 2 tomes en 1 vol. gr. in-8°, demi-rel., non rogné, 40 fr.

HALÉVY (Ludovic) : *Un Scandale*. Paris, Librairie nouvelle, 1860, in-12, mar. r., non rogné, 18 fr. ; — *Madame et Monsieur Cardinal*, 12 vig. par Edmond Morin. Paris, C. Lévy, s. d., in-12, demi-rel., non rogné, édition originale ; l'un des 50 exempl., sur papier de Hollande, avec tirage à part des vig., 46 fr. ; — *Les Petites Cardinal*, 12 vig. par Henry Maigrot. Paris, C. Lévy, 1880, in-12, demi-rel., non rogné, édition originale ; l'un des 25 exempl. sur papier de Chine, avec les vig. tirées à part, 46 fr. ; — *L'Abbé Constantin*. Paris, C. Lévy, 1882, in-12, demi-rel., non rogné, édition originale, 24 fr. ; — *La Famille Cardinal*. Paris, C. Lévy, 1883, petit in-8°, demi-rel., non rogné, sur papier vergé, 16 fr. ; — *Criquette*. Paris, C. Lévy, 1883, in-12, demi-rel., non rogné, édition originale, 11 fr. ; — *Histoire dramatique, pittoresque et caricaturale de la sainte Russie*, commentée et illustrée de 500 magnifiques grav. par Gustave Doré. Paris, Bry, s. d., gr. in-8°, demi-rel., non rogné, avec la couverture, 58 fr. ; — HOFFMANN : *Contes fantastiques*, illustrés par Gavarni. Paris, Lavigne, 1843, gr. in-8°, demi-rel., non rogné, 23 fr. Livre rare en bonne condition ; — HUART : *Paris au bal*, 60 vig. par Cham. Paris, Aubert et Cie, 1845, in-8°, demi-rel., non rogné, 47 fr. ; — *Ulysse ou les porcs vengés*. Paris, Garnier, 1852, vig. par Cham, Daumier, E. de Beaumont, in-12, br., 29 fr. ; — HUBNER (baron de) : *Promenade autour du monde*, 1871, édition illustrée de 316 grav. sur bois. Paris, Hachette, 1877, in-fol., demi-rel., non rogné. Exempl. sur papier de Chine, 60 fr. ; — HUGO (Victor) : *Œuvres*. Paris, Charpentier, 1841-50, 15 vol. in-12 br., 63 fr. ; — *Œuvres*. Paris, Hachette, Hetzel et Lecou, 1857, 9 vol. in-12 br., 31 fr. ; — *Œuvres poétiques*. Paris, Hetzel, 1869-70, 10 vol. in-12, demi-rel., non rognés, exempl. sur papier de Chine, 180 fr. ; — *Œuvres*. Paris, Lemerre, 1875-81, 19 vol. in-12, br., exempl. sur papier de Chine, 225 fr. ; — *Odes et poésies diverses*. Paris, Pélicier, 1822, petit in-12, mar. r., tr. dor. (Cuzin), avec dédicace à M. Raynouard, 250 fr. ; — *Nouvelles Odes*. Paris, Ladvocat, 1824, petit in-12, frontispice de Devéria, mar. r., tr. dor. (Cuzin), édition originale, 71 fr. ; — *Le Sacre de Charles X*. Paris, Ladvocat, s. d. (1825), gr. in-8°, br., édition originale avec envoi autographe de l'auteur à M. Alain, 50 fr. ; — *Odes et ballades*. Paris, Ladvocat, 1826, petit in-12, frontispice de Devéria, en double état, avant et avec la lettre ; mar. r., tr. dor. (Cuzin), édition originale, 150 fr. ; — *Les Orientales*. Paris, Ch. Gosselin et H. Bossange, 1829, in-8°, frontispice sur papier de Chine, mar. bleu, tr. dor. (Cuzin), édition originale avec le prospectus, 360 fr. ; — *Les Orientales*, illustrées de 8 compositions de MM. Gérôme et Benjamin Constant, gravées par de Los Rios. Paris, imprimé pour les Amis des Livres, par G. Chamerot, 1882, in-4°, mar. r. doublé de mar. bleu, dos orné, tr. dor. (Cuzin). Sur papier du Japon. Publié à 170 fr. Vendu 470 fr. Pourquoi a-t-on choisi pour ce vol. le format in-4° si peu maniable, du papier du Japon si épais, un caractère qui mange les marges, un peintre et non un vignettiste pour les illustra-

tions ? — *Les Feuilles d'automne.* Paris, Renduel, 1832, in-8°, frontispice de Tony Johannot, demi-rel., non rogné. Exempl. sur papier de Chine, avec envoi autographe de l'auteur à Jules Janin, 950 fr. Voici une rareté bibliographique qui est allée, comme toutes les raretés du maître, augmenter le cabinet de M. P. — *Le même,* papier ordinaire, demi-rel., non rogné, 175 fr. ; — *Les Chants du crépuscule.* Paris, Renduel, 1835, in-8°, demi-rel., non rogné, édition originale, 60 fr. ; — *Les Voix intérieures.* Paris, Renduel, 1837, in-8°, mar. brun, tr. dor. (Cuzin), édition originale, 78 fr. ; — *Les Rayons et les Ombres.* Paris, Delloye, 1840, in-8°, demi-rel., non rogné, édition originale, 34 fr. ; — *Le Retour de l'Empereur.* Paris, Delloye, 1840, in-8°, demi-rel., non rogné, édition originale, 15 fr. ; — *Les Châtiments.* Paris, C. Lévy, 1875, gr. in-8°, demi-rel., non rogné ; l'un des 80 exempl. sur papier de Hollande, 30 fr. ; — *La Légende des siècles,* première série. Paris, Michel Lévy, 1859, 2 vol. gr. in-8°, mar. r., tr. dor. (Duru), édition originale. Exempl. sur papier de Hollande, contenant comme frontispice un desssin col. et signé de V. Hugo, en regard cette dédicace : « A celui qui, comme poète et comme ami est inépuisable, à la plume vaillante et ailée, au noble cœur qui comprend et qui célèbre la victoire des vaincus, à l'homme qui, depuis trente ans est un des éblouissements de Paris, à Jules Janin, Victor Hugo. V. H. 1er janvier 1860. » 800 fr. ; — *La Légende des siècles,* nouvelle série. Paris, C. Lévy, 1877, 2 vol. gr. in-8°, demi-rel., non rognés ; l'un des 40 exempl. sur papier de Hollande, 30 fr. ; — *L'Année terrible,* illustrations de L. Flameng et D. Vierge. Paris, Michel Lévy, 1874, gr. in-8°, demi-rel., non rogné ; l'un des 20 exempl. sur papier de Chine, 44 fr. ; — *Cromwell.* Paris, Dupont, 1828, in-8°, mar. r., tr. dor. (Cuzin), édition originale, 88 fr. ; — *Hernani ou l'honneur castillan,* drame. Paris, Mame et Delaunay-Vallée, 1830, in-8°, demi-rel., non rogné, édition originale avec la signature *Hierro,* 51 fr. ; — *Marion Delorme.* Paris, Renduel, 1831, in-8°, mar. r., tr. dor. (Cuzin), édition originale, 300 fr. ; — *Le Roi s'amuse.* Paris, Renduel, 1832, in-8°, frontispice de Tony Johannot sur papier de Chine, mar. r., tr. dor. (Cuzin), édition originale, 200 fr. ; — *Lucrèce Borgia.* Paris, Renduel, 1833, frontispice de Célestin Nanteuil sur papier de Chine, mar. r., tr. dor. (Cuzin), édition originale, contenant la seconde et rarissime eau-forte de Célestin Nanteuil sur papier de Chine, 320 fr. ; — *Marie Tudor.* Paris, Renduel, 1833, in-8°, frontispice de Célestin Nanteuil ; mar. r., tr. dor. (Cuzin), édition originale, 305 fr. ; — *Angelo, tyran de Padoue.* Paris, Renduel, 1835, in-8°, mar. r., tr. dor. (Cuzin), édition originale avec deux portraits ajoutés de Marie Dorval, dans le costume de Catarina, 290 fr. ; *La Esmeralda,* opéra en quatre actes. Paris, Schlesinger, 1836, gr. in-8° à 2 col., br., 26 fr. ; — *Ruy Blas.* Paris, Delloye, 1838, in-8°, mar. r., tr. dor. (Cuzin), édition originale avec envoi autographe à M. Taylor, 200 fr. ; — *Les Burgraves.* Paris, Michaud, 1843, in-8°, mar. r., tr. dor. (Cuzin), édition originale, 90 fr.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

JULES BRIVOIS
(des Amis des Livres).

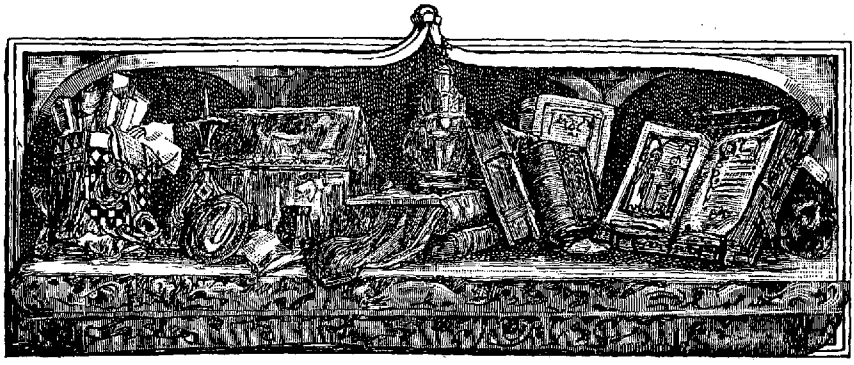

CHARLES DICKENS A PARIS

D'APRÈS

Sa Correspondance et des Documents inédits

SECOND SÉJOUR

L'AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

1855-56.

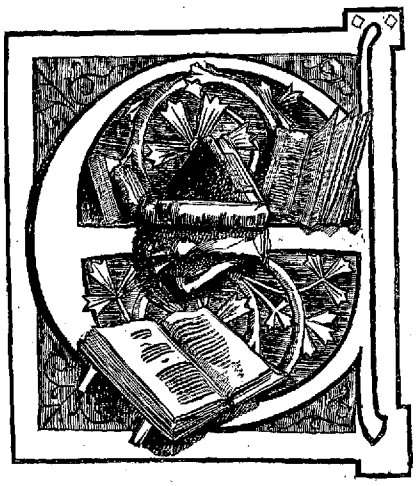

ENTRE les deux séjours de C. Dickens à Paris, que nous avons entrepris de raconter à l'aide de ses notes et de sa correspondance, il y a un espace de neuf ans (1846-1855).

La grande ville est bien changée; son visiteur aussi.

Paris n'est plus le sombre Paris de 1846, la cité inquiète, nerveuse, orageuse et mécontente où l'on entendait sourdre la prochaine révolution; la Révolution est venue. Ce vieux roi citoyen, que Dickens avait vu se dissimuler dans un coin de sa voiture pour échapper aux huées du peuple, est maintenant en exil, là-bas, dans la brumeuse Angleterre; et, par un étrange revirement des choses d'ici-bas, c'est un ancien exilé dans ce même pays de

brouillards qui règne aujourd'hui au palais des Tuileries : l'ex-constable de la bonne ville de Londres, le *prince Taciturne*, le compagnon de jeunesse de Dickens, en un mot Louis-Napoléon Bonaparte, est devenu l'empereur des Français. La prédiction qui, dans les salons de lady Blessington, lui fut faite en présence de l'humoriste anglais par une devineresse compatriote et que j'ai racontée dernièrement dans *le Figaro*, s'est de point en point accomplie ; il est juste d'ajouter qu'elle ne s'est pas accomplie toute seule : le prince aida beaucoup la destinée.

Quoi qu'il en soit, à peine le nouveau souverain a-t-il été proclamé que Paris change soudain d'aspect : il devient tout à coup et sans transition le grand Paris étincelant, vivant et rieur, plein d'exubérance et de gaieté, plein d'air et de lumière, tout débordant de la science la plus profonde et de l'esprit le plus léger, futile, frivole, très vicieux à coup sûr, mais si charmant dans sa frivolité, si élégant dans son vice que les moralistes lui pardonnent et que les étrangers l'en aiment mieux. A ne considérer que l'extérieur des choses, 1855-56 est certainement l'année la plus belle du second Empire : pendant que le télégraphe répand aux quatre coins du monde le bruit des succès quotidiens de nos armes en Crimée, toute l'Europe s'occupe des préparatifs de la première Exposition universelle, pour laquelle on a dressé un palais somptueux au milieu des Champs-Élysées. Les indigènes des pays les plus étranges affluent sur les boulevards. Les fêtes particulières succèdent aux fêtes de la cour et rivalisent avec elles de magnificence. La présence sur le trône d'une jeune et charmante impératrice, protectrice de toutes les élégances, donne un essor plus large à la grande vie mondaine. Et, notons-le, ce n'est pas seulement la société qui se transforme et qui pare de roses son front rajeuni. La ville elle-même se revêt de parures jusqu'alors inconnues. Sous la tenace volonté du baron Haussmann, aidé de son bras droit le grand ingénieur Alphand, voilà que s'écroulent tous ces quartiers sombres, humides, pestilentiels qui semaient le poison dans les airs ; voilà que disparaissent ces rues, ces ruelles périlleuses, étroites, honteuses et sales, asiles du vice, du crime, de la misère, déshonneur de Paris : tout cela fait place à des voies larges et saines, à des jardins publics pleins de fraîcheur, à des squares aimés des enfants, où jaillissent les fontaines chatoyantes ; boulevards, avenues immenses, ponts, aqueducs, statues, monuments de toute sorte semblent réellement en quelques années être sortis de dessous terre.

C'est à ce moment de gloire, de plaisir et d'enivrement — pendant que les *Te Deum* des églises, les musiques militaires des glorieux régiments qui reviennent, les hurrahs frénétiques d'un peuple enthousiasmé, les chants joyeux sortant des cabarets aux fenêtres ouvertes, le rire clair et incessant de l'or tintant sur les comptoirs font monter vers le ciel un grand brouhaha joyeux — c'est à ce moment, dis-je, que C. Dickens revient

à Paris, octobre 1855. Mais le grand humoriste anglais ne sera pas tellement ébloui par les aveuglantes couleurs du tableau qu'il n'en puisse apercevoir l'ombre. Il lui suffira de regarder pour comprendre vite que, sous cet extérieur si brillant, une lèpre terrible ronge et mine la société parisienne. Il s'apercevra que la spéculation effrénée s'est emparée des grands et de la foule, les passionne, les fait délirer. Exaspérés par l'exemple de quelques fortunes monstrueuses et subites, les petites gens jettent dans les entreprises les plus hasardeuses le fruit de leurs économies, se ruinent, se désespèrent, ou meurent. Le retentissement des fêtes, les cris de joie des gagnants de la Bourse étouffent le bruit des sanglots et le râle du suicidé, et la spéculation étend chaque jour son empire, grandit, devient un monstre qui menacera bientôt de tout dévorer. Dickens voit cela de son coup d'œil d'observateur froid : un soir, chez Girardin qui le reçoit en déployant un luxe insolent, il glace toute cette société de parvenus de la Bourse par une observation profonde, pleine d'un bon sens britannique.

Mais n'anticipons pas : avant de nous effacer pour laisser la parole à Dickens, il nous faut dire quelques mots de l'homme, comme nous avons dit quelques mots du cadre dans lequel nous allons le voir s'agiter.

L'auteur de *David Copperfield* et de *Dombey and son* ne ressemble plus, en 1855, à l'élégant compagnon du comte d'Orsay de 1846, au jeune homme insouciant, exubérant, tout plein d'illusion et de gaieté franche, que nous avons, naguère, présenté aux lecteurs du *Livre*. Le succès, — un succès immense, foudroyant, qui, dans quelques années, a fait de lui l'écrivain le plus populaire, le plus illustre, le plus chéri de l'Angleterre, — le succès n'a point compensé pour cette nature d'une sensibilité maladive les indispensables amertumes de la vie réelle. Au point de vue psychologique, le caractère de Dickens serait très curieux à étudier : c'était un inquiet de corps et d'esprit, un tourmenté, mais surtout un tourmenteur de soi-même ; les petites piqûres familiales, qui sont le lot de tout grand artiste marié, devenaient dans son imagination de vrais coups de poignard : incapable de les supporter, nous le voyons deux années plus tard, sans aucun grief qu'un grief intellectuel, se séparer brusquement et définitivement de sa femme. Cette nervosité, qui dans la suite deviendra une névrose, le rend malheureux, triste, amer, alors que tout semble lui sourire ; c'est en vain que, pour calmer ces étranges agitations de son esprit, il fatigue son corps par des courses à pied excessives. Il ne trouve véritablement le calme qu'à sa table de travail : alors les pénibles labeurs de la conception cérébrale chassent pour quelques heures tous ces fantômes, mais ils reviennent plus obsédants lorsqu'il dépose la plume. Cet état extraordinaire de son âme transparaît dans sa correspondance. Je sais bien qu'il plaisante, qu'il plaisante toujours, qu'il a plaisanté la veille de sa mort ; mais que d'amertume dans sa plai-

santerie à mesure qu'il avance dans l'existence! Son rire des derniers temps me rappelle, malgré moi, ce fou du roi Louis XIII qui faisait sonner les grelots de la folie sur des vêtements de deuil. Eh bien, et c'est là où je voulais en venir, voici un détail bizarre, digne de remarque et fait pour flatter notre orgueil national à nous Français : à peine Dickens a-t-il touché du pied le sol de notre exhilarante patrie que le voilà guéri de ses humeurs ; ses lettres redeviennent les lettres de sa jeunesse, joyeuses, ironiques sans arrière-pensée, spirituelles sans amertume. Ce contraste se sent très vivement quand on étudie toute cette volumineuse correspondance et le lecteur lui-même s'en rendra compte en lisant les lettres datées de Paris que nous publions aujourd'hui. Vous comprenez qu'au milieu de nous il oublie ses chagrins, qu'il consigne à la porte ses imaginaires tourments et qu'il jouit réellement de la vie. Et ce n'est pas seulement cette capiteuse essence des boulevards pour laquelle J. Claretie a trouvé l'heureux nom de « Parisine, » — ce n'est pas seulement la Parisine qui produit cet effet sur l'humoriste anglais. Nous regrettons vivement de ne pouvoir citer quelques-unes de ses lettres datées de Boulogne-sur-Mer, qu'il avait choisi comme résidence d'été : cela est frais, gai, plein d'entrain, d'une bonne humeur charmante et continue. On s'en formera une idée en lisant une ravissante étude de lui, publiée dans ses œuvres complètes et intitulée *Our French watering Place.*

Pourtant, à propos de Boulogne, je ne puis résister au désir de rapporter une anecdote, racontée par l'humoriste lui-même et où nous voyons notre auteur aux prises avec les grands de la terre. Je suppose que, dans cet oublieux Paris, bien peu de personnes se souviennent qu'en 1854 l'Empereur établit à Boulogne un camp modèle et que le prince Albert, consort de la reine Victoria d'Angleterre, traversa le détroit pour visiter ce camp et pour rendre hommage au nouveau souverain français. De là, bien entendu, fêtes, illuminations, grandes réjouissances et grandes *beuveries* populaires. Laissons dire Dickens :

Fatigué de l'éclat des fusées, du bruit des pétards, de la vue des soldats français embrassant les marins anglais et des marins anglais buvant à la santé des soldats français, blasé sur les tirs aux macarons, les chevaux de bois et les charmes de la femme géante, hier j'ai endossé ma grande blouse de campagne, je me suis coiffé de mon feutre mou à larges bords et, le bâton à la main, m'esquivant par une porte de derrière, je suis allé rêver dans un bois charmant qui se trouve sur la route d'Amiens. Or comme je revenais de mon excursion, la blouse ouverte, le chapeau sur l'oreille, les bottes couvertes de poussière, voilà qu'en levant les yeux j'aperçois à dix pas devant moi Sa Majesté l'empereur des Français et Son Altesse Royale le prince Albert, tous deux en uniforme, tous deux à cheval, entourés d'un brillant état-major et des grooms royaux en costumes écarlates. J'étais confus de ma toilette, mais impossible d'éviter les

augustes personnages. Je me suis donc mis bravement en position sur le bord de la route, et, quand les deux princes ont passé, je me suis découvert en agitant de toutes mes forces mon feutre aux larges bords. Alors l'empereur a tiré son képi, et, souriant très gracieusement, il m'a fait de la main un signe de reconnaissance en me criant : *Bonjour, Dickens!* Raide et formel sur sa selle, le prince Albert, comprenant sans doute, en entendant mon nom, que j'étais un sujet anglais, a daigné incliner légèrement la tête. Ah! madame, la différence entre les deux saluts fait la différence entre les deux princes. (Lettre à Mrs Gaskell, datée Villa du Camp de droite, Boulogne, septembre 1854.)

Je reviens à mon sujet. — Pendant ce séjour de 1855-56, Dickens, outre cette atmosphère joyeuse qui l'entourait, eut presque constamment pour l'entretenir en belle humeur le meilleur, le plus gai, le plus charmant et le plus intellectuel des compagnons de voyage : c'était un jeune homme âgé de trente-deux ans à peine, dont le nom, déjà célèbre en Angleterre, avait su vaincre l'indifférence française pour tout ce qui est d'origine étrangère. L'auteur de *Basil,* du *Secret,* de *la Femme en blanc,* ce grand maître dans le royaume du surnaturel, Wilkie Collins, — le romancier infatigable dont la réputation méritée est aujourd'hui universelle, — avait, dès cette époque, été jugé digne d'attirer le regard de la grave *Revue des Deux Mondes* : deux années auparavant, Forgues le père avait fait paraître un remarquable article sur l'œuvre déjà considérable du jeune auteur anglais. Un jour peut-être nous entretiendrons les lecteurs du *Livre* de ce talent plein d'originalité et d'imprévu, de cet esprit singulièrement fataliste, ami du mystère, passé maître dans l'art de créer un secret, de l'envelopper d'ombres épaisses où l'on s'égare et de n'éclairer qu'à la fin, mais d'une lueur éclatante, toutes ces ténèbres amoncelées à dessein [1]. Aujourd'hui, à notre grand regret, nous ne pouvons consacrer que quelques lignes très brèves au compagnon habituel, au collaborateur ordinaire [2], à l'inséparable ami de Charles Dickens, dont il ne fut jamais le beau-frère ; nous sommes fâchés d'être obligés de contredire sur ce point le critique profond et bien informé qui répond au nom de M. Scherer [3].

Nos deux voyageurs venaient à Paris pour regarder et pour voir; tous deux passionnés pour l'art dramatique, il ne se passait guère de soi-

1. C'est là sa qualité la plus appréciée du gros public ; mais il en a une autre, selon nous, bien plus remarquable : W. Collins est un admirable peintre de caractères; ses femmes sont supérieures à celles de Dickens. Les personnages de miss Vane dans *No Name,* de la jeune aveugle dans *Poor miss Finch,* de Valeria dans *the Law and the Lady,* de Mercy Merrick dans *the New Magdalen,* sont d'admirables créations vivantes, réelles et poétiques.

2. Pendant toute la durée de la vie de Dickens, Wilkie Collins fut son principal collaborateur pour les deux magazines successivement créés et dirigés par l'humoriste : *Household Words* 1850-1859, — *All the Year round,* 1859-1870.

3. Un des frères de Wilkie Collins épousa une des filles de C. Dickens : ce n'est pas tout à fait la même chose, n'en déplaise au critique du *Temps.*

rée qu'ils n'entrassent dans quelque théâtre : « Parfois, m'écrivait dernièrement Wilkie Collins, nous assistions dans certains théâtres du boulevard à des mélodrames extraordinaires : patient de ma nature, je restais là jusqu'à la fin ; mais lui (Dickens), pour peu que l'exposition traînât en longueur, il s'agaçait, s'agitait, bref prenait son chapeau et s'en allait en me disant : — « Ceci est vraiment insupportable ; je vais mar- « cher quelques milles, vous me raconterez le dénouement en rentrant « ce soir. » — Ce qui n'empêchait pas Dickens d'être un remarquable critique théâtral. Si le succès de son génie n'avait pas été si éclatant au début, il est probable qu'il eût été un des plus grands acteurs des temps modernes. Avant la publication de *Pickwick*, il avait songé sérieusement à s'engager sur une scène de Londres. Remercions la destinée qui ne l'a pas voulu ainsi ; car le roman de *David Copperfield* à lui seul a produit et produira sur l'humanité une émotion plus saine, plus durable et plus réelle que le jeu et les gestes des plus admirables comédiens passés, présents ou futurs.

Artistes eux-mêmes jusqu'au bout des ongles, les deux écrivains anglais vécurent de préférence au milieu des artistes. Dickens, bien qu'il eût été jadis un des amis de l'Empereur, n'eut garde de se présenter à la cour. Il tremblait à l'idée qu'on pourrait lui adresser une invitation pour une soirée aux Tuileries, ou pour un raout chez la princesse Mathilde qui recevait beaucoup les écrivains à cette époque. Cet ancien élégant, dont les gilets, dessinés par lui-même, faisaient jadis fureur, était devenu, en avançant dans la vie, l'ennemi implacable des conventions mondaines. Il se hérissait à la seule pensée qu'il lui faudrait subir le joug de l'étiquette. Il avait depuis quelques années adopté un vêtement commode et large, de couleur bleue, ni trop lourd, ni trop léger, mais qui, joint à sa physionomie bronzée par les voyages, à sa barbe, qu'il portait maintenant en éventail, à son air énergique et décidé, enfin à un certain balancement habituel dans la démarche, lui donnait l'air d'un capitaine retraité de la marine marchande anglaise. C'est dans cet accoutrement qu'il circulait à travers Paris, accompagné de son jeune camarade W. Collins, paraissant rire de tout, mais au fond observant, cherchant toujours des matériaux pour son œuvre future. Cela ne l'empêchait pas de travailler à l'ouvrage sur le chantier, et, disons-le en passant, deux de ses productions les plus heureuses — *Dombey and son* et *Little Dorrit* — ont été écrites en partie pendant ces deux séjours en France dont nous nous occupons. Je termine ce long préambule. Après avoir couru tout Paris à la recherche d'un appartement garni assez vaste — car ses enfants, conduits par tante Georgy, devaient venir le rejoindre plus tard, — après une courte et tragi-comique station dans la rue Balzac [1], il eut enfin la

1. Il eut « des *mots* » avec son concierge et un procès qu'il gagna avec son propriétaire.

chance de découvrir une perle au n° 49 des Champs-Élysées. Il ne pouvait, en effet, rêver un logement dont la situation fût plus gaie. En face de lui, de l'autre côté de l'avenue, le cirque Franconi et toute l'animation du Paris élégant. A deux pas de sa porte, d'un côté, le fameux Jardin d'hiver, cher aux imaginations britanniques, et de l'autre l'Exposition. De ses fenêtres, qui toutes donnaient sur l'avenue, il voyait passer le flot bruyant et perpétuel des équipages, des amazones, des cavaliers et des piétons ; souvent, dans une vision rapide, il apercevait, à demi étendu au fond d'un huit-ressorts découvert, à côté de la jeune et gracieuse souveraine, son ancien ami Louis-Napoléon, qui, en dépit de son élévation, restait toujours par l'expression du visage le « prince Taciturne ».

C'est de l'avenue des Champs-Élysées, où Dickens est resté depuis le mois d'octobre 1855 jusqu'au mois d'avril 1856, que sont datés les lettres et les extraits de lettres que nous publions aujourd'hui sous la forme de journal. Nous avons, dans notre précédent article, expliqué pourquoi nous avions de préférence adopté cette forme; elle donne plus d'unité et de cohésion à l'ensemble du travail, elle évite les interruptions et les commentaires ; surtout elle rend plus vivant, plus saisissant et plus réel le récit de Charles Dickens.

49, avenue des Champs-Élysées; octobre 1855.

... Nous avons décidé, W. Collins et moi, que pendant au moins une bonne semaine, nous serions de simples touristes anglais badauds et flâneurs, et non pas les inimitables écrivains que chacun sait. Oui, pendant toute une bonne semaine nous allons rester sourds aux invitations les plus aimables, aux plus flatteuses reconnaissances; nous dînerons chaque soir au restaurant et nous irons tous les soirs au théâtre. Si l'on nous demande notre nom, nous répondrons avec un sourire que nous nous appelons les deux Smith de Sheffield; nous avons fait faire des cartes à cet effet.

Hier nous avons commencé cette vie de dissipation en entrant au hasard dans un théâtre quelconque : le hasard nous a bien servis. Ce théâtre était l'Ambigu et l'on y donnait la reprise d'un ancien et passionnant mélodrame : *Trente ans, ou la Vie d'un joueur,* avec Frédérick-Lemaître. C'est le plus grand acteur du siècle, c'est un génie : la façon dont il a joué hier défie toute comparaison. Jamais je n'aurais cru qu'un homme pût arriver à ce degré de perfection dans l'horrible : pendant les premiers actes, il est si bien grimé, il arpente si légèrement les planches qu'il paraît suffisamment jeune; mais dans les deux derniers, alors qu'il est devenu pauvre et misérable, il fait des choses tellement épouvantables avec sa figure, ses mains, ses jambes, tout son corps, qu'un long frisson d'effroi involontaire se répand dans la salle... Lorsqu'il rencontre dans la cour de l'auberge le voyageur qu'il doit assassiner et que, pour la première fois, il aperçoit son argent, la façon dont on voit le crime entrer dans sa tête, dans ses yeux, envahir toute sa personne est aussi réelle que terrible. Ce voyageur, qui est un brave homme, lui donne un verre de vin.

Ah! que n'étiez-vous là, vous tous, mes compatriotes, qui croyez avoir de grands acteurs, pour voir, comme je l'ai vu, le vague souvenir de jours plus heureux se peindre sur sa physionomie; cela ne dure qu'un instant; il prend le verre élégamment, délicatement, en homme de bonne compagnie, va pour trinquer avec le voyageur, puis brusquement s'arrête dans son geste et d'un mouvement brutal renverse le contenu d'un trait au fond de sa gorge, qui brûle et siffle comme une fosse pleine de chaux vive... Mais ceci n'est rien auprès de ce qui suit l'assassinat, lorsqu'il revient chez lui avec un panier de provisions, sa poche en haillons pleine d'argent, sa main droite encore ensanglantée. Sa petite voit ce sang et lui demande s'il est blessé. Il a une façon de tourner le dos à l'enfant et d'examiner pièce à pièce tous ses vêtements pour voir s'ils ne sont pas tachés de sang, tellement hideuse qu'on en a froid dans le dos... Il y a un ou deux mots dans la pièce qu'il dit comme jamais personne sur la terre ne les dira : l'un est lorsque sa femme lui demande d'où provient tout cet argent : « Je l'ai trouvé », dit-il. Un autre, quand son ancien compagnon, celui qui l'a perdu, l'accuse d'avoir assassiné le voyageur; il devient fou soudain, le saisit à la gorge et s'écrie : « Ce n'est pas moi qui l'ai assassiné, c'est la misère! » Et ses costumes, et sa tête, et, par-dessus toute chose, les gestes et moulinets criminels qu'il fait avec une branche fourchue qui lui sert de bâton et qui ressemble au diable... Assez, je pourrais écrire jusqu'à demain au sujet de Frédérick-Lemaître. Cette soirée laisse dans mon esprit une impression ineffaçable[1].

Champs-Élysées, octobre 1855.

Hélas! notre incognito a été vite percé à jour; nous avons été obligés de retirer nos faux nez, de brûler nos fausses cartes, et me voilà redevenu pour tout le monde l'inimitable Boz. Je ne me doutais pas de ma réputation ici. A peine étais-je arrivé que la presse quotidienne s'est emparée de ma personne, les journaux illustrés m'ont portraicturé tout vif. Il s'ensuit que je ne puis entrer dans une boutique sans y être immédiatement reconnu et accueilli d'une façon charmante. Mon roman de *Martin Chuzzlewitz* paraît chaque jour en feuilleton dans le *Moniteur* et cela rend mon nom encore plus populaire[2]. Un marchand de curiosités chez lequel j'avais acheté quelques bric-à-brac me les a apportés lui-même, et tout en dépaquetant sa marchandise, le brave homme s'est mis à me parler de mon œuvre, qu'il connaît sur le bout du doigt : *Ah! que je suis honoré et intéressé de voir monsieur Dickin, l'écrivain célèbre! Monsieur porte un nom très distingué. Je lis un des livres de monsieur tous les jours dans le* Moniteur... *Ah! c'est une grande chose et ses caractères sont si spirituellement tournés!... Cette madame Tojare (Todgers), ah! quelle est drôle et précisément comme une dame que je connais à Calais!* L'avouerai-je? j'ai ressenti une joie très grande en entendant cet éloge naïf et à coup sûr très sincère d'un petit bourgeois de Paris. Mais la gloire a ses inconvénients, et je suis destiné à les expérimenter tous. C'est ainsi que mon antichambre est déjà envahie par

1. Extrait de deux lettres à M. J. Forster datées toutes deux : octobre 1855, 49, Champs-Élysées.

2. Lettre à J. Forster, octobre 1855.

des flots de visiteurs à moi totalement inconnus, qui tous brûlent du désir de serrer la main à l'illustre écrivain de l'Angleterre. C'est à ce point que, quand je suis dehors, je n'ose rentrer de peur de rencontrer un de mes fâcheux descendant l'escalier, et quand je suis dedans, je n'ose sortir par crainte d'ouvrir moi-même la porte à un importun. Je reste donc chez moi, je me retire dans le coin le plus secret de mon appartement et je travaille ferme à *la Petite Dorrit* et au Conte de Noël prochain. Mon domestique, auquel j'ai donné quelques leçons dans l'art des mensonges nécessaires, m'apporte continuellement des cartes libellées dans le genre de celles-ci, que je prends au hasard dans le tas :

FORGUES

Homme de lettres.

ou

BROUSSE

Membre de l'Institut.

ou

CRÉGIBUS PATALANTERNOIS

Tête des Beaux-Arts.

De cinq en cinq minutes, je reçois des livres ornés d'inscriptions semblables à la suivante :

JAUBAUD.

Hommage à l'illustre romancier d'Angleterre,
Charles de Kean !

Et alors je réponds des lettres toutes remplies des salutations les plus empressées, toutes pleines de l'assurance de ma profonde considération... mais jamais, au grand jamais, je ne deviens visible à l'œil nu.

A la tombée de la nuit, je m'esquive et vais rejoindre Collins sur les boulevards. J'oubliais de mentionner qu'au milieu du fatras que la poste m'apporte chaque jour, j'ai reçu une proposition sérieuse d'une des grandes maisons de publication de Paris, qui désire s'entendre avec moi pour éditer la traduction de mes œuvres complètes. Nous verrons [1].

Champs-Élysées, novembre 1855.

... Mon bon ami, l'admirable acteur Régnier nous a envoyé hier une loge pour la première représentation d'une petite pièce de lui au Théâtre-Français : c'est une charmante bluette pleine d'esprit et d'entrain; il est juste de dire que l'intrigue ne tient pas devant une critique sérieuse, mais cela importe peu au spectateur parisien; tout ce qu'il demande, c'est qu'on l'amuse après son dîner; et il a raison : le théâtre ne doit être qu'un amusement. Mme Plessy est admirable. Ah! si je pouvais apercevoir dans une actrice anglaise une centième partie du feu sacré qu'elle possède, je croirais alors à la régénération du théâtre

1. Extrait de deux lettres, l'une à W. Wilkie Collins, l'autre à M. W. H. Wills, datées l'une 15 octobre, l'autre 30 octobre 1855, Champs-Élysées.

anglais; mais hélas! mes yeux ne seront jamais les témoins d'un tel phénomène[1].

Je dois avouer qu'en dépit de mon affection pour Régnier, j'ai en horreur le théâtre de la rue de Richelieu : c'est un vaste tombeau comme on en voit dans les légendes orientales, où l'on va pour songer à ses amis morts ou à ses amours contrariées. Il règne dans tout cet établissement une sorte de raideur classique qui vous glace la moelle. Là même mon meilleur ami me paraît insupportable. On se lasse à la fin de toujours voir un monsieur, vêtu d'une toge, évoluer pendant un nombre d'actes déterminés en répétant à satiété les mêmes gestes; s'il se souvient, il se frappe le front à plusieurs reprises; quand il lance un mot, il le scande : il a l'air de saisir, l'une après l'autre avec sa main droite les phrases à mesure qu'elles sortent de ses lèvres et de les empiler en pyramides sur le haut de sa tête. Et la petite pièce! le lever de rideau! Le théâtre représente un salon, un sopha à droite, un sopha à gauche, trois petites tables au milieu. Un gentleman est assis sur un des sophas, entre un autre gentleman tenant son chapeau à la main. Eh bien, pour peu que vous soyez un habitué et quel que soit le titre de la pièce, vous saurez exactement à quel instant le premier gentleman se lèvera d'un des sophas pour aller s'asseoir sur l'autre; vous saurez à une minute près quand le second gentleman devra placer son chapeau d'abord sur la première, puis sur la seconde, enfin sur la troisième petite table[2].

Champs-Élysées, novembre 1855.

... Hier, nous avons visité l'exposition internationale de peinture. Hélas! pour mes malheureux compatriotes... rien d'aussi vide, d'aussi insignifiant, d'aussi pâle que les tableaux de la galerie anglaise : l'absence générale d'idées est partout douloureusement apparente. Pour ne citer que les meilleurs, voilà par exemple un Mulready qui représente deux vieillards, beaucoup trop jeunes, discutant au travers d'une table beaucoup trop grande. J'ouvre le livret officiel et je lis : *la Discussion sur les principes du docteur Whitson.* Eh bien, cela ne me satisfait pas du tout, et même, sachant ce dont il s'agit, rien dans l'attitude de ces deux bonshommes ne me fait soupçonner un tel sujet. Le Sancho de Leslie est raide, sans grâce, sans naturel; quant au tableau de l'ami Stanny, imaginez la reproduction exacte d'un joli salon de cire. Au fond, ce qui manque dans ces tableaux manque dans ceux qui les ont peints : c'est la puissance de conception, c'est le feu sacré, c'est surtout l'Idée et l'art de ne voir dans le modèle qu'un moyen de rendre l'Idée. Depuis quelque temps, les meilleurs parmi nos peintres anglais s'enveloppent d'une sorte de respectabilité atroce : ils sont les esclaves d'une routine étroite, systématique, définie, qui caractérise à mes yeux l'état actuel de la société anglaise tout entière. Quelle différence entre notre section et la section française ! Là aussi, il y a des choses mauvaises, très mauvaises; mais, tout à côté, que d'œuvres admirables! Quelle âme, quelle hardiesse dans la forme et dans la conception ! quelle passion!

1. Lettre à W. C. Macready (l'acteur), datée 5 novembre 1855, Champs-Élysées.

2. Extraits d'une lettre à J. Forster, datée Champs-Elysées, novembre 1855, citée dans la Vie de Dickens par Forster.

quelle action! quelle vie!... Je ne suis pas un pessimiste et je suis loin de prétendre que notre gloire nationale soit sur son déclin, mais je dis et j'affirme que l'amour de la forme et du convenu est le pire ennemi de l'art anglais, comme il est le pire ennemi de notre politique et de nos relations sociales... Nos artistes sont inouïs. Ils ont l'idée fixe qu'il n'y a de naturel que les manières anglaises; or chacun sait que nos manières sont au contraire tellement exceptionnelles qu'elles nous font reconnaître de suite à travers le monde entier; s'ils avaient à représenter un royaliste français marchant à la guillotine, ils nous le montreraient aussi paisible qu'un bon bourgeois de Clapham, aussi respectable qu'une vieille demoiselle de Richmond-Hill, et le plus fort, c'est qu'ils se croiraient dans le vrai et dans le naturel[1]!

Décembre 1855.

Je me suis arrangé avec les éditeurs français à propos de la traduction de mes œuvres. Je leur ai cédé les droits de traduction sur tous mes livres, moyennant la somme de £ 440 (11,000 fr.), payables mensuellement à raison de £ 40 (1,000 fr.) par mois. Quand je dis tous mes livres, j'entends tous mes romans : ne sont inclus ni *les Contes de Noël,* ni *les Notes américaines,* ni *les Peintures d'Italie,* ni les esquisses. J'accorde en outre le droit de traduire tous mes romans futurs moyennant £ 40 (1,000 fr.) par roman. Lundi, je dîne avec toute la bande de mes traducteurs chez les Hachette : tel est le nom des éditeurs avec lesquels j'ai fait affaire, — une bonne affaire, il me semble, qui payera mon loyer de cette année et toutes mes dépenses de voyage[2]. . . . . .

... Décidément, la guerre avec la Russie n'est pas si populaire que le prétendent les journaux amis du gouvernement. J'en ai eu un exemple frappant l'autre soir. J'étais au théâtre, quand est arrivée la nouvelle d'une victoire des troupes françaises en Crimée; on a interrompu la pièce et le régisseur est venu, par ordre, lire la dépêche devant le trou du souffleur. Eh bien, il n'y a pas eu un seul bravo, pas une seule exclamation; à l'orchestre, quelques gens de Bourse ont tiré leurs carnets, y ont inscrit quelque chose et sont sortis précipitamment, et voilà tout; la claque elle-même s'est tue se disant sans doute qu'elle n'était pas payée pour applaudir un fait de guerre. L'expédition de Crimée a été populaire, elle ne l'est plus; il est temps qu'elle finisse. Dans la rue, même indifférence. Sur les boulevards, en voiture découverte, j'ai vu passer le roi de Sardaigne et l'empereur : personne ne se découvrait; on ne détournait même pas la tête pour regarder. Ah! les Parisiens usent vite hommes et choses... Leur seul souverain, le seul qu'ils trouveront toujours nouveau, le seul auquel ils resteront toujours fidèles, c'est le plaisir[3].

Décembre 1855.

Scribe est devenu mon ami particulier, je dîne souvent chez lui. Il possède un charmant hôtel à Paris, un château à la campagne, un équipage luxueux et

1. Lettre à J. Forster, Champs-Élysées, 30 novembre 1855.

2. Extrait d'une lettre à M. W. Wills, datée décembre 1855, Champs-Élysées.

3. Lettre à miss G. Hogarth (belle-sœur de Dickens), datée décembre 1855, Champs-Élysées, publiée dans la correspondance.

une magnifique paire de chevaux. « Tout cela, dit-il souvent, gagné avec ma plume ; car, tel que vous me voyez, mon cher Dick-ins, j'ai commencé par être petit clerc chez un notaire. » J'ai rencontré chez lui Auber, un joli petit vieillard très vert, très gai, aux façons pétulantes. Il m'a dit qu'il avait autrefois habité à Stok Noonton (Stoke Newington) pour apprendre l'anglais, mais qu'il l'avait complètement oublié. Il m'a raconté que Louis-Philippe l'avait invité pour le présenter à la reine d'Angleterre et que celle-ci, aussitôt qu'elle l'avait aperçu, s'était écrié : « Il n'y a pas besoin de présentation ; grâce aux œuvres de M. Auber, nous sommes de vieilles connaissances [1]. »

... Dîné également chez l'excellent Amédée Pichot pour y rencontrer Lamartine qui désirait beaucoup renouveler connaissance, car, dit-il souvent : *Dickins est un des grands amis de mon imagination.* Il semble n'avoir pas vieilli depuis 1846 ; c'est toujours ce même visage pâle, tranquille, légèrement attristé ; au fond de ses yeux dormants, brille une sorte de lueur passionnée qui le rend très séduisant près des femmes ; nous avons parlé de de Foe et de Richardson ; il a fait une remarque bien originale et très juste à propos de *Robinson Crusoé.* C'est que c'est le seul livre universellement populaire qui ne fasse ni rire ni pleurer. Je l'ai trouvé franc, sans aucune affectation et il m'a beaucoup intéressé par les détails qu'il m'a donnés sur la vie du bas peuple en France. Il semble avoir profondément étudié la question sociale. Il a ensuite informé la compagnie qu'il avait rarement entendu un étranger parler le français avec autant d'aise que votre inimitable serviteur. A ces mots, votre inimitable serviteur a rougi avec modestie et, presque immédiatement ensuite, a failli s'étrangler en avalant de travers un os de volaille qui, à l'heure présente, est encore dans sa gorge. Pendant dix minutes il a été en proie à des tortures atroces, appréhendant à chaque instant de rendre le bon Pichot à tout jamais célèbre en expirant à sa table hospitalière comme le petit bossu des *Contes des fées.* Assistaient à ce dîner Scribe et sa femme, mais ils ont été obligés de quitter la table au moment des glaces. Il y avait à l'Opéra-Comique une première représentation d'un opéra d'Auber et de Scribe sur lequel on fonde les plus hautes espérances. Scribe était bien curieux à observer ce soir-là ; lui, l'auteur applaudi de plus de 400 pièces, devenait de plus en plus nerveux à mesure que l'heure avançait, ne mangeant pas, répondant à peine, émiettant son pain, tirant sa montre à chaque minute. Bref, n'y tenant plus, il a tout à coup bondi de son siège et faisant une espèce de plongeon vers la porte, il a disparu ; sa femme s'est alors levée très tranquillement, a salué à la ronde avec un charmant sourire et l'a suivi. Mme Scribe est une créature extraordinaire ; son fils aîné a au moins trente ans et elle a l'air d'en avoir au plus trente-cinq ; c'est une femme ravissante dans toute l'acception du mot ; une grâce, une élégance de mouvements incomparables ; elle se lève, s'assoit, salue, rit, parle comme une reine en exil [2].

Décembre 1855.

J'ai assisté à la représentation de cette pièce qui rendait mon ami Scribe si nerveux l'autre soir à la table de Pichot, et voici mon impression : « Un tout

1. Extrait d'une lettre à J. Forster, Champs-Élysées, 16 décembre 1855.
2. Lettre à M. W. H. Wills, datée décembre 1855, Champs-Élysées.

charmant, une musique facile, harmonieuse, captivant l'oreille, un livret excellent dénotant une connaissance profonde du théâtre, des décors de premier ordre et la plus jolie *prima donna* du monde dans la personne de Marie Cabel[1]. L'opéra s'appelle *Manon Lescaut* et l'intrigue est tirée de l'aventure si admirablement contée par l'abbé Prévost... Marie Cabel chante une chanson du rire qui est reçue avec enthousiasme par les spectateurs et c'est la seule fois que j'ai réellement entendu le rire bien mis en musique. Il paraît qu'à la première répétition, cet air fit grand effet sur les musiciens de l'orchestre, et Auber m'a raconté que le chef d'orchestre enthousiasmé lui frappa sur l'épaule en s'écriant : « Bravo, *jeune homme,* ça promet bien[2] !..... »

Champs-Élysées, décembre 1855.

... Il faisait très froid cette après-midi, mais le ciel était clair et bleu comme un ciel d'Italie. Dans les Champs-Élysées, il y avait foule d'équipages, de cavaliers, d'amazones et de piétons. Tout à coup, comme je sortais, voilà que des régiments d'infanterie revenant du tir se mettent à passer, un peu à la débandade, à la façon française, qui est pleine de pittoresque et de naturel. De temps à autre, on entendait de grands roulements de tambours, puis les musiques; ah ! ces délicieuses musiques militaires, elles rendraient guerrier le plus lâche des hommes! Les voilà devant moi; un roulement de tambour, trois coups de grosse caisse et un pas redoublé éclate dans l'air sonore de cette journée d'hiver. En avant ! je n'y tiens plus, je suis électrisé! ma canne sur l'épaule, mon feutre sur l'oreille, je m'élance, réglant mon pas sur celui du gigantesque tambour-major. A mes côtés, dans sa petite voiture mécanique, un pauvre estropié fait avec ses bras des efforts suprêmes pour n'être pas distancé, il a l'air de mon aide de camp; derrière nous, toute l'armée des gamins de Paris suit en poussant des vivats. Ah! si les drapeaux surmontés de leurs aigles d'or se fussent soudain déployés sous le soleil, nous les aurions joyeusement suivis jusqu'au bout du monde pour défendre n'importe quelle cause ! tels les enfants suivent d'instinct la boîte fermée qui renferme Polichinelle. Nous sommes ainsi allés jusqu'aux casernes. En passant sur la place Vendôme, il m'a semblé du haut de sa colonne voir sourire le grand empereur[3].

Champs-Élysées, décembre 1855.

Tous ceux qui me connaissent n'ignorent pas que je suis l'ami sincère du vrai, et pourtant, si la description suivante tombait sous les yeux d'un ami, il ne manquerait pas de m'accuser d'exagération. Il n'en est rien ; quand il s'agit de décrire une fête chez Émile de Girardin, on n'exagère jamais, on est tou-

1. Dickens oublie Faure : il fit un de ses premiers débuts dans cet opéra d'Auber. Il y jouait le rôle du marquis. L'air du Rire s'appelle dans la partition : « les couplets de *la Bourbonnaise* » chantés par Manon. Mme Patti a remis ce morceau à la mode en le chantant souvent dans des concerts : il se vend aujourd'hui sous le nom de *l'Éclat de rire.*

2. Extrait d'une lettre à J. Forster (citée dans la Vie de Dickens), décembre 1855, Champs-Elysées.

3. Lettre à J. Forster, fin décembre 1855, Champs-Élysées.

jours au-dessous de la vérité. Cet homme étonnant, le vrai créateur de la presse française, auquel il n'a fallu que quelques mois pour devenir une des puissances et une des forces de Paris, nous avait invités à venir dîner chez lui en petit comité. A peine nous a-t-on débarrassés de nos pardessus, qu'un huissier nous fait traverser une suite de trois salons somptueux éclairés par des lustres en or ciselé où brûlent dix mille bougies. Cette enfilade se termine par une salle à manger d'une incomparable magnificence; au bout, deux énormes portes à glaces sans tain, derrière lesquelles on aperçoit un office plein d'une vaisselle éclatante, et tout au bout, dans un grand flamboiement rouge, les larges cuisines à travers lesquelles s'agite une nuée de marmitons à veste et à toque blanches. De son siège, au haut bout de la table, notre amphitryon, semblable à un ogre des *Contes des fées,* préside à cette cérémonie. Il jette un long regard connaisseur sur la table couverte d'un linge damassé, chatoyant comme neige au soleil. Émus par ce spectacle, les invités gardent d'abord un respectueux silence; tout à coup un gong retentit et, par les grandes portes vitrées dont les battants s'ouvrent brusquement, le banquet apparaît. Par le ciel, un vrai festin de dieux de l'Olympe! Un seul détail donnera l'idée de ce qu'un semblable repas a pu coûter. Nous étions huit à table et j'ai calculé qu'au prix où sont les truffes aujourd'hui, il y en avait pour 125 francs. Sur la table, grande abondance de carafes de forme particulière pleines d'un champagne frappé délicieux. Pendant le troisième service, on a versé un certain vin d'Oporto qui se vendrait 50 francs la bouteille dans n'importe quelle vente. Le dîner terminé, des fleurs d'Orient dans des corbeilles tissées d'or ont été placées sur la table; on a alors servi des glaces et certains vieux flacons d'eau-de-vie enterrés depuis cent ans, puis est venu du café rapporté du fin fond de l'Asie par le frère d'un des convives, qui l'a payé son poids en poudre d'or de Californie... Les invités étant rentrés au salon y ont trouvé des tables chargées de cigarettes volées au harem du sultan et des boissons claires et fraîches, où la saveur du citron arrivé hier d'Alger se mariait voluptueusement au parfum délicat de l'orange arrivée ce matin de Lisbonne. Cependant les convives se dispersent, s'étendent sur des divans profonds où des fleurs éclatantes s'épanouissent sur des étoffes sombres. Tout à coup, poussée par je ne sais quel agent mystérieux, une lourde table fait son entrée, toute couverte d'une argenterie massive aux formes bizarres. D'une aiguière d'or ciselé s'échappe en nuages bleus une fumée qui parfume les alentours; c'est l'arome puissant du thé de la Chine offert au puissant journaliste par un mandarin à trois ou quatre boutons.

Et pendant toute la durée de la fête le maître de céans n'a cessé de répéter : *Ce petit dîner-ci n'est que pour faire la connaissance de M. Dickens; il ne compte pas, ce n'est rien.* Et maintenant que j'y songe, je m'aperçois que j'ai oublié la moitié des détails; ainsi je n'ai pas parlé d'un plum-pudding, le plus immense plum-pudding qu'il m'ait été donné jamais de contempler à moi Anglais d'Angleterre, un plum-pudding accompagné d'une sauce céleste, un plum-pudding plein de flatteries délicates à mon adresse et dont le nom sur la carte était suivi de l'inscription suivante : « Hommage à l'illustre écrivain d'Angleterre. » Finalement cet homme illustre, muet, ébloui, chancelant, a gagné la porte du dernier salon suivi de son hôte, qui lui a dit en lui serrant une dernière fois la main : *Le dîner que nous avons eu, mon cher, n'est rien; il ne*

compte pas, il a été tout à fait en famille. Il faut dîner, en vérité dîner bien tôt. Au plaisir! au revoir! au dîner[1] *!*

Fin décembre 1855.

L'armistice est signé; les grandes tables à tapis vert, autour desquelles s'assoient pour discuter les faiseurs de protocole, remplacent les champs de bataille et les combats à la plume vont succéder aux charges à la baïonnette... Les premières troupes commencent à revenir; cette nuit, tous les quartiers de Paris, même les rues inconnues, même les culs-de-sac, même les endroits les plus étranges de cette étrange ville ont été brillamment illuminés. Dans l'ombre, on aurait dit Venise et Gênes confondues et coupées en deux par le Corso de Rome en temps de carnaval. La nation française s'y entend merveilleusement lorsqu'il s'agit de rendre honneur à son héroïque armée[2].

3 janvier 1856.

Second dîner chez Girardin, plus somptueux, plus insolent dans son luxe que le premier.... Mais je ne le décrirai pas, car toute cette opulence étalée m'attriste malgré moi. Je songe à l'origine de tant de richesses si rapidement acquises et, comme dans un rêve, je vois passer les têtes désespérées des pauvres diables naïfs auxquels cet or a été enlevé avec toutes les formes prescrites par la loi. Il y avait là une foule de gens de Bourse, comme artistes, Régnier, Jules Sandeau et le nouveau directeur des Français. On m'a montré parmi les invités un petit homme, objet de l'admiration de tous, qui, il y a huit ans, cirait les chaussures des passants sur la voie publique. Il est maintenant immensément riche, le plus riche de Paris peut-être. Bien entendu d'ailleurs qu'il ne doit sa fortune ni à son talent, ni à son intelligence, ni à son travail, mais simplement au caprice du hasard, aux faveurs de cette divinité monstrueuse qui trône dans un palais d'iniquités, la Bourse. Sur ma simple observation qu'il faudrait peut-être à ce monsieur moins de huit années pour redescendre à son décrottoir, j'ai vu tous les fronts se rembrunir, même celui de Girardin; seul le petit clan des artistes est resté impassible. Il demeure évident pour moi que tous ces hommes si brillants, si généreux, si riches, ne doivent leur fortune qu'au jeu[3]. Du reste, qu'on s'arrête un instant, vers les quatre heures du soir, devant le péristyle de la Bourse, le spectacle est atroce et saisissant. C'est une foule d'hommes et de femmes, de vieillards et de jeunes gens, de blouses et de redingotes se démenant, se bousculant; tous hurlent, tous sont rendus livides, hagards, défigurés par la cruelle passion du jeu. En les voyant se presser ainsi vers les portes, on se demande avec effroi quels mystères doivent se célébrer dans ce sinistre monument qui ressemble à un temple. Chaque jour, j'entends parler de concierges et de petites gens qui se sont brûlé la cervelle, qui se sont jetés dans la Seine à « cause des pertes sur la Bourse ». Je n'ouvre pas un journal sans y rencontrer au moins un fait divers de cette nature.... Ah! il est juste

1. Lettre à M. J. Forster, datée fin décembre 1855, Champs-Élysées.

2. Extrait d'une lettre à M. W. H. Wills, 30 décembre 1855, Champs-Élysées.

3. Extrait d'une lettre à M. J. Forster, citée dans la Vie de Dickens. Champs-Élysées, janvier 1856.

d'ajouter que jamais Paris n'a été aussi brillant; le flot interminable des chevaux de pur sang, des voitures aux coussins de velours rouge, traînées par des coursiers noirs, harnachés de blanc, ne cesse de rouler sous mes fenêtres. Les passants, l'air toujours joyeux, assistent à ces somptueux défilés; ils sourient avec indulgence, haussent les épaules en disant : « Eh ! que voulez-vous ? ce sont les heureux de la Bourse [1]. »

Champs-Élysées, 6 janvier 1856.

Je me demande où diable tout le monde trouve l'argent nécessaire pour donner des étrennes à tout le monde ! Depuis huit jours, les grands magasins de Paris sont littéralement pris d'assaut. On a établi des deux côtés du boulevard et sur tout son parcours, depuis la Madeleine jusqu'à la Bastille, une ligne souvent double de petites boutiques en bois; on y vend, on y joue, on y perd, on y gagne tous les objets imaginables : souliers fins et gros sabots, vases en cristal, volailles battant de l'aile et lapins battant du tambour. J'ai vu ainsi une douzaine de canards perchés au-dessus d'un jeu de quilles minuscule; quand la boule roulait, le perchoir tremblait et les pauvres volatiles prenaient des airs désespérés; si l'un d'eux, perdant l'équilibre, dégringolait de son trône, la foule du peuple éclatait de rire. Pour la somme de quatre sous, on peut avoir dans ces boutiques autant de bijoux qu'il y en a sur la royale couronne d'Angleterre [2].

... Un gros détachement de zouaves, retour de Crimée, est resté, ce matin, une demi-heure au repos dans les Champs-Élysées, presque sous mes fenêtres. C'est un corps de troupe très remarquable, sauvage, dangereux, pittoresque. Le zouave porte sur sa tête absolument rasée une sorte de fez rouge à long galon jaune, une veste grecque, de vastes knickerbockers rouges à bandes jaunes et de hautes guêtres blanches montant jusqu'aux mollets. Le zouave a toujours une barbe et des moustaches énormes; il porte son fusil le canon vers la terre, la crosse sur l'épaule; il marche comme Bobadil [3], le terrible; il fume toujours. Quand il rit, il se renverse en arrière, comme s'il se préparait à faire le saut périlleux. Ce détachement arrivait du champ de Mars, où l'empereur venait de distribuer les médailles de Crimée. Ils avaient avec eux un chien, un caniche noir, le chien du régiment. Quand ils ont défilé, tout glorieux de leurs nouvelles décorations, le chien marchait à côté du porte-drapeau, qu'il ne quitte jamais, fier, levant la tête, son maintien dénonçant sa conviction profonde que lui aussi était décoré. Je ne sais si on lui avait, en effet, passé une médaille au cou (il le mérite, car il a fait toute la guerre); mais il est certain qu'il se rendait parfaitement compte de l'honneur que venait de recevoir son régiment. Rien n'était plus comique que son air à la fois suffisant et modeste, que la façon triomphante dont il regardait le public. Chien petit, mais cœur vaillant [4] !

1. Lettre à M. Mark Lemon. Champs-Élysées, 9 janvier 1856.
2. Extrait d'une lettre à M. W. Wills. Champs-Élysées, 6 janvier 1856.
3. Matamore du théâtre anglais.
4. Extrait d'une lettre à M. J. Forster, citée dans la Vie de Dickens. 10 janvier 1856, Champs-Elysées.

12 janvier 1856.

J'ai dîné chez la sœur de Malibran, l'admirable Mme Viardot, dont je suis de plus en plus amoureux, avant-hier soir 10 janvier, pour y rencontrer, par faveur spéciale, la très grande, très illustre, très célèbre George Sand. Hélas! encore une de mes illusions fauchée par la réalité cruelle. L'auteur de tant d'œuvres brûlantes ne ressemble pas du tout au romanesque portrait que je m'en étais fait. Si on me l'avait montrée à Londres, dans la rue, je l'aurai prise pour une des sages-femmes de la reine; elle est joufflue et respectable, elle est brune avec une légère moustache et des yeux noirs tranquilles; elle n'a rien du bas-bleu si ce n'est une petite façon finale de faire cadrer vos opinions avec les siennes, qu'elle doit tenir de Nohant, maison de campagne où elle vit en souveraine, dominant et tyrannisant un cercle étroit d'adorateurs. En un mot, brave femme, très ordinaire comme figure, comme conversation, comme manières. Pour ce qui est de son esprit, on le dit très brillant; mais je n'ai pu en juger; elle n'a pas daigné le sortir. Le dîner était excellent sans prétention aucune; il y avait nous, Mme Dudevant et son fils, les deux Scheffer, les Sartorises et une lady quelque chose, nouvellement arrivée de Crimée, qui porte une redingote et fume des cigarettes. Les Viardot ont une maison dans le nouveau Paris; ils ont absolument l'air d'avoir emménagé la semaine dernière et de devoir déménager la semaine prochaine; pourtant voici huit ans qu'ils habitent la même demeure. Rien d'ailleurs n'y rappelle l'art de la grande cantatrice. Je n'y ai pas vu de piano. Le mari s'occupe de littérature étrangère. C'est le meilleur des hommes. Quant à elle, j'aime mieux n'en rien dire, sinon qu'elle est parfaite et que je suis son esclave. Je suis obligé d'aller à Londres pour quelques jours; mon magazine me réclame et l'ami Wills[1] me fait des signes désespérés[2].

Champs-Élysées, février 1856.

Revenu de Londres avant-hier et dîné hier chez mon ami Régnier, où j'ai rencontré M. Legouvé, poète et dramaturge; son différend avec Rachel l'a rendu plus célèbre en un jour que sa poésie en dix ans. La grande tragédienne, après lui avoir donné sa parole, a refusé de jouer le rôle qu'il lui destinait dans une pièce du nom de *Médée*. Voilà une capricieuse auquel son caprice va coûter cher; le tribunal l'a condamnée à payer une forte somme par chaque jour de retard; mais ce n'est pas tout, on essaye de lui susciter une rivale dans la Ristori, qui joue la pièce en italien aux Italiens. Bien que je fusse très fatigué de mon voyage, le vieux Macready[3], qui est revenu avec moi, m'y a entraîné de force, hier soir. Eh bien, c'est mauvais, abominablement mauvais. J'ai vu ça en beaucoup mieux, avec beaucoup moins d'exagération, cinquante fois pour une, dans les petits théâtres en plein vent d'Italie. Bien entendu, cela n'empêche pas les journaux d'être en extase; à qui mieux mieux, tous célèbrent et la

1. M. William Wills, homme de lettres très distingué, ami particulier de Dickens et gérant du *Household Words*, revue dirigée par l'humoriste.

2. Lettre à M. W. L. Macready. Champs-Élysées, 20 janvier 1856.

3. Macready, un des plus grands acteurs tragiques de l'Angleterre, ami particulier de Dickens, qu'il avait connu enfant.

sublimité de l'actrice, et la spontanéité des applaudissements, et le nombre incalculable des bouquets. Le fait est que hier soir, on a lancé des bouquets en masse, à tort, à travers, aux moments les plus inopportuns, en pleines tirades pathétiques; c'était fort drôle. Il y avait surtout un malheureux qui jouait le roi Créon et qui était obligé continuellement de parer de la main, pour ne pas recevoir en pleine figure et en plein récitatif l'avalanche de ces projectiles parfumés. Scribe, qui cependant tient pour Ristori, n'a pu résister au plaisir de nous raconter une petite anecdote au sujet de la spontanéité et du nombre incalculable, etc., etc. (voir plus haut). Comme, après le premier acte, il entrait dans les coulisses pour féliciter les acteurs, il aperçut deux hommes du théâtre qui reportaient dans la salle tous les bouquets jetés pendant le premier acte; ils devaient ainsi servir successivement aux quatre autres. C'est ce qu'on pouvait intituler : enthousiasme et économie [1].

Champs-Élysées, mars 1856.

... Depuis tantôt deux mois, je vais, trois fois par semaine, poser dans l'atelier d'Ary Scheffer. Mon portrait avance, mais ma ressemblance diminue; c'est une très admirable peinture, remplie de vie et de hardiesse, mais, selon moi, ce n'est pas moi; je me trompe peut-être. Nous verrons ce que diront mes amis de Londres, où ce tableau sera exposé. Le frère de Scheffer travaille à côté de lui et fait aussi mon portrait; c'est beaucoup moins beau, mais c'est beaucoup plus ressemblant. Ary Scheffer est un esprit charmant que j'aime beaucoup. Il m'a fait connaître Manin, le grand exilé de Venise; il gagne ici sa vie en donnant des leçons; son érudition est prodigieuse; il est depuis deux mois le précepteur de mes enfants. Manin possède toutes les qualités qui font les héros; il n'a aucune ambition, mais il brûle du désir de sacrifier sa vie pour le salut de la patrie; quand il parle de Venise, de gros pleurs roulent dans ses yeux et c'est chose très attendrissante de voir les larmes mouiller cette face de lion; il est très simple, presque naïf, doux et patient avec les enfants; il vit avec sa fille, très belle Vénitienne blonde [2].

Champs-Élysées, avril 1856.

Une duchesse [3] qui habitait en face de moi, de l'autre côté de l'avenue, vient d'être assassinée par son cocher. L'enquête a dévoilé des détails bien étranges. Cette duchesse habitait un vaste hôtel toujours hermétiquement fermé; elle passait sa vie dans l'obscurité. Dans une petite loge extérieure vivait le cocher assassin; il avait eu une longue suite de prédécesseurs, aucun n'avait pu rester. Lorsqu'ils réclamaient leurs gages, elle se précipitait sur eux armée d'un long couteau, dans le but, sans doute, de les « régler » définitivement. Le cocher n'avait absolument rien à faire; la vieille calèche n'avait pas été sortie depuis des années; il y avait deux malheureux chevaux qu'on ne promenait jamais, la duchesse l'avait défendu; on les lâchait dans le misérable bout de jardin situé

1. Lettre à J. Forster, février 1856, Champs-Élysées, citée dans la Vie de Dickens.
2. Lettre à M. W. H. Wills, 18 mars 1856, Champs-Élysées.
3. La duchesse de Caumont-Laforce.

entre la loge et l'hôtel, jardin où poussent seulement les herbes folles, les orties et les plantes parasites. Naturellement, il y avait foule énorme autour de la maison quand la justice est arrivée. Tout à coup un monsieur fort bien mis fend le flot des spectateurs : c'est le duc, séparé depuis longtemps de sa femme; il sonne à la grille, le commissaire ouvre :

« — C'est vrai donc, dit le duc, que Mme la duchesse n'est plus ?

« — C'est trop vrai, monseigneur !

« — Ah ! tant mieux ! » soupire le duc, et il s'en retourne tranquillement, à la grande satisfaction de l'assemblée.

Voici le cinquième assassinat commis dans le quartier des Champs-Élysées depuis que je l'habite... Georgy prétend que, pour notre sûreté, il est grand temps de quitter Paris. On fait les malles et nous partons dans quelques jours[1].

Nous en étions là de notre travail lorsque, avant de conclure, nous voulûmes relire les quelques pages que le plus brillant de nos critiques, M. Henri Taine, consacra jadis au grand romancier dans son *Histoire de la littérature anglaise*. — Déjà, lors d'une première lecture, nous avions trouvé que cette étude dénotait une connaissance bien peu approfondie de l'œuvre de Dickens; en la relisant aujourd'hui, malgré notre admiration pour son auteur, malgré la magie d'un style incomparable, nous estimons qu'elle manque de justesse et, qui pis est, de justice. *Imagination de visionnaire, rêveries de monomane, crises d'affectation, bizarreries, mièvreries maladives,* telles sont quelques-unes des moindres douceurs de notre éminent critique à l'adresse de l'écrivain anglais. Il ne s'aperçoit pas que ce qu'il baptise de ces épithètes assez mal sonnantes, c'est justement *l'humour*, cette qualité que, dans un autre endroit de son livre, il essaye vainement d'expliquer; car l'humour ne s'explique pas plus que ces signes et ces maladies héréditaires qui, dans certaines familles, se transmettent de génération en génération. Mais nous n'avons pas le temps d'insister sur cette accusation, ni sur celle qui consiste à dire que celui qui a décrit l'admirable dévouement de la fille du vieux Dorrit, les remords épouvantables de Jonas Chuzzlewit, que celui qui a peint l'agonie de Fagin dans sa cellule et la mort du petit Dombey, au bruit de la mer montante, que celui-là *ne savait pas voir grand!* M. Taine s'engage ensuite dans un long parallèle entre Balzac et Dickens et nous n'avons pas besoin de dire que toutes ses préférences sont pour Balzac : du reste, nous ne l'en blâmons pas ; peut-être même, au point de vue de l'esthétique pure, serions-nous tentés d'être de son avis; mais où nous ne le suivons plus, c'est lorsqu'il semble donner comme une des raisons de ses préférences *que Balzac aimait l'art plutôt que les hommes.*

1. Extrait d'une lettre à M. J. Forster, datée du 3 avril 1856. Dickens quitta, en effet, Paris quelques jours après avoir écrit cette dernière lettre.

Eh bien, ce qui fait la grande supériorité de Dickens, ce que M. Taine n'a jamais aperçu, ce qui éclate à chaque page de son œuvre, c'est qu'il aime les hommes autant que son art, je n'ose dire plus. Cet art, ce génie admirable, il les a mis tout entiers et dès le début au service de l'humanité souffrante. Ouvrez au hasard un de ses romans, pas un seul qui ne contienne quelque éloquent plaidoyer en faveur d'une réforme sociale, morale ou politique. Élevé dans la pauvreté, évadé du sombre royaume de la misère, il eut constamment devant les yeux le sort douloureux de ceux qu'il appelait « ses frères les déguenillés » ; il travailla constamment à l'amélioration de leur destinée, et il réussit. Ces cris d'indignation, de pitié et de colère portaient en eux un tel accent de sincérité que partout ils furent entendus : ils réveillèrent tous les nobles sentiments dans les cœurs d'un million de lecteurs, ils eurent assez de puissance pour venir troubler sur leurs bancs les gentlemen de la Chambre des communes et les lords de la Chambre des pairs. Dans ce noble pays d'Angleterre, il suffit qu'une idée généreuse soit énoncée pour qu'elle se répande comme une traînée de poudre. Des motions furent faites, des bills préparés, des amendements votés, des lois établies. Tout incroyable que cela puisse paraître en France, c'est à la plume d'un simple romancier que le peuple anglais doit l'abolition des prisons pour dettes, la réforme des work-houses (maisons de refuge et de mendicité), la création d'hospices pour les enfants abandonnés (New Foundlings Hospital), la loi sur les pauvres (poors law), etc., etc.

Concluons :

La gloire de Balzac, de George Sand, de Stendhal, de tous ceux que cite M. Taine, réside tout entière dans leurs œuvres. *Ils ont aimé l'art plutôt que les hommes.* La gloire de Dickens est plus noble et plus pure ; il fut non seulement le plus grand écrivain de son époque et de son pays ; mais il fut aussi le serviteur dévoué, le bienfaiteur constant de la grande armée des misérables.

R. du Pontavice de Heussey.

Rennes, mars 1886.

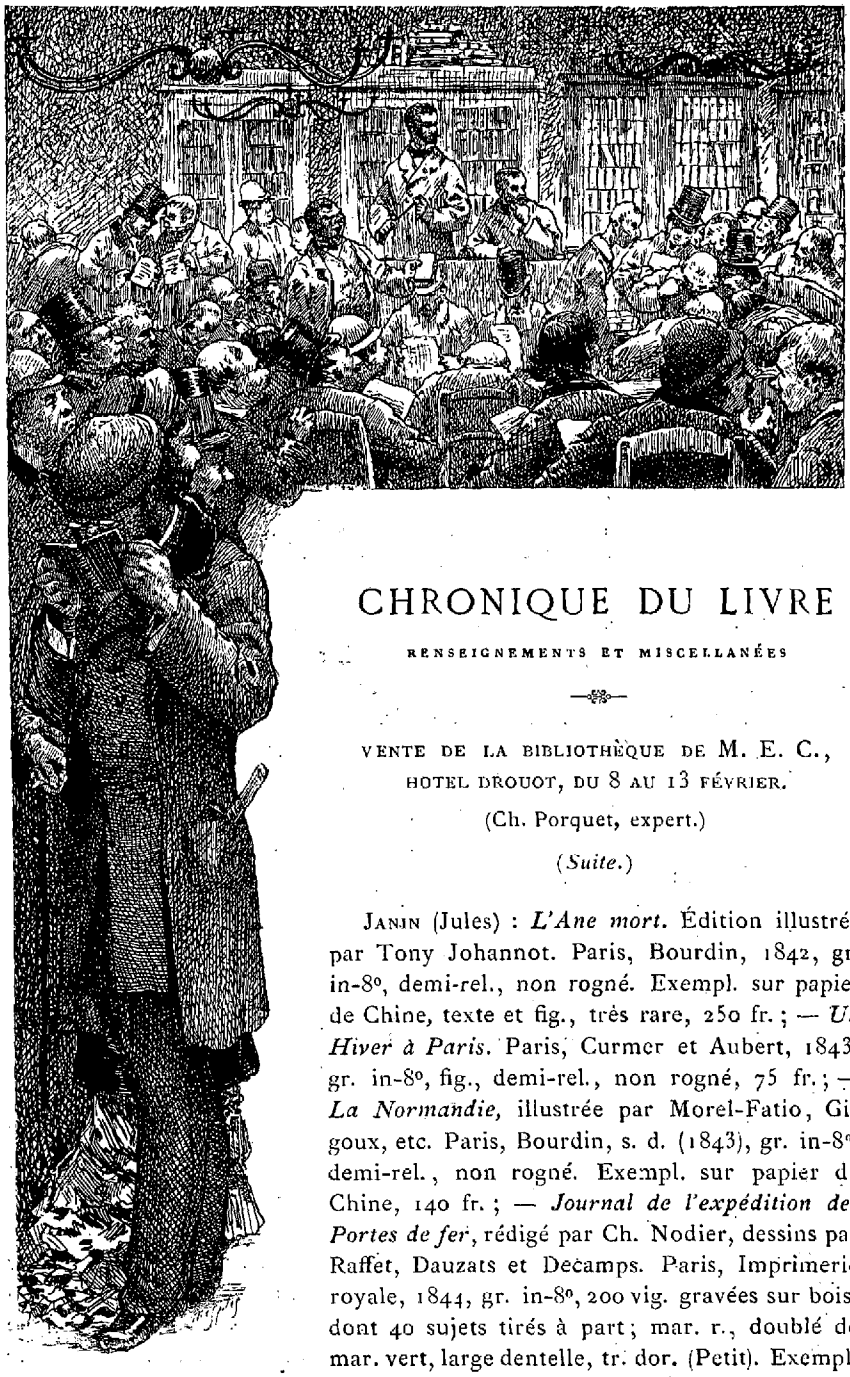

CHRONIQUE DU LIVRE

RENSEIGNEMENTS ET MISCELLANÉES

VENTE DE LA BIBLIOTHÈQUE DE M. E. C., HOTEL DROUOT, DU 8 AU 13 FÉVRIER.

(Ch. Porquet, expert.)

(*Suite.*)

JANIN (Jules) : *L'Ane mort.* Édition illustrée par Tony Johannot. Paris, Bourdin, 1842, gr. in-8°, demi-rel., non rogné. Exempl. sur papier de Chine, texte et fig., très rare, 250 fr. ; — *Un Hiver à Paris.* Paris, Curmer et Aubert, 1843, gr. in-8°, fig., demi-rel., non rogné, 75 fr. ; — *La Normandie,* illustrée par Morel-Fatio, Gigoux, etc. Paris, Bourdin, s. d. (1843), gr. in-8°, demi-rel., non rogné. Exempl. sur papier de Chine, 140 fr. ; — *Journal de l'expédition des Portes de fer*, rédigé par Ch. Nodier, dessins par Raffet, Dauzats et Decamps. Paris, Imprimerie royale, 1844, gr. in-8°, 200 vig. gravées sur bois, dont 40 sujets tirés à part ; mar. r., doublé de mar. vert, large dentelle, tr. dor. (Petit). Exempl. tiré sur papier de Chine, portant sur les plats le chiffre de S. A. R. Mgr le duc d'Orléans, surmonté de la couronne royale, 2,651 fr. Cet exemplaire est celui que j'ai décrit dans la bibliographie des ouvrages illustrés du XIXe siècle, p. 307 ; il était alors le seul connu sur ce papier ; depuis, il s'en est trouvé un autre, dans le cartonnage de l'édition, *non coupé*, et qui est dans la biblio-

thèque d'un amateur bien connu. Les exemplaires sur papier ordinaire se vendent de 4 à 500 fr.

KARR (Alphonse) : *Voyage autour de mon jardin* illustré, par Freeman, Meissonier, Gavarni, etc. Paris, Curmer et Lecou, 1851, gr. in-8°, demi-rel. non rogné. Exemplaire sur papier de Chine, avec les planches en double état, noires et color., 275 fr. Très rare sur ce papier et peu commun en bonne condition sur papier ordinaire.

LA BÉDOLLIÈRE : *Les Industriels,* avec 100 dessins, par Henry Monnier. Paris, veuve Janet, 1842, gr. in-8° non rogné, 29 fr.; — LA FONTAINE : *Œuvres complètes,* ornées de 30 vig., dessinées par Devéria et gravées par Thompson. Paris, Sautelet, 1826, gr. in-8°, ch. noir non rogné. Exemplaire sur papier de Chine, provenant de la bibliothèque de San Donato, 65 fr. Cet ouvrage, imprimé par Balzac, contient l'un des premiers essais de la gravure sur bois en France. Il est rare sur ce papier; — *Fables,* édition illustrée, par J.-J. Grandville. Paris, Fournier, 1838, 2 vol. gr. in-8°, demi-rel. Exemplaire de premier tirage avec le frontispice et les 120 gravures sur papier de Chine, 55 fr.; — *Fables,* illustrations de G. Doré. Paris, Hachette, 1867, 2 tomes en 1 vol. in-fol., cart. non rogné. Exemplaire sur papier de Chine, 340 fr.; — *Le même,* 2 vol. in-fol., cart., non rognés, avec les planches sur papier de Chine, 81 fr.; — *Contes.* Vingt estampes, dessinées par Fragonard et Touzé, réduites et gravées à l'eau-forte par T. de Mare. Paris, Conquet, 1881, 4 livr. in-4°, br., épreuves en triple état sur papier du Japon, 200 fr.; — LAVALETTE : *Fables,* illustrées par Grandville, suivies de poésies diverses, illustrées, par Gérard Séguin. Paris, Hetzel et Paulin, 1841, gr. in-8°, br., 61 fr.; — LÉPINE (Ernest) : *La Légende de Croquemitaine,* illustrée de 177 vig. sur bois, par G. Doré. Paris, Hachette, 1863, in-4°, demi-rel., non rogné, 47 fr.; — LE SAGE : *Le Diable boiteux,* illustré par Tony Johannot. Paris, Bourdin, 1844, gr. in-8°, br., exemplaire de premier tirage avec la couverture, 57 fr.; — *Le Diable boiteux,* grav. à l'eau-forte par Lalauze. Paris, Jouaust, 1880, 2 vol. in-8°, demi-rel., non rognés; l'un des 20 exemplaires sur papier de Chine, avec les figures en double état, 59 fr.; — *Gil Blas.* Vignettes par Gigoux. Paris, Paulin, 1835, gr. in-8°, demi-rel., non rogné, première édition, 48 fr.; — *Histoire de Gil Blas,* illustrée par Gigoux. *Lazarille de Tormès,* illustré par Meissonier. Paris, Dubochet, 1846, gr. in-8°, demi-rel., non rogné, 47 fr.; — *Histoire de Gil Blas de Santillane,* illustrée de 13 eaux-fortes, par de Los Rios. Paris, Jouaust, 1879, 4 vol. in-8°, demi-rel., non rognés (Cuzin). L'un des 20 exemplaires sur papier de Chine, fig. en double état, 141 fr.

MAISTRE (Xavier de) : *Voyage autour de ma chambre,* 6 eaux-fortes, par Hédouin. Paris, Jouaust, 1877, in-8°, dem.-rel., non rogné; l'un des 20 exemplaires sur papier de Chine, avec les gravures en double état, 81 fr. Très jolie édition; — MARCO DE SAINT-HILAIRE (Émile) : *Histoire populaire anecdotique et pittoresque de Napoléon et de la grande armée.* Paris, Kugelmann, 1843, gr. in-8°, vig. de J. David, demi-rel., non rogné, 33 fr.; — MARGUERITE DE VALOIS : *Les sept journées de la reine de Navarre,* pl. à l'eau-forte, par Flameng. Paris, Jouaust, 1872, 4 vol. in-8°, demi-rel., non rognés (Cuzin); l'un des 10 exemplaires sur papier de Chine, épr. avant la lettre, 152 fr.; — MÉRIMÉE (Prosper) :

Théâtre de Clara Gazuel. Paris, Sautelet, 1825, demi-rel., non rogné. Édition originale, 60 fr. ; — *Chronique du temps de Charles IX.* Paris, Mesnier, 1829, in-8°, demi-rel., édition orig., 18 fr. ; — *Chronique du règne de Charles IX,* illustrées de 31 compositions, dessinées et gravées à l'eau-forte par Edmond Morin. Paris, imprimé pour les Amis des livres par G. Chamerot, 1876, 2 vol. in-8°, mar. Lavallière jans., dent. intér., tr. dorée (Cuzin). Tiré à 115 exemplaires, 685 fr. Cet ouvrage est le premier en date publié par la Société et c'est aussi le mieux réussi. Le papier, l'impression, le format et l'illustration ne laissent rien à désirer. Tout l'honneur revient au président M. E. Paillet ; — *H. B.* (Henri Beyle), in-16, demi-rel. mar. r., non rogné. Seconde édition, imprimée à 36 exemplaires par Poulet-Malassis, en 1857, d'après une copie de l'exemplaire offert par Mérimée à Mme Gabriel Delessert, sur lequel il avait rempli de sa main les noms propres laissés en blanc dans la première édition, 120 fr. ; — *La Chambre bleue.* Nouvelle dédiée à Mme de la Rhune. Bruxelles, 1872, in-8°, frontispice de Bracquemond, demi-rel., non rogné. Édition orig. ; l'un des 20 exemplaires sur papier de Hollande, 43 fr. ; — *Carmen.* Paris, C. Lévy, 1884, in-12, frontispice, vig. et culs-de-lampe, par Arcos, mar. orange, tr. dor. (Cuzin) ; exemplaire sur papier vélin, contenant les figures, tirées à part et en double état, 165 fr. ; — MICHELET : *L'Oiseau.* Huitième édition, illustrée de 210 vig. sur bois, par Giacomelli. Paris, Hachette, 1867, gr. in-8°, demi-rel., non rogné, premier tirage, 87 fr. ; — *L'Insecte.* Nouvelle édition, illustrée de 140 vig. sur bois, par Giacomelli. Paris, Hachette, 1876, gr. in-8°, demi-rel., non rogné, premier tirage, grand papier vélin, 60 fr. ; — MOLIÈRE : *Œuvres.* Vignettes par Tony Johannot. Paris, Paulin, 1835-36, 2 vol. gr. in-8°, mar. bleu, fil. tr. dor. (Bauzonnet) ; exemplaire sur papier vélin fort, 350 fr. Très bel exemplaire très frais, non piqué ; — *Le théâtre de J.-B. P. de Molière.* Orné de vignettes à l'eau-forte, par Frédéric Hillmacher. Lyon, Scheuring, 1864-70, 8 vol. gr. in-8°, demi-rel., non rognés (Raparlier) ; avec la *Galerie historique* des portraits des comédiens de la troupe de Molière, gravés par Frédéric Hillmacher. Lyon, Scheuring, 1869, même reliure, ensemble 9 vol. sur grand papier teinté, 500 fr. ; — *Œuvres,* avec notes et variantes, par Alphonse Pauly, 8 vol. in-12, portr. *Molière, sa vie et ses œuvres,* par Jules Claretie, in-12. *La première représentation du Misanthrope,* in-12. Paris, Lemerre, s. d. ; ensemble 10 vol. in-12, br., exemplaire sur papier de Chine, 125 fr. ; — *Théâtre complet.* Dessins de Louis Leloir, gravés par Flameng. Paris, Jouaust, 1876-83, 8 vol. gr. in-8°, mar. r., tr. dor. (Cuzin) ; l'un des 25 exemplaires sur papier Whatman avec les eaux-fortes en double état sur papier du Japon et sur papier de Chine, 830 fr. ; — *Monument du Costume.* Estampes de Freudeberg, gravées par Dubouchet. Paris, Conquet, 1883, in-4°, mar. bleu, dos orné, tr. dor. (Cuzin) ; sur papier du Japon avec les gravures en triple état, 665 fr. ; — MOREAU (Hégésippe) : *Le Myosotis.* Petits contes et petits vers. Paris, Desessart, 1838, gr. in-8°, mar. bleu, fil. dos orné, doublé de mar. bleu, branches de feuillages, riche dorure à petits fers, tr. dor. (Cuzin), superbe et ravissant exemplaire (dit le catalogue) de la première édition du livre, orné de 110 dessins originaux, exécutés à l'aquarelle avec un charme infini et une rare perfection par Giacomelli, en 1884, 3,900 fr. Il n'y a rien à retrancher de cette appréciation ; la reliure, renfermée dans un étui de mar. brun, est certainement l'une des meil-

leures de Cuzin. C'était le clou de la vente ; — MUSÆUS : *Contes populaires de l'Allemagne*, traduits par Cerfbeer de Medelsheim. Édition illustrée. Paris, Havard, 1846, 2 vol. petit in-8°, demi-rel., non rogné, 42 fr.; — *Musée Dantan.* Galerie de charges et croquis des célébrités de l'époque, avec texte explicatif. Paris, Delloye, 1839, gr. in-8°, cart. non rogné, 45 fr.; — *Musée ou magasin comique de Philipon,* contenant 800 dessins, par Cham, Gavarni, Grandville, etc. Paris, Aubert, s. d., 1842, 2 vol. in-4°, cart. non rognés, 120 fr.; — *Muséum parisien.* Texte par Louis Huart, 350 vig. sur bois, d'après Grandville, Gavarni, Daumier, Henri Monnier. Paris, Beauger, 1841, gr. in-8°, demi-rel., non rogné, avec la couverture, 82 fr. ; — MURGER (Henry) : *Scènes de la vie de bohème.* Paris, Michel Lévy, 1851, in-12, demi-rel., non rogné; édition originale, 59 fr.; — *Scènes de la vie de bohème*, avec un frontispice et 12 gravures à l'eau-forte, par Adolphe Bichard. Paris, imprimé pour les Amis des livres, par Jouaust, 1879, in-8°, mar. r. jans. dent. intér. tr. dor. (Cuzin) (publié à 100 fr.), 360 fr. Il est regrettable que l'imprimeur se soit servi de papier, de caractères et de fleurons si peu appropriés à ce livre si moderne ; — MUSSET (Alfred de) : *Œuvres complètes.* Paris, Charpentier, 1865-66, 10 vol. gr. in-8°, br. Exemplaire de M. Claye (qui a imprimé le livre) sur papier vélin fin, 325 fr. sans les gravures. — *Illustrations* pour cette édition. Suite du portrait et de 28 pièces dessinées par Bida, épreuves sur Chine, format in-folio dont 11 épreuves d'artistes, 165 fr. ; — *Œuvres complètes*, 10 vol. *Biographie*, par Paul de Musset, 1 vol. Paris, Lemerre, 1876-77, 11 vol. in-12, mar. r., doublés de mar. bleu, tr. dor. (Cuzin). Exemplaire sur papier de Chine, contenant : frontispice de Rops, la suite gravée par Monziès d'après Pille, épreuve en double état, et la suite gravée par Lalauze d'après Bida, épreuve sur Japon, 1,010 fr.

NADAUD (Gustave) : *Chansons,* eaux-fortes par Edmond Morin. Paris, Jouaust, 1879, 3 vol. in-8°, demi-rel. non rognés ; l'un des 20 exempl. sur papier de Chine, fig. en double état, 90 fr. ; — NODIER (Charles) : *Histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux.* Paris, Delangle, 1830, in-8°, cart. non rogné, 28 fr. ; — NORIAC (Jules) : *Le 101e Régiment,* illustré par Armand Dumarescq, G. Janet, Morin, etc. Paris, Librairie nouvelle, 1860, in-8°, demi-rel. non rogné, papier teinté, 100 fr. ; — NORVINS (de) : *Histoire de Napoléon,* vignettes par Raffet. Paris, Furne, 1839, gr. in-8°, mar. ch. noir, tête dor. non rogné; exempl. sur papier de Chine provenant de la bibliothèque de San Donato, 1,053 fr. Il avait été payé 450 fr. à la vente Blanc, il y a cinq ans. Très rare sur papier de Chine.

PERRAULT (Ch.) : *Contes du temps passé*, illustrés par Pauquet, Janron, Beaucé, etc.; texte gravé par Blanchard. Paris, L. Curmer, 1843, gr. in-8°, demi-rel. non rogné, 309 fr. L'exemplaire était fortement piqué, autrement il se fût vendu beaucoup plus cher, car c'est un livre rare en bonne condition. — *Les Contes*, 12 eaux-fortes par Lalauze. Paris, Jouaust, 1876, 2 vol. in-8°, demi-rel. non rognés (Cuzin); l'un des 15 exempl. sur papier de Chine, avec les grav. en double état, 56 fr. Bon marché, les illustrations sont très réussies. — PITRE-CHEVALLIER : *Bretagne et Vendée.* Paris, Coquebert (1845); *La Bretagne ancienne et moderne.* Paris, Coquebert (1844); ensemble 2 vol. gr. in-8°, demi-rel. non rognés, 120 fr. ; — *Pléiade (la).* Ballades, fabliaux, nouvelles et

légendes. Paris, L. Curmer, 1842, in-8°, fig. demi-rel. mar. Lavallière, dos et coins, tête dorée, non rogné (David). Exempl. sur papier de Chine, avec deux frontispices ajoutés, 916 fr. Charmant petit livre qui, sur papier ordinaire, après être tombé au rabais à 3 fr. 75, se vend aujourd'hui 2 ou 300 fr. suivant la condition. Les éditeurs, au lieu de nous encombrer avec leurs gros livres sur gros papier, devraient bien prendre modèle sur *la Pléiade.* — PRÉVOST (l'abbé) : *Histoire de Manon Lescaut,* édition illustrée par Tony Johannot. Paris, Bourdin, s. d. (1839), gr. in-8°, demi-rel. non rogné; exempl. sur papier de Chine, très rare, 100 fr.; — *Histoire de Manon Lescaut,* 6 eaux-fortes par Hédouin. Paris, Jouaust, 1874, 2 vol. in-8°, demi-rel. non rognés (Cuzin); l'un des 15 exempl. sur papier de Chine, avec les épreuves en double état, 116 fr.

QUATRELLES : *A coups de fusil,* ouvrage illustré de 30 dessins originaux hors texte par A. de Neuville. Paris, Charpentier, 1877, in-4°, dem.-rel., non rogné, avec les deux planches supprimées, 49 fr.

RABELAIS : *Œuvres,* illustrations par G. Doré. Paris, Bry, 1854, gr. in-8°, dem.-rel., non rogné, 95 fr. Il est bien regrettable que l'éditeur n'ait pas choisi un meilleur papier; — *Les Cinq livres*, publiés avec des variantes et un glossaire par P. Chéron, et ornés de 11 eaux-fortes par Boilvin. Paris, Jouaust, 1876-77, 5 vol. in-8°, dem.-rel., non rognés (Cuzin); l'un des 15 exempl. tirés sur papier de Chine, avec les gravures en double état, 122 fr.; — RACINE (J.) : *Œuvres,* texte original avec variantes. Paris, Lemerre, s. d., 5 vol. petit in-12, br.; l'un des 35 exempl. sur papier de Chine, 53 fr.; — *Revue comique (la)*, texte par Lireux, Gérard de Nerval, La Bédollière, etc., dessins de Bertall, Lorentz, etc. Paris, Dumineray, 1848-49, 2 vol, in-8°, dem.-rel., non rognés, avec les couvertures et l'affiche, 95 fr.; — REYBAUD (Louis) : *Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale,* édition illustrée par Grandville. Paris, Dubochet, 1846, gr. in-8°, dem.-rel., non rogné (Cuzin), 100 fr.; — *Jérôme Paturot à la recherche de la meilleure des républiques*, édition illustrée par Tony Johannot. Paris, Michel Lévy, 1849, gr. in-8°, dem.-rel., non rogné (Cuzin), 120 fr.; — ROUSSEAU (J.-J.) : *Les Confessions*, 13 eaux-fortes par Ed. Hédouin. Paris, Jouaust, 1881, 4 vol. in-8°, mar. bleu, tr. dor. (Cuzin); exempl. sur papier de Chine, contenant les figures en triple état, 345 fr. Charmantes illustrations.

SAINT-PIERRE (Bernardin de) : *Paul et Virginie.* Paris, L. Curmer, 1838, gr. in-8°, cart. non rogné; très bel exempl. de premier tirage dans le cartonnage de l'éditeur, 185 fr. C'est, comme l'on sait, l'un des plus beaux livres illustrés de notre époque; dans la condition où il est, cet exemplaire est bon marché; — *Paul et Virginie,* eaux-fortes de Laguillermie. Paris, Jouaust, 1878, in-8°, dem.-rel., non rogné (Cuzin); l'un des 20 exempl. sur papier de Chine, avec les figures en triple état, 68 fr.; — SCARRON : *Le Roman comique*, eaux-fortes de L. Flameng. Paris, Jouaust, 1880, 3 vol. in-8°, dem.-rel., non rognés (Cuzin); l'un des 20 exempl. tirés sur papier de Chine, figures en double état, 60 fr.; — *Scènes de la vie privée et publique des animaux,* vignettes par Grandville. Paris, Hetzel et Paulin, 1842, 2 vol. gr. in-8°, demi-rel. ébarbés; 1re édition, avec les figures hors texte sur papier de Chine, 165 fr. Ce prix est peu élevé; il est vrai que l'exemplaire est court de marges; — SHAKESPEARE : *Œuvres complètes*, traduites par F.-V. Hugo. Paris, Lemerre, s. d., 16 vol.

in-12, br., sur papier de Chine, 106 fr.; — SILVESTRE (Armand) : *Le Conte de l'Archer,* aquarelles d'A. Poirson, gravées par Gillot. Paris, Lahure et Rouveyre, 1883, gr. in-8°, dem.-rel., non rogné; exempl. sur papier du Japon avec le tirage à part du trait des vignettes et le tirage à part des quatre aquarelles, 174 fr.; — *Sonnets et eaux-fortes.* Paris, Lemerre, 1869, in-4°, demi-rel., non rogné; 42 eaux-fortes par Nanteuil, G. Doré, F. Régamey, Daubigny, etc.; en double état avant la lettre; papier Whatman, 189; — SOULIÉ (Frédéric) : *Le Lion amoureux,* nouvelle édition, illustrée de 16 vignettes dessinées par Sahib; notice par Ludovic Halévy. Paris, L. Conquet, 1882, in-12, mar. citron, fil. doublé de mar. bleu, dent. intér., tr. dor. (Cuzin); l'un des 50 exempl. sur papier du Japon avec les vignettes en double état, 300 fr. Charmante édition tirée à petit nombre, souscrite avant la mise en vente, et qui est toujours recherchée; — *Souvenirs et regrets d'un vieil auteur dramatique.* Paris, Froment, 1829, in-12, fig., mar. bleu, non rogné; exempl. sur papier de Hollande, orné de 35 fig. rehaussées d'or, d'argent et de couleurs, 175 fr.

TIMON : *Livre des orateurs,* édition illustrée de 27 portraits gravés sur acier. Paris, Pagnerre, 1844, gr. in-8°, dem.-rel., non rogné, avec la suite ajoutée des 27 portraits sur papier de Chine avant la lettre, 27 fr.; — TOPFFER : *Voyages en zigzag,* illustrés d'après les dessins de l'auteur et ornés de 15 grands dessins par M. Calame. Paris, Dubochet, 1844, gr. in-8°, dem.-rel., non rogné; 1re édition, avec la couverture illustrée, 95 fr.; — *Nouveaux voyages en zigzag,* illustrés d'après les dessins originaux de Topffer. Paris, Lecou, 1854, gr. in-8°, dem.-rel., non rogné; 1re édition, avec la couverture, 100 fr.

VIGNY (Alfred de) : *Poèmes antiques et modernes.* Paris, Urbain Canel, 1826, 2 vol. in-8°, cart., non rogné; édition originale avec les couvertures, 60 fr.; — *Cinq-Mars ou une conjuration sous Louis XIII.* Paris, Urbain Canel, 1826, 2 vol. in-8°, mar. Lavallière, dent. int., tr. dor. (Cuzin); édition originale, avec les couvertures, 360 fr. — *Les Consultations du Docteur Noir. Stello ou les Diables bleus.* Paris, Ch. Gosselin et E. Renduel, 1832, in-8°, vignettes d'après Tony Johannot, sur papier de Chine vol., dem.-rel., non rogné (Allô); édition originale, avec la couverture, avec 6 vers autographes signés de l'auteur, 150 fr.; — *Servitude et grandeur militaires.* Paris, Bonnaire et Magen, 1835, in-8°, mar. vert jans., tr. dor. (Cuzin); édition originale, avec la couverture, 240 fr.; — *Le More de Venise. Othello,* tragédie traduite de Shakespeare en vers français. Paris, Levavasseur et U. Canel, 1830, in-8°, demi-rel., non rogné; édition originale, avec envoi d'auteur à M. Avenel, 24 fr.; — *La Maréchale d'Ancre,* drame en cinq actes. Paris, Gosselin, 1831, in-8°, front., cart., non rogné; édition originale, avec envoi d'auteur à M. Avenel, 33 fr.; — *Chatterton,* drame. Paris, H. Souverain, 1835, in-8°, front. sur papier de Chine, cart., non rog.; édition originale, 49 fr.

WORDSWORTH : *La Grèce pittoresque et historique,* illustrations sur acier et sur bois. Paris, Curmer, 1841, in-4°, dem.-rel., non rogné (Allô); exempl. sur papier de Chine, frontispice ajouté, 55 fr. Rare sur ce papier.

VENTE D'UN JOLI CHOIX DE LIVRES DES XVIIIe ET XIXe SIÈCLES, PROVENANT DE LA BIBLIOTHÈQUE DE M. C. D*** (DUGOUJON); HOTEL DROUOT, LES 22, 23 ET 24 FÉVRIER 1886.

(Ch. Porquet, expert.)

M. Dugoujon a successivement acheté beaucoup de livres, dont il a élagué, à différentes reprises, ce qui lui paraissait peu intéressant. Aujourd'hui il se sépare de la fine fleur de sa bibliothèque. Il est fort heureux que, de temps à autre, les amateurs vendent leurs livres; c'est le seul moyen quelquefois de retrouver un ouvrage que l'on avait laissé échapper, et que l'on demandait en vain à tous les échos d'alentour. Cette vente a produit près de 55,000 francs, on n'espérait pas aller au delà de 40,000 francs; mais on avait compté sans quelques amateurs masqués, qui avaient donné des commissions abracadabrantes sur certains articles. Le catalogue, comme celui de la vente Collin, a été dressé par ordre alphabétique d'auteurs, et non par ordre de matière; cette dernière manière n'est plus employée que pour les livres anciens.

Cette collection comprenait une trentaine d'ouvrages édités par Cuzin, à la fin du siècle dernier. Ils étaient dans leur ancienne reliure, en maroquin rouge, et quelques-uns ont atteint des prix élevés : *Le Fond du sac,* 2 vol. 211 fr.; — *Œuvres choisies de Grécourt,* 3 vol. 80 fr.; — *Mémoires du comte de Grammont,* par Hamilton, 2 vol. 79 fr.; — *Contes et nouvelles en vers* de La Fontaine, avec les 24 figures de Desrais avant la lettre, 341 fr.; — *La Vie de Marianne,* par Marivaux, 4 vol. 103 fr.; — *Œuvres* de Clément Marot, 2 vol. 53 fr.; — *Œuvres choisies* de Piron, 3 vol. 70 fr.; — *La Pucelle d'Orléans,* par Voltaire, 2 vol. aux armes et au chiffre du roi Louis XVI, frontispice et 21 vignettes de Duplessis-Bertaux, 340 fr.; — *Recueil des meilleurs contes en vers,* par La Fontaine, Vergier, Piron, Grécourt, 4 vol. in-18, vig. de Duplessis-Bertaux, 400 fr. Il y avait aussi dans cette bibliothèque des recueils rares de gravures de modes, qui se sont vendus très chers, mais que M. Dugoujon regrettera, je le crains; car il y a des occasions qu'on ne retrouve pas deux fois en sa vie : *Le Bon Genre,* observations sur les usages de Paris pour servir d'explication aux 115 caricatures publiées depuis le commencement du siècle. Paris, 1822, pet. in-fol., demi-rel., non rogné. Superbe exempl., 1,785 fr.; — *Cabinet des modes. nouvelles,* françaises et anglaises, représentées par des planches en taille-douce enluminées. Paris, Buisson, 1785-91, 11 vol. in-8°, comprenant 372 pl., n°s 55, 56 et 57 du catalogue, 1,021 fr.; — *Costumes parisiens,* journal des dames et des modes, par de la Mésangère, 43 vol. in-8°, demi-rel., recueil factice de 2,400 pl. color., publiés en l'an VII, l'an VIII et de 1810 à 1836, 750 fr.

Un certain nombre d'ouvrages qui étaient à la vente Collin, *reliés,* se retrouvaient à celle-ci, *brochés,* où ils se sont vendus quelquefois plus cher; exemple : *Les Iambes,* de Barbier, édition originale. Vente Collin, 90 fr. Vente Dugoujon, 125 fr. Doit-on en conclure qu'il ne faut pas faire relier, ses livres? Nullement. D'abord il est évident qu'un livre relié ne se fatigue pas comme un livre broché, à moins d'avoir pour ce dernier des soins auxquels peu d'amateurs veulent s'astreindre; ensuite, quand vous faites relier, c'est pour votre satisfaction personnelle, n'est-ce pas, et point du tout en vue d'une spéculation ulté-

rieure. Si les hasards de la vie vous amènent à vous défaire de vos livres, eh bien, advienne que pourra, tout au moins vous en aurez joui; et s'ils sont bien habillés, vous aurez fait preuve de goût.

Le compte rendu de la vente Collin qui précède est typique, en ce sens qu'il indique — en outre de la date et du format — la *condition* du livre, c'est-à-dire s'il est à toutes marges, non rogné (non rogné ne veut pas dire à toutes marges, qui est le *nec plus ultra*), ou doré sur tranches; broché, cartonné ou relié; et dans ce dernier cas le genre de reliure quand elle est signée Bauzonnet, Brany, Capé, Cuzin, Lortic, Marius Michel, Thibaron, Trautz-Bauzonnet..., et ceci m'amène tout naturellement à parler de la manière dont quelques amateurs font habiller les auteurs contemporains et particulièrement les romantiques. Quand je leur demande : Qu'avez-vous fait de ce bel exemplaire broché d'*Eugénie Grandet* en édition originale, que vous avez eu la bonne fortune de trouver l'autre jour, ou des poésies de Musset, etc. ? ils me répondent : Je l'ai donné à cartonner... A cartonner ! C'est-à-dire que l'ouvrage n'est plus broché, mais qu'il n'est pas encore relié; il est ainsi dans une espèce de purgatoire, attendant que l'on soit décidé à l'habiller suivant ses mérites. Croit-on vraiment qu'une riche reliure, ou même une mosaïque, serait déplacée sur les ouvrages dont je viens de parler ? sur l'édition originale des *Chansons* de Béranger ? de *Mademoiselle de Maupin* de Th. Gautier ? de *Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo ? etc., etc. A cartonner !... Mais si les amateurs des siècles derniers avaient fait cartonner, vous n'auriez pas ces merveilleux spécimens que vous connaissez. Faites donc relier somptueusement la fine fleur des romantiques, certainement plus intéressants à tous les points de vue que pas mal de livres à figures du XVIIIe siècle, que l'on est tout étonné, malgré leur peu de mérite, de rencontrer habillés de maroquin. Oh ! je sais bien que l'on me répondra : « Mais quelle reliure choisir ? Il n'y a point d'ornements ni de fers XIXe siècle, les relieurs ne font que copier les anciens; quant aux essais que nous connaissons, ils ne nous charment guère. » Soit, mais ma réplique est toute prête. S'il n'y a pas encore de reliure genre XIXe siècle bien caractérisée, c'est la faute des amateurs; oui, certes; si au lieu d'encombrer les ateliers de Trautz-Bauzonnet, pour ne citer que celui-là, d'ouvrages anciens dont on avait cassé la reliure et qui attendaient un habit neuf — j'en connais qui l'ont attendu longtemps, cet habit et qui ne l'ont pas eu, — on eût dit à ce maître : Combinez une ornementation, trouvez des fers; inventez une reliure nouvelle qui portera votre nom : il l'eût trouvée, cette reliure et exécutée dans la perfection. Trautz n'est plus... Mais il y a encore d'excellents relieurs — il y en a eu de tout temps — excitez leur émulation, donnez-leur des conseils, *ouvrez un concours...*, et alors vous ferez relier vos livres, au lieu de les affubler d'un vulgaire cartonnage qui n'est bon que pour des ouvrages sans valeur. Trautz a relié des romantiques : l'exemplaire de *Mademoiselle de Maupin*, de la vente Collin, portait sa signature. Il était en maroquin rouge, dos orné, fil., tr. dor., et a été vendu 1,085 fr. Ce prix eût été décuplé peut-être, si cet ouvrage avait été recouvert d'une mosaïque et doublé. Je reviens à la vente Dugoujon dont cette digression m'a un peu écarté.

Balzac (H. de) : *Les Cent contes drôlatiques*. Paris, Ch. Gosselin, 1832-37, 3 vol. in-8°, demi-rel. non rognés, 235 fr. (Un exemplaire dans la même con-

dition, vente Collin, 182 fr.); — *Les Contes drôlatiques,* cinquième édition illustrée de 425 dessins par Gustave Doré. Paris, ez-bureaux de la Société générale de Librairie, 1855, in-8°, mar. rouge, orné de filets sur le dos et sur les plats, tr. dor. (Cuzin). Très bel et rare exemplaire sur papier de Chine, 955 fr. Ce volume est dans sa seconde reliure; tous les exemplaires sur ce papier — 25 dit-on — ont été reliés par Petit, en mar. plein, tête dor. non rognés. Une reliure pleine exige la dorure des tranches, mais c'était alors la mode — qui, heureusement, a passé — de faire autrement; — *Eugénie Grandet.* Paris, imprimé pour les Amis des livres par Motteroz, 1883, in-8°, br., 220 fr. (L'exemplaire de la vente Collin, relié en mar. bleu par Cuzin, 265 fr.); — BÉRANGER : *Œuvres complètes.* Paris, Perrotin, 1834, 4 vol. in-8°; — *Dernières Chansons, Ma Biographie, Musique.* Paris, Perrotin, 1857-65, 3 vol. in 8°, ensemble 7 vol. mar. rouge, tr. dor. (Cuzin). Très bel exemplaire contenant une chanson autographe; 6 dessins originaux de Tony Johannot, Charlet, Grandville; les deux suites de lithographies coloriées d'Henry Monnier, 40 et 28 pièces; la suite de 103 vig. sur acier publiée par Perrotin en 1829-33, épreuves sur Chine avant la lettre; celle de 120 bois d'après Grandville et Raffet, sur Chine volant; celle de 7 vignettes sur bois de Daubigny; les 77 pièces gravées sur acier, d'après Lemud et autres, pour les œuvres complètes de 1847-60, épreuve en double état sur papier de Chine avant la lettre et sur blanc avec lettre; et quelques portraits, ensemble 515 pièces, 3,500 fr. Il avait coûté près de 5,000 fr., la reliure y entrait pour 1,200 fr. Le Béranger est un livre bien amusant à faire, puisque son illustration comporte des lithographies, des bois, des vignettes et des estampes. Il y a des amateurs qui, ne voulant avoir qu'un Béranger, choisissent le grand papier vélin de l'édition de 1834 (comme celui-ci) auquel ils ajoutent les œuvres posthumes et la musique; d'autres préfèrent en avoir deux : l'édition de 1828-33, 3 vol. in-8°, où se trouvent les lithographies coloriées d'Henri Monnier et la suite de 103 vignettes sur acier dite de Johannot; et les œuvres complètes 1847-60, 4 vol. in-8°, avec les fig. de Grandville et la suite dite de Lemud; d'autres, enfin, veulent avoir toutes ces illustrations dans les éditions où elles ont paru. Chacun son goût, et le goût de chacun est bon dans l'espèce; — *Sainte Bible.* Paris, Lefèvre, 1828, 13 vol. gr. in-8°, jésus vélin, mar. vert doublé (Capé); avec des fig. avant la lettre et des eaux-fortes, 610 fr.; — BOCCACE : *Contes et Nouvelles.* Amsterdam, George Gallet, 1697, 2 vol. in-12, fig. de Romyn de Hooghe, mar. rouge (Derôme), 312 fr.; — BRILLAT-SAVARIN : *Physiologie du goût,* préface de Charles Monselet, eaux-fortes par Lalauze. Paris, Jouaust, 1879, 2 vol. in-8°, mar. bleu, tr. dor. (Cuzin). Exempl. sur papier Whatman, contenant le tirage à part des vignettes et des culs-de-lampe et différentes épreuves d'état retouchées par le graveur, 575 fr. Doit-on mettre dans un livre des épreuves d'états différents comme on l'a fait dans celui-ci? Lorsqu'un éditeur publie trois états des planches : eau-forte pure, avant lettre et avec lettre, c'est assez d'insérer dans son exemplaire cette triple suite; mais y ajouter des *états intermédiaires* plus ou moins avancés, non. Ces états doivent rester en portefeuille. Comme l'a dit fort judicieusement mon confrère aux Amis des livres, M. Henry Houssaye, à propos de la publication de *Servitude et grandeur militaires :* « Un livre n'est pas un portefeuille d'estampes que l'on puisse enrichir selon son caprice. »

Caricature (la). Paris, Aubert, 1830-35, 10 tomes en 9 vol. in-4°, demi-rel., mar. rouge, dos orné, non rognés. Bel exemplaire contenant les 24 pl. de la lithographie mensuelle et la très rare pl. 19 (un ami du peuple), 1,095 fr. Les tables n'étaient pas au complet, — elles y sont rarement d'ailleurs; — mais ces tables, *fautives,* n'offrent plus le même intérêt depuis la publication de la *Bibliographie des ouvrages illustrés du* XIXe *siècle.* Paris, Conquet et Rouquette, 1883, in-8°, où l'on trouve, p. 75 et suiv., la table détaillée de toutes les planches. (L'exempl. Collin, dans la même condition, a été vendu 999 fr.); — *Chants et Chansons* populaires de la France. Paris, Delloye, 1843, 3 vol. gr. in-8°, fig. et musique, mar. bleu jans., tr. dor., avec les couvertures, 470 fr.; — *Choix de chansons* mises en musique par M. de Laborde, estampes par Moreau. Paris, chez de Lormel, 1773, 4 tomes en 2 vol. gr. in-8°, mar. vert, tr. dor. (Cuzin), 1,125 fr. Un titre était remonté, ce qui a ôté de la valeur à l'exempl., puis il n'était pas dans sa première reliure; — *Contes rémois (les)*, par M. le comte de C*** (Chevigné), dessins de Meissonier. Paris, Michel Lévy, 1858, in-8°, papier de Hollande, vig. sur papier de Chine; mar. bleu jans., doublé, riche dorure de Marius Michel, 956 fr. Voilà un beau livre tout fait. Les enchères n'ont pas duré longtemps. Quand l'expert a mis ce livre sur table, et avant même qu'il en ait demandé un prix, un amateur a dit 950 fr., un libraire 955 et un autre amateur 956 fr. Adjugé. C'est ce qu'on appelle l'*enchère-massue*.

DEBUREAU : *Histoire du théâtre à quatre sous,* par Jules Janin. Paris, Gosselin, 1832, in-12, cart., rogné, l'un des 12 exempl. sur papier vélin, 125 fr. — *Le Diable à Paris.* Paris, Hetzel, 1845, 2 vol. gr. in-8°, demi-rel., non rognés; exempl. sur papier de Chine (sauf 8 pl.), 450 fr.; — DIDEROT : *Jacques le fataliste et son maître.* Paris, imprimé pour les Amis des livres par G. Chamerot, 1884, gr. in-8°, br., papier du Japon, tiré à 138 exempl., épr. en double état 237 fr. (Vente Collin, relié par Cuzin, 270 fr.)

FLAUBERT (Gustave) : *Madame Bovary.* Paris, Michel Lévy, 1857, in-12, br. édition originale, papier vélin, 198 fr.; — *Salammbô.* Paris, Michel Lévy, 1863, in-8°, édition originale, papier de Hollande, reliure de Marius Michel, en mar. rouge, 190 fr.; — *L'Éducation sentimentale.* Paris, Michel Lévy, 1870, 2 vol. in-8°, papier de Hollande, avec envoi à Jules Janin, 100 fr.

GAUTIER (Th.) : *Albertus.* Paris, Paulin, 1833, in-12, br., 260 fr.; — *Les Jeunes-France.* Paris, Renduel, 1833, mar. rouge, 205 fr.; *Mademoiselle de Maupin.* Paris, Renduel, 1835-36, 2 vol. in-8°, demi-rel., tr. jaspée, 135 fr.; — *Mademoiselle de Maupin.* Paris, Conquet et Charpentier, 1883, 2 vol. gr. in-8°, br., fig. de Toudouze sur papier du Japon, 325 fr.; — *L'Eldorado ou Fortunio.* Paris, imprimé pour les Amis des livres par Motteroz, 1880, gr. in-8°, mar. bleu, doublé de tabis (Marius Michel), tiré à 115 exempl. avec les eaux-fortes de Millius et les vignettes d'Avril, 475 fr.; — GAVARNI : *Œuvres choisies.* Paris, Hetzel, 1846-48, 4 vol. gr. in-8°, cart., non rognés, 150 fr.; — GRESSET : *Œuvres,* avec le Parrain magnifique. Paris, Renouard, 1811, 2 vol. in-8°, papier vélin, mar. rouge, tr. dor. (Simier), fig. de Moreau, avant la lettre, 235 fr.

HUGO (Victor) : *Les Orientales.* Paris, Gosselin, 1829, in-8°, édition originale, mar. rouge jans., tr. dor. (Cuzin), 200 fr.; — *Les Orientales,* illustrées

de 8 compositions de MM. Gérôme et Benjamin Constant. Paris, imprimé pour les Amis des livres, par G. Chamerot, 1882, in-4°, br., 216 fr.; — *L'Année terrible,* illustrations de Léopold Flameng. Paris, Michel Lévy, 1873, gr. in-8°, demi-rel., non rogné, exempl. sur papier de Hollande, première édition illustrée, avec les 4 planches interdites, 95 fr.; — *Marion Delorme.* Paris, Renduel, 1831, in-8°, mar. rouge, tr. dor. (Thibaron-Joly), édition originale, 266 fr.; — *Notre-Dame de Paris.* Paris, Gosselin, 1831, 2 vol. in-8°, demi-rel., édition originale, 272 fr. (A la vente Collin, un exempl. relié par Cuzin, 1,581 fr.)

Janin (Jules) : *L'Ane mort,* édition illustrée par Tony Johannot. Paris, Bourdin, 1842, gr. in-8°, demi.-rel., tr. jasp., papier de Chine, 180 fr.; — *Journal de l'expédition des Portes de fer,* rédigé par Charles Nodier, dessins par Raffet, Dauzats, Decamps. Paris, Imprimerie royale, 1844, gr. in-8°, cart. non rogné, 366 fr. Ce livre a un peu baissé de prix.

Mérimée (Prosper) : *Chronique du règne de Charles IX,* illustrée de 31 compositions dessinées et gravées à l'eau-forte par Edmond Morin. Paris, imprimé pour les Amis des livres, par G. Chamerot, 1876, 2 vol. gr. in-8° br., tiré à 115 exempl., 602 fr. (vente Collin, 1 exempl. relié par Cuzin, 685 fr.). Voici un exemple frappant de la supériorité vénale d'un livre broché sur un livre relié et bien relié. Il est vrai que les prix dans les ventes tiennent à des causes si diverses; — Molière : *Œuvres*, vignettes par Tony Johannot. Paris, Paulin, 1835-36, 2 vol. gr. in-8°, demi-rel. sur papier fort, 100 fr. (Vente Collin, 1 exempl. sur le même papier, relié par Bauzonnet, 350 fr.); — Murger (Henry) : *Scènes de la vie de bohème,* frontispice et 12 eaux-fortes par Ad. Bichard. Paris, imprimé pour les Amis des livres par Jouaust, 1879, in-8°, cartonné, non rogné, contenant les figures en *triple* état, 476 fr. *En triple état?* J'ai demandé à mon confrère H. C..., qui avait été chargé de ce livre, s'il connaissait ce triple état, les exemplaires n'en ayant que deux. Il m'a répondu non. Donc un beau jour 75 amateurs ont formé une société dite « les Amis des livres » pour publier des ouvrages à gravures. Chaque membre paye son exemplaire au prix fixé par le comité et basé sur le prix de revient. *Les exemplaires sont tous semblables.* Comment se fait-il alors que quelques-uns d'entre nous y ajoutent des épreuves *d'état* que les autres ne peuvent se procurer? Pourquoi ces épreuves d'état ne sont-elles pas tirées en nombre suffisant pour être données à tous? Est-ce la faute du comité ou de celui qui est chargé de l'exécution du livre? Est-ce le dessinateur ou le graveur qui met de côté des épreuves, que plus tard il vend à beaux deniers comptants?... Ne vaudrait-il pas mieux que, de ces épreuves d'état, on en fît un recueil qui serait déposé dans les archives de la société? A la rescousse! chers collègues; — *Musée de la caricature* ou Recueil de caricatures gravées à l'eau-forte par Jaime. Paris, Delloye, 1838, 2 vol. in-4°, pl. noires et color., demi-rel. non rogné, 445 fr. Ouvrage intéressant dont le prix ne fait que croître; — Musset (Alfred de) : *Œuvres complètes,* édition dédiée aux amis du poète, ornée de 28 dessins de Bida et d'un portrait d'Alfred de Musset. Paris, Charpentier, 1866, 10 vol. gr. in-8°, br. papier de Hollande, fig. avant la lettre, 376 fr.; — *Illustrations* par Bida, pour la même édition, album de 72 pièces en différents états, 1,005 fr.; — *Contes d'Espagne et d'Italie.* Paris, Levavasseur, 1830, in-8°, demi-rel., édition originale, 160 fr.; — *Un*

Spectacle dans un fauteuil. Paris, 1833-34, 3 vol. in-8°, demi-rel., édition originale, 300 fr.; — *La Confession d'un enfant du siècle.* Paris, Bonnaire, 1836, 2 vol., reliure de Marius Michel, édition originale, 205 fr.

OVIDE : *Les Métamorphoses,* traduction de l'abbé Banier. Paris, Barrois, 1767-71, 4 vol. in-4°, mar. rouge, fil. tr. dor. (reliure ancienne), épreuves avant la lettre, 6,100 fr. Bel exempl., rare et assez bien conservé (c'est le plus gros prix de la vente). Il avait coûté 6,000 fr. au vendeur, qui l'eût revendu le lendemain s'il l'eût voulu, avec bénéfice... il y a cinq ans. Vienne un temps meilleur et cet exemplaire doublera de prix.

RESTIF DE LA BRETONNE : *Le Paysan perverti.* La Haye et Paris, 1776, 4 vol. in-12, fig. de Binet. *La Paysanne pervertie.* La Haye et Paris, 1784, 4 vol. in-12, fig. de Binet. *Explication des figures,* 1 vol. in-12; ensemble 9 vol., mar. rouge, tr. dor. (Cuzin). Superbe exempl. relié sur brochure, 725 fr.; — *Robert-Macaire.* Galerie morale des voleurs, spéculateurs, dupeurs, etc., par Daumier et Ch. Philipon. Paris, Aubert, s. d., in-4°, demi-rel. tr. jaspée; recueil de 100 pl. color., 450 fr. Très rare.

SAINT-PIERRE (Bernardin de) : *Paul et Virginie* et *la Chaumière indienne.* Paris, Curmer, 1838, gr. in-8°, port. et fig., mar. violet, tête dorée, non rogné, exempl. sur papier de Chine, 900 fr. Ce livre était horriblement piqué et ne peut être conservé tel par un amateur difficile; mais le lavage et l'encollage du Chine sont des opérations fort délicates, devant lesquelles je comprends que l'on recule; — *Scènes de la vie privée et publique des animaux,* vignettes par Grandville. Paris, Hetzel, 1842, 2 vol. gr, in-8°, cart. non rognés. Premier tirage contenant les 201 pl. à part, en double état sur papier blanc et sur papier de Chine, 465 fr. Ces dernières, sortant d'un exemplaire relié, étaient sensiblement plus courtes que les autres; mais il est difficile de les trouver autrement; quant à les faire décoller et remonter sur papier plus grand, c'est une opération dangereuse que je ne conseille pas de tenter; — STERNE (Laurence) : *Voyage sentimental,* en anglais et en français. Paris, Dufour, an VII, 2 tomes en 1 vol. in-4°, demi-rel. non rogné; avec les 6 fig. de Monsiau et quelques épr. avant la lettre et à l'eau-forte, 265 fr.

TOPFFER : *Voyages en zigzag.* Paris, Dubochet, 1844, gr. in-8°, demi-rel., non rogné, première édition illustrée, 145 fr.; — *Nouveaux Voyages en zigzag.* Paris, Lecou, 1854, gr. in-8°, demi-rel., non rogné, première édition illustrée, 125 fr.; — *Nouvelles genevoises.* Paris, Dubochet, 1845, gr. in-8°, demi-rel., première édition illustrée, 57 fr. Ce dernier ouvrage était fortement ébarbé; c'est le plus rare des trois en bonne condition.

VIGNY (Alfred de) : *Servitude et grandeur militaires.* Paris, imprimé pour les Amis des livres par Lahure, 1885, gr. in-8°, br., l'un des 121 exempl. sur papier du Japon avec les fig. de Dupray, gravées par Mordant, 200 fr. (A la vente Collin, un exempl. relié par Cuzin, 260 fr.)

JULES BRIVOIS
(des Amis des Livres).

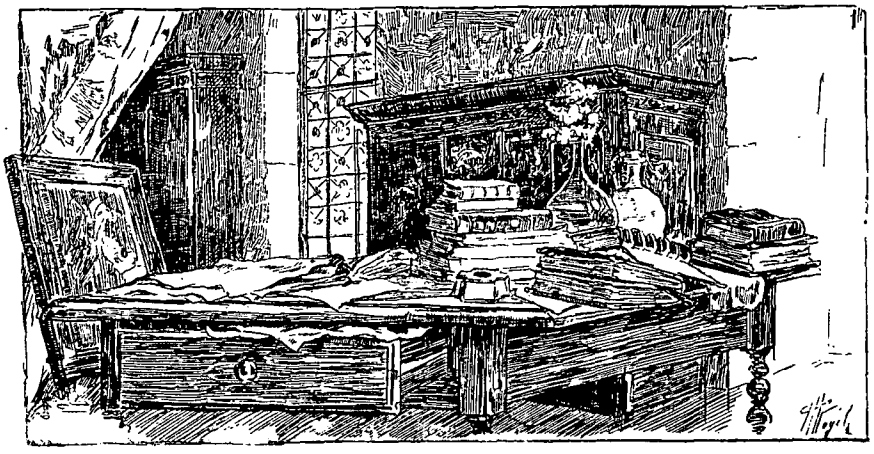

LES OUBLIÉS DU XIXe SIÈCLE

ARMAND MALITOURNE



Le romantisme, quand Malitourne commença à écrire, allait marquer notre littérature de l'indélébile *hierro* de Hernani. Dans ces glorieuses journées d'émancipation littéraire, ceux qui portèrent le drapeau ou qui firent le coup de feu conquirent une renommée qui subsiste encore aujourd'hui. Mais, à côté de ces héros-écrivains, dont on pourrait graver les noms sur une colonne romantique, certains hommes de plume, types curieux et originaux, passèrent peut-être trop inaperçus dans la rue, où tous les regards étaient attirés par la barricade. C'est l'un de ces dédaignés, intéressant tant à cause de la diversité de ses œuvres que de leur singularité, que nous voulons faire connaître aujourd'hui. Il avait nom Armand Malitourne et était né à Laigle, le 12 thermidor an IV[1].

1. Jacques-Antoine-Louis Malitourne, le père de l'écrivain, était, à l'époque de la naissance d'Armand, directeur de la poste aux lettres à Laigle. Il ne quitta point le département de l'Orne, où il remplit, dans divers cantons, les fonctions de juge de paix, et où il mourut vers 1830.

Il quitta, à peine au sortir de l'école, sa ville natale, dont le nom n'est lié au sien que dans les articles de biographie, et, abandonnant sa province, il s'en fut, dès qu'il le put, où l'appelaient ses fantaisies, ses intérêts et ses désirs, vers le Paris des lettres, des journaux et des soupers.

I

A ! A ! A ! ce fut en poussant un cri précurseur de nos folies actuelles que le Bas Normand, escorté de deux camarades, fit, en véritable clown de cirque, son entrée dans la carrière des lettres. Les trois porteurs d'initiales exclamatrices avaient nom Armand Malitourne, Abel Hugo et Jules Ader ; ils présentèrent aux dramaturges de 1817, dont le cerveau contenait le germe du drame romantique, un facétieux *Traité du mëlodrame*[1].

Mais le mélodrame dont les trois tapageurs dénoncèrent alors les procédés naïfs n'était point, comme on pourrait aujourd'hui le penser, le drame attendrissant de *la Croix de ma mère*. C'était une sorte de mélodrame préhistorique, dont nul ne garde à présent le souvenir, et les gouailleurs qui faisaient ainsi la nique au déclin de Pixérécourt se fussent inclinés religieusement devant l'aurore de Bouchardy. Le classique Hoffman, dans un compte rendu de l'ironique traité, a consigné les interjections typiques de ce drame mort : *Oui ! Non !! O jour affreux !!! O nuit épouvantable*[2] *!!!!* Et l'on comprend que les spectateurs de l'Ambigu-Comique, dont l'émotion coûtait alors si peu de mots, eussent été incapables d'entrevoir, même dans leurs rêves, la fameuse *tête de vieillard*.

Après le coup de folie du début qui, n'atteignant que le drame au maillot, ne déplut point aux amis de la tragédie en perruque, Malitourne, écoutant les conseils de la raison, ambitionna les lauriers académiques. Au plaisant traité du mélodrame de 1817 succéda, en 1820, un emphatique *Discours de l'éloquence de la tribune et du barreau*. L'Académie, méfiante encore, n'accorda cette fois qu'un accessit ; mais elle ne put, en 1821, refuser un prix à un irréprochable *Éloge de Le Sage*[3]. Malheureusement ces beaux discours, qui n'étaient guère payés qu'en couronnes, rapportaient moins à leur auteur que les tragédies de Briffault, et, comme

1. *Traité du mélodrame*, par MM. A ! A ! A ! Paris, Gillé, 1817 ; in-8°, 80 p.

2. *Œuvres de F.-B. Hoffman*, t. VII, p. 416.

3. Voy. Dr Véron, *Mémoires d'un bourgeois de Paris*, t. Ier, p. 244. « Le prix d'*éloquence* pour *l'Éloge de Le Sage* fut partagé entre M. Patin et M. Malitourne. Dans ce concours académique, M. Saint-Marc Girardin obtint l'accessit, et M. Bazin, l'historien de Louis XIII, la première mention. »

les lauriers ne suffisent point à vivre, Malitourne dut aviser aux moyens de gagner son pain.

Il sut, pour cela, avec une habileté native de Normand, employer à l'heure voulue les hommes et les choses, séduisant, le matin, ses compagnons de table pour les suivre, le soir, au bureau de leur journal. Il distingua, servi par un merveilleux instinct, les célébrités pouvant lui servir d'appui : Picard, celle de la veille; Mazères, celle du lendemain, et surtout Véron, qui allait gagner, pour près d'un demi-siècle, ses lettres de bourgeoisie parisienne et littéraire. Toutes ces amitiés, adroitement triées, auraient poussé Malitourne l'on ne sait jusqu'où, si sa paresse, une maîtresse, ou plutôt, comme l'on disait en ce temps-là, *une chaîne*, n'eût été constamment tendue en travers de sa route.

Les Trois Quartiers, pour les neuf dixièmes des Parisiens, représentent un magasin sis au coin de la rue Duphot et du boulevard des Capucines. L'autre dixième se rappelle seul une comédie de Picard et Mazères, qui a fourni l'enseigne de la boutique. C'est que les trois quartiers de la rue Saint-Denis, de la chaussée d'Antin et du faubourg Saint-Germain ont été depuis étrangement confondus, et qu'un nouveau quartier, plus heureux que les trois autres, a tout attiré vers lui : commerce, finance et noblesse. Mais, en 1827, trois petites sociétés distinctes vinrent apporter aux Français leurs bravos et leurs critiques. Malitourne eut alors la bonne fortune de recevoir, pour la pièce en vogue, la commande d'une lettre-préface. Dans cette *confidence de l'amitié*, comme l'appelait effrontément l'éditeur, Malitourne félicita chaudement Mazères d'être *actuel*, et sut parler sans rire au vieux Picard de *la malice naturelle de Thalie* [1].

C'est ainsi que le Normand profitait sans relâche d'amitiés aussi opportunément conquises qu'ingénieusement conservées. En 1828, il fonda avec Romieu *le Messager des Chambres ;* en 1829, il entra avec Véron à *la Quotidienne* et le suivit à *la Revue de Paris,* où, dans de surprenants accès de réaction classique, il donna une fastidieuse *Étude sur Bossuet* et un tardif *Voyage autour du milliard des émigrés* [2].

Tout cela, assurément, ne l'eût point fait connaître en dehors de certaines coteries de lettrés, si, dans ses incessantes explorations parisiennes, il n'eût fait rencontre d'un jeune éditeur et d'une vieille courtisane, d'un marchand de livres plus occupé de ses gilets que de ses bouquins, et d'une ex-vendeuse d'amour plus soucieuse des plumes de son écritoire que de celles de ses chapeaux. Cette heureuse rencontre procura à Mali-

1. *Les Trois quartiers,* comédie en trois actes de Picard et Mazères. Paris, Ladvocat, 1827; in-8°, 147 p. La lettre *A mes amis Picard et Mazères* (p. 1-8) est datée du château de Bardy (Loiret), 3 juin 1827.

2. Voy. *Mémoires d'un bourgeois de Paris,* t. Ier, p. 244; t. II, p. 255; t. III, p. 59. Malitourne fournit à *la Revue de Paris : la Vie d'hiver et la vie d'été depuis la Charte ; De l'influence du gouvernement représentatif sur la santé,* et divers autres articles de mœurs qui « montraient, dit l'indulgent Véron, une profonde et heureuse étude de La Bruyère ».

tourne une sorte de renommée qui n'est point encore absolument éteinte, et, avant toute autre chose, il restera, dans la menue chronique des lettres du siècle, ce que le fit l'éditeur Ladvocat : *le contemporain de la Contemporaine.*

II

Ida Saint-Edme, la veuve légendaire de la grande armée, convola en effet en secondes noces littéraires avec l'auteur de l'*Éloge de Le Sage.* L'entremetteur qui prépara l'accomplissement de cette union fut le libraire-éditeur Ladvocat. La mode était alors à certains souvenirs aussi apocryphes qu'intimes, dont se repaissaient les habitués de cabinets de lecture. Les *Mémoires d'une contemporaine sur les principaux personnages de la République, du Consulat et de l'Empire* [1] sont peut-être, parmi ceux qui garnirent alors les vitrines des libraires, les moins menteurs et les plus réjouissants. Le genre d'esprit de la contemporaine, toute disposée à vendre, pour un plat de lentilles, le droit au respect de ses vieilles années, permit d'ailleurs au rédacteur de ses aventures galantes de prendre un ton véridique et bon enfant. Jules Janin, au grand courroux des bas-bleus de petites gazettes, nia toujours qu'Ida Saint-Edme eût un sexe moral [2]. Il est certain que jamais esprit féminin ne fit aussi bon marché de la pudeur des femmes qui sont honnêtes et de la coquetterie de celles qui ne le sont point. Elle était en effet la première à rire de l'écroulement d'une beauté monumentale qui, pour avoir brillé au soleil d'Austerlitz, ne s'en était pas moins effondrée après une lamentable campagne de France. « Je ne vous recommande plus, écrivait-elle à David d'Angers, de penser à ce que ma respectable face soit confectionnée le plus tôt possible. Votre goût pour *les antiques* me garantit que vous ne la négligerez pas [3]. » La contemporaine, écrivant avec un sourire ce que peu de femmes, jeunes ou vieilles, signeraient sans verser des larmes, se considérait donc, en 1826, comme une véritable curiosité, d'un intérêt tout rétrospectif. Mais, à cette curiosité de galanterie historique, il fallait trouver un Barnum qui sût parler ; Ladvocat la confia à l'habileté de Malitourne. Et, caché sous les jupes de cette vivandière au rancart, comme un montreur de Guignol dans sa tente de toile, le rédacteur des

1. *Mémoires d'une contemporaine ou souvenirs d'une femme sur les principaux personnages de la République, du Consulat et de l'Empire.* Paris, Ladvocat, 1827 ; 8 vol. in-8°. D'après Quérard, Malitourne aurait collaboré aux *Mémoires d'une femme de qualité*, avec Dumas, Hinard et Maxime de Villemarest.

2. « Était-ce bien une femme ? Je n'en sais rien », écrivait Jules Janin au lendemain de la mort de la contemporaine, mot vertement relevé dans *la Gazette des femmes* (7 janvier 1845) par la directrice, Héloïse de Barens.

3. Lettre obligeamment communiquée par M. Jules Le Petit.

Mémoires de la contemporaine en fit mouvoir les personnages héroïques, aux applaudissements d'une France enthousiaste, à qui Béranger commençait à chanter *sa* gloire. Alors Malitourne, enivré par les bravos, laissa poindre sa tête derrière les fantoches, et obtint ainsi un certain renom littéraire, en sus de l'argent qu'il tenait surtout à gagner.

Gagner est bien le mot, car ce n'était jamais que contraint par le besoin qu'il consentait à s'atteler à sa tâche et à prendre la peine de mettre en bon français les fredaines internationales de la contemporaine. Mais Ladvocat l'appâtait au son chéri des écus, et, le renfermant *avec tout ce qu'il faut pour écrire*, ne laissait point tomber la bobinette que l'on n'eût montré quelques pages noires[1]. Alors Malitourne, franchissant la porte, courait manger l'argent du libraire Ladvocat pendant que l'éditeur s'en allait lui-même jeter par toutes les fenêtres du gaspillage l'or des lecteurs de la contemporaine.

Singulier type que ce Brummel, éditeur, qui redoutait de maculer ses gants jaunes en serrant la main de ses tâcherons littéraires, et qui éclaboussait, du haut d'un impeccable boghei, les honnêtes écrivains qui cheminaient à pied ! Mais un jour vint où le gantier et le carrossier apportèrent à la librairie de redoutables factures. Ladvocat dut alors implorer l'assistance des emprisonnés et des éclaboussés de la veille, et les prier de vouloir bien payer, la plume aux doigts, les fantaisies qu'il avait follement poursuivies, le fouet en main. Ils se trouvèrent cent et un pour cela, et, parmi eux, les maîtres de l'époque, car Ladvocat se connaissait en écrivains aussi bien qu'en chevaux. « Les soussignés, — écrivirent gracieusement les sauveteurs, — voulant donner à M. Ladvocat, libraire, un témoignage de l'intérêt qu'il inspire dans les circonstances fâcheuses où il se trouve pour toutes les pertes qu'il a éprouvées depuis un an, ont résolu de venir à son secours et s'engagent à lui donner chacun au moins deux chapitres, qui devront composer un ouvrage intitulé : *le Diable boiteux à Paris,* ou *Paris et les mœurs comme elles sont*[2]. » Malitourne, qui n'avait jamais songé qu'à fournir un seul chapitre, tint pour suffisante cette intention sympathique et n'apporta, tout bien considéré, que sa bonne volonté. Malgré cela, les cent et un, qui, par sa faute, ne furent que cent, firent lever aux créanciers de Ladvocat le siège de la bou-

1. « Malitourne... était fort paresseux et n'écrivait qu'à ses heures, et lorsqu'il y était pour ainsi dire forcé. On rapporte que Ladvocat fut obligé de le séquestrer pendant de longs mois pour obtenir, les uns après les autres, des chapitres des *Mémoires de la contemporaine.* Les deux amis étaient naturellement engagés : ils avaient fait un pacte combiné de telle sorte que l'éditeur se trouvait en droit de ne rendre la liberté à l'auteur qu'à certaines heures et en échange de paquets plus ou moins volumineux de son manuscrit. » (*Histoire du journal la Mode,* par E. de Grenville, p. 73.)

2. *Le Livre des cent et un* (15 vol. in-8°. Paris, Ladvocat, 1831-1834), t. 1er, p. 10, *Au Public le libraire-éditeur.* Le traité des cent et un écrivains en faveur de Ladvocat a été reproduit dans le journal *l'Autographe* (1865, p. 229). Nous y avons relevé la signature d'Armand Malitourne.

tique du quai Malaquais [1], et l'éditeur libéré put transporter ses livres rue de Chabannais et suivre de nouveau ses ruineux caprices dans toutes les rues où il leur plut de le mener.

Mais ses beaux jours étaient à jamais finis : l'on commençait à ne plus prêter l'oreille à de mensongères confidences et à se lasser de nébuleux souvenirs, évoqués par des éditeurs en détresse. D'ailleurs, ceux qui avaient fait à Ladvocat l'aumône de deux chapitres refusèrent obstinément, pour un salaire problématique, de rentrer au *workhouse* de l'ex-dandy. Et Ida Saint-Edme, tout ébahie de se voir survivre à la fortune de celui qui l'avait déterrée, s'écria en jouant selon sa coutume à l'antique : « Comme tout passe et comme je suis passée [2] ! »

III

Le dédain de l'homme pour la femme passée n'a d'égal que son goût pour la chose qui se passe. Malitourne, qui prétendait jouir de son Paris aux frais des Parisiens, voyant que les révélations rétrospectives ne faisaient plus recette, se remit à débiter des indiscrétions quotidiennes. En 1836, avec le concours de son ami Véron, il fonda *la Charte de 1830*, journal au titre bizarre, défenseur officiel du ministère Guizot. Dans le nouveau cabinet de rédaction, où il croyait être à jamais délivré du *carcere duro* de l'éditeur Ladvocat, Malitourne travailla quelque peu pour gagner sa vie et causa beaucoup pour vivre agréablement. Il trouvait là, certes, à qui parler : Nestor Roqueplan, un païen de boulevard, et Louis Veuillot, un chrétien de faubourg. Deux membres du Jockey-Club naissant, que lord Seymour avait fondé et dont Eugène Sue était membre, venaient faire assaut d'esprit avec les trois publicistes. C'étaient le marquis de La Valette, seul sorti sain et sauf de la loge aux lions, et le comte Fernand de Montguyon, qui dut à une amitié semi-auguste de devenir un jour le Montpavon du *Nabab*. Le comte d'Alton-Shée, un jeune pair de France qui finit en vieux radical, prenait plaisir à les écouter parler, et il rapporte, dans ses mémoires, que, dès qu'il s'agissait de causer, « Malitourne s'arrachait sans peine à un article qu'il ne terminait jamais [3] ».

Aussi les bénéfices du journal furent-ils minces. Malitourne songea alors que, s'il avait fourni avantageusement de l'esprit à une femme de la veille, il pourrait sans doute en céder avec bénéfice aux personnages du jour, et il s'établit *teinturier politique*.

1. Ladvocat avait déjà passé du quai Voltaire au quai Malaquais. Il ouvrit sa boutique rue de Chabannais et y vendit ses livres jusqu'à sa faillite définitive.

2. Légende du portrait de la *Contemporaine*, lithographié par Léon Noël, d'après Devéria.

3. Comte d'Alton-Shée, *Mes Mémoires*, t. Ier, p. 189.

M. Molé[1] et M. de Montalivet, qui, paraît-il, avaient besoin d'un coloriste pour teinter leurs pâles discours, l'envoyèrent quérir de suite. Mais ils exigèrent, connaissant bien leur homme, qu'il accomplît sa tâche dans les cabinets ministériels, où il refit de ces heures de prison détestées et qui pourtant, pour lui, seules étaient fécondes.

M. de Montalivet usa même de Malitourne jusqu'à la témérité, ce qui lui attira trois vers désagréables de la *Némésis* de Barthélemy :

..... Montalivet ? écoutons ! il se tourne,
Cherche de tous côtés l'obligeant Malitourne,
Et, veuf de son conseil, il demande un sursis.

« M. Malitourne, ajoutait une note maligne, employé dans le cabinet des divers ministres qui se sont succédé à l'intérieur, passa pour être fort utile à ses patrons, dans l'élucubration de discours qui, à défaut de raisonnements, veulent de l'esprit et du style[2]. »

Cela piqua sans doute M. de Montalivet, qui affecta, plus tard, de ne point reconnaître dans une épître de solliciteur l'esprit qu'il accueillait si volontiers jadis dans ses œuvres oratoires. Casimir Delavigne étant mort en 1843, Malitourne demanda, sans pouvoir l'obtenir, sa succession à la bibliothèque du château de Fontainebleau :

« Le titulaire, écrivait-il humblement à M. de Montalivet, était un poète célèbre et je ne suis qu'un prosateur oublié. Le poète détenait cette place sans la remplir : le prosateur ne la demande qu'avec l'espérance de l'obtenir aussi *sans la faire !*

« Ma paresse étant plus connue que mes ouvrages, je me flatte qu'elle est un titre que personne ne me contestera et une recommandation qui me met à l'abri de toute concurrence. Proposez-moi donc : j'accepterai, je vous en donne ma parole d'honneur. Et je ne résiderai pas plus que mon illustre prédécesseur, je vous assure[3]. »

Malitourne, trop paresseux, comme il l'avouait plaisamment, pour achever une longue tâche et trop délicat pour signer un mauvais travail, ne fut plus désormais qu'un simple faiseur de mots. Dans le désarroi de la causerie française, dérangée au salon et détraquée au cercle, le mot est resté le suprême asile du traditionnel esprit national. Partout le mot passe, le mot porte, le mot pique. Mais il laisse trop souvent son dard dans la piqûre et perd son acuité avec son à-propos.

Il faut pourtant bien rapporter ici quelques mots célèbres de Malitourne, recueillis tout chauds par ses compagnons de causerie, qui les ont enregistrés un peu refroidis dans leurs livres.

1. Voy. Nestor Roqueplan, *Nouvelles à la main* (20 février 1841), p. 39.
2. Barthélemy, *Némésis*, édit. Garnier, p. 29 et 430.
3. Lettre reproduite dans *le National* (septembre 1885).

Tantôt, d'un trait malin, il effleurait les gros bonnets politiques : « C'est le républicain, disait-il de Chateaubriand, le plus dévoué à la monarchie. » Tantôt même il osait prendre la couronne pour but : « Je ne serai tranquille, affirmait-il, sur l'avenir de nos princes légitimes que lorsqu'ils croiront être rentrés chez nous et non chez eux[1]. »

Dans le feu de l'esprit, l'on cingle parfois ses propres compagnons, et une fois Malitourne, d'un mot irréfléchi, atteignit son fidèle Véron lui-même : « Je le connais bien, — dit-il en ricanant de l'économique ostentation du docteur, — il jette son argent par les fenêtres en plein soleil ; mais, dès qu'il fait nuit, il descend pour le ramasser. » Le mot était d'un ingrat, car celui qui recueillit avec le plus de soin les saillies d'Armand Malitourne fut l'ancien directeur de *la Revue de Paris*. Il eût même désiré en enregistrer davantage ; mais Malitourne, à qui il s'en ouvrit un jour, lui répondit maussadement : « Il en est de mon esprit comme de mon argent : je n'ai jamais pu prendre sur moi d'en écrire la dépense[2]. »

Malgré cela, quand les additions du café de Paris eurent vidé la bourse de Malitourne, ce fut dans la salle à manger de l'indulgent docteur qu'il vint refaire son corps et dépenser son esprit. Mais il avait perdu cette science de l'à-propos dans laquelle, jadis, il était passé maître. On le trouva, chez Véron, « un peu mouche du coche, laissant trop croire qu'il était l'Égérie de la maison[3] », tandis qu'il n'était plus qu'un homme de lettres oublié, mais à qui, par une fortune singulière, survivait son propre nom. Un nouveau Malitourne était en effet débarqué comme lui de basse Normandie. Et les amis de Malitourne le jeune, dont les phrases « brillaient et séduisaient dans *l'Artiste* », chantaient malicieusement aux oreilles de Malitourne l'ancien :

Le Malitourne de Véron
N'a rien de notre Malitourne.
C'est un bonhomme en chapeau rond,
Le Malitourne de Véron.
Le nôtre est pimpant et luron,
Tandis que le sien s'en retourne[4] !

1. Dr Véron, *Mémoires d'un bourgeois de Paris*, t. Ier, p. 245.

2. *Mémoires d'un bourgeois de Paris*, t. Ier, p. 245.

3. Voy. J. d'Arçay, *la Salle à manger du Dr Véron*, p. 20.

4. *Les Deux Malitourne*, triolets d'Asselineau, publiés d'abord dans *l'Athenæum français*, reproduits dans *le Parnasse satyrique du* XIXe *siècle* de Poulet-Malassis, et dans *la Lorgnette littéraire* de Charles Monselet.

IV

Il ne s'en retourna ni vers les classiques vaincus, mais toujours glorieux, ni vers les romantiques vainqueurs, mais déjà contestés; il s'en fut insensiblement, en rognant chaque jour la part de l'esprit dans sa vie, à la vieillesse hébétée et à la mort inaperçue. L'on connaît à peine la date de son décès [1]. C'est que, dans les soupers au champagne renouvelés chaque soir, l'esprit de l'homme s'évapore comme l'esprit du vin. Quand celui d'Armand Malitourne se fut envolé jusqu'à la dernière saillie, il ne resta plus au causeur professionnel qu'un corps à jamais refroidi où rien ne pouvait rallumer une flamme. Les cabinets de la Maison d'or sont trop souvent l'antichambre des cabanons de Bicêtre. C'est là que finit le pauvre Malitourne, dont les grognements monosyllabiques remirent presque l'A ! A ! A ! de la première œuvre sur les lèvres qui avaient proféré tant de fines paroles [2]. Quant aux grands personnages qui avaient autrefois employé *le teinturier*, ils vieillissaient raisonnables et sains, tant l'épargne systématique de l'esprit et du corps prolonge la vie des hommes politiques. Mais Ladvocat avait fini à l'hospice, après avoir vécu en soi-disant couturier aux crocs de l'on ne sait quelle faiseuse de robes, quelque chose de méprisable comme le Mantalini de Dickens [3]. Malitourne mourut au moins sans avoir rien à se reprocher que vis-à-vis de lui-même, sans avoir rien à regretter, dans une carrière à moitié manquée, que son incurable paresse de plume et son stérile gaspillage d'esprit. Le mot est un article de consommation qui reste d'ordinaire à la charge du fournisseur, et ni l'esprit parlé ni surtout l'esprit prêté ne sont des titres bien sérieux à la gloire. Aussi Malitourne n'y prétendait-il point, s'estimant mieux payé de ses travaux, et surtout de ses paroles, par les sourires de commensaux d'élite que par les applaudissements de générations nouvelles dont le bruit n'eût pu traverser les pierres de son tombeau, ni même les parois capitonnées de son avant-dernière demeure.

Cte G. DE CONTADES.

1. D'après Vapereau (*Dictionnaire des littérateurs*), Malitourne serait mort le 9 avril 1866 ; mais nous n'avons, à cette date, trouvé aucun article nécrologique le concernant, et, *en 1861*, M. de Grenville écrivait dans son *Histoire du journal la Mode* (p. 72) : « Ce pauvre Malitourne est mort fou *à une époque toute récente.* »

2. « Où est-il ? — écrivait Roger de Beauvoir dans *les Soupeurs de mon temps* (p. 108). — Hélas ! je le sais, mais je ne veux pas vous attrister en vous l'apprenant. »

3. *Mémoires du comte Horace de Vielcastel*, t. III, p. 93.

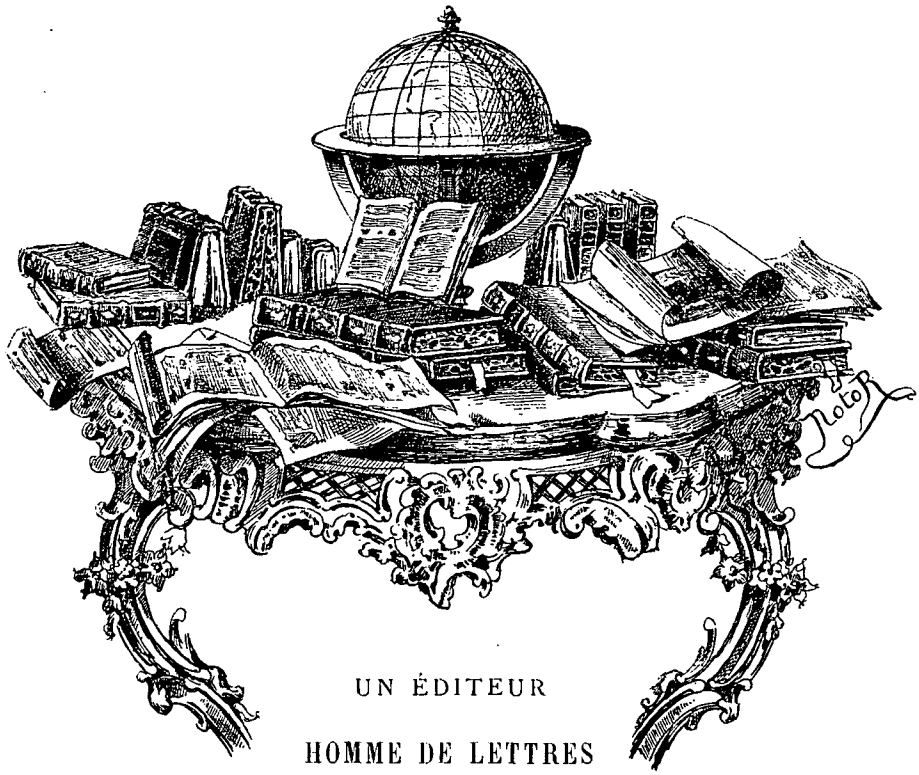

UN ÉDITEUR

HOMME DE LETTRES

J. HETZEL — P.-J. STAHL

J. Hetzel, P.-J. Stahl : deux personnalités également remarquables qui n'en font qu'une, et dont l'œuvre très souvent se confond, mais dont je ne saurais parler comme il convient qu'en les abordant l'une après l'autre, dans leur ordre de venue au monde de la notoriété.

I

J. Hetzel naquit à Chartres le 15 janvier 1814, d'une ancienne famille alsacienne. Ses parents n'avaient guère d'autre richesse qu'une probité à toute épreuve ; mais aucun sacrifice ne devait leur coûter pour assurer, sinon pécuniairement, au moins intellectuellement, l'avenir de leur fils. Sollicitude d'autant mieux placée que l'enfant, de nature droite, aimante, énergique, avait su de bonne heure la comprendre et s'efforçait d'en être digne.

Très heureusement doué d'ailleurs, par les études qu'il avait commencées au collège de sa ville natale, il promettait un sujet si bien marqué pour les

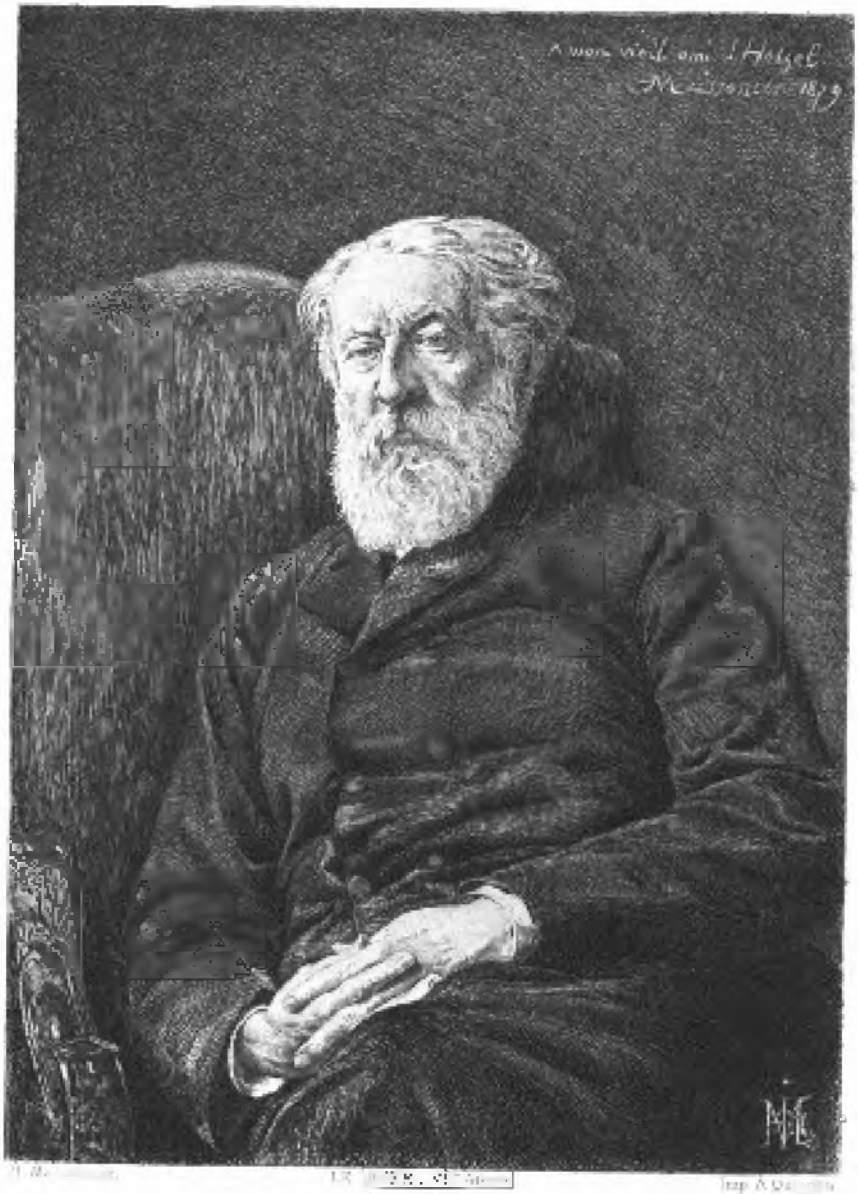

brillants succès scolaires que le collège Stanislas fit proposer aux parents de le recevoir avec bourse entière. Mais, tenant à honneur de participer à l'éducation de leur enfant, ces braves gens ne voulurent accepter que la moitié de la faveur qui leur était offerte.

Ses classes achevées — au cours desquelles il avait eu pour condisciples maintes futures célébrités, — on décida que le jeune garçon étudierait le droit; et ce fut à Strasbourg, dont sa famille était originaire, qu'il alla prendre ses inscriptions.

En réalité, l'absorption des Institutes et du code Napoléon n'offrait pas une bien savoureuse pâture aux appétits intellectuels du jeune homme; aussi ne progressait-il qu'assez lentement en cette voie, qu'il eût volontiers délaissée pour celle des lettres ou des arts. Dans cette espèce d'indifférence, il n'avait pas encore songé que son entretien devait peser assez lourdement sur le budget de famille. D'ailleurs, quand il allait là-bas, aux vacances, reprendre pour quelques semaines sa place sous le toit paternel, tout y indiquait si bien la modeste, mais facile et paisible aisance!...

Mais voilà qu'une fois cependant, au milieu de la période scolaire, il arrive sans avoir prévenu; et alors tout se révèle. Il constate l'étroite gêne, les dures privations qu'on s'impose pour qu'il n'en éprouve aucune. Aussitôt une ferme résolution est prise. Il repart, mais non pas pour regagner Strasbourg. C'est à Paris qu'il s'arrête et bientôt il entre comme employé chez l'éditeur Paulin, qui ne devait pas tarder à comprendre ce que valait pour lui cette jeune recrue.

C'était l'époque où le grand mouvement littéraire commencé dans les dernières années de la Restauration voyait naître une seconde génération qui allait bientôt confondre son éclat avec le plein lustre de la première.

Épris des belles choses de l'intelligence, que, en esprit élevé et avec un discernement déjà sûr, il savait goûter sous leurs formes les plus diverses, Hetzel avait retrouvé des amis d'école parmi les plus ardents et les meilleurs du jeune monde littéraire et artistique, auquel il se mêla, et qui le mit en relation avec les maîtres déjà consacrés.

Dès lors ce fut par l'intermédiaire du jeune commis — bientôt d'ailleurs admis au rang d'associé — que les nouveaux et les anciens de la littérature et de l'art vinrent à l'éditeur, qui n'eut plus qu'à s'effacer devant ce collaborateur dont l'activité et la brillante initiative semblaient devoir suffire à tout.

La situation de la maison d'édition dont il était devenu l'un des chefs n'était, du reste, brillante qu'en apparence. Le fondateur parla de retraite. La tête pleine de projets hardis et convaincu que le succès pouvait dépendre pour lui d'une entière liberté d'action, Hetzel chargea, sans hésiter, son avenir du soin de liquider un passé commercial assez lourd.

Ce fut alors que commença véritablement la carrière de celui qui, pendant près d'un demi-siècle, devait être au premier rang des créateurs de livres français, et à qui l'honneur revient d'avoir été dès ses débuts un trouveur, un montreur de routes, enfin et surtout un transformateur, je pourrais dire un révolutionnaire, dans la plus heureuse et féconde acception du mot.

Car c'est en réalité de lui que date dans l'histoire de la librairie de luxe, de la librairie enfantine, comme aussi de la librairie populaire, une ère absolument nouvelle.

Sans cesse recherchant, observant, étudiant ce qui se faisait dans le monde entier, et sans cesse soumettant toute idée sienne ou étrangère aux lois d'un goût parfait, qui était sa marque individuelle, il accoutumait peu à peu ses confrères, en même temps que le public, à une *librairie* jusqu'à lui inconnue et grâce à lui devenue normale.

Ce fut notamment lui qui, l'un des premiers, adopta pour les bonnes productions littéraires — les seules d'ailleurs auxquelles il voulut consacrer ses soins — au lieu de l'affreux format grand in-8°, dit de *Cabinet de lecture*, au lieu de ces volumes de convention, vilains d'aspect et pleins de vide, un format moyen, dont l'exécution typographique était élégante, des volumes bien remplis, sans lourde et fatigante compacité. Ce fut lui qui parvint à rendre usuelle l'application aux livres de luxe des gravures artistiques tirées avec le texte, et qui vulgarisa — Dieu sait quel chemin a fait depuis cette innovation! — la publication des ouvrages par livraisons illustrées.

Pour avoir une idée juste de l'importance du rôle que joua cet améliorateur obstiné, il faut savoir se rendre compte de l'état peu avancé des moyens d'exécution, de fabrication dont disposait celui qui voulait à tout prix sortir de l'ornière commune. Partout l'impulsion était à donner, partout il fallait faire de soi, pour montrer l'exemple aux moindres agents du travail. Ce fut notamment quand il eut résolu de demander aux machines, encore très imparfaites, des tirages convenables de textes avec gravures, que l'ardent novateur montra jusqu'à quel point il savait communiquer son zèle, imposer sa volonté de progrès. Ces tours de force professionnels ne peuvent guère être que professionnellement appréciés, mais ils n'en constituent pas moins pour Hetzel un haut titre à l'honneur et à la reconnaissance des spécialistes aussi bien que du public.

Pour les nombreuses et notables tentatives de cette première période — la plupart aussitôt imitées et faisant progresser d'ensemble l'amélioration du livre en France — Hetzel avait hautement gardé la première place, en ne faisant jamais appel qu'aux noms les plus illustres ou aux talents nouveaux s'étant affirmés par de sérieux débuts.

Par exemple, voulant créer le type de la vraie bibliothèque du jeune âge, comme déjà il la comprenait et comme plus tard il devait la réaliser si magnifiquement, il demandait des textes à George Sand, Léon Gozlan, Octave Feuillet, Alexandre Dumas, Charles Nodier, Alphonse Karr, Paul de Musset, et s'adressait pour y joindre des *images* à Tony Johannot, Meissonier, Bertall, Gérard Séguin, etc.

C'est lui, qui mit au jour les chefs-d'œuvre humoristiques de Granville, qui réunit les magistrales séries de Gavarni, et qui, dans le *Diable à Paris*, associa toutes les plus habiles plumes à tous les plus habiles crayons. Cela sans préjudice des publications purement littéraires ou historiques, signées des noms les plus aimés, les plus autorisés du monde de l'imagination et de l'érudition.

Ainsi se passèrent huit ou dix années, pendant lesquelles, tout en comptant une suite de succès, le laborieux créateur n'était guère parvenu qu'à dégager la situation embarrassée dont il avait courageusement accepté l'héritage. Il allait enfin travailler pour lui-même, quand éclata la révolution de Février, consacrant le triomphe des idées dont il avait toujours fait profession.

Il allait de soi que, lié de cœur et d'esprit avec la plupart des hommes qui tenaient la tête du mouvement, Hetzel leur donnât sa plus fidèle collaboration[1]. D'abord chargé de diverses missions aux affaires étrangères, à la marine, il devint, sous son ami Cavaignac, secrétaire du pouvoir exécutif.

Démissionnaire au 10 décembre, lors de l'élection du prince Napoléon à la présidence de la République, Hetzel, tout en retournant à ses travaux de librairie, ne laissa pas de combattre dans plusieurs feuilles les évidentes ambitions du nouvel élu : ce qui, au coup d'État de 1851, lui valut d'être inscrit sur les listes de proscription.

La liquidation forcée de sa maison, au moment où tout son avoir était engagé dans des entreprises déjà suspendues par la stagnation générale des affaires, équivalait pour lui à un désastre absolu.

Réfugié à Bruxelles avec le plus grand nombre des victimes du 2 décembre, Hetzel allait prouver une fois de plus ce qu'il y avait en lui de féconde énergie, d'honnête ingéniosité.

Pendant que ceux de ses compagnons d'exil, privés de fortune, cherchaient et réussissaient plus ou moins à se créer des positions en rapport avec leur profession première, dans l'enseignement, le commerce, la finance, à quoi pouvait viser cet éditeur français, hôte d'une terre où — grâce à l'absence de traités internationaux garantissant les droits de propriété littéraire — l'industrie dont il était un des plus honorables représentants ne s'exerçait qu'à l'état de piraterie cyniquement avouée et traditionnellement organisée?

Avec quel espoir de succès entreprendrait-il de lutter, ou seulement de vivre de son *métier*, alors que la contrefaçon belge était sans cesse à l'affût de nos moindres publications nouvelles, pour inonder aussitôt le marché de copies grossières, incorrectes, où le texte des œuvres était traité avec le même sans-gêne qui faisait mépris du droit des auteurs ?

Cet espoir, cependant, Hetzel le conçut; cette lutte, il l'entreprit; et, un succès, seulement relatif sans doute, mais fait surtout de droiture littéraire et commerciale, répondit à ses efforts.

Son secret pour combattre avec avantage en des conditions si désavantageuses était simple, comme d'ordinaire tout ce qui est bon, comme tout ce qui est honnête. Ayant traité avec les écrivains ses compatriotes, pour répandre leurs ouvrages dans un pays où tant de gens se les appropriaient sans vergogne, Hetzel se bornait à arborer cette formule : *Seule édition autorisée par l'auteur pour la Belgique et l'étranger,* sur des volumes toujours très correctement, très joliment fabriqués, vrais livres luxueux, en même temps que très économiquement populaires.

Et non seulement cette loyale industrie, respectueuse à la fois envers l'œuvre

1. En passant, un petit trait plaisant, qui caractérise bien les profonds instincts artistiques d'Hetzel. Au 24 février, lors de l'envahissement de la Chambre, Hetzel, mêlé aux manifestants qui nommèrent le gouvernement provisoire, s'était chargé d'écrire sur une pancarte, en trempant son doigt dans l'encre, les noms à mesure qu'on les acclamait. *Dupont de l'Eure, Lamartine, Ledru-Rollin...* Hetzel écrivait sans rien dire. *Crémieux :* — Oh ! non, il est trop laid ! fait malgré lui le scribe, qui tout aussitôt cependant trace le nom d'un homme qu'il estimait, qu'il aimait; mais l'artiste n'avait pas moins lancé son cri du cœur. Puis-je noter ici qu'Hetzel était physiquement aussi avantageusement doté qu'au point de vue intellectuel ?

et envers l'écrivain, eut alors raison, dans une assez large mesure, du vilain commerce qui mettait une sorte de barbarie sur le nom d'une nation honnête, mais encore, en indiquant aux éditeurs belges les bons procédés à suivre pour égaliser leurs chances de réussite avec celles de leur concurrent, elle dut puissamment contribuer à la conclusion des conventions internationales qui couvrent aujourd'hui d'une protection réciproque la propriété intellectuelle chez la plupart des peuples européens.

Enfin, un champ plus vaste et plus fertile allait se rouvrir pour Hetzel. Après avoir à plusieurs reprises refusé le bénéfice de mesures exceptionnelles, que d'influentes amitiés auraient obtenues en sa faveur, il profita de l'amnistie générale de 1859, pour rentrer à Paris, où sa situation était à réédifier de fond en comble.

En exil, où il ne pouvait opérer qu'assez étroitement, même en publiant des livres comme *les Châtiments, la Légende des siècles, les Contemplations,* de Victor Hugo, et les *Révélations historiques* de Louis Blanc, Hetzel avait formé, pour le jour espéré du retour, maints projets dont il allait poursuivre la réalisation. Mais s'il avait réussi à vivre par son commerce relativement important de Bruxelles, il n'y avait pas trouvé cependant les ressources nécessaires à la mise en œuvre des plans longuement médités.

Ce fut peu de temps après son retour, que je fis la connaissance d'Hetzel, qui n'avait encore fait que transporter à Paris son fonds de livres édités en Belgique.

J'allai un matin lui offrir le manuscrit de *Récits enfantins*, où Léopold Flameng avait placé des projets d'illustrations. Huit jours plus tard, nous traitions pour l'édition de ce volume qui, magnifiquement imprimé par Claye, avec douze aciers de Flameng, inaugura bientôt la nouvelle *collection Hetzel*, si fameuse aujourd'hui dans le jeune public du monde entier. (Je puis, n'est-ce pas, tenir à honneur ce souvenir de ma vie littéraire ?)

En même temps, Hetzel faisait illustrer par le même artiste la touchante *Picciola* de Saintine, et il entreprenait la publication d'une nombreuse série de romans, moins peut-être en y voyant un grand avenir que pour affirmer bien sa rentrée, en attendant l'heure propice au développement de ses idées sur les publications destinées à la jeunesse, qui, depuis ses débuts dans la librairie, l'avaient constamment préoccupé.

Bientôt admis à la cordiale amitié de ce charmant homme, je fus dès lors initié à ces préoccupations, qui, après la grande réussite de *la Bouchée de pain* de Jean Macé, aboutirent à la fondation du *Magasin d'éducation et de récréation*, dont le succès rapide fut définitivement consacré par la venue de Jules Verne, qu'Hetzel découvrit un beau jour et s'attacha d'enthousiasme en imprimant les *Cinq semaines en ballon,* son premier livre.

Entre temps, Hetzel avait donné l'audacieux exemple des grands formats illustrés en confiant les *Contes de Perrault* à Gustave Doré ; puis vint la période des livres d'Erckmann-Chatrian, dont les tirages ne se comptaient plus ; puis l'édition populaire illustrée des *Misérables* en livraison à dix centimes, qui se vendit, je crois, à plus de cent cinquante mille exemplaires ; puis les albums de Frœlich, d'Eugène Froment, de Schuler ; puis la vogue toujours croissante des ouvrages de P.-J. Stahl ; puis ceux-ci, puis ceux-là, tout un

ensemble enfin de magnifiques et excellents livres, qui achevaient de rendre universellement populaire le nom d'Hetzel, en le prédestinant aux plus notables entreprises, comme, par exemple, celle de la grande édition définitive de Victor Hugo, exécutée de concert avec la maison Quantin.

Toutefois, en dépit de cette surprenante activité, de ces belles réussites successives ou même simultanées, les fructueux résultats matériels faisaient défaut et laissaient dans une situation sinon précaire, du moins difficile, l'homme à qui les lettrés, les artistes devaient une si intelligente diffusion de leurs travaux.

C'est que, tout à ses créations, le créateur manquait de temps et peut-être aussi de minutieuses aptitudes pour veiller aux questions administratives de la maison qu'il avait fait devenir trop grande. Aucun heureux hasard ne lui avait amené l'adjoint capable et dévoué : nul *alter ego* ne s'était encore rencontré pour le suppléer habilement, fidèlement, dans la partie conservatrice de sa tâche. De sorte qu'une immense somme d'efforts toujours renouvelés se trouvait dépensée presque en pure perte; car il en est de l'établissement commercial le plus considérable comme du modeste intérieur, où l'aisance résulte souvent moins de l'apport du chef de famille que des vigilances de la ménagère.

Une des premières fois que j'étais venu voir Hetzel, comme j'attendais mon tour d'introduction, en me promenant dans le petit jardin de la rue Jacob, un enfant d'une douzaine d'années était là, fouettant sa toupie. L'enfant entra en même temps que moi chez son père, qui me le présenta, en me faisant remarquer qu'il avait eu pour précepteur à Bruxelles un de nos bons amis communs, Eugène Baune, ancien représentant du peuple, une des plus honorables et sympathiques personnalités du parti démocratique, dont nous nous étions entretenus à une précédente visite.

Très souvent donc, une fois en relations suivies avec Hetzel, il m'arrivait de demander des nouvelles de *l'enfant;* comme nous continuions à le désigner, même quand il eut franchi l'adolescence.

Un jour, — quelques semaines auparavant, j'avais appris qu'il préparait son examen pour l'admission à l'École polytechnique: « Eh bien! et l'enfant? dis-je à mon ordinaire.

— L'enfant, répéta Hetzel d'une voix sensiblement émue, il était là tout à l'heure. Il m'a dit: « Père, je viens te demander de quoi acheter une blouse et « un composteur. — Une blouse et un composteur? — Oui, j'ai causé tantôt « avec M. Claye; il veut bien me recevoir comme apprenti typographe. — « Apprenti typographe! que dis-tu là? — Je dis que quand on doit être « libraire-éditeur, il convient d'apprendre d'abord comment se fabriquent les « livres. » Alors, ma foi, je l'ai bien regardé dans les yeux, je l'ai embrassé; et il est allé tout joyeux acheter sa blouse et son composteur. Et moi, tenez, voyez, je crois que je pleure. Qu'est-ce que vous pensez de ça, vous?

— Je pense, mon brave ami, que l'enfant est maintenant un homme, qui a su comprendre qu'un homme seul, qui est surtout un artiste, ne suffit pas à la tête d'une maison comme la vôtre. Bientôt donc vous serez deux, et si, comme je l'espère, et comme semble le témoigner la résolution qu'il vient de prendre, votre fils a ce qui vous manque, ce que vous ne pouvez avoir, l'artiste se dou-

blant d'un organisateur, d'un administrateur, je crois que la petite somme dépensée tout à l'heure se trouvera placée à gros intérêt.

— Peut-être bien », fit Hetzel tout rêveur.

Or l'intérêt qu'a rapporté le coût de cette blouse et de ce composteur peut aujourd'hui se chiffrer ainsi : prospérité, stabilité et force de la maison Hetzel, égales à sa grande et honnête renommée littéraire et artistique, ce qui n'est pas peu dire.

Et voilà comment le soin de rendre durable l'œuvre très importante du père a été et sera encore l'œuvre du fils.

II

Dans une notice nécrologique que M. Frederix, collaborateur de *l'Indépendance belge*, a consacrée à Hetzel, je trouve la lettre suivante, communiquée par le célèbre bibliophile et collectionneur M. de Spoelberg de Lovenjoul.

Cette lettre, écrite en juin 1841, est adressée par Hetzel au romancier Honoré de Balzac, dont il va éditer *la Comédie humaine*, pour laquelle il demande un travail préliminaire, nouveau et spécial, au lieu d'anciennes préfaces publiées sous la signature de Félix Davin :

Mon cher Balzac,

Il est impossible de reproduire ces préfaces signées Félix Davin. Elles ont le tort d'avoir l'air écrites en grande partie par vous et signées d'un autre. Je les trouve en cela extrêmement maladroites. Leur effet, à la tête d'une chose capitale, comme notre édition complète, serait détestable.

Ces préfaces ont quelque chose d'académique, bon pour un éloge ou pour un plaidoyer, mais qui manque son but dans une préface qui doit, avant tout, être simple, naturelle, quasi-modeste, et toujours bonhomme, sans prétentions littéraires ou autres. Un résumé, une brève explication, écrite, signée par vous, ce qui implique une grande sobriété et une mesure très grande, voilà ce qu'il faudrait.

Il n'est pas possible qu'une édition complète de vous, la plus grande chose qui se soit osée sur vos œuvres, s'en aille au public sans quelques pages de vous en tête.

J'ai lu ce que vous aviez commencé. Cela m'a paru mieux que tout le reste, d'un ton meilleur. Résumez, résumez, le plus modestement possible. C'est là le vrai orgueil, quand on a fait ce que vous avez fait. Contez votre affaire tout doucement. Figurez-vous vieux, dégagé de tout, même de vous-même. Parlez comme un de vos héros, et vous ferez une chose utile, indispensable.

A l'œuvre, mon gros père ; permettez à un maigre éditeur de parler ainsi à votre grosseur. Vous savez bien que c'est à bonne intention.

C'est une réclame à faire. Si je savais écrire, je l'écrirais ; en matière de réclame, mieux vaut un marchand qu'un poète.

Comment, nous publierions vos livres, qui paraîtraient pour la première fois sous ce titre d'ensemble : *la Comédie humaine*, et la première ligne à imprimer ne serait pas celle-ci : « Je donne ce nom (*la Comédie humaine*) à mes œuvres complètes pour les raisons que voici, etc., etc. » Après, vous ne trouveriez pas à dire que si vous avez été attaqué beaucoup moins dans vos œuvres que dans votre personne, cela prouve peut-être que votre personne est moins connue que vos œuvres ? Qu'assurément vous ne pouvez être votre biographe à vous-même, mais qu'il est pourtant quelques erreurs et aussi quelques mensonges à rectifier ? Qu'on a pu médire de vous comme de tout autre, mais qu'on n'aurait pas dû vous calomnier ? Qu'on a eu tort de

le faire, parce que c'était facile et sans danger, puisque vous n'avez jamais répondu à une attaque dirigée contre votre personne ?

Il faut dire aussi que vous avez eu beaucoup à vous louer de vos critiques, qui se sont si mal entendus pour vous louer, ou pour vous critiquer, que les uns vous accordaient ce que les autres vous refusaient, et *vice versa*.

Je bavarde... et vous dis adieu. Maintenant, gros père, mettez-vous en train d'aller, ou nous nous fâcherons. Attelez-vous à votre machine ; nous sommes les roues ; soyez la vapeur.

Adieu, et tout à vous.

J. HETZEL.

De cette curieuse épître qui nous montre sur quel ton ce *marchand*, comme il s'intitule, le prenait parfois avec les lettrés illustres, je ne veux retenir que ces quatre mots : « Si je savais écrire ? » Que serait-ce donc s'il savait, je vous le demande ? Mais, qu'il sût ou ne sût pas, j'affirme, pour en avoir eu mainte preuve personnelle, qu'on ferait un bien étonnant recueil des innombrables lettres parties de sa plume d'éditeur, à l'adresse des écrivains ou des artistes qui avaient le bonheur d'être assez estimés ou aimés de lui pour qu'il ne se crût tenu avec eux à aucune gêne ou réticence.

L'étrange chose que cette correspondance, très souvent aussi terrible que charmante : ces brefs billets ou ces longues pages dont le griffonnage menu, aigu, à lignes irrégulières, traduisant en courant les remarques les plus subtiles, les jugements les plus justes, sous une forme toujours si originale ! Ah ! comme parfois on y était rudement malmené, d'une main dont toujours on sentait pourtant l'intention affectueuse, et comme parfois aussi on y était gâté de tout ce que la sympathie a de plus cordial, l'encouragement de plus fortifiant !

Et de vive voix, quand il y avait à discuter d'un sujet, d'une page, d'une phrase, d'un mot même, il fallait voir les phases de ce combat, il fallait entendre ces attaques, ces ripostes ! Et quand on ne savait pas comprendre que ce qu'il en faisait ou disait n'avait d'autre but que de rendre meilleure la chose simplement heureuse, ou suffisante la mauvaise, ou bien quand on semblait vouloir le dispenser de tant de soins, il se fût volontiers écrié, comme Dorine :

Eh ! je veux vous aimer, monsieur, malgré vous-même !

Alors toute arme lui était bonne.

J'ai souvenir, — en pareille matière, on le comprend, je dois surtout en appeler à ce qui m'a concerné, — j'ai souvenir d'un démêlé à propos de certain roman que j'avais publié dans une revue et qu'il allait éditer, mais dont il n'approuvait pas le dénouement : le suicide d'une jeune fille, contrariée, à tort évidemment, dans ses inclinations. Ayant conçu l'historiette en visant cet épilogue, je tenais à ma suicidée ; il la répudiait, lui, de toutes ses forces, et d'ailleurs il avait écrit sommairement le dénouement heureux et fort touchant que je devais, selon lui, adopter. Je m'obstinais. Enfin, à bout de considérations :

« Eh bien, non, mille fois non ! fit-il, avec une sorte d'emportement, je ne *veux pas* que ces pages-là restent à votre compte d'écrivain.

— Vous ne *voulez pas*, pourquoi donc ?

— Parce que vous avez une fille, répliqua-t-il, en me serrant la main[1]. »

Il n'y avait rien à répondre. Le lendemain le dénouement était changé, et j'avais reconnu que, même au point de vue professionnel, le conseil de l'éditeur était excellent.

Une autre fois, arrêté à la porte de son cabinet qui était entr'ouverte, je l'entendais ripostant à l'observation, timide sans doute, d'un visiteur :

« Eh ! laissez-moi donc tranquille avec votre Angleterre ! Est-ce que, par hasard, vous croyez l'avoir découverte, l'Angleterre ? Quelle drôle d'idée ! Un garçon qui a comme vous de l'esprit, du style, du savoir, de l'imagination, car vous avez tout cela, on le voit dans ce manuscrit, qui pourtant ne signifie rien, ne vaut rien : *Voyage en Angleterre*. Je vous demande un peu ! Fourrez-moi ça dans un coin, au feu même, pour n'y plus penser, et revenez me voir avec quelque chose qui ne soit pas ça. A bientôt ! j'espère, à bientôt ! »

Le *garçon*, un manuscrit sous le bras, passa devant moi, l'air assez contristé.

Quelques mois plus tard, tout était en l'air chez Hetzel, pour la prochaine mise en vente du livre d'un inconnu, que d'immenses affiches devaient annoncer, qu'on allait envoyer à toute la presse... « J'ai trouvé quelqu'un, disait Hetzel à tout venant, je vous assure que j'ai trouvé quelqu'un ! »

Ce quelqu'un, dont le livre s'appelait *Cinq semaines en ballon*, c'était le garçon qui n'avait pas découvert l'Angleterre ; c'était Jules Verne.

Tel était le vaillant éditeur, avec les nouveaux qu'il savait pressentir, deviner, diriger, « mettre au point », comme il disait, et tel aussi, pour la cordiale franchise des jugements, pour la fermeté respectueuse des observations, avec les maîtres eux-mêmes, qui maintes fois l'écoutèrent utilement. Oui, avec ceux-là mêmes. Mais alors de quoi, je vous prie, allait s'aviser ce simple fabricant et marchand de livres ayant nom Hetzel ? Où donc prenait-il l'autorité, la *maestrie* nécessaire, indispensable en pareil cas ? Où il la prenait ? Chez un sien sosie, qui, la plume à la main, avait nom P.-J. Stahl, un frère d'esprit et de cœur qui ne lui était pas né tout à coup, mais peu à peu, période à période, se formant, grandissant, se développant à côté de lui, s'égalant à lui, presque à son insu, et lui devenant enfin compagnon inséparable ; consulté, consultant ; aidé et venant en aide ; se logeant chez son frère l'éditeur, comme son frère l'éditeur se réfugiait chez lui ; et tous deux faisant le plus agréable, mais aussi le plus enfiévré et laborieux ménage du monde.

Lorsqu'il avait résolu de ne plus laisser sa subsistance à la charge de papa et maman Hetzel, pourquoi le jeune étudiant strasbourgeois était-il entré à Paris dans une maison d'édition plutôt que dans un comptoir de draperie ou dans une agence financière ? — Parce que là prenaient forme et se vendaient les produits de l'esprit, dont il avait d'abord rêvé d'être un des producteurs ; parce qu'en ce milieu où il devait rencontrer, coudoyer les hommes de vie intellectuelle, il pourrait croire, dans une certaine mesure, à la réalisation du rêve

1. Quel charmant recueil on ferait aussi de ses lettres intimes ! Quand je lui annonçai la naissance de mon premier enfant : « Bien ! m'écrivait-il, vous voilà complet ! Vous allez voir maintenant comme vous allez devenir bête, et comme ce sera bon et amusant. Aussitôt que vous le pourrez, venez m'offrir quelque échantillon de votre nouvelle et respectable bêtise ; vous trouverez à qui parler : je suis largement en fonds pour vous donner la réplique. »

aimé; et, sans qu'il s'en doutât presque, sous l'impulsion en quelque sorte normale de sa profession de fabricant de livres, il arriva qu'un beau jour le rêve était devenu réalité.

Que voulez-vous? On écrit d'abord à l'un et à l'autre des lettres comme celle que vous avez lue plus haut; on est l'ami, le confident des lettrés; on s'est un jour engagé dans une entreprise où les plus forts, les meilleurs doivent concourir à l'harmonie de l'ensemble, comme, par exemple, lorsqu'il s'agit des *Animaux peints par eux-mêmes*, du *Diable à Paris;* mais alors il y a des paresseux, des oublieux, la page promise n'arrive point, le sujet débattu n'est point traité. Comment faire? — Si on essayait la page, si on traitait le sujet!... On essaye... Et quand l'ami, le maître négligent vient s'excuser du retard : « Voyez; comme vous n'arriviez pas, j'ai eu l'audace de griffonner cela. — Ah! montrez donc. »

Et le maître lit, relit, puis regarde le *griffonneur;* et là, bien franchement, bien affectueusement, car avec cet esprit franc on ne peut avoir que franchise, avec cet affectueux on ne peut user que d'affection. « Çà! mais, savez-vous que c'est bien, très bien; et qu'il faut mettre ça au lieu de ce que j'allais faire. — Vrai? — Sans doute : je ferai autre chose. — Alors mettons ça. »

Et on mettait *ça*. Et comme le nom du marchand de livres devait rester celui du marchand de livres, pour signer *ça* on cherchait un autre nom, que de pieux souvenirs faisaient trouver dans la lignée maternelle de l'éditeur [1]. Et voilà comment, tenu sur les fonts baptismaux par les seigneurs souverains de l'endroit, le nommé P.-J. Stahl se trouva sacré citoyen du monde littéraire.

Presque au lendemain de cette cordiale adoption, un jour que l'éditeur Hetzel sollicitait d'un des plus haut placés en pays de poésie l'avantageux honneur de publier une œuvre de lui, voilà que P.-J. Stahl, se mêlant à l'entretien, s'avisa de dérouler un canevas, d'esquisser un sujet, dont le poète parut enchanté et auquel il promit de travailler de son côté, si P.-J. Stahl voulait s'en occuper du sien.

Mais la régulière activité n'était pas la vertu majeure du poète, qui, lorsque P.-J. Stahl allait lui soumettre son travail, pour avoir ses observations, disait de jour en jour : « Demain, mon ami, demain. Quand j'y serai, ça ira vite; allez toujours, vous. »

Le collaborateur allait donc son train. Un matin, cependant, le poète, gaiement levé, prit enfin sa plume et écrivit... trois gentils couplets de chanson; et, à part les observations, dont l'autre avait respectueusement tenu compte, ce fut bien à peu près tout ce qu'apporta le poète pour ce ravissant vagabondage qui s'appelle *le Voyage où il vous plaira*, signé Alfred de Musset et P.-J. Stahl.

Pendant le séjour à Bruxelles, il était tout naturel que P.-J. Stahl offrît des manuscrits à Hetzel, qui alors publia notamment deux fins bijoux de physiologie humoristique, *l'Esprit des femmes et les Femmes d'esprit*, *la Théorie de l'amour et de la jalousie,* puis la drôlatique *Histoire d'un prince* et des contes comme la *Belle petite princesse Ilsée,* et aussi le *Voyage d'un étudiant,* une odyssée dont la gaieté pétille, fringante, sur les routes les plus sentimentales;

1. Le nom d'Hetzel n'est autre, paraît-il, que la forme primitive et historique d'Attila. L'homme le plus pacifique du monde civilisé trouvait parfois singulier que le hasard l'eût placé sous le patronage du grand batailleur et ravageur du monde barbare.

l'Histoire d'un homme enrhumé, une de ces hautes, mais très logiques fantaisies comme nul autre n'en saurait trouver.

De retour à Paris, P.-J. Stahl s'incarne bientôt dans le *Magasin d'éducation et de récréation,* où il se prodigue sous les formes les plus diverses, pour bien indiquer, dans tous les tons, sa manière d'entendre la littérature enfantine. Il revoit tout, il touche à tout dans son journal. Un des premiers appelés à la rédaction, je lui avais donné un nouveau travail d'adaptation du *Robinson suisse,* il en fait, le croirait-on? une œuvre encore plus humaine, plus attachante, en y semant à plein cœur, à plein esprit, les épisodes délicats, les mots touchants, en substituant à l'épilogue, un peu banal, un peu sec, du récit primitif, tout un drame aux douces, mais profondes émotions.

En même temps, il entreprend cette longue suite d'albums pour les tout petits, qui ne semblent rien dans leur simplicité, et qui par cela même prouvent tant de souplesse et de pénétration d'esprit. Puis que de préfaces valant des livres!... Lisez par exemple l'introduction aux *Contes de Perrault,* et prenez ensuite l'étude mise en tête de la nouvelle édition de Chamfort, et vous connaîtrez les deux puissances extrêmes de ce talent si franchement paterne avec les enfants, si nettement et brillamment incisif avec les penseurs.

Douze ou quinze ans plus tard, *les Quatre peurs de notre général,* autre ensemble, dont l'auteur ne semble avoir vieilli que pour apprendre à donner plus de relief, plus de vie, aux frais ou poignants souvenirs du jeune âge.

Si je devais caractériser le talent, ou plutôt le tempérament littéraire de P.-J. Stahl, je ne voudrais le comparer à aucun autre, car il est lui, bien lui et rien que lui, c'est-à-dire un charmant mélange du plus fin, mais plus naturel esprit et de la plus sincère bonhomie; un goût pur, qui toujours règle, mais n'entrave jamais l'essor de la pensée constamment fraîche et hardie; une vraie magie de traits imprévus, de gracieuses et coquettes indisciplines, que domine sans cesse un profond sentiment du bien, du beau, du grand, de l'honnête. Il plaît, on l'aime surtout, parce que, avec lui, on se sent toujours devenir meilleur.

L'Académie française, qui avait plusieurs fois récompensé des ouvrages de P.-J. Stahl, couronna un jour l'ensemble de son œuvre. Hetzel était chevalier de la Légion d'honneur.

Depuis plusieurs années, la main qui avait tracé tant de brillantes et surtout tant de bonnes pages ne pouvait plus tenir une plume. Or comme, malgré cette atteinte d'un mal incurable, Hetzel avait conservé toute sa lucide intelligence, toute sa netteté d'esprit, il semblait que P.-J. Stahl dût encore se manifester.

« Mais non, c'est fini, me disait-il un jour; j'ai essayé de dicter, ce n'est plus cela. J'ai su, paraît-il, quelque peu écrire; je n'ai jamais su bien parler. Sans plume, je ne suis plus écrivain. »

P.-J. Stahl était mort. Maintenant les voilà morts tous deux, c'est-à-dire entrés dans la douce et méritante vie du souvenir, que les brillants esprits ne conquièrent ici-bas qu'à la condition d'être sans cesse inspirés par la bonté forte d'un noble cœur.

EUGÈNE MULLER.



ÉTUDES ET CROQUIS JAPONAIS

LA

DANSE DES MORTS

AU JAPON

I

A L'ÉPOQUE où l'Église en France, en Allemagne et en Suisse montrait dans une série de peintures le néant de l'homme, un enseignement de même nature était donné aux Japonais du XIIe siècle par un prêtre. Ces courants philosophiques circulant entre l'Europe et l'Empire du soleil naissant n'ont rien qui puisse nous étonner. Depuis l'antiquité, les hommes appelés à diriger leurs concitoyens devaient se préoccuper du phénomène de la vie aboutissant à la mort. Quoi de plus fertile pour les esprits méditatifs que le prologue de ce drame, la vie, suivi de l'épilogue, la mort, auquel n'échappe nulle créature humaine!

Dans la vie qu'il est appelé à parcourir, l'homme le plus heureux goûte des plaisirs, amasse des richesses, recueille des honneurs ; vain remplissage qui masque le dénouement : il n'en faudra pas moins quitter ces dignités, ces trésors, ces jouissances avec plus de regret encore que d'autres perdent leur misère et leur servage.

L'Église, fidèle aux doctrines du christianisme, fit toutefois pencher la balance au profit des humbles et des malheureux. Aux grands et aux riches, à tous ceux qui avaient opprimé ou exploité les peuples, l'Église montra dans un miroir implacable que la Mort était sans cesse à leurs côtés, riant d'une impitoyable grimace : ni trônes, ni couronnes, ni tiare, ni épée ne désarmaient le terrible adversaire, auquel un coup de faux suffisait pour anéantir la suprématie, les dignités et cette bourre de hochets factices que les hommes s'imaginent compter pour quelque chose.

Ce dédain pour les grands, cette sympathie pour les petits seront toujours comptés à l'avoir du catholicisme. Ce n'est pas que les philosophes anciens eussent manqué d'envisager de haut la grave question de la vie, de la mort ; mais, en Égypte et en Grèce, l'art ne se prêtait pas à peindre le délabrement de l'homme dans sa sèche anatomie et les monuments qu'on trouve à ce sujet sont tout à fait exceptionnels.

II

J'ai feuilleté depuis vingt-cinq ans bien des albums japonais ; des milliers d'images ont passé sous mes yeux avant de donner corps à ces études ; elles se répètent à satiété dans leur interprétation de romans, de poésies et de contes. Une seule fois deux personnages macabres jouant d'instruments de musique offrirent quelque diversité aux représentations habituelles ; dessinées avec une certaine précision de contours, ces figures, tirées d'un album qui paraît remonter au commencement du siècle, ne me permettaient de tirer d'autres conclusions qu'un emprunt fait par un dessinateur de Yédo aux danses de mort européennes. Se conformant au caprice japonais qui se joue de toute méthode, le motif macabre, sans légendes ni inscriptions, était précédé et suivi d'études de plantes et de fleurs, comme si une bizarrerie exotique était tombée sous les yeux d'un peintre et l'avait entraîné à quitter ses études d'histoire naturelle pour y joindre la curieuse interprétation de squelettes se raillant des plaisirs de la vie. Cela me semblait d'autant plus probable que jusqu'alors aucune trace de représentation véritablement macabre ne m'avait frappé dans les albums japonais ; mais en lisant les récits des voyageurs qui ont abordé aux rives du Nippon, ma déconvenue était la même que celle amenée par les images à textes japonais presque intraduisibles, des bribes de renseignements ne satisfaisant jamais et excitant plutôt mon désir de voir clair dans certains traits graphiques.

C'est que les gens d'esprit sont rarement envoyés en mission par les gouvernants et que ces hommes, qui devinent l'envers des choses, ont qualité pour pénétrer au fond des mœurs d'un peuple et en rapporter ce à quoi ne peuvent prêter attention des agents consulaires, des philologues, des militaires, des médecins, des universitaires.

La civilisation, qui ne connaît que le côté pratique de la vie, oublie qu'un Gérard qui part pour Constantinople y promène ses pas rêveurs, regarde en clignant les yeux, se lance par les ruelles à la poursuite d'une femme, en apprend plus sur les mœurs d'un pays qu'un jurisconsulte.

Cet humoriste a aimé à l'étranger. Et la femme n'est-elle pas le livre dans lequel l'homme puisse le mieux étudier ?

Demandez à l'un de ces esprits fantasques ce que pense le peuple qu'il visite ; qu'il conte les plaisirs, les fêtes auxquels il s'est mêlé, et vous serez étonné des piquantes observations recueillies par ce musard, qui, sans en tirer vanité, a plus appris à l'étranger qu'un membre de l'Académie des sciences morales chargé de mission. Car l'homme d'esprit, tel que je le comprends, a la conscience et la prescience des choses ; il y joint un sens intuitif assez développé pour que la porte d'une maison fermée lui en apprenne autant que s'il pénétrait dans l'intérieur.

Mais quel gouvernement chargera d'une mission un tel homme ?

III

Un mien ami, voyant mes préoccupations en matière d'art japonais, me mit en relations avec M. Hayashi, résidant à Paris. Reçu d'une façon courtoise, je m'aperçus, après quelques minutes d'entretien, que j'avais affaire à un homme intelligent très versé dans les matières qui touchent aux traditions de son pays. Comme je demandai à M. Hayashi quelle était la cause de la rareté des danses de mort au Japon, il me répondit en me mettant sous les yeux, après quelques instants, un album qui contenait quelques-unes de ces représentations.

Suivant M. Hayashi, Ikkiu était un prêtre du XIIe siècle, dont la doctrine était basée sur la fragilité des choses humaines et la fausse interprétation que les hommes se font des plaisirs de la vie.

Ikkiu se plaisait dans la société des *djoros* (courtisanes) ; une d'elles, la plus réputée par sa beauté, devint son disciple et fut comme l'Aspasie de ce Socrate. Naturellement les gens s'étonnèrent de rencontrer fréquemment un prêtre en pareille compagnie ; Ikkiu répondit par une sorte d'apologue que la sensualité sur terre était chose vaine. L'homme, suivant lui, s'enorgueillissait à tort de ses avantages physiques ; il n'était que néant et il suffisait, pour s'en convaincre, de le considérer dans sa dépouille dernière ; de même, tous les plaisirs et toutes les jouissances qu'on prend sur la terre sont quasi imaginaires, semblables au squelette, ombre de l'être vivant.

Ces doctrines, un écrivain japonais les prit en 1809 pour texte du roman *Suïbodaï,* qu'on peut traduire par le titre de *Philosophie du néant dans l'ivresse.*

Une des images qui met le mieux en relief l'enseignement philosophique du prêtre Ikkiu comporte deux actions, l'une extérieure, l'autre intérieure, suivant la tradition des dessinateurs japonais. Au premier plan, à la porte d'une maison de thé, des filles de joie élégamment coiffées et habillées de robes somptueuses apportent des vases et tout ce qu'il faut pour préparer le thé et le *sakki,* liqueurs chères à tout Japonais ; c'est le prologue du drame.

A l'intérieur, des musiciens jouent de la flûte et du *sam-sin* (guitare à trois cordes), harmonie idéalement sensuelle que le peintre a symbolisée par l'anatomie des exécutants; au milieu d'un autre groupe de squelettes féminins qui jouent de l'éventail et font des grâces, le prêtre Ikkiu montre la vanité de la chair et le peu de cas que l'homme doit faire de la beauté et des charmes des courtisanes.

Je ne voudrais pas médire de la doctrine morale du prêtre, quoiqu'elle me paraisse commode. S'enivrer, ainsi que le montre une autre planche et rendre le superflu de la boisson aux poissons, goûter aux plaisirs de la table en disant : Qu'est-ce que cela ? Se plaire dans la société d'aimables filles en prêchant l'inanité de leurs charmes constitue une vie qu'accepteraient volontiers les libertins. Combien d'eux diraient volontiers : squelette! en prélevant préalablement une dîme sur un beau corps avant qu'il soit flétri par la vieillesse et touché par la faux de la Mort !

PROVERBES JAPONAIS [1]

Il m'est arrivé parfois, au cours d'études relatives à un peuple dont les voyageurs ne faisaient connaître qu'imparfaitement les mœurs, de recourir à ses proverbes; le bon sens de la nation y est souvent condensé en peu de mots; dans ces creusets s'est fondue la finesse d'un peuple. Quel est le personnage le plus vivant du roman de Cervantes ? Sancho. Il n'est qu'un confident de bas étage; par instant, cet intarissable forgeur de proverbes prend le dessus sur son maître de la Triste Figure, et en traits joyeux, il fait connaître mieux que don Quichotte la nature espagnole. Aussi le livre des *Cent Proverbes japonais* semblait-il arriver à point au moment où l'art du pays de Nippon nous a indiqué des sources précieuses de documents que l'érudition en retard ne nous permet pas encore d'étudier dans d'utiles traductions.

Les proverbes, ces aphorismes de la sagesse populaire, sont, comme l'a très bien dit un jésuite, « des axiomes ou décrets de l'expérience populaire, généralement passés en usage comme une monnaie qui a cours sans contestation dans toute une contrée [2] ».

MM. Steenackers et Tokunasuké ne se sont pas tenus à la définition des proverbes, telle que la donnent nos dictionnaires; ils ont recueilli tout ce qui est locution usuelle, tour de phrase particulier au peuple japonais, et voici, je crois, le motif qui a guidé les auteurs : l'imagerie, très développée au Japon, a pris parfois pour motifs de légendes les façons de parler des basses classes qu'on pourrait presque appeler proverbiales; voulant relever leur ouvrage par le piquant de l'illustration, les auteurs ont commenté ces images et ces textes;

1. *Cent Proverbes japonais*, par Francis Steenackers et Rida Tokunasuké. Paris, Ernest Leroux, 1886. Un vol. in-4°.

2. *Quelque six mille Proverbes*, par le P. Ch. Cahier, de la Compagnie de Jésus. Paris, Lanier, 1856, in-18.

grâce à eux, on pénètre au fond de légendes et de dessins qui resteraient capricieux et incompréhensibles, sans leur interprétation.

J'en citerai certains exemples afin de bien faire comprendre la méthode des auteurs.

Le premier est un véritable proverbe :

Une mauvaise action court mille ris.

C'est-à-dire : une mauvaise action court plus vite que le vent; elle parcourt mille lieues à la minute, malgré les soins que met son auteur à la cacher.

L'amour filial, le plus sacré des devoirs au Japon, a produit avec divers dessins la locution suivante :

Il y a des devoirs de trois branches chez les pigeons.

Dans le peuple, on prétend que les jeunes pigeons perchent trois branches plus bas que leurs parents pour leur témoigner le respect.

Décoller des zeni est une observation de mœurs, dont on pourrait donner l'équivalent en français par *couper un liard en quatre,* car les avares ne manquent pas plus au Japon qu'en Europe. La passion de l'argent a été symbolisée par le peintre japonais à l'aide d'un trait harpagonesque ingénieusement trouvé. Pendant que sa vieille femme décolle les zeni et d'un en fait cinq, un avare compte ses richesses et, pour ne pas user de lumière, il s'éclaire à la lueur de son ongle qu'il a allumé ! Mais cette hyperbole comique poussée à l'extrême ne désarme pas un démon, qui s'approche avec la mission d'entraîner dans l'autre monde ces deux enragés avares.

Même les rayons de Bouddha sont proportionnés à l'or qu'on lui offre.

Ici on rentre dans le domaine satirique à la Lucien, c'est-à-dire que l'artiste qui a dessiné le croquis suivant ne craint que modérément la foudre des dieux.

Je laisse l'interprétation de l'image à MM. Steenackers et Tokunasuké :

On voit ici une statue de Bouddha recevant les dons de gens riches qui lui font des offrandes à profusion ; le dieu empile l'or qu'on lui jette et, le pressant sous son bras avec amour, il prodigue ses rayons et sa faveur aux riches suppliants ; mari et femme sont comblés de bienfaits.

Tandis que le dieu accable de faveurs ces individus, il repousse de sa main droite, d'un air méprisant, deux misérables vieillards qui n'ont à lui offrir qu'une misérable monnaie enveloppée dans du papier. Les pauvres vieux, stupéfaits de cet accueil, regardent avec envie les gens riches auxquels tous les honneurs sont prodigués.

Je recommande aux auteurs dramatiques le dessin relatif au mot : *Il y a des oreilles dans le mur.* A l'intérieur d'une muraille que déblaye un maçon se détache tout à coup, sur fond noir, une énorme oreille blanche avec ses cartilages menaçants. Employé avec tact par d'habiles faiseurs, ce symbole d'un tyran cruel à qui rien de ce qui se dit dans son entourage n'échappe produirait, je le crois, un effet fantastique à la scène et ferait oublier la monotonie désespérante de nos comédies bourgeoises.

Une apparition d'un ordre plus graveleux se fait jour à l'aide de la locution *Uwasa o sureba Kagé ga sasu.*

Les estampes libres et plus que libres sont communes au Japon ; on s'en passe volontiers la fantaisie dans les hautes classes, et MM. Steenackers et Tokunasuké en ont donné un comique exemple.

Dans un palais de daïmio, quelques dames de compagnie. Elles s'amusent à causer du sexe fort et regardent en cachette des images légères ; ces dames, assises autour d'une *hibatshi* (brasero), examinent ce qui les intéresse à la lueur d'une lanterne. Au plus fort de la conversation, pendant une discussion soulevée par un dessin plus pimenté que les autres, elles voient tout à coup apparaître sur un châssis garni de papier une figure qui a la forme d'un phallus gigantesque, ce qui cause une émotion bien légitime aux personnes qui s'occupaient de lui.

La vue de cet objet désiré, mais inattendu, leur cause une peur atroce : l'une d'elles se renverse les jambes en l'air; l'autre, en se relevant brusquement, fait chavirer la théière; la troisième se cache la figure derrière sa manche.

Tout ce désordre est causé par un samuraï ; il écoutait la conversation des dames, et, pour être plus à l'aise, il s'est appuyé sur un *tsudjiandô ;* la lanterne projette son ombre sur le *chôdji* (châssis) sous la forme entrevue par ces dames.

Le commentaire du dessin ne me paraît pas avoir été suffisamment exprimé par les auteurs; il y manque la moralité, non pas telle que nous la comprenons en Occident, mais ainsi qu'elle est apparue à l'artiste. Le dessinateur a montré sa griffe satirique, qui écarte un coin du rideau dissimulant la liberté des mœurs japonaises. Ne faut-il pas voir dans cette image populaire la critique des femmes des hautes classes qui, blasées, ont recours à des excitants charnels inconnus aux gens du peuple ?

De semblables traits de mœurs empruntés aux dessinateurs d'images me semblent insuffisants pour rendre le sens moral des proverbes d'une nation, et je ne peux croire que le peuple japonais ne soit à même de nous fournir un code de maximes populaires semblables à celles qui ont cours en Chine.

La civilisation chinoise, que la campagne du Tonkin nous apprendra peut-être à connaître, a de rudes proverbes qui émanent d'esprits soucieux, et les gouvernants habiles doivent prendre garde à un peuple qui vit sur des aphorismes tels que : *Mieux vaut essuyer une larme de paysan que d'obtenir cent sourires du ministre.*

Comme dans ces féeries où un souverain abusant de son autorité reçoit d'une main invisible un violent soufflet pour le châtier de chaque action inique, l'homme du peuple se venge, lui et ses semblables, par des proverbes forgés avec des misères, des rancunes, le sentiment du juste, la haine du mensonge, le mépris des richesses mal gagnées. N'est-ce pas la revanche légitime des petits sur les grands, du pauvre sur l'homme bourré d'écus que cette question malgré sa grossièreté rustique : *Qu'est-ce qu'un sot qui a fait fortune? Un pourceau qui ne sait quoi faire de son lard.*

Ce sont de semblables proverbes, qui existent à foison en Chine, que je voudrais, maintenant que nous possédons l'interprétation de locutions populaires, voir traduire du japonais.

CHAMPFLEURY.

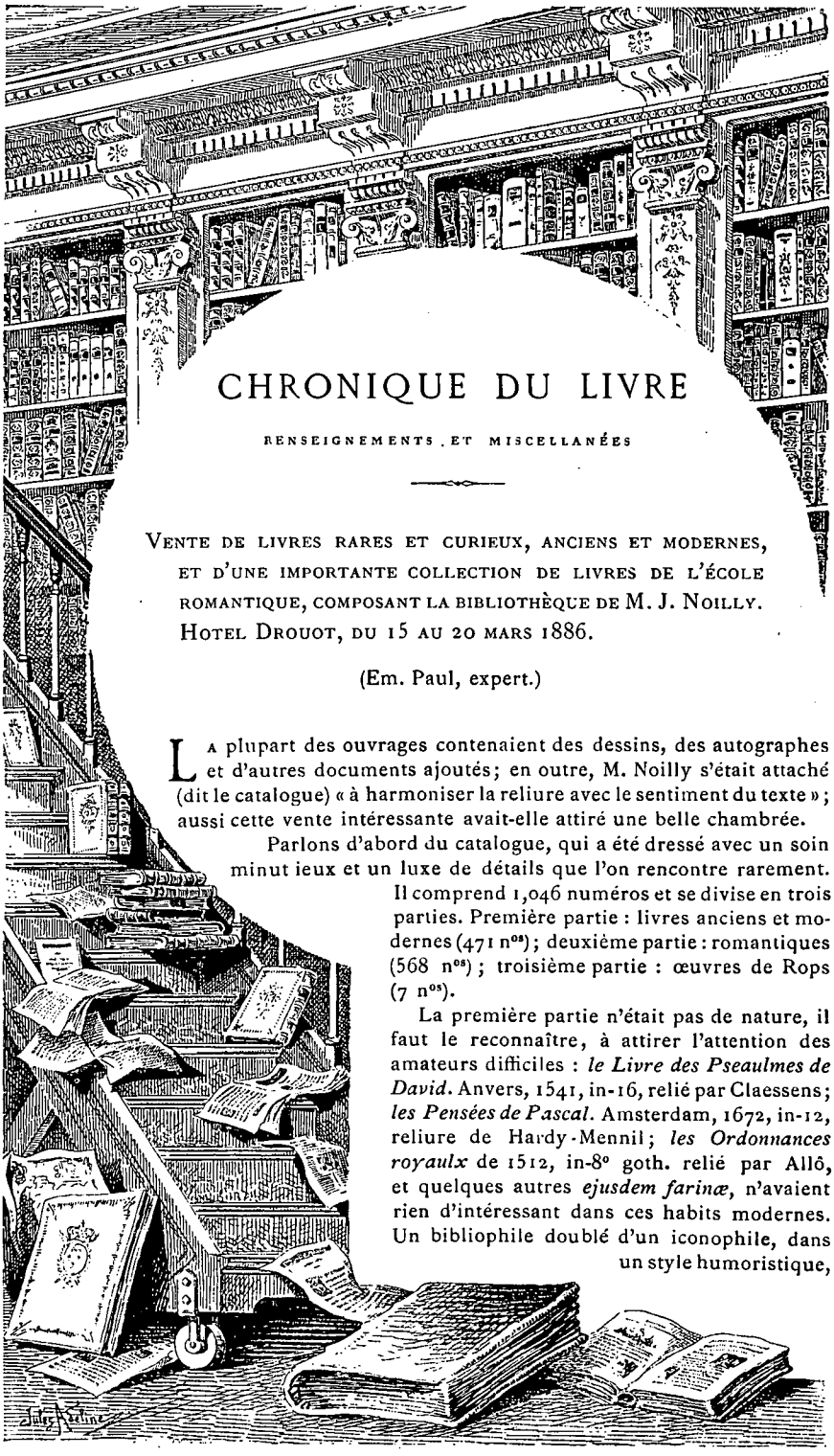

CHRONIQUE DU LIVRE

RENSEIGNEMENTS ET MISCELLANÉES

VENTE DE LIVRES RARES ET CURIEUX, ANCIENS ET MODERNES, ET D'UNE IMPORTANTE COLLECTION DE LIVRES DE L'ÉCOLE ROMANTIQUE, COMPOSANT LA BIBLIOTHÈQUE DE M. J. NOILLY. HOTEL DROUOT, DU 15 AU 20 MARS 1886.

(Em. Paul, expert.)

La plupart des ouvrages contenaient des dessins, des autographes et d'autres documents ajoutés; en outre, M. Noilly s'était attaché (dit le catalogue) « à harmoniser la reliure avec le sentiment du texte »; aussi cette vente intéressante avait-elle attiré une belle chambrée.

Parlons d'abord du catalogue, qui a été dressé avec un soin minut ieux et un luxe de détails que l'on rencontre rarement. Il comprend 1,046 numéros et se divise en trois parties. Première partie : livres anciens et modernes (471 nos); deuxième partie : romantiques (568 nos); troisième partie : œuvres de Rops (7 nos).

La première partie n'était pas de nature, il faut le reconnaître, à attirer l'attention des amateurs difficiles : *le Livre des Pseaulmes de David*. Anvers, 1541, in-16, relié par Claessens; *les Pensées de Pascal*. Amsterdam, 1672, in-12, reliure de Hardy-Mennil; *les Ordonnances royaulx* de 1512, in-8° goth. relié par Allô, et quelques autres *ejusdem farinæ*, n'avaient rien d'intéressant dans ces habits modernes. Un bibliophile doublé d'un iconophile, dans un style humoristique,

imagé, BÉRALDIQUE, quoi... avec lequel il a décrit la bibliothèque d'un bibliophile, raconte qu'un jour en plaisantant (est-ce bien en plaisantant ?) il a lancé à la tête d'un profane, en manière d'apophthegme, ce projectile étourdissant : « Un livre bien relié ne doit pas pouvoir s'ouvrir. » Eh bien ! un partisan de ce genre de reliure, s'il avait pris la peine de regarder quelques-uns des volumes que je viens de citer, aurait éprouvé une joie sans mélange ; non seulement ces volumes ne s'ouvraient pas suffisamment, ayant le dos pris comme dans un étau, et tellement serré qu'il ne laissait pas voir la marge de fond, mais encore, ô triomphe ! on ne pouvait pas les lire !

Marius Michel, dans son traité de *la Reliure française*, a dévoilé comment on fabriquait naguère ces sortes de reliures. Écoutez et frémissez : « L'amateur qui voulait avoir des dos solides disait au relieur : Ne craignez-vous pas que ce volume ne s'ouvre plus ? — Allez toujours, répliquait l'amateur » ; et Marius Michel ajoute : « L'amateur savait-il que, pour arriver à cette exigence outrée, on n'allait pas hésiter à employer un procédé barbare, qui consiste à tremper pendant de longues heures le dos de colle, pour frotter ensuite les cahiers, réduits à l'état de pâte, avec un instrument de *fer*. Le dos devient alors un bloc, un monolithe de carton-pierre ; mais les fonds, que sont-ils devenus ? Ils sont coupés, détruits ! »

Tremblez, cher lecteur, car vous avez, nous avons tous des livres ainsi meurtris, assassinés. Bienheureux celui que cette déclaration dépouillée d'artifice laisse froid, vivant dans une douce quiétude ; il prend le temps comme il vient, les reliures pour ce qu'elles sont et mes objurgations pour zéro. C'est un sage, n'en doutez pas.

Dans cette première partie du catalogue, il y avait toutefois quelques ouvrages laissés dans leur reliure primitive : *la Religion chrétienne*. Paris, Prault, 1745, 6 vol. in-12, mar. olive, dos orné, large dentelle sur les plats, et dent. int., tr. dor., reliure de Padeloup, vendus 505 francs. Cette reliure d'une grande fraîcheur portait sur les plats les armes de Madame Marie-Adélaïde, fille aînée du roi Louis XV. *Contes et nouvelles en vers*, par M. de La Fontaine. Amsterdam (Paris), 1762, 2 vol. pet. in-8°, portr., vignettes et culs-de-lampe d'Eisen ; mar. r., dos orné, fil., tr. dor., avec les fig. refusées ajoutées, 500 francs.

Il y a des amateurs qui s'imaginent qu'une reliure est une chose élastique, qui peut se prêter à toutes sortes de caprices. Quand elle est bien exécutée, si vous n'y avez pas fait réserver des onglets d'attente, pour y intercaler plus tard quelques pièces auxquelles vous tenez, vous ne pouvez rien y ajouter, rien, mais rien, entendez-vous ? *qu'aux dépens de la reliure ;* car, de deux choses l'une, quand vous y avez fait faire cette petite cuisine, ou le volume bâille, et c'est là son moindre défaut, ou bien le dos se distend, le mors éclate... Au total, un livre perdu.

Les Amours du chevalier de Faublas. Paris, Tardieu, 1821, 4 vol. in-8°, fig. de Colin, mar. violet, dos orné, tr. dor. (Thouvenin), 150 fr.

Les reliures de Thouvenin, après avoir été absolument dédaignées par les amateurs du dos *plus dur encore*, sont depuis quelque temps très recherchées. Les volumes reliés par Thouvenin sont agréables à l'œil, ils s'ouvrent bien et on peut les lire. Gloire à Thouvenin !

Les Étrennes de la Saint-Jean. Troyes, veuve Oudot, 1742, petit in-8°, fig., mar. bleu, fil. tr. dor. (Padeloup). Exempl. unique sur peau vélin, provenant des bibliothèques La Vallière, Mac-Carthy et Quentin-Bauchart, 300 fr.

Il y a des choses que je ne comprends pas. Avoir dans sa bibliothèque une curiosité qui a passé par les mains de bibliophiles émérites et s'en séparer ! Que l'on vende vos livres quand vous êtes mort, je l'admets, puisque, hélas ! vous n'êtes plus là pour l'empêcher ; mais les vendre vous-même de votre vivant, entendre le coup de couteau... non, de marteau, qui vous sépare à tout jamais d'un livre cherché avec passion, trouvé avec joie, choyé, caressé, ah !... L'amateur judicieux améliore sa bibliothèque, en troquant un exemplaire qui laisse

à désirer contre un autre en meilleure condition, plus pur, irréprochable; mais il faut s'arrêter là, ou alors il faut se résigner à passer pour un *bibliopole*.

Axiome :

UN BIBLIOPHILE ACHÈTE DES LIVRES, MAIS N'EN VEND JAMAIS.

Dans cette première partie du catalogue, glanons quelques livres modernes :

Les Contes rémois, par le comte de C... (Chevigné), dessins de Meissonier. Troisième édition. Paris, Michel Lévy, 1858, in-8°, mar. bleu foncé jans. doublé de mar. citron avec entrelacs et branchages de fleurs en mosaïque, tr. dor. (Marius Michel). Première édition avec les dessins de Meissonier, l'un des 40 exempl. sur papier de Hollande, avec les vignettes sur papier de Chine et deux autographes, 800 fr.

Vente Dugoujon, un exemplaire dans la même condition, 956 francs. Il est vrai que celui-ci avait été enchéri au maximum de sa valeur par un amateur, tandis que celui-là a été acheté par un libraire, qui le lendemain l'a revendu 1,000 francs.

Monsieur, Madame et Bébé, par Gustave Droz, illustrations sur bois d'après Edmond Morin. Paris, Havard, 1878, gr. in-8°, papier Whatman; mar. La Vallière, avec bouquet de fleurs en mosaïque sur les plats, 405 fr.

Chef-d'œuvre de reliure de Marius Michel, dit le catalogue.

Passons maintenant à la deuxième partie du catalogue, beaucoup plus intéressante que la première. Ici les auteurs sont classés par ordre alphabétique, ce qui est bien plus facile pour les recherches. Je ne citerai que les articles les plus intéressants, autrement il me faudrait copier la moitié du catalogue, qui a plus de 300 pages, et ici la place me manque.

ARVERS (Félix) : *Mes heures perdues*. Paris, Fournier, 1833, in-8°, mar. r. (Marius Michel), éd. orig., hauteur 204 mill., 185 fr.

Jusqu'à présent, on n'avait mesuré que les elzévirs, mais voilà qu'aujourd'hui on mesure tout. Le respect absolu des marges devient du fétichisme, on veut des marges intactes, même aux exemplaires dorés sur tranche, on les gratte juste de quoi pouvoir les dorer tant bien que mal et plutôt mal que bien. Cette réaction était inévitable. Autrefois on rognait trop, on est tombé dans l'excès contraire. A quand le juste milieu ? Le double décimètre dont on se sert pour mesurer la hauteur des livres a été baptisé *Elzeviriomètre*, non par un amateur bien connu (L. de T.), comme on l'a imprimé récemment, mais par Ch. Nodier, dans une nouvelle intitulée *le Bibliomane*, et encore Nodier n'en est-il pas le premier parrain.

BALZAC (Honoré de) : *La Peau de chagrin*. Paris, Delloye et Victor Lecou, 1838, gr. in-8°, mar. bleu, 200 fr.

Très bel exemplaire d'un livre rare avec les deux portraits tirés à part et le premier tirage du titre.

BAUDELAIRE (Charles) : *Les Fleurs du mal*. Paris, Poulet-Malassis, 1857, in-12, papier de Hollande, mar. olive, encadrement de filets, branches de chardons dorées, doublé de mar. citron (Marius Michel), éd. orig., 525 fr.

Voici un volume dont le prix a stupéfié plus d'un amateur, mais ne sait-on pas qu'il est rare sur ce papier et que la reliure est un vrai bijou.

BÉRANGER (Pierre-Jean de). *Chansons morales et autres.* Paris, Alexis Eymery, 1816, in-18, mar. r. jans. doublé de mar. r., encadrement de filets avec lyre aux angles (Marius Michel), 240 fr.

« Édition originale extrêmement rare, avec le titre intact en haut et en bas », dit le catalogue. Oui, un exemplaire avec le titre intact est extrêmement rare, mais celui-ci ne l'était pas ; au contraire, le titre était fortement atteint en haut et le bas avait souffert[1].

BOREL (Pétrus) : *Robinson Crusoé,* par Daniel de Foë, traduction de Pétrus Borel, orné de 250 grav. sur bois. Paris, Borel et Varenne, 1836, 2 vol. in-8°, demi-rel., non rog., 120 fr.

Ouvrage très rare non rogné. Quelques amateurs qui l'avaient autrefois dédaigné le recherchent aujourd'hui. La traduction en est curieuse et les culs-de-lampe sont bien gravés.

GAUTIER (Théophile). *Poésies.* Paris, Charles Mary, 1830, in-18, mar. r. riches compartiments, branches de feuillage en mosaïque, non rog., 2,370 fr.

Édition originale contenant des dessins originaux et des vers autographes de l'auteur, dont la description tient une page du catalogue. Ne pouvant la reproduire, quelque intéressante qu'elle soit, j'y renvoie le lecteur. Les autres ouvrages de Gautier (ou le concernant) sont catalogués du n° 575 au n° 644. Je cite les principales éditions originales.

HUGO (Victor) : *Le Conservateur littéraire.* Paris, Boucher, 1819 à 1820 30 livr. en 3 vol. in-8°, mar. myrte, tr. dor., 810 fr.

Très bel exemplaire de cette publication où se trouvent les œuvres de jeunesse de Victor Hugo, dont la plupart n'ont jamais été réimprimées. La notice s'y rattachant tient 7 pages du catalogue.

Le Télégraphe. Satire. Paris, 1819, in-8° de 12 p., avec pièces ajoutées, reliure en veau fauve, compartiments à la Du Seuil, tr. dor., 280 fr.

Quelques amateurs persistent à croire que le nom de ce relieur s'écrit indifféremment Du Seuil ou De Seuil ; c'est une erreur à laquelle il faut tordre le cou. Augustin Du Seuil, né vers 1673, vint à Paris et épousa, en 1699, la fille de Philippe Padeloup dont il eut sept enfants. Dans son acte de mariage et sur les actes de naissance de ses enfants, il a toujours signé Du Seuil ou Dusseuil, jamais Deseuil.

1. A propos d'ouvrages non conformes au catalogue, saisissons l'occasion de parler d'un incident qui a eu lieu le 7 avril dernier à l'hôtel Drouot. Le sympathique expert, M. Ch. Porquet, vendait la première partie de la bibliothèque A. E. L., formant la réunion d'ouvrages appartenant à divers amateurs.

Sous le n° 163, on avait catalogué *les Métamorphoses d'Ovide,* traduction de l'abbé Banier. Paris, 1767-71, 4 vol. in-4°, mar. r. (reliure ancienne), contenant la suite de 140 estampes d'après Eisen, Moreau, Boucher et autres, *épreuves avant la lettre.* C'est un livre rare comme chacun sait, car on n'en connaît qu'une douzaine d'exemplaires avec les épreuves dans cet état. L'ouvrage, mis sur table, circulait ; les enchères étaient à plus de 6,000 francs, lorsque, tout à coup, un libraire se mit à dire tout haut : « Monsieur Porquet, il y a une gravure tirée après la lettre, avec une cache -- (c'est-à-dire qu'au tirage on a interposé *une* bande de papier entre la planche et la feuille destinée à recevoir l'impression, qui *cache* la lettre gravée sur la planche ; d'où l'abréviation : *une cache*). — Comment, répond l'expert, c'est impossible. L'exemplaire est depuis fort longtemps dans la bibliothèque de M. D., auquel il a été vendu par Techener père ; il est d'ailleurs dans sa vieille reliure... — Mais enfin ; réplique le libraire, il est certain que voici une épreuve qui n'est pas avant la lettre, c'est visible, regardez. » On examine et on constate qu'en effet la planche n° 45 du tome Ier, *Écho changée en voix,* dessinée par Monnet, gravée par Rousseau, a été tirée avec une cache, pour dissimuler la légende gravée, supercherie qui n'existe pas pour les autres planches de

Les Satires jacobites. Bibliopolis, chez les marchands de vieux neuf, 1819-74, in-12, mar. blanc, doublé de moire blanche, tr. dor. (Marius Michel), 35 fr.

Vous avez bien lu, ami lecteur, maroquin *blanc*, doublé de moire *blanche*. C'est ce que M. Noilly appelait « harmoniser autant que possible la teinte du maroquin avec le sentiment du texte ». C'est assez original et pas mal trouvé. Une douzaine de volumes sont reliés de cette manière, notamment les Odes sur la naissance et le baptême du duc de Bordeaux, le Sacre de Charles X et l'Ode à la colonne Vendôme.

Cromwell, drame. Paris, Dupont, 1828, in-8°, mar. bleu foncé jans. non rogné, éd. orig., 105 fr.

Notre-Dame de Paris. Paris, Ch. Gosselin, 1831, 2 vol. in-8°, mar. bleu, dos orné, 10 filets sur les plats (Cuzin), éd. orig., 500 fr.

Nous avions les plats avec le sobre trois-filets, puis sont venus le six-filets et le neuf-filets, voici maintenant le dix-filets. Où s'arrêtera-t-on ?

Mérimée (Prosper) tient 34 numéros. Citons-en un :

Chronique du temps de Charles IX. Paris, Fournier, 1829, in-8°, mar. r., filets sur les plats, garde d'épée aux angles, non rogné; éd. orig., 190 fr.; — *Colomba.* Paris, Magen et Cormon, 1841, in-8°, mar. orange doublé de mar. bleu tr. dor. (Marius Michel), éd. orig., 221 fr.

Rops (Félicien).

M. Uzanne, notre directeur et ami[1], dans la livraison d'avril dernier, a, en quelques lignes bien senties, apprécié le talent de Rops; il ne nous reste plus qu'à donner les prix de vente.

Dessins, eaux-fortes et lithographies, in-fol., demi-rel. (44 pièces), 330 fr.; — *Œuvre, gravé à l'eau-forte,* 1863-82, in-fol. mar. r. doublé de mar. bleu (153 pièces), 2,280 fr.; — *Dessins* (14), gr. in-4°, mar. bleu, doublé, 1,520 fr.;

l'ouvrage. (C'est le cas ou jamais de placer ici le cliché bien connu : *Mouvements en sens divers et prolongés.*) Le premier émoi passé, le même libraire dit à l'expert : « Garantissez-vous qu'il n'y a que cette gravure qui soit dans cet état? — Oui, certainement, répond-il. » Sur quoi les enchères continuent et montent rapidement à 6,805 francs ; mais M. Porquet, en homme prudent et avisé, fait arrêter les enchères et demande à surseoir jusqu'au lendemain. Le lendemain, dès l'aurore, M. Porquet prit des informations près des trois ou quatre amateurs de Paris qui sont connus pour avoir ce livre en épreuves avant la lettre; et il fut constaté que, dans tous ces exemplaires, la susdite planche 45 avait été tirée avec une cache ! Ainsi, jusqu'à présent, personne ne s'était aperçu de cela. Il a fallu que par hasard, à la vente, pendant les enchères, alors que le livre passe de main en main, un libraire (M. Saint-Jorre), — qui a l'excellente habitude de collationner ce qu'il achète et qui, par conséquent, a l'œil très exercé, — découvrit la chose, la fit voir à son voisin qui, à son tour, la mit sous les yeux de M. Édouard (de la librairie Morgand) qui le dit alors tout haut, et cela dans l'espace d'une minute. Vous jugez de l'émoi : une tare jusqu'alors ignorée dans un des ouvrages les plus rares et les plus chers du XVIIIe siècle !

Bref, le lendemain, l'expert fit connaître le résultat de ses recherches, et *l'Ovide* fut adjugé 7,005 francs à M. Greppe, libraire.

Cet incident m'amènera prochainement à traiter à fond un sujet que je n'ai fait qu'effleurer dans le compte rendu de la vente Collin.

1. M. Uzanne et moi sommes membres de la Société des Amis des livres, et il est rare qu'un Ami (avec un grand A) ne devienne pas un ami (avec un petit a).

— *Inter amicos,* 21 dessins dont 12 seulement ont été gravés, in-4°, mar. r. doublé de satin, 1,100 fr.; — *Album amicorum* (21 dessins inédits), gr. in-4°, mar. r. doublé de satin, 1,250 fr.

Album des cent croquis. Suite précieuse de 114 dessins dessinés à l'aquarelle, à la plume, au crayon noir, au fusain, etc.; tous d'une exécution remarquable; renfermés dans 2 vol. in-fol. mar. r., compartiments avec chiffre aux angles, doublés de satin broché, tr. dor., étuis (Marius Michel), 15,000 fr.

L'expert avait réservé cet article pour la fin de la vente, comme le bouquet d'un feu d'artifice. Une dizaine d'amateurs s'étaient concertés pour acheter cet album et le dépecer (comme autrefois la bande noire achetait des châteaux pour les démolir); ils avaient juré, ma foi, de le pousser jusqu'à une dizaine de mille francs; mais M. Noilly pensait avec raison qu'il valait beaucoup plus; il le savait d'ailleurs mieux que personne.

C'eût été dommage, vraiment, de laisser disperser l'œuvre capitale du *Carrache* moderne.

Poésies manuscrites et lettres autographes d'Alfred de Musset et de ses amis, album in-4°, mar. r., recueil précieux composé d'un portrait et de 23 pièces ou lettres autographes dont 7 sont d'Alfred de Musset, 620 fr.

En mettant l'article sur table, l'expert en demandait 2,000 francs. Personne ne disant mot, un libraire se hasarda à dire, 300 francs: là-dessus tout le monde de se récrier de la modicité de l'enchère; pourtant ce libraire était plus près de la vérité que tout le monde, puisque ce recueil a été vendu 620 francs. Il y a de ces surprises dans les ventes. Tel livre se vendrait bon marché, s'il n'était soutenu par un libraire qui en a un exemplaire et qui ne veut pas laisser déprécier la *marchandise;* ou bien qui ne veut pas la laisser acheter par un amateur qui pousse lui-même les enchères. Il y a dans les ventes des dessous bien curieux pour celui qui est désintéressé dans la question, et il se commet parfois de petites vilenies qui, dévoilées, donneraient beaucoup de piquant à la chronique; mais *doit-on le dire?*

Sainte-Beuve : *Livre d'amour.* Paris, 1843, petit in-12, mar. bleu jans., tr. dor., 360 fr.

Tiré à petit nombre, non mis dans le commerce et composé de 45 odes, stances et sonnets amoureux adressés à la femme d'un homme aussi célèbre en politique qu'en littérature. Le portrait de la dame (dessin original de Malpertuy) est en tête du volume.

Un Spectacle dans un fauteuil. Paris, Renduel, 1833, in-8°, éd. orig, 170 fr.; — *Un Spectacle dans un fauteuil.* Paris, librairie de la *Revue des Deux Mondes,* 1834, 2 vol. in-8°, éd. orig., 500 fr.; — *La Confession d'un enfant du siècle.* Paris, Bonnaire, 1836, 2 vol. in-8°, éd. orig., 200 fr.; — *Nouvelles.* Paris, Dumont, 1840, 2 vol. in-8°, éd. orig., 370 fr.

Les pièces de théâtre se sont vendues depuis 10 francs jusqu'à 155.

Jules BRIVOIS
(des Amis des livres).

LE POÈTE PAULIN GAGNE

ET

SES PUBLICATIONS EXCENTRIQUES



AULIN GAGNE, avocat des fous, comme il se qualifiait sur la couverture de ses livres, était-il fou lui-même ?

Beaucoup de ceux qui ont étudié l'archi-poète dans les extravagances de ses dernières années le considéraient plutôt comme un « raseur » féroce et un insupportable mystificateur. « Gagne, disaient-ils, est un de ces hommes qui sont affamés de gloriole et de renommée. Il n'a pas assez de talent pour s'imposer au public, et il a imaginé de faire parler de lui en élucubrant à froid les lubies les plus insensées. » J'avoue que l'auteur de *l'Unitéide* m'apparut d'abord sous cet aspect. Plus tard, mon opinion sur son compte se modifia, et, comme j'ai attentivement suivi cet excentrique, de l'année 1860 jusqu'à l'année 1876, époque de sa mort, je suis à même de le peindre trait pour trait.

Gagne n'était pas un fou à séquestrer à Charenton ; mais il appartenait réellement à la confrérie des toqués célèbres.

Les œuvres de Gagne sont innumérables.

Nous donnons plus loin la nomenclature bibliographique détaillée de toutes celles qu'il nous a été possible de collectionner. On verra qu'elles ne manquent pas d'intérêt pour les amateurs de livres bizarres et de singularités littéraires. Chose à noter à passant, et qui n'a pas peu contribué à donner à Gagne une réputation de mystificateur : toutes ses productions ont pour objet quelque actualité bruyante. Il en est ainsi (car il avait la fureur d'occuper constamment les journaux de sa personne) des milliers de lettres qu'il a, sa vie durant, adressées au « bienveillant » *Gaulois,* à la « généreuse » *Gazette de France,* à la « magnanime » *Patrie,* au « loyal » *Figaro.* Ce rêveur était au fond habilement pratique, et pour obtenir deux lignes de réclame, il ne reculait devant aucune formule laudative. C'est ainsi qu'il parvint à s'attirer, dans *la Liberté* d'abord, dans *la France* ensuite, les bonnes grâces d'Émile de Girardin lui-même.

I

Né à Montoisson, près Romans, dans la Drôme, Paulin Gagne fut un des plus brillants élèves du collège de Valence. Il avait une mémoire prodigieuse, et il remportait, chaque année, tous les prix — sauf celui de mathématiques, sa partie faible. Reçu avocat à Grenoble, il alla se fixer à Montélimart où il devint le lion du jour. Avec sa superbe prestance, son habit bleu à boutons d'or, son gilet blanc, ses pantalons gris perle et à sous-pieds, son couvre-chef à la Bolivar, sa longue chevelure noire bouclée, il produisait grand effet, le dimanche après vêpres, sur l'esplanade ou sur la route du Teil, plantée d'ormes. « Té ! s'écriaient en l'apercevant les grisettes montélimardaises, voilà le beau Paulin qui passe ! » Le beau Paulin était déjà bien un peu original ; mais l'extravagant et l'illuminé que tout Paris a connu ne se devinait point encore. Il plaidait et gagnait de l'argent.

Cependant ses petits succès de province le grisèrent. Il se crut bientôt appelé à » conquérir la Gaule », quitta Montélimart et se fit inscrire au barreau de la Seine, pour n'y plaider qu'une seule fois. Son client, jeune pervers de vingt-deux ans, accusé de trente-deux vols et d'une tentative d'assassinat, obtint le maximum de la peine. Gagne, qui croyait à un acquittement, prit son métier en dégoût et chercha des consolations dans la poésie. Il publia successivement *le Suicide, le Martyre des rois, le Délire* et *l'Océan des catastrophes.*

1848 arrive. Ce fut l'efflorescence et l'effervescence de toutes les ambitions. Gagne repartit pour Montélimart. Ses concitoyens l'acclamèrent :

on le nomma conseiller municipal, premier adjoint au maire et bâtonnier de l'ordre des avocats. Entre temps, il rédigeait *l'Espérance,* journal républicain catholique, dans le genre de *l'Ère nouvelle*, organe du Père Lacordaire et de l'abbé Maret. L'appétit vient en mangeant, dit un proverbe. Gagne voulut tâter de la députation. Il pensait que les électeurs qui avaient chanté ses hymnes patriotiques autour des arbres de la liberté ne lui refuseraient pas le mandat de représentant du peuple. Hélas ! les électeurs sont généralement ingrats et oublieux : au poète infatigable, ceux de la Drôme préférèrent un froid ingénieur.

Le coup d'État ramène Gagne à Paris. Il s'y lie avec Abd-el-Kader qui le comble de métaphoriques compliments, et avec Mlle Élise Moreau de Rus, qu'il épouse le 28 avril 1853.

Élise Moreau avait une certaine réputation dans les cénacles poétiques où régnaient Mmes Desbordes-Valmore et Amable Tastu. Son premier volume de vers, paru en 1837, sous ce titre : *Rêves d'une jeune fille*, lui valut les précieux encouragements de Charles Nodier, de Lamartine et de Chateaubriand. François Pérennès, dans ses *Noviciats littéraires* (p. 125), dit de l'enfant prodige (elle était âgée de seize ans) que « des perles et des diamants sortaient de sa bouche ». En dehors de cette œuvre de début, on doit à Élise Moreau : l'*Age d'or*, poésies de l'enfance (1840) ; *Journal d'un petit enfant*, contes pour la jeunesse (1850) ; *Omégar* ou *le Dernier homme*, proso-poésie dramatique de *la Fin des temps*, précédée d'un prologue et suivie d'un épilogue par Paulin Gagne (1853) ; *Une vocation* ou *le Jeune missionnaire,* roman (1856) ; *Madame de Bawr,* étude biographique (1861) ; *les Mémoires d'une sœur de charité* (1870) ; *Nancy-Vallier*, épisode des jours néfastes (1874). Quelques-uns de ces ouvrages ont été couronnés par l'Académie française.

Mme Gagne était une excellente femme, très instruite. Elle organisa, sous le nom de *Parnasse français,* des cours littéraires qui furent un instant fort suivis. C'est elle qui prépara M. Édouard Lockroy à la première communion. Le ministre des travaux publics s'en souvient-il ? En 1856, elle fonda un recueil hebdomadaire : *le Théâtre du monde*, que les vers de son mari tuèrent. Déjà Gagne ruminait la fameuse *Unitéide,* l'œuvre monumentale et capitale du rimailleur. Ici commence à percer le vrai Gagne, le Gagne de l'Obélisque, de la philanthropophagie et du Quinque-Vir-Salvat. L'idée principale de cette Babel poétique est que l'humanité, détournée de ses voies par Satan, a besoin d'une nouvelle régénération — qui se fera par l'avènement de la Femme-Messie. C'est un peu parent du système millénaire du doux Guillaume Postel et de sa « Mère-Jeanne ». Il existe présentement en Galicie une tribu, celle des Duchobarzen, qui attend aussi une seconde rédemption de l'humanité par la femme. Les mœurs étranges de cette tribu ont fourni au romancier viennois Sacher-Masoch le sujet d'un de ses meilleurs récits. Il y a toute-

fois entre Gagne, Guillaume Postel et les Duchobarzen cette différence : que Postel fut un panthéiste inconscient et que la tribu des Duchobarzen est une secte d'Adamites égarée en plein XIXe siècle, tandis que l'auteur de *l'Unitéide*, dans ses imaginations les plus inouïes, reste toujours orthodoxe.

Pour se reposer de cette laborieuse gestation (25,000 vers), le poète habita deux ans son petit domaine du Bouton d'or, sur les bords du Rhône, entre Montélimart et Loriol. Il en revint calmé et assagi. Mais voilà que, dans le courant de l'année 1860, il eut le malheur de s'occuper de spiritisme et de tables tournantes. Près de son appartement, une salle louée par les disciples d'Allan Kardec, parmi lesquels l'éditeur Didier, servait à leurs expériences Sous l'impulsion d'une influence mystérieuse, une nuit, Gagne, armé d'un grand crucifix venant de Rome et qu'il avait détaché du mur de sa chambre, entra dans la salle des évocations. Son but était d'expulser de l'appartement les mauvais esprits. Tout à coup (c'est lui-même qui le raconte dans son livre intitulé : *Histoire de mes miracles*), il se met involontairement à tourner comme une toupie, autour de la table « satanique » qu'il couvre de crachats. Puis, il est terrassé à plat ventre, et il entend les esprits « frapper dans leurs mains (?) » en signe de triomphe. Il se voit perdu, lorsque deux médecins appelés par Mme Gagne le relèvent et décident qu'il y a urgence à le diriger sur la maison de santé de Picpus.

Cette fois, Gagne était bien réellement fou.

Néanmoins, comme sa folie n'avait rien de dangereux, il ne demeura pas longtemps enfermé, au grand désespoir des directeurs de l'établissement qui auraient voulu le garder toujours. Gagne, en effet, leur rendait service. D'un regard, il adoucissait, apaisait et égayait tous les autres déments. Le frère Hilarion Tissot, de l'ordre de Saint-Jean-de-Dieu, possédait, paraît-il, la même vertu.

II

Devenu libre, Gagne se remit à écrire et à rimailler, à propos de tout et de n'importe quoi. L'intarissable robinet ne s'est fermé qu'à sa mort. Une autre manie surgit en même temps dans son cerveau : ce fut de se présenter comme candidat à toutes les élections législatives, et simultanément dans toutes les circonscriptions. Pendant dix ans, on a lu sur les murailles des circulaires ébouriffantes qu'il signait comme il suit : Gagne, *candidat universel, perpétuel, surnaturel et inamovible au Sénat ou au Députat de tous les départements.* Adolphe Bertron Liberge-

des-Bois, le candidat humain, en maigrissait de jalousie. Gagne était un rival redoutable, et il avait plus de succès que lui.

C'est dans cette fiévreuse période de sa vie qu'il inventa les choses les plus abracadabrantes.

Ainsi, en 1868, une famine ravageant l'Algérie et menaçant la France, Gagne, très sérieusement, dans son journal *l'Unité*, conseilla aux gens de se manger suavement les uns les autres. Il inventa même un code et un cérémonial de ces « sacrifices sauveurs ». Les sacrificateurs, vêtus de toges noires et couverts de toques rouges, opéreraient, sur des calvaires construits à cet effet, l'immolation solennelle des christs de la faim. Aux victimes qui ne voudraient pas mourir absolument, il serait facultatif de se faire couper les jambes ou le bras le moins utile. Après quoi, leurs membres dépecés et accommodés de diverses manières seraient servis aux affamés, dans des réfectoires de vingt personnes par tablée, où chacun mangerait son morceau avec recueillement.

Pendant le siège de Paris, en 1870, Gagne renouvela sa lugubre plaisanterie. Pour nourrir la population, il proposa de « philanthropophager » tous les journalistes, avec les vieillards âgés de soixante ans, et il poussa l'abnégation jusqu'à s'offrir le premier. On le trouva trop coriace.

Il voulait que les femmes fussent électrices, députesses, sénatrices, ministresses et mêmes confesseuses :

> Le monde entier vivra, si, dans l'unité d'âme,
> Toute femme est un homme et tout homme une femme.

Il avait un faible pour le monument de Sésostris. On n'a pas encore oublié sa manifestation obélisquale du 28 octobre 1869. Le gouvernement prorogeait indûment les vacances du Corps législatif. Gagne convoqua tous les Parisiens électeurs à venir, armés de leviers, se ranger au pied de l'obélisque pour de là marcher à l'assaut du palais Bourbon. Le rendez-vous était pour deux heures. L'archi-poète n'y trouva qu'une cinquantaine de badauds, sans le moindre levier. Plus tard, il pétitionna pour obtenir la permission de fonder près du même obélisque « le théâtre en plein vent de la pluie et du beau temps, vélocitête de l'amour fraternel ».

En 1870, il appela tous les chefs des diverses religions, tous les journalistes et tous les poètes du monde, à l'archi-concile de Dieu pour proclamer l'archi-pontife et l'archi-monarque. L'archi-pontife était Pie IX, l'archi-monarque n'était autre que Gagne lui-même. Il demandait que la place de la Concorde fût transformée en un vaste temple universel, « rayonnant de toutes les splendeurs des cieux ».

En 1872, il se proclamait « pantocrate », homme-femme et apôtre réconciliateur. Estimant que tous les Français sont possédés du démon, il suppliait dans la rue les prêtres qu'il rencontrait d'exorciser les passants. Il appelait la République « la Rage publique » et voulait qu'on la remplaçât, sous le nom d'Unité publique, par un quinquevirat, composé de Thiers, Mac-Mahon, Napoléon III, Philippe II et Henri V, lesquels seraient soumis à l'autorité suprême de l'archimonarque.

Malgré tout, Gagne fut un brave homme. Il aimait ses semblables, il détestait l'injustice. Sa foi était aussi naïve que vive et sincère. On peut en juger par l'histoire suivante que nous a racontée notre ami Dancourt, de *la Gazette de France :*

« Lorsque M. de Cavour mourut, Gagne se rendit à la Madeleine, et là, les deux genoux sur la pierre glacée, la tête entre les mains, il pria pour le défunt, suppliant Dieu de lui faire grâce et se chargeant seul des péchés du ministre de Victor-Emmanuel. Quand il se releva, il comprit que le ciel l'avait exaucé. Alors il fit pénitence longtemps, et il ne douta plus d'avoir sauvé l'âme de Cavour. »

Nous-mêmes, dans une réunion publique à la salle de la Redoute, le 4 octobre 1868, nous avons entendu Gagne affirmer crânement ses croyances devant 2,000 énergumènes. Tout d'abord, quand il parut sur l'estrade réservée aux orateurs, sa barbe et ses cheveux blancs démesurément longs, ses allures hoffmanesques, sa figure émaciée, son grand corps maigre serré dans une redingote noire boutonnée jusqu'au cou, impressionnèrent la foule profondément. Il y eut un silence général. Mais, quand on le vit commencer son discours par un signe de croix, ce fut un véritable charivari de sifflets, de huées, d'injures et de blasphèmes. Gagne ne se démonta point. Il laissa passer la bourrasque. Puis, il se contenta de prononcer, d'une voix vibrante, ces quelques mots : « Citoyens, de par mon baptême et de par ma volonté, je suis catholique, apostolique et romain. En cette qualité, je déclare que le signe de la croix est le plus éloquent discours qui puisse être fait dans une assemblée de mécréants par un homme libre. J'ai dit. » Et il descendit fièrement de la tribune. J'étais à côté de François Lenormant, le savant orientaliste. Au risque d'être écharpés, nous applaudîmes à tout rompre ce fou qui, ce soir-là, fut le vrai sage.

Gagne alla, quelques jours après cette scène, voir Raoul Rigault pour essayer de le convertir :

— Un athée, lui dit-il, n'est honnête que par inconséquence.

— Je ne suis honnête ni par inconséquence ni par logique, lui répondit le futur Fouquier-Tinville de la Commune. Je ne suis pas honnête du tout. Je n'hésiterais pas à voler à l'occasion et même à tuer. Si je savais que vous eussiez sur vous cent mille francs, je vous tordrais le

cou comme à un poulet. Couic ! Je ferais volontiers ma maîtresse de ma sœur et de ma mère, *si j'en avais eu !!!*

Gagne se retira épouvanté. Il ne comprit pas que Raoul Rigault s'était moqué de lui, en vrai loustic parisien qu'il était, à ses heures.

III

Il nous reste à donner la nomenclature bibliographique des principales œuvres de l'archi-monarque.

Les voici par ordre chronologique :

Le Suicide, ou Cris de désespoir, de haine, de défaite et chant d'espérance, d'amour et de triomphe. Poème dramatique, in-12 de 78 pages (1841).

Le Martyre des Rois, ou la Vie et la mort de Mgr le duc d'Orléans, son apothéose, la séance royale, le discours du roi. Poème-ode-élégie, in-18 de 102 pages (1842).

Catastrophe du chemin de fer. Au profit des victimes. *Le Délire,* monologue en vers d'un jeune homme qui a perdu la raison en voyant périr sa sœur, sa mère et sa fiancée, et qui retrace les scènes les plus touchantes de ce lugubre événement (au fond, il s'agit de la catastrophe de Versailles qui coûta la vie à l'amiral Dumont d'Urville). Broch. in-8° de 24 pages (1842).

L'Océan des catastrophes, poème sur les désastres du 8 février (contenant plus de 1,000 vers), avec des notices en prose sur le tremblement de terre d'Antigoa et de Liverpool; suivi de *l'Incendie de Hambourg* ou *le Lac de feu,* poème-lamentation. 1 vol. in-12 de 250 pages (1843).

La Gagne-monopanglotte, ou la Langue unique et universelle, formée de la réunion radicale et substantielle des mots usuels de toutes les langues mères, mortes ou vivantes. Broch. in-8° de 64 pages (1843). Dans cet opuscule, Gagne a pressenti le volapük, ce jargon imbécile qu'on est en train de vulgariser. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

L'Empire universel, poème en 10 chants (inspiré d'un ouvrage aussi rare que curieux, d'un certain Geoffroy, et intitulé : *Napoléon, conquérant du monde*). 1 vol. in-8° de 200 pages (1843).

L'Unitéide, ou la *Femme-Messie,* poème universel en 12 chants et en 60 actes avec chœurs; précédé d'un prologue et suivi d'un épilogue par Mme Élise Moreau-Gagne. Dédié à tous les peuples du monde. Gros volume in-8° de 726 pages, avec 5 gravures symboliques (1858). Dans plusieurs exemplaires de ce poème colossal, dont chaque chant forme cinq actes et un tout complet, les gravures n'existent pas. Celui que je possède et qui me vient de

M. Gagne lui-même a deux gravures spéciales et uniques dont l'une représente la Femme-Messie en virago, un rameau à la main et bénissant l'archi-poète à genoux; l'autre est un tableau de la destruction de Paris par le feu.

Tribut d'amour à M. Desgenettes, curé de Notre-Dame des Victoires. Broch. in-8° de 16 pages, couverture bordée de noir et constellée de larmes funéraires (1860).

L'Histoire de mes miracles. Le spiritisme et le satanisme confondus. Révélations intimes. Broch. in-18 de 60 pages (1860).

Le Calvaire des rois, Louis XVI, Marie-Antoinette, Élisabeth, Louis XVII, martyrs et christs de la royauté. Régi-tragédie épique, historique et nationale, en cinq actes et en vers. 1 vol in-8° de 360 pages (1863).

Le Congrès sauveur des peuples et des rois. Salutéide, ou poème-opéra du salut de l'avenir. 1 vol. in-8° de 100 pages (1864).

La Grévéide. Drame grévicide universel des grèves en cinq éclats. Broch. in-8° de 20 pages (1865).

La Luxéide, ou les deux Luxes des hommes et des femmes. Drame prostitutionnicide et luxicide en trois éclats. Broch. in-8° de 24 pages (1865).

Le Supplice d'un mari. Drame réel et universel en cinq tableaux-scènes. Broch. in-8° de 50 pages (1865).

La Sataniade du spiriti-satanisme. Archi-drame spiriticide en cinq éclats infernaux. Broch. in-8° de 8 pages (1868). Cet opuscule est précédé d'une préface miraculeuse dans laquelle Gagne se vante d'avoir « paralysé » des « médiums diaboliques », des « somnambules », des « chiromanciens », des « cartomanciens », des « possédés de Bicêtre » et des « évocateurs ».

L'Unité, journal universel et pantoglotte de l'avenir, organe de l'archicongrès de l'unité universelle. Paraissant le 1er de chaque mois en une feuille in-4°, à bordure acanthée, avec trois étoiles au-dessus du titre (15 numéros, du 1er octobre 1867 au 1er janvier 1869).

La Républiquéide-Empire-Royauté, seul gouvernement définitif de salut, proclamé par le plébiscite sauveur et dirigé par le triumvir-salvat de Thiers ou de Victor Hugo, ou du duc d'Aumale et de Gambetta, et de Napoléon III et de Henri V. Vélocitête-poème-opéra dramatique, en cinq fastes à réveils, destinés à être représentés sur tous les théâtres, et où l'auteur offre de jouer le rôle qu'il se donne dans la pièce (celui de consécrateur suprême). Broch. in-8° de 16 pages (1872).

La Guerriade, déesse de la guerre. Poème épique de la guerre étrangère, civile, politique et morale, en douze chants; avec dédicace aux peuples et aux partis, une préface, un prologue d'avertissement et un épilogue de réconciliation universelle. Broch. in-12 de 10 pages (1873).

L'Archimonarquéide, ou Gagne-Premier, archi-monarque de la France et

du monde, par la grâce de Dieu et la volonté nationale, poème-tragédie-comédie-drame-opéra-comique, avec 26 personnages et en cinq actes et douze chants logozides, mêlés de chœurs. Dédié aux journalistes-soleils. 1 vol. in-12 de 108 pages (1875). C'est le dernier ouvrage de l'Archi-Gagne. Il s'ouvre par une préface dans laquelle l'auteur annonce qu'il vient de découvrir un remède contre tous les phylloxeras de la vigne et du corps humain, qu'il appelle le « phylloxéracide Gagne-à-l'ail ».

On doit encore à notre excentrique : *la Calembouriade, l'Expositionnide, la Paxéide, l'Abdel-Kadéride, la Fatoumaide, la Gunécratie, l'Obélisquéide*, et plusieurs autres opuscules, brochures, feuilles volantes, qu'il nous a été impossible de découvrir. Nous n'en connaissons que les titres.

Dans la nomenclature qui précède, nous n'avons pas indiqué le nom des éditeurs des œuvres de Gagne — et cela pour une raison bien simple, c'est que l'archi-poète s'éditait lui-même. Il était à la fois son éditeur, son libraire et son courtier. Toutes ses publications portent, à leur première page, cette mention : « Paris, chez l'auteur, rue Taranne, 6. » Il avait même eu soin de réimprimer les couvertures de ceux de ses livres qui avaient paru chez Ledoyen ou chez Dentu, afin de faire disparaître toute autre indication de vente ou de dépôt que celle de son domicile. Il allait lui-même, d'un pas alerte, placer des exemplaires de ses ouvrages chez les détaillants des galeries de l'Odéon, chez les marchands de fournitures de bureaux, dans les kiosques et sur les quais. Qu'ils se vendissent ou non, peu lui importait ! L'essentiel était que le titre fût bien en vedette. Ses imprimeurs ordinaires étaient Marc-Aurel, de Valence, et Jouaust, de Paris. Il affectionnait certaines couleurs : le rouge grenat et le vert bleuté par exemple. En dehors de *l'Unitéide* dont la couverture est couleur jaune foncé, toutes ses productions formant volume tirent l'œil par leur rutilance.

A cette heure, on ne retrouve plus un seul exemplaire des livres de Gagne. Assurément, on n'aura pas à payer leur pesant d'or celles de ses publications qu'on pourrait rencontrer sur sa route. Mais encore faut-il les dénicher. Les ouvrages de l'archi-monarque ont totalement disparu de chez les bouquinistes ? Que sont-ils devenus ?

IV

Gagne avait-il du moins tiré parti pécuniairement de sa fécondité poétique, extravagante et folle ? C'est tout le contraire : il s'était ruiné à faire parler de lui. Voici un extrait de la lettre qu'il nous écrivait dans

les premiers jours de janvier 1876 : « J'ose demander, pour mes travaux littéraires, une récompense ou une aumône nationale, capable de me ravir aux crocs de la faim, dont j'ai plusieurs fois ressenti les morsures fatales dans des banquets de pain et d'eau. En ce moment où la vieillesse et les infirmités nous accablent, nous en sommes réduits, Mme Gagne et moi, à vivre d'une pension viagère de 600 francs. » Ce cri de détresse, sortant de la bouche d'un vieillard, a quelque chose de navrant.

Le parlement rejeta la pétition de l'auteur de *l'Unitéide*.

Quelques mois après, Gagne était mort de misère et de privations.

SIMON BRUGAL.

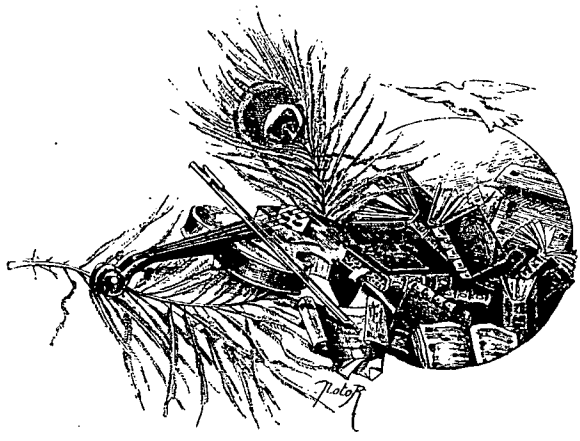

LES ÉPAVES

DES

GRANDES RESTAURATIONS

TRISTAN LE ROUX *(Restauration de Charles VII)*, HENRI DE NAVARRE *(la Fin de la Ligue)*, LES DEUX FRONDES *(Restauration de Louis XIV)*, par M. ALEXANDRE DUMAS fils (1849-50-51).



VERS 1849, le roman-feuilleton recommençait à refleurir, après une année de disette assez dure pour les gens de lettres. Les troubles continuels de 1848 étaient peu propres à tourner les esprits vers le délassement paisible de la lecture d'aventures romanesques. Ce fut le temps où, sans *la Presse* d'Émile de Girardin, ni Jules Sandeau ni Théophile Gautier n'auraient eu de quoi vivre. L'avènement du prince Napoléon à la présidence de la République ramena un peu de calme. On retrouva quelque loisir pour s'intéresser aux choses de l'esprit, et l'on reprit goût à l'imaginaire par lassitude du réel. Alexandre Dumas avait donné au roman historique une vogue prodigieuse, qui se fût certainement continuée au Théâtre-Historique fondé par le grand conteur, si les catastrophes de la politique ne s'étaient pas jetées à la traverse. Les circonstances, dès 1849, ajoutaient encore à cette forme littéraire un intérêt et une curiosité. Sous le couvert d'une époque lointaine, et de noms plus ou moins illustres, il n'était pas rare que des romanciers et des auteurs dramatiques donnassent un corps à certaines espérances dynastiques et missent en scène des projets et des sentiments tout contemporains. On allait jouer un *Monk* au Gymnase, et on en préparait un autre au Vaudeville. Personne ne croyait à la valeur politique et encore

moins à la durée de Louis-Napoléon au pouvoir. On le considérait comme faisant l'office d'un chapeau chargé de garder une place. Cette place, qui l'occuperait définitivement ? Nul ne pouvait le dire, mais personne ne doutait du succès de ses préférences personnelles : républicains d'extrême gauche, orléanistes et légitimistes. Quant aux bonapartistes, on croyait que cela n'existait plus.

Un journal qui avait fait une rude guerre au régime déchu, *la Gazette de France*, avait alors pour rédacteur en chef M. de Lourdoueix. Le directeur actuel, M. Gustave Janicot, y faisait ses premières armes : il n'avait que vingt ans. Ce n'est pas ici le lieu d'insister sur la physionomie de M. de Lourdoueix. Homme du monde, homme d'esprit, écrivain de premier ordre, polémiste redoutable comme le prouve son livre fameux : *l'Orléanisme, c'est la révolution*, il avait succédé à M. de Genoude dans la direction de *la Gazette de France*, et il y continuait vigoureusement la campagne en faveur du retour de la monarchie légitime en la personne de M. le comte de Chambord. Un détail seulement ; M. de Lourdoueix avait épousé Mlle Sophie Panier, femme de beaucoup d'esprit, écrivain et poète elle-même, et qui, bien oubliée aujourd'hui, jouit un instant d'une certaine notoriété. Ce détail, on le verra plus loin, a son intérêt.

Les bureaux de *la Gazette de France* étaient alors situés dans cette petite rue du Doyenné, qui faisait partie du dédale pittoresque, mais assez malpropre, abattu lors de l'achèvement du nouveau Louvre et l'agrandissement de la place du Carrousel sous Napoléon III. C'est la rue du Doyenné qui fut le quartier général de la première bohème romantique, à laquelle appartinrent Théophile Gautier, Gérard de Nerval, Arsène Houssaye, pour ne rappeler que les plus célèbres. Balzac, on s'en souvient, a placé dans la rue du Doyenné le logis de Mme Marneffe. *La Gazette de France* avait là son installation depuis de longues années : son voisinage des Tuileries explique le titre d'une série de lettres satiriques, qui obtinrent beaucoup de succès sous la Restauration. Elles avaient pour titre : *Lettres à ma voisine* et pour auteur Colnet, le même à qui on doit *l'Art de dîner en ville*. La « voisine », c'était la Royauté.

Comme tous les journaux quotidiens de l'époque, *la Gazette de France* publiait des romans-feuilletons, indépendamment du feuilleton des théâtres du lundi, confié à Brisset, — encore un oublié qui eut sa valeur et son heure. Il va sans dire que, dans un journal de cette couleur et de cette sévérité, le roman-feuilleton était choisi, autant que possible, d'un esprit et d'un caractère propres à contribuer à la propagation des idées du journal. On a conté naguère que ce fut M. de Lourdoueix, déjà directeur de *la Gazette de France*, qui conçut le premier le projet d'un roman dirigé contre les jésuites, et qu'il demanda même ce roman à Eugène Sue. Le fait, ainsi présenté, est exact. La question religieuse, au temps de Louis-Philippe, n'avait pas l'unité relative d'aujourd'hui : il existait les ultramontains et les libéraux : *la Gazette de France* tenait pour les seconds, et il est tout naturel, si on se reporte au temps, que M. de Lourdoueix ait songé à un roman dans lequel les jésuites n'auraient pas eu le beau côté. L'affaire ne se fit pas, mais Eugène Sue garda l'idée qui lui avait été suggérée et écrivit plus tard *le Juif errant*, — pour *le Constitutionnel*. M. de Lour-

doueix ne fut donc pour rien dans cette œuvre, qu'il eût certainement réprouvée pour *la Gazette de France.*

L'année 1849 parut propice à l'éminent journaliste pour tenter et mener à bien cette fois une entreprise littéraire analogue. Tout le monde, je l'ai dit, était dans l'attente d'un dénouement. Pour tout le monde, la république n'était qu'un intérim et le prince Napoléon un factionnaire montant la garde au profit de l'inconnu M. de Lourdoueix avisa que c'était le moment de rappeler à la France « comment se fait une Restauration », de préparer les esprits, au moyen de récits historiques équivalant à des exemples, au retour de cette monarchie légitime sur laquelle on devait entretenir tant d'illusions stériles. M. de Lourdoueix s'en alla trouver Alexandre Dumas, le maître incomparable en ce genre de récits, et lui dit :

« Que penseriez-vous d'une série de romans qui aurait pour titre général : *les Grandes restaurations?*

— Idée excellente ! s'écria l'auteur des *Mousquetaires*, mais idée diablement grosse.

— Bien dans le mouvement, n'est-ce pas ?

— En plein ! brûlante ! Comment voyez-vous la série ?

— Elle commencerait, par exemple, à la restauration de Charles VII par Jeanne d'Arc...

— A merveille : puis à celle d'Henri IV par lui-même ; puis de Louis XIV par Turenne, vainqueur de la Fronde ; puis de Louis XVIII... sans compter les restaurations étrangères : Monck et Charles II, Ferdinand VII...

— Non, interrompit M. de Lourdoueix en riant ; restons chez nous : la tâche sera encore assez lourde. Vous venez d'énumérer vous-même les épisodes à traiter. Nous donnerions à cela le titre général : *les Quatre restaurations.* Voulez-vous vous mettre à l'œuvre ? »

Dumas accepta avec enthousiasme.

Mais Dumas était très occupé dans ce moment-là. Il promettait tout ce qu'on voulait : tenir lui était plus difficile. Le temps se passait, M. de Lourdoueix alla le relancer. Dumas, pour s'excuser, déclara qu'il avait absolument besoin d'envoyer un secrétaire à Chartres, pour y copier des documents indispensables à l'histoire de la restauration de Charles VII ? Pourquoi à Chartres ? Mystère insondable. Le directeur de *la Gazette de France* consentit aux frais du secrétaire. Mais rien ne vient. C'est alors que le pauvre grand homme se décida à avouer à M. de Lourdoueix qu'il craignait, décidément, de ne pouvoir lui tenir parole, attendu que certains traités exclusifs avec d'autres journaux enchaînaient sa liberté.

« Mais il n'y a rien de perdu et les choses vont revenir au même ! ajouta-t-il avec son bon gros rire.

— Comment cela ?

— J'ai un fils : connaissez-vous mon fils ?

— Non, mais j'ai entendu parler de lui : il écrit des poésies, des romans... »

En effet, dès cette époque, M. Alexandre Dumas fils avait publié, en outre de son volume de poésies *les Péchés de jeunesse* (si difficiles à trouver aujourd'hui en librairie), *les Aventures de quatre femmes et d'un perroquet, Césa-*

rine, *le Roman d'une femme*, et même, je crois bien, *la Dame aux camélias* qui devait, trois ans plus tard, traduite au théâtre, commencer la grande réputation de M. Alexandre Dumas fils. Mais alors, absorbé dans le rayonnement du nom de son illustre père, il était encore peu connu.

« Sachez, reprit Dumas père, que mon fils est un garçon charmant, qui a plus de talent que moi, et qui vous fera vos *Quatre restaurations* comme un ange, si vous y consentez. »

La proposition était un peu brusque ; mais Dumas y mit tant d'éloquence, de bonne humeur, qu'il enleva les dernières résistances de M. de Lourdoueix. Il ne manqua pas d'insinuer qu'il se faisait fort de diriger le travail, d'y mettre l'œil, et à l'occasion la main. Mais c'était là une de ces promesses dont le rédacteur en chef de *la Gazette de France* connaissait la valeur, et elle n'eut aucune influence sur son acceptation.

M. Alexandre Dumas fils, né en 1824, avait alors vingt-cinq ans. Un portrait contemporain nous le représente avec des favoris, le corps serré dans une redingote, l'air réfléchi, les traits moins caractéristiques qu'aujourd'hui, mais déjà ironiques. Son esprit séduisit très vite M. de Lourdoueix et sans doute aussi la femme d'esprit qui en était la compagne. On s'entendit donc aisément, et, le 8 mars 1849, *la Gazette de France* publiait en tête de ses colonnes l'avis suivant :

« A partir du 10 mars prochain, nous commencerons la publication des grands ouvrages de M. Alexandre Dumas fils, *les Quatre restaurations*, comprenant :

« *La Restauration de Charles VII* (XVe siècle) ;

« *La Restauration de Henri IV* (XVIe siècle) ;

« *La Restauration de Louis XIV* (XVIIe siècle) ;

« *La Restauration de Louis XVIII* (XIXe siècle).

« Nous prions nos abonnés de vouloir bien faire connaître à leurs voisins et à leurs amis cette publication que va faire *la Gazette*, et à laquelle les circonstances actuelles prêtent un si grand intérêt. »

M. Alexandre Dumas fils dut s'égayer beaucoup en lisant cet avis annonçant comme terminés « de grands ouvrages » dont il venait à peine d'entreprendre la première série. Mais il n'avait pas à se plaindre, car l'avis le sacrait déjà romancier considérable.

Soit que le jeune écrivain, pris de court, eût demandé un peu de répit, soit que l'envahissement de la politique eût retardé la publication, l'œuvre annoncée ne parut que quarante-huit jours après la date promise. Il est vrai qu'en ce moment les interminables débats du procès de Bourges encombraient les colonnes du journal. Enfin, le samedi 28 avril 1849, le feuilleton de *la Gazette de France* fit briller à son rez-de-chaussée le premier chapitre du premier roman historique de M. Alexandre Dumas fils, sous ce titre, en grandes capitales : *les Quatre restaurations,* et ce sous-titre : *Tristan le Roux.*

Tristan le Roux ayant paru depuis longtemps en volume (dégagé, cela va sans dire, de la rubrique générale des *Quatre restaurations*), et tout le monde pouvant se le procurer dans la collection Lévy, l'on comprendra que je ne m'attarde pas à une longue analyse. L'œuvre est écrite, visiblement, avec beau-

coup de soin littéraire. Le personnage de Tristan le Roux, le bâtard fatal et maudit, vendu à l'enfer et toujours suivi de deux molosses qui n'obéissent qu'à lui, est une inspiration directe du romantisme de 1829 : il est tout simple que le fils de l'auteur d'*Angèle,* d'*Antony* et de *Catherine Howard* ait été séduit par cette réminiscence.

« Méfraie ! dit Tristan à la sorcière, je n'ai ni nom, ni famille, ni aïeux ; il faut que j'aie tout cela : il me faut plus encore, il me faut l'amour d'une femme que j'aime et qui ne m'aime point. »

Tel est le personnage qui sert de héros principal au récit, consacré à la mission providentielle de Jeanne d'Arc. M. Alexandre Dumas fils prend l'histoire de la pucelle à ses débuts et met en scène son arrivée de Lorraine, l'incrédulité qui l'accueille d'abord, les résistances du roi à la recevoir. Ici une scène hardie, dangereuse, où l'on sent déjà le grand écrivain dramatique. Charles VII refuse de voir Jeanne. La douce reine Marie, que l'indolent monarque délaisse pour Agnès Sorel, essaye en vain de le faire revenir sur cette résolution : il y persiste. Alors, secrètement, elle se rend chez Agnès Sorel, maîtresse du roi.

« Une jeune fille, lui dit-elle, une bergère de dix-sept ans, ne sachant ni lire ni écrire, se prétend envoyée par Dieu pour chasser les Anglais et rendre le royaume au roi. Le roi ne veut la voir et il a donné l'ordre qu'elle parte demain. Si cette enfant part, la France est perdue. Le roi doit venir vous voir ce soir : il faut que le premier ordre qu'il donnera en rentrant au château soit l'ordre qu'on lui ramène Jeanne. »

Agnès Sorel, touchée, promet à la reine de réussir, et, en effet, Charles VII accorde l'audience à Jeanne d'Arc. Toute la scène est conduite avec dignité et tact. La campagne commence, le ban et l'arrière-ban de la noblesse de France suivent Jeanne d'Arc avec enthousiasme. Au premier rang figure le fameux et légendaire Gille de Retz, le Barbe-Bleue breton, l'ogre de Tiffauges, qui fut brûlé plus tard pour ses sorcelleries et ses crimes. Gilles de Retz et Jeanne d'Arc sont, dans la pensée du jeune auteur, les deux figures capitales résumant cette époque de rénovation morale et sociale :

« Si, dit-il, aux dernières lignes de son livre, on nous demande pourquoi nous avons fait de l'histoire fantastique de *Tristan le Roux* le cadre des événements réels que nous avions à mettre sous les yeux du lecteur, nous répondrons que cela nous a paru le seul moyen de montrer du même coup les deux faces bien distinctes et bien certaines de ce XVe siècle qui, d'un côté, s'éclaire chrétiennement au feu du bûcher de Jeanne d'Arc, l'incarnation de la foi, l'envoyée de Dieu ; et de l'autre au bûcher de Gilles de Retz, la personnification de la magie et de l'esprit d'athéisme de cette époque, où le peuple, ruiné par l'invasion étrangère, ignorant et se croyant abandonné de Dieu, était tout près de se donner au diable, et demandait à l'enfer le secours que lui refusait le ciel. »

Ce système de théorie historique procédait encore du romantisme : Victor Hugo, Dumas père, aimaient à synthétiser de la sorte la pensée dirigeante d'une œuvre. Mais, dans *Tristan le Roux*, il est à remarquer que le récit procède bien plus de Walter Scott que de l'auteur des *Mousquetaires :* l'histoire y est toujours fidèlement respectée, et la partie imaginaire a pour acteurs à peu près exclusifs des personnages également inventés. On sait qu'Alexandre Dumas fils, déjà dominé par cette probité sévère qui devait être la règle de son œuvre fu-

ture, ne s'est pas cru le droit de rompre les grands épisodes de l'histoire vraie au service de la fantaisie. Il en résulte que *Tristan le Roux*, à part les scènes où figure le personnage fatal donnant son nom au roman, est le plus véridique récit, le plus exact, de la mission de Jeanne d'Arc. La scène du sacre, à Reims, résume tous les détails fournis par les chroniques contemporaines, et l'épilogue, assez long, est entièrement consacré au procès et à la condamnation de l'héroïne. Il n'est pas jusqu'aux menus incidents qui ne soient mis en scène tels que l'histoire les fournit : telle la scène où La Hire, le grand jureur, morigéné par Jeanne d'Arc, ne jure plus que « par son bâton ». Le poète de vingt-cinq ans se retrouve en plus d'une page de *Tristan le Roux*, par une description de paysage et même par des vers. Il est piquant de se dire que la même main qui devait bâtir les cinq actes, précis, vigoureux, de *la Dame aux camélias* a tracé cette « Ballade de Duguesclin ».

De Saint-Malo jusqu'à Guérande,
Fille petite, fille grande,
En chantant, filez votre lin,
Afin
Que dans les marchés on en vende
De quoi fournir un tonneau plein
D'or fin
Au fils d'Édouard, pour qu'il nous rende
Enfin
Notre cher sire Du Guesclin.

Car ce sire est un vaillant homme
Dont le pape chassé de Rome
A béni du haut d'Avignon
Le nom,
Quand celui que Bertrand on nomme
Poussait son étendard breton
Au front
Du Sarrasin, pour montrer comme
On fond
Sur les méchants quand on est bon.

Tristan le Roux est, en résumé, un très curieux livre de jeunesse d'où il serait aisé de dégager la part de trois inspirations principales : celle de Walter Scott, celle d'Alexandre Dumas père, et celle, la plus curieuse des trois, de Victor Hugo des *Ballades*, de *la Ronde du sabbat* et des scènes épiques de *Han d'Islande*

La seconde série des *Quatre restaurations* succéda, un an plus tard, en 1850, à *Tristan le Roux*. En feuilletant la collection de la *Gazette de France*, il m'a paru intéressant de noter au passage les principales pièces de théâtre qui marquèrent cette année du deuxième début de M. Alexandre Dumas fils dans le roman historique. Voici, à la date du 18 mars, la première représentation du *Courrier de Lyon* à la Gaîté. La critique en constate le succès, mais, chose singulière, remarque à peine Paulin-Ménier que le rôle de Choppart mit cependant en pleine lumière. Le 25 mars (je cite les dates des feuilletons), la Comé-

die-Française donne la *Charlotte Corday* de Ponsard, jouée par Judith, Geffroy et Bignon. Le 8 avril, Paul Vermond, sans se préoccuper du *Monk* tombé peu de mois auparavant au Gymnase, fait représenter au Vaudeville une comédie fondée sur le même événement historique, sous ce titre : *la Restauration des Stuarts;* le feuilletonniste de la *Gazette* ne manque pas d'en relever les allusions, ouvertement royalistes, comme il convient à un journal qui a entrepris les *Quatre restaurations.* Voici, à la même date, le *Toussaint-Louverture* de Lamartine à la Porte-Sainte-Martin, où, selon la critique, Frédérick-Lemaître « a échoué », et où Lia-Félix fit un début éclatant. Le 22 avril, c'est *la Petite Fadette,* arrangée par Charles Lafont et Anicet Bourgeois d'après le roman de George Sand, et dans laquelle se révèle Mlle Thuillier. Le 29 avril, c'est la reprise du *Vautrin* de Balzac, interdit sous Louis-Philippe et qui ne retrouve pas auprès des spectateurs de 1850 le succès, même indécis, de son unique représentation de jadis. Le 13 mai, c'est *Suffrage Ier* ou *le Royaume des aveugles,* satire politique acerbe de Leuven, Brunswick et de Beauplan, où le personnage principal chante, sur l'air de *Gastibelza,* ce refrain déjà peu flatteur pour le suffrage universel :

Je suis le vent qui sort de la montagne,
Je détruis tout.

Enfin, le 18 juin : *le Bourgeois de Paris* ou *les Leçons au pouvoir* de Dumanoir, Clairville et Cordier, ce chef-d'œuvre qu'a rendu légendaire le mot du bourgeois, joué par Geoffroy : « Tout cela vient de ce que je n'ai pas été compris. » La politique, comme on le voit, tenait une grande place au théâtre, en 1850, et il y avait de quoi encourager M. de Lourdoueix dans la continuation de la série des romans historiques à allusions.

Le numéro de la *Gazette de France* du 17 mars publia l'avis suivant :

« Nous commencerons, lundi prochain, la publication de la seconde partie des *Quatre restaurations,* de M. Alexandre Dumas fils.

« Nous avons dit que le sujet de cette seconde partie était la restauration d'Henri IV. Indiquer ce titre, c'est promettre un des plus beaux tableaux de notre histoire. Le talent distingué de M. Alexandre Dumas fils est une garantie du succès qu'obtiendra cette production. »

Il est probable qu'au moment où parut cette annonce, M. Alexandre Dumas fils n'avait pas encore arrêté le titre définitif de son second roman. L'œuvre étant conçue sur un plan encore plus exclusivement historique que *Tristan le Roux*, il s'arrêta à l'intituler simplement *Henri de Navarre.* Le premier feuilleton parut le 20 mars 1850, succédant à *Frohné,* histoire de village, par M. Alexandre Weill, dont la publication avait été terminée précisément dans le numéro du 17, où parut l'avis reproduit plus haut.

Comme *Henri de Navarre* n'a jamais été publié en volume par son auteur, il y a quelque intérêt à donner une idée de cette œuvre, dont je révèle sans doute aujourd'hui l'existence à beaucoup de lecteurs.

Les amours du Béarnais, la mansuétude de la reine Margot devant ces amours, servent de thème aux premiers feuilletons. Il y a entre elle et son

mari des conversations philosophiques fort piquantes, mais assez hasardées à ce sujet. Mlle de Fosseuse meurt en couches, et Marguerite dit à Henri, qui pleure près de la morte :

« Sire, souvenez-vous que les rois ne doivent pas avoir de longues douleurs, car, tout le temps qu'ils souffrent, des milliers d'hommes souffrent pour eux. »

Visiblement, le roman d'aventures historiques n'est pas le fait de M. Alexandre Dumas fils. On y sent la résistance de l'observateur, du psychologue contre l'obligation de raconter, d'inventer des faits et des incidents. Chaque fois qu'une occasion se présente à lui de se livrer à une de ces déductions analytiques où il excellera plus tard et qui seront la forte originalité de son théâtre, il ne la laisse pas échapper. Écoutez, par exemple, cette théorie de l'amour des femmes pour les grands hommes. Une page d'Alexandre Dumas fils enfouie depuis trente-cinq ans au fond d'un feuilleton oublié, c'est presque de l'inédit :

Presque tous les hommes qui ont marché l'œil fixé sur un grand but ont été trompés dans les affections qu'ils ont vouée à une femme, épouse ou maîtresse. La nature, tout en mettant dans l'âme de certaines femmes le dévouement qui fait leur force, a voulu qu'elles fussent guidées, en général, plutôt par leurs sentiments que par leur raison, plutôt par leur cœur que par leur tête. Il en résulte qu'elles réduisent le plus souvent leur vie à des proportions intimes, à des nécessités casanières, à des émotions délicates où les grands esprits, auxquels elles ont associé leur vie ne pourraient entrer sans se baisser, seraient à l'étroit et finiraient par étouffer. La force leur manque alors pour suivre le géant dans son vaste chemin ; elles lui en veulent du peu de souci qu'il prend de leurs besoins, et elles s'arrêtent, faisant à ceux qui sont de la même taille qu'elles la confidence de leur nature et leur demandant de la pâture pour leur cœur. La femme, comme tous les êtres faibles, a la prétention de protéger et d'être un appui à ceux qu'elle aime, si bien que lorsqu'elle s'aperçoit qu'elle leur est inutile et qu'elle n'a dans leur pensée et dans leur vie qu'une part secondaire, son orgueil se révolte et elle songe à se venger. Dans ce cas, la vengeance des femmes est toujours la même. Ce que nous disons est si vrai que jamais roi ne fut plus grand, et que jamais en amour homme ne fut plus trompé que celui dont nous écrivons l'histoire aujourd'hui.

Tout le Dumas de demain, le Dumas subtil, théorique, à la fois logique et paradoxal, le Dumas de *Diane de Lys,* du *Demi-Monde,* de la *Question d'argent* et de *l'Ami des femmes* se trouve en embryon dans ce morceau d'analyse morale. Cette propension naturelle de l'esprit de M. Alexandre Dumas fils devait forcément nuire à un genre de roman dont la première condition est la rapidité. Il en résulte qu'*Henri de Navarre,* pour toute la partie historique proprement dite, se contente de serrer d'aussi près que possible la vérité de l'histoire et qu'on n'y trouve aucune de ces audaces d'imagination qui rendent si attrayants *les Trois Mousquetaires, la Dame de Monsoreau* et *les Quarante-cinq.* Nulle part peut-être la différence des natures, des tempéraments, des caractères du père et du fils n'apparaît plus clairement que dans cette œuvre, où l'auteur futur de tant d'œuvres serrées et captivantes semble embarrassé, gêné et comme bridé à chaque minute. Néanmoins l'écrivain se cherche toujours : l'influence paternelle est encore trop présente pour permettre à l'originalité de se dégager complètement, et Dumas père n'eût pas désavoué le cha-

pitre intitulé : *la République européenne,* dans laquelle M. Alexandre Dumas fils fait développer en ces termes à Henri de Navarre ses projets de remaniement de l'Europe :

Je m'assure de l'Angleterre, de la Hollande, de la République de Venise, des princes protestants d'Allemagne qui me resteront toujours dévoués malgré toutes les abjurations de la terre. Alors je sépare les Flandres de la domination espagnole. Je donne l'Italie au pape. Je relègue les Turcs en Asie, et le czar de Russie s'il ne consent pas à entrer dans ma combinaison. Je remanie entièrement le vieux monde, je le remets au creuset et j'en tire une nouvelle Europe épurée et rayonnante ; je réduis le nombre des puissances à quinze : six monarchies héréditaires, cinq monarchies électives et quatre républiques souveraines. Les six monarchies héréditaires seront : la France, qui ne prendra pour elle que le duché de Limbourg, le Brabant, la juridiction de Malines ; l'Angleterre, à qui je ne laisserai rien prendre sur le continent, afin de la tenir toujours sur un seul pied, car du jour où elle posera l'autre soit en France, soit en Espagne, immense colosse de Rhodes, elle fera passer le monde entre ses jambes ; la Suède, que je réunirai au Danemark ; l'Espagne, à laquelle je n'accorderai que ses limites naturelles ; je reprends à l'Autriche tout ce qui lui appartient en Allemagne, en Italie et dans les Pays-Bas, et je partage cela entre nous, le pape et le duc de Savoie, à qui je crée sous le nom de Lombardie une monarchie héréditaire augmentée du Milanais et du Montferrat. Le monstre autrichien, de cette façon, gardera un corps, mais n'aura plus de jambes. Il pourra se remuer, mais il n'avancera pas.

Cependant l'action de l'histoire suit son cours naturel : la Ligue oblige Henri III à fuir. Le duc de Guise est tué aux États de Blois, et le roi de Navarre apporte son alliance au roi de France exilé. Chose singulière chez M. Alexandre Dumas fils, le meurtre du duc de Guise est expédié par lui très brièvement, quand rien n'eût été plus facile que d'en mettre en scène les péripéties. L'auteur nous le montre tombé mort, procédé à la Paul Delaroche, inattendu chez un peintre de l'école de Delacroix, tout d'action. L'imitation d'Alexandre Dumas père ne se trahit plus, çà et là, que par la fantaisie de quelques titres de chapitres : *Où l'on voit que pour Catherine de Médicis le chemin le plus long était le plus court,* et encore : *Où l'on voit que M. de Mayenne avait deux cordes à son arc.* Le tempérament réfléchi, raisonneur l'emporte de plus en plus; je détache, d'un chapitre intitulé *les Embarras de M. de Guise,* cette observation :

Ces pauvres usurpateurs ne sont pas plus tôt portés au pouvoir par une marée populaire qu'ils se croient aussitôt au niveau des princes légitimes portés par un droit, et ils sont tout étonnés un jour de voir le flot qui les apporta se retirer épouvanté, comme le flot de *Phèdre,* et qu'ils sont tout seuls sur leur roche déserte.

Je glisse sur la suite des incidents du roman, dont le siège de Paris, les victoires d'Arques et d'Ivry, enfin l'abjuration sont les grandes lignes, et dont les amours d'Henri IV et de Gabrielle d'Estrées forment les épisodes. L'histoire, j'y insiste, est suivie pas à pas, scrupuleusement, par M. Alexandre Dumas fils. On sent qu'il ne se croit pas le droit d'y rien changer, pas même celui d'en tirer parti au profit d'une invention, comme sait si bien le faire Alexandre Dumas père. La conscience de cet esprit inflexible se refuse à toute transaction entre la fiction et la vérité. Je ne vois qu'un seul détail purement imaginaire, et encore est-il le résultat d'un procédé usité communément depuis

l'origine du romantisme : l'antithèse. Henri IV, assiégeant Paris, aperçoit un enfant qui fuit de la ville et qu'on s'apprête à massacrer. Il le délivre et l'interroge.

« Tu es Parisien?

— Non.

— D'où es-tu?

— Je suis d'Angoulême.

— Comment te nomme-t-on?

— Pierre.

— Ce n'est là qu'un nom de baptême. Ton nom de famille?

— Ravaillac. »

Comme *Tristan le Roux,* le roman *Henri de Navarre* se termine par une conclusion théorique.

« Alexandre et Henri IV eurent chacun leur nœud gordien : l'un le trancha d'un seul coup, l'autre le dénoua patiemment.

« Lequel des deux eut raison?

« Tous les deux. »

Le dernier feuilleton d'*Henri de Navarre* parut dans le numéro de la *Gazette de France* du dimanche 23 juin 1850. La publication du roman avait subi de fréquentes et souvent assez longues interruptions. Il se passait parfois une semaine sans que le journal la reprît. L'importance donnée à la politique par M. de Lourdoueix était assurément l'une des causes de ces suspensions, car les journaux étaient alors de bien plus petites dimensions qu'aujourd'hui, et il suffisait d'un compte rendu de débats parlementaires un peu étendu, pour absorber presque toutes les colonnes. Mais il y eut encore une autre cause : avec son esprit hardi, aventureux, ses théories personnelles sur l'amour et sur les événements de l'histoire, M. Alexandre Dumas fils dut effaroucher plus d'une fois les lecteurs de M. de Lourdoueix et il s'ensuivait, entre le rédacteur ne chef et l'auteur d'*Henri de Navarre,* des négociations assez laborieuses. L'accord se fit cependant, puisque le roman parut jusqu'au bout, et puisque la troisième série des *Quatre restaurations*, la série dont la Fronde devait être le cadre, commença à paraître à la fin de la même année.

Une distinction est à établir toutefois. *Tristan le Roux* et *Henri de Navarre* avaient paru précédés du titre général : *les Quatre restaurations.* Tout à coup, ce titre, auquel cependant avait tenu si fort M. de Lourdoueix, est abandonné. Dans le numéro de la *Gazette de France* en date du 27 novembre 1850 et sous la signature : Alexandre Dumas fils, paraît un premier feuilleton intitulé : *les Deux Frondes,* tout court, avec ce sous-titre : *Coup d'œil en arrière.* Ce n'est pas encore le roman promis : ce n'en est que l'introduction, la préface. Le roman des *Deux Frondes* proprement dit ne commence à paraître que dans le numéro du 7 décembre 1850, et les abonnés n'en lisent la suite, c'est-à-dire le deuxième feuilleton, qu'un mois plus tard : numéro du 8 janvier 1851.

« Nous avons entendu dire, quand notre pays traversait une crise difficile : il faudrait maintenant un homme comme Henri IV, comme Richelieu ou

comme Louis XIV, et nous avons quelquefois dit de même. Nous étions là les complices d'une grande erreur, qui consiste à croire que ce sont les hommes qui font les événements, tandis qu'au contraire c'est des événements mêmes que sortent les hommes. » Ainsi débute le premier feuilleton des *Deux Frondes, études historiques.* Notez ce sous-titre : ce n'est plus un roman, ce sont des études, à la façon de *Gaule et France*, d'*Isabeau de Bavière* d'Alexandre Dumas père. Les lignes qu'on vient de lire sont curieuses, quand on songe qu'elles paraissaient juste un an avant le coup d'État de décembre 1851. L'auteur dut s'avouer le lendemain de ce jour-là que, malgré sa théorie, les hommes faisaient quelquefois les événements.

M. Alexandre Dumas fils, dès ce préambule historique, insiste sur le caractère de son nouveau livre : « Ce n'est, dit-il, qu'une simple causerie, qu'une opinion en deux volumes, reposant toujours sur des faits. » Nous voilà loin de *Tristan le Roux* et d'*Henri de Navarre*. L'auteur se tient parole : les neuf premiers chapitres des *Deux Frondes* sont un simple exposé historique, agrémenté de commentaires souvent paradoxaux qui durent plus d'une fois faire froncer le sourcil au sévère M. de Lourdoueix. Tout indique d'ailleurs que l'auteur va droit devant lui, sans plan arrêté d'avance, et les interruptions nombreuses des *Deux Frondes* s'expliquent par l'arrêt de certaines recherches. « En vérité, s'écrie M. Alexandre Dumas fils au début du chapitre X, plus on avance dans l'histoire de cette époque, moins il est possible de s'y reconnaître si l'on ne suit pas ce travail souterrain et fatal qui se fait contre le principe monarchique. » Avec son esprit scrutateur, avide de démêler les causes des choses, le jeune écrivain se rend parfaitement compte des dessous de cette grande crise, où faillit sombrer la monarchie et qui, sans certains hasards providentiels, eût avancé de deux siècles le cataclysme non de 89, mais de 93. M. Alexandre Dumas fils clôt la première partie de son étude (*la Première Fronde*) à l'arrestation des princes (MM. de Condé, de Conti et de Longueville) dans l'appartement même de la reine, « arrestation qui, dit-il, fut le grand acte politique du gouvernement de Mazarin ». La *Grande Fronde* commence. Condé, allié à l'Espagne, menace la monarchie, et Louis XIV doit son salut à Turenne rentré dans le devoir. Dans tout ce récit, pas l'ombre d'un détail d'imagination. C'est un précis, ou plutôt, comme l'a annoncé M. Alexandre Dumas fils, c'est une « causerie » historique. Le dernier feuilleton parut dans le numéro de la *Gazette de France* portant la date du 14 mai 1851. Je me bornerai à en citer la conclusion, comme j'ai fait pour *Tristan le Roux* et pour *Henri de Navarre :*

> Louis XI frappa les grands vassaux, Henri IV étouffa la féodalité, Louis XIV annihila la noblesse, et la République elle-même, qui ne sait pas quel mystère elle accomplit, met la dernière main à cet abaissement définitif d'un pouvoir parasite, pour qu'au temps promis, qui est celui où nous sommes, il n'y ait plus qu'un roi et un peuple, que le principe monarchique et le principe populaire, c'est-à-dire deux forces inutiles, dangereuses même quand elles ne communiquent pas, mais d'une puissance irrésistible quand elles se tiennent, se retrouvent enfin sans obstacle, en face l'une de l'autre, se répondent l'une à l'autre, s'appuient l'une sur l'autre, et marchent bras dessus bras dessous, en tête de l'humanité, à la pacifique conquête du monde.

Ni *Henri de Navarre* ni les *Deux Frondes* n'ont jamais été réunis en

volumes par leurs auteurs, et la raison en est simple : ce furent évidemment pour lui deux corvées. L'homme qui venait, en 1848, d'écrire le roman de *la Dame aux camélias,* ne pouvait se plier longtemps aux conventions, aux recherches et aux complications du roman historique, c'est-à-dire de la représentation fictive de choses et de gens du passé. C'est pourquoi M. Alexandre Dumas fils réduisit aux proportions d'une suite de « causeries » l'œuvre qui devait former le troisième épisode de la série des *Quatre restaurations.* Sa liberté d'allures, d'opinions et de style dut contribuer à ne pas faire insister beaucoup M. de Lourdoueix sur la livraison du quatrième épisode : *la Restauration de Louis XVIII.* D'ailleurs les événements allaient enlever toute espèce de sel au roman politique à allusion, et le coup d'État de décembre eût rendu impossible cette suite, à supposer que M. Alexandre Dumas fils se fût senti en goût de l'écrire. Mais il n'y songeait guère et renonça à jamais au genre historique.

Il portait déjà dans sa tête les cinq actes de *la Dame aux camélias,* cette comédie qui a fait une révolution dans le théâtre et qui ne fut représentée que le 2 février 1852, — et encore grâce à M. de Morny. La comédie a, par conséquent, été de quatre ans postérieure au roman, et le roman avait si peu mis en vue, d'abord, si peu enrichi, ensuite, le futur génie dramatique, que M. Alexandre Dumas fils en était encore réduit, malgré ce roman devenu aussi célèbre que la pièce, aux travaux de labeur dont je viens de résumer l'analyse. Il nous a appris depuis, dans la préface de son théâtre, comment il mit au monde cette comédie célèbre : « En huit jours, sans trop savoir comment, en vertu des audaces et des bonnes chances de la jeunesse, et plutôt par besoin d'argent que par inspiration sacrée. »

ADOLPHE RACOT.

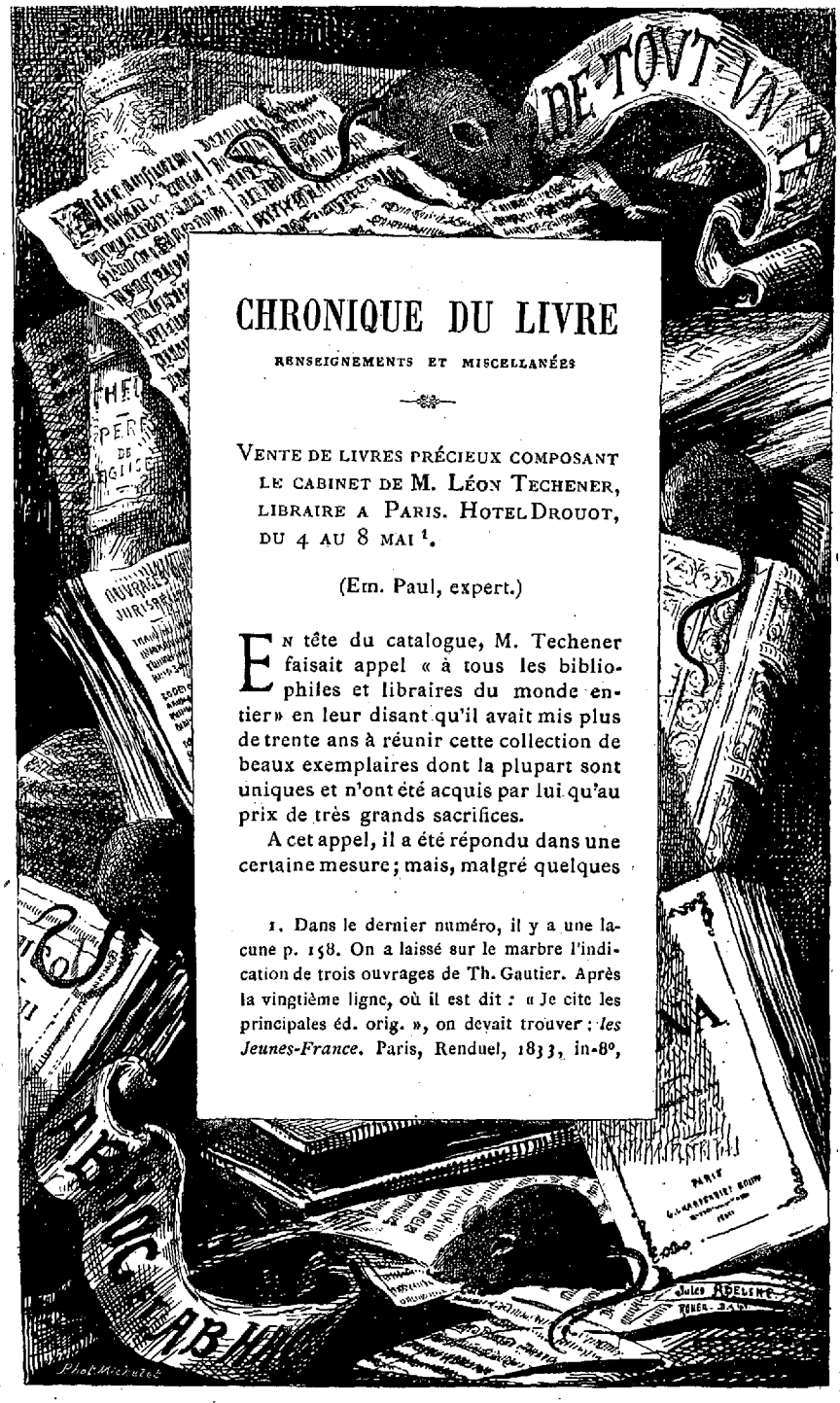

CHRONIQUE DU LIVRE

RENSEIGNEMENTS ET MISCELLANÉES

VENTE DE LIVRES PRÉCIEUX COMPOSANT LE CABINET DE M. LÉON TECHENER, LIBRAIRE A PARIS. HOTEL DROUOT, DU 4 AU 8 MAI [1].

(Em. Paul, expert.)

En tête du catalogue, M. Techener faisait appel « à tous les bibliophiles et libraires du monde entier » en leur disant qu'il avait mis plus de trente ans à réunir cette collection de beaux exemplaires dont la plupart sont uniques et n'ont été acquis par lui qu'au prix de très grands sacrifices.

A cet appel, il a été répondu dans une certaine mesure; mais, malgré quelques

1. Dans le dernier numéro, il y a une lacune p. 158. On a laissé sur le marbre l'indication de trois ouvrages de Th. Gautier. Après la vingtième ligne, où il est dit : « Je cite les principales éd. orig. », on devait trouver : *les Jeunes-France*. Paris, Renduel, 1833, in-8°,

gros prix, l'ensemble a été revendu moins cher qu'il n'avait coûté. Il y avait là pourtant des livres précieux, tant par leur provenance que par leur état de conservation : livres avec armoiries de princes français et étrangers ou à la reliure d'amateurs célèbres : Grolier, comte d'Hoym, de Thou, etc. Cette baisse sur les livres anciens s'explique tout naturellement : les amateurs de ces sortes de livres n'ont pas fait d'élèves ; la jeune école n'a pas acheté et n'achètera pas la *Bible* de Legros, édition de Cologne, 1739, quoique provenant de la bibliothèque Pixerécourt, vendue 21 fr. ; pas plus que la *Lupanie*, de Corneille Blessebois, elzévir, 1668, pet. in-8° ; l'un des doubles du duc d'Aumale, vendu 80 fr. ; et encore moins le *Recueil de quelques pièces nouvelles et galantes*, Cologne, 1663, in-16, rel. de Trautz-Bauzonnet, vendu 30 fr. ; et tant d'autres que je pourrais citer dont plusieurs n'ont pas atteint le prix de la reliure !

Il faut en prendre son parti. On ne verra plus, Dieu merci ! vendre un *Pâtissier*, elzévir, 10,000 fr. ; un *Rabelais*, de Le Duchat (rel. par Trautz), le même prix ; et encore moins 20,000 fr. une collection de *Restif ;* pas plus d'ailleurs qu'on ne reverra le bas prix de certains ouvrages, tel qu'un exemplaire des *Chansons de La Borde*, 4 vol. in-8°, rel. par Derôme, contenant la plupart des eaux-fortes du tome Ier, vendu TRENTE FRANCS (Pixerécourt, 1839), ou la première édition des *Essais* de Montaigne, 2 vol. pet. in-8°, en reliure ancienne, adjugée 29 fr. à la même vente.

Il faudra revenir à une moyenne qui ne fasse pas que l'achat d'un beau livre coûte autant qu'un voyage en Italie ou une saison à la campagne ; autrement la jeune école, dont je parlais tout à l'heure, voudra ignorer l'existence des livres du XVIe siècle, ne jettera qu'un regard, en passant, sur ceux du XVIIe, achètera encore quelques livres à gravures du XVIIIe, mais portera tous ses désirs sur les ouvrages illustrés du XIXe, qui, par leur diversité et leur intérêt, sont destinés d'ailleurs à occuper une large place dans une bibliothèque d'amateur judicieusement composée.

Je passe maintenant à la vente Techener.

La Sainte Bible, traduite en français. Paris, Desprez, 1725, 32 vol. in-8°, rel. anc , 582 fr.

Exempl. en grand papier, aux armes de *Colbert.*

Les Sept pseaumes de la pénitence, in-12, rel. en velours vert, tr. dor., fermoirs en vermeil, 4,900 fr.

Manuscrit sur vélin orné de sept grandes miniatures, exécuté en 1691 pour la princesse de *Soubise.* Il avait été acheté 10,625 fr. à la vente de sir William Tite.

Les Provinciales, par Bl. Pascal. Cologne, P. de la Vallée, 1657, gr. in-4°, mar. La Vallière, jans. non rogné. Trautz-Bauzonnet, 800 fr.

Exempl. provenant d'A.-A. Renouard, ancien libraire et surtout bibliophile, qui a écrit de nombreuses notes sur des feuillets reliés avec le texte. Le catalogue dit que dans la *Monographie* de M. Basse cet exempl. était coté 6,000 fr.

De Imitatione Christi libri quatuor. Paris, 1697, in-32 mar. bleu doublé de mar. r., dent., tr. dor., rel. anc., 985 fr.

Charmant exempl. de *Longepierre,* avec les insignes de la Toison d'or.

mar. r. non rogné (Cuzin), éd. orig., 575 fr. ; *Mademoiselle de Maupin.* Paris, Renduel, 1835-36, 2 vol. in-8°, mar. bleu, non rogné (Marius Michel), 810 fr. ; *Fortunio.* Paris, Desessart, 1838, in-8°, mar. r. doublé de mar. r. (Marius Michel), 250 fr.

Dans le même numéro, il y a une interversion à la p. 160. *Le Livre d'amour,* de Sainte-Beuve, a été placé à tort entre les *Poésies,* de Musset, et le *Spectacle dans un fauteuil,* du même : le *Livre d'amour* devait terminer la chronique.



AUTOUR DE MADAME RECAMIER

CHARLES NODIER — FRANÇOIS-RENÉ DE CHATEAUBRIAND — BENJAMIN CONSTANT

Mme ANCELOT — Mme DE STAËL — AVENIR

Psychopannychie, traitté (sic) par lequel il est prouvé que les âmes veillent et vivent après qu'elles sont sorties des corps, etc., par Jehan Calvin, traduit en français. S. l. Conrad Badius, 1558, petit in-8°, mar. bleu. Derome, 305 fr.

Exempl. du duc de *La Vallière*.

Essais de Messire Michel, seigneur de Montaigne. Bordeaux, S. Millanges, 1580, 2 tomes en 1 vol. in-8°, mar. vert. Duru, 290 fr.

1re édition. A la vente Pixerécourt, un exempl. de la même édition, *en rel. anc.*, n'a été vendu que 29 fr., comme je l'ai dit plus haut.

Les Essais de Michel, seigneur de Montaigne, avec la vie de l'auteur, par Mlle de Gournay. Bruxelles, Foppens, 1659, 3 vol. pet. in-8°, rel. de Trautz, 203 fr.

Édition très bien imprimée et fort recherchée.

Musica nova di Adriano Willaert. Venise, 1559, 7 vol. in-4°, v. ant., tr. dor., 1,310 fr.

Exempl. aux armes de la *maison d'Este*, provenant de la vente de M. *de Sauvage.*

Dialogue de l'ortografe e prononciation françoese, par Jacques Peletier du Mans. Poitiers, de Marnef, 1550, petit in-8°, mar. La Vallière, tr. dor. Trautz-Bauzonnet, 76 fr.

Vol. peu connu, imp. en lettres italiques, avec les caractères et l'orthographe inventés par l'auteur, et qui, malgré sa forme dialoguée, n'a point d'alinéas.

Huit Oraisons de Cicéron. Paris, 1638, in-4°, mar. r., tr. dor., rel. anc., 265 fr.

Aux armes du comte *d'Hoym.*

Lucretius. Venetiis in ædibus Aldi, 1515, in-8°, mar. r., fil., tr. dor., rel. anc., 6,050 fr.

Exempl. de Grolier, avec son nom et sa devise, et d'une conservation parfaite.

Virgilius. Aldus, 1541, in-8°, lettres initiales en or, mar., f., tr. dor., rel. anc., 2,010 fr.

Exempl. de Grolier, avec son nom et sa devise.

Le Romant de la rose. Lyon, Galliot du Pré, 1529, pet. in-8°, lettres rondes, fig. sur bois, mar. vert, dos orné, fil., tr. dor. Boyet, 605 fr.

Édition recherchée provenant des bibliothèques *Firmin-Didot, prince d'Essling* et *marquis de Ganay.*

Les Œuvres de Maistre Françoys Villon. Paris, Bonnemère, 1532, in-16, lettres rondes, mar. brun doublé de mar. r. Trautz-Bauzonnet, 1,005 fr.

Les Fantaisies de mère sote. Paris, Jehan Petit, s. d., pet. in-4°, fig. sur bois, rel. anc., 6,505 fr.

Livre *di primo cartello*, provenant du duc de *La Vallière*, acheté par Techener à la vente de *Beckford.*

Amoureux repos de Guillaume des Autelz. Lyon, Jehan Temporal, 1553, pet. in-8°, portr. gravés sur bois, mar. tr. dor. Bauzonnet, 655 fr.

Exempl. de *Ch. Nodier* et de *Yéméniz*.

Il ne faut pas confondre les reliures de Bauzonnet avec celles de Bauzonnet-Trautz et de Trautz-Bauzonnet, quoique ce soit la même maison : ces dernières, surtout après 1870, ont atteint une perfection qu'il est difficile de dépasser.

Le Mérite des femmes, par Legouvé. Paris, Renouard, 1813, in-12, mar. vert, fil., non rogné. Bauzonnet, 250 fr.

Exempl. sur *peau de vélin*, avec 3 gravures et un autographe de Legouvé.

Les Baisers, par Dorat. Paris, 1770, in-8°, pap. de Hollande, titre rouge et noir, mar. bleu doublé de moire rose, tr. dor., rel. anc., 1,250 fr.

Fables choisies mises en vers, par M. de La Fontaine. Paris, Denis Thierry, 1668, in-4°, fig. de Chauveau, veau ant., 1,865 fr.

Éd. orig., superbe exempl. provenant de la vente *Sunderland*.

Contes et nouvelles en vers, par M. de La Fontaine. Amsterdam. Paris, Barbou, 1762, 2 vol. pet. in-8°, mar. r. à long grain, tr. dor., 550 fr.

Avec les 2 fig. découvertes et le portrait de Choffard avant les contre-tailles. Reliure médiocre.

Mistère de la Passion. Paris, s. d., in-4° goth., fig. sur bois, mar. vert, doublé de mar. r., dent. en mosaïque, dor. à petits fers, rel. anc., 800 fr.

Provenant de la bibliothèque du duc de *La Vieuville*.

Œuvres de Molière. Paris, 1739, 8 vol. in-12, mar. bleu, fil. doublé de tabis rose, tr. doré, rel. anc., 1,820 fr.

Très bel exempl. en *grand papier*, provenant du président *Lamoignon* et de la bibliothèque *Beckford*, avec la suite des fig. de Punt en bonnes épreuves; exempl. semblable à celui de *Turner*, vendu 5,000 fr.

Esther, par Racine. Paris, Denys Thierry, 1689, in-4°, édit. orig.; — *Athalie*, par Racine. Paris, Denys Thierry, 1691, in-4°, édit. orig.

Ces deux ouvrages, rel. en mar. r. jans. par Trautz-Bauzonnet, ont été vendus ensemble 4,005 fr.

Œuvres complètes de Regnard. Paris, veuve Duchesne et fils, 1789-90, 6 vol. in-8°, demi-rel., mar. r., non rogné, 690 fr.

L'un des deux exempl. dont les quatre premiers vol. ont été tirés sur papier vélin et les deux derniers sur papier fin, fig. Exempl. de Renouard.

Il pastor fido. Paris, 1650, in-4°, mar. r., tr. dor., rel. anc., 1,250 fr.

Exempl. de *Longepierre*, admirable de conservation, portant sur le dos et sur les plats les insignes de la Toison d'or. De la bibliothèque du *comte de Sauvage*.

Les Amours pastorales de Daphnis et Chloé. Paris, Coustelier, 1731, in-12,

front. gravé et 8 fig., par Scotin, v. f. riches compartiments dorés et ornés en mosaïque, doublé de mar. r. avec large dentelle à petits fers, tr. dor., 580 fr.

Curieuse reliure de Monnier, l'un des plus habiles doreurs de son temps, mais malheureusement très défraîchie.

La Vie très horrificque du grand Gargantua, père de Pantagruel, par Rabelais. Lyon, M.D.XLII ; *Pantagruel, Roy des Dipsodes.* Lyon, M.D.XLII ; 2 parties en 1 vol. in-16, goth., fig. sur bois, mar. r., doublé de mar. citron. Trautz-Bauzonnet, 1,220 fr.

De toute rareté, exempl. très grand de marges, provenant des bibliothèques de *Clinchamp, Solar, Double, Desq* et *Didot.* Hauteur : 103 mill.

Fénelon. Les Aventures de Télémaque. Collection des 25 plus belles estampes gravées d'après les dessins de Choffard et Monnet, in-4°, mar. r., tr. dor., 910 fr.

Aux armes de la reine *Marie-Antoinette.*

Les Amours du chevalier de Faublas, par Louvet, 3e édit. Paris, 1798, 4 vol. in-8°, fig. de Mlle Gérard et autres, mar. r. Simier, 1,400 fr.

Exempl. en *papier vélin,* très rare, avec les fig. avant la lettre. Suite de l'édition Colin ajoutée, en épr. avant la lettre et eaux-fortes.

Paul et Virginie, par Bernardin de Saint-Pierre. Paris, Didot, 1789, in-18, fig., mar. vert. doublé de moire, tr. dor., 1,810 fr.

Exempl. de *Renouard,* en *papier vélin,* contenant les fig. en double état, avant et avec la lettre, et 2 eaux-fortes; plus les 4 fig. de l'éd. de 1816, sur papier de Chine avant la lettre. Un exempl. en *papier vélin,* fig. *avant* la lettre, br., a été adjugé QUATRE FRANCS à la vente Pixerécourt. Voilà le cas que faisaient les amateurs d'alors de ce charmant petit livre; en revanche, ils couvraient d'or les ouvrages de Corneille Blessebois.

L'Heptaméron, de Marguerite de Valois. Paris, Prévost, 1559, in-4°, rel. de Trautz-Bauzonnet. Bel exempl., 320 fr.

Œuvres de Salomon Gessner, trad. en français. Zurich, 1773-77, 2 tomes en 1 vol. in-4°, mar. r., tête dorée, ébarbé. Niedrée, 481 fr.

Traduction entière de Pétrone, par Nodot. Cologne (Paris), 1694, 2 vol. in-8°, mar. r. doublé de mar. r., tr. dor. Du Seuil, 575 fr.

Bel exempl. aux armes du duc de *La Vieuville.* Provenant de la bibliothèque de M. le baron *Pichon.*

Vies des hommes illustres, par Plutarque, traduites en français par Amyot. Paris, Vascosan, 1567, 6 vol. in-8° ; — *Les Œuvres morales et mêlées,* de Plutarque, traduites en français par Amyot, 2e édit. Paris, Vascosan, 1574, 6 vol. in-8° ; — *Décade,* contenant les vies des empereurs Trajanus, Adrianus, etc., par Allègre. Paris, Vascosan, 1567, in-8° ; ensemble 13 vol. mar. vert, dos orné, tr. dor., rel. anc., 607 fr.

Exempl. du duc de *La Vallière* et du baron *Pichon.*

Œuvres complètes de Voltaire. Paris, Didot, 1827, 4 vol. in-8° à 2 col.,

portr. et fig., cart., non rogné. Exempl. (unique ?) sur papier de Chine, 165 fr.

Appiani Alexandrini romanorum historiarum. Amstelodami, 1670, 2 vol. in-8°, mar. r., fil., tr. dor., rel. anc., 2,380 fr.

Exempl. très frais, aux armes de *Petit du Fresnoy.*

C. Corn. Tacitus ex I. Lipsii editione cum notis et emend. H. Grotii. Elzevir, 1640, 1 tome en 2 vol. in-12, titre gravé, mar. r., dos orné, doublé de mar. r., tr. dor. (Boyet), 4,900 fr.

Exempl. aux armes du comte *d'Hoym,* d'une conservation parfaite. Il a été vivement disputé.

Chroniques de Bertrand Du Guesclin. In-fol., mar. brun, doublé de mar. r. Belz-Niedrée, 3,050 fr.

Manuscrit sur vélin de la fin du xve siècle, orné de 24 miniatures et de 26 compositions au trait.

Mémoires d'Estat, par M. de Villeroy. Paris, 1665. 4 vol. pet. in-12 réglés, mar. vert, doublé de mar. r., tr. dor. (Boyet), 1,400 fr.

Histoire généalogique de la Maison de France, par Scévole et Louis de Sainte-Marthe. Paris, 1619, 2 vol. in-4°, mar. vert, tr. dor., rel. anc., 400 fr.

Aux armes de *Louis XIII.*

Histoire des guerres d'Italie..., par Guicciardini, traduite par Chomedey. Paris, Jacques Kerver, 1577, in-fol. réglé, mar. r., rel. anc., 345 fr.

Aux armes de *Mme de Chamillard.*

L'Antiquité expliquée en français et en latin et représentée en figures par Dom Bernard de Montfaucon. Paris, Delaulne, 1719, 5 tomes en 10 vol.; — *Supplément.* Paris, 1724, 5 vol.; — *Les Monuments de la Monarchie françoise,* avec fig. Paris, Gandouin, 1729-33, 5 vol. Ensemble 20 vol. in-fol., mar. bleu à long grain, dos orné, tr. dor., rel. anc. exempl. en gr. papier, 940 fr.

Cy commence Jehan Bocace de Certald, son livre intitulé *De la ruine des nobles hommes et femmes.* In-fol. goth. impr. à Bruges, par Colard Mansion en 1476, 20,000 fr.

Magnifique exempl. de cette édition rarissime, regardé comme le premier livre imprimé à Bruges avec une date. Les initiales sont en rouge et en bleu; il y a quelques raccommodages dans les derniers feuillets n'atteignant pas le texte; sauf cela, l'exemple est d'une pureté vraiment extraordinaire. Techener l'avait payé près de 25,000 fr. à la vente *Sunderland;* il espérait le céder soit à un amateur dont la bibliothèque renferme des merveilles, soit à l'État; mais son espoir a été déçu; et ce beau livre nous échappe à tout jamais : il a été acheté pour le *British Museum.*

JULES BRIVOIS
(des Amis des livres).

— Le journal *la Ville de Paris* a publié l'intéressante notice que voici sur la *Bibliothèque de l'Arsenal.*

C'est un document historique, curieux à conserver dans les Archives du *Livre.*

« L'ancien arsenal de la ville de Paris occupait autrefois derrière le couvent des Célestins les vastes terrains qui s'étendent entre la Seine et la Bastille avec laquelle il communiquait.

« Sur cet emplacement, des logements pour les officiers d'artillerie, d'immenses magasins pour remiser les canons, sept moulins à poudre, deux grandes halles et d'autres bâtiments qui s'étaient successivement élevés par ordre de François Ier et de Henri II furent ruinés le 28 janvier 1562 par l'explosion de vingt milliers de poudre.

« Henri IV, puissamment secondé par Sully qu'il venait de nommer grand-maître d'artillerie, s'appliqua à organiser cette arme et lui donna une si grande importance, qu'il lui dut ses succès contre le duc de Savoie et la prise de Montmélian. Il acheta aux Célestins un grand terrain, afin d'augmenter l'étendue de l'Arsenal, l'embellit d'un jardin et fit planter sur le bord de la rivière un mail qui subsista jusqu'au milieu du siècle dernier.

« En 1713, une grande partie des anciens bâtiments qui ne répondaient plus aux nécessités du service fut détruite et l'architecte Germain Boffrand fut, en 1718, chargé d'étudier de nouvelles constructions.

« En 1788, l'Arsenal de Paris fut supprimé ; les officiers qui y étaient attachés furent renvoyés à leurs corps, leurs traitements furent abolis et l'on eut même le projet de s'emparer du terrain qui lui appartenait pour y ouvrir des voies nouvelles et créer un nouveau quartier, projet qui ne reçut son exécution qu'en 1807 par le percement de la rue de Sully, sur l'emplacement de la cour du grand Arsenal.

« De ces importantes constructions il ne reste plus aujourd'hui que les bâtiments encadrant la place de l'Orme et le long édifice affecté au service de la bibliothèque de l'Arsenal.

« Le marquis de Paulmy d'Argenson qui fut, sous Louis XV, ministre de la guerre et ambassadeur en Suisse, en Pologne et à Venise, avait réuni dans ses voyages tout ce qu'il trouva d'intéressant soit en monuments historiques, soit en littérature étrangère et se composa une des plus riches bibliothèques que possédât alors un particulier.

« M. de Paulmy, qui avait publié un « choix de petits romans de différents genres, de mélanges tirés d'une grande bibliothèque » (65 volumes in-8°), qui avait collaboré avec Favart à un petit opéra-comique, le *Prix de Cythère,* devint successivement membre de l'Académie française et membre honoraire des Académies des sciences et des inscriptions.

« Désireux d'empêcher, après sa mort, la dispersion d'une collection à laquelle il avait consacré sa vie tout entière, le marquis de Paulmy la vendit, en 1781, au comte d'Artois, mais en se réservant la jouissance jusqu'à sa mort, qui arriva quatre ans plus tard.

« Cette bibliothèque fut alors disposée dans les bâtiments du grand Arsenal et prit le nom de bibliothèque de Monsieur.

« En 1788, le comte d'Artois y joignit une grande partie de la riche bibliothèque que le duc de la Vallière avait réunie dans son château de Montrouge.

« Cette collection, formée après de longues recherches, tant en France qu'à l'étranger, de l'achat de nombreuses bibliothèques particulières, celle de Guyon de Sardière, de d'Urfé, qui était déjà fameuse au temps du bibliographe Du Verdier; celle de Gaignat, dont le duc de la Vallière acquit la partie la plus précieuse au prix de 9,000 livres, était réputée par la beauté des exemplaires et la rareté des éditions.

« Le catalogue de ce qui se vendit en 1788 ne formait pas moins de neuf volumes in-8°, et la partie acquise par le comte d'Artois comprenait 27,000 numéros.

« Devenue propriété nationale en 1790, cette bibliothèque fut rendue publique. Nous manquons, par malheur, de détails sur ses premiers commencements, et il nous faut arriver à l'an VIII (1800) pour trouver dans l'Almanach national, qu'elle était ouverte les 1, 3, 6 et 8 de chaque décade, de dix heures à deux heures. Elle était, à cette époque, dirigée par le savant Ameilhon, membre de l'Académie des inscriptions, qui avait sous ses ordres Grégoire, le curé défroqué, conventionnel, membre de l'Institut, sénateur sous l'Empire, député sous la Restauration, chassé de la Chambre en 1819 comme *indigne;* Saugrin, Poirier et Ameilhon jeune.

« Grâce à une disposition ingénieuse, cette bibliothèque restait ouverte pendant que les autres étaient en vacances. Sous l'Empire jusqu'en 1809, elle ouvrit seulement les mercredis, jeudis et vendredis; c'est à partir de cette dernière date qu'elle fut tous les jours accessible au public.

« En 1812, son personnel se composait de MM. Treneuil, administrateur bibliothécaire; Zendroni, conservateur; Ameilhon, Dupont de Nemours, l'ami de Mirabeau, le savant économiste qui était parvenu, disait-on, à noter le chant des oiseaux; Alexis Dubuc, et l'abbé Grosier, l'auteur de la *Description de la Chine.* Les vacances s'étendaient du 1er septembre au 2 novembre.

« En 1815, le roi Louis XVIII rendit la bibliothèque au comte d'Artois; elle prit alors le nom de bibliothèque de Monsieur, mais ne cessa pas pour cela d'être publique.

« En 1824, Charles Nodier, qui avait été l'un des premiers à saluer le retour des Bourbons et qui avait été persécuté sous l'Empire à cause de son ode *la Napoleone*, fut nommé directeur de cet établissement. Il suffit d'avoir lu les *Mémoires d'Alexandre Dumas* ou *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie,* pour savoir avec quelle rapidité se passaient ces soirées où Nodier, Sainte-Beuve, Dumas, Saint-Martin, de l'Académie des inscriptions, et le plus grand nombre des littérateurs qui allaient prendre parti dans la lutte des classiques et des romantiques charmaient tour à tour les invités et les amis.

« Après la révolution de Juillet, la bibliothèque de l'Arsenal fit de nouveau retour à l'État, et Charles Nodier, dont la place n'avait été demandée, comme il le dit lui-même, « que par quarante-deux personnes », continua de l'occuper jusqu'à sa mort, 1844.

« Peu de temps après 1830, Alexandre Duval, l'auteur de *la Fille d'honneur,* de tant d'autres comédies aujourd'hui trop oubliées, et de charmants opéras-comiques, avait été nommé bibliothécaire.

« Cet établissement est aujourd'hui dirigé par M. Edmond Thierry, et parmi ses conservateurs ou ses bibliothécaires on rencontre les noms de littérateurs distingués, d'hommes d'une valeur réelle, ainsi qu'il est facile d'en juger d'après la rapide énumération que nous faisons de quelques-uns d'entre eux : de Bornier, Loredan, Larchey, Ulbach, Eug. Muller, Jules Cousin, le bibliophile Jacob.

« Cette bibliothèque, qui renferme 6,000 manuscrits, pour la plupart très précieux, et 350,000 volumes, est ouverte tous les jours de dix heures à trois heures.

« Depuis une dizaine d'années, le budget de cet établissement a reçu une augmentation assez importante ; en 1871, il était de 48,300 francs, qui se décomposaient de la manière suivante : 35,200 francs pour le personnel et 13,100 francs pour le matériel dont 10,000 francs étaient consacrés aux achats de livres, à la reliure et aux abonnements.

« Le budget de 1882 porte à 57,014 francs les sommes allouées à la bibliothèque de l'Arsenal, soit pour le personnel, 38,100 francs, et 18,914 francs pour le matériel.

« Sur cette dernière somme, une augmentation de 5,000 francs est attribuée aux acquisitions et à la reliure.

« Ce surcroît de dépense est motivé par la collection que fait depuis 1880 l'Arsenal de tous les journaux publiés à Paris. Il y entre annuellement aujourd'hui 40 à 50,000 numéros de journaux qu'il s'agit de trier, de collationner et de faire relier, opérations qui demandent du personnel et des fonds spéciaux.

« On comprend sans peine tout le prix qu'une collection de ce genre, destinée à se compléter par l'acquisition de journaux antérieurs à 1880, est appelée à rendre aux historiens et aux journalistes. Il y a là une mine précieuse de documents qu'on aurait vainement cherchée ailleurs et notamment à la Bibliothèque nationale où la communication des journaux ne s'accorde au public que de longs mois après leur publication.

« On trouve également à l'Arsenal une collection très importante de brochures et d'ouvrages ayant trait à la politique courante, sans parler d'un grand nombre de petites pièces très rares, recueils de vers, comédies, romans, mystères, noëls qui en forment la partie la plus riche et la plus précieuse. Enfin, beaucoup de volumes sont remarquables par la beauté et la rareté des éditions ou des reliures; on remarque surtout un recueil d'eaux-fortes gravées par Mme de Pompadour. »

Documents pour l'histoire de l'imprimerie. — *Le Catholique*, journal paraissant à Mayence, a publié, il y a quelque temps, un article qui nous fournit de précieux matériaux pour l'histoire de l'imprimerie et nous donne une série de documents provenant principalement de Lübeck et qui jettent une vive lumière sur la propagation rapide de l'art typographique vers la fin du xve siècle. Voici des extraits de ces documents :

« Jean Fust (Faust), mort en 1466, avait, ce qui est peu connu, outre son dépôt de livres à Paris, un autre à Lübeck. L'employé préposé à ce dernier s'appelait Court Hurlemann et expédia surtout ses livres à Riga et à Deval.

On peut prouver, pièces en main, l'envoi de livres dans cette dernière ville en 1470. Probablement il y a eu des envois antérieurement.

« Après la mort de Fust, sa veuve Marguerite épousa C. Henekis, de Gudensberg (Hesse électorale), qui continua les affaires sur une vaste échelle avec Pierre Schöffer. Henekis, muni des légitimations nécessaires que lui avait délivrées le magistrat de Francfort-sur-le-Mein, fit le voyage de Lübeck pour encaisser les extances qu'avait encore à réclamer Fust (1469).

« Plus tard, en 1480, Henekis et Schöffer portèrent plainte contre Jean Bitz, de Lübeck, qui devait le prix des livres qu'on lui avait fait parvenir, et, dans la même année, ils réclamèrent, à Ulm, les sommes qui leur étaient dues par trois habitants de cette ville. Il paraît donc qu'il y avait aussi à Ulm un dépôt de livres de l'imprimerie Schöffer.

« De Lübeck, les livres, et avec eux l'art typographique, se répandirent en Suède. Déjà, dans les années 70, 71, etc., du xve siècle, Schöffer et Henekis entretenaient dans ce pays un employé nommé Gotmann Ravenspurg, qui envoya de Suède plusieurs fois à Lübeck, comme il est dit dans les documents, *des marchandises et des lettres* (c'est-à-dire des comptes, des quittances, de l'argent et des livres). Certaines personnes auxquelles de ces paquets avaient été adressés les ayant retenus, Schöffer pria le Sénat de Francfort d'intervenir en sa faveur.

« En 1494, deux moines suédois du couvent de Wadstena se rendirent à Lübeck pour y faire imprimer les révélations de sainte Brigitte. Ils restèrent pendant un an dans cette ville et s'en retournèrent dans leur couvent avec 800 exemplaires de leur livre tirés sur papier et 16 exemplaires tirés sur parchemin. A Wadstena même, une imprimerie fut installée en 1495; malheureusement le feu détruisit dans la suite tous les bâtiments, ainsi que, comme il est dit dans le document, *diversa instrumenta pro impressura librorum.*

« Rien que par les nombreuses impressions de missels, on peut déjà juger de l'importance qu'avait acquise l'imprimerie Schöffer. De cette usine sont, en effet, sortis, : en 1483, les missels destinés à Breslau; en 1484, les missels pour Cracovie; en 1485, ceux pour Misnie; en 1487, une seconde fois des missels pour Cracovie et pour un évêché de l'Allemagne du Nord dont le ressort n'était pas encore définitivement délimité; en 1492, encore pour Cracovie; en 1493, pour Mayence; en 1499, encore pour Breslau; en 1507 et 1513, encore pour Mayence, et, en outre, un bréviaire pour cette dernière ville; ce bréviaire était plus volumineux qu'un missel. C'est précisément l'importance de l'imprimerie de Schöffer qui a rendu difficile à Mayence l'installation d'autres usines typographiques. Maidenbach et Friedberg n'ont commencé leurs impressions à Mayence que vers la fin du xve siècle, et d'ailleurs leur imprimerie n'a fonctionné que peu de temps.

« De nouvelles preuves de la rapidité avec laquelle l'art typographique s'est propagé, grâce notamment aux imprimeurs de Mayence, se trouvent dans la biographie de Jean Neumeister, publiée récemment avec de nouveaux et de nombreux développements. C'est sur ce Jean Neumeister qu'en 1880 le bibliographe et libraire français Claudin a fait paraître une monographie aussi intéressante qu'approfondie. »

LES

PUBLISHING SOCIETIES

EN ANGLETERRE



On donne le nom de *Publishing Societies* aux sociétés littéraires ou savantes dont l'objet principal est la publication de travaux originaux, d'anciens manuscrits ou de réimpressions de livres rares. Ces sociétés ont une grande importance en Angleterre et sont pour beaucoup dans le mouvement intellectuel de la nation. La plupart mettent au jour des ouvrages curieux ou précieux, imprimés à petit nombre. On trouve, dans le catalogue de leurs publications, des œuvres en langue française qu'on chercherait vainement ailleurs. A tous ces titres les *Publishing Societies* anglaises méritent d'attirer l'attention des bibliophiles français.

L'édition de Lowndes, le Brunet de la Grande-Bretagne, complétée par Bohn, donne une liste bien faite de ces sociétés et de leurs publications jusqu'en 1864 exclusivement. Mais depuis cette époque, elles se sont considérablement multipliées, et nous ne croyons pas que le relevé en ait été fait nulle part. Un livre récent, et dont on rendra compte ici [1], consacre tout un chapitre à une revue rapide de ces sociétés. Nous lui en empruntons l'énumération qui suffira à nous donner une idée de l'activité intellectuelle de nos voisins.

1. *How to form a Library*, par H.-B. Wheatley. Londres, Elliot Stock, 1886. 1 vol. pet. in-8°.

La première société littéraire anglaise qui ait publié des livres est la *Dilettanti society*, fondée à Londres en 1734, et à laquelle on doit quelques relations de grands voyages illustrés avec soin.

En 1812 se forma le *Roxburghe Club*, ainsi nommé en souvenir de la magnifique bibliothèque du duc de Roxburghe (mort le 19 mars 1804). Les publications de ce *club* devinrent de plus en plus importantes; elles comprennent des œuvres curieuses pour les origines de la littérature anglaise et pour l'histoire des mœurs. M. Furnivall, entre autres, lui a donné, en 1863-64, une nouvelle édition du *Seynt Graal*, de Henry Lonelich.

En 1823, fondation du *Bannatyne Club* à Édimbourg, sous les auspices de Walter Scott. Il devait publier des ouvrages relatifs à l'histoire, aux antiquités et à la littérature de l'Écosse. Son nom lui vient de George Bannatyne (1547-1607), auteur du célèbre *Corpus poeticum Scotorum*, et sur la vie duquel on est privé de tout renseignement. Fidèle à sa destination, le club a mis au jour quantité d'ouvrages précieux pour l'histoire particulière de l'Écosse. Il a duré jusqu'en 1867.

Le *Maitland Club* (sir Richard Maitland de Lethington, 1496-1586, poète et avocat écossais; il a conservé, dans deux volumes manuscrits, un grand nombre de vieilles poésies écossaises) fut établi à Glascow en 1828 et prit fin en 1859. Il a publié différentes œuvres d'intérêt local et quelques-unes d'une portée moins restreinte, telles que *The Metrical Romance of Lancelot du Lak* (1839), le catalogue descriptif de sceaux anciens par Henri Laing (1850) et les poésies de celui auquel il empruntait son nom (1828).

En 1834, W. B. D. D. Turnbull fonda l'*Abbostford Club* en l'honneur de Walter Scott. *Arthur and Merlin* (1838), *Romances of sir Guy of Warwick and Rembrun his son* (1840), *The Legend of Katherine of Alexandra* (1841) comptent parmi ses principales publications. Il cessa d'exister en 1866.

L'*Oriental Translation Fund* (1828) se donna pour mission de publier des ouvrages orientaux traduits dans les différentes langues de l'Europe. On en rencontre souvent dans les ventes, où ils n'atteignent pas un prix élevé.

L'*Iona Club* (1833) étudia l'histoire, les antiquités et la littérature primitive des Highlands et des îles de l'Écosse (on sait que l'île d'Iona est une des Hébrides, célèbre par le couvent qu'y fonda saint Colomban). Les travaux de ce club se réduisent à peu de chose.

La *Surtees Society* fut fondée à Durham, en 1834, pour la publication de manuscrits inédits relatifs à l'état moral, intellectuel, religieux et social de la région formant l'ancien royaume de Northumberland, entre le Humber et le Frith of Forth, à l'est, et la Mersey et la Clyde, à l'ouest. Cette société, qui tire son nom de Robert Surtees, auteur d'une *History*

of the County Palatine of Durham, est encore florissante et ajoute chaque année à la liste déjà longue de ses publications. C'est elle qui, la première, a travaillé, non seulement pour ses membres, mais pour le public, en tirant ses livres à un nombre suffisant pour les offrir en vente. Cet exemple a été généralement suivi, et surtout par la *Camden Society* (1838) qui a publié une grande quantité d'ouvrages du plus haut intérêt pour l'histoire et les lettres. La seconde série de ces publications, commencée en 1871, se continue avec activité.

L'*English historical Society*, fondée la même année que la *Camden*, a publié seize ouvrages importants, dont le plus considérable est le *Codex Diplomaticus Ævi Saxonici*, édité par J. Mitchell Kemble (1845-48).

Le *Spalding Club* (1839) a été fondé à Aberdeen dans le but d'imprimer les documents historiques, ecclésiastiques, généalogiques, topographiques et littéraires des comtés nord-est de l'Écosse. Une de ses plus intéressantes publications a pour titre : *Sculptured Stones of Scotland* (1856). John Spalding, qui remplit des fonctions municipales à Aberdeen, est l'auteur d'un ouvrage intitulé : *The History of the troubles and memorable transactions in Scotland and England for 1624-1645*, et qui est d'une valeur inappréciable pour l'histoire des familles écossaises, des mœurs et des événements de l'époque. Il a été publié en 1828 par le Bannatyne Club et en 1828-30 par le Maitland Club (2 vol. in-4°).

L'année 1840 vit la naissance de trois sociétés importantes :

1° La *Parker Society*, qui emprunta son nom à l'archevêque de Canterbury, Matthew Parker, un des principaux organisateurs de l'Église anglicane (1504-1575), se proposait : 1° de réimprimer intégralement les meilleurs ouvrages des Pères et des anciens écrivains de l'Église anglaise réformée, parus primitivement entre l'avènement d'Édouard VI et celui d'Élisabeth ; 2° de réimprimer un choix des œuvres du même genre publiées pendant le XVI° siècle ; 3° de publier certains manuscrits inédits des écrivains réformés de ces deux époques. La *Parker Society* a compté jusqu'à 7,000 membres. A la fin de ses travaux, M. Henry Gough en dressa une excellente table analytique (1855).

2° La *Percy Society*, sous le patronage de l'évêque Percy (1720-1811), auteur des *Reliques of ancient English poetry*, se donna pour mission de mettre au jour les ballades et les poésies populaires inédites ou peu connues. De 1840 à 1853, époque de sa dissolution, elle a publié une série de volumes très curieux et qui sont fort recherchés.

3° La *Shakespeare Society* dura jusqu'en 1853 ; son but était de publier des travaux relatifs à Shakespeare et à la littérature de son temps. La controverse soulevée à propos des prétendues découvertes de John Payne Collier amena la suppression de ses travaux, repris plus tard, comme on le verra, par une société nouvelle.

C'est encore en 1840 que se fonda la *Musical Antiquarian Society*,

qui, pendant les sept années de son existence, mit au jour des madrigaux, des opéras, des chansons, des hymnes, etc., dus aux anciens compositeurs anglais.

La *Motett Society* (1841), instituée pour la publication de l'ancienne musique religieuse, ne poussa pas bien loin son entreprise.

La *Society for the publication of oriental texts* (1841-1851) a donné une série d'ouvrages en syriaque, en arabe et en sanscrit.

La *Wodrow Society* (1841-1848), ainsi appelée du nom d'un révérend ministre des premiers temps de la Réformation, Robert Wodrow, fut fondée à Édimbourg et eut pour objet la publication des œuvres des anciens écrivains de l'Église réformée d'Écosse. On lui doit, entre autres, une édition de *History of the Reformation of Scotland*, par John Knox, en 2 volumes.

L'*Ælfric Society* (1842-1856), pour la publication des monuments de la littérature anglo-saxonne et des œuvres relatives à l'état primitif de l'Angleterre, ne mit au jour qu'un petit nombre de volumes édités par Benjamin Thorpe et J. M. Kemble.

La *Chetham Society* (1843) fut fondée à Manchester pour la publication des documents historiques et littéraires se rapportant aux comtés de Lancaster et de Chester. Cette société, qui a pris son nom de Humphrey Chetham (1580-1653), est encore florissante et ajoute toujours à la série de ses volumes, qui sont fort recherchés.

La *Sydenham Society* (1843-1857) s'attacha à la réimpression des ouvrages classiques en langue anglaise et à la traduction des ouvrages étrangers sur la médecine. Dissoute en 1858, elle a été remplacée par la *New Sydenham Society*.

La *Spottiswoode Society* (1843) fut instituée à Édimbourg pour la réimpression des œuvres des membres de l'Église épiscopale d'Écosse et pour la publication des manuscrits curieux ayant trait aux affaires civiles et ecclésiastiques de ce pays. John Spottiswoode, dont cette société prit le nom, fut le premier archevêque écossais dûment consacré après la Réformation (1566-1639). Ses publications s'arrêtent à l'année 1851 ou environ.

La *Calvin Translation Society* (1843-1855), à Édimbourg, a publié 52 volumes de traductions et de commentaires des œuvres de Calvin.

La *Ray Society* (1844) édita des ouvrages illustrés sur la zoologie et la botanique, dont beaucoup sont des traductions.

Le *Wernerian Club* (1844) a réimprimé de vieux ouvrages scientifiques.

La *Hændel Society* (1844-1858), fondée à Londres, pour publier les œuvres complètes de Hændel, mit au jour seize volumes, et, en 1858, elle abandonna l'accomplissement de sa tâche à une société allemande.

La *Hanserd Knollys Society* (1845) fit paraître les ouvrages des

vieux auteurs baptistes, soit anglais, soit étrangers. Elle a donné, entre autres, le *Pilgrim Progress*, de Bunyan, d'après le texte original. Elle s'est dissoute vers 1851.

La *Caxton Society* (1845) publia des chroniques et autres pièces inédites, relatives à l'histoire et à la littérature du moyen âge. On sait que Caxton est celui qui apporta en Angleterre l'art de l'imprimerie.

La *Cavendish Society* (1846) fit paraître des ouvrages de chimie trop importants pour être acceptés par la plupart des éditeurs. Elle a cessé de fonctionner après le gros volume de Gmelin, intitulé : *Handbook of chemistry*.

A l'*Ecclesiastical History Society* (1846-1754) on doit le *Book of Common Prayers*, d'après le texte du manuscrit conservé dans le Rolls Office (Dublin, 3 vol.).

La *Hakluyt Society* (1846) s'attacha aux voyages et aux relations géographiques les plus rares et les plus précieux, depuis les premiers temps jusqu'au voyage autour du monde de Dampier. La société publie annuellement deux volumes environ.

La *Palæontological Society* (1847) s'appliqua à l'étude et à la description des fossiles de la Grande-Bretagne.

L'*Arundel Society* (1849) emprunte son nom à Thomas Edward, *earl* d'Arundel, qui, sous les règnes de Jacques Ier et de Charles Ier, se rendit célèbre par son goût pour les choses d'art. Cette société publie surtout des gravures et des travaux se rapportant aux arts plastiques.

La *Philobiblon Society* (1853) fut fondée par R. Monckton Milnes (plus tard lord Houghton) et Sylvain van de Weyer. Le nombre des membres fut d'abord limité à trente-cinq, puis porté à quarante. Outre des mélanges bibliographiques et historiques, elle a publié *l'Inventaire de tous les meubles du cardinal Mazarin*, par le duc d'Aumale; *les Mémoires de la cour d'Espagne sous le règne de Charles II* (1678-82), *The Biography and Bibliography of Shakespeare*, par Henry G. Bohn; *l'Analyse des travaux de la société des Philobiblon de Londres*, par Octave Delepierre, etc.

L'*Ossianic Society* (1853) a été fondée à Dublin pour la conservation et la publication des manuscrits en langue irlandaise.

Le *Warton Club* (1854) ne survécut pas à la publication de son quatrième volume.

La *Manx Society* (1858) a été établie à Douglas, dans l'île de Man, pour publier les documents relatifs à l'histoire de l'île.

La *Philological Society*, grâce à l'initiative de MM. Furnivall et Richard Morris, engendra l'*Early English text Society* (1864), analogue à notre *Société des anciens textes français*. De 1864 à 1884, cette société a publié quatre-vingt-deux volumes de monuments inédits de la première époque de la langue, et quarante-quatre réimpressions.

La *Ballad Society*, à la tête de laquelle on trouve encore M. Furnivall, a publié un grand nombre d'anciennes poésies populaires et historiques d'une grande valeur.

La *Chaucer Society* (1864), toujours due à la même initiative, a pour programme « d'honorer Chaucer et de montrer à ses admirateurs et à ceux qui l'étudient combien les meilleurs manuscrits inédits diffèrent des textes imprimés ».

La *Spenser Society* (1867), fondée à Manchester, édita à petit nombre de belles éditions des vieux auteurs nationaux.

La *Harleyan Society* (1867) a publié un grand nombre d'archives d'abbayes et d'églises, ainsi que le catalogue des chevaliers de Le Neve. Elle doit son nom à Robert Harley, *earl* d'Oxford et Mortimer (1661-1724), grand bibliophile, dont le catalogue est resté célèbre.

Le *Hunterian Club* (1871) a été fondé à Glascow, où il y avait déjà une *Hunterian Library*. Parmi ses publications, la plus importante est celle du manuscrit de George Bannatyne, commencée en 1873 et terminée en 1881. John Hunter est, comme physiologiste et chirurgien, une des illustrations de l'Angleterre (1728-1793).

The New Shakespeare Society (1873) a pour fondateur M. Furnivall.

L'*English dialect Society* (1873), fondée à Cambridge par M. Skeat, a pour objet : 1° d'établir un lien entre tous ceux qui ont fait une étude spéciale de quelqu'un des dialectes ou patois de l'Angleterre, ou qui prennent intérêt à ces études; 2° de centraliser les travaux des collectionneurs des termes provinciaux, de manière à amasser les matériaux d'un recueil complet de ces termes; 3° de publier les glossaires manuscrits et de réimprimer ceux qui, existant déjà, sont devenus rares ou sont dispersés dans le corps d'autres ouvrages; 4° de donner aux personnes qui s'intéressent à ces recherches les renseignements et les secours dont la société peut disposer. Depuis 1875, c'est à Manchester que se trouve le siège de cette importante société.

La *Palæographical Society* (1873) reproduit les fac-similés de vieux manuscrits.

L'*Index Society* (1877) rédige et publie : 1° des tables analytiques des grands ouvrages nationaux; 2° des tables de référence sur les sciences, la littérature et les arts; 3° une table générale embrassant toutes les branches de l'activité intellectuelle.

La *Folk-Lore Society* (1878), fondée par M. W. J. Thoms, a pour but de « conserver et de publier les traditions populaires, les ballades, légendes, proverbes et dictons locaux, superstitions et anciennes coutumes tant de la Grande-Bretagne et de l'Irlande que des autres pays ».

La *Society for the promotion of Hellenic studies* (1879) publie, dans son journal, des mémoires et des documents inédits, des inscriptions, des dessins, des descriptions et des vues ayant trait à l'histoire de la

Grèce ou à sa littérature pendant les périodes ancienne, byzantine et néo-hellénique.

La *Topographical Society of London* (1880).

La *Browning Society* (1881), fondée par M. Furnivall en l'honneur et pour l'étude du poète Browning.

La *Wiclif Society* (1882), encore fondée par l'infatigable Furnivall, pour la publication des œuvres complètes du grand réformateur.

La *Pipe Roll Society* (1883), sur laquelle M. Wheatley néglige de donner des renseignements, que son titre bizarre fait désirer.

L'*Oxford Historical Society* (1884).

La *Middlesex County Record Society* (1885).

A ces sociétés, citées par M. Wheatley, on peut ajouter la *Zoological Society of London*, la *Royal Geographical Society*, la *Royal Historical Society*, l'*Architectural publishing Society*, la *Royal Institution of Great-Britain*, la *Royal Society of literature*, la *Victoria (Philosophical) Institute Society* et la *Shelley Society*, toute récente.

Toute longue qu'elle soit, cette liste, nous en avons la conscience, est loin d'être *exhaustive*.

B.-H. G.

IDÉES

DE

BIBLIOGRAPHIES SINGULIÈRES



EMBLABLE aux sciences exactes, la bibliographie a plus à craindre de la diffusion que de la sécheresse; auxiliaire indispensable de l'histoire et de la critique littéraires, elle ne doit pas empiéter sur leur domaine. Mais si l'étendue ou la notoriété acquise du sujet la réduisent le plus souvent à n'être qu'un répertoire de connaissances, une nomenclature qui cache sous de brèves formules l'érudition et la sagacité de l'auteur, elle échappe parfois, sans usurpation, à ces exigences. Traite-t-elle d'une branche de l'histoire, d'un genre littéraire, limité à un temps ou à un pays, d'un seul écrivain, elle a plus de liberté déjà, plus d'expansion que dans les ouvrages généraux; elle admet de sobres discussions, des explications sur la rareté, sur la valeur des livres, mais restreint-elle encore le champ de

son observation, se fait-elle épisodique et particulière, tente-t-elle, pour la première fois, la classification d'écrits singuliers, bizarres si l'on veut, elle gagne alors ses coudées franches, elle se laisse envahir par la critique de détail, protégée qu'elle est par la nouveauté, par l'étrangeté de son objet, et certaine, à tout le moins, de séduire quelques bibliomanes. Notre siècle, avec ses brusques engouements, ses subtilités d'analyse, a eu le monopole de ces bibliographies spéciales; il les a façonnées selon les caprices de la mode, de la politique et de la morale régnantes; il les a faites frondeuses ou grivoises, toutes les fois qu'il a pu compter sur la complicité des auteurs. Il est à croire que la postérité n'aura pas de ces complaisances, elle réservera son admiration pour les travaux où MM. Paul Lacroix, Léopold Delisle, Émile Picot continuent, avec une plus fine et minutieuse investigation, les traditions de Brunet et de Quérard; les essais écourtés et fautifs, où la bibliographie n'a été qu'un prétexte à se gausser du clergé, à s'égayer des malheurs conjugaux, seront méprisés, oubliés plutôt; on enverra au *cabinet*, rejoindre le sonnet d'Oronte, telle bibliographie malpropre, et telle autre, à qui sa longueur et son côté lascif ont concilié quelque faveur, aura été jugée aussi peu sérieuse dans la forme qu'au fond. Mais ce n'est là que le revers de la médaille : en dépit de ses amis maladroits et du discrédit dont ils la menaçaient, la bibliographie spéciale a fait son chemin honnêtement; dans l'ordre historique et littéraire, les monographies se sont multipliées; l'escrime, la chasse, les sciences occultes, les relations d'anciens voyages en Amérique ou en Terre-Sainte, ont fourni matière à d'intéressantes brochures, presque des livres. Il est aisé, sans soulever d'irritantes questions, sans sortir du bon ton et du bon goût, d'indiquer d'autres sujets piquants ou curieux de bibliographies spéciales; il y a souvent quelque profit à retirer, pour la cause des lettres, de ces ébauches de projets; à n'y voir même qu'un divertissement égoïste; ils sont comme l'assaisonnement de l'érudition.

On pourrait avoir une bibliographie alimentaire — épulatoire, diraient les pédants — et Monselet l'écrirait délicieusement. Les multiples éditions du *Cuisinier royal* et de *la Cuisinière bourgeoise* (il y a même une *Cuisine en musique* (1738), et une récente *Cuisinière poétique*), et la légende du *Pastissier François Elzevir*, et *les Dons de Comus* que Meusnier de Querlon a agrémentés d'une si jolie préface, et tant de *soupers* galants, servis dans de petites maisons, depuis Cailhava ou Millevoye jusqu'au *déjeuner* de Théophile Gautier, qui donc en ferait la nomenclature anecdotique, si ce n'est le rénovateur de *l'Almanach des gourmands?* Les classiques du genre : Carême, qui a décrit ses pièces d'architecture gastronomique, exécutées pour des palais royaux; Brillat-Savarin, qui publia anonyme, en chef-d'œuvre qui s'ignore, la première édition de sa *Physiologie du goût;* Berchoux, qui eut, avec son poème savoureux, un

des plus vifs succès de ce siècle ; Colnet, Grimod de La Reynière, garderaient leurs places d'honneur à cette table, invitant à s'asseoir près d'eux leur vieil ancêtre, Christoforo di Menisburgo, maître d'hôtel des ducs de Ferrare, auteur des *Banchetti* (1549), le plus introuvable des livres de cuisine ; la noblesse et le génie, Élisabeth Talbot, comtesse de Kent, qui apprit à la cour des Stuarts les conserves et les confitures ; Alexandre Dumas, qui amusait sa vieillesse avec des recettes culinaires, consignées dans un gros livre, tiendraient le haut bout. On aurait un petit coin, celui que les anciens laissaient prendre aux parasites, pour ces facétieux opuscules, ces *Manuels de l'amateur d'huîtres, de fromages, de marrons*, que la Restauration vit éclore et qu'Henry Monnier égaya de verveuses lithographies en couleurs. Les mets épuisés, c'est le cortège des boissons, le vin d'abord, qui a sa littérature, ses poètes, Bacchus près d'Apollon, l'ode d'Anacréon et d'Horace, la chanson d'Olivier Basselin et de Panard, les duels en vers latins sur la précellence du vin de Bourgogne et du vin de Champagne, sans parler d'ouvrages généraux comme le *De naturali vinorum historia* de Bacci (1596), le *Traité du vin* de Paulmier (1589), et telle publication monumentale sur les *Vins de Bordeaux ;* une mention, sous forme d'appendice, est due aux ennemis de la vigne, le plus implacable surtout, qui a déjà provoqué un déluge de brochures, le phylloxera. Glissons sur la bière et le cidre, qui ont leurs partisans et leurs poètes aussi, Flamands et Germains, Normands et Bretons, sur l'alcool, sujet triste ; mais gardons-nous d'omettre trois breuvages exotiques, que les anciens explorateurs et médecins gourmets avaient accoutumé de grouper, le thé, le café, le chocolat. Voici, sur la matière, une série de livrets des deux derniers siècles : le traité, plusieurs fois imprimé, de Philippe-Sylvestre Dufour nous montre, en ses naïves images, un sauvage vêtu de plumes qui fabrique le chocolat, un Chinois qui cultive le thé, un Turc qui va de son narghileh à sa tasse de café ; l'Espagnol Léon Pinelo (1636) se demande gravement si l'on peut boire de « l'excellent chocolat » les jours de jeûne, et il conclut à proscrire cette sensualité ; le café, cher à Voltaire et célébré par les jésuites en vers latins de tous rythmes, est une friandise coûteuse, réservée aux tables des opulents négociants de Nantes ou du Havre de Grâce ; quant au thé, avant le *five o'clock tea* et les *thés à l'anglaise* du règne de Louis XVI, il était tenu en suspicion, et l'*herba thea,* comme disaient les savants en *us*, passait pour un poison. Que ne pourrions-nous pas ajouter ! Ces notes à bâtons rompus font entrevoir l'importance d'un catalogue raisonné d'ouvrages sur le manger et le boire ; on y mettrait pour épigraphe cet aphorisme, conclusion d'un roman anglais : « Voulez-vous être heureux, voulez-vous plaire, et toujours et à tout le monde : ayez un bon cuisinier. »

Une bibliographie curieuse, relative à une plante qui a pris plus de place dans nos mœurs que l'opium dans la vie des Orientaux, serait celle

du tabac; avec de simples titres de livres, elle serait imagée déjà à cause du zèle des partisans et de l'acharnement des adversaires; elle retracerait les phases d'une habitude, fructueuse pour les États, tyrannique ou déplaisante pour les individus, la mode substituant au tabac à priser, dont ne veulent plus aujourd'hui que les portières et les vieux professeurs, le tabac à fumer, jadis réservé aux matelots. La bibliographie du tabac a été écrite en Angleterre; elle s'y est appelée *Bibliographia nicotiana;* mais, ancienne et exclusive, elle n'a guère compris que les ouvrages de Neander, de Tobias Veuner (1621), de Maynwaring (1672), le *Depicâ nasi* et le *Satyricon sternutatoire* de Colhausen (1716), le *Counterblast to Tobacço* où le roi Jacques Ier montre plus d'énergie que dans ses actes politiques et la violente invective *De abusu tabaci*, du médecin danois Simon Paulli. Il faudrait la renforcer de la mignonne épître illustrée de Zerlinde à Marianne, *le Tabaë* (1769), et des écrits badins qui foisonnèrent, de 1830 à 1850, *l'Art de fumer la pipe et le cigare*, joli poème de Barthélemy, l'auteur de *Némésis, la Pipe*, poème d'étudiants et de grisettes par L. de Rylé. Nous savons même un *monologue,* inspiré par cette bonne maîtresse, des nombreuses *hygiènes* et *physiologies* du tabac; des *Almanachs du fumeur et du priseur,* etc.; ajoutez, pour les gens sérieux, les vieux rapports sur les fermes des tabacs, les discours à la Chambre, au moment de l'établissement du monopole (il y a de quoi en faire un gros volume) et les diatribes médicales, aussi courageuses qu'inutiles, dont ne saurait se passer aucune *bibliothèque populaire*. Les délicats qui répètent avec Michelet : « le tabac a tué le baiser » et ne pardonnent pas à Tony Johannot d'avoir affublé d'une cigarette le profil d'éphèbe de George Sand jeune, demanderont, pour fuir cette tabagie, une bibliographie des parfums; celle-ci confinerait à la toilette avec ses *secrets*, ses *arts de conserver la beauté;* elle serait indiscrète avec les teintures, on referait la dissertation de Jal sur *les Oizelets de Chypre* (boulettes ou *bullottes* de parfums, comme dit Le Duchat), et l'on irait chercher l'aloès dans la Bible et le patchouly dans Regnier. Intéressante aussi, une bibliographie de la barbe et des cheveux, un chapitre de l'histoire de la mode; jugez plutôt de l'importance du cheveu féminin dans *l'Ane d'Or* d'Apulée ou dans l'extraordinaire *Conniphonie* (1803). Nous avons vu, dans une riche bibliothèque angevine, celle de M. le marquis de Villoutreys, plus de cent bouquins sur les barbes, barbes de moines, barbes de gentilshommes, *Pogonologies* et *Pogonotomies* comme s'il en pleuvait : une des raretés de la collection est la *Physiologia barbæ humanæ*, d'Ulmus (1603), avec gravures; mais le joyau est, sans contredit, *la Pogonologie ou discours facétieux des barbes* (par Regnaud d'Orléans), imprimée à Rennes, chez Pierre Bretel (1589). On ne connaît plus que cet exemplaire, celui de la Bibliothèque nationale ayant disparu, il y a quelques années, et, malgré l'analyse que M. A. de la Borderie a insérée de l'introuvable petit livre

dans un bulletin bibliographique de Rennes, nous nous permettrons de lui faire un léger emprunt. Pour rompre la monotonie de sa prose, où il n'hésite pas, à propos de barbes, à introduire Paracelse et la médecine spagirique, l'auteur l'agrémente de quelques vers, et voici sa version du vieil apologue d'où La Fontaine a tiré sa fable, *l'Homme entre deux âges et ses deux maîtresses :*

Pandarus ayant ja la teste my-partie
De cheveux blancs et noirs, deux femmes avoit pris :
L'une jeune, en bon poinct, qui tous les cheveux gris
Du povre homme arrachoit, pour gaigner la partie
L'autre, vieille, édentée, enrageant de ce point,
Les cheveux noircissans arracha de tout poinct,
Si bien qu'en moins de rien ce povre homme pelé
Fut la fable de tous ; chacun badin le nomme
D'avoir deux femmes pris en cest âge gelé,
Pour se faire plumer comme on fait une pomme.

Ce passage est à noter pour une édition *variorum* des fables de La Fontaine.

Une bibliographie médicale serait sérieuse et austère sous la plume d'un Littré; mais elle dégénérerait, sans trop d'effort, en bouffonnerie, si on lui faisait comprendre toute la gamme des extravagances humaines, médecines hermétique, spagirique, empirique, depuis les visions de Paracelse jusqu'à celles de Saccombe, l'auteur de *la Luciniade;* en se restreignant à ces singuliers ouvrages qui paraphrasent, avec un luxe de termes techniques, les conseils de Macette et de la Célestine, ou encore aux anciens et modernes syphiliographes (poètes aussi, comme l'auteur de certain *triomphe,* Fracastor et Barthélemy), on retomberait dans la bibliographie du comte d'I***. Mais, sans se salir les doigts ou trop s'offusquer l'odorat, quel étonnant recueil on ferait des boniments médicaux et pharmaceutiques ! Nous croyons savoir que Philarète Chasles, préparant peut-être, ainsi que Flaubert, une histoire de la crédulité et de l'outrecuidance de ses semblables, en avait réuni un certain nombre, et nous avons vu un volume de sa bibliothèque, véritable salmigondis de réclames sanitaires. C'est un déluge, le fatras imprimé des guérisseurs ! Après avoir couvert les murs et la quatrième page des journaux, elles ont, ces réclames, gagné la librairie, envahi la brochure, le livre, étouffant le bon grain sous l'ivraie; mais il faut se défendre de leur assimiler tel écrit d'un véritable homme de lettres, faisant, pour une fois, de la prose utilitaire, et voulant que sa guérison profite à tous les myopes. Nous rentrerions ici, ou peu s'en faudrait, dans le sérieux du vieux spécialiste André du Laurens et de l'opticien Chevalier; hâtons-nous d'en sortir avec les dentistes, ces pontifes du charlatanisme, à qui Tabarin et Mangin ont transmis l'héritage de leurs chars invraisemblables, de leurs

parades et de leurs *prospectus*. Nous n'entendons pas confondre ces saltimbanques avec les vrais praticiens, et nous ne citons qu'avec respect *l'Ostéographie* de Blainville, *l'Odontography* d'Owen, deux savants et magnifiques ouvrages ; est-ce notre faute, pourtant, si des dentistes autorisés, très brevetés ont commis des insanités pseudo-littéraires, d'une emphase grotesque ? Certain *Dentiste des dames*, élucubration mêlée de prose et de madrigaux, du fait d'un contemporain de Parny, a déjà bien son prix ; mais *l'Odontotechnie,* « poème en quatre chants, dédié aux dames » (toujours !), mériterait au sieur Marmont l'immortalité du ridicule ; le frontispice du volume, une lithographie qui sent son époque (1824), représente Cadmus semant les dents du dragon, avec cette légende :

> Des dents d'un fier dragon, Cadmus semant la terre,
> Inventa le premier la science dentaire.

M. le Dr Chéreau, qui mentionne le poète et le poème dans son curieux *Parnasse médical*, glisse trop rapidement, à notre gré, sur cette phénoménale variante, en style de foire, du fameux : « avocat, passez au déluge ! »

Songe-t-on que chaque science, comme chaque genre littéraire, pourrait avoir sa bibliographie ? Combien serait variée et instructive entre toutes, une bibliographie de l'astronomie, depuis les *Libros del saber de astronomia* d'Alphonse X, le sage roi de Castille, et la *Paraphrase de l'Astrolabe* de Jacques Focard, jusqu'aux travaux de Laplace, de Bailly, d'Arago, de Flammarion ! Et l'art militaire, avec ses traités gothiques de fortifications et d'artillerie, et l'agriculture qui offrirait, avant Olivier de Serres, un des plus précieux incunables, les *Ruralia commoda* de Pierre de Crescentius, sorti des presses de Schussler, d'Augsbourg (1471) ! Dans le domaine de l'industrie, un curieux dresserait un catalogue de tout ce qui a été écrit sur les isthmes de Suez et de Panama, percement et spéculation ; un autre s'amuserait à colliger toutes les productions qu'ont fait éclore les assurances sur la vie, une vraie littérature, où les noms de MM. About et Sarcey côtoient ceux de spécialistes comme MM. de Courcy et Reboul, où la plus vertueuse propagande se donne des airs de révélations piquantes : « La confession de Mme X. » presque un titre à la Belot. Il y aurait plus d'intérêt dans des bibliographies qui mettraient en relief, à côté de l'habileté, de l'ingéniosité de l'homme, son courage et son audace ; de ce nombre seraient celles des voyages d'exploration, des chasses aventureuses, des combats de taureaux, des ascensions célèbres. La rareté n'est pas le seul mérite de ces antiques relations de voyages, que les amateurs anglais et américains couvrent d'or, et, pour n'être pas des monuments de l'ancienne typographie, les récits d'expédition au pôle Nord ou dans l'Afrique équatoriale auront quelque jour leur prix.

Il n'est pas un chasseur bibliophile qui ne place, près de son vieux Du Fouilloux cette *Chasse au lion* de Jules Gérard, que Gustave Doré a commentée avec son puissant crayon. La *Tauromachie,* qui s'enseigne comme une science, a, en Espagne, ses manuels et ses livres d'or. Nous savons un collectionneur de Bourg qui a réuni à peu près toutes les ascensions au mont Blanc, racontées par les témoins; le grand péril a rendu éloquents tous ces narrateurs, des savants, comme Saussure, des gens du monde, comme le comte de Bouillé, un des futurs héros de Patay. Les voyages aériens ont été précieusement consignés et ils ont aussi leurs fanatiques, en attendant leur bibliographe; nous comptons parmi les brochures préférées de notre humble bibliothèque *la Description de l'expérience aérostatique faite à Nantes, le 6 septembre 1784.* Quel ne sera pas le développement donné à la littérature des ballons, si le problème de leur direction est enfin résolu, et si comme le disait, il y a un siècle, en ses *Folies philosophiques*, le marquis de Luchet, « les Mongolfières nous font découvrir le pays inconnu » !

OLIVIER DE GOURCUFF.

UNE

ÉDITION CAZIN INCONNUE DE *LA PUCELLE*

DE VOLTAIRE

LA PUCELLE D'ORLÉANS, POÈME HÉROÏ-COMIQUE EN VINGT ET UN CHANTS (épigraphe : *non vultus, non color unus*). LONDRES, *1790*, in-24 de 274 pages. (Hauteur, 123 millimètres ; largeur, 75 millimètres.) *Frontispice, portrait et 21 figures.*

M. CORROENNE, dans son excellent *Guide du cazinophile*, parle bien d'une édition portant la date de 1790 et ayant le même nombre de pages; mais, outre le manque de figures (celle dont il parle n'ayant qu'un frontispice), elle est absolument différente de celle que nous possédons.

Les amateurs de ces charmantes petites éditions Cazin nous sauront sans doute gré de décrire celle-ci.

1. *Frontispice.* — Un âne ailé, près d'un tombeau sur lequel est écrit : Pucelle d'Orléans.

Ce frontispice diffère de l'édition citée par M. Corroenne : d'abord, parce qu'il n'est pas en face du titre; de plus, le sien porte un âne debout sur les jambes de derrière, celles de devant appuyées sur une sorte d'autel, tandis que le nôtre est simplement *près* d'un *tombeau.*

2. Portrait de Jeanne d'Arc, en buste, dans un médaillon; au-dessous, Jeanne d'Arc sur le bûcher.

Ce portrait est cité par M. Corroenne comme appartenant à une édition in-24 lyonnaise, et signé : N. de Launay, sculp. ; le nôtre, pourtant, n'est pas signé et est en outre, ainsi que le frontispisce et les vingt et une figures, imprimé à l'*aquatinte.*

3. *Fig. du Ier chant.* — Agnès Sorel couchée. Charles VII, conduit par l'Amour, va la rejoindre.

Légende.

La pudeur passe, et l'amour seul demeure;
Son tendre amant l'embrasse tout à l'heure.

4. *Chant II.* — Jeanne couchée et endormie. Le capucin, d'un côté du lit, relève les draps; le muletier, de l'autre, paraît désespéré; au-dessus, Morphée dans un nuage (*figure très libre*).

Légende.

Le moine gagne; un sorcier est heureux.
Le Grisbourdon se saisit des enjeux.

5. *Chant III.* — Agnès entre les bras de Bonneau; dans le fond, une servante lève les mains au ciel.

Légende.

Puis, sur Bonneau se penchant d'un air tendre,
C'en est donc fait, dit-elle, on me trahit.

6. *Chant IV.* — Jeanne et Dunois nus au milieu d'une salle. Deux gardes les attachent, un autre est à genoux devant eux; dans le fond, à droite, Grisbourdon arrive à cheval; à gauche, Conculix fait un geste d'étonnement (*figure libre*).

Légende.

Languissamment le beau bâtard lorgnait
Et pour lui seul son grand cœur gémissait.

7. *Chant V.* — Grisbourdon, à genoux, baise le pied du diable paraissant tout à coup; d'autres démons, assis à une table, sont dans l'attitude de l'effarement.

Légende.

Le cordelier, plein d'une sainte horreur,
Baise à genoux l'ergot de son seigneur.

8. *Chant VI.* — Jeanne, entièrement nue, lève son épée sur le muletier agenouillé.

Légende.

A ses genoux le chétif muletier
Craignant pour soi le sort du cordelier.

9. *Chant VII.* — Dunois délivre Dorothée, attachée au bûcher et prête à être brûlée; en haut, l'âne ailé vient à eux.

Légende.

Allons, dit-il, venez à moi, mon âne.

10. *Chant VIII.* — Deux hommes nus combattent.

Légende.

..... Oh ! oh ! dit le Breton
Dieu me pardonne, on nous a pris nos belles.

11. *Chant IX.* — Martinguerre, assis à table entre Judith et Dorothée, embrasse la première ; Dorothée s'éloigne, effrayée.

Légende.

D'un gros baiser la barbouille et lui dit :
J'aimai toujours les filles d'Angleterre.

12. *Chant X.* — Agnès Sorel, dans un couvent, entourée de religieuses.

Légende.

Et si jamais je vais en paradis,
Je n'y serai qu'auprès de Magdeleine.

13. *Chant XI.* — Jeanne, nue, armée d'une épée et d'un bouclier, chasse les Anglais du couvent.

Légende.

Il a mon casque, il a ma soubreveste.
Il était vrai, la Jeanne avait raison.

14. *Chant XII.* — Charles VII se lève de la table où sont assis Bonneau et Monrose et fait voir qu'il va sortir.

Légende.

Il en est sûr, il quitte son repas.
Adieu, Bonneau, je cours entre ses bras.

15. *Chant XIII.* — Talbot, armé d'un bouclier et d'une épée, se précipite dans le château de Cutendre.

Légende.

Le fier Talbot entre et se précipite :
Fureur, succès, gloire, amour ; tout l'excite.

16. *Chant XIV.* — La Trémouille blessé, entre les bras de Dorothée. Un ermite prie à genoux à côté de lui. J. Chandos, à cheval, caracole près d'eux ; dans le fond, Dunois, aussi à cheval.

Légende.

L'ermite auprès, qui marmotte tout bas,
Et Jean Chandos qui près d'eux caracole.

17. *Chant XV.* — Agnès couchée à terre ; à genoux près d'elle, un

chevalier lui ôte sa cuirasse et paraît étonné ; un autre accourt. Dans le fond, l'armée.

Légende.

De la cuirasse il défait les cordons,
Il voit, ô ciel ! ô plaisir ! ô merveille !...

18. *Chant XVI.* — Saint Denis, en costume d'évêque, paraît devant saint Pierre assis sur un trône et entouré de saints.

Légende.

Il salua trois fois très humblement
Les conseillers, les premiers présidents.

19. *Chant XVII.* — Agnès Sorel poursuit le confesseur qu'un chevalier tient par les cheveux ; une femme renversée tente d'arrêter le chevalier en le retenant par les jambes.

Légende.

Le confesseur, dans une prompte fuite,
D'Agnès Sorel évitait la poursuite.

20. *Chant XVIII.* — Charles VII et Jeanne d'Arc à cheval, entourés de cavaliers ; devant eux, des hommes enchaînés, à genoux, les supplient.

Légende.

Mon roi, dit-elle, avouez que ce jour
Est fortuné pour cette pauvre race.

21. *Chant XIX.* — Dorothée et La Trémouille, à terre, dans les bras l'un de l'autre. Au fond, Traconel.

Légende.

A ce discours, La Trémouille répond :
Ce n'est point moi, je n'ai pas cette gloire.

22. *Chant XX.* — Jeanne couchée; l'âne ailé, au pied de son lit ; un homme entre au fond.

Légende.

Vers son amant elle avança la main,
Sans y songer ; puis la tira soudain.

23. *Chant XXI.* — Jeanne, dans les airs et montée sur son âne ailé, se précipite sur un chevalier armé d'un bouclier et d'une épée. A gauche, des hommes d'armes débouchent d'une route.

Légende.

Au lieu d'amis, Jeanne, la lance en main,
Fondait sur lui, sur son âne divin.

Telle est la description des vingt-trois figures composant notre exemplaire. Ces gravures, ainsi que nous le disons plus haut, sont *toutes* imprimées à l'aqua-tinte ; nous ajouterons qu'elles sont fort jolies et rappellent la manière de Moreau. Nous ne croyons pas trop nous avancer, malgré le manque de signatures, en lui en attribuant la paternité.

Cet exemplaire a été recouvert d'une seconde reliure, qui diffère essentiellement de celles ordinaires aux éditions Cazin ; mais les caractères et le papier sont bien ceux employés habituellement par cet éditeur et ne peuvent laisser aucun doute sur sa provenance cazinophile.

ÉMILE MAHÉ.



ALEXANDRE DUMAS

ET L'ACADÉMIE FRANÇAISE



ANS une étude sur *Alexandre Dumas et son Œuvre,* que *le Livre* voulut bien signaler l'année dernière à ses lecteurs, avec une indulgence dont nous lui sommes profondément reconnaissant, nous avons essayé, sur des documents alors insuffisants ou incomplets, de résoudre la question de savoir si notre héros chercha, ou non, à entrer à l'Académie française. Nous nous sommes décidé pour l'affirmative, contrairement à l'opinion exprimée, le 11 février 1875, par l'honorable M. d'Haussonville, dans sa réponse au discours de réception de M. Alexandre Dumas fils. Nous demandons la permission de verser dans le débat tous les documents qui sont parvenus à notre connaissance, soit avant, soit après notre travail de l'an dernier, et qui peuvent former les éléments d'un jugement définitif sur cette intéressante question. Ces documents, disons-le tout de suite, n'ont fait que nous confirmer dans notre opinion première.

M. d'Haussonville avait dit, en s'adressant au récipiendaire :

« Nos règlements, dont vous avez reconnu la justesse, puisque vous vous y êtes soumis, nous interdisent d'apporter nos suffrages à quiconque n'a pas témoigné par écrit le désir de nous appartenir. Votre illustre père les aurait sans doute obtenus s'il les avait demandés. A l'exemple de Balzac, de Béranger, de Lamennais et de tant d'autres, pour ne parler que des morts, *il a préféré demeurer ce que vous appelez, quelque part, un académicien du dehors.* »

Examinons la valeur de l'assertion de l'éminent académicien.

M. Charles Maurice, à la page 391 du tome Ier de son *Histoire anecdotique du théâtre, de la littérature*[1], etc., affirme qu'Alexandre Dumas avait demandé l'Académie française en 1837, 1840, 1842, 1844 et 1849.

Que si nous ajoutons foi à une anecdote racontée par Mary Lafon dans son ouvrage intitulé *Cinquante ans de vie littéraire,* et reproduite dans la *Gazette anecdotique*[2], la velléité éprouvée par Dumas d'entrer à l'Académie remonterait même à 1834.

Le poète Parseval-Grandmaison était mort le 7 décembre de cette même année; comme Michaud, l'auteur de l'*Histoire des Croisades,* il figurait parmi les Quarante.

Un jour — écrit Mary Lafon — que, sur sa demande, je venais d'apporter mon volume à Michaud, dans sa belle maison de Passy, la porte du salon s'ouvre violemment, un homme de haute taille, au teint de bistre et aux cheveux touffus comme une forêt et crépus, s'élance en deux bonds jusqu'au fauteuil de l'auteur du *Printemps d'un Proscrit,* et lui jette ces mots d'une voix étouffée :

Monsieur Michaud, je me porte candidat au fauteuil de Parseval de Grandmaison et vous demande votre voix ! » — Déjà ! répondit le malin vieillard, qui savait qu'on avait enterré ce jour-là son collègue. Et il ajouta de sa voix grêle et railleuse : « Vous êtes donc venu par le corbillard ! »

Abasourdi, c'est le mot, par cette épigramme, Dumas nous regarda tous, mit son chapeau et, tournant sur ses talons, disparut aussi brusquement qu'il était entré, au milieu de nos éclats de rire.

La démarche de Dumas était inconsidérée sans doute; mais, il faut bien le reconnaître, sa candidature pouvait sérieusement se soutenir même dès 1834, car il avait déjà donné, soit seul, soit en collaboration : *Henri III et sa Cour, le Mari de la Veuve,* au Théâtre-Français; *Christine, Napoléon Bonaparte, Charles VII chez ses grands vassaux,* à l'Odéon; *Antony, Richard Darlington, la Tour de Nesle, Catherine Howard, Angèle,* à la Porte Saint-Martin; le drame de *Teresa,* à la salle Ventadour. De plus, il avait déjà publié, dans la *Revue des Deux Mondes* ses premières et peut-être ses meilleures *Impressions de voyage.*

En 1839, à propos de sa pièce de *Mademoiselle de Belle-Isle,* il écrivait à Buloz, directeur du recueil précité et commissaire du roi près le Théâtre-Français :

Je sais que pendant la lecture vous avez été parfaitement bien... Réglez tout, séance tenante, avec votre impartialité ordinaire. Parlez donc de moi, dans la *Revue,* pour l'Académie, et demandez-vous à vous-même comment il se fait que je ne sois pas sur les rangs, quand A... se présente[3].

Il s'agissait d'Ancelot qu'on ne songerait guère, bien qu'il ait réussi à être

1. Paris, 1856, chez Henri Plon, 2 vol in-8°.

2. *Gazette anecdotique,* publiée par G. d'Heylli; Paris, librairie des Bibliophiles, petit in-8°, t. XVIIIe, année 1884, p. 18 et 19.

3. Voir lettre de M. Edouard Bergounioux à M. Delaunay, directeur du *Journal des Artistes,* publiée dans ce journal, le 15 décembre 1844, 38e livr., t. Ier, série 2, 18e année, et qui a paru en brochure.

académicien, à opposer aujourd'hui à Alexandre Dumas. Il est vrai que dès 1824, c'est-à-dire dix-sept années avant sa réussite, la candidature d'Ancelot était déjà officiellement annoncée dans le *Journal des Débats*. L'Académie, a écrit quelque part Alphonse Karr, est le prix de l'obstination.

En janvier 1841, Dumas se tourna vers son ami Charles Nodier; dans une lettre datée de Paris [1], il s'exprimait ainsi :

Croyez-vous que j'aurais en ce moment des chances à l'Académie? Victor Hugo a passé (il avait été élu le 7 janvier, en remplacement de Népomucène Lemercier). Tous ses amis étaient à peu près les miens. Voyez donc, à la prochaine séance, avec Casimir Delavigne, qui me porte quelque intérêt, à vous recorder. Si vous voyez que la chose prenne quelque consistance, montez à la tribune académique et dites en mon nom, à vos honorables confrères, quel serait mon désir de siéger parmi eux; faites valoir mon absence toutes les fois que j'ai pensé que ma présence serait un embarras; enfin, dites de moi tout le bien que vous en pensez et même celui que vous ne pensez pas. Si vous ne voyez pas de chances, bouche close.

Mille hommages à mesdames Nodier et Mennessier que je charge aussi de ma cause et à vous, tous les respects du cœur.

ALEXANDRE DUMAS.

Citons, d'après *l'Argus soissonnais*, du 21 septembre 1883, un passage d'une lettre de Dumas à Victor Hugo, datée de 1841 comme la précédente :

Que pensez-vous de ma candidature en ce moment-ci? Est-ce que ce ne serait pas beau d'entrer ensemble? Voyez Pongerville et Nodier et parlez-leur de cela. Je sais que vous serez aussi content de me voir vous suivre que j'ai été content de vous voir me devancer.

Alphonse Karr affirmait dans *les Guêpes*, en février 1842, que Dumas fut l'un des neuf candidats fruits secs aux deux fauteuils alors vacants parmi les immortels. Dans le même recueil (mars 1842), nous trouvons le passage suivant :

M. Alexandre Dumas, voyant que ce n'é tait pas encore son tour d'être de l'Académie, a dit en s'en retournant à Florence, où il demeure depuis quelque temps : « Je demande à être le quarantième, mais il paraît qu'on veut me faire faire quaran- « taine ».

Et cependant notre héros emportait quelque secret espoir, car, au moment même de son départ, il écrivait au baron Taylor :

Au revoir, très cher, songez à *mon Académie*. Chauffez Nodier, Barante et Molé. Ce sont, je crois, les trois personnes sur lesquelles vous avez le plus d'influence. Vous savez que, sur un mot de vous, je reviens [2].

Le 11 décembre 1843, Casimir Delavigne mourait, laissant vacantes deux

1. Cette lettre, dont *le Bibliophile*, édité par G. Brunox (Paris, 1883-1884, gr. in-8°), a reproduit le texte à la page 135 et les deux dernières lignes, en fac-similé, à la page 136 *bis*, faisait partie de la collection d'autographes de M. Bovet; l'original manuscrit a été vendu 125 francs, en juin 1884, à l'hôtel Drouot.

2. Cette lettre faisait partie de la collection d'autographes du baron Taylor, vendue à l'hôtel Drouot, le 22 mars 1885.

places, l'une à l'Académie, l'autre à la Bibliothèque de Fontainebleau; Dumas s'adressait en ces termes au *Siècle :*

Monsieur le Rédacteur,

Plusieurs journaux ont annoncé que j'avais sollicité et obtenu la place de bibliothécaire à Fontainebleau. Veuillez, je vous prie, démentir cette nouvelle, qui n'a aucun fondement. Si j'avais ambitionné un des fauteuils que l'illustre auteur des *Messéniennes* et de *l'École des Vieillards* a laissés vacants, c'eût été *seulement* son fauteuil à l'Académie.

A propos d'une prétendue découverte, par lui faite, des *Mémoires du comte de La Fère*, catalogués à la Bibliothèque royale sous le n° 4772 ou 4773, Dumas écrivait, en 1844, dans la préface des *Trois Mousquetaires :*

La découverte d'un manuscrit complètement inconnu dans une époque où la science historique est poussée à un si haut degré, nous parut presque miraculeuse. Aussi nous hâtâmes-nous de solliciter la permission de le faire imprimer, dans le but de nous présenter un jour, avec le bagage des autres, à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, si nous n'arrivions, chose fort probable, à entrer à l'Académie française avec notre propre bagage. Cette permission, nous devons le dire, nous fut gracieusement accordée.

Il va de soi que le fameux manuscrit in-folio n'a jamais existé et n'a jamais été classé que dans l'imagination de Dumas[1].

Si nous reprenons la *Gazette anecdotique*, nous y lisons, pages 296 et 297 du tome VII° (1re partie de l'année 1879) :

« Il paraît qu'en 1849, M. Auguste Vacquerie, qui rédigeait alors *l'Événement*, avait mis en avant, pour remplacer Chateaubriand et Vatout dans leurs fauteuils académiques, rendus vacants par la mort de ces deux immortels, Balzac et Alexandre Dumas en première ligne. »

M. Vacquerie reçut à cette occasion la lettre suivante que, dans son numéro du 1er février 1849, le journal *le Mois* a reproduite d'après *l'Événement :*

Monsieur,

Mille grâces de l'initiative que vous avez prise à mon égard, relativement à la candidature au fauteuil de l'auteur du *Génie du christianisme* et des *Natchez*, initiative dont je vous suis on ne peut plus reconnaissant.

Seulement, ayez la bonté de dire que je n'étais sur les rangs que dans les colonnes de votre journal, et que je connais trop l'inutilité des visites que je pourrais rendre à une trentaine de membres de l'Académie, pour en avoir jamais fait ou être tenté d'en jamais faire.

Veuillez recevoir, monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

ALEXANDRE DUMAS.

M. J.-M. Quérard, dans *les Supercheries littéraires dévoilées*[2], rappelant et blâmant la défense de Dumas devant le tribunal civil de la Seine, le 30 jan-

1. Consulter : *Troisvilles, d'Artagnan et les Trois Mousquetaires*, par J.-B.-E. de Jaurgain; Paris, H. Champion, s. d. (1885), gr. in-8°. Tiré à 100 exemplaires.

2. Paris, Paul Daffis, 1869, gr. in-8°, 3e édition, t. Ier, 2e partie, colonne 1149.

vier 1847, dans son procès avec *la Presse* et *le Constitutionnel*, Quérard, disons-nous, a écrit ces lignes curieuses :

> Nous ne serions pas étonné que rien que cette défense, dont on gardera longtemps le souvenir, empêchât M. Davy, marquis de la Pailleterie, d'arriver jamais, ni à l'Institut, ni à la députation, *deux ambitions qui font le tourment de sa vie.*

Pour finir, ouvrons l'*Histoire de mes bêtes*, publiée par Dumas vers 1867. A la page 3 de l'édition in-18 (Paris, Calmann Lévy, 1881), nous lisons cet aveu de l'intéressé lui-même :

> Si je pouvais espérer devenir membre de l'Académie, j'aurais la certitude qu'un jour mon éloge serait fait au moins par mon successeur... Mais, hélas! je ne serai jamais de l'Académie! Un *confrère* ne fera jamais mon éloge après ma mort! Il est donc tout simple que je fasse mon éloge de mon vivant.

De toutes les pièces précitées, il ressort clairement, n'en déplaise à l'honorable M. d'Haussonville, que Dumas aurait bien voulu devenir un « académicien du dedans ». L'Académie française, malgré l'opinion de son éminent défenseur, a donc quelques torts à expier envers le père de l'une de ses illustrations actuelles. Et quand M. Alexandre Dumas fils disait, dans son discours de réception du 11 février 1875 : « Je me suis mis sous le patronage d'un nom que vous auriez voulu, depuis longtemps, avoir l'occasion d'honorer et que vous ne pouviez plus honorer qu'en moi », il exprimait sans doute un sentiment d'admiration filiale, mais en même temps un pieux regret, presque un reproche dont l'Académie française aura bien du mal à se justifier. Il est avéré aujourd'hui qu'elle a constamment tenu rigueur à Alexandre Dumas Ier et que celui-ci n'a jamais osé affronter publiquement le jugement d'une compagnie par laquelle il se sentait d'avance condamné sans appel.

CHARLES GLINEL.

LES

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES

DE LA VILLE DE NEW-YORK



Les grandes bibliothèques de New-York sont actuellement au nombre de sept : celles de la *Society* et de la *Historical Society*, les bibliothèques *Astor et Lenox*, la *Mercantile library*, l'*Apprentices' library* et la *Free circulating library*.

La bibliothèque la plus ancienne de New-York, et probablement des États-Unis, est la *Society Library*, actuellement installée, 67, University Place. Sa fondation remonte à 1700, époque à laquelle New-York, qui compte aujourd'hui un million d'habitants, n'était qu'une humble bourgade de 5,000 âmes. Créée par le gouverneur lord Bellamont, la petite bibliothèque ne semble pas avoir rendu les services qu'on en attendait, car, en 1754, plusieurs gentlemen de New-York se constituèrent en société pour la réorganiser et en confier l'administration à un comité de *trustees* désignés par les sociétaires. Ces derniers s'engageaient à verser chacun 125 francs immédiatement et 12 fr. 50 au premier mai de chaque année pour le maintien de l'œuvre

En 1772, la Société avait pris une telle extension qu'elle demanda et obtint d'être « incorporée » sous la désignation *New-York Society Library*, titre qui lui conférait tous les droits attribués aux sociétés reconnues. Son premier catalogue imprimé date de 1758 et ne renferme que 922 volumes. — Sous la Ré-

volution américaine, la bibliothèque eut fort à souffrir; néanmoins nous voyons augmenter graduellement le nombre de ses volumes qui, de 5,000 en 1790, montent à 13,000 en 1813 et à 25,000 en 1838. On estime aujourd'hui à 75,000 le nombre de livres que renferme la *Society Library*.

La contribution annuelle de 50 francs exigée des membres est assez élevée pour que le nombre n'en croisse pas trop rapidement; la bibliothèque n'est pas publique, mais l'admission temporaire est accordée aux travailleurs contre une légère rétribution, et aux étrangers sur leur présentation par un des membres.

La bibliothèque proprement dite est installée au second étage du bâtiment. Le premier est occupé par une grande salle de lecture où le lecteur trouve à sa disposition nombre de périodiques américains et étrangers, un salon spécial réservé aux dames et un salon de conversation.

La grande salle de la bibliothèque est vaste, bien aérée, largement éclairée et décorée avec goût; on y a installé plusieurs collections remarquables, telle la *Winthrop collection* qui comprend trois cents anciens et curieux ouvrages, la plupart latins; les 1,800 volumes de la *Hammond library* et la fameuse collection *Green*, don de M. R. Lenox Kennedy, qui comprend six cents ouvrages de prix ayant trait aux beaux-arts. Une inscription commémorative rappelle la munificence de M. Green et le don de 250,000 francs qu'il a fait à la bibliothèque. On cite au nombre des belles publications que possède la *Society's Library*, un magnifique ouvrage avec planches en couleur sur les antiquités russes. Le catalogue d'ailleurs est riche en livres curieux et rares sur l'architecture, les costumes, les églises, les arts décoratifs, la peinture, etc.

Il est assez remarquable que presque toutes les grandes bibliothèques de New-York soient situées à proximité de l'Astor place, véritable centre intellectuel de la ville. Ainsi, la seconde des grandes bibliothèques de New-York, la *N. Y. Historical Society's Library*, dont les riches collections de livres et de peinture sont une des curiosités de la ville, a son emplacement au coin de la seconde avenue et de Eleventh street, à quelques pas seulement de l'Astor place. Les origines de l'*Historical Society* remontent à 1804, lorsqu'un groupe d'hommes éclairés fonda une société dans le but de préserver et de recueillir tous les documents et objets se rattachant à l'histoire naturelle, politique ou religieuse des États-Unis. A cet effet, ils créèrent un musée et une bibliothèque qui renferment aujourd'hui une collection absolument unique d'*Americana*, tant en livres et manuscrits qu'en médailles, antiquités et spécimens d'histoire naturelle. Les publications parues sous les auspices de l'*Historical Society* sont considérables et forment la matière de 24 forts volumes, sans compter un grand nombre de brochures de moindre dimension.

La bibliothèque compte 73,000 volumes imprimés, dont une grande partie d'une extrême importance pour l'histoire des colonies américaines et l'histoire des Peaux-Rouges. Parmi les plus curieuses pièces, on cite huit cents généalogies de familles américaines, une suite de documents relatifs à l'État et à la ville de New-York, et 4,000 volumes de journaux américains parmi lesquels la *Boston News Letter* de 1704, le premier journal qui ait été imprimé en Amérique.

On y a encore recueilli des centaines d'affiches incendiaires apposées pendant la Révolution sur les clôtures des maisons et les arbres des jardins publics,

ainsi qu'une foule de documents historiques et de lettres provenant des premiers colons de New-York.

Les collections de la *N. Y. Historical Society* ne sont pas accessibles au grand public; en principe, les membres seuls y ont accès, mais comme pour la *Society Library*, les savants sont autorisés à y faire leurs recherches, s'il est avéré qu'ils ne peuvent trouver que dans cette seule bibliothèque les éléments nécessaires à leurs travaux.

L'*Astor library*, de Lafayette Place, est due entièrement à l'initiative et à la munificence des membres de la famille Astor.

En 1848, M. John Jacob Astor disposa, par legs testamentaire, d'une somme de plus de deux millions de francs pour la création à New-York d'une bibliothèque publique. Le testament de M. Astor donnait des instructions précises et détaillées sur l'emploi de cette somme : elle devait être affectée à l'érection d'un édifice approprié, à l'acquisition de livres, modèles, peintures, gravures, cartes, etc., et aux dépenses d'entretien et de personnel.

M. Astor stipulait expressément que la bibliothèque serait ouverte au public à certaines heures du jour et qu'elle serait gérée par un comité de onze administrateurs (*trustees*) désignés dans le testament. Washington Irving était du nombre. Ce comité avait dans ses attributions, outre la gérance des fonds, la nomination, le contrôle et la révocation du personnel.

M. Joseph C. Cogswell, qui avait été nommé surintendant de la bibliothèque, se rendit en Europe pour acheter des livres; il réussit à faire l'acquisition, à des prix relativement peu élevés, d'un grand nombre d'ouvrages importants ayant appartenu à des bibliothèques particulières et que les événements de 1848 avaient jetés sur le marché.

Les bâtiments de la bibliothèque construits en style byzantin, sur les plans de l'architecte Alexandre Sœltzer, furent inaugurés le 9 janvier 1854.

La grande salle, située au second étage, reçoit le jour par une ouverture vitrée pratiquée dans le toit. Tout autour de la salle sont aménagés des rayons pouvant contenir cent mille volumes.

A son inauguration, la bibliothèque comptait déjà 80,000 volumes ayant trait, pour la plupart, aux sciences et aux arts et constituait ce qu'on a coutume d'appeler en Angleterre une bibliothèque de référence.

Les libéralités de la famille ne s'en tinrent pas à cette première dotation; en 1855, M. William Astor, fils du fondateur de l'*Astor library*, fit considérablement agrandir les bâtiments affectés à la bibliothèque; en 1866, il lui fit don d'une somme de 250,000 francs et lui laissa à sa mort un legs de 1,300,000 fr. En 1879, le petit-fils de M. John Jacob Astor résolut à son tour de contribuer à l'œuvre de famille et il mit à la disposition des *trustees* mille mètres de terrain avoisinant la bibliothèque. Grâce à la munificence de la famille Astor, l'édifice occupe, depuis 1881, un emplacement de 62 mètres de façade sur 31 mètres de profondeur et à l'heure actuelle, l'*Astor library* est une des plus riches bibliothèques de New-York, car elle possède plus de 220,000 volumes, sans compter un nombre considérable de brochures.

Les rayons sont disposés tout autour des trois grands halls; ils sont subdivisés en sections numérotées de six rayons désignés chacun par une lettre de

l'alphabet. Grâce à cette disposition aussi simple qu'ingénieuse, les livres demandés peuvent être transmis fort rapidement.

Le premier catalogue de l'*Astor library* a paru en 1861 sous la direction de M. Cogswell; un second catalogue le suivit de près et récemment un troisième catalogue complémentaire a étendu ce travail à l'année 1880.

Le catalogue à fiches indique en regard de chaque volume le numéro de la section et la lettre du rayon, ce qui permet au lecteur de les inscrire dans son bulletin de demande, d'où une grande régularité et un fonctionnement rapide dans le service.

Il nous paraît intéressant de donner un aperçu de l'aménagement intérieur de la bibliothèque.

Deux escaliers en pierre conduisent à l'entrée principale, où deux larges portiques s'ouvrent sur un vestibule large de 12 et profond de 18 mètres. Un dallage en marbre blanc et noir recouvre le sol de ce vestibule dont les murs sont lambrissés de marbres multicolores et dont le plafond est décoré de fresques qui descendent jusque sur la partie supérieure des murs. Enfin des bustes de sages et de héros, placés de distance en distance dans le hall, viennent rompre cette froide monotonie des grandes lignes que présenterait une salle de ces dimensions.

Un escalier en marbre blanc conduit du vestibule à la bibliothèque proprement dite, située au milieu du hall central. Le visiteur a devant lui, séparés par une balustrade, les pupitres du bibliothécaire préposé à la distribution des livres et de ses aides et, tout au fond, la salle de lecture réservée aux dames.

Des passages sous arcades donnent accès, à droite et à gauche, aux deux halls nord et sud où se trouvent les grandes salles de lecture éclairées par en haut; les rayons chargés de livres montent de chaque côté jusqu'au plafond. Les lecteurs sont assis à de longues tables rangées sur deux lignes parallèles et recouvertes de drap vert. Les salles sont ouvertes de neuf heures du matin à cinq heures du soir.

Toute personne, pouvant justifier auprès des *trustees* qu'elle s'occupe d'un travail nécessitant des recherches dans le bibliothèque *Astor*, reçoit du surintendant une carte nominative qui l'autorise à examiner de près et à choisir les livres placés sur les rayons. Après délivrance de cette carte, chacun de ces « élus » appose sa signature dans un registre spécial, qui nécessairement au bout de l'année présente une liste d'autographes des plus curieux où s'alignent pêle-mêle les noms d'illustres inconnus, de savants, d'écrivains et d'artistes célèbres.

Il serait difficile de donner un aperçu même sommaire des trésors accumulés dans la bibliothèque *Astor*. Citons, un peu au hasard, le splendide ouvrage in-folio d'Audubon, les *Oiseaux et quadrupèdes de l'Amérique du Nord*, remarquable par son exécution hors ligne, la beauté de son papier et ses nombreuses planches en couleur. L'ouvrage vaut, au bas mot, 16,000 francs.

Un volume plus ancien, mais non moins somptueusement édité, est l'antiphonaire, richement illustré par Le Brun, qu'on dit avoir servi au sacre de Charles X. Nous remarquons encore le grand ouvrage de Zahn, sur Pompéï, trois grands in-folio avec la reproduction en couleur des fresques de la ville morte ; l'ouvrage de Sylvestre : fac-similés des manuscrits enluminés du

moyen âge, 4 vol. in-folio, et l'ouvrage du comte Bastard sur le même sujet; les dix volumes in-folio de généalogies de familles italiennes célèbres, par le comte Littar, etc.

La bibliothèque possède de magnifiques reproductions des galeries les plus célèbres de France, d'Allemagne, d'Italie, d'Espagne et d'Angleterre, ainsi qu'un exemplaire d'une publication extrêmement rare : *l'Archéologie du Bosphore,* don du czar de Russie. Les 3 volumes in-folio de cet ouvrage contiennent 94 planches en couleurs; l'ouvrage n'a été tiré qu'à 200 exemplaires et n'est pas dans le commerce.

L'*Astor library* est fière, et à juste titre, de ses livres et manuscrits orientaux, en particulier égyptiens, chinois et japonais. Le professeur Seyffarth, une autorité en cette matière, considère que la collection égyptienne n'est inférieure qu'à une seule au monde, celle du British Museum.

Les manuscrits les plus rares et les incunables sont placés dans des vitrines du hall central. Énumérons un *Evangelistarium* du IXe siècle, le *Sacrum Missal* du Xe, plusieurs codices grecs et latins, ayant appartenu à Pie VI, puis la collection de manuscrits persans que la bibliothèque vient d'acquérir et qui provient de la bibliothèque des empereurs mogols de Delhi. Ces manuscrits portent le sceau de Shah Akbar ou de Shah Jehan. L'écriture semble dater du XVIe siècle et est attribuée au royal calligraphe sultan Ali Meshedi.

La *Lenox library* est moins une bibliothèque qu'un musée; ses livres sont, à de rares exceptions près, des ouvrages de prix : éditions princeps, manuscrits enluminés, incunables, éditions rarissimes, voire même uniques; sa collection de peintures et de sculptures est aussi importante que ses trésors littéraires.

Ce n'est donc pas à proprement dire une bibliothèque de référence pour le travailleur, mais plutôt une galerie d'art et une collection de livres et manuscrits très rares que le public est admis à visiter sous certaines restrictions. On ne peut la comparer en Europe qu'au musée de sir John Soane, à Lincoln's Inn's Fields, Londres.

La *Lenox library* ne date que de 1870. Elle doit son existence à M. James Lenox, amateur riche et instruit de New-York, qui voulut doter sa ville natale d'une galerie de chefs-d'œuvre d'art et d'une collection des meilleurs spécimens de l'art typographique. A cet effet, il lui attribua généreusement le terrain et l'argent nécessaires à la construction d'une bibliothèque et de son entretien.

M. Lenox consacra à la réalisation de son idée une somme de 1,560,000 fr., dont un million de francs pour les frais de bâtisse, et un terrain situé dans la Fifth avenue, un des quartiers les plus riches de New-York. La disposition générale des bâtiments, construits de 1872 à 1875, affecte la forme d'une construction centrale avec deux ailes; au milieu, une vaste cour d'entrée donne accès au vestibule, terminé à chaque bout par une salle de bibliothèque.

Les galeries principales contiennent de remarquables peintures et sculptures; elles sont éclairées par en haut. Les rayons disposés le long des galeries sont en fer et peuvent tenir 80,000 volumes. La construction entière est, autant que possible, à l'épreuve du feu.

Quelques années après, M. Lenox fit don à la bibliothèque d'une somme

de 1,040,000 francs; un autre bibliophile distingué, M. Félix Astoin, enrichit ses collections de près de 5,000 ouvrages français.

C'est à partir de janvier 1877 que le public fut admis à visiter régulièrement, deux fois par semaine, les galeries de tableaux et de sculptures; la salle spéciale où sont exposés les ouvrages rares et les manuscrits fut ouverte au public au mois de décembre de la même année.

La *Lenox library*, nous l'avons déjà dit, n'est point une bibliothèque universelle, mais elle a quelque raison pour se croire sans rivale en ce qui concerne ses collections spéciales, dues au bon goût et à la munificence de son fondateur, et dont une des plus remarquables est sans contredit la collection des spécimens les plus rares et les plus précieux de l'art typographique des premiers temps de l'imprimerie.

La bibliothèque Lenox est célèbre par ses Miltoniana et Shakesperiana; elle possède un exemplaire de la célèbre *Bible* Mazarine, le premier *Nouveau Testament* en grec qui ait été imprimé (Bâle, 1516), les *Bibles* polyglottes, *le C. Alexandrinus, C. Vaticanus, Tyndale's New Testament* (le premier N. T. imprimé en Angleterre, Londres, 1536), la fameuse *Wicked Bible,* de l'époque de Jacques Ier, etc.

Parmi les éditions originales, on cite un Homère de 1488 et un Dante de 1472. Ses Miltoniana méritent une mention spéciale; on y trouve les premières éditions des œuvres du poète ainsi qu'un in-folio renfermant des lettres et documents relatifs à Milton et à sa famille et des manuscrits d'un haut intérêt biographique.

Les éditions in-folio de Shakespeare, les commentaires, glossaires et essais de toute nature sur son œuvre ne sont pas moins remarquables. — Quant à la collection d'Americana, il s'y trouve des pièces excessivement curieuses, ainsi la lettre de Christophe Colomb relatant ses premières découvertes dans le nouveau monde, trois lettres autographes de son fils Diego Colomb; la *Cosmographia introductio,* Saint-Dié, 1507, le premier ouvrage où le mot « America » se trouve imprimé; une carte de 1520 où le nom d'America est donné, également pour la première fois, au nouveau continent, le *Bay Psalm book*, premier livre imprimé dans la Nouvelle-Angleterre (1640); les lois de la province de New-York par Bradford (1691) et le premier livre qui ait été imprimé au Mexique: celui-ci date de 1543.

La *Mercantile Library*, qui représente à New-York la bibliothèque populaire, n'est point pour cela une bibliothèque publique telle que nous l'entendons, car celui qui, sans en être membre, vient pour y travailler, doit payer une assez forte entrée. Cette institution démontre une fois de plus tout ce que peut une société coopérative, lorsqu'elle est assez sage et assez confiante dans son énergie pour ne solliciter ni recevoir aucune aide ni subside gouvernemental, ou municipal [1].

1. On sait, en effet, qu'en France, lors du grand mouvement coopératif de 1848, presque toutes les sociétés qui ont réclamé une subvention se sont dissoutes au bout de quelque temps, tandis que celles qui n'ont demandé le succès qu'à leur activité et à leur prévoyance ont prospéré et fonctionnent encore aujourd'hui.

Sur l'initiative de M. William Wood, de Boston, un certain nombre d'employés de commerce s'engagèrent à verser chacun une petite somme pour fonder une bibliothèque destinée à leur usage spécial. Les débuts de la *Mercantile Library* furent des plus modestes : le jour de son ouverture, elle comptait à peine 700 volumes, installés dans un appartement rien moins que luxueux.

Mais M. William Wood sut gagner chaque jour de nouveaux adhérents; la caisse commune s'enflait petit à petit, on put donc augmenter l'effectif des volumes et s'installer plus confortablement. Vers 1828, quelques riches négociants qui s'intéressaient à cette utile entreprise fondèrent la *Clifton Hall Association* et réunirent un capital de 167,500 francs. Ils firent construire avec cette somme le *Clifton Hall*, grand bâtiment où furent transférés les livres et les collections de la bibliothèque.

L'organisation de la *Mercantile library* est fort simple: les membres sont divisés en membres actifs, membres donateurs et membres honoraires. Chaque employé de commerce peut devenir membre moyennant un droit d'entrée de 5 francs et une cotisation annuelle de 20 francs. Les membres honoraires sont élus par le conseil d'administration et doivent réunir les trois quarts des votes. Ce conseil est composé d'un président, d'un vice-président, d'un trésorier, d'un secrétaire et de huit administrateurs élus pour un an. Un *book-committee* présente chaque année son rapport un mois avant la réunion annuelle.

Nous sommes loin des 700 volumes qui, en 1821, formaient l'effectif de la bibliothèque; en 1883, la *Mercantile library* possédait près de 200,000 volumes, le nombre des membres actifs s'élevait à 3,136, celui des membres honoraires à 71. En 1884, elle a mis en circulation parmi ses membres un total de 112,000 volumes.

Le rapport révèle, il est vrai, que ce sont surtout des romans et nouvelles *(fiction)* que demandent MM. les employés de commerce; mais, depuis quelque temps, la demande de livres plus sérieux, d'ouvrages historiques et scientifiques augmente notablement; aujourd'hui les travaux de Buckle, Mill, Macaulay Tyndall, Huxley et Lubbock sont très recherchés.

La dernière bibliothèque dont nous avons à nous occuper est l'*Apprentices' library* de Mechanic's Hall, Sixteenth street. Bon nombre d'habitants de New-York en ignorent l'existence; elle est cependant très utile et, ce qui suffirait à la rendre particulièrement intéressante, elle a été fondée par une *Trades union*.

Nous voyons ici une bibliothèque de plus de 100,000 volumes, possédant des salles de lecture bien aménagées, exonérée de toute charge et qui est entièrement l'œuvre d'une corporation d'artisans et de petits commerçants.

C'est vers 1821 que cette association, qui, à l'origine, ne poursuivait qu'un but charitable, se détermina à fonder une espèce de cabinet de lecture, lequel ne tarda pas à prendre toutes les allures d'une bibliothèque importante et dont l'organisation actuelle se rapproche beaucoup de celle des *public libraries*. — Comme celles-ci, elle prête des livres au dehors pourvu que la personne présente une certaine garantie. De 1881 à 1882, elle a fait circuler ainsi 164,000 volumes; on peut aisément en déduire l'influence salutaire qu'elle exerce sur les classes inférieures.

Malgré sa base démocratique, l'*Apprentices' library* n'est destinée qu'à une classe, nombreuse, il est vrai, mais spéciale de la population. Aussi ne voit-on pas sans surprise qu'une grande ville comme New-York, riche et florissante, où les hospices et les établissements de charité sont généreusement dotés, ne possède pas de bibliothèque publique dans toute l'acception du mot. Le projet d'en fonder une est à l'étude, mais on ne semble pas très près de s'entendre sur le meilleur mode à adopter. Certains prétendent que la création et l'administration d'une institution de ce genre sont une affaire municipale, d'autres sont d'un avis absolument opposé et la veulent entièrement indépendante de la ville. Ces derniers, d'ailleurs, ont fourni, à l'appui de leur dire, une démonstration irréfutable. La voici : vers 1880, quelques personnes organisèrent sur une petite échelle une *free circulating library* ou cabinet de lecture, avec prêt au dehors, et installèrent, pour pouvoir distribuer plus rapidement les ouvrages, une petite bibliothèque dans chacun des quartiers ouvriers ; le succès qu'eut cette tentative mérite bien qu'on s'y arrête un instant.

On commença par louer un petit appartement dans la Bond Street et l'on y déposa quelques centaines d'ouvrages populaires donnés, pour la plupart, par les instigateurs de l'entreprise. Dès le premier mois 1,044 volumes furent prêtés au dehors; ce nombre, quelques mois plus tard, dépassait déjà 4,200. L'année suivante (1881), la circulation des livres atteignait le chiffre fort respectable de 69,280 volumes, et en 1883 ce chiffre s'est élevé à 81,233. On put dès lors installer une filiale, la *Ottendorfer library*, don d'un riche Allemand de New-York, avec 5,000 volumes anglais et 4,000 allemands. Les deux établissements réunis ont fait circuler en 1885 quelque chose comme 200,000 volumes, et sur ce nombre *huit* volumes seulement furent perdus. Les dépenses, dit le rapport du bibliothécaire, ont pu être convertis au moyen de dons et contributions volontaires, qui en une année ont dépassé 60,000 francs, et aujourd'hui ces bibliothèques populaires possèdent, en dehors de leur stock de livres, un petit capital de 170,000 francs.

Dans le dernier rapport, les administrateurs de la *free circulating library* se prononcent pour la création de six nouvelles filiales, qui seront ouvertes au public à mesure que le permettront les ressources de la bibliothèque.

(D'après un article paru dans le *Lippincott's Magazine*, Philadelphia, revu et analysé par

L.-M. MEYSENHEYM.)



UNE ÉDITION ORIGINALE INCONNUE

DE

TROIS CONTES DE LA FONTAINE



Les premières œuvres de quelques-uns de nos écrivains du XVIe et du XVIIe siècle, même de second ordre, sont devenues l'objet d'une sorte de culte. Si cela continue, on en fera des reliques. Ce nouveau culte ne s'adresse pas à tous. Il concerne d'une manière à peu près exclusive les poètes, les conteurs, les écrivains dramatiques, quelques moralistes libres penseurs comme Montaigne et La Rochefoucauld. Ceux-ci font exception. Ce qu'on recherche de préférence, ce sont les poètes, les conteurs et les écrivains dramatiques, si petits qu'ils soient. Héroët, Olivier de Magny, les Saint-Gelais, Vauquelin de la Fresnaye, ont plus de fidèles que les grands auteurs. La possession de quelques-unes de leurs éditions originales constitue maintenant une fortune. La Fontaine est dans un autre cas. C'est un des grands écrivains de la langue. L'édition originale du moindre de ses écrits, la plupart du temps furtive, offre un intérêt que l'on conçoit. Elle est nécessaire à l'établissement du texte. Ce sont même les éditions furtives qui méritent d'être préférées. Ce n'est pas seulement le premier jet de l'auteur. La nature de son talent l'a souvent obligé d'amoindrir, d'atténuer le meilleur des produits de sa verve, afin d'être possible, de ne se point heurter aux convenances d'une société

peu difficile sur le fond, mais fort préoccupée de la forme, qui pratiquait volontiers la conduite recommandée par le proverbe : *intus ut libet, foris ut moris est.* Il y a aussi le pouvoir qui a des scrupules, qu'il importe de ménager, si on veut avoir un privilège, c'est-à-dire le droit de circuler.

Les Contes de La Fontaine ont été particulièrement aux prises avec ce genre de difficultés. L'apparition de quelques-uns est de 1664 : — *Nouvelles en vers tirées de Bocace et de l'Arioste,* par M. D. L. F. Paris, Barbin, 1665. — C'est une brochure in-12 de 36 feuillets. La date de 1665 paraît inexacte. Le privilège est du 14 janvier 1664 et l'achevé d'imprimer du 10 décembre. On a fait comme aujourd'hui où l'on met la date de l'année suivante sur les ouvrages imprimés dans les derniers mois de l'année. Il n'y a que deux contes : *Joconde* et *le Cocu battu et content*, outre *la Matrone d'Éphèse* qui est une traduction en prose de Pétrone, faite par Saint-Évremont. Ce recueil fut bientôt suivi d'un second : — *Contes et Nouvelles en vers,* par M. de La Fontaine. Paris, Barbin, 1665. — C'est encore une brochure in-12 de 11 feuillets liminaires, 92 pages de texte et 1 feuillet de privilège. Elle renferme dix contes et quelques autres poésies. Il y en eut immédiatement une réimpression elzévirienne et deux contrefaçons imprimées on ne sait où, avec le nom de Louys Billaine sur le titre. On voit que le public y avait mordu sur-le-champ. La Fontaine, encouragé par ce début, continua. La seconde partie de ses *Contes et Nouvelles,* car les deux premiers recueils avaient été fondus en un, la seconde partie, disons-nous, de ses *Contes et Nouvelles* (Paris, Barbin, 1646 pour 1666) est un in-12 de 6 feuillets liminaires, 160 pages de texte et 2 feuillets de privilège. Beaucoup d'exemplaires portent la date de 1667, quoique le privilège soit du 30 octobre 1665 et l'achevé d'imprimer du 21 janvier 1666.

Les deux parties sont d'une extrême rareté et, dans ces derniers temps, ont acquis une valeur considérable. La première ou plutôt la première impression de la première, celle qui ne contient que deux contes, a été vendue 2,850 francs chez Potier en 1870. Les deux ensemble ont été vendues 4,500 francs à la vente Rochebilière (1882).

Il est à présumer qu'on avait fait en haut lieu des observations à La Fontaine sur son extrême liberté de langage, car il a fait précéder la seconde partie de ses Contes d'une préface dans laquelle il déclare qu'il ne fera plus de contes. C'est un laisser-passer provisoire qu'il demande. Il en avait d'autres en portefeuille. Afin d'être fidèle à sa promesse, il en laissa imprimer immédiatement trois d'une manière clandestine. Ce sont précisément les trois dont l'édition originale est restée inconnue, et celle que nous voulons décrire ici. Les trois contes dont il s'agit sont *l'Ermite, les Cordeliers de Catalogne* et *Mazet de Camporecchio* désigné dans l'impression originale sous le nom du *Muet de Bocace.*

Les bibliographes et les différents éditeurs de La Fontaine affirmaient à l'unanimité que l'impression de ces trois contes était de 1668. Walckenaër, le plus autorisé des éditeurs de La Fontaine avant M. Louis Moland, se demande s'ils n'avaient pas été imprimés d'abord séparément, ou s'ils n'auraient pas couru quelque temps manuscrits, « car, dit-il (préface aux *Contes,* t. III, p. 5, de l'édition de 1826), les libraires de Hollande les insérèrent dans un recueil in-18 qu'ils publièrent en 1668 et qui contenaient les contes de La Fontaine, quelques satires de Boileau et d'autres poésies. » Walckenaër ajoute que le recueil parut avec des titres différents pour la même édition : 1° *Recueil des contes du sieur de La Fontaine, les Satires de Boileau et autres pièces curieuses.* A Amsterdam, chez Jean Verhoeven, 1668, petit in-12 ; 2° *Contes et nouvelles en vers de M. de La Fontaine*, nouvelle édition revue et augmentée de plusieurs contes du même auteur et d'une dissertation sur *Joconde*, à Leyde, chez Jean Lambin, 1668, petit in-12 de 286 pages, y compris le titre et la table. La dissertation sur *Joconde* est de Boileau et il y a des exemplaires avec les deux titres qui portent souvent le millésime de 1669. Il y a même du recueil une réimpression de Hollande (Leyde, Jean Sambix, 1668, petit in-12). Elle a 218 pages et il y en a des exemplaires avec la date de 1669. Maintenant « La Fontaine, pour faire tomber les éditions de Hollande, dit Walckenaër, donna la même année, c'est-à-dire en 1669, une édition plus correcte des deux premières parties de ses contes sous le format petit in-8°, *augmentée des trois nouveaux contes,* qu'il inséra dans sa deuxième partie. Le titre porte : *Contes et Nouvelles en vers.* Paris, Louys Billaine, 1669 ». Ce volume a 6 feuillets préliminaires et 279 pages. Le privilège est du 6 juin 1667.

La Fontaine n'avait pas besoin de faire faire sous ses yeux une édition plus correcte des trois nouveaux contes, puisqu'il avait selon toute vraisemblance, comme on verra tout à l'heure, fait imprimer déjà lui-même et en France ces trois nouveaux contes.

A propos des éditions de Hollande des contes de La Fontaine, Brunet se livre à des considérations peu fondées : « Nous ne concevons pas, dit-il, le motif qui fait rechercher et payer bien cher certaines éditions de nos conteurs faites en pays étrangers ; elles sont presque toujours furtives et rarement plus belles que les nôtres. Il n'y a pas jusqu'aux éditions des Elzevier qui ne méritent ces reproches. » On a vu plus haut ce qu'il fallait croire de cette allégation. En ce qui concerne en particulier *les Cordeliers de Catalogne*, laissons Walckenaër répondre à Brunet : « Il fut d'abord imprimé, dit Walckenaër, du conte intitulé : *les Cordeliers de Catalogne*, dans l'édition de Hollande de Jean Verhoeven, en 1668, *d'après une copie manuscrite*, puis publié ensuite par l'auteur même dans la seconde édition de sa deuxième partie en 1667, *avec quelques changements qui ne doivent pas tous être adoptés,* parce que quelques-uns ont

évidemment été faits pour pouvoir paraître avec le privilège du roi. » Ceci ne fait aucun doute, et c'est pourquoi le texte de 1667 de *l'Ermite,* des *Cordeliers de Catalogne* et du *Muet de Bocace* est le vrai texte de La Fontaine.

Mais les éditeurs de Hollande de 1668 n'ont pas été obligés d'avoir recours à une copie manuscrite, comme le pense Walckenaër. Ils avaient sous les yeux le texte imprimé des trois contes. Comment ce texte a-t-il si complètement disparu que l'exemplaire que nous avons sous les yeux est probablement le seul qui subsiste ? Se charge qui voudra de l'expliquer. Le recueil de 1667 a pour titre :

Recueil || *contenant* || *plusieurs* || *discours libres* || *et moraux* || *et quelques nouvelles en vers* || *non encore imprimées.* || *A Cologne.* || *M D C LXVII.*

C'est une brochure petit in-12 d'un feuillet de titre non chiffré et 70 pages de texte. Il est à la sphère, imprimé sur papier fort, en beaux caractères, ce qui exclut toute idée de contrefaçon ou d'édition furtive. Il n'a pas été imprimé en Hollande. Les livres imprimés alors en Hollande ont uniformément une réclame au bas du verso de chaque feuillet. L'édition de 1667 n'a pas cette réclame. Elle n'a pas non plus de nom d'éditeur ; Cologne paraît au surplus une désignation de lieu fictive. On peut imaginer que l'impression a été faite en France, peut-être sous les yeux de La Fontaine, et à Reims par l'intermédiaire de son ami Maucroix, qui était chanoine du chapitre de cette ville.

Le volume naturellement n'a pas de privilège. Il n'a pas de préface non plus. Il contient deux parties : d'abord douze discours dont le premier est *le Discours au roi* de Boileau. Ils sont anonymes, mais tous également attribués à Boileau, quelques-uns à tort. Ils occupent les pages 1 à 47. Les trois contes de La Fontaine commencent avec la page 48 et vont jusqu'à la page 67 en prenant même deux vers sur la page 68. Ils sont suivis d'une pièce en vers intitulée : *A Monsieur Guéret, Épître*, qui n'est pas de La Fontaine et ne lui est pas attribuée par l'éditeur anonyme. Je ne sache pas de qui elle peut être. Ce n'est pas qu'elle soit sans mérite. Quant à M. Guéret à qui elle est dédiée, ce n'est pas le premier venu. Gabriel Guéret était un jurisconsulte réputé, un des auteurs du *Journal du palais*, mort en 1688. C'était aussi un lettré de quelque renom. On a de lui *les Sept Sages de la Grèce* (1662), *les Entretiens sur l'éloquence de la chaire et du barreau* (1666), *le Parnasse réformé* (1669), *la Guerre des auteurs* (1671), *la Carte de la cour* (1674), *la Promenade de Saint-Cloud,* satire dirigée contre Boileau, des *Poésies* et des *Satires* restées manuscrites. Il était de la petite Académie qui se réunissait chez l'abbé d'Aubignac. C'est à l'ennemi de Boileau que *l'Épître à Monsieur Guéret* s'adresse. Quelques-unes de ses tirades

pourraient lui être appliquées, mais non la suivante malgré les apparences :

> Dois-je parler icy de ces lâches épîtres
> Dont pour qui plus lui donne il fait changer les titres,
> Ou faut-il m'arrêter aux infidélitez
> Qui souvent d'un libraire ont rompu les traitez ?

On ne payait pas les épîtres de Boileau et, ne vendant pas ses œuvres, il n'avait pas de démêlés avec les libraires.

Quant aux trois contes de La Fontaine, ils ont les intitulés et l'ordre que voici : *l'Ermite ou frère Luce*, conte du sieur de La F. ., *le Muet de Bocace*, autre conte ou nouvelle traduite en vers par le mesme, *les Cordeliers de Catalogne*, autre conte de Bocace traduit en vers par iedit sieur de La F. Comme on l'annonce sur le titre du volume, on trouve ici la première version des trois contes de La Fontaine et les nombreuses variantes qu'ils offrent avec le texte postérieur ne sauraient venir que de lui. Il n'était à la portée de personne de modifier sa manière qu'on reconnaît d'ailleurs du premier coup, à sa bonhomie pittoresque. Il y en a une cinquantaine au moins dans *l'Ermite*. Il suffira de signaler les plus importantes.

Vers 3 de l'édition Barbin (1669) :

> Tout homme est homme, les *ermites* sur tous.

Edition de 1667 :

> Tout homme est homme, *et* les *moines* sur tous.

Vers 31 de l'édition Barbin :

> D'autres *dot* point, d'amants pas davantage.

Edition de 1667 :

> « D'autres *dol* point, d'amants pas davantage ».

Leçon beaucoup meilleure.

Vers 64 de l'édition Barbin :

> Luce est benin. Toy, *veuve*, tu feras.

Édition de 1667 :

> Luce est benin. Toy, *femme*, tu feras.

Vers 92 de l'édition de 1667 :

> As-tu pris garde ? Il parloit d'un ton *bas*.

Edition Barbin :

> As-tu pris garde ? il parloit d'un ton *cas*.

Walckenaër explique que *cas* est un adjectif qui signifie *rauque*, *cassé*

et qu'il a pour féminin *casse*. *Cas* est employé par Mathurin Regnier dans ce sens et il pourrait l'être aussi par La Fontaine. Il est possible néanmoins qu'il ne l'ait pas employé d'abord parce que le mot était hors d'usage.

Vers 119 de Barbin :

La belle mit son corset des *bons* jours.

Édition de 1667 :

La belle mit son corset des *beaux* jours.

Vers 120 à 122 de Barbin :

Son demi-ceint, ses pendants de velours,
Sans se douter de ce qu'elle alloit faire :
Jeune fille a toujours soin de plaire.

Dans l'édition de 1667 :

Son demi-ceint, ses pendants de velours :
Jeune fille a toujours soin de plaire.

Il y a un vers de plus dans l'édition Barbin et *plaire* a deux rimes, tandis que dans l'édition de 1667, il n'y en a qu'une, *mère*, d'un vers précédent, ce qui est la règle, bien que cette rime ne soit pas riche.

Vers 135 de l'édition Barbin :

Du saint *outil*... (la discipline.)

Vers de 1667 :

Du saint *Hotel*...

ce qui est une faute de lecture grossière et n'a pas de sens.

Vers 138 de l'édition Barbin :

Tout en tremblant, la *veuve* lui découvre.

Vers de 1667 :

Tout en tremblant la *mère* lui découvre.

Vers 165 et suivants de Barbin :

La nuit *revient* et l'une et l'autre étoit
Au premier somme, *alors que* l'hypocrite
Et son cornet font bruire la maison,
Il leur cria toujours *du* même ton.

Édition de 1667 :

La nuit *revint* et l'une et l'autre estoit
Au premier somme, *quand* l'hypocrite
De son cornet fit bruire la maison.
Il leur cria toujours *d'un* mesme ton.

Plus loin dans Barbin :

Trousser bagage et *remercia* l'hoste.

Dans l'édition de 1667 :

Trousser bagage et *remercier* l'hoste.

Puis dans Barbin : — *Qui coule* en la rivière au lieu de — *ne manque* en la rivière — qu'il y a dans l'édition de 1667. Deux vers après celui qu'on vient de voir citer, il y a dans l'édition de 1667 :

Leur ayant fait cette prédiction,
La Signora de retour chez sa mère,

tandis qu'il y a dans l'édition Barbin :

Leur ayant fait cette prédiction, /
Il leur donna sa bénédiction.
La Signora de retour chez sa mère.

La Fontaine a ajouté un vers nouveau. Partout où on rencontre deux rimes au lieu d'une, il a dû faire ainsi. Dans la confrontation de ces deux textes, on assiste au travail d'orfèvre du bonhomme. Il taille pierre à pierre chaque vers, chaque mot, remplace une expression par une autre, nuance une pensée à l'aide de la ponctuation, d'un changement de genre, de nom. Le temps et l'effort ne lui coûtent pas. Il a une patience héroïque et n'est jamais content de lui-même.

Toutefois dans *Frère Luce*, il n'y a que des corrections de style, tandis que dans *le Muet* et dans *les Cordeliers de Catalogne* il y a un amendement du fond en vue du privilège à obtenir. Aussi peut-on accepter dans les éditions actuelles le travail nouveau de l'auteur pour *Frère Luce*. Le poète n'a eu en vue que d'améliorer son œuvre. Pour *le Muet* et *les Cordeliers de Catalogne*, le texte de 1667 est le vrai texte, celui que La Fontaine, laissé à lui-même, a choisi. C'est du reste ce qu'on a fait déjà en reprenant le texte des éditions de Verhoeven, faites à coup sûr sur l'édition de 1667 et non sur une copie manuscrite, comme on l'avait supposé, dans l'ignorance où l'on était qu'il y eût une édition de 1667.

Voici le début des *Cordeliers de Catalogne* dans l'édition de 1667

Je veux vous conter la besogne
Des *cordeliers* de Catalogne,
Besogne où ces *pères de* Dieu.

Édition Barbin de 1669 :

Je veux vous conter la besogne
Des *bons frères* de Catalogne,
Besogne où ces *frères en* Dieu.

La Fontaine avait changé le titre afin de ne pas faire retomber la

satire sur un ordre en particulier. Cela entraînait certaines modifications du texte. Sa préoccupation continuelle est d'être moins agressif.

Vers 15 et suivants de l'édition de 1667 :

> Au temps que le sexe vivoit
> Dans l'*innocence* et ne sçavoit
> Gloser encor sur l'Evangile (allusion aux Jansénistes),
> Temps à cotter fort difficile.

Édition Barbin de 1669 :

> Au temps que le sexe vivoit
> Dans l'*ignorance* et ne sçavoit
> Gloser encor sur l'Evangile,
> Temps à cotter fort difficile.

Ces précautions enfantines l'engagent à substituer partout *parbleu* à *pardieu*. La raillerie n'est pas moindre, mais il se donne la consolation d'y avoir mis du bon vouloir.

Il y a dans l'édition originale de 1667 des *Cordeliers* un dialogue entre le mari et la femme marqué comme dans une pièce de théâtre et qu'on a indiqué seulement par un trait dans les éditions suivantes, ce qui rend le dialogue plus difficile à suivre. On remarque en outre quatre vers dans l'édition de 1667, reproduits en fait dans l'édition Barbin de 1669 et dans celles qui ont précédé la fameuse édition de 1685 illustrée d'une façon si expressive et si grotesque à la fois par Romain de Hooge, qui ont été supprimés ensuite et n'ont été repris que récemment, ce qui tient à ce que les éditeurs avaient copié servilement l'édition de 1685, ce qui avait occasionné d'autres inconvénients comme, par exemple, d'avoir mis au compte de La Fontaine plusieurs pièces qui n'étaient pas de lui. Ce sont ceux-ci :

> Il ne sçait — le mari — que dire et que croire.
> Enfin pour apprendre l'histoire,
> Il se teut, il se contraignit
> Du secret *tant plus* se plaignit.

Walckenaër, d'après les éditions modernes, écrit *sans plus* au lieu de *tant plus*, ce qui est un non-sens, et écrit sans sourciller :

> Par tant d'endroits tourna sa femme
> Qu'il apprit que *maint* autre dame
> Payoit la même pension.

Après deux cents ans écoulés, le texte de La Fontaine n'est pas établi. Cela tient en grande partie à ce que la plupart de ses œuvres ont été publiées à bâtons rompus, la plupart du temps clandestinement et sans que l'auteur eût part à la publication. Pas un éditeur jusqu'ici, on peut l'avancer hardiment, n'a eu recours aux éditions originales. Comme elles sont très nombreuses et parfois difficiles à discerner, il n'est pas aisé de

se les procurer, outre la dépense considérable que cela exigerait. On n'a même pas la patience d'aller les consulter dans les dépôts publics et les collections privées où elles se trouvent disséminées. Indépendamment du texte qui n'est pas établi, il y aurait de plus un triage à faire des pièces qui ne sont pas de La Fontaine et à rechercher ses œuvres inédites. Walckenaër a édité un volume d'œuvres inédites; depuis, Paul Lacroix en a édité un autre où il a inséré, outre des broutilles douteuses, bien des morceaux apocryphes. Walckenaër avait eu à sa disposition les papiers de Conrart; il a mis du zèle et trente ans de travail à une édition de La Fontaine restée très défectueuse. En admettant dans son La Fontaine beaucoup de choses qu'on peut lui contester, il en a écarté d'autres qui sont notoirement de lui. On peut citer comme échantillon le conte en huit stances de *Janot et Colin*, « composé en vieil stile, à la façon du blazon des faulses amours », qui est de Guillaume Alexis, prieur de Bury. *Janot et Colin* devrait figurer de droit dans les contes. *Janot et Colin* se trouve pour la première fois dans les *Nouveaux Contes* de M. de La Fontaine; Mons, chez Gaspard Migeon, imprimeur, 1674 (in-12 de 168 pages).

Tout ceci explique pourquoi les éditions originales des *Contes* comme des *Fables* ont acquis récemment des prix si élevés. La Fontaine, dans sa saveur primitive, ne se trouve encore que là et ceci n'est plus vrai d'aucune des œuvres de La Fontaine plus que dans l'édition originale des trois contes donnée en 1667.

L. Derôme.

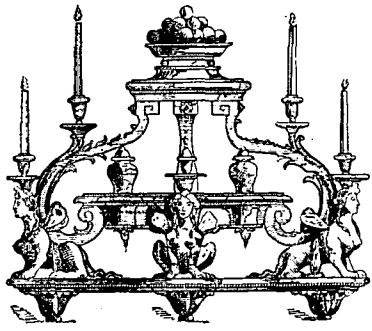

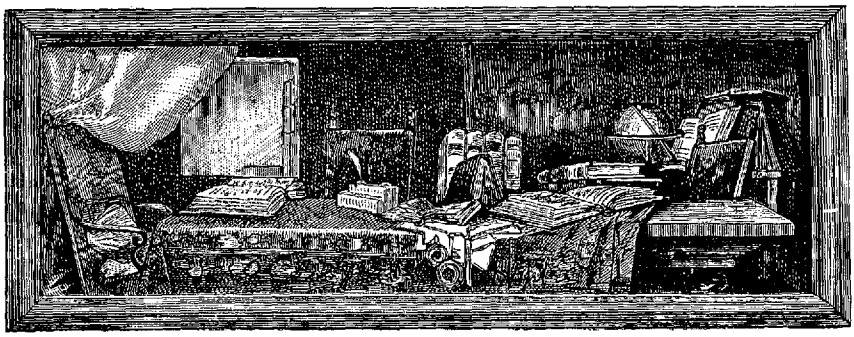

LES OUTILS DE L'ÉCRIVAIN

V

LE CACHET, LA CIRE A CACHETER, LES ENVELOPPES



L'USAGE de cacheter ou de sceller les lettres remonte à la plus haute antiquité. La *Bible* nous apprend qu'il existait déjà des cachets à l'époque même où vivaient les patriarches. C'est ainsi que Juda, fils de Jacob, donna à Thamar, pour gage de ses promesses, l'anneau qui lui servait de cachet. Si la bague que portait le roi Pharaon et qu'il passa au doigt de Joseph était une preuve de sa suprême dignité, il en faisait aussi usage pour marquer les actes émanés de son autorité royale. Hérodote, énumérant les objets qui formaient le costume des Babyloniens et qui leur servaient de parure, dit que chacun d'eux portait au doigt un anneau à cacheter et à la main un sceptre fort riche. La collection du musée assyrien, au Louvre, renferme un certain nombre de cylindres gravés, en pierre dure, trouvés dans les ruines de Babylone; mais ces cachets, percés dans leur longueur, paraissent avoir été enfilés et suspendus au cou par un cordon. Les Égyptiens, au contraire, se servaient d'anneaux-cachets

qu'ils portaient aux deux mains, particulièrement à la main gauche et quelquefois au pouce. L'empreinte du chaton de leur bague, en effet, leur servait de signature. C'est un usage éminemment oriental.

Les Indous ont également employé les cachets ou sceaux de très bonne heure. « Un gage, la limite d'une terre, le bien d'un enfant, un dépôt ouvert ou scellé, etc., ne sont pas perdus parce qu'un autre en a joui », lit-on dans les lois du législateur Manou. « Dans le cas d'un dépôt scellé, celui qui l'a reçu ne doit être inquiété en aucune manière, s'il n'a rien soustrait en altérant le sceau. » Dans un des chapitres du Mahâbârâta intitulé *Adi Parva*, il est également question d'un sceau, probablement en forme de bague, nommé *vitâ*. En effet, dans l'*Amara-Kôcha*, ou vocabulaire sancrit d'Amara-Singha, qui vivait avant notre ère, on trouve le mot *angoulimoudra*, qui signifie « bague en forme de sceau ».

Les Chinois connaissent aussi les anneaux-cachets depuis longtemps; mais ils se servent encore de sceaux en pierre dure affectant la forme d'un carré long surmonté d'un animal fantastique, sculpté et ciselé dans la matière même du sceau. Dans l'*Orphelin de la Chine*, drame imité par Voltaire, Tching-Pëi dit en parlant du roi : « J'enlèverai son large cachet, je le dépouillerai de ses vêtements brodés. » Il est probable que ces cachets se portaient comme nos breloques, car au quatrième acte de la comédie chinoise intitulée : *Sou-thsin transi de froid*, Sou-thsin, se trouvant tout à coup au comble des honneurs et de la fortune, retourne dans son pays natal avec des « habits brodés et un cachet d'or suspendu à sa ceinture ».

Pour ce qui concerne les cachets arabes, nous nous contenterons de citer l'aventure de Motalamos et de Tharfah, qui florissaient avant Mahomet. Ces deux poëtes, l'oncle et le neveu, ayant composé des vers satiriques contre un des rois de Hirah en Arabie, ce prince dissimula pendant quelque temps son ressentiment; mais enfin, voulant se venger d'eux, il les chargea de porter des lettres cachetées au gouverneur d'une de ses places, par lesquelles il lui donnait l'ordre de punir de mort ceux qui les lui présenteraient. Motalamos ayant ouvert celle qui lui avait été confiée, et voyant l'ordre du roi, se garda bien de la remettre et évita ainsi la mort; mais Tharfah, qui la rendit cachetée, fut puni par le gouverneur. Ces lettres ont donné lieu à la façon de parler des Arabes, qui disent d'un homme qui porte avec soi son malheur, qu'il porte *Sahifat Motalamos*, c'est-à-dire les lettres de Motalamos, comme les Grecs ont dit les lettres de Bellérophon. Al-Meïdani rapporte ce proverbe arabe dans son livre intitulé : *Ketab Alamthal*.

Quant aux Persans, ils assurent que Djemchid, quatrième roi de la première dynastie, introduisit l'usage de porter l'anneau au doigt pour cacheter les lettres et les actes de l'autorité. C'est pour cette raison que, dans le livre d'*Esther*, Aman scelle de l'anneau d'Assuérus, roi de Perse, les missives qu'il écrit à tous les satrapes du royaume pour faire périr les Juifs. Thucydide fait aussi mention du cachet de Xerxès. Ajoutons qu'après la mort de Darius, Alexandre le Grand se servait de l'anneau de ce prince pour cacheter les lettres qu'il envoyait en Asie, et scellait avec le sien propre celles qu'il envoyait en Europe.

Les cachets furent en usage en Grèce dès le VIIe siècle avant notre ère.

Diogène de Laërce nous apprend que Mnésarque, père de Pythagore, était, au rapport d'Hermippus, graveur de cachets. Comme ces anneaux servaient généralement pour sceller, dès que Solon eut aboli les lois de Lycurgue à Athènes, il prononça une peine contre l'ouvrier qui graverait deux cachets semblables pour deux personnes différentes, coutume tout égyptienne, comme on peut le voir dans Diodore de Sicile.

Cette mesure sévère était devenue nécessaire par suite de l'importance donnée aux cachets, car il y avait des anneaux qui servaient spécialement pour former une empreinte sur les actes, les diplômes, les contrats et les lettres dont on voulait garantir l'authenticité. Un dialogue comique de la pièce des *Chevaliers*, par Aristophane, montre également que les intendants recevaient en dépôt le cachet de leur maître, et qu'ils le lui rendaient lorsqu'ils cessaient leurs fonctions.

PEUPLE. — Rends-moi mon anneau, tu cesses d'être mon intendant.

CLÉON. — Le voici ; mais sache bien que si tu me retires le pouvoir, mon successeur sera pire que moi.

PEUPLE. — Ce ne peut être mon anneau, je vois un autre cachet, à moins que je n'aie la berlue.

LE CHARCUTIER. — Que représente ton cachet ?

PEUPLE. — Une feuille de figuier, farcie de graisse de bœuf.

LE CHARCUTIER. — Non, ce n'est pas cela.

PEUPLE. — Qu'est-ce donc ?

LE CHARCUTIER. — C'est une mouette, le bec tout grand ouvert qui harangue du haut d'une pierre.

PEUPLE. — Ah ! grands dieux !

LE CHARCUTIER. — Quoi donc ?

PEUPLE. — Loin, loin de mes yeux ! ce n'était pas mon anneau qu'il avait, c'était celui de Cléonyme. (*Au charcutier.*) Tiens, je te donne celui-ci, tu seras mon intendant.

Comme les petites serrures étaient fort peu répandues, non seulement on scellait les cassettes et les coffrets qui renfermaient des objets précieux, mais on allait jusqu'à sceller les portes des maisons, des appartements, afin que les femmes ne pussent sortir du gynécée en l'absence de leur époux. C'est pour cette raison qu'Aristophane fait dire à une femme des *Fêtes de Cérès*, dans une de ses diatribes contre le poète Euripide : « C'est encore Euripide qui est cause qu'on veille sans cesse sur nous, qu'on nous enferme sous les verrous et les scellés. » Il paraît, d'après ce passage, que la faiblesse humaine, chez quelques femmes grecques, était portée à un degré tel, que ces dernières donnaient souvent lieu à leurs maris d'être méfiants. Aussi la même femme reprend-elle plus loin d'un air chagrin : « Nos maris portent maintenant sur eux de petites clefs laconiennes à trois crans, toutes pleines de malice et de perfidie. Autrefois, pour ouvrir les portes les mieux scellées, il suffisait de faire fabriquer pour trois oboles un anneau marqué du même signe ; mais maintenant, cette peste d'Euripide a instruit les hommes à se pendre au cou des cachets de bois vermoulu. » Ce qui veut dire clairement que les femmes retenues prisonnières dans leur maison brisaient le sceau appliqué par le mari, puis, grâce à un cachet sur lequel elles faisaient graver exactement le même

signe, le remplaçaient tel qu'il était auparavant. Cela explique pourquoi les maris jaloux avaient recours à des cachets de bois vermoulu ou d'écorce d'arbre, dont il était difficile d'imiter l'empreinte trop compliquée. Lycophron, dans le poème en vers ïambiques qui nous reste de lui, faisant raconter par Cassandre les amours d'Arcamas et de Laodice, parle aussi d'un « simple sceau vermiculé auquel nul ne touche ». Une pierre gravée du *Cabinet de Stosch*, citée par Winckelmann, imite très bien les sillons d'un bois rongé par les vers.

Les Romains se servaient des cachets dans les mêmes circonstances que les Grecs. La *Casina* de Plaute, pièce traduite du grec de Diphile, comme l'auteur nous l'apprend lui-même dans le prologue, nous montre Cléostrate, femme de Stalinon, sur le point de sortir de sa maison pour aller chez sa voisine, et faisant aux esclaves cette recommandation : « Scellez les buffets, et rapportez-moi mon anneau. Je vais ici tout près, chez ma voisine ; si mon mari a besoin de moi, qu'on vienne me chercher. »

Pline déplore amèrement la nécessité où l'on était, de son temps, d'imprimer le sceau de son anneau sur les provisions pour les soustraire à la rapacité ou à la gourmandise des esclaves, sans cependant pouvoir y réussir. L'anneau qui servait à sceller les provisions ou les objets de ménage appartenait ordinairement à l'épouse, à la maîtresse de la maison, et était porté par elle. C'est pourquoi Cicéron, dans son *Épître aux Tyroniens*, dit que sa mère scellait jusqu'aux amphores vides, pour n'être pas trompée par ses esclaves. Le Pédagogue, dans saint Clément d'Alexandrie, permet aux femmes chrétiennes un anneau d'or, non pas précisément pour qu'elles s'en parent, mais afin qu'elles scellent ce qui doit être gardé avec soin. Le jurisconsulte Ulpien attribue également aux femmes l'anneau servant à marquer d'une empreinte les provisions, les vases et les autres objets que l'on voulait tenir fermés, et il déclare qu'il ne doit pas être considéré comme un ornement : « Les ornements des femmes sont des objets dont elles font usage pour leur parure, comme les pendants d'oreilles, les anneaux de bras, les bracelets, les bagues, *excepté cependant celles dont elles se servent pour sceller*. »

Cette dernière espèce d'anneaux, auxquels était adaptée une petite clef, se nommait, pour cette raison, *annuli ad clives*. On portait ces anneaux au doigt, afin de ne pas s'exposer à perdre la clef. Boldetti, dans son ouvrage sur les *Cimetières chrétiens de Rome*, cite deux spécimens de ce genre de bagues, dont l'une a une clef toute seule, et l'autre, avec la clef, un chaton en forme de cachet, parce que les anciens, non contents de fermer leurs cassettes avec des clefs, y apposaient encore un sceau en cire qu'ils marquaient de l'empreinte de leur cachet, lequel, pour ce motif, s'appelait *cerographus*.

On attribue aux Lacédémoniens l'invention de graver des figures sur les anneaux sigillaires. Un de leurs rois, nommé Arius, portait sur son cachet la figure d'un aigle tenant un dragon dans ses serres ; Cléarque, capitaine des Grecs, avait sur son cachet une Diane dansant avec ses nymphes ; sur celui de César on voyait une Vénus, et sur celui de Pompée un lion tenant une épée. Il nous reste des anciens un grand nombre de cachets dont les pierres gravées sont d'un travail fort précieux.

Les premiers rois de la monarchie française, suivant l'usage des Romains

et des empereurs, pour donner de l'authenticité à leurs diplômes, y apposaient leur cachet gravé sur un anneau qu'ils portaient ordinairement au doigt. Quand Clovis envoya Aurélien négocier le mariage de Clotilde, il remit à ce ministre un de ses anneaux, comme une marque suffisante qu'on pouvait ajouter foi à tout ce qu'il proposerait au nom de son maître.

Au moyen âge, toutefois, les cachets étaient fort rares. Ils consistaient pour la plupart en pierres gravées antiques, échappées comme par miracle à la dispersion commune, et que l'on convertissait volontiers en sceaux en les encastrant dans une bordure métallique ou en faisant graver une légende sur le bord même de la pierre. Il y avait néanmoins à la Cour un chancelier *(cancellarius)*, qui avait la garde des titres, des actes et du sceau royal. On l'appelait aussi référendaire *(referendarius)* et auriculaire *(auricularius)*, comme on le voit dans les *Miracles de saint Martin*, par Grégoire de Tours, dans la *Chronique d'Aimoin*, et enfin dans la *Vie de saint Ouen*, évêque de Rouen, où il est dit que « Saint Ouen, surnommé Dadon, obtint la charge et les fonctions d'auriculaire à la Cour du roi ; et pour signer les lettres ou édits royaux, qu'il écrivait lui-même, il conservait le sceau ou anneau du roi. »

Sous les Carlovingiens et les premiers Capétiens, le sceau fut appelé tantôt *annulus*, tantôt *sigillum*. Mabillon, dans sa *Diplomatique*, rapporte une charte de Pépin le Bref, dont le cachet est un *Bacchus indien*. On sait que celui de Charlemagne a été parfois un *Jupiter Sérapis*, et celui de Louis VII une pierre gravée du genre des Abraxas, que ce souverain remplaça, en 1275, par une autre pierre antique sur laquelle était représentée une Diane chasseresse.

Vers la fin du xe siècle seulement, les souverains ne furent plus les seuls qui eussent des cachets : les grands seigneurs avaient les leurs ; mais l'emploi n'en devint fréquent que trois ou quatre siècles plus tard, époque où chacun possédait un anneau à sceller qui lui servait de signature. Alors les gens riches portèrent des cachets en métaux précieux attachés à leur ceinture, ainsi que cela est démontré par l'*Inventaire manuscrit de la succession de Pierre Fortet* : « Item, une ceinture de cuivre d'homme avec un scel d'argent. » Bientôt même on vit les prélats, les seigneurs laïques, les dames et jusqu'aux bourgeois adopter à l'envi des types particuliers, qui favorisaient l'ignorance en dispensant de signer. C'est environ vers ce temps que le mot *sigillum* fut traduit en langage vulgaire par *signet*, *sinet*, *saïel*, *séel* et *scel*.

Un des cachets les plus curieux de l'époque est sans contredit l'anneau de Louis IX, roi de France (1297). Ce bijou, conservé primitivement dans le trésor de l'abbaye de Saint-Denis, est aujourd'hui au Louvre. Le chaton est formé par un saphir sur lequel est gravée la figure de saint Louis ; l'anneau est semé de fleurs de lis qui se détachent en or sur un fond en émail noir ; sur la surface intérieure on a gravé et incrusté d'émail noir cette inscription, en caractères du XIIIe siècle : *C'est le sinet du roi saint Louis.*

L'*Inventaire de Charles V* (1380) fait mention, en style de commissaire-priseur, du cachet de ce prince : « Le signet du roy, qui est de la teste d'un roy, sans barbe, et est d'un fin ruby d'Orient, et est celuy de quoy le roy scelle les lettres qu'il escrit de sa main. »

Le xe siècle vit naître la mode des cachets armoriés. Ces anneaux se don-

naient alors en signe d'alliance, ainsi que la *Chronique de Jean de Troyes* nous l'apprend du duc de Guienne, qui en reçut un des bourgeois de Rouen, en 1463.

Le *Recueil des États généraux,* états de Tours, tenus en 1481, montre que les cachets étaient également en usage parmi les officiers de justice. « La permutation pure et simple eut lieu, et aussitôt les deux procureurs mirent le pouce, c'est-à-dire signèrent l'acte, chacun avec le signet de l'anneau d'or qu'il avait au doigt. »

On commença seulement, vers le milieu du XVIe siècle, à donner aux cachets une forme différente de celle des anneaux. Les *Comptes royaux* de 1555 en fournissent un exemple : « Pour un cachet d'argent à manche d'yvoire, pour servir à cacheter les lettres de la royne. » A cette époque de progrès et de lumières, l'écriture s'étant pour ainsi dire tout à fait vulgarisée, les signatures autographes firent peu à peu délaisser les cachets. Néanmoins, on continua par la suite à porter en anneau des pierres gravées antiques pour sceller les correspondances. Dans la *Douzième nuit* ou *Comme il vous plaira*, de Shakespeare, Malvolio, trouvant une lettre qu'il croit lui avoir été adressée par celle qu'il aime, s'écrie : « Je reconnais le cachet, une Lucrèce ! »

Le XVIIe siècle se servit aussi de cachets attachés aux chaînes de montres comme nos breloques. Les charmants modèles de Gilles Légaré en font foi. Les cachets de cet artiste sont décorés de chiffres, d'emblèmes et de têtes de mort. On y faisait souvent graver des devises de fantaisie. Mme de Sévigné en donne un exemple dans une lettre à sa fille du 11 novembre 1671 : « Vous m'avez mille fois entendu ravauder sur ce demi-vers du Tasse que je voulais employer à toute force, l'*alte non temo :* « Je ne crains pas de m'élever. » J'ai tant fait, que le comte Des Chapelles a fait faire un cachet avec un aigle qui approche du soleil, l'*alte non temo :* il est joli »

Conrart ayant donné à Mlle de Scudéry, le 20 décembre 1653, un cachet de cristal, celle-ci répondit par le madrigal suivant, échantillon de la poésie alambiquée des précieuses de ce temps :

Pour mériter ce cachet si joli,
Si bien gravé, si brillant, si poli,
Il faudroit avoir, ce me semble,
Quelque joli secret ensemble ;
Car enfin les jolis cachets
Demandent de jolis secrets,
Ou du moins de jolis billets ;

Mais comme je n'en sais point faire,
Que je n'ai rien qu'il faille taire,
Ou qui mérite aucun mystère,
Il faut vous dire seulement
Que vous donnez si galamment
Qu'on ne peut se défendre
De vous donner son cœur ou de le laisser prendre.

Il n'y avait pas alors de lettre, si humble qu'elle pût être, qui ne fût cachetée. Dans les *Vendanges de Suresnes*, comédie de Du Ryer (1635), Florice,

voulant faire parvenir une épître à son amant Polidor, dit à Lisette, sa suivante :

Alors qu'en son jardin personne ne travaille,
Nous la pourrons jeter par-dessus la muraille,
Si bien que le premier qui la rencontrera
La fera voir au père et nous obligera.

LISETTE.

Vous la cachetterez, vous y mettrez l'adresse.

FLORICE.

Où l'amour ne peut rien, usons de la finesse.

Suivant le *Nouveau Traité de la civilité française* (1695), ch. XVII : « Ce qu'il faut observer en écrivant des lettres », quand on écrivait à des gens du commun, tels que des artisans et des bourgeois, on cachetait la lettre avec un cachet ordinaire ; mais si l'on correspondait avec quelqu'un de qualité, il fallait cacheter en soie, c'est-à-dire avec un ruban, et mettre trois cachets.

Mais tout le monde ne savait pas sceller convenablement les lettres. Laurette de Malboissière, à la date du 10 juillet 1765, en fait le reproche à son amie Mlle Méliand : « Mon cœur, vous mettez bien mal votre cachet....., on ne peut jamais ouvrir votre lettre sans la déchirer. Prenez exemple sur moi. »

A cette époque, où Jean-Jacques Rousseau recommandait à ses correspondants « d'examiner toujours le cachet de ses lettres », on scellait souvent les missives à cachet volant, c'est-à-dire qui ne tient qu'à l'un des deux plis d'une lettre et ne la ferme pas. « Telle est la substance de ma lettre, écrit Voltaire, que j'ai envoyée à cachet volant à M. d'Argental. »

Sous Louis XVI, la vogue des anneaux-cachets pâlit devant les *bagues-firmaments* et autres, et on ne les porta plus qu'en breloques. On connaît toutefois un des anneaux-cachets de Marie-Antoinette. « Peu de jours avant mon départ, nous apprend l'Écossais Crawford, dans ses *Portraits,* la reine, remarquant une pierre gravée que j'avais au doigt, me demanda si j'y étais bien attaché. Je lui répondis que non, que je l'avais achetée à Rome. — Je vous la demande, me dit-elle ; j'aurai peut-être besoin de vous écrire, et s'il arrivait que je ne crusse pas le devoir faire de ma main, le cachet vous servirait d'indication. Cette pierre représentait un aigle portant dans son bec un rameau d'olivier. Sur quelques mots que ce symbole me suggéra, elle secoua la tête en disant : Je ne me fais pas d'illusion, il n'y a plus de bonheur pour moi. Puis, après un moment de silence : Le seul espoir qui me reste, c'est que mon fils pourra du moins être heureux ! » La bague-chevalière de Louis XVI, donnée par le roi à son confesseur de la dernière heure, l'abbé Engelworth de Firmont, et avec laquelle il scellait ses lettres, portait également comme cachet une cornaline gravée représentant le buste d'Henri IV.

Quoi qu'il en soit, que les cachets fussent portés en bagues ou attachés en breloques, un passage de la *Correspondance inédite de la comtesse de Sabran avec le chevalier de Boufflers* (1778-1788) nous montre que l'usage de cacheter les lettres était toujours très répandu. « Les voilà, ces précieuses lettres qui ont failli me faire mourir d'impatience et de chagrin. Elles me rendent la vie...

Je contemple mon trésor, et à peine osé-je y toucher. J'examine l'adresse; je regarde chacune des lettres, pour savoir si tu étais bien pressé en l'écrivant, à quoi tu pensais. J'en viens au cachet, et je vois que tu ne t'es pas servi du mien, ni de ma devise. Cela me fait une sorte de peine ; je tremble, je n'ose le rompre ; je crains de troubler tout d'un coup le plaisir que je ressens par la vue de quelque mauvaise nouvelle. »

Nous devons ajouter toutefois que les graveurs de cachets, alors établis sur le quai de l'Horloge, épuisaient pour qui les payait tous les blasons de l'art héraldique, mentant journellement, selon le mot de Mercier, avec l'empreinte fugitive de la cire. « Sur cent lettres, dont le cachet est gravé en armoiries, écrit le philosophe dans son *Tableau de Paris*, quatre-vingt-dix-neuf portent un cachet imposteur. Il y a des hommes assez ridiculement vains, pour vous faire admirer leurs cachets armoriés, tandis que vous avez connu leur père, horloger, maçon ou chapelier; mais ils se flattent que la possession ou le temps deviendra un titre incontestable. Tel barbier entretient son fils dans cette superbe espérance et lui recommande de bien payer les graveurs du quai de l'Horloge. Ils sont là tout prêts à graver le mensonge sur tous métaux. Il n'en coûte pas plus pour un trophée héroïque que pour un trophée d'amour ; les casques et les lances, ou les flèches ou le flambeau de Cupidon, sont au choix de l'amateur. Le burin tranchant est tout taillé pour donner les armes de tous les nobles de l'Europe aux premiers faquins qui voudront les pendre aux cordons de leurs montres. Il n'y a que Paris pour recéler cette foule de beaux petits messieurs, qui, le plumet sous le bras, le diamant au col, le cachet à la montre, jouent le rôle de gentilshommes, tandis que leur mère ou leur oncle est dans un coin à solliciter le payement d'une pension accordée à des services que rejette et que dédaigne le second ordre de la noblesse. »

A l'époque de la Révolution, les cachets se couvrirent de devises républicaines telles que : *Vive la Nation! Vivre libre ou mourir! La liberté ou la mort!* ainsi que différents symboles patriotiques. Mais, depuis bien longtemps déjà, les anneaux sigillaires étaient dépourvus de toute autorité. Quant aux cachets en usage depuis cette époque, qu'ils se portent au doigt, ou en breloques, ou figurent comme ustensiles de bureau, ils représentent des armes ou des chiffres, quelquefois un emblème, une tête, etc., selon le caprice du possesseur.

Citons, pour terminer, quelques cachets d'hommes célèbres.

Gœthe se servit d'abord d'un sceau portant le G initial de son nom, avec les entrelacements gothiques alors en vogue. Plus tard, il employa un cachet représentant une cage entr'ouverte avec un oiseau qui s'envole à tire d'aile. Mais, depuis son voyage en Italie, il scella presque toujours ses lettres d'une antique, un *Socrate*, une *Minerve*, un *Amour*, un *Lion*.

Talleyrand-Périgord porta longtemps un anneau sur le chaton duquel étaient gravés des lis couchés, avec cette légende : *Ils se relèveront un jour*. Les événements de la guerre de 1814 ont vérifié en tout point cette prophétie.

Sylvestre de Sacy avait fait graver pour son usage une pierre avec cette inscription en arabe : « Je t'envoie ci-joint un messager muet qui dira à tes yeux ce dont on l'a chargé. » Ce vers est d'un ancien poète, et le célèbre orientaliste s'en servait quelquefois pour cacheter ses lettres.

Les *Notes* de Lalande, publiées par la princesse de Salm, nous apprennent que le savant astronome avait fait graver sur son cachet un vaisseau. « J'y ai ajouté la lune, qui sert à le conduire, et une devise grecque qui signifie *la science conduite par la vertu*, parce que le vaisseau est la chose qui exige le plus de science, et que la vertu conduit le philosophe à travers les flots et les orages de la vie. »

Victor Hugo scella toujours sa correspondance avec un cachet d'une grande simplicité. A la vente de son mobilier, qui eut lieu aux enchères publiques le 7 juin 1852, pour cause de départ, — le poète s'exilait à Guernesey, — Arsène Houssaye acheta un cachet aux initiales V. H. disposées de telle sorte que, renversées, elles formaient le chiffre A. H. En sortant de cette vente, il disait à un ami : — Je ne m'en servirai que pour écrire à Hugo.

M. Adrien Boïeldieu, fils du fameux auteur de *la Dame blanche,* porte au doigt la bague de son père, un anneau d'or bruni qui enserre dans son chaton une cornaline finement gravée, d'origine persane, et que le grand Boïeldieu rapporta de Russie.

Meyerbeer, enfin, avait fait graver sur son cachet une lyre avec cette harmonieuse légende : *Toujours d'accord.*

Passons maintenant aux substances propres à sceller. Les Grecs, de même que les Orientaux, ont employé d'arbord l'argile ou la *terre sigillée ;* ils adoptèrent ensuite la craie et le malthe, sorte de ciment artificiel fait de poix, de cire et de plâtre, qu'ils désignaient sous le nom de *creta asiatica.* Les modernes, à l'exemple des Romains, remplacèrent la craie primitive par une substance inflammable, qui adhérait davantage et offrait plus de consistance et de durée. De là l'emploi que l'on fit de la cire pour les chartes et les diplômes.

Pendant le moyen âge, nous apprend M. G. Demay (*le Costume d'après les sceaux*), la cire vierge, plus ou moins jaunie par le temps, a été la première employée. En 1030, le sceau de Robert, roi de France, nous présente le premier type de cire colorée avec une substance blanche. Les cires rouges commencent avec Louis le Gros, en 1113 ; les cires vertes apparaissent vers 1165. Ce n'est qu'au XIIIe siècle que l'on voit s'ajouter aux couleurs précédentes les teintes jaunes, brunes, roses, noires et quelquefois, mais fort rarement, les bleues. La cire noire est néanmoins une rareté que l'on rencontre dans les sceaux des ordres militaires religieux. Quant à la cire bleue, elle paraît n'avoir pas été beaucoup recherchée. Les Archives nationales n'en possèdent qu'un seul exemple fourni par une charte de 1276.

Sur une tapisserie de haute lice de la fin du XVe siècle, appartenant à sir Richard Wallace et représentant un épisode du *Roman de la rose*, *Bouche-d'Or* présente une lettre fermée par un ruban scellé avec un cachet de cire rouge. Plus bas, le même personnage remet à *Male-Bouche* une semblable lettre pliée et fermée par deux larges cachets de cire rouge, couleur qui depuis cette époque a prévalu.

On n'est pas encore bien fixé sur la composition de ces cires à sceller. Si l'on en juge par leur état actuel, les recettes ont dû être très variées et souvent défectueuses ; mais l'on sent qu'il devait entrer, dans toutes, deux substances indispensables : l'une destinée à colorer, l'autre à donner la solidité.

Vers la moitié du XVIe siècle seulement, les Portugais importèrent de l'ex-

trême Orient dans leur pays la préparation de la cire à cacheter. Il paraît établi, en effet, que l'usage de la cire à cacheter était déjà très répandu à Lisbonne vers 1500, de là le nom de *cire de Portugal* qu'on lui donnait anciennement. On l'appela un peu plus tard *cire d'Espagne*, parce que, pendant longtemps, les Espagnols en approvisionnèrent les autres parties de l'Europe. Le plus ancien livre espagnol où il soit fait mention de cire à cacheter date de 1563 ; il a pour titre : *Aromatum et simplium aliquot historia*, et pour auteur Garcias de Orta : il parle de bâtons de cire pour cacheter les lettres. Il existe une lettre adressée en 1567 au comte palatin Frédéric, cachetée de cire ; cette épître avait été écrite par un gentilhomme français du nom de Vulcob, qui avait été envoyé de France comme ministre à la cour de Weimar.

Dans *l'Histoire des indignes faulsetez et suppositions de Francesco Fava*, médecin italien (Paris, 1608), il est dit que ce dernier enlevait les cachets de certaines lettres scellées qu'il voulait falsifier, en mouillant un peu le papier du côté où n'était pas la marque du cachet. « Cela se faisoit assez facilement, d'autant que ce n'estoit pas cire d'Espagne, mais molle seulement. » Ce passage, écrit en 1608, détruit l'opinion accréditée depuis par le médecin Pomet, dans son *Histoire générale des drogues* (1735), sur l'invention de la *cire d'Espagne*. Il est évident qu'on la connaissait, au moins de nom, avant que le marchand de Paris, nommé François Rousseau, à qui l'abbé Lebeuf (*Mémoire concernant l'histoire d'Auxerre*, 1743) en attribue à tort la découverte, l'eût remise en honneur, vers 1620, et lui eût dû, grâce aux encouragements de Mlle de Longueville, puis de Louis XIII, une fortune de 50,000 francs en quelques années. C'est un argument en faveur de M. Spies, qui soutenait avoir vu, dans les Archives de la cour d'Anspach, où il était conseiller, un diplôme de 1574, cacheté en cire d'Espagne rouge, et un autre de 1620, cacheté de cire noire. Cela n'a rien d'extraordinaire. Dans un livre d'un citoyen d'Augsbourg, nommé Samuel Zimmermann, imprimé à Ingolstadt en 1579, on trouve décrite la manière de composer la cire à cacheter rouge, noire, blanche, bleue et jaune.

Nous savons d'ailleurs par *l'Isle des Hermaphrodites*, chapitre des *Lois, Mœurs*, etc., que les femmes de cette époque fermaient leurs lettres avec un simple cachet de cire d'Espagne. Mais il est bon de dire, d'après l'ouvrage de Pomet, chapitre *Cire des Indes*, que cette cire célèbre ne se faisait pas en Espagne, où l'on ne se servait généralement, pour sceller les lettres, que de petits pains à cacheter. Elle nous venait donc de l'Orient, où depuis longtemps on la fabriquait avec la gomme-laque, teinte de plusieurs couleurs. Tavernier, dans ses observations sur le commerce des Indes orientales, raconte qu' « il y a beaucoup de femmes à Surate qui ne gagnent leur vie qu'à nettoyer la laque, après que la couleur d'écarlate en est tirée. Elles luy donnent telle couleur que l'on veut et la forment en bastons comme la cire d'Espagne. »

Il y avait à Perpignan une fabrique de cire à cacheter. On appela probablement cette cire, *cire d'Espagne*, parce que jusqu'à Louis XIII le Roussillon a appartenu à l'Espagne, ou était censé en faire partie. Savary des Bruslons, dans son *Dictionnaire de commerce*, v° *Cire d'Espagne*, donne les renseignements suivants sur sa fabrication : on faisait fondre dans une chaudière de la gomme, avec du noir de fumée, si l'on voulait faire de la cire d'Espagne noire ; avec de l'orpin, si l'on voulait de la cire d'Espagne jaune ; et l'on y mêlait un

peu de civette, si l'on voulait la parfumer ; après quoi on la retirait ; on la coulait, on la façonnait en petits bâtons, ronds, plats ou tordus. La mauvaise cire d'Espagne se faisait avec de la résine ; mais cette dernière est fortement critiquée par le sieur Comiers d'Ambrun, dans son *Traité de la parole, langue et écriture, contenant la sténographie impénétrable, avec tout ce qui concerne les encres, cachets et cire à cacheter* (Bruxelles, 1691).

Jusqu'alors la cire à cacheter avait été rouge, jaune, bleue, verte, noire ou aventurinée au moyen du mica jaune ou blanc. Au XVIIIe siècle, il était de bon ton d'écrire ses lettres sur des papiers de fantaisie, avec cachet de *cire bronzée au pot pourri* de chez Salmon, papetier, rue Dauphine.

Depuis le commencement du siècle actuel, la fabrication de la cire à cacheter a reçu plusieurs perfectionnements. Un des plus importants a eu pour objet de neutraliser la fumée qui, lorsqu'on la brûlait, noircissait et endommageait l'empreinte des cachets. On est aussi parvenu à faire, pour les pays chauds, des cires particulières qui ne se fondent qu'à une température de 100 degrés, et qui peuvent, par conséquent, être employées dans les circonstances où les cires ordinaires seraient inapplicables, à cause de leur ramollissement. Les cires à cacheter sont ordinairement parfumées avec le musc, l'ambre, la civette, les essences de citron, de bergamote, de rose, de jasmin, etc.

Peu à peu la cire à cacheter, qui conserva le nom de *cire d'Espagne* jusqu'en 1835, quoiqu'on en fabriquât d'excellente en France, fut délaissée pour les pains à cacheter, dont l'usage est très ancien dans le sud de l'Europe. Les officiers et les soldats de l'armée d'Italie, conduits par Napoléon Ier, trouvant un moyen si commode de fermer les lettres, en usaient largement ; ils donnèrent ainsi à quelques industriels parisiens l'idée de fabriquer des pains à cacheter. Depuis lors cette fabrication s'est développée dans des proportions considérables. « Les pains à cacheter sont bien connus à Paris et dans les villes où l'on écrit et cachette beaucoup de lettres », lit-on dans un petit livre anonyme du commencement de ce siècle : *le Langage vicieux corrigé.* « Ailleurs ils le sont moins et ont conservé, mal à propos, le nom qu'on avait donné à la feuille de pâte très légère et sans levain dans laquelle on découpe les hosties. Cette pâte s'appelait *pain à chanter la messe*, et, par abréviation, *pain à chanter* [1] ; mais *pain à chanter* tout seul est à peine construit (grammaticalement), et il est difficile, si l'on n'est prévenu, d'en comprendre le sens. De prétendus puristes en ont fait *pain enchanté*, qui, s'il n'a pas non plus le sens commun, leur semble au moins construit d'une manière plus correcte. C'est toujours une faute grossière. Il faut dire pain à cacheter. »

Suivant le *Dictionnaire de l'industrie manufacturière, commerciale et agricole,* publié en 1833, le pain à cacheter est une pâte de farine délayée mise dans des moules, semblables aux *fers à gaufrer* chauds, et que l'on découpe ensuite au moyen d'un emporte-pièce. « Les pains à cacheter sont tantôt blancs, tantôt colorés de diverses teintes. Il est important de ne faire entrer dans leur composition aucune substance vénéneuse, parce que non seulement on les humecte sur la langue, mais fréquemment on les avale entiers ou par fragments.

1. « Unn boeste d'argent à mettre *pain à chanter.* Deux burettes d'or à mettre le vin et l'*eau à chanter.* » (Inventaires du XIIIe siècle.)

La belle teinte du *vert de Schwenfurt* l'a fait employer depuis quelques années ; mais on ne saurait trop en prohiber l'usage pour ce genre d'application. Des pains d'une espèce particulière attirent en ce moment l'attention ; ils sont transparents. On les obtient au moyen de la gélatine diversement colorée. »

Le commerce de la cire et des pains à cacheter est encore très important, quoiqu'il ait diminué sensiblement depuis l'introduction dans la papeterie des enveloppes gommées.

Consacrons, pour finir, quelques mots à l'origine de ces dernières.

Chez les Indous, il est d'usage d'envoyer les lettres renfermées dans de petits sachets plus ou moins ornés, selon la qualité de la personne à qui la lettre est adressée. Les Chinois connaissent aussi les enveloppes : ce sont de petits sachets de papier s'ouvrant sur le côté.

Pendant le moyen âge, on faisait des entailles aux lettres closes ou missives ; on y passait une bande de papier ou de parchemin, suivant que sur du papier ou du parchemin la lettre était écrite, et on scellait les deux bouts de la bande, afin qu'on ne pût lire la lettre sans rompre le sceau.

Au XVIe siècle, selon *l'Isle des Hermaphrodites*, chapitre des mœurs, des lois, etc., on se contenta de mettre un cachet sur les deux bouts d'un fil ou d'un ruban, qu'il fallait rompre ou couper pour ouvrir les lettres. Le dialogue suivant, tiré des *Galanteries du duc d'Ossonne*, comédie par Jean de Mairet (1636), en fournit une preuve.

STÉPHANILLE.

Je sçavois bien qu'encor j'oubliois quelque chose.
C'est un papier pour vous.

FLAVIE.

Et qui vous l'a donné ?

STÉPHANILLE.

Un homme assez bien fait vestu d'un drap tanné.

FLAVIE.

N'est-ce point de mon frère ?...

STÉPHANILLE.

Il m'a dit, à la lire,
Elle saura qui c'est sans qu'il faille le dire.

FLAVIE.

Donnez-moy des ciseaux, il faut voir ce que c'est.

Dans *le Nouveau traité de la civilité qui se pratique en France parmi les honnestes gens* (Paris, 1675), par Antoine de Courtin, on lit les préceptes suivants : « Lorsqu'on écrit à quelqu'un, si l'écriture ou la matière de la lettre doit finir trop bas, il faut la ménager en sorte que l'on puisse garder deux lignes pour finir à la page suivante. C'est pourquoy s'il se rencontre, par exemple, qu'une feuille de papier soit écrite de tous les costez et finisse au bas de la deuxième page, *la bienséance ne voulant pas qu'on la mette ainsi cruement dans l'enveloppe,* il faudra couvrir cette dernière page d'une demi-feuille de papier blanc volante, qui se joigne et s'engage par une petite marge à la feuille écrite. » — « Il est bon aussi de sçavoir que, pour plus de respect, on met la

lettre dans une enveloppe sur laquelle on écrit le dessus (l'adresse). Et pour les dames, on cachette les lettres avec de la soye en mettant le dessus de la lettre même (pareil), ce qui s'observe pour les dames de la plus grande qualité, si ce n'est que, pour marquer d'un plus grand respect, on peut mettre la lettre déjà cachetée de soye dans une enveloppe sur laquelle on met encore le dessus. »

En octobre 1702, M. de Choiseul vint donner à Fontainebleau la nouvelle de la victoire remportée à Friedlingen par Villars. Le comte d'Ayen, neveu de Mme de Maintenon, apporta les drapeaux pris sur l'ennemi ; mais quand on sut qu'il ne s'était pas trouvé à la bataille, on ne lui épargna pas les épigrammes. C'est alors que le roi, pour récompenser Villars, le créa maréchal, et, pour lui ménager une surprise, il lui écrivit de sa propre main une lettre avec cette suscription : *A mon cousin le maréchal de Villars*, et il renferma cette lettre dans une autre qui portait simplement sur l'adresse : *A M. le marquis de Villars*.

Comme on le voit, les enveloppes, du temps de Louis XIV, consistaient simplement en une feuille de papier blanc pliée en forme de lettre, et dans laquelle on renfermait la missive. C'était là ce qu'on appelait les « lettres doubles » dont le poids, selon le règlement d'avril 1644 pour le port des lettres et paquets, « ne devait pas dépasser une once ». Les lettres sans enveloppes portaient la dénomination de « lettres simples ».

Ajoutons qu'il était d'usage que chacun fît ses enveloppes. « Vous m'aviez promis de m'écrire souvent. Tiendrez-vous parole ? demande l'abbé Galiani à Mme Necker, dans une lettre datée de Gênes, le 28 août 1769. Écrivez-moi par la poste en droiture ici, mais chargez quelqu'un de faire les enveloppes. Vos lettres ressemblent à Socrate, la plus belle âme dans le corps le plus laid. Vos lettres sont aussi belles que l'enveloppe en est affreuse. Je dis cela pour faire plaisir à l'abbé Morellet et non pas pour vous humilier. Il ne vous conviendrait pas de bien faire les enveloppes. Cette matérialité ne sied pas bien au sublime de votre ineffable spiritualité. »

Ce fut quelques années plus tard que les papetiers imaginèrent de petites feuilles toutes pliées pour mettre les lettres qu'on envoyait par la poste. « Vous n'aurez plus de ces petites enveloppes toutes faites qui vous déplaisent », écrivait en 1782 Mme de Genlis, dans *Adèle et Théodore* (lettre X).

Les premières enveloppes débitées par les papetiers anglais datent de l'année 1840. Elles parurent alors sous deux formes, c'est-à-dire sous la forme de *cover* ou enveloppe affranchie [1], et sous celle d'enveloppe proprement dite. Le public préféra d'abord les *covers ;* mais il en abandonna peu à peu l'usage, et celui des enveloppes a prévalu définitivement.

Au mois de janvier de l'année suivante, de nouvelles enveloppes furent livrées au public. Comme les premières, elles étaient garnies de deux fils de soie de différente couleur adhérente au papier, quelquefois même de quatre fils, qu'on nouait et qu'on scellait à la cire.

1. Le *cover* (lettre) est une demi-feuille de papier, de 232^mm^ sur 212^mm^ sur 195, pliée en quatre comme une lettre. L'une des faces est blanche et servait souvent à écrire la lettre ; l'autre face, qui porte une vignette, était destinée à recevoir l'adresse ainsi que le mot *postage*, qui remplaçait le timbre. L'enveloppe est la même demi-feuille, sur laquelle on n'a rien imprimé, et qui est découpée et façonnée pour former une enveloppe proprement dite.

La machine à plier les enveloppes a été inventée, en 1844, par M. Edwin Hill et M. Warren de la Rue. Ce dernier la perfectionna en 1849 : elle pliait et gommait 3,600 enveloppes par heure. Vers 1851, la fabrication des enveloppes prit encore plus d'extension. Depuis cette époque, son importance devint chaque année plus considérable. On produit par jour à Paris, en moyenne, un million cinq cent mille enveloppes.

Dans ce nombre figurent les enveloppes communes, en papier ordinaire, pour circulaires, annonces, etc., les enveloppes de lettres, en papier vergé, généralement blanc, les enveloppes de luxe, en papier satiné, le plus souvent gris perle, et enfin les enveloppes de fantaisie, dans le genre de celles que Rossini employait parfois pour enfermer sa correspondance : celles-ci sont traversées par des portées de musique imprimées en bleu : une clef de sol avec des dièses ou des bémols et une note quelconque en encre noire, forment le cachet.

Telle est l'histoire des principaux objets dont nous nous servons pour écrire, et que le scribe Ménédème, devenu vieux et aveugle, appelle, dans une épigramme grecque de Damocharis, « les outils de son métier ». Les anciens, comme on l'a vu, connaissaient donc le papier, le crayon, la règle, la plume, le canif, l'encre, la cire à sceller, etc. Au reste, il suffira de terminer cette trop longue étude par un petit poème de Phanias, contemporain d'Épicure, pour résumer en peu de mots l'attirail des copistes et convaincre le lecteur que, dans l'antiquité comme de nos jours, la profession des « hommes de plume », selon l'expression de Voltaire, menait rarement aux honneurs et à la fortune. « Un canif pour tailler les roseaux de Gnide, l'éponge qui servait à les nettoyer, une règle à tracer des lignes bien droites, barrière que ne franchit pas le troupeau de l'alphabet, l'encrier avec sa liqueur d'un beau noir, un compas à tracer des cercles, une pierre à polir, l'abat-jour qui protège la vue, *tous ces instruments qui n'enrichissent pas*, le scribe à gages Cestondas les a consacrés aux Muses, depuis qu'il a trouvé à mordre au gâteau de la régie, qui nourrit bien son monde. »

SPIRE BLONDEL.



LE COMMERCE D'AUTREFOIS

ET

L'IMPRIMERIE D'UNE DUCHESSE

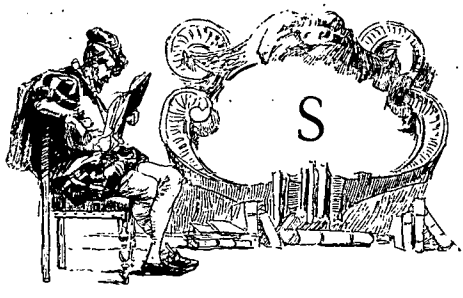

Sous l'ancien régime, la noblesse pouvait-elle, sans déroger, se livrer au commerce et à l'industrie ? Question fort simple dans l'état social actuel, mais qui fut très controversée dans l'état social antérieur. Bodin [1] et Tiraqueau [2] interdisaient le commerce à la noblesse ; Balde et La Roque [3], dans un traité spécial, l'y exhortaient, au contraire, comme à une chose honorable et avantageuse. Grosley alla même jusqu'à invoquer le trafic pour expliquer le principe, ou plutôt l'exception : *Ventre anoblit.* Les comtes de Champagne, dit-il, pour faire fleurir le commerce dans leurs États, ont pu donner le privilège de la communication de la noblesse aux négociants par alliance avec des filles nobles [4].

1. *Respubl.*, lib. V.
2. Cap. II et III.
3. *In Rubricis de clericis peregrin.*
4. Grosley : *Recherches pour servir à l'histoire du droit français,* 1752 ; p. 183 et 399. — Cf. Matagrin : *la Noblesse de Périgord en 1789.* Périgueux, 1857 ; p. 13. Les diverses carrières ouvertes à la noblesse ont fait l'objet de vives discussions vers le milieu du XVIIIe siècle. C'est alors

En fait, la question ne tarda pas à être tranchée dans le sens de Balde et de La Roque.

Les gentilshommes que le connétable Du Guesclin conduisit en Espagne, pour combattre Pierre le Cruel, étaient des marchands : l'histoire les nomme *chevaliers mercadiers*. Au XVe siècle, on vit un négociant, Jacques Cœur, humilier la maison de Bourgogne, assurer le trône de France à l'héritier légitime et étonner l'Europe par l'étendue de ses relations, qui, bien plus que son titre de baron, lui ont acquis une gloire justement méritée. Nous voyons même la haute noblesse engagée dans des spéculations maritimes considérables. C'est ainsi que Guinot de Lauzières, conseiller et maître d'hôtel de Charles VIII, avait engagé une forte partie de sa fortune sur un navire portant le pavillon français. Ce navire fut, on ne sait sous quel prétexte, capturé près de l'île de Zante, par Adrien Loredano, capitaine de l'armée navale de Venise, qui fit massacrer Philippe Burelly, capitaine du navire et un grand nombre de gentilshommes qui l'accompagnaient. Le roi Charles VIII, qui tenait avec raison à faire respecter le pavillon de la France en même temps que la vie et la fortune de ses sujets, prit cette affaire fortement à cœur. Il la recommanda chaudement à Ludovic Sforza de Milan, par l'intermédiaire de son ambassadeur Barbiani ; il expédia, en outre, un délégué du nom de Clervoye au duc de Ferrare, afin de se concerter avec lui dans le but d'obtenir à Venise des dommages-intérêts évalués à 80,000 ducats. Le duc écrivit à son ambassadeur à Venise et fit accompagner Clervoye d'un des siens pour appuyer la réclamation et rapporter à Charles VIII une solution qui fut sans nul doute favorable, l'affaire n'ayant pas laissé d'autres traces [1].

En 1540, Jean-François de La Roque, chevalier et seigneur de Roberval, va, le premier, établir la religion chrétienne et le commerce dans le Canada, sous l'autorité de François Ier, qui le fait seigneur de Norembec, son vice-roi, amiral et lieutenant-général en Canada, Terre-Neuve, etc.

Seize ans plus tard, Charles IX signe des lettres patentes par lesquelles il permet aux nobles de Marseille, de Rouen et de Bretagne, de se livrer au commerce maritime, et, quelque vingt ans après, Pierre de Monts, gentilhomme de la chambre d'Henri IV, cingle vers l'Amérique, établit la première colonie sérieuse dans la Nouvelle-Écosse ou Acadie et jette les fondements d'Aunapolis, jadis Port-Royal. Son successeur, un autre gentilhomme du nom de Poitrincourt, poursuit cette glorieuse et difficile entreprise, d'une manière d'autant plus efficace qu'il s'efforce avant tout de gagner le cœur des sauvages indigènes.

Ce fut peut-être la proposition faite en 1614, par les États généraux à la noblesse, d'équiper des navires et de faire le trafic en grand, qui donna à

qu'ont été publiés les opuscules suivants, qui renferment des idées et des détails fort intéressants, tant sur cette époque que sur les époques antérieures :

Marchand : *la Noblesse commerciale et ubiquiste*. Paris, 1756. — L'abbé Coyer : *la Noblesse commerçante*. Londres et Paris, 1756. — Chev. d'Arcq : *la Noblesse militaire* ou *le Patriote français*. Paris, 1756. — Rochon de Chabannes : *la Noblesse oisive*, 1756. — Marquis Vento de Pennes : *la Noblesse ramenée à ses vrais principes ou Examen du développement de la noblesse commerçante*. Paris, 17 8. — De la Hausse : *la Noblesse telle qu'elle doit être*. Amsterdam et Paris, 1758.

1. Les pièces de cette affaire sont aux archives de Milan et de Ferrare. Malpiero : *Ann. Veniti*, t. X, p. 627.

Louis XIII l'idée de son ordonnance de 1629. « Et pour convier nos sujets, de quelque qualité et condition qu'ils soient, y dit le roi, de s'adonner au commerce et trafic par mer, et faire connaître que notre intention est de relever et de faire honorer ceux qui s'y adonnent, nous ordonnons que tous gentilshommes, qui, par eux ou par personnes interposées, entreront en port et société de vaisseaux, denrées et marchandises d'iceux, ne dérogeront pas à la noblesse [1]. »

Louis XIV renouvela et développa cette ordonnance en août 1669 et, par un édit de 1701, il établit en principe que l'aristocratie ne dérogeait pas en se livrant au commerce en gros.

« S'il est vrai, dit à ce propos un historien (HEN., *Abr. chr.*), que le commerce soit le plus sûr moyen d'augmenter le nombre des citoyens dans un royaume; s'il est vrai que le commerce remplace les mines d'or et d'argent que la nature nous a refusées; s'il est vrai que la guerre se fasse aujourd'hui plutôt par l'opposition de richesse, de nation à nation, qu'en opposant homme à homme; s'il est vrai, enfin, qu'on ne puisse trop honorer une profession qui a continuellement l'univers pour champ de ses opérations, et qui suppose, dans ceux qui l'exercent, ces ressources subites du génie dont une nation sent tout à coup augmenter son crédit aux dépens de ses voisins, combien doit-on s'étonner qu'on ait été si longtemps à donner une pareille loi ! »

L'industrie et le commerce étaient autrement envisagés en Italie. Là, il n'y eut jamais aucune idée de dérogeance pour la noblesse qui exerçait un commerce ou une industrie; le négoce comprenait dans ses rangs non seulement le peuple et la bourgeoisie, mais de nombreux membres de la haute société, dont les fonds servaient à fabriquer de la soie à Gênes et de la laine à Florence. Les Ginori, les Capponi, les Médicis eux-mêmes; oui, les Médicis eux-mêmes, qui donnèrent deux reines à la France, ces orgueilleux Médicis qui refusaient le titre de baron parce que, comme feudataires, ils auraient dû rendre hommage à leur suzerain; ces Médicis tinrent un modeste comptoir d'épicerie : c'était la plus ancienne *bottega* de l'espèce, à Florence. A côté de l'épicerie, ils avaient une pharmacie avec un laboratoire : ils y fabriquaient une huile antitoxique, connue dans l'Europe entière, mais dont la célébrité disparut, quand Côme III, de Médicis, transféra cette fabrication au palais Pitti. Mais les Médicis furent surtout connus comme banquiers et, dans cette partie, Laurent le Magnifique éleva sa maison au premier rang; la succursale qu'il avait à Lyon faisait des transactions énormes; aussi, lorsque sous son fils, Pierre de Médicis, Charles VIII expulsa les Florentins de France, Pierre éprouva-t-il une secousse formidable, qui fut une des causes de sa perte.

Les rois eux-mêmes s'occupaient de transactions commerciales : Ferdinand, roi de Naples, et son fils Alphonse, duc de Calabre, trafiquaient dans les huiles et les safrans, comme nous l'apprend Trinchera, dans son *Codice Aragonese;* ils ne dédaignaient même pas de se servir de la voie diplomatique pour connaître plus promptement les cours et faire de meilleures affaires.

C'était vraiment pousser l'amour du trafic et du lucre un peu loin; le

1. Abbé Goyer : *la Noblesse commerçante.* Londres et Paris, 1756; p. 134 à 136, 173 et 174. — La Roque : *Traité de la noblesse.*

peuple se montra mécontent d'une telle concurrence, il murmura, il abhorra davantage des souverains qu'il détestait déjà. Aussi, à la mort de Ferdinand, son fils Alphonse jugea-t-il prudent de renoncer au commerce et à l'industrie et d'accorder la liberté du trafic.

C'est au milieu de cette étonnante activité commerciale que vivait, à Florence, la famille Alberti, et que, dans les premières années du xve siècle, des dissensions politiques forcèrent plusieurs de ses branches à prendre le chemin de l'exil : deux vinrent s'établir dans le Vivarais. L'une, celle des d'Albert des Issards, que représentait, il y a une quinzaine d'années, le comte Philibert, mort à Pont-Saint-Esprit, dont la sœur épousa un de Broche des Combes, poursuit encore aujourd'hui, à Lyon, les transactions commerciales de ses ancêtres à Florence. L'autre branche, celle des Alberti de Luynes, a creusé, pendant trois siècles, un des plus brillants sillons dans l'histoire de France. Ces Alberti ne furent ni commerçants ni industriels, mais ils eurent le mérite tout aussi efficace d'accorder une protection large et éclairée non seulement au commerce, mais aux arts et aux lettres; il y en eut qui allèrent jusqu'à étudier certaines industries et à les exercer eux-mêmes : nous en avons un remarquable exemple dans Guyonne de Montmorency-Laval, femme de Louis, duc de Luynes.

Le duc de Luynes, bien que fort riche et d'une naissance illustre, n'émigra point pendant les événements de 1792, et il se retira au château de Dampierre avec la duchesse sa femme et la vicomtesse de Montmorency, sa fille.

La duchesse de Luynes, qui avait été dame du palais de la reine Marie-Antoinette, dut trouver cet isolement assez étrange et, sans son caractère viril et original, peut-être aurait-elle regretté de ne pouvoir plus prendre part, avec une brouette d'acajou, aux travaux de terrassements du Champ de Mars, pour quelque grande fête de Fédération. C'était du reste une femme supérieure, d'une grande intelligence, de beaucoup de cœur, d'un esprit parfaitement juste et droit. « Ses traits durs et irréguliers — lisons-nous dans les *Souvenirs,* de Mme Récamier — étaient masculins, comme le son de sa voix. Lorsqu'elle portait des vêtements de femme (ce qui n'arrivait pas tous les jours), elle endossait une sorte de costume qui n'était ni celui qu'elle avait dû porter dans sa jeunesse, avant la Révolution, ni celui que la mode avait introduit sous l'Empire : il se composait d'une robe très ample, à deux poches; on ne lui vit jamais de chapeau. Mme de Luynes se moquait fort gaiement elle-même de ce qu'elle appelait sa *dégaine,* et néanmoins, avec ce visage, cette toilette et cette grosse voix, il était impossible aux gens les plus ignorants de ce qu'elle était de ne pas reconnaître en elle, au bout de cinq minutes, une grande dame. La sensibilité et l'élévation de son âme se montraient de même sous la brusquerie de ses allures, comme, à travers la crudité de son langage, perçaient l'habitude et l'élégance du grand monde. Elle était très instruite, savait bien l'anglais et lisait énormément. Que dis-je ? Elle imprimait; elle avait fait établir une presse au château de Dampierre, et non seulement elle *était,* mais elle avait la prétention d'*être* un bon ouvrier typographe.

Un jour, elle se rendit, avec Mme Récamier, aux Halles de la Grenette, à l'imprimerie de MM. Ballanche père et fils. Après avoir attentivement et très judicieusement examiné les caractères, les presses, les machines, après avoir

apprécié en personne du métier les perfectionnements que MM. Ballanche avaient introduits dans leur établissement, elle relève tout à coup sa robe dans ses poches, se place devant un casier, et, à l'admiration de tous les ouvriers, la duchesse compose une planche fort correctement, fort lestement, sans omettre même en composant un certain balancement du corps en usage parmi les imprimeurs de son temps.

La presse de Dampierre fut inaugurée en 1797, et l'année même elle mit au jour les deux ouvrages suivants :

The life and adventures of Robinson Crusoë. 2 vol. in-8°. Texte anglais avec traduction française interlinéaire et un avertissement de la duchesse de Luynes en tête du premier volume.

Traduction en vers de l'élégie de Gray sur un cimetière de village. Cette traduction est l'œuvre du jeune vicomte Mathieu de Montmorency, qui l'a dédiée à sa belle-mère, la duchesse de Luynes. Elle est d'une simplicité touchante et empreinte des amers regrets que la Révolution avait laissés dans cette famille.

Les travaux typographiques furent suspendus en 1798, mais l'année suivante la presse de Dampierre livra au public les deux ouvrages suivants :

Mémoires de Talleyrand sur les relations commerciales des États-Unis avec l'Angleterre. Petit in-4°, etc.

La Capricieuse ou les Effets de l'inégalité d'humeur, comédie en trois actes. Petit in-4°.

L'année 1800 fut la plus active de la presse de Dampierre, dans toute son existence; elle ne produisit pas moins de sept ouvrages, dont voici les titres :

An account of the life of the Reverend Jonathan Swift D. D. Dean of S. Patrick's Dublin. Petit in-4°. Traduction française et avertissement de l'éditeur.

Recueil de pièces de poésie détachées, à l'usage de quelques amis habitant la campagne. 1re partie. In-8°. — Dans une préface introductive, la duchesse de Luynes explique les motifs qui l'ont portée à former cette petite collection.

Histoire de la vie et de la mort tragique de Vittoria Accorambona, duchesse de Bracciano. Petit in-4°.

La Vie de Marie de Hautefort, duchesse de Schomberg. Petit in-4°.

Recueil de quelques articles tirés de différents ouvrages périodiques. Petit in-4°.

Notions abrégées de logique et de morale, par BARBIER, avec une notice et des notes de Mme de Luynes. Petit in-4°.

Les Trois époques ou l'Amour considéré dans la société et hors de la société, par BARBIER. Petit in-4°.

De 1801 à 1803, la presse de Dampierre ne révèle son existence que par les quatre publications suivantes :

Notice sur la vie de la duchesse d'Ayen, par Mme DE LA FAYETTE, sa fille. An IX (1801). Petit in-4°.

Recueil de pièces de poésie détachées, à l'usage de quelques amis habitant

la campagne. An X (1802). In-8°. — Cette seconde partie renferme des pièces d'un genre plus léger, et la duchesse de Luynes a soin d'en prévenir le lecteur dans un avertissement, où elle dit qu'elle a admis tous les genres, pourvu qu'ils n'introduisent pas l'ennui.

Lettres de Mme Suard à son mari sur son voyage à Ferney. An X (1802). Petit in-4°.

Relations de la fin d'Henri IIe du nom, duc de Montmorency et de Damville. 1803. Petit in-4°.

Restent enfin deux publications sans date :

Abrégé de la vie du garde des sceaux de Marcillac. Petit in-4°.

Conseils d'un père à son fils, par A. L. — Ce sont des conseils donnés par le duc de Luynes à son fils, le duc de Chevreuse, au moment où il finissait l'éducation de ce jeune homme.

Pour compléter ces détails, nous faisons suivre quelques lignes qui nous ont été remises par feu le duc de Chaulnes, qui les avait, croyons-nous, lui-même rédigées.

La duchesse de Luynes, y lisons-nous, s'occupait aussi avec un soin tout particulier d'une revision générale de l'édition française du *Spectator* de Steele et Addison, cet ouvrage périodique anglais dont l'apparition à Londres avait eu tant de succès. L'édition française, dont la publication avait commencé à Amsterdam, en 1714, était fort inexacte et fort incomplète. Les nombreuses lacunes et incorrections que la duchesse de Luynes y avait remarquées lui avaient suggéré l'idée d'en publier un supplément, et elle s'était mise à l'œuvre avec cette ardeur et cette courageuse persistance qu'elle apportait en tout. Elle était aidée dans cette entreprise littéraire par M. Guillard-Senainville, né en Beauce, près de son château d'Esclimont, mort en 1837, agent général de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale. C'était un homme instruit, très versé dans la connaissance de la langue anglaise et qui fut fort heureux de s'associer à un travail de cette importance. La duchesse de Luynes commença à la fois deux éditions in-4° de son supplément au *Spectateur*. L'une contenait simplement la traduction française préparée par elle et son collaborateur. Dans l'autre, elle mit en regard de la traduction le texte anglais. Deux volumes de la première parurent en 1803 et en 1806 ; la seconde en était déjà arrivée au sixième volume, lorsque survint, en 1810, l'ordonnance impériale qui supprima d'un seul coup toutes les imprimeries particulières et força la duchesse de Luynes à se défaire de la sienne. Elle s'en dédommagea en composant, dans la suite, près de quarante volumes de pièces diverses, qui existent encore à la bibliothèque du château de Dampierre.

Il n'était pas jusqu'au brochage même des livres dont elle ne s'occupât ; mais le plus souvent elle laissait ce soin à une amie de la maison, Mme Felz, de la famille irlandaise du célèbre O'Connor et femme d'un médecin allemand distingué : elle exécutait ce travail avec beaucoup de dextérité, dans le salon même du château de Dampierre.

PH. VAN DER HAEGHEN.

CHRONIQUE DU LIVRE

RENSEIGNEMENTS ET MISCELLANÉES

VENTE DE LIVRES ANCIENS ET MODERNES PROVENANT DE LA BIBLIOTHÈQUE DE M. GÉNARD (DE GRENOBLE); HOTEL DROUOT, LES 24 ET 25 MAI 1886.

(M. Ch. Porquet, expert.)

Il y a quelques années, M. Génard mit en vente une importante collection de livres, qui fut loin de produire ce qu'il en attendait; et encore soutint-il les enchères, en rachetant un certain nombre d'ouvrages qu'il ne voulut pas laisser partir à bas prix. Il vient de les remettre en vente. Cette fois encore, ses espérances ont été déçues. Ce qu'il avait racheté plus de 40,000 francs a produit à peine 20,000 francs, frais déduits. Les livres ont subi, comme toute chose, une certaine dépréciation; mais il faut dire aussi que l'amateur devient de plus en plus difficile sur la condition des exemplaires; son goût s'est épuré. Autrefois, quand il voulait avoir un livre rare, pourvu que les raccommodages fussent habilement faits et pour peu que l'exemplaire fût relié par Bauzonnet, Trautz, Thibaron, Cuzin, Lortic, fût-il court de marges, l'amateur l'achetait fort cher (notamment aux ventes Turner et Lebœuf de Montgermont); mais quand, plus tard, il voulait le revendre, il éprouvait une déception, et, ne voulant pas le laisser déprécier, il le rachetait, puis, quelque temps après, le remettait en vente, et le malheureux livre n'étant plus soutenu tombait à plat. C'est ce qui vient d'arriver pour un Montaigne de 1588, in-4°, relié par Trautz, que M. Génard avait racheté 800 francs à sa première vente et qui vient d'être revendu 270 francs. Il y avait un raccommodage au frontispice.

Divers autres ouvrages, laissant à désirer comme condition, se sont trouvés dans le même cas à cette vente. Voici les plus importants :

Fables choisies, mises en vers par Jean de La Fontaine. Paris, Desaint et Saillant, 1755; 4 vol. gr. in-fol., fig. d'Oudry, rel. de Chambolle; exempl. en grand papier, très court de marges; racheté par M. Génard 1,120 francs à sa première vente et revendu à celle-ci 750 francs.

Fables de La Fontaine, avec fig. gravées par Simon et Coiny. Paris, Didot, 1787; 6 vol. in-18, mauvaise reliure, fig. avant les n^{os}; racheté 700 francs, revendu 290 francs.

Le Théâtre de P. Corneille. — Les Tragédies et Comédies de Thomas Corneille. Amsterdam, 1664-1678; 10 vol. petit in-12, fig., reliés par Duru; exempl. court de marges, revendu 350 francs au lieu de 770 francs.

La Princesse de Clèves. Paris, Claude Barbin, 1678; 4 tomes en 2 vol. in-12, mar. citron, rel. de Trautz, court de marges; repris par M. Génard à 700 francs, revendu 270 francs.

Le Diable boiteux. Paris, Claude Barbin, 1707, in-12 relié par Lortic, édition orig., superbe exempl. (dit le catalogue), mais titre raccommodé (ce qu'il omet d'indiquer); vendu 141 francs au lieu de 370 francs.

Le Paysan perverti. — La Paysanne pervertie. 8 vol. in-12, rel. par Chambolle; exempl. court de marges, fig. remontées; vendu 295 francs au lieu de 450 francs.

Heptaméron français ou *Nouvelles de Marguerite, reine de Navarre.* Berne, 1780-1781; 3 vol in-8°, fig. de Freudenberg; exempl. relié sur brochure par Thibaron-Joly, fig. courtes à la marge extérieure; vendu 672 francs au lieu de 750 francs.

C'était le plus beau livre de la vente. Quelques ouvrages importants, qui étaient en bonne condition, n'ont pas eu meilleure fortune.

Fabliaux ou *Contes des* XIIe *et* XIIIe *siècles.* Paris, Jules Renouard, 1829; 5 vol. gr. in-8°, papier vélin, avec les 18 grav. de Moreau et de Desenne en double état : avant la lettre sur chine et eaux-fortes (rel. anglaise); 420 francs au lieu de 700 francs.

Œuvres de Boileau. Paris, Lefèvre, 1824; 4 vol. gr. in-8°, papier jésus vélin, l'un des 50 exempl., demi-rel., mar. r. (Capé), avec environ 80 vignettes et portraits avant la lettre ou à l'eau-forte; 601 francs au lieu de 1,000 francs.

Œuvres complètes de Grécourt. Paris, Chaigneau, 1796; 4 vol. in-8°, papier vélin, rel. par Doll, fig. avant la lettre et eaux-fortes; 265 francs au lieu de 500 francs.

Contes et nouvelles en vers, par M. de La Fontaine. Amsterdam, 1762; 2 vol. in-8°, port. et fig. d'Eisen, édition dite des « fermiers généraux », mar. r., large dentelle doublée de moire (rel. ancienne); 1,345 francs au lieu de 1,700 francs.

Œuvres complètes de Molière. Paris, Lefèvre, 1824-1826; 8 vol. gr. in-8°, papier jésus vélin, demi-rel., non rogné; contenant la suite complète d'un portrait de Molière gravé par Saint-Aubin avant lettre et eau-forte, et de 30 fig. de Moreau, publiées par Renouard, en triple état : eau-forte avant lettre et avec lettre; deux autres suites avant la lettre par Desenne et Horace Vernet, et un certain nombre de portraits de Molière (exempl. de Renouard, relié depuis sa vente); 1,500 francs au lieu de 2,200 francs.

Œuvres de Crébillon. Paris, Lefèvre, 1828; 2 vol. in-8°, mar. r. (Capé), grand papier vélin, avec plusieurs portraits, dont celui de Ficquet et la suite de 9 fig. de Moreau en triple état : eau-forte, avant lettre et avec lettre; 290 francs au lieu de 500 francs.

Les Amours pastorales de Daphnis et Chloé, 1718, petit in-8°, front. et 28 fig. par Audran, mar. r. doublé de tabis vert, tr. dor. (Bradel-Derome); 530 francs au lieu de 800 francs.

Mémoires et avantures (sic) *d'un homme de qualité.* Amsterdam, 1731; 7 vol. in-12, mar. bleu jans., tr. dor. (Thibaron-Joly); exempl. de la bonne édition; 222 francs au lieu de 400 francs.

Les Aventures de Télémaque. Paris, Didot, 1784; 2 vol. in-8°, mar. r., dos orné (Capé), papier vélin; orné de la suite complète d'un portrait gravé par Delvaux, en double état, et des 25 fig. de Moreau, en triple état; 340 francs au lieu de 600 francs.

Le Temple de Gnide. Paris, 1772; gr. in-8°, fig. avant lettre, rel. de Lortic en mar. r., dos orné, plats couverts d'une riche dentelle XVIIIe siècle à petits fers, avec des oiseaux, des carquois et des cœurs, doublé de maroquin bleu, couvert de pensées alternant avec des cœurs enflammés; contre-gardes en tabis bleu, etc.; 780 francs au lieu de 1,400 francs.

Les Souffrances du jeune Werther. Paris, Didot, 1809; mar. violet, ébarbé (Thouvenin), papier vélin, avec la suite de 3 fig. de Moreau, en double état : avant lettre et eaux-fortes; 262 francs au lieu de 600 francs.

Le catalogue préparé à Grenoble ne signalait aucun défaut; mais M. Porquet, après l'avoir reçu tout imprimé, avait examiné chaque ouvrage avec soin et avait marqué avec un signet les endroits défectueux — il y en avait beaucoup —; de sorte que les amateurs et les libraires, qui avaient eu la sage précaution de voir les livres avant la vente, savaient à quoi s'en tenir; aussi aucun article ne fût-il vendu. Qu'on ne vienne donc plus prétendre, comme je l'ai entendu maintes fois, que l'expert n'a pas le temps de soumettre à un pareil examen les livres qu'il est chargé de vendre. Il le prend bien pour en développer les mérites, dans des notes très prolixes, et il ne l'aurait pas pour en signaler les défauts? Eh quoi, en collationnant ou en feuilletant un livre, il n'y verrait que les qualités? Quelle grâce d'état!

L'expert, en n'indiquant pas au catalogue les imperfections et les défauts, serait-il retenu par cette idée, que ces indications sont de nature à jeter une défaveur sur la vente? Mais *la vérité avant tout!* — L'acheteur n'a-t-il pas le droit de savoir, surtout celui qui, n'assistant pas à la vente, donne ses commissions à l'expert lui-même? Et puis, la bonne foi, qu'en faites-vous? Vous m'envoyez votre catalogue, je suis loin de Paris, je vous donne mes commissions, vous achetez, vous faites votre envoi, j'ouvre et que vois-je? des exemplaires dont le catalogue a célébré les mérites en une demi-page au moins, mais qui s'est tu sur les défauts; or les uns ont des raccommodages, d'autres les figures remontées ou sont très courts de marges, etc. Quelle déception!

On nous dit, vous avez 24 heures pour collationner; mais si vous sortez l'exemplaire de la salle de vente, vous ne pourrez plus formuler de réclamation. Singulière contradiction : je ne puis collationner sur place, surtout les livres à gravures, parce qu'aussitôt la vacation terminée, on fait évacuer la salle; il me faut donc emporter pour collationner, mais si j'emporte, je ne peux plus rendre, quels que soient les défauts du livre..., qu'avec le bon plaisir du vendeur. Halte-là! monsieur le vendeur, je n'ai que faire de votre bon plaisir, et je soutiens qu'une vente faite dans ces conditions est léonine et par conséquent entachée de nullité. En soutenant cette thèse, à propos d'un fait tout récent, j'ai entendu émettre cet argument phénoménal : « Collationnez avant la vente les livres que vous voulez acheter. » D'abord est-ce que les amateurs et surtout les libraires savent jamais au juste ce qu'ils achèteront; c'est presque toujours le hasard qui en décide. Tel, qui comptait sur des ouvrages qu'il avait visés, achète tout autre chose. Il faudrait donc alors collationner tous les livres de la vente? Et quand? chez l'expert? Mais la plupart du temps ils sont en paquets et vous ne pouvez pas les voir (le contraire est l'exception) le matin de la vente — en une heure ou deux — pendant que l'on range la vacation? impossible, n'est-ce pas? Pendant la demi-heure qui précède la vente? encore plus impossible.

Je ne trouve pas mauvais que l'expert s'étende longuement sur les qualités d'un livre, mais je persiste à dire qu'il a le devoir étroit d'indiquer en même temps les défauts — la *condition*, en un mot, — afin de pouvoir inscrire en tête du catalogue : *Bona fide.*

JULES BRIVOIS
(des Amis des livres).



LA LECTURE À CYTHÈRE

LES GRANDS ÉDITEURS ANGLAIS

— DERNIER ARTICLE —

JOHN MURRAY

Il n'est pas d'éditeur dont le nom ait plus couru le monde que celui de John Murray. L'on sait en effet que l'Anglais est le plus voyageur de tous les peuples et, considéré individuellement, l'homme entre tous qui possède la plus forte dose d'amour-propre. Or remarquez-vous au pied d'un monument, dans un musée, au sommet d'un mont, un personnage debout devant un chef-d'œuvre de l'art ou de la nature qu'il ne regarde pas, mais lisant posément quelques lignes ou quelques pages d'un livre cartonné de rouge? Eh bien, ce personnage est un touriste anglais et le livre où se plonge son attention exclusivement confisquée est un *Guide Murray*, le précieux *hand-book* qui, avec mille autres satisfactions, offre à l'orgueil britannique, sans relâche, errant de par le globe, l'infaillibilité du goût, la certitude de ne rien admirer qu'à bon escient[1]. Le nom de John Murray a certes des titres plus imposants à la célébrité, mais aucun autre n'a concouru d'une façon plus effective à le rendre populaire, des pôles à l'équateur, depuis cent dix-huit ans qu'il appartient à la librairie.

Déjà, au cours de ces études, nous avons rencontré parmi les éditeurs anglais une de ces vieilles familles héréditaires, une de ces maisons plus que séculaires qui constituent de véritables dynasties commerciales[2]. Celle qui

1. Que de Français, ne craignons pas de l'avouer, en cela sont Anglais!
2. Voir *le Livre* du 10 octobre 1885, p. 292 ; *la dynastie des Bentley*.

nous arrête en ce moment a sur celle des Bentley ce léger avantage que ce n'est pas seulement le nom, que c'est aussi le prénom, comme dans certaines maisons princières, qui s'y transmet de mâle en mâle par ordre de primogéniture. En cet historique d'une librairie qui, depuis 1768, sauf pendant la minorité de son second titulaire, a toujours conservé pures de tout alliage les trois syllabes sonores de sa raison sociale, nous devons donc faire suivre d'un chiffre numérique le nom de chacun des John Murray qui l'ont dirigée.

John Murray Ier, le grand-père du titulaire actuel, était lieutenant dans les troupes de marine quand, à vingt-deux ans, il donna sa démission et, sans apprentissage préalable, acheta le fonds de librairie d'un certain William Sandby, dans Fleet Street. En changeant de carrière, le jeune marin, qui était fils d'un Écossais de bonne famille, procureur à Édimbourg[1], comme le père de Walter Scott, décapita son nom et, de McMurray qu'il était, devint Murray tout court. Débutant dans la vie commerciale, il jugea qu'il était tout au moins inutile d'affronter les préjugés violemment anti-écossais qui régnaient alors à Londres, dans toute l'Angleterre même, et dont le Dr Johnson, et surtout John Wilkes, étaient les interprètes acclamés. C'est en 1768 que ces faits se produisaient. La date ressort d'une lettre par laquelle le lieutenant McMurray exposait son projet à l'un de ses amis de la marine et l'invitait à s'associer avec lui. L'ami refusa, pour son malheur, car, un an après, embarqué à bord du vaisseau de l'État l'*Aurora,* comme officier aux vivres, et parti de Gravesend pour les Indes orientales, il succomba dans le naufrage de ce bâtiment, qui n'arriva jamais à destination et fut perdu intégralement corps et biens. Je n'aurais pas rapporté cet événement, s'il n'appartenait à l'histoire de la littérature en même temps qu'à celle de la librairie.

Le pauvre garçon qui rejetait les offres de son camarade est William Falconer, l'auteur du *Naufrage*, le plus beau poème maritime et le plus populaire de la langue anglaise. La supériorité de l'œuvre sur les autres poèmes du genre descriptif tient à ce que l'auteur, un demi-siècle avant l'affranchissement romantique, fait scrupuleusement, exclusivement usage du mot propre, du mot technique, et ajoute ainsi la puissance de la vérité à l'intérêt poignant, je dirai presque à l'angoisse avec laquelle on suit le vaisseau du *Shipwreck* dans sa course fatale de Candie aux récifs du cap Colonna, l'antique Sunium. La destinée n'est-elle pas étrange qui conduisit à périr lui-même dans le sinistre d'un bâtiment, qui fut vu au Cap pour la dernière fois et dont jamais depuis on n'eut aucune nouvelle, le poète de ce *Shipwreck*, dont la troisième édition venait de paraître en cette même année 1769 !

Pendant ce temps-là, son ami qui, en mémoire de son propre passage dans la marine et comme symbole aussi de ses nouvelles espérances, avait adopté pour tête de lettres un vaisseau naviguant à pleines voiles, John Murray Ier, se faisait une réputation de commerçant capable, énergique, d'initiative hardie, mais de libraire alors, plutôt que d'éditeur. Si, d'après les souvenirs de cette époque, où il est fait souvent mention de « M. Murray, the medical bookseller of Fleet Street », il semble qu'il se soit tout d'abord spécialisé dans le trafic

1. « Writer to the Signet ». Le *signet* est un des sceaux du royaume. En Écosse, il authentique tous les actes judiciaires.

des livres de médecine, il ne montra pas comme éditeur la même partialité ; il témoigna au contraire de penchants littéraires, car il embarqua à bord de son vaisseau le *Plutarque* de Langhorne, qui est encore réédité de nos jours, l'*Histoire de la Grèce* de Mitford, aujourd'hui oubliée, mais justement célèbre en son temps, et surtout les *Curiosités de la littérature*, un mince in-octavo qui est lui-même une double curiosité. En effet, ce petit volume est l'ancêtre de cette lignée sans nombre de *curiosités littéraires* et autres curiosités de toute sorte, qui pullula au point d'arracher un jour au poète Samuel Rogers, l'auteur d'*Italie*, cette exclamation de dégoût : « Le monde en est soûl de ces anecdotes. » En outre, l'auteur attachait si peu d'importance à son livre qu'il le fit paraître anonyme ; enfin il en prévoyait si peu le succès qu'il en abandonna sans rétribution la propriété commerciale à l'éditeur pour déterminer celui-ci à courir les risques de la publication. Or l'auteur des *Curiosités de la littérature* n'était autre et rien moins que le père — alors jeune et timide étudiant — de Benjamin Disraeli, plus tard lord Beaconsfield. Les relations qui s'établirent à ce propos, en 1791, entre John Murray et Isaac Disraeli fondèrent entre les deux familles une intimité dont nous aurons occasion de parler.

John Murray Ier n'était pas seulement un habile marchand, un éditeur entreprenant, il tenta la fortune aussi par la presse périodique. Il fonda, croit-on, quelques journaux dont il ne reste pas trace : le *London Mercury* en 1780, le *Political Herald*, et certainement une revue, *the English Review*, dont le premier numéro parut le 1er janvier 1783. La production littéraire des peuples écrivant en anglais était relativement si peu abondante que la nouvelle revue pouvait promettre de rendre compte de tout livre et même de tout opuscule publiés en Grande-Bretagne, en Irlande et en Amérique. *The English Review* vécut. Elle survécut même à son fondateur, car après avoir vendu et publié des livres au n° 32 de Fleet Street pendant un quart de siècle, John Murray Ier mourut en novembre 1793, laissant un fils qui était appelé à devenir un des plus grands éditeurs du Royaume-Uni et à faire connaître le nom de sa dynastie sur tous les points du globe où pénétra jamais un lecteur anglais.

C'est à cette date que se produit cette unique et courte éclipse du nom que nous avons annoncée. A la mort de son père, John Murray II était un jeune garçon de quinze ans. Pendant sa minorité, la librairie de Fleet Street fut dirigée par sa mère, puis, celle-ci s'étant remariée, par un M. Highley, qui avait été pendant longtemps le commis de confiance de la maison ; quand Mrs Murray peu après se retira, ce dernier fut élevé à la dignité d'associé et la raison sociale devint « Murray and Highley ». Ledit Highley était un homme sage, prudent, posé, laborieux, craintif, tout le contraire d'un spéculateur, porté à développer le département de la librairie proprement dite de préférence à celui des publications personnelles. C'est ainsi qu'un de ses premiers actes d'autorité avait été de céder *the English Review*. Nous ne sommes donc pas étonnés quand le second Murray ayant fait de solides études, jeune homme d'une intelligence supérieure, d'un brillant esprit, vraiment gentleman et non point courtaud de boutique, actif en outre, hardi et résolu, atteint sa majorité, nous ne sommes pas surpris qu'il trahisse une ambition quelque peu différente de celle où se bornaient les rêves de l'honnête Highley. Nous ne le sommes pas davantage quand nous apprenons qu'un beau matin de 1803, le fils

de John Murray Ier a dissous la société Murray and Highley et s'est proclamé seul et unique souverain dans son petit État de Fleet Street.

L'aurore du nouveau règne, fortune heureuse, se levait avec l'aurore de la jeune littérature anglaise renaissante. Wordsworth, Southey et Coleridge, les grands lakistes, avaient, il est vrai, déjà vu leurs premières poésies présentées au public, qui d'ailleurs n'en fut guère ému, par de puissants éditeurs, les Longman; mais Byron était encore sur le banc des écoliers à Harrow, le haï Harrow (*hated Harrow*). Cependant un nouveau mouvement d'activité intellectuelle et d'imagination se dessinait au nord de la Tweed et commençait à s'imposer à l'attention. Le premier numéro de la *Revue d'Édimbourg* avait paru l'année précédente (en 1802) et, sous la très habile conduite d'Archibald Constable, son éditeur fondateur, menait — on sait avec quel succès immédiat et croissant — une campagne résolue en faveur de la jeune école poétique (*the New*). Au même moment, Walter Scott ressuscitait les poésies archaïques (*the Old*) ; sa traduction du *Goetz von Berlichingen* de Goethe et son édition des *Chants des Ménestrels de la frontière écossaise* n'avaient point passé inaperçues; il écrivait le *Lai du dernier ménestrel*, qui allait paraître au commencement de l'année 1805 et dont la subite popularité devait l'engager définitivement dans la carrière des lettres. Les Longman avaient pris la part la plus importante dans la publication du nouveau poème écossais; néanmoins, parmi la mêlée, habile et prompt à profiter des moindres incidents, John Murray II fit en avant un pas décisif et qui le mit en lumière. Il était entré en relations avec Archibald Constable, qui, de son côté, s'était fait la meilleure opinion des qualités et de l'avenir de son jeune confrère. De la sorte, à la suite de certains dissentiments entre Constable et les Longman, qui étaient en partie les propriétaires et les éditeurs à Londres de la *Revue d'Édimbourg*, à son tour John Murray de Fleet Street devint l'agent à Londres de l'éditeur écossais, et quand les Longman, deux ans après, en 1807, vendirent leurs parts de cette propriété, son nom figura sur le titre aussitôt comme étant celui désormais de l'éditeur londonien de la revue. Les rapports d'affaires entre Constable et Murray eurent d'autres résultats que d'être profitables aux deux intéressés ; ils les conduisirent à l'intimité; si bien que Murray étant l'hôte de Constable à Édimbourg pendant l'automne de 1806, c'est celui-ci sans doute qui le présenta et fit sa demande à miss Elliott, fille de l'un des principaux libraires de cette ville, que Murray épousa l'année suivante.

John Murray II avait trente ans alors. L'avenir s'ouvrait devant lui plein de promesses et, conséquence naturelle d'une situation déjà prospère, les devait tenir. Le douaire de la femme, l'argent n'étant pas moins le nerf du commerce que le nerf de la guerre, avait augmenté d'autant les moyens d'action d'une maison établie déjà depuis quarante ans et par son père; il était l'un des éditeurs de la triomphante *Revue d'Édimbourg*, mêlé à la meilleure société littéraire, personnellement et favorablement connu de l'écrivain le plus populaire de l'époque (il s'était même pour une part rendu acquéreur de son dernier poème, *Marmion*) ; ambitieux, en outre, homme d'initiative et d'action, il se risqua bientôt en certaine tentative de plus vaste envergure que pas une de celles où jusque-là il se fût essayé. Elle était hardie et n'alla pas sans difficultés de toute sorte; mais le tempérament du lutteur trouva, dans l'incident particu-

lier qui lui en avait suggéré le dessein, l'énergie nécessaire pour emporter tous les obstacles. Les rapports entre Murray et Constable s'étaient peu à peu refroidis, puis tendus tellement qu'il y eut rupture. Or, comme éditeur londonien de la *Revue d'Édimbourg*, Murray en avait pu constater les progrès incessants; on ne vendait pas alors moins de 9 ou 10,000 exemplaires de chaque numéro, nombre considérable, même aujourd'hui, pour une revue. Créer une concurrence au célèbre périodique écossais, la tentation était grande pour un homme qui avait déjà, un an ou deux auparavant, esquissé avec le poète Thomas Campbell le plan d'une publication de même sorte et gardait mémoire de *the English Review* fondée par son père. Et c'était précisément une chance de succès que d'opposer une revue *anglaise* à une revue *écossaise*. Il y en avait d'autres pour qui saurait les voir et les saisir. Si le talent de sa jeune rédaction, d'un Jeffrey, d'un Sydney Smith, d'un Brougham, d'un Francis Horner avait fait de la publication de Constable le premier des périodiques du temps, jamais, par contre, son attitude politique n'avait été en plus flagrant désaccord avec l'esprit de la classe de lecteurs à laquelle il s'adressait.

On était en 1807. Par suite du décret de Berlin ordonnant le blocus continental, le Parlement anglais avait confié à son gouvernement une sorte de dictature financière [1]. Les deux empereurs Alexandre et Napoléon avaient signé la paix à Tilsitt. L'Europe était aux pieds du second, qui menaçait le commerce et jusqu'à l'indépendance nationale de l'Angleterre. C'est alors que la plus puissante des revues britanniques s'efforçait de démontrer en chacun de ses numéros la nécessité d'implorer la paix et de conjurer les périls d'une invasion en se pliant aux exigences de l'ennemi. Tout ce qu'il y avait de sang anglais généreux bouillait d'indignation. Malgré son amitié pour Jeffrey, Walter Scott, tory et antigallican déclaré, donnait bien encore quelques articles littéraires à l'*Edinburgh;* mais il sentait que le sol se creusait sous elle et menaçait de s'effrondrer. C'est alors aussi que John Murray II envoyait (le 25 septembre) communication de son projet à un homme d'État qui vraisemblablement devait s'y intéresser et dans ce cas concourir puissamment à sa réalisation.

Cet homme d'État était Canning, ministre des affaires étrangères, qui connaissait l'influence politique de la presse pour l'avoir exercée pendant la courte existence du journal l'*Anti-Jacobin* et comprenait qu'il lui importait d'avoir l'opinion publique favorable à la politique extérieure du gouvernement. Canning en principe approuva l'idée. Cependant il n'y eut pas de suites immédiates. La grande difficulté était de réunir une rédaction. Murray tenait beaucoup à la collaboration de Walter Scott; mais non seulement Scott était fort occupé, il était aussi moralement engagé vis-à-vis de Jeffrey. Les choses traînaient donc en longueur, quand celui-ci brisa comme à plaisir les liens qui attachaient le célèbre écrivain à la *Revue d'Édimbourg*. *Marmion* avait paru dans le courant de février 1808. Le numéro d'avril en publiait un compte rendu tombé de la plume même de Jeffrey. Le pontife avait tenu à exécuter son collaborateur de sa propre main : l'article ne laissa pas pierre sur pierre du monu-

1. Le principe des *Orders in Council*, donnant force de loi aux ordonnances rendues par le souverain en Conseil privé, équivaut à la dictature.

ment. De temps à autre il arrivait que le critique dînât chez le poète ; or il se trouva qu'il était invité précisément pour le jour même. Dès le matin Jeffrey envoie le numéro à Scott avec un billet où il exprime l'espoir que l'article ne le fâchera point. Homme du monde accompli, le poète étant chez lui, surtout à sa propre table, ne laissa rien voir de son sentiment intérieur et le dîner suivit son cours habituel. La maîtresse du logis pourtant montra une certaine froideur au critique et même, dit-on, alla plus loin dans la sincérité. Comme Jeffrey prenait congé d'elle, Mrs Scott s'écria avec l'accent et la liberté d'une femme offensée dans son mari : « Bien le bonsoir, monsieur ! On me dit que vous avez éreinté Scott dans la *Revue :* j'espère que Constable vous aura fortement payé pour une telle besogne. »

Quoique Murray fût, comme je l'ai dit, possesseur pour un quart de la propriété commerciale de *Marmion* (dont le succès fut d'ailleurs immédiat), il fut plutôt charmé que désolé de l'attitude prise par le critique, car il prévoyait à juste raison qu'elle aurait pour effet assuré de rendre l'auteur blessé favorable à son projet de fondation d'une revue rivale. Effectivement, Scott — atteint aussi comme tory dans ses sentiments politiques par un autre article du même numéro — cessa de collaborer à la *Revue d'Édimbourg* et prêta aussitôt l'oreille aux ouvertures que lui fit le jeune éditeur. On s'occupa dès lors activement de la nouvelle publication.

Walter Scott déclina pourtant d'en prendre la direction qui, sur la recommandation de Canning, promettant aussi son concours, fut confiée à William Gifford, son ancien collaborateur et directeur à l'*Anti-Jacobin*. Mais le poète n'en mit pas moins de zèle à seconder les vues de John Murray. Discutant le titre, on écarta successivement celui de *English Review*, proposé par Murray (l'on sait pourquoi), celui de *London Review,* qui pourtant fournissait une heureuse antithèse à celui de l'*Edinburgh ;* finalement c'est la périodicité, non le pays ni le lieu de la publication, qui détermina le titre de *the Quarterly Review*, « revue trimestrielle ». Walter Scott écrivait, le 25 octobre, à Gifford une longue lettre très réfléchie sur la conduite générale d'un périodique de cette sorte ; il multipliait les appels à ses amis en vue de composer une rédaction forte ; de vive voix ou par correspondance, il pressait, et tour à tour décidait son frère Thomas, le bibliophile Richard Heber, des hommes tels que Ellis, Rose, Kirkpatrick Sharpe, le poète Southey qu'en vain il avait précédemment invité à venir à l'*Edinburgh* et qui avait refusé pour cause de dissidence politique. Enfin le premier numéro de *the Quarterly Review* parut le 1er février 1809. Il ne contenait pas moins de trois articles de Scott, qui était venu à Londres pour assister à sa naissance : l'un sur les *Reliquiæ* de Burns, un autre sur la *Chronique du Cid,* et le troisième sur un *Voyage en Écosse* de sir John Carr. Les autres articles étaient signés de John Hookham Frère, qui rendit célèbre dix ans plus tard le pseudonyme de Whistlecraft, sous lequel il publia sa curieuse satire contre l'école romantique ; de W. Stewart Rose, l'auteur d'*Amadis de Gaule ;* pendant que Southey discourait sur les *Missions baptistes*, le Dr Thomas Young, abominablement maltraité par les critiques de l'*Edinburgh*, sur *Laplace*, et Isaac Disraeli sur *sir Philip Sidney*. Bref, et non le moindre, l'article de tête était de George Ellis, l'ami de Scott, qui protestait avec autant d'énergie que de talent contre la politique de la revue adverse au

sujet du mouvement de l'Espagne contre Napoléon. Je ne suivrai pas beaucoup plus loin la destinée de la *Quarterly* qui, chacun le sait d'ailleurs, se tient encore aujourd'hui, après quatre-vingts ans d'existence, au premier rang des revues anglaises. Il me suffira de dire que l'on fut forcé de réimprimer le numéro de début, tout de suite épuisé ; que Canning tenait parole, dès le second numéro, en donnant un article capital sur la situation de l'Autriche. Le sujet relevait de la compétence particulière d'un ministre des affaires étrangères, et Canning, à propos de la déclaration de guerre de l'Autriche contre la France, fit montre de prévisions d'une justesse singulière touchant les événements à venir dans la carrière de l'empereur; spécialement il annonçait par anticipation l'invasion de la Russie par les armées de Napoléon, qui était à cette date l'intime allié du czar. Je signalerai en dernier lieu dans le troisième numéro un nom nouveau, celui de John Wilson Croker, qui préludait par un article sur les *Contes de la vie mondaine* de miss Edgeworth à une collaboration dont la durée d'un demi-siècle ne fut arrêtée que par la mort en 1857. C'est dans la *Quarterly*, dont il devint et demeura longtemps l'inspirateur politique, que J.-W. Croker publia ses remarquables *Essais sur la Révolution française.*

Nous allons tout à l'heure voir entrer en scène un personnage bien autrement illustre; mais, auparavant, je voudrais dire quelques mots encore de ce William Gifford, que l'influence de Canning avait, à l'unanime satisfaction de tous les intéressés, placé à la tête de la revue qu'il dirigea jusqu'en 1824. Gifford, traducteur de Juvénal, était l'auteur des deux satires littéraires les plus amères et les plus violentes que les lettres modernes aient produites, même en Angleterre : *the Baviad* et *the Nœviad* (1794-95). Il s'était instruit lui-même, avait fait sa trouée au moyen d'efforts presque surhumains et d'une intégrité impeccable ; il conquit de haute lutte le rang élevé qu'il occupait parmi les hommes de lettres de son temps. Ses articles sont admirables de sincérité, de bon sens, d'érudition, mais ont un fort goût d'amertume et de personnalité. Gifford pourtant n'était pas un homme d'esprit étroit non plus qu'un mauvais homme. Un écrivain américain, Ticknor, vers 1810, notait ainsi le contraste que formait le vrai Gifford, quand on le connaissait, avec le Gifford, tel qu'à le lire on s'imaginait l'aristarque de la *Quarterly Review*. « Au lieu du grand bel homme, que d'après son portrait j'avais supposé qu'il dût être, au lieu d'un homme aux reparties aigres et mordantes, tel que ses livres me le donnaient à penser, je trouvai un vilain petit homme trapu et mal bâti, avec une grosse tête enfoncée dans les épaules et louchant d'un œil en dehors ; mais en même temps un des gentlemen les mieux élevés et du caractère le plus ouvert et le meilleur que j'aie jamais connus. » Et, par le fait, si l'Américain George Ticknor en jugeait d'après le portrait dont nous avons une gravure sous les yeux[1], sa méprise était inévitable, au moins quant au physique du satiriste, dont le type bourbonnien est ici vraiment beau et sympathique par la réelle

1. Le portrait de William Gifford, auquel nous faisons allusion ici, est une gravure sur bois, — très remarquable, comme toutes celles du même recueil, — qui accompagne un article de M. F. Espinasse paru dans le *Harper's new monthly Magazine* du mois de septembre 1885 et intitulé *The House of Murray*. Quand nous avons commencé cette série de monographies sur les grands éditeurs anglais, nous nous sommes adressé à chacun d'eux pour obtenir certains renseignements qui nous étaient indispensables. M. Murray nous annonça la publication alors prochaine,

expression de douceur et de bonté accusée dans le pur dessin de la bouche aux lèvres épaisses et des grands yeux que voile un peu la paupière. Si intelligent qu'il soit, rien en ce visage honnête et placide ne trahit le vif esprit critique qui maniait le sarcasme d'une façon si redoutable.

Il y avait six semaines que le premier numéro de la *Quarterly Review* avait paru, quand éclata comme une bombe dans le monde des lettres la célèbre satire par laquelle Byron répliquait à l'exécution brutale et sommaire dont le premier volume de vers du jeune lord, *Heures de paresse,* avait été l'objet dans la puritaine et démocratique *Revue d'Édimbourg.* En sa véhémente riposte publiée — d'abord sans nom d'auteur — sous le titre de *Bardes anglais et Journalistes écossais*, Byron, de Jeffrey à Lambe, apostrophait, du premier au dernier indistinctement, tous les collaborateurs de la revue et ses éditeurs ; avec une verve furieuse il y multipliait les remarques les plus violentes et de la plus sanglante ironie sur leurs propres œuvres, en même temps que des accusations injurieuses contre le caractère de chacun d'eux. Walter Scott entre tous, comme le plus grand sans doute, y était particulièrement outragé, ses poèmes écharpés et jusque dans les notes de bas de page avec un redoublement de fureur. Le barde écossais est un fils vénal d'Apollon, sa muse est une prostituée, qui se vend à Murray et à son associé Miller pour une demi-couronne (ou trois francs) le vers « just half a crown per line ».

No! when the sons of song descend to trade,
Their bays are sear, their former laurels fade.
Let such forego the poet's sacred name,
Who rack their brains for lucre, not for fame :
. . . . . .
Still for stern Mammon may they toil in vain!
And sadly gaze on gold they cannot gain!
Such be their meed, such still the just reward
Of prostituted muse and hireling bard!
For this we spurn Apollo's venal son,
And bid a long « good night to Marmion ».

« Quand les enfants de la lyre s'abaissent à trafiquer de leurs chants, — leurs couronnes se dessèchent, leurs précédents lauriers se fanent. — Qu'ils renoncent alors au titre sacré de poète, ceux qui pressurent leur cerveau en vue du gain et non de la gloire ! — Puissent-ils toujours peiner en vain pour le sordide Mammon et toujours contempler tristement l'or qu'ils ne pourront atteindre ! — Que tel soit le prix, telle toujours la juste récompense de la muse qui se prostitue et du barde mercenaire ! — Car nous n'avons que mépris pour un fils vénal d'Apollon et faisons pour longtemps nos adieux à Marmion. » Puis ironiquement Byron ajoute cette note : « Good night to Marmion : c'est l'exclamation pathétique et prophétique aussi que la mort de l'honnête Marmion arrache à l'écuyer Henry Blount. »

dans le *Harper's Magazine*, du travail de M. Espinasse, à qui la maison avait fourni les notes nécessaires, et nous invita à le consulter. Nous avons fait mieux. L'article étant très complet, très intéressant, nous l'avons suivi de point en point, çà et là le complétant et l'abrégeant ailleurs ; mais nous ne l'avons pas reproduit avec une fidélité assez scrupuleuse pour nous permettre d'attribuer à ces pages le mérite d'une traduction.

Si Scott ressentit une vive irritation contre « ce jeune polisson de lord Byron », comme il l'appelait, il n'en fut pas de même de John Murray ; bien que mordu au passage, celui-ci ne fut pas autrement affligé au spectacle de la volée de bois vert distribuée aux collaborateurs d'une publication dont il ambitionnait de voir l'influence égalée et même dépassée par celle de sa récente fondation. Bien loin de garder aucun ressentiment contre l'auteur de *Bardes anglais et Journalistes écossais*, il eût très volontiers édité quelque œuvre nouvelle du « jeune polisson ». Or, deux ans après, Byron rapportait en Angleterre, au retour d'un premier voyage en Espagne et en Orient, deux poèmes de caractères très différents : l'un, *Hints from Horace,* était un très médiocre souvenir de *l'Art poétique* de l'écrivain latin ; et l'auteur montrait pour cette imitation une prédilection excessive autant que peu justifiée, tandis qu'il n'attachait qu'un prix fort mince à son autre conception, qui n'était pourtant rien moins que les deux premiers chants de *Childe Harold.* En arrivant, très-désireux de publier ses réminiscences d'Horace, il prit langue à cet effet avec un de ses parents par alliance, R.-C. Dallas, romancier fécond et publiciste en tout genre, mêlé à ce titre au monde des écrivains et des éditeurs. Il lui parla bien aussi, mais tout à fait incidemment, de quelques autres vers « dans la coupe de stances de Spenser » ; à quoi Dallas dressa l'oreille et prit communication du poème. Byron tenait l'œuvre en si petite estime qu'il en abandonnait à son cousin aussitôt et le manuscrit et la propriété et l'usage au gré de celui-ci. Dallas ne perdit pas de temps et s'adressa d'abord à Miller, un éditeur d'Albemarle Street, auprès de qui il échoua. Si Dallas avait réfléchi, il ne se serait pas exposé à cet échec facile à prévoir. Miller en effet était l'éditeur de lord Elgin, et l'on se rappelle sans doute les stances admirables du deuxième chant (XI *et seq.*). « Rougis, Calédonie ! *Blush Caledonia !* », etc., etc., où Byron, parmi les ruines du Parthénon, cloue au pilori de ses vers indignés lord Elgin précisément qui enleva — « vola » dit le poète — les métopes du temple de Minerve et les transporta en Angleterre. Comment Dallas connut-il les bonnes dispositions de John Murray ? On ne sait. Toujours est-il qu'il alla à celui-ci qui accepta ses propositions. Et plus tard, John Murray II parlait souvent de la joie et de l'orgueil qu'il avait éprouvés à tenir dans ses mains le manuscrit de ces deux premiers chants de *Childe Harold.* Il les paya gaiement £ 600 (15,000 fr.), qui tombèrent dans le gousset de Dallas. Peu de temps après cependant l'heureux donataire, s'entretenant d'une nouvelle édition avec le poète, se crut obligé de lui signaler la rapidité de la vente, l'importance probable des prochains bénéfices et lui dit : « Pensez à cela. — A quoi ? — Mais à la somme que votre œuvre peut produire. — Je serai charmé, répondit Byron, et je souhaite que cette somme soit double, triple même ; mais ne me parlez pas d'argent. Je n'accepterai jamais d'argent pour mes écrits. »

C'est ainsi que s'établirent entre le poète et l'éditeur des relations d'affaires qui prirent peu à peu le caractère d'une cordiale amitié et durèrent jusqu'à la mort du premier. Pendant l'impression de *Childe Harold*, lord Byron venait souvent à la maison de Fleet Street. Frais émoulu de la salle d'armes d'Angelo et de la salle de boxe de Jackson, tout en causant avec Murray, il portait des bottes ou tirait au mur contre les livres classés sur les rayons de la librairie et s'amusait à bousculer la belle ordonnance de leurs rangs : tellement que l'édi-

teur de la *Quarterly*, comme il l'avouait plus tard en riant, eût été parfois enchanté d'être débarrassé de sa présence.

Childe Harold fut publié en 1812, au printemps. L'Angleterre en fut électrisée. Connu la veille uniquement comme l'auteur d'une œuvre juvénile, *Hours of idleness*, et du pamphlet où, pour se venger de l'offense faite par Jeffrey, il avait éclaboussé, des plus grands aux plus petits, et avili toute une génération littéraire, il passa grand homme du jour au lendemain ; il devint « le lion » de la saison ; l'on se disputait les exemplaires du poème, les femmes s'arrachaient son portrait, les jeunes gens l'imitaient, copiaient ses attitudes, singeaient ses façons d'être et de s'habiller, portaient la cravate dénouée, flottante comme dans le portrait où le peintre G. Sanders avait représenté le jeune lord en 1807 à l'âge de dix-neuf ans. La même année que *Childe Harold*, paraissait également un poème de Walter Scott, *Rokeby ;* ennuyeux autant qu'invraisemblable, il fut accueilli par le public en conséquence. Le poète écossais n'hésita pas néanmoins à reconnaître les beautés — aussi bien que les défauts — de l'œuvre de son jeune rival et quoiqu'il conservât quelque reste d'aigreur au sujet des mauvais procédés de Byron à son égard. Celui-ci cependant avait retiré de la circulation la fameuse satire *English Bards and Scotch Reviewers*, où il avait donné un exemple de ces fureurs où pouvait s'emporter son tempérament héréditaire, et il en rougissait. Il semble que, très peu de temps après le début de leurs rapports, Murray avait déjà pris quelque autorité sur Byron, car il fut chargé — sans doute à la sollicitation même de Murray — d'écrire à l'auteur de *Rokeby* et de lui rapporter comment, dans un bal, Byron à qui le régent s'était fait présenter avait saisi l'opportunité de faire au prince l'éloge de Scott La glace fut rompue. Scott répondit par une lettre aimable et directe sans négliger pourtant de se disculper des charges dirigées contre lui dans *English Bards*. A son tour, Byron riposta en s'excusant et protestant de son affectueuse admiration. Désormais les deux puissances ne témoignèrent plus que de sentiments d'amitié l'une envers l'autre et quelques années plus tard eurent grand plaisir à se rencontrer au n° 50 d'Albemarle Street, où John Murray II avait transporté le siège de sa librairie dans l'année même de la publication des deux premiers chants de *Childe Harold*. Il avait acheté le fonds de Miller, avec qui il avait fait l'affaire de l'édition de *Marmion*. Il quittait Temple Bar pour le quartier mondain du West End.

En vérité, ni le quartier, ni la boutique de Fleet Street n'étaient favorables à la réalisation des projets que formait l'éditeur de la grande revue du parti tory. Il ambitionnait de faire de sa librairie un centre où le monde des lettres et la société lettrée aimeraient à se rencontrer et se réuniraient. Byron, des premiers, applaudit ; et en effet, le numéro 50 d'Albemarle Street devint bientôt le rendez-vous quotidien des principaux littérateurs et des amis de la littérature demeurant ou de passage à Londres. Dans sa correspondance, l'Américain Washington Irving parle du salon de Murray : « Chaque fois, dit-il, que j'ai un moment de loisir, j'y vais et il est rare que je n'y trouve pas quelque personnage intéressant. Les heures de visite sont de deux à cinq. C'est une faveur d'y être admis et on ne l'est que sur une invitation faite une fois pour toutes. » La dynastie des Murray conserve de précieux témoignages où se manifestent la célébrité à divers degrés des familiers de la maison et leur désir d'y laisser

un souvenir manifeste et permanent de leur présence; et, par le fait, ce souvenir est toujours visible dans le salon d'Albemarle Street. C'est une suite de portraits peints par des artistes tels que Lawrence, Philips, Hoppner, Newton, Pickersgill et Wilkie, devant qui posèrent Byron, Thomas Moore, Campbell, Southey, Gifford, H. Hallam, Lockhart, Washington Irving et Mrs Somerville. Il n'est pas sans intérêt de faire remarquer que cette énumération n'accuse aucune intolérance de l'esprit tory. Byron, Moore et Campbell étaient libéraux, Hallam, le whig des whigs, et Washington Irving, républicain. D'autre part, dans la plaisante épître en vers que Byron fait adresser au docteur Polidori par Murray, et où celui-ci trace par la plume du poète une si vivante esquisse de ses après-midi affairées, on voit passer encore Hookham Frère, Crabbe, Croker, Ward et « d'autres qui ne sont ni des poètes ni de beaux esprits ». Ce jour-là, l'éditeur de la *Quarterly* donne un dîner, ses convives « sont tous gens de talent qui font leur chemin » : Crabbe déjà nommé, Malcolm, Hamilton, Chantrey. Les dîners d'Albemarle Street étaient célèbres; Irving, Ticknor en parlent souvent dans leurs mémoires. Isaac Disraeli y assistait de fondation. Mrs Somerville, qui traduisit *la Mécanique céleste,* de Laplace, écrivait après la mort de John Murray II : « Nulle maison, à Londres, n'était plus hospitalière et agréable. » Elle y avait vu la meilleure société de l'époque. « A ses brillants dîners, où venaient tous les poètes et les grands rôles littéraires du jour, Murray lui-même animait la conversation avec beaucoup d'esprit. » Lady Bell a laissé une affirmation encore plus énergique sur les talents de causeur de l'amphitryon, et elle l'appuie sur l'opinion de son mari, sir Charles, l'éminent chirurgien, auteur du *Traité sur la Main :* « Nous avons dîné vendredi chez John Murray, d'Albemarle Street. Nous étions nombreux; il y avait entre autres Tom Moore. Ce fut toute la soirée comme un feu d'artifice. Il y avait aussi M. et Mrs Lockhart et Mrs Somerville, sir Martin Shee qui avait amené Moore, W. Irving, M. et Mrs Murray et nous-mêmes. La conversation fut spirituelle et Moore eut de bons traits; cependant Charles pense que c'est notre hôte Murray qui dit les meilleurs mots. » Lockhart était le gendre de W. Scott, et sir Martin Archer Shee le peintre de portraits qui succéda à Lawrence comme président de la *Royal Academy*.

C'est au printemps de 1815 seulement que les deux grands hommes du jour se rencontrèrent. Scott trouva Byron « d'une courtoisie et même d'une bonté parfaite ». « Nous nous réunissions pendant une heure ou deux presque chaque jour, dans le salon de Murray, et nous avions une quantité de choses à nous dire ». L'année suivante, séparé de sa femme, mis au ban de la société qui se détourna avec une feinte horreur du triomphateur qu'elle adulait la veille, Byron quitta l'Angleterre et jamais, vivant, n'y revint. Les relations personnelles du poète et de l'éditeur, qui avaient commencé en 1811, dans Fleet Street, durèrent donc quelques années seulement; mais depuis 1812 et les premiers chants de *Childe Harold* jusqu'en 1822, aux premiers chants de *Don Juan,* Byron n'imprima pas un vers qui ne fût édité par John Murray II. A part une légère interruption en 1823, leur correspondance se poursuivit jusqu'à la mort du glorieux philhellène, en 1824, sur le ton de la plus sincère cordialité. A peine le poète montre-t-il plus de confiante intimité dans ses lettres à Moore que vis-à-vis de son éditeur, et si l'on supprimait de la *Vie de Byron,* de Moore,

les lettres adressées à Murray, certes il se ferait une lacune des plus regrettables dans les révélations sur lui-même que nous livre sa correspondance. Souvent Murray y joue le rôle de Mentor, toujours celui d'un ami dévoué. Un jour, Byron eut l'intention heureusement éphémère de racheter la propriété de toutes ses œuvres et de les supprimer. « Le Mokanna des éditeurs » — comme il le surnomme dans une lettre à Moore — dut le traiter comme un enfant terrible que l'on cajole pour le ramener à la raison. Mais alors même qu'il pensait à ce projet d'abdication, il ne songeait nullement à rompre avec Murray. « J'aurai grand plaisir, lui écrit-il, à continuer nos relations et à vous considérer comme mon ami. » Un autre jour de caprice, il insistait pour lui faire cadeau du *Siège de Corinthe* et de *Parisina*. Aussitôt, Murray, déclinant le présent, répond à cet offre par l'envoi d'une traite de mille guinées qui lui est immédiatement retournée. Plus d'un aurait, dès lors, empoché la somme; John Murray II ne céda point et, non sans peine, finit par triompher des résistances du poète. L'exemple est, croyons-nous, unique d'une telle discussion entre un auteur et un éditeur. Sans dissimuler la vraisemblance des profits considérables faits par l'éditeur, il est juste d'ajouter aussi qu'il témoigna toujours d'une grande libéralité envers l'auteur. En quelques mains que l'argent fut versé, la maison d'Albemarle Street paya en tout, pour les œuvres de Byron, très près de 500,000 francs. Celui-ci, de son côté, en aucun cas ne demanda le moindre service d'argent à Murray qui, une fois pourtant, ne put se défendre de lui en offrir un. En un moment d'embarras, le poète pensait à vendre les livres qu'il possédait; Murray, l'ayant appris, lui envoya spontanément 1,500 livres sterling, avec l'assurance d'un autre envoi d'une égale somme de 37,500 francs, quelques semaines plus tard, et que, si cela ne suffisait pas, il serait heureux de céder sa propriété commerciale des poésies et d'en mettre le produit à sa disposition. Byron, de nouveau, refusa ces généreuses propositions; mais son refus était accompagné des lignes suivantes : « Cela fait que je vous vois, vous et aussi la nature humaine, sous un jour tout différent de celui sous lequel j'avais coutume de la considérer. » Si l'on mesure leur intérêt à l'impatience avec laquelle leur destinataire les attendait, on regrette que les lettres de Murray à Byron ne soient pas publiées. Au moindre retard, celui-ci est contrarié, reproche à l'éditeur d'être « possédé par le démon du silence ». Elles étaient fréquentes, ces lettres, copieuses et l'informaient de tout ce qui avait trait à la littérature; elles contenaient même des remarques critiques sur les propres œuvres du poète. Ces observations, transmises par Murray, venaient-elles de Gifford : avec une déférence merveilleuse chez un homme de génie, il s'y arrêtait; venant du libraire, il y prêtait encore attention.

Ce n'est pas que Murray fût infaillible en ses jugements; mais s'il lui arrivait de se tromper, il savait reconnaître et réparer ses erreurs avec bonne grâce. Il montra bien, à l'occasion de la plus forte de ses méprises, au sujet de Washington Irving, qu'il était habile et prompt à se retourner. En 1815, Irving était un jeune homme de vingt-deux ans. Parti de New-York pour un court voyage en Europe, il s'écoula dix-sept ans avant qu'il retournât aux États-Unis. Déjà, connu en Amérique par les essais humoristiques et satiriques publiés dans son recueil périodique, *Salmagundi,* et par *Dietrich Knickerbocker,* son nom était fort ignoré dans l'ancien monde. Cependant, un de ses

amis anglais avait envoyé, deux ans auparavant, un exemplaire de cette dernière œuvre à Walter Scott, qui, en ayant vivement goûté l'esprit humoristique, avait retenu le nom de l'auteur. Irving avait été attiré en Angleterre, à Liverpool, en grande partie par certaine entreprise commerciale dont l'insuccès le laissait sans ressources. Ayant échoué également dans un projet d'entente avec les principaux éditeurs anglais, en vue de rééditer leurs livres en Amérique, il retourna aux lettres pures et fit paraître à New-York, au printemps de 1819, les premiers numéros de son *Livre d'esquisses (Sketch Book)*, sans rien tenter d'abord pour le publier à Londres, convaincu qu'il pouvait intéresser le lecteur américain, mais nullement le public anglais. En quoi il se trompait, très agréablement cette fois, car un journal littéraire reproduisit avec force éloges le « *Sketch Book,* by Geoffrey Crayon, gent. », et un éditeur londonien se proposait de réimprimer le volume sans l'autorisation de l'auteur. C'est alors qu'Irving en fit l'offre à Murray, qu'il avait connu à l'occasion du projet dont j'ai dit un mot tout à l'heure. Murray refusa. Un autre libraire consentit, mais fit faillite pendant que le volume était sous presse.

Décidément la fortune se montrait rigoureuse pour l'écrivain américain. Celui-ci, pourtant, avait adressé le *Sketch Book* à W. Scott qu'il était allé voir à Abbotsford, pendant son propre séjour à Liverpool, et qui l'avait accueilli avec cordialité. Scott charmé — notamment par la piquante fantaisie de *Rip Van Winkle* (dont Paris s'est amusé en 1884) — s'offrit à en négocier la publication avec l'éditeur d'Édimbourg, Constable, et lui proposa aussi de prendre la direction d'un journal hebdomadaire antijacobin, dans la même ville, aux appointements de 12,500 francs. Mais Irving n'était pas un homme politique; il se défiait de lui-même, en outre; craignant de n'avoir pas la régularité d'habitudes, la ponctualité indispensables à un directeur de journal, il déclina la proposition. Finalement, Scott écrivit à Murray, l'invitant à relire le *Sketch Book*, à s'en faire une plus juste opinion et à l'éditer. Murray céda et le succès fut si grand que, de son propre mouvement, il donna 5,000 francs à l'auteur, en sus du prix convenu. — Longtemps après, Irving, dans la préface d'une édition nouvelle du *Sketch Book*, rappelait l'incident et ajoutait : « Depuis ce moment, Murray devint mon éditeur et montra dans tous nos rapports cet esprit de liberté, de franchise et de libéralité qui lui valut le titre bien mérité de « prince des éditeurs ». Celui-ci se hâta, de son côté, non seulement de reconnaître par un fait palpable, mais de confesser aussi la maladresse qu'il avait commise en refusant le *Sketch Book*. Il écrivit à l'auteur pour lui demander de renoncer à son pseudonyme (*Geoffrey Crayon, gentleman*), de livrer son nom au public et, faisant allusion à ce refus, s'excuse ainsi : « Je vous connaissais à peine et n'estimais pas votre talent à la moitié de sa valeur; certainement je vous apprécie deux fois plus depuis que je vous connais davantage. » Il est sincère et le prouve, car, sans voir le manuscrit, il signe un chèque de 1,000 guinées pour *Bracebridge Hall,* et, avec la même confiance, un de 1,500 guinées pour les *Contes d'un Voyageur*. Au total, la librairie d'Albemarle Street paya la prose d'Irving quelque chose comme 250,000 francs. Elle acheta la *Vie de Christophe Colomb* 78,750 francs (3,150 liv. st.) et Murray s'en réjouit à la fois comme éditeur et comme lettré, et va partout disant du livre : « C'est beau, beau, la meilleure chose qu'il ait jamais écrite ! » Et il s'éprend du talent

d'Irving au point que, voulant fonder un magazine mensuel, purement scientifique et littéraire, ce n'est pas à un écrivain anglais, c'est à Irving, avec 25,000 francs d'appointements, qu'il en offre la direction. De nouveau, l'Américain refuse, de peur de s'interdire à jamais de retourner aux États-Unis. C'est également l'amour de son pays natal qui l'empêche de collaborer à la *Quarterly*, où ses concitoyens sont systématiquement ridiculisés et leur gouvernement vilipendé. Il n'y publia jamais que deux articles et sur l'insistance de Murray: l'un à propos d'un de ses propres livres, *la Conquête de Grenade;* l'autre sur un *Voyage en Espagne,* d'un écrivain américain, Slidell.

Nous pourrions prolonger l'épisode des rapports de Washington Irving avec la maison Murray, mais la place va nous manquer et nous devons résumer les dernières années de l'administration de John Murray II. — En 1824, Gifford, accablé d'infirmités, se démit de la direction de la *Quarterly*, avec la même conscience scrupuleuse qui, déjà, l'avait poussé à offrir de renoncer à une partie de ses appointements quand, souffrant de l'asthme, il jugea qu'il ne travaillait plus proportionnellement. Il était difficile, à tous les points de vue, de remplacer un pareil homme. Un jeune avocat, qui devint plus tard sir John Coleridge, — le père de M. Coleridge, qui était récemment encore lord chief justice d'Angleterre, — le tenta et y échoua. Il avait été engagé par Murray, qui reconnut qu'il s'était trompé, et mit enfin la main sur l'homme souhaité. C'était l'écrivain satirique, le lettré accompli à qui l'on devait les *Lettres de Peter à ses parents, Valerius, Reginald Dalton,* le traducteur de l'*Histoire de la littérature,* de Schlegel, et des *Anciennes Ballades espagnoles*, le collaborateur distingué du *Blackwood's Magazine,* le jeune avocat sans cause d'Édimbourg qui avait épousé la fille favorite de Walter Scott: John Gibson Lockhart. L'engagement était fait pour cinq ans à 30,000 francs par an, augmentés de 7,500 francs, sous condition d'un certain nombre d'articles. Ni Murray ni Lockhart n'eurent à se repentir de la combinaison. Lockhart accrut la réputation que la *Quarterly* avait obtenue sous la conduite de Gifford et en garda la direction au delà d'un quart de siècle, jusqu'à sa mort, en 1854. Ensuite, la célèbre revue a été dirigée par le Rev. Whitwell Elvin (1853-60), par M. W. Macpherson (1860-67) et depuis par le docteur W. Smith, l'auteur des fameux *Dictionnaires Smith.*

L'année où il perdit son meilleur conseiller, W. Gifford, fut une date funeste pour John Murray II, car, en cette même année 1827, il tenta une opération désastreuse. Il fonda un journal politique quotidien, *The Representative,* entreprise coûteuse et surtout hasardeuse à l'époque, en concurrence avec le *Times,* dont la prospérité était depuis longtemps établie. *Le Représentant* vécut quelques mois, du 25 janvier au 29 juillet 1826. La leçon fut dure, mais concluante. Aussi, par la suite, si quelque audacieux venait soumettre à l'éditeur d'Albemarle Street, un plan de journal qui « présentait les plus grandes chances de succès », Murray, montrant du doigt un mince in-folio, répondait : « Ci-gisent vingt mille livres sterling ! » et sa figure s'allongeait.

Le dernier numéro de la *Quarterly* que vit son fondateur, propriétaire et éditeur, fut celui du mois de juin 1843. Comme libraire, son dernier grand succès fut la publication du *Journal de lady Sale dans l'Afghanistan,* dont la vente fut immense. Il mourut le 27 juin 1843. Je n'ajouterai pas un mot d'éloge

général sur John Murray II. A la suite des faits que nous avons exposés, toute louange serait banale.

Élevé au collège de Charter-House et à l'université d'Édimbourg, le chef actuel de la maison, le troisième John Murray, fut de bonne heure le confident et l'associé de son père. A titre d'héritier présomptif et de successeur, il prit une situation importante parmi la société lettrée d'Albemarle Street. Dans sa jeunesse, il fit de fréquents voyages à l'étranger et c'est l'expérience qu'il eut, à cette occasion, de l'insuffisance criante des *Guides* alors existants, qui le conduisit à composer le premier de ces *Continental hand-books* qui ont servi de modèles pour tout ce qui s'est fait depuis, en ce genre, dans tous les pays du monde. Si nous parcourons le catalogue général de la librairie Murray, nous remarquons que cette maison n'affecte aucune spécialité, qu'elle s'applique, au contraire, à varier le plus possible le caractère de ses publications. Nous en donnerons un aperçu rapide en énumérant ici les plus importantes.

Au premier rang, nous placerons les *Œuvres de George Grote* et en particulier sa grande *Histoire de la Grèce,* qui est bien connue en France par la belle traduction qu'en a faite M. Alfred de Sadous; — les *Œuvres de Samuel Smiles* qui se composent de biographies d'ingénieurs, d'industriels et de naturalistes de la Grande-Bretagne ; — la grande collection des *Dictionnaires de Smith* qu'il suffit de rappeler, car elle est connue du monde entier; — les *Œuvres du doyen Stanley :* Sinaï et Palestine, l'Église d'Orient, l'Église juive, l'Église d'Écosse, l'Abbaye de Westminster, Canterbury, etc.; — les *Œuvres complètes de Ch. Darwin,* qu'il est superflu de nommer tant elles nous sont familières; — les belles *Recherches et Découvertes faites à Ninive et à Babylone,* par sir A.-H. Layard; — une double suite de petits volumes portatifs: histoire, récits historiques et biographie, d'une part; voyages, excursions et aventures, d'autre part, formant série sous le titre général *Home and Colonial Library.* — Il va sans dire que le nom de Byron est resté au catalogue et que ses œuvres y figurent dans tous les formats : édition de cabinet, édition de bibliothèque, édition de poche, édition populaire, édition perle (édition de dame sans doute). — Que citerai-je encore, car l'embarras naît de l'abondance du choix ? Les savants travaux de Crowe et de Cavalcaselle sont familiers à tous les historiens de l'art italien et des peintres flamands primitifs; — ceux de George Dennis sur les cités et les cimetières de l'Étrurie le sont aux archéologues; — ceux de James Fergusson, à tout homme qui étudie l'histoire de l'architecture; — ceux de H. Hallam, à tout curieux de l'histoire politique de l'Angleterre et de l'Europe, au moyen âge, puis jusqu'à la fin du XVIIe siècle; — les expéditions et les journaux de Livingstone à tous ceux qu'intéresse la découverte de l'Afrique; — les études de sir Charles Lyell à tous les géologues; — les hardies et savantes hypothèses du docteur Schliemann sur l'ancienne Mycènes, sur Troie et le palais préhistorique des rois de Tyrinthe passionnent l'Europe savante. Ce que nous avons à signaler, c'est donc telle ou telle suite d'œuvres qui, pour être moins connues, ne méritent pas moins de l'être, comme celles de M. le doyen Milman, l'auteur d'études lumineuses sur l'*Histoire des Juifs* et sur le *Christianisme primitif;* — de sir H. Sumner Maine, sur la constitution et l'organisation juridique des *Sociétés primitives;* — du comte Stanhope, sur l'*Histoire d'Angleterre* et sur l'*Inde anglaise;* — comme l'*Histoire des Pays-Bas,* de

J.-L. Motley. Mais c'est surtout dans l'ordre des publications autobiographiques que nous aurions à mentionner des livres particulièrement précieux : les huit volumes de *Correspondance politique et privée* et les vingt-trois volumes de *Dépêches de Wellington;* — les *Mémoires du général sir George Napier*; ceux de l'ingénieur Nasmyth. Nous devons enfin une mention toute particulière au magnifique ouvrage in-folio consacré à la description et à la reproduction du monument du prince Albert, à Kensington; le texte est de M. Doyne C. Bell; l'architecture de l'*Albert Memorial,* sa décoration, les groupes sculptés, les statues, les mosaïques, les bronzes sont reproduits en vingt-quatre grandes planches gravées hors texte. — L'auteur vivant qui a les rapports les plus anciens avec les Murray est l'illustre M. Gladstone.

John Murray III est né en 1808, un an avant la *Quarterly Review.* Il s'est associé son fils, un quatrième John Murray, et son cousin, M. Robert Cooke (arrière-petit-fils du premier John). L'un et l'autre « élevés dans le sérail », ils en connaissent non seulement « les détours », mais les traditions, qu'ils continuent. M. Cooke, en effet, est dans la maison depuis près d'un demi-siècle (1838) et associé depuis 1850. Disons enfin qu'il y a déjà un John Murray V. Mais ce dernier n'a, jusqu'à présent, d'autre commerce avec les livres que d'en regarder les images. L'on ne songera guère à l'associer avant une vingtaine d'années d'ici, attendu que ce jeune dauphin n'est encore âgé que de trois ans. C'est ainsi que se fondent et que durent les dynasties.

MM. MACMILLAN AND CO

Une très humble petite boutique, portant le numéro 57 d'Aldersgate street, reçut, au mois de février 1843, le premier berceau de la maison Macmillan, aujourd'hui si puissante. — Je dis « premier berceau », car elle demeura quelques mois seulement dans cette boutique, bien humble en effet, puisque le loyer annuel (£ 45) n'atteignait pas 1,200 francs, et quelque peu isolée, quoique située à deux minutes de marche du General Post Office et à cinq minutes de Paternoster Row, qui fut, de temps immémorial, le centre du quartier des éditeurs à Londres. Mais l'inconvénient de n'être pas en vue ne portait pas grand préjudice à la jeune entreprise. La double proximité des grands libraires et de la poste suffisait alors aux besoins d'une maison qui, au début, ne pouvait très exactement rien être de plus qu'une « librairie de seconde main et de commission », et non une maison d'édition. Que son fondateur caressât déjà des visées plus ambitieuses que de modestement prospérer dans l'honnête commerce des livres tant anciens que modernes, il y a lieu de le croire; mais si, effectivement, il rêvait d'attacher un jour son nom à quelque publication de son choix, cela se passait dans le secret absolu de sa pensée, en ces heures d'intime songerie où les plus sages se laissent aller à poursuivre quelque mystérieuse chimère.

C'est que la fortune envers cet homme — il n'avait pas moins de trente ans — avait fait preuve de particulières sévérités, qui l'avaient instruit à se contenter de peu. Il leur avait tenu tête cependant et, finalement, devait en triompher par la grâce combinée des qualités très variées et des puissantes vertus héréditaires dont sa personne morale fut formée, alliage de métaux divers, trempés et forgés en un métal unique, éprouvé, puissant, résistant, purifié de toutes scories au feu d'une longue adversité.

Fils et petit-fils de pauvres fermiers de l'île d'Arran, originaires de la côte prochaine, dans l'Argyllshire, — où une antique croix de pierre et une tour du château de Sweyne portent encore le nom et perpétuent le souvenir du clan des Macmillan, — Daniel Macmillan naquit, le 13 septembre 1813, dans une chaumière de paysan. A l'époque de l'émigration accomplie par son aïeul, la population d'Arran, comme en général toute celle de la haute Écosse, était maintenue par sa croyance aux fées et à mille autres superstitions dans une condition intellectuelle et morale absolument inférieure. Par exception, quelques demeures, comme celle du vieux Malcolm Macmillan, tenancier de la ferme du Coq, et de son ami William Crawford, avaient conservé la tradition du culte en famille et quelques restes, vigoureux encore, de l'esprit covenantaire d'autrefois. « Anciens » l'un et l'autre de « l'Église établie », ils unirent leurs enfants, et Daniel, le dixième enfant et troisième fils issu de cette union féconde (quatre garçons et huit filles), parut dès la jeunesse présenter, fondus dans une seule trempe, les traits caractéristiques des deux anciens, — de Malcolm, l'homme d'ordre et de devoir rigide, de William, l'homme de progrès, — ainsi que l'active bonté de sa mère. Je n'ai pas à entrer ici dans le menu détail de la biographie de Daniel ; elle a été écrite de la façon la plus complète et la plus touchante par M. Thomas Hughes, l'auteur populaire de *Tom Brown's School Days* et méritait de l'être[1]. Elle plairait fort aux économistes de l'école de Le Play, collectionneurs de « documents humains », l'histoire de cette famille, qui montre par quelle noblesse de sentiments, par quelle énergie de volonté un homme dont l'enfance connut la faim, qui ne reçut que de premiers éléments d'instruction à l'école de son village, qui à dix ans entrait en apprentissage, qui vingt ans plus tard n'était encore qu'un simple commis libraire, qui, atteint très jeune d'une maladie mortelle, vécut pendant un quart de siècle face à face avec l'idée toujours présente de la mort imminente, à la merci de la plus légère imprudence, et en mourut à quarante-quatre ans; comment, ayant enfin dompté le destin, Daniel Macmillan se fit une si large place dans l'estime intellectuelle comme dans l'amitié des écrivains avec qui il était en contact, et fonda la fortune de sa maison.

Le secret est à la portée de chacun. Jamais homme qui vendit des livres par nécessité commerciale n'eut plus haute conscience de sa vocation, n'estima davantage la dignité de son état, l'importance de sa profession dans l'action sociale, ne fut plus soucieux qu'elle ne souffrît, de son fait, l'ombre d'une atteinte qui la pût diminuer. Il est vraiment curieux de suivre dans son journal, dans ses lettres, dans celles de ses amis, la trace de ces divers sentiments ; de le voir, modeste commis, recherché par les clients, qui le consultent de préfé-

1. *Memoir of Daniel Macmillan*, London, 1883.

rence au maître libraire, non sans que cela excite quelque jalousie chez ce dernier. Plus tard, s'il n'a pas le mérite d'avoir inventé le catalogue commenté, il apporte à la rédaction de ce commentaire un souci de probité littéraire, parfois même une ardeur critique telle, qu'un de ses protecteurs, homme éminent, l'archidiacre Hare, l'invite, dans son intérêt, à mettre une sourdine à l'expression de ses opinions personnelles. « A Londres, cela pourrait passer, écrit le digne M. Hare ; mais, à Cambridge, cette nouveauté provoquera des observations... Les hommes qui exercent l'autorité dans l'Université penseront qu'il leur appartient de vous renseigner au sujet des livres, plutôt que de recevoir vos leçons. » Plus tard encore, comme éditeur, il a son jugement tout formé sur les questions qui font l'objet des livres qu'il publie et le défend ; il discute avec les auteurs, qui d'ailleurs sont ses amis. Témoin cette jolie lettre adressée à M. Thomas Hughes ; — celui-ci, dans une comparaison entre le roi Salomon et son père David, avait parlé du premier comme d'un caractère subjectif.

« En ce qui concerne Salomon, vous êtes tout à fait dans l'erreur. Quelle idée de l'appeler subjectif ! Il vit d'une vie toute en dehors. Il étudie l'histoire naturelle sous toutes ses formes et collectionne des matériaux pour en tirer des inductions. Il s'engage dans des constructions, creuse des puits, favorise le commerce. Sa façon d'observer l'humanité est tout extérieure. Pensez donc à la collection de femmes qu'il réunit dans son musée ! Eh bien, quoi ! il était un homme selon le propre cœur de Gœthe, une sorte de Gœthe juif de l'antiquité, avec la même nature objective, à faces multiples. Naturellement, si vous croyez qu'il est pour quelque chose dans l'*Ecclésiaste*, vous ne penserez et ne direz que des absurdités sur Salomon. Mais Salomon a autant ou aussi peu de part que vous dans la rédaction de l'*Ecclésiaste*, qui fut écrit, plusieurs centaines d'années après lui, par quelque Juif égaré, dont le cerveau était farci des sottes inventions du paganisme persan, et qui n'est bon à rien qu'à montrer à quel point un Juif peut devenir athée et stupide, quand il perd de vue les vérités contenues dans les *Proverbes* de Salomon. Quant aux *Proverbes*, ils furent de même, au moins pour la plupart, collectionnés par Salomon. Et vous voyez ici encore le naturaliste qui se révèle. Il collectionne des proverbes, comme il collectionne des plantes, des arbres, des oiseaux, des animaux et des femmes de divers pays. Ce sont autant de spécimens de l'œuvre de Dieu qu'il s'amuse à étudier. — C'est une grande méprise aussi d'attribuer sa tolérance à l'indifférence. Il hait le mal et le péché en tous ses aspects tout autant que le fait David. Il le trouve absolument bête. Il n'entre pas en fureur à son sujet, mais il a la plus profonde conviction qu'il équivaut au suicide et ne saurait échapper au châtiment. De la sorte, il peut vaquer tranquillement à l'œuvre de son royal domaine et ne point sortir de lui-même, parce qu'il plaît aux fous d'être fous et de faire la culbute dans le fossé. Tout ce que je veux dire, c'est que, des enfants d'Adam, il n'en est pas un qui, moins que le grand roi Salomon, perdit son temps en d'inutiles rêveries ; ne le confondez donc pas avec les songe-creux[1]. »

1. Je substitue le mot équivalent « songe-creux » à la traduction littérale de la locution anglaise *cloud-spinners*, « tisseurs de nuées ».

N'eût-il pas été dommage de ne point reproduire ici cette lettre, qui ouvre devant le lecteur français, nullement familier avec l'interprétation des livres bibliques, un jour tout nouveau sur la question des innombrables femmes du fils de David ? Dès qu'il est établi que le grand roi Salomon, atteint de la manie de collectionner, fut une sorte de Léopold Double ou de Laurent Richard dans les grands prix, tout s'explique ; son mormonisme, qui nous paraissait poussé à l'outrance, n'a plus dès lors rien que de fort innocent, puisqu'il est la toute simple manifestation d'une curiosité purement scientifique qui s'exerçait au profit des musées nationaux.

Il nous est difficile ici de ne pas sourire de la bonne foi naïve et passionnée que met l'éditeur à discuter de tels sujets d'exégèse sacrée ; mais n'oublions pas ses origines covenantaires. S'il se relâcha de leur austère rigueur dans la pratique de la vie, il n'en resta pas moins un chrétien convaincu, ouvertement déclaré, à qui la foi servit de guide, de soutien et de consolation parmi les adversités d'une existence dont il savait que les heures étaient parcimonieusement comptées. On ne s'étonnera donc pas que les premiers livres édités par les deux frères Daniel et Alexandre Macmillan fussent des ouvrages de théologie.

Peut-être a-t-on remarqué dans le fragment de la lettre de M. Hare que nous avons citée une allusion à l'opinion des universitaires de Cambridge. Cette lettre est datée du 8 mars 1844, et nous avons montré la librairie Macmillan naissant, en février 1843, dans une petite rue de Londres ; mais en cette même année 1843, au mois d'octobre, généreusement aidés par l'archidiacre Hare précisément, les deux frères avaient acheté le fonds de la librairie Newby, à Cambridge, dont toutes les ressources étaient bien connues de Daniel, qui y avait séjourné pendant trois ans à titre de commis.

C'est donc à Cambridge, au cœur de l'antique université, à l'ombre des créneaux de Trinity et de Saint-John's Colleges, au n° 17 de Trinity street, que la jeune maison va poser ses premières assises. Daniel cependant attendit près de dix ans avant d'éditer. Mais les principaux écrivains, dont les noms prirent alors la tête de la longue liste de collaborateurs qui allait suivre, étaient éminents, connus, influents ; par leur seule présence, ils attirèrent l'attention publique sur la librairie : et le premier de tous, naturellement, l'archidiacre Hare ; puis le révérend F.-D. Maurice et le révérend Charles Kingsley. Les *Essais théologiques* de Maurice, publiés en 1853, durent être promptement réimprimés, et *Westward Ho !* le célèbre roman de Kingsley, dans le style d'Élisabeth, paru deux ans après, eut aussitôt un grand succès et conquit tout de suite dans le roman moderne le rang élevé qu'il y occupe encore aujourd'hui. *Two years ago,* « Il y a deux ans », du même auteur, paraissait en 1857, la même année que *Tom Brown's School Days,* « les Jours d'école de Tom Brown », par M. Thomas Hughes, et qui est, à juste titre, considéré comme le livre d'enfants par excellence de la littérature anglaise. On n'en compte plus les éditions, multipliées en des formats de toute sorte, et illustrées à profusion. En cette année-là même, Daniel Macmillan mourait (le 27 juin), ayant fondé d'une façon définitive la maison qui porte son nom. Il avait assez vécu cependant pour assurer la possession de son œuvre à sa famille, à qui, s'il fût mort six mois plus tôt, elle échappait, en vertu d'un acte de société parfaitement correct, mais

rigoureux, et dont le dernier terme n'était échu que depuis la Christmas précédente.

Pendant dix années encore, la librairie demeura à Cambridge ; mais en 1863, à la mort de l'éditeur J.-W. Parker, une grande partie des ouvrages de ce fonds furent achetés par Macmillan et Cie et, dans le nombre, les livres antérieurs de Maurice et de Kingsley, ceux du doyen de Westminster, depuis archevêque de Dublin, M. Richard Chenevix Trench, qui vient de mourir (1886), et enfin ceux de miss Charlotte M. Yonge, la romancière populaire et féconde, dont l'œuvre d'imagination ne compte pas moins de vingt volumes, auxquels il faut ajouter une série considérable de livres d'éducation. Ces écrivains sont tous restés attachés à la maison Macmillan, qui, à cette occasion ou tout au moins à la même époque (1863), sans quitter Cambridge absolument, transporta à Londres le siège de la Société.

De très bonne heure dans leur carrière, MM. Macmillan, vivant parmi l'atmosphère de l'université, s'attachèrent à produire des livres d'éducation et surent décider des hommes vraiment compétents à rédiger de tels livres dans toutes les directions des études scolaires. Leur effort fut largement récompensé par le succès. Les manuels de théologie de Canon Westcott, de l'archidiacre Hardwick, du révérend Francis Procter, publiés il y a près de trente ans, ont conservé toute leur autorité. On sait, d'autre part, que les sciences mathématiques ont toujours été en très grand honneur à Cambridge. Sous l'influence universelle, les Macmillan s'engagèrent dans la même voie, et de la publication du *Traité de calcul différentiel*, en 1855, datent leurs longs rapports avec feu Isaac Todhunter, dont les nombreux traités, et notamment l'*Algèbre* et l'*Euclide*, sont devenus classiques dans tous les pays où l'anglais est parlé. En 1853 parurent l'*Arithmétique* et l'*Algèbre;* en 1854, l'*École de l'arithmétique;* en 1865, les *Éléments d'arithmétique (Shelling Arithmetic)* et tant d'autres livres qui ont rendu familier à tous les écoliers anglais le nom de l'auteur, M. Barnard Smith.

Les *Leçons élémentaires de physiologie* d'Huxley (1866), bientôt suivies de la *Chimie* de Roscoe et de la *Physique* de Balfour-Stewart, rencontrèrent dans le public un accueil tel que MM. Macmillan en conçurent l'excellente idée de la série intitulée « The Science Primers », *les A B C de la science.* Cette collection de petits volumes in-16, de 90 à 100 pages, a été rédigée par les savants illustres que je viens de nommer. Elle pourvoit les études les plus élémentaires d'ouvrages qui, sous l'autorité de ces grands noms, se sont répandus dans le monde entier par les traductions qui en ont été faites en allemand, en italien et en français. Les *Primers de la science* conduisirent aux *Primers de l'histoire* et à ceux de la géographie, composés sous la direction de John Richard Green, l'historien regretté dont le brillant *Abrégé d'histoire du peuple anglais* fut un des grands succès de la maison.

Je recommanderai très particulièrement, parmi ces premiers livres d'initiation, celui qui traite des arts du dessin, *A Primer of art*, par M. John Collier, qui est lui-même un peintre de beaucoup de talent, s'appliquant à composer le portrait avec l'ampleur des tableaux d'histoire. Son petit traité d'art en 88 pages, à la fois esthétique et technique, est excellent. Ces diverses séries sont complétées par celles des *Classiques élémentaires grecs et latins,* comprenant les

textes originaux avec notes géographiques, historiques, biographiques, explications et commentaires, suivis d'une carte, d'un vocabulaire et précédés d'une introduction. Celle-ci est absolument précieuse et jette une grande lumière sur le texte. J'ouvre, par exemple, l'introduction au premier livre de *la Guerre des Gaules,* de César; l'auteur y expose l'état de la société romaine au moment de la naissance du héros, raconte sa jeunesse, sa vie guerrière et politique, et ajoute à ce récit un essai sur l'armée romaine par M. Rutherford, essai des plus remarquables, accompagné de diagrammes, montrant la composition des légions, décrivant l'armement, les réformes de Marius, les formations militaires, les dispositions des armées sur le champ de bataille, l'état des officiers, l'organisation du train des équipages, la description des enseignes, des camps, des opérations de siège : traité technique d'art militaire, en un mot, sans lequel il paraît difficile que l'élève comprenne clairement le texte de César, où les termes précis se rencontrent à chaque ligne.

Il va sans dire que la librairie Macmillan ne borne pas ses éditions de classiques aux livres élémentaires et les poursuit jusqu'au degré le plus élevé de l'instruction. Elle publie avec le même soin et le même luxe de notes et de commentaires une collection de *Classiques étrangers,* sous la savante direction de M. Fasnacht, qui a toujours professé que l'enseignement des langues vivantes devait reposer sur les mêmes principes strictement scientifiques que celui des langues mortes. Parmi les classiques français déjà parus, je relève : *le Cid, les Femmes savantes, le Misanthrope, le Médecin malgré lui, l'Avare, le Bourgeois gentilhomme, Britannicus, l'Histoire de Charles XII,* de Voltaire; *les Demoiselles de Saint-Cyr,* de A. Dumas; *la Mare au diable,* de G. Sand; *Mademoiselle de la Seiglière,* de J. Sandeau; des scènes de *l'Histoire de France* extraites d'historiens français; et parmi les livres de lecture élémentaire *les Contes* de Perrault, et des *Fables* choisies de La Fontaine. Le texte est généralement pur, les quelques fautes qui s'y rencontrent sont pour la plupart des erreurs d'accentuation.

Si MM. Macmillan témoignent d'une extrême sollicitude pour tout ce qui se rapporte à l'éducation, ils sont fort éloignés pourtant de vouloir demeurer étroitement confinés dans ce domaine exclusif. Leur catalogue est considérable et il serait impossible, sans excéder nos limites normales, de citer tous les ouvrages importants qui y représentent la littérature sous ses aspects les plus variés. Nous nous bornerons en conséquence à nommer quelques collections et les noms des principaux collaborateurs de la librairie. Quoi qu'ils fassent, il semble qu'il soit difficile à MM. Macmillan de rien publier qui n'ait une valeur d'enseignement, même en dehors des livres scolaires. Je n'en veux d'autre preuve que la charmante suite de 12 volumes sous le titre commun : *l'Art au foyer domestique, Art at home,* et comprenant : 1° l'Art dans l'habitation, *Art in house,* plaidoyer général sur la nécessité du goût dans la vie, sur son influence moralisatrice et des conseils sur la façon de collectionner des œuvres d'art; 2° la Décoration de la maison, *House Decoration,* peinture, sculpture, mobilier; 3° la Musique en famille, *Music in the house;* 4° le Salon, *the Drawing room,* sa décoration, son mobilier; 5° la Salle à manger, *the Dining room;* 6° la Chambre à coucher et le boudoir, *the Bed room and Boudoir;* 7° la Toilette, *Dress;* 8° le Théâtre de salon, *Amateurs theatricals;* 9° les Travaux d'aiguille, *Needle*

work; 10° les Arts secondaires, *the Minor Arts,* peinture sur porcelaine, sculpture sur bois, peinture au patron découpé, modelage, ouvrages de mosaïque, etc.; 11° la Bibliothèque, *the Library;* 12° le Dessin d'après nature. *Sketching from nature.* Tous ces traités, publiés sous la direction de M. W.-J. Loftie, sont simples, clairs, pratiques et accompagnés de nombreuses illustrations. Le volume cartonné en toile ne coûte que 2 sh. 6 p. (3 fr. 10).

La série intitulée *Globe editions* doit son nom à la petite sphère imprimée en relief sur le cartonnage, avec cette exergue : *the Spirit breathed from dead men to their kind*, « l'esprit souffle des morts à leurs descendants ». Cela seul nous indique suffisamment que les « éditions à la sphère » sont réservées aux anciens écrivains anglais. J'ajoute qu'ils sont choisis de préférence parmi les poètes et que leurs œuvres sont ainsi réunies en un seul volume in-8° compact, imprimé en petit texte, mais d'une netteté et d'une correction parfaites.

En parcourant les différents départements de la production littéraire, nous rencontrons dans le catalogue de la maison Macmillan, — en *Poésie :* lord Tennyson (le poète lauréat), MM. Mathew Arnold, Arthur Hugh Clough, Kingsley, Trench; — en *Science :* Huxley, Michael Foster, Archibald Geikie, Roscoe, Lockyer, Balfour-Stewart, Tait, Thompson, Flower, Airy, Clifford, Fawcett, Maudsley, Sidgwick, A. R. Wallace; — en *Théologie :* Lightfoot, Westcott, Hort, Maurice Vaughan, Davies et Farrar; — dans le *Roman :* Ch. Kingsley, miss Yonge, W. Black, l'auteur de *John Halifax,* Mrs Oliphant, H. James, Thomas Hughes, J. Henry Shorthouse, J. Marion Crawford; — en *Histoire, Voyages* et *Littérature générale* enfin : J. R. Green, E. A. Freeman, John Morley, Bryce, Seeley, Masson, Baker, Palgrave, Hamerton, sir James Stephen, A. W. Ward, etc., etc.

En ces divers groupes, je n'ai pu opportunément citer l'intéressante série des *English men of letters,* « les Hommes de lettres anglais », publiée sous la direction de M. John Morley, non plus que nommer l'auteur d'un ouvrage spécial, capital, non encore achevé, mais bien près de l'être : *A Dictionary of music and musicians (A.-D. 1450-1885), by eminent Writers english and foreign,* edited by sir George Grove D. C. L. Commencée en 1879, cette publication, annoncée d'abord en deux volumes, puis en trois, en formera finalement quatre. Chacun des trois premiers se compose de 768 pages in-8° à deux colonnes. La moitié du quatrième a paru en 1885 et conduit l'ouvrage jusqu'au mot *Water Music (the),* « le Concert sur l'eau », qui est le titre d'une suite d'orchestre de Hændel. Nous appelons de tous nos vœux la prochaine terminaison de cette œuvre qui est sans rivale dans cet ordre d'idée. Il est permis d'espérer pourtant que le *Dictionnaire de l'Académie des beaux-arts* ne lui sera pas, en ce point, inférieur; mais jusqu'à présent, et pour longtemps encore, comme la merveilleuse jument de Roland qui n'avait que le tort d'être morte, le livre académique a l'inconvénient de ne pas encore exister[1]. Le *Dictionnaire de la musique et des musiciens* est à la fois historique, technique et biographique. Chaque article y est traité avec une ampleur qui permet d'épuiser le sujet. La vie de Beethoven,

1. Le premier fascicule parut en 1858; vingt-huit ans après, en 1886, le *Dictionnaire de l'Académie des beaux-arts* n'est parvenu qu'au milieu de la lettre C. Il n'est pas certain que nos arrière-neveux en voient le terme.

par exemple, compte 6,000 lignes ; celle de Mendelssohn, 7,000 lignes. C'est que l'auteur ne se tient pas uniquement aux faits biographiques. Le talent ou le génie des maîtres, leurs styles successifs, leurs œuvres principales, leur virtuosité y sont analysés, étudiés, comparés ; et cette exposition critique est accompagnée de citations, d'extraits notés, imprimés dans le texte, pour se terminer par un catalogue complet de l'œuvre de l'artiste, en même temps que par une bibliographie des ouvrages dont il a été l'objet. Fréquemment aussi, sir George nous fait l'agréable surprise de publier *in extenso* quelque morceau inédit : pour Mendelssohn, le premier mouvement d'une symphonie trouvée en manuscrit parmi ses papiers. Souvent on découvre telle ou telle œuvre célèbre examinée de nouveau à son ordre alphabétique ; telle la sonate dédiée par Beethoven à Kreutzer, le chef-d'œuvre incomparable de toute la musique concertante pour piano et violon. Au mot *mandoline,* on est charmé de lire une délicieuse sonatine pour cet instrument et pour piano conservée dans les fragments inédits de Beethoven que possède le British Museum. Tous les termes du vocabulaire musical donnent lieu à autant d'articles où le sujet est étudié, dans la succession des écoles, avec des développements techniques et une quantité d'exemples notés qui leur donnent la valeur de traités spéciaux et complets.

Une telle tâche eût excédé les forces d'un seul homme ; aussi sir George Grove s'est-il adjoint un certain nombre de collaborateurs. — Son correspondant français était M. Gustave Chouquet, mort il y a quelques mois. — On ne sera pas étonné s'ils sont en grande majorité Anglais. On le sera d'autant moins que la part faite à la musique et aux musiciens de la Grande-Bretagne est très large, peut-être plus qu'on ne l'eût faite sur le continent. Mais c'est là un faible bien excusable dans un dictionnaire publié en langue anglaise et qui fait en somme le plus grand honneur à sir George et à MM. Macmillan.

Quand ces messieurs confièrent à M. Grove la direction de cet ouvrage de longue haleine, — dont la publication n'aura pas exigé beaucoup moins d'une dizaine d'années, — ils avaient depuis longtemps déjà éprouvé son mérite. En effet, en 1859, ils fondèrent le *Macmillan Magazine,* qui fut le premier magazine publié en Angleterre au bas prix de 10 sh. Au début, le rédacteur en chef fut M. David Marson ; mais un peu plus tard (en 1865), celui-ci ayant été appelé à la chaire de littérature anglaise à l'Université d'Édimbourg, il fut remplacé par M. Grove (depuis sir George), qui conduisit le journal au succès jusqu'au moment où, en 1883, il fut lui-même nommé directeur du Collège royal de musique et céda sa place à M. John Morley. Ce dernier, il est vrai, ne resta pas plus de deux ans en fonctions. Journaliste éminent, il était membre de la Chambre des communes et faisait partie du dernier ministère de M. Gladstone, — démissionnaire en juillet 1886 — avec le titre de chief secretary pour l'Irlande. C'est M. Mowbray Morris qui lui succéda, au mois de septembre 1885, comme rédacteur en chef du *Macmillan Magazine,* où il continue les excellentes traditions de ses prédécesseurs.

En 1869, MM. Macmillan commencèrent la publication de *Nature,* journal scientifique hebdomadaire, qui, sous l'énergique direction de M. Norman Lockyer F. R. S., est devenu l'organe avoué de tous les savants qui parlent l'anglais. — Deux autres périodiques consacrés à la science doivent le jour à la même librairie : 1° *the Practitioner*, « le Praticien », journal mensuel de théra-

peutique, fondé en 1868, sous la direction du docteur Austie et, depuis la mort très regrettée de ce dernier, dirigé par un des hommes les plus distingués de la jeune école de médecine, le docteur Lauder Brunton ; — 2° *Brain*, « le Cerveau », revue trimestrielle consacrée aux études de névrologie qui paraît depuis 1878, et a pour rédacteurs principaux les docteurs Buchnill, Cuchton-Browne, Hughlings, Jackson et notre compatriote, l'éminent docteur Ferrier. Le public auquel s'adresse cette Revue est nécessairement limité, mais elle occupe une très haute place dans l'estime du monde savant et reçoit sans cesse des témoignages de sympathie et des communications que lui envoient les maîtres de la névrologie, tant du continent que du Royaume-Uni.

La dernière entreprise, et à quelques égards la plus importante, de MM. Macmillan, en matière de publications périodiques, est la fondation de *the English illustrated Magazine,* âgé maintenant d'un peu plus de deux ans et demi et qui fut le premier essai vraiment sérieux tenté en Angleterre pour introduire l'art le plus accompli de la gravure sur bois en un magazine populaire. Populaire, on peut qualifier ainsi un journal de 64 pages, grand in-8°, illustré à profusion et vendu 6 pence (60 c.), *The English illustrated Magazine* paraît tous les mois. Il suffit de parcourir le premier volume de la collection (1883-84) pour comprendre qu'il ait aussitôt conquis la faveur publique, désormais fixée définitivement. A côté du roman et de la poésie qui, s'adressant directement à l'imagination du lecteur, ne sont que par exception illustrés, les autres sujets traités fournissent les thèmes les plus variés, soit à l'illustration originale, comme les voyages (Angleterre et continent), les grandes industries et les industries d'art (la coutellerie, le bronze, la dentelle, l'histoire du piano), l'histoire naturelle (le chien, la belette, l'huître, l'oiseau, la flore, la conformation des os), les jeux (danse, cricket) ; soit à la reproduction d'œuvres d'art, comme les biographies (Matthew Arnold, Martin Luther) et l'histoire de l'art (graveurs oubliés, sir J. Reynolds, D.-G. Rossetti[1], J. Ward, les miniatures de Windsor, l'architecte William of Wykeham). Outre de nombreux dessins intercalés dans le texte, des têtes de pages et des culs-de-lampe, chaque numéro est précédé d'un frontispice ou dessin de pleine page. Les douze compositions de la première année sont des merveilles de gravure sur bois d'après Alma Tadema, R. W. Macbeth, Lucas Cranach, F. Sandys, D.-G. Rossetti, Reynolds, C. Napier Hemy, Gainsborough et E. J. Gregory.

Il nous reste peu de chose à ajouter. En 1869, MM. Macmillan et Cie ouvrirent à New-York une succursale aujourd'hui florissante, en dépit des difficultés qui résultent de la négation de la propriété littéraire aux États-Unis. En outre, ils sont les représentants des deux grandes universités d'Oxford et de

1. L'illustre poète et peintre Dante-Gabriel Rossetti, le chef de l'école pré-raphaélite, mort en 1882, était le fils du lettré et patriote italien G. Rossetti, réfugié en Angleterre par suite du mouvement populaire de 1821 à Naples. Il avait épousé la sœur de ce docteur Polidori dont nous parlons un peu plus haut (p. 267) et que ses rapports avec Byron ont rendu célèbre. Voir à ce sujet *Memoir of Dante Gabriel Rossetti,* par M. F. Hueffer, en tête du volume des *Ballads and Sonnets*. M. Hueffer, qui touche de très près à la famille Rossetti, est le critique musical qui a le plus d'autorité sur l'opinion publique en Angleterre et, à ce titre, l'un des principaux collaborateurs du *Dictionnaire de musique* de Grove, qui nous a longuement arrêté tout à l'heure.

Cambridge, pour les publications de l'une et de l'autre compagnie, ainsi que de quelques autres librairies. Ils sont également les agents, en Amérique, du journal français *l'Art* et de la Librairie de l'art.

L'université d'Oxford avait, en 1863, choisi MM. Macmillan pour publier les ouvrages qu'elle édite et leur renouvela ce mandat pendant dix-sept ans, c'est-à-dire jusqu'en 1880, où les délégués des presses universitaires ouvrirent un office pour la vente exclusive de ces livres. Mais l'université voulut manifester sa haute estime pour cette librairie, à raison de l'usage qu'elle avait fait de sa confiance, en conférant à M. Alexandre Macmillan le titre honoraire de *master of arts.*

Quand l'aîné des deux fondateurs, Daniel Macmillan, mourut — en 1857, comme nous l'avons vu — la maison, sans doute, était assise sur ses fondations; mais elle ne montait pas beaucoup au-dessus du sol.

Depuis, peu à peu, avec prudence, mais avec une volonté persistante et résolue, le frère survivant, l'honorable M. Alexandre Macmillan, a élevé étage sur étage, achevé et couronné l'édifice. En cette œuvre considérable, il fut assisté d'abord par M. George Lillie Craik, et plus tard (1874), par M. Frédéric Macmillan, le fils aîné de Daniel, puis (1879) par M. George Macmillan, son propre fils, et finalement (1883) par M. Maurice Macmillan, le second fils de Daniel. La Société, qui se compose de cinq personnes actuellement, en compte une seulement qui ne soit pas un descendant direct du vieux Malcolm de l'île d'Arran. Il n'est pas à supposer que la maison Macmillan tombe de sitôt en quenouille.

ERNEST CHESNEAU[1].

1. Voir *le Livre* des 10 juin et 10 octobre 1885.

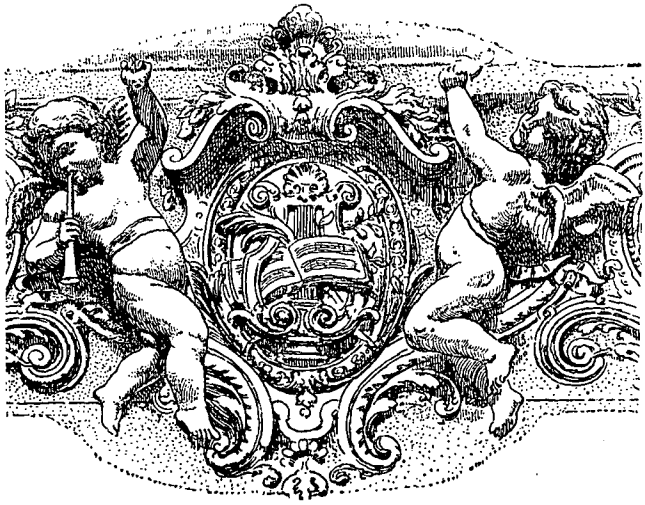

LIVRES MYSTIQUES

DES XVIe ET XVIIe SIÈCLES

ASSUREZ-VOUS tout d'abord, lecteur profane, et daignez nous en croire sur parole. — Le sujet traité ou plutôt effleuré dans cette esquisse est, en réalité, beaucoup moins morose que ne le ferait supposer *à priori* l'apparente austérité de son titre.

C'est qu'en effet, il existe, en bibliographie, beaucoup de livres ayant cela de commun avec certaines gens qu'on trouve dans le monde, à savoir qu'il ne faut pas plus juger des uns sur la mine que des autres sur l'étiquette. — Nous le démontrerons un peu plus loin, mais qu'on nous permette auparavant une réflexion.

Dans un temps comme le nôtre, où l'esprit de foi, battu en brèche de toutes parts par la Révolution, tend de plus en plus à s'affaiblir, sinon à disparaître, il nous répugnerait qu'on pût nous attribuer le dessein, à la fois inopportun et peu généreux, de vouloir décrire, outre mesure, toute une catégorie de livres, à la vérité fort étranges et qui prêtent aisément le flanc à la critique, mais qu'on doit néanmoins juger avec indulgence en raison de l'incontestable pureté d'intention qui les a inspirés et fait mettre au jour.

Quel est, en effet, le but constant et l'invariable objectif des auteurs, si justement oubliés, de tous ces livres de dévotion? L'édification du prochain et le salut des âmes pénitentes.

Rien, certes, de plus méritoire ni de plus strictement conforme à la morale évangélique, et sans vouloir tenir compte d'une abnégation de soi-même si parfaite et si rare, nous irions, sous le fallacieux prétexte de leur insuffisance

littéraire ou de leur mauvais goût, nous irions frapper d'anathème ces écrivains désintéressés qui, en composant *ad majorem Dei gloriam* leurs guides spirituels, n'étaient animés que du désir charitable de nous conduire en paradis? — Assurément non, et loin d'être coupables envers eux d'une si noire ingratitude, nous estimons, au contraire, que, tout autant qu'à Marie-Madeleine, la grande repentie, il doit leur être beaucoup pardonné parce qu'ils ont beaucoup aimé. — Ainsi soit-il!

D'un autre côté, si, de hasard, parmi les lecteurs de ce recueil, il s'en trouvait quelques-uns dont la piété, d'ailleurs sincère, pût être plus ou moins effarouchée par cette causerie bien inoffensive au sujet de quelques ouvrages singuliers de théologie, soi-disant de dogmatique ou de morale, sans prétendre, en ce cas, nous disculper à leurs yeux en revendiquant le bénéfice pur et simple de l'antique devise : « Honni soit qui mal y pense », il nous suffira, pensons-nous, de faire observer à ces esprits un peu timorés que ni la personne de Dieu ni la religion ne sauraient recevoir aucune atteinte des conceptions burlesques qui vont défrayer cette étude, attendu que le ridicule en retombe tout entier sur leurs auteurs.

Ce préliminaire réglé, entrons en matière et remarquons tout d'abord que si, de nos jours, certains livres ascétiques ne sont plus guère recherchés que pour la bizarrerie de leurs titres allégoriques, ou bien encore à cause des figures d'emblèmes, souvent fort originales, dont Corneille Galle, les Bolswert, les Wiérix, Léonard Gaultier, Thomas de Leu et autres excellents graveurs les ont décorés, on pourrait cependant en citer beaucoup d'autres dont le fond ne serait nullement à dédaigner, au moins à titre de simple curiosité littéraire.

C'est ainsi que, parmi ces vieux docteurs *in utroque,* on en rencontre fréquemment qui vous confondent par l'audace vraiment surprenante de leur argumentation, témoin le prédicateur dont parle Érasme dans *l'Éloge de la Folie*, et qui ne vise à rien moins qu'à démontrer la nécessité de la prière par la *quadrature du cercle* et l'obligation de faire pénitence par *les douze signes du Zodiaque.*

D'aucuns, ayant à disserter sur la charité, sur le mystère de l'Incarnation ou sur l'abstinence, vont nous faire une description à perte de vue des sept branches du Nil, du colosse de Rhodes, de l'idole de Bélus ou d'autres choses non moins merveilleuses, mais tout aussi étrangères au sujet de leur thèse.

Dans les premières années du XVIIe siècle, un évêque de Noyon, au cours d'une oraison funèbre, comparait gravement la Sorbonne à la montagne de Sion, le cardinal de Richelieu à Moïse et le chancelier Séguier au prophète Élie.

Dans toutes ces élucubrations, l'Ithos et le pathos se mélangent aussi agréablement sous une manipulation réputée alors pleine d'érudition biblique. mais qui n'était, en somme, que ridiculement ampoulée et prétentieuse. — Deux d'entre les fidèles qui croyaient comprendre quelque chose à ce galimatias étaient sans doute émerveillés de leur propre savoir, et ceux qui n'y comprenaient rien ne l'étaient pas moins de l'incomparable génie de ces profonds logiciens.

Henri Estienne, dans son *Apologie sur Hérodote*, cite, de son côté, un moine qui se servait de la déclinaison du mot Jésus pour prouver la gloire et l'ubiquité du Sauveur. Le nom de Jésus a trois cas en latin : « Jesus — Jesum

— Jesu. » L'*s* final du premier signifie *summus*, l'*m* du second, *medius*, l'*u* du troisième, *ultimus*. Donc Jésus est le commencement, le milieu et la fin de tout.

Aussi, trois siècles environ avant M. Jacotot, le moine émérite avait déjà pressenti et paraphrasé, à sa manière, la célèbre formule philosophique : *Tout est dans tout.*

En voici un autre qui, non moins ingénieux, saura capter *ex abrupto* l'attention du lecteur par la façon imagée et pittoresque dont il exposera le sujet de son premier chapitre. — Écoutons-le : « Il y a trois têtes décollées dans l'Ancien et le Nouveau Testament : — tête de Goliath, — tête d'Holopherne, — tête de saint Jean. — La tête de Goliath plantée sur une pique, signifie l'orgueil ; la tête d'Holopherne, jetée dans un sac, est le symbole de la luxure; la troisième tête, celle de saint Jean, présentée sur un plat, est la figure vénérable de la Sainteté. — Plat, sac, pique ; pique, sac, plat. — Ces trois têtes feront la matière de cette instruction. »

Non seulement, dans beaucoup de ces ouvrages qui, presque tous, ont rapport aux exercices de la vie spirituelle, l'exorde du discours est sans liaison d'aucune sorte avec le sujet, mais si les auteurs emploient une métaphore — et Dieu sait s'ils abusent de cette figure de rhétorique ! — il est bien rare que ces termes s'accordent entre eux. Aussi quel interminable défilé de coq-à-l'âne ! A chaque instant on trouve dans ces bouquins des phrases aussi incohérentes que celle-ci :

« Admirez la force prodigieuse de Samson ! avec une simple mâchoire d'âne il passa mille Philistins au fil de l'épée ! »

Mais dans la nombreuse phalange de ces prosateurs grotesques, André Valladier, Forézieu, docteur en théologie, est encore celui qui nous semble avoir le mieux mérité la palme du ridicule par son épître dédicatoire à la reine Marie de Médicis du *Mirouer de sapience de la dame Chrestienne, sur la vie de sainte Françoise, Romaine, fondatrice des Sœurs de la Tour des Mirouers* (?) à Paris, chez Sébastien Cramoisy, 1611, in-8°. Voici le début de cette dédicace :

« Madame, le divin amoureux, chastement passionné des parfaites beautés « de l'épouse, s'occupe doucement à l'admiration des merveilles dont la nature « a le plus enrichi l'architecture incomparable de votre sexe, me licencie de « les relever d'un étage plus haut jusqu'au commencement du frontispice de « l'âme...

« . . Je le vois se mirant dedans les agréables rapports et linéament d'un « visage attrayant, tantôt louant l'artifice de cette poitrine jumelle, ouvrière « artiste de la liqueur nourricière des vivants; puis admirant la divine fécondité « de ce jardin maternel, ouvrier incomparable de la propagation de notre « espèce... »

Nous ne poursuivrons pas plus loin la description scabreuse que donne le trop mystique docteur de ces trois étages de beauté. — Ceux qui seraient curieux de voir le reste consulteront l'*Histoire de la Prédication* du P. Romain Joli, pages 409 et suivantes.

En vérité, après une heure consacrée à la lecture de pareilles rapsodies, qui ne serait tenté de s'écrier avec nous : « O Jésus ! notre Sauveur, sauvez-nous de la métaphore mystico-théologique ! »

Cependant il faut être juste. En fouillant dans les catacombes littéraires, on fait bien, de ci de là, quelques rencontres plus heureuses et qui surprennent d'autant plus agréablement qu'elles sont plus inattendues et plus rares.

Obligé d'être bref, nous n'en citerons qu'un seul échantillon, qui nous sera fourni par un curieux épisode de la vie et de l'apostolat de saint Romuald, fondateur de l'ordre des Camaldules.

Un jour, ce saint personnage passa dans une ville d'Italie où il risqua bel et bien d'être mis à mort par les habitants. Et savez-vous pourquoi? Tout simplement pour avoir *illico* sa dépouille mortelle et pouvoir exposer ses reliques à la vénération des fidèles dans une belle châsse en or, enrichie de pierreries. ceux qui avaient prémédité cet homicide s'imaginaient, de très bonne foi, que le saint lui-même leur obtiendrait aisément dans le ciel le pardon de leur péché qui n'était, à leurs yeux, qu'une simple peccadille à cause de leur pieuse intention.

Averti à temps de ce beau dessein, saint Romuald, bien que très flatté de l'insigne honneur qu'on lui voulait faire, crut néanmoins qu'il devait conserver les jours du serviteur de Dieu, et, sans demander son reste, décampa.

Il y a sans doute gros à parier que cette légende n'est rien moins qu'authentique (il faudrait vérifier cela dans le recueil des Bollandistes). Livre apocryphe ou non, nous ne la trouvons pas moins curieuse et tout à fait piquante en sa naïveté.

Si la logique, et faut-il le dire? le simple bon sens, ne brille, le plus souvent, que par leur absence dans les livres des écrivains mystiques du XVIe siècle, leur style sera-t-il du moins plus recommandable que leur dialectique? En aucune façon, et sous la plume de ces pédagogues plus zélés qu'édifiants, les mérites de la forme ne rachètent en rien l'insigne pauvreté du fond. — Images vulgaires, néologismes obscurs et raboteux, comparaison pompeuse ou triviale, périphrases entortillées de la façon la plus inextricable, lazzi graveleux et même cyniques, le tout mélangé de grec, de latin et de gaulois, voilà les signes auxquels on peut reconnaître le jargon de ces pauvres théologiens et qui en sont comme l'estampille ou marque de fabrique.

On nous objectera peut-être que beaucoup de ces défauts se retrouvent également chez certains auteurs célèbres de la même époque, notamment dans Rabelais.

C'est possible et même vrai, au moins dans une certaine mesure. Mais prenez-y garde! Rabelais n'offrait pas — que nous sachions — son *Pantagruel* comme un traité de morale chrétienne à l'usage des jeunes personnes, ni comme un appendice à l'*Imitation* de Thomas A Kempis; d'un autre côté, sans même parler du sens critique ni de la raison supérieure qui abandonnent rarement, même dans ses pages les plus facétieuses, celui qu'on a appelé l'Homère bouffon, est-il besoin de faire observer que chez le grand satirique, tous les éléments grivois et disparates qui composent la langue inimitable qu'il s'est faite sont amalgamés et fondus avec une verve, une aisance et enfin une bonhomie d'artiste qui excluent toute idée de pédantisme?

Le point de vue, tout à fait particulier et restreint, dans lequel nous avons envisagé un certain nombre de livres mystiques du XVIe siècle, ne nous autorise assurément pas à juger, dans son ensemble, après tant d'historiens illustres et de récents publicistes, la littérature religieuse de cette époque. D'accord!

Mais si nous ne concluons qu'à l'égard de ce même livre, dont nous avons brièvement analysé quelques types, il nous sera sans doute bien permis de rechercher l'influence qu'ils ont dû exercer sur les contemporains et spécialement sur le *servum pecus* des fidèles, dans un temps où on sortait à peine des ténèbres du moyen âge et où les *natures n'étaient pas encore éclaircies*, suivant l'expression de Bossuet dans son *Histoire des variations*.

Eh bien, il faut le reconnaître, cette influence, d'ailleurs très marquée, a été et ne pouvait être que déplorable.

Descendants dégénérés des premiers apôtres de la Gaule, comme aussi des Pierre d'Ailly, des Gerson et de tant d'autres grands esprits, honneur de la chrétienté, les étranges écrivains, qu'on prendrait volontiers pour des visionnaires, inconscients d'ailleurs du mal qui pouvait être imputable à leur ignorance, avaient insensiblement transformé la foi éclairée des grands siècles de l'Église en une sorte de grossier fétichisme, ou tout au moins de superstition étroite, aveugle et, puisqu'il faut trancher le mot, absolument inepte.

Aussi, les disciples de Luther et de Calvin eurent-ils beau jeu avec de tels adversaires, et c'est aujourd'hui un lieu commun en histoire de remarquer que l'infériorité du clergé de France, au XVIe siècle, a puissamment contribué aux progrès de la Réforme et au développement si rapide des Églises évangéliques.

Le vieux Blaise de Montluc, fervent catholique, n'en dit qu'un mot dans ses mémoires; mais il porte et rend bien sa pensée à cet égard :

« Les huguenots écrivent mieux que nous et sont plus habiles. »

Écrivant mieux et controversistes plus retors, les ministres calvinistes maniaient également beaucoup mieux la parole. — Or, il ne faut pas l'oublier, la prédication a été le grand instrument du protestantisme.

« En résumé, que sommes-nous? disait Calvin, en parlant de lui-même et des prédicants, ses adeptes : *Verba et vocès prætereaque nihil.*

Pour compléter cette étude, il nous reste à parler des mystiques du XVIIe siècle. Ils feront l'objet d'un prochain article.

CH. COLLET.

D O M

CHRONIQUE DU LIVRE

RENSEIGNEMENTS ET MISCELLANÉES

Nous recevons de Shanghaï (Chine) l'intéressante lettre que voici :

A M. Octave Uzanne, directeur du *Livre*.

Monsieur,

Permettez à un de vos lecteurs assidus, qui n'a pas oublié l'aimable article que vous avez consacré, dans votre important recueil, à un petit livre publié par lui, il y a deux ans, et qui s'appelle *Indiscrétions contemporaines*, de vous envoyer de bien loin un complément aux deux notices publiées dans *le Livre* du 10 mai sur Armand Malitourne et sur Hetzel. J'ai été longtemps leur ami et ce titre, à défaut d'autre, me permet de parler d'eux avec quelque autorité.

Dans son intéressant article sur Malitourne, M. de Contades a bien voulu citer une partie de l'appréciation que je lui avais consacrée dans mon étude sur la *Salle à manger* du Dr Véron ; je demande à compléter la citation parce qu'elle me conduira naturellement à dire avec quelque détail ce que M. de Contades n'a fait qu'indiquer :

« ... Malitourne, un peu mouche du coche, laissant trop croire qu'il était l'Égérie de la maison ; mais, au demeurant, esprit charmant, causeur de l'école de Sainte-Beuve et de Roqueplan, et dont le corps a trop longtemps survécu à l'esprit. »

C'est qu'en effet, vers la fin de 1854, il se manifesta chez Malitourne une exaltation d'esprit qui donna à ses amis quelques inquiétudes et qui se traduisit un jour, dans une de nos conversations intimes, d'une façon qui ne laissa aucun doute sur sa véritable situation.

Malitourne était depuis quelque temps occupé à compléter et à étendre cette série de *portraits* qu'il a publiés dans les *Nouvelles à la main* de Roqueplan et qui sont peut-être la partie la plus brillante des nombreuses productions qu'il a jetées à pleines mains aux quatre vents de la presse. Il me lut en entier et avec une grande animation le portrait du chancelier Pasquier, qui était un véritable chef-d'œuvre. « Eh bien, me dit-il, j'ai là de quoi faire deux volumes, qui me conduiront nécessairement à l'Académie française et peut-être au Sénat. »

Quelque habitué que l'on puisse être aux manifestations de l'amour-propre d'auteur, la mesure était un peu trop dépassée ; je n'eus plus de doute : mon pauvre Malitourne était sur le chemin de la folie, qui, chez lui, prenait la forme qu'elle affecte le plus souvent chez l'homme, la monomanie ambitieuse.

Quelques mois plus tard, il entrait, non pas à Bicêtre, comme parait le croire

M. de Contades, mais à Charenton, où une large subvention du Dr Véron lui permit d'être dans la première classe des pensionnaires et où aucun soin ne lui manqua. Un autre ami, dont le dévouement ne lui fit jamais défaut, veilla sur lui jusqu'à la fin ; c'était M. d'Esparbès de Lussan, qui portait dignement un grand nom et fut l'un des membres les plus distingués de la haute magistrature. Cette situation se prolongea beaucoup plus qu'on ne l'aurait supposé au début ; toutefois, sans me rappeler au juste la date de la mort de Malitourne, il est probable que c'est en 1861, comme l'a indiqué M. Grenville, et non en 1866, comme le prétend M. Vapereau, que ce joyeux compagnon finit aussi tristement.

Quant à mon autre ami, Hetzel, qui fut surtout un ami de jeunesse, je me bornerai à compléter ce qu'a dit M. Muller dans un simple *renvoi*, au sujet du rôle qu'il joua dans la composition du Gouvernement provisoire si singulièrement improvisé, le 24 février, après l'envahissement de la Chambre.

Après 1848, mes relations avec Hetzel s'étaient, sinon refroidies, au moins très raréfiées ; nous avions *bifurqué*, mais nous nous rencontrions encore quelquefois chez des amis communs, comme Bixio et Tony Johannot, où, quelques années auparavant, j'avais assisté à la singulière éclosion de cette charmante fantaisie, *le Voyage où il vous plaira*, leur œuvre commune, à défaut d'Alfred de Musset, si longtemps et toujours inutilement attendue. Un jour, Hetzel me raconta, avec l'entrain qu'il savait y mettre, la part qu'il avait prise à cet épisode qui ne fut pas le moins curieux de cette curieuse journée, la formation du Gouvernement provisoire de 1848.

Aux élections de 1868, il se présenta un incident qui m'engagea à reproduire son récit : dans une réunion préparatoire, où M. Crémieux posait sa candidature comme député de la Seine, on lui reprocha d'avoir écrit lui-même son nom sur la liste des membres du Gouvernement provisoire de 1848. Une commission de six membres fut chargée de faire une enquête à ce sujet et je crus l'occasion favorable pour publier dans un journal la reproduction fidèle de ce que Hetzel lui-même m'avait autrefois raconté ; il ne sera peut-être pas sans intérêt de le rappeler aujourd'hui.

« ... Voici comment le nom de M. Crémieux, auquel on ne songeait guère, figura sur cette liste. Lorsque la Chambre des députés eut été envahie par un premier groupe, que M. Sauzet eut quitté le fauteuil de président, où il fut remplacé par M. Dupont (de l'Eure), M. de Lamartine occupait la tribune et, au milieu du désordre et de la confusion, venait de prononcer ces mémorables paroles, qui ont été si diversement appréciées et qui décidèrent du sort de la monarchie. Il était important pour ceux qui voulaient la renverser d'*enlever* la composition d'un Gouvernement provisoire. Ce fut alors qu'un homme que l'on pouvait être surpris de trouver dans cette bagarre, écrivain aimable qui, sous le pseudonyme de Stahl, avait donné un successeur à Berquin, éditeur intelligent, mais quelquefois malheureux, monta rapidement les degrés de la tribune et remit à M. de Lamartine une liste de candidats au Gouvernement provisoire, en le priant d'en donner lecture.

« — Mais je ne puis pas proposer cette lettre, dit M. de Lamartine, mon nom s'y trouve.

« Sans se décourager, notre auteur-éditeur court au banc de M. Crémieux et lui dit : Vous avez une bonne voix, montez donc à la tribune et donnez lecture de cette liste.

« — Mais mon nom n'y est pas, fit observer M. Crémieux.

« — Eh bien, mettons-le.

« Ainsi fut-il fait. M. Crémieux s'élance alors à la tribune et donne lecture de la liste qui est acceptée au milieu du bruit et de quelques protestations.

« Voilà comment M. Crémieux fut membre du Gouvernement provisoire. »

Si vous croyez, monsieur, que ces souvenirs dont je vous garantis la fidélité offrent quelque intérêt, je les recommande à votre bon accueil et vous prie d'agréer l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

J. D'ARÇAY.



JULES CLAYE

Imprimeur Parisien

1806-1886

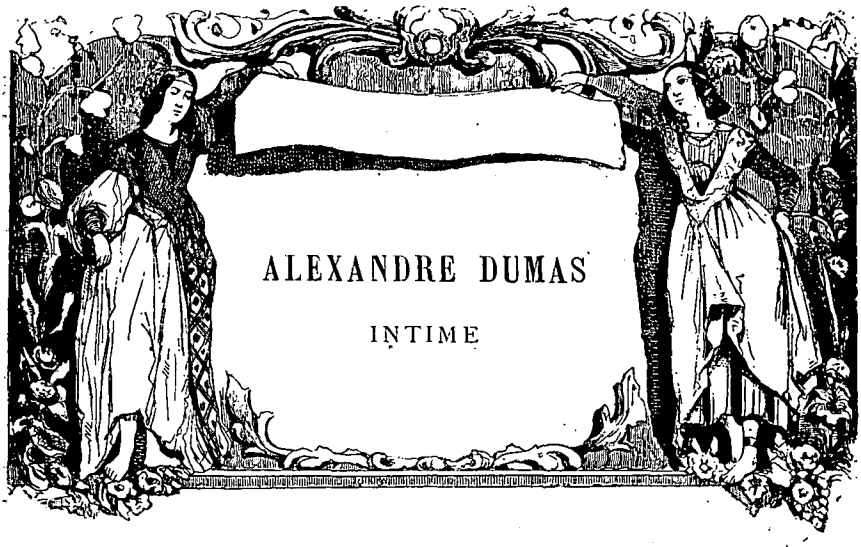

Mélanie Waldor et Belle Krelsamer

Nous comprenons parfaitement que M. A. Dumas soit las d'entendre raconter l'histoire des maîtresses de son père et que M. Blaze de Bury se soucie fort peu de savoir la manière dont le grand homme éternuait.

Sur le premier point, cependant, des réserves sont nécessaires; car, plus d'une fois, chez Dumas, l'amoureux inspira le romancier et le poète.

Les détails rétrospectifs dans lesquels nous allons entrer sur deux liaisons passagères d'Alexandre Dumas père suffiront, suivant nous, à expliquer et à motiver ces réserves.

I.

Quand je fis *Antony,* écrit Dumas dans ses *Mémoires* (2e série, t. IV, p. 271 et 272, édition de Bruxelles, in-16; Méline, Cans et Cie, 1854), j'étais amoureux d'une femme qui était loin d'être belle, mais dont j'étais horriblement jaloux : jaloux parce qu'elle se trouvait dans la position d'Adèle, qu'elle avait son mari officier dans l'armée, et que la jalousie la plus féroce que l'on puisse

éprouver est celle qu'inspire un mari, attendu qu'il n'y a pas de querelle à chercher à une femme en puissance de mari, si jaloux que l'on soit de ce mari.

Un jour, elle reçut du sien une lettre qui annonçait son retour.

Je faillis devenir fou.

J'allai trouver un de mes amis, employé au ministère de la guerre : trois fois le congé, prêt à être envoyé, disparut, déchiré ou brûlé par lui.

Le mari ne vint pas.

Ce que je souffris pendant cette période d'attente, je n'essayerai pas de le dire au bout de vingt-quatre ans, maintenant que cet amour s'en est allé où s'en vont les vieilles lunes du poète Villon.

Mais lisez *Antony* : ce que j'ai souffert, c'est Antony qui vous le racontera.

Cette femme, si passionnément aimée par Dumas, n'était autre que Mme Mélanie Waldor, née Villenave, fille et sœur de littérateurs distingués, qui elle-même publia des romans, des poésies et des essais dramatiques. Née à Nantes en 1796, elle est morte le 11 octobre 1871.

La préface, en vers, d'*Antony*, écrite deux années avant la représentation de ce drame, par conséquent dans les premiers mois de 1829, ne laisse subsister aucun doute sur la nature et l'intimité des relations qui existèrent entre Dumas et Mme Waldor. Nous ne nous croyons donc pas astreint à une réserve dont notre héros — assez discret pourtant en semblable matière — s'est absolument départi, d'abord dans la préface de son drame, et, plus de vingt ans après, dans ses Mémoires personnels.

La première rencontre eut lieu à la sortie d'une séance littéraire donnée à l'Athénée par M. Villenave père. Cordellier-Delanoue, qui collaborait avec Dumas au recueil en prose et en vers intitulé : *la Psyché*, présenta celui-ci à la famille Villenave. Quelques instants après, tout le monde se dirigeait du Palais-Royal vers la rue de Vaugirard, pour aller prendre le thé chez M. Villenave, et Dumas, pendant ce trajet, avait l'honneur de donner le bras à Mme Waldor. Cordellier-Delanoue s'était mis en tiers dans la conversation pour épargner à son ami et à sa compagne les embarras d'un premier entretien.

Ces embarras n'eurent guère de lendemains. La première rencontre avait lieu dans le second semestre de l'année 1827 ; or, très peu de temps après, Dumas ne craignait pas d'envoyer à Mme Mélanie Waldor une lettre qui, sous la forme parfois alambiquée des phrases, laisse nettement percer les intentions de son auteur.

Voici cette lettre, que nous croyons inédite, et qui figure en original dans la collection de notre ami, M. Ernest Lemaître, de Laon. Outre le timbre de la poste du 7 septembre 1827, elle porte cette suscription :

Madame
Madame M. Waldor,
84, rue de Vaugirard.
Paris.

Je m'éveille furieux contre mon âme; concevez-vous que je sorte d'un rêve où Mlle d'Hervilly[1] a joué le principal rôle; et puis qu'on dise que l'âme veille pendant que nous dormons, à moins, comme le dit et l'éprouve M. Lemanson, que ce ne soit elle que j'eusse aimé (*sic*) si je ne vous avais pas connue.

Je n'ai pas trouvé chez moi de lettre de Frédéric, mais je l'attends dans la journée. S'il m'apporte des billets, je vous les enverrai, et vous trouverez les places gardées, pourvu que vous veniez avant sept heures.

A mon rêve près, j'ai passé une nuit excellente. Je vous avais quitté (*sic*) très calme et presque heureux d'une promesse que je crois que vous m'avez faite en réponse à une demande de mes yeux que je crois que vous avez comprise. Ne coupez pas tous vos cheveux, mais coupez-en un peu.

Vous avez vu hier combien vous aviez la puissance de souffler sur mes émotions pour les allumer et les éteindre. Je ne parle que des émotions, les sentiments ne sont pas compris dans le cercle qu'elles embrassent.

Une des premières phrases que vous m'ayez dite en faveur de votre amitié a été celle-ci : « Fallait-il nous connaître pour souffrir! » Je n'ai jamais pu l'expliquer clairement, parce que, dans la position où nous étions alors, elle avait deux significations. L'événement arrivé à vos amis, la part que j'y avais prise pouvait y avoir donné lieu, souffrir alors pour nous n'était qu'être sensible aux souffrances des autres. Elle avait aussi une seconde signification à laquelle je n'osais point m'arrêter, car alors c'eût été ce que votre amitié m'aurait dit de plus tendre depuis que je vous connaissais. Vous rappelez-vous cette phrase, et ce que vous m'avez dit hier, « que votre existence était bouleversée depuis quelque temps ». N'en serait-il que le complément?... Je n'ose vous faire cette question. Vous trouverez encore une réponse dans le genre de la Rêverie et de la Fuite du temps... Mélanie, je vous le répète, vous avez plus d'esprit que moi.

Non, vous vous trompez, mon amour ne devient pas plus exigeant, il devient plus craintif.

Si j'avais six mois à vous voir avant le retour de votre mari, votre amitié aurait eu le temps de se consolider ou de changer de nature, et alors je ne craindrais rien; mais songez-vous que cette amitié est encore au berceau? (J'allais presque dire qu'elle têtait encore.) Nous avons deux principes bien distincts en nous, le principe physique et le principe moral; ils ont l'un sur l'autre une immense influence. Croyez-vous que votre mari, en reprenant les droits qu'il a sur l'un, ne portera pas une cruelle atteinte à l'autre? Mais tout cela est dans la main de l'avenir, de la fatalité ou du hasard, ce qui, je crois, est à peu près la même chose.

Une idée plus véritablement cruelle plane aussi sur toutes les autres; votre mère, en me parlant de la maladie que vous aviez faite à la suite de la naissance d'Élisa, m'a dit qu'une seconde *naissance* compromettrait votre vie, à vous... concevez-vous, et dans ce monde et dans l'autre, un supplice plus cruel que de vous savoir malade dangereusement et de ne pas être près de vous? C'est fouiller un peu l'avenir, je le sais; mais aussi, s'il s'agissait de moi, je l'attendrais et ne chercherais pas à voir au travers. Je vous jure, Mélanie, que de

1. Mlle d'Hervilly se maria plus tard au vieux médecin homéopathe Hahnemann.

toutes mes craintes voilà peut-être la plus forte, je ne dirai pas la plus raisonnable...

Ce que vous me disiez hier, « mais vos lettres », me laisse espérer que, ne vous voyant pas, je pourrai du moins vous écrire; vous, de votre côté, m'avez promis de le faire. Mais comment recevrez-vous mes lettres? A qui les adresserai-je? J'aime mieux vous parler de tout cela avec la plume; de vive voix, comme vous me le disiez, cela amène des *altercations,* des *bouderies,* et Dieu sait si j'ai le droit de bouder!

Oubliez mes folies d'hier, oubliez surtout ma franchise; l'énergie avec laquelle vous avez repoussé l'idée que votre amitié peut devenir autre chose m'a guéri presque de cette idée.

C'est sur votre main que je pose mon adieu.

A ce soir.

Cette lettre ne porte pas de signature.

Comme souvenir de cet amour d'Alexandre Dumas, il reste notamment deux pièces de vers dont un savant bibliographe de Bruxelles, M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, possède les originaux autographes.

Ces poésies ont dû être composées — le lecteur le remarquera bien vite — à des dates très différentes l'une de l'autre. C'est presque l'alpha et l'oméga de ce roman du cœur.

En voici la reproduction que nous devons à une très aimable et très libérale communication de leur heureux possesseur :

RÊVERIE

Et dans ma douce erreur je crus en peu d'instants
Que je t'aimais déjà depuis longtemps.

Mme M. Waldor.

O toi que si souvent j'avais vue en mes songes,
Toi que longtemps je crus une idéalité
Et qui de mes plus doux mensonges
Viens m'offrir la réalité,

Sais-tu pourquoi les chants que ta voix fait entendre
Ont soumis mon esprit à leur charme vainqueur?
C'est que ton cœur est triste et tendre,
Et que tes chants viennent du cœur!...

C'est qu'en ton sein brûlant sommeillait le génie,
Avant qu'à tes accents il eût donné l'essor,
Comme sommeille l'harmonie
Dans une harpe vierge encor!

C'est que l'heureux talent que ton âme sent naître
Se trahit seul, pareil aux parfums enivrants
Que la rose, sans les connaître,
Abandonne au souffle des vents.

C'est que ton œil est doux lorsqu'il quitte la terre
Et que, voilé d'amour, se levant vers les cieux,
Il y poursuit avec mystère
La lune au char silencieux!...

C'est que l'heureux mortel qui vivra dans ta vie,
Qui verra ses destins à tes destins liés,
Et d'amour et de poésie
Pourra s'enivrer à tes pieds.

Oh! si pour moi le ciel eût gardé cette joie,
Si par un doux lien prompt à nous réunir,
Nous guidant sur la même voie,
Il eût mêlé notre avenir!

Si, faisant à ton cœur sa part de mon délire,
Sa bonté conduisait par un double penchant
Nos deux mains sur la même lyre,
Nos deux voix sur le même chant!

Ma voix s'élèverait quand faiblirait la tienne,
Tu serais mon appui, je serais ton soutien,
Ta gloire deviendrait la mienne,
Mon triomphe serait le tien!

L'un sur l'autre appuyant leur course vagabonde,
Tels deux cygnes errants dans les plaines des cieux
Laissent tour à tour sur le monde
Tomber un chant délicieux!

Le pâtre qui les suit d'une voix attentive
Sait qu'il doit à l'un d'eux le chant qui l'a frappé,
Mais il demande en vain à l'écho de la rive
Auquel des deux ce chant est échappé.

LA LETTRE

Cette lettre... c'est bien ta main qui l'a tracée,
Mais un vain préjugé t'a soumise à ses lois,
Et le Monde t'a dit, avec sa voix glacée :
« Tu briseras son cœur!... N'importe, tu le dois!... »

Soudain, t'asservissant à cette loi du monde,
Sans l'aveu de ton cœur ton esprit a dicté,
Et, souriant peut-être à ma douleur profonde,
Du coup qu'il me portait ton orgueil fut flatté!

C'est que tu t'es méprise à l'ardeur qui m'enflamme,
Dans une passion tu n'as vu qu'un désir,
Et tu n'as pas compris que mon âme à ton âme
Demandait du bonheur et non pas du plaisir!

C'est que dans mes transports tu n'as pas vu la joie
D'un cœur qui se croyait en ce monde isolé
Et qui, las des tourments dont il était la proie,
A l'aspect du bonheur s'est soudain consolé.

Dans un amour naissant tout est doute et mystère,
J'espérais!... Mais peut-être un sentiment vainqueur,
Allumant en mon sein son foyer solitaire,
Sans atteindre le tien, doit dévorer mon cœur!

Alors!... Oh! par pitié caresse mon délire,
Et si ton cœur au mien est fermé pour jamais,
Laisse-moi seulement t'aimer et te le dire,
Et je te bénirai comme si tu m'aimais!

Nos lecteurs se rappellent la lettre du 7 septembre 1827; une autre fois, Dumas adressait à son ami Achille Comte ce billet sans date :

Venez tout de suite, mon cher Achille, chez Mme Waldor et tranquillisez-la, elle est fort souffrante.

A vous,

ALEXANDRE.

Le 16 décembre 1829, Dumas écrivait au baron Taylor :

Mon cher baron,

La présente est à cette seule fin de vous rappeler que vous avez promis à Mme Waldor de venir passer chez elle la soirée de vendredi prochain.

N'y manquez pas.

Votre frère dans tous vos dieux.

ALEX. DUMAS.

Mme Waldor, rue de l'Ouest, no 5.

Enfin, le 2 août 1830, Dumas écrivait à Mme Valdor :

Je me suis battu, comme tu sais que je peux me battre.

Le général de La Fayette m'a embrassé à l'Hôtel de Ville et m'a chargé d'une mission extrêmement importante.

J'ai été obligé de partir à l'instant. Ma position est maintenant belle et bonne.

Ton ALEX.

Pour qui sait lire entre les lignes, il est certain que le signataire et la destinataire de cette dernière lettre ne se rencontraient plus ni fréquemment ni régulièrement; mais l'amitié avait chez tous deux survécu et devait longtemps survivre à l'amour.

Au surplus, depuis la fin du mois de mai 1830, Dumas avait entamé une autre liaison qui va nous occuper à son tour.

II.

Mme Mélanie S. (c'est ainsi que Dumas la désigne dans ses *Mémoires*), de son vrai nom Mlle Belle Krelsamer, fut présentée à notre héros par Firmin, le célèbre acteur du Théâtre-Français, vers la fin du mois de

mai 1830. Elle jouait les Mars en province et désirait vivement obtenir un engagement sur une scène parisienne.

« Elle avait des cheveux d'un noir de jais, des yeux azurés et profonds, un nez droit comme celui de la Vénus de Milo et des perles au lieu de dents. »

Dumas échoua dans ses recommandations auprès des directeurs de théâtre, en faveur de sa protégée ; mais celle-ci ne lui en garda pas rancune, bien au contraire. Après trois semaines d'une résistance honorable, la place se rendait à discrétion. « J'aurai plus d'une fois, dit Dumas dans ses *Mémoires*, occasion de revenir sur cette liaison dont Dieu a permis que, pour les mauvais jours, il me restât un de ces vivants souvenirs qui changent les tristesses en joie, les larmes en sourire. »

Pourquoi ce prénom de Mélanie donné dans ses *Mémoires* par Dumas à sa nouvelle maîtresse et qui n'appartenait pas à celle-ci ? Il l'adopta sans doute en souvenir de Mme Mélanie Waldor. C'est assez bizarre, on en conviendra.

Le dénouement auquel notre héros faisait allusion arriva le 5 mars 1831, à trois heures de l'après-midi, au troisième étage du n° 7, rue de l'Université, sous la forme gracieuse d'une fille, qui eut pour prénoms Marie-Alexandrine. Le 7 mars, le jour même où M. le Maire du Xe arrondissement de Paris dressait l'acte de naissance de l'enfant, Alexandre Dumas Davy de la Pailleterie et Mlle Belle Krelsamer, célibataire majeure, la reconnaissaient pour leur fille, devant Me Février, notaire à Paris.

Quatre mois plus tard, nous retrouvons Belle Krelsamer (Mélanie S.) et Dumas installés à Trouville, dans l'auberge de la mère Oseraie. La compagne de voyage du célèbre écrivain était, de son propre aveu, une des personnes les plus économes qu'il eût jamais connues. Elle proposait déjà à son hôtesse de faire avec elle un bail de trois, six, neuf, qui lui aurait permis, à elle et à son ami, de mettre de côté 150,000 francs. « Peut-être avait-elle raison, pauvre Mélanie ! soupire Dumas. Mais comment Paris et ses émeutes se seraient-ils passés de moi ? »

Leur séjour à Trouville se prolongea jusqu'au 10 août 1831 ; à cette date, ils regagnèrent Paris; peut-être Belle Krelsamer fit-elle encore avec Dumas les honneurs du fameux bal costumé du carnaval de 1832. Puis ce fut tout; l'étoile d'Ida Ferrier allait se lever à l'horizon, et nous pardons, même sur les scènes parisiennes, la trace de la pauvre Belle, dont l'esprit d'ordre et d'économie aurait utilement contrebalancé les folles prodigalités du compagnon momentané de sa vie.

Le souvenir vivant de leur trop courte liaison, Marie-Alexandrine Dumas, se maria, en 1856, au poète Olinde Petel ; en 1863, nous la voyons retirée à Auteuil dans le couvent des Dames de l'Assomption; en 1865 (consulter la *Gazette des Tribunaux* du 11 janvier), elle plaide vainement en séparation devant la cour de Bourges. Elle passa avec son père

les dernières années de la vie de celui-ci et lui ferma les yeux. Mme Petel, d'après Vapereau, est morte le 5 octobre 1878, sans postérité. Elle était parvenue à une certaine renommée et comme peintre et comme romancière.

Dumas a dû éprouver pour Belle Krelsamer un sentiment d'autant plus tendre qu'il a été moins prolongé, témoin cette pièce de vers qu'il lui dédia et qui, bien qu'elle ait été publiée en 1832 dans la *France littéraire*, mérite cependant à coup sûr d'être reproduite ici :

A TOI

Minuit sonne; c'est l'heure où chaque soir, mon ange,
Notre baiser d'adieu sur nos lèvres s'échange;
C'est l'heure où je te dis, pour me ravir à toi :
Le sommeil va venir, rêveras-tu de moi?...
Puis je prends un second baiser et me retire
Dans la chambre voisine où mon travail m'attire,
Convaincu que je suis que je vais jusqu'au jour
Travailler en effet. Mais bientôt, mon amour,
Tout de ce grand projet rend mon âme oublieuse;
C'est le bruit qu'en tombant fait ta robe soyeuse,
C'est ton pied accusant le lacet entêté
Dans un trou du corset par un nœud arrêté,
Ce sont les vingt objets que sans but ta main touche,
Les mots qu'à tes pensers répond tout haut ta bouche,
Le léger craquement que, sous ton corps lassé,
Fait entendre ton lit par ton poids affaissé;
Le froissement du livre où, prolongeant tes veilles,
Victor du vieux Paris raconte les merveilles,
Et dont chaque feuillet, entre deux doigts conduit,
Disparaît à son tour sous le feuillet qui suit;
Ta lampe qui pétille épuisée et mourante,
Et dont le dernier jet laisse à ta vue errante
Un instant de clarté pour s'arrêter encor
Sur l'aquarelle sombre en sa bordure d'or;
Puis bientôt, échappant à ton œil qui se lasse,
Chaque objet se confond, se ternit et s'efface,
Comme lorsqu'une haleine a touché ton miroir :
Ta bouche, en se fermant, balbutie un bonsoir;
Le souffle régulier qui de ton sein s'élance,
De la nuit à son tour trouble seul le silence,
Et moi (lorsque tout bruit a cessé de frémir),
Qui t'écoutais veiller, je t'écoute dormir.

C'est alors, mon amour, que reviennent en foule
Nos mille souvenirs, que le temps qui s'écoule
Dans le fond de mon cœur pourra bien entasser
Sous d'autres souvenirs, mais non pas effacer;
Car, loin de refroidir mon amour en mon âme,
Le temps passe sur lui comme l'air sur la flamme,
Et nul autre en ce cœur que je croyais blasé
Ne laissera sillon si largement creusé.

Ainsi plus que jamais échappe à ma pensée
De mon drame fictif la fable commentée;

Car, remontant mes jours, je rentre avec lenteur
Dans le drame réel où Dieu me fit acteur.
Alors ce ne sont plus de factices alarmes,
Ce sont de vrais sanglots, de véritables larmes,
Des malheurs bien vivants, dont le ciel eut pitié,
Puisque tu vins vers moi m'en demander moitié.
Un jour on connaîtra quelle lutte obstinée
A fait sous mon genou plier la destinée,
A quelle source amère en mon âme j'ai pris
Tout ce qu'elle contient de haine et de mépris;
Quel orage peut faire, en passant sur la tête,
Qu'on prenne pour le jour l'éclair d'une tempête,
Et ce que l'homme souffre, en ses convulsions,
Quand au volcan du cœur grondent les passions!...
Je ne cacherai plus où ma plume fidèle
A trouvé d'Antony le type et le modèle,
Et je dirai tout haut à quels foyers brûlants
Yacoub et Saint-Mégrin puisèrent leurs élans!
Puis si l'on s'étonnait que si vite, en ma vie,
Cette agitation de calme fût suivie,
Si l'on me demandait quelle céleste main
Versa l'ombre et le frais sur son ardent chemin,
Si l'on voulait savoir quelle colombe pure
M'apporta dans l'orage un rameau de verdure,
Et quel ange, en son vol, à l'horizon épais
Fit briller tout à coup le signe de la paix,
A tous les yeux alors j'écarterais ton voile;
Et dans mon ciel d'azur on verrait une étoile.

Nos lecteurs auront reconnu bien vite, dans les douze vers que nous avons à dessein fait imprimer en italiques, l'épigraphe même du théâtre complet de Dumas. Cette épigraphe termine l'album manuscrit (*les Préludes poétiques*), par lui offert à Mme Waldor; il l'écrivit enfin le 19 avril 1866, à Valenciennes, dans une tournée de représentations des *Gardes forestiers,* quand M. Meynart, son hôte, propriétaire de l'hôtel des Princes, lui demanda un souvenir autographe de son séjour.

Le grand homme emporta doublement, d'ailleurs, la reconnaissance de son hôte, qui avait élevé le prix de ses dîners, parce que l'on s'inscrivait à sa table pour voir Alexandre Dumas assaisonner la salade et pour la manger en sa compagnie.

Pour en revenir à cette pièce de vers *A toi,* elle figure parmi les meilleures d'Alexandre Dumas et elle exprime à merveille les Rébellions et les Apaisements du poète.

Aussi en 1866, après tous les orages et tous les tourments de son existence, traversée par un mariage inexplicable et malheureux, ces vers de sa trentième année étaient-ils encore les premiers que le poète retrouvât dans ses plus présents et ses plus chers souvenirs...

CHARLES GLINEL.

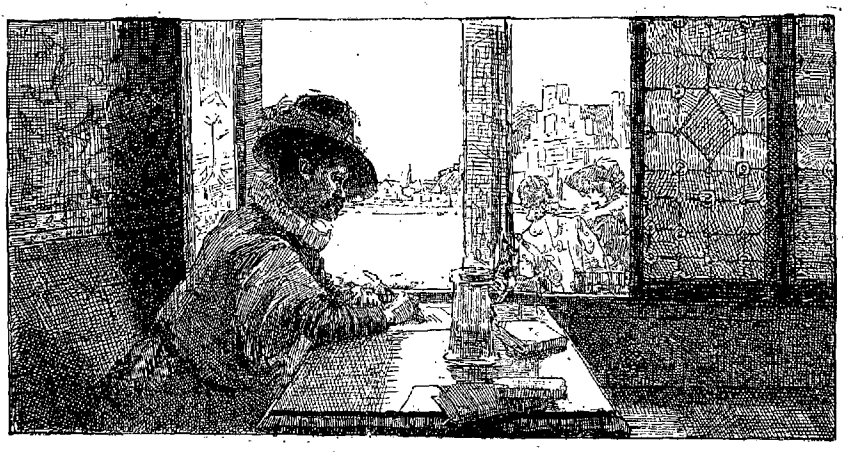

HISTOIRE DE PIERRE DU MARTEAU

BIBLIOGRAPHIE DES NOMS PORTANT L'ADRESSE

A COLOGNE, CHEZ PIERRE DU MARTEAU

(XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES)

INTRODUCTION

1re PARTIE

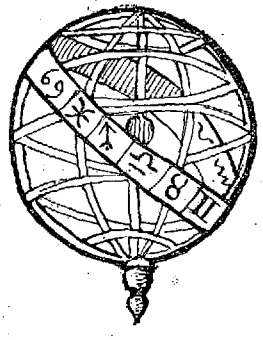

Si vous vous étonniez, lecteur, de ne point trouver de Préface en tête de ce livre, ce serait à Locke qu'il faudrait vous en prendre.

Il est fort inutile, écrit ce savant, que l'auteur défende, dans sa préface, le livre qui ne répond pas pour lui-même devant le public.

Locke, à notre avis, a parfaitement raison; aussi nous sommes nous empressé de suivre son conseil.

Il n'y a point de question, disons-nous, qui ait eu le talent de piquer davantage la curiosité des bibliophiles, d'être l'objet des recherches plus ardentes de la part des bibliographes et des savants, que celle de savoir s'il existait au XVIIe siècle, à Cologne, un imprimeur du nom de Pierre du Marteau.

Singulière question, n'est-il pas vrai? Le croirait-on, elle a donné lieu aux réponses les plus divergentes, et nous pouvons ramener les opinions émises par les bibliographes à trois groupes.

Le premier groupe affirme l'existence de Pierre du Marteau.

Le second groupe, représenté par un savant allemand, ne se prononce ni pour ni contre son existence.

Enfin, le troisième groupe nie son existence.

Ier GROUPE

Ce groupe affirme son existence.

Le rédacteur du catalogue des livres de la bibliothèque de MM. Deville et Dufour (Paris, Bohaire, 1841) écrit au n° 327 :

« En 1696, *Pierre Marteau* fit reparaître l'ouvrage :

« *Julien l'apostat* ou *Abrégé de sa vie avec une comparaison du papisme et du paganisme*, traduit de l'anglois (1688. 1 vol. pet. in-12), sous le titre nouveau de :

« *La Peste du genre humain,* ou *la Vie de l'apostat*, mise en parallèle avec celle de Louis XIV. »

Dans *les Recherches historiques, généalogiques et bibliographiques sur les Elzevier* (Bruxelles, 1847, gr. in-8°), par A. de Reume, on lit à la page 60 :

« *Un certain Pierre du Marteau* a imprimé en 1671, à Cologne, pour Daniel Elzevier :

« Les dialogues où les fables les plus anciennes de l'antiquité sont expliquées d'une manière fort agréable. »

M. Paulin Paris, dans une notice[1] sur deux romans anecdotiques : *les Amours d'Alcandre* et *les Advantures de la cour de Perse,* écrit :

« M. Brunet, notre loi vivante, ne paraît pas le moins du monde avoir connu l'édition de *l'Histoire des Amours d'Alcandre*, in-4° de 1651, et ceux qui en ont parlé l'ont fait uniquement d'après le faux titre de *Pierre du Marteau.* Je crois donc à l'erreur de *Pierre du Marteau ; il aura mal daté* l'édition unique et rarissime de la veuve Guillemot. »

On lit dans *le Palais Mazarin et les grandes habitations de ville et de campagne au* XVIIe *siècle*, par le comte de Laborde, membre de l'Institut et de la Chambre des députés (Paris, Franck, 1846), page 362, note 558 :

« On a vu (note 552) la duchesse Mazarin dicter ses souvenirs à Saint-Réal qui les livra à l'impression. Ils eurent un grand succès et les contrefaçons de Hollande profitèrent assez aux imprimeurs pour donner l'idée à *l'un d'eux* de doubler la dose en publiant pour pendant *les Mémoires de Marie Mancini.* Cet ouvrage supposé parut *en 1676, à Cologne, chez le méme Pierre Marteau*, et sous ce titre qui porte la sphère : *les Mémoires de M. L. P. M. M.* (Mme la princesse Marie Mancini) Colonne, G. Connétable du royaume de Naples. *Le libraire* met en tête cet avertissement au lecteur : Voicy, cher lecteur, les Mémoires de Mme la princesse Marie Mancini Colonne, que je donne à la curiosité pour marque de l'obligation que je t'ay d'avoir eu la bonté d'agréer celles de la duchesse Mazarine, sa sœur. Je me veux flatter de croire que tu m'en sauras bon gré, et que tu auras la mesme bonté pour celles-cy : et cela estant je te promets aussi celles de Mme la D. de B. dans peu de temps. Agrée donc celles-cy, si tu désires les autres, que je te promets. Le tout est traduit de l'italien. »

1. *Bulletin du bibliophile,* de J. Techener, 1852, 10e série, page 812 et suivantes.

IIe GROUPE

Ce groupe admet la possibilité de son existence, mais avec le tempérament de l'impuissance de la prouver.

M. Émile Weller, dans l'introduction de son ouvrage : *Die falcshen und fingirten druchkorte,* écrit :

« Es is wohl moglich, dass einmal ein Setzer dieses Namens « Pierre du Marteau » existirt hat ; mit bestimmtheit lässt es nicht sagen. »

IIIe GROUPE

Ce groupe nie son existence.

Nous lisons dans un article non signé, inséré dans *le Bulletin du bibliophile* de J. Techener [1] :

« Je crois qu'un homme d'esprit qui consacrerait quelques moments à des recherches sur la fausse géographie bibliographique y trouverait matière à quelques rapprochements piquants et curieux. Les livres énoncés avec fausse indication de l'endroit où ils sont imprimés sont presque tous condamnés ou dignes de l'être, et malheureusement, ce ne sont pas ceux-là que déteste plus d'un lecteur et qui dorment sans espoir chez le libraire.

Un esprit méthodique pourrait s'amuser à la diviser en quatre classes :

La première comprendrait les ouvrages imprimés dans les endroits imaginaires.

Dans la seconde classe, nous mettrions les livres indiqués comme imprimés dans les pays qui existent sur la carte, mais qui n'ont encore ni Elzevir ni Didot.

La troisième classe offrirait les livres qui portent l'indication d'une ville d'Europe, mais dont la supposition est évidente : qui ne connaît Cologne, où « Pierre Marteau », ses héritiers, son gendre, Adrien l'Enclume, ses acolytes, Jacques ou Louis le Sincère, Robert le Turc, Jean le Blanc, F. Revels, etc., étaient censés reproduire à profusion tant de libelles.

La quatrième classe se composerait des ouvrages peu nombreux que leur frontispice annonce comme publiés à cent lieues de la Bastille, « partout et nulle part, etc. »

M. P. Gustave Brunet, dans son livre *Imprimeurs Imaginaires et Libraires supposés*, étude bibliographique, suivie de Recherches sur quelques ouvrages imprimés avec des indications fictives de lieux ou avec des dates singulières (Paris, Jouaust, 1866), s'exprime ainsi :

« On remarquera la quantité de livres qui furent attribués aux presses de « Pierre Marteau », de Cologne. Pendant un siècle, ce nom figura au frontispice des volumes condamnés ou condamnables : satires, livres philosophiques, romans licencieux, poésies badines. Il n'est aucun typographe imaginaire dont le nom ait été aussi souvent employé.

Pendant la seconde moitié du règne de Louis XIV surtout, les presses de Hollande multiplièrent les écrits politiques, les libelles, les satires dont on lui

1. *Bulletin du bibliophile,* de J. Techener, 1838, 3e série; Bull. n° 3, page 117 et suivantes

impose la responsabilité. Il est permis de supposer que c'était une étiquette qui aux yeux de certains amateurs recommandait une marchandise épicée.

M. Émile Picot, dans sa *Bibliographie Cornélienne* ou *Description raisonnée de toutes les éditions des œuvres de Pierre Corneille,* inscrit Pierre du Marteau à la table des imprimeurs et libraires sous la rubrique : *Imprimeurs et Libraires imaginaires.*

M. J.-Ch. Brunet, l'auteur du célèbre *Manuel du libraire et de l'amateur de livres,* dans une note sur un ouvrage intitulé :

Les Amours d'Anne d'Autriche, épouse de Louis XIII, avec le C. d. R. le véritable père de Louis XIV aujourd'huy Roy de France.

A Cologne, chez Pierre Marteau, 1663, pet. in-12,

écrivait :

« D'après le témoignage d'un petit catalogue qui, sous le titre d'*Avis du libraire,* occupe un feuillet séparé à la fin d'une partie des exemplaires du pamphlet intitulé : *Confession réciproque*[1], *les Amours d'Anne d'Autriche*[2] seraient l'ouvrage d'un certain Pierre le Noble, lequel aurait aussi composé plusieurs autres pièces du même genre ; mais comme le catalogue cité est évidemment une plaisanterie du libraire, nous regardons le nom de Pierre le Noble aussi peu sérieux que celui de Pierre Marteau qu'a pris ce même libraire, pour donner le change au lecteur. »

M. Charles Pieters, dans ses *Annales de l'imprimerie elzévirienne* ou *Histoire de la famille des Elzevier et de ses éditions* (Annoot-Braeckman. Gand, 1851), disait à propos de l'

Histoire du cardinal duc de Richelieu, par le sieur Aubery, avocat au Parlement et aux Conseils du Roy.

A Cologne, chez Pierre du Marteau, 1666. 2 vol. pet. in-12.

« Cette histoire est signée Pierre du Marteau, que je rencontre quelquefois comme pseudonyme des Elzevier d'Amsterdam, et au bas des cinq volumes des *Mémoires du cardinal duc de Richelieu,* par Aubery, il y a Pierre Marteau, nom avec lequel quand il est précédé de du, je n'ai reconnu jusqu'ici aucune édition comme véritablement imprimée par eux. »

M. Alphonse Willems, dans l'introduction de son ouvrage *les Elzevier,* faisant l'appréciation d'une traduction du livre de M. Rammelman-Elzevier parue en 1847 sous ce titre : *Recherches historiques, généalogiques et bibliographiques sur les Elzevier,* par M. A. de Reume, capitaine d'artillerie, membre de plusieurs sociétés savantes (Bruxelles, Ad. Wahlen, 1847, in-8°), écrit :

« A propos d'un volume portant l'adresse banale de Cologne, chez Pierre du Marteau, M. de Reume annonce qu'un certain Pierre du Marteau a imprimé ce volume à Cologne, pour Daniel Elzevier. »

Enfin MM. Barbier, Bérard, Chenu, Paul Lacroix, Leber, Renouard, n'admettent pas non plus l'existence de Pierre du Marteau.

1. *La Confession réciproque,* ou Dialogue du temps entre Louis XIV et le père Lachaise, son confesseur. A Cologne, chez Pierre Marteau, 1694; petit in-12.

2. Consulter : *Extrait de la Bibliographie des impressions de l'Imprimerie imaginaire,* à Cologne, chez Pierre du Marteau, par Léonce Janmart de Brouillant. *Bulletin du bibliophile et du bibliothécaire,* de Léon Techener, 1885, livraison de juillet-août, page 353 et suivantes.

Ne serait-ce pas ici le cas de dire : autant de bibliographes autant de solutions différentes.

De toutes ces opinions, laquelle est la vraie, laquelle nous faut-il adopter ?

N'oublions pas de faire remarquer tout d'abord que les bibliographes précités ont résolu la question sans apporter à l'appui de leur affirmation ou de leur négation d'arguments concluants, qu'ils semblent n'avoir point lu ce qu'avec raison Mignet a écrit :

« Les découvertes n'appartiennent pas à ceux qui affirment, mais à ceux qui prouvent. »

Pour nous assurer de l'existence ou de l'inexistence de l'imprimeur Pierre du Marteau, nous prîmes la peine de parcourir les listes officielles et autres des Imprimeurs et Libraires français, allemands et des Pays-Bas.

Sur aucune desdites listes nous ne rencontrâmes ce nom. Il n'y avait donc pas eu d'imprimeur nommé Pierre du Marteau. Mais comment s'expliquer alors l'existence des nombreux ouvrages portant à leur frontispice ce nom ? L'art de l'imprimerie, qui à ses débuts en France fut tant favorisé par Louis XII, dut bientôt se soumettre sous le règne de François Ier à des règlements d'une rigueur excessive. Ce prince, par une ordonnance du 13 juin 1521, défendit aux vingt-quatre imprimeurs établis à Paris d'imprimer, de vendre ou de débiter aucun livre qui n'eût été préalablement examiné et approuvé par l'Université et la Faculté de théologie.

La Sorbonne, qui, elle aussi, avait protégé l'imprimerie, à son tour effrayée de la rapidité avec laquelle la typographie propageait les ouvrages de Luther et des Réformateurs, sollicita, en 1533, de François Ier l'abolition à jamais de l'imprimerie en France.

François Ier obtempéra à cette demande de la Sorbonne, et le 13 janvier 1534, il publia un édit frappant d'interdiction toute imprimerie et portant la peine de hart contre les imprimeurs. — Toutefois, le Parlement ne voulut point enregistrer ce décret. Vis-à-vis de cette opposition, François Ier l'abrogea le 23 février de la même année, et limita les imprimeurs de Paris à douze, lesquels ne pouvaient publier que des livres approuvés.

Sous ses successeurs étaient punis de mort : les auteurs ou distributeurs d'ouvrages attaquant la religion et le gouvernement, les libraires qui publieraient des livres ou gravures sans l'autorisation expresse du roi.

Les imprimeurs Dolet, Martin et bien d'autres encore que nous ne citerons pas ici furent pendus.

On conçoit aisément que, pendant ces mauvais jours, les libraires se tinrent sur leurs gardes, et qu'ils recoururent à tous les stratagèmes imaginables afin de sauver leur vie.

Pour qu'on ne pût pas les reconnaître, ils ne mirent sur les livres qu'ils imprimèrent ni nom d'auteur ni nom d'imprimeur, et encore moins celui de la ville où était sise leur imprimerie. On les voit inventer les noms de villes les plus fantaisistes, ainsi :

IMPRIMÉ A

Arrafogat — l'Arrivour — Beau-Jeu — Bourdeaus — Callicuth — l'Enclose — Gingins — Honnefleur — la Jaquetière — au Mont-Parnasse — à Pin-

cenarille, ville de la Morosophie — Selon-en-Provence — Sifla — en Utopie — en la ville de Luce-Nouvelle, etc., etc.

Quant aux noms d'imprimeurs et aux enseignes de leur domicile, ils étaient, comme on va le voir, des plus curieux et des plus variés. On trouve sous la rubrique :

A PARIS

Chez l'Amoureux.

Chez le baron de l'Artichaux, au royaume d'Écosse, à l'enseigne des Cailloux de bois.

Chez Julien le Dinde, à l'enseigne de la Pierre de bois.

A l'enseigne de la Quadrature du cercle, en la rue du Tonneau-des-Danaïdes.

De l'Imprimerie de Lucas Joffu, comédien ordinaire de l'isle du Palais.

Chez Lucas Joffu, rue des Farces, à l'enseigne de la Bouteille.

Chez Lucas le Gaillard, rue des Farces.

Rue Galande, aux Trois Chapelets.

Chez Guillaume Gratte-Lard, rue des Poireaux, vis-à-vis de la Citrouille, à l'enseigne des Trois-Navets.

De l'Imprimerie de la Ville, à l'enseigne des Trois Pucelles.

Honoré l'Ygnoré, à la Fille qui truye, rue Sans-Bout.

De l'Imprimerie de Julien Trostolle.

De l'Imprimerie de la voix publique, qui chante vive le Roy.

Chez Va-du-Cul, gouverneur des singes.

Chez la veuve et héritiers de l'auteur, rue Bon-Conseil, à l'enseigne du Bout-du-Monde.

Chez la veuve de l'auteur, rue de l'Orphelin, vis-à-vis de la Limasse.

Par la Société typographique du pays grec et latin au Mont-Parnasse.

Chez Jean-Baptiste Bouche-d'Or, à la Croix-de-Hiérusalem.

Mais ce fut surtout dans les Pays-Bas, où la liberté de la presse était pour ainsi dire illimitée, que les imprimeurs insérèrent des noms fantastiques au frontispice de pamphlets dus à la plume des ennemis politiques de la France, de libelles écrits par des réfugiés irrités contre le persécuteur des protestants.

Ces productions, introduites clandestinement en France, avaient tout l'attrait du fruit défendu, et malgré qu'on prît à leur égard les mesures de répression [1] les plus rigoureuses, elles y fourmillaient.

Le tableau que voici donnera une idée du nombre et de la variété de ces noms :

1. J.-Ch. Brunet, dans son *Manuel du libraire*, écrit dans une note sur un libelle intitulé : *Scarron apparu à Mme de Maintenon*, à Cologne, chez Jean le Blanc, 1694 : « Le 19 octobre de cette année, un compagnon imprimeur et un garçon relieur, après avoir subi la question ordinaire et extraordinaire, furent pendus pour avoir imprimé, relié et vendu, ce libelle écrit contre le Roi. Deux autres accusés furent envoyés aux galères, un cinquième subit la question et il allait être conduit à la potence, qui était déjà dressée, lorsque survint un ordre de surséance obtenu, dit-on, par le père Lachaise, avec lequel ce malheureux avait quelque parenté. »

I

A AMSTERDAM

Chez : l'Ami de l'auteur — Jacques le Curieux — Isaac van Dyck — Paul l'Enclume — Pierre l'Enclume — Jacques le Franc, à l'enseigne du Chat botez — chez l'imprimeur Jaques le Jeune — Pierre la Loy — Pierre Marteau — Antoine Michiels — Guillaume le Sincère, au Mont-Parnasse — à Ansterdam (*sic*), chez le Sincère — Ansterdam (*sic*), chez le Vrai, etc., etc.

Ouvrons une parenthèse : dans la préface de son roman : *les Trois Mousquetaires*, M. Alexandre Dumas écrivait : « Il y a un an à peu près qu'en faisant à la Bibliothèque royale des recherches pour mon *Histoire de Louis XIV*, je tombai par hasard sur *les Mémoires de M. d'Artagnan*, imprimés, comme la plus grande partie des ouvrages de cette époque, où les auteurs tenaient à dire la vérité sans aller faire un tour plus ou moins long à la Bastille, à Amsterdam, chez Pierre Rouge. A toutes les époques et dans tous les pays, la vérité a été parfois obligée de sortir de sa terre natale et de s'exiler pour pouvoir y rentrer. »

Qu'il nous soit permis de dire que, malgré le très grand nombre de catalogues que nous avons lus, nous n'avons jamais rencontré ni cette édition ni le pseudonyme de Pierre Rouge.

II

A COLOGNE

Chez Simon l'Africain — Jean Lamoureux — Philippe le Barbu — Jean le Blanc — Pierre le Blanc — David le Bon — Jacques le Bon — Roger Bontemps — Jean du Buisson — Guillaume Cadet — Jean du Castel — J. de Clou — Louis de Clou-Neuf — chez la veuve de Cour-Après — chez : le Dispensateur de secrets — Jacob le Doux — A. van Dyck — Christophe van Dyck — Corneille Egmont — les héritiers de Corneille Egmont — Pierre ab Egmont — Balthazar d'Egmont — Pierre van Egmond — Adrien l'Enclume — Jacques l'Enclume — Paul l'Enclume — Richard l'Enclume — Jean l'Endormy — Jacques l'Équitable — Jean d'Escrimerie — Pierre le Forgeur — Jean du Four — Simon le Franc — l'Indiscret — l'Ingénu — Claude le Jeune — Adrien le Jeune — Frédéric le Jeune — Guillaume le Jeune — Henry le Jeune — Jaques le Jeune — Léonard le Jeune — Pierre le Jeune — Pierre le Grand — Pierre du Marteau — Pierre Marteau — Pierre Michel — Pierre le Pain — Pierre Petit — Jean de la Pierre — de l'Imprimerie d'André Pierrot — Pasquin ressuscité — Pierre de la Place — chez le Politique — Jean Sambix — Nicolas Schouten — Isaac le Sincère — Jean le Sincère, rue de la Contre-Vérité, à l'enseigne de l'Ironie — Louis le Sincère — Pierre le Sincère — Paul de la Tenaille — Robert le Turcq, au Coq hardi — Pierre de la Vallée — Jean de la Vérité — Jacques de la Vérité — Pierre le Vray — Eugène Vérité, à l'Enclume de la Vérité — chez : le Sincère, à la Vérité, etc., etc.

III

A LA HAYE

Chez : Isaac Beauregard — l'habile Joueur — Pierre Marteau — Pierre Mortier — Guillaume de la Paix — Pierre l'Orloge — le Philantrope, etc., etc.

IV

A LEYDE

Chez : Jean le Raconteur — Jean Sambix, etc., etc.

L'emploi de ces pseudonymes était la conséquence de la rigueur de la censure, que M. Benjamin Constant dit être « une violation insolente des droits de l'homme, un assujettissement intolérable de la partie éclairée d'une nation à sa partie vile et stupide, gouvernement des muets au profit des vizirs, source de plus d'agitations, de défiances, de mécontentements et d'irritations que la licence même de la presse n'en saurait créer.

Si l'on se demandait à qui à cette époque on était redevable de cette censure impitoyable, Gédéon Flournois, pasteur de l'Église réformée et réfugié en Hollande dans un livre intitulé *les Entretiens des voyageurs sur la mer* [1], répondrait que c'était aux « Jésuites ».

Voici ce qu'il dit à ce sujet dans son *Épître adressée à messieurs les commis de Sa Majesté pour la visite des livres défendus.*

« Ce n'est pas une chose rare de vous voir confisquer des livres, mettre en prison ceux qui en font venir, et vous porter aux dernières rigueurs contre ceux qui en sont chargez ; mais c'en est une, qui jusqu'à présent n'a pas été vue, et qui ne le sera peut-être pas à l'avenir, qu'un auteur que vous avez marqué en encre rouge, dont vous avez maltraité les ouvrages, vous ose pourtant offrir le dernier de ses livres, quoiqu'il y ait une espèce d'inhumanité de vous les présenter puisque c'est en quelque façon les livrer aux flammes.

« Il est vrai que si d'un côté vous travaillez à leur destruction, vous travaillez d'un autre à les faire vivre, et à leur donner une estime qu'ils ne s'attireraient pas si votre haine et votre animosité contre eux ne les rendait recommandables, et ne donnait aux esprits une légitime curiosité de les lire pour juger si c'est avec justice que ces pauvres livres font les objets de votre aversion.

« C'est assurément une œuvre merveilleuse de la Providence que, croyant abattre, vous bâtissez. Vous êtes les ministres des jésuites établis pour supprimer plusieurs bons livres, et Dieu vous a choisis malgré vous pour être ses ministres afin de donner à ces livres un nom et une réputation qu'ils n'auraient pas en partie si vos oppositions ne les faisaient paraître.

1. *Les Entretiens des voyageurs sur la mer.* A Cologne, chez Pierre Marteau, M DCCXV. 4 vol. in-12 ; fig. Bibl. de l'auteur.

« Plus vous vous obstinez à empêcher que les bons livres n'entrent en France, plus vous vous montrez sévères sur ce point-là, plus vous donnez de goût aux Français de les voir, d'en faire venir, quelque danger qu'il y ait et quoi qu'il en coûte, et de les lire avec avidité, car tel est le naturel de l'homme qu'il dédaigne ce qu'on lui permet et qu'il court après ce qu'on lui défend, et malgré les défenses, ils tâchent de se satisfaire par toutes sortes de moyens.

« Je ne nie pas que votre charge en général ne s'étende sur tous les livres qui pourraient préjudicier à la doctrine catholique, aux bonnes mœurs ou à l'État, en favorisant les hérésies, les vices ou les ennemis de la France : si pourtant, messieurs, vous avez un peu de conscience, vous avouerez de bonne foi qu'on vous a recommandé plus fortement la suppression et la sévérité contre les livres qui découvrent les « monopoles des Jésuites » et les « ruses du clergé », que contre les livres simplement libertins, et qui ne font que corrompre les bonnes mœurs. Non seulement vous avez suivi ce conseil, mais on vous a vu suspendre votre rigueur contre des livres véritablement méchants, pour la faire tomber sur ceux que les Jésuites ou leurs créatures seules appelaient de méchants livres, parce qu'ils découvraient leurs fourberies et leurs impuretés.

« Vous ne sauriez nier que vous n'ayez eu de l'indulgence pour quantité de méchants livres, qui courent aujourd'hui par le royaume, et que vous ne sussiez qu'ils étaient méchants, et que vous étiez obligés de vous servir de votre autorité contre eux.

« Pourquoi avez-vous été lâches et froids à faire perquisition des livres libertins et impies, et pourquoi avez-vous été ardents à rechercher des livres dont tout le crime était de découvrir les injustes procédures du clergé ?

« La raison d'une conduite si contraire à votre devoir, la voici : c'est que l'honneur des « Jésuites » vous a été plus cher que la gloire de Dieu, que leurs recommandations ont eu plus de pouvoir sur vos esprits que les commandements du Tout-Puissant, et par conséquent vous avez mieux aimé vous opposer à des écrits qui, selon les calomnies des Jésuites, parlaient peu respectueusement du roi, qu'à des livres par lesquels la majesté de Dieu a été directement offensée et outragée ; il me semble pourtant qu'un intérêt réel et essentiel de Dieu vous devait toucher encore plus qu'un intérêt imaginaire du roi. Certes, messieurs, dites tout ce qu'il vous plaira, toutes les eaux de l'Océan ne suffiraient pas pour vous laver de cette flétrissure. Je ne puis pas plus me taire de ce que ceux qui vous ont donné la commission de faire la recherche des livres défendus vous connaissaient déjà bien, et ne se sont pas trompés dans le choix qu'ils ont fait de vous. Pour vous parler plus clairement, vous êtes les « exécuteurs de la volonté des Jésuites », qui ont fait intervenir l'autorité du roi pour vous obliger à faire ce que vous faites.

« Je voudrais bien pouvoir finir ma lettre, comme on les finit ordinairement, mais je vous assure que j'ai toutes les répugnances imaginables à me dire votre très-humble et très-obéissant serviteur, car je ne suis pas d'humeur à me dire, ni à prendre la qualité de valet des valets des Jésuites, encore si c'était au sens du pape, qui, quand il se dit le serviteur des serviteurs, ne laisse pas de trancher du roi des rois, il y aurait de quoi se consoler. Comment donc finirai-je ma lettre ? Ce sera en vous souhaitant autant de probité, de bonne foi, de vertu et

de piété, que ceux qui vous mettent en campagne ont de mauvaise foi, de vice, d'impiété et de perfidie. »

Mais une Épître encore bien plus originale et plus remarquable est celle que le soi-disant imprimeur Pierre du Marteau adresse aux Muses, et qui se trouve insérée en tête de l'ouvrage intitulé : *Nouvelles lettres écrites des Champs-Élisées à plusieurs princes et grands seigneurs, avec les réponses et deux nouvelles en vers* [1].

PIERRE MARTEAU

aux Muses.

Comme vous êtes filles du maître des dieux, vous vous offenserez peut-être de voir un pauvre libraire inconnu qui n'imprime que le rebut des autres, vous dédier une douzaine de lettres, où l'aigreur semble dominer et qui déplairont sans doute à beaucoup de personnes. Mais considérez, s'il vous plaît, que j'ai besoin d'appui, que quelques livres défendus ou suspects ne peuvent pas remplir ma boutique, et que si vous voulez inspirer des auteurs plus doux en ma faveur, je pourrais parvenir à l'opulence. Recevez l'hommage que je vous présente : c'est un tribut qui vous est dû, mais n'attendez pas d'un homme sans éloquence des éloges au-dessus de sa portée, qui seraient toujours au-dessous du mérite des filles de Jupiter ; et qui se contente de souscrire avec respect à tout ce que Noël le Conte a dit de vous. Puisque vos dons sont partagés, la satire n'est pas du caractère de toutes les Muses, mais aussi elle ne leur est point généralement étrangère, et celles qui ont conduit les Juvénal, les Perse et tant d'autres, pourront regarder sans dédain ces épîtres qui paraissent composées sous les auspices de la vérité. Le langage d'Antiochus est un peu rude, mais vous connaissez l'âpreté naturelle de son humeur. Catherine de Médicis, qui écrit à une bonne princesse, fait voir qu'elle est encore politique. Le cardinal Mazarin parle en maître. Le marquis d'Ancre ne saurait démentir sa fierté. Marie d'Angleterre fait paraître la suite d'un entêtement insurmontable. Le sincère Arlequin se montre tel qu'il était. Ravaillac déplore sa misère à un antijésuite. Le duc d'Albe témoigne de l'équité hors de saison, en donnant des leçons qu'il n'a point suivies : Philippe Second en fait de singulières à un jeune prince qui semble vouloir suivre un bon naturel, et ne tremper dans l'iniquité que par une dure contrainte. L'officieux Juvénal voudrait apprendre à Despréaux le chemin de la véritable gloire. Diane de Poitiers, envieuse des douceurs qu'on ne lui a jamais dites, se scandalise contre la franchise du siècle de Henri II. Et Spencer, devenu généreux à force de tourments, peint ses propres défauts pour corriger ceux des autres. Au reste, il ne faut point donner le nom de satire à ces lettres, qui sont de simples avis propres à persuader ceux qui ne sont pas absolument corrompus. Un poète ingénieux et flatteur vous dirait mille choses pour lesquelles je n'ai point de talents : et il est impossible que je vous chante si vous ne me prêtez quelqu'un de vos instruments.

1. Imprimé à Cologne, chez Pierre Marteau, M DCXCVII. Marque : la Sphère. 1 vol. pet. in-12; fig. 142 pages plus 1 feuillet pour la Table des matières. Cet ouvrage est très-rare. Bibl. de l'auteur.

Réponse des Muses

A PIERRE MARTEAU

Comme on ne dédie un livre que pour être payé de cet hommage, nous tâcherons dans les occasions de faire quelque chose pour vous : mais travaillez, s'il est possible, avec moins de danger que vous n'avez fait par le passé. Vous êtes bien heureux de ce que l'art de pendre est ignoré à Cologne, et si vous étiez à Paris, il y a longtemps que vous seriez étranglé. On a chanté depuis peu la pitoyable fin de quelques-uns de vos confrères que l'amour des richesses avait fait renoncer à celui de vivre, et le métier que vous faites n'est pas des moins dangereux.

Pour nous, notre unique emploi est aujourd'hui la tragédie. Les Muses enjouées sont muettes dans ce siècle de fer, et tout languit depuis que la Circé moderne tient son Ulysse enchanté. Vous voyez que nous ne sommes point dans la saison des jeux ; mais si elle revient jamais, soyez persuadé que vous aurez part à nos libéralités.

N'est-ce point chose surprenante de voir un imprimeur imaginaire s'adresser aux Muses pour les supplier de bien vouloir engager les auteurs à se montrer plus modérés dans leurs écrits, et les Muses lui conseiller de travailler avec moins de danger qu'il ne l'a fait par le passé et lui promettre, si la saison des jeux revenait jamais, une part à ses libéralités ?

Mais s'il n'y a jamais existé à Cologne un imprimeur du nom de Pierre du Marteau, de quelles presses sont donc sortis tous les livres qui portent cette adresse ?

Pour pouvoir donner une solution à cette question, nous dûmes d'abord nous efforcer de trouver le premier ouvrage imprimé avec ce nom.

D'après notre catalogue des impressions avec le masque de Pierre du Marteau, le premier ouvrage portant cette adresse est le :

RECVEIL

DE

DIVERSES PIÈCES

servans

A L'HISTOIRE

de

HENRY III

Roy de France et de Pologne,

Dont les tiltres se trouvent en la page suivante.

A COLOGNE

Chez Pierre du Marteau.

—

M DCLX.

1 vol. pet. in-12. 1 f. Titre. 474 pp.

Familiarisé avec le matériel et les procédés typographiques des Elzevier, nous reconnûmes aisément que ce Recveil était sorti des presses de Jean Elzevier, de Leyde. — Le fleuron du titre du Recveil, les lettres grises, les signa-

tures en 5 étaient les témoignages décisifs établissant cette origine. Nous fûmes porté tout naturellement à rechercher les raisons qui avaient poussé les Elzevier à se déguiser sous des noms supposés, alors qu'un gouvernement républicain les laissait jouir d'une extrême liberté.

A en croire, M. Jules Chenu [1], correcteur de la librairie Panckoucke, de Paris, et M. A. Willems [2], ces raisons étaient au nombre de quatre.

La première était une raison politique.

Les Elzevier, disent ces écrivains, ont usé de l'anonyme et du pseudonyme toutes les fois qu'ils ont imprimé des écrits offensants pour les souverains ou gouvernements alliés de la République, et cela parce que, d'une part, ils violaient ouvertement un édit des États Généraux, et de l'autre qu'ils s'exposaient à des représailles, les princes lésés pouvant consigner leurs livres à la frontière et en interdire la vente dans leurs États.

La seconde était une raison de religion.

Les Elzevier étaient tenus, dans l'intérêt de leur considération et de leur crédit, de ménager les susceptibilités politiques et religieuses de leurs compatriotes.

La troisième était une raison de circonspection.

Leurs ouvrages devant naturellement se débiter en grande partie dans les pays catholiques, comme on y tenait pour suspect tout livre imprimé par des hérétiques, la simple prudence leur faisait une loi de ne pas donner l'éveil en indiquant le lieu de l'impression.

Les auteurs eux-mêmes réclamaient parfois un déguisement. Ainsi, les Jansénistes français, qui faisaient imprimer à Amsterdam, n'auraient eu garde d'avouer qu'ils avaient recours aux presses hollandaises. On avait trop souvent affecté en France de les confondre avec les Calvinistes pour qu'ils n'eussent pas à cœur d'éviter tout ce qui pouvait prêter quelque vraisemblance à cette accusation.

Enfin la quatrième était une raison de librairie et de commerce.

Les Elzevier ne mettaient jamais leur nom aux contrefaçons. Toutes les fois qu'ils ont réimprimé sans autorisation expresse un ouvrage quelconque d'un auteur vivant, ils ont gardé l'anonyme.

Certains bibliographes ont prétendu qu'ils voulaient par là éviter de désobliger des confrères avec lesquels ils étaient en relation d'affaires. M. Willems y voit un tout autre mobile. C'était non tant, dit-il, les libraires que les lecteurs dont il fallait se concilier le suffrage. En général, le public se défiait des livres français imprimés en Hollande et préférait les originaux, en quoi il avait raison, car ces livres fourmillaient souvent de fautes choquantes, quand ils n'avaient pas subi d'altérations graves. A peine les textes donnés par les Elzevier faisaient-ils exception à la règle. Aussi cherchait-on à donner le change aux acheteurs. Au lieu de l'adresse véritable, le frontispice portait la formule banale : Jouxte la copie imprimée à Paris. Souvent, pour parfaire la mystifica-

1. M. Jules Chenu a publié, en 1842, un *Catalogue des Républiques des Elzevier*, où l'on trouve une série de quarante pages intitulée : Elzeviers déguisés, ou Catalogue des éditions que ces Imprimeurs ont données sous des noms supposés, avec une Préface où l'on donne les raisons qu'ils pouvaient avoir de ne point se faire connaître.

2. Willems, *les Elzevier*, page C et suivantes.

tion, on mettait en évidence au moyen de capitales les mots A PARIS, suivis du nom et de l'adresse du premier libraire, tandis que jouxte la copie formait une petite ligne imperceptible, et se terminait par un point. De sorte que le lecteur inexpérimenté pouvait croire qu'il avait sous les yeux non une contrefaçon, mais une réimpression exécutée à Paris.

M. Willems ajoute : « Il est juste de reconnaître que les Elzevier sont restés étrangers à ce raffinement. Mais la formule en question figure sur toutes leurs contrefaçons. »

M. Ambroise Firmin-Didot n'est pas du même avis : « Ce n'est point sur d'anciens manuscrits, écrit-il, que les Elzevier établissaient les textes de leurs éditions, elles ne sont en général que des renseignements et souvent des contrefaçons. »

N'est-ce pas là trop loin pousser les choses ? n'est-ce pas aller jusqu'à la partialité ?

Ce fut en 1638 que, pour la première fois, les Elzevier de Leyde, Abraham et Bonaventure, imprimèrent un ouvrage sur lequel au lieu d'inscrire leurs noms, ils mirent les mots : Jouxte la copie imprimée à Paris.

Cet ouvrage était :

LE CID

Tragédie-comédie nouvelle

PAR

Le Sieur CORNEILLE

Jouxte la copie imprimée à Paris.

M DCXXXVIII.

1 vol. pet. in-8°, 95 pp [1].

Bonaventure et Abraham s'étaient associés en 1622. Leur association dura jusqu'à la mort d'Abraham, qui arriva en 1652. Abraham légua à Jean Elzevier, l'aîné de ses fils et le seul qui ait suivi sa carrière, la moitié de l'imprimerie et de tout ce qu'il possédait en commun avec son associé.

Bonaventure ne lui survécut qu'un mois. Il légua à son fils Daniel, indépendamment de sa maison, la moitié de l'imprimerie et de tous les biens de la communauté.

Les deux cousins Jean et Daniel s'associèrent. Ils se servirent aussi d'adresses fictives, et de 1652 à 1655, il sortit de leurs presses des ouvrages portant : A Leyde, chez Jean Sambix.

« Jean Sambix, écrit M. Willems , est évidemment un pseudonyme de Jean et Daniel Elzevier, puisqu'ils signent invariablement de la sorte tous les livres auxquels ils n'ont pas mis leur adresse, mais ce n'est pas un nom imaginaire. »

Au commencement du siècle florissait à Delft un célèbre calligraphe, nommé Félix van Sambix, lequel, né à Anvers en 1553, s'était réfugié à Delft en 1583, et y vivait encore en 1633. (Voyez *la Revue de Navorscher*, t. VI,

1. Cette édition est renseignée dans la *Bibliographie cornélienne* ou *Description raisonnée de toutes les éditions des Œuvres de Pierre Corneille*, publiée par M. Émile Picot, page 12 et suivantes.

2. Willems, *les Elzevier*, p. cv.

p. 241.) Ce Sambix eut un fils, également nommé Félix, qui exerça la librairie à Delft, de 1610 à 1634 (?) à l'enseigne du Livre d'écriture doré (*in t'vergulde Schryfbœck*), et eut pendant un temps une succursale à Rotterdam.

Le libraire Sambix a traduit du français quelques ouvrages, entre autres le quatrième livre du *Primaléon de Grèce* (Rotterdam). J. Waesberghe, sœur aînée de Catherine van Waesberghe, qui devint plus tard la femme d'Abraham Elzevier et la mère de Jean.

Suivant une généalogie manuscrite de la famille Waesberghe, appartenant à M. Ledeboer, ce Félix Sambix aurait eu trois enfants, savoir :

Élisabeth, qui épousa David Lopez de Haro, libraire à Leyde, et deux fils, Félix et Jean, dont on ne sait rien de positif (*Het Geslacht van Waesberghe, s'Grav.*, 1869, p. 227 et 224). Si ces données sont exactes, Jean Elzevier aurait pris pour pseudonyme le nom d'un de ses cousins germains.

Nous ne pouvons concevoir comment M. Willems puisse admettre un seul instant que Jean Elzevier eût choisi le nom de son cousin germain pour le mettre à des productions dont il n'osait prendre lui-même la responsabilité, alors qu'il lui était si facile d'user de n'importe quel nom imaginaire.

Le rédacteur de l'article Elzevier dans *le Grand Dictionnaire universel du* XIXe *siècle* de Pierre Larousse, fait de Sambix un imprimeur imitateur des Elzevier. C'est là une profonde erreur.

M. Émile Picot, dans sa Bibliographie Cornélienne, écrit à la page 295 à propos de l'ouvrage :

Horace || Tragédie || par le sieur Corneille ||
A Leyde, || chez Jean Sambix. || CIↃIↃLIV. 1654.
Pet. in-12 de 3 ff. et 65 pp., signé AC.

Édition imprimée par Jean Elzevier, à Leyde, pour Jean Sambix, qui n'était pas un « Imprimeur Imaginaire », comme on l'a cru quelquefois.

A la page xj de la préface de ce même ouvrage, nous lisons : « M. Alphonse Willems, le savant bibliographe de Bruxelles, nous est venu en aide avec la plus grande obligeance, non seulement pour compléter ce travail, mais pour en revoir les épreuves. » Il y a lieu en ce cas de se demander comment il s'est fait que M. Willems ait laissé passer cette bévue.

L'association des deux cousins ne fut pas de longue durée, leurs caractères ne sympathisant pas : Jean avait l'humeur versatile et Daniel était résolu.

M. Willems nous apprend que Daniel épousa sa cousine, Anna Beerninck, petite-fille de son oncle Josse, nièce et pupille de Louis Elzevier, et qu'en 1655, il quitta Jean pour entrer à titre d'associé dans la maison d'Amsterdam de Louis Elzevier, qui était en pleine prospérité.

Le départ de Daniel fut une calamité pour la maison de Leyde, qui depuis lors ne fit plus que décliner. Cependant Jean ne perdit point courage, dit M. Willems ; il s'adjoignit un collaborateur actif et intelligent : Charles Gerstecoren.

Ce fut en 1660 que, pour la première et dernière fois, Jean Elzevier se servit du masque : Pierre du Marteau, et cela pour *le Recueil de diverses pièces servans à l'histoire de Henry III.*

On le voit, c'est à tort que M. E. Weller, dans l'introduction de son ou-

vrage : *Die falschen und fingirten druchkorte,* place l'apparition de Pierre du Marteau dans la presse française en 1662.

« Im jahre 1662, erscheint zuerst Pierre du Marteau in dem Franzosischen Presse. »

Passons maintenant à l'examen des raisons pour lesquelles Jean Elzevier n'a pas attaché son nom au Recueil.

Elles sont au nombre de trois :

La première est une raison de commerce et de librairie.

En imprimant ce Recueil, Jean commettait un brigandage typographique. Ce Recueil était une contrefaçon de pièces qui avaient grand débit en France, Jean frustrait donc les imprimeurs français d'une source de bénéfices considérables, et s'exposait de la part de ses confrères à d'énergiques réclamations, car ce Recueil renfermant plusieurs pièces des plus remarquables sous un petit format allait avoir un grand succès ; en effet, il y en eut douze éditions. Voir : *Extrait de la Bibliographie des impressions* portant l'adresse à Cologne chez Pierre du Marteau, par Léonce Janmart de Brouillant. *Bulletin du bibliophile et du bibliothécaire* de Léon Techner, livraison mars-avril 1886.

La deuxième est une raison politique.

Jean, en sa qualité de marchand, jugea prudent de ne pas s'attirer la colère de la France, en publiant avec son nom un Recueil de pièces dont trois étaient de violents pamphlets, au point que *l'Alcandre*, ou *les Amours du Roy Henry le Grand*, fut retiré de la circulation par la veuve Guillemot, qui l'avait édité.

En imprimant ces pamphlets avec son nom, Jean s'exposait à des représailles de la part du gouvernement français, qui aurait pu en défendre l'entrée et en interdire la vente en France. Au surplus, déjà à plusieurs reprises les États généraux des Provinces-Unies avaient publié des placards en vue de défendre « d'imprimer des écrits diffamatoires et déshonorants par lesquels des personnes d'État des pays étrangers de haute et moyenne condition étaient infamement déchirées et déduites ». — Jean devait donc se prémunir contre les rigueurs du gouvernement des Provinces-Unies.

Enfin, la troisième est une raison de bienséance.

Jean Elzevier était imprimeur de l'Académie. En imprimant des pamphlets, il pouvait attirer des désagréments à l'Académie, le gouvernement français venant à demander des explications aux Provinces-Unies du fait que l'imprimeur de son Académie publiait des pamphlets contre ses rois.

Nous touchons à ce fameux point de savoir si Pierre du Marteau est un pseudonyme ou un nom imaginaire.

On lit dans *la Biographie de Jean Elzevier* [1] : « En 1628, âgé de seize ans, Jean fut envoyé à Paris, moins pour se perfectionner dans la typographie que pour apprendre le français et contracter d'utiles relations dans le monde des lettres et de la librairie. En 1639, Gronovius rendit visite à Jean, qui habitait alors chez un imprimeur qui devait être Guillaume Pelé, le principal correspondant des Elzevier à Paris. En 1641, on trouve Jean débitant de livres qu'il avait apportés de Hollande. En février 1644, il était à Paris ainsi que vers la fin de 1647, et cette fois ce fut probablement la dernière. »

1. Willems, *les Elzevier*, p. CLXXXIX et suivantes.

Pierre du Marteau est un nom français, cela est de toute évidence.

N'est-il pas possible que Jean, durant ses séjours à Paris, ait connu un correcteur, un ouvrier typographe, un graveur ou bien encore un individu quelconque ainsi nommé, et que comme ce nom prêtait admirablement à la chose, il l'ait pris pour pseudonyme, de même qu'il s'était servi de celui de Jean Sambix lors de son association avec Daniel ?

Au reste, il y a toujours eu des personnes qui ont porté ce nom et pour ne citer qu'un exemple, nous possédons dans notre bibliothèque une édition du *Roman de la rose*, accompagnée d'une traduction en vers, précédée d'une introduction historique et critique par Pierre Marteau. — Orléans, — Herluison, 1878-1880. 5 vol. in-12 Nous concluons donc que Pierre du Marteau est un pseudonyme et non pas un nom imaginaire.

Faut-il attacher quelque importance à la particularité que certains exemplaires portent le nom de Pierre du Marteau et d'autres celui de Pierre Marteau ? M. Pieters [1] écrivait à ce sujet, dans une note sur un ouvrage intitulé :

L'Histoire du cardinal duc de Richelieu, par le sieur Aubery, avocat au Parlement et aux Conseils du Roy.

A Cologne, || chez Pierre du Marteau || MDCLXVI. 2 vol. pet. in-12.

« Cette histoire est signée Pierre du Marteau, que je trouve quelquefois comme pseudonyme des Elzevier d'Amsterdam, et au bas des cinq volumes des *Mémoires pour l'histoire du cardinal duc de Richelieu* recueillis par le sieur Aubery. *A la Sphère,* 5 vol. pet. in-12, il y a Pierre Marteau, nom avec lequel quand il n'est pas précédé de « du », je n'ai reconnu jusqu'ici aucune édition véritablement imprimée par eux ». M. Willems dit n'attacher aucune importance à cette particularité. Cette variante lui paraît être toute fortuite. »

Pour nous, il ne faut pas faire de distinction entre les officines de Leyde, d'Amsterdam, d'Utrecht, comme l'a fait M. Pieters, car les Elzevier des trois officines ont fait usage de cette adresse.

Nous n'admettons pas avec M. Willems, que « c'est une variante toute fortuite ». Nous ne connaissons pour notre part aucun ouvrage à l'adresse de Pierre Marteau qui ait été imprimé par les Elzevier. Tous les ouvrages qui sont véritablement sortis de leurs presses portent Pierre du Marteau ; toutefois, nous ne déduisons pas de ce fait que toutes les impressions avec le masque Pierre du Marteau ont été imprimées par les Elzevier.

Jean Elzevier, comme nous l'avons déjà écrit, ne se servit qu'une seule fois de ce pseudonyme. Il mourut le 8 juin 1661, à Leyde, âgé de trente-neuf ans. Sa veuve, Éva van Alphen, se décida à continuer les affaires, sous la raison : « la veuve et les héritiers de Jean Elzevier ». Elle fit immédiatement des démarches pour succéder à la charge d'imprimeur de l'Université ; ce privilège lui fut octroyé le 12 novembre 1661, à condition qu'elle achèverait les ouvrages commencés par son mari [2]. »

Le premier imprimeur qui se servit de l'adresse après Jean Elzevier fut

1. *Annales de l'imprimerie elsevirienne* ou *Histoire de la famille des Elseviers et de ses éditions*, par Charles Pieters (Gand, Annoot-Braeckman, 1851), p. 255.

2. Willems, *les Elzevier*, p. CXCVIII.

Adrian Vlacq, de La Haye. Il l'employa en 1662 pour publier une contrefaçon du *Recueil de diverses pièces servans à l'histoire de Henry III*, etc.

C'était en 1658 que, pour la première fois, Louis et Daniel Elzevier s'étaient servis d'un pseudonyme : celui d'Antoine Michel.

Il est bien vrai qu'en 1657, ils avaient imprimé :

Les Provinciales ou *les Lettres escrites par Louis de Montalte à un provincial de ses amis et aux RR. PP. jésuites* (par Blaise Pascal) avec l'adresse fictive.

A Cologne, chez Pierre de la Vallée.

Mais ce n'était là qu'une réimpression de l'édition originale qui avait paru en France en 1656 avec cette adresse. « On sait, dit M. Willems, que *les Provinciales* de Pascal parurent d'abord par feuilles volantes, du 23 janvier 1656 au 24 mars 1657. L'édition elzevirienne est donc la première qui ait une pagination continue.

« Le pseudonyme Pierre de la Vallée n'est pas de l'invention des Elzevier. Les éditeurs français avaient songé avant eux à réunir en volume les lettres publiées séparément, et avaient fait imprimer un titre portant l'adresse fictive de Cologne, chez Pierre de la Vallée. C'est ce titre que les Elzevier se sont bornés à reproduire. »

L'ouvrage pour lequel Louis et Daniel Elzevier se servirent du pseudonyme : Antoine Michel, est intitulé :

Les Charactères des passions par le sieur de la Chambre, médecin de Mgr le chancelier.

A Amsterdam, chez Antoine Michel, l'an 1658.

3 tomes en 4 volumes, pet. in-12. Il y a deux éditions sous la même date.

M. Millot n'ayant pas compris pourquoi Louis et Daniel Elzevier n'avaient pas mis leurs noms à ces deux éditions si jolies, en si beaux caractères et incontestablement sorties de leurs presses, M. Willems lui répondit fort justement :

« La raison en est simple. La Chambre était connu pour l'adversaire déclaré du cartésianisme. Les simples convenances devaient empêcher les Elzevier, éditeurs en titre de Descartes, d'adopter ouvertement, en y mettant leur nom, un livre écrit dans des vues opposées et même hostiles. Ce fut la seule fois que Louis et Daniel usèrent du pseudonyme d'Antoine Michel. »

En 1659, Foppens l'inscrivit sur sa nouvelle édition des *Essais de Michel, seigneur de Montaigne*. Seulement il lui donna une forme hollandaise : A Amsterdam, chez Antoine Michiels.

En 1663, Louis et Daniel reprirent le pseudonyme de Pierre du Marteau, employé par Jean Elzevier en 1660, et par Adrian Vlacq en 1662, et cela précisément pour une nouvelle édition du *Recueil de diverses pièces servans à l'histoire de Henri III*. La même année, ils s'en servirent encore pour l'impression d'un remarquable :

Recueil || *de quelques* || *pièces* || *nouvelles* || *et galantes* || *tant en prose qu'en vers* || *dont les tiltres se trouveront après* || *la préface.*

A Cologne, || chez Pierre du Marteau || MDCLXIII.

Marque : la Sphère. Pet. in-12. 4 ff. limin., le 1er blanc, 182 pp., 1 f. blanc.

En 1664, l'association qui existait entre Louis et Daniel Elzevier depuis 1655 prit fin, Louis Elzevier, âgé d'environ soixante ans, résolut de se retirer. Daniel resta donc seul. — Les commencements furent peu favorables, dit M. Willems; à peine fut-il établi, que la guerre éclatait entre les Provinces-Unies et l'Angleterre, et se prolongeait durant deux ans, avec des fortunes diverses, au grand détriment de la prospérite publique et des affaires. Mais Daniel ne fit que redoubler de zèle. Cette même année 1664, Daniel[1] prend l'adresse : A Cologne, chez Pierre du Marteau, pour publier la seconde édition du :

Recueil de quelques pièces nouvelles et galantes tant en prose qu'en vers.
A Cologne, chez Pierre du Marteau.

Marque : la Sphère. Pet. in-12, 180 pp.

La veuve de Jean Elzevier avait continué ses affaires sous la firme : « La veuve et les héritiers de Jean Elzevier, » comme nous l'avons déjà dit :

En 1665, elle reprit l'adresse : A Cologne, chez Pierre du Marteau, pour l'impression des :

Mémoires || *dv* || *mareschal* || *de Bassompierre* || , *concernant* || *l'histoire* || *de sa* || *vie* || *et de ce qvi s'est fait* || *de plus remarquable à la cour de France* || *pendant quelques années.* ||

A Cologne || chez Pierre dv Marteav || MDCLXV. 1665.

2 vol. pet. in-12. T. Ier. 5 ff. limin., 564 pp.
— T. II. 1 f. Titre. 824 pp.

« Édition originale de ces Mémoires, dit M. Willems, et la seule qui soit sortie des presses elzeviriennes. » Elle a été exécutée à Leyde, par la veuve et les enfants de Jean, comme le prouvent les vignettes, les lettres grises et les signatures en 5. Selon cet écrivain, il est de toute évidence que cette édition a été imprimée aux frais des frères Steucker de La Haye, la maison de Leyde n'imprimant plus pour son propre compte.

En 1666, Daniel Elzevier imprime avec l'adresse l'

Histoire du cardinal duc de Richelieu, par le sieur Aubery, avocat au Parlement et aux Conseils du Roy.
A Cologne, chez Pierre du Marteau. MDCLXVI.

Marque : la Sphère.

2 vol. pet. in-12. T. Ier. 12 ff. liminaires, 644 pp. de texte, portr. de Richelieu. 25 ff. non numér. p^r^ la table.

2 vol. pet. in-12. T. II. 4 ff. limin., 482 pp., la dern. feuille est cotée par erreur 842. 13 ff. non numér. p^r^ la table.

1. En *1671*, pour la première fois, Daniel Elzevier se sert du pseudonyme : Jaques le Jeune. Le premier livre qui le porte est :

Le Comte de Gabalis, ou *Entretiens sur les Sciences secrètes.*
A Amsterdam, chez Jaques le Jeune. M DCLXXI.
Sur la copie imprimée à Paris.

Marque : la Sphère. 1 vol. pet. in-12 de 228 pages.

C'est donc à tort que le rédacteur de l'article *Elzevier,* dans le *Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle,* de Pierre Larousse, fait de Jaques le Jeune un imprimeur imitateur des Elzevier.

M. Willems assure que cette édition a été incontestablement imprimée par Daniel Elzevier, vu la sphère usée, la première des Elzevier d'Amsterdam, qui est pareille à celle du tome II du Rabelais de 1666, et les têtes de profil qui sont celles de l'imitation de 1679.

La même année, Daniel donne encore une édition du :

Recueil de diverses pièces servans à l'histoire de Henry III, etc.

A Cologne, chez Pierre du Marteau. MDCLXVI.

Marque : la Sphère.

2 vol. pet. in-12. T. Ier. 474 pp. et 1 f. blanc.
— T. II. 156 pp.

En 1667, nous rencontrons, avec l'adresse, un

Recueil de quelques pièces curieuses servant à l'esclaircissement de l'histoire de la Reyne Christine. Ensemble plusieurs voyages qu'elle a faites (*sic*).

A Cologne, chez Pierre du Marteau. MDCLXVII.

Cette édition nous est signalée par M. E. Weller [1] et le catalogue des livres de la bibliothèque de M. Leber [2], nº 6,296.

Elle est inconnue à MM. Pieters et Willems.

Cette édition sort-elle des presses de Daniel Elzevier?

Il ne nous est malheureusement pas possible de résoudre la question pour le moment, n'ayant pu, malgré toutes nos recherches, avoir sous la main un exemplaire de cette édition. La bibliothèque de Rouen en possède un. C'est donc à la complaisance et au savoir du bibliothécaire de cette ville que nous nous permettons de faire appel.

A première vue, nous ne croyons pas impossible que cette édition de 1667 soit sortie des presses de Daniel Elzevier, et que l'édition à l'adresse : A Cologne, chez Pierre du Marteau, MDCLXVIII (pet. in-12, 1 f. Titre. 166 pp.), renseignée par MM. Pieters et Willems comme ayant été imprimée à Amsterdam, par Abraham Wolfgang, soit tout simplement une réimpression de celle de Daniel. Il nous sera peut-être donné un jour d'éclaircir ce point.

En 1667, Daniel donna une troisième édition du :

Recueil de quelques pièces nouvelles et galantes tant en prose qu'en vers.

A Cologne, chez Pierre du Marteau. MDCLXVII.

Marque : la Sphère.

2 vol. pet. in-12. T. Ier. 180 pp.
— T. II. 4 ff. limin., 232 pp.

1. *Dictionnaire des ouvrages français portant de fausses indications des lieux d'impression et des imprimeurs.* C'est le titre de la deuxième partie de l'ouvrage : *Die falschen und fingirten druckkorte von Emil Weller,* Leipzig, 1864.

2. La propriété de la magnifique bibliothèque Leber fut cédée à la ville de Rouen par M. Leber, qui s'en réserva l'usufruit avec faculté d'y renoncer à sa volonté. Le contrat, en date du 19 mars 1838, fut homologué par ordonnance royale du 5 juillet suivant.

Enfin Pierre Elzevier, petit-fils de Josse Elzevier, qui exerçait la profession de libraire à Utrecht, employa l'adresse pour imprimer en 1669 : le

Traité || *de la* || *politique* || *de France* || par M. P. H. || marquis de C ||
A Cologne ||, chez Pierre du Marteau || MDCLXIX.
Pet. in-12, 264 pp.

Ce volume est cité avec l'adresse d'Utrecht, 1669, pet. in-12, dans le catalogue de 1674.

Les Elzevier ne se servirent donc que neuf fois du masque : « Pierre du Marteau ». Mais, après eux, les presses hollandaises, belges, françaises s'en servirent tant et plus.

Les imprimeurs qui en firent le plus fréquent usage furent : André de Hoogenhuysen, Abraham Wolfgang, Jacques Desbordes, à Amsterdam — Adrian Vlacq, Jean et Daniel Steucker, à La Haye — Hackius, à Leyde — François Foppens, Philippe Vleugart, Lambert Marchant, Henry Fricx, à Bruxelles.

Les presses Rouennaises y recoururent aussi : Rouen, au XVIIe et au XVIIIe siècle, était la ville de France où s'imprimaient tous les livres écrits avec une liberté telle que leur impression en était défendue à Paris.

Lorsque Voltaire voulut faire imprimer son *Histoire de Charles XII, roi de Suède*, dont on avait suspendu l'impression à Paris par ordre du garde des sceaux et saisi deux mille six cents exemplaires, ne fût-ce pas à une presse de Rouen qu'il s'adressa ?

Le pseudonyme Pierre du Marteau eut, pendant le XVIIe et le XVIIIe siècle, une vogue inouïe, un succès immense. On en trouvera une preuve éclatante dans le tableau, qu'on pourra parcourir tout de suite, des changements que lui firent subir les divers imprimeurs qui s'en servirent.

On lui donne plusieurs prénoms, on le marie, on lui donne un gendre qui comme lui exerce la profession d'imprimeur. Il a pour successeurs sa veuve et ses héritiers. Mais ce qu'il y a de plus plaisant, c'est qu'on lui donne une veuve et des héritiers de son vivant. Il y a des exemplaires qui portent l'adresse : chez Pierre du Marteau avec la date de 1737, alors qu'il y en a d'autres qui portent : chez les héritiers de feu Pierre du Marteau, 1729. D'après cela il eut imprimé concurremment avec sa veuve et ses héritiers. Enfin on lui attribue des presses dans sept ou huit villes simultanément.

Voici maintenant le Tableau des Variantes Françaises :

A Cologne, chez Pierre Marteau.
— chez Pierre Marteau, imprimeur et libraire.
— chez Pierre Marteau, revenu de l'autre monde.
— chez Charles Marteau.
— chez Pierre du Marteau.
— chez Piere *(sic)* du Marteau.
— chez Pierre du Martheau.
— chez Pierre du Martau.
— chez Jean-Pierre du Marteau.
— chez Adrien l'Enclume, gendre de Pierre Marteau.

A Cologne, chez les héritiers de Pierre Marteau.
— chez les héritiers de feu Pierre Marteau.
— chez Pierre Marteau, et se vend à Londres chez Henri Ribotteau, libraire dans le Strand, où l'on trouve un assortiment général de musique.
A Cologne et à Paris, chez Pierre Marteau.
A Liège, chez Jacob le Doux, et à Cologne, chez Pierre Marteau.
A Coloigne (*sic*), chez Piere (*sic*) de Marteau.
A Pari (*sic*), chez Jann (*sic*) Pierre de Marteau.
A Amsterdam, chez l'ancien Pierre Marteau.
— chez Adrien l'Enclume, gendre de Pierre Marteau.
— chez Adrien l'Enclume, gendre d'Antoine Marteau.
A Amsterdam, chez Daniel Pain, et à Cologne, chez Pierre Marteau.
A Villefranche, pour Pierre Marteau.

Il y a des éditions qui portent les noms des villes suivantes :

La Haye — Leyde — Londres — Madrid — Rouen.
Parfois il y a des enseignes :
A Cologne, chez Pierre Marteau, à l'Arbre sec.
— — à l'Image des Trois Rois.
— — à la Vérité.
A Amsterdam, chez Pierre Marteau, rue Mercière, près de la Bourse.
A La Haye, chez Pierre Marteau, à l'Enclume.
A Rotredam (*sic*), chez Pierre Marteau, rue du Bouc, à la Grande Corne d'abondance.

Ce ne furent pas seulement les imprimeurs hollandais, belges et français qui se servirent du masque : Pierre du Marteau; les imprimeurs allemands en firent un tout aussi fréquent usage.

C'est à tort que M. Gustave Brunet écrit, dans son livre *les Imprimeurs imaginaires et libraires supposés*, que l'adresse de ce typographe imaginaire perd beaucoup de sa vogue à mesure que le XVIIIe siècle s'avance, et qu'il finit par s'éteindre en Allemagne.

Nous lisons dans le *Vorwort zur ersten Auflage* de l'ouvrage : *Die falschen und fingirten druchkorte von Emil Weller :*

« Im Jahre 1662 erscheint zuerst Pierre Marteau in der Franzosischen Presse, von 1685 an oder früher auch in der deutschen, wo man ihn später in Peter Hammer umtaufte. »

Malgré l'affirmation de M. Weller que c'est en 1685 ou plus tôt encore que Pierre du Marteau apparaît dans la presse allemande, d'après son ouvrage et notre propre catalogue, ce n'est pourtant qu'en 1688 que, pour la première fois, nous rencontrons un livre portant cette adresse : Voici le titre de ce livre :

Staatsorackel über die allerverborgensten Desseins und chagrins der vornehmsten Potentaten, Fursten und Stände in Europa.
Coelln, bei Willhelm Marteau, MDCLXXXVIII[1].

1. *Oracle d'État sur les desseins les plus secrets et les chagrins des principaux Potentats, Princes et Etats en Europe.* A Cologne, chez Guillaume Marteau, 1688.

Comme on le remarquera, ce n'est pas l'adresse de Pierre Marteau que cet ouvrage porte, mais bien celle de Guillaume Marteau. Il est hors de doute qu'il doit exister des œuvres avec l'adresse de Pierre Marteau qui ont été imprimées avant l'année 1688, car il n'est pas probable que les imprimeurs allemands aient fait usage d'une variante avant de se servir de l'adresse primitive.

Ce n'est qu'en 1713 que, pour la première fois, nous trouvons un livre portant l'adresse tout entière en langue allemande : *Kolnn, bey Peter Hammer.*

Jusqu'à cette époque, les imprimeurs se contentent d'insérer le nom de la ville en allemand et d'y ajouter le nom de Pierre Marteau en français.

Les imprimeurs allemands se servirent tout particulièrement de l'adresse pour les livres traduits du français en allemand. L'Allemagne prenait un sensible plaisir à lire les pamphlets qui se publiaient en français contre Louis XIV et les personnages les plus importants de la cour. Elle s'amusait aux récits des amours et des anecdotes galantes du grand roi, de ses courtisans et courtisanes.

Les presses allemandes employaient également l'adresse pour la publication d'œuvres érotiques écrites en allemand et pour des pamphlets ayant trait à la politique intérieure, pamphlets qui eussent procuré à l'auteur et à l'éditeur, si jamais le malheur avait voulu qu'ils fussent connus, la peine capitale.

En 1859, nous trouvons encore des Impressions Allemandes avec l'adresse. Il est vraiment à souhaiter qu'on ne tarde pas à voir quelque bibliographe allemand se donner la peine de faire sur les impressions allemandes, avec l'adresse de Pierre du Marteau, un travail analogue au nôtre.

Le succès qu'eut l'adresse en Allemagne fut tout aussi grand que celui qu'elle remporta en France, et pour preuve nous allons donner le Tableau des Variantes dont elle fut l'objet de la part des imprimeurs de ce pays :

Colnn, Pierre Marteau.
Coln, bey Pierre Marteau auf Kosten der Societat.
Coelnn, bey Peter Marteau.
Coln, bey Peter Marteau.
Colnn, bey Pierre Martenau.
Colnn, gedruckt bey Peter Mardenau.
Coelnn, bey Willhelm Marteau.
Cölnund Frankfurt P. Marteau.
Gedruckt bey dem berühmten Ubiquitisten Pierre Marteau zu Colnn am Rhein.
Colnn, Pierre Marteau Wittwe.
Colnn, Pierre Marteau's Erben.
Cöln am Rhein Peter Hammers Erben.
Coblentz, Pierre Marteau der jüngere.
Hamburg, Pierre Marteau.
London, Pierre Marteau.
Padua ein halbe stunde von Rom bey Peter Martau.
Gedruckt zu Freystadt und zu finden bey Peter Marteau.
Kolnn, Peter Hammer.
Gedruckt bey Peter Hammer.

Amsterdam und Coln Peter Hammer.
Dantzig, Pierre Marteau.
Koblentz, Peter Hammer.
Germanien, Peter Hammer.
Mainz und Coln Peter Hammer.
Petersburg, Peter Hammer der Altere.
Colnn, Peter Hammers Erben.
Utopien bey Peter Marteau.

Pour ce qui concerne les imprimeurs allemands qui se servirent de l'adresse, on va le voir, ils sont fort nombreux :

Richter in Altenburg ; Iversen in Altona ; Brockhaus in Amsterdam ; Walther in Augsburg ; Göbhardt in Bamberg ; Basel in Neukirch ; Fink, Rüdiger, Schöne in Berlin ; Sauermann in Bremen ; Bragvog in Breslau ; Sinner in Coburg ; Pauli in Copenhagen ; Günther, Winckler in Dresden ; Keyser in Erfurt ; Krieger in Giessen ; Heinsius, Herold, Heyl, Hoffmann, Liebezeit, Schmidt in Hamburg ; Förster in Hannover ; Bielcke in Iena ; Rommerskirchen in Koln ; Gräff, Jacobaer, Joachim, Rohler, Rollmann, Voss, G. Wigand in Leipzig ; Biegel in Stuttgard ; Cotta in Tubingen ; Bartholomai in Ulm ; Gerold in Wien ; Ahlfeld in Wittemberg ; Frommann in Züllichau, etc.

Il existe aussi des ouvrages imprimés avec l'adresse en langues italienne, flamande, latine.

Les impressions latines présentent quelques variantes :

Coloniœ, Petrus Martellus.
Çoloniœ, Pierre Marteau.
Coloniœ, typis Petri Martelli.
Amstelodami, apud Peter Marteau.
Cosmopolis, Petrus Martellus.
Freystadii, apud Claudium Martellum.
Lugduni, apud Petrus Marteau.

En finisssant cette partie de notre Bibliographie, nous émettons l'espoir de voir ces recherches critiques jeter du jour sur un point jusqu'ici resté obscur de l'*Histoire générale de l'imprimerie au* XVIIe *et au* XVIIIe *siècle.*

LÉONCE JANMART DE BROUILLANT,
de la Société des Bibliophiles de Belgique.

PORTRAIT DE JOHN MURRAY II, Éditeur et ami de lord Byron, fondateur de *The Quarterly Review ;* gravé d'après le portrait peint, vers 1825, par H. W.-Pickersgill R. A.

Le portrait de John Murray II, le célèbre éditeur de Byron, que nous publions dans ce numéro, devait paraître dans le numéro de septembre et accompagner l'article de M. Ernest Chesneau sur la dynastie des Murray. La publication à cette dernière date a été empêchée par un accident arrivé au tirage de la planche.

Nous devons la communication de ce beau portrait à la grande obligeance de la maison Murray qui l'a fait reproduire spécialement à l'intention du *Livre,* directement d'après la peinture.

Henri William Pickersgill (1782-1875) était un peintre de portraits assez habile. Il fut élu membre de la *Royal Academy* en 1826. Son talent était bien supérieur à celui de son fils Frédéric-Richard, portraitiste également, également de l'Académie royale, depuis 1857.



VOYAGE DANS UN FAUTEUIL

A LA

RECHERCHE DE L'ÉDITION ORIGINALE DE « RUY BLAS »

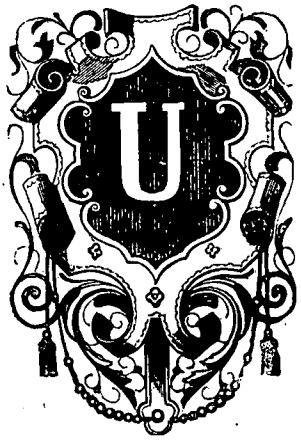

Un chroniqueur fantaisiste demandait plaisamment, il y a peu, si quelqu'un n'allait pas, à l'instar des *Moliéristes,* fonder *le Hugophile,* journal qui, une fois par mois, nous raconterait tout ce que l'on ignore encore sur la vie et sur les œuvres du grand poète. L'idée nous fait sourire aujourd'hui, mais soyons sûrs que l'avenir la prendra quelque jour au sérieux, et que les Hugolâtres ne manqueront pas alors pour la mettre sur pied, sans attendre pour cela jusqu'au centenaire du dieu nouveau dont le temple est au Panthéon.

Le petit voyage de découverte que j'entreprends ici pourrait être le premier chapitre de cette chronique de l'avenir; tout l'intérêt désirable s'y trouve: c'est l'exposé d'un fait vraiment curieux auquel devront s'intéresser tous les bibliophiles, mais plus particulièrement les collectionneurs d'éditions romantiques, dont le nombre augmente de jour en jour.

Il s'agirait de la découverte d'une autre édition originale du *Ruy Blas* de Victor Hugo, la bonne, celle-là, et qui détrônerait l'in-8° de l'éditeur Delloye, accepté et classé jusqu'ici dans nos collections, sans qu'aucun doute se soit jamais élevé sur son authenticité. Aussi étrange que cette révélation puisse paraître à propos d'un livre dont la mort de

l'auteur date d'hier, il y a cependant de grandes chances pour que le fait soit reconnu exact. Ce n'est pas que la preuve en soit très facile à établir; j'y trouve, pour ma part, d'assez sérieuses difficultés, et je cherche encore le document officiel d'où sortirait une preuve incontestable. Mais ma conviction est faite néanmoins, et je voudrais essayer comment, d'induction en induction, cette conviction s'est formée peu à peu dans mon esprit pour s'y établir définitivement.

D'après ce que nous avons vu plus d'une fois en bibliographie, à propos de certaines éditions originales dont l'authenticité douteuse a provoqué tant d'ardentes recherches, on peut juger de l'émoi que produirait au siècle prochain, dans le monde des bibliophiles, l'annonce de la présente découverte, alors que Victor Hugo, étant devenu un classique indiscutable, ses chefs-d'œuvre dramatiques seraient au répertoire de la Comédie-Française, à l'égal de ceux du grand Corneille, et que tout ce qui les concernerait deviendrait de même l'objet du plus vif intérêt.

Éclaircir des doutes, en cherchant à démontrer quelle est la véritable édition originale d'un de ces chefs-d'œuvre, n'est donc pas, me semble-t-il, une chose indifférente, par cette raison surtout que si cela rencontre tant de difficultés déjà, au lendemain même de la mort de l'auteur, il est aisé de prévoir que ces difficultés ne feront que croître avec le temps, et que la preuve en deviendra de plus en plus difficile à faire.

Quoi qu'il en soit, et quoi qu'on en puisse penser aujourd'hui, le fait que je signale mérite assurément d'être examiné. Il se peut que le temps présent y soit indifférent, mais l'avenir nous en saura gré; assez d'autres énigmes sans celle-là lui resteront à déchiffrer.

L'édition dont je veux parler existe, le fait est incontestable : je la possède; de plus, elle affiche très nettement la prétention d'être la première. Un peu plus tôt, un peu plus tard, l'heure viendra donc où il faudra s'en préoccuper et discuter ses titres à la priorité.

C'est ce que je vais essayer de faire sans plus attendre.

L'existence de cette édition ignorée jusqu'ici, en tant qu'édition originale, est un de ces petits mystères si fréquents parmi les livres de l'époque romantique de 1830 à 1840. Asselineau, à qui nous devons tant, ne s'est pas arrêté à ces détails; il faut le regretter, car lui plus que tout autre pouvait nous renseigner, et, s'il l'eût voulu, éclaircir la plupart de ces points obscurs.

C'est qu'Asselineau, homme de lettres avant tout, critique littéraire et panégyriste enthousiaste des écrivains de cette époque, ne songeait guère à se faire le bibliographe exact et précis tel que nous le comprenons aujourd'hui. Il ne le fut un peu que le jour où l'idée lui vint de réunir ses études littéraires en les reliant entre elles par quelques notes bibliographiques, pour en composer ce volume qu'il intitula modestement : *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque romantique*. « Mon livre

est avant tout un catalogue, nous dit-il lui-même; je pourrais même dire qu'il n'est que cela, catalogue incomplet et imparfait d'une collection particulière, qui est la mienne, et que d'autres que moi pourront compléter par l'inventaire de leurs propres livres. » Et de fait son livre renferme beaucoup d'erreurs.

Mais Asselineau eut la gloire, et sa part est assez belle, d'être le précurseur du mouvement qui, par le fait de son initiative convaincue, s'est tant développé depuis, dès qu'il eut appelé l'attention des bibliophiles sur ces éditions dédaignées et oubliées.

Ce fut lui qui nous annonça que les temps étaient venus et que la bibliographie romantique allait désormais être une vérité. Le mouvement a pu mettre plus ou moins de temps à s'étendre, mais il n'en reste pas moins vrai que la publication de son livre en fut le véritable point de départ.

Je fus, je me le rappelle, un des premiers acheteurs de ce volume; la verve enthousiaste de la préface m'enflamma : elle réveillait en moi tout un monde de souvenirs endormis. Dès ce jour, je commençai à entrevoir l'intérêt de la collection romantique indiquée là. C'était la collection de l'avenir. Je résolus de m'y mettre.

En secouant la poussière des fonds de ma bibliothèque, je retrouvai derrière mes livres des XVIIe et XVIIIe siècles, ma passion d'alors, bon nombre des éditions signalées par Asselineau, de pauvres vieux bouquins d'assez triste mine, bien fatigués, mais desquels, en les ouvrant, s'échappèrent par chaudes bouffées tous les souvenirs de mes plus jeunes impressions littéraires. Ce fut un ravissement!

Le *Ruy Blas* de Delloye m'arrêta particulièrement; j'y relus de bien curieuses notes, les marges en étaient couvertes. Cet exemplaire était celui à l'aide duquel, mes camarades et moi, nous nous amusions à étudier les grandes tirades de *Ruy Blas,* que nous déclamions tous alors et à tout propos avec une foi ardente, en imitant à qui mieux mieux l'organe inoubliable du grand comédien qui s'incarna si admirablement dans ce rôle. — Que les amateurs de l'époque se souviennent! Cet organe faisait partie du rôle, c'était sa note particulière, note si personnelle qu'il était impossible à aucun de nous de s'y soustraire en le récitant.

Encore aujourd'hui, après tant d'années écoulées, je ne saurais, en la lisant à haute voix, dire autrement l'éloquente apostrophe : « Bon appétit, messieurs! » Si bien que, quand il m'arrive d'écouter les nouveaux interprètes du drame, je ne puis me défendre d'une sorte de déception, quel que soit d'ailleurs le talent de l'acteur, qui, me semble-t-il, manque à la tradition en ne rappelant pas assez Frédérick Lemaître. Le grand Frédérick! C'est bien encore peut-être, si l'on veut, mais pour la joie de mes souvenirs, non, ce n'est plus ça!

Ah! ces représentations de *Ruy Blas!* avec quelle ardeur nous y

courions. Nous étions bien jeunes alors, à peine échappés du collège, mais pour y assister en trompant la surveillance maternelle, nous ne reculions devant rien, nous bravions tout, et c'était beaucoup alors d'y réussir, je vous assure.

On a conté que M. Vacquerie fit quatre-vingts lieues pour assister à la première représentation ; c'était beaucoup aussi sans doute; mais en tenant compte de la surveillance étroite qui, selon les mœurs du temps, détenait tyranniquement les jeunes gens au logis, le soir, peut-être, à tout prendre, y avait-il plus loin pour nous, de la rue Saint-Martin au théâtre de la Renaissance, que des quatre-vingts lieues franchies par M. Vacquerie.

Mais qu'ils sont loin, ces souvenirs de jeunesse! Et que doivent penser aujourd'hui de cette évocation d'un autre âge les échos étonnés de ma petite maison de New-York en l'an de grâce 1886!...

J'avais donc retrouvé mon *Ruy Blas* in-8° de l'éditeur Delloye, j'en étais fort aise, et je ne songeais guère alors qu'il pût exister une autre édition rivale, pas plus qu'Asselineau lui-même du reste, car ce ne fut que dans la seconde édition de sa *Bibliographie romantique*, en 1872, qu'il signala très brièvement, sans commentaires, l'existence d'une édition in-12 parue la même année 1838, et sortant des presses des mêmes imprimeurs, mais à l'adresse de Leipzig, chez Brockaus et Avenarius, éditeurs. Je ne m'en étonnai pas autrement d'ailleurs; je savais déjà que, pour la plus grande partie des livres de Victor Hugo à cette époque, l'édition originale in-8° était presque invariablement accompagnée d'une édition in-12. Je tenais cependant à retrouver celle-ci, car depuis *Notre-Dame de Paris, les Orientales, les Feuilles d'automne* et autres, c'était la seule de ces éditions in-12 qui manquait à ma collection.

Je m'en informai, je la demandai un peu partout, à Bruxelles, en Allemagne ; personne ne la connaissait. J'en pris note néanmoins à côté de beaucoup d'autres à rechercher, et je ne manquai jamais depuis ce temps, chaque fois que je feuilletais un catalogue de librairie, de m'assurer si mon *desideratum* ne s'y trouvait pas.

Après une quinzaine d'années, malgré ma conviction que tout se retrouve et qu'il ne faut jamais désespérer, je commençais pourtant à croire à une erreur d'Asselineau, lorsque, l'an dernier, dans un des derniers catalogues publiés par Mme veuve Leffilleul, j'aperçus tout à coup cette notice : « *Ruy Blas*, drame en cinq actes, par Victor Hugo. Un vol. in-12. Leipzig, chez Brockaus et Avenarius. — Édition originale. »

Jugez de ma joie : ma persévérance triomphait donc à la fin !

Le livre existait, il était là. Je me hâtai de le demander, et, malgré la distance et le temps obligés, j'eus l'heureuse chance de l'obtenir : personne ne s'y était intéressé. En attendant sa venue, je souriais bien un

peu de la note ajoutée : édition originale; mais je connaissais trop les habiletés des catalogues pour m'y arrêter. Aussi quelle ne fut pas ma surprise, en recevant le volume broché et en parfait état, d'y voir imprimé au beau milieu de la couverture cette mention qui m'avait laissé si incrédule. Oui, « édition originale », cela y était imprimé en toutes lettres. Comprenez-vous? Qui avait jamais vu cela? Le cas était nouveau assurément. Que l'on juge de l'intérêt que ce petit volume prit tout d'un coup à mes yeux. Quel mystère cachait cette remarque aussi étrange qu'inattendue? Et cette singularité n'avait jamais été signalée. Cet exemplaire serait-il donc unique et allais-je être le premier à en parler, puisque, depuis quinze ans, c'était le seul que j'eusse rencontré?

Il faudrait être un bien tiède amoureux des livres pour ne pas comprendre l'impression que je ressentis à ce moment. Dussé-je, par la sincérité de mon aveu, sa naïveté si l'on veut, fournir un nouveau type à la galerie des originaux si finement dépeints par M. Beraldi, j'avoue que je fus pris sur l'heure. Je sentis que j'avais entre les mains une pièce de grande rareté, de haute curiosité bibliographique, et les paroles de M. Tenant de Latour, racontant à son amie ses vives émotions quand il retrouva sur les quais la fameuse *Imitation* de J.-J. Rousseau « avec la pervenche », me revinrent à l'esprit : « Je restai immobile d'étonnement et aussi d'un plaisir que vous vous imaginerez, vous qui connaissez tous les enfantillages de notre état. »

Oui, pour moi aussi, ce fut bien cela, l'impression était la même : je fus absolument ravi. Ma passion du livre trouvait donc pour se satisfaire une occasion nouvelle; j'étais sur la piste d'un mystère à éclaircir. Que de bonnes heures en perspective!

En chasse donc! m'écriai-je joyeusement, et que ce volume n'obtienne sa place sur les rayons de ma bibliothèque que le jour où son origine et son authenticité seront bien et dûment constatées.

Et me voilà parti!... C'est-à-dire je fus bien tout de suite prêt à partir, mais quel chemin prendre? où chercher? à qui m'adresser? Mon embarras fut grand dès le premier moment, puisque cette édition à peine indiquée par Asselineau et signalée par lui seulement n'était connue de personne, comme je m'en étais assuré depuis longtemps. Par où commencer mes recherches? sur quoi porteront-elles? Feuilleter le volume, en faire un examen approfondi en le comparant à l'in-8° de Delloye, c'était indiqué et tout à fait élémentaire, cela je le ferais quand je le voudrais; mais quel que puisse être le résultat de cet examen, il ne suffirait pas à me convaincre. Des différences de texte, des corrections, en supposant que je vinsse à en rencontrer, ne prouveraient pas suffisamment pour moi la priorité de l'édition. Cela pourrait concourir à appuyer une série d'observations, à les compléter peut-être, mais cela ne dirait pas pourquoi et comment cette édition avait pu paraître avant

celle de Delloye. Comment il se faisait qu'elle pût être la première, et pourquoi publiée par une maison de Leipzig, et puis si vite et si complètement disparue et oubliée.

Le pourquoi et le comment, tout était là pour moi ; c'est de ce point de vue que j'y trouvais un véritable intérêt. Reconstituer l'histoire de la publication, c'était l'authenticité prouvée bien autrement que par la comparaison des textes, car, assurément, il y avait une histoire, et c'est ce qu'il s'agissait de trouver pour que tous les doutes fussent éclaircis et que les deux éditions fussent classées définitivement.

Voyons, pensai-je encore, cela ne pourrait-il pas être une édition de contrefaçon datée de Leipzig, comme on les datait autrefois de Londres et d'Amsterdam? Mais non, puisque le nom des imprimeurs est le même, cela passe la contrefaçon. Cette remarque fut une inspiration. Immédiatement j'écrivis à MM. Plon et Nourrit, successeurs de Béthune et Plon, les imprimeurs de *Ruy Blas*. Ces messieurs, avec un empressement dont je leur suis reconnaissant, ne perdirent pas un jour pour me répondre, mais en m'avouant qu'ils ne pouvaient m'aider en rien. Car, me dirent-ils, « c'est à peine si les chefs actuels de notre maison étaient nés à cette époque si éloignée. (O ma jeunesse!) Il nous paraît vraisemblable, ajoutèrent-ils, que la mention : édition originale, avait pour objet la sauvegarde de la propriété littéraire en Allemagne à une époque où ses droits étaient encore fort mal définis et fort incertains au point de vue internationale en Europe. »

D'après cela, ces messieurs sembleraient disposés à croire que cette mention n'a pas une signification sérieuse et qu'il n'y a pas lieu de s'y arrêter; même pouvait-elle vraisemblablement posséder ce pouvoir de sauvegarder les intérêts de la librairie à cette époque? L'observation est de leur part une simple hypothèse. Mais cela est le moindre côté de la question. Que ce soit à tort ou à raison que cette mention décore la couverture de l'édition in-12, pour affirmer qu'elle est bien la première, ce qu'il importe de savoir, c'est comment elle peut l'être. Ce qu'il faut connaître, ce sont les raisons, assurément bien particulières, que devait avoir l'éditeur Delloye pour autoriser l'impression immédiate d'une autre édition rivale de la sienne; car cette édition, en français également, ne pouvait pas être faite pour l'étranger : on ne publie pas en France d'éditions en français exprès pour l'étranger, on traduit.

Ne serait-ce pas plutôt que, pour publier cette édition, dont rien n'explique la nécessité ou le but, les éditeurs Brockaus et Avenarius de Leipzig usaient non pas d'une simple autorisation qui semble inadmissible, mais bien de certains droits qui me sont inconnus? J'ai bien déjà mes petites idées sur ce point, mais je n'ai pas encore de base assez probante pour y risquer des probabilités. Je ne me satisfais pas si aisément d'ailleurs, attendons. Ce qu'il me faudrait, c'est, par exemple, retrouver

l'éditeur Delloye ou ses successeurs ; mais de ce côté mes démarches sont vaines : lui aussi était de cette époque si éloignée, hélas ! dont il ne reste plus que le souvenir et dont il semble que je suis le seul survivant.

Une autre ressource me reste cependant. Ne pourrais-je retrouver Brockaus ou Avenarius ? Pourquoi ne le tenterais-je pas ?... En route pour l'Allemagne ! Je vais écrire à Leipzig. J'écris sans tarder et sans tarder aussi une réponse m'arrive ; elle est signée Brockaus, libraire-éditeur. Mais, hélas ! voyez l'aventure, ce n'est pas mon Brockaus ! Ce n'est pas l'éditeur vénérable, mon contemporain, non, celui qui me répond, c'est encore un jeune, et celui-là non plus n'était pas sur le radeau romantique de 1838, dont je suis décidément le dernier survivant dans toute cette affaire.

Sa lettre néanmoins est précieuse, comme vous allez en juger. M. Brockaus, second du nom, comprenant tout de suite l'importance bibliographique de ma question, s'y intéressa et fit des recherches. Il put m'assurer qu'il n'y avait chez lui aucune trace de cette édition, mais il apprit qu'elle avait été faite dans le temps par la maison *Brockaus et Avenarius, de Paris !* qui depuis 1850 n'existe plus. « Malheureusement, ajouta-t-il, les livres de cette raison sociale n'ont pas été conservés, car M. Avenarius, qui avait ses affaires entre les mains, est mort depuis peu de temps (tous !) de sorte qu'à mon grand regret, je crois impossible de trouver trace des circonstances, assurément curieuses, qui ont causé la publication, pendant la même année, de ces deux éditions françaises par deux maisons différentes. »

M. Brockaus regrettait de ne pouvoir rien m'apprendre d'intéressant ; il se trompait, on va le voir, car un point bien important ressort de sa lettre : c'est que la maison dite de Leipzig, qui avait publié cette édition in-12, était à cette époque établie à Paris. La publication prend donc dès lors un intérêt qu'on ne peut nier et décidément quelque peu mystérieux. M. Brockaus ne s'y trompe pas, il entrevoit pour cette double publication des circonstances curieuses et d'autant plus singulières que les deux éditions sortent de la même imprimerie.

Nous voilà, je crois, sur une bonne piste ; c'est de ce point qu'il faut partir. Ces différentes circonstances ne font-elles pas, en effet, supposer une entente entre les deux éditeurs ? Si nous pouvons apprendre comment elle s'est formée, sur quel droit s'appuie chacune des deux parties, tout ce que nous voulons savoir nous apparaîtra clairement. Mais qui nous le dira ? Les imprimeurs n'existent plus ; la maison Brockaus a emporté dans la tombe le secret de ses affaires ; Delloye n'a laissé aucune trace que je sache. Faut-il donc s'arrêter au moment précis où un rayon de lumière semble éclairer la route ?

Il y a bien encore M. Paul Meurice que, dans d'autres circonstances, j'ai eu à remercier de son aimable bienveillance ; je pourrais le consulter,

de même que M. Vacquerie. Mais ces messieurs, bien jeunes alors et tout à leur enthousiasme littéraire, ne s'occupaient guère de ces petites questions; ils me renverront sans doute au livre documentaire de la bibliographie intime du poète : *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.* Il y a là, en effet, beaucoup de détails de toute sorte, pas toujours très exacts, c'est vrai, mais intéressants quand même, et qui sait?... Eh bien, mais c'est une idée cela, j'ai là mon exemplaire; voyons un peu. Précisément, à la fin du second volume, il y est question de *Ruy Blas;* m'y voici... *Victor Hugo allait vendre le manuscrit à son éditeur d'alors, M. Renduel, lorsqu'un autre éditeur, M. Delloye, vint le lui demander, ainsi que l'exploitation de ses œuvres complètes pour onze ans, au nom d'une Société dont il était le gérant. M. Delloye offrait deux cent mille francs; il en ajouta quarante mille, et Victor Hugo ajouta de son côté deux volumes inédits.*

Mais de Brockaus et Avenarius pas un mot!

Patatras! voilà tout mon échafaudage qui croule, je suis pris! La découverte est assez concluante, n'est-ce pas? Je n'ai plus qu'à m'incliner et à jeter mes notes au feu. Qu'opposer à ce témoignage de l'auteur lui-même? Cette note si positive semble indiscutable. Sur le moment, j'en fus, je l'avoue, assez sérieusement troublé.

Cependant, raisonnons un peu : on allait vendre à Renduel, et c'est Delloye qui, survenant, obtient le manuscrit : c'est fort bien. Mais Brockaus? Voyons, que faites-vous de Brockaus? que faites-vous d'Avenarius et de leur édition? Et cette mention d'édition originale qui se dresse là en toutes lettres sous la garantie des imprimeurs de Delloye, comment l'expliquez-vous? Il n'y a pas à esquiver la question, il faut s'en expliquer. Et malgré l'affirmation de l'auteur, rien n'y fera pour moi :

Brockaus parle, il faut qu'on lui réponde.

dirai-je en parodiant Musset. Il est impossible, en effet, de passer outre. Il est impossible d'accepter la parole de l'auteur sans qu'il soit fait justice de la prétention excessive et non dissimulée de Brockaus. En dehors de tout usage, de tout précédent, *je suis l'édition originale, écrit-il au fronton de son volume;* et s'il a pu le faire, s'il a dû le faire peut-être, il faut bien admettre qu'il avait pour cela quelque bonne raison et même quelque droit.

Vous voyez que le mystère se corse; il y a en vérité des mélodrames de Bouchardy dont l'intrigue n'est guère plus compliquée que celle-ci. Au moins ces mélodrames ont-ils leur cinquième acte qui explique tout, avec un dénouement obligé dont le bon public se trouve toujours ravi. Aurons-nous le nôtre, ou faudra-t-il nous en tenir éternellement à des suppositions?

Des suppositions, j'en ai fait sans cesse et beaucoup au cours de ma patiente enquête. Je n'en avoue qu'une partie. En définitive, une sorte de conviction commence à s'en dégager et à s'établir dans mon esprit, et je crois le moment venu de faire connaître à tout hasard mon opinion personnelle. C'est une confidence que je vais vous faire, ami lecteur; nous verrons plus tard s'il y a lieu d'en faire une conclusion, un dénouement.

Tous les collectionneurs de romantique connaissent l'histoire singulière de la vente du manuscrit d'*Hernani :* on la trouve tout au long dans le *Victor Hugo raconté.* Parmi tous les étranges incidents qui signalèrent la première représentation de ce drame, le moins étrange ne fut pas celui de Victor Hugo poursuivi d'acte en acte par un petit homme au ventre arrondi, qu'il ne connaissait nullement, et qui, sans plus de façon, proposait de lui acheter sa pièce six mille francs, argent comptant. Ce petit homme, c'était le libraire Mame, qui réussit à convaincre si bien le poète, que le traité fut écrit, signé, payé sans désemparer, sur le comptoir d'un marchand de tabac voisin du Théâtre-Français. Mais, peu de temps après, Mame et Delaunay, sollicités par Barba, l'éditeur théâtral qu'ils avaient devancé, cédèrent à celui-ci, avec leurs droits sur la pièce, ce qui restait des exemplaires non vendus de leur édition. Barba en fit immédiatement changer la feuille de titre et la couverture, et y substitua son nom à celui de ces messieurs. Ces exemplaires se reconnaissent à ce qu'ils ne portent aucune mention d'édition, conservant ainsi leur qualité d'édition originale; ils sont fort rares et se trouvent très difficilement. Par contre, ceux de Mame et Delaunay sont parmi les moins rares dans la collection originale du théâtre de Victor Hugo. C'est que l'édition était à peu près épuisée lors de l'acquisition opérée par Barba.

Eh bien, si l'on veut s'arrêter un instant à cette situation, ne sera-t-on pas d'avis avec moi que quelque chose de semblable a dû se passer à propos de *Ruy Blas*, quoique le *Victor Hugo raconté* n'en dise pas un mot? Brockaus et Avenarius, libraires à Paris, n'auraient-ils pas joué là le même rôle que jouèrent Mame et Delaunay pour *Hernani?* Et, devançant les éditeurs ordinaires du poète, ne se seraient-ils pas, par d'habiles démarches, rendus acquéreurs du manuscrit, avant que Renduel et les autres y eussent songé? De même que Delloye intervenant comme le fit Barba, mais un peu plus tôt, n'aurait pas hésité à racheter à Brockaus le manuscrit de *Ruy Blas*, afin de l'ajouter aux œuvres complètes du poète, dont il venait d'obtenir l'exploitation par un traité de onze années.

Au premier coup d'œil, cela peut paraître un peu compliqué; c'est assez simple en réalité. Voyez ce qui serait arrivé pour *Hernani*, dont je viens de rappeler l'histoire, si Barba, désireux d'ajouter plus tôt cette pièce à sa collection théâtrale, fût venu en proposer le rachat à Mame et Delaunay avant la publication et pendant le tirage de leur édition! La

situation eût été exactement la même que celle que je suppose pour *Ruy Blas,* les arrangements à peu près les mêmes sans doute, et peut-être alors aurions-nous aujourd'hui à débrouiller la provenance de quelques exemplaires d'une édition rarissime au nom de Mame et Delaunay, tout aussi inconnue que celle de Brockaus et Avenarius pour *Ruy Blas,* tandis que celle de Barba serait restée sans conteste comme l'édition originale.

Telle est mon opinion. Voilà ce qui, pour moi, ressort clairement des observations faites au cours des mes recherches. En vérité, je ne puis rien affirmer absolument, puisque je n'ai pas la moindre preuve officielle à produire, mais j'avoue que ma conviction est néanmoins à peu près formée, non pas, cela est clair, pour tous les détails, mais au moins pour le fond.

Et s'il faut ajouter une autre preuve encore, pour mieux établir cette entente motivée entre les deux éditeurs, qui forme la base de mon raisonnement, je la trouverai dans ce fait qu'il ne faut pas négliger : qu'un certain nombre des exemplaires de l'édition Delloye portent à côté de son nom ceux de Brockaus et Avenarius à Leipzig; ce qui, à n'en pas douter, fut une des conditions exigées par Brockaus pour la cession du manuscrit, aussi bien que le droit d'imprimer sur lacouverture de son édition cette mention insolite d'édition originale.

Je crois que nous brûlons, comme disent mes petits enfants, et, par la réunion de tant de circonstances significatives, me voilà de plus en plus disposé à admettre que c'est bien là l'origine de l'édition in-12. Maintenant, le moindre fait qui tendrait à indiquer qu'elle a été imprimée la première changerait facilement mes suppositions en certitude absolue. Mais où trouver cette indication ? C'est ici sans doute que la comparaison des textes s'impose; ce travail il faut le faire. Peut-être la clef du mystère est-elle là !

Mais voici bien une autre affaire. Voyez combien sont amusantes et fécondes en surprises de tout genre ces recherches bibliographiques : sur ces entrefaites, je reçois *le Bibliophile parisien,* dernier numéro paru, et jugez de mon étonnement en y trouvant annoncé un second exemplaire de ma précieuse édition in-12. Surprise qui, un peu plus tard, recommencera dans un catalogue de Drocourt [1]. Et de trois !

Avez-vous remarqué ce fait étrange, qui se renouvelle régulièrement chaque fois que le hasard remet au jour un livre disparu qu'on avait recherché en vain pendant deux années : l'exemplaire retrouvé ne revient jamais seul, un autre, puis quelques autres apparaissent simultanément à peu de distance, et puis cela s'arrête, et jamais plus ensuite on n'en revoit davantage. Il semble que le bruit fait par la première appari-

1. Un exemplaire a paru à la vente Noilly; c'est celui du *Bibliophile parisien.* Un autre ensuite a paru dans le catalogue d'avril de Conquet; c'est celui de Drocourt. Il n'existe donc que trois exemplaires connus.

tion ait été une sorte de rappel battu pour réveiller les morts. L'appel a été entendu, tout ce qui se cachait se hâte de reparaître, puis le silence se fait de nouveau, il n'y a plus rien.

Ce *Bibliophile parisien* arrivait à son heure, comme pour répondre à ma question. C'est un catalogue généralement bien fait, raisonné, annoté d'une façon intelligente et dans lequel j'ai relevé plus d'une fois d'excellentes notes. Bien me prit cette fois de le consulter encore, car le travail qui me restait à faire venait d'y être fait de main de bibliophile. Le rédacteur, en se trouvant en face de son exemplaire, ne s'y trompa pas plus que M. Brockaus, pas plus que moi-même : il flaira le mystère et en chercha l'explication, du moins par un des côtés.

Voici l'intéressante notice qui suit la description du volume offert en vente :

« De toute rareté et à peu près introuvable. L'un des ouvrages de Victor Hugo les plus difficiles à rencontrer. Inconnu des bibliographes Asselineau et Parran, qui, l'un dans sa *Bibliographie romantique,* l'autre dans sa *Bibliographie de Victor Hugo*, l'ont cité en avouant ne l'avoir jamais rencontré.

Doit être considérée comme la seule véritable édition originale. A été imprimée par les mêmes imprimeurs que ceux de l'édition in-8°, regardée l'originale. Elle a été annoncée au moment de son apparition dans *le Journal officiel de la librairie* comme édition originale, et elle porte sur la couverture édition originale. A titre de preuve incontestable à l'appui de notre assertion, nous citerons une variante intéressante que nous y avons relevée (il en existe peut-être d'autres) ; page 13, premier vers, on lit :

Et c'est fort étonnant ce que vous dites là.

alors que, dans l'édition in-8° et dans toutes celles qui ont suivi, on lit :

Et c'est fort éloquent ce que vous dites là.

Nous n'avons pas besoin de faire remarquer que, si les deux éditions en question avaient été imprimées en même temps, elles auraient porté le même texte. Si l'édition in-12 avait été imprimée après l'in-8°, son texte ainsi corrigé eût été celui des éditions postérieures, ce qui n'est pas. Il est donc évident que c'est l'in-12 qui a été imprimée la première, et qu'elle a été reproduite après avoir été corrigée, dans les éditions qui ont suivi, y compris ou à commencer par celle de Delloye.

Voilà qui est bien ; nous pouvons, je crois, d'après cela, affirmer que l'édition in-12 (ou in-18 d'après le journal) a été positivement imprimée la première ; le doute n'est plus permis.

Et voyez, ce point étant jugé, quelle force prennent mes suppositions sur le rôle joué dans l'affaire par Brockaus et Avenarius ! Car s'ils ont imprimé les premiers le manuscrit qu'on a corrigé après eux, n'est-il pas évident qu'ils l'avaient acheté eux les premiers, comme Mame et Delaunay avaient acheté celui d'*Hernani*, et tout aussi évident alors que Delloye était survenu à son tour pour le leur racheter, comme était survenu Barba pour racheter *Hernani*.

Je l'ai dit, mon raisonnement ne repose que sur des suppositions; mais avouez, ami lecteur, que vous êtes bien près d'être de mon avis, tant il semble difficile de mettre autre chose à la place de mes probabilités ? Quel dommage que le rédacteur de la note, avec un peu plus de curiosité, après avoir démontré la priorité de son édition, n'ait pas été frappé comme moi par ce qu'il y avait d'étrange dans le fait même, et ne se soit pas demandé comment les choses avaient pu se passer ! Ah ! si comme lui j'habitais Paris !

Tel qu'il est néanmoins, son travail nous rapproche de la conclusion. Je l'ai, vous le pensez bien, repris pour mon compte, ce travail, et j'ai retrouvé dans le texte tant d'autres variantes, que je juge inutile de les détailler ici; celle citée plus haut suffit, comme je le disais au début, pour appuyer mes observations et les compléter. C'est ce que j'attendais de la comparaison des textes, et il s'en faut de peu que je sois absolument satisfait.

J'allais donc conclure, car il faut enfin y arriver, mais un dernier scrupule me reste, et je ne puis me tenir de chercher à lui donner satisfaction : je veux épuiser toutes les chances possibles d'arriver à une solution complète de la question. Vous connaissez *la Bibliographie de la France ?* Ce recueil hebdomadaire est divisé en deux parties : le journal proprement dit, qui est la bibliographie générale de tout ce qui a été publié dans la huitaine; puis le feuilleton ou courrier de la librairie, composé des annonces commerciales des libraires et éditeurs; annonces explicatives, détaillées, des livres qui viennent d'être mis en vente et de ceux qui vont paraître.

Eh bien, le rédacteur du *Bibliophile parisien*, à qui nous devons un renseignement si précieux, ne nous dit pas dans laquelle de ces deux parties il l'a trouvé. Il convenait cependant de nous le faire savoir, car si c'est dans le feuilleton que la publication est signalée, par une annonce particulière de Brockaus, n'est-il pas permis d'espérer qu'une note explicative s'y trouve qui serait une révélation ? Je désirerais donc être à même de consulter ce recueil, ne serait-ce que pour n'avoir plus rien à regretter en fait de recherches. Mais le trouver à New-York, il n'y faut pas songer. Où le prendre alors ? A Paris, ce n'est pas non plus si facile; qui donc le posséderait parmi mes relations ? En vérité, je ne soupçonne personne : une pareille collection, amassée peu à peu, régulièrement, de-

puis tant d'années, cela passe un peu les forces ordinaires d'un simple bibliophile. Mais, parbleu ! n'ai-je point mon affaire ?

En route pour la Belgique ! Je vais aller frapper à la porte de M. Ch. de Lovenjoul.

Après Leipzig, Bruxelles :

C'est du Nord aujourd'hui que me vient la lumière.

Déjà je suis sûr du plus aimable accueil, et je sais bien que, chez M. de Lovenjoul, beaucoup d'expérience et de savoir seront mis, s'il y a lieu, à ma disposition avec empressement ; n'est-il pas un de ceux pour qui fut trouvée la définition si exacte de M. de Sacy : « Le bibliographe est un bibliophile savant » ? Je lui écris alors, je le mets au courant des faits et le prie de consulter pour moi, avec toute sa sagacité, le recueil qu'il ne peut manquer de posséder.

Et, sans tarder, voici la réponse que je reçois : « ... Figurez-vous que mon exemplaire de *la Bibliographie de la France* est incomplet du feuilleton jusqu'en 1853 (!!) Je ne puis donc, à mon grand regret, vous dire tout ce que vous me demandez. Voici pourtant ce que je trouve dans le journal même, numéro du samedi 1er décembre 1838, et que je transcris à votre intention :

« Page 571. 6,047. *Œuvres complètes de Victor Hugo*. Drame. Tome VII. *Ruy Blas*, in-8° de 17 feuilles 1/4. Imp. de Béthune, à Paris. A Paris, chez Delloye, place de la Bourse, n° 13. Prix : 6 francs.

« Page 572. 6,057. *Ruy Blas*, drame en cinq actes, par Victor Hugo. In-18 de 5 feuilles. Imp. de Béthune, à Paris. Représenté le 8 novembre 1838, pour l'ouverture du théâtre de la Renaissance. Édition originale.

« Tous les journaux ont cité le vers :

Dont la barbe fleurit et dont le nez trognonne.

qu'on lit dans la scène VII de l'acte IV. *La Quotidienne*, dans son feuilleton du 22 novembre, donne une explication sur ce vers. »

« D'après cette transcription scrupuleuse, ajoute M. de Lovenjoul, vous voyez que l'édition in-18 est indiquée comme originale, et ce doit être celle-là, qui, pour une raison commerciale quelconque, a dû être expédiée tout entière en Allemagne et s'y vendre sous couverture allemande. Vous remarquerez, du reste, qu'elle n'est pas indiquée en vente à Paris, ni ne porte aucun prix. » Et non plus aucun nom d'éditeur, ajouterai-je, ni l'indication du pays. Il est clair que c'est une simple annonce de constatation pour régulariser l'existence de l'édition.

Mais, cette fois, je n'ai plus rien à demander, et bien que le feuilleton

désiré m'échappe, tout ce que je voulais savoir, je le trouve dans l'intéressante communication de M. de Lovenjoul. Je pourrais, à ce propos, me livrer à une foule d'observations nouvelles et qui ne manqueraient pas d'intérêt, pour appuyer triomphalement ma thèse; je vous en ferai grâce, ami lecteur, je ne veux pas abuser de votre patience, si tant est que vous m'ayez suivi jusqu'ici. Sans m'arrêter à ce que pourrait révéler encore la comparaison de ces deux annonces d'une rédaction si différente et si caractéristique, je ne vous présenterai qu'une seule remarque, la plus probante à mon sens, c'est que l'annonce de Brockaus a été publiée là dans le même numéro, à côté de celle de Delloye. Or, *la Bibliographie de la France* étant le moniteur de la librairie, son journal officiel, pouvez-vous croire que cette fameuse mention d'édition originale que je dresse sans cesse devant vos yeux eût pu paraître là, à cette place autrement officielle que la couverture d'un livre, si elle n'en avait pas eu le droit, si elle n'était pas le résultat d'une convention faite entre les deux éditeurs? ou alors sans qu'une protestation se soit élevée immédiatement de la part de Delloye, dans le numéro suivant? Je n'insisterai donc pas sur un point qui me paraît de toute évidence. La cause est jugée, et, sans hésitation, nous serons tous d'accord, n'est-ce pas? pour reconnaître que l'in-12 de Brockaus et Avenarius, imprimé le premier et présenté comme tel au *Journal de la librairie*, est bien incontestablement l'édition originale du *Ruy Blas* de Victor Hugo.

Que la postérité m'entende!

Quant à mes suppositions sur le pourquoi et le comment, cet objet de mes longues recherches est le point le plus piquant de toute l'affaire; peut-être ne m'est-il pas permis d'espérer qu'elles seront acceptées avec la même confiance; sur cela non plus je n'insisterai cependant pas davantage, malgré les nouvelles preuves rencontrées dans les curieux détails de ces deux annonces. Si j'en ai dit assez pour vous convaincre, mes chers lecteurs, j'en serai charmé, vous pouvez le croire. Si je n'ai pas entièrement réussi, peut-être au moins aurai-je suffisamment déblayé le mystère, pour que les bibliographes de l'avenir y trouvent leur profit et m'en sachent quelque gré. Peut-être même leur rendrai-je service encore en leur laissant, avec cette incertitude, une occasion suffisante pour déployer quelque jour leur sagacité à la recherche d'une solution meilleure.

N'est-ce pas ce que Rossini appelait si plaisamment : semer de la graine d'académiciens?

Quant à moi, ma conviction est faite et, sauf pour quelques détails dont j'accepte d'avance la rectification, je n'ai plus de doute que l'histoire du manuscrit de *Ruy Blas* soit la même que celle du manuscrit d'*Hernani* Et, jusqu'à preuve du contraire, je garderai cette conviction, qu'un renseignement bien positif pourrait seul ébranler.

En définitive et comme conclusion, disons que la découverte de notre in-12 n'empêchera pas, j'imagine, l'in-8° de Delloye de tenir sa place dans la collection des dix in-8° du théâtre de Victor Hugo. Mais pour les bibliophiles convaincus, pour les collectionneurs désireux de posséder l'œuvre originale au complet, il leur faudra y joindre le petit in-12 de Leipzig, qui désormais figurera incontestablement comme la véritable édition originale. Restera à le trouver!

Et maintenant, cher et précieux petit volume, objet de ma sollicitude, après tant de perplexités, nous allons donc nous retrouver dans une sincère conviction, pour ne plus nous quitter! Ton temps d'épreuve est passé. Ton acte civil bien et dûment paraphé, tu peux reparaître au grand jour et réclamer la place que tu mérites, la place qui t'est due!

Je te dois de bien bonnes heures, je veux t'en être reconnaissant.

La promesse que je te fis dès le premier jour, je la tiendrai : tu seras relié de main de maître, tu brilleras au premier rang des chefs-d'œuvre impérissables du grand poète, sur la tablette d'honneur de ma bibliothèque, où, pour la joie de mes yeux, il me sera donné de t'admirer encore pendant de longues années, j'y compte bien.

Car, pour finir par le mot d'un homme d'esprit, d'un des charmeurs de notre temps, M. Arsène Houssaye : « Vivre en collectionnant, à ses moments perdus, il n'y a pas de plus grande volupté pour l'esprit. C'est, en outre, prendre un brevet de longue vie : tous les collectionneurs vivent longtemps ; ils meurent quasi centenaires, tant ils ont peur de ne plus voir les petits chefs-d'œuvre qu'ils ont amassés. »

Ami lecteur, ami collectionneur, pénétrons-nous de cette douce certitude, et, sans nous préoccuper de l'heure fatale si lointaine, collectionnons!

C. JOLLY-BAVOILLOT.

New-York, 1886.

LE

SCRIPTORIUM D'UN COUVENT[1]

FRÈRE AMAURY.

LOUANGE à Dieu et à la Vierge Marie ! Voici mon trentième Psautier que j'achève !

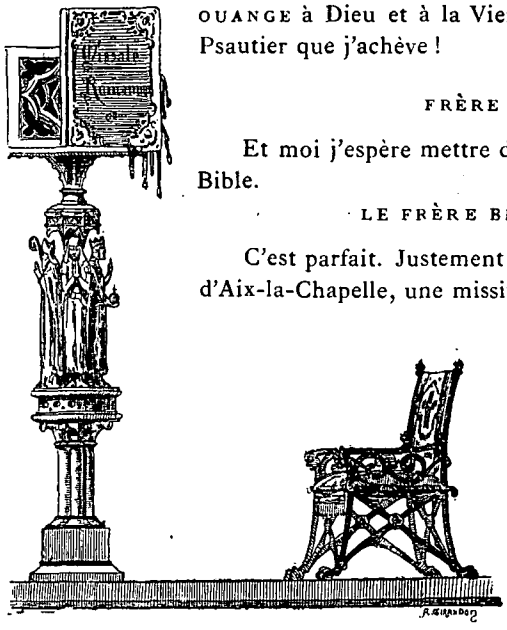

FRÈRE BONIFACE.

Et moi j'espère mettre demain l'*explicit* à ma quatrième Bible.

LE FRÈRE BIBLIOTHÉCAIRE.

C'est parfait. Justement j'ai reçu hier, de notre couvent d'Aix-la-Chapelle, une missive où l'on me propose d'échanger un Donat contre un Psautier. Et la Bible que vous terminerez demain, frère Boniface, pourrait bien avoir prochainement l'honneur d'aller entre les mains de notre glorieux empereur, que Dieu garde ! Il aime les belles choses, et nous avons à lui demander la confirmation des privilèges que nous dispute l'esprit chicanier du bourgmestre.

FRÈRE OTTO.

Nous vivons dans un siècle malheureux : la foi se meurt.

1. Notre collaborateur, M. Victor Fournel, a détaché pour nous les pages qu'on va lire d'une longue série de scènes où il s'est attaché à faire revivre la vie intellectuelle, civile, religieuse, populaire, du plus grand siècle du moyen âge, — le XIIIe, — dans un cadre à la fois historique et dramatique, en groupant toutes les figures de l'époque autour d'Albert le Grand, ce précurseur que

LE FRÈRE BIBLIOTHÉCAIRE, allant à une table où sont assis plusieurs scribes.

Et vous, ne perdez pas de temps : le nombre de nos élèves croît chaque jour, et notre école est prise au dépourvu. Ces pauvres enfants n'ont qu'un *Doctrinal* pour cinq ou six : cela fait pitié. (*A l'un d'eux.*) Soignez vos rubriques, mon frère. Vous auriez dû employer la couleur rouge : elle aide beaucoup le regard. (*Aux autres.*) Votre écriture cursive n'est pas suffisamment lisible. Un *Doctrinal* n'est pas un *Missel* sans doute. Il n'est pas sur vélin, pas même sur parchemin, mais sur simple papier de coton. Il n'est point enrichi de miniatures ; il n'a pas une reliure d'or ou d'argent rehaussée de pierres précieuses, mais une humble reliure de cuir ou de bois. Cependant il n'est guère moins précieux en son genre et ne doit pas être moins soigné, étant la mamelle nourricière qu'il faut rendre accessible et attrayante à ces jeunes esprits.

FRÈRE OTTO.

Je vous admire, frères scribes, de rester de la sorte assis et courbés tout le jour. Moi qui ai porté la cuirasse et peiné par le soleil, le vent, la pluie et la neige, je n'en pourrais faire autant.

FRÈRE MATHIEU.

Ni moi, bien que j'aie souvent conduit la charrue, à jeun, à travers des champs pleins de cailloux, sous les intempéries du ciel.

FRÈRE AMAURY.

Oui, quoiqu'on ne remue que les doigts, tout le corps participe à l'effort et l'attention qu'on porte à son travail ajoute encore à la fatigue.

FRÈRE OTTO.

Quand même je devrais acheter à ce prix mon salut éternel, je crois, je sens que je ne le pourrais.

FRÈRE AMAURY.

Affaire d'habitude.

LE FRÈRE BIBLIOTHÉCAIRE, au frère Otto.

Cependant si le Révérend Père prieur vous l'ordonnait, en vertu de la sainte obéissance ?

FRÈRE OTTO.

Il faudrait donc aussi qu'il me donnât votre tête et votre main. La mienne n'a été dressée qu'à manier l'épée ou la hache, et mon cerveau a durci sous le heaume. Que le Révérend Père m'ordonne d'aller pieds nus jusqu'à Rome, de faire à genoux le pèlerinage des cent trois églises et chapelles de Cologne, de me battre seul contre dix infidèles, j'obéirai. Mais, s'il m'ordonnait de copier les Saints Évangiles, comment pourrais-je obéir ? Je ne suis qu'un ignorant, mon frère, et je me trouve tout honteux d'être au milieu de savants tels que

sa science universelle fit passer pour sorcier, et dont la légende semble avoir inspiré celle de Faust. Ces quelques pages, où sont mis en scène le *scriptorium* du couvent des dominicains de Cologne dont maître Albert était le supérieur, et les discussions des élèves de son école, rentrent dans le cadre, sinon dans l'ordre habituel des travaux du *Livre*, et nous pensons qu'on les lira avec plaisir.

vous. C'est à peine si, en dehors de mes Heures, j'ai lu dans toute ma vie autre chose qu'*Alexandre le Grand* et *la Guerre de Troie*. Encore n'en ai-je jamais dépassé la moitié.

LE FRÈRE BIBLIOTHÉCAIRE, souriant.

Lecture un peu profane, mon frère.

FRÈRE OTTO.

Il est vrai ; je m'en confesse. Mais j'étais encore dans le monde. Et d'ailleurs je n'aime ni ne comprends que les batailles.

LE FRÈRE BIBLIOTHÉCAIRE.

Eh bien, lisez cette histoire de la septième croisade. Ce sont toujours des batailles, mais des batailles sacrées, où les chevaliers du Christ combattent sous l'étendard céleste contre les païens rangés sous le diabolique drapeau de Mahom, comme jadis l'archange Michel contre Lucifer. Lisez-la.

FRÈRE OTTO.

La septième croisade. Celle qu'a faite mon frère Richard !... Ah ! que je le voudrais ! Mais...

FRÈRE BONIFACE, déposant son pinceau.

Nous la lirons ensemble, frère Otto. J'ai les yeux meilleurs que les vôtres. Ne vous inquiétez pas.

LE FRÈRE BIBLIOTHÉCAIRE, examinant son manuscrit.

Par les corps saints, c'est le ciel ouvert ! Venez voir, venez tous voir.

Tous accourent et poussent des exclamations admiratives.

Frère Boniface, jamais vous n'avez rien fait d'aussi beau, et maître Stephan se reconnaîtrait vaincu. Votre Bible surpasse celle qui nous a été léguée par Mgr Conrad de Hochstaden. Regardez ce Jésus couché dans la crèche : quelle grâce dans le mouvement de ses petites mains et dans le sourire qui entr'ouvre doucement ses lèvres ! Mais la Vierge agenouillée est peut-être plus admirable encore. Oh ! frère Boniface, avouez qu'elle vous est apparue et qu'elle a posé devant vous comme devant saint Luc.

FRÈRE AMAURY.

Remarquez-vous que saint Joseph ressemble à maître Albert ?

LE FRÈRE BIBLIOTHÉCAIRE.

Oui, oui, et frère Boniface s'est représenté lui-même dans l'un des deux bergers qui se tiennent debout à l'entrée de l'étable en ôtant leurs bonnets.

FRÈRE AMAURY.

Ce que je trouve de plus beau ce sont les anges. Comme ils planent dans un ciel d'or avec leurs ailes d'azur et leurs robes de pourpre, en semant des fleurs sur l'enfant divin !

FRÈRE MATHIEU.

L'âne et le bœuf sont plus beaux encore. On les croirait vivants. Et cette campagne qu'on aperçoit par la fenêtre ouverte ! Je la reconnais. Oui, je reconnais les arbres, la colline, la rivière, le village. C'est Kœnigsdorf, c'est mon

pays. Par mon saint patron, il me semble que j'y suis encore, et que je rêve, et que Friedrich va m'éveiller pour les semailles!

FRÈRE BONIFACE.

J'ai fait de mon mieux, j'ai fait de mon mieux.

LE FRÈRE BIBLIOTHÉCAIRE.

Vous avez fait une merveille, un chef-d'œuvre. Plus on le regarde, plus on y trouve de choses à admirer. Voyez cet encadrement, avec son portique trilobé et ses rinceaux entremêlés de fruits. Et aux angles des bordures, ces miniatures si fines qu'on les croirait peintes avec le cil d'un enfant. Non, maître Stephan lui-même n'a jamais si richement représenté les trois Mages sous leurs diadèmes d'or, marchant dans le rayon de l'étoile, suivis de leurs chameaux et de leurs esclaves. Frère Boniface, nous vous devions déjà un Rational des divins offices et un Boèce qui font l'admiration des connaisseurs. Mais votre Évangéliaire va être la perle de notre bibliothèque, et je veux l'enchâsser dans un écrin digne de lui. La reliure sera d'ivoire, avec bandes d'or et d'argent encadrées de perles, de rubis et d'émeraudes. Sur chaque plat, le meilleur ouvrier de Cologne sculptera à jour la Mort du Christ et la Résurrection, et sur les bandes de métal repoussé, les figures des Évangélistes, avec les animaux symboliques, en déroulant de l'un à l'autre les bustes des patriarches et des grands prophètes, dans des médaillons entremêlés des instruments de la Passion.

FRÈRE BONIFACE.

C'est trop d'honneur, trop d'honneur.

TOUS.

Non, non.

FRÈRE BONIFACE.

Il me semble... réfléchissez... que cela va coûter beaucoup d'argent, beaucoup.

LE FRÈRE BIBLIOTHÉCAIRE.

Cela en vaut plus encore.

FRÈRE MATHIEU.

Et cela en rapportera plus.

FRÈRE AMAURY.

Un pareil livre est l'honneur d'un couvent.

LE FRÈRE BIBLIOTHÉCAIRE.

On viendra le voir de cinquante lieues à la ronde.

UN JEUNE MOINE, le tirant par la manche.

Mon frère!

LE FRÈRE BIBLIOTHÉCAIRE.

Qu'y a-t-il?

LE JEUNE MOINE, le conduisant à un gros livre, attaché par une chaîne à un pupitre.

Je ne comprends pas bien ce passage d'Eusèbe. Voici une grande demi-heure que j'en cherche le sens

LE FRÈRE BIBLIOTHÉCAIRE.

Oh ! mon enfant, comment avez-vous pu vous abstraire ainsi dans votre étude pendant que nous faisions tant de bruit ? Mais attendez quelques minutes encore. La cloche va marquer l'heure qui ramène la solitude et le silence du travail. Vous consulterez l'un de nos frères hellènes.

La cloche sonne. Trois portes s'ouvrent sous le cloître et laissent passer des flots d'écoliers qui se répandent dans les galeries, sous les fenêtres du scriptorium. Les clercs théologiens se groupent dans la cour et se promènent, Bibliers et Sententiaires en groupes séparés.

LOTHAIRE.

Salut à l'aigle du *trivium !*

ARNOUL.

Honneur à celui qui brille dans le *quadrivium* comme une lampe au milieu d'un carrefour !

LOTHAIRE.

Comme une veilleuse, tout au plus.

ARNOUL.

Quid novi ? Pourquoi les vôtres mènent-ils si grand tapage ?

LOTHAIRE.

C'est une aventure singulière. Un nouvel astre s'est montré à l'horizon, et nous venons d'assister à son lever.

ARNOUL.

Parlez sans image.

LOTHAIRE.

Nous étions réunis pour la leçon de mathématiques et d'histoire naturelle. Le temps se passait et le maître n'arrivait pas.

ARNOUL.

Qui est votre maître ?

LOTHAIRE.

Eh ! quoi, vous ne savez pas que c'est frère Henri de Saxe ! Déjà les plus turbulents se préparaient à organiser des parties de balle quand la porte s'ouvrit tout à coup, et le maître apparut, le visage enflammé, la poitrine haletante, si troublé qu'il ne s'aperçut pas de notre désordre. Il monta dans sa chaire en tâtonnant, balbutia quelques mots comme en rêve, puis se prit la tête dans les mains et tomba dans un silence profond. Nous nous regardions stupéfaits. Un instant après, un long soupir sortit du fond de son âme, et promenant sur nous un regard égaré : « Disciples bien-aimés, dit-il, je vous demande pardon. Je ne me sens pas en état de parler. — Henri, qu'avez-vous ? » s'écria, en s'élançant vers lui, ce nouveau frère venu de Paris avec maître Roger, et qui assistait depuis quelques jours à la leçon, confondu au milieu de nous. Mais, sans répondre, le maître, penchant la tête, se prit à pleurer dans les bras de son ami : « Allez dans votre cellule ; reposez-vous, lui dit frère Jean de Paris. Qu'on le reconduise : il est malade. Ne vous inquiétez pas, Henri : si vos élèves le permettent, je vais vous suppléer aujourd'hui. » Il prit alors la parole avec une aisance et une lucidité merveilleuses. Les plus ignorants étaient étonnés de

le comprendre ; les plus rebelles subissaient le charme et l'autorité de sa parole. En vain l'impétueux Wenceslas et le subtil Brunon essayèrent d'argumenter contre lui : il les confondit par des réponses brèves, nettes, décisives.

ARNOUL.

C'est qu'il est de Paris, — Paris, la ville au ciel clair, qui fait les esprits umineux ; Paris, la source d'où la science jaillit d'un jet limpide et continu.

LOTHAIRE.

Vous oubliez que là où est maître Albert, là est la source

CRIS DES ÉLÈVES.

Vive frère Jean de Paris ! Qu'il soit notre maître désormais !

GROUPE DE BIBLIERS, tournant dans la cour.

Il y a quatre fins dernières,... sept dons du Saint-Esprit,... sept œuvres de charité... Je dresse le tableau des vertus et des vices... Il faut prendre les arbres généalogiques de Pierre de Poitiers.

Ils passent.

GROUPE DE SENTENTIAIRES, derrière eux.

Mais comment la concupiscence peut-elle être dans l'enfant qui vient de naître ? — Elle y est en puissance.

Ils passent.

WENCESLAS.

Rendons-nous tous en ordre chez le prieur, pour lui demander de donner une chaire à frère Jean de Paris.

BRUNON.

Je vais vous prouver qu'on ne peut donner une chaire à frère Jean, parce que frère Jean n'existe pas.

WENCESLAS.

Allons donc !

BRUNON.

Et surtout qu'on ne peut lui donner celle de frère Henri, attendu que frère Jean et frère Henri ne font qu'un.

ADELBERT.

Es-tu fou ?

ARNOUL.

Laissez parler.

BRUNON.

En effet, si vous croyez aux universaux...

ADELBERT.

Oui, j'y crois.

BRUNON.

Alors, le genre homme, l'humanité, est un être réel existant par lui-même?

ADELBERT.

Oui.

BRUNON.

Et cet être réel doit se retrouver identiquement et intégralement dans chaque homme, sans quoi cet individu n'appartiendrait pas au genre ou à l'espèce humanité ?

ADELBERT.

Oui.

BRUNON.

Je te tiens ! Donc, chaque individualité n'est qu'un accident de l'espèce, qui est seule essentielle, qui a seule une existence véritable. Il ne reste qu'une substance unique, revêtue de formes variables, de pures apparences qui s'évanouissent comme le nuage, comme la fumée. Par conséquent...

WENCESLAS.

Par conséquent, tu n'existes pas plus que frère Jean. Donc, tu n'as pu nous démontrer que frère Jean n'existe pas. Donc...

ARNOUL.

Bien riposté !

GROUPE DE BIBLIERS, tournant.

Savez-vous combien il y a de versets dans les Psaumes ? — Et vous, quel est le plus long de tous ? — Saint Paul a dit : « La charité est la plénitude de la loi et le complément de toutes les vertus. » — Oui, mais le mot *foi* se trouve plus souvent que le mot *charité* dans la Bible.

GROUPE DE SENTENTIAIRES.

Puisque le baptême efface le péché originel, il devrait détruire la concupiscence, qui en est la suite. — Cependant elle subsiste. — Distinguons : elle ne subsiste pas comme péché, c'est-à-dire comme œuvre du diable, mais seulement comme peine du péché, en quoi elle est l'œuvre de Dieu.

ARNOUL.

Holà ! savants clercs, je vois que votre science divine méprise notre science humaine. Vous vous promenez à l'écart, loin des profanes. Eh bien, venez là, que je vous pousse une botte, et parez-la si vous pouvez.

LUDOLPH.

Volontiers. Et moi, ensuite, je vous en pousserai une autre.

Les écoliers se groupent autour d'eux.

ARNOUL.

Répondez d'abord à ma difficulté. Dieu le Père a-t-il eu la puissance et la volonté d'engendrer son Fils ?

LUDOLPH.

Sans aucun doute.

ARNOUL.

Alors il existe donc dans le Père une puissance et une volonté qui ne sont pas dans le Fils ?

LUDOLPH.

Il y a longtemps que Pierre Lombard, le maître des sentences, a résolu cette objection. Il est vrai que le Père a engendré volontairement ; cependant la génération est un effet de la nature, non de la volonté. Il est Père de la même manière qu'il est Dieu. Sa paternité n'émane donc point de sa volonté, pas plus que sa divinité elle-même.

ARNOUL.

La réponse manque de clarté.

LES SENTENTIAIRES.

Comment ? En quoi ?

BRUNON.

Elle est irréprochable, conforme aux principes.

LUDOLPH.

Vous voyez. A mon tour maintenant. Peut-on être sauvé sans la foi ?

ARNOUL.

Non, car il est écrit : « Celui qui n'aura pas eu la foi sera condamné. »

LUDOLPH.

Et quel est le modèle du chrétien qui veut être sauvé ?

ARNOUL.

Le Christ.

LUDOLPH.

Cependant le Christ n'a pas eu la foi.

ARNOUL.

Que dites-vous ?

WENCESLAS.

Il blasphème !

LES SENTENTIAIRES.

Attendez.

LUDOLPH.

Le Christ ne pouvait avoir la foi, puisque la foi est un assentiment de l'esprit aux choses qu'il ne voit pas, et que lui avait la connaissance claire, distincte et directe des choses.

BRUNON.

C'est vrai.

ARNOUL.

Comment expliquez-vous cela ?

LUDOLPH.

Cherchez d'ici à demain. Demain, si vous n'avez pas trouvé, je vous donnerai la réponse. Et, une autre fois, jeune homme, ne vous attaquez plus si présomptueusement aux clercs.

WENCESLAS.

Voilà l'aigle du *trivium* déplumé !

On rit.

GROUPE D'ÉCOLIERS, à l'extrémité du cloître.

Vive frère Jean !

BRUNON.

C'est Jean de Paris qui sort. Courons.

LES ÉCOLIERS.

Vive frère Jean ! Portons-le en triomphe.

JEAN DE PARIS.

Mes amis, mes amis, à quoi pensez-vous ? De grâce ! — Voulez-vous me rendre ridicule ?

TOUS.

En triomphe !

JEAN DE PARIS.

Brunon, Wenceslas, défendez-moi.

On l'emporte ; il se débat.

BRUNON.

Laissez-vous faire. Vous croyez qu'on vous porte en triomphe ; vous vous trompez : on ne vous porte pas, puisque vous n'existez pas ; et cependant, si vous n'existez pas, vous ne pouvez vous tromper.

JEAN DE PARIS.

Enfant, vous en êtes toujours à ces jeux de l'école !

TOUS.

Silence ! Silence ! Il va faire une leçon. Hissez-le bien : que tout le monde le voie ! que tout le monde l'entende ! Silence !.

JEAN DE PARIS, avec autorité.

Mettez-moi à terre : il faut que j'aille visiter frère Henri.

Les écoliers le déposent.

BRUNON.

C'est frère Henri qu'on vient de porter en triomphe aussi bien que vous, et c'est vous qui êtes malade aussi bien que frère Henri.

JEAN DE PARIS.

Jouez au palet : ce sera plus divertissant et tout aussi utile que de vous amuser à ces bagatelles philosophiques. Depuis plus d'un siècle, Hugues de Saint-Victor a enterré le réalisme et les universaux se sont dissipés sous son souffle en vapeurs légères.

ARNOUL.

Eh bien, un siècle, c'est juste le terme : nous sommes en retard d'un siècle sur Paris.

BRUNON.

Cependant permettez. Porphyre...

WENCESLAS.

Et Duns Scot...

ADELBERT.

Thomas d'Aquin, lui aussi...

LOTHAIRE.

Et maître Albert donc ?

CRIS CONFUS.

Non, non, pas maître Albert. — Si. — Non.

BIBLIERS.

Hérésie ! Les nominalistes sont des hérétiques. — Voyez Roscelin. — Voyez Abélard !

SENTENTIAIRES.

Hérétiques vous-mêmes ! — Pierre Lombard ! — Lisez Pierre Lombard. — Direz-vous que le maître des sentences est un hérétique ?

TOUS ENSEMBLE.

Et Aristote ? — Aristote est pour nous. — Au contraire. — Je vous le prouverai. — Je vous en défie.

LE FRÈRE PORTIER.

La paix ! la paix ! Allez faire votre tapage ailleurs.

LOTHAIRE.

Il va nous mettre d'acccord. Portier, quelle est votre opinion, bien au juste, sur le réalisme d'Aristote ? Ne craignez pas de vous exprimer franchement.

LE PORTIER.

Mauvais plaisant ! Allez dehors : la leçon est finie.

LOTHAIRE.

Voici mon ami Arnoul, l'aigle du *trivium*, qui prétend qu'Aristote est pour l'idée *in abstractu*. Mais, d'un autre côté, les Arabes, et vous-même, portier, j'en suis sûr...

LE PORTIER, le poussant vers la porte.

Je vous apprendrai à vous moquer d'un honnête frère convers et d'un homme d'âge.

LOTHAIRE.

Eh bien, allons poursuivre notre discussion aux *Trois Mages*. Portier, vous aurez cela sur la conscience. En rang, camarades, et attention au refrain !

En spumat in cratere
Vinus, vina, vinum,
— Et in omni genere
Vinum est divinum :
Loqui facit clericum
Optimum latinum.

TOUS.

Bibunt omnes creaturæ :
Buvons sans fin ; buvons toujours,
A nos amours !
Piget, pudet, pœnitet
Tædet atque miseret
Nos mensuræ.

Ils s'éloignent. On les entend encore.

LOTHAIRE.

Potatores inclyti
Senes et juvenes,
Dulces, lenes, jucundi
Sunt et amabiles.
Bibam, dum recipiam
Requiem æternam.

TOUS.

Bibunt omnes creaturæ...

LOTHAIRE.

Le seigneur archevêque !

Tous se taisent et se jettent à genoux. L'archevêque passe, avec son cortège, en leur donnant sa bénédiction.

VICTOR FOURNEL.

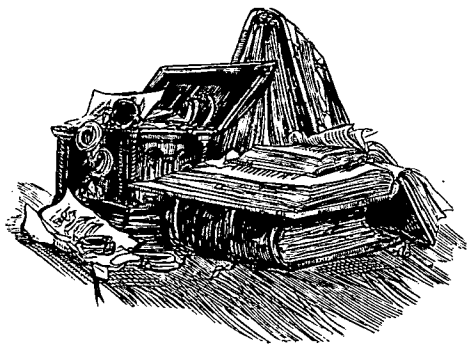

CHRONIQUE DU LIVRE

RENSEIGNEMENTS ET MISCELLANÉES

Nous donnons dans cette livraison un très beau portrait à l'eau-forte de notre collaborateur Champfleury, qui vient de publier un ouvrage éminemment original : *la Comédie de l'apôtre*. Ce portrait, absolument inédit, a été gravé par M. Manesse, d'après une très belle aquarelle de F. Paillet, qui figurait au dernier Salon. Nous avons pensé que nos lecteurs seraient charmés de posséder un curieux portrait de l'auteur des *Bourgeois de Molinchard* à sa table de travail et d'avoir sous les yeux la physionomie vivante de celui qui a écrit pour *le Livre* tant de pages d'érudition aimable et tant de souvenirs anecdotiques d'une note si fine et si personnelle.

PETIT SUPPLÉMENT A LA CINQUIÈME ÉDITION DU GUIDE COHEN

La librairie Rouquette vient de mettre en vente la cinquième édition du *Guide de l'amateur de livres à figures du* XVIIIe *siècle*, connu des bibliophiles sous le nom de *Guide Cohen*. C'est M. le baron Roger Portalis qui a refondu, corrigé, annoté et augmenté cette nouvelle édition qui, tirée à mille exemplaires, est déjà entièrement épuisée.

Un de nos lecteurs, bibliographe attentif et minutieux, qui signe Jacques de Valence, nous envoie quelques notes précieuses pour servir de supplément à cette cinquième édition du Cohen. Nous nous empressons de porter ces notes à la connaissance de nos nombreux abonnés, qui sauront apprécier cette bonne aubaine. M. le baron Portalis pourra les utiliser pour la sixième édition de cet illustre guide, qui, évidemment, ne sera jamais aussi complet qu'on le pourrait rêver.

Voici ces notes dans leur stricte concision bibliographique :

Almanach de Nancy. Nancy, 1792. In-12. — Fig. n. sig.
Almanach de Priape, pour l'année 1741. In-24. — Texte et fig. gravés.
(Bibliographie des ouvrages relatifs à l'Amour, etc., par le comte d'S***.)

Almanach des émigrans. A Coblentz, de l'imprimerie des Princes, 1792. In-18 orné d'une fig. n. sig.

Almanach des Muses de l'École centrale des Deux-Sèvres. Niort, an VII (1799). In-12. — Beau frontispice.

Almanach des plus jolies femmes du Palais-Égalité. Paris, s. d. (vers 1794). In-18. — Frontispice n. sig.

Almanach du bataillon des vétérans volontaires de la garde nationale sédentaire du canton de Paris ; avec leurs noms, demeures, etc. Paris, an VII (1799). In-18. — Frontispice en couleurs.

Almanach nouveau des citoyennes actives de Paris consacrées aux plaisirs de la République. De l'imprimerie Blondy et Consœurs, an Ier (1793). In-18. — 1 fig. libre. Catalogue Tumin : 100 francs.

Amours d'Héloïse et d'Abélard (Les). Dédiées aux âmes sensibles. Paris, chez Esnauts et Rapilly, s. d. (Avec un calendrier pour 1786). In-32. Texte gravé. — Portraits d'Héloïse et d'Abélard et 12 jolies fig. n. sig.

Arioste. — *Orlando Furioso* di Ludovico Ariosto. Parigi, Appresso Marcello Prault, 1768. 4 vol. in-12. — Portrait gravé par Littret. Titres de J.-M. Moreau, gravés par F. Godefroy. — Fig. de Cochin fils, gravées par F.-A. Aveline.

Ascension de Louis XVI, roi des Juifs et des Français, ornée d'une gravure allégorique. Au ciel même, de l'imprimerie des saints Archanges, et sous la direction du Père éternel, qui n'entend pas raillerie sur les inepties nationales, 1790. In-12.

Curieuse figure, n. sig., représentant Louis XVI, couronné et portant le manteau fleurdelisé, mis en croix ; à sa droite et à sa gauche, le clergé et le Parlement. Dans le fond, l'Assemblée délibère, tandis que, sur le devant, des canons sont braqués sur elle.

(France juive, par Drumont.)

Bélier. — *La Culotte,* chanson érotique, sur différents sujets, et singulièrement sur la Révolution française, par le sieur Bélier, sergent de la garde nationale de Versailles. Paris, chez Girardin. — Aux dépens de l'auteur. S. d. (1790). In-8° de 22 p. — Frontispice dessiné par J.-B. Huet.

Vente Nadaillac, 1885 : 18 francs.

Changement de décoration, ou vue perspective de l'Assemblée nationale des Français. Ouvrage unique et impartial, enrichi de portraits gravés d'après nature, avec des notes historiques. Au Champ de Mars, de l'imprimerie des Confédérés, sous les auspices de l'hypocrite Blondinet, et avec privilège de l'ambitieux Sylvain. L'an II des horreurs populaires, 1793. In-8° de 25 p. (chiffrées de A à Z). Texte imprimé en rouge. — 4 planches de caricatures n. sig., également tirées en rouge.

Vente du Dr de Bailleul, 1886 : 15 francs.

Coissin. — *Almanach des prisons,* ou anecdotes sur le régime intérieur de la Conciergerie, du Luxembourg, etc., et sur différents prisonniers qui ont habité ces maisons, sous la tyrannie de Robespierre, avec les chansons, couplets qui y ont été faits (par Coissin). Paris, Michel, an III. In-18. — Frontispice, n. sig., représentant Samson se guillotinant lui-même.

Composition démocrati-fuge, contre la rage française, par un médecin spirituel. A Coblentz, et se trouve à Paris, 1792. In-8°. — Fig. n. sig.

Corps d'observations de la Société d'agriculture, de commerce et des arts, établie

par les États de Bretagne. — Années 1757 et 1758. — Rennes, J. Vatar, 1760. In-8°. — Front., vign. sous le titre, 2 fig. et 3 vign. (dont l'une représente la Bourse de Nantes). Le tout gravé par C. Baquoy.

Crimes constitutionnels de France (*Les*), ou la désolation française décrétée par l'Assemblée dite nationale constituante, aux années 1789, 1790 et 1791. Acceptée par l'esclave Louis XVI, le 14 septembre 1791. Paris, Lepetit et Guillemard, 1792. In-8°. — Front. n. sig.

Catalogue P. Mahé : 15 francs.

Curieux précoces (*Les*). Paris, Janet. s. d. (Almanach pour 1794). In-12 de 64 p. (o^m,23 sur o^m,18). Texte gravé. — 8 jolies figures.

(Bibliographie des impressions microscopiques, par Ch. Nauroy.)

Dalencé. — *Curieux traitté de l'Aiman.* Divisé en deux parties. La première contient les expériences et la seconde les raisons que l'on en peut rendre, par M. D*** (Dalencé). Suivant la copie. Imprimé à Paris en 1712. In-12. — Front. dessiné par J.-P. Aubry et 33 fig. n. sig.

Délices des spectacles (*Les*), ou choix d'ariettes nouvelles. Paris, Janet, an VII. In-32. — 6 figures.

Catalogue Tumin : 12 francs.

Desbillons. — *Francisci Josephi Desbillons fabulæ* Æsopiæ. Mannhemii et Parisiis, apud J. Barbou, 1768. 2 vol. in-8°. 16 fig. inventées et gravées par Egid Verhlst.

166e catalogue Clouzot, 1886 : 6 francs.
La 5e édition du Cohen n'indique qu'une édition de 1778 en 1 vol.

Description abrégée des principales régions de la terre. Tirée des plus fameux voyageurs, pour servir d'introduction à la géographie. Paris, 1728. In-8°. Texte gravé. — 36 fig. n. sig. représentant tous les costumes des peuples de la terre à cette époque.

Dubroca. — *Les Femmes de la Révolution,* par Dubroca. Paris, an X (1802). In-12. — Frontispice par Bonneville.

Dusaulchoy (J.-F.-N.). — *Almanach du peuple* pour l'année 1792, par J.-F.-N. Dusaulchoy. Paris, s. d. In-12. — Frontispice n. sig.

École de la modestie (*L'*), ou le manteau civique, dédié aux enfants de la nation Paris, Janet, s. d. (Almanach pour 1791). In-64. — 13 figures.

(Bibliographie des impressions microscopiques, par Ch. Nauroy.)

Empire de la beauté (*L'*), étrennes au beau sexe. Paris, 1795. In-18. — Curieux volume entièrement gravé, composé de chansons galantes avec figures.

Esprit du siècle (*L'*), ou les prestiges de l'imagination. Paris, chez Joubert, doreur (vers 1790).

Nécessaire des dames et des messieurs, ou dépositaire fidèle et discret, composé d'un papier nouveau (vers 1790), 2 parties in-16 en 1 vol.

Cet Almanach très rare, entièrement gravé, est orné de douze charmantes figures, non compris le frontispice, gravées par Dorgez, dans le genre de celles de Moreau le jeune, qui ornent l'ouvrage intitulé : *Tableau de la bonne compagnie* (par Restif de la Bretonne). Ces figures, très intéressantes au point de vue du costume, portent comme légendes : *les Folies amoureuses, le Conseil facile à suivre, le Batelier vindicatif, l'Esprit du siècle,* etc. — Welschinger : *les Almanachs de la Révolution.*

Étrennes à la jeunesse, almanach chantant pour l'année 1799. Paris, Janet, s. d. In-512 de 64 p. (0^m,022 sur 0^m,017). Texte gravé. 8 jolies figures, n. sig., très curieuses au point de vue des costumes et de la petitesse.

Cet almanach est le plus petit livre du XVIIIe siècle.

Étrennes sans pareilles, ou les amusements du cœur et de l'esprit. Paris, chez Marcilly, s. d. In-64. — 12 fig. n. sig.

Petit chansonnier de l'époque du Directoire. Catalogue Tumin : 20 francs.

Fastes de la République françoise. Ouvrage orné de gravures d'après les dessins de Monnet. Paris, Louis, 1793. 2 vol. in-18. — 2 fig. gravées par J.-B. Depréel, d'après Monnet.

Flûte et le tambour (*La*), ou le bon tems revenu. Dédié à la Fédération générale du 14 Juillet 1790. A Paris, chez Champigny, s. d. (1790). — Figure aux traits, n. sig. représentant les trois ordres.

Gassier et Théodore. — *Almanach des Sans-Culottes,* par Gassier et Théodore. S. l. an III. In-18 avec fig.

Gouges (Olympe de). — *Lettre au peuple,* ou projet d'une caisse patriotique, par une citoyenne. A Vienne et se trouve à Paris. 1788. In-8° de 32 p. — Fig. de Desrais, gravée par Frussotte.

Id. — *Remarques patriotiques,* par la citoyenne auteur de la *Lettre au peuple.* S. l. n. d. In-8°. — Fig. de Desrais, gravée par Frussotte.

Histoire des campagnes du Roy. Dédiée à Sa Majesté. A Paris, 1751. In-4°. Texte gravé. — Portrait de Louis XV peint par Listard, gravé par Petit et 45 médaillons en 44 planches (la première en contenant 2).

Un des médaillons de la première planche (celui qui représente le portrait du Roy) porte la signature de J. Bouchet, et on lit dans la bordure : « La tête du Roy retouché (*sic*) par J. Chevallier). » Enfin, la dernière planche est signée : J.-A. Oger Scripsit.

Longus. — *Les Amours pastorales de Daphnis et Chloé,* escrites en grec par Longus et translatées en françois par Jacques Amyot. Édition enrichie des planches originales dessinées et gravées par Philippe d'Orléans, régent de France. Paris, Debarle, 1796. In-8°. — 30 fig. dont celle dite aux « Petits Pieds ».

Catalogue Mahé, 1878. — 25 francs.

Louis XVI. — *Règne de Richard III,* ou doutes historiques sur les crimes qui lui sont imputés, par M. Horace Walpole, traduit de l'anglais par Louis XVI, imprimé sur le manuscrit écrit en entier de sa main, avec des notes. Paris, Lerouge et Debray, 1800, in-8°. — Fig. n. sig.

Macaulay (Aulay). — *Polygraphy* or short hand made easy. To the meanest capacity, being an universal character fitted to all languages. Which may be learnd by this book, without the help of a master. Third edition with his latest improvements by the inventor Aulay Macaulay. London, 1756. In-12. — Front. n. sig. et 1 feuillet contenant les armes de George, prince de Galles.

Manuel des amis de la Constitution, contenant le Livre des postes, la Constitution française, accompagnée des Entretiens du père Gérard, par Collot, chansons patriotiques, etc. Paris, 1792. In-32. — 3 fig. allégoriques.

Mémoires pour servir à l'histoire de la jonglerie, dans lequel on démontre les

phénomènes du mesmérisme. Nouvelle édition précédée d'une lettre sur le secret de Mesmer par M. Retz. On y a joint une réponse au mémoire qui paraît ici pour la première fois. A Londres et se trouve à Paris, chez Mequignon, 1784. In-8°. — Fig. représentant 6 sujets dont 5 en médaillons.

Catalogue Mahé, 1878. — 10 francs.

Pange Lingua, complainte démocratico-royale, par l'auteur du *Veni Creator Spiritus.* A Saint-Cloud, 1790. In-8°. — Fig. n. sig.

Porée (Ch.). — In regales Ludovici XV, et Maria nuptias, Carmina, in schola rhetorices scripta et recitata a selectus. Rhetoribus in regio Ludovici Magni collegio Societatis Jesu Carminum argumenta proposita fuerant a P. Carolo Porée, Societatis Jesu Sacerdote. S. l. 1726. In-8° carré. — Fleuron sur le titre, 9 vignettes (la première contient les portraits, en buste, de Louis XV et de Marie Leczinska) et 3 culs-de-lampe (se répétant chacun deux fois). Le tout dessiné et gravé par Ch. Simonneau.

Prières pour les aristocrates agonisans, avec l'office des morts et les litanies de la lanterne. A Paris, de l'Imprimerie du clergé, 1790. In-8°. — Fig. n. sig. portant comme légende : « le Tombeau des aristocrates ».

Procès des conspirateurs Hébert, Ronsin, Vincent et complices, suivi du Précis de la vie du P. Duchêne. Paris, Caillet, an II. — Fig. n. sig.

Recueil d'hymnes républicaines qui ont paru à l'occasion de la fête à l'Être suprême, qui a été célébrée décadi 20 prairial, l'an second de la République françoise; précédé des discours de Maximilien Robespierre au peuple réuni. Nouvelle édition augmentée. Paris, Barba, an II. In-12. — Fig. représentant la Montagne au champ de la Réunion.

Reine magicienne (*La*). A Londres, 1791. In-12. — Fig. n. sig.

Répertoire des voyageurs (*Le*). Paris, Jubert, s. d. (almanach pour 1790). In-512. (0^m,023 de haut. Texte gravé. — 8 jolies fig.

Spatantigarude, vieux conte nouveau. A Londres et à Paris, chez Cailleau, 1785. Petit in-8°. — Figure représentant un renard jouant de la flûte au milieu de satyres qui dansent en rond.

Curieuse pièce contre la médecine.

Thévenot. — *L'Art de nager,* avec des avis pour se baigner utilement, etc., par Thévenot. Quatrième édition, revue, corrigée et considérablement augmentée; suivie de la dissertation sur les bains des Orientaux, par M. P. D. L. C. A. A. P. Paris, Lamy, 1782. In-18. — Frontispice de Martinet et 22 figures dessinées et gravées par Ch. Mœtte.

Tiamy ou la cachette de mon oncle, histoire de quatre enfans du mystère et de leur parens. Paris, chez Pigoreau, 1800. — Figure dessinée par Binet et gravée par Bovinet.

Il existe des exemplaires avec la figure avant la légende.

Toilette de Vénus (*La*), dressée par l'amour. Paris, Duchêne, s. d. (vers 1770). In-8°. — Recueil de romances publié en 10 (ascicules, ornés chacun d'un frontispice gravé par Duclos. (Le même répété dix fois.)

Tyrannie de Carnot, ou les Carnutes. Anecdote druidique, écrite il y a deux cents ans, dans laquelle les événemens de la Révolution française, depuis le 14 juillet 1789 jusqu'au 18 fructidor an V, sont prophétisés. Paris, an VI. In-8° de 52 pages.

— Frontispice satyrique, n. sig., sur lequel Carnot est représenté avec un aigle sur la poitrine.

VANIÈRE. — Jacobi Vanieri e societate Jesu sacerdotis Prædium Rusticum. Nova edito auctori et emendatior. Parisiis, Bordelet, 1756. In-12. — Frontispice gravé par Brunet et 16 fig. n. sig.

La cinquième édition du *Cohen* ne signale que les éditions de 1774 et de 1786.

Vautours du XVIIIe siècle (Les), ou les Crésus modernes au tribunal de l'opinion publique. Almanach orné de gravures, par A. Denis. Paris, 1798. In-18. — Curieux frontispice.

Vente Nadaillac. — 9 fr. 50.

Vieux tribun et sa bouche de fer (Le). Paris, imprimerie-librairie du Cercle social, 1796. Huit numéros et l'appendice en 1 vol. in-8°. — Le premier numéro est accompagné d'une figure intitulée : *la Création*, gravée par Berthaut d'après Raphaël.

J'en ai vu un exemplaire avec la figure avant la légende.

VOLTAIRE. — *La Pucelle d'Orléans*, poème héroï-comique en 21 chants. Londres (Cazin), s. d. In-18, 1 front., 1 port. et 21 fig. assez libres (quelques-unes très découvertes).

Catalogue Mahé : 100 francs.

Voir pour cette édition l'article publié récemment dans *le Livre* par M. E. Mahé-

JACQUES DE VALENCE.





CHAMPFLEURY

D'après une aquarelle de Nadar

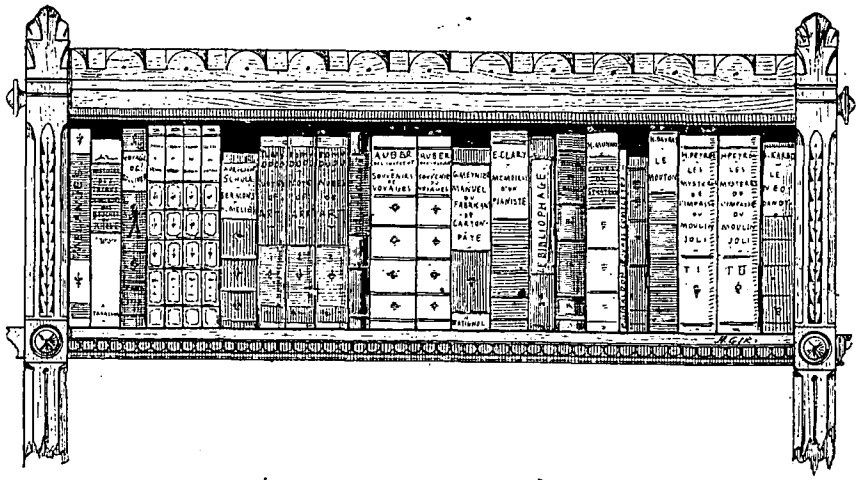

DES BIBLIOTHÈQUES

AU POINT DE VUE DE L'AMEUBLEMENT[1]

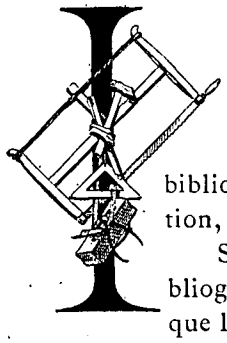

Il y a dix-huit siècles, Cicéron écrivait à son ami Atticus : « Les livres sont la meilleure société de l'homme instruit et studieux, ce sont, en même temps que ses instruments de travail, ses compagnons assidus. Ils sont sa distraction, sa joie, la passion de sa vie. Sa bibliothèque est une sorte de paradis, un lieu de contemplation, d'effusion, c'est le tabernacle de sa pensée. »

Sans remonter jusqu'au déluge, comme le fameux bibliographe allemand J.-J. Mader[2], il est permis de croire que les bibliothèques ont commencé à figurer dans l'ameublement, lorsque les hommes furent assez civilisés pour avoir des livres.

On ne s'étonnera donc pas si, à toutes les époques, dans le mobilier

1. Pour bien interpréter, par le dessin, la monographie de notre collaborateur Spire Blondel, sur les *bibliothèques-meubles,* nous avons pensé qu'il était préférable de n'emprunter aucun cliché au *Dictionnaire du mobilier* et aux différents ouvrages sur l'agencement des livres dans l'antiquité; nous nous sommes donc adressé à un ingénieux compositeur-ornemaniste, M. Adolphe Giraldon, en le priant de se laisser aller à sa fantaisie et de dessiner pour *le Livre* une série de bibliothèques originales, en différents styles modernisés, pouvant être exécutées selon les goûts des amateurs. C'est ainsi que *le Livre* publie une dizaine de types de bibliothèques d'une rare originalité et d'un extrême bon goût. Ces dessins n'interprètent que de très loin le texte de M. Spire Blondel, mais chacun y trouvera son compte et nombre de nos lecteurs, nous en sommes assuré, puiseront dans ces compositions bibliothéco graphiques plus d'une idée neuve pour l'organisation de leur *home* bouquinier. O. U.

2. Dans ses deux dissertations : *De scriptis et bibliothecis antediluvianis,* et *De bibliothecis,* 1666, in-4°.

des peuples cultivés, la bibliothèque a tenu la place d'honneur, a été un symbole de supériorité.

L'étymologie du mot bibliothèque indique d'elle-même la forme primitive de ce meuble : le grec *bibliothêkê* est formé de *biblion,* livre, et de *thêkê*, armoire, boîte.

. On manque de renseignements sur la forme des bibliothèques grecques. Athénée, au premier livre de son *Banquet,* mentionne celles qu'avaient formées le tyran Polycrate, de Samos, le poète Euripide, l'archonte Euclide et le philosophe Aristote. Xénophon parle également de celle d'Euthydème.

Une armoire ou un coffre suffisaient pour contenir le petit nombre de volumes dont les hommes instruits, en Grèce et à Athènes même, avaient besoin alors pour posséder la somme de connaissances de leur pays et de leur temps.

Les bibliothèques particulières étaient néanmoins fort rares. Polybe [1] écrit que l'on peut s'adonner sans péril ni peine aux recherches qui ne demandent que des livres, « pourvu qu'on se fixe dans une ville bien pourvue de documents, ou qu'on ait une bibliothèque municipale dans son voisinage ».

Après la conquête de la Grèce, le goût des livres ne tarda pas à faire des progrès chez les Romains. Ce peuple qui, sans cesse occupé d'expéditions guerrières, avait montré jusqu'à cette époque peu d'empressement pour la culture des lettres, commença d'y prendre goût, par un commerce plus fréquent avec les Grecs, dont la littérature et les arts étaient bien capables d'adoucir ce qui restait de rudesse dans le caractère de ces vainqueurs du monde.

Alors les collections de livres devinrent nombreuses, et les bibliothèques firent partie intégrante de tout riche ameublement.

Dans les derniers temps de la République, le bon goût exigeait que chacun eût chez soi une salle élégamment ornée de livres. Les riches habitations des campagnes s'en trouvaient même pourvues. C'était devenu un genre, une véritable mode, à ce point que bien des gens avaient chez eux de splendides bibliothèques et n'étaient souvent pas en état de lire le titre de leurs ouvrages. Sénèque raille d'une façon piquante ces amateurs prétentieux et ignorants [2]. Lucien s'est amusé à écrire contre eux un traité entier [3].

Cicéron et Atticus, l'érudit Varron et l'empereur Auguste, ainsi que les favoris de ce dernier, Agrippa et Mécène, possédaient de belles bibliothèques. Il en était de même de Sylla, propriétaire des œuvres d'Aristote, et de Lucullus, non moins renommé par le luxe de sa table et de ses jar-

1. T. XII, p. 27,
2. *De la tranquillité de l'âme, 9.*
3. *Contre un ignorant bibliomane.*

dins, que par son goût éclairé pour les beaux livres. Nous savons d'autre part, sur le témoignage d'Aulu-Gelle et de Suétone, que Tibère, Vespasien et Domitien avaient formé chacun une bibliothèque spéciale à leur usage, et que celle de ce dernier, ainsi que le rapporte Eusèbe de Césarée, fut détruite par l'incendie qui consuma le Capitole, sous le règne de Commode.

Outre les bibliothèques des empereurs, il y en avait de particulières dans les principales villes. Les volumes calcinés que l'on a découverts et que l'on trouve encore de temps en temps dans les ruines d'Herculanum et de Pompéi prouvent que les bibliothèques étaient répandues et entraient dans la dépense des simples particuliers.

Mais quelle était la forme de ces meubles ? En quoi consistait leur agencement ?

C'est ce que nous allons examiner.

Les livres, qui chez les Romains avaient la forme de rouleaux, dit M. René Ménard [1], se placèrent d'abord dans des boîtes circulaires munies d'un couvercle et pouvant se fermer à l'aide d'une petite clef. Des courroies qu'on y fixait servaient à les transporter d'un endroit à un autre, et, quand les Romains se rendaient à leurs villas, ils emportaient avec eux leurs auteurs favoris. Toutefois cette manière de serrer les livres ne pouvait être commode que pour ceux qui en avaient très peu. Mais quand on en possédait un grand nombre, on les disposait sur des tablettes, qui répondaient aux casiers de nos bibliothèques. « Lorsque tu seras retiré dans mon cabinet, dit Ovide parlant à son livre, dans ses *Tristes*, et que tu auras pris place dans ta petite loge sur mes tablettes, tu verras tes frères rangés par ordre, comme enfants d'un même père et les fruits de mon étude ; chacun porte son titre à découvert, avec son nom inscrit sur le front. »

Une bibliothèque romaine se plaçait ordinairement, comme nous l'apprend Vitruve [2], dans une pièce exposée au levant, afin d'avoir plus de clarté le matin, qui était l'heure où l'on travaillait généralement, et aussi afin d'éviter les vers produits par l'humidité qu'amènent les vents d'ouest et du midi.

On a découvert à Herculanum des bibliothèques à peu près intactes. Le long des murs, des casiers ou des armoires contenaient les livres ou rouleaux (*volumen*, volume, de *volvere*, tourner), ou les livres reliés (*liber*) déposés à plat sur les tablettes.

Les bibliothèques étaient effectivement divisées par armoires et numérotées, car Vospicus dit que dans la sixième armoire de la bibliothèque Ulpienne, fondée par Trajan, il y avait un livre d'ivoire : « Habet bibliotheca Ulpia in armario sexto librum elephantinum [3]. »

1. *Vie privée des anciens*, t. II.
2. T. VI, p. 7, 10.
3. *In Tacito*, 8.

La pièce découverte à Herculanum ressemblait à une sorte de cabinet de travail, assez petit pour que l'on pût toucher les deux parois en étendant les deux bras. Selon Pline le Jeune, les casiers portaient le nom d'*armaria*. Sénèque les appelle *locumenta*, Juvénal *foruli* et Martial *nudi*.

Les armoires et les casiers s'élevaient à hauteur d'homme ; chaque volume présentait celle de ses tranches dans laquelle était le *pittacium*, c'est-à-dire l'étiquette qui portait inscrit le nom de l'ouvrage. Cicéron, si passionné pour les livres, écrivait à son ami Pomponius, au sujet de sa bibliothèque qu'il avait fait rétablir, après son exil, dans son cher *Tusculum : Bibliothecam mihi tui pinxerunt constructione et sittybis; eos velim laudes.* « Vos ouvriers ont parfaitement arrangé (décoré) ma bibliothèque, quant à la disposition des livres et des étiquettes ; faites-leur-en mon compliment [1]. » Et ailleurs, s'adressant au même : « Depuis que Tyrannion a mis un si bel ordre dans ma bibliothèque, elle est comme l'âme de ma maison. Dionysius et Ménophyle lui ont été d'un merveilleux secours ; rien de plus beau que le coup d'œil de ces rayons de votre goût, d'après la manière élégante dont ils ont étiqueté nos livres : tout est du plus bel effet [2]. »

En résumé, les rouleaux de papyrus étaient placés de manière à tenir le moins de place, c'est-à-dire qu'on les glissait à côté les uns des autres dans leurs cases, comme nos marchands de papier de tentures disposent leurs rouleaux dans leurs boutiques. Mais on avait soin que l'*umbiculus*, avec sa bossette, fût toujours en avant. La profondeur des rayons était d'environ 40 centimètres. Mais on n'entassait pas, sans divisions, les rouleaux les uns sur les autres ; car il eût été difficile de tirer un rouleau placé dans la partie inférieure de l'armoire, et qui eût supporté la charge des rouleaux supérieurs. Il y avait donc autant de rayons que de rangées de rouleaux ; et ces montants étaient plus ou moins séparés les uns des autres, selon la quantité de rouleaux qui appartenait soit à un même auteur, soit à une partie des connaissances humaines [3].

Dans les bibliothèques luxueuses, les armoires destinées à renfermer les volumes étaient en bois de cèdre. Ces armoires ne se trouvaient pas seulement le long des murs, mais il y en avait encore d'isolées, disposées au milieu de la pièce.

Au dire de Boëce [4], les intervalles des murailles qui servaient de séparation à ces armoires étaient parfois incrustés de plaques d'ivoire et de verre diversement coloré. *Nec bibliothecæ potius comptos ebore, ac vitro parietes, quam tuæ mentis sedem requiro.* Asinius Pollion avait

1. T. IV, 5.
2. T. VI, 8.
3. Gabriel Peignot, *Essai historique sur la reliure des livres*, p. 61.
4. *De la consolation de la philosophie*, t. Ier, 5.

même poussé la magnificence jusqu'à orner sa bibliothèque avec les portraits et les bustes des grands hommes, les statues de Minerve, des Muses, etc. Cet exemple fut suivi par les riches amateurs, comme on le voit par Cicéron, Horace et Martial.

Sidoine Apollinaire, au Ve siècle, cite plusieurs bibliothèques particulières de la Gaule : telles sont les bibliothèques de Lupus, professeur à Périgueux; du consul Magnus, à Narbonne; de Ruricius, évêque de Limoges. Il est surtout entré dans des détails curieux sur celle du préfet Ferreolus, dans sa maison de Prusiane, située sur les bords du Gardon, près de Nîmes. Cette bibliothèque, qui possédait un grand nombre d'auteurs profanes et d'écrivains grecs traduits en latin, était partagée en trois classes : l'une destinée à l'usage des femmes, la seconde aux littérateurs de profession, la troisième au vulgaire des lecteurs. « On voyait, écrit Sidoine à son ami Donidius, beaucoup de livres; tu dirais des tablettes destinées aux ouvrages de grammaire, ou les degrés de l'Athénée, ou enfin les armoires qui remplissent les boutiques des libraires [1]. »

Les irruptions des barbares, plus terribles et plus destructibles que les inondations, les volcans et les tremblements de terre, eurent bientôt fait disparaître de l'Italie les bibliothèques qui s'y étaient multipliées depuis quatre ou cinq siècles. Celles de l'Orient échappèrent à ce torrent dévastateur, et les villes de l'Égypte et de l'Asie conservèrent leurs collections de livres.

Le premier de tous les peuples où l'on voie des bibliothèques, remarque Bossuet sur la foi de Diodore de Sicile [2], est en effet celui d'Égypte. Cet ancien auteur rapporte que le roi Osymandias, contemporain de Priam, roi de Troie, avait formé, dans son palais, une bibliothèque fermée par une porte sur laquelle on lisait ces mots : *Officine médicinale de l'âme.* ψυχῆς ἰατρεῖον. Malheureusement ce nom, que l'historien grec donne comme étant celui d'un monarque égyptien, n'a été l'objet d'aucune identification sérieuse, et l'on n'a trouvé, à Thèbes, aucun vestige du tombeau du prétendu roi.

Quoi qu'il en soit, une chambre du temple de Denderah est nommée *bibliothèque;* sur la porte est gravée la palette des scribes. Cette salle contient un catalogue des manuscrits qu'elle renfermait, lesquels étaient écrits sur peau et serrés dans des coffres. La déesse Sawekh, la déesse des livres, qui était vénérée à Memphis dès la IVe dynastie (4235-3951 av. J.-C.), présidait aux bibliothèques [3].

Mais, avec les progrès de la civilisation, les bibliothèques égyptiennes se perfectionnèrent. L'historien Paul Orose, contemporain de saint Augustin et de saint Jérôme, étant à Alexandrie vingt ans après

1. T. Ier, 9.
2. T. Ier, 49.
3. Paul Pierret, *Dictionnaire d'archéologie égyptienne.*

l'expédition de Théophile, qui avait obtenu de l'empereur Théodose, en 390, un édit lui permettant de démolir tous les temples de la ville, entre autres, celui de Sérapis, où beaucoup de livres étaient conservés, put voir encore les restes échappés au pillage, les tablettes mêmes vides ou brisées : *armaria librorum exinanita.*

A l'époque de leur prospérité, les Arabes remplacèrent également, pour la conservation des livres, les coffres par des armoires avec tablettes. Au IXe siècle, lorsque le fanatisme musulman se fut calmé, ce peuple intelligent porta en Espagne le goût des sciences et des lettres. Al-Hakem II, roi de Cordoue, qui en 963 succéda à son père Abdérame III, avait rassemblé une riche bibliothèque qu'il avait lui-même coordonnée et classée. « Elle était soigneusement divisée en compartiments dans chacun desquels se trouvaient les livres qui traitaient d'un objet spécial. Chaque armoire, chaque rayon, avait des tables, et toutes ces tables étaient réunies en une table générale [1]. »

Mahomet II, le célèbre sultan qui fit la conquête de Constantinople (1453), passe chez les Turcs pour un des premiers sages de leur religion, pour le protecteur déclaré des lettres, et un de leurs plus illustres Mécènes. Il était l'ami des savants, il assistait à leurs disputes, donnait de l'argent aux plus habiles et récompensait les poètes et les orateurs distingués. Ce fut lui qui fit graver cette sentence en langue arabe sur la porte de sa bibliothèque : « L'étude des sciences est un précepte divin pour les vrais croyants. »

Selon toute probabilité, cette bibliothèque était organisée à la manière arabe, et les livres reposaient dans des armoires ou des vitrines rangées le long des murs.

On trouve quelques détails intéressants sur les meubles de la bibliothèque impériale du grand sérail de Constantinople, dans l'historien turc Reschid Effendi : « Il y avait, dit-il, dans le trésor royal du sérail, une multitude infinie de livres choisis et précieux, rassemblés en partie des dons faits au gouvernement, en divers lieux, ou acquis par le gouvernement même, depuis les premiers temps de la fondation de l'Empire ; mais ils étaient couverts de poussière et devenus dans les armoires la proie des vers. La plupart se trouvaient dans un tel état de délabrement, qu'il était impossible aux personnes de l'intérieur du sérail de s'en servir, quelque bonne volonté qu'elles en eussent, et on n'en pouvait même retirer aucun profit, tant ils étaient mal en ordre et confondus pêle-mêle [2]. »

L'empereur Achmet III, ne voulant pas laisser plus longtemps languir dans l'oubli tant de livres précieux, devenus inutiles aux savants et

1. *Histoire de la domination des Arabes en Espagne*, traduit de l'espagnol de Joseph Conde, par Marlès, t. Ier, p. 472.

2. Toderini, *la Littérature des Turcs*, t. II, p. 47.

soustraits à leurs regards, transporta tous ces volumes dans la nouvelle bibliothèque qu'il fit construire dans son palais, et qui fut achevée l'an de l'hégire 1132 (1720 de l'ère chrétienne). Cette bibliothèque resta comme l'ancienne inaccessible aux infidèles, c'est-à-dire aux chrétiens, comme les appellent les musulmans. Mais, d'après le témoignage d'Ismaël Bey, savant turc versé dans la langue grecque et la langue italienne, et qui fut dix-neuf ans page au sérail, ce qui lui permit de pénétrer plusieurs fois dans la bibliothèque impériale, on sait que les livres y étaient enfermés dans des armoires, et que leurs titres étaient écrits dessus, selon l'usage des Ottomans. De plus, tous les volumes étaient marqués d'un grand cachet noir, montrant qu'ils appartenaient à la Bibliothèque impériale. « Celle-ci, pour dire enfin quelque chose du local même, est toute pavée de marbre, et les murailles sont incrustées de marbres orientaux les plus précieux. Les livres sont rangés dans des armoires fermées de jolis grillages et de belles glaces, tout autour il y a des sofas pour s'asseoir. C'est ainsi que m'en a parlé un Géorgien qui avait dans le sérail des personnes de connaissance de sa nation, et qui était entré plusieurs fois dans cette bibliothèque impénétrable aux Francs[1]. »

Dans une autre bibliothèque, celle de Sainte-Sophie, les livres avaient été renfermés dans des étuis peints de différentes couleurs, puis placés horizontalement dans des armoires adossées aux murs et défendues par des grillages de cuivre[2]. La bibliothèque de Rhagib Pacha était plus élégante et plus ornée que les autres. « On tourne autour d'une grande enceinte qui est au milieu, fermée par une grille de fer très haute et richement dorée, qui garantit les armoires où sont les livres. Dans les vitrines du milieu, travaillées en bois de noyer, dorées aussi et fermées par des glaces, on voit les livres couverts de beaux étuis, sur lesquels on lit le nom de l'auteur et le titre de l'ouvrage. Les étuis sont entourés d'un cordon, et par un mécanisme ingénieux, en tirant le cordon, le livre sort de son étui[3]. »

Quant aux bibliothèques privées, il en existe de très luxueuses. Les Turcs se plaisent à couvrir proprement leurs livres, à les revêtir de maroquin à filets d'or, et à les enfermer dans des étuis bien travaillés, qu'ils déposent dans d'élégantes vitrines en bois de cèdre ou de noyer, quelquefois ornées de colonnades, dont le chapiteau est plaqué de nacre; le reste est doré[4].

Il n'en est pas de même des Persans. S'il faut en croire la description que fait Chardin de la Bibliothèque royale d'Ispahan, les murs de leurs bibliothèques étaient alors de bas en haut percés de niches de 15 à

1. Toderini, *la Littérature des Turcs*, t. II, p. 50.
2. *Idem*, p. 76.
3. *Idem*, p. 124.
4. *Idem*, p. 132.

16 pouces de profondeur (environ 45 centimètres) qui servaient d'ais ou de tablettes. « Les livres y sont couchés à plat, les uns sur les autres, en pile, selon leur grandeur ou leur volume, sans aucune distinction des matières qu'ils traitent. Les noms des auteurs sont écrits pour la plupart sur la tranche du livre. De grands rideaux doubles attachés au plafond couvrent toutes ces niches, en sorte qu'on ne voit pas un livre en entrant dans la salle, mais seulement ces rideaux, et un double rang de coffres, haut de quatre pieds, le long des murs, qui sont aussi pleins de livres. »

C'est aux moines du moyen âge que l'on doit le rétablissement des lettres en Occident. Eux seuls avaient conservé, par des copies, les livres échappés aux ravages qui en avaient détruit tant d'autres, et pour les conserver et les préserver de la poussière et de l'humidité, on construisit de nouvelles bibliothèques ou espèces d'armoires (*armaires, almaires*, du latin *armaria*). Ces armoires, fort répandues dans les églises et dans les cloîtres, contenaient les livres dont on faisait journellement usage.

Une bibliothèque de ce genre (XIIIe siècle) est conservée dans la salle du trésor de la cathédrale de Bayeux. Cette armoire, dit Viollet-le-Duc [1], était jadis entièrement couverte de peintures. Les sujets qui garnissent les panneaux sont blancs sur un fond vermillon ; les montants et traverses sont remplis par un ornement blanc courant sur un fond noir avec filets rouges ; les fleurons sont blancs, noirs et rouges. Notre gravure représente la moitié de cette armoire, qui se composait autrefois de huit travées. Une seule tablette la sépare horizontalement au droit de la traverse intermédiaire, de sorte que les panneaux, s'ouvrant deux par deux, laissaient voir séparément les cellules du meuble.

Cet exemple fait voir que la principale décoration des bibliothèques, comme celle des autres meubles en général, était obtenue au moyen des ferrures nécessaires et de peintures recouvrant les panneaux. La menuiserie était d'une grande simplicité. Ce ne fut que plus tard que la sculpture vint décorer la menuiserie des armoires à livres.

Alors les livres étaient fort chers et par conséquent fort rares. Les personnes qui n'avaient que peu de volumes se bornaient à les renfermer dans un *lutrin* de librairie ou de bibliothèque, petit meuble facilement transportable, propre à poser et serrer les livres à consulter. Le lutrin, à lui seul, pouvait contenir la bibliothèque d'un homme lettré. A cet effet, outre la tablette propre à recevoir plusieurs livres ouverts, il était muni de petits casiers dans lesquels on rangeait les manuscrits. Un lutrin pouvait ainsi renfermer une vingtaine de volumes, et beaucoup de gens d'étude n'en possédaient pas autant. Nous reproduisons, ci-contre, un de ces lutrins réservés à l'usage particulier qui date du XIIIe siècle ; il est tiré d'un manuscrit de la Bibliothèque nationale [2].

1. *Dictionnaire du mobilier*, t. Ier, p. 7.
2. Viollet-le-Duc, *id.*

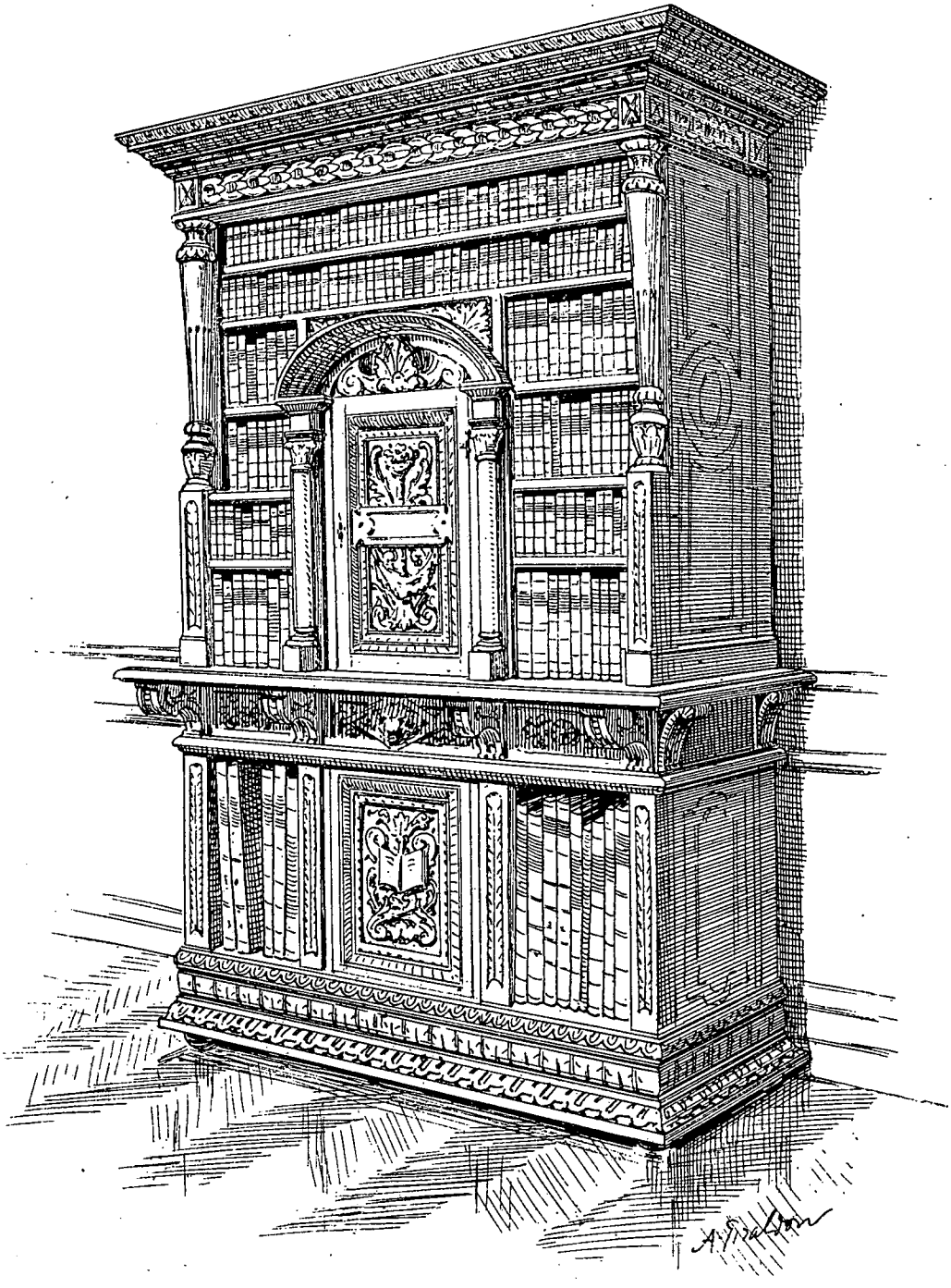

BIBLIOTHÈQUE, STYLE RENAISSANCE.

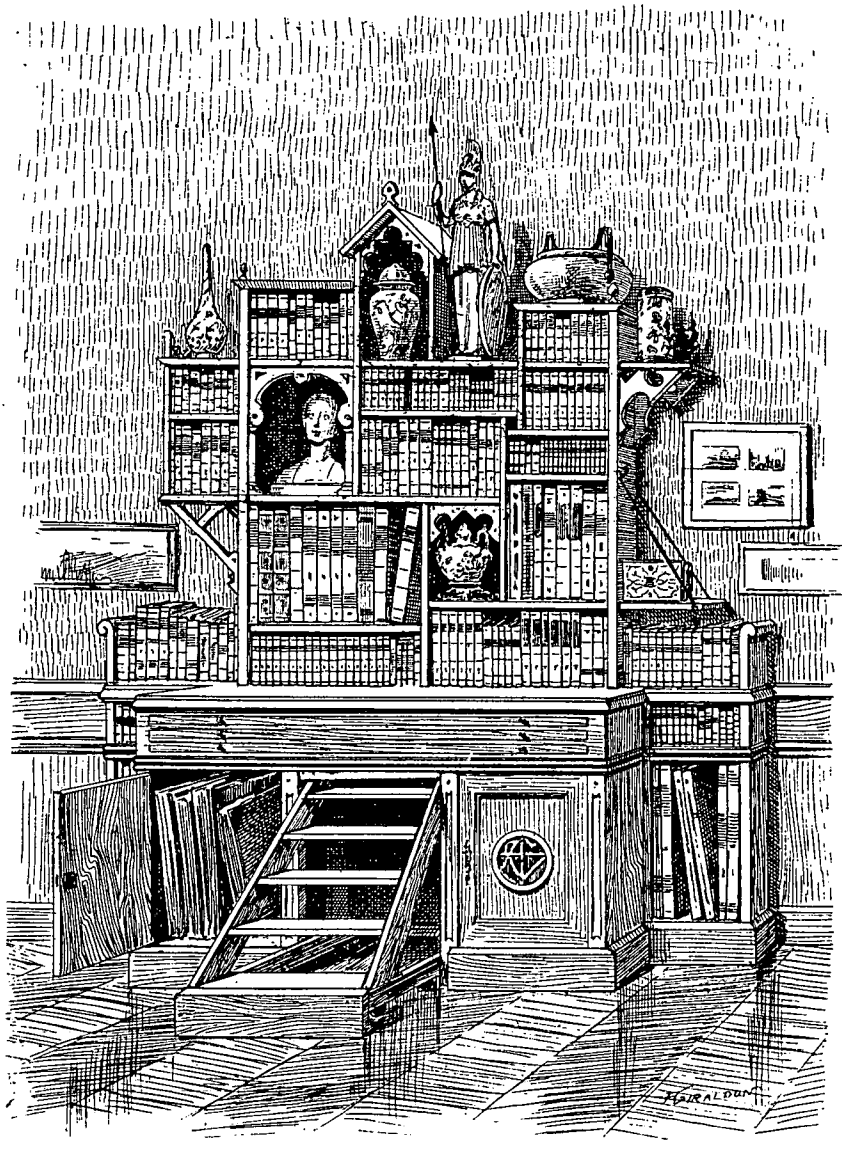

LE LIVRE. — VIIe ANNÉE. Maison QUANTIN.

MEUBLE, BIBLIOTHÈQUE MODERNE.

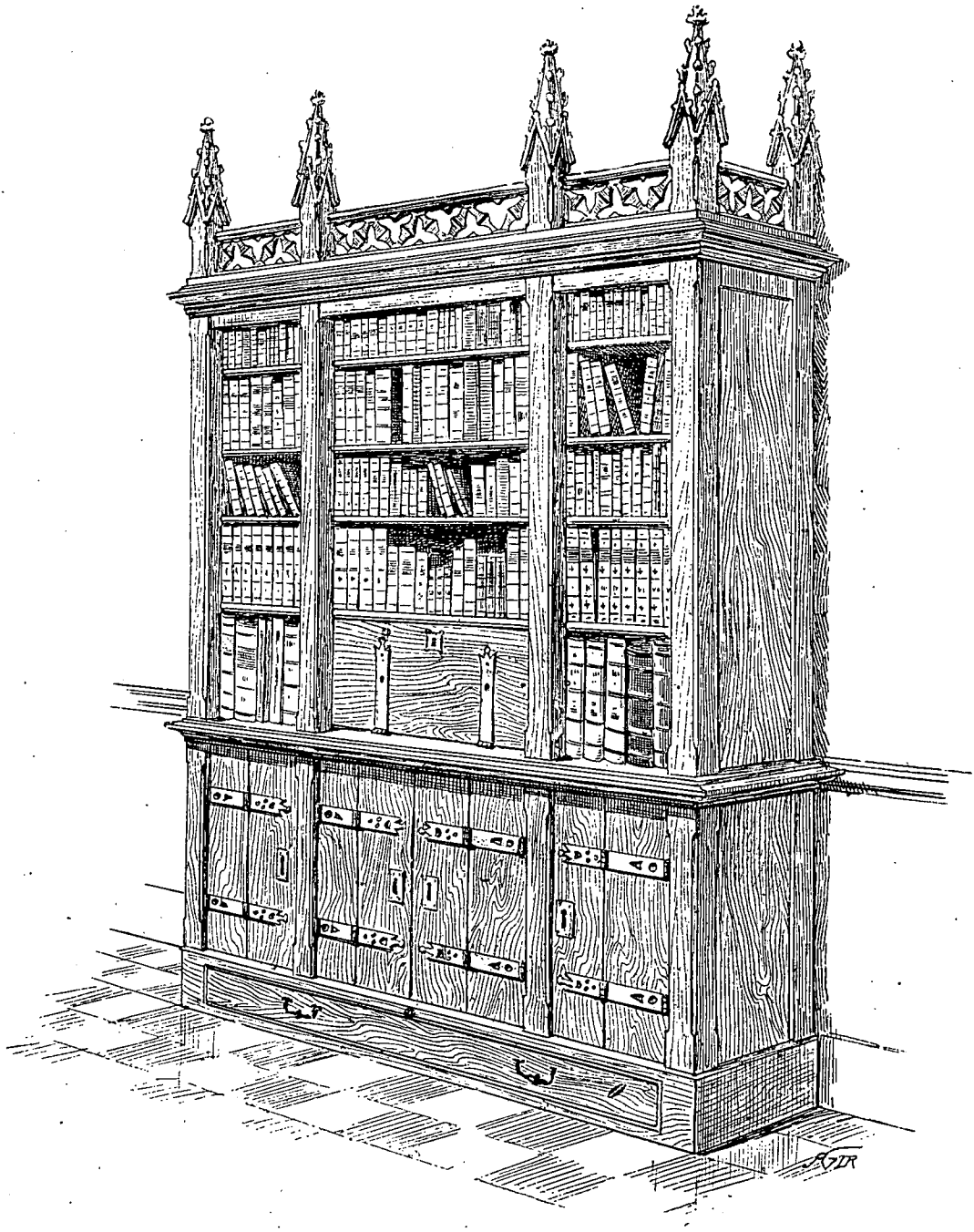

CORPS DE BIBLIOTHÈQUE, GENRE GOTHIQUE.

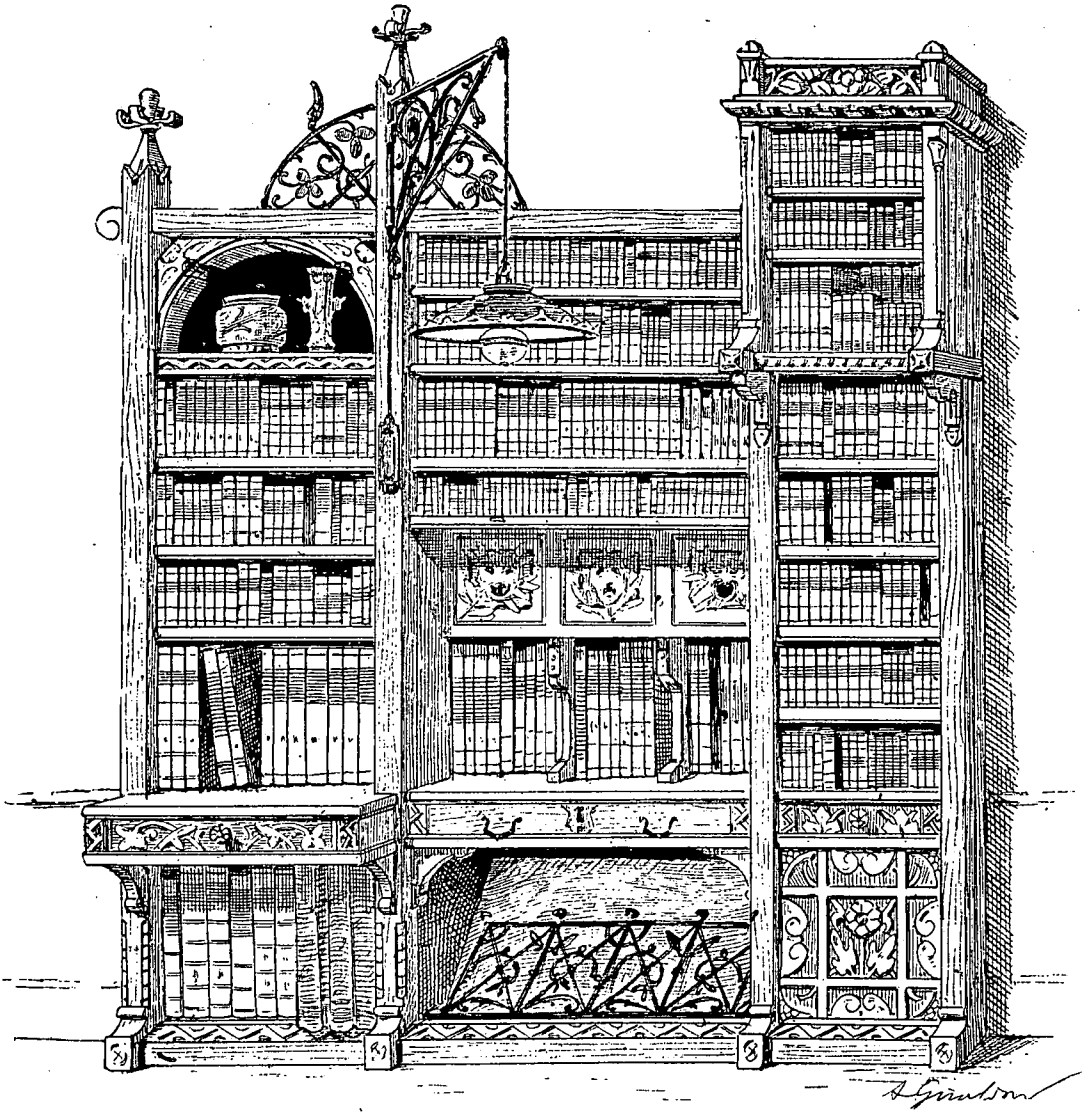

BIBLIOTHÈQUE, STYLE COMPOSITE MODERNE.

Le goût des livres naquit alors parmi la noblesse. On peut supposer, d'après la multiplicité des manuscrits et surtout des romans et chroniques, qui datent de cette époque, que les seigneurs créèrent des bibliothèques, et que tout logis de lettré avait la sienne.

Aux XIVe et XVe siècles, non seulement les princes formaient des bibliothèques à leur usage personnel, mais les simples particuliers en possédaient d'assez remarquables [1].

Comme on le voit par les miniatures, ces bibliothèques consistaient soit en armoires non fermées, construites dans l'épaisseur des murs et quelquefois protégées par des rideaux, soit en lutrins portatifs dans le genre du joli meuble copié par Viollet-le-Duc sur un imprimé de la fin du XVe siècle [2]. C'est un lutrin circulaire, c'est-à-dire tournant sur un axe, de manière à être ainsi élevé ou abaissé à volonté, pour lire debout ou assis. L'arbre servant d'axe est fiché au milieu d'un coffre tenant lieu de petite bibliothèque, et se termine à son sommet par un pinacle sculpté.

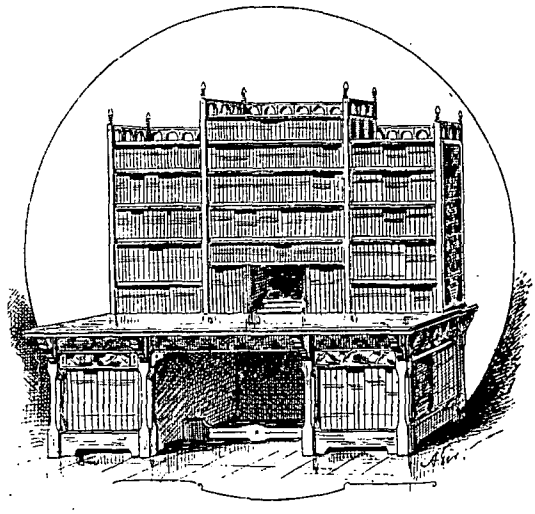

BIBLIOTHÈQUE-BUREAU. — STYLE GOTHIQUE.

Nous voici arrivés à l'époque à jamais mémorable de l'invention de l'imprimerie. Que d'ouvrages ensevelis dans la poussière et l'obscurité vont reparaître au grand jour! Que de belles bibliothèques vont s'établir! Avec la Renaissance, Athènes et Rome ressuscitent, pour devenir encore une fois les maîtresses du monde et les oracles de la raison et du goût! Historiens, poètes, philosophes et savants, tous augmentent leur bibliothèque! Sous François Ier et ses successeurs, on voit s'entasser sur les rayons en Italie, les volumes des Alde et des Juste, en France, ceux des Gryphe, des Coline et des Estienne. La multiplicité des ouvrages publiés par ces savants imprimeurs est une preuve incontestable de l'empressement du public à acquérir leurs éditions, et du goût de la plupart des amateurs pour les belles bibliothèques.

La reine Catherine de Médicis était de ce nombre. L'inventaire de ses meubles, dressé en 1589, nous apprend qu'entre les deux fenêtres de son cabinet personnel, attenant à son appartement, se trouvait une ar-

1. Champollion-Figeac, *Documents paléographiques*, p. 470.
2. *L'Art de bien vivre et de bien mourir*. Paris, 1492, in-4°.

moire à quatre quichetz (ou ventaux) contenant non point sa grande librairie, mais sa bibliothèque intime, composée de vingt-deux volumes choisis.

Plus nous avançons, plus les bibliothèques s'embellissent et dressent leur masse imposante. Avec le règne de Louis XIV, si propice aux lettres et aux arts, les riches particuliers, à l'imitation de Colbert, si passionné bibliophile, font faire des meubles splendides sur les tablettes desquelles doivent reposer leurs trésors, c'est-à-dire leurs « chers et discrets amis », comme disait le duc de Luynes en parlant de ses livres. Telle était, au château de Fontainebleau, la grande et magnifique bibliothèque en bois noir, fermant à deux portes vitrées, et avec tiroirs dans la partie inférieure à gorge. Cette pièce remarquable, contemporaine du grand roi et très richement ornée de bronzes ciselés et dorés représentant des mascarons, des têtes de femmes, de satyres et autres ornements, faisait partie du mobilier de Léopold Double.

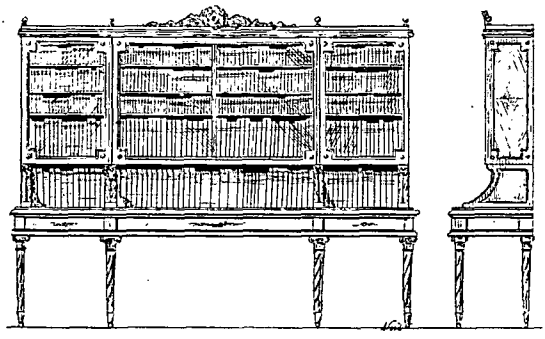

BIBLIOTHÈQUE-BUREAU. — GENRE LOUIS XVI.

Le docteur anglais Lister, dans le voyage qu'il fit à Paris en 1698, visita l'appartement de M. de Viviers, à l'Arsenal. Il rapporte que les pièces étaient meublées avec le plus grand luxe. Outre quelques bons tableaux, on y admirait surtout une curieuse collection de porcelaines chinoises. « J'y ai aussi remarqué des bureaux et des corps de bibliothèque aussi riches qu'élégants. »

Mais, comme on le voit par le journal d'Evelyn, compatriote de Lister, qui visita Paris à cette époque, la noblesse française de ce temps ressemblait assez à celle de l'ancienne Rome. « Ici tout personnage de rang qui se bâtit une maison se croit obligé, quelles que soient d'ailleurs ses prétentions intellectuelles, d'avoir son cabinet et sa bibliothèque. Il ne s'amusera point, pour garnir celle-ci, au choix des auteurs ou des éditions; mais, ses rayons une fois posés et mesurés, il s'arrange avec le libraire pour qu'il lui fournisse tant de toises d'in-folio bien dorés, tant de toises d'in-quarto et d'in-octavo : ce qu'il en faut pour remplir la bibliothèque. Beaucoup de ces gentilshommes cependant ne laissent pas d'avoir nombre de bons livres et d'être fort instruits. »

Nous ne finirions point, si nous voulions parler de toutes les bibliothèques qui avaient quelque célébrité avant la Révolution, cette époque si funeste aux beaux meubles et aux beaux livres. Alors les grands sei-

gneurs, les femmes du plus haut rang le disputaient, en fait de collections de livres, aux savants et aux gens de lettres les plus aisés, comme ils rivalisaient souvent avec eux pour le goût et les connaissances littéraires. C'est alors que les plus célèbres ébénistes de l'époque se mirent à fabriquer des meubles splendides ornés de bronzes dorés qui, sous le

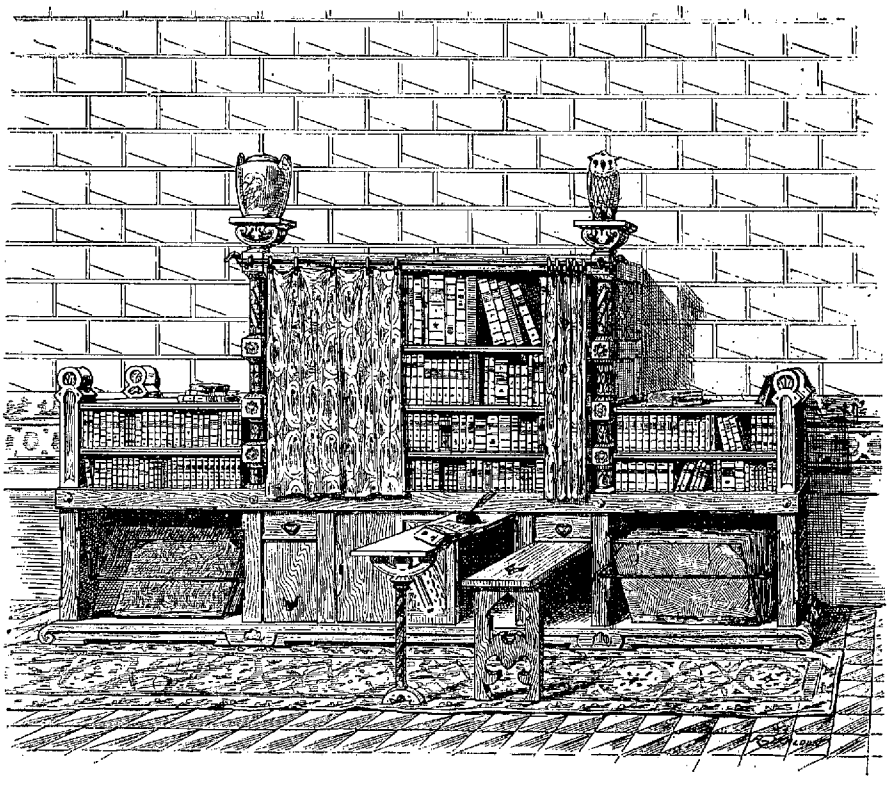

PETITE BIBLIOTHÈQUE MOYEN AGE.

nom d'*armoires*, servaient de bibliothèques et décoraient admirablement les cabinets de travail. P. Remy, dans son catalogue de La Live de Juilly (1769), sous la rubrique de PHILIPPE CAFFIERI, décrit un corps d'armoire de vingt-deux pieds de long, une grande table de bureau, une écritoire, un secrétaire et une pendule. « C'est, dit le célèbre expert, un tout ensemble de la plus grande conséquence, à l'imitation des ouvrages du fameux Boulle. Ce beau meuble est de Philippe Caffieri, cet artiste si célèbre. »

Il ne faudrait pas croire que la mode des bibliothèques, si l'on peut s'exprimer ainsi, fût alors particulière aux grands seigneurs, aux dames de la cour, aux savants et aux littérateurs en renom ; elle avait passé dans les classes inférieures de la société. Depuis les princes jusqu'aux bourgeois, depuis les archevêques jusqu'au plus petit abbé, depuis le

chancelier jusqu'au procureur, depuis les ministres jusqu'aux moindres employés, un grand nombre d'individus, dans leur passion éclairée pour les livres ayant le plus de rapports avec leurs goûts et leur profession, mettaient leur amour-propre à les bien habiller et surtout à les bien loger.

Les bibliothèques de cette époque sont assez rares. Nous citerons, pour mémoire, la jolie bibliothèque Louis XV, à panneaux vitrés, envoyée en 1876, par M. Charles Contaut, à l'exposition rétrospective de la ville de Reims.

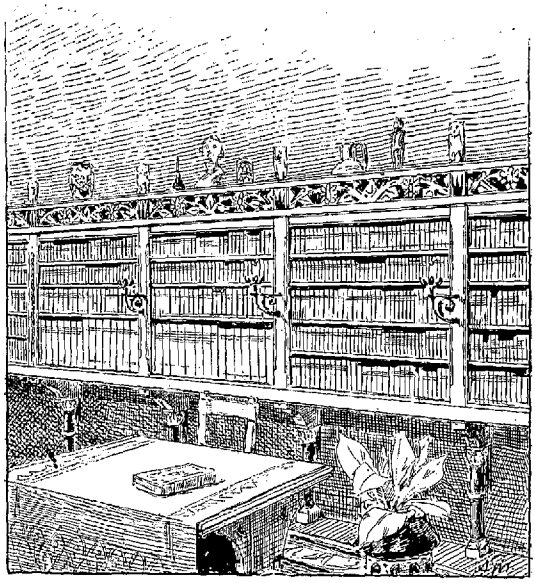

BIBLIOTHÈQUE MODERNE.

La passion des mobiliers de luxe renaquit avec le premier Empire. On en a un exemple dans le corps de bibliothèque qui contenait les livres composant la collection du marquis de Brantes, vendue en 1830. D'après le témoignage du bibliophile Auguste Veinant, ce magnifique meuble provenait du château de la Malmaison.

Aujourd'hui, les amis des livres renferment leurs trésors dans d'élégantes vitrines ou dans des corps de bibliothèque plus ou moins riches, selon leur fortune et surtout selon leur goût. Pour la construction d'une bibliothèque destinée à recevoir des livres dits d'amateur, il est urgent de prendre du bois de cèdre, du cyprès, du mahogon, de l'ébène, du sandal ou tout au moins du chêne très sec et très sain. Les bois très compacts ou très fortement aromatisés sont ceux que les insectes ne parviennent pas à percer[1].

« Que ce meuble, dit M. Jules Richard[2], soit assez profond pour qu'on y puisse installer deux rangées de grands in-octavo ou trois rangées d'in-12. Certes, il vaudrait mieux que les rayons fussent moins chargés en profondeur; mais les appartements sont si petits à Paris qu'un bibliophile doit se résigner à regagner en épaisseur ce qu'il perd en surface. Le meuble ne doit pas dépasser la hauteur à laquelle votre bras atteint; vous mettrez au-dessus vos scrupules, vos tableaux, vos potiches, toutes choses qui s'harmonisent à merveille. Enfin qu'il soit ouvert. Les livres et surtout les reliures ont besoin d'air. Un livre est un être vivant, il

1. Ed. Rouveyre, *Connaissances nécessaires à un bibliophile*, 3e édition, t. Ier, p. 19.
2. *L'Art de former une bibliothèque*, ch. VII.

faut qu'il respire. Je suis convaincu, par expérience, qu'à la longue un volume relié s'abîme moins sur un rayon, que dans un meuble hermétiquement fermé. Nos ancêtres, qui joignaient la prudence à la connaissance des choses, mettaient souvent des portes à leurs armoires bibliothèques, mais elles étaient grillagées. Aujourd'hui les vrais amateurs ont

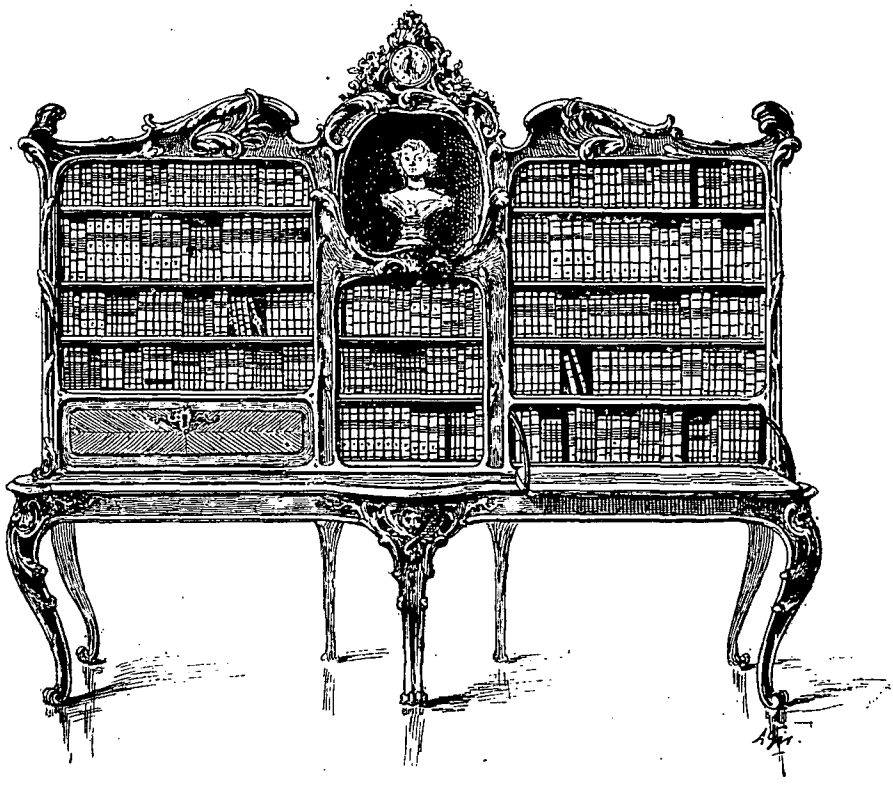

TABLE-BIBLIOTHÈQUE LOUIS XV.

des armoires ouvertes ; je ne les blâmerai pas si leurs armoires n'ont pas de coins creux et profonds où les livres se perdent, si leurs rayons sont confortablement doublés de drap, et si, dans le voisinage, ils installent avec art quelques pièges à loups.

« Pour qui n'a pas plus de cent ou deux cents volumes, la bibliothèque est un meuble comme la chaise longue sur laquelle on fait la sieste ; elle fait partie intégrante du mobilier et doit être du même bois. Elle peut être indifféremment l'armoire où on sert les livres professionnels ou bien la logette d'amis, poètes ou prosateurs, qu'on lit de préférence.

« Au contraire, lorsque le nombre de volumes atteint ou dépasse le chiffre de 1,000, la pièce où l'amateur enferme ces richesses devient vite un temple ; et comme la place y est toujours mesurée, il convient de

bien choisir ce qu'on y introduit et d'y regarder à deux fois avant d'en ouvrir les portes à des nouveaux venus. Il n'y a que les personnages à hôtel qui peuvent admettre dans leur collection n'importe quel livre sans compter. »

C'est le cas de répéter ici avec le bibliophile Jacob que « la bibliothèque des bibliophiles s'est transformée en salon, en cabinet, en armoire. Il faut à peine un meuble là où il fallait jadis une galerie ou plusieurs salles consacrées à la bibliothèque. Le livre étant devenu bijou, il suffit de le mettre dans un écrin ».

Depuis quelques années, les bibliothèques de style Henri II paraissent avoir la préférence. Nous mentionnerons particulièrement en ce genre une grande bibliothèque en noyer sculpté, style Renaissance, exposée en 1867. Ce beau meuble est à double corps, le corps supérieur un peu en retraite sur le corps inférieur. Ce dernier se compose de quatre portes séparées par des pilastres, sur deux desquelles sont, en médaillons, les portraits du Dante et de Virgile, et sur les deux autres des attributs relatifs aux sciences.

Le corps supérieur est à quatre portes vitrées, séparées par des colonnes composites. Sur la colonne du milieu est une figure d'Atlas en cariatide, symbole de l'industrie supportant le globe terrestre. Au milieu et au-dessus des panneaux de droite et de gauche sont les masques de la Comédie et de la Tragédie. Au sommet des colonnes, quatre génies, retenant des rideaux qui retombent en dehors du champ des portes vitrées, semblent avoir pour but de mettre en évidence les trésors de la science enfermés dans ce meuble et d'appeler tout le monde à en profiter.

Pour compléter l'enseignement, la Science assise au-dessus de la sphère, et sur un lion couché, dominant le monde et la force brutale, couronne d'un côté l'Histoire et de l'autre la Poésie.

Cet ensemble offre une unité de conception d'autant plus louable qu'on ne la rencontre pas toujours même dans les œuvres qui ne relèvent que de l'art.

SPIRE BLONDEL.



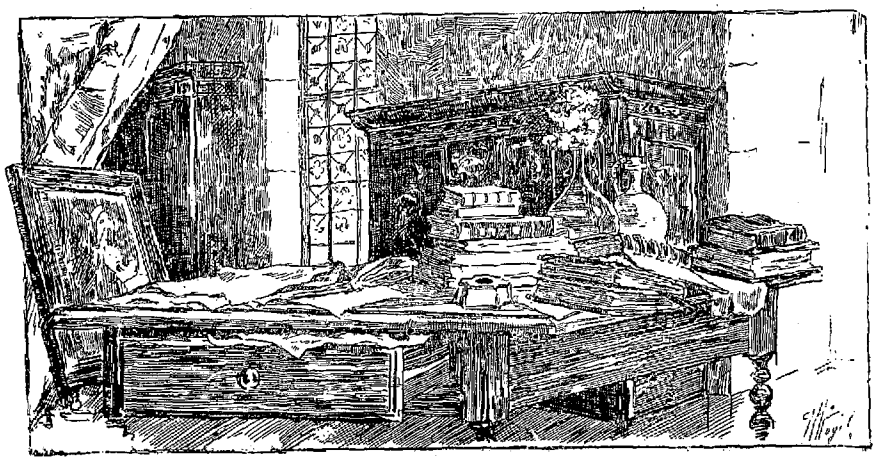

UNE ŒUVRE ANONYME DE BALZAC

LE CODE CONJUGAL



La paix est à peu près faite sur le nom de Balzac : il est sorti de la haine et de la contradiction. Il est dans le cas de plusieurs parmi les grands écrivains du XIXe siècle ; comme il n'y a plus de littérature, on ne les discute plus. Balzac a néanmoins laissé une impression fâcheuse à quelques-uns de ceux qui ont assisté aux derniers échos des clameurs qu'il a suscitées. Puis l'École réaliste, si tant est que ce soit une École, en a voulu faire son maître. Lui appartient-il? Non, sauf pour quelques peintures scabreuses qui n'étaient pas un programme. Ceux qui l'entendent sont d'accord à reconnaître que ses personnages, les plus mauvais comme les meilleurs, étaient à son point de vue un spectacle à voir, non des modèles à suivre. Il n'aime pas les scélérats et les corrompus comme on le prétend : il les montre et, s'il a parfois l'air de les admirer, il admire plutôt en eux le don qu'il a de les mettre en relief. Le mépris que la plupart inspirent n'est pas un effet de la perversité du romancier ; il le leur a mis au visage de la même façon qu'un peintre met de la couleur sur sa toile. Chez Balzac, le mépris est la couleur dont il préfère l'emploi, dans l'espoir qu'il en restera quelque chose sur la physionomie de son temps, qu'il déteste parce que ce temps a été dur à sa personne.

Il est remarquable que ceux qui ont connu Balzac de près ont été depuis indulgents à sa mémoire. Il y a parmi eux Victor Hugo et Lamartine, dont l'impression a le droit d'être pesée. Eux aussi ont souvent prêté dans leur vie, sinon dans leurs œuvres écrites, autant de prises que lui à la médisance. On consent à ne pas s'en souvenir, persuadé qu'on est que s'il y a par hasard quelque tache de boue sur leur vêtement, c'est qu'il y en avait dans la rue et qu'ils l'ont eue à traverser. Or les deux poètes ont avoué en Balzac un frère d'origine. Il leur suffit qu'il ait fait vibrer les âmes, ce à quoi on n'arrive pas sans en avoir une. « Il saisit corps à corps la société moderne, dit Victor Hugo de Balzac. Il arrache à tous quelque chose ; aux uns, l'illusion ; aux autres, l'espérance ; à ceux-ci un cri ; à ceux-là un masque... Il creuse et sonde l'homme, l'âme, le cœur, les entrailles, le cerveau, l'abîme que chacun a en soi... Il va briller désormais parmi les étoiles de la patrie. » C'était aux funérailles du père de *Vautrin* que Victor Hugo parlait ainsi. Et il lui pardonne *Vautrin*. On aurait attendu moins de Lamartine, aux yeux duquel, pour être louable, il semble qu'on doive porter une robe d'azur. Or il y a une pointe de Rabelais chez l'auteur des *Contes drôlatiques* et on sait que Lamartine et Rabelais ne s'entendaient pas. Lamartine aussi l'excuse. Il avait connu Balzac aux *petits couverts* de Mme de Girardin, raconte-t-il dans son *Cours familier de littérature*. C'était un ermite aux apparitions rares. Son air de Vulcain avait frappé Lamartine. « Balzac à cette époque, dit-il, épanchait en éclats de voix et de grands gestes un feu d'esprit accumulé pendant des semaines de solitude et de silence dans je ne sais quel antre de Paris, où il dérobait son temps aux importuns, son lit et sa table de travail à ses créanciers. Son éloquence était plus originale que juste. Il avait sur toutes choses des idées *solitaires*, c'est-à-dire en contradiction avec le sens vulgaire de ce bas monde, qu'on appelle le bon sens et dont il est aussi dangereux d'être trop loin que d'être trop près. » Si l'on en est trop près, on en est suffoqué ; si l'on en est trop loin, on est suspect d'hérésie ou, ce qui revient au même, soupçonné d'être un fou ou un monstre. Balzac ne pouvait manquer de paraître un monstre et c'est l'avis de Sainte-Beuve à qui, disait Balzac, les os des solitaires du Port-Royal étaient restés dans la gorge : « Son extérieur était aussi inculte que son génie, poursuit Lamartine. C'était la figure d'un élément : grosse tête, cheveux épars sur son collet et sur ses joues comme une crinière que le ciseau n'émondait jamais, traits obtus, lèvres épaisses, œil doux, mais de flamme, costume qui jurait avec toute élégance ; habit étriqué sur un corps colossal, gilet débraillé, linge de gros chanvre, bas bleus, souliers qui creusaient le tapis, apparence d'un écolier en vacances qui a grandi pendant l'année, et dont la taille menace de faire éclater les vêtements. — *Cours familier de littérature*, 1856. »

Il y avait derrière cette physionomie grotesque une des plus belles volontés qu'on ait vues, une imagination féerique, des passions brûlantes avec un talent d'observation qui savait prendre la mesure aux idées comme aux choses. Lamartine l'appelle le Walter Scott des *caractères*, un Dante « des cercles infinis de la vie humaine », un Molière dont on lit les comédies au lieu de les jouer. L'idée de comparer Balzac à Molière était déjà venue à Victor Hugo, à cause non de ses caractères, mais de la mélancolie que sa lecture provoque et à laquelle il se dérobait lui-même à l'aide d'un travail sans relâche.

Cette violence au travail avait été dès l'abord une impulsion de la misère. De vingt à trente ans, Balzac vécut dans un grenier, constamment à la veille de tomber dans une profession manuelle, sans qu'une éclaircie apparût à son horizon. Il n'avait point de talent. Le talent fut chez lui un produit de l'effort à outrance. De 1819 à 1825 il n'écrivit pas moins de quarante volumes. En 1825, il avait vingt-six ans. Des collaborateurs sans mérite, ayant de plus que lui des relations, l'exploitaient. Il était le bœuf qui laboure un champ; d'autres faisaient la récolte et lui en octroyaient une part minime. Qui étaient-ils ? On ne les connaît pas tous. C'étaient Le Poitevin Saint-Alme, Viellerglée, Horace Raisson, le marquis de Belloy. On prononce d'autres noms encore sur lesquels il est malaisé de savoir à quoi s'en tenir. Une sorte de pudeur empêcha plus tard Balzac d'entrer dans des détails à cet égard. Ils plaçaient les manuscrits, négociaient avec les libraires. Balzac était leur homme de peine. Il finit par jeter le manche après la cognée. On le perd de vue durant plusieurs années, dont on ne sait presque rien, sinon qu'il fut l'associé de l'imprimeur Barbier, puis son successeur, puis fondeur en caractères, puis qu'il dut renoncer à cette profession d'imprimeur et de fondeur avec des dettes qui pesèrent sur le restant de sa vie.

Au moment des *Chouans* et de *la Physiologie du mariage* (1829), il a mûri dans l'ombre. Désormais il possède un acquis d'instruction et de talent qui le mettraient au-dessus du besoin s'il n'avait pas de créanciers. Malgré tout, il jouit d'une liberté d'esprit suffisante. Il en fallait pour écrire *les Chouans*, *la Physiologie du mariage*, pour pouvoir s'élever jusqu'à l'art qui n'est pas permis à ceux que talonne la difficulté de vivre au jour le jour. Lamartine exagère donc un peu quand il dit de *la Physiologie du mariage* et des *Contes drôlatiques* (*Cours familier de littérature*, à l'année 1864) : « En laissant de côté ces livres futiles et un peu cyniques, *les Contes drôlatiques* écrits dans le commencement de sa vie *pour avoir du pain et un habit*, qu'il ne faut pas compter pour des monuments, mais excuser comme des haillons de misère, son caractère était probe et religieux au fond. » Il n'y a aucun motif d'en douter. Ses différends de librairie et ses démêlés avec ses créanciers n'entament en rien sa probité. Quant à un fond religieux, il en avait un très solide. A cet égard, il n'était pas formaliste ; il l'avait pris où il avait pu, d'ordinaire aux bons endroits. Ses convictions s'étaient faites péniblement, au contact des bons esprits. Il avait d'ailleurs un instinct mystique qui dut être chez lui une qualité héréditaire. La fréquentation des livres de de Maistre l'avait développé. De Maistre fut son précepteur en d'autres sujets que la religion. Balzac a puisé dans De Maistre quelque chose de son ton, de sa tournure intellectuelle, peut-être quelque chose de ses dispositions au fatalisme et à la mélancolie. Pour ce qui est des *Contes drôlatiques*, on peut dans une certaine mesure les taxer de futilité ou même de cynisme. Mais ils ne sont plus comme ses premiers romans d'un homme courbé sous la nécessité d'avoir du pain et un habit. Ils trahissent de l'étude, du savoir, le souci de la perfection de la forme. Ils sont d'un émancipé du joug de la misère. Il entrevoit un avenir, a la notion claire d'une force qu'il y a en lui. De plus, à l'époque des *Contes drôlatiques*, *les Chouans* et *la Physiologie du mariage* ont improvisé à Balzac un embryon de renommée littéraire. Le premier volume des *Contes* ne vient qu'en 1832, après *la Peau de chagrin* et quelques-unes de ses meilleures nouvelles.

Mais en 1824, quand il avait quitté le roman avec la persuasion qu'il manquait de l'expérience et de l'observation que requiert le roman de mœurs, il n'avait pas renoncé aux lettres comme le pourraient faire croire ses entreprises industrielles. Cependant il avait pris une autre voie ; on a de lui durant cette période de découragement relatif et en collaboration avec Horace Raisson, d'abord une *Histoire impartiale des jésuites*[1], puis un *Code des gens honnêtes*[2]. Horace Raisson ne fit que placer le manuscrit de ce dernier ouvrage. Ce *Code des gens honnêtes* ne diffère pas du *Code pénal des honnêtes gens*[3], annoncé en 1829 au verso du faux titre du *Code conjugal* comme l'œuvre du même auteur. Simultanément, Balzac fournissait des articles au *Feuilleton littéraire* fondé en 1824 par Horace Raisson, puis au *Feuilleton des journaux politiques,* créé par Émile de Girardin à ses débuts. Enfin en 1826, Balzac imprime lui-même sans la signer une autre misère de son cru[4].

Le Code conjugal est le couronnement de la dernière série de ses ouvrages anonymes durant la période crépusculaire de sa carrière d'écrivain. C'est un petit in-12 de format elzevirien faisant partie de la collection des manuels Roret. Il a deux éditeurs, Roret naturellement, puis Levavasseur, le futur éditeur de *la Physiologie du mariage.* En voici l'intitulé : — *Code* ‖ *conjugal,* ‖ contenant ‖ les lois, règles, applications et exemples ‖ de l'art de se bien marier et d'être heureux ‖ en ménage ‖ par *Horace Raisson,* ‖ auteur du *Code civil,* etc. — On a vu tout à l'heure que *le Code civil* est également de Balzac. — Paris, ‖ J.-P. Roret, libraire-éditeur, ‖ quai des Augustins, n° 17 *bis;* ‖ Levavasseur, libraire, Palais-Royal, ‖ 1829. ‖ — L'opuscule a 316 pages chiffrées de texte, y compris le faux titre, le titre, un avertissement paginé en caractères romains et une table des matières. Il n'a pas de nom d'imprimeur. On lit au verso du faux titre : — « Du même auteur : *Code civil*, manuel complet de la politesse, du ton, des manières de la bonne compagnie ; 5e édition, 1 vol. in-18 (in-12 elzevirien) avec une gravure de Devéria, 3 fr. 50 ; *Code gourmand*, manuel complet de gastronomie transcendante ; 4e édition, 1 vol. in-18 (in-12 elzevirien) avec une gravure de Devéria, et carte gastronomique de la France, 3 fr. 50 ; *Code de la toilette*, manuel complet d'élégance et d'hygiène, 4e édition, 1 vol. in-18 (in-12 elzevirien) avec gravure de Devéria, 3 fr. 50. Sous presse pour paraître le 15 avril : *Code culinaire*, contenant livre Ier : *le Cordon bleu,* livre II : *l'Officier,* livre III : *le Gourmet,* par l'auteur de *l'Almanach des gourmands.* »

Tout cela est-il également de Balzac ? Pourquoi non ? On peut supposer qu'Horace Raisson recueillait des notes que Balzac mettait en œuvre. Horace Raisson lui avait prêté son concours, l'avait aidé à trouver des éditeurs, un public spécial. Parvenu à d'autres destinées, Balzac, par reconnaissance, en

1. 1 vol. in-12. Paris, Delongchamps et Maze, 1824, anonyme.

2. *Code des gens honnêtes* ou l'art de n'être pas dupe des fripons. (Anonyme). A Paris, chez J.-N. Barba, 1825 (imprimerie Fain). — 1 vol. in-12 avec un avant-propos, des considérations morales, etc., et 252 pages de texte y compris la table. L'ouvrage est tout entier de Balzac. La 1re édition avec le nom de Balzac est de 1854 (1 vol. in-24. Paris, librairie nouvelle).

3. 3e édition, 1 vol. in-12 elzevirien avec une gravure de Devéria.

4. *Petit Dictionnaire* critique et anecdotique des enseignes de Paris par un batteur de pavé. Paris, chez les marchands de nouveautés ; au Palais-Royal, 1826. 1 vol. in-32 de 160 pages. (Imprimerie d'H. Balzac, rue des Marais-Saint-Germain, n° 17.) Cela se vendait 5 francs.

témoignage du service qu'il en avait reçu, autant que par amour-propre, a abandonné ce bagage à son ancien collaborateur, qui en a vécu longtemps encore. Horace Raisson, né en 1798, mort en 1854, était le fils d'un conventionnel converti à l'Empire comme la plupart des jacobins qui troquèrent le bonnet rouge contre un chapeau à claques. De même que son père avait adopté l'Empire, arrivé à l'âge de choisir une carrière, Horace Raisson adopta la Restauration. Il fut en 1816 secrétaire de M. de la Maisonfort, administrateur général des biens de la couronne, puis en 1818 employé au cabinet de M. Roy, ministre des finances. M. de Villèle, en 1822, l'avait congédié. On le soupçonnait d'être libéral, c'est-à-dire secrètement resté fidèle à l'Empire. Alors il avait cherché à vivre de sa plume. Il eut avec Desclozeaux une pièce — *l'Officier de fortune*, — jouée à la Comédie française. Il emplissait de sa prose les petits journaux du temps, *le Pilote*, *le Diable boiteux* de Thiessé, *le Feuilleton littéraire*. Ce fut lui qui arrêta le docteur Castaing à Saint-Cloud en 1823. Il avait acquis une sorte de notoriété dont Balzac fut heureux d'être l'associé provisoire. Fut-ce Horace Raisson qui eut l'idée de ces besognes dont les titres cités tout à l'heure sont des échantillons ? Il est difficile d'en avoir la preuve en l'absence de renseignements précis. Il est à présumer que ce fut plutôt un trait de la sagacité de Balzac. Ceci est plus conforme à son humeur et à sa manière de chercher la morale dans les habitudes de la vie domestique. Cela est d'autant plus vraisemblable qu'Horace Raisson ne songe à s'occuper d'élégance, de toilette, de parfumerie, d'hygiène, d'art culinaire qu'après sa liaison avec Balzac. Son *Almanach des gourmands* est de 1825 ; son *Code des gens honnêtes*, qu'on sait maintenant être tout entier de Balzac, est aussi de 1825. Il a un *Traité du droit d'aînesse* (1826) dont le titre et le sujet, étant données les opinions de Balzac et la direction de son esprit, paraissent venir de lui. Sous la monarchie de juillet, alors que Balzac est devenu un personnage littéraire, Horace Raisson perd toute initiative. Il refond et exploite de son mieux les manuels faits en commun avec Balzac en les affublant de nouveaux titres : *Cuisine naturelle*, *Code galant*, *Manuel de politesse*, *Manuel de cosmétique* et continue ce petit commerce tant que Roret trouve à écouler ses produits.

Il y a toute une genèse, d'un côté au moins de son talent, dans la participation anonyme de Balzac aux manuels Roret des dernières années de la Restauration. Il a scruté les mystères de la cuisine, de la toilette, de la parfumerie, étudié tout ce qui concerne le vêtement, l'art du tailleur, de la marchande de modes, de la couturière pour dames. Il a utilisé plus tard le savoir-faire dérobé dans un ces arcanes de la vie pratique, de façon à étonner les spécialistes, à éblouir les femmes, et à se faire traiter par tout le monde de monstre, terme sous lequel il y a autant d'admiration que de blâme. Jules Janin écrivait avec une indignation feinte, dans les *Débats* du 16 mars 1846 : « Nous voici tout à l'heure dans le plus grand monde, dans ce monde que M. de Balzac a découvert. Il en est à la fois l'inventeur, l'architecte, le tapissier, la marchande de modes, le maître de langues, la femme de chambre, le parfumeur, le coiffeur, la maîtresse de piano et l'usurier. Il a fait ce monde tout ce qu'il est. C'est lui qui l'endort sur des canapés disposés tout exprès pour le sommeil et pour l'adultère. » Eh ! oui, ce sont les recherches faites à l'intention des *Manuels Roret* qui l'ont initié. Il a dû visiter les boutiques où on vend des chiffons, du

vinaigre de toilette ; il a vu les marchands de meubles, les tapissiers, examiné par l'endroit et par l'envers tous les métiers dont l'objet est de fournir aux besoins et aux fantaisies des gens du monde, et à l'occasion du demi-monde, qui ne diffère souvent de ce qu'on appelle le monde que par l'étiquette. Cette cargaison de faits, d'observations, de choses étranges ou lamentables, il l'a versée ensuite dans ses romans, en assaisonnant chaque détail du suc de sa verve, d'une colère qu'il dissimule sous un rire sardonique. L'expérience, les données matérielles qui lui faisaient défaut lors du *Centenaire,* du *Vicaire des Ardennes,* de *Clotilde de Lusignan,* de *Wann Chlore,* ce qui l'avait engagé à faire retraite, il le possède désormais. Il en a fait au service de Roret un approvisionnement qu'il n'épuisera pas.

De ces données, le *Code conjugal* en est déjà saturé. Ce *Code conjugal* est une ébauche et en quelque sorte une première édition de la *Physiologie du mariage.* Balzac en est-il vraiment l'auteur ? Il n'y en a pas de preuves formelles. Il est vrai qu'il y en a des présomptions qui équivalent aux preuves les plus explicites. On dira qu'il ne s'en est pas vanté. Il avait d'agir ainsi des motifs de plusieurs sortes qu'on verra tout à l'heure. Il vaut mieux commencer par établir les présomptions. La première résulte du titre même de l'ouvrage. Sur ce titre, l'auteur déclare être aussi l'auteur du *Code civil* qui porte aujourd'hui le nom de Balzac, que personne ne songe à contester. Il ne parle point des auteurs des Manuels Roret auxquels il eut plus ou moins de part ; il ne réclame que le *Code civil.* Ce n'est pas qu'il désavoue les autres, mais il trouve sans doute le *Code civil* moins indigne de lui. L'épigraphe mise en vedette sur le titre du *Code conjugal* est une présomption plus grave de la paternité de Balzac. Elle est empruntée à l'*Hamlet* de Shakespeare : « To be or not to be, that is the question. » L'auteur du *Code conjugal* traduit dans les termes suivants les paroles d'*Hamlet :* « L'*être* ou ne pas l'*être*, voilà la question. » On doit reconnaître que l'être ou ne pas l'être est une traduction particulière, appropriée au sujet avec un sens dont il n'y a pas de traces dans Shakespeare. Or la *Physiologie du mariage* n'est pas seulement tout entière un commentaire de l'épigraphe empruntée à Shakespeare par l'auteur du *Code conjugal.* La *Physiologie du mariage* est divisée en trois parties. Eh bien, la seconde de ces trois parties a précisément en épigraphe les paroles d'*Hamlet* empruntées à Shakespeare « To be or not to be, that is the question », et, chose plus significative, cette fois Balzac, qui signe, traduit dans les mêmes termes que l'auteur du *Code conjugal : l'être ou ne pas l'être.*

Ce ne sont là que des détails. Le *Code conjugal* contient un avertissement en guise de préface, où Balzac se montre tel qu'on le verra bientôt dans la *Physiologie du mariage* et dans ses romans, avec ses tics, les noms propres qui ont coutume de lui tomber de la plume, le même ton, les mêmes expressions familières. Qu'on prenne le début de cet avertissement : « On a tout dit sur le mariage, et nous ne nous proposons pas dans ce petit ouvrage d'agiter un pour et contre tant de fois controversé depuis Aristote jusqu'à M. de Maistre, depuis saint Paul jusqu'à M. de Labouisse. » Saint Paul et de Maistre sont deux de ses autorités. Quand il veut faire agréer un paradoxe ou une opinion contestée, il invoque de Maistre ; quand c'est une idée chrétienne battue en brèche par les libéraux appuyés sur les écrivains du XVIIIe siècle, il s'adresse à

saint Paul, dont le haut caractère moral exerce sur lui un prestige tout à fait propre à justifier l'assertion de Lamartine qu'il a un fond vraiment religieux. Dans la *Physiologie du mariage,* il est vrai qu'il condamne souvent saint Paul et le christianisme à faire une figure répugnante. Ils ont là un disciple dont ils ne sont pas fiers; mais ils en ont si peu en 1829, qu'ils les prennent où ils les trouvent. Quant à de Maistre, Balzac le cite toujours avec plaisir. De Maistre est un contradicteur des Philistins; il les contredit de haut. Balzac admire volontiers l'homme qui défie le siècle et qui lui rit au nez lorsque le siècle n'est pas content. Ses maximes courtes et tranchantes, son air de se mettre le poing sur la hanche et de crier aux contemporains : « Ça vous chiffonne? c'est fait pour ça », vont au cœur de Balzac. La mélancolie pessimiste de l'auteur des *Soirées* a-t-elle aussi déteint sur le romancier? On le croirait. Il avait un penchant à trouver la société mal faite; elle avait été pour lui une marâtre. Il la fustige avec les armes qu'il a sous la main, d'où qu'elles viennent. Il n'y a dans *la Comédie humaine* qu'une exhibition multiple des misères de l'homme moderne tel que l'Humanisme et la Révolution l'ont fait. « Balzac comme Shakespeare, observe M. Taine, a peint les scélérats de toute espèce » ; c'est sa manière de faire de l'opposition sociale. Contre la société de son temps il a les sentiments de Hobbes et de Machiavel, et il recourt sans cesse à leurs procédés. Seulement, au lieu de professer comme eux, il met leurs sentiments en action, les montre incarnés dans Vautrin, dans Gobseck, dans le baron de Nucingen, dans Rastignac. Son enseignement est plus efficace que celui de De Maistre ou de Hobbes. Qui lit de Maistre et Hobbes? Ceux qui n'ont pas besoin de leurs maximes. Qui lit Balzac? Le bourgeois, son ennemi, à qui il va à domicile passer son épée au travers du corps. Shakespeare a fait comme lui. Il ne fraye pas avec les grands, mais il les rencontre sur la scène. Balzac aussi s'introduit chez eux, sous couleur de roman et leur fait le tableau de leur vie; il les a moins en vue que les petits. Ceux-ci lui déplaisent encore plus et il les épargne moins. Ils le maudissent et il sourit, car il sait bien qu'il les rattrapera le soir au coin du feu et qu'ils l'écouteront jusqu'au bout. Il y a déjà cela, dans la *Physiologie du mariage*. Il est plus timide dans le *Code conjugal.* Il n'a pas acquis l'assurance que donne le succès. Il ne se risque point à affirmer « que le mariage soit l'état le plus heureux ou le plus misérable de la vie, un paradis ou un enfer; peu nous importe », dit-il. Il lui importe beaucoup; mais pour le moment, ce qui lui importe davantage, c'est de placer de la copie.

Dans la *Physiologie du mariage*, il dogmatise; le *Code conjugal* n'est qu'un dossier, un recueil de notes si l'on veut. Sous le titre d'*Applications,* dans les deux derniers tiers du volume, il traite à peu près de toutes les matières qui feront tout à l'heure l'objet de la *Physiologie du mariage.* Il n'appuie pas. Ses notes sont informes, mal distribuées, sans relief. Elles accusent pourtant une lecture considérable. Il la distillera dans la *Physiologie du mariage,* n'en prendra que la substance, lui donnera le mouvement et le tour propre à la faire mieux goûter. La *Physiologie du mariage* n'est pas, pour qui sait lire entre les lignes, une apologie des femmes qui ont plus tard formé le gros de la clientèle de celui que Sainte-Beuve appelle « le médecin du cœur des femmes ». Ce n'est guère qu'une paraphrase du chapitre du *Code conjugal*

(p. 204-220) intitulé : *Apologie du célibat.* Ce sont des passages d'auteurs contre les femmes. Celui qui les a recueillis se borne au rôle de rapporteur. Il dissimule ses sentiments, se cache derrière des noms autorisés. Dans cette rapsodie, Bacon coudoie La Bruyère; Juvénal, La Fontaine et Boileau se donnent la main. L'auteur cite Ovide représentant l'hymen *croceo velatus amictu,* « ayant sur les épaules un manteau jaune ». Le manteau jaune ne signifie pas ce qu'on pourrait imaginer. Il est expliqué dans une note que le manteau jaune de l'hymen est le symbole de la *jaunisse* occasionnée par la jalousie. Il n'y a pas de commentaire. Au fait, il n'y a pas non plus de doctrine précise dans la *Physiologie du mariage.* La phraséologie sardonique de Balzac est une tentative d'échapper à l'obligation d'avoir une doctrine précise. Il a peur de s'aliéner la moitié féminine de ses lecteurs. Il conseille à cette moitié de ne pas ouvrir son livre, mais il se doute bien que le conseil ne sera pas suivi.

Il resterait à chercher par quel motif Balzac, durant la période brillante de sa carrière, n'a fait allusion dans aucune circonstance à ce péché de jeunesse qui est le *Code conjugal* où sa manière, ses rubriques, son style, sont visibles à l'œil nu, pour peu qu'on ait fréquenté ses œuvres. Il n'a pas désavoué ses romans de 1819 à 1825, si faibles qu'ils fussent; il en a même réimprimé un grand nombre sous le titre d'*Œuvres d'Horace de Saint-Aubin;* il a entrepris d'améliorer les uns, de refondre les autres comme *Wann Chlore* remise en lumière sous le nom de *Jeanne la Pâle.* Il s'est dérobé en ce qui concerne le *Code des gens honnêtes,* les *Manuels Roret,* et en particulier le *Code conjugal.*

Il y a dans ce dernier, déguisé en *appendice* qui n'est pas du tout un *appendice,* un chapitre (p. 192-204) où on lit : « Dans notre chapitre *De la corbeille du mariage,* que le burin de M. Tony Johannot a traduit en tête de ce volume[1] en l'enrichissant de cette grâce spirituelle et facile qui caractérise chacune de ses productions, nous avons donné l'énumération de ces précieuses bagatelles dont la mariée doit recevoir l'hommage; il nous reste à offrir un guide, un cicerone au marié, car ce n'est pas chose facile ou indifférente à Paris que d'accorder une juste préférence au milieu de cette foule de marchands qui, au premier coup d'œil, semblent tous également assortis, également dignes de confiance. » Il le fait comme il le dit; il donne une liste de toutes les maisons de confiance qui ne sont pas au coin du quai, et il déploie dans la façon de les recommander un art qu'on n'est pas habitué à rencontrer dans les prospectus. « Ainsi, dit-il, pour le choix de la corbeille, ou plutôt du meuble qui reçoit ce nom, il faut visiter les ateliers de Vervel, rue Neuve-de-Montmorency-Feydeau, n° 14. Seul, il est assez habile ou plutôt assez heureux pour ne rien négliger sous le rapport de l'élégance et du fini du travail. Quelques sachets, cachés dans les compartiments, exhalent à la fois tous les parfums de MM. Dissey-Piver », autre maison recommandée. Il y en a comme cela une douzaine de pages et il y a lieu de supposer que sa savante copie n'est pas gratuite.

On comprend maintenant que devenu M. de Balzac, maréchal de la littérature française et le premier romancier du siècle, car il l'est en effet et il en est plus persuadé que tout le monde, il ait négligé de rappeler qu'il était l'au-

1. L'exemplaire que nous avons sous les yeux n'a pas cette gravure de Tony Johannot et peut-être n'a-t-elle été qu'un projet non mis à exécution.

teur du *Code conjugal*. Au fait, l'habileté qu'il possède à faire valoir la marchandise d'autrui, il en use, le cas échéant, au profit de la sienne. *L'Amateur d'autographes,* du 15 mai 1865, contient à cet égard un bel échantillon de réclame écrite tout entière de la main de Balzac. Il s'agissait de faire goûter au public la réédition de *la Peau de chagrin* faite par Gosselin en 1832 : « *La Peau de chagrin,* écrit Balzac, sans doute à l'intention de quelque feuille qui s'était chargée d'insérer le morceau, la *Peau de chagrin* a été jugée comme ont été jugés les admirables romans d'Anne Radcliffe. Ces choses-là échappent aux annalistes et aux commentateurs. L'avide lecteur s'en empare, de ces livres. Ils jettent l'insomnie dans l'hôtel du riche et dans la mansarde du poète, ils animent la campagne l'hiver, ils donnent un reflet plus vif au sarment qui pétille, grand privilège du conteur. C'est qu'en effet, c'est la nature qui fait les conteurs. Vous aurez beau être savant et grave écrivain, si vous n'êtes pas venu au monde conteur, vous n'obtiendrez jamais cette popularité. » Quand Dieu fit Adam, il lui dit : « Te voilà, homme ! » De même quand il fit Balzac, il lui dit : « Te voilà, conte ! » Balzac ajoute, en parlant de sa modeste personne et des mérites de la *Peau de chagrin :* « Quel conteur ! que de verve et d'esprit ! quelle infatigable persévérance à tout peindre, à tout oser, *à tout flétrir !* Comme le monde est disséqué par cet homme ! Quel annaliste ! Quelle passion et quel sang-froid ! » C'est vrai ; mais on aimerait à l'entendre dire à un autre que lui. Un autre ne l'aurait pas fait, par jalousie et malveillance. Puisqu'on ne consent pas à lui venir en aide, il faut bien qu'il se décide à le faire lui-même. Victor Hugo et Lamartine ne lui prêtent pas des sentiments qui lui soient étrangers lorsqu'ils le comparent à Shakespeare et à Molière qui se vengent de n'être rien aux yeux du monde, en faisant au monde qui les méprise ou les oublie dans leur coin, le portrait de lui-même. Dans le morceau dont on vient de lire de courts extraits, Balzac écrit donc de ses *Contes philosophiques* dont *la Peau de chagrin* fait partie, « qu'ils sont l'expression au fer chaud d'une civilisation perdue de débauches et de bien-être, que M. de Balzac expose au poteau infâmant ». *La Peau de chagrin* montre avec raison à cette société pourrie « l'Opéra et ses filles, le boudoir rose et ses molles tentures, le festin et ses indigestions... Plus vous avancez dans la *Peau de chagrin,* vices et vertus manquées, misères, ennui, profond silence, science déchue et décharnée, scepticisme anguleux et sans esprit, égoïsmes ridicules, vanités puériles, amours soldées, *juifs brocanteurs,* que sais-je ? plus vous reconnaissez avec étonnement et douleur qu'ainsi est construit en effet ce XIXe siècle où vous vivez. » Eh bien, oui, cette société démocratique est un phlegmon. La tâche que de Maistre a entreprise contre elle au point de vue politique, Balzac entend la continuer au point de vue des mœurs. Reprochera-t-on à Balzac de professer ainsi dans une réclame à un de ses livres ? Eh ! quand on se permet tant de choses, on est mal venu à lui en vouloir de ne pas se gêner.

Il n'en est pas plus fier ; il l'est même si peu qu'il ne se hasarde point à avouer ses adresses payées du *Code conjugal.* Il a succombé à la tentation d'avoir du pain. Il en est attristé néanmoins, et ceux qui ont assez de perspicacité pour voir où vont ses invectives et son ironie le découvrent tout de suite. « On sort avec des larmes dans les yeux de cette lecture — de la lecture des œuvres de Balzac, — dit Lamartine. Est-ce que le monde est gai ? » Lamar-

tine le sait aussi bien que non, quoique le monde essaye de rire afin de laisser croire qu'il s'amuse d'être ainsi fait.

Quant au *Code conjugal,* c'est un document, un canevas sur lequel l'âme ulcérée de Balzac a brodé les arabesques parfois cyniques de la *Physiologie du mariage.* Le *Code conjugal* est donc à mettre à son dossier. Ce n'est qu'une ébauche informe de la *Physiologie du mariage.* Elle montre ce que le travail — *labor improbus* — peut faire d'un recueil de notes banales, grâce au talent d'un homme chez qui la volonté est la mère du génie.

L. DEROME.

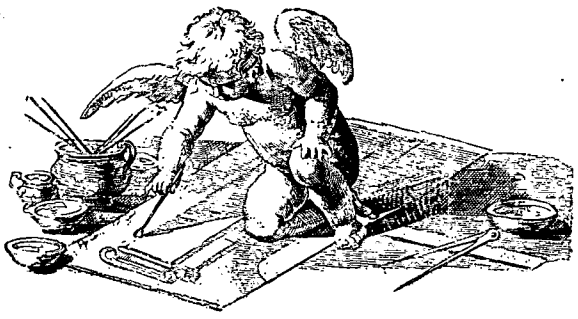



A PROPOS de l'édition originale de *Ruy Blas*, dont notre collaborateur Jolly Bavoillot entretenait nos lecteurs le mois dernier, nous recevons la lettre suivante :

« Mon cher Uzanne,

« Le voyage de M. Joily Bavoillot, à la recherche d'une édition originale de *Ruy Blas*, me paraît avoir réussi à peu près comme celui de Jérôme Paturot à

la recherche d'une position sociale. Il est bon que les amateurs le sachent : il y a une édition originale de *Ruy Blas,* c'est celle de Delloye; il n'y en a pas d'autre. Elle est connue et cotée. La preuve est faite. Je vais la refaire néanmoins, de manière à ce qu'elle ne puisse être de nouveau remise en cause. On lit dans le numéro du 1er décembre 1838 de la *Bibliographie de la France,* sous le chiffre 6047 : Œuvres complètes de Victor Hugo, Drame. T. VII. *Ruy Blas,* in-8° de 17 feuilles 1/4; imp. de Béthune, à Paris. A Paris, chez Delloye, place de la Bourse, n° 13. — Prix : 6 francs; — et sous le chiffre 6057 de la *Bibliographie de la France,* même date et même numéro : *Ruy Blas,* drame en cinq actes par Victor Hugo, in-18, de cinq feuilles. Imprimerie de Béthune, à Paris. Représenté le 8 novembre pour l'ouverture du théâtre de la Renaissance; *édition originale.*

« Que suit-il de là? Que les deux éditions n'en font qu'une. Elles ont été imprimées en même temps par le même imprimeur, publiées en même temps. Elles sont annoncées en même temps dans le même numéro de la *Bibliographie de la France,* qui était dès lors le moniteur officiel de la librairie. Les deux tirages sont évidemment de la même composition. — Oui, mais dira-t-on, ils offrent quelques différences de texte. On lit dans le texte in-18, page 13, premier vers :

« C'est fort *étonnant,* ce que vous dites là »;

« Page 75, premier vers :

« Maintenant, astre mort, *dont* l'ombre s'amoindrit »;

« Page 121, cinquième vers :

« *Don* César, je le tue ensuite... »

« Il y a dans l'in-8°, c'est-à-dire dans l'édition originale :

« Et c'est fort *éloquent,* au lieu d'étonnant, ce que vous dites là... »
« Maintenant astre mort, *dans* au lieu de *dont,* l'ombre s'amoindrit. »
« *Pour* au lieu de *don,* César, je le tue. »

« Il y a encore dans le tirage in-18 d'autres fautes corrigées dans le tirage in-8°, p. 14, vers 18, *une* homme au lieu d'*un* homme; *guerpe* au lieu de *guerre,* p. 74, vers 11; *un* duègne au lieu de *une* duègne, p. 137, vers 6; *un* épée pour *une* épée, p. 143, vers 25.

« Ce qu'on peut conclure de ces différences revient à ceci : on aura fait le tirage de l'édition destinée à être vendue en Allemagne avant que l'auteur eût corrigé sa dernière épreuve et donné le *bon à tirer.* Sur la dernière épreuve, il a fait quelques corrections révélées par le texte in-8°.

« Je viens de parler d'éditions destinées à être vendues en Allemagne. Tel est, en effet, le cas du tirage in-18 et c'est pourquoi les exemplaires en sont rares en France. La maison Brockhaus et Avenarius, de Leipzig, vendait des livres français en Allemagne. Elle avait, en 1838, une succursale à Paris. Ce fut sans doute par l'intermédiaire de la succursale de Paris, que la maison de Leipzig se procura le tirage in-18, afin de répandre *Ruy Blas* en Allemagne Elle acheta aussi à Delloye un certain nombre d'exemplaires du tirage in-8°, puisque le nom de Brockhaus et Avenarius, à Leipzig, est accolé à celui de Delloye sur les titres de beaucoup d'exemplaires.

« Maintenant, pourquoi les exemplaires du tirage in-18 portent-ils l'indication : *édition originale?* pour indiquer que ce n'était pas une contrefaçon et ce n'était pas une précaution inutile en Allemagne vers 1838. On contrefaisait autrefois les livres français, et la maison Brockhaus et Avenarius eut compromis son beau renom en laissant croire qu'elle aussi faisait de la contrefaçon.

« Ces choses-là sont connues. L'année dernière, à la vente Noilly, on n'a vendu que 52 francs en maroquin de Marius Michel un exemplaire du tirage in-18, tandis qu'à la même vente on a vendu 85 francs en même condition un exemplaire du tirage in-8°.

« M. Jolly Bavoillot voudrait bien savoir ce que dit le *feuilleton* du 1er décembre 1838 de la *Bibliographie de la France.* Il ne dit rien de *Ruy Blas.* Je l'ai là sous les yeux, cela n'empêche pas le texte in-18 d'être une édition de *Ruy Blas* à conserver.

« A vous.

« L. DERÔME.

« Paris, 15 novembre 1886. »

A PROPOS DE L'S BARRÉ

Il est nécessaire de rappeler l'attention des bibliophiles sur un point qu'ont en vain tenté d'élucider des érudits tels que MM. Ed. Fournier, de Longpérier, Vatout et A. Bouvenne.

Les opinions sont bien divisées sur la véritable valeur de l'S barré, et aucun des savants bibliographes que je viens de citer n'a pu exprimer, au sujet de ce signe, un avis absolument affirmatif. L'abbé Dulac, dans une brochure relative à un exemplaire de Montaigne sur la reliure duquel se trouve, parmi d'autres ornements, un S traversé d'une flèche, penche fortement en faveur d'un monogramme rébus employé par Gabrielle d'Estrées : cette hypothèse, mise précédemment en avant par MM. Fournier et Vatout, fut réfutée par M. de Longpérier; de plus, une lettre de Henri IV, qui fut réimprimée (?), prouve, paraît-il, indiscutablement cette attribution. Il se trouve en effet des S barrés par une flèche sur les boiseries d'un des salons du château de Fontainebleau; mais cette résidence fut restaurée sous François Ier et lesdites boiseries semblent antérieures même à François Ier; il est encore à supposer que si Henri IV y avait fait apposer, ainsi qu'on l'en accuse, des S barrés dans un but de monogramme rébus, il les eût très probablement fait précéder de la lettre G, sans laquelle l'S barré n'avait qu'une signification difficile. Cependant, bien que cette opinion soit à combattre, un autre petit fait vient appuyer quelque peu cette première attribution. Dans la bibliothèque Corbière, vendue il y a quelques années, se trouvait un Pétrarque (Lyon, s. Roville, s. d.) relié en vélin blanc, sur les plats duquel on remarquait les lettres HC entrelacées; ce volume, qui avait été annoncé dans le catalogue comme portant le monogramme

d'Henri IV et Catherine de Médicis (le G, dont la barre était un peu effacée, avait causé cette erreur), fut retiré sur une mise à prix de 300 francs, non suivie d'enchère; enfin plus tard on s'aperçut de la curieuse appartenance de ce Pétrarque, car ce que l'on avait pris pour les lettres H C était au contraire H G; et l'on découvrit alors, sur le feuillet de garde, deux pensées d'écritures différentes qui étaient jusqu'alors passées inaperçues.

Les voici dans toute leur fraîcheur :

La première :

Soubs vertueuse attante,
Je place mon espérance.

signée de deux G entrelacés, encadrés par quatre S barrés de flèches.

Et la deuxième :

Vyve l'amour, vyve ma maîtresse
Et moi aussi.

d'une écriture plus virile et signée des lettres H G G réunies par un lacs d'amour.

Après cela, l'attribution précitée ne manque pas de probabilité, et il est presque certain que les deux petites pensées faiblottes sont bien l'une de Gabrielle d'Estrées et l'autre du *verd galant;* mais ces S barrés, même de flèches, doit-on les considérer comme monogramme rébus ou comme un ornement fort usité aux XVIe et XVIIe siècles?

On rencontre des S simplement barrés par un trait sur une assez grande quantité de reliures, médailles et autres objets; *Montmaur de Conrard* en fit usage. O. Bouvenne en a relevé sur des médailles de *Jeanne d'Albret* et de *Catherine de Navarre.*

On le retrouve accompagnant, sur une reliure, le monogramme de *Diane de France,* fille de Henri II et de Diane de Poitiers.

Habert de Montmort l'employait dans la même disposition.

Ph. Desportes l'employait de même, répété jusqu'à quinze fois sur le même plat.

Marguerite de Valois en parsemait ses reliures.

On le trouve également sur une reliure semblant provenir *d'une* bibliophile du XVIIe siècle, répété douze fois sur chaque plat.

On remarque sur la reliure du livre d'*Heures d'Henri II et Catherine de Médicis,* en ce moment au Louvre, un grand S barré unissant deux mains qui s'étreignent.

Ballendens et Mérard de Saint-Just en firent également usage. M. Pierre Mahé, le libraire bien connu, possède actuellement un curieux manuscrit du XVIIe siècle aux armes de Louis XIV et de la duchesse d'Aiguillon, dont le titre :

BONAVENTURE
DE SAINT BONAVENTURE
PRÉDITE PAR SAINT
FRANÇOIS

est terminé par six S barrés.

J'ai vu il y a quelque temps un autre manuscrit : *Traité de philosophie*

morale (1648), dédié à *Madeleine de la Rivière* (?), et relié à ses armes. Sur le titre, au-dessus du dessin de ces mêmes armes, se trouve son monogramme accompagné de deux S barrés.

Ce manuscrit est en outre commencé par une pièce de vers dédicatoire bien digne d'un professeur de philosophie morale, séparée du chapitre Ier par cinq exemplaires du même signe.

Tous les exemples qui précèdent ne sont pas très concluants sur la signification du signe en question, et ne tendent guère qu'à prouver qu'en admettant que, barré par une flèche, il puisse être attribué à la belle Gabrielle, dans tous les autres cas, il doit être considéré comme un simple ornement sans valeur, sans portée. Dans son intéressante réponse à Ed. Fournier, M. de Longpérier dit avec raison que dans la prononciation *d'Estrées* il y a un vice; car à cette époque, « bien que l'on écrivit *estoile, espée,* on prononçait *étrées, étoile, épée* ». Agl. Bouvenne, dans son curieux ouvrage sur *les Monogrammes historiques,* lui expose que les S du château de Fontainebleau sont traversés par des *flèches* que l'on appelait alors *traits;* la réflexion de M. de Longpérier n'est point éliminée par cette réponse.

Une seconde hypothèse se présente; les auteurs que j'ai cités au commencement de cet article sont presque d'accord pour accepter que l'on puisse dans une certaine mesure, et à l'aide d'une généreuse synérèse amphibologique, admettre l'S barré dans le sens de *fermesse* (*ferme-esse*), employé pour fermeté. A l'appui de cette assertion, l'abbé Dulac cite un exemple pris dans Brantôme :

> ... où est la promesse,
> Que me faisiez ici de si grande *fermesse.*

En admettant cette signification par à peu près, il faudrait également admettre que, par extension, *fermesse* arrive à représenter *fermeture :* fermeture de livre, de pièce de vers, etc.; en effet, ce qui pourrait donner une certaine valeur à cette assertion, c'est la présence d'un S barré sur le couvercle mobile d'un encrier en très ancienne faïence, que je vis un jour chez un antiquaire.

En résumé, il y a là un point qu'il serait curieux, mais je crois assez difficile, d'éclaircir, et mes faibles lumières ne permettent malheureusement pas de faire; c'est pourquoi, plein d'espoir, je passe la plume au bibliophile plus éclairé qui pourra nous dire le dernier mot à ce sujet.

G. DE CHANCIOT.

VENTE DE LA BIBLIOTHÈQUE D'EUGÈNE PAILLET

Grand événement dans le monde des bibliophiles — le conseiller Eugène Paillet, président des *Amis des Livres*, vient de céder sa bibliothèque en bloc au libraire Morgand... moyennant la somme rondelette d'un demi-million. On se souvient du joli volume de notre confrère Henri Beraldi : *la Bibliothèque d'un bibliophile;* on trouvait dans ce spirituel ouvrage, aujourd'hui épuisé et archirare, le catalogue complet annoté et paraphrasé ingénieusement de toutes les merveilles de la collection Paillet. On peut dire qu'après... l'emprunt Morgand, tous ces incomparables volumes vont être dispersés aux

quatre coins du monde ; c'est un beau domaine qui se morcelle, aussi le *potin* est-il grand dans toutes les potinières des amateurs ; MM. les bibliophiles ne s'abordent plus depuis quinze jours sans échanger ces quelques mots, avec de grands gestes.

« Eh bien ! vous savez la nouvelle... ?

— Paillet... n'est-ce pas... ?

— Parfaitement, vous y êtes... 500,000 francs à Morgand.

— Belle affaire...

— Pour Morgand ?

— Non, pour Paillet...

— Bah ? après le coup du catalogue Béraldi... je flairais la chose.

— Et moi donc !

— Quel malin ! et vous verrez qu'il recommencera un catalogue sur de nouveaux frais.

— Parbleu ! vous pouvez y compter ! »

Un libraire de Lyon, M. Ant. Roux, va faire paraître très prochainement un *Livre de prières* unique en son genre et qui dépasse en originalité et en luxe tout ce qui a été fait jusqu'ici.

Pour donner à ce livre un caractère local et curieux, l'éditeur, au lieu de le faire imprimer, a fait tisser en soie le texte et les encadrements.

Le texte a été tissé en gothique et les encadrements de pages dans le style du moyen âge. Un artiste, aussi distingué que modeste, un père bénédictin, a bien voulu se charger de composer des lettres et 50 encadrements de pages destinés à orner ce livre.

Le tissage est fait sous l'habile direction de M. HENRY, fabricant lyonnais ; c'est une garantie assurée de sa parfaite exécution.

Ce livre aura une place marquée dans toutes les bibliothèques d'amateur et pourra également être donné pour cadeau de mariage.

Il sera livré par fascicules ou feuilles de deux pages.

Les souscripteurs s'engagent à prendre l'ouvrage complet et recevront, avec la première livraison, une couverture spéciale.

Le prix de chaque fascicule est fixé à 10 francs payables à sa livraison. Le spécimen que nous avons vu est absolument hors ligne.

L'auteur du *Voyage dans un grenier,* M. Charles Cousin, va faire paraître en février 1887, sous le titre : *Racontars illustrés d'un vieux collectionneur,* à la Librairie de l'Art, Rouam, un ouvrage extraordinaire dont voici l'état des illustrations en cours d'exécution.

ESTAMPES GRAVÉES PAR P. CATTELAIN.

1. *La Perle du grenier* (une pensée) (Prud'hon.)
2. *Jeune fille à mi-corps* (étude) (Mlle Meyer, élève et *amie* de Prud'hon).
3. *Les Amis des Livres.* Au centre de la planche, le président d'honneur

de la Société, S. A. R. le duc d'Aumale : eau-forte ; en guirlande, huit portraits réduits par Dujardin d'après les eaux-fortes de Cattelain.

4. *Le Toqué dans son grenier*, d'après une photographie de Godefroy.

5. Portrait de Littré.

PHOTOTYPOGRAPHIE

6. *Amours voltigeant.* Dessin à la sépia (Tiepolo).

PHOTOGRAVURES

7. *Les Joyeux convives.* Tableau léger (Dircks Hals). 1624.

8. *Triomphe de Vénus?* Dessin à la sépia, signé et daté 1781 (Caresme).

9. *Pendule sur socle* : vernis Martin, XVIIIe siècle.

10. *Pendule en bois doré*, écaille et cuivre, des premières années de Louis XIV. Pièce très rare, à cadran fleurdelisé ; portrait du roi enfant, couronne royale, etc.

11. *Une Grande dame*, des premières années du XVIe siècle (1510 environ). Entourage d'amours voltigeant et d' « Oysons bridés ». Dessin à la plume attribué à Altdorfer.

12. Portraits de MM. Octave Feuillet, Alfred Maury, le baron James-Ed. de Rothschild, Ed. Saisset ; de Chiffonnette, de Henri Cousin avec ses camarades de l'École des mines, du prince de Galles en grand costume maçonnique.

CHROMOTYPIES.

13. Encadrement de la dédicace : guirlande en couleurs, dont les détails sont tirés d'une bannette de Rouen décrite ci-après. Décor analogue à celui de la première page du *Voyage dans un grenier*. Dessin exécuté par M. Weber.

Faïences.

14. DELFT. — *Le Crucifiement.* Plaque polychrome (pièce unique).

15. DELFT. — *Cavalcade chinoise.* Assiette en couleurs, parmi lesquelles du bistre et du noir ; dorures.

16. DELFT. — *Pichet bleu* monté en argent, d'une finesse exquise.

17. ROUEN. — *Bannette.* Au centre, en camaïeu bleu, tableau de maître représentant saint Paul sur la route de Damas. Marli polychrome.

18. ROUEN. — *Bannette polychrome.* Rinceaux, fruits, fleurs, papillons, etc.

19. ROUEN. — *Assiette polychrome*, ocre jaune. Décor chinois.

20. LILLE. — *Plat bleu armorié*, de soixante-cinq centimètres ; entièrement couvert d'un superbe décor attribué à Berain. Au verso, la fleur de lis (marque de Lille) ; aux armes de la famille Forest.

21. ITALIE. — *Coupe polychrome,* dite « coupe d'accouchée », de la fin du XVe siècle. — Deux chromos (dessus et dessous) de la pièce.

22. ITALIE. — *Assiette polychrome* de la première moitié du XVIe siècle (*Diana*, titre inscrit au verso). Diane et ses nymphes. Décor superbe de la main d'un maître.

23. ITALIE. — *Assiette creuse*, à reflets, de Pesaro, absolument semblable, sauf le centre (qui représentait dans l'assiette de M. Basilewski le portrait de

Charles-Quint dans sa jeunesse), à cette pièce superbe, payée une vingtaine de mille francs.

24. ITALIE. — *Une tasse et sa soucoupe*; décor polychrome doré; fabrique de Castelli. Fleurs, fruits et figures mythologiques.

Grès d'Allemagne.

25. *Grand pot* à côtes, ovoïde, avec fermeture d'étain au goulot; décor polychrome très riche et analogue à celui des pots à tabac de Kreusnach, dits « aux apôtres ». Les apôtres sont remplacés ici par Vénus, Jupiter et autres divinités de l'Olympe. Conservation parfaite. Spécimen curieux de la poterie allemande à la fin du XVIe siècle.

RELIURES.

26. *Bible hébraïque.* Reliure du XVIe siècle, en cuir brun et en argent ciselé. Cigognes formant fermoirs. Pièce unique, qui doit avoir été exécutée à Strasbourg.

27. Suite des *Estampes* gravées par Mme de Pompadour. — Exemplaire de présent. Reliure ornée, sur les plats et le dos, de fleurs en mosaïque par Padeloup.

28. *Daphnis et Chloé.* — Figures du Régent gravées par B. Audran. Reliure de Padeloup, en maroquin citron. Mosaïque en losanges. Étiquettes du relieur.

29. *Les Psaumes*, traduits par Clément Marot et Théodore de Bèze; imprimés par Ian de Tournes, avec encadrements. Reliure du XVIe siècle, entrelacs en mosaïque; de la bibliothèque d'Ambroise Firmin-Didot.

30. Institution de l'ordre de Saint-Michel. — Manuscrit de 1501. Reliure à la Grolier, datée de 1562.

31. *La Chambre.* — In-4° maroquin rouge, dos et plats dorés en plein par Le Gascon; de la bibliothèque de Firmin-Didot.

32. *Correspondance de La Chambre;* de la bibliothèque de Colbert. Dos et plats maroquin rouge, dorés en plein par Le Gascon.

33. *Suecia.* — Petit elzévir relié en maroquin rouge par Le Gascon. Mosaïque verte. Chiffre de Habert de Montmort.

34. *Cicéron. Rethorica.* — Livre imprimé à Venise en 1546, par les soins de Paul Manuce, dans la maison des Alde, et relié pour Canevarius. Reliure italienne du XVIe siècle, maroquin brun, dos très orné; riches compartiments couvrant les plats, qui portent l'emblème célèbre du médecin du pape Urbain VII.

35. *Officium Ursulæ.* — Petit volume reproduit en photographie, à l'encre grasse, dans le *Voyage dans un grenier*, où il fait l'objet d'un chapitre. Reliure admirable de Padeloup, en maroquin rouge, aux armes du cardinal de Fleury. Dorure des plats et du dos avec fers spécialement créés pour le volume et représentant les pièces des armoiries du cardinal. Gardes de carton doré. Doublure en maroquin bleu. Conservation parfaite. (Dos et plats.)

Soit plus de quarante planches hors texte. Nous parlerons de ce bel ouvrage lors de son apparition.

FIN DE LA BIBLIOGRAPHIE RÉTROSPECTIVE POUR 1886.

TABLE DES MATIÈRES

PAR LIVRAISONS

(Année 1886).

JANVIER.

Charles Dickens à Paris, par R. Du Pontavice de Heussey.
Notice sur l'édition originale de *la Tour de Nesles*, par C. Parran.
A propos d'un manuscrit aux armes de Catherine de Médicis, par H. Trianon.
Chronique du *Livre*.

FÉVRIER.

La première Revue de Paris, par Derôme.
Le premier journal bibliographique, par B.-H. G. de Saint-Heraye.
Chronique du *Livre*.

MARS.

La Colombine et Clément Marot, par H. Harisse.
Un original du journalisme : Aimable Escande, par V. Fournel.
Chronique du *Livre*.

AVRIL.

Charles Dickens à Paris; second séjour, par R. Du Pontavice de Heussey.
Chronique du *Livre*.

MAI.

Armand Malitourne, par le comte de Contades.
Un éditeur homme de lettres : Jules Hetzel, par Müller.
La danse des morts au Japon, par Champfleury.
Chronique du *Livre*.

JUIN.

Le poète Paulin Gagne et ses publications excentriques, par S. Brugal.
Les épaves des grandes Restaurations, par A. Racot.
Chronique du *Livre*.

JUILLET.

Les *Publishing Societies* en Angleterre, par B.-H. G.
Idées de bibliographies singulières, par O. de Gourcuff.
Édition inconnue de *la Pucelle* de Voltaire, par E. Mahé.
Alexandre Dumas et l'Académie française, par Ch. Glinel.
Les bibliothèques publiques de la ville de New-York, par Meysenheim.

AOUT.

Une édition originale inconnue de trois contes de La Fontaine, par Derôme.
Les outils de l'écrivain, par Spire Blondel.
Le commerce d'autrefois et l'imprimerie d'une duchesse, par Van der Hœghen.
Chronique du *Livre*.

SEPTEMBRE.

Les grands éditeurs anglais, par E. Chesneau.
Livres mystiques des XVIe et XVIIe siècles, par Ch. Collet.
Chronique du *Livre*.

OCTOBRE.

Alexandre Dumas intime; Mélanie Waldor et Belle Krelsamer, par Ch. Glinel.
Histoire de Pierre du Marteau, par Jaumart de Brouillant.

NOVEMBRE.

Voyage dans un fauteuil à la recherche de l'édition originale de *Ruy Blas*, par Jolly-Bavoillot.
Le scriptorium d'un couvent, par V. Fournel.
Chronique : Notes pour servir de supplément au Cohen.

DÉCEMBRE.

Des bibliothèques au point de vue de l'ameublement, par Spire Blondel.
Une œuvre anonyme de Balzac : *le Code conjugal*, par L. Derôme.
Chronique du *Livre*.

TABLE DES MATIÈRES

A propos d'un manuscrit aux armes de Catherine de Médicis, par H. Trianon, 21.
Bibliothèques (Des) au point de vue de l'ameublement, par Spire Blondel, 353.
Bibliothèques (Les) publiques de la ville de New-York, par Meysenheim, 217.
Chronique, 24, 59, 81, 117, 155, 183, 254, 287, 347, 377.
Code conjugal (*Le*), œuvre anonyme de Balzac, par Derôme, 367.
Colombine (La) et Clément Marot, par H. Harisse, 65.
Commerce (Le) d'autrefois et l'imprimerie d'une duchesse, par Van der Hœghen, 248.
Danse (La) des morts au Japon, par Champfleury, 149.
Dickens à Paris, par Du Pontavice de Heussey, 1, 97.
Dumas et l'Académie française, par Ch. Glinel, 212.
Dumas intime; Mélanie Waldor et Belle Krelsamer, par Ch. Glinel, 289.
Éditeurs anglais (Les grands), par Chesneau, 257.
Édition inconnue de *la Pucelle* de Voltaire, par Mahé, 207.
Édition originale de trois contes de La Fontaine, par Derôme, 225.
Epaves (Les) des grandes Restaurations, par A. Racot, 171.
Escande; un original du journalisme, par V. Fournel, 75.
Gagne et ses publications excentriques, par S. Brugal, 161.
Hetzel; un éditeur homme de lettres, par Eug. Müller, 138.
Histoire de Pierre du Marteau, par Jaumart de Brouillant, 298.
Idées de bibliographies singulières, par O. de Gourcuff, 200.
Livres mystiques des XVIe et XVIIe siècles, par Ch. Collet, 282.
Malitourne, par le comte de Contades, 129.
Notice sur l'édition originale de *la Tour de Nesles*, par C. Parran, 17.
Outils (Les) de l'écrivain, par Spire Blondel, 234.
Premier (Le) journal bibliographique, par B.-H. G. de Saint-Heraye, 48.
Publishing (Les) *Societies* en Angleterre, par B.-H. G., 193.
Première (La) revue de Paris, par Derôme, 33.
Scriptorium (Le) d'un couvent, par V. Fournel, 336.
Supplément à la cinquième édition du guide Cohen, par J. de Valence, 347.
Voyage dans un fauteuil à la recherche de l'édition originale de *Ruy Blas*, par Jolly Bavoillot, 321.

TABLE DES GRAVURES

Autour de Mme Récamier. Eau-forte de Courboin (Juin).

Bethsabée au bain, d'après des Heures du xve siècle (Février).

Champfleury. Portrait; eau-forte de Manesse (Novembre).

Claye (Jules). Portrait; eau-forte de Flameng (Septembre).

Danse des morts au Japon (Mai).

Dickens en 1845, croquis du comte d'Orsay; Dickens à 18 ans (Janvier).

Dickens. Portrait à l'eau-forte (Avril).

Dumas (Alexandre), d'après une lithographie de Deveria (Janvier).

Femme couchée. Gravure extraite du *Titien* (Décembre).

Hetzel (Jules). Portrait à l'eau-forte (Mai).

John Murray. Portrait (Octobre).

Lecture à Cythère. Eau-forte de Manesse (Août).

Meubles-bibliothèques, par Giraldon (Décembre).

Reliure de Luc Cranach (Juillet).

Un travail de bénédictin. Eau-forte d'après Lynch (Mars).

INDEX ALPHABÉTIQUE

DOCUMENTAIRE DES TITRES ET NOMS D'OUVRAGES CITÉS

A

Académie française (L') et Alex. Dumas, 212.
Abbostford Club, 194.
Ader (Jules); collabore à un *Traité du mélodrame*, 130.
Ælfric Society, 196.
Annales typographiques, par Morin d'Hérouville, 49.
Apprentice's Library; bibliothèque de New-York, 223.
Astor Library; bibliothèque publique de New-York, 219.
Autographes (Vente d'), 27, 60. — De Balzac, 27. — De Musset, 28, 61.

B

Ballad Society, 198.
Balzac; son manuscrit autographe du *Corse*, 27. — Sa *Comédie humaine*, 144. — Jugement porté sur lui par V. Hugo et Lamartine, 368. — Ses premiers collaborateurs, Horace Raisson, 369. — Ses *Contes drôlatiques* jugés par Lamartine, 369. — Ses premières œuvres, 370. — Le *Code conjugal*; Balzac en est-il l'auteur? 372. — La *Peau de chagrin*, réclame faite par Balzac pour cet ouvrage, 375.
Bannatyme Club, 194.
Barthélemy, 10.
Battle of Life (*The*), ouvrage de Dickens, 4.
Bibliographia parisiana, recueil bibliographique, 48.
Bibliographie des noms portant l'adresse : A Cologne, chez Pierre du Marteau, 298.
Bibliographie parisienne, journal bibliographique, 57.
Bibliographies singulières, 200.
Bibliotheca gallica universalis, recueil bibliographique, 48.
Bibliothèque annuelle et universelle, recueil bibliographique, 49.
Bibliothèque de l'Arsenal, 189.
Bibliothèque Colombine, 65.
Bibliothèque Eugène Paillet, 381.
Bibliothèques publiques de New-York, 217.
Bibliothèques au point de vue de l'ameublement, 353. — Chez les Romains, 354. — Les Gaulois, 357. — Les Égyptiens, 357. — Les Arabes, 358. — Les Turcs, 358. — Les Persans, 359. — Au moyen âge, 360. — Sous la Renaissance, 361. — Sous Louis XIV, 362. — Le premier Empire, 364. — Au temps présent, 364.
Boileau jugé par Sainte-Beuve, 35.
Bracebridge Hall, ouvrage d'Irving, combien payé, 269.
Brougham (Lord); détails sur sa mise négligée, 8.
Browning Society, 199.
Buloz; acquiert la *Revue de Paris*, 46.
Byron, ses attaques contre la *Quarterly Review* et Walter Scott, 264. — Son *Childe Harold*; combien lui furent payés les deux premiers chants, 265. — Fait commerce d'amitié avec W. Scott, 266. — Ses relations avec Murray, 267. — Ce qu'ont pu lui rapporter ses œuvres, 268.

C

Cachets dans l'antiquité, 234. — Chez les Indous, les Chinois, les Arabes et les Persans, 235. — En Grèce, 235. — Chez les Romains, 257. — Au moyen âge, 238. — Aux xe et xve siècles, 238. — Au xviie, 239. — Sous Louis XVI, 240. — La Révolution, 241. — Graveurs de cachets, 241.
Calvin Translation Society, 196.
Canning, ministre anglais, 261.
Castil-Blaze, rédacteur de la *Revue de Paris*, 44.
Cavendish Society, 197.
Caxton Society, 197.
Cazin, ses éditions, 207.
Censure (La) au xviiie siècle, 305.
Charte de 1830 (*La*), fondée par le Dr Véron et Malitourne, 134.

Chasles (Philarète), collaborateur de la *Revue de Paris*, 42.
Chancer Society, 198.
Chéri (Rose) jugée par Dickens, 12.
Chethan Society, 196.
Childe Harold, édité par Murray, 265. — Combien il paya les deux premiers chants, 265. — Comment fut accueilli le poème, 266.
Cires à cacheter au XIIe siècle, 242. — Cire d'Espagne, 243. — Les modes au XVIIIe siècle, 244.
Code conjugal; Balzac en est-il l'auteur? 372.
Collin; vente de sa bibliothèque, 84, 117.
Comédie française (Le théâtre de la); ce qu'en pense Dickens, 106.
Comte (Le) d'Essex, comédie projetée par A. de Musset, 28.
Constable (Archibald), fondateur de la *Revue d'Édimbourg*, 260.
Contes drôlatiques de Balzac, appréciés par Lamartine, 369.
Contes de La Fontaine; une édition originale inconnue, 225.
Contes d'un voyageur, par Irving; combien payé, 269.
Corse (Le); manuscrit autographe de Balzac, 27.
Cousin (Ch.), ses *Racontars illustrés d'un vieux collectionneur*, 382.
Crémieux; comment il fit partie du Gouvernement provisoire de 1848, 288.
Croker (J.-W.), collaborateur de la *Quarterly Review*, 263.

D

Danse (La) des morts au Japon, 149.
Delacroix (Eugène), collaborateur de la *Revue de Paris*, 39.
Deux frondes (Les), étude historique de Dumas fils, 180.
Dickens (Charles), 1. — Où a été composé *Dombey and son*, 4, 9, 102. — *The Battle of life*, 4. — Son séjour à Lausanne et son départ de cette ville, 4. — Son arrivée à Paris, 7. — Ses relations en Angleterre avec Napoléon III, 9. — Ses impressions sur Paris, 9 et suiv. — Sa rencontre avec Dumas père, Suë et A. Karr, 12. — Ce qu'il pense de Rose Chéri, 12. — Son jugement sur V. Hugo, 13. — Portrait de Dickens, 15. — Son second séjour à Paris, 97. — Ses ennuis domestiques, 99. — Ses relations avec Wilkie Collins, 101. — A songé à se faire acteur, 102. — Son jugement sur Frédérick-Lemaître, 103. — Son roman *Martin Schuzzlewitz*, 104. — Comment il est reçu et apprécié à Paris, 104. — La *Petite Dorritt*, 105. — Son jugement sur Mme Plessis et le Théâtre-Français, 105. — Convention avec la maison Hachette pour la traduction de ses œuvres, 107. — Ses relations avec Scribe, 107. — Lamartine, 108. — Assiste aux fêtes de M. de Girardin, 109, 111. — Ce qu'il pense de G. Sand, 113. — De M. Legouvé et de Rachel, 113. — Fait faire son portrait par Ary Schefer, 114.
Dictionary of music and musicians, 278.
Dilettanti Society, 194.
Disraëli (Isaac), 259.
Dombay and son, roman de Dickens, 419, 102.
Droits d'auteur, 268, 269.
Ducoujon; vente de sa bibliothèque, 123.
Dujardin-Sailly, bibliographe, 57.
Du Marteau (Pierre), imprimeur; a-t-il existé 298. — Opinions de MM. de Reume, Paulin Pâris et Delaborde, 299. — De M. Weller, 300. — Du *Bulletin du bibliophile*, 300. — De MM. Picot, Brunet, Barbier, 301. — Ce nom cache la personnalité des Elzevier, 308.
Dumas (Alex.) père, 173. — Jugement porté sur lui par Dickens, 12. — Son drame *la Tour de Nesles*, 17. — Son désir d'entrer à l'Académie, 213. — Écrit à ce sujet à Buloz, 213. — A Nodier, 214. — A V. Hugo, 214. — Au *Siècle*, 215. — A M. Vacquerie, 215. — Détails sur deux de ses liaisons, 289. — Avec Mme Mélanie Waldor, 290. — Avec Mlle Krelsamer, 294.
Dumas (Alex.) fils, 173. — Son ouvrage *les Quatre Restaurations*, 174.
Dumas (Marie), 295. — Épouse le poète Peytel, 295.

E

Easly english text Society, 197.
Ecclesiastical History Society, 197.
Éditeurs anglais, 257.
Ellis, de Londres; vente de sa bibliothèque, 30.
Elzevier (Les), 308. — Leurs pseudonymes, 314.
English bards and Scotch reviewers, satire de lord Byron, 264, 266.
English dialect Society, 198.
English historical Society, 195.
English illustrated Magazine, 270.
Enveloppes de lettres; chez les Indous, les Chinois, au moyen âge, aux XVIe et XVIIe siècles, 245. — L'industrie actuelle, 246.
Escande, journaliste, 75. — Débute à *la Mode* et à *la Quotidienne*, 76. — Dirige l'*Écho du Midi*, 76. — Son retour à Paris, 76. — Son portrait au physique, 76. — Devient rédacteur politique de la *Gazette de France*, 76. — Ses boutades, 78. — Retourne en province, 80. — Sa mort, 80.
Étude sur Bossuet, par Malitourne, 131.

F

Falconer (William), 258.
Fielding (Henri), 54.
Folk-Lore Society, 198.
Frédérick-Lemaître apprécié par Dickens, 103.
Fust (Jean), imprimeur, 191.

G

Gagne, 161. — Ses débuts littéraires, 162. — Son mariage, 163. — *L'Unitéide*, 164. — Son séjour à la maison de santé de Picpus, 164. — Gagne, candidat universel, 164. — Ses excentricités, 165. — Bibliographie de ses œuvres, 167.
Gaillardet (F.), 18.
Gazette de France, 172.
Génard; vente de sa bibliothèque, 255.
Geoffrey-Crayon, pseudonyme d'Irving, 269.
Gifford (William), directeur de la *Quarterly Review*, 262. — Son portrait, 263. — Sa mort, 270.
Girardin (Émile de). — Ses fêtes, 109, 111.
Goldsmith, 52.
Guéret (Gabriel), 228.
Guide Cohen; notes pour servir à une nouvelle édition, 347.

H

Hakluyt Society, 197.
Hanserd Knollys Society, 196.
Harleyan Society, 198.
Henri de Navarre, roman historique, par M. A. Dumas fils, 177.
Hetzel; ses études premières, 138. — Entre chez le libraire Paulin, 139. — Ses innovations en librairie, 140. — Hetzel homme politique, 141, 288. — Réfugié à Bruxelles, 141. — Son retour à Paris; ses publications, 142. — Son édition de la *Comédie humaine*, 144. — Hetzel écrivain, 146. — Sa collaboration avec Alf. de Musset, 147.
Highley, éditeur anglais, 259.
Historical Society's Library; bibliothèque publique de New-York, 218.
Hændel Society, 196.
Hugo (Abel); collabore à un *Traité de mélodrame*, 130.
Hugo (Victor), apprécié par Dickens, 13. — Collaborateur de la *Revue de Paris*, 41. — Son *Récit de voyage aux Alpes*, 142. — Son édition originale de *Ruy Blas*, 321. — Son jugement sur Balzac, 368.
Hunterian Club, 198.

I

Iona club, 194.
Imprimerie; documents pour l'histoire de cet art, 191.
Imprimerie particulière de la duchesse de Luynes, 251. — Ouvrages composés dans cette imprimerie, 252.
Imprimeurs imaginaires, 303.
Index Society, 198.
Irving (Washington), 268. — Son *Sketch Book*, 269. — Ses relations avec W. Scott, 269. — Son pseudonyme, 269. — Ses droits d'auteur, 269. — Pourquoi il ne collabore point à la *Quarterly Review*, 270.

J

Jésuites; leur influence au XVIIIe siècle; font supprimer les livres qui leur déplaisent, 305.
Journal typographique et bibliographique, publié par Roux, 57.
Journaux bibliographiques, 48.
Juif Errant (*Le*), 172.

K

Karr (Alphonse), 12.
Kock (Paul de); son acte de mariage, 29.
Krelsamer (Mlle); ses relations avec Dumas père, 294.

L

Lacroix (Paul); propriété littéraire de ses œuvres, 28.
Ladvocat, éditeur, 132, 133. — Sa mort, 137.
La Fontaine; une édition originale inconnue de trois de ses *Contes*, 225.
Lamartine; ses relations avec Dickens, 108. — Portrait qu'il fait de Balzac, 368. — Ce qu'il pense des *Contes drôlatiques*, 369.
Legouvé; sa pièce *Médée* jugée par Dickens, 113.
Lenox Library; bibliothèque publique de New-York, 221.
Le Sage, son acte de mariage, 64.
Little Dorritt, roman de Dickens, 102, 105.
Livre (*Le*) *des Cent et Un*, 133.
Livres annoncés et n'ayant jamais paru, 27, 28, 41, 42, 43.
Livres mystiques des XVIe et XVIIe siècles, 282.
Livres prohibés au XVIIIe siècle, 305.
Livres projetés, 172.
Livres à titres singuliers, 57.
Livres ayant trait au théâtre, 27.
Livres volés, 65.
Livre tissé en soie, 382.

Lockhart, directeur de la *Quarterly Review*, 270.
Lourdoueix (de), 172.
Luynes (duchesse de); son imprimerie au château de Dampierre, 251. — Son édition du *Spectateur*, 253.

M

Macmillan (frères), éditeurs anglais, 272. — Leurs publications, 277. — Éditent le *Dictionnaire de musique et des musiciens*, 278. — Fondent le *Macmillan Magazine*, 279. — *The English illustrated Magazine*, 280.
Macmillan Magazine, 279.
Maitland Club, 194.
Malitourne, 129. — Son *Traité du mélodrame*, 130. — Lauréat de l'Académie française, 130. — Ses relations avec Mazères, Romieu et le Dr Véron, 131. — Sa collaboration à la *Quotidienne* et à la *Revue de Paris*, 131. — Se marie avec Ida Saint-Edme et collabore aux *Mémoires d'une contemporaine*, 132. — Fonde la *Charte de 1830*, 134. — Malitourne teinturier politique, 135. — Ses saillies, 136. — Ses derniers moments, 287. — Sa mort, 137.
Manon Lescaut, opéra-comique de Scribe et d'Auber, 108, 109.
Manuel du libraire, 227.
Manuscrit aux armes de Catherine de Médicis, 21.
Manx Society, 197.
Marmion, poème de Walter Scott, 260, 261, 262, 264.
Marot (Clément); sa traduction du VIe psaume de David, 67. — Détails biographiques sur le poète, 68.
Marot (Jean), 69.
Martin Chuzzlewitz, roman de Dickens, 104.
Mazères, 131.
Médicis (Catherine de); sa bibliothèque, 21.
Mémoires d'une contemporaine, 132.
Mercantile Library, bibliothèque populaire de New-York, 222.
Mérimée, collaborateur de la *Revue de Paris*, 42.
Messager (Le) des Chambres, 131.
Middlesex County Record Society, 199.
Miroir (Le) de l'âme pécheresse, 73.
Miroir (Le) de la princesse Marguerite, 68.
Murray (John) père, éditeur anglais, 257. — John Murray fils, 259. — Éditeur de la *Revue d'Édimbourg*, 260. — Fonde la *Quarterly Review*, 262. — Édite *Childe Harold*, 264. — Ses réceptions et dîners littéraires, 266, 267. — Ses relations avec Byron, 267. — Éditeur d'Irving, 269. — Fonde le journal *The Representative*, 170. — Sa mort, 270. — John Murray, petit-fils, 271. — Publications de la maison Murray, 271.
Musical antiquarian Society, 195.
Musset (A. de); se propose d'écrire une comédie, le *Comte d'Essex*, 28. — Sa collaboration avec Hetzel, 147.
Molé, ministre, 135.
Montalivet (de), ministre, 135.
Moreau (Mlle Élise), poète, épouse Paulin Gagne, 163.
Morin d'Hérouville, fondateur des *Annales typographiques*, 49.
Mottet Society, 196.

N

Napoléon III, ses relations en Angleterre avec Dickens, 9.
New Shakespeare Society, 198.
Nodier (Charles), collaborateur de la *Revue de Paris*, 42.
Noilly; vente de sa bibliothèque, 155.

O

Ollivier (Aristide), tué en duel, 76.
Oriental Translation Fund, 194.
Ossianic Society, 197.
Oxford Historical Society, 199.

P

Paillet, président de la Société des Amis des Livres; vente de sa bibliothèque, 381.
Pains à cacheter, 244.
Palæontological Society, 197.
Panier (Mlle Sophie), 172.
Parker Society, 195.
Peau de chagrin (La), réclame de Balzac à propos de cet ouvrage, 375.
Percy Society, 195.
Pétel; épouse Mlle Marie Dumas, 295.
Philobiblion Society, 197.
Philological Society, 197.
Pichon (baron); son acte de mariage, 29.
Pichot (Amédée), 108. — Prend la direction de la *Revue de Paris*, 45.
Pipe Roll Society, 199.
Plessy (Mme Arnould), actrice, appréciée par Dickens, 105.
Proverbes japonais, 152.
Pseudonymes, 269.
Publishing Societies, 193.
Pucelle d'Orléans (La), édition Cazin inconnue, 207.

Q

Quarterly Review, sa fondation, ses premiers écrivains, 262. — Attaquée par Byron, 264. — Dirigée par Lockhart, 270.
Quatre (Les) restaurations, ouvrage d'Alex. Dumas fils, 174.

R

Racontars illustrés d'un vieux collectionneur, par Ch. Cousin, 382.
Raisson (Horace), ses relations avec Balzac, 370.
Ray Society, 196.
Récit de voyage aux Alpes, par V. Hugo, 42.
Rénier (Léon); vente de sa bibliothèque, 60.
Representative journal, 270.
Revue des Deux Mondes, 46.
Revue d'Édimbourg, 260.
Revue de Paris (La), 33. — Son programme, 34. — Ses collaborateurs, 38. — Collaboration de Ch. Nodier, Mérimée et Chesles, 42. — De V. Hugo, 41. — De Castil-Blaze, 44. — Est dirigée par M. Am. Pichot, 45. — Annexée à la *Revue des Deux Mondes*, 46. — Acquise par M. Buloz, 46. — Sa disparition, 46. — La seconde *Revue de Paris*, 47, 131.
Rivière (Henri); son acte de naissance, 64.
Rokeby, poème de W. Scott, 266.
Romieu; ses relations avec Malitourne, 131.
Roux (Dr), bibliographe, 49, 51, 57.
Roux (Antoine), libraire; son *Livre de prières* tissé en soie, 382.
Roxburgh Club, 194.
Ruy Blas; édition originale, 321, 377.

S

Sbarré; quelle en est la véritable valeur? 379.
Saint-Edme (Ida); son mariage avec Malitourne, 132. — Les *Mémoires d'une contemporaine*, 132.
Sainte-Beuve; attaque Boileau dans la *Revue de Paris*, 35.
Salomon (Le roi), 274.
Sambix, libraire hollandais, 310.
Sand George), jugée par Dickens, 113.
Schefer (Ary); son portrait de Dickens, 114.
Schöffer, imprimeur, 192.
Scribe; ses relations avec Dickens, 107. — Détails sur l'écrivain, 108. — Son opéra-comique *Manon Lescaut*, 109.
Scriptorium (Le) d'un couvent, 376.
Shakespeare Society, 195.
Siraudin; vente de sa bibliothèque, 26.
Sketch Book (The) d'Irving, 269.
Society for the promotion of Hellenic studies 198.
Society for the publication of oriental texts, 196.
Society library, bibliothèque publique de New-York, 217.
Spalding Club, 195.
Spectateur (Le), édition française de la duchesse de Luynes, 253.
Spencer Society, 198.
Spottiswoode Society, 196.
Stahl. Voy. Hetzel.
Strozzi (maréchal), bibliophile, 21.
Suë (Eugène), 12. — Ce qui lui donna l'idée du *Juif Errant*, 172.
Suite de l'Adolescence Clémentine, 68, 73.
Surtees Society, 194.
Sydenham Society, 196.

T

Techener; vente de sa bibliothèque, 183.
Théâtre-Français; ce qu'en pensait Dickens, 106.
Times (The), son concurrent, *The Representative*, 270.
Topographical Society of London, 199.
Tour de Nesles (La), 17. — Ce qu'Alex. Dumas pensait de ce drame, 18. — La première édition de la brochure, 19.
Traité du mélodrame, 130.
Tristan le Roux, par Dumas fils, 174.
Trois quartiers (Les), comédie de Picard et de Mazères, 131.

U

Unitéide (L'), 164.

V

Vente de livres, 24, 81. — Collin, 84, 117. — Ducoujon, 123. — Ellis, 30. — Génard, 255 — Noilly, 155. — Siraudin, 26. — Techener, 183. — Verteuil, 59.
Verne (Jules); ses débuts littéraires, 146.
Véron (Dr), 33. — Crée la *Revue de Paris*, 34. — En cède la direction à Amédée Pichot, 45. Ses relations avec Malitourne, 131. — Fonde avec lui la *Charte de 1830*, 134.
Verteuil; vente de sa bibliothèque, 59.
Viardot (Mme), 113.
Vie de Christophe Colomb, par Irving; combien payée, 269.
Vlacq, imprimeur hollandais, 314.
Voyage autour du milliard des émigrés, par Malitourne.

W

Walckenaer, éditeur des œuvres de La Fontaine, 227, 228, 229, 233.
Waldor (Mélanie), 290.
Walter Scott, collaborateur de la *Revue d'Édimbourg*, 261. — De la *Quarterly Review*, 262. Attaqué par Byron, 264. — Son poème *Rokeby*, 266. — Ses relations d'amitié avec Byron, 266. — Avec W. Irving, 269.
Warton Club, 197.
Wernerian Club, 196.
Wiclif Society, 199.
Wilkie Collins, 14. — Ses relations avec Dickens, 101.
Wodrow Society, 196.

Z

Zola (Émile); son acte de naissance, 30.

FIN

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

1886

7e ANNÉE

PREMIÈRE LIVRAISON

10 JANVIER

N° 73

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

A. QUANTIN
Imprimeur-Éditeur

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

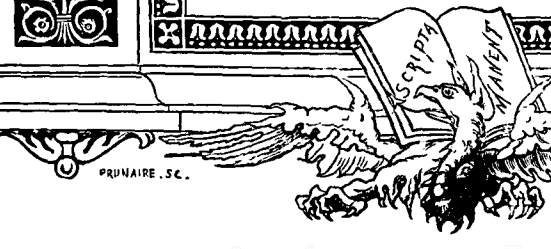

LE LIVRE

— SEPTIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 JANVIER 1886

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — CHARLES DICKENS A PARIS. — Premier séjour. — par R. Du Pontavice de Heussey.

II. — NOTICE SUR L'ÉDITION ORIGINALE DE LA TOUR DE NESLES, par C. Parran.

III. — A PROPOS D'UN MANUSCRIT AUX ARMES DE CATHERINE DE MÉDICIS, par Henry Trianon.

IV. — CHRONIQUE DU LIVRE. — Ventes aux enchères. — Renseignements divers.

Illustrations hors texte : — 1° CHARLES DICKENS en 1845, d'après un Croquis du Comte d'Orsay. — 2° CHARLES DICKENS à 18 ans (Dessin d'un anonyme). — 3° ALEXANDRE DUMAS, d'après une lithographie de Déveria, vers 1832.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Causerie de nouvel an,** par Octave Uzanne.

II. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges.*

III. — **Gazette bibliographique :** *Documents officiels. — Académie. — Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux.*

IV. — **Sommaire des publications périodiques françaises :** *Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux parus à Paris, d'après la liste des dépôts,* etc.

AVIS

Les Abonnements ne sont faits que pour une Année.

Paris.	40 fr.
Province.	42 fr.
Étranger (union postale).	46 fr.

On s'abonne aux bureaux de la Revue, **7, rue Saint-Benoît, à Paris,** chez tous les Libraires, ou à tous les Bureaux de poste.

Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne,** Rédacteur-Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Quantin,** éditeur-gérant.

AVIS. — Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoive .., à titre de prime, les 6 années parues, en volumes brochés, au prix total de 180 fr.

Supplément au numéro du 10 Janvier 1886 du « LIVRE »

Isidore LISEUX, Libraire-Éditeur, 25, rue Bonaparte, Paris.

En souscription, pour paraître fin Janvier :

LE

Jardin parfumé

DU CHEIKH

NEFZAOUI

Manuel d'Érotologie Arabe

(XVIe SIÈCLE)

Traduction revue et corrigée

Un beau volume grand in-8° d'environ 300 pages, imprimé par Ch. Unsinger, sur papier de Hollande, à 220 exemplaires numérotés. Prix..... 75 fr.

DERNIERS VOLUMES PARUS :

LES KAMA SUTRA de Vatsyayana, manuel d'Érotologie Hindoue, in-8°, 220 exemplaires.... **75** fr.

LE COUVENT HOSPITALIER, conte tiré du livre de *l'Origine des Proverbes* d'Aloyse Cynthio degli Fabritii. In-16 Elzévirien; édition unique à 120 exemplaires numérotés..... **15** fr.

L'IMMACULÉE CONCEPTION de la Vierge Marie, poème de Robert Gaguin (xve siècle), texte latin et traduction par Alcide Bonneau; in-8°, 170 exemplaires..... **20** fr.

Envoi franco, recommandé, contre mandat de poste ou chèque.

RELIURES ANCIENNES ET MODERNES

E. CARAYON

Relieur de l'Opéra et de la Comédie française

10, rue de Nesles, PARIS

RELIURES ET CARTONNAGES D'AMATEURS

EN MAROQUIN, VÉLIN ET TOILE

CARTONNAGES ARTISTIQUES EN VÉLIN

Avec dos et plats ornés à l'aquarelle.

Administration du LIVRE

7, RUE SAINT-BENOIT

Pour répondre au désir de plusieurs de nos abonnés, nous donnons ci-après le prix de nos reliures et de nos cartonnages :

Reliure 1/2 chagrin, tête dorée, fers spéciaux. . . . . **7** fr. le vol.

Reliure 1/2 maroquin, avec coins, fers spéciaux. . . . . **12** fr. le vol.

Cartonnages d'amateur.. . . . **5** fr. le vol.

Chaque année forme 2 volumes.

SPÉCIALITÉ

DE

PLUMES D'ACIER

MÉDAILLE D'OR. — PARIS 1878

JOSEPH GILLOTT

DE BIRMINGHAM

Recommande ses excellentes

PLUMES D'ACIER

connues du Monde entier sous les

N°s 303 et 404

EN VENTE CHEZ TOUS LES PAPETIERS

DÉPÔT

36, Bd SÉBASTOPOL — PARIS

18, RUE DES MATHURINS

PRÈS DE L'OPÉRA

LE HAMMAM

BAINS TURCO-ROMAINS

SUDATION

MASSAGE

LAVAGE

PISCINE

SALONS DE REPOS

SALON DE COIFFURE

PÉDICURE, BUFFET

HYDROTHÉRAPIE COMPLÉTE

SALLE DE GYMNASTIQUE.

BAIN DES DAMES 47, Bd HAUSSMANN

THE ART JOURNAL

MONTHLY
1/6

High Class Etchings & Line Engravings by the most notable Artists of the day

A LARGE ETCHING OR LINE ENGRAVING EVERY MONTH

Subscribers names received in PARIS at the addresses below

Cloth Gilt, Gilt Edges, 21s.

THE RIVIERA,

BOTH EASTERN AND WESTERN,

BY

HUGH MACMILLAN.

24 Pages Illustrations, and nearly **150** in the Text.

NICE, CANNES, MENTON, SAN REMO, &c., &c.

" Many books have been written about the Riviera, but none are so full of information and pleasant reading and so picturesquely illustrated as that just published. " — The Queen. London.

" The book is one of a superior character, and the illustrations are numerous and tasteful ; an excellent map of the Riviera is prefixed to it, which is a constant help to the reader. " — Illustrated London News.

Copies of the above may be seen and subscribers names received in PARIS at

GALIGNANI'S LIBRARY, 224, rue de Rivoli ;
FOTHERINGHAM, 8, rue Neuve-des-Capucines.

J. S. VIRTUE & CO. (Limited), 26, Ivy Lane, Paternoster Row, London.

L'imprimeur-éditeur-gérant : A. QUANTIN.

Imprimerie et Librairie Vve P. LAROUSSE et Cie
RUE MONTPARNASSE, 19, A PARIS

PIERRE LAROUSSE

GRAND DICTIONNAIRE UNIVERSEL

DU XIXE SIÈCLE

FRANÇAIS, HISTORIQUE, GÉOGRAPHIQUE, BIOGRAPHIQUE

MYTHOLOGIQUE, BIBLIOGRAPHIQUE, LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, SCIENTIFIQUE, ETC.

Ce recueil encyclopédique, le plus vaste, le plus complet qui ait été entrepris, demeurera unique malgré toutes les tentatives qui pourraient être faites pour le remplacer.

Il forme SEIZE GROS VOLUMES in-4° contenant **22,200 pages** de 4 colonnes (matière de **350 vol.** in-8°).

L'*Œuvre* de Pierre LAROUSSE est à la fois un **Dictionnaire** et une **Encyclopédie** :

Un **Dictionnaire,** puisqu'elle renferme *tous les mots* de notre langue avec leurs acceptions les plus diverses ;

Une **Encyclopédie,** puisqu'elle contient l'exposé et l'histoire de *toutes les sciences,* de *toutes les littératures* et de *tous les arts.*

Elle est **plus encore,** car on y trouve *une foule de matières neuves* que ne renferme et **ne peut renfermer** aucune autre encyclopédie : c'est là son originalité propre.

Le Grand Dictionnaire s'adresse à tous ceux qui veulent se tenir au courant du progrès scientifique et trouver dans un seul corps d'ouvrage l'expression la plus récente de ce progrès sous toutes ses formes. Il est rédigé de telle sorte qu'il ne rebute point par des détails trop arides ; et, tout en donnant à la science pure et à l'érudition une place prépondérante, il fait une part à l'*esprit français,* aux curiosités philologiques, littéraires, artistiques, sociales, humoristiques, à la chanson et même à l'anecdote, qui est sans doute un des petits côtés de l'histoire, mais qui donne souvent la clef des plus grands événements.

Dans ses **cent mille colonnes,** le lecteur trouve tout, même ce superflu qui plaisait tant à Voltaire.

EN PRÉPARATION, POUR PARAITRE EN 1886-87

LE 2me SUPPLÉMENT

Le **Second Supplément** du Grand Dictionnaire formera un exposé alphabétique du mouvement contemporain. Il ne complétera pas seulement les précédents volumes, il dressera encore l'inventaire minutieux des événements sur lesquels s'est portée depuis *dix ans* l'attention publique, en même temps qu'il contiendra la biographie des hommes qui ont été mêlés à ces événements ; il aura donc une existence propre, indépendante et constituera à lui seul une **vaste Encyclopédie contemporaine.**

NOTA. — Toute communication ou rectification faite dans l'intérêt général sera reçue avec reconnaissance par la Rédaction du Grand Dictionnaire.

Le Grand Dictionnaire forme SEIZE GROS VOLUMES IN-4°, se vendant séparément brochés, savoir :

1er vol., lettre A.....	33 fr.	7e vol., lettre E.....	34 fr.	13e vol., lettres P, Q, R.....	44 fr.
2e — lettre B.....	40	8e — lettres F, G.....	46	14e — lettres S, T.....	46
3e — lettre C.....	33	9e — lettres H, I, J, K..	35	15e — lettres U à Z.....	44
4e — lettre C (suite).....	31	10e — lettres L, M.....	42	16e — (*Supplément*) A à Z..	37
5e — lettre C (fin).....	21	11e — lettres M, N, O.....	46		
6e — lettre D.....	41	12e — lettre P.....	43	Total.....	616 fr.

La reliure de chaque volume se paye en sus 6 fr. 25. — Nous nous chargeons de relier les volumes déjà acquis.

PRIX DE L'OUVRAGE COMPLET BROCHÉ, **600** FRANCS.

De l'édition princeps, il a été tiré sur papier vélin 20 exemplaires numérotés qui n'ont jamais été mis dans le commerce.

Dix de ces exemplaires (nos 1 à 10) sont à la disposition des bibliophiles au prix de **1,000** *fr. chacun.*

RECTIFICATION pour une annonce parue dans le no 72 du *Livre,* page 72 du Supplément.

Les prix de l'ouvrage publié par la librairie Vve P. LAROUSSE et Cie, sous le titre de : **LA FRANCE MILITAIRE ILLUSTRÉE,** par le lieutenant-colonel DALLY, doivent être rectifiés ainsi :

L'ouvrage broché.....	4 fr. »
— relié toile, titre doré, tranches jaspées.....	5 fr. »
— — — tranches dorées.....	5 fr. 50

Librairie **HACHETTE** et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, PARIS.

NOUVELLES PUBLICATIONS

LES

GRANDS ÉCRIVAINS DE LA FRANCE

NOUVELLES ÉDITIONS PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION

de M. Ad. REGNIER

Membre de l'Institut

ŒUVRES DE MOLIÈRE

NOUVELLE ÉDITION

Revue sur les plus anciennes impressions et les autographes

ET AUGMENTÉE

DE VARIANTES, DE NOTICES, DE NOTES, D'UN LEXIQUE DES MOTS ET LOCUTIONS LES PLUS REMARQUABLES, DE PORTRAITS, DE FAC-SIMILÉS, ETC.

Par MM. E. DESPOIS et P. MESNARD

ENVIRON 10 VOLUMES ET 1 ALBUM

TOME NEUVIÈME

Contenant : Les Femmes savantes. — Le Malade imaginaire. — La Gloire du Dôme du Val-de-Grâce. — Poésies diverses.

Un volume in-8° broché. — Prix . . . . . 7 fr. 50

Les huit premiers volumes sont en vente.

XAVIER MARMIER

De l'Académie française

PASSÉ ET PRÉSENT

RÉCITS DE VOYAGES

Un volume in-16, broché. . . . . 3 fr. 50

LES

SURPRISES d'un CÉLIBATAIRE

PAR

CH. ROCKINGHAM

Roman traduit de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur

Par Mme A. AUDLEY

Un volume in-16, broché . . . . . 1 fr. 25

PORTIA

PAR

L'AUTEUR DE « MOLLY BAWN »

Roman traduit de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur

Par E. DIAN

Un volume in-16, broché . . . . . 1 fr. 25

L'imprimeur-éditeur : A. QUANTIN.

1886

7e ANNÉE

SECONDE LIVRAISON

10 FÉVRIER

No 74

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

A. QUANTIN
Imprimeur-Éditeur

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

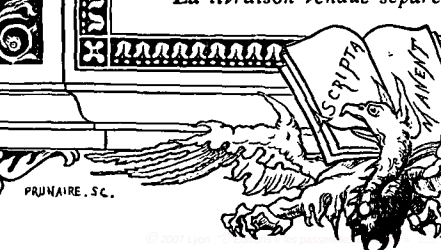

PRUNAIRE. SC.

P. AVRIL. DEL.

LE LIVRE

— SEPTIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 FÉVRIER 1886

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — LA PREMIÈRE REVUE DE PARIS, par L. Derôme.
II. — LE PREMIER JOURNAL BIBLIOGRAPHIQUE, par B.-H. G. de Saint-Hebaye.
III. — CHRONIQUE DU LIVRE. — Ventes aux enchères. — Renseignements divers.

Illustrations hors texte : BETHSABÉE AU BAIN, d'après des Heures ms. du xve siècle.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **La Bibliothèque d'un Bibliophile,** par Octave Uzanne.

II. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges. — Petite Gazette du Bibliophile.*

III. — **Gazette bibliographique :** *Documents officiels. — Académie. — Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux.*

IV. — **Sommaire des publications périodiques françaises :** *Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux parus à Paris, d'après la liste des dépôts,* etc.

RELIURES ANCIENNES ET MODERNES

E. CARAYON

Relieur de l'Opéra et de la Comédie-Française

10, rue de Nesles, PARIS

RELIURES ET CARTONNAGES D'AMATEURS

EN MAROQUIN, VÉLIN ET TOILE

CARTONNAGES ARTISTIQUES EN VÉLIN

Avec dos et plats ornés à l'aquarelle

MÉDAILLE D'OR, PARIS 1878

JOSEPH GILLOTT

DE BIRMINGHAM

recommande ses excellentes

PLUMES D'ACIER

connues du Monde entier sous les

Nos 303 et 404

En vente chez tous les Papetiers

DÉPOT : 36, Bd SÉBASTOPOL, 36

PARIS

Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne,** Rédacteur-Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Quantin,** éditeur-gérant.

AVIS. — Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les 6 années parues, en volumes brochés, au prix total de 180 fr.

Isidore LISEUX, Libraire-Éditeur, 25, rue Bonaparte, PARIS

Vient de paraître :

LE JARDIN PARFUMÉ du cheikh NEFZAOUI, manuel d'Érotologie Arabe (XVIe siècle). Un beau volume in-8° de plus de 300 pages, tiré à 220 exemplaires..... 75 fr.

DERNIÈRES PUBLICATIONS :

VATSYAYANA. *Les Kama Sutra,* manuel d'Érotologie Hindoue (Ve siècle), in-8°..... 75 fr.
BLONDEAU (Nicolas). *Dictionnaire érotique Latin-Français* (XVIIe siècle), in-8°..... 72 fr.
GAGUIN (Robert). *L'Immaculée Conception de la Vierge Marie* (XVe siècle), in-8°..... 20 fr.
FABRITII (Aloyse Cynthio de gli). *Le Couvent hospitalier* (XVIe siècle), in-16..... 15 fr

En souscription :

JADIS, souvenirs et fantaisies, par Alexandre PIEDAGNEL. Un très beau volume in-8° de 400 pages, orné de six eaux-fortes de Marcel d'Aubépine.

Sur véritable papier impérial du Japon (100 exemplaires)..... 36 fr.
Sur papier fort de Hollande (350 exemplaires)..... 24 fr.

HECATELEGIUM, ou les Cent Élégies satiriques et gaillardes de PACIFICO MASSIMI (XVe siècle), texte latin et traduction. Un beau volume in-8°, tiré à 120 exemplaires..... 75 fr.

BEAUX TABLEAUX

ANCIENS ET MODERNES

Des Écoles française, flamande, italienne, hollandaise

GOUACHES, PASTELS, AQUARELLES

OBJETS D'ART ET D'AMEUBLEMENT

BEAUX MEUBLES ANCIENS

EN BOIS SCULPTÉ ET MARQUETERIE DES XVIe ET XVIIe SIÈCLES

COMPOSANT

L'IMPORTANTE COLLECTION DE FEU M. CHARLES MÉRA

ET DONT LA VENTE AURA LIEU

par suite de son décès

13 et 15, rue de la République, à Lyon

Les Lundi 8, Mardi 9, Mercredi 10, Jeudi 11, Vendredi 12, Samedi 13 Février 1886, et jours suivants

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

PARIS A LONDRES, par Dieppe et Newhaven

BILLETS A PRIX RÉDUITS

Départs tous les jours (Dimanches compris) :

DE PARIS : Gare Saint-Lazare, à 8 h. 50 m. du soir.

DE LONDRES { Victoria, à 7 h. 50 m. du soir. / London Bridge, à 8 h. du soir.

PRIX DES BILLETS :

Billets simples, valables pendant sept jours :

42 fr. 50 en 1re classe. — 31 fr. 25 en 2e classe. — 22 fr. 50 en 3e classe.

Billets d'aller et retour, valables pendant un mois :

71 fr. 25 en 1re classe. — 51 fr. 25 en 2e classe. — 40 francs en 3e classe.

Ces billets donnent le droit de s'arrêter à Rouen, Dieppe, Newhaven et Brighton.

Librairie **HACHETTE & Cie**, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

A. BOUCHÉ-LECLERCQ

PROFESSEUR SUPPLÉANT A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

MANUEL
DES
INSTITUTIONS ROMAINES

Un volume grand in-8°, broché. . . . . 15 fr.

LOUIS FIGUIER

L'ANNÉE SCIENTIFIQUE
ET INDUSTRIELLE

OU EXPOSÉ ANNUEL DES TRAVAUX SCIENTIFIQUES, DES INVENTIONS ET DES PRINCIPALES APPLICATIONS DE LA SCIENCE A L'INDUSTRIE ET AUX ARTS QUI ONT ATTIRÉ L'ATTENTION PUBLIQUE EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

VINGT-NEUVIÈME ANNÉE (1885)

Un volume in-16, broché. . . . . 3 fr. 50

CARMEN SYLVA

NOUVELLES

TRADUITES DE L'ALLEMAND

AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

ET PRÉCÉDÉES

D'UNE ÉTUDE BIOGRAPHIQUE D'APRÈS DES DOCUMENTS ORIGINAUX

Par FÉLIX SALLES

Un volume in-16, broché. . . . . 3 fr.

MAXIME DU CAMP

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LA CHARITÉ PRIVÉE
A PARIS

DEUXIÈME ÉDITION

Un volume in-16, broché. . . . . 3 fr. 50

ANTHONY TROLLOPE

LES TOURS DE BARCHESTER

ROMAN TRADUIT DE L'ANGLAIS

AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

Par L. MARTEL

Deux volumes in-16, brochés . . 2 fr. 50

LÉON ROUSSET

A TRAVERS LA CHINE

DEUXIÈME ÉDITION

CONTENANT VINGT-HUIT GRAVURES ET UNE CARTE

Un volume in-16, broché. . . . . 4 fr.

OSSIP SCHUBIN

L'HONNEUR

ROMAN TRADUIT DE L'ANGLAIS

AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

Par R. ARMAND

Un volume in-16, broché. . . . 1 fr. 25

L'imprimeur-éditeur-gérant : A. QUANTIN.

1886

7e ANNÉE

TROISIÈME LIVRAISON

10 MARS

No 75

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

A. QUANTIN
Imprimeur-Éditeur

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

PRUNAIRE. SC.

P. AVRIL. DEL.

LE LIVRE

— SEPTIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 MARS 1886

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — LA COLOMBINE ET CLÉMENT MAROT, par H. Harrisse.
II. — UN ORIGINAL DU JOURNALISME : *Amable Escande*, par Victor Fournel.
III. — CHRONIQUE DU LIVRE. — Ventes aux enchères. — Renseignements divers.
Illustrations hors texte · UN TRAVAIL DE BÉNÉDICTIN, eau-forte d'après A. Lynch.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges. — Petite Gazette du Bibliophile.*

II. — **Gazette bibliographique** : *Documents officiels. — Académie. — Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux.*

III. — **Sommaire des publications périodiques françaises** : *Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux parus à Paris, d'après la liste des dépôts*, etc.

AVIS

Les Abonnements ne sont faits que pour une Année.

Paris. . . . . 40 fr.
Province. . . . . 42 fr.
Étranger (union postale). . . . . 46 fr.

On s'abonne aux bureaux de la Revue, **7, rue Saint-Benoît, à Paris,** chez tous les Libraires, ou à tous les Bureaux de poste.

Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne,** Rédacteur-Directeur littéraire.
Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Quantin,** éditeur-gérant.

AVIS. — **Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les 6 années parues, en volumes brochés, au prix total de 180 fr.**

Supplément au numéro du 10 Mars 1886 du « LIVRE »

Isidore LISEUX, Libraire-Éditeur, 25, rue Bonaparte, PARIS

Vient de paraître :

JADIS

SOUVENIRS ET FANTAISIES

PAR

ALEXANDRE PIEDAGNEL

AVEC SIX EAUX-FORTES

DE

MARCEL D'AUBÉPINE

Un magnifique volume grand in-8°, d'environ 400 pages, imprimé par Ch. Unsinger, à 450 exemplaires numérotés, savoir :

100 exemplaires sur véritable papier de la Manufacture Impériale du Japon ..... **36** fr.
350 exemplaires sur papier fort de Hollande ..... **24** fr.

DERNIÈRES PUBLICATIONS :

LES KAMA SUTRA de Vatsyayana (édité à 75 fr.) ..... *Épuisé.*

LE JARDIN PARFUMÉ du cheikh Nefzaoui (édité à 75 fr.).... *Épuisé.*

L'Éditeur recherche les volumes épuisés et les procure aux meilleures conditions.

RELIURES ANCIENNES ET MODERNES

E. CARAYON

Relieur de l'Opéra et de la Comédie française

10, rue de Nesles, PARIS

RELIURES ET CARTONNAGES D'AMATEURS

EN MAROQUIN, VÉLIN ET TOILE

CARTONNAGES ARTISTIQUES EN VÉLIN

Avec dos et plats ornés à l'aquarelle.

MÉDAILLE D'OR. — PARIS 1878

JOSEPH GILLOTT

DE BIRMINGHAM

Recommande ses excellentes

PLUMES D'ACIER

connues du Monde entier sous les

N°s 303 et 404

EN VENTE CHEZ TOUS LES PAPETIERS

DÉPÔT

36, Bd SÉBASTOPOL — PARIS





CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Billets d'aller et retour à prix réduits

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest délivre, de Paris à toutes les gares de son réseau situées au-delà de **Mantes, Rambouillet, Houdan** et **Gisors**, des billets d'aller et retour, comportant une réduction de 25 pour 100. La durée de validité de ces billets est fixée ainsi qu'il suit :

Jusqu'à 75 kilomètres inclus	1 jour.
De 76 à 125 kilomètres inclus.	2 jours.
De 126 à 250 kilomètres inclus	3 jours.
De 251 à 500 kilomètres inclus	4 jours.
Au-dessus de 500 kilomètres	5 jours.

Les délais indiqués ci-dessus ne comprennent pas les dimanches et jours de fête ; la durée des billets est augmentée en conséquence.

Imprimerie et Librairie Vve P. LAROUSSE et Cie
RUE MONTPARNASSE, 19, A PARIS

PIERRE LAROUSSE

GRAND DICTIONNAIRE UNIVERSEL

DU XIXE SIÈCLE

FRANÇAIS, HISTORIQUE, GÉOGRAPHIQUE, BIOGRAPHIQUE
MYTHOLOGIQUE, BIBLIOGRAPHIQUE, LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, SCIENTIFIQUE, ETC.

Ce recueil encyclopédique, le plus vaste, le plus complet qui ait été entrepris, demeurera unique malgré toutes les tentatives qui pourraient être faites pour le remplacer.

Il forme SEIZE GROS VOLUMES in-4° contenant **22,200 pages** de 4 colonnes (matière de **350 vol.** in-8°).

L'*OEuvre* de Pierre LAROUSSE est à la fois un **Dictionnaire** et une **Encyclopédie** :

Un **Dictionnaire,** puisqu'elle renferme *tous les mots* de notre langue avec leurs acceptions les plus diverses ;

Une **Encyclopédie,** puisqu'elle contient l'exposé et l'histoire de *toutes les sciences,* de *toutes les littératures* et de *tous les arts.*

Elle est **plus encore,** car on y trouve *une foule de matières neuves* que ne renferme et **ne peut renfermer** aucune autre encyclopédie : c'est là son originalité propre.

Le Grand Dictionnaire s'adresse à tous ceux qui veulent se tenir au courant du progrès scientifique et trouver dans un seul corps d'ouvrage l'expression la plus récente de ce progrès sous toutes ses formes. Il est rédigé de telle sorte qu'il ne rebute point par des détails trop arides ; et, tout en donnant à la science pure et à l'érudition une place prépondérante, il fait une part à l'*esprit français,* aux curiosités philologiques, littéraires, artistiques, sociales, humoristiques, à la chanson et même à l'anecdote, qui est sans doute un des petits côtés de l'histoire, mais qui donne souvent la clef des plus grands événements.

Dans ses **cent mille colonnes, le lecteur trouve tout,** même ce superflu qui plaisait tant à Voltaire.

EN PRÉPARATION, POUR PARAITRE EN 1886-87

LE 2me SUPPLÉMENT

Le **Seoond Supplément** du Grand Dictionnaire formera un exposé alphabétique du mouvement contemporain. Il ne complétera pas seulement les précédents volumes, il dressera encore l'inventaire minutieux des événements sur lesquels s'est portée depuis *dix ans* l'attention publique, en même temps qu'il contiendra la biographie des hommes qui ont été mêlés à ces événements; il aura donc une existence propre, indépendante et constituera à lui seul une **vaste Encyclopédie contemporaine.**

NOTA. — Toute communication ou rectification faite dans l'intérêt général sera reçue avec reconnaissance par la Rédaction du Grand Dictionnaire.

Le Grand Dictionnaire forme SEIZE GROS VOLUMES IN-4°, se vendant séparément brochés, savoir :

1er vol., lettre A.....	33 fr.	7e vol., lettre E.....	34 fr.	13e vol., lettres P, Q, R.....	44 fr.
2e — lettre B.....	40	8e — lettres F, G.....	46	14e — lettres S, T.....	46
3e — lettre C.....	33	9e — lettres H, I, J. K....	35	15e — lettres U à Z.....	44
4e — lettre C (suite).....	31	10e — lettres L, M.....	42	16e — (*Supplément*) A à Z..	37
5e — lettre C (fin).....	21	11e — lettres M, N, O.....	46		
6e — lettre D.....	41	12e — lettre P.....	43	Total.....	616 fr.

La reliure de chaque volume se paye en sus 6 fr. 25. — Nous nous chargeons de relier les volumes déjà acquis.

PRIX DE L'OUVRAGE COMPLET BROCHÉ, **600** FRANCS.

De l'édition princeps, il a été tiré sur papier vélin 20 exemplaires numérotés qui n'ont jamais été mis dans le commerce.

Dix de ces exemplaires (nos 1 à 10) sont à la disposition des bibliophiles au prix de **1,000** *fr. chacun.*

L'imprimeur-éditeur-gérant : A. QUANTIN.

Librairie **HACHETTE & Cie**, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

MISE EN VENTE DE LA 171e LIVRAISON

HISTOIRE DE L'ART

DANS L'ANTIQUITÉ

ÉGYPTE. — ASSYRIE. — PHÉNICIE
PERSE. — ASIE MINEURE. — GRÈCE. — ÉTRURIE. — ROME.

PAR

GEORGES PERROT
Membre de l'Institut, directeur de l'École normale, professeur à la Faculté des lettres de Paris.

CHARLES CHIPIEZ
Architecte du gouvernement, inspecteur de l'enseignement du dessin.

TOME IV

SARDAIGNE — JUDÉE — ASIE MINEURE

CONTENANT ENVIRON 500 GRAVURES
DESSINÉES D'APRÈS LES ORIGINAUX OU D'APRÈS LES DOCUMENTS LES PLUS AUTHENTIQUES

Chaque livraison, composée de 16 pages, contenant en général plusieurs gravures, et protégée par une couverture, se vend 50 centimes.

ONT DÉJA PARU :

Tome Ier, *L'Égypte.* — Tome II, *Chaldée, Assyrie.* — Tome III, *Phénicie, Cypre.*

Chaque volume se vend séparément : Broché, 30 fr.; relié richement avec fers spéciaux, tranches dorées, 37 fr.

A TRAVERS
L'EMPIRE BRITANNIQUE

(1883-1884)

PAR M. LE BARON DE HÜBNER

Ancien Ambassadeur, Ancien Ministre

Deux volumes in-8, brochés . . . . . 15 fr.

HISTOIRE ANCIENNE

DES PEUPLES DE L'ORIENT

PAR G. MASPERO

Membre de l'Institut, Professeur de langue et d'archéologie égyptiennes au Collège de France
Directeur général des antiquités de l'Égypte

NOUVELLE ÉDITION ENTIÈREMENT REFONDUE ET CONTENANT

Trois cartes et quelques spécimens des écritures hiéroglyphiques et cunéiformes

Un volume in-16, broché. . . . . 6 fr.

SACHER MASOCH

SASCHA ET SASCHKA

NOUVELLES TRADUITES DE L'ALLEMAND PAR Mlle STREBINGER

Un volume in-16, broché. . . . . 3 fr.

A. QUANTIN, Imprimeur-Éditeur, 7, rue Saint-Benoît

Pour paraître incessamment :

POÉSIES DU CHEVALIER DE BOUFFLERS

Avec Notice bio-bibliographique

Par OCTAVE UZANNE

1 volume in-8°. Prix. . . . . 10 fr.

Cet ouvrage forme le tome douzième et dernier de la série des *Petits Poëtes du dix-huitième siècle*, qui comprend déjà : *Vadé, Piron, Bertin, Desforges, Maillard, l'Abbé de Bernis, Gilbert, Malfilâtre, Gresset, Gentil-Bernard, le Chevalier de Bonnard* et *l'Abbé de Lattaignant.*

Cette collection ainsi complète en douze volumes, forme le pendant des *Petits Conteurs du dix-huitième siècle*, qui comprennent également douze volumes différents. Dans cette série poétique se trouvent, pour ainsi dire, condensés tout l'esprit des poètes de second ordre, tout le Parnasse moyen du XVIIIe siècle. On y rencontre les madrigaliers, les faiseurs de bouquets à Chloris, les rimeurs sentimentaux, les délicats nourrissons des Muses, qui, sans avoir atteint les sommets du Pinde, sont restés à mi-côte ou ont butiné d'exquises bluettes dans les vallons de la double colline. L'encyclopédie poétique du dernier siècle est toute enclose dans ces livres mignards — précédés d'excellentes notices bio-bibliographiques — et enrichis de remarquables portraits à l'eau-forte et de gracieuses vignettes en tête de page. On ne saurait trouver nulle part ailleurs un recueil aussi judicieusement fait; le succès, d'ailleurs, a accueilli cette collection intéressante qui prendra rang auprès des *Petits Conteurs,* dont la vogue a été si grande.

NOS AMIS LES LIVRES

Causeries sur la Littérature curieuse et la Librairie

Par OCTAVE UZANNE

1 vol. in-18 jés., avec couv. en maroquin, frappé d'une rel. à éventail (genre Le Gascon). Tirage 1.000 ex. Prix 6 fr.
Il a été tiré 30 ex. sur papier Whatman et 30 ex. sur Japon, au prix de 20 fr.

(Cet Ouvrage ne sera jamais réimprimé)

Dans ce volume de haute saveur bibliographique, M. OCTAVE UZANNE, revenant au genre qui lui a assuré un si légitime succès lors de la publication des *Caprices d'un Bibliophile*, a réuni le meilleur de ses notes et chroniques sur l'art et la curiosité du Livre. Il a su apporter dans ces divers chapitres des observations et des documents d'un intérêt indiscutable, et des notes inédites par Baudelaire, Vallès, Musset, Paul Lacroix (Bibliophile Jacob), etc., etc. *Nos amis les Livres* forment un volume destiné à acquérir un grand succès de curiosité d'ici peu de temps. Son tirage a été restreint et jamais autre édition n'en sera faite.

L'imprimeur-éditeur-gérant : A. QUANTIN.

1886

7e ANNÉE

QUATRIÈME LIVRAISON

10 AVRIL

N° 76

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

A. SAUPHAR
Administrateur-Gérant

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.



PRUNAIRE. SC.

P. AVRIL. DEL.

LE LIVRE

— SEPTIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 AVRIL 1886

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — LE SECOND SÉJOUR DE CHARLES DICKENS A PARIS, par R. Du Pontavice de Heussey.

II. — CHRONIQUE DU LIVRE. — Ventes aux enchères, par Jules Brivois.

Illustrations hors texte : PORTRAIT DE CHARLES DICKENS, eau-forte.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Le Théâtre en liberté,** par Gustave Rivet.

II. — **A propos rompus,** par Octave Uzanne.

III. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges. — Petite Gazette du Bibliophile.*

IV. — **Gazette bibliographique :** *Documents officiels. — Académie. — Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux.*

V. — **Sommaire des publications périodiques françaises :** *Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux parus à Paris, d'après la liste des dépôts,* etc.

RELIURES ANCIENNES ET MODERNES

E. CARAYON

Relieur de l'Opéra et de la Comédie-Française

10, rue de Nesles, PARIS

RELIURES ET CARTONNAGES D'AMATEURS

EN MAROQUIN, VÉLIN ET TOILE

CARTONNAGES ARTISTIQUES EN VÉLIN

Avec dos et plats ornés à l'aquarelle

MÉDAILLE D'OR, PARIS 1878

JOSEPH GILLOTT

DE BIRMINGHAM

recommande ses excellentes

PLUMES D'ACIER

connues du Monde entier sous les

Nos 303 et 404

En vente chez tous les Papetiers

DÉPOT : 38, Bd SÉBASTOPOL, 38

PARIS

Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne,** Rédacteur-Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Sauphar,** administrateur-gérant.

AVIS. — **Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les 6 années parues, en volumes brochés, au prix total de 180 fr.**

Librairie **HACHETTE & Cie**, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

H. WALLON
Membre de l'Institut

LA
RÉVOLUTION DU 31 MAI
ET
LE FÉDÉRALISME
EN 1793
OU
LA FRANCE VAINCUE PAR LA COMMUNE DE PARIS
Deux volumes in-8, brochés. — Prix. . . . . 15 fr.

NOUVELLES
PROMENADES ARCHÉOLOGIQUES
HORACE ET VIRGILE
Par GASTON BOISSIER
Membre de l'Académie française
et de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.
OUVRAGE CONTENANT DEUX CARTES
Un volume in-16, broché. — Prix. . . . . 3 fr. 50

G. VAPEREAU

SUPPLÉMENT
A LA CINQUIÈME ÉDITION
DU
DICTIONNAIRE DES CONTEMPORAINS
Un volume in-8, broché. — Prix. . . . . 2 fr.

DICTIONNAIRE UNIVERSEL DES CONTEMPORAINS
Par G. VAPEREAU
Inspecteur général de l'Instruction publique
CINQUIÈME ÉDITION
ENTIÈREMENT REFONDUE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE
Un volume grand in-8, broché. — Prix. . . . . 30 fr.

JULIUS STINDE

LA FAMILLE BUCHHOLZ
Roman traduit de l'allemand sur la trente et unième édition
Par **JULES GOURDAULT**
Un volume in-16, broché. — Prix . . . . . 3 fr.

J. S. KRASZEWSKI

SUR LA SPRÉE
Roman traduit du polonais
Par A. H.
Un volume in-16, broché . . . . . 1 fr. 25

MISS CUMMINS

LES
CŒURS HANTÉS
Roman traduit de l'anglais
Par Mme DE MARCHES
Un volume in-16, broché . . . . . 1 fr. 25

LIBRAIRIE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE } **H. WELTER, Éditeur** { 59, RUE BONAPARTE, 59 A PARIS

Vient de paraître le Ier volume (*Rome-Église-Italie*) de la

BIBLIOGRAPHIE

ITALICO-FRANÇAISE UNIVERSELLE

Ou Catalogue méthodique de tous les imprimés en langue française sur l'Italie ancienne et moderne (1475-1885)

Par **JOSEPH BLANC**, ancien libraire

Le IIe volume, comprenant les *Traductions* du *latin* et de l'*italien*, les *Mémoires et articles sur l'Italie* contenus dans les Revues et Journaux périodiques, des *Tables chronologiques* et un *Index alphabétique des noms d'auteurs* sera prêt en juillet.

Prix des 2 vol. : **30 fr.** Mais aux souscripteurs qui feront parvenir leur commande à l'éditeur **avant le 30 juin**, il sera accordé une **remise de 20 0/0**; ils recevront par conséquent l'ouvrage pour **24 fr. net**, payables 12 fr. à la réception de chacun des 2 volumes.

Quelques exemplaires sur papier de fil à la cuve. Prix : **60 fr.** les 2 vol.

Un Prospectus spécimen sera envoyé franco sur demande.

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION, 7, RUE SAINT-BENOIT, PARIS.

BIBLIOTHÈQUE DES CHEFS-D'ŒUVRE DU ROMAN CONTEMPORAIN

Vient de paraître :

GEORGE SAND

(COLLECTION CALMANN LÉVY)

MAUPRAT

ILLUSTRÉ DE DIX COMPOSITIONS PAR LE BLANT

Gravées à l'eau-forte par H. TOUSSAINT

TIRÉES HORS TEXTE

Un volume petit in-4°, sur papier blanc à la cuve, planches hors texte sur papier teinté, couverture repliée, avec médaillon repoussé en or. Prix . . . . . **25 fr.**

Il a été tiré *cent* exemplaires numérotés, sur papier du Japon, texte réimposé et réimprimé sur format grand in-4°, avec planches avant lettre sur Japon, et avec lettre sur papier teinté à la cuve. Prix . . . . . **100 fr.**

(De ces derniers *exemplaires numérotés, ceux de Madame Bovary* sont épuisés, et il ne reste plus que quelques exemplaires de *Monsieur de Camors* et du *Père Goriot.*)

Ouvrages parus :

GUSTAVE FLAUBERT. — **Madame Bovary**. Édition illustrée de douze compositions par Albert Fourié, gravées à l'eau-forte par Abot et Mordant, et tirées hors texte.

OCTAVE FEUILLET. — **Monsieur de Camors** (collection Calmann Lévy), illustré de onze compositions par S. Rejchan; gravées à l'eau-forte par Mme Louveau-Rouveyre et MM. E. Daumont et A. Duvivier, tirées hors texte.

HONORÉ DE BALZAC. — **Le Père Goriot** (collection Calmann Lévy), scènes de la vie parisienne, illustré de dix compositions par Lynch, gravées à l'eau-forte par E. Abot, tirées hors texte.

L'administrateur-gérant : A. Sauphar.

1886

7e ANNÉE

CINQUIÈME LIVRAISON

10 MAI

Nº 77

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

A. SAUPHAR, Administrateur-Gérant | Octave UZANNE, Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

PRUNAIRE. SC. P. AVRIL. DEL.

LE LIVRE

— SEPTIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 MAI 1886

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — ARMAND MALITOURNE, par le comte DE CONTADES.

II. — UN ÉDITEUR HOMME DE LETTRES : JULES HETZEL — P.-J. STAHL, par EUGÈNE MULLER.

III. — LA DANSE DES MORTS AU JAPON, par CHAMPFLEURY.

IV. — CHRONIQUE DU LIVRE. — Ventes aux enchères, par JULES BRIVOIS.

Illustrations hors texte : PORTRAIT A L'EAU-FORTE DE JULES HETZEL. — GRAVURE DE LA DANSE DES MORTS AU JAPON.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges. — Petite Gazette du Bibliophile.*

II. — **Gazette bibliographique** : *Documents officiels. — Académie. — Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux.*

III. — **Sommaire des publications périodiques françaises** : *Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux parus à Paris, d'après la liste des dépôts*, etc.

RELIURES ANCIENNES ET MODERNES

E. CARAYON

Relieur de l'Opéra et de la Comédie-Française

10, rue de Nesles, PARIS

RELIURES ET CARTONNAGES D'AMATEURS

EN MAROQUIN, VÉLIN ET TOILE

CARTONNAGES ARTISTIQUES EN VÉLIN

Avec dos et plats ornés à l'aquarelle

MÉDAILLE D'OR, PARIS 1878

JOSEPH GILLOTT

DE BIRMINGHAM

recommande ses excellentes

PLUMES D'ACIER

connues du Monde entier sous les

Nos 303 et 404

En vente chez tous les Papetiers

DÉPOT : 36, Bd SÉBASTOPOL, 36

PARIS

Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne**, Rédacteur-Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Sauphar**, administrateur-gérant.

AVIS. — Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les 6 années parues, en volumes brochés, au prix total de 180 fr.

Imprimerie et Librairie Vve P. LAROUSSE et Cie
RUE MONTPARNASSE, 19, A PARIS

PIERRE LAROUSSE

GRAND DICTIONNAIRE UNIVERSEL

DU XIXE SIÈCLE

FRANÇAIS, HISTORIQUE, GÉOGRAPHIQUE, BIOGRAPHIQUE
MYTHOLOGIQUE, BIBLIOGRAPHIQUE, LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, SCIENTIFIQUE, ETC.

Ce recueil encyclopédique, le plus vaste, le plus complet qui ait été entrepris, demeurera unique malgré toutes les tentatives qui pourraient être faites pour le remplacer.

Il forme SEIZE GROS VOLUMES in-4° contenant **22,200 pages** de 4 colonnes (matière de **350 vol.** in-8°).

L'*Œuvre* de Pierre LAROUSSE est à la fois un **Dictionnaire** et une **Encyclopédie :**

Un **Dictionnaire,** puisqu'elle renferme *tous les mots* de notre langue avec leurs acceptions les plus diverses ;

Une **Encyclopédie,** puisqu'elle contient l'exposé et l'histoire de *toutes les sciences,* de *toutes les littératures* et de *tous les arts.*

Elle est **plus encore,** car on y trouve *une foule de matières neuves* que ne renferme et **ne peut renfermer** aucune autre encyclopédie : c'est là son originalité propre.

Le Grand Dictionnaire s'adresse à tous ceux qui veulent se tenir au courant du progrès scientifique et trouver dans un seul corps d'ouvrage l'expression la plus récente de ce progrès sous toutes ses formes. Il est rédigé de telle sorte qu'il ne rebute point par des détails trop arides ; et, tout en donnant à la science pure et à l'érudition une place prépondérante, il fait une part à l'*esprit français,* aux curiosités philologiques, littéraires, artistiques, sociales, humoristiques, à la chanson et même à l'anecdote, qui est sans doute un des petits côtés de l'histoire, mais qui donne souvent la clef des plus grands événements.

Dans ses **cent mille colonnes, le lecteur trouve tout,** même ce superflu qui plaisait tant à Voltaire.

EN PRÉPARATION, POUR PARAITRE EN 1886-87

LE 2me SUPPLÉMENT

Le **Second Supplément** du Grand Dictionnaire formera un exposé alphabétique du mouvement contemporain. Il ne complétera pas seulement les précédents volumes, il dressera encore l'inventaire minutieux des événements sur lesquels s'est portée depuis *dix ans* l'attention publique, en même temps qu'il contiendra la biographie des hommes qui ont été mêlés à ces événements; il aura donc une existence propre, indépendante et constituera à lui seul une **vaste Encyclopédie contemporaine.**

NOTA. — Toute communication ou rectification faite dans l'intérêt général sera reçue avec reconnaissance par la Rédaction du Grand Dictionnaire.

Le Grand Dictionnaire forme SEIZE GROS VOLUMES IN-4°, se vendant séparément brochés, savoir :

1er vol.,	lettre A.....	33 fr.	7e vol.,	lettre E	34 fr.	13e vol.,	lettres P, Q, R	44 fr.
2e —	lettre B.....	40	8e —	lettres F, G.....	46	14e —	lettres S, T.....	46
3e —	lettre C..	33	9e —	lettres H, I, J. K....	35	15e —	lettres U à Z.....	44
4e —	lettre C (suite).....	31	10e —	lettres L, M.....	42	16e —	(*Supplément*) A à Z..	37
5e —	lettre C (fin).....	21	11e —	lettres M, N, O.....	46			
6e —	lettre D.....	41	12e —	lettre P.....	43		Total.....	616 fr.

La reliure de chaque volume se paye en sus 6 fr. 25. — Nous nous chargeons de relier les volumes déjà acquis.

PRIX DE L'OUVRAGE COMPLET BROCHÉ, **600** FRANCS.

De l'édition princeps, il a été tiré sur papier vélin 20 exemplaires numérotés qui n'ont jamais été mis dans le commerce.

Dix de ces exemplaires (nos 1 à 10) sont à la disposition des bibliophiles au prix de **1,000** *fr. chacun.*

MAISON QUANTIN, Compagnie générale d'Impression et d'Édition. **PARIS**

VIENT DE PARAITRE

(DEUXIÈME ANNÉE)

LE SALON-ARTISTE

ALBUM PETIT IN-QUARTO, COMPRENANT

200 DESSINS ORIGINAUX

D'APRÈS LES ŒUVRES EXPOSÉES

EXÉCUTÉS PAR LES ARTISTES *EXCLUSIVEMENT* POUR CET OUVRAGE

Prix, broché ..... **5** fr. | 20 exemplaires numérotés sur japon .. **25** fr.

Isidore LISEUX, Libraire-Éditeur, 25, rue Bonaparte, PARIS

Vient de paraitre :

Hecatelegium

OU LES CENT ÉLÉGIES

satiriques et gaillardes

DE PACIFICO MASSIMI

Poète d'Ascoli (xve siècle)

Littéralement traduit pour la première fois, texte latin en regard

Un beau volume grand in-8 d'environ 400 pages, imprimé par CH. UNSINGER, sur papier de Hollande, à **120** exemplaires numérotés. Prix..... **75** fr.

Ce recueil de poésies, édité à Florence en 1489, est d'une insigne rareté : la copie du texte, pour cette nouvelle édition, n'a pu être prise que sur l'exemplaire de la Bibliothèque Nationale, acheté par elle *douze cents francs.*

EN VENTE

JADIS Souvenirs et Fantaisies, par ALEXANDRE PIEDAGNEL, avec six eaux-fortes de Marcel d'Aubépine.

Un magnifique volume in-8 raisin, d'environ 400 pages.

Sur véritable papier du Japon, **36** fr. — Sur papier de Hollande, **24** fr.

VENTE EN LICITATION de la BIBLIOTHÈQUE HARTLEY

Dans la haute Cour de Justice, Division de la Chancellerie. — **Bibliothèque de feu L. L. Hartley,** Esq., de Middleton Tyas, Yorkshire, et Saint Leonards-on-Sea, Angleterre. Deuxième partie.

Mr. William Simpson (de la maison **Puttick & Simpson**) nommé par l'Hon. Juge Pearson, **vendra en licitation** à N° 47, Leicester Square, Londres, W. C. le Lundi 3e Mai et les neuf jours suivants (Samedi et Dimanche exceptés) à 1 heure et 10 minutes précises de relevée, la **Deuxième Partie** de la **Bibliothèque** très importante et précieuse de feu Leonard Lawrie Hartley, Esq., comprenant plus de **140** manuscrits. — Des Traités rares et intéressants collectionnés par Lord Somers. — Des Séries d'ouvrages imprimés en particulier par Sir F. Phillips. — L'Atlas Saxton, 1579. — Processionale ad Usum Sarum, 1555. — L Version Romaniste anglaise, 1582. — Un très grand exemplaire du premier folio de Shakspeare. — La London Gazette dès sa première publication en 1665. — Publications des Sociétés Philobiblion, Royale et autres. — Ouvrages de choix de numismatique, etc. — Des Ouvrages classiques sur le Parlement, la Législature, les archives et actes publics. — Fœdera de Rymer. — Monumens de la Monarchie Françoise, par Montfaucon, grand format, relié par Bedford. — Monast. on et Baronage, par Dugdale, grand et petit format. — Baronage d'Écosse, par Douglas, grand format. — Chron. Romanorum Pontificum, 1751. — Harduinus acta con Conciliorum, 1715, grand format. — Ouvrages de Sir J. Ware, sur l'Irlande, grand format. — Magnalia C. Americana de Mather, grand format. — Ainsi que des copies superbement reliées, grand format, de Bp. Keith, E. Lhuyd, Carte, Clarendon, W. Coxe, Sir J. Dalrymple, etc. — Des Ouvrages généalogiques et héraldiques, y compris des généalogies, par R. Halstead. — L'Ordre de la Jarretière, par Ashmole, grand et petit format, 1672 et 1693. — L'Histoire généalogique de Sandford, ainsi que le Couronnement de James II. — Selden's Titles of Honor, 1672. — Holme's Academy of Armory, 1688. — Guillim's Display of Heraldry, 1724, grand et petit format. — Généalogies Royales, par Anderson, 1786. — Sir. H. Nicholas's Order of Brit. Knighthood, etc. — Ouvrages Bibliographiques. — Dibdin's Typographical Antiq., grand et petit format. — Bibl. Voyage en France, en Allemagne et au Nord. — Bibl. Décameron, grand et petit format, et Bibl. Spenceriana, grand format. — Du Cange's Glossarium, — Upcott's Typographie anglaise, grand et petit format. — Brunet's Manuel du Libraire, 1880. — Une précieuse collection de dessins et gravures (principalement topographiques), etc.

On peut se procurer des Catalogues au prix de 3 shellings (3 fr. 75), feo parpeste 3*s* 7*d* (4 fr. 50), de MM. Dawes et Sons, avoués, 9, Angel Court, Londres, E. C.; de Mr. A. M. Smith, avoué, 29, Lincoln's Inn Fields, Londres, W. C.; de Messrs. Sharpe, Parkers et Co., avoués, 12, New Court, Carey Street, Londres, W. C., et à l'étude des Auctioneers.

L'administrateur-gérant : A. SAUPHAR.

1886

7e ANNÉE

SIXIÈME LIVRAISON

10 JUIN

N° 78

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

A. SAUPHAR
Administrateur-Gérant

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

PRUNAIRE. SC.

P. AVRIL. DEL.

LE LIVRE

— SEPTIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 JUIN 1886

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — LE POÈTE PAULIN GAGNE ET SES PUBLICATIONS EXCENTRIQUES, par SIMON BRUGAL.

II. — LES ÉPAVES DES GRANDES RESTAURATIONS, par ADOLPHE RACOT.

III. — CHRONIQUE DU LIVRE. — Renseignements et Miscellanées.

Illustrations hors texte : AUTOUR DE Mme RÉCAMIER. — Eau-forte de F. COURBOIN, d'après LYNCH.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **La Fin de Satan,** par BERNARD H. GAUSSERON.

II. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges. — Petite Gazette du Bibliophile.*

III. — **Gazette bibliographique :** *Documents officiels. — Académie. — Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux.*

IV. — **Sommaire des publications périodiques françaises :** *Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux parus à Paris, d'après la liste des dépôts,* etc.

RELIURES ANCIENNES ET MODERNES

E. CARAYON

Relieur de l'Opéra et de la Comédie-Française

10, rue de Nesles, PARIS

RELIURES ET CARTONNAGES D'AMATEURS

EN MAROQUIN, VÉLIN ET TOILE

CARTONNAGES ARTISTIQUES EN VÉLIN

Avec dos et plats ornés à l'aquarelle

MÉDAILLE D'OR, PARIS 1878

JOSEPH GILLOTT

DE BIRMINGHAM

recommande ses excellentes

PLUMES D'ACIER

connues du Monde entier sous les

Nos 303 et 404

En vente chez tous les Papetiers

DÉPOT : 56, Bd SÉBASTOPOL, 56

PARIS

Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne,** Rédacteur-Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Sauphar,** administrateur-gérant.

AVIS. — **Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les 6 années parues, en volumes brochés, au prix total de 180 fr**

Librairie **HACHETTE & Cie**, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

En vente par livraisons

DEPUIS LE 21 MAI 1886

HISTOIRE DES GRECS

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A LA RÉDUCTION DE LA GRÈCE EN PROVINCE ROMAINE

PAR

VICTOR DURUY

MEMBRE DE L'INSTITUT

ANCIEN MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

NOUVELLE ÉDITION, REVUE, AUGMENTÉE

ET ENRICHIE DE PLUS DE 1,500 GRAVURES ET DE 50 CARTES OU PLANS

CONDITIONS ET MODE DE PUBLICATION

Cette nouvelle édition de l'**Histoire des Grecs**, par M. Victor Duruy, formera trois volumes in-8° jésus, d'environ 800 pages chacun.

Elle contiendra plus de 1,500 gravures et de 50 cartes ou plans et paraîtra par livraisons.

Chaque livraison, composée de 16 pages et protégée par une couverture, se vend 50 centimes.

Il paraît une livraison par semaine depuis le 21 mai 1886.

Isidore LISEUX, Libraire-Éditeur, 25, rue Bonaparte, PARIS.

Vient de paraître :

Hecatelegium

OU LES CENT ÉLÉGIES

satiriques et gaillardes

DE PACIFICO MASSIMI

Poète d'Ascoli (xve siècle)

Littéralement traduit pour la première fois, texte latin en regard

Un beau volume grand in-8° d'environ 400 pages, imprimé par CH. UNSINGER, sur papier de Hollande, à **120** exemplaires numérotés. Prix..... **75 fr.**

Ce recueil de poésies, édité à Florence en 1489, est d'une insigne rareté : la copie du texte, pour cette nouvelle edition, n'a pu être prise que sur l'exemplaire de la Bibliothèque Nationale, acheté par elle *douze cents francs.*

En vente :

JADIS Souvenirs et Fantaisies, par ALEXANDRE PIEDAGNEL, avec six eaux-fortes de Marcel d'Aubépine.

Un magnifique volume in-8° raisin, d'environ 400 pages.
Sur véritable papier du Japon, **36** fr. — Sur papier de Hollande, **24** fr.

CATALOGUE DE LIVRES CURIEUX, à prix nets. — Envoi *franco.*

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION, 7, RUE SAINT-BENOIT, PARIS.

ŒUVRES INÉDITES DE VICTOR HUGO

publiées depuis sa mort.

VIENT DE PARAITRE :

VICTOR HUGO

LA FIN DE SATAN

Un beau volume in-8° cavalier sur papier fort. Prix.. 7 fr. 50

Il a été tiré, en outre de cette édition, 50 exemplaires numérotés, savoir :

N°s 1 à 10 sur papier du Japon.....	50 fr.	N°s 21 à 30 sur papier de Chine.....	30 fr.
N°s 11 à 20 sur papier Whatman.....	40 fr.	N°s 31 à 50 sur papier de Hollande.....	20 fr.

BIBLIOTHÈQUE

DES

CHEFS-D'ŒUVRE DU ROMAN CONTEMPORAIN

EDMOND ET JULES DE GONCOURT

GERMINIE LACERTEUX

Édition illustrée de 10 compositions par JEANNIOT

GRAVÉES A L'EAU FORTE PAR L. MULLER, TIRÉES HORS TEXTE

AVEC UNE DEUXIÈME PRÉFACE INÉDITE

Préparée par EDMOND et JULES DE GONCOURT

POUR UNE ÉDITION POSTHUME DE ***GERMINIE LACERTEUX***

Prix de l'ouvrage broché, 25 francs.

Relié en demi-chagrin, à coins, tête dorée.. **32** fr. | Relié en demi-maroquin, à coins, tête dorée. **40** fr.

L'administrateur-gérant : A. SAUPHAR.

1886

7e ANNÉE

SEPTIÈME LIVRAISON

10 JUILLET

No 79

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

A. SAUPHAR
Administrateur-Gérant

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

PRUNAIRE. SC.

P. AVRIL. DEL.

LE LIVRE

— SEPTIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 JUILLET 1886

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — LES *PUBLISHING SOCIETIES* EN ANGLETERRE, par B.-H. G.

II. — IDÉES DE BIBLIOGRAPHIES SINGULIÈRES, par Olivier de Gourcuff.

III. — ÉDITION INCONNUE DE LA « PUCELLE » DE VOLTAIRE, par Émile Mahé.

IV. — ALEXANDRE DUMAS ET L'ACADÉMIE FRANÇAISE, par Charles Glinel.

V. — LES BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES DE LA VILLE DE NEW YORK, par Meysenheim.

Illustrations hors texte : Reliure de Luc Cranach sur un *Catulle* de 1536.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges. — Petite Gazette du Bibliophile.*

II. — **Gazette bibliographique** : *Documents officiels. — Académie. — Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux.*

III. — **Sommaire des publications périodiques françaises** : *Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux parus à Paris, d'après la liste des dépôts,* etc.

RELIURES ANCIENNES ET MODERNES

E. CARAYON

Relieur de l'Opéra et de la Comédie-Française

10, rue de Nesles, PARIS

RELIURES ET CARTONNAGES D'AMATEURS

EN MAROQUIN, VÉLIN ET TOILE

CARTONNAGES ARTISTIQUES EN VÉLIN

Avec dos et plats ornés à l'aquarelle

MÉDAILLE D'OR, PARIS 1878

JOSEPH GILLOTT

DE BIRMINGHAM

recommande ses excellentes

PLUMES D'ACIER

connues du Monde entier sous les

Nos 303 et 404

En vente chez tous les Papetiers

DÉPOT : 36, Bd SÉBASTOPOL, 36

PARIS

Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne**, Rédacteur-Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Sauphar**, administrateur-gérant.

AVIS.— Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les 6 années parues, en volumes brochés, au prix total de 180 fr.

Supplément au numéro du 10 Juillet 1886 du « LIVRE »

LIBRAIRIE HACHETTE et Cie, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, PARIS.

LES

GRANDS ÉCRIVAINS DE LA FRANCE

NOUVELLES ÉDITIONS

PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION DE **M. AD. RÉGNIER**, MEMBRE DE L'INSTITUT

Sur les Manuscrits, les Copies les plus authentiques et les plus anciennes Impressions, avec Variantes, Notes, Notices, Portraits, etc.

MISE EN VENTE DU TOME CINQUIÈME

DES

MÉMOIRES DE SAINT-SIMON

NOUVELLE ÉDITION

COLLATIONNÉE SUR LE MANUSCRIT AUTOGRAPHE

Augmentée des Additions de Saint-Simon au journal de Dangeau et de Notes et Appendices

Par A. DE BOISLISLE

Membre de l'Institut,

ET SUIVIE D'UN LEXIQUE DES MOTS ET LOCUTIONS REMARQUABLES

L'ouvrage comprendra environ 30 volumes in-8° et 1 album, à **7 fr. 50** le volume.

Les cinq premiers volumes sont en vente.

MÉMOIRES

DU

DUC DE SAINT-SIMON

PUBLIÉS PAR

MM. CHÉRUEL ET AD. RÉGNIER FILS

TOME VINGT ET UNIÈME

(*SUPPLÉMENT*)

Publié par A. DE BOISLISLE

Un volume in-16, broché . . . . . **3 fr. 50**

MÉMOIRES DU DUC DE SAINT-SIMON, publiés par MM. CHÉRUEL et AD. RÉGNIER FILS, et collationnés pour cette édition sur le manuscrit autographe; 20 volumes in-16, brochés, **70 fr.**

On vend séparément :

1° Le tome XXI (supplément), 1 volume in-16, broché . . . . . **3 fr. 50**

2° La table alphabétique des Mémoires, rédigée par M. PAUL GUÉRIN, 1 volume in-16, broché. . . . . **3 fr. 50**

Imprimerie et Librairie Vve P. LAROUSSE et Cie
RUE MONTPARNASSE, 19, A PARIS

PIERRE LAROUSSE

GRAND DICTIONNAIRE UNIVERSEL

DU XIXE SIÈCLE

FRANÇAIS, HISTORIQUE, GÉOGRAPHIQUE, BIOGRAPHIQUE
MYTHOLOGIQUE, BIBLIOGRAPHIQUE, LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, SCIENTIFIQUE, ETC.

Ce recueil encyclopédique, le plus vaste, le plus complet qui ait été entrepris, demeurera unique, malgré toutes les tentatives qui pourraient être faites pour le remplacer.

Il forme SEIZE GROS VOLUMES in-4°, contenant **22,200 pages** de 4 colonnes (matière de **350 vol.** in-8°).

L'*Œuvre* de Pierre LAROUSSE est à la fois un **Dictionnaire** et une **Encyclopédie** :

Un **Dictionnaire,** puisqu'elle renferme *tous les mots* de notre langue avec leurs acceptions les plus diverses ;

Une **Encyclopédie,** puisqu'elle contient l'exposé et l'histoire de *toutes les sciences,* de *toutes les littératures* et de *tous les arts.*

Elle est **plus encore,** car on y trouve *une foule de matières neuves* que ne renferme et **ne peut renfermer** aucune autre encyclopédie : c'est là son originalité propre.

Le Grand Dictionnaire s'adresse à tous ceux qui veulent se tenir au courant du progrès scientifique et trouver dans un seul corps d'ouvrage l'expression la plus récente de ce progrès sous toutes ses formes. Il est rédigé de telle sorte qu'il ne rebute point par des détails trop arides ; et, tout en donnant à la science pure et à l'érudition une place prépondérante, il fait une part à l'*esprit français,* aux curiosités philologiques, littéraires, artistiques, sociales, humoristiques, à la chanson et même à l'anecdote, qui est sans doute un des petits côtés de l'histoire, mais qui donne souvent la clef des plus grands événements.

Dans ses **cent mille colonnes, le lecteur trouve tout,** même ce superflu qui plaisait tant à Voltaire.

EN PRÉPARATION, POUR PARAITRE EN 1886-87

LE 2me SUPPLÉMENT

Le Second Supplément du Grand Dictionnaire formera un exposé alphabétique du mouvement contemporain. Il ne complétera pas seulement les précédents volumes, il dressera encore l'inventaire minutieux des événements sur lesquels s'est portée depuis *dix ans* l'attention publique, en même temps qu'il contiendra la biographie des hommes qui ont été mêlés à ces événements ; il aura donc une existence propre, indépendante et constituera à lui seul une **vaste Encyclopédie contemporaine.**

NOTA. — Toute communication ou rectification faite dans l'intérêt général sera reçue avec reconnaissance par la Rédaction du Grand Dictionnaire.

Le Grand Dictionnaire forme SEIZE GROS VOLUMES IN-4°, se vendant séparément brochés, savoir :

1er vol.,	lettre A.....	33 fr.	7e vol.,	lettre E.....	34 fr.	13e vol.,	lettres P, Q, R.....	44 fr.
2e —	lettre B.....	40	8e —	lettres F, G.....	46	14e —	lettres S, T.....	46
3e —	lettre C.....	33	9e —	lettres H, I, J, K....	35	15e —	lettres U à Z.....	44
4e —	lettre C (suite).....	31	10e —	lettres L, M.....	42	16e —	(*Supplément*) A à Z..	37
5e —	lettre C (fin).....	21	11e —	lettres M, N, O.....	46			
6e —	lettre D.....	41	12e —	lettre P.....	43		Total.....	616 fr.

La reliure de chaque volume se paye en sus 6 fr. 25. — Nous nous chargeons de relier les volumes déjà acquis.

PRIX DE L'OUVRAGE COMPLET BROCHÉ, **600** FRANCS.

De l'édition princeps, il a été tiré sur papier vélin 20 exemplaires numérotés qui n'ont jamais été mis dans le commerce.

Dix de ces exemplaires (nos 1 à 10) sont à la disposition des bibliophiles au prix de **1,000** *fr. chacun.*

Librairie de A. EUDES, 30, rue du Dragon, à Paris.

Ouvrages neufs à prix réduits

ENCYCLOPÉDIE

DES

ARTS DÉCORATIFS DE L'ORIENT

Par E. COLLINOT et A. DE BEAUMONT

AVEC TABLE ET TEXTE PAR VICTOR CHAMPIER ET FRANÇOIS FAVRE

Six séries comprenant ensemble 250 planches imprimées en chromolithographie à plusieurs couleurs par la maison Lemercier et Cie (la plupart de ces planches ayant de 10 à 12 impressions rehaussées d'or et d'argent) et tirées à 500 exemplaires numérotés, sur les plus belles pâtes des papeteries du Marais. Grand in-folio de 65 sur 45 centimètres, publié au prix de 980 fr., réunies en deux cartons .... **200 fr.**

CHAQUE PARTIE SE VEND SÉPARÉMENT

ORNEMENTS ARABES

40 PLANCHES EN CHROMOLITHOGRAPHIE

Prix en carton, au lieu de 150 fr., 25 fr.

L'art arabe tient une large place parmi les arts décoratifs de l'Orient. Les 40 planches de l'album qui lui est consacré nous montrent une collection choisie des plus brillants modèles que nous ont légués ses architectes et ses décorateurs : ensembles et détails de motifs d'architecture de la belle époque, entrelacs, mosaïques, panneaux sculptés, grilles, balustrades, pendentifs, ferrures de portes, vases, orfèvrerie, marqueterie, ustensiles, faïences, etc.

ORNEMENTS DE LA CHINE

40 PLANCHES EN CHROMOLITHOGRAPHIE

Prix en carton, au lieu de 150 fr., 25 fr.

Les documents que nous ont laissés les artistes chinois sont pour ainsi dire inépuisables. Le point délicat, dans un ouvrage de la nature de celui que nous annonçons, était de savoir fixer son choix, en ne présentant que des modèles d'un style pur et d'une authenticité certaine. M. Adalbert de Beaumont a fait preuve, dans cette tâche difficile, d'un tact rare : les motifs sont parfaits et la chromolithographie les reproduit avec la plus grande vérité.

ORNEMENTS DE LA PERSE

60 PL. DONT 56 EN CHROMOLIT. ET 4 SUR CHINE

Prix en carton, au lieu de 260 fr., 75 fr.

Ces 60 planches nous montrent les documents conservés de l'art ornemental persan les plus précieux. Les verres, les cérames, les armes, les reliures, les manuscrits, les motifs tirés des édifices encore debout, forment une collection qui permet à l'artiste les plus riches sujets de comparaison et d'études.

ORNEMENTS DU JAPON

40 PLANCHES EN CHROMOLITHOGRAPHIE

Prix en carton, au lieu de 150 fr., 50 fr.

Plus que tout autre peuple de l'Orient, les Japonais ont le sentiment inné et profond de la nature; rien de plus varié et de plus gai que leurs fantaisies. Les 40 planches qui forment cet album, fleurs, oiseaux, décors d'étoffes, peintures, laques et porcelaines, se recommandent à l'artiste par de brillantes qualités d'originalité et de coloris.

ORNEMENTS TURCS

30 PLANCHES EN CHROMOLITHOGRAPHIE

Prix en carton, au lieu de 120 fr., 20 fr.

Ces 30 planches offrent une collection de modèles précieux de l'art déployé en Turquie : ornements et modèles d'architecture, armes, broderies, reliures, manuscrits, faïence, nielle, ciselure, ustensiles de toutes sortes, décorations d'appartements et de jardins, etc., que la chromolithographie met sous nos yeux avec toute la variété de leurs couleurs.

ORNEMENTS VÉNITIENS

HINDOUS, RUSSES, ETC.

40 PLANCHES EN CHROMOLITHOGRAPHIE

Prix en carton, au lieu de 150 fr., 25 fr.

Dans cet album, l'éditeur a groupé les plus précieux modèles de l'art vénitien et divers chefs-d'œuvre de l'Orient, de Byzance et de la Russie. Il suffit de feuilleter ces planches pour reconnaître, sans peine, le lien qui rattache ces divers spécimens à une même origine : la variété des motifs reproduits est une source féconde d'inspiration.

La vente des aquarelles de M. A. DE BEAUMONT, les prix atteints par les œuvres qu'il a laissées ont montré en quelle estime étaient tenues ses laborieuses et intelligentes recherches. Or ce sont ces aquarelles qui forment le fond de la collection ci-dessus.

En s'adressant directement, on profite de la remise accordée aux intermédiaires et l'on reçoit l'ouvrage *franco* au prix de 150 francs avec faculté de retour immédiat.

Librairie de **FIRMIN-DIDOT et Cie**

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, 56, RUE JACOB, A PARIS

VIENNENT DE PARAITRE :

LA QUATRIÈME ET DERNIÈRE LIVRAISON DE LA

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DES GAULES

Par CH. ÉMILE RUELLE

Bibliothécaire à la Bibliothèque Sainte-Geneviève

Cette livraison contient la fin du catalogue alphabétique par noms d'auteurs, la table des matières et des suppléments (260 pages). . . . . Prix : 10 fr.

L'ouvrage complet forme un volume grand in-8° de 1,732 colonnes, papier, format et disposition du *Manuel du Libraire*. . . . . Prix : 40 fr.

Il reste 40 exemplaires in-4° sur papier de Hollande . . . . . Prix : 60 fr.

RESTAURATION DES MONUMENTS ANTIQUES

Par les architectes pensionnaires de l'Académie de France à Rome (depuis 1788 jusqu'à nos jours)
Publiée avec des Mémoires explicatifs des auteurs, sous les auspices
du gouvernement français

LE TEMPLE DE JUPITER PANHELLÉNIEN

Par CHARLES GARNIER

Un volume in-folio. — Prix. . . . . 200 fr.

LA CHANSON POPULAIRE

Par WECKERLIN

Bibliothécaire du Conservatoire de musique

Un volume in-8. — Prix. . . . . 5 fr.

LES ARTISANS ET LES DOMESTIQUES D'AUTREFOIS

Par ALBERT BABEAU

Deuxième édition. — Un volume in-12. — Prix. . . . . 3 fr. 50

WALTER SCOTT illustré

LA FIANCÉE DE LAMMERMOOR

Traduction de **M. DAFFRY DE LA MONNOYE**

Dessins de Brown, — G. Durand, — Eriz, — Gilbert, — Montader, — Riou et Vidal.

Un volume in-8. — Prix, broché. . . . . 10 fr.

L'administrateur-gérant : A SAUPHAR

MAISON QUANTIN, Compagnie générale d'Impression et d'Édition. **PARIS**

LE PROCÈS-VERBAL DE LA VIE

Par M. MAUREL-DUPEYRÉ

Chef des Secrétaires-Rédacteurs de la Chambre des Députés

OUVRAGE DE PHILOSOPHIE, OU LES GRANDS PROBLÈMES DE LA DESTINÉE HUMAINE SONT DÉMONTRÉS ET RÉSOLUS PAR L'HISTOIRE

Un beau volume in-8° carré. Prix. . . . . **5** fr.

AUTOUR DE MADAME RÉCAMIER

Eau-forte de la Livraison du 10 juin 1886 du « Livre »

Tirée à part sur japon, avant la lettre. Prix. . . . . **5** fr.

Sur la demande de plusieurs de nos abonnés, nous avons dû faire tirer un petit nombre d'exemplaires de cette planche.

CHEMIN DE FER DU NORD

VOYAGES CIRCULAIRES A PRIX RÉDUITS

Billets valables pour un mois, délivrés du 1er juin au 30 septembre, avec faculté de s'arrêter aux principaux points du parcours, soit en France, soit à l'Étranger.

BELGIQUE ET NORD DE LA FRANCE

Première classe, **91** fr. **15**. — Deuxième classe, **68** fr. **55**.

On délivre des billets pour ce voyage : à Paris, à la gare du Nord, et dans les départements, aux gares d'Amiens, Rouen, Douai, Lille et Saint-Quentin.

BORDS DE LA MEUSE

Première classe, **74** fr. **90**. — Deuxième classe, **56** fr. **40**

On délivre des billets pour ce voyage : à Paris, à la gare du Nord, et dans les départements, aux principales gares du réseau situées sur l'itinéraire.

BELGIQUE ET HOLLANDE

Première classe, **123** fr. **70**. — Deuxième classe, **92** fr. **60**.

On délivre des billets pour ce voyage : à Paris, à la gare du Nord, et dans les départements, aux gares d'Amiens, Rouen, Douai et Saint-Quentin.

Chaque billet donne droit au transport gratuit de 25 kilogrammes de bagages sur tout le parcours (sauf sur les chemins de fer de l'État belge).

SERVICES DIRECTS ENTRE PARIS ET LONDRES

1° Par Calais et Douvres. — Trois départs par jour à heures fixes : trains rapides, à 8 h. 20 et 11 h. du matin (1re et 2e cl.), et à 7 h. 45 du soir (1re cl. seulement). — Traversée maritime en 1 h. 1/2.

2° Par Boulogne et Folkestone. — Un départ par jour : Train rapide à 9 h. 40 du matin (1re et 2e cl.) — Traversée maritime en 1 h. 40.

BILLETS D'ALLER ET RETOUR POUR UN MOIS, PAR BOULOGNE OU PAR CALAIS : 1re cl., **118** fr. **75** ; 2e cl., **93** fr. **75**.

SERVICE DE NUIT ACCÉLÉRÉ, par trains express et à *prix réduits*, en 2e et 3e cl. — Départs de Paris à 6 h. 10 soir.

SAISON DES BAINS DE MER (DU 15 JUIN AU 30 SEPTEMBRE)

BILLETS D'ALLER ET RETOUR VALABLES PENDANT QUATRE JOURS, DU SAMEDI AU MARDI

Prix au départ de Paris pour

	1re cl.	2e cl.		1re cl.	2e cl.
Le Tréport	33 20	23 60	Wimille-Wimereux	38 60	33 65
Saint-Valery	28 60	25 20	Ambleteuse, Andresselles, Wissant (Marquise)	40 »	35 »
Le Crotoy (Rue)	29 40	25 70			
Berck (Verton)	33 »	30 45	Calais	44 »	38 35
Étaples	33 50	29 35	Gravelines	45 10	39 40
Boulogne	37 40	32 85	Dunkerque	45 10	39 40

CHEMINS DE FER DE L'EST

Voyage circulaire en Suisse et dans le Grand-Duché de Bade.

La Compagnie des chemins de fer de l'Est délivre aux touristes qui désirent visiter le nord-est de la Suisse et le Grand-Duché de Bade des billets à prix très réduits, valables pendant trente jours, donnant droit au transport gratuit de 25 kilog. de bagages sur tout le parcours.

Les principaux points de l'itinéraire sont : Paris, Belfort, Bâle, Lucerne (lac des Quatre-Cantons), Zurich, Glaris, Linthal, Coire, Constance, Schaffhouse ou Donaueschingen, Neuhausen (chute du Rhin) ou Villingen, Baden-Baden, Strasbourg, Nancy et Paris.

Cet intéressant voyage peut s'effectuer en partant par la ligne de Paris à Belfort et à Bâle, et en revenant par celle de Strasbourg à Nancy et à Paris, ou bien dans le sens inverse.

La délivrance des billets a lieu, à Paris, à la gare de l'Est, et dans les bureaux succursales de la Compagnie, aux prix de **176** fr. **50** en 1re classe et de **133** fr. en 2e classe.

AVIS

J.-J. de Mesquita Pimentel, libraire-éditeur à Porto (Portugal), fait savoir à tous ses confrères éditeurs de livres et de musique, *qu'il va mettre sous presse son Almanach pour l'année 1887 :* qu'il réserve une bonne place entre les parties littéraires de son *Almanach* à tous ceux qui lui adresseront un exemplaire d'une œuvre récemment parue.

L'*Almanach* en question est très répandu en Portugal et au Brésil. Un exemplaire sera envoyé gratis à tout adhérent.

Isidore LISEUX, Libraire-Éditeur, 25, rue Bonaparte, PARIS.

En souscription, pour paraître fin juillet

Ananga-Ranga

TRAITÉ HINDOU

DE L'AMOUR CONJUGAL

Rédigé en sanscrit par l'Archi-Poète **KALYANA MALLA**

(XVIe SIÈCLE)

Traduit sur la première version anglaise (*Cosmopoli*, 1885), par ISIDORE LISEUX

Un beau volume petit in-8, d'environ 250 pages, imprimé par Ch. Unsinger, sur papier de Hollande, à 300 exemplaires numérotés. Prix marqué. . . . . **40** fr.

Sur demande directe, net. . . . . **35** fr.

Vient de paraître

Catalogue n° 2 de Livres curieux à prix nets. On y trouvera quelques autographes, parmi lesquels une superbe lettre inédite de Lamartine à Charles Nodier.

Pour recevoir régulièrement, pendant une année, mes Catalogues et Prospectus, envoyer 5 fr., remboursables en livres.

LIBRAIRIE DU BIBLIOPHILE, 7, rue Guénégaud, Paris

Costumes militaires de 1789 à 1815

50 PLANCHES dessinées et lithographiées par CHARLET

Dans un élégant cartonnage, avec titre, table et notice de Guillaumot (In-4°, 1886, Paris, Cahen)

DÉTAIL DES 50 PLANCHES :

1. Garde française (1789).
2. Régiment de Flandre.
3. Officier suisse (salut).
4. Gardes suisses.
5. Volontaires (92).
6. Général (93).
7. Colonel (94).
8, 9. Bonaparte (83 et 92).
10. Bonaparte en 96. (Dernière lithographie de Charlet).
11, 12, 13. Napoléon premier.
14. En congé.
15. Fusilier.
16. Tirailleur.
17 à 23. Grenadiers. (Tenues et grades divers).
24. Officier général.
25. Tambour-major.
26. Porte-aigle.
27 à 30. Chasseurs à pied. (Tenues et grades divers).
31. Pupille.
32. Royal Hollandais.
33. — officier.
34. Grenadier à cheval.
35. Artillerie à pied.
36. Chevau-léger.
37. Lancier.
38. Officier d'ordonnance.
39. Mameluck.
40. Chasseur à cheval.
41. Gendarmerie d'élite.

Scènes militaires.

42. Votre fils ira loin.
43. Les yeux mobiles à 15 pas.
44. La froid pique.
45. Ha quel plaisir !
46. Camp de la Lune.
47. Adieu.
48. Respiration trop long.
49. La goutte.
50. (*12 bis*). L'Empereur.

Nous vendons cette belle publication aux prix nets excessivement réduits de :

EN NOIR, 14 fr.; COLORIÉE au pinceau, 20 fr. — (Les pierres sont effacées).

* Pour joindre à l'édition QUANTIN, qui vient de paraître, de **GERMINIE LACERTEUX**

Nous mettons en vente quelques épreuves AVANT TOUTE LETTRE d'un

TRÈS BEAU PORTRAIT DE EDMOND & JULES DE GONCOURT

Gravé sur acier, par DESCAVES. — Prix : Sur papier à la forme, **1** fr. — Japon impérial, **3** fr.

(Ce portrait peut être joint à tous les ouvrages de MM. de GONCOURT, notamment *l'Art au* XVIIIe *siècle*).

* Pour illustrer **LES FEMMES BIBLIOPHILES**, de M. QUENTIN BAUCHART, **nous vendons des collections de 13 gravures comprenant** : *Diane de Poitiers, Marguerite de Valois, Marie de Médicis, Marie-Antoinette, la Pompadour, la Du Barry, son Ex-libris, Ronsard, Mazarin, duc d'Aumale, Paul Lacroix, baron Pichon, Paulin Paris.* — Les **13** gravures sur *vergé*, **12** fr.; sur *chine*, **20** fr.

L'administrateur-gérant : A. SAUPHAR.

1886

7e ANNÉE

HUITIÈME LIVRAISON

10 AOUT

Nu 80

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

A. SAUPHAR
Administrateur-Gérant

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.



BRUNAIRE. SC.

P. AVRIL. DEL.

LE LIVRE

— SEPTIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 AOUT 1886

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — UNE ÉDITION ORIGINALE DE TROIS CONTES DE LA FONTAINE, par L. Derôme.

II. — LES OUTILS DE L'ÉCRIVAIN : le Cachet, la Cire à cacheter, les Enveloppes, par Spire Blondel.

III. — LE COMMERCE D'AUTREFOIS ET L'IMPRIMERIE D'UNE DUCHESSE, par P. van der Hæghen.

IV. — CHRONIQUE DU LIVRE, Renseignements et Miscellanées.

Illustrations hors texte : LA LECTURE A CYTHÈRE, Eau-forte de Manesse, d'après la composition de Albert Lynch.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges. — Petite Gazette du Bibliophile.*

II. — **Gazette bibliographique :** *Documents officiels. — Académie. — Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux.*

III. — **Sommaire des publications périodiques françaises :** *Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux parus à Paris, d'après la liste des dépôts,* etc.

AVIS

Les Abonnements ne sont faits que pour une Année.

Paris.	40 fr.
Province.	42 fr.
Étranger (union postale).	46 fr.

On s'abonne aux bureaux de la Revue, **7, rue Saint-Benoît, à Paris,** chez tous les Libraires, ou à tous les Bureaux de poste.

Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne,** Rédacteur-Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Sauphar,** administrateur-gérant.

AVIS. — Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les 6 années parues, en volumes brochés, au prix total de 180 fr.

Supplément au numéro du 10 Août 1886 du « LIVRE »

Isidore LISEUX, Libraire-Éditeur, 25, rue Bonaparte, PARIS.

Vient de paraître :

Ananga-Ranga, traité hindou de l'Amour conjugal.

Un beau vol. petit in-8°, d'environ 250 pages, tiré à 300 exemplaires numérotés. **40** fr.
Sur demande directe, net. . . . . **35** fr.

Les Personnes qui désirent recevoir régulièrement, pendant une année, mes Catalogues et Prospectus, sont priées d'envoyer **5 francs**, *remboursables en livres.*

AVIS

J.-J. de Mesquita Pimentel, libraire-éditeur à Porto (Portugal), fait savoir à tous ses confrères éditeurs de livres et de musique, *qu'il va mettre sous presse son Almanach pour l'année 1887 ;* qu'il réserve une bonne place entre les parties littéraires de son *Almanach* à tous ceux qui lui adresseront un exemplaire d'une œuvre récemment parue.

L'*Almanach* en question est très répandu en Portugal et au Brésil. Un exemplaire sera envoyé gratis à tout adhérent.

RELIURES ANCIENNES ET MODERNES

E. CARAYON

Relieur de l'Opéra et de la Comédie française
10, rue de Nesles, PARIS

RELIURES ET CARTONNAGES D'AMATEURS
EN MAROQUIN, VÉLIN ET TOILE
CARTONNAGES ARTISTIQUES EN VÉLIN
Avec dos et plats ornés à l'aquarelle.

Administration du LIVRE
7, RUE SAINT-BENOIT

Pour répondre au désir de plusieurs de nos abonnés, nous donnons ci-après le prix de nos reliures et de nos cartonnages :

Reliure 1/2 chagrin, tête dorée, fers spéciaux.	7 fr. le vol.
Reliure 1/2 maroquin, avec coins, fers spéciaux.	12 fr. le vol.
Cartonnages d'amateur. . . .	5 fr. le vol.

Chaque année forme 2 volumes.

SPÉCIALITÉ
DE
PLUMES D'ACIER

MÉDAILLE D'OR. — PARIS 1878
JOSEPH GILLOTT
DE BIRMINGHAM
Recommande ses excellentes
PLUMES D'ACIER
connues du Monde entier sous les
N°s 303 et 404
EN VENTE CHEZ TOUS LES PAPETIERS
DÉPÔT
36, Bd SÉBASTOPOL — PARIS





18, RUE DES MATHURINS
PRÈS DE L'OPÉRA
LE HAMMAM
BAINS TURCO-ROMAINS
SUDATION
MASSAGE
LAVAGE
PISCINE
SALONS DE REPOS
SALON DE COIFFURE
PÉDICURE, BUFFET
HYDROTHÉRAPIE COMPLÉTE
SALLE DE GYMNASTIQUE.
BAIN DES DAMES 47, Bd HAUSSMANN

CHEMINS DE FER DE L'EST

PARIS, LONDRES ET L'ITALIE PAR LE SAINT-GOTHARD

Par suite de l'organisation de nouveaux trains rapides, la durée totale du trajet entre Paris, Londres et Milan est réduite de 2 heures 1/2, à partir du 1er Juin, viâ Belfort, Bâle, Lucerne et le Saint-Gothard.

Le voyage de Paris à Milan s'effectue actuellement en moins de 20 heures, par cette route, qui est la plus courte.

Des voitures directes de 1re classe font le trajet entre Paris et Milan au train qui part de Paris (Est) à 8 h. 40 du soir et au retour par le train qui quitte Milan à 9 h. 55 du matin.

A Milan, les voyageurs trouvent des correspondances pour toute l'Italie.

Des billets directs de 1re et de 2e classe, valables pendant 10 jours, sont délivrés par la Compagnie de l'Est, à sa gare de Paris et dans ses bureaux succursales, pour Milan, Venise, Florence, Rome, Naples, Brindisi, etc., etc.

VOYAGE CIRCULAIRE DANS LES VOSGES

La Compagnie des Chemins de fer de l'Est vient d'organiser un voyage circulaire pour visiter Belfort et les Vosges, une des contrées les plus pittoresques de la France.

Afin de faciliter aux touristes cette intéressante excursion, des billets à prix très réduits sont délivrés du 15 mai au 15 octobre, à Paris, à la gare de l'Est et aux bureaux succursales de la Compagnie. Ces billets sont valables pendant 15 jours et donnent droit à s'arrêter dans toutes les villes du parcours, notamment à Épernay, Nancy, Lunéville, Saint-Dié, Fraize, Gérardmer, Arches, Épinal, Remiremont, Cornimont, Saint-Maurice-Bussang, Bains, Aillevillers, Plombières, Luxeuil-les-Bains, Lure, Giromagny, Belfort, Port-d'Atelier, Langres, Chaumont et Troyes.

On peut partir indifféremment par la ligne de Paris à Nancy et revenir par celle de Belfort à Paris, ou *vice versâ*.

Les prix sont de : **85** fr. en 1re classe, et **65** fr. en 2e classe.

Les voyageurs ont droit au transport gratuit de 30 kilogrammes de bagages sur tout le parcours.

CHEMIN DE FER DU NORD

VOYAGES CIRCULAIRES A PRIX RÉDUITS

Billets valables pour un mois, délivrés du 1er juin au 30 septembre, avec faculté de s'arrêter aux principaux points du parcours, soit en France, soit à l'Étranger.

BELGIQUE ET NORD DE LA FRANCE

Première classe, **91** fr. **15**. — Deuxième classe, **68** fr. **55**.

On délivre des billets pour ce voyage : à Paris, à la gare du Nord, et dans les départements, aux gares d'Amiens, Rouen, Douai, Lille et Saint-Quentin.

BORDS DE LA MEUSE

Première classe, **74** fr. **90**. — Deuxième classe, **56** fr. **40**

On délivre des billets pour ce voyage : à Paris, à la gare du Nord, et dans les départements, aux principales gares du réseau situées sur l'itinéraire.

BELGIQUE ET HOLLANDE

Première classe, **123** fr. **70**. — Deuxième classe, **92** fr. **60**.

On délivre des billets pour ce voyage : à Paris, à la gare du Nord, et dans les départements, aux gares d'Amiens, Rouen, Douai et Saint-Quentin.

Chaque billet donne droit au transport gratuit de 25 kilogrammes de bagages sur tout le parcours (sauf sur les chemins de fer de l'État belge).

SERVICES DIRECTS ENTRE PARIS ET LONDRES

1° Par Calais et Douvres. — Trois départs par jour à heures fixes : trains rapides, à 8 h. 20 et 11 h. du matin (1re et 2e cl.), et à 7 h. 45 du soir (1re cl. seulement). — Traversée maritime en 1 h. 1/2.

2° Par Boulogne et Folkestone. — Un départ par jour : Train rapide à 9 h. 40 du matin (1re et 2e cl.) — Traversée maritime en 1 h. 40.

BILLETS D'ALLER ET RETOUR POUR UN MOIS, PAR BOULOGNE OU PAR CALAIS : 1re cl., **118** fr. **75** ; 2e cl., **93** fr. **75**.

SERVICE DE NUIT ACCÉLÉRÉ, par trains express et à *prix réduits*, en 2e et 3e cl. — Départs de Paris à 6 h. 10 soir.

SAISON DES BAINS DE MER (DU 15 JUIN AU 30 SEPTEMBRE)

BILLETS D'ALLER ET RETOUR VALABLES PENDANT QUATRE JOURS, DU SAMEDI AU MARDI

Prix au départ de Paris pour

	1re cl.	2e cl.		1re cl.	2e cl.
Le Tréport	33 20	23 60	Wimille-Wimereux	38 60	33 65
Saint-Valery	28 60	25 20	Ambleteuse, Andresselles, Wissant (Marquise)	40 »	35 »
Le Crotoy (Rue)	29 40	25 70			
Berck (Verton)	33 »	30 45	Calais	44 »	38 35
Étaples	33 50	29 35	Gravelines	45 10	39 40
Boulogne	37 40	32 85	Dunkerque	45 10	39 40

L'administrateur-gérant : A. SAUPHAR.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

BAINS DE MER

Billets d'Aller et retour à Prix réduits valables du Vendredi au Lundi

De PARIS aux Gares suivantes :	1re classe	2e classe
	FR.	FR.
DIEPPE (Criel, Puy, Pourville, Berneval)	30 »	22 »
LE TRÉPORT	33 20	23 60
CANY (Veulettes, les Petites-Dalles, Saint-Pierre-en-Port)	33 »	24 »
SAINT-VALERY-EN-CAUX (Veules)		
LE HAVRE (Ste-Adresse, Bruneval)		
FÉCAMP, LES IFS (Yport, Étretat)		
TROUVILLE, DEAUVILLE, VILLERS-SUR-MER, HONFLEUR, CAEN		
CABOURG (Le Home-Varaville)	37 »	27 »
DIVES, BEUZEVAL (Houlgate)		
LUC-Lion-sur-Mer, LANGRUNE (Prix pour le parcours total)		
St-AUBIN, BERNIÈRES COURSEULES, VERS/M (Prix pour le parcours total)	38 »	28 »
BAYEUX (Arromanches, Asnelles), etc.	40 »	30 »
COUTANCES (Agon, Coutainville, Règneville)	57 »	44 »

De PARIS aux Gares suivantes :	1re classe	2e classe
	FR.	FR.
ISIGNY (Grandcamp, Ste-Marie-du-Mont)	44 »	33 »
VALOGNES (St-Vaast de la Hougue, Quinéville)	50 »	38 »
CHERBOURG	55 »	42 »
GRANVILLE (St-Pair, Donville)	50 »	38 »
St-MALO-St-Servan (Paramé-Dinard, St-Enogat, St-Lunaire, St-Briac)	66 »	50 »
LAMBALLE (Erquy-Val-André, la Garde-de-St-Cast, Piéneuf)		
SAINT-BRIEUC (Portrieux, St-Quay)	68 »	51 »
LANNION (Perros, Guirec)	79 »	59 »
MORLAIX (St-Jean-du-Doigt)	81 »	61 »
ROSCOFF (Ile de Batz)	85 »	64 »
SAINT-NAZAIRE	66 »	50 »
EAUX THERMALES		
BAGNOLES de l'Orne, par Briouze	45 »	34 »
FORGES-LES-EAUX (S.-Inférieure)	21 45	16 05

Départ du Vendredi au Dimanche. — Toutefois, ces Billets sont valables le Jeudi par les trains partant de Paris dès 6 h. 30 du soir. — Retour le Dimanche et Lundi seulement. — Les billets pour **St-Malo, Lamballe, St-Brieuc, Lannion, Morlaix, Roscoff et St-Nazaire** seront valables au retour jusqu'au mardi inclus. — Les deux coupons d'un billet d'*aller* et *retour* ne sont valables qu'à la condition d'être utilisés *par la même personne;* en conséquence, la *vente* et *l'achat* des coupons de retour sont interdits.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST ET DU LONDON BRIGHTON

SERVICES DE PARIS A **LONDRES** PAR ROUEN, DIEPPE ET NEWHAVEN

EN 10 HEURES

DÉPART TOUS LES JOURS (Gare Saint-Lazare)

1° SERVICE DE JOUR (pendant la saison d'été) — TRAVERSÉE EN 3 H. 3/4 :

PAR TRAINS DE MARÉE RAPIDES A HEURES VARIABLES

Voyage simple :		*Aller et retour :*	
1re CLASSE	2e CLASSE	1re CLASSE	2e CLASSE
42 fr. 50	31 fr. 25	71 fr. 25	51 fr. 25

2° SERVICE DE NUIT (PENDANT TOUTE L'ANNÉE) :

PAR TRAINS PARTANT TOUS LES SOIRS (DIMANCHES COMPRIS) A 8 HEURES 50

1re CLASSE	2e CLASSE	3e CLASSE	1re CLASSE	2e CLASSE	3e CLASSE
42 fr. 50	31 fr. 25	22 fr. 50	71 fr. 25	51 fr. 25	40 fr.

AVIS A NOS ABONNÉS

Pour répondre à des demandes réitérées, nous avons fait tirer à part, sur japon, avant la lettre, un petit nombre d'exemplaires des deux planches suivantes :

Autour de Madame Récamier

EAU-FORTE

de la livraison du 10 Juin 1886 du « LIVRE »

La Lecture à Cythère

EAU-FORTE

de la livraison du 10 Août 1886 du « LIVRE »

Prix de l'exemplaire. . . . . 5 fr.

Librairie **HACHETTE** et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris

ATLAS UNIVERSEL

DE

GÉOGRAPHIE

MODERNE, ANCIENNE ET DU MOYEN AGE

CONSTRUIT D'APRÈS LES SOURCES ORIGINALES ET LES DOCUMENTS LES PLUS RÉCENTS, CARTES, VOYAGES, MÉMOIRES, TRAVAUX GÉODÉSIQUES, ETC.

AVEC UN TEXTE ANALYTIQUE

PAR

MM. VIVIEN DE SAINT-MARTIN ET FRANZ SCHRADER

Environ 110 *cartes in-folio gravées sur cuivre*

Sous la direction de MM. COLLIN et DELAUNE

MISE EN VENTE DE LA SIXIÈME LIVRAISON

CONTENANT :

Suède, Norvège (feuille septentrionale), **Danemark** . . . . . 2 fr. 50
Belgique . . . . . 3 fr. »
Amérique centrale . . . . . 2 fr. 50

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

L'*Atlas universel de géographie moderne, ancienne et du moyen âge* est publié par livraisons. Chaque livraison contient trois cartes accompagnées de notices sur les documents qui ont servi à la construction de ces cartes. Chaque livraison se vend au prix de 6 francs. — Le prix de chaque carte prise séparément variera selon l'importance des frais de fabrication. — Ce prix, en aucun cas, ne sera inférieur à 2 fr. 50.

EN VENTE :

1re LIVRAISON.

Carte du Ciel . . . . . 2 fr. 50
Turquie d'Europe . . . . . 2 fr. 50
Région polaire arctique . . . . . 2 fr. 50

2e LIVRAISON.

Carte de géographie astronomique . . 2 fr. 50
Suisse . . . . . 4 fr. »
Grèce . . . . . 3 fr. »

3e LIVRAISON.

Iles Britanniques (1re feuille, Angleterre) 3 fr.
Iles Britanniques (2e feuille, Écosse et Irlande) . . . . . 3 fr.
Monde connu des Grecs avant Alexandre. 2 f. 50

4e LIVRAISON.

Région polaire antarctique . . . . . 2 fr. 50
Carte de la Russie occidentale et de la Roumanie . . . . . 3 fr »
Carte du Mexique . . . . . 3 fr. »

5e LIVRAISON.

Pays Bas . . . . . 2 fr. 50
Suède, Norvège (feuille méridionale), Danemark . . . . . 2 fr. 50
Principaux archipels de l'Océanie . . 2 fr. 50

L'administrateur-gérant : A. SAUPHAR.

1886

7e ANNÉE

NEUVIÈME LIVRAISON

10 SEPTEMBRE

No 81

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

A. SAUPHAR
Administrateur-Gérant

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

PRUNAIRE. Sc.

P. AVRIL. DEL.

LE LIVRE

— SEPTIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 SEPTEMBRE 1886

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — LES GRANDS ÉDITEURS ANGLAIS (dernier article), par E. Chesneau.

II. — LIVRES MYSTIQUES DES XVIe ET XVIIe SIÈCLES, par Ch. Collet.

III. — CHRONIQUE DU LIVRE.

Illustrations hors texte : PORTRAIT DE JULES CLAYE, imprimeur parisien. Eau-forte de Flameng.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges. — Petite Gazette du Bibliophile.*

II. — **Gazette bibliographique :** *Documents officiels. — Académie. — Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux.*

III. — **Sommaire des publications périodiques françaises :** *Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux parus à Paris, d'après la liste des dépôts,* etc.

RELIURES ANCIENNES ET MODERNES

E. CARAYON

Relieur de l'Opéra et de la Comédie-Française

10, rue de Nesles, PARIS

RELIURES ET CARTONNAGES D'AMATEURS

EN MAROQUIN, VÉLIN ET TOILE

CARTONNAGES ARTISTIQUES EN VÉLIN

Avec dos et plats ornés à l'aquarelle

MÉDAILLE D'OR, PARIS 1878

JOSEPH GILLOTT

DE BIRMINGHAM

recommande ses excellentes

PLUMES D'ACIER

connues du Monde entier sous les

N°s 303 et 404

En vente chez tous les Papetiers

DÉPOT : 36, B^d^ SÉBASTOPOL, 36

PARIS

Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne,** Rédacteur-Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Sauphar,** administrateur-gérant.

AVIS. — Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les 6 années parues, en volumes brochés, au prix total de 180 fr.

Imprimerie et Librairie Vve P. LAROUSSE et Cie
RUE MONTPARNASSE, 19, A PARIS

PIERRE LAROUSSE

GRAND DICTIONNAIRE UNIVERSEL

DU XIXE SIÈCLE

FRANÇAIS, HISTORIQUE, GÉOGRAPHIQUE, BIOGRAPHIQUE
MYTHOLOGIQUE, BIBLIOGRAPHIQUE, LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, SCIENTIFIQUE, ETC.

Ce recueil encyclopédique, le plus vaste, le plus complet qui ait été entrepris, demeurera unique, malgré toutes les tentatives qui pourraient être faites pour le remplacer.

Il forme SEIZE GROS VOLUMES in-4°, contenant **22,200 pages** de 4 colonnes (matière de **350 vol.** in-8°).

L'*Œuvre* de Pierre LAROUSSE est à la fois un **Dictionnaire** et une **Encyclopédie** :

Un **Dictionnaire,** puisqu'elle renferme *tous les mots* de notre langue avec leurs acceptions les plus diverses ;

Une **Encyclopédie,** puisqu'elle contient l'exposé et l'histoire de *toutes les sciences,* de *toutes les littératures* et de *tous les arts.*

Elle est **plus encore,** car on y trouve *une foule de matières neuves* que ne renferme et **ne peut renfermer** aucune autre encyclopédie : c'est là son originalité propre.

Le Grand Dictionnaire s'adresse à tous ceux qui veulent se tenir au courant du progrès scientifique et trouver dans un seul corps d'ouvrage l'expression la plus récente de ce progrès sous toutes ses formes. Il est rédigé de telle sorte qu'il ne rebute point par des détails trop arides ; et, tout en donnant à la science pure et à l'érudition une place prépondérante, il fait une part à l'*esprit français,* aux curiosités philologiques, littéraires, artistiques, sociales, humoristiques, à la chanson et même à l'anecdote, qui est sans doute un des petits côtés de l'histoire, mais qui donne souvent la clef des plus grands événements.

Dans ses **cent mille colonnes,** le lecteur trouve tout, même ce superflu qui plaisait tant à Voltaire.

EN PRÉPARATION, POUR PARAITRE EN 1886-87

LE 2me SUPPLÉMENT

Le **Second Supplément** du Grand Dictionnaire formera un exposé alphabétique du mouvement contemporain. Il ne complétera pas seulement les précédents volumes, il dressera encore l'inventaire minutieux des événements sur lesquels s'est portée depuis *dix ans* l'attention publique, en même temps qu'il contiendra la biographie des hommes qui ont été mêlés à ces événements; il aura donc une existence propre, indépendante et constituera à lui seul une **vaste Encyclopédie contemporaine.**

NOTA. — Toute communication ou rectification faite dans l'intérêt général sera reçue avec reconnaissance par la Rédaction du Grand Dictionnaire.

Le Grand Dictionnaire forme SEIZE GROS VOLUMES IN-4°, se vendant séparément brochés, savoir :

1er vol., lettre A.....	33 fr.	7e vol., lettre E.....	34 fr.	13e vol., lettres P, Q, R.....	44 fr.
2e — lettre B.....	40	8e — lettres F, G.....	46	14e — lettres S, T.....	46
3e — lettre C.....	33	9e — lettres H, I, J, K....	35	15e — lettres U à Z.....	44
4e — lettre C (suite).....	31	10e — lettres L, M.....	42	16e — (*Supplément*) A à Z..	37
5e — lettre C (fin).....	21	11e — lettres M, N, O.....	46		
6e — lettre D.....	41	12e — lettre P.....	43	Total.....	616 fr.

La reliure de chaque volume se paye en sus 6 fr. 25. — Nous nous chargeons de relier les volumes déjà acquis.

PRIX DE L'OUVRAGE COMPLET BROCHÉ, **600** FRANCS.

De l'édition princeps, il a été tiré sur papier vélin 20 exemplaires numérotés qui n'ont jamais été mis dans le commerce.

Dix de ces exemplaires (nos 1 à 10) sont à la disposition des bibliophiles au prix de **1,000** *fr. chacun.*

PRIME A NOS ABONNÉS

BOURSAULT

LES LETTRES A BABET

Avec une notice de ÉMILE COLOMBEY

Un joli volume in-18 jésus, papier à la cuve, orné d'un portrait de BABET gravé à l'eau-forte.

Il ne sera tiré que 500 exemplaires numérotés.

PRIX, BROCHÉ . . . . . **8** francs.

L'OUVRAGE PARAITRA EN OCTOBRE PROCHAIN

ON PEUT SOUSCRIRE DÈS MAINTENANT

à la **MAISON QUANTIN**, 7, rue Saint-Benoît

AVIS

MM. les Abonnés du **Livre** *ont droit, comme* **Prime,** *à* **un** *exemplaire de cet ouvrage, au prix exceptionnel de* **quatre francs.**

Pour recevoir l'ouvrage *franco,* ajouter **0 fr. 25.**

Isidore LISEUX, Libraire-Éditeur, 25, rue Bonaparte, PARIS.

Nouvelle publication :

Ananga-Ranga, traité hindou de l'Amour conjugal.

Un beau vol. petit in-8°, d'environ 250 pages, tiré à 300 exemplaires numérotés. **40** fr.

Sur demande directe, net. . . . . **35** fr.

Les Personnes qui désirent recevoir régulièrement, pendant une année, mes Catalogues et Prospectus, sont priées d'envoyer **5 francs,** *remboursables en livres.*

AVIS

J.-J. de Mesquita Pimentel, libraire-éditeur à Porto (Portugal), fait savoir à tous ses confrères éditeurs de livres et de musique, *qu'il va mettre sous presse son Almanach pour l'année 1887 ;* qu'il réserve une bonne place entre les parties littéraires de son *Almanach* à tous ceux qui lui adresseront un exemplaire d'une œuvre récemment parue.

L'*Almanach* en question est très répandu en Portugal et au Brésil. Un exemplaire sera envoyé gratis à tout adhérent.

L'administrateur-gérant : A. SAUPHAR.

1886

7e ANNÉE

DIXIÈME LIVRAISON

10 OCTOBRE

Nº 82

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

A. SAUPHAR
Administrateur-Gérant

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

PRUNAIRE. SC.

P. AVRIL. DEL.

LE LIVRE

— SEPTIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 OCTOBRE 1886

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — ALEXANDRE DUMAS INTIME : MÉLANIE WALDOR ET BELLE KRELSAMER, par CHARLES GLINEL.

II. — HISTOIRE DE PIERRE DU MARTEAU (sa bibliographie), par L. JAUMART DE BROUILLANT.

Illustrations hors texte : PORTRAIT DE JOHN-MURRAY II, éditeur de WALTER SCOTT. (Héliogravure à la sépia.)

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges. — Petite Gazette du Bibliophile.*

II. — **Gazette bibliographique** : *Documents officiels. — Académie. — Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — A travers les Revues étrangères. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux.*

III. — **Sommaire des publications périodiques françaises** : *Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux parus à Paris, d'après la liste des dépôts,* etc.

RELIURES ANCIENNES ET MODERNES

E. CARAYON

Relieur de l'Opéra et de la Comédie-Française

10, rue de Nesles, PARIS

RELIURES ET CARTONNAGES D'AMATEURS

EN MAROQUIN, VÉLIN ET TOILE

CARTONNAGES ARTISTIQUES EN VÉLIN

Avec dos et plats ornés à l'aquarelle

MÉDAILLE D'OR, PARIS 1878

JOSEPH GILLOTT

DE BIRMINGHAM

recommande ses excellentes

PLUMES D'ACIER

connues du Monde entier sous les

Nos 303 et 404

En vente chez tous les Papetiers

DÉPOT : 36, Bd SÉBASTOPOL, 36

PARIS

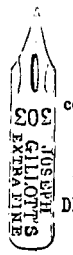

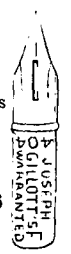

Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne,** Rédacteur-Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Sauphar,** administrateur-gérant.

AVIS. — Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les 6 années parues, en volumes brochés, au prix total de 180 fr.

LIBRAIRIE **HACHETTE et Cie**, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, PARIS

L'ÉCOLE

Par Jules SIMON

— ONZIÈME ÉDITION —

CONTENANT UN RÉSUMÉ DE LA DERNIÈRE STATISTIQUE OFFICIELLE

1 vol. in-16, broché . . . . . 3 fr. 50

ALBERT DURUY

L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET LA DÉMOCRATIE

1879-1886

1 vol. in-16, broché . . . . . 3 fr. 50

ÉTUDES HISTORIQUES

Sur le XVIe et le XVIIe Siècle

EN FRANCE

Par Gabriel HANOTAUX

1 vol. in-16, broché . . . . . 3 fr. 50

HISTOIRE SOMMAIRE DE LA CIVILISATION

DEPUIS L'ORIGINE JUSQU'A NOS JOURS

Par Gustave DUCOUDRAY

Ancien élève de l'École normale supérieure; Agrégé d'histoire

1 vol. in-16, broché. . . . . 7 fr. 50

COLLECTIONS D'ÉDITIONS SAVANTES

DES PRINCIPAUX CLASSIQUES LATINS, GRECS ET ALLEMANDS
TEXTES PUBLIÉS D'APRÈS LES TRAVAUX LES PLUS RÉCENTS DE LA PHILOLOGIE AVEC DES COMMENTAIRES CRITIQUES ET EXPLICATIFS, DES INTRODUCTIONS ET DES NOTES

HORACE

ART POÉTIQUE

TEXTE LATIN

Publié par **MAURICE ALBERT**, Professeur de rhétorique au Collège Rollin

1 volume in-8, broché. . . . . 2 fr. 50

THUCYDIDE

HISTOIRE DE LA GUERRE DU PÉLOPONNÈSE

LIVRES I-II

TEXTE GREC

Publié par **ALFRED CROISET**, Professeur à la Faculté des lettres de Paris

1 volume in-8, broché . . . . . 8 fr.

LIBRAIRIE MODERNE

Maison QUANTIN, 7, rue Saint-Benoît. — Paris

COLLECTION D'ŒUVRES

DE

LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

Format grand in-18 jésus à 3 fr. 50 le volume

La LIBRAIRIE MODERNE publiera particulièrement des œuvres d'étude et d'observation littéraire (romans, critique, nouvelles, voyages, etc.), peu nombreuses, mais soigneusement choisies.

PARAITRONT SUCCESSIVEMENT DU 10 *AU* 31 *OCTOBRE* 1886 *:*

CHIMÈRE

Par Eugène Mouton. . . . . 1 vol.

LA BRÈCHE AUX LOUPS

Par Adolphe Racot . . . . . 1 vol.

CONTES MODERNES

Par Gaston Bergeret. . . . . 1 vol.

MIRAGE

Par Rioux de Maillou. . . . . 1 vol.

CÉLESTE PRUDHOMAT

Par Gustave Guiches . . . . . 1 vol.

LA GRANDE BABYLONE

Par Edgar Monteil. . . . . 1 vol.

Isidore LISEUX, Libraire-Éditeur, 25, rue Bonaparte, PARIS.

LA

Chanson de la Figue

ou la Figuéide *de Molza*

commentée par

ANNIBAL CARO

(XVIe siècle)

Traduite en français pour la première fois, texte italien en regard.

Un beau volume petit in-8° d'environ 250 pages, imprimé par CH. UNSINGER, sur papier de Hollande, à 300 exemplaires numérotés. Prix marqué..... **40** fr.

Sur demande directe, net..... **35** fr.

Ananga-Ranga, traité Hindou de l'Amour conjugal, par Kalyana-Malla (XVIe siècle), petit in-8°..... **40** fr.

Sur demande directe, net..... **35** fr.

Envoi franco, recommandé, contre Mandat de Poste ou Chèque sur Paris ou Londres.

CATALOGUES de Livres curieux à prix nets. — Pour recevoir régulièrement, pendant une année, mes Catalogues et Prospectus, on est prié d'envoyer 5 fr., remboursables en livres.

L'administrateur-gérant : A. SAUPHAR.

1886

7e ANNÉE

ONZIÈME LIVRAISON

10 NOVEMBRE

N° 83

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

A. SAUPHAR
Administrateur-Gérant

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr

PRUNAIRE. SC. P. AVRIL. DEL.

LE LIVRE

— SEPTIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 NOVEMBRE 1886

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — VOYAGE A LA RECHERCHE DE L'ÉDITION ORIGINALE DE RUY BLAS, par JOLLY BAVOILLOT.

II. — LE SCRIPTORIUM D'UN COUVENT, par VICTOR FOURNEL.

III. — CHRONIQUE DU LIVRE. — NOTES POUR SERVIR DE SUPPLÉMENT AU COHEN.

Illustrations hors texte. PORTRAIT DE CHAMPFLEURY, eau-forte de MANESSE, d'après PAILLET.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Les Femmes bibliophiles,** par OCTAVE UZANNE.

II. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges. — Petite Gazette du Bibliophile.*

III. — **Gazette bibliographique :** *Documents officiels. — Académie. — Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — A travers les Revues étrangères. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux.*

IV. — **Sommaire des publications périodiques françaises :** *Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux parus à Paris, d'après la liste des dépôts,* etc.

AVIS

Les Abonnements ne sont faits que pour une Année.

Paris.	40 fr.
Province.	42 fr.
Étranger (union postale).	46 fr.

On s'abonne aux bureaux de la Revue, **7, rue Saint-Benoît, à Paris,** chez tous les Libraires, ou à tous les Bureaux de poste.

Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne,** Rédacteur-Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Sauphar,** administrateur-gérant.

AVIS.— Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les 6 années parues, en volumes brochés, au prix total de 180 fr.

Supplément au numéro du 10 Novembre 1886 du « LIVRE »

Isidore LISEUX, Libraire-Éditeur, 25, rue Bonaparte, PARIS.

LA

Chanson de la Figue

ou la Figuéide *de Molza*

commentée par

ANNIBAL CARO

(XVIe siècle)

Traduit en français pour la première fois, texte italien en regard.

Un beau volume petit in-8° d'environ 250 pages, imprimé par CH. UNSINGER, sur papier de Hollande, à 300 exemplaires numérotés. Prix marqué..... **40** fr.

Hecatelegium, ou les Cent Élégies satiriques et gaillardes de Pacifico Massimi (XVe siècle). In-8°..... **75** fr.

Ananga-Ranga, traité hindou de l'Amour conjugal, par Kalyana-Malla (XVIe siècle). Petit in-8°..... **40** fr.

Envoi franco contre Mandats de Poste ou Chèques.

CATALOGUES de Livres d'occasion, rares et curieux, anciens et modernes. — Les personnes qui désirent recevoir régulièrement, pendant une année, mes Catalogues et Prospectus, sont priées d'envoyer 5 fr., remboursables en livres.

RELIURES ANCIENNES ET MODERNES

E. CARAYON

Relieur de l'Opéra et de la Comédie française

10, rue de Nesles, PARIS

RELIURES ET CARTONNAGES D'AMATEURS

EN MAROQUIN, VÉLIN ET TOILE

CARTONNAGES ARTISTIQUES EN VÉLIN

Avec dos et plats ornés à l'aquarelle.

Administration du LIVRE

7, RUE SAINT-BENOIT

Pour répondre au désir de plusieurs de nos abonnés, nous donnons ci-après le prix de nos reliures et de nos cartonnages :

Reliure 1/2 chagrin, tête dorée, fers spéciaux..... **7** fr. le vol.
Reliure 1/2 maroquin, avec coins, fers spéciaux..... **12** fr. le vol.
Cartonnages d'amateur..... **5** fr. le vol.

Chaque année forme 2 volumes.

SPÉCIALITÉ

DE

PLUMES D'ACIER

MÉDAILLE D'OR. — PARIS 1878

JOSEPH GILLOTT

DE BIRMINGHAM

Recommande ses excellentes

PLUMES D'ACIER

connues du Monde entier sous les

Nos 303 et 404

EN VENTE CHEZ TOUS LES PAPETIERS

DÉPÔT

36, Bd SÉBASTOPOL — PARIS

18, RUE DES MATHURINS

PRÈS DE L'OPÉRA

LE HAMMAM

BAINS TURCO-ROMAINS

SUDATION
MASSAGE
LAVAGE
PISCINE
SALONS DE REPOS
SALON DE COIFFURE
PÉDICURE, BUFFET
HYDROTHÉRAPIE COMPLÉTE
SALLE DE GYMNASTIQUE.

BAIN DES DAMES 47, Bd HAUSSMANN

Imprimerie et Librairie Vve P. LAROUSSE et Cie
RUE MONTPARNASSE, 19, A PARIS

PIERRE LAROUSSE

GRAND DICTIONNAIRE UNIVERSEL

DU XIXE SIÈCLE

FRANÇAIS, HISTORIQUE, GÉOGRAPHIQUE, BIOGRAPHIQUE
MYTHOLOGIQUE, BIBLIOGRAPHIQUE, LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, SCIENTIFIQUE, ETC.

Ce recueil encyclopédique, le plus vaste, le plus complet qui ait été entrepris, demeurera unique, malgré toutes les tentatives qui pourraient être faites pour le remplacer.

Il forme SEIZE GROS VOLUMES in-4°, contenant **22,200 pages** de 4 colonnes (matière de **350 vol.** in-8°).

L'*Œuvre* de Pierre LAROUSSE est à la fois un **Dictionnaire** et une **Encyclopédie** :

Un **Dictionnaire,** puisqu'elle renferme *tous les mots* de notre langue avec leurs acceptions les plus diverses ;

Une **Encyclopédie,** puisqu'elle contient l'exposé et l'histoire de *toutes les sciences,* de *toutes les littératures* et de *tous les arts.*

Elle est **plus encore,** car on y trouve *une foule de matières neuves* que ne renferme et **ne peut renfermer** aucune autre encyclopédie : c'est là son originalité propre.

Le Grand Dictionnaire s'adresse à tous ceux qui veulent se tenir au courant du progrès scientifique et trouver dans un seul corps d'ouvrage l'expression la plus récente de ce progrès sous toutes ses formes. Il est rédigé de telle sorte qu'il ne rebute point par des détails trop arides ; et, tout en donnant à la science pure et à l'érudition une place prépondérante, il fait une part à l'*esprit français,* aux curiosités philologiques, littéraires, artistiques, sociales, humoristiques, à la chanson et même à l'anecdote, qui est sans doute un des petits côtés de l'histoire, mais qui donne souvent la clef des plus grands événements.

Dans ses **cent mille colonnes,** le lecteur trouve tout, même ce superflu qui plaisait tant à Voltaire.

EN PRÉPARATION, POUR PARAITRE EN 1886-87

LE 2me SUPPLÉMENT

Le **Second Supplément** du Grand Dictionnaire formera un exposé alphabétique du mouvement contemporain. Il ne complétera pas seulement les précédents volumes, il dressera encore l'inventaire minutieux des événements sur lesquels s'est portée depuis *dix ans* l'attention publique, en même temps qu'il contiendra la biographie des hommes qui ont été mêlés à ces événements; il aura donc une existence propre, indépendante et constituera à lui seul une **vaste Encyclopédie contemporaine.**

NOTA. — Toute communication ou rectification faite dans l'intérêt général sera reçue avec reconnaissance par la Rédaction du Grand Dictionnaire.

Le Grand Dictionnaire forme SEIZE GROS VOLUMES IN-4°, se vendant séparément brochés, savoir :

1er vol., lettre A.....	33 fr.	7e vol., lettre E.....	34 fr.	13e vol., lettres P, Q, R.....	44 fr.
2e — lettre B.....	40	8e — lettres F, G.....	46	14e — lettres S, T.....	46
3e — lettre C.....	33	9e — lettres H, I, J, K....	35	15e — lettres U à Z.....	44
4e — lettre C (suite).....	31	10e — lettres L, M.....	42	16e — (*Supplément*) A à Z..	37
5e — lettre C (fin).....	21	11e — lettres M, N, O.....	46		
6e — lettre D.....	41	12e — lettre P.....	43	Total.....	616 fr.

La reliure de chaque volume se paye en sus 6 fr. 25. — Nous nous chargeons de relier les volumes déjà acquis.

PRIX DE L'OUVRAGE COMPLET BROCHÉ, **600** FRANCS.

De l'édition princeps, il a été tiré sur papier vélin 20 exemplaires numérotés qui n'ont jamais été mis dans le commerce.

Dix de ces exemplaires (nos 1 à 10) sont à la disposition des bibliophiles au prix de **1,000** *fr. chacun.*

L'administrateur-gérant : A. SALPHAR.

SOCIÉTÉ DES ARTS GRAPHIQUES DE VIENNE
VI. Magdalenenstrasse, 26

LES ARTS GRAPHIQUES

DE L'ÉPOQUE ACTUELLE

Rédigés par le professeur Dr C. DE LUTZOW

FORMAT 30 × 40 CENTIMÈTRES

Chaque fascicule contient de nombreuses illustrations dans le texte et six à huit gravures hors texte

PLANCHES DE LA PREMIÈRE LIVRAISON :

ANGELI. — *Portrait de S. A. I. l'Archiduchesse Marie-Thérèse.* Gravé au burin, par SONNENLEITER.
VAUTIER. — *A l'Église.* Gravure en taille-douce, par BARTHELMESS.
RUBENS. — *Christ et les Pécheurs repentants.* Eau-forte, par REAB.
BLOCH. — *Christ.* Eau-forte originale.
CLAIRIN. — *Froufrou.* Héliogravure d'après l'eau-forte, par KOEPPING.
RICHTER. — *Joie innocente.* Héliogravure d'après une aquarelle.
— *Portrait de L. Richter.* Gravure sur bois, par KLINKICHT.

PLANCHES DE LA DEUXIÈME LIVRAISON :

AMERLING. — *Portrait de l'artiste.* Eau-forte, par UNGER.
BOUVIER. — Fragment du tableau « *Salvator Rosa* ». Eau-forte, par A. GILLI.
DUPRÉ. — *La Barque.* Eau-forte, par TH. CHAUVEL.
HERKOMER. — *The babes in the wood.* Eau-forte originale.
NICOLL. — *Marine.* Eau-forte originale.
TIZIAN. — *Le Denier de César.* Gravure en taille-douce, par EILERS.

PLANCHES DE LA TROISIÈME LIVRAISON :

VAN DYCK. — *Charles Ier, roi d'Angleterre.* Gravure au burin, par MANDEL.
HAIG. — *L'Église Cathédrale de Péterborough.* Héliogravure d'après une eau-forte originale.
MENZEL. — *Shakespeare.* Gravure sur bois, par UNZELMANN.
— *Ziethen.* Reproduction de la gravure sur bois, par KRETZSCHMAR.
REMBRANDT. — *Le Connétable de Bourbon.* Eau-forte, par KOEPPING.
UHDE. — *Vieille Femme.* Eau-forte, par KRAUSKOPF.

Prix de l'édition ordinaire, **6** fr. **25** par livraison
Prix de l'édition de luxe sur papier du Japon, **18** fr. **75** par livraison
Cette publication sera complète à peu près en 12 à 15 fascicules.

TABLEAUX EXQUIS

DE LA GALERIE SCHACK

A MUNICH

Trente gravures à l'eau-forte et en taille-douce, par HALM, HECHT, KRAUSKOPF, KUHN, LEEMANN, DORIS RAAB, d'après des tableaux, par BOECKLIN, BODE, CORNELIUS, FEUERBACH, GENELLI, HAGN, HENNEBERG, LENBACH, NEUBERT, ROTTMANN, SCHLEICH, V. SCHWIND, SPITZWEG, STEINLE.

Texte par OSCAR BERGGRUEN

FORMAT 36 × 48 CENTIMÈTRES

ÉLÉGANT PORTEFEUILLE

PRIX { Édition ordinaire . . . . . **45** fr. »
Édition sur papier de Chine. . . . . **56** fr. **25**

MAISON QUANTIN
Compagnie générale d'Impression et d'Edition, 7, rue Saint-Benoit, Paris

VIENT DE PARAITRE

GRANDE PUBLICATION D'AMATEUR

L'ILIADE D'HOMÈRE

ILLUSTRATION DE HENRI MOTTE

Un magnifique volume in-4° carré, imprimé sur papier vélin en caractères spéciaux et illustré de 24 grandes compositions reproduites en héliogravure et en couleur. Traduction de M. Émile Pessonneaux.

TIRAGE A PETIT NOMBRE

Prix, broché. . . . . **40** fr.
50 exemplaires numérotés, sur hollande, avec 2 états des planches . . . . **80** fr.

La traduction de M. Pessonneaux est classique. Elle donne à la fois satisfaction aux savants et aux artistes.

L'illustration présentait de grandes difficultés; il ne s'agissait plus, pour un tel livre, de dessiner une série de scènes, mais véritablement de faire, à côté du poète, œuvre de créateur. Dans ces douze dernières années, M. Henri Motte a exécuté pour l'**ILIADE** une véritable galerie de musée composée de 24 grands tableaux à l'huile. Nous avons fait reproduire cette œuvre considérable en héliogravure, afin de lui conserver le puissant caractère archéologique dont elle est empreinte. Grâce au papier fabriqué avec la douceur voulue et au tirage en taille-douce, les compositions originales ont gardé toute leur fraîcheur dans leur grande variété de tons. Nous pouvons dire que jamais ouvrage n'aura été conçu et exécuté avec plus de conscience artistique.

L'administrateur-gérant : A. SAUPHAR.

1886

7e ANNÉE

DOUZIÈME LIVRAISON

10 DÉCEMBRE

N° 84

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

A. SAUPHAR
Administrateur-Gérant

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

PRUNAIRE SC. P. AVRIL DEL.

LE LIVRE

— SEPTIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 DÉCEMBRE 1886

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — DES BIBLIOTHÈQUES AU POINT DE VUE DE L'AMEUBLEMENT, par SPIRE-BLONDEL, dessins de GIRALDON.

II. — UNE ŒUVRE ANONYME DE BALZAC : *Le Code conjugal*, par L. DERÔME.

III. — CHRONIQUE DU LIVRE. — RENSEIGNEMENTS : DISSERTATION SUR L'S BARRÉ, ETC., ETC.

Illustrations hors texte : GRAVURE EXTRAITE DU TITIEN.
MEUBLES BIBLIOTHÈQUES, par A. GIRALDON.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Les Livres d'étrennes pour 1887.**

II. — **Comptes rendus des livres recents** publiés dans les sections de : *Theologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et medicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Theâtre, Poesie. — Beaux-Arts. — Archeologie, Musique. — Histoire et Memoires. — Geographie et Voyages. — Bibliographie et études litteraires. — Livres d'amateurs et Mélanges. — Petite Gazette du Bibliophile.*

III. — **Gazette bibliographique** : *Documents officiels. — Académie. — Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — A travers les Revues étrangères. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux.*

IV. — **Sommaire des publications périodiques françaises** : *Revues littéraires. — Principaux articles litteraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux parus à Paris, d'après la liste des dépôts*, etc.

AVIS

Les Abonnements ne sont faits que pour une Année.

Paris.	40 fr.
Province.	42 fr.
Étranger (union postale).	46 fr.

On s'abonne aux bureaux de la Revue, **7, rue Saint-Benoît, à Paris,** chez tous les Libraires, ou à tous les Bureaux de poste.

Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne,** Rédacteur-Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Sauphar,** administrateur-gérant.

AVIS. — Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les 7 années parues, en volumes brochés, au prix total de 210 fr.

Supplément au numéro du « LIVRE » du 10 décembre 1886

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, PARIS

NOUVELLES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

Formats in-folio et in-4

ÉDITIONS DE GRAND LUXE

RÉCITS
DES
TEMPS MÉROVINGIENS
PAR AUGUSTIN THIERRY

Un magnifique volume in-4

CONTENANT 42 DESSINS

DE JEAN-PAUL LAURENS

Reproduits par le procédé de M. Poirel

Broché, **30** fr. — Richement cartonné avec fers spéciaux, tranches dorées, **40** fr.

Il a été tiré dans ce format 25 exemplaires sur papier de Chine et 40 exemplaires sur papier du Japon. — Tous ces exemplaires sont numérotés. — Prix de chaque exemplaire : sur papier de Chine, **60** fr.; sur papier du Japon, **90** fr.

LE SEPTIÈME ET DERNIER RÉCIT
DES
TEMPS MÉROVINGIENS
PAR AUGUSTIN THIERRY

UN FASCICULE DE CINQ FEUILLES GRAND IN-FOLIO

Tiré à 210 exemplaires

ET CONTENANT 6 GRANDS DESSINS

DE JEAN-PAUL LAURENS

Reproduits par le procédé de MM. Goupil et Cie

Il a été tiré de ce fascicule : 120 exemplaires sur papier de Hollande; 50 exemplaires sur papier Whatman; 10 exemplaires sur papier de Chine; 30 exemplaires sur papier du Japon. Tous ces exemplaires sont numérotés.

Prix de chaque exemplaire renfermé dans un carton : sur papier de Hollande, **75** fr.; sur papier Whatman, **80** fr.; sur papier de Chine, **100** fr., sur papier du Japon, **120** fr.

Il ne reste plus d'exemplaires complets de l'édition in-folio sur papier Whatman et sur papier du Japon.

Format in-4

LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET TRÈS RICHEMENT ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

ANNÉE 1886

Elle contient les voyages

De M. Victor Giraud, aux lacs de l'Afrique équatoriale; de Mme Dieulafoy, en Perse, en Chaldée et en Susiane; de M. Cotteau, à l'île de Krakatau; de M. X..., en Frise; de M. Marche, aux îles de Luçon et de Palaouan; du Dr G. Le Bon, au Népal; de M. Coffinières de Nordeck, aux pays des Bagas et du Rio-Nunez; de M. Eug. Müntz, en Toscane; de M. Albert Tissandier, dans l'Utah et l'Arizone; de M. Charles Grad, en Alsace; du lieutenant Greeley, au pôle Nord; de M. Lequeutre, aux cagnons du Tarn; de M. Martel, à Montpellier-le-Vieux; de MM. Cagnat et Saladin, en Tunisie; de M. Camille Lemonnier, en Belgique; de M. Fabini, au désert de Kalahari.

Est illustrée de 500 gravures sur bois

Dessinées par

A. DE BAR — CH. BARBANT — S. BARCLAY — A. BERTRAND — E. CHAPUIS — A. DEROY
DIEULAFOY — DOSSO — E. GIRARDET — GOUTZWILLER — HILDIBRAND — A. HEINS — HUBERT
D. LANCELOT — Mlle LANCELOT — LIX — MATTHIS — X. MELLERY
E. MEUNIER — MYRBACH — NIEDERHAUSEN KŒCHLIN — Y. PRANISHNIKOFF — G. PROFIT — RIOU
E. RONJAT — SALADIN — SAINT-ELME GAUTIER — E. SCHIFFER — P. SELLIER — SLOM
TAYLOR — THIRIAT — ALBERT TISSANDIER — TOFANI — VAN MUYDEN — G. VUILLIER
TH. WEBER — WINKLER — E. ZIER.

Et renferme 25 cartes ou plans

Prix de l'année 1886, brochée en un ou deux volumes, 25 francs

Le cartonnage en percaline se paye en sus : En un volume, 3 fr. — En deux volumes, 4 fr.
La demi-reliure chagrin, tranches dorées : En un volume, 6 fr. — En deux volumes, 10 fr.
La demi-reliure chagrin, tranches rouges semées d'or : En un volume, 7 fr. — En deux volumes, 12 fr.

LES VINGT-SEPT PREMIÈRES ANNÉES SONT EN VENTE

Les années 1870 et 1871 ne formant ensemble qu'un seul volume, la collection comprend actuellement 26 volumes qui contiennent 360 voyages, environ 15,000 gravures, 470 cartes ou plans, et se vendent chacun le même prix que l'année ci-dessus annoncée.

Une table analytique et alphabétique des 25 volumes est en préparation.

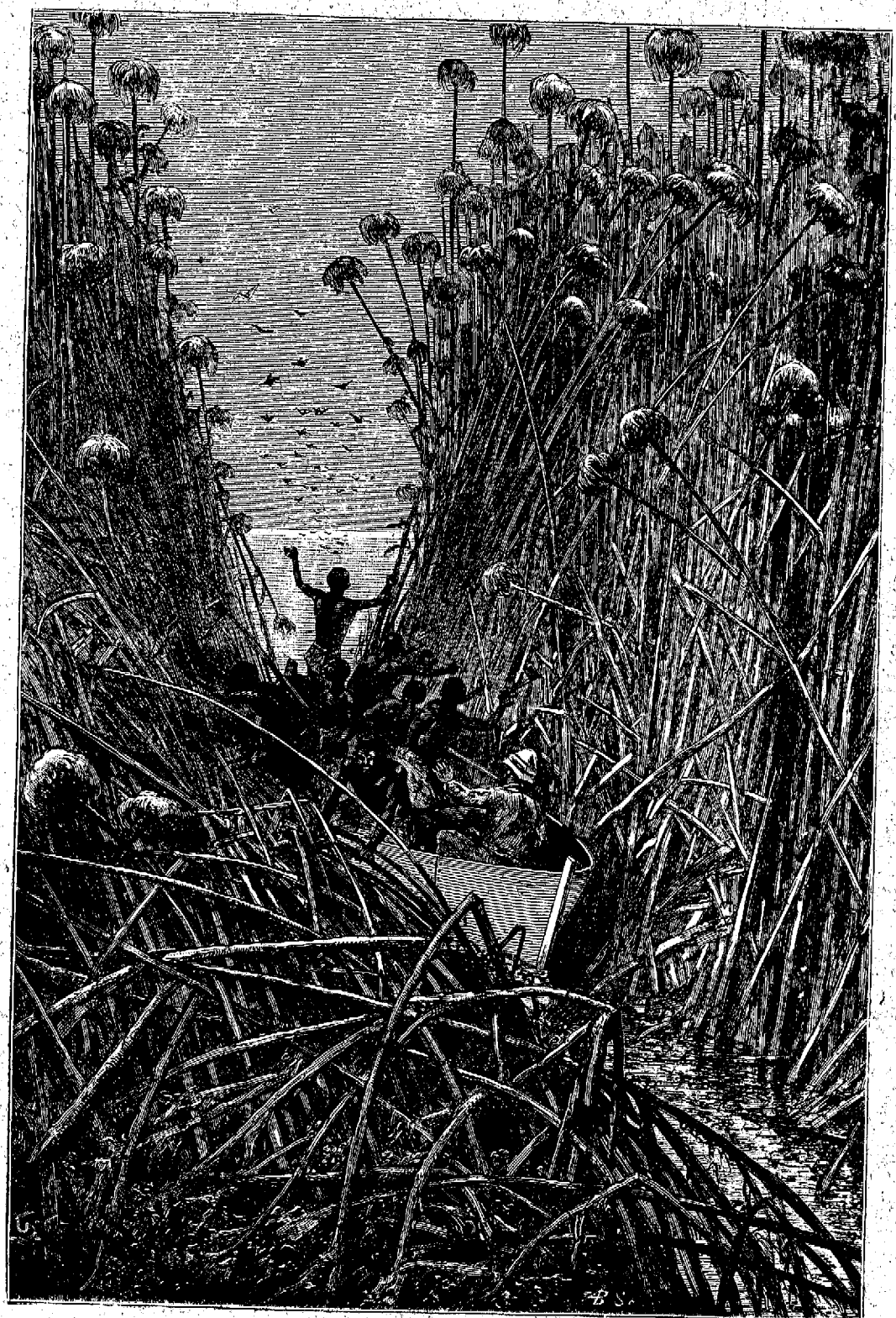

Dans les grands joncs « Barbari! (le large) ». Voyage de M. Victor Giraud aux lacs de l'Afrique équatoriale. Gravure extraite du *Tour du Monde*.

Format grand in-8

LE JOURNAL
DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

POUR LES ENFANTS DE 10 A 15 ANS

ANNÉE 1886

Les quatorze premières années de ce nouveau recueil forment vingt-huit magnifiques volumes grand in-8 et sont une des lectures les plus attrayantes que l'on puisse mettre entre les mains de la jeunesse. Elles contiennent des nouvelles, des contes, des biographies, des récits d'aventures et de voyages, des causeries sur l'histoire naturelle, la géographie, l'astronomie, les arts et l'industrie, etc., par

Mmes BARBÉ, S. BLANDY, CAZIN, CHÉRON DE LA BRUYÈRE, COLOMB, GUSTAVE DEMOULIN
EMMA D'ERWIN, ZÉNAÏDE FLEURIOT, ANDRÉ GÉRARD
JULIE GOURAUD, MARIE MARÉCHAL, L. MUSSAT, OUIDA, DE WITT NÉE GUIZOT
MM. ASSOLLANT, H. DE LA BLANCHÈRE, RICHARD CORTAMBERT, LÉON CAHUN, ERNEST DAUDET, F. DILLAYE
MAXIME DU CAMP, LOUIS ÉNAULT, J. GIRARDIN, AIMÉ GIRON, A. GUILLEMIN, H. JACOTTET
CH. JOLIET, ALBERT LÉVY, XAVIER MARMIER, MAYNE-REID, ERNEST MENAULT, EUGÈNE
MULLER, P. PELET, L. ROUSSELET, G. TISSANDIER, ETC.

et sont

ILLUSTRÉES DE 8000 GRAVURES SUR BOIS

DESSINÉES PAR

É. BAYARD, PH. BENOIST, BERTALL, CAIN, H. CASTELLI, CATENACCI, CRAFTY
DAVID, C. DELORT, HUBERT-CLERGET, A. FAGUET, J. FÉRAT, A. FERDINANDUS, C. GILBERT, GOBIN,
GODEFROY DURAND, JEANNIOT, P. KAUFFMANN, F. LIX, A. MARIE, A. DE NEUVILLE, MYRBACH
P. PHILIPPOTEAUX, F. POIRSON, Y. PRANISHNIKOFF, F. RÉGAMEY, P. RENOUARD, P. RICHNER
RIOU, E. RONJAT, SAHIB, E. THÉROND, TOFANI, G. VUILLIER, TH. WEBER, E. ZIER

Prix de chaque année brochée en deux volumes : 20 fr.

Chaque semestre, formant un volume, se vend séparément, 10 fr.
Le cartonnage en percaline rouge, tranches dorées, se paye en sus par volume, 3 fr.



La vertu en France, par Maxime Du Camp : Le sergent Blandan.
Gravure extraite du *Journal de la jeunesse*.

Format in-8

LA PERSE
LA CHALDÉE ET LA SUSIANE

VOYAGES EFFECTUÉS EN 1885-1886

PAR

Mme JANE DIEULAFOY

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

Un magnifique volume grand in-4

ILLUSTRÉ DE 335 GRAVURES DESSINÉES SUR BOIS ET 2 CARTES

D'APRÈS LES PHOTOGRAPHIES DE L'AUTEUR

PAR

MM. DE BAR, BARCLAY, É. BAYARD, CHAPUIS, L CLÉMENT, HUBERT-CLERGET, DEROY
M. DIEULAFOY, DOSSO, FERDINANDUS, D. LANCELOT, MATTHIS
Y PRANISHNIKOFF, RENOUARD, B. RONJAT, P. SELLIER, SIROUY, TAYLOR, THIRIAT, TOFANI
H. TOUSSAINT, G. VUILLIER, ET Mlle LANCELOT.

Broché, **50** francs. — Richement cartonné avec fers spéciaux, tranches dorées, **65** francs.

HISTOIRE DES GRECS

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A LA RÉDUCTION DE LA GRÈCE EN PROVINCE ROMAINE

PAR

VICTOR DURUY

MEMBRE DE L'INSTITUT, ANCIEN MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

NOUVELLE ÉDITION

REFONDUE ET ENRICHIE D'ENVIRON 2000 GRAVURES D'APRÈS L'ANTIQUE ET DE 50 CARTES OU PLANS

TOME Ier

DEPUIS LES ORIGINES JUSQU'AUX GUERRES MÉDIQUES

CONTENANT 5 CHROMOLITHOGRAPHIES, 600 GRAVURES INSÉRÉES DANS LE TEXTE, ET 8 CARTES OU PLANS

Un magnifique volume in-8 jésus

Broché : **25** francs. — Relié richement, avec fers spéciaux, tranches dorées : **32** francs.

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

Cette nouvelle édition de l'*Histoire des Grecs*, par VICTOR DURUY, formera trois volumes in-8 jésus, d'environ 800 pages chacun. Elle contiendra plus de 2000 gravures d'après l'antique et de 50 cartes ou plans et sera publiée par livraisons. Le prix de chaque livraison, composée de 16 pages et protégée par une couverture, est de 50 centimes. Il paraît une livraison par semaine depuis le mois de mai 1886.

Format grand in-8

NOUVELLE
GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE
LA TERRE ET LES HOMMES

PAR

ÉLISÉE RECLUS

TOME XII : L'AFRIQUE OCCIDENTALE

Un magnifique volume in-8 jésus

CONTENANT 5 CARTES EN COULEURS, 150 CARTES INSÉRÉES DANS LE TEXTE ET 60 GRAVURES SUR BOIS

Broché, **25** fr. — Relié richement, avec fers spéciaux, tranches dorées, **32** fr.

GÉOGRAPHIE DE L'EUROPE

Complète en 5 volumes

TOME Ier : **L'EUROPE MÉRIDIONALE**

GRÈCE, TURQUIE, ROUMANIE, SERBIE, ITALIE, BULGARIE, ESPAGNE ET PORTUGAL

contenant 4 cartes en couleur
174 cartes dans le texte
et 75 vues et types gravés sur bois

TOME II : **LA FRANCE**

NOUVELLE ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE

contenant une grande carte de la France,
10 cartes en couleur, 218 cartes dans le texte
et 87 vues et types gravés sur bois

TOME III : **L'EUROPE CENTRALE**

SUISSE, AUSTRO-HONGRIE, ALLEMAGNE

contenant 10 cartes en couleur, 210 cartes dans le texte
et 78 vues et types gravés sur bois

TOME IV : **L'EUROPE DU NORD-OUEST**

BELGIQUE, HOLLANDE, ÎLES BRITANNIQUES

contenant 6 cartes en couleur, 205 cartes dans le texte
et 81 vues et types gravés sur bois

TOME V : **L'EUROPE SCANDINAVE ET RUSSE**

contenant 9 cartes en couleurs, 200 cartes dans le texte
et 76 vues et types gravés sur bois.

GÉOGRAPHIE DE L'ASIE

Complète en 4 volumes

TOME VI : **L'ASIE RUSSE**

CAUCASE, TURKESTAN ET SIBÉRIE

contenant 8 cartes en couleur, 182 cartes dans le texte
et 89 vues et types gravés sur bois.

TOME VII : **L'ASIE ORIENTALE**

EMPIRE CHINOIS, CORÉE ET JAPON

contenant 7 cartes en couleur, 162 cartes dans le texte
et 90 vues et types gravés sur bois

TOME VIII : **L'INDE ET L'INDO-CHINE**

contenant 7 cartes en couleur, 205 cartes dans le texte
et 84 vues et types gravés sur bois

TOME IX : **L'ASIE ANTÉRIEURE**

AFGHANISTAN, BELOUTCHISTAN, PERSE, TURQUIE D'ASIE, ARABIE

contenant 5 cartes en couleur, 155 cartes dans le texte
et 85 vues et types gravés sur bois

GÉOGRAPHIE DE L'AFRIQUE

En cours de publication

TOME X : **L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE**

1re *Partie* BASSIN DU NIL

SOUDAN ÉGYPTIEN, ÉTHIOPIE, NUBIE, ÉGYPTE

contenant 3 cartes en couleur, 111 cartes dans le texte
et 57 vues et types gravés sur bois

TOME XI : **L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE**

2e *Partie* : TRIPOLITAINE, TUNISIE

ALGÉRIE, MAROC, SAHARA

contenant 4 cartes en couleur, 160 cartes dans le texte
et 83 vues et types gravés sur bois

Prix de chaque volume, à l'exception du volume X : broché, 30 fr.; relié, 37 fr.
Prix du volume X : broché, 20 fr.; relié, 27 fr.

CONDITIONS ET MODE DE PUBLICATION

La *Nouvelle Géographie universelle* est publiée par livraisons. Chaque livraison, composée de 16 pages et d'une couverture, et contenant au moins une gravure ou une carte tirée en couleur, et plusieurs cartes insérées dans le texte, se vend 50 centimes. Il paraît une livraison par semaine depuis le 8 mai 1876 L'ouvrage formera environ 17 volumes.



Types Feloup (Guinée portugaise).
Gravure extraite de la *Nouvelle Géographie universelle*.

Format grand in-8

HISTOIRE DE L'ART

DANS L'ANTIQUITÉ

ÉGYPTE — ASSYRIE — PHÉNICIE — PERSE — ASIE MINEURE — GRÈCE — ÉTRURIE — ROME

PAR

GEORGES PERROT
Membre de l'Institut
Professeur à la Faculté des lettres de Paris
Directeur de l'École normale supérieure.

CHARLES CHIPIEZ
Architecte du gouvernement
Inspecteur
de l'enseignement du dessin.

TOME IV

SARDAIGNE — JUDÉE — ASIE MINEURE

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-8 JÉSUS

contenant 8 planches en noir tirées à part et 400 gravures intercalées dans le texte

DESSINÉS D'APRÈS LES ORIGINAUX OU D'APRÈS LES DOCUMENTS LES PLUS AUTHENTIQUES.

Broché, **30** fr. — Relié richement, avec fers spéciaux, tranches dorées, **37** fr.

EN VENTE :

Tome I. L'Égypte, contenant 5 planches en couleurs, 9 planches en noir et 616 gravures.
Tome II. Chaldée, Assyrie, contenant 4 planches en couleur, 11 planches en noir et 452 gravures.
Tome III. Phénicie, Cypre, contenant 9 planches en couleurs, 1 planche en noir et 654 gravures

Chaque volume se vend séparément : Broché, 30 fr. ; Relié 37 fr.

IL A ÉTÉ TIRÉ DANS LE FORMAT IN-4 :

50 exemplaires sur papier Whatman, 10 exemplaires sur papier de Chine et 25 exemplaires sur papier du Japon Tous ces exemplaires sont numérotés. Prix de chaque exemplaire : sur papier Whatman, **60** fr. ; sur papier de Chine, **80** fr. ; sur papier du Japon, **100** fr.

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

L'Histoire de l'Art dans l'Antiquité formera environ 350 livraisons, soit six ou sept beaux volumes grand in-8, contenant plus de 6000 gravures.

Chaque livraison composée de 16 pages, contenant en général plusieurs gravures, et protégée par une couverture, se vend **50** centimes, ce prix est porté à **1** fr. pour les quelques livraisons qui sont accompagnées d'une planche en couleurs.

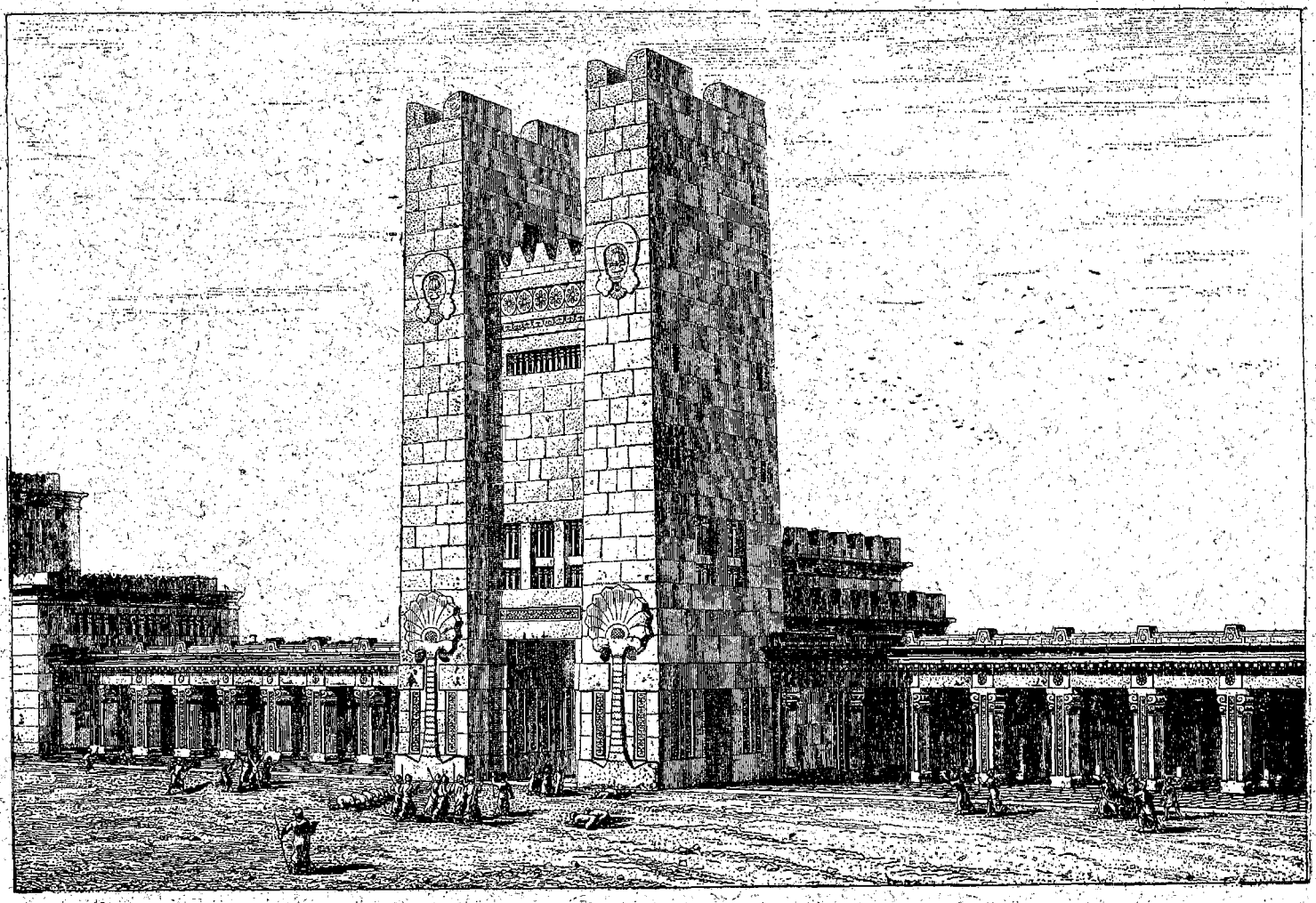

Athènes. — Restes du temple de Jupiter Olympien.
Gravure extraite de l'*Histoire des Grecs*.

Format grand in-8

LA FRANCE ET LES COLONIES
EN FRANCE

PAR

ONÉSIME RECLUS

Un magnifique volume grand in-8 jésus

CONTENANT 250 GRAVURES SUR BOIS ET 19 CARTES

Broché, **13** fr.; cartonné richement avec fers spéciaux, tranches dorées, **18** fr.

TIMBOUCTOU

VOYAGES AU MAROC, AU SAHARA ET AU SOUDAN

PAR

LE Dr OSCAR LENZ

TRADUITS DE L'ALLEMAND AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR PIERRE LEHAUTCOUR

Deux beaux volumes in-8 raisin

CONTENANT 59 GRAVURES ET 1 CARTE

Brochés, **15** francs; reliés richement, tranches dorées, **23** francs.

L'HÉRITAGE DE CHARLEMAGNE

PAR

CHARLES DESLYS

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-8

illustré de 129 gravures d'après Édouard Zier

Broché, **7** francs.

Cartonné, tranches dorées, **10** francs.

NOUVELLES
SCÈNES HUMORISTIQUES

PAR

R. CALDECOTT

Un magnifique album in-4 oblong

ILLUSTRÉ DE NOMBREUSES PLANCHES EN CHROMOTYPOGRAPHIE

Cartonné, **8** fr.

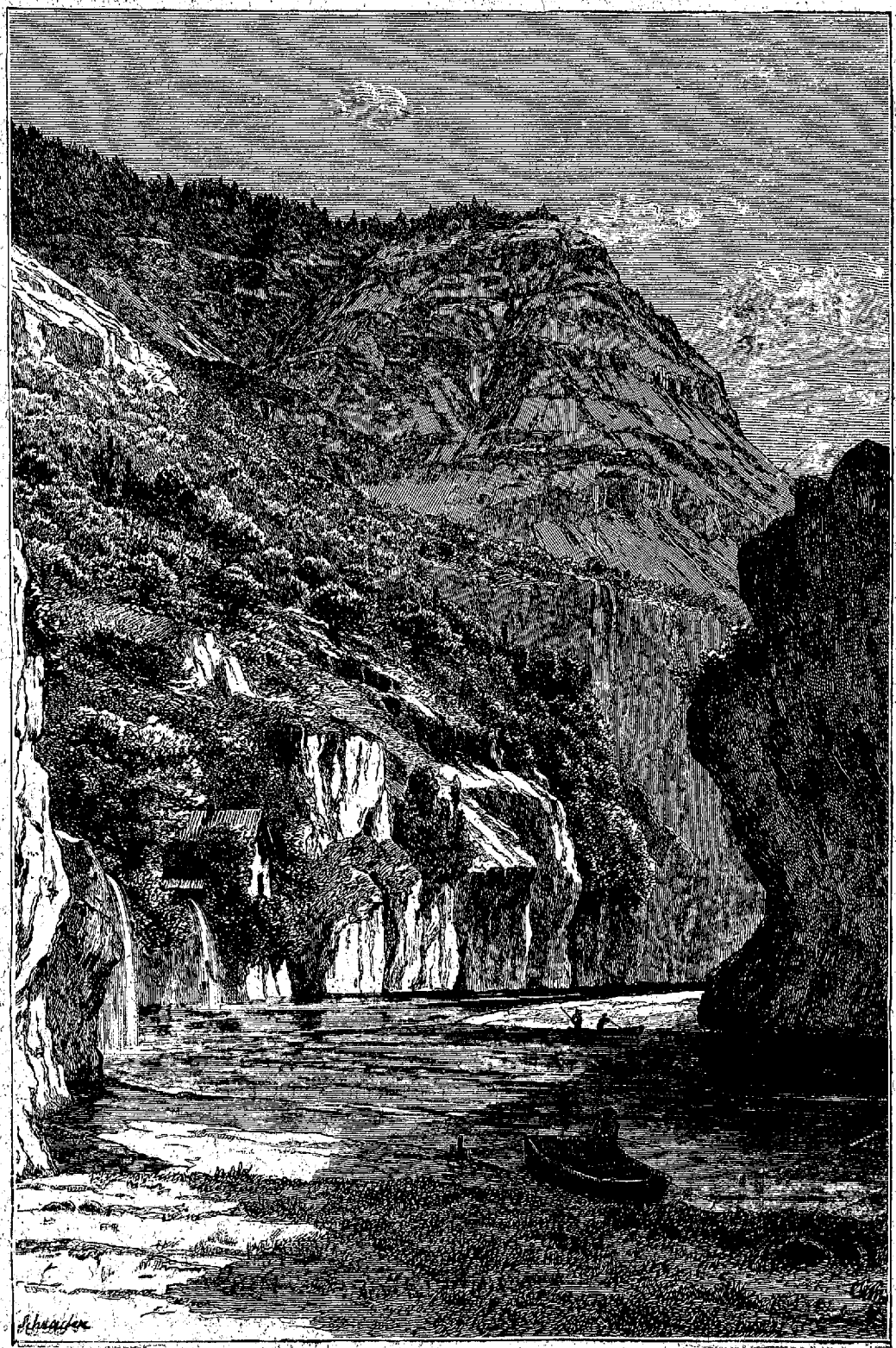

Le Tarn à Saint-Chély.
Gravure extraite de *En France*, par O. Reclus.

Format in-8.

NICOLAS NICKLEBY

PAR

CHARLES DICKENS

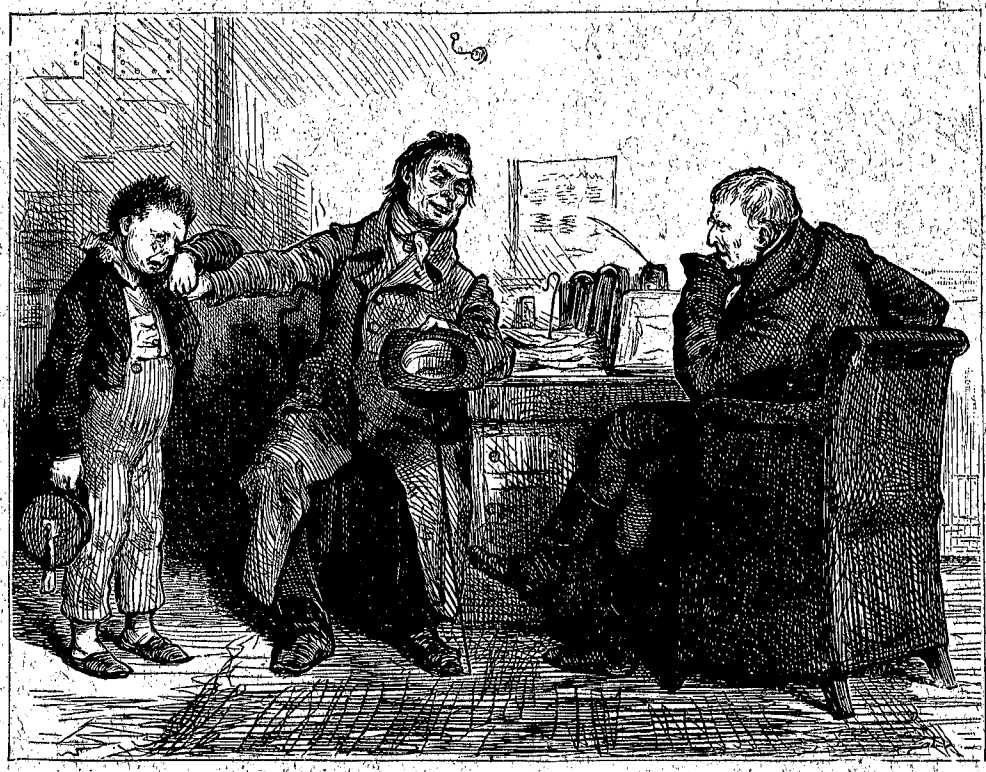

Regardez-moi ces larmes...
Gravure extraite de *Nicolas Nickleby*.

ROMAN TRADUIT DE L'ANGLAIS AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

Un magnifique volume grand in-8

ILLUSTRÉ DE 70 GRAVURES SUR BOIS

Broché, **6** francs **50**; cartonné tranches rouges, **8** francs.

RODOLPHE TÖPPFER

L'ÉCRIVAIN, L'ARTISTE ET L'HOMME

PAR

AUGUSTE BLONDEL & PAUL MIRABAUD

Un volume grand in-8, illustré de 25 photogravures imprimées en taille-douce.

Broché, **30** francs.

NOUVELLE COLLECTION IN-8

A L'USAGE DE LA JEUNESSE

à 4 fr. le volume broché

CARTONNÉ EN PERCALINE A DISEAUX, TRANCHES DORÉES, **6 fr.**

LE CLAN DES TÊTES-CHAUDES

par Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT



Un volume illustré contenant 45 gravures d'après Myrbach.

Formats in-4 et in-8

NOUVELLE COLLECTION IN-8
A L'USAGE DE LA JEUNESSE

Chaque volume broché, **4** fr. — Cartonné en percaline à biseaux, tranches dorées, **6** fr.

LE CAPITAINE BASSINOIRE
PAR J. GIRARDIN
UN VOLUME ILLUSTRÉ DE 119 GRAVURES
D'après **TOFANI**

LES TROIS ROIS MAGES
PAR AIMÉ GIRON
UN VOLUME ILLUSTRÉ DE 60 GRAVURES
D'après **FRAIPONT** et **PRANISHNIKOFF**

JEAN L'INNOCENT
PAR Mme COLOMB
UN VOLUME ILLUSTRÉ DE 112 GRAVURES
D'après **E. ZIER**

ROUZÉTOU
PAR Mme S. BLANDY
UN VOLUME ILLUSTRÉ DE 112 GRAVURES
D'après **E. ZIER**

LA TANTE DERBIER
PAR
Mme CHÉRON DE LA BRUYÈRE
UN VOLUME ILLUSTRÉ DE 50 GRAVURES D'APRÈS MYRBACH

MON JOURNAL
RECUEIL MENSUEL POUR LES ENFANTS DE CINQ A DIX ANS
Publié sous la direction de Mme Pauline KERGOMARD et de M. Charles DEFODON
5e ANNÉE 1885-1886
UN VOLUME IN-8, ILLUSTRÉ DE NOMBREUSES GRAVURES SUR BOIS. — CARTONNÉ, **2** FR. **50**

HISTOIRE D'UNE TOURTE AUX POMMES
Illustrations en couleurs de KATE GREENAWAY
INTERPRÉTATION DE J. GIRARDIN
Un volume in-4 oblong. — Cartonné, **4** francs

NOS ENFANTS
SCÈNES DE LA VILLE ET DES CHAMPS
Texte par ANATOLE FRANCE
ILLUSTRATIONS PAR M. B. DE MONVEL
UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-8
CONTENANT 36 GRAVURES EN NOIR ET 24 PLANCHES EN CHROMOTYPOGRAPHIE
Cartonné, **10** francs.

Supplément au numéro de décembre 1886 du LIVRE.





Gravure extraite de *Saint Nicolas*.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Dessin de B. DE MONVEL, extrait de *Saint-Nicolas*.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr





Gravures extraites du *Musée des Familles*.

1887 — 54e ANNÉE

MUSÉE DES FAMILLES

LECTURES DU SOIR

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois
par livraisons illustrées de 32 pages sur 2 colonnes.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Un an : Paris, 14 fr. — Départements, 16 fr.
Union postale, 18 fr.

Un numéro : Paris, 60 cent. — Départ., 70 cent.

COLLECTION DU *MUSÉE DES FAMILLES*

Les 45 premiers volumes du *Musée des Familles* se vendent, brochés, chacun 4 fr. — Les tomes 46 à 57, années 1879-1886, brochés, chacun 7 fr. (Depuis 1883, le *Musée des Familles* forme par an deux volumes du prix de 7 fr. chacun.)

Reliure ordinaire, 1 fr. 50 en plus par volume; reliure nouvelle, toile pleine, à biseaux, tranches blanches, en plus, 3 fr. 50; avec tranches dorées, 4 fr. 50. — Reliure en un volume de chaque année, à partir de 1888 : toile pleine à biseaux, tranches blanches, 4 fr.; tranches dorées, 5 fr.

ALBUM-CONFIDENCES DU MUSÉE DES FAMILLES

Joli volume in-12 oblong, mouton plein, titre et tranches dorés..... 5 fr.

La feuille de confidences, 10 cent.; 25 feuilles avec titre et tables, 1 fr. 50; 50 feuilles, 2 fr. 75; 100 feuilles, 5 fr.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » éditions.ainay@free.fr



REVUE
DES
ARTS DÉCORATIFS

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

SEPTIÈME ANNÉE

Organe officiel de la Société de l'Union centrale des Arts décoratifs

Consacré à toutes les questions spéciales à l'enseignement professionnel et aux industries d'art ayant pour objet la décoration des appartements :

ORFÈVRERIE, BIJOUTERIE, CÉRAMIQUE, BRODERIE, TISSUS, AMEUBLEMENT, PAPIER PEINT, ETC., ETC.

La *Revue des Arts décoratifs* forme tous les ans un magnifique volume de 400 pages de texte avec nombreuses planches hors texte.

CONDITIONS D'ABONNEMENT. — Un an : Paris, 25 fr.; Départements, 26 fr. 50; Union postale, 28 fr.

Les abonnements partent du 1er juillet. — Un numéro : 2 fr. 50

Chaque numéro se compose de 32 pages d'impression sur beau papier format in-4, avec nombreuses gravures dans le texte et planches hors texte.

Années 1880-81 et 1881-82, in-4, br., chacune	20 fr.	Années 1884-85 et 1885-86, in-4, br., chacune	25 fr.
— 1882-83 et 1883-84, — —	25 fr.	Un emboîtage spécial pour chaque année....	5 fr.

LES MILLE ET UN JOURS

CONTES PERSANS

TRADUITS EN FRANÇAIS PAR **PÉTIS DE LA CROIX**

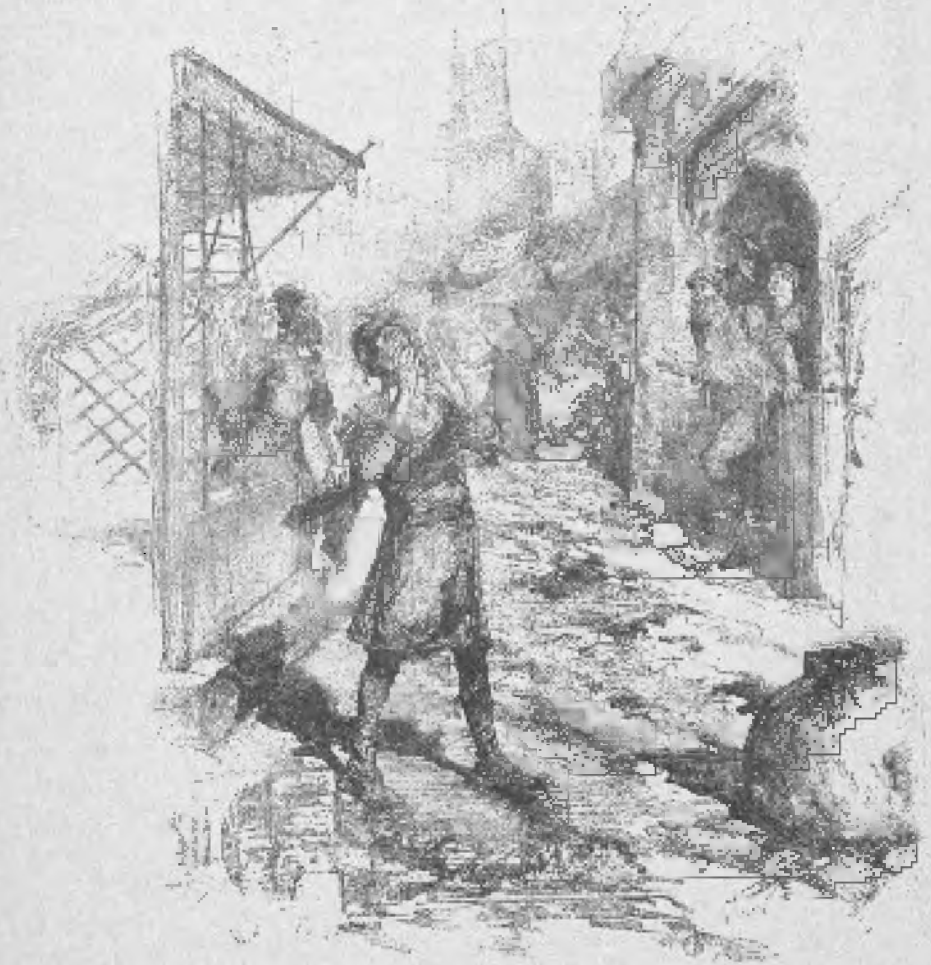

Gravure extraite des *Mille et un jours*.

ÉDITION A L'USAGE DE LA JEUNESSE

Par Eudoxie DUPUIS

AVEC PLUS DE CINQ CENTS COMPOSITIONS PAR GAILLARD.

Un magnifique volume in-8, broché.....	25 fr.	Reliure demi-chagrin, tres spéciaux, tr. dor.	32 fr.
Reliure toile pleine, blanche, tres spéciaux, tranches dorées.....	30 fr.	300 exemplaires numérotés sur vélin.....	50 fr.
		50 exemplaires numérotés sur Japon.....	100 fr.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

VOLUMES ILLUSTRÉS FORMAT IN-8 JÉSUS

Chaque volume, broché, 10 fr. — Relié toile, biseaux fers spéciaux, tranches dorées, 13 fr.
Relié demi-chagrin, fers spéciaux, tranches dorées..... 14 fr.

UN DÉSHÉRITÉ

Par EUDOXIE DUPUIS

ILLUSTRATIONS DE SANDOZ

MONT SALVAGE

PAR

S. BLANDY

ILLUSTRATIONS

DE

SANDOZ

LE VOEU

DE

NADIA

PAR

HENRY GRÉVILLE

ILLUSTRATIONS

D'ADRIEN MARIE



Gravure extraite de *Un déshérité*.

L'ESPION

DES ECOLES

PAR

LOUIS ULBACH

ILLUSTRATIONS

DE

CARL LARSSON

LES HÉRITIERS

DE

MONTMERCY

PAR

EUDOXIE DUPUIS

ILLUSTRATIONS

DE

BIRCH ET SANDOZ

LA MISSION DU CAPITAINE

Par CH. DE CHARLIEU

ILLUSTRATIONS DE SANDOZ

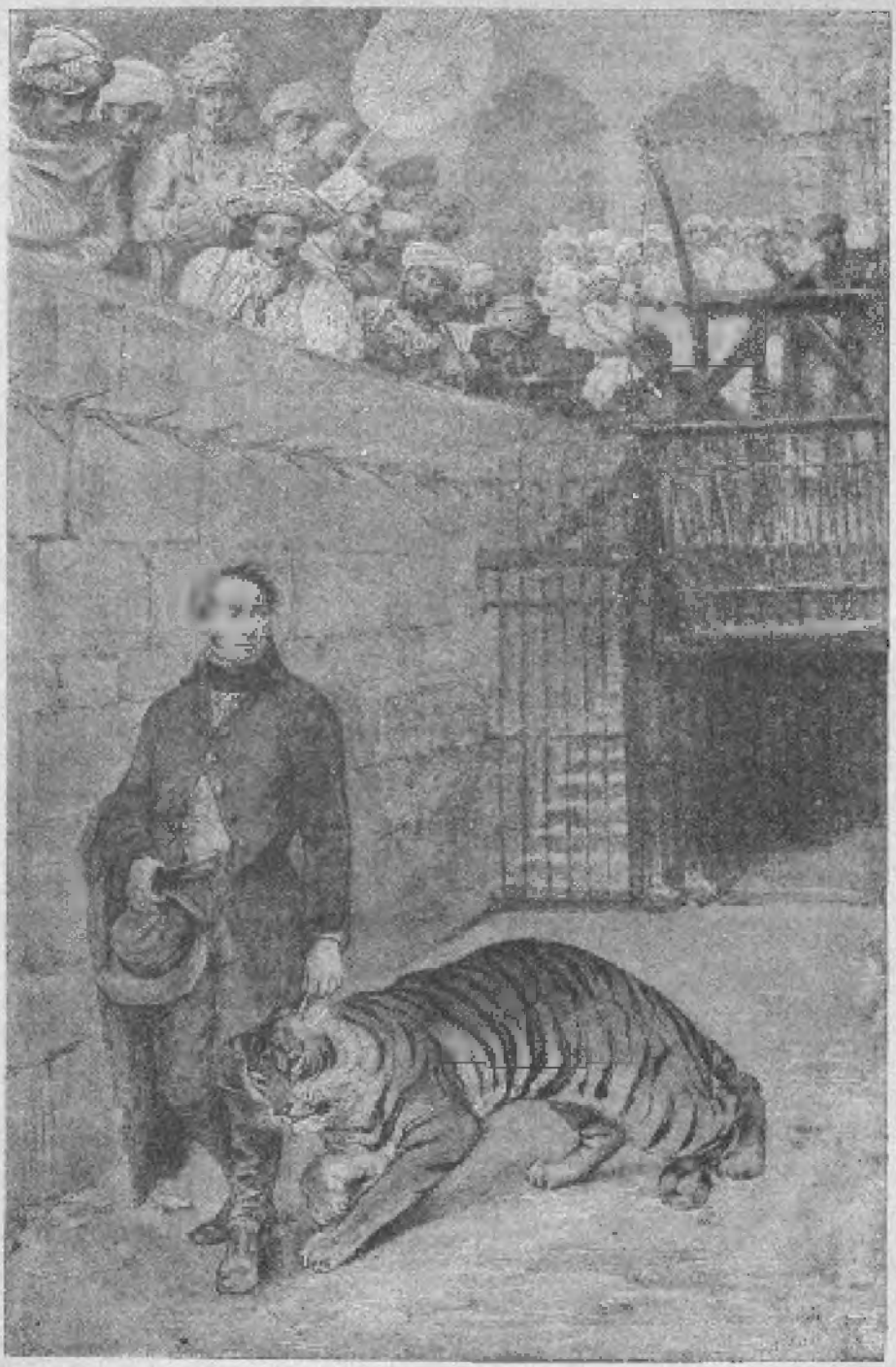

Gravure extraite de la Mission du Capitaine.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

VOLUMES PETIT IN-4 ILLUSTRÉS SUR PAPIER TEINTÉ

Brochés, 5 fr. — Avec belle reliure percaline, plats et tranches dorés, fers spéciaux, 8 fr.

SOUVENIRS

D'UN PETIT ALSACIEN

Par Pierre DU CHÂTEAU

ILLUSTRATIONS DE J. GIRARDET

LES TROIS PETITS MOUSQUETAIRES

Par Emile BESDEAUX

Préface d'ALEXANDRE DUMAS Fils

Illustrations de Bayard, Scott, Ferdinandus, Giacomelli, Mongiot, Semschial, etc.

LA

NOUVELLE SCHEHERAZADE

Par Leila HANOUM

ILLUSTRATIONS DE FERDINANDUS

A LA RECHERCHE D'UNE MÉNAGERIE

ADAPTATION DU SAINT-NICHOLAS AMÉRICAIN

Par Mme Eudoxie DUPUIS

Illustrations de Faber



Gravure extraite du Livre des Petits

LE LIVRE DES PETITS

Par Jean AICARD

Illustrations de GEOFFROY

BIBLIOTHÈQUE DE RÉCRÉATION DU BIBLIOPHILE JACOB

VOLUMES ILLUSTRÉS DE NOMBREUX DESSINS ET DE GRAVURES COLORIÉES HORS TEXTE

Chaque vol. br., 7 fr. 50 ; relié toile, fers spéc., tr. dor., 10 fr. ; demi-ch., fers spéc., tr. dor., 12 fr.

LES ENFANTS DANS LA FAMILLE

ILLUSTRATIONS DE FERDINANDUS

HISTOIRES D'AUTREFOIS

ILLUSTRATIONS DE KAUFFMANN

CONTES LITTÉRAIRES DU BIBLIOPHILE JACOB

ILLUSTRATIONS DE KAUFFMANN

AVENTURES D'UN PETIT ORPHELIN

ILLUSTRATIONS DE FERDINANDUS

© 2007 Lyon — Éditions « les passerelles du temps » — editions.ainay@free.fr

VOLUMES PETIT IN-4, ILLUSTRÉS SUR PAPIER TEINTÉ

Brochés, 4 fr.; avec reliure spéciale, tranches dorées, 6 fr. 25

LA CHASSE AUX LIONS

Par ALFRED ASSOLANT

ILLUSTRATIONS DE J. GIRARDET

PHAROS	BÉBÉS ET PAPAS	TROIS MOIS SOUS LA NEIGE	LA ROSE & L'ANNEAU
Par ADRIANA PIAZZI	Par Ch. SÉGARD	Par PORCHAT	Par TITMARSH
Illustrations de SANDOZ	Illustr. de FRANCHARDIN	Illustrations de Ch. DONNET	Illustrations de PAIMBEN

La Succession du Roi Guilleri

Par Ch. SÉGARD

ILLUSTRATIONS DE B. DE MONVEL

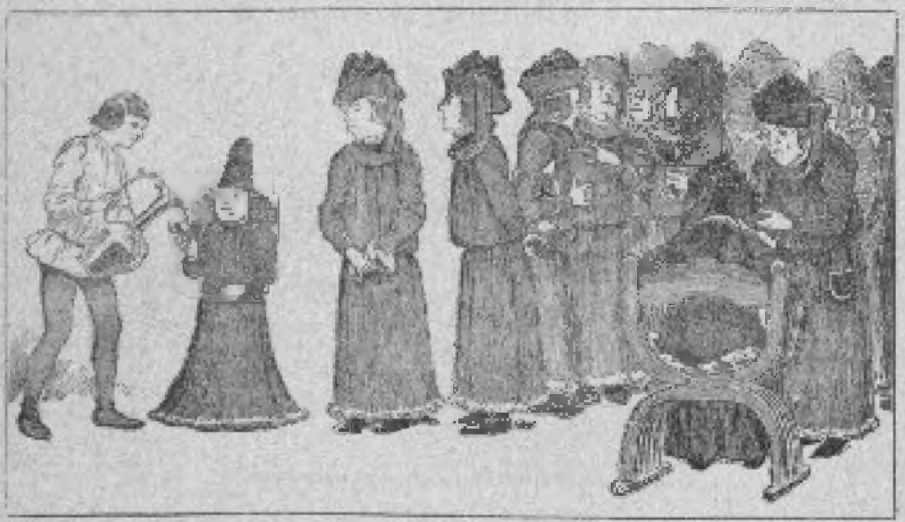

Gravure extraite de la *Succession du roi Guilleri*.

VIE ET AVENTURES DE TROMPETTE	LA PETITE MAISON RUSTIQUE	MADAME GRAMMAIRE ET SES ENFANTS
Par J. ANCEAUX	Par MARTHE BERTIN	Par MARTHE BERTIN
Illustrations de B. DE MONVEL	Illustrations de CLERICE	Illustrations de GINOUX

LE ROMAN DE CHRISTIAN

Par Pierre DU CHATEAU

ILLUSTRATIONS DE SANDOZ

JEAN DÉPERET	JEANNE D'ARC
Par Mme LION, Ill. de FERDINANDUS	Par Joseph FABRE, ÉDITION ILLUSTRÉE
Un vol. in-4, br., 10 fr.; rel. spéc., tr. dor., 14 fr.	In-8, br., 10 fr.; rel. toile, tr. dor ..... 14 fr.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » éditions ainay@free.fr

VOLUMES ILLUSTRÉS FORMAT PETIT IN-4

Chaque vol. broché, **2** fr. **50**; cartonné, **3** fr.; avec riche reliure spéciale, tr. dorées, **4** fr. **70**

LES SEPT MÉTIERS DU PETIT CHARLES

Suivis de *Jules le Présomptueux*

Par Léonce PETIT

LES ÉPREUVES DE JEAN

Par Marthe BERTIN

Illustrations de E. DE LIPHART

SANS SOUCI

Par Adriana PIAZZI

Illustrations de B. DE MONVEL

LES PETITES CONTEUSES

Par Adriana PIAZZI

Illustrations de BOCOURT, GILBERT, KAUFFMANN

LES PETITS HOMMES — LES PETITES FEMMES

Par LOUIS RATISBONNE. — Illustrations de DE BEAUMONT

Les Comédiens malgré eux

PAR LÉONCE PETIT



Gravure extraite des *Comédiens malgré eux.*

L'ÉDUCATION MUSICALE DE MON COUSIN JEAN GARRIGOU

Par Léopold DAUPHIN

Illustrations de LÉONCE PETIT

LES PUPAZZI DE L'ENFANCE

PAR LEMERCIER DE NEUVILLE

Illustrations de B. de MONVEL et Ed. MORIN

LA MÉSANGE

Par **Victorien AURY**. Illustrations de JUNDT

LES LETTRES D'OISEAUX

Par Raoul DE NAJAC

Illustrations de KAUFFMANN, TRAVIÈS

HISTOIRE DES MOIS

Par Mélanie TALANDIER

Illustrations de KAUFFMANN

LES CONTES DE SAINT NICOLAS

PAR LEMERCIER DE NEUVILLE

Illustrations de B. de MONVEL, H. de MONTAUT, GEOFFROY, KAUFFMANN, SANDOZ

DE FIL EN AIGUILLE

Par Victorien AURY

Illustrations de BIGOT, GILBERT, KAUFFMANN

LE NID DE PINSON

Par Raoul DE NAJAC

Illustrations de GEOFFROY, KAUFFMANN, GAILLARD

HISTOIRE

DE SAINT-CYR

Par UN ANCIEN SAINT-CYRIEN

32 PLANCHES HORS TEXTE EN PHOTOTYPIE, DESSINS DE JAZET



1 volume grand in-8 jésus, broché ..... 20 fr.
Relié demi chagrin, tranches dorées..... 25 fr.

IL A ÉTÉ TIRÉ :

25 exempl. numérotés sur papier impérial du Japon.... 50 fr.
50 exempl. numérotés sur papier de Hollande..... 40 fr.

DANS MILLE ANS

PAR E. CALVET. ILLUSTRATIONS DE V. NEILLOT



Un magnifique vol. gr. in-8 jésus, br., 18 fr. 50 ; rel. toile, fers spéciaux, tr. dor. 16 fr. 50
Demi-chagrin, tranches dorées, 17 fr. 50 ; avec fers spéciaux. 18 fr. 50



SOUVENIRS MARITIMES

TRAVAUX DE L'AMIRAL WEMYSS PAR NOÉ. Traduction de GINIS.
1 magnifique vol. gr. in-8, br., 18 fr. 50 ; rel. toile, fers sp., tr. dor., 16 fr. 50
demi-chagrin, tr. dor., 17 fr. 50 ; avec fers spéc., 18 fr. 50.

LA FARCE DE MAITRE PATHELIN

COMÉDIE MOYEN AGE

Arrangée en vers modernes

PAR GASSIES DES BRULIES

AVEC 15 PLANCHES EN TAILLE-DOUCE PAR BOUTET DE MONVEL

Un magnifique album in-8, élégamment relié. . . . . 10 fr.



Reproduction d'une gravure en taille douce extraite de la *Farce de maître Pathelin*.

LA MYTHOLOGIE

DANS L'ART ANCIEN ET MODERNE

Par René MÉNARD

Avec aperçus par Eugène Véron.

Ouvrage orné de 300 gravures dont 12 hors texte.

Un fort volume in-8 jésus. Broché. . . . . 25 fr.
Richement relié, fers spéciaux, tranches dorées. . . 32 fr.

LE MONDE VU PAR LES ARTISTES

OBSERVATIONS CRITIQUES

Par René MENARD

Ouvrage orné de plus de 100 gravures et de quelques hors texte.

Un fort volume in-8 jésus, broché. . . . . 25 fr.
Richement relié, avec fers spéciaux, tranches dor. . . 32 fr.

VOYAGE AU CAMBODGE

L'ARCHITECTURE KHMER

Par L. DELAPORTE

Lieutenant de vaisseau, chef de la mission d'exploration aux monuments Khmers (1873).

Un beau vol. gr. in-8 jésus, orné de gravures hors texte, de nombreux dessins et d'une carte. Br. 20 fr.
Relié, dos chagrin, plats et tranches dorés, fers spéciaux. . . . . 25 fr.
Exemplaires numérotés sur papier Whatman. . . . . 40 fr.

VOLUMES ILLUSTRÉS, FORMAT GRAND IN-8 PITTORESQUE

Brochés, 5 fr.; — Reliés toile, fers spéciaux, tranches dorées, 7 fr. 50

VOYAGE SCIENTIFIQUE AUTOUR DE MA CHAMBRE

Par ARTHUR MANGIN

DEUXIÈME ÉDITION, ENTIÈREMENT REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE D'UNE PRÉFACE NOUVELLE

ILLUSTRATIONS DE LIX, ADRIEN MARIE, BOUYER, ETC.



Gravure extraite du *Voyage scientifique autour de ma chambre*.

LA COMÉDIE DES ANIMAUX

Par MÉRY

ILLUSTRATIONS DE BOMBLED, KIRSCHNER, EDMOND MORIN, SPRECHT, ETC.

A la Recherche de la Pierre Philosophale

VOYAGES ET AVENTURES D'UN FRANÇAIS ET DE DEUX AMÉRICAINS

Par ED. LEBLANC

ILLUSTRATIONS DE F. BESNIER, ÉMILE MAX, P. DE LAUBARÈDE, VIGNAL, ETC.

LA GUERRE

RÉCIT ÉPISODIQUE D'UN SIÈGE AU XVIe SIÈCLE

Par CARLO DU MONGE — Illustrations de V. POIRSON

SUIVI DE

LE SECRET DU FER, par J. PROTÈRE DE VIVILLE, illustrations d'ATALAYA,

ET

LES LANSQUENETS, par ERNEST D'HERVILLY, illustrations de ROCHLING.

© 2007 Lyon — Éditions « les passerelles du temps » — editions.ainay@free.fr

VOLUMES ILLUSTRÉS, FORMAT PETIT IN-4

Chaque volume, broché, 3 fr. 90. — Avec cartonnage Bradel, vieilli-bosse, fers spéciaux, tr. jaspées, 4 fr. 70; tr. dorées, 5 fr. 40. — Relié, toile anglaise, fers spéciaux, tr. jaspées, 4 fr. 50. — Relié, pensées anglaises ou carton cuir du Japon, fers spéciaux, tr. dorées, 5 fr. 40.

IMPRESSIONS ET SOUVENIRS DE VOYAGE

DANS LES

PAYS DU NORD DE L'EUROPE

SUÈDE — FINLANDE — DANEMARK — RUSSIE

Par L. LÉOUZON LE DUC

ILLUSTRATIONS DE BRETON, HUBERT-CLERGET, ETC.



Gravure extraite des *Entreprises d'Harry*.

LA CHASSE AU PHÉNIX

Par DANIEL BERNARD

ILLUSTRATIONS DE H. CLERGET, STOP, VIERGE, ETC.

LES ENTREPRISES D'HARRY

Par EUDOXIE DUPUIS

Illustrations de BEARD, JUMELIER, ROUBAUD

LES DISCIPLES D'EUSÈBE

Par EUDOXIE DUPUIS

Illustrations de E. GAUDOIN

HISTOIRE D'UNE FERME

Par FÉLIX NARJOUX — Illustrations de l'Auteur

© 2007 Lyon — Éditions « les passerelles du temps » — editions.ainay@free.fr

VOLUMES FORMAT IN-12 CAVALIER

Illustré par de Bar, Guillaris, Godefroy-Durand, Hubert-Clerget, Lix, P. de Moncy, Ed. Morin, etc.

Prix de chaque volume, broché 1 50
Avec cart. Bradel, coins-tissus, fers spéciaux, tranches jaspées. 2 25. — *Demi-reliure dorée* 2 50
Toile toile anglaise, fers spéciaux, tranches jaspées ..... 2 65 — *Demi-reliure dorée* 2 95

BLANC ..... Les Héros des grands Hommes.
CHARMES (Mme P.) ... Histoires ancienne est une petite d'algalla
FÉNELON ..... Les Aventures de Télémaque

PARIS (P.) ..... Voyage au cap Nord.
RAMEAU (Mme) ..... Dieu enfant sous notre.
LA SOUCHERE (H. DE). Les Animaux les plus vus et leurs sonomie.
— Récits de pêche et d'aventures.



Gravure extraite du Voyage au cap Nord.

LA FONTAINE ..... Fables choisies.
MOLIÈRE ..... Excursions de science familière.

CHARMES (Anc.) ..... Récits des temps mérovingiens, extraits avec notes spéciale.

VOLUMES FORMAT IN-8 CARRÉ

Illustrés par de Bar, Duplat-Destouches, Hubert-Clerget, Kirchner, Lix, Adrien Marie, Scott, etc., etc.

Prix de chaque volume broché 1 20
Avec cart. Bradel, coins-tissus, fers spéciaux, tranches jaspées. 1 80 — *Demi-reliure dorée* 1 95
Reliè toile anglaise, fers spéciaux, tranches jaspées ..... 1 95 — *Demi-reliure dorée* 2 20

ANDRIEUX (F.) ..... La Pays des Rivières.
CHAMPFLEURY (J.) ..... Les Compagnons Imagers du autre siècle.
CORTE (W.) ..... L'océan Pacifique.
DELAYE (Jul.) ..... Les Orfèvres français
DEMOLDER (E.) ..... Chasses aux fauves malais.
— Voyage au Amazone et au Pérou.
GERFAUT (A.) ..... La Chute d'une dynastie
— La Fin de l'esclavage aux États-Unis.
— Les Deux frères de Wall.
GUIOT ..... Morceaux choisis de poésies françaises, depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours (3 volumes).
GRAND (G.) ..... Nouvelles anglaises.
HAMILTON (Mme) ... Dans le cercle circulaire, nouvelles américaines traduites par la mère.
KUHN-ANDRÉE (F.) .... L'Égypte et la Tripolitaine.

KUHN-ANDRÉE (F.) .. En Algérie.
MASSON (A.) ..... La Pluie et le beau temps. Voyage à la Nlle-Calédonie.
MAYNE. (Ethel) ... Chevaliers d'autrefois (Ils souffrance légendes et vieux dic.).
REMAN (E.) ..... Causeries sur les grandes découvertes modernes
— Causeries instructives sur la nature et les sciences.
— Le Palais de Jeu.
SAINT (RAOUL DE) .. Les Mystères de Jamaïque.
SAINT-MAUR (DE) ..... Les Exploits d'un bataillon scolaire.
SAINTINE (J.-J.) ..... La Vie et la mort de Jeanne d'Arc.
— Vie de saint Louis.
SOUVESTRE (A.) ..... Récits des Antilles. — Le Foyer de la Soutrière.
WALLON (Em.) ..... Sur les rives de l'Amazone.
— Le Canal.

© 2007 Les Éditions de la Librairie Ch. Delagrave

VOLUMES FORMAT GRAND IN-8 RAISIN

ILLUSTRÉS PAR BERTALL, DE BAT, DOCMUSC, FERDINANDUS, GILBERT, HUBERT-CLERGET, JANET-LANGE, KAUFFMANN, LIX, ED. MORIN, ROBIDA, SCOTT, VIERGE, ETC., ETC.

Prix de chaque volume, broché . . . . . 2 fr. 25

ALCOY (M.). — En Chine.
ANTOINE (P.). — La Tunisie, autrefois et aujourd'hui.
BERTHOUD. — Les promenades du Dr Bob.
BONNEFF (Mme de). — Les Grandes Époques de la Peinture.
CHAMBRE (C.). — Les Grandes Compagnies.
DEULIN (Ch.). — Les récits de la Grève.
FRANÇOIS (H.). — Scènes de la Révolution française.
GUÉRIN (J.). — Les rivages de la France autrefois et aujourd'hui.
GRANDPERRET (M. me). — Récits d'un Aéronaute.
JACOB (le bibliophile). — Contes historiques.
— — Histoires d'autrefois.



Gravure extraite des *Promenades du Dr Bob*.

JANIN (L.). — Contes, récits et nouvelles.
— — Causeries littéraires.
LA BLANCHÈRE (H. de). — Les Animaux racontés par eux-mêmes.
— — Dans les eaux.
LA LANDELLE (G. de). — Histoires maritimes.
LOUIS (A.). — Comment les choses vivent.
— — Curiosités de l'histoire des bêtes.
MAYNE (R.). — Mémoires d'un Franc-Tireur.
— — Un Français en Sibérie.
— — Les Exilés du Château.
NAVERY (M. me). — Histoires chevaleresques.
REINOSO (W.). — Histoire de l'art.
TISSOT (V.). — Curiosités de l'Allemagne du Nord.
— — Curiosités de l'Allemagne du Sud.

VOLUMES FORMAT IN-8 CARRÉ

Illustrés par Gilbert, Hubert-Clerget, Lix, Meunié, Morel, Scott, Traviès, etc.

Prix de chaque volume broché 0 90

Même cart. Bradel, étuvé toilette, fers spéciaux, tranches jaspées . . 1 25 — *tranches dorées* . . . 1 60

Belle toile anglaise, fers spéciaux, tranches jaspées . . . . . 1 60 — *tranches dorées* 1 65

CAMPAN (E.). . . . . Ange le Basquais.
FÉRAL (P.). . . . . Contes sur Contes dans l'Amérique Boréale.
— Chasse à l'Éléphant à Ceylan.
LA BLANCHÈRE (H. de). Chiens et autres Camarades de l'autre Table.
LA BLANCHÈRE (Mme). Une histoire de tous les jours.
CHARLES NAIN. . . . . Véridique histoire de Bri-gitteau et de son ami Jacal.
MAYNE (R.). . . . . Les Mémoires d'un Chien.
MAYNE (R.). . . . . A travers l'Allemagne.
SIMONY (S. E.). . . . . Trois contes chinois.

COLLECTIONS D'ALBUMS

PÉRIPÉTIES CYNÉGÉTIQUES

DE M. MAC-ARON

Par NIDRACH. Magnifique album, 32 dessins, dont 8 en chromo.... 10 fr.

NICHÉES D'ENFANTS

Texte en vers par ERNEST D'HERVILLY, illustr. en coul. par KLEINMICHEL.

Joli album, petit in-4, cartonnage gélatiné.. 6 fr. 50

ALBUMS HUMORISTIQUES

Dessins en chromo par ROBERT TINANT

Chaque album, format in-4, cart. 5 fr.

L'Affaire Arlequin

TRIOLETS, par LÉON VALADE

Fantaisies moyen âge

FACÉTIES COLLIGÉES par RICHARD BAILLEVENT.

Aux trousses du Diable

Par ERNEST D'HERVILLY.

Deux contre Un

OU LES SUITES D'UNE CONSULTATION. Divertissement moliéresque et médical, par ERNEST D'HERVILLY.

Nouvelles Fantaisies moyen âge

FARCES DE FOUS, racontées par MAGGUENOUSSE.

ALBUMS EN COULEURS

par ANDRÉ et LIZZIE LAWSON

texte d'EUDOXIE DUPUIS.

Chaque album, in-4 cart..... 5 fr.

En remontant

Vieux Proverbes sur de nouveaux airs

Huit jours dans un Aquarium

Le Tour du Monde en Coquille de Noix

Rondes de Saint-Nicolas

PAROLES DE LÉON VALADE

Musique de Léopold DAUPHIN:

ill. de B. DE MONVEL. 1 joli album pet. in-4, cart. 3 fr.



Gravure extraite de *Deux contre Un*.

ALBUMS IN-4, A 2 FRANCS

Drôles de Bêtes, par ROBERT-TINANT. — **Drôles de Gens**, par ROBERT-TINANT. — **Le Chat de la mère Michel**, par HOPKINS. — **Les Etudes de Petit-Pierre**, texte et dessins par GEORGES FATH.

ALBUMS IN-4, A 3 FRANCS

Le Nid de Grand'Maman, par LABESSE et PIERRET. — **Les Contes de Tante Nicole**. 5 vol. par EUDOXIE DUPUIS. — *Les Souhaits de Tommy.* — *Un peu paresseuse.* — *La Danse des lettres.* — *Le Cirque en chambre.* — *Hors de l'œuf.*

PRÉDICTIONS ET CONSEILS DE SAINT NICOLAS

ORACLE DES ENFANTS

Ce recueil constitue un véritable oracle qui, pour être particulièrement à l'usage des enfants, n'en est pas moins destiné à la distraction de la famille entière. Dans une longue liste de questions très diverses, le consultant choisit celle qu'il veut adresser à l'oracle. Il fait ensuite intervenir le hasard en piquant, les yeux fermés, sur des tableaux de *points*, dont le nombre se retranche du chiffre correspondant à la question. Le nombre restant le renvoie à tel ou tel des tableaux où, par suite de combinaisons très ingénieuses, il arrive sans erreur possible à la réponse de l'oracle; cette réponse — sous un tour généralement plaisant et enjoué — prend la forme soit de la prévision proprement dite, soit du conseil, soit du trait malicieux, qui égaye sans blesser jamais.

Les **Prédictions et Conseils de Saint Nicolas** forment un très élégant et très portatif album, spirituellement illustré par B. DE MONVEL, tirage de grand luxe, noir et rouge, sur papier fort, avec couverture en soie gaufrée. Prix : **5 fr.**

© 2007 Lyon - Éditions « Les passionnés du temps » - editions-passionnes.fr

COMÉDIES ENFANTINES, à 2, 3, 4 et 5 personnages, pour les enfants de 6 à 12 ans, par Eudoxie Dupuis. 1 vol. in-12, br., 3 fr. 50 ; relié..... 4 fr. 75

HISTOIRE DU MONT-BLANC et de la vallée de Chamonix, par Stephen d'Arve. 1 vol. in-12, br., 3 fr. 50 ; relié..... 4 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE LILAS. Volumes in-12 illustrés, percaline anglaise, fers spéciaux, tranches dorées..... 3 fr. 50

Mme Amis. *Le carnet d'Hélène.* — Assolant (A.). *Récits de la vieille France.* — E. Dupuis. *La Merlette, la France en zigzag.* — Fabre (H.). *Le Ciel, la Terre, la Physique, les Auxiliaires, les Serviteurs, Zoologie, Botanique, l'Industrie, le Ménage, la Plante, le Livre des champs.* — Gavard et Périer. *Vie et voyages de Livingstone.* — Hément (F.) *Menus propos sur les sciences.* — *De l'Instinct et de l'intelligence.* — Lamy (de). *Les Causeries du jugé de paix.* — Linden (A.). *Les Historiettes du grand-papa Gilbert.* — Mesplet. *Une année à la ferme.* — C. de Montmahou. *Notions de botanique.* — R. de Najac. *Contes à mon perroquet.*

Les Mémoires de Jules X, par C. Lamarre. 2 vol. in-12, br..... 7 fr.

Petite Bibliothèque des connaissances utiles, par A. Linden. 25 albums de 16 pages in-8, avec gravures coloriées dans le texte ; chaque album..... » fr. 30

Toinette et Toto à la campagne, par A. Linden. 14 gravures en couleur par Kauffmann. 1 album in-4, cart..... 2 fr.

Les Aventures extraordinaires de Serpolet et de son ami Coincoin, par A. Linden. Illustrations de Morel In-4, cart..... 2 fr.

VOYAGES DANS TOUS LES MONDES

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE, publiée sous la direction de M. Eugène MULLER, conservateur à la bibliothèque de l'Arsenal. — Volumes in-16 de plus de 300 pages avec couverture en couleur. Chaque volume broché, 1 fr. — *SONT EN VENTE :*

Histoire comique des Etats et Empires de la lune et du soleil, par Cyrano de Bergerac. — **Histoire des flibustiers aventuriers américains au XVIIe siècle**, par A. O. Œxmelin. — **Voyages des poètes français des XVIIe et XVIIIe siècles**, racontés par eux-mêmes. — **La France vue à vol d'oise au au moyen âge**, par Aug. Challamel. — **Voyages dans l'intérieur de l'Afrique**, par Levaillant. — **Les Grands voyages de découvertes des anciens**, par Antichan. — **Grétry, sa jeunesse, ses voyages, ses travaux**, racontés par lui-même.

GRANDS ATLAS, dressés par A. BRUÉ.

Nouvelles éditions, revues et complétées par E. LEVASSEUR, de l'Institut, professeur au Collège de France

1° **Atlas universel de géographie, physique, politique**, ancienne; du moyen âge, moderne et contemporaine de toutes les parties du monde, 67 feuilles grand raisin, donnant 67 cartes principales et 85 supplements, 1 volume in-folio, demi-reliure, 75 fr. ;

2° **Atlas de géographie moderne.** 50 feuilles grand raisin. 1 vol. in-folio, demi-reliure, 60 fr.

3° **Atlas de géographie ancienne et moderne.** 36 feuilles grand raisin. 1 vol. in-folio, demi-reliure, 40 fr. ;

4° **Atlas de géographie moderne.** 21 feuilles grand raisin. 1 vol. in-folio, demi-reliure, 25 fr.

GLOBES TERRESTRES

Nota. — *Le nickelage des 1/2 méridiens et des cercles et méridiens se paye 20 0/0 en sus du prix.*

NUMÉROS.	CIRCONFÉRENCES.	Montés sur pied bois. PRIX A Paris.	Montés sur pied bois. PRIX En province, franco.	Inclinés sur l'écliptique, pied bois. PRIX A Paris.	Inclinés sur l'écliptique, pied bois. PRIX En province, franco.	Inclinés sur l'écliptique, pied fonte bronzée. PRIX A Paris.	Inclinés sur l'écliptique, pied fonte bronzée. PRIX En province, franco.	Demi-méridien cuivre, pied bois. PRIX A Paris.	Demi-méridien cuivre, pied bois. PRIX En province, franco.	Cercle et méridien cuivre. PRIX A Paris.	Cercle et méridien cuivre. PRIX En province, franco.
Nouvelles **Sphères terrestres**, dressées par M. Ch. Périgot, et dessinées par M. Moureaux,											
0	» 40	5 »	6 25	6 50	7 75	7 50	9 »	9 »	10 50	12 50	15 »
1	» 50	6 50	8 50	7 50	9 50	8 50	11 »	10 »	12 50	18 »	22 »
2	» 80	10 »	13 50	12 »	15 50	14 »	18 »	18 »	22 »	30 »	35 »
3	1 »	15 »	20 »	16 50	21 50	18 »	23 »	24 »	29 »	40 »	47 »
Sphères terrestres dressées par MM. Ch. Larochette, et L. Bonnefond.											
1	» 60	10 50	13 »	12 50	15 »	13 »	16 50	18 »	20 50	34 »	38 »
2	» 90	15 »	19 50	17 »	21 50	19 »	24 »	25 »	29 »	46 »	53 »
3	1 20	31 »	39 »	34 »	42 »	36 »	46 »	46 »	54 »	86 »	96 »
4	1 60	52 »	64 »	56 »	68 »	57 »	72 »	72 »	84 »	142 »	157 »
Sphère terrestre avec les noms écrits en langue anglaise, et portant le méridien de *Greenwich*, dessinée par Parquet.											
»	0 72	9 50	13 »	11 50	15 »	13 50	17 50	17 50	21 50	29 50	34 50
La même, avec les noms en français, portant le méridien de Greenwich en bleu et celui de Paris en noir.											
»	0 72	9 50	13 »	11 50	15 »	13 50	17 50	17 50	21 50	29 50	34 50

Cours de reproductions industrielles, par Léon Vidal. In-12, avec planches intercalées, br... 10 fr.

Texte et Atlas graphique, par Claude Sauvageot. — *Atlas* renfermant 58 planches, dont 13 en chromo et 6 en taille-douce, dans un carton..... 20 fr.

Texte explicatif, avec 300 fig. intercalées. in-4, br. 10 fr.

Cours de dessin, paysage, ornements, fleurs, aquarelles, par Hubert-Clerget. fasc. de 23 feuil. gr. in-4. 3 fr.

Enseignement du dessin aux Etats-Unis d'Amérique, notes et documents par F. Régamey. 1 vol. in-8, illustré par l'auteur..... 4 fr.

Curiosités artistiques de Paris, par René Ménard. Un vol. in-12, br.. 4 fr. — Relié percaline..... 5 fr.

Histoire des Beaux-Arts, par René Ménard. Art antique, Moyen âge, Temps modernes. 3 vol. in-12. Chaque vol., br., 2 fr., relié percaline..... 2 fr. 60

© 2007 Lyon — Editions « Les passerelles du temps » — editions-passerelles.fr

ENCYCLOPÉDIE
EN TROIS GRANDS DICTIONNAIRES GÉNÉRAUX

DICTIONNAIRE GÉNÉRAL DE BIOGRAPHIE ET D'HISTOIRE

DE MYTHOLOGIE, DE GÉOGRAPHIE ANCIENNE ET MODERNE COMPARÉE, DES ANTIQUITÉS ET DES INSTITUTIONS ROMAINES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES

Par MM. Ch. DEZOBRY et Th. BACHELET

2 vol. grand in-8 jésus, de plus de 3,000 p., à 2 col., 7e éd. Broché.... 25 fr.
Demi-rel. chagrin se paye, pour les deux vol., 8 fr.; percaline anglaise. 5 fr.

DICTIONNAIRE GÉNÉRAL DES LETTRES

DES BEAUX-ARTS ET DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

Par MM Th. BACHELET et Ch. DEZOBRY

4e édition, 2 vol. gr. in-8 jésus, de 1,800 pages à 2 col.; avec figures. Prix, brochés..... 25 fr.
La demi-reliure en chagrin, pour les deux volumes, se paye 6 fr. 50; en percaline anglaise..... 4 fr. 50

ROME AU SIÈCLE D'AUGUSTE

Voyage d'un Gaulois à Rome à l'époque du règne d'Auguste et pendant une partie du règne de Tibère, accompagné d'une description de Rome sous Auguste et sous Tibère.

Par Ch. DEZOBRY

1 vol. in-8, vignettes dans le texte et illustrations en taille-douce. Br., 32 fr. Reliés demi-chagrin, 40 fr.

DICTIONNAIRE GÉNÉRAL DES SCIENCES

THÉORIQUES ET APPLIQUÉES

Par MM. PRIVAT-DESCHANEL et FOCILLON

2e édition, 2 vol. gr. in-8 jésus, de 2, 620 pages à 2 col. illustrés d'environ 3,000 grav. Prix, brochés.. 32 fr.
La demi-reliure en chagrin se paye, pour les 2 vol., 8 fr. en percaline anglaise..... 5 fr.

HISTOIRE DES CROISADES

Par MICHAUD

De l'Académie française

Appendice par HUILLARD-BRÉHOLLES

4 vol. in-8 cavalier avec gravures sur bois et sur acier et une carte des itinéraires des Croisades.
Brochés, 24 fr. — Reliés..... 32 fr.

LE PANTHÉON LITTÉRAIRE

CHEFS-D'ŒUVRE DE L'ESPRIT HUMAIN

Volumes grand in-8, à deux col. Chaque volume br. 7 fr. 50.— *Relié toile anglaise.* 10 fr. »

THÉOLOGIE

Monuments primitifs de l'Eglise chrétienne..... 1 vol.
S Jérôme. Œuvres diverses 1 —
Choix d'ouvrages mystiques.... 1 —
Lettres édifiantes..... 4 —
Livres sacrés d'Orient..... 1 —
Fleury. Œuvres diverses.... 1 —

SCIENCES PHILOSOPHIQUES

Bacon. Œuvres philosophiques. 1 vol.
Descartes. Œuvres philosophiques..... 1 —
Montaigne Œuvres compl. 1 —
Moralistes français: **Charron. Pascal. La Rochefoucauld. La Bruyère. Vauvenargues**..... 1 vol.

BELLES-LETTRES

Petits poèmes grecs..... 1 —
Les Mille et un Jours, contes persans..... 1 —
Les Mille et une Nuits, contes arabes..... 1 —

HISTOIRE

Hérodote. Ctésias. Arrien. 1 vol.
Polybe. Hérodien. Zozime. Histoire de la République romaine. 1 vol.
Thucydide et **Xénophon.** Œuvres complètes..... 1 vol.
Flavius Josèphe. Œuvres complètes..... 1 vol.
Gibbon. Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain, 2 vol.

HISTOIRE DE FRANCE

Anonyme grec: Dorothée. Théodule ou Thomas Magister; Ramon Muntaner; Bernard d'Esclot; Anonyme sicilien. Chroniques étrangères..... 1 vol.
Froissart. Chroniques de France et d'Angleterre. — **Anonyme.—Jean le Maigre**, dit **Boucicaut.** Le livre des faits (1327 à 1408)..... 3 vol.
Anonyme. Chronique de Du Guesclin. — **Cabaret d'Oronville; Christine de Pisan; Juvénal des Ursins; Miguel de Verms; Baudoin d'Avesmes; Guillaume de Gaian; Mignon de Rochefort**..... 1 vol.
Enguerrand de Monstrelet. Chroniques (1402-1445)..... 1 vol.
Georges Chastelain. Chroniques des ducs de Bourgogne (1414-1469). 1 vol.
Mathieu de Coussy; Jean de Troyes; Guillaume Gruel. — **Anonyme:** Chronique de la Pucelle et de son procès.— **Guy de Laval; Perceval de Boulgunark; Mathieu Thomassin: Christine de Pisan; Pierre de Fenin.** — **Anonyme:** Journal d'un bourgeois de Paris. — **Anonyme:** Poème anglais sur la bataille d'Azincourt. 1 vol.
Philippe de Commines; Guillaume de Villeneuve; Olivier de la Marche; Charolais; Jean Boucher..... 1 vol.
Jacques du Clercq; Francisco de Trasne; Saad-Eddin-Effendi; Le Febvre de Saint-Remy. Bonamy..... 1 vol.
Loyal serviteur. Histoire de Bayard. —
Guillaume de Marillac; Antoine de Laval: Jacques Bonaparte; Robert de la Marck; Louise de Savoie: Martin et Guillaume du Bellay..... 1 vol.
Blaise de Montluc — Mémoires de 1525 à 1570..... 1 vol.
Jean de Saulx-Tavannes: Boyvin du Villars. Mémoires..... 1 vol.
Bertrand de Salignac de la Mothe Fénelon; G. de Coligny; Cl. de la Chastre; G. de Rochechouart; M. de Castelnau; J. de Mergey; E. de la Noue, dit **Bras-de-Fer; A. Gamon; J. Philippi: H. de la Tour d'Auvergne**, vicomte **de Turenne: G. de Saulx-Tavannes; Marguerite de Valois; J.-A. de Thou; J. Choisnin; M. Merle**..... 1 vol.
De la Place; Regnier de la Planche; Th. Agrippa d'Aubigné; F. de Rabutin..... 1 vol.
Robert Maquereau; les deux Hurault; J. Pape; J. Gillot; F. Chrestien; N. Rapin; Pithou; Passerat: G. Durand ... 1 vol.
Palma Cayet: M. de Marillac; de Villeroy; Ch. de Valois (1576 à 1601)..... 3 vol.
Jeannin (Président). Négociations (1598 à 1620)..... 1 vol.

Chaque volume contient la matière **10** *à* **12** *volumes in-8. — Les volumes d'un* **même ouvrage** *ne se vendent pas séparément.*

Abrégé de l'Histoire de France de Michelet, *Moyen âge, Temps modernes, Précis de la Révolution française* 3 vol. in-12, avec cartes. Chacun, broché, 4 fr. — Relié toile, tr. jasp., 4 fr. 50. — Demi-chag., tr. jasp. 6 fr.
Histoire générale du Costume, civil, religieux, militaire; du IVe au XIIe siècle, par R. JACQUEMIN. Ouvrage orné de 48 planches hors texte, dessinées, gravées et coloriées par l'auteur. Un beau vol. in-4 raisin, broché, 30 fr.— Relié demi-chagrin, fers spéciaux..... 40 fr.
Voyage en Australie et en Nouvelle Zélande, par ANNA WICKERS. 1 vol. grand in-8, avec illustrations, broché, 15 fr. — Relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 19 fr. — Demi-chagrin, fers spéciaux, tr. dorées... 21 fr.

© 2007 Lyon — Editions et les passeurdes du temps — editions-delagrave.fr

OUVRAGES DE M. JOSEPH FABRE

Jeanne d'Arc libératrice de la France, avecfac-simile d'une lettre signée par Jeanne d'Arc. In-12, br. 3 fr. 50
Procès de condamnation de Jeanne d'Arc, d'après les textes latins des procès-verbaux officiels, traduction avec éclaircissements; ouvrage accompagné du fac-simile des attestations autographes établissant l'authenticité du manuscrit du procès-verbal de condamnation qui se trouve à la bibliothèque de la Chambre des Députés. In-12 broché..... 3 fr. 50
Procès de réhabilitation de Jeanne d'Arc, d'après les textes latins authentiques des procès-verbaux officiels. Traduction avec éclaircissements et avec appendice. In-12 broché..... 3 fr. 50
Washington libérateur de l'Amérique, suivi de la Révolution américaine et Washington (documents et éclaircissements). In-12, broché..... 3 fr. 50
Les Libérateurs antiques ou l'héroïsme civique. In-12, broché..... 2 fr. »

PLUTARQUE. **Vie des hommes illustres de la Grèce** (éditionDauban). 2 vol. in-8 rel. tr. dorées .. 13 fr. 50
— **Vie des hommes illustres de Rome** (edition Dauban). 2 vol. in-8 rel tr. dorées..... 13 fr. 50
Histoire des anciens peuples de l'Orient, avec nombreuses illustrations d'après les monuments authentiques, par Louis MÉNARD. In-12, broché..... 5 fr. »
Histoire des Israélites, d'après l'exégèse biblique, avec illustrations par LE MÊME. In-12, broché..... 2 fr. »
Histoire des Grecs, avec nombreuses illustrations, par LE MÊME. 2 forts vol. in-12, brochés..... 7 fr. 50
LES GRANDES ÉPOQUES DE LA FRANCE, des origines à la Révolution, par MM. G. HUBAULT et MORGUERIN. 1 vol gr. in-8, orné de plus de 200 vignettes, par Godefroy-Durand, br., 12 fr. — Cart. toile, tr. dor., 15 fr. — Demi-rel. chag., tr. dorées..... 17 fr. »
NOS GLOIRES NATIONALES. Grands hommes et grandes journées, Images et Récits, par G. HUBAULT. Joli album, comprenant 24 gravures coloriées, texte en regard, avec belle couverture coloriée, cartonné, 3 fr. — Percaline, titre doré sur le plat..... 4 fr. »

THÉATRE COMPLET DE RACINE, édition nouvelle, par M. N. BERNARDIN. 4 beaux volumes in-12, brochés 12 fr. Cartonnés percaline et réunis dans un étui..... 16 fr.

THÉATRE DE PIERRE CORNEILLE. édition nouvelle, par M. Félix HÉMON 4 beaux volumes in-12, brochés 12 fr. Cartonnés percaline et réunis dans un étui..... 16 fr.

Chefs-d'œuvre des prosateurs français du dix-neuvième siècle, par V. TISSOT et L. COLLAS. In-12, broché, 5 fr. Cartonne percaline, 6 fr. 25. Relié, dos chagrin, plats toile..... 7 fr. »

PASCAL. **Pensées**, avec études sur les **Pensées de Pascal** et la **préface de Port-Royal**, par E. HAVET. 2 vol. in-8, br..... 8 fr. »
— **Les Provinciales**, nouvelle édition, par LE MÊME. 2 vol. in-8, br..... 7 fr. 50
CORNEILLE. **Chefs-d'œuvre**, avec notices par E. CHASLES. 1 v. in-8 sur pap. de Hollande, br. 6 fr. »
— *Le même*, in-12, br..... 2 fr 50
RACINE. **Chefs-d'œuvre**, avec notices par E. CHASLES. 2 vol. in-8, br..... 7 fr. »
— *Le même*, 2 vol. in-12, br..... 5 fr. »
VOLTAIRE. **Lettres choisies**, par Eug FALLEX. 2 vol. in-8, reliés demi-chagrin, tr. dor..... 13 fr. 50
— *Le même*, 2 vol. in-12, br..... 5 fr. »

LA PÊCHE ET LES POISSONS, Nouveau dictionnaire des pêches, par Henri DE LA BLANCHÈRE, précédé d'une preface par Auguste DUMÉRIL, nouvelle édition entièrement refondue, avec nombreuses illustrations dans le texte, exécutées par A. MESNEL, d'après les photographies faites sur nature par l'auteur. Un fort volume in-8, broché..... 30 fr.

LE LIVRE DE LA FERME ET DES MAISONS DE CAMPAGNE, formant une véritable encyclopédie de plus de 2,000 pages illustrées :
La grande et la petite culture, les meilleures méthodes et les instruments en usage, les moyens d'amélioration. Elevage des bestiaux, éducation des abeilles et des vers à soie, entretien des basses-cours, des volières et des colombiers, des étangs, laiteries et laitages, pisciculture. Animaux et insectes utiles ou nuisibles. Taille des arbres, pépinières, greffage, vigne, vendange, vinification. Jardinage, culture des fleurs, des légumes, des bosquets, des parterres. Chasse, pêche, gibier, poissons, meutes, lignes et filets. Hygiène domestique, plantes officinales, recettes. Economie rurale, comptabilité agricole, par M. P. JOIGNEAUX. Nouvelle edition 2 forts volumes in-8 jesus, br ... 32 fr.
La demi-reliure en chagrin se paye en sus... 8 fr

HISTOIRE NATURELLE DES CHAMPIGNONS comestibles et vénéneux, par E. SICARD, avec préface de A. CHATIN (de l'Institut). Ouvrage accompagné de 75 planches coloriées représentant 87 genres et 410 espèces en grandeurs naturelles. 1 beau vol. in-4, broché..... 50 fr.
Relie demi-chagrin..... 55 fr.

L'AGRICULTURE FRANÇAISE, par Louis GOSSIN. 1 beau volume grand in-8, orné d'une carte agricole, de nombreuses gravures et de 40 planches d'animaux dessinées par Isidore Bonheur, Rouyer, Milhau, Mlle Rosa Bonheur, et gravées par Adrien Laveille et Leblanc. — Prix : broché, 30 fr.; relié en demi-chagrin, 34 fr.

DICTIONNAIRE DE LA SANTE ou **Répertoire d'hygiène pratique** à l'usage des familles et des écoles, par le docteur J.-B FONSSAGRIVES, professeur d'hygiène et de clinique des enfants et des vieillards a la Faculté de médecine de Montpellier, membre correspondant de l'Académie de médecine, etc. — 1 beau volume grand in-8 jesus a deux colonnes. — Prix : broché, 15 fr.; relié percaline, tranche jaspée..... 17 fr. 50
relié demi-chagrin, tranche jaspée..... 18 fr. 50
LA MÈRE ET L'ENFANT, journal illustré d'hygiène de la première et de la seconde enfance, paraissant tous les mois. Rédacteur en chef, le docteur Th. CARADEC. Troisième année. Un an : 6 fr.; un numero : 0 fr. 60. — Envoi franco d'un spécimen sur demande.

ÉPHÉMÉRIDES P. JOIGNEAUX

CALENDRIER A EFFEUILLER POUR 1887

Un beau bloc sur un dessin en chromolithographie..... 1 fr. 50

Menus propos sur les sciences, par Félix HÉMENT. 1 beau volume grand in-8, illustré. Broché, 5 fr.; relié percaline, tranches dorees..... 7 fr. »
L'Instinct et l'Intelligence, par LE MÊME. 1 beau vol. illustré. Broché, 3 fr. 50; cart. perc., tr dor.. 5 fr. »
Les Inventeurs et leurs inventions, par Henri FABRE. 1 beau vol in-8. Br. 3 fr. 50; cart percal... 5 fr. »
Lectures scientifiques de botanique, par LE MÊME 1 beau vol in-8. Br. 3 fr. 50; cart. percaline... 5 fr. »
Lectures scientifiques sur la zoologie, par LE MÊME 1 beau vol. in-8. Br. 3 fr. 50; cart. percaline. 5 fr. »
Souvenirs entomologiques, par LE MÊME 1 beau volume in-12. Broché, 3 fr. 50; cartonné percaline.. 4 fr. 50
Nouveaux Souvenirs entomologiques, par LE MÊME. 1 beau vol. in-12. Br. 3 fr. 50 cart percal... 4 fr. 50
Souvenirs entomologiques Troisième série, par LE MÊME In-8, br..... 5 fr. »
Simples notions sur la chimie à l'usage des gens du monde, par LE MÊME. 1 beau volume in-12. Broché, 3 fr. 50; cartonné percaline..... 4 fr. 50

© 2007 Lyon 1 Editions « Les passerelles du temps » http://edition.pmb.fr

LE TOURISTE

VOYAGE CIRCULAIRE SUR LES LIGNES DE CHEMINS DE FER DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Prix du jeu, avec les accessoires, franco... 0 fr. 90

LOTO NATIONAL

JEU GÉOGRAPHIQUE

Prix..... 15 fr.

Voir le prospectus spécial.

LE LYNX.

Jeu chronologique des rois de France..... Prix. 3 fr.
Jeu des reines et femmes appartenant à l'histoire.. Prix. 3 fr.
Jeu des Batailles..... Prix. 3 fr.

MONTRE UNIVERSELLE

OR ET ARGENT, donnant l'heure des principales villes du monde. — Prix, montres en argent, cuvette de 40 gr., remontoir à cylindre, 100 fr.; Montres en or, cuvette 30 gr., remontoir, échappement à ancre, ligne droite spirale Bréguet, 200 fr.

NÉCESSAIRE GÉOGRAPHIQUE

Ce nécessaire se compose d'une magnifique boîte façon ébène, avec l'écusson argenté de l'*Institut géographique de Paris*, double fond, serrure... Il renferme tout ce qui est indispensable pour le dessin, l'orientation, le coloris d'une carte géographique.

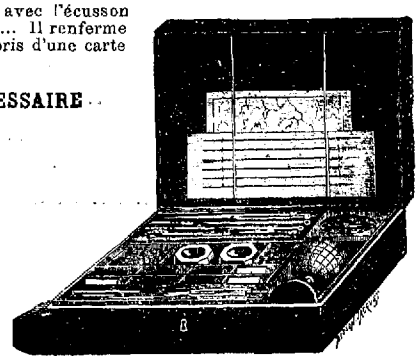

DÉTAIL DES ARTICLES CONTENUS DANS LE NÉCESSAIRE

Un petit globe miniature, par E. Levasseur, monté sur pied, bois noir verni ;
Une collection de petites cartes muettes ;
Une boussole de 0,07 carré, renfermée dans une boîte en acajou, avec chape en cuivre ;
Un compas de réduction ;
Un grand compas avec pièces de rechange, tire-lignes, porte-crayon, etc.
Un compas balustre avec tire-lignes et porte-crayon.
Un tire-lignes ;
Un curvimètre, instrument de poche servant à mesurer rigoureusement les lignes courbes sur les plans et cartes géographiques ;
Huit bâtons octogones de couleurs extra-fines pouvant donner toutes les teintes conventionnelles de l'état-major ;
Un bâton d'encre de Chine superfine ;
Deux godets en cristal taillé ;
Des pinceaux, équerres, crayons, un double décimètre, un rapporteur, un bâton de colle à bouche, de la gomme, des punaises en cuivre, un pistolet, des plumes à dessin, etc., etc. — Prix franco..... 35 fr.

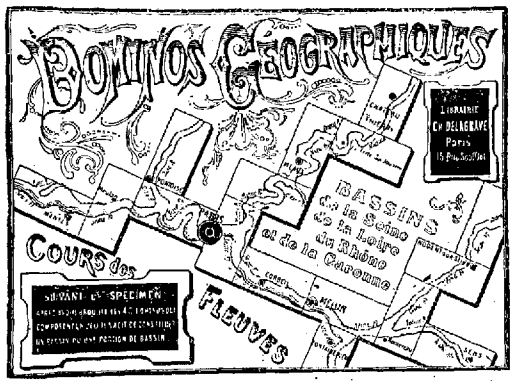

DOMINOS GÉOGRAPHIQUES

brevetés s. g. d. g.)

Ce nouveau jeu n'est, pour débuter, qu'un simple jeu de patience : à l'aide du guide, tous les enfants peuvent facilement reconstituer un Bassin ou une fraction de Bassin et le faire ensuite sans guide et assez rapidement, surtout si, pour piquer leur amour-propre, on leur promet une récompense lorsqu'ils y parviendront dans l'espace de cinq ou même dix minutes.

BASSINS

de la Seine, 1 jeu..... » 60
de la Loire, 3 jeux..... 1 80
de la Garonne, 2 jeux..... 1 20
du Rhône, 2 jeux..... 1 20
Les 4 bassins réunis dans une élégante boîte.. 6 30
Soit supplément pour la boîte vide..... 1 50
Le même jeu avec dominos en bois..... 24 »

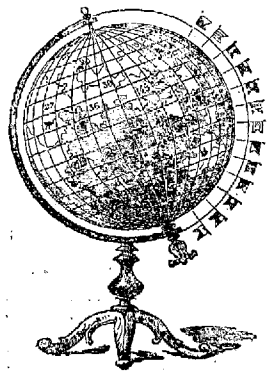

JEU DU TOUR DU MONDE

Prix : 42 francs.

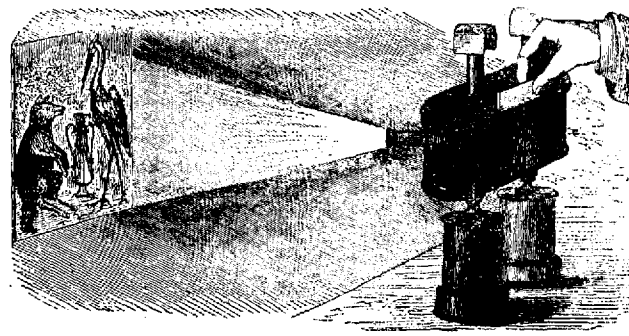

LAMPADORAMA.

Nouvelle lanterne magique pour les images ordinaires, photographies, objets opaques, statuettes, etc. Projetant avec un agrandissement considérable et avec leurs couleurs propres tous les objets qu'on lui présente.

En fer-blanc orné, petit modèle, 25 fr.; grand modèle, 30 fr.
En acajou uni, petit modèle, 35 fr.; grand modèle, 40 fr.

Paris. — Typ. Pillet et Dumoulin, 5, rue des Grands-Augustins.

LIBRAIRIE **Louis WESTHAUSSER**, 40, rue des Sts-Pères. Paris.



En souscription :

LA FEMME EN ALLEMAGNE

ÉTUDE SUR TOUTES LES CLASSES SOCIALES DE LA FEMME ALLEMANDE

par

John GRAND-CARTERET

Un volume grand in-8, richement illustré, avec portrait de l'auteur

Illustrations françaises

DE MARS, JEANNIOT, VIOLLIER

Illustrations allemandes

DE KARGER, E. JUCH, SCHACHINGER F. A. VON KAULBACH, HUGO VON HABERMANN, LOSSOW

(Deux eaux-fortes exécutées par LEFORT, d'après les originaux à la mine de plomb de Lossow)

Reproductions d'après Defregger Piglhein, Schliessmann, Klic, Daelen. Oberländer, Bechstein, Wehle, etc.





RAPHAEL ET GAMBRINUS

OU L'ART DANS LA BRASSERIE

ÉTUDES SUR LA DÉCORATION DES BRASSERIES, CAVES ET CABARETS EN FRANCE ET EN ALLEMAGNE

Par J. GRAND-CARTERET

Couverture en couleur par Pille. Frontispice de Marcellin Desboutin. Compositions de Jeanniot. Pille, Dantan, Félix Régamey, Mars, Jules Adeline. Aug. Viollier.

Encadrements, en-têtes, culs-de-lampe, vignettes et planches hors texte, par Coll-Toc et Fernand Fau.

Un beau volume in-16 grand jésus, illustré de plus de 150 planches dans le texte et hors texte, dont plusieurs en couleur . . . . . 7 fr. 50

Il a été tiré 25 exempl. sur pap. du Japon à 30 fr. »

LES MŒURS ET LA CARICATURE

EN ALLEMAGNE, EN AUTRICHE, EN SUISSE

Par J. GRAND-CARTERET

PRÉFACE DE CHAMPFLEURY

Un vol. grand in-4, illustré de plus de 325 planches dans le texte et hors texte, en noir et en couleur. 2e édit. Prix : broché, 25 fr. Élégante reliure toile, tr dorée. . . . . 30 fr.

Il a été fait deux tirages de grand luxe, savoir :

Édition sur véritable papier de Hollande, avec triple suite des planches hors texte. Prix . . . . 80 fr.

Édition sur grand papier des manufactures impériales du Japon, avec triple suite des planches hors texte. Prix. . . . . 120 fr.

ŒUVRES D'ART

LE TRIOMPHE DE CUPIDON

DOUZE DESSINS FANTAISISTES

Par Henri LOSSOW

Édition in-4, couverte d'un riche carton doré avec vignette. . . . . 25 fr.

Édition de luxe, format in-fol. avec superbe reliure d'amateur. . . . . 50 fr.

1. Cupidon. — 2. Amphitrite. — 3. Lurlei. 4. Léda. — 5. Io. — 6. Danaé. — 7. Ariadne. 8. Vénus surprise. — 9. Bacchante. 10. Cupidon, le Tireur. — 11. Cupidon, le Pêcheur. 12. Cupidon, le Triomphateur.

VÉNUS ET SON CORTÈGE

DOUZE COMPOSITIONS ORIGINALES PAR AL. ZICK

(Reproduction en fac-similé à la mine de plomb)

Genfermés dans un riche carton doré, orné d'un superbe frontispice, édition format in-4. Prix 25 fr. ande édit. de luxe, format in-fol. avec belle reliure d'amateur. . . . . 50 fr.

MÉTAMORPHOSES

DOUZE DESSINS NOUVEAUX

Par Henri LOSSOW

Edition in-4, les 12 planches réunies dans un magnifique carton orné d'une vignette. Prix . . . 30 fr.

Edition de luxe, format in-fol., très belle reliure d'amateur. Prix. . . . . 50 fr.

Cette nouvelle suite de fantaisies amoureuses, dues au crayon du célèbre auteur du *Triomphe de Cupidon*, sera accueillie avec la même faveur. Ce magnifique album forme la quatrième série de notre collection de reproductions en fac-similé.

L'AGE D'OR

DOUZE COMPOSITIONS NOUVELLES

Par Alexandre ZICK

Edition format in-4, enfermée dans un riche carton doré, ornée d'un superbe frontispice . . . 25 fr.

Grande édition de luxe, format in-folio, avec belle reliure d'amateur. . . . . 50 fr.

LIBRAIRIE ABEL PILON
A. LE VASSEUR ET Cᵉ, ÉDITEURS, 33, RUE DE FLEURUS, PARIS.

L'ART NATIONAL

ÉTUDE
SUR
L'HISTOIRE DE L'ART EN FRANCE
DEPUIS LES ORIGINES JUSQU'A LA RENAISSANCE DU XIIIᵉ SIÈCLE

Par Henri DU CLEUZIOU

HONORÉ D'UNE SOUSCRIPTION DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

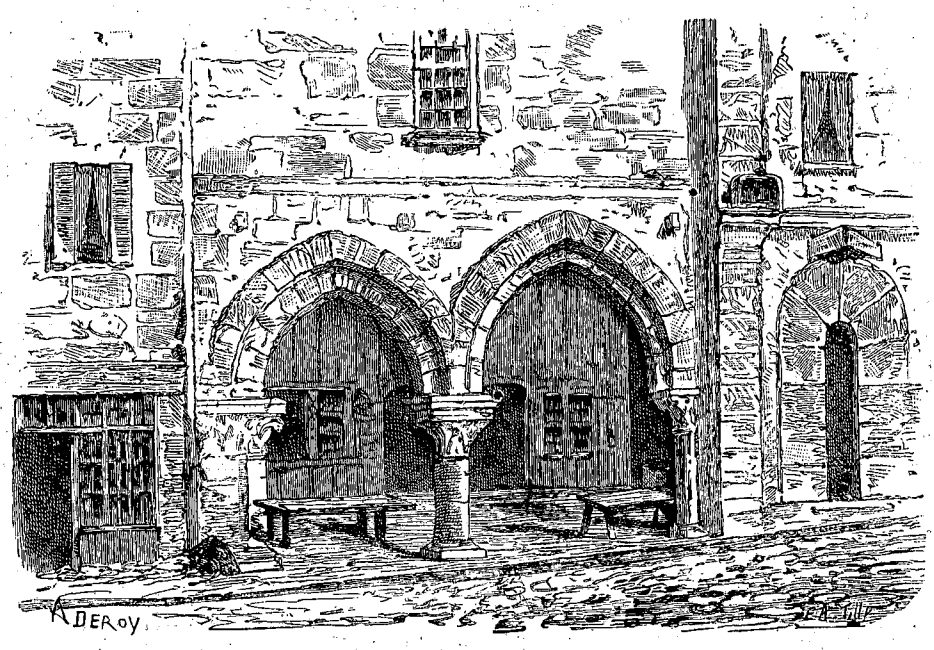

Maison gothique, à Dol de Bretagne.

DEUX MAGNIFIQUES VOLUMES ILLUSTRÉS DE VINGT CHROMOLITHOGRAPHIES

VINGT GRANDES GRAVURES HORS TEXTE ET NEUF CENT TRENTE GRAVURES
SUR BOIS INTERCALÉES DANS LE TEXTE

Prix des deux volumes brochés. . . . . **80** fr.
Avec reliure artistique, fers spéciaux, ou demi-reliure amateur. . . . . **100** fr.

200 EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE, NUMÉROTÉS DE 1 A 200

Les deux volumes, tirés en grandes marges, non rognés et contenus dans d'élégants cartons avec gardes. — Prix. . . . . **200** fr

LIBRAIRIE ABEL PILON
A. LEVASSEUR ET Cᵉ, ÉDITEURS, 33, RUE DE FLEURUS, PARIS.

ŒUVRES
COMPLÈTES
DE BUFFON

NOUVELLE ÉDITION
ANNOTÉE
ET PRÉCÉDÉE D'UNE INTRODUCTION SUR BUFFON
ET SUR LES PROGRÈS
DES SCIENCES NATURELLES DEPUIS SON ÉPOQUE
PAR
J.-L. DE LANESSAN
Professeur agrégé d'histoire naturelle à la Faculté de médecine de Paris.

SUIVIE DE LA
CORRESPONDANCE GÉNÉRALE DE BUFFON
RECUEILLIE ET ANNOTÉE
PAR
M. NADAULT DE BUFFON

OUVRAGE ILLUSTRÉ
DE 160 PLANCHES GRAVÉES SUR ACIER ET COLORIÉES A LA MAIN
ET DE 9 PORTRAITS SUR ACIER
HONORÉ D'UNE SOUSCRIPTION DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Quatorze volumes grand in-8. — Prix : Broché. . . . . 200 fr.
— — Relié. . . . . 260 fr.

LIBRAIRIE ABEL PILON
A. LE VASSEUR ET Cᵉ, ÉDITEURS, 33, RUE DE FLEURUS, PARIS.

MICHELET

HISTOIRE DE FRANCE

ET DE

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

SEULE ÉDITION DE BIBLIOTHÈQUE

Illustrée de 338 gravures hors texte, par Vierge, et de plus de 1,000 vignettes dans le texte

28 volumes in-8, brochés. . . . . **196** fr.
— — demi-reliure . . . . . **280** fr.

LA RÉVOLUTION SEULE

9 volumes brochés . . . . . **63** fr.
— demi-reliure. . . . . **90** fr.

CARTES MURALES

COLLÉES SUR TOILE, VERNIES, MONTÉES SUR GORGE ET ROULEAU

EUROPE
Par **Brué**, revue par **Levasseur**
(Haut. 1ᵐ,35. — Larg. 4ᵐ,85)
Prix. . . . . **35** fr.

FRANCE
Par **Dufour**
(Haut. 1ᵐ,20. — Larg. 1ᵐ,70)
Prix. . . . . **25** fr.

ŒUVRES DE MOLIÈRE

ILLUSTRÉES DE

35 reproductions héliographiques des dessins originaux de MOREAU et BOUCHER

ÉDITION DE LUXE

8 volumes in-18, avec reliure amateur, dorée en tête. — Prix. . . . . **50** fr.

LIBRAIRIE ABEL PILON

A. LE VASSEUR ET Ce, ÉDITEURS, 33, RUE DE FLEURUS, PARIS.

GRAND

ATLAS DÉPARTEMENTAL

DE LA FRANCE, DE L'ALGÉRIE ET DES COLONIES

106 cartes in-folio, gravées sur cuivre et au burin
Contenant l'indication de toutes les communes composant chaque département
Les chemins de fer et voies navigables
Accompagnées d'un texte explicatif, historique et statistique

Et d'un ARMORIAL contenant 1,900 Armoiries des principales villes de France

RENFERMANT LA MATIÈRE DE **DIX VOLUMES IN-4**

Nous ne saurions trop appeler l'attention sur cette publication, faite avec la plus scrupuleuse exactitude, et à laquelle nous avons apporté tous nos soins.

Cet ouvrage, d'une utilité incontestable pour toute personne désireuse de connaître la géographie de la France, est *absolument indispensable* aux industriels, négociants, commissionnaires, officiers ministériels, etc.

2 volumes richement reliés. — Prix. . . . . 125 fr.

GRAND ATLAS UNIVERSEL

DE

GÉOGRAPHIE ANCIENNE ET MODERNE

PAR DUFOUR

NOUVELLE ÉDITION

Tenue constamment au courant des travaux publiés par les ministères de la marine, de la guerre et des travaux publics.

40 *Cartes double in-folio colombier sur beau papier, coloriées avec soin*

Prix, relié. . . . . 90 fr. | Avec un étui en bois. . . . . 95 fr.

GLOBE TERRESTRE

PHYSIQUE ET POLITIQUE

ET

GLOBE CÉLESTE

De 1 mètre de circonférence, imprimés en plusieurs couleurs

PIED EN BOIS NOIR VERNI ET MONTURE SUR CUIVRE

AVEC INCLINAISON SUR L'ÉCLIPTIQUE

Chaque globe livré franco en caisse. . . . . 33 fr.

Les deux globes ensemble. . . . . 60 fr.

Gustave GUÉRIN et Cie, 22, rue des Boulangers, PARIS

Grand Atlas général de Géographie moderne, par GUSTAVE PAULY, contenant 34 cartes finement coloriées, relié. . . . . 6 fr. 50
Carte de la France, par SAGANSAN, 1m46 × 1m29, toute montée. . . . . 15 fr.
Carte des Etats de l'Europe, par SAGANSAN, 1m46 × 1m29, toute montée. . . . 20 fr.
Planisphère, par SAGANSAN, 1m47 × 1m05, tout monté. . . . . 18 fr.
Le Paradis perdu. In-fol., 45 × 35. — 27 grav. sur acier. Riche reliure. . . . 50 fr.
Galerie de Rubens. In-fol., 49 × 32. — 25 grav. sur acier. Riche reliure. . . . 50 fr.
Gloires de la République. In-fol., 49 × 35. — 29 grav. sur acier. Rel. d.-chag. 45 fr.
Gloires de la France. In-fol., 42 × 29. — 101 gravures sur acier, 70 gravures bois. Splendide reliure. . . . . 80 fr.
Les mêmes, exempl. d'amateur, grav. chine. Reliure d'amateur . . . . . 110 fr.
Maîtres du dessin. In-fol., 43 × 30. — 25 grav. sur acier. Reliure chagrin. . . 70 fr.
Les mêmes, exempl. d'amateur, grav. chine. Reliure d'amateur . . . . . 90 fr.
Le Paradis perdu. Edition d'amateur, gravures chine, gr. in-fol., 50 × 39. Belle reliure d'amateur, coins maroquin. . . . . 125 fr.
Le Paradis perdu. Edition monumentale *in plano, les 27 gravures sur chine*, AVANT LA LETTRE. Livré en 2 cartons. . . . . 300 fr.

LE SOUS-MAIN DE LA VILLE DE PARIS (Déposé) — NOUVEAUTÉ

Le *Sous-Main de la Ville de Paris* contient :

1° Une carte des **chemins de fer** de France dressée par G. PAULY, indiquant les distances kilométriques de Paris, ainsi que le tarif kilometrique des prix de transport des voyageurs sur chaque ligne.
2° Une carte des **environs de Paris**, dressée par G. PAULY, à l'échelle de 1/200.000e, tirage en 5 couleurs.
3° Rôle de Paris pendant la **guerre franco-allemande** de 1870-71, ou histoire de cette guerre, condensée en un tableau indiquant, avec les dates, les principaux événements qui se sont passés à Paris et en province.
4° Un calendrier perpétuel, un tableau des 86 départements et des 362 arrondissements de la France.
Renseignements généraux sur le service des Postes et des Télégraphes, affranchissements, chargements, etc., colis postaux, mandats télégraphiques, tableau des monnaies et des mesures étrangères, villes banquables, etc.
5° Enfin deux feuilles de papier buvard **extra supérieur**.

TARIF des prix du SOUS-MAIN FRANÇAIS

			Prix de la douzaine	
Format Pot	(31 sur 22)	N° 1 uni.	9	»
—	—	2 doré.	10	»
—	—	3 mat.	11	50
Format Tellière	(34 sur 33)	4 uni	10	»
—	—	5 doré.	11	»
—	—	6 mat.	12	»
Format couronne	(36 sur 24)	7 uni.	11	»
—	—	8 doré	12	»
—	—	9 mat	13	»

NOTA. — Au lieu des cartes des chemins de fer et environs de Paris, nous pouvons mettre telles autres cartes Pauly que préfèrent nos clients. Voir le catalogue général des 34 cartes Pauly aujourd'hui parues.

Globe terrestre monté sur demi-méridien cuivre, pied bois noir, 75 centimètres de circonférence . . . . . 18 fr.
Globe céleste monté sur demi-méridien cuivre, pied bois noir, 75 centimèt. de cir. 18 fr.
Globe ardoisé monté sur demi-méridien cuivre, pied bois noir, 75 centimèt. de circ. 18 fr.

COSTUMES MILITAIRES DE LA PREMIÈRE RÉPUBLIQUE

50 planches finement coloriées dans une boîte élégante avec chromo, avec l'historique de chaque régiment

La collection complète. . . . . 2 fr.

Titres des 50 sujets publiés

1 Infanterie française, Grenadier, 1789.
2 Garde française, 1789.
3 Garde suisse, 1789.
4 Garde suisse, officier de grenadiers, 1789.
5 Carabinier, 1789.
6 Cuirassier, 1789.
7 Artillerie à pied, 1789.
8 Garde constitutionnelle du roi, 1792.
9 Général de division, 1795.
10 Représentant du peuple, 1793.
11 Aide de camp, 1796.
12 Tambour d'infanterie de ligne, 1793
13 Infanterie de ligne, 1795.
14 Cavalier de ligne, 8e régiment, 1795.
15 Hussard de Chamboran, 1792.
16 Hussard, 8e régiment, 1793.
17 Hussard de la mort, 1793.
18 Chasseur, 1791.
19 Infanterie légère, carabinier, 1796.
20 Chasseur à cheval, 1792.
21 Lieutenant de génie, 1795.
22 Artillerie à cheval, 1795.
23 Garde du Directoire, 1797.
24 Armée d'Egypte, guide, 1799.
25 Armée d'Egypte, 9e régiment, brigade d'infanterie, 1799.
26 Armée d'Egypte, régiment des dromadaires, 1798.
27 Armée d'Egypte, lég. grecque, 1799.
28 Armée d'Egypte, Syrien, 1799.
29 Armée d'Egypte, légion Cophte, 1799.
30 Armée d'Egypte, dragon, 1799.
31 Guide d'Allemagne.
32 Gendarmerie nationale, 1800.
33 Carabinier, 1800.
34 Hussard, Bonaparte, 1800.
35 Légion italique, officier de grenadiers, 1800.
36 Garde consulaire, officier de grenadiers, 1800.
37 Guides, commandant, 1800.
38 Garde consulaire, offic. du train, 1800.
39 Amiral, 1796.
40 Chef de division, 1796.
41 Lieutenant de vaisseau.
42 Matelot, 1792.
43 Vendéen, 1793.
44 Chef vendéen.
45 Armée royale de l'Ouest. Régiment d'Hervilly. 1795.
46 Armée de Condé, inf. noble, 1792-96.
47 Armée de Condé, lég. Mirabeau, hussard-Tolpsit, 1796.
48 Armée de Condé, lég. Mirabeau, chasseur, 1792.
49 Armée de Condé, officier de dragons, 1798.
50 Armée de Condé, dragon Fargus, 1795.

NOTA. — Cette collection, adoptée par la ville de Paris, se donne à titre de Récompense scolaire.

© 2007 Lyon — Editions « Les passionnés du temps » — editions-passionnes.fr

GARNIER frères, 6, rue des Saints-Pères, à Paris.

MOLIÈRE

SA VIE ET SES OUVRAGES

Par **M. Louis MOLAND**

1 vol. grand in-8, gravures dans le texte et hors texte, dessins de F.-A. POIRSON.
15 fr.; — relié plaque spéciale, 20 fr.

DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE
DES LETTRES ET DES ARTS

AVEC DES GRAVURES INTERCALEES DANS LE TEXTE

Par **M. Louis GRÉGOIRE**

1 vol. grand in-8 illustré. . . . . 15 fr. — Relié. . . . . 20 fr.

DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE DES SCIENCES

AVEC DES GRAVURES INTERCALÉES DANS LE TEXTE

Par **M. Victor DESPLATS**

1 vol. grand in-8 illustré. . . . . 15 fr. — Relié. . . . . 20 fr.

Bibliothèque instructive et amusante

Format in-8 carré, Richement illustré.— 9 volumes sont en vente à 3 fr. 50. *Relié toile, doré.* 6 fr.

FRANÇAIS ET ALLEMANDS

Histoire anecdotique de la guerre franço-allemande, par DICK DE LONLAY

Niederbroon, Wissembourg, Frœschwiller, Châlons, Buzancy, Beaumont, Mouzon, Bazeilles, Sedan.

UN VOLUME ILLUSTRÉ. — 50 DESSINS PAR L'AUTEUR

LA CASE DE L'ONCLE TOM

Par Mistress BEECHER-STOVE, traduit par MICHIELS, illustré par J. DAVID. — 1 vol.

ALBUM POUR LES ENFANTS

Format in-4, imprimé en chromo, cartonné, dos toile, couverture chromo. . . . . 6 fr.
Relié toile, tranche dorée, plaque spéciale. . . . . 8 fr.

NOUVEAU VOYAGE EN FRANCE

Conversations familières, instructives et amusantes sur les merveilles de la science et de l'industrie, par un PAPA, ill. de grav. en coul.; dessins de POIRSON. 1 vol. (9e de la collection)

CHOIX
de
FABLES DE LA FONTAINE

Nouvelle édition, gravures chromo par J. DAVID. Vignettes dans le texte par GRANDVILLE. 1 vol.

ALBUM DES PETITS ENFANTS

Richement illustrés et imprimés en couleur. Grand in-8 jésus cart., 3 fr ; relié doré. 5 fr.

JEUX DE L'ENFANCE — Par un PAPA, dess. de LE NATUR. 1 v.

ALPHABET DES ANIMAUX — Dessins de TRAVIÈS et GODIN. 1 vol.

ALPHABET DES OISEAUX — Dessins de TRAVIÈS. 1 volume.

NOUVELLES CHANSONS ET RONDES ENFANTINES

Album en couleurs, in-8 colombier, avec notices et accompagnement de piano, par J.-B WECKERLIN; illustrations, aquarelles de Henri Pille, A. Sandoz, J. David, V.-A. Poirson. — 1 vol. grand in-8, 8 fr. — Reliure étoffe riche, doré. . . . . 10 fr.

Cet extrait très sommaire est tiré de notre Catalogue d'étrennes, qui sera envoyé à toute personne qui en fera la demande.

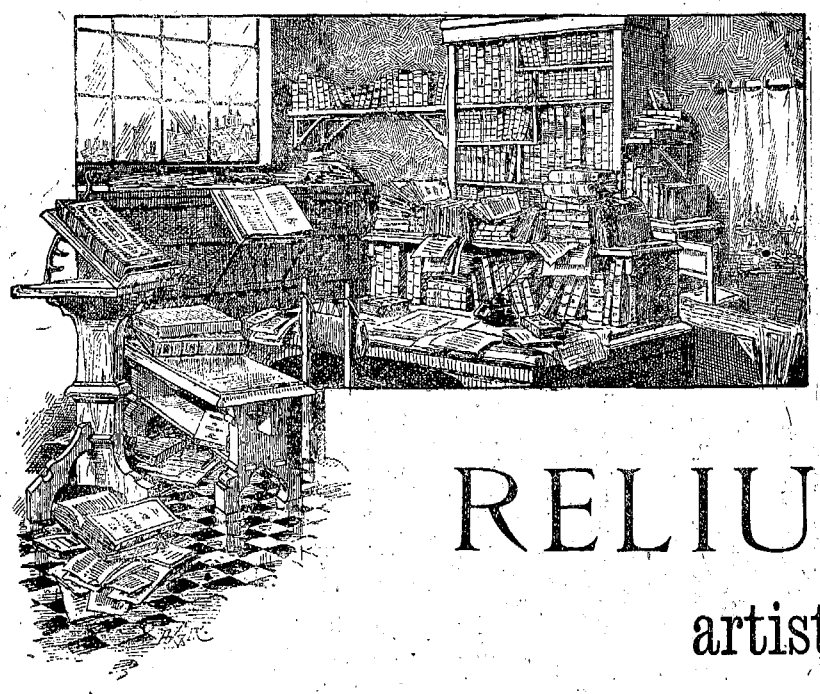

EDOUARD ROUVEYRE
Librairie ancienne et moderne, rue Jacob, 45, à Paris.

ÉTRENNES AUX BIBLIOPHILES ET AUX AMATEURS DE LIVRES

Vient de paraître

LA

RELIURE MODERNE

artistique et fantaisiste

PAR

OCTAVE UZANNE

Magnifique et fort volume in-8 jésus (format de la Collection des *Ornements de la Femme*, publiés chez A. QUANTIN)

IMPRIMÉ AVEC LUXE, EN CARACTÈRES TYPE DIDOT, ENTIÈREMENT NEUFS, PAR PILLET ET DUMOULIN
SUR PAPIER VÉLIN TEINTÉ, FABRIQUÉ SPÉCIALEMENT POUR CET OUVRAGE

ILLUSTRATION DE SOIXANTE-DOUZE PLANCHES TIRÉES EN NOIR OU EN COULEUR
ET REPRODUITES D'APRÈS LES ORIGINAUX PAR M. P. ALBERT-DUJARDIN

TITRE IMPRIMÉ EN TROIS COULEURS

Tirage à 1500 exemplaires, tous numérotés à la presse : prix sur papier vélin teinté. . . . . 25 fr.

Couverture en *Reliure moderne fantaisiste*, impression sur maroquin, en noir, or et bronze vert, d'après une composition originale de A. GIRALDON.

IL a été fait un tirage exceptionnel à CENT EXEMPLAIRES, tous numérotés à la presse et paraphés par l'Auteur et par l'Éditeur. Impression sur beau papier du Japon, encollé et glacé, des manufactures impériales de Tokio, mis en souscription au prix de. . . . . **80 fr.**

LA RELIURE MODERNE, *Artistique et Fantaisiste,* forme un recueil *entièrement inédit* des reliures de ce temps, dues à l'ingéniosité des plus habiles Relieurs et à l'esprit décoratif de maîtres illustrateurs modernes. M. Octave Uzanne n'a point prétendu écrire un traité pratique ou théorique de la Reliure, mais il a plutôt cherché à en vivifier le goût, à le spécialiser, à mettre au jour des idées originales et à les imposer, pour ainsi dire, à l'imagination de ses lecteurs.

Dans ce nouvel ouvrage, l'Auteur de *Nos amis les Livres* s'est efforcé d'exposer ses sensations sur la parure des livres et d'exprimer ses sentiments sur tous les vêtements franchement modernes qui conviennent principalement aux ouvrages de ce siècle. Il fait à l'usage de tous ses confrères en « *bibliofolie* », dans le chapitre ayant pour titre : *De quelques Bibliophiles de ce temps et des diverses classes d'Amateurs, par rapport à la décoration de leurs Livres*, une causerie à la fois sérieuse et humoristique, dont on appréciera fort l'originalité et le bon sens pratique. Dans d'autres chapitres : *De la Reliure pleine et de ses variétés ; Des Demi-Reliures et de leur conception ; Des Cartonnages à la Bradel et des Reliures de fantaisie*, il s'applique franchement à combattre les routines trop suivies jusqu'ici, et démontre très éloquemment toutes les ressources que les amateurs peuvent tirer des étoffes et papiers français, des soieries anciennes, des japonaiseries et des diverses toilettes du Livre non encore usitées.

Ce livre tout moderne est accueilli avec une faveur marquée, car il est le véritable Guide de tous les amateurs et de tous les amateurs qui cherchent pour leurs livres préférés une décoration d'un goût délicat, ou un habillement curieux, agréable à l'œil, empreint de personnalité et d'originalité, et d'un prix relativement modeste.

Superbe publication, d'un tirage restreint, dont tous les exemplaires ont été numérotés, on peut considérer la *Reliure moderne* comme une véritable innovation des Livres d'amateur à grand luxe et à bon marché. Elle a été accueillie avec succès par tous les Bibliophiles désireux de posséder un ouvrage qui rajeunisse ce sujet, jusqu'ici trop dogmatiquement traité, et comme ce Livre ne sera jamais réimprimé, sa rareté est assurée à bref délai.

Édouard ROUVEYRE, Editeur, 45, rue Jacob, Paris.

GRAMMAIRE DE LA CURIOSITÉ

L'ART INTIME

Par SPIRE BLONDEL

Collaborateur à la Gazette des Beaux-Arts, au Dictionnaire de l'Industrie et Arts industriels, etc.

TROISIÈME MILLE

Magnifique volume in-8 jésus de x et 400 pages, illustré de vingt-cinq planches hors texte (noir et couleurs), et de deux cents vignettes gravées avec soin, d'après les dessins de MM. Arents, Bourdin, Fraipont, Genilloud, Grivaz, Humbert, Lenoir, Montchablon, Mikel, Er. Rouveyre, Scott, Walker.

Tirage sur papier vélin, broché. . . . . 25 fr.
Avec un cartonnage artistique. . . . . 32 fr.
Demi-reliure d'amateur, avec coins, tête dorée, non rogné. . . . . 35 fr.

TIRAGE SUR PAPIER DE LUXE

100 exemplaires numérotés sur papier de Hollande. . . . . 50 fr.
25 exemplaires numérotés sur papier du Japon . . . . . 200 fr.

GRAMMAIRE DE L'AMEUBLEMENT

L'ART DANS LA MAISON

Par HENRI HAVARD

Ouvrage honoré de la souscription du Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

SIXIÈME MILLE

Magnifique volume in-8 jésus de x et 400 pages, illustré de nombreuses planches dues au crayon de MM. Corroyer, C. David, Eugène Prignot, Favier, Fichot, Ch. Goutzviller, Kauffmann, P. Laurent, Mikel, Henri Toussaint.

Tirage sur papier vélin, broché. . . . . .
Avec un cartonnage artistique. . . . . 32 fr.
Demi-reliure d'amateur, avec coins, tête dorée, non rogné . . . . 35 fr

TIRAGE SUR PAPIER DE LUXE

100 exemplaires numérotés sur papier de Hollande. . . . . 50 fr.
25 exemplaires numérotés sur Japon . . . . . 200 fr.

GEORGES HURTREL, ARTISTE-ÉDITEUR, 35, RUE D'ASSAS, PARIS

VIENT DE PARAITRE

Journal d'un officier malgré lui

Petit in-16 carré

Par THÉO-CRITT

Illustré de 17 eaux-fortes et environ 150 petits dessins

PAR KAUFFMANN

Petit in-16 carré

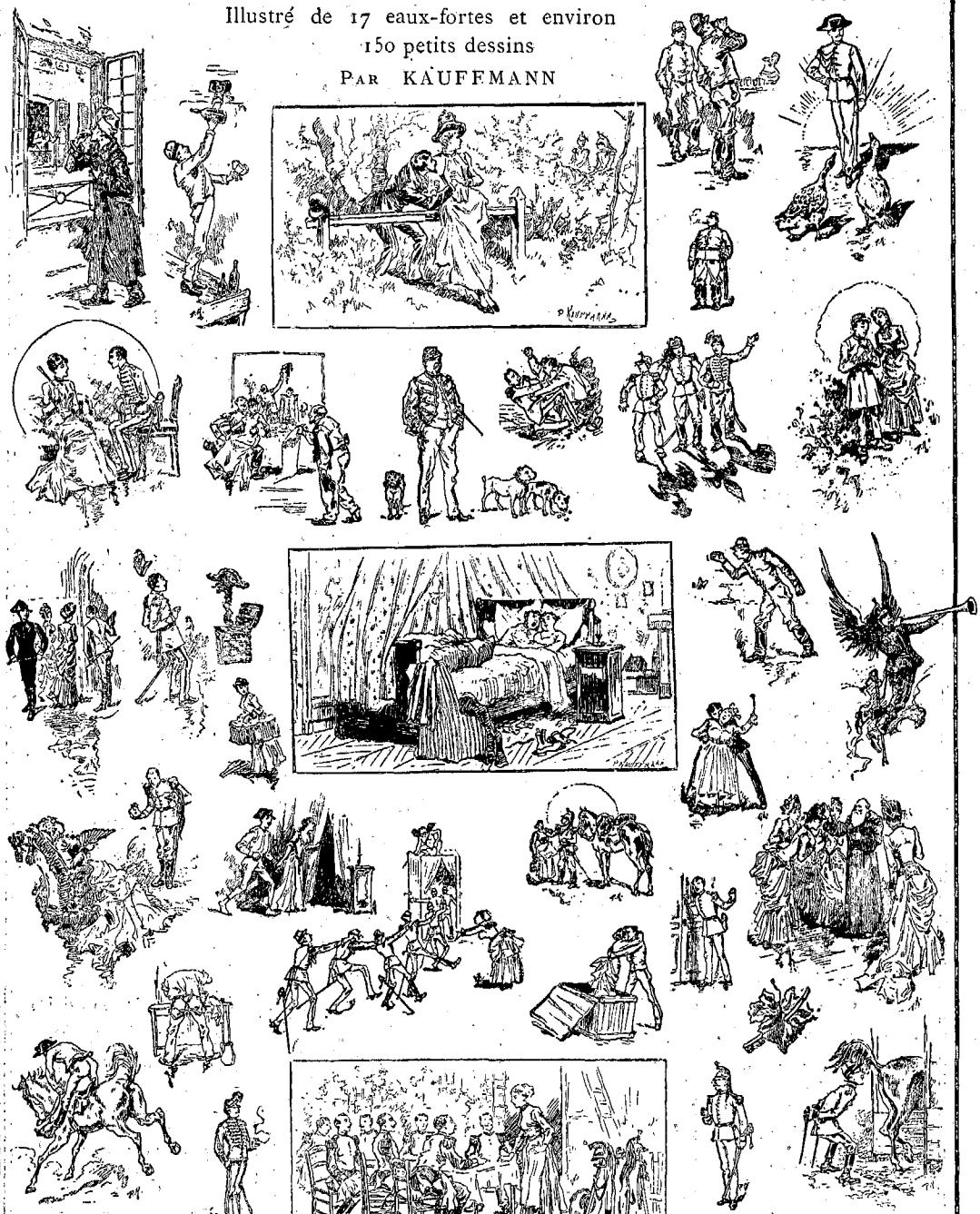

PRIX DU VOLUME

AVEC EAUX-FORTES

Tirage à 200 exemp. numérotés, sur beau papier de cuve, l'ex. 40 fr. Tirage à 10 ex. sur papier de Chine, l'ex. 60 fr. Tirage à 15 ex. sur très beau papier du Japon, l'ex. 80 fr. Tous ces Exemplaires sont dans une charmante petite reliure à la Bradel.

Les trois grands dessins du milieu sont les traits des eaux-fortes.

ÉDITION SANS EAUX-FORTES

mais avec leurs traits comme ci-contre et tous les dessins, imprimés à très petit nombre sans numéro, même format, sur très beau papier et richement broché, l'exemplaire, 15 fr.

GEORGES HURTREL, ARTISTE-EDITEUR, 35, rue d'Assas, Paris.

VIENT DE PARAITRE

LA FEMME

Sa condition sociale

DEPUIS L'ANTIQUITÉ JUSQU'A NOS JOURS

PAR Mme ALICE HURTREL

PRIX DE L'OUVRAGE

BROCHÉ
l'exemplaire. . 20 fr.

RELIÉ
pleine toile, fers spéciaux, tranche dorée,
l'exemplaire. . 25 fr.

RELIÉ
dos maroquin, fers spéciaux, tranche dorée,
l'exemplaire. . 30 fr.

RELIÉ
amateur, dos maroquin large, mors doré en tête, tranche ébarbée,
l'exemplaire. . 30 fr.

Il a été tiré :
15 exempl. numérotés sur très beau papier de cuve,
l'exemplaire. . 50 fr.

Et sur très beau papier du Japon,
10 exemplaires numérotés à
80 fr. l'exemplaire.



NOMS DES ARTISTES qui ont participé à l'illustration de cet ouvrage :

MM.
H. GIACOMELLI
et
ADRIEN MARIE,
peintres.

MM.
LIX, ADRIEN MARIE,
FRAIPONT,
POIRSON, UZÈS,
LAMPURÉ,
E. DARGENT,
etc., etc.,
dessinateurs.

MM.
NORDMANN
et
DUFAY,
Chromistes.

MM.
MULER, GILLOT, PETIT,
GUILLAUME FRÈRES,
RAUGERONS-VIGNEROT,
graveurs.

Sous la direction de M.
GEORGES HURTREL.

Bel ouvrage in-4 richement illustré de chromos, grandes gravures hors texte en couleur et quantité de dessins dans le texte.
(Ouvrage qui peut être mis dans les mains de tout le monde.)

GEORGES HURTREL, Artiste-Éditeur, 35, rue d'Assas, Paris.

VIENT DE PARAITRE

LA FEMME

Sa condition sociale depuis l'antiquité jusqu'à nos jours



PAR Mme ALICE HURTREL

SPÉCIMEN DES DESSINS HORS TEXTE

CE DESSIN EST RÉDUIT DE DEUX CENTIMÈTRES

GEORGES HURTREL, ARTISTE-ÉDITEUR, 35, RUE D'ASSAS, PARIS.

PETITE COLLECTION D'AMATEUR

VIENT DE PARAITRE

Le Premier Grenadier de France

LA TOUR D'AUVERGNE

ÉTUDE BIOGRAPHIQUE PAR PAUL DÉROULÈDE

PRIX DE L'OUVRAGE

—

Broché,
tiré avec le plus grand soin sur papier vélin du Marais
à 1,000 exemplaires numérotés
30 fr.

100 exemplaires numérotés
sur Hollande
50 fr.

50 exemplaires numérotés sur Chine
80 fr.

40 exemplaires numérotés sur Japon
100 fr.

3 exemplaires numérotés
sur parchmin
400 fr.



NOMS DES ARTISTES
qui ont participé
à l'illustration de cet ouvrage.

MM.
Édouard Detaille, Berne-Bellecour
Le Blant et Baugnies
peintres

—

M. Ferdinandus
dessinateur

—

MM.
Alfred Lemercier et Nordmann
chromistes

—

M. Gillot
graveur

—

Sous la direction
de
M. Georges Hurtrel

Tous ces ouvrages sont mis dans un écrin de luxe sans augmentation de prix.

Le prix de chacun de ces volumes est de **30** francs; **150** francs la collection complète.

LES
AMOURS DE CATHERINE DE BOURBON
et du comte de Soissons
Par Mme ALICE HURTREL
Illustré par Adolphe Lalauze et Uzès.

LA GRANDE DIABLERIE
Par ELOY D'AMERVAL
Illustré par Paul Avril et Fraipont

LES AVENTURES ROMANESQUES
d'un comte d'Artois
Par Mme ALICE HURTREL
Illustré par Adrien Marie

MADAME ROLAND
PAR ELLE-MÊME
Illustré par A. Poirson

LA BELLE ARMURIÈRE
OU UN SIÈGE DE BAYONNE AU MOYEN AGE
PAR MM. P. DIVE ET E. DUCÈRÉ

Charmant petit in-4, illustré d'environ 150 dessins, dont 8 hors texte, 4 en chromos et 4 en camaïeux, dessinés par MM. UZÈS *et* G. LAMPURÉ, *d'après les documents de* M. F. CORRÈGES, *et gravés par* MM. ROUSSEAU, GILLOT *et* PETIT, *chromos par* M. NORDMANN.

Tirage à 500 exemplaires numérotés sur très beau papier vélin du Marais, l'exemplaire. . . . . 30 fr.

100 exemplaires numérotés sur très beau papier teinté du Marais, l'exemplaire. . . . . 35 fr.
50 exemplaires numérotés, sur papier à la cuve du Marais. . . . . 45 fr.
20 exemplaires numérotés, sur papier de Chine. 60 fr.
30 exemplaires numérotés, sur papier de Japon. 80 fr.

Tous ces exemplaires sont brochés et mis dans un élégant écrin sans augmentation de prix

---

TURENNE
SA VIE
LES INSTITUTIONS MILITAIRES
DE SON TEMPS
PAR JULES ROY

Un vol. in-4 illustré de plus de 200 dessins de nos meilleurs artistes. Broché, 30 fr. — Relié fers spéciaux, tr. dor. ou reliure d'amateur. . . . . 40 fr.

VIE
DE SAINTE CATHERINE
D'ALEXANDRIE

Par Jean MIELOT, texte revu et rapproché du français moderne, par Marius SEPET. Bel ouvrage in-4, illustré. Broché. 30 fr. — Rel. fers spéciaux, tr. dor. ou reliure d'amateur. . . . . 40 fr.

LOUIS XII
ET ANNE DE BRETAGNE
CHRONIQUE DE L'HISTOIRE DE FRANCE
Par Paul LACROIX, (Bibliophile Jacob)

Bel ouvrage in-4 illustré de 640 pages. Broché, 30 fr. — Relié, fers spéciaux, tranche dor. ou reliure d'amateur. . . . . 40 fr.

LES CONFESSIONS
DE SAINT AUGUSTIN

Traduction nouvelle, avec introduction par Edmond SAINT-RAYMOND, illustrées de huit eaux-fortes, composées et gravées par Adolphe LALAUZE. Prix de l'ouvrage in-8 raisin renfermé dans un écrin de luxe, tiré à 500 exemplaires sur beau papier vélin du Marais. . . . . 40 fr.

Clichés français et étrangers pour Livres et Journaux illustrés.

MAISON A. BALLOT

Vve BALLOT & FILS, Succrs

20, RUE VISCONTI, PARIS.

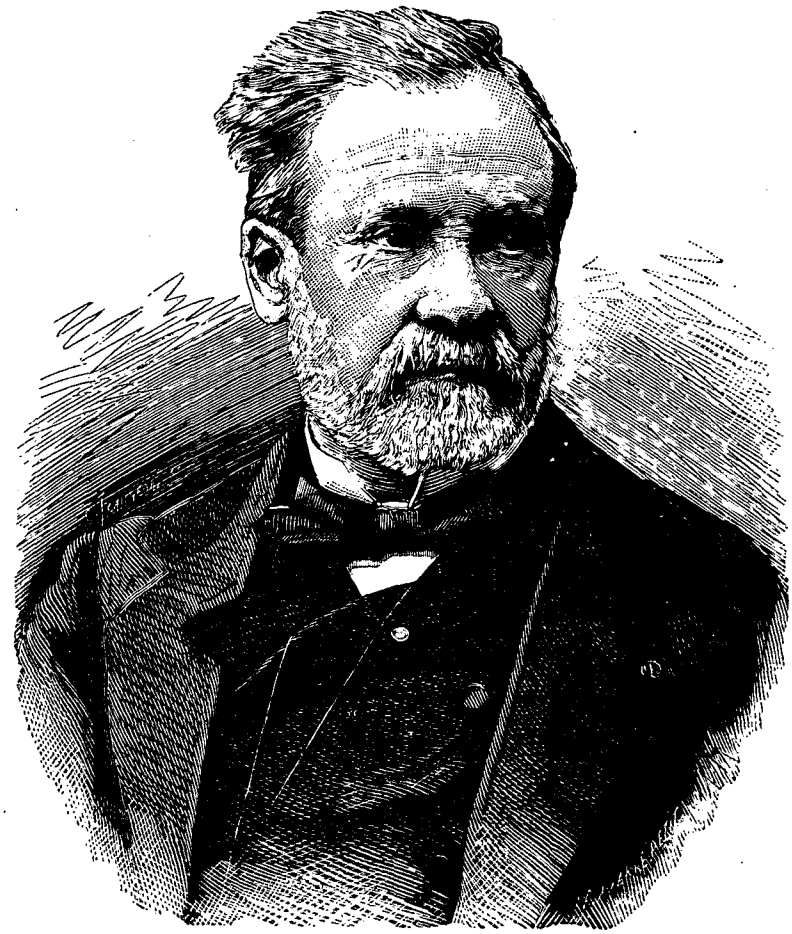

N° 17829. — M. Pasteur.

ILLUSTRATIONS POUR JOURNAUX, LIVRES DE PRIX, CLASSIQUES, ROMANS, ALMANACHS, ETC.

DÉPOT DES PRINCIPALES COLLECTIONS DE CLICHÉS

DES MAISONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES ET DE TOUS LES JOURNAUX ILLUSTRÉS.

ENVOI GRATUIT D'ÉPREUVES.

GRAVURE SUR BOIS ET SUR ZINC

D'APRÈS CROQUIS, DESSINS OU PHOTOGRAPHIES.

A. ROGER ET F. CHERNOVIZ, Éditeurs

7, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, A PARIS.

ETRENNES 1887

MONOGRAPHIE

DU

TEMPLE DE SALOMON

Par le R. P. PAILLOUX

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-FOLIO, TEXTE ELZÉVIR, IMPRIMÉ PAR JOUAUST

Avec gravures sur bois par GUSMAN, lettrines historiées par CIAPPORI, et 26 planches et dessins hors texte par TOGNALLO.

Papier vélin glacé, reliure toile, avec fers spéciaux. . . . . 100 fr.
Reliure amateur, demi-maroquin, coins, tête dorée. . . . . 125 fr.

TIRAGE DE LUXE, AVEC ÉPREUVES DES GRAVURES AVANT LA LETTRE

20 exempl. numérotés sur hollande. . . . 150 fr. — 10 exempl. numérotés sur japon . . . . . 200 fr.

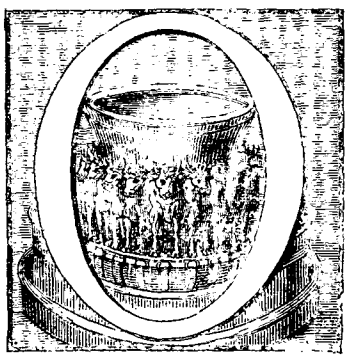

OPINION DE LA PRESSE. — *L'Univers* : « Ce magnifique volume n'est pas un livre de fantaisie ; c'est une œuvre de théologie et d'architecture, un ouvrage monumental, disent avec quelque fierté les éditeurs, sur le plus grand et le plus célèbre édifice qui ait existé au monde... Sa place paraît marquée dans les bibliothèques des divers établissements où est honorée et étudiée la science religieuse. » (Léon AUBINEAU.)

Le Monde : « Le beau livre du R. P. Pailloux vient enfin de paraître. Si notre attente fut mise à l'épreuve, notre espérance est dépassée. C'est un ouvrage remarquable à tous égards et d'une originalité incontestable. »

Le Correspondant : « Un savant jésuite, le R. P. Pailloux, vient de publier un ouvrage considérable, qui marquera parmi les plus beaux travaux de la science contemporaine... C'est une monographie sans rivale, qui s'appuie sur les bases les plus respectables, et qui n'intéressera pas moins les croyants que les érudits. » (Louis JOUBERT.)

Le Figaro : « Le R. P. Pailloux vient de publier un très grand et très beau volume, dans lequel sont renfermés les fruits de ses patientes et érudites études... Rien n'est laissé dans le doute ; tout y est rapporté, mesuré à une coudée près... Je puis, sans crainte d'être contredit avancer que c'est une des œuvres les plus considérables qui aient été publiées sur l'antiquité hébraïque. » (Ph. GILLE.)

Le Morning Post : « La *Monographie du Temple de Salomon* doit être considérée comme l'un des plus grands efforts littéraires de l'année 1885 et même du XIXe siècle. » (OWEN LEWIS.)

Civiltà cattolica, 17 ottobre 1885. — « L'Opera che qui s'annunzia à' nostri lettori è unadi quelle cui meritamente si puo e deve tributare l'onorato titolo di monumentale..... »

Suite des Publications de la Librairie **A. ROGER et F. CHERNOVIZ.**

VIENT DE PARAITRE

LES LIVRES SAINTS

ET LA CRITIQUE RATIONALISTE

HISTOIRE ET RÉFUTATION DES OBJECTIONS DES INCRÉDULES CONTRE LA BIBLE

Par l'abbé F. VIGOUROUX

Prêtre de Saint-Sulpice, auteur du *Manuel biblique*

AVEC DES ILLUSTRATIONS D'APRÈS LES MONUMENTS

Par M. l'Abbé L. DOUILLARD

Architecte, membre du jury de l'École des Beaux-Arts.

L'ouvrage formera 4 forts volumes.

Édition de luxe, format in-8, papier teinté. Prix du volume. . . . . 7 fr.

Edition économique, format in-16, papier teinté. Prix du volume. . . . . 4 fr.

Ont paru : Les tomes I et II formant la partie historique complète.

Il a été tiré 50 exempl. sur hollande, 15 fr.; 10 exempl. sur japon, 25 fr.

Les objections contre nos saintes Ecritures sont de nos jours plus répandues et plus nombreuses que jamais. Beaucoup de chrétiens et d'âmes droites désirent savoir en quoi elles consistent, et surtout quelle réponse on peut leur faire. *Les Livres saints et la critique rationaliste* ont pour but de répondre à leur désir. Dans une première partie, ils exposent l'histoire des attaques contre la Bible, en suivant pas à pas les objections soulevées par les ennemis de la révélation, depuis les commencements du christianisme jusqu'à l'époque actuelle.

Une seconde partie sera consacrée à examiner en détail toutes les difficultés aujourd'hui soulevées contre les Ecritures. On s'efforcera de ne laisser aucune objection sans réponse, et d'établir que ni les sciences naturelles, ni l'archéologie, ni l'histoire, n'ébranlent l'origine de nos Livres saints. Comme les découvertes archéologiques accomplies à notre époque confirment merveilleusement la véracité et l'exactitude de la Bible, et que souvent une inscription, une peinture en disent plus que de longues discussions en faveur de tel ou tel passage des Livres sacrés, l'illustration éclaircira et complétera partout le texte. C'est ainsi que, dans le premier volume, la fresque de Pompéi représentant le jugement de Salomon, le *graffitto* du palais des Césars à Rome, etc., mettent sous les yeux du lecteur la manière dont les païens dénaturaient l'histoire et les dogmes sacrés, tandis que la reproduction des divers monuments antiques lui fera voir le respect et l'amour des chrétiens pour la parole de Dieu.



Sarcophage de la Basilique vaticane, représentant, au milieu de diverses scènes bibliques, Notre-Seigneur sur le mont sacré d'où jaillissent les quatre fleuves paradisiarques, image des quatre Évangiles.

Abbés BACUEZ et VIGOUROUX

5e ÉDITION

MANUEL BIBLIQUE

4 forts vol. in-12, avec gravures explicatives, broché. . . . . 14 fr.

Avec carte de la Palestine. . . . . 14 fr. 50

Em. TERQUEM, 15, boulevard Saint-Martin, à Paris.

Les plus jolies Étrennes utiles à offrir

SONT LES

BIBLIOTHÈQUES TOURNANTES

BREVETÉES S. G. D. G.

Dix-neuf modèles sont actuellement en vente offrant à tous les intéressés les dispositions les plus variées, l'un des plus en faveur est le

MODÈLE N° 1

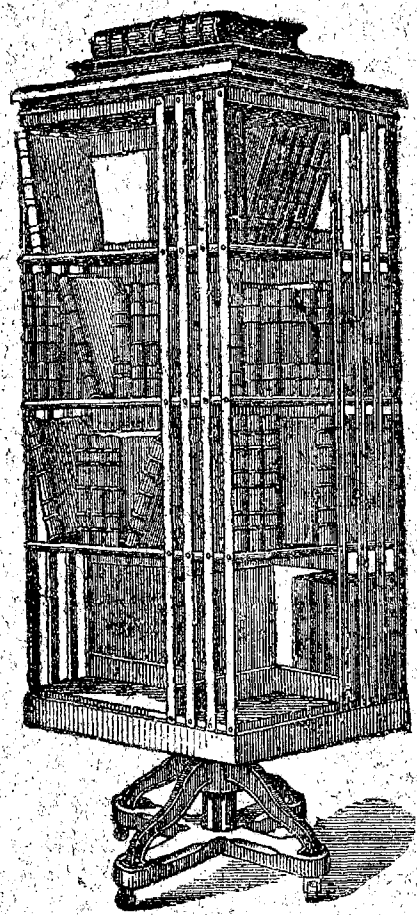

Cette bibliothèque tourne sur pivot intérieur; elle présente successivement, dans le mouvement de rotation qu'on lui imprime, ses quatre côtés.

Elle est montée sur pieds à roulettes, de façon à la déplacer à tout moment et selon l'usage journalier auquel on l'emploie.

La capacité de ce modèle n° 1 est d'environ 300 volumes in-8.

La hauteur totale est de 1m,50; la largeur de chaque face est de 0m,56, la profondeur des tablettes de 0m,20; quatre rayons de tablettes sur chaque face.

Le prix de ce meuble est :

En noyer d'Amérique.	200 fr.
En bois noir ciré....	250 fr.

Toutes les bibliothèques se font en bois de toute espèce et sont susceptibles de changements, au gré de l'acheteur.

Nous appelons l'attention des amateurs sur nos modèles les plus courants :

Le n° 12 à sept rayons, capacité de 600 volumes in-8. Hauteur total, 2 m. 20 :

Prix en noyer. . . .	300 fr.
Le n° 2, à 5 rayons. .	170 fr.
Le n° 3, à 2 —	150 fr.

AUTRES SPÉCIALITÉS DE LA MAISON

ARTICLES BREVETÉS S. G. D. G.

L'*Appui-livres mobile*. Prix.....	2, 3 et 3 fr. 50 la paire.
Le *Chevalet*. Prix.....	20, 25 et 50 fr.
La *Reliure mobile*. Prix.....	3 à 7 fr.
Le " *Scrap-book* ". Prix.....	4 à 15 fr.
Le " *Paper Fastener* ". Prix.....	4 et 5 fr.

☞ Envoi *franco* sur demande du Catalogue général illustré des Bibliothèques tournantes donnant les devis, prix et dessins de 19 modèles différents. Voir ci-contre la nomenclature d'autres modèles de Bibliothèques tournantes.

Em. TERQUEM, 15, boulevard Saint-Martin, à Paris.

BIBLIOTHÈQUES TOURNANTES

BREVETÉES S. G. D. G.

En vue des Etrennes nous appelons l'attention sur nos meubles de grand luxe

MODÈLE N° 18

Genre Japonais, spécialement destiné pour meuble de grand luxe dans un salon. Rien de plus coquet que cette Bibliothèque ; elle se fait en trois grandeurs et peut être susceptible de changement au gré de l'acheteur.

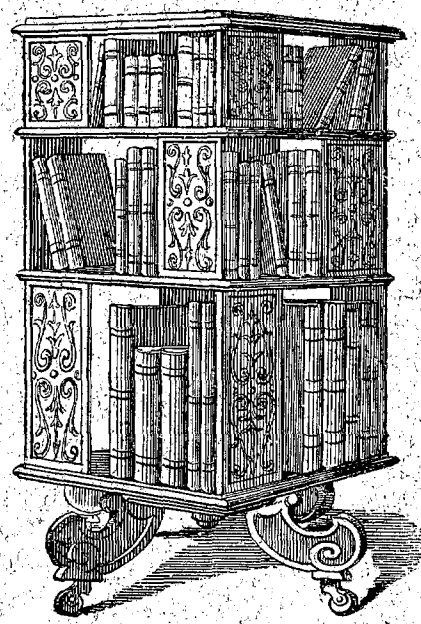

Hauteur totale à 3 étages, 1m,10

Largeur de chaque face 0m,50

Profondeur des rayons 0m,20

Ouverture :

Tablette inférieure 0m,30.

2e tablette 0m,25

3e — 0m,20.

Prix : En bois de fer, à 2 étages **190** fr. ; à 3 étages, **220** fr. ; à 4 étages, **250** fr.

MODÈLE N° 11

Casier à musique des plus élégants. Les partitions brochées se renferment dans une armoire à cet effet. Les partitions reliées et les volumes se rangent dans les casiers

La construction du meuble est très riche :

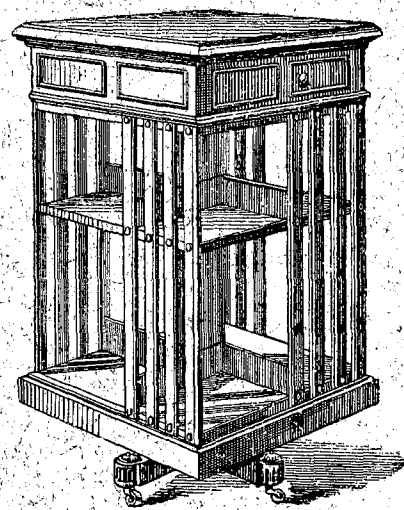

acajou avec moulures en cuivre, style Empire ; de toute richesse dans un salon.

Hauteur totale 0 m. 99.

Largeur de chaque face 0 m. 52.

Profondeur 0 m. 18.

Prix : En acajou, moulures en cuivre, **300** fr.

Le même modèle, sans moulures, en noyer d'Amérique. **225** fr. En bois noir, **260** fr.

☞ Envoi *franco* du catalogue sur toute demande.

EDITION NATIONALE DES ŒUVRES DE VICTOR HUGO

Emile TESTARD, ÉDITEUR, 10, RUE DE CONDÉ, A PARIS.



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

VICTOR HUGO

ILLUSTRÉES DE 250 EAUX-FORTES

ET 2,500 GRAVURES EN TAILLE-DOUCE,

IMPRIMÉES DANS LE TEXTE

CONDITIONS DE LA PUBLICATION

Cette splendide édition des *Œuvres illustrées de Victor Hugo* formera environ 40 volumes in-4 carré, soit 200 fascicules.

Le texte, revu avec le soin le plus minutieux, sera conforme à celui de l'*édition définitive*.

L'illustration comprendra : 4 portraits du poète, gravés à l'eau-forte ou au burin ; — 250 grandes eaux-fortes hors texte ; — et 2.500 vignettes en taille-douce, imprimées à mi-page dans le texte.

Pour les 250 gravures hors texte, nous avons tenu à ne demander autant que possible, à chaque illustrateur qu'un seul dessin, afin de réunir dans cette œuvre magistrale un tel ensemble d'artistes qu'ils soient, pour ainsi dire, la personnification complète de l'art français à notre époque.

Chaque volume contient cinq ou six grandes illustrations à l'eau-forte, et autant de vignettes à mi-page qu'il y a de poésies, d'actes ou de chapitres dans le volume. Il est publié en cinq fascicules qui paraissent aussi régulièrement que possible tous les quinze jours.

Chaque fascicule, contenant de 80 à 100 pages de texte, in-4 carré, imprimé sur beau papier vélin par G. CHAMEROT, avec une grande composition hors texte, gravée à l'eau-forte, et de nombreuses vignettes en taille-douce, à mi-page dans le texte. — Prix. . . . . 6 fr.

Soit le volume (composé de 5 fascicules). — Prix . . . . . 30 fr.

Les amateurs qui désirent recevoir leur souscription par *volumes complets*, et non par fascicules, n'ont qu'à nous en faire la demande en souscrivant.

PRIME AUX SOUSCRIPTEURS

Depuis le commencement de la publication de *l'Édition nationale des Œuvres de Victor Hugo*, plusieurs collectionneurs nous ont offert des documents aussi rares qu'intéressants sur l'œuvre du Maître : portraits, gravures, vignettes, autographes, etc.

Nous avons été vivement frappés de l'intérêt qu'il y aurait, pour nos souscripteurs, à joindre à la grande édition illustrée, un recueil délicat de ces documents précieux.

Devant le succès de notre œuvre, nous n'avons pas hésité à préparer, à leur intention, dans le même format et sur le même papier que l'*Édition nationale*, une série de fascicules supplémentaires, qui comporteront, en outre des documents relatés ci-dessus, des œuvres littéraires, des gravures spéciales inédites et toutes autres pièces curieuses ou historiques.

Le premier fascicule a été publié le 1er mai dernier et les autres suivront au fur et à mesure de leur fabrication. Ils constitueront, pour l'ensemble, deux beaux volumes in-4, qui seront offerts *gratuitement et exclusivement à titre de prime*, aux seuls souscripteurs aux *Œuvres complètes de l'Édition nationale.*

Chaque souscripteur recevra la prime sur le papier de son édition. Cette collection, exclusivement réservée aux souscripteurs de l'*Édition nationale*, ne sera jamais vendue, sous aucun prétexte ; elle atteindra par cela même une valeur considérable.

PREMIER FASCICULE DE LA PRIME

Ce fascicule, paru au mois de mai dernier, comprend un texte inédit de L. Ulbach : *La Vie de Victor Hugo* et une poésie inédite de Jean Aicard : *l'Aniversaire.* Il contient en outre les illustrations suivantes :

1° Un portrait de Victor Hugo gravé au burin par Adrien Didier, d'après une photographie faite par Charles Hugo à Jersey, en 1853.

2° Un portrait en couleur de Victor Hugo, d'après une aquarelle originale de Danger.

3° *Hommage* à Victor Hugo, gravure à l'eau-forte par Lalauze, d'après un dessin de Maurice Leloir.

4° Médaille offerte à Victor Hugo, composée et gravée par M. Roty.

5° Portrait de Victor Hugo sur son lit de mort, d'après un dessin original de M. Dupain.

6° Reproduction du catafalque dessiné par Charles Garnier et dressé sous l'Arc de triomphe de l'Étoile.

7° Gravure à l'eau-forte de Géry-Bichard, d'après un dessin de Gabriel Ferrier, tiré du volume des *Odes et Ballades* : « la Fée et la Péri ».

8° Vue de la maison habitée par Victor Hugo, rue Notre-Dame-des-Champs, dans les premières années de son mariage, d'après une lithographie très rare, recueillie à la Bibliothèque nationale.

9° Gravure sur bois de Méaulle, d'après un dessin original de Victor Hugo : « 1866 ».

10° Gravure sur bois de Méaullle, d'après un dessin original de Victor Hugo : « Goulatromba palpant de l'or ».

11° Reproduction de 5 vignettes romantiques de *Notre-Dame-de-Paris*, d'après Tony Johannot (édition in-12 de 1831). Ces 5 vignettes sont gravées sur bois par Méaulle.

12° Gravure à l'eau-forte de Rapine, d'après un dessin de Leconte du Nouy : « Le Poète dans les révolutions » (*Odes et Ballades.*)

13° Fac-simile d'une très curieuse lettre de Victor Hugo à Anténor Joly, en 1837.

14° Gravure à l'eau-forte de Salmon, d'après un dessin de Chassevent, tiré du second volume des *Contemplations.*

JUSTIFICATION DU TIRAGE

I. — ÉDITION SUR PAPIER VÉLIN

Chaque fascicule, in-4 carré, imprimé avec le plus grand luxe par G. CHAMEROT, avec une grande composition hors texte, gravée à l'eau-forte, et de nombreuses vignettes en taille-douce, à mi-page dans le texte. Prix. . . . . **6** fr.

Soit, le volume (composé de 5 fascicules). — Prix . . . . . **30** fr.

II. — ÉDITION DE LUXE

TIRÉE A MILLE EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS A LA PRESSE

Cette édition ne sera jamais réimprimée.

1° **50** exemplaires sur papier des *manufactures impériales du Japon* (N°s 1 à 50), contenant *trois états* de grandes compositions hors texte, dont un premier état *eaux-fortes pures*, avec remarque d'artiste et un *tirage à part* de toutes les vignettes imprimées dans le texte. Prix du fascicule. . . . . **30** fr.

2° **200** exemplaires sur papier des *manufactures impériales du Japon* (N°s 51 à 250), contenant *deux états* des grandes compositions hors texte et un *tirage à part* de toutes les vignettes imprimées dans le texte. Prix du fascicule. . . . . **20** fr.

3° **50** exemplaires sur papier de *Chine* extra fort (N°s 251 à 300), contenant *deux états* des grandes compositions hors texte. Prix du fascicule. . . . . **15** fr.

4° **100** exemplaires sur papier *vélin à la forme*, au filigrane de Victor Hugo (N°s 301 à 400), contenant *deux états* des grandes compositions hors texte. Prix du fascicule. . . . . **12** fr.

5° **600** exemplaires sur papier *vergé à la forme*, au filigrane de Victor Hugo (N°s 401 à 1000), contenant *deux états* des grandes compositions hors texte. Prix du fascicule . . . . . **10** fr.

Suite des Publications illustrées d'**Émile TESTARD.**

VOLUMES EN VENTE

TOME I. — **Odes et Ballades.** — Illustrateurs : MM. *Gervex*, *Émile Bayard*, *Hector Leroux*, *Jules Garnier*, *etc.*

Graveurs : MM. *Henri Lefort*, *Deblois*, *Courtry*, *Milius et Damman.*

TOME II. — **Orientales.** — **Feuilles d'automne.** — Illustrateurs : MM. *Benjamin Constant*, *Boulanger*, *Berton*, *Baudouin*, *Ranvier*, *etc.*

Graveurs : MM. *Mathey-Doret*, *Laguillermie*, *Mordant*, *Eugène Baudouin et Champollion.*

TOME III. — **Chants du crépuscule.** — **Voix intérieures.** — **Rayons et Ombres.** — Illustrateurs : MM. *Carrier-Belleuse*, *Delobbe*, *Pinchard*, *Debat-Ponsan*, *Mengin*, *etc.*

Graveurs : MM. *Mordant*, *Lefort*, *Géry-Bichard*, *Gaujean et Mathey-Doret.*

TOME IV. — **Les Châtiments.** — Illustrateurs : MM. *François Flameng*, *Léon Glaize*, *Comerre*, *Ferry*, *Dalou*, *etc.*

Graveurs : MM. *Léopold Flameng*, *Champollion*, *Courtry*, *Boulard et Bracquemond.*

TOME V. — **Contemplations**, t. I. — **Autrefois.** — Illustrateurs : MM. *Français*, *Duez*, *Dagnan-Bouveret*, *Courtois*, *Louis Deschamps*, *etc.*

Graveurs : MM. *Chauvel*, *Kratké*, *Mongin*, *Léopold Flameng et Rapine.*

TOME VI. — **Contemplations**, t. II. — **Aujourd'hui.** — Illustrateurs : MM. *Adrien Moreau*, *Brouillet*, *Émile Lévy*, *Raphaël Collin*, *Tony Robert-Fleury*, *etc.*

Graveurs : MM. *Deblois*, *Géry-Bichard*, *Champollion*, *Lefort et Le Rat.*

TOME VII. — **Légende des siècles**, t. I. — Illustrateurs : MM. *A. Cabanel*, *Dupain*, *Courtat*, *J.-P. Laurens*, *A. de Richemont*, *etc.*

Graveurs : MM. *Achille Jacquet*, *Deblois*, *Le Rat*, *Champollion et Monziès.*

TOME VIII. — **Légende des siècles**, t. II. — Illustrateurs : MM. *Rochegrosse*, *Gérôme*, *Rachou*, *Dupain*, *Ribot*, *etc.*

Graveurs : MM. *Courtry*, *Vion*, *Rachou*, *Penet et Masson.*

TOME IX. — **Légende des siècles**, t. III. — Illustrateurs : MM. *Cormon*, *Blanchon*, *Henner*, *Ant. Mercié*, *Rodin*, *etc.*

Graveurs : MM. *Le Couteux*, *Géry-Bichard*, *Courtry*, *Lalauze et Bracquemond.*

TOME X. — **Légende des siècles**, t. IV. — Illustrateurs : MM. *Le Blant*, *Doucet*, *Emile Adan*, *J. Lefebvre*, *U. Bourgeois*, *etc.*

Graveurs : MM. *Champollion*, *Deblois*, *Ramus*, *Laguillermie et Duvivier.*

Pour paraître en 1887

LE THÉATRE DE VICTOR HUGO

4 VOLUMES

TOME I. — **Cromwell.** — Les grandes planches qui ornent ce volume se composent d'un magnifique portrait de VICTOR HUGO, gravé à l'eau-forte par *Abot*, et de 5 grandes illustrations gravées à l'eau-forte par MM. *Mongin*, *Courtry*, *Gaujean*, *Salmon et Monziès*, d'après les dessins originaux de M. *Bordes.*

Les illustrations à mi-page dans le texte sont gravées à l'eau-forte par M. *Salmon*, d'après les dessins originaux de M. *Henri Pille*

TOME II. — **Hernani.** — **Marion Delorme.** — **Le Roi s'amuse.** — 6 grandes planches gravées à l'eau-forte, d'après les dessins originaux de MM. *Bida*, *Maurice Leloir et Adrien Moreau.*

TOME III. — **Lucrèce Borgia.** — **Marie Tudor.** — **Angelo, tyran de Padoue.** — 6 grandes planches gravées à l'eau-forte, d'après les dessins originaux de MM. *Albert Maignan*, *Moreau de Tours et Henri Martin.*

TOME IV. — **La Esmeralda.** — **Ruy-Blas.** — **Les Burgraves.** — 6 grandes planches gravées à l'eau-forte, d'après les dessins originaux de MM. *Lucien Mélingue*, *Lalauze et Rochegrosse.*

Nous enverrons le prospectus illustré aux personnes qui en feront la demande.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LIBRAIRIE & IMPRIMERIE VITTE & PERRUSSEL

LYON — 3, Place Bellecour, 3, — LYON

Dépôt à Paris, chez Jules VIC, libraire, 11, rue Cassette.

ÉDITION NE VARIETUR

DES ŒUVRES COMPLÈTES DE J. DE MAISTRE 14 vol. in-8 imprimés sur papier vergé. Le volume. . . . . 6 fr.

Cette édition définitive contient un grand nombre de lettres inédites. Les six *derniers volumes des Lettres* (tômes IX, X, XI, XII, XIII, XIV) contiennent la correspondance inédite ; ils peuvent être vendus séparément.

N.-B. *Des tables analytiques très complètes et très détaillées sont en préparation; elles seront remises gratuitement aux souscripteurs aux œuvres complètes.*

LES GRANDS SOUVENIRS DE L'ÉGLISE DE LYON, par D. Meynis, commandeur de l'Ordre de Saint-Sylvestre. Nouvelle édition refondue et augmentée, ornée de nombreuses gravures chromolithographiées, héliogravures, photogravures, etc., d'après des documents lyonnais, sous la direction artistique de M. Lucien Bégule. Un splendide volume in-4 de 600 pages. . . . . 30 fr.

La reliure amateur, dos et coins levant poli, se paye en sus. . . . . 10 fr.

Nous tenons à la disposition de MM. les Libraires quelques exemplaires sur Hollande, au prix de 60 fr. *Nous ne pouvons indiquer dans le numéro d'Etrennes les remises à faire par les Éditeurs, ce catalogue étant généralement donné en prime par les Libraires à leur clientèle particulière de détail.*

RÉCITS DE LA GUERRE DE CENT ANS, *les Tard-Venus* en Lyonnais, Forez et Beaujolais (1356-1370), par Georges Guigue, ancien élève de l'Ecole des Chartes, archiviste de la ville de Lyon. Un beau vol. in-8 jésus, avec une carte de la région et un plan de Lyon au xiv° siècle.

Il a été tiré : 10 exemplaires sur hollande. . . . . Nos 1-10. Prix 50 fr. 6 *souscrits*.
300 — sur vélin. . . . . — 11-310. — 25 fr.

Sous presse pour paraître en Mars 1887 :

LES MAZURES DE L'ABBAYE ROYALE DE L'ISLE-BARBE ou Histoire de tout ce qui s'est passé dans ce célèbre monastère depuis sa fondation. Où se voyent les Généalogies et Preuves de Noblesse de ceux qui ont esté receus dans cette Abbaye et qui sont sortis des plus illustres Maisons des Provinces du Lyonnais, Forez, Beaujollois, Bourgogne, Dauphiné, Provences et autres, par Claude Le Laboureur, ancien prévost de ladite abbaye. Edition complétée et publiée par les soins de M.-C. Guigue, archiviste en chef du département du Rhône et de la ville de Lyon. Deux beaux volumes in 4 écu, d'environ 1,400 pages.

MODE DE PUBLICATION

Les deux volumes seront livrés ensemble. Ainsi que le public en a déjà été informé le prix de souscription pour les exemplaires sur papier vergé à la cuve a été élevé à 100 fr. ; il ne reste d'ailleurs, à souscrire qu'un nombre très restreint d'exemplaires.

Il est tiré :

6 exemplaires	sur Japon.	Nos 1-6.	Prix.	200 fr.	tous souscrits.
10 —	sur Whatman. . . .	— 7-16,	—	150 fr.	3 exemplaires à souscrire,
350 —	sur vergé à la cuve. .	— 17-366	—	100 fr.	quelques ex. à souscrire.

Cette édition ne sera jamais réimprimée. Nous rappelons qu'elle contiendra tout ce que Le Laboureur a écrit sur l'Ile-Barbe. Toutes ses listes de moines, celles qui ont été enlevées du premier volume pour être mises au pilon, lors de la publication du tome II et celles qui ont été publiées à part, seront réimprimées et insérées à leur place primitive. Il en est de même pour les titres et les frontispices, qui ont été refaits.

Sans rien changer absolument à la tomaison ni à la pagination de l'ouvrage, nous nous proposons d'enrichir chacun des volumes, et surtout le premier, dont le nombre de pages dans l'édition ancienne n'est pas en rapport avec l'étendue du deuxième, par des additions ou suppléments, et par des tables spéciales dont le besoin s'est toujours fait sentir. Le supplément du premier volume, supplément paginé à part, comprendra d'abord une notice sur l'auteur, puis un travail considérable dû à la plume si laborieuse de Le Laboureur lui-même. Ce travail, tiré de ses manuscrits, est encore inédit : il ne remplit pas moins de 256 pages petit in-folio, d'unt écriture fine et serrée. Il concerne un nombre considérable de familles nobles et bourgeoise, — au moins 700 — des provinces du Lyonnais, Forez, Beaujolais, Bresse, Dombes, Bugey et Dauphiné.

LIBRAIRIE FURNE

JOUVET ET Cie, ÉDITEURS

5, RUE PALATINE, PARIS.

(NOUVEAUTÉ)

LES DEUX GASPARDS

PAR C.-E. MATTHIS

Un charmant volume in-4 écu, illustré de 33 compositions hors texte, vignettes, têtes et fins de chapitres, par C.-E. Matthis. — Prix, broché. . . . . 5 fr.

Relié en toile rouge, avec plaques or, noir et argent, tranches dorées, biseaux. . 6 fr. 50

Il a été tiré de cet ouvrage 45 exemplaires de luxe sur papier du Japor, numérotés à la presse. — Prix, broché : 25 fr.

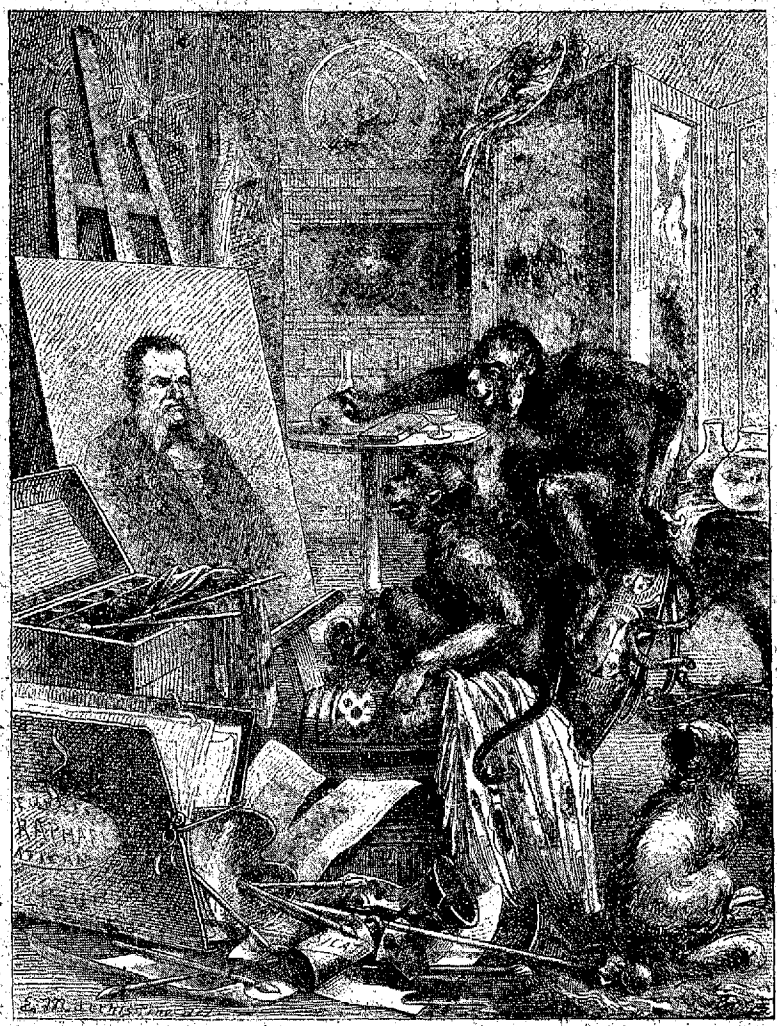

NOS PETITS DIABLES

PAR ALBERT GIRARD

(2e *édition.*) Ouvrage précédé d'une lettre de M. FRANÇOIS COPPÉE (de l'Académie française).

Un joli volume in-4 écu, illustré de 82 gravures sur bois. Broché, 5 fr. Relié en toile rouge avec plaques or, noir et argent, biseaux, tranches dorées, 6 fr. 50.

(NOUVEAUTÉ)

LA VEILLÉE AU PAYS BRETON

PAR L. MANESSE

Un charmant volume in-4 écu, illustré de 82 gravures sur bois. Dessins hors texte par C.-E. Matthis. — Broché : 5 fr.

Relié en toile rouge, avec plaques or, noir et argent, biseaux, tranches dorées. 6 fr. 50



LES ROBINSONS FRANÇAIS

PAR PIERRE DELCOURT

Superbe volume grand in-8 jésus, illustré de 150 gravures sur bois. Dessins hors texte de Motty.

Broché, 10 fr. Relié en toile rouge avec plaques or et noir, tranches dorées, biseaux, . 13 fr.
Relié en demi-chagrin, tranches dorées. . . . . 13 fr. 75

Suite des Publications de la Librairie **JOUVET et Cie.**

BIBLIOTHÈQUE INSTRUCTIVE

COLLECTION DE VOLUMES IN-16 ILLUSTRÉS

Brochés . . . . . 2 fr. 25
Cartonnés en toile rouge ou Lavallière avec plaques or et noir, tr. dor. 3 fr. 50
Reliés en demi-maroquin poli, tête dorée (reliure d'amateur) . . . . . 4 fr. 50

LA CHINE

d'après les voyageurs les plus récents, par Victor Tissot. 1 vol. orné de 65 grav. sur bois.

LES INSECTES NUISIBLES A L'AGRICULTURE ET A LA VITICULTURE.

Moyens de les combattre, par E. Menault. 1 vol. orné de 105 gravures sur bois.

L'ALGÉRIE

par le Dr F. Quesnoy, médecin inspecteur du service de santé des armées. 1 vol. orné de 100 gravures sur bois et d'une carte.

LES PAYSANS ET LEURS SEIGNEURS AVANT 1789

(*Féodalité, ancien régime*), par L. Manesse, agrégé de l'Université. 1 vol. orné de 50 gravures sur bois.

JEANNE D'ARC

par Henri Martin, de l'Académie française 1 vol. orné de 20 gravures sur bois.

NOUVELLES LECTURES SCIENTIFIQUES

Première année, par Maximilien Flajat, agrégé de l'Université. 1 vol. orné de 236 gravures sur bois.

LA NOUVELLE-CALÉDONIE ET LES NOUVELLES-HÉBRIDES

par H. Le Chartier, ancien commissaire du Gouvernement à la Nouvelle-Calédonie et aux Nouvelles-Hébrides. 1 vol. orné de 45 gravures sur bois et accompagné de deux cartes.

L'HÉROISME FRANÇAIS

par A. Lair, proviseur, agrégé d'histoire. 1 vol. orné de 55 gravures sur bois.

L'HOMME BLANC AU PAYS DES NOIRS

par J. Gourdault. 1 vol. orné de 76 gravures et accompagné. d'une carte de l'Afrique.

LES GRANDES SOUVERAINES

par Adrien Desprez. 1 vol. illustré de 50 gravures sur bois.

LES COLONIES PERDUES

(Le Canada et l'Inde), par Ch. Canivet. 1 vol. orné de 65 gravures sur bois.

LES CHASSES DE L'ALGÉRIE

et notes sur les Arabes du Sud, par le général Margueritte, 3e édition. 1 vol. orné de 65 gravures sur bois.

LES PLANTES QUI GUÉRISSENT ET LES PLANTES QUI TUENT

par O. de Rawton. 1 vol. illustré de 130 gravures sur bois.

LE BOIRE ET LE MANGER

Histoire anecdotique des aliments, par Armand Dubarry. 1 vol. orné de 126 gravures.

LE JAPON

par G. Depping, bibliothécaire à la bibliothèque Sainte-Geneviève. 1 vol. orné de 47 gravures et accompagné d'une carte.

L'ARCHITECTURE EN FRANCE

Histoire des monuments civils et religieux à travers les styles et les temps, par G. Cerfberr de Medelsheim. 1 vol. orné de 127 gravures.

L'ÉGYPTE

par J. Hervé. 1 vol. orné de 87 gravures sur bois et accompagné de deux cartes de la haute et de la basse Égypte.

LES GÉNÉRAUX DE LA RÉPUBLIQUE

par A. Barbou, bibliothécaire à la bibliothèque Sainte-Geneviève. 2e édition, 1 vol. orné de 30 gravures sur bois.

VOYAGE DE LA MISSION FLATTERS

au pays des Touareg-Azdjers, par le lieutenant H. Brosselard, ancien membre de la mission d'exploration du chemin de fer Trans-Saharien. 1 vol. orné de 40 compositions et accompagné d'une carte.

LA GRANDE PÊCHE

(Les poissons), par le Dr H. E. Sauvage, aide-naturaliste au Muséum d'histoire naturelle. 1 vol. orné de 87 gravures.

L'ART DE L'ÉCLAIRAGE

Procédés d'éclairage employés depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, par Louis Figuier. 1 vol. orné de 114 gravures.

LES AÉROSTATS

Histoire des Ballons depuis leur origine, jusqu'aux plus récentes ascensions célèbres, par Louis Figuier. 1 v. orné de 55 grav. sur bois.

© 2007 Lyon - Éditions « Les passerelles du temps » - editions-passerelles.fr

Suite des Publications de la Librairie **JOUVET et Cie.**

BIBLIOTHÈQUE INSTRUCTIVE (Suite)

(NOUVEAUTÉS)

LE COMBAT POUR LA VIE
Par Olivier de RAWTON
1 volume illustré de 100 gravures sur bois.

LA MER
Par Armand DUBARRY
1 volume illustré de 90 gravures sur bois.

Spécimen des gravures de la Bibliothèque instructive

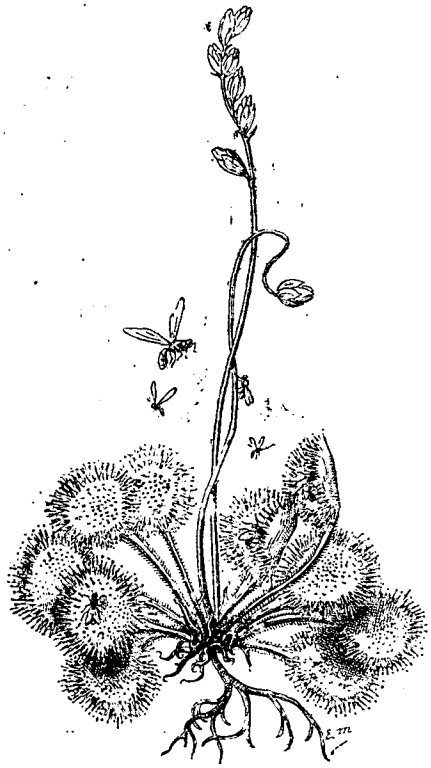

Drosère.



Népenthès.

LE COMBAT POUR LA VIE (*Les Plantes carnivores*).

NOS FRONTIÈRES PERDUES
Par Auguste LEPAGE
1 vol. orné de 80 grav. sur bois et de 13 cartes.

HISTOIRE DE LA LUNE
Par Wilfrid de FONVIELLE
1 volume orné de 72 gravures sur bois.

VOLUMES IN-8 ILLUSTRÉS

Brochés, 2 fr. Reliés en toile rouge avec plaques or et noir, tranches dorées, biseaux, 3 fr. 50

LES HÉROS DE L'AVENIR
Par C.-E. MATTHIS
1 volume in-8, illustré de 20 gravures sur bois.

LE PETIT PATRE
Par Albert GIRARD
1 volume illustré de 27 gravures sur bois.

POUR LES TOUT PETITS
(ENTRETIENS SUR LES ANIMAUX)
Par H.-P. et E. LABESSE
Un vol. illustré de 132 grav. par E. Juillerat.

LIBRAIRIE DE **E. DENTU**, Paris, Palais-Royal, 15, 17, 19, gal. d'Orléans

AVENTURES PRODIGIEUSES

DE

TARTARIN DE TARASCON

PAR

ALPHONSE DAUDET

UN BEAU VOLUME IN-8 CAVALIER DE 300 PAGES

ILLUSTRÉ

DE 200 DESSINS DE G. JEANNIOT

Prix : 10 Francs

Elégant cartonnage avec fers spéciaux, tranches dorées . . . . . **14** fr.
Demi-reliure dos chagrin, plats toile, tranches dorées. . . . . **15** fr.
Demi-reliure d'amateur . . . . . **15** fr.

LES

FEMMES DE VERSAILLES

LA COUR DE LOUIS XIV

ET

LA COUR DE LOUIS XV

PAR

IMBERT DE SAINT-AMAND

UN BEAU VOLUME IN-8 SOLEIL DE 600 PAGES

ORNÉ DE 20 PLANCHES EN TAILLE-DOUCE

Prix, broché. . . . . **20** fr.
Belle reliure, tranches dorées, fers spéciaux. . . . . **30** fr.

ALFRED MAME ET FILS, Imprimeurs-Éditeurs, à Tours.

NOUVELLES PUBLICATIONS

LE

VIEUX PARIS

FÊTES

JEUX ET SPECTACLES

PAR

VICTOR FOURNEL

UN VOLUME PETIT IN-4° ORNÉ DE 165 GRAVURES

LES

MAITRES ITALIENS

EN ITALIE

PAR

JULES LEVALLOIS

LAURÉAT DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

UN VOLUME PETIT IN-4° ILLUSTRÉ DE 92 GRAVURES

PRIX DE CHACUN DES DEUX OUVRAGES CI-DESSUS :

Broché	15 fr.
Richement cartonné en percaline, ornements en noir et or, tranche dorée	20 fr.
Demi-reliure, dos en chagrin doré, tranche dorée	20 fr.
Demi-reliure d'amateur, dos et coins en maroquin poli, tête dorée	25 fr.

A. HENNUYER, Imprimeur-Éditeur, 47, rue Laffitte, Paris



LUCIEN BIART (Couronné par l'Académie française. *A travers l'Amérique*. Un vol. gr. in-8 jés., 28 gr. hors texte, dessins de F. Lix. Prix : br., 12 fr. ; rel. t., tr. dor., 16 fr. — *Entre deux océans*, voyages et aventures. Un vol. in-8 raisin, illustré de 32 gr., dessins de F. Lix. — *Le Roi des prairies*. Un vol., 34 gr. — *Le Fleuve d'or*. Un vol., 35 grav. Chacun de ces volumes, prix : br., 7 fr. ; relié toile, tr. dorée, 10 fr.

A. HENNUYER, Imprimeur-Editeur, 47, rue Laffitte, Paris.

LES MÉMORABLES AVENTURES DU DOCTEUR J.-B. QUIÈS

Par PAUL CÉLIÈRES

ILLUSTRÉ DE 125 DESSINS PAR F. LIX

Un beau volume in-4, imprimé en caractères elzéviriens. Prix : broché, 12 fr.; relié toile, fers spéciaux, tr. dorée, 16 fr.; demi-chagrin, tr. dorée, 18 fr.



Le docteur Quiès chez le gouverneur général du Soudan.

« Si jamais un mortel fut mal nommé, c'est bien ce bon docteur Quiès (repos), dont M. Paul Célières nous raconte la navrante odyssée dans un beau livre in-4, imprimé luxueusement en caractères elzéviriens et illustré de 125 délicieux et spirituels dessins de M. F. Lix. Entreprendre d'analyser les épreuves et les maux de Quiès dans une course à dos de dromadaire ou d'autruche; peindre son effroi dans le ballon qui l'enlève à l'improviste; raconter les tortures que lui inflige Mâgloire, son intrépide et fidèle domestique, est chose bien impossible ici. Qu'il suffise de dire que *les Mémorables Aventures du docteur J.-B. Quiès* sont appelées à un grand succès. » (*Journal des Débats.*)

« *Les Mémorables Aventures du docteur J.-B. Quiès*, grand beau volume illustré, est certainement un des plus grands succès de 1886. L'œuvre de Paul Célières plaira aux jeunes autant qu'aux vieux, car elle a des qualités que l'on apprécie à tout âge. Ajoutons que Lix, dans une spirituelle illustration, rivalise d'humour avec l'écrivain dont il a si bien interprété l'amusante fantaisie. » (*Le Figaro.*)

A. HENNUYER, Imprimeur-Editeur, 47, rue Laffitte, Paris.

BIBLIOTHÈQUE NOUVELLE DE LA JEUNESSE

Nouveauté

MARK TWAIN

LES AVENTURES DE HUCK FINN

(L'AMI DE TOM SAWYER)

TRADUIT AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR

WILLIAM-L. HUGHES

ET ILLUSTRÉ DE 73 DESSINS PAR ACHILLE SIROUY

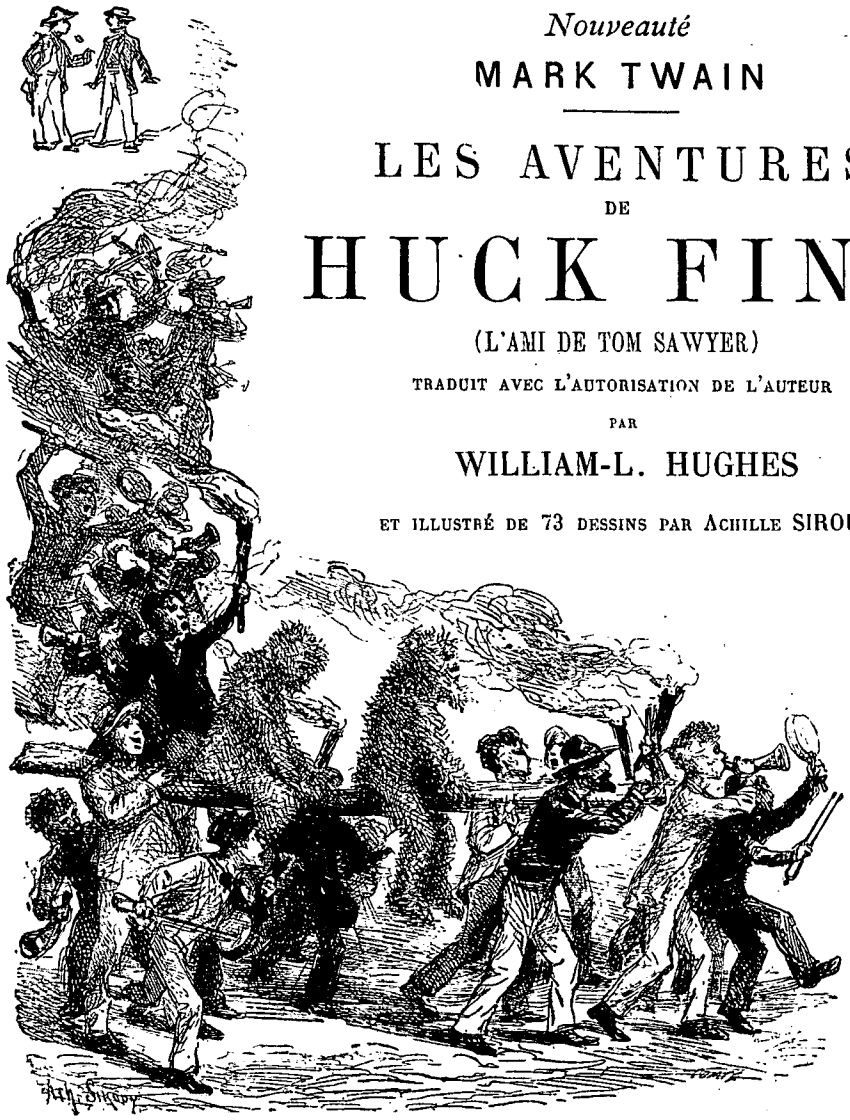

A la fin des *Aventures de Tom Sawyer*, l'auteur avait promis de donner une suite à ce livre, qui a fait la joie de tant de jeunes lecteurs français. Il a tenu parole, et c'est cette suite dont nous publions aujourd'hui la traduction. Si *Tom Sawyer* apparaît de nouveau dans ce récit, les véritables héros sont Huck Finn d'abord, puis un nègre évadé, le bon et brave Jim. C'est une étrange odyssée, pleine d'aventures extraordinaires et émouvantes, qui ont en même temps le mérite de nous initier aux mœurs américaines.

DU MÊME AUTEUR

LES AVENTURES DE TOM SAWYER

ILLUSTRÉ DE 70 DESSINS PAR ACHILLE SIROUY

Chaque vol. petit in-4; broché, 6 fr.; relié toile, fers spéciaux, tirés en couleur, 8 fr.

A. HENNUYER, Imprimeur-Editeur, 47, rue Lafitte, Paris.

BIBLIOTHÈQUE NOUVELLE DE LA JEUNESSE

NIZELLE

SOUVENIRS D'UN ORPHELIN

PAR

EUGÈNE MULLER

ILLUSTRÉ DE 68 DESSINS PAR TOFANI

Un beau volume in-8 grand raisin. Prix : broché, 7 fr.; relié toile, fers spéciaux, tr. dorée, 10 fr.; demi-reliure chagrin, tr. dorée, 11 fr.



Déjà au mois de mai nous avons parlé de *Nizelle*, gracieuse idylle due à la plume délicate de M. Eugène Muller. *Nizelle* était alors un simple in-18, dont le charme du récit faisait seul les frais. Aujourd'hui *Nizelle* nous revient sous la forme d'un superbe in-8° abondamment et artistiquement illustré par O. Tofani. *Nizelle* est le livre d'étrennes pour les jeunes filles lectrices que nos romanciers ont le grand tort de négliger, car elles portent bonheur à ceux qui écrivent à leur intention : le succès de l'œuvre de M. Muller en est la preuve. Pour être juste, il faut reconnaître aussi qu'un de ses principaux héros, le chien Faroun, n'a pas peu contribué à ce succès en gagnant la sympathie de tous ceux qui le connaissent. Cette excellente bête, paraît-il, a fait obtenir à son auteur une médaille d'honneur de la Société protectrice des animaux.

(*Revue Britannique*, novembre 1886.)

M. Muller excelle dans les scènes rustiques. La première partie de *Nizelle*, qui rappelle, mise au goût de cette époque et très épurée, la charmante pastorale de Florian : *Estelle et Némorin*, est vraiment un petit chef-d'œuvre de sentiment. Des gens simples, bons, vertueux, sont présentés à nos sympathies, et elles ne peuvent leur manquer. C'est grand plaisir, en vérité, de voir la douce Nizelle (Denise de son vrai nom) déployer pour ceux qu'elle aime une énergie virile qui doit profiter à tous. Il y a, dans cette délicieuse histoire, certain chien Faroun, dont la conduite fera envie à bien des gens. On l'aime, ce Faroun : il se montre si brave, si fidèle, si dévoué ! Sous l'empir de circonstances puissamment secondées par sa volonté, Nizelle, de bergère, se fait marchande, puis, aidée par un excellent homme, devenu subitement infirme, qu'elle a secouru, et aux yeux de qui sa famille indigne est morte moralement, elle crée une industrie florissante dont les bénéfices assurent une vie honorable à tous les siens. C'est par deux mariages, le mariage de Nizelle et de petit Jean, son ami d'enfance, et celui de deux autres jeunes gens intéressants, que se termine le récit. Animé de sentiments chrétiens, rempli d'enseignements, ce livre de M. Muller peut être lu par tout le monde. (*Polyclblion.*)

A. HENNUYER, Imprimeur-Éditeur, 47, rue Laffitte, Paris.



LUCIEN BIART. *L'Homme et son berceau.* Un vol. in-8 raisin, 18 grav. hors texte et carte col. Prix : br., 7 fr., rel. t., pl. or, tr. dor., 10 fr. — PROSPER CHAZEL (Couronné par l'Académie franç.). *Histoire d'un Forestier.* Un vol. in-8 raisin, 17 grav., dessins de F. Lix. Prix : br., 7 fr., relié toile, 10 fr. — J. PIZZETTA (Couronné par l'Acad. française.). *Plantes et Bêtes*, causeries sur l'histoire naturelle. Un vol. gr. in-8, 150 grav. et 6 pl. col. Prix : br., 14 fr.; rel. toile, tr. dorée, 18 fr. — *Le Feu et l'Eau.* In-18 jésus, frontispice par Lix. Prix : br., 3 fr. 50; relié toile, 4 fr. 50.

A. HENNUYER, Imprimeur-Editeur, rue Laffitte, 47, Paris.

HISTOIRE DE LA MODE EN FRANCE

LA TOILETTE DES FEMMES

DEPUIS L'ÉPOQUE GALLO-ROMAINE JUSQU'A NOS JOURS

Par Augustin CHALLAMEL

NOUVELLE ÉDITION illustrée de 21 planches coloriées à la main, représentant 84 types de la mode aux différentes époques, d'après les aquarelles de F. Lix.

Un volume gr. in-8 jésus, imprimé en caractères elzéviriens, orné de culs-de-lampe par Scott. Broché, 16 fr.; relié toile, fers spéciaux, tr. dorée, 20 fr.; demi-chagrin, tr. dorée, 22 fr.

LES REINES DU CHANT

Par A. THURNER

Portraits à l'eau-forte, par E. Abot, frontispice par Géry Bichard.

Un vol. in-18 jésus, imprimé sur hollande, à la forme et tiré à petit nombre. . . . . 12 fr.

LES BÉBÉS D'HÉLÈNE

Imité de J. HABBERTON

PAR WILLIAM L. HUGHES

ILLUSTRATIONS DE BERTALL

Un beau vol. in-8, grand raisin. Prix : br., relié toile, plaque or, tr. dorée, 10 fr.; demi-rel. chagrin, tranche dorée. . . . . 11 fr.

LES HÉROINES DU DEVOIR

Par Paul CÉLIÈRES

Un volume petit in-8, illustré par F. Lix et Kauffmann. Relié toile, tranche dorée. . 3 fr. 50

PETITE ENCYCLOPÉDIE MUSICALE

Par Alex. BISSON et Th. de LAJARTE

2 volumes petit in-8, illustrés.

Tome I. Traité de musique. — Tome II. Histoire générale de la musique, et Biographie des principaux musiciens.

Prix de chaque volume, broché, 6 fr.— Relié, demi chagrin, 8 fr.

En composant cet ouvrage, les auteurs ont eu pour but de résumer et de mettre à la portée de tous l'ensemble de l'art musical dans ses applications.

LA LECTURE EN FAMILLE

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES ET SCIENTIFIQUES

VOYAGES — BEAUX-ARTS — COMÉDIES — NOUVELLES, ETC.

PAR MM. LUCIEN BIART, PAUL CÉLIERES, H. GRÉVILLE, LÉOPOLD LALUYE
AUG. CHALLAMEL, ALEX. PARODI, ALEXIS MARTIN,
A. BEAUMONT, WILLIAM HUGHES, A. THURNER, PAUL LELU, J. PIZZETTA, ALEX. BISSON
GOURDON DE GENOUILLAC, E. GRÉGOIRE, G. D'ORCET, ETC.
Mmes RAOUL DE NAVERY, JULES SAMSON, ÉTIENNE MARCEL, ETC.

La *Lecture en famille* est par excellence le livre du foyer. Elle paraît chaque année, depuis 1874, en un beau volume grand in-8 illustré par nos meilleurs dessinateurs. *La collection comprend actuellement 13 volumes.*

Prix de chaque volume : broché, 5 fr.; cartonné, toile pleine, tr. dorée, 6 fr. 50.

LIBRAIRIE DE **Léon TECHENER**, 52, rue de l'Arbre-Sec, Paris.

PUBLICATON TERMINÉE

LES GEMMES ET JOYAUX DE LA COURONNE

AU LOUVRE

Texte par **M. BARBET DE JOUY**, membre de l'Institut

Planches par **Jules JACQUEMART**

Introduction par **M. A. DARCEL**, directeur du Musée de Cluny.

Cette superbe publication est entièrement terminée, elle comprend la description historique et critique, et la reproduction par la gravure, à la grandeur des originaux, des vases, coupes, aiguières et autres objets, taillés dans le cristal de roche, le lapis, dans les sardoines, les jaspes et les agates, enrichis de montures d'orfèvrerie et souvent de pierres fines, qui sont exposés au Louvre.

L'ouvrage entier, 31 livraisons, est imprimé (texte et planches) sur un magnifique papier jésus vergé de la plus belle qualité, fabriqué exprès par les papeteries du Marais et de Sainte-Marie. Prix. . . . . 300 fr.

Pour plus de détails, demander les *Prospectus et Bulletin de souscription*.

HISTOIRE DE LOUISE DE LORRAINE

REINE DE FRANCE

Par le comte DE BAILLON

Un volume petit in-8 de 286 pages, portrait dessiné et gravé à l'eau-forte par GILBERT. 5 fr.
Papier de Hollande. . . . . 10 fr.

LES POÉSIES INÉDITES DE CATHERINE DE MÉDICIS

Par ÉDOUARD FRÉMY

Premier secrétaire d'ambassade.

Joli volume in-12 de 273 pages. . . . . 4 fr.

ETUDES SUR FRANÇOIS Ier

SA VIE PRIVÉE ET SON RÈGNE

PAR FEU PAULIN PARIS, DE L'INSTITUT

PUBLIÉES D'APRÈS LE MANUSCRIT ET ANNOTÉ

Par M. GASTON PARIS, de l'Institut.

Deux volumes in-8, 16 fr. — Papier vergé, tiré à cinquante exemplaires. . . . . 32 fr.

Les Historiettes de Tallemant des Réaux. Seule édition complète publiée par PAULIN PARIS et MONMERQUÉ. 6 vol. In-12. . . . . 24 fr

Lettres de Marie de Rabutin-Chantal marquise de Sévigné. Édition, revue, annotée et avec une introduction, par M. Silvestre de Sacy, de l'Académie française. 11 volumes in-12, ornés de deux portraits par Jules JACQUEMART. Édition complète . . . . . 55 fr.

La France au temps des Croisades, ou Recherches sur les mœurs et coutumes des Français au XIe et XIIe siècles, par le vicomte de VAUBLANC. 4 vol. in-8, papier vélin, collé, avec plus de 80 sujets gravés sur bois (*Beau livre de bibliothèque*). . . . . 32 fr.

BIBLIOTHÈQUE SPIRITUELLE

(17 volumes : *Imitation de Jésus-Christ Introd. à la vie dévote — Sermons de Bossuet, etc.*)

Publiée par **SILVESTRE DE SACY**

de l'Académie française

avec préfaces littéraires

(*Chaque ouvrage se vend séparément*).

PUBLICATIONS

DE

PAULIN PARIS

Membre de l'Institut.

(*Romans de la Table ronde. — Chroniques de Saint-Denis. Aventures de maître Renart, etc.*)

Plusieurs exemplaires de tous ces ouvrages sont reliés et peuvent être offerts en cadeaux.

☞ **Bibliopoliana IX**, catalogue de livres anciens, rares et curieux en vente aux prix marqués.

J. HETZEL et Cie, Éditeurs, 18, rue Jacob, Paris.

COLLECTION HETZEL IN-8 ILLUSTRÉE

VOLUMES à 5 Francs.

Cartonnés, toile, 7 francs.

ALONE (F.). Auteur d'un Lapin blanc.
ASTON (G.). L'Ami Kips.
AUDEVAL. † La Famille de Michel Kagenet.
BENTZON. Un écolier américain.
— Fierre Casse-Cou.
BIART. Voyage de deux enfants dans un parc.
— Entre frères et sœurs.
BRÉHAT (A. de). Aventures de Charlot.
CAHOURS et RICHE. Chimie des demoiselles.
CHAZEL. Le Chalet des sapins.
DEQUET. Histoire de mon oncle et de ma tante.
ERCKMANN-CHATRIAN. Les Vieux de la Vieille. (Édition spéciale à la jeunesse.)
FATH (G.). Un drôle de voyage.
GENIN (M.). La Famille Martin.
GOUZY (P.). Voyage d'une fillette au pays des Etoiles.
DE GRAMONT. Les Bébés.
KAEMPFEN. La Tasse à thé.
C. LEMAIRE. Les Expériences de Madeleine.
J. MICHELET. Histoire de la Révolution française. *Complète*, 4 vol. (*brochés.*)
MULLER. La Morale en action par l'histoire.
NÉRAUD-MACÉ. La Botanique de ma fille.
RECLUS (E.). Histoire d'une Montagne.
— Histoire d'un ruisseau.
I.-ARISTIDE REY. Travailleurs et malfaiteurs microscopiques.
STAHL (P.-J.). La Famille Chester.
— Mon Premier Voyage en mer.
STAHL et DE WAILLY. Contes anglais.
VADIER (B.). † Blanchette.
VALLERY-RADOT. Journal d'un Volontaire d'un an. (Couronné.)

VOLUMES à 7 Francs.

Cartonnés, 10 francs. — Reliés, 11 francs.

BADIN (A.). † Jean Carteyras.
Th. BENTZON. Yette, Histoire d'une jeune créole.
LUCIEN BIART. Deux Amis.

LUCIEN BIART

VOYAGES INVOLONTAIRES

M. Pinson. — Le Secret de José. — La Frontière indienne. — Lucia Avila.

S. BLANDY. Le Petit Roi.
B. BOISSONNAS. Une Famille pendant la guerre. (Couronné.)
A. de BRÉHAT. Les Aventures d'un petit Parisien.

CONTES ET ROMANS
DE L'HISTOIRE NATURELLE

Dr CANDÈZE. † Périnette.
— Aventures d'un Grillon.
— La Gileppe.

H. CAUVAIN. Le Grand vaincu.
A. DAUDET. Histoire d'un Enfant.
— Contes choisis à l'usage de la jeunesse.
L. DESNOYERS. Jean-Paul Choppart.
ERCKMANN-CHATRIAN. Histoire d'un paysan (relié, 12 fr.),
E. GRIMARD. La Plante.
VICTOR HUGO. Le Livre des mères.
V. de LAPRADE. Le Livre d'un père.

ANDRÉ LAURIE

LA VIE DE COLLÈGE
DANS TOUS LES PAYS

† Autour d'un lycée japonais.
Tito le Florentin.
Histoire d'un Ecolier hanovrien.
La Vie de Collège en Angleterre.
Mémoires d'un collégien. (Départements.)
Une année de Collège à Paris.

E. LEGOUVÉ. Nos Fils et nos Filles.
— La Lecture en famille.
Jean MACÉ. Histoire d'une bouchée de pain. — Les Serviteurs de l'estomac. — Contes du petit château. — Théâtre du petit château. — Arithmétique du grand-papa.
Hector MALOT. Romain Kalbris.

MAYNE-REID

AVENTURES DE TERRE ET DE MER
ŒUVRE CHOISIE. — 16 VOLUMES

La Terre de feu. — Les Émigrants du Transwaal. — La Montagne perdue. — Les Exploits des jeunes Boërs. — Le Chef au bracelet d'or. — Les Deux filles du Squatter. — Les Chasseurs de chevelures. — Le Désert d'eau. — Le Petit Loup de mer. — Les Jeunes Esclaves. — Les Jeunes Voyageurs. — Les Naufragés de l'île de Bornéo. — Les Planteurs de la Jamaïque. — Les Robinsons de terre ferme. — La Sœur perdue. — William le Mousse.

J. MICHELET. Histoire de France, 5 volumes. (Chaque volume relié, 12 fr.)
E. MULLER. La Jeunesse des hommes célèbres. — Les Animaux célèbres.
L. RATISBONNE. Comédie enfantine. (Couronné.)
X. SAINTINE. Picciola.
J. SANDEAU. Madeleine (Couronné.)
— La Roche aux Mouettes.
— Mademoiselle de la Seiglière.
Cte de SÉGUR. Fables.
L. DU TEMPLE. Les Sciences usuelles.
— Communications de la pensée.
Cte TOLSTOI. Enfance et Adolescence.
VIOLLET-LE-DUC. Histoire d'une maison.
— Histoire d'un dessinateur.

ROMANS D'AVENTURES

ANDRÉ LAURIE. † Le capitaine Trafalgar.
— L'Héritier de Robinson.
VERNE et LAURIE. L'Epave du Cynthia.
STEVENSON et LAURIE. L'Ile au trésor.

© 2007 Lyon - Éditions « Les passerelles du temps » - editions-passerelles.fr

J. HETZEL et Cie, Éditeurs, 18, rue Jacob, Paris.

COLLECTION HETZEL in-8 ILLUSTRÉE

VOLUMES à 7 Francs

Cartonnés..... 10 fr. | Reliés..... 11 fr.

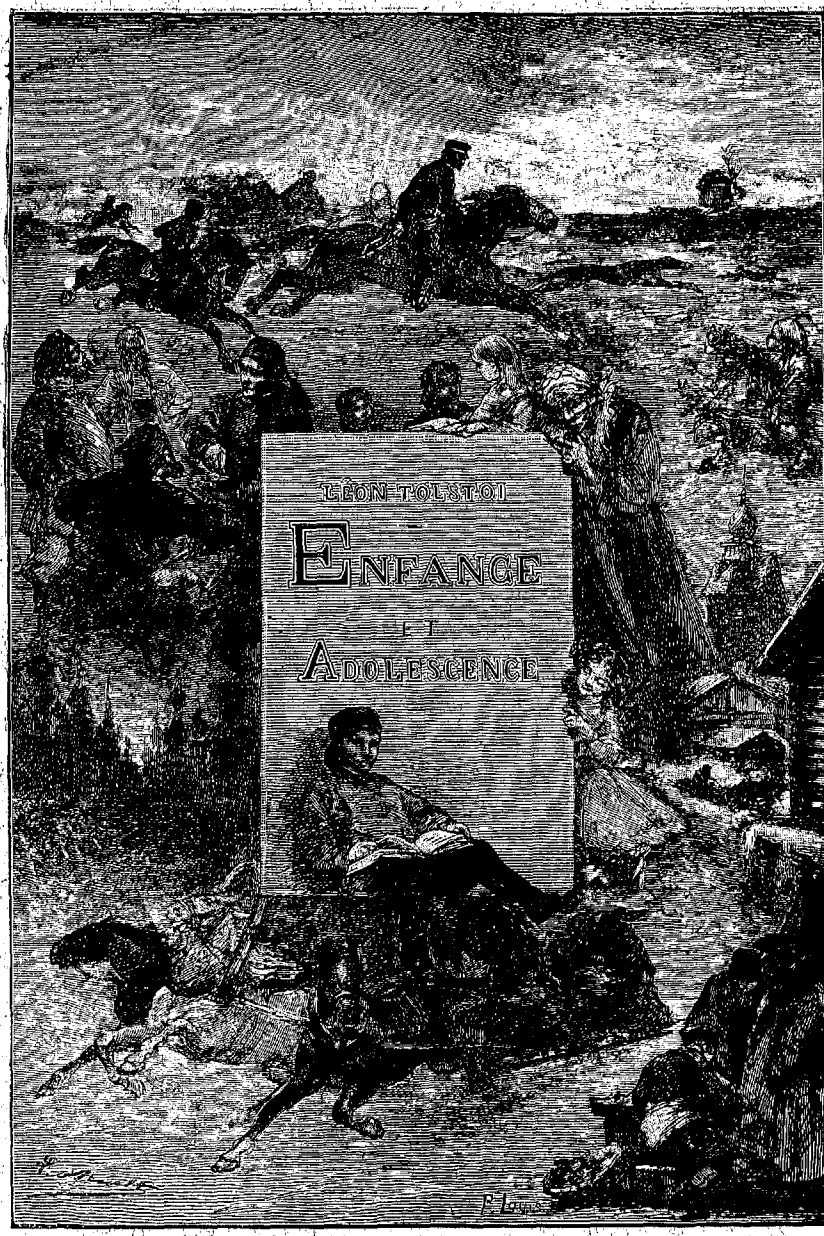

Dessin de L. Benett, extrait de *Enfance et Adolescence* de Tolstoi.

P.-J. STAHL

Les Quatre peurs de notre général.
Contes et Récits de Morale familière. (Couronné.)
Histoire d'un Ane et de deux jeunes filles. (Id.)
Les Histoires de mon parrain. (Couronné.)
Maroussia. (Couronné.)
Les Patins d'argent. (Couronné.)
Les Quatre filles du docteur Marsch.
Jack et Jane.
La Petite Rose, ses six Tantes et ses sept Cousins.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

J. HETZEL et Cie, Éditeurs, 18, rue Jacob, Paris.

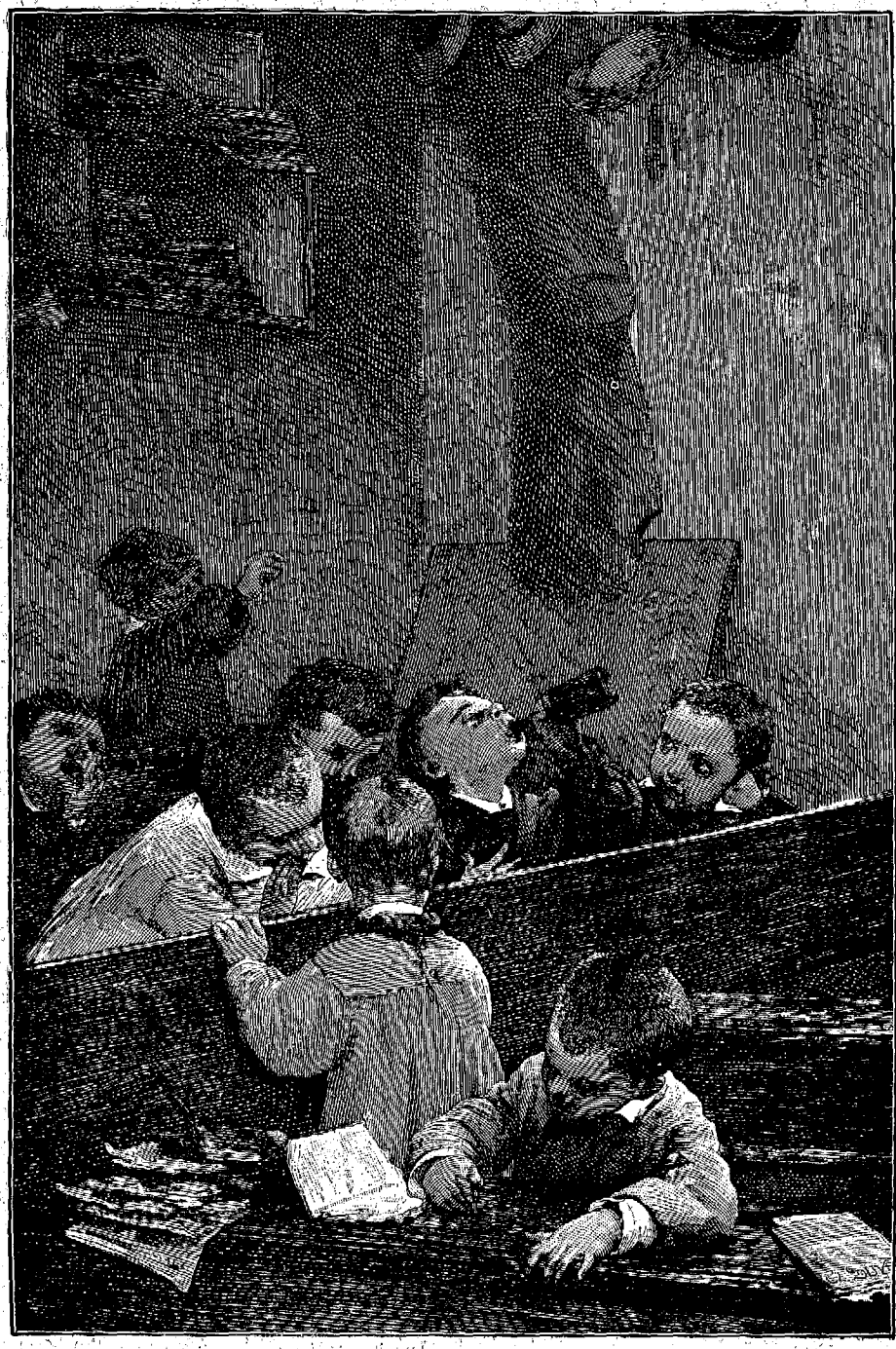

Un coin de la petite classe, dessin de Geffroy, extrait du

MAGASIN D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION

Fondé par P.-J. STAHL en 1864

Et **SEMAINE DES ENFANTS réunis**, dirigés par J. VERNE, J. HETZEL, J. MACÉ

La collection complète, 42 volumes : **294** fr. ; cartonnée, **420** fr. ; relié, **504** fr.

Un volume séparé, **7** fr. ; cartonné, **10** fr. ; relié, **12** fr.

J. HETZEL et Cie, ÉDITEURS, 18, rue Jacob, Paris.

BIBLIOTHÈQUE DES JEUNES FRANÇAIS

Volumes grand in-16 **1** *fr.* **50**; *cartonnés,* **2** *fr.*

MAURICE BLOCK

ENTRETIENS FAMILIERS SUR L'ADMINISTRATION DE NOTRE PAYS

La France. . . . 1 vol.
Le Département. 1 vol.
La Commune. . 1 vol.
Paris. — Organisation municipale . . 1 vol.
Paris. — Institutions administratives. 1 v.
L'Impôt . . . . 1 vol.
Le Budget. . . 1 vol.
L'Industrie. . . 1 vol.
Le Commerce . 1 vol.
L'Agriculture . 1 vol.
Petit manuel d'économie pratique . . . 1 vol.

Pontis. Grammaire de la prononciation. 1 vol.

J. MICHELET

LES GRANDES ÉPOQUES DE L'HISTOIRE DE FRANCE

Les Croisades . . . . . 1 vol.
François Ier et Charles-Quint . . . . . 1 vol.
Henri IV. . . . . 1 vol.
La Prise de la Bastille. . . . . } 1 vol.
La Fête des fédérations . . . . . }

Erckmann-Chatrian. Avant 89 (illust.). 1 vol
J. Macé. La France avant les Francs (ill.). 1 vol
V. Guichard. Conférences sur le code civil . . . . . 1 vol.

COLLECTION DES CLASSIQUES FRANÇAIS

DÉDIÉE A LA JEUNESSE

17 *volumes in-18. — Chacun, broché,* **3** *fr.; cartonné Bradel,* **3** *fr.* **25**

Boileau. . . . Œuvres poétiques. . . 2 v.
Bossuet. . . . Oraisons funèbres. . . 1 —
— . . . . Discours sur l'Histoire universelle. . . . . 2 —
P. Corneille . Œuvres dramatiques. . 3 —
Fénelon . . . Les Aventures de Télémaque. . . . . 2 v.
La Bruyère.. Les Caractères. . . . . 2 —
La Fontaine. Fables. . . . . 2 —
Racine. . . . Œuvres dramatiques. . 3 —

COURS COMPLET ET GRADUÉ D'ÉDUCATION

EN SIX ANNÉES

POUR LES FILLES ET POUR LES GARÇONS

à suivre, soit dans la pension, soit dans la famille

CAHIERS D'UNE ÉLÈVE DE SAINT-DENIS

Par deux anciennes élèves de la maison de la Légion d'honneur
et **Louis BAUDE**, ancien professeur au Collège Stanislas

17 VOLUMES COMPLÉTÉS PAR UN

ATLAS CLASSIQUE DE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

COMPOSÉ DE 24 CARTES EN PLUSIEURS COULEURS

Dressées par **M. DUBAIL**, ancien professeur adjoint de géographie à l'École spéciale de Saint-Cyr

Un album grand in-4, cartonné Bradel, **8** *fr.*

17 *volumes et un atlas. — Brochés,* **63** *fr. — Cartonnés Bradel,* **69** *fr.* **50**

Chaque volume peut se vendre séparément.

ÉTUDES DE DESSIN

D'APRES LES GRANDS MAITRES

Par **A. COLIN**, professeur de dessin à l'École polytechnique

Album gr. in-4 de 20 planches. — Bradel, **20** *fr.; cart.,* **22** *fr. — Une planche séparée,* **1** *fr.* **25**

ŒUVRE POÉTIQUE ELZÉVIRIENNE DE VICTOR HUGO

Les 10 vol. brochés — FORMANT 10 VOL. IN-18 RAISIN — Reliure d'amateur

57 fr. 50 — *Edition elzévirienne sur papier vergé de Hollande* — **97 fr. 50**

Dessins et ornements par **E. FROMENT**

Odes et Ballades, 1 volume 7 50
Orientales, 1 volume . . . . . 4 »
Feuilles d'Automne, 1 volume. . . . . 4 »
Chants du Crépuscule, 1 volume . . . . 4 »
Voix intérieures, 1 volume . . . . . 4 »
Rayons et Ombres, 1 volume . . . . . 4 »
Contemplations, 2 volumes à 7 fr. 50. . 15 »
La Légende des siècles, 1 volume 7 50
Les Chansons des rues et des bois, 1 vol. 7 50

J. HETZEL & Cᵉ, 18, rue Jacob. — **A. QUANTIN**, 7, rue St-Benoît.

ÉDITION DÉFINITIVE SUR LES MANUSCRITS ORIGINAUX

DEVANT COMPRENDRE TOUTES LES ŒUVRES PARUES OU A PARAITRE

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
VICTOR HUGO

46 VOLUMES

IN-8 CAVALIER

De 500 à 600 pages.



CHAQUE VOLUME

7 FR. 50

relié 10 fr.

ÉDITION DE LUXE, COMPRENANT DE NOMBREUX PASSAGES INÉDITS

POÉSIE

I.	Odes et Ballades (*Préface inedite*)	1 vol.
II.	Orientales. — Les Feuilles d'automne	1 vol.
III.	Les chants du crépuscule. — Les Voix intérieures. — Les Rayons et Ombres.	1 vol.
IV.	Les Châtiments	1 vol.
V-VI.	Les Contemplations	2 vol.
VII-X.	La Légende des siècles	4 vol.
XI.	Chansons des Rues et des Bois	1 vol.
XII.	L'Année terrible	1 vol.
XIII.	L'Art d'être Grand-Père	1 vol.
XIV.	Le Pape. — La Pitié suprême. — Religions et religion. — L'Ane	1 vol.
XV-XVI.	Les Quatre Vents de l'Esprit	2 vol.

DRAME

I.	Cromwell	1 vol.
II.	Hernani. — Marion de Lorme. — Le Roi s'amuse	1 vol.
III.	Lucrèce Borgia. — Marie Tudor. — Angelo. (*Un acte inédit.*)	1 vol.
IV.	Ruy Blas. — La Esméralda. — Les Burgraves	1 vol.

ROMAN

I.	Han d'Islande	1 vol.
II.	Burg-Jargal. — Le dernier jour d'un Condamné. — Claude Gueux	1 vol.
III-IV.	Notre-Dame de Paris	2 vol.
V-IX.	Les Misérables	5 vol.
X-XI.	Les Travailleurs de la mer (précédés de l'Archipel de la Manche)	2 vol.
XII-XIII.	L'Homme qui rit	2 vol.
XIV.	Quatrevingt-treize (complet)	1 vol.

HISTOIRE

I.	Napoléon le Petit	1 vol.
II-III.	Histoire d'un crime	2 vol.

PHILOSOPHIE

I.	Littérature et Philosophie mêlées	1 vol.
II.	William Shakespeare	1 vol.

ACTES ET PAROLES

I.	Avant l'exil (1841-1851)	1 vol.
II.	Pendant l'exil	1 vol.
III.	Depuis l'exil	1 vol.
	LE RHIN (complet)	1 vol.

LIBRAIRIE HAAR et STEINERT, C. HAAR, successeur, 9, rue Jacob, Paris.



STIELER

GRAND

ATLAS UNIVERSEL

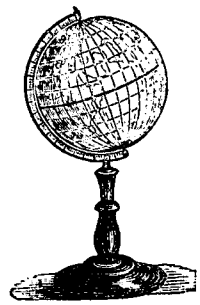

Edition pour la France, avec texte explicatif et un Vocabulaire allemand-français de termes de géographie.

95 CARTES COLORIÉES GRAVÉES SUR CUIVRE

Un beau volume in-folio, demi-reliure cuir de Russie. . . . . 90 fr.

ATLAS GÉNÉRAL

37 CARTES COLORIÉES GRAVÉES SUR CUIVRE

Un beau volume grand in-8, relié. . . . . 8 fr.

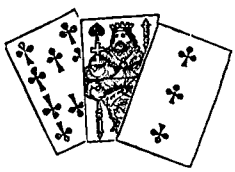

LE

LIVRE ILLUSTRÉ

DES



PATIENCES

60 JEUX DE PATIENCE

AVEC FIGURES INDIQUANT L'ARRANGEMENT DES CARTES, IMPRIMÉ EN ROUGE ET NOIR

Un beau volume in-8, relié . . . . . 6 fr. 50

LIVRES D'ÉTRENNES EN ALLEMAND

OUVRAGES DE LUXE

LIVRES POUR LA JEUNESSE

LIBRAIRIE **GRUEL ET ENGELMANN** RELIURE
418, RUE SAINT-HONORÉ, PARIS.

Sous presse

Pour paraître dans le courant de l'année 1887

LE

MANUEL DU RELIEUR

ET DE

L'AMATEUR DE RELIURES

ÉTUDES HISTORIQUES ET BIBLIOGRAPHIQUES

PAR

L. GRUEL

Relieur

Cet important travail, précédé d'une courte étude sur l'origine du format des livres, comprend : une Introduction générale destinée à familiariser les amateurs avec la connaissance des différents styles, et un Manuel alphabétique dans lequel se trouvent mentionnés les noms des Relieurs célèbres qui ont exercé depuis le commencement du XIVe siècle jusqu'à la Révolution française, les principaux Statuts, Règlements et Arrêt qui ont régi la Corporation des Relieurs-Doreurs, etc., etc., le tout basé sur des documents originaux et authentiques. Ce volume orné de nombreux bois et tailles-douces, fac-simile, en-têtes, lettres et culs-de-lampe, se composera d'environ 200 pages format petit in-4 cavalier; il sera en outre enrichi de 8 grandes planches en couleur et de 55 en héliogravure, qui sont la reproduction des plus beaux modèles (presque tous inédits) de reliures de toutes les époques.

Le tirage sera fait à **1000** exemplaires tous numérotés à la presse et se décompose comme il suit :

N° 1 à 50.	Exemplaires sur papier du Japon des Manufactures Impériales.	200 fr.
51 à 300.	Exemplaires sur papier des Vosges, teinté à la forme, fabriqué spécialement pour cet ouvrage.	125 fr.
301 à 1000	Exemplaires sur beau papier vélin de Rives.	70 fr.

ON PEUT SOUSCRIRE DÈS A PRÉSENT

c

G. MASSON, Éditeur, Libraire de l'Académie de Médecine,
120, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, EN FACE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, PARIS.

Nouveautés de l'année

SIX MOIS AUX ÉTATS-UNIS

VOYAGE D'UN TOURISTE DANS L'AMÉRIQUE DU NORD
SUIVI
D'UNE EXCURSION A PANAMA
TEXTE ET DESSINS
Par ALBERT TISSANDIER

Un vol. gr. in-8 de la *Bibliothèque de la Nature*, avec 82 fig., 8 pl. et 2 cartes. 10 fr.
Richement cartonné, tranches dorées, fers spéciaux . . . . . 13 fr.

L'INDUSTRIE MODERNE

L'ÉCLAIRAGE

DANS LA VILLE ET DANS LA MAISON
Par Ph. DELAHAYE
Ingénieur, ancien élève de l'Ecole polytechnique.

HISTORIQUE ET CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES — L'ÉCLAIRAGE CHEZ SOI
L'INDUSTRIE DE L'ÉCLAIRAGE — APPLICATIONS DIVERSES

Un vol. grand in-8 de la *Bibliothèque de la Nature*, avec 140 fig. et 9 planches. 10 fr.
Richement cartonné, tranches dorées, fers spéciaux. . . . . 13 fr.

LES MAMMIFÈRES

Par Carl VOGT

UN VOLUME GRAND IN-4. — 40 PLANCHES HORS TEXTE. — 265 FIGURES
DESSINÉES PAR FRÉDÉRIC SPECHT ET GRAVÉES SUR BOIS SOUS SA DIRECTION

Broché . . . . . 32 fr.
Cartonnage de luxe, fers spéciaux . . . . . 40 fr.
Reliure d'amateur . . . . . 42 fr.

LE MONDE TERRESTRE

PAR
E. D. LABESSE et H. PIERRET

I. L'HOMME ET LES ANIMAUX

LECTURES DE ZOOLOGIE A LA PORTÉE DE TOUS

Un volume in-8 richement illustré

Broché. . . . . 5 fr. — Relié. . . . . 8 fr.

II. LA TERRE ET LES VÉGÉTAUX

BOTANIQUE, MINÉRALOGIE, GÉOLOGIE ÉLÉMENTAIRES

Un volume in-8 richement illustré

Broché. . . . . 5 fr. — Relié. . . . . 8 fr.

L'AMÉRIQUE PRÉHISTORIQUE

Par le Marquis de NADILLAC

Un vol. gr. in-8 avec 289 figures dans le texte. 16 fr.
Relié en demi-maroquin, très soigné. . . 20 fr.

TRAITÉ GÉNÉRAL DE LA COMPOSITION

DES PARCS ET JARDINS

Par ÉDOUARD ANDRÉ
Architecte-paysagiste, Ancien chef de service des plantations suburbaines de la Ville de Paris.

Un volume très grand in-8 de 886 pages avec 11 pl. en chromolithogr. et 250 fig. dans le texte. 35 fr.
Reliure riche, tranche dorée, fers spéciaux. 40 fr.
Reliure d'amateur, dos et coins maroquin. 42 fr.

G. MASSON, Éditeur, Librairie de l'Académie de Médecine,
120, boulevard Saint-Germain, en face l'École de médecine, Paris.

LA NATURE

REVUE DES SCIENCES

ET DE LEURS APPLICATIONS AUX ARTS ET A L'INDUSTRIE

Journal hebdomadaire illustré

Honoré par M. le Ministre de l'Instruction publique d'une souscription pour les Bibliothèque populaires et scolaires.

RÉDACTEUR EN CHEF : **GASTON TISSANDIER**

Vingt-sept volumes en vente

PRIX DU VOLUME BROCHÉ : 10 FRANCS

AVEC UNE RELIURE RICHE, DORÉE SUR TRANCHE : 13 FR. 50

Le vingt-huitième volume commence avec le numéro 705 (5 décembre 1886)

La Nature paraît le samedi de chaque semaine. Chaque numéro est formé de 16 pages à deux colonnes, avec de nombreuses gravures dans le texte.

Le journal forme chaque année deux beaux volumes de bibliothèque, avec 300 gravures sur bois, dont la collection est une véritable encyclopédie des découvertes et des travaux scientifiques de la France et de l'étranger.

Il a été publié une table des matières des dix premières années (1873 à 1882). Accompagnée d'une table par noms d'auteurs et d'une table des gravures, elle forme un volume du même format que *La Nature*; le prix en est de **10** francs.

PRIX DE L'ABONNEMENT

PARIS : Un an (*deux volumes*)	20 fr.	DÉPARTEMENTS : Un an (*deux vol.*). .	25 fr.
— Six mois (*un volume*)	10 fr.	— Six mois (*un vol.*). .	12 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE DE LA NATURE

Publiée sous la direction de M. GASTON TISSANDIER, Rédacteur en chef du journal *La Nature*, dans le format grand in-8, avec nombreuses figures et planches hors texte. Prix de chaque volume : broché, 10 fr. richement cartonné . . . . . 13 fr.

Six mois aux États-Unis. Voyage d'un touriste dans l'Amérique du Nord, suivi d'une excursion à Panama. Texte et dessins par Albert TISSANDIER. 82 figures, 8 planches et 2 cartes.

L'Éclairage dans la ville et dans la maison, par M. Ch. DELAHAYE. 140 figures et 9 planches hors texte.

La Vie au fond des mers. Les explorations sous-marines du *Travailleur* et du *Talisman*, par FILHOL. 96 figures et 8 planches hors texte, dont 4 en couleur.

Les Hommes-phénomènes (force, agilité, adresse), par Guyot DAUBÈS. Hercules, coureurs, sauteurs, nageurs, plongeurs, gymnastes, équilibristes, disloqués, jongleurs, avaleurs de sabres, tireurs. 62 fig.

Les Récréations scientifiques ou l'Enseignement par les jeux, par Gaston TISSANDIER. La physique sans appareils, la chimie sans laboratoire, la science appliquée à l'économie domestique. Ouvrage couronné par l'Académie des sciences (prix Montyon). 4e édition. 220 figures et 4 planches en couleur.

Les Nouvelles routes du globe. Les travaux publics au XIXe siècle par Maxime HÉLÈNE, ex-secrétaire général de l'entreprise du percement du Saint-Gothard. 84 figures et 4 planches hors texte.

Les Origines de la science et ses premières applications, par A. DE ROCHAS. 212 fig. et 5 pl. hors texte.

L'Océan aérien. Études météorologiques, par Gaston TISSANDIER. 128 figures et 4 planches hors texte.

Les Races sauvages. Ethnographie moderne, par Alphonse BERTILLON. 107 fig. et 8 planches hors texte.

L'Étain, par Germain BAPST. 14 planches hors texte.

L'Art militaire et la science, le Matériel de guerre moderne, par le lieutenant-colonel HENNEBERT, ancien professeur à l'École militaire de Saint-Cyr et à l'École des ponts et chaussées. Les poudreries, les bouches à feu, les forteresses modernes, les camps retranchés, les torpilles, les aréostats, transports des dépêches, reconnaissances. 87 figures et 4 planches hors texte.

L'Electricité dans la maison, par E. HOSPITALIER, ingénieur des Arts et Manufactures, rédacteur en chef de *l'Electricien*. Piles intermittentes et continues, sonneries, avertisseurs, téléphonie, horlogerie, allumoirs, éclairage électrique domestique, moteurs et locomotion, récréations électriques. 158 figures.

Les Principales applications de l'électricité, par E. HOSPITALIER. Les sources d'électricité, l'éclairage électrique, téléphones, microphones, la transmission de la force à distance, la distribution de l'électricité, la locomotion électrique. 3e édition. 140 figures et 4 planches hors texte.

Les Voies ferrées, par L. BAGLÉ, ingénieur civil des mines. 143 figures et 4 planches hors texte.

Excursions géologiques à travers la France, par Stanislas MEUNIER, aide-naturaliste au Muséum d'histoire naturelle. 96 fig. et 2 planches hors texte.

© 2007 Lyon — Éditions « Les passerelles du temps » — www.editions-passerelles.fr

L. HÉBERT, LIBRAIRE-ÉDITEUR
7, RUE PERRONET, PARIS.
Successeur de Ve Alexandre HOUSSIAUX.

EN COURS DE PUBLICATION

ILLUSTRATION DES ŒUVRES COMPLÈTES

DE

VICTOR HUGO

(ÉDITION DÉFINITIVE HETZEL-QUANTIN)

SUITE DE 100 DESSINS

DE

FRANÇOIS FLAMENG

GRAVÉS A L'EAU-FORTE

PAR DAUMONT, DESMOULIN, ALBERT DUVIVIER, LÉOPOLD FLAMENG, GÉRY BICHARD, LALAUZE, H. LEFORT, DE LOS RIOS, L. LUCAS, J.-L. MASSARD, MONGIN, TEYSSONNIÈRES, TOUSSAINT, ETC.

Prix : 10 francs.

Cette illustration faite spécialement pour l'édition in-8 cavalier — *ne varietur* — HETZEL-QUANTIN, est publiée en 10 séries de 15 francs contenant chacune, dans un élégant carton, 10 gravures tirées sur très beau papier de Hollande teinté, format in-8 colombier (22 × 31).

Chaque gravure est précédée d'une feuille de garde sur laquelle est imprimée l'explication du sujet représenté.

EN VENTE : LES CINQ PREMIÈRES SÉRIES.

Prix de chaque série : **15** francs.

Un spécimen des gravures est envoyé aux amateurs qui en feront la demande.

Demander également le prospectus qui indique les tirages de luxe.

L. HÉBERT, LIBRAIRE-ÉDITEUR
7, RUE PERRONET, PARIS.
Successeur de Ve Alexandre HOUSSIAUX.

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
FRANÇOIS COPPÉE
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

MAGNIFIQUES VOLUMES IN-8 CAVALIER VÉLIN

ORNÉS DU PORTRAIT DE L'AUTEUR

Gravé par LÉOPOLD FLAMENG

ET ILLUSTRÉS DE 12 DESSINS DE FRANÇOIS FLAMENG

ET DE 2 DESSINS DE TOFANI

GRAVÉS AU BURIN

Par BOISSON, BOUTELIÉ, DUBOUCHET, LÉOPOLD FLAMENG & JULES JACQUET

Prix : Broché. . . . . 56 fr. »
— Relié, demi-chagrin, tranches jaspées. . . . . 75 fr. 25
— Relié, demi-chagrin, tr. ébarbées, tête dorée. . . . . 82 fr. 25

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
MOLIÈRE

NOUVELLE ÉDITION

COLLATIONNÉE SUR LES TEXTES ORIGINAUX AVEC LEURS VARIANTES

PRÉCÉDÉE DE

L'HISTOIRE DE LA VIE DE MOLIÈRE
PAR
VOLTAIRE

Et ornée de 19 gravures sur papier de Chine.

7 volumes in-8 cavalier. — Prix : Brochés . . . . . 56 fr. »
— Reliés, demi-chagrin, tranches jaspées . . . . . 75 fr. 25
— Reliés, demi-chagrin, tr. ébarbées, tête dorée. . . . 82 fr. 25

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION, 7, RUE SAINT-BENOIT, PARIS

Principales nouveautés pour les Étrennes de 1887

Vient de paraître

TITIEN

SA VIE ET SON ŒUVRE

Par Georges LAFENESTRE

Un magnifique volume in-folio colombier, illustré de 50 grandes planches hors texte gravées à l'eau-forte par Gaujean et Le Nain, ou reproduites par l'héliogravure en creux et en relief, et d'un grand nombre de gravures dans le texte reproduisant les tableaux de Titien et ses principaux dessins originaux d'après les nouveaux procédés de gravure directe.

TIRAGE A 800 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS

Édition sur papier vélin, avec cartonnage artistique, numérotée de 26 à 800. . . . . **100** fr.

TIRAGES DE LUXE AVEC PLUSIEURS SUITES DES PLANCHES

Nos 1 à 5 sur papier du Japon . . . . . **500** fr. | Nos 11 à 15 sur papier whatman. . . . . **300** fr
6 à 10 sur papier de Chine . . . . . **300** fr. | 16 à 25 sur papier de Hollande. . . . **200** fr

Nous avons fait graver pour cet ouvrage les plus célèbres tableaux et les principaux dessins de Titien qu'on admire en Italie, en Allemagne, en Russie, en Angleterre, en Espagne et en France. Un grand nombre sont reproduits par l'héliogravure directe avec une fidélité absolue. Les eaux-fortes, confiées à des artistes de talent, ont été exécutées dans les divers musées de l'Europe en présence de l'original même. Notre monographie contient, en outre, les plus belles estampes anciennes que nous avons à la Bibliothèque nationale.

M. G. Lafenestre a fait de la Vie de Titien une étude historique qui abonde en documents curieux ; dans la partie critique de son livre, il analyse éloquemment les œuvres de ce maître d'un génie si puissant et qui, dans le portrait et dans le paysage, tient un rang aussi élevé que dans la peinture décorative et dans la peinture d'histoire.

Vient de paraître

L'ILIADE D'HOMÈRE

Illustration de Henri MOTTE

Un beau volume in-4° carré, imprimé sur papier vélin en caractères type Didot et illustré de 24 grandes compositions, reproduites en héliogravure et en couleur.

Traduction de M. Emile Pessonneaux.

TIRAGE A PETIT NOMBRE

Prix, broché . . . . . **40** fr.

50 exemplaires sur hollande, numérotés, avec deux états des planches . . . . . **80** fr

La traduction de M. Pessonneaux est classique. Elle donne à la fois satisfaction aux savants et aux artistes.

L'illustration présentait de grandes difficultés ; il ne s'agissait plus pour un tel livre, de dessiner une série de scènes, mais véritablement de faire à côté du poète œuvre de créateur. Dans ces douze dernières années, M. Henri Motte a exécuté pour l'*Iliade* une véritable galerie de musée composée de 24 grands tableaux à l'huile. Nous avons fait reproduire cette œuvre considérable en héliogravure, afin de lui conserver le puissant caractère archéologique dont elle est empreinte. Nous pouvons dire que jamais ouvrage n'aura été conçu et exécuté avec une plus grande conscience artistique.

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION, 7, RUE SAINT-BENOIT, PARIS

Principales nouveautés pour les Étrennes de 1887

VIENT DE PARAITRE ÉDITION EXCEPTIONNELLE

ALEXANDRE DUMAS FILS

LA DAME AUX CAMÉLIAS

AVEC UNE NOUVELLE PRÉFACE DE A. DUMAS FILS

(*COLLECTION CALMANN LÉVY*)

Publication de grand luxe, formant un magnifique volume in-4° carré, imprimé sur beau papier vélin fabriqué spécialement pour cet ouvrage, et illustré, d'après les compositions de A. Lynch, d'un grand frontispice en couleur gravé par Gaujean, de 30 en-têtes de chapitres, en héliogravure directe, tirés en taille-douce dans des tons variés, et de 10 eaux-fortes hors texte gravées par Champollion et Massé.

TIRAGE A PETIT NOMBRE. — Édition sur papier vélin . . . . . **50** fr.

TIRAGES DE LUXE NUMÉROTÉS

1° 100 exemplaires sur Japon impérial, numérotés de 1 à 100, avec deux états des planches hors texte et une épreuve sur japon volant des en-têtes de chapitres. . . . . **150** fr.

2° 30 exemplaires sur Japon impérial, numérotés de I à XXX, avec trois états des planches hors texte, dont une suite en *premier état* d'eau-forte pure, une suite *terminée* avant lettre et avec remarques, une suite avec lettre et une épreuve sur japon volant des en-têtes de chapitres. . . . . **250** fr.

Dans cet ouvrage, l'eau-forte et l'héliogravure se sont prêté un mutuel concours. Chaque chapitre est illustré d'un en-tête tiré en taille-douce, à la manière de l'*Eventail* et de l'*Ombrelle*. En plus de ces 30 sujets, 10 planches hors texte gravées à l'eau-forte forment autant de tableaux séparés.

La fantaisie variée, l'élégance dans ses aspects les plus subtils, la grâce infinie de ces compositions vont définitivement consacrer le grand talent de M. Lynch. Les maitres graveurs qui les ont interprétées ou l'héliogravure directe qui en est le fac-similé, ont laissé à ces illustrations tout leur charme. Le Frontispice est une œuvre d'art remarquable.

Volumes précédemment parus dans la

BIBLIOTHÈQUE DES CHEFS-D'ŒUVRE DU ROMAN CONTEMPORAIN

JULES CLARETIE. — **Monsieur le Ministre**, édition illustrée de 10 compositions par Adrien Marie, gravées à l'eau-forte par Wallet, tirées hors texte. Avec une préface inédite.

GUSTAVE FLAUBERT. — **Madame Bovary**, 1 volume illustré de 12 compositions dessinées par A. Fourié, gravées à l'eau-forte par E. Abot et D. Mordant et tirées hors texte.

OCTAVE FEUILLET. — **Monsieur de Camors** (collection Calmann Lévy), 1 volume illustré de 11 compositions dessinées par S. Rejchan, gravées à l'eau-forte par Mme Louveau-Rouveyre et MM. E. Daumont et A. Duvivier, tirées hors texte.

H. DE BALZAC. — **Le Père Goriot**, scènes de la vie parisienne (collection Calmann Lévy), 1 vol. illustré de 10 compositions dessinées par Lynch, gravées à l'eau-forte par E. Abot et tirées hors texte.

GEORGE SAND. — **Mauprat** (collection Calmann Lévy), illustré de 10 compositions par Le Blant, gravées à l'eau-forte par H. Toussaint, tirées hors texte.

ED. ET J. DE GONCOURT. — **Germinie Lacerteux**, édition illustrée de 10 compositions par Jeanniot, gravées à l'eau-forte par Muller et tirées hors texte. Avec une nouvelle préface inédite.

Le prix de chaque volume in-4° anglais est de 25 francs broché.

Relié en demi-chagrin, à coins, tête dorée.. **32** fr. | Relié en demi-maroquin, à coins, tête dorée. **40** fr.

Il a été fait un **tirage spécial numéroté sur japon**. Pour ce tirage, les pages ont été réimposées avec marges régulières, sur papier de grand format in-4 colombier. Le papier est du Japon impérial de premier choix. Les planches sont en double suite, sur Hollande à la cuve et sur japon avant lettre. Les grandes marges de ces volumes les rendent propres à recevoir toute illustration complémentaire qu'il conviendrait aux amateurs d'y intercaler. (*Les volumes parus sont en partie épuisés.*) Prix de chaque volume de ce tirage, numéroté. **100** fr.



MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

7, RUE SAINT-BENOÎT, PARIS.

VIENT DE PARAITRE

LES

ENVIRONS DE PARIS

PAR

LOUIS BARRON

UN MAGNIFIQUE VOL. GRAND IN-8

Comprenant 600 pages imprimées avec luxe

et illustré de **Cinq cents** *dessins inédits* exécutés d'après nature

Par G. FRAIPONT



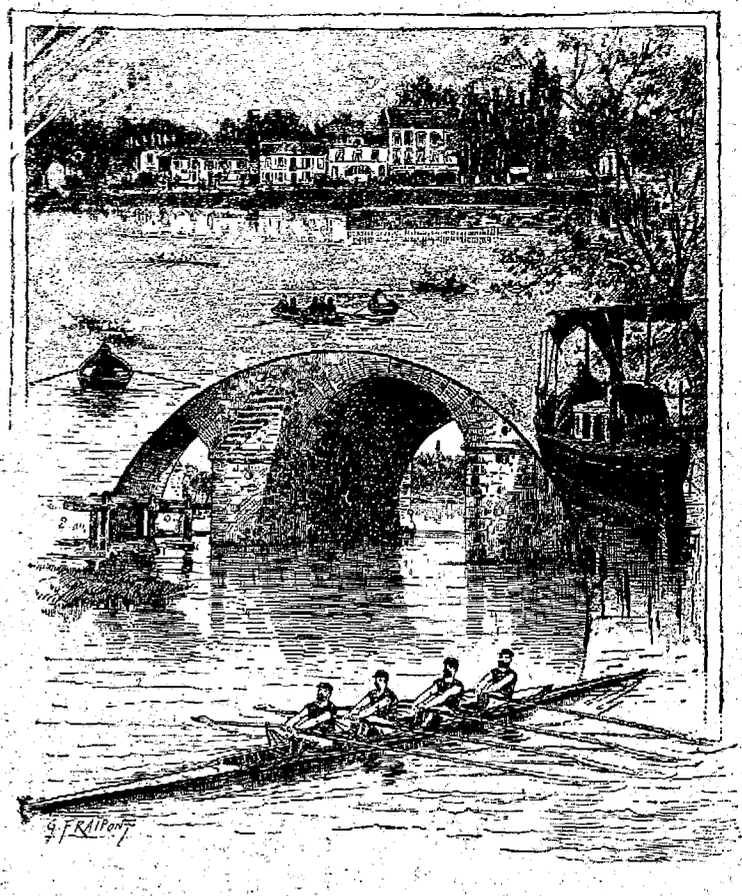



LA

FRANCE PITTORESQUE

ET

MONUMENTALE

FORMERA

UNE SÉRIE

de 8 à 10 volumes

« PARIS »

EST

EN VOIE DE PRÉPARATION



Broché, avec couverture en deux couleurs . . . . . **30** fr.
Cartonné, avec fers spéciaux, tranches dorées. . . . . **37** fr.
Demi-reliure d'amateur, dos et coins maroquin, tête dorée. . **40** fr.

Pour paraître en 1887 *dans le* MONDE PITTORESQUE ET MONUMENTAL

L'Italie du Nord, par G. DE LÉRIS.
L'Extrême-Orient (Chine, Japon, Indo-Chine française), par Paul BONNETAIN.

Premier volume paru : **l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande**, par P. VILLARS.

Un magnifique grand in-8 contenant 600 gravures inédites par les meilleurs artistes. Mêmes prix et tirages que pour les *Environs de Paris*.

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION, 7, RUE SAINT-BENOIT, PARIS

Principales Nouveautés pour les Étrennes de 1887

Vient de paraître

NOEL POUR TOUS

GRAND ALBUM D'UN GENRE ABSOLUMENT NOUVEAU

Contenant **12 planches en couleur** de 34 sur 48 centim.
et **2 magnifiques gravures en couleur**, qui forment doubles pages de 48 sur 68 centim.
Pouvant toutes être encadrées

Les tableaux que nous avons fait reproduire dans **Noël pour tous** sont entièrement inédits. Ils ont été spécialement exécutés pour cette publication par les artistes dont les noms suivent. Toutes nos gravures, tirées sur beau papier vélin, en aquarelles de plusieurs tons, d'après les procédés de la chromotypographie, n'ont pas de texte au verso, ce qui a laissé à l'impression des couleurs sa valeur et son éclat, et permet d'encadrer chacune des planches détachées de l'album. Les amateurs reconnaîtront que, par le choix des illustrations, Noël « **pour tous** » mérite son titre. Prix . . . . . **3 fr. 50**

LISTE DES 14 PLANCHES

Couverture en couleurs, aquarelle de LUC-OLIVIER MERSON.
Titre-Frontispice en couleurs, par GIRALDON.

LE DINER, grav. en couleurs par Émile ADAN.
AU MARCHÉ AUX FLEURS, grav. en couleurs, par V. GILBERT.
L'ATELIER, grav. en couleurs par JEANNIOT.
LA TOILETTE, grav. en couleurs par J. GIRARDET.
UNE ÉTOILE, grav. en couleurs par L. COMERRE.
BONNE ANNÉE ! grav. en couleurs par GRIVAZ.
LE JOUEUR D'ORGUE, grav. en couleurs par R. DE PIBRAC.
LE RETOUR DU MARIN, grav. en couleurs par G. HAQUETTE.
LA BIENVENUE, grav. en couleurs par E. CHAPERON.
DANS LES CHAMPS, grav. en couleurs par BOUTET DE MONVEL.

SUPPLÉMENTS (Planches de format double)
EVENTAIL, avec CALENDRIER pour 1887, gravure en couleurs, par F. MYRBACH.
CHANSON DE NOEL, poésie d'Armand SILVESTRE, musique d'André WORMSER, grav. en coul. par A. GAMBARD

IMAGERIE ARTISTIQUE (Format 28 sur 38)

Cette collection imprimée en chromotypographie se compose actuellement de 36 titres et s'augmentera sous peu de nombreuses feuilles nouvelles. Prix de la feuille. . . . **5** centimes.

ALBUM D'IMAGES

20 feuilles papier fort réunies sous un élégant cartonnage (28 sur 38). Prix . **3 fr. 50**

GRANDE ENCYCLOPÉDIE ENFANTINE

Viennent de paraître

LES BÉBÉS D'ALSACE-LORRAINE

Illustrations par F. BOUISSET

Prix, cartonné. . . . . **2** francs.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉDUCATION MATERNELLE

Volumes in-16 br. 2 fr. 25 ; rel. bleu et or. 3 fr. 50.

LA NUIT DE NOEL
Par CARNOY, illustrations de CHOVIN

MADEMOISELLE TRYMBALMOUCHE
Par Mme BALLEYGUIER, illustrations de ZIER

L'HIVER A LA CAMPAGNE
Par Mme DE WITT, née GUIZOT, illustrations de CHOVIN

L'ENFANT DES VOSGES
Par Julie de MONCEAU, illustrations de Alexis LEMAITRE

PRÉCÉDEMMENT PARUS :

HISTOIRE DE GERMAINE
Par A. QUANTIN

RÉCITS DE L'ONCLE PAUL
Par P. BONHOMME, illustrations de P. KAUFFMANN

BIBLIOTHÈQUE ENFANTINE

Volumes illustrés, brochés, 0 fr. 80 ; cartonnés, 1 fr. 25.

LE PETIT MONDE
Par Mme Amélie de WAILLY

BÉBÉS EN VACANCES
Par Mme HAMEAU

EN VENTE

Nombreux Alphabets, Albums, Volumes-albums, Livres illustrés, en noir et en couleur, depuis **0,15** cent. jusqu'à **4** fr.

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION, 7, RUE SAINT-BENOIT, PARIS

Publications en couleurs pour Étrennes

SWIFT

LES VOYAGES DE GULLIVER

TRADUCTION NOUVELLE DE B.-H. GAUSSERON, ILLUSTRATIONS EN COULEURS PAR **POIRSON**

Deux éditions : l'une, traduite pour la première fois **in extenso**; l'autre, destinée à la jeunesse, où les brutalités du texte ont été atténuées.

GOLDSMITH

LE VICAIRE DE WAKEFIELD

TRADUCTION NOUVELLE ET COMPLÈTE DE B.-H. GAUSSERON, ILLUSTRATIONS EN COULEURS PAR **POIRSON**

Chacun de ces 2 volumes, grand in-8 raisin, est orné de nombreuses gravures imprimées en aquarelle de six à dix tons de couleurs. Broché, sous couverture en couleurs . . . . 20 fr.
Relié en peau de crocodile avec mosaïque. . . . . 25 fr.
(Quelques exemplaires du *Vicaire de Wakefield* sur Japon à **50** fr.)

Ouvrage de haute fantaisie artistique

LA FRANÇAISE DU SIÈCLE

Un vol. in-8, imprimé en caractères types de Didot, sur beau papier des Vosges teinté, spécialement fabriqué pour cet ouvrage.

L'illustration par M. A. LYNCH, comprend : 1° Dix en-têtes de chapitres gravés à l'eau-forte, miniatures polychromes d'une finesse incomparable et d'une grande variété de tons; — 2° Dix grandes compositions à l'aquarelle, gravées en taille-douce en couleurs, par E. GAUJEAN, formant le monument pittoresque du costume de ce siècle et représentant un tirage de plus de cinquante planches diverses; 3° De nombreuses vignettes et culs-de-lampe gravés sur bois. La couverture, gravée à l'eau-forte en plusieurs tons et représentant différents médaillons de femmes, est repoussée en relief par un estampage relevé d'or. — Prix. . . . . **45** fr.
Quelques exemplaires sur grand japon. à **200** fr.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ENSEIGNEMENT DES BEAUX-ARTS

24 VOLUMES PARUS

Contenant chacun 400 à 500 pages illustrées de 100 à 200 gravures inédites

Anatomie artistique (l'), par M. Mathias Duval.
Archéologie étrusque et romaine (l'), par M. Martha.
Archéologie grecque (l'), par M. Max. Collignon.
Art byzantin (l'), par M. Bayet.
Art de la Verrerie (l'), par M. Gerspach.
Art japonais (l'), par M. L. Gonse.
Composition décorative (la), par M. Henry Mayeux.
Gravure (la), par M. le vicomte H. Delaborde.
Lexique des termes d'art, par M. Jules Adeline.
Livre, Impression et Reliure (le), par M. Bouchot.
Manuscrits et la Miniature (les), par M. Lecoy de la Marche.
Meuble (le), t. 1 et 2, par M. Alfred de Champeaux.
Monnaies et Médailles, par M. F. Lenormant.
Mosaïque (la), par M. Gerspach.
Musique (la), par M. H. Lavoix fils.
Mythologie figurée (la), par M. Max. Collignon.
Peinture anglaise (la), par M. Ernest Chesneau.
Peinture flamande (la), par M. A.-J. Wauters.
Peinture hollandaise (la), par M. Henry Havard.
Peinture italienne (la), t. 1, par M. Georges Lafenestre.
Précis d'Histoire de l'Art, par M. Bayet.
Procédés modernes de la Gravure (les), par M. A. de Lostalot.
Tapisserie (la), par M. Eug. Muntz.

Chaque volume broché, **3** fr. **50** — Avec une reliure artistique, **4** fr. **50**

ÉDITION ARTISTIQUE

DE LA

VIE DES SAINTS

PAR

Mgr PAUL GUÉRIN

ILLUSTRÉ AVEC LE PLUS GRAND SOIN

Par YAN D'ARGENT

12 aquarelles groupant les Apôtres, les Martyrs, les saints Ouvriers, les saintes Femmes, les saintes Pénitentes, etc. — 24 lettres ornées. — 12 titres symboliques. — 365 encadrements, avec environ mille sujets inédits se rapportant à la vie de chaque Saint.

DEUX VOLUMES IN-4

Prix : Broché..... **60** fr.
Riche cartonnage, plaq. spéc., tr. dor... **70** fr.
Rel. demi-chagrin, plaq. spéc., tr. dor... **80** fr.

Le même ouvr., rel. en un seul vol.. **65** et **70** fr.

Il a été tiré 50 exempl. sur japon.
Les deux vol. broch. **200** fr.

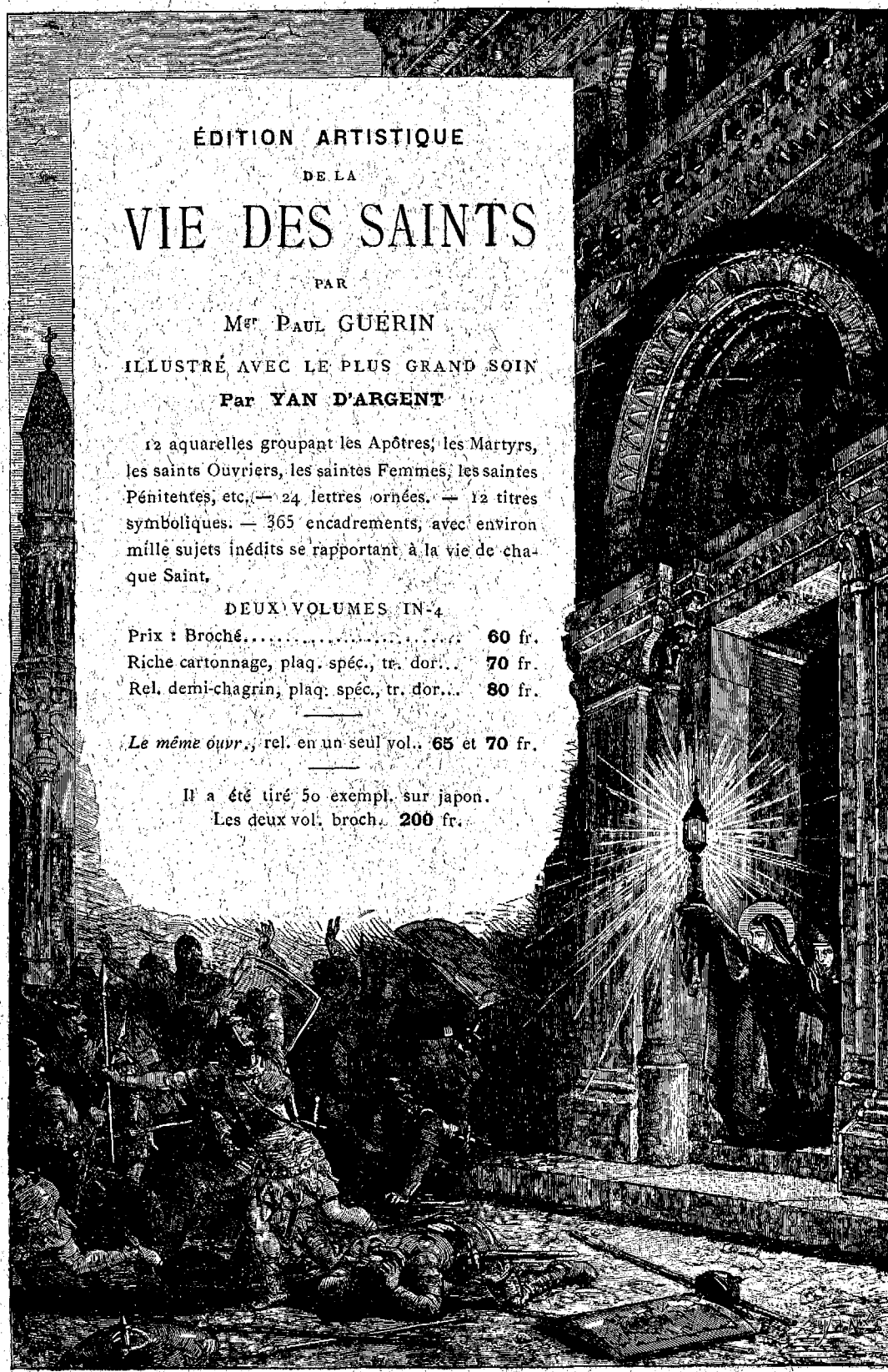



VINGT-CINQ AOUT

SAINT LOUIS

FILS de Louis VIII et de Blanche de Castille, Louis IX naquit le 25 avril 1215, au château de Poissy. Sa mère n'épargna rien pour en faire un grand roi et un grand saint; elle lui inculquait, pour régler toutes ses actions, l'aversion du péché et la préoccupation constante du salut éternel de son âme. « Mon fils, lui répétait-elle souvent, j'aimerais mieux vous voir mort que souillé d'un seul péché mortel. »

LIBRAIRIE **VICTOR PALMÉ**, RUE DES S.-PÈRES, 76, A PARIS.

LE

LITTORAL DE LA FRANCE

PAR

CHARLES-FÉLIX AUBERT

(V. VATTIER D'AMBROYSE)

Ouvrage couronné par l'Académie française (Prix Marcelin Guérin)

ILLUSTRATION

PAR SCOTT, BRUN, LALANNE, TOUSSAINT, FRAIPONT, CIAPPORI, CAUSSIN, DUBRÉ, CHAPON, KARL, SAINT-ELME-GAUTIER

VIENT DE PARAITRE : 4e PARTIE

COTES GASCONNES

DE LA ROCHELLE A HENDAYE

UN VOLUME IN-4

ONT DÉJA PARU

PREMIÈRE PARTIE

COTES NORMANDES

DE DUNKERQUE AU MONT-SAINT-MICHEL

UN VOLUME IN-4

DEUXIÈME PARTIE

COTES BRETONNES

DU MONT-SAINT-MICHEL A LORIENT

UN VOLUME IN-4

TROISIÈME PARTIE

COTES VENDÉENNES

DE LORIENT A LA ROCHELLE

CHAQUE PARTIE SE VEND SÉPARÉMENT

Et forme un volume d'environ 600 pages, orné de plus de 300 gravures dans le texte et de nombreuses planches hors texte et cartes, tirées en une ou plusieurs couleurs.

PRIX DE CHAQUE PARTIE OU VOLUME

Broché ..... 20 fr.
Riche cartonnage, avec plaques spéciales, tranches dorées ..... 25 fr.
Reliure-demi chagrin, plaques spéciales, tranches dorées ..... 30 fr.

LIBRAIRIE **VICTOR PALMÉ**, RUE DES S.-PÈRES, 76, A PARIS.

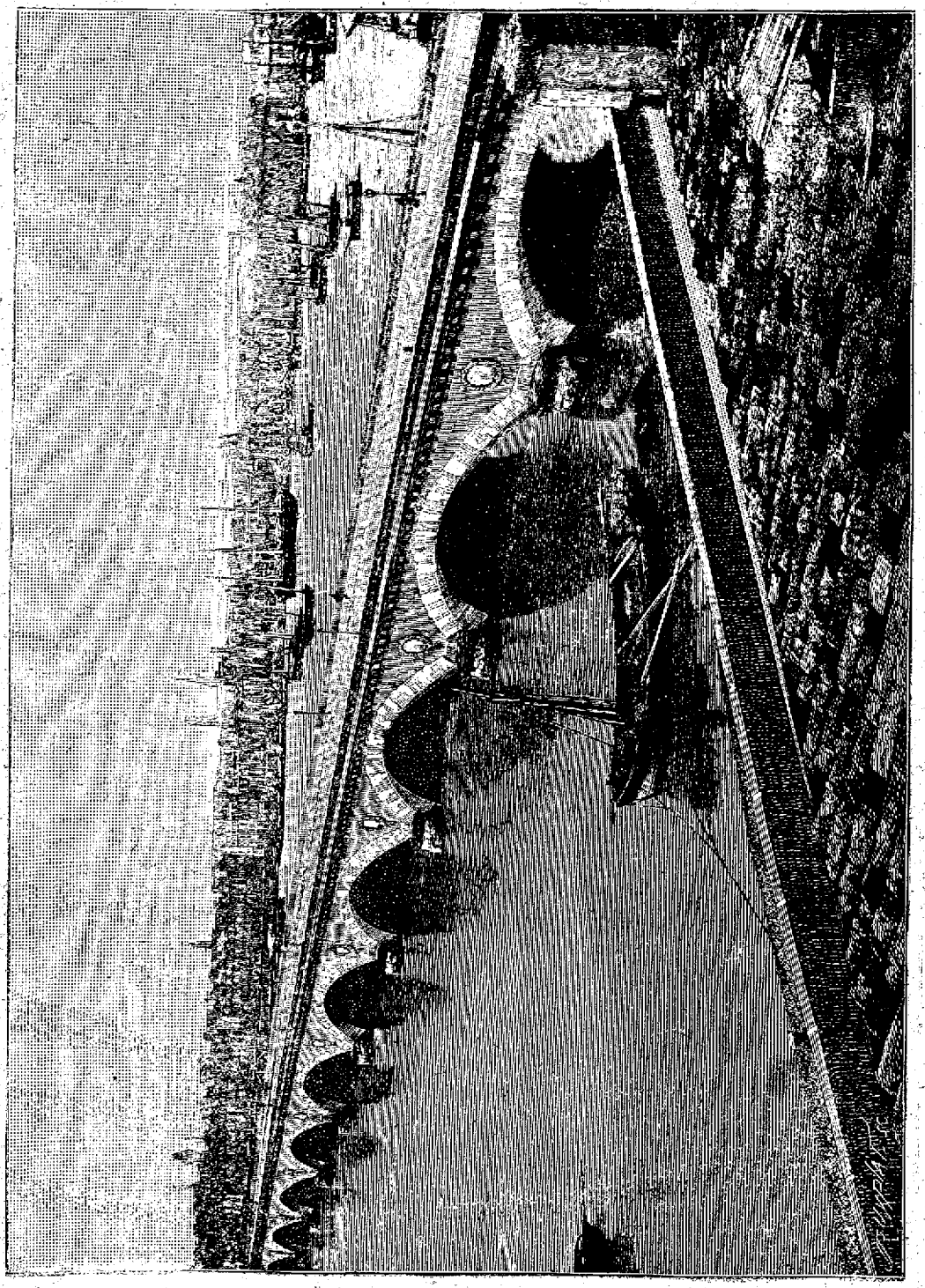

LE PONT DE BORDEAUX. — (*Littoral de la France*, 4e partie.)

LE LITTORAL DE LA FRANCE. (Spécimen des gravures hors texte.)

LIBRAIRIE **VICTOR PALMÉ**, RUE DES S.-PÈRES, 76, A PARIS.

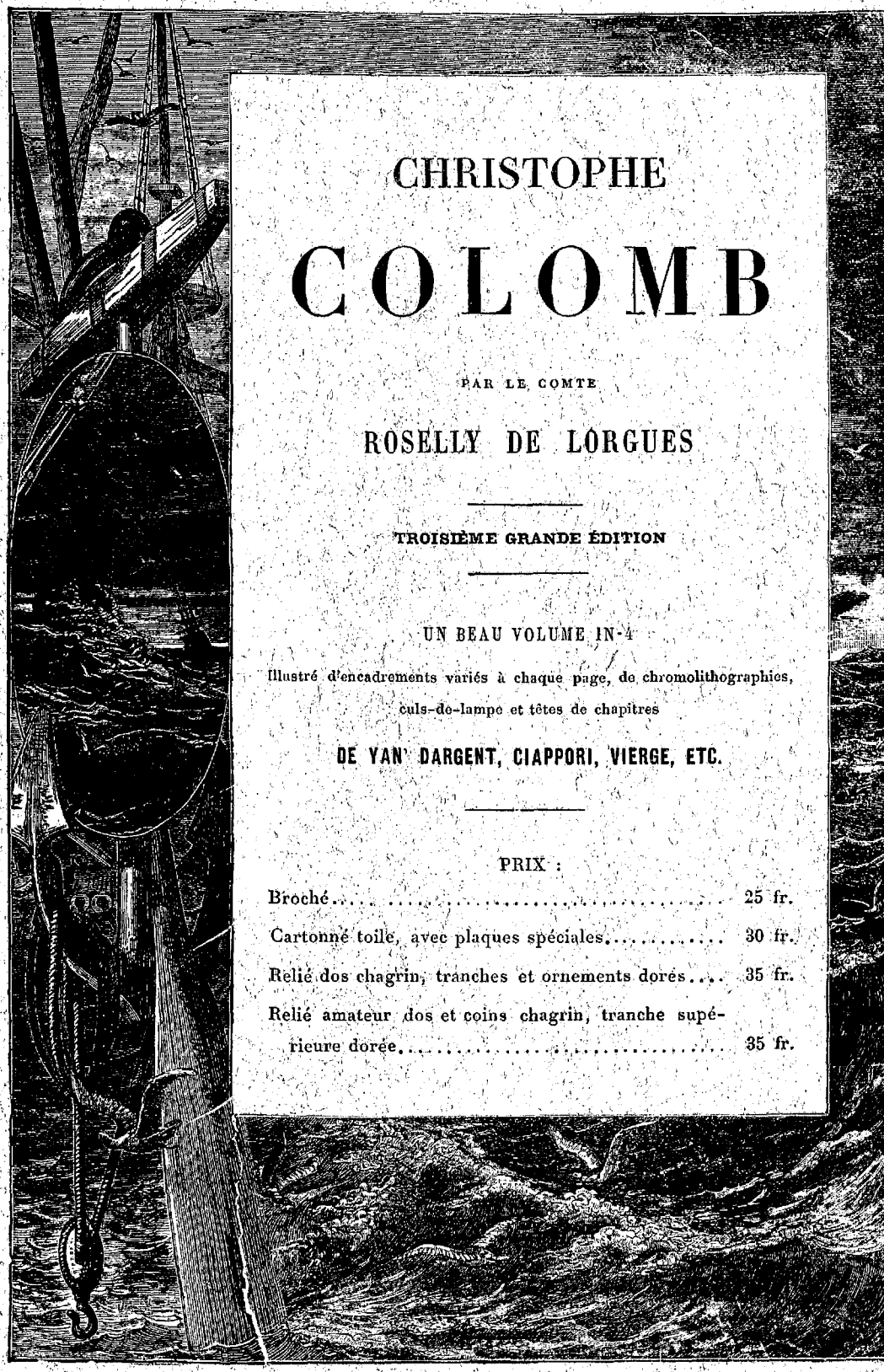

CHRISTOPHE COLOMB

PAR LE COMTE

ROSELLY DE LORGUES

TROISIÈME GRANDE ÉDITION

UN BEAU VOLUME IN-4

Illustré d'encadrements variés à chaque page, de chromolithographies, culs-de-lampe et têtes de chapitres

DE VAN' DARGENT, CIAPPORI, VIERGE, ETC.

PRIX :

Broché	25 fr.
Cartonné toile, avec plaques spéciales	30 fr.
Relié dos chagrin, tranches et ornements dorés	35 fr.
Relié amateur dos et coins chagrin, tranche supérieure dorée	35 fr.



CHAPITRE PREMIER

I

E 30 mai 1498, l'Amiral était parti sous l'invocation de la Très Sainte Trinité, en ayant fait le vœu de donner son auguste nom à la première terre

CHRISTOPHE COLOMB (Spécimen des encadrements et du texte).

LA CHEVALERIE

PAR Léon GAUTIER, PROFESSEUR A L'ÉCOLE DES CHARTES.

GRAND PRIX GOBERT

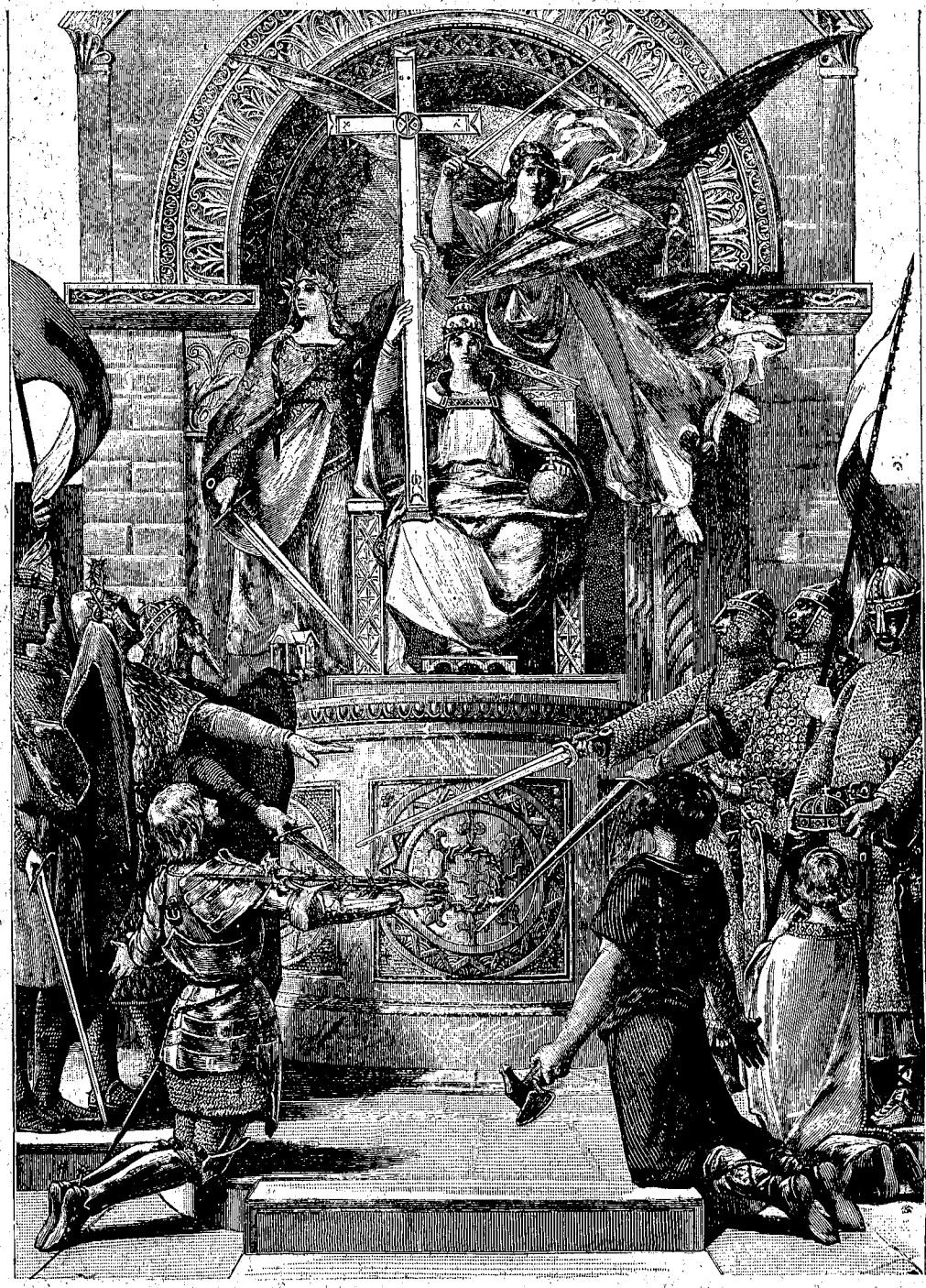

LA CHEVALERIE (frontispice de l'ouvrage).

La Chevalerie DANS LE CIEL : Saint-Michel : DANS L'HISTOIRE : Charlemagne, saint Louis, Jeanne d'Arc, Bayard ; — DANS LA LÉGENDE : Roland, Olivier, Guillaume Fierebrace et Renaud de Montauban.

LIBRAIRIE VICTOR PALMÉ, RUE DES S.-PÈRES, 76, A PARIS



Le départ du croisé (p. 704). Composition de Luc-Olivier Merson.

CHAPITRE XVII

LA VIE MILITAIRE DU CHEVALIER

I. AVANT LA GUERRE

GUERRE, chasse et tournoi, c'est, en trois mots, toute la vie d'un baron, et encore la chasse et le tournoi doivent-ils être principalement considérés comme une petite guerre qui est l'apprentissage de la grande. Toute nation militaire doit, sous une forme ou sous une autre, posséder des écoles de guerre. Le moyen âge féodal avait deux de ces écoles, et nous venons de les nommer.

Le Tournoi est la première de ces institutions qui étaient jadis destinées à entretenir, dans la nation, l'esprit et les habitudes militaires.

L'ouvrage forme un magnifique volume gr. in-4 de 800 pages, illustré de 25 grandes compositions hors texte, de 30 frises, de 40 lettrines et culs-de-lampe, et d'environ 150 gravures dans le texte. Broché, 40 fr.
Riche cart. toile, plaq. spéc., tr. dor., 45 fr. — Demi-rel. chag., plats toile, avec ou rel. plaq., amateur, 50 fr.

LIBRAIRIE VICTOR PALMÉ, RUE DES S.-PÈRES, 76, A PARIS.

JÉRUSALEM

SOUVENIRS

D'UN

VOYAGE EN TERRE SAINTE

PAR

J.-T. DE BELLOC

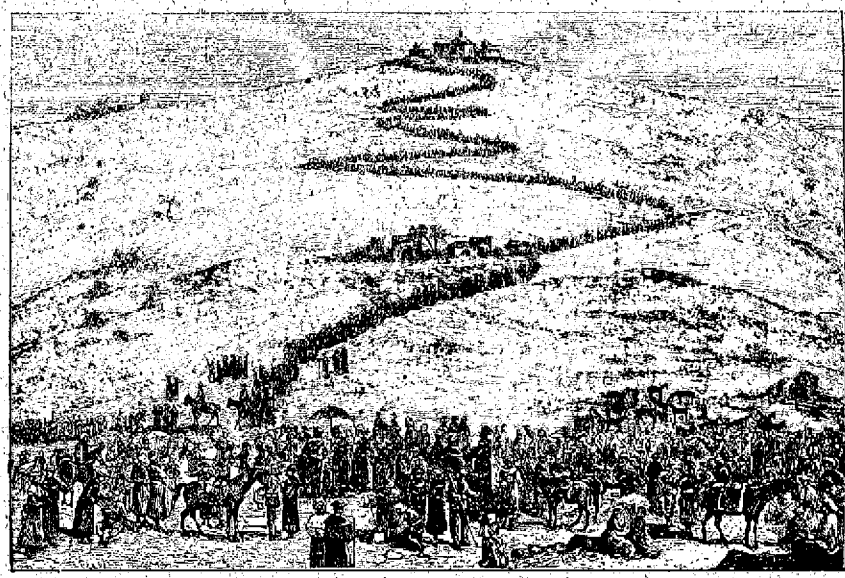

Les pèlerins descendent du mont Carmel et montent à cheval (sur la plage).

MAGNIFIQUE VOLUME IN-QUARTO

SPLENDIDEMENT ILLUSTRÉ DE NOMBREUSES GRAVURES

DESSINS AU PROCÉDÉ ET PHOTOGRAVURES DANS LE TEXTE ET HORS TEXTE.

Broché	15 fr.
Cartonnage de luxe, fers spéciaux	20 fr.
Reliure demi-chagrin	24 fr.

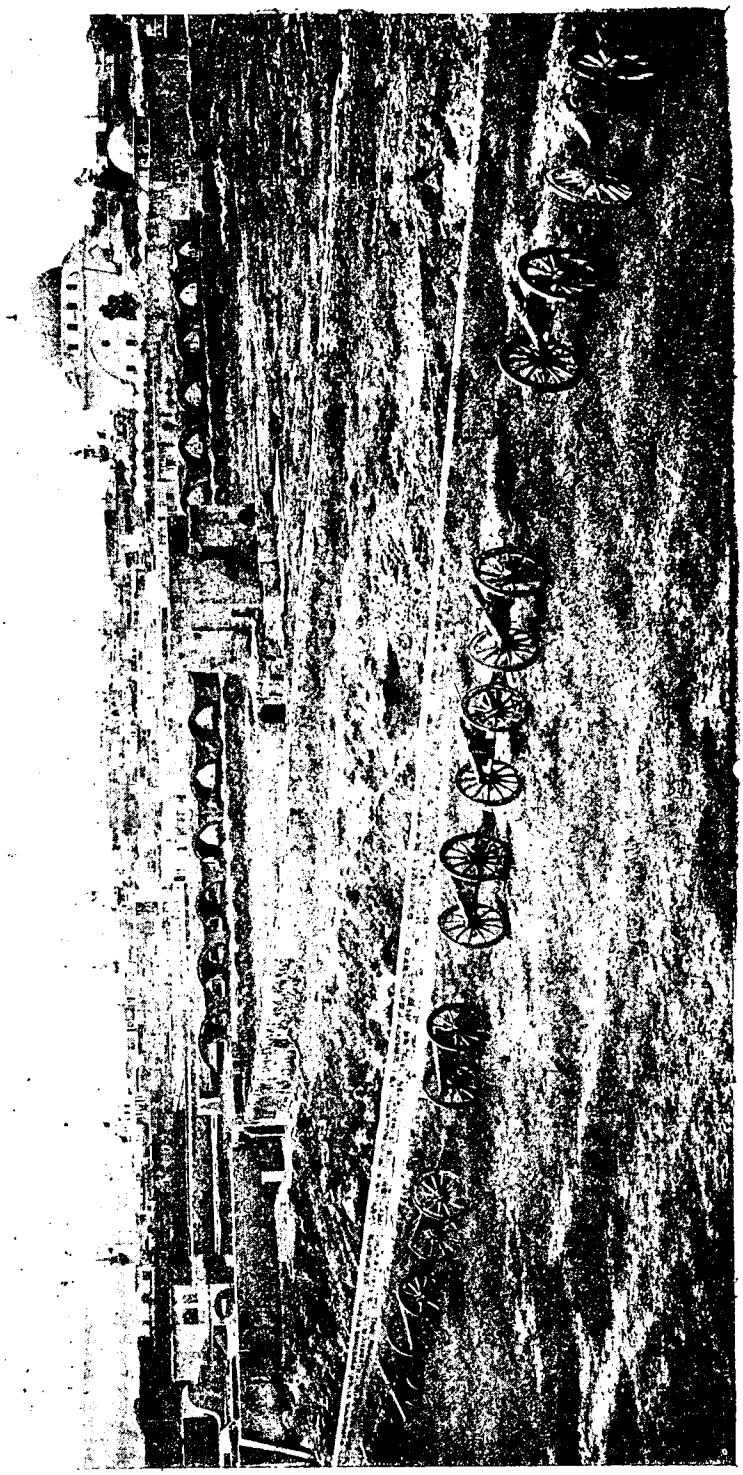

Vue générale de Saint-Jean-d'Acre.

JÉRUSALEM. — Spécimen des gravures hors texte.

BOUSSOD, VALADON ET Cᵉ, ÉDITEURS, 9, RUE CHAPTAL, PARIS
ANCIENNE MAISON GOUPIL ET Cᵉ

CENDRILLON ET LES FÉES

(CONTES DE PERRAULT)

TRENTE-TROIS

AQUARELLES

PAR

ÉDOUARD DE BEAUMONT

UN VOLUME DE GRAND LUXE, FORMAT IN-4 JÉSUS

L'illustration de M. Édouard de Beaumont est une délicieuse fantaisie où l'artiste, tout en copiant le texte le plus pur de Perrault, s'est amusé à y jeter des aquarelles qui, tantôt saillent hors de la justification et courent sur les marges, tantôt montent sur le texte lui-même, l'enveloppent, l'enserrent, le noient en quelque façon, mais sans que la netteté du caractère — le plus bel italique du XVIIᵉ siècle — en soit atteinte ou diminuée.

Imprimé en format in-4 jésus, sur papier à la cuve spécialement fabriqué par la papeterie de Rives, **Cendrillon et les Fées** comprend trente-trois aquarelles reproduites en fac-similé. Jamais, on peut l'affirmer, la gravure en couleur, même au XVIIIᵉ siècle, n'a atteint cette perfection, cet éclat, cette qualité de tons, cette diversité, cette finesse dans les modelés, cette exquise douceur dans les chairs, ce sont les originaux mêmes, avec leur touche brillante, leur coloration claire et gaie, qui font de chacune des pages comme un bouquet printanier. On ne saurait offrir de plus galantes étrennes et il n'est point de femme élégante qui ne veuille avoir ce livre sur sa table, au mois de janvier.

PRIX

Exemplaires en portefeuille	200 francs.
Reliure très riche du XVIIᵉ siècle, imitation maroquin du Levant, fers dorés sur les plats, gardes satin crème, avec dentelles dorées, tranche supérieure dorée.	50 francs.

C. MARPON & E. FLAMMARION, imprimeurs-éditeurs, r. Racine, 26, près l'Odéon, Paris

ÉTRENNES 1887

BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE POPULAIRE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

CAMILLE FLAMMARION

LA

CRÉATION DE L'HOMME

ET

LES PREMIERS AGES DE L'HUMANITÉ

Par Henri DU CLEUZIOU

(Ouvrage faisant suite au *Monde avant la Création de l'homme*)

UN BEAU VOLUME GRAND IN-8 JÉSUS

Illustré de 350 figures, 5 grandes planches tirées à part et de cartes en couleur.

Prix : Broché, 10 fr,; relié toile, tr. dor., plaque, 14 fr.; relié demi-chagr., tr. dor., 16 fr.

OUVRAGES DE CAMILLE FLAMMARION

LE MONDE

AVANT

LA CRÉATION DE L'HOMME

UN VOLUME GRAND IN-8

Illustré de 400 figures, 5 aquarelles, 8 cartes en couleur.

Prix : Broché. . . . . 10 fr.
Relié toile, tr. dor., plaque. 14 fr.
Relié demi-chagrin, tr. dor. 16 fr.

LES

TERRES DU CIEL

Ouvrage illustré de photographies célestes

VUES TÉLESCOPIQUES, CARTES ET 400 FIGURES

UN VOLUME GRAND IN-8 JÉSUS

Prix : Broché. . . . . 12 fr.
Relié toile, tr. dor., plaques.. 16 fr.
Relié demi-chagrin, tr. dor. . 18 fr.

LES ÉTOILES

ET LES

CURIOSITÉS DU CIEL

40e Mille

UN VOLUME GRAND IN-8

Illustré de 400 figures

Prix : Broché. . . . . 12 fr.
Relié toile, tr. dor., plaque. 16 fr.
Relié demi-chagrin, tr. dor. 18 fr.

ASTRONOMIE POPULAIRE

80e Mille

UN VOLUME GRAND IN-8 JÉSUS

DE 840 PAGES

Illust. de 360 grav., 7 chromos, cartes célestes

Prix : Broché.. . . . . 12 fr.
Relié toile, tr. dor., plaques. 16 fr.
Relié demi-chagrin, tr. dor. 18 fr.

Ces ouvrages existent également en reliure d'amateur.

LIBRAIRIE **Léopold CERF**, 13, rue de Médicis, à Paris.

RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE COMIQUE
EN FRANCE
AU MOYEN AGE

PAR

L. PETIT DE JULLEVILLE

Professseur supléant à la Sorbonne.

Cet ouvrage a été imprimé avec luxe à petit nombre, et tous les exemplaires sont numérotés.

JUSTIFICATION DU TIRAGE

Tiré à 10 exemplaires sur		papier de Japon à la main, numérotés de 1 à 10. Prix . . .	60 fr.
— 10	—	papier de Chine, numérotés de 11 à 20. Prix	60 fr.
— 30	—	papier vergé, numérotés de 21 á 50. Prix.	40 fr.
— 500	—	papier vélin du Marais, numérotés de 51 à 550. Prix. . . .	20 fr.

Ouvrages du même Auteur

HISTOIRE
DU
THÉATRE EN FRANCE
AU MOYEN AGE

OUVRAGE TERMINÉ, SE COMPOSANT DES PARTIES SUIVANTES

I. — **Les Mystères.** Paris, Hachette, 1880. 2 vol. in-8. Prix. . . . . 15 fr.

II. — **Les Comédiens en France au moyen âge.** Paris, L. Cerf, 1885. In-16. Prix. . . . . 3 fr. 50

III. — **La Comédie et les mœurs en France au moyen âge.** Paris, L. Cerf, 1886. In-16. Prix . . . . . 3 fr. 50

V. — **Répertoire du théâtre comique en France au moyen âge.** (*Voir ci-dessus.*)

E. PLON, NOURRIT & Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8 ET 10, RUE GARANCIÈRE, PARIS.

LA

COMÉDIE DU JOUR

SOUS

LA RÉPUBLIQUE ATHÉNIENNE

PAR

ALBERT MILLAUD

ILLUSTRÉ DE 380 DESSINS DE CARAN-D'ACHE

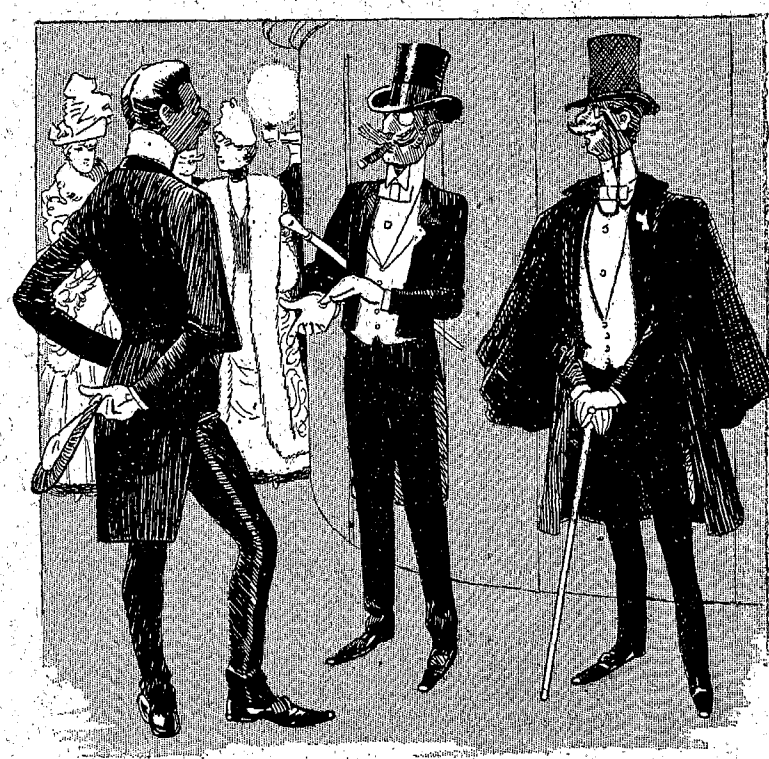

UN MAGNIFIQUE VOLUME GRAND IN-8 COLOMBIER

Prix, broché : 20 francs.

Cartonné, fer spécial. 24 fr. — Demi-chagrin. 25 fr. — Demi-reliure amateur. 27 fr.

E. PLON, NOURRIT & Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8 ET 10, RUE GARANCIÈRE, PARIS.

LES MAITRES ITALIENS AU SERVICE DE LA MAISON D'AUTRICHE

LEONE LEONI

SCULPTEUR DE CHARLES-QUINT

ET

POMPEO LEONI

SCULPTEUR DE PHILIPPE II

Par Eugène PLON



Tombeau de Charles-Quint, à l'Escurial, par Pompeo Leoni.
Reduction d'une eau-forte de M. Paul Le Rat.

Un magnifique volume, enrichi d'une soixantaine de planches hors texte, eaux-fortes de Paul Le Rat, héliogravures, etc. — Prix : broché, 50 fr.; cartonné toile, fers spéciaux, 60 fr.; demi-rel. amateur, 70 fr.; demi-rel. maroquin poli, tête dorée, signée Canape-Belz, 100 fr.
Exempl. d'artistes, numérotés. Prix. 100 fr. — Exempl. papier de cuve, numérotés. Prix. 200 fr.
Exempl. sur Japon, numérotés. Prix. 300 fr.

BENVENUTO CELLINI

ORFÈVRE, MÉDAILLEUR, SCULPTEUR

RECHERCHES SUR SA VIE ET SUR SON ŒUVRE

Par Eugène PLON

Un superbe vol. in-4. Prix, br., 60 fr.; demi-rel. amateur, 80 fr.; demi-rel. maroq., 100 fr.

E. PLON, NOURRIT & Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8 ET 10, RUE GARANCIÈRE, PARIS.

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

I. VIE DE S. FRANÇOIS — II. S. FRANÇOIS APRÈS SA MORT



FUNÉRAILLES DE SAINT FRANÇOIS.
D'après la fresque de Puccio Capanna, à la salle du chapitre de San Francesco, à Pistoie.

Un beau volume in-4 jésus, format de luxe, de 450 pages, très richement illustré.
Broché, 50 fr. — Cartonné, 60 fr. — Demi-reliure chagrin avec plaque spéciale mosaïque, tranche dorée, 70 fr. — Demi-reliure amateur, avec coins, tête dorée, 70 fr.

LA TERRE SAINTE

(Première partie)

SON HISTOIRE — SES SOUVENIRS — SES SITES
SES MONUMENTS

PAR

VICTOR GUÉRIN

Ouvrage couronné par l'Académie française
(Prix Montyon)

LA TERRE SAINTE

(Deuxième partie)

LIBAN — PHÉNICIE — PALESTINE OCCIDENTALE ET MÉRIDIONALE
PÉTRA — SINAÏ — ÉGYPTE

PAR

VICTOR GUÉRIN

Ouvrage couronné par l'Académie française
(Prix Montyon)

Chaque vol.: broché, 50 fr.; cart., 60 fr.; demi-chagrin, 70 fr.; demi-maroq., 70 fr.

E. PLON, NOURRIT & Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8 ET 10, RUE GARANCIÈRE, PARIS

BIBLIOTHÈQUE DE LA JEUNESSE

QUAND J'ÉTAIS PETIT

HISTOIRE D'UN ENFANT RACONTÉE PAR UN HOMME

Par Lucien BIART

ILLUSTRATIONS DE B. DE MONVEL



« Mes tours intéressent la société. »

Un magnifique volume in-8, richement illustré en noir et en couleur,
Prix, broché : 10 fr.; élégant cartonnage avec fers spéciaux : 12 fr.

Perdue, par H. Gréville, illustrations de Fréd. Régamey. Un beau volume grand in-8 raisin. Prix : broché, 8 fr.; cart., tr. dorées, 10 fr.; demi-rel., 12 fr.; demi-rel. amateur . . . . . 13 fr.

Cœurs vaillants, Nouvelles historiques, par Raoul de Navery. In-8 illustré de 50 gravures sur bois. Broché, 10 fr.; cart., 13 fr.; relié . . . . . 14 fr.

Contes de Saint-Santin, par le marquis de Chennevières, illustrations de Léonce Petit. Un beau volume in-8 raisin. Prix : broché, 8 fr.; cart., 10 fr.; relié. . . . . 12 fr.

Les Contes de ma mère, recueillis et illustrés par Bertall. Un joli vol. illustré. Prix : broché, 7 fr.; cart., 10 fr.; relié. . . . 11 fr.

Le Vœu de Nadia, par H. Gréville, illustrations d'Adrien Marie. Un beau volume in-8 raisin. Prix : broché, 10 fr.; cartonné toile, 13 fr. 50; demi-rel., 14 fr. 50; reliure amateur . . . . . 16 fr.

Les Aventures de Martin Tromp, par Raoul de Navery. Un joli vol. gr. in-8 enrichi d'un grand nombre de dessins de G. Fath. Broché, 8 fr.; cart., 10 fr.; relié . . . 12 fr.

Les Cataractes de l'Obi. Voyage dans les steppes sibériennes, par Georges Fath. Un beau vol. in-8 enrichi de nombreuses gravures. Prix : broché, 8 fr.; cart., 10 fr.; relié . . . . . 12 fr.

Prisonniers dans les glaces, par Georges Fath. Un beau vol. in-8 richement illustré. Broché, 8 fr.; cart., 10 fr.; relié. . . . . 12 fr.

E. PLON, NOURRIT & Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8 ET 10, RUE GARANCIÈRE, PARIS.

BIBLIOTHÈQUE DE LA JEUNESSE

L'ÉQUITATION

PUÉRILE ET HONNÊTE

PETIT TRAITÉ A LA PLUME ET AU PINCEAU

PAR CRAFTY.

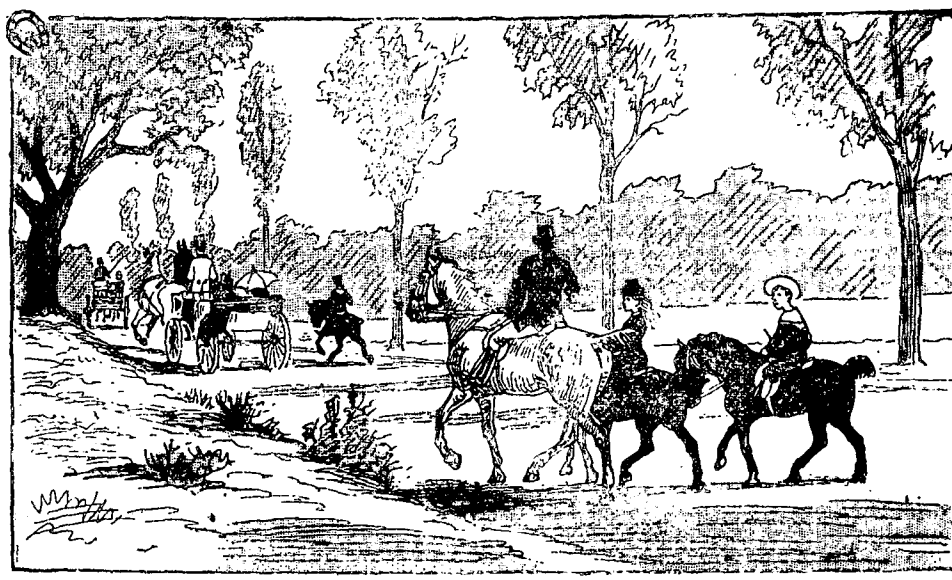

EN PROMENADE.

UN BEAU VOLUME ALBUM IN-4 OBLONG RICHEMENT ILLUSTRÉ EN COULEURS
Elégant cartonnage avec fers spéciaux. — Prix. . . . . 10 fr.

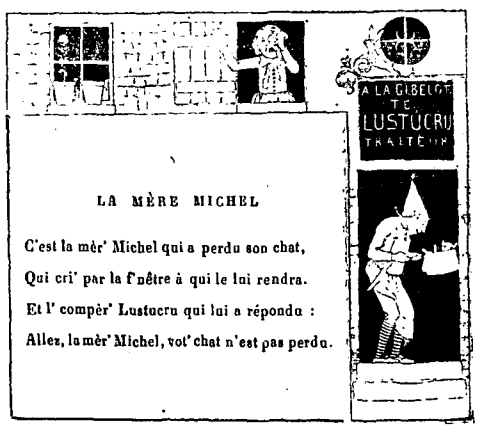

LA MÈRE MICHEL

C'est la mèr' Michel qui a perdu son chat,
Qui cri' par la f'nêtre à qui le lui rendra.
Et l' compèr' Lustucru qui lui a répondu :
Allez, la mèr' Michel, vot' chat n'est pas perdu.

VIEILLES CHANSONS

ET RONDES

POUR LES PETITS ENFANTS

NOTÉES, AVEC ACCOMPAGNEMENTS FACILES

Par CH. M. WIDOR

Illustrations de M. BOUTET DE MONVEL

DEUXIÈME ÉDITION

Beau volume-album in-4 oblong, tiré en couleurs, avec jolie reliure or et étoffe. Prix : 10 fr.

E. PLON, NOURRIT & Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8 ET 10, RUE GARANCIÈRE, PARIS

A TRAVERS

L'ASIE CENTRALE

LA STEPPE KIRGHIZE — LE TURKESTAN RUSSE — BOUKHARA — KHIVA

LE PAYS DES TURCOMANS ET LA PERSE

Impressions de voyage, par HENRI MOSER



Un superbe volume grand in-8 colombier

orné de plus de 170 gravures,

dont 117 dessins de M. E. VAN MUYDEN

et 16 héliotypies

avec une carte itinéraire

DU

VOYAGE A TRAVERS L'ASIE CENTRALE

Prix : broché, 20 fr.; cart. fers spéciaux, 24 fr.; d.-chagrin, 25 fr.; rel. amateur, 27 fr.

VICTOR TISSOT

LA RUSSIE ET LES RUSSES

KIEW & MOSCOU

LA HONGRIE

DE L'ADRIATIQUE AU DANUBE

Chacun de ces ouvrages forme un magnifique volume grand in-8 colombier richement illustré.

Prix : broché, 20 fr.; cart., 24 fr.; demi-chagrin, 25 fr.; demi-rel. amateur, 27 fr.

AMSTERDAM ET VENISE

Par HENRY HAVARD

Deuxième édition. — Un beau vol. grand in-8. Sept eaux-fortes par L. FLAMENG et GAUCHEREL, et cent vingt-quatre gravures sur bois.

Broché, 20 fr.; cart., 24 fr.; relié, 25 fr.

LA SARDAIGNE

A VOL D'OISEAU EN 1882

SON HISTOIRE — SES MŒURS — SA GÉOLOGIE — SES RICHESSES MÉTALLIFÈRES ET SES PRODUCTIONS DE TOUTE SORTE

Par le baron ROISSART DE BELLET

Un beau vol. in-8, avec gravures et dessins en couleur.

Broché, 10 fr.; relié, 15 fr.

CTE DE BEAUVOIR

VOYAGE AUTOUR DU MONDE

AUSTRALIE — JAVA, SIAM, CANTON — PÉKIN, YEDDO, SAN FRANCISCO

Un beau volume in-8 jésus, richement illustré.

Prix : broché, 12 fr.; cart., 15 fr.; relié, 16 fr.

Chacune des parties de cette édition : I. *Australie.* — II. *Java, Siam, Canton.* — III. *Pékin.* — *Yeddo, San Francisco,* se vend séparément en un beau volume. Broché, 4 fr.; cartonné, 6 fr. 50.

LE MÊME OUVRAGE. Un vol. grand in-8 colombier, enrichi de 116 gravures, cartes, plans et *fac-simile.*

Dixième édition, sur fort vélin. Broché, 20 fr.; cartonné, 24 fr.; relié, 25 fr.

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8 ET 10, RUE GARANCIÈRE, PARIS.

BIBLIOTHÈQUE DE LA JEUNESSE

NOS CHÉRIS

CHEZ EUX — A LA VILLE
A LA MER — A LA CAMPAGNE — DANS LE MONDE

Par MARS



« Une bonne petite farce à faire à la tante Emily qui est si chatouilleuse. »

Un beau volume album in-4 oblong richement illustré en couleurs
Elégant cartonnage avec fers spéciaux. — Prix. 10 fr.

CHANSONS DE FRANCE

POUR LES PETITS FRANÇAIS

Notées, avec Accompagnements

Par J. B. WECKERLIN

Illustrations de M. BOUTET DE MONVEL

Beau volume album in-4 oblong tiré en couleurs jolie reliure or et étoffe. Prix : 10 fr.



DAME TARTINE

Quand ell' s'en allait à la ville,
Elle avait un petit bonnet ;
Les rubans étaient de pastille,
Et le fond de bon raisiné.

E. PLON, NOURRIT & Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8 ET 10, RUE GARANCIÈRE, PARIS.

CRAFTY

LA PROVINCE A CHEVAL | PARIS A CHEVAL

DEUXIÈME ÉDITION

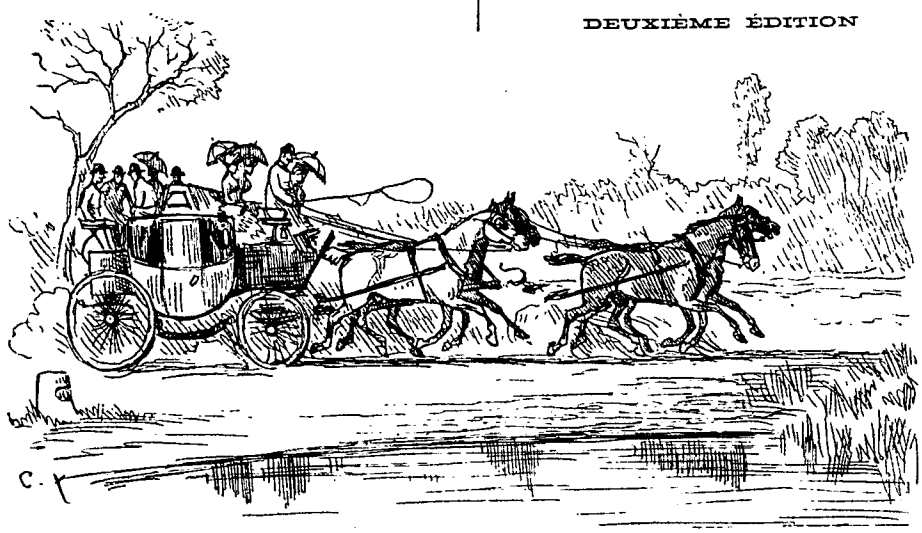

Chacun de ces ouvrages forme un magnifique volume grand in-8 colombier, enrichi d'un grand nombre de vignettes intercalées hors texte et dans texte.

Prix : br., 20 fr.; cart., 24 fr.; 1/2 chagrin, 25 fr.; 1/2 reliure amateur, 27 fr.

AUX BAINS DE MER D'OSTENDE

Par MARS

Album in-4 renfermant plus de 100 dessins en noir et en couleurs.

Prix : 10 francs.

SORCELLERIE, MAGNÉTISME, MORPHINISME

DÉLIRE DES GRANDEURS

PAR LE Dr PAUL REGNARD

Professeur de physiologie à l'Institut agronomique,
Directeur adjoint de l Ecsle des hautes études, ancien interne des hôpitaux.

Un superbe volume in-8, illustré de nombreuses gravures. Prix, broché. . **10** fr.

E. PLON, NOURRIT & Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8 ET 10, RUE GARANCIÈRE, PARIS.

AU TONKIN

ET DANS LES MERS DE CHINE

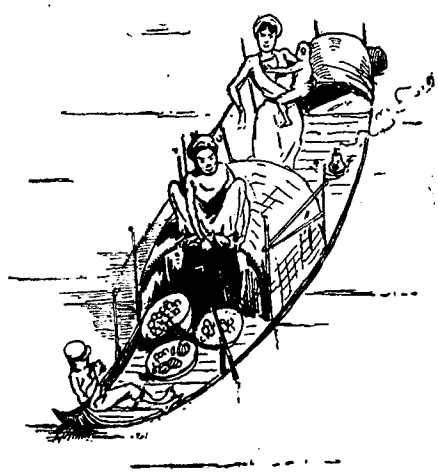

Un sampan.

SOUVENIRS ET CROQUIS

(1883 - 1885)

PAR

ROLLET DE L'ISLE

Ingénieur de la marine.

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-8

Illustré de plus de 500 dessins

EN NOIR ET EN COULEUR

Prix, élégamment cartonné. . . . . 15 fr.

SAHARA ET SAHEL

UN ÉTÉ DANS LE SAHARA — UNE ANNÉE DANS LE SAHEL

NOUVELLE ÉDITION

PAR

EUGÈNE FROMENTIN

UN SUPERBE VOLUME IN-8 COLOMBIER

ILLUSTRÉ DE DOUZE EAUX-FORTES

Par LE RAT, COURTRY et RAJON

D'UNE HÉLIOTYPIE PAR LE PROCÉDÉ GOUPIL

ET DE QUATRE GRAVURES EN RELIEF D'APRÈS LES DESSINS D'EUGÈNE FROMENTIN

Prix, broché, 20 fr.

Demi-chagrin, 25 fr.; demi-reliure amateur, 27 fr.



GEORGES CHAMEROT, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

19, RUE DES SAINTS-PÈRES, PARIS.

LA CHANSON DE L'ENFANT

Par JEAN AICARD

Ouvrage couronné par l'Académie française



SECOND TIRAGE

Nouvelle édition ornée de 128 compositions, par T. LOBRICHON, avec la collaboration de E. RUDAUX, gravées sur bois par L. ROUSSEAU. Un magnifique volume in-8 jésus pittoresque, imprimé sur beau papier vélin teinté.— Prix, broché. . . . . **20** fr.
Reliure fers spéciaux, tranches dorées . . . . . **25** fr.

Édition de grand luxe sur papier teinté des manufactures impériales du Japon, avec gravures en justification tirées sur les bois. 150 exemplaires numérotés à la presse, dont il ne reste qu'un petit nombre d'exemplaires. (*Cette édition ne sera jamais réimprimée.*) Prix. **200** fr.

PHYSIQUE DU GLOBE
ET
MÉTÉOROLOGIE POPULAIRE

Par A. DE VAULABELLE

Secrétaire de l'Observatoire météorologique de Montsouris.

UN BEAU ET FORT VOLUME IN-8° RAISIN

Imprimé sur papier teinté

Orné de 80 gravures dans le texte

Ouvrage honoré d'une souscription du Ministère de l'instruction publique
Inscrit sur la liste des Bibliothèques populaires
Adopté par la Ville de Paris pour être donné en Prix dans ses Écoles.

Prix. — Broché . . . . . **6** fr.
Relié toile biseau, tranches dorées. . . **9** fr.

PARIS SOUS LES OBUS

19 SEPTEMBRE 1870 — 3 MARS 1871

Par A.-J. DALSÈME

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-8° RAISIN

Imprimé sur papier teinté

Illustré de 30 gravures sur bois

D'après les dessins de Ad. BEAUNE

Ouvrage inscrit sur la liste des Bibliothèques populaires et sur celle des Ouvrages que la Ville de Paris donne en Prix à ses Écoles.

Prix. — Broché . . . . . **6** fr.
Relié toile biseau, tranches dorées. . . **9** fr.

GEORGES CHAMEROT, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
19, RUE DES SAINTS-PÈRES, PARIS.

TRAGALDABAS

PAR

AUGUSTE VACQUERIE

ÉDITION FORMAT IN-8 COLOMBIER, ILLUSTRÉE DE

54 COMPOSITIONS DE ZIER

GRAVÉES PAR

F. MÉAULLE

ET IMPRIMÉE AVEC LE PLUS GRAND LUXE A 500 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS
SUR TRÈS BEAU PAPIER MÉCANIQUE



Prix : Broché, 30 fr.; Reliure de luxe, 40 fr.

Il a été tiré en outre 100 exemplaires d'amateur :

75 exemplaires sur papier du Japon à . . . . . 100 fr.
25 exemplaires sur papier de Chine à . . . . . 80 fr.

Il en reste un petit nombre d'exemplaires.

THE ILLUSTRATED LONDON NEWS

CHRISTMAS NUMBER

Les commandes seront exécutées dans l'ordre de réception.



Prix à Paris, 1 fr. 75.

En vente à Paris en même temps qu'à Londres à la **Librairie étrangère de Vᵉ J. BOYVEAU**, 22, rue de la Banque, le **lundi 6 décembre**.

A LA MÊME LIBRAIRIE

YULE TIDE CHRISTMAS ANNUAL. . . . . 1 fr. 75.
ILLUSTRATED LONDON ALMANACK 1887. . . . 1 fr. 50
CASSELL'S ILLUSTRATED ALMANACK 1887. . . 75 cent.
HARPER'S MAGAZINE CHRISTMAS NUMBER. . . 1 fr. 50
KATE GREENAWAY'S APPLE PIE. IN-4 . . . . . 3 fr. 25
KATE GREENAWAY'S ALMANACK 1887. . . . . 1 fr. 25
JAPANESE ALMANAC, 24 PAGES, COULEUR ET OR . . . . . 1 fr. 25
(Même format que l'*Almanach Kate Greenaway's*.)
ALMANAQUE DE LA ILUSTRACION ESPANOLA . 3 fr. »

Abonnements à tous les journaux étrangers, Revues, Magazines, etc.

22 Rue de la Banque PARIS

Veuve J. BOYVEAU
LIBRAIRIE ÉTRANGÈRE

22 Rue de la Banque PARIS

LANGUES ÉTRANGÈRES

GRAND CHOIX
DE
BEAUX VOLUMES EN LANGUES ÉTRANGÈRES
POUR
CADEAUX DE NOEL, JOUR DE L'AN, ETC., ETC.

Abonnements à tous les **JOURNAUX ÉTRANGERS, REVUES, MAGAZINES**, etc.

ENVOI GRATUIT DE CATALOGUES DÉTAILLÉS.

LIBRAIRIE CH. MARION, MOREL & Cie
P. MOREL, successeur, 65, Grande rue, Besançon.

LA FRANCHE-COMTÉ

BESANÇON
ET
LA VALLÉE DU DOUBS

XXV EAUX-FORTES
PAR
MM. T. ABRAHAM ET G. COINDRE

TEXTE

PAR MM. X. MARMIER, de l'Académie française. — FRANCIS WEY, Inspecteur général des Archives. — E. GRENIER, lauréat de l'Institut. — L'Abbé BESSON, chanoine; de la Métropole de Besançon. — Le vte CHIFLET, A. CASTAN, bibliothécaire, et autres littérateurs franc-comtois.

1 volume in-4, papier de Hollande, en carton . . . . . **35** fr.
Il reste quelques exemplaires sur Chine en carton au prix de . . . . . **50** fr.

Vincent FOREST & Émile GRIMAUD, Imprimeurs-Editeurs
4, place du commerce, NANTES

REVUE HISTORIQUE DE L'OUEST

Directeur : GASTON DE CARNÉ

Secrétaire de la rédaction : Comte RÉGIS DE L'ESTOURBEILLON

Administration : chez MM. Vincent FOREST et Emile GRIMAUD, imprimeurs-éditeurs,
4, place du Commerce, Nantes

La *Revue historique de l'Ouest* paraît tous les deux mois, par livraisons de 128 pages, et forme chaque année deux forts volumes grand in-8 de plus de 400 pages chacun; l'un de *Notices et Mémoires historiques;* l'autre de *Documents* sur les provinces de l'Ouest (Bretagne, Normandie, Maine, Anjou et Poitou) et sur l'histoire de toutes leurs familles importantes.

Munie du concours de tous les premiers savants de nos provinces de l'Ouest, entre autres de MM. Louis Audiat, Anatole de Barthélemy, comte de Bastard d'Estang, J. Berthelé, Arthur Bertrand, G. Bord, Arthur de la Borderie, abbé Bossard, Aurélien de Courson, Joseph Denais, A. Dupuy, abbé Esnault, Le Gouvello, marquis de Surgères, abbé Guillotin de Corson, vicomte Hersart de la Villemarqué, membre de l'Institut, René Kerviler, Léon Maître, de la Nicollière, abbé Paris-Jallobert, Dom Piolin, Oscar de Poli, Félix Robiou, comte de la Rochebrochard, Emile Travers, Trévédy, etc., elle a déjà publié, depuis son apparition (mai 1885), de nombreux travaux, parmi lesquels nous signalons :

Les Titres d'un chevalier de Saint-Jean-de-Jérusalem, Camille de Champelais, seigneur de Courcelles, par le marquis de Sécillon.
Éléonore Desmier d'Olbreuse, par le vicomte Guy de Bremond d'Ars.
Lucile de Chateaubriand et M. de Caud, par F. Saulnier.
Droits et privilèges des évêques de Nantes et l'Histoire de la collégiale de Clisson, par l'abbé Grégoire.
Une Maison d'Angers au XVIe siècle et Documents pour servir à l'histoire des anciens seigneurs de la Garnache, par le comte R. de l'Estourbeillon.
Le Château de Fontenay-le-Comte en 1556, par René Vallette.
Julienne de Penhoët, fondatrice du couvent des Jacobins de Morlaix, par J. de Kersauson.
Une élection à Plourin en 1692, par Gaston de Carné.
Notes sur l'état de la Bretagne en 1788, par O. de Gourcuff.
Études sur les anciennes vies de saint Malo, par Arthur du Chêne.
Fragments inédits de Du Paz, par A. du Bois de la Villerabel.
La Marine bretonne au XVe siècle, par S. de la Nicollière-Teijeiro.
Les Chivré, marquis de la Barre de Bierné, par André Joubert.
La guerre de succession de Bretagne, par Dom Plaine.
Un ancien prieuré du bas Maine, par l'abbé Pointeau.
Recherches et notices sur les députés de Bretagne aux États généraux et à l'Assemblée nationale de 1789, par René Kerviler.

Suite des Publications de la Librairie **Vincent FOREST** et **Emile GRIMAUD**.

Les Vauborel normands et bretons, par E. Frain de la Gaulayrie.
La Chambre de la Sainte-Union de Morlaix (1589-1590), par A. de Barthélemy.
Prééminences seigneuriales dans les Églises des pays de Léon et de Tréguier, par P. de Lisle du Dreneuc.
Les premiers seigneurs de Cholet, par Dom Chamard.
Un armorial breton du XVIIe siècle, par le vicomte du Breil de Pontbriand.
Montres inédites de gens d'armes bretons, par le vicomte O. de Poli.
Revue d'armes au XVe siècle, par le baron Hulot de Collart Sainte-Marthe.

Le prix d'abonnement de la *Revue historique de l'Ouest* est de 12 fr. par an pour l'édition sur papier ordinaire, et de 16 fr. pour l'édition sur papier teinté, dont il n'est tiré que 50 exemplaires. Pour l'étranger, le port en sus.

On s'abonne aux bureaux de la *Revue*, chez M. E. Grimaud, 4, place du Commerce, à Nantes, par l'envoi d'un mandat-poste.

Un numéro séparé se vend 2 fr. 50.

Il est offert à titre gracieux, à tout collaborateur, un tirage à part de 25 exemplaires de son travail. Pour être collaborateur, il faut être abonné à la *Revue historique de l'Ouest*.

VIENT DE PARAITRE

LES

FAMILLES FRANÇAISES A JERSEY

PENDANT LA RÉVOLUTION

OU

ÉTAT CIVIL DES FAMILLES NOBLES ÉMIGRÉES DANS CETTE ILE

De 1792 à 1815

DOCUMENTS INÉDITS, PUBLIÉS AVEC UNE PRÉFACE ET DES NOTES

PAR

Le Comte RÉGIS DE L'ESTOURBEILLON

Inspecteur de la Société française d'archéologie.

Un beau volume in-8, gr. raisin, de VIII-680 pages, titre rouge et noir, tiré à 400 exemplaires numérotés à la presse.

50 (1 à 50) sur papier vergé			(*Epuisés.*)
50 (50 à 100) sur papier teinté. Prix.	20 fr.	franco	21 fr.
300 (100 à 400) sur papier mécanique. Prix. .	15 fr.	—	16 fr.

LETTRES DE PAUL BAUDRY

Publiées par **ÉMILE GRIMAUD**

AVEC PORTRAIT

Tiré à 250 exemplaires papier mécanique. Prix	1 fr. 50
— 50 exemplaires papier vergé. Prix.	2 fr. 50

Suite des Publications de la Librairie **Vincent FOREST** et **Emile GRIMAUD**.

Pour paraître le 1er décembre 1886

RÉFLEXIONS CHRÉTIENNES

SUR LES

QUATRE LIVRES

DE

L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST

FAITES ET PRÉSENTÉES

PAR UN PÈRE A SES ENFANTS

POUR LES EXHORTER

A LA PRATIQUE DES MAXIMES SAINTES DE CE DIVIN OUVRAGE

PAR

YVES DE MONTI, sieur de la Chalonnière

ANCIEN MAIRE DE NANTES.

PUBLIÉES AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

Par Claude de MONTI DE REZÉ

Cet ouvrage, réimprimé textuellement sur le seul exemplaire connu, qui est conservé à la Bibliothèque de Nantes, de l'édition unique de 1670, forme un volume in-4° de plus de 350 pages. — Il sera tiré à 202 exemplaires, numérotés à la presse, dont 100 seulement seront mis en vente.

2 sur parchemin (ne se vendent pas).
50 sur papier vergé teinté. Prix. . . . . 30 fr.
150 sur papier vergé à la forme. . . . . 20 fr.

DIEU ET LE ROI

POÉSIES

Par ÉMILE GRIMAUD

UN FORT VOLUME IN-DIX-HUIT JÉSUS

Tiré à 400 papier mécanique. Prix . . . . . 3 fr. 50
— 25 papier vergé. Prix. . . . . 6 fr. »

BERGER-LEVRAULT ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS, RUE DES BEAUX-ARTS 5,. — MÊME MAISON A NANCY.

LA

LORRAINE ILLUSTRÉE

INTRODUCTION HISTORIQUE

Par **AUGUSTE PROST**



ANCIENNE MOSELLE

PAR

LORÉDAN LARCHEY

MEUSE

PAR

ANDRÉ THEURIET

VOSGES

PAR

L. JOUVE ET LE Dr LIÉTARD

MEURTHE

PAR

EDGARD AUGUIN

Magnifique volume grand in-4 de 800 pages, avec 445 gravures, et un frontispice en couleurs.

IMPRESSION SUR FORT PAPIER VÉLIN

Prix, broché. . . . . 50 fr.

Relié en demi-maroquin, plats percale, richement gaufré en or, argent et couleurs, plaques spéciales. . . . . 60 fr.

BERGER-LEVRAULT ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
PARIS, RUE DES BEAUX-ARTS, 5. — MÊME MAISON A NANCY.

PUBLICATIONS DIVERSES

Géographie militaire, par le commandant A. MARGA, ancien professeur à l'Ecole d'application de Fontainebleau.

Ire PARTIE : *Généralités. — France et Colonies.* 4e édition, revue et corrigée. Deux beaux volumes grand in-8, avec atlas de 133 cartes et plans, en noir et en couleurs. Broché, 35 fr.; relié en demi-chagrin. . . . . 46 fr.

IIe PARTIE : *Principaux Etats de l'Europe.* 3e édition revue et corrigée. Trois beaux vol. grand in-8, avec atlas de 149 cartes et plans, en noir et en couleurs. Broché, 45 fr.; relié en demi-chagrin. . . . . 59 fr.

Biographies et récits maritimes. *Voyages et combats*, par Eugène FABRE, sous-directeur au ministère de la Marine.

Ire SÉRIE : *Une Famille de marins : les Bouvet.* Un vol. in-8, avec un portrait. 6 fr.

IIe SÉRIE : *Le contre-amiral Pierre Bouvet. — Nos Corsaires : Une page inédite de leur histoire.* Un volume in-8, avec 2 portraits. . . . . 7 fr. 50

Notes d'un Marin, par l'amiral Th. AUBE.

I. *Entre deux campagnes* (Au Sénégal. — La *Mégère* en Océanie. — Les Samoa. — Les Wallis. — Les Gambier. — Les Fidji). Un volume in-12, broché . . . . . 3 fr.

II. *A terre et à bord*, avec une préface de Gabriel CHARMES (Italie et Levant. — Pénétration dans l'Afrique centrale. — La guerre maritime et les ports militaires de la France. — Notes sur le Centre-Amérique. — Nouveau droit maritime international.) Un volume in-12, broché. . . . . 3 fr.

L'Escadre de l'amiral Courbet. *Notes et Souvenirs*, par Maurice LOIR, lieutenant de vaisseau, à bord de la *Triomphante*. 3e édition. Un volume in-12 de 370 pages, avec 1 portrait et 10 cartes. Prix. . . . . 3 fr. 50

Contes d'Alsace sur les âges de la pierre et du bronze, par un professeur des anciennes Facultés de Strasbourg.

I. *La Vallée de la Bruche à l'âge de la pierre.* — II. *Le Mur payen à l'âge de bronze.* Un volume in-8 de 509 pages, broché. Prix. . . . . 6 fr.

Souvenirs d'Alsace. Chasse, pêche, industries, légendes, par Maurice ENGELHARD. Un joli volume in-12, caractères elzéviriens, titre rouge et noir, broché. . . . . 3 fr.
Quelques exemplaires sur papier de Hollande. . . . . 6 fr.

L'Alsace française. Strasbourg pendant la Révolution, par E. SEINGUERLET. Un beau volume in-8, papier vélin, broché . . . . . 6 fr.
Quelques exemplaires sur papier de Hollande. . . . . 12 fr.

Histoire de la dette publique en France, par A. VUHRER, ancien commis principal au ministère des finances, ancien chef de division au ministère d'Etat. Deux volumes, grand in-8 de 500 pages chacun, broché. Prix. . . . . 15 fr.

De l'Empire allemand, sa constitution, son administration, par C. MORHAIN, sous-intendant militaire. Volume grand in-8 de 465 pages, broché. . . . . 7 fr. 50

La Guerre finale. Histoire fantastique, par BARILLET-LAGARGOUSSE. ingénieur-destructeur, membre de plusieurs sociétés philanthropiques et savantes. Volume in-12, avec couverture allégorique en couleurs, broché. . . . . 3 fr.

Ignis, par le comte Didier de CHOUSY. 3e édition (Ouvrage couronné par l'Académie française). Un volume in-12 de 398 pages. Prix. . . . . 3 fr. 50

BERGER-LEVRAULT ET CIE, LIBRAIRES-ÉDITEURS
PARIS, RUE DES BEAUX-ARTS, 5. — MÊME MAISON A NANCY.

PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

RÉCITS ET LÉGENDES D'ALSACE. Texte par E. TUEFFERD et H. GANIER, avec 52 illustrations par H. Ganier, dont 12 grandes compositions hors texte, gravées sur bois, et 44 sujets dans le texte. Magnifique album in-4° (hauteur, 35 cent.; largeur 28 cent.), imprimé sur beau papier vélin, titre rouge et noir, relié en percaline richement gaufrée, or, argent et couleurs, plaque spéciale d'après un croquis de l'auteur. — Prix. . . . . **15** fr.

EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS, BROCHÉS, EN PORTEFEUILLE GAUFRÉ :

10 sur japon (n°s 1 à 10). Prix. . . . . **40** fr.
10 sur chine (n°s 11 à 20). Paris. . . . . **30** fr.

HANS. Fantaisie allégorique pour tous les âges, album de 30 compositions, avec texte par G. JUNDT. In-4°, papier fort vélin, relié en percaline gaufrée or, plaque spéciale d'après un croquis de l'auteur. — Prix. . . . **7** fr. **50**

Tirage d'amateur, 50 exemplaires sur papier du Japon. — Prix, broché. **15** fr. »

LES BUCHERONS ET LES SCHLITTEURS DES VOSGES. Quarante-trois dessins originaux sur pierre, par Théophile SCHULER. Texte par Alfred MICHIELS. Album gr. in-4°, cart. Bradel, avec couverture lithographiée. **12** fr.

NOS GÉNÉRAUX 1871-1884, par H. ROGER DE BEAUVOIR. Un volume in-8° de 520 pages, avec 136 illustrations, par MM. DE HAENEN et Emile PERBOYRE. Prix, broché : **7** fr. **50**. Relié en demi-chagrin, plats percaline. **10** fr.

IL A ÉTÉ TIRÉ 30 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS A LA PRESSE :

10 exemplaires sur japon. . . . . **25** fr.
10 exemplaires sur chine. . . . . **18** fr.
10 exemplaires sur hollande. (*Epuisé*). . . . . **15** fr.

Scènes de la Vie maritime. DE ROCHEFORT A CAYENNE. Journal du Capitaine de « l'Économe », par Jules de CRISENOY, illustré par Pierre de Crisenoy, peintre de la marine. Un beau volume grand in-8° de 330 pages avec 2 cartes. Prix, broché, **8** fr. Relié en demi-chagrin.. . **10** fr.

MONOGRAPHIE DE LA CATHÉDRALE DE NANCY, depuis sa fondation jusqu'à l'époque actuelle, par Ed. AUGUIN, ingénieur des mines. Magnifique volume in-4°, avec illustrations en noir et en couleur dans le texte, et 21 planches en noir et en couleurs hors texte (photochromie, photogravure, chromolithographie, lithographie, etc.), titre rouge et noir, reliure d'amateur demi-maroquin du Levant poli, avec coins, tête dorée, tranches ébarbées. . . . . **100** fr.

ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS.

BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE INTERNATIONALE

Publiée sous la direction de M. Em. Alglave

57 VOLUMES PARUS

Beaux volumes in-8, la plupart illustrés, reliés en toile anglaise, avec fers spéciaux.

Prix : 6 francs.

Les mêmes, demi-reliure amateur, dos et coins veau, tranche supérieure dorée . . . 10 fr.

PHYSIOLOGIE

BERNSTEIN. Les Sens, *illustré.*
MAREY. La Machine animale, *illustré.*
PETTIGREW. La Locomotion chez les animaux, *illustré.*
ROSENTHAL. Les Nerfs et les Muscles, *illustré.*
JAMES SULLY. Les Illusions des Sens et de l'Esprit, *illustré.*
DE MEYER. Les Organes de la parole, *illustré.*

PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE

BINET et FÉRE. Le Magnétisme animal, *illustré*
LUYS. Le Cerveau et ses fonctions, *illustré.*
CHARLTON BASTIAN. Le Cerveau et la Pensée chez l'homme et les animaux. 2 vol., *illustrés.*
BAIN. L'Esprit et le Corps.
MAUDSLEY. Le Crime et la Folie.
LÉON DUMONT. Théorie scientifique de la sensibilité.
PERRIER. La Philosophie zoologique avant Darwin.
MANTEGAZZA. La Physionomie et l'Expression des sentiments, *illustré.*
STALLO. La Matière et la Physique moderne.

ANTHROPOLOGIE

DE QUATREFAGES. L'Espèce humaine.
JOLY. L'Homme avant les métaux, *illustré.*
HARTMANN. Les Peuples de l'Afrique, *illustré.*

ZOOLOGIE

HARTMANN. Les Singes anthropoïdes et leur organisation comparée à celle de l'homme, *illustré.*
SCHMIDT. Descendance et Darwinisme, *illustré.*
SCHMIDT. Les Mammifères dans leurs rapports avec leurs ancêtres géologiques, *illustré.*
HUXLEY. L'Ecrevisse (introduction à la zoologie), *illustré.*
VAN BENEDEN. Les Commensaux et les Parasites du règne animal, *illustré.*
LUBBOCK. Fourmis, Abeilles et Guêpes. 2 vol., *illustrés.*

BOTANIQUE — GÉOLOGIE

TROUESSART. Les Microbes, les ferments et les moisissures, *illustré.*
DE SAPORTA et MARION. L'Evolution du règne végétal (les Cryptogames), *illustré.*
DE SAPORTA et MARION. L'Évolution du règne végétal (les Phanérogames), 2 vol., *illustrés.*
COOKE et BERKELEY. Les Champignons, *illustré.*
DE CANDOLLE. Origine des Plantes cultivées.
DE LANESSAN. Le Sapin (introduction à la botanique), *illustré.*
FUCHS. Volcans et tremblements de terre, *illustré.*

CHIMIE

BERTHELOT. La Synthèse chimique.
WURTZ. La Théorie atomique.
SCHUTZENBERGER. Les Fermentations, *illustré.*

ASTRONOMIE — MÉCANIQUE

SECCHI (le Père). Les Étoiles, 2 vol., *illustrés.*
YOUNG. Le Soleil, *illustré.*
THURSTON. Histoire de la Machine à vapeur, 2 vol., *illustrés.*

PHYSIQUE

BALFOUR STEWART. La Conservation de l'énergie, *illustré.*
TYNDALL. Les Glaciers et les Transformations de l'eau, *illustré.*
VOGEL. La Photographie et la Chimie de la lumière, *illustré.*

THÉORIE DES BEAUX-ARTS

BRUCKE et HELMOLTZ. Principes scientifiques des Beaux Arts, *illustré.*
ROOD. Théorie scientifique des Couleurs, *illustré.*
P. BLASERNA et HELMHOLTZ. Le Son et la Musique, *illustré.*

SCIENCES SOCIALES

HERBERT SPENCER. Introduction à la science sociale.
HERBERT SPENCER. Les Bases de la morale évolutionniste.
A. BAIN. La Science de l'éducation.
BAGEHOT. Lois scientifiques du développement des nations.
DE ROBERTY. La Sociologie.
DRAPER. Les Conflits de la science et de la religion
STANLEY JEVONS. La Monnaie et le mécanisme de l'échange.
BRIALMONT (le Général). La Défense des États et les camps retranchés, *illustré.*
WHITNEY. La Vie du Langage.

LIBRAIRIE FISCHBACHER

Société anonyme au capital de 420,000 francs

33, RUE DE SEINE, A PARIS

LES

GRANDES SCÈNES HISTORIQUES

DU XVIe SIÈCLE

REPRODUCTION FAC-SIMILÉ DU RECUEIL

DE

J. TORTOREL ET J. PERRISSIN

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE M. ALFRED FRANKLIN

ADMINISTRATEUR ADJOINT DE LA BIBLIOTHÈQLE MAZARINE

Et accompagnée de notices historiques par MM.

Frédéric BAUDRY, de l'Institut.
Edmond BONNAFFÉ, publiciste.
Jules BONNET, docteur ès lettres.
Dr BROUARDEL, professeur à la Faculté de médecine de Paris.
F. COMBES, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux.
Jules COUSIN, bibliothécaire de la Ville de Paris.
C. DARESTE, correspondant de l'Institut.
R. DARESTE, membre de l'Institut.
Vicomte H. DELABORDE, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts.
G. DUCOUDRAY, bibliothécaire des sociétés savantes.
Théoph. DUFOUR, directeur des Archives de Genève.
L'abbé Valentin DUFOUR, ancien sous-bibliothécaire à la Bibliothèque de l'Hôtel de ville.
Paul LACOMBE, inspecteur général des Archives.
Ludovic LALANNE, sous-bibliothécaire de l'Institut.
Dr O. LANNELONGUE, professeur à la Faculté de médecine de Paris.
Aug. LAUGEL, publiciste.
E. LAVISSE, professeur a la Faculté des lettres de Paris.
LECHEVALIER-CHEVIGNARD, professeur à l'École des arts décoratifs.
Ch. LENIENT, professeur à la Faculté des lettres de Paris.
Henri MARTIN, de l'Académie française.
A. MOLINIER, de la Bibliothèque Mazarine.
Ch. MOLINIER, professeur à la Faculté de Besançon.
Michel NICOLAS, professeur à la Faculté de Montauban.
Alph. PAGÈS, publiciste.
Alfred RAMBAUD, professeur à la Faculté des lettres de Paris.
Albert RÉVILLE, professeur au Collège de France.
Charles RUELENS, de la Bibliothèque royale de Bruxelles.
Baron Fernand de SCHICKLER, président de la Société d'histoire du protestantisme.
Louis TANON, conseiller à la Cour de cassation.
Jules TESSIER, professeur à la Faculté des lettres de Caen.
Gilles DE LA TOURETTE, lauréat de l'Académie française.
C. WADDINGTON, professeur à la Faculté des lettres de Paris.

Fleurons, initiales et culs-de-lampes dessinés spécialemement pour chaque notice

Par FRANÇOIS EHRMANN

1 vol. gr. in-folio. Relié en toile, fers spéciaux, tranches ébarbées, dorées en tête. . . . . **160** fr.
— Demi-reliure d'amateur, dos et coins, tranches ébarbées. dorées en tête . . . . **175** fr.
Quelques exemplaires sur papier de Hollande, en feuilles. . . . . **300** fr.

Un prospectus détaillé et une livraison spécimen sont envoyés à quiconque en fait la demandeà l'éditeur.

SOUVIENS-TOI!

DOUZE SCÈNES DE LA VIE DU SEIGNEUR

DESSINÉES PAR HENRI HOFFMANN

1 vol. in-folio en forme de portefeuille, fers spéciaux. . . . . **25** fr.

JOUR APRÈS JOUR

(BIRTHDAY-BOOK FRANÇAIS)

TEXTES ET PENSÉES choisis par Mme FRANK PUAUX

Avec 12 chromolithographies de fleurs d'après les peintures de JEAN BENNER

1 volume in-16 raisin. Prix, cartonné en toile, avec fers spéciaux . . . . . **7** fr. **50**
Demi-reliure d'amateur, dos et coins, tête dorée, tranches ébarbées . . . . . **10** fr. »
On a fait de ce volume un tirage spécial de 100 exemplaires sur papier de Hollande, cadres dorés et chromolithographies à fond doré. Prix, reliure pleine en maroquin du Levant, tr. dorées . . **40** fr. »

PUBLICATIONS DE LA LIBRAIRIE FIRMIN-DIDOT ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, 56, RUE JACOB, PARIS.

Nouvelle publication

ROMÉO

ET

JULIETTE

TRAGÉDIE

DE W. SHAKSPEARE

TRADUCTION EN VERS FRANÇAIS

PAR DAFFRY DE LA MONNOYE

ILLUSTRÉE DE 10 GRANDES COMPOSITIONS DESSINÉES PAR **ANDRIOLLI**

ET GRAVÉES SUR BOIS PAR **J. HUYOT**

GRAND IN-QUARTO

Cette édition a été exécutée d'après les célèbres éditions du Louvre, de PIERRE DIDOT. On en a adopté l'harmonieux agencement du texte dans la page, les types si nets, la proportion des marges, en un mot la belle et simple ordonnance typographique.

Prix : broché. . . **40** fr. — Relié. . . **55** fr.

Il a été tiré 40 exemplaires sur japon à 100 francs.

AVEC UNE SUITE D'ÉPREUVES D'ARTISTE SUR CHINE.

Suite des Publications de la Librairie **FIRMIN-DIDOT et Cie.**

NOUVELLE PUBLICATION

EDMOND ET JULES DE GONCOURT

LA

FEMME AU XVIIIe SIÈCLE

ILLUSTRÉE DE 60 GRAVURES SUR CUIVRE

D'APRÈS LES ORIGINAUX DE L'ÉPOQUE

« Un siècle est tout près de nous..... Ce siècle, chose étrange, a été jusqu'ici dédaigné par l'histoire, disaient les auteurs dans la préface de l'édition originale. C'est contre ce mépris de l'histoire, contre ces préjugés de la fiction et de la convention que nous entreprenons l'œuvre dont ce volume est le commencement. »

Cette réhabilitation, MM. de Goncourt l'ont tentée et ils ont vaincu. Chercher à le démontrer serait superflu. La passion de tous pour cette epoque charmante est un fait qu'on ne saurait nier sans être aveugle.

Aussi avons-nous cru qu'il ne serait pas indifférent aux amateurs de posséder une édition de *La Femme au XVIIIe siècle,* en l'accompagnant d'une série de reproductions des gravures les plus remarquables de cette époque, choisies assez soigneusement pour que quiconque aura acheté le volume puisse se flatter de posséder un résumé complet de l'histoire des mœurs du temps racontée par les yeux pour les documents originaux.

Prix : Broché. . . . . **30** fr.
— Relié . . . . . **40** fr.

IL A ÉTÉ TIRÉ

75 exemplaires sur Japon, numérotés de 1 à 75 au prix de. . . . . **100** fr.
Et 100 exemplaires sur papier vélin, numérotés de 76 à 175, au prix de **50** fr.



Gravure tirée de la *Femme au XVIIIe siècle*.

Suite des Publications de la Librairie **FIRMIN-DIDOT et Cie**.

HISTOIRE DES CIVILISATIONS

LES

CIVILISATIONS DE L'INDE

PAR

LE Dr GUSTAVE LE BON

Chargé par le Ministre de l'Instruction publique d'une mission archéologique dans l'Inde.

OUVRAGE ILLUSTRÉ

DE 7 CHROMOLITHOGRAPHIES ET DE PLUS DE 350 GRAVURES ET HÉLIOGRAVURES

UN VOLUME IN-4° DE 700 PAGES

PRIX :

Broché	30 fr.
Relié avec plaque et fers spéciaux	40 fr.
Reliure d'amateur	40 fr.
Il sera tiré 15 exemplaires sur papier du Japon au prix de	60 fr.

Du même auteur

LA

CIVILISATION DES ARABES

UN VOLUME IN-4° ILLUSTRÉ

DE 10 CHROMOLITHOGRAPHIES, 70 GRANDES PLANCHES, 4 CARTES ET 366 GRAVURES

PRIX :

Broché	30 fr.
Relié avec plaque et fers spéciaux	40 fr.
Reliure d'amateur	40 fr.

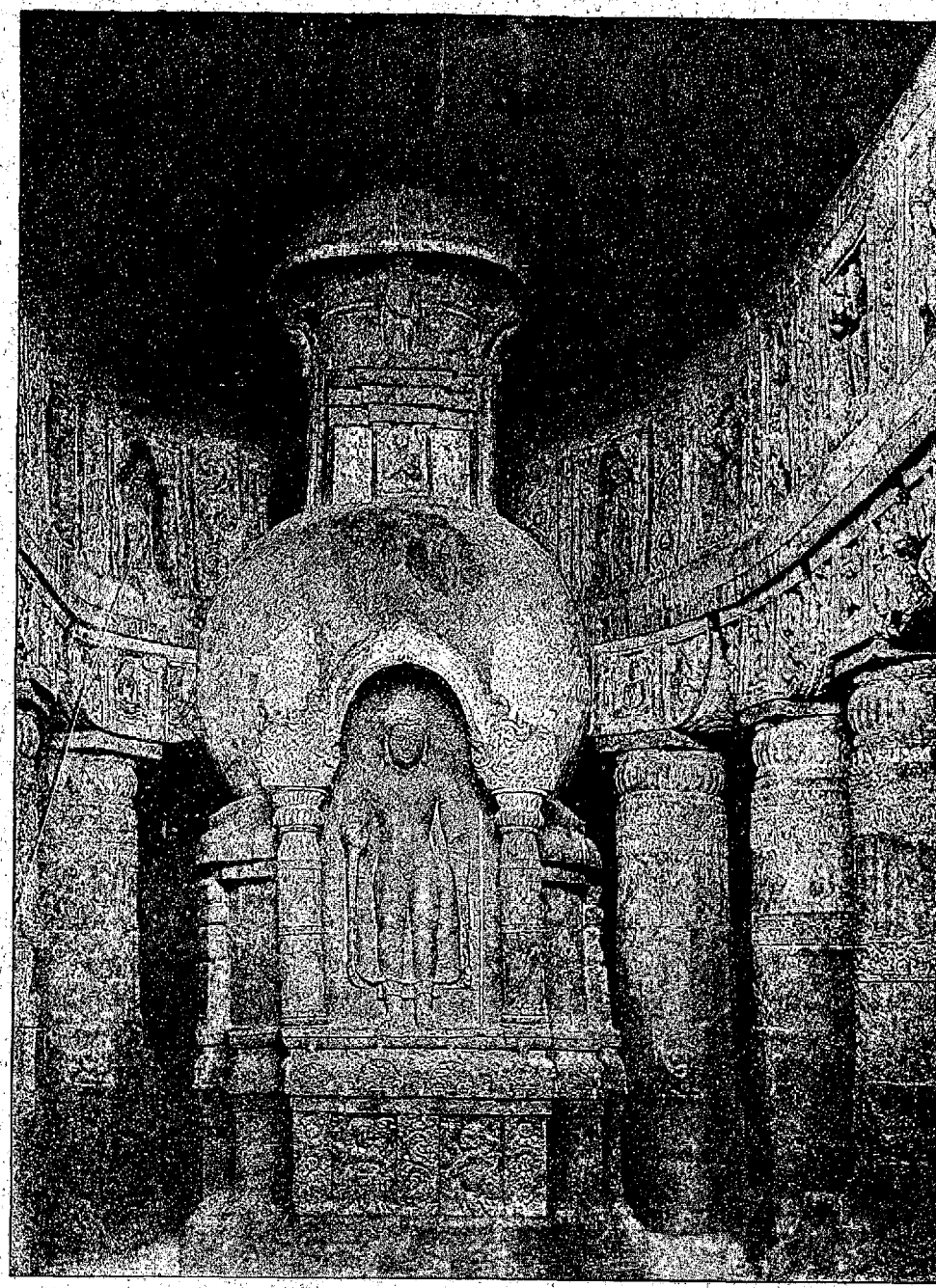

Temple souterrain à Ajunta. (Gravure extraite des *Civilisations de l'Inde.*)

Suite des Publications de la Librairie **FIRMIN-DIDOT et Cie.**

NOUVELLE PUBLICATION

BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE

ILLUSTRÉE

PRIX DU VOLUME IN-8° JÉSUS

Cart. percaline, tr. blanches. . .	5 fr. »	Relié demi-chagrin, tr. jaspées..	5 fr. 50
— tr. dorées. . . .	5 fr. 50	— tr. dorées..	6 fr. »

PREMIÈRE SECTION

L'ANCIENNE FRANCE

L'ARMÉE
DEPUIS LE MOYEN AGE
JUSQU'A LA RÉVOLUTION

LA CHEVALERIE
ET
LES CROISADES

LE LIVRE
ET LES ARTS QUI S'Y RATTACHENT
DEPUIS LES ORIGINES
JUSQU'A LA FIN DU XVIIIe SIÈCLE

HENRI IV ET LOUIS XIII
LA FRONDE

Ces quatre volumes, dont l'illustration est tirée de grands ouvrages illustrés de notre maison, contiennent chacun environ 300 pages in-8°, un grand nombre de gravures sur bois et une chromolithographie d'après les monuments de l'Art.

Ouvrages divers aux mêmes prix que les précédents

FORMAT IN-4°

JEANNE D'ARC
Par A. DESJARDINS

ROBINSON CRUSOÉ
Par D. DE FOÉ

LA PÊCHE AUX BAINS DE MER
Par H. DE LA BLANCHÈRE

SPÉCIMEN DES GRAVURES DE LA **Bibliothèque historique illustrée.**



Piquiers, sous Henri IV. (Gravure extraite de *L'Armée.*)



Cérémonies observées au sacre et couronnement de Louis XIII. (Grav. extraite de *Henri IV et Louis XIII.*)

Suite des Publications de la Librairie **FIRMIN-DIDOT et Cie.**

NOUVELLE PUBLICATION

BIBLIOTHÈQUE DES MÈRES DE FAMILLE

ILLUSTRÉE

Tous ces ouvrages, publiés sous la direction de Mme EMMELINE RAYMOND, rédactrice de la *Mode illustrée,* sont inspirés par une pensée morale qui permet de les mettre dans les mains de toutes les jeunes filles.

PRIX DU VOLUME

Cartonné percaline, tranches blanches. . . . . **3** fr. **80**

Cartonné percaline, tranches dorées, **4** fr. **20**. Relié demi-chagrin, tranches dorées, **5** fr.

ÉTIENNE MARCEL

LA FAMILLE DU BARONNET

ILLUSTRÉ DE 9 GRAVURES HORS TEXTE PAR PIERRE VIDAL

E. MARLITT

LE SECRET DE LA VIEILLE DEMOISELLE

TRADUIT PAR Mme E. RAYMOND

LLUSTRÉ DE 9 GRAVURES HORS TEXTE PAR KAUFFMANN

Mme MARYAN

LA FAUTE DU PÈRE

ILLUSTRÉ DE 9 GRAVURES PAR RENÉ LACKER

Mlle MARIE MARÉCHAL

L'HOTEL WORONZOFF

LLUSTRÉ DE 9 GRAVURES HORS TEXTE PAR ALEXIS REICHAN

SPÉCIMEN DES GRAVURES

de la **Bibliothèque des Mères de Famille illustrée.**

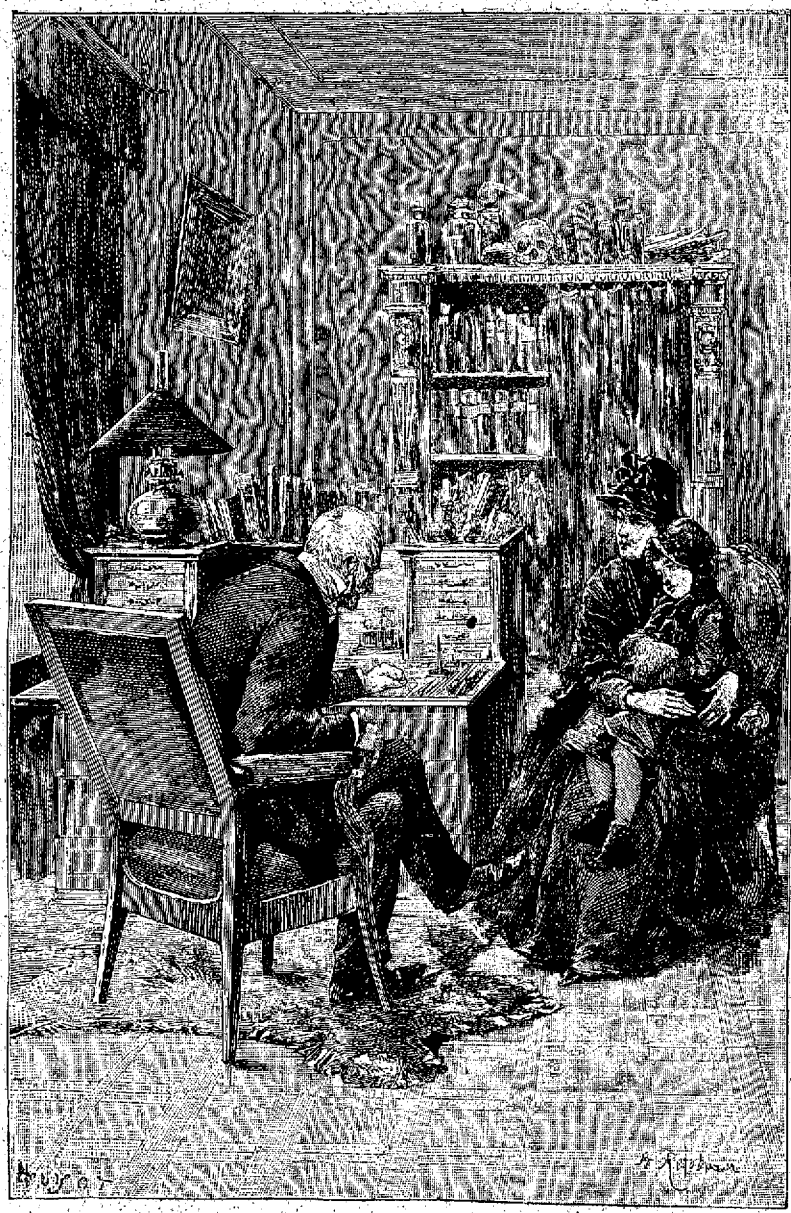

« Le docteur Roland interroge Mlle Bérangère. » (Extrait de l'*Hôtel Woronzoff*.)

Suite des Publications de la Librairie **FIRMIN-DIDOT et Cie.**

WALTER SCOTT

ILLUSTRÉ

Ont paru les Romans suivants :

IVANHOÉ. — QUENTIN DURWARD. — KENILWORTH.
ROB ROY. — L'ANTIQUAIRE. — LES PURITAINS D'ÉCOSSE.
GUY MANNERING. — LA JOLIE FILLE DE PERTH. — WAVERLEY
LA PRISON D'ÉDIMBOURG. — LE MONASTÈRE.
REDGAUNTLET. — L'ABBÉ. — LA FIANCÉE DE LAMMERMOOR,
suivi du NAIN NOIR.

Chacun de ces romans forme un beau volume grand in-8° jésus, et est illustré de nombreuses gravures sur bois.



« Bucklaw s'arrête à quelques pas du siége de Lucie. » (Extrait de *La Fiancée.*)

Broché	**10** fr.
Cartonné parcaline avec fers spéciaux	**13** fr.
Relié dos chagrin, plats toile, tranches dorées	**15** fr.
Reliure d'amateur	**15** fr.

Suite des Publications de la Librairie **FIRMIN-DIDOT et Cie.**

FENIMORE COOPER

ILLUSTRÉ

TRADUCTION FRANÇAISE DE M. LOUISY

ÉDITION ILLUSTRÉE PAR M. ANDRIOLLI

ONT PARU LES ROMANS SUIVANTS :

LE DERNIER DES MOHICANS. — LES PIONNIERS.

LA PRAIRIE. — L'ESPION.



« Le capitaine Lawton fait flageller les brigands par ses soldats. » (Gravure extraite de *L'Espion.*)

Chacun de ces romans forme un beau volume grand in-8 jésus.

Broché	10 fr.
Cartonné percaline avec fers spéciaux	13 fr.
Relié dos chagrin, plats toile, tranches dorées	15 fr.
Reliure d'amateur	15 fr.

Suite des Publications de la Librairie **FIRMIN-DIDOT et Cie**.

LA

VIE DES SAINTS

ILLUSTRÉE

POUR CHAQUE JOUR DE L'ANNÉE

OUVRAGE APPROUVÉ

Par Monseigneur GERMAIN

Evêque de Coutances et d'Avranches

UN VOL. GRAND IN-8° ILLUSTRÉ DE 8 CHROMOLITHOGRAPHIES ET DE 300 GRAVURES SUR BOIS

Broché, **10** francs. — Relié, **15** francs.

LES DEUX FILLES DE SAINTE CHANTAL

MARIE-AIMÉE DE RABUTIN-CHANTAL, BARONNE DE THORENS
ET FRANÇOISE DE RABUTIN-CHANTAL, COMTESSE DE TOULONJON

Par Mme la comtesse A. DE MENTHON

Ouvrage accompagné d'une lettre approbative de Mgr DUPANLOUP, évêque d'Orléans

UN VOLUME IN-18 JÉSUS

Édition illustrée de 9 gravures noires. . . . . **5** fr.
Relié, dos chagrin, plats toile, tranches dorées. . . . . **7** fr.

SAINT MICHEL ARCHANGE

ET LE MONT SAINT-MICHEL

AVEC UN GUIDE A L'USAGE DES TOURISTES

Par Mgr GERMAIN
Evêque de Coutances et d'Avranches

Et M. l'abbé BRIN, professeur au grand séminaire de Coutances

PETITE ÉDITION ILLUSTRÉE DE 29 GRAVURES.

Broché . . . . . **5** fr.
Relié. . . . . **7** fr.

Suite des Publications de la Librairie **FIRMIN-DIDOT et Cie**

HENRI SCHLIEMANN

ILIOS

VILLE ET PAYS DES TROYENS

RÉSULTAT DES FOUILLES SUR L'EMPLACEMENT DE TROIE

ET DES EXPLORATIONS FAITES EN TROADE

DE 1871 A 1882

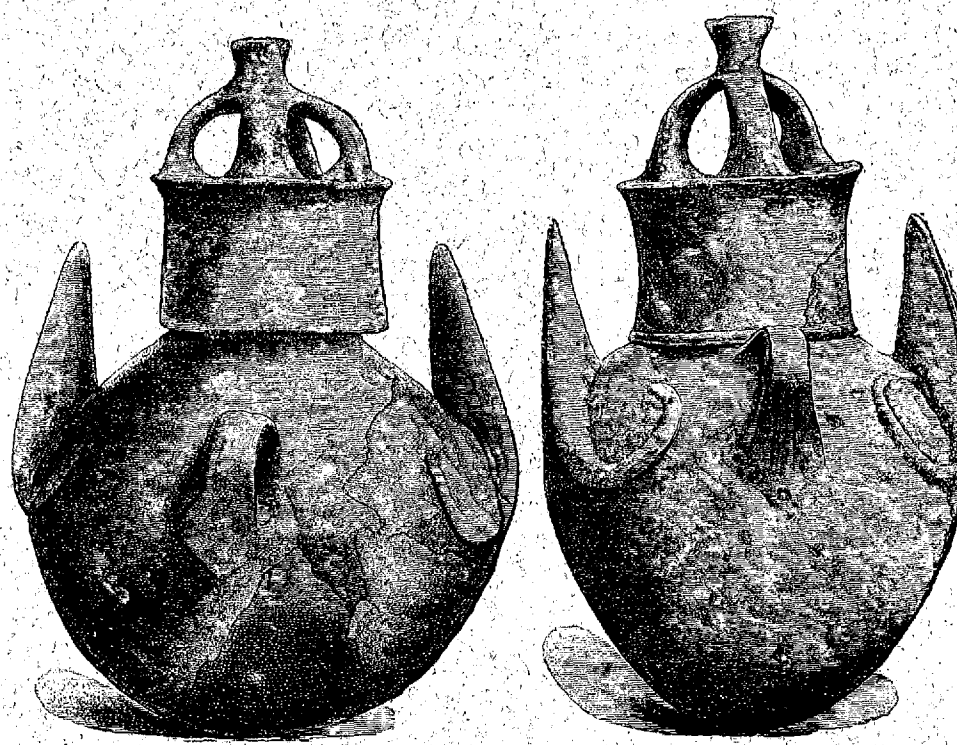

AVEC UNE AUTOBIOGRAPHIE DE L'AUTEUR

2 cartes, 8 plans et environ 2,000 gravures sur bois

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR MADAME E. EGGER

Deuxième édition

Un volume in-8. — Prix : Broché, **30** fr. — Relié, **40** francs.

Suite des Publications de la Librairie **FIRMIN-DIDOT ET Cᵉ.**

PARIS

A TRAVERS LES AGES

ASPECTS SUCCESSIFS ET HISTOIRE

DES MONUMENTS ET QUARTIERS DE PARIS

DEPUIS LE XIIᵉ SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS

FIDÈLEMENT

RESTITUÉS D'APRÈS LES DOCUMENTS AUTHENTIQUES

PAR M. **F. HOFFBAUER**, ARCHITECTE

TEXTE

DE MM. A. BONNARDOT, JULES COUSIN, ED. DRUMONT,

VALENTIN DUFOUR, ED. FOURNIER, ALFRED FRANKLIN, CH. JOURDAIN, PAUL LACROIX,

ALBERT LENOIR ET TISSERAND

DEUXIÈME ÉDITION PETIT IN-FOLIO

Avec 68 restitutions en aquarelles chromolithographiques, 65 restitutions imprimées en noir

64 plans anciens, 845 gravures et 900 pages de texte

PRIX

Sous carton. 3 volumes . . . . . **300** fr.

Relié. 2 volumes . . . . . **350** fr.

OUVRAGES DE M. PAUL LACROIX

(BIBLIOPHILE JACOB)





Les Arts au moyen âge et à l'époque de la renaissance. Ouvrage illustré de 10 planches chromolithographiques, et de 420 gravures sur bois.

Mœurs, usages et costumes au moyen âge et à l'époque de la renaissance. Ouvrage illustré de 15 planches chromolithographiques et de 240 gravures sur bois.

Vie militaire et religieuse au moyen âge et à l'époque de la renaissance. Ouvrage illustré de 14 planch. chromolithographiques et de 409 gravures sur bois.

Sciences et Lettres au moyen âge et à l'époque de la renaissance. Ouvrage illustré de 13 planches chromolithographiques et de 300 gravures sur bois.

Dix-septième siècle. Institutions, usages et costumes (France 1590-1700). Ouvrage illustré de 11 chromolithographies et de 300 gravures sur bois (dont 20 tirées hors texte), d'après les monuments de l'art de l'époque.

Dix-septième siècle. Lettres, sciences et arts (France 1590-1700). 1 volume in-4° illustré de 17 chromolithographies et de 300 gravures sur bois (dont 16 tirées hors texte), d'après les monuments de l'art de l'époque.

Dix-huitième siècle. Institutions, usages et costumes. Ouvrage illustré de 21 chromolithographies et de 300 gravures sur bois.

Dix-huitième siècle. Lettres, sciences et arts (France 1700-1789). Ouvrage illustré de 16 chromolithographies et de 250 gravures sur bois.

Directoire, Consulat, Empire. Mœurs, usages, lettres, sciences et arts. Ouvrage illustré de 10 chromolithographies et de 350 gravures sur bois.

Broché	30 fr.
Relié dos chagrin, tranches dorées	40 fr.
Reliure d'amateur	40 fr.
Tirage sur grand papier, broché	60 fr.
— — reliure d'amateur	80 fr.
Tirage sur chine, dans un carton	100 fr.

Suite des Publications de la Librairie **FIRMIN-DIDOT et Cie**.

Publications illustrées pour la Jeunesse.

Lacroix. Contes du Bibliophile Jacob. 1 v. in-8, relié . . . . . 14 fr. »
— Nouveaux contes, 1 vol. in-8 relié . . 14 fr. »
Lescure (de). Les Mères illustres, 1 vol. in-8 cartonné. 12 fr. 50. — Relié. . . 14 fr. »
— Les Grandes Epouses, 1 vol. in-8 cart. 12 fr. 50
Relié . . . . . 14 fr. »
— Monde enchanté, 1 vol. in-8 cartonné. 12 fr. 50
Relié. . . . . 14 fr. »
Fournel (V). Les Rues du vieux Paris, 1 vol. in-8 cartonné. 12 fr. 50. Relié. . 14 fr. »
Lagrèse (de). Pompéi, les Catacombes, l'Alhambra, 1 vol. in-8 relié. . . . . 14 fr. »
Tissot (V.) et **Améro (C.)**. Les Contrées mystérieuses et les Peuples inconnus, 1 vol. in-8 relié . . . . . 20 fr. »

Rambosson. Histoire des Astres, 1 vol. in-8.
— Histoire des Plantes utiles et curieuses, 1 vol. in-8.
— Histoire des Météores, 1 vol. in-8.
— Les Pierres précieuses, 1 vol. in-8.
— Harmonies du Son, 1 vol. in-8.

Prix des volumes ci-dessus cartonnés . . 7 fr. 50
Reliés . . . . . 8 fr. 50

Bibliothèque de la Bonne Ménagère

PRIX : Cartonné, **4** fr.

Mme Emmeline Raymond. — La bonne Ménagère. — La Civilité puérile mais honnête. — Education et Morale pour tous les âges. — Les grands et les petits devoirs (2e série). — Leçons de couture. — Nouveau livre de cuisine.
De la Blanchère. — La Plante dans les Appartements.
Lambert. — Tralté pratique de Botanique.
E. Leroy. — La Poule pratique (choix des races d'exploitation).
G. Percheron. — Le Chat (histoire naturelle).
Seriziat. — Histoire des Coléoptères de France.
Mme Guerre-Lavigne. — Méthode de coupe et manière de faire ses robes soi-même.

Publications Religieuses illustrées

	Br.	Rel.
Louis Veuillot. Jésus-Christ, 1 vol. in-4.	30	40
U. Maynard (l'abbé). La Sainte-Vierge 1 vol. in 4.	30	40
Dom Guéranger. Sainte Cécile. 1 vol. in-4.	30	40
A. Dantier. Les Femmes dans la Société chrétienne, 2 vol. in-4.	40	60
Salmon (l'abbé). La Sainte Bible. . . .	20	30
Vidieu (l'abbé). Sainte-Geneviève. 1 vol. in-4.	30	40
H. Wallon. Jeanne d'Arc, 1 vol. in-4. .	30	40
Mgr Germain-Brin, Corroyer. Saint-Michel et le mont Saint-Michel, 1 vol. gr. in-8.	20	30
Glaire (l'abbé). Le Nouveau Testament, 1 vol. gr. in-4.	50	60

Publications diverses

	Br.	Rel
E. Bosc. Dictionnaire de l'Art, de la Curiosité, etc.	40	50
E. Muntz. La Renaissance en France et en Italie. 1 vol. in-4	30	40
A. Pougin. Dictionnaire du Théâtre, etc. 1 vol. gr. in-8	40	50
Vecellio. Costumes anciens et modernes, 2 vol. gr. in-8	30	»
P. Mantz. Les chefs-d'œuvre de la peinture italienne. 1 vol. p. in-8	100	120
A. Jullien. La Comédie à la Cour, etc. 1 vol. in-4.	25	35
— Paris dilettante, 1 vol. in-8.	7	50
— — — (pap. Hollande).	15	»
Dr Lebon. Civilisation des Arabes. 1 vol. in-4	30	40
G. Ebers. L'Egypte. 1re partie : Alexandrie et le Caire, 1 vol. pet. in-f°.	50	65
— — — 2e partie : Du Caire à Philæ. 1 vol. petit in-folio.	50	65
Gaffarel. L'Algérie. 1 vol. in-4	30	40
Ch. Blanc. Les Artistes de mon temps.	15	20
A. Durer. Sa vie et ses œuvres, 1 vol. in-8.	40	50

LA MODE ILLUSTRÉE

JOURNAL DE LA FAMILLE (paraissant chaque semaine).

ABONNEMENTS

1re édition : Paris, 12 fr.; départements, 14 fr. — 2e édition, avec une gravure coloriée, par mois : Paris, 15 fr.; départements, 17 fr. — 3e édition, 2 gravures coloriées, par mois : Paris, 18 fr.; départements, 20 fr. — 4e édition, une gravure coloriée dans chaque numéro : Paris, 24 fr. ; départements, 25 fr. — On s'abonne en envoyant un mandat sur la poste à l'ordre de MM. Firmin-Didot et Ce, 56, rue Jacob, à Paris.

LA CHASSE ILLUSTRÉE

JOURNAL DES CHASSEURS

ET LA VIE A LA CAMPAGNE

ABONNEMENTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS : 1 an, 30 fr.; 6 mois, 15 fr. ; 3 mois, 7 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er de chaque mois. Pour l'Europe, 3 fr. en sus par année.

© 2007 Lyon « Editions » les passerelles du temps » http://www.passerelles.info

LIBRAIRIE DE L'ART

PARIS
J. ROUAM, Éditeur, 29, cité d'Antin.

LONDRES
Gilbert WOOD & C°, 175, Strand.

TREIZIÈME ANNÉE 1887

L'ART

TREIZIÈME ANNÉE 1887

REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

Direction générale et Rédaction en chef : **M. Eugène VÉRON**

Secrétaire de la Rédaction : **M. Paul LEROI**

PEINTURE, SCULPTURE, ARCHITECTURE, ARCHÉOLOGIE, ART DRAMATIQUE BALCONS, EXPOSITIONS MUSÉES, GALERIES PUBLIQUES ET PARTICULIÈRES

ÉDITION ORDINAIRE

Chaque numéro, accompagné *d'une eau-forte au moins*, tiré sur beau papier teinté, se compose de 20 page in-4 grand colombier, avec nombreuses illustrations dans le texte et hors texte.

L'ART forme par année, **deux volumes** de 300 pages environ chacun, non compris les eaux-fortes les gravures hors texte.

PRIX DE L'ABONNEMENT

Paris, Départements, Algérie et Alsace-Lorraine : Un an, 60 fr. — Six mois, 30 fr.
Pays de l'Union postale : Un an, 70 fr. — Six mois, 35 fr.

On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste et chez tous les principaux libraires.

PRIX DES ANNÉES PARUES

1875. — 3 volumes. . . . . **120** fr.
1876 et 1877. — (Presque épuisée). 4 volumes par année, chacune. . . . . **150** fr.
1878, 1879, 1880, 1881, 1882, 1883. — 4 volumes par année, chacune. . . . . **120** fr.
1884, 1885, 1886. — 2 volumes par année, chacune. . . . . **60** fr.

Un numéro spécimen : 2 fr. 50

EDITIONS DE GRAND LUXE

L'ART publie **deux éditions de grand luxe** : la première, à 100 exemplaires, avec le texte sur papier de Hollande, est accompagnée de 4 séries de planches, avec la lettre et avant la lettre sur papier du Japon ; la seconde, à 5 exemplaires, avec le texte sur papier vélin, accompagnée de 4 séries de planches ; sur hollande avec la lettre, sur japon, sur parchemin et sur whatman avant la lettre. Ces éditions sont soigneusemen numérotées, et les planches avant la lettre portent la signature des artistes.

Édition à 100 exemplaires : Par an, 200 fr. — Éditions à 5 exemplaires : Par an 600 fr,

Les livraisons des deux éditions tirées à **5** et à **100** exemplaires ne se vendent pas séparément.

On ne peut s'abonner aux éditions de luxe pour moins d'une année.

Les Abonnés de L'ART reçoivent GRATUITEMENT le COURRIER DE L'ART

COURRIER DE L'ART

Chronique hebdomadaire des Ateliers, des Musées, des Expositions, des Ventes publiques, etc.

PARAISSANT TOUS LES VENDREDIS

PRIX DE L'ABONNEMENT :

France et Colonies, **12** fr. par an. — Pays compris dans l'Union postale, **14** fr. par an.

On s'abonne sans frais dans tous les Bureaux de poste.

LE NUMÉRO : **25** CENTIMES

Le **Courrier de l'Art** se compose de 12 pages in-8, grand colombier.

Le **Courrier de l'Art** publie les informations relatives aux ateliers, aux expositions, aux collections, aux ventes publiques, aux musées ; les comptes rendus des livres illustrés, et tout ce qui, de près ou de loin, intéresse le développement des arts en France et chez les autres nations.

LIBRAIRIE DE L'ART

PARIS — **J. ROUAM**, ÉDITEUR, 29, CITÉ D'ANTIN.

LONDRES — **Gilbert WOOD & C°** 175, STRAND.

RICHARD WAGNER

SA VIE ET SES ŒUVRES

PAR ADOLPHE JULLIEN



Eva dans l'atelier de Hans Sachs. Acte III des *Maîtres Chanteurs*. — D'après le tableau de M. J. Flüggen.

OUVRAGE ORNÉ DE QUATORZE LITHOGRAPHIES ORIGINALES

Par M. FANTIN-LATOUR

De quinze portraits de RICHARD WAGNER, de quatre Eaux-Fortes, de cent vingt Gravures, Scènes d'Opéra Caricatures, Scènes d'intérieur, Vues de théâtres, Pièces autographes, Costumes d'acteurs, etc., etc.

Un magnifique volume grand in-8 de 370 pages sur beau papier anglais.

Prix : broché, **40** fr.; reliure d'amateur, demi-chagrin, tête dorée . . . . . **50** fr.

ÉDITION DE LUXE. — Il a été tiré de cet ouvrage TRENTE exemplaires numérotés à la presse sur papier Japon impérial, avec double suite sur Japon et sur Chine volant des lithographies de M. Fantin-Latour.

Prix de ces Exemplaires : 100 francs.

LIBRAIRIE DE RETAUX-BRAY, ÉDITEUR

82, RUE BONAPARTE, A PARIS

Généraux et chefs de la Vendée militaire et de la Chouannerie, par MM. DE LA SICOTIÈRE, JOUBERT, JANNIART DU DOT, René BAZIN, Alcide LEROUX, René VALETTE, Gustave BORD, marquis DE SURGERES, comte D'ESTOURBEILLON, Ollivier DE GOURCUFF, vicomte Hip. LE GOUVELLO, Edmond BIRÉ, DE ROCHEBRUNE, Arthur des NOUHES, etc. Un magnifique vol. grand in-4° orné de 20 grands portraits d'après les maîtres et d'un grand dessin de M. de Rochebrune. Riche cartonnage percaline, avec ornements spéciaux d'après des dessins de M. de Rochebrune . . . . . 40 »
Le même en feuilles. . . . . 34 fr.

De Imitatione Christi libri quatuor, novis curis edidit et ad fidem codicis Aronensis recognovit Petrus Eduardus PUYOL, prælatus domesticus, superior sancti Ludovici Francorum in Urbe. 1 magnifique vol. petit in-4°, imprimé en deux couleurs avec le plus grand soin, broché . . . . . 25 fr. »
Demi-reliure dos et coins chagrin, plats papier, tranches dorées ou tranche supérieure seule dorée. . . . . 35 fr. »
Demi-reliure dos et coins maroquin du Levant poli, plats papier, tranches dorées ou tranche supérieure seule dorée . . . . . 40 fr. »

Notre Saint Père le pape Léon XIII a daigné accepter la dédicace de cet ouvrage.

Dans la séance que l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a tenue le 11 décembre 1885, M. WALLON, secrétaire perpétuel, a rendu compte en ces termes de ce beau livre :

Au nom de Mgr Puyol, supérieur de Saint-Louis-des-Français, à Rome, j'offre à l'Académie une magnifique édition de l'*Imitation de Jésus-Christ*. L'auteur, dans une savante introduction, passe en revue les manuscrits du texte, qu'il rapporte à deux familles, l'une germanique, l'autre italienne, et les éditions qui ont reproduit tantôt la première, tantôt la seconde avec de nombreuses variantes. Il donne les motifs qui l'ont porté à choisir le texte d'Arone, qui offre le type primitif de l'Italie, et il le donne intégralement, sauf quelques fautes évidentes, dont il a d'ailleurs dressé la liste, en telle sorte qu'on peut les remettre à leur place et retrouver le calque exact du manuscrit. Il observe l'orthographe latine qui a prévalu en France aujourd'hui ; il conserve la division des quatre livres en chapitres et en paragraphes, en ajoutant par chapitre un numérotage des phrases pour les coupures des paragraphes, afin de rendre les références plus faciles. L'accent tonique a été marqué avec soin. Les homophonies de la langue latine du moyen âge se dégagent ici avec éclat pour la première fois. Des tables méthodiques classent sous certains chefs les matières contenues dans le livre. Mgr Puyol n'a omis aucun des moyens capables d'aider à la méditation de ce livre : renvoi aux passages analogues, citations de l'Ecriture. L'impression de l'ouvrage est tout à fait digne du soin qu'a pris l'éditeur de nous donner un texte parfait.

Cette édition du livre de l'*Imitation* est d'une beauté typographique de premier ordre, et les mains qui ont donné leurs soins à l'impression ont produit une œuvre que l'on ne peut comparer qu'à ces magnifiques éditions romaines du siècle dernier, où, rien n'étant donné au luxe de l'ornementation, tout est réservé à la beauté des caractères.

Histoire de Sainte Thérèse, d'après les *Bollandistes*, ses divers historiens et ses œuvres complètes. Ouvrage approuvé par NN. SS. les évêques de Bayeux, de Nantes, de Vannes, de Séez, de Coutances, d'Autun, d'Angoulême, de Newcastle et d'Anthédon, 5e édition, revue et corrigée. 2 beaux vol. grand in-8° raisin, caractères elzéviriens, têtes de chapitres, culs-de-lampe, lettrines, encadrement rouge, portrait, carte, etc. Prix, broché . . . . . 15 fr. »

Monseigneur de Ségur, Souvenirs et récit d'un frère. Septième édition. 2 beaux volumes in-8° raisin ; caractères elzéviriens, têtes de chapitres, culs-de-lampe, lettrines, encadrement rouge, titre et couverture rouge et noir, papier teinté, deux photogravures de Goupil, représentant, l'une Mgr de Ségur en 1860, l'autre un grand dessin fait par Mgr de Ségur en 1847. Prix broché. . . . . 13 fr. »
Relié dos et coins maroquin du Levant poli, plats papier, tranche dorée ou tranche supérieure seule dorée . . . . . 25 fr. »

La Terreur sous le Directoire. Histoire de la persécution politique et religieuse après le coup d'Etat du 18 fructidor (4 septembre 1797) d'après les documents inédits, par Victor PIERRE. Un beau vol. grand in-8°. . . . . 7 fr. »

Histoire de Moustache. Mémoires d'un très bon chien, par MARIALYS. Illustrations de Claverie. 1 vol. in-18 jésus. . . . . 2 fr. 25
Relié toile, tr. dorée. . . . . 3 fr. 50

CHALLAMEL Aîné, LIBRAIRE-ÉDITEUR, 5, rue Jacob, Paris.

BOLIVIA



SEPT ANNÉES

D'EXPLORATIONS, DE VOYAGES ET DE SÉJOURS

DANS

L'AMÈRIQUE AUSTRALE

CONTENANT

UNE ÉTUDE GÉNÉRALE SUR LE CANAL INTEROCÉANIQUE
DES APERÇUS SUR LES ÉTATS DE L'AMÉRIQUE CENTRALE
DES DESCRIPTIONS DU PÉROU ET DU CHILI
UN EXPOSÉ COMPLET DE LA GUERRE DU PACIFIQUE
DES DOCUMENTS STATISTIQUES SUR LE BRÉSIL
ET LES RÉPUBLIQUES HISPANO-AMÉRICAINES
DES EXPLORATIONS CHEZ LES INDIENS
DE L'ARAUCANIE, DE LA PATAGONIE, DU GRAND-CHACO,
DU MAMORÉ, DE L'AMAZONE

Par ANDRÉ BRESSON
Ingénieur chargé de missions.

PRÉFACE PAR M. FERDINAND DE LESSEPS

Ouvrage orné de cent dessins à la plume par H. LANOS

D'après des croquis et des photographies de l'auteur
et de six Cartes et d'un Panorama en Chromolithographie

Un magnifique volume in-4. — Prix, broché . . . . . 20 fr.
Relié, demi-chagrin, avec fers spéciaux. . . . . 30 fr.

20 exemplaires numérotés de 1 à 20, ont été tirés sur papier du Japon. — Prix . . . . . 60 fr.
30 — — de 21 à 50, — Vélin. — Prix . . . . . 40 fr.

LA VALLÉE DU DARROR

VOYAGE AU PAYS DES ÇOMALIS (AFRIQUE ORIENTALE)

Par GEORGES RÉVOIL

MÉDAILLE D'OR DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS

Ouvrage orné d'une carte et de 60 dessins, types, paysages, scènes et panoramas hors texte.

PAR MM. DE HAENEN, DOSSO, SCHMIDT, GAILLARD

Un beau vol. in-8 jésus, br., 15 fr. — Relié, demi-chagrin, plats toile, tranches or. . . . . 20 fr.

INDO-CHINE (COCHINCHINE, CAMBODGE, ANNAM, TONKIN), par Ch. LEMIRE

chevalier de la Légion d'honneur, officier d'Académie, chevalier de l'Ordre du Cambodge.

4e édition, ornée de 2 cartes en couleurs, de plans et de 12 gravures hors texte.

1 beau volume in-8, broché, 7 fr. 50; — toile, 10 fr.; — relié, 12 fr.

VOYAGE A PIED EN NOUVELLE-CALÉDONIE, par Ch. LEMIRE

Ouvrage orné de 2 cartes en couleurs et de 14 illustrations hors texte.

1 BEAU VOLUME IN-8, BROCHÉ, 7 FR. 50. — TOILE, 10 FR. — RELIÉ, 12 FR.

LA MODE ARTISTIQUE

RECUEIL DE MODES

LES PLUS NOUVELLES ET LES PLUS RECHERCHÉES

Dessinées et lithographiées avec le plus grand soin, les épreuves sont imprimées à deux teintes sur papier extra-fin, coloriées et retouchées à l'aquarelle.

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois.

LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er ET DU 15 DE CHAQUE MOIS

Envoyer un mandat sur la Poste au nom de M. GUSTAVE JANET
14, Avenue de l'Observatoire, à Paris.

PRIX DE L'ABONNEMENT

1re ÉDITION

PARIS : UN AN, 18 fr.; SIX MOIS, 9 fr. — DÉPARTEMENTS : UN AN, 22 fr.; SIX MOIS, 11 fr.
ÉTRANGER. — *Union postale* : UN AN, 26 fr.; SIX MOIS, 13 fr. — *Pays ne faisant pas partie de l'Union:* UN AN, 30 fr.; SIX MOIS, 15 fr.

2e ÉDITION avec Patrons découpés

PARIS : UN AN. 26 fr.; SIX MOIS, 13 fr. — DÉPARTEMENTS : UN AN, 31 fr.; SIX MOIS, 15 fr. 50.
ÉTRANGER. — *Union postale* : UN AN, 36 fr.; SIX MOIS, 18 fr. — *Pays ne faisant pas partie de l'Union* UN AN, 42 fr.; SIX MOIS, 21 fr.

ABONNEMENT AUX PATRONS SEULS

PARIS : UN AN, 8 fr.; SIX MOIS, 4 fr. — DÉPARTEMENTS : UN AN, 9 fr.; SIX MOIS, 4 fr. 50.
ÉTRANGER. — *Union postale* : UN AN, 10 fr.; SIX MOIS, 5 fr. — *Pays ne faisant pas partie de l'Union :* UN AN, 12 fr.; SIX MOIS, 6 fr.

PRIX DU NUMÉRO

1re Édition.	— Paris :	1 fr.;	Départements :	1 fr. 25;	Étranger :	Union postale,	1 fr. 50;	Pays hors de l'Union,	2 fr.
2e	— —	2 fr.;	—	2 fr. 50;	—	—	3 fr. »;	—	4 fr.
Patron	—	1 fr.;	—	1 fr. 25;	—	—	1 fr. 50;	—	2 fr.

MODES & COSTUMES HISTORIQUES FRANÇAIS & ÉTRANGERS

DESSINÉS ET GRAVÉS PAR PAUQUET FRÈRES

D'APRÈS LES MEILLEURS MAITRES DE CHAQUE ÉPOQUE ET LES DOCUMENTS LES PLUS AUTHENTIQUES

Premier volume. — COSTUMES FRANÇAIS depuis le Ve siècle jusqu'à nos jours, contenant 96 planches, grand format, avec titre et table : chaque planche coloriée à la main et retouchée à l'aquarelle :
En feuilles. . . . . 48 fr.
— avec étui . . . . . 52 fr.
Reliure riche, tranche dorée. . . 60 fr.

Deuxième volume. — COSTUMES ÉTRANGERS de tous les pays du monde, contenant 96 planches, grand format, avec titre et table : chaque planche coloriée à la main et retouchée à l'aquarelle :
En feuilles. . . . . 48 fr.
— avec étui . . . . . 52 fr.
Reliure riche, tranche dorée. . . . . 60 fr.

Ce n'est pas une œuvre vulgaire que nous recommandons ici aux abonnés de la MODE ARTISTIQUE, c'est le fruit du travail de plusieurs années de deux artistes émérites, dont l'éloge venant de notre bouche pourrait paraître suspect, si le talent qui a présidé à cette œuvre ne parlait plus haut que notre dire.

Cet album est un véritable musée historique, où l'on peut étudier les transformations du costume qui ont suivi celles des mœurs et des usages, et dont la grande dame, tout aussi bien que la couturière, peut tirer grand profit pour créer des nouveautés en mélangeant des fantaisies d'un siècle avec celles du siècle suivant, et en remettant l'ensemble au goût jour qui, reconnaissons-le, cherche tout particulièrement les réminiscences des temps passés.

Bureaux des MODES ET COSTUMES HISTORIQUES, 14, avenue de l'Observatoire.

ALBUM DE CHASSE dessiné et gravé par PAUQUET frères. Un vol. contenant 70 pages de texte et 8 planches coloriées à la main et retouchées à l'aquarelle ; reliure tranche dor. 10 fr.

Une série de **COSTUMES DE LOUIS XVI** coloriés, composés de 24 planches. . . . 12 fr.

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE DE GAUTHIER-VILLARS
SUCCESSEUR DE MALLET-BACHELIER
Quai des Grands-Augustins, 55, Paris.

PUBLICATIONS RÉCENTES

ABDANK-ABAKANOWICZ (Br.) — Les Intégraphes. *La courbe intégrale et ses applications. Étude sur un nouveau système d'intégrateurs mécaniques.* Grand in-8, avec 94 figures dans le texte ; 1886 . . . . . 5 fr. »

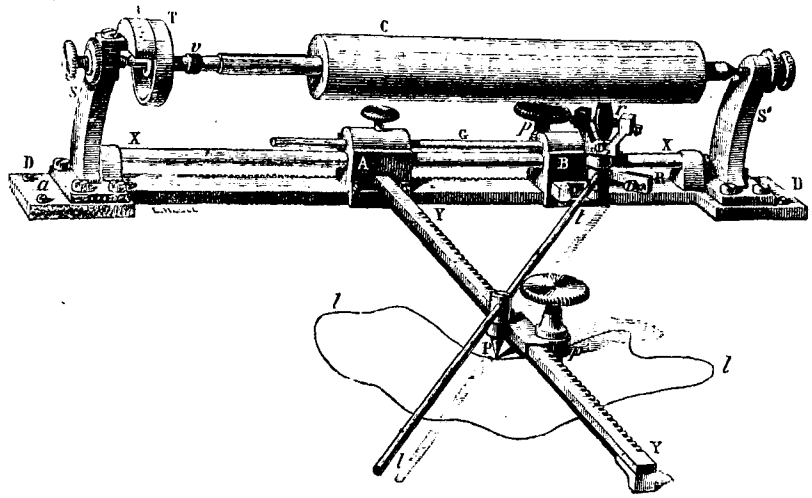

ABEL (Niels-Henrik). — Œuvres complètes d'Abel. Nouvelle édition, publiée aux frais de l'Etat norwégien, par *L. Sylow* et *S. Lie*. 2 beaux vol. in-4. . . . . 30 fr. »

ANNALES DU BUREAU CENTRAL MÉTÉOROLOGIQUE DE FRANCE, publiées par **Mascart,** Directeur.

I. Études des orages en France et **Mémoires divers.**

Année 1878. Grand in-4, avec 37 pl. ; 1879. . . . . (*Épuisé.*)
Année 1879. Grand in-4, avec 20 pl. ; 1880. . . . . 15 fr. »
Année 1880. Grand in-4, avec 39 pl. ; 1881. . . . . 15 fr. »
Année 1881. Grand in-4, avec 40 pl. ; 1883. . . . . 15 fr. »
Année 1882. Grand in-4, avec 38 pl. ; 1884. . . . . 15 fr. »
Année 1883. Grand in-4, avec 34 pl. ; 1885. . . . . 15 fr. »
Année 1884. Grand in-4, avec 56 pl. ; 1886. . . . . 15 fr. »

II. Bulletin des Observations françaises et *Revue climatologique*.

Année 1878. Grand in-4, en Tableaux, avec 40 pl. ; 1880. . . . . 15 fr. »
Année 1879. Grand in-4, en Tableaux, avec 41 pl. ; 1881. . . . . 15 fr. »
Année 1880. Grand in-4, avec 40 pl. ; 1881. . . . . 15 fr. »
Année 1881. Grand in-4, avec 40 pl. ; 1883. . . . . 15 fr. »
Année 1882. Grand in-4, avec 34 pl. ; 1885. . . . . 15 fr. »
Année 1883. Grand in 4, avec 40 pl. ; 1886. . . . . 15 fr. »

III. Pluies en France. Observations publiées avec la coopération du Ministère des Travaux publics et le concours de l'Association scientifique.

Année 1877. Grand in-4, avec 5 pl. ; 1880. . . . . 15 fr. »
Année 1878. Grand in-4, avec 5 pl. ; 1880. . . . . (*Épuisé.*)
Année 1879. Grand in-4, avec 7 pl. ; 1881 . . . . . 15 fr. »
Année 1880. Grand in-4, avec 7 pl. ; 1881. . . . . 15 fr. »
Année 1881. Grand in-4, avec 5 pl. ; 1883. . . . . 15 fr. »
Année 1882. Grand in-4, avec 5 pl. ; 1884. . . . . 15 fr. »
Année 1883. Grand in-4, avec 5 pl. ; 1885. . . . . 15 fr. »
Année 184. Grand in-4, avec 5 pl. ; 1886. . . . . 15 fr. »

© 2007 Lyon « Editions » les passerelles du temps » http://editions.passerelles.fr

IV. Météorologie générale.

Année 1878. In-plano, avec 6 pl. ; 1879. . . . . 15 fr. »
Année 1879. In-4, avec 38 pl. ; 1880. . . . . 15 fr. »
Année 1880. In-plano, avec 15 pl. ; 1881. . . . . 25 fr. »
Année 1881. Grand in-4, avec 224 pl. ; 1883 . . . . . 25 fr. »

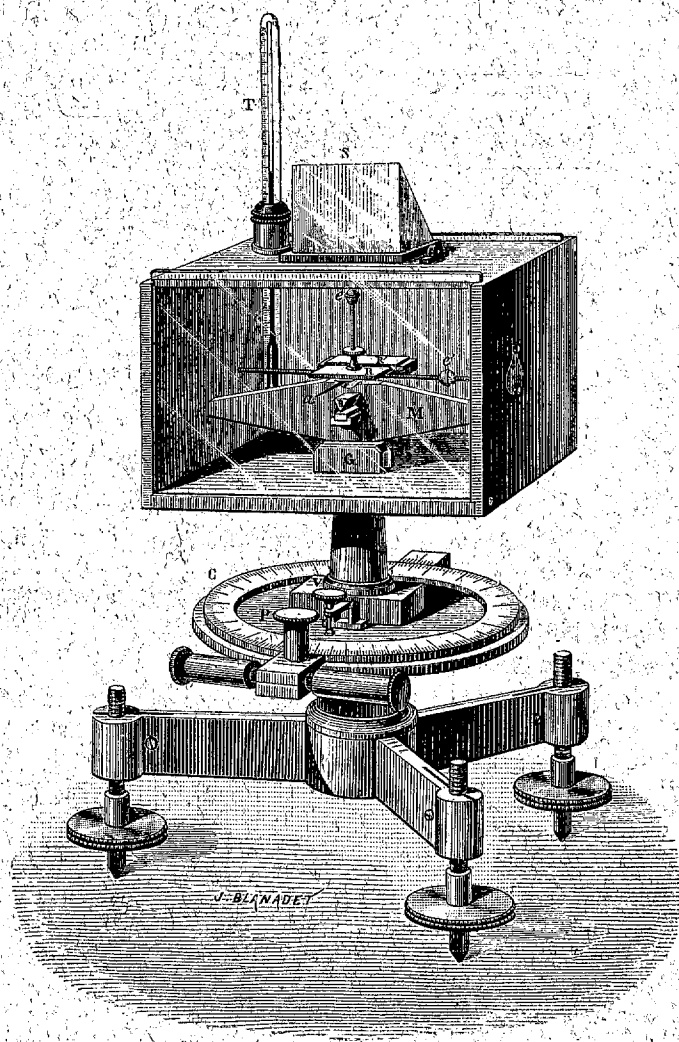

Année 1882. Grand in-4, avec 20 pl. ; 1884. . . . . 15 fr. »
Année 1883. Grand in-4, avec 26 pl. ; 1885. . . . . 15 fr. »
Année 1884. Grand in-4, avec 16 pl. ; 1886. . . . . 15 fr. »

On peut aussi se procurer

INSTRUCTIONS MÉTÉOROLOGIQUES, *suivies de* **Tables diverses pour la réduction des observations.**

In-8 avec belles figures dans le texte. . . . . 2 fr. 50



Appareil pour la mesure des photographies d'étoiles doubles.

ANNUAIRE pour l'an 1887, publié par le Bureau des Longitudes; contenant une Notice de M. l'amiral Mouchez, Directeur de l'Observatoire de Paris, *sur la photographie astronomique à l'Observatoire de Paris et la carte du Ciel.* (Résumé des travaux antérieurs. Travaux des frères Henry. Application et avenir de la photographie céleste. Carte du Ciel.)

In-8 de 800 pages avec fig. dans le texte, une planche d'étoiles, une héliogravure de la lune et une nouvelle carte de la déclinaison magnétique en France.

Broché, 1 fr. 50. Cartonné, 2 fr.

*Pour recevoir l'*Annuaire *franco par la poste, dans tous les pays faisant partie de l'Union postale, ajouter* 35 *c.*

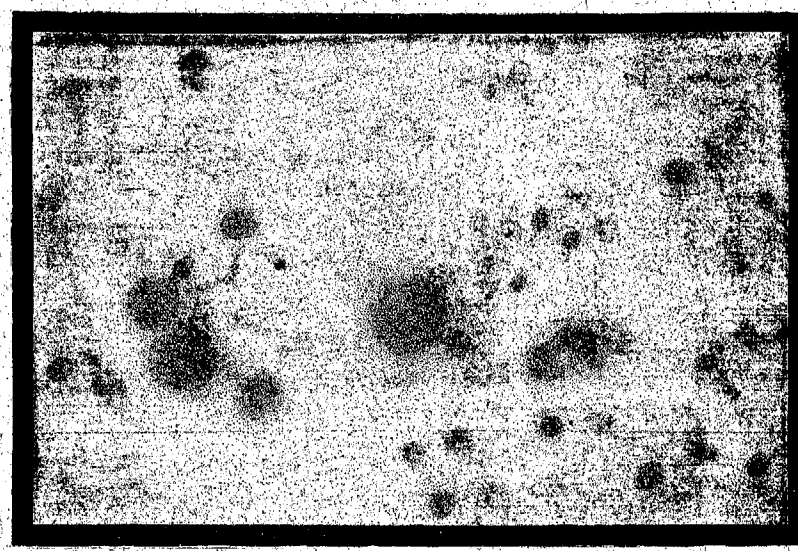

Cliché photographique d'étoiles doubles vu au microscope.

L'Annuaire pour 1887 paraîtra en Décembre 1886.

BRISSE (**Ch.**). Professeur de Mathématiques spéciales au Lycée Condorcet, Professeur de Géométrie descriptive à l'Ecole des Beaux-Arts, Répétiteur de Géométrie descriptive et de Stéréotomie à l'Ecole Polytechnique. — **Cours de Géométrie descriptive.**

Ire Partie, à l'usage des Elèves des *Classes de Mathématiques élémentaires*. Grand in-8, avec 228 figures dans le texte; 1882 . . . . . 5 fr. »

IIe Partie, à l'usage des Elèves des *Classes de Mathématiques spéciales*, Grand in-8, avec figures dans le texte et planches d'épures (*le premier fascicule a paru*), 1887 . . . 7 fr. »

BUREAU INTERNATIONAL DES POIDS ET MESURES. — Travaux et mémoires publiés par le Directeur.

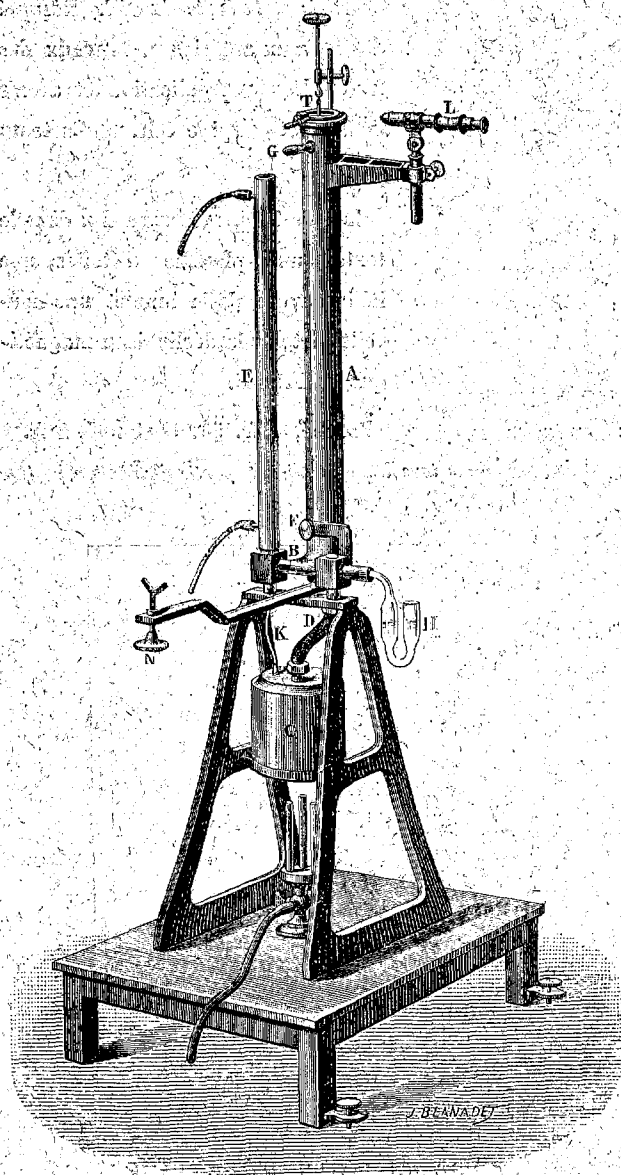

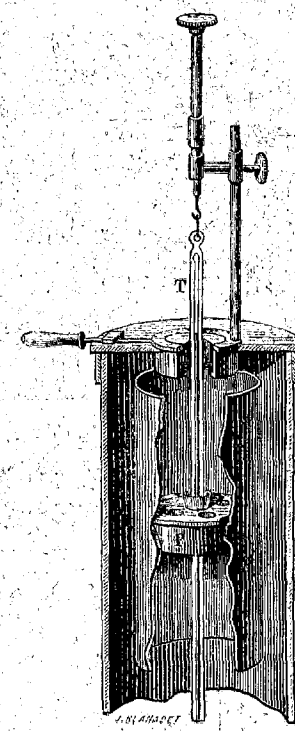

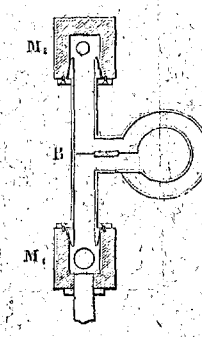

Cinq beaux volumes grand in-4, avec fig. et planches. Chaque volume. . . . 30 fr. »

CONNAISSANCE DES TEMPS ou des mouvements célestes à l'usage des Astronomes et des Navigateurs, pour l'année 1888, publiée par le Bureau des

Longitudes. — *Voyez* Bureau des Longitudes. Grand in-8 de plus de 950 pages, avec cartes.

Broché . . . . . 4 fr. »

Cartonné . . . . . 4 fr. 75

Pour recevoir le volume *franco*, dans les pays de l'Union postale, ajouter 1 fr.

L'année 1889 est *sous presse*.

Depuis le Volume pour l'année 1879, le prix de la Connaissance des Temps a été abaissé à 4 fr., malgré les augmentations considérables introduites dans ce Recueil. — Les Mémoires qui composaient autrefois les *Additions* sont publiés dans les Annales du Bureau des Longitudes et de l'Observatoire astronomique de Montsouris.

DAVANNE. — La Photographie. Traité théorique et pratique. 2 volumes grand in-8, avec figures, se vendant séparément; 1886.

Ire Partie: *Leçons élémentaires. — Historique. — Epreuves négatives. — Principes communs à tous les procédés négatifs. — Epreuves sur albumine, sur collodion, sur gélatinobromure d'argent, sur pellicules, sur papier*, avec 120 fig. dans le texte et 2 planches de photographie instantanée. . . . . 16 fr. »

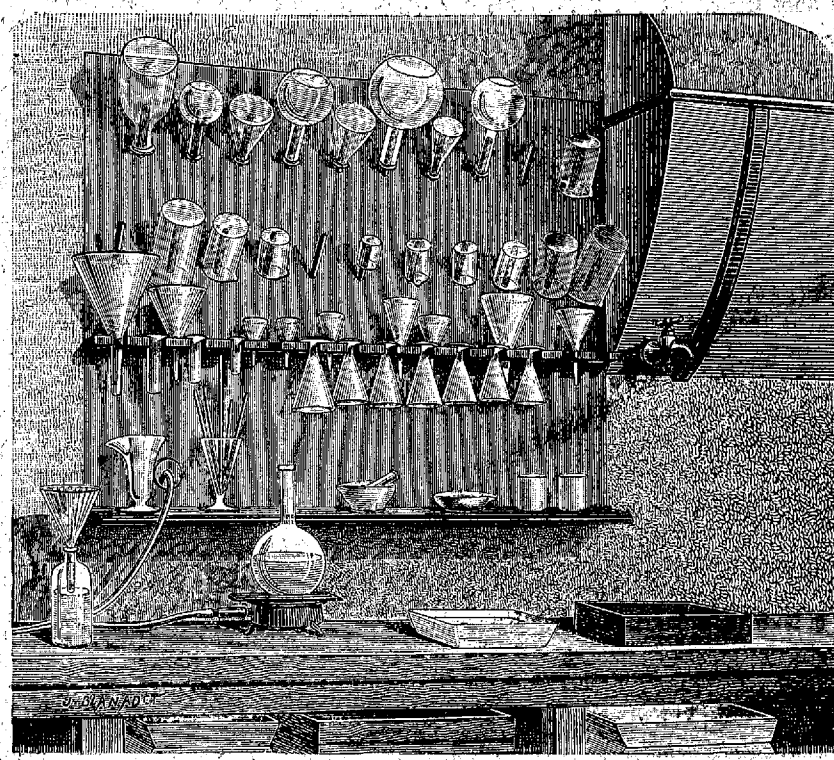

IIe Partie : *Epreuves positives : Daguerréotype. — Epreuves sur verre et sur papier. — Epreuves aux sels de platine, de fer, de chrome (procédé au charbon). — Impressions photomécaniques. — Divers : Agrandissements. Micrographie. Stéréoscope. Les couleurs en photographie. — Notions élémentaires de Chimie ; vocabulaire* . . . . . *(Sous presse.)*

HALPHEN (G.-H.), Membre de l'Institut. — Traité des fonctions elliptiques et de leurs applications. 3 volumes grand in-8.

Ire Partie. *Théorie des fonctions elliptiques et de leurs développements en séries*, 1886. 15 fr.

IIe Partie. *Applications à la Mécanique, Physique, la Géométrie et au calcul intégral.* (S. pr.)

IIIe Partie. *Théorie de la transformation ; application à l'Algèbre et à la théorie des nombres*. . . . . *(Sous presse.*

JAMIN (J.), Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, et **BOUTY**, Professeur à la Faculté des Sciences. — **Cours de Physique de l'Ecole Polytechnique.** 3e édition, augmentée et entièrement refondue. 4 forts volumes in-8 de 3560 pages, avec 1450 figures dans le texte et 13 planches sur acier, dont 2 en couleur; 1878-1883. (*Autorisé par décision ministérielle.*)

On vend séparément :

TOME I. — 15 fr.

1er FASCICULE : *Instruments de mesure, Hydrostatique* (Cours de Mathématiques spéciales); avec 148 figures dans le texte et 1 planche. . . . . 5 fr. »

2e FASCICULE : *Actions moléculaires*, avec 91 figures dans le texte. . . . . 4 fr. »

3e FASCICULE : *Gravitation universelle, Electricité statique*, avec 110 figures dans le texte et 1 planche. . . . . 6 fr. »

TOME II. — CHALEUR. — 15 fr.

1er FASCICULE : *Thermométrie, Dilatations* (Cours de Mathématiques spéciales); avec 84 figures dans le texte. . . . . 5 fr. »

2e FASCICULE : *Calorimétrie*, avec 48 figures dans le texte et 2 planches. . . . . 5 fr. »

3e FASCICULE : *Théorie mécanique de la chaleur, Propagation de la chaleur;* avec 47 figures dans le texte. . . . . 5 fr. »

TOME III. — ACOUSTIQUE ; OPTIQUE. — 20 fr.

1er FASCICULE : *Acoustique;* avec 122 figures dans le texte. . . . . 4 fr. »

2e FASCICULE : *Optique géométrique* (Cours de Mathématiques spéciales); avec 139 figures dans le texte et 3 planches. . . . 4 fr. »

3e FASCICULE : *Etude des radiations lumineuses, chimiques et calorifiques; Optique physique;* avec 226 figures dans le texte et 5 planches dont 2 pl. de spectres en couleur. 12 fr. »

TOME IV. — ELECTRICITÉ DYNAMIQUE ; MAGNÉTISME. 20 fr.

1er FASCICULE : *La pile. Phénomènes électrothermiques et électrochimiques;* avec 154 figures dans le texte et 1 planche. . . . 6 fr. »

2e FASCICULE : *Les aimants. Magnétisme. Electromagnétisme. Induction;* avec 230 figures dans le texte. . . . . 9 fr. »

3e FASCICULE : *Applications de l'électricité. Complément* sur les principales découvertes faites pendant la publication de l'ouvrage. *Table générale par noms d'auteurs*, et *Table générale des matières par ordre alphabétique;* avec 55 figures dans le texte. . . . . 5 fr. »

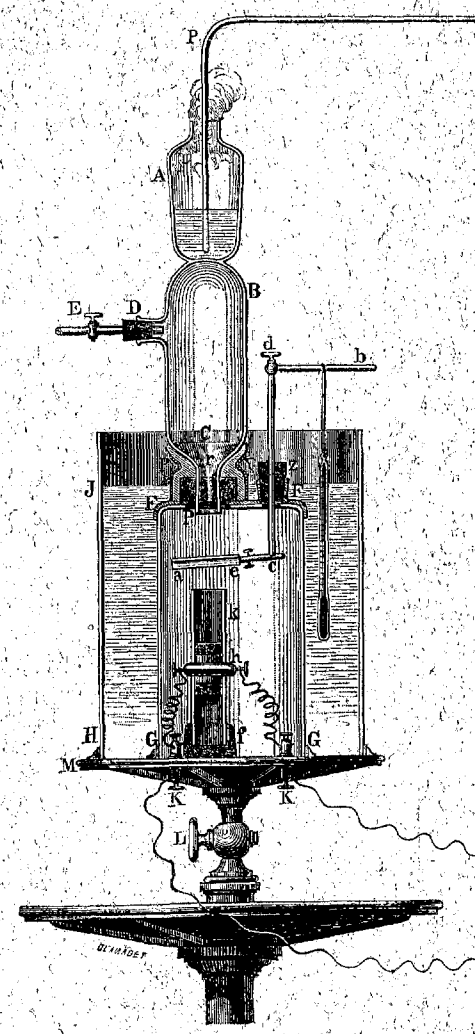

Le 1er fascicule du Tome I, les 1er et 2e fascicules du Tome II et le 2e fascicule du Tome III comprennent les MATIÈRES EXIGÉES POUR L'ADMISSION A L'ECOLE POLYTECHNIQUE. Les élèves de Mathématiques spéciales qui posséderont ces quatre fascicules auront ainsi entre les mains le commencement d'un grand traité qu'ils pourront compléter ultérieurement, si, poursuivant l'étude de la Physique, ils se préparent à la Licence ou entrent dans une des grandes Ecoles du Gouvernement.

Suite des Publications de la Librairie **GAUTHIER-VILLARS.**

JAMIN (J.) et BOUTY. — Cours de Physique à l'usage de la classe de Mathématiques spéciales. Deux volumes in-8, avec 433 figures et 6 planches; 1886. . . . . 18 fr. »

ON VEND SÉPARÉMENT :

TOME Ier. — *Instruments de Mesure. Hydrostatique. Thermométrie. Dilatations.* . 12 fr. »
TOME II. — *Calorimétrie. Optique géométrique.* . . . . . 8 fr. »

HIRN (G.-A.). — La Cinématique moderne et le dynamisme de l'avenir. *Réponse à diverses critiques faites par M. Clausius.* Grand in-4 avec 2 planches; 1887. . . 5 fr. »

LAPLACE. — Œuvres complètes de Laplace, publiées sous les auspices de l'Académie des Sciences, par les *Secrétaires perpétuels*, avec le concours de *Puiseux* et *Tisserand*, Membres de l'Institut, de *J. Hoüel*, Professeur à la Faculté de Bordeaux, et *Souillart*, Professeur à la Faculté des Sciences de Lille. Nouvelle édition, avec un beau portrait de Laplace, gravé sur cuivre par *Tony Goutière*. In-4; 1878-1886.

Extrait de l'avertissement.

L'Académie, sur le Rapport de la Section d'Astronomie et de la Commission administrative, après avoir pris connaissance des conditions dans lesquelles devait s'accomplir le travail et des soins dont il était entouré, a décidé, dans sa séance du 16 juillet 1877, que la nouvelle édition serait publiée sous ses auspices et sous sa responsabilité.

Les éditions précédentes, qui sont devenues très rares, ne contenaient que 7 volumes, savoir: *Traité de Mécanique céleste* (5 volumes), *Exposition du système du Monde* et *Théorie analytique des probabilités*. La nouvelle édition comprendra de plus 6 volumes, renfermant tous les autres Mémoires de Laplace, dont la dissémination dans de nombreux Recueils académiques et périodiques rendait jusqu'à ce jour l'étude si difficile.

— *Traité de Mécanique céleste*. Tomes I à V (1878-1882). — Tirage sur papier vergé fort, au chiffre de Laplace; 5 volumes in-4. . . . . 90 fr. »
Tirage sur pap. de Hollande, au chiffre de Laplace (à petit nombre); 5 vol. in-4. 120 fr. »
Les volumes du *Traité de Mécanique céleste* ne se vendent plus séparément, sauf le tome V (papier vergé, au chiffre de Laplace), dont le prix est de. . . . . 20 fr. »

— *Exposition du Système du Monde*. Tome VI (1884). — Tirage sur papier vergé fort, au chiffre de Laplace. . . . . 20 fr. »
Tirage sur papier de Hollande, au chiffre de Laplace. . . . . 25 fr. »

— *Théorie des probabilités*. Tome VII (1886). — Tirage sur papier vergé fort, au chiffre de Laplace. . . . . 35 fr. »
Tirage sur papier de Hollande, au chiffre de Laplace. . . . . 43 fr. »

Ce volume qui comprend 832 *pages sur papier fort est d'un maniement peu facile pour les lecteurs qui veulent faire une longue étude de la* THÉORIE DES PROBABILITÉS; *aussi nous avons divisé un certain nombre d'exemplaires en deux fascicules. — Pour permettre de relier ultérieurement ces deux fascicules en un volume unique, nous avons joint au premier fascicule* un titre de l'ouvrage complet. — Les fascicules se vendent séparément:

PREMIER FASCICULE.

Tirage sur papier vergé fort, au chiffre de Laplace. . . . . 15 fr. »
Tirage sur papier de Hollande, au chiffre de Laplace. . . . . 18 fr. »

SECOND FASCICULE.

Tirage sur papier vergé fort, au chiffre de Laplace. . . . . 20 fr. »
Tirage sur papier de Hollande, au chiffre de Laplace. . . . . 25 fr. »

— *Mémoires divers*. Tomes VIII à XIII (1887 à). Le tome VIII est sous presse.

L'ASTRONOMIE : Revue mensuelle d'Astronomie populaire, de Météorologie et de Physique du globe, donnant le tableau permanent des découvertes et des progrès réalisés dans la connaissance de l'Univers, publiée par Camille FLAMMARION, avec le concours des principaux Astronomes français et étrangers. — La REVUE paraît le 1er de chaque mois, depuis 1882, par numéros de quarante pages.

Suite des Publications de la Librairie **GAUTHIER-VILLARS.**

5e ANNÉE. — PRIX DE L'ABONNEMENT :

Paris : 12 fr. — Départements : 13 fr. — Etranger : 14 fr. — Prix du numéro : 1 fr. 20.

PRIX DES ANNÉES PARUES :

Tome Ier, 1882 (10 numéros, avec 134 figures).
Broché . . . . . 10 fr.
Relié avec luxe . . . . . 14 fr.

Tome II, 1883 (12 numéros, avec 172 figures).
Broché . . . . . 12 fr.
Relié avec luxe . . . . . 16 fr

Tome III, 1884 (12 numéros, avec 172 figures).
Broché . . . . . 12 fr.
Relié avec luxe . . . . . 16 fr.

Tome IV, 1885 (12 numéros, avec 160 figures dont une en couleur).
Broché . . . . . 12 fr.
Relié avec luxe . . . . . 16 fr.

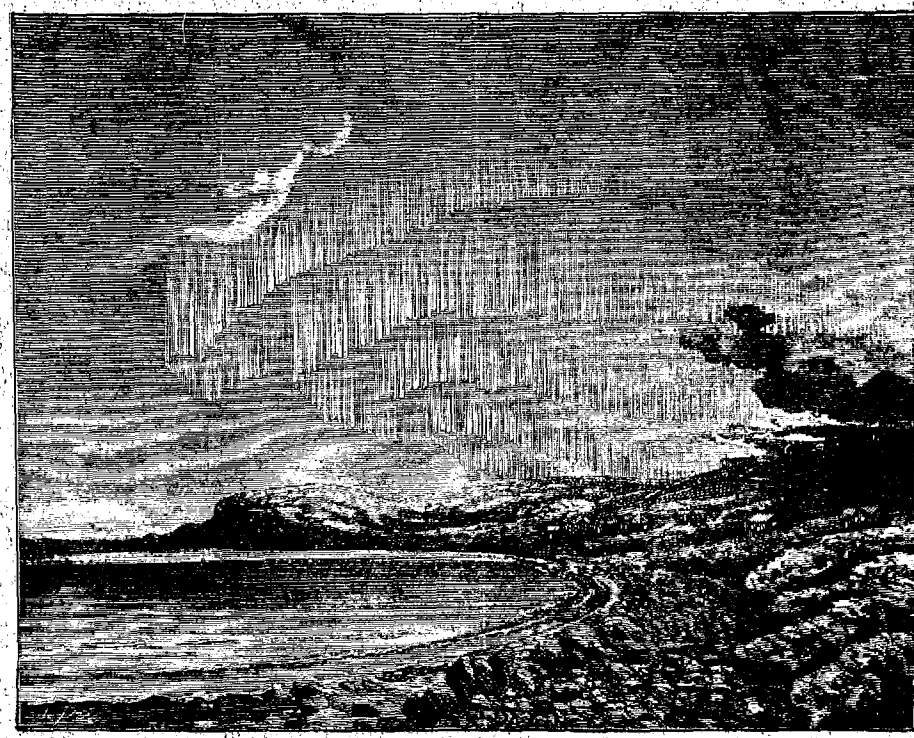

Tome V, 1886 (12 numéros, avec 150 figures).
Broché . . . . . 12 fr.
Relié avec luxe . . . . . 16 fr.

Cette *Revue* a pour but de tenir tous les amis de la science au courant des découvertes et des progrès réalisés dans l'étude générale de l'Univers. Elle donne, au jour le jour, le tableau vivant des conquêtes rapides et grandioses de l'Astronomie contemporaine. Des éphémérides font connaître aux amateurs de la plus belle et de la plus vastes des sciences l'état du ciel et les observations les plus intéressantes à faire soit à l'œil nu, soit à l'aide d'instruments de moyenne puissance. Chaque numéro est illustré de nombreuses figures explicatives sur les grands phénomènes célestes. Absolument correcte au point de vue scientifique, la *Revue* est néanmoins populaire, et ses rédacteurs suivent la voie ouverte par M. Camille Flammarion, qui a toujours su présenter la science sous une forme agréable. Aussi peut-on dire que sa lecture est aussi intéressante pour les gens du monde que pour les savants.

Un numéro est envoyé gratuitement comme spécimen.

LAURENT (H.), Examinateur d'admission à l'École Polytechnique. — **Traité d'Analyse.** 6 volumes in-8, avec figures dans le texte.

Tome I. — **Calcul différentiel.** *Applications analytiques*; 1885. . . . . 10 fr. »
Tome II. — **Calcul différentiel.** *Applications géométriques*; 1887. . . . . 12 fr. »
Le Tome III est sous presse et paraîtra prochainement.

Ce Traité est le plus étendu qui soit publié sur l'Analyse. Il est destiné aux personnes qui, n'ayant pas le moyen de consulter un grand nombre d'ouvrages, ont le désir d'acquérir des connaissances étendues en Mathématiques. Il contient donc, outre le développement des matières exigées des candidats à la Licence, le résumé des principaux résultats acquis à la Science. (Des astéristiques indiquent les matières non exigées des candidats à la Licence.) Enfin, pour faire comprendre dans quel esprit est rédigé ce Traité d'Analyse, il suffira de dire que l'Auteur est un ardent disciple de Cauchy.

LEMSTRÖM (S.). — **L'aurore boréale.** *Etude générale des phénomènes produits par les courants électriques de l'atmosphère.* Grand in-8, avec figures dans le texte et 14 planches dont 5 en couleur; 1886. . . . . 6 fr. 50

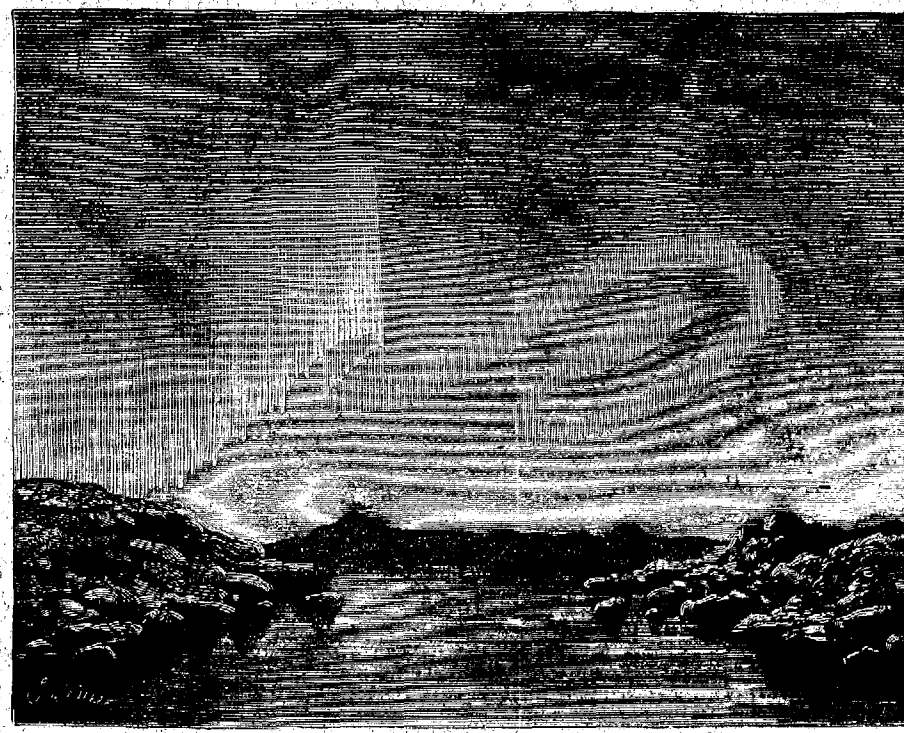

LEROY (C.-F.-A.). — **Traité de Stéréotomie, comprenant les Applications de la Géométrie descriptive à la Théorie des Ombres, la Perspective linéaire, la Gnomonique, la Coupe des Pierres et la Charpente.** 11e édition, revue et annotée par *E. Martelet*, ancien élève de l'École Polytechnique, professeur de Géométrie descriptive à l'École centrale des Arts et Manufactures. Augmentée d'un Supplément : **Théorie et construction de l'appareil hélicoïdal des arches biaises**, par J. de La Gournerie, rédigées par *Ernest Lebon*, abrégé de l'Université, professeur au lycée Charlemagne. In-4, avec Atlas de 76 pl. in-folio; 1887. . . . . 26 fr. »

LÉVY (Maurice), Membre de l'Institut, Ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, Professeur au Collège de France et à l'École centrale des Arts et Manufactures. — **La Statique graphique et ses applications aux constructions.** 4 volumes grand in-8 avec 4 Atlas, même format.

Ire Partie. — *Principes et applications de Statique graphique pure.* Grand in-8 de xxviii-549 pages, avec Atlas de 26 planches; 1886. . . . . 22 fr. »

IIe Partie. — *Flexion plane. Lignes d'influence. Poutres droites.* Gr. in-8 de xiv-345 pages, avec figures dans le texte et un Atlas de 6 pl.; 1886 . . . . . 15 fr. »

IIIe Partie. — *Arcs métalliques. Ponts suspendus rigides. Coupoles et corps de révolution.* . . . . . *(Sous presse.)*

IVe Partie. — *Ouvrages en maçonnerie. Systèmes réticulaires* . . . . . *(Sous presse.)*

MACQUET (A.). — Cours de Physique industrielle à l'usage des élèves des écoles spéciales. *Quelques aplications de la chaleur aux usages industriels.* 2 forts volumes in-4 autographiés avec 769 figures et un atlas de 40 planches. . . . . 35 fr. »

MARIE (Maximilien), Répétiteur de Mécanique et Examinateur d'admission à l'Ecole Polytechnique. — **Histoire des Sciences mathématiques et physiques.** Petit in-8, caractères elzévirs, titre en deux couleurs.

Tome Ier. — 1re période. *De Thalès à Aristarque.* — 2e période. *D'Aristarque à Hipparque.* — 3e période. *D'Hipparque à Diophante;* 1883. . . . . 6 fr. »

Tome II. — 4e période. *De Diophante à Copernic.* — 5e période. *De Copernic à Viète;* 1883. . . . . 6 fr. »

Tome III. — 6e période. *De Viète à Kepler.* — 7e période. *De Kepler à Descartes;* 1883. . . . . 6 fr. »

Tome IV. — 8e période. *De Descartes à Cavalieri.* — 9e période. *De Cavalieri à Huygens;* 1884. . . . . 6 fr. »

Tome V. — 10e période. *De Huygens à Newton.* — 11e période. *De Newton à Euler* (1re partie); 1884. . . . . 6 fr. »

Tome VI. — 11e période. *De Newton à Euler* (suite); 1885. . . . . 6 fr. »

Tome VII. — 11e période. *De Newton à Euler* (suite); 1885. . . . . 6 fr. »

Tome VIII. — 11e période. *De Newton à Euler* (suite et fin). — 12e période. *D'Euler à Lagrange;* 1886. . . . . 6 fr. »

Tome IX. — 12e période. *D'Euler à Lagrange* (fin). — 13e période. *De Lagrange à Laplace;* 1886. . . . . 6 fr. »

Tome X. — 13e période. *De Lagrange à Laplace* (fin). — 14e période. *De Laplace à Fourier;* 1887. . . . . 6 fr. »

Tome XI. — 15e période. *De Fourier à Arago;* 1887. . . . . *(Sous presse.)*

Tome XII et dernier. — 16e période. *D'Arago à Abel et aux géomètres contemporains;* 1887. . . . . *(Sous presse.)*

MAXWELL (James Clerk). — Traité de l'Electricité et du Magnétisme. Traduit de l'anglais par M. Seligmann-Lui, avec *Notes et Eclaircissements* par MM. Cornu, Potier et Sarrau. Deux forts volumes grand in-8, avec figures et 20 planches. (Les 2 premiers fascicules ont paru.) — Prix pour les souscripteurs. . . . . 25 fr. »

Ce prix de 25 fr. qui sera augmenté une fois l'Ouvrage complet, se paye, savoir: 12 fr. 50 en souscrivant et 12 fr. 50 à la réception du dernier fascicule du second Volume.

Le Tome I et le premier fascicule du Tome II ont paru.

MOUREAUX (Th.), Météorologiste adjoint au Bureau central, chargé du service magnétique à l'observatoire du Parc de Saint-Maur. — **Détermination des éléments magnétiques en France.** Ouvrage accompagné de *nouvelles Cartes magnétiques* dressées pour le 1er janvier 1885. Grand in-4, avec figures dans le texte et 4 planches; 1886. . . 10 fr. »

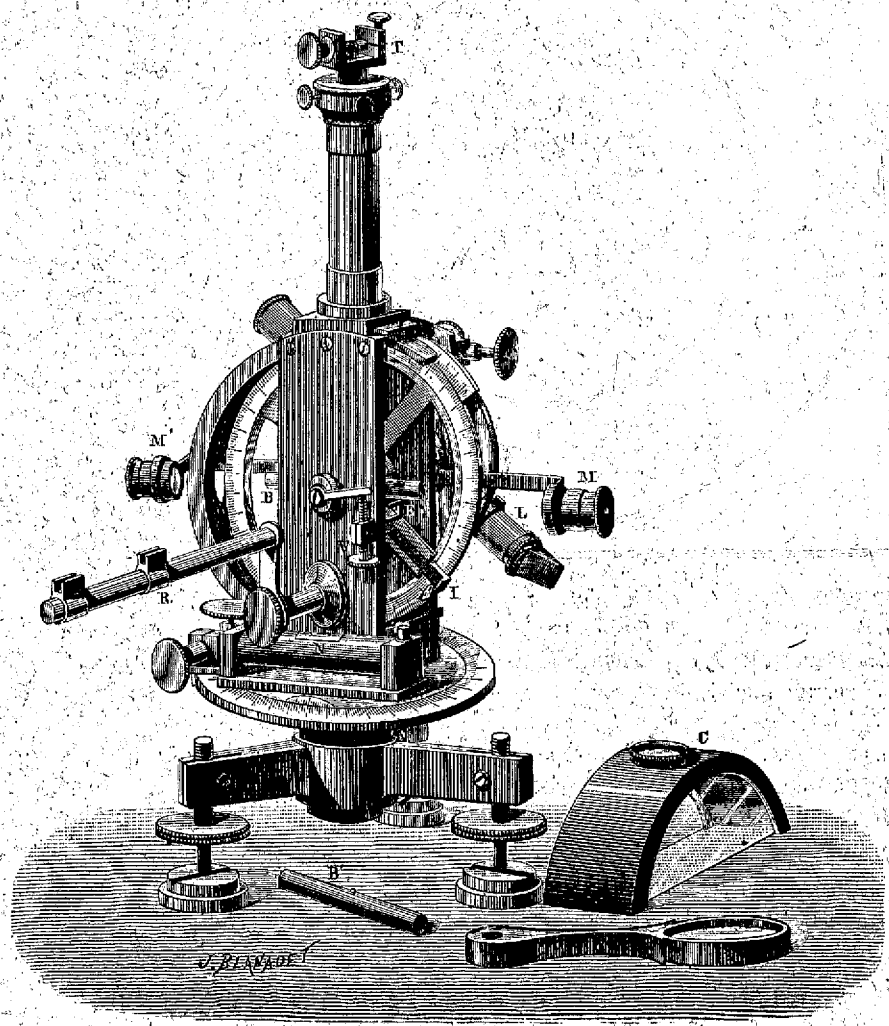

OPPOLZER (le chevalier Théodore d'), Professeur d'Astronomie à l'Université de Vienne, Correspondant de l'Institut de France, etc. — **Traité de la détermination des orbites des Comètes et des Planètes.** Edition française, publiée, d'après la deuxième édition allemande par *Ernest Pasquier*, Docteur ès Sciences physiques et mathématiques, Professeur d'Astronomie à l'Université de Louvain, etc. Un beau volume petit in-4 (de 580 pages de texte et plus de 200 pages de Tables); 1886. . . . . 30 fr. »

PROCTOR (**Richard A.**), Sociétaire honoraire de la Société royale astronomique, auteur de divers Ouvrages astronomiques. — **Nouvel Atlas céleste**, comprenant 14 Cartes, précédé d'une Introduction sur l'étude des constellations, augmenté de quelques études d'astronomie stellaire. Traduit de l'anglais sur la 6e édition, par *Philippe Gérigny*, Rédacteur de la Revue l'*Astronomie populaire*. In-8, avec figures dans le texte, 12 cartes célestes et 2 planches; 1886.

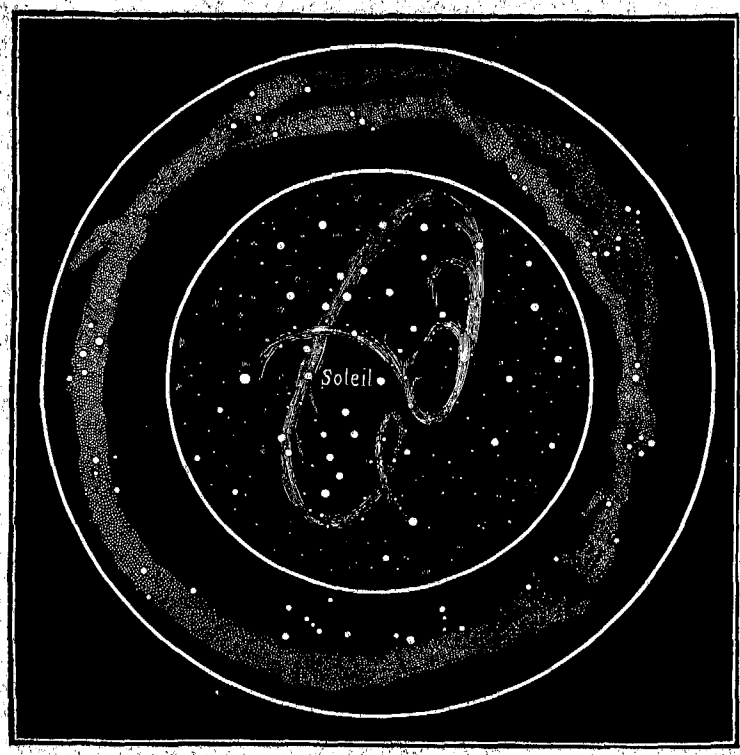

Prix: Broché. 6 fr.
Cartonné. . . 7 fr.

RÉMOND (**A.**), Ancien élève de l'École Polytechnique, Licencié ès Sciences, Professeur de Mathématiques à l'École préparatoire de Sainte-Barbe. — **Exercices élémentaires de Géométrie analytique à deux et à trois dimensions**, avec un Exposé des méthodes de résolution, suivis des *Enoncés des problèmes donnés pour les compositions d'admission aux Ecoles Polytechnique, Normale et Centrale, et au Concours général*. 2 volumes in-8, avec fig. dans le texte, se vendant séparément :

Ire Partie : *Géométrie plane*; 1887. . . . . 8 fr. »
IIe Partie : *Géométrie de l'espace*; 1887. . . . . *(Sous presse.)*

WOLF (**C.**), Membre de l'Institut, Astronome de l'Observatoire. — **Les hypothèses cosmogoniques**. *Examen des théories scientifiques modernes sur l'origine des mondes*, suivi de la traduction de la *Théorie du Ciel* de Kant. In-8; 1886. . . . . 6 fr. 50

NOUVEAUTÉS PHOTOGRAPHIQUES

AGLE. — Manuel de Photographie instantanée. In-18 jésus, avec nombreuses fig. dans le texte; 1887. . . . . 2 fr. 75

Aide-Mémoire de Photographie pour 1887, publié sous les auspices de la Société photographique de Toulouse, par C. Fabre. Douzième année, contenant de nombreux renseignements sur les procédés rapides à employer pour portraits dans l'atelier, les émulsions au coton-poudre, à la gélatine, etc. In-18, avec fig. et spécimen.

Prix: Broché. . . . . 1 fr. 75
Cartonné. . . . . 2 fr. 25

Les volumes des années précédentes, sauf 1879, 1881 *et* 1883, *se vendent aux mêmes prix.*

AUDRA. — Le gélatinobromure d'argent. Nouv. tirage. In-18 jés.; 1886. 1 fr. 75

BADEN-PRITCHARD (H.) — Les Ateliers photographiques de l'Europe. Descriptions, particularités anecdotiques, procédés nouveaux, secrets d'atelier, etc. Traduit de l'anglais sur la 2e édit., par Ch. Baye. In-18 jésus, avec figures dans le texte; 1885. 5 fr. »

On vend séparément :

1er Fascicule : *Les ateliers de Londres*. . . . . 2 fr. 20

2e Fascicule : *Les ateliers d'Europe*. . . . . 3 fr. 50

COLSON. — La Photographie sans objectif. In-18 jésus, avec planche spécimen; 1887. . . . . 1 fr. 75

DUMOULIN. — La Photographie sans laboratoire. *Agrandissement simplifié.* In-18 jésus; 1886. . . . . 1 fr. 50

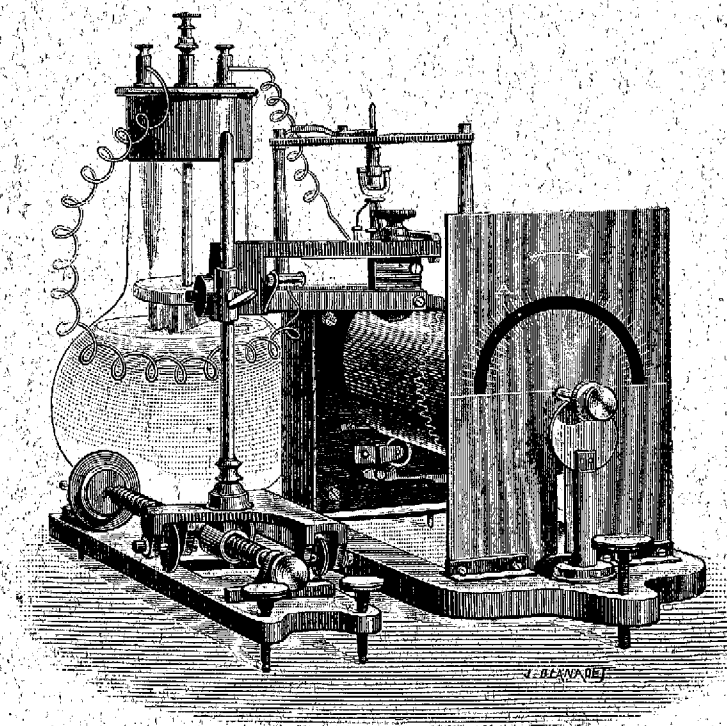

GEYMET. — Traité pratique de Photographie (Éléments complets, Méthodes nouvelles, Perfectionnements), suivi d'une instruction sur le *procédé au gélatinobromure*, 3e édition. In-18 jésus; 1885. . . . . 4 fr. »

GEYMET. — Traité pratique du procédé au gélatinobromure. In-18 jésus; 1885. . . . . 1 fr. 75

GEYMET. — Traité pratique de Photogravure sur zinc et sur cuivre. In-18 jésus; 1886. . . . . 4 fr. 50

GEYMET. — Traité pratique de gravure et d'impression sur zinc par les procédés héliographiques. 2 volumes in-18 jésus, se vendant séparément :

Ire Partie : Préparation du zinc; 1887. . . . . 2 fr. »

IIe Partie : Méthodes d'impression. — Procédés inédits; 1887. . . . . 3 fr. »

GEYMET. — Traité pratique de gravure sur verre par les procédés héliographiques. In-18 jésus; 1887. . . . . 3 fr. 75

KLARY. — L'éclairage des portraits photographiques. 6e édition, considérablement augmentée. In-18; 1886. . . . . 1 fr. 75

LONDE. — La photographie instantanée. In-18 jés., avec belles fig.; 1886. 2 fr. 75

PIZZIGHELLI et HÜBL. — La Platinotypie. Exposé théorique et pratique d'un procédé photographique aux sels de platine, permettant d'obtenir rapidement des épreuves inaltérables. Traduit sur la deuxième édition allemande par HENRY GAUTHIER-VILLARS. In-8, avec une planche spécimen; 1887. . . . . 3 fr. 50

ROUX (V.). — Traité pratique de gravure héliographique en taille-douce, sur cuivre, bronze, zinc, acier, et de galvanoplastie. In-18 jésus; 1886. . . 1 fr. 25

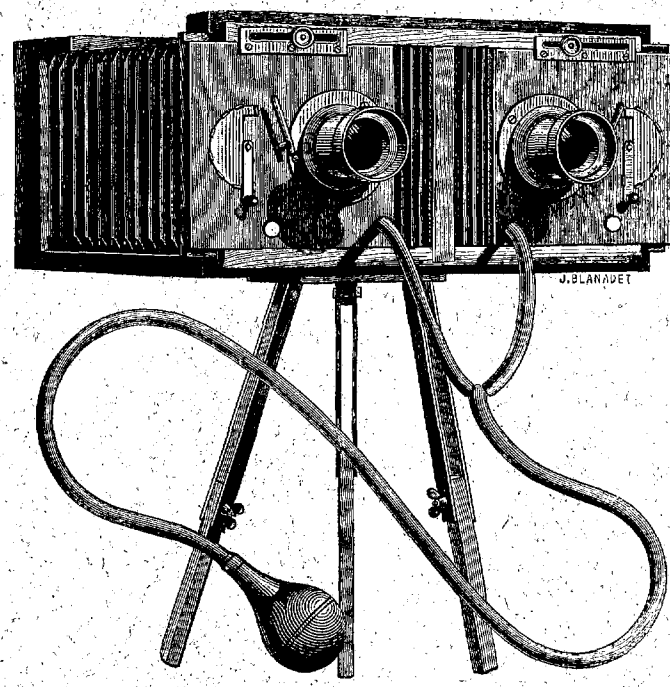

ROUX (V.). — Manuel de Photographie et de Calcographie, à l'usage des graveurs sur bois, sur métaux, sur pierre et sur verre. (Transports pelliculaires divers. Reports autographiques et reports calcographiques. Réductions et agrandissements. Nielles). In-18 jésus; 1886. . . . . 1 fr. 25

ROUX (V.). — Traité pratique de Photographie décorative appliquée aux arts industriels. Photocéramique et lithocéramique. Vitrification. Emaux divers. Photoplastie. Photogravure en creux et en relief. Orfèvrerie. Bijouterie. Meubles. Armurerie. Epreuves directes et reports polychromiques. In-18 jésus; 1887. . . . . 1 fr. 25

ROUX (V.). — Formulaire pratique de Phototypie, à l'usage des préparateurs et imprimeurs des procédés aux encres grasses. In-18 jésus; 1887. . . . . 1 fr. »

TISSANDIER. (Gaston). — La photographie en ballon, avec épreuve photographique d'un cliché obtenu à 600 mètres au-dessus de l'île Saint-Louis, à Paris. In-8, avec fig.; 1886. . . . . 2 fr. 25

VIALLANES (H.), Docteur ès sciences et Docteur en médecine. — **Microphotographie. La Photographie appliquée aux études d'Anatomie microscopique.** In-18 jésus, avec une planche phototypique et figures; 1886 . . . . . 2 fr. »

VIDAL (Léon). — Manuel du touriste photographe. 2 volumes in-18 jésus, avec 2 planches spécimens et nombreuses figures, se vendant séparément :

Ire Partie : Couches sensibles négatives. — Objectifs. — Appareils portatifs. — Obturateurs rapides. — Pose et Photométrie. — Développement et fixage. — Renforçateurs et réducteurs. — Vernissage et retouche des négatifs; 1885. . . . . 6 fr. »

IIe Partie : Impressions positives aux sels d'argent et de platine. — Retouche et montage des épreuves. — Photographie instantanée. — Appendice indiquant les derniers perfectionnements. — Devis de la première dépense à faire pour l'achat d'un matériel photographique de campagne et prix courant des produits les plus usités; 1885. . . 4 fr. »

VIDAL (Léon). — La Photographie des débutants. Procédé négatif et positif. In-18 jésus, avec figures dans le texte; 1886. . . . . 2 fr. 50

VIDAL (Léon). — La Photographie des débutants. Procédé négatif et positif. In-18 jésus, avec figures dans le texte; 1886. . . . . 2 fr. 50

VIEUILLE (G.) — Guide pratique du photographe amateur. In-18 jésus ; 1885. . . . . 2 fr. »

VOGEL. — La Photographie des objets colorés avec leurs valeurs réelles. Traduit de l'allemand par Henry Gauthier-Villars. In-8, avec figures dans le texte et 3 planches dont 2 en couleur; 1887. . . . . *(Sous presse).*

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

TITRES DES PUBLICATIONS.	FORMAT	PÉRIOD CITÉ	PARIS	FRANCE et Algérie	UNION POSTALE
			fr.	fr.	fr.
Annales de la Faculté des Sciences de Toulouse	In-4	Trimestriel	25	28	28
Annales scientifiques de l'École normale supérieure	In-4	Mensuel	30	35	35
Bulletin astronomique, publié sous les auspices de l'Observatoire de Paris, par F. Tisserand	Gr. in-8	Mensuel	16	18	18
Bulletin hebdomadaire de l'Association scientifique de France	In-8	Hebdomad.	15	15	17
Bulletin de la Société française de Photographie	Gr. in-8	Mensuel	12	12	15
Bulletin de la Société internationale des Électriciens	Gr. in-8	Mensuel	25	27	27
Bulletin de la Société mathématique de France	Gr. in-8	6 Nos	15	16	16
Bulletin des Sciences mathématiques, publié par G. Darboux	Gr. in-8	Mensuel	18	20	20
Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des Sciences.	In-4	Hebdomad.	20	30	34
Journal de l'Ecole polytechnique (2 cah. par an). Prix de chaque cahier.	In-4	Semestriel	12	12	12
Journal de mathématiques pures et appliquées, fondé par Liouville, continué par Resal, et publié, depuis 1885, par Camille Jordan.	In-4	Trimestriel	30	33	33
Journal de physique théorique et appliquée, fondé par d'Almeida, publié par E. Bouty, A. Cornu, F. Mascart et A. Potier	Gr. in-8	Mensuel	15	15	15
Journal de l'industrie photographique, organe de la Chambre syndicale de la Photographie	Gr. in-8	Mensuel	7	7	7
L'Astronomie. Revue mensuelle d'Astronomie populaire, de Météorologie et de Physique du Globe, publiée par Camille Flammarion.	Gr. in-8	Mensuel	12	13	14
Nouvelles Annales de mathématiques, rédigées par Gerono et Brisse.	In-8	Mensuel	15	17	17
American Journal of Mathematics pure and applied. Editor in chief Sylvester	Gr. in-4	Trimestriel	30	30	30
Bulletin de l'Association belge de Photographie	Gr. in-8	Mensuel	27	27	27
Mathésis. Recueil mathématique à l'usage des écoles spéciales et des établissements d'instruction moyenne, publié par Mansion et Neuberg	Gr. in-8	Mensuel	9	9	9

Les abonnements sont faits pour un an et partent de Janvier. — Envoyer un mandat de poste ou valeur sur Paris à M. Gauthier-Villars, Éditeur, quai des Grands-Augustins, 55, à Paris. On peut aussi s'abonner sans supplément de frais, en versant le prix de l'abonnement dans un des bureaux de poste de France et de l'Union postale. — Lorsque l'abonnement n'est pas payé en souscrivant, le prix est augmenté de 50 centimes pour frais de remboursement.

Armand GUÉRINET, LIBRAIRE, 140, Faub. Saint-Martin, Paris.

LE COSTUME

LES ARMES, BIJOUX, OBJETS MOBILIERS, USTENSILES, ETC.

CHEZ LES PEUPLES ANCIENS ET MODERNES

TEXTE ET DESSINS PAR FRÉDÉRIC HOTTENROTH

Deuxième édition

UN VOLUME IN-4 RENFERMANT

120 planches en chromolithographie reproduisant 3780 figures; — **78** gravures dans le texte; **17** lettres ornées; — **96** pages de texte historique et descripiif, tables explicatives des 4260 figures reproduites en couleur et en noir.

Prix richement cartonné. . . . . 80 fr.

Cet ouvrage, qui dépasse, en son genre, tout ce qui a été publié jusqu'à ce jour, a sa place marquée dans toutes les bibliothèques d'art. L'immense quantité des matériaux et surtout la perfection du dessin le rendent indispensable aux artistes.

LES OISEAUX CHEZ EUX

Etudes d'après nature par N. VIVIEN. — 1re série : 1 album in-fol. de 20 pl. en photographie. Prix : 40 fr. 2e série : 1 album in-fol. 14 planches en couleur. Prix. . . . . 35 fr.

Les artistes et les gens du monde trouveront dans ces compositions d'un peintre de talen essentiellement personnel, des inspirations et des modèles qu'aucune publication analogue ne leur a jamais offerts.

Vignettes, fleurons, culs-de-lampe, etc.; par EISEN, CHOFFARD, MARILLIER, COCHIN, GRAVELOT, BABEL, DE SAINT-AUBIN, DUNKER, etc. 300 sujets environ . . . . . 50 fr.

Illustrations des œuvres de DORAT, D'ARNAUD, suite au vol. précédent, 20 planches. . 30 fr.

CLEIS

FANTAISIES DÉCORATIVES

45 pl. en photolithographie . . . . . 60 fr.

LANG

ALBUM DE CHIFFRES

COURONNES & MONOGRAMMES DE TOUS STYLES

26 planches, relié . . . . . 30 fr.

BOUCHER

AMOURS ET FIGURES DÉCORATIVES

12 planches, reproduites d'après les originaux. . . . . 12 fr.

E. BERTAUX, Editeur, 25, rue Serpente, à Paris.

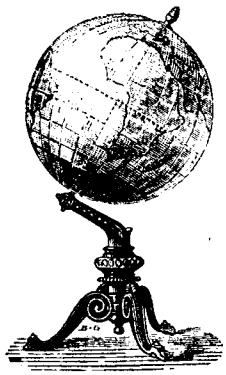

N° 4

GLOBES TERRESTRES ET CÉLESTES

PAR

DELAMARCHE et Ch. DIEN

Revus et corrigés par E. DESBUISSONS

Editions très soignées. Prix réduits.

GLOBE DELAMARCHE

33 cent. de diam., mod. n° 4. — Prix : 30 fr.

GLOBE DUBAIL

38 cent. de diam., mod. n° 4. — Prix : 45 fr.

GLOBE Ch. DIEN

50 cent. de diam., mod. n° 4. — Prix : 90 fr.



N° 8.

ATLAS DE GÉOGRAPHIE EN RELIEF

DRESSÉS SOUS LA DIRECTION

DE

HENRI MAGER

1° **Atlas élémentaire en relief.** 1 volume in-4, contenant 12 cartes gravées et coloriées dont 9 en relief. Cartonné, 4 fr. — Demi-reliure toile. . . . . 5 fr.

2° **Atlas complet en relief.** 1 volume in-4, contenant 28 cartes gravées et coloriées, dont 25 en relief. Cartonné, 8 fr. — Demi-reliure toile. . . . . 9 fr.

ATLAS UNIVERSEL

DE GÉOGRAPHIE PHYSIQUE, POLITIQUE ET HISTORIQUE

Par GROSSELIN-DELAMARCHE

Contenant 115 cartes gravées et coloriées, dont 10 cartes neuves.

Un vol. gr. in-4. relié toile, avec fers spéciaux. Prix. . . . . 16 fr.

GRAND PLANISPHÈRE CÉLESTE

CONTENANT TOUTES LES ÉTOILES VISIBLES A L'ŒIL NU ET LES PRINCIPALES CURIOSITÉS DU CIEL

Dressé sous la direction de CAMILLE FLAMMARION, par Paul FOUCHÉ

Une feuille de 1m,20 sur 0m,90. Prix : 6 fr. — Collée sur toile, montée et vernie. Prix : 12 fr.

OBSERVATOIRE DES SALONS

OU L'ASTRONOMIE PAR LES IMAGES

Par J. LAURENDEAU

Monture en carton, 25 fr.; monture en métal, 30 fr.

Nota. — Les familles peuvent passer, avec cet appareil scientifique, une soirée pleine d'attraits et très instructive. On se sert de cet appareil en le posant devant une croisée pendant le jour ; le soir, on place une bougie derrière, et l'on obtient alors l'aspect lumineux que les astres présentent au télescope; les étoiles étant perforées brillent avec l'illusion de la réalité. Une brochure ou légende explicative accompagne chaque appareil.

J. ROTHSCHILD, Éditeur, 13, Rue des Saints-Pères, Paris.

PUBLICATIONS D'ÉTRENNES

Les Hommes de Cheval depuis Baucher à nos jours. — Les Grands Maîtres, les Ecuyers, les Ecuyers de cirque, les Hommes de cheval, les Cavaliers, Steeple-Chasers, par le Baron DE VAUX, avec préface par le Colonel GUÉRIN. Ouvrage de luxe grand in-8 d'environ 300 pages, avec 32 portraits hors texte et environ 120 illustrations en chromotypographie, par Barillet, Berne-Bellecour, Chaperon, comte de Clermont-Gallerande, de Condamy, Cotlisson, Cousturier, Crafty, Delort, Desmoulin, Detaille, Gelibert, Genilloud, Grandjean, Jazet, Jeanniot, Le Nail, Liphart, Lunel, Majoux, Merwaert, Parquet, Aimé Perret, Princeteau, Ralli, Regamey, Rochegrosse, Stevens, Princesse Terka Jablowska, Yvon. Un fort vol. gr. in-8, imp. avec luxe en chromolit. (paraîtra vers le 20 décembre). 50 fr.

Rome. — Autour du Concile. — Croquis et souvenirs d'un artiste à Rome, par CHARLES YRIARTE. Un volume in-8 de 320 pages, avec 90 Eaux-fortes et Illustrations, par Heilbuth, Detaille, Godefroy Durand, Lix, Bocourt, Wallet, de Liphart, Charles Yriarte, etc. Prix : 8 fr.; Relié . . . . . 10 fr.

Cette charmante Publication constitue un vivant tableau de Rome; une série d'Aquarelles littéraires faites d'après nature au moment du Concile. L'auteur peint avec le don du Relief qu'on lui connaît les Cérémonies spéciales alors célébrées au Vatican et les scènes pittoresques de Rome avant que cette Ville fût devenue capitale. Il contient les Portraits des principaux Pères du Concile, qui y ont joué un rôle important, mille détails curieux, intimes et pittoresques sur le Vatican lui-même. Les principaux Chapitres sont : Rome avant et après le Concile. — Le Concile du Vatican. — Le Vatican intime. — Noël à Rome. — Pasquin. — Le Tasse à Rome. — Le Monte Pincio, etc.

Cet ouvrage qui a le caractère de Mémoires intimes, mais qui est destiné à rester, par son côté pictural et documentaire, est fait pour intéresser toutes les nations du Globe, qui, convoquées au Concile œcuménique, y portèrent le tribut du Monde entier, donnant alors à Rome une physionomie particulière qu'il importait de fixer avec sincérité comme un spectacle unique.

Venise et les Vénitiens du XVe au XVIIe siècle. — Origines, Institutions, Mœurs, Coutumes, Monuments, Biographies des Personnages, par ALOISS HEISS. *Publication couronnée par l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres.*

Les Artistes contenus dans cette nouvelle monographie, sont : An. M. Guidizani, Ant. Giovanni Boldu, O. T. F. Pietro da Pano, Q. F. Fra, Ant. da Brescia, Cambello dit Vittore, Camelio Spinelli, Gior. Guido Agrippa, Alessandro Vittoria et les anonymes des Doges de Venise et autres Vénitiens antérieurs au XVIIe siècle.

Un volume in-fol. avec 17 planches phototypiques inaltérables, et 450 vignettes, sur 220 pages de texte. Prix. . . . . 160 fr.

Ville et Village. — Publication de grand luxe avec 118 illustrations, par LOUIS ENAULT, d'après Auerbach. Un vol. in-fol. sur papier teinté. Relié. 25 fr.

Musée ornithologique illustré d'Europe. — Classification, Synonymie, Description et Mœurs des Oiseaux d'Europe, leur Portrait ainsi que leurs Œufs et Nids, en couleur, avec texte par O. DES MURS. Ouvrage de grand luxe, in-8 jésus, formant 920 pages de texte et 345 chromos. Cette publication forme 4 parties, en 5 volumes et est du prix de 200 fr. en prenant toutes les parties ensemble.

La division de l'ouvrage est comme suit, et le prix de chaque partie vendue à part est :

1re partie : **Les Oiseaux d'Eau ou Palmipèdes**, avec 212 pages de texte et 80 planches. Prix : 50 fr. — 2e partie : **Les Oiseaux de Rivage et de Terre (Echassiers et Coureurs)**, avec 188 pages de texte et 65 planches. Prix : 45 fr. — 3e partie (en 2 volumes) : **Les Oiseaux des Champs et des Bois (y compris Pigeons, Corbeaux, Pies, Geais) ou les Passereaux**, avec 325 pages de texte et 150 planches. Prix : 80 fr. — 4e partie : **Les Oiseaux de Proie**, avec 200 pages de texte et 50 planches. Prix. . . . . 40 fr.

La reliure dem.-maroq., plats toile, tranches dorées, est de 5 fr. par volume : la reliure dem.-maroq. à coins, plats papier, tête dorée, est de . . . 6 fr.

Nos Zouaves. — Historique, Création du Corps, Faits d'Armes, les Régiments, la Vie intime, par PAUL LAURENCIN. Un très beau volume in-8, avec 88 Illustrations par Camille Bellangé, Hippolyte Bellangé, Berne Bellecour, Bocourt, Gaston Claris, Detaille, d'Otémar, Horace Vernet, Yvon, etc. Prix : 8 fr. Relié . . . . . 10 fr.

L'Eau. — 20 compositions par A. SEZANNE. Texte par ALPHONSE DAUDET, PAUL ARÈNE, CHARLES YRIARTE et H. DE PARVILLE. Ouvrage de grand luxe, in-folio, avec 14 planches hors texte imprimées en couleur. Sous couverture de luxe. . . . 75 fr.

Le Trésor de Pétrossa. — Historique, Description, Etude sur l'orfèvrerie antique, par A. ODOBESCO, *Professeur d'Archéologie à l'Université de Bucharest. Ouvrage publié sous les auspices du Gouvernement royal de Roumanie.*

Magnifique publication in-folio formant 800 pages, ornées de 20 chromo-lithographies et de plus de 500 gravures. L'ouvrage est imprimé avec un caractère elzévir neuf sur très beau papier vélin teinté. Les planches en chromo sont exécutées par l'Imprimerie Lemercier. La publication aura lieu en 10 livraisons et elle sera entièrement terminée en 1888.

Le prix des livraisons est fixé à 15 francs chacune (frais de port et d'emballage en sus) payables au fur et à mesure de leur apparition.

Une livraisons spécimen se vend séparément 5 fr ; tout souscripteur qui en aura fait l'acquisition aura droit à la 10e livraison de l'ouvrage au prix de 10 fr., au lieu de 15 fr.; le prix de la livraison specimen sera donc déduit sur le prix de la dernière livraison.

Aucune livraison ne se vend séparément. Chaque exemplaire portera au verso du titre le nom du souscripteur. Après l'apparition de la dernière livraison le prix de l'ouvrage complet sera augmenté.

© 2007 Lyon « Éditions » les passerelles du temps » — www.editions-passerelles.fr

J. ROTHSCHILD, Éditeur, 13, Rue des Saints-Pères, Paris.

FLORE - PLANTES - JARDINS

L'Art des Jardins, par A. Alphand, *directeur, général des travaux de la ville de Paris.* Etude historique, principe de la composition des Jardins, Plantations, Décoration pittoresque et artistique des Parcs et Jardins publics. Traité pratique et didactique, par le baron Ernouf. 3e édition, entièrement refondue, publiée avec le concours de A. Alphand, *inspecteur général des Ponts et Chaussées.* Publication de luxe grand in-4, 360 pages ornées de 512 Illustrations dont beaucoup de pages entières, représentant des plans de parcs et jardins anciens ou modernes, petits jardins, jardins de villes, kiosques, ponts, tracés, détails et architecture pittoresques, et toute la flore ornementale, etc. Imprimé en elzevir, sur papier fort, teinté ; prix sous couverture en couleur sur peau d'âne, 20 fr. ; en reliure de luxe, 25 fr.; relié demi-maroquin, à coins, plats papier, tête dorée, 30 fr.; édition de luxe sur Hollande (Van Gelder), 30 fr.; sur papier du Japon. 40 fr.

Flore pittoresque de la France. — Botanique populaire illustrée, physiologie, anatomie, classification, description des plantes indigènes et cultivées au point de vue de l'agriculture, de l'horticulture et de la sylviculture. Publiée sous la direction de J. Rothschild, avec le concours de MM. Gustave Heuzé, *Inspecteur général de l'Agriculture* ; Bouquet de la Grye, *Conservateur des Forêts* ; Stanislas Meunier, *Aide-naturaliste au Muséum* ; J. Pizzetta, *Lauréat de l'Institut* ; B. Verlot, *Jardinier-chef au Muséum.* Ouvrage illustré de 1000 gravures et accompagné d'un Atlas de 82 planches en chromo 35 fr. Rel. . . . 40 fr.

A travers Champs ! — *Botanique populaire pour tous.* — Histoire des principales familles végétales, par M. J. Le Breton, revue par M. Decaisne, *Membre de l'Institut,* 2e édit.. Un fort beau vol. de 550 p., orné de 746 grav., 7 fr.; rel. 10 fr.

L'Esprit des Fleurs. — Symbolisme, science, par Mme Emmeline Reymond, *Rédacteur de la Mode illustrée.* Un volume grand in-4, avec 30 pl. doubles en chromo-lithographie, représentant environ 400 plantes en couleur. Le texte imprimé avec cadres en couleur, sur fond, faisant de ce livre un ouvrage de grand luxe. Prix, 15 fr.; relié. 20 fr.

Les Plantes à Feuillage coloré. — Recueil des espèces les plus remarquables servant à la décoration des parcs et des jardins, des serres et des appartements ; précédé d'une Introduction, par Charles Naudin, *membre de l'Institut.* Deux vol. in-8, avec 120 chromotypographies et 120 gravures sur bois. 4e édition. Prix des deux volumes, 60 fr. ; reliés . . . . . 70 fr.

Les Plantes alpines. — Station, Culture, Emploi décoratif, Description des espèces indigènes et exotiques les plus remarquables, par B. Verlot, *Chef de l'école botanique du Muséum.* Splendide publication in-8, avec 50 chromotypographies et 70 gravures sur bois. 2e édition. 30 fr. ; relié. 35 fr.

Les Orchidées. — Histoire iconographique, organographie, botanique, classification, géographie, collections, commerce, culture, maladies, emploi, description, avec une revue détaillée de toutes les espèces cultivées en Europe, par E. de Puydt. — Un volume grand in-8, avec 242 vignettes et 50 chromos, 30 fr. ; relié. . . . . 35 fr.

BEAUX-ARTS — SCIENCE

La Vie antique. — Manuel d'archéologie grecque et romaine, d'après les textes et les monuments figurés. Traduit d'après la 5e édition de E. Guhl et W. Koner, par F. Trawinski, *Sous-Chef au Ministère des Beaux-Arts,* revue par O. Riemann, *Maître de Conférences à la Sorbonne,* et précédée d'une Introduction par Albert Dumont, *Membre de l'Institut, Directeur honoraire de l'École d'Athènes, Directeur de l'Enseignement supérieur.* - Publication couronnée par l'Académie française. — 2e édition française entièrement revue et augmentée de texte et de nombreuses gravures.

1re partie : *La Grèce.* Un fort volume de 500 p. in-8, avec 600 vig.— Prix 10 fr.; rel. toile. 12 fr.

2e partie : *Rome.* Un volume de 548 pages avec 500 vignettes.—Prix : 10 fr.; relié toile. . 12 fr.

Le prix des deux parties achetées ensemble est de 15 fr. broché ; relié toile en 1 vol. 20 fr. ; relié toile en 2 vol. séparés . . . . . 21 fr.

Le Musée de Marine au Louvre. — Histoire, Description, Construction, Statistique des Navires à rames et à voiles, par Edmond Paris, *Vice-amiral, Conservateur au Louvre, Membre de l'Institut.*

Belle publication de luxe grand in-folio (format 58 sur 40 centimètres), sous ouverture parcheminée, tirée en trois couleurs ornée de 60 planches phototypiques inaltérables et de 200 vignettes, — Prix 200 fr.; reliure de luxe et à coins, Planches montées sur onglets. . . . . 240 fr.

Les Dieux antiques. — Mythologie illustrée des Grecs, des Latins et de la race ariaque, d'après Cox et les travaux de la science moderne, par S. Mallarmé, *Professeur au Lycée Fontanes.* Ouvrage orné de 200 gravures sur bois, reproduisant des statues, bas-reliefs, médailles et camées. — Un volume in-8, imprimé avec luxe sur papier teinté. Prix : 7 fr. relié, avec ornem. sur les plats 10 fr.

J. ROTHSCHILD, Éditeur, 13, Rue des Saints-Pères, Paris.

Les Médaillons de l'Empire romain. — Numismatique antique, allant du règne d'Auguste jusqu'à Priscus Attale, par W. Frœhner, *ancien Conservateur du Louvre*. Ouvrage de luxe in-4, orné de 1,310 gravures. Prix : 40 fr. ; relié. 45 fr.

Florence, par Charles Yriarte. — Histoire de Florence, les Médicis, les Humanistes, les Lettres, les Arts (Architecture, Peinture, Sculpture, etc.).

Un volume de 400 pages de texte, imprimées sur beau papier teinté avec 500 illustrations et 6 planches sur cuivre, dont 80 grandes gravures formant page entière (14 imprimées en couleur et 42 sur papier très fort) ; 100 dessins représentant des lettres ornées, entourages, culs-de-lampe des XIVe et XVe siècles ; 150 gravures représentant des vues pittoresques, architecture, monuments, sculptures, tombeaux, bronzes, fontaines, médailles, orfèvreries, etc. : 75 dessins de fresques, peintures, miniatures ; et cent portraits d'hommes illustres, peintres, sculpteurs.

Prix de l'ouvrage complet en carton de luxe. 60 fr.

Dans une belle reliure en demi-maroquin, couleur crème, avec une mosaïque des armes de Médicis en chromo au milieu, et ornements d'après les plus beaux monuments florentins en or et en noir sur les plats, tranches dorées. Prix . . . . . 80 fr.

La Sculpture italienne au XVe siècle. — Matteo Civitali, Sa Vie et son Œuvre, par Charles Yriarte. — Ouvrage de grand luxe in-folio orné de 18 planches sur cuivre, formant deux états sur papier Japon à la forme, et de 100 illustrations dessinées par Paul Laurent. — Un volume sous couverture peau d'âne tiré en noir et en or. Le texte est en couleur, imprimé sur papier du Japon, en noir et en rouge. L'ouvrage est tiré à 200 exemplaires numérotés à la presse, dont plus de 150 avaient été souscrits d'avance. — Prix : 75 fr. — En maroquin du Levant à coins, reliure de grand luxe. Prix. . . . . 87 fr.

☞ Nous ne possédons plus que quelques exemplaires de cette superbe Publication.

Venise, par Charles Yriarte. — Histoire, Archives, Commerce, Navigation, Arsenal, Architecture, Sculpture, Peinture, Typographie, Littérature, le Verre, Mosaïque, Dentelle, Costumes, le Doge, Médailles, La Ville, la Vie. L'ouvrage est en un volume in-folio colombier, orné de 525 gravures, dont 80 de page entière ; 44 sont tirées hors texte sur papier fort, et 8 en noir et rouge. L'impression, très soignée, est exécutée en caractères elzévirs sur papier vélin teinté.

Prix de l'ouvrage relié en demi-maroquin et toile, tranches dorées . . . . . 100 fr.

Nous ne possédons plus que dix exemplaires reliés ; l'ouvrage ne sera pas réimprimé.

La Vie d'un Patricien de Venise au XVIe siècle, d'après les Papiers d'Etat des Archives des Frari, par Charles Yriarte. — *Ouvrage couronné par l'Académie française*. Edition de luxe grand in-8, illustrée de 136 gravures, dont 16 tirées hors texte et 8 planches sur cuivre, d'après les Monuments du Temps et les Fresques de Paul Véronèse. — Prix : 30 fr. ; relié demi-maroquin avec fers spéciaux, 40 fr. ; cinquante exemplaires sont imprimés sur japon. . . . . 60 fr.

Le Texte est imprimé en 4 couleurs sur papiee teinté. — La reliure reproduit en or une Dentellr vénitienne du XVIe siècle.

Rimini. — Histoire d'un Condottière au XVe siècle. — Etudes sur les lettres et les arts à la cour des Malatesta. Un vol. in-8, imprimé avec luxe en elzévir, avec 200 gravures d'après les monuments du temps. Prix : 25 fr. ; relié toile, 30 fr. ; relié en demi-maroquin, 32 fr. ; sur papier de Japon, numéroté à la presse. . . . . 60 fr.

Les Phénomènes de l'Atmosphère. — Traité illustré, d'après Mohn, et avec introduction générale sur l'état actuel de la science météorologique, par H. de Parville. Ouvrage illustré de 200 gravures et de 24 cartes en couleur ; revu par l'auteur et adapté par des notes spéciales à notre climat. Un vol. grand in-8, imprimé avec luxe sur papier teinté. Prix : 7 fr. ; rel. . . . . 10 fr.

Grand Atlas universel. — Contenant 51 cartes sur toutes les parties du monde, dressées d'après les explorations les plus récentes et les documents les plus authentiques, par William Hughes (*Membre de la Société royale de Géographie de Londres*), 3e édition, entièrement revue et corrigée, précédée d'une Introduction par E. Cortambert (*Conservateur de la section géographique à la Bibliothèque nationale*), avec un *Index général* contenant tous les noms qui se trouvent dans l'Atlas. Un volume in-folio avec 51 cartes gravées sur acier et imprimées en couleur. Relié en toile. . . . . 100 fr.
Reliure en demi-maroquin . . . . . 125 fr.

CHASSE ET SPORT

Le Gibier Plume. — Les Oiseaux de Chasse. — Description, mœurs, acclimatation, chasse, par le Marquis de Cherville. — 3e édition, revue et augmentée de 4 chromos et d'une Introduction générale sur le *Fusil*. Superbe volume imprimé avec luxe sur papier teinté avec 34 chromotypographies et 64 vignettes, par E. de Liphart. Sous couverture de luxe japonaise maroquinée, 12 fr. ; relié, 15 fr. ; sur Hollande, 25 fr. Les deux volumes (*le Gibier Poil* et *le Gibier Plume*) se vendent ensemble, broc., 20 fr. ; rel., 24 fr. ; sur Hollande. 40 fr.

Le Gibier Poil. — Les Quadrupèdes de la Chasse. — Leur description, mœurs, acclimatation, chasse, avec un Précis illustré du *Chien courant*, par le Marquis de Cherville, 3e édition. Superbe pendant à l'ouvrage ci-contre. Belle publication sur papier teinté avec 30 eaux-fortes sur zinc, imprimées en couleurs, et 70 vignettes dessinées par Karl Bodmer. Sous couverture de luxe japonaise maroquinée, broché, 12 fr. ; relié, 15 fr. ; sur papier de Hollande, 25 fr. Les deux volumes (*le Gibier Plume* et *le Gibier Poil*) se vendent, pris ensemble, brochés, 20 fr. ; reliés, 24 fr. ; sur Hollande. . 40 fr.

Le Cheval. — Comment il faut choisir un cheval. Connaissances pratiques sur l'anatomie, l'extérieur, les races ; principes pratiques pour essayer les che-

© 2007 Lyon « Editions » les passerelles du temps » http://passerelles.temps.free.fr

J. ROTHSCHILD, ÉDITEUR, 13, Rue des Saints-Pères, Paris.

vaux de selle et d'attelage, par le COMTE DE MONTIGNY, *ancien Inspecteur Général des Haras*. Un volume avec 130 vignettes, imprimé sur papier teinté, 2e édition. Relié. Prix. . . . . 5 fr.

Le Cheval. — Comment il faut dresser un cheval. Connaissances pratiques d'Hippologie, Dressage du Cheval de selle, Principes d'attelage, Extérieur, Maréchalerie, Hygiène, etc., par le COMTE DE MONTIGNY. Avec 80 vignettes. Relié en toile grise avec luxe, à biseaux, avec fers en noir et or, tranches en couleur. Prix. . . . . 5 fr.

☞ Les 2 volumes pris ensemble. Prix. . 8 fr.

L'Art équestre. — Traité de haute Ecole d'Equitation. Iconographie des Allures du Cheval, par E. BARROIL. — Illustrations par F. PARQUET. Introduction par M. le Capitaine Raabe. — Ouvrage de luxe grand in-8. Prix. . . . . 15 fr.

Le Cheval et son Cavalier. — Hippologie et Equitation, Ecole pratique, pour la connaissance, la conservation et l'amélioration du cheval de course, de chasse et de guerre, par le Comte de LAGONDIE. — 3e édition. Un fort volume imprimé sur papier teinté, avec nombreuses vignettes. Prix avec reliure de luxe en toile, tranches en couleur. . . 7 fr. 50



SCIENCES NATURELLES

Les Poissons d'Eau douce et de Mer. — Iconographie des espèces composant plus particulièrement la Faune d'Europe, avec Synonymie, Description, Mœurs, Frai, Pêche, par H. GERVAIS et R. BOULART, *aides naturalistes au Muséum*, avec une Introduction par PAUL GERVAIS, *Membre de l'Institut, professeur au Muséum*. 3 vol. grand in-8, avec 850 pages de texte, 130 vignettes et 260 splendides chromotypographies. — Chaque volume se vend séparément :

Tome I. — *Les Poissons d'Eau douce*. Prix : 30 fr.; relié. . . . . 35 fr.

Tome II. — *Les Poissons de Mer* (1re partie). Prix : 45 fr.; relié . . . . . 50 fr.

Tome III. — *Les Poissons de Mer* (2e partie). Prix : 45 fr.; relié. . . . . 50 fr.

Musée entomologique illustré. — Histoire iconographique en 3 volumes, publiée par une réunion d'Entomologistes français et étrangers, avec 122 chromolithographies retouchées à la main, 1050 vignettes, représentant en couleur les Insectes, Chenilles, Chrysalides, Métamorphoses, les Plantes dont ils vivent, et leur Organisation, Mœurs, Chasse et Classification. — Chaque vol. se vend séparément :

Les Coléoptères. — Description générale suivie d'une histoire naturelle des Coléoptères d'Europe. Un vol in-4, avec 48 Planches en couleur et 335 vignettes. Prix, 30 fr.; relié. . . . . 35 fr.

Les Papillons. — Description générale suivie d'une histoire iconographique des Lépidoptères d'Europe, par A. DEPUISET. 2e édit. Un vol. in-4, avec 50 pl. en couleur et 260 vign. Prix, 30 fr.; relié . . . . . 35 fr.

Les Insectes. — Histoire naturelle des *Orthoptères*, des *Névroptères* (Libellules, Ephémères, Friganes, etc.); des *Hyménoptères* (Abeilles, Guêpes, Fourmis, Ichneumons); des *Hémiptères* (Punaises, Cigales, Pucerons, etc.); des *Diptères* (Mouches, Cousins, Oestres, etc.); des *Aptères* (Lépismes, Podures, Puces, Poux). Un vol. in-4, orné de 20 planches en couleur et 460 vignettes. Prix : 30 fr.; relié . . . . . 35 fr.

Au Hasard du Chemin. — Voyage de jeunes naturalistes de la Manche aux Alpes. Etudes pittoresques des Bêtes, des Plantes et des Pierres. Leur description, station, classification, mœurs, usages, récolte et conversation, par M. et Mme Stanislas MEUNIER. — Un volume imprimé avec luxe sur papier teinté, très grand in-8 jésus, 400 pages ornées de 666 gravures. Il y a deux éditions de cette jolie publication : l'édition de luxe avec 20 chromos et planches hors texte dessinées par Allongé. . 20 fr.
Relié . . . . . 25 fr.
L'édition sans les 20 planches . . . . . 15 fr.

Les Papillons de France. — Guide du jeune naturaliste. Histoire naturelle, mœurs, chasse, préparation des Papillons, indications pour former des collections, etc. 1 volume grand in-8, imprimé avec luxe, orné de 110 vignettes et accompagné de 19 chromolithographies, 7 fr.; dans une reliure de luxe. . . . . 10 fr.

Diamant et Pierres précieuses. — Descriptions, extraction, emploi artistique et industriel, évaluation, commerce des pierres précieuses, du corail et des perles. Avec une monographie historique des bijoux, joyaux et orfèvrerie. Un vol. in-8, avec 350 gravures et une planche en chromo, par Ed. JANNETTAZ, Emile VANDERHEYM, Eugène FONTENAY et A. COUTANCE, *professeur*. Prix, 20 fr.; relié demi-maroquin, toile avec fers . . . . . 25 fr.

Ornithologie du Salon. — Synonymie, description, mœurs et nourriture des oiseaux de volières européens et exotiques, par R. BOULART, *préparateur au Muséum*. Un volume avec 75 vignettes et 40 chromos, représentant les oiseaux, leurs œufs et leurs nids, 30 fr.; relié . . . . . 35 fr.

LIBRAIRIE HENRI ANIÉRÉ

A. BROUSSOIS, RUE DUPUYTREN, 4, A PARIS

L'ART

DE

BIEN TENIR UNE MAISON

Par Madame la comtesse DE BASSANVILLE

Un beau volume petit in-8, sur papier de luxe, avec titre et couverture imprimés en rouge et en noir. — Prix broché . . . . . 5 fr.
Le même ouvrage, cartonné toile, tranche dorée. . . . . 6 fr.
Il reste quelques exemplaires numérotées sur papier de Hollande. — Prix broché. . 7 fr.

Les Salons d'autrefois, souvenirs intimes, par le même auteur, préface de Louis ENAULT. 4 vol. in-12. Prix broché. . . . . 10 fr.

CHAQUE SÉRIE SE VEND SÉPARÉMENT :

1re SÉRIE : Madame la princesse de Vaudemont. — Isabey. — Madame la comtesse de Rumfort. — M. de Bourrienne. 1 vol. . . . . 2 fr. 50

2e SÉRIE : La comtesse Bogration. — La vicomtesse Merlin. — Madame de Mirbel. — Madame Campan. 1 vol. . . . . 2 fr. 50

3e SÉRIE : Casimir Delavigne. — La marquise d'Osmond. — Kalkbrenner. 1 vol. . . . . 2 fr. 50

4e SÉRIE : La duchesse de Laviano. — Madame Boscari de Villeplaine. — Madame Orfila. — Pradier. 1 vol. . . . . 2 fr. 50

ENCYCLOPÉDIE DE LA SANTÉ

Par le Dr JULES MASSÉ

Chacun des volumes ci-dessous, format in-12 broché, se vend séparément. . . . 2 fr. 50

L'Art de soigner les malades.
La Médecine des accidents.
Maladies viriles.
Avis au clergé.
Petites et grandes misères.
Petit Dictionnaire de la santé.

HISTOIRE DE LOUIS-PHILIPPE ET DE L'ORLÉANISME

Par CRÉTINEAU-JOLY

Deux volumes in-8. — Prix. . . . . 6 fr.

LA VIE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

OU LES SAINTS ÉVANGILES EXPLIQUÉS

Par l'abbé BRISPOT

3 vol. gr. in-8, illustrés d'un grand nombre de magnifiques gravures sur acier. Broché. 12 fr.

NOS PÈRES

MŒURS ET COUTUMES DU TEMPS PASSÉ

Par le marquis de BELLEVAL

1 vol. in-8 broché. . . . . 4 fr.

LA VIERGE MARIE

Par Auguste NICOLAS

4 volumes in-8 broché. — Prix. . . . . 15 fr.

LIBRAIRIE **L. QUARRÉ**, Editeur, Grand'Place, 64, à Lille.

HISTOIRE DE L'ART

DANS LA FLANDRE, L'ARTOIS ET LE HAINAUT

AVANT LE XVe SIÈCLE

Par M. le Chanoine DEHAISNES

Secrétaire des Facultés catholiques de Lille,
Archiviste honoraire du département du Nord, Président de la Commission historique du même département.

Trois volumes grand in-4, imprimé sur papier bulle fort. Prix : 140 fr.

L'ouvrage, complet en trois volumes, se divise en deux parties qui se vendent séparément.

La première comprend deux volumes formant ensemble XXIV-1065 pages; ce sont les preuves et pièces justificatives sous ce titre : *Documents et extraits divers concernant l'Histoire de l'Art dans la Flandre, l'Artois et le Hainaut avant le XVe siècle*. Prix. . . . . 80 fr.

La seconde partie intitulée : *Histoire de l'Art dans la Flandre, l'Artois et le Hainaut avant le XVe siècle*, est l'objet du troisième volume qui renferme VIII-665 pages. Cette histoire est illustrée de 15 héliogravures, très fines et très soignées, dues au talent de M. Paul Dujardin de Paris. Prix. . . . . 60 fr.

LA MARCHE DE LILLE

(1558)

REPRODUCTION EN FAC-SIMILÉ

D'UN MANUSCRIT APPARTENANT AUX ARCHIVES MUNICIPALES DE LILLE

Par J. VAN DRIESTEN

Peintre héraldique.

Un magnifique volume in-quarto orné de 291 blasons coloriés soigneusement à la main enrichi d'un splendide frontispice.

L'exécution de cette reproduction est des plus soignée, son grand mérite est l'exactitude la plus parfaite avec l'original.

Cet ouvrage est tiré à 150 exemplaires numérotés. Prix : 50 fr.

CHRONIQUE D'UNE MAISON LILLOISE

RACONTÉE PAR SES PARCHEMINS

Par L. QUARRÉ-REYBOURBON

Membre de la Commission historique du Nord.

Un volume in-8, avec gravures, plans et tableaux. Prix. . . . . 5 fr.

UN COMPLICE DE RAVAILLAC

ARRÊTÉ A BRUXELLES EN 1616

NOTES ET DOCUMENTS PUBLIÉS PAR **Jules FINOT**

Archiviste du département du Nord.

Brochure grand in-8. Prix. . . . . 2 fr.

Librairie des BIBLIOPHILES, rue Saint-Honoré, 338, Paris.

LES AVENTURES MERVEILLEUSES DE FORTUNATUS



CONTE FANTASTIQUE

DU XVIe SIÈCLE

AVEC UNE PRÉFACE

PAR

HENRI FOUQUIER

ET



CENT VINGT DESSINS D'ÉDOUARD DE BEAUMONT

IMPRIMÉS DANS LE TEXTE



Les *Aventures merveilleuses de Fortunatus* sont l'histoire, — qui a été le thème de bien des contes fantastiques, — de la bourse inépuisable qui contient toujours de l'or ayant cours dans le pays où l'on se trouve, et du chapeau qui, posé sur la tête, a la vertu de transporter aux lieux où l'on se souhaite. Ce conte, qui paraît dater du XVIe siècle, a été imprimé dans toutes les langues; il en a paru plusieurs versions françaises, et nous avons choisi celle qui, par sa simplicité, nous a semblé la plus agréable à lire. La préface placée en tête du volume est de M. Henry Fouquier, dont la plume solide et brillante est hautement appréciée de tout le public lisant. Il y indique les origines de ce conte, en fait l'analyse, et en tire la moralité, qui est que l'usage inconsidéré de la richesse et de la puissance peut avoir pour résultat les soucis, la misère et la mort.

En demandant à un peintre de la valeur de M. Édouard de Beaumont les dessins des *Aventures de Fortunatus*, nous avons indiqué clairement notre intention de faire un livre hors ligne, qui se distinguât entièrement des livres d'étrennes ordinaires. On reconnaîtra facilement que cette légende ne pouvait être interprétée avec plus d'esprit et de finesse que ne l'a fait M. de Beaumont dans la série des cent vingt dessins dont nous donnons ici quelques spécimens.



1 volume in-8 gr. colombier, tiré à petit nombre sur beau papier vélin . . . . 15 fr.
Cartonné. . . . . 17 fr.

Avec cartonnage japonais | 15 exemplaires sur papier de Chine fort, à. . . . . 30 fr.
| 35 — sur papier du Japon, à. . . . . 40 fr.

(*Voir les autres annonces de la Librairie des Bibliophiles, pages* 133, 134, 135 et 136.)

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES (SUITE)

BIBLIOTHÈQUE ARTISTIQUE MODERNE

LE CHEVALIER DES TOUCHES

DE BARBEY D'AUREVILLY

Six dessins de J. LE BLANT et portrait, gravés par CHAMPOLLION

1 vol. in-8 écu, sur vélin de Hollande à la forme	27 fr. 50
25 chine et 25 whatman, *double épreuve des gravures*	55 fr. »
In-8 raisin : 100 vélin de Hollande à la forme	45 fr. »
20 chine fort et 20 whatman, *double épreuve des gravures*	90 fr. »
10 JAPON, *triple épreuve des gravures*	135 fr. »

JOCELYN

DE LAMARTINE

Neuf dessins de BESNARD, gravés par DE LOS RIOS, et portrait

1 volume in-8 écu, vélin de Hollande à la forme	30 fr.
25 chine et 25 whatman, *double épreuve des gravures*	60 fr.
In-8 raisin : 150 vélin de Hollande à la forme	50 fr.
20 chine fort et 20 whatman, *double épreuve des gravures*	100 fr.
10 JAPON *à la forme, triple épreuve des gravures*	150 fr.

GRAZIELLA

DE LAMARTINE

Six dessins de BRAMTOT, gravés par CHAMPOLLION

1 volume in-8 écu, sur vélin de Hollande à la forme	25 fr.
25 chine et 25 whatman, *double épreuve des gravures*	50 fr.
In-8 raisin : 150 vélin de Hollande à la forme	42 fr.
20 chine fort et 20 whatman, *double épreuve des gravures*	84 fr.
10 JAPON, *triple épreuve des gravures*	125 fr.

SERVITUDE ET GRANDEUR MILITAIRES

D'ALFRED DE VIGNY

Six dessins de J. LE BLANT et portrait, gravés par CHAMPOLLION

1 volume in-8 écu, vélin de Hollande à la forme	30 fr.
25 chine et 25 whatman, *double épreuve des gravures*	60 fr.
In-8 raisin : 100 vélin de Hollande à la forme	50 fr.
20 chine fort et 20 whatman, *double épreuve des gravures*	100 fr.
10 JAPON *à la forme, triple épreuve des gravures*	150 fr.

Dans la même collection : **Contes d'Alphonse Daudet**, avec *eaux-fortes de Burnand.* 1 vol., 30 fr. — **Le Roi des Montagnes**, d'ABOUT, avec *dessins de Delort*, gravés par MONGIN. 1 vol., 30 fr. — **Le Capitaine Fracasse**, de Th. GAUTIER, avec *dessins de Delort*, gravés par MONGIN. 3 vol., 75 fr. — **Une Page d'amour**, de ZOLA, avec *dessins d'Ed. Dantan*, gravés par DUVIVIER. 2 vol., 45 fr.

NOTA. — *Il a été tiré, pour les gravures de chaque ouvrage de la* BIBLIOTHÈQUE ARTISTIQUE MODERNE, *DIX suites d'épreuves en PREMIER ÉTAT sur papier du Japon, numérotées et signées. Prière d'en demander les prix.*

ÉDITIONS JOUAUST

EDITIONS JOUAUST

ETRENNES D'AMATEURS

Librairie des BIBLIOPHILES, 338, rue Saint-Honoré, Paris.

OUVRAGES A GRAVURES IMPRIMÉS SUR PAPIER VERGÉ, CHINE, WHATMAN

GRANDES PUBLICATIONS ARTISTIQUES

Grand in-8, papier de Hollande.

La Fontaine (FABLES DE). *Edition des 12 peintres*, 12 dessins d'artistes contemporains. 2 vol. . . 70 fr.

Imitation de Jésus-Christ, traduction de MARILLAC. Dessins d'H. LÉVY, gravés par WALTNER. 1 vol. 30 fr.

Molière (THÉATRE DE). Dessins de LOUIS LELOIR, gravés à l'eau-forte par FLAMENG. 8 vol. . . . . 240 fr.

Faust, de GŒTHE, traduction d'Alb. STAPFER, préface de P. STAPFER. Dessins de J.-P. LAURENS, gravés par CHAMPOLLION. 1 vol. . . . . 35 fr.

COLLECTION BIJOU

In-16, papier vélin de Hollande.

DESSINS D'EM. LÉVY ET GIACOMELLI. CADRES ROUGES.

Atala, 1 vol. . . . . 20 fr.

Psyché, de LA FONTAINE. 1 vol. . . . . 20 fr.

Aminte, du TASSE, 1 vol. . . . . 20 fr.

Anacréon, traduction et préface de Maurice ALBERT. 1 vol. . . . . 20 fr.

BIBLIOTHÈQUE DES DAMES

In-16, papier de Hollande.

Un frontispice de Lalauze par volume.

La Princesse de Clèves, de Mme de LAFAYETTE. 1 vol. . . . . 8 fr.

Contes des fées, de Mme d'AULNOY. 2 vol. . . 15 fr.

Mme des Houllières (Poésies de). 1 vol. . . . 7 fr.

Marianne (LA VIE DE), de MARIVAUX. 3 vol. . . 25 fr.

Lambert (Mme DE). Œuvres morales. 1 vol. . 7 fr. 50

Souvenirs de Mme de Caylus. 1 vol. . . . 7 fr. 50

Lettres à Emilie sur la Mythologie. 3 vol. . . 22 fr.

Valérie, de Mme DE KRUDENER. 1 vol. . . . . 8 fr.

Mémoires de Mme Roland. 2 vol. . . . . 18 fr.

Éducation des Filles, de FÉNELON, préface de O. GRÉARD. 1 vol. . . . . 7 fr. 50

PETITE BIBLIOTHÈQUE ARTISTIQUE

In-16, papier de Hollande.

Perrault (CONTES DE), avec eaux-fortes de LALAUZE. 2 vol. . . . . 30 fr.

Voyage autour de ma chambre, de X. de MAISTRE, avec eaux-fortes d'HÉDOUIN. . . . . 20 fr.

Robinson Crusoé, avec eaux-fortes de MOUILLERON. 4 vol. . . . . 40 fr.

Paul et Virginie, avec eaux-fortes de LAGUILLERMIE. . . . . 20 fr.

Gil Blas. Eaux-fortes de LOS RIOS. 4 vol. . . . 45 fr.

Physiologie du goût, de BRILLAT-SAVARIN. *Cinquante et une planches à l'eau-forte*, par LALAUZE, tirées dans . . . . . 60 fr.

Chansons de G. Nadaud, avec eaux-fortes de MORIN. 3 vol. . . . . 40 fr.

Le Diable boiteux, avec eaux-fortes de LALAUZE. 2 vol. . . . . 30 fr.

Le Roman comique, avec eaux-fortes de FLAMENG. 3 vol. . . . . 35 fr.

Mille et une Nuits, avec eaux-fortes de LALAUZE. 10 vol. . . . . 90 fr.

Le Diable amoureux, de CAZOTTE. Préface de GÉRARD DE NERVAL. Eaux-fortes de LALAUZE . . . . . 20 fr.

Contes fantastiques d'Hoffmann. Eaux-fortes de LALAUZE. 2 volumes. . . . . 36 fr.

Histoire de Don Quichotte. Dessins de J. Worms, gravés par de Los RIOS. 6 vol. . . . . 75 fr.

La Fontaine (CONTES DE). Dessins d'Ed. DE BEAUMONT. gravés par BOILVIN. 2 vol. . . . . 35 fr.

La Fontaine (FABLES DE). Dessins d'Em. ADAN, gravés par LE RAT. 2 vol. . . . . 40 fr.

Florian (FABLES DE). Dessins d'Em. ADAN, gravés par LE RAT. . . . . 20 fr.

Werther, de GŒTHE, traduction nouvelle de Mme BACHELLERY. Eaux-fortes de LALAUZE . . . . . 20 fr.

(Voir ci-après la suite des Publications.)

NOTA. — *Pour avoir les listes complètes de ces collections, demander le CATALOGUE.*

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES (SUITE)

Publications diverses

LE LIVRE D'OR DU SALON

DE PEINTURE ET DE SCULPTURE

Catalogue descriptif du Salon de 1886, avec préface de G. Lafenestre. *Quinze planches* à l'eau-forte reproduisant les principales œuvres. In-8 colombier (8e année). . . . 25 fr.
Sur papier de Hollande, 35 fr. — Sur Whatman, *double épreuve des gravures*. . . 50 fr.
Mêmes prix pour les huit années précédentes.

Psyché. Tragédie-ballet de Molière. Édition de très grand luxe, in-4 raisin, ornée de 6 grandes planches et de 6 culs-de-lampe gravés à l'eau-forte par CHAMPOLLION. Tiré à 200 exemplaires sur papier de Hollande . . . . . 75 fr.

Comédiens et Comédiennes. PREMIÈRE SÉRIE : *La Comédie française*. Texte par F. Sarcey. In-8 raisin, orné de *seize portraits* gravés par GAUCHEREL. . . . . 40 fr.
DEUXIÈME SÉRIE : *Théâtres divers* . . . . . 40 fr.

Acteurs et Actrices du temps passé : *La Comédie française*. Texte par Ch. Gueullette. In-8 raisin, orné de *quatorze portraits* gravés par LALAUZE. . . . . 35 fr.

Peintres et Sculpteurs. PREMIÈRE SÉRIE : *Artistes décédés de 1870 à 1880*. Texte par Jules Claretie. In-8 raisin, orné de *seize portraits* gravés par MASSARD. . . . . 40 fr.
DEUXIÈME SÉRIE : *Artistes vivant en janvier 1881* . . . . . 40 fr.

L'Épée et les Femmes. Texte et fleurons par ED. DE BEAUMONT. *Cinq dessins originaux* de MEISSONIER. 1 volume in-8 colombier. . . . . 30 fr.

AVENTURES MERVEILLEUSES DE FORTUNATUS

1 vol. grand in-8 colombier, avec préface par Henry Fouquier et *cent vingt dessins* D'ÉDOUARD DE BEAUMONT, dans le texte. . . . . 15 fr.
(*Voir l'annonce* de cet ouvrage, page 132.)

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE CLASSIQUE IN-16, 3 FR. LE VOL.

EXEMPLAIRES AVEC CARTONNAGE ARTISTIQUE, DORÉS EN TÊTE, LE VOL. : 4 FR.

REGNIER. *Satires*. 1 vol.
BOILEAU. *Œuvres poétiques*. 2 vol.
MONTESQUIEU. *Grandeur et Décadence des Romains*. 1 vol.
LA ROCHEFOUCAULD. *Maximes*. 1 vol.
LA BRUYÈRE. *Les Caractères*. 2 vol.
CORNEILLE. *Théâtres*. 5 vol.
RACINE. *Théâtre*. 3 vol.
REGNARD. *Théâtre*. 2 vol.
MOLIÈRE. *Théâtre*. 8 vol.
MARIVAUX. *Théâtre*. 2 vol.
MALHERBE. *Poésies*. 1 vol.
Satire Ménippée. 1 vol.
HAMILTON. *Mémoires de Grammont*. 1 vol.
DIDEROT. *Œuvres choisies*. 6 vol.
CHAMFORT. *Œuvres choisies*. 2 vol.
RIVAROL. *Œuvres choisies*. 2 vol.
COURIER (P.-L.). *Œuvres*. 3 vol.
BOSSUET. *Oraisons funèbres*. 1 vol.
— *Discours sur l'histoire universelle*. 2 vol.
Sacountalâ, de Calidâsâ. 1 vol.
ANDRÉ CHÉNIER. *Poésies*. 1 vol.
RABELAIS. 4 vol.

Ces éditions, très soignées comme texte, et comme exécution typographique, et recouvertes de leur élégant cartonnage, sont un charmant cadeau qui unit le luxe au bon marché.

CLICHÉS GALVANOPLASTIQUES DE
" THE ILLUSTRATED LONDON NEWS "

THE ENGLISH AND FOREIGN ELECTROTYPE AGENCY

19, LUDGATE HILL, LONDRES

(Adresse télégraphique : ELECTRAGT-LONDRES)

a été chargée par les propriétaires de l'*Illustrated London News* de la vente exclusive de clichés des gravures parues dans ce journal.

Pour faciliter l'emploi de ces clichés en France, *The Electrotype Agency* a nommé comme représentant

M. FERD. SCHLUTER, 27, RUE GUÉNÉGAUD, A PARIS

chez qui l'on trouvera à consulter les recueils annuels, aussi bien que les publications de la *Religious Tract Society; Builder; Pictorial World; Illustrated Sporting and Dramatic News; Queen; Field; Lady's Pictorial*, etc., etc.

N.-B. — Le prix des *clichés* de l'**Illustrated London News** est **15** centimes le centimètre carré, avec les droits pour une année, les clichés ne devant être utilisés que dans les publications de l'acheteur. Les demandes arrivées le matin seront expédiées le lendemain.

THE ENGLISH AND FOREIGN ELECTROTYPE AGENCY, jouissant depuis 1873 de la confiance des principaux éditeurs, à Paris comme à Londres, se charge du placement des **Clichés galvanoplastiques** dans tous les pays. Elle représente uniquement à Londres presque tous les journaux illustrés de l'Europe.

MM. les Éditeurs sont invités à envoyer sous bande des épreuves de leurs bois originaux avec les conditions de vente.

19, LUDGATE HILL, LONDRES

LIBRAIRIE GÉNÉRALE DE L'ARCHITECTURE ET DES TRAVAUX PUPLICS

ANDRE, DALY fils & C°, ancienne maison DUCHER & C

ÉDITEURS, 51, RUE DES ÉCOLES, A PARIS

ÉTRENNES UTILES

TRAITÉ PRATIQUE D'AQUARELLE

ENSEIGNÉE PAR L'ASPECT. — LA FIGURE ET LE GENRE

PAR G. GÉRARD

Artiste peintre

VINGT-DEUX LEÇONS ET DOUZE AQUARELLES

Ouvrage adopté par la Ville de Paris pour les Ecoles municipales de dessin et les bibliothèque Ecoles spéciales. — Médaillé par la Societé des cours normaux des jeunes filles.

ÉDITION DE LUXE. — 12 planches imprimées par les procédés de la chalcogravure. 3 feuilles d'esquisses pour les premiers essais des commençants, et une Notice explicative. in-8 br. — Prix : en carton, toile chagrinée, dorure sur le plat. . . . . 60 fr.

ÉDITION ORDINAIRE. — Même composition que ci-dessus, les planches imprimées en chromolithographie. — Prix en carton, avec couverture. . . . . 30 fr.

La Notice, brochure de 70 pages, se vend à part. . . . . 5 fr.

L'ORNEMENT DES TISSUS, depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours, par M. DUPONT-AUBERVILLE. — Art ancien. — Moyen âge. — Renaissance. — XVIIe et XVIIIe siècles. 1 fort vol. in-fol. 100 planches en couleurs, or et argent, contenant chacune plusieurs motifs. — Texte explicatif. Prix : en carton, titre doré, 150 fr. Belle reliure avec fers spéciaux. 165 fr.

AMOURS ET FIGURES DÉCORATIVES. Compositions allégoriques, par MM. les professeurs GONIN, MOSGARI, SOAVE et DAUCK. — Plafonds. — Groupes. — Médaillons, etc. — Album gr. in-4°. 35 planches reproduites d'après les originaux. Prix : en carton. . . . 100 fr.

MAGASIN DES ARTS ET DE L'INDUSTRIE. Collection de modèles de l'*Art industriel* moderne, dans tous les pays et sous toutes ses formes : Meubles, Bronzes, Serrurerie, Orfèvrerie, Bijouterie, Sculpture, etc., etc. 8 vol. in-4°, contenant plus de 5,000 motifs; notices historiques. Prix : cartonné, 130 fr. En carton, 120 fr. Chaque vol. séparément en carton. 15 fr.

LES COSTUMES ANCIENS ET MODERNES, par HOTTENROTH. 1 vol. grand in-4°. 120 planches en chromolithographie. — Texte avec figures. — Prix : en carton. . . . 80 fr.

LES STATUES DES DOUZE APOTRES, de la chapelle de Rieux, au musée de Toulouse photographiées par M. E. DELON. Texte historique. Album grand in-folio. 12 planches. 25 fr.

LES STYLES. 1 vol. grand in-4°, sur beau papier. 700 gravures classées par époques, accompagnées de notices, par Paul ROUAIX.

Antiquité. Styles égyptien, étrusque, grec, romain, gréco-romain, byzantin. — *Moyen âge.* Styles roman, gothique. — *Transition.* Styles Louis XII, Renaissance, Louis XIII, Louis XIV, Louis XV, Louis XVI, Empire. — *Art oriental.* Styles arabe, persan, indien, chinois, japonais. Lexique des mots les plus usités en archéologie et en art. — Prix : broché. . 30 fr.

LE TRÉSOR CALLIGRAPHIQUE

Par **LOUIS SEGHERS**

Dessinateur-calligraphe du roi des Belges.

RECUEIL DE LETTRES, LETTRINES, LETTRES INITIALES, ETC., DU MOYEN AGE

Un magnifique Album de 46 planches, la plupart en couleurs; impression de luxe. — Prix en carton, percaline rouge (43 sur 32), avec fer artistique sur le plat. 55 fr.

LIBRAIRIE GÉNÉRALE DE L'ARCHITECTURE ET DES TRAVAUX PUBLICS

ANDRÉ, DALY fils & Cᵉ, ancienne maison DUCHER & Cᵒ

ÉDITEURS, 51, RUE DES ÉCOLES, A PARIS

OUVRAGES DIVERS



MANUEL D'HISTOIRE DE L'ART, par A. Destremeau. Antiquité. — Moyen âge. — Renaissance. — Ère moderne. 1 vol., 58 gravures dans le texte. — Prix, broché. . 2 fr. 50

COURS PRATIQUE DE COUPE DES PIERRES, par J. Launoy. 1 vol. de texte. Atlas de 24 planches. — Prix, broché. . . . . 10 fr.

ÉLÉMENTS DE GÉOMÉTRIE DESCRIPTIVE, avec notions de Géométrie élémentaire. par J. Launoy. 1 volume de texte et 9 planches. — Prix, broché. . . . . 3 fr.

NOUVEAU DICTIONNAIRE BIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE DES ARCHITECTES FRANÇAIS (jusqu'en 1885), par Ch. Bauchal. 1 fort vol. grand in-8. — Prix broché. 20 fr.

ALBUM DE FLEURS. — Etudes et compositions, par Mmes A. Jumont. — Fleurs naturelles : 5 séries de 12 planches. — Prix : chaque série, en noir, 6 fr., coloriée à la main. 24 fr

GUIDE DESCRIPTIF DU MONT SAINT-MICHEL, par Ed. Corroyer, architecte. — In-18 col. de 167 pages, orné de 61 dessins de l'auteur. — Prix, cartonné. . . . 3 fr. 50

GRAMMAIRE ÉLÉMENTAIRE DU DESSIN APPLIQUÉ AUX ARTS INDUSTRIELS, par Cernesson. — 1 vol. — 30 planches gravées, avec texte illust. Prix. 20 fr.

CAHIERS DES ÉLÈVES, par Cernesson, dressés conformément au *Programme officiel*. — Cours Elémentaire, Moyen, Supérieur. — 130 pl. en 7 cahiers progressifs. — Ensemble. 13 fr.

L'ÉCOLE INDUSTRIELLE. — Enseignement pratique, par Hugel, professeur. 24 planches en autographie. — Mécanique, Serrurerie, Menuiserie, etc., etc. — Prix. . . . . 10 fr.

NOTIONS DE SYLVICULTURE, par E. Muel. — 1 vol. in-8, 67 figures. — Prix broché : Deux exemplaires pour un aux élèves des Ecoles normales. — Aux particuliers. . . 6 fr.

Envoi franco du Catalogue sur demande.

LIBRAIRIE MODERNE (Maison QUANTIN, 7, rue Saint-Benoît, Paris).

COLLECTION D'ŒUVRES

DE

LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

Format grand in-18 jésus à 3 fr. 50 le volume

La LIBRAIRIE MODERNE publiera particulièrement des œuvres d'étude et d'observation littéraire (romans, critique, nouvelles, voyages, etc.), peu nombreuses, mais soigneusement choisies.

OUVRAGES PARUS :

CHIMÈRE
Par Eugène Mouton . . . . 1 vol.

CONTES MODERNES
Par Gaston Bergeret . . . . 1 vol.

CÉLESTE PRUDHOMAT
Par Gustave Guiches. . . . 1 vol.

LA BRÈCHE AUX LOUPS
Par Adolphe Racot . . . . 1 vol.

LA MARIE BLEUE
Par Ch. de Bordeu . . . . . 1 vol.

MAM'ZELLE VERTU
Par Henri Lavedan. . . . . 1 vol.

UN COUP DE FUSIL
Par Georges Duval. . . . . 1 vol.

AU COIN D'UN BOIS
Par Camille Debans. . . . . 1 vol.

OUVRAGES A PARAITRE :

AXËL
Par le Comte de VILLIERS DE L'ISLE-ADAM . . . . 1 vol.

LA GRANDE BABYLONE
Par Edgar Monteil. . . . . 1 vol.

LA BÊTE
Par Gustave Guiches . . . . 1 vol.

MIRAGE
Par Rioux de Maillou. . . . 1 vol.

LA MAL'ARIA
Par Henri Rochefort . . . . 1 vol.

LYDIE
Par Henri Lavedan. . . . . 1 vol.

LE DOCTEUR HATT
Par Paul Avenel. . . . . 1 vol.

Paris. — Typ. PILLET et DUMOULIN, 5, rue des Grands-Augustins.

F. VIEWEG, LIBRAIRE-ÉDITEUR

67, RUE DE RICHELIEU, 67

PARIS

BIBLIOGRAPHIE CONTEMPORAINE

HISTOIRE LITTÉRAIRE

DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

MANUEL CRITIQUE ET RAISONNÉ

DE LIVRES RARES, CURIEUX ET SINGULIERS,
D'ÉDITIONS ROMANTIQUES, D'OUVRAGES TIRÉS A PETIT NOMBRE,
DE RÉIMPRESSIONS D'AUTEURS ANCIENS, ETC.
DEPUIS 1800 JUSQU'A NOS JOURS;
AVEC L'INDICATION DU PRIX D'APRÈS LES CATALOGUES DE VENTES
ET DE LIBRAIRES

PAR

ANT. LAPORTE

Complément, au point de vue de la curiosité et de la rareté du livre, de Barbier, de Brunet, de Quérard, d'Asselineau, etc., en un mot de tous les bibliographes et biographes qui ont écrit sur les auteurs ou les livres modernes, cette Bibliographie contemporaine est un Manuel bio-bibliographique indispensable aux bibliothécaires, aux libraires, aux écrivains et aux amateurs de livres. L'amour des livres a, depuis certaines années, fait de tels progrès que, non seulement les ouvrages anciens sont devenus rares et souvent introuvables, mais que certains livres modernes jouissent des mêmes privilèges, et que d'autres, négligés, ne demandent qu'à être signalés pour conquérir les mêmes avantages. Ce manuel spécial a donc pour but de guider les chercheurs de curiosités littéraires, en faisant défiler, sous leurs yeux, les romans lestes et badins

Décrire les richesses littéraires renfermées dans ces divisions bibliographiques, ce serait déjà offrir un travail nouveau, important et utile, mais là, ne s'est pas borné le but que s'est imposé le bibliographe : s'étant convaincu, dans ses longues et patientes recherches, que la littérature compte de nombreux réfractaires, des indépendants et des originaux qui sont aussi rares et aussi curieux que d'autres qui ont eu la bonne fortune d'être plus connus, il les signale avec soin, persuadé qu'ils justifieront la place qu'il leur donne.

Etranger à toute coterie littéraire, politique et religieuse, l'auteur juge et apprécie impartialement le livre, sans parti pris pour ou contre celui qui l'a fait : il donne franchement et loyalement son *sentiment* bibliographique, n'ayant qu'un souci, écrire le plus simplement ce qu'il sait, ce qu'il pense et ce qu'il croit. Le mot qui flatte ou qui dénigre, n'instruit jamais et trompe toujours. Cette bibliographie dévoile scrupuleusement les anonymes, pseudonymes, anagrammes, etc., tant pis pour les pères littéraires qui auront à rougir de leurs enfants dissimulés, illégitimés, ou désavoués.

Ce traité bibliographique, se composera d'environ 12 vol in-8°, de 316 pages chacun, et paraît par livraisons de 5 feuilles, papier teinté, au prix de, l'une . . . . . 4 fr.

Id. vergé . . . . . 8 fr.

Les volumes renferment 4 livraisons et se vendent, papier teinté, 16 fr. et papier vergé, 32 fr.

Les tomes I et II, comprenant les lettres A à CUB, sont complets. Chaque volume, 20 fr.

Le tome III est en cours de publication.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

CHARAVAY FRÈRES ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

4, RUE DE FURSTENBERG, PARIS.

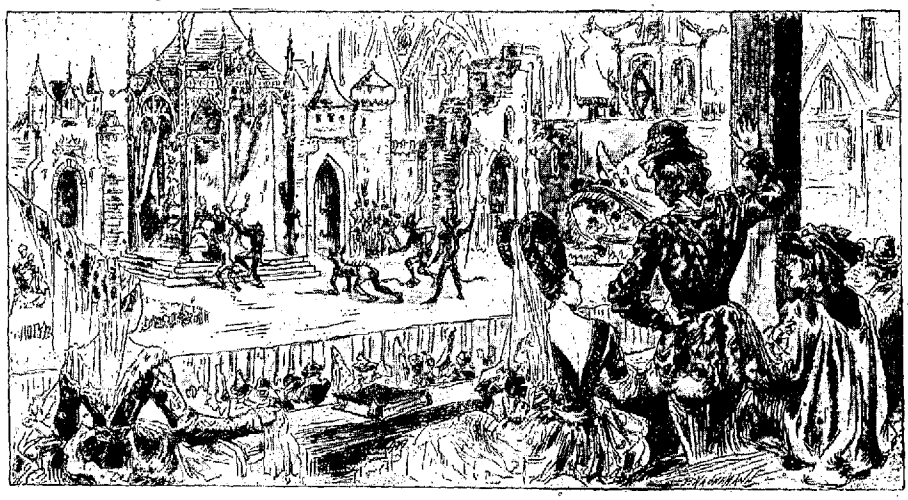

MYSTÈRE AU PARVIS NOTRE-DAME (Spécimen des têtes de chapitres)

PARIS

DEPUIS SES ORIGINES JUSQU'EN L'AN 3000

est un superbe volume de 400 pages grand in-8, imprimé avec soin par G. CHAMEROT, orné de 200 gravures inédites de KAUFFMANN, dont 30 têtes de chapitres au lavis et 170 dessins à la plume semés dans le texte, plus 11 compositions hors texte de MM. F. CALMETTES, L. GLAIZE, E. GRASSET, KAEMMERER, KAUFFMANN, LELOIR père, Maurice LELOIR, REJCHAN et ROBIDA.

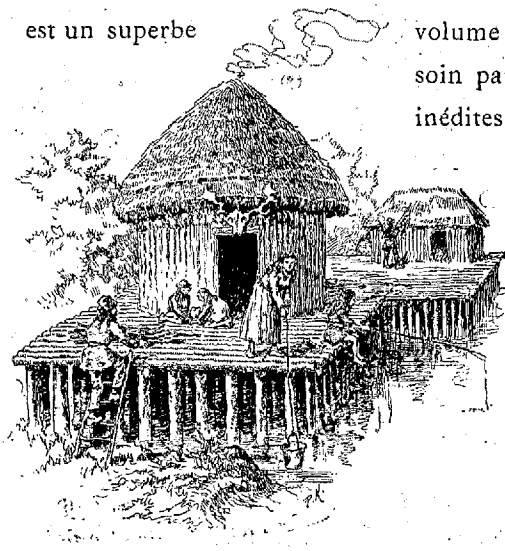

Spécimen des illustrations dans le texte.
Ch. I (*Nos Origines*).

PRIX DE L'OUVRAGE

BROCHÉ, avec une couverture ornée en deux couleurs. . . . . 12 fr.
RELIÉ, tranches dorées, fers spéciaux tirés en 5 couleurs. . . . . 15 fr.

Armand COLIN et Cᵉ, Éditeurs, 1, 3, 5, rue de Mézières,

PARIS

PETITES HISTOIRES POUR APPRENDRE LA VIE, par PIERRE LALOI. 1 vol. in-8 contenant quatre grandes gravures hors texte, 116 vignettes. Broché, 5 fr. — Relié toile, 8 fr.

Ces *Petites Histoires* ont pour but de donner aux enfants, sous une forme attrayante, en des scènes et des dialogues qui les frappent par leur simplicité même, les premières notions de la science de la vie, de leur faire aimer la famille, le devoir, la patrie. (*De* 10 *à* 14 ans).

LA DIVINE COMÉDIE DE DANTE ALIGHIERI, traduction de M. HENRI DAUPHIN, conseiller à la Cour d'appel d'Amiens. 1 vol. in-8° raisin. — Relié, tranche dorée, 15 fr.

Ce qui distingue cette nouvelle édition de la *Divine Comédie*, c'est que le traducteur, frappé de la difficulté que présentait la lecture du poème immortel du Dante, à cause des allusions continuelles qu'il contient, à des souvenirs mythologiques, à des faits historiques peu connus, à des épisodes contemporains, a enrichi son texte de notes claires et substantielles qui en facilitent singulièrement la lecture. Il s'est attaché avant tout à respecter la pensée du poète, à en conserver la couleur native, avec le désir de la rendre accessible au public français. (18 *ans et au-dessus*).

LA FRANCE COLONIALE, Histoire, Géographie, Commerce, par M. ALFRED RAMBAUD, professeur d'histoire moderne et contemporaine à la Faculté des lettres de Paris, avec la collaboration d'une société de géographes et de voyageurs. 1 vol. in-8 avec 12 cartes en couleurs. Broché, 8 fr. — Relié toile, 10 fr. — Demi-chagrin, plats toile ou amateur, 12 fr.

SOMMAIRE : **Introduction historique**, par ALFRED RAMBAUD. — **L'Algérie**, par M. P. FONCIN, inspecteur de l'Université, secrétaire général de l'*Alliance française*. — **La Tunisie**, par M. J. TISSOT. — **Le Sénégal et ses dépendances**, par M. le commandant ARCHINARD. — **La Guinée du Nord** : Établissements de la Côte d'Or, Grand-Bassam et Assinie, par M. A. BRÉTIGNÈRE. — Établissements de la Côte des Esclaves, Porto Novo, Kotonou, Grand Popo, par M. MÉDARD BÉRAUD. — **L'Ouest africain**, par M. J. L. DUTREUIL DE RHINS. — **L'Ile de la Réunion**, par M. C. JACOB DE CORDEMOY, membre du Conseil général de la Réunion. — **Madagascar et les îles voisines**, par M. GABRIEL MARCEL, revu par M. ALFRED GRANDIDIER. — **La mer Rouge** (Obock, Cheik-Saïd), par M. PAUL SOLEILLET. — **L'Inde française**, par M. HENRI DELONCLE. — **L'Indo-Chine française**, par M. le capitaine BOUINAIS et M. PAULUS. — **L'Océanie française** : Tahiti, par M. A. GOUPIL. — **La Nouvelle-Calédonie**, par M. CHARLES LEMIRE. — **Terre-Neuve**, Saint-Pierre et Miquelon, par M. le lieutenant J. NICOLAS. — **La Guadeloupe**, par M. ISAAC, sénateur de la Guadeloupe. — **La Martinique**, par M. HURARD, député de la Martinique. — **La Guyane**, par M. JULES LEVEILLÉ, professeur à la Faculté de droit de Paris. — **Conclusion**, par M. A. RAMBAUD.

L'intérêt qui, à l'heure présente, s'attache à la puissance coloniale de la France, a engagé M. Alfred Rambaud à présenter un tableau exact de l'état actuel de nos colonies ; mais il a eu le talent de grouper autour de lui une réunion d'écrivains compétents auxquels il a confié la monographie de chacune de nos colonies, et il a su donner à ces études une parfaite unité de plan tout en laissant à leurs auteurs la plus complète indépendance de vues. 18 *ans et au-dessus*).

PETITE ANTHOLOGIE DES MAITRES DE LA MUSIQUE depuis 1633 jusqu'à nos jours, par M. LÉOPOLD DAUPHIN. 1 vol. in-4, 50 portraits et culs-de-lampes. Cart. classique ou dos brisé, 5 fr. — Rel. toile, 7 fr.

L'auteur s'est proposé de faire pour la musique ce que de nombreux vulgarisateurs avaient fait déjà pour la littérature. Il a choisi dans l'œuvre des principaux maîtres les morceaux qui caractérisaient plus particulièrement leur manière et leur tempérament ; ces *Morceaux choisis* accompagnés de Biographies et de portraits enseignent l'histoire de la musique par ses chefs-d'œuvre. (12 *ans et au-dessus*).

Armand COLIN et Cᵉ, Editeurs, 1, 3, 5, rue de Mézières,

PARIS

HISTOIRE DE LA CIVILISATION FRANÇAISE depuis les origines jusqu'à nos jours, par M. ALFRED RAMBAUD, professeur à la Faculté des lettres de Paris. 2 vol. in-18 jésus. Brochés, 8 fr. — Reliés demi-chagrin (amateur), 14 fr.

En vente : Tome Iᵉʳ, des Origines à la Fronde.
Paraîtra en décembre, Tome II, de la Fronde à nos jours.
Chaque volume se vend séparément.

Le livre de M. Rambaud est l'*histoire interne* de la France. On y voit se dessiner, en des tableaux pleins de vie et de vérité l'évolution des destinées de l'aristocratie, de l'Eglise, de la bourgeoisie, du peuple des villes et des campagnes L'auteur n'a eu garde d'oublier la fleur même de toute civilisation, les progrès accomplis dans les lettres· les sciences et les arts. C'est ce qui fait de son livre une chose neuve et aussi un instrument sérieux de travail, (15 *ans et au-dessus.*)

HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'EUROPE par la Géographie politique, par EDWARD A. FREEMAN, membre honoraire du collège de la Trinité, Oxford. Traduit de l'anglais par M. GUSTAVE LEFEBVRE, avec une préface de M. ERNEST LAVISSE, directeur d'études pour l'histoire à la Faculté des lettres de Paris. 1 vol. in-8 de 700 pages, avec atlas in-4, renfermant 73 cartes ou cartons en chromolithographie. Broché, 30 fr. — Demi-chagrin amateur, 40 fr.

Dans cet important ouvrage, M. FREEMAN s'est proposé de déterminer qu'elle a été, suivant les époques, l'étendue des territoires occupés par les différents États et nations de l'Europe, de tracer les limites que chacun de ces pays a possédées et les différentes significations qu'ont les noms qui servent à les désigner. — Ce livre est accompagné d'un atlas avec texte spécial pour chacune des cartes où se trouvent figurées toutes les transformations politiques de la carte européenne. L'*avant-propos* de M. Ernest Lavisse comprend une revision à grands traits de l'histoire de l'Europe, étude dans laquelle chaque grande période se trouve caractérisée par le courant des idées et des sentiments qui ont guidé sa politique (18 *ans et au-dessus.*)

L'EXPANSION DE L'ANGLETERRE, par J.-R. SEELEY, professeur à l'Université de Cambridge, traduction de MM. J.-B. BAILLE, ancien colonel d'infanterie, et ALFRED RAMBAUD, professeur à la Faculté des lettres de Paris, avec préface et notes, par M. ALFRED RAMBAUD. 1 vol. in-18 jésus. Broché, 3 fr. 50. — Rel. toile, 4 fr. 50. — Demi-chagrin, amateur, 6 fr. 50.

« La puissance anglaise, ainsi que le dit M. Ramband dans sa remarquable préface est un phénomène inoui dans l'histoire ; l'empire anglais est quatre fois et demie plus considérable que l'empire romain, aussi bien comme étendue que comme population, et celui-ci n'a jamais eu la vingtième partie des richesses de celui-là, » Rechercher les efforts qui ont été nécessaires pour atteindre à ce degré de puissance, étudier les moyens employés pour conserver le plus de cohésion possible entre toutes les parties d'un semblable organisme, peser l'influence qu'une expansion aussi démesurée a pu avoir et a encore sur la mère patrie, tel est le but du livre dont nous présentons la traduction au public français. (18 *ans et au-dessus.*)

RACINE ET VICTOR HUGO, par PAUL STAPFER, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux. 1 vol. in-18 jésus. Broché, 3 fr. 50. — Cart. toile, 4 fr. 50. — Demi-chagrin, amateur, 6 fr. 50.

Opposer Victor Hugo et Racine comme les deux centres ou les deux pôles de la poésie française, faire ressortir les qualités et les défauts du génie classique et du génie romantique sans aucun parti pris, avec un éclectisme judicieux et un vif sentiment du beau littéraire partout où il se rencontre, tel a été le but de l'auteur. (18 *ans et au-dessus.*)

LIBRAIRIE CENTRALE DES PUBLICATIONS POPULAIRES

H.-E. MARTIN, DIRECTEUR

45, RUE DES SAINTS-PÈRES, PARIS

SÉRIE GRAND IN-8 JÉSUS PITTORESQUE

MAGNIFIQUES VOLUMES DE 240 PAGES, ORNÉS DE NOMBREUSES GRAVURES

Prix : Brochés. 5 fr.

Reliés toile, avec fers spéciaux, or et noir, tranches dorées. . 7 fr.

SOUS LA TENTE

CONTES DE LA PATRIE

Choix de 29 nouvelles patriotiques, tirées d'ouvrages d'auteurs contemporains, et recueillies par

LOUIS MAINARD

Un volume orné de douze grandes gravures et de cinquante-neuf compositions inédites de MM. BASSAN, P. HERCOUET, Maurice MARAIS et D. MERLIN.

AUTOUR DU DRAPEAU

RÉCITS MILITAIRES

Par le capitaine MARC BONNEFOY

Un volume orné de douze grandes gravures sur bois et de quarante-cinq compositions inédites de

MM. BASSAN, FERDINANDUS, Paul HERCOUET, Maurice MARAIS.

SÉRIE IN-8 CARRÉ

ILLUSTRÉE DE NOMBREUSES GRAVURES

1° VOLUMES DE 196 PAGES

Imitation toile. . . . . 2 fr.

Riche cartonnage tiré en chromo, tranches dorées. Prix. . . . . 2 fr. 50

La Vie enfantine (pour les enfants de 8 à 12 ans, garçons et filles), par Louis MAINARD, illustrations de Paul COUSTURIER.

2° VOLUMES DE 144 PAGES

Sophie, histoire d'une jeune fille (nouvelle), par DIONYS, illustrations de Bassan.

Récit forestier (nouvelle), par Ernest DE CHAMPGLIN, illustrations de Paul Hercouet,

En famille (nouvelles), par Mme NELLY-LIEUTIER, illustrations de Bassan.

A travers la nature, contes instructifs, par S.-E. ROBERT, illustrations de Daniel Merlin.

LIBRAIRIE ARTISTIQUE
H. LAUNETTE & Cie, Editeurs, 197, boulevard St-Germain, Paris.

VIE
DE
LAZARILLE DE TORMÈS

ILLUSTRATIONS ET EAUX-FORTES
DE
MAURICE LELOIR

Ce charmant volume du genre picaresque est, après le *Don Quichotte*, l'œuvre la plus populaire et la plus répandue de la littérature espagnole. M. Maurice Leloir a su rendre avec beaucoup de talent le côté pittoresque des personnages du livre ; on retrouvera, dans les cent-vingt dessins et les dix eaux-fortes de l'éminent artiste, tout le charme de ses précédentes créations.

UN BEAU VOLUME IN-8 RAISIN, COUVERTURE EN TAILLE-DOUCE. BROCHÉ. 30 fr.
CARTONNAGE BRADEL, PARCHEMIN, DÉCORATION ARTISTIQUE. 35 fr.



SPÉCIMENS DE QUELQUES VIGNETTES.

LIBRAIRIE ARTISTIQUE
H. LAUNETTE & Cᵉ, ÉDITEURS, 197, boulevard St-Germain, Paris.

PAUL
ET
VIRGINIE

PAR

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

Illustrations de MAURICE LELOIR

Nous sommes heureux d'annoncer aux amateurs de beaux livres que M. Maurice Leloir vient de terminer l'importante illustration de *Paul et Virginie*.

L'illustration comprend plus de *cent vingt compositions* gravées sur bois et *douze planches* hors texte gravées à l'eau-forte par Boulard fils, d'après les originaux de Maurice Leloir.

Le chef-d'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre sera incontestablement un des succès de cette année en librairie. M. Maurice Leloir a su, avec son talent incomparable, interpréter ce beau livre, qui a déjà fait les délices de tant de générations, en lui donnant une nouvelle consécration artistique par le charme de ses compositions et la vie qu'il a su donner aux personnages de cette touchante histoire.

PAUL ET VIRGINIE formera un magnifique volume in-8 jésus sur beau papier

Prix du volume broché . . . . . **40** *fr.*
Riche cartonnage avec fers spéciaux . . . . . **45** *fr.*
Reliure d'amateur, dos et coins maroquin du Levant (bleu ciel). **55** *fr.*

ÉDITION DE GRAND LUXE

Il a été fait un tirage spécial de grand luxe, tiré à 100 exemplaires numérotés sur papier du Japon. Les 50 exemplaires numérotés de 1 à 50 contiennent :

1° Une triple suite des eaux-fortes sur papier du Japon.
2° Une suite des eaux-fortes sur satin crème.
3° Un tirage à part sur Japon de toutes les gravures sur bois.
4° Un délicieux motif à l'aquarelle sur le faux titre par Maurice Leloir.

Prix : 500 francs.

Les exemplaires numérotés de 51 à 100 sur papier du Japon contiennent: une double suite des eaux-fortes et un tirage à part sur Japon de toutes les gravures sur bois.

Prix : 200 francs.

LIBRAIRIE ARTISTIQUE

H. LAUNETTE & Ce, Editeurs, 197, boulevard St-Germain, Paris.



LIBRAIRIE ARTISTIQUE

H. LAUNETTE & Cᵉ, Editeurs, 197, boulevard Saint-Germain, Paris

LES

PROPOS DE TABLE

DE LA

VIEILLE ALSACE

ILLUSTRÉS TOUT AU LONG

De Dessins originaux des anciens Maîtres alsaciens

ŒUVRE DE RÉCONFORT

AJUSTÉE A L'HEURE PRÉSENTE

Traduite, annotée et enrichie de Compositions nouvelles

PAR ÉMILE REIBER, ALSACIEN

Maître ès Arts en la bonne ville de Paris.

LES CONTES POPULAIRES recueillis en 1518, et mis au jour par le moine Jehan Pauli, du couvent de Thann, en haute Alsace, reflètent de la façon la plus caractérisque les préoccupations et l'état mental d'une époque profondément agitée.

Ces joyeux Récits, qui passent librement en revue les divers états et conditions, les institutions et les mœurs, présentent un tableau animé de l'activité sociale de cette époque; et par la hardiesse et l'originalité de leurs critiques, ils nous font assister à la véritable aurore de l'esprit moderne.

Sous les dehors d'une malicieuse bonhomie, ils portent la vive empreinte du terroir : cet esprit railleur et enjoué qui fait le fond du vieux tempérament gaulois.

CONDITIONS DE PUBLICATION

Les *Propos de table de la Vieille Alsace* forment un magnifique volume in-4 écu de 230 pages, contenant plus de 400 dessins.

Le volume renferme 70 contes, tous illustrés de frontispices, lettres ornées, fleurons, portraits et porte-étendards des villes d'Alsace. Tous ces dessins sont tirés en bistre foncé; un grand nombre de vignettes sont tirées en rouge; chaque page est encadrée d'un double filet rouge, perdu dans les marges, de manière à donner à l'ensemble du livre, par le papier, les dessins et l'impression, un cachet bien particulier.

C'est, dans toute l'acception du terme, un véritable et très curieux livre pour les Bibliophiles. L'ouvrage ne sera jamais réimprimé sous cette forme.

JUSTIFICATION DU TIRAGE

N°ˢ 1 à 100. — Exemplaire : sur papier du Japon des Manufactures impériales. — Grandes marges. . . . . 100 francs.

Nᵒʳ 101 à 700. — Exemplaires sur beau papier des Vosges, à la forme, fabriqué spécialement pour ouvrage. . . . . 50 francs.

© 2007 Lyon - « Editions » les passerelles du temps - editions passerelles

LIBRAIRIE ARTISTIQUE
H. LAUNETTE & Ce, EDITEURS, 197, boulevard Saint-Germain, Paris

VIENT DE PARAITRE

Les Propos de Table
de la
VIEILLE ALSACE



Un magnifique volume in-4 écu de 230 pages contenant plus de 400 dessins tirés en différents tons, très jolie couverture.

PRIX : 50 FRANCS

LIBRAIRIE **C. REINWALD**, 15, RUE DES SAINTS-PÈRES, PARIS.

TIRYNTHE

LE PALAIS PRÉHISTORIQUE DES ROIS DE TIRYNTHE

RÉSULTAT DES DERNIÈRES FOUILLES

Par Henri SCHLIEMANN

AVEC UNE PRÉFACE DE M. LE PROFESSEUR F. ADLER
ET DES CONTRIBUTIONS DE Dr W. DÖRPFELD

Volume grand in-8 Jésus, illustré d'une carte, de 4 plans, de 24 planches en chromolithographie et de 188 gravures sur bois.

Au nombre des découvertes archéologiques du célèbre Dr H. Schliemann, celle du palais préhistorique des rois de Tirynthe occupe sans contredit le premier rang. Depuis longtemps le monde savant s'était habitué à considérer ces rois, dont les noms seuls nous sont conservés par Homère et Apollodore, comme des personnages purement mystiques. Mais Schliemann croyait qu'ils ont été des hommes de chair et de sang comme nous; sa foi a guidé sa bêche : grâce à elle se dresse à présent devant nos yeux étonnés le plan d'un immense palais de l'époque héroïque, qui nous explique jusque dans les moindres détails l'arrangement intérieur des palais des rois décrits par Homère.

Parmi les trouvailles faites dans le palais, les belles poteries couvertes de peintures d'un style fort primitif et les idoles occupent le premier rang. Rien ne prouve la haute antiquité de ce palais mieux que les nombreux couteaux et têtes de flèche d'obsidienne, des formes les plus grossières et les plus primitives, qu'on trouve par milliers dans ses ruines, et qui doivent nécessairement avoir été en usage chez les habitants du palais lors de sa catastrophe.

Le prix de l'ouvrage est fixé à **32** fr., en cartonnage anglais avec titre en noir,
— et à **40** fr., relié en demi-mar., plaques spéciales or et noir, tranches dorées.

LES AGES PRÉHISTORIQUES

DE L'ESPAGNE ET DU PORTUGAL

Par ÉMILE CARTAILHAC

AVEC PRÉFACE PAR M. DE QUATREFAGES

1 vol. grand in-8 illustré de 450 gravures et 4 planches. Prix, broché. **25** fr. — Cartonné . . . . **30** fr.

LA VIE ET LA PENSÉE

ÉLÉMENTS RÉELS DE PHILOSOPHIE

Par ÉMILE BURNOUF

Directeur honoraire de l'École d'Athènes.

Un volume in-8, avec 20 figures dans le texte. — Prix, broché . . . . . **7** fr.

OUVRAGES DE ERNEST HAECKEL

Professeur de zoologie à l'Université d'Iéna.

Histoire de la Création des Êtres organisés d'après les lois naturelles. Conférences scientifiques sur la doctrine de l'évolution en général et celle de Darwin, Goethe et Lamarck en particulier, traduites de l'allemand par le Dr Letourneau et précédées d'une introduction par le prof. Ch. Martins. — Troisième édition. 1 vol. in-8 avec 15 planches, 19 gravures sur bois, 18 tableaux généalog. et une carte chromolith. Cart. à l'angl. **12 fr 50**

Le Règne des Protistes. Aperçu sur la morphologie des êtres vivants les plus inférieurs, suivi de la classification des protistes, traduit de l'allemand et précédé d'une introduction de 64 pages par Jules Soury. — Ouvrage in-8 contenant 58 gravures sur bois. Cart. à l'angl. . . . . **6** fr.

Lettres d'un voyageur dans l'Inde. traduites de l'allemand par le Dr Ch. Letourneau. — In-8, cartonné. **8** fr.

LE MONDE TERRESTRE

AU POINT ACTUEL DE LA CIVILISATION

NOUVEAU PRÉCIS DE GÉOGRAPHIE COMPARÉE, DESCRIPTIVE, POLITIQUE ET COMMERCIALE

Avec une Introduction, une Indication des Sources et Cartes et un Répertoire alphabétique

Par CHARLES VOGEL

Conseiller, ancien Chef de Cabinet de S. A. le prince Charles de Roumanie.

L'ouvrage complet en 3 vol., divisés en 5 parties. Prix broché. **60** fr. Le même cart. **66** fr. Rel. en demi maroq. **72** fr.

LIBRAIRIE **C. REINWALD**, 15, RUE DES SAINTS-PÈRES. PARIS.

Vient de paraître

LE **XIV**e VOLUME DE LA

BIBLIOTHÈQUE DES SCIENCES CONTEMPORAINES

Publiée avec le concours des savants et des littérateurs les plus distingués.

CE VOLUME CONTIENT

LA PÉDAGOGIE

SON ÉVOLUTION ET SON HISTOIRE

Par C. ISSAURAT

Un volume in-12 de 512 pages. — Prix broché, **5** fr.; rel., toile anglaise, **5** fr. **75**

OUVRAGES DÉJA PUBLIÉS

I. **La Biologie**, par le Dr LETOURNEAU, 3e édition. 1 vol. — Prix br. 4 fr. 50; relié toile angl. 5 fr. »
II. **La Linguistique**, par ABEL HOVELACQUE, 3e édition. 1 vol. — Prix br. 4 fr. rel. toile angl. 4 fr. 50
III. **L'Anthropologie**, par le Dr TOPINARD, avec préface du professeur Paul Broca. 4e édition. — Prix broché, 5 fr.; relié, toile anglaise. . . . . 5 fr. 75
IV. **L'Esthétique**, par EUGÈNE VÉRON, directeur du journal *l'Art*. — Origines des Arts. — Le Goût et le Génie, etc. — Prix, broché, 4 fr. 50; relié, toile anglaise. . . . . 5 fr. »
V. **La Philosophie**, par M. ANDRÉ LEFÈVRE. 2e édit. 1 vol. — Prix, broché, 5 fr. rel. t. angl. 5 fr. 75
VI. **La Sociologie** d'après l'Ethnographie, par le Dr CH. LETOURNEAU, 2e édition. 1 vol. — Prix, broché, 5 fr.; relié, toile anglaise. . . . . 5 fr. 75
VII. **La Science économique**, par YVES GUYOT. 1 vol. — Prix, broché, 4 fr. 50; relié, t. angl. 5 fr. »
VIII. **Le Préhistorique**. Antiquité de l'homme, par GABRIEL DE MORTILLET, professeur d'Anthropologie-préhistorique, 2e édition, 1 volume. — Prix, broché, 5 fr. Relié, toile anglaise. . 5 fr. 75
IX. **La Botanique**, par J.-L. DE LANESSAN, professeur agrégé d'histoire naturelle à la Faculté de médecine de Paris. 1 volume. — Prix, broché, 5 fr.; relié, toile anglaise. . . . . 5 fr. 75
X. **La Géographie médicale**, par le Dr A. BORDIER. 1 volume. — Prix, broché. . . . . 5 fr. »
Le cahier de 21 cartes explicatives se vend séparément en sus du prix du volume, 2 fr. — Les exemplaires reliés en toile, avec les cartes insérées aux endroits utiles, 7 fr. 50
XI. **La Morale**, par EUGÈNE VÉRON. 1 volume. — Prix, br., 4 fr. 50; rel., toile angl. . . . . 5 fr. »
XII **La Politique expérimentale**, par LÉON DONNAT. 1 volume. Prix br. 5 fr.; relié, toile anglaise. . . . . 5 fr. 75
XIII. **Les Problèmes de l'Histoire**, par PAUL MOUGEOLLE. 1 volume. Prix broché 5 fr.; relié, toile . . . . . 5 fr. 75

PHYSIOLOGIE DU PLAISIR

Par le professeur MANTEGAZZA

Sénateur du royaume d'Italie, Président de la Société anthropologique

TRADUIT ET ANNOTÉ PAR M. COMBES DE LESTRADE

Un volume in-8e broché . . . . . **6** fr.

L'HOMME SELON LA SCIENCE

SON PASSÉ, SON PRÉSENT, SON AVENIR,

OU

D'OU VENONS-NOUS? — QUI SOMMES-NOUS? — OU ALLONS-NOUS?

PAR LE DOCTEUR LOUIS BÜCHNER, TRADUIT PAR LE DOCTEUR C. LETOURNEAU

Un volume in-8 orné de nombreuses gravures. — Prix 7 fr.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

FORCE ET MATIÈRE, études populaires d'histoire et de philosophie naturelle. . . . 7 fr.
CONFÉRENCES SUR LA THÉORIE DARWINIENNE. . . . . 5 fr.
LA VIE PSYCHIQUE DES BÊTES, broché, 7 fr.; cartonné toile, plaque spéciale doré sur tranches . . . . . 9 fr.
LUMIÈRE ET VIE. . . . . 6 fr.
NATURE ET SCIENCE, DEUXIÈME VOLUME. . . . . 7 fr.

LIBRAIRIE **C. REINWALD**, 15, RUE DES SAINTS-PÈRES, PARIS.

LES INSECTES ET LES FLEURS SAUVAGES

LEURS RAPPORTS RÉCIPROQUES

Par Sir John LUBBOCK, M. P. — Traduit par Edmond BARBIER

1 vol. in-12 avec 131 gravures dans le texte.

Broché, 2 fr. 50. — Relié toile anglaise, plaque spéciale . . . . . 3 fr.

DE L'ORIGINE

DES MÉTAMORPHOSES ET DES INSECTES

Par SIR JOHN LUBBOCK, M. P.

Traduit par Jules GROLOUS

1 volume in-12, avec de nombreuses gravures dans le texte.

Broché, 2 fr. 50. — Relié toile anglaise, plaque spéciale . . . . . 3 fr.

BRÉMER (F.). — **Hertha, ou l'histoire d'une âme**, par Frédérica Brémer. Traduit du suédois par M. A. Geoffroy. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

BRET-HARTE. — **Scènes de la vie californienne** et esquisse de mœurs transatlantiques, par Bret-Harte, traduits par M. Amédée Pichot. 1 vol. in-12. . . . . 2 fr.

BROUGHTON (Miss). — **Comme une fleur**, autobiographie, traduite de l'anglais, par Auguste de Viguerie. 2e édition revue. 1 vol. in-12, imprimé avec encadrement en couleur. Relié toile anglaise, tr. dor., et plaque spéciale. . . . . 5 fr.

Choix de Nouvelles russes, de Lermontoff, de Pouschkine, Von Wiesen, etc. Traduit du russe, par M. J. N. Chopin, 1 vol. in-12. . . . . 2 fr.

DELTUF (P.). — **Les Tragédies du foyer**. In-vol. in-12. . . . . 2 fr.

HEYSE (P.) — **La Rabbiata et d'autres Nouvelles**, traduites de l'allemand, par MM. G. Bayvet et E. Jonveaux. 1 vol. in-12 . . . . . 2 fr.

MANTEGAZZA (P.). — **Une Journée à Madère**. Traduit de l'italien, par Mme C. Thiry. 1 vol. in-12. Broché . . . . . 2 fr.

MARSH (Mrs.). — **Emilia Wyndham**, par l'auteur de « Two old men's tales; Mount Sorel, etc. » Traduit librement de l'anglais. 2 vol. in-12 réunis en un seul. . . . . 5 fr.

POMPERY (E. de). — **La Vie de Voltaire**. L'homme et son génie. 1 vol. in-12. Br. . . . 2 fr.

STRAUSS (David-Frédéric). — **Voltaire**. Six conférences. Ouvrage traduit de l'allemand sur la troisième édition par Louis Narval. 1 vol. in-8. Broché. . . . . 7 fr.

VOLTAIRE. — **Œuvres choisies**. Edition du centenaire (30 mai 1878). 1 vol. in-12 de 1000 pages avec portrait de Voltaire. . . . . 2 fr. 50

WITT (Mme de). — **La Vie des deux côtés de l'Atlantique**, autrefois et aujourd'hui, traduit de l'anglais par Mme de Witt. 1 vol. in-12. . . . . 2 fr.

NOUVEAU DICTIONNAIRE UNIVERSEL

DE LA

LANGUE FRANÇAISE

RÉDIGÉ D'APRÈS LES TRAVAUX ET LES MÉMOIRES DES MEMBRES DES

CINQ CLASSES DE L'INSTITUT

ENRICHI D'EXEMPLES EMPRUNTÉS AUX ÉCRIVAINS, AUX PHILOLOGUES ET AUX SAVANTS LES PLUS CÉLÈBRES DEPUIS LE XVIe SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS

Par M. P. POITEVIN

Nouvelle édition, revue et corrigée. 2 vol. in-4, imprimés sur papier grand raisin. Prix, de l'ouvrage complet, 40 fr. — Relié en demi-maroquin très solide. 50 fr.

LIBRAIRIE **C. REINWALD**, 15, RUE DES SAINTS-PÈRES, PARIS.

LE LIVRE DE LA NATURE

LEÇONS ÉLÉMENTAIRES DE PHYSIQUE, D'ASTRONOMIE, DE CHIMIE,
DE MINÉRALOGIE, DE GÉOLOGIE, DE BOTANIQUE, DE PHYSIOLOGIE ET DE GÉOLOGIE

Par le Dr FRÉDÉRIC SCHŒDLER

TRADUIT SUR LA 18e ÉDITION ALLEMANDE, PAR ADOLPHE SCHELER ET HENRI WELTER

Deux volumes in-8, avec 1026 gravures dans le texte, 2 cartes astronomiques et 2 planches coloriées ;
rel. toile, tr. jaspées, 14 fr. ; relié, avec plaque spéciale et tr. dor., 16 fr.;
broché, 12 fr.

MŒURS ROMAINES DU RÈGNE D'AUGUSTE

A LA FIN DES ANTONINS

Par **L. FRIEDLÆNDER**, Professeur à l'Université de Kœnigsberg.

TRADUCTION LIBRE FAITE SUR LE TEXTE DE LA DEUXIÈME ÉDITION ALLEMANDE

Par Ch. VOGEL.

4 vol. in-8. Brochés, 28 fr. Reliés en demi-maroquin, 35 fr.

LEÇONS SUR LES ANIMAUX UTILES ET NUISIBLES

LES BÊTES CALOMNIÉES ET MAL JUGÉES

Par le Professeur CARL VOGT

Traduites de l'Allemand par M. G. BAYVET. Revues par l'Auteur et accompagnées de gravures sur bois

TROISIÈME ÉDITION. — OUVRAGE COURONNÉ PAR LA SOCIÉTÉ PROTECTRICE DES ANIMAUX

1 volume in-12. — Prix : broché, 2 fr.; cartonné, 2 fr. 50

AUTRES OUVRAGES DE CARL VOGT

Lettres physiologiques. Première édition française de l'auteur. 1 vol. in-8 de 754 pages, 110 gravures sur bois. Cartonné toile. . . . . 12 fr. 50

Leçons sur l'Homme, sa place dans la création et dans l'histoire de la terre. Traduites par J. J. Moulinié. 2e édition, revue par M. Edmond Barbier, 1 vol. in-8, avec gravures intercalées dans le texte. Cartonné toile . . . . . 10 fr.

OUVRAGES DE CH. DARWIN

L'Origine des Espèces au moyen de la sélection naturelle ou la Lutte pour l'existence dans la nature, traduit par Edmond Barbier. 1 volume in-8. Cartonné à l'anglaise . . . . . 8 fr.

De la Variation des Animaux et des Plantes à l'état domestique, traduit par Ed. Barbier, préface par Carl Vogt. 2 vol. in-8, avec 43 gravures sur bois. Cart. à l'anglaise. . 20 fr.

La Descendance de l'Homme et la Sélection sexuelle. Traduit de l'anglais par Edmond Barbier, préface de Carl Vogt. Troisième édition française. 1 vol. in-8 avec grav. sur bois. Cartonné à l'anglaise . . . . . 12 fr. 50

L'Expression des Émotions chez l'homme et les animaux. Traduit par Samuel Pozzi et René Benoit. 2e édition, revue. 1 vol. in-8, avec 21 grav. sur bois et 7 photographies. Cartonnées à l'anglaise. . . . . 10 fr.

Voyage d'un Naturaliste autour du Monde, fait à bord du navire *Beagle*, de 1831 à 1836. Traduit de l'anglais par E. Barbier. 1 vol. in-8 avec gravures sur bois. Cart. à l'angl. 10 fr.

Les Mouvements et les Habitudes des Plantes grimpantes. Ouvrage traduit de l'anglais sur la deuxième édition par le docteur Richard Gordon. 1 vol. in-8 avec 13 figures dans le texte. Cartonné à l'anglaise. . . . . 6 fr.

Les Plantes insectivores, ouvrage traduit de l'anglais par Edm. Barbier, précédé d'une introduction biographique et augmenté de Notes complémentaires par le professeur Charles Martins. 1 vol. in-8 avec 30 figures dans le texte. Cart. à l'angl. 10 fr.

Des Effets de la Fécondation croisée et directe dans le règne végétal. Traduit de l'anglais par le docteur Ed. Heckel, professeur à la Faculté des sciences de Marseille. 1 vol. in-8. Cartonné à l'anglaise. . . . . 10 fr.

Des différentes Formes de Fleurs dans les plantes de la même espèce. Ouvrage traduit de l'anglais par le Dr Ed. Heckel, précédé d'une Préface du professeur Coutance. 1 vol. in-8 avec 15 gravures dans le texte. Cartonné à l'anglaise. . . . . 8 fr.

La Faculté motrice dans les Plantes, ave, la collaboration de Fr. Darwin fils, traduit de l'anglais par le Dr E. Heckel. 1 vol. in-8 avec grav. Cart. à l'angl. . . . . 10 fr.

Rôle des vers de terre dans la formation de la terre végétale, traduit par M. Levêque, préface par M. Edmond Perrier, 1 vol. in-8, avec 15 gravures sur bois intercaléesdans le texte. Prix, cart. à l'anglaise. , ... 7 fr.

L'ÉVOLUTION MENTALE CHEZ LES ANIMAUX

Par **Georges John ROMANES**, M. A., L. L. D.

SUIVI D'UN ESSAI POSTHUME SUR L'INSTINCT

Par Charles DARWIN

Traduction française par le Dr HENRY C. DE VARIGNY

1vol. in-8 avec 4 figures dans le texte et 1 frontispice. Cartonné toile. . . . . 8 fr.

Librairie du Bibliophile, Georges BRUNOX

Anciennes librairies de DAFFIS et de WILLEM (Maison fondée en 1846)

PUBLICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES ET DE BIBLIOPHILES, ACHAT ET VENTES PUBLIQUES DE BIBLIOTHÈQUES
SUITES DE GRAVURES ET PORTRAITS POUR L'ILLUSTRATION DES LIVRES

7, rue Guénégaud, près le Pont-Neuf, Paris.

De toutes les suites de gravures publiées pour illustrer MOLIÈRE, celle-ci est **la plus jolie, la moins chère et la plus intéressante. Sans rivale par sa valeur artistique et comme document,** elle est la seule qui ne soit pas une œuvre de fantaisie et où soient vraiment représentés et exactement reproduits les *Mises en scène, décors, costumes, jeux de scène*, etc., légués par la tradition de MOLIÈRE.

Suite d'estampes pour MOLIÈRE

d'après COYPEL

Gravée en taille-douce par T. DE MARE

Cette suite remarquable, publiée au dix-septième siècle, était rare et peu connue. C'est à un artiste de grand talent, connu par d'autres travaux importants, qu'a été confiée la gravure en format in-8 (120 mill. sur 180). Le cadre adopté permet de l'intercaler dans tous les formats, mais le tirage est fait sur papier de format in-4.

Eau-forte pure. I, japon, 32 fr.; II, hollande, 26 fr. — Avant toute lettre, sur japon, en bistre, 40 fr. — Avant toute lettre, III, japon, 18 fr.; IV, Hollande, 14 fr.

Avec lettre sur Hollande. V, en bistre, 12 fr.; VI, noir, 10 fr.;

I, II, III, IV, V, VI ensemble, 100 fr. — II, IV, V, 45 fr. — I, IV, VI, 40 fr.

Monument du costume physique et moral du XVIIIe siècle

Tableau de la vie en 26 estampes de MOREAU LE JEUNE

Texte de RESTIF DE LA BRETONNE, revu par BRUNET, préface d'A. de MONTAIGLON.

Impression de luxe à 390 exemplaires numérotés. In-folio, relié. **50** fr.
Sur Hollande, gravures sur chine monté. In-folio, relié . . . . . **100** fr.

« *Chaque salon voudra montrer sur sa table et chaque amateur ranger sur le rayon de choix de sa bibliothèque cette publication de haut luxe. Le titre est grandiose, mais amplement justifié par la somptuosité aristocratique des scènes qu'il déroule. Le dix-huitième siècle renaît tout entier dans ces estampes admirables avec sa haute vie, son faste galant, son cérémonial majestueux, la splendeur de ses appartements... Dans cette chronique des hautes élégances le crayon de Moreau surpasse la plume de Crébillon fils et de Marivaux, et d'après elle on peut recomposer heure par heure la journée d'un « Merveilleux » de l'ancien régime... Les amateurs modestes pourront désormais acquérir ce chef-d'œuvre édité, il y a cent ans, pour les grands seigneurs.* » — Paul de SAINT-VICTOR.

Ayant acquis les cuivres originaux que nous avons fait soigneusement retoucher, nous mettons en vente 25 exemplaires de choix (numérotés de 1 à 25), tirés *avant l'aciérage des planches*, de — **Moreau le jeune**, *Suite complète (avec la lettre)* de

33 GRAVURES POUR ILLUSTRER MOLIÈRE

Avec portrait gravé par Cathelin, d'après Mignard

Ces 34 planches ont été gravées pour l'édition de 1773, et cette suite passe pour l'un des chefs-d'œuvre de MOREAU LE JEUNE. La suite tirée sur japon fort de la Manufacture Impériale est renfermée dans une couverture artistique. Prix de la suite. . . . . **40** fr.

Les formats de la gravure et du papier (in-4 raisin) permettent de l'intercaler dans toutes les éditions de Molière, y compris les éditions Lemonnyer, Imprimerie Nationale, etc.

Suite des 6 fleurons de MOREAU, pour les œuvres de MOLIÈRE: vergé ou chine monté, 8 fr. chine volant, 10 fr.

Derniers Portraits publiés : LES FRÈRES DE GONCOURT, GÉRARD DE NERVAL. Sur papier à la cuve, **1** fr. Japon, petit in-4, **3** francs.

En vente à notre Librairie : Guide général pour visiter les Palais et Musées, Parcs et Jardins de VERSAILLES, suivi de la Description complète des Châteaux, Parcs et Jardins de Trianon, etc; Avec Plans, Vues, 1887. In-12. (Texte français ou anglais.). **3** francs.

La Librairie du Bibliophile publie tous les trois mois (prière aux amateurs d'en faire la demande)

LE BIBLIOPHILE PARISIEN

Catalogue d'ouvrages rares, curieux, singuliers, piquants ou intéressants.

TABLE ALPHABÉTIQUE
DES ÉDITEURS
DONT LES PUBLICATIONS SONT ANNONCÉES DANS LA PRÉSENTE LIVRAISON

	Pages.
Alcan (Félix)	80
André, Daly fils et Cie	138-139
Baillière (J.-B.) et fils	Encartage.
Ballot (Ve) et fils	1er Cahier jaune.
Berger-Levrault et Cie	77-79
Bertaux (E.)	123
Boussod, Valadon et Cie	54
Boyveau (Ve J.)	70-71
Broussois (A.)	128
Brunox (Georges)	2e Cahier jaune.
Cerf (Léopold)	58
Challamel aîné	103
Chamerot (Georges)	68-69
Charavay frères	2e Cahier jaune.
Colin (Armand) et Cie	2e Cahier jaune.
Delagrave (Ch.)	Encartage.
Dentu (E.)	15
English and Foreign Electrotype Agency	137
Firmin-Didot et Cie	82-99
Fischbacher	81
Forest (V.) et E. Grimaud, à Nantes	74-76
Frinzine (L.) et Cie	Encartage.
Garnier frères	1er Cahier jaune.
Gauthier-Villars	107-121
Greppe (F.)	Encartage.
Gruel et Engelmann	33
Guérin (Gustave) et Cie	1er Cahier jaune.
Guérinet	122
Guillaumin et Cie	72-73
Haar et Steinert	32
Hachette et Cie	En-tête.
Hébert (L.)	36-37
Hennuyer (A.)	17-22
Hetzel (J.) et Cie	24-30
Hetzel (J.)-Quantin (A.)	31
Hugues (Eugène)	8-9
Hurtrel (Georges)	1er Cahier jaune.
Jouvet et Cie	11-14
Launette (H.) et Cie	2e Cahier jaune.
Lehec	Encartage.
Le Vasseur (A.) et Cie	1er Cahier jaune.
Librairie centrale des publications populaires	2e Cahier jaune.
Librairie des Bibliophiles	132-136
Librairie des Imprimeries réunies	130-131
Librairie Moderne	140
Magasin Pittoresque	104-105
Mame (Alfred) et fils	16
Marpon (C.) et E. Flammarion	55-57
Masson (G.)	34-35
Mode Artistique (La)	106
Morel (P.), à Besançon	71
Palmé (Victor)	44-53
Plon (E.), Nourrit et Cie	59-67
Quantin (A.)	Couverture, 2 Encartages. 38-43
Quarré, à Lille	129
Reinwald (C.)	2e Cahier jaune.
Retaux-Bray	102
Revue générale	Encartage.
Roger (A.) et F. Chernoviz	1er Cahier jaune. 1
Rothschild (J.)	124-127
Rouam (J.)	100-101
Rouveyre (Édouard)	Encartage. 1er Cahier jaune.
Techener (Léon)	23
Terquem (Em.)	2-3
Testard (Émile)	4-7
Vieweg (F.)	Encartage.
Vitte et Perrussel, à Lyon	10
Welter (H.)	Encartage.
Westhausser (Louis)	1er Cahier jaune.

AVIS A NOS ABONNÉS

Pour répondre à des demandes réitérées, nous avons fait tirer à part, sur japon, avant la lettre, un petit nombre d'exemplaires des trois planches suivantes :

Autour de Mme Récamier
EAU-FORTE
de la livraison du 10 Juin 1886 du *Livre*

La Lecture à Cythère
EAU-FORTE
de la livraison du 10 Août 1886 du *Livre*

Portrait de Champfleury
EAU-FORTE
de la livraison du 10 Novembre 1886 du *Livre*

Prix de l'exemplaire . . . . . 5 francs.

RELIURES ANCIENNES ET MODERNES

E. CARAYON

Relieur de l'Opéra et de la Comédie française

10, rue de Nesles, PARIS

RELIURES ET CARTONNAGES D'AMATEURS

EN MAROQUIN, VÉLIN ET TOILE

CARTONNAGES ARTISTIQUES EN VÉLIN

Avec dos et plats ornés à l'aquarelle.

MÉDAILLE D'OR. — PARIS 1878

JOSEPH GILLOTT

DE BIRMINGHAM

Recommande ses excellentes

PLUMES D'ACIER

connues du Monde entier sous les

Nos 303 et 404

EN VENTE CHEZ TOUS LES PAPETIERS

DÉPÔT

36, Bd SÉBASTOPOL — PARIS

MAISON QUANTIN, 7, rue Saint-Benoît, Paris.

ENCYCLOPÉDIE ENFANTINE

NOUVEAUTÉS POUR LES ÉTRENNES DE 1887





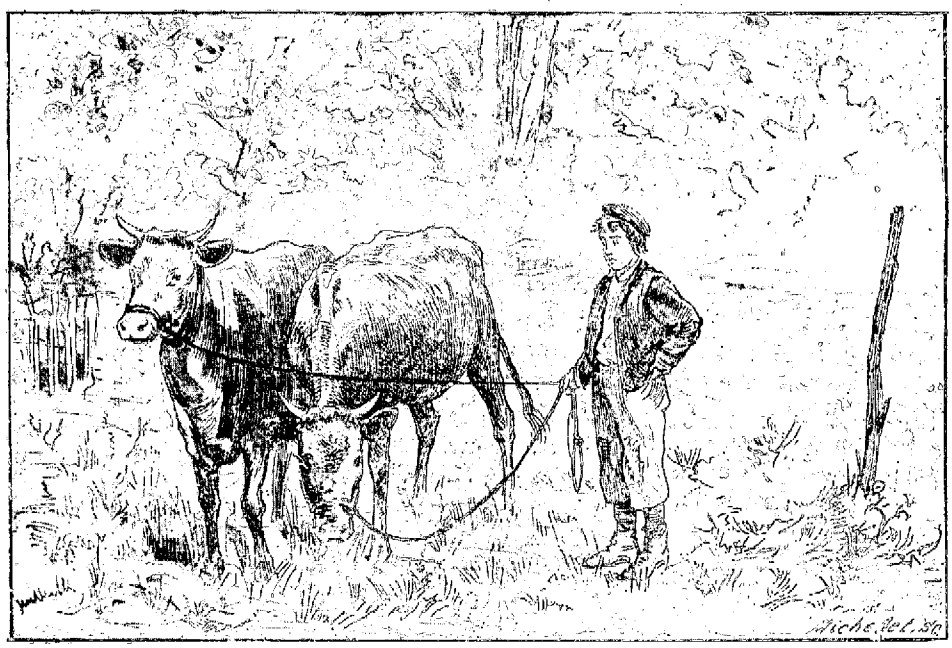

LES BÉBÉS D'ALSACE ET DE LORRAINE

Grand Album in-8° contenant 32 gravures en couleurs. — Prix : 2 francs.

L'ENFANT DES VOSGES, par Mme Julie de Moncreau . . . . . 2 fr. 25

MADEMOISELLE TRYMBALMOUCHE, par Mme Ballreyguier . . . . . 2 fr. 25

LE PETIT MONDE, par Mme Amélie de Wailly 0 fr. 80

LA NUIT DE NOËL, par Henri Carnoy, 2 fr. 25

L'HIVER A LA CAMPAGNE, par Mme de Witt, née Guizot . . . . . 2 fr. 25

BÉBÉS EN VACANCES, par Mme Hameau 0 fr. 80

EN VENTE :

Nombreux Alphabets, Albums, Volumes-Albums, Livres illustrés en noir et en couleur depuis 0 fr. 15 cent. jusqu'à 4 francs.

L'administrateur-gérant : A. Sauphar.

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

— Archives des Écrits de ce temps —

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

HUITIÈME ANNÉE



PARIS

MAISON QUANTIN
Imprimeur-Editeur

OCTAVE UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

1887

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

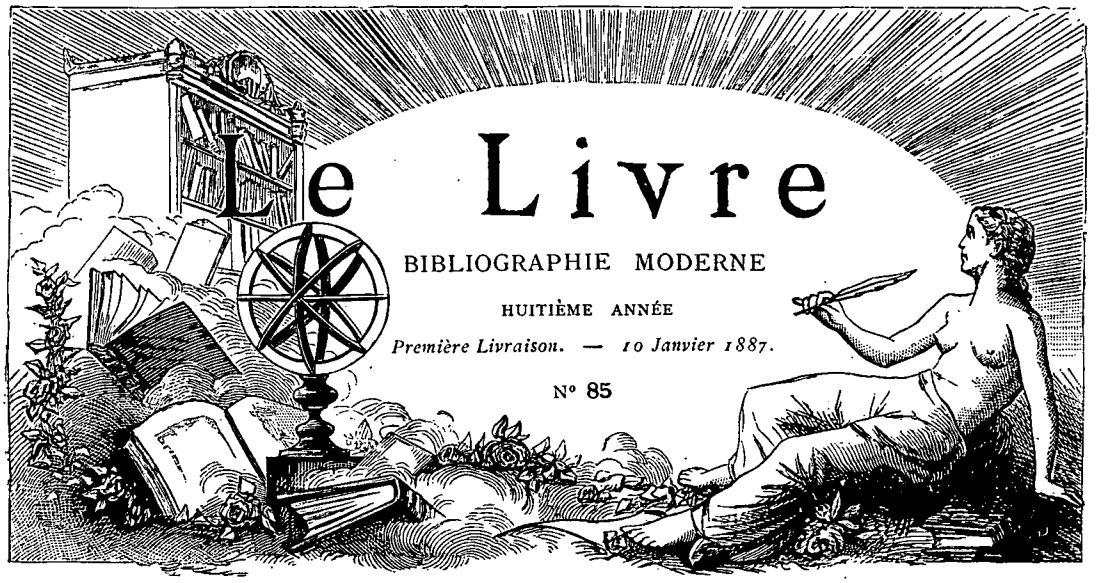

L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Histoire. — Beaux-Arts. — Gazette bibliographique. — Dooument bibliographiques, etc.

— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

Chimère, par Eugène Mouton. Paris, Librairie moderne, Maison Quantin, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Sous une forme essentiellement amusante, qui va parfois jusqu'au plus haut comique, Eugène Mouton traite les questions les plus ardues de l'économie politique et sociale; pour être présentée par le côté gai et humoristique, sa philosophie n'en est pas moins absolument élevée, d'une rigoureuse logique et fort convaincante.

On connaît de longue date l'inimitable conteur des *Aventures du capitaine Cougourdan,* de *l'Invalide à la tête de bois* et de tant d'autres œuvres marquées au sceau d'une incontestable originalité; mais il nous semble avoir donné, dans *Chimère,* une note tout à fait nouvelle de son talent, en même temps que la preuve d'une rare souplesse d'analyse philosophique et morale. L'œuvre a plus d'un point de contact avec l'immortel *Jérôme Paturot.*

Par un ingénieux et pittoresque dédoublement de lui-même, son héros, un blasé, un souillé de la vie, un dégoûté de l'existence, ayant usé et abusé de tout, se trouve transformé en un être naïf et neuf, prêt à tout goûter avec son entière fraîcheur d'illusions, à tout étudier avec des yeux non prévenus, à tout éprouver. C'est ainsi qu'il pénètre peu à peu dans les dessous de la société, et qu'il se met au courant de ses problèmes sociaux les plus ardus, voyant tour à tour la face et l'envers des choses, s'initiant aux curieux mystères des œuvres philanthropiques que l'amour du bien paraît seul créer, guider, et qui ne sont souvent que les leviers d'une ambition, le marchepied dont se servent certains hommes pour arriver aux honneurs, à la fortune. Il faut voir de quelle plume acérée l'auteur décrit ces plaies secrètes, comme il les sonde habilement; le tout, sous le couvert d'une ironie toujours souriante et d'une inaltérable bonne humeur. A tous ces points de vue son livre aura le succès qu'il mérite; *Chimère* restera parmi les œuvres de philosophie amusante, mises à la portée de tous par un maître écrivain humoristique, et le lecteur y trouvera l'attrait du plus ingénieux roman. G. T.

Le Thé chez Miranda, par Jean Moréas et Paul Adam. Un vol. in-18. Paris, 1886. Tress et Stock, éditeurs.

Le Thé chez Miranda est, paraît-il, l'œuvre d'une esthétique nouvelle, personnelle à MM. Jean Moréas et

Paul Adam. Ni déliquescents, ni pessimistes, ni modernistes, impressionnistes non plus, non plus que décadents, — quoique en réalité tous parents très proches, bien qu'ils s'en défendent, — ils seraient, me dit-on, *symbolistes*. Symbolistes : soit ! Mais qu'est-ce alors que le symbolisme ? Ces messieurs devraient nous l'avoir dit. D'aussi grands qu'eux, je suppose, n'ont point reculé devant la nécessité d'exposer leur propre esthétique : Théophile Gautier a écrit la préface de *Mademoiselle de Maupin* et Victor Hugo la préface de *Cromwell*. En nous privant d'explication préalable, les auteurs nous réduisent à juger l'arbre d'après ses fruits, sans autres lumières que celles de notre goût. Ils jouent gros jeu, car, n'étant par rien préparés à comprendre les intentions peu communes des deux écrivains, nous courons grand risque de ne pouvoir nous élever jusqu'à l'intelligence des sublimités du symbolisme. A vrai dire, nous n'avons même pas tenté de le faire. Nous avons lâchement reculé devant la partie de nouveau casse-tête chinois qui nous était proposée, estimant que le jeu ne vaudrait pas les chandelles sans nombre qu'il nous faudrait y consumer, aussi longtemps tout au moins que les règles du jeu ne nous auraient pas été expliquées.

Cela ne veut pas dire que nous n'ayons pas lu le livre. Nous l'avons lu intrépidement depuis la première jusqu'à la dernière ligne. Nous avons assisté aux six soirées de thé chez Miranda, heureux qu'à l'imitation du Créateur, MM. Adam et Moréas se soient reposés le septième jour. Chaque soirée est remplie par deux récits d'aventures galantes visant ouvertement à la sensualité, accusant chez les « héros » des perversités variées et des perversions de sens moral parfaitement ignobles (une mère violant son fils, jeune officier qui ne se dégage des obsessions de l'incestueuse qu'en la poignardant). Tout cela est écrit en un style musqué, précieux, prétentieux, où la langue est soumise aux plus cruelles tortures.

Chaque récit est précédé d'une sorte de logogriphe — en prose poétique plus tourmentée s'il est possible et plus obscure encore — où nous est décrit le décor de la soirée, chaque soirée se passant dans un décor nouveau.

Le livre est profondément ridicule et choquant, et l'est d'autant plus que, parmi toute cette folie, il y a une dépense, un gaspillage énorme de talent.

E. C.

Dernières nouvelles, par Léon Tolstoï. Paris, Nouvelle Librairie parisienne, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Mme Éléonore Tsakny vient de traduire en français les *Dernières Nouvelles* du comte Léon Tolstoï. Ce sont trois récits, intitulés *la Mort d'Ivan Iliitch*, *le Roman d'un cheval* et *Un pauvre diable*.

Malgré l'intérêt et l'originalité du *Roman d'un cheval*, où le vieux Kolstomier, un cheval pie d'illustre naissance, conte aux autres chevaux, ses compagnons d'écurie, l'histoire de sa vie, ses premières espérances, ses déboires et ses souffrances, et où l'on assiste à la fin lamentable du pauvre animal ; malgré l'émouvante peinture de mœurs russes, qui s'appelle *Un pauvre diable*, c'est surtout à la nouvelle par laquelle débute le volume, à *la Mort d'Ivan Iliitch*, que nous nous attacherons, comme à l'une des choses les plus extraordinaires produites dans la littérature moderne.

Rarement on a décrit avec plus d'exactitude navrante, avec plus de persuasion, avec un plus poignant cri d'humanité torturée les sensations d'un homme atteint d'une maladie mortelle et suivant, jour par jour, heure par heure, toutes les phases de son mal, jusqu'au moment où l'infortuné exhale, en pleine connaissance, son dernier soupir. On croirait lire un journal de la souffrance humaine, souffrance physique abominable, unie à la plus horrible souffrance morale que l'on puisse imaginer.

Autour d'Ivan Iliitch tout continue de vivre, de marcher, d'aller et de venir comme d'habitude, tandis que déjà il sent au fond de son être le mystérieux grouillement de la grande décomposition finale qui commence. Il souffre autant de cette idée que les autres vont continuer à vivre, à manger, à rire, à aimer, que de savoir que lui-même bientôt n'existera plus et retournera à l'inconnu, au néant peut-être ! Sa femme, sa fille, son futur gendre, tout lui pèse, tout lui devient odieux, insupportable, et il n'a encore de tendresse réelle, d'indulgence que pour son fils, le petit collégien, parce qu'il sent que celui-là l'aime vraiment pour lui-même, et que les autres sont las de la longueur de sa maladie, ne cachant même pas trop leur désir de voir finir une pareille existence. Toutes les transitions de cette maladie mortelle, tout ce qui bouillonne, s'agite inutilement, vainement, dans la tête et le cœur de l'infortuné malade, du désespéré moribond, sont l'objet d'une étude fouillée avec un talent extraordinaire.

On sort de cette lecture saisissante avec l'impression d'un épouvantable cauchemar de la vie réelle, le cauchemar éternellement vrai de la souffrance et de la mort.

Une Faute de jeunesse, par Alexandre Boutique. Paris, L. Frinzine et Cie, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

C'est avec un vif et croissant intérêt que, depuis ses heureux débuts dans les lettres, nous suivons l'auteur de *Xavier Testelin*, des *Amants adultères*, de *Mal mariée*, et c'est avec un sensible plaisir que nous constatons la rapidité et la continuité de ses progrès ; chacun de ses livres, avec une note nouvelle, une observation plus étendue, apporte la preuve de ses incessants efforts, de sa marche vers le succès littéraire, le seul que l'on doive ambitionner.

Certainement, son dernier volume, *Une Faute de jeunesse*, est le mieux charpenté, le plus solidement construit de ses romans ; on sent que l'auteur est de plus en plus maître de son sujet et de sa plume ; il

trace d'une main assurée ses personnages, les campe bien dans leur atmosphère propre, les lance ou les retient dans le cours de l'action avec un art véritable, comme quelqu'un qui sait où il va et ce qu'il veut. Les situations de son œuvre nouvelle sont bien équilibrées, les événements se suivent sans se heurter, découlant les uns des autres, ainsi que dans la vie; pas de complications voulues, romanesques, ni de tricheries; il y a là un grand labeur, un sincère travail d'observateur, et le résultat est de ceux dont peut se féliciter à bon droit un écrivain.

Nous n'entreprendrons pas de raconter ce roman, d'une trame simple et vraie, qui conduit le lecteur par des situations réellement émouvantes jusqu'à un dénouement tragique. Mais nous pouvons dire que les caractères du grand commerçant-mécanicien Laguillermie, de son gendre, l'inventeur Fernand Duvernel, ainsi que la délicate figure d'Henriette Laguillermie et la silhouette tourmentée de Jeanne Dorius, la courtisane, sont dessinés avec un rare bonheur et une grande solidité. Du reste, les personnages accessoires, tels que le contremaître Toussaint, le gommeux Stéphen Beauval, la tante Lise, sont étudiés avec le même soin, la même préoccupation de la vérité.

Le seul reproche que nous croyons devoir faire à l'écrivain, c'est de se montrer parfois un peu trop déclamatoire; il s'est de temps en temps laissé séduire par l'attrait de longues tirades, tantôt sur un sujet, tantôt sur un autre, qui enlèvent à l'action un peu de sa force, en la délayant, en distrayant l'attention. Mais ce n'est là qu'une faute de détail qui n'enlève rien à la valeur intrinsèque d'*Une Faute de jeunesse*, et que nous ne relevons que pour mieux faire valoir les qualités d'une œuvre de réel mérite.

Une Altesse impériale, par Ary Ecilaw. Paris, A. Lemerre, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Doit-on se préoccuper sérieusement du mystère dont on enveloppe ce livre, comme tous les précédents livres d'Ary Ecilaw; doit-on simplement l'étudier au point de vue de sa valeur littéraire? C'est ce que se demande avec une certaine méfiance tout critique désintéressé, placé en face d'*Une Altesse impériale*. Ce n'est plus, en effet, si l'on en croit la chronique scandaleuse, d'un simple roman qu'il s'agit, d'une œuvre, soit de pure imagination, soit d'observation littéraire et humaine; c'est un livre de combat, de vengeance, de justice, une protestation, un pamphlet, une arme de guerre. Qu'y a-t-il de vrai dans cette fantastique aventure de la princesse Aline des Balkans, de l'outrage dont elle a été victime, de son mariage avec le grand-duc, fils du czar des Tartares, puis de cet enfant enlevé et de ce conspirateur pendu? On sent sous ces noms transparents un drame passé à la cour de Russie. Nous laissons les amateurs de scandales, les fureteurs de sous-entendus, les gourmands de romans à clef, chercher le secret de ce livre, s'il y en a vraiment un, et nous nous bornerons à dire qu'au point de vue littéraire, le livre d'Ary Ecilaw n'est ni meilleur ni plus mauvais que quantité d'œuvres similaires, dont personne ne parlerait, dont nul ne s'occuperait, si l'on ne flairait entre ses pages un gros scandale. Qui nous dit, par ces temps de mystification à outrance, que nous ne nous trouvons pas tout bonnement en présence d'une adroite réclame, destinée à aguicher la curiosité des blasés? C'est peut-être l'unique clef du mystérieux volume.

Les Adorées, par Joseph Montet. Paris, A. Lemerre, 1886. Un volume in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Parmi les conteurs goûtés du moment, car on ne saurait nier la faveur dont jouit cette forme littéraire, M. Joseph Montet est classé comme un des plus habiles; le livre qu'il vient de publier justifie ce succès. Sous ce titre, *les Adorées*, il fait paraître une série de nouvelles vivantes, mouvementées, d'une forme très soignée et qui révèlent un écrivain véritable. Le lecteur n'aura que l'embarras du choix entre les vingt études qui composent le volume, car l'auteur semble avoir voulu y mettre un échantillon complet de la souplesse de son talent et de la réelle habileté de son savoir-faire. On lira avec plaisir cette réunion de contes pris sur le vif, et au milieu desquels perce la note saisissante de l'observation sous une forme attrayante et intéressante. Nul doute que le public ne fasse un excellent accueil au livre que M. Joseph Montet a intitulé *les Adorées*.

G. T.

Grappinus de Gigondas, par Tiennot des Ablettes. Paris, L. Frinzine et Cie, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur, que son pseudonyme, je le confesse, déguise complètement à mes yeux mal expérimentés, s'est souvent « demandé pourquoi les romanciers n'ont point cherché encore à tirer parti de ce que la Franche-Comté offre de neuf et de pittoresque ». C'est une lacune qui existe apparemment, puisqu'il le dit, et qu'en tout cas il prétend combler. Pour cela, il nous introduit dans le village de Mirange, sur les bords de l'Oignon, et il y fait dérouler tout un mélodrame à trahisons, à crimes, à surprises, et, finalement, à vertu récompensée, dont les principaux personnages sont un capitaine au long cours venu on ne sait d'où planter ses choux à Mirange, l'instituteur Alexandre-Pompée-César Grappinus de Gigondas, né dans le département de Vaucluse; Mme la comtesse de Castel-Néva, Espagnole transplantée en France; sa nièce, Mlle Martial, fille de sa sœur et d'un colonel de l'Empire; Mme de Linsac, charmante Parisienne; le marquis Ludovic-Honoré de Kervec, faux marquis et faux Breton, né sur une grande route, de quelque gitane; M. Marville, ancien préfet de l'Empire, retiré en Franche-Comté depuis la chute du régime impérial; son fils Gustave, et enfin un horrible brigand cosmopolite, Tristan le Noir, *alias* James Dundeley. Avec des éléments semblables, il est clair que les mœurs franc-comtoises ne peuvent manquer d'être étudiées sur le vif. Ce n'est

pas qu'on ne rencontre aussi quelques indigènes : il y a M. Grosbois, le maire, que personne n'a jamais vaincu le verre à la main et auquel l'instituteur Grappinus de Gigondas seul peut être égalé pour le fleuri du langage; il y en a plusieurs autres encore, hommes et femmes, mais ce ne sont que des comparses plus ou moins grotesques.

Il paraît que ce long récit divaguant est destiné, non seulement à ouvrir aux romanciers contemporains la mine de la Franche-Comté, mais encore à faire rire les lecteurs. Il est fait pour atteindre son second but aussi merveilleusement que le premier. B.-H. G.

Les Possédés (Bési), par Th. Dostoïevsky. Roman traduit du russe par Victor Derély. 2 vol. in-18. Paris, sans date. Librairie Plon.

Les liseurs de romans non prévenus, qui ouvriront le premier de ces deux volumes de quatre cents pages en petit texte et s'engageront dans cette lecture de longue haleine, iront-ils tous jusqu'au bas de la huit centième page ? Assurément non. Le plus grand nombre lâchera pied avant la trentième, peu franchiront la centième.

D'admirateurs zélés, à peine un petit nombre verra le mot « fin ». C'est que l'étape n'est pas seulement d'une longueur inusitée, c'est aussi que la route est terriblement rocailleuse, coupée de fondrières, défoncée dans toute sa désespérante étendue, sans un repos. Nous connaissions déjà par *Krotkaïa* le procédé de l'écrivain russe, sa méthode d'analyse psychologique incessante, torturante, partout substituée à l'action qui est rarement décrite, si ce n'est par les mouvements qu'elle produit dans la conscience des personnages en scène, scrutée, fouillée sans relâche, avec de perpétuels recommencements qui ne vont point sans de décourageantes lassitudes, même pour le lecteur le plus résolu à acheter la sensation littéraire à tout prix.

Ces *possédés* (en russe : « les diables » *Bési*) ne sont autres que les *nihilistes*. Le roman cependant ne nous donne aucune information sur le but politique ni sur les réformes sociales que la secte se propose d'atteindre et de réaliser, non plus que sur sa mystérieuse organisation. Dostoïevsky s'est attaché à faire connaître exclusivement le personnel révolutionnaire, la valeur intellectuelle et morale, l'état d'âme des conspirateurs. Si les résultats de cette enquête sont exacts autant qu'elle est elle-même sincère, le nihilisme en reste à jamais avili, et le caractère du peuple russe, en général, singulièrement diminué. Les sept ou huit affiliés qui poursuivent l'exécution d'un complot par le scandale, le meurtre et l'incendie, dans une petite ville de province éloignée du centre (tel est le thème du roman), tous sont, à divers degrés, fous à lier plus ou moins à l'étroit; et non seulement eux, mais aussi, et sans une exception, tous les personnages du roman, tous les habitants de la ville, véritable métropole de la démence. Par quelque trait de caractère la sympathie du lecteur commence-t-elle à s'attacher à l'un d'eux, qu'elle s'en écarte presque aussitôt, détournée par quelque nouveau trait témoignant du désordre de l'esprit ou d'une incurable bêtise. Quant aux motifs qui poussent les possédés à s'affilier à la secte nihiliste, — Dostoïevsky a trouvé le mot juste, — on n'en découvre pas d'autre chez la plupart qu'une très exacte « possession du diable ». Monomanes et imbéciles commettent les crimes les plus abominables avec une inconscience absolue, sans savoir pourquoi, par niaiserie, pour rien, obéissant aveuglément à un chef plus scélérat, qui n'a même pas la foi révolutionnaire. Monomanes aussi et non moins imbéciles, les fonctionnaires du gouvernement, du plus grand au plus petit, et, à leur suite, tous les bourgeois de ce Charenton russe, qui se font les complices des conspirateurs, jusqu'à ce que l'accomplissement des pires forfaits leur ouvre les yeux et jette l'épouvante en leurs moelles. *Les Possédés* laissent déconcerté, troublé, en rien charmé, le lecteur qui a le courage d'aller jusqu'au bout, et pourtant ce roman bizarre, fatigant, irritant, énigmatique, est, en dépit de frappantes inégalités, l'œuvre d'un cerveau puissant et d'un grand artiste. E. C.

Céleste Prudhomat, par Gustave Guiches. *Mœurs de province*. Paris, Librairie moderne (maison Quantin), 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

M. Prudhomat, épicier-limonadier-barbier d'un village du haut Quercy, met sa fille en pension à la ville et se gonfle d'orgueil et de joie quand Angélique-Céleste passe avec succès son examen d'institutrice. Nommée, non sans peine, institutrice à Marnières, Céleste est d'autant plus ravie de sa nouvelle situation que le château de sa meilleure amie de pension, Germaine Mazurier, se trouve tout près du village. Céleste et Germaine ont été l'une et l'autre élevées au couvent. Germaine en est sortie bonne, aimante, pleine d'abnégation et de charité, le cœur pur et l'âme haute; Céleste y a laissé tout scrupule, toute pudeur, et n'en a rapporté qu'une duplicité ambitieuse et un tempérament sans frein. Ces deux jeunes filles, si dissemblables, sont pourtant d'inséparables amies, et la famille Mazurier n'est pas plus tôt revenue de la ville que Germaine vient chercher Céleste pour lui faire passer les fêtes de Pâques au château. Non point assez tôt cependant pour que l'institutrice n'ait eu le temps de faire la connaissance d'un peintre d'enseignes dont la robuste bonne humeur l'a vivement impressionnée.

A Maisonvieille, la résidence des Mazurier, elle rencontre un cousin de Germaine, Jacques Mauvalon, bellâtre de campagne, habitué à mettre les filles à mal et à s'en tirer les braies nettes. Au bout de quelques jours, Germaine surprend Céleste et son cousin, qu'elle regardait un peu comme son prétendu, dans les bras l'un de l'autre. Elle ne dit rien; mais les deux amants partent, et Mauvalon, qui, en sa qualité de riche propriétaire, a de l'influence à la préfecture, fait nommer l'institutrice à Mazolles, tout près de chez lui. Alors commence une période d'amour passionné. Le soir, Céleste attend sur la route la voiture de Jacques qui l'emporte chez lui, à Grange-Neuve,

où elle passe ses jours de congé, se cachant avec la gaucherie de la femme amoureuse et heureuse, juste assez pour que tout le monde s'aperçoive de son bonheur.

Bonheur de courte durée. Jacques Mauvalon se fatigue bientôt de cet amour qui menace de ne le lâcher jamais, et qui, de plus en plus distinctement, vise au mariage. Un jour, Céleste, sentant que l'homme lui échappe, lui dit : « Si j'étais enceinte, Jacques, que ferais-tu ? » Lui, en train de se raser, s'arrête, la main en l'air, et, à cette question dont l'imprévu a failli le faire se couper, répond d'un ton bourru : « Je ferais mon devoir. » Là-dessus Céleste échafaude son plan, tandis que Jacques médite de se débarrasser de sa maîtresse en la passant à un officier de ses amis. Les deux projets concordent trop bien dans leur perversité pour ne pas aboutir. Céleste, laissée de propos délibéré par Jacques, en tête à tête avec l'officier, s'abandonne à lui dans l'espoir qu'elle aura un enfant dont elle pourra faire endosser la paternité à celui qu'elle aime et qu'elle veut pour mari. Le soir, au théâtre, — ces choses se passent à Cahors, — elle fait une scène de jalousie à Jacques, renverse la grille de la baignoire où ils se trouvent, et se fait voir à toute la salle, en compagnie de Mauvalon. Celle qui la voit le mieux, c'est Germaine, venue avec sa famille aux fêtes de Cahors et sur le point d'accorder sa main à Mauvalon, qui la sollicite depuis longtemps. Tout est rompu, du coup, et Céleste n'en est pas plus avancée. Son amant la fuit, prétexte un voyage en Italie et conclut à la hâte son mariage avec une autre héritière, moins difficile ou moins bien informée que Germaine.

Une partie des calculs de l'institutrice réussit pourtant : elle est enceinte. Quant au résultat, il est, bien entendu, le contraire de ce qu'elle attendait. Mauvalon, convaincu ou non de sa paternité, n'est pas homme à s'y laisser prendre. Au milieu de tout ce désordre, la classe va mal; les élèves désertent l'institutrice laïque, dont la conduite apparaît de plus en plus suspecte, et vont chez les religieuses; le mécontentement est général et l'inspecteur d'académie s'émeut. Pour surcroît, Mme Prudhomat qui, « s'ennuie de sa fille », arrive à Mazolles. Céleste tente tout pour cacher sa grossesse. Au retour d'une visite qu'elle a faite à une sage-femme interlope de Cahors, elle trouve sur sa cheminée une lettre administrative lui annonçant sa révocation. Elle s'affaisse d'émotion et sa chute provoque une fausse couche qu'elle rend mortelle en avalant le contenu d'une fiole qu'elle a moitié achetée, moitié volée à l'entremetteuse experte en avortement. Venu pour les obsèques, le père Prudhomat, ruiné et hébété, résume la morale du roman en ce mot sublime : « Madame, l'instruction, c'est tout. »

A la longueur de mon analyse, en un lieu où l'espace est si limité, on peut juger du cas que je fais de ce livre. Un véritable talent d'observateur, d'analyste et d'écrivain s'y révèle. Il a de plus une partie morale qui met en relief, à la dernière ligne, le mot du père Prudhomat. Cette leçon ne saurait venir mieux à point. Les meilleures choses peuvent devenir les pires par l'usage qu'on en fait, et il est temps qu'on sache que l'instruction, cet aliment incomparable de l'esprit, lui peut être et lui est trop souvent un mortel poison. Mais j'aurais mauvaise grâce à insister sur ces considérations plus que M. Gustave Guiches n'a jugé à propos de le faire. Son roman n'est pas un livre à thèse : c'est un beau roman, où les caractères sont pris sur le vif, les événements naturellement et logiquement amenés, le récit exécuté dans une langue brillante, riche, nerveuse, pittoresque et juste. Je me permettrai seulement de signaler à l'auteur un billet de banque de cent francs qui, en passant de la page 280 à la page 281 et du manchon d'une jolie femme à la figure d'une horrible vieille, se transforme miraculeusement en cinq pièces d'or. En revisant une prochaine édition, il sera facile de couper court à ces velléités de métempsycose.

Je ne sais si M. Gustave Guiches en est à ses débuts; mais il vient de publier un roman que tout le monde lira avec plaisir, et que les lettrés mettront, comme les gourmets font des vins rares, dans le bon coin.

Nell Horn, *de l'armée du salut*, par J.-H. Rosny. Roman de mœurs londoniennes. Paris, E. Giraud et Cie, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Nell Horn est une petite ouvrière, fille d'une mère qui se saoûle et d'un père, agent de police, qui s'enivre. Ces deux intoxiqués se battent férocement du soir au matin; les enfants attrapent les éclaboussures. Après s'être fanatisée des prédications des sectateurs de la maréchale Booth et avoir traîné en leur compagnie au milieu des *roughs* des mauvais quartiers de Londres, elle s'en retire, écœurée de leur hypocrisie et de leurs vices, qu'elle a, malgré elle et jusqu'au bout, découverts. Elle revient dans son enfer familial, rencontre un Français qui, non sans scrupules, la prend pour maîtresse, en a un enfant et s'en va où ses intérêts et ses affections antérieures l'appellent, l'abandonnant à une misère, qui, malgré ses longs combats, son héroïsme et son désespoir, doit fatalement aboutir à la prostitution.

On retrouve dans ce livre tout ce que les peintres des mœurs londoniennes nous ont habitués à voir d'horreurs et de dégoûtantes ignominies. En outre du caractère de l'héroïne, infiniment plus pure et plus charmante que les romanciers naturalistes n'en conçoivent d'ordinaire, la seule originalité de ce roman est le parti pris de l'auteur de traduire par des mots français les idiotismes les plus particuliers à la langue anglaise. Il en résulte des phrases qui ne sont plus anglaises, mais qui ne sont pas devenues françaises du tout. Exemples : « O lord ! ayez merci sur nous ! » — « Je frapperai vos sanglantes cervelles dehors. » — « Le garde noir ! » (J'ai mis quelque temps à comprendre que cela voulait dire *Blackguard !*) — « Je vais prendre un verre de demi et demi » (*half-and-half,* deux sortes de bières mélangées par parties égales). — « Trois pen'orth de whisky », etc., etc. Dans la langue de l'auteur, une casserole est une sauce-paw et le pavé s'appelle pavement. Il a, même

quand il veut parler français, des expressions qui ont une étrange saveur et qui semblent *outlandish* (on voit que le mal est contagieux). C'est ainsi qu'on trouve chez lui « la désuétude du jour »; « une sonorité de Jérusalem céleste restait trembler sur elle »; « l'agression, mineure de nombre, eut le désavantage »; « il pleuvinait dehors »; « la cendreuse lumière »; et autres phrases éminemment suggestives, que je n'en finirais pas de citer. B.-H. G.

Pipá, par CLARIN (Léopoldo Alas). Un vol. in-18. Madrid, Fernando Fé, 1886.

C'est toujours un fait curieux que celui de voir un critique s'improviser auteur et passer de la censure à la production, c'est-à-dire enlever casque et cuirasse pour se livrer, un simple javelot à la main, aux hasards de la lutte; c'est ce qu'est en train de faire M. Léopoldo Alas, sous le pseudonyme de Clarin. Certes, les pauvres écoliers sur lesquels les férules de M. Alas tombèrent drues, avec cette générosité des critiques d'autant plus sévères qu'ils s'abstiennent de mettre, eux, la main à la pâte, ces écoliers devaient attendre avec une maligne impatience le livre de M. Alas, et ils doivent avouer que, pour un « nouveau », il ne s'en tire pas mal.

Ce sont des petites nouvelles de deux genres absolument distincts. *Pipá*, *Ini entierra* appartiennent à ce domaine du fantastique d'où les Espagnols tirent parfois, avec leur imagination méridionale, un terrible tour fort humoriste, moins bizarre que celui d'Hoffman ou de Poë, mais plus grotesque encore. M. Alas, qui veut absolument dépouiller le vieil homme, se croit sans doute maître dans ce genre, puisqu'il a baptisé son volume du nom d'un de ces contes bizarres; mais *Avecilla*, cette fine moquerie du bureaucrate bourgeois; *El tunebre de las Estremos*, cet habitué des premières du Tout-Madrid; enfin, cette adorable et navrante histoire de *Las dos cajas*, idylle d'un artiste épris d'art et d'amour, et mourant de l'un et de l'autre, prouvent que M. Alas écrit encore avec sa plume de critique et que, ne pouvant l'essuyer sur le dos de ses confrères, il l'essuye sur le dos de ses voisins.

A. A.

Une Cabotine, par JULIEN SERMET. Paris, Jules Lévy, 1886. Un vol. in-18.

L'histoire d'une drôlesse qui commence par un avortement, continue par la vie des artistes de café-concert, passe au Conservatoire, épouse un honnête homme qui se fait tuer en duel pour elle, et meurt d'un kyste à l'ovaire et d'une trahison de son amant de cœur. L'histoire est assez bien menée, et il est visible qu'on a affaire à un homme qui sait son métier. Dans les détails, le ton est souvent faux, mal approprié à la situation ou au caractère des personnages. Ces sortes de livres, où l'on n'étudie que les mœurs de ceux qui n'en ont pas, flattent toujours, paraît-il, la curiosité du public. Selon moi, il y faut beaucoup de talent; faute de quoi, la matière soulève infailliblement des nausées. Peut-être cet antiseptique n'est-il pas répandu à dose assez forte dans celui-ci.

Romans d'Auvergne, par LOUIS FOUQUET, avec une préface par Gabriel Marx. Un vol. in-12. Paris, A. Fayard, 1886. — Prix : 2 francs.

Dans le volume, deux nouvelles, *le Trou de la haie* et *la Dot de Cendrillon*. Mais pourquoi les qualifier de romans d'Auvergne? Parce que, pense M. Gabriel Marx, ils nous font connaître le beau pays de la Limagne. Or point de descriptions caractéristiques, — elles eussent été inutiles, il est vrai, les héros n'étant pas d'humeur à regarder aux paysages, — et, ces héros, on eût pu nous les présenter tout aussi bien pour des Normands ou des Bourguignons: ils sont seulement des paysans qui ont peur des revenants, et qui, très intéressés, prisent plus les écus d'une héritière vieille et laide que la jeunesse d'une belle fille.

De l'observation qui ne pénètre pas beaucoup au-dessous de l'épiderme, de la bonne et franche gaieté; avec cela, une phrase toute simple, sans nul apprêt. Les deux nouvelles se lisent rapidement et, en somme, avec plaisir. F. G.

L'Esprit souterrain, par TH. DOSTOÏEVSKY. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le nouveau roman de Dostoïevsky, *l'Esprit souterrain*, si l'on peut donner le nom de roman à cette sorte de récit bizarre, tenant du journal et de l'autobiographie, dépasse en étrangeté sincère ou voulue les plus étranges des précédentes œuvres du romancier, et il sera, croyons-nous, difficile à nos esprits français si avides du clair, du précis, du réel, de s'assimiler cette littérature bourbeuse et fétide, plus mystique que naturelle, mais d'un mysticisme extraordinaire, qui semble ne se plaire que dans l'ignominie. Ce héros constamment malade, ne parlant que de maladie physique et de maladie morale, aux trois quarts halluciné, est bien le moins intéressant héros de roman que l'on puisse imaginer. Cette perpétuelle maladie semble s'être communiquée à ses pensées, au livre lui-même, pour en rendre la lecture pénible, répugnante et affadissante. Nous retrouvons dans ce livre les défauts encore accrus de l'auteur, un mysticisme vaseux et bas, mais non les qualités si grandes de son roman *le Crime et le Châtiment*.

Jean-Jean, par ALBERT BRASSEUR et FRANTZ JOURDAIN, illustrations de Job. Paris, Librairie illustrée, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Jean-Jean, le grotesque et émouvant pioupiou d'un sou, le méchant pousse-caillou sur lequel pleuvent si dru les quolibets et les brimades. Mon Dieu, oui! *Jean-Jean*, tel est le type choisi par MM. Albert Brasseur et Frantz Jourdain pour en faire le héros de leur livre, et pas un héros pour rire, allez, un

© 2007 Livre 1 Editions - Les passeurs du temps - Editions numériques

héros pour de bon. De ce jobard toujours berné, toujours ahuri, toujours comique, savez-vous ce qu'ils ont fait ? — Ils en ont fait l'idéal du brave, le vrai troupier français, tenant bien à l'humanité, naturel, pas bravache, mais pas lâche du tout, ah ! mais non, car si *Jean-Jean* n'échappe pas au premier frisson du baptême du feu, à cette première chair de poule connue même des héros, comme il se rattrape ensuite, comme il gagne ses galons ! En l'enveloppant des plis soyeux du drapeau tricolore, les auteurs ont créé une figure neuve et débarrassé pour toujours *Jean-Jean* de la niaiserie légendaire qui l'écrasait.

Grands et petits, il vous faut lire ce livre, écrit modestement pour les enfants, mais plein de choses qui font battre le cœur de l'homme, du patriote sincère, du Français aimant vraiment la France. Comme l'a dit si éloquemment le regretté général Francis Pittié, ce héros doublé d'un poète, dans la préface en vers qu'il a écrite pour *Jean-Jean*, qu'importe le peu d'importance de l'instrument embouché, si cet instrument est celui qui doit conduire à la gloire, à la victoire. Il lui a suffi de sentir l'âme de la patrie luire et frissonner entre les pages pour accepter avec joie de servir de parrain à l'amusant volume. C'est en un style vif, d'une couleur tout à fait moderne, que MM. Albert Brasseur et Frantz Jourdain racontent l'épopée de *Jean-Jean*, une épopée dédiée à Jean Chauvin, fusilier, en garnison à Belfort, ce qui souligne nettement l'esprit dans lequel a été conçu le livre.

Pour compléter leur œuvre, ils se sont adressés à un illustrateur de mérite qui a su traduire exactement leur pensée ; nul mieux que Job ne pouvait interpréter cette brillante fantaisie, qui tient à la vie par tant de côtés justes et pris sur le vif.

La Marie-bleue, par CHARLES DE BORDEU. Paris, Librairie moderne, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

M. Charles de Bordeu étudie les mœurs du pays basque ; il les a saisies sur le vif d'un joli et alerte trait de plume dans *la Marie-bleue*, histoire d'amour, l'éternelle aventure de la fille qui se croit plus sage que ses parents et qui laisse de côté le galant sérieux, le galant travailleur et honnête, pour l'amoureux brillant, pimpant, qui parle bien, qui dore la vie et l'amour. *La Marie-bleue*, la belle fille, refuse la main de Mendiry, un épouseur plein de qualités solides, de vrais mérites, pour courir au beau Ganich ; elle s'enfuit avec celui-ci de la maison paternelle et va en Amérique. Ganich l'épouse, mais le travail lui pèse; il s'amuse, se fait tuer dans une risque, et sa femme revient au pays, seule avec son enfant; elle ne retrouvera plus que son père, sa mère ayant fini par mourir de douleur après son abandon. Un drame rustique encadré dans de beaux paysages basquais. Deux autres nouvelles, de la même saveur pyrénéenne, *Au Gué du gave* et *la Saint-Jean de Madeline*, complètent fort agréablement ce volume.

L'Homme à l'hermine, par TANCRÈDE MARTEL. Paris, Maurice Dreyfous, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

C'est une belle figure que celle de ce marquis de l'Intoria, créé par M. Tancrède Martel et qui donne son nom significatif : *l'Homme à l'hermine*, au roman du jeune écrivain. *L'Homme à l'hermine*, c'est-à-dire, à la fois, le grand magistrat, savant, éloquent, lettré, intègre et le gentilhomme de race, que la moindre tache peut conduire à la mort comme à l'unique réparatrice : le sang seul lave l'hermine. Le marquis de l'Intoria, veuf, et père d'un fils, du nom de Marcel, devient par suite de la mort de son frère Raymond, colonel, tué à Sedan, tuteur, père pour ainsi dire de sa nièce Armande; l'amour naît entre les deux enfants. Ils succombent à leur passion l'un pour l'autre, et Armande, admirable musicienne, attirée par le théâtre, débute avec éclat sur les planches ; ce n'est plus que la grande cantatrice Alice Bergeront, la merveilleuse et enviée maîtresse du brillant comte Marcel de l'Intoria. Mais Marcel dépense à tort et à travers, joue à la Bourse, s'endette, vit d'expédients, perd tout sens moral ; il touche au déshonneur. C'est le moment où l'austère magistrat, le fier marquis, apprend tout ; il emmène son fils, lui met entre les mains son propre revolver, en lui ordonnant de se tuer. Celui-ci obéit. Le marquis, ruiné, le cœur crevé, donne sa démission de magistrat, vient se cacher à Paris et vit pauvrement, petit employé dans une maison financière, petit répétiteur de droit, apercevant de loin en loin sa nièce, à laquelle il n'a pas pardonné. Puis, las de la vie, foudroyé de douleur, il se pend à la tringle de ses rideaux de lit, le soir même où, dans une création nouvelle à l'Opéra, Armande passe étoile de première grandeur.

Ce drame, sobrement écrit, d'une belle couleur harmonieuse, est très saisissant ; nous citerons particulièrement le passage où Armande, à la recherche de Marcel, voit passer l'enterrement conduit par le marquis, et devine tout, — ainsi que les rencontres muettes d'Armande et du magistrat au Luxembourg. Dans ce livre, son premier roman de longue haleine, M. Tancrède Martel a donné une note vibrante et élevée, qui part d'un sentiment très sain, d'une ardente compréhension de l'art, d'une observation habilement liée aux visions grandioses du poète : son roman émeut et pénètre au fond du cœur.

Les Demoiselles Goubert, par JEAN MORÉAS et PAUL ADAM. Paris, Tresse et Stock, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Cette histoire de deux jeunes filles de bonne famille, restées sans fortune après la mort de leur père tué par la ruine, et devenant demoiselles de magasin, offre des observations intéressantes et des tableaux parisiens bien étudiés. Pourquoi faut-il que les auteurs croient devoir sacrifier à cette mode bizarre que l'on qualifie de décadence, de symbolisme, et qui confine au charabia halluciné ? Des mots, des

mots, des mots, une enfilade bizarre de mots qui hurlent à côté les uns des autres, des phrases baroques, démontées à plaisir, n'offrant plus qu'une carcasse incomplète, privée des os principaux, des adjectifs d'une prétention outrée, des barbarismes étranges, inexplicables, tel est le mélange comique et douloureux que les décadents symbolistes appellent leur style, un style de télégramme affolé. Est-ce de la sincérité ? N'est-ce qu'une simple fumisterie destinée à épater le bourgeois ? Impossible de résoudre un pareil problème ; nous en laissons la solution au lecteur consciencieux, au lettré sincère. Par moments cela ressemble à une gageure, par exemple le chapitre d'incohérences intitulé *l'Intermède*, qui ne se rattache en rien au sujet, ni à l'allure générale du livre, un mysticisme intraduisible. Çà et là une observation heureuse, un rythme sain, mais que de couleuvres à avaler avant de rencontrer des phrases compréhensibles! Quelquefois, emportés par l'action, par le mouvement de ce qu'ils veulent peindre, les écrivains oublient un moment d'être décadents et redeviennent presque naturels ; mais comme ils se vengent ensuite de cette faiblesse, comme ils la font payer au lecteur ! Des touches, des syllabes, des couleurs, des sons, une cacophonie de choses hurlantes, voilà l'impression causée par cette lecture.

Au Coin d'un bois, par Camille Debans. Paris, Librairie moderne, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

C'est dans un coin demi-sauvage du sauvage Morvan que se déroulent les scènes touchantes et dramatiques dont M. Camille Debans a composé son nouveau roman. Il s'agit d'un garde forestier et de sa femme, d'un brave homme et d'une coquette, mis aux prises par toutes les haines, toutes les jalousies, toutes les venimeuses méchancetés d'un petit village perdu à l'entrée des grands bois ; tant et si bien que ce mariage d'amour se termine par un crime épouvantable. L'auteur a déployé de grandes qualités de narrateur dans l'étude de cette tragédie rustique et dans l'agencement des événements qui amènent peu à peu l'explosion finale ; sous le pinceau de l'artiste se sentent les adresses de l'écrivain habitué aux romans d'action, à l'habile contexture des romans d'aventures.

Institution de demoiselles, par Albert Cim. Paris, Nouvelle Librairie parisienne, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Ce que nous révèle M. Albert Cim dans son nouveau roman, ce sont les mystères et les scandales d'une grande *Institution de demoiselles*. Le tableau, violent, est fortement chargé en couleurs crues et nous voulons espérer, pour l'honneur et la respectabilité des maisons d'éducation en général, que le romancier a pris pour modèle une exception, et qu'il a accumulé sur un même établissement, afin de donner plus de relief et de vigueur à sa peinture de mœurs, les faits épouvantables, révoltants, qui ont pu se passer dans quelques pensions suspectes, semées çà et là, soit à Paris, soit aux environs.

L'institution de Mme d'Ambreville, dont il est question ici, et où l'on ne rencontre que des enfants plus ou moins naturelles, que des filles d'actrices, de femmes galantes, est le centre de tous les vices, le sanctuaire de toutes les infamies, un lieu de précoces débauches pour les fillettes, un enfer anticipé pour les sous-maîtresses. Les jeunes filles y font l'apprentissage complet de la vie galante, les patronnes accablent de mauvais traitements les malheureuses maîtresses placées sous leurs ordres, spéculant de toutes les manières à la fois sur leurs élèves et sur leurs subordonnées. A cela se joint l'histoire d'une ancienne élève de la pension d'Ambreville, la fille unique d'un sénateur, sorte de folle érotique, qui, jeune fille, se livre dans la rue aux passants, et finit par se trouver un soir, dans une maison de débauche, face à face avec son père, venu à la recherche d'une bonne fortune.

C'est à peine si, dans tout ce ramassis de gueuses, on rencontre un peu de vertu, sous la figure d'une malheureuse sous-maîtresse, qui finit par échapper aux tortures de l'ignoble institution d'Ambreville et crée elle-même en province une véritable pension modèle. On sent que l'écrivain a dû ramasser à droite et à gauche les faits dont il a bourré ce livre intéressant, qui révèle une des grandes misères de l'époque, l'agglomération de jeunes filles, mal élevées, mal surveillées, achevant de se pervertir les unes les autres par le contact.

Bohème militaire, par René Mélinette. Paris, Paul Ollendorff, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Il est d'une fort amusante allure, ce livre, sans prétentions de style ni de littérature, mais donnant assez exactement le tableau de la vie militaire, dans son côté bohème, dans sa peinture de jeunes officiers avides d'amour et de plaisirs, lâchés à travers le trop calme engourdissement d'une petite ville de province. Les types, plutôt gais, semblent pris sur nature et intéressent le lecteur, qui les suit dans leur existence un peu débraillée, mais bonne enfant. M. René Mélinette nous donne là une note attrayante et son volume se laisse lire facilement. G. T.

Dans l'train, par Gyp. Paris, Victor Havard, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Quand Gyp abandonne le roman, à la construction et aux développements duquel elle n'entend rien, pour ces petites scènes de la vie parisienne qui ont fait son succès, quand elle revient à Paulette, au petit Bob et à ses types de mondains, de mondaines, plus ou moins vrais, mais séduisants, on la retrouve tout entière, dans une sorte de note endiablée, tapageuse, pas tout à fait réelle, pas tout à fait fausse non plus.

Il y a plus que des idées imaginaires, plus que de l'invention fictive dans ce volume ; on y trouve sous les paillettes, sous les grelots, des vérités, des choses cruelles, jetées en plein visage comme des bottes de piquantes aiguilles. Il faut lire les chapitres intitulés *Au Buffet*, *l'Antichambre de la couturière*, *Dans l'train* ou bien encore *le Code du mariage*, pour savoir ce qu'il y a de bizarreries pétillantes, de réalité et de fantaisie mêlées dans le genre tout spécial affectionné par Gyp. Drôle de salade que ce volume, argot d'antichambre, bagou mondain, grifferies féminines, tout cela battu ensemble comme des œufs à la neige et formant un régal bizarre, picotant assez agréablement le palais, ma foi, et même la peau.

Braves Gens, par Jean Richepin. Roman parisien. Paris, Maurice Dreyfous, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Braves Gens ! Si roman a jamais mérité son titre, c'est celui-là. A part un impresario véreux et un misérable cabotin devenu directeur d'agence théâtrale, tous les personnages groupés ici ont du cœur, et c'est en éveillant la sympathie qu'ils excitent l'intérêt. Il n'est pas jusqu'à ce grave et un peu grotesque avocat de province, profitant de son mandat de député pour s'émanciper de son vertueux ménage et entretenir une actrice, qui n'apporte, dans l'irrégularité de sa conduite et dans la manière dont il y met fin, une honnêteté, une émotion et même une certaine délicatesse bourgeoise, qui le classe définitivement parmi ceux dont on a dit : C'est un brave homme.

A quoi bon faire l'analyse d'un livre que tout le monde a lu maintenant? Qui ne connaît ce couple d'êtres exquis, le musicien Yves de Kergaret et son élève Madeline? Qui n'a présente à l'esprit cette fantastique et pourtant si vivante figure de Tombre, courant éperdument, sous l'éperon de l'alcool, à l'art absolu, et n'y touchant que pour tomber dans la hideuse mort? Ce que je voudrais noter dans ce livre, c'est, d'un côté, l'amour de ce qui est beau et de ce qui est bien — ces deux termes au fond se confondent, — et, de l'autre, la puissance de l'auteur à créer des êtres en dehors de lui, à les faire agir et parler chacun selon son caractère et son tempérament, produire, en un mot, des types bien personnels, qui ne soient pas des masques derrière lesquels on aperçoit la barbe ou l'œil du romancier. On a souvent refusé cette faculté aux poètes lyriques; il en est, en effet, qui ont prouvé qu'ils ne l'avaient pas. Mais la stérilité des uns n'affirme pas la fécondité des autres. Il n'est pas d'ailleurs nécessaire d'être poète lyrique pour ne pas savoir camper un bonhomme et lui insuffler une vie propre. Mais rien n'est commode comme les opinions toutes faites et les catégories nettement limitées. C'est un poète ; jamais on ne me fera croire qu'il puisse être un bon romancier ! — Non, pas même ses romans, fussent-ils des chefs-d'œuvre. — Avec cela on a toute chance de passer dans le monde pour un esprit profond, et à bon droit ; rien n'est profond comme le vide.

Les personnages qui s'agitent dans le roman de Richepin sont des créatures réelles, distinctes les unes des autres, sorties de son cerveau avec une personnalité bien tranchée. Les dessous ne sont pas en coton, pour emprunter une expression pittoresque à la langue des statuaires. Il y a du sang, des muscles, une anatomie exacte. L'auteur n'est pas un couturier savant qui habille des mannequins. Les personnages de second plan ne sont pas moins étudiés, pas moins créés, que les coryphées du drame. Le grand-père de Madeline, Mme Loupiat, valétudinaire prétentieuse et sotte, M. Pigeollet, l'employé modèle, l'ignoble Grimblot, la mère et la sœur d'Yves le Juste, qu'on ne fait qu'entrevoir, mais qu'on reconnaît pour les avoir rencontrés déjà dans quelque province, d'autres encore sont aussi vivants, et mille fois plus peut-être que ceux que nous coudoyons, à qui nous serrons les mains et dont nous entendons les voix. Les principaux, Yves de Kergaret, Tombre, Madeline, le nauséabond du Glaizat, Georgette et son petit Georget sont frappés au coin le plus net de la réalité. Je sais bien que les sectaires de ce « document humain » me diraient que ces types merveilleux ne sont que de pures conceptions écloses dans l'esprit du poète; qu'ils n'ont jamais vécu, ou que, s'il s'est trouvé des originaux pour les poser, ce sont des exceptions uniques, sans valeur pour la connaissance précise de la moyenne de l'humanité. Qu'en savez-vous, en vérité, messieurs, du document ? Et d'abord vous ne nierez pas qu'il n'y ait des du Glaizat, des Loupiat, des Georgette, des Grimblot, des Pigeollet, des Lepottier. Vous passez votre vie et usez votre talent à peindre leurs semblables, mais dans ce qu'ils ont de plus laid, car vous vous feriez scrupule de ne pas vous efforcer de convaincre le genre humain qu'il est méprisable dans son ensemble comme dans ses individus, que son élément est la boue, et que tout ce qui a l'air d'en sortir est illusion, rêverie, fortune et billevesée. Restent les trois figures héroïques, du musicien, de la jeune fille et du mime. Je ne sais pas si Richepin les a copiées, s'il en a connu les modèles, et si plus tard quelque Kergaret authentique nous donnera ses Mémoires comme vient de le faire le Schaunard d'Henry Murger. Que m'importe, d'ailleurs ? J'ai lu le livre, et je sais que ces figures vivent de la vie qui ne périt pas. Elles palpitent de la vie supérieure de l'art. En elles, comme dans toutes les créations immortelles des grands artistes, se résument en s'identifiant des sentiments et des passions que l'on retrouve autour de soi atténués et épars en des milliers d'individus, mais qui chez elles se concentrent comme les rayons au foyer d'un miroir ardent. — Il est vrai qu'à cela on est libre de préférer des photographies.

Le cadre vaut les personnages, et le travail est digne de la matière. Ce monde à part des petits théâtres et des concerts de banlieue, cette société de petites gens où la vulgarité vit à l'aise et où la misère enferme l'art comme en un cul-de-sac, sont reproduits ici avec une vérité et un relief dont je ne connais pas beaucoup d'exemples. Tous les détails de la

composition de la grande pantomime que du Glaizat vole à Tombre en la dénaturant, l'analyse qu'en donne l'auteur, la description de la salle et de la scène le soir de la première sont des choses vues, senties et rendues par un écrivain non seulement maître de toutes les ressources de la langue, mais échauffé par le souvenir des circonstances analogues qu'il a lui-même traversées. C'est là, dans le décor, si je puis dire, qu'il faut chercher la personnalité de Jean Richepin, mais point du tout dans le langage et les allures de ses personnages. Il y a, parmi ces descriptions si largement et si puissamment traitées, une page qui ressort comme une flamme jaillissant d'un brasier. C'est lorsque Tombre et ses deux clowns terrifient le public des *Folies-Élégantes* avec leurs scènes des *Happy-Zigzags*. Sans effort apparent, sans emploi d'aucun procédé, sans le secours d'aucune violence de tournure ou d'expression, le style devient tellement plastique que l'on voit comme matériellement le jeu fantastique des mimes, et que l'image vous hante longtemps après.

Mais ce qui fait de ce livre une œuvre haute, c'est le souffle qui passe au travers, le soulève et l'anime. D'un bout à l'autre il est la glorification de l'art. Il est aussi la glorification de la bonté, dont il faut bien, avec Yves, faire le trait caractéristique de la vraie justice. Avec ces deux passions au cœur, la foi en l'art et le besoin infini de comprendre et d'aimer, les deux vrais héros du roman de Richepin, Yves de Kergaret et Madeline, atteignent à cette élévation où les plus humbles, sans cesser d'être humains, deviennent héroïques. Avec ces deux passions au cœur, Richepin a fait un livre grand et bon.

Je veux, en finissant, me donner la joie de citer quelques lignes où éclate et flamboie le feu subtil qui circule dans toute l'œuvre et y promène la vie. Yves de Kergaret dit à Tombre : « Il en est de l'amour comme de l'art, vois-tu bien... Illusion ! Se faire une grande illusion ! Y avoir foi ! S'y sacrifier ! Bâtir son œuvre de toutes ses forces ! Aimer ses élus de tout son cœur ! Vouloir la communion d'âmes, même sans le baiser, et la gloire, même sans le succès ! Pour les artistes, pour nous, tout est là. — Ah ! s'écria Tombre, tu as raison, et je tâcherai de suivre ton évangile. — Sans compter, ajouta Yves, avec un doux sourire, qu'il te mènera au paradis, car il y a une justice en tout. Et c'est pourquoi, en vérité, nous qui avons l'air de martyrs, nous sommes des bienheureux. Ainsi nous voilà deux gueux errant dans la nuit, deux inconnus, deux ratés peut-être. Mais parmi tous ces gens raisonnables qui dorment, combien y en a-t-il dont les rêves soient aussi beaux que les nôtres ? Et nous les rêvons, les nôtres, tout éveillés ! »

B.-H. G.

Le Calvaire, par Octave Mirbeau. Paris, Paul Ollendorff, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Un livre où il y a de tout, de la folie et du talent, de formidables éclairs et des ténèbres aveuglantes, des pages entières d'involontaires réminiscences et des pages absolument originales et superbes, une véritable flambée de passion vraie et des emballements de rêverie hallucinée, un livre plein d'excellent Mirbeau et de mauvais Mirbeau, mais un livre qui empoigne au collet, violemment, qui force l'attention, comme on force une porte d'un coup d'épaule, un livre qui irrite et enthousiasme, et passionne, un vrai livre enfin, dont les défauts même font ressortir les qualités.

Oui, il y a dans ce volume des choses que nous voudrions en arracher, des choses que nous détestons et qui nous révoltent, mais il y a aussi, il y a surtout une âme, un corps, des chairs palpitantes, du sang bien chaud, bien fumant, et cela ne saurait nous laisser indifférent. Celui qui a écrit *le Calvaire* l'a réellement gravi, a souffert pour de vrai, a aimé pour de vrai, et si, en contant ses joies et ses souffrances, il a fatalement recommencé une histoire connue, presque banale à force d'avoir été souvent contée, il l'a fait en somme comme un artiste du plus grand talent.

Ce qu'il y a de très particulier, de dominant dans l'écrivain, c'est que, peut-être par suite de son éducation littéraire, par le frottement de son cerveau à certaines lectures, à certains auteurs préférés, comme Poë, Baudelaire, Dostoïevsky, à cause de ses goûts d'art et de lettres, il *voit fou*, il *voit funèbre*, comme d'autres *voient rouge*, et même il lui arrive, à lui aussi, d'avoir cette vision sanglante ; un mysticisme tout spécial le tient sous sa griffe affolante.

Dès le début de ce livre, plus que vécu, presque autobiographique, cela se devine à certains accents justes et criants, tellement les sensations, les pensées, les moindres houles de l'âme du héros sont étudiées et senties ; on est prévenu. Jean Mintié raconte qu'à son baptême un des gamins qui se battaient pour avoir des dragées s'est tué en tombant la tête sur une pierre, et que son oncle, en même temps son parrain, est mort peu de temps après d'une fièvre typhoïde, prise à l'issue de la cérémonie. Plus tard, c'est son père, un homme fort doux, qui a la manie de tuer les animaux, les oiseaux, les chats ; puis vient l'histoire du Prussien tué par lui, Mintié ; enfin, vers la fin du livre, le meurtre du petit chien Spy. On se trouve en présence d'une nature mal équilibrée, névrosée, que le souffle furieux de la passion poussera à tous les excès, presque au meurtre, puisqu'il étranglera à demi sa maîtresse et croira l'avoir tuée. Dans ses colères il voudra lui ouvrir le ventre, la disperser en pluie rouge de ses mains furieuses et vengeresses ; il se salira aux boues de la chair partagée, de la maîtresse à tout le monde, et il se plongera avec une sorte de volupté bestiale en cette vase.

Du reste, Jean Mintié n'a aucune énergie, aucune force : il n'a que des violences ; entre chaque accès de rage bandant ses muscles et ses nerfs pour la révolte, il a le honteux affaissement des larmes lâches et débilitantes. Type bizarre d'amoureux à la glande lacrymale sensible comme celle d'une femme et d'un enfant, il pleure avant d'avoir sa Juliette, il pleure à

chaque instant quand il la possède, il pleure de honte en voulant la quitter, il pleure après l'avoir perdue, et toujours l'averse bruyante de ses larmes inonde le livre, et toujours ses sanglots soulignent le récit de son amour. Ce n'est plus un homme, c'est un fleuve, une source intarissable de larmes. On lui voudrait un peu plus, dans l'âme, dans le cœur, dans le cerveau, de cette vigueur qu'il n'emploie qu'à des gestes forcenés, à des courses sauvages, enfin à mille extravagances, que l'on peut remarquer chez beaucoup d'amoureux, mais à une dose moins forte et surtout d'une manière moins continue.

Ce qui revient aussi d'une façon si périodique, qu'en avançant dans la lecture du roman, on peut en prédire à coup sûr l'apparition, c'est le rêve macabre suivant immédiatement la scène de tendresse, d'émotion, de sentiment. Ce Jean Mintié est un cauchemar vivant, sans cesse il se plonge dans les hallucinations, grand Dieu ! C'est d'abord la Vierge, une statue de son village, qu'il revoit nimbée d'or ; puis elle se transforme, jette ses voiles, se montre à lui nue, impudique, excitante. Ensuite, la première nuit d'amour s'achève, Juliette dort, Jean la regarde, il respire son haleine douce, et peu à peu cette haleine tiède s'imprègne pour lui d'une imperceptible odeur de pourriture, c'est la mort, la décomposition finale ; il croit sa maîtresse morte, il l'appelle, s'affole, voit distinctement les cierges funéraires, entend le *De Profundis*. Juliette s'éveille. Cette vision de mort, nous la retrouverons souvent, constamment dans le livre, et ce seront encore deux rêves qui termineront le roman. Là, l'influence des mystiques cadavéreux.

Le Calvaire serait une œuvre vraiment personnelle et neuve, car elle est faite avec des choses réelles et vécues, si elle ne venait pas après des œuvres comme *Manon Lescaut, la Confession d'un enfant du siècle, Fanny* et enfin *Sapho*. Certes, Octave Mirbeau a peint des choses vues et senties ; mais malgré lui, malgré sa volonté, malgré sa sincérité, il n'a pu échapper à la multiple influence de l'abbé Prévost, d'Alfred de Musset, de Feydeau et de Daudet. Il a eu beau faire, beau varier les épisodes, beau moderniser la tonalité générale, il a aimé et souffert en amoureux lettré, qui aime, sent, qui souffre à travers ses lectures et retombe forcément dans des situations que nous connaissons. Dans *Fanny* nous avons vu ces pleurs, cette envie d'éventrer la maîtresse trompeuse, cette fuite vers les mêmes grèves désertes de l'embouchure de la Loire ; dans *la Confession d'un enfant du siècle*, le lyrisme de l'amoureux, la nuque tentatrice ; dans *Sapho*, les ruptures, les abaissements lâches, les acceptations de camaraderies dégradantes ; dans *Manon Lescaut*, Desgrieux. Octave Mirbeau ne nous apporte donc pas avec son *Calvaire* un document inédit ; il ne nous donne qu'une très belle œuvre d'artiste, une *Confession d'un enfant du siècle*, un peu plus gangrenée, un peu plus pourrie par le pessimisme. L'hallucination macabre y perce partout, au point que pour l'écrivain les moulins à vent ont des ailes *démentes* et le phare a un feu rouge qui tourne comme un astre *fou*.

En résumé, Jean Mintié est le Coupeau de l'amour ; comme le héros de *l'Assommoir*, sa passion lui donne des visions fantastiques, répugnantes, obscènes ; c'est le *delirium tremens* de l'érotisme.

Quant au chapitre sur la guerre, si attaqué, si attaquable, et qui ne forme heureusement qu'un épisode dans le roman, nous ne saurions le défendre, même au point de vue artiste, quoiqu'il renferme des morceaux superbes. Cette sombre peinture eût gagné à être relevée par quelques lumières qui n'en auraient en rien altéré la vérité et qui eussent suffi pour faire accepter les ombres les plus noires. Certes, il y a eu, durant cette malheureuse campagne, bien des défaillances, des hontes, des vilenies ; mais il y a eu aussi des actes muets d'héroïsme, des dévouements obscurs, des courages ignorés, même dans ces troupeaux de soldats indisciplinés et affamés que nous décrit Octave Mirbeau. Nous avons vu de près ces sinistres tableaux, aucun n'avait cet ensemble d'abaissement, cette unité de lâcheté et de dégradation. A notre avis, le tort de l'écrivain est d'avoir entassé les monstruosités qu'il a pu recueillir çà et là et d'en avoir fait un tout invraisemblable à force d'ignominies réunies les unes à côté des autres.

Le Calvaire est une œuvre de talent, inégale, heurtée, empreinte d'un illuminisme curieux, pleine de réalités palpitantes, inspirée d'œuvres présentes autant que d'études prises sur le vif, farouchement secouée comme par une épilepsie involontaire, dont les crises s'abattent çà et là au hasard, avec l'inattendu et l'horreur de cette épouvantable maladie. Elle prouve qu'Octave Mirbeau est un véritable écrivain, de la vraie race, sachant voir et sachant raconter ; c'est pourquoi nous n'avons pas hésité à dire sincèrement tout le mal et tout le bien que nous pensions de son remarquable roman. G. T.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS.

Singulière nuit de noces, drame de la vie parisienne, par Olympe Audouard. Un vol. in-18. Paris, Marpon et Flammarion. — Prix : 3 fr. 50.

Guerre aux maris, par George Vautier. Paris, Paul Ollendorff. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Vierge sage, par Maurice Talmeyr. Paris, E. Dentu. Un vol. in-18.

Filles d'Allemagne, par Mathias Vallady. Paris, Ollendorff. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Possession, par Charles Epheyre. Paris, Ollendorff. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

L'Enfer d'une femme, par Paul d'Orcières. Paris, Frinzine et Cie. Un vol. in-18. — 3 fr. 50.

Un Coup de fusil, par Georges Duval. Librairie moderne. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Monsieur le Marquis, histoire d'un prophète, par Claire Vautier (de l'Opéra). Marpon et Flammarion. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Paul Bruyère, par Zénon Viret. Paris, Ollendorff. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Dans la tourmente, par Philippe Desplas. Paris, Ollendorff. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

La Statue de chair, par Ernest d'Hervilly. Paris, Frinzine et Cie. Un vol. — Prix : 3 fr. 50.

Hommes et femmes, par Jules Ugoux. Paris, Ollendorff. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Nouvelles gauloises, par Charles Lexpert. Paris, A. Ghio. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

L'Archiduchesse, par Étincelle. Paris, Ollendorff. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Madame Fuster, par Ferdinand Fabre. Un vol. in-18. Charpentier. — Prix : 3 fr. 50. Ce volume est extrait de *la Petite mère* (4 vol. Dentu), il a paru sous ce titre à *l'Événement.*

Princesse, par Ludovic Halévy. Paris, Calmann Lévy. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50. Ce volume contient trois nouvelles : *Un Grand Mariage, Mon Camarade Mussard* et *les Trois coups de foudre,* dont nous avons rendu compte dernièrement.

André Maynard, peintre, par Jeanne Mairet. Paris, Paul Ollendorff, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

L'Abbesse de Jouarre, *drame,* par Ernest Renan. Paris, Calmann Lévy, 1886. Un vol. in-8°.

Sur le tard de sa carrière d'écrivain, M. Renan a voulu se distraire un peu de ses travaux de philologie, d'épigraphie, d'histoire, de critique religieuse dont il avait fait des armes de guerre, instruments d'une ambition aujourd'hui satisfaite. Il s'est mis à lire les poètes, les dramaturges, Shakespeare et autres. Ils l'ont séduit un moment; il a tenté de les imiter, non en vue d'obtenir des succès dramatiques qui sont le privilège de la jeunesse et le fruit d'une expérience qu'on n'acquiert plus à son âge, mais afin de soutenir quelques thèses d'occasion, de ces thèses où sa malice excelle à se moquer des hommes et des choses, dans l'intérêt de sa fantaisie du moment. De là, sont venus *Caliban, le Prêtre de Némi* et en dernier lieu *l'Abbesse de Jouarre.* Il est décidé à s'arrêter là dans cette voie. « Je ne me permettrai plus désormais de divertissement », écrit-il dans la préface de *l'Abbesse de Jouarre.* A quelqu'un qui en concluait que *l'Abbesse de Jouarre* était son été de la Saint-Martin, un collègue de M. Renan, à l'Académie, répondait, à ce qu'on prétend, que *l'Abbesse de Jouarre* était plutôt son été de la Saint-Antoine. Le mot est cru; mais il traduit une impression assez répandue. L'idée qui a germé dans l'esprit de M. Renan, que l'approche de la mort chez les personnes d'ailleurs jeunes, dont la vie menace d'être interrompue avant l'heure par une catastrophe comme celle de la Terreur, était de nature à débrider les passions et en particulier celle de l'amour, et on ne peut plus contraire à la réalité. Elle lui a peut-être été suggérée par les mœurs du Directoire. Le débordement d'alors est venu après la Terreur, c'était la joie de vivre. On la conçoit au lendemain des horreurs dont on sortait. Ce débordement n'a pas accompagné la Terreur. Il n'y en a pas de traces dans les souvenirs du temps. C'est naturel; quand on a la tête sous le couperet, on songe à autre chose qu'à s'ébaudir. On a devant soi les perspectives de l'infini ou du néant si on ne croit pas au lendemain de la vie. Au XVIIe siècle, après la Fronde; au XVIe, dans l'intervalle des guerres civiles, les liens sociaux se détendent, les mœurs se relâchent, l'amour du plaisir est comme une fureur commune: *vivamus et bibamus;* on suit le précepte d'Horace : *carpe diem.* Mais c'est toujours après la crise, jamais durant la crise. Comme trait de mœurs historiques, l'idée de M. Renan n'est donc pas fondée. La fable de l'auteur de *l'Abbesse de Jouarre* est au surplus sans intérêt dramatique : il n'y a pas de situation. Son dialogue ne vaut pas mieux, le fond est donc d'une faiblesse étrange et inattendue. Mais il y a la forme; elle est souvent lâche et traînante, c'est le cas de l'évêque de Grenade dans *Gil Blas.* Mais on y peut cueillir un beau bouquet de fleurs. M. Renan a des réminiscences fréquentes. On goûte ses banalités sur le bonhomme Turgot, un optimiste naïf de l'école de Lamourette, aux doctrines duquel le rasoir national a servi de commentaires. A côté, il y a des lueurs merveilleuses, les réflexions de d'Arcy : « Nous arrivâmes à penser qu'entre tous ceux qui croient à l'idéal, quelles que soient leurs apparentes divergences, il n'y a qu'une différence dans la manière de parler. Là-bas, ce petit prêtre se console avec son christ. Moi, j'ai la certitude que mon existence entrera comme un élément dans une œuvre éternelle. Je suis moins éloigné de lui que de l'épicurien qui se lamente sur

la perte de la vie. » Certes, la foi à l'idéal est la source de toute grandeur morale quelle qu'en puisse être l'enseigne, et l'épicurien est le symbole des appétits inférieurs de la nature humaine. Mais qu'était donc Turgot, sinon un théologien de l'épicurisme ? M. Renan est la contradiction incarnée. Il passe sa vie à prêcher l'idéal et à louer les ennemis de l'idéal. Il y a toujours eu contradiction entre sa conscience idéaliste et ses intérêts de conduite. Son héroïne « aussi pure que les saintes du moyen âge, dominées par la foi la plus absolue », c'est sainte Farce ; « qui a lu Voltaire », qui porte « un *minimum* de costume religieux », c'est-à-dire une sainte Farce honteuse d'elle-même et qui va demander des leçons à l'auteur de *la Pucelle*. En histoire comme en religion, M. Renan se joue parmi les contradictions. Lisez ceci : « L'Église avec la noblesse a tiré du néant cette nation, qui maintenant, arrivée à la virilité, égorge ses fondateurs. » Tournez la page, vous lirez une apologie de ceux qui ont détruit l'Église et la noblesse. L'esprit de M. Renan est une lanterne magique qui renvoie des images de toute sorte.

En quoi, *l'Abbesse de Jouarre* est une facétie bonne à lire dans un salon un jour de pluie, dont l'idée est fausse et l'exécution molle, bien que parfois brillante.

L. D.

Les Contemporains. Études et portraits littéraires, par Jules Lemaitre (2e série). Un vol. in-18. Lecène et Oudin, éditeurs. Paris, 1886.

M. Jules Lemaître est de ceux à qui la fortune des lettres a promptement accordé ses faveurs. En quelques années sa réputation s'est fondée et, qui mieux est, consolidée. Les connaisseurs appréciaient déjà ses vers artistement composés, qu'il remportait encore des succès d'école, et se préparait au rôle de critique dramatique d'un journal autorisé par une thèse spirituelle sur la Comédie après Molière et le théâtre de Dancourt. En même temps, les lecteurs de la *Revue bleue* se déclaraient ravis par une série d'études sur les écrivains contemporains, poètes, romanciers, dramaturges. Si M. Jules Lemaître a moins réussi comme conteur, c'est qu'on n'est point parfait en tous les genres, ou que l'on n'est pas heureux tous les jours.

Le présent volume comprend la deuxième série des articles de critique : il est curieux d'y voir M. Lemaître exercer sa sagacité et parfois sa malice sur des talents d'ordres bien différents. A côté d'un éloge de Leconte de Lisle, dans lequel il explique en initié les mystères de la poésie quasi-allégorique des temps barbares ou des contrées sauvages, il place une analyse de l'éloquence du P. Monsabré ; et le plus curieux, c'est qu'en touchant à un sujet religieux, M. Jules Lemaître parle de ce qui ne lui est pas étranger : ce qui n'est pas toujours le cas des critiques. Celui-ci possède une érudition de première main et, sans le donner pour théologien, nous nous souvenons lui avoir vu étudier *l'Imitation de Jésus-Christ* dans une conférence qui dénotait tout au moins une curiosité d'esprit incessamment en quête d'occupation nouvelle. Il nous avertit ici qu'il y a encore des prédicateurs qui valent la peine d'être entendus. Ce que l'on peut regretter, c'est que M. Lemaître n'ait pas, comme il le déclare, suffisamment entendu le P. Monsabré pour définir son talent avec une entière sécurité, et que par suite son appréciation se termine par un point de suspension.

A propos de M. Deschanel et de ses leçons sur le romantisme de Racine, M. Lemaître se révèle adroit taquin non moins qu'ingénieux dialecticien, et, tout en concédant beaucoup à la critique du professeur du Collège de France, il trouve des façons délicatement perfides de lui contester davantage.

En habile homme, M. Jules Lemaître n'a garde de passer auprès d'une femme du monde qui écrit sans lui tirer son chapeau et une salve de sa bonne plume pétillante. La comtesse Diane ayant réuni ses maximes, le critique de la *Revue bleue* s'y arrête et fait tomber toute sa sévérité sur le genre et pleuvoir ses compliments sur la comtesse ; compliments d'autant plus flatteurs qu'ils sont piquants : ils entrent mieux et vont plus loin.

Ce qui n'est pas un mince amusement de lettré curieux, c'est de regarder M. Jules Lemaître déshabiller M. Sarcey. Ah ! compère, compère ! Ce petit article pourrait s'intituler *Entre augures;* n'oublions pas d'abord que tous deux sont de la confrérie de la rue d'Ulm ; ils doivent, par conséquent, se trouver l'un à l'autre de par la tradition d'une supériorité inattaquable sur tout ce qui n'est pas normalien. M. Lemaître devait de l'encens à son ancien. Il lui en a brûlé en petits grains, et dans une cassolette ciselée, encore ! Mais, tout en embaumant son devancier qu'il considère comme un maître, il ne se prive pas de le piquer à petits coups d'épingle, tout simplement pour le tenir éveillé. Et c'est ainsi que le critique de la *Revue bleue* démontre que le critique du *Temps* et le chroniqueur de l'ancien *XIXe Siècle* « n'est point lourd, qu'il a presque toujours de l'esprit, et du meilleur ; que Sarcey, c'est du XVIIIe siècle un peu épaissi, si vous voulez, mais non toujours..., c'est franc, c'est copieux, c'est appuyé ».

Mais la malice est justement de défendre M. Sarcey des défauts contraires à ces qualités. Car pourquoi M. Lemaître s'étend-il dans cette défense et dans cette démonstration ? C'est que, à son regret, il le constate, certains ne veulent pas admettre que l'esprit de Sarcey soit toujours fin ou vif, que son style soit aussi rapide et léger que celui de Voltaire, dont Sarcey, nous dit M. Lemaître, est nourri et nourrit sa prose.

Au demeurant, il est certain que M. Jules Lemaître a donné à sa critique une forme très personnelle, brillante, pimpante, même hardie et parfois un peu gamine, mais toujours instructive et jamais ennuyeuse.

PZ.

Souvenirs d'une enfant pauvre, par Rose Romain. Paris, F. Fetscherin et Chuit, 1886. Un vol. in-18.

Un humble fonctionnaire dans une petite ville, mort avant d'avoir droit à sa retraite, a laissé sa

femme et ses deux enfants sans ressources. Les misères du pauvre ménage; les efforts désespérés pour gagner de quoi vivre misérables; la pitié dédaigneuse ou l'indifférence calleuse des anciens amis; la sympathie et l'aide trouvées au-dessous de soi chez les pauvres gens, les ouvrières, les femmes de journées ; la pauvreté de plus en plus noire ; la vente des quelques meubles qui restent et le départ pour une ville nouvelle où l'on espère être plus heureux, telle est l'histoire simple et touchante que l'auteur de ce petit livre nous raconte avec l'accent d'un témoin et d'un acteur.

Le style est bien féminin, coupé d'exclamations, de ah!, de hélas!, et parfois manifestant une ignorance de la valeur des mots qui n'est pas sans un certain charme, comme dans cette phrase : « Les plus riches créanciers sont les plus pressés; ils veulent la *quittance* de ce qui leur est dû, sur l'heure, à l'instant, sans retard. » Je note aussi un provincialisme que j'ai souvent entendu dans le nord, et qui vaudrait d'être repris par la langue générale : « Ces dames *avisent* toujours à gauche quand je regarde à droite. »

Le volume est bien imprimé, sur un beau papier fort; mais s'il est mis en vente avec la couverture dont est revêtu l'exemplaire que j'ai sous les yeux, il n'aura rien d'attrayant dans l'aspect. On dirait un de ces volumes déreliés, au dos desquels le bouquiniste colle une enveloppe en papier d'épicier avant de les jeter dans la boîte à quatre sous. B.-H. G

Don Juan d'Annana, drame en quatre actes, en prose, par Armand Hagem. Un vol. in-16. Alphonse Lemerre, éditeur. Paris, 1886. — Prix : 3 francs.

Il est assez hardi de toucher à don Juan, après Molière, après Musset; c'est presque de l'outrecuidance de prétendre ajouter un trait nouveau à cette figure, ou seulement encore marquer un des traits essentiels qui la caractérisent. M. Armand Hagem a su se mettre à l'abri de cette critique, en déclarant simplement qu'il n'a voulu que manifester par une œuvre en action ce qu'il a déjà spirituellement exposé dans une œuvre d'analyse, c'est-à-dire la façon dont il interprète le personnage, éternel objet des remarques et des discussions des commentateurs. Commenter don Juan en le mettant en scène, c'est une façon originale de critique, car qu'il ait fait œuvre de dramaturge, M. Hagem ne l'a pas pensé un instant. Il n'y a pas d'action dans son drame, il n'y a que des actions de don Juan, qu'il aurait pu multiplier et varier indéfiniment, si don Juan lui-même ne se lassait de séduire et d'abandonner. La réapparition au quatrième acte de dona Sahel, la première trompée, qui remplace la statue du commandeur et apporte le châtiment sous la forme d'un coup de poignard, ne peut assurément suffire de lien dramatique à ces tableaux juxtaposés.

L'intention de M. Armand Hagem n'était point évidemment de composer un drame pour la scène. Il ne faut pas considérer comme un défaut dans son ouvrage l'insuffisance théâtrale. Il a voulu mettre à nu l'âme de don Juan, expliquer (dans le sens vieux et excellent du mot) les tendances idéales, la soif inassouvie d'un amour absolument parfait, qui tourmente le terrible séducteur, cet insatiable chercheur d'impossible. La corruption de don Juan d'Annana, sa sensualité toujours en éveil, sa joie de corrompre, son indifférence après qu'il a joui, son dédain de la femme possédée, tout cela procède à la fois de son orgueil despotique et de son désir de volupté sublime, de fusion complète des âmes et des corps dans le même moment d'épanouissement de l'être. Désir irréalisé, désir irréalisable!

M. Armand Hagem fait dire par don Juan lui-même le secret de sa vie. « J'ai soif de l'impossible. Gagner une femme douce et crédule est pour moi un jeu d'enfant. Mais réduire une femme rebelle et insolente qui, sans doute, en aime un autre, qui pour s'en convaincre elle-même, car elle n'en est peut-être pas si convaincue, s'efforce de me haïr, la plier sous ma loi dans le moment où quelque chose de criminel la sépare de moi, anéantir et jeter au vent toutes ses pudeurs révoltées, ses scrupules les mieux établis, dénouer d'une main audacieuse le drame intime de cette âme troublée comme les plis noueux de sa chevelure pour en faire un manteau de soie ou se dérober à sa honte dans un baiser de feu, voilà une entreprise digne de don Juan, et je la veux tenter sans retard. »

Tel est le fond du caractère. La fin de la tirade est un pur galimatias, mais il n'est pas impossible que don Juan débite un pathos aussi embrouillé : il est un peu fou.

Plus loin, il jette à Rodrigo cette réplique non moins caractéristique :

« Ne vois-tu pas que la vie ne vaut que par le péril de la perdre! Vivre tranquille : idéal des brutes! »

Et, un instant après, il achève son portrait :

« ... Cette femme même m'oubliera plus vite qu'il ne semblerait, et c'est un autre qui jouira des emportements où l'aura mise son abandon! Que ne puis-je être à la fois moi-même et cet autre-là! »

Mais un tel débordement de désirs emporte nécessairement toute noblesse, toute délicatesse de sentiment et de pensée. Don Juan analyse et raisonne trop pour ne pas être vicieux; l'hypocrisie même, le plus bas des vices, il ne s'en garde pas.

Au dernier acte, il revient dans sa ville. Il en est parti depuis quinze ans. Il y trouve la punition vraie, celle qui doit être pour don Juan la pire de toutes, car elle le frappe dans ce qu'il a de plus cher, sa propre personne, ses moyens de séduction et de domination, et il n'y a pas de travail à étaler contre elle : il a vieilli! Ce n'est pas la vieillesse qui donne l'aspect vénérable; non, c'est le manque de jeunesse, les traits flétris, les membres alourdis, les yeux éraillés! Les filles ne le reconnaissent pas : une génération nouvelle est en pleine fleur, et il ne jouira pas de cette jeunesse, de cette beauté, de cette fraîcheur. Les jeunes filles se moquent de lui, qui n'est plus jeune. Après cela, qu'importe le coup de poignard de dona Sahel! Il n'est pas un châtiment, mais un affran-

chissement. Don Juan est encore heureux de mourir brusquement de la main d'une femme.

M. Armand Hagem n'a fait qu'indiquer le vieillissement de son héros, et il s'est plutôt attaché à la vengeance de la femme. C'est à regretter.

L'œuvre est intéressante et le style n'en est point commun, abstraction faite de quelques amphigouris.

PZ.

Monsieur Scapin, par JEAN RICHEPIN, comédie en vers en trois actes. Paris, Maurice Dreyfus, 1886. Un vol. in-8°. — Prix : 4 francs.

Une revue mensuelle n'est pas le livre le mieux approprié pour parler des pièces nouvelles. Elles ont cessé d'être nouvelles quand le moment arrive où l'on en peut parler. Elles ont même quelquefois cessé — et pour toujours — d'être jouées, et elles ont coulé à pic dans l'oubli. Mais il est des ouvrages dramatiques qui sont loin d'être nouveaux et dont on parle aujourd'hui comme on en parlera toujours. Il en éclôt encore de loin en loin quelques-uns de la même famille; et l'on ne risque pas, quand on les étudie ou qu'on en rend compte, d'avoir l'air de prononcer des paroles émues sur une tombe fermée depuis quinze jours. La comédie de Jean Richepin est un oiseau de ce nid-là. Elle est faite de matériaux dont se servait Molière, je veux dire d'observation très fine, de bonne humeur, d'esprit français, et de la substance même de la langue. Je ne compte pas la poésie, qui, chez Richepin, est le fond du fonds. Attend-on que j'analyse cette comédie ailée, fantaisiste et vivante? Quel plaisir trouverait le lecteur à voir à mes doigts la poudre brillante des ailes du papillon? Le papillon est là, voltigeant sur les lèvres des auteurs de la Comédie française, ou posé sur les grandes feuilles blanches de l'éditeur Dreyfus; c'est ainsi qu'il le faut voir, et non dans les anatomies de la critique.

On a blâmé le troisième acte, trop sérieux, a-t-on dit, et détonant dans l'éclat de rire des deux autres. On l'a trouvé long, abusant des expédients de l'ancienne comédie, et trop prodigue de tirades sociales et morales. On a même répété dans les journaux l'intention qu'aurait l'auteur, respectueux de l'opinion, de substituer un autre dénouement à cet acte malencontreux. De tout cela, je ne sais qu'une chose, c'est que les situations les plus joyeuses ont un côté tragique, et que n'en pas tenir compte, c'est avoir ou donner une vue incomplète de la vie. Pour les déguisements, surprises et autres moyens, outre qu'ils valent bien ceux de la dramaturgie contemporaine, *Monsieur Scapin* n'eût pas mérité son nom s'il ne les avait pas employés. Enfin, je demande qui peut se plaindre des tirades, lorsqu'elles ont cette allure et ce ton : c'est Scapin qui parle :

Par la Pâque-Dieu! C'est donc là ce qu'on nomme
Vertu bourgeoise! Et moi, vieux fou, pauvre bonhomme,
Qui parfois me jugeais, à voir ces révérends,
N'être pas assez pur pour entrer dans leurs rangs!
Moi qui me reprochais mes quelques peccadilles!
Moi qui trouvais leurs fils trop huppés pour nos filles!
Mais, faux honnêtes gens qui méprisez les gueux,
Vous faites cent fois pis, et vous valez moins qu'eux.
Nous autres, c'est quand on est jeune qu'on s'amuse,
Et nos plus méchants tours ont cela pour excuse,
Sans compter les hasards, la misère, la faim,
Qui font saillir le loup hors des bois; car enfin,
Le ventre creux, ça pousse à voler la marmite.
Puis, quand le diable est vieux, mou, il devient ermite.
L'âge ôte la fringale aux pires garnements.
Mais vous, c'est au rebours. Il vous rend plus gourmands.
Et nous avions, au prix de vous, l'âme innocente,
Vicieux à vingt ans moins que vous à soixante.
Allons, redressons-nous, nous, les mauvais garçons,
Puisque vous finissez par où nous commençons,
Puisque c'est nous, les vrais vivants sans imposture,
Qui nous rangeons le mieux à la loi de nature,
Sages l'hiver, ayant été fous au printemps,
Quand vous, qui n'avez pas su fêter vos vingt ans,
Vous attendez d'en être à l'âge respectable
Où l'on n'a plus de dents pour vous asseoir à table!

C'est vous qui vous en plaignez, bourgeois? Non, n'est-ce pas? car on dirait que vous sentez les coups, ce qui permettrait de croire que vous les avez mérités.

La Comédie française a fait cette saison une brillante, rare et durable affaire : elle a mis dans son répertoire une œuvre classique de plus. B.-H. G.

The literature of local institutions, by G. LAURENCE GOMME. Un vol. in-12 de 248 pages. — Prix : 4 sh. 6 d. Londres, Elliot Stock.

A la lecture du livre de M. Gomme, on se demande comment il se fait qu'un sujet aussi attrayant n'ait pas depuis longtemps tenté quelque bibliographe compétent.

Les institutions locales ont fait l'objet des études de plusieurs hommes distingués, témoin *Smith's Commonwealth of England*, *Freeman's comparative politics*, *Chalmer's Local Government*, et l'éminent ouvrage du docteur Gneist sur l'évolution historique de la constitution communale en Angleterre. Mais la bibliographie des institutions locales avait été passée sous silence ou à peu près, et c'est M. Gomme qui nous donne ici, pour la première fois, un catalogue systématique de la littérature qu'on peut consulter au sujet des institutions communales particulières à la Grande-Bretagne, telles que : *the shire*, *the hundred*, *the municipal borough*, *the guilds*, *the manor*, *the township and Parish*.

Le lecteur pourra étudier à loisir, dans l'ouvrage de M. Gomme, le fonctionnement de tous les rouages qui constituaient le self-government local, ainsi que les libertés et privilèges dont jouissaient les communes. La liste descriptive d'ouvrages qui termine chacun des chapitres, quoique loin d'être complète, — M. Gomme en convient de fort bonne grâce, — peut être considérée comme le noyau autour duquel viendront se grouper plus tard la masse des documents de toute nature pouvant servir à l'histoire des institutions locales et qui tireront de l'oubli ceux qui élargiront par leurs recherches le chemin frayé par M. Gomme.

La lecture de *Local Institutions* confirme une fois de plus la maxime si sage, qu'avant d'apporter des modifications aux institutions venant de loin, il faut tenir compte des leçons du passé et n'en rejeter que ce qu'il y a de défectueux ou d'absolument suranné.

Les Coulisses, par Aurélien Scholl. Paris, Victor Havard, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

S'il y a dans le journalisme beaucoup d'articles courants, de chroniques journalières qui ne peuvent, une fois l'actualité passée, supporter l'épreuve de la lecture en volume, on n'en saurait dire autant des recueils où l'on trouve concentré cet *esprit du boulevard* qui a fait d'Aurélien Scholl une personnalité si brillante, en lui donnant un renom durable et mérité.

C'est l'immédiate réflexion que se fera le lecteur en retrouvant dans son nouveau livre, *les Coulisses*, les trésors de gaieté, d'humour, de vérités paradoxales, qu'il sème libéralement autour de lui, en grand seigneur de l'esprit, et dont vivent depuis des années la plupart des journaux, petits et grands. Il n'était que justice de rendre à leur véritable propriétaire tous ces mots, d'un tour si personnel, si vif, si acéré, si parisien surtout. A tous ces titres, qui assurent leur succès, *les Coulisses* sont un livre d'amusement et un livre de documents précieux; on y retrouvera, sous une forme étourdissante d'entrain, les mémoires sincères du théâtre moderne, fouillé jusqu'aux moelles, de la salle aux décors, de la loge de l'étoile aux chambres des figurantes et aux dessous habités par les machinistes. Bons mots, scandales, cancans, historiettes perverses ou drôlatiques, racontars d'auteurs ou d'artistes, tout s'y trouve et donne comme un reflet étincelant de la vie inconnue du théâtre.

G. T.

POÉSIES

A travers les buissons fleuris, par Honoré Bonhomme. Un vol. in-18. Paul Ollendorff, éditeur. Paris, 1886.

L'auteur de ce recueil aimable et reposant n'est pas nouveau venu dans la carrière littéraire. De nombreux travaux de lettré et deux jolies pièces en un acte jouées à l'Odéon, *la Fille de Dancourt* et *l'Exil d'Ovide*, l'ont heureusement signalé au public. Les connaisseurs ont gardé souvenance de la forme délicate de ses vers.

A travers les buissons fleuris, M. Honoré Bonhomme a saisi au vol des pensées saines et des rimes gracieuses. Il avertit le lecteur que

> . . . . . Ces vers ont été faits
> Les uns à cet âge où les roses
> Pleurent sur nos jours purs et frais;
> Où l'âme sourit sous le faix
> Des joyeuses apothéoses;
> Les autres, nés aux jours moroses
> Que le temps crible de ses traits,
> Ont subi des métamorphoses.

L'accent de M. Bonhomme est familial et, si l'on veut bien ne pas croire à un jeu de mots puéril, empreint d'une bonhomie communicative. On lit avec plaisir les épanchements de l'amitié franche et dévouée, et les élans de l'admiration pour les maîtres de l'art et de la pensée. Il n'y a point dans la façon de M. Bonhomme de ces recherches, de ces affectations trop fréquentes aujourd'hui où la préoccupation dominante est de se singulariser plutôt que de se perfectionner. Son ton est simple, sa langue est claire et, bien qu'elle manque un peu d'éclat, il ne serait pas juste de la déclarer terne ou monotone. L'auteur semble se rapprocher du genre des épîtres familières qui suffirent à la réputation de plusieurs poètes de second ordre du siècle dernier, plutôt que de l'école moderne, dont il néglige les procédés. Mais il sait trouver des façons ingénieuses d'exprimer des sentiments qui, pour être calmes et sereins, n'en sont ni moins profonds ni moins touchants.

Par exemple, cette petite pièce qui renferme un hommage de cœur :

> Si l'on te dit jamais que les mille planètes
> Qu'un Dieu trop peu loué suspendit sur nos têtes
> S'écartent de leur route ou meurent dans les cieux,
> Que les grèves n'ont plus de bruits harmonieux,
> Qu'un long souffle de mort s'étend sur la nature,
> Que la terre en sommeil n'a ni fleurs ni verdure,
> Crois-le, crois-le plutôt que de croire un instant
> Que mon cœur à t'aimer fut jamais inconstant.
> Et que ce cœur, foyer d'amour et de mystère,
> Cessera de nourrir un feu que rien n'altère,
> Qui se dérobe au monde et qui, pour aliments,
> A tendresse et respect, aimables sentiments,
> Où l'admiration la plus sainte est mêlée,
> Et qui tiennent mon âme indécise et troublée :
> Car mes sens enchantés, vois-tu, ne savent pas
> Ce qui doit m'attacher, du cœur ou des appas,
> Et ce sera toujours l'insoluble problème
> De l'homme fortuné qui t'honore et qui t'aime.

Ce n'est pas pindarique, assurément; les derniers vers trahissent un peu de fatigue au terme d'une longue période. Cependant l'ingénuité et la sincérité du sentiment prêtent du charme à ce morceau. Il en est ainsi de la plupart des pièces qui composent *A travers les buissons fleuris*.

P. Z.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Il Cavaliere de Savoia e la gioventie del principe Eugenio, par M. le baron CARUTI DI CANTEGNO.

Au cours d'un important travail sur l'histoire de la maison de Savoie, M. Caruti di Cantegno a noté plusieurs erreurs chez les bibliographes du prince Eugène, et c'est pour rétablir la vérité relativement à la jeunesse de ce prince et à la mort de son père, le chevalier de Savoie, qu'il publia, en les commentant, plusieurs lettres jusqu'à présent inconnues et diverses correspondances diplomatiques du prince. Il montre comment le refus que le prince Eugène essuya lorsqu'il vint offrir ses services à Louis XIV et les avanies que ce monarque n'épargna pas à sa famille firent de lui un irréconciliable ennemi de la France.

M. Caruti, grâce à une critique habile, a su distinguer les fabrications d'un faussaire qui a fait inventer des lettres au nom du prince Eugène. Lui-même y avait été trompé une première fois dans son *Histoire du règne de Victor-Amédée II;* il rappelle ici la démonstration complète qu'il a insérée à ce sujet dans le tome III de son *Histoire diplomatique de la cour de Savoie.*

The Fall of Asgard, a tale of Saint-Olaf's days, by JULIAN CORBETT. Deux vol. Londres, Macmillan.

Le travail de M. Corbett mérite nos éloges, si nous le considérons uniquement au point de vue historique, car c'est assurément une description très réussie des mœurs quelque peu brutales, mais viriles, de la race énergique qui peuplait la Norvège, il y a mille ans. Cette époque est d'autant plus intéressante pour l'historien qu'elle est celle des dernières convulsions du paganisme scandinave refoulé par les progrès incessants de la religion du Christ. La plupart des personnages qu'évoque l'auteur ont réellement existé; dans sa préface, M. Corbett cite les documents où il a puisé ses renseignements : la Heimskringla, la Saga d'Olaf et autres. Mais c'est le propre de cette littérature hybride, qui, sous le nom de roman historique, fait tant de ravages en Allemagne, d'être un mariage mal assorti des deux genres et de n'être véritablement ni roman ni œuvre d'historien. L'ouvrage de M. Corbett au moins a cet avantage de s'appuyer sur des documents sérieux et de nous donner une idée très nette de cette civilisation scandinave peu raffinée, il est vrai, mais essentiellement héroïque.

BEAUX-ARTS

Fantaisies décoratives, par HABERT-DYS. Ouvrage comprenant 48 planches réparties en 12 livraisons. Paris, librairie de l'Art. — Prix : 60 francs.

Si les artistes décorateurs de nos jours manquaient d'invention, ils ne seraient pas excusables, car les documents abondent pour les inspirer. Jamais ils n'ont pu réunir sous la main autant de modèles, restitution de décorations anciennes, reproduction de dessins de maîtres, fantaisies nées sous le pinceau ou la plume. Ils ne méritent certainement pas ce reproche. Mais tout bien a son excès, et celui de tant d'abondance pourrait être de nuire à l'originalité personnelle.

Le recueil de M. Habert-Dys vient leur apporter de nouveaux matériaux, frais et jeunes, surprenants d'imprévu.

La difficulté de notre époque, pour les artistes décorateurs encore plus que pour les autres, est d'avoir un style à soi. Toutes les formes semblent avoir été appliquées dans le fond et dans les détails; le champ du dessin n'est pas infini comme celui de la pensée, puisqu'il aboutit toujours à une traduction matérielle. Après le roman, le gothique, la Renaissance, le XVIIe et le XVIIIe siècle, où trouver et comment exprimer des formules nouvelles? Quelle est la synthèse de l'art du XIXe siècle et à quels signes distinctifs les générations futures le reconnaîtront-elles ?

A la fin du premier Empire et sous la Restauration, le génie national semble avoir remonté en Grèce et à Rome. La monarchie de Juillet a créé des décorations qu'on nommera — comment dire ? — bourgeoises, pour dénommer ainsi le néant. A son grand honneur, Garnier a réellement trouvé un style pour l'Opéra; mais les symboles musicaux y jouent un si grand rôle qu'il n'est pas généralement applicable. Ce n'est donc

que depuis une vingtaine d'années que notre siècle aura manifesté de l'inédit. Et quelle est cette manifestation ? Il n'y a point à le nier : elle est indienne, chinoise, persane, japonaise, surtout; elle nous vient de l'extrême Orient. Ainsi donc se rajeunit le monde en remontant aux plus vieilles sources ?

Aussi M. Habert-Dys est-il un japonisant. Sans doute est-ce du japonais francisé. Cette transformation est le mérite de son œuvre; c'en est aussi la critique. Nous commencerons par la note amère, encore qu'elle sera bienveillante !

Le défaut de cet art est le manque de solidité. Il faut être lourd, dira-t-on alors! Non; mais il faut qu'une décoration soit entourée, limitée, définie, construite en un mot. On jette bien des fantaisies sans bornes sur un écran, sur des porcelaines; aussi les Orientaux ont-ils surtout pratiqué ces applications industrielles. Mais en ameublement, en décoration de meubles et de tentures, en architecture intime, bois, fer, pierres décorées et sculptées, la traduction d'idées aussi vagues devient impossible ou produit des effets discordants, parce qu'ils sont sans équilibre. Ainsi la planche 10, qui représente un panneau, est impraticable en exécution. Ce panneau doit-il être vertical ou est-ce un plafond ? Dans les deux cas, d'ailleurs, il donnerait une entorse aux nerfs de l'œil le moins sensible. Voici, par contre, la planche 16 qui représente un paysage circonscrit, bien que la fantaisie la plus vive s'y soit donné carrière : c'est un véritable chef-d'œuvre.

Il en est un peu des dessins comme des opéras qui sont condamnés quand on n'en fredonne pas des airs en sortant; les dessins aussi doivent faire sur la mémoire une impression durable. Or on ne se souvient pas du décousu.

Même observation, en mal pour la planche 17, qui représente encore un panneau ; en très bien pour la planche 5. Elle représente une envolée d'oiseaux adorables; elle est lumineuse; elle est gaie; elle est fantastique; elle est *artiste* au possible. Mais les oiseaux ont le même mouvement; il y a une règle et une unité dans cette composition. C'est pourquoi elle se gravera dans l'esprit et les artistes s'en souviendront pour s'en inspirer de la bonne manière.

Quant à l'habileté de M. Habert-Dys, elle est extraordinaire. Grâce et vigueur du dessin, imprévu des couleurs, où rien ne choque cependant, imagination et esprit, tout se trouve au plus haut degré dans ces compositions. Un peu moins de japonisme; un peu plus de méthode et le maître décorateur sera accompli.

Pour les amateurs et les gens du monde qui ont à chaque planche un régal des yeux, ces compositions sont parfaites ; pour les artistes décorateurs qui cherchent le document, nous les voudrions plus riches en petits détails. Ainsi la planche 15 vaudra-t-elle pour eux, à elle seule, plus que 5 ou 6 autres. Dans les six livraisons qui restent à paraître, que M. Habert-Dys donne satisfaction à ces gourmands par nécessité.

L'exécution matérielle de ces planches est étourdissante. On discute encore pour la suprématie de la chromotypographie ou celles de la lithographie. La vérité est que chaque procédé est excellent et meilleur suivant les cas où il est employé. Mais ici la victoire est à la typographie. Jamais la pierre n'eût donné ces légèretés et ces transparences. Les tons sont ici d'une délicatesse infinie. Depuis les aquarelles imprimées pour *l'Art japonais,* de la maison Quantin, M. Gillot n'avait rien produit de comparable. Graveur et imprimeur, il s'est surpassé. En vérité, ces planches sont la perfection absolue et d'une perfection qu'il semblait impossible de réaliser. M. Gillot est un ennemi redoutable pour les lithographes ! Nous qui sommes avec lui, nous applaudissons de grand cœur à de telles victoires.

Mais alors pourquoi, par l'impression d'une simple plaque de cuivre, simuler les biseaux de la taille-douce ? Pour coller le chine sur la pâte, direz-vous. Vous pouviez faire la plaque plus large. Ce biseau est sans doute d'un effet agréable, mais il pourrait faire croire aux examinateurs superficiels qu'il s'agit d'une impression en taille-douce. Il est vrai que le creux ne donnerait pas mieux, ne donnerait même pas aussi bien. C'était un piège : on y est tombé. La taille-douce aussi est battue. Bravo pour cette double victoire !

Collection des grands maîtres de l'art. — Titien : sa vie et son œuvre, par Georges Lafenestre. Un vol. in-folio colombier, illustré de 52 grandes planches hors texte, gravées à l'eau-forte, par Le Nain et Gaujean, ou obtenues par l'héliogravure en creux ou en relief, et d'un grand nombre de gravures dans le texte, reproduisant des tableaux du maître et ses principaux dessins originaux, par de nouveaux procédés de gravure directe. Tiré à 800 exemplaires numérotés. Paris, 1887. A. Quantin.

Il doit être bien difficile aux historiens de l'art, pensons-nous, de se défendre d'une émotion profonde au moment d'entrer en contact avec un homme de génie, d'en retracer la vie et d'étudier son œuvre. Cette émotion, à tous ceux qui approchèrent les maîtres, la majesté de leurs créations aussitôt l'imposa. A travers les siècles, elle s'est transmise jusqu'à nous, toujours grandissante, augmentée du respect des générations, dont chacune ajoutait une auréole élargie au précédent rayonnement de leur gloire. Cependant, il y a des nuances intéressantes à noter dans le sentiment que les grands artistes nous inspirent. Le nom des uns — comme Michel-Ange et Rembrandt, Léonard de Vinci et Albert Dürer, comme Beethoven — évoque en notre esprit l'image de génies inquiets, troublés, à coup sûr troublants, tantôt s'éloignant d'un puissant coup d'aile à de hautes distances de l'homme et tantôt pénétrant au plus intime de l'âme humaine, de ses passions et de ses douleurs. Les autres, au contraire, — tels d'angéliques primitifs, un Corrège, un Véronèse, un Mozart — n'éveillent en nous, à l'appel de leur nom, que des

idées sereines et limpides, des souvenirs de quiétude et de paix, des spectacles de joie et de fêtes. Nous gardons pour leur mémoire un culte mêlé de tendresse et de reconnaissance, car ils nous sont bons et sains.

Titien fait partie de cette dernière famille de maîtres avec, en outre, quelque chose d'une race plus robuste. Il représente plus particulièrement parmi eux l'équilibre parfait des facultés, la puissance égale et continue, la santé, la beauté, la majesté de la vie dans la plénitude de sa force. En son œuvre considérable, dont l'accomplissement occupe et exige, à peu de chose près, la durée d'un siècle, il ne dévie pas un seul instant du but, de la droite et large voie où, dès l'enfance, ses premiers pas sont engagés, ouvre sur le monde extérieur son beau regard de peintre et transporte dans sa peinture ce qu'il voit comme il le voit; et, par nature, il voit noble. — Mais il est, n'est et ne veut être que peintre; il ne soupçonne même pas qu'un peintre puisse, en son art, être quelque chose avec cela. De ses sentiments propres, de ses passions, de ses agitations intérieures, s'il en éprouve jamais, de son âme et des intimités de celle-ci, de l'homme qui est aussi le peintre, le peintre ne trahit rien. Si son dessin, sa couleur, son mode de composition, si ce que j'appellerai le talent de son génie est absolument personnel, reconnaissable entre tous, son génie même est, lui, absolument impersonnel; l'artiste nous apparaît avec l'impersonnalité d'une force de la nature, ou d'un dieu antique, impassible comme Jupiter.

C'est à ce dieu de la peinture que la librairie A. Quantin a consacré la cinquième monographie annuelle de la *Collection des grands maitres*, où déjà figurent Hans Holbein, Ant. Van Dyck, Jean Bologne et François Boucher. Ce n'est pas trop d'un an pour préparer et mener à bon terme l'exécution de tels livres. Je ne parle pas en ce moment de la partie littéraire, à laquelle nous nous arrêterons tout à l'heure; je parle de la fabrication matérielle. On connaît, en effet, ces magnifiques volumes in-folio colombier tirés à petit nombre et numérotés de 1 à 15 sur papier du Japon, de 6 à 10 sur papier de Chine, de 11 à 15 sur papier Whatman, de 16 à 25 sur papier de Hollande et les moindres exemplaires sur papier vélin jusqu'à 800, chiffre limité; on sait avec quel soin le type des caractères a été choisi à raison de la justification en harmonie avec le format, avec quelle irréprochable correction typographique comme avec quel souci de la parfaite unité du ton, de l'aspect d'ensemble, chaque feuille est imprimée. Mais ce qui est tout à fait exceptionnel en ce volume, c'est l'illustration. Nous ne saurons trop vivement nous en féliciter, car en présence d'un tel maître c'était une grosse partie à jouer; il ne fallait pas un moment de défaillance. C'est pourquoi, sans doute, l'éditeur a mis en œuvre les moyens de reproduction les plus variés. Dans le nombre, on est tenté d'accorder la palme aux procédés nouveaux d'héliogravure directement obtenue d'après les peintures mêmes dans les divers musées de l'Europe, et qui rendent la saveur de la touche, l'exacte facture du maître jusqu'à l'illusion, comme dans *le Christ au denier* de Dresde, *la Madeleine* du palais Pitti, *la Danaë* de Madrid ou *la Flore* des Offices, dont les planches sont des merveilles de rendu fidèle. Il serait injuste pourtant de céder à la séduction de la nouveauté et d'oublier que l'eau-forte traitée par des artistes comme M. Le Nain et M. Gaujean a des qualités de précision dans le dessin et même dans la couleur auxquelles se dérobera toujours la photographie. Où celle-ci néanmoins a de nouveau rendu des services inappréciables à l'éditeur, c'est dans la reproduction des estampes anciennes que, très intelligemment, il a introduites en ce volume, partout où il lui était impossible de faire lui-même graver directement l'œuvre originale.

La belle, mais lourde mission d'écrire *la Vie de Titien* a été confiée à M. Georges Lafenestre. Nul n'était mieux préparé en vue d'une telle tâche que l'auteur de cette histoire de *la Peinture italienne* qui est l'un des meilleurs livres de la « Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts »; nul non plus n'était plus digne de l'accomplir que le poète qui, par prédestination sans doute, célébrait, il y a déjà longtemps, la gloire du peintre en de beaux vers dont les stances, réimprimées à la première page du livre, s'y succèdent en leur magnificence comme les degrés de marbre au péristyle d'un temple. Aussi cette vie de Titien est-elle autre chose et mieux qu'un travail d'érudition. Comme étude historique, sous la plume de l'homme informé, elle abonde, il est vrai, en documents curieux; mais nous avons cette joie peu commune de rencontrer ici un savant pour qui le document est chose secondaire, qui dans une biographie d'artiste place avant tout l'œuvre d'art, la juge et sait la juger et, phénomène bien plus précieux, sait la goûter, en jouir et, par une alliance de dons des plus rares, en parler comme il en jouit en poète et en connaisseur. Détachons quelques lignes de la page qu'il consacre à la célèbre allégorie connue sous le titre de *l'Amour sacré* et *l'Amour profane*.

« Giorgione surtout avait développé chez tous ses condisciples ce goût des rêveries plastiques et des fantaisies d'imagination. Lui-même en prenait fort à son aise avec la réalité comme avec l'idéal : les gens sages n'ont encore bien expliqué ni *les Trois Astrologues* du Belvédère, ni *l'Horoscope* de Dresde, ni même *le Concert champêtre* du Louvre. Chez Titien comme chez lui, il faut faire souvent la part au lyrisme ardent et vague d'une belle jeunesse enivrée de vie, d'amour et de beauté. Si l'on ne s'entend pas pour comprendre, on s'entend du moins pour admirer. Rien dans l'œuvre de Titien n'exhalera parfum d'amour plus frais et plus exquis que cette printanière éclosion de son génie. Sa palette va bientôt devenir plus variée, plus éclatante, plus riche. Il retrouvera rarement une musique voluptueuse de colorations plus délicates et plus séduisantes. Faiblement empâtée, procédant par glacis légers, sa peinture, comme celle de Palma, qu'elle rappelle alors, brille d'un éclat léger avec de fines transparences d'émail.

L'émotion est irrésistible. Jamais la beauté nue et la beauté parée n'ont été, ni avant ni depuis, présentées côte à côte avec un pareil charme de séduction vivante et discrète. Oui, tout parle d'amour dans cette églogue vénitienne, et ce bas-relief antique où des nymphes éveillent un berger, et ce vol de papillons capricieux qui se poursuivent dans l'herbe, et ce bouquet de roses effeuillées gisant sur le bord du bassin, et cette tranquillité lumineuse de la campagne pacifique, qui s'endort de toutes parts au soleil couchant, tandis que les paysans ramènent leurs troupeaux, que les chasseurs rappellent leurs chiens, que les cavaliers galopent vers leur gîte. C'est le beau songe d'un soir d'été dans un paysage méridional, raconté avec enthousiasme par un vrai poète qui se trouve être déjà le plus grand des peintres. »

Nous laisserons le lecteur sous le charme de cette citation où, en si peu de lignes, M. Georges Lafenestre se montre tour à tour l'historien sûr, le critique expert, le dilettante ému et, dans sa prose colorée, le poète que nous avons dit, et qu'il fallait être, en effet, pour parler de la célèbre peinture et de l'œuvre entier de Titien en des termes dignes de ce grand et noble maître. E. C.

Bibliothèque internationale de l'art : Histoire de l'art byzantin, par R. Kondakoff, traduite par M. Trawinski, et précédée d'une préface de M. A. Springer, tome Ier, accompagnée de 29 gravures. Un vol. in-4°. Paris, 1886, à la librairie de l'Art, J. Rouam, éditeur.

C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière dans une question des plus obscures encore et des plus controversées parmi celles que présentent les origines de l'art moderne. Fidèle à son titre, sous la vigilante direction de M. Eugène Müntz, la *Bibliothèque internationale de l'Art* nous livre aujourd'hui la première partie du travail d'un savant russe, professeur à l'université d'Odessa, sur l'art byzantin. L'auteur, M. N. Kondakoff, a pris soin de revoir lui-même cette édition de son livre dont le texte français est l'œuvre de M. Trawinski et l'importante préface celle d'un professeur à l'université de Leipzig, M. A. Springer. Si nous donnons ces détails sur la provenance de ces trois sources de collaboration, ce n'est pas pour le petit plaisir de justifier la réminiscence de notre première ligne, mais parce qu'en réalité la question byzantine passionne les historiens allemands à l'heure présente beaucoup plus que les historiens français. La *Bibliothèque internationale de l'Art* nous rend donc un véritable service en appelant notre attention sur ce sujet d'étude. Le sujet de la controverse peut être résumé par les deux affirmations contradictoires que voici : « L'école byzantine, selon les uns, personnifie la décadence la plus profonde de l'imagination créatrice; elle marque l'arrêt, et en quelque sorte la pétrification de la production artistique. Elle manque de vie; c'est pour cela qu'elle n'a pas varié. » Pour d'autres, au contraire, « l'école byzantine a tenu sous son joug, depuis le VIe jusqu'au XIIe siècle, l'Europe tout entière, et, si l'on remarque quelques efforts en étudiant, ces efforts se sont constamment produits sous les auspices des Byzantins ». De ces deux opinions, la première est injuste pour Byzance, qu'elle ravale au niveau de l'ancienne Égypte, telle qu'on se la représentait jadis momifiée dès le berceau. La seconde, au contraire, témoigne d'une sévérité excessive envers l'Occident, à qui elle refuse tout sens personnel des arts. Mais la vérité est que jusqu'à présent on manquait de données et d'informations suffisantes sur l'art byzantin. Ces éléments, on les possède aujourd'hui. Après avoir — tout en rendant justice à leurs efforts — réfuté, rectifié nos historiens de l'art, Montfaucon, Du Cange, d'Agincourt, Didron, Labarthe; les Allemands Rumohr, Waagen, Unger, le Russe Bousslaïeff, M. Kondakoff reprend la question pour son compte. Avec une méthode longuement réfléchie, il refait l'histoire de la miniature depuis ses origines, la poursuit dans l'analyse détaillée des célèbres manuscrits du Vatican, de Vienne et de Paris, et la conduit en ce premier volume jusqu'à la fin du IXe siècle. Lorsque l'ouvrage complet sera sous nos yeux, nous dirons quelles sont les conclusions définitives de l'auteur. Ce que nous pouvons dire dès maintenant, c'est qu'il est impossible de s'y acheminer avec plus de logique et d'attentive sollicitude. E. C.

SCIENCES

— Philosophie — Morale —

Humanité et divinité, par A. Fleury. Un vol. in-12. Bruxelles, Henry Kistemaeckers, 1885. — Prix : 2 fr. 50.

C'est une longue paraphrase des deux fameux aphorismes : Dieu, c'est le mal; ni Dieu, ni maître. Le livre laisse paraître chez l'auteur un optimisme béat, une foi naïve dans la *science,* une foi qui ne va pas sans l'intolérance la plus étroite; et nul sens critique, beaucoup de rhétorique, le recours incessant aux lieux les plus communs. A de certaines pages, des raisonnements tels que celui-ci, qui rappelle le

bel enthymème de M. Cattiaux, conseiller municipal de Paris : « Par le catéchisme, le prêtre dit à l'enfant : Qui t'a créé et mis au monde? L'enfant répond : Dieu. — Comment Dieu! L'enfant ne se connaît pas lui-même, l'homme ne connaît pas l'homme, et voilà qu'on veut lui faire connaître Dieu, c'est-à-dire l'inconnu, l'introuvable, ce qui n'existe pas. »

Et songer que la mentalité de l'auteur est celle de nombre de gens fort honnêtes! F. G.

Médecine des accidents, par R. Broguère; — **A travers le ciel,** par E. Amigues. Deux vol. in-12 de la *Bibliothèque utile.* Paris, Félix Alcan. — Prix du volume : 60 centimes.

Deux bons petits livres.

Un accident se produit sous nos yeux : c'est à la ville, — mais le médecin qu'on est allé chercher ne vient pas; — à la campagne, dans combien d'heures le pourra-t-on ramener? — et, cependant, la victime est sans connaissance ou bien elle souffre affreusement. Que faire? Nous ne savons pas, nous sommes impuissants. Le livre de M. Broguère est pour nous instruire des premiers soins à donner : l'auteur énonce, dans un langage très simple, les moyens faciles, pratiques, à la portée de tous, de parer aux premières nécessités quand se produisent ce qu'il appelle : 1° *les accidents de cause interne* (apoplexies, congestions, convulsions, hémorrhagies); 2° *les accidents de cause externe* (blessures de toutes sortes, brûlures, fractures, contusions, luxations, foulures, asphyxies, piqûres venimeuses, empoisonnements).

L'autre volume est un traité très élémentaire de mécanique céleste. M. Amigues, ancien élève de l'École normale supérieure, donne des indications générales quant au système solaire, au poids des mondes, au mouvement des planètes, à la rotation de la terre, à la formation des mondes. Dès les premières pages, il avait distingué entre la mécanique céleste et l'astronomie; celle-ci est science d'observation, avait-il montré, et celle-là, science mathématique; l'une ne saurait être qu'une traduction de la vérité par à peu près, et l'autre, qui part d'une hypothèse toujours contestable, est sujette à caution : si le principe est vrai ou s'il est faux, on en décide d'après les conséquences que dégage le calcul, comme on juge d'un arbre à ses fruits; le calcul laisse deviner, puis établit l'existence d'une planète, Neptune, et le regard la rencontre à la place exactement déterminée.

F. G.

SCIENCES DIVERSES

— Physique — Mathématique — Sciences occultes — Sciences appliquées à l'industrie — Technologie

La Mer, par Armand Dubarry. Un vol. in-12 de la *Bibliothèque instructive,* avec 90 gravures sur bois. Paris, Jouvet et Cie. — Prix : 2 fr. 25.

Plusieurs des volumes dont se compose la *Bibliothèque instructive* sont fort bien faits, et celui-ci est à compter parmi les meilleurs.

L'auteur n'emploie pas le style du roman, il ne dramatise pas les forces de la nature, et quand il vient à traiter de l'industrie de l'homme, appliqué à prévoir afin de pourvoir, il ne célèbre pas, lui, ce qu'on a voulu appeler *les merveilles de la science;* il décrit simplement les divers phénomènes, il parle des courants, des vents et des cyclones, des marées, barres et mascarets, de l'action érosive des flots, de la profondeur, de la couleur et de la salinité de la mer, de sa température aux différentes latitudes, de sa faune et de sa flore. Dans les quatre derniers chapitres, il parle des marins et de la marine.

Quelques anecdotes sobrement contées, un récit de bataille qui vient naturellement, et l'adolescent aux mains de qui tombera le livre ne le quittera pas qu'il ne l'ait lu de la première à la dernière page. F. G.

Hygiène publique et privée. *La plomberie au point de vue de la salubrité des maisons,* par S. Stevens Hellyer, traduit de l'anglais par Poupard aîné. Un vol. in-8° de 390 pages avec gravures et atlas de 23 planches. Paris, André Daly fils et Cie.

M. Stevens, ingénieur sanitaire anglais, s'est beaucoup occupé des questions d'hygiène et du drainage des maisons et a publié à ce sujet plusieurs ouvrages fort en honneur auprès des gens du métier. C'est la traduction d'une de ces utiles publications que nous offre M. Poupard aîné : l'auteur y traite des principes de l'hygiène domestique et de la plomberie sanitaire et en décrit l'application.

Le cadre de notre revue ne nous permet pas d'entrer dans l'étude de l'exécution technique des travaux décrits dans ce livre; les revues professionnelles en ont pleinement fait ressortir les mérites. Nous voudrions seulement dire quelques mots au sujet de l'intérêt général qui s'y rattache pour le grand public, tant propriétaires que locataires de maisons ou appartements dont le drainage s'effectue d'une manière défectueuse, quoiqu'il serait si facile d'y remédier en

observant les principes élémentaires d'hygiène domestique. Ne vaudrait-il pas mieux, en effet, au lieu de s'en prendre aux hygiénistes et plombiers et de leur imputer tout le mal, acquérir quelques notions d'hygiène et pouvoir au besoin indiquer soi-même les améliorations à apporter, le système à préférer? Le traité de M. Poupard, écrit d'un style sobre et clair et les nombreuses gravures qui l'accompagnent et qui nous font mieux encore comprendre le texte constituent un guide excellent pour toutes ces questions d'hygiène si importantes dans une grande ville comme Paris et dont on ne tient aucun compte presque dans les constructions rurales. L'air malsain occasionné par des appareils défectueux et insalubres circule librement dans les maisons, imprégnant de gaz délétères nos tapis, nos rideaux, nos meubles ; les tuyaux de vidange, de chute et drains ont souvent une section insuffisante, la ventilation se fait mal. Et pourtant, quand on bâtit une maison, il n'en coûte guère plus pour la rendre salubre en adoptant un plan bien étudié et des appareils de drainage bien choisis que de la faire insalubre en se bornant à imiter et copier les anciens procédés datant d'un temps où l'hygiène n'existait pour ainsi dire pas. Défaire la plomberie et le drainage d'une maison et refaire ensuite ce travail peut devenir coûteux ; mais il l'est moins néanmoins, dit très justement l'auteur, que d'être obligé de faire un séjour à Cannes pour rétablir sa santé, uniquement pour ne pas avoir supprimé en temps utile les défectuosités d'un mauvais système de drainage.

On pourrait réduire à un dixième l'air vicié envoyé actuellement dans l'atmosphère de Londres, en adoptant ou plutôt en imposant un assainissement convenable de chaque maison; et ce qui est vrai pour Londres ne l'est, hélas! pas moins pour Paris.

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

L'Irréligion de l'avenir, *étude de sociologie,* par M. Guyau. Un vol. in-8° de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine.* Paris, Félix Alcan, 1887. — Prix : 7 fr. 50.

Plus de religion dans l'avenir parce que bientôt plus de dogmes pour l'esprit humain, et M. Guyau, qui conclut au rejet de tout dogme par nos descendants, à leur irréligion par suite, se fonde, pour ainsi définir le futur nécessaire, sur des dogmes, sur celui de la nécessité, sur celui de l'évolution. Dogmatisme et empirisme ne s'excluent pas.

M. Guyau a procédé par analyse et induction; il a analysé d'abord les religions (première partie : *la Genèse des religions dans les sociétés primitives*); il a analysé ensuite les tendances intellectuelles qui s'accusent de notre temps (deuxième partie; *Dissolution des religions dans les sociétés actuelles*) : les religions répondaient à de certains besoins de l'entendement, à de certains intérêts aussi; de ces besoins et de ces intérêts, quelques-uns ne se laissent plus éprouver; les autres sont autrement contentés ou sauvegardés; et il serait, déclare précisément l'auteur, aussi fou de parler de *la religion de l'avenir* que de parler de *l'alchimie de l'avenir,* de *l'astrologie de l'avenir.*

Les analyses sont ingénieusement conduites; elles sont, toutefois, incomplètes. C'est que l'auteur de l'*Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction* est un peu intellectualiste.

La religion — c'est la première définition qu'il donne, « définition nécessairement étroite », écrit-il — n'est rien qu'une « *explication physique, métaphysique* et *morale* de toutes choses par analogie avec la société humaine, sous une forme imaginative et symbolique. Elle est, en deux mots, une *explication sociologique universelle, à forme mythique.* » Et, « dans toute religion positive et historique », il distingue « trois éléments distinctifs et essentiels : 1° un essai d'explication *mythique* et non scientifique des phénomènes naturels (action divine, miracles, prières efficaces, etc.) ou des faits historiques (incarnation de Jésus-Christ et de Bouddha, révélations, etc.); — 2° un système de *dogmes,* c'est-à-dire d'idées symboliques, de croyances imaginatives, imposées à la foi comme des vérités absolues, alors même qu'elles ne sont susceptibles d'aucune démonstration scientifique ou d'aucune justification philosophique; — 3° un *culte* et un système de *rites,* c'est-à-dire de pratiques plus ou moins immuables, regardées comme ayant une efficacité merveilleuse sur la marche des choses, une vertu propitiatrice. » M. Guyau ajoute : « Une religion sans mythes, sans dogmes, sans culte ni rites, n'est plus que la *religion naturelle,* chose quelque peu bâtarde, qui vient se résoudre en hypothèses métaphysiques. »

Donc, pour l'auteur, point de religions positives qui n'aient des dogmes, et les dogmes ôtés (aussi les mythes et les rites), reste la religion naturelle, c'est-à-dire une sorte de métaphysique. Nous n'en jugeons pas ainsi : sans doute, nous le reconnaissons, parmi les fidèles des différentes religions dites positives grand est le nombre de ceux qui tiennent pour *vérités absolues* les croyances imposées à leur foi; mais de ce que cette disposition à attribuer le caractère de la

certitude à la foi qui se superposerait d'une autre certitude, la certitude scientifique, soit assez générale, — et le catholicisme n'a pas peu contribué à faire acquérir cette disposition, — il ne s'ensuit pas qu'on ne puisse être religieux que si l'on tient, en effet, pour vérité ce que l'on *croit :* on peut faire profession de scepticisme et nourrir de certaines croyances. Ces croyances regardent à une explication, d'accord ; mais cette explication, on se la donne, on se la choisit, parce que la volonté est intéressée à croire ceci et non cela : la religion est proprement une vie.

M. Guyau oppose à la fois, aux illusions de l'imagination, comme il dit, la certitude scientifique ; il méconnaît la liberté de la croyance. Or si cette liberté se manifeste aujourd'hui plus que jamais peut-être, pour tout de suite abdiquer, apparemment, et si la volonté se soumet à l'esprit, réclame de lui des dogmes, *la science,* avec l'évidence, avec la certitude, pour le contentement d'une raison impersonnelle, la volonté peut se reprendre et la liberté de la croyance se manifester d'autre sorte.

M. Guyau, qui ne compte pas avec cette liberté, — il fait seulement appel à l'indépendance de l'esprit, — ne compte pas davantage avec la sensibilité. A notre époque, chez nous, — nous invoquons cette fois des faits, — des jeunes gens, nombreux au dire de M. Bourget, souffrent vraiment pour éprouver des sentiments trop exquis ; et l'on sait que, dans notre pays et dans d'autres, des ouvriers à compter par millions sont bien éloignés de se juger accommodés à leur milieu : ceux qui sont malheureux par trop de délicatesse, et ceux qui, sans même soupçonner cette délicatesse, sont malheureux tout autant, sinon plus, ceux-ci et ceux-là ne sont-ils pas tout préparés à entendre quelque bonne nouvelle selon saint Mathieu commentée par Tolstoï, tout préparés pour recevoir quelque doctrine mystique ?

Le futur nécessaire de M. Guyau n'est rien autre chose, pour nous, qu'un futur contingent.

Mais par cela même que ses inductions touchent à une possibilité qui se peut réaliser, par cela même que, présentées avec talent et capables d'enchanter des esprits déjà disposés par tant d'autres travaux à les accueillir avec faveur, elles peuvent, en effet, faire rejeter pour un temps *les sociologies à forme mythique* et prévenir les velléités de postuler quelque explication partielle ou totale ; ses inductions sont certainement des plus intéressantes.

Signalons, dans la deuxième partie, les chapitres IV à VII : l'auteur y ayant traité de *la religion et de l'irréligion chez le peuple, chez l'enfant, chez la femme, de la religion et de l'irréligion dans leurs rapports avec la fécondité et l'avenir des races*, ils sont un exposé des causes et des conséquences morales, sociales de la dissolution des religions.

Quelle sera, dans l'avenir, la neutralité de l'homme irréligieux ? M. Guyau s'en explique dans la troisième partie de son livre ; après avoir parlé de *l'individualisme religieux,* de *l'association,* il analyse *les principales hypothèses qui remplaceront les dogmes,* au chapitre III, le théisme ; au chapitre IV, le panthéisme optimiste ; au chapitre V, le naturalisme idéaliste, matérialiste et moniste. Au reste, être *irreligieux* ou *a-religieux* n'est pas être *antireligieux ; l'irréligion* ou *l'a-religion* n'est pas synonyme d'impiété, de mépris à l'égard du fond métaphysique et moral des antiques croyances, elle est simplement la négation de tout dogme, de toute autorité traditionnelle et surnaturelle, de toute révélation, de tout miracle, de tout mythe, de tout rite érigé en devoir ; « l'irréligion de l'avenir pourra garder du sentiment religieux ce qu'il y avait en lui de plus pur : d'une part, l'admiration du Cosmos et des puissances infinies qui y sont déployées ; d'autre part, la recherche d'un idéal non seulement individuel, mais social et même cosmique qui dépasse la réalité actuelle. » Cette irréligion ne pourrait contenter ni un Pascal ni un Rousseau.

Code de la séparation des Églises et de l'État, par Edgar Monteil, conseiller municipal de Paris. Un vol. in-12. Paris, Derveaux, 1886. — Prix : 3 francs.

Dans la séance du 20 novembre 1885, le conseil général de la Seine, sur la proposition de M. Edgar Monteil et après un discours de l'auteur de la proposition, émit — y était-il bien autorisé ? — un vœu en faveur de la séparation des Églises et de l'État ; en octobre ou novembre 1886, — nous ne savons plus exactement la date, mais elle est de peu d'importance, — le conseil général, sur une nouvelle proposition et après un nouveau discours de M. Monteil, a renouvelé ce vœu ; pour qu'il fût réalisé, quelles *lois* seraient *à faire* ? M. Monteil l'a recherché. Il nous le dit (p. 13-26) ; il nous dit aussi les articles de loi à maintenir (p. 27-29), puis il reproduit son discours de 1885 (p. 31-79), transcrit le texte de la déclaration de 1682, du Concordat, des articles organiques, du Concordat de Fontainebleau, de plusieurs décrets, lois et ordonnances, du projet de loi de M. Yves Guyot (p. 81-174) ; et, dans les trente dernières pages, il indique une autre loi à faire, loi de dissolution des congrégations religieuses et de liquidation de leurs biens.

Nous empruntons cette phrase au discours de 1885 : « Vous n'ignorez pas, messieurs, que dans quelques départements la question cléricale a exercé une grande action sur le résultat des dernières élections ; dans d'autres, les départements industriels, la question des conventions avec les chemins de fer a été une des causes de nos échecs. La question du Tonkin tant agitée n'a pas eu énormément d'écho. Dans le plus grand nombre de nos départements, c'est la question cléricale qui primait toutes les autres. » Nous sommes pleinement de l'avis de l'orateur ; le clergé catholique est une puissance redoutable ; mais cessera-t-il d'être cette puissance qui fait et défait les ministères, qui bat en brèche nos institutions et nos lois, le lendemain du jour de la séparation ? Les populations manqueront au clergé ? Cela n'est pas certain, et cela le serait-il que cela ne serait peut-être pas désirable. Nous parlerions autrement si nos populations, en dépit de l'appareil catholique, étaient

tant soit peu chrétiennes; mais le vieil adage : diviser pour régner, a été oublié par des esprits qui auraient pu se montrer bons politiques tout en se refusant de chercher à comprendre ce que peut bien être la religion; mais, au grand plaisir de la papauté, on a fermé les facultés de théologie catholique, refuge du gallicanisme; on a rebuté M. Loyson, on parle de fermer les facultés de théologie protestante, — au lieu du *Kulturkampf*, le combat pour la non-culture, — bref, on aura si bien habitué les populations à croire ce que disent les prêtres catholiques, à savoir : il n'y a qu'une religion vraiment digne de ce nom, la religion catholique, que beaucoup resteront catholiques pour rester religieux.

Point d'analyses ni d'examens critiques dans ce volume; l'auteur y procède dogmatiquement. A une certaine page, toutefois, ces quelques lignes : « M. Yves Guyot rend la commune maîtresse d'opérer elle-même la séparation, et c'est précisément ce que nous trouvons d'un peu effrayant dans son projet. Nous voyons bien comment il a raisonné; il s'est dit que rien n'est au-dessus de l'intérêt et que l'habitant des campagnes est partout fort intéressé, qu'en le mettant dans l'alternative de payer les cultes ou de ne pas les payer, il ne les payerait point. Le raisonnement serait juste s'il s'agissait d'une somme un peu forte; mais il s'agit à peine du versement de deux francs, et les influences qu'on trouve autour des hommes contre-balancent dans une large mesure un si faible intérêt. De plus, il y aurait à craindre des antagonismes... » M. Monteil ne s'est pas attardé à considérer la fin à poursuivre pour M. Yves Guyot, — et l'on peut se demander s'il n'est pas aussi utile à un pays de compter des hommes religieux, à la conscience droite et fière, que des maîtres musiciens, des maîtres peintres; aussi utile d'avoir des temples, des églises, des synagogues, qu'une académie des beaux-arts, qu'une académie de musique; il ne s'est pas attardé davantage à apprécier le moyen, tout de suite il a regardé au résultat possible; le moyen serait bon — il n'a pas écrit : recommandable en soi, mais bon, seulement, c'est-à-dire convenablement approprié — « s'il s'agissait d'une somme un peu forte »; il s'agit de quarante sous, et, sur le désir de garder ces quarante sous, la crainte du *quand dira-t-on* l'emportera presque toujours. La critique du projet de M. Guyot ne porte que sur un point, mais elle est des plus justes, selon nous. Bien entendu, la lutte entre les deux mauvais sentiments dont il a été parlé n'existera que pour des esprits assez vulgaires : il s'est trouvé des hommes religieux qui, pour rester fidèles à leur culte, n'ont pas eu peur de la souffrance ni de la mort.

F. G.

SCIENCES MILITAIRES

Les Éléments de la tactique, par J. Meckel, officier supérieur d'état-major. Traduit de l'allemand par H. Monet, lieutenant breveté au 123e d'infanterie. Deuxième édition revue et corrigée. Figures dans le texte et deux cartes. Un vol. in-8°. Paris, Westhauser, 1887. — Prix : 10 francs.

L'ouvrage dont M. le lieutenant Monet vient de faire la traduction forme le complément indispensable de *la Stratégie* de Blume et de *la Nation armée* de Von der Goltz. Tandis que l'ancien aide de camp de Frédéric-Charles, dans son œuvre devenue justement célèbre, étudiait les conditions de la guerre future, que Blume fixait les grands principes de la conduite des armées, Meckel, prenant la question plus terre à terre, s'occupait des formations et des règles destinées à réaliser pratiquement, au moyen de l'élément humain, les combinaisons du général en chef. Cette trilogie forme donc un tout presque indivisible et qui est le bréviaire des officiers allemands. Il importe donc que nous le connaissions également.

L'auteur a divisé son étude en deux parties principales; elles constituent les grandes divisions de l'ouvrage.

La première s'applique à la *Tactique réglementaire* (ou élémentaire); c'est l'examen des formations prises par les troupes, soit en vue du combat, soit pendant le combat, pour se mouvoir et combattre. On sait que les prescriptions relatives à ces formations tactiques se trouvent dans les règlements d'exercice.

L'écrivain allemand analyse donc successivement la tactique réglementaire des trois armes — infanterie, cavalerie et artillerie — envisagées séparément d'abord, puis en relation l'une avec l'autre.

La deuxième partie traite de la *Tactique appliquée*. C'est, comme son nom l'indique, l'application des formations et dispositifs développés dans la tactique réglementaire; le choix qui en est fait, selon leurs propriétés, eu égard à la situation particulière de guerre ou de combat, aux dispositions prises par l'adversaire, aux intentions que l'on a soi-même et leur adaptation au terrain. En un mot, pour nous servir des expressions de l'auteur, la tactique réglementaire représente plutôt le côté scientifique; la tactique appliquée, le côté artistique de la tactique.

Dans ces conditions, cette deuxième partie de l'ouvrage embrasse successivement les sujets suivants :

1° Marches, stationnement, alimentation, chemins de fer et télégraphes;

2° Service de sûreté et de renseignements;

3° Étude générale du combat ; — combat de localités : attaque et défense de hauteurs; — attaque et défense des couverts du terrain; — défilés, lignes d'eau.

4° Éléments de la petite guerre.

La nature tant soit peu technique de ce travail laissait peu de place aux exemples; l'auteur y a cependant traité avec quelques détails certains épisodes des grandes batailles des 16 et 18 août; des planches dessinées très clairement permettent de les suivre avec fruit. Enfin, un appendice donne en quelques pages un résumé de l'histoire de la tactique depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. C. M.

Les grandes manœuvres de l'escadre française, par E. Weyl. Un vol. in-18 de 144 pages, avec deux plans dans le texte. Paris, 1886. Paul Ollendorff, éditeur.

M. Émile Weyl est un ancien officier de marine qui s'est fait dans la presse une spécialité des sujets maritimes et coloniaux. Il réunit aujourd'hui les lettres qu'il a écrites sur les opérations des cuirassés et des torpilleurs devant Toulon, en Corse et aux Baléares, pendant les grandes manœuvres de notre escadre dans la Méditerranée, aux mois de mai et de juin 1886. Ces lettres ne sont pas seulement celles d'un simple témoin, elles sont aussi d'un critique, d'un juge compétent. M. Weyl discute avec une courtoise vivacité les projets de la nouvelle école; il est fort éloigné de considérer avec elle le torpilleur comme « le vrai roi de l'Océan », et ses conclusions sont sévères. Nous les signalons à l'attention non seulement des marins, mais de tous ceux qui ont souci des intérêts et de la grandeur du pays; l'auteur, en effet, n'écrit pas uniquement pour les hommes du métier, il ne fait pas étalage de détails trop techniques et sait se faire lire de ceux-là même à qui les choses de la mer sont les plus étrangères. E. C.

Histoire et géographie des colonies de la France et des pays placés sous son protectorat, d'après les documents les plus récents, par Ch. Bellanger. Un vol. in-18 avec carte. Paris, 1886. E. Dentu.

Le volume, imprimé à Hennebont (Morbihan), a fort pauvre tournure, et plus d'un s'en détournera dédaigneusement qui pourrait le regretter, car l'auteur, « membre de plusieurs sociétés littéraires et savantes », y a rassemblé avec une scrupuleuse attention les renseignements les plus complets et les plus récents sur l'ethnographie, les climats, les produits de nos colonies et des pays placés sous notre protectorat. La carte est excellente. Il en est de certains livres comme de ces premières noix que la jeune guenon de Florian cueillait dans leur coque verte et jetait en faisant la grimace après y avoir porté la dent. « Les noix ont fort bon goût, ma mie, *mais il faut les ouvrir*. » E. C.



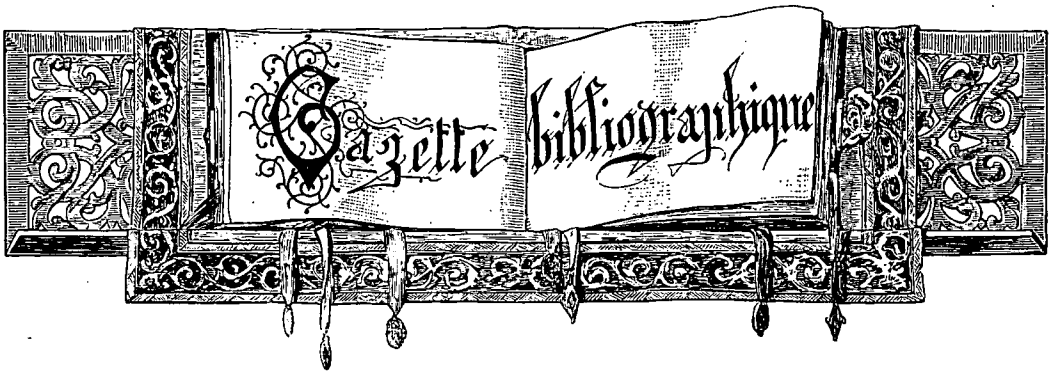

Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois.* — *Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES ; *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français.* — *Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province.* — *Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

INSTITUT

Donation de Chantilly. — Par décret publié au *Journal officiel* du 23 décembre 1886, « l'Institut de France est autorisé à accepter aux clauses, charges et conditions imposées, la donation entre-vifs et irrévocable, à lui faite par Henri-Eugène-Philippe-Louis d'Orléans, duc d'Aumale, suivant acte des 25 octobre et 3 décembre 1886 susvisés, de la nue propriété du domaine de Chantilly, des livres, collections, objets d'art et objets mobiliers, rassemblés dans le château de Chantilly. »

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 26 novembre.

Ouvrages présentés. — Chassaing : *Chroniques du Puy, par Étienne Médicis, Jean Burel et Antoine Jacmon.* — Bertrandy-Lacabane : *Brétigny-sur-Orge.* — Castan : *les Capitoles provinciaux du monde romain.* — Schlumberger : *Table analytique des matières des œuvres de A. de Longpérier.*

Communication. — Bertrand : Inscription gauloise trouvée à Nîmes.

Séance du 3 décembre.

Lecture. — Berthelot : Note sur quelques métaux et minéraux de l'Assyrie et de la Chaldée.

Dans cette séance M. Croiset a été nommé membre ordinaire de l'Académie en remplacement de M. Jourdain, décédé.

L'Académie a reçu l'ampliation d'un testament par lequel feu M. Nobilleau lui a légué une somme de 25,000 francs pour la fondation d'un prix. Ce prix devra porter le nom du fondateur. Il sera décerné tous les ans à la personne qui aura publié le meilleur mémoire historique ou archéologique sur la Touraine, le Maine ou l'Anjou.

Séance du 10 décembre.

Après la lecture du procès-verbal, M. le président a pris la parole pour exprimer les regrets que cause à l'Académie la mort de son doyen, M. Natalis de Wailly. La séance a été ensuite levée en signe de deuil.

Séance du 17 décembre.

Ouvrages présentés. — Révillont : *Obligations du droit égyptien comparé aux autres droits de l'antiquité.* — De Witte et de Lasteyrie : *Gazette archéologique.* — Finot : *Inventaire des archives de la ville d'Hazebrouck.* — Cartaillac : *les Ages préhistoriques de l'Espagne et du Portugal.* — Engel Lehr : *Numismatique de l'Alsace.* — De Goeje : *Mémoire d'histoire et de géographie orientales.* — Guy Le Strange : *Description de la Syrie et de la Palestine, par Mukkadasi.*

Communication. — Le Blant : Résultats des fouilles archéologiques opérées en Italie.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 27 novembre.

Ouvrages présentés. — Antonelli : *les Chinois peints par un Français.* — Bressolles : *Théorie et pratique des dons manuels.* — Blarenberg : *Essai comparé sur les institutions, les lois et les mœurs de la Roumanie.* — Féraud-Giraud : *Traité des voies rurales publiques*

et privées. — De Crisenoy : *les Petites communes en France et en Italie.*

Lectures. — J. Legrand : Mémoire sur les colonies agricoles de la Société néerlandaise de bienfaisance. — Baudrillart : les Prétentions de Philippe V à la couronne de France.

Séance du 4 décembre.

Séance annuelle. — Cette séance a eu lieu sous la présidence de M. Geffroy.

Après avoir, suivant l'usage, fait la brève analyse des mémoires récompensés et proclamé les noms des lauréats : MM. Thaller, Magy, des Cilleuls, Guiraud, Hubault, Grodet et Mme de Witt, le président a exposé et défini l'origine, les travaux, la mission de l'Académie des sciences morales. Il a ensuite donné la parole à M. Jules Simon qui a lu une très intéressante étude sur Michelet.

Voici la liste des prix décernés par l'Académie :

Prix du Budget. — L'Académie avait proposé le sujet suivant :

« Des réformes qui pourraient être introduites dans la législation des faillites en France, d'après l'examen comparé des principales législations étrangères. » L'Académie décerne le prix, d'une valeur de 2,000 francs, à M. Edmond Thaller, professeur à la Faculté de droit de Lyon.

L'Académie avait prorogé à l'année 1886 le sujet suivant, qu'elle avait d'abord proposé pour le 30 novembre 1880, et prorogé une première fois à l'année 1883 : « La main-d'œuvre et son prix. » L'Académie ne décerne pas le prix. Elle accorde une récompense de 1,000 francs à M. Paul Beauregard, professeur agrégé à la Faculté de droit de Paris.

Prix Gegner. — Ce prix, de la valeur de 4,000 francs, est « destiné à soutenir un écrivain philosophe qui se sera signalé par des travaux sérieux, et qui contribuera, dès lors, au progrès de la science philosophique ». L'Académie décerne le prix à M. François Magy, agrégé de philosophie.

Prix Rossi. — L'Académie avait proposé, pour l'année 1886, le sujet suivant : « La question des salaires ». L'Académie ne décerne pas le prix. Elle accorde une récompense de 2,500 francs à M. Émile Chevalier, professeur à l'Institut agronomique.

Elle accorde, en outre, une récompense de 1,500 francs à M. Edmond Villey, professeur d'économie politique à la Faculté de droit de Caen ; et une mention honorable à M. Auguste Béchaux, professeur à la Faculté libre de droit de Lille.

Prix quinquennal. — L'Académie avait proposé, pour l'année 1886, la question suivante : « Constater l'état de l'indigence, rechercher les causes qui ont pu l'atténuer ou l'aggraver, les raisons de sa persistance depuis le XVIe siècle jusqu'en 1789, l'influence que les progrès de la richesse et les changements survenus dans les institutions politiques, économiques et charitables ont pu exercer sur la diminution ou sur l'accroissement de la misère ». L'Académie ne décerne pas le prix. Elle accorde une récompense de 3,000 francs à M. Alfred des Cilleuls, chef de division à la préfecture de la Seine.

Prix Bordin. — L'Académie avait proposé, pour l'année 1886, le sujet suivant : « Les assemblées provinciales dans l'empire romain ». L'Académie décerne le prix, d'une valeur de 2,500 francs, à M. Paul Guiraud, maître de conférences à l'École normale supérieure.

Prix Audiffred. — L'Académie partage le prix, d'une valeur de 5,000 francs, en deux portions égales de 2,500 francs chacune. Entre Mme de Witt, née Guizot, pour son ouvrage : *les Chroniqueurs de l'Histoire de France*, depuis les origines jusqu'au XVIe siècle ; et M. Gustave Hubault, pour un ensemble d'ouvrages sur l'histoire de France, depuis ses origines jusqu'à 1870. Elle accorde, en outre, une médaille de 500 francs à M. Albert Grodet, sous-directeur des colonies, pour l'ouvrage intitulé : *Notices coloniales* (ouvrage publié par les soins du ministère de la marine, à l'occasion de l'exposition universelle d'Anvers en 1885).

Séance du 11 décembre.

Ouvrages présentés. — X. Charmes : *Collection des travaux historiques.* — Doniol : *Histoire de la participation de la France à l'établissement des États-Unis d'Amérique.* — Jeans : *La suprématie de l'Angleterre, ses causes, ses organes, ses dangers;* traduction Baille.

Séance du 18 décembre.

Ouvrages présentés. — V. et E. Révillont : *Les obligations en droit égyptien.* — Ducrocq : *Études sur la loi communale du 5 avril 1884.* — Vergé : *Code des lois administratives.* — Pézeril : *Premiers éléments de logismographie.*

Lecture. — Baudrillart : les Prétentions de Philippe V à la couronne de France, 1728.

— Mlle Fournier, légataire universelle de M. Jules Andéoud, vient de faire une donation entre vifs à l'Académie d'une rente annuelle de 3,000 francs, pour la fondation d'un prix destiné à encourager les études, les travaux et les services relatifs à l'amélioration du sort des classes ouvrières et au soulagement des pauvres.

Les auteurs de toutes les nationalités seront admis à concourir, mais tous les mémoires devront être rédigés en français.

— Dans le concours de la fondation Bréant, l'Académie des sciences vient d'accorder les récompenses suivantes :

1° Récompense de 2,000 francs à M. Duflocq, pour son ouvrage intitulé : *Relation de l'épidémie cholérique observée à l'hôpital Saint-Antoine en novembre et en décembre 1884.*

2° M. A. Guérard, récompense de 1,500 francs pour son livre : *Port de Marseille ;* observations faites pendant l'épidémie cholérique de 1885.

3° M. Thoinot, récompense de 1,500 francs pour son *Histoire de l'épidémie cholérique de 1884 ; origine, marche, étiologie générale.*

Académie champenoise. — L'Académie champenoise a ouvert son concours pour 1887. Dans l'une des trois sections de ce concours, *l'Éloge de La Fontaine* est donné pour sujet. (Prose : maximum, 120 lignes ; poésie : 80 vers.) — Les manuscrits doivent être adressés à M. Bourgeois, président de l'Académie champenoise, à Épernay.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

FRANCE

Nominations de bibliothécaires. — M. Eugène Courmeaux, ancien député de Reims, vient d'être nommé bibliothécaire de cette ville.

— M. Lièvre, président du consistoire d'Angoulême, est nommé bibliothécaire de la ville de Poitiers.

Bibliothèque de l'Arsenal. — Sa collection de journaux. — On sait qu'il avait été question, il y a quelques années, de réunir, dans l'intérêt des études sur l'histoire moderne, la collection complète des journaux politiques publiés à Paris, et de l'établir dans la bibliothèque de l'Arsenal. Celle-ci, dès lors, a reçu du dépôt légal environ sept cents services de journaux; mais ce n'était là que l'alluvion quotidienne, le flot qui monte chaque jour.

Le présent et l'avenir étant assurés par le dépôt légal, on est allé vers le passé. L'ambition a été de faire une collection des journaux de la Révolution française, et cette ambition a été satisfaite dans la mesure du possible. Dès à présent, l'Arsenal possède une bibliothèque considérable des papiers publics de la première Révolution, des journaux de l'Empire, de la Restauration, du gouvernement de Juillet, de la République de 1848, du second Empire, du siège de Paris, de la Commune et des quatre présidences de la République. Il ne se passe presque pas de semaine que cette vaste collection ne s'accroisse de quelque rareté.

Ce n'est pas tout. Le ministère a, depuis trois ans, ajouté un autre dépôt qui complète le premier : c'est celui des journaux publiés dans nos colonies pour y défendre le droit et les intérêts des colons de la France, et de ceux qui se publient dans le même but à Paris ou ailleurs.

L'Algérie est représentée à l'Arsenal par près d'une centaine de journaux de toutes sortes. Il y en a plusieurs en arabe, trois en hébreu et un en espagnol.

La Tunisie, la Réunion, Chandernagor, Saïgon, Taïti, Nouméa, le Canada, les Antilles, la Plata, le Sénégal, la Roumanie, etc., ont aussi à l'Arsenal le dépôt de leur presse périodique.

Les bibliothèques d'art industriel de la ville de Paris. — Actuellement, les bibliothèques d'art industriel de la ville de Paris sont au nombre de trois :

La bibliothèque Forney, dans le XIe arrondissement, créée avec le montant du legs de 209,000 francs de l'honorable négociant dont elle porte le nom ; la petite bibliothèque spéciale de la mairie du IIe arrondissement, et celle de l'école communale, boulevard Montparnasse (XIVe arrondissement).

Une autre bibliothèque est en voie d'organisation à la mairie du IIIe arrondissement et sera ouverte au public probablement à la fin de l'année, époque à laquelle on compte avoir achevé le classement des 8,336 gravures dont elle disposera.

La fondation d'une bibliothèque dans les mairies des VIe et XVIIe arrondissements est prévue, dès que les faibles crédits nécessaires auront été votés par le conseil municipal.

Des trois bibliothèques ouvertes, la plus importante, en raison de sa dotation spéciale et sans doute aussi en raison de l'étendue des services qu'elle est appelée à rendre, est la bibliothèque Forney. C'est également celle qui, pour les détails de l'organisation et du fonctionnement, a servi de modèle.

Ouverte le 1er mars 1886, le nombre des lecteurs inscrits s'élève à 703, celui des prêts à 4,530, celui des consultations sur place à 3,694, ce qui porte, pour huit mois, le total des documents consultés à 8,294.

Le nombre des documents qui constituent le fond de la bibliothèque Forney comprend 1,512 volumes et 11,580 estampes.

L'administration, pour compléter cette œuvre, a organisé, avec le concours d'ingénieurs, d'artistes et d'industriels, au siège de la bibliothèque, des conférences, accompagnées toutes de tableaux, de projections ou d'expériences, ayant pour but de développer ou d'éclairer pour ainsi dire l'enseignement donné par le livre ; cette entreprise a eu un plein succès, et les auditeurs se pressaient à chaque conférence dans le préau de l'école de la rue Titon.

L'expérience du prêt, qui n'avait encore été faite que sur des livres, a été également adoptée pour les gravures et appliquée dans la mesure la plus large, sans autre réserve que pour quelques modèles coloriés à la main et par suite assez coûteux et fragiles ; sur 4,350 prêts effectués à la bibliothèque Forney, pas un n'a disparu, résultat qui témoigne du bon sens et de la probité des travailleurs.

Toutes ces indications suffisent à démontrer avec quelle faveur la création de la bibliothèque professionnelle Forney a été accueillie par la population ouvrière, non seulement du faubourg Saint-Antoine, mais de Paris tout entier, ainsi que le témoigne son registre d'inscription des lecteurs.

Les deux autres bibliothèques d'art industriel, fondées sur des bases beaucoup plus modestes que la bibliothèque Forney, ont reçu en principe la même organisation et elles ont trouvé, dès le jour de leur ouverture, la même faveur auprès du public spécial auquel elles sont destinées.

Le même système de prêts à domicile y est libéralement appliqué.

La section de la mairie du IIe arrondissement, ouverte en décembre 1885, avec des crédits ne dépassant pas 4,700 francs, possède actuellement 11,600 estampes ; le nombre des prêts en 1886 s'est élevé à 6,911.

La section de dessin de l'école du boulevard Montparnasse, ouverte en novembre 1885 avec des subventions s'élevant à 3,700 francs, possède 3,027 numéros et les prêts effectués au 31 octobre dernier avaient atteint le chiffre de 4,812.

Telle est présentement la situation des bibliothèques d'après le remarquable rapport de M. Feillet, chef du cabinet du préfet de la Seine, dans le service duquel se trouve cet intéressant service.

La création des bibliothèques d'art industriel a pu se faire avec des ressources très modiques ; leur entretien et leur développement n'imposent au budget que des dépenses légères, et l'on doit désirer que l'année qui va commencer voie en augmenter le nombre, car il s'agit d'une œuvre essentielle à la régénération de notre industrie nationale.

Bibliothèque publique de Dijon. — La bibliothèque publique de Dijon a reçu un legs important de M. Jules Marion, amateur et érudit dijonnais, mort récemment à Paris : tout un lot de beaux livres reliés magnifiquement avec armes pontificales. Ce sont des produits remarquables de l'art de la reliure en Italie aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles.

ÉTRANGER

Angleterre. — *British Museum.* — S. E. Rustem pacha, ambassadeur ottoman à Londres, vient d'offrir au British Museum de la part du sultan une belle collection de livres turcs, richement reliés. — Ce sont pour la plupart des rééditions d'ouvrages de l'école classique ainsi que quelques publications de l'école contemporaine. — Il se trouve une traduction turque de Robinson Crusoé.

Incendie de la bibliothèque de M. Macalister. — L'incendie qui a détruit le 25 novembre dernier l'habitation de M. Macalister, bibliothécaire de la ville de Leeds, a causé une perte irréparable à ce savant.

Le feu a consumé non seulement le manuscrit corrigé du catalogue de la bibliothèque de Leeds, mais encore le manuscrit d'une histoire de la philosophie qui avait coûté à M. Macalister huit années de travail.

Bibliothèque brûlée. — Le « Queen's College », de l'Université d'Oxford, a été complètement détruit par un incendie.

Un certain nombre de livres rares et précieux appartenant au collège ont été brûlés.

Allemagne. — *La bibliothèque Gœritz.* — M. Gœritz, simple instituteur primaire, était parvenu malgré ses modiques ressources à collectionner près de dix mille volumes parmi lesquels toutes les éditions originales des classiques allemands à partir du commencement du XVIe siècle jusqu'aux premières éditions de Schiller et de Gœthe. — M. Gœritz a fait don de sa bibliothèque à la ville de Berlin qui vient de l'installer dans le bâtiment de la caisse d'épargne où elle sera accessible au public trois fois par semaine de trois à six heures.

La bibliothèque ne comprend pas seulement des ouvrages littéraires ; on y trouve une collection très complète de livres de gymnastique, force gravures et portraits curieux ainsi qu'un grand nombre d'ouvrages historiques relatifs à Frédéric II de Prusse et aux guerres de l'indépendance.

Italie. — *Bibliothèque de Brera.* — La reine d'Angleterre a fait présent à la bibliothèque de Brera d'un exemplaire de l'ouvrage *The Works of Raphael Santi da Urbino as represented in the Raphael collection in the Royal library at Windsor Castle.*

Le volume, superbement relié, est orné des monogrammes royaux ; sur la couverture on lit les lignes suivantes :

« Cet ouvrage, imprimé par ordre de la reine, est donné par Sa Majesté à la Bibliothèque nationale de Milan. »

Le gouvernement des États-Unis et le gouvernement russe ont aussi envoyé des publications en présent à la Bibliothèque milanaise.

La collection *Manzonienne* s'enrichit continuellement d'autographes et de documents.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— Paris — Province — Étranger —

FRANCE

— M. Faugère donne dans la collection des grands écrivains de la France le premier volume des *Œuvres de Blaise Pascal.*

— M. de Lescure a publié, à la librairie Perrin, son *Étude sur Beaumarchais* qui a obtenu le prix d'éloquence décerné par l'Académie française.

— M. Georges Guibal, professeur d'histoire à la Faculté des lettres d'Aix, vient de publier une étude sur *Mirabeau et la Provence en 1789.*

Cette étude, parue tout d'abord dans les *Mémoires de l'Académie d'Aix*, est éditée, à Paris, par la librairie Thorin.

— M. Lorenz vient de faire paraître le second fascicule du tome IX de son *Catalogue général de la librairie française.* Nous rendrons compte ultérieurement de ce nouveau volume, mais nous tenions à signaler dès maintenant la continuation de cet ouvrage dont l'éloge n'est plus à faire.

Après la publication du tome X qui complètera la quatrième partie de son *Catalogue général* et l'apparition, en 1888, d'un dernier volume qui contiendra la table des matières des tomes IX et X, M. Lorenz prendra un repos qu'il a bien gagné et laissera à un autre bibliographe le soin de continuer son œuvre. Nous serions heureux qu'une distinction honorifique bien méritée vînt alors récompenser M. Lorenz de ses travaux si précieux.

— Le tome VII de la nouvelle édition de Du Cange vient de paraitre, à Niort, chez l'éditeur Favre.

— M. Carel vient de faire paraître une *Histoire de la ville de Caen, depuis Philippe-Auguste jusqu'à Charles IX.*

Nous avons reçu, de M. Henri Boutet, un délicieux *Almanach pour 1887*. Cette charmante petite plaquette, qui a paru chez les principaux libraires, contient douze pointes sèches de M. Boutet d'une parfaite exécution. A ces douze compositions répondent douze sonnets pleins d'humour et d'esprit de M. Paul Bonhomme. Voilà un calendrier qui a sa place indiquée dans les boudoirs de nos élégantes; elles accueillirent à merveille l'année dernière la tentative de M. Boutet; l'*Almanach pour 1887* jouira certainement du même succès.

ÉTRANGER

Allemagne. — *La nouvelle édition des œuvres de Gœthe.* — M. Robert Keil, de Weimar, vient de se défaire d'une intéressante collection de pièces et reliques historiques intéressant la période littéraire de Weimar. La grande-duchesse de Weimar a acheté pour 56,000 francs la plus grande partie de cette collection comprenant des autographes de Gœthe, Schiller et Wieland; on compte utiliser ces documents inédits pour la grande édition des œuvres de Gœthe actuellement en préparation.

La Société « Gœthe », de son côté, a fait l'acquisition de la bibliothèque Cohn, de Berlin, qu'on dit être aussi curieuse, dans son genre, que celle de M. Hirzel.

Un portrait de Gœthe, peint par Kolbe en 1822, ornera désormais le Gœthe muséum de Weimar.

Les premières publications de la Société ont commencé à paraître en décembre; elles comprennent des lettres inédites du poète relatives à son *Voyage en Italie.*

— La troisième partie des *Essais historiques et politiques*, de M. Hans Debruck, qui vient de paraître chez MM. Walther et Apoland à Berlin, contient les études suivantes : le général V. Clausewitz; la stratégie de Frédéric II et celle de Napoléon; le prince Frédéric-Charles; le corps des officiers prussiens; importance historique des inventions.

— M. Paul Heyse, l'auteur de plusieurs charmantes nouvelles en prose et en vers, avait publié, il y a douze ans, un premier roman en trois volumes, *die Kinder der Welt* (les enfants du siècle) et un deuxième *Im Paradiese* (au paradis), dans lequel il décrivait la vie artistique à Munich.

M. Paul Heyse vient une fois encore de s'essayer comme romancier en faisant paraître une troisième œuvre de longue haleine, *Der Roman der Stiftsdame* (le roman d'une chanoinesse). Berlin, W. Hertz.

— Les mémoires du comte de Beust viennent de paraître, à Stuttgart, sous ce titre : *Histoire de soixante-*

quinze ans. L'ouvrage est inachevé; le comte de Beust y travaillait quand la mort l'a surpris.

Italie. — L'éditeur Barbera a publié tout récemment l'ouvrage posthume de Raffaello Lambruschini, *Pensieri di un solitario*, avec une préface et des notes de M. Tabarrini.

— La collection diamant que publie M. Hœpli, de Milan, vient de s'enrichir de deux volumes de poésies de Moore, traduites par M. A. Maffei, et des *canti d'amore* de Gœthe, traduction d'Antonio Zardo.

— Le second volume des *Inscriptiones christianæ urbis Romæ septimo sæculo antiquiores* est en cours de publication.

— M. Fr. Rossi, de l'Université de Turin, publie une traduction d'importants manuscrits coptes du musée de cette ville, relatant la vie de saint Hilaire et le martyre de saint Ignace d'Antioche. Le texte copte est reproduit dans cet ouvrage.

Espagne. — M. Perez Dubrull, de Madrid, met en vente une traduction espagnole du *Ventre de Paris*, par D. Enrique Heric, et de *la Confession de Claude*, par Angel Luque.

— Le premier volume de la *Biblioteca de novelistas españoles contemporaneos*, que publie M. Daniel Cortezo, Barcelone, vient de paraître. C'est le roman *Los Pazos d'Ulloa*, par Emilia Parda Bazan. 1 vol. de 296 p. in-8°. — Prix : 3 francs.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

— Conformément au rapport de M. Depasse, le conseil municipal de Paris a adopté, non sans une vive discussion, une proposition de M. Hovelacque tendant à la publication d'un nouveau volume de l'*Histoire générale de Paris*, depuis les époques les plus reculées jusqu'à l'arrivée des Romains.

La rédaction de cet ouvrage a été confiée à M. de Mortillet, qui touchera une somme de 5,000 francs à titre de rémunération.

— M. Paul Stapfer prépare une nouvelle édition de son ouvrage sur *Shakespeare et les tragiques grecs*.

ÉTRANGER

Angleterre. — Le nouveau volume de poésies de lord Tennyson, que publient MM. Macmillan, comprend *Locksley Hall, Sixty years after and other poems*.

Les mêmes éditeurs ont en cours de publication six conférences de M. Edward A. Freeman, sur les principales époques de l'histoire de l'Europe. Les chapitres sont intitulés : *Europe before the Roman Power; — Rome and the new nations; — The divided Empire; — Survivals of Empire; — The World Romeless* et *Greek cities under Roman rule*.

— M. Walter Scott a sous presse une série de biographie des grands écrivains anglais (*Biographical series of great writers*) dont les premiers volumes comprendront les vies de Longfellow, Coleridge, Dickens et Rosetti.

Le prochain volume de la collection d'*English worthies* sera la biographie de Canning par M. Frank H. Hill, ancien directeur du *Daily News*.

Italie. — MM. S. Morpurgo, F. Rœdiger et A. Zenalti nous promettent une série de « bellissime historie, contrasti, lamenti e frottole, con alcune canzoni a ballo, strambotti, ecloghe, farse, capitoli e barzellette dei più eccellenti autori. Aggiuntevi assai tramutationi, villanelle alla napoletana, sonetti alla bergamasca et mariazi alla pavana, indovinelli riboboli e passerotti ».

Le premier fascicule de cette reproduction d'écrits curieux et rares vient de paraître et contient les *Strambotti*, de Luigi Pulci. Le prix du fascicule est d'un franc.

— Mme Adélaïde Ristori, la célèbre tragédienne, termine, dit-on, des mémoires très curieux qui auront pour titre : *Études et souvenirs*, et paraîtront simultanément en trois langues : français, italien et anglais.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

Publication de documents historiques inédits relatifs à la Révolution française. — Le ministre de l'instruction publique vient de décider qu'une commission, rattachée à la section des sciences économiques et sociales du comité des travaux historiques et scientiques, est instituée à l'effet de rechercher et de publier les documents historiques inédits relatifs à la Révolution de 1789.

Sont nommés membres de cette commission :

MM. Gréard, membre de l'Institut et du comité des travaux historiques et scientifiques, vice-recteur de l'Académie de Paris, *président;*
Carnot, Dide et de Rozières, sénateurs;
C. Pelletan, député;
Aulard, chargé de cours à la Faculté des lettres de Paris;
Buisson, directeur de l'enseignement primaire;
Charavay, archiviste-paléographe;
Léopold Delisle, membre de l'Institut, administrateur général, directeur de la Bibliothèque nationale;
Dreyfus-Brisac, publiciste;
Gazier, membre du comité des travaux historiques et scientifiques;
Marais de Beauchamps, chef de la direction de l'enseignement supérieur;
Maury, membre de l'Institut, directeur général des Archives nationales;
Rambaud, professeur à la Faculté des lettres de Paris;
Rocquain, chef de section aux Archives nationales;
Guillaume, membre de la commission de la *Revue pédagogique, secrétaire.*

École française de Rome. — M. le ministre de l'instruction publique vient de transmettre à l'Académie des inscriptions et belles-lettres une lettre de M. Le Blant, directeur de l'École française de Rome, qui donne les renseignements suivants sur les travaux des membres de cette école :

M. Fabre poursuit ses études sur le *Liber censuum.*

M. Pératé travaille sur les *Manuscrits à figures.*

M. Langlois s'occupe de l'étude des *Manuscrits français de l'Italie et du Regesta.*

M. Desrousseaux continue l'étude des *Manuscrits d'Hérodote.*

M. Auvray termine le dépouillement de la sixième année des *Registres de Grégoire IX.*

M. Pelissier dépouille la *Correspondance d'Hostenius avec des érudits ou amateurs illustres du commencement du* XVIIe *siècle.*

M. Noiret étudie les *Lettres de Michel Apostolia.*

M. Gsell étudie le *Principat de Domitien et le rôle du Sénat romain pendant l'anarchie militaire.*

M. Cadier va étudier, à Naples, les *Archives de Charles II d'Anjou.*

Société des études historiques. — La Société des études historiques vient de constituer son bureau, pour 1887, de la manière suivante : *président,* M. Wiesener, ancien professeur d'histoire au lycée Louis-le-Grand; *vice-présidents :* MM. le général Favé, de l'Institut, et J. Flach, professeur au Collège de France; *secrétaires :* MM. Joret-Desclosières, Dufour et de Boisjolin; *administrateur :* M. Racine.

Société des gens de lettres. — La Société des gens de lettres a ainsi distribué les prix dont elle dispose :

Prix Petit-Bourg : 1,000 francs, à M. Ch. Monselet.

Prix Jules Simon : 500 francs, à M. Alex. Bonneau.

Prix Arsène Houssaye : 500 francs, à M. J. Troubat.

Prix Alfred de Musset : 300 francs, à M. Savinien Lapointe.

Prix Taylor : 500 francs, partagés entre MM. Laurent et J. Roussy.

Prix Bonnemain : 500 francs, partagés entre MM. Blondeau et Séguin.

Prix du Congrès littéraire : 500 francs, partagés entre MM. Guigard, Jules Rouquette et A. Girard.

— M. Paschal Grousset vient d'être élu ou plutôt réélu membre de la Société des gens de lettres. Il avait donné volontairement sa démission en 1874, à la suite de la radiation de Jules Vallès, mais n'avait jamais été lui-même, comme l'ont avancé certains journaux, l'objet d'une mesure semblable.

On sait que M. Paschal Grousset donne, sous le pseudonyme de Philippe Davyl, des articles littéraires fort appréciés.

M. Gréard. — Le nouvel académicien, M. Gréard,

a été « interviewé » par un journaliste auquel il a bien voulu fournir les explications suivantes :

« Ma carrière, monsieur, a-t-il dit, fut longue et laborieuse; la patience en a fait le plus grand mérite, et, à défaut d'éclat, elle m'a, j'ose le dire, procuré la plus saine des jouissances : la conscience d'un devoir accompli. Si l'Académie avait voulu choisir, parmi nos contemporains, en remplacement du regretté de Falloux, un grand littérateur, un hardi poète, je ne me serais pas laissé porter sur les rangs des candidats. Mais je sais, et vous ne l'ignorez point vous-même, que l'Académie est une *Compagnie*, avant tout, et qu'elle admet dans son sein toutes les personnalités qui représentent une des branches de la littérature, sans exclusion d'aucun genre.

« Mes débuts furent, comme je vous l'ai dit, très laborieux. Professeur à Metz, au sortir de l'École normale, puis dans différents lycées, c'est seulement après quinze années de professorat militant que je fus attaché à l'administration universitaire, d'abord comme inspecteur de l'Académie de Paris, puis comme directeur de l'instruction primaire au ministère.

« C'est là qu'on vint me proposer la succession de M. Zévort au vice-rectorat de l'Académie de Paris.

« Ainsi suffisamment récompensé de mes premiers labeurs, je m'applique aujourd'hui, autant que me le permettent mes fonctions, à une tâche que j'ai entreprise depuis quelque temps. Sans un malentendu avec mon éditeur, une série d'ouvrages sur l'*Éducation des femmes par les femmes* aurait déjà paru.

« La première de ces séries comprend déjà des études sur Fénelon, qui se soucia, toute sa vie, de cette branche intéressante de la pédagogie; Mme de Maintenon, qui créa Saint-Cyr, cent et quelques années avant que germât dans l'esprit de Napoléon l'institution de la Légion d'honneur; Jean-Jacques Rousseau, Mme d'Épinay, son amie; Mme Necker, Mme Roland. Ces ouvrages se succèderont rapidement, et, quelle qu'en soit la fortune, je m'estimerai heureux de pouvoir les offrir à l'Académie, qui m'a jugé digne de me compter parmi ses membres. »

Les ennemis du livre dans le passé. — Après une guerre heureuse en Égypte, lisons-nous dans *la Buchh. Borsen Bl.*, Antiochus Ier retournait, en l'an 169 avant l'ère chrétienne, au pays de Judée où une révolution venait d'éclater. Il commit les plus horribles forfaits contre les Juifs restés fidèles à leur foi, il détruisit les édifices sacrés et les objets de culte, et faisait déchirer et brûler les livres des lois divines et tuer tous ceux chez qui l'on trouvait les livres de Dieu et tous ceux qui observaient la loi de Dieu.

Qui ne connaît le sort des livres sibyllins! Ces livres, contenant les oracles et les prophéties des Sibylles, surtout ceux de Cuma, avaient, d'après la légende, été achetés d'une vieille femme inconnue, par le roi Tarquinius Superbus, après qu'elle en eût brûlé six. Ce n'est que sur l'ordre exprès du Sénat qu'ils pouvaient être consultés par les connaisseurs désignés à cet effet; violation du secret fut punie de la peine des parricides et des sacrilèges. Sous le règne sanglant de Sullas ils devenaient, en 82 avant l'ère chrétienne, la proie des flammes dans l'incendie du Capitole où ils étaient conservés. On en a bien bien fait une espèce de nouvelle édition, mais celle-ci fut également livrée aux flammes en l'année 407 de notre ère, sur l'ordre du vandale politique Stilicho.

La bibliothèque alexandrine, la plus grande et la plus célèbre de toutes les anciennes collections de livres, fondée par Ptolomæus II Philadelphos, avait déjà, sous Ptolomæus Evergetes, atteint le nombre de 50,000 rouleaux, collectionnés par l'Athénien savant Demetrius Phalereus. Au zénith de son existence, lorsqu'elle fut dirigée par des savants comme Zenodot, Callimachus, Eratosthènes, Aristarch, etc., elle se composait de 490,000 rouleaux, et, si l'on compte les doubles, de 700,000 rouleaux.

La plus grande partie comprenant les littératures romaine, grecque, indienne et égyptienne et qui fut conservée dans un musée spécial à côté du palais royal, fut la proie des flammes pendant la bataille suprême de César qui n'avait plus de troupes contre les masses du peuple déchaîné de la ville de commerce en 48-47 avant l'ère chrétienne. Elle fut bien complétée par la bibliothèque de Pergamon, que Marc Anton donna comme cadeau à la reine Kléopatra; mais ces compléments aussi furent anéantis lors de la prise d'Alexandrie par Amau (604 après Christus). On sait que le calife Omar répondait au grammairien Philoponos, qui le priait d'épargner la bibliothèque : « Ou ces livres contiennent les doctrines du Coran et alors ils sont superflus, ou ils contiennent d'autres doctrines et alors ils sont nuisibles. » A la suite de cette sentence les rouleaux furent distribués aux 4,000 établissements de bains de la ville, où ils servirent abondamment pendant six mois (?) comme combustible.

Une autre bibliothèque moins importante se trouvait dans le Serapeum et contenait 32,000 rouleaux dont beaucoup de doubles. Elle s'était conservée jusqu'au temps de Theodosius le Grand (391 de notre ère) et fut alors détruite par une bande de fanatiques chrétiens, qui, à l'occasion du culte de Serapis, avaient été excités par l'archevêque Theophilus.

Erich Schroeder a découvert en 1867 un vieux manuscrit dans lequel on lit que toutes les œuvres écrites en caractères runiques furent brûlées au commencement du XIe siècle sur l'ordre du roi Olaüs de Suède, qui dans l'écriture runique croyait avoir trouvé un empêchement à l'introduction de la chrétienté dans ses pays. En l'an 1000, il faisait appeler tous les grands de son État et ceux-ci décidaient le remplacement de l'écriture runique par les caractères latins et la destruction complète des œuvres contenant des fausses doctrines (hérésie). Par suite de cette rage de destruction, des nombres énormes d'œuvres sur l'histoire et sur les antiquités de ces nations ont été perdus; on croit que, de cette sorte, les œuvres des Jorundus, Gisrurus, Schulemontanus et Alterus Magnus ont été détruites.

Mohamed II accordait pleine liberté de pillage à ses soldats après la prise de Constantinople en 1453. La plus large application fut faite de ce droit et il n'est pas étonnant qu'à côté d'autres trésors, les riches bibliothèques d'églises et avant tout celle fondée avec tant d'amour et de dévouement par l'empereur Constantin, furent détruites.

En l'an 1508, le cardinal Ximénès, après avoir persuadé 3,000 mahométans de se faire chrétiens, fit brûler tous les livres mahométans sans considération d'auteur et de contenu. C'est ainsi que plus de 5,000 volumes, avec leurs reliures et miniatures magnifiques et précieuses, furent voués à la ruine.

Deux ans plus tard, en 1510, l'empereur Maximilien Ier rendait un décret qui mettait à l'index tous les livres hébreux, à l'exception de la bible, en disant qu'ils ne contenaient que des blasphèmes, de la magie et autres semblables choses dangereuses. Le savant Johannes Reuchlin protestait dans son livre *speculum*.

Le clergé de Cologne et de Paris condamnait cet écrit et faisait tout ce qu'il pouvait pour préparer à son auteur le même sort dont il voulait sauver les œuvres qu'il défendait. Heureusement l'influence de l'empereur le préservait d'un tel sort.

Matthias Corvinus, roi de Hongrie et de Bohême, fondait à Pesth trois bibliothèques qui en peu de temps contenaient 50,000 volumes. Trente employés, sous la direction du peintre dalmate célèbre, Félix Ragusinus, avaient la tâche d'orner les volumes avec des dessins et des miniatures. Ces bibliothèques contenaient principalement des manuscrits sur parchemin, enfermés dans d'élégantes reliures, ornées de fermoirs en argent et autre métal, et des armes du propriétaire (un corbeau portant un anneau dans son bec). Lorsqu'en 1526, Pesth fut pris par les Turcs sous Soliman II, le cardinal Bozmann offrait en vain 200,000 florins d'or pour sauver la bibliothèque inestimable comme prix ; les vainqueurs laissaient libre champ à leur rage de destruction, ils détruisirent les livres et s'approprièrent les fermoirs en argent, etc.

Ne parlons qu'en passant des bûchers dressés par les Savonarole et autres fanatiques pour la destruction des livres profanes ; car, dans des cas spéciaux, un nombre relativement faible de livres furent sacrifiés par eux.

Vers le milieu du XVIe siècle, Charles V défendait tous les livres hérétiques et menaçait les lecteurs des écrits d'un Luther et d'autres hérétiques des peines les plus dures. Il rendait en outre un décret contre ceux qui possédaient des livres de cette espèce, car il les déclarait comme révoltés et les menaçait de mort s'ils ne brûlaient pas immédiatement tous les livres défendus. Il est facile de comprendre que cette menace voua aux flammes des trésors sans nombre.

Des livres hérétiques furent souvent par politique l'objet des défenses impériales. Ainsi Constantin défendait les œuvres des Eunomiens et des Manichéens ; Théodosius fit brûler ceux d'un Nestor, de même Marzian les écrits des Urichiens et, en Espagne, le roi Recaredo ceux des Ariens. Après 1300, les papes romains s'occupaient à leur manière de la littérature en faisant brûler des livres, en défendant leur lecture et en punissant leurs auteurs. C'est ainsi que Léon X condamnait Luther et défendait ses écrits sous la peine d'excommunication ; son exemple fut imité par des papes ses successeurs, et les bulles se succédèrent dans le même sens.

Les cas indiqués ci-dessus ne tarissent nullement la liste des destructions de livres, on pourrait ajouter encore beaucoup d'autres exemples jusqu'à nos jours. Mais, en général, il paraît impossible que de nos jours des faits semblables puissent se reproduire, faits qui, pour la science et la connaissance de la vie de nos ancêtres, sont tant à déplorer.

(*Journal de l'Imprimerie et de la Librairie.*)

Catalogues des bibliothèques non vendues. — On pourrait faire une liste très nombreuse des diverses bibliothèques cataloguées depuis un ou deux siècles, sans que leurs heureux possesseurs eussent l'intention de s'en séparer en les vendant. Autrefois, comme aujourd'hui, bon nombre de bibliophiles professaient pour leurs livres un véritable culte, qui ne pouvait mieux s'exprimer que par l'énumération ou la définition raisonnée de ces richesses. C'est ainsi que nous voyons, en 1770, le président Chrétien François II de Lamoignon, faisant rédiger par L. Fr. de la Tour, et imprimer pour son usage particulier, au nombre de quinze exemplaires seulement, le catalogue de ses livres imprimés et manuscrits, avec une table des auteurs et des anonymes ; cette édition remarquable fut tirée sur papier de coton fabriqué *ad hoc* à Angoulême. Ce catalogue n'avait rien de commun avec celui qui fut dressé plus tard par Mérigot, en 1791 (en 3 vol. in-8°), pour la vente de cette collection, après le décès de M. de Lamoignon. Le marquis de Rothelin (Charles d'Orléans), aussi célèbre par son talent de numismate que par son goût de bibliophile, avait dressé lui-même, pour son usage, un catalogue très important par les notes et les remarques savantes qui l'accompagnaient. Nous en dirons autant de la bibliothèque du cardinal de Rohan, dont le catalogue dressé par l'abbé Oliva, son bibliothécaire, ne comprenait pas moins de 25 volumes in-fol. mss., dont le noyau servit plus tard à former l'éminente collection du maréchal de Rohan, prince de Soubise. Personne n'a oublié l'inventaire raisonné que fit imprimer, en 1818, M. Ant.-Aug. Renouard, sous le titre de : *Catalogue de la bibliothèque d'un amateur*, avec notes bibliographiques, critiques et littéraires (4 vol. in-8°), ni celui de M. Viollet-le-Duc (*Catalogue de la bibliothèque poétique*, etc. Paris, in-8°, 1843). On sait que M. Ambroise Firmin-Didot publia, de son côté, vers 1866, le premier fascicule de son incomparable bibliothèque. Citons encore plus près de nous la description d'un choix de livres faisant partie de la bibliothèque d'un amateur bordelais, en 1872 (Bordeaux, Gounouilhou, imprimé

pour l'auteur, M. H. B., in-16 de 243 pages). Ce catalogue ne fut tiré qu'à 100 exemplaires et n'a pas été livré au commerce; il comprenait 569 articles du plus grand prix, puisqu'un bibliophile anglais, pour devenir propriétaire de cette précieuse collection, avait offert à M. H. Bordes, son heureux possesseur, la somme ronde de 400,000 francs, laquelle fut repoussée sans hésitation. Nous ne saurions mieux clore cette petite revue catalographique qu'en mentionnant le catalogue, quoique encore incomplet, de la collection du baron James de Rothschild.

(*L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux.*)

Le fauteuil des Muses. — Curieuse histoire d'un fauteuil célèbre, dans *le Gil Blas :*

Savez-vous ce qu'est devenu le fameux fauteuil des Muses, brodé autrefois par Mme de Girardin ?

Il est chez M. Alexandre Dumas. On sait que ce fauteuil, vendu trois ou quatre fois sa valeur, avait été donné à Mme O'Connel en échange d'une esquisse de cette dernière, représentant Lamartine à l'Hôtel de Ville.

L'histoire de ce fauteuil est tout ce qu'il y a de plus curieux. Il était réservé, lors du fameux pique-nique qui avait lieu chez Mme O'Connel, à Théophile Gautier, et, en l'absence de celui-ci, il devenait la propriété d'Alexandre Dumas ou d'Alfred de Musset. Plus tard, comme Gautier s'était brouillé avec Mme O'Connel, ce fut Alexandre Dumas qui en devint le propriétaire. Aussi, à la vente de Mme O'Connel, Alexandre Dumas fils fut-il le dernier enchérisseur.

Livres de format minuscule. — Le plus petit livre du monde, nous apprend *le Bulletin de l'imprimerie*, se trouve entre les mains de lord Dufferin. C'est une édition du livre sacré des *Sikhs*, imprimée sur un format dont la grandeur ne dépasse pas la moitié d'un timbre-poste.

Soutenance de thèse. — M. Th. Homolle, professeur suppléant au Collège de France, a soutenu, le 8 décembre 1886, les deux thèses suivantes pour le doctorat devant la Faculté des lettres de Paris.

Thèse latine : *De antiquissimis Dianæ simulacris deliacis.*

Thèse française : Les Archives de l'intendance sacrée à Délos.

Syndicat de la presse parisienne. — Le syndicat de la presse parisienne a procédé à la nomination de son bureau, qui se trouve ainsi composé pour l'année 1886-87.

Président honoraire : M. Ph. Jourde (*Siècle*); président : M. Adrien Hébrard (*Temps*); vice-président : M. Duverdy (*Gazette des Tribunaux*); secrétaire : M. Charles Laurent (*Paris*); trésorier : M. Gal (*Liberté*). M. G. Rouy a été désigné comme secrétaire adjoint.

La Revue de la Révolution. — M. Gustave Bord, directeur de *la Revue de la Révolution*, rectifie une note publiée par plusieurs journaux et d'après laquelle M. d'Héricault aurait renoncé à la co-direction de cette revue. M. Bord déclara être et rester le seul directeur de ce recueil auquel M. d'Héricault cessé d'ailleurs de collaborer. De son côté, ce dernier va prochainement publier une revue analogue à laquelle il compte se consacrer tout entier.

Union internationale pour la protection des œuvres littéraires et artistiques.

M. Paul Delalain, président du syndicat de la propriété littéraire et artistique, a bien voulu nous communiquer le texte de la convention et de ses annexes concernant la création d'une Union internationale pour la protection des œuvres littéraires et artistiques; convention qui a été soumise, le 9 septembre dernier, à la signature des États contractants.

Voici la teneur de ce document :

Convention concernant la création d'une Union internationale pour la protection des œuvres littéraires et artistiques.

Sa Majesté l'empereur d'Allemagne, roi de Prusse; Sa Majesté le roi des Belges; Sa Majesté catholique le roi d'Espagne, en son nom Sa Majesté la reine régente du royaume; le Président de la République française; Sa Majesté la reine du Royaume-Uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, impératrice des Indes; le Président de la République d'Haïti; Sa Majesté le roi d'Italie; le Président de la République de Libéria; le Conseil fédéral de la Confédération suisse; Son Altesse le bey de Tunis;

Également animés du désir de protéger d'une manière efficace et aussi uniforme que possible les droits des auteurs sur leurs œuvres littéraires et artistiques,

Ont résolu de conclure une convention à cet effet et ont nommé pour leurs plénipotentiaires, savoir :

Sa Majesté l'empereur d'Allemagne, roi de Prusse :

Le sieur Otto von Bülow, conseiller intime actuel de légation et chambellan de Sa Majesté, son envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire près la Confédération suisse;

Sa Majesté le roi des Belges :

Le sieur Maurice Delfosse, son envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire près la Confédération suisse;

Sa Majesté catholique le roi d'Espagne, en son nom Sa Majesté la reine régente du royaume :

Le sieur comte de la Almina, sénateur, envoyé ex-

traordinaire et ministre plénipotentiaire près la Confédération suisse;

Le sieur don José Villa-Amil y Castro, chef de section de la propriété intellectuelle au ministère de l'instruction publique, docteur en droit civil et canonique, membre du corps facultatif des archivistes, bibliothécaires et archéologues, ainsi que des académies de l'histoire, des beaux-arts de Saint-Ferdinand, et de celle des sciences de Lisbonne;

Le Président de la République française :

Le sieur François-Victor-Emmanuel Arago, sénateur, ambassadeur de la République française près la Confédération suisse;

Sa Majesté la reine du Royaume-Uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, impératrice des Indes :

Sir Francis Ottiwell Adams, chevalier commandeur de l'ordre très distingué de Saint-Michel et Saint-George, compagnon du très honorable ordre du Bain, son envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à Berne;

Le sieur John Henry Gibbs Bergne, compagnon de l'ordre très distingué de Saint-Michel et Saint-George, directeur au département des affaires étrangères à Londres;

Le Président de la République d'Haïti :

Le sieur Louis-Joseph Janvier, docteur en médecine de la Faculté de Paris, lauréat de la Faculté de médecine de Paris, diplômé de l'École des sciences politiques de Paris (section administrative), diplômé de l'École des sciences politiques de Paris (section diplomatique), médaille décorative d'Haïti de troisième classe;

Sa Majesté le roi d'Italie :

Le sieur Charles-Emmanuel Beccaria des marquis d'Incisa, chevalier des ordres des S. S. Maurice et Lazare et de la Couronne d'Italie, son chargé d'affaires près la Confédération suisse;

Le Président de la République de Libéria :

Le sieur Guillaume Kœntzer, conseiller impérial, consul général, membre de la Chambre de commerce de Vienne;

Le Conseil fédéral de la Confédération suisse :

Le sieur Numa Droz, vice-président du Conseil fédéral, chef du département du commerce et de l'agriculture;

Le sieur Louis Ruchonnet, conseiller fédéral, chef du département de justice et police;

Le sieur A. d'Orelli, professeur de droit à l'Université de Zurich;

Son Altesse le bey de Tunis :

Le sieur Louis Renault, professeur à la Faculté de droit de Paris et à l'École libre des sciences politiques, chevalier de la Légion d'honneur, chevalier de l'ordre de la Couronne d'Italie;

Lesquels, après s'être communiqué leurs pleins pouvoirs respectifs, trouvés en bonne et due forme, sont convenus des articles suivants :

Texte de la Convention.

Article premier. — Les pays contractants sont constitués à l'état d'Union pour la protection des droits des auteurs sur leurs œuvres littéraires ou artistiques.

Art. 2. — Les auteurs ressortissant à l'un des pays de l'Union, ou leurs ayants cause, jouissent, dans les autres pays, pour leurs œuvres, soit publiées dans un de ces pays, soit non publiées, des droits que les lois respectives accordent actuellement ou accorderont par la suite aux nationaux.

La jouissance de ces droits est subordonnée à l'accomplissement des conditions et formalités prescrites par la législation du pays d'origine de l'œuvre; elle ne peut excéder, dans les autres pays, la durée de la protection accordée dans ledit pays d'origine.

Est considéré comme pays d'origine de l'œuvre celui de la première publication, ou, si cette publication a lieu simultanément dans plusieurs pays de l'Union, celui d'entre eux dont la législation accorde la durée de protection la plus courte.

Pour les œuvres non publiées, le pays auquel appartient l'auteur est considéré comme pays d'origine de l'œuvre.

Art. 3. — Les stipulations de la présente convention s'appliquent également aux éditeurs d'œuvres littéraires et artistiques publiées dans un des pays de l'Union, et dont l'auteur appartient à un pays qui n'en fait pas partie.

Art. 4. — L'expression « œuvres littéraires et artistiques » comprend les livres, brochures ou tous autres écrits; les œuvres dramatiques ou dramatico-musicales, les compositions musicales avec ou sans paroles; les œuvres de dessin, de peinture, de sculpture, de gravure; les lithographies, les illustrations, les cartes géographiques; les plans, croquis et ouvrages plastiques, relatifs à la géographie, à la topographie, à l'architecture ou aux sciences en général; enfin toute production quelconque du domaine littéraire, scientifique ou artistique, qui pourrait être publiée par n'importe quel mode d'impression ou de reproduction.

Art. 5. — Les auteurs ressortissant à l'un des pays de l'Union, ou leurs ayants cause, jouissent, dans les autres pays, du droit exclusif de faire ou d'autoriser la traduction de leurs ouvrages jusqu'à l'expiration de dix années à partir de la publication de l'œuvre originale dans l'un des pays de l'Union.

Pour les ouvrages publiés par livraisons, le délai de dix années ne compte qu'à dater de la publication de la dernière livraison de l'œuvre originale.

Pour les œuvres composées de plusieurs volumes publiés par intervalles, ainsi que pour les bulletins ou cahiers publiés par des sociétés littéraires ou savantes ou par des particuliers, chaque volume, bulletin ou cahier est, en ce qui concerne le délai de dix années, considéré comme ouvrage séparé.

Dans les cas prévus au présent article, est admis comme date de publication, pour le calcul des délais de protection, le *31 décembre* de l'année dans laquelle l'ouvrage a été publié.

Art. 6. — Les traductions licites sont protégées comme des ouvrages originaux. Elles jouissent, en conséquence, de la protection stipulée aux articles 2 et 3 en ce qui concerne leur reproduction non autorisée dans les pays de l'Union.

Il est entendu que, s'il s'agit d'une œuvre pour laquelle le droit de traduction est dans le domaine public, le traducteur ne peut pas s'opposer à ce que la même œuvre soit traduite par d'autres écrivains.

Art. 7. — Les articles de journaux ou de recueils périodiques, publiés dans l'un des pays de l'Union, peuvent être reproduits, en original ou en traduction, dans les autres pays de l'Union, à moins que les auteurs ou éditeurs ne l'aient expressément interdit. Pour les recueils, il peut suffire que l'interdiction soit faite d'une manière générale en tête de chaque numéro du recueil.

En aucun cas, cette interdiction ne peut s'appliquer aux articles de discussion politique ou à la reproduction des nouvelles du jour et des *faits divers*.

Art. 8. — En ce qui concerne la faculté de faire licitement des emprunts à des œuvres littéraires ou artistiques pour des publications destinées à l'enseignement ou ayant un caractère scientifique, ou pour des chrestomathies, est réservé l'effet de la législation des pays de l'Union et des arrangements particuliers existants ou à conclure entre eux.

Art. 9. — Les stipulations de l'article 2 s'appliquent à la représentation publique des œuvres dramatiques ou dramatico-musicales, que ces œuvres soient publiées ou non.

Les auteurs d'œuvres dramatiques ou dramatico-musicales ou leurs ayants cause sont, pendant la durée de leur droit exclusif de traduction, réciproquement protégés contre la représentation publique non autorisée de la traduction de leurs ouvrages.

Les stipulations de l'article 2 s'appliquent également à l'exécution publique des œuvres musicales non publiées ou de celles qui ont été publiées, mais dont l'auteur a expressément déclaré sur le titre ou en tête de l'ouvrage qu'il en interdit l'exécution publique.

Art. 10. — Sont spécialement comprises parmi les reproductions illicites auxquelles s'applique la présente convention, les appropriations indirectes non autorisées d'un ouvrage littéraire ou artistique, désignées sous des noms divers, tels que *adaptations, arrangements de musique,* etc., lorsqu'elles ne sont que la reproduction d'un tel ouvrage, dans la même forme ou sous une autre forme, avec des changements, additions ou retranchements, non essentiels, sans présenter d'ailleurs le caractère d'une nouvelle œuvre originale.

Il est entendu que, dans l'application du présent article, les tribunaux des divers pays de l'Union tiendront compte, s'il y a lieu, des réserves de leurs lois respectives.

Art. 11. — Pour que les auteurs des ouvrages protégés par la présente convention soient, jusqu'à preuve contraire, considérés comme tels et admis, en conséquence, devant les tribunaux des divers pays de l'Union, à exercer des poursuites contre les contrefaçons, il suffit que leur nom soit indiqué sur l'ouvrage en la manière usitée.

Pour les œuvres anonymes et pseudonymes, l'éditeur dont le nom est indiqué sur l'ouvrage est fondé à sauvegarder les droits appartenant à l'auteur. Il est, sans autres preuves, réputé ayant cause de l'auteur anonyme ou pseudonyme.

Il est entendu, toutefois, que les tribunaux peuvent exiger, le cas échéant, la production d'un certificat délivré par l'autorité compétente, constatant que les formalités prescrites, dans le sens de l'article 2, par la législation du pays d'origine ont été remplies.

Art. 12. — Toute œuvre contrefaite peut être saisie à l'importation dans ceux des pays de l'Union où l'œuvre originale a droit à la protection légale.

La saisie a lieu conformément à la législation intérieure de chaque pays.

Art. 13. — Il est entendu que les dispositions de la présente convention ne peuvent porter préjudice, en quoi que ce soit, au droit qui appartient au gouvernement de chacun des pays de l'Union de permettre, de surveiller, d'interdire, par des mesures de législation ou de police intérieure, la circulation, la représentation, l'exposition de tout ouvrage ou production à l'égard desquels l'autorité compétente aurait à exercer ce droit.

Art. 14. — La présente convention, sous les réserves et conditions à déterminer d'un commun accord, s'applique à toutes les œuvres qui, au moment de son entrée en vigueur, ne sont pas encore tombées dans le domaine public dans leur pays d'origine.

Art. 15. — Il est entendu que les gouvernements des pays de l'Union se réservent respectivement le droit de prendre séparément, entre eux, des arrangements particuliers, en tant que ces arrangements conféreraient aux auteurs ou à leurs ayants cause des droits plus étendus que ceux accordés par l'Union, ou qu'ils renfermeraient d'autres stipulations non contraires à la présente convention.

Art. 16. — Un office international est institué sous le nom de *Bureau de l'Union internationale pour la protection des œuvres littéraires et artistiques.*

Ce bureau, dont les frais sont supportés par les administrations de tous les pays de l'Union, est placé sous la haute autorité de l'administration supérieure de la Confédération suisse, et fonctionne sous sa surveillance. Les attributions en sont déterminées d'un commun accord entre les pays de l'Union.

Art. 17. — La présente convention peut être sou-

mise à des revisions en vue d'y introduire les améliorations de nature à perfectionner le système de l'Union.

Les questions de cette nature, ainsi que celles qui intéressent à d'autres points de vue le développement l'Union, seront traitées dans des conférences qui auront lieu successivement dans les pays de l'Union entre les délégués desdits pays.

Il est entendu qu'aucun changement à la présente convention ne sera valable pour l'Union que moyennant l'assentiment unanime des pays qui la composent.

Art. 18. — Les pays qui n'ont pas pris part à la présente convention, et qui assurent chez eux la protection légale des droits faisant l'objet de cette convention, seront admis à y accéder sur leur demande.

Cette accession sera notifiée par écrit au gouvernement de la Confédération suisse, et par celui-ci à tous les autres.

Elle emportera, de plein droit, adhésion à toutes les clauses et admission à tous les avantages stipulés dans la présente convention.

Art. 19. — Les pays accédant à la présente convention ont aussi le droit d'y accéder en tout temps pour leurs colonies ou possessions étrangères.

Ils peuvent, à cet effet, soit faire une déclaration générale par laquelle toutes leurs colonies ou possessions sont comprises dans l'accession, soit nommer expressément celles qui y sont comprises, soit se borner à indiquer celles qui en sont exclues.

Art. 20. — La présente Convention sera mise à exécution trois mois après l'échange des ratifications et demeurera en vigueur pendant un temps indéterminée, jusqu'à l'expiration d'une année à partir du jour où la dénonciation en aura été faite.

Cette dénonciation sera adressée au gouvernement chargé de recevoir les accessions. Elle ne produira son effet qu'à l'égard du pays qui l'aura faite, la convention restant exécutoire pour les autres pays de l'Union.

Art. 21. — La présente convention sera ratifiée, et les ratifications en seront échangées à Berne, dans le délai d'un an au plus tard.

En foi de quoi les plénipotentiaires respectifs l'ont signée et y ont apposé le cachet de leurs armes.

Fait à Berne, le neuvième jour du mois de septembre de l'an mil huit cent quatre-vingt-six.

Pour l'Allemagne :	Otto von Bülow.
Pour la Belgique :	Maurice Delfosse.
Pour l'Espagne :	Comte de la Almina. José Villa-Amil y Castro.
Pour la France :	Emmanuel Arago.
Pour la Grande-Bretagne :	(L. S.) F. O. Adams, (L. S.) J. H. G. Bergne.
Pour Haïti :	Louis-Joseph Janvier.
Pour l'Italie :	E. di Beccaria.
Pour Libéria :	Kœntzer.
Pour la Suisse :	Droz. L. Ruchonnet. A. d'Orelli.
Pour la Tunisie :	L. Renault.

Article additionnel.

Les plénipotentiaires réunis pour signer la convention concernant la création d'une *Union internationale pour la protection des œuvres littéraires et artistiques* sont convenus de l'article additionnel suivant, qui sera ratifié en même temps que l'acte auquel il se rapporte :

La convention conclue à la date de ce jour n'affecte en rien le maintien des conventions actuellement existantes entre les pays contractants, en tant que ces conventions confèrent aux auteurs ou à leurs ayants cause des droits plus étendus que ceux accordés par l'Union, ou qu'elles renferment d'autres stipulations qui ne sont pas contraires à cette convention.

En foi de quoi, les plénipotentiaires respectifs ont signé le présent article additionnel.

Fait à Berne, le neuvième jour du mois de septembre de l'an mil huit cent quatre-vingt-six.

(Suivent les mêmes signatures.)

Protocole de clôture.

Au moment de procéder à la signature de la convention conclue à la date de ce jour, les plénipotentiaires soussignés ont déclaré et stipulé ce qui suit :

1° Au sujet de l'article 4, il est convenu que ceux des pays de l'Union où le caractère d'œuvres artistiques n'est pas refusé aux œuvres photographiques s'engagent à les admettre, à partir de la mise en vigueur de la convention conclue en date de ce jour, au bénéfice de ses dispositions. Ils ne sont, d'ailleurs, tenus de protéger les auteurs desdites œuvres, sauf les arrangements internationaux existants ou à conclure, que dans la mesure où leur législation permet de le faire.

Il est entendu que la photographie autorisée d'une œuvre d'art protégée jouit, dans tous pays de l'Union, de la protection légale au sens de ladite convention, aussi longtemps que dure le droit principal de reproduction de cette œuvre même, et dans les limites des conventions privées entre les ayants droit.

2° Au sujet de l'article 9, il est convenu que ceux des pays de l'Union dont la législation comprend implicitement, parmi les œuvres dramatico-musicales, les œuvres chorégraphiques, admettent expressément lesdites œuvres au bénéfice des dispositions de la convention conclue en date de ce jour.

Il est d'ailleurs entendu que les contestations qui s'élèveraient sur l'application de cette clause demeurent réservées à l'appréciation des tribunaux respectifs.

3° Il est entendu que la fabrication et la vente des instruments servant à reproduire mécaniquement des airs de musique empruntés au domaine privé ne sont pas considérées comme constituant le fait de contrefaçon musicale.

4° L'accord commun prévu à l'article 14 de la convention est déterminé ainsi qu'il suit :

L'application de la convention aux œuvres non tombées dans le domaine public au moment de sa mise en vigueur aura lieu suivant les stipulations y relatives contenues dans les conventions spéciales existantes ou à conclure à cet effet.

A défaut de semblables stipulations entre pays de l'Union, les pays respectifs règleront, chacun pour ce qui le concerne, par la législation intérieure, les modalités relatives à l'application du principe contenu à l'article 14.

5° L'organisation du bureau international prévu à l'article 16 de la convention sera fixée par un règlement que le gouvernement de la Confédération suisse est chargé d'élaborer.

La langue officielle du bureau international sera la langue française.

Le bureau international centralisera les renseignements de toute nature relatifs à la protection des droits des auteurs sur leurs œuvres littéraires et artistiques. Il les coordonnera et les publiera. Il procèdera aux études d'utilité commune intéressant l'Union et rédigera, à l'aide des documents qui seront mis à sa disposition par les diverses administrations, une feuille périodique, en langue française, sur les questions concernant l'objet de l'Union. Les gouvernements des pays de l'Union se réservent d'autoriser, d'un commun accord, le bureau à publier une édition dans une ou plusieurs autres langues, pour le cas où l'expérience en aurait démontré le besoin.

Le bureau international devra se tenir en tout temps à la disposition des membres de l'Union pour leur fournir, sur les questions relatives à la protection des œuvres littéraires et artistiques, les renseignements spéciaux dont ils pourraient avoir besoin.

L'administration du pays où doit siéger une conférence préparera, avec le concours du bureau international, les travaux de cette conférence.

Le directeur du bureau international assistera aux séances des conférences et prendra part aux discussions sans voix délibérative. Il fera sur sa gestion un rapport annuel qui sera communiqué à tous les membres de l'Union.

Les dépenses du bureau de l'Union internationale seront supportées en commun par les pays contractants. Jusqu'à nouvelle décision, elles ne pourront pas dépasser la somme de soixante mille francs par année. Cette somme pourra être augmentée au besoin par simple décision d'une des conférences prévues à l'article 17.

Pour déterminer la part contributive de chacun des pays dans cette somme totale des frais, les pays contractants et ceux qui adhéreraient ultérieurement à l'Union seront divisés en six classes contribuant chacune dans la proportion d'un certain nombre d'unités, savoir :

1re	classe	25 unités.
2e	—	20 —
3e	—	15 —
4e	—	10 —
5e	—	5 —
6e	—	3 —

Ces coefficients seront multipliés par le nombre des pays de chaque classe, et la somme des produits ainsi obtenus fournira le nombre d'unités par lequel la dépense totale doit être divisée. Le quotient donnera le montant de l'unité de dépense.

Chaque pays déclarera, au moment de son accession, dans laquelle des susdites classes il demande à être rangé.

L'administration suisse préparera le budget du bureau et en surveillera les dépenses, fera les avances nécessaires et établira le compte annuel qui sera communiqué à toutes les autres administrations.

6° La prochaine conférence aura lieu à Paris, dans le délai de quatre à six ans à partir de l'entrée en vigueur de la convention.

Le gouvernement français en fixera la date dans ces limites, après avoir pris l'avis du bureau international.

7° Il est convenu que, pour l'échange des ratifications prévu à l'article 21, chaque partie contractante remettra un seul instrument, qui sera déposé, avec ceux des autres pays, aux archives du gouvernement de la Confédération suisse. Chaque partie recevra en retour un exemplaire du procès-verbal d'échange des ratifications, signé par les plénipotentiaires qui y auront pris part.

Le présent protocole de clôture, qui sera ratifié en même temps que la convention conclue à la date de ce jour, sera considéré comme faisant partie intégrante de cette convention, et aura même force, valeur et durée.

En foi de quoi, les plénipotentiaires respectifs l'ont revêtu de leur signature.

Fait à Berne, le neuvième jour du mois de septembre de l'an mil huit cent quatre-vingt-six.

(Suivent les mêmes signatures.)

Procès-verbal de signature.

Les plénipotentiaires soussignés, réunis ce jour à l'effet de procéder à la signature de la convention concernant la création d'une *Union internationale pour la protection des œuvres littéraires et artistiques*, ont échangé les déclarations suivantes :

1° En ce qui concerne l'accession des colonies ou possessions étrangères prévue à l'article 19 de la convention :

Les plénipotentiaires de Sa Majesté catholique le

roi d'Espagne réservent pour leur gouvernement la faculté de faire connaître sa détermination au moment de l'échange des ratifications ;

Le plénipotentiaire de la République française déclare que l'accession de son pays emporte celle de toutes les colonies de la France ;

Les plénipotentiaires de Sa Majesté Britannique déclarent que l'accession de la Grande-Bretagne à la Convention pour la protection des œuvres littéraires et artistique comprend le Royaume-Uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande et toutes les colonies et possessions étrangères de Sa Majesté Britannique ;

Ils réservent toutefois au gouvernement de Sa Majesté Britannique la faculté d'en annoncer en tout temps la dénonciation séparément pour une ou plusieurs des colonies ou possessions suivantes, en la manière prévue par l'article 20 de la convention, savoir : les Indes, le Dominion du Canada, Terre-Neuve, le Cap, Natal, la Nouvelle-Galle du Sud, Victoria, Queensland, la Tasmanie, l'Autralie méridionale, l'Australie occidentale et la Nouvelle-Zélande.

2° En ce qui concerne la classification des pays de l'Union au point de vue de leur part contributive aux frais du bureau international (chiffre 5 du protocole de clôture) :

Les plénipotentiaires déclarent que leurs pays respectifs doivent être rangés dans les classes suivantes, savoir :

Allemagne	dans la	1re	classe.
Belgique	—	3e	—
Espagne	—	2e	—
France	—	1re	—
Grande-Bretagne	—	1re	—
Haïti	—	5e	—
Italie	—	1re	—
Suisse	—	3e	—
Tunisie	—	6e	—

Le plénipotentiaire de la République de Libéria déclare que les pouvoirs qu'il a reçus de son gouvernement l'autorisent à signer la convention, mais qu'il n'a pas reçu d'instructions quant à la classe où ce pays entend se ranger au point de vue de sa part contributive aux frais du bureau international. En conséquence, il réserve sur cette question la détermination de son gouvernement, qui la fera connaître lors de l'échange des ratifications.

En foi de quoi, les plénipotentiaires respectifs ont signé le présent procès-verbal.

Fait à Berne, le neuvième jour du mois de septembre mil huit cent quatre-vingt-six.

(Suivent les mêmes signatures.)

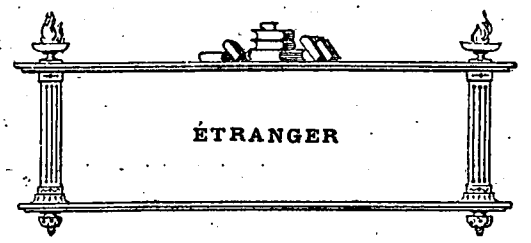

Allemagne. — *Le commerce des livres à Leipzig.* — Il n'est pas besoin d'un long séjour à Leipzig pour s'apercevoir qu'on est dans le centre de la librairie allemande, dans la capitale du livre.

On ne voit que des *Buchdruckerei* (imprimeries), *Buchhandlung* (librairies) et *Buchbinderei* (ateliers de reliure); dans la rue de l'Université presque toutes les devantures des magasins et des boutiques sont garnies de livres.

Leipzig est, en effet, le grand centre du commerce des livres non seulement de l'Allemagne, mais du monde entier. Ni Paris, ni Londres même, ne peuvent lui être comparés pour l'importance et le nombre de publications qui s'y éditent et les transactions commerciales auxquelles elles donnent lieu.

Il y a un siècle, Francfort-sur-le-Mein l'emportait encore sur Leipzig comme centre de librairie; aujourd'hui Francfort ne vient que bien après Leipzig, Vienne, Berlin et même Stuttgart. Tout récemment encore, Berlin a essayé, sans succès d'ailleurs, de se substituer à Leipzig comme centre principal de la librairie allemande. Il était question de remplacer l'ancienne Bourse de la librairie qui, depuis longtemps, ne suffisait plus aux besoins de la place. La ville de Berlin mit tout en œuvre pour décider le gouvernement à construire à Berlin les nouveaux bâtiments destinés à la Bourse. Heureusement, le conseil municipal de Leipzig comprit qu'il y allait de la prospérité de la ville et mit gratuitement à la disposition du *Bœrsenverein* le terrain destiné à l'emplacement de la nouvelle Bourse, dont les frais de construction étaient évalués à 1,125,000 francs. Le *Verein* de Leipzig vota une subvention annuelle de 12,500 francs, et l'on put, sans plus tarder, commencer la construction de l'édifice.

Les événements politiques dont l'Allemagne fut le théâtre au commencement de ce siècle, et en particulier la rigueur avec laquelle Napoléon faisait poursuivre la moindre infraction aux lois sur la presse, furent un sérieux obstacle au développement de la librairie. Les troubles de 1848 exercèrent également leur contre-coup à Leipzig, car le gouvernement saxon rendit plus sévères encore les lois qui régissaient la presse et soumit les éditeurs à une foule de mesures vexatoires.

Ce ne fut qu'en 1870 que le gouvernement saxon se décida à promulguer une nouvelle loi plus libérale, et, lorsqu'en 1874 le Reichstag allemand vota la loi actuelle sur la presse, cette assemblée ne fit que confirmer les libertés dont les libraires de Leipzig jouissaient déjà depuis 1870. Aussi sous l'empire de la nouvelle loi, le nombre d'éditeurs, qui

n'était que de 118 en 1870, atteint-il le chiffre de 386 en 1882 et de 556 en 1885; le nombre d'imprimeries et d'ateliers de reliure a augmenté plus rapidement encore.

Aujourd'hui, près de 30,000 personnes, soit un sixième de la population de la ville, vivent du commerce des livres et des industries qui s'y rattachent. C'est la branche commerciale la plus étendue et la grande source de prospérité de Leipzig.

Sur 556 libraires et éditeurs, 380 font partie du *Verein der Buchhændler* ou « Association des libraires de Leipzig ».

Ce *Verein* dirige deux établissements qui méritent une mention spéciale. La *Lehranstalt* est une école pratique de librairie où les jeunes gens qui se destinent à cette carrière reçoivent un enseignement spécial en vue de les familiariser avec tous les détails du métier.

L'école est fréquentée par une quarantaine d'aspirants libraires; le corps enseignant se compose de huit professeurs. La plupart des élèves sont en condition chez des éditeurs; mais comme les cours ne durent que deux heures par jour, et que l'enseignement se répartit sur trois années, les jeunes gens peuvent facilement suivre les cours de la *Lehranstalt* sans négliger leurs devoirs professionnels.

Le *Verein* a encore dans ses attributions la direction de la *Bestellanstalt* ou « maison des commandes ». Toute commande faite par un libraire sur un petit bulletin (*zettel*) est envoyée à la *Bestellanstalt*, qui, deux fois par jour, procède au triage des bulletins et les fait parvenir aux éditeurs. On a établi que, journellement, soixante à quatre-vingt mille de ces bulletins de commandes sont distribués par cet établissement, ce qui fait une moyenne annuelle de près de 20 millions de bulletins!

Tous les éditeurs et libraires d'Allemagne et beaucoup de grandes maisons de l'étranger sont représentés à Leipzig par leurs commissionnaires. La plupart des commissionnaires représentent plusieurs maisons à la fois; on en cite notamment deux qui reçoivent chacun les ordres de 450 maisons allemandes et étrangères.

Les commissionnaires font parvenir à la *Bestellanstalt* les ordres qu'ils reçoivent et celle-ci les transmet aux éditeurs destinataires. On calcule que le nombre de *Kommitenten* ou maisons représentées s'élève en totalité à 5,915. Il résulte de ce mode de transmission des ordres une économie notable de frais et de temps.

La *Bestellanstalt* est organisée et fonctionne entièrement aux frais de l'association, dont les membres contribuent à sa dépense au prorata de l'importance et du nombre de leurs commandes.

Une grande maison, comme celle de Brockhaus, paye près de 1,400 francs de contribution annuelle; le petit libraire de la dernière classe ne verse que 4 francs par an.

Il y a quelques années, on a voulu également créer un bureau qui aurait centralisé la réception et la distribution des livres demandés; mais, cette tentative n'ayant pas réussi, on en est revenu à l'ancien système.

Le grand événement de l'année est la foire de Pâques qu'organise chaque année le *Bœrsenverein* de Leipzig. A cette époque, les libraires et éditeurs se réunissent de toutes les parties de l'Allemagne et même de l'étranger à Leipzig, pour y effectuer le règlement de leurs comptes et s'entendre avec leurs collègues et leurs commissionnaires au sujet des prochaines commandes et transactions.

Autrefois, cete foire durait huit jours; aujourd'hui, le système des transactions et opérations commerciales étant devenu plus simple et partant plus rapide, deux jours suffisent pour terminer toutes les affaires. Ordinairement, le *Verein* organise à cette occasion une exposition où l'on peut se renseigner sur les productions les plus récentes de la presse et les améliorations introduites dans la librairie. Cette année, l'exposition avait été supprimée.

Le *Bœrsenverein*, dont nous parlions tout à l'heure, compte actuellement 2,544 adhérents, dont plusieurs libraires allemands résidant à l'étranger. Il y a encore huit autres *Vereine* qui s'occupent chacune d'un département spécial du commerce des livres. Toutes ces associations se réunissent et tiennent séance à l'époque de la grande foire de Pâques.

Quelques chiffres suffisent pour se rendre compte de l'importance de la librairie allemande et du commerce des livres à Leipzig.

En 1885, l'Allemagne a exporté pour 25 à 26 millions et importé pour 10 millions de francs de livres.

De 1600 à 1885, le nombre d'ouvrages publiés chaque année a suivi la progression suivante :

Années.	Publications de l'année.	Années.	Publications de l'année.
1600. . . .	832	1870. . . .	10,108
1700. . . .	951	1880. . . .	14,940
1764. . . .	2,344	1884. . . .	15,607
1800 . . .	3,906	1885. . . .	16,305

Le nombre de commissionnaires et celui des maisons allemandes et étrangères, représentées dans les quatre principaux centres de la librairie allemande, atteignait à la fin de 1885 les chiffres suivants :

	Nombre de commissionnaires.	Nombre de maisons représentées.
Leipzig	136	5,915
Vienne	37	609
Berlin.	33	339
Stuttgart	16	443

(*The Andover review*, Boston, Houghton and Mifflin.)

Vol de livres. — Les journaux de Berlin enregistrent un cas curieux de clephtomanie dont un M. Leesenberg vient d'être le triste héros. Après avoir reçu la visite de ce personnage, un des libraires-antiquaires les plus connus de Berlin constata la disparition de plusieurs manuscrits moyen âge d'une

assez grande valeur. Une perquisition faite au domicile de l'inculpé amena la découverte d'un assez grand nombre de manuscrits que le docteur Leesenberg s'était appropriés, et d'une foule de gravures, de dessins à la plume et d'illustrations qui avaient été arrachés des livres et manuscrits que ce singulier collectionneur se faisait délivrer dans la salle de lecture de la bibliothèque royale de Berlin.

Imprimerie pour sourds-muets.— On vient d'établir à Berlin, Friedrichsstrasse, une imprimerie où les sourds-muets, qui se sentiraient de la vocation pour le métier de typographe, sont admis comme apprentis.

Angleterre. — *Vente de la collection du baron Sellière.* — La belle collection de livres que laisse M. le baron Sellière sera mise aux enchères au mois de février prochain par MM. Sotheby, Wilkinson et Hodge, de Londres.

On signale, parmi les pièces les plus importantes de cette collection, les ouvrages suivants :

Un *Graduel*, manuscrit sur vélin du XIIe siècle, exécuté pour l'abbé d'Ottenbeuren, en Souabe, en caractères or et argent, et richement décoré à l'extérieur.

Un volume manuscrit de chansons françaises du XVIe siècle, exécuté en 1551 pour Diane de Poitiers, et relié à ses armes.

Les Livres historiaux de la Bible, manuscrit sur vélin, avec 300 enluminures ; — *Spieghel onser Behoudnisse*, Culemberch, 1483, version hollandaise du *Speculum humanæ Salvationis*, et dont quatre exemplaires seulement sont connus ; — *Vespuccio : il novo mondo*, Vienne, 1507, 1508 et 1521 ; — *Histoire du noble roy Ponthus*, Lyon, 1480 ; *Isaïe le Triste, Percival le Galloys*, 1530 ; — *les Quatre fils d'Aymon*, Lyon, 1480, — *Tirant lo Blanch*, Valencia, 1490 ; — *Roman de la Rose*, première édition ; — *Bertrand du Guesclin*, Lyon, 1485 ; — *Tyturell und Parcival*, de Wolfram von Eschenbach, 1477 ; — *Cronica del Cid*, Burgos, 1512 ; — *Amadis de Gaula*, 1508, ainsi que plusieurs versions espagnoles, italiennes, françaises et allemandes du même ouvrage ; — *Ly Romans de vraye amour*, XVIe siècle ; — *L'arbre de batailles*, manuscrit du XVe siècle, et la première édition de 1477 ; — *l'Histoire du sainct Greal*, 1503 ; — *Les neuf Preux*, Abbeville, 1487 ; — *El cavallero Florisandro*, Salamanca, 1510 ; — *Lancelot du Lac*, 1533 ; — Brandt : *Grand Nef des fols*, 1499 ; — Thevet : *Singularitez de la France antarctique*, Paris, 1558 ; — Champlain : *la Nouvelle France*, 1640 ; — Cervantes : *Don Quixote*, Madrid, 1605, etc.

Plusieurs de ces volumes ont fait partie de la bibliothèque de Grolier ou de celle du président de Thou. — L'amateur de belles reliures y trouvera les meilleurs spécimens de toutes les époques.

Autriche. — *Le Congrès international des orientalistes à Vienne.* — Le Congrès international des orientalistes vient de tenir sa septième session dans la capitale de l'empire d'Autriche. On sait que cette grande association internationale est une création française. Fondée à Paris en 1873 par M. Léon de Rosny, qui présida la première session, elle se réunit successivement à Londres, sous la présidence du Dr Samuel Birch, à Saint-Pétersbourg sous celle du Dr Grigorief, à Florence sous celle du sénateur Amari, à Berlin sous celle du professeur Dillmann et enfin à Leyde sous celle de M. Kuenen.

Au moment de clore ses travaux, le Congrès réuni à Leyde fut appelé, conformément aux statuts, à choisir la ville où se tiendraient ses septièmes assises. Ce choix présentait quelque difficulté, car on avait à peu près épuisé la liste de tous les pays où l'orientalisme était cultivé d'une manière brillante par des savants autorisés. On parla successivement de Constantinople et du Caire, de New-Haven et de Philadelphie ; mais ces localités parurent bien éloignées du centre actuel des réunions, et l'on finit par accepter une proposition tendant à confier à quelques savants de l'Autriche la septième session du Congrès international des orientalistes, dont l'ouverture fut renvoyée à l'année 1886.

L'expérience a démontré qu'il y avait grand avantage pour les congrès scientifiques à avoir leurs réunions dans de petites villes plutôt que dans des capitales. On se méprendrait étrangement si l'on croyait que ces congrès ont pour résultat de produire des travaux scientifiques d'une importance considérable, de provoquer des découvertes dans le domaine de la science ou de l'érudition. La plupart des documents qu'on y présente sont d'un intérêt tout à fait secondaire, et quelques-uns d'entre eux n'obtiendraient pas audience dans la plus modeste des sociétés savantes.

Le véritable but des congrès scientifiques est de mettre en relation les savants qui s'occupent d'un même ordre d'études, de faire connaître à tous les *desiderata* de la science et les travaux sur le chantier. Voilà pourquoi les petites villes sont infiniment préférables aux grandes pour les réunions internationales des hommes de science. Les congrès durent ordinairement huit jours. Pendant ce temps, dans les petites villes, les savants sont en quelque sorte appelés à vivre côte à côte, à habiter porte à porte. Ils ne sont pas seulement réunis au moment des séances, où l'on ne fait pas toujours de la bonne besogne ; ils sont ensemble dès le matin jusqu'à une heure avancée de la nuit. Dans les grandes capitales, au contraire, ils ne se rencontrent que par hasard, à l'heure des séances officielles ; ils ne peuvent parler qu'en montant à la tribune, ou tout au plus un instant à la sortie des réunions. Les congrès ne sont pour eux rien autre chose qu'une occasion de visiter des villes qu'ils ne connaissaient pas encore. Ce ne sont plus des savants, ce sont des touristes.

En tant que congressistes, ils participent, il est vrai, à toute une série de fêtes et de distractions qu'on a pris l'habitude de faire figurer dans le pro-

gramme des sessions. Mais ces fêtes et ces distractions ont elles-mêmes des inconvénients : elles attirent des gens qui n'ont aucun titre scientifique et qui ne sont membres de la réunion que parce qu'ils ont acquitté le montant de la cotisation fixée par le règlement.

Lors de la troisième session du Congrès des orientalistes, à Pétersbourg, en 1876, il s'est produit de la sorte quelque chose qui ressemblait fort à un scandale ; et les Italiens, qui ambitionnaient l'honneur d'avoir chez eux la session suivante, n'ont pas hésité à le déclarer tout haut. Sachant que le gouvernement du czar devait donner de grandes fêtes aux membres du Congrès, bon nombre de touristes allèrent retirer des cartes pour eux et pour leur famille, absolument comme on va chercher des billets de théâtre. De la sorte, pour la modique somme de 12 francs, on avait non seulement droit à plusieurs beaux volumes de comptes rendus, mais encore à des fêtes et à plusieurs dîners à la Cour. Dans un de ces dîners, la table d'honneur était en grande partie occupée par des collégiens et des petites filles auxquels leur papa et leur maman avaient été heureux de procurer cette distraction à bon marché.

Le nombre des adhérents souscripteurs aux diverses sessions du Congrès international des orientalistes a généralement dépassé ce qu'on pouvait espérer pour une réunion de ce genre. Voici le tableau comparatif du personnel de ces sessions :

	Membres souscripteurs.
Paris, 1873	1.064
Londres	492
Saint-Pétersbourg	507
Florence	218
Berlin	296
Leyde	453
Vienne	389

Il eût été intéressant de dresser également le tableau des étrangers qui se sont rendus à chaque session. Malheureusement, ce renseignement statistique n'a pas été publié dans tous les pays où s'est tenu le Congrès, de sorte que la comparaison n'est pas possible. Il paraît néanmoins que de session en session le nombre des orientalistes qui n'ont pas hésité à entreprendre un voyage a été de plus en plus considérable.

A Vienne, le Congrès a été organisé sous le patronage de l'archiduc Reinier, qui a présidé plusieurs de ses séances. C'est certainement à l'appui de ce prince éclairé et ami des sciences que la session de Vienne doit tout son éclat.

La présidence effective de la session a été confiée à un grand seigneur autrichien, M. le baron de Kremer, qui a ouvert les travaux par un discours remarquablement écrit en langue française. On trouve dans ce document des faits très curieux sur la botanique et sur l'introduction de certains végétaux en Autriche. Ce fut un Autrichien, le chevalier de Marquardstein, qui rapporta du Levant le safran, plante dont le nom tout arabe (*Za'farân*) indique clairement la provenance. On doit au même personnage deux marronniers sauvages (*Æsculus hippocastanus*) qu'on voyait encore, il y peu d'années, auprès de son château. C'est également à Marquardstein qu'a été planté le premier noisetier de Turquie par un certain comte Rothenhahn.

Vienne reçut aussi de Constantinople le laurier-cerise, tandis que l'*Acacia farnesiana* y était apporté d'Italie.

La tulipe fut introduite à Vienne par un savant flamand nommé Ogier Ghisein, de Busbecq, qui « fit cadeau » aux Autrichiens du lilas (*Syringa vulgaris*).

La Turquie fournit au même pays l'*Hibiscus syriacus* aux fleurs rivales de la rose ; l'hyacinthe orientale (*Hyacinthus orientalis*), la fritillaire (*Fritillaria imperialis*) ou Kaiserkrone, la renoncule (*Ranonculus asiaticus*), fleur de prédilection de Mohammed IV, la race porcine nommée en Hongrie *Mongolitza*, le blé sarrasin, etc.

On trouvera dans le discours de M. de Kremer d'autres faits extrêmement curieux pour les botanistes, entre autres des éclaircissements sur le *Zea maiz* dont on ignore encore l'origine, soit asiatique, soit américaine.

D'après le bulletin publié tous les jours par le comité d'organisation, le nombre des savants étrangers qui se sont rendus au Congrès de Vienne a été de 147. Les Allemands étaient surtout fort nombreux et, parmi d'autres orientalistes autorisés, ils comptaient leur illustre indianiste, M. Albrecht Weber.

La France était représentée par onze de ses orientalistes. L'un d'eux, M. Schefer, a été appelé à la présidence de la section arabe. Dans la section sémitique, M. Jules Oppert a fait une communication sur les inscriptions juridiques en caractères cunéiformes. Cette communication, qui a été vivement applaudie, fait honneur à l'orientalisme français et à son éminent auteur. M. Cordier enfin a été nommé secrétaire de la section de l'extrême Orient qui, dans des sessions antérieures, lui avait déjà confié cette charge souvent difficile et méritoire. On a entendu également des communications de MM. Léon Feer, Milloué, Guimet, Marre de Marin, etc.

Le nombre des communications, la plupart sur des questions d'érudition orientale à laquelle les spécialistes peuvent seuls s'intéresser, a été tellement considérable, qu'il ne serait pas même possible de les mentionner sans sortir des limites que doit avoir cet article. Nous nous bornerons donc à citer celles qui sont dues aux savants les plus connus de l'orientalisme étranger.

M. de Hunfalvy, de Buda-Pesth, a traité des origines de la langue roumaine et a engagé, à ce sujet une intéressante discussion avec M. Hasdeu, auteur d'un grand dictionnaire étymologique roumain, en

cours de publication, qui comptera certainement parmi les plus belles œuvres de l'érudition contemporaine.

M. Beauregard a raconté l'histoire d'une décoration du Mérite agricole donnée à une dame égyptienne sous la XVIIIe dynastie pour « l'aménagement des herbes fourragères ».

M. Lieblein, le principal orientaliste de la Norvège, a traité de l'identification du mot *nahas* avec le titre éthiopien de *negus* « roi », et a fait une autre communication sur une colonie pûn-phénicienne en Égypte.

M. Naville a parlé du Rituel funéraire thébain.

M. Cust a traité des progrès de la philologie comparée des idiomes océaniens, et M. Terrien de la Couperie, des langues parlées en Chine avant les Chinois.

M. le professeur Muller a exposé l'histoire de trois *s* dans les langues sémitiques, et M. le professeur Roth a parlé d'une nouvelle traduction des lois de Manou. (*Manavadharmaçastra.*)

N'oublions pas le général chinois Tcheng-Ki-Toung, qui a parlé plusieurs fois de son pays en excellent Français et qui a été maintes fois interrompu par des salves d'applaudissements des plus sympathiques. Le spirituel conférencier a montré que la Chine réalisait depuis quelques années les plus remarquables progrès, et que ses compatriotes n'étaient plus les Chinois d'*auparavent*.

Les fêtes et réceptions offertes au Congrès ont été des plus intéressantes. Il y a eu successivement des matinées chez le ministre de l'instruction publique, chez l'archiduc Reinier et chez le bourgmestre à l'hôtel de ville de Vienne. Enfin, un banquet a été offert aux membres dans la salle à manger du Grand-Hôtel, 19, Kœrntnerring, où beaucoup de toasts ont été prononcés.

Avant de se séparer, les présidents de sections du Congrès ont désigné Stockholm comme lieu où se tiendra, en 1888, la huitième session, sous le patronage de S. M. le roi de Suède.

(*Journal officiel*, 25 octobre.)

Italie. — *Le commerce des livres dans l'ancienne Rome.* — Dans son fascicule d'octobre, *le Book-lore*, excellente publication bibliographique qu'édite la maison Elliot Stock de Londres, a publié un curieux article sur le commerce des livres dans l'ancienne Rome. Nous lui empruntons les considérations suivantes :

« On croit généralement qu'avant l'introduction des types mobiles par Fûst, le commerce des livres n'existait pour ainsi dire pas et avait à lutter contre des difficultés presque insurmontables. Ceci est incontestable en ce qui concerne le moyen âge, lorsque la grande masse du peuple, profondément ignorante, ne savait ni lire ni écrire, et que la plupart des manuscrits sortaient des couvents. Si les livres étaient très rares alors, c'est que la demande était plus faible encore que l'offre.

« On aurait tort cependant d'assimiler cette époque de ténèbres à l'antiquité romaine, époque de culture raffinée s'il en fût. Pendant le règne d'Auguste, Rome possédait de nombreuses librairies, dont plus d'une aurait pu rivaliser avec nos meilleures maisons d'éditeurs, non seulement pour la qualité et le nombre des ouvrages mis en vente, mais encore pour la modicité des prix auxquels ils se vendaient.

« Il n'est pas besoin d'insister sur les inconvénients que présente la reproduction manuscrite; n'oublions pas cependant que si elle est cause que des erreurs se glissent facilement dans un texte, les libraires romains savaient y remédier en ne confiant le travail qu'à des copistes intelligents et instruits, et, qu'étant donné le bas prix de la main-d'œuvre, ce procédé primitif revenait bien meilleur marché que le nôtre. L'installation d'une imprimerie est coûteuse, le salaire des employés et ouvriers élevé; à Rome, il en était différemment : l'existence légale de l'esclavage était formellement reconnue, et, le personnel d'une librairie ne se composant que d'esclaves, le libraire pouvait fournir en peu de temps, et à un prix relativement faible, un nombre considérable de copies d'un ouvrage.

« Supposons que vous demandiez à un des grands éditeurs de Londres de vous fournir, dans le délai le plus bref, mille copies du second livre des épigrammes de Martial, soit 540 lignes de vers. Il vous répondrait qu'à condition d'interrompre tout autre travail et en employant tout son personnel à cette tâche, il pourrait vous livrer en six heures le nombre de copies demandé.

« Encore lui faudrait-il, sans aucun doute, embaucher des ouvriers supplémentaires; les feuilles encore humides d'encre devraient passer sans transition aux mains des plieurs, etc., etc. On conçoit quelle révolution et quel trouble l'exécution d'une pareille commande introduirait dans l'établissement, et vous auriez par-dessus le marché toutes les chances de recevoir une copie mal imprimée et criblée de fautes d'impression.

« Supposons maintenant que la même commande eût été adressée à Atticus ou aux Socii, les grands libraires de la Rome d'Auguste.

« Ils auraient également, pour pouvoir l'exécuter, dû cesser tout autre travail; mais l'interruption, portant sur des rouages moins compliqués, aurait eu des suites beaucoup moins fâcheuses et, en *une* heure, les mille copies du IIe livre des épigrammes de Martial auraient été en vos mains. — Qu'on ne se récrie point, nous avons, à l'appui de notre dire, l'autorité de Martial lui-même :

Hæc una peragit librarius hova.

(Epigr. II, 1.)

« Les Socii employaient un personnel de plus de 2,000 esclaves, dont une longue habitude avait fait d'habiles copistes, et très certainement un établisse-

ment aussi vaste comportait un grand nombre de correcteurs et autres ouvriers instruits et rompus au métier. Pour exécuter la commande urgente que nous avons supposée tout à l'heure, on aurait immédiatement pu mettre à l'œuvre toute cette petite armée d'ouvriers, et tout fait supposer que les mille copies eussent été prêtes dans l'espace d'une heure. Le libraire de Rome aurait donc pu facilement battre de cinq, mettons même de trois heures seulement, son collègue de Londres, et certainement les fautes auraient été moins nombreuses dans l'édition manuscrite et la dépense bien moindre.

« Autre supposition : demandons au même éditeur de Londres à quel prix il peut nous fournir, sans trop se presser, une édition de 2,000 exemplaires du XIIIe livre des épigrammes de Martial.

« S'il nous demande dans ces conditions 1/2 sh. (62 centimes) par exemplaire, ce prix ne nous semblerait pas exorbitant. Les Socii cependant nous auraient demandé moins que cela, car, toujours sur l'autorité de Martial, nous savons qu'une copie du XIIIe livre d'épigrammes se vendait à Rome 50 centimes à peu près de notre monnaie.

« On peut conclure du bon marché des livres et de la rapidité avec laquelle les libraires pouvaient livrer un grand nombre de copies, qu'à Rome la demande de livres était très forte, et cette opinion se trouve confirmée par un grand nombre de passages des classiques.

« N'oublions pas que les auteurs s'adressaient à un public immense et que les productions littéraires pénétraient jusque dans les provinces les plus reculées de l'empire. Écoutons Ovide :

Ut Scythicis habitem longe summotus in oris,
Siccaque sint oculis proxima signa meis :
Nostra per immensas ibunt præconia gentes;
Quodque querar, notum, qua patet orbis erit.

(Tristia, lib. IV., élégie IX, 17.)

et dans la dixième élégie du même livre (l. 127) :

Cumque ego præponam multos mihi; non minor illis
Dicor : et in toto plurimus orbe legor.

Martial, de son côté, s'écrie :

Ore legor multo, notum que per oppida nomen
Non expectato dat mihi fama rogo.

(Épigr. lib. III, 95.)

et plus loin dans le troisième livre :

Meque sinus omnis, me manus omnis habet.

Pour stimuler la curiosité du public, les poètes romains avaient coutume de réciter leurs compositions, non seulement dans les palais des grands, mais encore dans les gymnases et les établissements de bains publics, car à Rome, tout le monde, même la plèbe, s'intéressait à tout ce qui était littérature.

Et il en devait être ainsi; la grande masse était désœuvrée; un citoyen romain, de qualité ou non, aurait cru déroger en se livrant à un travail manuel. Dans les *Societates*, le chef de l'association laissait à un esclave le soin de diriger les affaires. N'ayant aucune occupation régulière, le Romain, pour échapper à l'ennui, allait passer quelques heures dans une bibliothèque publique ou bien il se rendait aux portiques où il avait l'occasion d'entendre la dernière ode d'Horace ou une satire de Juvénal. Quant à son entretien journalier, il n'en avait cure et en laissait le soin à l'État.

Au temps dont il s'agit, ces récitations étaient un des plaisirs favoris du peuple et l'empereur même ne dédaignait pas d'honorer l'assemblée de sa présence :

Curritur ad vocem jucundam, et carmen amicæ
Thebaidos, lætam fecit cum Statius urbem,
Promisit que diem.

(Juvenal, Sat. VII, 82-84.)

Après avoir récité ses vers en public, le poète s'empressait de les publier et, que l'auteur fût pauvre ou puissant, il n'y avait point d'autre moyen d'attirer sur lui l'attention publique. Pline en témoigne dans sa quatrième épître. Rome avait ses bibliophiles qui ne reculaient devant aucun sacrifice pour entrer en possession d'un manuscrit convoité ; en Grèce, Platon paya cent mines attiques trois petits traités de Philolaus le pythagoricien. La catégorie des bibliomaniaques n'a pas été inventée de nos jours ; pendant les derniers jours de la République, la bibliothèque était devenue un article du mobilier d'une maison bien tenue, et Sénèque déjà ridiculise chez les ignares la manie de collectionner des livres, quitte à ne jamais les ouvrir. Les libraires qui tenaient boutique dans l'*Argeletum* et le *Vicus Sandalarius* affichaient à leurs portes les listes de livres qu'ils mettaient en vente, comme le font aujourd'hui encore leurs prototypes de Holywell street.

Papiers et manuscrits de M. Minghetti. — Par son testament, M. Minghetti, le ministre italien dont nous annonçons plus loin le décès, laisse à son ami intime M. Bonghi, député, tous ses papiers, manuscrits et correspondances politiques, en le chargeant d'en publier une partie et de donner le reste à la bibliothèque communale de Bologne.

Ouvrages à l'index. — *Le Moniteur de Rome* publie une liste d'ouvrages mis à l'index par la Congrégation des cardinaux. Sur cette liste figurent plusieurs ouvrages parus en France, notamment : *l'Église et l'État au* IIIe *siècle*, par M. B. Aubé ; — *le Syllabus sans parti pris* et *l'Encyclique Immortale Dei*, par l'abbé Bossebœuf, du diocèse de Tours ; — *le Diable*, par J. Baissac.

M. l'abbé Bossebœuf s'est soumis à la décision de la Congrégation.

Découverte de manuscrits concernant l'Inquisition. — M. Giuseppe Cosentino a découvert plusieurs documents concernant le tribunal de l'Inquisition en

Sicile, documents d'autant plus importants qu'en 1782 les archives de ce tribunal furent presque entièrement détruites par un incendie. — Les pièces que M. Cosentino a retrouvées sont du XIVe siècle.

Italie. — *Une statue à Ovide.* — Un comité roumain vient d'élever à Kustendje une statue à Ovide, due au ciseau du sculpteur Ferrari. Le célèbre poète latin fut exilé par Auguste dans ces régions alors barbares et inhospitalières. On ne sait au juste où était située la ville de Tomi, où il résida et où il mourut l'an 17 de l'ère chrétienne.

Pays-Bas. — *Association des journalistes hollandais.* — L'Association des journalistes hollandais, fondée à Amsterdam en 1883, vient de subir une réorganisation complète. — M. van Duyl, ancien rédacteur en chef du *Handelsblad* d'Amsterdam, s'est démis de ses fonctions de président de l'association et a été remplacé par M. H. de Veer, rédacteur en chef du *Nieuws van den Dag.* — Le comité de direction comprend aujourd'hui tous les rédacteurs en chef des principaux journaux hollandais.

Pays-Bas. — *Un poète populaire hollandais.* — MM. Robbers de Rotterdam avaient entrepris au commencement de cette année la publication d'un choix des poésies les plus populaires de P.-A. de Genestet, en livraisons de 70 centimes. Le succès de cette édition populaire a dépassé toute attente; en moins de dix mois 40,000 exemplaires avaient été enlevés par le public. La population tout entière de la Hollande ne dépasse guère celle de Londres; un pareil succès de librairie montre bien en quelle estime le public tient le talent de Genestet.

Turquie. — *La Divine Comédie à l'index.* — On sait que la censure turque a mis à l'index *la Divine Comédie. Le Figaro* nous dit le pourquoi de cette réprobation :

Le directeur de l'école de médecine militaire, Sudda-Pacha, ayant vu, pendant un voyage en Italie, les illustrations du Dante par Gustave Doré, n'eut rien de plus pressé que de faire venir un exemplaire. Le livre, à son arrivée à Constantinople, fut, comme tous les livres qu'on importe en Turquie, envoyé à la censure, et un des censeurs le regarda. Il y vit un mahométan dont le ventre était déchiqueté, et il découvrit avec horreur que ce mahométan n'était autre que Mahomet lui-même, que le Dante punit de cette façon, dans le quatrième cercle de l'enfer. Le lendemain, le livre était défendu dans toute l'étendue de l'empire des croyants.

États-Unis. — *Les droits d'auteur de la veuve du général Grant.* — La librairie qui publie les mémoires du général Grant vient de remettre à sa veuve un chèque de 150,000 dollars (750,000 fr.), comme second payement, du chef de son traité avec feu le général (le premier payement par parenthèse, il y a six ou huit mois, était à peu près semblable).

Ces droits d'auteur dureront vingt-huit ans, à raison de 70 o/o payés à Mme Grant sur les bénéfices de la vente. On a calculé qu'elle touchera de 600 à 700,000 dollars en tout, soit de 3 millions à 3,500,000 francs.

Il doit se publier, dans quelque temps, 500 exemplaires d'une édition de luxe, chaque exemplaire contenant plusieurs feuillets du manuscrit original du général Grant.

Russie. — *La librairie Mellier.* — Saint-Pétersbourg possède une librairie française bien connue, la Maison Mellier, fondée en 1826. Or, Mellier étant mort dernièrement, des Allemands voulurent acheter le fonds. La veuve refusa, et bien lui en prit, car en apprenant que ce débouché français menaçait de passer en d'autres mains, nos principaux éditeurs se sont associés, et, par acte passé dernièrement ont acheté la maison et fondé la *Société de librairie française en Russie, Maison Mellier et Cie, librairie de la cour impériale.*

L'acte est passé entre MM. Buloz, directeur de *la Revue des Deux Mondes,* Firmin-Didot et Cie, Plon, Masson, Delagrave, Calmann Lévy, Heugel, Michaud de la maison Marinoni, Pierrodon, Patinot, directeur du *Journal des Débats;* Ch. Lorilleux, Guasco, Engel et Moreau de la maison Larousse.

Œuvres de Pouchkine. — Les œuvres du poète national russe Pouchkine tombent cette année dans le domaine public. On en prépare une édition populaire.



NECROLOGIE.

FRANCE

— M. Natalis de Wailly, doyen de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, à laquelle il appartenait depuis 1840, vient de mourir à quatre-vingt-deux ans.

M. de Wailly était né à Mézières en 1805; il fut nommé en 1854 conservateur des manuscrits à la Bibliothèque nationale. Il était officier de la Légion d'honneur depuis 1868. Le défunt laisse un grand nombre d'ouvrages de littérature, d'histoire et d'érudition qui sont fort appréciés.

Nous citerons notamment : *Lettre à M. Gaston Páris sur le texte de Joinville* (1875) ; — *Mémoire sur Joinville et les enseignements de saint Louis à son fils* ; — *Mémoire sur la langue de Joinville;* — *Mémoire sur le Romant ou chronique en langue vulgaire dont Joinville a reproduit plusieurs passages.*

M. de Wailly a aussi publié *l'Histoire de la conquête de Constantinople,* de Villehardouin.

— Le docteur Bérard, un des membres les plus ardents du parti légitimiste, est mort au mois de novembre dernier. Deux discours ont été prononcés sur la tombe du défunt, par le général Cathelineau et par M. le comte d'Andigné. Tous deux ont rappelé que M. Bérard avait toujours combattu la monarchie de Juillet. « Bérard, de 1830 à 1834, dit le *Journal de Paris,* a comparu trente-deux fois en cour d'assises, à la requête de l'infâme gouvernement de Louis-Philippe Égalité II. »

M. Bérard était le rédacteur de ces pamphlets *les Cancans,* qui eurent leur heure de célébrité.

— M. Bricault de Verneuil, attaché aux archives départementales de la Vienne, est récemment décédé. Le défunt était membre de la Société des archives du Poitou.

— Le 14 novembre dernier est décédé à Bois-Renaud (Indre-et-Loire), M. Édouard-Victor Dalloz, né à Paris en 1827, M. Édouard Dalloz s'était exclusivement consacré à l'étude du droit. Nous citerons parmi ses principales publications : *Considérations générales sur les mines* (*1860*); — *De la propriété des mines et de son organisation légale en France et en Belgique* (*1862*); — *Les Codes annotés* (*1873-75*); — *Code de l'enregistrement, du timbre, des droits d'hypothèque... annoté et expliqué d'après la jurisprudence et la doctrine* (*1878*).

— On annonce la mort de M. Laurent Deroy, le doyen des lithographes français, décédé à Paris à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

Il était l'auteur d'une série de vues pittoresques, intitulé : *la France en miniature,* toutes faites sur place d'après nature. Il avait obtenu au Salon la médaille d'or, puis le rappel de cette médaille. Il est également l'auteur de plusieurs albums intéressants : *les Bords de la Seine, les Bords de la Loire, l'Italie.*

— Mme Adèle Esquiros, veuve de l'ancien représentant du peuple à l'Assemblée législative de 1848, vient de mourir.

Mme Esquiros avait publié un certain nombre de nouvelles, ainsi que plusieurs romans dont le plus connu a pour titre : *Un vieux bas-bleu.*

— Un entomologiste des plus distingués, M. Jules Lichtenstein, vient de mourir à Montpellier. Il est l'auteur des observations les plus remarquables qui aient été faites sur le phylloxera et les insectes nuisibles à la vigne.

— Le général Pittié, secrétaire général de la Présidence de la République, est mort le 3 décembre dernier.

Né à Nevers (Nièvre), le 4 janvier 1829, le général Pittié fit ses études au lycée Charlemagne, puis à l'école de Saint-Cyr, d'où il sortit comme sous-lieutenant en 1849. Il prit part à la campagne de Crimée, fut grièvement blessé à Sébastopol et promu capitaine. Blessé à la bataille de Solférino, le 24 juin 1859, il fut décoré de l'Ordre militaire de Savoie. Major en 1866 et chef de bataillon au 46e régiment de ligne, il fit partie de l'armée de Bazaine en 1870, parvint à s'échapper de Metz lors de la capitulation et vint rejoindre le général Bourbaki qui le nomma lieutenant-colonel et le chargea de l'organisation du 68e régiment de marche. Placé ensuite dans l'armée du Nord, sous les ordres du général Faidherbe, il prit une part brillante à la bataille d'Amiens, fut promu colonel en décembre 1870, et chargé du commandement de la 2e brigade de la 1re division du 23e corps d'armée. Blessé à la bataille de Pont-

Noyelles, il assista aux batailles de Bapaume et de Saint-Quentin et aux opérations de l'armée de Versailles contre les insurgés de la Commune.

Remis au rang de lieutenant-colonel par la commission des grades, il fut affecté au 40e régiment de ligne et passa comme colonel au 61e, le 29 décembre 1874. Chef de la maison militaire du Président de la République et secrétaire général de la Présidence, il reçut le grade de général de brigade le 3 juin 1879. Décoré de la Légion d'honneur en septembre 1855, il a été promu officier en 1868 et commandeur le 24 juin 1871.

Littérateur distingué, le général Pittié cultiva la poésie. Il publia ses premiers vers en 1858, dans la *Revue de Paris*, et collabora depuis, comme poète, à la *Revue des Deux Mondes*, à la *Correspondance littéraire*, à la *Revue française*, à la *Revue contemporaine*, à la *Nation Suisse*, à la *France littéraire*, à la *Revue des poètes*, à la *Vie littéraire*, au *Parnasse*, etc. Il a publié en 1873 un recueil de poésies : *le Roman de la vingtième année*, réimprimé et augmenté en 1876; il a donné des traductions en vers de poésies de Gœthe, de Burns, de Heine, une série de sonnets sous le titre de *Væ victoribus*, et enfin, en 1879, un nouveau volume de sonnets et poèmes, *les Scabieuses*.

— M. Alfred Ramé, conseiller à la Cour d'appel de Paris, mort au mois d'octobre dernier, était un des collaborateurs du *Bulletin monumental* et avait donné à ce recueil d'importants articles sur l'archéologie religieuse des époques carlovingienne et romaine.

— La Société nationale d'agriculture vient d'être informée du décès à Nozay, de M. Jules Rieffel, le fondateur de l'École d'agriculture de Grandjouan. Cet éminent agronome, né en Alsace, fut formé à l'école du grand maître Mathieu de Dombasle et fit à son tour de brillants élèves. Il a publié de nombreux ouvrages très estimés.

— M. Vuillemin, cartographe bien connu, vient de mourir à l'âge de soixante-quatorze ans. Il est l'auteur d'un très grand nombre d'atlas et de cartes géographiques fort appréciés.

ÉTRANGER

Allemagne. — On annonce la mort de M. Sparner, un des principaux éditeurs de Leipzig. Il éditait surtout des ouvrages populaires illustrés.

— De Gotha nous parvient la nouvelle du décès de la comtesse de Luckner qui avait composé plusieurs ruraux.

Autriche. — On signale de Vienne la mort de M. Léopold Kompert, un des principaux romanciers autrichiens. M. Kompert avait peint avec prédilection et avec un brillant talent les mœurs des israélites. Il appartenait lui-même à la religion juive. Plusieurs de ses nouvelles ont été traduites en français.

M. Kompert était né le 16 mai 1822, à Münchengrætz, en Bohême.

— L'évêque de Grooswardein, Mgr Ipolyi, vient de succomber, à l'âge de soixante-trois ans, à une attaque d'apoplexie. Mgr Ipolyi s'était distingué comme écrivain et archéologue. Son grand ouvrage *Magyar Mythologia* (Mythologie hongroise), qui parut en 1854, mérite notamment d'être mentionné. C'était la première tentative faite avec succès pour fixer les traditions religieuses des Magyars avant leur immigration en Europe et leur contact avec les autres peuples.

Danemark. — Les journaux danois nous apportent la nouvelle du décès de M. Madwig, homme politique et savant distingué. Il était né dans l'île Bornholm en 1804. Professeur de littérature latine à l'Université de Copenhague depuis 1829, devenu plus tard *rector magnificus*, M. Madwig s'était acquis une haute autorité dans le monde lettré par ses éditions critiques de Cicéron, par ses écrits sur Lutèce, Tite-Live et Juvénal, enfin par ses travaux sur l'antiquité latine.

M. Madwig avait, en 1876, été élu associé étranger de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Belgique. — L'édideur liégeois M. Charles Claesen vient de mourir. M. Claesen était à la fois un industriel avisé et un artiste de talent. Il avait manié avec succès le burin du graveur. Bientôt il fonda une importante maison qui eut des succursales à Paris, à Berlin et à Bruxelles, et qui fut consacrée principalement à la publication d'ouvrages ayant trait à l'architecture et aux arts industriels et décoratifs. Claesen remporta des médailles d'or aux Expositions universelles de Paris, de Vienne, de Londres et de Philadelphie.

Italie. — M. Minghetti, ancien président du conseil des ministres d'Italie et associé étranger de l'Institut de France, est mort à Rome, le 10 décembre dernier.

Il a publié plusieurs ouvrages remarquables d'économie politique dont le dernier a pour titre : *la Chiesa et lo stato*, et dont le meilleur est son *Étude sur l'économie politique dans ses rapports avec la morale et le droit*.

M. Minghetti était né à Bologne en 1818.

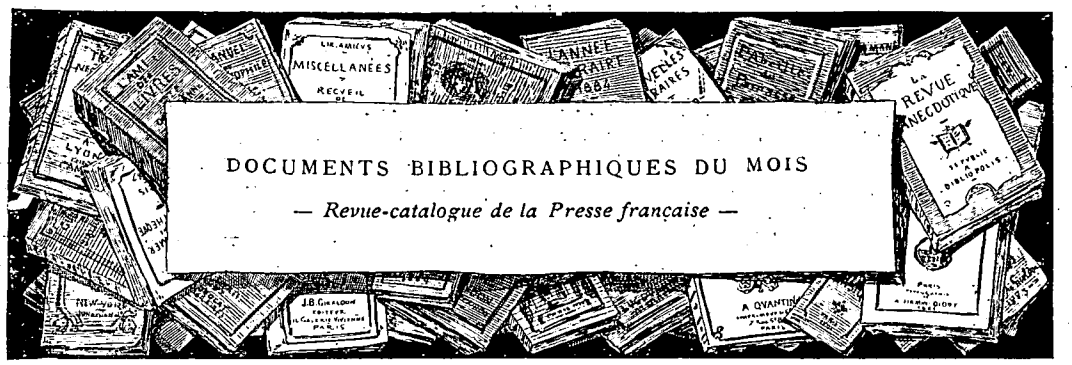

Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

BULLETIN MONUMENTAL (septembre-octobre). — De Lahondès : Les prieurés de Saint-Sernin, de Toulouse, dans le pays de Foix. — De Laurière : Promenade archéologique dans le val d'Aran. — Chardin : Recueil de peintures et sculptures héraldiques ; la cathédrale de Tréguier. — Bernard : Découverte de reliques dans l'autel de l'église de Valcabrère (Haute-Garonne). — Le congrès de Namur. — L'archéologie monumentale à l'Exposition des beaux-arts à Paris, en 1885. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE (3e trim.). — H. Duveyrier : Les « Chemins des Ambassades » de Tanger à Fâs et Mecknâs en 1885. — Le Chatelier : Note sur le régime des eaux dans le Tidikelt. — Ponel : Note sur les M'Bochis. — J. Leclercq : Visite au volcan de Jorullo. — Opigez : Aperçu général sur la Nouvelle-Calédonie.

CORRESPONDANT (10 novembre). — Dadolle : L'œuvre doctrinale de Léon XIII. — P. Thureau-Dangin : La question d'Orient (1839-1841). — Ch. Alexandre : Madame de Lamartine. — Waliszewski : Un chapitre de l'histoire de Chantilly ; Condé et d'Enghien, candidats au trône de Pologne. — Bignon : *Othmas*, roman de Ouida. — Joubert : Richard Wagner, sa vie et ses œuvres. — (25 novembre). Demay : Le clergé français en Tunisie. — De Lescure : Étude sur Beaumarchais. — Bignon : *Othmas*, roman de Ouida. — Waliszewski : Un chapitre de l'histoire de Chantilly. — Lescœur : L'évolution et la vie. — Cl. Jannet : Les faits économiques et le mouvement social. — *Les Huguenots et les Gueux*, par le baron Kervyn de Lottenhove. — *Querelles de philosophes*, par G. Maugras. — *Madame Élisabeth, sœur de Louis XVI*, par la comtesse d'Armaillé. — COURRIER DE VAUGELAS (15 octobre). — Cornéliens et corneillistes. — La maison de Marat. — Les hirondelles. — (1er novembre). Le Colosse de Rhodes. — (15 décembre). Doit-on dire erratum ou errata ? Quel est l'auteur de la périphrase : L'ingratitude est l'indépendance du cœur.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (13 novembre). — L'équité et la pratique en matière d'impôts : les impôts directs et les impôts indirects. — Le mouvement économique et financier en Allemagne : le commerce de l'Allemagne de 1872 à 1885. — La coopération en France. — (20 novembre). L'équité et la pratique en matière d'impôts : les impôts directs et les impôts indirects. — Le commerce extérieur de la France pendant les dix premiers mois de 1886. — La juridiction des prud'hommes. — La nouvelle classe privilégiée. — Le mouvement économique aux États-Unis et au Canada. — (27 novembre). De la répartition des revenus dans les sociétés contemporaines. — Le commerce extérieur de la France pendant les dix premiers mois de 1886. — Le commerce extérieur de l'Angleterre pendant les dix premiers mois de 1886. — Le congrès des chambres syndicales de patrons. — Le Cambodge : son gouvernement, ses populations, ses ressources et son commerce. — (4 décembre). Les économies inoffensives dans le budget français. — Les accidents du travail et la doctrine de la garantie. — La situation des affaires commerciales en Allemagne. — Le mouvement économique aux États-Unis et au Canada. — (11 décembre). La seule réforme indispensable : la réforme parlementaire. — Les projets de réforme de la législation sur les mines. — Les travaux publics et le canal du Rhône. — Les discussions de la Société d'économie politique : de l'utilité et de l'opportunité des établissements de jeux.

GAZETTE ANECDOTIQUE (30 novembre). — Paul Bert au Tonkin. — Election de M. Gréard à l'Académie. — La statue de la Liberté à New-York. — Les députés poètes. — L'impudeur de la réclame. — Les journaux à la Comédie française. — Le veau d'Ornans. — La sonnette de M. de Bismarck. — Acte de naissance de la *Dame aux Camélias*. — Jules Simon jeune poète. — L'évêque Lamourette. — (15 décembre). M. Jules Simon, sur Michelet. — Coquelin aîné. — Tombe de Mlle Clairon. — Le général Pittié. — Les femmes décorées. — Autographes d'assassins. — Recettes de l'Opéra au XVIIIe siècle. — Une pension pour les divorcées. — Le républicanisme de Charlotte Corday. — Le collège Louis-le-Grand. — La confession de Marguerite Bellanger. — Lamartine orléaniste. — Victor Hugo librettiste. — GAZETTE ARCHÉOLOGIQUE (nos 9 et 10). — Jeannez : Le retable de la passion de l'église d'Ambierle en Roannais. — Max. Collignon : Torses archaïques en marbre provenant d'Actium. — De Mahy : Le grand Camée de Vienne. — A. Nicaise : Sur un buste antique en marbre trouvé au Châtelet (Haute-Marne). — Müntz : Peinture du palais des papes à Avignon. — De Curzon : L'église de Nogent-les-Vierges (Oise). — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (décembre). — P. Sédille : L'architecture moderne en Angleterre. — Croive : Sandro Botticelli. — A. Michel : Le musée de Brunswick. — Phillips : Les dernières acquisitions de la National Gallery. — A. Pigeon : Le mouvement des arts en Angleterre.

L'HOMME (10 octobre). — De Mortillet : Question de Bréonio. — P. Sébillot : Les herbes de mer. — Ed. Vimont : Sépulture de Crouël, près de Clermont (Puy-de-Dôme).

INSTRUCTION PUBLIQUE (20 novembre). — Ch. Huit : Le Phédon. — Martha : Marc-Aurèle. — Crouslé : Théories littéraires de Mme de Staël. — Pigeonneau : Le Canada. — (27 novembre). Croiset : Socrate, sa vie et son influence sur la littérature grecque. — Pigeonneau : La politique coloniale. — De Broglie : L'influence de l'objet de la croyance sur l'adhésion du croyant. — (11 décembre). Croiset : Xénophon. — Caro : La morale indépendante. — INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 novembre). — Livres perdus. — Manuscrit janséniste. — Parodies critiques de V. Hugo. — Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France. — Collaboration conjugale des femmes de lettres. — L'abbé Bautain. — Catalogues de bibliothèques non vendues. — Saint-Just à Strasbourg. — Une institution qui nous manque. — (10 décembre). Gravure française sur papier de Chine. — Beaumarchais, édition Lemerre. — Dessins de V. Hugo. — Lettres du vicomte Walsh. — Parodies du théâtre d'Alex. Dumas. — La marquise de la Carte et Alf. de Musset. — Ouvrage attribué à Bernard Palissy. — Mémoires du prince de Talleyrand. — Le premier journal imprimé en Europe. — Collaboration conjugale des femmes. — Les lettres d'Abeilard et d'Héloïse sont-elles apocryphes? — La reliure à l'Exposition de 1878. — La bibliothèque du comte de Plélo.

JEUNE FRANCE (novembre). — P. Bert. — G. Toudouze : L'Icône, légende byzantine. — JOURNAL DES ÉCONOMISTES (novembre). — De Loménie : Les polémiques financières de Mirabeau et les interventions à la Bourse de M. de Calonne. — Lamé-Fleury : De la propriété des mines à propos de faits récents. — Taché : La dernière session de l'association britannique pour l'avancement des sciences. — (Décembre). De Molinari : Le ralentissement de la population en France. — E. Vignes : L'individu et l'État. — Lamé-Fleury : La propriété des mines. — Fournier de Flaix : L'appropriation des ports à la grande navigation. — De Beaumont : Le chemin de fer métropolitain de Paris. — Raffalovich : Les logements des ouvriers à New-York. — Muller : Les chemins de fer du royaume de Prusse. — Dufour : Situation financière des principaux États européens. — Pellegrin : L'amortissement automatique. — JOURNAL DES SAVANTS (novembre). — Barthélemy Saint-Hilaire : État actuel de l'Inde. — Ad. Franck : Victor Cousin et son œuvre. — H. Weill : Mélanges de littérature grecque par Mille. — A. Maury : Œuvres philosophiques du général Noizet. — Haureau : Catalogue des manuscrits de la bibliothèque Mazarine.

MAGASIN PITTORESQUE (30 novembre). — Le château de Chanteloup. — Les pierres tombées du ciel. — (31 décembre). Périophtalmes, poissons terrestres. — Madame Campan. — Anagrammes. — Les tombeaux à Athènes. — Un faiseur de vers et une plaideuse. — MOLIÉRISTE (décembre). — L. Vivier : L'art de Molière. — G. M. : Une signature de Molière. — Nuittes et Thoinau : Molière et l'Opéra. — Bibliographie. — Éphémérides moliéresques.

NATURE (20 novembre). — Paul Bert. — Histoire de la science. A propos du frein pour navires. — Machine Edison pouvant actionner 1,000 lampes. — Plates-formes et batteries cuirassées roulantes. — Pigeons voyageurs. Le vol d'aller et retour. — La récolte du sel marin aux salins des Pesquiers. — Une colline de verre. — Les jeûnes célèbres. — (27 novembre). Le pont métallique en acier, de Morannes. — Le tremblement de terre de Charleston. — Les eaux ammoniacales employées comme extincteur d'incendie. — Expériences d'aviation sur le vol plané. — Ponts provisoires. — Voyage à travers l'Afrique. — Météorites, météores et étoiles filantes. — Le tramway électrique de Blackpool. — (4 décembre). Pêches et pêcheries de l'Annam. La pêche au dauphin. — Le bateau-canon. — Ascenseur hydraulique des Fontinettes. — La science au théâtre : Sur un appareil permettant de transmettre la mesure à des exécutants placés de manière à ne point voir le chef d'orchestre. — La catastrophe de Sisteron. — La photographie en ballon. — Tracés sphygmographiques du pouls radial pris en ballon. — Un déluge de pétrole. — Les appareils de sauvetage en cas d'incendie. — Travaux de la moisson dans le haut Aragon. — (11 décembre). Le centenaire de Scheele. — Les nains et les géants; les variations de la stature humaine. — Le calendrier perpétuel et la mnémotechnie. — Torpilles balistiques. — Éclairage électrique des wagons-lits. Système Desruelles. — Nouveau mode de construction de l'hélice. — NOUVELLE REVUE (15 novembre). — Guy de Maupassant : La Sicile. — Fournier de Flaix : La suprématie monétaire de la France. — Fargus : Les chansons et les cérémonies populaires du mariage. — (1er décembre). Malapert : Réformes de l'enseignement du droit. — Alexis Bertrand : L'esthétique de François Rude. — Julliard : Un poète national suisse; Albert Richard.

POLYBIBLION (novembre). — L. Couture : Histoire de la philosophie. — Vicaire : Électricité et magnétisme. — Comptes rendus dans les sections de théologie, jurisprudence, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique : Journal de Jean Le Fèvre. — L'ancienne Université de Montpellier. — Le tirage des livres.

REVUE GÉNÉRALE D'ADMINISTRATION (novembre). Déjamme : Application aux villes du décret de 1852 sur les rues de Paris. — Feillet : De l'assistance publique à Paris. — Phellipon : Responsabilité des comptables des deniers publics. — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (septembre-octobre). Gozzadini : Les fouilles archéologiques et les stèles funéraires du Bolonais. — Deloche : Anneaux et cachets de l'époque mérovingienne. — Clermont-Ganneau : Antiquités et inscriptions inédites de Palmyre. — Morvat : Note sur une pierre gravée servant de cachet. — De la Blanchère : Histoire de l'épigraphie romaine. — Bapst : La châsse de sainte Geneviève. — Gaidoz : Un sacrifice humain à Carthage. — Dieulafoy : Les fouilles de Suse. — Menant : L'expédition Wolff en Mésopotamie. — REVUE D'ART DRAMATIQUE (1er novembre). G. Larroumet : Les biographes de Molière. — Lefranc : *L'Abbesse de Jouarre*. — A. Jullien : La première représentation du *Tannhauser* à Dresde, en 1845. — L. Moland : Désaugiers, auteur comique. — F. Larcher : Messieurs Scapin; les deux Coquelin. — (15 novembre). Fourcaud : Edmond et Jules de Goncourt; le roman et le théâtre. — É. Morlot : La parodie du théâtre de Victor Hugo. — Valnay : Le théâtre à Moscou en 1841. — Schône : Le théâtre chinois et le théâtre français au moyen âge. — (1er décembre). Lefranc : Le départ de M. Coquelin. — Fourcaud : Edmond et Jules de Goncourt; le roman et le théâtre. — Berheim : Le décret de Moscou et la Comédie française. — A. Soubies : Victor Hugo librettiste. — REVUE DE L'ART FRANÇAIS (octobre). Artistes normands (XVIIe et XVIIIe siècles) : François Bonnemer, Jean Tiger, Frère Lucas de La Haye, Robert Tournières, Jean Restout, Rupalley, Robert Lefèvre, Florent de La Marre-Richard, Landon, Charles Lamy, Achille Giroux, J.-C. Chaplain, Jean Massard, Pascal de la Rose, son acte de mariage; quittance du peintre Bachelier (1779), Jean-Joseph Taillasson (1792), le graveur Jacques Bouillard (1797). — *Partie moderne*. Alexandre Schœnewerk : 1° L'homme et l'œuvre; 2° le monument de l'artiste au cimetière Montparnasse, discours prononcé par M. Jules-Gabriel Thomas. — Épitaphes de peintres relevées dans les cimetières de Paris (1874) : Darjou, Mercier, Marquis, par M. H. J. — REVUE

BRITANNIQUE (novembre). — L'art persan. — L'Inde native. — Le maréchal Davout. — De la production et du mécanisme des rêves. — Le canal des Deux-Mers et la main-d'œuvre militaire. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (22 novembre). Lévi : Brihatkathamanjari de Khemdra. — Valois : Inventaire des arrêts du Conseil d'Etat. — De Rubb : Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret. — De Witt : Une invasion prussienne en Hollande en 1787. — (29 novembre). Albanès : Histoire des évêques de Saint-Paul-Trois-Châteaux. — Nourrisson : Pascal physicien et philosophe. — Droz : Le scepticisme de Pascal. — Boulay de la Meurthe : Les dernières années du duc d'Enghien. — Chevalier : Histoire de la marine française sous la première République. — (6 décembre). Solf : La recension cachemirienne de la Pançâcikâ. — Hesseling : De l'emploi des couronnes chez les Grecs. — Edmundson : Milton et Vondel. — Guiffrey : Inventaire général du mobilier de la couronne sous Louis XV. — (13 décembre). Johansson : Les verbes contractés. — Gomperz : Sur la conclusion de l'œuvre d'Hérodote. — Rannow : Études sur Théocrite. — De Boislisle : Mémoires de Saint-Simon, t. V. — Waitz : Caroline et ses amis. — De Reumont : Portraits italiens. — REVUE DES DEUX MONDES (15 novembre). G. Rothan : Les relations de la France et de la Prusse de 1867 à 1870. — Baudrillart : L'impôt démocratique à propos d'un livre récent. — J.-M. Guardia : La langue et la littérature catalanes. — P. Leroy-Beaulieu : La colonisation française en Tunisie. — M. Paléologue : Trois palais d'Asie. — De Varigny : San-Francisco. — (1er décembre). E.-M. de Vogüé : En Crimée. — E. Renan : Les origines de la Bible. — De Varigny : San-Francisco. — G. Lafenestre : Titien et les princes de son temps. — Valbert : Une biographie de missionnaire écossais. — REVUE GÉNÉRALE (15 novembre). G. Lafenestre : La jeunesse du Titien. — Farges : La comtesse Diane et ses « Maximes de la Vie ». — De Larivière : *Raphaël et Gambrinus ou l'art dans la brasserie.* — (1er décembre). Godet : Les poètes de la Suisse française. — Ch. Leser : Paul Bert. — Léo Claretie : *Paris depuis ses origines jusqu'à l'an 3000.* — REVUE DE GÉOGRAPHIE (novembre). Drapeyron : Jeanne d'Arc et Philippe le Bon. — Dupuis : La pacification du Tonkin. — Girard : L'Inde à l'exposition coloniale de Londres. — Mémoire du chevalier de Razilly au cardinal de Richelieu. — REVUE GÉOGRAPHIQUE INTERNATIONALE (août-septembre). G. Renaud : De Bône à Blidah. — Le journal de Gordon. — Alavaill : Les irrigations dans le Roussillon. — J. Renaud : Les ports du Tonkin. — Les négociations avec les Hovas. — Les fêtes populaires et les écoles à la Martinique. — E. Michel : La Chine et les Chinois. — De Déchy : Voyage au Caucase. — Coudreau : Les Uape et la légende des Amazones. — L. Say : Notes sur l'Italie économique. — REVUE INDÉPENDANTE (décembre). T. de Wyzewa : Les livres. — P. Alexis : Chronique parisienne. — Rzewuski : Chronique littéraire polonaise. — Huysmans : Chronique d'art. — St. Mallarmé : Notes sur le théâtre. — P. Bourget : Hélène, poème. — De Wyzewa : Etudes sur Villiers de l'Isle-Adam. — A. France : Le comte Morice, député ; roman. — Villiers de l'Isle-Adam : L'Etna chez soi. — De Quincey : La fille du Liban. — Huysmans : En rade. — (janvier). De Wyzewa : Les livres. — O. Mirbeau : Chronique parisienne. — De Fourcaud : Musique. — St. Mallarmé : Notes sur le théâtre. — De Wyzewa : Les Russes. — De Goncourt : Le berceau de Renée Mauperin. — Villiers de l'Isle-Adam : L'Etna chez soi. — P. Hervieu : Guignol. — Huysmans. — En rade. — REVUE INTERNATIONALE DE L'ENSEIGNEMENT (15 décembre). E. Lavisse : Le transfert des Facultés de Douai à Lille. — Franck d'Arvert : L'école et la nation ; notes sur l'histoire nationale et pédagogique de la Suisse. — Dastre : Paul Bert. — REVUE LITTÉRAIRE (décembre). L. Aubineau : Histoire générale du Languedoc, par Devie et Vaissette. — G. Bois : La coalition de 1701 contre la France, par le marquis de Courcy. — A. Loth : Précis des institutions politiques de Rome, par A. Morlot. — L. Aubineau : Pierre Jean Cayron, par Émile Bouniol. — REVUE DU MONDE LATIN (décembre). D'Ideville : La jeunesse de Pellegrino Rossi. — Blancard : Études sur la Grèce contemporaine ; Othon Ier. — Ruyssen : Économie rurale. — De Cassano : La moderne langue italienne. — P. Marieton : Aubanel. — H. Buffenoir : A propos de Chopin. — Coudreau : La France équinoxiale. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (13 novembre). J. Lemaître : M. Jean Richepin. — Ch. Levêque : Le mysticisme au XIIe siècle et Hugues de Saint-Victor. — Léo Quesnel : Le Cap, l'Inde et l'Australie, d'après le baron de Hübner. — Dionys Ordinaire : M. Spuller. — (20 novembre). Ch. Richet : Les conseils d'un Allemand à la France. — L. Heuzey : Un artiste grec au service de la Perse. — Téléphanès de Phocée à propos des découvertes de M. et Mme Dieulafoy. — (27 novembre). Barbey d'Aurevilly : Louis XIII et Richelieu. — L'avenir de la religion, d'après Herbert Spencer. — (11 décembre). Ch. Bigot : La délégation française aux États-Unis. — Léon Pillaut : Le musée instrumental au Conservatoire de musique. — *Le Calvaire*, par M. O. Mirbeau. — REVUE SCIENTIFIQUE (20 novembre). Laboulbène : Les anatomistes anciens. — G. Le Bon : L'Inde moderne. — Comment on fonde une colonie, comment on la garde et comment on la perd. — Preyer : Les mouvements réfléchis de l'enfant. — Forel : La vision de l'ultra-violet par les fourmis. — (27 novembre). Marey : La locomotion et la photographie. — Cunisset-Carnot : Une hypothèse de poliorcétique préhistorique. — Les femmes médecins en Angleterre. — Labonne : Les eiders de l'Islande. — (4 décembre). Tissandier : Les aérostats militaires. — Laboulbène : La renaissance anatomique au XVIe siècle. — Gley : Le jeûne et les jeûneurs. — (11 décembre). Gautier : L'énergie chez les êtres vivants. — Berthelot : Les origines de l'alchimie. — Grad : Le pain à bon marché. — Boutan : L'anatomie et le développement de la fissurelle.

SPECTATEUR MILITAIRE (1er décembre). Les sapeurs de cavalerie. — De la Barre Duparcz : Précis des campagnes de 1812 à 1814. — De Rochas : Mémoire de la guerre sur les frontières du Dauphiné et de Savoie de 1742 à 1747. — Brun : Le projet de loi organique militaire du général Boulanger. — E. B. : L'expansion coloniale.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

PUBLICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES ÉTRANGÈRES NOUVELLEMENT PARUES

Allemagne. — *Die deutsche Presse:* Verzeichniss der im deutschen Reiche erscheinenden Zeitungen und Zeitschriften. — Band: J. Politische Zeitungen, etc. — 239 p. in-8°. Foibach, R. Hupfer. — Deuxième édition.

A Twetmeyer : *Illustrirter Weihnachts catalog* englischer und französischer Werke. — 80 p. gr. in-8°. — Leipzig, A. Twetmeyer.

Seemann : *Literarischer Jahresbericht* und Weihnachtskatalog. — 208 p. gr. in-8°. — Leipzig, E. Seemann.

O. Hase : Fœrderung des ältesten Buchhandels durch die Stadtbehœrden; nach Urkunden des Nürnberger Kreisarchives — Ein Nachtrag zu des verfassers Schrift « die Koberger ». — 32 p. in-8°. — Leipzig, B.-G. Teubner.

Otto Winwler : Der Papierkenner. — Ein Handbuch und Rathgeber für Papierkaüfer und Verkaüfer, etc.; zum praktischen Gebrauche bearbeitet. — 280 p. in-8° avec 127 illust. et 36 échantillons de papier. — Leipzig, Ph. Grieban.

— Le cinquième volume du catalogue des manuscrits de la bibliothèque royale de Berlin vient de paraître. Il comprend les manuscrits sanscrits et prakrits, classés systématiquement par A Weber. — 352 p. gr. in-4°. — Berlin, Asher.

Autriche. — K. Faulmann : *Die initiale*, ein Beitrag zur Geschichte der Bücher-Ornamentik. — Mit 156 Initialproben. 48 p. gr. in-8°. — Vienne, C. Graeser.

Italie. — *Biblioteca Bologna* in Firenze. — I. Opere Dantesche. — Florence, tip. cooperative.

Alcune varianti di punteggiatura e di lezione nell episodio dantesco della Francesca di Rimini esposte Da Carlo Negroni, da Tortoli et da Stefano Grossi Novara. In-4°.

Catalogo dei codici manoscritti della Trivulziana. — Turin, XVI-532 p. in-4°.

A. Zonghi : Repertorio dell antico Archivio comuna'e di Fano. — Fano, tip. Sonciniana, in-fol. — Prix : 2 fr. 50.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES ET COMPTES RENDUS D'OUVRAGES FRANÇAIS

Allemagne. — *Deutsche Buchhandler-Akademie.*

Tome III, 11e fasc. — J.-V. von Scheffel, sein Leben und seine Werke. — E. Ackermann : der englische Buchhandel seit Caxton. — Kapp's Geschichte des deutschen Buchhandels.

Die Grenzboten.

N° 46. — Zur Lebensbeschreibung Heinrichs von Kleist. — Neue Theaterstüche. — N° 48. — Von unsern Gymnasien. — Eine kritische Auseinander setzung. — Die neuen Briefe Robert Schumanns. — N° 49. — Deutsche Literatur in Frankreich. — Phantasie-armut und Illustrationswuth.

Neuer Anzeiger für Bibliographie und Bibliothekswissenschaft.

Août. — Die Autorschaft und Katalogisierung der akademischen Dissertationen. — Was man mit Büchern nicht thun soll. — Buchhändler und antiquarische Kataloge.

Nord und Süd.

G. Meyer : Ein Ausflug nach Argolis. — J. Duboc : Der Bauernphilosoph Konrad Deubler.

Nordische Rundschau.

Octobre : Emanuel Geibel.

Décembre : Phantasie und Thatsache.

Zeitschrift für Vergleichende Litteraturgeschichte.

Premier volume, 2e fascicule. — Otto Francke : Ueber Goethes Versuch, zu Anfang unseres Jahrhunderts die römischen Komiker Plautus und Terenz auf der Weimarischen Bühne heimisch zu machen.

J. Kohler : Aesthetik, Philologie und vergleichende Litteraturgeschichte.

A. Biese : Die aesthetische Naturbeseelung.

Theodor Süpfle : Gottscheds französische Korrespondenz.

Fritz Neumann : Hans Sachsens Fastnachtspiel von dem gestohlenen Pachen — Boccaccio, Decameron VIII, 6.

J. Bolte : Ein deutsches Urtheil über Dante aus dem 17 ten. Jahrhundert.

F. Pfaff : Der Verfasser des deutschen Volksbuches von den Heymonskindern.

Angleterre. — *The Academy.*

13 novembre : Seventeen lectures on the study of mediæval and modern subjects, by W. Stubbs. — Samuel Taylor Coleridge und die englische Romantik, von Alois Brandl.

20 novembre : The history of the forty vezirs. — A history of England, by Spencer Walpole.

4 décembre : The life of Percy Bysshe Shelley. — Catalogus Codicum Græcorum Simaiticorum.

11 décembre : Lady Burton's edition of her husband's arabian nights. — The early history of Universities, by J. Bass Mullinger.

The Athenæum.

13 novembre : M. Swinburne and the quarterly review. — Introduction to a catalogue of the early italian prints in the British Museum.

20 novembre : Library of english literature, by Henry Morley. — Princesse, par Ludovic Halévy.

27 novembre : Letters and papers, foreign and domestic, of the reign of Henry VIII, preserved in the public record office, the british museum, and elsewhere in England. — H. Hall : The early custody of Domesday book.

4 décembre : Renaissance in Italy. — The story of the Caraffa. — L'abbesse de Jouarre.

Scottish Review.

Octobre : Rev. A. Cameron : Ossianic ballads.

Blackwood's Edinburgh Mazazine.

Décembre : J. Skelton : The Scotland of Mary Stuart.

Cassel's Mazazine.

Septembre : G. Stronach : The advocates library in Edinburgh.

Education.

Octobre : H.-B. Adams : History in Columbia college.

English illustrated magazine.

Octobre : O. Browning : Cambridge.

Fortnightly.

Octobre : W.-L. Courtney : Hawthorne's romances.

London Quarterly.

Octobre : A study of Faust — Longfellow and his friends.

Longman's.

Septembre : D.-J. Robertson : Early newspaper sketches.

Octobre : Brander Matthews : The ethics of plagiarism.

Macmillan's.

Septembre : Percy Gardner : Homer and recent archæology.

Octobre : My success in literature.

Notes and Queries.

27 novembre : Who was Robin Hood?

Knowledge.

Septembre: R.-A. Proctor: Americanisms.

Octobre: « Saturday Review » blunders.

Temple bar.

Décembre: The novels of Balzac. — The late master of Trinity. — Illustrations of Faust. — The song of Roland.

Walford's Antiquarian.

Novembre: Rev. J. Maskell: Ypres. — London amusements in the reign of George III. — The great earl of Shrewsbury's prayer book.

Décembre: Will Kemp and his dance from London to Norwich. — Garter Knights degraded. — A Roman villa at Wellow, Somerset. — The last of the ale tasters.

Italie. — *Nuova Antologia.*

16 novembre: E. Panzacchi: Sinfonia d'amore a proposito del nuovo libro di M. C. Canini. — O. Marucchi: Le antiche e le moderne trasformazioni di Roma. — G. Boito: La Basilica d'Oro. — Aux montagnes Rocheuses, par M. G. de Molinari.

1er décembre: A. Graf: I Pedanti nel cinque cento. — G. Boglietti: La Rivoluzione francese e l'Europa secondo gli ultimi studi. — A. Mosso: L'istruzione superiore in Italia. — Emilio o dell' educazione, di J.-J. Rousseau. Prima traduzione italiana con note e prefazione del prof. P.-A. Vizzotto.

Revue Internationale.

Dora d'Istria: Les péchés capitaux: la vieillesse, l'avarice. Amédée Roux: Une ville romaine en Provence. — A.-J. Boyer d'Agen: Les envois de Rome.

25 novembre: Janka Wohl: François Listz. — Dora d'Istria: Les péchés capitaux. IV. La vieillesse. IIe partie: La paresse. — Clémence Royer: M. Marcel Deprez et le transport de la force. — Albrecht Weber: Le septième Congrès international des orientalistes. — Les Institutions de crédit en France.

10 décembre: Ernesto Rossi: Lettres d'un Artiste à un Savant. — Janka Wohl: François Liszt. — Amédée Roux: La Bourgeoisie française. — A.-J. Boyer d'Agen: les Hommes de la Révolution française. — Louis Lang: La population de la Hongrie.

Suisse. — *Lecture.* — Novembre. — Ludovic Halévy. — Faïences et porcelaines. — Solfège poétique et musical. — Auteurs célèbres. — De Paris à Berlin. — Professeurs, historiens et magistrats suisses. — Voyages, aventures et combats. — Le triomphe de la démocratie en Amérique.

Décembre: Histoire générale des races humaines. — La cuisine des malades et des convalescents. — Un Français en Birmanie. — L'idée de miracle et la physique moderne. — Le comte Xavier. — Joconde Berthier. — Princesse. — Sérénus.

États-Unis. — *The Andover Review.*

Novembre: A decade of ethics. — The Leipzig book-trade.

The Atlantic Monthly.

Décembre: E. Mulford: The object of a University. — H.-W. Preston: The Church of England novel. — The battle of Gettysburg. — The oration by J.-R. Lowell and the poem by O.-W. Holmes, delivered on the 250 th. anniversary of the foundation of Harvard University.

The Century.

Décembre: Contemporary french sculptors: Chapu and Dubois. — Abraham Lincoln, a history.

The Critic.

20 novembre: M. Lowell's adresse at Harvard: Meaning of a University.

Harper's new Monthly magazine.

Novembre: The literary movement in New-York. — Mme Edmond Adam: How I formed my salon.

Harvard.

Octobre: F.-S. Palmer: Herrick and his verse.

Novembre: G.-P. Lathrop: Literary movement in New-York.

Overland M.

Octobre: S.-E.-C. Sandford: Writings of Laura Bridgeman. — J.-K. Vischevetsky: The writings of Turgenieff.

Southern Bivouac.

Septembre: M. J. Preston: Paul J. Hayne.

Octobre: M. J. Kent: Poe's last poem.

NOUVEAUX JOURNAUX.

Allemagne. — La Deutsche Post, nouvelle revue illustrée bi-mensuelle, paraît à Berlin depuis le 1er janvier, sous la direction de M. R.-V. Mosch.

— Une revue trimestrielle de chimie industrielle paraît depuis le 1er novembre dernier, chez M. Springer, à Berlin.

— Le premier numéro d'un nouveau journal commercial de Berlin, le *Waaren-Bœrsenblatt*, a paru le 1er janvier chez M. S. Fisher.

— La revue illustrée du sport *Illustrirte Jaeitung* change sa périodicité et de bi-mensuelle devient hebdomadaire.

— Un nouveau journal, rédigé en lithuanien, paraît à Tilsitt depuis le 15 novembre dernier, sous le titre de *Gorsas*.

— M. Friedman a été appelé aux fonctions de rédacteur en chef du *Fremdenblatt* de Vienne en remplacement de M. le baron Gustave Heine, décédé.

Angleterre. — Voici le tirage des journaux anglais :

Lloyd's Weekly Newspaper	612.000
Weekly budget	500.000
Reynold's Newspaper	300 000
Standard	255.300
Daily Telegraph	241.000
Weekly dispatch	180.000
Chronicle	130.000
Echo	105.000
Christian World	100.000
Referee	98.000
Modern Society	84.000
The boy's Iron paper	90.000
Christian Million	75.000
Globe	60.000
Illustrated Carpenter and Builder	50.000
Licensed Victuallers' gazette	49.250
Christian Globe	43.000
England, Judy, Catholic times and opinion	46.000
Illustrated sporting and dramatic news	18.000
Land and Water	10.000

— Une nouvelle publication mensuelle vient de paraître sous le titre, passablement incohérent, *The dynamiter, a record of literary bombshells, books old and new, flung into the camp of the Orthodox.*

— Le premier numéro d'un nouveau magazine illustré, « The hour glass », publié par MM. Dawson, a paru le 16 décembre dernier.

Le « Dietetic Reformer », organe des végétariens anglais, paraît désormais sous le titre *the Vegetarian Messenger.*

— *The Journalist,* nouveau journal qui se publie à Londres depuis quelques semaines, se propose de ne traiter que des questions pouvant avoir un intérêt spécial pour les membres de la presse périodique.

— MM. Fisher Unwin, chez lesquels paraît depuis le mois de novembre l'édition anglaise de la revue illustrée *the Century*, viennent de s'assurer celle d'une autre revue américaine, le *Saint-Nicholas Magazine.*

Autriche. — Il faut que les droits du sexe laid soient bien compromis en Autriche pour avoir pu décider l'éditeur C. Konegen à faire paraître un nouveau journal sous un titre aussi peu galant que le suivant : *der Frauenfeind* (l'ennemi des femmes). Les rédacteurs du *Frauenfeind* veulent mettre un terme à l'influence prépondérante de l'élément féminin qui, paraît-il, menace sérieusement les prérogatives du sexe fort. — Amener l'émancipation de l'homme, affranchir celui-ci de l'influence occulte de l'éternel féminin et ouvrir en même temps de nouveaux débouchés à l'activité féminine en lui ménageant l'accès à un plus grand nombre de branches de travail, voilà le programme de M. Ferd. Gross, rédacteur en chef du *Frauendfeind.*

États-Unis.— La maison Houghton et Mifflin, de Boston, n'édite pas moins de sept périodiques : *the Atlantic Monthly, the Andover Review, the Church Review, the Law Reporter* et le *U.-S. Postal-Guide.* En outre, c'est chez MM. Houghton et Mifflin que paraît l'édition américaine du *London Quarterly* et de la *Edinburg Review.*

Chine. — Les Allemands qui résident dans l'extrême Orient auront désormais un journal rédigé dans leur langue, la *Ost-Asiatische Lloyd.* — Ce journal paraît à Shanghaï, sous la direction de M. V. Gundlach, ancien officier de la marine chinoise.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 novembre au 15 décembre 1886)

AUTORITÉ. Novembre : 21. *La France juive devant l'opinion.* 27. Les Décadents. 30 et déc. 1. M. G. de Cassagnac.

DÉBATS. Novembre : 18. L'élection académique du 18 novembre. 19. La coalition de 1701 contre la France. — *Mémoires du marquis de Souches,* par le comte de Cosnac. 21. Chantavoine : *Princesse,* par L. Halévy. 23. J. Simon : Victor Cousin et son régiment. 24. Histoire des trois premiers siècles de l'Église chrétienne. 25. Les palais nationaux; Compiègne. 27. B. Veragnac : Richard Cobden. 30. Thucydide : commentaire de M. Croiset. — Décembre : 2. Les palais nationaux; Fontainebleau. 7. Correspondance de Lamennais. 8. Concours littéraires, par C. Doucet. 9. Cendrillon et les Fées. 14. Melchior de Vogué : poésie russe; Tutchef.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE. Novembre : 29 et déc. 9-13. Ch. Viguier : Les bibliothèques de Paris; le dépôt légal. — Décembre : 4. *Paris qui souffre,* par M. Guillot. — Décembre : 8. Fouquier : Le général Pittié. 10. La Bourgeoisie française. — Les études médicales en France et en Allemagne. 14. *Histoire des jardins anciens et modernes,* par Maugin.

ESTAFETTE. Décembre : 11. Michelet.

ÉVÉNEMENT. Novembre : 16. *La France juive devant l'opinion.* 21. Deschaumes : Autour de Schaunard. 26. Champsaur : Oct. Mirbeau.

FIGARO. Novembre : 18. Fouquier : Schaunard, le pays de bohème. 20. La première du *Cid,* de Pierre Corneille. 21. E. Daudet : Les salons politiques et littéraires. 24 et déc. 1. Journal des Goncourt. 27. Ch. Monselet : Les déliquescents au village; les fumeurs d'opium. — Décembre : 6. D'Ideville : Un nouvel évangile; M. Lasserre. 11. Brillat-Savarin révolutionnaire.

FRANÇAIS. Novembre : 16. *L'instruction publique et la démocratie,* par M. A. Duruy. 19. Souvenirs du feu duc de Broglie. 23. *Princesse,* par Lud. Halévy. 25. Le Maroc. 27. É. Cosquin : La science des religieux. 30. Le règne de Louis-Philippe. — Décembre : 3. Souvenirs du feu duc de Broglie. 4. Comment la polémique protestante prépare la guerre de Trente ans.

FRANCE. Novembre : Cl. Hugues : Les souvenirs de Schaunard. 26. Fouquier : Les souvenirs de Schaunard. — Décembre : 9. M. Fouquier : Le roman russe.

GAULOIS. Novembre : 26. *Le Calvaire,* par O. Mirbeau. 28. Delpit : Souvenirs du duc de Broglie.

GAZETTE DES TRIBUNAUX. Novembre : 22-23. Delom de Mézerac : Le barreau pendant la Révolution.

GIL BLAS. Décembre : 10. Th. de Banville : Debureau.

JUSTICE. Novembre : 18. Paul Bert. 20. C. Pelletan : Les poésies de Léon Valade. 22. Gracchus Babeuf. 23. *Le Spiritisme,* par M. P. Gibier. 24. *Princesse,* par Lud. Halévy.

25. De la position actuelle de la science en faveur de la religion. 26. La littérature à Trianon. 29. La doctrine de Babeuf. — Décembre : 5. L'éloge de Michelet. 6. L'organisation du ministère avant le 10 août 1790. 12. Richard Wagner, sa vie et ses œuvres. 13. Souvenirs du duc de Broglie.

LIBERTÉ. Décembre : 1. M. Édouard Rod.

MONDE. Décembre : 1. Lamennais.

MONITEUR UNIVERSEL. Novembre : 21. Le ciseleur Gouthière. 22. Deux épisodes de la vie de Louis-Philippe. 24. V. Fournel : Théroigne de Méricourt. — Suzette Labrousse. 29. Richard Wagner, sa vie et ses œuvres. — Décembre : 10. Babet et Ninon. — Histoire de la marine française sous le Consulat et l'Empire.

NATIONAL. Novembre : 22. Les bibliothèques municipales. — Le Darwinisme à propos du livre de Mathias Duval. 29. *Institution de demoiselles*, par A. Cim. — Décembre : 13. Les bibliothèques d'art industriel.

PARIS. Novembre : 16. La Susiane et les ruines de l'ancienne Perse. — Auteurs et éditeurs. 26. Armand Carrel en Espagne. — Décembre : 8. Aug. Nefftzer. 10. La statue de Flaubert.

PATRIE. Novembre : 22. *La France juive devant l'opinion*, par Ed. Drumont. 26. Nouveaux mélanges d'histoire et de littérature, par Nisard. — Décembre : 3. Concours littéraires, par C. Doucet.

RADICAL. Novembre : 19. F. Enne : Schaunard-Schanne. 21. Tony Révillon : Les journaux à Rome. 23. Léon Valade.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Novembre : 16. Sarcey : La candidature de M. Othenin d'Haussonville à l'Académie française. 17. Le génie colonial. 18. Les fouilles de Suze. 20-30 et déc. 4. F. Sarcey : Les patois. 25. Colani : Une *Iliade* illustrée. 28. P. Janet : La logique parlementaire de Hamilton. 29 et déc. 1. Lettres inédites de Proud'hon. — Décembre : 2. Hanotaux : *Histoire des princes de Condé*, par le duc d'Aumale. 9. Les Condé : Histoire d'une branche cadette. 10-14. Colani : Les expériences d'un liseur de la pensée.

SIÈCLE. Décembre : 10. Molière comédien. 12. La statue de Flaubert.

SOLEIL. Novembre : 22. *La Bible*, trad. Ledrain. — Le règne de Louis-Philippe, par M. P. Perret. 29. *L'instruction publique et la démocratie*, par A. Duruy.

TEMPS. Novembre : 17. *Bibliographie parisienne*, par M. de Lacombe. 19. Scherer : A Nefftzer. 21. A. France : Dialogue sur l'Académie. 22. Théroigne de Méricourt. 23. Louis Agassiz : Ch. Vogt et le darwinisme. 25. *Souvenirs du duc de Broglie.* — Décembre : 1. La Bruyère chez les Condé. 3. *L'Abbesse de Jouarre.* 8. Febvre : Le costume au théâtre. 9. L'hypnotisme et la littérature. 10. La question des patois et les félibres.

UNIVERS. Novembre : 16. E. Biré : M. de Pontmartin. 30. M. J. Simon et les Girondins.

VOLTAIRE. Novembre : 21. La Bohème. 30 Le Livre et l'histoire. — Décembre : 3. A propos de Molière ; les assertions de M. Lemaître ; réponse de M. Larroumet. 9. Les droits d'auteur en Espagne. 10. Le costume au théâtre.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

— Procès de presse, de propriété littéraire et de librairie —

Loi sur la presse. — Prescription. — Failli incapable d'être gérant d'un journal.

La chambre correctionnelle de la Cour de cassation vient de rendre un arrêt décidant qu'en matière correctionnelle et de presse, les avocats représentent les parties civiles et les prévenus et que les jugements de remise, rendus sur leur demande en l'absence des parties, constituent des jugements contradictoires lorsqu'ils sont portés sur la feuille d'audience.

Par suite, ces jugements sont autant d'actes interruptifs de la prescription.

L'article 6 de la loi du 29 juillet 1881 sur la presse dit que l'individu frappé d'une condamnation judiciaire ne peut être gérant d'un journal. Par condamnation judiciaire, il faut entendre tout jugement, même une décision du tribunal de commerce, déclaratif de faillite.

Cet arrêt tranche une question qui était vivement controversée.

Auteur. — Titre d'ouvrage. — Propriété. — Concurrence illicite. — Éditeur. — Suppression de titre. — Dommages-intérêts.

(Lorsqu'en donnant sans nécessité, à sa publication, le titre sous lequel a paru déjà un volume traitant le même sujet, et en faisant orner la couverture de son livre d'une gravure rappelant, à quelque chose près, la vignette qui se trouvait sur le précédent, l'auteur a préparé et rendu presque inévitable la confusion entre les deux ouvrages ; l'éditeur, en éditant dans ces conditions, s'est associé à une entreprise réunissant tous les caractères d'une concurrence illicite et doit, dès lors, être condamné solidairement avec l'auteur aux réparations imposées.)

M. Léon Vanier est l'auteur d'un livre humoristique intitulé *les Vingt-Huit jours d'un réserviste*, paru en 1876, et dans lequel il a retracé la vie et les impressions d'un réserviste au lendemain de la première application de la loi de 1872 sur le recrutement.

Quelques années plus tard, en 1881, M. Henri Amic a cru pouvoir prendre le même titre pour un ouvrage analogue qu'il a publié chez l'éditeur Calmann Lévy.

De là, procès intenté par M. Vanier à l'auteur et à l'éditeur.

Le tribunal a rendu, le 25 janvier 1884, le jugement que voici :

« Le tribunal,

« Attendu que le titre *les Vingt-Huit jours d'un réserviste* n'est pas de telle nature qu'il s'impose à quiconque veut retracer l'existence et les impressions du soldat pendant cette

période du service militaire, et qu'il ne puisse faire l'objet d'un droit privatif;

« Qu'en 1881, à l'époque où Henri Amic a publié son ouvrage, le livre de Léon Vanier avait paru depuis plusieurs années et comptait déjà plusieurs éditions;

« Qu'il avait ainsi conquis la faveur du public, et que son titre constituait pour l'auteur une propriété qui doit être sauvegardée contre toute atteinte directe ou indirecte;

« Attendu qu'il était facile à Henri Amic de différencier sa publication de celle de Léon Vanier en prenant un titre qui lui fût propre et qui prévînt toute concurrence illicite entre les deux ouvrages;

« Que non seulement il a usurpé le titre que le demandeur avait employé avant lui, mais que de plus la couverture de son livre porte une gravure rappelant exactement la vignette qui se trouve sur la couverture du livre de Léon Vanier, de telle sorte que la confusion est devenue à peu près inévitable entre eux;

« Attendu que Calmann Lévy, en éditant l'ouvrage d'Henri Amic dans de pareilles conditions, s'est associé à l'usurpation commise par celui-ci et doit compte solidairement avec lui de la faute qui lui est commune;

« Attendu que, pour assurer la propriété de Léon Vanier dans l'avenir et la réparation du préjudice qu'il a subi dans le passé, il convient d'ordonner, ainsi qu'il le requiert, la suppression du titre usurpé sous une sanction déterminée, et, en outre, d'autoriser l'insertion du présent jugement dans cinq journaux à son choix;

« Que ces mesures suffiront pour donner entièrement satisfaction à ses droits, sans qu'il y ait lieu de lui allouer les dommages-intérêts à fournir par état qu'il a également réclamés;

« Par ces motifs,

« Ordonne que dans la huitaine de la signification du présent jugement, Henri Amic et Calmann Lévy supprimeront le titre *les Vingt-Huit jours d'un réserviste*, sur l'ouvrage écrit par Henri Amic et édité par Calmann Lévy;

« Et, faute par eux de ce faire dans ledit délai, les condamne solidairement à payer à Léon Vanier la somme de 25 francs par chaque jour de retard pendant un mois, passé lequel il sera fait droit;

« Autorise Léon Vanier à publier les motifs et le dispositif du présent jugement dans cinq journaux à son choix et aux frais des défendeurs solidairement;

« Déclare Léon Vanier mal fondé dans le surplus de sa demande et l'en déboute;

« Condamne Henri Amic et Calmann Lévy solidairement aux dépens. »

Appel a été interjeté.

Après avoir entendu Me *Masse*, avocat, pour MM. Amic et Calmann Lévy; Me *Georges Favre*, pour M. Vanier, la Cour, sur les conclusions conformes de M. l'avocat général *Manuel*, a statué en ces termes :

« La Cour,

« Statuant sur l'appel interjeté par Amic et Calmann Lévy du jugement du tribunal civil de la Seine, en date du 25 janvier 1884;

« Considérant que lorsqu'en l'année 1881 Henri Amic a publié son ouvrage ayant pour titre : *les Vingt-Huit jours d'un réserviste*, Vanier avait déjà publié sous le même titre un volume traitant le même sujet et comptant déjà, dès cette époque, plusieurs éditions;

« Qu'en donnant, sans nécessité, à sa publication le titre sous lequel avait paru précédemment celle de Vannier, et en faisant orner la couverture de son livre d'une gravure rappelant, à quelque chose près, la vignette qui se trouvait sur celui de l'intimé, Amic a préparé et rendu presque inévitable la confusion entre les deux ouvrages;

« Qu'en éditant dans ces conditions l'ouvrage de Henri Amic, Calmann Lévy s'est associé à une entreprise réunissant tous les caractères d'une concurrence illicite;

« Qu'il doit dès lors être condamné solidairement avec l'auteur aux réclamations dues à l'intimé;

« Considérant toutefois, en ce qui touche ces réparations, que Vanier ne justifie dans le passé d'aucun préjudice appréciable; qu'il suffit, pour consacrer son droit et prévenir toute concurrence dans l'avenir, de condamner les appelants à supprimer le titre sous lequel ils ont fait leur publication dans le délai et sous l'astreinte prononcée par les premiers juges;

« Par ces motifs,

« Dit qu'il a été bien jugé par le jugement dont est appel en ce qu'il a ordonné, sous l'astreinte par lui fixée, que Henri Amic et Calmann Lévy seront tenus de supprimer le titre : *les Vingt-Huit jours d'un réserviste*, sur l'ouvrage par eux écrit et publié; dit toutefois que le délai de huitaine à eux imparti pour effectuer cette suppression ne commencera à courir que du jour de la signification du présent arrêt;

« Confirme en conséquence le jugement de ce chef;

« Dit, au contraire, qu'il a été mal jugé en ce que Vanier a été autorisé à publier les motifs et les dispositifs dudit jugement dans cinq journaux à son choix et aux frais des appelants;

« Décharge en conséquence lesdits appelants des condamnations prononcées contre eux de ce chef;

« Confirme ledit jugement pour le surplus et condamne enfin, à titre de dommages-intérêts, Henri Amic et Calmann Lévy solidairement aux dépens de première instance et d'appel.

« Ordonne néanmoins la restitution de l'amende consignée. »

(Cour d'appel de Paris, 1re chambre; audience du 24 novembre 1886.)

L'Administrateur-Gérant : A. SAUPHAR.

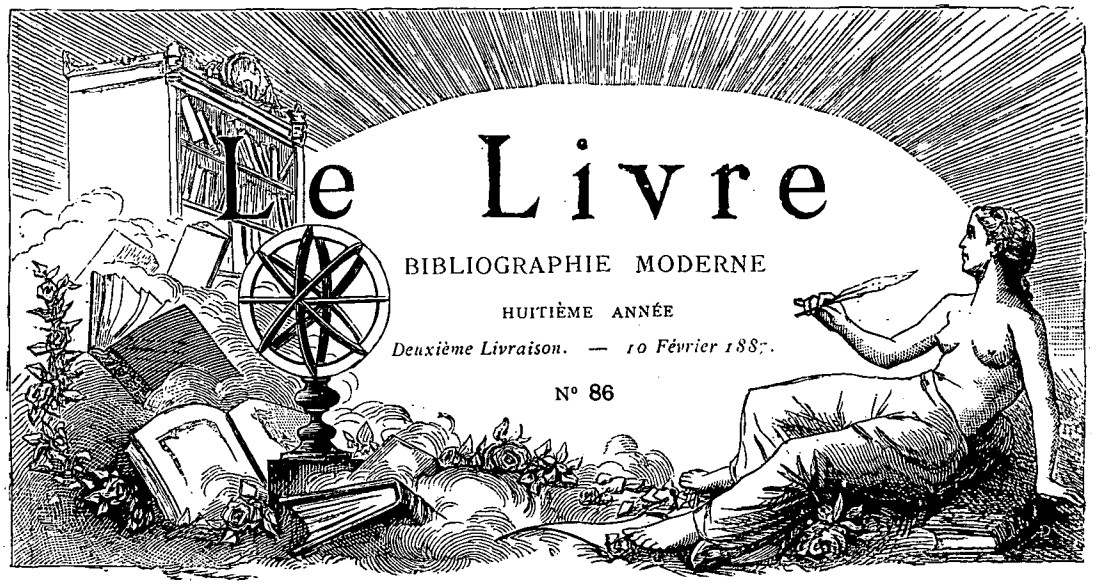

L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Histoire. — Beaux-Arts. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.

— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

Seuls, par Francis Poictevin. Paris, Tresse et Stock; 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Quand on se souvient, en terminant le livre de M. Francis Poictevin, que l'auteur l'a dédié à Émile Zola, on se demande, avec une réelle stupéfaction, quels points de contact peuvent exister entre le puissant manieur de chairs humaines, dont tous les livres reposent sur des observations vraies, sur des faits précis et palpables, et le bizarre élucubrateur d'idées incohérentes et fantasmagoriques qui vient d'écrire *Seuls*? Où l'écrivain veut-il en venir? Quelle philosophie dégager de cette œuvre, où tout est néant? Quelles déductions en tirer? Nous le cherchons vainement, après une lecture sérieuse, approfondie et douloureuse surtout, oh! fort douloureuse, de ce roman, qui n'est ni roman, ni fantaisie, ni étude vivante. C'est de la négation quintessenciée, coupée en quatre, tiraillée dans tous les sens, en une langue prétentieuse, discordante et antifrançaise au premier chef. Tout cela pour arriver à quoi?

Certes, l'auteur ne manque pas de talent et pourrait dire quelque chose, s'il consentait à parler comme tout le monde et à ne pas chercher ses mots dans les détritus des langues mortes. On sent sous la folie de ses phrases extraordinaires, hallucinantes, un souffle vague de la vie, des embryons de pensées justes; mais tout cela s'agite à faux, reste dans les limbes, sans essor possible, sans réelle atmosphère; c'est un milieu de cauchemar pesant, poisseux, qui englue le livre, qui englue l'auteur et qui menace d'engluer l'imprudent lecteur.

M. Francis Poictevin, dans sa préface à Zola, parle du grand charme triste du maître; hélas! que ne pouvons-nous lui décerner le même éloge! Il n'inspire que la tristesse, lui, une tristesse sans charme, par exemple. On sort de ce livre avec une vigoureuse migraine d'abord, migraine due à l'effort fait pour comprendre les phrases, puis avec un réel serrement de cœur, comme si l'on se trouvait en présence d'un de ces infortunés disgraciés de la nature, que l'on plaint, mais qui vous font trouver la nature plus belle et plus reposante, même dans ses tristesses.

Trois amours singulières, par Edmond Thiaudière. Paris, Librairie illustrée; 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Livre d'humoriste, livre de fantaisiste, mais en même temps livre d'observateur sincère de la nature

humaine, le dernier volume de M. Edmond Thiaudière est de ceux qu'on ne peut laisser de côté avant de les avoir lus jusqu'au bout, une fois qu'on s'est laissé tenter par ses récits et qu'on a entamé les pittoresques et étranges aventures qu'il nous conte.

Dans *le Dr Melanski*, dans *la Muette des Champs-Élysées* et dans *Mistress Little*, le lecteur trouvera un attrait toujours nouveau, une sensation bizarre de la vie, mais curieuse et amusante. Il n'est jamais banal de voir un médecin s'éprendre d'un squelette, jusqu'à se le figurer couvert de chair, de rencontrer un jeune homme d'imagination assez ardente pour consentir à devenir l'amant d'une femme dont il ne connaîtra ni la voix ni le visage, ou de trouver un mari assez épris de sa femme pour la remplacer, une fois morte, par un mannequin articulé et automate, dont il fera une compagne de voyage, lui rappelant sans cesse l'épouse défunte. Ce sont cependant les *Trois amours singulières* que nous fait connaître M. Edmond Thiaudière, et le conteur a tant d'habileté, de persuasion, d'esprit, que l'on ne peut se détacher de son livre avant de connaître l'issue de ces trois histoires extraordinaires.

Zyte, par Hector Malot. Paris, G. Charpentier et Cie; 1886. Un vol. in-18 jesus. — Prix : 3 fr. 50.

En abordant le sujet de son nouveau livre, *Zyte*, Hector Malot a traité une question souvent et longuement étudiée par les romanciers, celle du mariage des femmes de théâtre, celle des accommodements possibles ou impossibles de l'existence d'une comédienne avec les devoirs du foyer domestique, du lien conjugal; mais il a su donner à la chose un tour si original, si personnel, que l'on oublie volontiers les précédentes études pour se donner tout au plaisir de l'œuvre d'Hector Malot.

Ce qui domine et séduit avant tout dans son livre, c'est l'émotion, une émotion bonasse, nullement alambiquée, une émotion communicative provenant du charme dégagé par les personnages, tous sympathiques, mêlés à cette aventure à la fois simple et tragique. L'exposition empoigne immédiatement; on s'intéresse aussitôt, non seulement à la jolie héroïne *Zyte*, mais à ses parents, à son professeur La Chapelle, à ce jaloux de Joseph, dont l'amour la poursuit déjà au début du livre et lui sera si fatal à la fin. Aucune des figures n'est repoussante, et l'on ne saurait même trop en vouloir au père Chamontain de sa persistance à vouloir détourner son fils d'un mariage avec une comédienne, cette comédienne fût-elle une étoile de première grandeur, comme *Zyte*, l'actrice fêtée et applaudie de la Comédie française, car les suites du mariage, malgré la parfaite innocence de la jeune femme, paraissent donner raison au père contre le fils. Ce ne sont que des apparences qui dénouent ce mariage d'amour, mais pas un amour ne pourrait tenir contre de telles apparences.

Hector Malot, en véritable romancier, bornant son rôle à l'observation des faits, à l'analyse des mœurs qu'il désirait étudier et raconter, ne fournit aucun jugement ni pour ni contre, ne blâme ni n'approuve, et se contente, avec une grande réserve, d'exposer les choses le plus simplement qu'il peut. Il arrive ainsi à une émotion très grande, qui assure le succès de son roman. On ne peut lire cette œuvre sans s'intéresser à la pauvre enfant, dont l'éducation même fera le malheur, sans trembler pour l'imprudente jeune femme, qui a contre elle tous les dehors de la faute, et qui, en réalité, n'a pas commis cette faute. Cela va droit au cœur du lecteur.

Les Soandales de Paris, par ***. Paris, 1887. Nouvelle librairie parisienne. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Les Scandales de Paris rentrent dans la catégorie vulgaire du pur roman-feuilleton, du gros mélodrame, entassant les invraisemblances sur les invraisemblances et n'ayant d'autre souci que de piquer la curiosité par l'énormité des aventures et la complication des événements; c'est dire que toute analyse littéraire en est impossible et qu'il suffit d'indiquer ce livre aux amateurs d'aliments peu délicats, aux palais avides de mets grossiers et épicés.

Le Galoubet, par Fernand Beissier. Paris, 1887. Nouvelle librairie parisienne. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50.

Comme Alphonse Daudet, comme Paul Arène, comme tant d'autres, M. Fernand Beissier s'inspire de la Provence et nous conte, en style pailleté, vibrant et fleuri, les coutumes, les amours, les joies et les tristesses de son pays. Certes, il y a un joli sentiment, une belle flamme de soleil dans ces nouvelles; le malheur est qu'elles viennent après les autres et semblent s'en ressentir. *Le Roman de la Cigale* me plairait peut-être davantage si je ne connaissais pas *les Amours d'un papillon et d'une bête à bon Dieu*, de Daudet, et ainsi des autres. C'est là le danger de fantaisies brodées sur un canevas déjà employé par des maîtres. Malgré cela, *le Galoubet* est amusant à lire et d'une allure agréable.

La Marquise de Sade, par Rachilde. Paris, Monnier et Ce. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Il y a des choses fort intéressantes, d'amusants coins d'observation dans le nouveau roman que Rachilde vient de faire paraître sous ce titre à effet, *la Marquise de Sade*. Une sensation bien réelle de la vie se dégage de tout le début du livre, un souffle de vérité poignante s'envole des passages consacrés à l'analyse intime de cette âme de fillette; tout ce qui a trait à son enfance, à ses jeux, à ses petites joies et à ses grosses tristesses, est traité avec une sensibilité sincère, une note émue et communicative. On devine qu'on se trouve en présence d'une observation absolument féminine, par sa délicatesse, sa minutie précieuse et son grossissement exagéré des faits infimes, des petites choses; mais tout ce qui serait défaut

ailleurs, appliqué à une étude de petite fille, devient qualité et communique au roman un charme particulier. Nous voudrions nous en tenir là, rester à cette première partie et ne pas aller plus loin. Malheureusement l'œuvre tombe, vers la fin, dans une boue bizarre, plus imaginaire que vraie, où se roule l'héroïne, devenue une sorte d'hystérique hallucinée, mêlée aux aventures les plus folles, les plus invraisemblables, en dehors de toute nature. Pourquoi l'auteur, par ce débordement d'incohérences maladives, malsaines et fausses, a-t-il gâté comme à plaisir une œuvre qui s'annonçait bien et révélait de réels mérites d'écrivain? Était-ce pour justifier un titre plus criard que séduisant, était-ce pour quelque autre motif que nous ignorons? Nous le regrettons pour le roman, pour le lecteur et pour l'auteur.

Noir et Rose, par Georges Ohnet. Paris, Paul Ollendorff; 1887. Un vol. petit in-8°. — Prix : 3 fr. 50.

Noir et Rose, la tristesse et la joie, le deuil amer et le souriant bonheur, les deux faces de la vie humaine, l'essence de notre être, c'est ce que Georges Ohnet a cherché à résumer dans les deux nouvelles qui composent son nouveau volume. Ce sont deux fines et délicates études; la première, *le Chant du Cygne,* ayant une distinction de keepsake, comme pour s'identifier avec le sujet et mieux faire ressortir la beauté blonde, maladive, de la jolie Anglaise Maud, l'héroïne de ce saisissant drame intime; la seconde, *le Malheur de tante Ursule,* plus bourgeoise, synthétisant cette aventure un peu romanesque, cet amour fidèle de vingt années qui s'écroule brusquement sous les trivialités de la vie réelle. Les deux nouvelles forment bien contraste et sont l'exacte représentation du titre dans leurs détails aussi bien que dans leur allure générale.

Le Chant du Cygne est l'histoire touchante d'une jeune Anglaise, miss Maud Mellivan, fille d'un haut et noble dignitaire, qui s'éprend d'un incomparable artiste, le violoniste hongrois Stenio Marackzy, l'épouse, malgré son père, et part avec lui, maudite par lord Mellivan. Désormais la jeune femme suit son mari partout, devient mère, et il ne manque à son bonheur que le pardon de son père; mais celui-ci reste inflexible. Sur ces entrefaites, elle perd son enfant, croit voir dans cette mort l'effet de la malédiction paternelle et tombe malade de désespoir. Elle se sent peu à peu mourir, n'a plus qu'un désir, revoir son pays, revoir son père et se faire pardonner. Stenio Marackzy fait une démarche suprême auprès du vieux lord. Celui ci exige que Stenio, une fois Maud morte, se sépare du cadavre de sa femme et l'abandonne au père; alors seulement il pardonnera. Frappé au cœur, le malheureux accepte cette terrible expiation. Le marquis vient au lit de mort de son enfant; elle s'éteint, consolée, pardonnée; mais Stenio, le sacrifice consommé, suit dans une barque le yacht qui emporte le cercueil précieux, joue sur son violon *le Chant du Cygne,* le morceau qui l'a fait aimer de Maud, et, la dernière mélodie envolée, se laisse glisser au fond de la mer.

Dans *le Malheur de tante Ursule,* la note n'est plus aussi tragique, bien que des larmes coulent des beaux yeux d'Aline lorsque sa tante s'oppose à son mariage avec le capitaine Roger. Cette tante, la meilleure des femmes, n'a qu'un défaut, c'est sa haine pour tout ce qui touche à l'armée; la seule vue d'un soldat, d'un officier, la fait tomber en pâmoison. Il faut dire aussi qu'elle a été cruellement éprouvée, et que *le Malheur de tante Ursule* n'est pas absolument imaginaire. Si elle est devenue vieille fille, c'est que son père s'est opposé à son mariage avec celui qu'elle aimait, un charmant mauvais sujet. Celui-ci, ruiné, s'est engagé, est parti pour la guerre de Crimée, et, porté disparu à la suite d'un combat, n'est plus jamais revenu. Il est certainement mort; Ursule le pleure pendant vingt ans, prend en grippe tout ce qui touche à l'armée, et, tout à coup voit reparaître l'absent, le disparu, mais bien changé et, horreur! marié à une Russe qui l'avait soigné et sauvé! Du coup, tout l'amour de la tante s'écroule et, avec cet amour, ses préventions contre les militaires, de sorte qu'Aline épousera le capitaine Roger.

Du sentiment, de l'émotion, des larmes, du rire, une franche gaieté, en voilà plus qu'il ne faut pour confirmer à la seconde nouvelle de Georges Ohnet le succès que la première assure à *Noir et Rose* par sa mélancolie douce et son charme délicat. G. T.

Amours et prinoipaux amants de Catherine II, par l'ambassadeur X***. Un vol. in-18. Degorce-Cadot, éditeur. Paris, 1886. — Prix : 3 francs.

Ce prétendu ambassadeur — que l'éditeur qualifie de contemporain de la Messaline de Pétersbourg — n'a point composé là un bien curieux ouvrage. Que Catherine II — née Sophie d'Anhalt-Zerbst-Dornbourg — ait successivement ou en même temps admis dans sa cour et dans son lit plusieurs amants, ce n'est plus une nouveauté. Donner la liste de ses favoris, depuis Soltikof jusqu'à Orlof et Potemkin, et de Potemkin à Zubof, à quoi bon? Puisque deux seulement, Orlof et Potemkin, ne se sont pas contentés de servir aux vices de l'impératrice, mais voulurent les faire servir à leur ambition politique, ils dépendent par là du jugement de l'histoire. Pour les autres, il nous suffit de savoir qu'ils furent légion; c'est assez pour que nous apprécions la valeur morale de l'héroïne. Ah! si les aventures nous étaient contées d'un ton léger, spirituel, fût-il même un peu gaulois, ou tout au moins galant! Mais ce n'est pas cela. L'auteur emploie le ton du procès-verbal. Il n'a pas du tout l'air de s'amuser lui-même à consigner les écarts de Catherine, et ce ne sont que des turpitudes. D'autre part, l'élément historique du livre est des plus plats et des plus banals : il ne nous apprend rien. De sorte que le lecteur est déçu de toute façon. On lui fait entrevoir une *histoire secrète des amours de Catherine II,* les images de la couverture et de la première page doivent le confirmer dans l'opinion

qu'il trouvera des détails piquants. C'est spéculer sur la curiosité malsaine. Mais, le livre ouvert, on n'est plus en présence que d'une revue d'amants pris ou quittés comme au hasard.

Si, par contre, le lecteur cherche un document historique, d'abord il ne rencontre rien qui éclaire d'un jour imprévu les faits et gestes de Catherine et de son entourage; et s'il se trouve quelque détail un peu neuf, quelque appréciation ou conjecture intéressante, quelle valeur leur attribuer, quelle créance leur accorder, puisque le témoignage émane d'un personnage inconnu, probablement apocryphe?

Ces réserves exprimées, nous ne nierons pas que l'ouvrage puisse intéresser une catégorie de lecteurs peu exigeants et d'une délicatesse peu chatouilleuse. Il n'est même pas si mal écrit qu'il aurait eu le droit de l'être.

Petits Contes d'un philosophe, par M. Jacquinet. Un vol. in-18. Paul Ollendorff, éditeur. Paris, 1886. — Prix : 3 fr. 50.

Tous les abstracteurs de quintessence ne sont pas joyeux comme Rabelais. Témoin M. Jacquinet. Intentions excellentes, morales et patriotiques au fond, idées sages, — d'une sagesse un peu parente de celle de M. Prudhomme, style passé au crible, et ennuyeux à force de correction froide. Que de ratures ont dû surcharger le manuscrit de l'honnête M. Jacquinet! C'est qu'il prend vraiment la peine de s'occuper de l'état social et de nous montrer dans une interminable allégorie l'antithèse du régime monarchique et autoritaire et du régime libéral, et la nécessité du progrès. Il nous promène successivement dans l'île du Roi, dans l'île de la Liberté et dans l'île du Progrès, appartenant toutes trois au même pays. Et, après examen, Longus, s'adressant à son maître Viaton, émet cette proposition : « A l'île du Roi nous avons vu le peuple mineur, à l'île de la Liberté le peuple émancipé, et ici (à l'île du Progrès) nous voyons le peuple majeur et parvenu à l'âge des dents de sagesse.

— C'est à peu près cela, reprit Viaton, et tu sais maintenant pourquoi il faut passer par l'île de la Liberté pour arriver à celle du Progrès. » Maître Viaton aurait pu ajouter en poursuivant l'analogie : « Et une fois là, comme pour y parvenir le peuple a usé le meilleur de ses forces, commence la décrépitude. »

M. Jacquinet nous le met du reste sous les yeux : dans le chapitre qui suit, nous voyons, cent ans après l'arrivée du peuple à l'île du Progrès, les élections faites par trois sortes de gens : les journalistes, les avocats et les cabaretiers. Et ce sont en fin de compte ces derniers, les *hommes du ventre,* qui usurpent et déterminent l'influence électorale, et par suite les destinées du pays.

Pas consolant, M. Jacquinet; mais assez véridique!

Les autres contes ne sont ni moins pourvus de bon sens ni moins pesants. Il manque à M. Jacquinet pour rendre ses apologues attrayants quelque chose de l'esprit de Voltaire, la vivacité de la phrase, la précision de l'expression, la rapidité du récit, l'animation des personnages.

M. Jacquinet s'embarrasse de ratiociner à perdre haleine : il philosophe trop et ne conte pas assez dans ses *Petits Contes d'un philosophe.* PZ.

La Grande Vie. *Les Polski,* par Paul Buquet. Paris, Jules Lévy, 1886. Un vol. in-18.

Les jeunes gens croient volontiers que la brutalité est une preuve de force, et que parler très haut de ce qu'on ignore est une preuve de savoir. M. Paul Buquet doit être jeune. Son livre est écrit à coups de poing et à coups de... ventre, si l'on veut bien me passer l'expression. Les mœurs de la cour des czars et celles de la cour du second empire, comme aussi celles des paysans « polaques et russes », et des différents mondes parisiens, y sont peintes d'une main fantaisiste, par quelqu'un qui ne les a observées que dans son propre cerveau. Si je me trompe, et que l'expérience personnelle ait dicté ces descriptions de *la Grande Vie,* je passe condamnation, et je félicite l'auteur d'avoir vu tant de choses que l'œil ordinaire ne voit pas. Toutes ces choses, après tout, se résument en trois : luxure des hommes, sensualité vaniteuse des femmes, avilissement de la plupart, hommes et femmes, devant l'argent. L'honnête homme du roman, — le héros, — comme on disait, — est un grand seigneur qui, marié par le czar à une de ses maîtresses, apprend, le soir des noces, de sa bouche cynique, qu'elle est enceinte de deux mois; cette révélation le frappe en plein amour, et il le fait bien voir, en allant, cette nuit même, se vautrer, ivre-mort, sur le corps de quelque serve ou femme de pope, d'où ses domestiques viennent l'enlever au petit jour. Toutes les corruptions grouillent dans ce monde de proxénètes, de prostituées et de débauchés qui forment, au dire de l'auteur, le monde de la grande vie. Si l'on ne vend pas sa femme, si l'on n'achète pas celles des autres, si l'on ne court pas de l'alcôve de la grande dame à la chambre garnie de la raccrocheuse du coin de rue, l'on n'est point de ce monde-là; qu'on se le tienne pour dit.

Le roman finit brusquement par une tentative d'empoisonnement que fait le comte Polski sur sa femme, tentative dont on ne sait pas bien encore l'issue, et par le problème posé de la vertu de Mme Adhéma, femme de l'architecte du comte, que son mari veut vendre à tout acquéreur, et que semblent devoir se disputer M. Macquard pour le compte de l'empereur Napoléon III, et Bodeslas Polski pour son compte propre. A propos de cette jeune dame, M. P. Buquet nous apprend, à la page 201, qu'elle « avait à peine vingt ans », et, à la page 221, il lui fait dire qu'elle « était bien lasse de cette vie, depuis dix ans qu'elle était mariée ». M. Buquet oublie que des mariages si précoces ne se contractent guère sous la latitude de Paris.

Tout ceci ne signifie pas que M. Paul Buquet n'ait

pas de talent. Il le prouvera sans doute encore dans le prochain volume que semble annoncer cette fin brusque des Polski. Mais le public ne le saura et la critique ne le proclamera que lorsqu'il voudra bien nous donner des œuvres d'observation vraie et d'un style de bon aloi. B.-H. G.

Nella, par MARTIAL MOULIN. Un vol. in-18. Paris, Marpon et Flammarion, éditeurs, 1886.

En sous-titre à son roman, l'auteur a écrit : *Histoire d'amour.* C'est en effet une banale histoire que M. Martial Moulin nous conte dans la forme un peu vieillotte de l'autobiographie. Disons tout de suite, pour atténuer la dureté de ce jugement, que l'inexpérience même de l'auteur imprime çà et là un cachet de sincérité intéressant.

Cette Nella, c'est une cousine très éloignée de Manon et de Marguerite Gautier ; elle est la cause occasionnelle de la perte d'un brave jeune homme qui, par une disposition spéciale de son imagination, transforme bien à tort en passion un goût momentané, et en collage une rencontre agréable.

Ce pauvre garçon, peintre et sans fortune, veut pour lui seul cette Nella, qui fait la bonne fille tant qu'il y a de quoi vivre chez l'artiste, mais ne se pique pas de fidélité quand la fidélité, c'est la misère, tandis que l'infidélité rapporte l'aisance et associe l'utile avec le plaisir.

Le bon jeune homme narre, avec une minutie de détails qui sans doute a pour lui beaucoup de charme, tous les incidents, menus et gros, de sa liaison : ses tristesses, ses élans d'amour, ses désespoirs d'amant trompé, ses lâchetés d'amant repris, et même, ce qui est plus grave, ses crimes. M. Martial Moulin nous le montre tranquillement volant un billet de cent francs au caissier du marchand de tableaux qui lui achète une croûte dix francs, jetant à l'eau l'amant régulier — puisqu'il l'entretient — de Nella rencontrée aux courses, et tirant un coup de pistolet sur Nella elle-même, en pleine avenue Montaigne, au sortir de Mabille.

Il est vrai que cet incohérent n'a pas plus tôt commis un attentat qu'il se désole et veut le réparer. Il rend l'argent au caissier ; il risque de se noyer pour repêcher sa victime, mais il a la chance de ne pas la ramener ; il est enfin si navré d'avoir blessé Nella, qu'il se tue après qu'elle est morte.

Or la Nella, en somme, ne mérite guère tant de sacrifices. M. Moulin ne nous la présente pas sous un aspect extraordinairement séduisant : c'est une fille comme presque toutes les filles, qui ne demanderaient pas mieux que l'amant de cœur fût assez riche pour que l'autre fût inutile, mais que l'utilité met aux bras de l'autre ou des autres sans que ce soit pour elles un martyre. Elle ne se relève par aucun caractère, par aucune qualité qui lui soit propre. Et le héros est un être sans énergie morale, qui se plaît à distiller ses faiblesses, dans un style monotone et terne. Quand M. Moulin veut corser les situations, il tombe dans des maladresses d'une énormité ! Rien de plus grotesque que la scène entre le peintre débraillé et le vicomte élégant, celui-là réclamant à celui-ci *sa femme !*

Et le coup de pistolet de l'avenue Montaigne que personne n'entend, et Nella blessée à mort, disant tranquillement : « Prenons un fiacre », etc., etc.

Il faut attribuer à l'extrême jeunesse les défauts trop apparents du livre. C'est la meilleure excuse de M. Moulin : d'autant meilleure, hélas ! qu'elle ne durera pas toujours.

Sophie-Adélaïde. Un vol. in-18. Paris, 1886. Paul Ollendorff, éditeur. — Prix : 3 fr. 50.

Mystification ou spéculation ? entreprise d'un malin qui compte sur la sottise de ses contemporains ou d'un visionnaire qui a fini par se persuader de la réalité du rêve qui l'obsède ? On ne sait trop dans quel sens résoudre ces questions qui se posent naturellement après lecture de ce tissu bizarre d'insinuations, d'allusions, d'assertions sans preuves.

A en croire l'auteur, elle serait la fille d'un prince allemand et d'une comtesse de Cardlatz, unis par un mariage morganatique. Le prince *Édouard* (lisez Albert), obligé de s'associer aux visées ambitieuses de sa famille, épouse une reine de Finlande (lisez Angleterre) et devint prince-consort. Désespoir de la comtesse. L'épouse morganatique et l'épouse officielle se trouvèrent enceintes en même temps et mirent au monde chacune une fille. Or, par un caprice assez baroque, la comtesse donnant le pas à l'orgueil sur l'amour maternel, ou plutôt par une déviation de l'amour maternel dans la direction de l'orgueil, exigea du prince une substitution d'enfant : le prince y consentit, la fille de la comtesse fut mise à la place de la fille de la reine ; cette fille de reine, c'est Sophie-Adélaïde elle-même, qui raconte aujourd'hui le secret de sa naissance et les pérégrinations incessantes à travers les cinq parties du monde.

On ne saurait dire que ce livre est ennuyeux, mais à coup sûr il manque de charme ; il n'émeut pas. Le romanesque y craque à chaque page, et le roman est monotone et confus. Sophie-Adélaïde voyage d'un chapitre à l'autre, sans prendre la peine de nous expliquer la cause ni le but de ces déplacements à grandes étapes. On est, en somme, plus ahuri qu'intéressé ; et l'invraisemblance de la situation initiale pèse sur tous les incidents qui en découlent.

La réclame à outrance prodiguée dans les journaux par l'auteur et l'éditeur ne suffira pas à entraîner le public. Sa candeur n'est pas éternelle. On a beau lui mettre sous les yeux de petites notes annonçant que *Sophie-Adélaïde* révèle un scandale princier, que Berlin et Londres en perdent le sommeil, que le livre y a été interdit et traqué. Le public n'en croit pas une lettre. Au fond, il lui est fort indifférent que Sophie-Adélaïde soit ou non fille d'une reine ou d'une comtesse ou d'une concierge ; il prend son factum comme un libelle sans vérité. C'est fâcheux pour Sophie-Adélaïde, si elle n'est pas la dupe de son imagination ou de son hystérie. Peut-être elle eût ob-

tenu un plus positif succès, en composant un véritable roman avec les éléments de cette autobiographie suspecte.

Le comte Xavier, par HENRY GRÉVILLE. Un vol. in-18. Plon, Nourrit et Cie, éditeurs. Paris, 1886

Ceci est encore une histoire russe. Mme Henry Gréville n'a pas épuisé son stock. Il est fâcheux pour elle que l'introduction et la traduction en France de romans vraiment russes, pensés et écrits en russe, par des Russes de Russie... et de talent nous aient prouvé combien peu valaient, quant au fond psychologique, les récits faciles, et toujours les mêmes, de l'aimable conteuse. Son observation toute superficielle ne dépasse pas le *samova*, le *moujick*, la *drotzcka*, et la forme exotique des noms propres.

Les détails de mœurs ne sont que banals. Mme Gréville ne note que ce qui saute aux yeux, et n'en tire jamais aucune induction sur le caractère individuel ou national de ses personnages.

Mais ce n'est point ce dont s'enquiert la clientèle accoutumée de Mme Henry Gréville ; elle est beaucoup plus sensible à la note attendrie et parfois larmoyante de son auteur favori. Plus d'observations, plus d'idées, plus de force lui serait sans doute désagréable ; s'il fallait faire un effort de réflexion, elle ne pardonnerait pas au romancier la fatigue causée.

Le comte Xavier est un jeune seigneur désœuvré, qui hérite à propos d'un château quelque peu délabré, de chevaux un tantinet boiteux et d'un valet de chambre passablement raisonneur. Il n'hérite pas tout à fait d'une honorable dame, ancienne gouvernante de la maison de son oncle, ni de la charmante jeune fille issue de ladite dame. Mais il les recueille et leur veut faire un sort, décemment. Vous pensez bien ce qui arrive : le jeune seigneur et la jeune personne s'éprennent d'un beau feu, flamme pure allumée à l'autel de la chasteté. Il y aura lutte de sentiments, fuite, poursuite, discussion et persuasion : et l'adorable et sage Thécla deviendra la comtesse Xavier Stanitska.

Ce serait simple comme une histoire de Berquin si n'apparaissait pas l'amour discret et mélancolique d'une exquise petite servante, Mavra, qui, en soignant le comte qui s'était cassé la jambe, se met à l'aimer de tout son cœur, sans qu'il y prenne seulement garde.

Et quand la comtesse met au monde un Stanitski, voyez-vous qui sera la petite bonne d'enfant, fidèle, dévouée? La pauvre Mavra, qui, toute simple et bonne, au lieu de se révolter, garde et reporte sur l'enfant l'affection désintéressée qu'elle a conçue pour son père.

Cette nouvelle ne remplissant pas le volume, Mme Gréville y ajoute une autre petite histoire, *le Confident*, qui surpasse encore en banalité *le Comte Xavier* et ne possède même pas le léger agrément de forme qui soutient celui-ci. PZ.

Les Amours d'un ténor, par D. MOURAVLINE (prince Dmitry Galitzine). Roman traduit du russe, par Serge Nossoff. Paris, Louis Westhausser, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Cette étude de mœurs russes est une étude de mauvaises mœurs. On annonce du même auteur un livre intitulé : *Pourriture*. L'étiquette ne serait pas mal placée sur celui-ci. Un prince joueur et libertin, ramolli avant l'âge ; une princesse hautaine, égoïste et sensuelle ; quatre enfants dont deux filles, écervelées sans principes, à la merci du premier homme habile qui les voudra, un fils aîné qui se pend par hypocondrie, et un second, le seul homme honnête du roman, qui devient fou parce que sa femme, la seule femme honnête aussi, s'est laissée séduire avant son mariage ; plus un Juif, ténor de son métier, la coqueluche des dames et des demoiselles, l'amant de la princesse, de sa fille, de sa nièce et de bien d'autres, menteur, lâche, vil et charmant, tels sont, avec des comparses dignes des premiers rôles, les personnages que l'auteur met en scène. Si c'est là la société russe, je ne m'étonne pas que Paris, où elle vit autant qu'à Pétersbourg, ait une si mauvaise réputation. B.-H. G.

Le Docteur Hatt, par PAUL AVENEL. Un vol. Librairie moderne. — Prix : 3 fr. 50.

Sous ce titre : *le Docteur Hatt*, M. Paul Avenel publie, à la Librairie moderne, un roman émouvant et dramatique. Une intrigue à la fois piquante et pathétique se déroule au milieu du monde bourgeois et aristocratique, sur notre scène parisienne, où les types pris sur le vif sont sincèrement et finement observés. Ce charmant volume est une véritable étude du cœur humain.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Francillon, comédie en trois actes, en prose, par ALEXANDRE DUMAS FILS.

Le sujet de *Francillon*, qui devait d'abord, dans l'esprit de M. Alexandre Dumas, s'appeler *l'Inconnu*, peut se raconter en quelques lignes.

Un homme du monde, marié à une femme charmante, la trompe pour une ancienne maîtresse, avec qui, une nuit de bal à l'Opéra, il va souper dans un cabinet de restaurant. La femme légitime l'apprend, se fait emmener par un « inconnu » et soupe dans un cabinet voisin. Puis le lendemain, elle raconte tout à

son mari. « Je me suis vengée jusqu'au bout », dit-elle. Bref, quand tout va se dénouer par un scandale public, elle avoue n'avoir voulu que donner une leçon au mari infidèle, et tout est bien qui finit bien.

Mais faites donc un chef-d'œuvre avec cette donnée!

Mon Dieu, il s'agit tout simplement de vous appeler Alexandre Dumas fils.

Car *Francillon* est un chef-d'œuvre que je n'hésite pas à mettre au premier rang parmi l'œuvre déjà si considérable du maître.

Jamais Alexandre Dumas n'a rien écrit de plus humain, de plus nerveux, de plus sagacement observé et profondément fouillé, de plus ingénieux, de plus attachant, de plus émouvant, de plus charmant que cette merveilleuse comédie, dont le dialogue étincelant de verve, d'esprit, de jeunesse a soulevé, trois heures durant, les exclamations admiratives et les bravos enthousiastes de toute une salle frémissante de joie.

Pour ma part, j'en ai fait craquer une paire de gants, et je ne la regrette pas. J'en ai d'autres à votre service, mon cher maître.

Ah! comme nous sommes loin de ce sinistre *Crocodile!*

Ah! vous en voulez de la réalité vécue, des bons-hommes de chair et d'os, campés debout avec leurs instincts, leurs faiblesses, leurs passions et leurs vices! Prenez et disséquez-moi ces gens-là, et dites-moi s'ils ne vivent pas d'une vie intense, coulés en chair frissonnante qu'ils sont par la toute-puissance du créateur!

Oui, certes, ils vivent, ils souffrent, ils saignent, ils pleurent, et si le summum de l'art est d'étaler les plaies de l'âme pour en tirer une haute moralité, — supérieure aux petits préjugés de la société et dédaigneuse en ironies faciles, — après *Francillon*, il faut tirer l'échelle. Le dernier mot de l'art dramatique est dit. Mais, grâce à Dieu, ce ne sera pas le dernier mot d'Alexandre Dumas.

Ah! c'est dur, par exemple, de créer des œuvres comme *Francillon*, même pour Dumas qui l'a portée pendant plus de dix ans dans son cerveau, avant de la mettre au jour! Plusieurs fois abandonnée, puis reprise, la comédie a attendu que tous les matériaux qui devaient la composer eussent été emmagasinés dans l'esprit du maître, que l'arsenal de sa pensée se fût rempli par l'observation quotidienne de tous les traits destinés à guerroyer la sottise des hommes, les faiblesses des femmes, les préjugés des deux sexes. Enfin, l'heure est venue où « il ne manquait plus un seul bouton de guêtre », et la victorieuse a surgi, belle, souriante, resplendissante, armée de toutes pièces, et, comme l'Apollon Smynthéen, elle a percé de ses flèches d'or la multitude des rats.

Eh quoi, direz-vous, tant d'enthousiasme pour une comédie dont le sujet, un peu banal, eût été traité, en un clin d'œil, par le premier vaudevilliste venu et dont Meilhac eût, en son bon temps, fait tout au plus un pendant à la *Petite marquise*? Oui, le sujet est quelconque, je l'avoue; mais il y a longtemps qu'Alexandre Dumas a déclaré que le sujet était peu, en art dramatique comme en peinture, et que tout dépendait de la façon, c'est-à-dire du talent du peintre ou du génie de l'écrivain. Et quelle triomphante preuve il vient d'apporter à cette théorie!

C'est égal, je ne conseille à personne d'y croire aveuglément et de la mettre en pratique, à moins qu'il n'ait, comme Dumas, le secret vainement cherché par les alchimistes, de changer le plomb vil en or, en or pur, sans alliage ni amalgame, je vous le certifie.

Jugez-en plutôt.

Le comte Lucien de Riverolles, un homme du monde, le type profondément observé du gentilhomme moderne, froid, correct, sec de cœur et quelque peu vide du cerveau, pour qui les femmes, les chevaux, le cercle représentent le but de l'existence, a épousé, il y a deux ans, pour faire une fin, une adorable jeune fille, son égale par la naissance, la fortune, Francine de ***, qu'il a traitée en camarade et que ses amis et lui appellent familièrement Francillon. Francine adore son mari, et malgré ses allures un peu légères avec les amis du comte, elle est et elle restera toujours une épouse irréprochable. Le ton qu'elle affecte, le langage qu'elle tient, proviennent de l'éducation « à la mode » que son mari s'est empressé de lui donner après le mariage. Cette frivolité de surface ne l'a pas empêchée de faire bravement son devoir de mère, en nourrissant elle-même son premier enfant, maintenant âgé de dix mois et qui vient d'être sevré. Le comte, lui, a accepté sans enthousiasme cette mesure abstinentielle, et, incapable de rien sacrifier à sa femme, il a repris sa vie d'autrefois, ses soirées passées au cercle, et même son ancienne maîtresse, une certaine Rosalie Michon, dont il sera beaucoup parlé dans la pièce et qui est une espèce de demoiselle tout à fait originale: La fille entretenue décente, toujours habillée comme une fille à marier... — à marier le soir même, ajoute le très spirituel Stanislas de Grandredon. Oh! cette Rosalie, quelle jolie et ironique création! Elle a les cheveux si longs, dit le même Stanislas, que lorsqu'elle va se coucher, on marche dessus.

Mais si je me mets à citer les mots, je n'en finirai plus.

La pièce commence par une soirée où les amis du comte et de la comtesse causent librement, en garçons presque, d'une foule de choses très lestes, du décolletage de la robe de Francillon, de ses cheveux qu'on compare à ceux de Rosalie Michon, de Rosalie elle-même que la comtesse sait avoir été jadis entretenue par son mari. Francine est nerveuse; la familiarité des amis du comte la froisse, et M. de Riverolles, indifférent, achève de lire au coin de la cheminée un journal de sport. Bref, les deux époux restent seuls. Le comte vient de passer quelques jours chez son père, à la chasse, et c'est pendant cette absence que M. le vicomte de Riverolles a été sevré. Francine se fait une joie sans bornes d'avoir enfin à elle son mari qu'elle adore.

Oh! la lune de miel, elle va la retrouver! Le comte

demande son coupé. Il se rend à son cercle. Francine le supplie de rester : Qu'y vas-tu faire? — Voir mes amis. — Et moi?... — Il refuse. Il a fait la partie d'aller ensuite au bal de l'Opéra; il ne peut pas y manquer. Elle pressent une trahison; elle insiste : Emmène-moi. — Impossible! — Francine n'y tient plus. La tête un peu détraquée par la jalousie, par la douleur qu'elle éprouve de voir mépriser ses prières d'amante, sentant bien que l'homme qu'elle a devant elle est devenu insensible à ses caresses: Écoute, lui dit-elle, si j'apprends jamais que tu me trompes, une heure après, je t'aurai rendu la pareille et je t'en informerai. Œil pour œil, dent pour dent. Et en lui faisant cette menace, Francine n'est pas une femme qui prétend ériger en principe l'égalité des deux sexes devant l'adultère, ce n'est pas une théoricienne qui parle, c'est une épouse blessée, une amante dédaignée qui souffre horriblement et qui essaye d'arrêter son infidèle en lui montrant l'abîme où il court. Inutilement. Le comte, en gentilhomme correct, sûr de lui, sûr de sa femme, répond simplement qu'une honnête femme à qui peut passer par la tête une pareille idée doit avoir la fièvre, et qu'elle a besoin de repos. Et il s'en va en lui disant: A demain.

Francine fond en larmes. L'insensibilité, la sécheresse de cœur de son mari l'ont anéantie. Puis, prenant une résolution soudaine, elle appelle sa femme de chambre: Mon chapeau! mon manteau! dit-elle. Et devant les domestiques ébahis elle sort à pied de l'hôtel. — Où va-t-elle?

Avant d'aller plus loin, il est bon de faire connaître les autres personnages de la pièce.

C'est d'abord la baronne Schmitt, amie de Francine, plus âgée, très raisonnable, très vertueuse, très spirituelle femme qui ne demande au mariage tel qu'il se pratique que ce qu'il peut donner, et qui se contente d'élever de son mieux les cinq enfants qu'elle tient de la générosité de son millionnaire de mari, une sorte de Mme de l'Estorade des *Mémoires de deux jeunes mariées* de Balzac, auxquels j'ai plus d'une fois pensé en écoutant la scène entre Francine et la baronne qui ouvre le premier acte. Puis Annette de Riverolles, la sœur cadette du comte, une délicieuse fille qui a tout appris, même la cuisine, pour trouver un mari, messieurs! dit-elle gentiment aux amis de son frère. Il est bien entendu que cette charmante et pure enfant n'assiste pas aux conversations décolletées qui se tiennent au salon. Elle sert le café et se retire, sans trop de regrets, car, ajoute-t-elle, lorsque vous n'êtes pas inconvenants, messieurs, vous êtes très ennuyeux!

Enfin trois amis du comte, célibataires: l'un Stanislas de Grandredon, un Parisien sceptique, railleur, spirituel jusqu'au bout des ongles, qui pourrait s'appeler Olivier de Jalin, l'autre Henri de Symeux, un diplomate de quarante ans, à cheveux grisonnants, sérieux et doux, tous deux d'ailleurs absolument dévoués à M. de Riverolles, et le troisième, une caricature dessinée d'un trait vif, Jean de Carillac, jeune nigaud, doué d'un mauvais estomac et destiné à épouser plus tard Rosalie Michon qui l'a séduit par sa façon toute familiale de lui préparer une tasse de camomille.

Dire le mouvement, la verve, l'éclat incomparable de ce premier acte où tous les caractères s'exposent, se développent avec l'action, est impossible. Ces six ou sept personnages agissent, parlent, vivent de telle sorte qu'on se croit mêlé à leur existence et que le drame qui s'engage vous paraît se jouer non sur les planches d'un théâtre, mais au milieu de vous, dans un salon où vous êtes admis. Et les mots profonds, ironiques, mordants, éclatent à chaque instant dans le dialogue, — on dirait un feu d'artifice dont chaque fusée serait un bouquet. C'est un éblouissement. Et en même temps, le satirique se montre par des traits d'une vigueur et d'une hardiesse telles que toute une société d'oisifs et d'inutiles est à jamais marquée au front comme par un fer rouge.

Il n'y a pas dans tout le théâtre contemporain un premier acte pareil.

Francine donc a quitté l'hôtel, seule, à pied, à minuit. Elle a suivi son mari. Elle l'a vu entrer au bal de l'Opéra. Sous un domino, elle a pénétré dans la salle et s'est réfugiée dans une loge où un homme de son monde, ne soupçonnant pas qui elle était, lui a tenu des propos de charretier. De là elle a aperçu le comte dans sa loge, avec Rosalie Michon, qu'il a embrassée sur la nuque. Quand le comte et sa maîtresse sont partis, elle les a devancés sous le péristyle et a entendu son mari dire au cocher: A la Maison d'Or! Alors, distinguant dans la foule un grand jeune homme, de ceux que les femmes comme Rosalie disent: Comme tu es beau! Elle l'a regardé. Il lui a offert son bras. Elle l'a pris en disant aussi: A la Maison d'Or. Ils y sont allés à pied. M. de Riverolles occupait le cabinet n° 7, elle a choisi le n° 9 qui était libre. Séparée par une cloison, elle a entendu les rires, les baisers, les silences, et folle de rage et de désespoir, elle s'est livrée à l'inconnu en même temps que le comte prenait dans ses bras sa maîtresse.

Tel est du moins le récit qu'elle fait, en l'appuyant de détails précis, tels que le numéro du fiacre qu'elle a pris, la carte du costumier qui lui a fourni son domino, le menu du souper qu'elle a commandé, — le même que celui qu'on servait au n° 7. Et elle commence cette abominable révélation à son mari devant M. de Symeux qui veut s'éloigner, qu'elle retient, et qui finit par s'échapper en se demandant si elle n'est pas devenue folle.

Ah! quelle scène poignante et comme elle est faite!

— Le nom de cet homme? s'écrie enfin M. de Riverolles qui a écouté sa femme avec stupeur.

— Je ne le sais, répond Francine, pas plus qu'il ne sait le mien. J'avais une vengeance à exercer, il me fallait absolument un complice, j'ai pris celui que j'ai trouvé sous la main, mais de façon qu'il ne pût jamais me dénoncer. Ce monsieur n'existe plus pour moi. Il a été ce qu'aurait pu être un flacon de laudanum ou un boisseau de charbon... D'ailleurs, qu'est-ce que vous lui voulez? Le tuer? Ah! oui! vous avez ce

moyen-là, vous les hommes, quand vous haïssez un autre. Ce n'est pas un homme qu'il faudrait tuer, c'est un fait, et cela est impossible. Entre hier et aujourd'hui il y a votre trahison et mon infamie, c'est-à-dire ce qui est irréparable pour vous comme pour moi. Dieu lui-même n'y pourrait rien. Je ne vous aime plus et je me méprise.

Et elle continue, attestant son opprobre. Tout est mort en elle. Il me semble, dit-elle enfin, que j'ai passé cette nuit sur les tables de pierre et dans les linceuls de glace de la Morgue, et la crudité de mon récit n'est que le dernier soupir de ma dignité perdue.

— C'est bien! C'est bien! dit le comte qui doute encore. Il vous reste à me jurer que tout ce que vous avez dit est vrai. — Je le jure, répond Francine. — Sur quoi? — Sur l'honneur. — Lequel? — Celui d'hier. C'en est trop. Il lève le bras sur elle. — Mais tuez-moi donc, s'écrie la malheureuse, vous voyez bien que je ne demande que cela!

M. de Riverolles revient à lui. Un homme de son monde ne frappe pas, ne tue pas une femme. — Rentrez dans votre appartement, dit-il plus calme, et attendez mes ordres. Et Francine sort en disant : Ah! puisses-tu souffrir seulement la moitié de ce que j'ai souffert!

Le comte a convoqué son père, ses amis, son notaire. Le père arrive le premier. Le marquis, un vieux philosophe, prend la chose assez tranquillement. Il ne blâme pas Francine. Tu n'as, dit-il à son fils, que ce que tu mérites. Depuis que je vous écoute, je vous entends parler des représailles de ma bru, dont tout le monde doute d'ailleurs, et tu ne me dis rien de tes fautes à toi dont nous sommes tous sûrs. Bref, il conseille à Lucien de pardonner, suivant en ceci l'exemple d'un sire de Maffray, cité par Brantôme, lequel en pareille occurrence eut la sagesse de se taire et d'oublier.

Il faut bien le dire, malgré les cyniques aveux de Francine, tout le monde doute qu'elle soit coupable. La baronne, surtout, qui essaye, dans une très belle scène, d'obtenir d'elle une dénégation dont le comte se contentera. Il est bien bon, s'écrie Francine. — Voyons, songe à ton enfant. — Mon fils, il sera comme tous les hommes, comme son père, égoïste, lâche et débauché! Et elle persiste à s'accuser, sans que rien puisse la ramener à la raison. Elle veut la séparation judiciaire, elle avouera son crime et dévoilera ceux de son mari. Le monde, elle s'en soucie bien!

Cependant les amis de M. de Riverolles ont fait une enquête pour découvrir le complice inconnu et aussi pour vérifier les assertions de Francine. Tout ce qu'elle a dit s'est trouvé confirmé. Quant au beau brun, on ne le connaît pas. — Ce n'est pas un homme de notre monde! a dit le garçon du restaurant. Pas de décorations. — Il sera plus facile à retrouver, réplique M. de Riverolles le père.

Mais voici un coup de théâtre d'une rare puissance. On annonce le clerc du notaire de la famille. Francine, en l'apercevant, jette un cri.

— Voici l'homme de cette nuit, dit-elle à son mari en montrant le jeune clerc. Interrogez-le, si vous voulez! Et elle se retire.

M. Pinguet — le clerc s'appelle Pinguet — n'a pas reconnu la comtesse, qui a gardé son masque pendant tout le souper. Il vient pour une affaire d'intérêt, envoyé par son patron. Sous prétexte d'un pari, on essaye de faire parler le jeune homme sur sa bonne fortune de la nuit précédente. Il avoue de bonne grâce et avec beaucoup de tact avoir soupé avec une vraie femme du monde, laquelle, dit-il en souriant, a même payé le souper; mais, pour le reste, il a donné sa parole de se taire, et il ne veut pas manquer à ce serment, qui, pour avoir été donné dans un cabinet de restaurant, n'en est pas moins un serment.

On le laisse partir, sans être plus avancés. C'est alors que la baronne Smith, « qui est femme depuis plus longtemps que Francine », tend à la comtesse un piège très simple où elle doit se laisser prendre.

Feignant la plus vive douleur, elle se jette en pleurant sur un canapé. Francine entre, elle interroge son amie. — Ah! s'écrie la baronne, je ne doute plus à présent. Nous avons eu la fâcheuse idée d'interroger ce jeune homme, et il a avoué que tu étais devenue sa maîtresse. — Il en a menti, le misérable! s'écrie Francine indignée et laissant enfin échapper la vérité.

Tout le monde entre, et le comte s'approche de sa femme qui le repousse faiblement. La crise est terminée. Sera t-elle profitable?

Ah! que ce compte rendu me paraît terne et froid, et comme il donne peu l'idée de ce qu'est cette admirable comédie! A peine parvient-il à en indiquer la marche et le développement, en supprimant une foule de choses exquises, de scènes délicieuses. Il faut lire, il faut voir jouer *Francillon* pour en apprécier toute la puissance, tout le charme. Un art merveilleux a présidé à l'exécution de l'œuvre, dont tous les détails sont d'une perfection achevée. Une langue nerveuse, vive, souple, forte, jeune, un esprit inouï, une grâce adorable, un bon sens robuste, telles sont les moindres qualités qu'Alexandre Dumas ait déployées dans cette *Francillon*, qui est un événement littéraire considérable.

Pour moi, je le répète, *Francillon* tient la tête parmi les plus belles comédies du maître, — c'est une *Visite de Noces* en trois actes.

Comme dans cette dernière pièce il y a autre chose qu'une simple action dramatique plus ou moins captivante : il y a des *dessous*, c'est-à-dire des aperçus de moraliste sur la laideur de l'âme humaine. M. de Cygneroi, comme M. de Riverolles, a une femme qui nourrit, et le maître a mis en plein jour l'égoïsme naïf, la brutalité cynique des maris incapables de supporter les privations que leur impose l'état de nourrice de leurs femmes, et il en a fait le mobile de leur conduite et le point de départ du drame. De même pour Francine, qui attend avec toute l'impatience légitime d'une nature ardente, d'une épouse passionnée, le renouveau de la lune de miel, et qui

voit sa chaste tendresse dédaignée, raillée, méprisée! Supprimez cette circonstance physiologique, et son action devient une fantaisie de dévergondée, et le noble caractère de la jeune femme s'effondre ainsi que l'intérêt qu'elle inspire.

Quant à la thèse, qu'on attend toujours d'Alexandre Dumas, elle ne manque pas à sa comédie. Mais il faudrait être absurde pour la trouver dans le droit réclamé pour l'épouse de rendre à son mari infidèle la peine du talion. Voici, j'en suis certain, la leçon que le maître a voulu donner :

On doit fidélité à la femme qu'on a épousée librement, et si le mari manque à ce devoir absolu, c'est la destruction du foyer, la honte et le malheur qui en résultent. Et la démonstration de cette vérité — banale pour tout homme de cœur, mais vilipendée par les sceptiques et les vicieux — est d'autant plus éclatante que l'auteur a fait de sa Francine un type accompli de femme honnête, ne reculant devant aucun de ses devoirs d'épouse, mais refusant de courber stupidement le front sous l'outrage et ne voulant pas s'y résigner.

J'ai entendu dire que Dumas aurait dû aller plus loin, jusqu'à la chute de Francine. Et puis après? La leçon eût-elle été plus forte? Je ne crois pas. En écoutant l'admirable scène, piquante au delà de toute expression, où la jeune femme raconte l'histoire de sa nuit, j'avais le cœur serré de voir cette belle et noble créature perdue au milieu des couloirs de l'Opéra, en butte aux tutoiements, aux attouchements des libertins, coudoyée par le pâle troupeau des catins, prise pour une fille subissant les propos de « charretier » d'un homme du monde, « faisant de l'œil » à l'inconnu, puis assise sur l'ignoble divan du cabinet particulier, en face d'un galant prêt à toutes les privautés..., et je me disais que l'auteur était bien dur de me faire assister à tant d'humiliations et de dégoûts!... N'est-ce donc pas assez? et cela ne suffit-il pas à expliquer le désespoir de Francine et la honte du mari? Ah! quels cris de réprobation on eût poussés si Francine eût été réellement coupable!...

Je termine. Il y a là une peinture exacte, cruelle, mais non impitoyable d'une société nervosée, frivole et corrompue, devant qui le moraliste est tenté de s'écrier, comme un des personnages de *Francillon* : « Les hommes sont lâches, les femmes sont bêtes..., faites donc un monde avec cela! » Et c'est encore une raison de plus pourquoi je trouve *Francillon* un chef-d'œuvre! A. A.

Correspondance authentique de Ninon de Lenclos comprenant un grand nombre de lettres inédites et suivie de *la Coquette vengée*, avec une introduction et des notices par Émile Colombey. Paris, E. Dentu, 1886. Un vol. petit in-8°. — Prix : 5 francs.

Il paraît qu'on n'avait pas tout dit sur Ninon de Lenclos. M. Émile Colombey a recueilli avec soin tous les passages, en prose et en vers, de tous les auteurs surtout contemporains, qui parlent d'elle. Cette compilation, amusante et piquante d'ailleurs, n'occupe pas le tiers du volume. A part quelques pages annexées à la bibliographie et à l'iconographie, le reste est nouveau ou, à très peu près, inédit. La société où l'on entre en s'introduisant, avec M. Émile Colombey, dans l'intimité de Ninon de Lenclos, n'a pas l'aspect que donne la grande perruque classique au siècle de Louis XIV. Il s'en faut de tout. Elle n'est rien moins qu'édifiante. Au point de vue galant, on y connaît et pratique tous les raffinements, y compris ceux de Sodome et de Lesbos; au point de vue religieux, nous sommes au milieu des libertins, et l'on sait que la philosophe Ninon mourut dans l'impénitence finale. Ces dessous, peu connus du gros public, qui ne voit guère que les surfaces bien vernies, sont curieux et utiles à connaître pour tous. Cela fait tomber bien des arguments et est capable aussi de remonter bien des courages. La recherche du luxe, l'amour des plaisirs, la sensualité raisonnée, l'amour libre, les relâchements de la morale et des mœurs, toutes ces choses que nous prenons volontiers pour des signes irrécusables de décadence et d'avachissement, sont de tous les temps et de toutes les civilisations. L'homme moyen est le même partout, quand on le considère dans ses appétits et dans ses passions. Il est bon qu'on le sache. S'imaginer qu'à telle ou telle époque de l'histoire on a fait de grandes choses parce qu'on était plus moral ou plus austère qu'aujourd'hui, c'est se donner à soi-même la meilleure raison pour n'en pas faire. Montrer, au contraire, que ces temps d'héroïsme guerrier ou d'élan intellectuel étaient, au point de vue des mœurs, identiques aux nôtres, c'est nous enlever tout prétexte de nous alanguir et de ne pas vouloir. Croire en sa force et vouloir triompher sont les deux conditions du succès.

L'auteur du volume que je signale aux gens de goût, aux délicats et aussi à tous ceux qui lisent et comprennent, sourit sans doute de son fin sourire du gourmet littéraire, pour donner à entendre qu'il me laisse la responsabilité de ces graves et hautes considérations. Tout au moins m'avertit-il qu'il suffit de les indiquer. Je n'y insisterai donc pas. Mais qu'il veuille m'arrêter ou non, je dirai qu'il a fait un livre charmant, qui puise sa valeur, non seulement dans les pièces inédites dont il l'a enrichi, mais encore et surtout dans l'érudite et spirituelle introduction où il a su présenter en raccourci le tableau complet et animé d'une époque qui, si elle fut le siècle de Louis XIV, fut aussi le siècle de Ninon.

Souvenirs de Schaunard, par Alexandre Schanne. Édition ornée de deux portraits : Schaunard à vingt ans et Schaunard aujourd'hui, par L. Dehaisne. Paris, G. Charpentier et Cie, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

La Vie de bohème se lit encore. Ceux qui ne l'ont pas lue en parlent et savent à peu près ce que c'est, tellement ce livre a produit une sensation vive et prolongée. M. Alexandre Schanne, un des héros du livre de Mürger, nous donne aujourd'hui les mémoires de Schaunard, c'est-à-dire ses mémoires, à lui, M. Schanne,

fabricant de jouets d'enfant en peau naturelle, rue aux Ours, à Paris. Une bonne partie de ces mémoires éclaire et rectifie les récits des *Scènes* de Mürger. Ils ont de l'intérêt au point de vue de l'histoire littéraire d'un âge déjà disparu. Le reste nous initie à l'enfance de M. Schanne, à son adolescence et aux changements de son âge mûr, changements qui ont fait un respectable commerçant de l'ancien artiste à tous crins. Tout cela est raconté avec bonne humeur, par un homme qui ne déteste pas de se mettre en scène, et qui a gardé, en laissant là son ambition de peintre et de musicien, l'idéal même de 1830. Bien des farces qu'il relate et qu'il est même un peu fier d'avoir jouées feraient bondir aujourd'hui nos jeunes gens bien élevés, si tant est qu'ils puissent bondir. Mais de son temps rien n'était plus naturel, et les plus grosses étaient les meilleures.

En résumé, livre amusant, de lecture hygiénique, si je puis dire : il fait légèrement rire et le rire est sain; livre qui nous reporte à une époque enthousiaste et charmante, nous montre familièrement un grand nombre de personnages qui depuis se sont fait un beau nom, qui enfin commente et complète Mürger, et mérite d'être placé sur le rayon des volumes qu'on garde à côté des *Scènes de la Vie de bohème.*

La Bible, par E. Ledrain. Traduction nouvelle d'après les textes hébreu et grec. Tome premier. Les juges. — I et II. Samuel. — I. Rois. Paris, Alphonse Lemerre, 1886. Un vol. in-8°. — Prix : 7 fr. 50.

Pour apprécier comme il convient le grand travail dont M. E. Ledrain nous donne aujourd'hui les premiers résultats, il faudrait être aussi versé que lui dans la littérature et l'histoire des peuples sémites. J'écarte donc de cette notice toute prétention scientifique. Il me suffira de rappeler que nul, par ses travaux précédents et par la situation qu'il s'est faite dans le domaine de la philologie et de la critique, n'était mieux préparé que M. Ledrain à entreprendre et à mener à bien cette œuvre considérable. Nous n'avons point en France — et je ne sache pas qu'il en existe dans les autres pays — de traduction purement littéraire des œuvres bibliques. Toutes nos *Bibles* ont été exécutées avec des préoccupations théologiques et confessionnelles, fort respectables, sans doute, mais dont le résultat le plus clair, à nos yeux, est de plier, consciemment ou non, l'interprétation aux exigences des doctrines toutes faites, et de sacrifier l'accent propre de l'original à un certain ton convenu et uniforme très éloigné de la vérité. On sait comment vient de se faire la nouvelle version anglaise, destinée à servir de texte officiel à des Églises qui n'ont de raison d'être que leurs différences dans la libre interprétation des Écritures. Les tentatives de traductions partielles faites par des littérateurs, qui furent tous des chrétiens militants, ont la double valeur de travaux édifiants et d'exercices de style plus ou moins réussis. Mais ce n'est peut-être pas assez pour donner au public le portrait français du grand livre hébreu. C'est ce portrait que veut donner M. Ledrain. Il n'a voulu, il le déclare, ni attaquer ni servir les religions. Il s'est mis en dehors de toute théologie, « ne visant qu'à reproduire, dans leur vive précision, les phrases et les mots bibliques ». « Ne rien éteindre, dit-il encore; donner, par exemple, avec toute leur flamme, les brûlants récits des Juges : telle a été mon ambition. Peut-être aurai-je réussi. Ce qui me ferait croire que j'ai pu rendre ce monde-là, c'est qu'en réalité j'ai vécu avec lui et que je l'ai aimé. Que de fois n'ai-je pas entrevu, à travers les chênes de Galaad, le chœur triste qui se lamente sur la vierge éternelle, la fille de Jephté ! Avec le géant mythique j'ai enlevé des grappes aux vignes de Thimna et d'Eschthaol. J'ai parcouru les collines et les vallons d'Ephraïm, aux temps lointains des Juges; j'ai entendu, sans avoir besoin d'interprètes, tous ces personnages singuliers et de vie si violente. » Rien qu'à lire ces lignes, on sait qu'on n'a pas affaire à un simple philologue, mais que le traducteur d'Isaï et d'Ezéchiel a eu, lui aussi, « ses lèvres touchées comme les leurs par les vifs charbons de l'inspiration poétique ».

Rien qu'au point de vue philologique, les obstacles sont énormes, et, par places, insurmontables. Dom Calmet disait, au siècle dernier : « La lettre de l'Écriture est encore remplie d'un grand nombre de difficultés que personne n'a bien comprises. La quantité de livres écrits sur un sujet n'est point une preuve que ce sujet soit épuisé... Il n'y a d'hébreu pur que ce qui est dans les Bibles hébraïques... Il y a tel mot hébreu qui ne se trouve qu'une seule fois dans la Bible; il y en a d'autres qui s'y trouvent plus souvent, et qui n'en sont guère plus connus pour cela, tant à cause que leur racine est inusitée et inconnue que parce qu'ils s'éloignent de la signification de leur primitif. » La part faite — et très large — aux progrès de la science et aux efforts des savants, tout cela est encore vrai aujourd'hui. On le voit bien aux passages nombreux que M. Ledrain signale comme obscurs ou intraduisibles, et à des mots comme celui qui se rend d'ordinaire par *envoyé* ou *ange* (ἄγγελος), et que M. Ledrain préfère conserver dans sa forme originale, *maleak*, parce que souvent il « semble signifier le *double* ou l'*ombre* d'Iahvé », et qu'il n'y a point de terme en notre langue pour exprimer ce sens fuyant.

On trouvera peut-être que le nouveau traducteur abuse de ce procédé, et de même qu'on a dit qu'il fallait savoir le grec pour comprendre l'*Homère* de M. Leconte de Lisle, on dira qu'il faut savoir l'hébreu pour lire la *Bible* de M. Ledrain. Sarcasme innocent, et qu'il faut pardonner pour deux raisons : il n'empêche point les artistes et les poètes d'admirer ces reproductions splendides et vivantes, et il renferme un tout petit grain de vérité.

Dans ce premier volume, nous avons la moitié de la partie historique de la *Bible :* les Juges, les deux livres de Samuel et le premier livre des Rois; les autres livres historiques feront la matière du second volume. Les tomes III et IV comprendront les livres

législatifs ou Thora (le Pentateuque et Josué); les tomes V et VI, les œuvres morales et lyriques; le tome VII, les prophètes; les tomes VIII et IX, la partie chrétienne de la *Bible*, et peut-être en faudra-t-il un dixième pour achever de continuer toute la *Bible* juive. M. Ledrain réserve-t-il pour ce volume les livres rejetés par l'exigence chrétienne ? Il ne nous le dit pas. Enfin, un volume spécial sera consacré à la critique pure; l'auteur y discutera tout « ce qui concerne l'âge et la composition des livres juifs ». On pourra avoir le texte sans le commentaire. Précaution modeste et prudente, qui fera que tout le monde voudra lire celui-ci. L'avant-goût de la critique de M. Ledrain, que l'on peut prendre dans son avertissement, est, d'ailleurs, bien faite pour allécher. « L'histoire de Jonas, écrit-il, celle de Suzanne, sont de charmants récits, sans aucun fondement historique. Pour rendre une vérité morale, ou pour produire dans l'âme un effet déterminé, les Juifs avaient recours à ce qu'ils ont appelé l'*aggada*, du verbe *iguid, annoncer*. C'était un procédé très commun en Israël et qui, du reste, n'est pas étranger à la littérature la plus moderne. Tout roman où l'auteur se propose pour objet de développer ou de prouver, sous la forme vivante du récit, une idée philosophique, rentre dans la même catégorie que Jonas, Job, Ruth et l'histoire de Suzanne... Considérer comme des œuvres purement morales, comme des contes gracieux, fruits de l'imagination juive, ces sortes d'histoires, c'est en réalité les sauver du ridicule et leur donner une place distinguée parmi les chefs-d'œuvre de l'esprit humain. »

L'exécution répond à la visée et aux efforts de l'artiste. Dans ces livres historiques, où la matière littéraire est, à mon avis, plus ingrate qu'ailleurs, le traducteur, en outre de l'exactitude littérale que je ne perds pas mon temps à louer, sait prendre le ton des personnages et du récit, en suivre le mouvement, en reproduire l'allure primitive et spontanée, en refléter, sans rien perdre de l'éclat et du rayonnement, l'ardente et parfois brutale couleur. Un exemple fera mieux comprendre ce qui fait de M. Ledrain un traducteur à part, le traducteur biblique par excellence. Dans son *Essai sur Pindare*, Villemain, fort échauffé de la flamme lyrique, traduit deux versets (M. Ledrain n'a, bien entendu, pas de versets) du livre des Juges : « O Jéhovah ! lorsque tu sortais de Séir et que tu t'avançais des campagnes d'Idumée, la terre a tressailli, les cieux ont pleuré, les nuages se sont fondus en eaux, les montagnes ont disparu devant la face de Jéhovah, et le Sinaï lui-même, devant la face de Jéhovah, Dieu d'Israël. » — « Iahvé », s'écrie le chant de Débora tel que l'a lu M. Ledrain,

> Iahvé, quand tu jaillis de Séir,
> Quand tu apparus des champs d'Edun,
> La terre trembla et les cieux suintèrent;
> Les nuées aussi versèrent des eaux;
> Les montagnes s'abaissèrent devant Iahvé,
> Et le Sinaï devant l'Elohim d'Israël,

Je m'arrête à ce rapprochement. Ce que j'aurais encore à dire de cette œuvre énorme dès ses débuts ne saurait qu'en diminuer l'effet.

Mes Mémoires, par le comte Léon Tolstoï. Enfance, adolescence, jeunesse. Traduit avec l'autorisation de l'auteur par E. Halpérine. Paris, Perrin et Cie, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le comte Léon Tolstoï est une des physionomies — littéraires — les plus sympathiques du monde russe qui excite en France tant de sympathies. Ces mémoires ne sont pas pour amoindrir ce sentiment. Ils nous initient à la vie intime d'une famille noble, tantôt à la campagne, tantôt à la ville, et ne nous laisse ignorer aucun trait de mœurs. Le train ordinaire de l'existence, l'éducation des enfants, la domesticité, les relations familiales et sociales, les questions d'intérêt entre conjoints, — comme disent les notaires, — les étudiants au milieu de leurs travaux et de leurs plaisirs, tout cela nous est présenté sans fard, je le veux croire, et de manière à ne pas laisser languir l'intérêt. Le caractère à la fois hautain, ferme et névrosé de la grand'mère, celui du père, bon, aimant sa femme qu'il trompe, et ses enfants dont il gaspille le patrimoine au jeu, la morgue des fonctionnaires, les dédains que l'on inflige et les humiliations que l'on subit d'un échelon social à l'autre, les types du vieux pédagogue allemand et du précepteur français sont choses fidèlement reproduites après avoir été nettement vues et vivement senties.

La personnalité de l'auteur se dégage déjà, avec ses traits caractéristiques, de ces souvenirs d'enfance et de jeunesse, et ce n'est pas un mince éloge que de dire qu'elle ne nous apparaît pas trop flattée.

La traduction de M. E. Halpérine est bien faite, suffisamment française pour laisser transparaître le russe, et pas trop russe pour ne pas être acceptée comme française.

Bonaventure Des Periers. *Sa vie, ses poésies*, par Adolphe Chenevière, docteur de la Faculté des lettres de Paris. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1886. Un vol. in-8°.

Le *Cymbalum mundi* est assez connu — des bibliophiles et des curieux de notre vieille langue, tout au moins; — mais Bonaventure Des Periers ne l'est guère. Ce n'est pas qu'il n'ait exercé la sagacité des biographes et chercheurs littéraires. Mais, en 1839, Charles Nodier, dans l'étude qu'il lui consacrait et qu'insérait la *Revue des Deux Mondes*, ne pouvait guère que constater les obscurités de sa carrière, sans les éclairer autrement que par d'ingénieuses suppositions. Depuis, Paul Lacroix, MM. Louis Lacour, Weiss et F. Franck ont bien un peu dissipé ces ténèbres; mais la figure de Bonaventure Des Periers n'en restait pas moins une des plus énigmatiques de notre littérature. M. Adolphe Chenevière nous donne, le premier, une biographie complète et raisonnée de ce très remarquable écrivain. Il arrive que les documents sur lesquels il s'appuie n'ont pas toujours, par eux-mêmes, la force d'une preuve absolue; mais, rapprochés les uns des autres et interprétés à la lumière des circonstances et des temps auxquels ils se

rapportent, ils forment une chaîne solide qui entraîne la conviction. C'est ainsi que M. Chenevière nous montre Bonaventure Des Periers naissant à Auray-le-Duc, près d'Autun, vers 1510 et non en 1498 comme on le croit généralement, étudiant avec Robert Hurault, abbé de la célèbre abbaye de Saint-Martin, à Autun, et y apprenant à fond le latin, le grec et même l'hébreu. Puis il voyage, maltraité de la fortune, se liant où il passe avec les érudits et les poètes, acquérant plus de renommée que d'argent, et collaborant à la *Bible* d'Olivetan et aux *Commentaires* d'Estienne Dolet. M. Chenevière entre, au sujet de cette double collaboration, dans des détails aussi intéressants qu'érudits. Il explique fort bien comment le même homme qui avait collaboré à la traduction d'Olivetan, qui avait Clément Marot pour ami et pour maître en poésie, et dont on a des poésies sacrées, a pu écrire un livre sceptique comme le *Cymbalum mundi*, qui, plus encore chez les protestants que chez les catholiques, souleva partout l'anathème. Son service auprès de Marguerite de Navarre, sa disgrâce momentanée après la publication du *Cymbalum*, son séjour à Lyon, ses relations avec Jacqueline de Stuard et avec Claude-Louise-Scholastique de Bectoz, que le poète appelle Claude Bectone, abbesse de Saint-Honorat, les infortunes de la fin de sa vie et enfin son suicide, qu'on ne peut guère révoquer en doute, sont également reconstitués d'une façon très sagace et racontés avec un grand charme.

Dans le domaine de la critique, M. Chenevière ne s'occupe que de Des Periers poète. Il le place plus haut que ne le font les maîtres dans leurs jugements sommaires. Ce n'est pas à dire qu'il le place trop haut. Tout en reconnaissant ce que Bonaventure Des Periers doit à Clément Marot, il le montre comme le précurseur des grands poètes de la seconde moitié du XVIe siècle, et les exemples qu'il en donne prouvent, en effet, qu'au triple point de vue de l'inspiration, du retour à l'antiquité et des innovations rythmiques, il fournit le chaînon qui rattache l'école gauloise à la poésie de la Renaissance. C'est Bonaventure Des Periers qui inaugura ce rythme vif et sémillant dont Sainte-Beuve fait honneur à Ronsard ou à Remy-Belleau :

Qui est-ce qui trouvera
Ou sçaura
Femme bonne ou vertueuse ?
Le guerdon qu'il en aura
Passera
Toute perle précieuse.

Bien d'autres qu'on n'est habitué à chanter que dans les poètes de la Pléiade.

M. Adolphe Chenevière ne se laisse d'ailleurs entraîner à aucune de ces exagérations dont sont coutumiers les commentateurs et les biographes en faveur de leur héros. Il met dans ses jugements une réserve que l'on peut parfois trouver excessive, comme lorsqu'il dit que : « Des Periers ne prépare pas l'œuvre de Ronsard et de Du Bellay, mais qu'il la fait pressentir ». Il ne veut pour son auteur que ce qu'il est absolument impossible de lui refuser, et, désormais, il faudra, grâce aux recherches de M. Chenevière, se déshabituer d'attribuer à Bonaventure Des Periers la traduction de l'*Andrienne* de Térence.

Une étude sur la langue poétique de Des Periers complète, avec quelques pages de bibliographie et un appendice sur les *Discours non plus mélancoliques que divers*, le livre de M. Adolphe Chenevière. Le chapitre sur la langue poétique comprend un glossaire fait avec beaucoup de soin et auquel je ne reproche qu'un excès de richesse; je veux dire que l'auteur me semble y avoir fait entrer certains mots de la langue générale et même moderne, dont la place n'est pas marquée dans un vocabulaire spécial. J'en citerai quelques exemples. Est-il bien nécessaire d'enregistrer des mots comme *accoustré, avaritieux, bazoche, chatton, mommerie*, et autres semblables qui sont restés en usage avec une insignifiante différence orthographique? D'autres n'ont subi aucun changement et ont à peine vieilli, comme *cantelle, chevance, cure* (je n'en ai *cure*), *dextre, inciter à, marmiteux, muable, trousse* dans le sens de *carquois*, etc. J'en note quelques-uns qui sont restés d'excellents mots provinciaux et qui méritent d'être signalés comme tels, ainsi : *balle* pour danser (Poitou); *fructage*, le même que *fruitage*, fruit en général (il n'aime pas le *fruitage;* Poitou) ; *muser*, s'attarder, s'amuser à des riens et perdre son temps (mot usité dans tout l'Ouest); *ruer* pour jeter (dans le Nord, les ménagères *ruent de l'eau* dans les chambres pour laver par terre). Tout ceci n'enlève rien, est-il besoin de le dire, au grand mérite du livre de M. Adolphe Chenevière.

Victor Hugo : *l'homme et le poète*, par Ernest Dupuy. Paris, H. Lecène et H. Oudin, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Voici un homme bien extraordinaire. Ayant à parler de Victor Hugo, il ne trouve pas qu'il avait le caractère médiocre et l'esprit nul; il ne voit pas en lui un petit bourgeois, vaniteux, colère et mesquin, dans le cerveau duquel s'est fourvoyé le génie; il ne lui reproche pas d'avoir insulté une femme respectable, en écrivant que Louis Veuillot était « né d'une javotte », ni d'avoir outragé sa propre mère en rapportant qu'elle laissait ses enfants, en toute dévotion, lire les philosophes et les auteurs aimables du XVIIIe siècle; il n'endosse pas à l'aveugle les assertions de M. Biré, et il va jusqu'à dire, en des termes d'ailleurs courtois, qu'il suffit que M. Biré s'évertue à prouver une chose pour que le lecteur soit convaincu du contraire; il admire *les Orientales;* il comprend et explique l'évolution littéraire et politique de Victor Hugo, à qui il ne refuse pas d'avoir eu des idées; il lui reconnaît même une philosophie précise et logiquement construite, non sans sourire doucement des « esthéticiens superficiels » et des « purs littérateurs » qui lui contestent sa pensée philosophique; il aime *les Orientales* et y voit autre chose que de la couleur et du rythme; il admire *Torquemada;* il appelle les grands romans de Hugo des chefs-d'œuvre, et, sans s'amuser à chicaner l'écume de la vague et les débris

qu'elle roule, il désespère, pour symboliser tout le génie poétique de Hugo, de rencontrer une image assez grande s'il ne répète le mot de Hugo sur ses frères en génie : « Il y a des hommes océans. » Cet homme vraiment original et hors du commun, qui ne s'indigne pas, ni ne s'étonne que la mer ne tienne pas dans une tasse et que la montagne dépasse la taupinière, doit à la largeur de son esprit, à l'ouverture de son intelligence sympathique et à la sincérité de son langage d'avoir écrit, à propos de Victor Hugo, un beau livre, dont les jugements sont définitifs et qui restera. B.-H. G.

Ernest Staas, avocat. Croquis et portraits d'après le texte flamand de Tony Bergmann, par X. DE REAL. Illustrations d'Ed. Dryck. Bruxelles, J. Lebègue et Cie. Un vol. in-8°.

Ces notes d'avocat sont d'une assez fraîche saveur. Elles rappellent au début les scènes d'intérieur et les amours innocentes auxquelles nous ont habitués les romans de Topffer. Plus tard, la *beuverie* flamande inspire plusieurs pages. Les chapitres consacrés à la profession d'avocat, stages et premières plaidoiries, sont des satires adoucies et bienveillantes dont le charme sera goûté des bâtonniers les plus à cheval sur la dignité et la haute utilité sociale de l'ordre. D'un bout à l'autre du livre passe un souffle de sentimentalité, de haine de l'hypocrisie et d'optimisme ingénu qui repose et nous fait aimer le conteur. Le style de l'adaptation française — j'allais dire belge — se ressent un peu — pas trop — de l'original flamand, et, quant aux illustrations, plutôt que de déclarer qu'elles sont laides, je préfère n'en pas parler.

Théâtre d'un paresseux, par CH.-J. Paris, F. Festcherin et Chuit, 1886. Un vol. in-8°. — Prix : 10 francs.

Il n'y a pas moins, dans ce beau gros livre, de sept ouvrages dramatiques, comédies, tragédies, farces, etc., sans compter la préface et les avant-propos de chaque pièce. Ces pièces n'ont pas été jouées, et il ne paraît pas que l'auteur ait jamais essayé de les mettre au théâtre. Cela prouve, je ne dirai pas sa modestie, mais son bon sens. Il nous avertit, d'ailleurs, qu'il « publie ces essais uniquement pour se distraire d'un grand chagrin ». Motif respectable, quoiqu'on ne voie pas bien quelle distraction souveraine peut procurer la publication d'élucubrations manuscrites ensevelies, comme nous le confie l'auteur, sous la poussière depuis un demi-siècle. Mais qui veut résolument se distraire est déjà distrait plus qu'à moitié. Corriger les épreuves, voir son livre pendant quinze jours s'étaler aux vitrines, aspirer l'encens et le vinaigre des critiques, en voilà bien assez pour achever l'œuvre de distraction, et M. Ch.-J. doit être content. Du reste, il me paraît donner de ses travaux la notion la plus juste dans l'épigraphe par lui choisie avec un rare à-propos : « Aucun résultat ne vaut aucun effort. »

Les Scandales de Berlin. *L'Or et le Sang*, par GREGOR SAMAROW (OSCAR MEDWIG). Paris, Nouvelle Librairie parisienne, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Cette seconde partie des *Scandales de Paris* est, comme la première, le ramassis de toutes les horreurs et de toutes les infamies qu'une grande ville peut contenir, jeté comme en un cloaque dans le cadre d'un récit dramatique. Berlin prête autant et plus peut-être qu'aucune autre grande ville, à ce genre de recherches, car sa boue est singulièrement profonde et grouillante. Je doute cependant que les livres signés Gregor Samarow nous donnent une idée bien exacte de la société berlinoise à ses différents degrés sociaux. Les étrangers qui se représentaient Paris d'après *les Mystères* d'Eugène Sue et *les Mohicans* d'Alexandre Dumas, étaient loin de compte quand ils se trouvaient au milieu de la vie réelle des Parisiens. Je suppose que le désappointement ne serait pas moins grand si l'on n'apportait pour vivre à Berlin que les notions puisées dans *Disparu et Oublié* et dans *l'Or et le Sang*. Cela n'empêche le roman, malgré quelque confusion et des longueurs, d'être fort *corsé* et bien fait pour émouvoir les cœurs sensibles et susciter les indignations. B.-H. G.

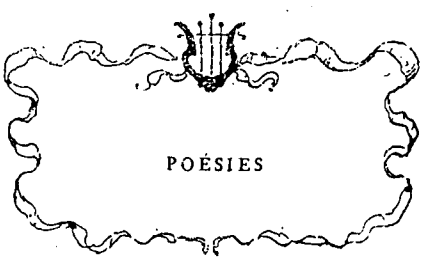

Le Jardin des racines noires, par ERNEST PRAROND. Plaquette de format in-16. Paris, Alphonse Lemerre; 1886.

Ceci est un nouveau recueil de poésies, d'un poète qui en a déjà produit plusieurs. Il n'y a pas à le présenter, on le connaît; mais ses vers d'aujourd'hui ont un parfum que les précédents n'avaient pas : ce sont des vers pessimistes. « J'ai bu toute la fiole », disait Balzac sur son lit de mort à Victor Hugo, qui venait lui dire adieu. Balzac parlait de la fiole de la vie. M. Prarond n'a pas bu toute la fiole; mais, au point où il en est, il commence à trouver ce liquide amer. Il y a plusieurs sortes de pessimisme. Il y a d'abord celui des stoïciens, qui n'est pas ordinaire; c'est le pessimisme des hommes d'État. Il est à peu près hors d'usage maintenant, non comme pessimisme politique, car il y a une belle dose de pessimisme politique en circulation, mais comme couleurs stoïciennes. Les stoïciens avaient fait du pessimisme un instrument de résistance aux injures de la fortune. Ils l'employaient à braver les dangers du pouvoir, à une époque où celui-ci était dur à exercer et ne pouvait l'être que par des âmes bien trempées. On l'exerce de nos jours à meilleur compte, sans beau-

coup de gloire, à peu près aussi sans péril. Il y a un autre pessimisme que celui de l'ambition, plus élevé, plus héroïque, c'est celui des poètes, du christianisme. Il fut celui des Saints, après avoir été celui des sages de l'Inde. Il a hanté récemment la cervelle des romantiques qui avaient entrepris, à la façon de don Quichotte, la poétisation du siècle. Les *philistins* en ont eu pour un moment, il a disparu; ce n'était guère qu'une contrefaçon bruyante du vrai, de celui qui est légitime et qui est celui de la vertu, du mérite conspué par les *philistins*, des âmes religieuses, de quiconque est offusqué dans son être intime par la promiscuité de la rue et la clameur immense que les charlatans y mènent. Ceux qui en souffrent ont l'habitude de se taire; ils sont discrets et répondent par un silence opiniâtre à la haine dont ils sont l'objet, car on lit dans leur regard le mépris dont on est l'objet de leur part. Il y a un autre pessimisme, qui fait beaucoup de bruit et qui est précisément le pessimisme contemporain; il descend de celui des épicuriens de la décadence romaine, c'est le pessimisme des *philistins*. Ils ont abusé du bien-être; ils trouvent à la longue que le plaisir est une médaille qui a un revers... « Tout passe, tout lasse, tout casse », comme disait Alexandre Dumas. Ce pessimisme-là n'est pas à plaindre; il est une correction infligée par la nature; il est propre à ceux qui, n'ayant pas de besoins intellectuels, ont passé leur vie à en satisfaire d'autres, et qui, lorsque ceux-ci sont usés, gémissent de n'avoir plus d'appétit. Leur ennui est une punition de la vie animale qu'ils ont eue. Si la préférence qu'ils ont toujours accordée au verbe *avoir* sur le verbe *être* a créé en eux l'hébétude de la vieillesse, c'est une bénédiction qu'ils s'en prennent à eux-mêmes.

Le cas de M. Prarond n'a rien à voir avec le leur; c'est un retour sur le passé et un coup d'œil jeté à la dérobée sur l'avenir imminent. Il regrette *in petto* de n'avoir plus l'âge d'Hébé. Ce n'est pas qu'il le dise, mais il le fait supposer par l'observation que la vie est courte.

> L'Ecclésiaste a dit : « Nul ne vivra toujours,
> Nul n'a cette espérance et nos instants sont courts,
> Car tout est vanité sous le soleil du monde. »

Si la vie est courte, elle a un autre inconvénient : il y a la mort au bout. La Rochefoucauld remarqua qu'il y a deux choses que l'homme ne saurait regarder en face : le soleil et la mort. M. Prarond se risque pourtant à jeter un regard du côté de la mort; mais, quoiqu'il la considère de biais, c'est-à-dire en rêve, il en a tout de suite le frisson.

> Les vers rongeaient mon crâne ainsi qu'un noyau vide,
> Et les jours que l'année en sa course dévide
> Passaient comme les nuits sur mon front éperdu....
> Je sentais mes lambeaux s'en aller sous la terre.

L'auteur du *Jardin des racines noires* a fréquenté jadis Baudelaire; on ne fréquente pas Baudelaire impunément; il en reste quelque chose. Au fait, Baudelaire a-t-il déteint sur lui? On ne s'en était pas aperçu jusqu'ici. M. Prarond a des vers poignants; il en a bien aussi quelques-uns qui se contredisent. En définitive, il n'a pas de doctrines précises; il en manie plusieurs comme on manie des étoffes dans un magasin et hésite à faire un choix. On le croirait parfois matérialiste. L'est-il? Non, car on lit en tournant la page :

> La mort qui fait grandir d'un degré tous les êtres.

Il croirait plutôt à la métempsycose, aux communications interplanétaires; quant à lui, s'il doit changer de planète, son choix est fait : il ira faire un tour chez Mars.

> Le désir crée un droit et le droit veut justice;
> Mars qu'atteint mon désir a pressenti mon pas.

Ce n'est pas moi qui m'y opposerai.

Bref, la muse de la mort a quelquefois servi le poète dans le présent recueil de M. Prarond. Il a des éclairs qu'on ne lui connaissait pas. « La mort est le vrai génie inspirateur », dit quelque part Schopenhauer. Si elle n'était pas là en perspective, on ne songerait point à philosopher; on irait son bonhomme de chemin, sans autre préoccupation; mais elle est là comme un point d'interrogation redoutable. C'est l'idée de la mort qui a fondé le règne de l'idéal, et c'est l'idéal qui donne de l'importance et de la dignité à notre vie. C'est l'idéal qui empêche, quoi qu'on dise, la société contemporaine de se laisser tomber dans les doctrines positivistes qui, dit encore Schopenhauer, « conduisent à considérer la vie au point de vue abject et purement matériel résumé en ces mots : *Edite et bibete; post mortem nulla voluptas*, ce qu'on ne peut mieux qualifier que de bestial ».

La lecture du tome deuxième de Schopenhauer, — *le Monde comme volonté et comme représentation*, — car le tome premier lui semblerait trop dur à digérer, dans l'état d'esprit qu'indique *le Jardin des racines noires*, ne serait peut-être pas inutile à M. Prarond. Il n'écrirait plus après des vers comme les suivants :

> Et, nouveau Prométhée, en ces profondeurs mornes,
> Je me sentis saisi d'un désespoir sans bornes
> Et je me réveillai plein d'effroi du néant.

Le néant est un fantôme bon à épouvanter les petits enfants. Il ne pousse de ces légumes-là que dans *le Jardin des racines noires*. L. D.

Les Rhénanes, par Gustave Fortin, poésies alsaciennes. — Poésies de Heine, Gœthe, Schiller et Uhland. — *Le Chant de la cloche*. Paris, Berger-Levrault et Ce; 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr.

Ces vers sont d'intention trop excellents pour ne pas désarmer la critique. Ils ne tendent à rien de moins qu'à contribuer à faire « dominer la voix de la patrie dans le chœur des nations ». D'ailleurs, un homme qui, pour expliquer qu'il a traduit des pièces

de Heine, de Gœthe, de Schiller et d'Uhland, écrit cette phrase : « Les Français d'aujourd'hui estiment surtout l'Allemagne dans le génie de ses grands hommes d'hier », cet homme-là sait écrire. De même, malgré un ou deux termes surannés et une rime qui choque l'œil, toute parfaite qu'elle soit à l'oreille, un poète qui campe debout cette strophe vibrante :

O Rhin! fleuve majestueux,
Miroir de nos cités antiques,
Roule, par les plaines rustiques,
Vers l'Océan tumultueux,
Tes flots qui chantent l'espérance;
Berce le nocher qui faiblit,
En emportant jusqu'à l'oubli
Le souvenir de sa souffrance.

ce poète-là sait écrire en vers. Mais je crois bien que je vous donne là la fleur du panier.

A la gueule du Monstre, poésies, par Léon-Charles Deschamps. Un vol. in-18. Paris. A. Dupret; 1886. — Prix : 3 fr. 50.

Le monstre, c'est le public. A sa gueule, M. Léon-Charles Deschamps jette son livre de vers, en guise de gâteau de pavot et de miel. Est-ce à dire qu'il soit soporifique? Nullement. Un livre de jeunesse ne l'est jamais. Or l'auteur nous avertit qu'il est jeune, — ce qui se voit, du reste, dans son volume; — il nous avertit aussi qu'il n'appartient à aucune école, et « qu'il ne peut exister sous le ciel que deux classes d'écrivains (ou de peintres) : ceux qui ont du talent et ceux qui sont sans » Est-il de *ceux qui sont sans* (quelle musique!)? Il s'en rapporte au public et moi aussi. Je ne veux point devancer ni même préjuger son verdict. Je souhaiterais cependant que, dans son mépris des écoles, M. Deschamps n'eût pas oublié l'école de grammaire, au point d'écrire :

Dormez! ô fiers guerriers, dormez, *quoique nous sommes*
Trop souvent des Judas.

Je me plais, d'ailleurs, à proclamer que l'auteur de *A la gueule du Monstre* a tous les droits à la sympathie. Il sourit à l'art, il aime la poésie, il semble connaître la vie par ses côtés les plus durs.

Je n'ai pour horizon, sous ma fenêtre ouverte,
Que la faim grimaçant sous l'océan des toits!

Il est tout ardeur, courage et confiance; la fierté ne lui manque point, ni la naïveté non plus. Une de ses pièces commence ainsi :

Moi j'étais tout petit, elle était déjà grande.

Il écrit un sonnet dans ce rythme :

Une femme est au cœur, — brune, blonde ou châtaine,
Ce qu'est pour le brasier, flamme, fumée ou feu;
Son œil est un miroir, astre, azur ou fontaine,
Où notre âme peut lire : espoir, regret ou vœu.

Il fait des odes à la Grande Armée, et, dans sa robuste bonne foi, il se croit à l'abri des réminiscences et parfaitement original. Mais, au nom de tout ce qui peut lui être cher ou sacré, qu'il apprenne un peu le français! Quand il comprendra qu'en écrivant :

Maintenant, ô lecteur, de mon passé je vais
Te montrer deux bons vieux auxquels *rien de mauvais*
Troubla la paix du cœur et la pureté d'âme,

il exprime le contraire de ce qu'il veut dire, nul ne pourra lui reprocher de tenir une plume et tout le monde lui saura gré de montrer qu'il a du talent. Mais d'ici là, qu'il travaille!

Poésies posthumes, par Henri-Charles Read. Un vol. petit. in-12. Paris, Alphonse Lemerre; 1886. — Prix : 5 francs.

Le temps fuit, au loin emporté,
Et n'est qu'un leurre :
D'où vient qu'on pleure
Sans cesse sa rapidité?

Au milieu de l'éternité
Qu'est-ce qu'une heure?
Rien ne demeure,
Tout passe dans l'immensité!

Et pourtant, ivre de tendresse,
Quand je suis près de ma maîtresse
A l'œil rêveur,

Qui me lutine et me caresse,
Une heure, une heure de paresse
A sa valeur!

Cette courte pièce, d'un sensualisme mélancolique, me paraît donner le sentiment juste du talent de ce poète, mort à dix-huit ans, alors qu'il commençait à goûter à la vie et qu'il la trouvait bonne, non sans avoir aux lèvres l'amertume du vin à peine bu et au cœur le très net pressentiment du dégoût et du vide qui succèdent aux délices de l'enthousiasme et à la plénitude des joies.

La presse tout entière a salué d'un concert sympathique d'éloges et de regrets la première édition de ces vers juvéniles, mais déjà de forme si complète, de rythme si savant. Le public, qui n'avait pas les mêmes raisons que les littérateurs de profession, de s'intéresser à ce frère dont la mort ferme la bouche avant qu'il eût achevé son premier chant, s'est cependant senti touché comme nous par le charme de cette voix. Cette seconde édition le prouve.

Je comprends le sentiment qui a fait mettre dans ce recueil tout ce qu'on a pu trouver de vers écrits par Henri-Charles Read, fragments, impromptus, pensées jetées au hasard, projets à peine esquissés. Ce sont les *Reliquiæ*, dont l'amitié pieuse ne veut rien perdre; tout ce qui vient d'un être aimé est cher également. Et pourtant j'aurais voulu qu'on fît un choix, qu'on ne mît pas tout; le volume serait plus plein si cinq ou six pièces en étaient ôtées. Une sur-

tout me choque; elle a pour titre : *A ma sœur, avec un sonnet qu'elle demandait.*

J'avais fait ces vers, l'autre jour,
Pour une autre, pour ma maîtresse.
Je suis ton frère : en moi, l'amour
Pour toi n'est que de la tendresse!
Tu peux les accepter quand même.
Pense qu'ils ne sont pas de moi,
Mais de celui que ton cœur aime;
Ils pourront s'appliquer à toi!

Je n'ai rien à dire de ce marivaudage, sinon qu'il n'était point destiné au public, et que ni le public ni la mémoire du poète n'auraient perdu à ce qu'il restât ignoré.

François Coppée a mis en tête de ce volume des vers émus à la mémoire de son jeune ami. Ils se terminent par une image dont l'éclat ne cache pas la bizarrerie :

Et nous saurons un jour qu'il est essentiel
Que l'âme d'un poète enfant remonte au ciel
Pour que le soleil resplendisse!

Paysages de Femmes, *Impressions*, par JEAN AJALBERT. Dessin de J.-F. Raffaelli. Une plaquette in-8°. Léon Vanier; 1887. — Prix : 3 francs.

Celui-ci est un impressionniste, non un décadent. La différence est que l'impressionniste parle le langage de tout le monde, tandis que le décadent ne se sert que de l'idiome de sa décadence. A talent égal, c'est l'impressionniste que je préfère. Malheureusement, le talent est souvent mince et l'impression médiocre; car ce qui fait l'originalité de l'impressionniste, c'est de donner toutes ses impressions comme elles viennent, sans s'inquiéter de leur qualité. En littérature comme en peinture, il reproduit ce qu'il voit indistinctement, et, neuf fois sur dix, il arrive que son œil est frappé par ce qu'il y a de papillotant, de cru et de laid. Dans quelle mesure ces remarques générales s'appliquent-elles aux poésies de M. Jean Ajalbert? Une pièce, prise au hasard, permettra au lecteur de le déterminer :

Comme aux braises d'un encensoir
S'enflamment les parfums étranges,
Telle s'allume aux feux du soir,
L'odeur de foins qu'on rentre aux granges.

La fille va, par les prés ras,
Pieds nus, d'une allure pesante,
Et lui la prend entre ses bras,
Lui prend sa taille complaisante.

Et voilà qu'en l'air, alourdi,
Se dresse un dôme d'une meule,
Où, dans les bras du gars hardi,
Elle se laisse tomber, veule.

Comme aux braises d'un encensoir
S'enflamment les parfums étranges,
Telle s'allume, aux feux du soir,
L'odeur de foins qu'on rentre aux granges.

Toutes les pièces du recueil sont de cette longueur, de cette mesure et de ce rythme. C'est court, lourd, essoufflé; on dirait la respiration d'un asthmatique. Il est pénible de voir un jeune poète se livrer à ce travail de fignolage qui, sous prétexte de fixer des impressions, ne laisse dans l'esprit du lecteur que celle d'une monotonie vague et fatigante, avec le regret de qualités mal employées et d'efforts perdus.

Cette plaquette de soixante-seize pages est imprimée avec luxe, mais non irréprochablement. Quant au dessin de Raffaelli : *l'Amour dans les parcs anglais*, où l'on voit sur un banc un soldat de la reine attirant à lui une *sweet girl* du *Seven Dials* ou de quelque autre respectable quartier londonien, c'est d'une laideur amusante et superbe. On peut dire : *Shocking! disgusting!* ou simplement : Quelle horreur! Mais je défie ceux qui ont déambulé dans les lieux où l'artiste place sa scène, de ne pas s'écrier : « Comme c'est ça! »

B.-H. G.

Par les routes, poésies, par SUTTER-LAUMANN. Un vol. in-12. Paris, Alphonse Lemerre; 1886. — Prix : 3 francs.

Les morceaux recueillis sont classés sous quatre titres : *A la mer, Bouquets anciens, Portraits et paysages, Joies et Tristesses.*

Les marines ne sont pas toutes sans valeur. Une *Aurore boréale* souffrirait sans doute de la comparaison avec certaines pages du *Pêcheur d'Islande*, de Loti, et la chanson *Peaux d'ébène* et le récit *C'était un matelot*, et d'autres morceaux encore, ne sauraient être relus avec tant soit peu de plaisir; mais *Appareillage, Adieu-Vat, l'Équipage de « l'Immortelle »*, sont poésies assez bien rythmées, le rythme correspondant au mouvement des vagues.

Dans les *Bouquets anciens*, des fleurs qui n'ont jamais eu d'éclat ni de parfum; nous aimons mieux les *Paysages*, et, dans le nombre, celui-ci, qui est intitulé *le Labour*, ne nous semble pas trop mal venu :

Plongé dans la tâche absorbante,
Sous un ciel privé de rayons,
De l'aurore à la nuit tombante,
Laboureur, creuse les sillons!

Allez! bidet noir, jument grise!
Soufflant du feu par les naseaux,
Malgré l'apreté de la bise,
Sous le fouet qui cingle vos os....

La terre est toute retournée,
Les rudes labeurs sont passés;
Avant la fin de la journée,
Les champs seront ensemencés.

O dur laboureur, sois prodigue
Des efforts de tes bras d'airain!
Va! n'écoute point la fatigue :
Le Travail est ton souverain.

A la fin du volume se trouvent un *Jésus au Calvaire* et une sorte de paraphrase du quinzième prélude de Chopin; les deux poésies sont certainement recommandables.

F. G.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

La France jugée par l'Allemagne, par J. Grand-Carteret. Paris, Librairie illustrée, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 5 fr.

Ce livre est un dossier. Je le voudrais plus complet. Je le voudrais aussi — comment dirai-je? — moins impartial. L'auteur nous déclare, dans sa préface, qu'il a fait une œuvre documentaire, et que c'est ici un livre de bonne foi. Montaigne, parlant de ses *Essais*, n'en a dit que la moitié; ce qu'il savait de la langue française ne lui fournissait pas les moyens de dire le reste. Je n'en suis pas moins convaincu que Montaigne et M. J. Grand-Carteret ont dit l'un et l'autre ce qu'ils croyaient vrai. Seulement il me paraît que le programme de l'un, peut-être parce qu'il est plus court que celui de l'autre, a été plus exactement rempli. Sans pousser davantage ce parallèle, que je n'ai point cherché, je m'imagine que M. Grand-Carteret a ôté à son ouvrage une bonne partie de sa valeur en voulant, *à priori*, en faire une œuvre de conciliation. Sans doute, il nous montre la France jugée, voire condamnée par l'Allemagne; mais il s'applique particulièrement à chercher et à relever les jugements favorables; et quand il a trouvé quelque natif d'outre-Rhin pour nous donner une bonne note, il est fier comme un papa dont le fils gagne des exemptions. Les bonnes notes que ces étrangers donnent à la France leur reviennent de droit : elles prouvent qu'ils ont l'esprit libre, l'intelligence compréhensive, la vue large et haute, le cœur sincère et le langage franc. En faveur de l'Allemagne, ou en faveur de la France, elles ne pourront rien.

M. Grand-Carteret a un mot magnifique. Il appelle la France et l'Allemagne les *sœurs ennemies*. Elles le sont. Indignations, lamentations, anathèmes, tout ce qu'on pourra dire là contre sera juste; mais rien n'y fera. Pourquoi l'auteur n'est-il pas resté à ce point de vue? Croit-il donc que, pour être historien, il faille se mettre hors de l'époque où l'on vit, et traiter les faits contemporains comme on traiterait la rivalité du monde asiatique et du monde grec? Que nous importe, à l'heure où nous sommes, que tel ou tel littérateur, savant, artiste ou musicien de l'Allemagne, ait reconnu, par honnêteté ou par sympathie, ce qu'il devait à la France? Ce qu'il nous faut savoir, c'est le travail lent, sourd, constant, qui, depuis des siècles, accumule dans les esprits allemands les mensonges, les préjugés, les haines contre notre pays. M. Grand-Carteret n'a certes pas écarté cette partie de sa tâche; mais il l'a sacrifiée, et il a passé du temps à nous démontrer que l'Allemagne et la France sont deux grands pays qui, s'ils ne se comprennent pas, sont dignes de se comprendre. Cette préoccupation fait honneur à la largeur de son esprit. Mais, pour le moment, il vaudrait mieux — ne dût-on, comme je le souhaite, jamais s'en servir — affiler nos armes pour la bataille que les émousser pour des tournois.

Histoire de la littérature russe, depuis les origines jusqu'à nos jours, par Léon Sichler. Paris, A. Dupret, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Ce manuel de la littérature russe vient à son heure. Jamais on n'a eu un tel engouement pour les œuvres slaves. Tout est recherché, attendu, guetté, traduit. Si les Polonais furent les Français de l'Est, nous mériterons bientôt le nom de Russes de l'Occident. Quoi qu'il en soit, le peuple russe et les productions de son génie sont dignes de notre attention sympathique. Nous nous en sommes aperçus, et alors, comme il nous arrive le plus souvent, emportés par notre premier élan, nous avons peut-être dépassé le but. Il ne suffit pas, en effet, d'écrire en russe pour faire des chefs-d'œuvre, comme on semblerait porté à le croire aujourd'hui. Mais ces exagérations ne font pas grand mal et se corrigent d'elles-mêmes. Le livre de M. Sichler y aidera. L'auteur, familier avec la langue et la littérature de la Russie, s'est surtout attaché à l'étude des origines, et les chapitres les plus originaux de son ouvrage sont ceux où il s'occupe de ce qu'il appelle la littérature orale et des premières compositions écrites. Désormais, il ne sera plus permis de croire en France que l'histoire littéraire de la Russie commence avec Lomonosof. Ce n'est pas que le reste du livre n'ait aussi une incontestable valeur. Appuyés sur les meilleures autorités, les jugements de M. Sichler sont toujours sains et justes. Malgré la difficulté de condenser en un volume une masse énorme de noms et de matériaux, son exposition est claire et intéressante. Il a voulu « donner une idée d'ensemble de la littérature russe et familiariser le public français avec les noms des grands écrivains ». C'est ce qu'il a fait avec une érudition et un talent qui ne peuvent manquer, en un sujet semblable, d'être récompensés par le succès. B.-H. G.

La Bourgeoisie française (1789-1848), par A. Barboux. Un vol. in-8° de 444 pages. Librairie Lévy. Paris, 1887.

Si l'on voulait exprimer par un mot et condenser en ce mot unique tout un monde d'interprétations

diverses et de contraires sentiments, le dictionnaire de notre langue n'offrirait rien qui répondît mieux à pareille demande que le terme de *bourgeois* en même temps substantif grave et moqueur adjectif. Selon le point de vue, il représente le but rêvé et salué par une nombreuse catégorie d'êtres aux visées respectables, et l'objet du plus absolu mépris pour une certaine classe d'esprits raffinés et sincères, qu'il a le don de transporter d'une fureur, exaspérée chez certains jusqu'au délire ou à la manie. Presque également antipathique aux deux extrêmes sociaux entre lesquels, malgré tant de révolutions, notre cadre actuel l'enferme encore; suspecte, malgré tant d'associations par voie d'affaires et de mariages, à ce qui nous reste d'aristocratie; jalousée férocement par le peuple où elle se recrute, la bourgeoisie n'est pas dans une posture bien franche au regard de l'observateur, à cause de ce mélange d'opposition et de *conservatisme*, d'agressivité et de prudence, qui est pourtant toute sa raison d'être et n'est pas plus absurde qu'une loi de nature.

Le rôle historique de cette même bourgeoisie est plus saisissant et peut-être aussi de plus d'intérêt que son caractère moral... Mais quelle confiance pourrait nous inspirer la solidité de l'édifice, basé sur tant de compromis, menacé par tant de pierres tirées de ses propres assises! Depuis nos plus jeunes années, quel est celui d'entre nous que l'on n'a point rassasié, *ad nauseam usque*, de cette prophétie formidable : « La bourgeoisie a vaincu la noblesse en 1789; la fin du présent siècle, à son tour, verra la démocratie prendre la place de ces vainqueurs, dont le triomphe n'a aucun titre à se déclarer définitif, et n'a été que le passage, la transition à un ordre plus solide et plus légitime. A la démocratie, le dernier mot. » Voilà ce qu'on a dit, et nous ne prétendons pas y contredire. Nous estimons seulement qu'il n'y a jamais, en rien, de dernier mot, et que la lutte pour l'existence durera autant que l'humanité elle-même, lutte plus affreuse peut-être avec les années à venir. Sans nous arrêter davantage à ces considérations, où la subtilité le disputerait à la mélancolie (car nous sommes ici devant un monument qui penche), ajoutons seulement que cette classe importante de la nation put attribuer son manque de prestige à je ne sais quel air de contentement personnel, d'infatuation de ses droits et d'amour de son repos, où les gens d'enthousiasme, de poésie et de passion ont cru voir la négation même de l'héroïsme et de l'idéal, choses nécessaires, malgré tout, à la vie de l'humanité, qui selon une parole venue du ciel, « ne se nourrit pas seulement de pain ».

Au reste, cette classe considérable de la société que l'on dénomme bourgeoisie s'est moralement transformée chez nous depuis un demi-siècle, dans de telles proportions que son histoire d'il y a cinquante ans nous paraît revenir du pays des ombres... et d'ombres presque effacées. Les caricatures de la période romantique sont déjà pour nous de l'archéologie. Dans l'intervalle, la bourgeoisie a été vengée d'une façon on ne peut plus amusante des scies de l'atelier, des blagues de nos *gens de lettres*, voire même des charges de comédiens, en voyant tous ces messieurs s'embourgeoiser jusqu'au dernier excès, si toutefois l'ardeur et la vanité du gain et la maladie du ruban sont autant de traits propres à l'âme bourgeoise.

Ce serait une écrasante entreprise de poursuivre, à travers toute la durée de nos annales, les phases successives de cette classe du pays, dans son double courant moral et politique; mais un cycle intéressant de cette longue existence vient d'être fixé, par un digne historien, dans le volume que nous annonçons. L'auteur est un personnage connu, auquel s'ajuste, dans tous les sens, l'épithète d'homme sympathique et aussi d'homme distingué. Successivement député, ministre, sénateur, il laisse entrevoir, d'après le caractère et l'allure de ses ouvrages, qu'une seule chose manque désormais à son parfait bonheur : un siège sous la fameuse *coupole*. Ce n'est point pour cela que nous le traitons d'homme distingué, car ce rêve est celui de tous les littérateurs d'à présent... on dirait que l'Académie va finir et que chacun en veut tâter d'abord. Je n'ai pas l'honneur de connaître personnellement l'auteur de *la Bourgeoisie française*. Par voie d'inductions et d'analogie, je l'imagine tout d'affabilité, intarissable en offres de service et en bonnes promesses, mais trop avisé ponr oublier... qu'on n'oblige pas celui-ci à moins de desservir celui-là, et n'ayant pas le temps de recueillir des rancunes, — toujours plus tenaces que les reconnaissances, dans la voie pressée où il poursuit un but fixe. On a déjà lu de lui deux livres de mérite : *Montlosier et le gallicanisme*, et *la Comtesse Pauline de Beaumont*, auxquels vient de s'ajouter, comme un titre plus considérable encore, le bel ouvrage dont voici l'analyse très sommaire.

Il comprend cinq parties : la bourgeoisie française pendant la Révolution; la bourgeoisie française sous le Directoire et le Consulat; la bourgeoisie française sous l'Empire et pendant les premières années de la Restauration; la bourgeoisie française pendant les dernières années de la Restauration; la bourgeoisie française pendant la Révolution de juillet et sous le règne de Louis-Philippe; conclusion.

De fort agréables peintures des salons d'alors et quantité de portraits tracés d'une main habile animent ces pages, qui pourraient prendre pour sous-titre : *Souvenirs et regrets*, car la *conclusion* est attristée et semble pleurer des espérances évanouies, en même temps que redouter un inconnu menaçant. En sa partie la plus douce, ce regret s'exprime déjà dans la dédicace : « A ma mère, une bourgeoise des anciens temps. » En fait, cette mélancolie n'a-t-elle pas toujours eu lieu de se produire, et notre proverbial *bon vieux temps* n'a-t-il pas été le temps pervers et dégénéré pour les contemporains? Et cela, depuis les premiers pas de l'humanité?

Nos réserves, parmi tant d'éloges auxquels a droit le livre de M. Bardoux, nous seront peut-être personnelles, mais veulent être faites. L'auteur n'a pas, croyons-nous, assez mis en vue les différences de

jadis entre la bourgeoisie de Paris et celle de province, différences aujourd'hui abolies par tant de progrès, et ne fournissant plus à l'avantage de Paris que son goût de malade pour le *monologue* et ce répertoire nauséabond. Nous trouvons ensuite qu'il sacrifie trop aux avocats, l'homme d'Arcole, du Consulat et du Code civil. Grâce au ciel, on a gagné désormais (sans mettre aucune politique à cela) de pouvoir admirer la grandeur du génie et le fascinant prestige d'un être unique dans la mémoire du monde. L'assommant M. Lanfrey et l'extraordinaire M. Iung nous auront au moins valu cette revanche du bon sens et du sens de la beauté. Il est toujours vrai, le mot de cet athée du XVIIIe siècle, à propos des plumitifs *à la suite :* « Ces grimauds-là nous feront aller à confesse. »

Nous ne saurions davantage nous associer au culte de l'aimable auteur envers les avocats. Il reste toujours bien entendu que notre goût pour les personnes reste en dehors de ces jugements sur les corporations. Qui d'entre nous ne compte pas un cher ami dans cet *ordre*, objet de si légitimes attaques? Qui ne s'irrite à l'idée d'une classe de citoyens, individuellement honorables, dont le privilège est d'insulter, et le droit peut-être de mentir? Et puis, cette langue terrible du Palais! Et puis enfin, cette réflexion amère, que la seule révolution bonne serait celle de notre appareil judiciaire, à commencer par les avocats; mais que ce sont les avocats qui ont fait et feront toujours nos révolutions!

Cela dit, nous recommandons, parmi les meilleurs travaux de ces temps-ci, *la Bourgeoisie française*, par M. A. Bardoux. L. D.

Histoire générale des races humaines. — *Introduction* à l'étude des races humaines, par A. DE QUATREFAGES, membre de l'Institut (Académie des sciences), professeur au Muséum d'histoire naturelle. — *Questions générales*, avec 227 gravures dans le texte, 4 planches et 2 cartes. Paris, A. Hennuyer, 1887. Un vol. in-8°. — Prix : 12 francs.

M. A. de Quatrefages vient de publier la première partie de l'*Introduction* à *l'Histoire générale des races humaines* dont il a, de concert avec M. E.-T. Hamy, conservateur du musée d'ethnographie du Trocadéro, conçu le plan et entrepris l'exécution. Cette première partie, consacrée aux questions générales, va être suivie à bref délai de la seconde qui exposera la classification des races. Aujourd'hui le savant professeur du Muséum étudie successivement les origines probables et la haute antiquité des groupes ethniques, le mécanisme du peuplement de la terre, les phénomènes de l'acclimatation, la formation des races, les caractères généraux, physiques, intellectuels, moraux et religieux des hommes primitifs. On voit que le champ est assez vaste et qu'il se prolonge même, dans les derniers chapitres, en des hypothèses philosophiques et mystiques où il serait peut-être sage aux sciences naturelles de ne point s'aventurer. Mais on sait que M. de Quatrefages est un militant et qu'il ne perd pas une occasion de soutenir sa théorie de la monogénie et ses idées sur l'universalité et la perpétuité du sentiment religieux chez les hommes. Je n'ai point envie de le contredire, ce qui ne signifie pas que ses arguments forcent ma conviction. Il n'en est pas moins un savant de premier ordre, et son talent d'écrivain fait de lui l'homme le plus propre à répandre le goût des études qui ont pour objet l'homme physique de tous les temps.

Ce beau volume est illustré de types humains, de reproductions d'armes, de bijoux, d'animaux remontant aux âges tertiaire et quaternaire. Il donne l'impatience de celui qui doit suivre, et ne permet pas de douter que les promesses du programme qu'ont signé les deux directeurs de cette grandiose publication ne soient tenues, et au delà.

Remains of the Roman occupation of North Africa, with special reference to Algeria — and Tunisia, by ALEXANDER GRAHAM, Fellow of the Institute of British Architects. London, Dryden Press, J. Davy and sons, 1885-86. Deux broch. in-4°.

Ces deux études sont extraites des Mémoires (*Transactions*) de l'Institut des architectes de la Grande-Bretagne, dont M. A. Graham est un des membres les plus distingués. Comme le titre l'indique, elles s'appliquent aux antiquités romaines du nord de l'Afrique, spécialement en Algérie et en Tunisie. C'est une revue rapide et brillante des principales localités qui recèlent des monuments ou des pierres à inscriptions. En passant, M. A. Graham relève quelques spécimens, qui lui paraissent les plus remarquables ou les moins connus, et les décrit par la parole et par le dessin avec l'éclat d'un littérateur, l'intelligence d'un savant et l'exactitude d'un architecte. Je citerai la grande mosaïque d'Oued-Atmenia, d'après la lithographie en couleurs publiée par la Société archéologique de Constantine ; le prétoire de Lambessa, l'ancienne Lambœsis ; les arcs de triomphe de Timegad, autrefois Thamergas, et de Tebessa ou Theveste, dont M. Graham offre d'excellentes restaurations; les ruines de l'aqueduc de Carthage; l'amphithéâtre d'El-Djem, autrefois Thysdrus ; le temple de Dougga ou Thugga ; une restauration d'un groupe de trois petits temples à Sbeitla, l'ancienne Sufetula, un arc de triomphe dans la même localité, etc., etc.

Partout les réminiscences historiques animent les descriptions que nous offre M. A. Graham. Ce n'est pas seulement un spécialiste amoureux de son art, qui en recherche dans l'antiquité les manifestations ou les modèles; c'est un érudit initié à l'intimité même de la vie antique, à qui tout est familier chez les Grecs et chez les Latins, et qui possède au plus haut degré le sens historique, sans lequel l'érudition est comparable aux ossements épars d'un squelette démonté.

Sa vision si nette de l'antiquité ne le rend point aveugle aux choses de son temps ; au contraire. Il

sème ses pages d'anecdotes contemporaines qui n'ont rien de banal. On me permettra de lui en emprunter deux. Le maréchal de Saint-Arnaud, conduisant ses troupes dans les défilés de l'Aurès et voyant le désert s'étendre au-dessous de lui, s'écria dans un moment d'enthousiasme : « Nous pouvons nous flatter d'être les premiers soldats qui traversent cette région ! » Il ne se doutait guère que, non loin du lieu même où il prononçait ces paroles, se trouvait gravée sur un roc impérissable une inscription rappelant que la sixième légion romaine avait fait la même route sous le commandement d'Antonin. Plus loin, il cite le maréchal Randon qui, dans son expédition de 1837, chaque fois que ses régiments souffraient de la soif, s'informait auprès des Arabes s'il n'y avait pas des ruines romaines aux environs, sûr qu'il était d'y trouver de l'eau. C'est ainsi que M. Graham sait rendre agréables et intéressantes pour les plus profanes des études qui semblent n'avoir de charmes que pour les initiés.

Il ne faudrait pas le ranger, d'après cela, parmi ces vulgarisateurs qui ne s'adressent à la foule que parce qu'ils n'ont rien à dire aux savants. Ce serait une grossière erreur. La théorie et la pratique de son art font l'objet de ses constantes recherches, et il ne dédaigne rien de ce qui peut ajouter aux connaissances techniques sur lesquelles cet art est fondé. Je n'en veux qu'un exemple. Il a retrouvé le secret de la composition du mortier si dur qu'employaient les Romains et qu'emploient encore les Arabes dans la construction de leurs arches, de leurs terrasses, de leurs citernes. Il consiste en une partie de sable, deux parties de cendre de bois et trois parties de chaux. Quand ces trois matières sont bien incorporées, on bat le mélange pendant trois jours et trois nuits, avec des maillets de bois, en l'arrosant d'un peu d'eau, et en y ajoutant de temps en temps un peu d'huile, jusqu'à ce que le tout ait acquis la consistance voulue. Il note encore que les Arabes suivent aussi la méthode des Romains pour luter les joints des tuyaux. Ils battent ensemble de l'étoupe, de la chaux et de l'huile. Cette composition devint bientôt aussi dure que la pierre et est imperméable à l'eau.

Je ne ferais pas mon métier jusqu'au bout si je ne finissais par une critique. M. A. Graham, qui est si bien au courant de notre langue et de nos mœurs, veut-il me permettre de lui faire remarquer que nous n'avons pas en Afrique un *bureau arabe*, mais bien des bureaux arabes, chargés, chacun dans sa circonscription, de la répartition et du recouvrement des impôts chez les indigènes, de la police et du commandement militaire des *goums*.

La Russie sous les tzars, par STEPNIAK. Paris, Nouvelle Librairie parisienne, 1787. Un vol. in-8°. — Prix : 7 fr. 50.

Il y a quelque temps j'avais à rendre compte ici d'un livre intitulé : *la Russie souterraine*, signé du même pseudonyme. Celui-ci, nous apprend l'éditeur, a été déjà publié en Angleterre, et il y a eu plus de cinquante éditions. Je lui souhaite la même chance en France, où il mérite d'autant plus d'être lu et médité que rien de ce qui touche à la Russie ne saurait nous être indifférent. Les politiques de l'heure présente pourront même reprocher aux publications de ce genre leur hostilité contre un gouvernement que nous voudrions ami du nôtre. Mais ce sont là questions que nous n'avons pas à toucher, et, après tout, si toute vérité n'est pas, en tout moment, bonne à dire, elle ne peut guère, une fois semée dans les esprits, qu'y germer vigoureusement et y porter de bons fruits. En tout cas, l'ouvrage de Stepniak est de nature à augmenter notre sympathie pour le peuple russe, et lorsque les peuples s'entendent et s'attirent, l'accord se fait tôt ou tard entre les gouvernements. Dans une introduction érudite, l'auteur raconte l'évolution qui a fait, des vieilles républiques russes, une autocratie illimitée. Les détails qu'il nous donne sur la constitution du *vetche* et sur son fonctionnement seront nouveaux pour bien des lecteurs. Puis, en traits rapides, il esquisse la vie du citoyen russe, traqué par la police ombrageuse, incarcéré, déporté, relégué par simple décision administrative ; il reproduit les péripéties de la croisade gouvernementale contre la science libre et la pensée indépendante, la désorganisation des Universités, l'écrasement de la presse par la censure préventive et répressive. Il termine en montrant pourquoi nulle réforme sérieuse ne peut être espérée de l'initiative des tzars, et dénonce M. de Bismarck comme le plus grand obstacle à l'introduction de la liberté de son pays. « La Russie, dit-il, serait trop forte pour lui si elle était libre. Et le Prince de Fer fait tout ce qu'il peut pour empêcher la liberté de passer la frontière russe... La Russie d'aujourd'hui n'est qu'un Caliban, un esclave sauvage et difforme, que le Prospero prussien avec ses trois cheveux sur la tête peut employer à n'importe quelle besogne vile. Et avec un pareil esclave à la chaîne, que ne risque point ce Prospero ? Tant que la Russie restera ce qu'elle est, il sera le dictateur et l'arbitre de l'Europe ; le militarisme prussien, qui est le fléau de l'Europe civilisée, ne connaîtra point de frein. Aussi tous ceux qui sont pour le progrès, la paix et l'humanité doivent-ils se joindre à la croisade morale contre le despotisme russe. »

Quoi que vaille cette conclusion, et tout esprit de parti mis de côté, Stepniak a écrit une étude consciencieuse et solide sur un pays dont, il y a quelques années, on ne connaissait encore que les surfaces, et dans l'intimité duquel il nous importe de pénétrer. B.-H. G.

Les Œuvres et les Hommes, *sensations d'histoire*, par J. BARBEY D'AUREVILLY. Un vol. in-8°. 1887. L. Frinzine, éditeur.

Ce volume, le huitième, clôt la première série des *Œuvres et des Hommes*, et déjà l'auteur annonce non seulement de nouveaux volumes, mais des séries nouvelles. Nous avons indiqué l'ordre selon lequel les matières sont groupées en chacune de ces der-

nières, dans notre compte rendu récent du précédent volume : *Sensations d'art;* nous n'avons pas à y revenir. M. Barbey d'Aurevilly a, cette fois, ajouté la curiosité d'une préface à la curiosité que le livre, sans ce luxe, ne pouvait déjà manquer d'inspirer au public lettré. — Cette préface, d'ailleurs de peu d'étendue, deux motifs ont déterminé l'auteur à l'écrire. Il voulait d'abord revendiquer l'honneur d'avoir le premier « introduit dans la critique littéraire cet esprit catholique dont on sent, dans tout ce qu'il écrit, la présence », puis expliquer pourquoi les deux derniers volumes de cette première série portent également, dans leur titre, le mot de *Sensations,* car l'on pourrait « retourner contre l'auteur de ce volume le mot imprudent de *Sensations* et en faire un mot inconséquent et terrible ». Il se demande si, « pour des *chicaniers* de logique », ce mot dangereux ne comprendra pas « le spiritualisme transcendant et religieux de ses doctrines et de sa foi ». Nous abandonnons le critique à ses doutes. Il nous suffit que finalement il l'ait adopté, ce titre si terrible, *Sensations d'histoire,* car je n'en vois pas vraiment qui rende d'une façon plus exacte l'impression que nous a laissée la lecture du volume. C'est bien en vérité une suite de sensations, comme une succession de contacts des sens avec les objets extérieurs, avec les faits et les personnages historiques des époques diverses où M. B. d'Aurevilly nous transporte et, par la magie de son art, replacés dans leur milieu moral, si puissamment restitué qu'il revêt toutes les apparences de la vie en l'intensité du milieu réel. Et que l'on ne dise pas que l'histoire est une forme de littérature sévère ! Qu'il est passionnant, au contraire, ce livre ! L'oserais-je, je dirais « amusant ». Avec quelle verve de redressement l'historien ici se jette dans le temps et de quelles fougueuses enjambées il parcourt les histoires, y va saisir les grands calomniés de l'histoire, les tire des gémonies, les ramène sur le devant de la scène, refait à nouveau leur procès et triomphalement les rend à l'apothéose ! Je dis bien l'historien, aujourd'hui, et non plus le critique. Tous ces jugements nouveaux, c'est au jour le jour, il est vrai, qu'ils parurent en quelque journal et motivés dans leur ordre par le hasard de la publication en librairie de quelque ouvrage spécial. Mais l'ouvrage n'est là qu'un prétexte, un titre. Plaignons, en passant, l'auteur infortuné qui envoie son livre au critique. Il fournit simplement le tremplin sur lequel M. Barbey d'Aurevilly s'élance pour rebondir dans le sujet donné. C'est Louis XI, Louis XIII, Richelieu, la Saint-Barthélemy, Henri IV, le cardinal de Retz, La Vallière, le cardinal Dubois, Napoléon, le comte de Chambord pour l'histoire de France ; Jacques II, Catherine d'Aragon, Élisabeth, Henriette de France, William Pitt pour celle d'Angleterre; Savonarole, Jules II, Grégoire VII pour celle de la papauté, etc., etc. — M. Barbey d'Aurevilly n'est point de ces hommes qui se méprennent sur le sens de leur propre action. « Jusque-là il avait jugé les historiens et leurs idées ; mais cette fois-ci il est devenu historien lui-même. Il a jugé à sa manière les hommes historiques que les autres historiens avaient jugés à la leur. Presque partout il a condamné ce qu'ils ont absous et absous ce qu'ils ont condamné, et c'est ainsi que de la critique il a pénétré jusqu'à l'histoire, si quelque jour il l'écrivait. » De qui sont ces lignes où l'intention et la portée des *Sensations d'histoire* sont si nettement exposées ? Elles sont signées des initiales J. B. d'A. au-dessous desquelles nous n'avons plus qu'à placer modestement les nôtres.

E. C.

BIBLIOGRAPHIE — MONOGRAPHIE

— Singularités — Compilations — Curiosités littéraires —

Les Légendes du Livre, par F. Fertiault. Un vol in-8° de XVIII-221 pages. — Paris, Alphonse Lemerre, 1886. — Prix : 6 francs.

Bien qu'il s'agisse ici d'un volume de vers, on ne doit pas être surpris de le voir figurer sous la rubrique habituellement consacrée aux productions bibliographiques; l'œuvre nouvelle de M. F. Fertiault se rattache en effet à cette catégorie d'ouvrages par le plus étroit des liens, par l'amour profond du livre. La simple prose ne suffisait pas à notre auteur pour célébrer assez dignement, à son gré, l'objet de sa prédilection; la langue poétique seule lui a paru capable de bien rendre les sentiments complexes que lui inspire la bibliophilie, cette passion par excellence des honnêtes gens. Il n'est pas le premier, du reste, qui ait songé à chanter en vers spirituels les charmes si divers des bons et beaux livres; bien d'autres l'ont fait avant lui, comme l'attestent maintes jolies pièces, malheureusement éparses, et dès lors oubliées, en vingt recueils spéciaux, productions légères et aimables qu'il serait, pour notre plus grande joie, aussi intéressant que profitable de recueillir en un curieux volume. On peut dire toutefois que, jusqu'à présent, aucun des poètes-bibliophiles ne s'est montré plus fécond, plus habile et surtout plus sincèrement épris de son sujet que ce délicat écrivain.

Il y a dix ans à peine, M. Fertiault, on s'en souvient, nous offrait sous ce titre : *les Amoureux du Livre* (in-8°, chez Claudin), un premier recueil de poésies bibliophilesques, délicieusement illustrées à l'eau-forte. Dans cette œuvre qui fut justement ap-

préciée, il avait principalement en vue l'éloge de sa passion favorite, et il décrivait, en d'élégants sonnets, les joies et les mécomptes, les labeurs et les beautés, voire même les grandeurs de la bibliophilie;— dans le volume qu'il vient de nous donner, nous trouvons une variété plus grande encore, qui témoigne à la fois de la facilité de sa verve et de la fertilité de son esprit. — Ainsi que le fait pressentir le titre qu'il a choisi, son nouvel ouvrage complète le précédent et s'en distingue par son caractère quasi-anecdotique : ce sont des récits plus ou moins connus, des faits piquants, des mots célèbres, le tout, bien entendu, ayant trait aux livres que M. Fertiault s'est plu à rajeunir ou à ressusciter, en les condensant, toujours avec humour et souvent avec beaucoup de bonheur, sous la forme séduisante autant que difficile du sonnet.

Ces *Légendes du Livre*, divisées en cinq parties et comprenant plus de trois cent cinquante pièces, embrassent tous les genres et pourront plaire à tous les goûts. Suivant les préceptes fameux, l'auteur sait « joindre l'agréable à l'utile », aussi bien que « passer du grave au doux, du plaisant au sévère »; l'historiette joyeuse y côtoie l'anecdote instructive; la fine épigramme y succède aux pensées émouvantes. Comme il n'est rien de tel que les citations pour être à même de juger une œuvre, nous nous permettrons de reproduire, à titre de spécimens, les quatre sonnets suivants, pris au hasard d'ailleurs, qui nous semblent bien caractériser les différentes manières du poète.

Voici d'abord, pour le genre plaisant, une anecdote assez connue, il est vrai, mais qui n'a jamais été, que nous sachions, plus lestement contée.

Une Décaméronne.

Sans scrupule qui la tracasse,
Une bonne vieille lisait,
Et le texte où son œil puisait
C'était,.. les Contes de Boccace!

La lecture était efficace;
Son simple esprit s'y reposait.
Charmée, elle se complaisait
A ce récit vif et... cocasse.

On tente alors de l'avertir.
On s'empresse de la sortir
De ce plus singulier des leurres...

« Plût à Dieu », dit sur le moment
La lectrice naïvement,
« Que ce fût là lire ses Heures! »

Pour l'épigramme, voici une petite pièce où l'auteur raille agréablement l'excès de la manie qui lui est si chère :

Toujours au delà!

Devant ses piles opulentes,
Triste, rêveur, presque hagard,
Il promène, en ses poses lentes,
Un mélancolique regard.

Plus d'ivresses mirobolantes,
Pour l'or, le tabis, le brocart;
Corps glacé, paupières brûlantes,
Il reste immobile, à l'écart.

D'où vient qu'à ce point il est morne?
Voit-il au vélin une corne?
La mite y prend-elle un repas?

Non; mais un spectacle l'obsède :
Las des beaux livres qu'il possède,
Il songe... à tous ceux qu'il n'a pas!

Plus sérieux et non moins juste est ce portrait du bibliophile passionné :

Loin des bruits de la rue il a fermé sa porte,
Ayant bien défendu qu'on le dérange. Épris
D'une trouvaille, heureux de tout ce qu'il apporte,
Calme, il veut savourer ces moments attendris.

Parfois sa joie est lourde, et, pour qu'il la supporte,
Il lui faut sa retraite où meurent tous les cris....
Tenez, voilà déjà que son œil se transporte,
Dévorant le vélin roux de ses manuscrits.

Des livres! Ses deux mains caressent la rangée :
Veau clair, maroquin rouge à nervure frangée,
Emplettes de haut prix qu'il contemple en vainqueur.

Oh! c'est avec amour et feu qu'il s'abandonne;
Il les embrasserait. Chers tomes! Il leur donne
Tout ce qui reste encor de vif en son vieux cœur!

Enfin, dans un genre plus grave et plus tendre, il nous décrit ainsi la douleur d'un bibliophile célèbre, M. Yéméniz, pleurant la mort de sa femme :

Elle avait partagé, compagne intelligente,
Les goûts et les travaux, bonheurs de son mari;
Même elle avait, s'aidant d'une humeur obligeante,
A cent trésors trouvés ouvert le riche abri.

Mais voilà que la mort, toujours trop diligente,
Vise le front songeur de l'épouse. .. Quel cri!
Dans le cœur du vieux Grec c'est l'affreux glas qui chante.
Sous sa douleur broyé, *non vult consolari :*

« Depuis que j'ai perdu ma femme bien-aimée,
Je ne suis plus entré dans sa chambre fermée,
Et de mes gais rayons j'ai fait de noirs linceuls....

« Qu'on vende!... » Et tout se jette aux offres inciviles.
Qui dira maintenant que les bibliophiles
N'ont, ici-bas, d'amour que pour leurs livres seuls?

Il serait facile, on le pense, de multiplier ces citations; mais celles qui précèdent suffisent à faire connaître et apprécier la nature de ce volume, aussi instructif par son contenu qu'attrayant par sa forme, et que les bibliophiles seront heureux de joindre aux *Amoureux du Livre*, dont il forme l'indispensable complément. Est-il besoin de dire que les *Légendes du Livre* se terminent par une longue série de notes fort curieuses qui ne sont pas la partie la moins intéressante de l'ouvrage? Ceux qui connaissent M. Fertiault eussent été surpris de ne les point trouver, car

ils savent que, chez lui, le poète aimable est doublé d'un érudit. Il serait superflu, du reste, de rien ajouter à ce rapide aperçu sur cette nouvelle production du bibliophile délicat et de l'écrivain de talent que le regretté Prosper Blanchemain portraiturait judicieusement jadis en ces vers spirituels :

Alde le fait pâmer. Elzevier le rend ivre!
Mais, s'il sait dénicher, il sait écrire un livre,
Et ses vers délicats honorent le vélin.

Aussi pour son esprit est-ce une double fête,
Lorsqu'il rentre au logis, bourse vide et cœur plein,
Un bouquin sous le bras, un sonnet dans la tête!

Bibliographie de la France.

En réunissant ici les comptes rendus de trois ouvrages dont les sujets diffèrent, mais dont l'objet est identique, nous avons pour but d'appeler de nouveau l'attention du public lettré sur l'œuvre bibliographique qui se poursuit si activement et si heureusement chez nous, et dont nous avons, à maintes reprises, signalé dans cette Revue la nécessité impérieuse et l'incontestable utilité. Depuis une vingtaine d'années, on le sait, de patients et laborieux érudits se sont successivement imposé la rude tâche de défricher, si l'on peut dire ainsi, quelque coin du vaste champ de notre bibliographie nationale, qui contient encore bien des parties inexplorées, et de contribuer ainsi à l'érection d'un immense monument historique et littéraire sans équivalent dans les autres pays. Déjà plus de cent trente de nos villes, arrondissements, départements ou provinces, ont fait l'objet de monographies, toutes instructives, quoique plus ou moins étendues, qui représentent une portion considérable du territoire français. Ces résultats acquis doivent être un puissant stimulant pour continuer l'œuvre entreprise et pour arriver à établir l'inventaire général de toutes nos richesses intellectuelles. Mais il faut se hâter, la tâche devenant plus difficile à mesure que les années s'écoulent; peu à peu, mais constamment, disparaissent des livres uniques, des documents précieux dont il ne reste plus de traces. Que de trésors sont désormais perdus pour nous, qui ne fussent point restés ignorés à jamais, si le goût et l'amour des travaux bibliographiques eussent régné jadis, avant les désastres d'il y a cent ans! A l'œuvre donc! comme dit très bien un des auteurs dont nous allons parler. Que dans chaque province les chercheurs les plus actifs se mettent en campagne bien lestés de persévérance et de courage, et la fin du XIXe siècle pourra voir se réaliser un des rêves du bibliophile, « la Bibliographie générale de la patrie française ».

Examinons rapidement les trois contributions nouvelles apportées à cette œuvre si désirable.

Bibliographie générale de l'Agenais et des parties du Condomois et du Bazadais incorporées dans le département de Lot-et-Garonne. — Répertoire alphabétique de tous les livres, brochures, journaux, etc., dus à des auteurs de la région, imprimés dans ce pays ou l'intéressant directement, avec des notes littéraires et biographiques, par *Jules Andrieu*, de la Société des sciences, lettres et arts d'Agen, tome Ier, A-K, Paris, Alphonse Picard, 82, rue Bonaparte, et Agen, J. Michel et Médan, 16, rue du Pont-de-Garonne, 1886. — Gr. in-8 de XV-396 pages à 2 colonnes. Tiré en tout à 325 exemplaires numérotés; 15 francs.

Parmi les nombreuses bibliographies régionales que nous possédons déjà, il en est peu qui présentent, par leur caractère général et en quelque sorte encyclopédique, plus d'intérêt et d'utilité que la belle étude de M. Jules Andrieu. Il appartenait du reste au savant auteur de l'*Histoire de l'Imprimerie en Agenais depuis l'origine jusqu'à nos jours* (Paris et Agen, mêmes éditeurs, 1886, gr. in-8 de 172 pages), et de tant d'autres curieuses monographies sur son pays natal, d'aborder ce nouveau labeur sur une région injustement méconnue jusqu'à présent, et qui cependant a fourni aux diverses branches de la littérature, de l'art et de la science, des écrivains distingués et des esprits éminents, dont le nombre est fait pour surprendre même les érudits les plus versés en histoire littéraire. Nous n'entreprendrons pas, faute de temps et d'espace, de faire de ce bel ouvrage l'analyse développée qu'il mériterait; son long titre, reproduit exactement ci-dessus, en fait d'ailleurs assez connaître la méthode et le contenu. Toutefois, il convient de faire à son sujet quelques remarques qui mettront mieux à même d'apprécier la valeur et l'importance de cette excellente production.

Il est, en premier lieu, un point sur lequel il faut particulièrement insister : c'est l'attrait réel que M. Jules Andrieu a su donner à son ouvrage en ne se bornant pas à faire de la bibliographie pure, c'est-à-dire une œuvre assurément utile, mais toujours assez aride. Partout où il convenait de le faire, il a encadré ses articles bibliographiques proprement dits de notes biographiques et littéraires qui sont, pour la plupart, des modèles d'exactitude et de précision. Grâce au surcroît de peine qu'il a pris pour rédiger ces notices claires et substantielles, il rend d'inappréciables services à ses lecteurs, dispensés ainsi de laborieuses recherches en cent recueils divers pour être renseignés sur le temps et le lieu où vécurent les auteurs figurant en ce répertoire, sur les principales circonstances de leur vie ou sur certaines particularités de leur caractère, en un mot, sur tout ce qu'il faut savoir pour être édifié sur l'ensemble de leur œuvre. On imagine aisément quelles pertes de temps souvent considérables cette façon de procéder épargnera aux curieux et surtout aux travailleurs.

Un second point à noter, c'est l'intelligente manière de voir avec laquelle M. J. Andrieu a choisi et rassemblé le « personnel » de sa bibliographie : il n'a pas voulu, comme l'ont fait certains écrivains aux vues plus étroites, n'admettre que les Agenais de naissance, évinçant ainsi des auteurs que cette région peut, à bon droit, revendiquer comme siens. « J'ai admis indistinctement comme Agenais, dit-il (page XI), les auteurs nés dans ce pays, quelle que fût

d'ailleurs leur origine. J'ai, en outre, inscrit en la même qualité les écrivains nés hors de France de parents agenais (Bitaubé, Capo de Feuillide, Germain Casse, etc.). Enfin, j'ai cru devoir adopter les noms de ceux qui, nés par aventure en d'autres lieux, mais appartenant à des familles exclusivement agenaises, ont eux-mêmes considéré leur pays d'origine comme leur véritable berceau (Belzunce, Caussade, Du Molin, etc.). — Les auteurs placés en dehors de ces conditions, quelque long séjour qu'ils aient pu faire en Agenais, ont été rigoureusement écartés quand ils n'ont rien produit qui nous concerne comme impression ou comme sujet. Des règles moins sévères m'auraient conduit à cataloguer une foule de noms étrangers; l'admission abusive de ces noms qu'ont le droit de revendiquer d'autres provinces eût fait perdre à la *Bibliographie de l'Agenais* le meilleur et le plus intéressant de ses modestes mérites. » N'en déplaise à M. J. Andrieu, nous ne sommes pas d'accord avec lui sur les « modestes mérites » de son œuvre; nous nous plaisons à répéter, au contraire, qu'elle nous paraît en tous points excellente et nous ne saurions trop la citer comme un modèle à suivre aux futurs bibliographes de celles de nos provinces qui n'ont pas encore fait l'objet d'un travail analogue.

Enfin, parmi les multiples et réels mérites qui distinguent cette remarquable étude, nous nous contenterons d'en signaler deux autres encore : c'est d'abord la sagacité avec laquelle il a dévoilé presque tous les anonymes et pseudonymes qu'il a rencontrés, puis le soin qu'il a pris de grouper sous certaines rubriques (bibliothèques, coutumes, géographie, journaux, etc.), des indications d'ensemble offrant par leur réunion un sérieux intérêt et constituant des espèces de petites monographies spéciales fort utiles.

Nous n'insisterons pas davantage, quant à présent, sur ce bon et beau livre, dont nous aurons à parler encore, le second volume étant déjà sous presse et devant paraître dans le courant de cette année. Espérons que l'imprimeur ne nous le fera pas trop attendre et souhaitons que l'auteur n'ait pas à regretter de l'avoir fait tirer à trop peu d'exemplaires, eu égard au nombre des bibliophiles, des travailleurs et des lettrés qui seraient heureux de l'acquérir.

Nouvelle biographie normande, par Mme N.-N. Oursel. Tome II. L.-Z. Paris, Alphonse Picard, 1886. Grand in-8° de IV-586 pages à 2 colonnes. Les deux volumes : 30 francs.

En signalant, au mois d'août dernier, l'apparition de son premier volume, nous avons dit quelle estime mérite cette intéressante publication. Il est superflu dès lors de revenir sur la description de l'ouvrage et sur le plan adopté par Mme N.-N. Oursel; il suffira de répéter, cette deuxième partie étant digne à tous les points de vue de la première, que ce travail est appelé à rendre les plus utiles services, non seulement à ceux qu'intéresse spécialement la Normandie, mais encore à tous ceux qui s'occupent à divers titres d'histoire littéraire. Il convient aussi de faire savoir que son infatigable auteur, qui n'a rien négligé pourtant et ne s'est épargné aucune peine pour nous donner un répertoire aussi complet que possible, veut nous donner une œuvre plus irréprochable encore. En effet, Mme Oursel se propose d'amener son livre au plus près de la perfection (en pareille matière, la perfection absolue n'existe pas), en publiant très prochainement un supplément important, dans lequel seront réunies toutes les additions et rectifications nécessaires aux deux volumes. Là prendront place un certain nombre de notices nouvelles concernant des Normands jusqu'alors ignorés de l'auteur, et dont ses recherches personnelles ou d'obligeantes communications lui ont révélé l'existence. — Qu'on ne se presse donc pas de faire relier les deux parties de cet ouvrage qui comble déjà bien des lacunes et qui formera, sans faire double emploi d'ailleurs, l'indispensable et meilleur complément que l'on puisse désirer à l'excellent *Manuel du bibliographe normand* de M. Édouard Frère.

A ce sujet, il y a lieu de faire ici une observation qui s'applique aussi bien au livre de M. Jules Andrieu qu'à celui dont il sera question plus loin : c'est la tendance marquée de la bibliographie moderne à s'aider de l'étude de la biographie, et, par réciprocité, celle des biographes contemporains à emprunter aux bibliographes de précieux éléments d'instruction. Ainsi, MM. J. Andrieu et P. Lacombe ont donné à leurs productions le titre de *Bibliographie*, Mme N.-N. Oursel donne à la sienne celui de *Biographie;* or, en réalité, ces trois ouvrages participent autant de l'une que de l'autre étude; dans chacune d'elles, le point de départ seul diffère; tous aboutissent au même résultat : *la bio-bibliographie.* — Rien de plus louable, de meilleur ni de plus digne d'encouragement que ce procédé de travail dont on comprend assez les multiples avantages pour qu'il ne soit pas besoin de les développer en détails. Certes, cette méthode n'est pas entièrement nouvelle et déjà certains auteurs l'ont employée; mais elle tend à se généraliser chaque jour davantage et l'on ne peut que s'en applaudir. C'est grâce à elle que la bibliographie pure, qui ne doit pas cesser d'être une science exacte, perdra un peu de son aridité inévitable en gagnant un surcroît d'importance et d'attrait; c'est surtout pour les *Bibliographies régionales,* dont nous souhaitons si fort ce développement, qu'il faut en préconiser l'usage.

Bibliographie parisienne. — *Tableaux de mœurs* (1600-1880), par Paul Lacombe, Parisien; avec une préface par M. Jules Cousin, conservateur de la Bibliothèque et du Musée historique de la ville de Paris. Paris, P. Rouquette, 1887. Grand in-8° de XX-249 pages à 2 colonnes. Tirage sur papier de luxe à 500 exemplaires numérotés. — Prix : 25 francs.

Sans amoindrir aucunement la valeur des productions qui précèdent, il est permis de dire que celle de M. Paul Lacombe paraît devoir l'emporter en suc-

cès sur elles, non par la mise en œuvre des matériaux également remarquable dans toutes trois, mais par la nature même du sujet choisi. Ce n'est plus une ample monographie s'adressant à un public forcément restreint qu'il nous offre, c'est une étude qui convient à tous et dont l'objet doit indifféremment captiver l'attention de toutes les classes de lecteurs et d'observateurs ; il n'est plus question de telle ou telle province éloignée que ses enfants seuls avec les lettrés seront curieux de bien connaître, — il s'agit de Paris, de la grande capitale qui appartient à tous et dont les richesses intellectuelles, dues autant aux esprits cultivés de toute la France qu'aux Parisiens d'origine, sont le patrimoine commun de toute la nation. — Ce n'est pas, toutefois, la *Bibliographie générale de Paris* que nous présente l'érudit et consciencieux auteur ; un tel labeur excède les forces d'un seul homme, et, au dire même du savant M. Jules Cousin, dont on connaît l'autorité en l'espèce, est à peu près impossible à accomplir. Mieux que personne, en effet, l'éminent bibliothécaire de l'hôtel Carnavalet sait à quoi s'en tenir sur les difficultés d'une telle entreprise. C'est lui qui, à la suite des événements qui ont anéanti, en 1871, l'ancienne bibliothèque de la ville de Paris, riche de plus de 100,000 volumes, a accepté la lourde tâche d'en former une nouvelle réduite à la spécialité « parisienne » rigoureuse. Déjà il a réuni près de 25,000 articles qui fourniront les éléments de la *Bibliographie générale de Paris ;* il en a fait dresser l'inventaire et a rédigé un plan de catalogue (12 parties et 160 divisions) qui, par sa méthode et sa clarté, peut être regardé comme le chef-d'œuvre du genre. Mais avant que nous possédions cet immense travail d'ensemble, il s'écoulera sans doute bien du temps encore ; aussi faut-il considérer comme une bonne fortune inappréciable les études partielles, entreprises, avec autant de savoir que de courageuse patience, par de trop modestes érudits. L'une des plus instructives et des plus intéressantes est sans conteste celle de M. Paul Lacombe, étroitement limitée pourtant à quelques objets très spéciaux. Mais aussi que de variété, d'attrait et de charme dans ces objets : la vie commune, l'esprit et les mœurs des Parisiens depuis trois siècles ! Quelle riche mine à exploiter, que de renseignements à découvrir, que de trouvailles à faire dans ce travail qui correspond à douze sections seulement (74 à 76, 81 à 85, 102 à 105) du plan du catalogue général si ingénieusement dressé par M. Jules Cousin !

Pour bien faire connaître la nature et la valeur de la bibliographie de M. P. Lacombe, vingt pages de cette revue ne nous suffiraient pas ; il faut donc nous résigner à en indiquer sèchement les objets principaux ; ce sont, par exemple, non seulement les tableaux de Paris proprement dits, mais encore les études de mœurs particulières et spéciales, — les cercles, clubs et sociétés joyeuses, — les facéties et singularités, — les romans de mœurs parisiens et les poésies satiriques, — les spectacles divers et curiosités, — les bals, les jardins et les concerts, — le jeu et les joueurs, — enfin le monde galant, sujet fécond, maintes fois traité, on pourrait dire inépuisable, mais sur lequel l'auteur, par un sentiment de réserve qui l'honore, s'est montré volontairement très sobre, laissant aux « amateurs » le soin de rechercher les quelques médiocres et licencieuses productions qu'il n'a pas cru devoir admettre, dans la Bibliographie érotique du comte d'I.

Malgré ces éliminations voulues, l'œuvre de notre auteur ne laisse pas d'être considérable encore, car ses persévérantes investigations ne lui ont pas fourni moins de 1,300 articles, dont plusieurs, embrassant toute une série d'ouvrages analogues, constituent à eux seuls de petites monographies fort curieuses ; tels sont, pour en citer quelques-uns au hasard, *les Hermites, les Bibliothèques pour rire, les Petits Paris, les Physiologies, les Physionomies, les Cent et un,* etc., etc.

Il semble de prime abord que 1,300 articles ne puissent fournir la matière d'un aussi fort volume ; ce serait parfaitement vrai si l'auteur s'était borné à faire œuvre de catalographe, s'il s'était contenté de transcrire des titres, de décrire des formats et des millésimes, de signaler des variantes d'éditions et de relever, en un mot, toutes ces indications matérielles, très nécessaires, mais peu attrayantes, qui ne sont en quelque sorte que le squelette d'une étude bibliographique. Mais ce n'est pas à cette tâche ingrate autant qu'estimable qu'il a limité son effort ; c'est à une œuvre plus élevée qu'il a consacré ses soins, et c'est par là qu'il nous a donné la mesure de son savoir, de sa conscience et de son goût. Bien loin de suivre les traditions déplorables des pseudo-bibliographes qui ne savent que compiler sans discernement, sans critique et sans souci de propager des erreurs, il s'est rigoureusement astreint à ne décrire aucun ouvrage qu'il n'eût tenu et bien vu, tant à l'hôtel Carnavalet et à la Bibliothèque nationale que dans sa riche collection particulière. Il a fait mieux encore, car, ayant lu, ou du moins sérieusement examiné tous les écrits qu'il cite, il les a ornés, pour la plupart, de notices excellentes, où il analyse le livre, donne d'intéressants détails sur son auteur, résume les tables de matières, mettant toujours le doigt juste aux bons endroits pour signaler un fait ignoré ou piquant, ou révéler une particularité importante ou curieuse.

On comprend qu'exécutée dans de telles conditions, l'étude, très limitée en apparence, de M. P. Lacombe ait pu atteindre un pareil développement. Il n'eût tenu qu'à lui sans doute de la rendre plus volumineuse encore par des citations ou des extraits ; mais il a su se borner et a préféré, ayant dit tout ce qui était utile, laisser quelque chose à faire à ceux-là seulement qui auraient besoin d'en savoir davantage.

Presque tous les genres littéraires sont représentés dans cette excellente bibliographie, ainsi que la plupart des langues de l'Europe ; bien des étrangers, en effet, se sont occupés de la grande ville, et ce n'est ni le moindre labeur ni le moindre mérite de M. P. La-

combe de nous avoir mis à même de connaître, grâce à ses instructives analyses, la teneur et l'esprit d'ouvrages généralement rares en France, composés en des langues qui nous sont trop peu familières, et qui, voyages humoristiques ou souvenirs curieux, mémoires élogieux ou mordants libelles, échapperaient à beaucoup d'entre nous.

L'ordre chronologique est celui qu'a dû adopter l'auteur ; c'était le seul logique du reste et toute autre méthode de classification eût amené de la confusion dans son ouvrage. Ce classement d'ailleurs apporte un nouvel attrait en déterminant parfois, dans la suite des articles, de bizarres rapprochements et de curieux contrastes. Il est à peine besoin de dire qu'une excellente table alphabétique des auteurs et des ouvrages anonymes permet au lecteur de se guider dans ses recherches à travers ces productions si variées. Nous prendrons la liberté d'ajouter que l'ouvrage eût eu plus de valeur encore si l'on y avait joint un *index* général de tous les noms, faits et choses cités dans les colonnes de ce précieux travail.

Telle est, bien sommairement, *la Bibliographie parisienne* partielle que nous offre M. Paul Lacombe ; s'il n'y avait quelque prétention à vouloir en faire l'éloge après les choses méritées et flatteuses qu'en a dites M. Jules Cousin dans sa spirituelle préface, nous n'hésiterions pas à déclarer que c'est un des plus beaux travaux bibliographiques parus dans ces derniers temps.

PHIL. MIN

BEAUX-ARTS

Les Maîtres italiens au service de la maison d'Autriche : Leone Leoni, *sculpteur de Charles-Quint*, et **Pompeo Leoni,** *sculpteur de Philippe II*, par Eugène Plon. Un vol. grand in-4° jésus enrichi de 7 eaux-fortes et 15 dessins de Paul Le Rat, 18 héliogravures de Dujardin, 16 héliotypies de A. Quinsac, et 3 fac-similés d'autographes. Paris, 1887. Librairie Plon.

Un auteur, — à qui déjà l'histoire de l'art est redevable d'une importante monographie du célèbre orfèvre, médailleur, sculpteur et hâbleur Benvenuto Cellini, ainsi que des biographies des statuaires danois Thorvaldsen et V. Bissen, — M. Eugène Plon, vient de rendre à cette histoire un service nouveau et plus précieux encore, par la publication de l'ouvrage dont le titre figure au-dessus de ces lignes. En son beau travail sur l'orfèvre italien, s'il a réussi avec sa patiente et pénétrante sagacité à redresser en bien des points comme à compléter les détails connus de la vie et le catalogue de l'œuvre de l'artiste aventurier, M. Plon cependant ne pouvait espérer de modifier très profondément l'opinion, ni sur l'homme ni sur l'artiste ; il se mouvait alors sur un terrain battu, familier à chacun, et popularisé par la légende des propres *Mémoires* de Cellini. L'intérêt vraiment neuf et grand des recherches de l'auteur au sujet des Leoni, c'est qu'elles ramènent l'attention sur deux sculpteurs, qui, pour n'appartenir peut-être pas au rang des Olympiens de l'art statuaire, n'en furent pas moins des artistes, des maîtres d'un talent multiple, original et rare. Or, à part quelques érudits, qui connaît aujourd'hui, en France, le nom de *Leone Leoni* autrement que par le titre d'un roman, œuvre de jeunesse de Georges Sand ? Les renommées ont leur destin, comme les livres, et parfois bien lent. M. Eugène Plon aura ce mérite d'avoir avancé d'un temps notable l'avènement du soleil de justice parmi les limbes où erraient dans la mélancolie les ombres des deux artistes. Ajoutons qu'il fait en cette obscurité la lumière aussi large que l'exigeait une semblable révélation, non seulement par l'abondance des renseignements qu'il nous fournit sur l'existence accidentée du père et du fils, mais aussi par les reproductions de leurs œuvres en très grand nombre — je ne compte pas moins de cinquante-cinq planches — qui accompagnent son texte. Et véritablement il n'y a pas de moyen d'information comparable sur l'exacte valeur d'un artiste ; il est vrai aussi que le moyen n'est pas à la portée du premier historien d'art venu ; c'est là jeu de prince-libraire. Mais ce luxe est d'autant mieux accueilli en un tel livre que les statues de Leone et de Pompeo Leoni ne courent pas les musées d'Europe. D'autre part, s'il arrive que les moyens de reproduction dérivés de la photographie soient parfois insuffisants pour les tableaux, il n'en est pas de même pour la statuaire, qui n'exige que d'être convenablement éclairée, pour se livrer sans la moindre réserve aux surprises du procédé. Ce dernier, en de telles conditions, réalise des merveilles de fidélité dans le rendu des formes modelées, comme en témoignent en ce livre les surprenantes héliogravures de M. Dujardin d'après les images de Charles-Quint et de Philippe II, bustes ou statues. Les héliotypies de M. Quinsac ne sont pas moins fidèles ; mais l'impression de ce genre de gravure en relief n'est pas encore entièrement libérée d'une certaine lourdeur et d'une opacité relative auxquelles échappe l'impression de la gravure en creux. Néanmoins, dans les musées, dans les palais, dans les églises, on ne dispose pas du jour à volonté ; le cas n'est pas rare où l'interprétation d'un regard et d'une main d'artiste devient nécessaire pour dégager la forme des confusions de l'obscurité.

En pareil cas, M. Plon a eu recours à la plume du dessinateur et à l'aiguille de l'aquafortiste que M. Le Rat manie avec une égale supériorité. Traitées avec une exquise délicatesse de pointe, avec souplesse, finesse et légèreté, dans un curieux sentiment de lumière mi-partie qui leur donne de grandes surfaces claires, ces eaux-fortes jettent dans l'illustration du volume, à côté des nouveaux procédés de gravure, si intéressants qu'ils soient, la note blonde d'un rayon de soleil.

Les notices très courtes de Vasari, quelques lettres recueillies çà et là à diverses époques et dispersées en des publications parues tant en Espagne qu'en Italie, l'étude des médailles qu'on peut leur attribuer faite par M. A. Armand dans ses *Médailleurs italiens des* XVe *et* XVIe *siècles* : c'est à quoi se résumait tout le bagage de documents connus sur les deux Leoni. Méditant de réunir ces éléments épars, M. Eugène Plon se mit en quête de nouvelles sources d'information. Leone Leoni avait été le sculpteur attitré de Charles-Quint, son fils Pompeo celui de Philippe II; il attendait beaucoup, par suite, d'investigations dirigées du côté de l'Espagne. Et c'est bien en Espagne, dans les archives de Simancas, de Madrid, de l'Escurial, de Tolède, dans la bibliothèque du roi, à la Bibliothèque nationale que l'habile chasseur trouva la pie au nid. D'un riche filon de pièces inédites, le sujet est en entier renouvelé, la vie des deux maîtres reconstituée, le catalogue de leurs œuvres considérablement augmenté.

Par un artifice de composition très légitime, grâce à la découverte d'une importante correspondance inédite, jointe aux pièces traduites de publications antérieures, l'auteur a donné à son livre une forme vive, se rapprochant de l'autobiographie, qui met en relief le caractère des hommes et anime le milieu contemporain. Il a pu, de la sorte, faire raconter la vie des deux maîtres tantôt par eux-mêmes, tantôt par leurs amis ou par les hauts personnages qui étaient en échange de lettres avec eux. Dans cette correspondance, on voit figurer tour à tour Pierre l'Arétin, qui était le compatriote et se disait même le parent de Leone Leoni d'Arezzo; des écrivains : Annibal Coro, Muzio, Lucca Contile; des artistes : Titien et son fils Oratio, Jacopo de Trezzo; des capitaines de l'empereur : Ferrante Gonzaga, Giovanbattista Castaldo, et la veuve de l'un d'eux, la marquise del Vasto; des souverains : Charles-Quint, Philippe II, la reine de Hongrie; leurs secrétaires, leurs ministres, des hommes d'État, et entre tous l'illustre cardinal Granvelle. Quant au catalogue, en dépouillant des pièces de comptabilité, des inventaires, des actes notariés, M. Plon a réussi à établir l'authenticité de certaines œuvres et, fait capital, à découvrir, en des lieux écartés, d'autres œuvres de haute valeur dont les auteurs étaient inconnus, ouvrages à peine connus eux-mêmes, comme le tombeau monumental du grand inquisiteur Fernando de Valdès, et celui du cardinal Espinosa, de si fière allure.

Issus de l'école de Michel-Ange, Leone et Pompeo Leoni trouvèrent dans leur propre génie le sentiment profond du réel, profond jusqu'à la naïveté, qui n'excluait pas chez eux la belle intelligence des pompes décoratives. C'est pourquoi ils ne se laissèrent pas entraîner sur la pente où glissèrent les imitateurs du vieux maître; ils échappèrent à la décadence, à la recherche de la force apparente et des mouvements outrés; ils furent retenus par les leçons qu'ils demandaient aux œuvres de Raphaël et de Donatello; et plus encore par la fascination posthume que Léonard de Vinci exerça sur eux. Ce rapprochement, très finement observé, appartient à M. Eugène Plon qui montre dans toute la partie descriptive de son travail un sens critique pénétrant, vif, délicat et juste. — Les Leoni, par la phalange d'artistes italiens qui les secondèrent dans leurs grands travaux, exercèrent à leur tour une action considérable, pendant plus d'un demi-siècle, sur le mouvement des arts en Allemagne, dans les Flandres et en Espagne.

Le lecteur curieux de plus amples informations sur les Leoni les demandera au beau et bon livre de M. Plon, que l'on interroge toujours avec fruit et avec le plaisir d'entendre parler d'art par un homme qui l'aime. M. Eugène Plon, en effet, est l'un des rares mortels qui aiment vraiment la sculpture, que passionnent la force et la souplesse du bronze, métal souverain, la coloration d'une belle patine, la puissance ou la finesse de modelé d'un marbre, la piquante opposition que présente le rendu délicat des parties lisses, comme les chairs, en contact avec le rendu mat et même rugueux des cheveux, de la barbe et des vêtements, et cette suavité de sensation aussi que le mouvement des reliefs savamment traités offre aux étreintes caressantes de la main qui les épouse. Et voilà pourquoi, remontant de la sculpture au sculpteur, de l'œuvre d'art à l'artiste, il satisfait sa passion en écrivant et en publiant dans une forme somptueuse quelqu'un des nombreux chapitres ignorés de l'histoire de l'art statuaire.

E. C.

La Renaissance en France, par LÉON PALUSTRE. Dessins et gravures sous la direction d'Eugène Sadoux, XIIIe livraison : *le Maine*. Paris, Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît. — In-folio, avec eaux-fortes dans le texte et hors texte. — Prix : 25 francs.

Cette magnifique publication se poursuit avec une richesse d'illustrations toujours égale; son exécution matérielle est absolument irréprochable.

Le Maine ne devait d'abord former avec l'Anjou qu'une seule livraison; mais l'importance des questions soulevées par différents monuments a fait changer ces dispositions. Au cours de son étude sur l'origine des sculptures de Solesmes, par exemple, M. Palustre s'est vu entraîné à de longs développements. Il fallait bien réfuter les opinions émises, montrer que les artistes employés par le célèbre bénédictin dom Bougler étaient nés et avaient reçu leur éducation non en Italie, en Belgique ou en Lorraine, mais sur les bords de la Loire. Désormais les noms de Jean Desmarais et de Jean Giffard vont sortir de l'obscurité où ils sont demeurés trop longtemps ensevelis;

leur place est à côté des maîtres incontestés de la sculpture au XVIe siècle.

La nouvelle livraison publiée par M. Palustre contient également des pages tout à fait neuves sur Mathurin Delaborde, l'architecte de la belle église Notre-Dame des Marais, à la Ferté-Bernard. Ce dernier monument, le plus intéressant de la contrée, rappelle trop Saint-Pierre de Caen pour que le maître auquel il est dû ne soit pas sorti de l'atelier d'Hector Sohier.

Nous ne pouvons même indiquer tous les chapitres qui méritent d'attirer l'attention. Cette livraison, comme les précédentes, traite de l'architecture, de la sculpture et de la peinture sur verre. Chaque étude est généralement accompagnée d'une gravure qui vient à l'appui de la discussion. Quatre d'entre elles, hors texte, représentent le tombeau de Jean de Langeac, au Mans, l'ensevelissement de la Vierge, à Solesmes, le château du Rocher et celui du Lude. Puis viennent, dans le texte, l'église de Saint-Calais, la scène de la pâmoison de la Vierge, à Solesmes, le tombeau de Charles d'Anjou, au Mans, le château de Saint-Ouen, le château de Laval, l'entrée du château de Courtanvaux, la maison dite d'Adam et Ève, au Mans, etc., etc. Toutes ces gravures, exécutées sous l'habile direction de M. Sadoux, sont au-dessus de tout éloge.

GÉOGRAPHIE

— Voyages — Mœurs et Coutumes —

50,000 milles dans l'océan Pacifique, par ALFRED DAVIN, lieutenant de vaisseau. Ouvrage illustré de dix photographies d'après les dessins de l'auteur. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1886. Un vol. in-18.

M. Alfred Davin a vu la Terre de Feu, la Patagonie, le Chili, le Pérou, les îles du Guano, les nitrières de la Noria, les Sandwich, les Marquises et Taïti, et il nous raconte ses voyages avec une bonne humeur qui n'exclut pas la sagacité de l'observation et avec un souci des intérêts immédiats de la France qui ne fait aucun tort aux goûts de l'archéologue et de l'érudit. Sa description d'une nécropole des Incas et ses chapitres sur Honolulu et Taïti méritent, à différents titres, d'être particulièrement signalés. Un trait qui me plaît fort dans ce livre, c'est l'antipathie raisonnée que l'auteur nourrit pour les Anglais. Il les a vus à l'œuvre dans nos colonies et dans les pays où la France exerce un protectorat; il sait ce qu'on peut attendre de leur cautèle puritaine et de leur politique mercantile. Il ne me démentira pas si, m'appuyant sur ce que je connais de la question et sur ce qu'il raconte, je formule cet axiome qu'en pays d'outre-mer, se défier de l'Anglais, c'est le commencement de la sagesse.

Les phototypies annoncées au titre ne m'ont pas charmé. C'est pâle, terne et confus. J'aime moins le soleil depuis qu'il fait, en industriel plus soucieux du bon marché que de la qualité, concurrence à notre vieil art de la vraie gravure. B.-H. G.

SCIENCES DIVERSES

— Physique — Mathématique — Sciences occultes —

Sciences appliquées à l'industrie — Technologie

Arithmétique, par N.-H SUPTIL. Un vol. in-12, cartonné. Paris, Delagrave, éditeur, 1886.

Ce traité scolaire d'arithmétique est destiné aux jeunes gens qui doivent subir l'examen du certificat d'études primaires, et qui désirent prendre part aux différents concours pour l'obtention des bourses dans les collèges, lycées, écoles normales primaires.

L'auteur, directeur de l'école communale de Levallois (Seine), y a introduit l'étude des racines, des rapports et proportions, des notions générales d'arithmétique et de géométrie appliquées, de dessin linéaire, etc.

De nombreux exercices suivent chaque leçon. Si seulement ce petit ouvrage n'avait pas le tort de rendre obscurs des principes généralement enseignés clairement, nous ne contesterions pas l'opportunité de sa publication.

PZ.

La Navigation aérienne, par. G. DALLET.

Premiers Principes des beaux-arts, par JOHN COLLIER. Traduit de l'anglais par Mlle E. Hanneau.

L'Agriculture française, par A. LARBALÉTRIER.

Volumes in-18 de la *Bibilothèque utile* (nos 92, 93 et 94 de la collection), avec figures dans le texte. Paris, Félix Alcan, 1886. — Prix du volume broché : 60 centimes.

Dans le premier de ces trois petits ouvrages de vulgarisation, une histoire des ballons très simplement contée. M. Dallet dit les premières expériences des Montgolfier et l'enthousiasme qu'elles excitèrent; il énumère les diverses ascensions effectuées pour le plaisir de la foule ou dans le désir d'ajouter aux observations scientifiques; ces observations mêmes, il les rappelle, et, après avoir parlé de l'utilisation des ballons sous la première république, plus récemment, en 1870, il consacre un chapitre au problème, peut-être résolu, de la direction des aérostats, un autre chapitre, aux essais de navigation aérienne par les plus lourds que l'air.

Le travail anglais qui porte pour titre : *Premiers Principes des beaux-arts*, et qu'a traduit Mlle Hanneau, n'est nullement un traité d'esthétique; point de considérations philosophiques, mais des observations, des règles et des conseils, quant aux moyens et pour qui commence de s'exercer, soit au modelage, soit au dessin et à la peinture.

Et, en quelques pages, M. Larbalétrier a su résumer la matière de plusieurs gros volumes : histoire de l'agriculture; statistique et économie rurales; les différents sols et leur nature; les matières fertilisantes, amendements, engrais organiques et engrais chimiques; les machines agricoles; le bétail, animaux de trait et animaux de vente; les grandes cultures; la culture de la vigne; les industries agricoles. Il est à souhaiter que chacun de ces trois petits ouvrages trouve des lecteurs parmi les élèves de nos écoles primaires : tous les trois seront, pour eux, suggestifs. F.-G.

SCIENCES MILITAIRES

Souvenirs d'un officier d'état-major. — *Histoire de l'établissement de la domination française dans la province d'Oran*, par feu le général de division comte de MARTIMPREY. Un vol. in-8° avec carte et portrait. — Prix : 6 francs.

L'intérêt qui s'attache à tout ce qui touche à notre grande et florissante colonie algérienne ne peut manquer de faire accueillir favorablement par le public le volume que la librairie Quantin vient de mettre en vente sous le titre de *Souvenirs d'un officier d'état-major.*

L'ouvrage, dû au général de division comte de Martimprey, sénateur, ancien chef d'état-major général des armées d'Afrique, de Crimée et d'Italie, ancien gouverneur de l'Algérie, mort, il y a quelques années, gouverneur des Invalides, embrasse cette période de 1830 à 1847 qui fut employée par l'armée d'Afrique à asseoir la domination française dans la province d'Oran. Personne mieux que l'auteur n'était en situation de donner de cette glorieuse et difficile conquête un récit plus vécu, car, arrivé comme lieutenant à l'état-major de la division d'Oran, il y obtint tous ses grades jusqu'à celui de lieutenant-colonel, sans avoir cessé un seul jour d'être attaché aux officiers généraux qui prirent successivement le commandement de la province et la direction des opérations militaires. Aussi les pages dont il s'agit joignent-elles à l'exactitude des faits historiques la précision dans les détails relatifs aux hommes comme aux choses. Le militaire y trouvera sur les campagnes d'Afrique nombre de renseignements nouveaux, l'historien des traits caractéristiques à ajouter aux biographies de ces illustres serviteurs du pays qui s'appelèrent Bugeaud, Cavaignac, Bedeau, Lamoricière; le chercheur des anecdotes rapides, contées dans un style sincère et sans apprêt qui emprunte souvent à sa simplicité même une véritable grandeur. Ce livre est, en un mot, le livre de tout le monde en France, car ce qui y domine d'un bout à l'autre, c'est le sentiment français.

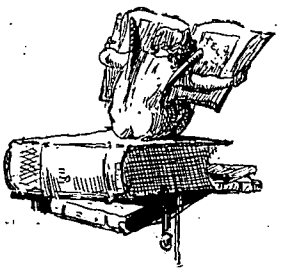

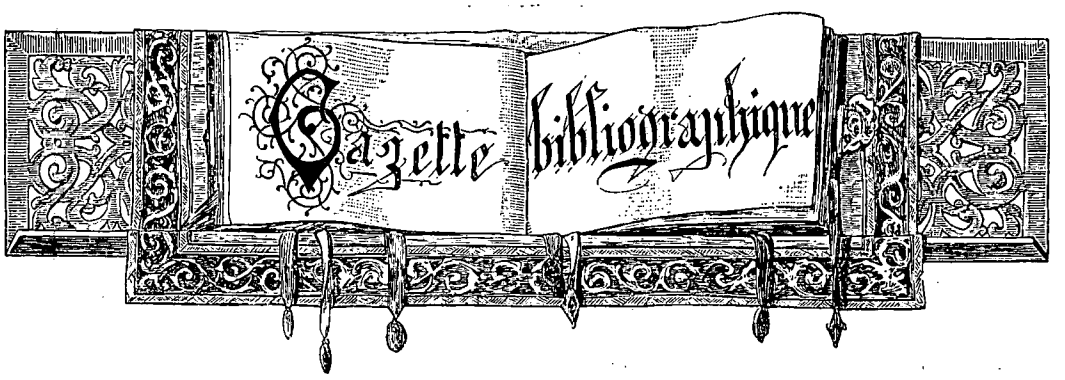

Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois. — Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES ; *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français. — Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province.* — LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

FRANCE

INSTITUT

ACADÉMIE FRANÇAISE.

— Dans la séance du 20 janvier de l'Académie française, M. Camille Doucet, secrétaire perpétuel, a appelé l'attention de ses collègues sur la publication des archives et les a consultés sur diverses mesures à prendre pour en assurer la bonne exécution.

L'Académie a approuvé les mesures qui lui étaient proposées.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 24 décembre.

Ouvrages présentés. — Cuervo : *Diccionario de construccion y regimen de la lengua castellana.* — Clermont-Ganneau : *Recueil d'archéologie orientale.* — Ph. Berger : *Rapport sur quelques inscriptions araméennes.* — Ph. Berger : *Camillus.* — Ledrain : *Dictionnaire des noms propres palmyréniens.* — Heuzey : *le Roi Dounghi à Tello et la plus ancienne sculpture chaldéenne.* — Homolle : *les Archives de l'intendance sacrée à Délos.* — Kondakoff : *Histoire de l'art byzantin considéré principalement dans la miniature.*

Dans cette séance, l'Académie, après discussion en comité secret, a procédé à l'élection de deux correspondants étrangers et d'un correspondant français. Ont été élus : MM. de Goeje, Bretschneider et Chabaneau.

Séance du 29 décembre.

Ouvrages présentés. — Fierville : *Grammaire latine inédite du XIIIe siècle.* — Jullian : *Histoire d'une inscription.* — Jullian : *Inscriptions de la vallée de l'Huveaunes.* — M. Albert : *Horace; Art poétique.* — Müntz : *les Antiquités de la ville de Rome aux XIVe, XVe et XVIe siècles.* — L. Havet : *Abrégé de grammaire latine.*

Communication. — Bergaigne : Recherches sur l'histoire de la Rig-Veda-Sanhitâ.

Séance du 14 janvier.

Après diverses communications faites par MM. Le Blant, Gaston Pâris, de Nadaillac et Georges Perrot, l'Académie a procédé à la nomination des membres des diverses commissions de prix. Voici l'indication sommaire des concours :

PRIX DU BUDGET. — 1° Examen historique et critique de la bibliothèque de Photius;

2° Étude historique et grammaticale des inscriptions latines;

3° Étude sur l'instruction des femmes au moyen âge;

4° Exposer la méthode pour l'impression d'un ancien obituaire.

PRIX DE NUMISMATIQUE DE L'ANTIQUITÉ. — Pas de sujet.

PRIX BORDIN. — 1° Comparaison des noms de saints en langue d'oil et en langue d'oc.

2° Étude critique sur l'art étrusque.

PRIX LAFONS-MÉLICOQ. — Le meilleur ouvrage sur l'histoire de la Picardie et de l'Ile-de-France.

PRIX BRUNET. — Relever sur le fihriste (catalogue arabe) les traductions d'ouvrages grecs en arabe.

Prix Stanislas Julien. — Travaux de sinologie.

Prix Lalande-Guérineau. — Question du moyen âge (à poser).

Prix Lagrange. — Publication d'un poème inédit de l'ancienne France.

Séance du 21 janvier.

Ouvrages présentés. — Théodore Reinach : *Essai sur la numismatique des rois de Cappadoce.* — Isaac Uri : *un Cercle savant au* XVIIe *siècle, François Guyot (1575-1655), d'après des documents inédits.* — Pottier et Salomon Reinach : *la Nécropole de Myrina.* — Ch. Henry : *Lettres inédites de Mlle de Lespinasse, à Condorcet, à d'Alembert et au comte de Guibert.* — Baron de Ruble : *Histoire universelle d'Agrippa d'Aubigné* (tome Ier). — Salomon Reinach : *Catalogue sommaire du musée des antiquités nationales.* — Jullian : *Premier volume des antiquités latines de Bordeaux.* — *Mémoires publiés par les membres de la mission archéologique française du Caire* (3e fascicule).

Communication. — Bertrand : Découverte d'un coffret contenant des objets du Bas-Empire.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 22 décembre.

Ouvrage présenté. — Ch. Benoist : *la Politique du roi Charles V; la nation et la royauté.*

Lecture. — Zeller : Notice sur George Waitz.

Dans cette séance, l'Académie a procédé à l'élection d'un associé étranger en remplacement de M. Ranke. M. César Cantu a été élu.

L'Académie a également choisi le sujet du concours pour le prix Bordin : « Étudier l'histoire et la constitution de la propriété foncière chez les Grecs en s'arrêtant à la conquête romaine. »

Les manuscrits devront être déposés au secrétariat de l'Institut au plus tard le 31 décembre 1889.

Séance du 8 janvier.

Ouvrages présentés. — Denis : *la Comédie grecque.* — Humbert : *Essai sur les finances et la comptabilité publique chez les Romains.* — R. Stourm : *l'Impôt sur l'alcool dans les différents pays.*

Séance du 15 janvier.

Ouvrages présentés. — Brives-Cazes : *Origine du parlement de Bordeaux.* — Vicomte Caix de Saint-Aymour : *la France en Éthiopie.* — Paul Dislère : *Traité de législation coloniale.*

Cette séance a été remplie presque tout entière par l'élection des membres de la commission du prix Audiffred. Ont été élus : MM. Bouiller, Caro, Larombière, Geffroy, Verger et Frédéric Passy.

— Il est question, à l'Académie des sciences morales et politiques, d'augmenter le nombre des académiciens *libres*, qui n'était que de six, pour le porter à celui de dix, comme cela existe dans les Académies des inscriptions et belles-lettres, des sciences et des beaux-arts.

Prix Jules Audéoud. — Le prix Jules Audéoud, qui sera décerné pour la première fois en 1889 par l'Académie, est destiné, aux termes de l'acte de donation, à « encourager les études, les travaux et les services relatifs à l'amélioration du sort des classes ouvrières et au soulagement des pauvres, soit par des lois ou des actes administratifs, soit par l'initiative privée et le progrès de toutes les sciences ».

Le règlement de cette fondation est contenu dans les articles suivants :

1° Le prix portera le nom de prix Jules Audéoud;

2° Il sera décerné pour la première fois dans le courant de l'année 1889 et s'élèvera à 9,000 francs;

3° Il sera décerné ensuite tous les quatre ans, soit pour la deuxième fois en 1893, et s'élèvera à 12,000 francs, montant des quatre années d'arrérages de la rente donnée;

4° Les auteurs de toutes nationalités seront admis à concourir, mais tous les mémoires et ouvrages devront être rédigés en langue française;

5° L'Académie déterminera les conditions du concours;

6° Ladite Académie pourra, soit décerner les 12,000 francs, montant du prix, à un seul mémoire, jugé le meilleur, soit le distribuer entre plusieurs, dans les proportions qu'elle décidera.

7° Elle pourra même décerner un ou plusieurs prix jusqu'à concurrence d'une somme totale de 10,000 francs au maximum, soit à un livre spontanément publié pendant la dernière période écoulée de quatre années sur l'une des matières comprises dans le programme du prix Jules Audéoud, soit à une œuvre industrielle ou collective, établissement industriel ou commercial, association d'une nature quelconque ou fondation charitable, répondant par des services exceptionnels à l'esprit de ce programme.

Et le surplus du prix, soit 2,000 francs au moins, sera toujours décerné à un ou plusieurs des mémoires produits.

ACADÉMIE DES SCIENCES.

— Un des anciens lauréats de l'Académie des sciences, M. Charles-François Fontanes, vient de mourir en lui laissant une somme de 20,000 francs dont les arrérages serviront à la fondation d'un prix triennal à décerner à l'auteur de la meilleure publication sur la paléontologie.

Comité des travaux historiques et scientifiques. — Pour répondre aux vœux des Sociétés de géographie, une section de géographie historique et descriptive a été ajoutée au comité des travaux historiques. Elle est présidée par M. le vice-amiral Jurien de la Gra-

vière et a pour secrétaire M. le docteur Hamy, directeur du Musée d'ethnographie.

Cette section publie un *Bulletin de géographie historique et descriptive*, dont les deux premiers numéros viennent de paraître à la librairie Ernest Leroux. Ils contiennent notamment un mémoire de M. le lieutenant-colonel de La Noe, sur les enceintes fortifiées de la Gaule et leur distribution géographique, et un mémoire de M. Bouquet de la Grye, de l'Institut, sur l'orthographe des noms géographiques.

ÉTRANGER

Académie de Prusse. — L'Académie de Prusse a voté 6,000 marcs pour continuer l'édition de la *Correspondance et écrits politiques de Frédéric II;* 4,000 marcs pour l'édition des *Commentateurs d'Aristote;* 3,000 pour *les Inscriptions latines;* 2,000 pour permettre au docteur Wilcken d'étudier les papyrus grecs; enfin, 2,000 pour étudier le système de canalisation employé à Pergame.

Société littéraire de Berlin. — La Société littéraire de Berlin vient d'ouvrir un concours : elle offre un prix de 6,000 marcs (7,500 francs) pour la meilleure nouvelle, et un de 1,000 marcs (1,250 francs) pour le meilleur feuilleton, le tout dans le genre humoristique.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

FRANCE

Circulaire du ministre de l'instruction publique aux recteurs, relative à la publicité à donner aux listes d'ouvrages admis pour les bibliothèques scolaires.

« Paris, 7 janvier 1887.

« Monsieur le Recteur,

« L'extrême modicité des crédits dont je dispose en faveur des *Bibliothèques scolaires* ne m'a pas permis jusqu'à ce jour de faire paraître, comme je l'aurais voulu, une nouvelle édition du catalogue officiel desdites bibliothèques.

« Depuis le 1er janvier 1882, de nombreux ouvrages, récemment publiés, ont été admis par la commission d'examen instituée près mon Département.

« Des listes de ces ouvrages ont été, il est vrai, insérées au *Bulletin administratif du ministère de l'instruction publique.* Mais vous n'ignorez pas, monsieur le recteur, que ce bulletin ne parvient pas jusqu'aux instituteurs et institutrices de beaucoup de communes, et, par suite, les ouvrages plus particulièrement intéressants en raison de leur nouveauté ne sont presque jamais compris dans les fonds que votent les municipalités en vue du développement ou de la création des bibliothèques scolaires.

« Afin de remédier à cet état de choses que je regrette autant que vous, monsieur le recteur, vous voudrez bien inviter messieurs les inspecteurs d'académie à faire relever d'urgence dans *le Bulletin administratif* la liste générale des ouvrages admis par la commission depuis le 1er janvier 1882 pour la catégorie des bibliothèques scolaires et à les faire publier dans les numéros les plus prochains du *Bulletin départemental.*

« Dans le cas où la publication immédiate de cette liste générale vous semblerait devoir entraîner trop de difficultés, veuillez donner les ordres nécessaires pour que l'on fasse paraître dès maintenant une première liste des ouvrages admis depuis le 1er janvier 1886. Il est bien entendu qu'à partir du 1er janvier courant on devra continuer l'insertion au *Bulletin départemental* des listes qui seront successivement données par *le Bulletin officiel.*

« Recevez, etc.

« Le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts.

« BERTHELOT. »

Bibliothèque Carnavalet. — Tous les journaux ont dernièrement inséré, au sujet d'une récente acquisition faite par la Bibliothèque de la Ville de Paris, une note contenant quelques inexactitudes.

Voici la vérité :

La Bibliothèque Carnavalet a acheté chez un libraire des quais sept volumes des premières années de la collection si intéressante des *Petites Affiches* du XVIIIe siècle. Circonstance singulière, ces volumes proviennent de la première bibliothèque léguée à la ville de Paris en 1759 par Antoine Morriau, dont ils portent l'estampille. Ils ont, comme tant d'autres livres précieux, été vendus comme doubles par la Bibliothèque de l'Institut à laquelle un arrêté illégal du Directoire, de complicité avec un bibliothécaire infidèle, attribua en l'an V la Bibliothèque de la Commune de Paris.

On sait que le conseil municipal, dans une délibération datant de quelques mois, a, sur la proposition de M. Alfred Lamouroux, introduit auprès de l'État une demande de revendication du legs Morriau.

Nous croyons savoir que la revendication amiable de la ville de Paris n'a pas reçu un accueil favorable au ministère de l'instruction publique.

C'est donc une affaire sur laquelle le conseil municipal va avoir à se prononcer de nouveau. Nous

nous proposons d'ailleurs de revenir sur cette question de revendication.

Les bibliothèques municipales de Paris. — Dans sa séance du 30 décembre dernier, le conseil municipal de la ville de Paris a voté un crédit de 207,400 fr. pour l'entretien des bibliothèques municipales ouvertes au public dans les vingt arrondissements de Paris. Ce crédit comporte une augmentation de 20,000 fr., quatre bibliothèques nouvelles devant être prochainement ouvertes rue Saint-Benoît (VIe arrondissement), rue Damesme (XIIIe arrondissement), rue Ducange (XIVe arrondissement), rue du Ranelagh (XVIe arrondissement), et quatre sections d'art industriel dans les bibliothèques des mairies des IIe, IIIe et XVIIe arrondissements.

Le conseil a voté ensuite des subventions aux bibliothèques populaires libres dont voici les énumérations :

2e arrond.,	rue Marie-Stuart, 15.	2.000	fr.
3e —	rue de Turenne, 54.	2.000	»
5e —	rue d'Arras, 3	2.000	»
6e —	rue Honoré-Chevalier, 4.	2.000	»
7e —	rue Duvivier, 12, et rue Cler, 35 .	2.000	»
8e —	rue de Miroménil, 48	2.000	»
11e —	rue Blaise, 7.	2.000	»
12e —	rue de Chaligny, 12	2.000	»
13e —	avenue des Gobelins, 59	2.000	»
14e —	rue Du Couédic, 34.	2.000	»
15e —	rue Lecourbe, 127.	2.000	»
16e —	avenue de Versailles, 179 *bis*. . .	2.000	»
18e —	rue de la Chapelle, 57.	2.000	»
19e —	rue d'Allemagne, 137	2.000	»
19e —	(succursale) rue de Flandre. . . .	1.000	»
20e —	rue Delaître, 14.	2.000	»

Société Franklin. — La Société Franklin, fondée pour la propagation de bibliothèques populaires, reconnue établissement d'utilité publique par décret du 3 mars 1879, continue ses envois de livres aux diverses garnisons de France ; elle vient de faire de nouveaux dons de 365 volumes à diverses bibliothèques militaires.

La commission administrative recevra avec reconnaissance tous les volumes que ses souscripteurs voudront adresser au siège de la Société, rue Christine, n° 1.

ÉTRANGER

Espagne. — *Bibliothèque du collège de l'alcazar de Tolède.* — La plus grande partie de cette bibliothèque qui contenait de fort précieux manuscrits a été détruite dans un incendie qui a éclaté le mois dernier.

Russie. — *Bibliothèque du prince Galitzin.* — Les objets d'art composant la collection Galitzin, acquise par le gouvernement russe, sont arrivés récemment à Saint-Pétersbourg, et dès que le placement sera terminé, les salles qui leur sont affectées au musée de l'Ermitage seront ouvertes au public.

On y trouvera notamment des éditions romaines et florentines du XVe siècle, des missels français des XIVe et XVe, un bréviaire manuscrit, des évangiles anglais en lettres d'or sur parchemin, et de belles miniatures qui faisaient partie de la bibliothèque du prince.

États-Unis. — *L'Apprentices' library de New-York.* — Cette bibliothèque, une des plus anciennes free public libraries de New-York, date de 1820 et est entretenue aux frais de la *General Society of Mechanics and tradesmen.* — Cette institution s'est rendue très utile à la population ouvrière de New-York, car depuis sa fondation, sans autres ressources que celles provenant de dons volontaires des membres de la Société, elle a fait circuler et prêté à domicile plus de sept millions d'ouvrages.

A l'origine, les « apprentis » seuls avaient le droit d'emprunter des livres à cette bibliothèque ; graduellement ce privilège a été étendu aux jeunes filles apprenties, aux ouvriers et ouvrières ne faisant pas partie de l'Association et enfin c'est devenu une bibliothèque publique dans son acception la plus large.

La bibliothèque possède aujourd'hui plus de 70,000 volumes choisis avec soin et embrassant toutes les branches de la littérature, des sciences et des arts. — Dès leur publication, les ouvrages populaires et de vulgarisation sont achetés et incorporés dans la bibliothèque. — Le personnel qui préside à l'administration de « l'Apprentices' library » et qui distribue et enregistre les ouvrages donnés en prêt est réduit au strict nécessaire : en 1885, quatre employés ont suffi pour mettre en circulation 150,000 volumes. Sur ce nombre, 19 seulement ont été perdus.

La salle de lecture où se trouve une foule de journaux et de périodiques scientifiques contient 5,000 ouvrages de référence que chacun peut consulter.

La bibliothèque est ouverte au public tous les jours non fériés, de huit heures du matin à neuf heures du soir.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— Paris — Province — Étranger —

FRANCE

— M. Jules Steeg, député, vient de consacrer à l'apôtre saint Paul une étude biographique et critique éditée par la librairie Fischbacher.

— M. Ferraz, professeur honoraire de la Faculté des lettres de Lyon, vient de terminer, par une troisième partie qu'il intitule *Spiritualisme et libéralisme*, son *Histoire de la philosophie en France au* XIXe *siècle*. Dans ce nouveau volume, l'auteur étudie Mme de Staël, Laromiguière, Maine de Biran, Ampère, Royer-Collard, de Gérando, Victor Cousin, Jouffroy, Guizot, Ch. de Rémusat, Ad. Garnier et Émile Saisset. L'ouvrage a paru à la librairie académique A. Perrin.

— La treizième livraison de *la Renaissance en France*, par M. Léon Palustre, vient de paraître à la librairie Quantin. Ce fascicule est consacré aux départements de la Sarthe, de la Mayenne et du Maine-et-Loire.

— M. du Fuitspeln commence à la librairie Georg, à Lyon, la publication d'un *Dictionnaire étymologique du patois lyonnais.*

— L'impression des catalogues des manuscrits des bibliothèques publiques de France se poursuit à la librairie Plon.

Cette maison nous donne aujourd'hui le tome II du *Catalogue de la Bibliothèque de l'Arsenal* et le tome Ier de celui de la Bibliothèque de Rouen.

— Le deuxième fascicule du *Répertoire général de bio-bibliographie bretonne* de M. René Kerviler vient de paraître et va des lettres AN aux lettres AU.

ÉTRANGER

Angleterre. — L'édition bon marché des *English men of letters*, publiée par M. John Morley (Londres, Macmillan), sera accueillie avec faveur par le public anglais et étranger. Il paraît que, de la première édition notamment plus chère, 300,000 exemplaires ont été vendus; on peut donc affirmer sans trop se hasarder que l'édition à 1 shilling trouvera un nombre plus grand encore d'amateurs.

MM. Macmillan ont fait paraître une édition miniature des *Œuvres poétiques d'Alfred Tennyson* en quatre volumes imprimés par MM. Clark d'Édimbourg. L'exécution et l'impression de cette jolie édition sont irréprochables.

— Les volumes VII et VIII du *Dictionary of national biography*, dont nous avons déjà parlé et qui paraît sous la direction de M. Leslie Stephen, viennent d'être récemment publiés. Ils vont du nom *Brown* au nom *Cantwell.*

Italie. — *Biblioteca Bologna in Firenze.* I. *Opere dantesche*, 65 p. in-8°. — Le catalogue de cette collection d'ouvrages relatifs au Dante est divisé en huit parties : 1° Manoscritti; 2° Edizioni della *Divina Commedia;* 3° Edizioni delle opere minori di *Dante;* 4° Scritti che illustrano la vita e la famiglia di *Dante;* 5° Traduzione della *Divina Commedia;* 6° Parafrasi, compendi ed esposizioni facili e popolari della *Divina Commedia;* 7° Commenti, illustrazioni e critica sulle opere di *Dante*, et 8° Altre opere di utile corredo alla collezione.

Les éditions de *la Divine Comédie* qui font partie de la collection Bologna sont au nombre de 175, dont la plus ancienne est celle de Vindelino da Spira, Venise, 1477. Les trois éditions rarissimes de 1472 et celles de Milan (1473) et de Naples (1474) n'y figurent point.

— Le P. Cesare di Cara, orientaliste distingué, vient de publier une bibliographie détaillée des travaux sur l'égyptologie et les langues sémitiques publiés en Italie dans les dernières années. Citons à ce propos le grand vocabulaire hébreu-copte du docteur Simeone Levi en cours de publication à Turin.

— Voici les dernières publications italiennes que nous venons de recevoir :

A. de Gubernatis : Peregrazioni indiane; India centrale. Firenze, L. Nicolai. 376 p. in-8°.

Isidoro Carini : Prolusione al corso di paleografia e critica storica inaugurato nella pontificia scuolo vaticana, il 16 marzo 1885. Roma, tip. Vaticana. 35 p. in-4°.

R. de Cesare : Il conclave di Leone XIII con documenti. Citta di Castello, S. Lapi. Un vol. de 430 p. — Prix : 5 francs.

G. Zanella : L'evoluzione, carme con traduzione dello stesso in versi latini. S. Lapi, éditeur. — Prix : 19 francs.

Espagne. — Parmi les dernières publications espagnoles, nous notons les suivantes :

N. Diaz y Perez : Diccionario historico biografico critico y bibliografico de autores, artistes y extremeños ilustres. Cuad. 37-40, in-4°. Madrid, Alvarez.

Coleccion de escritores castellanos. Vol. XLI. Historia de las ideas esteticas en España, por M. Menendez y Pelayo. Tomo III, siglo XVIII, in-8°.

Vol. XLIV. Historia del nuevo reino de Granada, por Juan de Castellanos. Publicala vez D. Antonio Paz, y Melia. Tome Ier, in-8°. Madrid, A. Dubrull.

Don L. de Eguilaz y Yanguas, professeur à l'Université de Grenade, vient de publier un *Glosario etimologico de las palabras Españolas di origen oriental.* Les langues orientales dont s'occupe ce volume sont l'arabe, le turc, l'hébreu, le persan et le malais.

Suède. — S. M. Oscar II, roi de Suède, qui se cache sous le pseudonyme d'Oscar Fredriks, publie déjà ses œuvres complètes, dont le deuxième volume, contenant une traduction en vers des romances sur *le Cid,* vient de paraître à Stockholm.

Inutile d'ajouter que les éditeurs ont fait de ces poésies royales une publication de luxe de premier ordre.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

— La librairie Calmann Lévy annonce qu'elle mettra prochainement en vente le tome V de *la Correspondance de M. de Rémusat* et un nouvel ouvrage de M. J. Simon : *Nos Hommes d'État.*

— Il va paraître très prochainement à la librairie de l'Art un livre de M. le baron Pichon : *Étude sur l'orfèvrerie française au* XVIIIe *siècle.* L'ouvrage ne sera tiré qu'à un nombre restreint d'exemplaires.

— Des offres viennent d'être faites au général Trochu en vue de le décider à publier ses Mémoires. Il se pourrait que le général acceptât les propositions qui lui ont été adressées par un grand éditeur parisien.

— M. le colonel Baille traduit, pour l'éditeur Armand Colin, l'ouvrage que M. Seeley, professeur à l'Université de Cambridge, a consacré à Napoléon Ier et qui a pour titre : *Courte histoire de Napoléon Ier, suivie d'un essai sur sa personnalité et sa carrière.*

— M. A. de Valois, ancien consul général de France, termine en ce moment un volume qui aura pour titre : *les Païens de nos jours.*

Cet ouvrage, inspiré par *la France juive,* réfuterait le livre de M. Drumont.

— La librairie Thorin entreprend la traduction du *Manuel des antiquités romaines* de MM. Mommsen et J. Marquardt. Cette publication, dirigée par M. G. Humbert, formera quatorze volumes.

Le tome Ier du *Droit public romain* vient de paraître. La traduction est due aux soins de M. Girard, professeur de droit romain à la Faculté de droit de Montpellier.

— On connaît le titre du prochain roman de M. Zola : *la Terre.* L'action se passe aux confins de la Beauce et du Perche.

Ce roman est l'un des derniers d'Émile Zola qui ne voit plus devant lui que cinq autres volumes du même genre.

Dans le premier, il étudiera les chemins de fer.

Dans le deuxième, la Bourse et le journalisme, fonctionnant dans le cadre de l'Empire libéral.

Dans le troisième, la guerre, Sedan et la Commune.

Dans le quatrième, qui s'appellera probablement *le Docteur Pascal,* il fixera la conclusion scientifique de l'atavisme.

Le cinquième ouvrage, qui flotte encore dans son esprit, renfermera tout ce qui n'aura pu trouver place dans les autres.

— M. Gustave Macé, ancien chef du service de sûreté, continue la publication de ses études sur la police parisienne. Son troisième volume est sous presse et aura pour titre : *Un joli monde.* C'est un tableau

de Paris encadré par des études sur nos modernes malfaiteurs.

— La librairie Charpentier annonce un nouveau roman de M. Ferdinand Fabre : *Toussaint Galabru.*

— Dans sa séance du 30 décembre dernier, le conseil municipal de la ville de Paris a voté 13,000 francs pour la publication de *la Bibliographie révolutionnaire de Paris* de 1789 à 1799, et 56,000 francs pour la publication d'ouvrages relatifs à *l'Histoire générale de Paris.*

— L'édition Liseux met en souscription :

1° Deux comédies italiennes du XVIe siècle : *la Calandra* du cardinal Bibiena et *la Mandragora* de Machiavel. Ces deux comédies, traduites par M. Alcide Bonneau, formeront deux volumes in-16 tirés à 200 exemplaires, au prix de 15 francs pour les souscripteurs.

2° *Curiosa, essais critiques de littérature ancienne, ignorée ou mal connue.* Ces *Curiosa,* tirées également à 200 exemplaires (15 fr. pour les souscripteurs), contiendront toutes les notices écrites par M. Alcide Bonneau pour les éditions que fit paraître le libraire Liseux de 1876 à 1885).

3° *La Lozana andaluza* (la galante andalouse), scènes de la vie privée à Rome, sous Léon X, par Francisco Delicado, prêtre espagnol, résidant à Rome.

Cet ouvrage, imprimé vers 1528 à Venise, où l'auteur fut chercher asile après le sac de Rome, était resté complètement inconnu jusqu'en 1857, époque où le savant bibliophile Don Pascual de Gayangos en révéla l'existence dans la Bibliothèque impériale de Vienne. L'éditeur Rivadeneyra, de Madrid, en a donné, en 1871, une réimpression à petit nombre, devenue elle-même excessivement rare.

La réimpression Liseux formera deux volumes petit in-8° tirés à 220 exemplaires, au prix de 75 francs pour les souscripteurs.

4° *Discours sur l'impuissance de l'homme et de la femme,* par Vincent Tagereau, Angevin. Réimprimé sur la première édition (Paris, 1611), ce volume de format in-16 sera tiré à 200 exemplaires, vendu 15 francs aux souscripteurs.

— La nouvelle édition des *Mémoires de M. d'Artagnan* sera précédée d'une introduction historique pour laquelle l'auteur sollicite de tous les historiens, lettrés ou bibliophiles tous renseignements de nature à rendre son travail le plus complet possible. Ces renseignements pourront être adressés soit à la maison Quantin, soit directement à M. Janmart de Brouillant, avenue Louise, 118, à Bruxelles.

ÉTRANGER

Belgique. — Un de nos collaborateurs, M. Janmart de Brouillant, prépare, pour être publiée avec le plus grand luxe par la maison Quantin, une édition des *Œuvres choisies de messire Gatien de Courtilz,* seigneur de Sandras et du Verger (1644-1712), publiées pour la première fois d'après les textes originaux, avec un commentaire historique et accompagnées de notes littéraires biographiques et bibliographiques, précédées de l'histoire universelle des romans de cape et d'épée.

Cette édition contiendra :

I. *Les Conquestes amoureuses du grand Alcandre dans les Pays-Bas, avec les intrigues de sa cour.* A Cologne, chez Pierre Bernard, 1684, in-32.

II. *Les Dames dans leur naturel,* ou *la Galanterie sans façon sous le règne du grand Alcandre.* A Cologne, chez Pierre Marteau, 1686. Marque : « La Sphère ».

III. *Les Conquestes du marquis de Grana dans les Pays-Bas.* A Cologne, chez Pierre Marteau, 1686. Marque : « La Sphère ».

IV. *Mémoires de M. L. C. D. R. contenant ce qui s'est passé de plus particulier sous le ministère du cardinal de Richelieu et du cardinal Mazarin avec plusieurs particularitez remarquables du règne de Louis le Grand.* A Cologne, chez Pierre Marteau, 1687. « La Sphère ».

V. *Le grand Alcandre frustré ou les Derniers efforts de l'Amour et de Vénus.* A Cologne, chez Pierre Marteau, 1696. « La Sphère ».

VI. *Mémoires de Jean-Baptiste de La Fontaine, chevalier, seigneur de Savoye et de Fontenay, brigadier et inspecteur général des armées du Roy, contenant les avantures depuis 1636 jusqu'en 1697.* A Cologne, chez Pierre Marteau, 1698.

VII. *Mémoires de M. d'Artagnan,* capitaine-lieutenant de la 1re compagnie des mousquetaires du Roi, contenant quantité de choses particulières et secrettes qui se sont passées sous le règne de Louis le Grand. A Cologne, chez Pierre Marteau, MDCC. « La Sphère ».

VIII. *Annales de la cour et de Paris pour les années 1697 et 1698.* A Cologne, chez Pierre Marteau, 1701. 2 volumes.

IX. *Mémoires de la marquise de Fresne.* A Amsterdam, chez Malherbe, 1701.



FRANCE

Promotions dans l'ordre de la Légion d'honneur.

Voici, parmi les décorations données à l'occasion du 1er janvier, celles qui intéressent le monde des lettres :

COMMANDEURS.

MM. Jules Zeller, membre de l'Institut, inspecteur général.
Wallon, doyen honoraire de la Faculté des lettres de Paris, membre de l'Institut.

OFFICIERS.

MM. Gaston Pâris, de l'Institut, professeur au Collège de France.
Alphonse Daudet, homme de lettres.
Jules Claretie, administrateur général de la Comédie française, président de la Société des gens de lettres.

CHEVALIERS.

MM. Desdevises du Dézert, professeur à la Faculté des lettres de Caen.
Lacombe, inspecteur général des bibliothèques et des archives.
Henri Becque, auteur dramatique.
Pauliat, publiciste.
Pellegrin, publiciste.
Hamel, publiciste.

Parmi les décorations académiques, nous relevons les nominations suivantes :

OFFICIERS DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Mme Michelet; MM. Rozier, publiciste; Picard, libraire-éditeur à Paris.

OFFICIERS D'ACADÉMIE.

Mme Nelly-Lieutier; MM. Latour Saint-Ybars et Chabrillat.

Missions scientifiques. — Le ministre de l'instruction publique vient de donner des missions scientifiques :

A M. Émile Cartailhac, pour étudier les documents anthropologiques actuellement exposés à Ekaterinenbourg (Russie).

A M. Deflers, inspecteur adjoint des forêts, membre de la Société botanique de France, pour faire des études spéciales en Arabie et notamment dans le Yémen.

Musée Condé. — On sait que l'Académie française et les autres sections de l'Institut ont décidé qu'une médaille commémorative serait frappée en souvenir de la donation du duc d'Aumale.

Une souscription toute personnelle est, à cet effet, organisée par les cinq sections.

La médaille portera la mention suivante :

Le 23 décembre
de l'an 1886
S. A. le prince Henri-Louis-Philippe
d'Orléans
duc d'Aumale
a donné Chantilly
à l'Institut de France.

Cette médaille sera placée dans la bibliothèque du palais Mazarin.

Publications statistiques de la ville de Paris. — La ville de Paris publie chaque semaine un bulletin de statistique indiquant les naissances, décès et mariages de la semaine; tous les mois, un bulletin comprenant, outre les mouvements de la population, des renseignements sur toutes les manifestations de la vie administrative et sociale à Paris. Enfin un Annuaire récapitule tous ces faits. Ces diverses publications, très appréciées du monde savant, occasionnent une dépense de 50,000 francs. Pour des raisons d'économie, M. Chassaing, au nom de la commission du budget, avait proposé de réduire ce crédit de 10,000 fr.

Cette proposition, combattue par plusieurs conseillers, a été adoptée dans la séance du 30 décembre dernier.

Alfred de Musset et l'Académie française. — M. Arsène Houssaye a dernièrement raconté dans le journal *le Gaulois* les premières démarches faites par Alfred de Musset pour entrer à l'Académie française.

On avait dit à Alfred de Musset, moi, tout le premier, qu'il n'avait qu'à se présenter à l'Institut pour que la porte s'ouvrît à deux battants. Entre Hugo et lui, il y avait eu quelques nuages. Il aima mieux faire sa visite à Victor Hugo en ma compagnie. Victor Hugo lui fut charmant et lui dit que l'Aca-

démie le recevrait tout d'une voix, mais il lui rappela que lui, Victor Hugo, avait frappé trois ou quatre fois à la porte pour voir passer des médiocrités de l'ancien temps.

Comme ces médiocrités avaient presque toutes disparu, Victor Hugo présageait que le poète de *Rolla* et de l'*Espoir en Dieu* — des antithèses! — ne trouverait plus d'opposition : « Toujours! dit Musset; ainsi M. Nisard se présente : on va dire que je ne suis que la littérature facile devant la littérature difficile. — Difficile à lire, dit Victor Hugo; ne vous inquiétez pas; cette fois, la poésie passera devant la critique.

Ce fut la critique qui passa devant la poésie. Voici le compte rendu officiel d'un journal du temps (28 novembre 1850) :

« L'Académie française s'est réunie pour procéder à l'élection de l'académicien successeur de M. l'abbé de Feletz.

M. Guizot présidait. M. Villemain, selon l'usage, a lu le règlement du cardinal de Richelieu. Après quoi, M. Guizot a fait prêter à chacun des académiciens le serment traditionnel, comme quoi ils n'avaient pas engagé leur voix. Puis on a promené les urnes et procédé au scrutin. Il n'y a eu qu'un tour; en voici le résultat :

M. Alfred de Musset.	5 voix.
M. Nisard.	23 voix.

C'était bien d'élire Désiré Nisard, mais il fallait donner, ce jour-là, le pas à Alfred de Musset. Il fut élu pourtant, mais bien tard dans sa vie, puisqu'il était déjà mort à moitié.

« *La Dame aux Camélias* ». — *Pièce de vers inédite de M. Alexandre Dumas.* — Voici une pièce de vers composée par M. Alexandre Dumas, au lendemain de la mort de Marie Duplessis, l'héroïne de son roman la *Dame aux Camélias*.

L'auteur les a transcrits sur la première page de la belle édition illustrée qui a paru dernièrement à la librairie Quantin pour les offrir en manière de dédicace à une personne de ses amis.

J'ai revu, me courbant sous mes tristes pensées,
L'escalier bien connu, le seuil foulé souvent,
Et les murs qui, témoins des choses effacées,
Pour lui parler du mort, arrêtent le vivant.

J'ai monté; j'ai rouvert, en pleurant, cette porte
Que nous avions ouverte, en riant, tous les deux,
Et dans mes souvenirs j'évoquais, chère morte,
Le fantôme voilé de tous nos jours heureux.

J'ai vu le piano dont mon oreille avide
Vous écouta souvent éveiller le concert;
Votre mort a laissé l'instrument froid et vide
Comme, en partant, l'oiseau laisse l'arbre désert.

J'ai trouvé votre chambre à la fois douce et sombre,
Sanctuaire d'amour par la mort consacré,
Le soleil éclairait le lit dormant dans l'ombre,
Mais vous ne dormiez plus dans le lit éclairé.

La chambre s'emplissait de l'haleine odorante
Des premiers jours d'avril, tandis que j'écoutais
Le tic-tac alterné de l'horloge ignorante
Qui sonnait autrefois l'heure que j'attendais.

J'ai rouvert les rideaux qui, faits de satin rose
Et voilant, au matin, le soleil à demi,
Permettaient seulement ce rayon qui dépose
Le réveil hésitant sur le front endormi.

Mais vous, toute la nuit, éclairée à sa flamme,
Vous regardiez le feu dans le foyer courir,
Car le sommeil fuyait de vos yeux, et votre âme
Souffrait déjà du mal qui vous a fait mourir.

Ainsi qu'un ver rongeant une fleur qui se fane,
L'incessante insomnie étiolait vos jours;
Et c'est ce qui faisait de vous la courtisane
Prompte à tous les plaisirs, prête à tous les amours.

Maintenant, vous avez, parmi les fleurs, Marie,
Sans crainte du réveil, le repos désiré;
Le Seigneur a soufflé sur votre âme flétrie
Et payé d'un seul coup le sommeil arriéré.

Pauvre fille ! on m'a dit qu'à votre heure dernière,
Un seul homme était là pour vous fermer les yeux,
Et que, sur le chemin qui mène au cimetière,
Vos amis d'autrefois étaient réduits à deux.

Eh bien, soyez bénis, vous deux qui, tête nue,
Bravant les préjugés de ce monde insolent,
Avez jusques au bout, de la fille connue,
En vous touchant la main, suivi le convoi blanc.

A. DUMAS.

Décembre 1886.

Claude Bernard dramaturge. — Comment Claude Bernard, le célèbre physiologiste, fut sagement détourné de ses premières ambitions d'auteur dramatique pour être glorieusement réservé à la science. Un journaliste nous conte cette édifiante histoire :

« Par les soins de M. Georges Barral, élève et admirateur de Claude Bernard, un drame inédit, intitulé *Arthur de Bretagne*, vient de paraître. Il porte la signature du grand physiologiste et, suivant sa volonté dernière, l'ami auquel il a donné son manuscrit le publie cinq ans après sa mort. De l'œuvre je ne dirai rien : c'est une « machine » en cinq actes sombres et heurtés, dont le dialogue emphatique et l'action confuse rappellent la façon maladroite d'un Pixérécourt à ses commencements.

« Comme le savant Renan, le savant Bernard a rêvé la gloire et les profits de la rampe.

« Après avoir fait jouer à Lyon une fade bluette non imprimée, la *Rose du Rhône*, Claude Bernard, élève pharmacien, âgé de vingt ans, élucubra son *Arthur de Bretagne* et, quittant sa province, débarqua en pleine Sorbonne, où Saint-Marc Girardin, dans tout l'éclat de son renom, professait la littérature. La Providence, qui veille au salut des peuples et ne permet pas toujours que les génies avortent hors de leur voie, découragea Claude Bernard par la bouche railleuse du juge qu'il avait choisi :

« — Vous avez fait de la pharmacie, soyez médecin. Mais renoncez à une carrière pour laquelle vous n'avez aucune disposition : votre drame est détestable!

« Supposez Saint-Marc Girardin banal, indifférent et sans franchise; il louait le péché dramatique du débutant qui, sans bénéfices pour lui et pour les autres, s'en allait grossir la phalange des fruits secs du théâtre. »

Madame Adèle Esquiros. — Nous trouvons dans le journal *le Figaro* et sous la signature de notre collaborateur, M. Racot, le portrait de Mme Esquiros dont nous annoncions le décès dans notre dernière livraison :

Fort jeune, dans tout l'épanouissement de cette beauté robuste, solide, que les romantiques ont chantée, la beauté des Lucrèce Borgia, des Marie Tudor, de Mlle Georges; brune, l'œil brûlant, déjà agitée du démon des vers et de l'ambition de l'apostolat, elle rencontra Alphonse Esquiros, le beau Marseillais, à la figure olivâtre, à la crinière noire et opulente, son corps svelte serré dans la redingote à grand collet du poète et du bousingot d'alors; elle le rencontra à l'aurore d'une renommée littéraire, de bonne heure évanouie.

Il avait débuté, le futur montagnard farouche, par un recueil de vers tout envolés de ce titre léger et doux : *les Hirondelles.* Esquiros, né en 1814, n'avait que cinq ans de plus qu'Adèle Battanchon : il était beau, il était romantique, il était républicain. Elle l'épousa, ce fut une passion, et j'ai retrouvé ces vers qui s'adressent, la date en fait foi, à ce mari adoré :

Oh! je l'aime d'amour, d'extase, de délire,
Lorsque dans ses yeux noirs, heureuse, je puis lire
Qu'il est mon ange et mon seigneur;
De mon émotion lorsqu'à peine maîtresse
Je compte les élans de sa douce caresse
Par les battements de son cœur.

Combien dura le roman? Je ne sais. Pas longtemps en tout cas. Chacun, de bonne heure, tira de son côté, et Esquiros, exilé par l'Empire, a laissé, dit-on, quatre enfants d'une compagne nouvelle, qui partagea ses derniers jours en Angleterre. Cette rupture n'empêcha pas la jeune muse de produire vers, romans, études philosophiques.

Propriété des œuvres de Michelet. — Mme Michelet adresse au directeur du *Rappel* la lettre suivante :

« Paris, 22 décembre 1886.

« Monsieur le directeur du *Rappel*,

« Une nouvelle adjudication des œuvres de M. Michelet est devenue nécessaire. Jusqu'ici, la propriété de ses ouvrages a été scindée en deux parts appartenant à deux éditeurs différents, l'un ayant les œuvres philosophiques, l'autre l'*Histoire de France.* Le bail de vingt années fait par M. Michelet pour ce dernier ouvrage tirant à sa fin, il est utile, en prévision de la date où il expirera, de faire une licitation qui *d'avance* assure, pour l'avenir, à un éditeur *unique* la propriété des œuvres complètes. Cette unité de possession permettra seule de faire ce qui a manqué jusqu'ici et ce qu'on réclame de tous côtés, une belle édition bien homogène et soigneusement corrigée. On commencerait par les œuvres philosophiques et d'imagination.

« Pour enrichir, compléter cette édition définitive, il n'y aura qu'à puiser dans les cartons pleins de notes et même de chapitres inédits, notamment sur la *Révolution française.* Je consacrerai les dernières années de ma vie à élever ce monument trop longtemps attendu.

« Comme *légataire universelle,* chargée par le tribunal civil de la Seine de surveiller tout ce qui a rapport à la publication des œuvres de mon mari, permettez-moi, monsieur, de me servir de la voie de votre honorable journal pour avertir les éditeurs de Paris — cela les intéresse tous — que l'adjudication aura lieu dans le courant de janvier 1887.

« Veuillez agréer mes sentiments de considération distinguée.

« Mme J. MICHELET. »

Comment travaillait Théophile Gautier. — C'est M. de Goncourt qui nous l'apprend dans son *Journal:*

« Il neige. Nous prenons un fiacre et nous allons porter nos livraisons de *l'Art du* XVIIIe *siècle* à Théophile Gautier, 32, rue de Longchamps, à Neuilly. C'est dans une rue aux bâtisses misérables et rustiques, aux cours emplies de volailles, aux fruiteries à la porte garnie de petits balais de plumes noires, une rue à la façon de ces rues de banlieue que peint Hervier de son pinceau sale. Nous poussons la porte d'une maison de plâtre, et nous sommes chez le sultan de l'épithète. Un salon avec des meubles en damas rouge, aux bois dorés, aux lourdes formes vénitiennes; de vieux tableaux de l'école italienne aux belles parties de chairs jaunes; au-dessus de la cheminée, une glace sans tain historiée d'arabesques de couleur et de caractères persans, genre café turc : — une somptuosité pauvre et de raccroc faisant comme un intérieur de vieille actrice retirée qui n'aurait touché que des tableaux à la faillite d'un directeur italien.

« Comme nous lui demandons si nous le dérangeons : « Pas du tout. Je ne travaille jamais chez moi. « Je ne travaille qu'au *Moniteur*, à l'imprimerie. On « m'imprime à mesure. L'odeur de l'encre d'impri- « merie, il n'y a que cela qui me fasse marcher. Puis « il y a cette loi de l'urgence. C'est fatal. Il faut que « je livre ma copie. Oui, je ne puis travailler que là... « Je ne pourrai maintenant faire un roman que « comme cela, c'est qu'en même temps que je le ferai, « on m'imprimerait dix lignes par dix lignes... Sur « l'épreuve on se juge. Ce qu'on a fait devient im- « personnel, tandis que la copie, c'est vous, votre

« main, ça vous tient par des filaments, ce n'est pas « dégagé de vous... Je me suis toujours fait arranger « des endroits pour travailler, eh bien ! je n'ai jamais « pu rien y faire... Il me faut du mouvement autour « de moi. Je ne travaille bien que dans le sabbat, au « lieu que, quand je m'enferme pour travailler, la « solitude m'attriste... On travaille encore très bien « dans une chambre de domestique à tabatière, avec « une table de bois blanc et du papier bleu à sept « sous la rame... »

La France juive devant l'opinion. — Plusieurs journaux ont publié l'information suivante :

« On annonce que M. Drumont est poursuivi par le Parquet pour outrages à la magistrature, délit relevé dans son dernier livre : *la France juive devant l'opinion.* »

Cette nouvelle est fausse ; toutefois M. Marcel Desprez, cité dans cet ouvrage et se considérant comme diffamé, intente un procès à M. Drumont.

La lecture en Angleterre, en Allemagne et en France. — Le peuple qui dépense le plus pour ses lectures est le peuple anglais. Ses lectures lui coûtent en moyenne, par tête et par an, 11 fr. 37; un Français ne dépense que 7 fr. 87; un allemand 7 fr. 12.

Origine des filigranes. — M. Ch. Philipps, du *Paper Makers' Circular*, s'est livré à des recherches sur l'origine des filigranes.

« Tandis que de nos jours, dit M. Philipps, le filigrane ne sert qu'à faire connaître une marque de fabrique, on l'employait autrefois pour indiquer les dimensions et la qualité du papier. Quelques-uns des formats aujourd'hui connus sont désignés par le nom des marques autrefois employées.

« Un bonnet de fou comme filigrane a donné un nom au foolscap (papier écolier), tandis qu'un cor de postillon a servi à indiquer le papier connu sous le nom de « post » (papier à lettres).

« Une des marques les plus anciennes dont on ait connaissance se trouve dans un livre de compte commencé en 1301 et qui fait partie des archives de la ville de la Haye. Le filigrane consiste en un cercle et une croix.

« Plus tard, on trouve un porc ou un pot comme marque, et vers la fin du XIVe siècle, le pot et le cor de chasse qui firent leur apparition en 1376 furent les marques principales. On les retrouve fréquemment dans les papiers faits dans les Pays-Bas.

« Les autres marques étaient la licorne, l'ancre, la tête de bœuf, les lettres P et Y qui étaient les initiales des noms du duc Philippe de Bourgogne et de sa femme Isabelle, dont le nom généralement était écrit par un Y. Avant le mariage du duc, en 1430, on trouve seulement l'initiale P; mais, après cette date, les deux initiales paraissent entrelacées ou séparées, sur un écu, ou entourées d'une banderole.

« Les initiales ou les armoiries des nobles de distinction se retrouvent également sous forme de filigrane. Dans l'exemplaire de saint Jérôme, publié à Oxford en 1468, on remarque un lévrier, et cette même figure se retrouve encore dans le papier d'une bible hollandaise imprimée à Delft dix années plus tard.

« C'était aussi la coutume de marquer le papier avec des emblèmes appropriées au sujet de l'ouvrage. Ainsi dans la première Bible imprimée à Strasbourg par Eggerstein, le papier qui renferme le texte du « Livre des Rois » porte comme filigrane une couronne royale, tandis que le papier du reste du volume est marqué de la « tête de bœuf », qui servait ordinairement de marque à cette époque. »

Prix tirés de leurs œuvres par quelques auteurs célèbres. — *L'Intermédiaire des chercheurs et curieux* nous fait connaître le prix tiré de leurs œuvres par quelques auteurs célèbres:

Byron a touché du libraire Murray 386,375 francs.

Cuvier a vendu à Panckoucke 10,833 francs ses notes pour l'édition de Pline.

Walter Scott a tiré deux millions de la vente de ses œuvres.

Chateaubriand a cédé le privilège de la publication de ses ouvrages pour 550,000 francs aux libraires associés.

Lamartine a vendu deux ouvrages à Ch. Gosselin 100,000 francs; *la Chute d'un ange :* 35,000 francs.

Victor Hugo a tiré 60,000 francs du manuscrit de *Notre-Dame.*

Lamennais a vendu ses œuvres 15,000 francs le volume.

Enfin Thiers a cédé au libraire Paulin le *Consulat et l'Empire* pour 500,000.

Le Bibliophile et sa servante. — Fréquemment on rencontre sur les quais des gens qui modifieraient volontiers le mot de Richard III, et qui s'écrieraient: « Un bouquin! Un bouquin! Mon royaume pour un bouquin! » Les « bouquineurs » sont les héros d'une foule d'anecdotes, en voici une qui vient d'être rééditée:

« Un célibataire frisant la cinquantaine était un amateur passionné de bouquins. Une vieille servante prenait soin de son intérieur. A force de ranger et d'épousseter la bibliothèque de son maître, Augustine fut prise d'une folle envie de lire. La voilà donc dépensant tous ses gages à s'acheter des livres.

« Et, chose curieuse, c'était aussi de vieux livres qu'elle lisait. Une après-midi, un peu avant le dîner, elle arrive avec un paquet d'ouvrages acquis à la « cour des Miracles et à la grande Truanderie des livres parisiens ». Par curiosité, le maître feuillette les bouquins. Tout à coup, sa face s'illumine.

« — Combien as-tu payé ça? dit-il en montrant un volume piqué outre mesure.

« — Quinze sous, répond Augustine.

« — Quinze sous... Mais cet ouvrage vaut vingt mille francs, s'écria le bouquineur.

« Il réfléchit trop tard qu'il venait de dire une bêtise.

« En vain, il essaya de se reprendre.

« — Je te l'achète cinquante francs? demanda-t-il.

« — Monsieur m'a dit qu'il valait vingt mille francs.

« Augustine était rusée. Le bouquineur alla jusqu'à 1,500 francs. C'était une première édition, très rare, de Montaigne. Il eut beau marchander, sa servante ne voulait pas rabattre un radis des 20,000 francs. Cette somme était difficile à débourser! La nuit, le bouquineur rêvait du Montaigne.

« Bientôt, il ne put plus résister. A tout prix, il lui fallait le bouquin.

« — Cette fille me soigne bien; elle paraît avoir la même passion que moi, se dit-il un matin où il était plus obsédé que jamais. Pourquoi ne l'épouserais-je point? J'aurais ainsi mon Montaigne.

« Et il se maria avec sa servante qui apportait un bouquin en dot. »

Le libraire Glady. — Un rédacteur de la *République française,* visitant le nouvel asile municipal de nuit ouvert à Paris, y a rencontré, sollicitant son admission, un libraire dont nos lecteurs n'ont sans doute point oublié le nom, Louis Glady. Voici ce que raconte le chroniqueur:

« Un homme d'une quarantaine d'années se présente au guichet.

« — Votre nom?

« — Louis Glady.

« — Votre état?

« — Homme de lettres, ayant demeuré rue Cloche-Perce.

« Homme de lettres? Par-dessus la tête de l'employé, nous regardons curieusement ce pauvre hère. Louis Glady? C'est un nom parisien... et bien connu celui-là, il y a quelque dix ans. L'erreur n'est pas possible. C'est bien un des frères Glady qui frappe à la porte de l'asile. Les Glady tinrent autrefois une boutique d'éditeur bien achalandée, rue des Colonnes, près de la Bourse. Ils publièrent d'abord, à grands frais, une *Manon Lescaut* avec eaux-fortes de Flameng et préface d'Alexandre Dumas; puis une *Imitation de Jésus-Christ,* traduite par Veuillot et que J.-P. Laurens commença à illustrer; Veuillot l'arrêta dans son travail; il ne le trouvait point assez mystique. Enfin, un des Glady — Albéric — s'avisa de toucher une plume et écrivit un grand roman, *Jouir,* dont le titre n'était pas seulement prometteur de polissonneries. L'auteur de *Jouir* fut condamné durement et, en compagnie de son frère Louis, passa en Angleterre. De là nous vinrent avec cette firme énigmatique: *Non Gladio Gladi* des éditions bizarres; une *Daphnis et Chloé* où les paroles du berger étaient imprimées en bleu et celle de la bergère en rose. Puis un beau matin, éclipse complète des éditeurs de *Jouir.* Il a fallu le hasard d'un reportage dans les bas-fonds parisiens pour amener à la surface le nom du survivant des deux frères. »

Statistique des correspondances échangées en 1885. — Un statisticien allemand a établi qu'en 1865 les habitants du globe échangeaient quelque chose comme deux milliards de lettres, chiffre qui avait monté à trois milliards trois cent cinquante millions en 1873 et à 6 milliards deux cent cinquante millions en 1881.

On évalue à 5,849 millions le nombre de lettres transportées par la poste en 1885, plus 1,078 millions de cartes postales, 4,610 millions d'imprimés et cent millions d'échantillons, soit en tout 11 milliards 640 millions d'envois de toute nature expédiés ou distribués par 489,000 employés des postes dans les 154,000 bureaux de poste du monde.

Voici comment, pour l'année 1885, se répartissent ces envois sur les cinq parties du monde:

Parties du monde.	Lettres.	Cartes-postales.	Envois de toute nature expédiés par la poste.
	(Millions d'expéditions.)		
Europe.....	3.894	598	7.249
Amérique.....	1.567	398	3.819
Asie.....	246	80	390
Australie.....	93	1,2	151
Afrique.....	19	0,3	31
Totaux.....	5.849	1.078	11.640

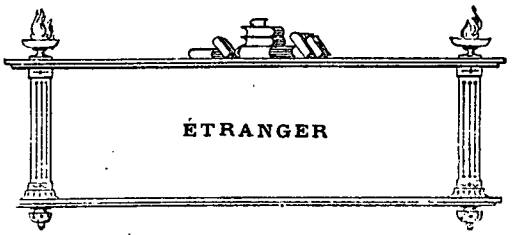

Allemagne. — *Les Sociétés de gens de lettres en Allemagne.* — Dans la plupart des grandes villes d'Allemagne les écrivains ont depuis longtemps fondé des sociétés locales; mais il n'y a guère plus de vingt ans, depuis la fondation du *Journalistentag* ou réunion annuelle des propriétaires et rédacteurs de journaux, qu'on s'est proposé d'incorporer toutes ces sociétés locales en une seule société générale des gens de lettres d'Allemagne. Malheureusement, bien qu'à ces réunions les délégués prononçassent de grands discours sur la meilleure manière de faire valoir les droits d'auteur et de régler le fonctionnement des caisses de pension et de secours, aucune des nombreuses discussions et propositions n'aboutit à un résultat pratique et lorsqu'il y a quelques années l'association fut dissoute, elle ne laissa aucun souvenir qui eût pu faire regretter sa disparition.

En 1878, les membres d'un club littéraire de Leipzig, *Symposium,* firent une nouvelle tentative pour établir une « Société générale des auteurs allemands » qui aurait tenu des assemblées annuelles et

repris les travaux que la première association n'avait fait qu'ébaucher. Pas plus que cette dernière, la nouvelle société ne tint les promesses faites à ses débuts; aux réunions annuelles, les membres accourus de toutes les parties d'Allemagne banquetaient ferme et célébraient en prose et en vers le brillant avenir réservé à la société; mais de réformes point, et, lorsqu'un écrivain se réclamait de l'association pour obtenir gain de cause dans un litige qui intéressait la corporation tout entière, il n'en obtenait aucun appui et en était pour ses frais.

Cette impuissance de la société générale à obtenir un résultat sérieux engagea M. le professeur Kürschner, de Stuttgart, directeur de la *Schriftsteller Zeitung*, à fonder une troisième société des gens de lettres allemands, il y a deux ans à peu près. La société devait être constituée sur une nouvelle base, et grâce à l'influence et à l'autorité de M. Kürschner, on parvint à réunir en peu de temps trois à quatre cents adhérents. Jusqu'ici cette troisième société n'a pas été plus heureuse que ses devancières; des divisions se sont mises dans ses rangs et la fusion des partis hostiles ne s'est pas encore effectuée.

Il appartiendra à une nouvelle réunion des délégués, nommés par les sociétés locales, d'aplanir toutes les difficultés et de reconstituer une grande association analogue à celle de la Société des gens de lettres de Paris. Il faut espérer que si l'on s'amusera moins à cette réunion, on y fera plus de travail utile.

L'héritage littéraire de Léopold v. Ranke. — D'après une lettre que M. O. von Ranke, fils du grand historien allemand mort dernièrement, vient d'adresser à la *St-James Gazette* de Londres, la date de la publication du septième volume de l' « Histoire universelle » n'est rien moins qu'arrêtée, comme on l'avait annoncé à tort. — Ranke, en dehors des matériaux qui doivent servir à l'élaboration de ce volume, laisse une autobiographie, un grand nombre de notices historiques et la reproduction sténographique des conférences délivrées par lui à la cour du roi Maximilien de Bavière.

Une traduction manuscrite inédite de Thomas A Kempis de Imitatione Christi. — M. L. Korth, bibliothécaire assistant des archives de la ville de Cologne, vient de découvrir un manuscrit inédit de l'Imitation de Jésus-Christ. — En 1885, un codex de 154 feuilles in-4° fut transféré de la bibliothèque des gymnases catholiques aux archives municipales. — Ce codex contenait une traduction en bas-allemand du premier livre de l'Imitation avec une préface rimée qui commence par ces mots : *Van Jhesus geboirt syn jair getzalt Dusent ind Vierhundert Vierindrissich darzugestalt.* — Cette date, *1434*, se trouve reproduite en chiffres à la fin de l'ouvrage. — Il s'ensuit que le manuscrit constitue la traduction la plus ancienne datée de l'Imitation.

Journaux et périodiques allemands. — D'après la *Zeitungs-Preisliste der deutschen Reichspost*, le public est admis à s'abonner, dans chacun des bureaux de poste de l'empire, à 6,416 journaux et périodiques allemands et 3,159 étrangers dont 1132 français et 952 anglais. Les périodiques étrangers paraissent en 31 langues différentes.

Quant aux périodiques allemands, ils se répartissent comme il suit, d'après le lieu de publication :

Berlin	506	États-Unis	76
Dresde	96	Russie (15) { Pétersbourg.	7
Leipzig	276	{ Moscou	3
Munich	124	Luxembourg	14
Stuttgart	100	Angleterre	3
Hambourg	82	Pays-Bas	2
Vienne	244	France	2
Prague	18	Italie (Rome)	2
Pesth	12	Roumanie	1

Angleterre. — *Notes sur quelques grands journaux anglais.* — Nous les empruntons au journal *le Gaulois* et en détachons les parties principales :

« Le *Times* a pour directeur M. Buckle, écrivain de premier ordre, et qui suit les traditions de ses prédécesseurs, M. Chenery et le fameux M. Delane.

« Le *Times* a-t-il conservé sa puissance ou est-il tombé « à rien », comme ses ennemis le prétendent?

« M'est avis que le journal a perdu beaucoup de son influence, mais qu'il faut encore compter avec lui.

« Son tirage est d'environ 50,000 exemplaires, sans compter les éditions bi-hebdomadaires, *the Mail*, et hebdomadaires, *the Weekly Times*.

« En raison de la concurrence que lui font les grandes feuilles à un *penny*, le *Times* songe à imiter le *Morning-Post*, qui s'est vendu pendant cent dix ans *three pence* (trente centimes), et qui, depuis peu, ne coûte plus que dix centimes. En attendant, le *Times* reçoit, comme devant, sa collection de lettres, avec toutes les plaintes, observations, réclamations et questions que lui adressent journellement ses lecteurs. On connaît l'habitude anglaise d'écrire à son journal pour avoir un avis, et le soulagement que trouvent les atrabilaires dans cette « tribune publique ».

« Il y a vingt ans, le *Times* n'acceptait des communications en vers que de Tennyson; aujourd'hui, le poète attitré du journal de la Cité est M. Swinburne.

« Mme Oliphant, la romancière, et M. James Payn sont des collaborateurs intermittents. Le docteur Franz Hueffer est chargé de la critique musicale; M. T. Humphrey-Ward, écrivain de talent et consciencieux, est le critique d'art, tandis que M. J.-F. Nesbet est le critique dramatique.

« Depuis la retraite de M. Gallenga, le brillant correspondant italien, MM. W. Fraser Rae et W. J. Stillman sont deux des principaux correspondants du *Times*.

« M. de Blowitz est, depuis les dernières années de l'empire, correspondant du *Times* à Paris, où il est

aussi connu que les représentants les plus fameux de la presse parisienne.

« Pendant toute la durée de la guerre franco-allemande, qui surexcitait au plus haut point l'intérêt et la curiosité britanniques, on s'arracha les correspondances du *Times*, qui arrivait souvent premier sur tous ses confrères. La somme déboursée avait été considérable, mais la situation conquise était unique.

« Le public avait pris l'habitude des lettres télégraphiques écrites la veille au soir. Tout ce qui avait vingt-quatre heures de date lui semblait désormais de l'histoire ancienne.

« C'est alors que la direction du *Times* installa à Paris un office et s'assura, par traité, pour six heures chaque nuit, l'usage exclusif d'un fil spécial entre cet office et ses bureaux de la Cité.

« Pour un journal comme le *Times*, qui se vend trente centimes à cinquante ou soixante mille exemplaires, et qui est assis sur un siècle de prospérité inébranlable, un pareil luxe était de bon aloi.

« Les nouvelles politiques faisant souvent défaut, pour utiliser cet outillage si coûteux on eut recours télégraphiquement à la chronique du boulevard, à l'événement parisien, au compte rendu des premières représentations.

« Et c'est ainsi que Londres trouve chaque matin dans le *Times* un article sur les choses de Paris, qui ont pour nos voisins d'outre-Manche l'attrait du nouveau sans cesse renouvelé.

« Quoique le *Standard* soit franchement conservateur, ce n'est pas un « organe ». Il a pour rédacteur en chef M. Mudford, qui veille à ce que le journal, sans rien perdre de son influence, conserve son indépendance et son caractère. Le tirage du *Standard* s'élève aujourd'hui à 255,000, sans compter celui de l'*Evening Standard*, qui est le plus répandu des journaux du soir.

« M. Helie Bowes, le très habile correspondant parisien du *Standard*, a été pendant de longues années rédacteur en chef du *Standard* et n'a abandonné ses fonctions à Londres qu'en raison du climat de la Cité.

« Le *Daily News* a un nouveau rédacteur en chef, M. Henry W. Lucy, qui n'est autre que son ancien courriériste parlementaire. On connaît ses articles, si fins, si mordants, sous le titre de « Sous la Pendule » et qui étaient signés : Une des aiguilles.

« M. Lucy est l'auteur de ce spirituel volume : les *Aventures politiques de lord Beaconsfield*. Il collabore au *Daily News* depuis plus de vingt ans. M. J.-R. Robinson est le directeur du *Daily News*, et M. Andrew Lang le principal chroniqueur. La critique dramatique est confiée à M. Moy Thomas.

« Depuis la retraite de M. Frank Hill, le *Daily News* est moins gladstonien, mais il est encore le principal organe des *whigs*. Tandis que le *Daily Chronicle*, de M. Lloyd, est le journal par excellence des radicaux de l'école de M. Bradlaugh, le *Daily Telegraph* continue à être le fidèle organe des tories renforcés.

« M. Edwin Arnold, qui a fait preuve de beaucoup d'esprit dans son livre *Light of Asia*, en montre moins dans ses *leaders* actuels. A la tête de la rédaction du *Daily Telegraph*, tandis que MM. Levi-Lawson en sont les propriétaires, M. Arnold a fait de ce journal l'ennemi de toute idée nouvelle et de tout ce qui n'est pas absolument « anglo-saxon ». Son chauvinisme, lors de la récente controverse anglo-russe, était absolument comique et le *Telegraph* ne perd jamais une occasion de flatter les plus mauvais côtés du caractère anglais.

« M. Georges-Auguste Sala, le brillant chroniqueur et critique d'art, écrit régulièrement dans le *Daily Telegraph*. Il a un aussi grand nombre de lecteurs qui l'admirent, que de détracteurs qui s'acharnent à trouver son style « infect », et son ignorance « crasse ».

« M. Beatty-Kingston est le critique musical du *Daily Telegraph*, et M. C. Scott en est le critique dramatique. Ce dernier est probablement connu de tous nos auteurs dramatiques en raison de l'art avec lequel il sait « adapter » toutes leurs œuvres pour le public londonien. Naturellement, M. Scott est à couteaux tirés avec notre Société des gens de lettres. Le *Daily Telegraph* tire à 265,000. »

Autriche. — *Les manuscrits de Crocodilopolis.* — Les papyrus de Fayoum (collection de l'archiduc Régnier) provenant des fouilles de Crocodilopolis, dans l'Égypte centrale, qui ont occupé les deux sections arabe et égyptienne du congrès international des orientalistes, ont une importance capitale.

Il s'y trouve cinq cents papyrus en écriture de Méros, non encore déchiffrés. La section égyptienne a émis le vœu qu'ils soient publiés incessamment.

Les papyri arabes s'étendent depuis le commencement de l'hégire, au IVe siècle. Les papyrus grecs et latins sont également de la plus haute importance. M. le professeur Harabacek mérite tous nos éloges pour le soin et la patience exemplaire avec lesquels il procède au déroulement de ces papyrus; travail essentiellement délicat, car ces pièces sont restées ensevelies pendant des siècles et sont par conséquent extrêmement fragiles. Il y a là 70,000 pièces écrites sur papyrus, sur parchemin, sur cuir ou sur papier. M. Wiesner, chargé de l'analyse chimique et microscopique des matériaux, a fait la surprenante découverte que le papier de ces manuscrits est fait avec des chiffons, qu'il est collé comme notre papier actuel, et que les anciens manuscrits sur papier de la Bibliothèque de Vienne, datant de 1230, sont de fabrication identique. M. Wiesner en conclut que l'invention du papier appartient aux Arabes et remonte pour le moins au VIIIe siècle de notre ère.

Un livre populaire; I Promessi Spozi. — On peut mesurer le plus ou moins de popularité d'un ouvrage au nombre d'éditions qui en ont été faites et à celui des contrefaçons auxquelles l'ouvrage a donné lieu. C'est ainsi que le célèbre roman de Manzoni, *I Pro-*

messi Sposi, est un des ouvrages les plus populaires du XIXe siècle.

M. Antonio Vismara, dans sa *Bibliografia Manzoniana* (1875), n'énumère pas moins de 118 éditions italiennes des *Promessi Sposi*. Quatre-vingt-treize ont paru en Italie et vingt-cinq à l'étranger, dont vingt à Paris, deux à Leipzig et une à Bruxelles, à Vienne et à Londres.

L'édition originale parut, en 1827, en trois volumes; quelques mois plus tard, il en avait déjà paru sept autres. La plupart des éditions antérieures à l'année 1860 ont été publiées à Florence; après 1860, vingt-neuf nouvelles éditions paraissaient à Milan et deux à Paris.

Quant aux traductions, M. Vismara en compte 54: 19 françaises, 17 allemandes, 10 anglaises et 3 espagnoles. En outre, l'ouvrage a été traduit en russe, en hongrois, en suédois, en hollandais, en grec moderne et en arménien.

Belgique. — *La presse périodique belge en 1885.* — De 1883 à 1885 le nombre des journaux qui se publiaient en Belgique a augmenté de 188, soit de 23 pour 100. — Les 829 journaux qui existaient en 1885 se répartissent, d'après leur périodicité et les matières traitées, de la manière suivante :

	JOURNAUX				
PÉRIODICITÉ.	financiers.	politiques.	agricoles, commerciaux ou industriels.	divers	Ensemble.
Journaux quotidiens.	6	63	2	6	77
Journaux non quotidiens, mais paraissant au moins une fois par semaine.	18	291	57	208	574
Autres périodiques..	3	31	23	121	178
Totaux en 1885.	27	335	82	385	829
— en 1884.	21	392	66	322	801
— en 1883.	19	343	55	224	641

Bruxelles à lui seul comptait 301 journaux dont 24 financiers, 91 politiques et 36 agricoles, commerciaux ou industriels.

États-Unis. — *Les heures de travail de quelques romanciers américains et anglais.* — M. Howells, dit un journal américain, écrit sans interruption de neuf heures du matin à une heure de l'après-midi; mais, une fois sa tâche terminée, il ne reprend plus la plume de la journée. Il produit chaque année deux romans en moyenne et fournit un nombre considérable d'articles aux périodiques. M. Howells corrige avec un soin minutieux ses épreuves et transcrit jusqu'à des chapitres entiers si son premier travail lui semble présenter des lacunes.

M. Henry James se lève de grand matin, et, après avoir pris son café, s'installe dans son bureau et y travaille à la lueur de deux bougies, car à Londres les matinées ne sont pas bien ensoleillées. M. Henry James compose lentement et laborieusement, copiant et recopiant sans cesse pour arrondir et ciseler ses phrases. A neuf heures, il se rend au club pour y prendre son lunch.

M. Samuël L. Clemens, le spirtuel écrivain plus connu sous le pseudonyme de *Mark Twain*, ne travaille presque jamais chez lui; ses récits les plus pétillants d'humour éclosent plus facilement dans la salle de billard. Mark Twain s'est imposé comme règle d'écrire chaque jour un nombre déterminé de pages et si les heures de travail ne suffisent pas à cette tâche quotidienne, il prélève le déficit sur le temps consacré à la formalité du lunch. Il n'est pas de ces écrivains qui sont toujours satisfaits de ce qu'ils viennent de produire. Si, à la deuxième lecture, son travail lui semble incolore ou défectueux, il n'hésite pas à jeter au feu le labeur de toute une journée. Ajoutons cependant qu'il est rare que la première ébauche ne soit pas la bonne.

J.-F. Trowbridge ne compose jamais ses poésies dans le silence du cabinet : c'est pendant de longues promenades sur les rives de l'Hudson ou en laissant flotter son bateau à la dérive que lui viennent ses inspirations les plus heureuses. Il n'est pas rare que M. Trowbridge revienne d'une de ses excursions avec une centaine de vers impeccables qu'il n'a plus que la peine de transcrire sur le papier.

M. George W. Cable, un des romanciers les plus populaires des États-Unis, n'est pas, comme on pourrait le croire, de ces auteurs qui écrivent des pages entières d'un seul jet. Bien au contraire, sa production quotidienne ne dépasse pas une demi-colonne du *World*, soit mille mots à peu près, et pendant des semaines il ne s'occupe que de revoir et polir son travail. Dès neuf heures il se met à l'œuvre et ne quitte pas son bureau avant quatre heures en ne prélevant que le temps tout juste nécessaire pour prendre un léger lunch.

Le poète Whittier est d'une irrégularité déplorable en ce qui concerne ses heures de travail. Il n'écrit que lorsqu'il se sent absolument bien disposé et jamais il ne s'est senti le courage de corriger ou de recopier son manuscrit.

Quant à miss Louisa M. Alcott, elle n'a jamais su ce que c'est qu'un bureau ou un cabinet de travail où l'écrivain aime à se recueillir pour y élaborer posément son roman ou son article de journal.

Un petit coin tranquille, une chaise et un vieil atlas posé sur les genoux en guise de pupitre, c'est tout ce qu'il lui faut pour travailler des heures sans s'arrêter. Miss Alcott mène ordinairement de front une douzaine de romans et nouvelles à la fois, qu'elle termine au gré de sa fantaisie. Il lui arrive d'en oublier un entièrement et de ne le découvrir et achever que plusieurs années après. En moyenne, il ne lui faut pas plus d'un mois pour terminer un roman. Jamais elle ne copie son manuscrit et ne le corrige que rarement.

États-Unis. — *La presse à San Francisco.* — La majorité des commerçants et hommes d'affaires de

San Francisco, dit le *Pacific Printer*, ainsi que leurs employés et comptables peuvent lire et écrire la langue anglaise, et un grand nombre parmi eux sont abonnés aux journaux.

Il y a à San Francisco actuellement quatre journaux publiés régulièrement en caractères chinois. Ils paraissent toutes les semaines et ont une circulation de 2,500 exemplaires.

La plus grande partie de ces journaux est envoyée dans l'intérieur de l'État, à Washington, Colombie anglaise et les îles Sandwich. L'abonnement est de 2 £ 50 par an et 5 £ hors de la ville.

Le plus ancien journal est le *Recorder*, publié par Mun Kee et C°. Il existe depuis dix-huit ans. *L'Oriental* est publié par Wah Kee. Le *Weekly Occidental* est actuellement dans sa quatrième année, et Horn Hiong et C°, les propriétaires, disent que c'est le journal qui a la plus grande circulation.

Il y a 200 abonnés en ville et 800 en province. Chum Schow, son traducteur, a une très bonne instruction en anglais et en chinois. Le journal pour le commerce américain et chinois fut publié par Suey Kee et C°, il y a trois ans. Ses propriétaires voulaient faire une révolution dans les journaux chinois de la ville et engageaient un grand nombre de reporters, etc. Leur bourse, cependant, n'était pas aussi bien remplie que leur tête, et, il y a un an, ils ont fait faillite.

La direction d'un journal chinois comporte ordinairement quatre personnes, savoir : un éditeur, un sub-éditeur, un traducteur et un imprimeur. L'éditeur et le sub-éditeur sont ordinairement les propriétaires. Le traducteur est le premier et le plus important. Son devoir est de rassembler des nouvelles des quartiers chinois et de lire soigneusement les journaux américains quotidiens. De ceux-ci il prend les relevés des marchés, les nouvelles lois, les insultes faites aux Chinois, etc., etc., tout ce qui peut à son avis intéresser ses compatriotes.

Il traduit ces nouvelles en chinois et les donne aux éditeurs pour l'insertion.

Les éditeurs prennent des copies en caractères chinois avec la plume ordinaire de leur pays et avec une encre spécialement préparée sur du papier dit papier de report.

La feuille de ce papier a la même grandeur que la feuille sur laquelle on imprime. Aussitôt que l'éditeur a rempli sa feuille avec les caractères chinois, son travail est terminé, et il donne le papier à l'imprimeur.

Un bon imprimeur imprime suivant leur méthode 400 feuilles par jour. Cinq jours de travail sont exigés pour faire une édition de 1,000 exemplaires.

Les journaux sont imprimés avec une encre noire sur des feuilles simples de papier blanc, excepté au nouvel an chinois, jour où les feuilles sont imprimées ou avec de l'encre rouge ou sur du papier rouge.

Russie. — *Œuvres de Pouchkine.* — Nous avons annoncé dans notre dernière livraison que les œuvres du poète Pouchkine tombaient cette année dans le domaine public et qu'on en préparait une édition populaire.

Ajoutons aujourd'hui que la société Pouchkine saisira cette occasion pour publier une édition digne du grand poète russe. Celles qui ont été publiées jusqu'ici sont peu satisfaisantes, tant au point de vue de la correction du texte qu'en ce qui concerne la distribution des matières.

L'œuvre de Pouchkine se compose principalement d'un poème dans le genre de l'*Arioste*, mais dont les héros sont Russes : *Rouslane et Ludmilla;* d'un charmant poème dans le goût byronien : *Evguéni Onéguine;* d'un drame shakespearien sur l'histoire de Russie : *Boris Godounof;* et de quelques productions dramatiques moins étendues : *Roussalka, le Convive de Pierre, Mozart et Salidri.*

Pouchkine a écrit un grand nombre de poésies lyriques sur les sujets les plus divers et quelques petits romans. La révolte de Pougatchef, le pseudo Pierre III, sous le règne de Catherine II, lui a fourni le thème de *la Fille du Capitaine,* ouvrage très apprécié en Russie.

L'édition définitive des œuvres de Pouchkine formera six volumes; on y respectera autant que possible l'ordre chronologique. L'édition comportera de nombreuses notes historiques et explicatives.

A propos de Pouchkine ajoutons que le lycée impérial de Saint-Pétersbourg célébrait cette année le soixante-quinzième anniversaire de sa fondation. Le lycée fut d'abord établi à Tsarskoe-Sélo et eut comme un des premiers professeurs de langue et de littérature françaises le frère de Marat; bien entendu, ce frère s'empressa de changer de nom. Nombre d'hommes remarquables sont sortis de cet établissement, entre autres le célèbre poète russe.

Pouchkine a aujourd'hui son monument au lycée, non pas une statue, mais un monument littéraire, un musée et un livre.

Dans le musée on a recueilli toutes les reliques qu'on a pu se procurer du célèbre écrivain ainsi qu'une collection de toutes les éditions partielles ou complètes de ses œuvres, les traductions qui en ont été faites et la plupart des articles relatifs à Pouchkine, et ses écrits.

Ce qui a trait à la vie de Pouchkine ne comprend pas moins de 1,551 numéros. Les écrits de Pouchkine édités séparément ou dans des publications périodiques forment 1,075 numéros. Les œuvres complètes de l'écrivain ont été imprimées onze fois. Les articles critiques en russe forment 534 numéros, les traductions et articles en langues étrangères 391; les productions artistiques représentant Pouchkine ou les personnages créés par lui sont au nombre de 958, et le catalogue détaillé du musée forme un volume de plus de 400 pages.

Norvège. — *Le mouvement littéraire en Norvège.* — La littérature norvégienne a bien débuté cette année. M. Henrik Ibsen vient de publier un

drame intitulé *Rosmersholm*, et le romancier Alex. Kielland un nouveau roman, *Sne* (la Neige), dont une traduction paraît en ce moment dans la revue allemande *Deutsche Rundschau*. M. Bjornsterne Bjornson, actuellement à Paris, achève une comédie qui paraîtra sous le titre de *Over Aevne* (Inaccessible), et un roman qui portera probablement le titre de *Paa Guds Veie*.

M. Jonas Lie a sous presse son dernier roman, *Kommandorens Dotre* (les Filles du Commandant), et M. Arne Garborg nous promet une histoire en dialecte rural, *Mannfolk*.



FRANCE

— M. Édouard Blavier, inspecteur général des télégraphes et directeur de l'École supérieure de télégraphie, est mort à Paris le 15 janvier à l'âge de soixante et un ans.

Outre son *Cours de télégraphie* qui fait autorité, il laisse de nombreux mémoires et articles insérés dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences* ou dans les *Annales télégraphiques*, publication qu'il dirigeait depuis quinze ans.

— On annonce la mort, à Nantes, de M. de Bloquel de Croix de Wismes, qui appartenait à l'une des plus anciennes familles de l'Artois. Érudit, archéologue, lettré, aquafortiste, le baron de Wismes était un homme d'une culture aussi variée qu'étendue.

— M. Alphonse de Boissieu, né à Lyon en 1816, est mort en cette ville le 15 janvier dernier. Il avait été élu membre correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1855 et s'était fait remarquer par ses nombreux travaux d'épigraphie et d'histoire.

— M. Julien Daillière, poète angevin, plusieurs fois couronné par l'Académie française, vient de mourir à l'âge de soixante-quatorze ans. Il était l'auteur d'un poème assez connu : *la Guerre d'Orient*. Il a fait représenter un *André Chénier* à l'Odéon et avait écrit pour la Comédie française un drame en vers : *Napoléon et Joséphine* qui fut joué au théâtre de l'Ambigu.

— M. Delcassé, recteur honoraire de l'Académie de Strasbourg, vient de mourir à Paris à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Il était l'auteur de plusieurs recueils et manuels scolaires justement appréciés.

— M. Amédée Hachette, président de la Société historique et archéologique de Château-Thierry, est mort aux environs de cette ville au mois de décembre dernier, à l'âge de soixante-seize ans. Il laisse plusieurs travaux archéologiques.

— M. Hugues, ancien secrétaire de M. Jules Simon, attaché au bureau de la presse au ministère de l'intérieur, est mort à Paris le 5 janvier.

M. Hugues s'était fait connaître par la traduction des œuvres de Dickens.

— M. Lebiez, inspecteur général des ponts et chaussées, auteur de nombreuses publications scientifiques, est mort le mois dernier à Paris.

— M. Joseph-Rose Lemercier, président honoraire de la Chambre syndicale des imprimeurs lithographes, est mort le 22 janvier à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

Il avait été en 1825 un des apprentis de Senefelder, l'inventeur de la lithographie, et il contribua grandement au développement de cet art en France. On lui doit maintes découvertes qui marqueront dans l'histoire de l'imprimerie au XIXe siècle.

Au nombre des œuvres sorties de ses presses, nous mentionnerons *le Livre d'heures d'Anne de Bretagne; l'Opéra; l'Architecture privée; l'Atlas de Saint-Cyr*, etc.

— Le père jésuite Pailloux vient de mourir à Lyon à l'âge de soixante-seize ans.

Le P. Pailloux était un architecte de talent ainsi qu'un archéologue distingué. Il a publié plusieurs ouvrages, dont le plus important est la *Monographie du Temple de Salomon*.

— Le 18 janvier est décédée à Paris Mme Jules Paton, membre de la Société des gens de lettres, auteur de plusieurs romans et d'une pièce de théâtre

intitulée *le Divorce de Sarah Moore*. Elle a signé plusieurs de ses ouvrages du pseudonyme : *Jacques Rozier*.

— Les journaux de Dijon enregistrent le décès du comte Félix-Hyacinthe de Sarcus, ancien officier de cavalerie qui s'était depuis longtemps adonné à la carrière des lettres. Nous citerons du comte de Sarcus : *Études sur la philosophie de l'histoire pendant les quinze premiers siècles des temps modernes; Études sur le développement artistique et littéraire de la société moderne pendant les quinze premiers siècles de l'ère moderne; — Lettres d'un rural.*

— Un des ingénieurs les plus distingués de notre temps est mort à Versailles le 14 janvier. M. Alexandre Surell était né à Bitche en 1813. Entré à l'École polytechnique en 1831, il en sortit dans le corps des ponts et chaussées. Envoyé pour ses débuts dans les Hautes-Alpes, il fut frappé des désastres causés par les torrents qui ravageaient cette partie de la France. Il employa ses loisirs à étudier la question de reboisement et à l'âge de vingt-huit ans, il publia un livre qui est resté classique. Cet ouvrage, couronné par l'Académie des sciences, est encore aujourd'hui consulté. En dernier lieu, M. Surell, qui laisse d'autres écrits spéciaux, faisait partie du conseil d'administration de la Compagnie des chemins de fer du Midi.

— Un personnage assez singulier vient de mourir dans une misérable mansarde de la rue de Charenton : c'était un vieux bonhomme, presque centenaire, nommé Charlemagne Bejot. Ancien avocat, il était devenu anarchiste et avait fondé, pour exposer ses doctrines, un petit journal, la *Controverse*, dont il était l'unique rédacteur et à peu près l'unique lecteur.

Il n'avait pas moins de quatre-vingt douze ans quand il avait entrepris de défendre les idées anarchistes.

ÉTRANGER

Allemagne. — Voici quelques renseignements biographiques sur le compte de M. O. Spamer, dont nous avons annoncé le décès dans notre dernière livraison.

M. Spamer s'était établi libraire en 1847 et s'occupa, un des premiers, de la publication d'ouvrages illustrés destinés à la jeunesse. — La bibliothèque commerciale (*Rothschild's Taschenbuch für Kaufleute*) et les ouvrages spéciaux relatifs à l'architecture (*Schule der Bankunst*) et à l'art de l'ingénieur établirent solidement la réputation de l'éditeur.

Une des grandes entreprises de M. Spamer fut la publication de son *Konversations-Lexikon* illustré dont les premières livraisons parurent en 1868. — Après la guerre de 1870, la maison a édité avec succès un grand nombre d'ouvrages patriotiques.

— M. Klemm, bibliographe allemand des plus distingués, est mort à Dresde au mois de novembre.

— L'Académie des sciences vient d'être informée du décès de l'un de ses correspondants de la section d'anatomie et zoologie, M. Charles-Théodore-Ernest de Siebold, de Munich. Il avait été élu, en 1867, en remplacement de M. de Nordmann et était âgé de quatre-vingt-deux ans.

— La *Revue historique* annonce le décès à Schwerin (Allemagne) de M. Wigger, directeur des archives de Mecklembourg, mort à l'âge de soixante-deux ans. Il avait publié de nombreux travaux historiques parmi lesquels : *Mecklemburgische Annalen bis 1066*. Il avait pris part à la publication du *Mecklemburgisches Urkendenbuch*.

Italie. — Le 26 novembre, est mort à Montechiari M. Joseph Guerzoni, professeur de littérature à l'Université de Padoue. M. Guerzoni, né à Mantoue en 1835, collaborait à plusieurs journaux politiques ou littéraires.

Espagne. — M. Escobar, marquis de Valde-Iglesias, vient de mourir. Il était le directeur de la *Epoca*, l'un des journaux espagnols les plus importants.

Russie. — Un ancien conservateur de la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg, M. von Walter, est décédé en cette ville au mois de décembre.

— On annonce de Varsovie la mort de M. Nikitski, professeur à la Faculté de cette ville.

M. Nikitski, qui occupait la chaire d'histoire, meurt à l'âge de quarante-cinq ans.

Suisse. — La Suisse vient de perdre en M. Édouard Fick un de ses imprimeurs les plus connus qui, à l'exemple de son père, a dignement représenté à Genève le noble art de l'imprimerie et renoué la tradition des Estienne et des de Tournes. — Il a attaché son nom à de vrais chefs-d'œuvre bibliographiques, qui reproduisent avec une science remarquable et une exactitude de fac-similé des éditions rares et des exemplaires uniques du XVIe siècle. — L'édition des œuvres de Bonivard, le traité *Du vray usage de la croix* de Farel, sont des curiosités que les amateurs recherchent toujours. — M. E. Fick a dirigé pendant quelque temps la *Bibliothèque universelle et Revue suisse*, avec M. G. Revilliod, avant qu'elle passât de Genève à Lausanne.

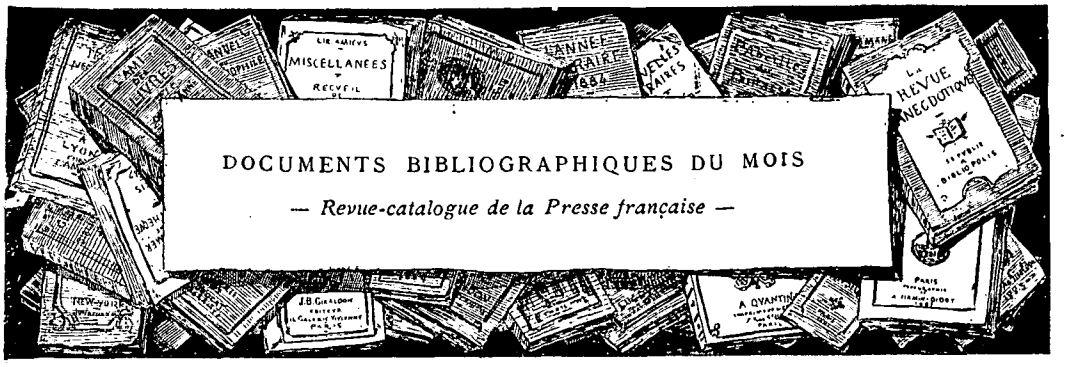

Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

BULLETIN DU BIBLIOPHILE (août-septembre-octobre). — Tamizey de Larroque : Lettres inédites de Gabriel Naudé à Peirescq. — Pierre d'Arc : Bibliographie des ouvrages relatifs à Jeanne d'Arc. — Janmart de Brouillant : Bibliographie des ouvrages relatifs à l'histoire des Elzevier. — Véronique Franco, Henri III et Montaigne. — Les deux de Molyn. — Pierre d'Arc : Bibliographie cynégétique. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE PARIS ET DE L'ILE-DE-FRANCE (septembre-octobre). — Les fiefs de Paris au milieu du XVIe siècle. — Inventaire. — Sommaire des archives de la Chambre syndicale de la librairie et imprimerie de Paris.

CORRESPONDANT (25 décembre). P. Thureau-Dangin : La question d'Orient (1839-1841). — Ch. Alexandre : Madame de Lamartine. — Vicomte d'Avenel : L'ancienne armée française; son organisation et son fonctionnement pendant la guerre de Trente ans. — F. Bouiller : De l'amour de soi et de l'amour des autres. — (10 janvier). L'Allemagne nouvelle. — Abbé Sicard : La Bible et le mouvement de la science historique. — Paul Thureau-Dangin : La question d'Orient. — Ch. Alexandre : Madame de Lamartine. — H. de Parville : Revue des sciences. — COURRIER DE VAUGELAS (31 décembre). — Ce que signifie le proverbe : Un poète a moins souvent la plume à la main qu'un argentier à faire des item. — Le nom de la rue des Jeûneurs. — Madame de Maintenon et la révocation de l'Édit de Nantes.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (18 décembre). — De la répartition des revenus dans divers pays, notamment en France. — Le commerce extérieur de la France pendant les onze premiers mois de 1886. — Le mouvement économique et financier en Allemagne : la Bourse et les conversions; les machines et l'industrie; les assurances et les sociétés de secours mutuels. — Quelques réflexions sur le principe de l'impôt : la capitation et la doctrine de la proportionnalité. — La production du blé et le régime agricole dans l'Inde. — (24 décembre). La crise commerciale et agricole jugée d'après les produits des droits d'enregistrement et de timbre. — Le commerce extérieur de la France pendant les onze premiers mois de 1886. — Le commerce extérieur de l'Angleterre pendant les onze premiers mois de 1886. — Le service militaire et les intérêts économiques en France. — La production du blé dans l'Inde : son avenir probable. — (1er janvier). Les bruits de guerre, la situation des puissances européennes, notamment de la France. — Les projets de réforme de la législation sur les mines. — Le droit de l'inventeur; les périmètres; les redevances. — Le mirage des emplois scolaires et les déclassés de l'instruction. — Le mouvement économique aux États-Unis et au Canada. — (8 janvier) La concurrence de la navigation intérieure et le trafic des chemins de fer. — Les étrangers en France et la concurrence étrangère à l'intérieur. — Statistique industrielle de la Russie. — L'Afrique équatoriale; ses territoires, ses populations, ses ressources. — Le dénombrement de la population en France.

GAZETTE ANECDOTIQUE (31 décembre). — M. Léon Say à l'Académie. — Adresse de l'Académie au duc d'Aumale. — Sainte-Beuve au théâtre. — Un cadavre de cinq millions. — Adolphe Dupuis en Russie. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (janvier). — A. Michel : Le musée de Brunswick. — Ed. Bonnaffé : Études sur le meuble en France au XVIe siècle. — Em. Michel : Gérard ter Boch et sa famille. — G. Bapst : Les diamants de la Couronne; le Sancy et le Miroir du Portugal.

L'HOMME (25 octobre). — Sabatier : De l'éducation des peuples conquis. De l'esprit dans lequel l'éducation doit être tentée. — Docteur Pommerol : Le pèlerinage d'Orcival. — Lafay : Stations préhistoriques dans les environs de Mâcon. — (10 novembre). Sabatier : De l'éducation des peuples conquis. De la nature et de la valeur des divers procédés d'éducation.

INSTRUCTION PUBLIQUE (18 décembre). — A. Chauvin : Du scepticisme de Pascal. — Crouslé : La poétique de Chateaubriand; son influence littéraire. — Pigeonneau : Rapports des colonies françaises et des colonies étrangères. — (24 décembre). Waddington : Histoire de la morale dans l'antiquité. — Petit de Julleville : *Les Maximes* de la Rochefoucauld. — Croiset : Platon et la philosophie grecque. — Baudrillart : *L'Éloquence romaine*, par M. Poiret. — (31 décembre). Chauvin : Le scepticisme de Pascal. — Pigeonneau : Dupleix et La Bourdonnais aux Indes. — Crouslé : Joseph de Maistre et de Bonald. — Abbé de Broglie : Influence de la doctrine révélée sur l'adhésion des croyants. — (8 décembre). F. Bouiller : L'oubli et ses diverses sortes. — Ch. Huit : *Le Phédon*. — Cartault : La poésie latine au 1er siècle de l'ère chrétienne. — Petit de Julleville : *Les Maximes* de la Rochefoucauld. — INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 décembre). — Ex-libris de bibliophiles. — La famille de Ch. Corday. — V. Hugo et l'*Europe littéraire*.

— Un manuscrit de Tite Live. — Eugénie de Guérin et M. Barbey d'Aurevilly. — La marquise de la Caste et Alfred de Musset. — Collaboration conjugale de femmes de lettres. — Bibliographie révolutionnaire départementale. — Errata célèbres. — Vers de Napoléon Ier. — (10 janvier). Portraits de la librairie Poulet-Malassis. — La famille de Charlotte Corday. — Rouget de l'Isle et *la Marseillaise*. — Rois aliénés. — Collaboration conjugale des femmes. — Catalogues de bibliothèques non vendues. — La reliure à l'Exposition de 1878. — Bibliothèque du comte de Plélo. — La folie des gens de lettres au XIXe siècle. — La misère des gens de lettres; lettres de La Harpe au *Journal de Paris* en 1796.

JEUNE FRANCE (décembre). — Aulard : Le centenaire de 1789. — A. Regnard : Étude sur Shakespeare. — C. Pelletan : Léon Valade. — JOURNAL ASIATIQUE (septembre-octobre). — A. Bergaigne : La Samhita primitive du Rig-Veda. — Sauvaire : Matériaux pour servir à l'histoire de la numismatique et de la métrologie musulmanes. — Senart : Étude sur les inscriptions de Piyadasi. — Halévy : L'étoile nommée Kakkabmesri en assyrien. — Amiaud : Une phrase de l inscription d'Echmounazar. — JOURNAL DES ÉCONOMISTES (janvier). — L'année 1886. — Raffalovich : Le renchérissement de l'argent, les conversions en Allemagne. — E. Vignes : L'individu et l'État. — De Molinari : La crise de l'industrie du sucre en Russie. — Inauguration de la statue de Cobden à Stockport. — JOURNAL DES SAVANTS (décembre). — J. Girard : Essai sur l'histoire de la critique chez les Grecs. — Ad. Franck : Victor Cousin et son œuvre. — Dareste : Recherches sur quelques problèmes d'histoire. — Barthélemy Saint-Hilaire : L'Arménie ancienne et sa littérature. — Max Collignon : Voyage archéologique en Lycie et en Carie.

MATINÉES ESPAGNOLES (31 décembre). — De Valmar : Le duc de Rivas, étude critique. — (1er janvier). Lettre de César Cantu à propos de Juarez. — Emilio Castelar : Juarez et le théâtre des Nations. — De Valmar : Le duc de Rivas. — MOLIÉRISTE (janvier). — A. Pauly : Molière et les médecins. — L. Vivier : L'art de Molière. — E. Thoinan, Molière et Lully.

NATURE (18 décembre). — Les entrepôts frigorifiques à refroidissement artificiel. — Incendies spontanés. — Les faux rubis. — Les machines dynamo-électriques à distribution. — Le mont Hékla et le grand geyser d'Islande. — L'enlèvement des neiges dans les grandes villes. — Histoire du vélocipède. Un bicycle à Londres en 1819. — (25 décembre). L'âge des métaux au Mexique. — Machines à vapeur Compound. — La photographie sans objectif. — Mirage par réflexion observé à Madras. — Le liège. — Les cerfs-volants. — La fauconnerie au XIXe siècle. — (1er janvier). La pêche au dauphin dans l'antiquité. — Vitesse de la propagation de l'électricité dans les fils télégraphiques. — Le pavage en fer. — La photographie, la nuit. — Le calendrier perpétuel et la mnémotechnie. — Les monuments mégalithiques en Espagne et en Portugal. — (8 janvier). Le *Pacificateur*, bateau sous-marin américain. — La production des laines en Australie. — Gyroscope collimateur de M. Fleuriais. — Collisions en mer avec des animaux marins. — Nouveau procédé pour la fabrication des métaux alcalins. — Incendies spontanés. — G. Tissandier : Les aérostats militaires et les armées européennes. — Les mains à six doigts. — Méthode d'impression par l'électricité. — La photographie des feux d'artifice. — NOUVELLE REVUE (15 décembre). — Paul Vasili : La Société de Rome. — R. Frary : Le duc Victor de Broglie. — A. Rambaud : Les premiers jours de la Révolution, d'après des papiers inédits. — Docteur Morand : Le péril alcoolique. — H. Chantavoine : Pensées d'automne. — (1er janvier). Guy de Maupassant : Le Vagabond. — P. Vasili : La Société de Rome. — X. : L'État actuel de la politique en Europe. — J. Richepin : Griseries du soir. — Frary et Bourget : Le mouvement intellectuel. — H. Joly : Le droit naturel et la science sociale.

POLYBIBLION (décembre). — Visenot : Récentes publications illustrées. — Comptes rendus d'ouvrages dans les sections de théologie, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique : Nécrologie. — La maison de Jeanne d'Arc. — Les Bibliothèques de New-York. — Questions et réponses.

RECUEIL D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE (1er fasc.). — Inscriptions grecques inédites du Hauran et des régions adjacentes. — Le sceau de Obadyahou, fonctionnaire royal israélite. — Les noms royaux Nabatéens employés comme noms divins. — Le cippe Nabatéen de D'meir et l'introduction en Syrie du calendrier romain combiné avec l'ère des Séleucides. — Mouches et filets. — Deux nouvelles inscriptions phéniciennes de Sidon. — (fasc. 2). L'inscription phénicienne de Ma'soub. — Une inscription phénicienne de Tyr. — Une nouvelle dédicace à Baal-Marcod. — Un nouveau titulus funéraire de Joppé. — Le temple de Baal-Marcod Deir Elkal'a. — Antiquités et inscriptions inédites de Palmyre. — Mané, Thécel, Pharès et le festin de Balthasar. — Ségov, Gomorrhe et Sodome. — REVUE GÉNÉRALE D'ADMINISTRATION (décembre). — Ottenheimer : Des subventions spéciales pour dégradations extraordinaires des chemins. — Paul Feillet : L'assistance publique à Paris. — REVUE ALSACIENNE (décembre). — A. Burck : *Temporis acci*, le Christkindels-Marck. — X. Mossmann : Rosheim et le grand bailliage d'Alsace. — De Neyremand : Le collège de Colmar. — REVUE D'ANTHROPOLOGIE (janvier). — P. Topinard : Carte de la répartition de la couleur des yeux et des cheveux en France. — Collignon : La nomenclature quinaire de l'indice nasal du vivant. — Elie Reclus : Contribution à la sociologie des Australiens. — Docteur Ten Kate : Observations anthropologiques recueillies dans la Guyane et le Venezuela. — De Laponge : La dépopulation de la France. — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (novembre-décembre). — H. Bazin : L'Artémis marseillaise du Musée d'Avignon. — Dieulafoy : Les fouilles de Suse. — De la Blanchère : Histoire de l'épigraphie romaine. — G. Bapst : Le tombeau de saint Denis. — A. Baillet : Sceaux hétéens de la collection Schlumberger. — Deloche : Anneaux et cachets de l'époque mérovingienne. — Müntz : Les monuments antiques de Rome à l'époque de la Renaissance. — Duveau : L'épopée irlandaise; histoire du cochon de Mac Dathô. — REVUE DES ARTS DÉCORATIFS (décembre). — G. Duplessis : Le département des estampes à la Bibliothèque nationale : indication sommaire sur les documents utiles aux artistes industriels : la serrurerie. — Ph. Burty : Les arts décoratifs en Espagne. — Ed. Guillaume : Histoire de l'art et de l'ornement. — REVUE DE BRETAGNE ET D'ANJOU (15 janvier). — Léon Seché : Jules Simon. — Baronne de Rochemont : La légende de Saint-Gildas. — E. Bonnemère : Bertrand d'Ogeron, gentilhomme angevin. — P. Sébillot : L'église abbatiale de Lévon. — Duplais : Rioust de Villaudrey. — REVUE DU CERCLE MILITAIRE (ancien Bulletin de la Réunion des officiers) (11 décembre). — Étude comparée de la puissance du matériel de l'artillerie de campagne et de l'armement de l'infanterie. — *La prochaine guerre franco-allemande* par le colonel von Kœtschau. — (25 décembre). L'organisation des colonnes d'attaque. — De l'emploi de l'imprimerie dans les corps de troupes. — La bataille de Coutras, par Chicot, bouffon de Henri III. — (1er janvier). Rapport du général Berthier sur le fonctionnement du

service d'état-major (armée des Alpes, 1796). — La première expédition de Constantine (novembre 1836). — (8 janvier). Revision des règlements administratifs de l'armée. — Un soldat de l'an VIII, épisode de la bataille de Zurich. — L'origine de l'alliance de la Russie et de la Prusse sous Napoléon Ier. — (15 janvier). Étude du projet de loi organique militaire du ministre de la guerre. — L'Académie militaire de West-Point. — REVUE DES DEUX MONDES (15 décembre). Les missions catholiques en Chine et le protectorat de la France. — E. Renan : Les origines de la Bible ; la loi. — E. Melchior de Vogüé : Les livres russes en France. — E. Lavisse : Études sur l'histoire d'Allemagne. — L'entrée en scène de la papauté. — Moireau : L'Angleterre et l'Islande en 1886. — (1er janvier). C. Rousset : Les commencements d'une conquête ; le gouvernement du maréchal Clauzel. — Lucien Biart : Une page de l'histoire du Mexique ; Dona Marina et Fernand Cortès. — D'Haussonville : L'inconduite. — René de Récy : Glück. — Valbert : La légende de Caspar Hauser. — Brunetière : Jules Sandeau. — REVUE FÉLIBRÉENNE (octobre-novembre). P. Mariéton : Th. Aubanel. — F. Mistral : Paroles dites sur la tombe d'Aubanel. — A. Savina : Le théâtre de Victor Balaguer. — La Félibrée de Ganagobie. — REVUE GÉNÉRALE (15 décembre). Ronceli : Une Parisienne et la jeune fille (*Princesse* et *Jeanne Avril*). — Ch. de Larivière : Scapin à travers les âges. — L'édition nationale des œuvres de Victor Hugo. — (1er janvier). G. Compayré : L'enseignement secondaire et les dernières réformes. — Aruss : Un philologue péruvien, Ricardo Palma. — P. Morel : La réception de M. Léon Say à l'Académie française. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (décembre). Vidal-Lablache : Des rapports entre les populations et le climat sur les bords européens de la Méditerranée. — A. Bardoux : La Société de topographie de France et l'École de géographie. — Drapeyron : De la constitution de la science géographique. — Bour : La topographie appliquée à la colonisation de la côte occidentale de l'Afrique. — Mémoire du chevalier de Razilly au cardinal de Richelieu. — REVUE GÉOGRAPHIQUE INTERNATIONALE (octobre). — G. Renaud : D'Alger à Bône, par Blidah et Constantine. — Alavaill : Les irrigations dans le Roussillon. — G. Renaud : Les habitants de Suriname. — Yves Guyot : Application de l'*Act Torrens* en Tunisie. — Traité de commerce franco-chinois. — Les récents voyages du docteur Ten-Kate à la Guyane hollandaise. — L. Say : Notes sur l'Italie économique ; Crémorne ; la lagune ; Padoue. — (Novembre). Remède à apporter à la situation actuelle des forêts en Algérie. — Bagamoyo (Zanzibar) ; ses transformations et son importance. — H. Coudreau : Les Napé ; l'ancienne nation des Amazones. — De Lanessan : Les expéditions du haut Sénégal et du Niger. — REVUE D'HISTOIRE DIPLOMATIQUE (janvier-février-mars). — Duc de Broglie : Un manifeste diplomatique de Voltaire. — Baron d'Avril : L'Autriche et la Confédération germanique (1850-51). — Rothan : L'alliance de l'Allemagne et de l'Autriche en 1879. — Bikélas : La formation de l'État grec depuis le congrès de Laybach. — E. de Barthélemy : Struensée, d'après les dépêches du ministre de France. — De Maulde : L'extradition au XIVe siècle en Genevois. — Funck-Brentano : Le caractère religieux de la diplomatie au moyen âge. — REVUE HISTORIQUE (janvier-février). — Vicomte d'Avenel : Le clergé français et la liberté de conscience sous Louis XIII. — Gasquet : Le royaume lombard ; ses relations avec l'empire grec et la France. — Baron du Casse : Études sur la correspondance de Napoléon Ier ; ses lacunes. — Bulletin historique. — REVUE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE (novembre). — Ch. Fuster : La villa Médicis des gens de lettres. — Jean Erdic : Autour de la Bulgarie. — Lejeal : Le pessimisme littéraire dans l'antiquité grecque. — Fouquet : Schiller et M. Alex. Dumas fils. — J. Urbain Coste : La jeune école marseillaise. — (Décembre.) E. d'Aubran : Comment j'ai connu George Sand. — I.-P. Clarens : L'autre Voltaire. — Devillers : Nos paysagistes. — REVUE DU MONDE LATIN (janvier). — Costanzo Stella : Le conflit religieux de 1873 au Brésil. — Millio : Le Giandonia piémontais. — Berget : Les câbles électriques et le caoutchouc. — Baronne de Guldencrone : L'Achaïe féodale. — Prince de Cassano : M. Minghetti. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (18 décembre). A. Naquet : Le parlementarisme. — Ch. Bigot : La délégation française aux États-Unis ; notes de voyage. — L'éducation intellectuelle d'après Alexandre-César Chavannes. — Les jeûneurs du XVe siècle. — (25 décembre). A. Naquet : Le parlementarisme. — Léo Quesnel : Les contes et chansons populaires du Brésil. — Hugues Le Roux : *Le Crocodile* de M. Sardou. — (1er janvier). De Crisenoy : Les sous-préfets. — Ch. Bigot : La délégation française aux États-Unis. — *Études littéraires sur le XIXe siècle*, par M. Faguet. — (8 janvier). J. Lemaître : Les femmes de France ; poètes et prosateurs. — Lévy-Bruhl : La psychologie de l'enfant, d'après M. Pérez. — Ch. Bigot. — Notes de voyage aux États-Unis. — Bourdeau : La jeunesse de Henri Heine, d'après M. Louis Ducros. — (15 janvier). Chailley : L'œuvre de P. Bert au Tonkin. — A. Baviñe : Mary Wollstonecraft Godevin d'après de nouveaux documents. — Dietz : Voltaire et Victor Hugo. — Ch. Bigot : Notes de voyage aux États-Unis. — REVUE RÉTROSPECTIVE (nos 59 et 60). — Mémoires inédits de Restif de la Bretonne. — Anecdotes sur Lally-Tollendal. — Complainte sur le siège de Paris. — Abolition des visites du nouvel an. — Un scandale à la Ciotat en 1752. — Comment fut livrée la bataille de Mentana. — (nos 61 et 62). Souvenirs d'un mobile du huitième bataillon de la Seine. — Adresses à la Convention. — REVUE SCIENTIFIQUE (18 décembre). Ch. Vélain : La géologie et la géographie. — Béclard : La Faculté de médecine de Paris en 1885-86. — Le travail psychique et la force chimique. — (25 décembre). Trélat : La salubrité des édifices et des villes. — Janssen : La presse scientifique et la géographie. — De Varigny : Le troisième œil des reptiles, d'après M. Kirschelt. — Labonne : Les tourbières de l'Islande. — (1er janvier). Vulpian : Éloge de Flourens. — Kunstler : La génération alternante chez les vertébrés. — A. Gautier : La pensée. — Scheviedland : La question du latin en Allemagne, d'après M. Mach. — (8 janvier). P. Janet : La physique mathématique et la physique expérimentale. — De Lapparent : Excursion en Bretagne. — Berr : L'enseignement technique au congrès de Bordeaux. — Trouëssart : La fièvre jaune et les inoculations préventives. — REVUE DES TRADITIONS POPULAIRES (décembre). P. Sébillot : Superstitions iconographiques. — Bourchenin : Les jeux à Arcachon. — Docteur Ph. Rey : Une ancienne coutume provençale. — Le Calvez : Les anciens paludiers du pays de Tréguier. — F. Frank : La légende du roi d'Yvetot. — Ortoli : Le poète et la poésie populaire en Corse. —

SPECTATEUR MILITAIRE (1er janvier). — A. de Rochas : Mémoires de la guerre sur les frontières du Dauphiné et de la Savoie de 1742 à 1747 par Brunet, seigneur de l'Argentière. — Brun : Le projet de loi organique militaire du général Boulanger. — Les luttes de la Serbie pour conquérir son indépendance.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

PUBLICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES ÉTRANGÈRES NOUVELLEMENT PARUES

Allemagne. — E. Baldamus : Die deutsche Literatur auf dem Gebiete der Medicin und Pharmacie. — 224 p. in-8°. — Leipzig, J.-C. Hinrichs.

E. Schulze : Systematische Uebersicht der in Zeitschriften, Programmen und Einzelschriften veröffentlichen Aufsätze über Pædagogik (1880-85). — 276 p. in-8°. — Hanovre, Carl Meyer.

Praktisches Handbuch der pædagogischen Literatur. — Systematische Uebersicht der neueren pæd. Literatur, Hilfsmitteln, Lehrbücher, etc. — 96 p. in-8°. — Leipzig, G. Fock. — 0 fr. 50.

Praktisches Handbuch der pædagogischen Literatur. — 96 p. gr. in-8°. — Leipzig, G. Fock. — 0 fr. 50.

Fr. Hofmeister : Handbuch der musikalischen Literatur. — Tome IX, 1880-85. — In-4°, p. 241-360. — Leipzig, Hofmeister. — 10 fr.

R. Keil : Das Gœthe-National-Museum in Weimar. — Weimar, Alex. Huschke. — 64 p. in-8°. — 1 fr. 50.

Musterkatalog für Volksbibliotheken. — 2e éd., 66 p. gr. in-8°. — Leipzig, O. Spamer. — 1 fr. 25.

E. Reichel : Shakespeare-Literatur. — 502 p. gr. in-8°. — Stuttgart, Ad. Bonz.

H. Thomas : Archiv der Pharmacie, Inhalt der Jahrgænge 1858-73. — 393 p. gr. in-8°. — Halle. — 7 fr. 50.

Vierteljahrscatalog aller neuen Erscheinungen im Felde der Literatur in Deutschland. — Leipzig, J.-C. Hinrichs.

R. v. Hanstein : Bibliotheca historico-naturalis. — 36e année, fasc. 1 et 2. 134 p. gr. in-8°. — Gœttingue, Vandenhœk et Ruprecht. — 2 fr.

G. Ruprecht : Bibl. medico-chirurgica. — 40e année, fasc. 1 et 2. 131 p. gr. in-8°. — Gœttingue, Vandenhœk et Ruprecht.

A. Blau : Bibl. philologica. — 39e année, fasc. 1 et 2. 142 p. in-8°. — Vandenhœk et Ruprecht.

O. Taschenberg : Bibl. zoologica (1861-80). — 2e livraison, p. 321-640. — Leipzig, W. Engelmann. — 8 fr. 75.

G. Ruprecht : Bibl. theologica. — 39e année, fasc. 1 et 2. 57 p. in-8°. — Vandenhœk et Ruprecht.

W. Erman : Ueber die von der Central-Commission für wissenschaftliche Landeskunde unternommenen bibliographischen Arbeiten. — 20 p. in-8°. — Berlin, D. Reimer. — 1 fr.

Angleterre. — *Annual reports :* Barrow in Furness, free public library, 1885-86. — 15 p. in-8°.

Westminster, free public libraries, 1885-86; Wolverhampton free public library, 17th. — 8 p. in-fol.

W.-S. Lac-Szyrma : Libraries of Penzance (the library chronicle, nov. 1886).

O. Airy : Books on English history. — 42 p. gr. in-8°. — Londres, Simpkin. — 1 fr. 25.

Borough of Lemington Spa. — Annual library report ; 1885-86. — 8 p. in-4°.

Book-Lore, a monthly magazine of bibliography. — 5e volume, 1er fasc. — Londres, Elliot Stock. — 15 fr.

Burg of Aberdeen : report by the public library committee, 1885-86. — 24 p. in-8°.

J. Ferguson : Bibliographia Paracelsia. — Glasgow (privately printed).

Nottingham Free : list of books for the blind in the Moon and Braille system in the Central Lending library. — 4 p. in-8°.

Order of the classification of Sion College library. — Londres, R. Clay. — 54 p. in-8°.

Rogers Rees : the diversions of a bookworm. — 258 p. in-8°. — Londres, Elliot Stock.

Italie. — C. Arlita : Un codice di rime italiane nella biblioteca nazionale di Parigi. — (Il Bibliofilo, n° 9-10.)

Bibliotheca Apostolica Vaticana. — Codices Palatini atini recensuit et digessit Henr. Stevenson. — Recognovit J.-B. de Rossi. — Praeit commentatio J.-B. de Rossi de origine Bibliothecæ Sedis Apostolicæ. — Tomus I. — Romæ, ex-typographeo vaticano. — CXXXII-327 p. in-4°.

Ad. Cinquini : Andocidis de codicibus qui in bibliotheca Ambrosiana exstant. — Mediolani, ex offic. Al. Pirolæ. — 15 p. in-8°.

Inventario dei libri stampati Palatino-Vaticani, edito da Enr. Stevenson. — Vol. I : libri ebraici. — Vol. II : libri tedeschi. — In-4°. — Roma, typ. vaticana.

G. Ravelli : Ricordi bibliografici dei componimenti editi ed inediti del poeta B.-P. Ruggeri da Stabello : poesie edite. — 60 p. in-8°. — Bergamo, tip. Fagnani e Galeazii.

Gius. Salvioli : I libri giuridici nelle biblioteche mediævali ; notizia. — 4 p. in-8°. — Citta di Castello, tip. S. Lapi.

Indici e Cataloghi, IV. — I Codici Palatini della R. biblioteca nazionale centrale di Firenze. — Vol. I, fasc. 4, p. 241-320. — Roma, Ministero della pubblica Istruzione.

L. Ravignani : Il cholera nei libri : saggio bibliografico. — 14 p. in-4°. — Verone, G. Crant.

Autriche. — Hurter : Nomenclator literarius recentioris theologiæ catholicæ theologos exhibens, qui inde a conci-

lio Tridentino floruerunt; ætate, natione, disciplinis distinctos. — Tomus III, fasc. 4, 5. — In-8°, p. 735-1285. — Innsbruck, Wagner. — 11 fr.

L. Mohr : Die Jubelfeste der Buchdruckerkunst und ihre Literatur. — 107 p. in-8°. — Vienne, C. Græser. — 2 fr. 50.

Suède. — *Handlingar*, Kongl. Bibliotekets Arsberættelse för ar 1885. — B. Lundstedt. Svenska tidningar och tidskrifter utgifna inom Nord-Amerikas stater. — Bibliografisk Oversigt. — 53 p. in-8°. — Stockholm. — 3 fr.

États-Unis. — J. Chester et A. Todd : U. S. Artillery School at Fort Monroe. — Analytical catalogue of the professional library. — 341 p. — Washington.

Wilb. Eames : A list of editions of Ptolemy's geography, 1475-1730. — 45 p. in-8°. — New-York.

Smithsonian Institution : Price list of publications of the S. J. October 1886. — 25 p. in-8°. — Washington, Sm. Inst.

Harvard University bulletin edited by Justin Winsor. — Vol. IV, n° 35, gr. in-8°. — (The Kohl collections of maps, the Dante collections of the Harvard College and Boston public libraries; accessions to the libraries.)

New. Hampshire, Secretary of State. — Index to the laws of N. Hampshire (1679-1833). — 594 p. in-8°.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES
ET COMPTES RENDUS D'OUVRAGES FRANÇAIS

Allemagne. — *Archiv für Geschichte des deutschen Buchhandels.*

Neue Folge. — 277 p. in-8°. — Zum Gesellschaftsbetrieb im Druckgewerbe. — Fœrderung des ältesten Buchhandels durch die Stadtbehærden. — Geschichte der Buchdrucker und Buchhændler Erfurts im 15-17 Jahrhundert.

Centralblatt für Bibliothekswesen.

Décembre : C. Boysen und E. Lohmeyer : Zwei hessische Bibliothekare. — Johann von Lambsheim, von Falk.

Janvier : P. Gabriel Meyer : Verzeichniss der Handschriftencataloge der Schweizerischen Bibliotheken. — F. Schnorr von Carolsfeld : Die Schulprogramme und die Bibliotheken. — Victor Chauvin : la grammaire hébraïque de Clénard Cleynærts).

Deutsche Buchhandler-Akademie.

Tome III, n° 12. — Briefe über die deutsche Rechtschreibung. — Die Buchdruckerkunst in Portugal. — Literatur und Buchmacherei.

Deutsche Rundschau.

Janvier : Lady Blennerhassett : Die Doctrinære (à propos des « Souvenirs » du duc de Broglie). Iwan Turgeniefs-Briefe.

Die Grenzboten.

N° 41-42. — Dichterfreundinnen : Charlotte v. Stein.

N° 43. — Die Briefe Turgeniefs.

N° 44. — Die Ziele der Reform des hœheren Schulwesens.

N° 49. — Deutsche Literatur in Frankreich. — Neue Theaterstücke. — Phantasiearmuth und Illustrationswuth.

Deutsche Revue.

Décembre : Erinnerungen aus dem Leben W. von Hillern. — Jeanne Græfin Dubarry.

Janvier : Aus den Tagebüchern Riemers, des vertrauten Freundes von Gœthe. — L. Büchner : Der Freidenker auf dem Kaiserthron. — G. Weber : Die moralische Bedeutung des Heidelberger Jubelfestes.

Neuer Anzeiger für Bibliographie und Bibliothekswissenschaft.

Septembre 1886 : Das Darmstædter Exemplar des Brevarium Moguntinum 1457. — Ein Beitrag zu E. Dannappels Literatur der Salzburger Emigration.

Angleterre. — *The Academy.*

18 décembre : A. Arnold : Hayward's correspondence. — J. Taylor : Syrian stone-lore.

25 décembre : E.-H. Plumptre : The commedia and canzoziere of Dante Alighieri.

1er janvier : Alfred Tennyson : Locksley Hall sixty years after. — Life of Henry W. Longfellow.

The Athenæum.

11 décembre : Dowden's life of Shelley. — J. Wills : Persia as it is. — M. Burrows : The family of Brocas of Beaurepaire.

18 décembre : The Hayward's correspondence. — The hebrew manuscripts at the Bodleian. — Mary Stuart's early life.

25 décembre : Fyffe's history of modern Europe. — Lord Carnarvon's translation of the Odyssey. — Recollections of A. Lincoln. — The records of Cluny.

1er janvier : Continental literature in 1886. — The laureate's new volume. — A tour in France before the revolution. — Blackwood's Edinburgh Magazine.

Janvier : Mr. Hayward and his litters. — The Scotland of Mary Stuart. — In Maga's library : the old saloon.

Book-Lore.

Décembre : The book trade in the dark ages. — The vagaries of book-buyers. — The repentance of R. Green. — The librarian and his office. — A page on classification.

Janvier : Some famous records. — The legend of the cross. — Grangerizing. — Water-marks on paper. — A golden mirrour. — The first Cambridge printer. — Artistic book-covers.

The Contemporary Review.

7 janvier : Mme Juliette Adam : Paul Bert's science in politics. — Frank T. Marzials : Zola as a critic. — Helen M'Kerlie : The lower education of women.

The Gentleman's magazine.

5 janvier : Kate Seymour. — Paganism in England. — Vaucanson. — Some recollections of the princess's theatre.

Macmillan's magazine.

Janvier : The letters of Charles Lamb. — Dostoïewsky and his work.

The National Review.

Janvier : R.-F.-D. Palgrave : Carlyle's Cromwell's letters. — W.-J. Courthope : Thoughts on Dowden's life of Shelley. — M. Dyneley : Locksley Hall and Liberalism. — Mrs. A.-C. Kennard : The Rachel. — Crémieux Correspondence. — Alfred Austin : « Owen Meredith », earl of Lytton.

The Nineteenth Century.

Janvier : W.-E. Gladstone : Locksley Hall and the Jubilee. — John Morley : The government of Ireland. — Algernon Charles Swinburne : Thomas Dekker.

The Quarterly Review.

Janvier : Lord Shaftesbury's life and work. — The University of London. — Naucratis and the Greeks in ancient Egypt. — The pictorial arts of Japan. — Colonel's Yule's anglo-indian glossary. — A School of english literature.

The Saturday Review.

18 décembre : G. Larroumet : La Comédie de Molière.

25 décembre : E. Cosquin : Contes populaires de Lorraine.

Temple Bar.

Janvier : Lady Duff Gordon. — Some recollections of Ch. Stuart Caverley.

Suisse. — *Lecture.*

Janvier : La poésie en 1886. — Vieilles chansons. — Essai d'histoire de l'art. — Sorcellerie. — L'hypnotisme. — Topffer.

Bibliothèque Universelle et Revue Suisse.

Janvier : Les Vanderbilt et leur fortune. — Les expériences d'un maître d'école allemand. — Eugène Rambert, Souvenirs personnels.

Italie. — *Nuova Antologia.*

16 décembre : R. Bonghi : Marco Minghetti. — E. Nencioni : Le letture su gli erpi. — L.-A. Ferrai : Margherita di Navara e Madama d'Etampes. — O. Marucchi : Le antiche e le moderne trasformazioni di Roma (fine).

1er janvier : Giosue Carducci : La sacra di Enrico Quinto. — E. Panzacchi : Ernesto Renan drammaturgo. — G. Rovetta : Le lacrime del promisso. — F. Martini : L'Oriolo, novella. — F. D'Arcois : I teatri di musica nel 1886.

Revue internationale.

10 janvier : R. Bonghi : M. Minghetti, la papauté et l'Italie. — Maxime du Camp : Souvenirs de Montanelli. — Benjamin Constant : Journal intime.

États-Unis. — *The Atlantic Monthly.*

Janvier : Marginal notes from the library of a mathematician. — The Saloon in Society. — Frederic the Great and Madame de Pompadour. — A literary worthy : Richard Steele.

The Forum.

Décembre : An interviewer on interviewing.

Janvier : Literary Log-rolling.

The library journal.

Octobre : Catalogue of the illustrations and plans of library buildings in the Boston public library.

Novembre : Memories among English librarians. — A classification of Shakespeareana.

Décembre : A dozen desultory denunciations of the dictionary catalogue, with a theory of cataloguing. — Trial bibliography of G.-P. Marsh. — Library extension association. — A free public library in New-York.

Lippincott's monthly magazine.

Janvier : Walt Wiltman : My book and I. — Statesman and novelist. — The dilemma of the nineteenth century (poem) by Rose Elizabeth Cleveland. — Barrett Wendell : Social life at Harvard. — Edgar Fawcett : Should critics be gentlemen ?

Magazine of american history.

Janvier : A group of pre-revolutionary editors. — Beginnings of Journalism in America.

H.-H. Richardson : Views of libraries : Woburn, Billings, Burlington, North Easton, etc. (*American Architect,* n° de septembre.)

Librairies : Interior of the library of St Thomas' hospital, London. — (*Graphic, 2 oct.*)

Id. : Marlborough College. — (*Graphic, 2 oct.*)

Id. : Sion College library. — (*Illustr. Lond. News, 9 oct.*)

Id. : Cape town library. (*Graphic, 30 oct.*)

NOUVEAUX JOURNAUX.

Angleterre. — Le premier numéro de *Scribner's Magazine* dont on annonçait la publication depuis des mois vient de paraître. — Ce premier fascicule contient un article de M. E.-B. Washburne intitulé *Reminiscences of the Siege and Commune of Paris* avec les portraits de Gambetta, Jules Favre, Jules Simon, Garnier-Pagès et des fac-similés de pièces importantes. — L'article *Glimpses of the diaries of Gouverneur Morris* décrit la vie à Paris à l'époque de la révolution.

— Les deux revues *The Congregationalist* et *The British Quarterly* se sont fusionnées et paraîtront désormais réunies sous le titre *The Congregationalist.* — Londres, Fisher Unwin.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 décembre 1886 au 15 janvier 1887)

DÉBATS. Décembre : 21. H. Chantavoine : Romans et romanciers. — Janvier : 4. *Le vandalisme révolutionnaire*, par È. Despois. Le Comité des travaux historiques et scientifiques. 5. Topffer, d'après ses récents biographes. 6. Le spiritisme. 7. L. Carrau : *L'enfant de trois à sept ans*, par Pérès. 14. *Une ambassade française en Orient sous Louis XIV*, par M. A. Vandal.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE. Décembre : 16. P. Ginisty : Sacher-Masoch. — Janvier : 7. La folie héréditaire. 8. Gustave Flaubert. 10. *L'exil en Sibérie*, par Stepniak. Physionomie de la bohème, Jules Trapadoux. 15. Un monologue de 1635 imité par Molière.

ÉCHO DE PARIS. Décembre : 26-27. Victorien Sardou.

ÉVÉNEMENT. Décembre : 28. M. Zola et son roman *la Terre*.

FIGARO. Décembre : 19. Sacher-Masoch. 27. Inventaire de fin d'année (Revue littéraire). 29. La misère littéraire. 30. Caliban : Littérature enfantine. — Janvier : 5. Al. Weill : La famille de Henri Heine. 15. L'hygiène des gens de lettres. — La mâchoire de Molière.

FRANÇAIS. Décembre : 24. Les bourgeois d'autrefois. 30. *Les dessous de l'histoire*, par Houyn de Tranchère. 31. La bourgeoisie française de 1789 à 1848. — Janvier : 1. La date de la création de l'homme est-elle fixée par la Bible. 2. Le 247e anniversaire de la naissance de Racine. 4. La France jugée par l'Allemagne. 6. L'origine des Français. 7. Les sentiments moraux au XVIe siècle. 8. Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France. 9. *Contre le flot*, par Claveau. 12. *Histoire politique de la France*, par C. de Loisne. 14. *Chroniques des élections à l'Académie française*, par A. Rouxel. — *Études sur les misères de l'Anjou aux XVe et XVIe siècles*, par Joubert. 15. Le protestantisme contemporain.

GAULOIS. Janvier : 6. A. Houssaye : Listz et Alfred de Musset. 7. Un monument à Gustave Flaubert. 14. Le testament de Henri Heine.

GAZETTE DE FRANCE. Décembre : 25. de Pontmartin : *La Renaissance religieuse en France*, par Lefébure. 31. *Le Roman d'un grand-duc*, par Alfanassi. — Janvier : 2-3. *Les Civilisations de l'Inde*, par le Dr Le Bon. 4. Paris qui souffre. 5. Les pastorales en Provence. 9. Le camp de Jalès. 12. Racot : *Mme de Lamartine*, par Ch. Alexandre. — De l'analyse des thèses historiques. 15. *Le Drapeau*, par J. Claretie. — *L'Amour du drapeau*, par P. Vernier.

INTRANSIGEANT. Janvier : Danton émigré.

JUSTICE. Décembre : 22. La femme au XVIIIe siècle. 27. Le meurtre de Bassville. — Janvier : 4. Jean Richepin. 10. Histoire de la Révolution française dans le département des Pyrénées-Orientales.

LIBERTÉ. Décembre : 18. M. Léon Say à l'Académie française.

MONDE. Décembre : 23. *Histoire de l'Église*, par l'abbé Darras. 30. *La Ligue et les Papes*, par le baron de l'Epinois. — Janvier : 1. Les Saints Évangiles. 5. Le Code de la Chine. 6. Poésies d'Alfred de Vigny.

MONITEUR UNIVERSEL. Décembre : 31. Les mémoires du comte de Beust. — Janvier : 4. La Minerve du château de Chantilly. 5. O. de Vallée : Jules Simon et Michelet. 7. V. Fournel : *Bibliographie parisienne*, par P. Lacombe. 8. Descartes : Les méditations.

NATIONAL. Janvier : 6. Tennyson. 10. Le musée Carnavalet.

PARIS. Décembre : 16. *Le Calvaire*, par O. Mirbeau. — Janvier : 4. Le Collège de France.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Décembre : 16. Une biographie de Molière. 18. Les jeûneurs. 19. *La femme au XVIIIe siècle*, par E. et J. de Goncourt. 20. Topffer. 24. A propos du *Calvaire* de M. Mirbeau. 27. La grande guerre navale de 1802, d'après une publication récente. 30. Racine et Victor Hugo. 31. *Le Lion amoureux*. — Janvier : 2-3. A. Theuriet : Sully Prudhomme. — De Ronchaud : *Histoire des Grecs*, par Ménard. 7. Un Anglais en France avant la Révolution. — L'enseignement du droit dans les facultés catholiques. 10. E. des Essarts : Le vrai et le faux Regnier.

SIÈCLE. Janvier : 5. H. Havard : La femme au XVIIIe siècle, par E. et J. de Goncourt. 7. James Demoutry.

SOIR. Janvier : 4. Lamartine.

SOLEIL. Décembre : 23. Un livre à l'index : *Les reines de France*, par Mme Celliez. — Janvier : 2. *Paris qui souffre*. — *La basse geôle du Grand-Châtelet*, par A. Guillot. 10. *Récit des temps mérovingiens*, par A. Thierry.

TEMPS. Décembre : 18. M. Léon Say à l'Académie française. 22-23-24. L'expédition du baron de Rullecourt. — Souvenirs de Jersey. 27. Topffer, par A. Blondel. 28-29. Une page de la jeunesse de Cavour. 30. Le *Cercle* de Poinsinet. — Une page inédite de Byron sur Mme de Staël. — Janvier : 1-4. A. Dreyfus : Le théâtre de société. 5. Gladstone et Tennyson. — Leone Leoni et Pompeo Leoni à propos d'un livre récent. 6. Lettres d'amour de Carlyle. — La duchesse de Valentinois, femme de César Borgia. 7. E. Scherer : Le grand Condé.

UNIVERS. Décembre : 22-26-27. De Montréal à Washington. 23. L'art flamand primitif. 28. E. Biré : M. Renan. — Janvier : 9. Le journal d'A. Lenoir. 11. E. Biré : M. de Courcy. 13. P. Allard : Histoire des persécutions de l'Église. 15. Œuvres de Dom Prosper Guéranger.

VOLTAIRE. Décembre : 17. Le monument de Flaubert. 30. *Le Lion amoureux*.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

— Procès de presse, de propriété littéraire et de librairie —

Belgique.

—

Publication révolutionnaire.

M. Defuisseaux et le « Catéchisme du peuple ».

— La cour de Bruxelles a condamné le citoyen Defuisseaux, l'auteur du *Catéchisme du peuple*, à quatre ans de prison et 1,000 francs d'amende; M. Mahen, imprimeur, et M. Dewit, auteur de la traduction de l'ouvrage en flamand, à deux mois d'emprisonnement et 500 francs d'amende.

Etats-Unis.

Jurisprudence.

— Les auteurs et éditeurs français qui entrent en relations avec des éditeurs américains feront bien de prendre note d'un jugement récent d'un juge des États-Unis. D'après ce jugement, aucun éditeur américain n'est tenu de publier une œuvre en un volume spécial, si cela n'a pas été stipulé expressément dans le contrat; au contraire, il a toute liberté d'y ajouter un supplément, auquel il attribue une influence favorable pour la vente de ses articles d'éditions, de manière que, par exemple, un livre de philosophie morale, de critique, etc., pourrait être accompagné du *Nabab* de Daudet, sans que l'éditeur du premier ouvrage ait droit de réclamer.



L'Administrateur-Gérant : A. SAUPHAR.

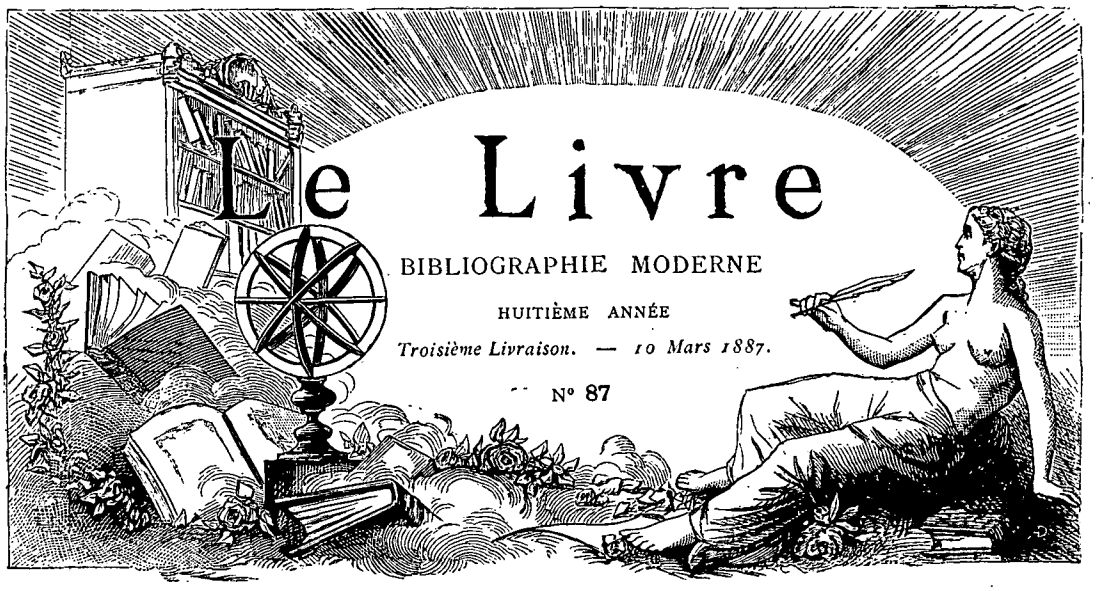

L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Causons gravure, par Octave Uzanne. — **Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Histoire. — Beaux-Arts. — Gazette bibliographique. — Dooument bibliographiques, etc.**

CAUSONS GRAVURE

Une encyclopédie des graveurs de ce temps. — Henri Béraldi : portrait à la plume. — Le catalogue accordéon. — Le Procédé Béraldi. — L'argot de la gravure. — La cuisine de l'eau-forte. — Les papiers d'épreuves. — Une physiologie à faire sur le graveur de ce temps. — L'estampe partout où la vie à l'estampe. — Chéret, le Véronèse des murailles. — Les trois âges de la gravure. — Félix Buhot et Félicien Rops. — La lithographie enterrée. — Réhabilitons l'héliogravure.

On a récemment publié de nombreux ouvrages sur la gravure, son histoire et ses divers procédés. Le vicomte Henri Delaborde, M. Alfred de Lostalot, Gustave Bourcard, le baron Roger Portalis, et bien d'autres que j'oublie, ont écrit des ouvrages intéressants et très utiles à divers points de vue sur ce grand art d'interprétation et de vulgarisation. Il nous manquait encore néanmoins à nous autres collectionneurs, catalogueurs, névrosés d'*iconofolie*, une œuvre spéciale, conçue par l'un des nôtres et faite à l'image de notre toquade; un livre documenté, sérieux, bien que relevé d'humour, une encyclopédie des graveurs de ce temps. — Henri Béraldi est venu satisfaire à ce desideratum, et le malin panégyriste de la Bibliothèque Paillet, le fin metteur en lumière de *Mes estampes* a entrepris, avec une grâce extrême, de mener à bonne fin cette publication colossale d'un véritable dictionnaire des graveurs du XIXe siècle, devant servir de guide aux amateurs d'estampes modernes[1].

Un tel travail aurait fait frémir par sa hardiesse, en des temps moins productifs cependant, les Abraham Bosse, les Caylus, les Bazan, les Adam Bartsch, les Joubert, les Robert Duménil et les Prosper de Baudicourt; le vieux papa Am-

1. *Les Graveurs du* XIXe *siècle, guide de l'amateur d'estampes modernes*, par Henri Béraldi. In-8°, 6 livraisons (A à G) parues — Paris, L. Conquet, éditeur.

broise-Firmin Didot, très compétent sur la question, aurait regardé avec un œil d'aliéniste le téméraire qui serait venu lui proposer l'édition de ce formidable catalogue ; mais Béraldi n'est point allé quêter l'appui d'aucun éditeur, il a voulu élever ce monument *ex labore et sumptibus suis;* très fier, très patient, très audacieux, il ne s'est pas aveuglé sur les difficultés de son œuvre ; il a laissé de côté les conseilleurs, les timorés, les indécis, et il est parti en guerre avec la belle devise de Charles-Quint : *Le temps et moi contre tous.*

Ne vous ai-je point présenté Henri Béraldi ? Quel incroyable oubli !... Messieurs, permettez-moi... ;

« Henri Béraldi, chevalier de la Légion d'honneur, services exceptionnels — ne pas confondre avec l'*Indépendance belge*, — jeune... naviguant sur le vaisseau amiral, vers le cap de quarantaine, élégant, svelte : mine d'officier d'état-major, dessiné par Detaille (gravure de Bracquemont) ; moustache finement burinée, bouche ironiquement retroussée à la pointe sèche, œil froid ne s'animant qu'au contact de la « belle épreuve », allure calme, très correcte, flegmatique, une véritable apparence d'inquisiteur d'*États;* peu bavard, quoique très disert, aimable sans affectation ; l'esprit à la cantonade et le regard toujours au guet — sincère comme un acier de *Keepsake,* sans truquage ni *caches ;* mordant comme l'eau-forte à l'occasion, mais conciliant comme le brunissoir, s'il devine qu'il est allé trop loin. Au demeurant, le gentleman iconophile dans sa fleur et sa quintessence et le plus habile homme du monde dans la Timocratie de l'Estampe.

De plus, messieurs, le *pur des purs;* n'admettant ni compromissions ni transactions. Si vous le mettez en communion avec un livre curieux ou une vignette de valeur, incapable de murmurer des éloges à la guimauve ; très carré, déclarant sans ambages : *c'est parfait !* ou bien : *c'est infect !* murmurant en petit comité : *Ce livre est d'un bat !* ou bien : *Cette gravure est rien mouche !* avec une conviction écrasante ; tout cela dans une gamme de distinction rare, sans éclat bien qu'avec passion, car rien n'échappe à cet œil janséniste. — En *Icono-bibliophilie,* c'est le plus impitoyable intransigeant du beau. — Tel est Béraldi, et, ce qui nous déroute, c'est qu'en ses notes, ses sous-notes et ses miscellanées catalographiques il se montre plus lunatique que le Cousin Jacques, paradoxal comme un Gautier, fantaisiste et épigrammatique non moins que feu Roqueplan, de boulevardière mémoire.

C'est donc à ce singulier physiologiste-catalographe que nous devons *les Graveurs du* XIXe *siècle,* et cette œuvre énorme, il semble la conduire sans fatigue avec brio comme une figure de cotillon. Six livraisons, six volumes en quelque sorte, ont déjà paru depuis dix-huit mois, six gros fascicules qui se lisent, qui se dévorent malgré la traditionnelle réputation de sécheresse de ces travaux d'inventaires.

C'est que Béraldi sait entrelarder toutes ces nomenclatures d'estampes de son humoristique personnalité ; il les truffede bon et bel esprit, il les épice des saillies de ses étonnantes annotations ; à propos d'un nom, d'un mot, il bat la campagne selon son caprice et nous entraîne à sa suite, bon gré mal gré, comme des écoliers en rupture de ban ; puis il nous ramène à l'étude et semble nous dire : « maintenant, mes amis, reprenons la série des œuvres gravés de M. X. ou Z., » tandis que las de nous distraire, nous reprenons le collier... pour refiler ensuite plus loin, avec l'incohérent et diabolique professeur.

***

Le but que s'est proposé dans ce travail Henri Béraldi, c'est d'établir le recensement des graveurs du XIXe siècle, et de nous donner un répertoire consciencieux de leurs divers travaux, et cela sous forme de tableaux synoptiques, afin de faciliter la tâche des collectionneurs et des critiques à venir. Un catalogue, à vrai dire, avec appréciations très succinctes du mérite de l'artiste, biographies concises et listes d'estampes aussi complètes que possible. Cette compilation de notes semble un jeu d'enfant au premier venu ; mais pour qui connaît la matière, c'est le plus horrible casse-tête chinois qui puisse être inventé. Il ne s'agit pas seulement en effet de dresser la liste considérable des graveurs de ce siècle, tant graveurs sur bois, que lithographes, burinistes, pointe-séchistes, aquafortistes et *eaufortiers,* aquatintistes, hommes du cuivre et de l'acier. Encore faut-il ne pas accueillir que les gens du métier, faire place aux amateurs, aux essayistes, aux peintres qui se sont interprétés eux-mêmes, aux littérateurs-graveurs, tels que Hugo, les de Goncourt et quelques autres, en un mot, faire la levée enmasse de tous ceux qui, par fantaisie ou profession, ont laissé circuler des estampes dans notre société et ont manié plus ou moins habilement la pointe ou le burin.

L'intrépide Béraldi ne s'est pas dérobé un seul instant aux clauses ardues de ce cahier des charges. Il est parti bravement du pied droit, non en critique d'art, mais en amateur et en curieux ; il a pris, il en convient lui-même, les artistes tels qu'ils sont, non comme on s'imagine qu'ils devraient être, ne leur demandant que ce qu'ils

font et se tenant pour satisfait, s'ils le font bien ; il a acquis, chemin faisant, la certitude que le temps présent n'est en rien inférieur au temps d'autrefois, et son œuvre a le grand mérite d'en fournir la preuve, tant pour ce qui regarde le commerce des estampes, que pour ce qui touche à l'illustration des principaux beaux livres du siècle.

Je puis dire en outre, — et il s'en doute bien, le rusé ! — que ce laborieux iconographe est l'inventeur d'un genre qu'il peut patenter, celui du *Catalogue compensateur* ou du *Catalogue accordéon ;* catalogue tout à fait spécial S. G. D. G., d'une souplesse et d'une flexibilité inouïe, en ce sens qu'on le développe et raccourcit à volonté, non pas suivant le nombre des pièces gravées, mais selon la valeur réelle de chaque artiste. Béraldi apporte ici ses qualités de sincérité tranchante, il juge et exécute du *tic au tac.* Un tel,... grand talent, bien que n'ayant gravé que vingt planches : six pages à ce maître ; tel autre, tempérament médiocre, bien qu'ayant gratté huit cents bois ou cuivres, sera placé au même niveau que le premier, pour la place accordée.

Cette manière de procéder est conforme à l'équité ; aussi, ce qui distingue les *graveurs,* c'est que le *Catalogue raisonné* s'y trouve heureusement remplacé par le *Catalogue raisonnable.* Le nom de chaque artiste est placé, sous forme de dictionnaire, en capitales grasses ; l'état civil suit aussitôt, puis vient la caractéristique du talent, une légère appréciation ; enfin, un coup d'œil sur l'ensemble de la production, et en queue (texte petit œil), la nomenclature rigide de l'œuvre ; cela est net, exact, marmoréen. Comme il faut des soupapes fantaisistes à ce métier de dresseur de procès-verbaux artistiques, Béraldi s'est réservé les sous-sols de son livre... Une boutade lui vient-elle au cours de son travail... V'lan, une note, une longue note qui part en fusée, qui s'étend en gerbe, qui pétarade joyeusement en caractères minuscules dans la cave de son grave monument ; ces délicieux bas-reliefs ne sont pas l'une des moindres originalités de ces catalectes de la gravure.

***

Les *fulminates Béraldiques,* ai-je dit, éclatent à la moindre pression et dès qu'ils se trouvent en contact avec une idée vivante dans le domaine des livres ou de l'estampe. Ils détonent à propos du *burinisme* ou de *l'aquafortisme,* ils fulgurent à l'approche de la *belle épreuve* gravée, ils grondent et font explosion à l'occasion « de la qualité du papier moderne », ils ratent un peu à mon avis, au sujet de *l'héliogravure ;* mais ils sont vibrants, saccadés, pétillants aux appels des « vignettes romantiques », du jargon des bibliophiles, ou de « l'horreur du caractère elzévirien » ; ils se glissent partout au tournant du feuillet, semés au hasard, et ils partent à point ; ce sont des chefs-d'œuvre de pyrotechnie qui réjouiront pendant longtemps bibliophiles et iconophiles, car de leurs explosions se dégagent le bon sens, l'esprit pratique, la verve et l'ironie la plus fine.

Dans ce *Béraldiana,* on nous débine tous les trucs de la gravure et de l'édition avec une malice si rare, que Paul Eudel ne pourrait crier à la contrefaçon ; on nous montre toutes les petites misères du métier, on nous révèle toutes les cocasseries iconographiques, on nous instruit, on nous amuse, on nous charme ; mais il est juste d'ajouter qu'il faut être un peu « du bâtiment », pour s'esbaudir comme il convient à ces délirantes bagatelles de la porte, et qu'en dehors d'une certaine zone d'amateurs et d'artistes, ces annotations, qui embaument pour nous le jargon d'une province à part, seraient totalement incomprises comme des nouvelles à la main de Honolulu.

Car il existe un argot de la gravure et de la taille-douce, comme il y a un *argot des typographes ;* mais ce langage pittoresque n'a pas encore trouvé son *Boutmy,* et c'est regrettable ; un profane, qui entendrait causer deux aquafortistes ou taille-douciers, resterait bouche bée ; il ne saisirait rien à toutes ces terminologies qu'il croirait licencieuses : *très blonde, un peu engraissée, retroussée, noire, vaporeuse, molle, grasse, soutenue, vigoureuse, cuisinée,* sans compter les : *ça fout le camp, il y a de la barbe, mal mordu, égratigné, léché, intaillé, il n'y a rien dessus ;* on penserait ouïr comme un vague écho sadique de la *Philosophie dans le boudoir.*

C'est que l'art du graveur et du taille-doucier exige toute une cuisine compliquée, toute une alchimie incroyable ; chacun y apporte sa manière et sa manie, sa toquade et ses procédés, son dada et son secret ; quelques chercheurs, comme Félicien Rops ou Félix Buhot, sont littéralement hantés par la recherche des vernis mous, des *grains* à la résine ou à l'alcool, par les roulettes granulatoires, par l'outillage des progressistes. La question du papier n'est pas moins importante pour ces artistes inquiets et innovateurs ; le japon et le vergé de Hollande, le whatman et le vélin moderne ne leur suffisent point ; ils s'enquièrent de toutes parts, chez le bric-à-brac et le bouquiniste ; ils lacèrent, les monstres ! les gardes des vieux in-folio, les feuillets blancs des manuscrits incomplets du XVIIe ou XVIIIe siècle ; ils grattent, ils polissent, ils analysent ces solides spécimens

des belles papeteries d'autrefois, ces feuilles aux tons crème ou bleu verdâtre, sonores, résistantes, qui donnent des épreuves si fines, des *témoins* si accentués.

L'encollage des papiers contemporains les trouble à l'extrême; ils cherchent encore, ils chercheront toujours; ils combinent de savants mariages de gomme et d'alun qu'ils relèvent d'une foule de mixtures longuement élaborées ; aussi, lorsque des Philistins s'étonnent que de tels raffinés produisent peu, que leur répondre? ils ne sentiraient rien aux mystères du Grand Œuvre. Nicolas Flamel n'entretenait pas autant de problèmes en sa tête que ces chercheurs d'inaltérable, qui ont la constance de ne pas vouloir que leur art périsse dans la grande débâcle des éphémères productions chimiques de l'industrie moderne. Papiers, encre et cuivres sont voués, dit-on, à la déliquescence. — Ah! qu'il y aurait une curieuse physiologie à écrire sur le graveur du XIXe siècle et sa peur du lendemain!

***

Dans son dictionnaire-catalogue, Béraldi s'occupe des burinistes tels que Audouin, Bertinot, Bervic, Blanchard, Calamatta, Danguin, Didier et Gaillard, ce maître qui vient de mourir, laissant un œuvre aussi élevé qu'il est peu nombreux. Il dresse le répertoire des graveurs à l'eau-forte qui ont nom : Adeline, Allemand, de Bœr, Benassis, Blery, Boilvin, Bracquemont, auquel tout un fascicule est réservé; Buhot, Champollion, Chapelain, Chauvel, Corot, Courtry, Daubigny, Decamp, Delacroix, Delauney, Flameng père et fils, Fortuny, Foulquier, Gaujean, etc. Il réserve une place importante aux lithographes Victor Adam, Alophe, Aubry-Lecomte, Bacler d'Albe, Édouard de Beaumont, Bellangé, Bida, Bonnington et Deveria. Il n'a garde d'oublier des vignettistes et caricaturistes comme Bertall, Cham, Draner, ou des graveurs sur bois comme Jean Best ou Brevière; on trouve enfin, dans son livre des articles développés sur Charlet et Daumier et des notes peu connues sur Bouchardy graveur, sur Gustave Doré aquafortiste, sur Bresdin (Chiencaillou), qui est remis à la petite place d'où on n'aurait point dû le sortir. En véritable collectionneur, Henri Béraldi voit la gravure en tout et partout, même dans les affiches de la rue, surtout si elles sont signées par Jules Chéret ou Alfred Choubrac, ces Véronèses de l'art populaire. A ce sujet il a écrit une page non moins juste que curieusement observée :

« Le commun des mortels, dit-il, ne se représente l'estampe que sous sa forme solennelle, et la considère comme un objet de luxe qui se place dans les cartons des amateurs et qu'on s'amuse à regarder de temps en temps : plaisir de désœuvré.

« Pour celui qui a l'habitude et l'amour de la gravure, l'estampe au contraire est partout. Il n'est commune si reculée où vous ne voyiez chez le châtelain le portrait du comte de Chambord, chez le curé celui du Pape ou quelque autre image de sainteté, à l'église un chemin de croix (généralement détestable) ; chez le maire, la chromolithographie des funérailles de Gambetta, à moins que ce ne soit le portrait de Napoléon. L'estampe est dans nos livres de travail ou de luxe. Elle est à la devanture des marchands de gravures où elle forme un musée toujours renouvelé. Elle étale aux kiosques des boulevards les actualités, les portraits, les caricatures, les modes. Entrez-vous au café, on vous l'apporte aussitôt en vous offrant « les illustrés » ; la bouteille placée devant vous porte une étiquette enjolivée : estampe. Vous écrivez une lettre, vous l'affranchissez ; qu'est le timbre que vous portez à votre bouche, sinon une petite estampe? Vous payez avec une estampe de la Banque de France. Aux étalages des libraires, mille volumes s'escriment à vous tenter par des couvertures provocantes : estampes. Derrière les vitres des débitants, des placards vous convient aux spectacles en vogue ; chez les éditeurs de musique, d'autres placards retracent les scènes capitales de l'opérette du jour : estampes. Le modèle que vous présente le tailleur ou la couturière : estampe. La romance que chante votre fille est ornée d'une estampe ; l'enfant qui vous accompagne dans un magasin y reçoit en cadeau une petite estampe, et, s'il est sage à son école, il lui sera donné une estampe d'Épinal (choisie, s'il vous plaît, par une Commission officielle). Rue de Rivoli, un personnage louche vous offrira à l'oreille des estampes transparentes. Si vous dînez en ville, une petite estampe marquera votre place à table, une autre vous indiquera le menu; le programme du concert qui suivra sera encore une estampe. Enfin et surtout, si la surveillance de l'autorité faiblit un instant, vos yeux ne quitteront plus l'estampe, car tous les murs seront en un clin d'œil envahis par l'affiche, cette maladie de peau des villes mal tenues. Ainsi entouré, poursuivi, traqué par l'estampe, conclut M. Béraldi, l'iconophile serait au supplice si, en toute occasion, il n'avait sous les yeux que des horreurs. »

C'est ici qu'intervient Chéret, auquel l'auteur des *Graveurs* accorde avec raison toutes ses sympathies et plus de trente pages de son catalogue. Chéret, le rénovateur de l'affiche, le grand enlumineur des murailles parisiennes, qui, avec un petit nombre de couleurs et d'impressions, produit

un maximum d'effort, Chéret, avec son beau dessin franc, large, tout d'un jet, méritait assurément d'être classé parmi les maîtres lithographes de ce siècle.

* * *

On peut dire qu'on est fier d'être Français quand on regarde ce catalogue, encore à son début, car ce XIXe siècle, sur lequel nous blasphémons tous un peu trop tant que nous sommes, aura produit de rudes générations d'artistes, des travailleurs opiniâtres, des génies novateurs, des ouvriers incomparables, qui auront le mérite d'avoir lutté avec plus de violence et de désespoir que leurs aînés d'avant la Révolution pour sortir de la mêlée générale et se frayer un chemin vers la renommée.

N'est-il pas curieux de considérer à travers ce siècle l'histoire des modes dans la gravure et de voir tous les efforts qui, selon les engouements du jour, ont été faits tour à tour dans l'estampe et la vignette, sur le bois, l'acier, le cuivre ou la pierre ?

La gravure aura eu ses différents âges. L'âge d'acier nous reporte aux temps byroniens, à l'heure des *Keepsakes* et des grands paysages froids et clairdelunesques, où la poésie chevaleresque gothicisait toutes les perspectives ; cette période a produit des talents simples, naïfs, anémiés; tempéraments propres, bien peignés sans ardeur et sans flamme, mais cependant langoureux et charmeurs comme les bardes qu'ils interprétaient.

L'âge de bois aura été glorieux, et l'aurore de la postérité se lève à peine sur cette admirable pléiade de graveurs, la plupart inconnus, qui, de 1835 à 1855, firent successivement ces chefs-d'œuvre de vignettes qui illustrèrent les publications de Curmer, de Perrotin, de Bourdin, de Dubochet, d'Hetzel et Cie. Jamais on ne reverra bois plus brillants dans les noirs et les demi-teintes, gravures plus vigoureuses et mieux comprises; la zincographie, après le procédé Lecomte, est venue mettre à néant l'école de tant d'artistes supérieurs ; l'âge du zinc aura tué pour toujours l'âge du bois et du sous-bois.

Quant à l'âge de pierre, Daumier et Gavarni en sont les grands pontifes ; c'est dans le journal illustré ou les feuilles hebdomadaires qu'on les retrouve, ces maîtres superbes, avec la splendeur incomparable de ce procédé direct de la pierre, si gras, si flexible, si transparent, si profond et si harmonieux. La lithographie est par excellence le procédé de l'artiste peintre et du dessinateur indépendant; Victor Adam, de Sudre, Aubry-le-Comte y ont trouvé leur réputation ; Deveria en usa largement et Bonington lithographia des choses exquises. L'âge de pierre est aujourd'hui fini en gravure; la lithographie est en pleine léthargie. « C'était un art charmant et digne d'un meilleur sort », écrit M. de Lostalot dans ses *Procédés de la gravure;* il est mort dans les bras du commerce, délaissé de ceux qui l'avaient mis au monde et qui seuls pouvaient lui garder sa place au soleil. » — Le livre, il faut bien l'avouer, n'admettait guère la lithographie, et un art de reproduction qui ne peut s'encadrer dans la pensée écrite est en quelque sorte frappé d'interdit. Chauvel se trouve un des derniers qui ait excellé en ce genre ; son œuvre est étonnant. Il nous reste le zinc et le cuivre, le relief et le creux, la gravure et l'héliogravure, l'eau-forte, la pointe sèche et le burin. — L'eau-forte est en pleine floraison et jouit de la faveur publique, à ce point que les aquafortistes se sont multipliés et qu'ils se trouvent dix à guetter comme des loups un dessin à reproduire. Le Livre plus que jamais est ouvert à l'eau-forte, et le vrai bibliophile en est friand comme il convient à un ami du beau ; mais je ferai bien des réserves sur l'eau-forte moderne, en tant qu'illustration livresque.

* * *

Assurément l'eau-forte contemporaine compte de très nombreux et très habiles maîtres et petits-maîtres, des talents fins, délicats, blonds et légers comme Boilvin, des *Eisenistes* comme Hédouin, des coloristes comme Lalauze, des sincères et consciencieux comme Gaujean, des éclatants comme Bracquemont, des affinés comme Champollion, des vibrants comme Manesse, des maniérés comme De Mare, des fignoleurs comme Toussaint, des *gentlemen like* comme Blanchard, le graveur du Derby ; de délicieux roublards comme Bléry, un doyen qui trouve moyen d'être encore mordu par le paysage qu'il fait mordre ; des pittoresques « vieux Rouen » comme Adeline, des gratteurs estimables comme X., Y., Z.; tout cela est fort bien, et vivent les graveurs de France, indéniablement les premiers du monde! Mais en tant qu'illustrateurs de livres, il n'en est pas moins vrai que l'eau-forte est trop monocorde, trop soumise à la même école, au même procédé, à la même taille. — On y fait trop de pointe et de contre-pointe, on n'y cuisine pas suffisamment le cuivre. Ouvrons un livre de luxe, nous y trouvons sempiternellement l'eau-forte conventionnelle, plus ou moins mordue et traitée avec liberté ou de façon serrée ; cela est blond ou noir, violent ou tendre ; on y sent la pointe sèche, parfois le burin ; il y a la trilogie de la gravure sur métal, mais

c'est tout. Il semblerait qu'il n'y ait rien autre à faire et que tous les descendants de Léopold Flameng soient voués à l'impuissance de créer des aspects nouveaux.

Or je voudrais que l'eau-forte bibliographique fût plus variée, et qu'elle s'inspirât des triturations anciennes pour donner des notes et des physionomies nouvelles à la gravure. Je voudrais que l'on revînt tantôt à l'aquatinte, tantôt au vernis mou, tantôt à la manière noire, tantôt à l'imprévu des grains; que l'on cherchât, par des cuisines habiles et des tripotages incessants du cuivre, à donner des valeurs neuves, des apparences inédites, des estampes primesautières d'allure et de rendu. Sur la fin du XVIIIe siècle les manieurs d'eau-forte s'entendirent fort bien à ces fantaisies gravées; on fit un peu de tout et on produisit des planches extraordinaires qui étonnent encore les gens du métier.

L'aqua-tinte convient à ravir au livre, elle est légère, permet les perspectives et contraste heureusement avec la note noire et ferme de la typographie; l'eau-forte à roulette a aussi son mérite; la manière noire, habilement traitée, serait souvent idéale si l'on trouvait encore des artistes qui sachent graver au berceau; quant au vernis mol, on doit y revenir. Cette renaissance d'eau-forte serait saluée par tous les connaisseurs et les ennemis de la routine.

Je ne vois guère que trois ou quatre graveurs assez indépendants pour s'affranchir des règles imposées. Félix Buhot, Guérard, Rops et Tissot; ceux-là au moins sont les cordons-bleus du cuivre et ne sentent pas l'école. Ils ne signent pas des eaux-fortes quelconques, mais des gravures qui révèlent quelqu'un; leur personnalité éclate et transparaît dans les plus minces détails de leurs empreintes.

Félix Buhot, par exemple, possède toutes les ficelles du métier, des ficelles personnelles qu'il a confectionnées brin à brin; c'est un moderne par excellence, un imaginatif, un original avant toute marque, un singulier et un fantasque. Ah! certes, celui-ci ne fait pas de concessions au commerce éditorial; il sait que les fabricants de livres n'entendent quoi que ce soit à l'art de l'eau-forte, aussi s'imprime-t-il et s'édite-t-il lui-même, et, en dehors des suites consacrées à Barbey d'Aurevilly, il travaille peu pour le livre, et se consacre au Paris du jour, au Paris qui vient, au Paris qui s'en va, à Londres qu'il entrevoit dans un gigantesque à la Turner, et à la démonologie qui le tracasse prodigieusement comme un simple Goya. Buhot, qui signe parfois Tohub, a apporté dans l'eau-forte une note que je voudrais voir se vulgariser dans l'édition; il livre ses cuivres à toutes les mixtions, il use du mezzo-tinto, de la taille, du mâchonné, de la roulette, de l'estampage, du berceau, de l'échoppe et du racloir; ses planches sentent le griffonnis, le guillochis, l'égratignure et l'empâtement; elles s'enlèvent en vigueurs et se noient dans des aquatintes délicieuses; c'est mieux que de l'eau-forte, c'est du coloris.

Guérard apporte aussi une originalité très intéressante dans tout ce qu'il grave; et, pour ce qui concerne Rops, l'artiste est si compliqué, que je ne saurais en quelques lignes donner aucune caractéristique de sa valeur; je le prendrai donc à part, quelque jour, pour lui faire rendre gorge surabondamment, à ce timoré de lumière et de succès qui rajeunit chaque jour davantage, à l'ombre de son talent.

***

J'invoque donc une néo-iconophilie pour l'illustration de nos amis les livres, et je suis assuré que je ne suis pas seul à être las de cette même eau-forte à taille et contre-taille, académiquement léchée par tous les poncifs de la pointe; c'est bien ce qui me met en opposition complète avec l'ami des livres Béraldi, lorsque je vois cet indépendant et ce progressiste partir furieusement en guerre contre l'héliogravure en creux. Ça, c'est de l'entêtement et de l'aveuglement, ô correct iconologue! — l'héliogravure ne déshonore pas une édition de bibliophile, si cette héliogravure est habilement faite et artistiquement retouchée; en somme, l'héliogravure, ce n'est que l'eau-forte interprétée directement sous les rayons solaires, et ce procédé est si puissant, si exact, si indispensable, que la plupart des estampes modernes, signées par les premiers graveurs du temps, ne sont que des héliographies dissimulées sous un petit travail final. Les héliograveurs ont mis au point les cinq sixièmes des eaux-fortes modernes, mais c'est un secret d'État qu'aucun coupable ne veut avouer. Allez donc parler du calque aux eaufortiers d'aujourd'hui; ils avoueront le *procédé Lucas* ou photographie sur vernis blanc; mais le calque!... fini le calque, mort à jamais

***

L'héliogravure est supérieure à toutes les interprétations médiocres, elle est variée à l'infini et donne la sensation des croquis originaux au fusain, à la plume, au lavis, à la sépia; c'est une sincère qui ne dissimule ni les défauts ni les qualités du peintre, et c'est là, à mon sentiment, son grand mérite. Lorsqu'on cessera de tirer niaisement les épreuves héliographiques sur du vilain

papier pâte mangé par le chlore, et quand il sera avéré que les graveurs ne donnent au public que des héliogravures rafistolées, la lumière se fera dans le monde des bibliophiles et ailleurs, et l'on cessera de jeter des pierres dans le domaine d'une des plus remarquables découvertes de cette fin de siècle.

Pour ce qui me concerne, je ferai tous mes efforts pour prouver que l'héliogravure peut être un art élevé et non un procédé commercial, et, tout en donnant pâture à mes camarades de l'eau-forte et de la pointe sèche, je ne désespère pas d'arriver à convaincre tous les attardés dans la la routine, et d'opérer de la cataracte le petit clan des résistants, à commencer par vous, irréconciliable et radical Béraldi.

***

Les œuvristes futurs feront le catalogue des Héliograveurs célèbres du XXe siècle; c'est là une conviction que je suis fier de ne partager avec aucun de mes collègues en bibliomanie; il fait bon de se sentir seul aux avant-postes d'une idée qui doit se généraliser; en attendant, n'inquiétons pas le géant Béraldi en train d'élever pierre à pierre les pyramides des graveurs de ce siècle-ci; bastions formidables qui exigent toute sa conviction et du haut desquels quarante siècles d'iconophiles le contempleront dans sa gloire. — Dans chacun de ses opuscules, le fin matois a réuni d'étranges et délicieux frontispices dus à la reconnaissance et au talent des meilleurs de ceux qu'il a momifiés dans son livre. De Bar, Adeline, Bracquemont. Brunet-Debaines, Buhot, Cheret, Giacomelli, Courtry, Delatre, Daumont, Guérard, Maurice Leloir lui ont fourni l'expression la plus vivante de leur manière. *Les Graveurs du* XIXe *siècle* parleront donc aux yeux non moins qu'à l'idée; on les lira et on les feuilletera, *utile dulci*. A la porte du monument nos petits-fils aimeront à retrouver ces fleurs et ces fresques; mais ce qu'ils y chercheraient en vain, et ce que je somme l'auteur de vouloir bien faire exécuter sans délai, c'est l'icone aquafortisé du seul, du divin Henri Béraldi, Caliban Ier de la catalographie, grand artificier de la *Société des Amis des Livres*.

OCTAVE UZANNE

4 mars 1887.

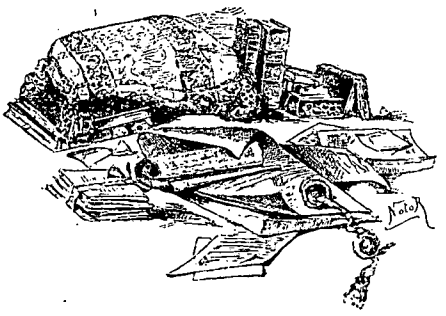



— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

Le Désespéré, par Léon Bloy. Paris, A. Soirat, éditeur, rue Montmartre. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Cet ouvrage est puissamment congestionné de talent : — est-ce un roman ? est-ce un pamphlet ? est-ce encore une autobiographie ? — Il y a assurément de tout cela dans ce formidable cri d'un écrasé de la vie ; il y a surtout une rage sourde, profonde, toujours inassouvie de socialiste littéraire, de démolisseur quand même, de révolutionnaire âpre à la curée de la gloire, dont tant d'autres semblent lui ravir sa part de soleil. C'est la lutte pour l'existence d'un acculé dans la misère, qui, de son cul-de-sac d'amertume, las de mendier un regard, de solliciter l'attention, de tendre la main à l'hypocrite bienfaisance publique, se redresse révolté, l'écume aux lèvres, pour agonir, invectiver les passants, et jeter des pierres aux favoris du succès, espérant vaguement dans son délire que le scandale viendra le mettre en lumière, à cette heure où les coups de pistolet sont nécessaires pour forcer l'attention parisienne.

Le pistolet de M. Bloy a cependant piteusement raté, bien que chargé jusqu'à la gueule d'une façon supérieure ; il a raté, quoique tiré d'une main assurée ; cela est fort heureux, car, si on sentait un véhément cerveau d'écrivain, il n'y avait pas une poitrine d'homme, derrière cette crosse. — M. Bloy a cru devoir masquer le visage de ceux qu'il flagelle dans son livre, et il a eu le tort, irrémédiable en France, de ne pas se camper fièrement, en personne, au début du pilori qu'il dressait, déclarant qu'il était prêt à soutenir sa plume de son épée, et que s'il savait cracher ses mépris aux visages découverts, il ne se cachait point dans l'ombre des diffamations, non plus que dans les fictions du roman ou les cryptes de sa catholicité complaisante.

Au lieu de penser et d'agir ainsi, M. Léon Bloy prétend qu'en un siècle de voyous, il faut agir à la manière des voyous, insulter aux coins de rues et « casser la gueule » aux mécontents ; procédés trop sommaires, en vérité, qui ne pouvaient convaincre tous les injuriés, et qui ramènent à la théorie du coup de pied de l'âne tous les raffinés d'honneur, tous les gens propres et délicats, qui ne vivent point dans la voyoucratie sentimentale où se plaît à les voir l'auteur du *Désespéré*.

Cet ouvrage remarquable sous plus d'un point a donc été enterré par la presse sous le silence le plus intense, car, fût-il un chef-d'œuvre, ce *livre à clef* n'en demeurerait pas moins une mauvaise action. J'en parle ici librement, tant pour l'auteur que je connais et dont j'apprécie sincèrement la valeur, mais à qui il me convient de ne pas mâcher la vérité, que pour les lettrés qui pourraient s'étonner qu'une revue aussi indépendante que *le Livre* ne fût pas au-dessus des sentiments du journalisme quotidien.

M. Bloy est un exaspéré de désespoir, de misère et de luttes ; il a voulu fonder des mœurs de critique littéraire appuyées sur le gourdin, il pense très fermement que dans la forêt de Bondy des gens de plume boulevardiers, il convenait d'attaquer et de se défendre en malfaiteur, massue en main, et il a pris soin de masquer et de bâillonner ses plus jeunes et plus vaillantes victimes dans une affabulation de roman moderne. Or ce roman n'est qu'un encadrement à ses portraits aquafortisés au vitriol ; tous ses personnages contemporains viennent en relief, le reste n'est qu'un autopanégyrisme écrit dans les marges. On n'attend pas de moi que je donne la clef de ce charnier aussi vigoureusement traité qu'une boucherie de Goya. Je signale ce livre sans l'analyser et sans y guider le lecteur. J'y compte vraiment trop de confrères malheureux, aussi, tout en souhaitant que Bloy consacre à l'avenir la force de son talent à des œuvres mieux équilibrées, j'invite le jury public à entendre son cri de détresse et à acquitter ce récidiviste par un sentiment de touchante et supérieure humanité. U.

Mont-Oriol, par Guy de Maupassant. Paris, Victor Havard, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

La grande supériorité de Guy de Maupassant, ce qui fait sa vraie force dans ses romans, c'est sa science incroyable de la femme, une science basée sur des observations non seulement personnelles, ce que d'autres pourraient acquérir, mais originales, ce qui est autrement difficile. Il a cultivé la femme très exclusivement, il la poursuit jusqu'au fond d'elle-même, toujours, sans repos, sans fatigue, avec une visible sensualité, une volupté communicative.

Nul ne sait comme lui manier cette chair délicate, la faire vibrer et frémir sous les yeux, en tirer tour à tour la volupté aiguë et la tendresse infinie, nul n'y attache une importance plus grande, aussi trouvera-t-il toujours un public passionné dans l'élément féminin, cet élément qui aime dans l'homme le mâle et le maître. Il sait comment on doit s'adresser aux femmes, de quelle manière on doit parler d'elles, non pas en les louant, en les flattant, mais en les montrant, souvent avec une certaine crudité brutale, dans l'exercice de leurs souples fonctions de créatures faites pour l'amour, asservies à l'amour et se servant de l'amour, ramenant toujours tout à l'amour. Pour lui, c'est à peine si, dans la vie, elles ont un autre but, une autre raison d'être, et, certainement la femme doit se sentir flattée de cette sorte de monopole que lui reconnaît l'écrivain ; elles s'en réjouissent, s'en enorgueillissent avec ce manque de logique qui fait le fond de leur caractère, avec cette séduction du vice, cette fanfaronnade qui pousse l'humanité à se montrer plus soucieuse des gros défauts qu'on veut bien lui attribuer, à tort ou à raison, que des grandes qualités, des hautes vertus, dont elle devrait être fière.

Dans son nouveau roman *Mont-Oriol,* la préoccupation de bien peindre un sujet neuf, de nous initier aux secrets rouages d'une ville d'eaux, d'étudier la population bizarre, mouvementée, cosmopolite qui fréquente, pour sa santé ou pour son plaisir, les établissements d'eaux semés çà et là par toute la France, cette préoccupation, bien naturelle, ne l'a point empêché de s'abandonner surtout à son analyse favorite, l'observation d'un caractère de femme.

De tous ces types intéressants, dessinés d'une manière robuste, saisis dans leur élément et dans leur atmosphère particulière, la figure de Christiane Andermatt se dégage, immédiatement, dès les premières pages, très empoignante, avec un charme irrésistible, un mélange tout spécial de poésie et de réalité qui est bien le double caractère de l'être féminin, masquant toujours sa chair sous le voile d'aspirations et de désirs éthérés.

La description de la jeune femme, son portrait, tout son être enfin, frappent par une grâce délicate et enjouée, une gentillesse séduisante, et contrastent violemment avec ses actes, son abandon, sa chute, l'adultère qui la courbe sous un souffle d'amour, auquel elle ne peut résister, et dont elle ne cherche pas beaucoup à se défendre. Elle succombe et on ne lui en veut pas, et on trouve cela presque naturel, sans cependant que le mari soit réellement un personnage ridicule ou chagrin ; au contraire, cet Andermatt, brasseur d'affaires, toujours en mouvement, adorant sa femme, est une intelligence, et comme toutes les intelligences, il est plutôt sympathique.

Comment se fait-il qu'avec ce mari, qui ne déplaît nullement, on puisse excuser la faute de la jeune femme, une faute bientôt punie par l'ingratitude de l'amant? C'est que Guy de Maupassant, avec son rare talent, avec son habileté, nous jette l'amour aux yeux pour tout excuser, tout expliquer, et qu'on ne se révolte pas, séduit, grisé, gagné peu à peu par cette vapeur d'amour dont il enveloppe ses amoureux comme d'un nuage protecteur. Plus d'adultère ignoble, salissant; on ne voit que la passion, on ne songe qu'aux baisers échangés, à cet amant qui embrasse par terre l'ombre de sa maîtresse, à cette chose adorable, deux êtres jeunes, tendres, passionnés, s'adorant, se le disant, se le prouvant. Et puis, Andermatt, le mari, n'est jamais là ; alors, vous comprenez, il a beau être sympathique..., les absents ont toujours tort, surtout quand ils sont maris.

Fait assez étrange, l'amoureux, lui, ce beau gars brutal et enflammé, ce conquérant de cœurs, Paul Brétigny, n'attire pas autant que Christiane, et même, à la fin, il a un rôle assez ridicule devant le berceau fermé de sa fille ; il en arrive à être moins intéressant que le mari. Est-ce bien là ce que l'auteur a voulu exprimer ? C'est un garçon assez bizarre que ce Brétigny, avec ses déclamations poétiques, son lyrisme exalté, ses enthousiasmes débordants devant la belle nature, et son sens pratique, purement égoïste, purement bestial, en amour, une fois les sens satisfaits. Il ne comprend de l'amour que les agréments, les jouissances, surtout les jouissances matérielles, et il n'en supporte pas un instant les complications fatales, les ennuis. Il était de la race des amants et non de celle des pères, dit le romancier ; une simple métaphore, qui cache mal le jouisseur égoïste et sans cœur, un être bas et vil. Du jour où Christiane est enceinte, où elle cesse d'être l'amante dont on use à son gré, pour devenir la mère déformée et alourdie, Paul Brétigny s'éloigne d'elle, n'éprouvant rien pour cette chair qui va naître de ses embrassements, et sent s'éteindre net sa passion. C'est le mâle physiologique, passant d'une femme à une autre, constamment, et il cesse d'aller à Christiane pour se diriger vers Charlotte Oriol : qu'en adviendra-t-il plus tard ? Pas grand'chose de bon sans doute, car celle-ci il va en faire sa femme. Si elle devient mère à son tour, malheur à elle ! Ce beau garçon n'a pas même le sentiment de la paternité, développé chez les plus bas animaux. En ceci l'auteur est logique, implacablement, avec son personnage plastique, qui n'est qu'un lyrique à froid, rendu un moment poétique par la passion, et redevenu rapidement pratique dès qu'il se trouve en présence des faits palpables et des brutalités de la vie. Aussi le lecteur a-t-il une sorte de soulagement en voyant, à la fin du livre, Christiane,

l'épouse adultère, prendre immédiatement le beau rôle, en plaçant sa fille entre elle et l'indigne amant. C'est la mère qui triomphe.

Il y a tant d'amour dans *Mont-Oriol* que c'est surtout sur cette partie du roman que nous nous sommes appesanti, emporté par cette flamme courant à travers les pages et embrasant tout. Mais à côté, autour, servant de cadre à cette passion, il y a la ville d'eaux, la création de *Mont-Oriol*, une station balnéaire qui enfoncera ses rivales, il y a la lutte d'intérêts du vieux paysan Oriol et d'Andermatt, il y a l'immixtion amusante des médecins, le médecin local et les médecins parisiens, avec leurs dissensions, leurs inventions. Toute cette portion de l'œuvre est traitée avec la puissance habituelle au romancier, un de ceux qui connaissent le mieux le paysan, qu'il soit Normand ou Auvergnat, comme dans le cas présent. Il a su conter avec esprit, en une belle langue simple et limpide, que rien n'alourdit, l'histoire de choses à peu près ignorées, et cependant inséparables de la vie moderne, à une époque où les villes d'eaux ont pris une extension extraordinaire et sont devenues une nécessité de l'existence mondaine. Ce roman, à la fois fort et tendre, est un nouveau succès pour Guy de Maupassant, et on lira *Mont-Oriol* comme on a lu *Bel-Ami*, c'est-à-dire avec le désir de le relire souvent.

Le Joueur, par Paul-Dumas. Paris, Victor Havard, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

L'œuvre est d'un jeune et d'un nouveau, deux raisons suffisantes pour que nous nous y intéressions. De fait, celui-là peut se vanter d'avoir écrit un roman, non pas parfait, car il pèche par plus d'un endroit, par quelques outrances de détails, mais sortant de pair par la vigueur de certains passages, par le rendu hardi de certaines scènes, par la couleur de ses paysages et surtout par l'originalité de son sujet. Certes, un livre sur le jeu n'est pas une nouveauté, et beaucoup ont fait ce livre; aucun cependant n'a su en tirer le parti que M. Paul-Dumas en a tiré. On nous a toujours montré les joueurs de grands cercles, les décavés du monde, les viveurs du Tout-Paris; M. Paul-Dumas a pensé, lui, que c'était surtout le jeu qu'il fallait montrer dans sa hideur, dans sa vérité repoussante, et pour le mettre pleinement en lumière, par le contraste, il a heurté à cette passion fauve des êtres simples, primitifs, des campagnards ignorants et collés à leurs écus; il a mis aux prises avec le monstre des paysans riches, pleins de méfiances sourdes, de reculs farouches en présence de la terrible machine et se laissant peu à peu mordre par l'engrenage. Il a obtenu ainsi des effets nouveaux, des cris plus vraiment humains; son *Joueur* n'est plus un fantoche, c'est un être qui vit, qui souffre, qui lutte avec des hurlements sincères. Mais ce livre, qui devrait être entre toutes les mains, est surtout la condamnation impitoyable de ces enfers dorés qu'on appelle Monte-Carlo, Monaco, etc., etc. L'accusation est formelle, les preuves foudroyantes, le tableau criant de vérité; personne avant M. Paul-Dumas n'avait osé lancer aussi hardie, aussi retentissante cette protestation. Le cri sera entendu, car le livre est plein de promesses de talent. Ce que nous critiquerons, c'est le dénouement, cet assassinat de fille emprunté à une cause célèbre toute récente, et qui ne se rattache pas forcément au caractère du personnage; on peut être joueur forcené, joueur à ruiner ses parents et ses amis sans devenir pour cela assassin, et assassin aussi immonde que celui-là. A part cela, le livre de M. Paul-Dumas est une œuvre remarquable et curieuse; nous nous faisons un devoir de la signaler à tous ceux qui aiment les lettres.

Jeanne Avril, par Robert de Bonnières. Paris, Paul Ollendorff, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

C'est la jeune fille que Robert de Bonnières a étudiée dans son nouveau roman *Jeanne Avril*, la jeune fille parisienne; son étude, serrée de très près, quant aux faits, avec une minutie qui révèle la sincérité puisée dans des documents au jour le jour, donne un assez joli reflet de ce que peuvent être l'âme et le cœur d'un de ces délicats oiseaux de grande ville, légers, papillotants, aux mœurs et aux allures toutes spéciales. N'allant jamais jusqu'à l'aigu, jusqu'au vif des chairs dans cette analyse, restant dans les teintes neutres, les nuances tendres et douces, son livre a quelque chose d'une aquarelle gentiment lavée par un très adroit, du bout du pinceau, un pinceau habile, caresseur, effleurant les êtres et les choses avec le dédain vague des tons trop accentués.

A partir de quatorze ans, âge auquel Jeanne a la première notion de l'amour, grâce au feuillet détaché d'un roman d'Alexandre Dumas père, nous voyons s'ouvrir peu à peu ce frais bouton de rose; le sentiment de l'amour se développe lentement dans la jeune fille, se déplaçant, passant du petit voisin de campagne qui l'a embrassée par surprise, au médecin qui la soigne; puis elle a une première vision de celui dont le souvenir, dont l'être, dont l'image ne la quitteront plus. Les événements auront beau s'entasser, la vie rouler autour d'elle ses eaux claires ou boueuses, les tristesses venir comme un vol d'oiseaux sinistres, cet amour, le vrai, lui reste au fond du cœur, la soutenant, l'aidant à tout supporter, la désespérant même un instant, jusqu'au moment inespéré où elle deviendra enfin la femme de Raymond de Vineuil. Cette pure existence de jeune fille est traversée par un nuage, l'ombre d'un drame, le retour de passion de sa mère, Mme Avril, pour M. de Breuil, un adorateur d'autefois, jamais oublié, toujours désiré; mais le drame s'éteint avant d'avoir abouti, et disparaît avec celui qui en est la cause et l'objet, de sorte que rien ne vient ternir ce récit tendre et charmant, lui laissant sa grâce d'aquarelle, son allure de pastel poudrerizé.

Pœuf, par Léon Hennique. Paris, Tresse et Stock, 1887. Un vol. petit in-18. — Prix : 2 francs.

Aussi dramatique que simple, la nouvelle intitulée *Pœuf*, par Léon Hennique, a ce grand parfum de vérité des récits pris sur le vif, en pleine réalité.

Rien de moins compliqué que cette historiette, et cependant rien qui puisse aller plus directement au cœur du lecteur. C'est la notation terriblement exacte des sensations et des sentiments particuliers éveillés dans l'âme d'un enfant de huit ans par une tragique aventure, la condamnation à mort et l'exécution d'un soldat d'infanterie de marine, coupable d'avoir tué son adjudant par rivalité d'amour. La chose se passe à la Guadeloupe, dans un milieu sobrement décrit. On sent immédiatement l'autobiographie à la précision des détails, à la justesse des observations précieusement recueillies dans une mémoire fidèle, une vraie cervelle d'enfant, cette cire malléable ; l'émotion arrive sans phrases, sans grimaces de convention, sans ficelles, par la seule puissance de l'exactitude, de l'enchaînement naturel des faits et des idées. Cette étude d'enfant est peinte avec une rare simplicité, et la touchante naïveté du bambin perce d'elle-même sous l'oppression de cauchemar que cause l'attente du dénouement. Tantôt le pauvre petit pense à son cher ami *Pœuf*, le sapeur tant aimé qui lui servait de bonne d'enfant, tantôt il est distrait de ce souvenir, où se mêle l'idée de mort, par les mille petits faits qui accaparent un cerveau de huit ans. Léon Hennique a écrit là une de ses meilleures œuvres, un récit très touchant, senti, vécu, souffert et que ni les années ni les événements ne pourront effacer de sa vie. En racontant ce souvenir d'enfance, il est allé au-devant du succès qui accueille les œuvres vraies, celles qui apportent un peu de votre chair et de votre vie au lecteur.

Le Capitaine muet, par ADOLPHE RACOT. Paris, Jules Lévy, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le nouveau roman d'Adolphe Racot, *le Capitaine muet,* n'a pas les prétentions d'une étude de mœurs ou d'une analyse ardue du cœur humain ; il n'a cherché qu'à amuser, et on peut dire qu'il aura pleinement réussi. S'inspirant des succès d'Alexandre Dumas, l'auteur a voulu écrire un roman d'aventures, en s'attaquant à ces époques passionnantes des guerres religieuses, des luttes entre catholiques et protestants, qui firent du règne de Charles IX une des périodes les plus remuées et les plus émouvantes de notre histoire. Son œuvre attache dès la première page, et cet intérêt, qui va toujours croissant, ne s'arrête plus. Il y avait un certain courage, pour un romancier connu par des œuvres essentiellement modernes, à se lancer dans ce genre un peu trop décrié. Adolphe Racot verra qu'en écrivant *le Capitaine muet,* il a eu raison de se laisser tenter par le désir d'amuser le lecteur. En même temps, il reconstituait avec une rare intelligence cette période de notre histoire, et mettait en scène dans un relief habile les personnages qui sont restés les inoubliables héros du règne des Valois. Tour à tour le sentiment et le drame s'y mêlent avec une grande habileté, tenant toujours le lecteur en haleine et le conduisant, séduit, palpitant, au dénouement inattendu de ces tragiques aventures.

Nous regrettons seulement que le côté typographique du livre n'ait pas été plus soigné, car il n'est pas possible de voir un volume plus pénible à lire en raison de l'entassement des lignes, du peu de repos qu'y trouve l'œil, déjà désagréablement impressionné par la couverture imprimée en gros caractères d'affiches.

Le Fils et l'Amant, par SAINT-JUIRS. Paris, Victor Havard, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Les lettrés et les amis des livres connaissent Saint-Juirs ; c'est un délicat, et avec lui, on est toujours sûr de se trouver en présence d'une œuvre consciencieuse, écrite en langage correct, élégant, et d'un intérêt très spécial. Aujourd'hui, comme l'indique immédiatement ce titre parlant : *le Fils et l'Amant,* l'auteur a voulu mettre en présence la femme sur le point de succomber à un amour adultère et l'enfant l'arrêtant au moment de la chute. Pour mieux accentuer son sujet et lui donner le relief qui éveille l'attention, il a fait du mari un officier de marine, forcé par son métier de s'éloigner souvent de sa femme; de celle-ci une créole aimante, mais facile aux abandons, faible contre les séductions ; du fils, un jeune homme qui, au moment voulu, pourra se dresser, se révélant homme déjà, devant le larron d'honneur qui tente sa mère. Le drame est touchant et le romancier, en plaçant ses personnages dans une situation terrible, a su le faire sans dépasser la mesure, en laissant à la morale le beau rôle en son entier. Ce livre est d'un ému et il ira toucher au cœur ceux qui le liront.

Maître Leteyssier, par LUCIEN MACAIGNE. Paris, A. Savine, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le roman par lequel débute M. Lucien Macaigne dans la carrière littéraire est une étude de mœurs provinciales ; c'est dans la petite ville de Guise qu'il a placé ses principaux personnages, c'est dans le milieu cancanier, malveillant et routinier des petites gens que vont et viennent ses héros.

M. Beauquenne, un Parisien, a acheté l'étude de Me Leteyssier et vient s'installer à Guise ; on croit que du même coup il doit épouser la fille unique de l'ancien notaire. Mais Beauquenne aime ailleurs ; il a laissé à Paris un amour à l'état d'ébauche, il en fait l'aveu à Mlle Cécile Leteyssier. Celle-ci, bien que se sentant de l'inclination pour le successeur de son père, lui gardera si peu rancune de cet aveu que c'est elle qui, plus tard, le sauvera, à l'heure dure où Beauquenne se trouvera en présence d'engagements impossibles à tenir, d'échéances qu'il ne peut payer. Cette noble conduite décide Beauquenne à épouser Cécile.

G. T.

Mal assortis, par ANDRÉ MOUËZY. Un vol. in-18 jésus. Paris, Plon, Nourrit et Cie. — Prix : 3 fr. 50.

Quel dommage qu'arrivé au milieu de son œuvre, l'auteur ait dévié, et, croyant corser le drame, n'ait

fait que l'embarrasser d'une complication trop facile et banale!

Toute la première partie de ce roman est d'une belle venue; scènes et caractères sont nettement posés, la précision et l'exactitude de la plupart des détails frappent vivement le lecteur, et la rapidité du style, sa coloration sobre, sa fermeté causent un vrai plaisir et dénotent un écrivain sûr de sa langue.

Mais pourquoi donc avoir imaginé de rendre le héros ce brutal paysan repoussé par cette citadine affinée et délicate, Renée Méris? Pourquoi, lorsqu'il s'est dégrossi, corrigé, transformé, l'avoir rendu tout de bon amoureux de la petite veuve, figure assez banale, aimable sans doute, mais effacée?

Nous nous intéressons fortement à la lutte d'Achille Méris et de sa cousine, devenue sa femme tant par dégoût de la misère et des offenses qui l'accompagnent que par lassitude du cœur et de l'esprit. Cette pauvre jeune fille, à l'imagination vive, à l'intelligence cultivée, se trouve tout à coup, par la mort soudaine de son père, un savant géologue, professeur et membre de l'Institut, réduite à la pauvreté. Son Achille l'adore à la façon d'un sauvage qui a rencontré une divinité. Qu'elle consente à se laisser épouser, elle sera riche, à l'abri des opprobres qui ne lui ont pas été ménagées lorsqu'elle courait le cachet. Elle a refusé d'abord, n'éprouvant qu'une sorte de commisération dédaigneuse pour ce rustre qui boit et verse les filles dans le foin en plein jour. Puis elle a cédé, et elle a conscience qu'elle s'est vendue. Le mari se laisserait bien dompter et guider; mais les camarades se moquent de lui. Pour ne point paraître avoir peur de sa femme, il agit en brute. L'abîme se creuse entre eux. Après plusieurs mois d'une existence infernale pour tous deux, elle, qui est restée inflexible, inexorable, lui, demeuré amoureux de sa femme, mais fier aussi de ne pas se soumettre, la séparation s'accomplit sans procès, sans débats.

Achille s'en va. Il va se régénérer, il se met bravement à l'ouvrage, il peine dur. Vous croyez que c'est pour se rendre digne de sa femme dont il méconnaît, après tout, la supériorité, et la forcer à l'aimer? Lui aussi le croit. Il s'amende au point que, dans la maison où il s'est placé, une jeune veuve, ignorant qu'il est marié, s'éprend de lui, en tout bien tout honneur. Ce serait suffisant pour prouver à Renée que son mari mérite d'être aimé. Elle le reconnaît en effet, quand, avertie de ce qui se passe, elle arrive le rejoindre. Mais alors que voit-elle? qu'entend elle? Achille s'est pris d'amour pour la veuve! et voilà Renée punie d'avoir été si dure pour lui. Elle n'a plus qu'à se noyer pour permettre à son mari, qu'elle commence à juger plus favorablement, de goûter avec l'autre le bonheur qu'elle n'a pas su lui donner.

M. André Mouëzy a manqué une belle occasion de rompre avec les dénouements convenus et communs. Sacrifice pour sacrifice, il valait mieux sacrifier la jeune veuve, que nous n'avons pas eu le temps de connaître assez et qui nous touche moins. S'il avait mené la seconde partie de son roman avec la même vigueur que la première, en remettant en face le mari fidèle de cœur, grandi par sa constance, par son amour épuré, conquérant sa femme, et celle-ci se dégageant aussi de ses défauts d'origine et d'éducation, l'un et l'autre, enfin, revenus à la nature simple et sortant des préjugés, des prétentions, des antipathies engendrés par l'état social, comme d'un esclavage, et s'aimant de plein cœur, il eût fait un livre excellent, d'une signification morale et d'une qualité littéraire également dignes des plus grands éloges. PZ.

L'Incendie des Folies-Plastiques, par Abraham Dreyfus. — *La scène à faire. Une pièce comique. Four et succès. Le second régisseur. La matinée d'un critique.* — Un vol. in-18. Paris, Calmann Lévy, 1886. — Prix : 3 fr. 50

De l'esprit à jet continu, de la gaieté, de l'observation, une connaissance familière des choses du théâtre, voilà ce qu'on trouve à chaque page de ces amusantes nouvelles. Le public en a jugé comme nous, et le succès du recueil est chose faite à l'heure où j'écris. Le type de Montléry, le directeur poseur et malin des Folies-Plastiques, qui fait sortir la vogue et la fortune de l'incendie qui devait être sa ruine, est excellemment présenté, et fait songer que des tours de force analogues s'accomplissent parfois avec la même réussite dans d'autres sphères d'exploitation que celle de l'art dramatique. Je signale aussi l'infortuné Berthelin, auteur comique pour qui l'art n'a pas de secrets, mais que son caractère facile et son cœur sensible font la victime des jeunes écrivains et des femmes bas bleus à qui il ne sait pas refuser sa collaboration; Roseval, le second régisseur, ex-camarade de Rachel, réduit à être le factotum des coulisses, à 150 francs par mois; le célèbre critique Alcide Francollier, qu'il n'est pas besoin que je nomme de son vrai nom, car tout le monde l'a reconnu, tant il est, dans ce portrait, vivant et *nature;* les déboires littéraires et conjugaux du sympathique Philippe Danglars. Je m'arrête, car je ne peux pourtant pas changer ce rapide compte rendu en une table analytique. Mais je dois ajouter que si M. Abraham Dreyfus a l'esprit qui sait rire et mordre, il a aussi l'émotion qui poind le cœur. Tous ceux qui ont lu les pages où le père Cloarec réclame son fils mort dans l'incendie des Folies-Plastiques ont ressenti cette impression et ratifieront mon jugement.

Les Malavoglia. *Mœurs siciliennes*, par Giovanni Verga. Traduit de l'italien par Édouard Rod. Paris, Albert Savine, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le traducteur, dans une préface d'un grand intérêt où il étudie brièvement les principaux représentants du groupe littéraire italien, qu'on appelle les *véristes,* a fait le travail que les lecteurs du *Livre* s'attendent à trouver ici. Je ne saurais le refaire mieux : on n'aura donc qu'à se féliciter que je le transcrive.

« Les Malavoglia avaient été une nombreuse famille, dont les membres étaient dispersés sur la côte de Sicile; mais, peu à peu, elle s'est réduite, et de ses

diverses branches une seule demeure, celle de Trezza, qui se compose du patron 'Ntoni, de son fils Bastianazzo, marié à la Maruzza, et de ses petits-enfants. Ils habitent ensemble une maison à eux, vivant très convenablement du produit de leur pêche. L'aîné des garçons, appelé 'Ntoni comme son grand'père, fait son service militaire, et l'on songe déjà à marier sa sœur Mena; même on rêve pour elle le plus beau parti du village, le fils du patron Cipolla. Seulement, il lui faut une dot, et c'est pour gagner d'un seul coup cette dot que le patron 'Ntoni se laisse entraîner à la spéculation. Il achète pour cinq cents francs, à crédit, de l'oncle Crocifisso, une charge de lupins sur laquelle il compte réaliser un beau bénéfice et qu'il s'agit de transporter en mer. Or la mer est mauvaise : elle engloutit les lupins, Bastianazzo et les deux hommes qui gouvernaient *la Providence*, et l'on ne retrouve la barque que quelques jours après, avariée, presque perdue.

« Voilà, par cet accident, tous les projets renversés et l'existence matérielle de la famille mise en question; Mena, sans dot et orpheline, ne peut songer à se marier pour le moment; avant tout, il faut radouber la barque, pour payer l'oncle Crocifisso... Et avec quoi? Crocifisso est un vieil usurier sans cœur... Il fait semblant de patienter un peu, il vend très cher quelques courts délais, puis il se lasse, il envoie l'huissier et s'empare de la maison que les Malavoglia habitaient depuis des générations et des générations.

« Cependant le jeune 'Ntoni a fini son temps de service et revient travailler avec les siens : la besogne marche bien, la pêche est souvent bonne, on se console, on respire de nouveau. Mais la mer recommence ses traîtrises : le grand-père est blessé pendant un orage, il faut le soigner, payer les remèdes, et les sous amassés dans le matelas disparaissent bien vite. A peine le vieux patron est-il sur pied, qu'un nouveau malheur frappe la famille : Luca, le second fils, qui avait été pris à son tour par la conscription, est tué à Lisse. Presque en même temps, une épidémie de choléra, comme il en passe à chaque instant sur cette plage malsaine, emporte Maruzza. Et le jeune 'Ntoni, qui a écouté à l'auberge les conversations d'aventuriers de passage, qui est las de peiner sans trêve pour se retrouver toujours au même point, qui veut être riche et faire le bonheur de sa famille, quitte Trezza pour aller chercher fortune à travers le monde... Il ne reste plus de bras assez vigoureux pour gouverner la barque. Il faut la vendre, n'être plus patron, aller en journée chez Cipolla, connaître les angoisses des chômages, et, quoique Mena s'efforce aussi de gagner quelques sous, le pain manque souvent.

« Puis, une nouvelle charge : le jeune 'Ntoni revient, sans avoir fait fortune et paresseux, dérouté, ivrogne. Il passe ses journées à l'auberge,... il s'enivre en compagnie des pires sujets du village, ...enfin, dans une expédition de contrebande, il donne un coup de couteau au brigadier don Michel, ce qui le conduit en cour d'assises. Pour le défendre, son avocat affirme que c'était une *vendetta*, don Michel ayant séduit Lia, sa jeune sœur. Et le grand-père, qui assiste à l'audience, tombe comme une masse en apprenant cela.

« Il est à bout, maintenant, le vieux patron; à force de souffler sur lui, la misère, les orages et le malheur l'ont abattu tout de bon. Il traîne encore quelque temps, puis un jour, en cachette des deux enfants qui lui restent et qu'il veut soulager, il se fait porter à l'hôpital, où il va finir sa pauvre vie à côté d'autres malheureux comme lui. »

« Il est impossible, ajoute M. Édouard Rod, par une simple analyse, de donner une idée de ce roman, qui est l'œuvre la plus complète et la plus remarquable que la littérature italienne ait produite depuis bien longtemps. »

M. Édouard Rod est trop modeste; son analyse donne une idée exacte et nette de la structure et des sentiments du roman. Quant aux détails, aux traits de mœurs, à tous ces dehors variables et divers de l'âme humaine, pourtant les mêmes au fond, c'est dans la belle traduction qu'il nous a donnée des Malavoglia qu'il faut les chercher.

Fleur d'oranger, par Gustave Toudouze. Un vol. in-18. Paris, Victor Havard, 1887. — Prix : 3 fr. 50.

Un jeune homme de famille noble et de grande fortune, M. de Blaigny, dont le nom est déjà célèbre grâce aux explorations hardies qu'il a faites dans les pays lointains et inconnus, s'éprend d'amour pour une admirable jeune fille qu'il rencontre en un bal. Cédant à l'attirance qui le sollicite, il se commet avec le sieur Desthibeaux, coulissier taré, qu'il courtise à la Bourse pour pouvoir aller chez lui courtiser sa fille. Les Desthibeaux — la femme, plus ignoble que l'homme, a été ramassée par lui dans quelque mauvais lieu — ont du premier coup flairé la proie. La belle Suzanne, pendant une visite que le jeune homme leur fait à la campagne, lui apprend innocemment qu'elle dort au rez-de-chaussée, la fenêtre ouverte. Le lendemain, il va de soi que Suzanne est une tendre victime et de Blaigny un méprisable séducteur. Ainsi se juge-t-il lui-même, en dépit des discours avisés de son ami, l'écrivain Marc Frémin, qui connaît bien les femmes pour les étudier du matin au soir, à travers une lorgnette, derrière les rideaux d'une fenêtre donnant sur le parc Monceaux. En vain cet homme sagace lui explique-t-il que qui croit séduire est séduit, et qu'on ne prend une femme que quand elle se donne; de Blaigny passe par-dessus toutes les considérations de convenances et de famille, fait taire la répugnance extrême que les Desthibeaux, père et mère, lui inspirent, saute le pas, se marie, emmène sa femme au loin et se croit le plus fortuné des époux. De retour à Paris, il déchante. Les Desthibeaux s'implantent chez lui, y commandent en maître, approuvés par la jeune femme dont le sang charrie quelques parcelles de la fange qui circule dans les veines de ses parents; le coulissier se compromet dans une affaire qui peut l'envoyer au bagne, et de Blaigny sacrifie le plus clair de sa fortune pour le sauver. Son intérieur lui devient inhabitable; il reprend ses habitudes de garçon, va

au cercle, vit hors de chez lui, rentre tard, si bien qu'une nuit, Suzanne, que les Desthibeaux ont montée, fait à son malheureux mari la plus horrible scène au bout de laquelle rien n'est plus possible que la séparation et le divorce. De Blaigny part pour l'Afrique, après avoir fait ses confidences à son ami Marc Frémin, qui donne la conclusion et le dernier mot du livre en s'écriant : « Ah! cœur de la femme, cœur de la jeune fille, que de victimes tu feras encore avant qu'on t'arrache ton flottant, ton indéfinissable secret! »

M. G. Toudouze, qui nous avait donné l'an dernier, dans *le Ménage Bolsec*, une œuvre tout à fait remarquable, a encore fait ici un effort en avant. Il a cherché le relief, la couleur, la vigueur. Il les trouve le plus souvent, et il serait bien impossible que cela ne fût pas, car un artiste de son mérite est toujours maître de ses effets. Mais quelle que soit la valeur de ce roman, je ne puis m'empêcher d'avouer que je lui préfère ses aînés. Il serait long et oiseux de chercher à expliquer ce goût tout personnel. Je n'en suis pas moins persuadé que *Fleur d'oranger* conservera, dans l'œuvre du jeune romancier, l'intérêt et l'attrait de ces productions où l'on peut étudier l'évolution d'un artiste en quête du mieux, au moment critique où il se renouvelle et change sa manière.

Mariages aux champs, par Jacques Lozère. Paris, Albert Savine, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Étude intéressante et poussée, comme disent les peintres, de la vie à la campagne et des mœurs et idées des campagnards. Il ne s'agit point ici des paysans proprement dits, mais des propriétaires faisant valoir, dont les deux variétés principales sont fortement et curieusement personnifiées dans Louis Vincent et M. Martainville. L'auteur nous peint les sentiments d'une jeune fille sortie d'une bonne maison de commerçants parisiens, et, du jour au lendemain, se trouvant la femme de M. Vincent, le riche cultivateur. Elle fait effort pour ne voir que le beau côté de sa nouvelle existence et, grâce à la nouveauté, y réussit presque, tout d'abord. Mais peu à peu et invinciblement la grossièreté, l'animalité de ceux qui l'entourent, la vulgarité de plus en plus accusée de son mari, les images rapides du luxe élégant de la haute vie qu'il lui est donné d'entrevoir, la remplissent de regrets, de révoltes sourdes et, finalement, de tristesse et de dégoût.

L'autre mariage est celui de la fille d'un meunier, beauté des champs à l'âme naïve, haute et soumise, qui refuse un homme riche qui l'aime, mais pour lequel elle ne se sent point d'amour, et qui, peu après, se laisse marier à un rustre, parce que ses vieux parents ont besoin d'un appui. La torpeur, l'apathie des uns, la résignation morne, muette, sans étonnement et sans résistance des autres, sont des traits fortement rendus et qui caractérisent bien cette race de terriens, lourde, lente, menée par les besoins comme les bêtes, et acceptant, comme elles, la succession des biens et des maux que se plaît à enchaîner, suivant une logique mystérieuse, l'éternelle et inéluctable fatalité.

Chair fraîche, par Maurice Drack. Un vol. in-18. Paris, Jules Lévy, 1887.

Encore un œuf de la même poule que *les Mystères de Paris*. Mais à mesure que la poule devient plus vieille, ses poussins sont plus chétifs. Ce n'est donc point une comparaison que je prétends suggérer dans ce rapprochement. Rodolphe vaut un nombre incalculable d'Escoulonbrès, et le Maître d'École est autrement campé que La Limace. Il s'en faut cependant que l'étrange machine échafaudée par M. Drack soit dénuée d'intérêt. Les hasards les plus ébouriffants, les impossibilités les plus audacieuses, les inventions les plus délirantes s'accumulent d'un bout à l'autre du livre. Malgré tout cela, — ou parce que, — d'un bout à l'autre on le lit, non sans un certain étonnement d'y trouver du plaisir. Le plaisir n'est pas d'un ordre bien relevé, je l'avoue; il est fait de curiosité, d'appétit du merveilleux, de paresse et d'ironie. Il paraît qu'il y a une classe nombreuse de lecteurs que ce régal ne lasse jamais. Que des écrivains se fassent une spécialité de satisfaire et d'exciter ce goût, c'est leur affaire; mais M. Drack a assez de talent pour vouloir plaire à des palais plus délicats.

Home Rule. *Mœurs irlandaises*, par M. Élie Poirée. Un vol. in-18. Paris, Albert Savine, 1887. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur a mis dans une fiction dramatique, un peu grosse, mais émouvante et bien conduite, les haines séculaires de la vieille Érin contre l'oppresseur anglais. Le meurtre d'un lord, assassiné au milieu de ses fermiers révoltés dans une nuit sanglante, les incidents du procès criminel à Dublin, soulevant la foule et provocant presque une révolution, la *Maison de Bone Baccah*, le petit boiteux, et la fin de l'action où prennent place les explosions qui, naguère, remplirent Londres d'épouvante, forment une suite de scènes et de tableaux qui ne laissent pas languir un moment l'intérêt, et qui, en somme, donnent une idée assez juste de l'état des esprits et de la condition des personnes dans la question irlandaise.

L'auteur, qui connaît évidemment à fond le Royaume-Uni, ainsi que les dialectes et les mœurs de ses habitants, me permettra de lui dire que je n'ai point remarqué que la locution *My God* fût familière aux lords ou aux personnages anglais d'une certaine éducation. Qu'il me pardonne cette chicane, en faveur d'une ou deux autres que je ne lui fais pas, et surtout en considération de la sincère estime que son livre m'inspire pour son cœur et pour son talent.

B.-H. G.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS.

Le Bataillon des hommes à poil, par Théo-Critt. Paris, Marpon et Flammarion. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Ces Demoiselles de l'Opéra, par un vieil abonné. Paris, Tresse et Stock. Un vol. — Prix : 3 fr. 50.

Le Club, par Félix Cohen. Un vol. in-18. Paris, Ollendorff. — Prix : 3 fr. 50.

La Sainte, roman, par Ernest Benjamin. Un vol. in-18. Paris, Ollendorff. — Prix : 3 fr. 50.

Duchesse, par Alfred Billet. Un vol. in-18. Paris, Ollendorff. — Prix : 3 fr. 50.

Pourriture, par le prince Dimitry Galitzine. Un vol. in-18. Westhauser. — Prix : 3 fr. 50.

L'Actionnaire Merluchon, par Blanchet de Mussy. Un vol. in-18. Paris, Jules Moutonnet, éditeur. — Prix : 3 fr. 50.

Les Souvenirs de Rose Pompon, avec préface de Ryno. Paris, Ollendorff, in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Cœur volant, par Fortuné Du Boisgobey. Deux vol. in-18. Paris, Plon et Cie. — Prix : 6 francs.

Toinette, mœurs marseillaises, par Maurice Bouquet. Un vol. in-8°. Chez Ollendorff. — Prix : 3 fr. 50.

Le Mort (nouvelle édition), par Camille Lemonnier. Un vol. in-18. Paris, Alphonse Piaget, éditeur. — Prix : 3 fr. 50.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Saint Paul d'après la libre critique en France, par V. Courdaveaux, professeur à la Faculté des lettres de Douai. Un vol. in-12. Paris, Fischbacher, éditeur, 1886.

L'apôtre Paul est assurément une des plus grandes figures de l'histoire du christianisme. Sa vie et ses épîtres ont été l'objet de nombreuses études et discussions, et c'est avec une sorte de passion que les maîtres de la critique religieuse se sont attachés à l'examen de ses démentis et de ses doctrines. C'est qu'en effet saint Paul tient une place à part dans les groupes des évangélistes : ce n'est pas un disciple du Christ, ou un simple auditeur de ses disciples, mais un ennemi acharné devenu par miracle soudain le plus actif et le plus enthousiaste des apôtres.

La question intéressante est de savoir s'il n'a été vis-à-vis des apôtres qu'un docile disciple, transmettant simplement, quoique avec plus de fougue que les autres, les enseignements qu'il avait reçus, comme nous le présentent les *Actes* et l'Église après eux? Ou s'il a été un *indépendant* s'en rapportant avant tout à lui-même, comme semblent le prouver les épîtres qu'on lui attribue ? Et des ébullitions de son cerveau toujours en travail, a-t-il fait jaillir des idées qui, en se superposant à l'humble fond du christianisme des premiers jours, ont fait de celui-ci une doctrine nouvelle ?

Ce problème analysé à grand renfort d'érudition par MM. Reuss, Renan, Havet, Schœlcher et Sabatier, il s'agissait de le simplifier, de le mettre, de le rendre accessible et compréhensible aux lecteurs sérieux, qui, malgré la disposition de leur esprit aux études religieuses, n'ont pas le loisir ou la préparation nécessaires pour se plonger dans les gros ouvrages. M. Courdaveaux a le mérite d'y avoir réussi ; avec une mesure que tout le monde appréciera, avec toute la délicatesse qu'exige la critique des questions où la foi est en jeu et la conscience en éveil, il a su donner des conclusions très nettes, très fermes. Il montre Paul restituant à la doctrine de Jésus son véritable caractère, altéré déjà par les premiers prosélytes plus esclaves de la lettre qu'inspirés de l'esprit, prêchant la théorie du salut par la foi seule, abstraction faite des pratiques légales, et la supériorité du sentiment sur l'accomplissement mécanique des commandements.

Nous ne pouvons nous étendre ici dans l'analyse de la critique serrée, judicieuse et précise de l'excellent professeur de la Faculté de Douai. Disons seulement qu'après ces grands travaux des Reuss et des Renan son petit ouvrage est le bienvenu parce qu'il est utile, et parce que, même après ces maîtres, il a son originalité.

L'Affaire Colin-Campbell. Un vol. in-18 jésus. Albert Savine, éditeur. Paris, 1887. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre est composé avec les détails que tous les journaux ont reproduits de ces scandaleux débats :

Un lord et sa femme s'accusant réciproquement d'adultère, l'une dévoilant la maladie honteuse du mari, l'autre imputant successivement à quatre ou cinq personnages de la haute société de Londres l'agréable faute de l'avoir minautorisé.

On sait que finalement les jurés ont déclaré que l'adultère n'avait été commis ni par le mari ni par la femme, et par suite refusé d'admettre la demande en divorce.

Le livre publié à la librairie Savine n'a d'intérêt

que comme « document humain », encore eût-il gagné à n'être pas chargé des réflexions le plus souvent lourdes et des anecdotes plus grossières qu'égrillardes qui s'entremêlent au compte rendu des débats. PZ.

Souvenirs : Enfance, Adolescence, Jeunesse, par le comte Léon Tolstoï. Un vol. in-18 traduit du russe, par Arvède Barine. Hachette. Paris, 1887.

Sous le nom de Nicolas Irteneff, héros de ces *Souvenirs*, c'est de sa propre personne morale que le comte Tolstoï nous entretient ici. — Livre singulier, où il n'y a pas trace d'action, et dont tout l'intérêt consiste dans l'analyse minutieuse du caractère en voie de formation, d'un homme et d'un homme supérieur. Commencée en 1851, puis abandonnée en 1857, enfin maintes fois remaniée, cette œuvre n'a jamais été achevée. Elle reste à l'état de notes. En ces fragments, la biographie intime du personnage est conduite jusqu'au terme de son séjour de première année à l'Université, d'où il sort sur un échec à dix-sept ans. Il est très regrettable que l'auteur n'ait point poussé au delà. Au point où le volume s'arrête, il est impossible de s'expliquer la transformation de la chrysalide, comment ce jeune garçon, si parfaitement nul, est devenu le grand écrivain dont s'enorgueillissent à juste titre les lettres russes contemporaines. Et c'est là précisément ce qui donne au livre des *Souvenirs* une si grande valeur, c'est que Léon Tolstoï y expose avec une sincérité sans réserve la misérable succession de petitesses, de mesquineries, de niaiseries, de sottes vanités, de prétentions qui peuvent se rencontrer chez les meilleurs en l'âge ingrat. Tolstoï, avec une sorte d'acharnement tranquille, de cruauté froide, de mépris amer, énumère toutes les bassesses des secrètes pensées, remue tout ce fumier d'où se dégagera une grande intelligence et où la jeunesse met sa fleur heureusement, quoiqu'il ne l'y montre guère. Comme tout livre où le cœur humain est mis à nu, celui-ci est profondément triste, sous une apparence d'enjouement, et fournit ample matière à réfléchir.

Deux Générations, par le comte Léon Tolstoï. Traduction du russe, par M. E. Halpérine. Un vol. in-18. Paris, 1886. Librairie académique Didier, Perrin et Cie.

Ce n'est donc pas seulement en France que d'une génération à l'autre, des pères aux enfants, l'idéal de la jeunesse s'est transformé si profondément que de n'avoir plus rien de commun, à ce point que celui des pères est incompris et ridiculisé par leurs fils, quand celui des fils est à son tour l'objet du parfait mépris des aînés qui ont survécu. Ce n'est donc pas seulement chez les peuples latins que l'idéal chevaleresque, héroïque, amoureux, prodigue, généreux, insouciant du lendemain, quelque peu fou, a été remplacé par le sens égoïste de la vie pratique, par le calcul des choses positives. La même évolution s'est effectuée également chez les races du Nord. — Dans la première partie du roman — si l'on peut ranger parmi les romans cette suite de tableaux que ne relie pas une action centrale, — Tolstoï met en scène le comte Tourbine, le jeune officier de hussards d'autrefois, duelliste, joueur, séducteur, cerveau brûlé, mais galant homme, un hussard du temps « où l'on se battait pour une femme, où l'on se précipitait d'un bout du salon à l'autre pour ramasser le mouchoir qu'elle avait laissé tomber, exprès ou non ».

Dans la seconde partie, vingt ans après, la scène est occupée par le fils de ce même comte Tourbine, officier de hussards comme son père qui dans l'intervalle a été tué en duel. — « J'éprouve toujours un peu de honte quand on me parle de feu mon *papa*, dit le jeune homme; il y a toujours dessous quelque histoire scandaleuse ou quelque dette... Et c'est pourquoi j'évite autant que possible les vieilles connaissances de mon père... Du reste, il était de son temps, conclut-il en reprenant sa mine sérieuse. » — Dans ses perspectives d'avancement, ce qui le flatte le plus, c'est l'augmentation de solde. Enfin, pour citer un exemple entre cent, la différence des deux générations se marque à ce trait. A vingt années de date, se trouvant, le père et le fils, dans la même situation, quittant un pays où, de passage, ils ont ébauché une aventure galante sans conséquence — heureuse et charmante avec le père, malheureuse et quasi malhonnête avec le fils — comment agiront-ils? — Le père que ses amis ont conduit hors de la ville leur fait ses adieux et part au grand trot de sa troïka. Il est loin déjà. « Tout à coup le comte se ressouvint d'Anna Fedorovna. Retournons ! cria-t-il ! » La troïka fait volte-face, franchit de nouveau le rempart, stoppe devant la maison de la jeune veuve. Tourbine gravit rapidement l'escalier, traverse le vestibule et le salon, va au lit d'Anna encore endormie, la soulève dans ses bras, baise ses yeux clos et sort vivement. — Et voici maintenant l'attitude du fils : « Le lendemain, l'escadron quittait le village. Les officiers partirent sans avoir fait leurs adieux aux maîtres du logis. » C'est le même personnage qui, après que ces braves gens se sont mis en quatre et fort gênés pour lui donner l'hospitalité sollicitée par lui, use de celle-ci pour leur gagner leur argent au jeu et tenter de séduire leur fille. C'est encore lui qui accepte qu'une affaire d'honneur soit arrangée sans excuses de la part du camarade qui lui a dit de sang-froid : « Comte Tourbine, vous êtes un malhonnête homme. » Et le jeune homme n'est ni un coquin ni un lâche. Non, il est « pratique », voilà tout. — Le cerveau brûlé était plus sympathique.

E. C.

Berlin et Paris. Voyage satirique à travers l'Europe. — *La Conscience perdue*, par N. Tchédrine; traduit du russe par Michel Delines. Un vol. in-18 de 306 pages. Paris, Louis Westhauser, éditeur, 1887.

On sait que l'un des traits caractéristiques de cette fin de siècle, au regard de nos modes littéraires,

aura été un soudain et presque maladif engouement pour les romanciers russes. Cela s'est fait, au reste, comme par voie d'échange.

Sans parler de nos grands classiques, objet d'un culte respectueux dans l'aristocratie russe d'autrefois, qui disait le français à l'école de Racine, de Mme de Sévigné et de Voltaire, est-ce que Balzac, Mérimée, Alexandre Dumas, et d'autres encore, n'ont pas charmé Saint-Pétersbourg autant que Paris ?... et plus près de nous-même, est-ce que l'applaudissement russe n'a pas inauguré la vogue énorme de nos principaux conteurs d'aujourd'hui ? Sans doute, nous connaissions les noms de Pouchkine et de Gogol ; sans doute, Yvan Tourguenef était choyé comme un frère et tenu pour un maître par l'élite de notre littérature ; mais les deux premiers n'étaient pour nous que des noms, et l'autre, malgré l'admiration qu'il avait su nous inspirer, « ne se vendait pas », comme on dit, n'avait aucune action sur l'abonné, même de nos journaux reconnus littéraires, et n'était goûté que par les délicats. Ce « coup de folie » russe nous est venu directement par Tolstoï, l'ancien ennemi de Tourguenef, qui faillit se battre en duel avec lui. La réconciliation de ces deux grands rivaux nous a valu une lettre, adressée de son lit de mort, par l'auteur de *Fumée* à l'auteur de *la Guerre et la Paix*, lettre qui touche au sublime intellectuel. C'est ce dernier roman qui a donné chez nous le branle à l'agitation que nous avons dite. Les trois cents exemplaires d'une première édition avaient été péniblement souscrits ; mais il s'était fait autour de chacun d'eux une propagande orale, qui en fit bientôt un livre célèbre. La vogue de Tolstoï s'est vue depuis atteinte, sinon dépassée par celle de Destoievski. On en signale beaucoup d'autres à l'horizon ; moi, j'avoue mon faible pour Pisemski. Le nouveau venu dont nous annonçons le volume n'est point de cette grande famille. Il paraît surtout viser à la gloire de l'humoriste. Nous sommes, malgré nous, en défense contre ces auteurs qui s'annoncent eux-mêmes d'avance comme des railleurs et des satiriques. Les grands maîtres du genre, les Sterne et les Heine, n'ont point donné de ces étiquettes préventives à leurs piquants ouvrages. La plaisanterie de M. Tchédrine nous échappe souvent ; d'autres fois elle manque de naturel et de grâce. Il nous est impossible de découvrir aucune finesse, ni même ombre de sens, dans l'acception, baroque vraiment, qu'il donne à l'épithète : *bonapartiste*, avec une amusante fierté d'inventeur de mots. De plus, notre auteur a le tort d'abuser des termes de « bande » et de « bandits », envers les gens d'une foi politique autre que la sienne. Les principaux chapitres de ce volume comprennent des opinions particulières sur l'Allemagne et sur la France, avec ces titres : 1° En Allemagne : premières Impressions ; ma Profession de foi, telle que je l'ai exposée devant les conseillers fouineurs ; un Songe ; Berlin ou la Vie est-elle la plus amusante ; les Villes d'eaux ; les Idées subversives en Suisse. — 2° En France : *Souvenirs rétrospectifs* (?) ; Paris ; Entrevue fantastique avec M. L. ; à la Chambre ; les Odeurs de Paris et les Odeurs de Moscou ; la Question sociale ; le Roman réaliste ; les Russes à Paris ; le Général Capote ; la Conscience perdue.

Le volume s'ouvre sur une dizaine de pages intitulées : « Quelques mots sur sa petite personne, en guise de préface. »

L. D.

Le Laquais de Molière, par Georges Monval. Paris, Tresse et Stock, 1887. Un vol. petit in-8°. — Prix : 4 francs.

Les moliéristes ne se contentent pas d'adorer Molière. Ils pratiquent sur le grand homme et dans ses entours des recherches et explorations que, de temps en temps, encouragent et récompensent des découvertes. M. Georges Monval nous apprend aujourd'hui quel était ce laquais de Molière, dont Grimarest ne savait point le nom, et que l'auteur de *la Lettre critique* appelle le Provençal, tout en ajoutant qu'il est connu sous un autre nom, et qu'il s'est rendu fort recommandable par son mérite dans les affaires et dans les mécaniques. En lisant les élucubrations fort oubliées d'un assez méchant écrivain nommé Jean Crosnier, l'ardent et sagace secrétaire de la Comédie française a trouvé la preuve que ce Provençal n'était autre que François du Mouriez du Périer, lequel appartenait à une ancienne famille noble parlementaire de Provence, qui avait déjà donné le François Du Périer illustré par Malherbe, « son fils Scipion, le célèbre jurisconsulte, et le poète Charles du Périer, petit-fils de François et neveu de Scipion ». Après avoir été laquais de Molière, ce Du Périer fut comédien et resta à la Comédie française de la fin de 1686 à juillet 1705. Avant de prendre sa retraite, il s'était déjà lancé dans les affaires, et M. Monval le rencontre, non seulement dans les fermes des revenus du royaume, mais aussi dans des entreprises particulières dont la simple énumération ne laisse pas de jeter quelque jour sur la vie financière au XVIIe siècle. Enfin, recommandable dans les affaires, il ne l'est pas moins, suivant l'auteur de *la Lettre critique*, dans les mécaniques, et il invente la première pompe à incendie, pour laquelle il prend privilège, et qui, sous sa direction, rend les plus grands services. Ainsi le laquais qui ne savait pas chausser Molière fut le premier pompier français. Il mourut le 21 juin 1723, après avoir eu trente-deux enfants de ses deux mariages, et laissant, entre autres biens, un cabinet de travail dont M. Monval nous donne l'intéressant inventaire. La pièce la plus importante pour nous était un tableau « peint sur toille, représentant Molière dans sa bordure ovale de bois doré ». Qu'est devenu ce tableau, et si c'est un de ceux que l'on connaît, lequel est-ce ? Question palpitante que M. Monval pose et que quelque autre moliériste, sinon M. Monval lui-même, résoudra tôt ou tard. Un des petits-fils du laquais-comédien-mécanicien fut le général Dumouriez, ainsi que le constatent des actes de naissance reproduits, avec d'autres documents d'un réel intérêt, dans les pièces justificatives de ce curieux et aimable volume.

Souvenirs et études de théâtre, par P. Regnier, de la Comédie française, avec un portrait de l'auteur gravé par A. Blanchard. Paris, Paul Ollendorff, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Un livre où un grand auteur, à la fin de sa carrière, a consigné une partie de ses souvenirs de théâtre et de ses réflexions sur son art ne saurait manquer d'être intéressant. On prendra donc grand plaisir, plaisir de curiosité et plaisir d'intelligence à lire le volume de M. P. Regnier. Les critiques, les hommes de lettres, les comédiens, ses confrères, et en général les gens de goût qui s'intéressent au théâtre et à l'art de la diction y trouveront, en outre, grand profit. Il fixe la tradition sur Boutet de Monvel, la reprend et la rectifie avec autorité sur la Champmeslé et sur Adrienne Lecouvreur, et l'enrichit de ses souvenirs personnels sur Talma, touchant en passant à des acteurs comme Larive et à des actrices comme Mlles George et Rachel. Son étude sur Talma apprendra des détails et offrira des vues nouvelles même à ceux qui ont lu le récent ouvrage de M. Alfred Copin. Quelques pages sur la fortune de Molière et les sommes que lui valurent ses différentes comédies sont curieuses, non seulement parce qu'elles nous introduisent plus avant dans l'intimité d'un des plus grands esprits de notre race et de l'humanité, mais aussi parce qu'elles donnent au lecteur des renseignements précis et généralement ignorés sur la manière dont les travaux dramatiques étaient rémunérés au XVIIe siècle. Un article sur Sedaine, où il apprécie avec sympathie et émotion le talent d'un écrivain qui vaut autant par l'émotion et la sympathie, complète ce volume attrayant qu'ornent encore un portrait finement gravé et de jolies têtes de chapitre. L'illustration s'introduit décidément dans les livres nouveaux à 3 fr. 50. Il faut se féliciter de cette aimable innovation et remercier les intelligents éditeurs qui savent faire une place à l'art même dans les livres à bon marché.

L'Œuvre d'Alfred de Musset, *Extraits choisis et annotés à l'usage de la jeunesse,* par un ancien professeur de l'université. Édition précédée d'une notice biographique par Paul de Musset, et d'un portrait de l'auteur d'après Ch. Landelle. Paris, G. Charpentier et Cie, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Les écoliers d'aujourd'hui ont à pleines mains les richesses littéraires dont on leur défendait soigneusement l'approche il y a quelque vingt ans. Ils peuvent se nourrir de toutes les ambroisies et s'abreuver de tous les nectars. Il faut croire que ce régime de dieu épurera, sublimera leur humanité et que les générations qui viennent seront notre gloire, à nous qui les avons élevées. A moins que le dégoût ne naisse de la satiété, et qu'on ne bâille sur Victor Hugo et Alfred de Musset tout comme sur Homère, Virgile et Boileau. Ce résultat est aussi vraisemblable que l'autre, si j'ose m'exprimer ainsi. Pour mon compte, je ne regrette pas de n'avoir pas eu ces festins imposés à ma jeune imagination. *Trahit sua quemque voluptas :* c'était en cachette que je broutais le cytise, et j'y trouvais bien plus de saveur que si je n'avais pas été obligé, pour apprendre les vers de Rolla, de cacher les poésies d'Alfred de Musset sous les oraisons funèbres de Bossuet. Quoi qu'il en soit, les extraits que la maison Charpentier offre à la jeunesse d'un poète qu'on a appelé le poète de la jeunesse, mais qui, comme tous les vrais poètes, est le poète de tous les âges, sont bien choisis. — Je ne veux pas m'arrêter à examiner si deux ou trois morceaux n'auraient pas été avantageusement remplacés par d'autres ou supprimés tout à fait — et donnent une idée exacte et complète de l'œuvre — vers et prose — d'Alfred de Musset.

M. Paul de Musset a écrit une notice biographique qui est parfaitement appropriée dans le ton et les détails, aux convenances de cette publication et qui nous fait espérer qu'il n'a pas dit son dernier mot sur ce qui intéresse la mémoire de son glorieux frère.

Le volume est orné (?) d'un portrait de l'auteur d'après Ch. Landelle. On sait qu'Alfred de Musset était beau et que la peinture de Ch. Landelle est une belle œuvre. Mais ce n'est pas une excuse pour avoir placé ici quelque chose de si laid.

Études littéraires sur le XIXe siècle, par Émile Faguet. Paris, H. Lecène et H. Oudin, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Goût pour notre littérature nationale, sincérité et franchise de critique, telles sont les qualités que M. Émile Faguet se reconnaît dans l'avant-propos de ses *Études littéraires sur le* XIXe *siècle.* Le lecteur qui le prendrait au pied de la lettre serait agréablement surpris, car il en a d'autres des plus diverses et des plus brillantes. Sagacité pénétrante dans l'analyse, érudition aimable et assez sûre d'elle-même pour n'être pas pédante, sentiment vif du beau sous toutes ses manifestations, largeur et élévation d'esprit à qui l'exclusivisme ou le parti pris sont inconnus, science approfondie des procédés et de la technique de la langue en prose et en vers, exposition claire, méthodique, intéressante dans son habile gradation, style vivant, spirituel, ferme et souple, net et nuancé, donnant la notion précise et l'impression juste, voilà ce que l'heureux lecteur rencontrera en s'aventurant dans ce livre. On dit qu'il n'y a plus de critique en France, et de fait il n'y en a plus guère dans les journaux quotidiens. Il serait trop long d'en rechercher les raisons : la principale est peut-être que leur multiplicité et leur manque d'autorité font que si l'on en parcourt un plus grand nombre, on n'en lit plus aucun. Mais le succès de certaines revues et la publication ininterrompue de travaux comme ceux de M. Émile Faguet montrent avec une rassurante évidence que le goût et l'étude des choses de l'esprit a toujours ses adeptes et son public.

Dans ce volume, M. Faguet nous mène de Chateaubriand à Balzac, en passant par Lamartine, Alfred de

Vigny, Victor Hugo, A. de Musset, Th. Gautier, P. Mérimée, Michelet et George Sand. Il étudie donc, comme il le fait remarquer au début, les plus grands artistes en littérature que nous ayons eus dans ce siècle, et nous donne ainsi, à très peu près, une histoire de l'art littéraire en France depuis 1800 jusqu'à 1860. Il n'a point voulu faire l'histoire des idées, dont les plus puissants représentants sont au second ou au troisième plan comme littérateurs, ni l'histoire de la littérature dramatique, sujet trop vaste, qu'il se réserve de traiter à part.

J'aimerais à suivre M. E. Faguet dans son analyse du caractère et du talent des grands écrivains qu'il admet dans sa galerie. Malheureusement, je ne peux que la signaler comme un modèle de goût, de bon sens, de compréhension sympathique, de justice et de vérité. Non pas que j'accepte tous ses jugements et que je voie toujours comme lui. Mais, même parce qu'il me paraît s'écarter le plus — et ce n'est jamais beaucoup, — on sent dans ses écarts une sincérité absolue, et il ne serait pas difficile de refaire dans son propre esprit le travail par lequel il a été amené à porter tel ou tel jugement contre lequel on proteste volontiers. Il voit dans Victor Hugo « un caractère ordinaire et de moyen ordre », une imagination épique et lyrique du plus haut vol dans une âme bourgeoise, vaniteuse, mesquine et rancunière; pas assez d'esprit et trop de goût pour la politique et les calembours. Il y a là, sans doute, des traits observés; mais ou M. E. Faguet les voit plus gros qu'ils ne sont, ou il les accuse trop dans son tableau ; car il a beau admirer autant que personne le génie artistique du poète et lui faire la plus haute place dans la littérature de ce temps, l'impression reste. Il a tellement, dès le début, enfoncé l'idée de médiocrité dans l'esprit du lecteur, qu'on ferme le livre en se disant : en somme, pour M. Faguet, Victor Hugo est un homme médiocre. Je ne sais si cette préoccupation de tout mesurer et de tout apprécier n'est pas plus contraire à la vérité vraie que la méthode préconisée par Victor Hugo lui-même quand il s'agit d'un grand homme, et si M. Faguet n'aurait pas, tout compte fait, prêté à moins d'équivoque en admirant « tout, comme une brute ». Il trouve Musset d'essence inférieure, et un peu « gros ». Heureusement qu'il a écrit quelques lignes plus haut : « Je n'aime pas beaucoup ceux qui exaltent Lamartine et méprisent Musset. Je crains toujours un peu qu'ils n'aiment Laprade. » Il faut avoir un vrai sentiment de la poésie et de l'art pour être capable de ce trait d'esprit. Son étude sur Gautier ne plaira pas à tout le monde, et les officiants de la petite église où l'impeccable Théophile trône en Bouddha pansu fourbissent, je pense, leurs anathèmes. Elle n'en est pas moins impartiale, juste, et, après tout, fort honorable pour le grand artiste qui fit de la littérature plastique son domaine propre. J'aime moins les pages consacrées à Balzac. Une phrase méprisante sur Zola m'avait déjà mis en éveil. Quand il dit ensuite, dès les premières lignes de son étude, que Balzac unit « le tempérament d'un artiste et l'esprit d'un commis-voyageur », qu'il a « des intuitions de génie et des réflexions d'imbécile », j'avoue qu'il m'est impossible, sachant M. Faguet au-dessus de toutes les querelles, rancunes et médisances d'écoles, de ne pas croire qu'il ne le comprend pas. Mais il faut s'arrêter et prier le lecteur de juger lui-même les jugements de M. E. Faguet. Il trouvera, dans ce livre de spirituelle et saine critique, de quoi nourrir et régaler son esprit. B.-H. G.

Paul de Saint-Victor, par Alidor Delzant. Paris, Calmann Lévy, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

M. Alidor Delzant, un avocat de talent, un pur ami des lettres et des arts, un fin gourmet des choses de l'esprit, a eu cette idée intéressante : réunir tous les documents qu'il pouvait avoir, recueillir à droite, ramasser à gauche les lettres, les souvenirs, les renseignements, les récits authentiques, et élever à Paul de Saint-Victor le pieux monument d'un livre consacré à sa mémoire. Hâtons-nous de dire que le succès a brillamment couronné ses efforts, et que l'œuvre sera goûtée de tous, car elle est d'une réelle habileté de composition, ainsi que d'une grande sobriété de forme. La langue, délicate, imagée, inspirée du sujet qu'elle traite, nous conte harmonieusement la vie, les travaux, les efforts et les succès de ce peintre de lettres, si merveilleusement doué, qui a un moment ébloui et charmé notre littérature de sa plume étincelante. Le livre est charpenté avec un grand soin et conduit très adroitement le lecteur de l'homme curieux qu'était Paul de Saint-Victor à sa manière de travailler à son cabinet, à ses œuvres posthumes. On ne sent ni la fatigue ni le travail dans ce volume, qui a dû donner beaucoup de mal à son auteur, mais qui semble couler de source, tellement on y trouve l'admiration passionnée pour le héros de ce beau roman vrai, qui est la vie d'un de nos grands écrivains modernes. Plein de lettres du plus haut intérêt, mettant en scène tous nos maîtres, Lamartine, Victor Hugo, Sainte-Beuve, Barbey d'Aurevilly, Théophile Gautier, Jules et Edmond de Goncourt, ce livre est assuré de trouver un enthousiaste accueil dans toutes les bibliothèques curieuses de posséder un fragment de notre histoire littéraire contemporaine, dont il sera un des plus précieux appoints. G. T.

Le Secret médical, par le docteur P. Brouardel, professeur de médecine légale à la Faculté de médecine de Paris. Un vol. in-18 de 246 pages. Paris, librairie J.-B. Baillière et fils, 1887.

L'auteur de ce volume occupe légitimement une des premières places parmi les notabilités médicales d'aujourd'hui; dans cet ordre, il est même un de nos hommes en vue et tout à fait un nom à la mode. Ce n'est pas, comme on dit, un métier de paresseux, ni même de créature libre, que celui de praticien *couru*, dans cette métropole de vrais et de faux malades, et de gens tremblants sur l'article de la santé qui s'appelle Paris. L'adjectif *couru* devrait se changer plutôt ici,

pour mieux parler, en celui de *courant*. Qui n'a songé parfois avec mélancolie au destin de ces hommes tenus pour des demi-dieux par notre inquiétude, et qui mènent en réalité une vie affreuse, forcés de donner aux relations mondaines et aux études qu'impose le bruit de chaque nouvelle découverte, les nuits d'épuisement qui succèdent à leurs jours de tension perpétuelle et de discours sans trêve? Discours rarement véridiques pour cause de précipitation, ou dans un but d'humanité, à ce qu'ils prétendent. Pour ce labeur extrahumain, la nature n'a pas départi à ces hommes le supplément de forces qu'elle refuse au commun des autres; mais on imagine qu'elle les a pénétrés d'une philosophie particulière et supérieure. Autrement!...

Il reste aussi pour les privilégiés la vivifiante ressource des querelles à l'Académie. On se rappelle les démêlés du père Guérin avec M. Pasteur et, tout récemment, le conflit soulevé à l'occasion des piqûres *intensives*. Dans le livre que nous annonçons, le docteur Brouardel (l'élève et l'ami du regretté Lasègue, esprit trop sceptique à l'endroit de son art, mais qui faisait autant de bien par sa parole que par ses ordonnances) traite d'une question dont nous ne contestons pas l'importance, puisque M. Brouardel la reconnaît; mais cette importance ne vous paraît-elle pas ici par trop localisée, je veux dire mise tout d'un seul côté? M. Brouardel, à propos d'une poursuite retentissante survenue après le décès de Bastien-Lepage, approuve résolument le verdict du tribunal. Le condamné, dans cette affaire, nous semble avoir payé pour tous les autres, et nous ne le trouvons justement puni que pour le fait d'écrire aux journaux, ce qui n'est point son état. Au reste, ce dont il nous importerait d'être préservé, ce n'est guère de la chance de quelque indiscrétion commise par un docteur loquace— tenez pour certain qu'ici les lois ne peuvent rien dans les mœurs... et, dans l'espèce, les mœurs, c'est le caractère, le flair et le tact individuel de chaque médecin. — Non, ce n'est point cela qui nous répugne et nous effraye : c'est l'universel et débordé bavardage qu'on voit sévir à tous les foyers, dans tous les salons, et ne plus respecter aucune sorte de secret, y compris le *Secret médical*, lequel y passe comme les autres. M. le docteur Brouardel, dans ces pages intéressantes, traite de ce secret relativement aux honoraires, aux enquêtes à propos de mariages, aux assurances sur la vie (un des points les plus délicats de cette délicate question), aux déclarations de naissance, expertises, témoignages, etc. Tout en étant partisan du *secret médical* absolu et protégé par la loi, M. le docteur Brouardel admet le relatif dans l'application. Par exemple, qu'en pleine sécurité générale, un cas de choléra vienne à éclater, le médecin est tenu de par l'intérêt du salut public à se faire dénonciateur; mais si la victime est frappée dans des circonstances périlleuses, disons chez une femme mariée, alors le médecin!.. bref, ici comme partout ailleurs, c'est affaire de jugement, c'est le conflit de tous les siècles entre l'intelligent et le sot. Cette nouvelle constatation de l'éternel mystère, de l'énigme invincible qui est le fond de la condition humaine, est pour nous l'unique résultat d'une lecture d'ailleurs facile et suggestive pour tout le monde.

L. D.

Épaves, *récits et souvenirs,* par Léon Aubineau. Paris, Victor Palmé, 1886. Un vol.

Lorsque M. Léon Aubineau donna son premier volume de *Récits et Souvenirs,* j'eus le plaisir de le louer et de manifester le désir qu'il fût suivi de beaucoup d'autres. Et, de fait, ils se succèdent avec une assez grande rapidité. Voilà, si je ne me trompe, le troisième. Mon souhait est exaucé, et j'éprouve, comme il n'est pas rare, un complet désenchantement. La fleur de farine est sortie la première du sac de M. Aubineau; il n'y puise plus que des moutures grossières, dont le son est le principal élément. Que certains y trouvent leur régal, je m'en réjouis pour eux; mais leur goût n'est point le mien, Je n'ai nul penchant pour les prédicants et les béats, quelle que soit, comme disent les Anglais, leur *dénomination*. M. Léon Aubineau prêche et prie pour la religion catholique romaine, dont il est, après les Veuillot, un des plus robustes piliers. Entre temps, il parle du langage français, de Victor Hugo, de la bibliomanie, de l'opérette et de l'Académie, et autres sujets mondains qu'il sait rendre édifiants par les anathèmes dont il les charge. Il dit quelque part, en parlant de l'Université : « Je la hais, pour la bien connaître, d'une telle haine que je m'en voudrais de lui procurer ou de lui proposer un avantage. » Il n'y a que ces onctueux dévots pour entendre et pratiquer l'amour du prochain.

Tout le livre semble avoir été écrit dans une sacristie : il exhale un fade rebut de vieux goupillon et de bile fraîchement remuée. Il a pourtant une qualité, celle d'être mortellement ennuyeux, grâce à quoi il ne sera pas beaucoup lu. Je m'arrête sur cette pensée consolante.

B.-H. G.

POÉSIES

Clairons et binious, par L. Durocher. Un vol in-18 jésus. Paris, Duprez, éditeur, 1886. — Prix : 3 fr. 50,

Clairons, parce que la note patriotique sonne dans ce recueil; *Binious,* parce que l'auteur est Breton.

Pour la même raison, le nom de M. Renan flamboie à plus d'une page. M. Durocher évoque souvent les écueils granitiques d'Arvor et, poète impressionniste sans doute, il donne le plus souvent à ses vers la forme rocailleuse de son pays. Les intentions sont

excellentes, du reste; M. Durocher sent profondément et exprime avec une naïveté sincère le patriotisme du clocher et l'autre, il est Breton de France et Français d'Armorique.

Ajoutons qu'au milieu de ses grandes émotions pindariques et de sa revue de tous les héros, il sait pourtant madrigaliser, et proclame Mme Edmond Adam reine de Bretagne, ce qui a dû prodigieusement la flatter.

Pour faire plaisir à cette aimable dame, — et à l'auteur, — citons le sonnet:

L'Armorique chez Mme Adam.

C'était Anne de Bretagne
avec des sabots.

O vous qui dans Paris, vive et mouvante scène
Que l'opérette grise en heurtant ses grelots,
Accueillîtes un soir la harpe aux purs sanglots
Où les bardes bretons ont mis l'âme du chêne,

Je veux, au nom d'Arvor, votre nouveau domaine,
Vous tresser un bouquet cueilli le long des flots
Dont l'écume blanchit le roc noir des îlots...

Bruyères et genêts vous nomment : « Souveraine!... »
La lande embaume l'air qui lui cause de vous (*sic*);
Arthur tend son hanap, Merlin tombe à genoux,

Croyant voir sous les bois l'ombre de Viviane...
Les rois Charle et Louis descellant leurs tombeaux
Vous passeraient au doigt l'anneau de la reine Anne,
Si votre pied n'était trop fin pour ses sabots.

La chute en est jolie, amoureuse, admirable! mais un indiscret me demande si c'est au doigt de pied que la reine Anne portait cet anneau que les deux rois ensemble — un seul n'y suffisant pas — passeraient à Mme Adam.

Au demeurant, les vers de M. Durocher ne compromettront pas leur auteur. Et si l'envie lui prenant d'être sous-préfet avant qu'on supprime les sous-préfectures, on lui objecte qu'un poète est d'ordinaire mauvais administrateur, il pourra répondre comme l'autre à qui la même objection était opposée : « Allons donc! moi, poète, parce que j'ai fait ces vers-là! »

Néanmoins, il faut reconnaître que M. Durocher manie le rythme et la rime aussi bien que les quatre ou cinq cents jeunes gens qui imitent plus ou moins la manière du maître Coppée.

Ils ont tout ce qu'il faut pour écrire, excepté des idées neuves et personnelles. PZ.

Jours de soleil. *Poésies*, par Adolphe Thalasso.

Nuits blanches. *Poésies* par le même. Plaquettes petit in-12. Paris, A. Lemerre, 1826. — Prix : 2 francs.

C'est une erreur peut-être, mais nous ne pouvons nous empêcher de supposer très jeune encore l'auteur des poésies rassemblées dans ces deux plaquettes; au reste, si erreur il y a, elle n'est pas pour faire tort à M. Thalasso : on est indulgent aux jeunes, d'habitude.

Des lèvres et des baisers, des yeux et des sourires, ou des lèvres sans baisers et des yeux qui ont détaché leurs regards, voilà pour les enchantements pendant quelques-uns des *Jours de soleil*, et voilà pour les grandes douleurs pendant la plupart des *Nuits blanches*. Toujours on aimera, et toujours l'on chantera l'amour, et toujours l'on se plaira à l'entendre chanter; mais, sans distinguer entre les amours, disons qu'il est des chansons banales, que ces chansons-là, gaies ou tristes, on ne les écoute guère.

En prenant des années, M. Thalasso ne laissera pas que d'ouvrir son cœur à des sentiments plus divers, moins personnels, et parce qu'il possède plusieurs des qualités qui font le vrai poète, nous voulons espérer qu'il renoncera à l'emploi des chevilles. Nous ne savons ce qu'est *la houppe d'avril* (p. 17 des *Nuits blanches*); et nous lisons (p. 11 des *Jours de soleil*):

... Et je vole au copeau
Que me tend sur sa lèvre un baiser qui me raille;

Copeau, parce qu'à la fin d'un vers précédent, *appeau*? Nous ne comprenons pas. Mieux vaut rimer moins richement. F. G.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Les Statues de Paris, par Paul Marmottan. Ouvrage orné de trente-cinq gravures. Paris, Henri Laurens. Un vol. petit in-8°. — Prix : 3 fr. 50.

L'idée de réunir en un volume, à propos de la description des statues de Paris, les renseignements essentiels sur les grands hommes dont l'image, fondue en bronze ou taillée en marbre, décore nos places ou l'extérieur de nos monuments, mérite certainement tous les éloges. De Charlemagne à Lamartine, on passe en revue toute l'histoire de France dans ses plus illustres représentants et l'on suit, de grand homme en grand homme, les progrès de l'esprit humain. M. Paul Marmottan a tiré de ce fonds si riche et si varié le meilleur parti qu'il a pu. Ce n'est pas beaucoup dire, j'ai regret à le constater. Le livre

est terne, froid, succinct, de ton timide et bourgeois, et à peu près dépourvu du sentiment de l'art. On y trouve des phrases comme celle-ci : « Toutes les branches de l'activité humaine y figurent avec leurs plus dignes enfants. » Les illustrations, assez exactes, sont fort médiocres d'exécution et ne déparent pas le texte dans lequel elles sont tirées. — Il va sans dire que les reines de France du jardin du Luxembourg ne sont pas comprises dans cette galerie, non plus que les statues et groupes d'art pur qui se trouvent en si grand nombre dans nos jardins publics. Il y aurait là matière à un beau livre, et M. Paul Marmottan peut prendre une revanche, l'occasion ne lui fait pas défaut.

Histoire générale de la Champagne et de la Brie depuis les temps les plus reculés jusqu'à la division de la province en départements, par MAURICE POINSIGNON, docteur ès lettres, inspecteur honoraire de l'Académie de Paris. Tome III. Un vol. grand in-8°. Paris, Alphonse Picard, 1886. — Prix : 8 francs.

Parlant du tome deuxième, — le premier, s'il nous a été adressé, ne nous est pas parvenu, — nous avons dit les préventions de l'auteur, qui, catholique ultramontain, n'a pas pris soin d'étudier le grand mouvement de la Réforme ; dans ce troisième et dernier volume de son ouvrage, M. Poinsignon ne pouvait taire les conflits religieux au XVIIe siècle, ni la lutte de la monarchie contre la papauté sur le terrain politique : il condamne de parti pris le jansénisme, cette hérésie qui ne pouvait qu'amener la plus complète démoralisation, et, de parti pris, il réprouve la déclaration de 1682. Des droits de l'État, des libertés gallicanes, il fait bon marché, et Bossuet eut vraiment grand tort, à son avis, de mener la campagne que l'on sait ; combien plus grands eussent été les services rendus par la Compagnie de Jésus si elle ne se fût trouvée en butte à l'hostilité d'esprits corrompus par le siècle !

Cette grande partialité mise à part, ne faisons nulle difficulté de reconnaître des mérites qui, pour n'être plus aussi rares, n'en sont pas moins précieux. M. Poinsignon est un érudit. Penché sur des dossiers, dont on n'avait pas souvent demandé communication, il a pris notes sur notes ; et, s'il ne pouvait guère ajouter à ce que l'on connaît de l'organisation du pouvoir judiciaire, avant 1789, ce que l'on connaît du régime fiscal et de l'administration des provinces, des villes, il a illustré, du moins, d'une lumière nouvelle, l'exercice des différents pouvoirs, les rapports de ces pouvoirs entre eux. On peut ne pas être Champenois et lire avec le plus vif intérêt les divers chapitres de ce dernier volume, ceux-là surtout qui sont intitulés : *État intérieur de la Champagne sous Louis XIV* (p. 87 à 286) ; *État intérieur de la Champagne sous Louis XV et Louis XVI* (p. 327 à 474). L'auteur peut, dans ce dernier, nous parler de la population des villes et campagnes, de l'action de l'administration communale, de l'arquebuse et de la milice, de l'état militaire, de la justice rendue, du recouvrement des tailles et vingtièmes, de l'industrie et du commerce, de la viabilité, de l'Église et des écoles, — sur ces deux points nous faisons nos réserves, — des institutions littéraires et scientifiques, des journaux, des almanachs, des savants, des poètes, des artistes, de la vie sociale, nous ne nous laissons pas enfermer, et on ne se laissera pas enfermer davantage dans Reims, Troyes, Châlons ; il est loisible de juger de l'état intérieur de toute notre vieille France.

En *appendice*, l'auteur a transcrit des commissions de gouverneurs et d'intendants ; il a donné la liste des membres des trois ordres députés à l'assemblée provinciale et aux assemblées d'élections de la généralité de Champagne, la liste des archevêques et évêques des sept diocèses compris en totalité ou en partie dans la généralité, la liste des abbayes. Un index alphabétique des noms de personnes et un autre des noms de lieux facilitent les recherches. F. G.

Olivier de Serres, seigneur du Pradel, sa vie et ses travaux. Documents inédits, par HENRY VASCHALDE. Un vol. in-8° illustré de portraits, gravures et fac-similé. Paris, 1886. Librairie Plon.

Olivier de Serres, contemporain du roi Henri IV, a laissé dans l'histoire des œuvres de paix en France un nom glorieux, dont l'illustration se perpétue incontestée de siècle en siècle. A dire le vrai, ce n'est pas que son nom éveille l'idée de faits bien précis ; mais il n'est personne de si petite lecture pour qui O. de Serres ne soit, sur la foi de la tradition, « le père de l'agriculture française ». Depuis près d'un siècle, cependant, il a été publié un grand nombre de brochures et de notices sur le célèbre agronome ; mais, faute de documents sur son existence, ces travaux sont remplis d'erreurs. Sa biographie était je ne dirai pas même à refaire, elle était à faire en entier. Telle est l'œuvre que M. Henry Vaschalde, auteur de nombreux travaux sur l'histoire du Vivarais, vient d'accomplir, en comblant ainsi une lacune regrettable. — Les documents, avons-nous dit, sont rares ; ajoutons que ceux qui existent au Pradel, entre les mains de M. L. de Watré, avaient été consultés avec quelque négligence par les écrivains qui les ont connus, puisque des mêmes pièces de nouveau fouillées, M. H. Vaschalde a su extraire des détails historiques d'une réelle importance. Nous possédons désormais la biographie de l'homme qui écrivit le fameux *Théâtre d'agriculture*. A son œuvre, l'auteur ajoute deux portraits d'Olivier de Serres, dont un, le portrait original peint par son fils et, reproduit en fac-similé, les armoiries de la famille des Serres, la réduction du beau frontispice de la première édition du *Théâtre d'agriculture*, une vue du Pradel, un fac-similé du testament olographe du grand homme et une phototypie de sa statue à Villeneuve-de-Berg. M. Vaschalde, en outre, indique avec soin les ouvrages d'Olivier de Serres et toutes les éditions du *Théâtre ;* décrit tous ses portraits, les estampes représentant des particularités de sa vie, ses bustes, ses

statues et les médailles à son effigie. Il termine enfin par des *Pièces justificatives*, parmi lesquelles on trouve le Livre de raison d'Olivier, son contrat de mariage, l'inventaire des vases et ornements sacrés confiés à sa garde en 1562, son testament, les Mémoires de son fils Daniel, une lettre de son frère Jean et une déclaration de son fils Gédéon. — Le volume est imprimé avec goût, nous en félicitons l'éditeur, car le livre de M. Henry Vaschalde, œuvre d'érudit et de lettré, est aussi une œuvre d'utilité nationale. E. C.

Histoire de la maison d'Aubusson, par PAUL MIGNATON, avocat à la Cour d'appel. Paris, Alphonse Picard, 1886. Un vol. in-18.

Un coup d'œil trop rapide jeté sur le titre m'avait fait croire à une histoire de la tapisserie et des tapissiers d'Aubusson. Jugez de mon désappointement quand je m'aperçois qu'il s'agit des vicomtes, ducs et marquis d'une illustre famille antérieure à Charlemagne. L'avocat à la Cour d'appel, auteur de ce travail, ne s'occupe point de tapis et de tentures; il n'en est pas moins digne d'être drapé. C'est une besogne que, d'ailleurs, je ne me sens aucun goût à faire : un écrivain qui préfère compiler des biographies de seigneurs féodaux et de nobles courtisans à l'étude et à la description d'œuvres où l'art relève l'industrie, m'inspire trop peu d'intérêt pour que je perde mon temps et celui de mes lecteurs à dire tout le mal que je pourrais penser de lui. Il me suffit de constater que son livre est fait de pièces et de morceaux, parmi lesquels on cherche en vain le lambeau de pourpre obligatoire au temps d'Horace; qu'une des biographies les plus importantes de sa galerie, celle de Pierre d'Aubusson, le grand-maître de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, est le plus souvent textuellement empruntée au père Bouhours; que son style est de ces choses qui n'existent pas, et qu'il fait, dans le cours de sa narration et surtout dans ses notes, un étalage d'érudition de dictionnaire et de manuel, comme on en trouve dans les devoirs *piochés* de certains élèves pas brillants, mais *potasseurs*. Ce n'est pas qu'à ses heures M. Paul Mignaton ne soit pas un esprit original. Il faut l'être pour trouver que la lecture d'un livre est d'autant plus difficile et confuse que ce livre contient moins de dates et de documents. A ce compte, point de lecture plus facile, reposante et récréante qu'une collection de chartes ou un volume de statistiques. Dans une de ces notes pédantesques et un peu niaises, dont je parlais tout à l'heure, l'auteur de l'*Histoire de la maison d'Aubusson* nous enseigne que « la *Manse* était, aux époques mérovingienne et carlovingienne, un certain espace de terrain destiné à la culture, dépendant d'une métairie ». Pourquoi n'ajoute-t-il pas, poussant jusqu'au bout ses recherches sur ce vocable, qu'il sert aujourd'hui, chez nos voisins les Anglais, à désigner la maison d'habitation que la congrégation fournit à son pasteur? On trouve cela dans les dictionnaires comme le reste, en se donnant la peine de le chercher.

Le livre ne conclut pas, peut-être n'est-il pas fini? M. Mignaton est bien capable d'avoir encore en réserve quelques branches secondaires des d'Aubusson. A moins qu'il ne veuille laisser au lecteur le soin de conclure lui-même. A tous ceux qui arriveront jusqu'à la fin du volume j'ai bien peur que les mêmes conclusions ne s'imposent, à savoir qu'ils regrettent de l'avoir commencé.

La Bibliothèque du Vatican au XVIe siècle. *Notes et documents,* par EUGÈNE MUNTZ, ancien membre de l'École française de Rome, conservateur de l'École nationale des beaux-arts. Paris, Ernest Leroux, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 2 fr. 56.

Ce nouveau volume de la Petite Bibliothèque d'art et d'archéologie, publiée par l'éditeur E. Leroux, sous la direction de M. L. de Ronchaud, n'a pas la prétention d'être une histoire de la Vaticane. L'auteur, M. Eugène Müntz, nous avertit que son unique objet est de fournir aux érudits qui entreprendront cette tâche méritoire un certain nombre de pièces inédites ou peu connues, comprises entre le pontificat de Jules II et celui de Paul III (1503-1549), c'est-à-dire appartenant à l'âge d'or de la Renaissance italienne. Le travail est ainsi nettement limité, et l'on n'a plus le droit de chercher ni d'espérer trouver dans cette publication ce qu'on ne voulait point y mettre. Je le regrette, pour mon compte. Les notes et documents sont, à coup sûr, choses précieuses; mais ils risquent d'être secs et sans grand agrément. C'est un danger auquel n'échappent pas ceux que M. E. Müntz a recueillis et qu'il livre au public. Les bibliophiles et bibliographes, à qui son livre ne saurait rester indifférent, lui auraient su gré d'inventer, comme le doit savoir faire un ancien élève de l'École française de Rome, quelques ornements et illustrations pour égayer son texte, lequel est bien la chose la plus rêche et déplaisante au contact que j'aie rencontrée depuis longtemps.

Au point de vue typographique, il n'y a que des éloges à donner à ce petit volume, coquet d'aspect, et bien imprimé sur bon papier.

Le général René Moreaux et l'armée de la Moselle (1792-1795), par LÉON MOREAUX, avec portrait, cartes et nombreuses pièces justificatives. Paris, Firmin-Didot et Cie, 1886. Un vol. in-18.

L'histoire a, comme la vie courante, ses quiproquos et ses méprises. René Moreaux, général en chef de l'armée de la Moselle, mort à trente-six ans devant Luxembourg, a été maintes fois, et par les historiens les plus autorisés, confondu avec Victor Moreau, son successeur, tué à Dresde quand il combattait contre la France, en 1813. Un petit-fils de René Moreaux n'a pas voulu que le nom de son aïeul pût désormais se prendre pour le nom d'un traître. Il s'est consacré à la tâche de faire revivre, en un livre écrit sur des documents authentiques, la figure et la gloire de son ancêtre, le général républicain. Il a fait œuvre de piété filiale, tout en rendant service à l'histoire.

Devant un tel but, atteint sans conteste, il messiérait de rechercher ce qui peut, dans l'exécution de l'ouvrage, prêter à la critique. L'auteur est peintre, et nullement écrivain de profession. On peut, sans le déprécier, convenir que cela se voit en le lisant. Mais je préfère signaler cette monographie, complète et bien faite après tout, comme un livre qui tiendra sa place dans toute bibliothèque historique, et qu'il faudra consulter chaque fois qu'on voudra étudier ou exposer la lutte épique soutenue par la France aux frontières, de 1792 à 1795. B.-H. G.

Chronique des élections à l'Académie française (1634-1841), par Albert Rouxel. Paris, Firmin-Didot et Cie, 1886; 1 vol. in-8°.

Je ne me sens pas porté d'une tendresse excessive pour le style de ce chroniqueur après coup des anciennes élections à l'Académie française. Il est essoufflé, époumonné. De ce halètement sortent pourtant de jolies choses, comme ceci : « Si les gouvernements manquent de stabilité, l'esprit de servitude n'a pas de telles fluctuations. » L'esprit de servitude, sous l'Empire et la Restauration, et peut-être encore à quelques autres époques, c'est l'esprit de l'Académie.

M. Albert Rouxel a voulu combler une lacune dans l'histoire de l'Académie, telle que l'ont écrite, à différents points de vue et pour différentes périodes, tant et de si remarquables historiens. Il a pensé que dans cette quantité d'études, de mémoires et d'histoires, « on ne voit pas, au premier abord, les différentes phases par lesquelles l'Académie a pu passer, les influences diverses qu'elle a subies, les courants d'esprit qui ont dicté sa conduite, les temps successifs où la liberté des suffrages, si souvent proclamée, est restée à l'état de lettre morte ». Pour se rendre compte de ces variations, il a cru qu'il fallait « étudier les élections, examiner les causes de la réception des uns, les motifs de l'exclusion des autres ». C'est ce qu'il a fait, en laissant le plus souvent la parole aux mémoires et aux correspondances du temps, parce que « les meilleurs juges, en cette matière, sont les contemporains ». Aux choix qu'ils font, on peut douter de la justesse de cette maxime. Il n'en est pas moins vrai qu'eux seuls, du moins, savent nettement les raisons qui ont déterminé leurs choix, mauvais ou bons.

M. Albert Rouxel remplit avec autorité et intérêt le programme qu'il s'est posé. Son livre, exempt de parti pris, est plein d'anecdotes piquantes qui témoignent d'une grande lecture et d'une érudition solide et curieuse à la fois. Le règne de Chapelain, la querelle des anciens et des modernes, les luttes du jansénisme, l'influence des femmes, les mauvais jours de la Révolution, l'Académie seconde classe de l'Institut, la guerre entre les classiques et les romantiques, tous ces tableaux bien vivants se succèdent en ce livre et en font un complément indispensable aux nombreux ouvrages où sont étudiés les académies et les académiciens.

Histoire politique de la France, par C. de Loisne, ancien gouverneur de la Martinique. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1886; 1 vol in-8°.

En lisant ce titre sur la couverture d'un in-octavo de 430 pages environ et d'impression peu compacte, instinctivement je pensai à Montesquieu. Il me semblait qu'un esprit de sa trempe n'eût pas été de trop pour condenser en un si petit espace l'histoire politique de notre pays pendant des siècles, et mettre en relief les grands traits sans sacrifier les petits détails nécessaires à l'intelligence de l'ensemble, en enchaîner logiquement la succession, en donner la formule à ses différentes périodes, et en déduire des lois qui, tout en rendant compte du passé, puissent, avec une sûreté suffisante, s'appliquer à l'avenir. Ce programme, qui m'apparaissait tout à coup, l'auteur du livre que je signale l'a trouvé trop vaste, et il en a retranché la dernière partie, celle qui donnerait à l'œuvre son sens philosophique et sa portée pratique à la fois. Il s'en remet au lecteur du soin de conclure, lui donnant, d'ailleurs, pour ce faire, les renseignements les mieux choisis et les plus exacts. Dans les limites où il a voulu la renfermer, son étude témoigne d'une érudition très complète et très sûre, d'un talent d'exposition remarquable et d'un esprit juste et vigoureux. Les causes des différences dans les mœurs et le régime politique entre le Nord et le Midi, l'organisation de la féodalité, l'influence de la royauté grandissant en même temps que les communes s'affranchissent et que la bourgeoisie se forme, la longue lutte entre le roi et les barons, qui marque toute la première période de la dynastie des Valois, et à la faveur de laquelle s'affirment, avec les États généraux multipliés, avec Étienne Marcel, avec Jeanne d'Arc, l'existence du peuple et la vitalité de la nation, la Renaissance, la Réformation et les guerres civiles qu'elle suscite en France, Henri IV, Richelieu, les suprêmes efforts de la noblesse pour reprendre le pouvoir, aboutissant à l'avènement de la royauté absolue avec Louis XIV et à l'élévation toujours croissante de la bourgeoisie, les difficultés financières du règne de Louis XV, les tentatives des Parlements, l'abaissement de la royauté dans l'opinion, grâce aux écrits des philosophes et aux prétentions des privilégiés, d'autant plus insatiables qu'elles deviennent moins justifiées, l'influence énorme de Rousseau, tous les prodromes enfin de la Révolution qui commence avec les élections aux états généraux, tel est le tableau que M. C. de Loisne a peint d'une main ferme, avec une parfaite science de composition, un dessin à la fois large et précis, et une couleur où la solidité n'exclut pas l'éclat. Des morceaux se détachant avec une vigueur singulière, offrent au lecteur des vues neuves ou renouvelées, mais si frappantes et si fortement étagées qu'on ne saurait s'acquitter envers elles en les appelant ingénieuses et en n'y pensant plus. La conquête de l'Angleterre, les parallèles que l'auteur est naturellement amené à faire plusieurs fois entre l'évolution politique dans ce pays et dans le nôtre, les pages consacrées à l'Université,

les causes et les ressorts des guerres de religion, la révocation de l'édit de Nantes, la double marche en sens inverse du gouvernement royal et des besoins de la nation aux approches de 1789, sont autant de questions traitées avec une lucidité rare, et sur lesquelles il ne sera plus guère permis de porter un jugement sans tenir compte de ce que M. C. de Loisne en dit. On ne saurait ici reprendre en détail le travail de l'auteur et le soumettre à une analyse critique, qui d'ailleurs tournerait à son éloge, même quand certaines divergences d'opinion pourraient se faire jour et se soutenir. On ne peut qu'apprécier l'œuvre en bloc, s'il est permis de parler ainsi. Or ce bloc, pour être massif, n'en est pas moins fouillé et ouvragé de main de maître. La figure politique de la France à ses différents âges y est sculptée en un relief sobre et puissant. L'écrivain, en effet, peut se comparer au statuaire, lorsqu'il sait ramener son sujet aux grandes lignes initiales, et, en ne disant que l'essentiel, suggérer et faire comprendre tout.

B.-H. G.

Etude sur les misères de l'Anjou aux XVe et XVIe siècles, par ANDRÉ JOUBERT. Paris, Lechevalier; Angers, Germain et Grassin, 1886. Un vol. in-8°. — Prix : 6 fr.

M. André Joubert, le curieux et intéressant historien de l'Anjou, auquel on doit déjà tant d'œuvres remarquables sur cette province et qui nous donnait, l'année dernière, l'histoire réelle, encore ignorée, du fameux Bussy d'Amboise et de la dame de Montsoreau, publie, cette année, une remarquable *Étude sur les misères de l'Anjou aux* XVe *et* XVIe *siècles*, qui attirera certainement l'attention des lettrés, des bibliophiles et des historiens. C'est une complète reconstitution de la vie de province à ces époques peu fouillées.

Il fallait un chercheur consciencieux, un érudit local comme l'auteur, pour nous conter d'une manière saisissante la manière dont l'Anjou supporta les plaies terribles, les souffrances de toutes sortes qui l'accablèrent alors. Après les dépradations commises par les Gueux, ce sont les ravages causés par les luttes incessantes entre les protestants et les huguenots; puis viennent les épidémies, la peste dépeuplant toute la contrée, et, enfin, les brigandages commis par le bandit huguenot René de la Rouvraye, dit le Diable de Bressault, de 1560 à 1572. M. Joubert ajoute à ce tableau navrant d'intéressantes explications sur une chanson satirique intitulée *le Pique-Mouche*, et complète son œuvre en donnant le détail des crimes et supplices, des procès en sorcellerie ou pour empoisonnements et vols, qui sont l'exacte peinture des mœurs du temps. Ce livre, conçu par un lettré, apporte à l'histoire le précieux concours de documents authentiques et trouvera, croyons-nous, un accueil des plus favorables auprès du lecteur. C'est une œuvre d'archéologue et de littérateur en même temps.

G. T.

Études historiques sur le XVIe et le XVIIe siècle en France, par GABRIEL HANOTAUX. Paris, Hachette et Cie, 1886. Un vol. in-16. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume est composé d'articles écrits pour le *Temps* et la *République française*, à l'occasion d'ouvrages historiques récemment parus. Il offre donc, au moins pour la période dont il s'occupe, « la récapitulation des efforts si honorables faits par l'école historique française pour étendre et préciser la connaissance de notre passé national ». En faisant l'inventaire de cette récapitulation, je trouve quinze études sur les sujets suivants : le pouvoir royal sous François Ier; Catherine de Médicis et la Saint-Barthélemy; de l'influence espagnole en France, à propos de Brantôme; Philippe II, roi d'Espagne; la contre-révolution religieuse au XVIe siècle; la France sous Henri IV; l'enlèvement innocent; les débuts du cardinal de Richelieu; Richelieu, premier ministre; la minorité de Louis XIV, Mazarin; la fin de la Fronde; amours royales; les œuvres inédites du duc de Saint-Simon; les idées politiques du duc de Saint-Simon; l'enseignement public en France avant 1789. On voit que l'enchaînement des faits historiques n'est pas interrompu depuis François Ier, et que l'auteur s'arrête sur tous les points propres à nous expliquer l'évolution qui aboutit à l'épanouissement du système monarchique absolu sous Louis XIV. L'étude qui a ce titre tant soit peu énigmatique pour le profane : *l'Enlèvement innocent*, n'est certes pas la moins intéressante. Il s'agit de la fuite du prince de Condé après son mariage avec Charlotte de Montmorency, dont Henri IV vieilli voulait faire sa maîtresse. On n'est pas habitué à voir le roi vert-galant et poule-au-pot sous ce jour-là. Tout le volume est, d'ailleurs, écrit avec un grand scrupule de vérité, et si l'auteur ne vise pas à cette impartialité qui consiste à n'avoir ni sentiment ni opinion, et qui ne peut être le fait que d'un abruti ou d'un imbécile, il se fait une loi d'asseoir son jugement sur des faits et d'appuyer sa sincérité d'impression sur la connaissance approfondie des événements.

B.-H. G.

Histoire de Saint-Maur-des-Fossés, *de son abbaye, de sa péninsule et des communes des cantons de Charenton, Vincennes et Boissy-Saint-Léger*, avec le plan détaillé des lieux, des dessins des monuments celtiques gallo-romains, etc., retrouvés ou existant encore debout sur le territoire, un glossaire, des aperçus archéologiques et étymologiques nouveaux, par Z.-J. PIÉRART, auteur du *Drame de Waterloo*. Deux volumes, paginés à la suite, de 638 p. in-8°. Paris, 1886. A. Ferroud, éditeur.

Une localité qui appartient à l'histoire depuis seize cents ans devait tôt ou tard trouver son historien. C'est sur le territoire de Saint-Maur-des-Fossés, en effet, que s'accomplit un des drames les plus émouvants dont les annales de la patrie française aient gardé le souvenir; c'est là que prit naissance l'insurrection des Bagaudes au IIIe siècle, cette mé-

morable guerre à la fois religieuse et nationale que d'humbles paysans gaulois ne craignirent pas d'entamer contre les armées des Césars, où nos pauvres ancêtres faillirent affranchir leur pays du joug de Rome. La tradition conserva un si vivant souvenir de leurs succès dans cette lutte gigantesque que plus tard, au VIIe siècle, s'élevait au même lieu un monastère chrétien, à côté d'une forteresse romaine en ruines et des débris d'un temple païen. M. Z.-J. Piérart fait, dans l'ouvrage que nous annonçons, l'histoire de l'abbaye de Saint-Maur-des-Fossés et de la vaste presqu'île à laquelle ce nom fut donné, et, à la suite, celle de la seigneurie du lieu. Il prend texte de ce récit pour donner des renseignements importants archéologiques, historiques, descriptifs et anecdotiques sur toutes ces jolies communes des environs de Paris, délicieusement assises aux bords enchantés de la Marne, de la Seine, du Mortbras, du Réveillon et de l'Yerres : Charenton, Vincennes, Saint-Maur, Boissy-Saint-Léger, Nogent, Joinville, Champigny, la Varenne, Villiers, la Queue-en-Brie, Brunoy, Sucy, Villeneuve-Saint-Georges, Montgeron, Draveil, etc. L'auteur en ces études fait une part très large aux antiquités locales et ajoute à l'intérêt des descriptions qu'il en donne celui de très nombreux croquis et de plans hors texte. Malheureusement tous ces charmants pays aimés du Parisien n'éveillent pas seulement d'aimables souvenirs de villégiature dominicale; ils connurent aussi des heures lugubres; nous parlons de ces journées du 30 novembre et du 2 décembre 1870 qui arrosèrent de sang français les coteaux de Champigny, de Villiers et de Bry-sur-Marne. M. Piérart termine son livre par un récit critique de ces événements mémorables. Nous ne le suivrons pas sur ce terrain, car nous avons le sentiment profond de notre incompétence en de si graves questions et, pour avoir jadis porté la sabretache pendant quelques années, nous ne nous croyons pas autorisé à exprimer une opinion, à prendre parti dans les jugements très sévères que l'auteur, « membre de plusieurs sociétés savantes », porte sur les événements militaires de 1870-1871 et sur les fautes de nos généraux. Disons cependant que, à part quelques regrettables écarts de plume, çà et là, M. Z.-J. Piérart n'a pas donné à cette partie de son ouvrage l'allure de pamphlet et de violence systématique qui enlève tout crédit au volume du même auteur intitulé *le Drame de Waterloo*. Proscrit de décembre, il n'a, de son propre aveu, écrit ce livre qu'en haine du nom de Napoléon et en s'appliquant à renverser l'édifice impérial par la base. L'esprit de système et l'invective n'ont cependant pas fait la fortune de l'œuvre, car il suffit de l'ouvrir pour s'apercevoir que ce volume, qui nous est présenté comme une « nouvelle édition », n'est en réalité qu'un nouveau brochage des *invendus* de l'ancienne édition que l'on a vêtus d'une couverture et d'un titre neufs, après avoir ajouté une nouvelle feuille de 16 pages, contenant un épilogue de 4 pages, un erratum de 3 pages et la table des matières.

BEAUX-ARTS

Les Leçons d'anatomie et les peintres hollandais aux XVIe et XVIIe siècles, par le docteur Paul Triaire. Un vol de VI-79 pages, accompagné de deux eaux-fortes par Is.-H. Triaire, et tiré à petit nombre. Paris, 1887, maison Quantin.

La lecture de ce petit volume vient de réveiller l'une des plus lointaines curiosités de notre esprit et la justifie. Nous avons souvent souhaité qu'un directeur de journal d'art se rencontrât, qui, au moment du Salon, à côté du compte rendu général confié à son *leader-critique*, publierait une suite de petits comptes rendus partiels ou plutôt de causeries sur chaque genre demandés à des hommes ayant l'expérience pratique des sujets traités ; à un soldat sur les peintres militaires, à un marin sur les peintres de marine, à un expert du Tattersal sur les peintres de chevaux, voire à un professeur de Grignon sur les paysagistes, à un anatomiste sur les peintres de nu, etc.

Ce n'est pas que, dans notre pensée, les observations des spécialistes puissent toujours être acceptées sans réserves; mais nous pensons, par contre, que toujours leurs remarques — eût-on parfois des raisons et raison de n'en pas tenir compte — ouvriraient des points de vue originaux et fourniraient d'utiles suggestions. S'il était nécessaire que quelque témoignage confirmât l'intérêt d'études de cette sorte, nous trouverions cette preuve dans le piquant opuscule que vient de publier le docteur Paul Triaire. Conduit en Hollande par la fantaisie d'un voyage de vacances, il fut surpris et charmé — à titre de médecin plus que personne il devait l'être — en découvrant que la science de l'anatomie avait donné naissance, aux XVIe et XVIIe siècles, à un genre très particulier dans l'école de peinture hollandaise.

Les médecins volontiers demandaient aux peintres de les représenter dans l'attitude du professeur faisant sur le squelette ou le cadavre une leçon d'anatomie à leurs élèves favoris groupés autour du maître. Si étranger que l'on soit à l'histoire de l'art, il n'est personne qui ne connaisse, au moins de réputation et même pour en avoir vu des reproductions gravées, *la Leçon d'anatomie du professeur Tulp*, par Rembrandt, au musée de la Haye. Ce tableau est le plus illustre exemple d'une famille de portraits non considérée jusqu'à présent comme formant un genre

particulier. Il a bien fallu pourtant se rendre à l'évidence, lorsque par accident le récent classement du nouveau musée royal d'Amsterdam a mis en lumière une collection importante de telles œuvres, toutes remarquables et signées des plus célèbres noms de peintres hollandais. C'est à cette collection que le docteur Paul Triaire s'est arrêté de préférence en ses visites au musée, c'est elle qu'il décrit, analyse, juge en cette plaquette imprimée par la maison Quantin dans une forme originale et d'un goût charmant. Il le fait en historien, en artiste et en médecin; c'est-à-dire que l'auteur y suit le mouvement de l'art hollandais en ses évolutions, des origines à la décadence, nous entretient des maîtres de la science batave qui posèrent pour ces portraits et des peintres qui les firent, ainsi que des œuvres mêmes. Celles-ci lui inspirent mainte remarque *ex professo* sur le moment, sur les détails de l'opération anatomique et sur la justesse de l'attitude donnée par le peintre à l'opérateur. C'est ainsi que nous renouvelons ou faisons connaissance tour à tour avec les excellents portraitistes Pietersen, Mirevelt, Rembrandt, Thomas Kayser, Troost, Quinckardt, Regters et avec leurs modèles, les médecins les plus renommés des Pays-Bas aux XVIe et XVIIe siècles : Egberts, le chirurgien magistral; Tulp, l'ami et le protecteur de Rembrandt; Ruych, le célèbre anatomiste; Titzingh, un irascible écrivain; et enfin l'anatomiste Camper, le plus illustre d'entre eux.

Mais le petit volume du docteur Triaire se recommande à l'attention des amateurs d'une façon plus pressante encore par les précieuses informations qu'il nous apporte sur une autre *Leçon d'anatomie* de Rembrandt, celle du docteur Deyman, dont un fragment important sauvé de l'incendie a été récemment retrouvé en Angleterre et acheté pour le musée d'Amstersdam. Non content de faire entre l'œuvre de jeunesse et celle de l'âge mûr la comparaison qu'un tel rapprochement imposait au critique, l'auteur a eu l'heureuse attention dont nous lui savons gré de placer sous nos yeux les deux compositions elles-mêmes et deux eaux-fortes traitées d'une pointe attentive, quoique sommaire et signées Is.-H. Triaire.

Solfège poétique et musical, par GUSTAVE NADAUD. Un vol. in-4°. Paris, sans date. Librairie Hachette.

L'aimable chansonnier, Gustave Nadaud, vient inconsciemment de nous livrer sinon le secret de tout son succès, celui tout au moins de l'étroite unité, qui en ses œuvres règne entre les paroles et la musique et n'a pas peu contribué à les rendre populaires. C'est dans la très courte préface d'un petit ouvrage écrit par lui à l'intention de la jeunesse, d'un recueil d'exercices pour apprendre à lire un morceau de musique en prononçant le nom des notes, qu'il trahit son mode de composition. Ce recueil se compose de seize menues pièces de vers, qui se succèdent sans la moindre apparence d'intention musicale, puis des mêmes récits, fables et moralités mis en musique pour deux voix, l'une chantant, l'autre solfiant ou plutôt vocalisant avec accompagnement de piano à une seule main. En donnant la préséance aux paroles sur la musique dans l'ordre de la pagination, l'auteur confirme le vœu exprimé par le passage de sa préface auquel nous avons déjà fait allusion.

« Je désirerais, dit-il, que l'enfant ou l'élève commençât par apprendre les paroles et les récitât d'abord sans musique, puis il aborderait le chant. »

Telle est évidemment la façon de procéder de M. Gustave Nadaud — à l'inverse de Gavarni. Celui-ci dessinait d'abord, sans aucune intention arrêtée, les personnages qu'il inventait du bout de la plume et, ceux-ci achevés, interrogeait attentivement l'expression de leur visage, de leurs gestes, scrutait le sens de leur physionomie, écoutait en quelque sorte les paroles qu'ils échangeaient et les écrivait, comme sous leur dictée, en guise de légende. M. Nadaud, au contraire, trouve une idée, sujet de sa chanson ou touchant ou comique avec une pointe de sensibilité; puis, l'ayant écrit en vers étrangers à tout lyrisme, aussi rapprochés que possible du langage familier, il porte ceux-ci dans sa mémoire, se les récite à lui-même, en les scandant, en insistant sur le rythme, en pressant, en ralentissant le récit, en accentuant les intonations de la voix selon le sens des vers, dégageant ainsi tour à tour le mouvement, la mesure, le ton et, finalement, l'air ou le son. Pour qui a entendu Gustave Nadaud chanter lui-même ses chansons, le doute n'est pas un seul instant admissible; son chant est aussi voisin de la parole parlée qu'il peut l'être sans cesser d'être du chant. Mais la méthode qui peut être parfaite pour le compositeur est-elle également favorable dans l'éducation pratique de l'élève? Je dois dire que ce n'est pas l'avis des professeurs de solfège, ce qui d'ailleurs est indifférent au succès du nouveau et charmant recueil de l'auteur des *Deux Gendarmes*.

E. C.

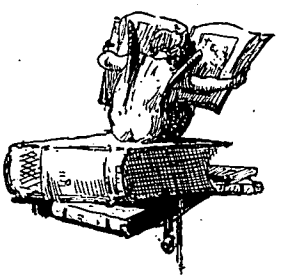

GEOGRAPHIE

— Voyages — Mœurs et Coutumes —

L'Allemagne intime, par Henri Conti. Paris, Albert Savine, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le volume ne fait pas mentir son titre. C'est bien l'Allemagne intime qui nous est ici dévoilée avec ses cours minuscules et sa haute cour prussienne, sa noblesse, sa hiérarchie sociale dont les degrés descendent à travers la bourgeoisie jusqu'aux dernières couches du peuple, sa vie de famille, ses repas, ses plaisirs, ses amours, sa poésie, sa lourdeur sensuelle et sa vulgarité. Ce n'est pas une caricature, ne le le croyez pas. L'auteur sait ce qu'il y a de fort, de sain, et même de grand dans les mœurs et l'esprit des Allemands, comme aussi dans l'organisme politique et social de l'Allemagne. Mais il tient à faire un tableau complet et retrace, sans exagération et sans parti pris, les vices, les défauts, les ridicules et les laideurs à côté des vertus, des qualités et des beautés. Il fait plus; chaque fois qu'il en trouve l'occasion, et elle se présente presque à chaque page, il établit une parallèle entre la France et l'Allemagne, il tire de ses descriptions une leçon pratique que domine toujours le patriotisme le plus pur et le plus ardent. Ce qu'il dit de la nécessité d'introduire largement les langues vivantes, beaucoup plus largement qu'on ne l'a fait jusqu'à ce jour, est digne des méditations de tous les Français qu'intéresse l'avenir de la France. J'en dirai autant des pages où il parle des services que pourraient rendre nos diplomates, nos consuls, nos jeunes gens à l'étranger. Ce sont là des questions vitales, traitées par un homme qui les a étudiées de près et qui, s'il dépasse quelquefois le but, voit et vise juste le plus souvent. En résumé, on apprendra mieux à connaître l'Allemagne et les Allemands dans ce petit livre que dans nombre de publications à scandale ou à grosses prétentions. B.-H. G.

Bibliothèque de « la Nature » : Six mois aux États-Unis. Voyage d'un touriste dans l'Amérique du Nord, suivi d'une *Excursion à Panama.* Texte et dessins par Albert Tissandier. Un vol. in-8° avec 82 gravures, 8 planches hors texte et 2 cartes. Paris, sans date. G. Masson.

Il y a vraiment plaisir et profit à parcourir de nouveau les États-Unis déjà tant de fois visités, en compagnie d'un voyageur comme M. Albert Tissandier, des plus savants sans ombre de pédantisme, esprit pratique et poétique à la fois, à peu près indifférent aux questions économiques et politiques, mais doué d'une incessante et intelligente curiosité pour les grands spectacles de la nature comme pour toutes les grandeurs de l'industrie humaine. En le suivant pas à pas, le lecteur est assuré que pas une des merveilleuses inventions des sciences modernes appliquées au bien-être du séjour de l'homme sur la terre, non plus que pas une des merveilles géologiques réparties à la surface ou à l'intérieur du sol ne se rencontreront à portée de leurs pas sans que son aimable guide lui explique le mécanisme des unes, la loi naturelle des dernières en quelques définitions scientifiques, claires et succinctes, complétées par la représentation graphique des choses.

M. Albert Tissandier va tour à tour de New-York à Philadelphie et de Washington à Pittsburg, Louisville, Saint-Louis, traverse l'Utah, pays des Mormons et *Salt Lake City*, leur capitale, San Francisco, Portland, Chicago, Albany et Boston. Chemin faisant, il visite, décrit, dessine sans cesse et à fond tout ce qui sollicite les curiosités de sa vive intelligence. Et que de leçons pour nous, données sans morgue, par le seul fait de l'exemple habilement choisi, cité, expliqué, souligné par un homme jaloux de voir son pays distancé sur tant de points! C'est ainsi que l'arrêtent avec cent autres particularités le fameux pont suspendu de Brooklyn, à New-York, et la féerique distribution de la lumière électrique dans les théâtres; à Philadelphie, l'ingénieux calcul d'esprit en vertu duquel, au lieu de multiplier les volets de fer, les cuirasses, les armures et les défenses épaisses et opaques à l'extérieur des magasins, on les protège uniquement au moyen des grandes glaces de la devanture demeurant à découvert, la nuit comme le jour, et dont la transparence permet de surveiller du dehors les intérieurs tenus faiblement éclairés. En ces mêmes magasins de Philadelphie, on a su épargner au public les innombrables ennuis qui accompagnent la formalité du payement dans les grands magasins de Paris. Les acheteurs n'ont pas à se déranger. Ils payent directement à l'employé qui les a servis et s'assoient à leur aise. Celui-ci met l'argent et la note dans une boule de bois qui, au moyen d'un système de leviers et de glissières aériennes, arrive à la caisse et en revient avec l'acquit et la monnaie, s'il y a lieu. On a la vue perpétuelle de cet immense réseau de rails de bois *cash railway* où les boules courent en silence à leur destination. L'opération tout entière dure deux minutes. — Combien d'autres inventions encore, utiles ou plaisantes, feraient la fortune de ceux qui les introduiraient en France! Ne serait-ce que le charmant jeu d'enfants, le *rotary boat* ou bateau circulaire des jardins publics

de San Francisco ! Mais je me suis attardé à quelques-unes des manifestations du génie humain — et non des plus importantes — signalées dans le livre de M. A. Tissandier ; et la place me manque maintenant même pour énumérer les phénomènes naturels d'une beauté, d'une étrangeté incomparable que le savant voyageur a rencontrés en ces six mois de voyage du nord au midi et de l'est à l'ouest des États-Unis, et qu'il a consignés en ce fort beau volume.

E. C.

SCIENCES DIVERSES

— Physique — Mathématique — Sciences occultes —
Sciences appliquées à l'industrie — Technologie

L'Hypnotisme et les états analogues, au point de vue médico-légal. — *Les états hypnotiques et les états analogues, les suggestions criminelles, cabinets de somnambules et sociétés de magnétisme et de spiritisme, l'hypnotisme devant la loi*, par le docteur Gilles de la Tourette, ancien interne des hôpitaux de Paris et de la Salpêtrière, préparateur du cours de médecine légale à la Faculté. Un fort volume in-18 de 534 pages. Paris, librairie Plon, Nourrit et Cie, 1887.

Chez le même éditeur qui a publié l'ouvrage de M. le docteur Paul Regnard, dont nous avons rendu compte à cette place (et comme si ces deux remarquables travaux de la même famille s'étaient donné le mot), a paru le même jour l'ouvrage de M. le docteur Gilles de la Tourette. Il va de soi que nous ne prétendons faire aucun rapprochement fertile en ironies trop banales entre les pratiques de la *sorcellerie* et les phénomènes de l'*hypnotisme ;* mais, très certainement aussi, puisque *suggestions* il y a, l'un de ces sujets d'étude est *suggestif* de considérations qui intéressent l'autre. Le livre de M. Gilles de la Tourette s'ouvre sur une préface de M. le docteur P. Brouardel, le célèbre professeur de médecine légale à la Faculté des lettres de Paris et l'un des noms à la mode d'à présent. Ensuite, l'auteur, qui a expliqué dans un avant-propos (daté topiquement de *Loudun*) le plan et l'objet de son volume, entre au cœur du sujet. Dans cet ouvrage, divisé en quatre parties : les états hypnotiques, les états analogues, les dangers et les bienfaits de l'hypnotisme, l'hypnotisme et la loi, M. Gilles de la Tourette aborde successivement : Mesmer et son école, Puységur et la découverte du somnambulisme artificiel (1784), les discussions académiques (1821-1840), la transformation du magnétisme animal, la *neurypnologie* de Braid (1843), Charcot et l'hypnotisme scientifique (1878), les considérations médico-légales, les états hypnotiques francs, les états intermédiaires, les suggestions intra-hypnotiques. D'autres chapitres ont pour objet : variétés des suggestions, suggestions dites criminelles, résistance aux suggestions, suggestions rétroactives et à longue échéance, amnésie suggérée, suggestions à l'état de veille, suggestions mentales, le somnambulisme naturel, les crimes commis par les somnambules, la responsabilité dans le somnambulisme et les questions contingentes, la léthargie, la catalepsie et le somnambulisme hystérique, l'état prime et l'état second d'Azam, la médecine hypnotique, les dangers de l'hypnotisme, l'hypnotisme dans la perpétration des crimes et délits, les crimes et délits par suggestion, l'exploitation du magnétisme, les représentations théâtrales, le délit d'exercice illégal de la médecine, le viol en léthargie hypnotique et en somnambulisme (*le viol est le seul crime commis*), l'expertise dans les états analogues.

« En présence de l'évidence des faits, a dit M. Charcot (et ces lignes servent d'épigraphe à l'ouvrage de M. Gilles de la Tourette), le scepticisme prétendu scientifique n'est qu'un scepticisme arbitraire. »

Quoi qu'il en soit, ces recherches ont dicté à M. Gilles de la Tourette des pages substantielles et dignes de toute considération. Cela est devenu dans ces derniers temps presque un sport de salons et une distraction de plages de se magnétiser entre visiteurs, ou simplement en famille. Nous avons assisté comme témoin (et peut-être une fois comme acteur) à nombre de faits surprenants ou risibles. Notre impression d'ensemble est celle que recommandait jadis, dans une formule célèbre, aux premiers signes précurseurs des grands désastres de la France, un ministre dont le nom nous échappe. Voici cette formule : Neutralité attentive. »

L. D.

La Névrose, par le Dr de Leven. Un vol. in-8°. Masson, éditeur.

La Névrose, tel est le titre du livre que M. Leven, médecin en chef de l'hôpital Rothschild, vient de publier à la librairie Masson. Dans cet ouvrage, l'éminent docteur nous montre comment le système nerveux intervient pour produire une foule de maladies. C'est à la cellule nerveuse qu'il attribue le principal rôle, c'est elle qui entretient la santé des nerfs et les rend douloureux. C'est elle qui est la cause du plus grand nombre de nos souffrances, de nos affections, maux de têtes, vertiges, dyspepsie, anémie,

goutte, rhumatisme, obésité, diabète, maladies de peau, dérangements dans la nutrition. La cellule nerveuse a été oubliée par les pathologistes. Les névrologistes ne se sont occupés que des nerfs et de leurs symptômes ; or les nerfs sont de simples conducteurs des impressions de la cellule, celle-ci a été omise. Cependant elle vit et agit, c'est elle qui règle, harmonise les fonctions de manière que l'organisme puisse s'entretenir. La cellule nerveuse reste à l'état de santé, tant que le travail intellectuel, physique et l'aliment est proportionné à sa puissance ; dès qu'il est excessif, elle devient malade ; les fonctions des viscères, la nutrition se dérange, la santé s'altère et la mort peut s'ensuivre.

Et pour calmer, apaiser, conserver la cellule nerveuse, M. le Dr Leven a recours à l'hygiène: c'est par elle qu'il rétablit la cellule nerveuse qui souffre. Il a rarement recours aux médicaments qui, dit-il, n'ont qu'une action bornée dans ce monde immense qu'on appelle l'organisme humain. Mal appliqués, ils aggravent le mal plus qu'ils ne le diminuent.

On lira avec intérêt les chapitres que l'éminent docteur consacre à l'hygiène des centres nerveux, aux aliments que nous absorbons en trop grande quantité, aux boissons fermentées qui ont une si déplorable influence sur la santé publique. L'alcool est une des substances qui, à notre époque, désorganise le plus le système nerveux. Enfin, un dernier chapitre est consacré à l'éducation que les parents, animés des meilleures intentions, mais imbus de préjugés et d'erreurs, donnent d'une façon déplorable.

Le but de l'éducation est de protéger le système nerveux ; c'est grâce au système nerveux que l'être intellectuel, moral et physique atteindra le développement auquel il est prédestiné, et tout ce que l'on fait aujourd'hui tend à l'irriter : on couvre insuffisamment les enfants, on les fait sortir par tous les temps, on les laisse jouer des journées entières sans trêve ni repos, et on ignore que la fatigue physique répétée est cause de courbature, de fièvre, de convulsions, que la nudité des jambes et des bras détermine le coryza, l'angine, la bronchite, la diarrhée, et M. Leven compare l'enfant riche des villes, gavé de viandes, de vin, de sucreries, pâle, maigre, nerveux, au fils du paysan qui ne se nourrit que de soupe et de pain et qui est rose et frais et a une grande force physique.

La Névrose de M. le Dr Leven sera lue avec fruit aussi bien par les médecins que par le public qui tient à s'éclairer sur les questions médicales. C'est un livre de sens et de raison qui vient à son heure, jeter quelque lumière sur un mal que le surmenage de notre vie moderne a multiplié à l'infini. Mais une bonne hygiène ne suffit pas si l'être physique n'est pas accompagné de l'être moral. « L'individu sans moralité n'est qu'un débauché qui détruira son esprit et son corps. Dieu est le seul frein capable de calmer les passions désordonnées nuisibles au corps, dit M. Leven. Ce n'est que s'il est pénétré de l'idée divine qu'il vivra moralement sobre et tranquille, qu'il trouvera le repos nécessaire à l'équilibre du système nerveux. » C'est là la conclusion de ce livre tout à fait remarquable. L. V.

PETITE GAZETTE DU BIBLIOPHILE

Depuis longtemps nous nous demandions entre amoureux des livres pourquoi en notre siècle on ne publiait plus ces somptueuses éditions de si belle allure, telles que *les Entrées de rois...* ou *les Fêtes données à l'occasion de...* On sait tout ce que le XVIIIe siècle a fait de merveilles en ce genre, et il était regrettable de voir disparaître cette mode fastueuse qui éternisait à nos yeux les réjouissances des autres âges par le souvenir écrit et gravé. Nous faisions déjà notre deuil de ces magnificences d'antan, pensant que notre démocratie ne se prêterait point à ces glorieuses manifestations de l'impression de grand format, lorsqu'un étourdissant volume nous parvint, **Le Deuxième centenaire de Pierre Corneille**, avec illustrations de Jacques Leman, publié à Rouen, chez E. Cagniard, imprimeur-éditeur.

Ce fort volume de format grand in-4°, tiré à petit nombre, imprimé sur papier vélin et illustré de nombreuses eaux-fortes, d'en-têtes et de lettres ornées, est, grâce au puissant talent de peintre, de chercheur et d'érudit de M. Jacques Leman, une des œuvres les plus pures dans la gamme du beau qu'il nous ait été donné d'admirer depuis des années.

L'ouvrage a pour but de consacrer les fêtes données en 1884 à Rouen, à l'occasion du second centenaire de Pierre Corneille. Après l'historique de ces fêtes, on y trouve les programmes, les discours divers et la liste de tous les invités présents, de plus, à la méthode ancienne l'explication des planches. — Le livre ne comprend pas moins de cent soixante-dix pages. Il se présente dans une très originale couverture aux initiales de Pierre Corneille, tirée en chromolithographie et en typographie et relevée d'un fleuron d'or gaufré à chaud sur le papier. L'aspect est de suite solennel et gracieux... On ouvre délicatement ce magnifique recueil et l'émerveillement commence : le lecteur est à la fois séduit par la beauté de la typographie qui est incomparable, par l'heureuse harmonie de la mise en pages, par l'intelligente disposition des fleurons, des vignettes et des lettres ornées et par l'incroyable perfection de l'ornementation due à l'imagination décorative et à la grande souplesse du talent de Jacques Leman.

C'est à vrai dire un ouvrage princier, un monument exceptionnel qui fait honneur à notre imprimerie et à notre génie national. M. Leman a semé là

une quantité de cartouches, de fleurons, de vignettes, d'en-têtes de pages, de lettres ornées, le tout tiré en taille-douce, qui donne à ce volume le plus royal aspect du monde. Il a de plus composé comme pièce capitale un portrait en pied de Pierre Corneille que Hyacinthe Rigault n'aurait pas désavoué et dont le graveur Géry-Bichard a fait une planche supérieurement traitée.

Les mots nous manquent pour exprimer notre enthousiasme sur ce livre et nous cherchons où puiser des adjectifs pour rendre ce que cette publication a de noblement correct et de délicieusement achevé. — L'imprimeur qui en a pris l'initiative, M. Cagniard, a droit aux concerts des louanges les plus chaudement *fanfarées ;* son volume ira *ad posteros* et nos petits-fils bibliophiles diront en parlant de ce maître volume, *le Deuxième centenaire de Leman-Cagniard* en oubliant Corneille, de même que l'on dit *les Fables d'Oudry* ou *les Contes des Fermiers généraux.*

Cet ouvrage est mis en vente, croyons-nous, à 50 francs sur vélin et 100 francs sur japon. Il mérite vraiment cinq pistoles ou cinq louis, car il est marqué au sceau du vrai beau et il domine toute la petite camelote bibliographique de ces derniers temps.

L'Annuaire de la Société des Amis des livres pour 1887 vient de paraître et se trouve en vente chez Rouquette et Conquet. Ce joli fascicule est orné d'un superbe portrait du duc d'Aumale, président d'honneur de la Société, gravé par Cattelain.

Nous apprenons par la lecture du rapport que l'actif de cette société s'élève aujourd'hui à 41,500 fr. — un joli denier pour la publication d'un ouvrage à cent exemplaires. M. Eugène Rodrigues a publié dans cet annuaire une longue *Notice sur Félicien Rops et son œuvre.* M. Truelle Saint-Évron a sorti de ses cartons un autographe très curieux de Victor Hugo, daté du 4 septembre 1876 et qui est une *Réponse à M. Baour-Lormian* sur son Épître au roi.

Nous avions demandé à l'éditeur de Londres, Longman, Green et C°, un ouvrage de M. Andrew Lang, dont le titre, **Books and Bookmen**, nous semblait plein de promesses. Nous n'avons trouvé là qu'une série d'articles assez insignifiants, presque tous ne sont que des paraphrases sur des études bibliophilesques françaises; mais ce qui nous a plongé dans la stupéfaction, c'est de lire sous le titre de chapitre *a Bookman's purgatory* un démarquage complet d'une fantaisie faite par nous dans *les Caprices d'un bibliophile* en 1877 sous la désignation de *Mes livres aux enchères.* On n'est pas plus impudemment plagiaire que M. Andrew Lang, et nous dénonçons bien vivement ses procédés à ses compatriotes, assez sans gêne, du reste, sur la question d'adaptation.

Nous sommes bien en retard pour parler du très beau volume mis au jour par Conquet sur la fin de l'an dernier : **la Canne de M. Michelet,** *promenades et souvenirs,* par Jules Claretie. Ce remarquable ouvrage in-8° a été tiré à 1,000 exemplaires dont 150 sur grand papier du Japon, les planches ont été effacées après le tirage.

Ce livre, très soigneusement imprimé en caractères Didot par Herissey d'Évreux, est illustré d'un portrait de Jules Claretie et de douze compositions de P. Jazet gravées à l'eau-forte par Henri Toussaint.

Sous le titre un peu cherché de *la Canne de M. Michelet,* Jules Claretie nous présente douze Nouvelles nouvelles de l'année terrible. Il fait revivre tous les héros de nos défaites avec une ardeur de grand patriote et une flamme de sincère écrivain. C'est à vrai dire la réunion de chroniques faites au jour la journée, mais cette série de portraits et de tableaux méritait d'être collationnée par un habile éditeur et publiée en habit de fête, comme un hommage rendu aux souvenirs héroïques que contiennent ces pages éloquentes.

M. P. Jazet, à qui l'éditeur Conquet n'avait pas craint de demander toutes les compositions de cet ouvrage, a été à la hauteur de l'œuvre et on ne pouvait désirer plus de variété dans le dramatique et plus d'intelligente interprétation du texte. Ses douze tableaux sont admirablement compris dans l'ensemble et dans le détail; Français et Prussiens sont campés de main magistrale dans toutes ces scènes guerrières où rien ne semble fait de chic et escamoté.

Le graveur Henri Toussaint a droit, lui aussi, aux éloges; ses eaux-fortes mariées à la pointe sèche sont à la fois fines, légères et vigoureuses, traitées en vignettes avec beaucoup de bonheur et d'habileté.

Nous ne serions point surpris que ce livre fût déjà épuisé chez Conquet; en tout cas, il est de ceux qui se recommandent d'eux-mêmes et qui plaident mieux leur cause que toutes les belles phrases de la critique.

Il vient de paraître, chez E. Testard et Cie, le 45e fascicule de l'**Édition nationale des Œuvres de Victor Hugo,** complétant le tome III de la *Légende des Siècles,* c'est-à-dire le 9e volume de la collection.

Cette édition se publie donc avec une régularité parfaite, et la courte analyse qui suit prouve que cette importante partie de la *Légende des Siècles* a été traitée par l'éditeur avec un grand soin. Comme les précédents, ce 9e volume a été publié en 5 fascicules (n°s 41 à 45).

Dans le fascicule 41, c'est l'excellent peintre M. Cormon qui a esquissé une composition de grande allure : « le Satyre », gravée par M. Le Couteux.

Une eau-forte de M. Géry-Bichard, brillante et colorée, d'après un dessin de M. Blanchon, illustre le fascicule 42.

M. Henner a peint, pour le fascicule 43, une figure, inspirée du *Groupe des Idylles :*

> Néère est belle, douce et pure, et transparaît
> Blanche, à travers l'horreur de la noire forêt.

C'est M. Courtry qui a été chargé de graver ce tableau, et il s'est acquitté de sa tâche avec bonheur.

Le fascicule 44 contient une jolie eau-forte de M. Champollion, d'après une poétique composition de M. Antonin Mercié : l'*Amour*. Le grand sculpteur prouve une fois de plus qu'il est aussi un peintre distingué, car son tableau est charmant de composition et de coloris.

Enfin, le fascicule 45 est orné d'une gravure que M. Bracquemond a faite, d'après un groupe en plâtre du sculpteur Rodin.

> ... Aimons. Le printemps est divin;
> Nous nous sentons troublés par les fleurs du ravin,
> Par l'indulgent avril, par les nids peu moroses,
> Par l'offre de la mousse et le parfum des roses,
> Et par l'obscurité des sentiers dans les bois.

S'inspirant de ces vers chauds et vibrants, M. Rodin a fait une composition pleine de passion; de son côté, M. Bracquemond nous donne un des meilleurs morceaux de gravure de l'*Édition nationale*.

Voilà certainement un volume digne d'attirer notre attention, qui réunit les noms d'artistes tels que MM. Cormon, Henner, Mercié, Rodin, en peinture et en sculpture, et MM. Le Couteux, Géry-Bichard, Courtry, Champollion, Bracquemond, en gravure.

Signalons en outre, dans ce volume, une cinquantaine de vignettes dans le texte, dont quelques-unes de M. Druillet.

La librairie Baschet vient de publier une **Note sur les décors de théâtre dans l'antiquité romaine** — sous forme d'une ravissante plaquette ornée de nombreux dessins de Paul Steck; c'est là, avec ses grandes marges, ses cadres rouges, et son luxe typographique, un vrai régal de bibliophile. — Auteur : M. Camille Saint-Saëns, de l'Institut; c'est dire tout l'intérêt littéraire et archéologique qu'on prendra à lire ce petit volume, édité avec un goût raffiné.

M. Paul Ollendorff, profitant du carême, vient de lancer un livre opportuniste : **l'Art de faire maigre**. Dans ce petit ouvrage, de format in-4° (prix: 5 fr.), sont encloses les recettes les plus machiavéliques pour tromper la chair avec une délicatesse de petit-maître.

Cet ouvrage mérite l'approbation de tous les prélats de la chrétienté; l'ingénieux *cordon-bas-bleu* qui l'a rédigé a inventorié la science de tous les Lucullus cosmopolites pour parachever son œuvre culinaire qui réveillerait l'ombre de Grimod de la Reynière et celle de Brillat-Savarin.

Cette cuisine quintessenciée est œuvre de compilation érudite — à ce titre elle intéresse les bibliophiles non moins que le *Pâtissier François*. — L'éditeur Ollendorff a donné à cet opuscule tous les ragoûts d'une belle typographie, cuisinée sur beau papier blanc comme une laitance, c'est à s'en lécher les lèvres et les yeux.

Bibliophiles gastronomes, garde à vous!

Sous ce titre **la Philosophie d'une femme** qui éveille l'idée d'un ouvrage tout à la fois sérieux et humoristique, Mme Louise d'Alq vient de publier une série d'études sur le rôle moral de la femme dans notre société moderne, rôle que les nouveaux systèmes d'instruction et d'éducation rendent de plus en plus important, mais aussi de plus en plus difficile. C'est un livre précieux à consulter par toutes celles qui hésitent, qui tâtonnent dans la pratique de la vie, et qui ont besoin soit d'un bon conseil, soit d'un encouragement.

Dans la première partie, Mme d'Alq enseigne à savoir être riche et à savoir se contenter du sort le plus médiocre. Plus d'un mari, en feuilletant ces pages empreintes d'une douce philosophie, découvrira des chapitres susceptibles de l'intéresser vivement et dont il pourra tirer profit. Dans la seconde partie, des types de caractères du XIXe siècle, esquissés avec verve, flatteront les idées de ceux qui veulent la morale aimable et spirituelle. Ajoutons que cet ouvrage, luxueusement imprimé par MM. Jouaust et Sigaux, forme un élégant volume d'étrennes, qui sera à sa place sur les tables de tous les salons (prix : 6 fr.).

La même librairie fait paraître dans sa **Nouvelle Bibliothèque classique** à 3 francs le tome troisième d'une importante édition des *Essais de Montaigne*, publiée par H. Motheau et D. Jouaust. Les éditeurs ont adopté le texte de 1588 et donnent au bas de chaque page les variantes et additions de l'édition de 1595, dite édition de Mlle de Gournay. C'est la première fois que l'on présente ainsi séparément et d'une façon synoptique le texte authentique de Montaigne et son texte posthume. Cette nouvelle édition s'adresse aussi bien aux simples lecteurs qui se contentent de la version exacte des *Essais* qu'aux érudits qui ont la curiosité de connaître les changements que l'auteur comptait apporter à son œuvre. La publication se fera en sept volumes, dont le dernier, contenant, avec la fin du texte, les notes, l'index et le glossaire, paraîtra à la fin de cette année.

La *Nouvelle Bibliothèque classique*, qui comprend déjà plus de cinquante volumes d'un véritable luxe typographique, est imprimée avec les nouveaux caractères elzéviriens de D. Jouaust et J. Sigaux.

U.



Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois.* — *Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES ; *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français.* — *Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province.* — LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

INSTITUT

ACADÉMIE FRANÇAISE.

Au moment où vont se réunir les commissions formées par l'Académie pour s'occuper d'examiner les nombreux ouvrages présentés à ses divers concours, la Compagnie les invite à lui proposer, autant que possible, de récompenser un moins grand nombre d'ouvrages que par le passé, pour que le montant du prix attribué à chacun soit plus élevé et devienne par cela même d'autant plus honorable.

Plusieurs de ses membres ayant demandé que dorénavant les ouvrages d'auteurs vivants soient admis seuls à concourir, l'Académie s'est montrée, en principe, favorable à cette mesure. Toutefois, pour ne pas fermer entièrement la porte de son concours à de bons ouvrages publiés dans les délais réglementaires, elle a décidé que des ouvrages d'auteurs morts récemment pourront encore être couronnés par elle, mais par exception seulement et dans des conditions qu'elle se réserve d'approuver.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 28 janvier.

L'Académie a procédé à l'élection d'un membre titulaire en remplacement de M. Desjardins, décédé.

Il y avait trois candidats : MM. Anatole de Barthélemy, Courajod et Paul Viollet. M. de Barthélemy obtient 11 voix; M. Courajod, 2; M. Paul Viollet, 19. M. Viollet est élu.

L'Académie a présenté ensuite deux candidats pour la chaire devenue vacante au Collège de France par suite du décès de M. Desjardins. M. Cagnat était présenté en première ligne, M. Julian en deuxième. Ce sont les mêmes candidats qui avaient été présentés par le Collège de France.

M. le président a donné ensuite lecture d'un télégramme annonçant la mort de M. Germain, membre libre de l'Académie, qui habitait Montpellier. M. le président a exprimé les regrets de l'Académie et levé la séance en signe de deuil. On trouvera dans notre bulletin nécrologique de plus amples renseignements sur la vie et les travaux de M. Germain.

Séance du 4 février.

Ouvrages présentés. — Heyel : *Histoire du commerce du Levant au moyen âge*, édition Raynaud. — R. P. Bouvy : *De sancto Isidoro Pelusiata.* — R. P. Bouvy : *Poètes et melodes; étude sur les origines du rythme tonique dans l'hypnographie de l'église grecque.* — H. Derembourg : *Sylvestre de Sacy; esquisse biographique.* — G. Monod : *Les mœurs judiciaires au VIIIe siècle.* — Barclay Head : *Manuel de la numismatique grecque.* — Heiss : *Les médailleurs de la Renaissance.* — A. Prost : *La cathédrale de Metz.*

Lecture. — Notice sur la vie et les travaux de M. Alex. Germain.

Séance du 11 février.

Ouvrage présenté. — E. Molinier : *Les plaquettes de la Renaissance.*

Communication. — D'Arbois de Jubainville : la formation de quelques localités en France.

Séance du 18 février.

Ouvrage présenté. — Hasden : *Les éléments turcs dans la langue roumaine.*

Communication. — D'Arbois de Jubainville : la propriété foncière en Gaule.

Dans cette séance, il a été procédé à l'élection d'un membre titulaire en remplacement de M. Desjardins. Les candidats étaient : MM. Clermont-Ganneau, Hartwig-Derenbourg, Léon Gautier et l'abbé Duchesne ; mais, au dernier moment, M. l'abbé Duchesne a retiré sa candidature. Au deuxième tour de scrutin, M. Léon Gautier a été élu par 26 voix sur 32 votants.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 29 janvier.

Ouvrages présentés. — Paoli : *L'art de gouverner la France, par un paysan, maire de son village.*

Lectures. — Dr Lagneau : Le surmenage intellectuel. — Bouiller : Rapport sur l'ouvrage de M. Ferras : *Histoire de la philosophie au* XIXe *siècle.*

Séance du 5 février.

Ouvrages présentés. — Pradier-Fodéré : *Traité de droit international public.* — Travers Twissi : *Le droit des gens ou les nations considérées comme communauté politique indépendante.*

Lecture. — Zeller : Notice sur Marco Minghetti.

Séance du 12 février.

Lecture. — Léon Aucoc : L'inauguration des chemins de fer en France.

Augmentation du nombre des membres libres de l'Académie. — Un décret rendu sur le rapport du ministre de l'instruction publique décide que le nombre des membres libres de l'Académie des sciences morales et politiques est porté de six à dix. L'élection des quatre nouveaux membres aura lieu dans la forme accoutumée.

L'article 4 du règlement de ladite Académie est modifié ainsi qu'il suit :

« Pour être académicien titulaire, il faut être Français et résider à Paris. La qualité de Français est seule obligatoire pour les académiciens libres. »

Jusqu'ici, dix-huit candidats se présentent. Ce sont MM. Ernest Menusier ; Perrens, professeur à l'École polytechnique ; de Rémusat ; X. Charmes, directeur au ministère de l'instruction publique ; Horoy, professeur à la Faculté de droit de Douai ; Antoine Lefèvre-Pontalis ; Doniol, directeur de l'Imprimerie nationale ; Anatole Leroy-Beaulieu ; Alfred des Cilleuls ; de Labarre du Parc ; Lehr ; Pradier-Fodéré, conseiller à la cour de Lyon ; Ch. Read ; de Rubble ; Alb. Desjardins ; Émile Worms ; Foucher de Careil ; Em. Laurent, président du conseil de préfecture du département de la Seine.

MM. Doniol, Worms et Laurent sont déjà correspondants de l'Académie.

— Dans une de ses dernières séances, l'Académie a procédé aux élections de quatre correspondants dans la section d'histoire. Ont été nommés :

M. Albert Babeau, en remplacement de M. Belot, décédé ; M. Barkhausen, en remplacement de M. Cantu, élu associé étranger ; M. Klaczko, en remplacement de M. Gachard, décédé ; M. Stubbs, en remplacement de M. Waitz, décédé.

La commission chargée d'examiner les titres des candidats pour les nouvelles places d'académiciens libres est composée de MM. Franck, Baudrillart, Glasson, Léon Say et Geffroy, représentant les cinq sections de l'Académie.

Congrès des sociétés savantes. — Le congrès des sociétés savantes aura lieu, cette année, plus tard que d'habitude ; il s'ouvrira à la Sorbonne le mardi 31 mai prochain.

La séance générale aura lieu dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne le samedi 4 juin.

Société nationale des antiquaires de France. — La Société nationale des antiquaires de France a tenu plusieurs séances, les 5, 12 et 19 janvier 1887, sous la présidence de M. Héron de Villefosse.

Elle a procédé à l'installation du nouveau bureau pour 1887.

En voici la composition :

MM. Héron de Villefosse, président ;
Longeon, de Rozières, vice-présidents ;
Corroyer, secrétaire ;
Pol Nicard, archiviste bibliothécaire ;
Ed. Aubert, trésorier.

La commission des recherches sur l'histoire de Paris pendant la Révolution. — La commission de recherches sur l'histoire de Paris pendant la Révolution, créée par le conseil municipal, est actuellement, sauf adjonctions ultérieures, constituée de la manière suivante :

MM. Hovelacque, Depasse, Cernesson, Ernest Hamel, Lamouroux, Lefebvre-Roncier, Longuet, de Ménorval, Mesureur, Émile Richard, membres du conseil municipal de Paris.

MM. Lucien Faucou, attaché à la conservation de la bibliothèque de la ville de Paris ; Aulard, chargé du cours d'histoire de la Révolution française à la Faculté des lettres ; Auguste Challamel, conservateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève ; Étienne Charavay, archiviste paléographe : Chassin, publiciste ; Jules Cousin, conservateur de la Bibliothèque de la ville de Paris.

M. Deroisin, maire de Versailles ; Jules Guiffrey, archiviste aux Archives nationales ; Hennet, sous-chef aux archives de la guerre ; Isambert, publiciste Labat, secrétaire de l'ordre des avocats, ancien archiviste de la préfecture de police.

MM. Sigismond Lacroix et Camille Pelletan, députés.

MM. Laurent, bibliothécaire de la Chambre des députés; Monin, professeur au collège Rollin; docteur Robinet; Paul Robiquet, avocat au Conseil d'État; Saint-Joanny, archiviste de la Seine; Thierry-Poux, conservateur à la Bibliothèque nationale; Maurice Tourneux, publiciste; marquis Turgot.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

FRANCE

Bibliothèque nationale. — Le ministre de l'instruction publique est autorisé à accepter le legs fait à la Bibliothèque nationale par M. Angrand suivant son testament, et consistant : 1° en sa collection d'imprimés, manuscrits, cartes, dont l'ensemble est évalué à 10,000 francs; 2° en une somme de 60,000 francs, à charge notamment de fonder un prix quinquennal de 5,000 francs en faveur du meilleur ouvrage sur l'histoire d'Amérique.

Bibliothèque de l'Institut. — M. Faye a dernièrement reçu du gouvernement portugais toute la collection des cartes du Portugal. C'est un témoignage de reconnaissance adressé à notre illustre astronome, qui a rendu jadis quelques services à la science portugaise. M. Faye a fait hommage à l'Académie des sciences de cette belle collection, qui pourra être consultée à la bibliothèque de l'Institut.

Bibliothèque Carnavalet. — Le conseil municipal vient de décider l'agrandissement de la bibliothèque Carnavalet.

Des milliers de documents ou de pièces des plus intéressantes se rapportant à l'histoire de Paris étaient entassées, empilées dans des vitrines, ou le long des murs du musée. La bibliothèque n'était pas assez vaste pour contenir des livres anciens, et force était de laisser un peu à l'abandon des monuments ou des fragments d'œuvres de sculpture très importants.

Depuis longtemps déjà, l'administrateur, M. Cousin, insistait auprès de l'administration pour obtenir l'agrandissement de l'hôtel Sévigné. Il obtient enfin gain de cause. Des travaux vont être entrepris dans le courant du mois prochain. Trois nouvelles galeries seront ouvertes; on pense que l'inauguration pourra avoir lieu vers le mois de septembre. La dépense est évaluée à 200,000 francs environ.

Bibliothèque administrative de la préfecture de la Seine. — La bibliothèque administrative de la préfecture de la Seine reçoit chaque année, par voie d'échange, un nombre considérable de publications étrangères. Jusqu'à présent, ces documents, faute d'être suffisamment connus, étaient peu consultés.

Il n'en sera plus de même à l'avenir. Le service des bibliothèques a entrepris en effet de publier tous les trois mois une liste des ouvrages reçus par la bibliothèque pendant le cours du trimestre, et pour les publications étrangères, périodiques ou autres, le titre est accompagné d'un sommaire, ou, pour mieux dire, d'un résumé succinct des sujets traités.

ÉTRANGER

Angleterre. — *Bibliothèque bodléienne d'Oxford.* — La bibliothèque bodléienne d'Oxford possède la plus grande collection de manuscrits hébraïques du monde entier. Il est vrai qu'il y a quelques collections, comme celle de Saint-Pétersbourg, plus riches en quelques parties, par exemple en quelques manuscrits judæo-arabiques; mais Oxford cependant est la première en ce qui concerne le nombre et la variété. — Dernièrement le catalogue de ce riche trésor d'environ 2,600 manuscrits a paru, préparé avec beaucoup de soin par le Dr Neubauer, et qui permet maintenant de se servir utilement et facilement de la collection.

En premier lieu, on trouve à Oxford une collection riche de manuscrits en nouvel hébreu. Ces manuscrits traitent, en dehors de la Bible, du Talmud et du Kabbala, presque chaque branche de science : philosophie, astronomie, géométrie, histoire, poésie, magie, grammaire et lexicographie.

Les collections détaillées des différentes liturgies judaïques desquelles on possède presque 800 manuscrits à la bibliothèque sont de la plus grande importance, et M. Neubauer les décrit par conséquent avec la plus grande exactitude. Il est curieux que la Bible, quoique le centre de toute la littérature, soit représentée seulement par des manuscrits d'une valeur minime. Aucun de ces manuscrits ne remonte au delà du xie siècle, et tous sont d'origine de l'école massorétique. De plus grande valeur sont les traductions chaldéennes et arabiques et les commentaires des rabbins.

Unique est la collection de poésies judaïques du moyen âge. Les grands hommes de ce temps-là, Salomon ibn Gabirol, Moïse ibn Ezra et Jehuda Haleir, dont les ouvrages ne sont pas encore publiés d'après les exigences de ces jours, sont appréciés par Neubauer à leur juste valeur, et une liste a été ajoutée à la mention de chaque manuscrit des poèmes y contenus. — Des quarante fac-similés publiés en même temps que les catalogues, il suffit de dire qu'ils sont un guide excellent pour l'étude des paléographes hé-

braïques et des spécimens magnifiques de la lithographie moderne.

Statistique des « free public libraries » en 1885. — Les bibliothèques publiques qui prêtent à domicile des livres aux personnes munies d'une carte d'autorisation délivrée par l'administration de la bibliothèque tendent à devenir de plus en plus nombreuses en Angleterre. — Malheureusement le public manifeste une prédilection marquée pour les ouvrages de fiction, ainsi qu'il ressort du tableau ci-dessous qui donne, en regard des principales villes, le nombre de volumes communiqués, etc. — Sur 100 volumes prêtés à domicile, il y a eu en moyenne 67 romans et nouvelles.

VILLES.	DATE de la fondation des bibliothèques.	POPULATION des villes.	NOMBRE de bibliothèques circulantes.	NOMBRE de cartes d'autorisation délivrées.	NOMBRE TOTAL de volumes.	LES ROMANS sont au nombre de	NOMBRE DE VOLUMES prêtés au dehors pendant l'année.		SUR 100 OUVRAGES communiqués, il y avait un nombre de romans de
							Total.	Romans et nouvelles.	
Liverpool	1852	552.000	2	8.500	45.850	16.140	383.100	293.900	77
Birmingham	1860	401.000	5	19.700	55.580	20.970	479.700	300.200	63
Manchester	1852	342.000	6	38.400	97.610	26.020	1.051.600	712.400	68
Leeds	1870	309.000	26	24.200	102.780	43.860	665.600	399.400	60
Sheffield	1855	284.000	4	15.100	67.910	16.450	396.200	243.100	61
Nottingham	1868	187.000	2	11.900	33.680	15.830	390.800	322.300	82
Newcastle-on-Tyne	1880	145.000	1	8.500	28.200	7.120	334.900	198.300	59
Dundee	1869	140.000	1	7.800	33.070	9.780	206.300	102.300	50
Leicester	1871	122.000	1	3.700	19.400	8.340	206.400	174.000	84
Aberdeen	1886	87.000	1	9.900	15.850	5.870	114.200	67.100	59

Bibliothèque publique de Manchester. — La bibliothèque publique de Manchester possédait en 1886 un total de 181,000 volumes. — Pendant l'année 1885-86, il a été constaté que la circulation des volumes communiqués tant dans la salle de lecture qu'au dehors s'est élevé au chiffre de 1,462,000, soit 4,000 à 5,000 volumes communiqués par jour. — L'autorisation d'emporter à domicile des ouvrages de la bibliothèque a été accordée en 1885 à 40,300 personnes.

Catégories d'ouvrages à la disposition du public dans la salle de lecture.	Nombre de volumes de la salle de lecture.	La demande des volumes a été de	Chaque volume a été prêté en moyenne
Théologie et philosophie	7.000	13.000	2 fois.
Histoires, voyages	21.000	42.000	2 —
Sciences politiques, commerce	14.000	49.000	3 — 1/2
Littérature	23.000	91.000	4 —
Arts et sciences	13.000	76.000	5 — 4/5
Divers (Patentes, etc.).	4.000	23.000	6 —
Totaux	82.000	294.000	3 — 3/5

Allemagne. — *Bibliothèque de Nuremberg.* — Une personne qui a manifesté le désir de rester inconnue a offert en don à la bibliothèque du musée germanique de Nuremberg la belle et nombreuse collection d'ouvrages d'histoire et de droit ayant appartenu au conseiller Euler. — Par cette libéralité, l'effectif de la bibliothèque se trouve porté à 110,000 ou 120,000 volumes.

Bibliothèque des arts industriels à Berlin. — La bibliothèque des arts appliqués à l'industrie (*Kunstgewerbliche Ausstellung*) de Berlin renferme actuellement 8,000 volumes ainsi qu'une belle collection de photographies et autres reproductions soigneusement cataloguées et classées.

La salle de lecture est ouverte au public, non seulement pendant la journée, mais encore le soir de six à dix heures ; on peut y consulter 80 revues et périodiques allemands et étrangers.

Italie. — *Bibliothèque circulante à Palerme.* — M. Angelo Baudiera vient d'organiser à Palerme une bibliothèque circulante qui obtient le plus grand succès.

Belgique. — *Les bibliothèques universitaires belges.* — M. Victor Chauvin donne dans le numéro de février du *Centralblatt für Bibliothekswesen* les renseignements suivants sur les bibliothèques belges.

L'Université (de l'État) de Liège n'a eu d'autres ressources en 1885-86 que le crédit de l'État réduit à 15,500 francs (il était de 20,500 francs sous le ministère précédent), et le crédit de la ville, s'élevant à 1,500 francs, pour acquisitions d'intérêt local.

L'effectif s'est augmenté de 1,552 volumes, 274 brochures et 1,950 dissertations et cartes. — On a consulté à la salle de lecture 18,759 volumes, non compris les revues déposées dans la salle des professeurs. 9,221 volumes et 1,124 partitions de musique ont été prêtés au dehors ; soit 5,753 de plus qu'en 1884-85.

La bibliothèque de l'Université de Gand (État) s'est accrue en 1885 de 2,156 ouvrages, dont 988 à titre de dons. — Le subside de l'État s'est élevé à 15,500 fr. — De nouveaux corps de bibliothèque ont été appropriés pour la section des publications gantoises qui

comprend actuellement 11,000 volumes et brochures.

Le gouvernement avait autorisé, depuis quelque temps déjà, la communication de livres entre les dépôts de Bruxelles, de Liège et de Gand. — Aujourd'hui que la bibliothèque de Gand est en relation avec quatre-vingt-douze bibliothèques belges et étrangères, les travailleurs peuvent, sans se déplacer, consulter les ouvrages que possèdent les dépôts de livres à l'étranger. C'est à l'initiative de l'éminent M. Van der Haeghen qu'est due cette heureuse innovation. Le rapport annuel de l'Université libre de Bruxelles constate que, cette année, le nombre de lecteurs a été moindre que les autres années, à cause de l'insuffisance des locaux. — L'incendie du 7 juillet, qui a détruit une partie de l'ancienne Université et notamment la salle académique, a détruit la riche collection de minéralogie et la plus grande partie de la bibliothèque.

D'après le professeur Tielemans de l'Université catholique de Louvain, l'accroissement annuel de la bibliothèque est de 700 volumes. — Une moyenne de 2,500 volumes est donnée en communication à la salle de lecture et 3,000 prêtés au dehors.

Dans le même numéro du *Centralblatt*, M. Chauvin fait mention d'une publication de M. Poswick, intitulée : *Manuscrits historiques sur le pays de Liège*, relevé de tous les manuscrits et documents historiques qui se trouvent éparpillés dans les archives des anciennes familles du pays et paraissant dans le bulletin de la Société des bibliophiles liégeois.

Pays-Bas. — *Bibliothèque Teyler, à Haarlem.* — Quatre livraisons du catalogue de la fondation Teyler de Haarlem, publié par M. C. Ekama, ont paru jusqu'à ce jour. — La première livraison contient la liste des encyclopédies, publications académiques et recueils périodiques ; la deuxième, les ouvrages d'anatomie, de physiologie, d'anthropologie, d'ethnologie et d'histoire naturelle ; la troisième, les ouvrages de zoologie ; et la quatrième, ceux de botanique.

Russie. — *Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg.* — La célèbre statue de Voltaire qui ornait jusqu'ici la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg va reprendre sa place d'autrefois au musée de l'Ermitage où elle avait fait partie de la bibliothèque de Voltaire jnsqu'au moment où cette collection fut transférée à la bibliothèque publique.

En échange de ce marbre, la bibliothèque reçoit 9,000 volumes qui composait l'ancienne collection Galitzine.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— Paris — Province — Étranger —

FRANCE

— M. Jules Lemaître a fait paraître la troisième série de ses *Études et portraits littéraires*. On trouve dans ce nouveau volume les appréciations du nouveau critique sur Octave Feuillet, les frères de Goncourt, Pierre Loti, Rabusson, J. de Glouvet, Soulary, le duc d'Aumale, Gaston Pâris, H. Fouquier, H. Rochefort, J. Richepin et P. Bourget.

— Signalons l'apparition d'un ouvrage de M. Edmond Scherer : *Melchior Grimm.*

— Une nouvelle édition du *Sublime*, le roman où M. Denis Poulot étudie d'une façon si compétente la question sociale et ouvrière, a paru chez les éditeurs Marpon et Flammarion.

— M. Fernand Audiger, fondateur de la Société des amis de Rabelais, vient de faire paraître une nouvelle plaquette : *Rabelais à Fontenay-le-Comte.*

— M. Maurice Vernes vient de faire paraître à la librairie Leroux : *l'Histoire des religions ; son esprit, sa méthode et ses divisions ; son enseignement en France et à l'étranger.*

— Il vient de paraître à la librairie Bray et Retaux un volume : *la Terreur sous le Directoire*, dont quelques parties avaient été insérées dans *la Revue des questions historiques*. L'auteur de ce travail est M. Victor Pierre.

— Le second volume de *l'Histoire de la civilisation* de M. Alfred Rambaud a paru chez l'éditeur Colin. Il s'étend de la Fronde à la Révolution et contient aussi un aperçu de la civilisation contemporaine.

— M. Albert Sorel a publié à la librairie Plon la seconde partie de l'ouvrage qu'il a entrepris sur *l'Europe et la Révolution française*. Le volume a pour sous-titre : *la Chute de la royauté*.

Revue rétrospective. — Le cinquième volume de cette publication, uniquement consacrée à la reproduction de documents inédits et intéressants pour l'histoire du XVIIIe et du XIXe siècle, vient de paraître à la librairie Lepin, 12, galerie d'Orléans (Palais-Royal). On y trouve des petits mémoires intimes, des correspondances, des révélations sur les mœurs, les expéditions militaires, la politique, le théâtre, etc. Index et table des matières. Prix : 4 francs.

— M. le docteur Louis Natauson vient de faire paraître à la librairie Berthier, boulevard Saint-Germain, une forte brochure sous ce titre : *la Circulation des forces dans les êtres animés*. Cet essai de psychologie scientifique mérite d'attirer l'attention.

— Aux nombreux lecteurs que les questions d'architecture intéressent, nous signalons l'importante série d'articles que publie *la Grande Encyclopédie* dans sa 65e livraison. Ils y trouveront tous les détails concernant la science et l'art de bâtir, depuis les origines jusqu'à nos jours. De nombreux dessins, soigneusement choisis, mettront sous leurs yeux les plus beaux spécimens antiques et modernes et leur permettront de se livrer à d'utiles et intéressantes comparaisons.

ÉTRANGER

Allemagne. — La Société Gœthe de Weimar a publié dans les derniers jours de décembre un deuxième volume. Il contient le journal de voyage et les lettres que Gœthe adressa d'Italie à Herder et à Mme de Stein.

— La nouvelle édition des œuvres d'Henri Heine que publie l'Institut bibliographique de Leipzig comportera 36 fascicules hebdomadaires de 5 feuilles qui formeront 5 volumes. — Le prix du fascicule est de 0 fr. 40. L'ouvrage entier reviendra à 14 francs.

Une seconde édition des œuvres de Heine paraît également en livraisons chez H. Durselen à Leipzig.

Engelhorn's allgemeine Romanbibliothek. — L'édition populaire des meilleurs romans allemands et étrangers que publie M. Engelhorn de Stuttgart est aujourd'hui dans sa troisième année de publication. Le succès légitime qu'obtient cette collection est dû au choix de ses publications et à l'extrême modicité de son prix (1 franc le volume relié de 200 p. in-8°). — Parmi ses dernières traductions de romans étrangers, nous voyons avec plaisir figurer des ouvrages d'About et de H. Malot (*Pariser Ehen* et *der Lieutenant Bonnet*). — Les romanciers scandinaves Kielland, Boyesen et Jeanne Scharring, grâce à la collection Engelhorn, ne tarderont pas à devenir populaires en Allemagne.

— MM. Ries et Erler ont en publication la correspondance et la biographie du compositeur Robert Schumann, par M. H. Erler. — Des 460 lettres que renferme le volume, 183 sont inédites.

Angeterre. — *Dernières publications de M. Elliot Stock*. — *The Book-Lover's library*, cette charmante collection de monographies bibliographiques, dont M. Elliot Stock poursuit la publication depuis deux années, s'est enrichie de deux nouveaux volumes : *The diversions of a bookworm*, par J. Rogers Rees (258 p. in-8°) et *Modern methods of illustrating books*, par H. Trueman Wood (247 p. in-8°).

Les causeries bibliographiques de M. Rees sont toujours instructives et bien amenées. Dans un volume publié antérieurement, M. Rees nous avait raconté ses expériences et tribulations de collectionneur. Ici encore, il cause agréablement sur toute sorte de choses intéressantes concernant les livres et les amateurs de livres. Les chapitres les plus remarquables du livre sont intitulés : *Dreams and books* et *The loved books of some other folks*, où M. Rees nous fait entrevoir, non sans une pointe de mélancolie, une série d'ouvrages rares auxquels se rattachent des souvenirs historiques et dont la possession lui semble enviable.

L'autre volume, *les Procédés modernes d'illustration*, est d'un genre plus positif. — M. Trueman Wood y décrit toutes les méthodes, à commencer par la gravure sur bois et sur métal, successivement adoptées et améliorées, les applications les plus importantes de la photographie et de la photolithographie et s'efforce de mettre en lumière chaque fois les mérites et les défauts du système.

Les dernières pages du volume contiennent les instructions relatives à la reproduction des dessins que sont tenus d'observer les employés de *l'Indian Survey office* et une liste bibliographique des ouvrages utiles à consulter. On ne peut qu'applaudir à la publication d'un manuel de ce genre, concis, quoique bondé de renseignements et qui, en quelques pages, met le lecteur au courant des procédés les plus récents employés dans l'art d'illustrer les livres.

— Les mêmes éditeurs publient sous le titre de *Robert Burns* (an inquiry into certain aspects of his life and character) un petit essai de 79 pages. L'auteur anonyme se propose de réhabiliter sous certains rapports le caractère du poète écossais et de peindre l'influence morale qu'ont exercée ses poésies. — Y a-t-il réussi ? Il est permis d'en douter, car les opinions religieuses de Burns ont été si souvent attaquées et défendues que les arguments déjà anciens que repro-

duit l'auteur de cette étude ne cloront certainement pas la discussion.

— Une nouvelle édition des *Mille et une Nuits*, publiée par miss Braddon et illustrée par G. Doré, est en cours de publication chez M. Maxwell.

Belgique.— Le libraire éditeur Henry Kistemaeckers vient de faire paraître la première livraison d'une curieuse revue qui sera bi-mensuelle : *le XVIIIe siècle galant et littéraire*, format in-8° de 32 p. par numéro.

Ce recueil s'occupera principalement des inconnus ou méconnus du XVIIIe siècle, on y éditera des œuvres inédites ou oubliées. M. Kistemaeckers compte y avoir pour collaborateurs tous les écrivains qui ont fait du XVIIIe siècle leur spécialité.

M. Octave Uzanne a inauguré cette revue par une causerie frontispice sur les livres et les choses du XVIIIe siècle.

Suisse. — MM. Bernheim, éditeurs à Bâle, nous ont fait parvenir un curieux échantillon de leur savoir-faire. Dans une boîte rectangulaire en carton se trouvent deux rouleaux en noyer sur lesquels s'enroule une longue bande de papier, disposition qui rappelle plus ou moins l'ancien *volumen*. Dire que la lecture du document est rendue plus commode par l'adoption de ce procédé serait assurément téméraire, mais au moins semble-t-elle moins banale. Ces deux rouleaux qu'on tient à la main et qui se déroulent alternativement ont quelque chose de primitif qui n'est pas sans attrait. L'exécution typographique est bonne; les bois de M. K. Janslin qui ornent la ballade — car c'est une ballade de M. F. Ofer que MM. Bernheim éditent de cette façon peu commune — sont remarquables, quoique d'une facture allemande prononcée. Nous ne saurions en dire autant d'une enluminure d'une exécution peu soignée qui dépare quelque peu cette curieuse publication.

Espagne.— *Tartarin en los Alpes* (nuevas harañas del héroe tarasconés, version castellana de Eusebio Blasco) paraît à Madrid chez MM. Lopez, éditeurs. — La maison Pérez Dubrull publie également une traduction de *la Fortune des Rougon* et de *Louis de Camors*.

Signalons encore l'étude de M. Polo y Peyrolon : *El naturalismo un signo de progreso o de decadencia en la literatura?* — 29 p. in-4°. Valencia.

Suède. — Une traduction suédoise du *Cid* de Herder, par Oscar Fredrik, pseudonyme littéraire du roi Oscar de Suède, vient de paraître à Stockholm.

États-Unis. — *Half hours with the best american writers*, par Ch. Morris. 4 volumes chez Fr. Warne et Cie, forment un répertoire excellent de la littérature contemporaine américaine. — Le choix des morceaux ne porte pas seulement sur la poésie et la « fiction », mais sur les branches plus sérieuses de la littérature scientifique, historique et théologique.

A Cyclopædia of American biography. — Le premier volume de la biographie contemporaine et rétrospective américaine de MM. James Grant Wilson et John Fiske vient de paraître. La maison Appleton, qui édite cette importante publication, espère pouvoir publier désormais un volume tous les six mois.

L'encyclopédie embrassera non seulement les États-Unis depuis leur colonisation, mais le Canada, le Mexique, le Brésil et les autres États de l'Amérique du Sud.

Outre les 15,000 notices biographiques sur les citoyens qui ont illustré la jeune et puissante République, *la Cyclopædia* donnera les noms des présidents, vice-présidents et sénateurs depuis la fondation de la République, les signataires de la déclaration d'indépendance et les notabilités du clergé, du barreau, de l'armée et de la marine, les principaux littérateurs, savants et artistes, etc.

L'ouvrage sera complet en six volumes de 7 à 800 pages. Chaque volume sera orné de dix portraits sur acier et de plusieurs milliers d'illustrations, autographes et fac-similés.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

— Notre rédacteur en chef M. Octave Uzanne fera paraître au mois d'avril prochain, chez l'éditeur Quantin, une nouvelle publication qui aura pour titre : *Bouquineurs et bouquinistes; Du Pont-Royal au Pont-Marie; Physiologie des quais parisiens.* Ce volume, orné d'un frontispice à l'eau-forte et d'environ cent dessins dans le texte, contiendra dix chapitres consacrés à l'histoire bouquinière des quais de la Seine.

A la fin du mois de mai, M. Uzanne nous donnera

le *Paroissien du célibataire*, observations psychologiques et morales sur l'état du célibat.

— Le premier volume (1851-1861) du *Journal des Goncourt* paraîtra incessamment à la librairie Charpentier.

— M. Ferdinand de Lesseps va, lui aussi, écrire des mémoires. Ils auront deux volumes et seront intitulés : *Souvenirs de quarante ans dédiés à mes enfants.*

— Le nouveau volume de M. Alphonse Daudet aura pour titre *l'Immortel*. L'auteur a étudié dans ce volume le monde académique.

— Pierre Loti (M. Julien Viaud) va publier deux nouvelles études : *Obóck* et *Kioto la Sainte*.

— Le prince Georges Bibesco, de Roumanie, va bientôt livrer à la curiosité des lecteurs sérieux un ouvrage sur la guerre franco-mexicaine.

— M. de Santa-Anna Névy se propose de faire paraître prochainement un *Folk-Lore brésilien*.

— L'éditeur Conquet a mis en souscription pour paraître ce mois-ci le *Catalogue descriptif et analytique de l'œuvre gravé de Félicien Rops*. Ce catalogue, de format in-8° et qui contiendra de près 500 pages, sera précédé d'une notice biographique et critique. Un frontispice, deux eaux-fortes, une photogravure ainsi que des fleurons et culs-de-lampe orneront cet ouvrage tiré à 550 exemplaires.

Le même éditeur réimprime sur papier de Hollande, à cent exemplaires, du prix de 15 francs, la plaquette de M. Henri Béraldi : *Mes estampes*.

Cette plaquette, paruë il y a bientôt deux ans, fut tirée à 150 exemplaires et devint de suite une rareté. Depuis, l'auteur fit paraître la Bibliothèque d'un bibliophile et ce nouveau spécimen de catalographie humoristique eut tout autant de succès auprès des bibliophiles. La raréfaction se fit également avec une rapidité exceptionnelle, malgré que cette dernière brochure fût tirée à un plus grand nombre d'exemplaires que *Mes estampes*, cent de plus environ.

Par suite de cette différence dans les chiffres du tirage des deux brochures de M. Béraldi, il existe cent amateurs qui possèdent « la Bibliothèque d'un bibliophile » et qui cherchent inutilement « Mes estampes ».

C'est pour satisfaire le desideratum de ces cent bibliophiles que M. Béraldi a consenti à cette réimpression à cent exemplaires.

— L'éditeur dijonnais, M. Darantière, se propose de faire paraître une nouvelle série de six brochures, celle-ci toute poétique, sur Dijon et la Bourgogne.

Il est un théâtre à peu près ignoré, digne cependant d'intérêt, celui de *l'Infanterie dijonnoise*. Tout le monde sait quel rôle retentissant eut autrefois cette fameuse compagnie, mais peu de personnes ont pu se procurer les pièces dont elle régalait *gratis* le peuple de la bonne ville de Dijon, petites comédies, chefs-d'œuvre en leur genre, où s'égayait publiquement la verve de nos aïeux. L'aspect de ces jeux scéniques est tout pastoral, le fond tout à fait satirique, piquant contraste qui donne du ragoût à ce théâtre dont les détails nous révèlent des traits de mœurs qu'on chercherait vainement dans les histoires.

La série commencée par M. Darantière s'ouvre par les *Nopces de Bontemps avec la Bourgogne*, pièce absolument inédite.

ÉTRANGER

Allemagne. — La Société de l'histoire du Rhin a décidé de publier, en recourant aux procédés de l'impression en couleur, l'évangéliaire carolingien conservé à la bibliothèque de la ville de Trèves et connu sous le nom de *Codex aureus*. L'introduction de cette publication est confiée aux professeurs Menzel et Kékulé, de l'Université de Bonn, qui mettront en lumière l'importance paléographique du manuscrit et la valeur artistique de ses miniatures.

Angleterre. — M. Fisher Unwin a sous presse *Modern Hinduism* par M. W. J. Wilkins, auteur de « Vedic and Puranic » et de « Hindu mythology ».

— La *Shelley Society* doit publier sous peu quatre publications relatives à Shelley : *The wandering Jew*, une reproduction fac-similé de l'*Adress to the Irish people* de 1812, *the Shelley primer* par M. Salt et les compositions musicales de M. Sellé, ayant pour thème le *Hellas* de Shelley.

La seconde publication, qui aura lieu en mars, comprendra l'*Epipsychidion* (1821) et le fac-similé de *Necessity of atheism* (1811).

— Le dictionnaire d'argot français-anglais, *French-English Slang dictionary*, que M. Wittaker a sous presse initiera les lecteurs aux mystères de la langue verte du vieux Paris et du Paris moderne. L'auteur, M. Barrère, professeur à l'académie militaire de Woolwich, ne s'est pas contenté de faire une sèche compilation : les nombreuses notes historiques et philologiques et la partie anecdotique de l'ouvrage offriront un véritable intérêt scientifique et linguistique.

États-Unis. — L'édition définitive des œuvres de Benjamin Franklin, publiée sous la direction de M. John Bigelow par la maison Putnam de New-York, comportera dix volumes grand in-8°. L'édition sera

tirée à 600 exemplaires. Le premier volume comprendra l'autobiographie de Franklin d'après un manuscrit en possession de M. Bigelow.

Le *Grolier Club* de New-York, dont nous avons signalé à plusieurs reprises les splendides publications typographiques, se propose de faire paraître cette année les œuvres de Sir George Etheredge avec une préface de M. Gosse.

— Pour empêcher qu'un accident quelconque, un incendie par exemple, ne vienne à détruire les 25,000 feuilles manuscrites qui sont déjà préposées en vue de la publication du *Century dictionary*, on s'est avisé de les reproduire au moyen du procédé photographique. Chaque feuille se trouve ainsi reproduite sur une petite fiche de cinq centimètres de hauteur et quatre centimètres de largeur, et l'ensemble des vingt-cinq mille fiches tient aisément dans un tiroir de pupitre de dimensions ordinaires.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

École des chartes. — Voici la liste, dans l'ordre de mérite, des candidats que le conseil de perfectionnement de l'École des chartes a jugés dignes d'obtenir le diplôme d'archiviste-paléographe :

MM. 1, de Manneville; 2, Coyecque; 3, de Grandmaison; 4, Jarry; 5, Virey; 6, d'Allemagne; 7, Froment; 8, Laloy; 9, Tournoüer; 10, Labrouge.

Hors rang :

MM. Dupont, Isnard, Lazard, de Romanet.

Société des bibliophiles français. — La Société des bibliophiles français, dont Mgr le duc d'Aumale est président d'honneur, s'est réunie dernièrement en assemblée générale, chez M. le baron Pichon, pour y élire un membre adjoint. On sait que la qualité de membre adjoint est la première étape du sociétariat. Les membres adjoints passent de droit toutes les fois qu'une vacance se produit parmi les sociétaires, dont ils ne diffèrent, d'ailleurs, qu'en ce qu'ils n'ont pas encore le droit de voter. Il s'agissait de procéder au remplacement de M. Bapst, parmi les membres adjoints. Quatre candidats étaient en présence : M. Quantin-Bauchart, présenté par M. le baron Pichon et M. le comte de Fresne; M. le baron de Ruble, présenté par M. le comte de Longpérier et M. le baron de Lassus; M. le duc de Rivoli, présenté par M. Gustave de Villeneuve et Emmanuel Bocher; M. le comte Foy, présenté par M. le comte de Mosbourg et M. le duc de la Trémoïlle. Dix-neuf sociétaires sur vingt-quatre étaient là, plus un membre adjoint, Mme la comtesse Robert de l'Aigle, élue le 27 janvier 1886. Mme la comtesse Fernand de La Ferronnays et Mme la marquise de Nadaillac, qui font partie de la Société, la première depuis 1863, la seconde depuis 1870, assistaient à la réunion. Voici les résultats du vote : M. Quantin-Bauchart a obtenu 15 voix; M. le baron de Ruble, 3; M. le comte Foy, 1.

Balzac; son acte de naissance. — On a fait des volumes pour prouver que Balzac était né à Paris. L'acte de naissance suivant, copié sur le registre de l'état civil de la ville de Tours, tranche la question :

« Aujourd'hui 2 prairial an VII de la République française, a été présenté devant moi, Pierre-Jacques Duvivier, officier public soussigné, un enfant mâle par le citoyen Bernard-François Balzac, propriétaire demeurant en cette commune, rue de l'Armée-d'Italie, section du Chardonnet, n° 25;

« Lequel m'a déclaré que ledit enfant s'appelle Honoré Balzac, né d'hier à onze heures du matin, au domicile du déclarant; qu'il est son fils et celui de citoyenne Anne-Charlotte-Laure Sallambier, son épouse, mariés en la commune de Paris, huitième arrondissement, département de la Seine, le 11 pluviôse an V;

« Ce qui a été enregistré en présence des citoyennes Marg. Delarue Bodin, épouse de Marc Bodin, employé à l'administration départementale d'Indre-et-Loire, demeurant rue de la Caserne, n° 13, section de l'Arsenal, et Jeanne Vieillard, sage-femme, veuve de Jean Rouget, drapier, demeurant rue de Locles, n° 8, section de la Belle-Fontaine, témoins majeurs.

« Le déclarant et la femme Boivin ont signé avec nous. La femme Rouget a déclaré ne le savoir.

« BALZAC, femme BODONE,
DUVIVIER, off. »

Un détail amusant, c'est cette femme qui signe *Bodone* et que l'acte appelle d'abord *Bodin*, puis *Boivin*.

N'importe, il est entendu que c'est à Tours, et non à Paris, qu'est né, le 20 mai 1799, le glorieux auteur de *la Comédie humaine*.

Une lettre de M. Viennet au sujet de Victor Hugo. — *Le Gaulois* a exhumé du *Constitutionnel* la lettre suivante adressée au rédacteur en chef de ce journal par M. Viennet à l'occasion de la promotion de Victor Hugo au grade d'officier de la Légion d'honneur :

« Paris, 20 juillet 1837.

« Monsieur,

« Je n'ai pas dit que « je ne voulais plus porter la croix « d'officier de la Légion d'honneur depuis qu'on l'avait « donnée au chef de l'école romantique. » En ôtant mon ruban de la boutonnière où l'Empereur l'avait placé, j'ai suivi seulement l'exemple de la plupart des généraux de la vieille armée qui trouvent plus facile de se faire remarquer en passant dans les rues sans décoration. Il ne s'agissait ni de romantiques ni de classiques. Il est tout naturel qu'un ministre romantique décore ses amis. Il serait, cependant, plus juste de donner la croix de chevalier à ceux qui avaient eu le courage de lire jusqu'au bout la prose ou les vers de ces messieurs, et la croix d'officier à ceux qui les auraient compris. Je désire, en outre, qu'on n'en donne que douze par an aux écrivains qui font des libelles contre les grands pouvoirs de l'État, les ministres et les députés. Il faut de la mesure dans les encouragements.

« Agréez,

« VIENNET. »

En 1837, V. Hugo publiait *les Voix intérieures*. Le *ministre romantique*, dénoncé par M. Viennet, était M. de Salvandy, à qui, le 15 avril, venait d'échoir le portefeuille de l'instruction publique dans le cabinet formé par M. Molé. M. Viennet, lui-même, membre de l'Académie française depuis 1830, était pair de France depuis un an.

Création de l'Almanach royal. — On raconte qu'un jour un Auvergnat acheta pour 25 francs, dans une vente publique, une collection complète, sur grand papier, de l'*Almanach royal*, relié en vélin blanc aux armes de France: notre homme, ajoute la légende bibliographique, mit l'almanach au feu et ne garda que le vélin pour en faire des boîtes. Ce jour-là, cet Auvergnat jeta une fortune dans la cheminée, car une collection de l'*Almanach royal* est aujourd'hui excessivement rare, et des amateurs, comme M. Auguste Vitu, par exemple, n'ont pu arriver à la compléter après quarante ans de recherches.

Primitivement, l'almanach dut être un simple calendrier collé sur une feuille de carton : puis l'imprimeur joignit quelques renseignements et l'almanach était fondé.

Par lettres patentes du 29 janvier 1699, il fut permis au libraire Laurent d'Houry d'imprimer « l'almanach royal calculé sur le méridien de Paris, avec la liste des courriers, messagers, etc., etc. »

Une note publiée en 1726 nous apprend l'origine du fameux almanach.

« Feu Laurent d'Houry, imprimeur-libraire à Paris, imagina cet ouvrage, qu'il donna d'abord sous le titre d'almanach ou calendrier. Louis XIV, de glorieuse mémoire, ayant souhaité cet almanach, le fit demander à l'auteur, qui eut l'honneur de le présenter à Sa Majesté ; c'est ce qui le détermina à le donner sous le nom d'*Almanach royal*, et à faire sa principale occupation de ce travail. »

L'almanach, après avoir été impérial, est maintenant national, et sa collection se compose de 185 volumes ; il devrait y en avoir 188, mais 1814 et 1815 ne forment qu'un volume, ainsi que les trois années 1848-1849-1850.

Parmi les années les plus difficiles à trouver sont 1715 (la mort de Louis XIV), 1789, 1793.

Mais l'an IV surtout est à peu près introuvable, et un des intrépides collectionneurs, un bibliophile, répétait à son lit de mort :

« Je meurs avec le regret de ne pas posséder l'an IV.

« Si vous le trouvez chez quelque bouquiniste, vous pouvez faire un heureux et une bonne affaire. »

La direction des beaux-arts et les publications artistiques. — Il vient de se passer à la Chambre des députés un fait qui a jeté un émoi très justifié parmi les éditeurs des grands livres d'art.

Le crédit accordé à la direction des beaux-arts pour ses souscriptions, après avoir été précédemment abaissé de 100,000 francs à 80,000 francs, vient d'être coupé par la Chambre des députés en deux portions égales, dont l'une est spécialement affectée à des subventions pour les bibliothèques d'art industriel. Il reste donc à l'administration des beaux-arts, pour ses souscriptions, la modique somme de 40,000 francs qui lui sera à peine suffisante pour faire face aux engagements annuels qu'elle a contractés précédemment.

Donc, à l'avenir, impossibilité absolue de souscrire à un ouvrage d'art, quels que soient son mérite et son utilité.

Et pourtant, il y a plusieurs de ces ouvrages éminemment utiles à l'éducation artistique du pays, qui, ne trouvant pas un nombre suffisant d'acheteurs, ne peuvent être publiés qu'avec l'aide des souscriptions de l'État.

Un autodafé en 1887. — Le cavalier Miserey. — Le colonel du 12e chasseurs, M. Jantet, vient de lancer l'interdit sur un roman de mœurs militaires récemment paru, *le Cavalier Miserey*. L'ordre du jour qui prescrit de brûler sur les fumiers tous les exemplaires saisis au quartier, contient des expressions outrageantes pour l'auteur du livre, M. Abel Hermant. Celui-ci a répondu au colonel et a porté le

fait à la connaissance du ministre de la guerre, par une autre lettre dont voici le texte :

« Paris, le 21 février 1887.

« Monsieur le ministre,

« J'ai l'honneur de porter à votre connaissance les faits suivants.

« Le colonel du 12e chasseurs, en garnison à Rouen, a prescrit, dans un ordre, la mise à l'index d'un roman que je viens de faire paraître, *le Cavalier Miserey*, études de mœurs militaires contemporaines. Tout exemplaire saisi au quartier sera *brûlé sur les fumiers*, et tout militaire qui en serait trouvé possesseur sera puni de prison.

« Aux termes de cet ordre, l'auteur est qualifié d'*infecte drôle*.

« Le colonel du 12e chasseurs s'est étrangement mépris sur le sens de mon livre que, sans doute, il n'avait pas lu. Ce n'est pas à moi qu'il appartient de faire l'apologie de mon œuvre ; peut-être, cependant, ai-je le droit d'affirmer que j'ai placé l'armée très haut, et que j'ai parlé du régiment avec cette espèce de religion passionnée qu'il inspire à tous ceux qui ont eu l'honneur de porter l'uniforme.

« Je dirai plus ; j'ai assez l'esprit militaire pour approuver absolument la mesure de police prise par le colonel du 12e chasseurs, s'il a cru voir dans *le Cavalier Miserey* une seule phrase qui fût de nature à diminuer aux yeux des hommes le prestige de leurs supérieurs.

« Ce qui révolte ma dignité, c'est l'outrage gratuit fait à ma personne.

« Il y a diffamation.

« Le texte de l'ordre qui me vise est connu et commenté dans toutes les villes, de Rouen jusqu'à Paris. D'autre part, le colonel du 12e chasseurs a oublié qu'il n'est pas d'usage de s'attaquer aux gens par des écrits qui, suivant toutes probabilités, ne peuvent pas être portés à leur connaissance.

« Il n'a pas réfléchi qu'il était peu louable de me prendre à partie, son âge et son grade devant m'imposer ensuite une extrême réserve.

« Je soumets ces faits à votre haute appréciation, monsieur le ministre, et je vous prie d'agréer l'hommage de mon profond respect.

« Abel Hermant. »

Société des inscriptions parisiennes. — La Société des inscriptions parisiennes a décidé de placer les deux plaques commémoratives suivantes :

Sur la maison portant le numéro 3 de la rue Saint-Dominique :

« Jean-Baptiste Dumas, chimiste, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, né le 14 juillet 1800, habita cet hôtel jusqu'à sa mort, le 11 avril 1884. »

Rue des Écuries-d'Artois :

« Le poète Alfred de Vigny, né le 27 mars 1797, est mort dans cette maison le 17 septembre 1863. »

Michelet ; adjudication de la propriété de ses œuvres. — Ainsi que nous l'avions annoncé, l'adjudication de la propriété des *Œuvres complètes* de Michelet a eu lieu le 12 février dernier, à l'étude de Me Massion, notaire à Paris.

La mise à prix était de 150,000 francs.

Mme Michelet s'est portée adjudicataire des œuvres de son mari au prix de 230,000 francs.

Les anniversaires de Molière. — Notre collaborateur M. Victor Fournel donne, dans le *Parti national*, des renseignements curieux sur les anniversaires de Molière.

« Le 15 janvier 1871, quelques jours avant la fin du siège, ce fut Gondinet qui rendit hommage à Molière. Sarcey était venu l'entendre en uniforme de garde national. Et Henri Regnault était aussi dans la salle ; il s'amusa comme un enfant des saillies du *Dépit amoureux* et du Sosie de l'*Amphytrion*, il en riait encore lorsqu'il partit pour la journée de Buzenval — d'où il ne revint pas.

« Le morceau de fromage du *Dépit amoureux* eut un succès de circonstance, nous apprend M. Édouard Thierry, qui était alors directeur du Théâtre-Français. Tout le monde poussa une exclamation en voyant Gros-René le jeter au milieu de la rue, et il fallut retenir de force un spectateur qui voulait aller le ramasser. »

Après avoir parlé des *à-propos* en l'honneur de Molière, M. V. Fournel parle aussi du banquet des moliéristes, et il nous apprend l'idée piquante qu'on avait eue en le ressuscitant : celle d'emprunter le menu tout entier au théâtre du maître :

« On aurait servi aux moliéristes « la soupe à bouillon perlé, soutenu d'un jeune gros dindon cantonné de pigeonneaux et couronné d'oignons blancs marinés avec de la chicorée » ; « le carré de mouton gourmandé de persil » ; le « bon haricot bien gras » ; la « longe de veau de rivière » ; le « pâté en pot garni de marrons », avec le « pain de rive, à biseau doré, relevé de la croûte partout » ; et pour dessert la « tarte à la crème » de l'*École des femmes* et les « petits pruneaux » du *Malade imaginaire*. Mais certains moliéristes, et des plus considérables, ayant fait la grimace, malgré leur admiration pour le maître, devant la composition de ce menu, on se résigna à en dresser un autre, moins empreint de couleur locale, mais mieux approprié aux estomacs modernes. »

L'hôtel Saint-Quentin. — L'immeuble portant le numéro 14 de la rue des Cordiers, à Paris, vient de disparaître.

Dans cette maison se trouvait autrefois l'hôtel de Saint-Quentin que des hôtes illustres ont rendu célèbre. Au livre VII des *Confessions* de J.-J. Rousseau on lit : « Sur une adresse que m'avait donnée M. Bordes, j'allai loger à l'hôtel Saint-Quentin, proche de la Sorbonne, rue des Cordiers ; vilaine rue, vilain hôtel, vilaine chambre, mais où cependant

avaient logé des hommes de mérite, tels que Gresset, Bordes, les abbés Mably et Condillac, et plusieurs autres. »

Après la mort du grand écrivain, l'hôtel de Saint-Quentin prit le nom d'hôtel Jean-Jacques Rousseau.

Parmi les illustrations de notre époque qui ont logé dans cette maison meublée, nous citerons George Sand et Hégésippe Moreau.

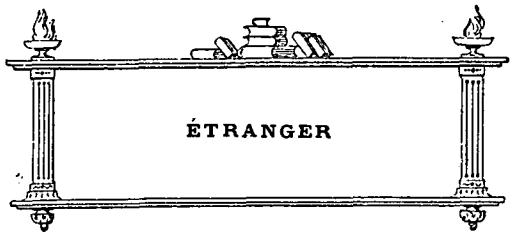

Allemagne. — *Découverte d'un manuscrit.* — On annonce la découverte, par un savant américain, M. George L. Burr, d'un exemplaire manuscrit du célèbre ouvrage de C. Losäus intitulé *De vera e falsa magia*. L'exemplaire probablement unique qu'on vient de retrouver dans la bibliothèque municipale de Trèves avait échappé pendant trois siècles à toutes les recherches. Le livre de Losäus avait été condamné aux flammes comme contenant de dangereuses hérésies; c'est un vrai miracle que l'exemplaire malheureusement incomplet découvert par M. Burr ait échappé à la destruction.

Une curieuse collection de livres de botanique. — Une collection, unique en son genre, de livres de botanique se trouve à Wartenstein en Allemagne. — A première vue on n'aperçoit qu'une longue rangée de bûches de bois disposées avec symétrie. Mais, après un examen plus approfondi, on trouve que chacune de ses bûches est un livre qui contient une description détaillée de l'arbre même dont il représente une monographie. — Au dos du livre, l'écorce a été détachée pour tracer le titre du livre sous ses noms scientifique et vulgaire. L'une des pages est formée de la brisure du bois de l'arbre, montrant ses fibres et fractures naturelles, l'autre montre le bois quand il est travaillé, lissé et verni.

A l'un des bouts, on voit les fibres telles qu'elles restent après le passage de la scie, et à l'autre le bois finement poli. — En ouvrant le livre on trouve le fruit, la graine, le feuillage et autres produits de l'arbre, la mousse qui pousse ordinairement sur le tronc et les insectes qui vivent sur ses diverses parties. — On y trouve jointe une description bien imprimée des habitudes, des lieux où se plaît cet arbre et celle de son mode de croissance.

Une plaquette de 6,000 marks. — Les éditions originales se vendent cher de nos jours; il est rare pourtant qu'on les paye 32 francs la ligne. — L'édition originale d'une lettre de Christophe Colomb imprimée en Allemagne vers 1593 s'est vendue dernièrement 6,000 marks.

C'est M. L. Rosenthal de Munich qui s'est rendu acquéreur à 7,250 francs de ce petit in-4° de 4 pages.

Autriche. — *Lutzow : La diffusion de l'art contemporain.* — Publication de la Société pour la propagation de l'art à Vienne. — La quatrième livraison de ce magnifique ouvrage, qui vient de paraître, contient la suite de l'étude concernant la gravure sur bois de M. le professeur W. Hecht. Le lecteur y puisera une connaissance très nette de cet art national et de son développement. Les échappées critiques de l'auteur sur l'état actuel de la gravure sur bois en Allemagne sont particulièrement intéressantes. L'illustration de ce fascicule est magnifique et composée avec une connaissance parfaite du sujet. Les cinq planches hors texte offrent des spécimens de la gravure sur bois dans son plus brillant éclat. *Faust et Marguerite au jardin, la Chanson du roseau, l'Obéron,* de Wieland, appartiennent à ce qu'il y a de supérieur en ce genre. Il faut citer encore *Méphisto* et *la Scène de la vie romaine,* d'après Alma Tadéma. Deux eaux-fortes : *le Quartier des Juifs à Amsterdam,* d'après Achenbach, et *les Pèlerins d'Emmaüs,* d'après Rembrandt, dues au burin magistral de Gaillard, complètent ce brillant ensemble et sont de bon augure pour la continuation de cet ouvrage historique si habilement conduit par la *Société pour la propagation de l'art.*

Hollande. — *La bibliothèque de Spinoza.* — Suivant *le Vaderland,* journal hollandais, M. Servaas van Rooyen a eu le bonheur de découvrir la liste des livres de la bibliothèque de Spinoza. C'est une découverte d'une réelle valeur et qui permettra de mieux connaître encore le célèbre philosophe.

Russie. — *La poésie populaire.* — MM. Dutsch et Istomin qui avaient été chargés par la Société géographique de Saint-Pétersbourg de recueillir toutes les chansons nationales qui pourraient encore exister dans les gouvernements d'Arkhangel et de Wologda, ont constaté partout la décadence de la poésie populaire. — Le peuple n'a plus sa passion de jadis pour ses épopées et chansons nationales; des tendances modernes se font jour, les vieux chants sont délaissés et le nombre de chansonniers diminue.

A mesure que l'on s'avance vers le nord, les épopées populaires deviennent de plus en plus rares; dans le gouvernement d'Arkhangel elles ont presque entièrement disparu. C'était pourtant dans les provinces du nord-est que l'on avait retrouvé les épopées chevaleresques du cycle de Vladimir et les épopées marchandes du cycle de Novgorod. — On n'a guère trouvé intacts que les chants de noce et les mélodies funèbres; cependant 191 textes de chansons et 150 refrains ont été recueillis. — Ces refrains s'adaptent souvent à des textes différents.

NECROLOGIE.

FRANCE

— Le doyen de la Faculté, secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine, M. Béclard, vient de mourir à l'âge de soixante-neuf ans. C'était un de nos physiologistes les plus distingués.

Il était le fils du célèbre anatomiste dont les théories font encore autorité dans le monde savant. Ses premières études médicales achevées, il fut nommé interne à l'asile de Charenton, étudia pendant trois ans les maladies cérébrales, passa sa thèse de doctorat en 1842, et fut trois ans après reçu le premier au concours d'agrégation d'anatomie et de physiologie.

On a de lui : *Traité de physiologie humaine; — Le système cartilagineux; — Traité de l'histologie humaine; — La contraction musculaire dans ses rapports avec la température animale; — L'influence de la température sur le développement des systèmes organiques; — Les fonctions de la rate et de l'aorte; — L'absorption; — Influence de la lumière sur le développement des animaux; — Les rayons colorés du spectre, envisagés dans leurs rapports avec les phénomènes de la nutrition; — Mémoires sur Bademœler et son école; — La circulation du sang, etc.*

M. Béclard était commandeur de la Légion d'honneur.

— Le cardinal Caverot archevêque de Lyon, né à Joinville (Haute-Marne), le 26 mai 1806, est mort le mois dernier.

On n'a de Mgr Caverot d'autres écrits que ses *Mandements et instructions pastorales*.

— M. Corne, sénateur inamovible, qui vient de mourir à Douai, laisse plusieurs ouvrages d'histoire de morale parmi lesquels nous citerons une étude sur le cardinal Mazarin et un volume intitulé : *Souvenirs d'un proscrit.*

— M. Demolombe, l'éminent jurisconsulte, est mort à Caen le 23 février.

Il était né à la Fère (Aisne), le 22 juillet 1804. Après avoir étudié le droit à Paris, il fut reçu docteur en 1826. Dès l'année suivante, M. Demolombe obtenait par concours et avec dispense d'âge la place de professeur suppléant à la Faculté de droit à Caen. En 1831, un nouveau concours lui valut le titre de professeur et la chaire de code civil à Caen.

C'est dans cette chaire qu'il se rendit célèbre en professant les cours qu'il devait publier plus tard. M. Demolombe a, comme on le voit, été près d'un demi-siècle professeur de droit à la Faculté de Caen.

Son œuvre, qui est des plus remarquables et qui fait autorité en jurisprudence, se compose de trente volumes réunis sous le titre de : *Cours de Code Napoléon*. C'est le plus important commentaire dont notre législation civile ait été l'objet.

Malheureusement, cet ouvrage n'est pas encore terminé. En 1879, il fut arrêté par suite de l'état de santé de M. Demolombe. Depuis cette époque, il est toutefois continué par M. Guillouard, professeur de droit à Caen.

M. Demolombe était, depuis 1884, membre correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques. Celle-ci le récompensa de ses remarquables travaux en lui décernant en 1879 le grand prix biennal de 20,000 francs.

Il venait de poser sa candidature à l'une des quatre places de membre libre nouvellement créées.

M. Demolombe était commandeur de la Légion d'honneur depuis 1868.

— M. Charles Dufour, ancien maire d'Amiens, est mort le mois dernier dans cette ville à l'âge de quatre-vingts ans. M. Dufour laisse plusieurs études historiques, entre autres : *Inventaire des manuscrits de dom Grenier; Histoire des comtés et des villes de Picardie sous saint Louis.*

— M. Duportal est mort le mois dernier à Toulouse succombant à une maladie de foie.

M. Duportal a joué un rôle très important dans le département de la Haute-Garonne. Il était né à Toulouse en 1814. Appartenant à une vieille famille de robe, il s'était jeté, dès le début de sa carrière, dans les luttes politiques et tint la tête du parti républicain avancé. Il collabora, dès 1832, aux journaux de Toulouse, le *Patriote de Juillet*, la *Patrie*, le *Gascon*, le *Mécène*, la *Revue du Midi*, etc.

Après 1848, il entra à l'*Émancipation*, prit part aux luttes de ce journal contre le gouvernement et fut déporté en Afrique en 1852, mais il obtint de rentrer en France dès l'année suivante.

Il fut employé dans les bureaux de la Compagnie du canal du Midi, puis alla à Paris, où il rédigea un

journal industriel; il dirigea quelques établissements métallurgiques en Sardaigne et en Russie, et rentra à Toulouse en 1868.

A cette époque, il reprit la direction de l'*Émancipation*, qui devint l'organe principal du radicalisme dans le Midi.

A la suite des événements de 1870, il fut nommé préfet de la Haute-Garonne par Gambetta. Il se prêta avec une condamnable faiblesse à la proclamation de la Commune à Toulouse. Traduit devant la cour d'assises pour la part prépondérante qu'il avait prise dans le mouvement communaliste, il bénéficia d'une sentence d'acquittement.

Il ne tarda pas à prendre la direction du journal *la Marseillaise*, où il se livra contre Gambetta à une polémique violente, dont on se rappelle les pénibles incidents.

M. Duportal s'était présenté sans succès aux élections législatives de 1869 et 1871. Il fut élu en 1876 et réélu constamment depuis cette époque.

— Tous les journaux, sans distinction de parti, ont été unanimes à déplorer la mort de M. Raoul Duval, survenue le mois dernier à Nice.

M. Raoul Duval, né en 1832, à Laon, avait d'abord appartenu au barreau, puis à la magistrature en qualité d'avocat général à Angers, à Bordeaux et à Rouen. Démissionnaire lors du 4 septembre, il se fit de nouveau inscrire au barreau et, en février 1871, se présenta sans succès, dans la Seine-Inférieure, comme candidat à l'Assemblée nationale. Élu le 2 juillet suivant, il alla siéger au centre droit où il se fit remarquer par son talent oratoire.

En 1876, il se présenta en même temps à Paris contre le duc Decazes, et à Louviers. Il fut élu dans cette dernière circonscription. Moins heureux en 1877, il fut battu par M. Develle. Il demeura étranger à la vie parlementaire jusqu'aux élections d'octobre 1885, où le scrutin de liste lui permit de se faire réélire dans l'Eure.

Dans ces temps derniers, M. Raoul Duval avait conseillé à ses amis de la droite de cesser leur opposition systématique à la république. On sait quel émoi cette évolution avait causé dans les rangs de l'opposition.

M. Raoul Duval avait écrit de nombreux articles d'économie politique et diverses brochures politiques.

— Le baron Félix-Sébastien Feuillet de Conches est mort à Paris le 6 février dernier à l'âge de quatre-vingt-neuf ans. Il était entré en 1814 au ministère des affaires étrangères et n'avait pris sa retraite qu'en 1874. Il était alors ministre plénipotentiaire, directeur du protocole, introducteur des ambassadeurs et maître des cérémonies.

Fort érudit, il laisse de nombreux ouvrages parmi lesquels nous citerons : *Lettres inédites de Montaigne* tirées des archives du prince de Monaco; *la Vie et les œuvres de Léopold Robert; — Causeries d'un curieux;* Recueil *des Lettres de Louis XVI, Marie-Antoinette et Mme Élisabeth; — Histoire de la peinture anglaise.*

— M. Germain, ancien doyen de la Faculté des lettres de Montpellier, membre correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, est mort subitement à Montpellier à l'âge de soixante-seize ans.

M. Germain avait publié des travaux remarquables sur l'histoire de Montpellier.

Nous citerons notamment : *Histoire de l'Église de Nimes*, 1838-1842; — *Histoire de la Commune de Montpellier depuis ses origines jusqu'à son incorporation définitive à la monarchie française*, 1851; — *Histoire du commerce de Montpellier*, 1861; — *Les Camisards à Calvisson*, 1875; *Une loge maçonnique d'étudiants à Montpellier*, 1876; — *Études historiques sur l'École de droit de Montpellier*, 1876; — *Les Étudiants à l'École de médecine de Montpellier au XVIe siècle;* — *L'École de Montpellier*, 1880; — *La Faculté des arts et l'ancien collège de Montpellier*, 1882; — *L'apothicaire à Montpellier sous l'ancien régime universitaire*, 1882; *Études archéologiques sur Montpellier*, 1883; — *Les anciennes thèses de l'École de médecine de Montpellier*, 1886, etc.

— Nous apprenons la mort de M. Charles-Adrien Guerrier de Haupt, homme de lettres, ancien directeur de l'École normale, décédé dans sa quatre-vingtième année.

— M. Messier, ancien bibliothécaire de la ville de Bordeaux, est mort le mois dernier en cette ville.

— M. Raige-Delorme, bibliothécaire honoraire de la Faculté de médecine de Paris, vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-douze ans.

Attaché pendant quarante ans comme sous-bibliothécaire ou comme bibliothécaire en chef à la Faculté de médecine de Paris, M. Raige-Delorme a collaboré aux *Archives générales de médecine*, dont il fut l'un des fondateurs, et au *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales* dont il partagea, dès le début, la direction avec le docteur Dechambre.

— On annonce la mort de M. Olivier Rayet, professeur près la Bibliothèque nationale, ancien membre de l'École française d'Athènes.

M. Rayet avait trente-neuf ans. Il était connu dans le monde des artistes et des savants par ses belles études sur l'art grec. *Les Monuments de l'art antique*, dont il dirigea la publication, avaient obtenu les plus hautes récompenses académiques.

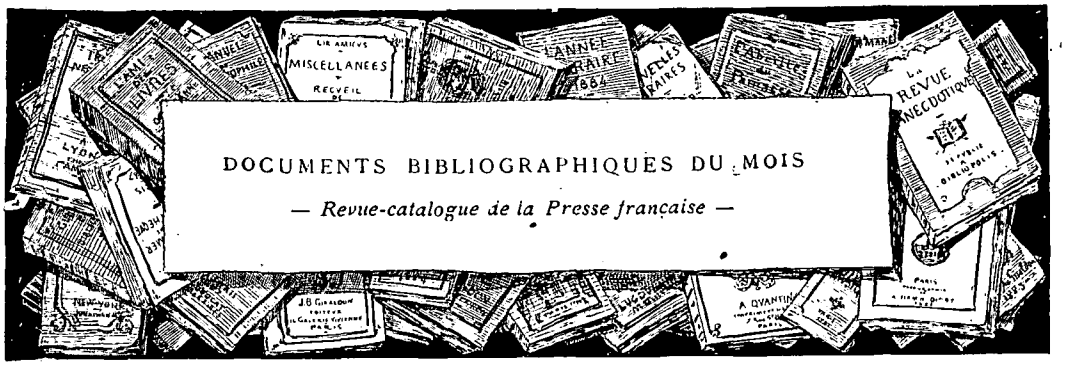

Sommaires des périodiques. — Artioles littéraires ou soientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PERIODIQUES FRANÇAIS

ANNALES DE BRETAGNE (janvier). — Carré : Réception d'un procureur général au Parlement de Bretagne en 1603. — Dupuy : Les épidémies en Bretagne au XVIIIe siècle. — Loth : Chrestomathie bretonne. — ANNALES DE L'ÉCOLE DES SCIENCES POLITIQUES (janvier).— L. Aucoc : De la délimitation du rivage de la mer et de l'embouchure des fleuves et rivières. — A. Lebon : La constitution allemande et l'hégémonie prussienne. — E. Morlot : Les congrégations religieuses. — Gaidoz : Les vallées françaises du Piémont.— Fuzier : La réorganisation de l'impôt sur les terres en Italie. — ARTISTE (janvier). — E. Ledrain : Les fouilles de Khorsabad. — Ph. Chennevières : Le comte Léon de Laborde. — Bonnefond : Le Roman russe en France. — Marmontel : Emile Paladilhe. — Paul Arène : *Les Poèmes de Chine.*

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES CHARTES (5e liv.). (86). — Siméon Luce : Germain Demay. — Moranville : Relations de Charles VI avec l'Allemagne en 1400. — M. F. Deluborde : Un épisode des rapports d'Alexandre VI avec Charles VIII. — Le Vavasseur : Valeur historique de la *Chronique d'Arthur de Richemont* (1393-1458) par Guillaume Gruel. — Bonnassieux : *Lettres et Mémoires de M. d'Etigny*, par Parfourn. — Valois : *la Chaire française au moyen âge*, par Lecoy de la Marche. — BULLETIN DE L'ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES (juillet-août-septembre). — Barbier de Meynard : Considérations sur l'histoire de l'empire ottoman. — Dieulafoy : Expédition en Susiane. — Le Blant : Objets trouvés dans un mausolée de la via Salavia. — Desnoyers : Monogramme d'un prêtre artiste, du IXe siècle. — Ph. Berger : Note sur trois cents nouveaux ex-voto de Carthage. — D. Charnay : Fouilles pratiquées au Yucatan. — BULLETIN DE LA FACULTE DES LETTRES DE CAEN (janvier). — Plessis : Miscellanées sur Virgile et Lucain. — Lehanneur : Notes sur les rapports de Cicéron et de César. —BULLETIN DE LA FACULTE DES LETTRES DE POITIERS (janvier). — Hild : Les *Fastes* d'Ovide. — Fousegrive : Doctrine d'Aristote sur le libre arbitre. — BULLETIN MONUMENTAL (novembre-décembre). — A. de Dion : Notre-Dame en Vaux, à Châlons-sur-Marne. — Berthelé : Recherches critiques sur trois architectes poitevins de la fin du XIe siècle. — G. Tholin : Croix de Carretour à Sauveterre. — P. Lafond : Abbaye de Saint-Savin de Lavedan. — Buhot de Kersers : Essai de classification des enceintes fortifiées en terre. — Fleury : Notes sur quelques fortifications du XIIe au XIIIe siècle — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE (octobre.) — L. Mizon : Notice pour accompagner les cartes du fleuve Ogoôué. — Ianikowski : L'île de Fernando-Po, son état actuel et ses habitants. — Le Chatelier : Notes sur le Ksour de Bou Ja. — Gouin : Notes sur le Tonkin. — Gouin et Moulié : Le Tonkin-Muong. — Castonnet des Fosses : L'expédition du général de Bussy dans le Deccan au XVIIIe siècle. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE PARIS ET DE L'ILE-DE-FRANCE (novembre-décembre). — Privilège des Quinze-Vingts à Notre-Dame de Pontoise. — Le relieur Le Gascon et Peiresc. — Note sur la place de Paris de Balthasar Arnoullet. — Inventaire sommaire des archives de la Chambre syndicale de la librairie et imprimerie de Paris — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DU PROTESTANTISME FRANÇAIS (janvier). — Sayous : La colonie réformée d'Erlangen en Bavière. — De Richemond : Odet de Nord, pasteur à la Rochelle. — Ch. Read : Les sépultures des protestants étrangers et régnicoles à Paris au XVIIIe siècle.

CONTROVERSE ET CONTEMPORAIN (15 décembre). — Abbé Fillion : L'authenticité du quatrième Evangile. — A. du Boys : L'anglicanisme considéré comme religion d'Etat. — Valson : Le système philosophique d'Ampère. — Abbé Chapon : Mgr Dupanloup. — Abbé Duccort : Considérations générales sur l'époque du bronze. — CORRESPONDANT (25 janvier). — Comte de Falloux : Mémoires d'un royaliste. — Claudio Jannet : Les faits économiques et le mouvement social. — (10 février). L'Allemagne nouvelle. — Colonel Hennebert : La mélinite. — Destrel : Le suffrage des femmes aux États-Unis. — De Chevigny : Correspondance inédite de Marie d'Agreda et de Philippe IV. — Paul Thureau-Dangin : La question d'Orient; la convention des détroits. — COURRIER DE VAUGELAS (15 janvier). — La véritable abbesse de Jouarre. — Le journalisme au Japon. — La langue chinoise. — (1er février). L'orthographe phonétique. — Faut-il écrire *Boul* ou *Boule* le nom du célèbre ébéniste. — La mâchoire de Molière.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (15 janvier). — Les Chemins de fer routiers en Alsace-Lorraine. — Lettres d'Italie : le Rapport de M. Ellenna sur le tarif des douanes. — Le mouvement économique aux États-Unis et au Canada. — Affaires municipales : la suppression des bureaux de placement ; la Bourse du travail et ses succursales. — (22 janvier). De la Nécessité de liquider la situation financière de la France. —

Le Commerce extérieur de la France pendant l'année 1886. — Les Projets de réforme de la législation sur les mines : des causes de déchéance. — La Sénégambie française : son territoire, ses populations et sa situation économique. — (29 janvier). L'Algérie et le budget français. — Le Commerce extérieur de la France pendant l'année 1886. —Le Commerce extérieur de l'Angleterre pendant l'année 1886. — Le Mouvement économique aux États-Unis et au Canada : la construction des chemins de fer en 1886; la production du cuivre; le commerce américain et l'Amérique latine; les richesses minérales du Canada. — Les Sous-Préfectures menacées de suppression. — (5 février). La panique des Bourses du continent européen. — Les Projets de réforme de la législation sur les mines. — La Suède et la Norvège : leurs populations, leurs institutions et leurs finances. — (12 février). Le Développement de l'Algérie : les défauts de la politique suivie jusqu'à ce jour. — Le Mouvement économique et financier en Allemagne. — Les Finances de la Russie.

GAZETTE ANECDOTIQUE (15 janvier). — M. Paladilhe. — Les Mobiles bretons au 31 octobre 1870. — Lettre inédite de Béranger. — L'Orthographe phonétique. — Les Jeûneurs. — Histoire de jeu. — Documents humains. — L'Abus des loteries. — La Statuomanie à Paris. — Un Mariage de bibliophile. — Vicissitudes des ministères. — Le Gant. — Danger de la photographie. — Un Erratum célèbre. — Des Vers de Napoléon 1er. — (31 janvier). Sociétaires de la Comédie française. — Sarah Bernhardt. — Lettres de Gounod. — Ventes d'artistes. — Banquet Molière. — Sonnet Jouin. — Bals de l'Opéra. — Mâchoire de Molière. — Une Élégie arabe. — Publicité matrimoniale. — Bêtes et Gens. — Mariages manqués de Napoléon III. — Paternité de la *Marseillaise*. — Le Laquais de Molière. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (février). — M. Collignon : La sculpture antique au British Museum. — P. Mantz : Une tournée en Auvergne. — E. Michel : Gérard Ter Borch et sa famille. — Bonnaffé : Études sur le meuble en France au XVIe siècle. — Ephrussi : *Les dessins d'ornement de Hans Holbein le jeune* par M. Ed. His. — Durand-Gréville : Les nouveaux documents hollandais sur *la Ronde de nuit* de Rembrandt.

L'HOMME (25 novembre). — Dr Fauvelle : La rage et M. Pasteur. — Ph. Salmon : Contribution à l'étude de la Géographie préhistorique de la France.

INSTRUCTION PUBLIQUE (15 janvier). — Chauvin : Le scepticisme de Pascal. — Martha : L'éloquence à Rome sous la République. — Crouslé : La théorie du langage. — Croiset : Platon et la philosophie grecque antérieure. — Froidevaux : *Raoul Glaber, les cinq livres de ses histoires*, par M. Prou. — (22 janvier). Philibert : Une nouvelle phase du moliérisme. — Joly : Le droit, la loi et la nature. — Crouslé : L'origine du langage d'après Platon et Lucrèce. — Froidevaux : *Jean-Baptiste Tavernia*, par Joret. — (29 janvier). Gasté : La cantilène de Sainte-Eulalie. — Pigeonneau : La situation des colonies vers 1750. — Petit de Julleville : Les *Maximes* de La Rochefoucauld. — Abbé de Broglie : Rôle du sentiment dans la croyance. — (5 février). F. Bouiller : Spiritualisme et libéralisme. — Joly : L'individu dans la société. — Martha : L'oraison funèbre à Rome — Crouslé : L'origine du langage d'après Condillac. — Cartault : Lucain; le plan et le titre de la *Pharsale*. — (12 février). Chavraux : Du Beau et de la Pensée dans l'histoire. — Gasté : La Cantilène de Sainte-Eulalie. — Croiset : Platon et la philosophie grecque antérieure. — Petit de Julleville : Les Mémoires de La Rochefoucauld. — INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 janvier). Origine des escaliers. — Origine du mot *sot*. — De la gravure française sur papier de Chine. — Collaboration conjugale des femmes. — Catalogues de bibliothèques non vendues. — Folie des gens de lettres au XIXe siècle. — L'inflexible. — Parodies du théâtre de Dumas. — Les jeûneurs. — L'arbre de Noël. — Imitateurs modernes d'Horace. — (10 février). Prétentions nobiliaires de Sainte-Beuve. — Collection bizarre. — Famille de Charlotte Corday. — Dessins de V. Hugo. — Collaboration conjugale des femmes. — Bibliothèques non vendues. — Philidor, joueur d'échecs. — Bibliographie révolutionnaire départementale. — L'évêque Belzunce. — Les papes médecins. — Bibliographie des ouvrages relatifs à la campagne de Russie en 1812. — Documents inédits sur le tombeau de Marceau.

JOURNAL DES SAVANTS (janvier). — Ch. Levêque : Psychologie comparée. — H. Wallon : des Romains. — Hauréau : Manuscrits de la bibliothèque Mazarine. — Geffroy : Le livre pontifical de l'Église romaine.

MAGASIN PITTORESQUE (janvier). — Une réception à l'Académie française vers 1713. — Élisabeth, épisode de *la Vie sincère*. — Le Gui de chêne, plante sacrée des Gaulois. — Les Vêpres siciliennes. — La Clémence de Lentulus, par M. J. Girardin. — Le Ciel en 1887. — (15 février). Promenades dans Rome. — La Mante religieuse. — Un portrait par Rembrandt. — Du Choix de vingt livres. — Orientation dans une école. — Maisons en pisé. — Expérience sur la vision. — MÉLUSINE (janvier). — Gaidoz : Recueil de contes. — Les yeux arrachés. — Les langues coupées. — L'ogre. — Oblations à la mer et présages. — MOLIÉRISTE (février). — Vivier : L'art de Molière. — G. Larroumet : Molière et Lulli. — L. Paguerre : Frédéric Hillemacher. — Le Banquet Molière. — Bibliographie.

NATURE (15 janvier). — L'outillage du laboratoire. Nouvelle trompe aspirante et soufflante. — La Morgue à Paris et les nouveaux appareils frigoriques. — Papier de Chine. — Électricité pratique. — Les aurores boréales. Travaux de M. Lemstrom. — Études de pyrotechnie. Artifices de signaux. — Préparation des cuves des gazomètres. — (22 janvier). Les phosphates de Picardie. — La statistique graphique au ministère des travaux publics. — Les fabriques d'horlogerie américaines. — Le calendrier perpétuel et la mnémotechnie. — Les Boshimans à Paris. — (29 janvier). Une sauterelle de Java. — La soudure électrique. — Les statues colossales de Bamian. — Paris port de mer. — Les ballons captifs de l'armée chinoise. — (5 février). Progrès récents de la géographie de Mars. — Métronome électrique de M. Carpentier. — La photographie instantanée appliquée à l'artillerie. — L'if et ses propriétés toxiques. — Association de l'homme et des animaux sauvages pour la pêche. — M. Pasteur et la vaccination antirabique. — Les machines à quadruple expansion. — (12 février). Le halo solaire du 28 janvier. — Le laboratoire zoologique d'Arcachon. — L'électricité pratique. — Les grandes usines hydrauliques en Égypte. — Études de pyrotechnie. — Le mont Blanc vu de l'Observatoire du Puy-de-Dôme. — NOUVELLE REVUE (15 janvier). — Comte Vasili : La Société de Rome. — Raoul Duval : Toujours le Tonkin. — N. Ney : Autour d'une statue. — E. Blémont : Légende de l'Amour et de la Mort. — (1er février). De l'État actuel de la politique en Europe. — II. La France. — Comte de P. Vasili : La Société de Rome. — M. Craroford : Le Crucifix de Marziot. — Rheinart : Un Ministre annamite. — Mouvement littéraire.

POLYBIBLION (janvier). — F. Boissin : Romans, contes et nouvelles. — Visenot : Dernières publications illustrées. — Comptes rendus d'ouvrages dans les sections de Théologie, Jurisprudence, Sciences et Arts, Belles-Lettres, Histoire. — Bulletin. — Chronique. — Questions et réponses.

REVUE GÉNÉRALE D'ADMINISTRATION (janvier). — Le Vavassenr de Précourt : *Traité de la juridiction administrative et des secours contentieux.* — Gélinet : Attributions des sous-préfets. — Nombre et traitements des employés ressortissant au ministère de l'intérieur. — REVUE ALSACIENNE (janvier). — Thiébault-Sisson : Alexandre Weil. — Ch. Mehl : Une bibliothèque alsacienne. — Ch. Mehl : Éphémérides alsaciennes. — Coiffure des dames de Strasbourg en 1788 et 1789. — REVUE D'ART DRAMATIQUE (15 décembre). — H. Fouquier : Le mélodrame. — Grasnout : M. Henry Becque. — P. Regnier : Mlle de Champmeslé. — Servières : La première représentation de *Rienzi*. — F. Larcher : Une tragédienne lyrique, Gabrielle Krauss. — (1er janvier). H. Fouquier : A propos de la *Dame aux Camélias*. — E. Morlot : *Le Crocodile* et Overland Route. — E. Dupuy : Les vers latins de M. Richepin. — A. Copin : La Comédie à la Malmaison. — (15 janvier). A. Dreyfus : L'auteur dramatique. — M. Talmeyr : La foule en scène. — G. Ferry : Théodore Barrière et Lambert Thiboust. — De Veyran : Les auteurs dramatiques italiens ; Paolo Ferrari. — F. Larcher : Blanche Pierson. — REVUE DU CERCLE MILITAIRE (23 janvier). — Nouvelle instruction pour le combat destinée à l'infanterie. — Le projet de loi organique militaire. — Une lettre de Dumouriez. — (30 janvier). Le projet de loi organique militaire. — Le soldat allemand. — (6 février), Commission d'études tactiques dans les régiments de cavalerie. — L'école de dessin du service géographique dans l'armée. — L'occupation d'Ancône en 1832. — (13 février). De l'étude de la langue allemande. — Esquisse d'un projet de réforme de l'administration des corps de troupe. — L'occupation d'Ancône en 1832. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (20 décembre). — R. Duval : Élias de Nissibe et son livre sur la preuve de la vérité de la foi. — Les gutturales en latin, par Ph. Bersu. — Les Universités au moyen âge, par le P. Denifle. — Giordano Bruno, par Tocco. — Lettres inédites de l'abbé Nicaise. — Les Mémoires de Mme Campan. — (27 janvier). Aristogène de Tarente. — La théorie de la connaissance dans Platon. — Olivier de Serres, par Vaschalde. — A. Chuquet : Les Danois sur l'Escaut en 1808. — (3 janvier). Histoire de la Philosophie grecque du Dr Schevegler. — Mémoire sur l'authenticité des écrits de Platon, par Waddington. — Les origines de la ville de Pergame. — Histoire du mouvement social en Allemagne par Adlez. — (10 janvier). La vie de Buddha. — Dictionnaire étymologique des langues slaves. — Ch. Joret : Sermons inédits de saint François de Sales. — (17 janvier). Éléments de grammaire grecque. — Œuvres de Longpérier, t. VII. — Les faux poèmes tchèques. — (24 janvier). Les sarcophages chrétiens de la Gaule. — Portraits historiques par Chantelauze. — Excursion aux champs de bataille de Ligny et de Waterloo. — Notice sur des manuscrits de fonds Libri. — (31 janvier). La science politique dans ses rapports avec la morale. — Les origines de l'ancienne France. — La bibliothèque du Vatican au XVIe siècle. — REVUE DES DEUX MONDES (15 janvier). E. Lamy : La séparation de l'Église et de l'État. — De Saporta : Les derniers temps de la famille de Mme de Sévigné en Provence. — F. Houssay : L'Arabistan et la montagne des Bakhtyaris. — Moireau : L'Angleterre et l'Irlande en 1886. — (1er février). C. Rousset : La première expédition de Constantine. — E. Burnouf : La Grèce en 1886 ; son état matériel. — Jusserand : Le Roman au temps de Shakespeare. — I. Rochard : L'hygiène des villes et budgets municipaux. — Carrau : Le déisme anglais au XVIIIe siècle et lord Bolingbroke. — Brunetière : Mme de Maintenon d'après un livre récent. — Ganderax : *Francillon*. — REVUE GÉNÉRALE (15 janvier). — A. Baluffe : Guez de Balzac et Molière ; les origines de *la Comtesse d'Escarbagnacs* et de *Tartuffe*. — Léo Claretie : Le *Cercle* de Poinsinet. — (1er février). Meyer et Ardant : La question agraire en Chine. — REVUE GÉOGRAPHIQUE (Janvier). — Général Parmentier : L'alphabet géographique international. — Levavasseur : L'Australie ; les îles Fidji. — Le Myre de Vilers : Récents travaux topographiques sur Madagascar. — De la Martinière : Cartographie générale du Maroc. — Mongeolle La géographie : nouvelle méthode d'investigation historique. — Monin : Une application de la méthode géographique à l'histoire : la France et le ressort du parlement de Paris en 1789. — REVUE GÉOGRAPHIQUE INTERNATIONALE (décembre). — G. Renaud : Constantine et le Roummel. — Decomble : Le chemin de fer des Pyrénées centrales. — Renaud : Les habitants de Surinam. — Les mariages entre Français et les mariages mixtes en Algérie. — Yves Guyot : Application de l'*Act Torrens*. — A. de la Berge : Les ministres hovas et le résident général français. — Les blancs à la Martinique. — De Lanessan : Expéditions du haut Sénégal et du Niger. — REVUE INDÉPENDANTE (février). — De Wyzewa : Les Livres. — I. Lafargue : Chronique parisienne. — Huysmans : Chronique d'art. — Saint-Mallar : Notes sur le théâtre. — De Wyzewa : La suggestion et le spiritisme. — Barbey d'Aurevilly : Les bottines bleues. — Villiers de l'Isle-Adam : L'Etna chez soi — Huysmans : En rade. — REVUE LITTÉRAIRE (janvier). — A. Roussel : *Jeanne d'Arc*, par Siméon Luce. — Le protestantisme vu de Genève en 1886. — L. Aubineau : Un saint et savant breton ; le R. P. Le Gall. — G. Bois : *L'Église et la Liberté*, par G. Romain. — Cebrol : *Histoire de l'Église*, par le cardinal Hergœrenther. — La société Goerres en 1886. — REVUE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE (janvier). — Ch. Fuster : Le théâtre des refusés. — F. Frank : Bonaventure des Périers, sa vie et ses œuvres. — Fouquet : La morale de *Francillon*. — O. de Gourcuff : Les mélodies populaires de la Basse-Bretagne. — REVUE MARITIME (janvier). — Brien : Aperçu sur la province de Battambang (Siam). — La navigation sous-marine. — Chabaud-Arnault : Études historiques sur la marine militaire de la France. — REVUE DU MONDE LATIN (février). — H. d'Ideville : Le comte Pellegrino Rossi et la Compagnie de Jésus. — Domet de Vorges : Saint Thomas d'Aquin et la science moderne. — P. Mariéton : Le félibrige. — Baronne de Guldencrone : L'Achaïe féodale. — Boussenot : Courbet et P. Bert. — REVUE PHILOSOPHIQUE (janvier). — Garfalo : Le délit naturel. — V. Brochard : La méthode expérimentale chez les anciens. — Sorel : Le calcul des probabilités et l'expérience. — A. Binet : Note sur l'écriture hystérique. — Neiglick : De la méthode des graduations moyennes pour les sensations lumineuses. — Ch. Letourneau : L'évaluation de la morale. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (22 janvier). — Chailley : L'œuvre de M. P. Bert au Tonkin. — Ch. Bigot : Washington. — G. Monval : *Le laquais de Molière*. — Claveau : *Contre le flot*. — E. Tarbé : *Monsieur de Morat*. — (29 janvier). H. Pessard : Mes petits papiers (1860-62). — Larroumet : Le public et les écrivains au XVIIe siècle. — *Histoire d'une grande dame du XVIIIe siècle ; la princesse de Ligne*, par G. Perey. — *Le monde du comique et du rire*, par A. Michiels. — Musset et la jeunesse d'aujourd'hui. — (5 février). H. Pessard : Mes petits papiers (1862-63). — *André Cornélis*, par M. P. Bourget. — (12 février). J. Lemaître : M. P. Bourget. — E. Mouton : Le droit de punir et l'intimidation au moyen âge. — *Rodolphe Topffer*, par MM. Blondel et Mirabaud. — *Mont-Oriol*, par Guy de Maupassant. — *Jeanne Avril*, par R. Bonnières. — REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES (janvier-février-mars). — Fustel de Coulanges : De l'analyse des textes historiques. — P. Allard : L'empire et l'Église pendant le règne de Gallien. — Baudrillart : Les prétentions de Philippe V à la couronne de France. — Pingaud : Le commerce du Levant sous Louis XVI. — REVUE RETROSPECTIVE (nos 63 et 64). — Le château

et la terre de Chantilly depuis leur origine jusqu'à la seconde moitié du XVIIIe siècle. — Un gentilhomme polonais à Paris en 1757. — Comment travaillait Balzac. — REVUE DE LA RÉVOLUTION (janvier). — H. Taine : La Provence en 1790 91. — Du Chatellier : Un essai de socialisme — G. de Cadoudal : G. de Cadoudal et la Chouannerie ; l'armée rouge. — Vicomte d'Agours : Une aventurière sous la Révolution ; Maria Stella. — REVUE DES TRADITIONS POPULAIRES. (25 janvier). — Wissendorff : Notes sur la mythologie des anciens Lettons. — Wissendorff : Deux légendes lettonnes. — Harou : Souhaits de bonne année en Hainaut. — P. Sébillot : Superstitions iconographiques ; les statues. — Ch. de Sivry : La chanson de Renaud. — Ch. Guillou : Fêtes du département de l'Ain. — REVUE SCIENTIFIQUE (15 janvier). — Testut : Qu'est-ce que l'homme pour un anatomiste. — Schwedoff : La théorie des mouvements cycloniques. — Réveillère : Une mission dans le Kant. — Mékong. — Ch. Richet : La pensée et le travail chimique. — (22 janvier). Vulpian : Les travaux de M. Pasteur sur la rage. — Herzen : L'activité cérébrale. — Lombroso : La langue des criminels et l'argot. — Forel : Les micro-organismes pélagiques des lacs de la région subalpine. — (29 janvier). Joudry : Les dislocations du globe pendant les périodes récentes. — Duponchel : Les aérostats militaires. — D'Estrey : La poésie et le langage des feuilles chez les Battaks de Sumatra. — Lindet : Les chlorures et les bromures d'or. — (5 février). Duclaux : L'action de la lumière sur les microbes. — Berthelot : Les origines de l'étain dans l'ancien monde. — Pouchet : Remarques anatomiques à l'occasion de la nature de la pensée. — Marcel : Les colonies allemandes en Afrique. — (12 février). Expériences sur la respiration ; lettre inédite de Lavoisier. — Milhaud : Les mathématiques et la théorie de la connaissance. — Preyger : Les sens avant la connaissance. — De Rochas : L'état de crédulité.

SPECTATEUR MILITAIRE (15 janvier). — Les repas variés. — L. Brun : Sous-officiers et emplois civils. — A. de Rochas : Mémoires de la guerre sur les frontières du Dauphiné et de Savoie de 1742 à 1747, par Brunet, seigneur de l'Argentière. — Les luttes de la Serbie pour conquérir son indépendance. — (1er février). Les tableaux d'avancement de 1886. — Conditions que doit remplir la méthode d'éducation dans l'infanterie française. — Mémoires de la guerre sur les frontières du Dauphiné et de Savoie. — L'expansion coloniale. — Note sur la religion musulmane.

TOUR DU MONDE (janvier). — Prjevalsky : De Zaïssausk au Thibet. — (Février). Ch. Grad : A travers l'Alsace et la Lorraine.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

PUBLICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES ÉTRANGÈRES NOUVELLEMENT PARUES

Allemagne. — *Bibliographie* ou catalogue général et complet des livres de droit et de jurisprudence publiés jusqu'au 15 octobre 1886; classé dans l'ordre des codes avec table alphabétique des matières et des noms d'auteurs. — 122 p. in-8°. — Berlin, Puttkammer et Muhlbrecht. — 1 fr. 90.

Bibliotheca juridica. — Catalogue systématique des ouvrages de droit modernes. — 3e éd. — Leipzig, Rossberg. — 72 p. in-8°. — 0 fr. 40.

O. v. Bulow : Répertoire des annuaires I à XX du Club Alpin suisse. — 188 p. in-8°. — Berne, Schmid et Francke. — 1 fr. 80.

K. Gœdeke : Grundriss zur Geschichte der deutschen Dichtung aus den Quellen. — Histoire de la poésie allemande appuyée sur les documents y relatifs. — 2e éd. Tome III. 160 p. gr. in-8°. — Dresde, Ehlermann. — 3 fr. 75.

Hofmann et Schwalbe : Rapport annuel sur les progrès des sciences anatomiques et physiologiques. — Tome IV. 630 p. gr. in-8°. — Leipzig, Vogel. — 20 fr.

E. Kœhne et Th. Geyler : Just's botanischer Jahresbericht. — Répertoire systématique de la littérature botanique. — Année 1883, 2e partie, p. 529-800. — Berlin, Borntræger. — 10 fr.

Die deutsche Presse, la presse allemande. — Tome Ier, journaux politiques et administratifs. — 2e éd. 239 p. gr. in-8°. — Forbach, R. Hupfer. — 1 fr. 20.

E. Rœsling : Buchhandel und Druckgewerbe in Ingolstadt. — Le commerce des livres et l'imprimerie à Ingolstadt pendant un siècle. — 23 p. in-3°.

A Schæfer : Historisches und systematisches Verzeichniss sæmmtlicher Tonwerke zu den Dramen Schillers, Gœthes, Shakespeares, Kleists und Kœrners. — Liste des compositions musicales inspirées par les œuvres de Schiller, Gœthe, etc. — 192 p. gr. in-8°. — Leipzig, C. Merseburg. — 3 fr. 75.

Verzeichniss der Bücher-Sammlung des K. Gesundheits-Amtes. — Catalogue de la bibliothèque du Comité sanitaire. — 410 p. gr. in-8°. — Berlin, J. Springer. — 7 fr. 50.

T.-O. Weigel : Systematische Verzeichnisse der Hauptwerke der deutschen Literatur (1820-82). — Catalogue des principaux ouvrages littéraires allemands parus de 1820 à 1882. — 106 p. in-4°. — Leipzig, T.-O. Weigl. — 5 fr.

J. Pohler : Bibliotheca historico-militaris. — Cat. raisonné de tous les ouvrages relatifs à l'histoire militaire et parus depuis les origines de l'imprimerie jusqu'en 1880. — 1re livraison. 64 p. gr. in-8°. — Cassel, F. Kessler. — 2 fr. 40.

Catalogue de la bibliothèque des architectes de Berlin. — 390 p. in-8°. — Berlin, Ernst et Korn. — 7 fr. 50.

A. von der Linde : Geschichte der Erfindung der Buchdruckerkunst. — 3e et dernier volume de l'histoire de l'invention de l'imprimerie. — 677-1048 p. in-4°. — Berlin, A. Asher. — 30 fr. 25.

J. Müller : Die wissenschaftlichen Vereine Deutschlands im 19. Jahrhundert. — Bibliographie des publications émanant des sociétés savantes d'Allemagne. — 9e livr. 641-720 p. in-4°. — Berlin, A. Asher. — 7 fr. 50.

Table des matières de *Petermann's Mittheilungen.* — Années 1875-1885. 61 p. et 4 cartes. — Gotha, J. Perthes. — 5 fr.

J. Janitschek : Repertorium für Kunstwissenschaft. — Tome X, 1er fasc. gr. in-8°. — Bibliographie des ouvrages

d'art parus du 15 juin au 15 septembre 1886. — Berlin et Stuttgart, W. Spemann.

C. Schulze : Répertoire des écrits pédagogiques parus de 1880 à 1886. — 276 p. gr. in-8°. — Hanovre, C. Meyer. — 4 fr. 50.

Societatum Litteræ. (Essais et articles relatifs aux sciences naturelles publiés dans les journaux savants et publications universitaires.) — Année 1887. — Gr. in-8°. — Berlin, Friedlænder.

Angleterre. — Ad. Neubauer : Catalogue of the hebrew manuscripts in the Jew's College (n'est pas dans le commerce).

Ad. Neubauer : Cat. of the hebrew mss. in the Bodleian and college libraries of Oxford. — In-4°. — With 40 facsimiles in cloth. — Oxford, Clarendon press. — 131 fr.

Books for a reference library. — Birmingham, Midland educational C°. — In-8°. — 9 fr. 10.

G. Gomme : The literature of local institutions. — 248 p. in-8°. — Londres, Elliot Stock.

R.-R. Bowker : Memories among english librarians. — (The library journal, n° 10, vol. 11.)

P. Fitzgerald : The book fancier or the romance of book collecting. — 306 p. in-12. — Londres, S. Low. — 4 fr. 25.

V. Gardthausen : Catalogus codicum græcorum sinaiticorum. — 294 p. gr. in-8°. — Oxonii, e typographeo Clarendoniano. — 26 fr. 25.

H.-C.-M. Lyte : A history of the University of Oxford from the earliest times to the year 1530. — 504 p. in-8°. — Londres — 20 fr.

B. Quaritch : Monumenta typographia. Monuments of the early printers in all countries, preceded by some examples of the art of xylography. — In-8°. — Londres, Quaritch. — Ire partie. Allemagne et Pays-Bas; IIe partie. Italie. — In-8°. — Londres, Quaritch.

Espagne. — G. Marcilla : Curiosidades bibliográficas de Valladolid. — 428 p. in-4°. — Valladolid, Rodriguez.

J. Rada y Delgado : Bibliografia numismática española ó noticia de las obras y trabajos impresos y manuscritos sobre los diferentes ramos, que abraza la numismática etc., con dos apéndices que compreden el primero la Bibliografia numismática portuguesa, etc. — XIII-632 p. in-4°. — Madrid, M. Tello.

Italie. — Leop. Delisle : Sui manoscritti del fondo Libri. — Versione autorizzata dall' autore. — Roma, Fr. Bencini. — 14 p. in-8°.

Catalogo bibliografico di opere e opuscoli relativi alla città di Pisa e par gran parti fuori di commercio e rari (Libreria Galileo già fratelli Nistri). — Pisa, tip. di F. Mariotti. — 72 p. in-16.

Pistelli, p. Ermenegildo d. s. p. Sul dialogo di S. Caterina da Siena e sui manoscritti Cateriniani Ashburnhamiani : notizie ed appunti. — Florence, tip. Calasanziana.

G.-B. de Stefani : L'archivio nei comuni rurali. — 59 p. in-8°. — Salerno, tip. Migliaccio.

A. Zonghi : Repertorio dell' antico archivio comunale di Fano. — Dispensa I, p. 1-80, in-fol. — Fano, tip. Sonciniana. — 2 fr. 50.

L. Riccardi : La mia libreria (Bibliofilo, VII, n° 4). — 12 p. in-12. — Modène.

G. di Giovanni : La mia bibliografia Castelterminese. — Poche parole. — Palerme.

Indici e Cataloghi. — IV. — I Codici Palatini della r. bib. naz. centrale di Firenze. — Vol. 1, 4e fasc. 241-320 p. gr. in-8°. — Rome. — 1 fr.

Ann. Marini : L'archivio nei comuni rurali. — 93 p. in-8°. — Foligno, stab. F. Campitelli.

A. Monaci : Sull' influenza bizantina nella scrittura delle antiche bolle pontificie. — 6 p. in-8°. — Rome, tip. Forrani.

E. Motta : Altri documenti per la libreria Sforzesca di Pavia (1466-99). — (*Bibliofilo,* n° 12.)

E. Narducci : Indici alfabetici per autori e per soggetti dei codici manoscritti della collezione Libri Ashburnham, ora nella B. Medicea Laurenziana di Firenze, etc. — VII-34 p. in-4°. — Rome. — (Estratto dal giornale *Il Buonarotti.*)

G. Pillitto : Dizionario del linguaggio archivistico in Sardegna. — 87 p. in-8°. — Cagliari, A. Timon.

La biblioteca comunale e gli antichi archivi di *Verona* nell' anno 1885. — Vérone, Franchini. — 10 p. in-4°.

A. Bruno : Gli archivii del comune di Savona. — Savona, Miralta. — 52 p. in-16.

W. Fiske : Icelandic books of the 16th century (livres islandais du XVIe siècle). — 4 p. in-8°. — Florence, Le Monnier.

F. Mozzani : Nozioni pratiche sull' ordinamento delle publiche biblioteche. — 71 p. in-8°. — Roma, Centenari.

B. Baldisserotto : Nozze di Reto-Carpaneda. — Documento relativo a Leonardo da Basilea, tipografo (30 mai 1495). — 8 p. in-8°. — Vicense, Burato.

N. Bernardini : Giornali e giornalisti leccesi. — 311 p. in-8° et 2 planches. — Lecce, tip. L. Lazzaretti. — 4 fr. 50.

G. Colaci di Alfio : L'archivio ed il protocollo dei comuni rurali. — 25 p. in-8°. — Lecce, tip. Garibaldi.

Ant. Favaro : Intorno ad alcuni documenti galileani, recentemente scoperti nella B. nazionale di Firenze. — 56 p. in-4°. — Roma.

Autriche-Hongrie. — F.-M. Wien : Zur Methodik des Sammlens von Incunabeln. — 15 p. gr. in-8°. — Vienne. — 0 fr. 60.

Preis-Verzeichniss der in der O.-U. Monarchie und im Auslande erscheinenden Zeitungen und periodischen Druckschriften für das Jahr 1887. — Catalogue, avec indication des prix, des journaux austro-hongrois et étrangers. — 175 p. in-8°. — Vienne, Waldheim. — 1 fr. 25.

V. Schurich : Catalogue des maisons d'éditeurs et de librairie (livres, beaux-arts, musique et cartes) de l'Autriche-Hongrie. — 48 p. in-4°. — Vienne, Spielhagen et Schurich. — 1 fr. 50.

A franczia könyvdisz a renaissance korban. — Harminczegy abraval. Szekfoglalo értekezés. — Danko Jozef l. t. — Budapest. — La reliure française et l'ornementation des livres pendant la Renaissance. — XII-194 p. in-8°.

O. Berggruen : Katalog der graphischen Jahresausstellung in Wien 1886. — Catalogue de l'exposition des arts graphiques de Vienne. — 207 p. gr. in-8°. — Vienne.

Belgique. — *Bibliothèque nationale.* — Dictionnaire des écrivains belges et catalogue de leurs publications (1830-80). — Livraisons 5, 6 et 7. 385-638 p. — Bruxelles, Weissenbruch. — In-8°.

J.-D. Doyen : Bibliographie namuroise. — 2e livr. 1640-1699. 145-328 p. in-8°. — Namur, Wesmael-Charlier. — 3 fr. 50.

Dicks : Histoire littéraire et bibliographique des frères mineurs de l'Observance de Saint-François en Belgique et dans les Pays-Bas. — 454 p. in-8°. — Anvers, Van Os de Wolf. — 7 fr.

Tables générales des Annales de la Société d'émulation pour l'étude de l'histoire et des antiquités de la Flandre. — Tomes I à X, 3e série. 372 p. in-8°. — Bruges, Zuttere van Kersschaver. — 4 fr.

F. Van der Hæghen : Bibliographie Lipsienne. — Tome II. 799 p. in-8°. — Gand, Vyt. — 12 fr.

Pays-Bas. — A.-C. Kruseman : Bouwstoffen voor de geschiedenis van den nederlandschen Boekhandel. — Matériaux pour servir à l'histoire de la librairie néerlandaise de 1830 à 1880. — 1re partie, 1er fasc. 382 p. gr. in-8°. — Amsterdam, Van Kampen. — 3 fr. 15.

Nieuwsblad voor den boekhandel. — Journal de la librairie néerlandaise. — 54e année. in-4°. — Amsterdam. — 21 fr.

M. Nyhoff : Nederlandsche boeken in het buitenland gedrukt. — Livres néerlandais imprimés à l'étranger. — (*Bibliog. Adversaria*, V, nos 8-10.)

M. Nyhoff et Suringar : Het leven van een boekhandelaar-uitgewer. — 85 p. in-8°. — Leyde, E. Brill. — Biographie d'un libraire-éditeur.

Verslagen omtrent 's Ryks oude Archiven. — Rapport sur les archives du royaume. — VII, 1884. 126 p. in-8°. — La Haye, M. Nyhoff. — 0 fr. 60.

Russie. — *Russica.* — Liste des ouvrages relatifs à la Russie publiés pendant l'année 1886 en langues allemande, anglaise et française. — 3e année. — Leipzig, F.-A. Brockhaus. — 0 fr. 60.

Une bibliographie d'ouvrages linguistiques polonais par M.-K. Appel et A. Krynski (184 p. in-8°) a paru à Varsovie.

Danemark, Suède et Norvège. — B. Dahl : Codices Parisini. — Tirage à part d'un mémoire paru dans les annales de la Société des sciences de Christiania. — 38 p. gr. in-8°. — Christiania, J. Dyrobad.

B. Lundstedt : Svenska tidninger och tidskrifter utgifna inom Nord-Amerikas fœrenta stater. — Bibliographie de la presse suédoise aux États-Unis. — 53 p. in-8°. — Stockholm, Sampson et Wallin.

États-Unis. — *Bibliotheca americana, 1886* : Catalogue de livres et de brochures relatifs à l'Amérique, avec une liste des publications historiques de R. Clarke. — Cincinnati, R. Clarke. — 2 fr. 50.

Hall, Stanley and Mansfield : Hints toward a select and descriptive bibliography of education. — 309 p. in-8°. — Boston, D.-C. Heath. — 9 fr. 10.

The publishers' trade annual for 1886. — 14e année. — 2500 p. gr. in-8°. — New-York, Office of the publishers' weekly. — 10 fr.

Smithsonian Institution : Board of Regents. — Annual report for the year 1884. — 2e partie. — Washington, Government printing office.

W. Gammal : Life of services of the hon. John Russell Bartlett. — 20 p. in-8°. — Providence.

W.-M. Griswold : A directory of authors, including writers for the literary magazines. — Bangor. — 16 p. in-8°. — 2 fr. 50.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES ET COMPTES RENDUS D'OUVRAGES FRANÇAIS

Angleterre. — *The Academy.*

15 janvier : E. Muntz : La bibliothèque du Vatican au XVIe siècle. — J.-J. Nacian : la Dobroudja.

24 janvier : The Greville memoirs.

5 février : The collected works of Dante Gabriel Rossetti. — V. Lespy et P. Raymond : Dictionnaire béarnais, ancien et moderne.

The Athenæum.

8 janvier : Mme C. Coignet, un Gentilhomme des temps passés.

15 janvier : A new translation of Dante. — The encyclopædia britannica. — Notes and queries for a bibliography of Thackeray.

22 janvier : The Greville memoirs. — E. Chevalier : Histoire de la marine française sous le consulat et l'empire.

Book-Lore.

Février : The vagaries of book buyers. — The bishop's bible. — Morning in the study. — Kemp's « Nine days wonder ». — L'almanach du diable.

Church Review.

Décembre : Hymns and hymn tunes.

Contemporary Review.

Février : H. Rider Haggard : About fiction. — A.-M. Fairbairn : Theology as an academic discipline. — Contemporary life and thought in Italy.

The Edinburgh Review.

N. 337. — The literature of the streets. — Thomas Hobbes.

Education.

Janvier : History in american colleges.

The English illustrated magazine.

Février : Robert Burns. — Algernon Charles Swinburne : A Ballad of Bath.

Fortnightly.

Décembre : History in Punch-London outcast. — Science and morals. — The Character of Shelley.

Janvier : A. Lang : M. Renan's later works. — J.-A. Symonds : Benvenuto Cellinil's character. — Aubanel and the provencal renaissance.

Gentleman's magazine.

Février : Grimaldiana.

Homilectic Review.

Janvier : The Sunday Newspaper.

Knowledge.

Décembre : Notes on americanisms.

Macmillan's.

Décembre : The British school at Athens. — English literature at the universities.

Murray's Magazine.

Janvier : Byroniana. — Introduction to Lara. — Recollections of Madame de Staël.

Février : Lord Byron's last verses. — Letters from Gifford and Scott to lord Byron.

The New Princeton Review.

Novembre : The modern novel.

Saint-Nicholas.

Novembre : Brander Matthews : Victor Hugo's tales to his grandchildren.

The Saturday Review.

8 janvier : Burke and some of his recent editors.

22 janvier : Shakespeare literature. — France under Richelieu and Mazarin. — V. Duruy : Histoire des Grecs. — P. Meyer : Alexandre le Grand dans la littérature française.

29 janvier : A. Delzant : Paul de Saint-Victor.

Scribner's Magazine.

Février : Reminiscenses of the Siege and Commune of Paris. — M. Coquelin.

Temple Bar.

Février : The Hayward letters. — The Faust of Egremont.

The Westminster Review.

Janvier : Diderot and the art of acting. — Plato's moral mission.

Allemagne. — *Centralblatt für Bibliothekswesen.*

Février : K. Steiff : Documents pour servir à l'histoire des origines de l'imprimerie. — J. Francke : Les catalogues imprimés. — Le personnel des bibliothécaires allemands. — E. Muntz : La bibliothèque du Vatican au XVIe siècle.

Deutsche Rundschau.

Février : A. Duncker : Lettres de Frédéric le Grand.

Nord und Süd.

Janvier : Gustav von Moser : Bettina von Arnim.

Février : Paul Lindau : Galeotto, drame en trois actes.

Italie. — *Il Bibliofilo.*

Janvier : Descrizione di due edizioni principi della divina commedia. — Le nuove disposizioni reguardanti le biblioteche in Italia. — Le edizione Bodoniane in Pergamena (1784-99). — Un manoscritto inedito di frate Giovanni da Capestrano.

Cronaca Minima (Livourne, tipogr. Raphaël Giusli).

N° 1. — G. Mazzoni : La moglie del Molière. — In Ciociaria, Nuptialia.

N° 2. — L. Capelletti : Un nuovo libro sulla Rivoluzione francese. — Colline : Librerie circolanti.

Nuova Antologia.

16 janvier : R. Bonghi : Le nostre commedie del secolo XVI e un dramma francese del XIX. — G. Livi : Napoleone all' isola Elba. — E. Brizio : Una Pompeia etrusca. — L' « Aretino » di Paulo Fambri.

1er février : J. Guidi : I popoli e le lingue di Abissinia. — Rassegna di letteratura spagnuola.

Revue internationale.

10 janvier : Ruggero Bonghi : M. Minghetti, la papauté et l'Italie. — Maxime Du Camp : Souvenirs de Montanelli. — Benjamin Constant : Journal intime.

25 janvier : Benjamin Constant : Journal intime. — Ch. Secretan : Les théories de Stanley Jevons. — E. Cère : Les femmes soldats. — François Coppée : Un adieu. — D. Melegari : Causerie littéraire.

10 février : E. de Laveleye : Le Referendum. — A. de Gubernatis : Une promenade avec les dieux. — Benjamin Constant : Journal intime. — Giuseppe Verdi.

Rivista storica italiana (octobre-décembre 1886).

T. Sandonnini : Ancora di due controversie sul processo Galileiano. — *Comptes rendus :* P. Hochart : La persécution des Chrétiens sous Néron. — G. Lafenestre : La Peinture italienne. — H. Moris : Opérations militaires dans les Alpes et les Apennins 1742-48. — E. Loudun : L'Italie moderne.

Espagne. — *Revista de España.*

N°s 447 et 448. — Apuntes sobre el nuevo arte de escribir novelas. — Poetas franceses actuales : Juan Richepin. — Estudios filologicos de la lengua espanola.

Suisse. — *Bibliothèque universelle et Revue suisse.*

Février : F. Dumur : Les expériences d'un maître d'école allemand. — Wladimir Korolenko : En mauvaise compagnie.

Lecture.

Février : Sommaire : Genève et l'Italie. — Sorcellerie, magnétisme, morphonisme, délire des grandeurs. — L'hypnotisme et les états analogues. — Temples illustrés. — Études littéraires sur le XIXe siècle. — Au foyer romand. — L'œuvre d'Alfred de Musset. — Le dictionnaire des jeunes ménages. — Les bourgeois d'autrefois. — Souvenirs. — L'éducation à Port-Royal. — L'instituteur. — La conscience morale. — De la lumière aux ténèbres. — Noir et rose. — Le Journal de Marc. — Madame Mayburn. — Mademoiselle Angèle. — post tenebras lux.

États-Unis. — *Andover Review.*

Janvier : Nathaniel Hawthorne : Moral dangers of musical devotees.

Harvard Magazine.

Décembre : Utopian dreams of literary men. — Hamerton on literature in a republic.

The Forum.

Février : H. Boyesen : Why we have no great novelists.

The Magazine of american history.

Février : Notable editors between 1776 and 1800 — Influence of the early american press.

The Nation.

20 janvier : Ch. Letourneau : L'évolution de la morale.

27 janvier : A rising french critic (M. Jules Lemaître). — Ch.-C. Perkins : Ghiberti et son école.

The North American Review.

Février : Ouida : Vulgarity. — J. Magnus : The condition of the american stage. — G.-P. Lathrop : Literary Backbiting. — Assumption and pretension, George Sand.

NOUVEAUX JOURNAUX.

Allemagne. — La Bavière possède actuellement 777 journaux et périodiques, dont 128 paraissent à Munich. — A Berlin, il se publie 497 journaux et périodiques dont 49 ont un caractère administratif, 75 sont politiques, 60 traitent d'arts et de sciences, 211 sont commerciaux ou agricoles et 23 religieux.

— La revue hebdomadaire de médecine *Deutsche medicinische Wochenschrift,* qui vient de compléter sa 7e année, paraîtra désormais chez M.-G. Thieme à Leipzig.

— La revue israélite *Allgemeine Zeitung des Judenthums* a célébré le 1er janvier le cinquantième anniversaire de son existence. Depuis un demi-siècle ce journal a été dirigé par le même rédacteur : le rabbin L. Philippson. Comme pendant, citons la *Gazette* de Massachusetts (États-Unis) dont le rédacteur actuel, Caleb Foole, remplit depuis soixante et un ans ses fonctions. Ce journal depuis plus d'un siècle n'a eu que deux rédacteurs-directeurs.

— L'excellent journal bibliographique *Neuer Anzeiger für Bibliographie und Bibliothekswissenschaft,* fondé en 1840 par M. Petzholdt, vient de cesser sa publication. — De 1840 à 1884, le Neuer Anzeiger s'était publié sous la direction de M. Petzholdt. Après la mort de celui-ci la rédaction du journal avait été confiée à M. Kürschner.

— Depuis le 15 février dernier paraît à Berlin sous la direction de MM. G. Meyer et A. Anderssen un nouveau périodique bi-mensuel intitulé *Der Journalist* (le Journaliste), organe des journalistes allemands.

— *Giegler's Journal-Katalog für 1887.* — Ce répertoire de la presse allemande contient la nomenclature de près de 1,400 journaux avec l'indication du format, du prix et le nom des rédacteurs. — Leipzig, R. Giegler. — 106 p. in-8°. — 0 fr. 75.

— MM. Friedlænder à Berlin font paraître depuis le 1er janvier une bibliographie mensuelle des publications universitaires et de celles émanant de Sociétés savantes et relatives aux sciences naturelles. — Le prix annuel de ce journal bibliographique (*Societatum Litterœ*) est de 3 fr.

— Le journal humoristique hebdomadaire *Lustige Blætter,* qui paraissait à Hambourg, sera désormais publié à Berlin chez M.-O. Eysler.

— Voici les principaux journaux et périodiques allemands dont la publication a commencé le 1er janvier 1887 :

— *Zeitschrift für chemische industrie* (Journal de chimie industrielle), journal bi-mensuel. — Berlin, Julius Springer.

— *Internationales Polizeiblatt* (Journal de police internationale), dirigé par M. Travers de Mayence; ce journal est rédigé en trois langues : allemand, anglais et français.

— *Therapeutische Monatshefte.* Bulletin mensuel de thérapeutique. — Berlin, J. Springer.

— *Der gute Kamerad,* journal pour la jeunesse. — Stuttgart, Spemann.

— *Zeitschrift für Næhrungsmittel Untersuchung und Hygicine* (Journal d'hygiène pratique). — Vienne, Moritz Perles.

— La revue de linguistique allemande *Deutsche Sprachwart,* que rédige M. Max Moltke, paraît depuis le 1er janvier à Leipzig chez M.-L. Moltke.

Angleterre. — A partir du présent mois M. Nutt de Londres publie sa nouvelle revue des études classiques : *The Classical Review* que dirigera M. J.-B. Mayor avec le concours des latinistes et hellénistes anglais les plus distingués. — La *Classical Review* passera en revue dans les trois mois après leur publication tous les ouvrages anglais et américains relatifs à l'antiquité grecque et latine. — Chaque numéro contiendra une liste des principaux ouvrages publiés à ce sujet à l'étranger ainsi que des critiques et résumés des articles parus dans les revues spéciales de l'étranger.

— La maison Cassel de Londres édite une nouvelle revue scientifique intitulée *Our Earth and its Story,* notre globe et son histoire, et rédigée par M. R. Brown. — L'étude de la configuration physique du globe et les principales découvertes y relatives feront l'objet de ce nouveau mensuel. — Un grand nombre d'illustrations et de reproductions chromolithographiques seront insérées dans le texte.

— Un nouveau magazine mensuel paraît depuis le 1er mars chez M. Walter Scott sous le titre de *Monthly Chronicle of North Country Lore and Legend.*

Italie. — Un nouveau journal littéraire vient de paraître à Livourne, chez M. Raffaello Giusti, sous le titrec de *Cronaca Minima Rossegna settimanale di letteratura et d'arte.* — Prix annuel : 6 fr.

Suisse. — Une petite revue enfantine paraît à Zurich chez MM. Orell Füsrli sous le titre de : *A bâtons rompus,* heures de loisir pour les enfants, par Mlle L.-E. Rillict.

Turquie. — La presse périodique de Constantinople comptait en 1885 trente-trois journaux, dont neuf rédigés en turc, huit en arménien, sept en grec, quatre en français, deux en arabe, un en anglais, un en espagnol et un en persan. Le nombre d'imprimeries est de soixante-deux. Il y a à Constantinople et dans les grandes villes de l'empire quarante-huit bibliothèques qui possèdent ensemble 68,625 livres.

États-Unis. — La ville de Montevideo, capitale de l'Uruguay, compte actuellement vingt-trois journaux quotidiens sur une population de 125,000 âmes, soit un journal sur 5,480 habitants.

— Une revue de morphologie (journal of morphology) paraîtra prochainement à New-York. — M. W.-P. Collins s'est chargé de la publication de l'édition anglaise.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 janvier 1887 au 15 février 1887)

AUTORITÉ. Février : 8. *La Reliure moderne*, par Octave Uzanne.

DÉBATS. Janvier : 18. Blaise Pascal, édit. Faugère. 19. Taine : Sur l'étude de la littérature anglaise. 20-30. Journal intime et inédit de Benjamin Constant. 21. Relations et commerce de l'Afrique septentrionale avec les nations chrétiennes au moyen âge. 23. *Richard Wagner, sa vie et ses œuvres*, par Ad. Jullien. 25. Jallifier : La Prusse et la France à la fin du XVIIIe siècle. — Février : 1. De Molinari : La Nouvelle-Zélande. 2. Le Cant. 3. La baisse de l'argent et le commerce dans l'extrême Orient. 4. Sociétés et journaux spirites. 14. A propos de *Numa Roumestan*. 15. H. Chantavoine : *L'Éducation des femmes par les femmes*, par M. Gréard; *les Femmes de France*, par M. Jacquinet.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE. Janvier : 19. La collection d'autographes de Mlle Bartet. 19. Une nouvelle édition d'Horace. 23. Le monde des somnambules. 24. Les finances et la comptabilité publiques chez les Romains. — Février : 3. *André Cornélis*, par M. Bourget, 7. J. Levallois : Physionomies de la bohème; Charguérand, Fillias, de Cubilize, Watripon, Melvil-Bloncourt. 7. Un comédien pompier au XVIIe siècle. 8. *Le Cercle* de Poinsinet. 10. Eugène Sue.

ECHO DE PARIS. Janvier : 22. M. Alexandre Dumas. 31. *Les Amours d'un ténor*, par le prince Galitzin. — Février : 11. *Histoire de la Restauration*, par E. Hamel.

ESTAFETTE. Janvier : 16. *L'Esprit de la Révolution française*, par M. Edme Champion.

EVÉNEMENT. Janvier : 19. Le Théâtre-Français et les autres. 22. *Les Chats*, poésies par M. Ruffin. 24. *Le Désespéré*, par L. Bloy. 24. La Bible. — Février : 7. E. Deschaumes : MM. O. Mirbeau, de Bonnières et P. Bourget. 12. E. Deschaumes : M. Édouard Hervé.

FIGARO. Janvier : 17. M. Raoul de Bonnières. 19. Marc Trapadoux et Ch. Baudelaire. 22. Un souper offert par Balzac. 28. Les mémoires. 29. Zola : La censure. — Février : 5. Vicomtesse de Janzé : Mazarin collectionneur. 5. De Seignelais : MM. Pasteur et Bertrand. 5. La mère d'Ivan Tourgueneff. 7. A. Wolff : Guy de Maupassant. 12. De Seignelais : Émile Augier, Pailleron et Alph. Daudet. De Brisays : A propos de la fille de Sedaine. D. Lacroix : Le général Humbert à propos du *Lion amoureux*. 14. Gambetta-Roumestan.

FRANÇAIS. Janvier : 18. La mâchoire de Molière. 20. Les moralistes et le XVIIe siècle. 21. *De J.-J. Rousseau à J. Chénier*, par V. Fournel. 22. *Vie de Mgr Forcade, archevêque d'Aix*. 25. Heinrich : *L'Histoire du peuple allemand*, par Janssen. 28. Les concours littéraires de l'Académie française. 29. *L'Ancien monde et le christianisme*, par de Pressensé. 31. *Souvenirs et études de théâtre*, par Regnier. — Février : 1. Léon XIII d'après la *Nouvelle Revue* et les *Souvenirs d'un journaliste français à Rome*. 2. *André Cornélis*, par P. Bourget. 4. Aristophane et la démocratie athénienne. L'hôtel de Sens. 5. La législation maçonnique. 12. M. Ed. Hervé. 14. Le comédien Dupérier, laquais de Molière et premier pompier de France.

GAULOIS. Janvier : 16. Le laquais de Molière. 20. La censure. 31. Delpit : *André Cornélis*, par P. Bourget. — Février : 10. M. Ed. Hervé. 11. A. Delpit : M. Brunetière.

GAZETTE DE FRANCE. Janvier : 19. *Le Fils de Chicot*, par le marquis de Belleval. 21. M. Léo Taxil. 23. Le droit du seigneur au moyen âge. 30. *La Bourgeoisie française*, par M. Bardoux. 31. *Le Roman d'un grand-duc*, par Alfanasi. — Février : 2-3. Les civilisations de l'Inde. 4. La question d'Orient au XVIIIe siècle. 5. *Les Émigrés et la seconde coalition*, par E. Daudet. 6. *La Bible*, traduction Ledrain. 8. Les déportations des prêtres fidèles pendant la Révolution. Histoire des 332 victimes de la commission populaire d'Orange en 1794. 11. Dancourt : M. Ed. Hervé. 12. Souvenirs du duc de Broglie.

GIL BLAS. Janvier : 20. La vie et les œuvres de Gustave Doré. 25. *Histoire d'une grande dame au XVIIIe siècle*, par Lucien Perey. *Gazette de la Régence*, publiée par M. de Barthélemy. *Jeanne Avril*, par Robert de Bonnières. 31. La censure. — Février : 1. *André Cornélis*, par P. Bourget. 14. Un scénario de Balzac.

JUSTICE. Janvier : 17. Les premières séances du comité exécutif provisoire. 18. Poètes méconnus. 24. Les premiers actes diplomatiques du gouvernement du 10 août. 25. La maison de Margot (l'hôtel de Sens). Poètes méconnus; Charles Dovalle. — Février : 3. I. Ant. Richard : *Une ville de Provence pendant la période révolutionnaire* (1789-1794). II. Francisque Mège : *Chronique et récits de la Révolution dans la ci-devant Basse-Auvergne* (*département du Puy-de-Dôme*); *les Bataillons de volontaires* (1791-1793). III. *Histoire des bataillons de volontaires de la Corrèze pendant les guerres de la Révolution*, par Léon Vacher. Paysages de femmes, par J. Ajalbert. 7. Le gouvernement du 10 août et l'Europe. 8. Les romans de Léon Hennique. 10. I. *Almanach républicain du Dauphiné et du Vivarais pour 1887*. II. *Histoire de la Révolution française dans le département des Pyrénées-Orientales*, par Pierre Vidal. III. Mémoires autographiés de la duchesse de Gontaut. 14. Le marquis de Ferrières.

LIBERTÉ. Janvier : 25. *Histoire d'une grande dame au XVIIIe siècle* (la princesse de Ligne). 28. Le mouvement littéraire en Amérique. 30. La censure. — Février : 4. *André Cornélis*, par P. Bourget.

MATIN. Janvier : 20. Les bibliothèques d'art industriel

MONDE. Janvier : 23-28 et février : 12. Un pédant au XVIIe siècle; Pierre Costar. 27. Les affaires religieuses de Bohême au XVIe siècle. — Février : 4. Suppléments aux petits hollandistes. 8. Le théâtre d'éducation. 10. *De J.-B. Rousseau à J. Chénier*, par V. Fournel.

MONITEUR UNIVERSEL. Janvier : 16. O. de Vallée :

© 2007 Lyon – Bibliothèque municipale de Lyon – Tous droits réservés

M. de Lescure et Beaumarchais. 21. V. Fournel : Souvenirs de Schaunard. 22. *Sensations d'histoire*, par Barbey d'Aurevilly. 25. F. Bouiller : L'oubli et les distractions. 28. V. Fournel : *Le Calvaire*, par O. Mirbeau. 31. La censure. *La Tour de Nesles* et Mlle Marie Dumas. — Février : 1. Les mémoires de M. de Falloux. 2. L'hôtel de Sens. 3. A. Geffroy : *Mme de Maintenon*. Lucien Perey : *Histoire d'une grande dame au* XVIIIe *siècle*. Bachelin : *Mélanges d'histoire et d'art*. Th. de Banville : *Nous tous*. Collignon : *Virgile*. Seeley : *l'Expansion de l'Angleterre*. 4. V. Fournel : Romans nouveaux. 5. O. de Vallée : Jules Simon et Michelet. 7. Paul de Saint-Victor et Léon Gozlan. 8. Journal intime de Benjamin Constant.

MOT D'ORDRE: Février : 3. *André Cornélis*, par P. Bourget.

NATIONAL. Février : 10. Mignard et Molière à Avignon. *Histoire d'une grande dame au* XVIIIe *siècle*.

PARTI NATIONAL. Janvier : 21. *Les Braves Gens*, par J. Richepin. 26. *Les Bourgeois d'autrefois*, par A. Babeau. 28. *Madame Fuster*, par F. Fabre. — Février : 11. *Mont-Oriol*, par Guy de Maupassant.

PAYS. Janvier : 30. A propos de bouquins.

RADICAL. Janvier : 20. La statue de Flaubert.

RAPPEL. Janvier ; 24. *Les Mois*, par Cabanel. 31. La censure impériale.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Janvier : 17. *Les Chats*, poésies par Ruffin. 19. Un Anglais en France en 1789. 20. Les antiquités de la Sardaigne. F. Sarcey : *Souvenirs et études de théâtre*, par Regnier. 24. A. Theuriet : *La Nature et l'âme*, par A. de Pomairols. 27. Journal intime de Benjamin Constant. 28. La correspondance philosophique de Caillot-Duval. 31. La censure. — Février : 3. *Histoire de la science politique*, par P. Janet. 5. *Mont-Oriol*, par Guy de Maupassant. 6. Benjamin Constant. 7. Spuller : Un Journaliste de l'ancienne école : Nefftzer.

SOLEIL. Janvier : 17. Les saints Évangiles, trad. Lasserre. 17. *Français et Allemands*, par Dick de Lonlay. 31. *Les Salaires au* XIXe *siècle*, par E. Chevallier. 31. La Censure. — Février : 14. *Leone et Pompeo Leoni*, par E. Plon. 14. *Les grandes Écoles de France*, par Mortimer d'Ocagne.

TEMPS. Janvier : 18. Une grande dame au XVIIIe siècle ; la princesse de Ligne. 20. La Monarchie de Juillet ; le Catholicisme libéral ; Lamennais et le baron de Vitrolles. 21. Les Écrivains russes contemporains. 23. Philosophie du rire. 23. A propos des *Études littéraires* de M. Faguet. 27. E. Scherer : Les Mémoires du duc de Broglie. 28. Souvenirs du duc de Broglie. — Février : 4. L'Espagne artistique. 6. *André Cornélis*, par P. Bourget. 7. F. Sarcey : Mlle Pauline de Meulan. 8. C.-L. Maréchal. 15. Mistral et l'Académie de Marseille.

UNIVERS. Janvier : 18. *Les Bourgeois d'autrefois*, par A. Babeau. 19. La Mythologie expliquée d'après les livres saints. 24-28. La R. M. Jahouvey. 25. E. Biré : *Claude Gueux* et V. Hugo. 31. Ferdinand-Claude Gaillard. — Février : 7. Sainte Colette. 8. E. Biré : M. Camille Doucet et les Concours académiques. 9. L'Aubineau : *Francillon*. 14. Marie Stuart.

VOLTAIRE. Janvier : 18. *Histoire de la Restauration*, par E. Hamel. 22. *Lachramabiliter* (*le Désespéré*, par L. Bloy). 27. A. Dubrujeaud : *le Désespéré*, par L. Bloy. 31. La Censure. — Février : 1. *André Cornélis*, par P. Bourget. 5. *Mont-Oriol*, par Guy de Maupassant. 11. Charles Monselet. 12. A. Hepp : M. Ed. Hervé. 13. M. Ed. Hervé.



L'Administrateur-Gérant : A. SAUPHAR.

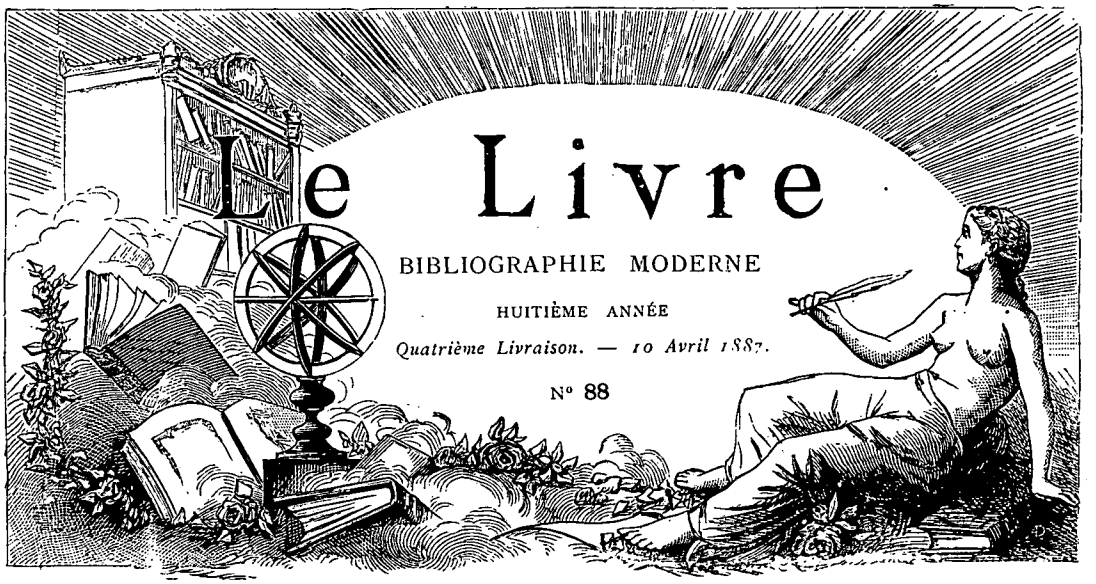

L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Histoire. — Livres d'amateurs. — Beaux-Arts. — Géographie. — Sciences diverses. — Gazette bibliographique. — Doouments bibliographiques, etc.

— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

Fantasmagories, par Jean Rameau. Paris, Paul Ollendorff, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Vraiment c'est faire beaucoup d'honneur à ces récits bizarres, visant à l'originalité, à l'humour, que d'avoir réuni en volume des productions seulement supportables dans le journal. Ces historiettes, traitées en style télégraphique, paraissent avoir la prétention d'être une satire mordante de notre vie à la vapeur, de notre temps, de nos mœurs. Cela ne peut supporter l'épreuve du volume.

En Mer, par Paul Bonnetain. Paris, Jules Lévy, 1887. Un vol. in-18 jésus, illustré. — Prix : 5 francs.

En Mer, le nouveau roman de Paul Bonnetain, n'est pas seulement une fine analyse de la femme, placée dans un milieu particulier et original, c'est aussi un chant d'amour en face de l'infini. Délicate étude de sentiment, où les désirs meurent dans la poésie ambiante et magistrale de la mer, comme les fleurs pâmées sous l'atmosphère chaude qui les baigne, c'est en quelque sorte le poème de la femme et de l'océan, de la grâce et de la puissance, si bien unis, si bien liés qu'ils finissent par ne plus faire qu'un.

On suit avec un vif intérêt la naissance de cet amour de deux passagers, isolés dans l'encombrement des indifférents occupant le bâtiment qui les ramène en France ; cela commence par les petits soins, les préoccupations matérielles du bien-être, des longues heures oisives à occuper, de mille détails intimes et journaliers avant d'arriver à la flamme mouvante des baisers flottant autour d'eux. Il y a dans cette passion de Georges Le Teil pour Mme d'Hénoy une sensualité raffinée qui s'affine, se dissémine, et, s'éloignant des besoins sexuels, s'efface en un spiritualisme étrange, curieux, en une satisfaction d'abord purement cérébrale : cela tient entièrement entre ces deux forces, la mer, la femme. Qu'est ce livre en résumé ? Tout et rien. Rien, car il n'a pas d'action violente, compliquée, au sens où l'entendent les mensonges du feuilleton d'aventures ; tout, car il contient des existences vraies, des cœurs battant réellement, des souffles vivants, des haleines qui caressent et des sourires qui séduisent ; tout,

parce qu'il est plein d'amour, de tendresse, de sincérité et qu'en le lisant on a l'immédiate vision des êtres et des choses qu'il peint.

Cette originale analyse d'un cœur d'homme et d'un cœur de femme, jour par jour, fait passer le lecteur par tous les frissons de l'amour demi-chaste, de l'amour non sali encore par la possession charnelle, non usé par le cuisant et délicieux échange des voluptés. Plein d'images heureuses, de merveilleux tableaux de la mer, ce livre vous conduit ainsi de l'amour frais et tendre à l'ardeur brûlante de la passion enfin satisfaite, au débarquement à Marseille. Mais là le doux rêve s'arrête, comme si cette satisfaction lui donnait la mort. Dès que Georges Le Teil est ressaisi par la vie folle de Paris, il néglige, oublie, abandonne Mme d'Hénoy ; cet amour délicat s'éteint et meurt, ne pouvant vivre hors de l'atmosphère spéciale qui l'avait vu naître : l'immensité poétique de la mer. L'œuvre, bien humaine, conçue par un véritable observateur, porte en outre cette brillante coloration qui est la marque typique de l'auteur de *l'Opium*, de *Au Tonkin* et de tant d'œuvres goûtées.

Le Petit Moreau, par Émile Bergerat. Paris, Paul Ollendorff, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Les choses trop simples, trop naturelles, trop vraisemblables, ne sont pas du domaine exploité par M. Émile Bergerat ; il faut à ce fantaisiste à outrance un champ plus large, où rien ne vienne gêner ses coudées, où rien ne l'empêche de s'étendre à droite, puis à gauche, de s'enfoncer sous terre, de s'enlever comme un ballon, de rebondir çà et là, au gré de ses idées toujours bizarres, un peu étoilées et fêlées, mais amusantes, pourtant, et d'une touchante incohérence.

Figurez-vous un brave général, qui aurait épousé sa cousine germaine et qui en aurait eu quatre filles superbes ; figurez-vous un brave garçon, du nom d'Antoine Daman, viveur endiablé, beau, bien mis, s'amourachant follement de l'aînée de ces filles, avant de devenir amoureux fou de la cadette, quand la première et les deux suivantes seront mortes à dix-huit ans, âge fatal, d'une sorte de maladie nerveuse, conséquences terribles du mariage consanguin du général Joseph Brunet-Monville avec Thérèse Brunet de Monville ; figurez-vous que le père de l'amoureux Antoine soit un simple ouvrier orfèvre, un ouvrier artiste de génie, Étienne Daman, et que, pour subvenir aux dépenses d'un fils élevé en richard, il fasse un faux qui l'envoie à Cayenne ; figurez-vous que le général, apprenant que son futur gendre est le fils d'un forçat, mette l'honneur du nom au-dessus même de la vie, et refuse son consentement à un mariage qui, selon la médecine, pourrait seul sauver sa dernière enfant ; figurez-vous que la mère, préférant la vie de sa fille à tout, poignarde son mari pour que le mariage ait lieu !... Et vous ne vous figurerez pas encore tout ce qu'un homme d'esprit a entassé de fantaisies ultra-fantaisistes pour nous prouver que les mariages consanguins sont déplorables au point de vue des conséquences héréditaires et nous montrer comment la femme devenue mère sait défendre ses enfants, jusqu'au crime ! Telle est, en abrégé, la fantastique histoire du général Brunet-Monville, surnommé *le petit Moreau* à cause de sa bravoure et de son amitié pour le grand général Moreau.

Les Contes du Palais, par la presse judiciaire parisienne. Un vol. in-18 jésus. Marpon et Flammarion, éditeurs, Paris, 1887. — Prix : 5 francs.

Messieurs les chroniqueurs judiciaires ont au Palais un cabinet spécial de rédaction, ou plutôt un salon de causerie, ou mieux encore de *blaguerie*. On ne manque ni d'esprit ni de gaieté dans ce cénacle. Les incidents réels des causes diverses qui leur passent sous les yeux et par les oreilles suggèrent aisément de bonnes histoires à de malins conteurs comme M. Pothey, dont la physionomie narquoise et réjouissante est reproduite, ressemblance garantie, dans l'eau-forte qui décore le seuil des *Contes du Palais*. Dire que toutes ces histoires se valent, ce serait trop flatter les uns au détriment des autres. La plupart sont amusantes, mais presque pas une n'est aussi originale et pittoresque que les aventures *arrivées* dont ces messieurs donnent le compte rendu dans leurs journaux.

Seulement Kauffmann a semé de page en page des dessins généralement si spirituels, si amusants, qu'on se demande si c'est le dessin qui illustre le texte ou le texte qui commente le dessin.

Pitoufflard et Racoto, par Charles Chrétien. Un vol. in-18 jésus. Paris, Paul Ollendorff, éditeur, 1887. — Prix : 3 fr. 50.

Pitoufflard et Racoto sont deux conscrits de 1830. M. Charles Chrétien nous conte leurs aventures : son ambition, dit-il, est de jeter un peu de gaieté « dans les camps des gardiens de nos frontières ». Ambition très convenable, intention méritoire. M. Chrétien a sans doute pensé que dans les camps la gaieté devait être un peu lourde, et il a écrit en conséquence.

Il flatte l'armée nouvelle en déclarant qu'avant « l'équitable loi, bienfaisante rosée (*sic*) qui est venue arrêter le mal dans sa source, chaque jour on voyait baisser le niveau intellectuel de notre belle armée ».

L'équitable loi, bienfaisante rosée, est celle qui a interdit le remplacement ; et grâce à elle, « notre glorieux drapeau, ce clocher des batailles (*sic*), ombrage maintenant le fils de famille et le simple artisan ».

Dieu nous garde de médire de cette loi. Néanmoins nous n'augurerions pas encore très heureusement de l'exhaussement du niveau intellectuel de notre armée si elle prenait le récit des aventures de Pitoufflard et Racoto pour la fine fleur de l'esprit français et de la plaisanterie gauloise.

Le livre de M. Chrétien mérite pourtant d'être parcouru jusqu'au bout ; mais il faut dire qu'Henriot a semé à travers les pages imprimées quantité de croquis d'une observation très amusante et d'une sûreté de touche des plus remarquables.

André Cornélis, par PAUL BOURGET. Un vol. in-18 jésus. Paris, Alphonse Lemerre, éditeur, 1887. Prix : 3 fr. 50.

Le dernier roman de M. Paul Bourget marque la limite extrême des qualités et des défauts du jeune écrivain. Aussi n'est-il pas étonnant que les jugements portés sur cette œuvre ne soient généralement pas modérés. — « Admirable! » s'écrient les uns. — « Assommant! » proclament les autres. — « Bourget est en continuel progrès », reprennent les premiers. — Pas du tout, répliquent les seconds; *Crime d'amour* était plus banal et aussi gris que *Cruelle Énigme*, et si *André Cornélis* est moins banal que *Crime d'Amour*, il est aussi plus abstrait et plus froid, et il n'est pas moins gris. Le style reste ce qu'il apparaissait dans les premières compositions, tour à tour empreint d'une grande noblesse ou d'une affectation fatigante pour glisser, quelques lignes plus loin, jusqu'à une négligence singulière, voire à une incorrection choquante.

Et l'on discute et l'on ergote. Ce n'est point déjà si commode d'être l'occasion et le sujet de telles disputes. Le dernier mot qui s'en échappe, c'est qu'en définitive M. Paul Bourget est un esprit supérieur et un écrivain de réel talent. Le mal est que si l'on reconnaît de sa part un travail considérable, un effort puissant pour se hausser jusqu'aux maîtres qu'il a pris pour modèles, effort heureux, car il s'est souvent approché d'eux jusqu'à se mettre sur le même rang, le mal est que son originalité n'éclate pas. Est ce la conséquence fatale de l'épreuve à laquelle il s'est soumis? Peut-être. Est-ce une conséquence éternelle? Espérons que non. A force d'étudier ses maîtres favoris, il s'est assimilé parfaitement leurs procédés, leur méthode pour mieux dire; il est resté jusqu'ici leur disciple excellent, un disciple en qui l'on pressent un maître possible. Mais il n'a pas moins, autant que romancier, dégagé complètement sa personnalité. Il est impossible d'être plus proche parent de Henry Beyle; mais l'air de famille, si honorable, si glorieux qu'il puisse être, porte en soi certain inconvénient : il imprime à la personne quelque chose de déjà vu.

André Cornelis est l'analyse des états de conscience d'un jeune homme dont le père a été assassiné, et qui, dès l'éveil complet de son intelligence, obsédé de l'idée de la vengeance, recherche le meurtrier. La police le croit introuvable et l'affaire est classée. Mais André, guidé par des impressions psychologiques, par des sentiments très subtils qu'il décompose avec acharnement, reconstitue la série des faits, et aboutit à une certitude : c'est que l'assassin de son père, c'est le second mari de sa mère. Cet homme n'a pas agi de sa main, il a été l'esprit qui conçoit, ordonne et prépare l'action; un autre, son frère, a été le brutal instrument qui exécute la basse besogne.

L'intérêt de l'œuvre, au point de vue de son élaboration, réside en ceci : André Cornélis procède, si je puis dire, *du dedans au dehors*; ce ne sont pas des faits matériels qui lui suggèrent des soupçons et engendrent des réflexions et des inductions. Il éprouve d'abord des soupçons instinctifs, il ressent des émotions, qu'il *objective* ensuite; les circonstances matérielles, il ne fait que les vérifier après la formation de sa certitude morale et par voie de déduction.

Nous assistons ainsi pendant trois cents pages à l'analyse minutieuse, extraordinairement précise de toutes les évolutions de l'âme d'un Hamlet contemporain.

A un autre point de vue, l'intérêt sentimental consiste dans la lutte que se livrent au fond du cœur d'André sa haine contre son beau-père et sa tendresse mêlée de pitié pour sa mère. Elle s'est tout entière abandonnée à l'amour que lui inspire Jacques Termonde, cet élégant diplomate qui l'a aimée jusqu'à faire assassiner son ami afin de la posséder. André comprend de quelle effrayable honte elle serait accablée si elle apprenait la vérité, et jusqu'au bout, jusqu'après la mort de Termonde expirant sous sa main, il la laissera l'ignorer.

Les femmes ne peuvent manquer de trouver ce monomane sublime; elles ne s'aviseront guère d'avouer qu'il est ennuyeux, ce jeune homme qui se consume de respect filial; il leur paraît tragique, cet Oreste moderne, hésitant à frapper une Clytemnestre frivole et inconsciente, une Clytemnestre sans le savoir, à la frapper non d'un coup de poignard, mais d'une douleur morale.

M. Paul Bourget a toujours les femmes avec lui : c'est le secret de son succès rapide et complet.

Ce qui est amusant à constater, c'est que les trois quarts de ses lectrices les plus pâmées ont été aussi des fidèles de M. Georges Ohnet. Depuis qu'elles ont entendu dire que M. Ohnet n'est pas « littéraire », elles s'écartent de lui prudemment et sans bruit, peu à peu, et se rejettent avec une ardeur croissante sur M. Bourget, qui est très littéraire. Elles se purifient du bourgeoisisme banal de l'un dans le dilettantisme raffiné de l'autre. Et je suis désolé d'avoir constaté que dans M. Bourget ce qu'elles sentent le mieux est ce qu'elles prisent le plus, c'est ce qui est le moins le vrai Bourget, à savoir l'affabulation, le sujet même, les scènes violentes. En tout cela l'auteur d'*André Cornélis* ne crée pas : il se souvient; et quand il introduit dans son œuvre délicate une scène dramatique, il ne la traite pas mieux que M. Richebourg. Vu sous cet angle, *André Cornélis* ne serait que l'*Affaire Lerouge* de la psychologie.

Mais aussi n'est-ce point de cette façon qu'il convient de le voir. M. Paul Bourget a voulu faire des romans comme il a fait ses essais de psychologie : les personnages ne sont plus Renan, Taine, Dumas, Flaubert, etc. Ce sont des êtres imaginaires, des espèces d'entités psychologiques, que M. Bourget forme dans son cerveau, et qu'il en tire ensuite par la puissance de l'analyse.

Cet éloge lancé à tous les échos par ses amis : « Il est toujours en progrès! » est juste à certains égards, si l'on considère uniquement la finesse et, si l'on me permet le mot, l'outrance de cette analyse. Si en M. Paul Bourget on ne juge que le psychologue, il a réalisé ce progrès d'avoir raffiné le fin du fin et

dessiné avec une sûreté merveilleuse les plus légers linéaments d'une *planche d'anatomie morale*, selon sa propre expression.

Mais s'agit-il de romancier, alors c'est autre chose : ceux mêmes qui prônent *André Cornélis* avouent que c'est long. Ceux qui ne le prônent pas assurent que c'est ennuyeux et que les romans précédents les ont intéressés. A notre avis, un signe grave de la marche rétrograde plutôt que progressive, c'est la forme autobiographique à laquelle l'auteur a été condamné par l'excès de son système. Il ne lui manquera plus que de composer son prochain roman dans la forme épistolaire : dira-t-on qne c'est un progrès dans l'art du roman ?

M. Paul Bourget manie avec une dextérité parfaite un instrument précieux : l'analyse, qui convient admirablement à la critique, et il l'a prouvé. Il l'applique à un autre genre qui le supporte assurément, — et l'a prouvé aussi dans l'*Inséparable*, dans *Cruelle Énigme* — mais qui ne saurait le subir au delà d'une mesure discrète sans perdre son essence vitale : M. Paul Bourget l'a prouvé également dans *André Cornélis*. L'analyse est un moyen. M. Paul Bourget en a fait une fin. Là fut son erreur.

Mais il est heureux encore dans son erreur, car un grand nombre l'admirent, et beaucoup d'autres la lui pardonnent en raison des qualités d'esprit qui l'y ont poussé, des pages excellentes qui en ont été la conséquence. Le résultat d'*André Cornélis*, c'est qu'on attend en Paul Bourget, à son prochain roman, que ce roman, quel qu'il soit, est d'ores et déjà impatiemment souhaité, et s'enlèvera dès le premier jour par douzaines de douzaines.

Pierre l'Abs, par A. Gobin. Un vol. in-18 jésus. Paul Ollendorff, éditeur. Paris, 1886.

Si M. Gobin s'était donné la peine d'écrire son livre, — cela s'entend, de l'écrire un peu artistement, en soignant l'expression, en ménageant les situations, en posant les caractères des personnages, — sa fable ne serait pas plus mauvaise qu'une autre, et à ceux qui l'accuseraient d'invraisemblance, il pourrait victorieusement répondre que c'est un banal fait divers, que la possibilité n'en peut être mise en cause, puisque la chronique judiciaire en constate la réalité.

En effet, la donnée est celle-ci : un forçat évadé reparaît dans le monde sous le nom d'un brave soldat tué pendant la guerre, dont il a volé les papiers (pas très neuf comme invention !). Grâce à cet avatar, il devient l'époux d'une jeune fille charmante, de riche famille, que lui-même adore, et, comme avant de devenir faux monnayeur, il avait reçu une éducation au-dessus de la moyenne, l'influence heureuse de cet amour honnête l'eût probablement régénéré.

Mais le soir même de son mariage, son ancienne maîtresse le relance, portant son enfant dans ses bras, jusque dans le salon qui précède la chambre nuptiale. Elle le menace de le démasquer s'il ne consent à la suivre. Il se laisse emmener; mais à la jeune épousée à qui elle enlève son mari, l'ancienne maîtresse laisse en compensation la petite fille née de ses amours avec Pierre.

L'ingéniosité de M. Gobin consiste à remettre en présence, dans une circonstance dramatique, le mari fugitif et l'épouse abandonnée. Voici comment :

Claudine, l'ex-demoiselle de magasin, devenue, un soir de réveillon, la maîtresse de Pierre Chenaz, ne tarde pas à en avoir assez de la misère avec son amant retrouvé.

Elle le lâche et se lance dans le grand demi-monde. Pierre s'adonne à l'absinthe : de là son surnom abréviatif.

Et qu'arrive-t-il ? Claudine a enjôlé un beau jeune homme, riche et noble, et ose concevoir l'espoir de se faire épouser. Au moment où elle pense réussir, le jeune homme lui échappe, conquis par une passion plus noble, voué à un amour plus pur. L'objet de cet amour est précisément Clotilde, la femme de Pierre, qui n'est ni veuve ni femme et n'a jamais plus entendu parler de son mari.

Ici le drame devient d'un noir d'encre de Chine. Claudine veut faire assassiner sa rivale; elle s'adresse à Pierre l'Abs pour l'exécution du forfait. Il n'agira pas directement, mais en enrôlant deux escarpes de sa connaissance, car vous pensez bien que Pierre *l'Abs* a roulé jusqu'au dernier abîme de la dégradation. Le meurtre va se perpétrer quand Bois-Prémain, l'amoureux de Clotilde, intervient comme par miracle, la sauve, saisit et garrotte les coquins.

Instruction judiciaire, arrestation de Pierre l'Abs, comparution devant le juge d'instruction, confrontation avec la victime manquée, reconnaissance, horreur! Pan ! Pierre l'Abs, navré de honte, s'enfonce un poignard dans le cœur! Et Clotilde, veuve et neuve, peut épouser le comte de Bois-Prémain; non pas même veuve, car le mariage avec le forçat est annulé pour cause dirimante : erreur sur la personne.

Mais grande jusqu'au bout et bonne comme on ne l'est pas, elle garde auprès d'elle, pour continuer à lui servir de mère, la fille bâtarde du forçat et de la courtisane, ses assassins intentionnels.

M. Gobin ne peut s'illusionner au point de croire qu'il a fait œuvre de littérateur. Son roman se traîne avec un ton de mélodrame à effets connus, dans un style plat et commun. Il a commis des négligences même impardonnables. Les situations sont forcées le plus souvent, l'auteur n'a souci de la logique des faits non plus que de celle des sentiments et des idées.

Il semblerait, à certaine coupe, que, contrairement à ce que font d'autres pour leurs romans à succès, M. Gobin ait remis en forme de roman un mauvais drame injoué. P. Z.

Le Cavalier Miserey, par Abel Hermant. Paris, G. Charpentier et Cie, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Ce n'est plus un inconnu pour le monde des lettres que l'auteur de *Monsieur Rabosson* et de *la Mission de Cruchod*, deux livres hardis, d'un style

serré, qui ont fait leur trou dans la masse des œuvres modernes et qui ont valu immédiatement à M. Abel Hermant ses lettres de grande naturalisation dans la littérature contemporaine. Aujourd'hui, l'écrivain, au sortir de l'armée, où il vient de faire son année de volontariat, nous prouve qu'il n'a pas perdu son temps; il a utilement employé son séjour, dans ce milieu si spécial, à récolter le plus grand nombre de notes, de portraits, de tableaux pris sur le vif, de manière à pouvoir peindre avec une saisissante vérité le soldat dans son élément et dans son atmosphère bien particulière. Grâce à ce travail, conçu et fait en véritable artiste, en lettré convaincu, il nous apporte un livre qui éclaire l'armée d'un jour entièrement nouveau. Nul avant lui n'avait étudié de cette façon-là, bien à fond, cette figure simple et naïve, le soldat; nul ne l'avait montré aussi complètement, vivant de sa vie monotone, bourrée de petits détails amusants, très intéressante en réalité.

C'est la cavalerie légère, dans laquelle a servi l'auteur, ce sont les chasseurs à cheval qu'il a pour ainsi dire symbolisés dans son héros. *Le cavalier Miserey*, du 21e chasseurs, est un type original, vivant, et le romancier l'a suivi avec une rare souplesse d'observation et d'analyse, depuis son entrée au régiment jusqu'au jour funeste, où, coupable, dégradé, il se voit, avec une douleur d'enfant qui émeut, rayé de ce régiment pour lequel il avait eu une passion touchante comme pour un être animé. Certes, voilà une œuvre de pur patriotisme, sincère, forte de ses critiques souvent dures, toujours méritées, bien faite pour élever le cœur, montrant dans ses joies, dans ses triomphes, mais aussi dans ses défaillances, cette physionomie sympathique du simple soldat, enfant de la province, enfermé dans cette existence composée de petits faits, toujours les mêmes, de travaux rudes, de rares plaisirs, souvent grossiers, et qui finit par passionner au plus haut degré. Pauvre Miserey! on le plaint, on l'excuse jusque dans la folie de ses fautes, car on sent qu'il a au plus profond du cœur l'adoration de son métier, le culte du régiment; la fatalité le jette au crime, et il faudrait si peu de chose pour le sauver! Jamais on n'a mieux fait sentir ce qu'un peu d'indulgence, de justice, pourrait obtenir de ces malheureux, coupables d'un moment d'égarement; en les rebutant, en les accablant, en les livrant aux haines vindicatives, on les aigrit, quand une main tendue eût pu les sauver : qui, dans la vie militaire, qui, dans la société, n'a pas eu au moins une fois ce spectacle sous les yeux?

M. Abel Hermant, en appliquant à cette consciencieuse étude les procédés précis de l'école moderne, en s'astreignant à dire toute la vérité sans hésitations, sans reculs, est parvenu à atteindre un degré d'intensité tout à fait remarquable. Le 21e chasseurs se meut et vit sous les yeux du lecteur; chaque silhouette d'officier, de soldat, chaque groupe se détache avec un relief vigoureux qui lui donne toute sa valeur. Çà et là se trouvent des épisodes traités d'une manière vraiment magistrale, comme la mort du cheval dans la cour de la caserne, la nuit, la visite d'adieu du colonel comte de Vermandois à son régiment, le tableau final de la dégradation militaire, d'autres encore. Désormais, la place de M. Abel Hermant parmi les stylistes et les observateurs de l'humanité est solidement marquée; et le succès dû aux œuvres d'art accueillera un livre qui apporte un si précieux document à l'histoire contemporaine, un roman qui est de la vie vraie et mouvementée.

L'Affaire Froideville, par André Theuriet. Paris, G. Charpentier et Cie, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Elle est des plus touchantes, cette étude dans laquelle André Theuriet nous initie aux mœurs, aux rouages intérieurs d'un ministère. Il semble avoir mis dans ce joli roman tout ce que son talent a de grâce et de séduction, comme pour mieux contraster avec la monotonie légendaire des existences de bureaucrates. Un véritable drame, tout intime, avec son mélange de joies douces et de douleurs vraies, avec son idylle printanière, son amour délicat et parfumé comme une fleur des champs, se déroule entre les poudreux cartons verts, les bureaux des chefs et les tables des employés. Ah! cette *Affaire Froideville*, elle bouleverse tout le ministère, met en branle toutes les influences, et, pourtant, ce sont des humbles, un brave provincial, une innocente fillette, un pauvre employé qui la font renaître de ses cendres froides. Elle dormait, ensevelie dans le plus profond oubli, enterrée volontairement par le ministère, désireux de conserver à l'État une somme de deux millions léguée par un marquis maniaque, scellée au tombeau des archives par la famille du marquis, une famille ne pouvant que perdre à la voir sortir de ce lourd sommeil administratif. Oui, mais voilà, une enfant, Thérèse Sombernon, y voit le seul moyen de réhabiliter la mémoire de sa grand'mère; un jeune homme, Jacques Marly, y trouve l'occasion de prouver son amour, et tout est en émoi. Les chefs de bureau, les directeurs, le ministre, l'impératrice agissent, combattent tour à tour. Qui est vaincu dans cette lutte démesurée? Naturellement les humbles, les petits; mais l'amour, le radieux amour, vient les consoler de leur déconvenue. Jacques épouse Thérèse et ils oublient le rêve d'or, le rêve de réhabilitation et de richesse, tout entiers à leur bonheur. Il faut lire le roman pour goûter l'art exquis avec lequel André Theuriet raconte cette histoire émouvante; rien d'amusant, d'intéressant comme ces employés, ces chefs, peints d'après nature. L'*Affaire Froideville*, avec une pointe de modernité, peut lutter avec les œuvres les plus délicates de Jules Sandeau, ce conteur délicieux.

Pilleur d'épaves, par Pierre Maël. Paris, Frinzine, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

M. Pierre Maël, Breton et romancier, est un passionné des côtes de la Bretagne; il se plaît à décrire les beautés et les horreurs de l'Océan, ses luttes gi-

gantesques contre les aiguilles de rochers, contre les falaises de granit qui bordent le Finistère. Il a une vision plus poétique que réelle des paysages et des personnages qu'il décrit, mais cette exagération même n'est pas sans un certain charme. C'est à la pointe du Raz, parmi les sauvages habitants de Lescoff, Plogoff et autres villages, que se passe le drame qui fait le sujet du roman, une histoire d'enfants sauvés sur un navire échoué et pillé, des mœurs de bandits, que termine une double mort héroïque. On s'intéressera à ce livre, écrit avec un souffle passionné et inspiré par les plus grandioses spectacles de la nature.

Les Souvenirs de Rose Pompon. Paris, Paul Ollendorff, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Si toutes les anciennes célébrités de Mabille, de Bullier et autres endroits joyeux se mettent à écrire leurs mémoires, la librairie est menacée d'une redoutable avalanche. Déjà l'inondation commence : après Cora Pearl, Rose Pompon; ce dernier recueil n'a aucune valeur littéraire, mais il renferme quelques document utiles à l'histoire de la galanterie moderne. Il conte sans prétentions les prouesses de l'ancienne cocotte retraitée. Il y a des oisifs que cela intéresse : grand bien leur fasse; le livre peut aussi servir de bréviaire aux jeunes débutantes, c'est le code de la parfaite courtisane, celle au coffre-fort : tout pour l'argent ou l'art de se faire des rentes en plumant les imbéciles.

Le Club, par Félix Cohen. Paris, Paul Ollendorff, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Malgré ses invraisemblances, sa fabulation fantastique, peut-être même à cause de cela, le roman de M. Félix Cohen trouvera des lecteurs, car il n'ennuie pas. Il était assez curieux de voir comment le collaborateur de Gondinet, pour la pièce *le Club*, qu'ils ont fait représenter au Vaudeville, se tirerait seul de ce nouveau travail, qui demande une tout autre méthode. Mon Dieu! il s'en tire en vaudevilliste, en habitué des ficelles et scènes à effet; son sujet est tout différent, son procédé est le même, aussi faux, aussi loin de la vie réelle. On sent mieux ici tout ce qu'il y a de superficiel dans l'auteur dramatique dévoyé, qui ne sait ni fouiller un sujet, ni analyser à fond les caractères, ni établir la gradation des nuances, comme le réclame le roman moderne, le roman basé sur la vérité. Son volume amusera un instant les liseurs, mais il ne peut porter plus loin : ce n'est pas de l'art littéraire.

Mirage, par Rioux de Maillou. Paris, Librairie moderne, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

L'étude d'artiste que M. Rioux de Maillou intitule de ce mot vague et flottant : *Mirage*, n'apporte malheureusement rien de bien nouveau à la curiosité du lecteur et n'ajoute pas aux œuvres déjà nombreuses consacrées à raconter l'existence des artistes.

L'histoire de Richard Brémont venant faire son apprentissage de peintre, dans la forêt de Fontainebleau, au milieu de la colonie de Barbizon, y rencontrant un jeune modèle, Blanche Duru, qui s'éprend platoniquement de lui, et se refusant à cet amour discret pour épouser une jeune fille un peu trop masculine qui le trompera et l'abandonnera, n'a d'originalité ni dans le fond ni dans la forme. Beaucoup de lourdes plaisanteries d'atelier, de scènes inutiles, de bavardages, de descriptions sans souffle, encombrent le volume et noient le sujet, au lieu de le soutenir. Tout cela est terne, gris, monotone, et l'on n'y trouve qu'un endroit un peu vibrant et passionné, c'est celui où se consomme l'adultère. En somme, *Mirage* est un livre sans gros défauts, mais sans véritables qualités; l'œuvre incolore qu'on aurait pu se passer d'écrire et qui ne peut jeter aucune lueur dans les lettres.

G. T.

Polikouchka, par le comte Léon Tolstoï, traduit avec l'autorisation de l'auteur par E. Halpérine. Paris, Perrin et Cie, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

L'histoire de ce misérable moujick, chapardeur, charlatan, ivrogne, faible, vicieux et bon, que la première action véritablement honnête et vertueuse de sa vie amène fatalement à se pendre, n'est pas simplement un tableau de mœurs russes comme le comte Tolstoï excelle à les peindre; c'est une étude de l'homme et de la vie, exécutée avec une grande vigueur et qui, dans sa réalité saisissante, donne l'impression d'une navrante ironie.

Le second morceau, *Une tourmente de neige*, appartient au genre descriptif et fournit au traducteur une occasion, qu'il met admirablement à profit, de déployer sa connaissance des nuances de la langue qu'il traduit et des nuances de la langue qu'il emploie.

Madame André, par Jean Richepin. Paris, Maurice Dreyfous, 1887. Un vol. petit in-12. — Prix : 6 francs.

L'éditeur Maurice Dreyfous vient d'ajouter à la petite édition de luxe des œuvres de Jean Richepin son premier roman :

> Le premier-né de ses romans,
> Qui lui prit beaucoup de moments,
> Et qu'à Paul Bourget il dédie,

Madame André. Ce premier-né est fort bien venu, comme chacun sait. Il n'est ni noué ni chétif. C'est, au contraire, un garçon dru et vigoureux dont on se sert volontiers pour battre la mère nourrice. « C'est votre chef-d'œuvre, ce gars-là, lui crient en chœur les commères; vous n'avez jamais rien fait d'aussi râblé, et vos autres petits sont des êtres malingres et chétifs en comparaison, comme qui dirait, sans vous offenser, des culots. » — Les gens qui passent, pressés, et qui

ont assisté, dans le temps où ils avaient du loisir, à la présentation de ce premier nourrisson, jettent à peine un coup d'œil sur les cadets, qui sont une bande, et s'en vont répétant : « Quel gaillard! C'est fini, ma vieille; tu n'en feras plus comme celui-là. » — Richepin ne répond qu'en en pondant d'autres plus forts et plus virils, sinon plus beaux.

Il n'en reste pas moins que *Madame André* est un des bons romans de ce temps. En dehors de toute école, avec le seul souci de la vérité et le seul ressort de la passion, l'auteur a écrit une œuvre vivante et qui vivra. Malgré l'épisode du voyage de Mlle Dennesset et, en général, les moyens mis en œuvre par les Fressin, qui me semblent forcés de trahir de l'embarras ou de l'inexpérience, ce roman va de pair avec les délicieux livres qui ont fait immortels les Goldsmith, les abbé Prévost, les Bernardin de Saint-Pierre. Ses dimensions nuiront à sa popularité. Mais les lettrés et les amoureux reviendront toujours à cette œuvre de poète et d'observateur, où la figure héroïque de l'amour féminin se reflète dans le radieux cristal d'un style libre et pur. B.-H. G.

A Freak of Fate. A Novel, by Edward F. Spence. Un volume. Londres : F.-V. White et Cie, 31, Southampton street Strand, 1886. In-8, xvi-261 p.

Pour les amateurs d'horreurs, voici un roman à leur goût. Edward Hosmer, ayant, dans un accès d'épilepsie (*epileptic mania*) étranglé Agatha, la jeune fille qu'il aimait passionnément et qu'il allait épouser dans quelques jours, est condamné à mort. Dans la prison, en attendant son exécution, il écrit cette histoire, dans laquelle il nie que ce soit lui qui ait tué Agatha, et essaye, avec une candeur et une bonne foi évidente, d'expliquer que le crime a été accompli par les moyens surhumains d'un oncle magicien, qui, en se suicidant, avait maudi Edward, en lui déclarant que jamais il n'épouserait Agatha.

Afin de préparer le lecteur à croire dans le pouvoir surnaturel de l'oncle, des hypothèses scientifiques et physiologiques sont énoncées. *A Freak of Fate* est écrit dans un style concis et net, l'histoire est bien racontée, le dénouement caché jusqu'à la fin, et quelques descriptions ont beaucoup de force. H. A.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS.

Le Prince Paul, par Charles Narrey. Paris, Ollendorff. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le Roman du prince impérial, par Charles de Bré. Paris, A. Savine. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Souvenirs d'un impresario, par Maurice Strakosch. Un vol., Ollendorff. — Prix : 3 fr. 50.

Les Baisers du monstre, par Georges Pradel. Un vol. Ollendorff. — Prix : 3 fr. 50.

Christiane (robes et manteaux), par Auguste Germain. Paris, Jules Lévy. — Prix : 3 fr. 50.

Le Marquis de Saint-Lyr, par Tony Révillon. Jules Lévy. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Ohé! l'artiste, par Henri Beauclair. Paris, Tresse et Stock. In-16. 2 francs.

Follevie, par Gustave Fortin. Paris, Maurice Dreyfous, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

La Sainte, par Ernest Benjamin. Paris, Paul Ollendorff. 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Nos vieux proverbes. Un vol. in-8°. Paris, librairie de la Société anonyme de publications périodiques, 1886. — Prix : 7 fr. 50.

M. Lorédan Larchey vient de publier un livre charmant comme il en sait faire, plein d'esprit, d'érudition, de souvenirs, de gaieté, de bon sens, de philosophie familière et pratique. Les vieux proverbes qu'il commente ne sont pas tous des trouvailles; on en connaissait un bon nombre, et certains d'entre eux sont encore monnaie courante. Mais, tombés en désuétude ou répétés chaque jour, ils sont toujours présentés d'une manière piquante et nouvelle; ils sont illustrés de dessins dont l'auteur a fourni l'idée et qui ajoutent une note spirituelle et amusante à ce texte déjà si attrayant. M. Larchey a surtout puisé à deux sources : le *Trésor de sentences dorées*, de Gabriel Meurier (Paris, 1852), et les *Adages et Proverbes de Solon de Voge*, par l'Hétropolitain, pseudonyme du docteur Jean le Bon, né à Autreville (Paris, s. d., mais vers 1577). Beaucoup figurent déjà dans le *Livre de Proverbes* de Leroux de Lincy.

M. Larchey ne m'en voudra pas si je profite de l'occasion pour ajouter à sa collection quelques autres dicts, proverbes et dictons tirés de différents endroits, mais principalement du livre si curieux du docteur

Laurent Joubert sur *les Erreurs populaires* (Bordeaux, Millanges, 1579). Le titre choisi par M. Lorédan Larchey est assez compréhensif pour que je n'en veuille pas d'autre, et j'espère qu'il me permettra d'abriter ma marchandise sous son pavillon. Je donne, bien entendu, mes proverbes en simple liste, tout nus et sans commentaire. Les lecteurs du *Livre*, qui s'intéressent tous à ces manifestations de l'esprit populaire, ne seront pas en peine pour y suppléer chemin faisant.

— Souppe devant et souppe après fait vivre l'homme cent ans ou près. — Les gourmans font leur fosse à belles dents; ce qui vaut mieux que la version de H. Estienne, citée par Leroux de Lincy : « Les gourmands font leurs fosses à leurs dents. » — Boire après sa souppe fait voir trouble; ce qui est une variante de celui qu'a cité M. Larchey :

Qui boit après son potage,
Bien procure son dommage.

Comparez la plaisanterie de Bruscambille :

Que qui boit en mangeant sa soupe,
Quand il est mort il ne voit goutte.

— Bien venant, bien jetant. Il vaut mieux fourmage que boullie (maxime à l'usage des médecins d'enfants, des nourrices et des jeunes mères). — Homme goutteux, signe d'argent. — Femme maigre, taverne de sang. — Il n'est que vieille fille pour faire force enfants. — Un œuf frais nettoie le cœur. — Gâteau, charge d'estomac, et vinaigre, ennemy de nature. — Les piés chauds et la teste, au demeurant vivez en beste. — Se peigner le vendredy fait mal de tête. — Une heure de dormir avant minuit vaud mieux que trois après. — Qui veut être long temps vieux, faut qu'il commence de bonne heure. — Assez fait qui rien ne fait, ez maladies périlleuses. — La médecine et la guerre se font à l'œil. — Les buveurs d'eau n'ont jamais besoin des pieds d'autrui. — Le vin est de mélancolie levain. — De guérir avoir volonté, est partie de la santé. — Où il y a et jeunesse et richesse, là il y a maladie à largesse.

Qui veut vivre sainement,
Ait pour soi tel pansement
Que de son cheval ou jument.

— Faire jambes de vin. — Les chevaux en vont mieux quand les chevaucheurs ont bien bu.

Qui bien mange, fiente et dort,
Ne doit avoir peur de la mort.

— Qui moins en fait trompe son compagnon. — On ne s'enivre pas volontiers de son vin. — Qui peu mange, prou mange; et qui prou mange, peu mange. — Qui ne peut manger, qu'il boive.

Après le boire et le repas,
Le dormir sain ne trouveras.

M. Larchez cite une autre version :

Dormir après le repas,
Pour sain ne tiendras pas.

— Il jase, il a les pieds chauds.

Ce dont couvert en hyver as été,
Ne le dépouille en été.

Quatre font les mauvais boccons,
Pêches, figues, melons et champignons.

— Fat un jour, fat un an, fat toujours. — Œuf d'une heure, chair d'un an, poisson de dix (comparez : Il n'est que jeune chair et vieil poisson). — De nouveau tout est beau; de saison tout est bon. — Viande bien mâchée est demi-digérée. — Beau à vingt ans, fort à trente, sage à quarante, riche à cinquante, vieux à soixante. — Après la figue un verre d'eau; après le melon un verre de vin. — Qui n'est pas sain, n'est guère sage, car le mal contraint à beaucoup d'imperfections. — La goutte est la maladie des riches et la rogne des gueux. — L'Espagnol mange, l'Allemand boit et le Français s'accommode à tout. — Ails et oignons pour les Gascons, tripes et boudins pour les Limousins. — Aile de perdrix, cuisse de chapon, queue de poisson, tête de saumon. — Jamais sucre ne gâte sauce. — Robe de velours, ventre de bure. — Entre deux petits, un glorieux: et entre deux grands, un lourdaud. — Vin doux, vin de commères. — Déjeuner de clercs, dîner d'avocats, goûter de commères, souper de marchands et réveillon de nourrices.

Rire et estre joyeux
Empêche de devenir vieux.

— Cuisses sont bonnes quand ailes sont mangées. — De la panse vient la danse. — Parisien foireux, Champenois peteux, fille pisseuse, vieux chassieux, enfant breneux.

Le feu, l'amour et la toux
Se cognoissent par dessus tous.

— Qui me veut mal, me fait blanchir; et qui me veut bien, me fait rougir. — Le sépulchre, la vulve, la terre sèche, la mer et le feu, ne disent jamais : C'est assez. — Force enfans est la richesse des pauvres gens (var. : Enfants sont richesse de pauvres; Lorédan Larchey). — Il n'y a plus beau fard que l'embonpoint. — Les femmes ont visage d'ange, teste de diable et œil de basilic. — Il est altéré comme un trépassé et il boit comme un templier. — Le bon vin fait le bon sang, et le bon sang fait bon entendement. — Viande bien départie ne fit jamais mal.

Jamais on ne mange fourmage
Que l'on n'y ait honte ou dommage.

— Le drap n'en vaut pas la lisière. — Un pape mort ne vaut pas un chien en vie. — C'est autre chose le prêche que le prêcheur (Montaigne). — Il n'a pas couché dans l'église la veille de la Pentecôte. — Il parle comme un prophète, la bouche ouverte. — L'argent blanchit tout. — Sans l'argent, pas de marmite.

Bourgeon de mars, enfant de Paris,
Si un échappe, il en vaut dix.

— Fleur véreuse, poire gâtée. — Avoir du foin dans ses bottes.

Beaucoup de bruit,
Peu de fruit.

— Laisser mûrir la poire. — Sous le sapin, rien ne vient. — Être à l'abri du vent de bise. — Il pleut des hallebardes.

Prince qui n'ayme noblesse,
Conseiller vide de sagesse,
Chevalier qui n'a point de prouesse,
Prestre qui vertu ne pourchasse,
Enfant arrogant en jeunesse,
Père qui ses enfants n'adresse,
Serviteur remply de paresse,
Juge qui vérité délaisse,
Vont comme l'asne et l'asnesse.

— Quand on tient la caille, il faut la plumer. — Faute de grives, on mange des merles. — Il fait comme la tête de mouton, qui rit de son malheur. — On mange bien les perdrix sans oranges. — Fin comme Jocrisse, qui mène les poules pisser et les ramène sans boire.

A femme deuil dure petit;
A un œil pleure, à l'autre rit.
Moult changent tôt leur courage.
Assez est folle la plus sage.

(Benoît de Sainte-More.)

— Se gratter les jambes pour se faire des bas rouges. — Tenir sa langue au chaud (se taire). — Béarnois, faux, mais courtois. — C'est un avale-tout-cru. — L'argent est notre valet. — Plaie d'argent n'est pas mortelle. — Chevalier de la bourse plate. — Maigre comme un cent de clous. — A vieille pièce il n'y a rhabilleur qui fasse. — Quand nous serons à la ville, nous verrons les maisons.

Cavalier, s'il fait beau,
Prends ton manteau.

— Avoir un coup de marteau (Montaigne). — Gai comme une porte de prison. — Maigre comme un râteau (comparez Shakespeare, *Coriolan*, acte Ier, *Lean as a rake*). — Ce n'est pas le tout que des choux, il faut du beurre avec. — Avoir du beurre sur son pain. — S'embarquer sans biscuits. — Faire comme les ouailles, manger sans boire. — Le chaudron se moque de la poêle. — Ce couteau coupe comme le genou d'une nonne. — S'embrasser comme pain et beurre. — Attacher ses chiens avec des saucisses. — Bah! vivre de soupe ou de pain trempé!... — Je vais lui tremper sa soupe. — Être trempé comme une soupe. — Cœur content soupire souvent. — Cœur amoureux soupire pour deux. — On ne part pas chaque fois qu'on emballe. — Tout sert en mesnage (Montaigne; Leroux de Lincy donne : « Tout a mestier en ménage », d'après un manuscrit du XVe siècle).

Vin du Toulois,
Femme du Barrois,
Ne valent pas le charroi.

(Cité par M. A. Theuriet.)

Il faut bien s'arrêter; non que la matière manque, mais je ne peux mettre ici un volume. Il va de soi que j'ai fait de mon mieux pour ne pas reproduire des proverbes déjà donnés dans la grande compilation de Leroux de Lincy. Si M. Lorédan Larchey en trouve dans cette liste, écrite au pied levé, deux ou trois qui ne soient pas pour lui du « déjà vu », j'aurai eu, en annonçant son piquant ouvrage, un double plaisir.

B.-H. G.

De J.-B. Rousseau à André Chénier. *Études littéraires et morales sur le XVIIIe siècle.* Firmin-Didot. Un vol. in-18.

Le livre récent de M. Victor Fournel, *De Jean-Baptiste Rousseau à André Chénier*, jette un nouveau jour sur une période de notre histoire, fouillée, scrutée, pénétrée d'une vive lumière par nos contemporains, mais où nul n'avait mis encore ce mouvement, cet intérêt, cette vie intense qui donnent aux hommes et aux choses le charme et l'attrait de l'actualité même.

Chroniqueur de profession et critique d'une valeur incontestée, l'auteur de ce substantiel volume a le double mérite de peindre avec des couleurs brillantes et de juger, d'un esprit impartial et indulgent, les grands acteurs de la comédie humaine au XVIIIe siècle, Voltaire, Diderot, Rousseau, Piron et leurs comparses. Sans doute nous connaissions tout ce monde par les arrêts un peu solennels de Villemain, de M. Nisard et des autres écrivains académiques, par les biographies pittoresques de Sainte-Beuve et de ses disciples. Mais les uns songent trop à plaider une cause ou à prononcer un réquisitoire : peu leur importe le coloris, le détail, la résurrection dramatique des personnages défunts. Et les autres se dispensent volontiers de porter un jugement, oscillent à gauche et à droite et nous laissent indécis sur le verdict définitif que méritent l'homme et son œuvre.

M. V. Fournel a évité avec soin ces deux écueils. Nul mieux que lui n'a décrit cette société saturée de civilisation, crédule et irreligieuse, intolérante et sceptique, égoïste et sentimentale, pétrie des mille contradictions dont la plupart s'incarnèrent en Rousseau; puis, quand il nous l'a montrée s'agitant avec une espèce de fièvre, aspirant à tout détruire et incapable de rien édifier sur les ruines, frivole, tapageuse et amusante par ses caprices de vieille enfant, le chroniqueur disparaît et le juge condamne ou absout avec une justice qui n'exclut jamais la douceur et qui refuse le moins possible d'appliquer au prévenu le bénéfice des circonstances atténuantes.

Lorsqu'il ne les accorde pas, concluez-en que le personnage qu'il cloue au pilori n'est digne en aucune sorte de l'estime, si relative qu'elle soit, des honnêtes gens. Il les accorde même à ce Restif de la Bretonne qui fut « un maniaque obscène, fou d'orgueil, batteur d'estrade et coureur de filles, ami peu sûr, mari détestable, despote, irascible, capable et coupable des actes les plus malhonnêtes et même des infamies les mieux caractérisées », espèce de *mille-pattes* littéraire, mais qui a fait presque un chef-d'œuvre : *la Vie de mon père*, et dont il a eu le courage de remuer le fumier pour y pêcher quelques perles. Il les refuse à La Mettrie, l'animal le plus repoussant de la ménagerie du grand Frédéric, « ce drôle licencieux, ce paillasse et

cet Arétin d'un parti qui eût voulu pouvoir le secouer, mais auquel il s'attachait comme la gale : ce philosophe de mauvais lieu, qui indignait Diderot, qui consternait d'Holbach et que d'Argens lui-même reniait, mais dont les gamineries sans frein charmaient le prince, peu délicat de sa nature, et qui devait finir par *crever* d'indigestion pour avoir englouti goulument un pâté tout farci de truffes et de lard au chevet d'un malade. lord Tyrconnel. . » Voltaire, le roi Voltaire, écrivain d'un esprit trop prodigieux pour tomber si bas, est moins malmené que son ami, ce qui du reste ne signifie pas qu'il soit traité avec complaisance : comme il eut plus de talent et, partant, plus d'influence sur les mœurs et les idées de son siècle, plus grande est sa responsabilité aux yeux de l'historien. « C'est bien la peine, dit M. V. Fournel en terminant un chapitre nourri de faits et d'aperçus neufs et profonds sur l'œuvre du patriarche de Ferney, c'est bien la peine d'avoir reçu en partage un si brillant et merveilleux génie pour aboutir à ces théories infécondes, à cette philosophie décourageante, dont le dernier mot est le doute, quand ce n'est pas la négation; la raillerie, quand ce n'est pas l'insulte. Il a tout isolé, tout desséché, tout purifié, tout glacé. » Après l'avoir suivi dans toutes les étapes de sa longue vie et étudié sous toutes les faces de son talent; après avoir caractérisé nettement le poète, l'historien, le polémiste, le philosophe, il conclut, après avoir rappelé le mot de Marivaux, qui lui reconnaît la perfection des idées communes, qu'il est « le plus éblouissant et le plus universel des génies médiocres ».

Quant à la tourbe des gens frivoles, légers, dissipés et insouciants, moins corrupteurs que corrompus, l'auteur, sans les excuser, fait largement la part des qualités sympathiques associées aux vices d'une nature dévoyée. Le petit abbé Galiani, épicurien s'il en fût, si gentil, si spirituel, d'une intarissable verve, « feu d'artifice toujours flambant, toujours crépitant, toujours jetant des gerbes étoilées », n'est pas, à proprement parler, un incrédule : c'est le paradoxe fait homme. — L'auteur de *Manon Lescaut* a mis, comme le soleil, un rayon jusque dans la fange : si scabreux que soit le fond de son roman, il est idéaliste par la sincérité seule de la passion qui enflamme son Des Grieux. Faut-il se montrer impitoyable pour Diderot, le merveilleux improvisateur qui « flotte sans cesse du lyrisme idéal à la plus répugnante lubricité, de la déclamation vertueuse à la crudité la plus brutale; qui, d'une page à l'autre, quelquefois dans la même, vous enlève d'un coup d'aile et vous roule avec lui dans l'égout » ? Il y a deux êtres chez ce *journaliste* impétueux : l'ange, comme eût dit Pascal, et la bête : l'ange fait plus d'une fois oublier la bête. Les épistolières forment toute une galerie des plus curieuses, des plus variées. L'auteur relève par le tour piquant de son style, par d'ingénieux rapprochements, par un sentiment tout original et tout personnel, ce que nous savions déjà sur Mme du Deffand, Mlle de Lespinasse, Mme du Châtelet, et, après tant d'autres, il a trouvé moyen de nous dire quelque chose de nouveau sur Mme de Graffigny et de nous émouvoir encore, mais à un tout autre point de vue qu'on ne l'avait fait jusque-là avec Mlle Aïssé.

Les plus belles pages du livre, peut-être, sont consacrées à la touchante histoire de Mlle de Condé, l'héroïne d'un amour pur et désintéressé qui s'éteignit au fond du cloître; à l'étude impartiale d'une victime de Voltaire, Fréron « qui dédaigna les bénéfices de la courtisanerie générale et ne voulut point sacrifier sa conscience à sa renommée »; enfin et surtout « l'œuvre d'André Chénier, ce grand poète, ce disciple d'Homère, dont on lit les œuvres avec une admiration toujours croissante, mais dont on ne connaît pas assez la conduite généreuse, l'indomptable bravoure aux jours de la Terreur.

Bref, tout le XVIIIe siècle, on peut le dire, tient en ces 350 pages, résumé, condensé dans sa moelle et sa substance, comme ces *extraits* savoureux où les chimistes amassent sous un petit volume une somme énorme d'éléments nutritifs. J.-B. Rousseau ouvre la marche; André Chénier la ferme : le seul rapprochement de ces deux noms indique l'espace parcouru et la transformation qui peu à peu s'était opérée dans la poésie.

Pour emprunter à M. Victor Fournel sa conclusion, ce livre, ouvert par le nom d'un poète qui marque la transition entre le XVIIe et le XVIIIe siècle, et qui était encore du premier, bien qu'il ait écrit la plupart de ses œuvres, et les seules qui comptent, dans le second, se ferme logiquement sur le nom d'un autre qui commence en réalité le XIXe, quoiqu'il ne l'ait jamais vu naître. J. G.

Notes d'un journaliste, par GUSTAVE GEFFROY. Paris, G. Charpentier et Cie, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Cela s'appelle tout bonnement, sans intentions alléchantes, ni soulignements papillotants, *Notes d'un journaliste*, avec la simple division en trois parties : *Vie*, *Littérature*, *Théâtre*, et cela vous remue profondément comme le plus captivant, le plus saisissant des romans fouillés en pleine chair humaine, tellement s'en dégage, sonore et vibrant, le cri de vérité et de justice, tellement s'y affirme énergiquement la notation exacte et bien vivante de la chose vue, observée et vécue.

Ah ! certes, c'est un fameux analyste que celui qui a su écrire des chapitres comme *la Parisienne*, *Communiantes*, *Démolitions*, *Vivre vieux*, *Jouets* et tant d'autres, d'un tour si incisif, d'une pénétration si intense, donnant le frisson même de la vie. Une philosophie rude, âpre et séduisante s'échappe de cette observation sagace, à la fois littéraire par la forme et humaine par le fond, se présentant au lecteur sous son double attrait de réalité et d'art, sans lequel une étude ne saurait être durable, ni vraiment persuasive. Celui-là est un oseur et un passionné de vérité, qui n'hésite pas une seconde à imprimer tout vif ce qu'il voit, ce qu'il sent, ce qu'il découvre dans le fumier de nos mensonges dorés; il va droit au fait avec une virilité jeune et ardente, qui entraîne comme un coup

de clairon; il tenaille sans pitié les fourbes, fouette à tour de bras les hypocrites et les plats valets de leurs vices. On a fait de gros succès à des journalistes, à des critiques, qui n'ont jamais eu et n'auront jamais ni ce sincère amour du vrai, ni cette passion du beau, ni ce courage. Il faut reconnaître aussi que Gustave Geffroy a, au service de ses idées, de ses observations, une palette d'un coloris extraordinaire, non pas ce tumulte de couleurs qui fait tapage et éblouit en feu d'artifice, mais ces tons sobres, nets et simples, à l'aide desquels on doit peindre la réalité; sa langue, toute moderne, a une rudesse convaincue qui étonne, domine et force à l'écouter. C'est un mâle qui parle, c'est en outre un artiste dans la complète acception du mot, un consciencieux admirateur de toute sincérité, de toute vérité belle de sa simple existence, forte de sa simple vibration de vie. Il a habilement mis face à face les fausses joies de ce qu'on appelle la grande vie, et la vraie joie des simples, des humbles, des petits; — les faux plaisirs à tam-tam et les vrais plaisirs sans étalage, sans réclame, sans flafla. Il heurte le factice au réel, le riche au pauvre, établit en balance le vide avec le sain et le robuste, prouve le néant des existences dorées et le bonheur des vies laborieuses, des individus qui peinent, qui sont heureux et qui ne se vantent pas de l'être. Il a le sens exact de l'humanité, avec une pitié profonde pour les déshérités de la vie; aussi son livre donne une émotion pénétrante.

Il serait trop long de détailler page par page ces *Notes d'un journaliste;* cependant l'œuvre en vaudrait la peine, car, bien que composée de choses différentes, elle se tient tout d'une pièce par l'unité de l'esprit qui y préside, débutant par les observations personnelles de l'écrivain, des tableaux parisiens d'un jet franc, des études d'après nature, des réflexions philosophiques, des aperçus sociaux, pour continuer par d'importants travaux de critique consacrés aux Goncourt, à Zola, à Daudet, à Husymans, etc., etc., avant de se terminer par le théâtre et la musique, sans que jamais Gustave Geffroy ne se soit montré autrement que conséquent avec lui-même.

Pour nous, tout en reconnaissant l'habileté et la perspicacité du critique, c'est surtout aux pièces personnelles que nous donnons la préférence, à ces coins d'humanité étudiés et rendus avec une maîtrise incontestable. Celui-là est non seulement au-dessus de la besogne courante du journal, mais aussi beaucoup au-dessus de journalistes renommés; il y a en lui le germe déjà bien développé d'un véritable observateur de la vie, d'un écrivain de talent et d'avenir, et ces si modestes *Notes d'un journaliste* pourraient être l'embryon d'où sortiront des études plus étendues, des livres importants qui donneront à Gustave Geffroy la place qu'il mérite dans les lettres, et répandront ce nom, déjà si goûté des lettrés. Le jour où l'écrivain pourra se donner tout entier à un volume, nous sommes persuadés que ce sera pour produire l'œuvre originale et forte que promettent ces courtes études.

G. T.

Pensées sur divers sujets, par le vicomte de Bonald, pair de France, membre de l'Académie française, publiées avec une introduction et des notes, par M. Marie-Joseph de Bonnefon. Un vol. in-18 de 284 pages. Paris, librairie Plon, Nourrit et Cie, 1887.

A travers nos émois politiques et dans notre stagnation d'art, il vient de se produire un petit événement littéraire, de grand prix à nos yeux, et tout à fait caractéristique d'un siècle finissant. A peu de jours d'intervalle, on a vu paraître le recueil des *Œuvres choisies* des trois plus hauts poètes français et d'un très haut prosateur de notre âge.

En voilà donc quatre, désormais assurés de ne pas laisser qu'un nom... lot qui serait d'ailleurs enviable, puisque, un nom, c'est toute la gloire, comme un regard, c'est tout l'amour. Or *les Œuvres choisies*, c'est le dernier mot de la consécration littéraire et le premier mot aussi de la postérité qui vous adopte. La grande affaire n'est point d'être *lu*... (qui pourrait du reste, à présent, se flatter qu'on le lise ?), mais d'être *extrait* et *cité*. C'est le *summum* d'une ambition raisonnable, — en admettant que ces deux termes ne jurent pas trop d'être accouplés ensemble, — de se survivre dans une page, dans une ligne que nul ne vous conteste, et qui désormais fait comme partie de votre nom lui-même, sous la sauvegarde de la mémoire universelle.

Ce n'est point des trois poètes, ainsi recueillis (à commencer par Lamartine qui fut la poésie elle-même, et n'en sut jamais rien), qu'il est question dans cette notice, mais de l'admirable philosophe politique dont le nom, pareillement à celui de Joseph de Maistre, éveille l'idée d'une énergie et d'une puissance de plume, égales à l'autorité souveraine de l'épée. Un jeune écrivain, qui a droit à tous nos remerciements pour cette noble tentative, et à tous nos éloges pour la façon dont il l'a réalisée, s'est occupé de choisir dans l'œuvre considérable de M. de Bonald tout ce qui le peut rendre à nos cerveaux encombrés, sous une forme substantielle et durable. Si l'on a pu dire avec je ne sais quelle apparence de vérité idéale : « Comprendre, c'est égaler », on est assuré d'être dans la vérité absolue, en disant : « Bien choisir, c'est comprendre. » Et M. de Bonnefon a parfaitement bien choisi, dans l'œuvre magistrale de ce maître homme qui fut M. de Bonald, et que l'empereur Napoléon entourait d'estime et de sympathie. Or celui-là « se connaissait en hommes », dit justement M. de Bonnefon. Une seule raison — mais elle est impérieuse — nous empêche de reproduire une seule des pensées, si habilement réunies en volume : c'est la difficulté de choisir encore dans ce choix et de nous limiter parmi tant de lignes excellentes qui nous sollicitent. Inutile d'ajouter que la plupart d'entre elles ne sont guère à louange de ce que nous voyons, et que l'auteur a pu entrevoir et prophétiser à coup sûr; M. de Bonnefon dédie justement son travail à M. Jules Barbey d'Aurevilly, qui, dans *les Prophètes du passé*, avait déjà élevé à M. de Bonald un monument, dont le livre que nous annonçons sera désormais le digne jumeau et voisin.

L. D.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Histoire de la marine française sous le Consulat et l'Empire, par M. E. Chevallier, capitaine de vaisseau. Un vol. in-8°, Paris, 1886. Hachette.

M. E. Chevallier a déjà publié, dans le même format et à la même librairie, un volume consacré à l'*Histoire de la marine française sous la première république;* celui que nous annonçons aujourd'hui en est la suite logique. Nous ne connaissons pas le premier, mais il suffit de lire, dans celui qui est sous nos yeux, le dernier chapitre : « La marine française de 1793 à 1815, causes de nos désastres, conclusion » pour en posséder le sens. Ce chapitre, en effet, résume tout l'esprit de l'ouvrage. Après la guerre de l'Indépendance américaine, le gouvernement fit de grands efforts pour développer nos forces navales et mettre la France en mesure de balancer encore une fois, sur mer, la fortune de l'Angleterre. Mais la Révolution arriva, dont les événements atteignirent profondément la marine. Son état-major, brave et aguerri, disparut. On a dit, on dit encore aujourd'hui que les officiers de l'ancienne marine, en abandonnant leurs bâtiments, causèrent nos désastres. Rien n'est plus faux et M. Chevallier réfute énergiquement cette grave erreur. La vérité est qu'on obligea ces officiers à s'éloigner, que l'Assemblée constituante se montra indifférente en présence des troubles qui éclatèrent dans les ports, et que la situation des hommes de l'ancienne marine s'aggrava à mesure que la Révolution avançait. Beaucoup périrent sur l'échafaud. La Convention n'avait à aucun degré le sentiment des difficultés que présente la guerre sur mer. Au point de vue professionnel, intellectuel et moral, le niveau, du haut en bas de l'échelle du commandement, descendit. La bassesse, l'intrigue et la jalousie s'ajoutaient à l'ignorance, d'après le témoignage même, non suspect, de Jean-Bon Saint-André. Tout alla au chaos. Le Directoire, animé du très vif désir de réorganiser la marine, voit ses intentions paralysées par la résistance des conseils peuplés d'anciens conventionnels et l'on envoie nos vaisseaux à l'ennemi avec des équipages en déficit considérables, très dépourvus de vivres et complètement démunis d'approvisionnements. Ne pouvant mieux faire, nos marins meurent en héros. Ce coup d'œil rétrospectif était nécessaire pour que l'on comprît la situation de la marine sous le Consulat et l'Empire.

L'ordre et la discipline règnent de nouveau à bord de nos bâtiments et dans nos arsenaux. La marine a enfin ce qui lui a toujours manqué depuis 1793, de l'argent. Mais elle prend un développement qui excède ses forces. La faiblesse du personnel et le mauvais état du matériel rendent impraticables, le plus souvent, des plans de campagne excellents en théorie. De là l'échec de la tentative de ravitaillement et de secours à porter en Égypte, de là aussi l'avortement du projet de descente en Angleterre; de là — bien plus encore que des fautes commises par les amiraux Villeneuve, Dumanoir et Gravina, — la perte de la bataille de Trafalgar, qui marqua la fin des grandes rencontres sur mer; de là, enfin, la destruction des derniers débris de notre marine par le désastre de l'escadre de l'île d'Aix, que devait suivre la perte de nos colonies. Ce fut en vain que l'honnête Decrès, en sa longue carrière ministérielle, se montra un administrateur vigilant; il négligea la partie la plus importante de sa charge, l'organisation maritime et militaire de la flotte.

En cet ouvrage de M. le capitaine de vaisseau E. Chevallier l'on suit, le cœur serré, les conséquences jour par jour, de 1789 à 1815, de l'état de choses que nous venons de rappeler. Notre opiniâtreté, notre énergie, notre bravoure héroïque, un grand sacrifice d'hommes sauvent l'honneur du pavillon, mais, hélas! — à quelques exceptions près qui ne peuvent infirmer la règle — nous ne faisons pas de mal à l'ennemi. C'est que le travail de préparation est affaire de temps et l'œuvre longue des jours de paix. E. C.

Les opérations militaires de Jules César, étudiées sur le terrain par la mission de Macédoine, par Léon Heuzey, membre de l'Institut. Ouvrage accompagné de cartes et de vues d'après nature. Paris, Hachette et Cie, 1886; 1 vol. gr. in-8°.

Ce volume contient trois mémoires distincts sur les trois grands faits de la campagne qui décida de la victoire de César sur Pompée : le débarquement en Épire, le blocus de Dyrrachium et la bataille de Pharsale. Ce n'est donc pas, à proprement parler, une étude complète de toute la campagne, et, comme le fait remarquer l'auteur, ces recherches peuvent servir de point de départ à d'autres, plus minutieuses, où l'on suivrait pied à pied les marches et contremarches des armées belligérantes. Je ne sais si l'histoire militaire y trouverait de grands enseignements; mais la science topographique s'y enrichirait à coup sûr, et sans grand' peine, les grandes lignes du travail étant magistralement tracées ici.

Ces études étaient destinées à servir de documents à l'histoire de Jules César entreprise par Napoléon III. *Habent sua fata...* M. Léon Heuzey, par un délicat sentiment de réserve, a attendu jusqu'à maintenant

pour les publier. Je ne serai pas le seul à trouver qu'il a attendu bien longtemps; mais la conscience passe avant la science, laquelle, d'ailleurs, ne perd pas ses droits. Le travail de M. Heuzey est encore aussi neuf, en effet, qu'il l'était en 1861, époque où il fut exécuté. Un officier allemand avait, dès 1854, écrit un ouvrage sur les combats de Dyrrachium et de Pharsale (*Die Kœmpfe bei Dyrrachium und Pharsalus*, par August von Gœler); mais son livre n'est que de l'érudition de cabinet; n'ayant pas visité les lieux et n'ayant à sa disposition que des cartes très insuffisantes, il ne pouvait faire que d'ingénieuses hypothèses; donc ce n'est pas un mince éloge de dire qu'elles se rapprochent souvent de la vérité. Avec M. Léon Heuzey nous assistons à l'embarquement de César et de ses troupes; nous apprenons comment ce coup téméraire, qu'on lui a souvent reproché, n'était en réalité que l'audace calculée d'un joueur qui a les atouts en main; nous suivons les opérations du blocus de Dyrrachium; nous retrouvons l'emplacement de la bataille de Pharsale et nous y voyons manœuvrer les forces des deux partis. Sur ce dernier point, cependant, le savant écrivain n'est pas absolument affirmatif. Tout en tenant par la rive gauche de l'Eunipée, et en exposant, d'une manière qui ne laisse guère de doute, ses découvertes au sujet de la Vieille-Pharsale, Palœpharsalos, il ajoute, avec autant de modestie que d'honnêteté scientifique: « Amené par une suite d'inductions à me prononcer pour le second emplacement (l'autre serait Vlatini, sur la rive droite de l'Eunipée), j'ai tenu cependant à ne pas forcer mes conclusions. Il m'appartenait avant tout de commenter, sans parti pris, la carte dressée par la mission et d'introduire dans le débat un document authentique, avec lequel il ne faut pas moins compter qu'avec les textes de l'histoire. »

Des vues dessinées par M. Daumet, collègue de M. Léon Heuzey dans cette mission de Macédoine, des plans et cartes dressés par M. A. Laloy, hydrographe très distingué attaché à la mission, ajoutent encore à la haute valeur de ce travail. B.-H. G.

L'Allemagne et la Réforme. — L'Allemagne à la fin du moyen âge, par Jean Janssen. Traduit de l'allemand sur la quatorzième édition avec une préface de M. G.-A. Heinrich, doyen honoraire de la Faculté des lettres de Lyon. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1887. Un vol. in-8°.

L'historien Janssen s'est proposé, dans cet ouvrage, de « fondre dans un aperçu général les études partielles déjà connues du public sur l'éducation populaire, l'instruction religieuse, les sciences et les arts, les conditions de l'économie rurale, les métiers, les classes ouvrières, le commerce, l'économie politique à la fin du xve siècle, et, continue-t-il dans sa préface, j'ai complété autant que possible cet aperçu en y ajoutant le fruit de mes recherches personnelles et surtout de nombreuses citations empruntées à des documents précieux jusqu'ici laissés dans l'ombre ou négligés ». L'enquête minutieuse à laquelle il s'est livré avec toutes les ressources que les dépôts d'archives peuvent fournir à un érudit, chercheur passionné, aboutit aux résultats que je vais énumérer brièvement. A la fin du moyen âge, au xve siècle, avec l'imprimerie, aux progrès de laquelle le clergé prend la plus grande part, l'Allemagne voit se multiplier les foyers de la science et de la vie intellectuelle. A côté des livres savants, les publications populaires sortent en grand nombre des presses installées partout. Le clergé s'emploie activement à la propagation de l'instruction parmi le peuple. Les émoluments des instituteurs sont fort élevés, eu égard au prix des denrées et à la valeur de l'argent. L'enseignement religieux par les moines et le catéchisme est, non seulement d'une grande efficacité, mais d'une pureté d'orthodoxie parfaite. La culture intellectuelle atteint un merveilleux développement. On enseigne le latin et le grec dans les écoles; la bourgeoisie et le clergé fondent des bibliothèques; les universités sont nombreuses et fréquentées par tout un peuple d'étudiants. Elles ont un caractère international et donnent à la vie intellectuelle une animation, un élan qu'on a eu plus d'une fois l'occasion d'envier depuis. L'art, étroitement uni à la religion, est essentiellement populaire. Les ouvriers et les artistes sont organisés corporativement. Les églises sont comme des musées permanents où le peuple est initié aux arts; les rues des grandes villes ressemblent à d'immenses chroniques illustrées; le métier et l'art se complètent et se perfectionnent mutuellement. Les costumes sont d'une richesse et d'une variété dont on a peine à se faire une idée. La musique, sortie du chant grégorien, fait de rapides progrès à partir du milieu du xve siècle. Cependant la poésie populaire artistique est déjà en décadence au xve siècle. Mais cette décadence n'implique nullement l'épuisement de la veine poétique dans la nation. La poésie didactique, très goûtée à cette époque, adresse de courageux avertissements à la noblesse, aux courtisans, aux princes, au clergé, aux diverses classes sociales. La prose atteint son plus haut degré d'excellence. Les relations entre les seigneurs et les colons sont admirablement réglées et tout à l'avantage de ceux-ci. Le servage est presque généralement aboli vers le milieu du xve siècle. Le cultivateur aimait son état. Il s'habillait luxueusement et avait une nourriture abondante et recherchée. La viande était la nourriture quotidienne du peuple. L'industrie florissait avec les corporations et les associations de métiers, sous la protection des abbayes et des évêques. Les corporations n'étaient pas moins attentives aux intérêts des consommateurs qu'à ceux des travailleurs. Ceux-ci prenaient des bains! Les ouvriers jouissaient d'une excellente situation matérielle et d'une véritable indépendance professionnelle. Le commerce était développé étonnamment, la richesse et le luxe des marchands excessifs. L'usure juive et la rapacité mercantile sont les premières ombres de ce tableau enchanteur. L'Église défendait le prêt à intérêt et le droit germanique chrétien interdisait les agissements monopolistes et établissait la juste estimation du prix des denrées

Malheureusement le droit romain s'introduisit en Allemagne, y remplaça le droit canon, et tout fut perdu. C'est à lui qu'on doit la possibilité du triomphe de Luther, qu'avaient précédé tant de novateurs inconnus; c'est lui qui mit dans la tête des gens que tout n'était pas pour le mieux dans le meilleur des mondes allemands, et qui poussa le paysan, l'artisan, le bourgeois, les princes à dédaigner les délices où ils nageaient, à s'élever, sous le prétexte d'abus, contre des institutions qui assuraient leur bonheur, à substituer le libre examen à la croyance implicite, et à réformer un état social et religieux qui était, à si peu près, la perfection.

Je ne fais ni l'apologie ni le procès de la réformation. Je n'ai ici qu'à signaler les résultats que le savant historien Janssen a cru devoir regarder comme acquis, sous la protection du nombre infini des faits de détail dont il les appuie. Mais peut-être sera-t-il bon de savoir ce que ces faits de détail, pris séparément, peuvent valoir. Cette contre-enquête nous mènerait loin. Cependant je relève au hasard un des faits mis en avant par M. Janssen. Il s'agit des « émoluments des instituteurs » au XVe siècle, lesquels variaient entre 10 et 30 florins. Deux cents pages plus loin, parlant de la situation enviable des ouvriers agricoles au même temps, il nous apprend qu'une fille de basse-cour gagnait de 13 à 14 florins, et un premier valet de 23 à 24 florins. On voit combien la position de l'instituteur était relevée au-dessus de celle du garçon de labour, et l'on est amené à croire que si on ne l'entend jamais se plaindre de ses honoraires, c'est que l'ambition et l'estime qu'on fait de soi s'abaissent avec les situations basses, et qu'il était trop humble par état pour concevoir même la possibilité d'aspirer à mieux.

Ce point, que j'ai noté en courant, ne me semble pas de nature à inspirer, dans les raisonnements et déductions de ce profond savant, une confiance illimitée. B.-H. G.

Les affaires religieuses en Bohême au XVIe siècle depuis l'origine des frères bohêmes jusques et y compris la lettre de majesté de 1609, par E. CHARVÉRIAT, lauréat de l'Académie française. Un volume in-8°; Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1886. — Prix : 7 fr. 50.

La religion, écrit l'auteur (page 15), n'est pas une simple opinion philosophique qu'on adopte dans un cabinet d'études et qu'on laisse de côté dans la vie pratique; elle saisit l'homme tout entier, elle est pour lui une règle de conduite universelle, pour la vie publique comme pour la vie privée, pour la vie morale comme pour la vie intellectuelle. Sa vérité n'est pas seulement prouvée par le raisonnement, elle l'est encore par les résultats qu'elle produit, et si l'on dressait une liste de tous nos besoins individuels et sociaux, on trouverait sans doute qu'aucune religion n'est plus apte à les satisfaire, n'est plus appropriée à la nature humaine que la religion chrétienne. M. Charvériat, qui s'exprime ainsi, reste intellectualiste; mais s'il méconnaît le rôle de la volonté, il n'en admet pas moins — sans toutefois faire abstraction des dogmes — que la religion est *une règle de conduite*, une vie qui s'oppose à l'existence conditionnée; sans doute, il va tâcher de nous faire pénétrer la conscience de ces frères bohêmes ou moraves, nous dire la vie qu'ils pensaient vivre, comme ils entendaient la sanctification, quelles prédications ils entendaient, quels livres étaient écrits pour leur édification. Point du tout, *les Affaires religieuses* dont il entend parler, ce sont proprement des affaires politiques, la lutte pour l'unité soutenue par la monarchie contre les seigneurs.

Les tabarites ou les hussites ultra ont succombé à la bataille de Lipau en 1434; restent les utraquistes ou modérés. Mais Pierre de Chelcie fonde la secte des frères bohêmes ou moraves, alors les synodes de Reichenau (1464), de Lhota (1467); les utraquistes s'efforcent de ramener à leur foi les chrétiens de la « primitive Église »; les catholiques font même effort; des persécutions, Wladislas meurt en 1516 et sous le règne de Louis II, le luthérianisme fait des progrès. Ferdinand Ier (1526-1564) montre d'abord une certaine tolérance, mais après un refus d'assistance essuyé de la part des utraquistes et des frères, des persécutions encore; des synodes, des diètes, puis l'entrée en scène des jésuites. Maximilien, Rodolphe, poursuivent l'abaissement des seigneurs favorables, par intérêt, aux sectes religieuses, tantôt à l'une, tantôt à l'autre. L'octroi de la lettre de majesté comble un instant leurs vœux, celle des chevaliers et d'une partie de la bourgeoisie des villes; il avait préparé, au vrai, leur défaite et le triomphe de l'ordre monarchique sur l'anarchie féodale. Où les seigneurs l'ont emporté, comme en Pologne, la nation a disparu, remarque M. Charvériat, et il applaudit à la victoire de la monarchie qui devait suivre de si près l'octroi de la lettre de majesté; « la royauté représentait en Bohême les intérêts généraux du peuple, l'ordre et l'unité, sauvegardes de l'existence et de l'indépendance nationales ». La bataille de la Montagne-Blanche, en 1620, fut bien pour la noblesse et pour la république aristocratique une défaite, défaite rendue définitive par l'intervention du Danemark, de la Suède, de la France. Christian IV, Gustave-Adolphe et Richelieu devaient échouer; ils soutenaient, dans l'empire d'Allemagne, le pouvoir de la noblesse; ils l'avaient anéanti chez eux; ils étaient les représentants de l'idée monarchique. Tout cela est vrai, mais fallait-il que l'auteur applaudit si fort? Ne parlons pas d'équilibre européen, de politique internationale; l'automatisme a remplacé la vie religieuse; l'humanité n'a certes pas gagné à cette substitution. F. G.

LIVRES D'AMATEURS — ÉDITIONS DE LUXE

— Réimpressions — Miscellanées —

Les Grandes Croniques de Bretaigne, composées en l'an 1514, par maistre Alain Bouchart. Nouvelle édition publiée sous les auspices de la Société des bibliophiles bretons et de l'Histoire de Bretagne. 1er fascicule. Hyacinthe Caillière, éditeur, Rennes.

Voici une publication qui prouve que le véritable goût artistique n'appartient pas exclusivement à Paris, mais que la province peut en revendiquer sa part. Il nous semble bien difficile qu'on puisse formuler une sérieuse critique sur la belle reproduction de l'œuvre curieuse de maître Alain Bouchart que nous avons sous les yeux : l'exécution typographique en caractères elzéviriens et gothiques moyen âge sur papier vergé fait le plus grand honneur aux presses de M. Leroy, imprimeur : les entêtes des chapitres, copiés sur un des beaux incunables de la bibliothèque de Rennes, ont été choisis avec tact et discernement : les trois intéressantes gravures qui accompagnent le texte sont les reproductions exactes des planches de l'édition de 1514. Elles représentent : 1° maître Alain Bouchart rédigeant ses Croniques; 2° la prise du Capitole, par Brennus; 3° la prise de l'Isle de Paris, par le roy Artur. — Ce fascicule finit avec le second livre des Croniques : l'ouvrage complet se composera de quatre livraisons semblables à la première; il en paraîtra deux par an. Ajoutons que ces Croniques sont tirées à 650 exemplaires, dont 400 sont réservés pour la Société des bibliophiles bretons : restent donc seulement 250 exemplaires mis dans le commerce. L'ouvrage ne sera jamais réimprimé.

Quelques mots maintenant sur l'œuvre elle-même et sur son auteur.

Alain Bouchart, fils de Jean, était de noble race; l'amiral Nicolas Bouchart était son parent; s'il faut en croire les Nobiliaires des xve et xvie siècles de la Bibliothèque de Rennes, il habitait en 1513 son manoir de Kerbouchart, à Saint-Guénolé de Batz (près du Croisic). D'après les mêmes autorités, il paraît avoir exercé des fonctions publiques sous François II, duc de Bretagne, dont son frère, Jacques Bouchart, était le secrétaire; mais il consacra la plus grande partie de sa vie à l'étude de l'histoire de la province où il était né. La reine Anne l'aida et l'encouragea; il put prendre, aux archives, connaissance des titres originaux; son ouvrage était terminé et allait être présenté à la princesse lorsqu'elle mourut (janvier 1514). Les Croniques parurent cette même année, chez Galliot du Pré, à Paris. Quatre éditions ont suivi cette première, à savoir : 2° Caen, Michel Augier, 1518, pet. in-folio; 3° Paris, Galliot du Pré, 1531, assez grand in-folio (elle est la seule qui porte le nom de l'auteur); 4° Caen, Michel Augier, 1532, petit in-folio; 5° idem, idem, 1544, petit in-folio. — De toutes ces éditions, la plus belle, selon M. du Taya, est celle de 1531. Les Croniques de Bretaigne sont la première histoire un peu étendue qui ait été donnée de cette province. Jusqu'à ce que d'Argentré eut fait son œuvre, c'est-à-dire pendant la plus grande partie du xvie siècle, elles ont été les seules annales de Bretagne. Le style de Bouchart, lourd et gothique comme son époque, possède aussi ce charme de naïveté particulier au moyen âge : son livre contient sur les coutumes de Bretagne certains détails historiques qu'on chercherait en vain dans ses successeurs Lebaud et d'Argentré : enfin cinq éditions successives prouvent abondamment tout le succès qu'eurent autrefois ces Croniques. De nos jours, les éditions originales sont presque introuvables : un exemplaire de la première est coté 3,000 francs dans le catalogue Morgand et Fatout, p. 1882.

La réimpression d'un ouvrage aussi rare et aussi intéressant ne peut qu'être accueillie très favorablement par les historiens et les bibliophiles : nous félicitons donc vivement la Société des bibliophiles bretons et M. Caillière, l'habile éditeur rennois, de l'initiative qu'ils ont prise et du résultat qu'ils ont obtenu.

R.-P. H.

BEAUX-ARTS

La Faïence, par Th. Deck, céramiste. Un volume illustré de nombreuses gravures. — Paris, maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît. Prix, broché : 3 fr. 50.

Depuis que les expositions rétrospectives sont devenues à la mode, les écrits sur les objets qui décoraient et meublaient les demeures de nos ancêtres ont mis en lumière l'histoire des produits et révélé ces particularités de l'existence de quelques-uns de ces artistes inconnus jusqu'alors, inventeurs, décorateurs, hommes de génie ou artisans, qui ont su ou créer des styles ou mettre en œuvre des modèles.

Cette mine féconde a été savamment exploitée; cependant dans la série d'ouvrages de ce genre et notamment de ceux qui traitent de la céramique, les auteurs s'étaient exclusivement recrutés parmi les érudits et les archéologues; nous n'avions ni en France ni à l'étranger un livre moderne sur la céramique écrit par un céramiste. M. Jules Comte, directeur de la *Bibliothèque de l'Enseignement des Beaux-Arts*, a voulu rompre avec la coutume et il s'est adressé pour les volumes sur la faïence et sur la porcelaine à un céramiste de race, le plus illustre de notre temps : nous avons nommé M. Deck.

Après de longues résistances, M. Deck a consenti à écrire; il a compris qu'après avoir étonné et charmé ses contemporains par les incomparables résultats de sa fabrication, il pouvait les instruire en leur révélant non seulement ses propres procédés, mais ceux de ses devanciers, depuis l'époque de Darius dont le Louvre vient de recevoir de si admirables spécimens, jusqu'à nos jours en passant par les Grecs, les Arabes, les Italiens et les Français. *La Faïence*, qui vient de paraître, pour être bientôt suivie de *la Porcelaine*, est divisée en deux parties bien distinctes; la première donne l'histoire de tous les centres importants de fabrication et ce n'est pas sans orgueil que nous y avons retrouvé le rang distingué que la France a tenu dans l'art de la terre avec les faïences de Bernard Palissy ou avec celles d'Oiron, de Rouen, de Nevers, de Strasbourg et de bien d'autres localités. La seconde partie, absolument nouvelle, se rapporte à la technique, non à une technique sèche et aride sous forme de manuel pour les fabricants, mais à des explications simples, claires, lucides, dont les céramistes de profession sauront tirer de précieux enseignements et où les amateurs trouveront des moyens nouveaux d'investigations et comme une sorte de fil conducteur. Le livre se termine par une suite de marques et de règles authentiques qui le complètent.

L'Archéologie égyptienne, par M. MASPERO, membre de l'Institut, professeur au Collège de France — Un volume illustré de nombreuses gravures. — Prix, broché, 3 fr. 50. — Paris, maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît.

La *Bibliothèque de l'Enseignement des Beaux-Arts*, publiée sous la direction de M. Jules Comte, vient de s'enrichir d'un nouveau volume : *l'Archéologie égyptienne*, par M. Maspero, qui est appelé à faire sensation. Venant à la suite de *l'Archéologie grecque* et de *l'Archéologie étrusque et romaine*, de MM. Collignon et Martha, il complète ce qu'on est convenu d'appeler le domaine de l'antiquité classique.

Point de préface ni d'introduction, point de notes au bas des pages. L'éminent égyptologue a pensé que ses lecteurs lui sauraient plus grand gré de leur exposer les faits mêmes que de leur présenter l'appareil scientifique dont il a dû s'entourer pour composer son ouvrage. Il nous mène d'abord dans la maison des Égyptiens, nous montre leurs forteresses, nous expose la nature des travaux publics. Il passe de là au temple, en analyse les éléments, puis l'ordonnance et la décoration. Les tombeaux de tout genre, *mastabas*, pyramides, hypogées privés et royaux, sont décrits dans un troisième chapitre. Plus de la moitié du livre est donc consacrée à l'étude des grandes manifestations de l'architecture égyptienne. L'architecture est, en effet, l'art par excellence dans cette civilisation puissante, la plus ancienne dont on ait les monuments. La sculpture et la peinture sont, pour ainsi dire, les servantes de leur sœur plus favorisée.

Le dernier chapitre traite des applications des arts à l'industrie : la pierre, la terre, le bois, le cuir, les métaux précieux ou vils et les objets qu'on en fabriquait sont passés tour à tour en revue. M. Maspero s'est efforcé résolument d'écarter toutes les théories symboliques et mystiques dont on s'est plu à encombrer le champ de l'égyptologie. Il a expliqué les faits par les faits et non par des considérations tirées de doctrines *à priori*. On verra, en lisant, ce qu'on doit penser de la prétendue horreur des Égyptiens pour la symétrie, des efforts prodigieux qu'ils sont censés avoir faits pour élever les pyramides, des lois hiératiques qui enchaînaient, dit-on, le génie de leurs artistes.

M. Maspero a été admirablement secondé dans sa tâche par un artiste de talent, M. Faucher-Gudin. L'illustration est le côté faible de tous les livres même les plus récents, qu'on a publiés sur les arts de l'Égypte. La plupart des dessins de M. Faucher-Gudin sont d'une finesse et d'une fidélité remarquables : ils rendent les objets avec leur physionomie spéciale, sans jamais en méconnaître la facture et sans en dénaturer le caractère. On remarquera que le nombre en est plus considérable que dans n'importe quel autre volume de la collection. C'est qu'en effet la civilisation égyptienne est peu connue du grand public, et qu'une simple description ne saurait donner au lecteur une idée suffisante de ses productions les plus simples. C'est un des cas où l'image vaut mieux que la lettre moulée, et M. Maspero a eu raison de semer les vignettes à pleines mains sur les pages de son livre.

Les Origines de l'opéra français, par MM. CH. NUITTER et E. THOINAN, ouvrage accompagné de trois plans. Librairie Plon. Un vol. in-8°.

La question des origines de l'opéra français a été longtemps presque aussi obscure et embrouillée que celle des sources du Nil. Elle restera toujours compliquée, parce qu'il n'est au pouvoir d'aucun historien de changer ou de supprimer les événements; mais, grâce aux recherches de MM. Nuitter et Thoinan, toutes les ombres sont dissipées et on y voit clair maintenant. Suivant la voie ouverte par Beffara, par Soulié et par Jal, ils se sont mis à la recherche des documents originaux et, aux pièces trouvées par eux dans notre grand dépôt des Archives ainsi qu'à la Comédie française, ils ont joint les actes de l'état civil et les actes notariés.

On verra, par leur exposé, quelle œuvre laborieuse fut l'établissement de l'opéra en France et tout ce qu'il fallut d'efforts, de tâtonnements, d'avortements, de combinaisons, de procès et de ruines pour y arriver. Du *Ballet comique de la Royne,* représenté aux noms du duc de Joyeuse et de Mlle de Vaudemont, et qui fut pour ainsi dire l'embryon du genre dans notre pays, à la première représentation de *Pomone* en 1671, il s'écoula quatre-vingt-dix ans, et presque tout ce siècle est rempli par des essais qui se rapprochent peu à peu du but, même lorsqu'ils semblent s'en éloigner.

Une ample introduction retrace ces préliminaires. C'est Mazarin qui introduit en France le goût de l'opéra. Il avait gardé le souvenir et le regret des représentations musicales d'Italie, dont la magnificence lui faisait paraître bien pâles nos ballets de cour, et il voulut se rendre ce spectacle, en même temps que le faire connaître à la reine et au jeune roi. L'*Orfeo,* monté à grands frais après la *Finta Pazza,* excita l'émulation des acteurs français, qui s'empressèrent de remonter une pièce de Chapoton sur le même sujet, en donnant à leur spectacle le nom ambitieux de la *Grande journée des machines;* puis, en attendant la *Toison d'or,* vint l'*Andromède* de Corneille, monté au Petit-Bourbon sur le modèle de l'*Orfeo.* Les décorations, comme les machines, avaient été demandées à Torelli, qui avait passé les Alpes quelques années auparavant, sur la demande du cardinal. L'*Andromède* était encore loin d'être un opéra, car la musique n'y jouait qu'un rôle très secondaire, et Corneille a soin de nous apprendre, dans son Avertissement, qu'il n'a laissé chanter que les paroles qui n'importaient point à l'intelligence de la pièce.

Le préjugé régnait généralement alors — et il fut longtemps partagé par Lulli, qui n'était encore, au temps de la transplantation de l'opéra italien en France, qu'un petit marmiton des cuisines de Mademoiselle — que la langue française n'était pas faite pour être mise en musique. Est-ce bien à notre langue qu'en voulaient les partisans de cette opinion, ou n'était-ce pas plutôt à notre musique ? Dans son *Ballet de la raillerie* (1659), Benserade a mis une discussion entre la musique italienne et la musique française qui résume les raisons des deux partis, car celle-ci ne laissait pas d'avoir ses partisans, ne fût-ce que nos compositeurs indigènes. Le malheur est qu'il ne semblait pas se trouver parmi eux un homme capable de mettre un opéra sur ses pieds. Vouloir lutter avec les Italiens sur ce terrain où ils étaient passés maîtres depuis longtemps et où nous étions encore tout novices semblait une témérité sans pareille, et l'on continuait de faire venir les opéras d'Italie, comme les décorateurs et même la plupart des chanteurs.

Mais, indépendamment des compositeurs, il y avait tout au moins un poète français, d'ailleurs assez obscur et même un peu ridicule, qui songeait à importer l'opéra dans notre langue. C'était le Lyonnais Pierre Perrin, l'auteur d'un recueil bizarre : *Divers insectes,* où il chante en petites « pièces folâtres » le papillon, la fourmi, le ver à la soie, l'abeille, le moucheron et même la puce, à qui bien d'autres avant lui, d'ailleurs, avaient déjà décerné les honneurs poétiques. Il avait écrit aussi *la Chartreuse, ou la saincte solitude,* et une traduction en vers de *l'Énéide* qu'il avait eu la prétention de rendre digne de l'original et où il se vantait de présenter Virgile au lecteur non plus sous l'habit d'un barbare ou d'un faquin, « mais d'un cavalier français, avec la pompe des plumes et des clinquants ». Ces travaux, qui lui avaient valu les sarcasmes de Boileau, ne semblaient guère le prédestiner à composer des opéras. Cependant Perrin se prétendait particulièrement doué pour faire des vers propres à être mis en musique, et il professait même là-dessus des idées et des théories personnelles. Dès 1655, il avait écrit pour Mlle d'Orléans un *Noël* mis en musique par Étienne Moulinier, et ce premier poème lyrique fut suivi d'une foule de morceaux, motets, sarabandes, vaudevilles, airs à boire, airs de cour, chansons, récits et dialogues, auxquels, pour nous exprimer comme d'Assoucy, tous les compositeurs du temps avaient donné une âme. Parmi ces compositeurs se trouvait Robert Cambert, avec qui il allait s'associer pour la création de l'opéra français.

Qui des deux eut l'idée première ? On en a généralement fait honneur à Perrin, d'après ses propres dires. Les nombreux écrits qu'il a publiés à ce sujet lui fournissaient un moyen naturel, qui manquait à Cambert, de s'attribuer cette paternité. Mais MM. Nuitter et Thoinan ont trouvé un Mémoire très important et jusqu'alors inconnu, où l'organiste de Saint-Honoré, en termes dont la sincérité semble garantie par leur simplicité même, revendique pour lui cette gloire et raconte que l'idée de *la Pastorale d'Issy* fut inspirée à Perrin par une « élégie à trois voix différentes en espèce de dialogue », qu'il avait fait jouer en 1658, sous le titre de *la Muette ingrate,* et qu'on devra désormais enregistrer parmi les essais lyriques d'où allait sortir l'opéra.

Il faut bien dire que la personnalité de Perrin n'est point de nature à nous inspirer pleine confiance en ses paroles. Les recherches de MM. Nuitter et Thoinan ont levé la plus grande partie du voile qui la recouvrait encore, et il n'a pas plus à s'en louer sur ce point que sur l'autre. Perrin fut trop évidemment un homme peu délicat et peu scrupuleux qui, pour commencer, n'hésitait pas à épouser, à l'âge de vingt-sept ans, une veuve plus que sexagénaire, ayant pour fils un conseiller au Parlement. On juge bien que ce n'était point par amour qu'il avait contracté un tel mariage, qui devint la source de ses longues infortunes. Le conseiller La Barroire ne tarda pas, en effet, à reconquérir sa mère, qui se repentait déjà de sa folie. On ne se contenta pas d'expulser Perrin du domicile conjugal, où il était entré trois mois à peine auparavant ; sur la plainte de la veuve, le mariage fut déclaré nul. Ce n'est pas tout encore : elle avait consenti à se porter caution du payement de diverses sommes dues par son mari. Naturellement il ne paya pas. A défaut de la veuve, qui venait de mourir, on

se retourna vers son fils le conseiller, et celui-ci exerça rigoureusement son recours contre Perrin. Le 23 janvier 1659, le poète fut incarcéré dans les prisons de Saint-Germain des Prés, juste au moment où les préparatifs de la représentation de sa *Pastorale* étaient activement poussés. Ce fâcheux contre-temps laissa à Cambert seul le soin de procéder à la mise en scène de l'œuvre commune. Il n'eut pas la joie d'assister à son triomphe. Pendant que les carrosses des personnes de qualité qui s'étaient disputé l'honneur d'obtenir une place couvraient la route de Paris à Issy, et que la *Pastorale*, réclamée à la cour, obtenait ensuite les applaudissements royaux, le malheureux poète se débattait derrière les barreaux de sa prison pour trouver une « bonne et suffisante caution » qui permît de l'élargir en le mettant sous la garde d'un huissier.

Dans sa prison, Perrin avait ajouté à son livret de la *Pastorale* quelques vers qui faisaient allusion à la paix nouvelle. Ce fut là aussi que, stimulé par le succès et les encouragements que Mazarin avait prodigués à Cambert, il écrivit en grande partie le nouvel opéra d'*Ariane et Bacchus*, plus développé, mais aussi vide d'action que la *Pastorale*. Les circonstances empêchèrent la représentation de cette pièce, et la suivante : *la Mort d'Adonis*, qu'il avait composée cette fois en collaboration avec J.-B. Boisset, ne fut pas plus heureuse ; mais du moins le roi en entendit quelques morceaux exécutés par sa musique à son petit coucher.

Perrin jouait vraiment de malheur : il n'avait pu assister au triomphe de sa première œuvre, et il ne pouvait parvenir à faire représenter les autres. Pour comble, les portes de la prison se refermaient encore sur lui en 1661 et ce n'était pas pour la dernière fois. Il nous est impossible de le suivre dans toutes ces péripéties laborieusement débrouillées par les deux érudits. Il nous suffira de dire qu'il fut incarcéré à six reprises différentes par ses créanciers, et que son dernier emprisonnement, qui ne dura pas moins de quinze mois, prit fin seulement en septembre 1672. Il en avait été réduit, pour se dérober pendant quelques mois aux poursuites de l'acharné conseiller, à solliciter des lettres de répit en 1670, et plus tard, pendant sa dernière incarcération, pour obtenir sa liberté par surprise, il ne devait point reculer devant une manœuvre dolosive qui ne tarda pas à être découverte et se retourna contre lui.

Tel était l'homme besogneux et d'une conscience trop large qui, ayant fait agréer de Colbert son idée d'une Académie royale de poésie et de musique, avait obtenu du roi, le 28 juin 1669, le privilège de l'opéra. Il s'associa aussitôt avec Cambert ; mais celui-ci, sans mener une existence aussi accidentée, n'avait guère plus de renom que lui, et tous deux ne purent commencer à marcher qu'avec le concours pécuniaire de l'hôtelier du poète, qui eut assez de foi dans l'avenir de l'entreprise, non seulement pour aider personnellement Perrin de sa bourse, mais pour héberger une partie du personnel déjà engagé.

C'est alors, au cours des répétitions et des représentations partielles et privées de l'opéra qu'on préparait pour l'ouverture, — *Ariane*, — que se produit l'intervention du marquis de Sourdéac et du sieur de Champeron. Ces deux noms-là sont bien connus dans l'histoire du théâtre, mais les personnalités qu'ils désignent l'étaient beaucoup moins. Les documents produits par MM. Nuitter et Thoinan nous peignent sous les plus tristes couleurs ces dignes associés et, même en en rabattant beaucoup, il faut bien se résoudre à croire que c'étaient des êtres tarés et avilis, aussi méprisables par leur caractère que par leurs actes, des chevaliers d'industrie ayant eu plus d'une fois maille à partir avec la justice. A partir du moment où ils s'associèrent avec Perrin et Cambert, ils n'eurent plus qu'une idée : exploiter l'entreprise à leur profit unique, la tirer à eux, ne payer personne, ne rendre aucun compte au titulaire du privilège et l'évincer peu à peu. Ils se conduisirent comme en pays conquis, injuriant, maltraitant les ouvriers, les musiciens, les chanteurs, répondant aux réclamations par des coups de poing et des coups de pied. On ne peut voir en eux autre chose que de véritables forbans.

L'ouverture de l'Académie des opéras eut lieu dans le jeu de paume de la Bouteille, rue des Fossés de Nesle (Mazarin), le 3 mars 1671, par *Pomone*, qu'on avait substituée à *Ariane*. Malgré les méchants vers du poète, ce fut un tel succès que les essais d'imitation se multiplièrent de toutes parts, et que Lulli, qui jusqu'alors n'avait pas cru à l'opéra français, mais que la concession du privilège à Perrin avait déjà inquiété dans sa jalousie de potentat musical, sentit la nécessité de pourvoir à ses intérêts. On l'a accusé d'avoir dépouillé Perrin de son privilège : MM. Nuitter et Thoinan le justifient de ce reproche : tout démontre, en effet, quoique l'acte officiel ait échappé jusqu'à présent à leurs recherches, qu'il y eut entre eux un accord, conclu entre les guichets de la Conciergerie, où le malheureux Perrin se trouvait encore en ce moment. Il en dut coûter au pauvre poète de se dessaisir d'un privilège si précieux et qu'il avait si ardemment ambitionné. Mais quoi ! la fortune, en s'acharnant contre lui, le stérilisait entre ses mains. Peut-être hésita-t-il d'abord ; mais Colbert n'eut sans doute qu'à lui faire parvenir l'expression de son désir pour le décider, dans la situation où il se trouvait. Si Lulli ne dépouilla pas Perrin, il dépouilla moins encore, quoi qu'on en ait également dit, Sourdéac et Champeron, ainsi que tous ceux dont on trouve les noms mêlés à cette affaire de l'opéra : pas un d'eux n'avait un droit sur le privilège, et ils n'eurent que ce qu'ils méritaient quand, après avoir agi sans délicatesse et sans conscience à l'égard de Perrin, ils trouvèrent leur maître en Lulli, qui ne leur devait rien et les expulsa simplement d'une situation qu'ils avaient usurpée.

En revanche, Lulli s'est joué de Molière, qui avait eu la pensée de s'associer à lui, dont il avait accueilli les ouvertures, paru partager les plans et les idées alors qu'il manœuvrait secrètement, avec son adresse et son activité ordinaires, pour se faire adjuger à

lui seul le privilège de l'opéra. Et, non content de l'avoir obtenu, il se fit attribuer des immunités excessives au préjudice de toutes les autres entreprises théâtrales, et spécialement de celle de Molière, qui dut porter après coup ses plaintes auprès du roi pour faire modifier la clause exorbitante du privilège en vertu de laquelle il était interdit à toute personne de donner aucune représentation accompagnée de plus de deux airs et de deux instruments, sans l'autorisation écrite de Lulli. Sur toute cette affaire, menée par le Florentin avec une décision et une dextérité caractéristiques, et sur la lutte rapide qui s'établit à ce sujet entre lui et Molière, le livre que nous analysons est fort intéressant à lire. Dès lors, Molière sut à quoi s'en tenir sur le compte de celui qu'il avait toujours traité en ami et qu'il avait pris plusieurs fois pour collaborateur. Et quoiqu'il eût obtenu satisfaction, en ce qui concernait son théâtre, dans ses réclamations contre les termes excessifs du privilège, il n'oublia jamais le procédé de « Baptiste le très cher. »

On sait que Lulli, qui avait ouvert son Opéra en 1672, rue de Vaugirard, dans le jeu de paume du Bel-Air, obtint du roi, aussitôt après la mort de Molière, la salle du Palais-Royal. Peu lui importait de faire mettre brusquement à la porte la pauvre troupe en désarroi et déjà fort compromise par le malheur qui venait de la frapper. Il y trouvait un immense avantage personnel, seule considération à laquelle il fût sensible. Par ce nouveau coup de maître, Lulli obtenait une salle gratuite, où les réparations mêmes s'opéraient aux frais du roi, sans compter que le roi faisait également les frais des décors et costumes, ses opéras étant représentés d'abord à la cour, tandis que la troupe de Molière en était réduite à chercher un asile de tous côtés, à louer la salle de la rue Mazarine, après l'avoir fait accommoder de ses deniers, et à subir l'onéreuse association de Champeron et de Sourdéac, dont ils n'eurent pas plus à se louer que Perrin et dont il ne leur fut pas facile de se débarrasser.

Les *Origines de l'opéra français* forment un livre substantiel, tout entier puisé aux sources, plein de renseignements précieux et de documents rares ou inédits. On ne pourra plus désormais écrire l'histoire du drame lyrique et musical en France sans le consulter en première ligne. V. F.

Paul Baudry, sa vie et son œuvre, par Charles Ephrussi. Un vol. in-4° avec planches, chez Baschet. — Prix : 30 francs.

Un an après la mort du maître dont la perte a laissé un si grand vide dans l'art contemporain, M. Ch. Ephrussi vient de lui élever un monument digne de l'ami qu'il a perdu.

Les sympathies méritées qui ont entouré Baudry pendant sa vie se réchaufferont encore autour de sa mémoire. Il fut un courageux et un travailleur, qualité assez commune, en somme, dans le monde des arts; il fut aussi un convaincu et un pur amoureux du beau, mais il fut encore un gardien des sentiments de droiture et de conscience qui sont l'honneur de la vie. Homme heureux d'ailleurs. Ses débuts ne furent que relativement pénibles, et dans sa correspondance publiée dans ce livre il s'en plaint gaiement et ne demande pas qu'on l'en plaigne. Le succès vint vite et vite éclatant. Il assista à sa gloire, et s'il n'eut point la gloire de créer l'épopée pieuse qu'il rêvait pour Jeanne d'Arc, il put contempler, certain que la lumière électrique la conserverait intacte à la postérité, sa décoration de l'Opéra. Il mourut jeune sans doute, mais pas assez pour se plaindre d'être trop aimé de Dieu et après avoir senti qu'il l'était des hommes. On ne peut s'empêcher de songer à Millet, plus grand que lui pourtant de toute la distance qui sépare le génie du talent, même le plus grand, comme celui de Baudry.

Comme toujours et bien que M. Ephrussi ait sans doute ici fait un choix, une correspondance publiée l'est toujours trop complète. Il en va, et le cas est bien ici à la comparaison, comme des expositions où l'on réunit l'œuvre entier d'un artiste et dont il sort presque toujours amoindri. Baudry nous apparaît dans ses lettres un peu *bourgeois*. Est-ce une critique? Nous ne voudrions point donner cet air à une simple observation, d'autant mieux qu'il ne s'agit que de nuances. Nous ne faisons pas allusion à certaines appréciations extraordinaires, comme son mépris pour les Holbein de Bâle, ce tableau de femme entre autres qui est une des plus pures merveilles de l'art humain, mais à l'expression même de ses sensations artistiques. Elles sont vives et sincères, courageuses dans le désir d'égaler, mais quoi? un rien sans doute, l'étincelle, l'envolée de l'âme y manque.

Les appréciations artistiques de l'auteur sur les œuvres du maître sont généralement justes et déduites avec méthode. Nous aimons qu'il n'ait pas craint de louer l'*Enterrement de la Vestale*, c'est avoir le courage d'une opinion juste. Nous aimons moins son enthousiasme plus grand pour le *Saint Hubert* de Chantilly : c'est une concession au ton du monde raffiné où l'on dit : « Gros public, tu ne comprends pas cela parce que tu es le vulgaire bon sens; mais nous, qui sommes les délicats, nous le comprenons. »

Mais entre l'œuvre de jeunesse et l'œuvre de déclin momentané, Baudry a peint quantité de beaux tableaux d'un sens décoratif extrême, distingués et gracieux sans en exclure la force, des portraits de premier ordre qui sont justement analysés dans l'ouvrage. Enfin il y a la décoration du foyer de l'Opéra! C'est un fait moderne et triste que l'on se retienne dans l'enthousiasme, comme pris de quelque pudeur. Mais allons-y donc, quand il y a lieu, de toute notre force d'admiration! Croyons que l'occasion est belle ici. Le foyer de l'Opéra est une merveille, une grande chose, un monument artistique dont une époque a droit de tirer orgueil. Par là, mon Dieu! par là peut-être seulement, mais il suffit, Baudry restera un chef d'école et un maître. On a parlé d'imitation de Michel-Ange, n'est-ce pas? Mais assurément oui. Mais du Michel-Ange moderne, de l'antique rajeuni, du beau contemporain. Il n'y a qu'un

beau dans la sensation, mais il est infini dans l'expression. Chaque époque a la sienne : Baudry a formulé celles de notre temps, dont nous sommes, et qui a du bon.

Aussi nous ferons un reproche à ce livre d'avoir négligé la reproduction de cette décoration, sans doute parce qu'elle était trop connue. Les dessins au pointillé qui la représentent, d'un froid académique qui détonne, n'en donnent que l'ossature. On est vraiment déçu de n'en retrouver ni la couleur ni la grâce suprême, et la surprise est d'autant plus sensible que les autres illustrations sont parfaites. Nous regrettons aussi l'absence des dessins originaux de Baudry. M. Ephrussi aurait dû se souvenir qu'il avait heureusement attaché une grande importance à cette reproduction des « intimités » du peintre dans son beau volume sur Durer, édité par la maison Quantin.

L'ouvrage est du reste parfaitement fabriqué. Les caractères en sont fort beaux et leur impression en ressort comme en relief sur un excellent papier. L'ensemble constitue une monographie complète pour plaire aux artistes et aux bibliophiles.

Rouen en 1886, par Léon Deshays, imprimeur-éditeur à Rouen. Un beau vol. in-4° illustré en couleur. — Prix : 15 francs.

On peut dire que Rouen est une banlieue de Paris et dire également qu'aucun chef-lieu de France, pas même Lyon, ne fait autant de bonne décentralisation. Pour s'en tenir à notre domaine, Rouen a son art et sa littérature. La bibliographie des ouvrages qui y ont été publiés en 1886, et qui termine ce volume dont nous rendons compte, en contient près de trois cents. Inspirés par la situation admirable de leur ville, par les monuments du passé plus remarquables encore, les artistes rouennais prouvent à chaque occasion combien ils chérissent leur pays et ils sont subtils à faire naître ces occasions. Les bibliophiles doivent s'en féliciter, car, cette fois encore, on leur offre un beau livre, et à un prix incroyable de bon marché. Donner pour 15 francs un fort volume in-4° de 300 pages, avec des illustrations dans le texte et des planches hors texte en couleur en telle quantité, c'est prouver que l'éditeur a fait foi sur un grand nombre d'acheteurs : Normands amoureux de la Normandie, Français aimant tout ce qui est beau en France, amateurs de tous pays peuvent s'y donner rendez-vous ; même aussi les boursiers de livres, car ils verront monter ces actions !

M. Henri Berdalle de Lapommeraye, Normand gaulois, nous explique dans une préface charmante la genèse du livre et son esprit : rappeler tout ce qui s'est passé dans l'année à Rouen, le raconter et l'illustrer. Idée bien simple sans doute, mais pourquoi ne vient-elle pas à une vingtaine des plus belles cités de province, — ou à Paris même — voire enfin pour la France entière ? Se figure-t-on de pareils annuaires existant depuis des siècles ! Quels trésors et quelle reconstitution du passé ! Ce que nos pères n'ont pas fait pour nous, il serait toujours temps de le faire pour nos enfants...

En attendant, les Rouennais ont parfaitement passé du principe à la pratique. Peut-être certains chapitres sont-ils un peu longs, cependant. Le Normand, à Rouen comme à Caen, garde toujours des tendresses aux hommes de loi : c'est l'explication, et non l'excuse, des trop nombreuses pages consacrées *au Palais*. Une tournée théâtrale n'est pas non plus une expression d'art local, et tel artiste de Paris qui joue à Rouen ne témoigne en rien du développement de l'art dramatique rouennais : là aussi il y a eu trop de complaisances. Et voilà toute la critique pour le texte.

Il n'y en a point pour l'illustration. Nombreuses pages sont tout à fait charmantes. Citons la Couverture, par M. Guilloux ; le Portrait du maire, M. Maurice Lebon, et celui de M. Charles Lenepveu, par M. de Bergevin ; le Cloître de la cathédrale, par M. Émile Deshays ; la Porte Guillaume-Lion, par M. Frechon : la Salle de la mosaïque, par M. J. Adeline ; certaines fantaisies jetées à travers des pages avec une grâce japonaise, comme celle de la page 208, etc., etc.

Ces gravures, presque toutes en plusieurs couleurs, sont imprimées dans la perfection par M. Deshays, un imprimeur de province qui en remontrerait à beaucoup de Paris.

Les Artistes célèbres : La Tour, par M. Champfleury, ouvrage illustré de 15 gravures ; **Le baron Gros,** par M. G. Dargenty, ouvrage accompagné de 27 gravures. Format petit in-4° carré. Paris, 1887, librairie de l'Art, J. Rouam.

La Tour, de M. Champfleury, et le *Gros*, de M. Dargenty, portent à quinze le nombre des biographies déjà publiées dans la collection des *Artistes célèbres*.

A maintes reprises nous avons entretenu de cette publication les lecteurs du *Livre*, et de l'esprit libéral dans lequel elle est dirigée par M. Eugène Müntz (car l'esthétique aussi a ses servitudes), des services qu'elle est appelée à rendre dans l'enseignement, non seulement en y popularisant les leçons qui se dégagent de la vie des grands artistes, mais encore en y multipliant les bons exemples par la reproduction en fac-similé, le plus souvent de leurs dessins, gravures ou lithographies d'après les pièces originales. Les deux monographies que nous annonçons aujourd'hui ne le cèdent en rien à leurs aînées.

Ce n'est pas la première fois, on le sait, que le talent de La Tour exerce la sagacité critique de M. Champfleury ; il a pour l'admirable pastelliste de Saint-Quentin une prédilection au moins égale à celle qu'il a vouée aux frères Le Nain. Aussi ce dernier ouvrage a-t-il bénéficié d'une si longue possession du sujet. M. Champfleury nous révèle l'homme intime, éclairé d'un jour nouveau, la physionomie de l'artiste, analyse son œuvre, et comme en cet œuvre, figurent tous les personnages de marque du XVIIIe siècle, cette étude prend aussitôt, sous la plume de l'auteur, le

double et vif attrait d'un livre d'histoire et d'un livre d'art.

La monographie du *Baron Gros*, par M. G. Dargenty, est un excellent morceau de critique, remarquable par la décision et la justesse des jugements divers portés sur les différentes étapes de la carrière de ce grand artiste, par la chaleur et le mouvement des descriptions, et secondairement par l'abondance des documents biographiques et historiques, au milieu desquels l'écrivain a encadré les parties vives de son travail. Nous aurions personnellement mauvaise grâce d'ailleurs à contester la clairvoyance de M. Dargenty en son analyse de l'œuvre très complexe de Gros, car ayant nous-même, il y a vingt-cinq ans, tenté de fixer les traits mobiles de cette physionomie d'artiste, nous avons eu la très douce satisfaction de constater que pas un de nos propres jugements d'alors n'a été cassé par l'auteur du *Baron Gros*, qui est l'un des critiques les plus indépendants, les plus originaux de la jeune génération. — Les illustrations, comme toujours en cette collection, sont des plus intéressantes, montrant les faces les plus diverses du talent de Gros et — particularité curieuse — les premiers essais de cet art de la lithographie qui joua un si grand rôle dans les manifestations de l'école romantique.

Nouveau Dictionnaire biographique et critique des Architectes français, par M. Ch. Bauchal. Un fort volume grand in-8° de XVI-842 pages. Paris, 1887. Librairie générale de l'Architecture et des Travaux publics, André, Daly fils et Cie.

Il existe déjà un dictionnaire des architectes français, que M. Lance a publié en 1872. Mais quelque soin que l'auteur ait apporté à sa tâche, depuis quinze ans, nombre de livres et de moindres travaux d'études archéologiques, de recherches locales sur nos anciennes provinces et les monuments du passé ont paru qui ont mis en lumière une grande quantité de noms demeurés inconnus jusque-là. C'est pourquoi M. Ch. Bauchal a pensé qu'il y avait lieu de refaire l'œuvre de son devancier. Et, en effet, alors que celui-ci n'avait réuni que 1,650 noms de maîtres d'œuvres ou architectes ayant exercé leur profession sur notre sol, depuis les premiers siècles de l'ère chrétienne jusqu'à ce jour, le patient auteur du *Nouveau Dictionnaire* en a relevé plus de 5,600 et a pu ajouter à la plupart des notices du premier beaucoup de documents nouveaux. En même temps, il s'attachait à rectifier certaines erreurs accréditées et relatives à de fausses attributions de plusieurs de nos monuments les plus remarquables à des architectes qui n'en sont pas les auteurs.

L'ouvrage est divisé en deux parties. La première, qui comprend les notices sur les maîtres d'œuvres et architectes français jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, est précédée d'un rapide, mais très curieux exposé historique des conditions dans lesquelles se pratiquait l'art de bâtir aux premiers siècles de l'ancienne monarchie, et suivie d'essais sur les architectes des rois de France et sur ceux de la ville de Paris. La seconde partie est consacrée aux architectes décédés *ou présumés tels*, de 1801 à 1885, et suivie d'une table indiquant, par chaque département, ville ou commune, les monuments cités dans le Dictionnaire, ainsi que les noms des architectes qui ont pris part à leur construction ou à leur décoration; puis d'une liste des monuments construits à l'étranger par des architectes français. La table départementale présente le plus vif intérêt, car cette simple nomenclature n'est rien moins, par le fait, que le complet sommaire d'une histoire des monuments français. Quant aux notices biographiques, leur étendue varie naturellement selon l'importance du personnage; mais qu'elles occupent plusieurs pages ou seulement quelques lignes, l'auteur cite toujours à quelle source il en a a puisé les éléments; et, par surcroît de scrupule, il publie à la fin du volume un index bibliographique des ouvrages cités. *Le Nouveau Dictionnaire des architectes français* sollicite et satisfait également la curiosité des archéologues, des historiens, des érudits, des amateurs, et, cela va sans dire, des architectes.

E. C.

GÉOGRAPHIE

— Voyages — Mœurs et Coutumes —

Conférences et lettres de P. Savorgnan de Brazza et ses trois explorations dans l'Ouest africain. — Texte recueilli et coordonné par Napoléon Ney. Gravures et cartes. Maurice Dreyfous, éditeur. Grand in-4°. — Prix : 10 francs broché.

S'il est un voyageur sympathique en France et autour duquel l'opinion publique est sans cesse intéressée, c'est bien M. Savorgnan de Brazza, l'explorateur de l'Ogoué et de l'Alima, et le créateur du Congo français. M. de Brazza prépare en ce moment une relation très complète de ses voyages ; elle ne pourra être publiée que dans quelque temps. Il a semblé à M. Napoléon Ney qu'il était opportun de donner au public un aperçu de ces explorations, aperçu qui permettrait d'attendre l'ouvrage complet et présente-

rait une idée assez exacte de l'œuvre accomplie sur les rives du Congo. C'est dans ce but que M. Ney a réuni dans un volume les conférences et les lettres de M. de Brazza. Le plan général de ce volume est celui-ci : trois parties correspondant aux trois voyages de M. de Brazza ; — en tête de chacune de ces parties, la conférence faite par le voyageur à son retour en France devant la Société de géographie de Paris et résumant les travaux de l'expédition ; — puis, servant de développement à cette conférence, la correspondance de M. de Brazza ou de ses collaborateurs. On le voit, l'idée de M. Ney est ingénieuse et le livre qu'il nous présente plein d'intérêt. Il n'y a, il est vrai, de sa part aucun travail personnel ; mais la lecture des lettres recueillies est des plus instructives, et nous la recommandons à tous ceux qui suivent attentivement les progrès de notre politique coloniale.

L'ouvrage est accompagné de gravures et de cartes. Les gravures de M. Van Muyden, d'après des photographies rapportées d'Afrique, sont moins typiques que celles qu'il avait données l'an dernier dans le voyage de M. Moser en Asie. Elles ne sont pas nettes et n'accentuent pas les caractères du pays et des habitants. Nous avons vainement cherché dans ce volume une carte claire et complète de l'Ouest africain. M. Ney s'est borné à insérer les cartes distribuées aux conférences de M. de Brazza. C'est insuffisant, et il est impossible à l'aide de ces planches de lire utilement l'ouvrage et de suivre avec fruit la marche de M. de Brazza. Cependant les bonnes cartes de l'Ouest africain ne manquent pas et M. Ney aurait facilement pu en emprunter une à l'atlas colonial de Mager ou aux cartographes allemands, soit Stieler, soit Kiepert.

Maintenant pour ce qui est du volume en lui-même, nous devons signaler à nos lecteurs un certain nombre d'incorrections, caractères tombés, mots mal orthographiés ou présentant plusieurs orthographes dans la même page ; ce qui nuit beaucoup à la lecture d'un ouvrage géographique sérieux.

Malgré ces quelques observations, nous remercions M. Ney de son excellente initiative. M. Dreyfous a donné ainsi un digne pendant au volume de Stanley : *Cinq années au Congo*. — Signalons enfin pour terminer un des attraits de ce volume ; deux curieuses eaux-fortes rapportées par M. Jacques de Brazza, le frère et le compagnon du célèbre voyageur français.

F. L.

Nos Frontières, par E. Bureau, lieutenant-colonel du 6e régiment d'infanterie territorial, ancien professeur à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr. Ouvrage accompagné de 12 cartes. Un vol. in-18 jésus, cartonné à l'anglaise. Jouvet et Cie, éditeurs. Paris, 1887.

Les constantes préoccupations que le patriotisme entretient dans l'âme des Français conserveront longtemps l'attrait de l'actualité à l'ouvrage que publie le colonel Bureau. Il possède du reste en soi-même assez de mérite pour s'imposer à l'attention ; claire et méthodique, succincte et complète, cette monographie de nos frontières et des moyens de défense qui les couvrent devrait être connue de tous ceux qui sont appelés à porter un jour les armes dans la grande épreuve.

Le colonel Bureau ne se borne pas à une analyse descriptive des ouvrages de fortification ou des défenses naturelles. Il examine en outre les différentes hypothèses d'agression et d'invasion, et avec la plus méritoire simplicité fait comprendre au moins tacticien des lecteurs les éléments les plus importants de la stratégie nécessaire à notre sécurité. Ce sont des problèmes militaires posés et résolus avec une netteté dans la démonstration qui fait le plus grand honneur à l'ancien professeur de Saint-Cyr. Deux de ces questions sont particulièrement graves et brûlantes : c'est la double hypothèse de la violation des territoires neutres : Suisse et Belgique. Le colonel Bureau fait ressortir l'importance du danger pour nous de la ligne ferrée percée à travers le Saint-Gothard, qui relie contre nous l'Italie et l'Allemagne. La défense de Paris et le nouveau système de fortifications, qui fait de la capitale et de ses environs un immense camp retranché dont l'investissement est impossible, occupent une partie considérable de l'ouvrage que termine un tableau des groupes de forteresses constitués par le décret du 12 mars 1881.

C'est dire que, dans sa forme concise, le livre du colonel Bureau ne laisse pourtant rien échapper.

Ajoutons que la lecture en est bonne à faire non seulement pour s'instruire, mais aussi pour se rassurer sur les chances d'une guerre toujours pressentie.

PZ.

De France en Allemagne, par Hector Cambon. Un volume in-12 ; Paris, S. Masson, 1887. — Prix : 3 fr. 50.

Le Français ne dissimule pas ses travers, ses défauts ; il en tirerait plutôt vanité. L'Allemand, au contraire : il croit bien avoir en partage toutes les qualités précieuses, il se le dit à lui-même tous les jours et, toutes les fois qu'il peut, aux étrangers. M. Cambon s'est voulu méfier du chauvinisme allemand ; n'empêche qu'il a cru les Allemands sur leur parole.

Nous ignorons, la plupart, ce qui se fait chez nous grâce à l'intervention de l'État ou grâce à l'initiative privée, et, savons-nous quelque entreprise en quelque ordre que ce soit, notre premier mouvement, avec le second, est de la dénigrer. Les Allemands, encore au contraire : leurs universités ne sont dépourvues d'aucun instrument, d'aucun moulage ; leurs fabriques sont merveilleusement outillées pour la plus grande économie de temps et de main-d'œuvre ; tout est parfait, et, avec une naïveté qui n'a d'égale que celle du Français, leur hôte d'aventure, ils détaillent les richesses scientifiques, esthétiques et autres, qu'ils sont bien seuls à posséder. M. Cambon, parti de France très convaincu que son pays, gouverné par une bande de malandrins, a, en somme, le

gouvernement qu'il mérite, est revenu d'Allemagne avec cette autre conviction que l'Allemagne est le premier pays du monde civilisé.

La conclusion de son livre est que, si un Français est supérieur à un Allemand, dix, vingt Allemands sont supérieurs à dix, vingt Français. Cela ne saurait s'entendre ni s'accepter. Nous l'entendons pourtant: en France, des individus qui sont déjà des personnes, — et, comme M. Cambon, tous les individus sont de l'opposition, ce qu'on peut regretter; en Allemagne, de simples cellules, si l'on veut, — et M. Cambon qui admire la hiérarchie, la subordination, la discipline, constate les heureux effets de cette discipline.

Comme il s'occupe d'agriculture, il a visité les écoles de Geisenheim, de Hildesheim, la station agronomique de Kiel, les stations de Halle-sur-Saale, de Hohenheim; tout, déclare-t-il, y est admirable, laboratoires, champs d'expérience; auprès des Allemands, nous sommes des barbares. Tandis que nos cultivateurs obéissent à la routine et méprisent les donneurs de conseils, les cultivateurs badois, hanovriens, saxons, prussiens, bavarois, ont le respect de l'autorité, de la science; ils suivent les avis qui leur sont communiqués. Convenons que l'enseignement agronomique est encore à organiser chez nous; M. Grandeau a réclamé cette organisation; il y sera procédé bientôt. Mais M. Cambon était-il bien venu à prétendre que cet enseignement est tout entier à inaugurer, à prétendre surtout que toute supériorité en toutes choses est depuis des années acquise par les Allemands?

M. Cambon a fait plus que visiter des établissements d'enseignement agricole; il s'est arrêté une demi-journée à un endroit, deux jours à un autre; il a vu Trèves, il a vu Cassel et le parc de Wilhemshoe, et Hanovre, puis Hambourg et Stettin, puis Berlin, puis Munich, Stuttgart, Aix-la-Chapelle; il a vu des gares, des cathédrales, des musées. Des édifices, toutefois, ne font des villes, eux tout seuls; on ne connaît pas Paris pour avoir contemplé la colonne Vendôme et l'Arc de Triomphe, ni la France pour avoir séjourné une heure à Orléans et vingt-quatre au Havre. Il faut causer avec les gens du pays et les faire causer. Il faut savoir les faire causer. Quelques signes extérieurs permettent, sans doute, de juger des habitudes, des dispositions intellectuelles et morales d'un peuple; mais M. Cambon était mal préparé, il n'y paraît que trop, pour pénétrer jusqu'à l'âme des choses et des gens; il n'a guère regardé qu'aux dehors.

Tous les dehors ne l'ont pas enchanté. Quelques critiques, dans son livre. Elles ne manquent pas d'une certaine valeur, formulées qu'elles sont par un voyageur si peu malveillant.

F. G.

SCIENCES DIVERSES

— Physique — Mathématique — Sciences occultes — Sciences appliquées à l'industrie — Technologie

Arthur Schopenhauer. — Le Monde comme volonté et comme représentation, traduit en français pour la première fois par J.-A. Cantacuzène. Deux vol. in-8°. Leipzig, Brokhaus. Paris, Perrin (Didier); Bucharest, Sotscheck (1886).

Schopenhauer est mort satisfait de lui-même (1860). Son crédit était venu tard. La première édition (le Ier volume) de son grand ouvrage — *le Monde comme volonté et comme représentation* — publiée en 1818, quand il avait trente ans, n'avait éveillé aucun écho. La seconde (1844), qui était la première de son second volume, n'avait pas eu une meilleure fortune. Lorsque vint la troisième (1859), la gloire avait enfin récompensé son attente. Il y était sensible plus qu'il ne convient peut-être à un esprit comme le sien, qui aurait dû être bien au-dessus de la vanité. Il constate le succès qu'il a obtenu enfin avec une allégresse d'enfant, et cite Pétrarque : — *Si quis tota die currens, pervenit ad vesperam, satis est.* « Il n'importe d'avoir couru en vain toute la journée si l'on arrive à la tombée de la nuit. » Le voilà arrivé. « J'ai, dit-il dans la préface de sa troisième édition, la satisfaction de voir à la fin de ma carrière le commencement de mon influence. J'ai de plus le droit d'espérer que, selon une règle bien ancienne, cette influence durera d'autant plus longtemps qu'elle a commencé plus tard. » Cette influence est-elle réelle? Oui. A-t-elle quelque chance de durée? Oui encore. Il est permis dès aujourd'hui de prévoir qu'elle ira croissant et que plusieurs siècles ne l'épuiseront pas. Elle s'étend maintenant à tous les pays de civilisation chrétienne; elle a cours en Amérique comme en Europe.

Il y a l'homme et le philosophe chez Schopenhauer. L'un ne dépare pas l'autre. Le premier est un des plus beaux échantillons de la nature humaine qu'on ait encore vus. Il joint à une personnalité puissante et originale une rare élévation de caractère. Cette élévation de caractère ne s'allie point en lui à la distinction du langage. Le sien est souvent âpre, méprisant et trivial. Il a vécu seul, ce qui le rend parfois anguleux;

il a cultivé les sciences naturelles qui l'ont rendu systématique et d'aspect réaliste, quoique de tempérament idéaliste au plus haut degré. Sa puissance est un don de la nature ; il n'y a pas à en rechercher la cause. Quant à son originalité, elle lui vient sans doute en partie d'avoir vécu seul ; elle tient en outre à son éducation philosophique. Kant y est pour quelque chose et ce n'est pas ce qu'il y a de meilleur. Mais l'essentiel de son originalité est dû au contact de la pensée hindoue. On ne sait comment l'Inde a fait irruption chez lui. Il n'a pas jugé à propos d'en instruire les contemporains. Tel qu'il est, c'est un Hindou. On peut ajouter que, chez lui, la métaphysique est à peu près un hors-d'œuvre. Elle sert de préface au moraliste. Schopenhauer est donc proprement un moraliste. Dans un autre siècle que le XIXe, il eût été un théologien. Il change sa théologie en métaphysique. Encore une fois, celle-ci n'est qu'une théorie préliminaire; ce qui le préoccupe, ce sont les causes finales et la destinée de l'homme dans cette vie. Sa doctrine est purement religieuse en un temps où le sentiment religieux et l'état mental qu'il suggère sont à l'index.

Une analyse quelconque des opinions contenues dans son livre intitulé : *le Monde comme volonté et comme représentation*, serait trop vaste à tenter ici. Le monde extérieur n'existe pas pour lui : c'est un rêve qui se passe en nous. Le temps, l'espace et le principe de causalité sont les artisans de ce rêve. Ils n'existent pas plus que le monde lui-même. Ce sont des données du cerveau n'ayant de réalité qu'en lui. Que reste-t-il donc ? Le *sujet*, c'est-à-dire l'esprit pendu comme une lampe solitaire dans la nuit infinie.

Cela paraît étrange à énoncer. Ce n'est plus étrange du tout quand on a lu le livre de Schopenhaüer. Il ne l'inventa pas du reste : il a craint qu'on ne le traitât d'halluciné, et comme il est prodigieusement instruit, il n'a pas de peine à montrer qu'il n'est que le disciple des grands hommes de tous les siècles, de ceux qui ont fondé la civilisation et meublé le domaine entier de la pensée.

Le premier volume du *Monde comme volonté et comme représentation*, qui date de 1818 et formait alors l'ouvrage entier, était surtout une œuvre philosophique dirigée contre Fichte, Schelling et Hegel, trois réputations que Schopenhauer voulait abattre. La morale n'y est, pour ainsi dire, qu'un appendice. Aussi n'est-il pas étonnant que ce premier volume ait fait peu de bruit. Il permettait à peine de soupçonner les tendances de Schopenhaüer.

Le second volume, mis au jour en 1844, jeta sur ces tendances une éclatante lumière. Quoi qu'en dise l'auteur, son crédit commence alors. De ce moment, il a quelques disciples ; il est chef d'une petite école qui ne tardera pas à grandir. Ce tome II ne se compose néanmoins que de notes au tome Ier; mais dix ou quinze de ces notes sont des traités substantiels, et grâce à la matière qu'ils traitent, matière plus accessible aux intelligences moyennes, ils lui acquièrent bientôt une action étendue. Il y a tels de ces traités ou chapitres qui suffiraient isolément à illustrer un homme. On peut ranger parmi ces derniers ceux que Schopenhauer intitule : *du Génie, de la Folie, de l'Histoire*. Ce qu'il appelle *Compléments du quatrième livre* (fin du tome II) est proprement un ouvrage à part et le résumé de sa doctrine en même temps que l'exposition de la *Philosophie pessimiste*. Ces compléments se composent de dix paragraphes : *Avant-propos, de la Mort et de son rapport avec l'indestructibilité de notre être en soi, la Vie de l'espèce, Hérédité des qualités, Métaphysique de l'amour sexuel, de l'Affirmation du vouloir-vivre, du Néant et des Souffrances de la vie, de la Morale, Doctrine de la négation du vouloir-vivre, la Voie du salut, Épiphilosophie.*

La théorie de la mort, par Schopenhauer, est un morceau auquel il n'y a rien à comparer dans les produits de la morale moderne, au moins en Europe. La mort, remarque-t-il, est le génie inspirateur de la philosophie. Sans elle il n'y aurait point de philosophie. Il n'y aurait peut-être pas de religion non plus. La vie n'est pas une plaisanterie. Elle est dure à tout le monde, même à Voltaire, optimiste, et comblé de ses joies, à qui néanmoins il échappe de dire : « On aime la vie, mais le néant ne laisse pas d'avoir du bon », et une autre fois : « Je ne sais pas ce que c'est que la vie éternelle, mais celle-ci est une mauvaise plaisanterie. » On y est pourtant très attaché, si amère, courte et incertaine qu'elle soit. Pourquoi ? Parce que la mort est au bout. Mais pourquoi a-t-on peur de la mort ? Est-ce la crainte du néant ? Non. « Si ce qui nous fait paraître la mort si redoutable, dit Schopenhauer, était la peur du *non-être*, la même peur devrait nous saisir, à la pensée de l'époque où nous n'étions pas encore. Car il est infailliblement certain que le *non-être* qui suit la mort ne saurait être différent de celui qui la précède, ni, par conséquent, d'une nature plus redoutable. L'éternité qui s'est écoulée pendant laquelle nous n'étions pas encore ne nous effraye nullement. Par contre, nous trouvons cruelle et pouvons à peine supporter la pensée qu'après le court intermède d'une existence éphémère, il doit s'écouler une seconde éternité pendant laquelle nous ne serons plus. Cette soif de vivre peut-elle venir de ce qu'ayant depuis lors goûté la vie, nous l'avons trouvée si aimable ? Certainement pas ;... l'épreuve faite aurait pu disposer plutôt à regretter profondément le paradis perdu du non-être. Aussi à l'espérance de l'immortalité de l'âme se rattache toujours celle d'un *monde meilleur*, ce qui montre suffisamment que le nôtre ne vaut pas grand'chose. Malgré tout, la question de ce que nous devenons après la mort a été mille fois plus souvent agitée, dans les livres ou de vive voix, que celle de ce que nous avons été avant notre naissance. »

Schopenhauer, comme tout le monde, n'a pas de peine à établir qu'il n'existe que le présent, que le passé n'existe pas plus que l'avenir; mais une réflexion que ni lui ni personne ne fait est celle-ci : le passé pour nous n'est pas tout à fait pareil à l'avenir. Nous ne savons pas quels seront les événements qui auront lieu dans trois siècles, mais nous con-

naissons les événements qui ont eu lieu il y a trois siècles. Les historiens les racontent, et par eux nous les connaissons. Pourquoi ? Il existe une maxime d'Empédocle, citée quelque part par Schopenhaüer lui-même, qu'on pourrait utiliser ici : « Le semblable seul connaît le semblable. » — Ainsi nous connaissons ou nous pouvons connaître les événements qui ont eu lieu il y a trois siècles. Ne serait-ce pas parce qu'ils existent en nous, que les historiens ne font que nous en rappeler le souvenir? Alors, c'est que nous y étions. Ce sera la conclusion de Schopenhauer; mais ni lui ni ceux qui traitent du sujet n'ont l'habitude de réfléchir à ce fait qu'il n'y a pas moyen d'expliquer le phénomène que nous pouvons connaître des événements passés depuis trois siècles pour une autre raison que celle que nous y étions, et c'est pourquoi nous ne pouvons connaître les événements de l'avenir auxquels nous n'avons pas encore assisté.

Mais avant d'en venir par des considérations d'expérience à montrer comment la mort n'est qu'un *changement d'état*, Schopenhauer répond tout de suite en passant, au nom du moi éternel dont la vie individuelle n'est qu'une vibration : « Il s'est passé un temps infini avant ma naissance ; qu'étais-je donc pendant tout ce temps? — Métaphysiquement, on pourrait peut-être répondre : « J'étais *moi*, c'est-à-dire que tous ceux qui pendant ce temps disaient *moi* étaient précisément *moi*. » De sorte que la perte de la vie individuelle n'est qu'une perte de forme et de souvenir.

Au point de vue empirique, dit Schopenhaüer, admettons que nous n'avons pas existé avant de naître. « En ce cas, j'ai de quoi me consoler du temps infini que j'ai à ne pas être après ma mort, pour le temps infini que j'ai déjà eu précédemment à ne pas être, puisque alors c'est un état qui m'est très familier, et dans lequel vraiment je me suis trouvé fort à mon aise. L'éternité sans moi, *à parte post*, ne saurait être plus effrayante que l'éternité sans moi, *à parte ante*, car elles ne diffèrent l'une de l'autre que par l'intervention du songe éphémère de la vie. » D'autre part, les arguments qui militent en faveur de la continuité de notre être après la mort ont la même valeur lorsqu'il s'agit de l'existence de ce même être avant la vie. Cette existence avant la vie est admise par les Hindous et les bouddhistes. On peut la tirer par le raisonnement, comme on a vu tout à l'heure, de l'histoire, du fait que le passé nous est communiqué par elle et qu'on ne peut connaître que parce que l'on y assistait. Au fait, le non-être, si tant est qu'il existe, n'est pas un mal. Ce qu'on ne sent pas n'est pas un mal. Le non-être futur n'en est pas plus un à prévoir que le non-être passé n'en a été un. L'entretien de l'organisme demande beaucoup de travail. On y succombe chaque soir. On se repose de ce travail par le sommeil. La mort ne peut être au pis aller qu'un sommeil prolongé. Schopenhaüer est d'avis que le moment où on expire ne saurait être que le réveil d'un long et pénible cauchemar. La mort est donc une amie.

Ce n'est là qu'un aperçu de la théorie de la mort. Elle n'est en outre qu'un repos après la vie. La preuve que la mort est peu de chose est le peu de souci qu'a la nature de l'individu. Puisqu'elle y attache si peu d'importance, c'est que l'individuation n'en a pas. « Pour que notre mère commune livre ainsi sans protection ses enfants aux mille dangers qui les menacent, ce ne peut être que parce qu'elle sait bien que s'ils tombent, c'est pour retomber dans son sein, où ils sont à l'abri de tout, et que leur chute n'est donc qu'un jeu. » Quand on tue un insecte chétif, il est inadmissible qu'un phénomène si admirable soit à la merci d'un acte d'étourderie. On ne sait pas où il va; mais comme on ne sait pas non plus d'où il vient, il est à présumer qu'il a fait un demi-tour. D'où viendraient les êtres d'aujourd'hui, sinon de ceux d'hier ? Et d'où viendraient ceux de l'avenir, sinon de ceux d'aujourd'hui ? Leibniz, dont Schopenhaüer ne parle pas, avait déjà émis l'opinion qu'on ne peut pas démontrer fausse qu'il y a toujours la même quantité de vie sur notre globe, et que l'éternelle besogne de naître et de mourir n'en était qu'un arrangement nouveau. Ce que ne considèrent ni Leibniz ni Schopenhauer, c'est que ce globe n'est pas éternel, qu'il a une origine, qu'il aura une fin, et que la vie qu'il contient ne sera pas néanmoins anéantie quand il finira. Elle ira se combiner ailleurs avec d'autres quantités de vie. Qui sait ? La rigueur de la vie terrestre n'est peut-être qu'une épreuve. Il n'est pas invraisemblable que l'homme et les animaux terrestres ne soient que des êtres misérables relégués dans les bas-fonds de l'être, pour une raison ou pour une autre, et qu'ils soient destinés à vivre ultérieurement d'une vie bien supérieure à celle d'ici-bas ; car on peut supposer qu'il existe dans d'autres régions des êtres un millier de fois plus parfaits que sur notre petit globe, qu'un pessimiste, en train de spéculer sur les misères de ce monde, a pu comparer à un phlegmon qui pourrit dans un coin écarté de la nature. C'est, au fond, la persuasion intime de Schopenhaüer, qui écrit dans son chapitre intitulé *la Voie du salut :* « Il n'y a qu'une seule erreur innée, c'est celle de croire que nous sommes placés ici-bas pour être heureux. Elle est innée parce qu'elle s'identifie avec notre existence même, que tout notre être n'en est que la paraphrase et notre corps le monogramme... Tant que nous persévérons dans cette erreur, et surtout si des dogmes optimistes viennent encore nous y confirmer, le monde nous apparaît rempli de contradictions. Car à chaque pas, dans les grandes comme dans les petites choses, nous devons expérimenter que le monde et la vie ne sont pas faits pour permettre une existence heureuse. » Le vulgaire se borne à sentir qu'il souffre ; celui que la pensée a mis au-dessus du vulgaire se demande : « Pourquoi tant de larmes doivent-elles couler ici-bas ? » — S'il est optimiste, il s'en prend aux circonstances, aux autres hommes, à sa malchance, à sa maladresse. En définitive, il a manqué le but de la vie qui est, dit-il, d'être heureux. S'il n'est pas optimiste, c'est-à-dire s'il n'a pas le préjugé, sucé dès l'enfance, que le but de la

vie est d'être heureux, il s'aperçoit vite qu'elle est arrangée de manière à nous en faire perdre le goût, que son but est plutôt la douleur que le bonheur. A mesure qu'elle se fait, cette conviction atténue le mal. « Les malheurs, dit Schopenhauer, quelles que soient leur nature et leurs proportions, peuvent nous faire souffrir, mais ne peuvent plus nous étonner, car nous savons désormais que la douleur et l'affliction tendent précisément à réaliser le but propre de la vie, c'est-à-dire à en *détourner la volonté*. Cette conviction donne même à l'homme en toute circonstance un calme merveilleux, comparable à la docilité avec laquelle un malade supporte les douleurs d'un long et laborieux traitement, parce qu'elles sont pour lui les symptômes de l'efficacité du remède. La souffrance s'annonce hautement comme étant la véritable destination de l'existence humaine. La vie y est plongée tout entière et ne peut s'y soustraire : notre entrée dans la vie se fait au milieu des larmes, le trajet de l'existence est le plus souvent tragique, et la sortie encore bien davantage. » Il convient donc de laisser à Gessner cette comparaison illusoire que « la mort est le soir d'un beau jour ». C'est la bonne aventure des poètes idylliques. « En règle générale, déclare Schopenhauer, le sort renverse de fond en comble les projets de l'homme au moment même où il touche au but principal de ses vœux et de ses efforts. » C'est le proverbe turc : « Quand la maison est bâtie, la mort y entre. »

Schopenhauer est un ascète qui n'en a pas l'enseigne : « La souffrance, dit-il, est un moyen de purification qui, dans la plupart des cas, parvient seule à sanctifier l'homme, c'est-à-dire à lui faire abandonner la fausse voie du vouloir-vivre. » Au XVIIe siècle, il eût été janséniste, calviniste au XVIe, disciple de Saint-Paul au 1er siècle de notre ère. Il est chrétien, un chrétien des premiers âges du christianisme, et non un adhérent du christianisme réformé d'aujourd'hui qui, en se faisant optimiste et niais à plaisir, trahit la cause qu'il est censé servir. Écoutez Schopenhauer :

« C'est conformément à cela que les livres d'édification chrétienne parlent sans cesse de l'efficacité de la croix et de la douleur, et c'est avec raison que l'on a fait de la croix, qui symbolise *la passion* et non *l'action*, le symbole de la religion chrétienne. L'*Ecclésiaste*, juif encore, mais philosophe, disait déjà très justement : « La tristesse vaut mieux que le rire, car la tristesse corrige le cœur. » — Schopenhauer, çà et là dans son livre, loue Mme Guyon, Fénelon, Saint-Cyran, Tauler, l'auteur inconnu de l'*Imitation*, saint François d'Assise. Il est quiétiste, janséniste, ascétique et, si contraire que cela paraisse à son éducation de métaphysicien et d'adepte des sciences naturelles, mystique, mais tout cela dans la mesure où ceci peut s'accorder avec la santé de l'esprit. Il entonna avec Lamartine un hymne à la douleur :

Tu me traites sans doute en favori des cieux,
Car tu n'épargnes pas les larmes à mes yeux ;
Eh bien, je les reçois comme tu les envoies.
Tes maux seront mes biens, et tes soupirs mes joies.
Je sens qu'il est en toi, sans avoir combattu,
Une vertu divine au lieu de ma vertu ;
Que tu n'es pas la mort de l'âme, mais sa vie ;
Que ton bras en frappant guérit et vivifie. »

Quelle est la conclusion de Schopenhauer ? Que la mort est le but de la vie, son résumé ; quelle en est aussi l'enseignement. Il poursuit le vouloir-vivre sous toutes ses formes. Quand la passion de jouir est éteinte avec la jeunesse chez l'homme, le vouloir-vivre se réfugie dans l'argent, l'ambition, ses deux dernières citadelles. C'est dans ce refuge que les combattent les ascètes, les saints. Il n'y a pas besoin d'eux en somme. « Le sort et la marche du monde veillent mieux à notre propre intérêt que nous ne le faisons nous-mêmes ; ils ont soin de déjouer sans cesse nos projets de bonheur, dont la folie est facile à reconnaître à la brièveté de l'existence, à son inconsistance, à son inanité et à sa terminaison par la mort ; ils sèment notre sentier de ronces et d'épines, et nous apportent à chaque pas la salutaire souffrance, cette panacée de notre misère. »

L'immense savoir du philosophe sert de support à son livre. Chemin faisant, il a dépouillé trois mille réputations modernes de la paternité de leur avoir. Il n'y a pas jusqu'à Descartes à qui il ne prenne son *cogito, ergo sum* : « Je pense, donc je suis. » Schopenhaüer a découvert le mot dans *les Stromates* de Clément d'Alexandrie. L'axiome est de Parménide : τὸ γὰρ αὐτὸ νοεῖν, ἐστί τε καὶ εἶναι.

La traduction Cantacuzène du *Monde comme volonté et comme représentation*, bien que très défectueuse au point de vue de la correction du style, assure désormais le crédit de Schopenhaüer en France où, quoiqu'on ait beaucoup écrit sur lui et traduit quelques-uns de ses opuscules, on ne l'a guère connu jusqu'ici que de seconde main.

L. D.

Les Maladies épidémiques de l'esprit. — *Sorcellerie, magnétisme, morphinisme, délire des grandeurs*, par le Dr Paul Regnard, professeur de physiologie générale à l'Institut national agronomique, directeur adjoint à l'École des hautes études, ancien interne des hôpitaux. Ouvrage illustré de 120 gravures. Un vol. in-18 de 432 pages. Paris, librairie Plon et Cie, 1887.

Un des trois admirables poètes nationaux que notre siècle finissant va léguer à l'avenir, parmi les beaux noms dont s'enorgueillira désormais l'histoire universelle des lettres et de l'esprit, — accordons-nous en passant cette joie de reconnaître que les plus grands noms de ce siècle seront des noms français, Gœthe, cerveau de premier ordre appartenant surtout au XVIIIe siècle par la date de sa naissance et de ses chefs-d'œuvre, — je reprends : un de nos trois grands poètes a fixé dans un hémistiche célèbre un état d'âme particulièrement propre à l'inquiétude vague de son temps. Musset a dit : « L'infini me tourmente, » et d'innombrables cœurs d'hommes et de femmes frissonnèrent à ces simples paroles, en des

années assez voisines encore de nous par la chronologie, et très distantes au contraire par les univers et les abîmes d'émotions subies. Ce n'est pas seulement à une époque déterminée, mais à travers toutes les phases de son existence, que la race des hommes fut plus ou moins consciemment tourmentée par l'*Invisible*, que l'on pourrait appeler, si l'on y tient, un des synonymes ou pseudonymes de l'infini. C'est là une des propriétés de la condition humaine, que l'on retrouve, avec plusieurs autres, dès les premiers jours de notre histoire connue, à tous nos degrés de civilisation et de culture. Tel ce fameux et obsédant pessimisme, — que l'on nous a voulu donner comme une mode nouvelle, en tant qu'expression du *tædium vitæ*, engendré par le dégoût ou par l'épouvante, — il figure dans des pages historiques vieilles de vingt siècles, et l'Alexandrie d'Antoine et de Cléopatre en a vu davantage dans cet ordre que l'Allemagne de Schopenhaüer. Ce Schopenhaüer ! Prince des railleurs... et des malins, — les deux sont loin d'aller toujours ensemble, — il n'a pas fallu moins que le goût éveillé par son extraordinaire esprit chez les fins connaisseurs, pour que ce nom ne leur devînt pas odieux, par l'abus qu'en ont fait les sots, dont l'emploi quotidien est de « découvrir la Méditerranée ». Cependant, l'on peut tenir la maladie du pessimisme pour accidentelle, tandis que l'instinct du surnaturel fait à jamais partie de notre nature elle-même.

N'oublions pas qu'à chaque page de nos annales, on voit apparaître cette inquiétude passionnée de l'Invisible. L'homme, qui est pour lui-même un impénétrable et terrifiant mystère, s'agite enveloppé d'autres mystères, fermés pareillement à sa curiosité qu'elle irrite. Aussi longtemps qu'il les rêva seulement dans les ivresses de son imagination, il les trouvait déjà terribles... et maintenant que la science lui fait entrevoir des réalités, au prix desquelles ses anciennes visions ne sont plus que « jeux de petits enfants », comme dit le vieil auteur, nous sommes encore plus confondus. Les découvertes de l'astronomie et les révélations du microscope laissent loin — en attendant mieux encore, — toutes les inventions des poètes, des conteurs et des artistes.

De cet ordre d'idées, suggérées par la question de l'Invisible, si l'on peut dire, relève directement à nos yeux toute étude relative à ces *Maladies épidémiques de l'esprit*, objet particulier des savantes observations de M. le Dr Paul Regnard, dans le remarquable livre qu'il vient de publier à la librairie Plon, sous ce titre : *Sorcellerie, magnétisme, morphinisme, délire des grandeurs*. Il y a, nous le répétons, une concordance intime et profonde contre ces états pathologiques et ce grand tourment de l'Invisible, qui reste à nos yeux le principal trait commun entre les générations séparées par les siècles et par les mouvements de la science.

En remontant à quatre ou cinq années en arrière, nous retrouvons, parmi les modes et *les fureurs* de ces temps déjà légendaires, les leçons et les expériences de ce que l'on appelait l'École de la Salpêtrière, sous la direction d'un savant homme dont la célébrité prit alors son essor : M. le Dr Charcot.

L'entrée de l'amphithéâtre aux cours du dimanche n'était guère moins inabordable que tel grand théâtre un soir de *première*. Dans notre pays, amoureux de l'*effet*, cette comparaison-là s'impose à tout propos et à propos de tout. C'est à M. le Dr Charcot, son maître, que M. le Dr Paul Regnard, professeur de physiologie générale à l'Institut national agronomique, directeur adjoint à l'École des hautes études, ancien interne des hôpitaux de Paris, dédie son remarquable ouvrage, très nourri de faits, d'anecdotes et de remarques, et illustré de cent vingt gravures. Dans les sept chapitres de ce volume, l'auteur aborde successivement l'histoire lointaine des *Maladies épidémiques de l'esprit*, et l'horreur, trop fertile en férocités, qu'elles inspiraient sur leur passage. Puis, du xve au xvIIe siècle, il traite des *Sorcières ;* au xvIIIe, des *Miracles de saint Médard ;* aux xvIIIe et xIxe, il étudie *le Sommeil et le Somnambulisme*, les deux poisons à la mode — *Éther et Morphine, — le Délire des grandeurs*. Et pour finir, devançant la marche déjà si rapide des années, il craint que « *la Maladie épidémique de l'esprit* ne soit, au xxe siècle, le délire du carnage, la folie du sang et la destruction ».

On ne prévoyait pas, sans doute, une conclusion très gaie à ce récit de détresse et de tortures séculaires ; mais nous en aurions aimé davantage une moins sinistre. Nous avons tous besoin présentement d'être un peu *remontés*, comme on dit. Ce n'est pas un médecin distingué comme le Dr Paul Regnard, qui l'apprendra de nous. L. D.

Hypnotisme, double consoience et altération de la personnalité, par le docteur Azam. — Préface par M. le professeur Chariot, membre de l'Institut. Un vol. in-12. — Paris, J.-B. Baillière et fils, édit. 1887. — Prix : 3 fr. 30.

L'hypnotisme non seulement est à l'ordre du jour dans les recherches médicales et psychologiques, il est de plus à la mode. Ce n'est pas le courant de la mode toutefois qui a entraîné M. le Dr Azam, professeur de la Faculté de médecine de Bordeaux, correspondant de l'Académie de médecine de Paris : il fut au contraire un précurseur. Voilà trente ans écoulés depuis ses premières observations, qu'il a reprises, renouvelées, complétées et rédigées en plusieurs mémoires. Ce sont ces mémoires mêmes, disséminés dans les recueils scientifiques, qu'il publie réunis en volume.

M. le Dr Azam consacre la plus grande partie de son ouvrage à l'analyse d'un sujet particulier, Félida X..., chez laquelle les phénomènes de double conscience et d'altération de personnalité par anémie sont très curieux et très fortement caractérisés par périodes précises. Après avoir décrit ces états successifs, marqué leur corrélation, et déterminé leurs causes immédiates, le savant professeur recherche la nature de la lésion intellectuelle de Félida X... Avec une prudence qui témoigne de son res-

pect de la science, il n'émet ses conclusions que sous forme d'hypothèses : elles tendent à admettre comme cause de l'état anormal une anémie variable du cerveau et sont fondées sur ce que, dans le sujet observé, l'anémie n'accompagne que les périodes d'existence normale. Félida, sous l'empire de l'hystérie, perdrait l'usage d'un hémisphère de cerveau; hémisphère dont le fonctionnement serait arrêté par un dérangement de la circulation. Or, chez elle, c'est l'hémisphère droit qui subit cette paralysie intermittente, et c'est alors qu'elle ne se souvient pas : la mémoire serait donc localisée dans l'hémisphère droit.

M. Azam examine ensuite la question de la responsabilité légale d'un être ainsi désorganisé.

La dernière partie de son livre considère la personnalité chez l'homme et chez les animaux, en étudie les altérations en les rangeant en deux classes générales : celles qui sont dues à un état morbide des facultés intellectuelles, et celles qui proviennent d'états particuliers ou de névroses. PZ.

Les Mammifères dans leurs rapports avec leurs ancêtres géologiques, par O. SCHMIDT. — Un volume in-8° de 246 pages, illustré de 51 figures dans le texte. Édition très augmentée par l'auteur. Librairie Félix Alcan. Cartonné à l'anglaise. Prix : 6 francs.

Quels ont été nos ancêtres et ceux des mammifères actuels? Il n'y a pas de question scientifique qui puisse intéresser davantage le public, ni prêter à des découvertes plus piquantes. C'est le sujet du livre que le zoologiste allemand Oscar Schmidt vient d'écrire dans la *Bibliothèque scientifique internationale* publiée sous la direction de M. Émile Alglave.

Le principe même des doctrines de Darwin n'est plus contesté aujourd'hui; il s'agit maintenant d'en développer les conséquences et de tracer la généalogie des êtres vivants actuels au travers des temps géologiques. C'est ce que fait M. O. Schmidt pour toutes les catégories de mammifères, depuis les moins élevés jusqu'aux grands singes anthropoïdes et jusqu'à l'homme lui-même. Il termine en décrivant à grands traits l'homme de l'avenir.

Les phénomènes affectifs et les lois de leur apparition. *Essai de psychologie générale,* par FR. PAULHAN. Un vol. in-12 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine.* Paris, Félix Alcan, 1867. — Prix : 2 fr. 50.

Une grande partie de ce travail, la plus grande, a paru dans *la Revue philosophique;* les articles ont été remaniés; ils ont été complétés, pour devenir les chapitres d'un volume, qui est vraiment un livre.

L'auteur commence par exposer les « principes psychologiques » sur lesquels il s'en va fonder son analyse des lois, conditions et caractères des phénomènes affectifs. Il tient l'homme pour un complexus imparfaitement organisé de systèmes organico-psychiques : les systèmes principaux se décomposent en systèmes secondaires, et ceux-ci en d'autres moins importants, et ces systèmes s'entre-croisent, s'associent les uns avec les autres et se démembrent; le même élément peut figurer dans plusieurs systèmes différents, et le même système peut se combiner avec différents autres systèmes pour former des complexus variés d'ordre supérieur, ou bien se fractionner, se dissocier en plusieurs parties qui s'associent chacune à des systèmes différents. Par suite, la vie de l'homme n'est qu'une association et une dissociation continuelles d'éléments et de systèmes. Mais l'homme n'est pas seulement un système ou un ensemble de systèmes, il est un système systématisant. Il est un ferment de systématisation, laquelle se fait par l'intermédiaire du système nerveux, lequel système nerveux sert aussi bien à l'adaptation du milieu de l'homme qu'à celle de l'homme au milieu. Des excitations diverses sont reçues des mondes extérieur et intérieur; et en présence de ces excitations se produisent les diverses réactions du système nerveux, réactions qui se ramènent au type de l'action réflexe. La théorie est purement déterminative. M. Paulhan s'explique encore sur le rôle de la conscience : la conscience est souvent absente des réactions nerveuses qui se produisent chez les êtres organisés; elle n'est pas une condition nécessaire de la finalité et de l'harmonie, elle n'a pas la propriété d'organisation et de systématisation. Ce n'est pas qu'il admette l'automatisme de M. Maudsley ou l'automatisme modifié de M. Ribot; il distingue entre deux processus, l'un purement physiologique, l'autre psycho-physiologique, et ne fait pas porter sa distinction sur ce que celui-ci est accompagné de la conscience, mais sur des différences physiologiques, la conscience étant seulement le signe de ces différences.

Ces principes ne sont pas les nôtres, tant s'en faut; mais passons à la thèse qui est très brillamment soutenue.

Nous la résumons brièvement. Le phénomène affectif est l'expression d'un trouble plus ou moins profond de l'organisme, dû à ce qu'une quantité de force nerveuse est mise en activité sans pouvoir être employée d'une manière systématique; alors ce phénomène essentiel : arrêt des tendances, et ces phénomènes secondaires, ne se présentant pas toujours tous à la fois, mais desquels un au moins est nécessaire à la présence du fait affectif : incoordination relative des phénomènes, apparition brusque des phénomènes, persistance de l'impulsion, intensité de l'impulsion, tendance à envahir presque entièrement la conscience et à absorber presque en totalité les forces psychiques. A considérer leurs caractères généraux, on doit classer les phénomènes affectifs en trois groupes : le premier comprenant les passions, les sentiments, les impulsions affectives; le deuxième, les sensations, et le troisième, les émotions. Les caractères généraux des sensations — nous ne parlons pas des phénomène du premier goupe — sont l'excitation des spécialités, venue du dehors, jouant un rôle prépondérant dans leur apparition, et l'affaiblissement rapide ou la persistance faible de la tendance;

ceux des émotions, le dégagement brusque de la force nerveuse, l'apparition brusque de l'émotion, concomitance avec d'autres phénomènes affectifs.

« Ainsi, difficulté d'association, difficulté de dissociation, ou manque des éléments nécessaires pour compléter une tendance, voilà les principales causes qui se réunissent toutes en cette expression générale; entraves que rencontre la systématisation de l'organisme et de l'esprit, voilà les caractères généraux des phénomènes affectifs au point de vue de la psychologie générale. » L'auteur prévoit que sa théorie du phénomène affectif, manifestation d'un trouble profond de la personnalité et signe d'une imperfection, d'un désordre de l'activité, sera peu goûtée de ceux-là qui sont accoutumés à regarder la sensibilité comme une faculté précieuse et indiquant par sa présence une personnalité élevée; mais ce n'est pas de l'opinion du plus grand nombre qu'il se faut inquiéter; que la théorie soit, ou non, en opposition avec les « idées reçues », comme on dit, peu importe pour qui est curieux des discussions philosophiques; est-elle bien édifiée? et surtout repose-t-elle sur des fondements certains? — *certains*, pour soi, — c'est là ce qui est à considérer. F. G.

Un peu de philosophie, *sophismes et paradoxes,* par O.-K. Notowitch (marquis O'Kwitch). Un vol. in-8°. Paris, Aug. Ghio, éditeur, 1887.

Quel est le but de la vie? Comment comprendre et trouver le bonheur? Ce problème éternel, M. Notowitch l'agite de nouveau, désirant, dit-il, prouver au lecteur la possibilité et l'occasion de contrôler, une fois au moins dans sa vie, l'ensemble de ses opinions philosophiques.

L'auteur a été provoqué à écrire ces pages par « l'engouement affecté par toute l'Europe pour les œuvres philosophico-religieuses du comte Léon Tolstoï ».

Il découvre qu'en somme Tolstoï n'a introduit dans la conscience humaine aucune notion nouvelle, que tout ce qu'il enseigne sur le bonheur, Épicure l'a professé quinze siècles avant lui.

Après ces critiques, M. Notowich déclare que d'ailleurs il est d'accord avec Tolstoï sur le fond, et que, selon lui, le *sens de la vie* est bien celui qu'a défini le grand romancier russe.

Nous prierons d'abord M. Notowitch de remarquer que l'engouement de l'Europe pour les œuvres de Tolstoï n'est pas le moins du monde affecté, et que tous ceux qui savent lire, et par là nous entendons ceux dont l'intelligence est assez cultivée pour suivre jusqu'au bout une œuvre aussi considérable qu'*Anne Karinine* ou que *la Guerre et la Paix*, tous ceux-là se sentent profondément empoignés et remués par la pensée puissante de Léon Tolstoï. En second point, M. Notowitch voudra bien tenir compte de ceci : que ce ne sont pas les idées en elles-mêmes, la philosophie abstraite de Tolstoï qui lui ont conquis le public, mais l'art merveilleux avec lequel ces idées prennent dans le roman des aspects concrets, en s'incarnant dans des personnages d'une réalité frappante. Leurs actes servent de manifestation aux idées, et les théories de l'auteur n'apparaissent que comme un commentaire naturel de leurs actes.

Que si maintenant nous nous en prenons au fond même des conceptions philosophiques, sociales ou religieuses du comte Léon Tolstoï, peu importe qu'Épicure les ait méditées et divulguées, si la façon dont Tolstoï les présente est favorable à leur expansion, à leur pénétration dans les âmes? Ce qu'on ne peut nier, c'est qu'elles soient très consolantes, très fortifiantes, qu'elles poussent l'homme à s'affranchir des sujétions banales et inutiles et à s'échapper du cercle étroit des intérêts égoïstes pour se retremper dans l'air libre, dans le travail salutaire accompli pour le repos de l'âme et non pour l'acquisition d'un salaire matériel. M. Notowitch n'y contredit pas absolument, mais il les trouve insuffisantes, voire étroites et mesquines. Lui-même résume avec clarté et précision les conditions du bonheur prescrites par Tolstoï et que, pour notre part, nous jugeons élevées et pratiques, favorables à l'accroissement et au perfectionnement de la personnalité morale : 1° l'adoption d'un genre de vie qui ne compromette pas le lien devant exister entre l'homme et la nature, c'est-à-dire la vie en plein air, au soleil, en communion avec les plantes, les animaux.

2° Le travail : d'une part, le travail libre et attrayant; de l'autre, le travail physique qui nous donne l'appétit et le sommeil, qui fortifie et apaise.

3° La famille, mais bien organisée, et telle que ceux qui la composent se complètent et se soutiennent mutuellement; cette condition n'est possible que dans la vie simple et bonne. Plus les hommes ont de succès mondains, moins ce bonheur leur est accessible.

4° La fréquentation libre et affectueuse du prochain. Ce qui n'est guère permis aux personnes les plus élevées dans la hiérarchie sociale.

5° Enfin, la santé, sans mort, sans souffrance.

Et toutes ces conditions réalisables dans la vie des champs sont presque impossibles à réunir dans la vie mondaine. D'où la conclusion, conforme à l'antique précepte du sage : cache ta vie. M. Notowitch n'y voit qu'une vulgaire leçon d'hygiène et juge que ce n'est pas la peine de se livrer à un si grand effort de pensée pour aboutir à une si piètre synthèse.

Il ne nous semble pas qu'il soit juste de réduire à si peu de chose les idées de l'illustre romancier. Elles ne tendent nullement à l'égoïsme, et en cela la différence diffère singulièrement de la doctrine épicurienne : le bonheur qu'il nous propose, c'est celui que nous pouvons nous prouver à nous-même, mais aussi celui que nous pouvons donner aux autres. Et ce n'est pas déjà si vulgaire de démontrer que l'homme se trompe sur sa fin, sur le sens de la vie, quand il ne s'attache qu'aux avantages extérieurs, aux satisfactions passagères des passions, surtout quand la démonstration prend la forme de chefs-d'œuvre littéraires. P. Z.

PETITE GAZETTE DU BIBLIOPHILE

L'éditeur Émile Testard a récemment fait paraître, sous le titre : **les Mois,** *peintures de l'ancien Hôtel de Ville,* par Alexandre Cabanel, un magnifique album renfermant 12 planches, format demi-colombier, gravées au burin par Achille Jacquet, d'après les remarquables panneaux décoratifs de l'ancien Hôtel de Ville qui furent détruits en 1871.

A son retour de Rome, M. Alexandre Cabanel reçut la commande de la décoration des voussures du salon des Cariatides, à l'ancien Hôtel de Ville de Paris. Il personnifia les *Mois de l'année* sous la forme de douze compositions de grand art, qui eurent, à leur apparition, un succès considérable. La rétribution fut des plus modestes; mais cela n'empêcha pas l'artiste d'exécuter son œuvre avec une ardeur sans pareille, dont il fut récompensé, du reste, par l'immense enthousiasme qu'il excita.

Le travail fut exécuté dans le cours des années 1851 et 1852.

L'incendie de l'Hôtel de Ville fut infiniment poignant, comme on le pense, pour l'artiste, qui perdait à tout jamais une œuvre de jeunesse qui lui était si chère.

Heureusement les cartons lui restaient : c'est alors que l'éminent artiste put éprouver l'amitié de M. Alf. Armand, l'architecte bien connu et le grand amateur d'art que l'on sait. M. Armand proposa à M. Cabanel de se charger de faire exécuter les douze compositions au burin, d'après les cartons, par M. Achille Jacquet, travail dont l'habile graveur s'est acquitté de la manière la plus brillante, avec un talent accompli.

C'est M. Testard que M. Cabanel a choisi pour éditer ce recueil auquel vient s'ajouter, comme frontispice, une charmante composition originale du maître, gravée aussi par Jacquet.

Cet album artistique n'est tiré qu'à 500 exemplaires numérotés à la presse. Les admirateurs et amis du maître ont déjà souscrit à la moitié du tirage : c'est dire que peu d'exemplaires sont mis dans le commerce et que cet ouvrage est destiné à devenir une curiosité bibliographique.

Le prix de cet album a été fixé à 175 francs pour les 100 exemplaires sur japon et à 120 francs pour les 400 exemplaires sur papier de Chine appliqué.

Dans la Collection artistique Guillaume et Cie, inaugurée par *Tartarin sur les Alpes,* MM. Marpon et Flammarion viennent de faire paraître la **Sapho** d'Alphonse Daudet, avec illustrations de Rossi, Myrbach et Cie, dans le format in-18 jésus, au prix surprenant des romans ordinaires : 3 fr. 50.

Le procédé Guillaume reproduit avec fidélité les compositions au lavis des artistes et cette édition pour tous est délicieusement présentée. Il serait à désirer que tous les éditeurs se missent à l'unisson et qu'on pût enfin ne publier que des romans aussi ingénieusement imprimés et illustrés.

Chez les mêmes Marpon et Flammarion, Catulle Mendès a réuni une série de nouvelles très artistement rêvées et écrites, sous le titre : *Pour lire au couvent,* format in-8°, prix : 10 francs. Cette belle édition, tirée à 100 exemplaires et qui ne sera pas réimprimée, est illustrée de soixante compositions de Lucien Métivet, dans le texte et hors texte, qui indiquent chez ce jeune artiste, encore peu connu, un véritable tempérament d'illustrateur. Ce livre est très élégamment imprimé. Il est divisé en *matines, vêpres* et *complies,* et dans chacune de ces divisions le lettré Catulle Mendès a composé un sixain de contes charmants dans une manière à la Béroalde de Verville, mais relevée du romantisme et de l'idéal du charmant poète de *Philoména.*

Vient de paraître, dans la *Petite Bibliothèque littéraire* d'Al. Lemerre, le tome V des **Poésies de François Coppée,** qui fait le tome X de son œuvre. Ce que le plus aimé des poètes a jamais écrit de plus intime et de plus délicieux est peut-être renfermé dans ces pages si bien imprimées, que voudront lire tous les lettrés et tous les innombrables amis, connus et inconnus, de François Coppée.

Dans la même *Petite Bibliothèque littéraire,* M. Lemerre vient de publier **Sauvageonne,** par André Theuriet, l'un des romans les plus colorés de l'auteur de **Bigarreau,** qui retrouvera certainement dans ce format aimé des bibliophiles le succès de sa première édition en librairie. Enfin, dans les œuvres de J. Barbey d'Aurevilly, l'éditeur des *Parnassiens* vient d'accueillir les **Memoranda** et **Du Dandysme et de Georges Brummel,** qui n'avaient pas encore été éditées dans les œuvres du maître et qui sont assez bien accotées ensemble comme ayant été écrits à Caen vers la même époque, aux débuts de l'auteur de *la Vieille Maîtresse.*

Toujours chez Lemerre, dans la *Bibliothèque d'un curieux,* on nous donne les **Œuvres de Louise Labé,** publiées par Charles Boy, en deux volumes in-16 (10 francs). Cette édition des œuvres de la belle cordière est la treizième depuis celle que donna Jean de Tournes en 1555 et la huitième qui soit accompagnée d'une de ces études plus ou moins historiques dans lesquelles Louise Labé a été si diversement appréciée.

L'édition de M. Charles Boy est très complète et se compose des *Œuvres;* d'une bibliographie, de notes et variantes. Grâce aux notes fournies par un chercheur lyonnais, M. Charles Brouchoud, M. Charles Boy a recueilli tout ce qui pouvait rester de Louise Labé et en a tenté une excellente restitution. Les Œuvres même ont été imprimées textuellement d'après l'édition de Jean de Tournes (1556). Ce sera donc, aux yeux des bibliophiles et des lettrés, la meilleure édition de Louise Labé publiés jusqu'à ce jour.

La Société des aquarellistes français est aujourd'hui une institution. Elle compte dans son sein les artistes les plus divers et les plus raffinés. Elle tient dans les préoccupations du public et des amateurs la place d'un Salon; Salon plus discret, plus concentré que celui des Champs-Élysées, mais non moins intéressant.

Or l'éditeur Launette, aidé du critique d'art Eugène Montrosier, a voulu fonder une publication annuelle sous le titre : **le Salon des aquarellistes français.**

Cette publication contiendra une monographie humoristique et critique sur chaque peintre, par M. Eugène Montrosier, et la reproduction par la photogravure de plusieurs œuvres de chaque exposant.

La Société des aquarellistes a accordé à M. Launette le privilège de cette publication, et tous ses efforts tendront à se rendre digne de cette confiance.

Le Salon des aquarellistes francais formera un charmant volume format in-8° colombier divisé en vingt fascicules contenant cinq ou six sujets en photogravure formant en-tête, planches hors texte et culs-de-lampe.

Le premier fascicule vient de paraître et tient toutes les promesses. M. Launette aura attaché son nom à une belle œuvre de plus, et le succès ne manquera pas à cette publication de haut goût, illustrée par tous les maîtres de l'aquarelle moderne.

Le prix de l'ouvrage complet (20 fascicules) sera de 70 francs. Il est tiré, en outre, 25 exemplaires sur japon, avec épreuves avant lettre au prix de 150 francs le volume complet.

La sixième série de l'**Illustration des œuvres complètes de Victor Hugo**, par François Flameng, publiée par L. Hébert, vient d'être mise en vente, et on annonce les quatre dernières séries à brève échéance. Nous avons déjà parlé avec éloges de la brillante interprétation de l'œuvre d'Hugo par François Flameng; nous ne saurions rien ajouter aujourd'hui, nous réservant de juger par la suite l'œuvre dans sa diversité et son ensemble. Ce que nous pouvons dire, c'est qu'il semble que chaque série nouvelle gagne en intérêt.

Kistemaeckers, l'éditeur bruxellois, a fait récemment passer la frontière à un livre très moderne et d'une note primesautière toute personnelle : **les Notes d'un vagabond,** par Jean d'Ardenne (sous le masque : Léon Dommartin).

M. Jean d'Ardenne est un errant par vocation, par tempérament, par fantaisie; il vagabonde sans fin, en *globe trotter*, et, dans des notes brèves, ingénieuses, picturales non moins que pittoresques, il évoque à nos yeux, par une causerie fine et originale, toutes les sensations des choses vues. A sa suite, le lecteur boucle sa valise et perambule follement de Venise aux bords de la Meuse, de Nuremberg à Anseremme, de Saint-Pétersbourg à Middlebourg, et cela sans fatigue, car Jean d'Ardenne sait nous éviter les cahots et emmailloter notre esprit avec les sourires de sa prose.

Tandis que l'écrivain met dans la chambre noire de notre imagination tous les croquis cueillis en route, son illustrateur, Henri Cassiers (un jeune qui aura un nom, s'il ne l'enlise pas en Belgique) nous pique sous l'œil tous les coins de campagne ou de ville qui interprètent le texte et viennent ainsi égayer la typographie.

Félicien Rops a fait pour ce livre d'ami un frontispice unique, mirobolant, comme seul il sait encore les faire; son eau-forte au vernis mou est exquise de composition et de rendu; elle fera la joie de tous les Ropsiens chaque jour plus nombreux.

Les *Notes d'un vagabond* sont tirées à petit nombre et forment un bel ouvrage de près de 400 pages publié à 10 francs. Ce livre doit déjà vagabonder par tous les coins du monde, et si tous les hôteliers des endroits où Jean d'Ardenne a passé avaient souscrit à cette publication, elle serait depuis longtemps absorbée et épuisée.

U.

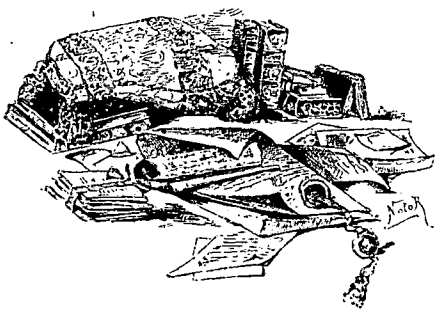

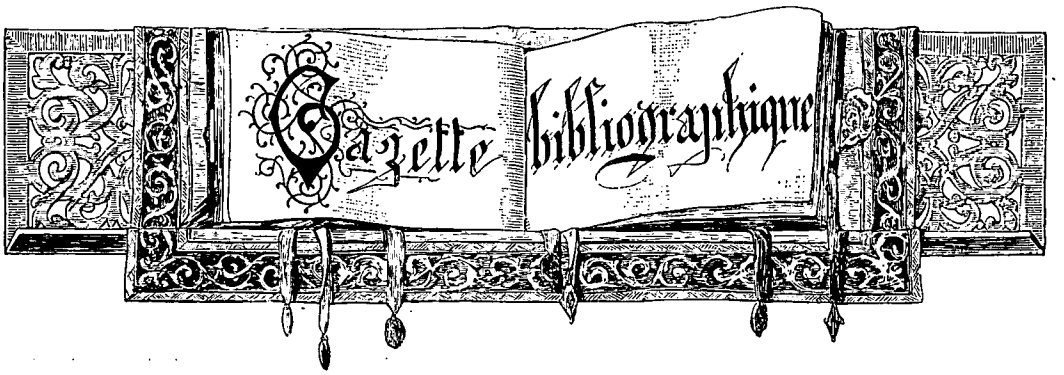

Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois. — Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES ; *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français. — Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province.* — LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

FRANCE

INSTITUT

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 19 février.

Ouvrages présentés. — A. Rambaud : *Histoire de la civilisation française* (t. II). — De Molinari : *Panama.* — De Molinari : *Les lois naturelles d'économie politique.* — *Revue d'histoire et de diplomatie.*

Séance du 26 février.

Ouvrage présenté. — Casati : *La Gens.*

Lecture. — Étude sur les saint-simoniens.

Séance du 5 mars.

Communication. — Levasseur : La population de la France.

Sur le rapport de M. Levasseur, fait au nom de la section d'économie politique, l'Académie a, dans cette séance, adopté pour programme du concours Rossi la question suivante : « Histoire économique de la valeur et du revenu de la terre au XVIIe et au XVIIIe siècle, en France. » Les mémoires devront être remis au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1889 au plus tard. La valeur du prix est de 4,000 francs.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 25 février.

Ouvrages présentés. — A. Joubert : *Les misères de l'Anjou au XVe et XVIe siècles.* — Abbé Pigeon : *Deux rois de France* (Louis XV et Louis XVI) *commendataires du mont Saint-Michel.*

Lectures. — Homolle : Jomilcos et Iechomelekh. — De Lasteyrie : Mémoire sur la restitution d'une inscription du XIe siècle.

Séance du 4 mars.

Ouvrages présentés. — F. Girard : *Le droit public romain* (traduction du livre de Mommsen). — Van den Gheyn : *Les populations danubiennes.* — Saglio : *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* (11e fasc.). — O. Riemann : *La syntaxe latine.* — Casati : *La Gens, origine étrusque de la gens latine.* — Siéber, bibliothécaire à Bâle : *Histoire de l'introduction de l'imprimerie en France en 1470.* — G. Marcel : *Note sur une carte catalane de Dulcéri, de 1339.* — Loiseleur : *Les privilèges de l'Université de lois d'Orléans.*

Communication. — D'Arbois de Jubainville : La grammaire espagnole de Lebrija.

Séance du 11 mars.

Communications. — J. Havet : Les passages chiffrés des lettres de Gerbert (le pape Sylvestre II). — G. Perrot : Le service des antiquités en Tunisie.

Lecture. — Delaville-le-Roulx : Les statuts de l'ordre de l'Hôpital.

Séance du 18 mars.

Ouvrage présenté. — C. Jullian : *Inscriptions romaines de Bordeaux.*

Lecture. — Mowat : Mémoire sur une inscription étrusque accompagnée de types monétaires.

ÉTRANGER

Suède. — *Concours littéraire.* — Le roi de Suède et de Norvège vient d'instituer deux prix pour récompenser le meilleur ouvrage sur les deux sujets suivants : 1° Histoire des langues sémitiques; 2° État de la civilisation arabe. Le jury se composera de savants suédois, allemands, anglais, français, hollandais et italiens. Les auteurs des mémoires couronnés recevront une médaille; en outre, l'éditeur Brill se charge d'imprimer les volumes à ses frais en promettant des honoraires de 125 francs par feuille d'impression de seize pages.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

FRANCE

Bibliothèque nationale. — Plusieurs journaux ont annoncé vers la fin du mois dernier que « des vols de livres rares » avaient été commis à la Bibliothèque nationale.

Cette nouvelle est absolument inexacte; aucun détournement n'a été commis.

ÉTRANGER

Belgique. — *La bibliothèque royale de Bruxelles en 1885.* — Le conseil d'administration de la bibliothèque royale de Bruxelles vient de publier dans le *Moniteur belge* le rapport annuel sur la situation de la bibliothèque en 1885.

Ce rapport étant trop circonstancié pour être reproduit *in extenso*, nous lui empruntons les renseignements suivants.

1re SECTION : *Imprimés.* — Le nombre des demandes dans la salle de lecture a dépassé de près de 10,000 celui de l'année précédente.

Ce sont les ouvrages d'histoire qui ont été le plus demandés; viennent ensuite les ouvrages scientifiques et ceux relatifs aux beaux-arts, suivis à quelque distance des ouvrages littéraires proprement dits.

	Séances du jour		Séances du soir	
	1884	1885	1884	1885
Nombre de séances...	295	296	291	292
— — lecteurs...	22,300	27,400	2,380	4,180
— — demandes.	37,250	41,160	4,100	7,200

2e SECTION : *Manuscrits.* — L'inventaire s'est accru de 75 numéros; deux numéros sont entrés à titre de don, l'acquisition des 73 autres a coûté 1,179 francs. Parmi ces manuscrits, on remarque notamment n° 700 : *Vita S. Christi ancille Marie de Oegnies a magistro Jacobo di Vitriaco.* Un vol. in-8° du XIVe siècle. — C'est le manuscrit le plus ancien du livre de Jacques de Vitry, celui dont se sont servis les anciens bollandistes. — N° 701. Recueil de documents, lettres et autographes la plupart relatifs à Malines. — Cette curieuse collection a été fournie par A. Van den Eude, auteur du *Choix d'inscriptions*, etc. Il s'y trouve des pièces du XIVe siècle. — N° 706. Recueil de documents du XVIe au XIXe siècle, renfermant plusieurs pièces curieuses : une lettre de Philippe de Ligne, après la bataille de Gravelines, 1558; lettre de Du Cange sur la découverte du tombeau de Childéric à Tournai, en 1633, etc. — N° 720. *Breviarium* du XVe siècle. Bréviaire à l'usage de l'ordre des Célestins et provenant du prieuré de Châtres, dans la forêt de Compiègne. — N° 724. *Vita B. Gerardi, abbatis fondatoris ecclesiæ Broniensis*, un vol. petit in-4° du XVe siècle. Manuscrit non cité par les bollandistes.

Il a été communiqué dans la salle de lecture 3,017 manuscrits et 360 imprimés à 1,147 personnes.

Prêts au dehors. — Du 1er janvier au 31 décembre 1885 il est sorti de la bibliothèque 188 volumes manuscrits dont 9 ont été communiqués à des savants étrangers.

3e SECTION : *Estampes, cartes et plans.* — Le cabinet des estampes s'est accru de 2,267 gravures et lithographies dont 467 à titre gratuit. A de rares exceptions près, les achats ont été faits en vente publique et le plus souvent à l'étranger.

Il a pu être satisfait en 1885 à 636 demandes en communication.

4e SECTION. — Le cabinet de numismatique s'est accru de nombreuses monnaies nationales d'un grand intérêt; sur les 246 pièces qui sont venues s'ajouter à la collection en 1885, une vingtaine provenait de dons.

5e SECTION : *Bureau des entrées.* — L'inventaire clos au 31 décembre comprend 2,300 numéros correspondant à 3,122 volumes et représentant une valeur de 13,500 francs. Le rapport de 1886 donnera le chiffre des volumes compris dans la collection Faber, acquise en 1885 pour la somme de 5,000 francs, payables en cinq annuités.

6e SECTION : *Périodiques.* — La salle de lecture où sont déposés les périodiques a été visitée par 705 personnes dont 602 munies de l'autorisation réglementaire.

Le nombre des visites s'est élevé à 14,251 le jour et à 8,350 le soir; la moyenne des visites a été de 20 pour la séance de jour et de 29 pour celle du soir. Les publications périodiques mises à la disposition des lecteurs s'élevaient à 1,170. Les revues en langues russe et polonaise, dont la plupart n'ont jamais été consultées, ont été abandonnées depuis un an.

Le nombre total des périodiques que reçoit la section s'élève à 1,255 dont 406 belges (18 en langue flamande) et 840 étrangers.

Allemagne. — *Bibliothèque de Strasbourg.* — La bibliothèque de Strasbourg compte aujourd'hui 600,000 volumes; l'accroissement s'est chiffré pour l'année 1886 à 21,936 volumes dont 11,352 proviennent de dons divers.

États-Unis. — *Mouvement de la bibliothèque publique de Cincinnati* (États-Unis). — La *Public Library* de Cincinnati comprenait, au 30 juin 1885, 158,000 volumes.

Près de 379,000 volumes et 355,000 journaux et revues ont été mis en circulation pendant l'exercice 1884-85. Sur ce nombre, 209,000 volumes ont été prêtés au dehors et 379,000 dans les salles de lecture de la bibliothèque.

En moyenne, il a été délivré par jour 680 livres au dehors, 465 dans la salle de lecture et 1,157 périodiques. La bibliothèque a été ouverte pendant 309 jours; la durée des séances journalières est de 13 heures.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— Paris — Province — Étranger —

FRANCE

— M. Barthélemy Saint-Hilaire a fait paraître deux nouveaux volumes de sa traduction des œuvres d'Aristote. Ils comprennent *le Traité de la génération des animaux.*

— MM. Regnier et Bournet viennent de traduire pour la *Bibliothèque de philosophie contemporaine* l'ouvrage du docteur italien Lombroso : *l'Homme criminel; criminel-né, fou moral, épileptique; étude anthropologique et médico-légale.* Ce livre a déjà plusieurs éditions en Italie.

— Il a récemment paru à la librairie Didier un volume très intéressant de M. l'abbé Sicard, vicaire de Saint-Philippe-du-Roule, à Paris : *les Études classiques avant la Révolution.*

— La seconde partie des *Entretiens sur l'histoire du moyen âge,* de M. Zeller, a paru à la librairie Didier.

— MM. Baillière et fils viennent de faire paraître une *Bibliographie des sciences médicales.*

— L'avantage d'un dictionnaire encyclopédique est non seulement de mettre promptement à la disposition des travailleurs tous les renseignements dont ils ont besoin, mais de permettre au grand public qui se préoccupe des questions scientifiques et littéraires de faire, au hasard de l'ordre alphabétique, nombre de lectures instructives. Ainsi, la soixante-huitième livraison de *la Grande Encyclopédie* contient des articles aussi divers qu'intéressants : *Arès* (Mars des Latins), travail mythologique; *Argenson,* monographie historique de la célèbre famille des Voyer de Paulmy; *Argent,* important travail de métallurgie et d'économie politique; *Argentine* (République), monographie géographique.

Dans la livraison suivante nous trouvons un article historique sur la célèbre campagne de *l'Argonne en 1792;* un article littéraire fort curieux et signé de M. Brunetière sur *l'Argot;* un article d'histoire religieuse sur *l'Arianisme;* enfin une monographie du département de l'*Ariège.*

— La maison Firmin Didot et Cie commence la publication en livraisons à 50 centimes de l'ouvrage du Dr G. Le Bon, *les Civilisations de l'Inde,* illustrées de 350 gravures et 7 planches en couleurs dont nous avons rendu compte dans ce journal.

ÉTRANGER

Allemagne: — Une biographie de Mme de Staël, par lady Blennerhassett, paraît en trois volumes chez M. Paetel, à Berlin. Le titre de cette étude qui embrasse la période de 1766 à 1817 est : *Frau von Stael, ihre Freunde und ihre Bedeutung in Politik und Literatur.*

— Le premier fascicule du tome XII du grand dic-

tionnaire de la langue allemande, *Deutsches Wœrterbuch* des frères Grimm, continué par un comité de savants, vient de paraître chez M. Hirrel à Leipzig.

Angleterre. — M. Spurrell de Carmarthen vient de publier la première partie du dictionnaire de langue gaélique (*Geiriadur Cymraeg*), par M. Silvan Evans de Llanwrin.

Italie. — Dernières publications de la maison S. Lapi, Città di Castello.

Federico Goodwin : Le XII tavole dell' antica Roma, traduzione dall' inglese di Luigi Gaddi, con prefazione di Pietro Cogliolo. 90 p. in-8°. Prix : 1 franc.

Adolfo Borgognoni : Matelda. 20 p. in-8°. Saggio sulle bibliografie degli incunabili di Emilio Faelli. 40 p. in-8°. Prix : 1 franc.

Annibale Gabrielli : La rovina dei Nibelunghi, traduzione dal tedescho. 264 p. in-8°. Prix : 3 francs.

G.-L. Piccardi : La moglie di Collatino di Lelio. Scene della vita Borghese. 200 p. in-8°.

La Giuria in Inghilterra. Estratto dall' Archivio Giuridicho in Pisa. 49 p. gr. in-8°. Prix : 1 franc.

M. Euseo Molino de Rome (Libreria Allessandro Manzoni) vient de publier un recueil de lettres inédites de Louise Stolberg à Ugo Foscolo : *Lettere inedite di Luigia Stolberg contessa d'Albany à Ugo Foscolo e dell' abate Luigi di Breme alla contessa d'Albany publicate da C. Antona.* Traversi e da Domenico Bianchini. 275 p. in-8°. Prix : 4 francs.

Etats-Unis. — Le second volume du catalogue de la bibliothèque *Astor* vient de paraître. C'est un beau volume de 956 p. gr. in-8° édité par la *Riverside Press* de MM. Houghton and Mifflin. Il contient près de 21,000 titres.

C'est la suite du catalogue en quatre volumes publié en 1857-61 par le bibliothécaire de la collection Astor, M. Cogswell. A cette époque, la bibliothèque comprenait 100,000 volumes. Aujourd'hui, elle en possède plus de 200,000. Les volumes actuellement parus du nouveau catalogue vont jusqu'à la lettre K; on espère l'avoir terminé entièrement en 1888.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

— La Faculté des lettres de Lyon a décidé de remplacer la forme de Revue dont on se servait depuis deux ans. Elle publiera désormais des ouvrages indépendants comme l'École des hautes études.

Voici la liste de ceux qui sont sous presse : E. Bourgeois : *Neufchâtel et la politique prussienne en Franche-Comté* (1702-1713); — Clédat : *la Chanson de Roland, traduction archaïque et rythmée*; — A. Bertrand : *Correspondance et mémoires inédits de M. de Biran.*

— La *Société des anciens textes français* va publier deux volumes qui compléteront l'exercice 1885 avec le tome II des œuvres de Philippe de Beaumanoir. Ces deux volumes sont : 1° *Trois versions en vers de l'Évangile de Nicodème* publiées par MM. G. Paris et A. Bos; 2° *Fragments d'une vie de saint Thomas de Cantorbéry en vers accouplés, publiés pour la première fois d'après les feuillets de la collection Goethals Vercruysse,* avec fac-similé en héliogravure de l'original par M. P. Meyer. Ces fragments se composent de quatre feuillets ornés de magnifiques miniatures. En même temps sera distribué le tome V du *Mistère du Viel Testament.*

— En réponse à l'étude que M. Taine a récemment consacrée à Napoléon Ier, le prince Jérôme se proposerait, dit-on, de publier une brochure réfutant certaines idées de l'éminent historien.

— M. de Chantelauze, qui a déjà publié un volume sur *Louis XVIII,* se propose de donner, au journal le *Moniteur universel,* un travail historique sur le même sujet : *Découverte des ossements de Louis XVII en 1846 au cimetière de Sainte-Marguerite, d'après de nombreux documents inédits et authentiques.*

— M. Marcellin Pellet doit publier, sous peu de jours, à la librairie Charpentier, un volume sur *Napoléon à l'île d'Elbe.*

— La librairie Charpentier annonce la publication d'une édition de luxe des poésies d'André Chénier. Cette édition, tirée à 462 exemplaires numérotés, sera ornée de quinze compositions de Bida, gravées à l'eau-forte par Courtry, Champollion et Monziès, et des portraits de Marie Cosway et de Fanny gravés à l'eau-forte par Desmoulins.

— Un nouveau roman de M. Arsène Houssaye : *Madame Lucrèce*, paraîtra incessamment à la librairie Charpentier.

— La maison d'édition Monnier se propose de réimprimer les meilleurs ouvrages parus pendant la période romantique. Le premier volume à paraître sera *la Bohème galante*, par Gérard de Nerval. Il sera tiré à mille exemplaires numérotés, sera précédé d'une préface d'Arsène Houssaye et contiendra de nombreuses gravures hors texte et dans le texte.

Nous aurons à revenir sur cette entreprise de M. Monnier; elle mérite d'être encouragée.

— M. Hector Pessard va réunir en volumes les articles qu'il donne depuis quelque temps à la *Revue politique et littéraire* sous ce titre : *Mes petits papiers.*

— M. le baron de Hubner, l'auteur de *l'Histoire de Sixte V* et du *Voyage autour du monde*, occupe, nous dit-on, ses loisirs à écrire ses mémoires.

ÉTRANGER

Angleterre. — Un éditeur de Londres va publier, nous dit la *Revue bleue*, une collection des *Chefs-d'œuvre du roman français*. Les trois premiers romanciers de la série seront Victor Hugo, Alexandre Dumas et Eugène Sue. Ces deux derniers choix, ajoute la *Revue*, paraîtront peut-être un peu surprenants. Il n'y a pas longtemps, on traduisait aux États-Unis un roman de Mme Cottin, et, plus récemment encore, les Allemands ont publié, pour leurs écoles, un recueil de morceaux choisis du bon Rollin.

Le plus extraordinaire pour Dumas et Eugène Sue, c'est qu'il ne s'agit nullement d'une édition populaire, ce qui se comprendrait encore. La collection coûtera, dit-on, une quinzaine de francs le volume.

— La librairie Macmillan a décidé de publier une édition populaire à bon marché des *English men of letters*. Il paraît un volume par mois.

— D'après l'*Athenæum*, les éditeurs Routledge et sons, de Londres, ont sous presse une édition illustrée de *Masterpieces of french fiction* qu'is feront paraître en fascicules mensuels. Chaque volume contiendra une centaine d'illustrations et coûtera 15 francs.

MM. Routledge se seraient entendus avec M. Calmann Lévy pour la publication des romans d'Alexandre Dumas et avec M. Jules Rouff pour celle des romans d'Eugène Sue.

Italie. — Le roi d'Italie vient de décider qu'une édition nouvelle des œuvres de Galilée sera publiée aux frais de l'État.

Le ministère de l'instruction publique surveillera cette édition avec l'assistance de savants. Elle se composera de vingt volumes in-4°.

États-Unis. — MM. Robert frères, de Boston, ont mis en publication l'ouvrage de M. Hale, *Franklin in France*, pour lequel l'auteur a pu consulter des documents inédits pour la plupart provenant de la collection de papiers laissés par Franklin à son petit-fils William Temple Franklin. Cette collection a eu de singulières vicissitudes : on la croyait irrémédiablement perdue lorsque le hasard voulut qu'on la retrouvât dans une vieille boutique de tailleur, à Saint-James.

M. Henri Stevens s'en rendit acquéreur et vendit la collection au gouvernement des États-Unis. Le volume de M. Hale contient quatre portraits de Franklin, dont un est la reproduction d'un tableau de Vanloo.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

M. Feuillet de Conches. — Un des rédacteurs du journal *le Temps* consacrait dernièrement sa chronique à M. Feuillet de Conches dont nous annonçons la mort dans notre bulletin nécrologique. Nous extrayons de cette causerie les intéressants détails que voici :

« Pierre Lemontey, cet ami éclectique de tous les gouvernements, était en 1814 attaché à la rédaction du *Protocole*, quand un ami lui recommanda un jeune homme de seize ans, M. Félix-Sébastien de Conches, qui désirait entrer dans les bureaux des affaires étrangères en qualité de copiste.

« Dès cette époque, M. Feuillet de Conches possédait cette merveilleuse écriture régulière, monumen-

tale, archaïque qui devait décider de sa vocation et, par décret providentiel, le vouait à la transcription des traités.

« Lemontey, érudit de bon savoir, amateur passionné de grimoires, n'eut garde de laisser échapper un si habile calligraphe. Il fit entrer son jeune protégé dans les bureaux du *Protocole*. M. Feuillet de Conches y passa soixante ans de sa vie. A son entrée au ministère, il avait copié le traité d'invasion de 1814; ce fut lui encore qui, à la fin de sa carrière, en qualité de sous-directeur et de chef du *Protocole*, recopia de sa belle main — que l'émotion faisait trembler cette fois — le traité de l'évacuation allemande.

« La magnifique écriture du jeune copiste attira tout de suite sur ses travaux l'attention des directeurs; on prit garde que M. Feuillet de Conches avait l'esprit ingénieux et souple, et son avancement fut rapide. D'ailleurs, la nature l'avait libéralement traité. Une miniature de Mme de Mirbel, qui n'est pas une des pièces les moins précieuses de la collection de M. de Conches, montre quels durent être dans sa jeunesse son charme et sa réelle beauté...

« Le goût naturel qui poussait M. de Conches vers les travaux d'érudition se développa aux affaires étrangères dans la fréquentation quotidienne des archives et aussi par les occasions uniques qu'il eut de se procurer des documents et des autographes d'une rareté inestimable. Aussi, au bout de soixante ans de patientes recherches, il s'était formé le plus beau cabinet particulier de miniatures, de bibelots d'art et de papiers curieux que l'on ait vu en ce siècle, une collection aussi inestimable dans son genre que cette bibliothèque d'Ambroise-Firmin Didot dont la vente atteignit quatre millions de francs.

« M. de Lescure, qui a connu de près et chèrement aimé M. de Conches, m'a conté de plaisantes anecdotes sur la façon dont le grand collectionneur s'était procuré quelques-uns de ses rares trésors.

« Une des pièces les plus curieuses de son cabinet d'autographes était un double du testament de Louis XVI entièrement écrit de la main du roi.

« Voici comment ce document vint dans les mains de M. de Conches :

« La plupart des conventionnels, mais en particulier David, Courtois, Ginguené, Talleyrand et Fouché furent des collectionneurs intelligents d'autographes. En s'emparant des papiers de leurs victimes, ils ne voulaient pas seulement satisfaire une curiosité d'amateurs lettrés, mais ils songeaient à se ménager des armes contre leurs adversaires, et qui sait, quelques-uns, à s'assurer, en cas de restauration, quelques titres à la bienveillance de leurs futurs juges. De là une guerre terrible de papiers volés, arrachés, surpris, soigneusement mis à part, qui dura longtemps et fut continuée par les royalistes, car Louis XVIII, désireux de rentrer en possession des lettres, quelque peu chimériques, qu'il avait écrites de l'exil, ne se gêna point pour faire saisir les papiers de Courtois par le duc Decazes.

« Le conventionnel Isoré avait été un des amateurs les plus décidés de ces pièces curieuses. Il s'était retiré à Beauvais, où il finissait ses jours sous le despotisme d'une vieille gouvernante. C'était lui qui possédait le double du testament de Louis XVI. M. de Conches avait flairé ce trésor. Décidé à ne point le laisser échapper, il fit pendant six ans le siège du vieil Isoré et de sa servante, les accablant tous deux de politesses et de prévenances, assidu, gracieux dans la maison comme un neveu qui ménage un oncle à héritage. Il fit tant qu'un beau jour il emporta la pièce.

« Parmi les autres raretés de sa collection dont il était le plus fier, M. de Conches citait volontiers les papiers de Mlle de Scudéry, une liasse de notes de Saint-Simon, la correspondance de Ninon de Lenclos, la correspondance de jeunesse de Jean-Jacques Rousseau, des volumes de lettres de Voltaire et de Napoléon, un paquet de billets d'amour écrits à Richelieu par les belles dames de son temps et timbrées par le duc lui-même de mèches de cheveux, blondes et brunes, multicolores toisons de ses amoureuses.

« Enfin, un des numéros les plus singuliers de ce long catalogue de curiosités introuvables, c'est une édition des Fables de La Fontaine que M. de Conches avait fait imprimer à part et illustrer par tous les premiers peintres de son temps, et non pas seulement par les maîtres français, comme Ingres et Delacroix, ni même par les maîtres européens, mais par des artistes dont nous ne savons pas le nom, par les grands peintres du Japon, de la Chine et de l'Inde, qui, sur des traductions scrupuleuses, avaient illustré les fables, chacun selon le génie de sa nation.

« J'ai gardé, pour finir, l'anecdote des lettres inédites de Montaigne, qui divertira sans doute les érudits, tous ceux que dévore l'innocente manie de la collection et qui ont connu les jalousies qu'elle occasionne.

« Le drame se passe vers 1860, au moment où le prince Charles-Honoré de Monaco négociait l'annexion à la France de Menton et de Roquebrune.

« Aux affaires étrangères, le prince avait eu des rapports également courtois avec M. Feuillet de Conches et un autre érudit, le travailleur infatigable qui vient de publier les *Provinciales* de Pascal dans la collection des Grands Écrivains de la France, M. Prosper Faugère.

« Désireux de témoigner sa reconnaissance à ces deux diplomates, qui avaient l'un rédigé, l'autre copié le traité, Charles-Honoré avait confidentiellement demandé à l'un et à l'autre de lui indiquer un moyen de s'acquitter envers eux.

« — Donnez-moi les lettres de Montaigne qui sont restées à Monaco, dans les papiers du maréchal de Matignon, avait répondu M. de Conches, et surtout ne parlez pas de cela à Faugère!

« — Communiquez-moi la correspondance de Montaigne que vous détenez, avait répondu M. Faugère, mais surtout pas un mot à Feuillet de Conches!

« Charles-Honoré promit à tous les deux les lettres et le secret, et alors commença entre les deux érudits un duel sournois, un duel sans merci, de sau-

vages, un combat de ruses, de complots, de noires dissimulations.

« Ce fut M. de Conches qui l'emporta.

« Il eut les lettres; il les fit imprimer secrètement, et, dans un accès de cruauté ironique, il se donna la joie d'apporter à son partenaire défaillant un exemplaire de la *Correspondance inédite*, imprimé sur beau papier, dans une reliure d'amateur.

« Cette férocité n'était point dans les mœurs habituelles de M. de Conches.

« Ceux qui dans ces dernières années ont suivi les réceptions où le vendredi, dans son salon de la rue Neuve-des-Mathurins, il recevait l'élite de la société parisienne et étrangère, diront qu'il est resté jusqu'au bout l'homme affable, séduisant et poli dont le duc de Morny disait :

« Conches, c'est le grand siècle.

« Sa passion de bibliophile ne lui avait point, comme il arrive, desséché le cœur; pas plus que l'atmosphère de cérémonie et l'apparat où il a vécu n'avaient fait tort à son naturel.

« Avec lui meurt un des derniers représentants de cette génération à laquelle appartenaient les Mignet et le bibliophile Jacob, et dont Henriquel-Dupont, âgé de quatre-vingt-onze ans, est peut-être à cette heure le dernier survivant. »

ACADÉMIE FRANÇAISE

(Séance du 10 février 1887)

Réception de M. Édouard Hervé.

Voici les principaux passages des deux discours :

Discours de M. Édouard Hervé.

Le récipiendaire a reporté sur la presse l'honneur qui lui était fait :

« Messieurs,

« Vous avez fait à un modeste journaliste, en l'admettant parmi vous, l'honneur le plus envié. Il en est confus; il le serait bien davantage encore s'il ne pensait que cet honneur est accordé, non pas à sa personne, mais à la presse et spécialement à un certain genre de presse. L'Académie française, en effet, quoi qu'en disent ses détracteurs, accepte et consacre volontiers les formes nouvelles que revêt à chaque époque l'activité de l'esprit. Sous la Restauration, quand la tribune se relève en même temps que la monarchie, quand l'éloquence prend le premier rang parmi les forces qui régissent l'opinion, vos portes s'ouvrent aux orateurs politiques. Plus tard, lorsque la presse, cette autre tribune, devient une puissance, vos suffrages vont chercher, dans la personne de ses plus brillants écrivains, le journal des classes qu'on appelait dirigeantes. Aujourd'hui enfin, vous faites entrer ici le journal populaire. C'est que nous vivons dans un temps où tout se transforme, la presse comme le reste. On ne peut plus, pour défendre ses idées, se contenter de les développer au milieu d'un cercle restreint de lecteurs. Il faut descendre sur la place publique, se mêler à la foule et parler à tous un langage que tous puissent entendre. »

Puis M. Hervé a entamé l'éloge de son prédécesseur :

« M. de Noailles était né en 1802. Il appartenait à une de ces familles qu'on peut appeler vraiment nobles, parce que leur noblesse ne se fonde pas seulement sur l'ancienneté du nom et sur l'éclat des titres, mais sur la continuité des services rendus à l'État : familles dans lesquelles on voit se succéder, de génération en génération, les maréchaux de France, les ministres et les ambassadeurs; familles qui se font honneur de verser leur sang pour le pays, sous le drapeau de l'ancienne France, comme sous les couleurs de la France nouvelle. Un Noailles se faisait tuer au passage de la Bérésina. Trois Noailles étaient à Fontenoy; un d'entre eux servait de premier aide de camp au maréchal de Saxe; les deux autres, à la tête de nos escadrons, se signalèrent dans cette charge fameuse qui décida de la victoire en faisant brèche à la muraille vivante de l'infanterie anglaise. Sous le Consulat, un Noailles, ramenant en France les débris de notre armée de Saint-Domingue, non seulement parvint à déjouer la surveillance de l'escadre anglaise, mais prit à l'abordage, par un coup d'audace, la corvette *le Howard*, et mit en sûreté sa capture avant de succomber aux blessures qu'il avait reçues dans ce combat. Ses grenadiers, dont il était l'idole, réclamèrent son cœur, l'enfermèrent dans une boîte de métal et le suspendirent à la hampe de leur drapeau. Ce même Noailles, député à l'Assemblée constituante, avait attaché son nom à un des grands faits de notre histoire. Dans la nuit du 4 août 1789, aux applaudissements de toute cette jeune noblesse qui partageait ses généreux sentiments, il avait proposé, il avait fait voter l'abolition des privilèges. »

A propos du monde où a vécu le duc de Noailles, M. Édouard Hervé nous fait une peinture des salons, qui ont toujours joué en France un rôle considérable:

« Les mœurs, la langue, le mouvement des idées ont subi leur influence. Jamais elle ne fut plus puissante qu'au XVIIIe siècle Les salons régnaient sur le goût, et les femmes régnaient sur les salons. L'art de la conversation, où elles ont excellé de tout temps, était arrivé à son point de perfectionnement; raffinement suprême d'une société raffinée en toutes choses.

« La Révolution dispersa ce monde imprévoyant et charmant qui avait préparé en souriant la plus grande crise des temps modernes. Quand la tourmente fut passée, les survivants se cherchèrent et, malgré tant de vides, la société polie se reforma. Il y a des tendances auxquelles on n'échappe pas. Toutes les fois que trois Français se trouveront réunis, un salon se créera, pourvu que l'un des trois Français soit une Française. Déjà sous le Directoire, et plus encore sous le Consulat, on recommençait à se voir, et, à mesure que renaissaient les traditions de la bonne compagnie, les femmes distinguées par l'esprit ou par les manières reprenaient leur place et leur in-

© 2007 Lyon - Editions « Les passeurs du temps » - Tous droits réservés

fluence. C'était Mme de Staël ; c'était Mme de Beaumont, l'amie de Chateaubriand ; c'étaient d'autres encore.

« Sous la Restauration, ce qu'il y avait de plus choisi s'assemblait chez la princesse de Poix. Le duc de Noailles se trouvait là au milieu de sa famille. Le prince de Poix, fils du maréchal de Mouchy, avait succédé à son père comme chef de cette branche de Noailles. La princesse, née Beauvau, était une des plus gracieuses personnes de son temps. La voici telle que nous la montre un écrit tiré à peu d'exemplaires et qui n'est pas dans les mains du public : « Jamais, « disait-elle, je n'ai trouvé personne ennuyeux ; et, « quand on lui demandait sa recette, elle affirmait « avec vérité que personne n'est ennuyeux en parlant « de soi. Les gens les plus bornés sont imprévus « quand ils se racontent de bonne foi ; mais, pour les « y amener, il faut savoir attirer la confiance ; elle y « excellait. Son infatigable bienveillance se faisait « sentir dès qu'on l'approchait. Son esprit, aussi « aimable que son caractère, lui présentait d'abord le « bon côté de tout, et elle approuvait si juste qu'elle « flattait sans que sa sincérité en souffrît. » Quelle plume a donc tracé ce portrait pris sur le vif ? C'est la plume d'une femme, et la plume d'une Noailles. Le goût et le talent d'écrire étaient dans la famille. Ils y sont encore aujourd'hui : la mort du duc de Noailles n'a pas interrompu la tradition.

« L'aimable auteur de ces lignes était, par son père, une petite-fille de la princesse de Poix et s'appelait la vicomtesse de Noailles ; car elle avait épousé un de ses cousins, celui qui partit pour la campagne de Russie et qui n'en revint pas. Sa mère était de Laborde, et fille du célèbre banquier de la cour. De ce côté aussi, elle tenait à une lignée de gens d'esprit. Toute la descendance de Joseph de Laborde en a eu, et du plus séduisant.

« La princesse de Poix recevait la meilleure et la plus séduisante compagnie, l'hiver, dans cet hôtel de la place Beauvau qui depuis a changé de destination ; l'été, dans sa propriété du Val, près de Saint-Germain. Là, le roi Louis XVIII venait chaque année lui faire une visite et se plaisait à déployer pour elle toute la coquetterie de son esprit. La vicomtesse Alfred de Noailles fait un tableau piquant de ces entrevues, auxquelles la famille et les amis prenaient part. Elle termine par ce trait : « Le roi Louis XVIII, « ainsi qu'on le sait, était aimable comme un seigneur « et comme un académicien. »

« La princesse de Poix mourut en 1833. Un autre salon était dans tout son éclat ; celui de Mme Récamier. Le duc de Noailles en faisait partie depuis un an. Déjà, pendant un voyage à Rome, en 1825, il s'était trouvé chez le duc de Laval avec cette femme, d'un esprit et d'un tact supérieurs ; mais il l'avait à peine aperçue et ne l'avait plus rencontrée. En 1832, il lui fut présenté de nouveau. L'amitié qui s'établit alors entre eux fut étroite et durable. Mme Lenormand, dans ses intéressants Souvenirs, en donne la raison, honorable pour tous deux. Mme Récamier avait deviné, d'un coup d'œil, cette délicatesse de cœur qui, chez le duc de Noailles, se cachait sous des manières réservées et presque froides. Il a été le dernier, elle-même le disait, à qui elle ait donné le titre de véritable ami.

« Chateaubriand le prit en grande estime. Il goûtait son esprit. Il aimait à lui communiquer les chapitres de ses *Mémoires d'outre-tombe ;* et, si son jeune ami en donnait lecture à haute voix, c'était une fête pour lui. Le duc de Noailles, en effet, disait à merveille, et quand il citait les auteurs du grand siècle, qu'il possédait à fond, personne n'aurait pu les faire mieux valoir. On rapporte même un détail que vous me pardonnerez de mentionner. Mlle Rachel était souvent appelée à l'Abbaye-au-Bois. Plus d'une fois, paraît-il, Hermione n'ayant pas amené Oreste ou Pyrrhus, Camille n'ayant pas prévu qu'elle serait priée de dire ses imprécations et qu'elle aurait besoin d'avoir Horace en face d'elle, on eut recours à ce grand seigneur lettré, qui pouvait à l'improviste, et sans embarras, donner la réplique à la plus grande tragédienne du temps. »

Le seul titre littéraire du duc de Noailles était son *Histoire de Mme de Maintenon,* qu'il avait écrite à l'aide des papiers de famille et de la correspondance de la marquise. Il s'en faut d'ailleurs que toutes ces lettres soient authentiques.

« Le premier historien de Mme de Maintenon, La Beaumelle, a eu ces documents entre les mains. Il y trouvait des vides, et justement sur les points les plus intéressants. Il a résolument comblé ces lacunes : il a fabriqué trois séries de lettres que Mme de Maintenon est censée avoir adressées à trois dames de la cour, Mme de Frontenac, Mme de Saint-Géran et Mme de Fontenay. Ces lettres ont fourni bon nombre des mots qu'on prête à Mme de Maintenon et des anecdotes qui courent sur elle. C'est là que nous la voyons ménageant et entretenant le goût qui attirait Louis XIV auprès d'elle, et renvoyant le roi « toujours « affligé, jamais désespéré ». C'est là encore que nous trouvons, au moment de la faveur de Mlle de Fontanges, cette curieuse scène entre Mme de Montespan et Mme de Maintenon : « Les bontés du roi ne me « dédommagent point de la perte de ma tranquillité. « Mme de Montespan veut absolument que je sois sa « maîtresse. Mais, lui ai-je dit, il en a donc trois ? « Oui, m'a-t-elle répondu : moi de nom, cette fille de « fait et vous de cœur. » Quel esprit ! disent tous ceux qui ont cité cet amusant dialogue. Malheureusement, ou heureusement, ce n'est ni l'esprit de Mme de Montespan, ni l'esprit de Mme de Maintenon : c'est l'esprit de La Beaumelle. »

Si M. Édouard Hervé se montre en général favorable à l'épouse morganatique de Louis XIV, il n'approuve pas tout dans son système d'éducation :

« Mme de Maintenon avait d'abord conçu pour Saint-Cyr de grands projets. Elle dépassa le but. Elle s'aperçut qu'elle risquait de faire des précieuses ou des coquettes. C'était au moment des représentations d'*Esther*. Effrayée, elle réforma Saint-Cyr, et la réforme fut trop rigide. Louis XIV n'approuvait pas, mais il laissa faire. Elle écoutait son directeur,

l'abbé Godet des Marais, qu'elle fit évêque de Chartres, prêtre vertueux, cœur honnête, esprit médiocre. Il n'est pas resté de Saint-Cyr un mode nouveau d'éducation. Il en est resté *Athalie, Esther;* il en est resté ce que Mme de Maintenon a écrit de meilleur et de plus attachant. Ses lettres aux gens de cour sont sans intérêt, parce qu'elles sont sans abandon. Jamais elle ne se livre : prudente jusqu'à la défiance et secrète jusqu'au mystère. A Saint-Cyr, elle est tout autre. Je ne dirai pas qu'elle se livre, ni même qu'elle se montre. Je dirai qu'elle se laisse entrevoir. Essayons donc de la regarder un instant.

« Tout d'abord, si nous prenons Mme de Maintenon pour une prude que le moindre mot un peu vif épouvante, il faut nous défaire de cette idée. Dévote, oui; prude, non ! Elle aborde certains sujets avec une liberté d'esprit et une franchise d'expression que Mme de Sévigné n'aurait pas désavouée. Lisez cette lettre, ou plutôt ce fragment de lettre, car je ne cite pas tout : « Une petite demoiselle s'arrêta avec moi. « Quand je voulus lui faire dire combien il y a de « sacrements, ne voulant point nommer le mariage, « elle se mit à rire et me dit qu'on ne le nommait point « dans le couvent d'où elle sortait. Quoi! un sacre- « ment institué par Jésus-Christ, qu'il a honoré de « sa présence, dont les apôtres détaillent les obliga- « tions et qu'il faut apprendre à nos filles, ne pourra « pas être nommé ! Il y a bien plus d'immodestie à « toutes ces façons-là qu'il n'y en a à parler de ce qui « est innocent et dont tous les livres de piété sont rem- « plis. Quand elles auront passé par le mariage, elles « verront qu'il n'y a pas de quoi rire. Il faut les « accoutumer à en parler très sérieusement et même « tristement, car je crois que c'est l'état où l'on « éprouve le plus de tribulations, même dans les « meilleurs. »

A propos du passage du duc de Noailles dans les assemblées délibérantes, M. Hervé cite cet hommage prophétique rendu par le feu duc de Broglie au courage des Parisiens. Il s'agissait du projet sur les fortifications de Paris :

« Les uns prétendaient que les forts étaient destinés à réprimer les insurrections futures et non pas à repousser les ennemis du dehors. Ils protestent contre ce qu'ils appelaient le projet d'embastiller Paris. D'autres niaient la possibilité d'une nouvelle invasion. D'autres refusaient à la population parisienne l'énergie nécessaire pour supporter un siège. Paris est riche, disait-on; les riches se défendent mal. Un des hommes les plus considérables de la haute Assemblée, qui a fait aussi partie de votre compagnie, le feu duc de Broglie, repoussait cette insinuation avec énergie. « Ce que le législateur est « chargé de faire, répondait-il, c'est de donner à Pa- « ris les moyens de résister, s'il le veut, et dans mon « opinion il le voudrait puisqu'il le pourrait... Gar- « dons-nous, pour être justes envers la population de « Paris, de lui appliquer les paroles dont le général « Rogniat a flétri la population des capitales. Paris « n'a rien fait pour les mériter; je suis pleinement « convaincu que, si le peuple de Paris était soumis à « cette épreuve, on verrait que c'est un peuple en « état, en volonté, en puissance de se défendre. »

Discours de M. Maxime du Camp.

M. Maxime du Camp, directeur de l'Académie, était chargé de répondre à M. Édouard Hervé.

Après avoir payé son tribut d'éloges à la mémoire du duc de Noailles, M. du Camp raconte l'enfance et la jeunesse du récipiendaire :

« Vous êtes de cette forte race lorraine qui a si énergiquement uni ses destinées à celles de la France, et c'est par suite des événements dont notre pays eut à souffrir que vous êtes né à l'île Bourbon; c'est ainsi, du moins, que s'appelait encore l'île de la Réunion lorsque vous y vîntes au jour. Notre vieille et chère colonie doit être contente de l'accueil que l'Académie française s'est empressée de faire à ses enfants, et j'imagine que le Gros-Morne et le piton de la Fournaise ont illuminé en témoignage de satisfaction. Dans votre île natale, vous n'avez qu'ébauché vos études, qui s'achevèrent au collège Henri IV, où vous eûtes cette bonne fortune d'écouter les leçons d'un maître éminent que ses travaux d'histoire militaire ont rendu célèbre; vous avez pu apprécier alors une intelligence, une sûreté de méthode que vous allez retrouver plus actives que jamais. Le professeur a gardé bon souvenir de l'élève, car il a délaissé le poste officiel qu'il devait occuper aujourd'hui pour se donner la joie et l'honneur de vous assister pendant votre baptême académique, en compagnie d'une de nos gloires, de ce vigoureux poète dramatique, qui, lui aussi, a illustré votre ancien collège.

« Votre apprentissage scolaire se termina avec un éclat peu commun, et votre dernier concours général fut un triomphe; vous vous couvrez de gloire : prix d'honneur de philosophie, prix de physique, prix de chimie, que sais-je encore? Toutes les couronnes vous appartiennent; la science et les lettres se disputent vos faveurs. L'École polytechnique vous réclame, l'École normale vous sollicite. C'est vers celle-ci que vous inclinez Avez-vous eu l'intention sérieuse de consacrer votre vie à l'enseignement? Je ne le crois pas; sans doute vous aviez déjà médité la phrase si cruellement vraie de Montesquieu : « Nous « recevons trois éducations différentes : celle de nos « pères, celle de nos maîtres, celle du monde. Ce « qu'on nous dit dans la dernière renverse toutes les « idées des premières. » Vous aviez hâte d'acquérir cette douloureuse éducation qui coûte bien des illusions et déracine bien des croyances. On dirait que, semblable au voyageur indécis sur la route à suivre, vous n'avez fait halte que pour vous donner le temps de choisir votre chemin. Aussi l'École normale ne vous garde pas : au bout de quelques mois vous secouez un joug qui n'avait rien de trop pesant, et vous reprenez votre liberté. »

Puis M. du Camp parle des débuts littéraires de M. Hervé, de sa traduction de Salluste, des nombreux articles qu'il a publiés dans *la Revue de l'instruction publique,* du livre intitulé : *la Crise irlandaise* et qui

est en réalité l'histoire de l'Irlande depuis un siècle; il termine ainsi son discours :

« Nous voilà bien loin, monsieur, des traductions de Salluste et de vos débuts, vous avez le droit d'être fier du chemin que vous avez parcouru, d'un pas vaillant, dans la route droite, sans défaillance et même sans hésitation. Depuis plus de vingt ans il n'est pas une question sur laquelle vous n'ayez donné votre avis avec la sérénité d'un sage qui regarde de haut les choses de notre pauvre monde. Si considérables qu'aient été votre talent et votre labeur, ils n'ont lassé ni votre force ni votre conscience; toutes deux ont marché d'accord et vous ont permis de toujours approuver les œuvres libérales et de toujours combattre les mesures d'exception qui, par cela même qu'elles sont exceptionnelles, ne devraient être que transitoires. Vous savez que l'exercice de la liberté consiste moins à faire triompher ses idées qu'à respecter les idées d'autrui; c'est là le grand principe dont il ne faut jamais s'écarter, sous peine de péril pour la liberté même. Sur ce point, on doit demeurer inébranlable, sans quoi les conquêtes morales de la Révolution française resteraient vaines et feraient douter de leur vitalité, ce qui serait un désastre pour la civilisation.

« Ces hautes questions qui touchent à la politique et à la bonne tenue des nations, vous continuerez à les traiter au bénéfice de ceux que leur passion ou leur ambition ne détourne pas de la vérité. Vous n'êtes point de ces hommes qui désertent la lutte, et j'imagine que vous aurez encore bien des passes d'armes à soutenir. Je vous crierai le mot que Théroulde a souvent répété dans la Chanson de Roland : *Aoi !* que Dieu vous aide ! Nous aurons de vous une part plus intime : dans nos paisibles débats, vous nous apporterez la sagacité de votre esprit et votre connaissance approfondie de la langue française dont vous essayerez, comme nous, de sauvegarder la pureté, la sobriété, la vigueur, qui en font un des plus beaux instruments de propagande intellectuelle qui ait jamais existé.

« Dans nos commissions, vous étudierez la quantité considérable d'œuvres qui sont soumises à notre jugement et, en appréciant l'effort de la jeunesse littéraire, vous verrez que nous pouvons envisager l'avenir avec confiance ; les dossiers si nombreux, relatifs aux faits de dévouement, que nous avons mission de signaler en les récompensant, vous démontreront que notre pays est fertile en bonnes actions, autant sinon plus qu'à aucune époque de son histoire : de tous les points de la France, l'héroïsme de la vertu chante son *Sursum corda* et ne permet de douter ni de la beauté morale de notre patrie, ni de son amour du bien, ni de la grandeur de son âme. Ces pensées sont lès vôtres, et les travaux qui vous attendent à l'Académie ne pourront que les affermir.

« Notre compagnie, monsieur, marquera ce jour d'un caillou blanc, car elle a été heureuse de vous souhaiter la bienvenue. »

Le relieur Le Gascon et Peiresc. — Le dernier numéro du *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France* contient trois extraits de lettres adressées à Dupuy par Peiresc et dans lesquelles cet illustre amateur lui parle du relieur Le Gascon. Dans les deux premiers passages, il est question d'un malheur arrivé à l'artiste qui avait trop rogné des opuscules de Bellarmin. Dans le troisième, Le Gascon est cité comme un relieur dont les travaux sont « si exacts », qu'il était difficile de les imiter.

Voici ces lettres qui nous ont paru devoir intéresser nos lecteurs.

I. — *Lettre du 16 mai 1627.*

« Puisque Le Gascon ne veult pas croire que les opuscules de Bellarmin fussent attaints à la lettre, je me suis résolu de vous en envoyer un cahier cy-joinct, où il pourra voin si j'avois la besveüe quand je l'escrivois, les autres ne le sont pas tant que celuy-là, mais il y en a plusieurs bien gauchis ou inesgalement roignez, car pour la pleieure, elle en estoit prou justement faicte. Et quoy qu'il en soit nous ne laisrons pas de nous en servir. Dieu aydant, et pour cet effect vous me pourrez r'envoyer ce cahier après le luy avoir monstré, afin qu'au moins une autre fois, il y pragne garde de plus prez, et certainement il est toujours dangereux de roigner un livre qui ne soit cousu, car cela glisse facilement, principalement apprez estre battus. J'aymerois mieulx qu'on se contentast en cas pareil de fendre les feuilles avec le pleyoir et envoyer le tout battu sans roigner ne avec coutteau, ne avec autre instrument. La differance du poids pour les rogneures n'importe rien du tout à la voicture par la voye que nous tenons. »

II. — *Lettre du 11 juillet 1627.*

« Pour les livrets de Bellarmin, il n'y a pas de danger que Le Gascon ayt veu qu'il avoit laissé glisser les livres en les rognant, afin qu'il ne s'opiniastre plus à en envoyer de la sorte. Il a esté à propos de r'emplacer celuy qu'il vous a pleu me faire envoyer ; pour les autres il n'importe pas, car ils ne sont pas si mal qu'estoit celuy-là, et ce ne sont pas livres où l'on affecte la marge, parce qu'il n'y escheoit pas des notes à faire ; au contraire pour les rendre plus portatifs, on affecte d'en diminüer les marges tant qu'on peult comme des bréviaires. »

III. — *Lettre du 13 août 1627.*

« J'oubliois à vous dire que sur ce catalogue des hoirs de Rouvière que vous me fittes recouvrer de M. Deodati, ayant veu cotté le livre *Roma* de Georgius Fabricius dont le pareil de la bibliothèque de M. de Thou s'estoit autresfoys esgaré chez moy à Paris par un grand malheur, et ayant envoyé un mémoire à M. J Godefroy de ceux que je désirois avoir desdits Rouvière, je mis celuy-là en teste tout le premier et le priay de me l'envoyer soubs l'adresse de M. Jacquet avec ses lettres, sans attendre les autres livres, ce qui m'a reuscy tant à propos qu'il s'y en est trouvé encores de bonne fortune un exem-

plaire lors de la réception de mon mémoire, lequel M. Godefroy m'a achepté et me l'a envoyé fort bien conditionné. J'ay un relieur parisien qui est aprez à le relier en marroquin de Levant. Je luy feray laisser la place pour y poulser les armoiries de M. de Thou, et du reste, il veult que sa relieure puisse passer entre celles des autres livres sinon aussy exactes que celles du Gascon, pour le moings assez tollerable pour venir de ce chétif païs icy. Je vous advoüe que ça m'a esté un contentement indicible, car j'avois escript trente lettres en divers endroicts pour recouvrer cette pièce et avoir moyen de faire rayer sur vostre inventaire le defficit qui y estoit demeuré par ma faulte. Je ne le vous envoyeray que quand il sera achevé de relier que par voye commode et dans une boitte exprez (comme vous fistes de votre nouveau testament) afin de le bien conserver par les chemins et qu'il ne fasse poinct de honte aux autres auprez desquelz vous luy redonnerez son ancienne place. »

IV. — *Lettre du 24 aoüt 1627.*

« Je vous escrivis hier une simple lettre par M. Gaillard de cette ville, celuy qui est à M. de Guise, qui voulut en toute façon vous porter une de mes lettres. Il est fort familier chez M. Priandi, ce dit-il, et a sceu par ce moyen l'honneur que vous me faictes de m'aymer, je ne luy ay peu refuser ce compliment, et pensois le charger du livre de Georg. Fabricius de M. de Thou, mais je changeay d'advis quand il me dict qu'il craignoit de trouver ordre de M. de Guise en chemin pour prendre la routte de la Bretaigne, où je n'avois pas envie que le livre allast courir fortune de se perdre, puisqu'il a fallu attendre si longtemps depuis que son pareil s'estoit perdu, et possible que la boitte ne sera pas trop grosse pour l'envoyer par la voye ordinaire de la poste. Le mal est que mon libraire n'y a pas sceu faire tout ce qu'il se promettoit, car le dos ne me semble pas trop bien proportionné, et il n'a pas laissé la place pour y faire poulcer la placque des armoiries de M. de M. de Thou, s'excusant sur ce qu'il dict avoir entendu que ce ne fust que comme un chiffre qui se peult mettre dans le vuide de l'ovale qu'il y a laissée Vous vous contenterez de sa bonne volonté et de la mienne, n'ayant pas jugé que cette obmission meritast de le faire couvrir de nouveau. »

V. — *Lettre du 29 septembre 1627.*

« Or, pour venir à vostre lettre, mon pauvre relieur n'a garde de prétendre aulcune compétance avec votre Gascon, qui ne faict que des chefs-d'œuvre au prix de touts les autres de sa profession. Le nostre se contente et moy aussy que sa besoigne puisse passer entre les curieux comme n'estant pas du tout indigne de tenir rang entre celles qui ne sont pas des pires, si elles ne sont pas des bonnes. Il n'est pas moings glorieux que moy d'avoir sceu que ce livre ne vous ayt pas semblé si mal relié. »

M. Léopold Delisle qui a communiqué ces lettres ajoute : la Bibliothèque nationale (réserve, J., 2428) possède de *la Roma* de Georges Fabricius (Bâle, 1587, in-8°) un exemplaire relié en maroquin rouge, sur le titre duquel se lit le nom du propriétaire : JAC. AVG. THVANI. Je ne saurais dire si c'est le volume que Peiresc avait fait relier à Aix en 1627 pour remplacer le livre qu'il avait eu la douleur d'égarer. Le volume de la Bibliothèque nationale ne porte point d'armoiries sur les plats.

Les obsèques de Paul Féval. — Voici les discours prononcés sur la tombe de Paul Féval par MM. de Bornier et Claretie qui ont parlé, le premier, au nom de la Société des auteurs dramatiques; le second, en celui de la Société des gens de lettres dont Féval était président honoraire :

Discours de M. Henri de Bornier :

« Messieurs,

« Au nom de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques, je viens rendre le dernier hommage à un des hommes qui ont le plus honoré la littérature de notre temps.

« Paul Féval a été plusieurs fois vice-président de la société; il remplissait ce mandat avec un zèle, un dévouement, une bonne grâce qui lui valurent parmi nous des amitiés précieuses et durables. L'art dramatique n'était pas cependant le fonds même de sa nature et de son talent; il était né romancier; il n'alla pas tout d'abord vers le théâtre, ce fut le théâtre qui vint à lui; Frédéric Soulié l'avait déjà désigné comme son successeur; d'autres maîtres habiles trouvèrent bientôt dans ses romans des sujets de drames dont le succès retentissant ne sera pas oublié. La gloire de son nom en fut portée plus haut; son bonheur en fut-il mieux affermi? On aimerait à le croire. Mais sans doute il connut, comme nous tous, les tristesses, les amertumes, les frémissements, les fiertés et aussi les désespoirs de la lutte; il connut cette inexprimable anxiété qui saisit un homme au moment où il jette en proie à la foule le meilleur de sa pensée, sinon le meilleur de son âme.

« Paul Féval dut souffrir plus qu'un autre, avec sa nature nerveuse, mélancolique et vibrante à la fois.

« Ce n'est pas là une bonne défense, une armure assez solide contre les coups soudains de la destinée. Aussi résista-t-il difficilement aux assauts injustes de la mauvaise fortune; ce noble esprit en fut comme accablé; il sentit descendre sur lui lentement l'ombre des jours mauvais; mais il eut le courage de puiser une nouvelle force dans la lumière mystérieuse de la foi et des austères devoirs. Le vrai drame de sa vie est là, dans l'angoisse d'un cœur qui se demande s'il a fait ici-bas tout le bien qu'il pouvait faire, dans l'effroi d'un esprit qui cherche s'il ne s'est pas trompé de route et s'il n'a pas égaré en même temps ceux qui croyaient en lui. Que se passa-t-il dans cette âme, dans ce cœur, dans cet esprit, à ces heures où l'écrivain interrogeait ses œuvres passées avec la rigueur et l'impartialité d'un juge? Dieu le sait. Ce que nous savons, nous, c'est qu'un effort si rare devient

presque sublime, tant il prouve de sincérité, de fermeté, de grandeur, de modestie, ce qui est une grandeur encore.

« Paul Féval s'est éteint dans la joie intérieure de son âme apaisée, en regardant sans crainte ce qui allait venir; la mort lui a été plus douce que la vie! Regrettons-le, mais ne le plaignons pas. »

M. Jules Claretie a ensuite pris la parole :

« Messieurs,

« Il y a vingt ans passés, lorsque Paul Féval me faisait — avec vous, mon cher Gonzalès, — l'honneur de me servir de parrain à la Société des gens de lettres, je ne me doutais pas que j'aurais, un jour, le douloureux devoir d'apporter, au nom de ses confrères, le dernier adieu à notre président. Paul Féval était alors dans le vent de la popularité et dans la fièvre heureuse du travail. Il écrivait des livres, il faisait des conférences, il donnait des drames au théâtre, il était celui dont tous les fondateurs de nouveaux journaux se disaient : Ah! si nous avions un roman de Féval! Et sans humilier personne, combien encore se disent aujourd'hui, en songeant aux milliers de lecteurs que Lagardère ou Mme Gil Blas traînaient après eux : Ah! un roman de Féval, si nous l'avions!

« On a trop parlé de la cruauté de cette destinée. Paul Féval paya cher la popularité, mais il l'eut. Toute une foule s'est jetée longtemps sur les feuilles que le père de famille noircissait au milieu de ses enfants! De plus vaniteux n'auront jamais autant de bruit, autant de gloire. Et quant à sa fin, souvenons-nous du mot de Henri Heine : « Ne nous hâtons pas « de le plaindre. Qui sait comment nous finirons, « nous? »

« Lui, nous a, pendant vingt années, amusés par des contes héroïques ou terribles, et son imagination n'avait d'aussi dévorante que l'impatience de ses lecteurs. L'homme qui est là, le vieillard que tous les articles nécrologiques, depuis deux jours, nous montrent achevant de traîner une vie de vaincu au fond d'un asile, avait été une des forces de ce roman d'aventures qui fut la récréation charmée d'une France chevaleresque. Oui, il y eut un heure où, dans les chancelleries, on abordait nos ambassadeurs pour leur demander des nouvelles des *Mystères de Paris*, d'Eugène Sue ou des *Mousquetaires* de Dumas, et où les *Mystères de Londres* de Francis Trollope agitaient autant l'opinion que le fait aujourd'hui une dépêche de la Bourse. Francis Trollope, c'était Paul Féval, commençant par un roman en huit ou dix volumes la série de ces livres dramatiques, entraînants, curieux, étonnants de verve et d'esprit, qui se sont appelés tour à tour le *Loup blanc*, *l'Homme de fer*, *Jean Diable*, les *Habits noirs*, les *Errants de nuit*, les *Parvenus*, le *Bossu!*

« Toute une bibliothèque! Tout un monde d'imaginations et de rêves! Il y a dans cet entassement de volumes une accumulation d'inventions extraordinaires. Mais parfois, mais souvent Paul Féval s'interrompait dans ces récits d'aventures, et le maître écrivain qu'il y avait en lui se retournait vers ses propres souvenirs, vers son passé et ses amours premières, pour écrire quelque livre simple et puissant comme le *Drame de la jeunesse* ou *Annette Laïs*, et ce livre était une œuvre maîtresse, car il y mettait ce qu'il avait d'aussi grand que son imagination même, je veux dire son cœur.

« Le cœur, l'esprit, les larmes, l'ironie, vous retrouverez toutes ces qualités à profusion dans ces livres qui furent la joie de nos vingt ans. Si Féval, en ses inventions tragiques, rappelle la manière forte et noire de Frédéric Soulié, dans sa raillerie et son ironie, il fait penser immédiatement à Dickens, son ami. Et il avait l'humour de Dickens avant même de l'avoir lu, lorsque, à ses débuts, il écrivit l'histoire étourdissante de *M. Quandoquidem*. J'ai parlé de Dickens; avec son ironie particulière, britannique, si je puis dire, Féval me fait l'effet parfois d'un pamphlétaire égaré dans le roman, d'un Swift qui a écrit *le Fils du Diable* et qui pouvait écrire *Gulliver*.

« Le je ne sais quoi de fin, de narquois, l'originalité dans l'esprit, le sarcasme, il faut avoir connu Féval pour savoir à quel degré ce causeur, qui eût fait un journaliste hors de pair, possédait de tels dons. Nous avons tous, nous qui l'avons aimé, nous avons encore dans l'oreille la voix lente, musicale et d'une caresse railleuse de Paul Féval nous contant ses histoires bretonnes. Il était éloquent et il était charmant. Il donnait la vie au moindre mot. Il apportait dans sa façon de plaisanter je ne sais quelle bonhomie rurale et comme socratique. Parti de Rennes pour conquérir Paris, il ne se doutait point qu'il allait à Rome. Il avait toujours eu cependant la foi du Celte; mais avant de la proclamer d'une façon mystique, il l'affirmait d'une façon railleuse. Un jour, le vent favorable changea, la tempête vint : Paul Féval jeta l'ancre en haut. Il lui restait pourtant des affections en bas.

« Il sacrifia tout. Ce Breton revint à la foi comme son compatriote Lamennais en sortit : violemment. Il faut lire les *Étapes d'une conversion* pour comprendre quelle crise il traversa, voyant, avec l'âge, la nécessité revenir. « Jean, dit-il amèrement au début de son livre, avait eu un salon autrefois, de beaux meubles, des tableaux, des flatteurs, des domestiques et même des amis, ceux de Job; il avait eu de l'argent, beaucoup, et jusqu'à un peu de gloire... Rien de tout cela ne lui restait. » Féval se trompait : il lui restait des amis, et s'il les demandait au ciel, c'est sur terre qu'il les trouva. La vie pouvait l'avoir brisé, il pouvait avoir disparu de ce mouvement parisien où un passant remplace un passant, où s'allument et s'éteignent les gloires d'une minute; il était demeuré présent à notre pensée. On lisait toujours ses livres, même ceux qu'il avait le tort de corriger. On applaudissait toujours ses pièces, même celles qu'il prétendait répudier.

« Il s'était éloigné de nous, ses confrères, mais nous gardions la mémoire de son dévouement.

« Président de la Société des gens de lettres pendant plusieurs années, il avait multiplié ses efforts pour bien servir la société, et on l'avait vu, un jour, abandonner le livre inachevé pour aller à Genève

défendre devant un tribunal les intérêts d'un confrère spolié. Ce jour-là, le romancier s'était souvenu qu'il avait été avocat au barreau de Rennes et sa conviction fit triompher nos droits. Mais Paul Féval s'est dérangé plus d'une fois pour venir en aide à ses confrères autrement que par la parole.

« Il était généreux de toutes les manières, croyant n'avoir rien fait après avoir labouré pendant plus d'un quart de siècle, croyant n'avoir rien donné après avoir passé dans la vie le cœur ouvert et la main tendue. Paul Féval, messieurs, aura été un des grands laborieux de ce temps de travailleurs; il aura été un prodigieux inventeur, un écrivain de probité, un homme d'honneur, un ami sûr, et sa vie, sa destinée, cette ruine de l'homme du rêve accomplie par l'homme du fait, restera comme un roman vécu, douloureux et poignant. Après avoir connu la faim à vingt ans, je dis la faim, — il a conté comment on le retrouva, mourant d'inanition, dans un galetas de l'Arsenal, auprès de sa dernière bouchée de pain, — Paul Féval connut la ruine à soixante. Mais, entre ces deux épreuves, que de succès, que de renommée, que de bravos, quelle popularité, quelles acclamations! Quelle existence courageuse et militante! Et, las de tout cela, fatigué de produire, dégoûté d'espérer, découragé de penser, pris de la nausée de la publicité et du tapage, Paul Féval, à la fin, ne demandait plus que le repos!

« Il repose maintenant.

« Ce repos, qui achève tout, qui interrompt à la fois toutes nos rivalités, nos polémiques, nos misères ou nos ambitions, vous l'avez, mon cher parrain, vous l'avez glorieusement et tristement gagné; mais quant à l'oubli, tant que nous serons là pour saluer votre mémoire, l'oubli que vous vouliez, l'oubli que vous cherchiez, nous que vous avez charmés, nous serions ingrats de vous le donner; cet oubli-là, même dans la tombe, l'oubli de vos confrères et de vos amis, vous ne l'aurez pas! »

Inauguration de la statue de Louis Blanc. — Le 24 février dernier, a eu lieu, à Paris, l'inauguration de la statue de Louis Blanc, élevée sur la place Monge. Les nombreux discours qui ont été prononcés à cette cérémonie nous ont tous montré l'homme politique sans qu'il ait été aucunement question de l'historien.

Musset raconté par M. Legouvé. — M. Legouvé consacre à Musset un chapitre piquant de son nouveau livre. M. Legouvé a connu l'auteur du *Caprice;* il donne des détails curieux sur sa façon de travailler :

« Deux hasards singuliers m'ont permis de pénétrer dans le secret de sa méthode de travail et dans le secret de son génie. Je le rencontrai un jour au Palais-Royal, au moment des représentations d'*Adrienne Lecouvreur.* La pièce lui plaisait beaucoup. Il me vanta surtout deux scènes qu'il m'attribuait et qui n'étaient pas de moi. La conversation ayant passé d'*Adrienne* à Scribe :

« Je place Scribe très haut, me dit-il, mais il a un « défaut, *il ne se fâche jamais contre lui-même.* — Que « voulez-vous dire par là?

« — Je veux dire que quand Scribe commence une « pièce, un acte ou une scène, il sait toujours d'où « il part, par où il passe et où il arrive. De là, sans « doute, un *mérite de ligne droite,* qui donne grande « solidité à ce qu'il écrit. Mais, de là aussi, un « manque de souplesse et d'imprévu. Il est trop lo- « gique; il ne perd jamais la tête. Moi, au contraire, « au courant d'une scène ou d'un morceau de poésie, « il m'arrive tout à coup de changer de route, de cul- « buter mon propre plan, de me retourner contre « mon personnage préféré et de le faire battre par « son interlocuteur... *j'étais parti pour Madrid et je « vais à Constantinople.* » Cette phrase me frappa singulièrement. J'y démêlais une des causes du charme particulier d'A. de Musset, et j'en cherchais depuis longtemps la trace dans ses divers ouvrages, quand, il y a trois ans, une lettre tombée inopinément entre mes mains, mit, pour moi, en pleine lumière ce que je n'entrevoyais que dans une demi-ombre. »

« Cette lettre est d'une femme qui a passionnément aimé le poète.

« Que vous dirai-je encore? Son passé désordonné laisse des traces indélébiles. Avec un caractère ombrageux, la méfiance et le soupçon ne se présentent qu'au milieu d'un cortège de ressouvenirs très amers à entendre, et qui, à tout prendre, sont ceux d'un ex-libertin. Je ne les supporte pas, et alors querelles, pardons et réconciliations. Voilà. Je n'ai jamais vu de contrastes plus frappants que les deux êtres enfermés dans ce seul individu. L'un bon, doux, tendre, enthousiaste, plein de bon sens, naïf (chose étonnante), naïf comme un enfant, bonhomme, simple, sans prétention, modeste, sensible, exalté, pleurant d'un rien venu du cœur, artiste exquis en tout genre, sentant et exprimant tout ce qui est beau dans le plus beau langage, musique, peinture, littérature, théâtre.

« Retournez la page et prenez le contre-pied, vous avez affaire à un homme possédé d'une sorte de démon, faible, violent, orgueilleux, despotique, fou, dur, petit, méfiant jusqu'à l'insulte, aveuglément entêté, personnel et égoïste autant que possible, blasphémant tout et s'exaltant autant dans le mal que dans le bien. Lorsqu'une fois il a enfourché son cheval du diable, il faut qu'il aille jusqu'à ce qu'il se rompe le cou. L'excès, voilà sa nature, soit en beau soit en laid. Dans ce dernier cas, cela ne se termine jamais que par une maladie qui a le privilège de le rendre à la raison et de lui faire sentir ses torts. Je ne sais comment il a pu y résister jusqu'ici et comment il n'est pas mort cent mille fois! »

La direction des beaux-arts et les publications artistiques. — Nous avons dit, dans notre dernier numéro, que la Chambre des députés avait scindé en

deux le crédit de quatre-vingt mille francs octroyé précédemment pour les souscriptions aux livres d'art et en avait affecté spécialement la moitié à des subventions pour les bibliothèques d'art industriel. Nous sommes heureux d'ajouter aujourd'hui que M. Bardoux, s'appuyant sur une pétition due à l'initiative de M. Jouaust et signée de dix grands éditeurs parisiens, a fait supprimer au Sénat la division du crédit, qui sera consacré, sans désignation d'aucune somme, à des souscriptions aux livres d'art et à des *achats de livres* pour les bibliothèques d'art industriel, lesquelles sont encore très peu nombreuses. La direction des beaux-arts reste donc libre d'employer son crédit comme elle l'entendra, et en réservant pour les bibliothèques d'art industriel ceux des ouvrages souscrits qui leur conviendront le mieux, elle pourra satisfaire au vœu de la loi budgétaire, tout en continuant ses souscriptions comme par le passé.

Elle n'en a pas moins été obligée de réduire sérieusement, cette année, les souscriptions aux périodiques, ayant des engagements intérieurs auxquels il fallait faire face, et pour lesquels le crédit ordinaire de quatre-vingt mille francs est cette fois insuffisant.

Rien n'était donc plus inopportun que la réduction votée par la Chambre pour l'année 1887. Aussi les signataires de la pétition au Sénat, encouragés par un premier succès, viennent-ils d'en adresser une autre au ministre de l'instruction publique, pour demander que le crédit des souscriptions aux ouvrages d'art, qui, autrefois, a atteint près de deux cent mille francs, soit porté, dans le budget de 1888, de quatre-vingt mille francs à cent cinquante mille francs. Rien ne serait plus juste, aujourd'hui que les grandes publications d'art ont augmenté dans une notable proportion.

En remerciant vivement M. Bardoux de l'appui qu'il a prêté aux éditeurs assez désintéressés pour entreprendre des ouvrages qui, même avec l'aide de l'État, n'arrivent pas toujours à couvrir leurs frais, nous souhaitons à ces derniers un plein succès dans la nouvelle démarche qu'ils viennent de tenter. Mais nos législateurs se laisseront-ils convaincre?

Le quatrième centenaire de la typographie rouennaise. — A l'occasion du quatrième centenaire de la typographie rouennaise (anniversaire de la publication des *Croniques de Normendie*, par Guillaume Le Talleur), une exposition typographique s'ouvrira à Rouen, au mois de mai prochain. Elle comprendra trois sections : 1° La typographie locale, depuis 1550 jusqu'à nos jours; 2° Œuvres de Thomas et de Pierre Corneille, éditions originales, etc.; 3° Histoire de la cathédrale et du chapitre de Rouen, tous imprimés concernant cette histoire.

Cette exposition aura lieu dans les salles du Trésor et de la Bibliothèque du chapitre.

L'orthographe des noms de quelques écrivains. — Des crieurs de journaux qui ne négligent pas l'actualité offraient, au moment de l'inauguration de la statue de Louis Blanc, *la vie de Louis Leblanc.*

Le correspondant parisien du journal *la Gironde* rappelle que l'auteur de l'*Histoire de dix ans* se montrait fort agacé de cette déformation de son nom. Ceux des gens du peuple qui ne faisaient pas de politique active l'appelaient souvent ainsi, ce qui lui suggérait des réflexions mélancoliques sur la popularité.

C'est comme Baudelaire qui souffrait quand il voyait son nom *Beaudelaire*, ou M. Armand Silvestre qui gémit quand on agrémente son nom d'un *y*.

Théophilé Gautier n'avait que du mépris pour les gens qui lui écrivaient au nom de *Gauthier*, et il a dû prévoir que M. Leconte de Lisle n'est pas précisément ravi quand on le ramène aux proportions banales de *Lecomte* et surtout de *Lecomte de Lille*.

N'y a-t-il pas des gens qui ont confondu, à l'occasion, M. Barbet de Jouy avec M. Barbey d'Aurevilly?

J'ai ouï dire que George Sand elle-même ne pouvait souffrir qu'on restituât à son prénom de George l'*s* final qu'elle avait délibérément enlevé, et qu'Henry Mürger tenait infiniment à son tréma. Un moyen sûr d'être désagréable à M. Maxime du Camp, c'est d'écrire son nom comme il doit être écrit, c'est-à-dire sans particule.

Victor Hugo y mettait plus de bonhommie. Un jour, il comparut dans une mairie de village comme témoin à un baptême. C'était vers la fin du règne de Louis-Philippe. La gloire du poète était donc incontestée. Elle n'était point parvenue toutefois jusqu'à l'humble scribe de village qui lui demanda son nom.

— Victor Hugo, répondit le poète.

— Comment ça s'écrit-il?

Le grand homme fit bonne contenance et répondit gravement : R, u, ru; g, o, go; Rugo.

Opinion de M. Taine sur la littérature anglaise. — M. Taine, ayant été interrogé par quelques reporters sur la littérature anglaise, écrit au *Journal des Débats* pour qu'on ne lui impute plus, dit-il, ce que d'autres ont daigné penser pour lui :

« Sur les mérites comparatifs des savants proprement dits en France, en Allemagne et en Angleterre, je ne me permets pas d'avoir une opinion; si je voulais en avoir une, j'irais consulter mes amis, M. Joseph Bertrand, M. Berthelot, M. Pasteur, M. Gaston Pâris. Je trouve ridicule de porter un jugement là où on n'a pas la compétence requise.

« Dans les matières où je suis moins ignorant, par exemple en littérature et en histoire, je crois que la poésie anglaise, surtout la poésie lyrique et narrative, depuis Byron, Keats et Shelley, jusqu'à Tennyson et aux deux Browning, est en Europe la première de toutes. En revanche, nous avons en France les plus grands dramatistes vivants, M. Augier et M. Alexandre Dumas. En prose, les Français me semblent au moins les égaux des Anglais; je regarde Balzac comme le plus puissant créateur d'âmes qui ait paru depuis Shakespeare; aucun critique, dans

aucune littérature, ne peut être comparé à Sainte-Beuve.

« Je considère *la Chartreuse de Parme* comme un chef-d'œuvre de psychologie littéraire, le plus grand qui ait jamais été publié dans aucune langue. Pour le style et le *rendu*, pour l'intensité et la perfection du coloris, *Madame Bovary* n'a pas d'égale.

« Cinq écrivains et penseurs, Balzac, Stendhal, Sainte-Beuve, M. Guizot et M. Renan, sont, à mon avis, les hommes qui, depuis Montesquieu, ont le plus ajouté à la connaissance de la nature humaine et de la société humaine. »

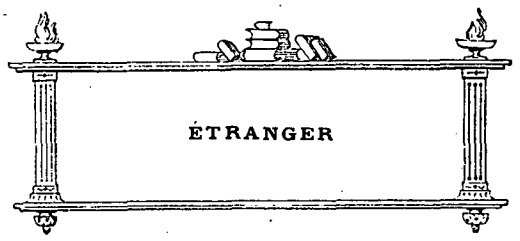

Allemagne. — *Le cinquantenaire de la « Fauchnitz edition ».* — M. le baron de Tauchnitz, l'éditeur de la collection bien connue d'ouvrages anglo-américains, célèbre le cinquantième anniversaire de la fondation de cette collection, qui a popularisé en Allemagne et dans les autres pays du continent les chefs-d'œuvre de la littérature anglo-américaine.

La *Collection of british Authors* de M. Tauchnitz comprend aujourd'hui 2,439 volumes et l'on peut dire que presque tous les écrivains contemporains de quelque valeur littéraire y sont représentés, ainsi que la plupart des classiques anglais.

A l'occasion de ce cinquantenaire, M. Tauchnitz vient de publier un volume où se trouvent d'intéressants détails sur les commencements et le développement de la célèbre collection.

Le premier volume de la *Tauchnitz edition* parut en 1841, le cinq centième en 1860, le millième en 1869 et le deux millième en 1881. Aujourd'hui la collection compte, en y comprenant les *Series for the Young*, 2,469 volumes.

Angleterre. — *Dickensiana.* — M. F.-G. Kitton, auquel on est redevable d'un intéressant volume biographique et anecdotique intitulé *Dickensiana*, travaille en ce moment à une nouvelle publication qui paraîtra probablement sous le titre de : *Dickens portrayed by pen and pencil.* M. Kitton reproduit dans ce volume quelque chose comme deux cents portraits plus ou moins connus du célèbre romancier et y annexera une liste de tous les bustes, lithographies, bas-reliefs, eaux-fortes et gravures sur bois reproduisant les traits de Dickens.

Le tirage du journal le « Standard » et du « Daily News. » — Le *Standard* annonce à ses lecteurs que son tirage quotidien s'élève actuellement à 255,292 exemplaires.

Le *Daily Telegraph* d'ailleurs accuse un tirage plus formidable encore ; à l'en croire, il tire à 338,600 et distancerait ainsi de 83,000 exemplaires son confrère londonien.

Autriche. — *Une statue à Gutenberg.* — Un comité pour ériger une statue à Gutenberg vient de se former à Vienne.

Italie. — *La presse quotidienne et périodique d'Italie jugée par un Américain.* — Dans une lettre adressée à la *Nation* de New-York par son correspondant de Rome, celui-ci constate la décadence de plus en plus accentuée de la presse périodique et quotidienne italienne et s'efforce d'en rechercher les causes. Selon lui, cette décadence doit être attribuée au peu de goût des Italiens pour la lecture ou plutôt au peu de temps qu'ils y consacrent, comparativement aux Allemands, Anglais, Américains et Français.

Le correspondant de la *Nation* ayant manifesté sa surprise que depuis seize ans les écrits politiques et économiques laissés par Cataneo n'eussent pas trouvé d'éditeur, son interlocuteur, lui-même chef d'une grande maison d'édition, lui répondit : « Garantissez-moi des lecteurs et je vous éditerai tout ce que vous voudrez. »

Les salons de lecture, où le public peut consulter des journaux et des périodiques, font presque entièrement défaut. A Florence, on ne trouve guère que l'établissement Vieusseux ; à Milan, vous en êtes réduit à l'expédient assez coûteux d'acheter tous vos journaux au numéro, à moins qu'un ami complaisant ne vous introduise dans un club particulier ou *circolo*. Venise possède la fondation *Querini-Stampaglia* et à Rome l'*Association de la presse* ouvre ses salons de lecture aux membres de cette Société et à leurs amis. Mais des villes importantes, telles que Naples, Turin, Pise et Bologne sont encore bien arriérées sous ce rapport ; des salons de lecture suffisamment pourvus de périodiques italiens et étrangers y rendraient de véritables services aux étrangers.

On serait tenté de conclure de cette pénurie de salons de lecture que les bons journaux quotidiens ou hebdomadaires et les revues mensuelles ont, en Italie, toutes les chances de succès. Il n'en est rien.

Avant que l'unification de l'Italie ne fût un fait accompli, à l'époque des grandes luttes politiques, le public s'intéressait davantage à ses journaux favoris. Le parti de l'ordre et celui de l'action avaient alors chacun leurs organes attitrés : l'*Opinione* de Turin, dirigée par Signor Dina, la *Perseveranza* de Milan, que rédigeait M. Bonghi, trouvaient de nombreux lecteurs. Les journaux de Mazzini, la *Tribuna*, l'*Italia del Popolo*, l'*Unità Italiana*, le *Dovere*, l'*Emancipatore* étaient lus et commentés avec passion. Entre ces deux courants extrêmes le *Diritto* louvoyait prudemment. Publié d'abord à Turin, et plus tard à

Florence, ce journal était le porte-drapeau de la gauche piémontaise et comptait parmi ses collaborateurs des hommes tels que Lorenzo Valerio, Sineo et tant d'autres qui plus tard siégèrent au parlement.

Mais aussitôt que Rome fut devenue la capitale de l'Italie, il n'y eut plus d'adversaires à combattre et la polémique acharnée des journaux de nuance politique différente n'eut plus de raison d'être. Ainsi les partis politiques s'effacèrent graduellement, leurs organes n'eurent plus aucune autorité et disparurent aussi bien que, faute de subventions officielles, les journaux inféodés au gouvernement. Aussi longtemps que vécurent Mazzini, Garibaldi et Maurizio Quadrio, les journaux du parti de l'action s'obstinèrent à continuer la lutte. Le journal hebdomadaire, *Roma del Popolo*, cessa sa publication le 10 mars 1872, le jour même de la mort de Mazzini ; l'*Emancipatore* et le *Dovere* tombèrent avec M. Quadrio, la *Lega della Democrazia*, fondée par Garibaldi, porte-drapeau des idées révolutionnaires, disparut une année, jour pour jour, après la mort de Garibaldi. Le *Fiasco* et la *Democrazia* essayèrent vainement de prendre sa place : ils ne vécurent pas six mois. Aujourd'hui, les débris du vieux parti de l'action n'ont plus d'organe accrédité.

Les journaux appartenant au parti de l'ordre surent se maintenir tant mal que bien, mais au prix de quels sacrifices ! La *Perseveranza*, l'*Opinione* de Rome, le *Diritto* ont perdu toute autorité et d'autres grands journaux n'ont aujourd'hui qu'une importance toute locale, tels le *Tempo* de Venise, la *Gazzetta* de Turin, le *Caffaro* de Gênes, la *Nazione* de Florence et le *Pungolo* de Naples. Le gouvernement ou plutôt M. Depretis est propriétaire du *Popolo Romano* ; la *Riforma* est l'organe de M. Crispi, qui la rédige et la dirige.

Le meilleur journal de Rome, la *Tribuna*, représente les idées politiques de MM. Cairoli et Nicotera. Les deux *Rassegna*, quotidienne et hebdomadaire, ont vécu.

La *Rassegna settimanale*, fondée par MM. Sonnino, fut pendant longtemps un des meilleurs journaux italiens tant au point de vue pratique que philosophique et scientifique. Sa disparition a laissé un vide qui n'a pas encore été comblé.

Quelques journaux politiques sont bien informés en ce qui concerne les événements du jour ; ainsi le *Secolo* de Milan, qui a un tirage très élevé, 80,000 exemplaires, à ce qu'on dit. Quant à la vieille *Unità Cattolica* de Turin, que dirige toujours Don Margotto, c'est un des rares journaux dont on lit avec plaisir les articles aussi longtemps que la question religieuse ne vient pas tout embrouiller.

La presse périodique, toujours d'après le correspondant de la *Nation*, ne présente pas un tableau beaucoup plus riant et n'est plus comparable à celle qui florissait en Italie de 1820 à 1860. La *Politechnico* de Carlo Cattaneo qui, de 1837 à 1849, traitait avec une égale autorité les questions les plus diverses, disparut définitivement à la mort du grand philosophe et économiste. Disparu également, le *Crepuscolo*, qui, sous le régime autrichien de 1849 à 1859, était un journal hebdomadaire des plus importants ! La *Nuova Antologia* est déchue du rang qu'elle occupait, et, n'étaient les articles toujours remarquables de Ruggero Bonghi et de Pasquale Villari et par-ci par-là une contribution littéraire de Giosué Carducci, ce périodique aurait de la peine à se maintenir même à son niveau actuel.

Statistique des publications italiennes en 1886. — Dans le courant de l'année 1886, la bibliothèque nationale centrale de Florence a reçu, par l'application de la loi sur la presse, 11,068 livres et brochures diverses, dont 2,540 ont paru en Lombardie, 1,486 en Toscane, 1,128 dans la Vénétie, et 57 seulement dans la province de Calabre.

Sur ce nombre de 11,068 publications, il y a 10,377 ouvrages italiens, 101 français, 201 latins, 23 anglais, 15 allemands, 4 grecs, 5 espagnols et 4 arméniens.

Il a été traduit pendant l'année 211 ouvrages du français, 42 de l'allemand, 24 de l'anglais, 34 du latin, 13 du grec, 4 du russe, 4 de l'espagnol, 1 du danois, du chinois et du sanscrit.

L'Imprimerie de la Congrégation pour la propagation de la foi. — Le *Journal des libraires* contient un intéressant article sur l'imprimerie de la « Congregazione della propaganda fide », à Rome, duquel nous extrayons ce qui suit :

« La Congrégation pour la propagation de la foi fut fondée par un décret du pape Grégoire XV, le 25 juin 1627. Dans la suite, le pape Urbain VIII y ajouta un séminaire et une imprimerie, puis installa cette institution dans le magnifique palais bâti par Bernini et Boromini. Jusque-là, l'imprimerie avait été établie dans le Quirinal, où le pape Léon X l'avait installée en 1516. Pie IV appela Paulus Manutius à sa direction. Déjà Sixte V l'avait enrichie d'une belle collection de types pour la composition des langues étrangères ; mais, comme leur nombre ne suffisait pas encore, on s'occupa à en acquérir un plus grand nombre, si bien que, en peu d'années, on fut à même de composer et d'imprimer en vingt-trois idiomes différents. Une grande partie de ces nouveaux types furent taillés par Pavlino et fondus par Sotile ; quelques-uns furent donnés par les missionnaires et le reste fut acquis un peu au hasard. Ainsi, les lettres cyrilliques et glagolitiques, l'imprimerie les tenait de Jean Ungnad, marquis de Sonnegg, imprimeur à Tübingen. Après la mort de celui-ci, les types changèrent différentes fois de propriétaire et finirent par tomber, après la bataille de Nordlingen, entre les mains des *Kaiserlirhen*. L'empereur Ferdinand II en fit cadeau au pape. »

Belgique. — *Annonce singulière.* — Un journal belge publie la curieuse annonce que voici :

« Jeune écrivain demande la collaboration d'une

mondaine pour ouvrages en préparation : *Béatrice de Croix-Dieu, les Gredins du sport, Une grande dame au bal de l'Opéra ou le Masque doré, Un Roman dans le monde, les Coquins du club ou une Mort dans un cercle, Fleurs de lis, Je siffle bien, mais je ne chante pas.* — Titres de ces études de mœurs prises sur la réalité, de ces pamphlets, nouvelles et récits de la vie réelle, qui paraîtront prochainement et qui sont appelés à passionner le monde. Écrire à M. R. de B..., au bureau du journal. »

Danemark. — *Une société littéraire danoise.* — A l'occasion du quatrième centenaire de la fondation de la Bibliothèque universitaire de Copenhague, les professeurs de l'Université et des autres établissements d'enseignement supérieur du Danemark ont fondé une société dans le but de recueillir et de publier tous les documents pouvant servir à l'histoire littéraire et philologique de leur patrie.

La société a pris le nom de : *Universitets Jubilœets Danske samfund.* Elle a inauguré ses travaux par la publication d'un très remarquable dictionnaire de l'ancienne langue danoise, intitulé : *Ordbog til det ældre Danske sprog.*

Suède. — *Le mouvement de la librairie en Suède pendant l'année 1884.* — Les *Kongl. Bibliothekets Handlingar* de la Bibliothèque royale de Stockholm constatent qu'il a été publié en 1884, dans le royaume de Suède, 576 ouvrages, 6,163 brochures de moins de 100 pages et 90 nouvelles revues. — Les ouvrages dont une partie avait été publiée antérieurement et qui ont été continués en 1884 étaient au nombre de 626, et les périodiques qui ont continué leur publication s'élevaient au chiffre de 392.

Turquie. — *La fabrication du papier en Turquie.* — Le *Centralblatt* de Vienne annonce que le sultan vient d'autoriser une maison de Marseille à établir près de Constantinople une grande manufacture de papier.

Etats-Unis. — *Les droits d'auteur en Amérique.* — Le *Journal de la librairie* a, dans son numéro du 29 janvier dernier, inséré un document très important, mais trop long malheureusement pour qu'il nous soit possible de la reproduire ici. C'est une traduction des *Instructions pour la garantie des droits d'auteur en Amérique,* conformément aux *acts* récents du Congrès.

NECROLOGIE.

FRANCE

— Paul-Henri-Corentin Féval, qui est mort le mois dernier dans la maison des Frères de Saint-Jean-de-Dieu, était né à Rennes le 27 septembre 1817. Reçu avocat à dix-neuf ans, il quitta le barreau deux ans après, pour entrer comme commis dans une maison de banque; mais son goût pour la littérature l'entraînait dans les rédactions de journaux; il obtint un petit emploi de correcteur au *Nouvelliste,* où il réussit à faire paraître quelques articles, et se fit connaître de plusieurs vaudevillistes auxquels il fournit une collaboration anonyme qui le tira de la misère, sinon de l'obscurité.

Enfin un récit original, *le Club des Phoques,* inséré dans *la Revue de Paris* en 1814, et le roman des *Chevaliers du Firmament* lui donnèrent accès dans les journaux de l'époque.

Le succès du *Loup blanc* dans *le Courrier français,* en 1843, attira sur Paul Féval l'attention d'Anténor Joly, qui lui confia la rédaction des *Mystères de Londres,* à condition de les signer du nom anglais de Francis Trollope. Ce roman improvisé eut un grand succès; publié en onze volumes pour la première fois en 1844, il fut traduit en plusieurs langues. *Le Fils du diable,* paru en 1847 dans *l'Époque,* et *les Amours de Paris* dans *les Débats,* eurent un succès retentissant.

Après la révolution de 1848, Paul Féval essaya de fonder des journaux, mais revint bien vite au roman. *L'Assemblée nationale, la Revue contemporaine, la Presse, le Journal pour tous,* se disputèrent ses feuilletons : *les Belles de nuit, les Parvenus, le Paradis des femmes, l'Homme de fer* et *les Compagnons du silence.*

Au théâtre, M. Paul Féval fut moins heureux; sauf *le Fils du diable,* joué cent vingt fois à l'Ambigu, en 1874, et *les Mystères de Londres,* donnés au Théâtre-Historique, en 1848, les autres pièces extraites de ses romans n'eurent que peu de succès. Il faut excepter pourtant *le Bossu,* que M. Féval signa avec M. Anicet Bourgeois, en 1863. Cette œuvre a donné lieu à des polémiques fort vives entre MM. Sardou et Féval.

Après avoir voulu se consacrer aux études historiques, l'intarissable écrivain revint encore une fois, vers 1855, au roman. *Madame Gil Blas ou Mémoires d'une femme de notre temps* dura près d'un an dans *la Presse*, en même temps que l'auteur publiait trois autres feuilletons dans *le Siècle*, *le Pays* et *le Journal pour tous*. Pendant vingt ans, Paul Féval ne cessa de produire.

A la fin de 1876, il s'opéra chez M. Paul Féval un retour à la foi la plus ardente, et le nouveau converti laissa imprimer une lettre où il mettait le public au fait de ses chagrins domestiques et de ses affaires privées. Chargé d'une très nombreuse famille, il était, à la vérité, dans la misère. « J'ai trouvé, disait-il, mon chemin de Damas sur les ruines de l'emprunt ottoman. » Dès cette époque, il écrivit quelques romans conçus suivant ses convictions nouvelles : *les Étapes d'une conversion*, *les Merveilles du mont Saint-Michel* ; il publia des éditions soigneusement amendées de ses œuvres de jeunesse. Il s'était même engagé à écrire une histoire de *Sainte Radegonde* pour un éditeur de Poitiers, mais il ne put livrer son travail à temps et fut condamné, en 1879, à des dommages-intérêts.

— M. Barafort, conseiller honoraire à la Cour de cassation, est mort le 6 mars dernier à Colognac (Gard). Ses principaux ouvrages sont le *Traité théorique et pratique de la séparation des patrimoines*, et le livre intitulé : *Du partage d'ascendants et des modifications à introduire dans la loi sur cette matière*.

— M. François Cantagrel, décédé également le mois dernier, était né à Amboise (Indre-et-Loire) le 27 juin 1810 ; il vint de bonne heure à Paris, où il s'occupa à la fois de politique et de littérature, collaborant à *l'Artiste*, en même temps qu'à *la Phalange* et à *la Démocratie pacifique*. Séduit par les théories humanitaires de Fourier, il était devenu l'un des adeptes fervents de l'école phalanstérienne, lorsque le département de Loir-et-Cher l'envoya à l'Assemblée législative aux élections de mai 1849. Il fut impliqué avec Ledru-Rollin dans l'affaire du 13 juin et condamné à la déportation à perpétuité par la haute cour de Versailles. Il se réfugia d'abord en Belgique, puis en Suisse, et put rentrer en France à l'amnistie de 1859. Depuis cette époque il n'avait cessé de s'occuper de politique.

M. Cantagrel était l'auteur de plusieurs brochures de propagande dont la plus connue est *le Fou du Palais-Royal* (1841).

— M. Émile Duchesne, greffier à la Cour de cassation, est mort à Paris le mois dernier. Il avait publié des ouvrages de jurisprudence fort estimés.

— M. Prospère Faugère, ancien ministre plénipotentiaire, bien connu pour ses travaux d'érudition, vient de mourir, âgé de soixante-dix-sept ans.

Né à Bergerac le 10 février 1810, il débuta en 1835 par une brochure sur *la Vie et les bienfaits de La Rochefoucauld-Liancourt*. De 1836 à 1842 il remporta trois fois le prix d'éloquence au concours de l'Académie française sur les sujets suivants : *Du courage civil ou l'Hôpital chez Montaigne* (1836) ; *Éloge de Gerson* (1838) ; *Éloge de Blaise Pascal* (1842). Les recherches qu'il fit à l'occasion de ce dernier travail le mirent sur la voie de documents précieux et jusqu'alors inédits, et ce fut dès lors à la vie, à la famille et aux œuvres de ce grand écrivain que se rapportèrent la plupart des études et des publications de M. Faugère.

Il publia, en 1844, une édition des *Pensées, fragments et lettres de Pascal* qui, grâce aux manuscrits dont il s'est servi, est, deux cents ans après la mort de Pascal, la véritable édition *princeps*. Elle fut traduite l'année même en anglais et en allemand. On doit encore à M. Faugère une édition des *Mémoires de Mme Roland* et nombre d'autres excellents ouvrages. Il avait enfin collaboré à divers recueils et journaux, notamment *la Revue du XIXe siècle* et *le Temps*.

— M. Léo Mantancey, de son vrai nom Léo Goudeau, vient de mourir à Philippeville, âgé de trente-quatre ans.

Ancien élève de l'école de Saint-Cyr, il avait donné sa démission pour se consacrer à des travaux littéraires. Il avait publié récemment *Cora Jackson*, roman qui obtint un certain succès. M. Léo Goudeau, qui était le frère du poète Émile Goudeau, avait collaboré au *Globe*, au *Figaro* et au *Gaulois*.

— M. Eugène Grangé, l'un de nos auteurs dramatiques les plus connus, vient de mourir à l'âge de soixante-dix-sept ans.

Pendant près de cinquante ans, Eugène Grangé donna des pièces à presque tous les théâtres de la capitale. Il avait, comme auteur, débuté en 1830, au théâtre des Funambules.

Parmi ses grands succès citons : *les Bohémiens de Paris* (1843) ; *Fualdès* (1848) ; *les Lavandières de Santarem*, opéra-comique (1855) ; *les Mémoires de Mimi Bamboche* (1857) ; *la Mariée du mardi gras* ; *Brouillés depuis Wagram* ; *les Chevaliers du pincenez*, etc.

— On annonce la mort de M. Louis Herman, décédé subitement à l'âge de soixante et onze ans.

Ingénieur des ponts et chaussées, M. Herman, après avoir construit et dirigé l'une des premières lignes de chemins de fer qui aient été exploitées en France, celle de Montereau à Troyes, avait été sous-directeur et ingénieur en chef de la Compagnie d'Orléans.

Il laisse un ouvrage important, tiré de papiers de famille, sur les rivalités des Français et des Anglais dans l'Inde ; ses travaux postérieurs relatifs au même sujet ont été couronnés par l'Institut.

— M. l'abbé Hornstein, ancien directeur du séminaire de Soleure, est mort récemment. Parmi les travaux que laisse cet ecclésiastique très érudit nous citerons : *les Sépultures; l'Église enseignante ou le Pape et le Concile; les Doctrines catholiques; la Liberté des tombeaux; le Divorce; la Crémation.*

— On annonce la mort, à Rouen, du Dr Émile Leudet, directeur de l'École de médecine de Rouen, membre associé de l'Académie de médecine, auteur de travaux de clinique remarquables, chevalier de la Légion d'honneur.

Il y a trois semaines à peine, le Dr Leudet était élu correspondant de l'Académie des sciences.

— Le petit-fils de l'auteur de *Faublas*, Adolphe Louvet, vient de mourir notaire à Dôle.

— On annonce la mort, à l'âge de soixante-trois ans, de M. Arthur Mangin, secrétaire de la rédaction de *l'Économiste français*, rédacteur des comptes rendus de l'Académie des sciences morales et politiques au *Journal officiel* et auteur de nombreux ouvrages scientifiques. Il laisse, entre autres ouvrages : *les Jardins; les Savants de la France; les Mystères de l'Océan; les Plantes utiles*, etc.

— M. Albert Maurin, qui fut, sous l'empire, rédacteur en chef de *la Patrie*, puis du *Courrier de Paris*, vient de mourir. Il avait commencé par faire du théâtre et s'était ensuite occupé d'études historiques.

— On annonce d'Angers la mort de M. Loir-Montgazon, professeur d'esthétique et d'histoire de l'art à l'Université catholique d'Angers. M. Loir-Montgazon avait, il y a deux ans, publié un livre curieux sur l'histoire de la peinture de fleurs.

— Mme Regnier, qui a signé du pseudonyme de Daniel Darc tant d'œuvres goûtées, est morte le mois dernier.

Le roman, la chronique, les maximes, le théâtre, tout avait réussi à l'auteur regretté de *Revanche posthume, la Couleuvre, Sagesse de poche, Bréviaire d'un Parisien, les Rieuses*, etc.

— M. Gustave Ricouard, le romancier naturaliste bien connu, meurt à l'âge de trente-quatre ans. Il a succombé à une phtisie pulmonaire.

Il avait constitué avec M. Vast, sous le nom de Vast-Ricouart, une raison commerciale d'où sont sortis plusieurs romans et pièces de théâtre : *le Tripot, la Vieille garde, Claire Aubertin, la Jeune garde, Vierge, le Diable à quatre*, et parmi les pièces de théâtre : *la Croix de l'alcade, le Parisien, Bamboche*, etc., qui eurent un très grand nombre de représentations.

— Un de nos compatriotes, M. Eugène Rimmel, est mort à Londres où il s'était fixé depuis quelque temps. M. Rimmel était, comme on sait, un grand négociant, et, ce qu'on ignore peut-être, un écrivain doublé d'un érudit fort distingué.

— On annonce la mort de M. Turgan, décédé à Tours, à l'âge de soixante-treize ans.

M. Turgan était un publiciste particulièrement connu par son grand ouvrage : *les Grandes usines de France*.

M. Turgan s'était d'abord destiné à la médecine ; il fut interne des hôpitaux.

Entré à *l'Événement*, comme rédacteur scientifique, lors de sa fondation par Victor Hugo en 1848, il remplit les mêmes fonctions au *Bien-être universel*, feuille créée par Émile de Girardin.

M. Turgan entreprit ensuite l'œuvre de vulgarisation scientifique qui fut le but de toute sa vie.

Il quitta le journal qu'il avait fondé sous le titre : *la Fabrique, la Ferme* et *l'Atelier*, pour prendre, avec M. Paul Dalloz, la direction du *Moniteur universel*, à ce moment journal officiel du gouvernement. Il donna, du reste, sa démission au bout de quelques années.

Outre l'œuvre capitale dont nous parlons plus haut, *les Grandes usines de France*, M. Turgan est l'auteur de plusieurs autres ouvrages.

— A la liste des membres que la grande famille des lettres a, chaque année, la douleur de perdre, vient s'ajouter le nom d'un écrivain dont la vie fut tout entière consacrée au travail et au bien.

M. Roux-Ferrand est mort, le 8 février 1887, à Paris, dans sa quatre-vingt-neuvième année.

Né à Nimes, le 16 septembre 1798, Jacques-Hippolyte Roux-Ferrand de Missol compléta, dès sa sortie du lycée, ses études historiques et littéraires sous la direction d'un éminent professeur, M. Nicot, devenu depuis recteur du lycée de Nimes.

Ses débuts dans la carrière des lettres furent marqués par la publication d'un ouvrage considérable : *Histoire des progrès de la civilisation*, réunissant les très intéressantes conférences faites à Nimes au cours d'histoire dont il avait été chargé par M. Guizot. Les six volumes qui composent cette œuvre parurent de 1831 à 1841. Vers la même époque, il publia un autre ouvrage : *Histoire des inventions et découvertes*, véritable petit trésor d'érudition pratique, qui obtint dans les collèges et les maisons d'éducation le plus vif et le plus légitime succès. A ces premières productions il faut ajouter *le Prieur de Chamouny*, 1833, et *les Lettres à mes enfants sur l'histoire de France.*

M. Roux-Ferrand fut éloigné momentanément de la carrière littéraire par les fonctions administratives. En 1839, le gouvernement de Louis-Philippe le nomma sous-préfet au Vigan. En 1845, il entra à l'administra-

tion centrale du ministère de l'intérieur et fut appelé plus tard à la sous-préfecture d'Issoudun, d'où il passa, en 1852, à celle d'Épernay. Mis à la retraite pour limite d'âge, il obtint en récompense de ses longs et honorables services le titre de sous-préfet honoraire.

En abandonnant les fonctions publiques, M. Roux-Ferrand fut rendu au monde des lettres. Il publia successivement: *Du bonheur dans le devoir*, 1860; *Deux éducations*, 1861; *Deux ménages*, 1861; *Sacrifice et Résignation*, 1862; *Janine*, 1863; *Histoire populaire de la Pologne*, 1863; *Histoire du Mexique*, et enfin son *Dictionnaire de philosophie morale*, auquel l'Académie française décernait, en 1885, un prix de mille francs.

Depuis 1842, M. Roux-Ferrand était chevalier de la Légion d'honneur.

Il collabora à plusieurs journaux de Paris, notamment au *Monde*, à l'*Union*, au *Français*, à l'*Ouvrier*, au *Messager de la semaine*, etc.

La place manque pour énumérer toutes les nouvelles publiées par M. Roux-Ferrand, de 1830 à 1887; car la mort l'a frappé pour ainsi dire sur la brèche, où il se tenait encore, penseur infatigable, travailleur acharné.

— Les journaux de Lisieux annoncent la mort du bibliothécaire de cette ville, M. Tissot, rédacteur en chef du *Lexovien*.

— M. Alfred Villefort, ministre plénipotentiaire, ancien directeur du contentieux au ministère des affaires étrangères, est mort, le mois dernier, frappé par une attaque d'apoplexie.

Pendant de longues années, M. Alfred Villefort a occupé un des postes les plus importants du ministère des affaires étrangères. C'était, sans conteste, l'homme de France qui connaissait le mieux le droit international public et privé. Il a toujours défendu énergiquement les intérêts de nos nationaux à l'étranger, et l'intervention de son service leur a toujours été fort utile.

M. Villefort a longtemps collaboré à la *Gazette des tribunaux*, et les articles qu'il y a écrits ont toujours été fort remarqués.

ÉTRANGER

Pays-Bas. — M. Douwes-Dekker qui, sous le pseudonyme de Multatuli, a publié de nombreux ouvrages dont le plus important, *Max Havelaar*, a révélé les abus du régime hollandais à Java, est mort, en Allemagne, à l'âge de soixante-sept ans.

Allemagne. — Le botaniste Auguste Eichler vient de mourir à Berlin. Quoiqu'il fût encore relativement jeune, il avait su se faire une place considérable dans le monde scientifique.

Il laisse des travaux très complets sur la flore du Brésil, qui forment l'œuvre la plus considérable écrite sur un pays en pareille matière.

M. Eichler était âgé de quarante-huit ans. Membre de l'Académie des sciences, il était depuis 1878 à la tête du Jardin botanique de Berlin.

— M. Fromann, président du Musée national de Nuremberg, est mort au mois de janvier dernier à l'âge de soixante-treize ans. Il était très versé dans la littérature, l'histoire et les antiquités de l'Allemagne ancienne, sur lesquelles il a publié de nombreux travaux.

— M. Mahn, savant allemand auquel on doit une *Biographie des troubadours* et divers écrits sur la littérature provençale, est mort dernièrement à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

Angleterre. — L'auteur de plusieurs romans anglais estimés, notamment d'*East Lynne*, de *The Channings*, de *Lord Oakburn Daughters* et de *Pommery Abbey*, Mme Henri Wood, vient de mourir à sa résidence de Saint-John's Woodpark.



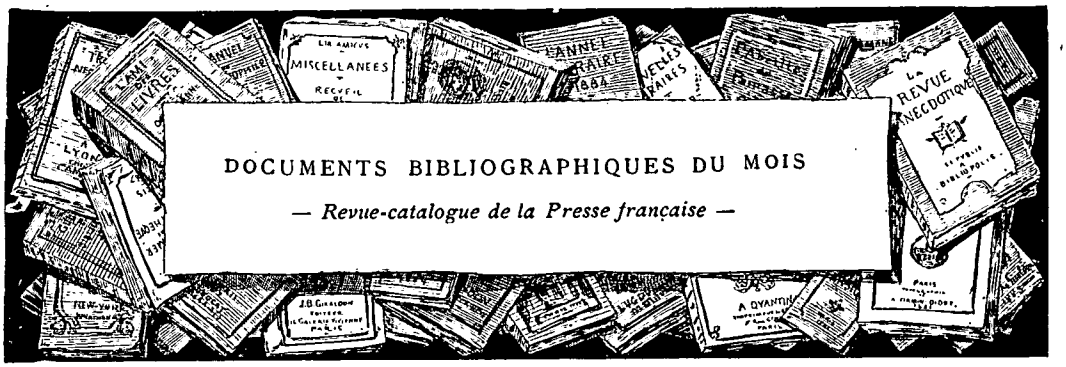

Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PERIODIQUES FRANÇAIS

ARTISTE (février). — G. Leygues : Francis Pittié. — De Chennevières : Le comte Léon de Laborde. — De Barthélemy : Mlle de Lenclos. — Desclozeaux : Les vitraux modernes. — Bashkirtseff : Journal posthume d'une artiste.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES CHARTES (6e liv.). (1886). — D'Arbois de Jubainville : Le suffixe *iacus, icasa*. — A. Brutails : Bible de Charles V et autres manuscrits du chapitre de Girone. — E. Molinier : Inventaire du trésor du Saint-Siège sous Boniface VIII (1295). — Exposition de livres liturgiques à Londres. — Catalogue des manuscrits grecs du Vatican au XVIe siècle. — BULLETIN DES BEAUX-ARTS (n° 14). — Catalogue d'Israël Silvestre. — Pièces sur les aérostats. — BULLETIN DU BIBLIOPHILE (novembre-décembre). — Tamizey de Larroque : Lettres inédites de Gabriel Naudé à Peiresc. — Pierre d'Arc : Bibliographie des ouvrages relatifs à Jeanne d'Arc. — E. B. : Un précurseur du Dante, Walafrid Strabon. — Janmart de Brouillant : Extrait de la Bibliographie des impressions portant l'adresse : A. Cologne, chez Pierre du Marteau. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DU PROTESTANTISME FRANÇAIS (février).— Bonnet : La tolérance du cardinal Sadolet. — Ch. Read : Lettres de Théodore de Bèze à Henri IV, et d'Henri IV à de Bèze. — Euschedé : Le refuge à Ardenbourg, en Hollande (1685-1686).— Read : Les sépultures des protestants étrangers et régnicoles à Paris au XVIIIe siècle.

CONTROVERSE ET CONTEMPORAIN (février). — Lucien Brun : Le cardinal Caverot.— Dumas : La crémation des corps. — R.-P. de Pascal : Le mouvement social. — Léotard : Les guerres puniques. — Dadolle : Le protestantisme vu de Genève en 1886. — Allard : La persécution d'Aurélien. — E. Michel : L'Australie. — CORRESPONDANT (25 février). — de Falloux : Mémoires d'un royaliste. — L'Allemagne nouvelle.— A. Langlois : Les premières années du second empire, d'après le journal de Charles Gréville.— F. Bouiller : Les dons à l'Institut. — Fresnel : La malle de l'Inde et les communications de l'extrême Orient. — L. de Gaillard : Six années de monarchie parlementaire.— Torelli : Les nouvelles fresques du Vatican. — (10 mars). De Mayol de Lupé : Un pape prisonnier (Rome-Savone). — A. Langlois : Les premières années du second empire. — De Pontmartin : Le cardinal de Bonnechose. — De la Brière : Un édile de Paris il y a cent ans; Lenoir. — Cambuzat : L'instruction primaire gratuite, obligatoire et laïque dans les divers États d'Europe et d'Amérique. — L. Joubert : La coalition de 1701 contre la France.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (19 février). — Les variations des prix depuis 60 ans. — Le commerce extérieur de la France. — Le monopole de l'alcool en Suisse. — Le Maroc : son territoire, ses populations, ses ressources économiques et ses finances. — (26 février). Les variations des prix depuis 60 ans. — De l'assainissement de Paris et des hygiénistes. — Le mouvement économique aux États-Unis et au Canada : la grande exploitation agricole de la Louisiane; la loi sur les chemins de fer. — La culture de la vigne en Californie. — Les pêcheries canadiennes. — Les projets et les aveux ministériels sur les finances publiques et sur l'accroissement des dépenses. — (5 mars). Les grands inconvénients du projet d'impôt sur le revenu, de M. Dauphin. — Les récentes explorations du Soudan. — Le voyage du docteur Oskar Lenz à Timbouctou. — (12 mars). De la correspondance entre les revenus et les loyers d'habitation. — M. Arthur Mangin. — Le projet de loi sur les délégués mineurs. — Les Elections, l'état des affaires et le socialisme en Allemagne.

GAZETTE ANECDOTIQUE (15 février). — Adolphe Bertron. — A propos de M. Sardou. — M. Édouard Hervé à l'Académie. — La censure. — Les anarchistes chez eux. — Les petits salons. — Un portrait de Mme de Staël. — Les vivacités du langage. — Lettre inédite de Henri Regnault. — (28 février). M. Raoul Duval. — La Tour Eiffel. — Lettre de M. Sardou. — *Le Cavalier Miserey* et ses suites. — L'Académie en épitaphes. — Les Poètes du *Chat noir*. — La pudeur de M. Guizot. — Spectacle à crédit. — Michelet historien. — La Rosette de Victor Hugo. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (mars). — Révillout : Coup d'œil sur les origines de l'art égyptien.— A. Pératé : Dessins inédits de Sando Botticelli pour illustrer *l'Enfer* du Dante. — W. Bode : La Renaissance au musée de Berlin. — L. Gonse : Ferdinand Gaillard. — G. Bapst : Les diamants de la couronne : Le Sancy et le Miroir du Portugal.

L'HOMME (10 décembre).— G. de Mortillet : Nouveau caveau funéraire de Crécy (Seine-et-Marne).— Étude statistique sur les mariages en Algérie. — Croyances de la Saintonge. — (25 décembre). Dr Fauvelle : Des lois en biologie. — L'Épiphanie en Turquie.

INSTRUCTION PUBLIQUE (19 février). — Charaux :

Du beau et de la pensée dans l'histoire. — Joly : L'individu et la liberté morale dans la société. — Crouslé : La théorie du langage d'après J.-J. Rousseau. — (26 février). Ch. Huit : Le Phédon. — Petit de Julleville : Les Mémoires de La Rochefoucauld. — Crouslé : De l'origine du langage d'après de Maistre et de Bonald. — Abbé de Broglie : Le rôle de la volonté dans la croyance. — (12 mars). Joly : Le droit et le devoir. — Martha : L'éloquence romaine avant Caton. — Crouslé : Conséquence de la théorie du langage d'après Bonald. — Croiset : Les personnages de Platon. — Cartault : L'opinion des contemporains de Lucain sur la *Pharsale*. — *La Bibliothèque des Papes d'Avignon*, par Faucon. — INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 février). — Portrait de la librairie Poulet-Malassis. — Ex-libris de bibliophiles. — Errata célèbres. — L'ode à l'absinthe. — Bibliographie des ouvrages relatifs à la campagne de Russie en 1812. — Rabelais à Charlieu. — Auteurs-éditeurs au XIXe siècle. — Profession de foi littéraire de Léon Gozlan. — (10 mars). Ex-libris. — Bibliographie révolutionnaire départementale. — Les suites de *Elle et Lui*. — Brochures périodiques. — Les archives de la garde nationale de Paris. — Lettre inédite de Voltaire. — Le poète Delille ou les mésaventures d'un myope.

JEUNE FRANCE (février).— Dr A. Regnard : Etudes sur Shakespeare : *Hamlet*. — JOURNAL ASIATIQUE (janvier). — Bouriant : Fragments d'un roman d'Alexandre en dialecte thébain. — De Harlez : Résumé des principes de Tchou-hi. — Clermont-Ganneau : La stèle de Mésa, examen critique du texte. — JOURNAL DES ÉCONOMISTES (février). P. Muller : Les finances de l'empire d'Allemagne.— R. Stourm : Les douzièmes provisoires. — Les finances russes.— De Fontpertuis : Le mouvement économique dans l'Amérique du Sud.— L'assistance publique en Allemagne. — La lutte contre les mendiants et les vagabonds. — JOURNAL DES SAVANTS (février). — Gaston Pâris : La vie des mots étudiés dans leurs significations. — Ch. Levêque : Psychologie comparée. — H. Weill : Les cavaliers athéniens. — G. Perrot : Les statues de Diane à Délos. — Hauréau : Manuscrits de la bibliothèque Mazarine. — JOURNAL DES SCIENCES MILITAIRES (janvier). — A propos du projet de loi organique militaire.— L'organisation du service des officiers. — De l'unité de combat dans l'infanterie. — Notes sur la marche. — La mobilisation de l'armée allemande.

MAGASIN PITTORESQUE (28 février). — Une lettre de Cornélie, mère des Gracques. — Le manioc. — Filtres par ascension. — Le jeu du portique ou trou-madame. — La marchande de café en plein vent; le marchand d'encre. — Du choix de vingt livres. — Air composé pour les serins. — (15 mars). Le Paon. — Les Fugger. — Helgoland et Bornholm. — Le découpage du bois. — MATÉRIAUX POUR L'HISTOIRE DE L'HOMME (décembre). — Beauvois : Pendeloques analogues trouvées en Europe et au Mexique. — MOLIÉRISTE (mars). — L. Vivier : L'art de Molière. — Thoinan : Molière et Lulli.

NATURE (19 février). — J.-A. Béchard. — La réglementation des réservoirs sous pression. — La population de la France. — Le liège. — Appareils et papiers photographiques. — Un batracien volant de Malaisie.— Une sauterelle de Java. — Projet d'utilisation des chutes du Niagara. — La constante de l'aberration. — L'habitation au Tonkin sous le rapport de l'hygiène. — Flocons de neige extraordinaires. — (26 février). Les nains et les géants. — Les variations de la stature humaine. — Expériences sur les tourbillons aériens et les sphères tournantes. — Les entrepôts frigorifiques. — La photographie céleste de l'Observatoire de Paris. — Reproduction des dessins par la photographie. — Les cerfs-volants. — Sur la table de multiplication. — Balances sans poids. — Découverte d'un bateau antique dans le Cher.— (5 mars). Le tremblement de terre du 23 février. — Le *Gabriel Charmes*, bateau-canon à grande vitesse. — Les jardinets de fenêtre. — Les grandes usines hydrauliques pour l'irrigation du Béhéra.— Verrou électrique. — Les attelages de chiens à Bruxelles. — (12 mars). Les mosaïques romaines de Tébessa. — Un coup de foudre remarquable. — Le centenaire de la mort du père Boscovith. — Les armes à feu au théâtre. — Les procédés pelliculaires en photographie. — Le tremblement de terre du 23 février 1887.— Les Cénotés au Yutacan. — NOUVELLE REVUE (15 février). — Guillaumet : Tableaux algériens. — d'Avenel : Richelieu et les protestants français après la Rochelle. — Galli : Devant Sébastopol (Notes et souvenirs du général de Wimpffen). — Hennequin : Le mouvement intellectuel en Allemagne. — (1er mars). Pierre Loti : Kioto, la ville sainte. — Sarrazin : Shelley, sa vie et son œuvre. — Duguet : Une phase du blocus de Metz. — R. Frary : Le mouvement littéraire.

POLYBIBLION (février). — R. B. : Biologie. — G. : Les classiques latins du baccalauréat.— Comptes rendus d'ouvrages dans les sections de théologie, jurisprudence, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique : Mémoires sur d'anciens sacramentaires. — Brochures relatives à Jeanne d'Arc. — L'imprimeur Jean Fust. — La presse en Syrie.

RÉVOLUTION FRANÇAISE (janvier). — Aulard : La Commission extraordinaire de l'Assemblée législative. — Charavay : L'arrestation de Thérésia Cabarrus. — Durand : L'insurrection et le siège de Lyon en 1793. — Jeanvrot : Suzor, évêque constitutionnel de Tours. — Aulard : Les premiers actes diplomatiques du Conseil exécutif provisoire. — REVUE GÉNÉRALE D'ADMINISTRATION (février). — Rouard de Card : Condition de l'individu né en France de parents étrangers d'après le Code civil et d'après la proposition de loi sur la nationalité. — Daniel : De la protection des jeunes filles mineures. — Alain-Grets : L'arbitrage. — REVUE ALSACIENNE (février).— Matthis : Félix Haffner. — Longchamp : Les institutions de prévoyance de l'usine de Pfastatt. — Lucien Nicot : Le *Moniteur de la Moselle*. — Mossmann : Rosheim et le grand bailliage d'Alsace. — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (janvier-février). — Dieulafoy : Les fouilles de Suze. — Berthelot : Sur quelques métaux et minéraux provenant de l'ancienne Chaldée. — Leuge : La maison de campagne d'Armand Béjart à Meudon. — Tannery : Le nom de mois attiques chez les Byzantins. — Cagnat : La nécropole phénicienne de Vaga : Deloche : Anneaux et cachets de l'époque mérovingienne. — Müntz : Les monuments antiques de Rome à l'époque de la Renaissance. — REVUE D'ART DRAMATIQUE (1er février). — A. Heulhard : Les taureaux. — De la Ville de Mirmont : Le théâtre de Louis Bouilhet. — F. Larcher : Dupuis et Lafontaine ; le naturel et le panache. — (15 février). Gramont : Le théâtre de M. Zola. — Bodinier : De la création d'un théâtre d'application. — Pellisson : Les parvenus, d'après les comédies de M. Emile Augier. — A. Copin : La Comédie française à Dresde en 1813. — Galipaux : Les souffleurs. — (1er mars). J. Lemaître : Le répertoire oublié ; les *Mœurs du temps*, de Sauvin. — J. Saint-Cère : Un poète du Nord ; Envick Ibsen. — F. Larcher : Les menechmes tragiques ; Paul Mounet et Mounet-Sully. — REVUE DES ARTS DÉCORATIFS (février). — P. Mantz : L'Exposition des Arts décoratifs de 1887 au palais de l'Industrie. — G. Duplessis : La dentelle. — Follot : Causerie sur le papier peint. — Benedite : La chinoiserie en France au XVIIIe siècle. — REVUE INTERNA-

TIONALE (25 février). — Benjamin Constant : Journal intime. — Dostoiewsky : Le Joueur, notes d'un jeune homme. — Barnabel : Les dernières découvertes archéologiques dans l'Étrurie, l'Ombrie et le Latium. — (10 mars). B. Constant : Journal intime — REVUE DE BRETAGNE ET D'ANJOU (mars). — L. Séché : M. Jules Simon, documents nouveaux et inédits. — L. Bonnemère : Figures d'artistes; Joseph Gouezou. — Des Ormeaux : Notes sur la Roche aux Fées. — REVUE DU CERCLE MILITAIRE (20 février). — Lettres sur l'artillerie à cheval. — L'armée russe jugée par un Allemand. — L'occupation d'Ancône en 1832. — (27 février). Les cartes en relief. — Les Italiens à Massouah. — (6 mars). Les troupes alpines italiennes. — Un projet d'ordre de chevalerie en 1791. — (19 mars). Etude sur les bataillons d'infanterie affectés à la défense des places fortes. — Gustave III, roi de Suède. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (7 février). — Brugmann : Grammaire composée des langues indo-germaniques. — Lœwy : Inscriptions des sculptures grecques. — Müntz : Raphaël, son œuvre, sa vie et son temps. — Hayen : Herder, sa vie et ses œuvres. — (14 février). Duruy : Histoire des Grecs. — Wex : Métrologie grecque et romaine. — Psichuri : Essais de grammaire historique néo-grecque. — A. Sorel : L'Europe et la Révolution française. — (21 février). Holder : Hérodote. — Poiret : Essai sur l'éloquence judiciaire à Rome. — Mme Coignet : Un gentilhomme des temps passés, le sire de Viéilleville. — Marc-Monnier : Histoire de la littérature moderne. — (28 février). Collignon : Phidias. — Ellis : Sources de l'étrusque et du basque. — Fierville : Une grammaire inédite du XIIIe siècle. — Deshaines : Histoire de l'art dans la Flandre, l'Artois et le Hainaut. — Bossard : Gille de Rais. — Falgairolle : Lettres inédites du chancelier d'Aguesseau et de son fils. — (7 mars). Cartault : De quelques représentations de navires empruntées à des vases primitifs provenant d'Athènes. — Schwan : Les anciens chansonniers français. — Engel et Lehr : Numismatique de l'Alsace. — Courajot : Alexandre Lenoir et son journal. — REVUE DES DEUX MONDES (15 février). — Taine : Napoléon Bonaparte. — La France en Tunisie. — F. Houssay : Le littoral du golfe Persique et le Fars. — Grimaux : La mort de Lavoisier. — Ganderax : Le *Cercle* de Poinsinet. — (1er mars). Taine : Napoléon Bonaparte. — C. Rousset : La prise de Constantine. — E. Burnouff : La Grèce en 1886 ; son état moral. — A. Fouillée : Le langage des émotions. — De Saporta : Les âges préhistoriques de l'Espagne et du Portugal. — Bellaigue : L'*Otello* de Verdi. — REVUE DE L'HISTOIRE DES RELIGIONS (novembre-décembre). — Montet : La religion et le théâtre en Perse. — Feer : Vrita et Namoutchi. — Amelineau : Le christianisme chez les anciens Coptes. — Réville : L'histoire des religions, sa méthode et son rôle, d'après les travaux de MM. Vernes, d'Alviella et du P. Van den Gheyn. — REVUE GÉNÉRALE. (15 février). — E. des Essarts : Mlle Louise Bertin. — Ch. de Larivière : *André Cornélis*, par P. Bourget. — (1er mars). E. de Kératry : Après la bataille. — A. Silvestre : Les vilains bonshommes, petites études littéraires. — Derennes : Les bataillons agricoles. — Ch. de Larivière : *La Comédie de Molière*, d'après les récents travaux de MM. Larroumet et Baluffe. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (février). — Général Venukoff : De la navigabilité des fleuves dans l'Europe orientale. — Meyners d'Estrey : Tribus aborigènes du centre de Célèbes : Les Topantunasu. — Levasseur : L'Australie; la Nouvelle-Guinée. — De la Martinière : Cartographie générale du Maroc. — H. Monin : La France et le ressort du parlement de Paris en 1789. — REVUE HISTORIQUE (mars-avril). — Desclozeaux : Étude critique sur les *Économies royales*. Gabrielle d'Estrées et Sully. — Ch. Gross : La Hanse anglaise. — Bourgeois : Lettres inédites de Montcalm. — G. Monod : Une lettre inédite de K. Hillebrand. — REVUE INDÉPENDANTE (mars). — Th. de Wyzewa : Les livres. — J. Laforgue : Chronique parisienne. — Pica : Chronique littéraire italienne. — Vehareren : Chronique d'art ; les XX. — St. Mallarmé : Notes sur le théâtre. — P. Verlaine : Poésies. — C. Lemonnier : La Genèse. — Rzecouski : *Doctor Faustyna*, fragment dramatique traduit du polonais. — REVUE INTERNATIONALE DE L'ENSEIGNEMENT (janvier). — Lavisse : La question des universités françaises. — Blondel : La réforme des études juridiques en Allemagne. — Jullian : Histoire de la civilisation dans le sud-ouest de la France. — (février). — Lavisse : L'université de Paris en 1885-1886. — Gosselet : La question de transfert des Facultés de Douai à Lille. — REVUE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE (février). — Ch. Fuster : La Cour des miracles. — Elzingre : Tolstoï jugé par la critique russe. — REVUE MARITIME ET COLONIALE (février). — L. Renard : L'ostréiculture. — Les cyclones dans le golfe de Bengale. — Études historiques sur la marine militaire de la France. — Le budget de la marine anglaise. — REVUE DU MONDE LATIN (mars). — H. d'Ideville : Le comte Rossi et la Compagnie de Jésus. — Domet de Vorges : Saint Thomas d'Aquin et la science moderne. — Buffenoir : Un voyage à Palerme. — P. Lerolle : Le péril maçonnique. — REVUE PHILOSOPHIQUE (février). — Delbœuf : De la prétendue veille somnambulique. — Blanchi et Sommer : La polarisation psychique dans la phase somnambulique de l'hypnotisme. — F. Bouiller : Ce que deviennent les idées. — Richet : Objet de la psychologie générale. — *Leçons de philosophie*, par Rabier. — *De la suggestion envisagée au point de vue pédagogique*, par Bérillon. — *Philosophie de Stuart Mill*, par Lauret. — *L'expansion coloniale de la France*, par Lanessan. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (19 février). — De Pressensé : La bourgeoisie française d'après MM. Babeau et Bardoux. — H. Pessard : Souvenirs d'un journaliste, 1863-1865. — P. Janet : Aristote et M. Eug. Labiche : *le Voyage de M. Perrichon*. — Hugues Le Roux : *Numa Roumestan*. — (26 février). — H. Pessard : Souvenirs d'un journaliste, 1865-1866. — Léo Quesnel : Les fouilles en Perse et en Susiane. — (3 mars). De Varigny : Histoire financière des États-Unis ; l'impôt sur le revenu. — A. Réville : Les antécédents du christianisme, d'après M. de Pressensé. — *Melchior Grimm*, par Scherer. — *Poèmes de Chine*, par M. Blémont. — (12 mars). H. Pessard : Mes petits papiers, 1866-1867. — G. de Nouvion : Le Comité des travaux historiques, son histoire, d'après M. X. Charmes. — De Varigny : Les grandes villes des États-Unis. — Desjardins : Paul Baudry. — REVUE DE LA RÉVOLUTION (février). — Mazel : L'incendie des châteaux du bas Languedoc. — A. Taine : La Provence en 1790 et 1791. — V. Pierre : A propos du 21 janvier. — Guéruau-Lamerie : L'instruction secondaire pendant la Révolution. — Baudouin : Le gouvernement provisoire et la presse en 1848. — La capture et l'exécution de Charette d'après un témoin oculaire. — REVUE SCIENTIFIQUE (19 février). — Rochard : La population de la France. — Herzen : L'activité musculaire et l'équivalence des forces. — G. Le Bon : La photographie et le lever des plans. — Fabre : Recherches thermiques sur les séléniures. — (26 février). Brouardel : L'eau potable. — Favier : Les explosifs de l'avenir. — Lacaze : Le bouddhisme et le christianisme. — Buisine : Composition chimique du suint de mouton. — (5 mars). Espitallier : Les ballons et leur emploi à la guerre. — Rabot : La vallée de l'Obi et ses habitants. — Sanson : Travail musculaire et chaleur animale. — A. Naville : La pensée et le travail chimique. — (12 mars). Le fusil modèle 1886. — Thoulet : Un été à Terre-Neuve. — De Lapparent et Jourdy : Les dislocations du globe. — Duremberg : Le tremblement de terre à Menton. — Industries à créer au Tonkin. — ROMANIA (avril-juillet). — P. Meyer : Notice d'un manuscrit messin. — Morel Fatio : Mélanges de littéra-

ture catalane ; le livre de courtoisie. — P. Meyer : Les manuscrits français de Cambridge ; bibliothèque de l'Université. — E. Picot : Le monologue dramatique dans l'ancien théâtre français.

SPECTATEUR MILITAIRE (15 février). — De Flêtres : L'infanterie allemande aux grandes manœuvres et en garnison. — L. Brun : Instruction pour le combat. — Lehaucourt : Notes de voyage sur l'Italie militaire. — De Rochas : Mémoire de la guerre sur les frontières du Dauphiné et de Savoie de 1742 à 1747. — (1er mars). De Flêtres : L'état actuel de l'infanterie. — Brun : Instruction pour le combat. — Lehaucourt : Notes de voyage sur l'Italie militaire.

TOUR DU MONDE (16 et 25 février). — Ch. Grad : A travers l'Alsace et la Lorraine.— (5 et 12 mars). Boulangier : Voyage à Merv.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 février 1887 au 15 mars 1887)

AUTORITÉ. Février : 16. L'Hôtel de Sens. 17. *Les Gloires de la France chrétienne au* XIXe *siècle*, par Pellissier. — Mars : 1. Pensées du vicomte de Bonald.

CONSTITUTIONNEL. Février : 7. Mme Michelet. 10. Mme Pardo-Bazan. 14. Claude Vignon.

DÉBATS. Février : 7. Chailley : La baisse de l'argent et le commerce de l'extrême Orient. 19-20. Le chemin de fer de l'Asie centrale. 23 et mars 12. Le journal de Benjamin Constant. 25. De Parville : Les tremblements de terre. 26. La Prusse et la France à la fin du XVIIIe siècle. 27. *Mont-Oriol*, par Guy de Maupassant. — Mars : 1 *L'Europe et la Révolution française*, par A. Sorel. 14. J. Lemaître : Du Dandysme et de Georges Brummel. 15. J. Simon : Histoire de la seconde République française, par de la Gorce.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE. Février 17 et mars 11 : L'*Éducation des femmes par les femmes*, par O. Gréard. 20. *Paris qui s'efface*, par M. Virmaître. 21. J. Levallois : Physionomies de la bohème ; Melvil-Bloncourt. 22. L'hôtel de la Guiche. 23. *Histoire de l'École polytechnique*, par Pinet. — *Le cavalier Miserey*, par Hermant. — Mars : 1. *Au pays du Rhin*, par J.-J. Weiss. 4. M. Brouardel. 6. Léon Tolstoï. 9. H. Fouquier : Paul Féval. 14. Le naturalisme au théâtre.

ÉCHO DE PARIS. Février : 16. A propos d'*André Cornélis*. 26. Feuilletons et feuilletonistes.

ÉVÉNEMENT. Février : 25. F. Champsaur : Louis Blanc. 26. L'imagination. 27. M. Charcot, critique d'art. — Mars. 4. Le drame populaire. 6. Le Journal des Goncourt. 10. Le Bonaparte de M. Taine. 11. G. Duval : Paul Féval. 12. F. Champsaur : Mont-Oriol. 14. L'affaire Froideville.

FIGARO. Février : 18. H. Fouquier : Nord et Midi (MM. Daudet et Claretie). 19. A. Wolff : E. Bergerat. Sollohub : La mort de Pouschkine. 21. La Princesse Hélène de Ligne, par L. Perey. 23. *Les Mystères de Paris* en Sologne. 26. H. de Seignelais : *André Cornélis*. — Mars : 2. Zola. Le drame populaire. 5. Raffaeli : Les femmes peintres et la caricature de la femme en France. Dayot : Deux jours à Palma. 7. J. Lemaître : Victor Hugo. 9. Paul Féval. 10. M. Taine et Napoléon. 12. De Najac : La Comédie française en province (1798-1804). — R. de Beauvoir : Documents inédits sur l'arrestation du duc d'Enghien. 13. Les derniers écrits de P. Féval.

FRANÇAIS. Février : 16. Un chapitre de l'histoire en France ; le Musée des Petits-Augustins. 18. Jean-Baptiste Tavernier. 23. E. Cosquin : Le Messie du vide. 25. Louis Blanc. M. Jules Lemaître. — Mars : 1. *La France et sa politique extérieure en 1867*, par M. Rothan. — *La France en Orient sous Louis XVI*, par Pingaud. 4. *Une ambassade française en Orient sous Louis XV*, par Vandal. 5. L'histoire du peuple allemand, par M. Janssen. 10. *Histoire de la marine française*, par P. Chevallier. 11. *Bibliographie parisienne*, par P. Lacombe. 12. L'animal et l'homme, à propos d'une conférence de John Lubbock. 14. *Les mille et une nuits du théâtre*, par A. Vitu. *Un joli monde*, par G. Macé.

FRANCE. Mars : 9. F. Sarcey : V. Hugo.

GAULOIS. Février : 18. Turgan. 24. *Histoire d'une grande dame au XVIIIe siècle*, par L. Perey. 26. *Récits sur la dernière guerre*, par Sarrazin. 28. *Contre le flot*, par Claveau. — Mars : 9. Alb. Second : Paul Féval. 10. *Un joli monde*, par G. Macé.

GAZETTE DE FRANCE. Février : 20. *Le Comité des travaux historiques et scientifiques*, par M. Charmes. — *Papiers de Barthélemy*, par Jean Kaulek. — *L'ancien monde et le christianisme*, par de Pressensé. 20. M. Camille Doucet et ses rapports sur les concours littéraires. 25. Les cafés. 26. La *Revue de la Révolution*. 27. *La République athénienne*, par Alb. Millaud. Mars : 3. M. Leconte de Lisle. 4. Napoléon Bonaparte. 5. *Histoire de la seconde République*, par M. de la Gorce. 6. Correspondance de Louis Veuillot. 7. L'édition originale de *Ruy Blas*. *Les origines de l'Opéra français*, par Nuitter et Thoinan. 8. *L'Allemagne à la fin du moyen âge*, par Janssen. 10. Le Journal des frères de Goncourt. 11. Paul Féval. 13. *Nouveaux mélanges d'histoire et de littérature*, par D. Nisard. — *Histoire et littérature*, par F. Brunetière. 15. La morale dans l'antiquité. Les *Évangiles*, trad. Lasserre.

GIL BLAS. Février : 21. Balzac.

INTRANSIGEANT. Février : 22. Les mots de Voltaire. Mars : 11. Eugène Pottier.

JUSTICE. Février : 16. Geffroy : *Poèmes de Chine*, par Blémont. 17. M. Béclard. 20. Les contes populaires. 22. Sutter Laumann : Les poètes inconnus ; Tristan Corbières. 24. Ch. Robin, sa vie et son œuvre. — Mars : 1. Tristan Cor-

bière. 7. Michelet et le monument de la Révolution. — *La Campagne de l'Argonne*, par Chuquet. — *Les Volontaires de la Savoie*, par Folliet. 8. *Paul de Saint-Victor*, par Delzant. — Léon Gozlan, par Ph. Audebrand 9. Paul Féval. 11. Disputes littéraires. 12. Le Musée national des religions. 14. Les récentes polémiques théâtrales. — *L'Esprit de la Révolution*, par M. Champion.

LIBERTE. Février: 16. *Baudry, sa vie et son œuvre*, par Ch. Ephrussi. 20. M. Guizot et Mlle de Meulan. 22. Napoléon Bonaparte, par M. Taine. 23. Réception de Mistral à l'Académie de Marseille. 25. Le pacte de famine. — Mars: 1. *Histoire politique de la France*, par M. de Loisne. 2. *Études sur l'orfèvrerie française*, par G. Bapst. 8. *Melchior Grimm*, par E. Scherer. 14. P. Perret: Les souvenirs de Regnier.

MONDE. Février: 16-25 et mars 2-10. Un pédant au XVIIe siècle ; Costar. 17. Publications récentes d'érudition et d'histoire. — Mars: 5. Les professeurs de littérature dans l'ancienne Rome. 10. Paul Féval. 12. La question d'Orient en 1840.

MONITEUR UNIVERSEL. Février ; 18. Fournel : *André Cornélis*, par P. Bourget. 19. Derôme : Le Pascal de M. Faugère. 28. *Un laquais de Molière*, par Monval. — Louis Blanc boulevardier. — Mars: 1. *Récits sur la dernière guerre franco-allemande*, par Sarrazin. 4. Les anciennes descriptions de Paris. 7. Le *Journal* des Goncourt. 8. L'ambassade de France en Angleterre sous Henri IV. 9. Journal intime de Benjamin Constant. 14. Mémoires de M. de Falloux.

NATIONAL. Février: 20. Napoléon et M. Taine: 21. A. d'Artois: *André Cornélis*, par P. Bourget. 22. Un successeur d'Allan Kardec: Henri Delaage. 24. *Le Comité des travaux historiques et scientifiques*, par M. Charmes. — Mars: 2. Léon Gozlan. M. G. Geffroy. 3. M. Taine et l'Académie anglaise. 5. *Le Cavalier Miserey*, par Hermant. 9. La littérature et le peuple. 10-15. Paul Féval.

PARIS. Mars: 7. Les Chansonnières.

PARTI NATIONAL. Février: 18. *Monsieur Jean*, par Ferd. Fabre. 27. *Le Cavalier Miserey*, par Hermant. — Mars : 4. *Dans le monde officiel*, par G. Bergeret. 11. *Histoire d'une grande dame au XVIIIe siècle*, par Luc. Perey. 14. P. Féval. 15. M. F. Bouiller.

PATRIE. Février: 18. *Mont-Oriol*, par Guy de Maupassant. 22. M. Taine et Napoléon. — Mars: 11. Histoire politique de la France, par de Loisen.

PAYS. Mars: 9. Littérature criminaliste.

RADICAL. Mars: 1. *Melchior Grimm*, par Scherer.

RAPPEL. Février: 25. Vacquerie: La statue de Louis Blanc. — Mars: 1. Les chansons populaires.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Février: 16. Mlle Rose Pompon. 17. *La bonne à tout faire*, par Dubut de Laforest. — Spuller: Mme de Maintenon. 19. Le nouveau poison ; l'eau. 19. *Le Comité des travaux historiques*, par X. Charmes. 23. Un patois normand. — Mars: 1. F. Sarcey: Voltaire et Christin. 2. *Variétés révolutionnaires*, par Marcellin Pellet. 3. *André Cornélis. Le capitaine Miserey*. 8. *La vie des mots étudiés dans leurs significations*, par Darmesteter. 13. Les Anthologies. 14. M. Leconte de Lisle. Paul Féval. Les innovations d'ordre matériel au théâtre.

SOLEIL. Mars: 10. Paul Féval. 14. *Histoire d'une grande dame au XVIIIe siècle*, par L. Perey.

TEMPS. Février: 20-27. Les carnets de Benjamin Constant. 25. La statue de Louis Blanc. 27. Le Napoléon de M. Taine. — Mars. 1. Le chemin de fer transcaspien. 8. Le *Journal* des Goncourt. 9. Benjamin Constant et Mme de Staël. 10. Le Comité des travaux historiques, par X. Charmes. 11. E. Legouvé : Victor Schœlcher. 12. Paul Féval.

UNIVERS. Février : 17. Les Saints Évangiles, trad. Lasserre. 19. La Bible et le Ramayana. — Mars: 8. E. Biré : *Le pacte de famine*, par G. Bord.

VOLTAIRE. Février: 22. Les livres d'art et le budget. 25. Louis Blanc. 26. *Le cavalier Miserey*, par Hermant. — Mars : 11-15. Paul Féval. 14. V. Hugo et M. J. Lemaître.



L'Administrateur-Gérant : A. SAUPHAR.

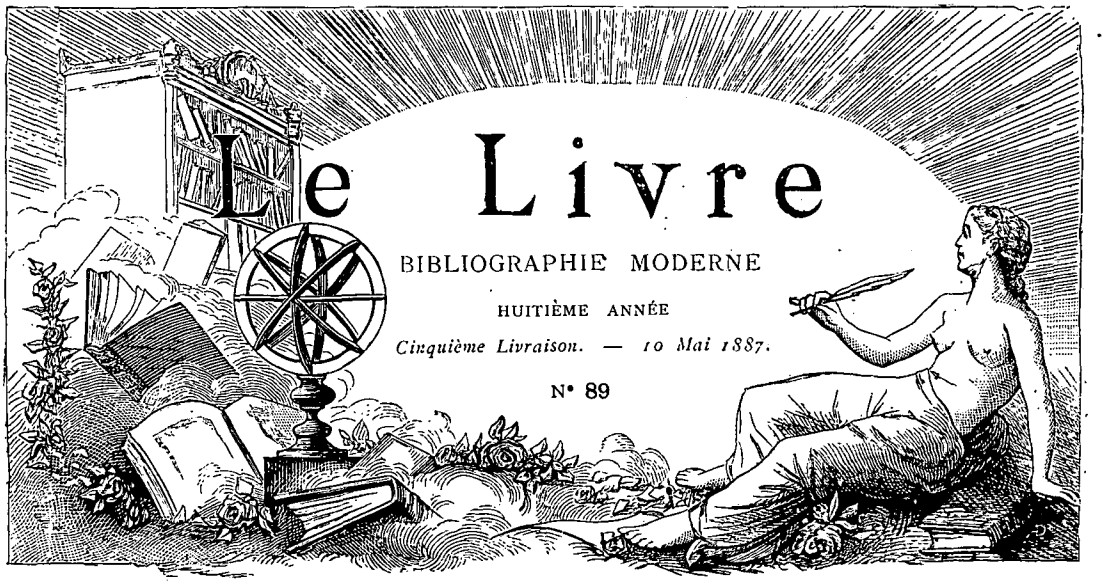

L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Les écrivains, le public et la réclame, par OCTAVE UZANNE. — **Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Histoire. — Petite gazette du bibliophile. — Livres d'amateurs. — Beaux-Arts. — Géographie. — Sciences diverses. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.**

LES ÉCRIVAINS, LE PUBLIC ET LA RÉCLAME

La littérature du genre humain en 6,000 volumes. — De la désorientation littéraire de ce temps. — Situation singulière des Écrivains entre eux. — Le Théâtre obstructeur de la véritable Littérature. — La Presse quotidienne vouée au Théâtre. — De la disparition de la Critique dans le journalisme quotidien. — La grande hystérie de la réclame dans les lettres. — Les sensations de l'écrivain et ses déboires. — Le critique moderne et la marée des livres. — Misères de la profession. — De la lassitude publique en matière de librairie. — La dysphagie des lecteurs et les écœurements des basses fictions romancières. — Sensations décourageantes de l'heure présente. — Moins de livres et plus d'œuvres. — Plus de propre dans le figuré.

GANGANELLI, qui, sous le nom de Clément XIV, occupa le trône pontifical, prétendait que tous les livres du monde pouvaient se réduire à six mille volumes in-folio, et que les ouvrages modernes n'étaient que des tableaux qu'on avait eu l'art de rafraîchir, de la manière la plus propre à donner dans la vue. — Je ne sais sur quelles bases le savant patriarche œcuménique établissait ses calculs pour décider ainsi *ex cathedrâ* d'une question aussi formidablement complexe, mais je crois bien qu'il tablait un peu trop sur sa haute infaillibilité; aussi je me déclare très schismatique sur cette sentence trop souveraine. — Depuis plus d'un siècle que cette opinion a été émise, les livres ont pris une extension prodigieuse; en ce moment, à Paris seulement, il se publie quotidiennement vingt-cinq ou trente ouvrages dans toutes les branches de la littérature et des sciences, et, bien qu'on ait prétendu que chacun, individuellement, était admis à traiter les livres comme la société, en prenant quelques amis dans l'immensité de la foule, il n'en demeure pas moins évident que le public s'effare et que les lettrés commencent à lâcher pied éperdument dans le courant des connaissances littéraires de ce temps.

Comment pourrait-on lire, même en opérant un choix judicieux, — ce qui déjà réclame du loisir, — la quintessence des meilleurs livres contemporains? — Il semble que nous glissions rapidement au chaos, et, dans la situation présente, le malicieux abstracteur Ganganelli risquerait de perdre, sans retour, toutes ses bulles pontificales.

Dans le domaine de la fiction, les romans, cette nourriture intellectuelle des peuples corrompus et décadents, nous arrivent de toutes parts comme une ultime plaie d'Égypte; ils s'étalent et s'étouffent en une telle confusion à la lumière de la publicité, que les bons pâtissent pour les mauvais et que le lecteur écœuré, désorienté, fatigué par la concurrence qui se dispute son attention, pourrait bien un jour entrer en grève, et mettre ainsi en interdit, pour quelque temps, messieurs les conteurs et amuseurs de foule.

Dans la république des lettres, l'anarchie est déjà visible; on est si fortement sollicité par tous les talents éclos de la veille, on se sent si distancé par l'express de la production et par la cohue sans cesse renaissante des hommes nouveaux, on éprouve si bien l'impossibilité de constater par soi-même la valeur réelle des uns et des autres, que l'on accorde sans marchander et sur *on dit* tout l'esprit et tout le mérite du monde à ceux qui ont eu l'habileté de faire sonner leur nom comme une trompette de tramway à l'oreille des passants.

La société littéraire se compose donc d'individualités nombreuses, qui tôt ou tard entrent en relation, et qui ne connaissent guère l'une vis-à-vis de l'autre que le titre de leurs principaux ouvrages respectifs; pour ce qui est de la valeur intrinsèque et personnelle, la vie est trop hâtive; on se frôle, mais on ne s'analyse pas. On discute encore sur un article de journal, sur une thèse soutenue en *Premier Paris;* quant aux livres, il faut y renoncer. On les flaire chez les libraires, dans les boudoirs ou dans les antichambres des cabinets de consultation; mais les lire, se les infuser par la vue, y songez-vous!... Les faiseurs d'opuscules peinent déjà trop sur leurs propres ouvrages pour songer à ceux du voisin.

***

Les dernières années de notre XIXe siècle sont, à ce point de vue, bien intéressantes à regarder d'un œil sceptique et clairvoyant, d'autant mieux qu'on peut s'attendre à l'imprévu et à la curiosité d'un krach du livre, comme il y a déjà eu un krach de la peinture, et comme il y aura bientôt aussi, il faut du moins l'espérer, un krach de ce bas art envahissant qu'on nomme l'art théâtral.

Barbey d'Aurevilly vient justement de publier, en tête de son *Théâtre contemporain,* une admirable préface, où l'auteur des *Prophètes du passé* montre qu'il pourrait bien être également un prophète de l'avenir. Ce noble dandy des lettres, qui vit en solitaire comme les aigles et les lions, et qui ne cache point son mépris pour toutes les bergeronnettes qui suivent en sautillant les sillons du succès, se gausse avec un bon sens profond et hautain du monstrueux histrionisme moderne.

« Le théâtre, dit-il, est le tyran du jour. Il s'affirme outrecuidamment lui-même, par l'organe de ceux qui en font la plus belle œuvre de l'esprit humain, et, jusqu'ici, nul critique ne s'est levé contre cette prétention intolérable et ridicule, et ne lui a campé le démenti qu'elle méritait...

« Nous ne voulons ici qu'agiter la question littéraire. Selon nous, en effet, la littérature, la vraie, la grande et la forte littérature, n'a pas de plus mortelle ennemie que ce qu'on appelle la littérature du théâtre, et ce qui rend le péril plus menaçant encore pour la véritable littérature, c'est que la malheureuse ne s'en doute pas. Avec tout son esprit, elle est sur ce point sans pénétration et presque sans discernement. Troyenne imprudente, elle souffre Sinon dans son camp; que dis-je? elle le festoie, elle le couronne; elle a aussi l'amour, l'admiration et l'engouement du théâtre et des choses du théâtre, autant et plus que les illettrés, qui les adorent pour les plus basses et les plus immorales raisons.

« Comme une foule d'êtres destinés à périr par leurs vices aurait-elle donc l'amour de ce qui doit la tuer?... Que dis-je encore? elle en a la bassesse. Ce que David faisait devant l'Arche, elle le fait devant un tréteau. Elle supporte très bien de ne venir, dans l'opinion, qu'après la littérature théâtrale, et elle paye elle-même les violons et les trompettes des plus sottes gloires nées sur les planches... Est-ce que le plus idiot vaudeville, pour peu qu'il soit représenté, ne trouve pas toujours à son service le compte rendu qu'un livre fort, réduit à sa seule force, ne trouverait jamais? Lisez les journaux, et jugez! — Les journaux, qui devraient être les éducateurs du public et qui n'en sont que les courtisans, quand ils n'en sont pas les courtisanes, ont créé des espèces de chaires de littérature théâtrale à jour fixe, très appointées et très amoureusement guignées de tout ce qui a plume. Dans l'indifférence générale et morne où nous vivons pour la forte littérature, un journal pourrait, en effet, sans inconvénient d'aucune sorte, se priver du simple critique littéraire qui n'a que de la conscience et du talent, et qui choisit, parmi les œuvres injustement obscures ou im-

pertinemment éclatantes, celles-là sur lesquelles il faut porter hardiment la lumière ou la main. Mais aucun n'oserait se passer du critique de théâtre, de ce critique qui, lui, ne choisit rien, car, pensionnaire de ses *entrées*, il est obligé de parler de ce qui se joue, se chante ou se saute, le long d'une semaine, dans un pays qui, ne trouvant pas assez de théâtre comme cela, vient de dire le dernier mot du cabotinisme qui nous dévore, en inventant les cafés chantants!!! »

Jamais on n'a exprimé plus nettement que d'Aurevilly l'incroyable envahissement du théâtre, ni fait aussi judicieusement germer une idée de révolte qui devrait entrer logiquement dans la tête de tous ceux qui mettent du noir sur du blanc; mais comme le fait remarquer l'illustre *théâtrophobe*, cet affolement du théâtre est si universel, si profondément passé dans nos mœurs, que, comme la folie partagée, il ne fait horreur à personne, et que le maître critique qui dénonce aujourd'hui comme monstrueux un pareil phénomène risque de passer demain lui-même pour un autre phénomène d'absurdité et de paradoxe. Un moraliste n'a-t-il pas dit: Si vous ne voulez point passer pour fou, entrez dans la folie commune... Ne dérangeons point nos petits cochons.

***

Cette question de priorité de l'œuvre jouée sur l'œuvre imprimée, dans la critique, est cependant plus grave qu'on ne l'imagine communément. Le théâtre accapare la presse, du rez-de-chaussée au premier étage, de l'article de début à l'article de fin, en passant par le « théâtre des faits divers », le drame des assassinats, le vaudeville des Chambres, la comédie des tribunaux et le cabotinage des diplomaties étrangères. Il ne reste guère aux livres que les annonces de la quatrième page et des entrefilets aux *Echos du jour*, dont les éditeurs peuvent s'offrir le luxe moyennant un ou deux louis par ligne. — Il y a bien quelque part, dans la rédaction, un critique bibliographe chargé de recevoir les livres nouveaux; mais ce rédacteur, dépaysé, fonctionne mal à son aise et ne parvient guère qu'à fournir, sans commentaires, la liste incomplète des ouvrages publiés. — Pendant que la littérature, dans sa plus forte expression, est ainsi vilipendée, les êtres et les choses du théâtre sont accueillis avec une faveur incroyable et qui prime tout autre sujet dans la presse dite boulevardière. A côté du critique théâtral qui pontifie presque chaque jour, on a inventé le *soiriste*, une belle invention, je vous jure, qui consiste à encabotiner complètement Paris et la province, en nous initiant familièrement à la vie intime de tous les pitres et de tous les queues-rouges de la métropole. — Au soiriste s'est adjoint le *parisiste*, créé tout naturellement pour nous montrer le dessous des pièces et parfois le dessous des jupes, pour interviewer l'auteur la veille d'une première, ou pour chiffonner une réclame chaudement rétribuée par les couturiers et couturières de ces Dames.

Pendant que, du haut en bas du journal quotidien, on orchestre la partition des cantates du théâtre, les pauvres livres attendent vainement un mot d'approbation ou d'improbation; l'omnibus de la publicité est au complet, le *roman comique* des temps modernes s'y prélasse et n'est point prêt d'en sortir. — Chaque jour, la petite place laissée à la littérature se fait moindre et s'efface de plus en plus; je ne parle pas de la critique, comme la professèrent certains *lundistes* de l'envergure de Sainte-Beuve, celle-ci repose en paix depuis longtemps, et son ombre n'apparaît guère qu'à des intervalles trop lointains pour qu'on ait encore à s'en inquiéter ; mais, dans le journal à grand tirage, les littérateurs en sont presque réduits à l'annonce, comme de simples négociants, ou à l'article payé au prix de quelques billets de mille, sous couleur de pots-de-vin, car le nombre n'est malheureusement pas encore trop limité des journalistes en renom qui ne s'effrayent point de ces marchandages du *donnant donnant*.

***

Il ne reste, en conséquence, aux ouvrages de la littérature imprimée et brochée que certaines feuilles spéciales et honnêtes, et plus particulièrement les périodiques hebdomadaires, les revues bleues, vertes, jaunes ou orange, les *magazines* mensuels et bi-mensuels et aussi, — je ne dis point cela sans tristesse, — les journaux étrangers, le plus souvent mieux renseignés sur notre talent national et sur nos écrivains nouveaux que nous ne le sommes en général, dans ce Paris où tout est cabotinage, jusqu'à l'œil en coulisse de la Renommée, cette première grande sauteuse des féeries en carton de la Gloire.

Il s'ensuit que les faiseurs de livres, se voyant à chaque heure nouvelle plus nombreux et sentant le peu de moyens dont ils disposent pour se faire connaître de ce grand public qui reste à leurs yeux comme la terre promise des succès à éditions successives ou à *mille* numérotés, agissent un peu comme les naufragés et se bousculent, se hissent, s'étouffent, se piétinent, pour jeter leurs précieux bagages dans les canots de sauvetage de la publicité qui s'offre encore à eux. Il y a

forcément encombrement, et toute la pacotille fait parfois le plongeon en route; c'est un peu au petit bonheur, et jamais la fortune ne s'est montrée plus capricieuse, plus femme, plus aveugle que dans la distribution de ses sourires aux gens de lettres, car jamais un chef-d'œuvre n'a autant couru de risque qu'aujourd'hui de rester inconnu, alors que des centaines de publications médiocres se voient célébrées par *l'inexplicable* du sort, aidé de la roublardise de leurs auteurs.

Un des diagnostics les plus significatifs de cet état de choses et du détraquement normal des esprits à l'heure actuelle est, cela s'explique par ce qui précède, la soif immodérée de la réclame, le délire de l'annonce, la fièvre du grand article, la boulimie de la chronique élogieuse ou de l'entrefilet flatteur qui tient en mauvaise haleine tous nos contemporains. Oncques l'assaut à la publicité n'avait été plus furieux qu'en ces dernières années; chacun brûle de se voir affiché dans l'entre-colonne des journaux et la vanité paye à à prix d'or ou de bassesses, en monnaie sonnante ou en obséquiosités louches, la faveur de voir telle action ou telle œuvre ingénieusement lustrée d'éloges en bonne page des feuilles quotidiennes ou périodiques.

Dans le monde littéraire, ce mal a atteint son apogée, et le paroxysme est d'autant plus intense et stupéfiant qu'il y a pléthore dans la production et anémie dans la critique. La bibliographie consciencieuse disparaissant peu à peu de la presse et le livre se multipliant avec surabondance, le public semble mis au défi et à la question. — Un ouvrage paraît, fixe une demi-seconde l'attention; puis un autre se présente et l'accapare aussitôt; c'est un flux perpétuel, mais si bruyant et si tumultueux qu'on n'ose y regarder de trop près, de peur d'y laisser choir son intellect et d'y noyer son jugement. La critique minutieuse essaye bien de sauver quelques épaves et d'écluser un peu de réputation, sur ce grand fleuve d'indifférence et d'oubli, à ceux qu'elle aperçoit le plus en relief au fil de l'eau; mais elle ne peut remplir son office que patiemment, et les affamés de gloire ou de considération hâtive se raccrochent aux cloches de la réclame et s'efforcent de provoquer les regards par des contorsions immodestes ou incohérentes.

Cette grande hystérie du charlatanisme littéraire, qui n'épargne pas les plus sages, mérite d'être étudiée dans ses manifestations d'aveuglement et d'égoïsme, et tous ces possédés du prurit de l'éloge valent bien qu'on les discute et les disculpe à la fois. — Je m'y essayerai d'autant plus volontiers que le sujet m'intéresse et que je me crois placé assez juste à point, en plein monde de la librairie et de la presse, pour distinguer les causes et les effets avec une assez douce et peu chagrine philosophie.

***

L'auteur, le critique ou réclamier et le public se trouvent placés à trois points de vue très différents, qui ne leur permettent de juger les choses que sous des aspects entièrement dissemblables. Prenons-les tour à tour pour les mieux observer. — L'écrivain qui conçoit son œuvre dans le domaine scientifique, poétique, historique ou analytique, y absorbe totalement sa pensée et sa vie; il promène son rêve avec le véhicule de la foi et formule son idéal, ses fantaisies, sa didactique ou son jugement, avec l'assurance de son talent ou l'outrecuidance de son génie. Il hypnotise son concept dans son travail, il sent cette sorte de maternité intellectuelle qui porte à son cerveau toutes ses forces agissantes; il est en pleine gestation, et pense accoucher d'une publication unique, prodigieuse, originale, à nulle autre pareille: il se châtie dans son manuscrit et se mire dans ses épreuves typographiques.

Songez que, durant un an, six mois ou quinze semaines, il est resté enclos dans sa création dont rien ne l'a pu distraire. Ce fut pour lui une enfanture toute spéciale, une incubation intellectuelle dont il s'est engrossé et enorgueilli inconsciemment jusqu'à l'amour-propre et l'égotisme le plus paradoxal. Il s'est enfermé avec son œuvre jusqu'à ce que son œuvre sortît de lui. Tant qu'il l'a couvée, il n'a rien craint pour elle; mais dès le moment où cette chose issue de sa moelle et de ses veilles a été sur le point de prendre son essor dans la société, il s'est vu tout épinglé de préoccupations et de soucis d'avenir, car il lui a rêvé les plus hautes destinées.

L'ouvrage paraît enfin, avec les langes de sa couverture coquette où le titre semble sourire au passant. C'est, pour l'écrivain, le grand jour du baptême, le jour sacro-saint, où, transporté par la religiosité profonde de son *soi,* il lui semble que le monde va être transformé par l'apparition de son *livre-Messie*, et qu'il n'y aura pas assez de cloches dans tous les campaniles du journalisme pour en carillonner la joyeuse venue.

Aussi, contemplez-le dans son rayonnement de paternité superbe; il écrit des envois ou des dédicaces à tous les militants de la plume, avec autant de fierté qu'un héros annonçant sa victoire; il ne s'inquiète point de savoir si l'heure est propice, si l'atmosphère trop chargée d'événements ne nuira pas à la délicatesse de sa progéniture cérébrale, si le marché public n'est point encombré

d'autres ouvrages qui écraseront par le scandale ou la vulgarité éclatante la distinction fine de sa fiction d'art; il ne veut rien voir, rien entendre que cette sirène intime qui chante en lui l'hymne de la bienheureuse délivrance : *Noël! Noël! Béni soit l'enfant idéal et sublime!* et ce chant dont il se grise, il pense qu'il va se répandre par les cent mille échos de la presse et emplir tout l'univers étonné.

Durant la quinzaine qui suit l'apparition de son rêve imprimé, il ne vit plus de sa vie propre, il est en mal de réputation, de bruit, de célébrité; il attend tout de la voix publique, et dans chaque journal qu'il déploie, il recherche fébrilement l'article ambitionné, la mention flatteuse, l'entrefilet bienveillant, et, à défaut d'une critique impartiale, il se complaît à la lecture de la petite réclame chamarrée d'éloges que son libraire, à défaut de lui-même, a rédigée et mise en circulation.

Dans ses promenades, il scrute l'œil de ses amis, quêtant un mot d'enthousiasme passager; il va de librairie en librairie flairer la vente et inspecter son étalage; puis, de plus en plus sombre et nerveux, il s'abonne à *l'Argus de la Presse* ou à *l'Œil de Lynx* afin que ces Agences le tiennent au courant de tout ce qui se débitera *urbi et orbi* sur les mérites de son œuvre. Ce n'est plus un homme, c'est une hyène en cage.

Puis, sans qu'il y paraisse, lentement sa patience se lasse, son enthousiasme s'assoupit et sa rancœur s'éveille; il se sent irrémédiablement noyé dans le flot d'imprimés qui sourcent de toutes les typographies de France; il accuse sourdement la sottise publique, l'imbécillité bourgeoise, l'indifférence des foules; il se dresse contre les critiques, « ces vendus » qui ne savent point découvrir le vrai mérite sur le lit de bouquins où ils se vautrent et s'endorment; il se range, sans y prendre garde, dans la grande légion des mécontents et des incompris; il erre découragé, amolli, rancunier, boudeur au monde, banni de gloire, jusqu'à ce que l'ambition le remorde fortement au cœur et qu'il se replonge dans un nouveau travail, régénéré par le labeur et la lutte, enivré par la chaleur de la conception, plus modéré dans ses désirs et surtout moins naïf vis-à-vis de l'indifférence mondaine.

*
* *

Si l'auteur sus-désigné est Parisien de résidence et qu'il publie annuellement deux ou trois ouvrages, il se blasera vite sur la cuisine au laurier de la critique, il deviendra vivement, sinon indifférent, du moins légèrement sceptique; il indulgentera les faiseurs d'anges dans le domaine des paradis artificiels de la célébrité; il sera miséricordieux au public, et de plus en plus distrait de sa personnalité par la personnalité des autres, dans ce grand mouvement de libre-échange des sociétés littéraires, il ne tardera pas à reconnaître que la joie seule de faire une œuvre affinée est assez intense et ineffable pour être payée au prix de tous les silences et de toutes les ingratitudes de la Béotie universelle.

A l'écrivain moderne, j'opposerai le critique moderne, lettré, indépendant, honnête et sincèrement épris des lettres; car je veux croire que, pour rarissime qu'en soit l'espèce, elle existe encore à quelques exemplaires humains; je prendrai donc ce justicier équitable, passant ses nuits à lire et ses jours à analyser les sensations de ses lectures. Ce sera, si vous le voulez, le bibliologue idéal, cuirassé de toutes les vertus sacerdotales. Je le prendrai dès le début de sa carrière, et j'essayerai de tracer son portrait dans la manière un peu vieillotte du XVIIe siècle, sous le masque passe-partout d'Ariste.

Nous y voici.

Ariste est entré dans les lettres avec un bagage d'études si considérable que ses amis craignaient qu'il n'eût à payer l'excédent au guichet de l'opinion publique. Très versé dans les anciens et imbu des œuvres des derniers siècles, il y apportait en outre une personnalité très réelle, et, qui mieux est, un caractère de haute droiture et de parfait jugement.

L'amour des livres, plutôt la biblio-psychologie que la bibliophilie, dirigea sa plume vers la critique; il y réussit, et ses sentences eurent grand crédit auprès des délicats. Ariste, jeune encore, se jura de demeurer étranger à toute coterie et de fuir les amitiés littéraires; il voulut ne connaître que les œuvres et ne subit pas l'influence des hommes; il y réussit tout d'abord, mais peu à peu il eut la désespérance de remarquer qu'il n'est point d'isolant possible dans une république d'écrivassiers, et, sans qu'il pût se rendre compte comment la chose lui était arrivée, il se vit bientôt presque autant d'amis que Paris comptait de faiseurs de livres, tous « très chers confrères » qui lui bailaient le baise-mains dans des dédicaces non moins chaleureuses que follement sucrées.

Il se roidit cependant, se dégagea, essayant de faire le cercle autour de lui par des horions nettement appliqués sur les méchants auteurs, les plus agressifs dans leur amitié; il donna du bec sur les gens de plume; mais plus le bec était dur, plus les plumes se montraient caressantes et les sourires engageants. Sa réputation était faite; les

lettres pleuvaient sur sa table, les livres débordaient de toutes parts, sur les meubles, sur les chaises, sur les tapis ; le flot montait toujours.

Ariste lutta désespérément ; il s'efforça de tenir tête à cet élément d'impressions qui submergeait lentement jusqu'à sa volonté et à son culte littéraire ; mais déjà il ne lisait plus, il effleurait un livre, en respirait l'esprit sans entrer en plus intime commerce avec lui. — Son logis n'était plus la Thébaïde d'autrefois, le coin béni des communions d'idées à la sainte table des travaux patients, c'était une sorte de bureau où tous les « fraîchement imprimés » venaient se faire enregistrer. On sonnait... : des livres, des paquets de livres lui étaient remis... il les regardait, les jugeait d'un premier coup d'œil, remettant au soir un plus complet examen. On sonnait encore... et de nouveaux livres lui étaient portés avec lettres justificatives, recommandations et tablettes de louanges toutes prêtes à être diluées en articles, sur un feu doux d'enthousiasme ; — on sonnait, on sonnait toujours, et les livres s'entassaient, parfois tenus en mains par leurs auteurs importuns qui brisaient toutes les consignes, pour paraphraser longuement l'esprit de leur œuvre, pitoyables à force de raisonnements... On sonnait... on sonnait ; on sonnait ; dix ouvrages, quinze ouvrages montaient ainsi chaque jour chez Ariste, qui sentait sombrer tristement sa foi et mollir son courage.

Il n'était point de ceux qui se disent : je lirai tel livre signé d'un nom estimable et je négligerai les autres ; il était bien, au contraire, attiré vers les inconnus, vers les jeunes, vers les fiers qui venaient à lui sans juger utile de maculer d'une banale dédicace la virginité des faux-titres ; il se disait que parmi tant de romans, tant d'œuvres diverses d'histoire, de mélanges et d'érudition, il y avait à n'en point douter des justices à faire, des écrivains à révéler, peut-être des chefs-d'œuvre à mettre en lumière ; mais il était vaincu, vaincu par le temps, vaincu par la place réservée à ses articles, vaincu par la production incessante, vaincu en un mot par l'impossible.

Il en arriva à se fier au hasard, à faire la part du feu et de l'oubli ; il éprouva le vide et la misère de sa profession, et, lorsqu'il tentait de revenir à ses lectures anciennes, à ses auteurs de prédilection, aux véritables maîtres de notre tradition littéraire, il apercevait le néant de ses efforts et regrettait amèrement le temps pour ainsi dire gaspillé sans fruit à batailler en mercenaire pour le compte d'autrui, les heures perdues à se créer des ennemis et des ingrats, tant de phrases écrites sur les nuages qui passent, alors qu'il eût pu concentrer ses forces, les discipliner et surtout conserver sa religion de lettré, pour s'encloîtrer dans un travail de rêveur, qui l'eût fait heureux, grand à ses yeux et surtout indépendant des œuvres de tous.

Ariste le critique, c'est aujourd'hui X., Y., ou Z., c'est mon voisin, c'est moi-même, ce sont tous ces lapidés misérables qui reçoivent sur le crâne les quinze ou dix-huit cents volumes dont les presses, comme autant de frondes les accablent chaque année. Gloire à ces écloppés, chez qui vibre encore l'amour du beau ; ils sont restés conducteurs, s'ils n'ont pu se montrer révélateurs ; mais, au soir de la vie, plaignons-les, car la tristesse les gagne et ils ressemblent à tous ceux qui ont prêté leur dos comme échelon au succès d'autrui. Ceux qu'ils ont aidés dans leur ambition, du haut de leur Olympe glorieux, les regardent hautainement comme les parias du paradis lettré.

***

Je me suis essayé à démontrer l'état moral de l'écrivain dans la pullulation bibliographique du jour et à peindre l'inanité des efforts du critique puritain au milieu du dévergondage des impressions fourmillantes de ce temps. La situation du public, qui est plus sage, a-t-on dit, que le plus sage des critiques, n'est pas moins lamentable ; écœuré par la réclame, berné par les comptes rendus hâtifs, désabusé de toutes parts, il apparaît comme le Géronte de la comédie entre Léandre et Scapin ; il endosse tous les mécomptes et paye les frais de tous les mauvais tours qu'on lui joue.

Perdu parmi tant d'ouvrages et de boniments qui violentent son attention, il devient le plus souvent la proie d'un troisième rôle, très retors et très insinuant, qui est le libraire. Celui-ci possède toutes les influences du dernier ressort, on va à lui en confiance et avec ingénuité, sans se douter de ses sympathies ou antipathies aveugles, et on prend ce qu'il donne, en mouton de Panurge, sur l'assurance que *ça se vend*. — Le pauvre public est à la fois le jouet des amitiés littéraires et des réclames payées ; en dehors de quelques écrivains sincères dont il adopte volontiers le jugement sans remords, il ne croit plus à rien ; il lui semble vivre dans une société de pick-pockets et il se fait voir chaque année plus méfiant, plus indifférent, plus lassé.

Certes, je ne saurais y contredire, il y a de quoi ; — à force d'acheter des livres qu'on lui signale et qu'il repousse à la lecture le plus souvent avec dégoût ou ennui, il est saisi d'un vertige intellectuel assez semblable à ces vertiges d'estomac des dyspeptiques qui ne savent plus à quel aliment vouer les malaises de leur appétit ;

de la boulimie initiale, il tombe dans la bradypepsie, et de la bradypepsie dans l'apepsie, et de l'apepsie dans la dysphagie ; rien ne passe plus, le lecteur apporte une circonspection extrême avant de se lancer dans la lecture de 300 pages d'un roman où il est presque assuré de rencontrer, complaisamment étalées en tartines, les échantillons de tous les excréments d'humanité, les bassesses, les lâchetés de tout ordre, et de subir la description de la dégradation de l'homme par la femme, sous prétexte de documents, de grand art et de style.

Franchement il regrette les fictions chevaleresques, les contes aventureux, les Don Quichottades romantiques, les folles équipées des romans d'action qui naguère héroïfiaient son imagination ; maintenant qu'on le traîne dans le terre à terre, qu'on le fait barboter dans les eaux de vaisselle et qu'on l'angoisse dans des transpirations malsaines, il éprouve le cauchemar de toutes ces « joies de vivre », et il proteste avec une certaine raison, il faut en convenir.

La lecture ne le sort plus du train-train sombre de sa vie journalière, elle ne l'élève point dans des idéals qui le dématérialisaient durant quelques heures ; il ne voit qu'une sténographie ou une photographie des vices inélégants. Alors, bien qu'à son esprit défendant, il revient à M. Ohnet, comme il reviendrait peut-être à Rocambole, car il préfère des choses inoffensives et sans odeur aux talents trop parfumés, à l'assa-fœtida qui est de mode.

Doit-on s'étonner, cela étant, de la maladie grave qui sévit sur le monde de la librairie ? — Se figure-t-on prendre les mouches avec du vinaigre ? — Nous subissons en ce moment tous la loi des peuples vaincus et décadents qui ne se savent point se relever, fût-ce par un acte de folie ou de sublime désespoir, et nous restons couchés à terre dans la contemplation et l'analyse de nos déjections, amollis, veules, démoralisés. Nous ne regardons plus s'élever la vieille alouette des Gaules qui montait, montait encore, montait toujours, planant et chantant dans la lumière; nous nous enfouissons peu à peu de nos mains avec un orde raffinement que nous pensons être encore de l'Art, et, lentement, nous nous ankylosons, en notant par dilettantisme nos hoquets, nos senteurs et nos râles comme les nymphomanes, jusqu'à l'heure prochaine de la grande agonie finale ou du « tout à l'égout ».

***

Je ne suis certes point optimiste, mais voudrais pouvoir espérer; je ne sais si le grand public éprouve la sensation de découragement qui se dégage des conclusions de cette étude, mais je le perçois vaguement — sali, volé, conspué, démoralisé, ne sachant plus à qui confier ses loisirs, il me paraît que le vrai et seul contribuable de la librairie ne doit point affirmer ses sentiments dans la formule du docteur Pangloss, et que lui aussi attend, sinon un coup de balai final, du moins un relèvement de l'esprit de fiction..., moins de livres et plus d'*œuvres* et surtout moins de vidanges sociales et plus d'aérostation morale — un écrivain, digne de ce nom, a mieux que des yeux et un odorat, il a une âme qui demeure comme l'apôtre de son beau idéal; mais le beau moderne, dans le roman, c'est franchement un peu trop le laid. — Je réclame moins de préciosité dans le sale et plus de propre dans le figuré. Hélas! les pires modèles ont plus d'imitateurs que les bons. Puissions-nous revenir à l'*Astrée* et aux bords du Lignon !

OCTAVE UZANNE.

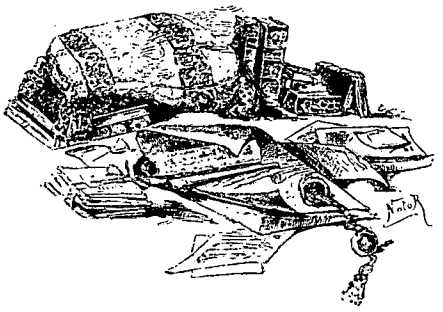

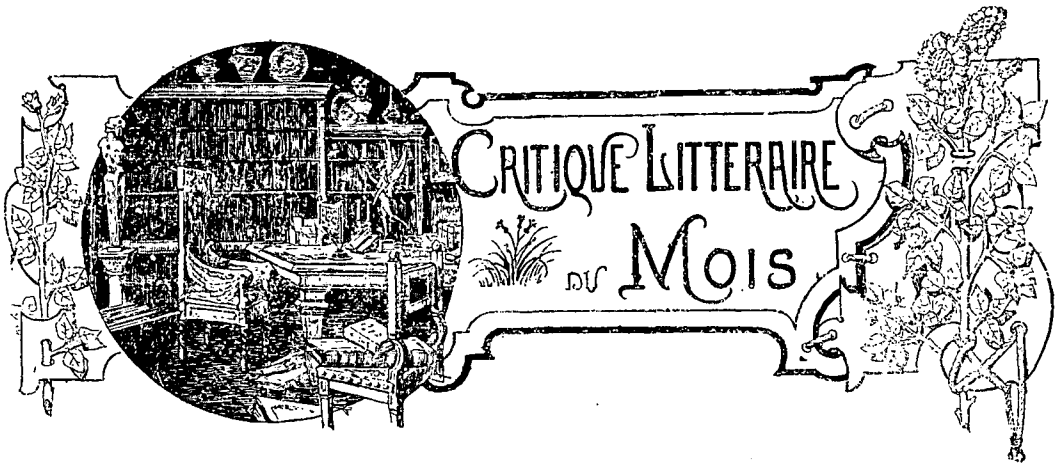

— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

Le Bilatéral, par J.-H. Rosny. Paris, A. Savine, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le nouveau roman de M. Rosny est certainement une des œuvres les plus curieuses et les plus saisissantes qu'ait produites la jeune école moderne. On y sent le bouillonnement d'efforts nouveaux, le travail d'une sève grondante qui jaillit de l'écorce profonde du vieux sol, des êtres et des choses avec une violence irrésistible, une étonnante poussée en avant. Mais il faut bien reconnaître que, comme la plupart des violences, celle-ci s'égare quelquefois, dépasse souvent le but, se traduit aussi bien par de superbes résultats que par des projections d'écume épaisse, âcre, de scories mêlées au feu pur, tout ce que jette au dehors le vomissement du gouffre mystérieux, bon ou mauvais.

L'auteur a étudié avec une conscience religieuse, une ferveur d'apôtre doublé d'un demi-sceptique, les mœurs révolutionnaires parisiennes ; de là des tableaux d'une véritable puissance, des peintures fortes, pénétrantes, criantes de réalité, qui font de son livre une œuvre remarquable, l'œuvre que produit tout effort consciencieux, soutenu par un incontestable talent de vision, d'observation, de rendu. Pourquoi faut-il que l'écrivain, dans son ardent désir de novation, se perde en des visions, à notre sens, étrangères au sujet, encombrantes, déroutantes ? Pourquoi ces bizarres et minérales descriptions du ciel, qui coupent l'intérêt, lassent le lecteur et réclament de lui un effort considérable ? Ce sont autant d'obstacles à franchir, autant de difficultés à vaincre, qui n'arrivent qu'à fatiguer, car elles se répètent à satiété, à chaque instant. L'écrivain est-il bien sûr que le jargon scientifique soit le progrès et doive, un jour, remplacer le jargon artistique ou autre ? Jargon pour jargon, nous avouons préférer la langue claire, limpide, débarrassée de tout fatras, les mots disant nettement les choses. Certes, nous comprenons sa pensée, son désir, son espoir, mais nous ne les approuvons pas, non plus que tout ce qui peut encombrer la phrase et l'empêcher d'être simple. Appliquant à la littérature le progrès scientifique, il a pensé que les adjectifs servant à peindre les objets, que les substantifs nécessaires pour les définir, devaient être empruntés au langage spécial de la science ; de là ce style étrange, minéralogique, astronomique, géométrique et chimique, d'une compréhension absolument impossible pour tous ceux qui n'ont pas fait de la science une étude approfondie. Cette obscurité voulue est-elle le but de la langue française, cette langue que tous doivent saisir et comprendre du premier coup d'œil, nous en doutons fort ; l'auteur lui-même n'est pas toujours conséquent avec son procédé, car, dans les passages de passion, dans les entraînements de l'action, il néglige volontiers cette recherche plus bizarre que séduisante, pour employer un style simple, bien autrement empoignant.

Certes, débarrassé de cette gangue pierreuse, obscurcissante, son livre a une valeur énorme, et tout en avouant la difficulté de la lecture, nous devons reconnaître le talent de l'œuvre et constater l'effort de création.

La Faustin, par Edmond de Goncourt. Paris, Alphonse Lemerre, 1887. Un vol. petit in-12. — Prix : 6 francs.

C'est avec plaisir que nous voyons *la Faustin*, le remarquable roman d'Edmond de Goncourt, entrer dans la collection spéciale des célébrités, si soigneusement éditée par Alphonse Lemerre. C'est là une œuvre originale, une note toute spéciale de l'art donnant, dans l'œuvre générale des Goncourt, la forme très tranchée d'Edmond de Goncourt, ses goûts, ses préoccupations ; il était intéressant de voir cette forme d'art conservée parmi les productions les plus goûtées de la littérature contemporaine.

Le Nabab, par Alphonse Daudet. Paris, Alphonse Lemerre, 1887. Deux vol. petit in-12. — Prix : 10 francs.

L'éditeur Lemerre vient d'ajouter à sa petite bibliothèque littéraire des auteurs contemporains l'œuvre qui a certainement été le point de départ

de la fortune littéraire d'Alphonse Daudet, celle qui lui a définitivement assuré son immense popularité, vulgarisant un talent, jusqu'alors apprécié surtout des lettrés, des connaisseurs, mais qui n'allait pas encore jusqu'à la grosse masse du public. *Le Nabab* a accompli cette œuvre de justice et c'est bien du *Nabab* que date le succès général, universel d'Alphonse Daudet. Les deux charmants volumes, dans cette forme exquise, revus avec soin, d'une irréprochable typographie, sont appelés à trouver leur place dans toutes les bibliothèques, auprès des volumes de Daudet déjà parus dans cet élégant format.

Marthe et Christine, par Zari. Paris, E. Dentu, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Œuvre délicatement féminine, autant par la pureté de la conception que par l'élégance de l'exécution, le nouveau roman de Zari, dont les éditions se succèdent, est bien fait pour reposer des ignominies et des fanges où les auteurs d'aujourd'hui se font presque tous un devoir de traîner avec eux le lecteur. Il n'y a là que des caractères sympathiques et bons, quand ils ne sont pas héroïques ; et l'auteur sait les découvrir dans tous les rangs sociaux. Le seul personnage chez qui le sens moral laisse à désirer, le chevalier de Saint-Brice, est un aimable égoïste qui, dans l'intérêt de sa tranquillité et pour la satisfaction de ses goûts, contribue plus qu'il ne le pense à rendre son entourage heureux. L'héroïne, Christine de Kervent, qui se fait appeler Marthe dans l'imprimerie où elle travaille à l'insu de tous, pour entourer d'un peu de bien-être son pauvre père infirme et ruiné, est une des plus nobles et des plus exquises figures que l'on puisse rencontrer dans le monde idéal que peuple de ses créations l'imagination des poètes. Le musicien Cabadon, vieillard original et excellent, qui traverse le livre en fredonnant d'antiques et charmantes ariettes, est une trouvaille qui non seulement fait honneur à l'esprit humoristique de Zari, mais qui prouve encore qu'elle possède une érudition spéciale dans notre littérature musicale et chansonnière. Ces refrains, que nous entendîmes il y a trop longtemps, hélas ! sur les lèvres de nos grand'mères, prennent une grâce nouvelle et comme le charme et la saveur d'un reverdissement printanier dans ces pages pleines de jeunesse et d'amour.

Un court récit, intitulé *la Tour de Jeanne d'Arc*, clôt agréablement le volume en laissant dans l'âme du lecteur une impression rafraîchissante de gaieté chaste et de durable tendresse. B.-H. G.

Joies conjugales, par Gyp. Paris, Calmann Lévy, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Nous n'avons plus à faire l'éloge ou la critique de Gyp ; tous connaissent maintenant sa note poivrée, moitié vraie, moitié fausse, ce mélange aigu de fantasque et d'observation qui jaillit sans cesse de ses innombrables livres, comme d'une inépuisable source. Comme ses précédentes œuvres, *Joies conjugales* est un recueil de courtes scènes dialoguées, peignant les petites misères des grands mondains actuels. Le nouveau livre s'attaque plus particulièrement aux ménages, et montre l'envers et l'endroit de tous ces foyers domestiques qui ne sont, la plupart du temps, que des foyers de discorde. Cela est conté d'amusante façon, en ce style télégraphique, moitié argot, moitié bagou, qui est la langue de Gyp : il s'en échappe un long et mordant éclat de rire.

Misères du sabre, par Lucien Descaves. Paris, Tresse et Stock, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Voici que l'attention des jeunes écrivains se porte sur cette chose jusqu'alors mal vue, mal étudiée, poétisée à outrance, gâchée par les gens à vue courte, présentée à travers les plis du drapeau, les lunettes aveuglantes des chauvins à outrance, *la Caserne*, et qu'il s'en échappe une note nouvelle, très cruelle, mais très saisissante. Après *le Cavalier Miserey*, la curieuse étude qui a attiré tant d'ennuis à son auteur *Abel Hermant*, coupable d'avoir touché à l'arche sainte, *Lucien Descaves*, un écrivain de vrai mérite, tout jeune encore, déjà connu pour sa vision nette des êtres et des choses, dans *le Calvaire d'Héloïse Pajadou*, *Une Vieille rate*, *la Teigne*, fait paraître cette étude douloureuse *Misères du sabre*, où il a mis, à côté d'observations relevées sur les autres, un peu de ses sensations, à lui, qui a vécu quatre ans de cette vie lourde et si pénible du soldat en temps de paix.

Immédiatement l'atmosphère spéciale de la chambrée, la senteur âcre et étrange de la caserne, vous enveloppe, vous saisit aux narines ; on pénètre avec le romancier dans ce milieu fermé, que tant de personnes ont intérêt à ne pas laisser connaître, dont la vie intime est pleine de mystères atroces, de misères navrantes. L'auteur n'a pas craint d'appeler les choses par leur nom ; mais, là, plus que n'importe où, il s'agissait en effet de parler net et franc, car c'est d'une existence particulièrement brutale qu'il est question, d'appétits tout à fait grossiers, de sensations bestiales, jusqu'à ce jour beaucoup trop entourés de circonlocutions, de phrases gazées, qui enlèvent la vérité en atténuant la rudesse. Nous avons rarement lu quelque chose de plus humain, de plus poignant que *Cloclo*, ce dévoilement implacable de la vie d'un adjudant, de son mariage, de ses souffrances, de l'intérieur de son ménage. Ce n'est plus là un simple recueil de notes exactes, il s'y joint quelque chose de plus élevé, une philosophie comprise et rendue par quelqu'un qui a souffert de cette existence qu'il coudoyait chaque jour. D'autres nouvelles, *le Cadeau*, *le Motif*, sont d'une simplicité terrible qui mord au cœur et fait douter un moment de la possibilité de ces tortures intimes, plus troublantes, plus effroyables, par cela même qu'elles ne dépassent pas les murs du quartier, que celles que tout le monde connaît et qui s'étalent au grand jour.

M. Lucien Descaves a déployé dans ce livre un talent réel, une émotion sincère, et il en trouvera la récompense dans les bravos et les encouragements de tous les lettrés, qui se font un honneur de lui ouvrir leurs rangs, comme à un des leurs, à un des jeunes écrivains d'avenir.

Masques, par René Maizeroy. Paris, Victor Havard, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Ce sont des *Masques* faciles à soulever que ceux dont René Maizeroy a voilé les personnalités en vue, dont il a conté l'histoire amusante ou scandaleuse dans son nouveau volume. Qui ne les reconnaîtrait sous le loup, comme ces femmes masquées, dont la prunelle ou la lèvre trahit souvent le nom, mystérieux une seconde seulement? La plume du romancier égratigne à faire jaillir le sang, griffe à tort et à travers les gentils visages féminins, les faces glabres de cabotins, les cuirs tannés de cuistres, les épidermes délustrés des vieux beaux, les peaux fraîches aussi bien que les peaux parcheminées. Tout cela est fouetté, balafré, d'une satire aiguë, ricaneuse, d'une littérature vivante et moderne, d'un mot qui fait image, d'un surnom mordant comme un acide, d'un à peu près qui se plaque au front, étiquette voyante. Hein! Saluez-les au passage, *Monologuin Cadet, Don Juan Porcey, l'Éternel Cotonnay, Laroulade, le Baron Hardanger*, etc., etc.; le coup frappe juste, net, et cloue aux murs de la galerie le portrait tout encadré, sortant de la toile, la physionomie connue, avec son tic, son vice, sa tare. Certes, un livre qui fera crier, un livre lâché à travers la société mondaine ainsi qu'un frelon bourdonnant, frappant de l'aiguillon d'estoc et de taille, avec une causticité impitoyable. On le lira pour voir si on s'y trouve, on le lira pour y retrouver les autres; le tapage des bravos, des sifflets, des hourras, le tintamarre des trompes, toute l'engueulade qui accompagne les masques un jour de carnaval, par les rues et les boulevards parisiens, poursuivra ces *Masques* gouailleurs, sous la soie et le velours desquels on reconnaîtra tant de visages connus.

Jan de la Lune, par M. Firmin Boissin. Un vol. grand in-18. Savine, éditeur.

L'histoire des épisodes tragiques, des résistances, des révoltes héroïques auxquels la persécution de 1790 à la fin de la Terreur poussa beaucoup de provinces profondément royalistes et chrétiennes, a été négligée, faute de documents, de témoignages, et aussi à cause du parti pris des sectaires politiques. Il n'y a guère que quelques années qu'un petit groupe d'érudits et de chercheurs s'est mis à explorer ce champ précieux en documents contre les cruautés de la Révolution. M. Firmin Boissin est l'écrivain qui a su pénétrer le plus profondément dans la vérité, en ce qui touche les provinces du Vivarais. Il a employé de longues années à restituer la physionomie, les idées, les aspirations de cette contrée pittoresque, presque sauvage, et nous n'avons qu'à rappeler pour mémoire la savante étude qu'il a publiée déjà sous le titre *les Camps de Jalès*. Cette étude, que M. Boissin, par un pieux scrupule à l'égard d'un ancêtre, a signée sous le pseudonyme coloré de Simon Brugal, était pour ainsi dire la préface, l'introduction historique du livre, nous pourrions dire du poème qu'il nous donne aujourd'hui sous le titre de *Jan de la Lune*.

Résurrection complète de la période où se déroule la sinistre lutte des paysans du Vivarais contre l'inique invasion des bourraux de la Terreur, ce livre, d'une absolue exactitude au fond, met en scène des personnages qu'on peut considérer comme des types. L'œuvre unit l'intérêt du roman à la solidité historique, et un dénouement superbe clôt ces pages brûlantes de foi et de passion.

C'est une noble figure, dans sa simplicité sereine, celle de ce vieux pasteur de Chambonas, Claude-Sylvestre Eyrel, qui recueille son neveu Jan, un simple d'esprit, puis la petite Gitane qui de ce simple fera bientôt un héros, par l'influence mystérieuse de la beauté et du chaste amour. Aux tableaux de paix champêtre, de mœurs patriarcales succèdent tout à coup les scènes terribles de la persécution. Le prieur appelle aux armes toute la partie vaillante du Vivarais. Nous ne pouvons entrer ici dans les détails successifs de cette guerre homérique où une poignée de montagnards tient en échec un misérable surnommé la Gigasse, de son vrai nom Chaffremont. Le prieur finit par tomber entre les mains des terroristes, et Jan de la Lune ne peut le sauver d'une exécution accomplie, en l'absence du bourreau, par le chef des massacreurs. Toutes les douleurs lui sont prodiguées; devenu le mari de Margaridette, il la voit précipiter dans un puits avec son enfant. Mais du moins il vengera les êtres qu'il a perdus : deux balles fondues avec l'argent d'un ciboire provenant du prieuré de Chambonas vont frapper Chaffremont : sur l'une de ces balles, reçues en plein cœur, Jan de la Lune a gravé ces mots : « Pour le prieur! » sur l'autre : « Pour Margaridette et pour Perdrigal! » Perdrigal est le chien fidèle qui a essayé de sauver sa maîtresse. Jan de la Lune l'a associé à l'expiation qu'il a tirée de Chaffremont.

Tour à tour familier, grandiose, épique même, ce récit captive d'un bout à l'autre l'attention. On ne saurait rendre avec plus de relief les paysages, la nature agreste, les habitudes du Vivarais. Nous signalerons en terminant, parmi les épisodes ne se rattachant qu'indirectement à l'action principale, la légende qui sert de thème au chapitre intitulé la Sorcière de la tour de Brison. *Jan de la Lune* est à la fois un livre d'histoire et un poème, et la valeur littéraire en est égale à la sûreté d'érudition.

Au Paradis des Enfants, par André Theuriet. Un vol. in-18 jésus. Paris, Paul Ollendorff, 1887. — Prix : 3 fr. 50.

André Theuriet n'a peut-être rien écrit de plus poignant, de plus profondément émotionnant que ce

drame intime se passant parmi des humbles, dans une petite ville de province, que cette navrante histoire qui se déroule presque tout entière entre les murs de la pauvre boutique de jouets *Au Paradis des Enfants*. Ce qui frappe, dans cette étude de mœurs, c'est la simplicité avec laquelle l'écrivain raconte la touchante aventure; pas de complications mélodramatiques, pas de préparations alambiquées, cela coule net et pur comme la vie elle-même. Les faits se suivent, s'enchaînent, les situations se déduisent les unes des autres, tenant le lecteur sous le charme avec une réelle séduction. C'est pourtant de personnalités bien modestes, bien ignorées qu'il s'agit dans ce roman; les héros n'ont rien des héros bruyants des livres à tapage, mais ils accaparent l'attention, parce qu'ils vont droit au cœur et que leur position infime, leur simplicité de vie, leur donnent une saveur particulière. Il n'est pas jusqu'à *la Loute*, une chienne, qui ne devienne un personnage important par le rôle inconscient qu'elle joue, en formant le premier chaînon d'une liaison aux conséquences terribles; du reste, en dehors même de cela, elle tient une place énorme dans le récit, et il serait impossible de ne pas s'intéresser à elle, s'attendrir et s'émouvoir à propos d'elle. Quelle délicieuse figure que celle de la petite Francine Labrèche, la pauvre enfant qui sera si facilement séduite par le banquier Lauverjat et qui expiera, par toute une existence de misère, de douleur et de remords, une faute dont elle est bien peu responsable! Quelle création originale que celle d'Onésime Aubriot, ce garçon de trente-neuf ans que ses parents appellent toujours *le petit* et qui, pour eux, n'a jamais grandi! Quel type curieux que ce rude père Labrèche, qui mourra du déshonneur de son enfant!

Mais on ne saurait analyser ainsi ce livre exquis, un des meilleurs de l'auteur de tant d'œuvres charmantes, il faut le lire pour savourer cette langue harmonieuse, pour voir avec quelle délicatesse, quel tact, André Theuriet aborde les situations les plus scabreuses, comme la scène de la séduction, avec quel art sorti du cœur, il traite les passages d'émotion et de tendresse. C'est un livre trempé de larmes à la fois douces et amères, et dont la conclusion est comme un consolant repos au milieu de souvenirs, de regrets, de tout ce qui compose les retours que nous faisons en arrière, sans aigreur et sans rancune contre la destinée.

G. T.

La Glèbe, par Paul Adam. Un vol. in-16; 98 p. Paris, Tresse et Stock, 1887.

Un jeune hobereau du nord de la France, orphelin et à la tête de son patrimoine, après s'être brûlé les ailes à une passion pour la première fille maquillée qu'il rencontre au sortir du collège, vit dans la solitude de son domaine et se met à boire pour évoquer le souvenir des voluptés dont il fut sevré avant d'en avoir eu le dégoût. Ivrogne et honteux de l'être, il se marie afin d'échapper à son vice et de satisfaire, en même temps, son ardeur charnelle d'aimer. Mais la jalousie l'obsède, et il recommence à boire pour supporter les tortures de cette nouvelle passion. Fils d'alcoolique, il sait qu'il cède à la fatalité. La folie s'accentue, devient dominatrice et marque sa prise de possession en lui soufflant une rage jalouse qui l'oblige à tuer sa femme.

« Un style aux lignes simples, aux lentes cadences, accompagne d'un rythme voilé et triste les phases de cette agonie mentale. » Ceci est l'appréciation qu'on est « prié d'insérer » et signifie que ce petit ouvrage est conçu dans l'esprit et écrit dans la langue de la déliquescence la plus raffinée.

Que faire? par le comte Léon Tolstoï. Première traduction française par Marina Polowsky et Debarre. Un vol. in-18. Paris, Albert Savine, 1887. — Prix : 3 fr. 50.

C'est une étude psychologique plutôt qu'un roman. Rien n'est plus caractéristique dans l'œuvre de Tolstoï et rien, non plus, ne fait mieux comprendre l'état de l'âme russe dans les classes aisées. Le héros, brave gentilhomme que la vue des misères et des douleurs gêne dans ses jouissances, se met en campagne pour détruire le paupérisme et la paresse à Moscou. Il cherche à faire des prosélytes dans son entourage. Chacun lui dit : « Comptez sur mon appui moral », — et personne ne bouge. — Il distribue de l'argent aux besogneux, dans les bouges qu'il visite, et ne tarde pas à s'apercevoir que cet argent ne sert qu'à alimenter les vices, à encourager la paresse, à perpétuer la misère. Alors, que faire? se demande-t-il pour la vingtième fois. Il ajoute : « La réponse à cette question me fut donnée par les paroles de saint Jean-Baptiste. Quand le peuple lui posait cette même demande: Que faire? il disait : « Que celui qui pos-« sède deux vêtements en donne un à celui qui en « manque et que celui qui a de quoi manger invite « l'affamé... » Mais, me dira-t-on, vous n'avez pas pensé à l'industrie, aux entreprises sociales, et l'on ajoutera de grands mots : civilisation, sciences, arts. Si je suis encore vivant, je répondrai un jour à toutes ces objections ». Attendons la réponse. En l'attendant, il nous est permis de constater que l'écrivain qui a trouvé cette solution à la question sociale, laquelle ne dépend que de l'initiative des riches, n'a encore pratiquement convaincu personne, pas même lui.

B.-H. G.

La Comtesse Madeleine, par M. du Campfranc. Un vol. Paris, Blériot, éditeur. — Prix : 2 francs.

Depuis de nombreuses années, l'auteur de *la Comtesse Madeleine* a consacré son talent à écrire pour cet être mystérieux et troublant qui s'appelle la jeune fille : tâche bien séduisante, mais hérissée de difficultés. Il ne faut pas qu'un seul mot imprudent fasse passer une rougeur sur son front blanc, qu'une situation douteuse amène une lueur d'étonnement dans la limpide tranquillité de ces jolis regards; il faut donc s'interdire absolument de peindre la vie telle qu'elle est, et, si l'on s'envole vers les domaines bleus de la

fantaisie, on doit avoir soin de se munir, au préalable, d'un serre-frein énergique. Toutes ces difficultés, M. du Campfranc les a vaincues. *La Comtesse Madeleine* n'est, certes, pas un chef-d'œuvre, mais c'est une histoire amusante, dramatique souvent, pleine d'honnêtes sentiments honnêtement exprimés et dont l'intrigue est assez palpitante pour captiver l'attention du public liseur en général. Aussi, pour nous, accoutumés aux corrosives liqueurs que nous verse, sans trêve ni pitié, l'école naturaliste, la lecture de ce roman a produit l'effet qu'un verre d'eau fraîche, sortie d'une source forestière, doit produire sur un gosier brûlé par l'alcool. R. P. H.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS.

Suzanne Aubriès, par Augustin Lion. Paris, Charpentier. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Chez nous, par Jean Fusco. Paris, Ollendorff. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Tout ou rien, par Louis Collas. Paris, Plon et Cie. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Robe montante, par Catulle Mendès. Dessin de Joseph Roy. Un vol. — Prix : 3 fr. 50.

Conspirateurs et policiers, souvenirs d'un proscrit russe, par Léon Fikhomirov. Paris, Albert Savine. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

La Femme artificielle, par Gustave Pig. Paris, Frinzine et Cie. — Prix : 3 fr. 50.

Voyage sentimental, de Stern. Jouaust et Sigaux. In-18. — Prix : 3 francs.

Contes bleus, par Henry Carnoy. Paris, A. Dupret. In-16. — Prix : 2 francs.

A quoi tient l'amour, par Paul Pourot. Paris, A. Savine. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Les Scandales de Berlin, par Grégor Samarow. Paris, Savine. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le Tiroir de Mimi Corail, par Rachilde. Paris, Monnier et Cie. In-8°. — Prix : 3 fr. 50.

Les Amours d'un provincial, par Albert Cim. Paris, Jules Lévy. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Chez Mme Antonin, par Louis Mullem. Paris, Tresse et Stock. Un vol. in-18.

La Belle-Fille, par A. Matthey. Un vol. in-18. Charpentier. — Prix : 3 fr. 50.

Nouvelles scènes de la vie russe, par I. Tourgueneff. Traduction Viardot. Un vol. Hachette et Cie. — Prix : 1 fr. 25.

L'Assassinat de la ligne du Havre, par François Oswald. Un vol. in-18. Librairie illustrée. — Prix : 3 fr. 50.

André le Justicier, par François Oswald. Paris, Librairie illustrée. — Prix : 3 fr. 50.

Madame Lavernon, par Vast-Ricouard. Paris, Ollendorff. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

L'Impasse, par Marcel Sémézier. Paris, Ollendorff. In 18. — Prix : 3 fr. 50.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Molière, sa vie et ses ouvrages, par Louis Moland. Un vol. in-8°, illustré. Garnier frères.

Le nom de M. Moland pourrait à lui seul servir de garantie à cette biographie critique de Molière : M. Louis Moland, en effet, est un de nos moliéristes les plus autorisés et les plus judicieux. Personne n'est mieux au courant de toutes les questions relatives à l'auteur du *Misanthrope* et n'a, en toute occasion, jugé sa personne et son œuvre, son caractère et son génie, d'une façon plus exacte et plus judicieuse, avec une admiration et une sympathie exemptes néanmoins de toute superstition idolâtrique.

M. Moland avait tout récemment terminé, par la publication du tome consacré à la biographie et à la bibliographie, la nouvelle édition de son *Molière* en douze volumes, dont les notices comme les notes ne laissent rien à désirer aux plus exigeants, et où il a poussé l'abondance des informations qu'il prodigue au lecteur jusqu'à lui donner *in extenso*, à la suite ou en tête de chaque pièce, non seulement les documents de polémique contemporaine relatifs à la pièce elle-même, mais les ouvrages dont s'est inspiré le grand poète comique. C'est ainsi, par exemple et pour nous borner là, qu'après *l'Étourdi* il reproduit *l'Inavertito* de Nic Barbieri ; après *les Précieuses ridicules, la Déroute des prétieuses,* mascarade, et *les Véritables prétieuses* de Somaize ; après *l'École des femmes* et *l'Impromptu de Versailles*, les pièces de Villiers et de Visé, de Montfleury, de La Croix, etc. On y trouve aussi *l'Élomire hypocondre,* toutes les *brochures* du temps inspirées par *Don Juan* et *Tar-*

tuffe, des pièces rares et presque uniques, dont la réunion constitue le dossier le plus riche pour la connaissance et l'appréciation de tout ce qui concerne Molière.

L'ouvrage dont nous avons donné le titre plus haut reproduit à peu près le premier volume de son édition, et par conséquent nous n'avons pas à nous en occuper longuement, comme il le faudrait si c'était une œuvre nouvelle. Disons pourtant que M. Moland y a introduit les modifications que demandait la destination particulière de ce volume, publié à l'occasion du dernier jour de l'an et s'adressant spécialement aux gens du monde. Il a développé quelques points et fait un certain nombre d'additions. D'autre part, il a retranché *la Bibliographie* et tout ce qui ne s'adressait qu'aux érudits.

Il ne faut pas négliger de lire la préface, qui nous renseigne d'une façon précise sur les variations du goût, en France et à l'étranger, relativement à notre poète et sur le progrès des études dont il est le centre. M. Moland ne procède pas, comme M. Larroumet, par série d'études dont chacune forme comme une petite monographie. Il prend la vie de Molière, et la suit chronologiquement, en traitant toutes les questions qui s'y rattachent à mesure qu'il les rencontre. Sur plusieurs points il est beaucoup plus complet, par exemple en ce qui touche à l'Illustre Théâtre, dont il reconstitue une partie du répertoire, — toutes pièces solennelles et pompeuses en rapport avec le titre de la salle, et qui contribuent à expliquer, par une habitude contractée de bonne heure, le goût persistant que Molière garda pour la tragédie. Il nous raconte aussi beaucoup plus au long ses pérégrinations à travers la France, en recueillant toutes les traditions et toutes les légendes. Sans s'effrayer du caractère évidemment apocryphe de plusieurs de ces récits, tels qu'ils sont arrivés jusqu'à nous, il expose à ce propos une théorie qui, je le crois, serait difficilement admise par les érudits du genre de Bazin, quoiqu'elle ait son côté scientifique : c'est qu'il n'y a pas de fumée sans feu, ou, si vous voulez, que la légende n'a fait que broder sur un fond vrai. C'est encore que ces légendes suppléent aux faits positifs, aux documents, dans une biographie où restent tant de lacunes, et qu'elles « ont presque toujours l'avantage d'exprimer quelque idée vraie, quelque fait réel, sous une forme saisissante et qui se grave dans la mémoire ».

M. Moland pousse l'application de ce principe jusqu'à adopter le joli conte de *l'en-cas de nuit*, qui n'a pas inspiré moins de trois tableaux à des peintres de notre époque : Ingres, Gérôme et Vetter, et que le dessinateur de son volume, M. Poirson, n'a eu garde d'oublier lui-même. Cette historiette, qui ne remonte pas au delà de Mme Campan et, par conséquent, n'a même pas pour elle la tradition que bien d'autres peuvent revendiquer, semblait ruinée définitivement par Despois. M. Larroumet la rejette aussi, en ajoutant même à la réfutation un argument nouveau. M. Moland n'est pas si sincère : il l'adopte, tout en reconnaissant qu'elle n'a pas l'authenticité que lui donnerait un témoignage contemporain. Nous pouvons du moins nous rallier à sa conclusion, — à savoir, que l'anecdote de *l'en-cas de nuit* exprime d'une façon pittoresque la protection accordée par Louis XIV à Molière, non seulement contre ses nombreux rivaux et ennemis, mais aussi contre les tracasseries subalternes, qui ne devaient pas être les moins pénibles. En ce sens, on en peut dire jusqu'à un certain point ce que Villemain disait de tel roman de Walter Scott : qu'il était plus vrai que l'histoire.

Comme M. Larroumet, M. Moland croit qu'Armande est la sœur, non la fille de Madeleine Béjart, et il se montre aussi coulant que lui, bien que pour d'autres raisons, sur les fausses articulations comprises dans la déclaration de la veuve Béjart devant le lieutenant de police. Nous n'avons pas à revenir sur ce point, sinon pour faire remarquer une fois de plus qu'il est bien étonnant que Molière n'ait jamais répondu à des accusations perfides et à des insinuations infâmes par la production de l'acte de baptême de sa femme, ce qui était un moyen si simple et si facile de confondre la calomnie. Cet acte, nous ne l'avons pas, nous; mais il l'avait, lui. Quoi qu'en dise M. Moland, la réponse eût coupé court aux bruits courant, sinon parmi les calomniateurs acharnés et systématiques, du moins parmi les indifférents, à plus forte raison parmi les amis, comme Boileau, qui partageaient sur ce point l'opinion commune.

Un appendice sur le théâtre et la troupe de Molière complète le volume, qui est à la fois un livre de science et de saine critique et qu'on peut lire avec autant d'agrément que de profit. Rien ne sent l'effort dans cette exposition où se résument et se condensent le plus clairement du monde une somme énorme de renseignements, le résultat de tous les travaux sur Molière, avec les vues personnelles de l'auteur; rien non plus n'y aboutit jamais à la rebutante aridité des habituelles discussions d'érudits.

Il serait injuste d'oublier les dessins dans le texte et hors texte où M. V.-A. Poirson a traduit d'une part les épisodes de la vie de Molière, de l'autre quelques-unes des créations de son génie; ce sont les œuvres d'un artiste soigneux, qui connaît bien notre grand poète comique et le XVIIe siècle. V. F.

Persian Portraits, *a sketch of Persian history, literature and politics,* by F. F. Arbuthnot, M. R. A. S, author of *Early Ideas : a group of hindoo stories.* London, Bernard Quaritch, 15, Piccadilly. In-8°. 170 pp.

Dernièrement, on s'est beaucoup occupé, en Angleterre, de la Perse. Nous avons tout récemment : *Persia and the Persians,* by M. Benjamin; *Persia the land of the Imams,* by M. Bassett; *Persia as it is,* by M. Wells. De ces trois ouvrages, *Persian Portraits* diffère entièrement, mais peut cependant servir parfaitement au lecteur de guide ou d'introducteur. En 1883, M. S. Robinson fit imprimer *for private circulation* un volume analogue à celui-ci sous le titre : *Persian*

Poetry for English Readers, dans lequel il est question de six poètes seulement.

M. Arbuthnot a vécu longtemps dans l'Inde où il a fait une étude approfondie des peuples et des langues de l'Orient : comme auteur ou traducteur, il est favorablement connu par les *Early Ideas*, par les *Kama-Shastia*, et (en collaboration avec Sir Richard Burton) par *l'Ananga-Ranga;* les deux derniers ouvrages ont eu l'honneur d'être traduits en français.

Les *Portraits perses* commencent par une courte esquisse de l'histoire du pays, après quoi l'auteur passe à la littérature, qu'il divise en sept époques : I. La poésie perse dans sa pureté originale, A. D., 912-1106; II. Mélange d'arabe, poésie romantique et de panégyrique, A. D., 1106-1203; III. Ange mystique et moral, A. D., 1203-1300; IV. État le plus haut de la poésie lyrique et de la rhétorique, A. D., 1300-1397; V. Stagnation de la poésie perse, terminant avec le dernier grand poète, Jami, A. D., 1397-1494; VI. Décadence graduelle de la poésie, tandis que l'histoire et les compositions épistolaires attirent l'attention, A. D., 1494-1591; VII. Dépérissement de la littérature à cause des troubles politiques. Ensuite, ces sept époques sont considérées en détail, et deux listes ajoutées, arrangées par périodes et en ordre chronologique des écrivains, prosateurs aussi bien que poètes. Des poètes, M. Arbuthnot en signale sept comme de premier ordre : Firdausi, Anwari, Nizami de Ganzd, Jalal-Uddin Rumi, Sa'di, Hafiz et Jami, dont il offre les biographies et des extraits traduits de leurs compositions. Des quinze poètes mineurs, dont l'énumération des noms ne nous paraît pas utile, il donne aussi des anecdotes et parfois des citations. Voici les sujets des quatre premiers chapitres. Le chapitre V est occupé par une analyse fort intéressante de contes et historiettes. Les mœurs et coutumes domestiques sont traitées au chapitre VI, et le volume se termine (chapitre VII) par des conclusions politiques.

Cette analyse rapide suffira à peine à donner une idée de la grande utilité des *Portraits perses*. Dans sa préface, M. Arbuthnot nous dit qu'il n'a pas fait œuvre pour les érudits, mais bien pour le public; par conséquent, son livre ne renferme aucune technologie et est d'une lecture facile. Quoiqu'il contienne peu de nouveau, ses renseignements étant glanés parmi une infinité d'ouvrages et publications difficiles à se procurer d'ailleurs, on ne manquera pas d'être reconnaissant à M. Arbuthnot d'avoir si bien classé et réuni en un seul volume, en même temps commode et jôliment relié, tant de détails utiles et intéressants.

H. S. A.

La Comédie de Molière : l'auteur et le milieu, par Gustave Larroumet. Hachette, un vol. in-18.

M. Gustave Larroumet vient de publier sur *la Comédie de Molière* une ample étude d'une belle ordonnance où, sans avoir la prétention d'apporter aucun résultat nouveau, il s'efforce de fixer, au double point de vue de l'érudition et de la critique littéraire, les résultats acquis, d'éclaircir quelques points obscurs et de régler exactement la *situation* actuelle de Molière et de son œuvre, car, malgré le titre, qui pourrait induire en erreur, il s'agit, dans le livre de M. Larroumet, de l'homme autant pour le moins sinon plus que de l'œuvre, et même de tous ceux qui ont été mêlés à sa carrière : « l'auteur et le milieu », comme dit le sous-titre; mais l'homme et le milieu ne sont étudiés que pour arriver à une compréhension plus sûre et plus complète de l'œuvre.

Le livre est distribué en six grandes divisions dont chacune porte un titre général qu'il ne faut pas prendre trop rigoureusement à la lettre. La première : *Un Bourgeois de Paris au* XVIe *siècle, Jean Poquelin*, n'étudie pas seulement le père de notre poète et toute sa famille, mais Molière lui-même dans les rapports qu'il eut avec elle et dans l'action qu'elle exerça sur lui. C'est comme une large et vivante introduction à l'étude du poète comique, et elle se justifie d'autant mieux ici que, selon la remarque de M. Larroumet, Molière est l'un des écrivains qui représentaient l'esprit bourgeois dans la littérature au XVIIe siècle. Il est sévère pour Jean Poquelin, dont il fait une espèce d'usurier et d'Harpagon, — avec cette double réserve toutefois que son avarice ne l'empêcha pas d'être un très mauvais administrateur de ses affaires, ce qui est assez rare chez les avares, et que cet Harpagon n'en fit pas moins donner à son fils une instruction qui semblait au dessus de sa condition sociale, en le mettant dans un collège où il allait devenir le condisciple du prince de Conti, en lui assurant les leçons particulières du philosophe Gassendi et, au sortir de là, en le mettant à même de prendre ses degrés en droit. C'est là tout au moins une circonstance atténuante, et peut-être même est-ce un peu mieux encore. M. Larroumet, après avoir observé justement que les mères sont à peu près absentes du théâtre de Molière, qui connut à peine la sienne, a, je crois, forcé un peu la note, non pas en avançant qu'il put s'inspirer, ou tout au moins se souvenir de Jean Poquelin dans le personnage d'Harpagon et en général dans ses rôles de pères, mais en déclarant d'une façon trop absolue que les pères sont toujours fort maltraités et présentés par lui sous des traits plus ou moins odieux. Le Don Louis du *Festin de Pierre* suffirait à montrer ce qu'il y a d'excessif dans cette observation, d'ailleurs vraie en son ensemble. Mais les pères sont-ils plus maltraités que les maris? Il faut bien convenir que la comédie de Molière — on pourrait dire la comédie, simplement — n'est pas une école de respect. Elle est toujours du côté de la jeunesse, de la gaieté, de l'amour, de l'école buissonnière, de la bride flottant sur le cou, contre la vieillesse et même l'âge mûr, l'autorité, la règle, la discipline, l'expérience chagrine et morose, et je ne pense pas qu'il y ait lieu d'en tirer une conclusion exclusivement spéciale à Molière.

La deuxième division porte pour titre : *Madeleine Béjart*, et la troisième : *la Femme de Molière*. L'ouvrage forme ainsi, on le voit, comme une succession de monographies où les diverses faces de la vie du

grand poète comique sont étudiées dans une série de cadres disposés suivant un ordre à la fois méthodique et chronologique. M. Larroumet nous peint de pied en cap, avec une grande préoccupation d'exactitude et sur les informations les plus authentiques, Armande après sa sœur Madeleine. Je dis : après sa sœur, car il se range catégoriquement du côté des énonciations de l'acte de mariage contre la tradition constante au XVIIe siècle. Je comprends très bien que dans une question si embrouillée, au milieu de tant d'incertitudes, on prenne le parti de s'en tenir aux pièces officielles, pour couper court et dans l'espoir de simplifier. Le malheur est que cela ne simplifie pas du tout. Si du moins on pouvait se flatter d'échapper ainsi aux contradictions et de dissiper toutes les obscurités! Il s'en faut de beaucoup. Ces actes ne présentent que l'apparence d'un terrain solide, et, dès qu'on veut s'y fixer, ils se dérobent. Outre le tort de ne pas simplifier la question, les documents officiels ont celui de garder de graves lacunes par où la conviction qu'on se flattait de produire pourra toujours s'échapper.

M. Larroumet, je lui rends cette justice, a groupé avec art et développé avec force tous les arguments qui lui paraissent militer contre la maternité de Madeleine. Mais, malgré l'éclat nouveau qu'il a porté à cette démonstration, je ne me sens pas encore convaincu. Il est impossible de reprendre ici les arguments en sens contraire que j'ai, à plusieurs reprises, développés ailleurs, et qui, à eux seuls, déborderaient l'espace dont je puis disposer. M. Larroumet me rendra la justice que je ne suis point de ces moliéristes aventureux, féconds en inductions téméraires, dont il a signalé les deux types en MM. Édouard Fournier et Paul Lacroix. Mais il ne faut pas perdre de vue qu'en voyant dans Armande la fille et non la sœur de Madeleine, on ne part pas d'une hypothèse arbitraire; on part d'un fait très réel, qu'on ne peut anéantir et qui a une portée considérable : la croyance générale, universelle, des contemporains. Il n'y a pas une exception. Si l'on n'en veut point tenir compte, quels témoignages ne doit-on pas commencer par supprimer, non seulement ceux des ennemis, de Montfleury, de Le Boulanger de Chalussay, de Guichard, lesquels sont si formels et si catégoriques dans l'atrocité même de leur accusation qu'ils prouvent tout au moins combien était généralement admise l'opinion sur laquelle ils reposent, mais des indifférents et des amis de Tallemant, de Boileau, de Racine, de Grimarest! On veut que tout cela ne signifie rien! En vérité, cela est beaucoup plus hardi que l'hypothèse par laquelle, encore une fois, nous ne créons rien ; mais nous nous bornons à recueillir la croyance unanime en montrant comment les actes officiels, malgré l'apparence, peuvent se concilier avec elle et comment même, en semblant la contredire, ils la confirment lorsqu'on y regarde de près.

Il est si vrai que l'opinion qui reste fidèle à la tradition ancienne, malgré l'assertion de l'acte de mariage, est la moins hardie, la moins hasardée des deux, quoiqu'elle aille à l'encontre d'un document, qu'elle a eu pour principal champion M. Bazin, c'est-à-dire précisément l'ennemi le plus net et le plus déterminé de toutes les hypothèses, celui des biographes de Molière qui — M Larroumet lui-même lui rend ce témoignage — a apporté la logique la plus ferme et la sévérité la plus minutieuse dans la discussion des problèmes de sa vie. Ajoutons que l'on ne serait en droit de nous reprocher nos explications et nos suppositions que si l'on pouvait se dispenser d'y recourir soi-même; mais il n'en est rien : pour s'en convaincre, on n'a qu'à voir celles de M. Larroumet au sujet de la déclaration faite par Marie Hervé devant le lieutenant civil, après la mort de son mari, et des assertions notoirement fausses qu'elle contient. De quelque côté qu'on se tourne, on se trouve en présence d'actes douteux et de difficultés à peu près égales, quoique diverses : le parti que nous suivons, nous, a du moins le mérite d'être d'accord avec une longue tradition, s'il a l'inconvénient d'être en désaccord avec un document, et les raisons ne nous manquent pas pour trouver ce document suspect, quoiqu'il soit authentique.

D'ailleurs, en nous reprochant les hypothèses téméraires que nous appelons à l'appui de notre opinion, M. Larroumet ne s'aperçoit pas que, non seulement il doit faire de même de son côté, mais encore qu'il est contraint d'en appeler aux raisons de sentiment. « Ce serait de *joli monde* que ces Béjart, s'écrie-t-il, s'il fallait s'en rapporter à nous! » — Eh! oui, c'était de joli monde, en effet, et il nous semble que la chose était trop démontrée depuis longtemps. Nous croyons qu'un des grands malheurs de Molière fut de mêler sa vie, dès le début, à celle de cette famille de bohèmes fort intelligents, sans doute, mais encore plus dénués de scrupules. Chose étrange! M. Larroumet, qui est un moliériste très éclairé, très libre, sans aucune idolâtrie, semble avoir la superstition des Béjart; il les réhabilite tous plus ou moins. Est-il besoin de dire que, en persistant à regarder Armande comme la fille de Madeleine, nous ne nous rallions pas pour cela à l'infamante accusation de Guichard et de Chalussay contre Molière qui n'est nullement contenue dans ces prémisses. Quant à celle de Montfleury, telle que nous la connaissons par une lettre de Racine, en se reportant au texte authentique, M. Larroumet verra qu'il ne dit pas tout ce qu'il lui fait dire. Il est très possible que Montfleury et Racine lui-même veuillent donner à entendre plus qu'ils n'en disent réellement, mais enfin tout ce dont le premier, répété par l'autre, accuse Molière, c'est « d'avoir épousé la fille et d'avoir autrefois aimé la mère ». On avouera qu'il y a, entre les deux versions, une nuance qui mérite d'être relevée.

« Mais, insiste M. Larroumet, trouve-t-on que, même en ce cas, Molière ait fait preuve dans ce mariage d'une grande délicatesse de sentiment? » Non, sans doute, je ne le trouve pas du tout; seulement, je suppose que M. Larroumet ne se fait aucune illusion sur la valeur de cet argument. Pour qu'il portât coup, il faudrait commencer par démontrer que tout ce qui porte atteinte à la délicatesse de Molière doit néces-

sairement être écarté *à priori* comme faux. Nous le voudrions, mais nous n'en voyons pas le moyen, à moins de confondre la biographie du grand homme avec une hagiographie, comme l'ont fait quelques-uns de ces moliéristes béats dont l'auteur se moque spirituellement. Il ne s'agit ni de défendre ni d'incriminer la délicatesse de Molière; il s'agit simplement de chercher la vérité.

M. Larroumet, lui, se trouve entraîné par sa thèse, pour mieux décharger Molière, à contester ses relations intimes avec Madeleine. Je crois que c'est aller un peu loin : « En quoi, demande-t-il, l'abandon de cette hypothèse serait-il regrettable? » En rien, au contraire; mais il s'agit de savoir si c'est une hypothèse, jusqu'à quel point elle est fondée et si l'abandon en est possible, non s'il est regrettable. Je suis de plus en plus frappé de voir combien de fois M. Larroumet recourt ainsi à des arguments de l'ordre sentimental, après les avoir condamnés en principe, sans préjudice, d'ailleurs, — je me hâte de le proclamer, — d'une argumentation plus sérieuse et plus forte : ainsi l'explication qu'il nous donne, à la page suivante, des propos qui circulèrent alors sur les rapports de Molière et de Madeleine est à la fois ingénieuse et simple et mérite examen. Cette fois, c'est de la bonne discussion, comme il y en a beaucoup dans ce volume. On peut conserver des doutes, mais on est amené à réfléchir. Et il en est encore de même en ce qui concerne la conduite d'Armande après son mariage avec Molière. Sans se ranger parmi ces *armandistes* intrépides qui rompent des lances pour tenir l'honneur immaculé de leur dame, il prend, entre les accusateurs et les chevaliers de la jeune femme, un moyen terme qu'on peut trouver encore trop favorable à celle-ci, mais qui peut se justifier et qui ne laisse point chômer de bonnes raisons.

Suivant lui, Armande fut certainement une coquette égoïste et d'esprit borné, et il se pourrait qu'elle ait plus aimé les manèges de l'amour, par esprit d'intrigue et par vanité, que l'amour lui-même. Il se garde toutefois d'une affirmation trop catégorique, confessant que le mieux est de conserver une prudente réserve sur ce point, ajoutant même qu'il n'y a pas de fumée sans feu, et que la fumée est ici particulièrement épaisse et noire. Il fait justice de toutes les allusions directes qu'on a voulu voir dans *l'École des Femmes*. Pour le dire en passant, ces allusions, que de trop ingénieux érudits cherchent dans toutes les pièces de Molière, sont une des sources d'erreur les plus fréquentes : lorsqu'on les examine de près et sans parti pris, souvent elles s'évanouissent; on en voit où il n'y en a pas, et, si elles existent, on en tire presque toujours des conséquences fausses ou exagérées, comme si Molière n'était pas un poète comique qui transforme au point de vue de son art, de sa pièce et de son personnage, les éléments qu'il peut emprunter à la réalité!

Rien ne demande à être interprété avec plus de délicatesse et de mesure. Il y eut probablement entre les deux époux une séparation à l'amiable qui dura plusieurs années, mais M. Larroumet reconnaît que, malgré sa jalousie, Molière eut bien ses torts, lui aussi.

Nous nous sommes laissé arrêter par une discussion de détail, et il faut nous hâter maintenant. Les deux chapitres les plus intéressants du livre sont peut-être encore les deux derniers : *Molière et Louis XIV; — Molière, l'homme et le comédien*. Ces cent pages, très substantielles, très nourries, pleines de suc et de moelle, demanderaient une appréciation détaillée qui m'est devenue impossible. Ce qui m'en plaît le plus, c'est que l'admiration de M. Larroumet pour Molière est dépourvue de tout étroit préjugé; elle n'en est que plus sincère et plus forte. Il n'est point de ces enthousiastes qui ont fait du culte de Molière une dévotion fanatique et intolérante, bien propre à porter sur les nerfs des gens d'esprit et à les pousser au dénigrement par l'impatience de la grimace; il raille spirituellement ceux qui récitent les litanies de Molière et parlent de lui en roulant les yeux, avec les allures de Tartuffe ou de Trissotin. Il ne se croit pas tenu de le combler de toutes les vertus morales ni de toutes les perfections physiques, et je sais des moliéristes qui se voileront la face en lisant dans son livre que l'auteur du *Misanthrope* était laid. Laid, le mot y est en propres termes. Il n'absout pas non plus son œuvre en bloc, et reconnaît que les moralistes et les prédicateurs ne se trompaient pas en dénonçant *Tartuffe* et *Don Juan*, — sans parler de *l'École des femmes*. Peut-être même sur ce point dépasse-t-il légèrement la mesure. Molière ne saurait certainement, à aucun titre, être rangé parmi les chrétiens du XVIIe siècle; mais n'est-ce pas aller trop loin que de le poser en ennemi? Il suffisait de dire que l'idée chrétienne tient fort peu de place dans son œuvre et que *Tartuffe* dépasse de beaucoup le but qu'il semble exclusivement viser. Mais pourtant, sous peine de faire de lui-même un Tartuffe, il faut bien tenir quelque compte de ses protestations en faveur de la dévotion sincère et même de sa conduite personnelle, qui, insuffisante assurément pour le ranger parmi les fidèles, suffit néanmoins pour montrer qu'il ne se tenait pas complètement en dehors du christianisme.

Je signale particulièrement au lecteur la dissertation où, à propos des attaques de Molière contre la médecine et les médecins, M. Larroumet démontre que celui qu'on avait surnommé le *Contemplateur* ne fut pas seulement un mélancolique, mais finit par devenir un hypocondriaque; puis, dans la partie plus exclusivement littéraire, les pages où il met dans tout son jour l'influence que le métier de Molière exerça sur son génie et démontre qu'il resta toujours comédien beaucoup plus qu'auteur, même en écrivant ses pièces, car il ne séparait pas celles-ci de la représentation et ne les destinait point à être lues. C'est une considération qu'il ne faut jamais perdre de vue en lisant Molière, non pas seulement ses ouvrages de second ordre, mais la plupart de ses grands chefs-d'œuvre, quoiqu'il soit difficile de croire que, pour *le Misanthrope*, par exemple, il n'ait pas songé à un autre public encore que celui du parterre.

Le livre de M. Larroumet est certainement un des meilleurs, des mieux remplis, des plus justes, des mieux proportionnés et des mieux équilibrés qu'on ait écrits depuis longtemps sur cet inépuisable sujet. Il est à la fois ingénieux et sensé, solide et attrayant. Il porte avec aisance le poids d'une érudition sérieuse et marche d'une allure plus dégagée que son *Marivaux*, livre excellent, auquel on pouvait reprocher peut-être un peu trop de zèle. Il contribuera certainement beaucoup à propager, parmi les esprits cultivés, le goût et la connaissance de Molière. V. F.

Journal des Goncourt, *mémoires de la vie littéraire (1851-1861)*. Paris, G. Charpentier et Cie, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Bien des livres ont paru, relatant avec plus ou moins d'exactitude, plus ou moins de minutie, plus ou moins d'intérêt, les faits du passé ; mais aucun ne donne l'impression toute particulière, le saisissement de vie, l'empoignement que coule en votre cerveau, en votre chair, en votre âme, ce *Journal des Goncourt*, œuvre spéciale, toute neuve, recueil unique, ne ressemblant à rien de ce qui a été fait précédemment, à rien de ce que nous connaissons. C'est, appliquée aux mémoires, au journal d'une vie, la méthode de travail créée par les deux maîtres romanciers Edmond et Jules de Goncourt, la méthode documentaire; c'est l'existence de chaque jour telle qu'elle est, sans apprêts, sans fard, sans atténuations, sans suite même, saisie dans l'instant où elle se produit, prise au vol, notée soigneusement par deux artistes, peinte par deux voyants de la nature et de la réalité.

Dans d'autres recueils, intitulés *Mémoires*, *Souvenirs*, *Journal* même, on a récolté des mots de gens connus, on a raconté des particularités de leur vie, de leurs habitudes, mais, le plus souvent, de mémoire, plus ou moins exactement, sans la vivacité du fait photographié instantanément; celui-là seul les fait vivre vraiment comme ils ont vécu, les montre agissant, parlant, en chair et en os, comme de leur vivant. Ce sera le plus curieux document du siècle, une création véritable, revenant en toute propriété aux Goncourt, comme ce mot de document humain, ce mode de travail dont l'honneur et la révélation leur appartiennent.

Il a fallu un singulier courage, une patience à toute épreuve, une volonté considérable aux deux grands écrivains pour s'astreindre à ce curieux travail, à cette terrible besogne de chaque jour, de chaque heure pour ainsi dire, puisque leur cerveau devait avoir la constante préoccupation de cet emmagasinement de faits, avant la tâche matérielle des notes à rédiger. Rien de ce qui les entourait, de ce qui les touchait, de ce qui leur passait sous les yeux, rien de ce qu'ils voyaient n'échappait à leur analyse, à leur observation. Sitôt rentrés chez eux, ils se mettaient à la table de travail, écrivant immédiatement ce qu'ils venaient d'entendre dans un dîner, dans une visite, dans une réunion d'intelligences, décrivant ce qui les avait frappés, dessinant un portrait, un intérieur, une architecture, un coin de nature, émettant une pensée philosophique jaillie d'un choc de conversations; notant enfin tout ce qui avait séduit leurs yeux ou leur cervelle d'artistes et de romanciers. Ce que l'un n'avait retenu qu'à moitié, l'autre le complétait, et c'est ainsi qu'ils ont pu donner les plus étonnantes sténographies que nous ayons de la causerie des grands écrivains, des hardis penseurs, des lettrés, des philosophes, des savants, des artistes, dans le commerce continu desquels ils ont vécu. Un homme seul n'aurait jamais pu parvenir à faire ce que, à deux, se complétant admirablement, se comprenant comme s'ils n'avaient fait qu'un, ils ont accompli, servis en outre par une vision remarquable des êtres et des choses, par une extraordinaire intuition, par une langue nerveuse, hardie, amoureuse de mots nouveaux, qui burinait aussitôt leur pensée, qui moulait dans une forme séduisante les réflexions, les paysages, les hommes et leur atmosphère ambiante. Aussi ce journal contient-il en germe, en embryon, outre ces portraits, ces croquis et ces révélations sur ceux qui les entouraient, la plus grande partie de leurs ouvrages, ces romans vécus, où tous les personnages ont été pris dans la réalité et reconstitués d'après les innombrables notes recueillies un peu partout.

En même temps, ce livre est l'histoire de leur apprentissage littéraire, le tableau fidèle de leurs espérances, de leurs déboires, de leurs luttes; on les suit pas à pas depuis les premières œuvres, les premières attentes si fébriles, en face du public; on les voit, tantôt radieux d'un mot sympathique, d'un accueil bienveillant, tantôt abîmés dans les noires journées des échecs, des refus, des désespérances. Il y a là tout un début de la vie de l'homme de lettres, qui devra servir de modèle aux impatients de nos jours, à ceux qui ne savent ni attendre, ni souffrir, ni lutter et qui veulent gagner immédiatement beaucoup, sans avoir fait leur surnumérariat de lettres, sans avoir laissé un peu de leur laine à tous les buissons du rude et épineux chemin. Ce sont surtout pendant les premières années, de 1851 à 1857, que nous voyons ces hauts et ces bas, que nous assistons à ces fureurs viriles contre les éditeurs, contre le public routinier et inintelligent, contre ceux qui ne les comprennent pas. Il a fallu des années et des années à ces rudes lutteurs pour arriver enfin à imposer leurs idées, ces idées qui triomphent universellement aujourd'hui, adoptées d'enthousiasme par la jeunesse, et régissent en grande partie notre littérature qu'elles ont rénovée. Il est vrai que l'un d'eux est mort à la peine, avant la victoire définitive, comme s'il avait fallu une victime expiatoire à ce succès, et que le survivant n'a pu recueillir qu'au milieu des larmes, tout endeuillée et douloureuse, la récompense de tant d'efforts, de tant d'années terribles.

Les premières figures d'hommes de lettres que nous voyons apparaître dans ce premier volume sont celles d'Henry Mürger, de Paul de Saint-Victor, de Gustave Flaubert, de Théophile Gautier, de Sainte-Beuve, avec Gavarni, le grand intime des deux frères, et nulle biographie, nulle étude après coup ne peuvent

donner la sensation de ces grands morts, comme leurs causeries, leurs habitudes, les détails de leur vie mouvante, l'intimité de leur être, notés dans ces livres. Ils parlent et on les écoute, on les entend; ils vivent et on les regarde, on les voit aller et venir, vivants. Ce sont eux-mêmes qui sont en scène, sans intermédiaire, sans présentation apprêtée, sans phrases convenues, saisis dans le vif d'un geste, dans l'emballement d'une conversation, d'une discussion, d'un élan passionné, avec une justesse extraordinaire. Ceux qui les ont connus les retrouvent tels qu'ils les ont vus autrefois; ceux qui les ignoraient les connaissent désormais tout entiers.

C'est là le grand charme, la séduction de ce journal, qui sue la vraie vie par toutes ses lignes, et qui devient le journal type, la mine de documents plus rares et plus précieux les uns que les autres, comme une suite de portraits doués de la parole et du mouvement.

Il nous apprend aussi quels sont les véritables créateurs de tant de mots, de tant de choses, aujourd'hui passés dans nos mœurs littéraires et dont l'initiative, l'enfantement, le lancement sont dus aux frères de Goncourt. Leur journal sera certainement, comme nous le disions plus haut, l'œuvre du siècle, celle qui aura le plus fait, qui fera le plus pour l'histoire littéraire de notre temps, pour l'intelligence et la compréhension du grand mouvement moderne de nos lettres; il sera la gloire de notre littérature, au même titre que leurs romans et leurs travaux historiques. G. T.

Les Propos de Valentin, par Edmond Bonnaffé. Un vol. in-18 jésus, à la librairie de l'Art, J. Rouam, éditeur, Paris, et Gilbert Wood et Cie, éditeurs, Londres, 1886.

Parmi les amateurs de curiosités, M. Edmond Bonnaffé s'est créé une renommée de connaisseur. Il aime la ruine, comme il dit : « Le neuf est criard, il parle tout seul; la ruine cause. »

Mais les collectionneurs sont gens terribles, tout aimables et érudits qu'ils soient. Ils ont toujours découvert le matin quelque merveille absolument unique, et d'une authenticité qu'on ne saurait, je ne dis pas contester, mais même suspecter. Il n'est donc pas défendu de se méfier des histoires de collectionneurs : elles ressemblent, pour l'allure et l'invraisemblance, passablement aux histoires de chasseurs.

Que M. Edmond Bonnaffé me pardonne : je me méfiais des siennes.

Il me pardonnera certainement, car j'ajoute tout de suite qu'une fois entré dans *les Propos de Valentin*, j'ai senti ma méfiance décroître et finalement disparaître pour laisser la place au plaisir que procure une anecdote de bon goût contée dans un style alerte (généralement du moins) et sans prétention; remarquez de plus qu'il n'en est guère, parmi ces jolis propos, qui ne nous apprennent un point curieux, un détail piquant, un incident divertissant du martyrologe des collectionneurs, et parfois même de l'histoire de l'art.

Rodolphe Topffer, l'Écrivain, l'Artiste et l'Homme, par Auguste Blondel, avec la collaboration de Paul Mirabaud. Ouvrage illustré de 25 photogravures et suivi d'une bibliographie complète. Un vol. in-4° de 416 pages. Paris, 1886. Librairie Hachette.

Ce n'est pas l'un des moindres témoignages de perspicacité qui se rencontrent en l'œuvre critique de Sainte-Beuve que l'auteur des *Causeries du lundi* ait *inventé* l'auteur des *Nouvelles genevoises*. Sainte-Beuve fut le premier, en effet, à imprimer en France le nom de Rodolphe Topffer. Il le fit en mai 1839, dans la *Revue des Deux Mondes*, qui, pour n'avoir pas encore atteint aux tirages à grand nombre où, depuis, elle est montée, n'en avait pas moins d'autorité qu'aujourd'hui en matière de lettres. Il avait eu, en la circonstance, cette sorte de bonne fortune dont il était friand et qu'il se piquait d'avoir mainte fois rencontrée en sa carrière de critique, celle de donner ce qu'il appelait le « coup de cloche ». Dans ce cas il est vrai, comme d'ailleurs dans la plupart de ceux où il montra une égale sagacité, Sainte-Beuve avait été lui-même averti de la valeur du conteur suisse par un lettré, indirectement cette fois, par l'auteur du *Voyage autour de ma chambre*, le comte Xavier de Maistre, et par l'intermédiaire du libraire Charpentier, leur commun éditeur. C'est dans un article sur X. de Maistre précisément que Sainte-Beuve nomme « un écrivain genevois spirituel, qui est un peu de son école pour le genre d'émotion et pour l'humour », en même temps qu'il énumère *le Presbytère, l'Héritage, la Bibliothèque de mon oncle, la Traversée, le Col d'Anterne, le Lac de Gers.*

Il y a loin de cette première mention encore timide au somptueux in-quarto que M. Auguste Blondel vient de consacrer à la mémoire de son illustre compatriote. Au premier aspect il semble que l'hommage affecte des proportions quelque peu dépassant la mesure du personnage et que l'in-quarto écrase d'un poids bien grave l'aimable et léger esprit, plein de grâce aussi et de sensibilité, dont les récits tiennent l'émotion suspendue entre une larme et un sourire, le plaisant dessinateur dont le crayon drôlatique a récréé tant d'heures de notre jeunesse à suivre les désopilantes aventures de *Monsieur Jabot* ou bien celles de *Monsieur Crépin*, à moins que ce ne fût celles de *Monsieur Cryptogame*, l'auteur enfin de *Réflexions et menus propos d'un peintre genevois*, le traité d'esthétique le plus suggestif peut-être que l'on ait jamais écrit, en dépit sinon à cause de sa forme humoristique. Mais, tout bien considéré, le choix de ce format solennel pour nous entretenir d'un écrivain et d'un artiste, qui lui-même fut si visiblement ennemi de toute affectation, se justifie par diverses raisons. La première et la plus concluante est qu'en un moindre format l'on eût pu placer en regard du texte des reproductions de dimension suffisante, d'après tant de jolies fantaisies qui s'échappaient avec tant de verve et d'abondance, à tout propos et à toute heure, de l'imagination de Topffer, et

que sa plume de dessinateur traduisait de ce trait un peu maigre et sommaire qui a ravi tant de générations d'enfants et en ravira tant d'autres encore. Je ne veux pas m'engager dans une dissertation esthétique sur le dessin en général, à propos du dessin de Topffer ; je n'en sais point cependant pour éclairer d'exemples plus caractéristiques la distinction capitale qu'il serait si important de faire, dans l'enseignement, entre le dessin d'art et ce que j'appellerai le dessin-écriture qui devrait être familier à chacun et dont le dessin de l'auteur des *Voyages en zigzag* est un type excellent.

Dès le seuil, le lecteur qui ouvre le gros livre est conquis par l'expression de la physionomie spirituelle, aimable, accueillante avec une pointe de réserve pourtant, par le rayonnement d'intelligence, de finesse de bonté et, le dirai-je, de bon ton qui se dégage du vivant portrait de Topffer, héliogravé par M. Dujardin, d'après la remarquable peinture d'un peintre suisse nommé Massot. La lecture du travail de M. Auguste Blondel confirme de page en page cette première impression, en nous révélant non seulement l'artiste et l'écrivain, mais l'homme surtout, en nous faisant pénétrer dans son intimité même au moyen de ses lettres où il se livre tout entier. En cette correspondance, c'est Topffer lui-même qui raconte sa vie ; c'est lui qui nous dit ses difficultés et ses tristesses, ses jours de paix et de joie profonde. Nous le suivons dans ses excursions artistiques, nous assistons à ses débuts de peintre si riches d'espérance ; nous le suivons plus tard dans sa carrière de professeur, heureux, respecté, entouré d'un cercle d'amis incomparable, travaillant à ses livres qui devaient faire sa gloire, travaillant aussi sans trêve et sans relâche au relèvement de son pays ; nous le suivons enfin dans ses années de maladie, acceptant l'épreuve avec une résignation chrétienne comme il accepta la mort qui l'arracha aux lettres, à sa famille et à sa patrie bien avant l'heure, car, né en 1799, il mourait en 1846. E. C.

Jouons la comédie, par Abraham Dreyfus. Un vol. in-18 jésus. Calmann Lévy, éditeur. Paris, 1887. — Prix : 3 fr. 50.

Nul n'ignore que M. Abraham Dreyfus est un des maîtres de la pièce en un acte : il possède toutes les qualités qu'il faut pour composer un chef-d'œuvre de cette dimension. Il a l'esprit ingénieux et délié, il sait trouver et développer rapidement une idée comique ; mais il n'en trouve qu'une à la fois, il la traite avec finesse ; il semble qu'au théâtre trop de finesse soit un défaut mortel. M. Abraham Dreyfus pose et mène fort agréablement un acte qui tourne autour d'une situation ; mais s'il s'avise d'écrire une pièce en trois ou quatre actes, savez-vous ce que croit le public ? que ce sont trois ou quatre pièces en un acte charmantes, si on les prend une à une. Mais si l'on répond que ce n'est qu'une seule pièce, il la trouve longue et vide. M. Abraham Dreyfus en a pu faire la double expérience : il a obtenu de grands et légitimes succès avec *le Klephte* et avec *la Victime ;* il a senti l'amertume d'un échec avec *l'Institution Sainte-Catherine,* qui renfermait pourtant de bien jolis détails et de très spirituelles répliques.

Le présent volume renferme, outre *le Klephte* et *la Victime,* la dernière comédie de l'auteur, *Une Rupture,* la moins bonne de toutes, quoique le Théâtre-Français l'ait reçue et jouée, et *la Gifle,* et *les Petites Annonces,* représentées avec succès au Palais-Royal, et aussi les deux saynètes qui ont commencé la réputation de M. Abraham Dreyfus, *Un Monsieur en habit noir* et *Un Crâne sous une tempête.*

Le volume est donc bien lesté d'esprit.

Pourquoi M. Abraham Dreyfus a-t-il cédé à la malencontreuse tentation de déposer au seuil de ce petit théâtre une *Causerie sur la comédie de société?* Il a débité cette mauvaise conférence à Genève, ce n'est pas une raison pour l'imprimer à Paris. Non, la conférence n'est pas son genre, à cet homme de théâtre? Il s'y donne un mal énorme et trop apparent pour avoir l'air spirituel, lui qui est spirituel naturellement quand il reste dans son élément. Il est impossible d'être plus vide, plus pédant, plus lourd ; et tout cela pour le plaisir mesquin de déclarer que le monologue est un genre idiot, parce que lui, Dreyfus, n'en fait pas ; tandis que la saynète à un personnage est un genre délicat où il faut apporter des qualités d'homme de théâtre, parce que lui, Dreyfus, a écrit des saynètes à un personnage ! Dans la prochaine édition — car les comédies méritent que la première soit vite épuisée, — M. Abraham Dreyfus agira sagement en supprimant sa causerie : il y aura tout profit.

P. Z.

Souvenirs et Visions, par le vicomte E.-M. de Vogué. Un vol. in-18 de 322 pages. Librairie Plon et Cie. Paris, 1887.

Notre première rencontre de lecteur avec l'écrivain très distingué, dont nous annonçons le récent ouvrage, a décidé tout de suite chez nous d'un goût très vif pour son talent, goût partagé par le nombre considérable de bons juges qui classent entre les meilleures productions de ces dernières années : *les Histoires orientales ; les Histoires d'hier ; le Fils de Pierre le Grand ; Syrie, Palestine et mont Athos ; le Roman russe,* etc. Un certain soir, il y a plusieurs années déjà, le hasard nous mit sous les yeux, à une heure tardive où la fatigue ne nous conseillait pas une prolongation de veille, le numéro d'une revue qui publiait, comme article de tête, une étude sur *Mazeppa.* D'abord attiré par le romantisme byronien du nom, nous fûmes dès les premières lignes sensible à la force et à l'éclat du style, et à ce je ne sais quel don inné de l'image qui est pour nous la marque du poète, de l'historien et du philosophe. Rien n'est isolé dans le monde ; tout se rassemble par « d'innombrables liens, frêles et douloureux », comme a si bien dit un vrai poète, notre poète-philosophe justement. Par exemple, ces liens échappent à la généralité des hommes, pour n'apparaître qu'aux artistes

ét aux penseurs, dont ils sont à la fois le tourment et l'espérance. Ce *Mazeppa*, avons-nous encore à le dire, était signé Melchior de Vogüé, le voyageur, le critique et le conteur, depuis entré dans la renommée, et à qui nous devons ce bon recueil de *Souvenirs et Visions*. Il comprend sept morceaux de réelle valeur, et qu'il eût été dommage de laisser s'engloutir dans cette fosse commune de l'imprimé, qui s'appelle une collection de revue. Quelques excellentes pages de préface (où l'auteur nous avertit que le vrai titre du volume, « n'eût été la crainte d'afficher trop de prétention », aurait pu être : *l'Histoire en voyage*) ouvrent le défilé des sept travaux en question. Le premier : *Mariette bey en Égypte*, est un précieux témoignage personnel, en même temps qu'une analyse compétente de la carrière et de l'œuvre de l'admirable Boulonnais. *Cortez au Mexique* est une superbe page de l'histoire de l'Europe au XVIe siècle, page écrite à l'occasion de la chronique de Bernal Diaz, traduite en parfaite prose française par le poète José Maria de Hérédia. *Le Jubilé de la réformation à Genève en 1885*, *Prague et les Bohémiens en 1886* sont également des travaux littéraires de haut mérite et de raffinés documents pour l'étude de l'âme et de la politique en notre âge. La Russie, qui doit à M. de Vogüé d'être désormais connue et comme tenue à jour au profit des observateurs français, a inspiré les trois autres parties de ce beau livre : l'Exposition de Moscou et l'Art russe en 1882 ; Dans le steppe du Donetz en 1884 et En Crimée, 1886. Ce dernier chapitre est tout plein des évocations de la guerre de 1854-55, cette guerre étrange autant que meurtrière, où l'on nous vit aimer mieux — et pour cause — notre chevaleresque ennemi que notre antipathique allié.

L. D.

Le Temps passé, *Mélanges de critique littéraire et de morale*, par M. et Mme Guizot. Paris, Perrin et Cie, 1887. Deux vol. in-12.

L'idée de réunir en volumes les articles que Mlle Pauline de Meulan écrivit pour *le Publiciste* et ceux que M. Guizot fournit à sa place pendant une maladie qui fut la cause première et touchante de son mariage est une excellente idée. Elle, ou plutôt ils y abordent tous les sujets, littérature, théâtre, morale, conventions sociales, mode, bruits mondains ; et les articles signés P. M. ne sont ni moins fortement pensés, ni moins solidement écrits que ceux du débutant doctrinaire. Les questions d'éducation les préoccupaient déjà beaucoup l'un et l'autre, et le second volume contient, sous le titre d'*Introduction aux annales de l'éducation*, nombre de pages marquées au coin du bon sens et de la vérité. A part un engouement assez excusable pour Pestalozzi et pour sa méthode, je ne vois, dans toute cette partie, que des choses qui, pour s'appliquer au temps passé, pourraient encore être méditées avec profit de nos jours. En somme, les éditeurs nous ont donné dans ces deux volumes une série, non pas de chroniques, mais d'essais comparables à ce que les Anglais ont de mieux dans un genre littéraire où ils excellent et que, depuis longtemps, nous cultivons si peu. On a eu la bonne pensée de faire précéder ce recueil de la charmante notice écrite par Charles de Rémusat pour les *Conseils de morale* de Mme Guizot, publiés en 1828, et de quelques pages de Sainte-Beuve, empruntées à ses *Portraits de femmes*. Le jugement que celui-ci porte sur l'association intellectuelle des deux jeunes écrivains mérite d'être reproduit. « On ne conquiert, dit-il, avec une raison pénétrante, on n'occupe un esprit de la force de Mlle de Meulan, qu'en modifiant le sien propre et en l'assouplissant sur bien des points. Dans ces sortes d'actions réciproques, chacun même tour à tour semble avoir triomphé, selon qu'on examine l'autre. Et ici, tout en gardant la direction dans l'influence, l'esprit victorieux dut subir et ressentir une part essentielle dans le détail, en diminution d'idées absolues, en connaissance précoce du monde et maniement de la société et des hommes. » C'est dans cette première collaboration que se voit le mieux ce travail de deux esprits éminents l'un sur l'autre. On conçoit dès lors l'intérêt tout particulier de la publication des *Mélanges* de M. et de Mme Guizot.

La Vie des mots étudiés dans leurs significations, par Arsène Darmesteter, professeur à la Faculté des lettres de Paris. Paris, Ch. Delagrave. Un vol. in-12.

Un fait assez curieux, c'est que ces études sur l'organisme et la force vitale du mot dans la langue française, après avoir fait le sujet de leçons en Sorbonne, aient été tout d'abord publiées en anglais par un éditeur de Londres. J'aurais, pour ma part, su gré à l'auteur, qui signale le fait sans l'expliquer, s'il nous avait donné la raison de ce phénomène. Quoi qu'il en soit, la maison Delagrave vient de publier une édition française, qui, grâce aux corrections et aux développements que l'auteur y a apportés, a le droit de passer pour édition originale. Cet ouvrage, petit par le nombre de pages, mais considérable par la science et les renseignements qui y sont accumulés, se divise en trois parties : Comment naissent les mots ; comment les mots vivent entre eux et comment les mots meurent. Comme en toutes choses, la gestation et la naissance sont ici la grande affaire et occupent la moitié du livre. Le reste vient comme une suite nécessaire ; c'est le développement ordinaire de tout organisme, passant par des phases diverses, mais, n'étant, après tout, que l'évolution naturelle de la vie. L'idée n'est pas nouvelle, puisque Horace disait déjà :

Ut sylvæ foliis pronos mutantur in annos,
Prima cadunt : ita verborum vetus interit ætas,
Et juvenum ritu florent modo nata vigentque.

Mais la science s'est emparée de cette donnée vague et en a tiré tout un système d'un singulier attrait pour l'esprit. M. Darmesteter est un des érudits les plus versés dans tout ce qui a trait à la philologie et à l'histoire du langage. Il le prouve bien dans ce petit

volume où les lois générales qui président à la formation et à l'évolution des langues sont appliquées avec une sûreté de critique et une exactitude absolue à la langue française en particulier. B.-H. G.

Les Contemporains, *Études et portraits littéraires*, par Jules Lemaitre. Troisième série. Un vol. in-18 jésus. Paris, Lecène et Oudin, éditeurs, 1887. — Prix : 3 fr. 50.

Ce troisième volume a le rare mérite, dans une série de ce genre, de n'être pas inférieur aux précédents. On connaît assez maintenant la facture de M. Jules Lemaître; nous-même avons suffisamment, par deux fois, noté l'originalité de sa critique spirituelle, mordante et juste, de son style rempli d'agrément et de variété, de son allure indépendante. Il n'est pas besoin d'insister. M. Jules Lemaître n'est pas encore hors de cet âge heureux où l'on ne restreint pas sa franchise, où l'on ne commet pas de concessions intéressées. Espérons que pour lui jamais ne viendra l'*âge ingrat* du critique, c'est-à-dire l'époque à laquelle l'influence des relations, le calcul d'une élévation, académique ou autre, corrompent plus ou moins la sincérité du jugement de l'écrivain, lui imposent l'obligation de consacrer un article à tel auteur, ou le déterminent à négliger de parler de tel autre. M. Jules Lemaître a été récompensé par la faveur du public. Il excelle à verser un filet de vinaigre dans le miel des éloges, et à tempérer par une pastille de miel l'amertume des ironies. Le présent volume renferme des études sur Octave Feuillet, les Goncourt, Pierre Loti, H. Rabusson, J. de Glouvet, J. Soulary, le duc d'Aumale, Gaston Paris, les chroniqueurs parisiens Jean Richepin et Paul Bourget. PZ.

Choses du Nord et du Midi, par M. Émile Montégut. Un vol. in-16 de 400 pages. Paris, librairie Hachette et Cie. Bibliothèque variée, 1886.

Nous sommes de ceux qui tiennent l'arrivée presque régulière d'un nouveau volume de M. Émile Montégut, pour un de leurs bonheurs intellectuels de l'année. Ce nous fut un vif regret de voir un jour ce noble esprit s'en aller vivre loin de Paris ; mais nous ne l'avons pas oublié. Il ne l'aurait point permis d'ailleurs, et il se rappelle à nous de la meilleure façon, par la publication périodique d'un livre, ordinairement composé de ces admirables *essais*, où M. Émile Montégut est passé maître. Malgré tant de rivaux émérites dans ce genre, nous estimons qu'il y occupe le premier rang. Il y est, ce nous semble, plus rare et plus neuf que les autres, et aussi instruit que le plus savant. Sa marque propre est justement l'alliance, en quelque sorte paradoxale, de cette assimilation du cerveau et de l'ouvrage des autres, avec une originalité intacte et saisissante. Ce serait ici le lieu de dire notre pensée personnelle, au sujet de ce terme d'original, si mal compris et faussement appliqué d'habitude. Il y a le fastidieux *original*, qui se rattache, par définition, à la famille des *originaux* catalogués depuis des siècles, et se transmettant d'âge en âge, à travers les littératures au rabais et les recueils d'anas, leur pacotille de gens à boutades, à manies, à singularités... ou simplement de mauvaise éducation. Notre concept de ce terme est très simple. Nous tenons pour original : dans le *monde*, celui qui ne laisse deviner en soi rien de particulier, et fait ce qui lui passe par la tête, sans étonner personne... et dans les *lettres*, l'homme fertile en *vues*, par lui découvertes, des choses, et qui les fait voir, à son tour, comme il lui plaît... appuyant toujours ses idées *présentes* des plus fermes témoignages du *passé*. Le nouveau recueil de M. Émile Montégut est un de ceux dont la lecture a mêlé le plus de surprise à notre estime très haute.

Quelques-uns de ces *essais* datent de trente ans, c'est-à-dire de la jeunesse de l'auteur ; les autres ont été écrits à une date plus rapprochée de nous, dans les étreintes de la maladie... et tous cependant témoignent, au même degré, de la puissante richesse du cerveau et des qualités éminentes de la plume. *Les Derniers Vikings et les premiers rois du Nord ; Sixte-Quint ; les Confessions d'un révolutionnaire italien ;* tels sont les titres des trois premiers essais, composés à propos des ouvrages de M. Dasent, de l'admirable baron de Hübner et du curieux *Lorenzo Benoni*, de M. Ruffini. *L'Exil de la jeune Irlande*, épisode des révolutions de 1848, parfaite étude de l'âme irlandaise, est un essai qui fut écrit à l'occasion de la publication du journal de déporté de John Michel. *Un Missionnaire de la cité de Londres en 1854* renferme, avec un tableau magistral des lèpres de cette ville superbe, un parallèle plein d'éloquence des deux religions, la catholique et l'anglicane, au regard du monde du crime et de la douleur. Ce beau livre s'achève sur des *Excursions en Lyonnais et en Auvergne*, à Tarare, Villefranche, Ars, Riom, Clermont-Ferrand, avec un souvenir aux grands jours d'Auvergne et à Fléchier. L. D.

Molière et Shakespeare, par Paul Stapfer. Nouvelle édition (ouvrage couronné par l'Académie française). Un vol. in-16. Paris, Hachette, 1887.

M. Paul Stapfer s'est beaucoup occupé de Shakespeare ; il nous a donné déjà, en trois volumes, *Shakespeare et l'antiquité*, où il a étudié successivement *les Drames et poèmes antiques*, *les Tragédies romaines* de Shakespeare, et enfin *Shakespeare et les tragiques grecs*.

Aujourd'hui, l'auteur nous offre une nouvelle édition d'un ouvrage analogue, où il rapproche Shakespeare de Molière, en attendant peut-être qu'il le compare à Corneille, à Racine, à Crébillon, etc., etc.

Les études de ce genre paraissent excellentes dans les cours publics ; elles piquent la curiosité, surprennent par l'imprévu, plaisent par l'ingéniosité des aperçus et apprennent toujours quelque chose. Transportées dans des livres, elles ont bien les mêmes qualités ; mais le public qui lit est plus exi-

geant que celui qui écoute; il s'étonne, bien qu'il en profite, de trouver souvent tout autre chose que ce qu'il cherchait, et aimerait à voir l'auteur, plus fidèle à son titre, serrer de plus près son sujet, et s'égarer moins dans des développements étrangers.

CH.-L. L.

Les Mille et une nuits du théâtre, par AUGUSTE VITU. Quatrième série. Un vol. in-18. Paris, 1887. P. Ollendorff.

En nos comptes rendus successifs des précédentes séries, nous avons exposé l'objet de la publication, dit à quelle curiosité persistante de la population — non point seulement parisienne, mais de toutes nos grandes villes — pour le « spectacle » elle donne satisfaction; nous avons tenté d'énumérer les mérites particuliers du critique en M. Auguste Vitu : sa constante fréquentation du théâtre au cours d'une vie d'écrivain où la date de ses noces d'or avec la littérature doit être prochaine, son infaillible mémoire, la sûreté d'information qu'elle ajoute à sa vaste expérience, l'étendue de ses lectures, les éléments de comparaison qu'il puise en son érudition, son goût équilibré, l'indépendance absolue de ses jugements, sa parfaite courtoisie dans l'expression la plus sévère de son opinion, la conscience scrupuleuse qu'il applique à l'examen, puis à l'analyse des œuvres dont il entretient réellement ses lecteurs, au lieu de céder à la tentation, qui doit être fréquente, de faire un article « à côté », c'est-à-dire non sur la pièce, mais à propos de la pièce, procédé beaucoup plus agréable, plus facile à manier, au détriment, il est vrai, de l'auteur de ladite pièce, mais au profit du critique. Si M. Vitu est sujet à cette sorte de tentation, il aura eu de nombreux triomphes à remporter sur lui-même dans la période de quinze mois et demi que parcourt ce volume. A part *les Danicheff* et *Madame Caverlet*, on n'y rencontre point de « première » digne des fastes de la comédie, car nous réservons *l'Ami Fritz* pour les fastes de la cuisine. La poésie, par contre et par exception, fut mieux traitée : *les Erynnies*, *Déïdamia*, *la Belle Saïnara*, sans parler des à-propos en vers motivés, à l'Odéon et au Théâtre-Français, par les anniversaires de Corneille et de Racine, lui firent quelques belles soirées. Mais la grande note tragique manquerait en ce recueil d'impressions si, par fortune, le grand tragédien italien, Ernesto Rossi, n'avait évoqué sur une de nos scènes les magnifiques drames de Shakespeare : *Hamlet*, *Roméo et Juliette* et surtout *Othello*, à propos desquels M. Auguste Vitu a écrit les meilleures pages de son livre, celles qui lui ont le moins coûté, beaucoup moins assurément que le compte rendu des cent reprises et des mille turlutaines qui ont occupé ses autres soirées. Mille, c'est peut-être beaucoup. Précisons.

La quatrième série des *Nuits* du Sheherazade dramatique commence au CCCIX[e] récit et s'achève sur le CCCCXIX[e]; le rideau s'y lève pour la première fois le 17 septembre 1875 et tombe pour la dernière fois le 30 décembre 1876.

E. C.

Vie de Mgr de La Bouillerie, évêque de Carcassonne (1812-1882), par Mgr RICARD. Paris, Palmé, in-8°. — Prix : 7 fr. 50.

Après l'éclatant succès de la nouvelle traduction des *Saints Évangiles*, de M. Henri Lasserre, arrivée à sa douzième édition dans un mois, la librairie Victor Palmé vient de publier un livre vivement attendu et qui ne s'enlèvera pas moins vite : c'est la *Vie de Mgr de La Bouillerie*, le grand apôtre de l'Eucharistie, par Mgr Antoine Ricard.

Instructive, édifiante, utile et féconde *vie* que celle du brillant et regretté prélat :

« Vous n'avez reculé devant aucune recherche, écrit Mgr Mermillod à l'auteur, interrogeant tour à tour la famille, l'amitié, les contemporains. De toutes ces études, il résulte un portrait achevé et une histoire complète de l'apôtre de l'Eucharistie, du promoteur de tant d'œuvres de charité, du père du concile du Vatican, du docteur thomiste que Léon XIII appréciait et plaça le premier des évêques français dans son Académie romaine. Vous avez su condenser en un volume l'histoire intime et la vie publique de ce pontife, qui aura une place d'honneur parmi les plus glorieux défenseurs de l'Église et du Saint-Siège. »

« Encadrée avec art dans les élégantes ciselures de votre récit, la parole ardente de Mgr de La Bouillerie continuera à faire aimer la vérité et la vertu, l'Église et Rome, l'Eucharistie et la papauté. » Ainsi s'exprime à son tour le successeur actuel de Mgr de La Bouillerie sur le siège de Carcassonne, Mgr Billard.

« N'hésitons pas à le reconnaître, dit Mgr Besson, évêque de Nîmes, la mémoire du coadjuteur de Bordeaux est liée, dans notre siècle, à la gloire des lettres françaises et aux conquêtes de la piété chrétienne. »

Voici les principales divisions du livre :

Naissance et Éducation. — Vie du monde. — L'Appel de Dieu. — Le grand vicaire de Mgr Affre. — Sous l'épiscopat de Mgr Sibour. — L'Épiscopat (période de paix). — L'Épiscopat (vie intime, l'écrivain, l'orateur). — L'Épiscopat (période de lutte). — Le Concile. — Dernières années de l'épiscopat à Carcassonne. — Mgr de La Bouillerie dans sa famille. — Coadjuteur à Bordeaux. — Les derniers temps. — Sa mort!

« Portrait achevé et histoire complète », telle est bien, à cette simple énumération, et selon le mot de Mgr Mermillod, la *Vie de Mgr de La Bouillerie*, par Mgr Antoine Ricard.

POÉSIES

Œuvres complètes du comte Du Pontavice de Heussey. Paris, maison Quantin, 1887. Deux vol. in-8°. — Prix : 16 francs.

Il est, dans les solitudes que n'a jamais violées l'œil des hommes, de vastes lacs, de grands fleuves, dont les eaux dorment ou se précipitent, reflétant les

splendeurs du ciel et les végétations puissantes qui s'épaississent sur leurs bords. Parfois une caravane s'y arrête, s'y repose et s'y rafraîchit. Plus tard, quelques voyageurs isolés s'y succèdent à de longs intervalles, les reconnaissent et les explorent. Plus tard encore, l'homme y arrive en foule, s'y presse, s'y établit, et ces eaux, nourricières de forêts vierges, fécondent maintenant de grasses campagnes, alimentent de fourmillantes cités. Il en est de même de certains esprits. Ils pensent, ils travaillent, ils se livrent avec ardeur et dévouement à l'œuvre humaine; toutes les idées, tous les besoins, toutes les douleurs, toutes les espérances, tous les élans, toutes les chutes de l'humanité, éveillent en eux un contre-coup et un écho; et pourtant ils passent dans le silence, à peine connus de quelques amis ou entourés de quelques curieux, jusqu'à ce qu'un jour le nuage se déchire, leur gloire éclate dans la lumière, et le monde accourt se désaltérer aux sources de leur cœur.

Telle est l'histoire du poète dont j'ai à parler ici.

Le comte du Pontavice de Heussey, né à Tréguier en 1814, publia en 1840, chez Hippolyte Souverain, un premier recueil de vers intitulé *Nuits rêveuses*. Il donna ensuite *Manfred et Lara*, traduits de Byron (1856), *Études et Aspirations* (1859), *Sillons et Débris* (1860), et *Poèmes virils* (1862). En 1870, obéissant au vieux sang héroïque de ses veines bretonnes, il organisa une compagnie de francs-tireurs et lutta contre l'invasion. Six ans après, il mourait

Le pied sur le tombeau de son dernier désir.

Son fils, dont les lecteurs du *Livre* connaissent le nom et le talent, a recueilli d'une main pieuse les reliques littéraires de ce haut et généreux esprit, et la maison Quantin en a fait un monument typographique qui est, non point le magnifique tombeau de sa mémoire, mais le piédestal où se dresse son génie rayonnant.

Qu'on ne me taxe pas d'exagération. Les œuvres du comte du Pontavice de Heussey sont bien de la famille des œuvres de génie. La noblesse de l'inspiration, la grandeur des sentiments, l'abondance et la force originale de l'expression, la spontanéité élégante et hardie de la forme artistique, sont les qualités qui éclatent ici partout et que ne réunissent jamais les poètes qui n'ont que du talent. On m'en voudrait de n'en pas donner des exemples. Je les prends au hasard, ayant soin seulement de les choisir dans des modes divers :

De son nid de mousse séchée,
Le roitelet de bon matin,
A la tête de sa nichée,
Est parti pour le grand jardin.

. . . . . .

Tout d'abord se passe à merveille,
Le bon conseil est écouté;
On a peur de la moindre abeille,
On a peur de sa liberté.

Mais bientôt le soleil enivre :
Il faut voir, toucher, voyager;
D'ailleurs, en apprenant à vivre,
On a le plaisir du danger.

. . . . . .

On se poudre dans la poussière,
On s'attarde avec un rayon,
L'un fait l'école buissonnière,
L'autre poursuit un papillon.

La mère en vain tourne, sautille,
Se trémousse en poussant des cris;
La révolte est dans la famille !
Rien n'y fait, c'est un parti pris.

Mais le soir enfin la nourrice
Ramène ses oiseaux au nid,
Et sans les gronder d'un caprice,
Dans ses plumes les réunit.

Et couvant les petits rebelles,
La mère, aveugle en son amour,
Sent croître avec bonheur les ailes
Qui les lui raviront un jour.

Voilà pour la note gracieuse et doucement mélancolique. Est-il possible de mettre plus de relief et d'intimité de rendu que dans cette description :

C'est une ancienne haie, un immense talus,
Un bastion des champs comme on n'en bâtit plus,
Surplombant, mais debout, ceint d'une large douve,
Où croît le champignon douteux, où l'ombre couve
Des détritus sans nom, en un terrain aqueux
Que rongent lentement des insectes visqueux.
Aux flancs de ce talus, des ruines énormes,
De couleur blanche et noire et de toutes les formes,
Amas confus de nerfs et de muscles et d'os,
Se recourbant en arcs, se nouant en réseaux,
Crevant le sol, poussant la pierre qui dévie,
Étalent au soleil les dessous de la vie!

Tout le morceau, peint de cette touche grasse, robuste et précise, est admirable. Voyez ce petit van Ostade en trois vers :

Pour cueillir le raisin, humide de rosée,
La fille du fermier se penche à sa croisée,
Tandis que dans la cour on attelle les bœufs.

On n'est jamais arrivé à un effet plus vivant avec une pareille simplicité de moyens. Et cette rencontre, qui de vous ne l'a faite? Mais qui pourrait en évoquer aussi nettement l'image? Ce sont

Deux gars de vingt-cinq ans qui lisaient le bréviaire,
Deux vicaires au teint de cuivre, aux larges reins.

Leurs muscles, en marchant, bosselaient leurs soutanes,
Dont les bords, relevés par d'épais brodequins,
Laissaient voir des mollets arrondis et profanes.
Côte à côte ils allaient, le nez dans leurs bouquins.

Mais ce n'est là que le côté plastique du poète, et ce serait faire une étrange injustice au comte du Pontavice de Heussey de ne le présenter que sous

cet aspect. On demande depuis longtemps que le poète vive de la vie moderne, qu'il soit ouvert aux sentiments et aux intérêts de notre âge, qu'il s'inspire des découvertes de la science et que, renouvelant les antiques formules, il incarne en ses conceptions les multiples manifestations du progrès. Nul ne comprend mieux que M. du Pontavice de Heussey cette mission nouvelle et nul ne s'efforce plus ardemment de la remplir. S'il n'est pas le Messie poétique que réclame notre époque et dont l'heure, apparemment, n'a pas encore sonné, il en est le précurseur, et, si l'on peut dire, le saint Jean-Baptiste. Mais, plus heureux que celui-ci, sa voix, qui clamait dans le désert, a fini par retentir à l'oreille des hommes, qui s'arrêteront, je n'en fais nul doute, pour écouter de tels accents :

C'est bien! continuons notre œuvre, elle est sublime!
En avant le marteau, le compas et la lime!
Qu'avec ténacité, le scalpel du savant,
Dans la nature morte et dans l'être vivant,
Sous les fibres, les nerfs, interrogeant les causes,
Trouve le but, le mot de nos métamorphoses....
. . . . . .
Savoir et s'isoler est une trahison!
Agitons! agitons! brisons le piège antique
D'une éducation pédantesque ou mystique,
Que, depuis son berceau, le genre humain faussé
Sous le fouet des tyrans traîne son pied blessé!
. . . . . .
. . . . . Meurs donc, société finie!
Meurs! et délivre-nous de ta longue agonie;
Car l'homme souffre en toi. . . . . .
. . . . . Mère, regarde-nous;
Nous t'avons renversée et nous sommes dissous!
Destructeurs et détruits, l'œuvre est bonne. Qu'importe
Une tombe de plus dans une cité morte,
Si nous entendons battre au fond de ce tombeau
Le cœur d'un nouveau monde et d'un homme nouveau?

Ce chant de l'aube, cette annonce de l'avenir, le poète le reproduit sous toutes les formes :

Peuple! sous ce niveau, tout se meut, s'élabore;
Comme toi la nature a ses temps de sommeil.
La végétation déjà touche au réveil.
Espérance!... Ce soir la terre est froide encore,
Mais la vie est à l'œuvre au fond... et pour éclore
Le printemps n'attend plus qu'un baiser du soleil.

Il est hanté du grand sublime : la misère, le travail acharné des uns pour nourrir la paresse insouciante des autres. Il évoque le spectre et il l'entend parler :

Chez moi tout va son train ainsi que de coutume :
Le typhus, le scorbut, les ulcères, le rhume,
La faim, le désespoir, chacun à sa façon,
Travaillent dans mon champ et me font la moisson.
Le vieux Job est toujours sur son fumier biblique;
Les Rois, les Empereurs, même la République,
Sont très satisfaisants et rendent double impôt.
La débauche et l'amour, chacun dans son tripot,
Besognent vaillamment : l'un peuple et l'autre énerve.
La Révolution en garde une réserve
Pour la morte saison!... En un mot tout va bien!

Parfois l'exaspération monte et le souffle du poète passe sur les heureux et les repus comme un vent de colère chargé de l'anathème de tous les misérables, comme dans la grandiose pièce intitulée *Ultima*.

Le théâtre est splendide et le parterre sombre.
Quels sont les spectateurs? — On voit dans la pénombre,
Empilés sur les bancs des gens déguenillés,
De rudes ouvriers dont les poches sont vides,
Qui regardent, — muets, patients et livides, —
Danser et se gaudir ceux qui les ont pillés.

Parfois quelqu'un d'entre eux rompt avec violence
L'effroyable niveau de ce morne silence
Pour siffler ou punir, mais la police est là.
Car, pour ne pas troubler la danse générale,
Il faut même en mourant dissimuler son râle.
Un misérable meurt?... Eh! qu'importe cela!

Mais la haine n'a pas de prise dans ce cœur de poète. Si la colère le soulève parfois, ce dont il est plein, c'est la bonté, la sympathie, le respect du travail humain, la foi dans l'avenir.

. . . . . La source salutaire
N'appartient pas au ciel! elle est sur cette terre!
Elle est dans l'action!...

Et ailleurs :

O viens! apparais-moi! muse encore innommée!...
Apparais! apparais! le front pur, le sein nu,
Refoulant le passé, révélant l'inconnu!
Ouvrant à la nature une main fraternelle,
Souriant à tes fils abrités sous ton aile,
Et plaçant désormais leur zénith radieux
Dans l'humanité même et non plus dans les cieux!

Ces extraits suffiront, je l'espère, tout incomplets et mal liés qu'ils soient, — *disserta membra*, — à donner une idée du haut vol de ce poète et aussi à appeler l'attention des lecteurs du *Livre* sur une publication qui leur offre, presque avec l'attrait d'une révélation, l'œuvre entier d'un grand artiste qui sut, satisfaisant à la fois le double besoin de notre époque,

Épurer le réel par l'idéalité.

B.-H. G.

Les Poèmes à tous crins, par Tancrède Martel. Un vol. in-12. Paris, A. Lemerre; 1887. — Prix : 3 francs.

Dans le volume, quatre livres de tout petits poèmes, — d'aucuns les trouveront futiles, partant inutiles, — et, au livre dernier, comme épigraphe, ces vers de Bourget :

C'est un plaisir de dilettante
De donner délicatement
A la fantaisie inconstante
Les allures du sentiment.

L'épigraphe eût pu figurer en tête du recueil.

De la bonne humeur, vive, enjouée, même alors que le poète — il n'a rien du *vates* — ôte son cha-

peau devant Banville et lève son verre en l'honneur de Richepin, de Silvestre, de Bouchor et de son ami Ponchon; et la même bonne humeur quand il vous fait un pied de nez au sieur Ohnet ou à M. de Montépin. Écrire pour les concierges! rimailler pour ensuite égrener ses rimes devant les dames! Mieux vaut aller où la fantaisie vous mène. On sort; les bruits de la rue sont une musique; il y a des bourgeois ailleurs qu'à Pontoise. Qu'importe! une petite ouvrière passe, elle est une enchanteresse. Toujours l'Odéon, l'ennuyeuse bâtisse, mais Velléda songe quand le soleil rougoie le ciel vers la rue de Fleurus; voilà l'hiver revenu :

Puisque l'hiver nous fait la guerre,
Mettons les pieds sur les chenets;
Et près du feu tâchons de faire
Des ballades et des sonnets.

Agréable est la solitude
Quand on entend gémir le vent,
Et qu'on relit par habitude,
Souvenir, ton livre émouvant!

Rêves bleus, aimables mensonges,
Je vous adore à deux genoux :
L'homme ne vit que par les songes,
L'homme n'existe que pour vous!

. . . . . .

Allez sous de splendides voûtes
Et sous des arceaux séducteurs,
Rêves d'or! mais fuyez les toutes
Qui manquent d'oiseaux et de fleurs.

Parfois le sentiment prend les allures de la fantaisie.

F. G.

Histoire d'avant-hier, *poème*, par CLAUDIUS POPELIN. Un vol. in-4°. Paris, 1886. Charpentier et Ce, éditeurs.

« Je ne lis plus, je relis », répétait volontiers M. de Sacy, le vieux rédacteur du *Journal des Débats*, que son journal poussa à la Bibliothèque Mazarine, puis à l'Académie française ou *vice versa*, et qui se poussa tout seul jusqu'au Sénat, aux derniers jours de l'Empire. En décochant ce trait impertinent à la littérature de son temps, M. Ustazade de Sacy croyait certainement qu'il exprimait une préférence toute personnelle, originale et rare; il se trompait. Cette prédilection pour les œuvres qui déjà lui étaient familières, le public la partageait avec lui et y est resté fidèle.

M. Claudius Popelin n'est pas pour rien un artiste et un lettré de la Renaissance florentine attardé en ce siècle; s'il possède à fond tous les mystères des Lettres et des Arts, et en particulier des Arts du feu, il n'est pas moins un maître dans la connaissance de l'homme. Aussi ne recule-t-il devant aucune de ses ambitions, et il a toutes celles qui relèvent de l'intelligence. Lorsqu'il a composé le poème que la librairie Charpentier vient d'éditer avec un luxe à donner d'envie la jaunisse à tout porte-lyre, il était résolu sans doute à faire la conquête de tous les lecteurs, sans en excepter un seul, même celui-là qui, à l'imitation de M. de Sacy, se serait juré de ne plus jamais lire pour seulement relire. D'autre part, il connaissait bien les paresses du public. Il savait parfaitement qu'en peinture, en musique, en théâtre, celui-ci ne se plaît et n'applaudit qu'aux choses cent fois vues, cent fois entendues, qu'il ne rit ou ne pleure qu'aux situations dont s'égayait déjà ou s'attristait le public de la troupe de Thespis. Pour tabler à coup sûr, le poète a donc, dans le magasin des littératures, parcouru le rayon des affabulations romanesques qui ont le plus servi et choisi habilement dans le stock un motif usé jusqu'à la corde. Il ne lui a même pas suffi de la certitude qu'il ne troublerait pas le repos du lecteur puisqu'il n'exigerait de lui pas même l'ombre d'un effort d'esprit; il a poussé l'attention jusqu'à le rassurer d'avance en l'avertissant dès le titre : *Histoire d'avant-hier*, écrit-il. N'est-ce pas une façon de lui dire : « *Histoire d'avant-hier*, tu entends bien, bon lecteur, vieille histoire, histoire que tu as déjà lue. Relis, benoît lecteur, relis; ne te fatigue pas à lire. »

Où ne l'a-t-on pas lue, en effet, et n'est-elle pas vieille comme le monde, cette histoire de cousin et cousine élevés ensemble, partageant les jeux de l'enfance, interrompus un triste jour d'octobre, où le garçon quitte la robe, prétexte pour revêtir la tunique du lycéen; léger deuil que compense largement la joie de se retrouver aux vacances; puis, aux candides intimités succèdent les troubles, les gaucheries, les adorables niaiseries; chez l'un et chez l'autre, la soudaine transformation de la chrysalide au premier éveil du cœur. Puis, l'heure des aveux, celle des audaces surprises auxquelles la prudence indulgente des parents coupe court par la séparation à titre d'épreuve. Puis, pour l'homme, la rencontre de la sirène, la passion fatale, les ivresses entraînant le reniement du passé, suivies des trahisons dont on meurt... dans les romans, auxquelles on survit dans le poème, pour voir, châtiment mérité, la Marie du premier amour épouser « un soldat bien bâti ». — J'expie! conclut l'amant renégat.

Et mes larmes, alors, coulèrent lentement,
Et je sentis au cœur un peu d'apaisement;
Et mon passé, bien court, me fit l'effet d'un rêve
Triste, plaintif et doux, comme le chant qu'achève
Au loin, dans la campagne et dans l'ombre du soir,
Un pâtre devant lui poussant son troupeau noir.

Belle image et qui trahit le lettré virgilien. Et c'est précisément pour ne pas disperser l'intérêt du lecteur, pour fixer son attention charmée sur l'image rare, sur la variété des descriptions, sur la souplesse du vers, sur l'aisance heureuse de la rime, sur la poésie même du poème, en un mot, que M. Claudius Popelin a choisi un thème familier dont le canevas devait disparaître entièrement sous la somptueuse profusion et l'éclat des broderies. Je me suis plu d'ailleurs à exagérer la banalité de ce thème. L'occasion s'offrait

vraiment trop belle pour ne pas la saisir de prouver une fois de plus qu'en art il n'y a pas de sujets épuisés, que l'originalité de l'œuvre d'art ne tient pas à celle du motif, mais bien à l'originalité de l'exécution. Mais, en outre, dans cette *Histoire d'avant-hier*, la curiosité est incessamment tenue en haleine par l'imprévu du détail charmant, pittoresque, ému. Tels les cent vers où le poète nous présente toute une société d'artistes et d'écrivains dont le caractère et le talent sont fixés d'un trait, d'un mot, d'une rime, avec une précision et une justesse parfaites :

> Là venaient tour à tour, isolés ou par groupe,
> Meissonier, dont la touche, au travers de la loupe,
> Semble être le produit d'un pinceau de géant.

Marilhat, Chassériau, Sardou, Fromentin, Boulanger.

> Gérôme, élégant, fin comme un jeune Argonaute...
> Baudelaire, amoureux de maîtresses macabres;

Hébert, Guillaume, Delacroix, Baudry, Gustave Moreau;

> Le bon père Corot, toujours en belle humeur,
> Clignait son œil malin tout en fumant sa pipe....

Augier, Dumas, fils de Dumas, Banville, Alfred Arago, Flaubert, Sainte-Beuve, les deux Goncourt, Saint-Victor, Théophile Gautier, Taine, About, Renan.

> Beaucoup vivent encore. Hélas! plus d'un est mort,
> Car telle est, ici-bas, la triste loi du sort
> Qu'en la trame des ans le temps fait des trous sombres,
> Et l'on ne touche à rien sans remuer des ombres.

Le contraste est une loi de la composition poétique aussi bien que de l'harmonie des couleurs; cette loi, M. Claudius Popelin l'a exprimée dans son livre par un dessin emblématique d'un goût exquis, où l'idée philosophique de l'*Histoire d'avant-hier* nous paraît également symbolisée. On trouve ce symbole au titre, en tête de page et en cul-de-lampe, diversement combiné : la fleur d'oranger avec ses promesses de fécondité et l'ingrat, le stérile chardon. E. C.

Œuvres poétiques de Marceline Desbordes-Valmore, 1819-1833. *Idylles, élégies.* Un vol. in-12 (format des Elzévirs), sur papier vélin teinté. Paris, Alphonse Lemerre, 1886. — Prix : 6 francs.

Le recueil des *Poésies choisies* publié dans la bibliothèque Charpentier est précédé de l'une des études que Sainte-Beuve avait déjà consacrées au poète, de celle de 1842, et cette étude, légèrement remaniée pour servir de préface, s'ouvre sur cette phrase : « C'est un de nos vœux qui s'accomplit aujourd'hui; nous avions désiré toujours qu'un volume contînt et rassemblât la fleur, le parfum de cette poésie si passionnée, si tendre et véritablement unique en notre temps. » Depuis a paru le volume des *Bouquets et prières*, et M. Revilliod a pris soin de nous faire connaître des poésies encore inédites; pour le plus grand charme des lettrés, amoureux de ce qui est vraiment sincère, vraiment vivant, il convenait de réaliser à nouveau le vœu de Sainte-Beuve, de le réaliser mieux qu'il ne l'avait pu faire lui-même. Comme, aidé de Mlle Ondine Valmore, le critique avait naguère choisi entre les poésies alors publiées celles qu'il tenait pour les plus capables de faire pénétrer, pour ainsi dire, l'âme même du poète avec l'aide aujourd'hui de M. Hippolyte Valmore, M. Lacaussade, qui a longtemps approché l'auteur des études de 1842, de 1860 et du livre : *Mme Desbordes-Valmore, sa vie et sa correspondance*, a procédé, animé d'un zèle tout pareil, à un choix non pas très différent, mais plus étendu.

Pour ce recueil et pour cette édition, M. Lacaussade a écrit une notice qui est excellente. Il a gardé la bonne mesure : sans prétendre forcer notre enthousiasme, il a loué après Brizeux, après Lamartine, après M. Montégut, — pour ne plus nommer Sainte-Beuve, — cette poésie élégiaque qui va au cœur et l'émeut profondément, et il n'a pas tu, d'autre part, ce qui manque aux vers de Mme Desbordes-Valmore. La bonne soirée à passer pourtant, assis près de son feu, relisant ces chants plaintifs ! Des formules vieillies, des coupes toujours les mêmes, oui; mais qu'importe que le talent ou la science fassent défaut souvent, l'inspiration a dicté bon nombre de ces vers et l'inspiration est de plus de prix que la science ou le talent. F. G.

Cris d'amour et d'orgueil. *Poésies nouvelles*, par Hippolyte Buffenoir, avec un portrait de l'auteur par E. Abot. Un vol. in-18, Paris, Alphonse Lemerre, 1887. — Prix : 3 francs.

L'auteur ne manque pas de talent. Ceux qui s'occupent de ces choses le savent; ceux qui ne s'en occupent pas ne le sauront pas plus aujourd'hui qu'hier. Ce volume, pas plus que ceux qui l'ont précédé, n'est de ceux qui forcent les portes de la popularité, encore bien moins de la gloire. Ce n'est pas que le poète ne se plaise à traiter des sujets en rapport avec les aspirations des foules. Il est révolutionnaire et fait à la liberté de vigoureux appels. Mais, puisqu'il faut que je le dise, je le dirai d'un mot : l'auteur des *Cris d'amour et d'orgueil* a tout le talent que peut avoir un médiocre. Écoutez plutôt ces deux strophes prises au hasard :

> La plaine aux monts dira : « C'est ici qu'autrefois
> Deux amants fortunés promenaient leurs délices;
> Mes fleurs de leurs aveux ont été les complices.
> Ils se perdirent souvent dans mes sentiers étroits. »
>
> Et les grands monts boisés répondront à la plaine :
> « Ces amants s'adoraient, nous les avons connus;
> L'ardeur et les transports dont leurs âmes étaient pleines
> Comme un parfum toujours sont en nous répandus. »

Après cela, on n'éprouve plus un bien impérieux besoin de lire le reste. La préface est cependant un curieux morceau de prose, il est vrai. Le poète nous y raconte qu'il ne se lasse pas « de vivre au sein des merveilles de la nature » et que « dès l'aube et dès

l'aurore, il va explorer les montagnes » ; si vous trouvez que les confidences ont du charme, c'est ce charme qui fait la valeur du livre de M. Buffenoir.

B.-H. G.

Rimes et raison, par A. GENNEVRAYE, avec une lettre d'Émile Augier, de l'Académie française. Un vol. in-18. Paris, Calmann Lévy, 1886. — Prix : 3 fr. 50.

M. Émile Augier s'est chargé d'apprécier ce volume et pas plus que moi il n'en connaît l'auteur. On ne peut suspecter son éloge pas plus qu'on ne saurait récuser sa compétence et son autorité. « Œuvre charmante », c'est ainsi qu'il qualifie ce volume et il ajoute, expliquant et augmentant l'éloge : « Je cherche une attitude moins fatiguée, moins banale ; mais c'est encore la seule qui convienne à ce mélange d'esprit et d'émotion, à cette délicatesse de sentiment et d'observation qui mettent au lecteur un sourire au coin de la lèvre, une humidité au coin de l'œil. » C'est bien là l'impression exacte que laissent ces vers sortis d'un cœur féminin, si je ne me trompe, dans lequel, j'en suis sûr, une longue expérience de la vie a versé sans doute quelques gouttes de mélancolie, mais dont aucune amertume ne trouble la native douceur. Écoutez cette idylle que j'abrège à regret :

Pierrette prend ses deux sabots,
Son jupon court et sa cornette,
Pour aller quérir des fagots ;
Elle met l'âne à la charrette.
Il est vieux, mais trotte si bien,
Qu'au grand jamais on ne le fouette,
Et Pierrette siffle son chien
Qui la suit, la queue en trompette....

Pierrette atteint les grands couverts
Où tout est mystère et silence ;
L'âne mange les bourgeons verts,
Le chien cède à la somnolence.
Quand Pierrette voit tout à coup
Deux yeux brillants fixés sur elle ;
Tout d'abord elle crie : « Au loup! »
Prise d'une frayeur mortelle.

Pour un loup, il est bien gentil,
Car c'est son jeune voisin Pierre.
Il s'avance, surpris, dit-il,
De trouver la belle fermière.
Le menteur ! il venait exprès,
Ce que devina la fillette.
Si bien que, quelques mois après,
Le gars Pierre épousait Pierrette.

Émile Augier n'a-t-il pas raison de s'écrier : « Ah ! que je préfère aux bouts-rimés de nos bouts-rimeurs quelques vers simples et émus comme ceux-ci ? »

B.-H. G.

Les Anniversaires, par LOUIS TIERCELIN. Un vol. in-18 jésus. Paris, Albert Savine, éditeur, 1887. — Prix : 3 fr. 50.

Le nouveau recueil de M. Louis Tiercelin comprend un poème en l'honneur de Jeanne d'Arc, les stances à Corneille qui furent dites à la Comédie française le 6 juin 1882, une saynète intitulée le *Rire de Molière*, dont les personnages sortent des comédies de Molière ; c'est une idée qui n'est point sotte d'avoir mis en scène ensemble et fait parler entre eux Tartuffe, Mme Pernelle, Harpagon, Bélise et Armande, Trissotin et Vadius, George Dandin, Arnolphe ; pour n'être point sotte, l'idée n'est point d'une exécution facile ; le lecteur ou le spectateur attend beaucoup de tels personnages, rappelés devant la rampe toujours plus que l'auteur ne leur permet de donner.

Des stances *Devant une statue de Mirabeau* suivent le rire de Molière ; après ce tribut au grand orateur, un hommage à André Chénier, puis un poème d'invention, *Champagne*, récit patriotique un peu long pour le sujet : une ex-soubrette de Versailles au XVIIIe siècle, devenue la femme d'un maître d'école en Champagne, grise de vin mousseux et pétillant un baron prussien pour l'empêcher d'aller à la bataille pendant l'invasion de 1792, et, non contente de le griser, elle l'assomme avec une bouteille pleine. Au même instant son mari revient : elle lui dit :

« C'est toi ! de retour ! mon ami !
— Oui, vainqueur ! Entends-tu le canon de Valmy ! »

C'est bien un peu puéril de forme, mais l'intention est si bonne !

Chateaubriand et Lamartine sont pour M. Tiercelin d'admirables matières à mettre en vers français. Diverses poésies complètent ce volume qui n'est pas, il faut l'avouer, le meilleur des ouvrages de l'auteur, naguère applaudi à l'Odéon.

Ajoutons qu'il y manifeste des sentiments royalistes panachés de libéralisme, et qu'il a dédié le tout à « Mgr Henri d'Orléans, duc d'Aumale, de l'Académie française. »

P. Z.



HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

La France à la suite de la guerre de 1870-1871. — *La France à l'intérieur, la France à l'extérieur*, par le comte de Chaudordy. Un vol. in-18 de 140 pages. Librairie Plon et Cie. Paris, 1887.

Cet ouvrage a pour auteur un homme dont le nom est lié très honorablement aux souvenirs de notre action diplomatique pendant l'année terrible. A ce titre recommandable, il ajoute l'excitant d'une rencontre singulière : il nous est arrivé juste au moment où l'on pouvait pressentir le retour d'événements pareils à ceux où le nom de M. de Chaudordy a commencé d'entrer dans l'histoire de ce dernier tiers de siècle. Mais on n'aurait pas pu dire pour cela qu'il s'agissait d'un recommencement, ni que c'était toujours la même chose. Ce n'est pas la même chose du tout, nous l'attestons, que l'on a vu dans Paris, à la suite des lugubres affaires d'août 1870, ou bien durant les jours tout frémissants de vacarmes guerriers que nous venons de traverser. Après le délire et les fièvres d'il y a seize ans et dans notre nation toujours militaire, ce recueillement longanime, cette sagesse résignée ! Un tel miracle en si peu d'années ! Voilà. Le monde a changé et la philosophie des combats, si l'on peut dire, est tout autre aussi. Jadis, il y avait place pour l'héroïsme et pour les joies de la victoire dans ces effroyables mêlées inséparables peut-être de la condition humaine.

Aujourd'hui, sous la forme d'inventions chaque jour plus meurtrières, les éléments eux-mêmes : la mer dévorante, et la foudre, et la grêle, et la peste semblent avoir remplacé l'ingérence directe des bataillons. L'âme des plus solides marins attend avec angoisse l'entrée en scène, pour de bon, de ces élégants torpilleurs qui suppriment, à vue d'œil, un grand cuirassé. Les armées de terre, pour leur part, se demandent aussi quel va être le rôle des nouveaux fusils et des artilleries inédites, dans les batailles plus ou moins prochaines dont on nous menace. Une seule chose est assurée, c'est que l'on a raison de refouler cette tempête le plus loin qu'on le peut, car elle doit être épouvantable.

> La guerre s'est dressée, et moi j'ai vu, rêveur,
> Passer sa face pâle, avec des cris terribles.

disait, en 1854, Victor Hugo.

En vérité, chaque jour de paix est autant de gagné, comme on dit; aussi notre attitude calme et digne était-elle, de toute façon, la meilleure réponse à faire à celui qui avait tablé sur autre chose. Ajoutons, pour clore ces rapides considérations, que la guerre vise à présent un objectif immédiat : l'épargne du vaincu. A l'inverse de la race humaine, telle que la partageait une chronologie idéale, c'est durant son *âge de fer* que la guerre était belle; son *âge d'or* venu, elle nous remplit d'une détestation sans mélange.

Dans cet état de pensées, nous n'avons pas eu le cœur à nos poètes, à nos romanciers, toujours à l'œuvre cependant et toujours ambitieux d'un mot de rappel à ce grand public dont un sourire donne ou chasse la fortune. En vertu d'une disposition particulière de notre être moral, dans les soucis de notre âme, nous sommes mieux réconforté par les discours et les réflexions graves que par les tentatives d'oubli folâtre. Nous avons donc passé quelques heures instructives de ces dernières semaines avec les travaux historiques et politiques, et notamment avec un certain membre de ces mémoires qu'affectionne la librairie Plon. Ces travaux, qui semblent devoir ne nous montrer que le passé, ont presque toujours plutôt le mérite d'un saisissant à-propos. Certes, on ne contestera pas ce mérite ni d'autres non plus à la remarquable étude de M. de Chaudordy. Il est d'un esprit sagace, un peu désabusé sans doute, l'ouvrage plus gros de pensées que de pages, intitulé : *la France à la suite de la guerre de 1870-1871; la France à l'intérieur, la France à l'extérieur.* La première partie de ce titre comprend : avant-propos, l'état social, les partis, le gouvernement, les réformes. La deuxième partie comprend : la France et l'Europe pendant la guerre; la France, l'Allemagne et l'Europe depuis François Ier et Charles-Quint jusqu'à notre époque; l'équilibre en Europe et les alliances utiles; la politique extérieure depuis la guerre. L. D.

L'Académie des derniers Valois. *Académie de poésie et de musique, 1570-1576; Académie du Palais, 1576-1585*, d'après des documents nouveaux et inédits, par Édouard Fremy, premier secrétaire d'ambassade. Un vol. grand in-8°. Paris, Ernest Leroux, 1887. — Prix : 15 francs.

Richelieu, assisté de Conrart et de quelques autres, a fondé l'Académie française. Nul n'y contredit; mais ce que le silence prudent des fondateurs avait laissé ignorer, c'est que l'idée n'était pas nouvelle et qu'elle avait reçu un très sérieux commencement d'exécution. M. E. Fremy, sans insister sur les causes de ce silence, y supplée en nous fournissant tous les documents nécessaires pour reconstituer cette académie, germe de la nôtre. Il la reconstitue même de toutes pièces en un ouvrage érudit, attrayant, et de somptueuse exécution typographique. Lors de la ten-

tative de réforme linguistique et prosodique faite par de Baïf, que M. Fremy apprécie beaucoup plus haut et plus justement qu'il ne l'est d'ordinaire, il se forma, sous les auspices de Charles IX, une « Académie de poésie et de musique, afin de remettre en usage la musique selon la perfection qui est de représenter la parole en chant accompli de sons, harmonie et mélodie ». Plus tard, une seconde période commença sous l'influence de Guy du Faur de Pibrac, l'auteur des célèbres *Quatrains*. Henri III eut le titre de protecteur de cette compagnie devenue Académie des sciences morales et philosophiques, sous le nom d'Académie du Palais. Aux deux époques de son existence, cette institution groupa l'élite des littérateurs et des savants. Ronsard, Pontus de Thiard, Desportes, du Perron, Doron, d'Aubigné, Baïf, Amadis Jamyn en faisaient partie. M. Fremy en cite bien d'autres; mais il les fait entrer dans le docte corps de sa propre autorité, parce que cela lui paraît probable, indubitable, naturel. Le moindre document probant aurait plus de valeur que ces hypothèses, quelque vraisemblables et réservées qu'elles soient. Mais les grains de mil se trouvent et ne s'inventent pas. Et pour les trouver, il faut qu'elles existent. Or il me semble bien que M. E. Fremy a retourné soigneusement tout ce qui pouvait y ressembler et qu'il n'y a guère à glaner après lui. Vingt-deux discours, pour la plupart inédits et prononcés devant le roi protecteur de l'Académie, servent à la fois de pièces justificatives et de corollaire à l'ouvrage. Quelques-uns sont des morceaux vraiment remarquables et dont l'exhumation est une vraie richesse ajoutée à notre fonds littéraire du XVIe siècle. Un des caractères particuliers de cette Académie, c'est qu'elle admettait les femmes. En notre siècle d'émancipation, nos quarante immortels ne sont pas près d'en arriver là. Décidément, le progrès est bien en retard.

Il est indiscutable que le souvenir de l'Académie des Valois était encore vivant lorsque Richelieu créa l'institution qui s'est perpétuée jusqu'à nous. L'influence de l'une sur l'autre n'est pas difficile à montrer et M. Fremy le fait fort bien, tout en indiquant d'un mot pourquoi l'entourage de Richelieu ne pouvait guère se réclamer d'une origine qu'on connaissait, mais qu'on se gardait de reconnaître.

Maintenant, ce serait une erreur de croire que l'auteur de ce beau livre a fait une découverte. Lacroix du Maine, Sainte-Beuve, Vallet de Virille et d'autres encore ont signalé, en y insistant, l'existence de l'Académie des Valois. Mais elle méritait d'autant plus de faire l'objet d'une monographie que bien des questions littéraires s'y rattachent, que M. Édouard Fremy a étudiées avec conscience et exposées avec finesse et bonheur. B.-H. G.

A History of the old English letter Foundries, par TALBOT BAINES REED. Un vol. in-4°, chez Elliot Stock, à Londres.

Cette histoire descriptive des anciens fondeurs en caractères d'Angleterre est un ouvrage de savante curiosité dans l'art typographique. Il serait à souhaiter qu'elle servît d'exemple en France où nous pourrions nous glorifier, dans le passé, de résultats plus importants encore. Caxton fut l'introducteur de l'imprimerie en Angleterre et M. Quantin a publié sur ce sujet, en 1877, un volume devenu aujourd'hui une rareté bibliographique. En Angleterre comme partout, les premiers imprimeurs furent à la fois les graveurs et les fondeurs de leurs types. On dit les types des Estienne, les types des Didot. Cette méthode est aujourd'hui généralement abandonnée, par la nécessité où se sont trouvés les imprimeurs d'avoir une grande variété de caractères et de les demander à des fonderies diverses. Il ne faudrait pas trop se plaindre de cette quantité de types, si elle n'allait pas souvent au détriment de la qualité. Les établissements de fonderie ont sans doute, pour bien faire, le stimulant de la concurrence; encore sont-ils moins soucieux de la perfection de leurs produits employés par d'autres que s'ils les employaient eux-mêmes.

La tradition de la bonne fonte s'est mieux conservée en Angleterre que chez nous. Tout en y étant plus résistante, la matière s'y prête à de plus grandes finesses. La régularité de l'approche, c'est-à-dire de l'espace qui sépare chaque lettre, y est plus normalement appliquée; l'horizontalité des lignes de tête et de pied plus uniforme, la hauteur d'œil plus parfaite.

Nous avons fait des progrès depuis trois ou quatre ans, après une période de réelle décadence; mais il reste encore beaucoup à faire.

Ce sont là considérations de métier. Nous n'entrerons pas dans un parallèle, au point de vue de la gravure, entre nos types et les types anglais. Les nôtres sont plus solides dans leurs contours, les autres plus fins. Ils sont plus lisibles dans les petits corps.

L'ouvrage que nous citons n'entre point dans ces considérations contemporaines, mais nous en parlons pour prouver son utilité. La fonderie en lettres n'est pas un métier, c'est un art véritable qui méritait un historiographe aussi consciencieux et aussi compétent. Des noms comme ceux d'Alexander Wilson, de Fry, de Joseph Jackson, de la dynastie des Caslon, sont dignes de figurer dans toute galerie d'artiste industriel. Le bel ouvrage de M. Talbot Baines Reed restera un monument du plus haut intérêt, avec ses nombreux fac-similés, et deviendra sans doute une rareté recherchée au moins par les amateurs d'outre-Manche.

Histoire du développement intellectuel de l'Europe, par J.-W. DRAPER. Trois vol. in-18 jésus. Marpon et Flammarion, éditeurs. Paris, 1887. — Prix des 3 vol.: 10 fr. 50.

« Le progrès social est aussi absolument gouverné par les lois naturelles que le développement du corps. La vie de l'individu est une miniature de la vie de la nation. » Ces propositions, énoncées par M. J.-W. Draper dans sa préface, sont la base même du travail considérable qu'il a intitulé *Histoire du développement*

intellectuel de l'Europe, travail qu'il avait achevé dès 1856, et qui parut en entier à New-York en 1861.

M. Draper distingue deux méthodes pour traiter les questions philosophiques : la méthode littéraire et la méthode scientifique. Il accuse la première d'être incomplète, de laisser dans l'ombre beaucoup de choses qui devraient être mises en lumière, et il adopte la seconde, qu'il croit absolument lumineuse.

Vraisemblablement c'est en vertu de la rigueur de cette méthode scientifique qu'il reprend à son compte le principe : Tout est dans tout », et qu'il embrasse dans ce long ouvrage une foule de questions, sans doute très importantes et très intéressantes, mais qui, mêlées ainsi, forment une masse un peu lourde, bien qu'elle ne soit pas confuse. Les cerveaux américains supportent peut-être facilement ces compositions non moins pesantes que savantes ; mais il faut bien avouer que nos cerveaux européens en sont quelque peu accablés. M. Draper, qui connaît si bien l'histoire du développement intellectuel de l'Europe, saurait mieux que personne nous apprendre si cette incapacité relative provient de ce que nous ne sommes plus au niveau de sa pensée.

La doctrine de M. Drapier consiste à dire qu'il faut étudier le développement des races comme le développement d'un individu. Longtemps avant lui, Pascal, voulant s'affranchir de l'autorité des anciens, mais non pas du respect dû à leurs efforts, avait dit qu'il convient de considérer l'humanité comme un seul homme, dont l'âge appelé l'antiquité n'est que l'enfance.

M. Draper applique cette idée intégralement et divise la vie des peuples généralement en quatre périodes : l'âge d'examen, l'âge de foi, l'âge de raison, l'âge de décrépitude.

L'esprit qui s'éveille regarde autour de lui ; de ses premières impressions il se hâte de former des systèmes, poussé qu'il est par un avide besoin de croire : et il croit avec ardeur ; en mûrissant, l'esprit fait le procès à ses idées, il reconnaît quelques erreurs, la foi est ébranlée, bientôt elle s'écroule ; l'âge de raison est venu, l'esprit n'accepte que ce qu'il a jugé, soumis à l'épreuve et au contrôle de la raison. Enfin, il s'use et retombe en enfance, et les superstitions reparaissent avec leurs cortèges de misères, de passions, de violences.

Pour la Grèce, par exemple, l'âge d'examen va de la naissance au déclin de la spéculation physique, et comprend les diverses périodes de l'école ionienne, de l'école italique de Pythagore, de l'école d'Elée : l'apparition des sophistes en marque la fin. Alors Socrate inaugure l'âge de foi ; il rejette les spéculations physiques et mathématiques, et il proclame l'importance de la vertu et de la morale. Devant lui se dresse Pyrrhon, comme le prophète de la décadence de la foi. La démonstration qu'il donne de l'incertitude des connaissances humaines a pour conséquence inévitable cette tranquille indifférence, la quiétude et l'irréligion recommandées par Épicure. Les dernières académies achèvent par leurs erreurs de ruiner la foi.

L'âge de raison de la Grèce, c'est l'âge de la science positive, de la philosophie inductive fondée par Aristote : sa méthode échoue entre ses mains, parce qu'il ne possède pas de connaissances suffisantes ; mais elle est développée par les Alexandrins. Zénon se place à la tête du mouvement. Il fait de la vertu et de la science le but de la philosophie, et devient dans la philosophie éthique le pendant d'Aristote dans la philosophie naturelle. C'est dans cet âge de raison que grandissent Euclide, Archimède, Ératosthène, Apollonius, Ptolémée, Hipparque, etc.

La décrépitude succède à ce grand effort du génie de la race grecque : la philosophie se fait rétrospective, elle tombe dans le mysticisme, l'inspiration et les miracles.

Cette critique historique de l'évolution des idées qu'il a faite pour le monde grec, M. Draper la renouvelle brièvement pour le monde romain, et il se hâte de passer à l'étude de l'Europe en général, dès la naissance du christianisme.

L'âge d'examen comprend l'origine, les variations premières, les luttes et l'établissement définitif du christianisme, et il serait clos par l'institution des conciles et la concentration du pouvoir entre les mains d'un pontife. L'âge de foi commence après le sac de Rome par Alaric, et, chose bizarre au premier regard, il concorde avec le grand schisme de l'Église chrétienne : ce qui oblige M. Draper à l'étudier dans les deux portions de l'Europe, sa forme étant différente dans l'une et dans l'autre. En Orient, l'âge de foi s'arrête prématurément, sous la triple attaque des Vandales, des Perses et des Arabes. En Occident, au contraire, il se développe et se prolonge par les relations des papes avec les rois francs.

L'analyse historique de cette période est la partie la plus neuve peut-être et certainement la plus curieuse du grand ouvrage de l'éminent Américain.

La foi, en Occident, diminue et se perd par des causes diverses dont la plus frappante est l'immoralité croissante des ordres religieux, surtout des ordres militaires. La chute de Constantinople peut servir de point de repaire pour marquer la fin de cette période.

L'âge de raison de l'Europe n'est pas encore venu, mais il approche. Déjà la philosophie expérimentale est née, les grandes découvertes maritimes ont élargi l'esprit en même temps que l'horizon des peuples d'Occident. La critique se fait jour : voici la vérité scientifique qui gagne continuellement du prestige. Le grand procès de Galilée pourrait être considéré comme le point de départ de la nouvelle période dont le caractère essentiel est la répudiation de l'autorité et de la tradition et l'adoption de la vérité positivement démontrée.

M. Draper poursuit l'inventaire de l'esprit moderne en Europe en retraçant l'histoire du progrès scientifique, les découvertes des physiciens, l'extension des relations, l'union de la science et de l'industrie. Il veut bien admettre, quoique Américain, que la vieille Europe n'en est pas encore à l'âge de la décrépitude. Et ses conclusions sur son avenir sont qu'il s'ouvre devant elle long et brillant. Il le compare à celui de la Chine et le résultat de sa comparaison est une as-

similation. « La Chine s'avance vers le terme final de la vie nationale avec les désolantes doctrines du bouddhisme; l'Europe s'en approche par le christianisme dit M. Draper. La charité universelle ne peut manquer de donner de meilleurs fruits qu'un orgueil égoïste. »

Ce que M. Draper appelle un orgueil égoïste, c'est le sentiment de la nationalité, le patriotisme.

L'historien de New-York, si nous admettons avec lui que les nations ne progressent point comme les fantômes d'un songe, sans raison et sans ordre, mais qu'il y a une marche déterminée, une marche solennelle, que toutes doivent fatalement poursuivre, toujours se mouvant, toujours avançant irrésistiblement; si nous admettons cela, nous ne saurions croire que l'utopie humanitaire qui assurerait le bonheur des nations en détruisant leur personnalité soit le suprême degré du développement rationnel. Que la vie internationale se modifie par l'extension et la fréquence des relations facilitées par la création des grandes voies de communication, nous le croyons sans peine. Mais l'histoire que M. Draper connaît si parfaitement contredit le rêve, généreux sans doute, mais dangereux de la fraternité universelle. M. Draper a pour fondement de sa doctrine que la vie individuelle et sa marche à travers les âges successifs sont le modèle de la vie sociale et de ses variations séculaires. Eh bien, mais le socialisme tant prêché a-t-il déterminé beaucoup d'individus à s'annihiler dnns la communauté anonyme ? Comment une nation consentirait-elle à s'annihiler dans le communisme universel ?

Nous ne commettrons point cette injustice — qui serait de plus une sottise — de contester la haute valeur de ce grand travail. Les réserves que nous avons exprimées au début de cet article ne visent qu'un procédé; quant au fond, la science de M. Draper s'y manifeste glorieusement. Nous lui reprocherons pourtant de s'être un peu trop exclusivement attaché à l'influence des sciences positives et d'avoir presque totalement négligé dans cette histoire du développement intellectuel de l'Europe les lettres et les arts, la floraison poétique, le sublime épanouissement des sons et des couleurs. L'omission pourra paraître grave, ou le dédain maladroit. PZ.

L'Europe et la Révolution française, par ALBERT SOREL. Deuxième partie : *la Chute de la royauté.* Un fort vol. in-8° de 575 pages. Librairie Plon. Paris, 1887.

Pendant longtemps encore, *la Révolution française* restera la grande révolution, ou plutôt la Révolution sans épithète, la seule, la vraie; et cela, malgré les contrefaçons des autres pays et du pays d'origine lui-même; et cela, malgré les menaces de l'anarchie à la dynamite, qui nous promet des choses auprès desquelles 1793 n'aura été que jeu de petits enfants. Ces braillardes annonces finissent toujours par un artilleur à qui le bourgeois confie le soin de protéger son toit et son potage, en attendant que ledit bourgeois, trop protégé et trop tranquille, fasse à son tour la révolution du dégoût et de l'ennui. Avec la *Révolution française*, il n'en allait pas ainsi. Ç'a été un mouvement unanime jailli des plus lointaines profondeurs de notre passé et de la logique de toute notre histoire. Aussi bien, rien ne nous paraît-il plus frivole que de voir reporter les causes de ce soulèvement incomparable à tels actes récents de la monarchie, ou même de l'appeler une expiation des règnes de Louis XIV et de Louis XV. Sans doute, il y avait de ces causes, mais dans la proportion d'une ligne de chiffres au long d'une grande colonne d'addition... et quoi qu'ils eussent fait, ni Louis XVI ni ses ministres n'y pouvaient rien.

Si jamais la vieille figure de rhétorique : le corps social, fut exacte; si jamais l'anatomie d'un grand peuple fut parfaitement assimilable à celle d'un individu, ce fut bien dans cette révolution, où l'on a vu depuis Marseille jusqu'en Auvergne, de la Touraine jusqu'à Strasbourg et de Lille jusqu'aux Pyrénées, ces organes constitutifs de la *personne nationale*, secoués à la même heure du même frémissement et renaître du même réveil. On défierait le plus minutieux collectionneur de notes bibliographiques d'esquisser seulement un catalogue complet des ouvrages consacrés à cette date fulgurante des aventures humaines, comme on défierait aussi le plus enragé statisticien d'établir le compte des travaux publiés annuellement, de nos jours, sur le même sujet. Par contre, le nombre est petit de ceux qui ont mérité la durée, par un livre de véritable mérite historique sur ces choses; la plupart de nos écrivains politiques n'ayant vu ce grand drame qu'à travers leurs étroites visées de parti, et comme un programme électoral ou un échelon d'ambitieux. Quant aux *mémoires* ou *souvenirs*, pour un document authentique ou sincère, que de basses spéculations de libraires sans scrupules ou de besogneux arrangeurs ! En tête des meilleures lectures que l'on puisse recommander sur cet intarissable sujet d'intérêt et de préoccupations, la belle étude de M. Albert Sorel : *l'Europe et la Révolution française*, occupe avec raison le premier rang dans l'estime de tous les bons juges. L'auteur s'est fait connaître et apprécier depuis plusieurs années par son érudition sérieuse, la solidité de sa méthode et le bon style. La *deuxième partie* de son grand ouvrage aborde successivement : l'Assemblée nationale et l'Europe, 1789-1790; la révolution belge; le droit de paix et de guerre; les plans de la cour; les dispositions de l'Europe; les émigrés; Varennes; Pilnitz; la Constitution, 1791; les partis et la guerre; l'alliance austro-prussienne; la rupture avec l'Autriche, 1792; la déchéance; la France et l'Europe en 1792. L. D.

Entrée à Rouen du roi Henri IV, en 1596, précédée d'une introduction par J. FÉLIX et de notes par Ch. Robillard de Beaurepaire. Publication de la Société rouennaise de bibliophiles. Rouen, impr. E. Cagniard, 1887, in-4° de XLV-88 pages.

L'année dernière, la Société rouennaise de bibliophiles publiait une entrée à Rouen de Henri II; cette année, elle vient de délivrer à tous ses membres une

entrée de Henri IV formant un non moins joli volume. Ces deux réimpressions fac-similé ont été réservées aux membres de la Société, aucun exemplaire n'a été mis dans le commerce ; voilà certes de quoi piquer la curiosité de plus d'un bibliophile. Si nous disons de plus que les nombreux bois qui illustrent ces deux entrées ont été fac-similés avec le plus grand soin, que la Société a fait fabriquer spécialement pour ces réimpressions un papier vergé teinté se rapprochant du ton de celui sur lequel ont été tirées les éditions originales, que la composition a été faite page pour page et ligne pour ligne *avec les fautes* soigneusement reproduites, nous n'aurons pas encore tout dit sur ces réimpressions appelées à devenir rapidement aussi recherchées que les originaux; car l'étude de M. de Beaurepaire est à elle seule un travail d'un haut intérêt et est remplie de documents historiques fort curieux. Dans une nomenclature fort détaillée, l'éminent archiviste a eu la patience de réunir tous les noms des personnages illustres ou obscures qui vinrent à Rouen pendant le séjour de Henri IV. Séjour exceptionnellement long puisque le roi arriva le 16 octobre 1596, n'en partit que le 6 février 1597, et que ce séjour à Rouen fut marqué par plusieurs événements historiques importants, tels que la signature d'un traité d'alliance avec la reine d'Angleterre, la convocation des notables et la réception du légat Alexandre de Médicis qui devint pape sous le nom de Léon XI.

Deuxième centenaire de Corneille. Illustrations par Jacques Léman. Grand in-8°. Rouen, E. Cagniard, imprimeur-éditeur, 1884.

Ce volume, qui est incontestablement le plus beau volume qui ait été édité à Rouen jusqu'à ce jour, est un chef-d'œuvre de typographie rehaussé de superbes illustrations. C'est d'abord un frontispice de Mazerolles, héliogravure d'après un dessin appartenant aujourd'hui au musée de Rouen et un portrait de Corneille gravé à l'eau-forte par Géry Bichard d'après un dessin au lavis de M. J. Léman. Ce portrait de Corneille serait à lui seul le succès du volume. Les têtes de pages, les lettres ornées, les culs-de-lampe ont été conçus dans le style de Lepautre et de Bérain; ils encadrent des vues pittoresques, et l'héliogravure a reproduit avec une fidélité admirable les dessins d'une netteté de contour véritablement superbe. Plus de cinquante dessins ont été ainsi reproduits. Quant au texte, c'est d'abord une préface de M. G. Le Breton, puis un spirituel historique des fêtes quelque peu humides du 12 octobre 1884, dû à la plume élégante d'un rédacteur du *Nouvelliste :* M. Paul Delesques, et enfin tous les discours et pièces de vers prononcés lors de ces fêtes mémorables qui réunirent à Rouen pendant deux jours l'élite de la France intellectuelle.

Une liste des invités et le programme des fêtes complètent ces documents historiques. Ce magnifique volume est bien le plus beau monument qu'on puisse élever à la mémoire du grand tragique, et on ne sait vraiment si ceux qui célébreront le troisième centenaire pourront produire une œuvre plus merveilleuse. Ce volume fait le plus grand honneur à l'imprimeur-éditeur M. Cagniard, et c'est un de ces ouvrages qui, malgré leur prix, deviendront rapidement fort rares, car tout dans ce volume a été exécuté avec amour, jusqu'à cette couverture en parchemin aux superbes écus entrelacés de lauriers sur lesquels resplendissent les initiales du grand Corneille. J. A.

Histoire sommaire de la civilisation depuis l'origine jusqu'à nos jours, par Gustave Ducoudray, ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé d'histoire. — Un vol. in-12, Paris, Hachette et Cie, 1886.

La faute n'en était pas à M. Seignobos, l'auteur d'une histoire de la civilisation dont nous avons dit quelques mots naguère, et la faute n'en est pas davantage à M. Ducoudray, qui nous donne cette même histoire encore : tous deux se trouvaient obligés de suivre un programme, trop précisément établi, et tous deux avaient pour obligation pareillement de ne s'aventurer point en de trop hautes considérations ; ils ont l'un et l'autre procédé à une simple revision des *histoires* enseignées dans les différentes classes de l'enseignement secondaire, classique ou spécial. Qu'on regarde à la table des matières du livre de M. Ducoudray; le livre est divisé en six parties : les peuples de l'Orient, la civilisation grecque, le monde romain, le moyen âge, les temps modernes, l'époque contemporaine.

La philosophie de l'histoire a sa place toute indiquée à la suite d'un autre enseignement, nous l'avions oublié ; soit, pendant quelques heures, en juillet, quand les élèves ne songeront qu'aux examens de Facultés ou d'écoles, on leur parlera de Vico, de Herder, et ce sera suffisant ; mais sans permettre au professeur chargé du cours d'histoire d'aborder les grands problèmes de l'évolution nécessaire, n'eût-il pas été préférable d'inviter ce professeur, sinon à s'essayer de faire l'*esprit de l'histoire* comme Montesquieu a fait l'*Esprit des lois*, du moins à ne pas prononcer, avec ou sans phrase, des arrêts ? N'eût-il pas convenu de s'appliquer à exercer le jugement de nos écoliers, et, pour cet exercice, de recommander l'exposition plus ou moins complète de la thèse de tel auteur, de l'antithèse de tel autre ? Que d'appréciations diverses touchant les civilisations grecque et romaine, touchant le catholicisme substitué au christianisme, touchant la Réforme et notre Révolution française, et les transformations économiques, et ce que M. Ducoudray qualifie de progrès moraux ! Quoi ! on ne mettra pas les élèves à même de peser, comparer les jugements émis par les philosophes qui ont professé différentes doctrines, par les esprits religieux qui ont rêvé différemment de la perfection et pensé à différents moyens d'y atteindre, par des hommes d'état qui ont voulu et agi plus immédiatement en apparence, tous ayant eu d'ailleurs leur caractère propre, leurs préventions et leurs passions ! On leur dira que Voltaire

aimait l'humanité et que Rousseau détestait les hommes et, entrant dans la société, ils auront ce préjugé. Encore un coup, nous ne nous en prenons pas à M. Ducoudray; il y aurait injustice de notre part à lui reprocher de n'être pas allé à l'encontre des prescriptions universitaires. F. G.

Un royaliste libéral en 1789 : Jean-Joseph Mounier, *sa vie politique et ses écrits*, par L. DE LANZAC DE LABORIE, avocat à la Cour d'appel. Un vol. in-18 de 344 pages. Librairie Plon et Cie. Paris, 1887.

La Révolution française demeure un inépuisable thème à considérations et à disputes. Un de ses caractères propres et saisissants nous semble être le pouvoir d'éclairer à jamais des noms de moyenne importance, que l'éclat foudroyant des meneurs et des chefs devait, penserait-on, éteindre pour toujours. Entre les Mirabeau, les Saint-Just, les Danton, les Marat, les Robespierre, dont les grandeurs, plus ou moins sinistres, viennent aboutir à l'éblouissant prestige de Napoléon Ier, — qui fut, avec ses biens et ses maux, la Révolution couronnée, — que d'autres personnages l'histoire n'a-t-elle pas recueillis, rien que pour avoir *figuré*, simples comparses, dans le drame sans pareil! Hâtons-nous de dire que cela ne fut point le cas de Jean-Joseph Mounier, le célèbre homme politique, né à Grenoble en 1758, mort à Paris en 1806. Celui-ci ne se contenta pas du « laisser-faire »; il portait une idée et la défendit. Dès 1783, nous voyons Mounier occupant dans sa ville natale un poste officiel considérable et, cinq années plus tard, se faire si bien connaître à l'époque des troubles dont le Dauphiné fut le théâtre, que le vote unanime de ses concitoyens l'envoya comme député aux États généraux. Tout permet de supposer que le jeune homme avait deviné les événements et préparait bien sa candidature. Le fameux mot de M. de Talleyrand sur « la douceur de vivre » entre 1780 et 1786 nous paraît surtout applicable aux fortunés et aux insouciants d'alors; mais les signes avant-coureurs du tremblement de terre sont déjà visibles et depuis même des années antérieures à celles-là, pour quiconque simplement prend la peine de penser. La carrière de Mounier, très intéressante au regard du philosophe, et qui nous offre avec le type idéal du centre droit l'éternelle histoire des déconvenues de ce parti, est très bien racontée par son distingué biographe, depuis les beaux rêves de conciliation du jeune avocat de l'Isère, jusqu'aux désillusions amères et aux alarmes du président de l'Assemblée, en passant par le serment du Jeu de paume, et jusqu'au retour de Mounier dans son pays en 1790. Nous assistons ensuite à ses inutiles efforts pour déterminer un mouvement contre les enragés, à sa prudente émigration, à son retour après le 18 Brumaire, — cet acte dont le feu duc de Broglie qui n'est point *suspect*, mais qui aurait pu l'être (excusez le jeu de mots), a dit les heureux effets, avec une gratitude presque enthousiaste, — à sa nomination à la préfecture d'Ille-et-Vilaine et au Conseil d'État, et à sa mort prématurée en 1806. Jean-Joseph Mounier appartient encore à la bibliographie en sa qualité d'auteur de plusieurs ouvrages : *Considérations sur les gouvernements et particulièrement sur celui qui convient à la France (1789); Recherches sur les causes qui ont empêché les Français de devenir libres (1792); Adolphe, ou principes élémentaires de politique.* On voit que cet *Adolphe* n'a rien de commun avec celui de Benjamin Constant, son cadet de vingt années et davantage. N'importe, le nom était dans l'air et y resta, comme on voit. L. D.

Jean de Reilhac, secrétaire, maître des comptes, général des finances et ambassadeur des rois Charles VII, Louis XI et Charles VIII. *Documents pour servir à l'histoire de ces règnes de 1455 à 1499.* Tome premier. Paris, Champion, 1886; 1 vol. in-4°.

Le nom de ce serviteur de la monarchie, qui occupa les plus hauts emplois pendant près de cinquante années et en un temps où les éléments incohérents de la nationalité française commencent à se coordonner, est bien moins connu qu'il ne mérite de l'être. A peine le mentionne-t-on dans la plupart des histoires. Seuls le duc de Barante, dans son bel ouvrage sur les ducs de Bourgogne, et M. Legeay, dans son *Histoire de Louis XI*, lui font à peu près la place qui lui convient. Nommé tout jeune, secrétaire intime de Charles VI; investi en même temps de la signature comme notaire du roi, c'est-à-dire sorte de ministre d'État chargé d'expédier les affaires du Conseil, ministre des comptes et général des finances de France; longtemps en faveur auprès de Louis XI; disgracié lors du procès du duc de Nemours; rappelé aux affaires par Anne de Beaujeu dès l'avènement de Charles VIII et s'acquittant, malgré son grand âge, de missions importantes et lointaines qui témoignent de la verdure de sa vieillesse et de la persistante activité de son esprit, Jean de Reilhac a vu se dérouler successivement les faits multiples qui signalent cette longue période commencée au lendemain de la guerre de Cent ans, à l'expulsion des Anglais, et terminée avec la conquête de Naples; période de transformation où la rude existence du moyen âge disparaît peu à peu et fait place aux premiers essais d'une administration régulière. M. A. de R... a donc bien réellement, comme il en exprime l'espoir dans l'avant-propos par où débute son beau livre et où je puise la plupart des éléments de cette notice, apporté une pierre utile à l'édifice général de l'histoire; car, en nous racontant la vie et les travaux de son illustre aïeul, il contribue à nous faire mieux connaître les noms d'une époque éloignée, et parfois jette une vive lumière sur quelques points négligés ou omis jusqu'ici.

Parmi les documents qui se trouvent réunis ici, tant ceux insérés dans le texte biographique que d'autres destinés à paraître en un second volume, sous forme de pièces justificatives, les premiers ont trait à l'existence personnelle de Jean de Reilhac ou aux charges qu'il a exercées, tels que lettres, quittances,

rapports, etc. ; les seconds se rattachent d'une façon générale à l'histoire de Charles VII, de Louis XI et de Charles VIII, tels qu'ordonnances, mémoires, etc., rédigés, signés ou contresignés par lui. Un certain nombre de ces derniers ont déjà été imprimés dans la collection des Ordonnances des Rois de France. Je signale particulièrement les ordonnances de 1464, qui réglementent l'état de l'armée, visent les détails les plus spéciaux de la discipline, établissent les moyens de répression proportionnés aux fautes, etc., et sont un véritable modèle de rédaction pour un sujet aussi technique.

Quant aux lettres de rémission, de légitimation, d'anoblissement expédiées par Reilhac, de 1456 à 1470, elles sont, croyons-nous, presque toutes encore inédites.

Il est à regretter que toute une série de documents : la correspondance des agents envoyés dans les provinces, divers registres partant de l'année 1463 et contenant les détails de la solde des hommes d'armes et de la mise en état de défense des places fortes, enfin des lettres du comte de Dunois avec lequel Jean de Reilhac entretenait un commerce suivi, — documents arrivés successivement jusqu'au siècle dernier par la voie des héritages entre les mains de MM. de Lameth et de Béthune-Charost, — ne puisse se retrouver aujourd'hui.

Telle qu'elle est, la publication de M. A. de R... est d'un grand intérêt pour notre histoire. Elle n'est pas moins remarquable au point de vue purement archéologique. De nombreux fac-similés de pièces originales, des reproductions de vieilles estampes, de nombreuses vues de monuments et de ruines gravées par Manesse, un superbe portrait de Jean de Reilhac, enfin une exécution typographique excellente, dans un beau format, fait de cette publication un livre également attrayant pour le bibliophile, l'antiquaire et l'érudit. B.-H. G.

BIBLIOGRAPHIE — MONOGRAPHIE

— Singularités — Compilations — Curiosités littéraires —

Bibliographie italico-française, ou *Catalogue méthodique de tous les imprimés en langue française sur l'Italie ancienne et moderne depuis l'origine de l'imprimerie* (*1475-1885*), par Joseph Blanc, ancien libraire. II. Traductions, mémoires et articles, suppléments, tables et index. Milan, l'auteur-éditeur ; et Paris, H. Welter, 1886. Un vol. in-8°. — Prix : 15 francs.

L'écrivain, si compétent qui signe Phil. Min., a signalé dans *le Livre*, il y a près d'un an, le premier volume de ce grand et beau travail bibliographique. Je ne reviendrai pas sur les éloges mérités qu'il lui donne, et ne m'attarderai pas à exposer aux lecteurs habituels de cette revue l'importance d'une pareille mine d'informations. Ce second volume, qui complète l'ouvrage, comprend : 1° les traductions françaises de livres écrits en langues italiques, divisés en *auteurs latins anciens*, y compris les traductions mot à mot, synoptiques, interlinéaires ou juxtalinéaires, pour l'enseignement; auteurs latins italiens; auteurs italiens littéraires; ouvrages italiens sur toutes matières; auteurs étrangers dont les ouvrages sur l'Italie ont été traduits en français : cette dernière section n'est qu'à l'état de simple liste, ne formant, à la vérité, qu'une annexe du sujet; — 2° les *Mémoires et articles* relatifs à l'Italie parus dans les *Mémoires* de l'Académie des inscriptions et belles-lettres et de l'Académie des sciences morales et politiques, la *Revue des Deux Mondes*, la *Bibliothèque universelle*, la *Revue britannique*, la *Revue germanique*, la *Revue contemporaine*, la *Nouvelle Revue*, la *Revue des cours littéraires*, la *Revue politique*, la *Revue historique*, la *Gazette des Beaux-Arts* : c'est naturellement cette division qui présente le plus de lacunes; quelles fouilles n'y aurait-il pas encore à faire et quelles richesses à mettre au jour dans des périodiques comme *l'Artiste*, la *Bibliothèque de l'École des chartes*, *le Correspondant*, la *Gazette des Beaux-Arts*, le *Journal des savants*, la *Revue critique*, la *Revue générale*, la *Revue du monde latin*, la *Romania*, la *Revue internationale*, bien d'autres encore, et, s'il est permis de parler modestement de soi, *le Livre* qui publiait naguère des recherches si piquantes et si neuves sur Casanova; — 3° un supplément contenant, outre certains ouvrages omis dans les précédents chapitres, les publications du premier semestre 1886, et distribué sous quatre chefs : *Rome* avec les mélanges d'archéologie et d'his-

toire publiés par l'école française de Rome; *Église; Italie; Traductions* du latin et l'italien; — 4° quatre index : noms de lieux; noms de personnages; noms d'auteurs; noms de traducteurs : rien de plus commode que ces quatre fils conducteurs pour ne pas s'égarer dans le labyrinthe d'une telle bibliographie; — 5° enfin, un dernier supplément contenant les articles reconnus ou parus pendant l'impression.

M. Blanc sait trop combien de difficultés s'accumulent à chaque pas que fait l'érudit dans un travail de ce genre, et combien de fois les plus consciencieux sont obligés de les tourner sans les vaincre, pour s'étonner que quelques inexactitudes et oublis puissent être signalés dans son livre. C'est un service à rendre à tout véritable bibliographe que de lui indiquer ce que le hasard fait souvent connaître aux premiers venus, lorsque toutes les recherches de l'homme spécial ont été impuissantes à le découvrir. Je me permets donc de consigner ici deux ou trois remarques qui se sont présentées à moi pendant que je feuilletais cet énorme et admirable inventaire. Dans le dernier supplément, l'auteur de l'*Histoire romaine*, traduite de l'anglais par Rébonis et Certeux (Paris, Dupret, 1886), est appelé *Corner (J.)*; il n'est pas inutile que l'on sache que c'est une femme, *miss Julia Corner*. A la même colonne, on cite le livre *Ma Prison*, comme étant écrit par Des Houx (Henri Durand-Morinsbeau); rien n'avertit que le vrai nom est Durand-Morinsbeau, et Des Houx un pseudonyme. Au chapitre des traductions du latin, le *Dialogue sur l'amitié* de Cicéron, traduit par N.-A. Dubois (Delalain), est daté de 1852 : j'en ai une édition de 1844. On donne le *Cornelius Nepos* de chez Garnier frères (1864), avec une réimpression de la traduction par P.-F. de Calonne et Amédée Pommier, parue chez Panckoucke en 1828, tandis que c'est une traduction complètement nouvelle due à Amédée Pommier seul, qui s'en explique tout au long dans la préface. Ce même volume contient la traduction d'*Eutrope* par N.-A. Dubois, laquelle est bien empruntée à la collection Panckoucke. M. Blanc cite six éditions de la traduction de *Lucrèce* par La Grange; mais il en oublie une, revue par Blanchet (Garnier frères, 1861).

Il est probable qu'on pourrait facilement multiplier de semblables observations de détail. Il n'en reste pas moins que M. Blanc a attaché son nom à un répertoire de la plus grande utilité, et qu'il s'est acquitté, aussi bien qu'on était en droit de l'espérer des efforts d'un homme pour qui la bibliographie est une véritable science professionnelle, d'une vaste entreprise de laquelle tous les esprits cultivés lui seront reconnaissants. Je recommande particulièrement ce second volume aux universitaires et aux professeurs français : ils y trouveront, réunie sur les écrivains et les époques classiques, une masse considérable de renseignements dont ils ont constamment besoin et qu'ils perdraient un temps précieux à chercher dans la multitude des catalogues de librairie, sans être toujours sûrs de les y rencontrer. B.-H. G.

Excerpta Colombiniana. Bibliographie de quatre cents pièces gothiques, françaises, italiennes et latines du commencement du XVIe siècle, non décrites jusqu'ici, précédée d'une histoire de la Bibliothèque colombine et de son fondateur, par Henry Harisse. Un vol. in-8°. Paris, H. Welter, 1887. — Prix : 35 francs.

M. Henry Harisse, qui s'est fait une place à part, et des plus honorables, dans le monde de la bibliographie, a donné naguère, au *Livre*, une étude sur la Colombine et Clément Marot que nos lecteurs n'ont certainement pas oubliée. Le volume qu'il vient de publier chez l'éditeur Welter est un magnifique et savant exposé de ses recherches sur une bibliothèque illustre par son origine, dont les richesses furent incalculables et qui, en dépit de l'incurie et des pillages anciens et récents, mérite encore d'être explorée par les curieux d'érudition.

Le prospectus dans lequel l'éditeur annonce l'œuvre nouvelle de M. Harisse en donne une analyse qui n'a que le défaut d'être trop modeste et de laisser dans l'ombre tout un côté, non le moins intéressant, de son travail. Ce n'est point là par où les prospectus pèchent d'ordinaire; mais on peut, en sécurité de conscience, citer celui-ci : « Le but de cette publication, dit-il, est de faire connaître un nombre relativement considérable d'opuscules, tant en prose qu'en vers, imprimés avant l'année 1539, à Paris, à Lyon, à Avignon, en Allemagne et dans le nord de l'Italie; opuscules uniques pour la plupart et échappés jusqu'ici aux recherches des bibliographes... Ces pièces gothiques n'ont pas seulement l'attrait de la rareté et de la curiosité, ce sont de véritables documents pour servir à l'histoire de la littérature et des idées sous les Médicis ou les Valois, car l'auteur d'*Excerpta* n'a pas limité son travail à une simple description bibliographique. Il y a ajouté des extraits, d'utiles renseignements puisés aux meilleures sources, et des notes d'un caractère particulier, dont l'importance n'échappera pas au lecteur. En effet, les quatre cinquièmes de ces curieux volumes proviennent de la bibliothèque de Fernand Colomb, fils naturel du célèbre navigateur génois, et qui fut le plus grand bibliophile de son temps. Or, au fur et à mesure que ce noble esprit achetait un livre, il inscrivait sur la marge de la dernière page une notule énonçant la date, le lieu et le prix d'acquisition, en y ajoutant quelquefois des renseignements personnels : données permettant au critique de résoudre plus d'un problème de bibliographie et d'histoire littéraire. Ce sont ces précieuses indications, toutes contemporaines des éditions mêmes, qui se trouvent reproduites ici, à la suite de trois cent quarante articles. »

Ces déclarations sont de la plus grande exactitude et absolument exemptes de toute exagération. Mais le volume que nous étudions contient encore bien d'autres choses, précieuses surprises que le prospectus réserve à l'acheteur. On ne m'en voudra pas de ne pas imiter sa discrétion.

M. Henry Harisse fait précéder la bibliographie des

quatre cents pièces gothiques d'un avant-propos où il discute avec une admirable sagacité les moyens de reconnaître les presses d'où sortirent tant d'opuscules publiés sans lieu ni date. Il signale, chemin faisant, de grosses erreurs commises sur ce sujet délicat par les bibliographes les plus justement célèbres, redresse des vues fausses et propose des procédés d'investigation qui jetteront bien de la lumière dans des questions restées obscures jusqu'ici. Le tableau où il présente quinze formes de la majuscule T servant à déterminer l'origine typographique de pièces imprimées par quinze imprimeurs parisiens différents est une véritable découverte, grosse, pour la science du bibliographe, des résultats les plus inattendus.

A cette très utile et nullement fastidieuse dissertation succèdent une biographie de Fernand Colomb et une monographie de la bibliothèque Colombine fondée par lui à Séville, et appelée à l'origine *Bibliotheca Fernandina*. M. Harisse a résumé dans ces pages les études qui lui sont familières et qui ont déjà fait l'objet de plusieurs publications aussi piquantes qu'érudites. Il revient avec force sur les révélations contenues dans sa brochure *Grandeur et décadence de la Colombine*, à propos du pillage éhonté auquel ce noble dépôt de livres a été récemment en proie. Il sait, sans déclamation ni violence, faire passer en nous l'indignation qui soulève son cœur d'honnête homme et de savant. Cependant, comme il le dit lui-même, « les déprédations commises à la *Bibliotheca Colombina* auront produit un résultat utile. Tous ces livres dérobés : poésies, chants populaires, exercices de piété, romans de chevalerie, mystères inconnus pour la plupart et échappés comme par miracle à la destruction, souvent éclairent d'un jour nouveau l'œuvre littéraire de la France et de l'Italie au commencement du XVIe siècle. » Or M. Henry Harisse n'a épargné aucun effort pour retrouver et décrire ces ouvrages si précieux.

Après les quatre cents — quatre cent huit pour être exact — descriptions, accompagnées de notes et de citations, souvent de la plus haute importance, comme, pour n'en citer qu'un ou deux exemples, l'article 193 à propos des deux Marot; l'article 234 à propos d'un curieux ouvrage huguenot de Laurent Valla, et l'article 369 où se trouve reproduit un poème italien inconnu sur les guerres du temps, l'auteur ajoute d'intéressants appendices dont l'un traite, entre autres sujets, des anciens catalogues de la Colombine, avec le texte même des instructions laissées par Fernand Colomb et son mémoire à l'empereur pour la conservation de sa bibliothèque, et un autre des documents manuscrits concernant l'histoire de l'imprimerie parisienne du XVIe siècle; là, sont donnés les noms de quarante-trois libraires ou imprimeurs inconnus à La Caille et à Lothin, les deux seuls annalistes du commencement de notre imprimerie. Un index des libraires et des imprimeurs cités ajoute à la valeur intrinsèque de l'œuvre un côté, nullement à dédaigner, de commodité pratique.

Quand j'aurai dit que le soin apporté à l'impression ainsi qu'à la reproduction en fac-similé des marques et illustrations gothiques est de tout point digne du texte, j'aurai, je l'espère, rendu justice à ce beau livre, indispensable à tout bibliophile et de nature à être utile à tout lettré. G.

BEAUX-ARTS

Documenti per la storia dell' Augusta Ducale basilica San Marco in Venezia, dal nono secolo sino alla fine del decimo ottavo dall' Archivio di Stato e dalla Biblioteca Marciana in Venezia. Deux vol. in-fol. Ferdinando Ongania, editore, 1886.

Ce recueil de documents pour servir à l'histoire de la basilique de Saint-Marc, à Venise, continue noblement les grandes traditions de la typographie vénitienne et fait le plus grand honneur au savoir, au goût et au courage de l'éditeur, M. Ferdinando Ongania. Il ne se contente pas du travail très considérable qu'a dû exiger la collection de tous les documents relatifs à Saint-Marc, épars dans les archives, dans les dépôts de manuscrits et dans tant de livres imprimés. Cette œuvre d'érudition, accomplie avec une patience pleine de zèle et une sûreté précise qui, sans dire rien de trop, n'omet rien, est un service énorme rendu à l'histoire générale tout aussi bien qu'à l'histoire de l'art. Elle offre au travailleur des matériaux tout prêts, qu'il devait auparavant chercher à grand'peine à travers mille auteurs, et dont quelques-uns, les plus précieux, enfouis dans les papiers d'État ou dans quelque manuscrit unique, lui seraient toujours restés inconnus. Mais M. Ferdinando Ongania n'a pas cru que là s'arrêtait sa tâche. Il a voulu que ce commentaire imprimé du chef-d'œuvre architectural de sa patrie fût, par l'aspect et les conditions matérielles, digne du merveilleux temple dont il enregistre l'histoire. Le papier, les caractères, les têtes de chapitres, les lettres ornées, les culs-de-lampe, tout a été fait pour s'harmoniser avec le texte, qui est en partie très ancien. Une idée d'un goût artistique, original et charmant a modifié le style des ornements suivant la marche de l'œuvre, de sorte qu'ils deviennent plus modernes à mesure que les documents sont plus rapprochés de nous. L'ouvrage, dédié à la reine d'Italie, Marguerite de Savoie, *patricienne de Venise,* comprend, outre un appareil bien conçu et bien exécuté de chronologie, de bibliographie et de tabulation

analytique, trois grandes divisions : les chroniques et documents depuis l'an 800; les livres imprimés; une collection de fac-similés relatifs à l'histoire de la basilique. Cette troisième partie forme un tome à part. Les planches héliotypiques y sont d'une grande netteté et d'un intérêt capital. Enfin, l'éditeur, parmi les érudits à qui il a confié le soin de revoir et de coordonner les pièces et extraits recueillis par lui, signale tout particulièrement M. le commandeur B. Cecchetti, directeur des archives royales de l'État, à Venise, qui a écrit pour ce volume une remarquable préface. Bref, rien n'a été négligé pour faire de cette publication un monument typographique capable de donner à tous ceux qui le pourront feuilleter une idée adéquate du grandiose monument de pierre dont il contient les annales.

M. William Scott, architecte anglais résidant à Venise, a entrepris de faire de ce volume une sorte de résumé pittoresque sous le titre de *Coup d'œil sur les documents historiques relatifs à Sant-Marc* (*A Glance on the historical documents of S. Mark*), qui sera accessible à toutes les classes de lecteurs et tiendra lieu, pour le plus grand nombre, du grand ouvrage, lequel n'a pu naturellement être tiré qu'à un nombre d'exemplaires très restreint. Il est regrettable qu'un travail analogue ne soit pas offert au public français.

B.-H. G.

QUESTIONS MILITAIRES

La Vie militaire, par CHARLES LESER, ancien élève de l'École polytechnique, avec préface de Jules Claretie. Un vol. in-12. Paris, Berger-Levrault, 1887. — Prix : 3 fr. 50.

Les lecteurs du *Temps* ont déjà eu la primeur des chroniques hebdomadaires dans lesquelles M. Charles Leser a étudié sous toutes ses faces *la Vie militaire*. Ancien officier d'artillerie, sorti de l'École polytechnique, l'auteur a su, grâce à une érudition savante, donner un grand attrait au sujet un peu technique qu'il avait à présenter au public. Saisissant avec adresse l'occasion de faire quelque incursion dans le domaine de l'histoire, voire même de l'anecdote, il a profité de toutes les circonstances où s'affirmait *la Vie militaire* dans l'année qui vient de s'écouler pour remonter aux origines de telle ou telle institution, de telle ou telle mesure prescrite par le ministre de la guerre, et donner au *fait divers* qu'il développait la valeur d'un article d'encyclopédie. Rappellerons-nous quelques-unes des questions traitées? Les manœuvres d'automne; — les mariages d'officiers; — le budget d'un sous-lieutenant; — la vie dans nos écoles militaires; — les pensions d'officiers; — le fameux carrousel du Champ de Mars; — la revue du 14 juillet, etc., etc. En relisant ce livre, on revoit passer sous ses yeux tous les événements qui de près ou de loin ont touché à l'armée en 1886; on a en quelque sorte l'histoire anecdotique, au jour le jour, de la grande famille militaire; on retrouve, résumée en quelques lignes, la vie de ceux de ses membres qui manqueront désormais à l'appel et l'on apprend à connaître quelques-uns de ses héros ignorés.

A cette reproduction d'articles déjà parus, M. Charles Leser a joint quelques détails intéressants sur notre frontière de l'Est, détails recueillis pendant une tournée que l'auteur fit en 1883, avec le ministre, de Verdun à Belfort. C'est l'histoire de la préparation nationale de la défense et, à un moment où l'*ennemi héréditaire* suscite je ne sais quelle querelle d'Allemand, cette constatation de notre puissance défensive rassurera bien des âmes timorées et donnera aux autres une grande confiance dans notre situation militaire.

C. M.

Les Manœuvres impériales en Alsace. *Journal d'un spectateur, suivi de notes sur l'artillerie, l'infanterie et la cavalerie allemandes.* Une brochure in-8° avec carte. Paris. Direction du *Spectateur militaire*, 1886.

De graves débats vont se produire incessamment en Allemagne, au parlement de Berlin, et auront pour sujet la discussion d'une augmentation notable de l'effectif de l'armée. On voit que nos bons voisins ne songent guère à désarmer. Tout ce qui se passe de l'autre côté de nos frontières doit attirer l'attention de ceux qui ont souci de l'honneur national et de l'intégrité du territoire. Aussi accueillera-t-on avec intérêt le *Journal d'un spectateur* qui a assisté aux dernières manœuvres en Alsace et a rendu compte aussi fidèlement que possible des observations qu'elles lui ont suggérées. Ce journal va du 10 au 19 septembre 1886; il a été rédigé au jour le jour, sous l'influence des impressions du moment. Il ne saurait constituer un récit complet des opérations du 15e corps allemand; mais, outre que cette étude aurait un caractère très technique, il nous semble que, pour le grand public, la description de ce que l'auteur a vu, les remarques que sa compétence militaire lui a permis de faire suffiront amplement pour se rendre compte des tendances militaires de nos voisins. Comme complément à ces souvenirs personnels, l'auteur a développé quelques points relatifs aux trois armes combattantes qu'il a eu le loisir d'observer. Enfin une carte topographique du « théâtre des opérations » permet de suivre avec détail tous les mouvements du corps d'armee.

C. M.

PETITE GAZETTE DU BIBLIOPHILE

M. Erastène Ramiro, pseudonyme iconographique d'un jeune avocat de talent, grand *Ropsiste* devant l'Éternel et l'un des cinquante des *Amis des Livres*, M. Eugène R*** (voir le *Cid*) vient de faire sortir des presses de la maison Quantin et de mettre en vente à la librairie Conquet un formidable **Catalogue descriptif et analytique de l'œuvre gravé de Félicien Rops**, avec notice bibliographique et critique et de nombreuses reproductions du mystérieux et grand artiste, dont il s'est plu à inventorier la prodigieuse production.

M. Erastène — je préférerais *Erostène*, mon cher Erosmane Ramiro — a accompli dans ce travail iconocatalographique les tours de force les plus invraisemblables. Il a fixé l'œuvre de Rops, — en dehors des lithographies, — ce qui est déjà considérable; mais de plus il a décrit, avec une plume angélique, toute la série d'illustrations damnables et damnées attribuées à l'*infâme Félÿ*; celles même qu'on ne regarde qu'avec des lunettes bleues pour ne pas voir rougir sa paupière. — Ce catalogue a été tiré à 550 exemplaires, dont 10 sur japon et 40 sur papier de Hollande. Les prix n'étant point signalés ni sur la couverture ni sur aucun catalogue annexe, je ne saurais les mentionner.

Je ne fais au reste que signaler aujourd'hui cet ouvrage utile et excellemment élaboré, me proposant, dans une des livraisons prochaines du *Livre*, de consacrer à Rops et à son œuvre tout un long bavardage à l'usage des bibliomanes iconomanes et autres précieux amateurs de *Ropsiana*.

L'inimitable Henri Béraldi a terminé la sixième livraison de ses **Graveurs du XVIIIe siècle**, lettres D à G. Cinq superbes frontispices très variés décorent ce fascicule. L'un, d'Auguste Delâtre, l'autre de Daumont, le troisième de Courtry, le quatrième de B. de La Pinelais et enfin le dernier de Guérard. Celui-ci mérite tous les éloges; il est plein d'équilibre dans l'invention et la facture. Voilà bien l'illustration moderne rêvée, la manière noire reprise au berceau du vernis mou et ingénieusement mise au goût du jour. Nos compliments à Guérard, l'aquafortiste des cordes raides, le prestidigitateur des morsures fantaisistes et des cuivres alambiqués.

Béraldi s'est surpassé dans ce fascicule, il a écrit entre autres une page sur la vente Paillet et le libraire Morgand, qui restera célèbre dans l'avenir de la bibliophilie, c'est le suprême du genre, un vrai soufflé à la cannelle... et quelle touche, quelles croustades! Ah! mes amis, goûtez-y, goûtez-en... le fin du fin, je vous l'affirme.

Puisque me voici dans la gravure, je ferai mention de l'**Iconographie à l'eau-forte de nos contemporains**, par P. Cattelain, qui paraît chez Sagot par livraisons de cinq portraits, soit soixante portraits par an de toutes les célébrités du jour, depuis la politique et les arts jusqu'à la littérature; le format est le grand in-4°, le prix d'abonnement de 35 francs par semestre; c'est pour rien si cela paraît régulièrement.

Depuis longtemps les lettrés, et avec eux tout le public, attendaient l'**Anthologie du XIXe siècle**, annoncée par l'éditeur Lemerre. Qui peut en effet songer à se procurer la masse de livres signés par les poètes contemporains? Presque tous ces volumes renferment cependant çà et là des choses exquises et appartiennent à l'histoire littéraire de notre époque. Tirer de chacun d'eux ce qu'ils ont de meilleur et de plus particulier, et l'accompagner d'une notice biographique et d'une rapide appréciation : voilà ce qu'il importait d'exécuter, et ce que pouvait seul entreprendre l'éditeur de presque tous les poètes nouveaux.

Mais comment, en ce travail, négliger les anciens, ceux qui, dans ce siècle, ont été les premiers maîtres et auxquels se rattachent, par une filiation nécessaire, le style et la pensée de leurs successeurs? Aussi a-t-on voulu donner une Anthologie non des poètes contemporains, mais des poètes du XIXe siècle. Bien que né au siècle dernier, André Chénier ouvre le livre, parce qu'il est le père de la jeune inspiration et de la renaissance poétique. Victor Hugo, Lamartine, Vigny, Musset ont leur place dans le premier volume qui s'arrêtera à Léon Dierx, et comprendra déjà un assez grand nombre de poètes vivants.

On y trouvera :

Marie-Joseph Chénier, Legouvé, Arnault, Chateaubriand, Chênedollé, Désaugiers, Nodier, Béranger, Millevoye, Guttinguer, Pierre Lebrun, Soumet, Mme Desbordes-Valmore, Émile Deschamps, Casimir Delavigne, Mme Tastu, Jean Reboul, Alfred de Musset, Hégésippe Moreau, Victor Hugo, Auguste Brizeux, Sainte-Beuve, Daniel Stern, Félix Arvers, Dovalle, Auguste Barbier, Amédée Pommier, Ernest Legouvé, Gérard de Nerval, Gustave Mathieu, Petrus Borel, Napol le Pyrénéen, Jules Lacroix, Barthélemy et Méry, Antoni Deschamps, Aloïsius Bertrand, Aug. de Chatillon, Th. Gautier, V. de Laprade, Alf. des Essarts, J. Autran, L. Veuillot, L. Ackermann, A. Ségalas, Ch. Coran, A. Houssaye, Aug. du Belloy, J. Soulary, F. de Grammont, Vacquerie, Lacaussade, L. de Ronchaud, G. Levavasseur, E. Grenier, Leconte de Lisle, E. Augier, Ch. Baudelaire, Ch. Reynaud, Ernest Prarond, Pierre Dupont, Gustave Nadaud, Jules Barbier, H. Mürger, Louis Bouilhet, Louis Ménard, André Lemoyne, Maxime Du Camp, Eug. Manuel, Laurent Pichat, Th. de Banville, Ch. Monselet, Henri de Bornier, Dyonis Ordinaire, Ratisbonne, Jules Breton, Valery Vernier, Amédée Rolland, Marc Monnier, Émile Chevé, Francis Pittié, Octave Lacroix, Phi-

loxène Boyer, A. Piedagnel, André Theuriet, André Lefèvre, E. Pailleron, L. Cladel, Mme A. Blanchecotte, Armand Renaud, Félix Franck, G. Lafenestre, Achille Millien, Emmanuel des Essarts, Albert Glatigny.

Mais combien le tome deuxième où paraîtront, avec quelques lignes de critique, les nouveaux poètes de toutes les tendances, où l'on verra les uns près des autres MM. Sully Prudhomme, Coppée, Paul Bourget, Richepin, Hérédia et d'autres plus jeune encore, passionnera davantage les lettrés! — A côté des noms les plus retentissants, on lira quelques noms moins connus du public, mais qui méritent cependant d'être signalés. Ce sera un tableau complet et vivant du mouvement poétique, si intense et si divers, depuis 1866 jusqu'à 1887.

Voici, du reste, quelques-uns des poètes qui figureront dans le second volume :

Albert Mérat, Ernest d'Hervilly, Alph. Daudet, Henri Cazalis, Catulle Mendès, Villiers de l'Ile-Adam, Léon Valade, Antony Valabrègue, Émile Blémont, L.-X. de Ricard, Paul Delair, Paul Arène, Anatole France, Mallarmé, Louisa Siefert, Lucien Paté, Émile Bergerat, Jean Aicard, Déroulède, Maurice Bouchor, Guy de Maupassant, Jacques Normand, Rollinat, A. Silvestre, Delpit, P. Verlaine, Tiercelin, Rodenbach, Pomairols, Jules Lemaître, Ch. Grandmougin, Émile Goudeau, A. Gill, Auguste Dorchain, Émile Dodillon, Ch. Canivet, Gabriel Vicaire, Ch. Frémine, Clovis Hugues, J. Richard, Fabié.

L'œuvre, contenue dans deux volumes, paraîtra en quarante livraisons de 50 centimes chacune. Chaque semaine nous apportera un de ces fascicules, si bien édités par Alphonse Lemerre.

La maison Quantin poursuit, avec l'exactitude et la régularité auxquelles les souscripteurs de ses publications sont habitués, sa riche collection des « chefs-d'œuvre du roman contemporain ». Le nouveau volume qui vient de paraître, **Salammbô**, ce chef-d'œuvre incontesté, vient encore rehausser l'éclat de cette « bibliothèque » sans précédent.

L'histoire littéraire a enregistré le succès retentissant de *Salammbô* dès son apparition; depuis, la renommée de Gustave Flaubert n'a cessé de grandir et il occupe maintenant la place que lui conservera la postérité. Les amateurs sauront gré à la maison Quantin de leur offrir, dans une édition de luxe, cette œuvre maîtresse du célèbre romancier.

L'illustration de ce volume a été confiée au crayon de M. Poirson.

Mme Louveau-Rouveyre, MM. L. Muller et G. Mercier ont uni leurs talents pour reproduire dans leurs eaux-fortes les compositions inédites de M. Poirson.

Le tirage a été limité à 1,000 exemplaires, ce qui est suffisant pour assurer de la valeur au livre dont le prix n'est que de 25 francs.

L'illustration de M. Poirson, je l'avoue, me laisse assez impassible et, quelles que soient mes sympathies pour les travaux de la maison Quantin dont le succès me tient naturellement fort à cœur, je ne saurais m'emballer en faveur de cette ingénieuse, mais trop ordinaire illustration. Une œuvre de la portée et de la haute valeur artistique de *Salammbô* méritait une interprétation de Gustave Moreau ou même de Grasset; il fallait un grand artiste doublé d'un grand chercheur. Un peintre logiquement enthousiasmé par *Salammbô* n'aurait pas hésité à consacrer plusieurs années de sa vie dans la recherche de l'évocation même de Flaubert. Un tel ouvrage ne comportait point seulement d'être bien illustré, et ce m'est une souffrance véritable vis-à-vis de ce chef-d'œuvre d'avoir à constater ce qui a été fait de convenable, à côté de ce qui méritait d'être fait, de grand et de rayonnant... peut-être aussi d'irréalisable.

Typographiquement, comme ses prédécesseurs, *Salammbô* a été tiré dans la perfection sur ce joli papier vélin du Marais qui est l'un des charmes de cette collection des *chefs-d'œuvre du roman contemporain*.

Il faut remercier la maison Quantin de nous donner une édition française d'un ouvrage qui vient d'avoir un retentissant succès par delà les mers : *The Last Leaf*.

Pour ne pas être suffisamment connu en France, Holmes n'en est pas moins un poète célèbre aux États-Unis et digne de la gloire dont il y est entouré.

Ce n'est pas le poète lyrique aux grands élans, ni le dramatique passionnant les foules. Mais ses œuvres, châtiées de style, fines de sentiment et d'idée, cherchant la perfection dans la pensée comme dans la forme, sont un vrai régal de gourmet.

Son esprit est plein d'humour, sans tomber dans la farce qui en est souvent voisine; sa sensibilité n'a rien de la sensiblerie, l'élévation de son âme est constante.

Son poème **The Last Leaf (la Dernière Feuille)** est un pur chef-d'œuvre de sentiment. Il est populaire aux États-Unis : le président Lincoln le savait par cœur; Poë, pour l'apprendre, l'avait copié et recopié de sa main paresseuse.

L'originalité de l'illustration du livre est extrême : étonnante par son inattendu, charmante par ses détails, « empoignante » par l'impression générale qui s'en dégage.

Le poème de Holmes est court, le sujet ne supportant pas d'être autrement délayé. Ses illustrateurs ont eu alors l'ingénieuse idée de le reprendre vers par vers, presque mot par mot, et ils ont laissé aller leur crayon, de même que la pensée s'envole à la suite de l'évocation du poète.

Les lèvres qu'il pressa..., dit le poème; et les artistes ont représenté une adorable jeune fille, de grâce toute byronienne.

Ma grand'maman disait..., et voilà la grand'-mère évoquée par une gravure d'une grande finesse intime.

Le poète s'interrompt lui-même et ajoute :

Pauvre vieille dame! elle est morte depuis longtemps... et la gravure représente, dans un intérieur abandonné, un vieux fauteuil gardant encore l'empreinte de l'absente. *Sunt tristia rerum!* et pour qui-

conque a des souvenirs de deuil, ces objets inanimés attirent les larmes.

On a discuté l'art américain. Après avoir nié son existence, on lui a reproché de s'inspirer, jusqu'à la copie, de l'art japonais. Ces reproches sont injustes.

Le mouvement artistique aux États-Unis est réel et son originalité incontestable. Il semble même qu'un genre nouveau s'y fonde, mélange de vérité et de fiction, de nature et de fantaisie, de simplicité et de recherche. L'art ne doit être après tout ni une copie servile des choses, ni une traduction fatigante de spéculations fausses; un assemblage de prose et de poésie lui donne une saveur particulière.

Tel est le sentiment qui se dégage de cet ouvrage, conçu et exécuté en dehors des routes ordinaires de la librairie européenne. La maison Quantin, qui l'a fabriqué sur ses presses, a dû y rencontrer de grandes difficultés d'exécution, heureusement vaincues. S'il nous faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde, elle en a produit incontestablement et du bon. *Habent sua fata...* Celui-ci aura une destinée particulière : quelques-uns passeront à côté de lui sans le comprendre; d'autres en seront absolument amoureux, ils seront les délicats et les élus.

Vient de paraître chez Émile Testard et Cie le fascicule 49 des **Œuvres illustrées de Victor Hugo** (*Légende des siècles*).

Je ne ferai pas de commentaires. Je me demande, à chaque livraison nouvelle de cette colossale entreprise, comment il se fait que cette publication, qui est honnêtement imprimée sur papier passable et qui attire à elle tous les noms de peintres et de graveurs connus, n'arrive pas à m'intéresser et à faire vibrer chez moi la note admirative. Je crois que cela tient à mon idiosyncrasie. Évidemment j'ai tort, mais qu'y puis-je ?

M. Pierre de Witt, dont nos lecteurs connaissent déjà l'ardeur laborieuse, nous procure une élégante plaquette : **La peur en 1789. La journée des Brigands en Limousin**, *suivie de la victoire des Auvergnats sur les aristocrates*, un vol. in-18, prix : 2 fr. 50, véritable modèle d'exposé historique. Le récit est intéressant et émotionnant. Il frappe d'autant plus que c'est un coin, peint sur le vif, du tableau lamentable que nous offrit la province après la prise de la Bastille, à la fin du mois de juillet 1789.

La *peur* qui se manifesta dans tout le pays fut connue aussi bien au nord qu'au midi et l'anarchie spontanée, si bien décrite par M. Taine, s'y épanouit dans son horreur. Le fait est attesté notamment par les lettres si originales de Duperré, publiées par la *Revue de la Révolution* et que M. de Witt n'a eu garde d'oublier. Elle régna aussi souverainement en Limousin, et c'est un épisode de cette désastreuse épidémie que M. de Witt, aidé de documents à lui communiqués par M. le baron d'Auzers, a pris à tâche de nous faire connaître.

L'ouvrage tiré à petit nombre, imprimé avec soin sur papier vergé, avec titre rouge et noir, fait honneur aux presses de M. Henri Delesques, imprimeur à Caen. C'est un livre qui continue dignement la série de plaquettes élégantes inaugurée, il y a quelques années, par M. Le Blanc-Hardel.

Notre ami l'éditeur Liseux semblait bouder le public depuis six mois; on se demandait si ce sage philosophe ne s'était point fait ermite à la pointe extrême de quelque cap de l'antique Cérigo, lorsqu'il fit paraître trois volumes de réimpressions inédites et un ouvrage d'essais critiques de littérature ancienne dû à la plume élégante du docte Alcide Bonneau, grand prêtre en la chapelle mystico-galante de maître Liseux, le Robert Estienne de ce temps.

Ces trois publications de haut goût sont :

1° **La Mandragore**, comédie de Machiavel, qui nous montre comment un mari benêt en espoir d'enfant sait bailler un amant à sa femme. La traduction de ce friand morceau est due à la plume alerte de M. Bonneau, déjà nommé Alcide pour sa vaillance.

2° **La Calandra**, comédie du XVIe siècle, du cardinal Divizio de Bibiena, un ancêtre sans doute du galant Bibiena, auteur de la mignonne *Poupée* du siècle dernier. La traduction nouvelle et littérale est de... M. Alcide Bonneau, inscrit pour la troisième fois au palmarès.

Représentée en 1508 à la cour du duc d'Urbin, avec grand apparat mythologique, *la Calandra* est la première comédie régulière qu'ait eue l'Italie et par conséquent l'Europe moderne. Elle est plus spirituelle et plus naturaliste que toutes les tentatives théâtrales de nos modernes Zola. M. Alcide Bonneau nous l'a exquisement habillée de sa prose et c'est un régal auquel je vous convie, messieurs les délicats.

3° M. Isidore Lizeux a enfin réimprimé les **Discours sur l'impuissance de l'homme et de la femme** par Vincent Tagereau, Angevin, d'après l'édition publiée par l'auteur en 1612. Ce dernier ouvrage est un mémoire bien documenté, plein de preuves à l'appui et de citations curieuses contre cette plaisante procédure du congrès, dont la nécessité était alors admise par les plus éminents jurisconsultes et canonistes, quand la femme demandait l'annulation du mariage pour cause de frigidité incurable et permanente chez son époux. Dans les neuf chapitres de son factum, le page Vincent Tagereau nous apprend à quels signes « se cognoit » l'impuissance de l'homme apparente ou occulte; il nous initie à la visitation de la femme, chose honteuse, dit-il, incertaine et hasardeuse, partant à éviter tant qu'on peut; il s'inquiète de la forme qu'il serait bon de garder aux procès de séparation pour l'impuissance des hommes conformément aux saints canons et décrets et à ce qu'en ont écrit les théologiens et canonistes; il parle de la restitution de la dot et des dommages et intérêts qui s'adjugent après la séparation; enfin il ne néglige point

de donner des conseils pour l'homme poursuivi en séparation comme impuissant.

Cet ouvrage, ainsi que les deux précédents, n'est tiré qu'à 200 exemplaires sur joli papier vergé, par Unsinger, en un format in-16 (au prix de 20 francs).

Comme tous les ouvrages de M. Liseux, ils sont impeccables comme texte et comme point d'impression générale.

Le livre de M. Alcide Bonneau, paru également chez Liseux et auquel je faisais allusion tout à l'heure, est intitulé **Curiosa** (in-8° de 400 pages sur hollande, 20 francs). — Ici nous nous trouvons en pays de connaissance, car ce fort volume est un recueil formé de toutes les études et notices placées en tête de réimpressions ou de traductions d'ouvrages curieux par M. Alcide Bonneau, environ depuis dix ans, chez l'éditeur Lizeux... et Dieu sait si la liste en est longue! Quarante-trois études ou notices variées embrassant tous les genres de l'énorme et très choisi catalogue de l'éditeur de *Monsieur Nicolas*, et allant de la littérature italienne et française du XVIe siècle jusqu'à la littérature érotologique de l'Inde et de l'Afrique, depuis Batacchi jusqu'à Baffo et de Sade.

Je ne connais point d'érudit plus profond et à la fois plus aimable et plus modeste que M. Alcide Bonneau. Ces excellentes études, ces traductions, ces notices pleines de faits, de trouvailles ou d'observations, d'autres que lui les eussent fanfarées à outrance par la réclame du journalisme; d'autres que lui s'en fussent servis comme de marchepieds pour servir leur ambition ou leurs intérêts; M. Alcide Bonneau, bien au contraire, semble volontairement jusqu'ici s'être confiné dans l'ombre, c'est à peine s'il a signé la plupart de ces œuvres achevées et si estimables, et le plus souvent on a dû le deviner là où il se dissimulait plutôt par modestie de savant fervent que par pudeur de timoré. Son œuvre complète, relue et goûtée dans **Curiosa**, est celle cependant d'un philologue de la taille d'un Nodier. Le talent de M. Bonneau est souple, varié et sans cesse en voie de progression; il est de la grande école des érudits du XVIIe siècle, des Bayle, des Baillet, des Ménage et des Balzac; curieux par nature, il va aux littératures osées, piquantes, encore ténébreuses par suite de la ridicule crainte des chercheurs pudibonds. On est heureux de rencontrer à cette époque, dans notre foire aux boniments, cet écrivain judicieux, honnête et droit, qui s'inquiète plus de ses écrits que de son nom, et dont le nom cependant brillera un jour dans l'histoire de la littérature d'investigation de la fin du XIXe siècle. **Curiosa** est un livre de récréation bibliographique que tous les lettrés aimeront à posséder dans le bon coin des dissertations curieuses et renseignées.

Je viens de faire, grâce à l'éditeur H. Launette, un bien intéressant voyage au pays des nuages en compagnie de M. Gaston Tissandier. M. Launette a publié, il y a trois semaines environ, une superbe **Histoire des ballons et des aéronautes célèbres**, par G. Tissandier, et qui, dans sa première partie, comprend dix-sept années, de 1783 à 1800. Ce livre se présente sous la forme d'un grand in-8°, somptueusement édité avec un luxe extrême de belles gravures en taille-douce et d'illustrations de toute nature dans le texte et hors texte (prix : 50 francs sur vélin, 25 exemplaires sur japon à 200 francs, 25 whatman à 150 francs), le tome Ier seul à paru.

Je me suis laissé d'abord gagner par l'intérêt de toutes ces précieuses reproductions, depuis les montgolfières primitives jusqu'aux aérostats de Blanchard; puis attiré, engrené dans la passionnante histoire faite par M. Tissandier, j'ai passé quelques heures charmantes et des plus instructives.

C'est tout un monument qu'on vient d'élever à l'aéronautique, un monument incomparable, car M. Gaston Tissandier, avant d'entreprendre cet ouvrage, a voulu en recueillir les documents, et depuis vingt ans, dans ce but, il a réuni une bibliothèque spéciale, riche de plusieurs centaines de volumes, de brochures et de manuscrits, tous composés sur la question; bien mieux encore, aidé de son frère M. Albert Tissandier, l'auteur de *l'Histoire des ballons* a formé une collection unique en son genre, composée de près de cinq cents estampes et de tous les objets portant des figurines de ballons, bibelots *à ballon* tels que meubles, éventails, gravures de modes, bonbonnières, porcelaines, bijoux, pendules, terres cuites, tabatières, etc., etc. De cette bibliothèque et de ce musée aéronautique est sorti le présent volume si fourni en documents de toute nature. Rien n'y manque. Je signalerai cependant à M. Tissandier un curieux frontispice qu'il ne me semble point connaître, c'est une curieuse figure mise en tête d'un ouvrage paru en 1775 à Paris, chez Clouzier, imprimeur-libraire, sous ce titre : *le Philosophe sans prétention ou l'homme rare*, ouvrage physique, chimique, politique et moral, dédié aux savants cette figure représente une machine aéronautique d'une confection bien bizarre et très compliquée pour l'époque. Je la tiens à la disposition de l'auteur. — M. Gaston Tissandier a arrêté à l'an 1800 le premier volume de son histoire. Cette partie comprend la découverte des aérostats par les frères Montgolfier, les premiers voyages aériens exécutés par les Pilâtre du Rozier, les marquis d'Arlandes, les Charles, les Robert, les Blanchard, les Jeffries et les Lunardi; elle résume l'histoire des ballons captifs de Coutelle aux armées de Sambre-et-Meuse, des expériences du parachute de Garnerin, et s'arrête à l'an VIII de la Révolution française; le volume qui verra le jour en 1888 continuera l'œuvre dans tout le cours du XIXe siècle.

Le grand mérite du livre de M. Tissandier est d'être à la fois émouvant, attrayant, varié et fourmillant d'anecdotes. Je ne sais point de lectures qui m'aient plus intéressé en ces derniers temps. Si j'ajoute à cela que les reproductions graphiques sont d'une variété très typique et d'un caractère artistique très agréable, on comprendra que je recommande tout particulièrement cet ouvrage à mes confrères les amoureux des beaux et bons livres, et que je donne,

non sans impatience, rendez-vous à l'auteur pour l'année prochaine, au second et dernier tome de son œuvre passionnante et si ingénieusement présentée.

A côté du monument, M. Tissandier a voulu offrir au public le catalogue de ses matériaux, et il a publié, dans le même format que son *Histoire des ballons*, une forte plaquette annexe, sous le titre de **Bibliographie aéronautique**, catalogue de livres d'histoire, de science, de voyages et de fantaisie, traitant de la navigation aérienne et des aérostats. On trouve là la nomenclature de tous les livres antérieurs à la découverte des ballons en 1783, les ouvrages d'aéronautique proprement dite (histoire, voyages et projets), les publications périodiques sur le sujet, les almanachs, pièces de théâtre, poésies, contes, romans, facéties, chansons et musique se rattachant à la question. Enfin M. Tissandier n'a pas oublié de cataloguer tous les ouvrages publiés à l'étranger sur l'art de s'élever dans les airs. Cet appendice de l'*Histoire des ballons*, qui se vend à part chez M. Launette, est digne d'attirer l'attention des collectionneurs de bibliographies spéciales, les seuls bibliophiles peut-être qui soient dans le vrai.

Je signale chez Jouaust l'apparition du tome III du **Répertoire de la Comédie française**, par Ch. Gueulette, avec une préface par Arsène Houssaye. M. Abot a gravé pour ce joli petit livret un portrait de la mignonne Reichemberg, qui est exquis de finesse et de grâce. M. Abot traite ses portraits comme des camées, c'est un des maîtres modernes dans l'art si difficile d'aquafortiser la mobilité même de l'expression. Ce graveur est la légèreté personnifiée, il portraiture en miniaturiste, et ses eaux-fortes conviendraient à des bonbonnières dans le mode antique.

Charpentier enrichit sa petite bibliothèque in-16 des **Poésies de Giacomo Leopardi**, traduction nouvelle par Eugène Carré, avec les eaux-fortes de Desmoulin.

Les Poésies de Leopardi avaient déjà été traduites en français par M. Valery-Vernier en 1867 à la Librairie centrale, et en 1880 chez M. Lemerre, par M. F.-A. Aulard. La translation de M. E. Carré n'est en rien inférieure à ces dernières; il a suivi le texte italien publié à Florence par Lemonnier, qui reste en regard du texte français, et l'introduction placée en tête de l'ouvrage est fort substantielle.

Un singulier poète que ce Leopardi, mort comme Pascal à trente-neuf ans; un pessimiste de la lyre, qui se douloie comme Job dans l'Idumée et comme Çakya-Mouni aux bords du Gange, sur les misères de la condition humaine.

Philosophe un peu trop chagrin en vérité, mais peut-être plus sincère au demeurant que ce bon vivant de Schopenhauer, qui savait cracher dans les plats des autres en ayant soin d'épargner son assiette. En poésie, à vrai dire, je préfère la fleur de jeunesse, de joie et de santé. Vive Anacréon ! et vive aussi Panard ! O. U.





Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois. — Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES ; *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français. — Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province.* — LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

INSTITUT

Séance trimestrielle des cinq Académies.

Le mois dernier, a eu lieu la séance trimestrielle des cinq Académies, sous la présidence de M. Édouard Hervé, chancelier de l'Académie française, remplaçant M. Gaston Boissier, directeur, absent, et assisté de M. Michel Bréal, vice-président, et de M. Camille Doucet, secrétaire de l'Institut.

Au début de la séance, M. Hervé, président, a donné communication d'un décret autorisant l'acceptation définitive du legs fait à l'Institut par Mlle Fournier. En conséquence, le legs est définitivement accepté.

M. Aucoc, de l'Académie des sciences morales et politiques, a présenté un rapport au nom de la commission administrative, sur des modifications à apporter à l'annuaire de l'Institut et sur une nouvelle publication à créer.

Le débat sur la nouvelle publication à créer a été ajourné à une prochaine séance. Une longue et intéressante discussion s'est engagée sur les modifications à apporter à l'annuaire. Un grand nombre de membres des diverses Académies y ont pris part. Les modifications proposées ont été adoptées par l'Institut.

M. Camille Doucet, secrétaire, a fait une communication relative à un legs nouveau qui vient d'être fait à l'Institut.

M. d'Arbois de Jubainville, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, a donné lecture d'un très intéressant mémoire sur les origines de la propriété foncière en France. D'après l'éminent érudit, la propriété individuelle n'existait chez les Gaulois que pour les meubles. La propriété de la terre était collective. C'est d'ailleurs le système qui existait chez tous les Celtes et qui a duré, en Irlande, jusqu'à la conquête anglaise. En Gaule, ce sont les Romains qui ont introduit la propriété individuelle.

M. Carnot, de l'Académie des sciences morales et politiques, a donné lecture de très curieux souvenirs sur les origines du saint-simonisme auxquelles il a été personnellement mêlé.

ACADÉMIE FRANÇAISE.

L'Académie française a décerné, le 5 avril dernier, les prix suivants :

PRIX BORDIN

2,000 francs à M. Jacques Denis : *la Comédie grecque*, 2 volumes.

1,000 francs à M. Bérard-Varègne : *Portraits littéraires.*

PRIX MARCELIN GUÉRIN

1,500 francs à l'abbé Sicard : *les Études classiques avant la Révolution.*

1,500 francs à M. Germain Bapst : *les Germain, orfèvres et sculpteurs du roi.*

1,000 francs à M. Edouard Frémy : *l'Académie des Valois.*

1,000 francs à M. Bonaparte Wyse : *le Canal de Panama.*

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 12 mars.

Ouvrages présentés. — F. Bouiller : *Nouvelles études familières de psychologie et de morale.* — Bujon : *la Peine de mort devant l'histoire et devant la science.* — Bauby : *les Mazades avant et depuis les lois abolitives de la féodalité.* — Lehr : *Manuel des actes de l'état civil en droit français et étranger.* — De Lave-

leye : *le Referendum.* — D'Avril : *Négociations relatives au traité de Berlin.*

Lecture. — Carnot : le Saint-Simonisme.

Séance du 19 mars.

Lecture. — Carrau : Étude historique et critique sur les arguments de Phédon relativement à l'immortalité de l'âme.

Au cours de la séance, M. Thonissen, le savant économiste belge, déjà correspondant de l'Académie depuis 1869, a été élu membre associé étranger en remplacement de M. Minghetti, décédé.

Séance du 26 mars.

Ouvrage présenté. — Bonnemère : *Histoire des paysans.*

Lecture. — D'Avenel : Le budget des cultes au XVIIIe siècle.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 25 mars.

Ouvrage présenté. — Regnaud : Les lois phonétiques.

Lecture. — Heuzey : Note sur l'architecture chaldéenne.

Communication. — Le Blant : Les dernières fouilles archéologiques à Rome.

Dans cette séance, l'Académie a procédé à l'élection d'un membre libre et a nommé M. Saglio qui avait obtenu 31 voix contre 9 données à M. Port.

Séance du 1er avril.

Ouvrage présenté. — Serure : *Dictionnaire des monnaies de la France.*

Lectures. — Berger : Note sur une nouvelle inscription bilingue. — D'Arbois de Jubainville : Mémoire sur des vases acoustiques trouvés en 1884 dans une église de Saint-Thomas (Loire).

Communication. — Des Michels : Une histoire géographique de seize royaumes de l'empire chinois aux époques de Constantin et de Dioclétien.

Séance du 2 avril.

Ouvrages présentés. — Plasse : *le Clergé français réfugié en Angleterre.* — Paulhan : *les Phénomènes effectifs de leur apparition.*

Au cours de la séance, M. Perrens a été élu membre de l'Académie par 22 voix contre 18 données à M. Anatole Leroy-Beaulieu.

Séance du 16 avril.

Lectures. — Cucheval-Clarigny : Notice sur la vie et les œuvres de M. Vuitry. — Baudrillart : les Populations rurales de la France ; l'ancienne province du Maine.

En comité secret, l'Académie a arrêté les sujets de prix suivants :

PRIX DU BUDGET. — Exposer les théories des logiciens modernes depuis la révolution cartésienne jusqu'à nos jours.

Rechercher si ces théories, soit en logique déductive, soit en logique inductive, ont modifié ou agrandi le champ de la logique tel que l'avait déterminé Aristote.

PRIX BORDIN. — Philosophie naturelle et morale de Fr. Bacon.

Apprécier la polémique de Bacon contre toutes les philosophies antérieures et particulièrement contre Platon et Aristote.

Exposer la méthode et le système de Bacon d'après *l'Instauratio magna*, et le *Novum organum.*

Déterminer l'influence que Bacon a exercée sur les XVIe et XVIIIe siècles, et celle qu'il exerce encore actuellement sur la science contemporaine.

Séance du 6 avril.

Lecture. — Luchaire : Mémoire sur la compilation latine exécutée dans la deuxième moitié du XIVe siècle par un moine de l'abbaye de Saint-Denis et contenue dans le manuscrit 5949 A de la Bibliothèque nationale.

Communications. — Leblant : Sur un sarcophage chrétien inédit. — Ph. Berger : Déchiffrement d'une nouvelle inscription phénicienne.

Séance du 15 avril.

Lectures. — Charnay : La monnaie de cuivre en Amérique avant la conquête. — Collignon : Mémoire sur des fragments de statue d'ancien style celtique.

Communication. — Goret : Note sur deux manuscrits de la bibliothèque *Estense* de Modène.

Ces deux manuscrits, de la fin du XVe siècle, sont d'une grande importance pour l'histoire de la botanique dans les derniers siècles du moyen âge.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

PARIS. — PROVINCE. — ÉTRANGER.

FRANCE

— Sous ce titre : *la Fin d'un empire français aux Indes sous Louis XV*, M. Tibulle Hamont vient de donner, à la librairie Plon, une étude biographique et historique sur Lally-Tollendal.

— Le troisième volume de *la Grande encyclopédie* vient de paraître. Il était attendu avec impatience, malgré la rapidité avec laquelle se succèdent les diverses livraisons de l'ouvrage. Rien ne saurait intéresser davantage les spécialistes comme le public, que ce dictionnaire universel, immense répertoire de

faits et d'idées, résumé des connaissances humaines au XIXe siècle. Les méthodes actuelles et les résultats les plus récents de toutes les sciences, profondément renouvelées par les découvertes modernes, y sont exposés d'une manière complète; une part équivalente est faite aux lettres, que la complète intelligence des littératures classiques a entièrement rajeunies. *La Grande encyclopédie* sera l'ouvrage le plus compréhensif et le plus parfait qui ait encore paru en ce genre. Ce brillant résultat est obtenu par l'organisation, sans précédent jusqu'ici, d'un comité de direction composé d'hommes d'une compétence indiscutable et d'une haute notoriété :

MM. Berthelot (sciences physiques), Derenbourg (Orient), Dreyfus (politique, économie politique et administration), Giry (histoire), Glasson (droit), docteur Hahn (sciences naturelles), Laisant et Laurent (sciences mathématiques), Levasseur (géographie), Marion (philosophie), Müntz (beaux-arts), Walz (antiquité classique).

Ils ont groupé autour d'eux un corps de rédacteurs dont beaucoup sont aussi des savants ou des écrivains d'une grande valeur. Il suffit de parcourir les volumes parus pour voir qu'il s'agit bien d'une collaboration effective; la plupart des articles sont signés de noms connus : alchimie (Berthelot), Alpes (Levasseur), amortissement (Dreyfus), amour (Marion), anthropoïdes (Trouessart), appel (Glasson), archives (Giry), argot (Brunetière), Aristote (Boutroux), etc.

Pour terminer, il faut dire un mot des cartes qui seront au nombre de deux cents et formeront un bel atlas et de l'illustration très abondante qui complète utilement le texte et repose le lecteur.

— M. Alexandre Weill vient d'écrire une *Histoire véridique et vécue de la Révolution de 1848*.

L'ouvrage a paru chez Dentu.

— La librairie Didier fait paraître un nouvel ouvrage de M. Barthélemy Saint-Hilaire : *l'Inde anglaise; son état actuel, son avenir*. Le volume est précédé d'une introduction sur l'Angleterre et la Russie.

— La huitième série des *Souvenirs d'un vieux critique*, par M. de Pontmartin, a paru chez Calmann Lévy.

— Le dernier ouvrage de M. Barbey d'Aurevilly, *le Théâtre contemporain*, paru il y a trois semaines chez l'éditeur Frinzine, vient d'atteindre sa quatrième édition.

— Le second et dernier volume de l'ouvrage de M. Faucon, *la Librairie des papes d'Avignon*, a paru récemment. Ce volume renferme des index et le catalogue de la grande bibliothèque du château de Peniscola.

— M. Stéphane Mallarmé vient de donner une nouvelle édition de l'un de ses ouvrages les plus estimés, *l'Après-midi d'un faune*. Le volume a paru aux bureaux de la *Revue indépendante*.

— Tours, la ville natale de Balzac, élève une statue au grand romancier.

A cette occasion, M. le docteur Fournier, maire de Tours, publie une étude intéressante et luxueusement éditée sur la vie et les œuvres de Balzac.

— M. le comte de Contades doit très prochainement faire paraître, à la librairie Quantin, un volume intitulé : *Portraits et fantaisies (les Quartiers de la Dame aux camélias; — Poulet-Malassis; — Un soir chez Astley*, etc.), recueil d'articles publiés dans *le Livre* et *le Figaro*, auxquels ont été ajoutées plusieurs études nouvelles.

— MM. Lods et Véga ont donné, à la librairie Vanier, *Un chapitre de l'histoire de la caricature politique en France*. Ce chapitre est relatif à André Gill. Le volume, orné de caricatures inédites, contient une biographie de l'artiste et une bibliographie complète de ses œuvres.

ÉTRANGER

Allemagne. — Une traduction allemande du *Roman comique*, de Scarron, paraît en trois volumes chez M. W. Spemann, à Stuttgart. De nombreuses notes littéraires et historiques accompagnent cette traduction due à la plume autorisée de M. Karl Saar.

Angleterre. — Les souvenirs du duc de Broglie (*Recollections of the duc de Broglie*), traduction de M. de Beaufort, l'auteur de *Life and letters of George Sand*, paraît en édition anglaise chez MM. Ward et Downey.

Espagne. — Le tome X des *Mémoires* de l'Académie royale d'histoire de Madrid a paru dernièrement. Il contient, entre autres travaux, des documents inédits sur les relations de Christophe Colomb avec les frères Pinçon. Ces documents se rapportent presque entièrement à la conquête de l'Amérique.

Russie. — Depuis quelque temps, le comte Léon Tolstoï publie de petits livres populaires que les marchands de journaux vendent à bas prix. Un de ces volumes, un drame en cinq actes, de 200 pages d'impression, ne coûte que 10 kopeks, moins de 25 centimes. Il a pour titre : *le Pouvoir des ténèbres* ou *Quand un oiseau a une patte engluée, il est perdu*.

Mille exemplaires en ont disparu en quelques jours. Ce que l'auteur s'est proposé de mettre en relief, c'est l'inconscience des principaux personnages, auxquels les forfaits qu'ils commettent semblent chose toute naturelle. Comme observation et reproduction des mœurs des paysans, on dit que c'est une merveille; mais les faits qui constituent l'action dramatique sont horribles.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

— On nous annonce un nouvel ouvrage de M. Désiré Nisard : *Considérations sur la Révolution française et Napoléon Ier*.

— L'ouvrage de notre rédacteur en chef, M. Octave Uzanne, *Du pont Royal au pont Sully*, paraîtra le prochain mois de juin. *Le Paroissien du célibataire* ne sera mis en vente qu'en septembre prochain. A la fin de l'année, M. Uzanne donnera, à la maison Quantin, un grand in-8°, de 180 à 200 pages, avec 180 à 200 compositions de Paul Avril, reproduites en taille-douce et chromotypographie, sous le titre : *le Miroir du monde; Sensations de la vie pittoresque*. Le tirage sera limité à 2,000 exemplaires au maximum et le prix fixé à 45 ou 50 francs. Cette publication s'annonce comme devant dépasser en originalité et en luxe tout ce qui a été fait jusqu'ici.

— M. Jacques d'Arcenay se propose de publier, à la Librairie illustrée, une étude sur *Diane de Poitiers et son temps*.

— M. Frédéric Loliée va publier incessamment *Nos gens de lettres*, ouvrage plusieurs fois annoncé déjà.

— M. Gabriel Vicaire, un de nos jeunes poètes les plus estimés, doit publier une *Légende de saint Nicolas*, dans lequel il a su faire plier le vers moderne au rythme et au style des mystères.

— M. Achille Millien met la dernière main à ses *Chansons populaires du Nivernais*.

— *Le Horla*, tel est le titre du nouveau roman que M. Guy de Maupassant doit nous donner prochainement.

M. Villiers de l'Isle-Adam a également un roman sous presse : *Tribulat Bonhomet*.

— M. Milsand doit donner sous peu un *Supplément à la Bibliographie bourguignonne*, ouvrage dont il est l'auteur.

ÉTRANGER

Angleterre. — D'après la *Revue bleue*, M. Herbert Spencer s'occuperait à écrire ses souvenirs de jeunesse.

MM. Macmillan annoncent la publication des *Letters between Carlyle and Gœthe* et des *Reminiscences de Carlyle*.

Suisse. M. Édouard Rod, le pessimiste dont le dernier ouvrage, *la Course à la mort*, a fait quelque bruit, prépare une nouvelle étude psychologique, *le Sens de la vie*, destinée à expliquer et à compléter la première.

Bohême. — Les poésies de François Coppée vont paraître en Bohême, traduites en langue tchèque.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES
— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

Alexandre Dumas; Victor et Charles Hugo à Bruxelles. — M. de Cherville donne, dans *le Temps*, d'intéressants détails sur la vie que menaient à Bruxelles, au lendemain du coup d'État de 1851, les proscrits et leurs amis.

« Ah! la belle et sympathique figure que celle de cet irrésistible charmeur, Alexandre Dumas! Il ne lui fallait qu'un mot, qu'un regard, pour prendre possession de votre cœur, et, une fois qu'il y était entré, comme on ne regrettait jamais de lui appartenir! Je l'ai aimé vingt ans, cet homme, d'une sincère et constante amitié; depuis que la mort nous l'a pris, il m'a toujours suffi de penser à lui pour que ce visage du maître se détache de l'ombre et se mon-

tre à moi avec ce sourire affable du jour de l'accueil, avec l'encouragement de son regard limpide, pour que j'entende encore sa voix si pénétrante ; et je me demande alors pourquoi des êtres si supérieurs à nous par l'esprit et par le cœur n'ont pas reçu du ciel le privilège de l'éternité.

« L'abord de Victor Hugo, d'une exquise politesse, était plus froid ; mais j'avais un grand-oncle qui avait été le collègue du poète au Luxembourg et dont les excentricités monarchiques avaient laissé chez lui d'assez réjouissants souvenirs. C... lui en parla, et à dater de ce jour la glace fut rompue. Le lendemain, entrant dans un restaurant de la rue de la Fourche avec mon ami, Hugo, qui y dînait avec son fils Charles, nous invita à prendre place à sa table et, le repas fini, nous donna rendez-vous au même endroit pour le lendemain.

« Ce restaurant où j'eus, pendant quelques mois, l'honneur d'être le convive du plus illustre des poètes, s'appelait l'Aigle. L'auteur de *Ruy Blas* se plaisait beaucoup dans ce restaurant, où la chère était simple, mais assez bonne, et où nous dînions économiquement pour un franc douze centimes et demi. Cette singulière fraction représentait le demi-litre de faro qui servait de boisson. Très sobre, Victor Hugo mangeait avec appétit, il avait pris goût à la bière belge ; quelquefois, vers la fin du repas, il me disait :

« — Si je buvais un second verre de faro, qu'en diriez-vous ?

« — Monsieur Hugo, j'en dirais que vous êtes façonné à la boisson de l'exil, ce qui est déjà quelque chose.

« — Allons, Lucullus dîne chez Lucullus ; garçon, un second verre de bière.

« Ce jour-là le poète en avait pour 1 fr. 25.

« Charles Hugo, au contraire, appréciait beaucoup moins la cuisine et la clientèle essentiellement bourgeoises de notre restaurant, et il ne le dissimulait pas. Il nous annonça un jour qu'il avait découvert derrière l'hôtel de ville un estaminet où, sans beaucoup de frais, nous serions incomparablement mieux. Son père résista quelque peu à la peinture entraînante des délices gastronomiques qui nous attendaient à la « Faille déchirée ». La faille est la mantille de soie noire que les Espagnoles drapent autour de leur tête et dont les Flamandes ont hérité ; il resta même insensible au cachet romantique de l'enseigne ; il fallut les vives instances de son fils pour le décider à en faire au moins une expérience ; elle fut, hélas ! désastreuse pour le pauvre Charles. La carte ne comportait que des biftecks et des omelettes ; les biftecks, cuits dans la poêle, étaient durs ; l'omelette, cuite des deux côtés et retournée comme on fait des crêpes, eût pu servir de rond de cuir à un bureaucrate ; et cela nous coûta une cinquantaine de sols à chacun. Le grand poète était de fort mauvaise humeur en sortant ; avec son urbanité exquise, il crut nous devoir des excuses pour les prodigalités dans lesquelles ce qu'il appelait l'étourderie de Charles nous avait entraînés ; le lendemain, en nous retrouvant à l'Aigle, il manifesta une vive satisfaction, et ce jour-là l'auteur de *Ruy Blas* ne se fit pas faute de dîner chez Lucullus !

« Charles Hugo avait hérité de l'admirable beauté de sa mère ; à cette époque il représentait le type andalous dans toute sa pureté ; spirituel, aimable, cordial et bon enfant, avec le nom illustre qu'il portait, il était bien naturel qu'il fût fort recherché ; aussi ne le voyions-nous jamais à l'Aigle plus de deux ou trois fois par semaine.

« Le père et le fils demeuraient chez un marchand de tabac dont la boutique faisait face à l'entrée de l'hôtel de ville. Il fallait passer par le magasin pour arriver au premier étage, où se trouvait l'appartement. L'ameublement en était simple, mais cependant suffisamment confortable.

« Je ne voudrais pas que les minuties que je viens de raconter donnassent à supposer à vos lecteurs que j'ai voulu, après une certaine presse, critiquer la parcimonie du poète. Je l'ai étudié de bien près, pendant des mois. Comme un grand écrivain de nos jours, que l'on taxe du même travers, il était un homme d'ordre, il n'était point un avare. Peut-être, au début de son exil, y eut-il un peu d'affectation dans les manifestations de cet ordre. A Guernesey, non seulement il reprit ses habitudes de confort et de luxe artistique, mais, pendant des années, il tint table ouverte pour tous ses compatriotes. Je suis convaincu qu'à Bruxelles, tout en dînant pour vingt-deux sols et demi, il ouvrait très largement sa bourse quand il s'agissait de venir en aide au dénuement très grand de ses coreligionnaires politiques. Un homme de bien, un des plus grands cœurs que j'aie rencontrés, Étienne Arago, qui veillait avec une incessante sollicitude sur les souffrances de ses amis exilés, a dû, plus d'une fois, s'adresser à Victor Hugo ; bien que mon titre d'exilé par persuasion me fit un devoir de me tenir rigoureusement à l'écart des affaires intimes des proscrits, je jurerais qu'il n'a pas souvent descendu les mains vides l'escalier du marchand de tabac.

« Notre petit groupe avait dîné une fois, deux fois, quatre fois boulevard de Waterloo ; cela ne suffisait pas du tout aux appétits d'amphitryon du maître ; si nous avions écouté le bon Dumas, nous n'aurions jamais manqué de revenir le lendemain, et ce lendemain se fût répété trois cent soixante-quatre fois entre le premier janvier et la Saint-Sylvestre. Il fallut bien lui faire comprendre que l'hospitalité doit avoir des bornes, surtout pour celui qui en profite. Vivement contrarié, Dumas mit son imagination en campagne, et, comme elle le laissait rarement dans l'embarras, elle lui fournit tout de suite une combinaison qui, en lui donnant satisfaction, mettait notre délicatesse à l'abri de tout reproche. Voici en quoi elle consistait :

« On dînerait chez Dumas deux fois par semaine « seulement » ; mais chacun de nous lui donnerait la somme que lui coûtait son repas au restaurant ! Les hôtes de l'Aigle se récrièrent à l'idée de mettre leurs vingt-deux sols et demi sur la nappe. Noël Parfait fut

appelé en consultation, et, après une vive résistance de l'auteur des *Mousquetaires*, celui-ci consentit à ce que la contribution fût portée à 1 fr. 50 en chiffres ronds! C'était aussi ingénieux que peu rémunérateur pour l'amphitryon; mais, selon son habitude, Dumas nous démontra par A plus B que, loin d'y perdre, il allait réaliser d'importants bénéfices sur notre nourriture bi-hebdomadaire. Il est vrai que cet arrangement lui fournissait l'occasion de donner satisfaction aux velléités pour l'art culinaire qui ont toujours travaillé le grand homme, et peut-être aussi faisait-il figurer cette satisfaction en ligne de compte; mais cela ne pouvait pas rendre l'affaire meilleure, au contraire. »

La statue d'Alfred de Musset. — Voici enfin une injustice à la veille d'être réparée. Alfred de Musset va avoir sa statue, tant réclamée par les admirateurs du grand poète.

M. Lardin de Musset vient de s'entendre avec la Société des gens de lettres pour élever un monument artistique digne de l'auteur des *Nuits*.

Une exposition bibliographique. — Le ministre de la guerre a résolu d'organiser en 1889, dans un pavillon construit spécialement à cet effet sur l'esplanade des Invalides, une exposition des objets, produits et matériels appartenant aux divers services de l'armée de terre. Pour que cette exposition soit absolument complète, le ministre a décidé qu'il y aurait une section de *Bibliographie militaire française et étrangère.*

Amédée Pichot. — Le 1er mai a eu lieu, à Arles (Bouches-du-Rhône), l'inauguration d'une fontaine monumentale élevée par ses compatriotes à la mémoire d'Amédée Pichot, le fondateur de la *Revue britannique*, l'auteur du *Dernier roi d'Arles*, des *Arlésiennes*, etc.

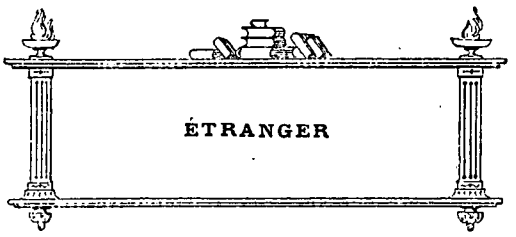

Allemagne. — *Henri Heine inédit.* — On vient de trouver du Henri Heine inédit. Ce sont les lettres adressées à *la Gazette d'Augsbourg*, notamment pendant la cruelle maladie à laquelle il a succombé.

La *Deutsche Dichtung*, revue de Stuttgart, publie ces lettres pleines d'intérêt.

En voici un spécimen :

« Les Français ont passé l'âge de la poétique livrée du royalisme, du romantique uniforme écarlate à tresses d'or. Il ne leur allait plus et craquait partout aux coutures; ils l'ont échangé contre la blouse républicaine, trop bouffante pour eux, mais qui les laisse plus libres en leurs mouvements. Ils ont maintenant la République, et peu importe qu'ils l'aiment ou non. Ils l'ont, comme on a une femme, une patrie allemande ou quelque autre chose de tenace. Les Français sont maintenant condamnés à la République à perpétuité. Ils n'avaient vraiment plus d'autre habit à se mettre; ils ne pouvaient cependant pas aller tout nus, et les convenances réclamaient un vêtement au plus vite. Un chacun verra maintenant ce qu'il a à faire. A franchement parler, nous nous accommodons déjà passablement de notre sort; nous nous sentons un cœur comme si nous étions tous des Brutus de naissance, et le plus proche passé nous semble reculé comme un conte de nourrice : *il était une fois un roi...* »

Et ce portrait de Lamartine :

« Quelle merveille cette circulaire, ou plutôt ce manifeste de M. de Lamartine ! Dans ses phrases passe un souffle de gravité, de religion, de conciliation qui rafraîchit les blessures du présent et bannit les terreurs de l'avenir! Cet homme est véritablement un prophète; il en a le langage et le regard. C'est un étonnement, un vertige quand on lève les yeux vers cette haute figure qui, depuis un an, a pris sous nos yeux des proportions monumentales. Ce n'était d'abord qu'un poète, de premier ordre, certes, mais qui ne dépassait pas de beaucoup notre taille à nous autres. Je l'appréciais, sans doute, pour la perfection de sa forme et l'harmonieuse unité de ses sentiments et de ses pensées — deux qualités qui manquent absolument à son émule Victor Hugo, et qui sont nécessaires cependant pour être immortel.

« Mais ce qui était terrible pour moi dans les poésies de Lamartine, c'était ce spiritualisme, cet amour platonique qui m'étaient déjà insupportables dans *les Canzones* et les sonnets de son ancêtre Pétrarque et contre lesquels j'ai bataillé en vers et en prose tous les jours de ma vie. Mais quand j'entendis ses discours politiques, mes idées allèrent au-devant des siennes et leur firent fête comme à une famille d'élection. J'aimai ce trait de ressemblance entre Lamartine et Messer Francesco, qui ne fut pas seulement l'adorateur de Laure, mais l'ami de Rienzi, et qui brûla d'enthousiasme aussi sincère pour le soleil de l'éternelle liberté que pour les yeux de la belle Provençale, ces étoiles périssables. Comment décrire enfin l'enthousiasme qui s'empara de moi quand Lamartine publia *les Girondins*, cette œuvre dont la popularité tient du fabuleux? Depuis *l'Histoire de la Révolution*, de Thiers et *les Mystères de Paris*, d'Eugène Sue, il n'est pas de livre qui fait autant de bruit en ce pays-ci. »

Et Heine termine, à propos de Lamartine et des *Girondins*, par une philosophie et une psychologie en dix lignes de l'entraînement révolutionnaire, saisi avec une intuition qui touche au génie et rendu palpable en une comparaison étourdissante.

« Ce livre, qui célèbre les nobles martyrs de la Gironde, est aussi un magnifique sarcophage, décoré à

la manière antique, avec des bas-reliefs qui représentent des bacchanales ; les cortèges de bacchants révolutionnaires les plus aventureux se déroulent sous nos yeux : corybantes de la liberté et de l'égalité brandissant le thyrse, joueurs de cymbales terroristes, joueurs de double-flûte modérantistes, satyres à pieds de boucs « bougrement patriotiques », ménades de la guillotine aux cheveux épars, foules ivres d'une frénésie divine, qui roulent et passent dans les attitudes les plus inouïes, et dont l'aspect nous emplit pareillement d'une ivresse terrible et destructrice : Évohé Danton ! évohé Robespierre ! — Oui, c'est aussi une bacchanale d'applaudissements qu'a soulevée l'apparition de l'ouvrage de Lamartine. Il semblait vraiment qu'il serait impossible à l'auteur de surpasser sa renommée. Il y a réussi cependant, depuis qu'il n'est plus seulement l'historiographe de la République, mais l'un de ses héros favoris, son gonfalonier portant la bannière tricolore qu'il a fidèlement défendue quand on voulait lui mettre en mains ce drapeau rouge dont le ciel nous garde longtemps ! »

La Gazette d'Augsbourg ne publia ni cette correspondance ni les deux suivantes, dont nous n'avons encore qu'un petit fragment sous les yeux. Il paraît que les idées qui transparaissent dans cette correspondance de Heine parurent trop avancées à la rédaction. Un chef de départ du journal, qui avait de la littérature, se fit un petit trésor des feuillets scandaleux. Il est à croire qu'aujourd'hui ils ne feraient plus cet effet de propos diaboliques, et aussi que les directeurs de journaux, si pareille fortune venait à leur échoir, ne se permettraient plus le caprice du directeur de *la Gazette d'Augsbourg*.

Angleterre. — *Ce que gagnaient autrefois les écrivains anglais et ce qu'ils gagnent aujourd'hui.* — On sait que la *Nineteenth Century* a, dans une de ses récentes livraisons, publié un article littéraire de M. Gladstone en réponse au dernier poème de Tennyson. L'article avait 20 pages et fut payé 250 livres sterling, soit 6,250 francs.

Cela fait, à bien calculer sur le texte, dit M. Ch. Fuster, dans le journal *la Nation*, plus de 6 pence (60 centimes) par mot. Mettons, — et c'est flatter M. Gladstone, — mettons, dis-je, qu'il y ait une pensée originale toutes les pages : cela fait 320 francs la pensée. Eh bien ! là, franchement, on penserait à moins !

Où donc est le temps où les gens de lettres mouraient de faim, en faisant la gloire de leur siècle et la fortune de leurs éditeurs ?

M. Fuster continue ainsi :

« Il est bien curieux à mesurer, le chemin parcouru — pécuniairement parlant — par les littérateurs anglais ! Goldsmith a écrit, vous le savez, un roman, *le Vicaire de Wakefield*, qui est devenu célèbre, classique, éternel, et dont les traductions se succèdent... en se ressemblant. Eh bien, pour ce chef-d'œuvre, pour cette adorable idylle où le bonheur sourit à travers des larmes, dans des paysages d'une délicatesse et d'une simplicité exquises, pour ces 400 pages merveilleuses de vie et toutes frissonnantes d'émotion, Goldsmith ne toucha que 50 livres sterling (1,250 fr.). Trois ou quatre francs la page, pour un livre que des générations entières devaient lire et traduire, pour un livre qui allait faire rêver et pleurer toute une race ! Avouez que Goldsmith avait compris, avant nos parnassiens et mieux que nos décadents, la théorie de « l'art pour l'art » !

« Poursuivons nos recherches : un autre écrivain anglais, Johnson, dut écrire un jour *Rasselas* pour payer ses dettes. Il toucha 100 livres. Son chef-d'œuvre, *The Lifes of the poets*, lui fut payé 300 livres. Depuis, les éditions successives de ce seul livre auraient pu suffire à faire la fortune de plusieurs éditeurs.

« Avec leurs *Contes shakespeariens*, devenus classiques, les frères Lamb réalisèrent la maigre somme de 1,500 francs.

« Il est vrai que, depuis, d'autres écrivains anglais ont remué, comme on dit, « l'argent à la pelle ». On sait que lord Lytton gagna deux millions avec ses œuvres ; un seul roman de Dickens, *Nicolas Nickleby*, lui rapporta 300,000 francs, — et Dickens a bien écrit cinquante fois la matière de *Nicolas Nickleby ; le Lalla Rookh* de Moore lui valut la jolie somme de 3,000 livres, — et Macaulay, le plus heureux de tous, sinon le plus illustre, reçut un acompte de 600,000 fr. pour les trois quarts de son *Histoire d'Angleterre*.

« Aujourd'hui, nous l'avons vu, M. Gladstone est payé à 60 centimes le mot. »

Suisse. — *L'Invention de l'imprimerie.* — Depuis longtemps on contestait à Jean Gutenberg l'invention de l'imprimerie. Ses titres, en effet, étaient difficiles à établir, bien que ceux qui les lui contestaient n'eussent pas non plus d'arguments péremptoires à faire valoir. Le plus ancien document que M. Ambroise Firmin-Didot eût trouvé en faveur de Gutenberg était daté de 1499.

M. Sieber, de Bâle, vient d'en publier un autre qui est bien antérieur à cette date puisqu'il est de 1472. C'est une lettre latine de Guillaume Fichet à Robert Gaguin, mentionnant expressément Gutenberg comme l'inventeur de l'art typographique (*qui primus omnium impressoriam artem excogitavit*).

Cette lettre se trouvait imprimée en tête du seul exemplaire conservé à la bibliothèque de Bâle du traité *De ortographia* de Gasparino de Bergame, ouvrage sorti des presses de la Sorbonne en 1472. Guillaume Fichet, qui avait fondé la première imprimerie de Paris, devait savoir à quoi s'en tenir puisqu'il employa trois ouvriers formés par Gutenberg à Mayence et qu'il nomme dans cette même lettre : Ulrich Gering, Michel Friburger et Martin Crantz « déjà plus habiles, dit-il, que leur maître ».

Russie. — *Le jubilé de Pouchkine.* — Toutes les grandes villes de Russie ont célébré la fête de Pouch-

kine le 29 janvier (10 février), anniversaire du jour où le grand poète fut tué en duel, il y a cinquante ans. La solennité commença par une messe chantée en grande cérémonie à la cathédrale de Kazan.

Des conférences consacrées à l'éloge du poète s'organisèrent en divers établissements; le soir, on lut des vers en son honneur; au théâtre, on couronna son buste; on représenta des fragments de la plupart de ses compositions dramatiques, même de celles qui sont restées à l'état d'ébauches. La plupart des journaux quotidiens et hebdomadaires donnèrent, ce jour, des portraits de l'écrivain à différentes époques de sa vie, des vues de la maison qu'il habitait, la scène du duel qui lui coûta sa vie, etc. Conformément aux dispositions de la loi russe, les œuvres de Pouchkine entraient dans le domaine public ce même jour, et plusieurs éditeurs en ont profité pour en faire paraître des éditions qui furent rapidement enlevées. Ainsi un éditeur avait annoncé la publication d'une nouvelle édition à 1 rouble 1/2, les dix volumes. A onze heures du matin, l'édition entière de 1,000 exemplaires était vendue. Les acheteurs qui se présentèrent plus tard en eurent un tel désappointement qu'ils provoquèrent un tumulte qui se termina par l'intervention de la police, mais non sans carreaux cassés et meubles brisés.

NECROLOGIE.

FRANCE

M. Eugène Baret, inspecteur général honoraire de l'instruction publique, vient de mourir. M. Baret était ancien doyen de la Faculté des lettres de Clermont et recteur de l'académie de Chambéry. Il avait publié une *Histoire de la littérature espagnole*, des traductions de Lope de Vega et de Sidoine Apollinaire. Il avait été, en 1866, nommé ministre de l'instruction publique par l'empereur du Mexique, Maximilien.

— Nous avons le regret d'enregistrer la mort de M. Paul Dalloz, directeur du *Moniteur universel*, décédé le mois dernier.

M. Paul Dalloz était né à Paris le 8 novembre 1820. Il étudia le droit, puis entra au *Moniteur* dont il partagea la direction, après le 2 décembre 1851, avec M. Turgan.

Il fut, en mai 1864, le créateur du *Moniteur universel du soir*, le premier journal politique quotidien à cinq centimes, qui obtint un rapide succès.

Jusqu'en 1868, les deux journaux que dirigeait M. Dalloz avaient conservé leur caractère officiel que M. Rouher, ministre d'État, leur retira à cette époque, par un arrêté qui fondait deux nouveaux *Moniteurs officiels de l'empire français*.

M. Paul Dalloz se fit alors reconnaître en justice la propriété exclusive du titre de *Moniteur*, et l'organe du gouvernement s'appela simplement *Journal officiel*.

En dehors des deux *Moniteurs*, M. Dalloz avait fondé plusieurs autres publications.

Il était fils de Désiré Dalloz, le savant jurisconsulte, fondateur du fameux *Répertoire de jurisprudence générale* qui fut continué par son frère Armand.

M. Paul Dalloz s'était attaché avec passion à cette profession de journaliste, dont il était un des plus dignes représentants.

— M. le baron Dufour, ancien conseiller à la cour d'appel de Metz, conseiller honoraire à Nancy, chevalier de la Légion d'honneur, vient de mourir à Nancy dans sa quatre-vingt-sixième année.

M. le baron Dufour était l'auteur de plusieurs ouvrages estimés, et notamment de l'*Aide-mémoire du président des assises*, dont un grand nombre de magistrats ont apprécié la clarté et l'utilité.

— M. Dupin, le doyen des auteurs dramatiques, vient de mourir. Né à Paris en 1791, Jean-Henri Dupin était commis dans une maison de banque quand il fut pris par le goût du théâtre. C'est au Vaudeville, en 1808, qu'il donna sa première pièce, le *Voyage de Chambord*. Retouchée par Desfontaines, cette pièce eut tant de succès qu'elle décida le jeune Dupin à quitter les finances pour se vouer uniquement à la littérature dramatique.

Il fit bientôt la connaissance d'Eugène Scribe, avec qui il a certainement écrit une cinquantaine de pièces. Mais son répertoire se compose bien de deux cents œuvres théâtrales en tout genre, opéras-comiques, comédies, vaudevilles.

Impossible — et inutile de citer une liste aussi longue. Voici seulement les titres des pièces les plus célèbres d'Henri Dupin :

La Mort et le bûcheron, la Pompe funèbre, les Garçons, Farinelli, le Fou de Péronne, Michel et Christine (un succès universel, 1826, au Gymnase), *le Bal champêtre, la Pension bourgeoise, les Aventures du petit Jonas, les Inséparables, les Grisettes, la Mansarde des artistes* (1828), *le Fils d'un agent de change, la Figurante*, opéra-comique (1838), *le Veau d'or* (1841); — en collaboration avec Dartois : *le Sultan du Havre, les Six pantoufles, la Belle Allemande, le Courtisan dans l'embarras, Cartouche et Mandrin, la Villageoise somnambule, la Lingère du Marais, l'Ange gardien* (1831); — avec Depagny : *Dominique le possédé* (1831); — avec Sauvage : *la Fiancée de l'apothicaire, Il sait tout, les Noces de Gamache* (1825); — avec Varner : *les Petits appartements* (1827), *Un jour de réception* (1828), opéras-comiques; — avec Dumanoir : *la Toque bleue, la Perruche, la Fille invisible* (1854); — avec de Saint-Georges : *Deux hommes du Nord;* — avec Delacour : *la Chèvre de Ploërmel, le Spectre de Grasville, la Fête de famille, le Délit politique, l'Amour vient après, le Chat noir, Ma bête noire*, etc.

M. Dupin fut, à côté de Scribe, de Dumanoir, de Clairville, des frères Cogniard, d'Eugène Grangé, un des plus féconds vaudevillistes de 1826 à 1860.

— On annonce la mort à Paris, à l'âge de soixante-quinze ans, de l'abbé Favre, ancien missionnaire en Malaisie, qui depuis vingt-cinq ans occupait la chaire de malais et de javanais à l'École des langues orientales.

— On annonce la mort d'un agriculteur éminent, M. Houdaille de Railly, secrétaire adjoint de la Société des agriculteurs de France, lauréat de la prime d'honneur dans l'Yonne, un des fondateurs du Syndicat central, dont il était sous-directeur, auteur d'un grand nombre d'ouvrages agricoles justement appréciés.

— M. Théotiste Lefevre, très connu par son *Guide du compositeur d'imprimerie*, est mort à Paris au mois de mars dernier.

— M. Ch. de Linas, connu du monde savant par ses études d'archéologie, vient de mourir à Arras.

— On annonce la mort de François Magy, ancien professeur de philosophie au lycée de Rouen, décédé à Saint-Léonard (Haute-Vienne), à l'âge de soixante-quatre ans. Le défunt laisse plusieurs importants ouvrages de philosophie, entre autres *la Science et la nature*, qui fut, en son temps, couronné par l'Académie française.

— M. Léonce Person, professeur de quatrième au lycée Condorcet, vient de mourir à Paris. Le défunt s'était fait connaître par des travaux d'érudition, notamment sur la musique dans les temps antiques.

— Le *Figaro* annonce la mort de l'un de ses collaborateurs, M. Florian Pharaon, qui a écrit plusieurs ouvrages cynégétiques.

— Nous apprenons la mort de M. l'abbé Raillard, connu par ses travaux sur le chant grégorien.

— Mme Céline Renard, plus connue sous le pseudonyme de Marie Jenna, vient de mourir. Parmi ses publications, nous citerons : *le Livre des mères, Pensées d'une croyante, Mes Amis et mes livres.*

— Nous avons également à enregistrer le décès de M. le Dr Sarazin, auteur d'une récente publication remarquée à juste titre : *Récits sur la dernière guerre franco-allemande.*

ÉTRANGER

Allemagne. — Le 21 mars, est décédé à Genève le célèbre écrivain et patriote polonais Kraszewski. C'était un écrivain de grand talent et d'une fécondité extraordinaire. Il a publié un grand nombre de critiques littéraires, des voyages, des études historiques, des poésies, des romans et des pièces de théâtres. Ses œuvres remplissent cinq cents volumes. Né en 1812, Kraszewski fit ses études à Wilna, sa ville natale. Pendant assez longtemps il ne s'occupa que de littérature; mais, en 1860, il se rendit à Varsovie et y publia son journal politique, où il défendait avec énergie les droits de la Pologne.

Après la répression de l'insurrection de 1863, il se réfugia à Dresde et y continua ses travaux littéraires. En 1884, il fut arrêté sous prévention de haute trahison et condamné à trois ans et demi de forteresse. Il s'agissait, prétendent les Allemands, de renseignements que Kraszewski aurait fournis au gouvernement français sur la mobilisation de l'armée allemande et sur l'organisation du service de la télégraphie militaire. Kraszewski fut enfermé à Magdebourg; mais, vu l'état de sa santé, il fut mis en liberté sous caution en novembre 1885, sur les instances de la reine Marguerite d'Italie. N'étant pas rentré en Allemagne après l'expiration du délai qui lui avait été accordé, un mandat d'arrêt fut lancé contre Kraszewski. Le poète, qui souffrait d'une maladie de cœur, avait été chercher dans le Midi quelque soulagement et se trouvait à San Remo, au moment où le tremblement de terre de février vint jeter la terreur dans la contrée. Contraint de quitter la ville pour échapper aux émotions qui ne pouvaient qu'empirer son état, Kraszewski se rendit à Genève où, quelques jours plus tard, il a rendu le dernier soupir.

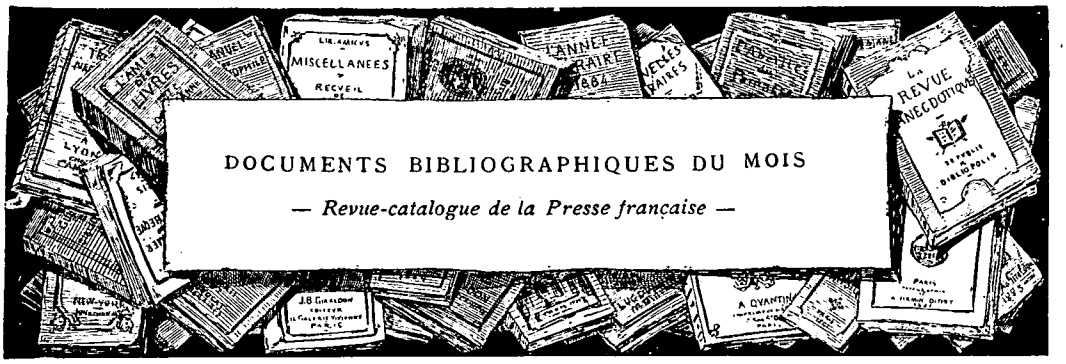

Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ART (15 mars). — L. Gaucher : Rue Trompette, n° 6, à Saint-Germain-en-Laye. — Bonnaffé : L'art du bois; les écoles françaises au XVIe siècle. — (1er avril). P. Leroi : G. Guillaumet. — Bonnaffé : L'imagerie en bois. — ARTISTE (mars). — De Chennevières : Les expositions annuelles et la société des artistes francais. — Du Seigneur : Exposition des maîtres anciens à l'Ecole des beaux-arts. — G. Beaume : Emile Pouvillon. — Ag. Bouvenne : Joseph Lemercier.

BULLETIN DU BIBLIOPHILE (janvier). — P. d'Arc : Bibliographie des ouvrages relatifs à Jeanne d'Arc. — Dupré-Lasale : Montaigne au Parlement de Paris. — Deux capitaines poètes du XVIe siècle; Lasphrise et Le Poulcre. — Une guerre entre chanoines (1647-1650). — Catalogue de la bibliothèque Techener. — BULLETIN DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE CAEN (février). — Gasté : Notes sur Segrais. — Denis : Talent dramatique de Théocrite; *les Syracusaines*. — BULLETIN DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE POITIERS (février). — Joyau : La croyance au libre arbitre chez les Hébreux. — Parmentier : La danse aux épées en Allemagne. — (Mars). Chaignet : La psychologie des poètes grecs. — Ernault : Les dictionnaires français-latins classiques. — BULLETIN MONUMENTAL (janvier-février). — P. Lafont : Abbaye de Saint-Savin-de-Lavedan. — Berthelé : Trois architectes poitevins de la fin du XIe siècle. — De Laurière : Excursion archéologique dans le val d'Aran. — Blanchetière : Les ruines du château féodal de Billy. — De Monclar : Notes sur l'église et les restes du château de Méthamis (Vaucluse). — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DU PROTESTANTISME FRANÇAIS (mars). — Bonnet : La tolérance du cardinal Sadolet. — Ch. Read : Lettre de Th. de Bèze à Casaubon. — Euschedé : Requêtes adressées aux États généraux des Pays-Bas. — Les anti-jésuites de Jean de Serres.

CONTROVERSE ET CONTEMPORAIN. — Mgr Harlez : La religion populaire de la Chine. — R. P. Belon : Les phénomènes spirites. — R. P. de Pascal : Le mouvement social. — Contestin : La croix et le crucifix. — Mgr Ricard : L'abbé Maury et Mirabeau. — Condamin : Les conditions de l'art à l'époque moderne. — CORRESPONDANT (25 mars). — De Falloux : Mémoires d'un royaliste. — De Lapparent : Les tremblements de terre. — De Chenclos : La torpille Whitehead et son inventeur. — De Mayol de Lupé : Un pape prisonnier. — Lallemant : M. Leconte de Lisle. — Cambuzat : L'instruction primaire gratuite, obligatoire et laïque dans les divers États d'Europe et d'Amérique. — (10 avril). Vacherot : La démocratie. — Begouen : Le parti catholique en Allemagne. — Moser : La chaire de Notre-Dame. — De Mayol de Lupé : Un pape prisonnier. — A. Langlois : Le salariat, ses adversaires et ses défenseurs.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (19 mars). — Les grandes villes en France et à l'étranger. — Le commerce extérieur de la France pendant les deux premiers mois de 1887. — Le mouvement industriel et financier en Allemagne : les établissements par actions dans les dernières années. — (26 mars). Les grandes villes en France et à l'étranger. — Le commerce extérieur de la France pendant les deux premiers mois de 1887. — Le commerce extérieur de l'Angleterre pendant les deux premiers mois de 1887. — La Guyane et les récidivistes. — (2 avril). De l'accroissement et de la répartition du montant des successions et des donations en France. — Le mouvement économique et financier en Allemagne : les souffrances de l'agriculture; baisse des fermages; les grandes propriétés et l'émigration des populations rurales; situation de l'industrie; mesures proposées. — La situation financière et la manie du bâtiment. — (9 avril). Du rôle de l'État, des localités et des particuliers dans l'enseignement technique. — La reprise des affaires à l'étranger, en Angleterre et aux États-Unis. — Le mouvement économique aux États-Unis et au Canada. — (16 avril). Les vices des budgets du continent européen. — La politique coloniale de l'ancien régime. — Des projets de réglementation du travail en Belgique. — Une statistique de l'Assistance publique dans soixante-dix-sept villes d'Allemagne.

GAZETTE ANECDOTIQUE (15 mars). — Les élections en Allemagne. — L'affaire Abel Hermant. — Mlle Jouassin. — Zola et Sarcey. — La mort du père Beckx, général des jésuites. — L'Académie anglaise. — Autographes. — Paul Féval et Sardou. — Le tire-bouchon du Vésuve. — Les marionnettes de George Sand. — Le budget du pape. — Danger des citations. — L'origine des Bonaparte. — Molière et Hugo devant Coquelin. — L'infaillibilité de la critique. — (31 mars). Le surmenage intellectuel. — M. Taine et Napoléon. — Age de l'empereur Guillaume. — M. Duval et Sardou. — Le secret des lettres. — Autographes. — Retraite de M. Sardou. — L'amie de l'Allemagne. — Offres réelles. — Académie de province. — Les comédiens décorés. — Un catéchisme laïque. — Menu diplomatique. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (avril). — P. Sédille : L'architecture moderne en Angle-

terre. — Darcel : L'art dans les Flandres avant le XVe siècle. — Duc de Rivoli : Études sur les triomphes de Pétrarque; Un Cassone du Kensington Museum. — Prost : Documents sur l'histoire des arts en France. — Gonse : *Paul Baudry*, par M. Ephrussi.

L'HOMME (10 janvier). — G. de Mortillet : Lamarck. — P. Sébillot : Quelques petites Frances. — Salmon : La survivance de l'emploi des os humains comme remède ou prétendu poison. — Etude sur les naissances en Algérie.

INSTRUCTION PUBLIQUE (19 mars). — Matinée : De la théorie des gouvernements dans Aristote. — Caro : Principes de la morale scientifique. — Cartault : L'opinion des contemporains de Lucain sur la *Pharsale*. — Crouslé : Critique de la théorie de M. de Bonald sur l'origine du langage et de l'écriture. — (26 mars). Matinée : La théorie des gouvernements dans Aristote. — Gasté : Les serments de Strasbourg. — Croiset : Les personnages de Platon. — Pigeonneau : Nos colonies, de 1751 à 1760. — (2 avril). Gasté : Les serments de Strasbourg. — Waddington : La morale dans l'antiquité; l'Orient. — Cartault : Le merveilleux épique dans la *Pharsale*. — Petit de Julleville : Les amis de La Rochefoucauld; Mme de Sablé. — (9 avril). Huit : L'immortalité de l'âme dans le monde païen. — Joly : Le droit dans ses rapports avec la force et la vertu. — Martha : Caton l'Ancien. — Crouslé : La politique de M. de Bonald. — INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 mars). — Les papiers de Fabre d'Eglantine. — Les Germain, orfèvres parisiens. — La folie des gens de lettres au XIXe siècle. — Questions bibliographiques. — Les suites d'*Elle et Lui*. — Le laquais de Molière. — Encyclopédie des philosophes français. — Le premier cabinet de lecture. — Ouvrage inédit de Pétrus Borel. — (10 avril). Mémoires inédits sur le XIXe siècle. — Catalogues de bibliothèques non vendues. — Souvenirs de l'abbaye de Jouarre. — *Fanchette*, par G. Sand. — Le graveur Spirinx. — Titres de romans.

JOURNAL DES ÉCONOMISTES (mars). — De Molinari : Le droit de la paix et le droit de la guerre. — Muller : Les finances de l'empire d'Allemagne. — Lavollée : La propriété littéraire et la convention de Berne. — D'Eichtal : L'arbitrage industriel et le nouveau projet de loi. — Whrigt : Esquisse historique des Chevaliers du travail. — JOURNAL DES SAVANTS (mars). — G. Perrot : Les statues de Diane à Délos. — A. Maury : La tactique au XIIIe siècle. — G. Paris : La vie des mots étudiée dans leur signification. — E. Renan : L'inscription de Mésa. — Darcste : Coutume contemporaine et loi primitive. — Hauréau : Catalogue des manuscrits de la bibliothèque Mazarine.

LECTURE (avril). — Victor Hugo spiritualiste. — Revue internationale d'apiculture. — Etudes historiques sur le XVIe et le XVIIe siècle en France. — Louis Agassiz. Sa vie et sa correspondance. — Histoire de la seconde République.

MAGASIN PITTORESQUE (15 avril). — Salomon Gessner. — Mes quatre patries. — L'hôtel de Pincé, à Angers. — Légèreté apparente des corps plongés dans l'eau. — Miniature à transformations. — Les masses du grand chancelier. — MATÉRIAUX POUR L'HISTOIRE DE L'HOMME (janvier). — Boule : Observations sur les puits préhistoriques d'extraction du silex du Mur-de-Barrez (Aveyron). — Congrès des américanistes. — Les chaires d'anthropologie de Montpellier et de Munich. — MATINÉES ESPAGNOLES (28 février et 7 mars). — Castelar : La divination en Grèce de l'idéal féminin. — De Rute : La société de Lisbonne. — (30 mars). De la Faverie : Vauvenargues. — La société de Madrid. — MÉLUSINE (février). — La flèche de Nemrod. — Usages de la féodalité en Bretagne. — Jean de l'Ours. — Barbe-Bleue. — Les décorations. — (Mars). L'anthropophagie. — Proverbes et dictons relatifs à la mer. — Oblations à la mer et présages. — Dictons gastronomiques. — MOLIÉRISTE (avril). — Ed. Thierry : *Psyché*. — Claretie : Molière jugé par Florian. — Lapierre : Molière illustré; *l'Étourdi*. — De la Pijardière : Molière à Montpellier. — Larroumet : A propos de Molière et Lulli.

NATURE (19 mars). — Lancement du vaisseau cuirassé *Pelayo*. — Les nains et les géants. — Les chiens militaires. — Les procédés pelliculaires en photographie. — Les yucca. — Les travaux de Panama. — Distribution de force motrice par l'eau sous pression. — (26 mars). L'enlèvement des neiges dans les grandes villes. — La chasse aux éléphants, à Ceylan. — La vérification des alcoomètres. — Distributeur automatique de journaux. — Les nains et les géants. — Les récents paquebots transatlantiques. — Conseils aux amateurs de jardinage. Jardinets de fenêtre. — Études de pyrotechnie. — (2 avril). L'autographomètre. — Projet de train continu pour l'Exposition de 1889. — Machine à écrire Herrington. — Le tremblement de terre du 23 février. — Histoire des ballons. — (9 avril). Phénomènes météorologiques. — Les locomotives; progrès récents réalisés par M. Ricour. — L'eau potable et la fièvre typhoïde. — La photographie instantanée d'un torpilleur à grande vitesse. — La tombe maori au musée du Trocadéro. — Machine à fabriquer les bouquets. — Appareil cosmographique de M. L. Girod. — (16 avril). Batterie secondaire de 100 chevaux à l'Hôtel de Ville de Paris. — L'école d'agriculture de Geisenheim. — Une visite à la région ébranlée par le tremblement de terre du 23 février. — Éclairage et force motrice par l'air gazéifié. — Wagons américains pour le transport du poisson. — L'alimentation végétale des peuples de l'extrême Nord. — NOUVELLE REVUE (15 mars). — Strauss : Les enfants moralement abandonnés. — Baluffe : Le père de Molière. — (1er avril). A. Barine : Un roi et son chapelain (le roi de Hanovre et Allix Wilkinson). — P. Melon : Alsace-Lorraine; impressions de voyage. — R. Frary : Le mouvement littéraire.

POLYBIBLION (mars). — Comte de Bizemont : Géographie et voyages. — Abbé Chapot : Ouvrages d'instruction chrétienne et de piété. — Comptes rendus dans les sections de théologie, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique : L'école paléographique du Vatican; — Bulle inédite de Nicolas IV; — Sainte Marie-Madeleine dans la littérature provençale; — Bibliographie des sciences médicales.

REVUE GÉNÉRALE D'ADMINISTRATION (mars). — Rouard de Card : Condition de l'individu né en France de parents étrangers. — Daniel : De la protection des jeunes filles mineures. — Feillet : De l'Assistance publique à Paris. — REVUE D'ANTHROPOLOGIE (mars). — Dr Fallot : Note sur l'indice céphalique de la population provençale et en particulier de la population marseillaise. — De Laponge : L'anthropologie et la science politique. — Bertillon : La morphologie du nez. — Mme Cl. Royer : La domestication des singes. — REVUE D'ART DRAMATIQUE (15 mars). — H. de Lapommeraye : V. Hugo. — Lefranc : Le drame populaire au Théâtre de Paris. — G. Ferry : Souvenirs sur la mère d'un auteur dramatique. — Le Goffic : Le théâtre de M. Vacquerie. — Achkinassi : Ostrowsky. — (1er avril). H. Fouquier : Querelles d'écoles. — Deschaumes : Le théâtre d'application. — Léo Claretie : Le théâtre de Florian. —

REVUE DES ARTS DÉCORATIFS (mars). — Duplessis : Le département des estampes à la Bibliothèque nationale ; Indications sur les documents utiles aux arts industriels : la dentelle. — L. Courajod : La sculpture au moyen âge et à l'époque de la Renaissance. — Léonce Benedite : La chinoiserie en France au XVIIIe siècle. — REVUE DE BRETAGNE ET D'ANJOU (avril). — J. Simon : La Vendée. — E. Bonnemère : Le général Berton à Saumur. — R. Kerviler : Cent ans de représentation bretonne. — Adam : Cent ans de représentation angevine ; Volney. — REVUE DU CERCLE MILITAIRE (20 mars). — Étude sur l'organisation, le fonctionnement et l'administration des bataillons d'infanterie affectés à la défense des places fortes. — Les forces militaires du Canada. — (3 avril). Les sapeurs dans la cavalerie. — Relation inédite de la bataille de Wagram. — (10 avril). La question des remontes. — L'emploi des feux de l'infanterie en Italie. — Combat d'avant-postes à Mairieux (1792). — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (14 mars). — Head : Historia numorum. — Heuzey : Les opérations militaires de Jules César. — Nyrop : Histoire de l'épopée française au moyen âge. — Rooses : Correspondance de Ch. Plantin. — Plon : Les maîtres italiens ; Leone Leoni et Pompeo Leoni. — (21 mars). Egger : Essai sur l'histoire de la critique chez les Grecs. — De Ruggiero : Dictionnaire épigraphique des antiquités romaines. — Benoist : La politique du roi Charles V. — Gaidoz : La classification des religions. — (4 avril). Engel : La prononciation du grec. — Weihrich : Saint Augustin, le Speculum. — Vernes : L'histoire des religions. — Groeber : La philologie romane. — Leclercq : La terre des merveilles. — (11 avril). Bazin : L'aphrodite marseillaise du musée de Lyon. — Darmesteter : La vie des mots. — Favre et Gasté : Racine ; *les Plaideurs*. — Boy : OEuvres de Louise Labé. — REVUE DES DEUX MONDES (15 mars). — G.-Augustin Thierry : Le Palimpseste. — M. du Camp : L'œuvre des libérées de Saint-Lazare. — Bentzon : La satire de l'esthéticisme. — Ravaisson : La philosophie de Pascal. — Plauchut : Les descendants des mages à Bombay. — (1er avril). C. Rousset : Les commencements d'une conquête : Le gouvernement du maréchal Valée. — D'Haussonville : La criminalité. — A. Barine : La margrave de Bayreuth, d'après ses mémoires. — Hamont : Le procès de Lally-Tollendal. — Valbert : Le conclave de Léon XIII. — Brunetière : Le *Dictionnaire historique* de l'Académie et l'*Histoire littéraire de la France*. — REVUE GÉNÉRALE (15 mars). — Ph. Audebrand : Comment le Dr Véron donna dix mille francs pour faire refleurir la littérature française. — Ch. de Larivière : *L'affaire Froideville*, par A. Theuriet ; *la Bête*, par V. Cherbuliez. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (mars). — Gaffarel : La découverte du Canada par les Français ; Verrazzani, Cartier, Roberval. — Levasseur : Les forces productives de l'Australasie. — Meyners d'Estrey : Tribus aborigènes du centre des Célèbes. — Drapeyron : Les rapports de la géographie politique et de la géographie physique. — REVUE GÉOGRAPHIQUE (février). — E. Levasseur : La statistique graphique. — Alavaill : Les irrigations dans le Roussillon. — Gouin : Le delta du Tonkin. — Les nègres de la Martinique. — Le Massachusetts. — Notes sur l'Italie économique. — La France dans la Méditerranée. — REVUE DE L'HISTOIRE DES RELIGIONS (janvier-février). — Sabatier : Contribution à l'histoire du paulinisme. — Hild : Le pessimisme moral et religieux chez Homère et Hésiode. — Amelineau : Le christianisme chez les anciens Coptes. — Menant : Les Hétéens ; un nouveau problème de l'histoire d'Orient. — REVUE INDÉPENDANTE (avril). — De Wyzewa : Les livres. — Huysmans : Chronique d'art ; les Indépendants. — St. Mallarmé : Notes sur le théâtre. — P. Bourget : Antigone, poésie. — De Wyzewa : M. Leconte de Lisle. — Villiers de l'Isle-Adam : Le droit au silence. — G. Guiches : Les ombres gardiennes. — Huysmans : En rade. — REVUE INTERNATIONALE (25 mars). — R. de Cesare : L'évolution historique de la papauté et l'Italie. — Benjamin Constant : Journal intime. — Abel Veuglaire : Armée allemande et armée française. — L. de Laigue : Un petit-fils de Louis XIV, d'après des documents inédits. — (10 avril). Clémence Royer : La psychologie physiologique contemporaine. — Benjamin Constant : Lettres à sa famille. — E. Maurice : Un cas de divorce historique. — L. de Laigue : Un petit-fils de Louis XIV. — REVUE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE (mars). — De Gayffier : Leconte de Lisle. — Fouquet : Le théâtre d'Alph. Daudet. — E. Vulliet : Passé et présent. — REVUE MARITIME ET COLONIALE (mars). — Wohlgemuth : Expédition autrichienne à l'île Jan-Mayen. — Germain : Détermination de la déviation de la verticale sur les côtes de France. — REVUE DU MONDE LATIN (avril). — Dr Cochin : Mysticisme et matérialisme. — Mme Ad. Ristori : Etudes et souvenirs ; *Médée*. — REVUE PHILOSOPHIQUE (mars). — Garofalo : L'anomalie du criminel. — Delbœuf : De la prétendue veille somnambulique. — Calinon : Le temps et la force. — Guyau : *L'irréligion de l'avenir*. — Le Bon : *Les civilisations de l'Inde*. — Dejerine : *L'hérédité dans les maladies du système nerveux*. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (19 mars). — E. Legouvé : Jean Reynaud. — H. Pessard : Souvenirs d'un journaliste. — Meyer : L'invasion chinoise et l'Europe au XXe siècle. — H. Le Roux : *Monsieur de Morat*. — (2 avril). Faguet : V. Hugo et ses derniers critiques. — Pessard : Souvenirs d'un journaliste. — Perrot : Les fouilles de Délos. — (9 avril). Naquet : Le droit et l'économie politique, d'après M. Courcelle-Seneuil. — Marcellin Pellet : Bonaparte en Toscane en 1796. — REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES (avril-mai-juin). — Delarc : Le Saint-Siège et la conquête de l'Angleterre par les Normands. — Mas-Latrie : Les éléments de diplomatique au moyen âge. — L. Sciout : Le Directoire, Rome et Bonaparte. — Sepet : Les origines de la civilisation moderne. — Lecestre : Le Conseil d'Etat jusqu'à l'avènement de Louis XIII. — De la Rocheterie : Les bourgeois d'autrefois. — REVUE RÉTROSPECTIVE (nos 65 et 66). — Un gentilhomme polonais à Paris en 1767. — (Nos 67 et 68). Mémoires inédits de Restif de la Bretonne. — Napoléon Ier jugé par un prince allemand. — Théophile Gautier et son éditeur. — REVUE DE LA RÉVOLUTION (mars). — Wallon : Culottes de peau humaine. — Taine : La Provence en 1790-1791. — Maggiolo : Les fêtes décadaires. — Baudouin : Le gouvernement provisoire et la presse de 1848. — J. Pellier : Le cheval, l'ancien régime et la Révolution ; souvenirs d'un écuyer. — REVUE SCIENTIFIQUE (19 mars). — Vélain : Les tremblements de terre ; leurs effets et leurs causes. — Gervais : Les chemins de fer dans le monde. — L'hypnotisme et les suggestions. — L'intelligence des nègres d'après leurs proverbes. — (26 mars). Les fabriques de montres en Amérique. — A propos de l'arrêt du soleil pendant la bataille de Mühlberg. — (2 avril). Dehérain : La valeur des engrais. — Renard : La microchimie minérale. — Bordage : La dissémination des plantes. — D'Estrey : Les mines d'or de Sumatra. — (9 avril). De Varigny : La sélection physiologique. — Laurent : Les pêcheries françaises. — Faurot : Obock. — Frédericq : Travail et chaleur musculaires. — Quantin : La question du cuivre dans les vins.

SPECTATEUR MILITAIRE (15 mars). — De Flètre : L'éducation du soldat. — Brun : L'instruction pour le combat. — Lehautcourt : Notes de voyage sur l'Italie militaire.

TOUR DU MONDE (19 et 26 mars). — Boulangier : Voyage à Mierv. — (2 avril). Krafft : Voyage aux châteaux favoris du roi de Bavière.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 mars 1887 au 15 avril 1887)

AUTORITÉ. Mars : 31. M. Leconte de Lisle. — Avril : 6. Barral : Les Danakils.

DÉBATS. Mars, 31, et avril, 7. Journal intime de Benjamin Constant. 19. *Réflexions sur les lois sociales*, par le duc d'Harcourt. 22. *L'ambassade de France en Angleterre sous Henri IV*, par de Kermaingant. 29. *Histoire d'une grande dame au* XVIIIe *siècle*, par L. Perey. — Avril : 2. Un nouveau roman de Dostoiewsky ; *l'Idiot*. 4. La réception de M. Leconte de Lisle à l'Académie française. 5. *Une mission française en Orient sous Louis XV*, par Vandal. 8. Un libéral royaliste en 1789 ; Jean-Joseph Mounier. 9. De Pressensé : Une nouvelle correspondance de Lacordaire. 13. P. Godet : Louis Agassiz. 15. Lettres sur l'Inde.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE. Mars : 18. *La Grande Encyclopédie*. 21. J. Levallois : Physionomies de la bohème ; Baudelaire. 24. *Le Sublime*, par D. Poulot. — Avril : 4. Millet. 7. Les Souvenirs de M. Legouvé. 7. Le vaudevilliste Dupin. 13. *Céleste Prudhomat*, par M. Guiches. 15. La Correspondance de Flaubert.

ÉCHO DE PARIS. Mars : 28. *Du dandysme*, par J. Barbey d'Aurevilly. 31. M. Leconte de Lisle. — Avril : 13. La statue d'Alfred de Musset.

ÉVÉNEMENT. Mars : 19. Auguste Vacquerie. 23. M. Sardou et ses œuvres complètes. — Avril : 10. Félicien Rops.

FIGARO. Mars : 16. A. Racot : Les Ancelot. 19. J. Lemaître : Lamartine. 26. J. Aicard : Leconte de Lisle. 28. Racot : Hugo et Dumas. — Avril : 1. M. Jules Barbey d'Aurevilly. 2. Les Salons où l'on cause. — Seignelais : Portraits contemporains ; Sainte-Beuve, Nisard, Sarcey. 4. Lemaître : L'abbé Roux. 5. Delpit : Dumas fils jugé par V. Hugo. 15. Les gens de lettres.

FRANÇAIS. Mars : 17. *De France en Allemagne*, par V. Cambon. 18. *Histoire d'une grande dame au* XVIIIe *siècle*, par L. Perey. 25, et avril, 8. *Histoire de la monarchie de Juillet*, par Thureau-Dangin. 28. *La Comédie et les mœurs en France au moyen âge*, par Petit de Julleville. 31. Les origines de l'Académie française. — Avril : 9-10. Mme de Maintenon. 14. La libre-pensée et le catholicisme. 15. *La Bête*, par V. Cherbuliez.

FRANCE. Mars : 26. Eugène Pottier.

GAULOIS. Mars : 21. Le Journal des de Goncourt. 23. M. Taine et Napoléon. — Avril : 11. Les femmes de Musset.

GAZETTE DE FRANCE. Mars : 20. *Nouveaux mélanges d'histoire et de littérature*, par Nisard. — *Histoire et littérature*, par Brunetière. 24. *Du dandysme*, par Barbey d'Aurevilly. 25. *Un joli monde*, par Macé ; — *Récits sur la dernière guerre*, par Sarrazin. 27. Les poètes ; MM. Piedagnel, Delaporte et Grimaud. 30. Les Souvenirs de M. Legouvé. 31. M. Leconte de Lisle. — Avril : 2. Le discours de M. Dumas. 3. Les poètes ; MM. Delaporte, Grimaud et Manivet. 5. *Un royaliste libéral en 1789 ; Mounier*, par de Laborde ; — *Le développement de la Constitution et de la société politique en Angleterre*, par Boutmy. 9. *Paul de Saint-Victor*, par Delzant. 15. M. Paul Danoz.

GIL BLAS. Mars : 19. Daniel Darc (Mme Regnier). 29. *Du dandysme*, par Barbey d'Aurevilly ; — *Les Carbonari*, par Ch. Nô. 30. H. Fouquier : V. Hugo, Dumas et Leconte de Lisle. — *Les Ensevelis*, par de Peyrebune. — Avril : 1. Leconte de Lisle et Alex. Dumas. 4. *Au Paradis des enfants*, par A. Theuriet.

INTRANSIGEANT. Avril : 2. M. Leconte de Lisle.

JUSTICE. Mars : 21. Thibeaudeau et la Constituante. — Le roman militaire. 28. M. Sorel, historien de la Révolution. 29. Charles Read. 30. Leconte de Lisle. — Avril : 1. La réception de M. Leconte de Lisle à l'Académie française. 9. Le Tribunal littéraire (l'Académie française). 4. Les municipalités cantonales. 5. *L'affaire Froideville*. 11. *Hérétiques et révolutionnaires*, par Dide ; — *Mirabeau et la Provence en 1789*, par Guibat. — *Profils vendéens*, par Sylvanecte. 12. Correspondance de Flaubert.

LIBERTÉ. Mars : 16. Le Napoléon de M. Taine. 18. Marie Touchet. 20. La critique théâtrale. 22. *Du dandysme*, par d'Aurevilly. 24. Napoléon peint par M. Taine et Alfred de Vigny. 25. *La vie privée d'autrefois*, par Franklin. 27. Isabey. 29. Les papiers du maréchal du Bourg. — Avril : 1. et suiv. Imbert de Saint-Amand : La duchesse de Berry. 2. Leconte de Lisle et Dumas. 6. G. Cadoudal et la Chouannerie. 7. La littérature militaire. 8. *La femme en Allemagne*, par John Grand-Carteret. — *Nos hommes d'État*, par J. Simon. 15. *Les petits côtés de l'histoire*, par d'Ideville.

MONDE. Mars : 17. *Du sentiment moral et religieux*, par l'abbé Avoine. 18. Niard : Fables complètes par le marquis de Ségur. 20. Études bibliques et orientales. 26. *Essai sur l'histoire de la critique chez les Grecs*, par Egger. — Avril : 6. *La Comédie de Molière*, par Larroumet. — *Molière et Shakespeare*, par Stapfer. 9. *Les gloires de la France chrétienne*, par Pellisier. 15. *Une ambassade française en Orient sous Louis XV*, par Vandal.

MONITEUR UNIVERSEL. Mars : 18. *Contes populaires de la Lorraine*, par Cosquin. 19. M. Faguet contre les romantiques. 20. Journal intime de B. Constant. 25. *Histoire d'une grande dame au* XVIIIe *siècle*, par L. Perey. 26. Chantelauze : Découverte des ossements de Louis XVII. — Avril : 1. Leconte de Lisle. 8. Les Saints Évangiles, trad. Lasserre.

MOT D'ORDRE. Avril : 3. Victor Hugo.

NATIONAL. Mars : 19. *L'esprit de la Révolution française*, par E. Champion. 28. A propos du Napoléon de M. Taine. — Avril : 3. M. Crouslé et Diderot. 4. La société littéraire

sous le second empire. 11. Variétés révolutionnaires. 12. Le comique et l'humour. 13. Musset et Flaubert.

PAIX. Avril : 13. *Le Conclave de Léon XIII*, par R. de Cesare.

PARTI NATIONAL. Mars : 18. *Que faire?* par Tolstoï. 21. M. Jules Lemaître. 25. Le Journal des Goncourt. — Avril : 1. Nouvelles pensées de l'abbé Roux. 8. *Toussaint Galabru*, par F. Fabre. 15. *Le Scorpion*, par M. Prévost.

PATRIE. Mars : 18. Sœur Jeanne des Anges, supérieure des Ursulines de Loudun. 25. *L'Éducation des femmes par les femmes*, par Gréard. 27. M. Taine et Napoléon. — Avril : 8. *Histoire de la seconde république française*, par P. de la Gorce.

RADICAL. Mars : 17. Paul Féval.

RAPPEL. Avril : 2. M. Alex. Dumas.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Mars : 17. Les forteresses gauloises. 21. *Histoire d'une grande dame au* XVIIIe *siècle*, par L. Perey. 24. F. Sarcey : La Comédie française en 1838. 25. *Les Démoniaques dans l'art*, par Charcot et Richer. 27. Napoléon et M. Taine. 28. E. Isabey. 29. Sarcey : Le droit de la critique. — *L'Allemagne à la fin du moyen âge*, par Janssen. 30. M. Leconte de Lisle, poète breton. — Avril : 1-2. Sarcey : Les discours de M. Leconte de Lisle et A. Dumas. 2. Les hystériques. 4. Burty : Paul Baudry, 7. L'ambassade de Barthélemy en Suisse. 8. *Toussaint Galabru*, par F. Fabre.

SOLEIL. Mars : 25. *Le Sublime*, par D. Poulot. 28. Leconte de Lisle. — Avril : 4. *Les Corsaires barbaresques et la marine de Soliman le Grand.*

TEMPS. Mars : 17. Les Souvenirs de M. Legouvé. — V. Hugo et Musset. 18. *L'esprit de la Révolution française*, par Champion. 20. An. France : Le Journal des de Goncourt. 25. Les œuvres de F. Gaillard. 27. M. Leconte de Lisle à l'Académie. 31. Les maîtres d'école avant la Révolution. — Avril : 1. An. France : Le discours de M. Dumas. 11. Une école de journalistes. — Les grandes écoles de France. 12. Les dernières fouilles en Italie. 14. Lettres inédites de Thackeray. 15. *La vie privée d'autrefois*, par Franklin.

UNIVERS. Mars : 25. La Bible et le Ramayana. — Avril : 2. M. Leconte de Lisle. 4. La cité antichrétienne au XIXe siècle. — Les erreurs modernes. 14. Kraszewski.

VOLTAIRE. Mars : 25. *Toussaint Galabru*, par F. Fabre. 26. *L'esprit de la Révolution française*, par Champion. 28. Kraszewski. — Avril : 2. Leconte de Lisle et Alex. Dumas. 13. Flaubert amoureux. 15. La correspondance de Flaubert.

L'Administrateur-Gérant : A. SAUPHAR.

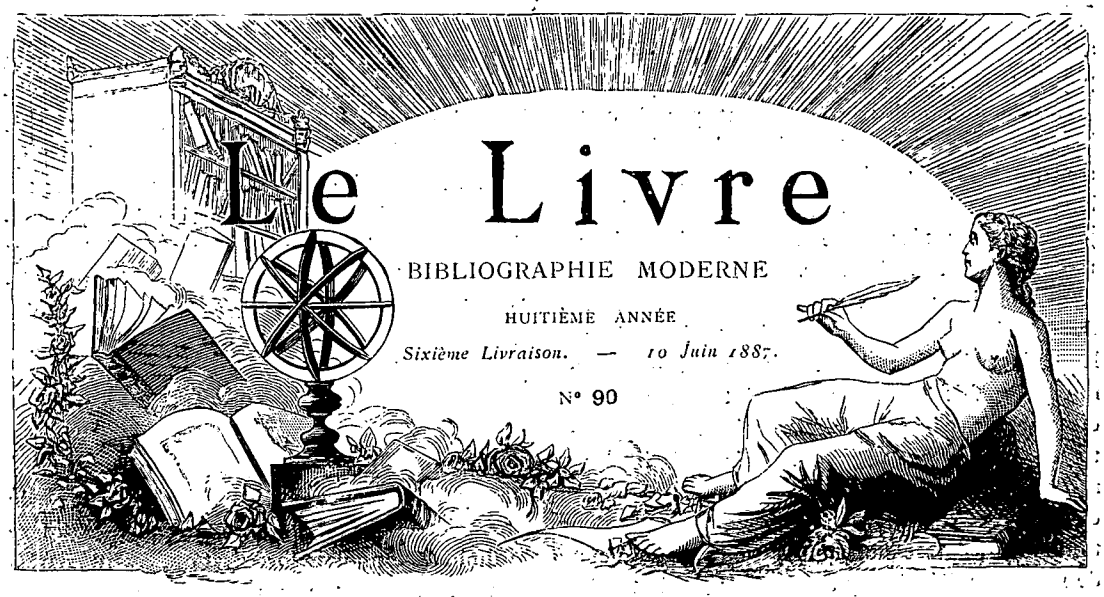

HUITIÈME ANNÉE

Sixième Livraison. — 10 Juin 1887.

N° 90

L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Les œuvres posthumes, par Octave Uzanne. — **Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Histoire. — Beaux-Arts. — Géographie. — Petite gazette du bibliophile. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.**

LES ŒUVRES POSTHUMES

La publication des lettres et écrits posthumes au début du XVIIIe *siècle. — Les éditions de papiers inédits depuis cinquante ans. — Lord Lytton et sa femme; lettres publiées par miss Devey. — Mme Caroline Commanville et la correspondance de Gustave Flaubert. — L'auteur de* Salammbô *et Mme Louise Colet. — La dépouille de nos morts sur le champ de bataille de la gloire. — Les œuvres posthumes et correspondances inédites de Baudelaire. — Les* Fusées et suggestions *et* Mon cœur mis à nu. *— Baudelaire mystificateur. —* Choses vues, *œuvres inédites de Victor Hugo.*

Au début du XVIIIe siècle, Joseph Addison, critique du *Spectateur*, s'indignait déjà de voir livrés à la publicité des lettres et ouvrages intimes d'écrivains célèbres au lendemain de leur mort; il pensait qu'exposer les affaires privées des familles et que sacrifier les secrets des défunts à la curiosité des vivants devrait être considéré comme une pratique licencieuse, digne de l'animadversion publique. — Pope, contemporain d'Addison, excitait également sa muse attristée contre les profanations et les mémoires littéraires de son temps : « Les chambres des malades, écrivait-il, et les cabinets des morts ont été mis à sac, afin de publier des lettres privées et de divulguer à toute la terre les plus intimes sentiments du cœur. »

Depuis tantôt deux siècles les scrupules à l'endroit des publications posthumes ne se sont point éveillés, bien au contraire; aujourd'hui les croque-morts de lettres sont enrégimentés par légions, on les recrute principalement parmi les membres les plus proches de la famille ou parmi les amis du défunt; on se partage les papiers d'un mort en manière de succession, avec une impudeur et une indélicatesse incroyables, et l'on publie cela tout chaud, avec une préface biographique pimentée de tous les détails les moins avouables

sur les sensations mystérieuses et la cryptogamie physique ou morale du maître qui n'est plus.

Les dames, qui ne dédaignent pas à cette heure de parcourir le trottoir de la réclame, se sont mises de la partie et on les voit se passer un bas bleu qu'elles fixent coquettement, en guise de jarretières, avec les mêmes faveurs qui enceinturaient leurs lettres d'amour.

Depuis cinquante ans, en avons-nous assez vu de ces exhumation profanes qui ont mis en délire les feuilles de joie et les revues graves! — Avons-nous assez fait payer leur gloire à tous ces poètes et prosateurs célèbres trop insoucieux pour garantir leur cadavre contre les chacals littéraires qui rôdent de toute part! — La bibliographie de ces exhumations malsaines prendrait force de dictionnaire si l'on se mettait à la dresser, car aucun de nos chefs d'école n'y a échappé; sur la tombe de chacun d'entre eux, on a versé des brouettées de documents où l'idéalité de leur mémoire demeure enfouie sous le limon de leur humanité. Il a fallu qu'on éclaboussât la blancheur de leur suaire et que l'on montrât en eux les pieds de l'âme enfouis jusqu'à la cheville dans la fange terrestre.

La revue serait longue de ces actes de vampirisme *post mortem* : Balzac, Lamartine, Alfred de Musset, Sainte-Beuve, Théophile Gautier, Benjamin Constant, Dickens, Henri Heine, Dumas père, George Sand, Gérard de Nerval, Mérimée, Mürger, pour ne citer que les meilleurs, ont tous comparu tour à tour devant la curiosité publique, et il s'est trouvé pour chacun de ces retraités de la vie des déshabilleurs habiles, non seulement pour nous exhiber leur conformation spéciale, mais encore pour nous en expliquer le mécanisme dans tous leurs actes privés.

Hugo — le grand bonze du siècle — a été jusqu'ici un peu mieux protégé, non tant par la coupole panthéonesque que par la vigilance des exécuteurs de ses hautes œuvres. On paraît ne point gratter son sépulcre, mais soyez sûr que bien des fouisseurs et des rats de plume travaillent en secret dans les cryptes, et le souverain pontife de la grande période romantique sera traîné un jour à la voirie, à l'aurore du XXe siècle, avec sa correspondance la plus frivole et la liste de ses bonnes et mauvaises fortunes, traîtreusement tenue à jour par quelque Leporello plus ou moins authentique en quête d'une belle opération de librairie.

***

Il n'y a point à s'insurger contre cet état de choses, lorsque la triste besogne de *calomniographe* est faite par quelque pauvre diable nécessiteux qui acquiert le mépris public moyennant un tant pour cent des éditions de son œuvre diffamatoire; mais il est permis de s'étonner et de s'alarmer à la fois, lorsqu'une publication posthume, maladroite et indiscrète est faite au nom de la famille du défunt. — Il arrive dans ces conditions, en Angleterre, un bien curieux événement littéraire qui n'est point crée pour faire tressaillir d'aise dans sa tombe le très illustre romancier sir Edward Bulwer Lytton. — Voici les faits tels que la chronique scandaleuse nous les livre [1].

***

Lady Lytton, née Rosina Wheeler, veuve du romancier sir Edward Bulwer Lytton et mère du diplomate anglais lord Lytton, avait laissé à sa mort, en 1882, tous ses papiers à miss Devey, son amie, avec mandat de les publier et surtout de « ne les laisser, sous aucun prétexte, tomber aux mains de la famille Lytton ». On se rappelle que miss Devey tenta, il y a deux ou trois ans, d'exécuter ce testament et fit imprimer les lettres d'Edward Bulwer Lytton à sa femme. L'ensemble de ces pièces constituait le plus écrasant des réquisitoires contre le célèbre romancier. Un jugement rendu à la requête de son fils, lord Lytton, ordonna la suppression du livre.

Miss Devey ne s'est pas tenue pour battue. Aux lettres qu'il lui est interdit de publier, elle substitue aujourd'hui un récit direct, basé sur les autres papiers restés en sa possession, et qui est le plus poignant des drames conjugaux [2]. — Rosina Wheeler raconte elle-même comment elle fit, en 1825, la connaissance de son futur mari. C'était chez des amis communs. « Il arrivait de Paris, « tout resplendissant de vernis français; des dia- « mants brillaient sur le plastron de sa chemise « de batiste, surchargé de broderies et de den- « telles; sa chevelure, d'un blond doré, tombait « en longues boucles sur ses épaules. Sa ressem- « blance avec sa mère était frappante; mais, au « rebours de ce qui arrive d'ordinaire, ses traits « étaient en quelque sorte la reproduction adou- « cie du modèle; ses manières étaient celles d'un « gentleman, — un peu trop hautaines pourtant, « au dire de son entourage. »

Rosina Wheeler paraît avoir été assez défavorablement impressionnée d'abord de l'intolérable vanité du jeune écrivain; elle finit pourtant par s'y habituer et bientôt consentit à devenir sa femme. Cette union devait être aussi malheu-

1. *Le Temps* du 11 mai 1887.

2. *Life of Rosina, lady Lytton*, by Louisa Devey. A Londres, chez Swan Sonnenschein.

reuse que possible. Edward Bulwer se montra le plus dur, le plus féroce, le plus brutal des maris.

Dès le printemps de 1828, au cours de la première grossesse de sa femme, il commence de la battre « à coups de pied ». Peu à peu, il en vient à ne plus se contraindre, même en présence des domestiques. Le témoignage d'une femme de chambre constate qu'en 1833 il a jeté lady Lytton à terre et l'a foulée aux pieds sur le parquet de marbre d'un hôtel italien. En 1835 il la déporte avec ses deux enfants dans une maison de campagne isolée. S'il va la voir de loin en loin dans cet exil, c'est avec des camarades de plaisir, s'entretenant librement devant elle des fredaines qu'il se permet et passant des semaines entières sans s'informer de sa santé, quoiqu'elle soit alitée et crache le sang.

Un soir, il était attendu chez elle pour un dîner prié. Il ne vient pas et écrit de Londres qu'il est malade. Lady Lytton accourt, sonne à la porte de l'appartement de garçon qu'il occupe à l'*Albany*. C'est son mari qui vient lui ouvrir, *en chemise*, tandis qu'une jeune femme, sans aucun des attributs d'une garde-malade, bat précipitamment en retraite vers le fond de la chambre.

La crise aboutit à une séparation amiable. Edward Bulwer, qui a cent mille francs de revenu, ne fait à sa femme qu'une misérable pension ; il lui enlève ses enfants, il la soumet à un système continu d'espionnage, dans l'espoir non dissimulé de la prendre en défaut et d'obtenir contre elle un jugement de divorce. L'espionnage ne donnant pas de résultats, on a recours à de véritables complots, à des envois de lettres anonymes, à tout ce que l'imagination des plus infâmes agents de police privée est capable d'inventer.

Cependant, la malheureuse femme, poussée à bout par ces machinations, finit par porter ses griefs devant le public. A l'occasion d'une candidature législative d'Edward Bulwer créé baronnet et devenu sir Edward Bulwer Lytton, elle vient conter ses misères, sur les *hustings*, aux électeurs dont il sollicite les suffrages. Aussitôt, elle est arrêtée comme folle, incarcérée dans un asile d'aliénés. Elle n'en sort qu'au bout d'un mois, pour reprendre sa vie de misère, privée de ses enfants, abreuvée d'humiliation et d'outrages, mourant de faim ou peu s'en faut... Quel roman plus émouvant que tous ceux d'Edward Bulwer et de sa femme, — car elle en a écrit, elle aussi, qui ne sont pas sans mérite!...

L'Angleterre, on le voit, n'a rien à nous envier comme lessive de linge sale en public. — Après lord Byron, lord Lytton, et ce qu'il est alarmant de constater, c'est que le plus souvent il appartient aux femmes d'étaler complaisamment en pleine lumière toutes ces hontes et ces tristesses, qui restent sans contrôle, le principal intéressé ayant quitté la partie.

***

C'est ainsi que récemment Mme Caroline Commanville, nièce de Gustave Flaubert, a publié la première série de la *Correspondance*[1] de l'auteur de *Mme Bovary*, véritable pavé de l'ours lancé *pieusement* sur la mémoire du maître styliste avec une inconscience adorable. L'héritière de Flaubert a fait précéder ce recueil épistolier de souvenirs intimes très puérils et d'une insignifiance douloureuse ; on sent à cette simple lecture que la petite nièce de l'écrivain de *Salammbô* a vécu comme une gentille souris aveugle et espiègle dans la cage du lion, dans une familiarité de cœur peut-être fort touchante, mais aussi dans l'incompréhension totale de ce génie inquiet toujours en mal de phrases. Elle nous montre un Flaubert familial dans sa popote biographique, avec plus de candeur que d'observation, et cette sorte de journal conçu dans la forme d'une petite pensionnaire ne nous révèle aucun point vraiment intéressant, soit pour l'étude psychologique, soit pour l'histoire biologique du maître.

Ah! que nous voici loin de la magistrale préface de Maupassant, écrite il y a deux ans, en tête des *Lettres à George Sand*.— Maupassant percevait Flaubert autrement qu'en petit-neveu ; il nous le présentait dans sa formidable inquisition du beau parfait, dans son expression d'artiste éternellement tenaillé par la structure de sa phrase; il avait vu, lui, viril observateur, son maître dans l'ampleur de son sacerdoce littéraire, ennemi du bas et du vulgaire, dans cet olympe d'élection où resplendissent tous ceux que l'obsession de leur œuvre a torturés et anoblis. Il ne citait de Flaubert que des pensées lapidaires et élevées, des mots à la Chamfort, d'un incommensurable mépris pour la sottise moutonnière des bourgeois; il drapait son idole dans des plis majestueux et superbes, mais la douce Mme de Commanville n'a fait que la risette à son bon oncle au milieu de ces petits souvenirs écrits dans cette manière benoîtement pot au feu que l'écrivain des *Trois Contes* haïssait avec une furie si pittoresque.

Sans y apporter le moindre parti pris, j'ai toujours eu à remarquer que les femmes qui consacrent leurs loisirs à s'illustrer dans la mémoire des parentages illustres n'ont jamais réussi qu'à amoindrir ceux qu'elles pensaient grandir par la piété de leurs souvenirs écrits. Prenons Di-

1. *Correspondance de Gustave Flaubert*, première série, 1830-1850. Charpentier et Cie, 1 vol. in-18.

derot biographié par Mme de Vandeuil, sa fillè, Balzac gentiment attifé par Mme de Surville, sa sœur, ou Nodier raconté par la bonne Mme Menessier Nordier; il se dégage de ces lectures quelque chose d'attristant comme des minutes dressées par des notaires en jupon; on y sent ce jugement étroit des existences trop longtemps cuisinées de concert, qui donne aux petites choses une énorme importance alors que les faits intéressants disparaissent. Tel se présente Bonaparte jugé par son valet de chambre Constant — il manque l'éloignement, la divination, l'enthousiasme qui s'est usé dans le train-train journalier, et puis, il faut bien le dire, ce qui fait toujours principalement défaut c'est l'incompréhension de la femme pour ce qu'on pourrait nommer le *fakirisme intellectuel*, cette absorption d'un être dans une vocation qui le mène, dans un culte où il se cloître, dans la poursuite d'une chimère qui pousse son âme dans un continuel avatar — l'atmosphère rétrécie de la famille étouffe un peu ce grand courant admiratif du public, et à force de contempler l'homme on ne voit plus l'artiste, l'époux, le mari, l'oncle se montrent seuls sous leur apparence la moins curieuse.

La nièce de Flaubert a donc réuni la correspondance avunculaire avec beaucoup de soin, je veux bien le croire, mais sans grand jugement ni souci de délicatesse. Elle a livré toute nue l'existence de l'ermite du Croisset. Parmi les lettres qui composent ce premier volume, chronologiquement colligées de 1830 à 1850, il en est à peine une vingtaine qui fussent réellement dignes d'être publiées et conservées aux appréciateurs du chef d'école. Les autres méritaient l'ombre et le mystère, et il faut compter parmi celles-ci les épîtres amoureuses à Mme X..., un X trop connu et que plusieurs générations entières ont *potassé* et même *potaché*, car chacun s'est plu à désigner la célèbre dixième muse, Louise Colet, née Revoil, qui allaita dans son cœur tous les nourrissons de ses neuf sœurs bien vite égarés dans les sentiers de sa double colline.

*
* *

Ces cinquante à soixante lettres ne sentent point trop le roussi de la passion; elles nous révèlent un Flaubert naïf et *jobard* que ses fervents adulateurs se seraient fort bien passés de connaître, bien qu'il demeure toujours et partout grand écrivain, trop écrivain même, car le cœur apparaît mal à travers ce cerveau si littérairement congestionné. — Je citerai un fragment d'un de ces billets d'amour à celle qui sut se substituer à Mme de Longueville dans la tendresse stérilisée par l'âge de Victor Cousin :

« Tu crois que tu m'aimeras toujours, enfant, écrit Flaubert; toujours, quelle présomption dans une bouche humaine! — Tu as aimé déjà, n'est-ce-pas? comme moi, souviens-toi qu'autrefois aussi tu as dit toujours; — moi, je te rudoie, je te chagrine... n'importe, j'aime mieux inquiéter ton bonheur maintenant que de l'exagérer froidement, comme ils font tous, pour que sa perte ensuite te fasse souffrir davantage... Qui sait? tu me remercieras peut-être plus tard d'avoir eu le courage de n'être pas plus tendre.— Ah! si j'avais vécu à Paris, si tous les jours de ma vie avaient pu se passer près de toi, oui, je me laisserais aller à ce courant sans crier au secours. J'aurais trouvé en toi pour mon cœur et ma tête un assouvissement quotidien qui ne m'eût jamais lassé. Mais séparés, destinés à nous voir rarement, c'est affreux, quelle perspective! et que faire pourtant..... Je ne conçois pas comment j'ai fait pour te quitter — c'est bien moi cela! c'est bien dans ma pitoyable nature; tu ne m'aimerais pas, j'en mourrais; tu m'aimes et je suis à t'écrire de t'arrêter. — J'aurais voulu passer dans ta vie comme un frais ruisseau qui en eût rafraîchi les bords altérés et non comme un torrent qui la ravage; mon souvenir aurait fait tressaillir ta chair et sourire ton cœur — ne me maudis jamais! va, je t'aurai bien aimée avant que je ne t'aime plus. Moi, je te bénirai toujours; ton image me restera toute imbibée de poésie et de tendresse comme l'était hier la nuit dans la vapeur laiteuse de son brouillard argenté. — Ce mois-ci, je t'irai voir; je te resterai un grand jour entier. Je te dois une explication franche de moi-même pour répondre à une page de ta lettre qui me fait voir les illusions que tu as sur mon compte. — Il serait lâche à moi (et la lâcheté est un vice qui me dégoûte sous quelque face qu'il se montre) de les faire durer plus longtemps.

« Le fond de ma nature est, quoi qu'on dise, le saltimbanque. J'ai eu dans mon enfance et ma jeunesse un amour effréné des planches; j'aurais été peut-être un grand acteur, si le ciel m'avait fait naître plus pauvre. Encore maintenant, ce que j'aime par-dessus tout, c'est la forme, pourvu qu'elle soit belle et rien au delà. Les femmes qui ont le cœur trop ardent et l'esprit trop exclusif ne comprennent pas cette religion de la beauté, abstraction faite du sentiment. Il leur faut toujours une cause, un but; moi, j'admire autant le clinquant que l'or. La poésie du clinquant est même supérieure, en ce qu'elle est triste. Il n'y a pour moi dans le monde que les beaux vers, les phrases bien tournées, harmonieuses, chantantes, les beaux couchers de soleil, les clairs de lune, les tableaux colorés, les marbres antiques et les

têtes accentuées. Au delà, rien. J'aurais mieux aimé être Talma que Mirabeau, parce qu'il a vécu dans une sphère de beauté plus pure; — les oiseaux en cage me font autant de pitié que les peuples en esclavage. De toute la politique, il n'y a qu'une chose que je comprenne, c'est l'émeute. Fataliste comme un Turc, je crois que tout ce que nous pouvons faire pour le progrès de l'humanité ou rien, c'est absolument la même chose; — quant à ce progrès, j'ai l'entendement obtus pour les idées peu claires, tout ce qui appartient à ce langage m'assomme démesurément. Je déteste la tyrannie moderne parce qu'elle me paraît bête, faible et timide d'elle-même, mais j'ai un culte profond pour la tyrannie antique, que je regarde comme la plus belle manifestation de l'homme qui ait été. — Je suis avant tout l'homme de la fantaisie, du caprice, du décousu. — A quelque jour j'irai vivre loin d'ici et l'on n'entendra plus parler de moi. — Quant à ce qui d'ordinaire touche les hommes de plus près et ce qui pour moi est secondaire en fait d'amour physique, je l'ai toujours séparé de l'autre... tu es bien la seule femme que j'aie aimée; tu es la seule à qui j'aie osé vouloir plaire et peut-être la seule à qui j'aie plu,... Merci, merci. »

C'est une véritable profession de foi, on le voit, beaucoup plus autopsychologique qu'amoureuse; dans ces nombreuses lettres à l'auteur des *Chants des vaincus*, Flaubert apporte plus de réthorique que de tendresses et d'émotion; il règne une grande sécheresse dans ce bouquet d'épîtres plus superbement écrites qu'ingénieusement sincères. Mme Colet avait alors trente-six ans, lorsque le maître de l'*Éducation sentimentale* remarqua l'azur de son bas; lui ne comptait que vingt-cinq printemps, l'âge où l'on se permet le plus aisément les femmes mûres. Elle, incendiée et inassouvie, ayant déjà desséché, presque carbonisé toute une académie de poètes romantiques; lui grisé moralement, étourdi par cette passion, caressé dans sa vanité littéraire (que cette nymphe sur le retour éventait avec les barbes de sa plume), se gargarisait l'esprit de métaphores amoureuses. Rien de plus. Tous deux étaient, au fond, dupes de leurs sensations et *encabotinés* dans la redondance des phrases, amusés par l'ampleur de leur jeu.

***

La lettre citée plus haut, la plus curieuse de la série, donne le *la* de cette symphonie assez peu pastorale; les autres, entremêlées de dissertations philosophiques et sociales, ne révèlent guère chez Flaubert qu'un fils respectueux et reconnaissant, craignant d'éveiller les moindres susceptibilités dans l'esprit ou le cœur de sa mère vénérée; et c'est là assurément la note dominante qui nous ferait excuser cette publication posthume, si, d'autre part, on ne nous avait servi les petites lettres enfantines de Flaubert à dater de sa neuvième année, en poussant le scrupule, par comble de fétichisme, jusqu'à conserver l'orthographe inhabile du bambin écolier ès lettres.

Au résumé, ce recueil est une profanation faite à la mémoire hautaine du grand contempteur des bourgeois. Il livre ce méprisant à cette foule dont les interprétations et l'infinie sottise l'écœuraient si fort; il étale crûment toutes ses pensées secrètes, ses fantaisies d'une heure, ses boutades *ad hominem* et non *ad homines*, il ne laisse rien de caché de cette vie en dedans où il ne permettait pas qu'on laissât infiltrer les curiosités du dehors; il est impie à mon sens, à ce point qu'il a profondément affligé les amis de la dernière heure, dont quelques-uns, dans leurs *Mémoires* contemporains, s'étaient piqués d'une honnêteté très délicate en ne dévoilant point les suggestions, les excentricités, les anomalies même de l'existence du solitaire du Croisset.

Il y a quelques années, il n'y eut qu'une voix pour excommunier M. Maxime Du Camp qui, dans ses *Souvenirs littéraires*, se laissait aller sans raison à parler à tout instant de la maladie nerveuse chronique du pauvre Flaubert. Depuis lors, nous avons fait du chemin; Mme de Commanville, par son révélantisme inconcevable, a sonné la curée de son oncle; car, sur ce point où la petite-nièce n'a pas eu de pudeur légitime, qui donc sera susceptible d'en montrer désormais, avec le prurit actuel de commérages qui pousse chacun à ouvrir toutes grandes les fenêtres de son voisin, à la méthode russe, lorsqu'il y a un mort dans la maison?

Nous écrivons trop, c'est là l'éternelle antienne, et nous sommes à l'excès conservateurs de nos écrits et de ceux d'autrui. Avec nos mœurs de collections, de documents, d'isographie, nous rendons, il est vrai, parfois de grands services à l'histoire littéraire, mais bien souvent aussi nous nuisons terriblement à ceux que nous pensons servir. — Un homme disparaît-il, nous recueillons la poussière de sa vie, même lorsque cette poussière se transforme en boue; nous ramassons tout ce qu'il laisse pour en faire une pâtée destinée à l'avidité du public, et plus il y a matière à scandale, plus il semble que nous nous réjouissions des attroupements et du gros débit de la chose. — Nous fouillons nos morts et nos blessés sur ce champ de bataille de la gloire, et nous affichons la liste des objets trouvés : lettres d'amour, correspondance de famille, trousseaux de clefs des

portes condamnées, choses féminines, journaux intimes, projets et ébauches, rêves à demi formulés, tout cela au grand profit des receleurs-éditeurs et à l'ineffable démoralisation du lecteur.

Depuis vingt ans surtout, c'est un pillage organisé, toléré, approuvé, applaudi; on le prépare même du vivant de ceux dont on convoite l'héritage paperassier; on se dit dans un certain monde : « ... Quand Un Tel sera mort, j'ai des notes de lui et sur lui, je ne vous dis que cela!... » Et chacun attend son petit cadavre pour voir ce qu'il y avait dedans et inquisitionner son passé. Mais que sert de protester? C'est le cas de dire avec Voltaire : « Les lettres humaines ne font que devenir chaque jour de plus en plus inhumaines. »

***

Les *Œuvres posthumes* et *Correspondances inédites de Baudelaire*[1], qui viennent d'être mises au jour, sont d'un intérêt bien autre que la *Correspondance de Flaubert*, et ce gros ouvrage essentiellement littéraire et personnel, exclusivement composé de notes et pièces ayant trait aux ouvrages et à la vie intellectuelle du traducteur d'Edgar Poë, serait bien fait pour me rendre moins pessimiste sur l'agiotage des choses écrites de ce temps.

Ici Baudelaire apparaît seul, grandiose, admirable, tout enfiévré par sa religion de lettré et par le satanisme de ses visions; il passe d'un bout à l'autre de ce livre, grandi à nos yeux par ses souffrances, ses hantises et la sublimité de son idéal. Tout entier livré à la culture de son hystéric morale, l'auteur des *Fleurs du mal*, face à face avec soi-même, se sonde, s'analyse, se cherche, se confesse, s'excite ou s'humilie avec une ardeur et une foi de véritable apôtre crucifié.

Les principaux manuscrits de Baudelaire, qui forment ce volume, furent acquis par le publicateur, M. Eugène Crepet, en janvier 1878, à la vente après décès du libraire Poulet-Malassis, qui, en sa triple qualité d'ami, d'éditeur et de créancier du poète, s'était fait donner par lui ou, lui mort, par Mme Ve Aupick, sa mère, la plupart de ses manuscrits littéraires.

J'ai publié moi-même, à différentes reprises, il y a cinq ou six ans, tant au *Figaro* que dans *le Livre*[2], plusieurs fragments importants de ces pièces inédites, dont j'avais pu prendre copie chez Poulet-Malassis. — Ce n'était là qu'une école buissonnière de curieux à travers cette riche moisson d'œuvres posthumes que M. Crepet publie enfin, après de longues et très consciencieuses recherches chez tous les amis de Baudelaire et chez les collectionneurs les mieux documentés. — Cet ouvrage est donc définitif, et l'éditeur de ce recueil a si soigneusement donné son temps à la réunion et à l'annotation de toutes ces épaves précieuses, qu'il laissera peu de chose à glaner à ceux qui seraient tentés de *baudelairiser* après lui.

Après une étude biographique très étendue et honnêtement conduite, M. Crepet nous donne plusieurs projets de préface pour la seconde édition des *Fleurs du mal* (déjà publiées dans *le Livre* en 1882); puis vient une étude sur Baudelaire dramaturge, avec les scénarios de deux pièces de théâtre qui devaient s'intituler : *le Marquis du 1er houzards* et *la Fin de Don Juan*. Divers projets et plans de romans et de nouvelles sont reproduits *in extenso*, ainsi que les fragments d'un livre inachevé sur la Belgique, œuvre de rancœur de l'exilé, qui devait porter sur sa couverture : *la Belgique vraie*. — M. Crepet, à la suite de ses ébauches, publie *les journaux intimes* du poète, qui comprennent les chapitres : *Fusées et suggestions*, ainsi que *Mon cœur mis à nu*, pièces capitales par l'intensité, la hauteur et la noblesse des sentiments exprimés.

Les correspondances sont composées des lettres de Baudelaire à Malassis et à Sainte-Beuve, d'une lettre à Jules Janin et d'un échange d'épîtres entre Baudelaire et Soulary. Les appendices, très détaillés et importants, sont tous relatifs aux procès des *Fleurs du mal* et à la correspondance d'Asselineau avec Mme Aupick après le décès de son fils. Dans tout ce livre, il n'est point un chapitre qui fasse tache, pas un document qui ne soit contrôlé, et aussi, je dois le dire à l'honneur du publicateur, pas un prétexte à scandale qui ne soit écarté, tout aussi bien par déférence au souvenir du poète que par convenance pour la famille de ceux que Baudelaire, dans ses heures d'indigestion littéraire, aurait pu offenser.

Soit qu'on le considère dans ses notes, dans ses lambeaux de fictions romancières, dans ses lettres les moins cherchées, l'auteur des *Petits Poèmes en prose*, je le répète, paraît, s'il est possible, agrandi à nos yeux, plus encore par son caractère que par la puissance et l'originalité de son talent. Ce ne sont guère que les battitures de cette forge cérébrale qui ont été réunies dans ce volume, mais ces débris ont une violence concentrée qui laisse deviner tout le parti que l'artiste ouvrier aurait pu tirer de tant de petits fragments épars ou exfoliés; puis, dans ces pensées tombées brutalement sur le papier, il y a une force de vérité condensée qui éclate dans le

1. *Œuvres posthumes de Charles Baudelaire*, avec une étude biographique d'Eugène Crepet. Un vol. in-8°, maison Quantin.

2. Voir *Nos Amis les Livres*, in-18, p. 129 à 157.

cerveau du lecteur et le met en tentation de paraphraser tant d'aphorismes subtils ; il y a aussi des trouvailles incomparables d'images ou d'idées précieusement vêtues ; c'est ainsi que Baudelaire dira : « La musique creuse le ciel, » et ailleurs : « Le travail, n'est-ce pas le sel qui conserve les âmes momies ? » Plus loin, parlant de l'individualisme, il s'écrie : « La vaporisation et la centralisation du *moi,* tout est là. »

Il faut écouter ce *satanique* parler de Dieu, de l'amour, du plaisir, en précurseur du moderne pessimisme, mais avec un spiritualisme et une religiosité bien singulières : « Quand bien même Dieu n'existerait pas, écrit-il dans ses *fusées,* la religion serait encore sainte et divine. Dieu est le seul être qui, pour régner, n'ait même pas besoin d'exister. Ce qui crée par l'esprit est plus que la matière. »

Parlant de l'amour et des joies en commun, il ramène tout à la prostitution. « L'Amour, dit-il, c'est le goût de la prostitution, il n'est même pas de plaisir noble qui ne puisse être ramené à la prostitution. — Dans un spectacle, dans un bal, chacun jouit de tout. Qu'est-ce que l'art? Prostitution. — Le plaisir d'être dans les foules est une expression mystérieuse de la jouissance de la multiplication du nombre. *Tout* est nombre. Le nombre est dans tout. Le nombre est dans l'individu. L'ivresse est un nombre. » — N'est-ce pas là de la véritable philosophie hermétique ?

Parfois Baudelaire a des théories de mystificateur ; telle est celle-ci :

« Le monde ne marche que par le malentendu, c'est par le malentendu universel que tout le monde s'accorde. Car, si, par malheur, on se comprenait, on ne pourrait jamais s'accorder. L'homme d'esprit, celui qui ne s'accordera jamais avec personne, doit s'appliquer à aimer la conversation des imbéciles et la lecture des mauvais livres. Il en tirera des jouissances amères qui compenseront largement sa fatigue. »

Il y a bien des pages tristes et navrantes dans ce journal décousu, sorte de vide-poche des idées de source soudaine; le titre : *Mon cœur mis à nu* ne ment point, c'est bien de la psychologie d'écorché qu'il nous sert, des observations pantelantes et cruelles, d'un absolu *sadisme* intellectuel ; le poète s'y ouvre le ventre à la japonaise, froidement, avec un je ne sais quoi d'amer, de dédaigneux et d'ironique à la fois.

De-ci de-là on découvre de bizarres lacunes, des sensations de gouffres, des apeurements, des « frôlements de l'aile de l'imbécillité » qui sont les pénibles prodromes de l'aphasie dont il ne devait point tarder à être frappé. — Partout cependant le hautain dédain de Baudelaire plane dans la sérénité de ce qu'il nommait justement sa *Divinité.* Partout il pontifie comme un magicien de l'idée abstraite, jamais il n'est vil, déloyal, même injuste. — Cet habitant du Kamtchatka littéraire, comme le nommait Sainte-Beuve, est sans cesse hiératique et d'une si souveraine aristocratie de rêverie humaine, qu'elle surprend tout d'abord mais divulgarise peu à peu l'esprit du lecteur le plus affiné.

Baudelaire se défiait avec raison du peuple, du bon sens, du cœur, de l'inspiration et même de l'évidence ; il avouait qu'il n'y avait pas en lui de base sérieuse pour une conviction et que celles qu'il avait pu asseoir en son être étaient dans un sens plus élevé que les convictions ordinaires et que, par cela même, elles ne pouvaient être compromises par les hommes de son temps.

L' « inédit » non encore défloré de ces œuvres posthumes consiste principalement dans la correspondance de l'auteur des *Fleurs du mal* avec son éditeur Poulet-Malassis. Ces nombreuses lettres à l'associé de de Broise remettent sur le tapis tous les préliminaires de la confection du premier recueil poétique de Baudelaire et elles nous permettent de juger ce dandy de la phrase dans le déshabillé de l'écriture hâtive. Il n'y perd rien, loin de là; il nous intéresse à sa vie journalière, à ses déboires, à ses impécunosités, même à ses coquetteries typographiques, et à ses préoccupations de la forme matricielle des lettres dans son œuvre imprimée.

Ce qui nous manque par exemple, ce sont les réponses du sceptique Alençonnais Poulet-Malassis; nous voyons Baudelaire se débattre, narguer son éditeur, le pourchasser avec franchise, droiture et cordialité, mais on ne peut que deviner les répliques du matois *Coco mal perché...* et de cela, j'enrage pour ma part. — Malassis était un lettré, un diseur, un judicieux et spirituel compère; il consultait son poète favori sur toutes les publications qu'il comptait entreprendre, il savait jaser en gaulois normand très friand sur le propos; auprès de Baudelaire il semblait un moineau franc égayant un hibou philosophe... — Que sont devenues toutes ces lettres?

Les correspondances de Baudelaire et de Soulary, ainsi que les lettres à Gustave Flaubert où il est question des ambitions académiques du chantre des *Femmes damnées* (bizarre faiblesse de cet impeccable qui se plia aux visites) ne sont pas les moins curieuses du volume. Cinq ou six lettres de Mme Aupick à Asselineau, contiennent une affligeante surprise ; elles nous font apparaître la mère du poète comme profondément inconsciente du génie de son fils; elle semble se battre les flancs pour s'expliquer l'admiration dont il est

l'objet; elle ne l'avoue pas, loin de là, et s'efforce de son mieux de céler cette incompréhension maternelle, mais elle éclate sous chaque phrase. Ah! la famille des demi-dieux... quelle étude à faire!... Mais ceci nous ramènerait à Mme de Commanville. — La veuve du général Aupick avait au moins cette excuse que le militarisme de son second mari avait fermé ses yeux à toute littérature.

M. Eugène Crepet a publié en tête de son volumineux et passionnant recueil une très longue étude biographique qui est une pièce de résistance digne du monument qu'il vient d'élever à Baudelaire. Prenant le poète à l'origine de ses origines, il le suit pas à pas dans la vie, et reconstitue année par année cette existence de rêveur déporté dans notre humanité. Rien ne lui a échappé : il s'est enquis de toutes parts, et sa notice est faite de tous les matériaux réalisables. Simple biographe, M. Crepet s'est gardé de tout jugement; il a repris le canevas de ces jours tissés de tristesses et d'alarmes et n'y a point ajouté de broderie ou d'arabesque inutiles; on ne saurait trop le féliciter de cette correction et de sa sobriété. Peut-être aurais-je voulu qu'il insistât sur le caractère profondément mystificateur de l'impassible adaptateur des *Histoires extraordinaires*. Les mystifications baudelairiennes méritaient de demeurer célèbres. — Rops, qui fut l'un de ceux dont le rire allégea la tristesse du poète en Belgique, me racontait comment il fit connaissance de ce sarcastique à froid.

C'était au café; la présentation avait été faite par Malassis. Un garçon attendait des ordres. — Baudelaire interrogea : — Que vous offrirai-je, monsieur Rops ?

Le chercheur de nu moderne fit un geste vague, qui signifiait : « Ce que vous voudrez! »

Alors d'une voix insinuante, l'apôtre du cruel reprit lentement, scandant les mots et l'œil inquisiteur :

« Si nous... prenions... un bain?

Mais Rops, impassible et d'un ton naturel et enjoué, répondit :

« J'allais vous le proposer!

Baudelaire sentit aussitôt un rival en gabatine et n'insista point davantage. Les relations pouvaient s'établir et la mort seule put les interrompre.

***

P. S. — A l'heure où je termine cette causerie, je reçois le troisième volume des œuvres inédites de Victor Hugo; il est intitulé **Choses vues**, et vient de paraître à la librairie Quantin.

Après *le Théâtre en liberté* et *la Fin de Satan*, qui ont été mis au jour il y a une année environ, l'ouvrage actuel nous donne un Victor Hugo descendu de l'Olympe et voyageant en curieux et en observateur dans notre société, ses œuvres et ses hommes, de 1838 à 1875. — Rien de plus intéressant et de plus inattendu que la lecture de ces notes au jour la journée; nous y trouvons des portraits ou croquis de Talleyrand, de Fieschi, de Royer-Collard, du roi Louis-Philippe, de Villemain, du duc de Praslin, du chancelier Pasquier, de Mlle Georges, etc.

Le grand maître se montre à nous dans l'intimité et nous laisse des notes saisissantes sur l'émeute du 12 mai, sur les funérailles de Napoleon, sur l'origine de *Fantine*, sur la plupart des événements privés ou publics auxquels il s'est trouvé mêlé durant son existence si longuement tapissée de souvenirs.

Je n'ai que le temps de signaler cette publication posthume, qui est capitale. Aussi bien, à peine ai-je eu le loisir de la parcourir et de m'imboire de cette sève prodigieuse qui se répand dans les moindres lignes au crayon tracées par le sublime poète. Dans la prochaine livraison du *Livre*, il sera parlé comme il convient de cette œuvre passionnante sous tous ses aspects et qui fait songer que le génie est, comme la lumière du jour, non seulement belle par elle-même, mais encore admirable par les choses et les hommes qu'elle éclaire.

Paris, 4 juin 1887.

OCTAVE UZANNE.

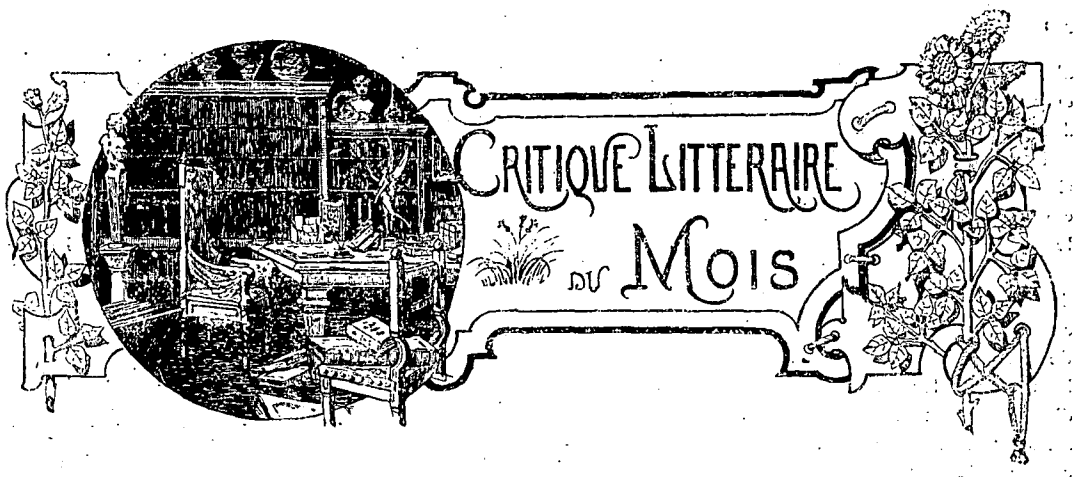

— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

Cousine Annette, par JEAN BERLEUX. Paris, Monnier et Cie, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Une touchante histoire que celle qui nous est contée par M. Jean Berleux, moitié idylle se déroulant à la campagne en pays picard, moitié aventure parisienne. Étienne Basset, un fils de paysan, reçoit une instruction complète, une instruction de monsieur, va à Paris pour y faire son droit, devient auteur dramatique, remporte un grand succès et s'éprend de la principale interprète de sa future pièce. C'est à cette maîtresse ardente qu'il reviendra, même après avoir promis le mariage à sa *cousine Annette*, et celle-ci sera sur le point d'en mourir de douleur. Une mort tragique réunira à la fin du livre Étienne et Annette. M. Jean Berleux est un nouveau venu dans la littérature; son livre, à côté d'inexpériences, de naïvetés et de ressouvenirs littéraires, ne manque pas de qualités; on lira avec attendrissement son roman qui est écrit avec sincérité et émotion.

Née Michon, par HENRY DE PÈNE. Paris, Paul Ollendorff, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

L'étude de jeune fille et de femme que M. Henry de Pène intitule : *Née Michon* est tout à fait spéciale, sortant de l'ordinaire et se distinguant par le curieux des détails, par le nouveau de l'action, des précédentes études faites sur cet intéressant sujet. Le personnage de Laure Michon ne ressemble à aucun autre; c'est la jeune fille, aux instincts plutôt bons et généreux, susceptible de grandeur, de bonté, d'amour sincère, qui se trouve dévoyée par une conseillère perfide, astucieuse, pleine de dessous honteux. Entre les mains de cette créature terrible, de cette impitoyable démoralisatrice, la pauvre fille sans fortune, aspirant à la vie riche et heureuse, se laisse tenter, cède peu à peu et finit par commettre une de ces honteuses actions qui tachent pour la vie, en se faisant épouser, grâce à une sorte de guet-apens, par l'homme riche et bien né sur lequel elle a jeté son dévolu. Le remords ne tardera pas à suivre la faute, et elle mourra repentie, se montrant sous son aspect véritable, dans sa nature, telle qu'elle eût pu être, si la mauvaise inspiratrice ne s'était pas trouvée là à point pour la perdre.

D'une écriture sobre et distinguée, d'un intérêt qui croît à mesure que l'action s'engage et se noue, le livre de M. de Pène est de ceux que le succès accueille à coup sûr. Il a une certaine allure hautaine et dégagée qui n'est pas sans charme; cela suffit pour en faire une œuvre, pour la mettre au-dessus des productions courantes, et pour prouver la valeur littéraire de l'écrivain. G.-T.

La Bête, par VICTOR CHERBULIEZ. Paris, Hachette, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

C'est un roman philosophique que M. Victor Cherbuliez a voulu écrire, en nous montrant à quel point *la Bête* a une part considérable dans la vie, les habitudes, les mœurs de l'homme et de la femme. Il eût pu lui donner un attrait plus vif en ne l'enveloppant pas de commentaires aussi glaçants, de citations aussi lourdes, de tout ce fatras protestant qui encombre l'action, gêne le développement des caractères, et pèse comme une écrasante chape de plomb sur tout le livre. On lira son roman, à cause des détails attrayants qu'il renferme ; on ne le relira pas, à cause du froid qu'il sécrète, ainsi qu'un insondable glacier. C'est une œuvre correcte, méticuleuse, mais au sang gelé, à laquelle manque l'étincelle de vie, sans laquelle ne saurait exister ni émouvoir une étude d'humanité.

En rade, par J.-K. HUYSMANS. Un vol. in-18 jésus. Paris, Tresse et Stock; 1887. — Prix : 3 fr. 50.

La sueur d'existence pénible et cahotée, l'âcreté de vie lamentable qui se dégagent du nouveau livre de Huysmans, vous piquent aux yeux, vous mordent aux entrailles avec une force de pénétration terrible. C'est un rude et fameux artiste que celui qui vient

d'écrire ce livre : *En rade;* mais quel navrement il fait entrer en vous, comme il s'attaque avec une science douloureuse à tous les ferments de décomposition qui dorment et sommeillent dans la vase humaine! Comme il sait tirer de leur apathie tous les virus qui empoisonnent l'âme, liquéfient la chair et putréfient le cœur!

C'est à la campagne, dans un vieux château abandonné, qu'il a placé ce drame intime de deux époux, cette agonie morale et physique de deux êtres, chassés de Paris par la malchance, par les incessants combats contre les misères commerciales, les luttes d'échéances ou de billets à ordre, la torture des huissiers; et ce milieu ne sert qu'à développer mieux encore, par le contraste de solitude et de moisissure du château, par la sécheresse de cœur, par l'âpreté bestiale des paysans, la sinistre maladie d'âme qui ronge ces malheureux fugitifs. Jacques Marles et sa femme Louise ont cherché un abri chez leur oncle, régisseur du château de Lourps. La femme est malade, névrosée physiquement; le mari souffre d'une névrose morale, et ces deux malheureuses créatures, désespérément accouplées, sentent tout avec une acuité doublée par leur triste état de santé.

C'est une analyse d'une férocité implacable, jour par jour, heure par heure, de ce qu'ils éprouvent, de ce qui les dévore jusqu'aux moelles. Trois rêves bizarres, qui semblent devoir noter d'une manière palpable le coup de griffe donné par l'exaspération du mal dans le cerveau du mari, se déroulent, somptueux et désolants, à travers ces tableaux de l'existence misérable et réelle. En même temps, Huysmans a trouvé prétexte aux plus magistrales peintures, à des paysages merveilleux d'exactitude, d'atmosphère, de lumière et de vie. Mais ce qui frappera peut-être plus encore, dans ce livre d'ordre supérieur, d'art pur, c'est la manière dont il a peint les paysans, créant des types inoubliables en leur simplesse, d'une beauté terrible dans leur laideur native, dans le détail raffiné de leur bestialité. On n'avait certes pas donné encore une sensation aussi humaine, aussi exacte de ces natures primitives et roublardes. En résumé, un livre effrayant, torturant, soufflant par toutes ses pages la puanteur du mal de la vie, mais un maître livre.

Le Lion de la victoire, par Judith Gautier. Un vol. in-18 jésus. Paris, L. Frinzine; 1887. — Prix : 3 fr. 50.

On sait l'ardente passion de Judith Gautier pour l'Orient et tout ce qui s'y rattache; dans un nouveau roman intitulé *le Lion de la victoire,* elle a résolu de nous conter l'histoire de la conquête de l'Inde par Dupleix. Une action très dramatique se lie à cette entreprise grandiose, à laquelle sont mêlés de jeunes Français héroïques et où l'on est initié à quelques-uns des mystères sacrés de l'Inde de cette époque. En un style vif, imagé, plein de splendeurs, l'auteur commence son récit à la prise de Madras par l'amiral La Bourdonnais, et immédiatement le lecteur est pris par l'intérêt palpitant de l'action. Le volume qui suivra et terminera ce récit s'appellera *la Reine de Bengalore,* une merveilleuse héroïne que l'on entrevoit dans *le Lion de la victoire.*

Madame Robert, par Théodore de Banville. Un vol. in-18 jésus. Paris, Maurice Dreyfous; 1887. — Prix : 3 fr. 50.

C'est toujours un poète que le prosateur ingénieux qui nous révèle les petits et les grands secrets de la vie parisienne en ce style lapidaire, tout pailleté de flammes brillantes, d'étincelles et de couleurs superbes. *Madame Robert,* c'est l'histoire d'une splendide fille de joie devenue amoureuse d'un pauvre diable d'étudiant appelé aux plus hautes destinées, et l'enveloppant de son amour discret et platonique comme d'une égide protectrice contre les tentations dangereuses. Il y a un charme exquis dans ce récit si original et dont la fin a un cachet tout particulier. On le lira avec un vif intérêt. Le même volume renferme quelques courtes nouvelles, toutes marquées au sceau spécial qui distingue Théodore de Banville des autres conteurs et assure son succès. G. T.

Bohème bourgeoise, par Oscar Ménétier. Un vol. in-18. Paris, Albert Savine; 1887. — Prix : 3 fr. 50.

Voici un livre où les mœurs sont bien observées, les caractères pris sur le vif, l'action intéressante et possible, et le style simple, naturel, avec autant de couleur et de relief qu'il en faut pour exprimer les sentiments et représenter les objets. C'est un ensemble de qualités que l'on ne rencontre plus guère que rarement, et que, pour ma part, j'apprécie beaucoup. Ajoutez que le coin de la société parisienne où nous mène l'auteur est un des moins explorés par les peintres de mœurs et un de ceux d'où découle avec le plus d'abondance sur le reste du monde cette huile nauséabonde et stérilisante de philistinisme qui tue, de plus en plus, dans toutes les classes sociales, la sincérité du sentiment dans les choses du cœur et de l'art.

Je regrette de ne pouvoir analyser cette œuvre remarquable. Je la recommande à ceux qui, non encore férus de décadence et d'impressionisme, aiment qu'on écrive dans une langue saine le résultat d'observations impartiales et nettes, fécondées par une imagination dont l'équilibre n'est jamais rompu.

Les Clientes du docteur Bernagius, par Lucien Biart. Un vol. in-18. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie; 1887.

Il y a bien de l'esprit, de la finesse, de l'*humour* — car nos voisins d'outre-Manche n'en ont pas le privilège exclusif — dans ces nouvelles où M. Lucien Biart, mêlant, dans le personnage du docteur Bernagius, la passion naïve de la science à l'amour profond de l'humanité, peint, en une série de tableaux chaudement colorés, les mœurs mexicaines dans ce qu'elles

ont de plus caractéristique et de plus vivant. La jalousie, la superstition, le brigandage, les ardeurs subites de la passion, les amours fortes jusqu'à la mort, la vie primitive des *ranchero*, tels sont les ressorts de ces récits, pleins de situations dramatiques, qui égayent les inquiétudes et les recherches scientifiques ou bibliographiques du bon docteur, et dont l'histoire d'un Allemand bigame et fripon n'est ni la moins intéressante ni la moins bizarre. B.-H. G.

Le Monde et ses usages, par Mme de WADDEVILLE. 7e édition. Un vol. grand in-18 carré. Paris, 1887, librairie A. Hennuyer.

Septième édition! Ce chiffre n'est-il pas le plus éloquent des comptes rendus! Ce guide très pratique et très mesuré de la conduite à tenir dans le monde et vis-à-vis du monde, dans toutes les circonstances de la vie sociale, n'en restera pas là. Il a eu déjà sept éditions, il en aura dix, il en aura cent.

Une paroisse isolée, par F. MARION CRAWFORD. Un vol. in-18. Paris, 1887, librairie Dentu.

Rendant compte, dans notre numéro du 10 novembre 1886, des deux romans le plus récemment traduits du jeune écrivain américain, M. Marion Crawford, je signalais parmi les attraits de son talent la variété extrême des caractères qu'il met en scène, et celle des milieux où il les fait agir. *Une paroisse isolée* — venant après *M. Isaacs, le Docteur Claudius* et un *Chanteur romain* — nous apporte un nouveau témoignage de cette fécondité d'observation. Après nous avoir montré l'Inde anglaise dans l'un, une petite ville universitaire d'Allemagne et quelques tableaux des mœurs américaines dans le suivant, puis les mœurs italiennes, l'auteur d'*Une paroisse isolée* nous transporte, comme l'indique le titre (*A tale of a lonely Parish*), en un village perdu de l'Essex, en Angleterre. Dans la solitude paisible et même morne de la vie rustique, dans le grand calme de la nature, M. Marion Crawford nous fait assister à un drame intime, poignant, créé par une disposition de la loi anglaise, qui ne considère pas les condamnations afflictives et infamantes comme une cause de divorce. On imagine aisément le parti qu'un grand romancier, armé d'un don puissant d'analyse psychologique, a pu tirer de la situation où il place une femme jeune, belle, distinguée, aimée, aimant et forcée de dissimuler qu'elle porte le poids des fautes et des crimes d'un mari indigne, condamné à dix ans de réclusion. L'œuvre est admirablement conduite à travers de tragiques péripéties jusqu'au dénouement, qui est conforme au vœu du lecteur. E. C.

Une exilée, par PAUL CÉLIÈRES. Un vol. in 18 jésus, Hennuyer, éditeur, Paris. — Prix : 3 fr. 50.

Le nouveau roman de M. Paul Célières se distingue par l'intérêt dramatique et par l'honnêteté de l'inspiration. Le fond du récit, c'est une conspiration de patriotes italiens, tendant à l'affranchissement de la Lombardie et de la Vénétie, au temps où elles subissaient, Venise surtout, le joug autrichien. L'amour joue un grand rôle dans l'affaire, comme il convient dans un bon roman suivant la formule : amour et politique se mêlant et se contre-carrant. Bien que tout cela ne soit pas très neuf, M. Paul Célières le conte et le rajeunit avec assez d'entrain et d'adresse, pour qu'on se prenne à vouloir, après chaque chapitre, lire le suivant, et de chapitre en chapitre on arrive à la fin, sans ennui ni fatigue.

PZ.

Souvenirs de la vie de province. — Madeleine, par ÉMILE GOSSOT, professeur au lycée Louis-le-Grand, lauréat de l'Académie française. Paris, Perrin et Cie, 1887. Un vol. in-18.

Livre honnête, plein de bonnes intentions, et où les caractères et les événements portent tous avec eux une leçon de morale pratique et élevée à la fois. Dans la partie où l'auteur raconte la fondation d'une école de filles, en décrit l'aménagement et en expose le programme, on voit un homme du métier, parfaitement maître d'un sujet qu'il a médité et étudié longuement, et, à part les réserves que ne manquent pas de faire ceux qui ne partagent pas les convictions religieuses de l'auteur, tout lecteur se prend à souhaiter la réalisation d'un si noble idéal.

Le livre a des longueurs, et je demande à ne le point juger au point de vue littéraire. Il suffit qu'il soit l'ouvrage d'un homme de bien et qu'il en porte la marque partout. Préparer les jeunes filles à tous les hasards de la vie et leur faire aimer leur condition, voilà ce que veut obtenir, dans son enseignement, Madeleine, l'héroïne de ce roman et la directrice de l'école. On ne saurait poursuivre but plus utile, en un temps où la fièvre de déclassement accompagne si souvent les progrès de l'instruction.

Une lettre-préface de M. Henry Cochin sera, pour une grande partie du public auquel cet ouvrage s'adresse, une recommandation puissante, et dont, d'ailleurs, il est digne en tout point.

Toussaint Galabru, par FERDINAND FABRE. Paris, G. Charpentier. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le paysage des Cévennes, les mœurs cévenoles a à la ville et à la campagne, présentées en une sorte de dyptique, dont chaque feuille contient un épisode où paraissent les mêmes personnages à quelque vingt ans d'intervalle, tel est le fond de l'œuvre nouvelle de M. Ferdinand Fabre. Une douce, humble et excellente mère de famille ; un menuisier à la fois chasseur, ivrogne et bedeau ; un avare imbécile et sa femme coquette qui le ruine, un superbe type de sorcier qui terrifie les hommes et attire les femmes, un enfant qui devient curé de village et qui répand dans la charité toutes les énergies de sa nature robuste, une fillette recueillie et élevée au presbytère; et le fils

du sorcier Galabru, qui a hérité de son père la beauté physique, a grandi loyal et bon ; tels sont, sans compter les figures secondaires, toutes bien en relief et vivantes, les personnages qui animent ce double tableau. La rudesse de la vie dans la montagne, les plaisirs, les travaux, les superstitions des enfants en cette terre sévère et d'autant plus aimée; un souffle de fière indépendance en même temps qu'une sympathie virile pour les maux et les douleurs de l'homme, la révolte et la lutte des forces naturelles contre la vie civilisée personnifiées dans le beau, sauvage, ardent, brave, haineux et rusé Galabru; des scènes plaisantes, comiques même, mêlées à une sorte de tragédie dont les deux héros sont le curé Nizerolles et le sorcier Toussaint Galabru, ange et démon, l'idylle, vraiment antique dans sa forte et gracieuse simplicité, des amours de Lalie et de Vincinet ; le grandiose récit de cette procession de tout un village, la nuit de Noël, allant porter le dernier coup au démon, qui va, au moment où Galabru agonise, céder la place à l'abbé Nizerolles et lui abandonner la suprême conquête de cette âme si longtemps son domaine; tout cela forme un livre attachant et pénétrant, fort et sain, comme on pouvait l'attendre du talent, à la fois robuste et affiné de l'auteur. Il s'y mêle une note personnelle, qui y ajoute le charme de confidences autobiographiques.

DERNIERES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS.

La Reine du ouivre, par Blanche Roosevelt. Paris, Ollendorff. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Mademoiselle, par Édouard Cadol. Paris, Librairie moderne. Un vol. — Prix : 3 fr. 50.

Marius Darnay, par Auguste Chauvigné. Paris, Ollendorff. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le Chant de l'alouette, idylle, par C. Cassot. Paris, Marpon et Flammarion. Un vol. — Prix : 3 fr. 50.

A travers le cœur, par Juliette Joinville d'Artois. Un vol. in-18. Dentu et Cie. — Prix : 3 fr. 50.

Pauvre petite, avec un sonnet de Paul Bourget. Paris, Ollendorff. In-12. — Prix : 3 fr. 50.

Florestoc et Plintardeau, par Charles Chrétien. Paris, Ollendorff. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Les Avant-postes pendant le siège, par Robinet de Cléry. Paris, Palmé. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le Manusorit du sous-lieutenant, par Léon Barracand. Paris, Plon et Nourrit. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le Livre des fantaisies, par Armand Silvestre. Paris, Dentu et Cie. — Prix : 3 fr. 50.

Le Mariage du Ségare, par Pierre Ficy. Paris, Plon et Nourrit. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Fiancée, par André Vaugenets. Un vol. in-18. Paris, Ollendorff. — Prix : 3 fr. 50.

Le Crime de la cinquième Avenue, par Marie Darcey. Paris, Ollendorff. — Prix : 3 fr. 50.

Perlerette, par Auguste Erhard. Paris, Librairie théâtrale, 14, rue de Grammont. — Prix : 3 fr. 50.

Éva la folle, par Auguste Ménard. Paris, Jules Lévy. Un vol. in-18. — Prix : 1 fr. 50.

Cornaline la dompteuse, par Fortuné du Boisgobey. Paris, Plon et Cie. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Jambes folles, par Émile Dartès. Illustrations de Roy. Paris, Marpon et Flammarion. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Mon Fils, par Salvatore Farina. Traduction de l'italien par Francisque Reynard. Charpentier. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le Défilé, par Félicien Champsaur. Paris, Victor Havard, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

L'Idiot, par Dostoïevski. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1887. Deux vol. in-18 jésus. — Prix : 7 francs.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Beaumarchais, par Paul Bonnefon, sous-bibliothécaire à l'Arsenal. Étude honorée d'une mention à l'Académie française et suivie de lettres inédites et de documents peu connus. Un volume in-8°. Paris, aux bureaux de *l'Artiste*. — Prix : 5 francs.

En choisissant Beaumarchais pour sujet de son dernier concours d'éloquence, l'Académie française nous a valu quelques études neuves et intéressantes sur le célèbre parrain de Figaro. Dans le nombre, il convient de signaler aux bibliophiles le récent travail de M. Paul Bonnefon, digne en tous points de fixer leur attention. Il dépasse par ses dimensions les bornes d'un simple éloge, les lecteurs ne s'en plaindront pas, tant l'écrivain a rajeuni le sujet. Même après Loménie, Édouard Fournier et tant d'autres, M. Paul Bonnefon a su trouver des renseignements nouveaux sur la vie si mouvementée de son héros; il a donné des productions littéraires de Beaumarchais une analyse fine, pénétrante, qui rend cette étude attrayante du commencement à la fin. Et, pour achever cette monographie, un friand appendice de

lettres inédites et de documents peu connus termine le volume. On y trouvera sur Beaumarchais, propriétaire en Touraine, de curieux détails.

Nous avons achevé de louer ce volume quand nous aurons ajouté qu'il est fort soigné et qu'il plaît à l'œil du bibliophile le plus délicat. On en a fait un tirage à très petit nombre sur papier de Hollande, avec une double suite d'épreuves sur chine et sur hollande à la sanguine d'un beau portrait gravé en taille-douce par Ad. Nargeot, d'après celui qu'avait gravé Hofwood sur un document original communiqué par la famille. Nous les recommandons à ceux qui, suivant un joli mot d'amateur, ont un faible pour le papier fort. Un autre point fait de ces exemplaires de véritables raretés bibliographiques. On y trouve en effet, et dans ceux-là seulement, une reproduction de la rarissime estampe — on n'en connaît que trois exemplaires seulement — représentant la *Flagellation de Beaumarchais à Saint-Lazare*, et c'est là, nul ne l'ignore, un véritable *document humain*. R. C.

François Listz, *mémoires d'un compatriote*, par Janka Wohl. Un vol. in-18 jésus. Paris, Paul Ollendorf, éditeur, 1887. — Prix : 3 fr. 50.

Que de fois ces volumes de souvenirs consacrés à la glorification d'un maître manquent leur but, et par des enthousiasmes excessifs, des apologies maladroites, des indiscrétions déplacées, agacent le lecteur et diminuent le héros! Fort heureusement Mme Janka Wohl a évité ce funeste écueil. Ses souvenirs sont intéressants, abondent en anecdotes caractéristiques, sont présentés sous une forme vive et variée, et fournissent quelques renseignements piquants sur le monde brillant où Listz a si longtemps été choyé et admiré. C'est l'homme et l'artiste qu'elle aime d'une pieuse affection, et la délicatesse de son sentiment l'a sagement guidée dans le choix des souvenirs qu'il convenait de faire lire au public. On l'y retrouve tout entier, avec ses grandes qualités d'artiste gentilhomme, fier et non orgueilleux, passionné et indépendant, un peu trop sensible aux hommages et aux louanges. Mais, au fond, bon, compatissant et digne. Certainement le livre de Mme Janka Wohl ne peut que faire aimer la mémoire du célèbre pianiste-compositeur.

La Vie parisienne, par Parisis (Émile Blavet). Un vol. in-18 jésus. Paris, 1887, Paul Ollendorf. — Prix : 3 fr. 50.

Si à Paris l'esprit court les rues, il se trouve quelques heureux privilégiés qui l'arrêtent et l'incarcèrent tout vif en ces prisons allongées qui sont les colonnes des journaux. M. Émile Blavet est de ces heureux; les chroniques presque quotidiennes qu'il crayonne pour le *Figaro* forment les mémoires au jour le jour du tout Paris contemporain. Assurément il n'est pas bien difficile de recueillir des potins et de les imprimer; mais il s'agit de choisir dans le tas les plus topiques, les plus significatifs, et ensuite de les assaisonner au sel parisien. En cette double opération consistent le mérite de M. Émile Blavet et le secret de son succès. Il faut même que ce mérite ait une base plus solide et plus constante que l'actualité, pour que ces chroniques rapides résistent à l'épreuve périlleuse de la réimpression en volume. Sans doute ce ne sont point là des documents de haute portée dont ne puissent se passer les futurs historiens de notre époque; mais parcourir ce recueil, c'est faire une amusante revue de l'année écoulée. P. Z.

Richard Wagner et le Drame contemporain, par Alfred Ernst. 1 vol., 3 fr. 50. Librairie moderne, 7, rue Saint-Benoît.

Sous ce titre : *Richard Wagner et le Drame contemporain*, la Librairie moderne vient de publier un ouvrage de M. Alfred Ernst, précédé d'une magistrale introduction de Fourcaud et qui, dans les circonstances présentes, ne peut manquer d'attirer l'attention. Au point de vue de l'art général, il n'est pas, en effet, de question plus actuelle que le débat soulevé par Richard Wagner. La représentation de *Lohengrin* à Paris y ajoute encore un intérêt nouveau.

Ce n'est point aux seuls musiciens que s'adresse le livre de M. Ernst : toutes les personnes qui se préoccupent des choses du théâtre auront profit à consulter cette impartiale étude. L'auteur, à coup sûr, est un admirateur de Wagner; mais il s'inquiète moins d'exalter le maître de Bayreuth que de faire la lumière sur des points controversés; dégagé de tout fanatisme, il raconte Wagner et son œuvre, non pour en proposer la vaine imitation, mais pour y trouver des enseignements utiles à notre art national. Il rattache là question du drame lyrique aux diverses querelles qui passionnent nos écrivains et nos artistes : les noms d'Édouard Manet, d'Émile Zola, d'Alphonse Daudet, d'Henry Becque, reviennent fréquemment sous sa plume. Ce livre est d'une actualité grande : il sera blâmé peut-être de quelques-uns, approuvé sans doute d'un grand nombre, mais très lu et très discuté dans tous les cas.

Au pays des souvenirs. Mes maîtres et mes maîtresses, par Armand Silvestre. Paris, L. Frinzine, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

On connaît le charme sentimental — il est temps que ce mot ne soit plus ridicule — et mélancolique des vers d'Armand Silvestre, et aussi de sa prose, quand elle n'ouvre pas la bouche en un rire rabelaisien, ou ne retrousse pas ses cottes à l'admiration des amateurs de belles chairs et de savoureux parfums. Ce charme n'est nulle part plus pénétrant et plus doux que dans ces pages où il passe en revue ceux et celles qui l'ont aimé et à qui il l'a bien rendu. « Il y a plus de moi-même dans ce livre que dans les autres, dit-il... La fantaisie n'y tient aucune place. Tout y est vrai. » Il faut donc en revenir à Nicolas Boileau, et déclarer que rien n'est aimable comme le vrai. Outre les confidences intimes et pleines de l'émotion

des tendresses ressenties, ce volume présente au lecteur un attrait d'un ordre plus austère, sinon plus durable ou plus important. George Sand, Théophile Gautier, Dondey (le Philothée O'Naddy des âges romantiques), Emile Deschamps, Français, Achard le peintre, Émile Villemot, Amédée Cantaloube, Henry Forneron, Arsène Houssaye, Jeanne Thilda, Thérésa, Marcellin Desboutins, Degaz, Manet, Duranty, Jean Béraud, bien d'autres encore y défilent en silhouettes, en croquis, en tableaux plus ou moins achevés, au hasard de la rencontre ou du caprice du peintre, mais toujours avec quelques traits finement observés. Ces mémoires du cœur de M. Armand Silvestre fournissent une page piquante à l'histoire de la littérature et de l'art contemporain. B. H. G.

Un joli Monde, par Gustave Macé, ancien chef du service de la Sûreté. Un vol. in-18. Paris, librairie Charpentier. — Prix : 3 fr. 50.

Un préfet de police véritablement soucieux des devoirs de sa charge et qui se prend, au lendemain de son entrée en fonctions, à étudier sur place les verrues de Paris afin d'y pouvoir mettre le fer rouge, voilà ce que nous trouvons au début du livre de M. Macé. Ce préfet modèle — dans lequel je crois, à certains mots couverts, reconnaître M. Andrieux — s'en va donc visiter les bouges et les tripots, les postes de police, les Halles, les grands magasins de nouveautés eux-mêmes. Pour ces visites, le préfet se sert naturellement d'un cicerone habile, d'un guide sûr et expérimenté; il choisit M. Macé et les voici tous deux, le premier escorté de son secrétaire particulier, le second d'agents de la sûreté, commençant ensemble leurs longues pérégrinations. Ils vont de l'assommoir du *Château-Rouge* au cabaret du père Lunette, n'ayant garde d'oublier d'autres établissements analogues qui, pour être moins connus, sont cependant fort curieux à voir. Chemin faisant, M. Macé donne à son supérieur des renseignements bien intéressants sur les pickpockets, sur les voleurs qui *travaillent* soit aux abords des bureaux d'omnibus, soit dans les salles d'attente des gares. Les vols dits à *l'américaine*, au *rendez-moi* sont minutieusement décrits. M. Macé nous montre la façon d'opérer de ces industriels et nous met en garde contre eux.

Si bien traité qu'il puisse être, le chapitre où il est question des cabarets n'apporte que peu de documents nouveaux à ceux qui étudient les vices et les plaies du Paris actuel. Je serais tenté de faire la même observation en ce qui concerne la partie du volume qui traite des différents genres de vols. La partie neuve et vraiment très intéressante du livre est celle où l'auteur nous parle, d'une façon compétente, des chloroformistes et des malheureux atteints d'une maladie toute spéciale que je ne saurais décemment nommer ici. Les chloroformistes sont, on le sait, des voleurs, voire même des assassins, qui se servent de narcotiques et de poisons; il faut lire tout le chapitre qui leur est consacré; on est véritablement stupéfié. Je sais plusieurs personnes qui, après avoir lu *Un joli Monde*, ne peuvent croire à ces empoisonneurs; ils n'existent malheureusement que trop. Quant aux monomanes dont je viens de parler, leur cas est de ceux qu'étudient les médecins légistes et c'est à eux que s'adressent tout particulièrement certains tableaux naturalistes « plutôt atténués que chargés », nous dit M. Macé, qui se trouvent dans son livre. J'aurais à relever encore bien des passages intéressants, le tableau des Halles, par exemple; mais je crois en avoir assez dit pour montrer de quel intérêt général est cette étude dont nous avons tous à faire notre profit. G. F.

La Société de Rome, par le comte Paul Vasili. Édition augmentée de lettres inédites. Un vol. in-8°. Paris, 1887. *Nouvelle Revue.*

La Société de Rome est la sixième des curieuses études que *la Nouvelle Revue* a consacrées à la société européenne et, paraît-il, la dernière. Sous le pseudonyme commun de « comte Paul Vasili », adopté par ses différents collaborateurs, elle a publié tour à tour *la Société de Berlin*, *la Société de Vienne*, *la Société de Londres*, *la Société de Madrid*, *la Société de Saint-Pétersbourg*, et prétend clore la série par *la Société de Rome*. Peut-être a-t-elle raison, car y a-t-il encore une Société parisienne? Il y a, à Paris, dix groupes mondains également qualifiés; mais, dans cet émiettement, la société a disparu. Où il n'y a ni centre ni stabilité, il ne saurait y avoir de société. C'est pourquoi *la Nouvelle Revue* s'est vue réduite à l'impuissance sur ce terrain qui, en d'autres temps, lui eût fourni le plus riche; le plus fécond parmi ses divers sujets d'étude. Quoi qu'il en soit, en cette « Croix de Berny » courue sous le masque, s'il fallait proclamer un vainqueur, nous n'hésiterions pas à désigner l'auteur du dernier volume paru, celui que nous annonçons aujourd'hui. Il est impossible d'être informé plus à fond sur cette double société romaine qui circule, sans se confondre, à l'ombre du Quirinal et du Vatican, et l'on ne saurait faire part de son expérience avec plus de libéralité, de bonne grâce et d'esprit.

Journal d'un Mandarin. — Lettres de Chine et documents diplomatiques inédits, par un fonctionnaire du Céleste Empire. Un vol. in-18. Paris, 1887. Librairie Plon.

Publiées en premier lieu dans le *Journal des Débats*, écrites par un Français, « fonctionnaire du Céleste Empire » (il ne nous dit pas à quel titre), conçues dans un esprit manifeste de conciliation par un homme qui se pique de connaître aussi bien la France que la Chine, « ce qui n'est pas peu dire », ajoute-t-il, ces *Lettres*, suivies de nombreux documents diplomatiques inédits, seront lues attentivement et méditées avec fruit par tous ceux, diplomates, hommes politiques et commerçants, qu'intéressent d'une façon particulière nos rapports toujours si difficiles avec la Chine. Toute la difficulté,

la seule dans la pensée de l'auteur, qui arrête la Chine et la France sur la voie des bonnes dispositions, est présentée sous la forme d'une vérité de La Palisse : « La France n'est pas assez chinoise, dit-il, et la Chine n'est pas assez française. » Cela revient à dire que ni l'une ni l'autre des deux civilisations ne consent à tenir compte des différences fondamentales que la tradition, l'éducation, les mœurs, les préjugés, les religions, la race opposent comme une barrière entre les deux peuples, et dès lors ni l'un ni l'autre ne veut faire les premières concessions nécessaires. L'un étant Mahomet, l'autre la montagne, aucun des deux ne veut accepter que l'autre soit la montagne. Dans le partage des responsabilités au sujet des retards incessants apportés à l'entente franco-chinoise, le « fonctionnaire du Céleste Empire » apporte une véritable justice distributive à juger avec une égale sévérité et les Chinois et le gouvernement français, mais surtout les Anglais, qu'il « déteste cordialement ». E. C.

Correspondance (1830-1850), par GUSTAVE FLAUBERT. Un vol. in-18 jésus. Paris, G. Charpentier et Cie, 1887. — Prix : 3 fr. 50.

Voici le premier volume de cette correspondance de Gustave Flaubert, si attendue par les lettrés, pleine de documents utiles à l'histoire de la littérature contemporaine, et réunie soigneusement par les héritiers du maître. Mme Caroline Commanville, la nièce de Flaubert et la principale inspiratrice de ce précieux travail, le fait précéder d'une cinquantaine de pages, intitulées *Souvenirs intimes*, qui sont comme une résurrection des mille détails de la vie et des habitudes du grand mort. Enfant, jeune fille, puis femme, Mme Commanville, la fille de la sœur de Flaubert, a été étroitement mêlée à son existence, instruite et élevée par lui, et elle s'est plu à lui élever une sorte de monument littéraire, qui joint à la sobriété concise de la forme l'immense mérite d'être une œuvre de cœur et de vérité. Ces pages nous préparent admirablement aux lettres qu'on va lire; elles nous initient à un Flaubert à peu près inconnu du gros public, un Flaubert qui était l'homme de grand cœur, de sensibilité délicate, en même temps que le travailleur passionné, que l'amoureux de la littérature que l'on nous a fait connaître. On est ainsi déjà au courant de ce qu'était Gustave Flaubert, de ce qu'il se montrait dans le jour familial et intime, quand on aborde sa correspondance.

Parmi ses lettres, laissant de côté toute la partie consacrée à un amour plus littéraire que sincère, celles que nous préférons de beaucoup sont les lettres écrites à sa sœur, les lettres à sa mère, toutes ces pages aimantes, vibrantes d'une tendresse inassouvie, quelquefois brutales de forme et de mots, mais bien mâles et débordantes d'affection vraie. Qu'il soit en Égypte, en Palestine ou tout près, à Paris, jamais il n'oublie ceux qu'il aime, les siens; il ne vit en réalité que pour eux et pour son travail. Cependant que de désirs littéraires, que de préoccupations l'agitent! Quel remuement de vie, de projets, de travaux élaborés, en train! C'est l'histoire même du véritable homme de lettres, tel que pourrait le concevoir une imagination surchauffée, que cette correspondance de Gustave Flaubert, et elle sera certainement un des plus rares documents de notre histoire littéraire moderne. G. T.

Nos petits Bismarcks, par N. CHTCHÉDRINE, traduit du russe par Serge Nossoff. Un vol. in-18. Paris, Louis Westhausser. — Prix : 3 fr. 50.

On appelle familièrement *petits Bismarcks* les gouverneurs de province. Le peuple russe n'a rien trouvé de mieux pour caractériser d'un mot le despotisme de leur autorité et leurs prétentions de politiciens. Les types que l'auteur fait défiler devant nous ne donnent pas une haute idée du personnel administratif en Russie. Vieux généraux ramollis, viveurs ruinés qui se font donner un gouvernement pour se refaire la santé et la bourse, tels sont les personnages qui représentent le plus souvent dans les provinces le pouvoir central. Le meilleur est une sorte de pédant ridicule, qui ayant réussi à accoupler, dans ses expériences de pisciculture, une lotte avec une brême, ne peut manquer de faire le bonheur de tous ses administrés.

Le livre est curieux, même au milieu de l'inondation de romans, de récits et d'études russes sous lesquels la littérature française disparaît, submergée.

Les Scandales de Saint-Pétersbourg. Un vol. in-18. Paris. Albert Savine, 1887. — Prix : 3 fr. 50.

La Nouvelle Librairie parisienne a déjà publié, non sans succès, *les Scandales de Paris* et *les Scandales de Berlin*. Cette fois-ci la forme choisie pour nous faire connaître les misères sociales et les bas-fonds de Saint-Pétersbourg n'est pas le roman. En prenant pour point de départ un livre dogmatique du journaliste russe Mikhnévitch, l'auteur a multiplié les anecdotes, amalgamé des procès récents et fameux, et fait en sorte de satisfaire, dans les dix chapitres de cette publication, toutes les curiosités légitimes. Il ne sacrifie point, d'ailleurs, au goût pornographique trop répandu de nos jours. S'il touche à la corruption et s'il la dévoile, c'est gravement et chastement, comme il convient à un docteur qui connaît par avance toutes les plaies de l'humanité, qui veut en inspirer l'effroi et, s'il se peut, aider à en trouver le remède.

Jules Simon, sa vie et son œuvre, par LÉON SÉCHÉ. *Documents nouveaux et inédits, avec un autographe* et les portraits de Jules Simon, Jules Favre, Ernest Picard, Gambetta, Le Flô et Thiers. Un vol. in-18. Paris, A. Dupret, 1887. — Prix : 3 fr. 50.

Je n'ai pas grand goût pour l'architecture qui élève un piédestal à un homme avec les débris de la réputation de ses contemporains. C'est le travail que M. L. Séché a exécuté pour M. Jules Simon. Celui-ci

n'en avait peut-être pas besoin. En tout cas, il me semble qu'il doit s'y trouver mal à l'aise. Je n'insisterai donc pas sur ce livre qui remue des passions, des regrets, des haines et des mépris, à un moment où il y aurait, j'imagine, mieux à faire. La polémique personnelle et violente a son utilité; mais elle a aussi son temps et sa place. Elle peut être œuvre d'urgence et de courage, en un moment donné, et dans une colonne de journal. Je ne crois pas qu'il en soit de même, quand on l'exhume et la ressuscite en volume, après des années, et à une heure où, par-dessus la frontière, des yeux nous guettent et des mains s'avancent pour reconnaître par où nous pouvons faiblir. B.-H. G.

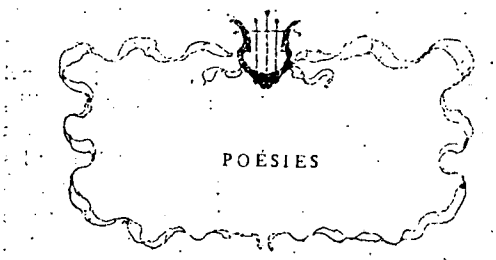

Œuvres poétiques de Jules Breton (1867-1886). — Les Champs et la Mer. — Jeanne. — Un vol. petit in-12 elzevir de la collection Alph. Lemerre. Paris, 1887. — Prix : 6 francs.

Être un maître dans une des formes de l'art, posséder la puissance d'interpréter la nature par des moyens d'un certain ordre et vouloir emprunter une autre forme et d'autres moyens pour rendre des impressions, des sentiments que les premiers n'ont pas suffi à traduire, c'est une tentation que plus d'un artiste a connue, une tentation où plus d'un s'est aventuré. Le violon de M. Ingres est célèbre; Victor Hugo croyait compléter l'expression de ses conceptions par ses dessins. M. Jules Breton, lui aussi, ne s'est point contenté d'être un peintre du plus grand mérite. Il n'a point été satisfait de la poésie des lignes et des couleurs; il a voulu doubler ses facultés d'expression et il a victorieusement appris le difficile métier des vers : il s'est reconnu poète.

La poésie, elle est en son âme, abondante et vive, à coup sûr : ses tableaux en sont la preuve. Nul mieux que lui n'a senti, analysé, possédé et exprimé, par la couleur, la simple poésie des champs et de la vie vulgaire des paysans.

Ses vers se ressentent heureusement de ses qualités d'artiste; ils sont pleins de sentiment, à travers les mots transparaît la poésie rêvée; pas une pièce n'est vide, pas une qui ne porte une idée, pas une où la griserie des syllabes sonores tienne lieu de la pensée absente ou évaporée.

Mais ce qui est le plus curieux, c'est que ce peintre mette peu de couleur dans ses vers. Sans être ternes, ils manquent d'éclat; sans être froids, ils n'ont pas de feu; ce sont des compositions intéressantes qui occupent assez l'esprit du lecteur pour ne pas laisser de place à l'ennui; néanmoins, il faut avouer que la demi-teinte également répandue sur tous les morceaux cause à la longue une impression mélancolique de monotonie. Il y manque du soleil. Sans doute le soleil du Pas-de-Calais n'est pas le plus chaud ni le plus brillant qui soit; cependant il n'est pas totalement dépourvu de lumière et de chaleur. Et, à défaut du soleil extérieur, le soleil intérieur eût pu réchauffer les vers du poète. Toutefois, si la couleur est atténuée, le tableau est toujours composé de main de maître; on excuse sans peine les imperfections du style, certaines lourdeurs de phrases, certains embarras de la stance, certaines faiblesses de l'expression qui reste au-dessous de la pensée; on excuse toutes ces taches parce que le souffle poétique soulève et soutient l'œuvre; en poésie comme en peinture, Jules Breton est un artiste sincère, convaincu, fortement épris de son idée, profondément imbu du génie local. C'est donc à bon droit que son premier recueil, *les Champs et la Mer*, et ce poème rustique d'une saveur pénétrante, *Jeanne*, réunis en un seul volume, prennent rang dans cette collection distinguée de la bibliothèque Lemerre, où l'on compte quelques chefs-d'œuvre. PZ.

Les Griseries, par Jean Lorrain. Un vol. in-18 jésus. Paris, Tresse et Stock, éditeurs, 1887. — Prix : 2 francs.

Pour l'esprit et la virtuosité, M. Jean Lorrain mérite la palme. Son recueil est un régal raffiné d'artiste amoureux des formes et des couleurs. Il n'est guère sentimental, ce poète, mais il madrigalise à ravir; il est moins rudement audacieux que dans son précédent volume des *Modernités*, mais il est adroitement sensuel et il excelle à vous donner avec des vers légers, souples et tortillés comme des serpents, la vision d'un tableau de Fragonard. Il se grise éperdument de tout ce qui fouette le désir : son titre convient bien à son joli recueil. C'est la tête qui se prend chez lui, tandis que le cœur ne se mêle que de loin à l'affaire. N'était un petit air d'étrangeté trop visiblement voulue, ces croquis, dont la Pompadour eût raffolé, seraient originaux. Par exemple, détail tout matériel, vous trouverez tout à coup, par deux fois, au milieu des feuillets blancs, deux feuillets d'une couleur appropriée aux fleurs que le poète y décrit, la capucine et la chrysanthème.

M. Jean Lorrain s'est enfermé presque exclusivement ici dans la description. Certes, c'est un gentil ouvrage qu'un joli vers coloré, qui décrit avec précision et fermeté les choses précises et fermes, ou qui indique en termes voilés et discrets les choses nébuleuses et délicates. Mais la description perpétuelle finit par lasser. Le poète, pour rompre cette monotonie, nous allèche par l'annonce d'un *Vieux conte;* fallacieuse promesse : le conte, tout simplet, est encore un tissu de descriptions; la différence avec le reste est que l'auteur a pris plaisir à accumuler davantage, à grand effort de recherches, des termes rares, c'est-à-dire rarement usités.

Il se fait tort en se confinant dans ce genre un peu

prétentieux. Il a bien assez de talent pour se passer de ces bizarreries qui étonnent plus qu'elles ne séduisent. Que M. Jean Lorrain en soit bien convaincu : ce qu'on trouve agréable en ses vers, ce n'est pas la contorsion de la phrase, ni les exhumations préméditées de mots enfouis dans les profondeurs du dictionnaire; c'est l'entrain de jeunesse, la vivacité d'allure, la hardiesse du trait. Qu'il perfectionne ces qualités et se corrige de ces petits défauts : il sera tout à fait charmant. PZ.

Poèmes de Chine, par ÉMILE BLÉMONT. Un vol. in-18 jésus. Paris, 1887. Alph. Lemerre, éditeur. — Prix : 3 francs.

« Un homme calme, assis dans un petit jardin, et qui songe aux aïeux en regardant pousser ses choux »; voilà le Chinois qui m'apparaît à travers vos traductions, dit M. Paul Arène à son cher Blémont, dans la spirituelle préface qu'il a mise en tête de ce volume coloré de lumière orientale et embaumé de parfums exotiques. Et M. Arène dit juste : l'impression la plus nette que laissent ces petits poèmes, jolis comme des bibelots d'étagère, est celle d'une quiétude voluptueuse de pensée, à peine interrompue par une émotion d'amour ou un regret de la vie.

Ils sont très artistement ciselés, ces objets de poésie, qui ont pour auteurs principaux Li-Taï-Pé, Tsin-Tsan, Tchang-Tsi, Ouang-Tchan-Ling, Thou-Fou, Tan-Po-Su, Sou-Tong-Po, etc.; la traduction de M. Émile Blémont nous le donne du moins à penser. Peut-être y a-t-il mis du sien? En tout cas, il y a déployé une merveille habileté de versificateur et un goût exquis de poète.

Quand il s'agit d'une tentative aussi intéressante et aussi réussie, le mieux est de citer : la citation est plus explicite que l'appréciation. Tenez, voici qui est aussi court et aussi complet que possible, et non moins délicat et précis :

Il cueille la fleur d'or, — et sourit en songeant
A celle dont le cœur pour lui fut indulgent.

Il cueille la fleur bleue, — et pleure sous le charme
De celle qui pour lui versa plus d'une larme.

Il cueille la fleur rouge, — et croit encore presser
Les lèvres que l'amie ouvrait à son baiser.

Ne demandez pas le nom de l'auteur : c'est un chant populaire!

Et cette pièce de Thou-Fou en l'honneur de la pluie :

O la bonne petite pluie
Qui sait bien quand il faut venir,
Et qui, d'espoir féconde remplie,
Vient au printemps tout rajeunir.

Doucement, sur un vent propice,
Elle est venue, exprès, la nuit;
Tiède, fine et réparatrice,
Elle a tout humecté sans bruit.

Hier soir un triple nuage
Assombrissait tout mon jardin;
Les feux des barques du rivage
Seuls luisaient dans l'ombre, au lointain.

Ce matin, sous les cieux limpides,
Tout revêt des fraîches couleurs;
Et parmi les feuilles humides
Brillent les adorables fleurs.

Ils ont un vif sentiment de la nature et de ses multiples métamorphoses, et ne sont pas moins experts des choses du cœur ni moins habiles à les exprimer en termes vifs et simples. Dans ce genre, il faut lire *le Retour*, autre poésie populaire qui commence ainsi :

Tu reviens donc, ô toi, que jamais je n'oublie!
Vois-tu dans mes regards ma joie et ma folie?
Dis qu'on dresse la table, et prends à la cloison
Ma guitare; je vais chanter une chanson.

La pièce se termine le plus moralement du monde sans que la poésie s'en éloigne :

Moi qui ne cherches plus de baisers que les tiens,
Veux-tu que je te donne un bon conseil? En route,
Ne regarde jamais, jamais surtout n'écoute
Les femmes sans pudeur ni véritable amour,
Qu'un autre aurait sans peine avant la fin du jour.

Et puis c'est toute une galerie de petits tableaux, comme *le Pêcheur* et *l'Escalier de jade*, de Taï-Pé, et de courtes élégies, chansons d'automne, d'un charme pénétrant, d'une mélancolie continue, comme la *Chanson des Têtes Blanches, Querelle, Abandon;* — à ces vers intimes font suite les vers héroïques, parmi lesquels il faut distinguer la *Lettre d'une jeune femme à son mari qui fait la guerre*, et *le Chien du vainqueur*.

La dernière partie du volume est faite de plusieurs contes et légendes, très remarquables par l'originalité du sujet et par la composition. Il est peu de contes plus charmants et d'une plus haute moralité que l'aventure de ce sage, de ce saint, surnommé le *Fou des fleurs*.

A double titre, M. Émile Brémont a bien mérité des poètes et des amis de la poésie; il nous a révélé un trésor précieux, et c'est en véritable artiste qu'il l'a mis sous nos yeux.

Le Livre d'heures de l'amour, par JEAN AICARD. Un vol. in-18 jésus. Alphonse Lemerre, éditeur. Paris, 1887. — Prix : 3 francs.

Un recueil nouveau de M. Jean Aicard ne laisse pas indifférents les délicats : ils ont le droit d'espérer un régal de pure ambroisie, quand le poète qui les convie est l'auteur de *la Chanson de l'enfant* et de *Miette et Noré*.

Le Livre d'heures de l'amour renferme des pages exquises, et, à côté de celles-là, qu'on nous pardonne de l'avouer, bien des feuillets fades; tout un livre

d'amour, et d'un amour toujours le même, plus coquet que profond, plus superficiel que poignant, traité, à ce qu'il semble, en vers français, comme *une admirable matière à mettre en vers latins ;* tout un livre dans cette note finit par être monotone. En vain M. Jean Aicard s'est ingénié à varier les rythmes et les strophes, cet art tout extérieur, cette dextérité un peu subtile du virtuose ne compensent pas suffisamment la froideur et l'ennui. Ce n'est point parce que les mots : feu, flamme, soleil, pourpre, sanglant, et autres de la même famille, éclatent coup sur coup dans une pièce généralement courte, comme des fusils à répétition, que nous sentons la chaleur du sentiment; et que notre esprit s'intéresse et demeure éveillé en même temps que notre cœur s'émeut. Est-ce la faute à mon cœur trop vieux, à mon esprit blasé? Très rarement, en dégustant ce volume, l'un s'est ému; l'autre, parfois, s'est détourné ou engourdi.

Sans doute un grand nombre de pièces sont d'une jolie facture, et, pour exprimer des sentiments délicats, M. Jean Aicard cherche et trouve des tours ingénieux, des combinaisons de syllabes harmonieuses. Mais quoi! trop d'ingéniosité, précisément! trop de recherche! Le poète en tombe à la mièvrerie et, s'il n'y prend garde, au madrigal chronique. Si le madrigal est bien tourné! direz-vous. — Eh! oui, jugez-en :

LE BLUET.

Un bluet tous les jours fleurit ma boutonnière...
Vous demandez pourquoi? C'est que vous ressemblez
Avec vos beaux cheveux, si pareils à des blés,
A la saison d'été blonde et tout en lumière.

Et lorsque je vous vis une fois, la première,
Parmi vos cheveux d'or en gerbes rassemblés,
Un bluet, souriant à mes regards troublés,
Me dit : « Je suis la fleur choisie et coutumière. »

Depuis lors, les bluets emplissent ma maison!
Vous dites : « Ce symbole annonce une amour brève.
Car voici les blés mûrs... » Laissez-moi que j'achève :

Tout l'or de vos cheveux, merveilleuse toison,
Est entré dans mon cœur où naissent à foison
Les éternels bluets de l'amour et du rêve.

Qu'une voix méridionale scande ce sonnet dans un salon, et toutes les femmes se pâmeront : il n'y a rien de plus funeste à la poésie que les salons et le suffrage des femmes en toilette de soirée. C'est cette manie de la poésie au salon qui nous vaut tant de troubadours et si peu de poètes : M. Jean Aicard, qui est un poète, et non l'un des moins estimables du temps présent, tourne parfois au troubadour. Il laisse entrer dans son cœur toute une moisson de cheveux : rien d'étonnant que les sentiments sincères s'y embrouillent comme en un écheveau et n'en sortent que tirés par les cheveux.

Parfois aussi l'on est surpris d'une métaphore extraordinaire : on rencontre, par exemple, « le bec d'un secret dévorant ». D'autres jours, M. Jean Aicard nous veut conter une aventure amoureuse; et bien qu'il nous fasse entendre que la dame séduite par le charme du poète soit des plus aristocratiques et le promène dans un huit-ressorts à deux chevaux, conduits par un cocher, « vrai serf de Russie », les vers prennent une petite allure prosaïque et bourgeoise :

La perle triomphale apparaît un moment
Comme un rayon de lune au front blanc de Diane...
« Quel joyau! dit-il. — Oui... j'y tiens infiniment!
— Ah! » fait-il. Il se sent comme un frisson dans l'âme.
— Si je la demandais?... murmure-t-il tout bas.
— Sachant comme j'y tiens, répond la jeune femme,
La demanderiez-vous? Non... » Il ne répond pas.

Fi! que c'est vilain de demander leurs joyaux aux femmes qui vous aiment! Par jalousie, sans doute; néanmoins, c'est d'une délicatesse douteuse, et la dame aux deux chevaux et au cocher serf de Russie donne une petite leçon à l'amant indiscret : on comprend qu'il n'ait rien trouvé à répondre. Sachez, du reste, que la dame avait le cœur bon, et, pour calmer la jalousie rétrospective de l'amoureux, s'arrangea pour perdre la perle.

Lorsqu'il veut bien s'abandonner à la muse simple des amours sincères, M. Jean Aicard reprend tous ses avantages. Tenez, parmi les nombreuses piécettes toutes joliettes éparses dans *le Livre d'heures de l'amour*, lisez celle-ci :

LE CHER PARFUM

Ta joue est un fruit velouté,
Ta lèvre une ferme cerise;
Ton souffle un soupir de la brise
Où se joue un parfum d'été.

Comme elle sent bon, ta chair nue!
Tes cheveux, d'eux-mêmes lustrés,
Ont l'odeur d'une herbe des prés,
Pénétrante et fine, — inconnue.

Pardon, comment est-elle d' « une herbe des prés », si elle est « inconnue ».

Tout sent bon en toi; tout autour
De ton corps pur, ma bien-aimée,
Languit une odeur innommée,
Où flotte pour moi tout l'amour.

De tous les parfums qu'on connaisse,
Aucun par moi n'est mieux perçu,
Que celui-là, qu'à ton insu,
Dégage ta pure jeunesse!

Loin de toi, dans mon cœur aimant,
Parfois il s'élève en bouffée...
Ma vie en est comme étouffée,
Et j'en meurs... mais si doucement.

Je saute quatre stances, — que voulez-vous? l'abondance méridionale cause des redites bien inutiles; voici la fin :

Es-tu là? Cette odeur s'ajoute
Au charme dont je souffre, heureux;
Trop subtile, — oh! les amoureux! —
Pour que je puisse l'avoir toute!

... Oui, comment toute la saisir!
Même près de toi, mon aimée,
Je sens cette absence embaumée
Dont se meurt l'immortel désir!

Très jolie aussi, dans sa tournure un peu précieuse, la pièce qui commence ainsi :

J'avais mis mon cœur au cœur d'une rose. .

Une autre, assez originale, c'est la *Walse lente* (pourquoi un W, mon Dieu?); et bien amusantes les *Noces du Papillon*, qui rappellent, n'en déplaise à M. Aicard, une pièce du même genre de M. Carcassonne.

En vérité, tout cela n'est pas d'un haut vol ni d'une langue bien personnelle; mais au moins y sent-on palpiter l'âme du poète. Seuls, je crois, deux poèmes s'élèvent emportés par un souffle plus puissant, emplis d'une idée plus large et plus forte, *le Ciel*, et surtout *la Mer*. Qu'on me permette encore de citer la première strophe de celle-ci :

La mer dit, la grande amoureuse,
Dont le sein se gonfle et se creuse :
« Hélas! je ne suis pas heureuse!
Tout mon cœur dispersé se brise aux continents! »

Et poussant une horrible plainte,
La maudite, toujours enceinte,
Sent venir, pâlissant de crainte,
De nouvelles douleurs et de nouveaux amants.

Cette pièce est fort belle, et si nous avons reproché si franchement à M. Jean Aicard l'abus des fadaises amoureuses, des airs de guitare à l'usage des gens du monde capables seulement de s'attendrir sur l'amour factice, c'est que dans l'ouvrage même du poète brillent des morceaux excellents de fond et de forme, et que nous le verrions avec peine s'adonner davantage encore aux versiculets d'album.

Les Jeunes Chansons, par Victor Pittié. Un vol. in-18 jésus. Paris, Alph. Lemerre, éditeur, 1887. — Prix : 3 francs.

Le naturalisme se complaît à nous dévoiler l'hérédité du vice et de la maladie. M. Victor Pittié nous en console en nous offrant la poésie héréditaire. Fils de l'honorable général que les hommes de lettres regrettent non moins que les hommes de guerre, il lance, avec la belle insouciance de la jeunesse, son premier volume de vers qui porte un titre approprié à son âge comme à son ton : *les Jeunes Chansons*. Il n'y faut point chercher naturellement des idées tout originales, des sentiments jusqu'alors inouïs. La seule question est de savoir si le jeune poète possède bien son instrument et s'il sait l'accorder; l'air qu'il joue, nous le devinons : le soleil, la prairie, les bois, le printemps et l'automne, l'été et l'hiver, l'amour naïf et l'amour déçu, le murmure du ruisseau et le chant des oiseaux, inévitablement tout cela sert de thème. Mais heureusement, sur ce thème connu, M. Victor Pittié a brodé quelques variations gracieuses, d'un style généralement simple et facile; s'il n'est un virtuose de la rime et du rythme, il n'est déjà plus un écolier; il ne manque ni de fraîcheur dans l'imagination ni de netteté dans l'expression. Il n'est donc pas impossible qu'un jour, après qu'il ait nourri sa pensée élargi et approfondi ses observations, affermi sa langue et resserré la suite de ses idées, il produise œuvre de poète, c'est-à-dire une composition d'une inspiration neuve et d'un souffle fort et soutenu.

Parmi les ariettes sans conséquence que module sa jeune muse, la plus jolie peut-être, celle où l'expression, malgré certaines faiblesses trop visibles, soutient le mieux la délicatesse du sentiment, a pour titre : *Viennent les roses*. Elle est courte, — beaucoup d'autres sont moins longues encore, — citons-la :

Lorsque tu ne me cédais pas,
Mes pensers n'étaient point moroses.
J'allais disant à chaque pas :
L'amour naîtra; viennent les roses.

Viennent la rose et le jasmin;
Les âmes de nos bien-aimées
Ne s'ouvrent sur notre chemin
Que quand les fleurs sont animées.

Et tandis que marchait le temps,
M'en remettant à la nature,
J'attendais le premier printemps
Pour cueillir ton amour future.

— Belle; ce temps est arrivé.
La rose au jardin s'est ouverte;
Son tendre corps a soulevé
Du bouton clos la prison verte.

Et ton cœur est toujours fermé!
Lorsque tout fleurit sur la terre,
En toi seule il n'a rien germé,
Et tu dépares le parterre.

Mais va! c'est affaire de temps,
Et confiant dans la nature,
J'attendrai le premier printemps
Pour cueillir ton amour future.

Les dernières pages du recueil contiennent de petits poèmes d'une composition plus large, où il y a, non pas *un beau vers*, mais beaucoup de vers bien faits, et une allure un peu chaude qui fait plaisir.

PZ.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Les Grands vins : *Curiosités historiques*, par Antony Réal. Un vol. in-18. Paris, 1887. Librairie Plon.

Très amusant recueil d'anecdotes, contées de verve, nous reportant à toutes les dates de notre histoire, célébrant en prose et en vers du *Caveau* les crus illustres qui forment la plus belle, la plus célèbre à l'étranger des gloires de la France agricole, le livre de M. Antony Réal est digne de prendre place en nos bibliothèques, à côté de *la Physiologie du goût* de Brillat-Savarin. M. Antony Réal rappelle incidemment un fait historique dont nous ne sommes pas assez reconnaissants à la civilisation chrétienne, c'est que « le vin qui chante dans les bouteilles, le vin qui rit dans les verres, le vin qui procure la gaieté sans l'ivresse et l'ivresse sans l'ivrognerie » est l'œuvre des moines vignerons, doctes viticulteurs, artistes sublimes, initiateurs de la science œnologique. Les anciens mangeaient le vin plutôt qu'ils ne le buvaient; ils le mélangeaient d'aromates, de miel, voire de poix-résine ; « il fallait le moine aimant Dieu et son prochain pour planter des vignes autour de sa manse, creuser des caves et y enfermer le vin, afin de pouvoir l'offrir en sacrifice dans sa pureté virginale et en réconforter le voyageur auquel il donnait l'hospitalité ». N'oublions pas ce bienfait désormais.

La Comédie française pendant les deux sièges (1870-1871). *Journal de M. Édouard Thierry, administrateur général.* Un vol. de VIII-532 p. in-18. Paris, 1887. Tresse et Stock, éditeurs.

Un heureux concours de circonstances a livré à la publicité ce *journal* des faits, dits et gestes de la Comédie française pendant les deux sièges, alors qu'il paraissait destiné à demeurer éternellement dans l'obscurité des archives de ce théâtre. Rien en ce livre n'a été composé ni écrit pour être lu. M. Édouard Thierry, alors administrateur général, enregistrait quotidiennement sur un agenda, en quelques lignes sommaires, en quelques mots le plus souvent, ce qui avait été fait le jour même à la Comédie française, ce que l'on se proposait de faire le lendemain, le titre des pièces jouées, répétées, les décisions du comité, les visites reçues, les démarches accomplies, les bruits du dehors, etc.; et il se trouve que cette simple et toute sèche notation des événements, que n'accompagne nul commentaire, recélait une puissance d'émotion d'autant plus grande que son éloquence ne doit rien à l'art de l'écrivain et appartient toute à la succession des faits, au contraste qui jaillit du hasard de leur rapprochement, aux antithèses énormes, shakespeariennes, de grandeur tragique et de bouffonnerie qu'il engendre. C'est qu'à cette histoire du Théâtre-Français se trouve aussi mêlée celle de Paris. Le théâtre, en effet, « n'a pas sa vie à part, en dehors des événements politiques; il vit dans l'atmosphère de la cité et il en subit toutes les influences. Les variations du temps se reproduisent dans les variations de sa fortune. » Or, même aux « jours terribles où la mort menace toutes les têtes », au milieu des plus cruelles anxiétés, l'on vit encore. « Une grande ville comme Paris ne cesse pas de s'y ressembler à elle-même et de vouloir encore y satisfaire à toutes les habitudes de son activité et de son intelligence... Elle ne se laisse pas abattre, tant qu'elle se crée des devoirs et qu'elle peut les remplir. » J'emprunte ces quelques lignes à la préface des éditeurs, dont je détache aussi l'un des derniers paragraphes pour en confirmer la parfaite exactitude : « Ceux qui sont restés enfermés avec nous dans Paris assiégé y (en ce journal) retrouveront les émotions successives et les impressions changeantes de toutes les heures, l'étiage de tout ce qui était le luxe, le superflu, le besoin de la grande ville décroissant à chaque matin, et la résolution obstinée de se passer de tout pour retarder d'un jour le dénouement suprême. » Oui, — et c'est l'un des bons et beaux aspects de ce livre, — le journal de la Comédie française reflète exactement l'attitude et morale et effective de la population « vaillante, généreuse et industrieuse du Paris des deux sièges ». Ce qui se passe dans la maison de Molière, sous le canon de l'étranger et sous le canon de la guerre civile, ce qu'on y éprouve, ce qu'on y fait, ce qu'on y dit, se dit, se fait, on l'éprouve, on l'accomplit avec mille différences de moyens dans toutes les parties de la ville, à tous les degrés de l'échelle sociale; c'est partout mêmes sentiments et mêmes sensations, même courage, même abnégation, même charité, même souffrance, même dévouement et même bonne humeur. — Je regrette de ne pas pouvoir rien citer du journal. Une citation tronquée ne donnerait pas la mesure du livre et n'en montrerait pas l'intérêt, qui réside surtout dans la multiplicité extraordinaire, la variété, la diversité, la contradiction des faits et des propos consignés par M. Édouard Thierry en cet agenda, dont il faudrait détacher au moins un *jour* entier. Et puis, à quelle page s'arrêter de préférence ? Elles ont toutes leur note tragique et leur note comique. De cette dernière, deux exemples piqués en ouvrant le volume au hasard : page 60, le *5 septembre*, le jour où l'on remplace le buste de l'empereur par un buste

de la République conservé depuis 1848, où l'on dit que le général de Wailly a été fusillé par ses troupes, que Jules Favre part pour se rendre auprès du roi de Prusse, ce même jour un auteur innommé dépose un manuscrit de tragédie romaine. Le *19 mars*, M. Édouard Thierry rencontre le statuaire Oliva qui lui dit : « Est-ce que vous jouez ce soir ? — Relâche pour cause d'indisposition. — Si nous n'avions pas fait relâche, il pensait venir au spectacle. »

Richelieu et la monarchie absolue. Tome III : *Administration générale* (suite). *Armée, marine et colonies, cultes, justice*, par le vicomte G. d'Avenel. Un vol. in-8°. Paris, 1887. Librairie Plon.

Trois années se sont écoulées entre la publication des deux premiers volumes et celle du troisième de cet important ouvrage. Si nous mesurons le délai à l'impatience de l'attente chez ceux qui connaissent ce beau travail historique, certes il leur a paru long ; mais si, au contraire, nous considérons seulement la quantité considérable et la valeur des documents consultés, résumés et présentés par l'auteur en ce tome III, qui traite de matières capitales, et si nous tenons compte des *impedimenta* ordinaires en toute existence, nous sommes moins surpris. A raison du temps qui nous sépare de la date où parurent les tomes Ier et II de *Richelieu et la monarchie absolue* (1884), nous croyons que l'on nous saura gré de rappeler comment ils sont composés.

M. le vicomte d'Avenel n'a pas la prétention de faire à nouveau l'histoire du règne de Louis XIII ni celle du ministère de Richelieu. La journée des Dupes, l'exécution de Montmorency, les intrigues de Mme de Chevreuse ou la conspiration de Cinq-Mars sont des épisodes tellement connus de la révolution politique accomplie par le cardinal, qu'ils ne pouvaient tenter la plume d'un historien ambitieux de tracer quelque chapitre original de notre histoire. Celui de ces chapitres auquel s'est arrêté M. d'Avenel est plus vaste et plus haut, il a voulu étudier l'établissement de la monarchie absolue en France, le rôle et l'influence de cette nouvelle forme de gouvernement, ainsi que le système administratif qu'elle a engendré. Dans cette pensée il a divisé son sujet en cinq parties : 1° *le Roi et la Constitution ;* 2° *la Noblesse et sa décadence ;* 3° *l'Administration générale* — finances, armée, justice, cultes, commerce, etc. — (ces trois parties forment la matière des tomes déjà publiés de cet ouvrage qui en aura quatre ; 4° *l'Administration provinciale*, et 5° *l'Administration communale.*

Sous les deux premières rubriques, l'auteur démonte un à un tous les rouages de l'ancienne monarchie traditionnelle : le roi et la personne royale, le pouvoir exécutif, composé des grands officiers de la couronne, du conseil d'État, des secrétaires d'État et surintendant des finances et des maîtres des requêtes ; le pouvoir législatif : Parlement, États généraux, Assemblées de notables. Puis il expose la théorie et la pratique du « système nouveau » en monarchie absolue. Après quoi, prenant la noblesse à l'avènement de Louis XIII, énumérant ses droits, ses devoirs, montrant l'esprit qui l'anime, traçant le tableau de la hiérarchie nobiliaire, il nous fait assister à la transformation de la noblesse féodale en noblesse de cour et à l'irrémédiable décadence de celle-ci. Considérant ensuite l'état social et financier, il analyse les mariages et leurs abus, les mœurs et leur légèreté, la transmission des biens et ses divers modes, la fortune — capital et revenus. — Ici nous touchons au terme du tome Ier, complété par un appendice où l'auteur traite de la préséance, de la composition du Conseil d'État, des entrevues du Parlement avec le roi, de la « petite presse », chapitre des plus curieux, et finalement de la fortune de Richelieu. — La première partie du second volume est consacrée à l'examen des dépenses et charges : service du roi, train de maison, vêtements et bijoux, divertissements et jeu ; à la politesse et aux salons, puis aux causes de la décadence que M. G. d'Avenel attribue au changement des mœurs et à l'action du gouvernement, c'est-à-dire d'abord au discrédit de la force brutale, à l'action de la littérature et à la prépondérance de l'argent, ensuite à la prodigalité avec laquelle le roi accorde la noblesse, et à l'élévation progressive et hostile de la noblesse de robe.

La place va nous manquer, nous ne poursuivrons pas plus loin l'analyse des matières contenues dans l'ouvrage, nous avons dit plus haut quelles parties de l'organisation sociale il embrasse ; nous devons maintenant rendre à l'auteur de ce beau livre le tribut d'éloges qui lui est dû. On ne saurait calculer, sans être confondu de leur nombre, la somme immense de documents divers qu'il a dû consulter, à en juger par la quantité de ceux qui lui ont fourni un renseignement et qu'il cite ; or combien en est-il d'où il n'aura rien tiré ! Tout cela est classé avec un ordre parfait et enchâssé dans le récit avec tant d'art que l'œuvre, sans s'écarter de la gravité de l'histoire, offre à la lecture l'attrait d'une suite de tableaux de mœurs pleins de vie et infiniment curieux.

Notice historique sur Grimoard de Mucidan, *abbé de Brantôme et Saint-Cybard, évêque d'Angoulême, 991-1018*, par Joseph Mallat. Plaquette de trois feuilles in-8° en carton. Périgueux, 1887. Imprimerie E. Laporte.

C'est ce Grimoard de Mucidan qui pendant son épiscopat entreprit vaillamment la reconstruction de la cathédrale d'Angoulême, détruite dix ans auparavant dans l'incendie du 18 février 981, qui dévora une grande partie de la ville. Il poursuivit cette grande œuvre avec constance, la mena à bonne fin et put faire la consécration du monument avant de mourir. Les ressources de l'évêché étant fort pauvres, le généreux évêque consacra à ces lourdes dépenses le revenu d'abbayes, dont il s'était fait nommer abbé aux dépens d'ardents compétiteurs. — Deux chroniqueurs du XIe siècle nous ont transmis quelques notes sur la vie de Grimoard, qui fut, d'après l'un,

un charitable et saint évêque ; d'après l'autre, un cupide, quasi-simoniaque, dilapidateur de bénéfices. L'auteur de ce dernier texte est l'un des compétiteurs de Grimoard à l'abbaye de Saint-Cybard. Malheureusement, par un fatal concours de circonstances, c'est sa version qui fut adoptée ultérieurement par les historiens. — M. Joseph Mallat, d'Angoulême, soupçonnant là quelque iniquité de l'histoire et reconnaissant envers le prélat qui a doté la ville de sa belle cathédrale, a revisé le cas de Grimoard, et grâce aux efforts de sa patiente érudition, il a finalement réussi à réhabiliter la mémoire du pieux évêque.

Préois des guerres du second empire, par M. Fabre de Navacelle, colonel d'artillerie. Un vol. in-18. Paris, 1887. Librairie Plon.

Les bibliothèques militaires sont déjà redevables à M. le colonel de Navacelle d'un bon *Précis de la guerre franco-allemande*, dont une sixième édition a confirmé la valeur et n'a pas épuisé le succès. Si le *Précis des guerres du second empire* présente un intérêt moins poignant, il s'en faut de beaucoup cependant que le sujet ne nous tienne pas au cœur. Si, en effet, l'on a pu contester la nécessité nationale de telle guerre entreprise sous Napoléon III, toutes — comme le dit très justement l'auteur — « ont témoigné de la valeur de nos chefs, du courage et de l'intelligence de nos soldats ». Elles sont dignes, au moins à ce titre, d'être remises sous les yeux de la jeune armée. M. Fabre de Navacelle, procédant chronologiquement, commence par *le Siège de Rome*, qui n'appartient pas précisément à la période impériale, mais parce que, outre les enseignements qu'on en peut tirer, l'on y voit paraître beaucoup des chefs qui joueront un rôle important dans les guerres suivantes : en *Crimée* et à *Bomarsund* (1854-1856), en *Italie* (1859), en *Chine* (1860), enfin au *Mexique* (1862-1867). Des luttes dont l'Algérie fut le théâtre de 1849 à 1870, il ne dit rien en ce volume, à l'exception de la guerre de *Kabylie* (1854-1857) qui compléta la conquête. — Ces récits ont au moins le mérite précieux, en cette matière spéciale, d'être très simples, parfaitement clairs, donc très intelligibles pour le grand public. En outre, l'auteur, étant soldat, se renferme strictement dans l'exposition des opérations militaires, échappant ainsi au danger d'appréciations sujettes à controverse sur la politique de ces guerres.

E. C.

Georges Cadoudal et la chouannerie, par son neveu Georges de Cadoudal, ancien conseiller général du Morbihan, ancien rédacteur de *l'Union*. Ouvrage orné d'un portrait et accompagné d'une carte. Un vol. in-18 de 476 pages. Librairie E. Plon et Cie. Paris, 1887.

Quelque éloigné que l'on soit de mêler les choses de la politique à ces comptes rendus et analyses de livres que tout ici force à rester brefs et scrupuleusement littéraires, il est cependant incontestable que de certains noms nous font malgré nous franchir la limite, et que l'on prend position, semblerait-il, rien que par la façon de les prononcer. En vérité, l'on ne saurait dire seulement ce nom : Cadoudal, sans faire entendre par une inflexion ou un regard, échappés du fond même de nos préférences instinctives, qui l'on aime le mieux : du premier consul, ou des prétendants émigrés qui rêvaient sa destruction, fût-ce au prix de la ruine de cette France, laquelle ne voulait plus d'eux et venait de le prouver, et n'a cessé de témoigner de la persistance de son antipathie. Quant à nous, personnellement, ne fût-ce qu'en l'honneur de la poésie et du courage, nous confesserions notre goût pour la chouannerie, et ne fût-ce qu'en l'honneur de la vérité, nous saluons la fermeté inébranlable et l'intrépide valeur de Cadoudal. Cela dit, le premier consul nous paraît grandir encore, dans son double prestige de vainqueur de nos ennemis et de restaurateur de la sécurité à l'intérieur, lorsqu'on le compare au futur ami de Mme du Cayla, à celui qui laissa fusiller le maréchal Ney, et à ce comte d'Artois dont l'attitude est à jamais flétrie devant la postérité par le méprisant verdict des Vendéens eux-mêmes. Pour conclure, nous nous plaisons à ranger en bon lieu, parmi les innombrables documents sur cette époque de notre histoire que chaque heure des jours présente voit éclore, le substantiel volume de M. Georges de Cadoudal. Cet écrivain est mort en 1885! Il était le neveu de celui dont il nous raconte l'aventureuse carrière. Le soin d'éditer cet ouvrage posthume a été confié à M. Edmond Biré, un nom bien connu des lecteurs de la presse royaliste. Les vingt-deux chapitres du travail que nous annonçons abordent successivement : l'origine, la naissance et l'éducation de Georges Cadoudal ; la constitution civile du clergé ; la proscription du clergé ; l'insurrection de 1793 dans le Morbihan ; Georges prisonnier à Brest ; le comte Joseph de Puisaye ; Quiberon ; l'année rouge ; les intrigues contre Puisaye ; la campagne de 1796 ; la fin de la campagne de 1796 ; les faux chouans ; après fructidor ; la campagne de 1799 ; le 18 brumaire ; la bataille du Pont-du-Loc ; l'assassinat de Julien Cadoudal ; la mort de Mercier la Vendée ; les tentatives d'assassinat contre le général Georges ; la machine infernale ; la conspiration de 1804 ; les derniers moments et la mort de Georges.

L. D.

Récits sur la dernière guerre franco-allemande (du 17 juillet 1870 au 10 février 1871), par C. Sarazin. Paris, Berger-Levrault et Cie, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le Dr C. Sarazin, médecin en chef de l'ambulance de la 1re division du 1er corps à Wissembourg et à Frœschwiller, médecin en chef du quartier général du 1er corps à Sedan, médecin en chef de l'ambulance du grand quartier général de la deuxième armée pendant le siège de Paris, était placé pour bien voir, et il raconte bien ce qu'il a vu. D'autres, aussi bien placés que lui, peuvent avoir vu autrement,

et il me semble que son enthousiasme pour les généraux Ducrot et Trochu, et son dédain pour les organisateurs civils de la résistance, à commencer par Gambetta, ne sont pas de nature à rallier tous les lecteurs à son opinion. Il dit quelque part que les soldats ne s'improvisent pas, et la garde nationale de Paris a, comme on le pense bien, sa bonne part dans les ironies, les blâmes et les accusations du docteur. Toutefois il ne peut s'empêcher de dire que, si Napoléon Ier l'avait eue sous sa main, « elle se serait certainement couverte de gloire » et que, « s'il en avait fait tuer la moitié, le reste lui aurait été soumis, fidèle et dévoué »; car, en quatre mois, il aurait eu le temps de la discipliner. Cet aveu réduit à leur valeur un grand nombre d'autres assertions. D'ailleurs M. C. Sarazin s'exprime dans son avant-propos avec une franchise qu'il serait injuste de ne pas proclamer. « J'ai pu me tromper, dit-il : tout le monde se trompe ; mais personne ne pourra suspecter ma bonne foi. J'ai été exagéré dans quelques-unes de mes appréciations, mais je n'ai pas voulu les corriger, parce que ces exagérations mêmes peignent bien l'état d'esprit de l'entourage dans lequel je vivais et dont j'avais épousé les idées. » Il n'y a plus, après cela, qu'à recommander le livre pour l'intérêt et la vérité des tableaux qu'il contient, et à en retenir cette confiance qu'avec « une armée nombreuse, instruite et disciplinée », nous pouvons attendre « les événements sans forfanterie et sans faiblesse ».

Histoire de la seconde république française, par Pierre de la Gorce. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1887. Deux vol. in-8°.

Cette histoire, dont le besoin ne se faisait peut-être pas bien vivement sentir, satisfera, *grosso modo*, ce qu'on est convenu d'appeler le grand parti de l'ordre. Les républicains la trouveront réactionnaire et proportionneront leur blâme ou leur anathème au radicalisme de leurs opinions. Les hommes des autres partis extrêmes, religieux ou monarchiques, lui donneront leur sympathie, tout en regrettant d'y voir trop d'indécision et de tiédeur. L'érudit, qui prend les documents pour ce qu'ils valent, qui les comprend, mais ne les interprète pas, se dira que c'est cette nouvelle histoire à ajouter à d'autres sur ces temps, mais que *l'histoire*, au sens absolu, en reste encore à rédiger. Le littérateur et l'artiste s'y heurteront à ce qui les choque le plus au monde, la morgue magistrale, le ton prudhommesque et le poncif.

L'effet est d'ailleurs considérable, et c'est être méritant que d'avoir pu se l'imposer. « Ce livre, dit l'auteur, dans sa préface, a été entrepris pour remplir le vide d'une carrière prématurément brisée. Pendant près de cinq années, il a représenté à mes yeux cette part de labeurs que chacun de nous est tenu d'acquitter ici-bas. » Le sentiment est assurément fort noble, et tout le monde y applaudira. Mais quant à la valeur intrinsèque de l'œuvre, résultat de ce labeur, je regrette, pour ma part, que ce long et détaillé récit n'apporte la connaissance d'aucun nouveau fait important, et que les jugements de l'auteur découlent, non pas des faits eux-mêmes, mais de sa manière de les envisager, ce qui leur enlève toute force probante.

Histoire de la vallée et du prieuré de Chamonix du xe au xviiie siècle, par André Perrin, président de la section de Chambéry du Club alpin français, d'après les documents recueillis par A. Bonnefoy, notaire à Sallanches. Paris, librairie Fischbacher, 1887. Un vol. in-8°.

Un notaire de Sallanches, M. A. Bonnefoy, ayant recueilli un nombre considérable de documents originaux relatifs à Chamonix, en a confié la publication à un savant bien connu de ceux qui s'occupent des questions préhistoriques, et particulièrement des populations lacustres de la Suisse et de la Savoie. M. André Perrin, outre les dix volumes de pièces qu'il en a déjà tirés, les a pris pour base d'une histoire locale de Chamonix et de son prieuré du xe au xviiie siècle, et a produit, en puisant, à l'occasion, à d'autres sources inédites, le livre intéressant et plein de faits que je signale ici. C'est une excellente contribution à l'histoire d'un pays dont les annales sont riches en souvenirs de toutes sortes. Ce qui nous touche le plus dans ce travail, ce sont les pages consacrées aux mœurs, coutumes et lois des habitants. La succession des prieurs, leurs faits et gestes, et les intrigues ou querelles des hauts personnages locaux nous semblent assez indifférents à côté de cela. — Une belle carte, représentant le mont Blanc et la vallée de Chamonix, ajoute à l'intérêt et à la valeur pratique de cette belle monographie.

Une maîtresse d'Henri IV. *Henriette d'Entragues.* par A.-Jacques Ballieu. Paris, A. Dupret, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Petit livre de début, qui promet un historien. Promettre et tenir sont deux, dit-on. Il dépend de M. A.-Jacques Ballieu que, pour lui, ce ne soit qu'un. Attendons-le à son prochain volume. Aujourd'hui il expose assez agréablement la vie de cette aventureuse Henriette Balzac d'Entragues, qui fut la maîtresse d'Henri IV, la familière de Marie de Médicis, et qui, longtemps avant la fin de sa vie, empâta son esprit, qu'elle avait étonnant, dans la « mangeaille », au point, nous dit l'auteur, que « le résultat de cette vie stupide fut une ampleur démesurée ».

Je reprocherais bien à cette narration une négligence de style parfois choquante, des vulgarités de langage voulues peut-être, mais d'un mauvais effet, une sorte de teinte grise et terne répandue partout et que ne parvient pas à dissiper l'abondance des mots. Mais je préfère louer M. Ballieu de son courage juvénile à attaquer l'histoire, et lui rappeler que la moisson est encore trop abondante à faire dans ce champ pour qu'on le tienne quitte après les quelques glanes qu'il rapporte aujourd'hui. B.-H. G.

Histoire de la monarchie de juillet, par Paul Thureau-Dangin. Tome IVe. Un vol. in-18 de 490 pages. Librairie Plon, Nourrit et Cie, 1887.

Le volume que nous annonçons est la continuation d'un grand travail historique, dont le succès est un des plus notables que l'on ait enregistrés, depuis nombre d'années, dans cet ordre d'ouvrages. L'Académie française lui a décerné par deux fois, consécutivement en 1885 et en 1886, le grand prix Gobert. Il nous semble que l'on peut dès à présent tenir ce livre pour une histoire définitive du règne de Louis-Philippe. Certainement il est permis de considérer sous des aspects très différents la personne et le gouvernement de ce prince, qui, victime de la plus ridicule des révolutions, aurait dit, avec une ingénieuse profondeur, ce mot digne de caractériser l'âme française : « Mes amis ne m'ont renversé que parce qu'ils m'ont cru indestructible. » Certainement, il fut l'objet de haines et de mépris dont on ne saurait méconnaître tous les fondements, malgré tant d'attentats qui devaient finir par rendre leur objet intéressant et sympathique. Sans contestation possible, le rôle du mari de la princesse Amélie de Naples, à l'époque de son mariage et pendant la guerre d'Espagne, est antifrançais et répugnant au possible. Mais le moyen de nier que, durant les dix-huit années de ce règne, il fut donné satisfaction aux exigences légitimes de l'ensemble du pays ; et cela, sans aucune raison valable, sans même un prétexte de bouleversement. Nous en retrouvons un pourtant : celui qu'un témoin déjà vieux, un acteur parfois considérable de nos drames intérieurs, appelle le conflit, toujours âpre chez nous, entre l'esprit de *89* et celui de *93*. Un seul point de la politique peut être touché par nous dans ces notes rapides : c'est son action consignée dans l'histoire. Sous cet aspect, la monarchie de juillet nous présente : dans le militaire, les héroïsmes de la guerre africaine qui ne font pas mauvaise figure, même après les Achilles de l'Iliade impériale ; mais, dans le civil, elle nous présente aussi les viles tactiques du parlementarisme de la coalition, et toutes les platitudes et tous les mensonges du régime des bavards, c'est-à-dire le régime le plus injurieux au regard des dévots de la dignité intellectuelle et du culte du vrai. — Oh ! ces fastidieux phraseurs dont les annales d'un pays conserveront le souvenir plus longtemps que celui des grands charitables et des martyrs intrépides ! Oh ! ces Odilon Barrot, ces Garnier-Pages, ces Madier de Montjau, et leurs fades séquelles ! Écartons ces visions indigestes et revenons à M. Thureau-Dangin, pour louer son art de portraitiste, son habileté de metteur en scène, et sa documentation vraiment précieuse. Le tome IV de *l'Histoire de la monarchie de juillet* va de mai 1839 à juillet 1841. Sous ce titre collectif : *la Crise de la politique extérieure*, il comprend : I. La question d'Orient et le ministère du 12 mai 1839 ; II. Quatre mois de bascule parlementaire, mars-juillet 1840 ; III. Le traité du 15 juillet 1840 ; IV. La guerre en vue, octobre 1840 ; V. La paix raffermie (juillet 1841).

Lally-Tollendal, d'après des documents inédits, par M. Tibulle Hamont. Ouvrage accompagné de cartes. Un vol. in-8° de 328 pages. Paris, librairie Plon, 1887.

Ce volume est le deuxième d'une série que l'auteur a intitulée : *la Fin d'un empire français aux Indes sous Louis XV*. Le premier était consacré à cet épique sacrifié de Dupleix, qui n'a point encore sa statue dans le pays où... (choisissez) à la sienne. Au fait, que prouve une statue ? Dans celui-ci, M. Tibulle Hamont cherche à nous montrer ce que l'on savait déjà : l'attitude ignominieuse du cabinet de Versailles envers les plus admirables serviteurs de la France, et dans une crise où se jouait la moitié de notre importance nationale dans le monde. L'immense majorité des Français serait fort en peine de dire les péripéties de notre déchéance aux Indes, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, et presque tous ignorent la carrière aventureuse, souvent héroïque, de Lally-Tollendal, dont la mort par la main du bourreau est une tache dans notre histoire. Par contre, il n'est presque pas une personne parmi nous, munie d'un peu de lecture, qui n'ait entendu parler du fameux mémoire de Voltaire : *Fragments historiques sur l'Inde et sur le général Lally*. Dans ce travail écrit au soir de sa vie (juin-décembre 1773), Voltaire prêtait généreusement l'appui de sa renommée et de sa plume, toutes deux incomparables, à l'œuvre de réhabilitation entreprise par le fils de Lally-Tollendal, envers la mémoire de son père, honteusement massacré. Ce fils louable, qui sut allumer en sa faveur les dernières flammes de l'ardeur voltairienne, est mort en 1830, pair de France et membre de l'Académie française. Quant à la victime du gouvernement de Louis XV, Lally, le premier du nom, pour ce qui nous intéresse, il est né à Romans (Drôme) en 1702 et fut exécuté à Paris en 1766. C'était un homme merveilleusement bien doué sous le rapport de l'intelligence pénétrante du diplomate, des vues lointaines de l'homme d'État et aussi des talents militaires, de la vaillance et de l'énergie. Ses notes au cardinal Fleury sur la situation de la Russie, au regard d'une alliance (déjà *hoc erat in votis*) entre ce pays et le nôtre, sont des modèles de netteté et de profondeur. Sa conduite à Fontenoy associe pour jamais son nom aux fastes de cette immortelle journée et lui a valu, devant l'histoire, le témoignage du maréchal de Saxe. Dans mainte autre occasion, alors qu'il s'agissait de lutter pour la fortune du prétendant Stuart, dont il était le partisan passionné, Lally-Tollendal fit preuve du dévouement le plus intrépide. Un des traits caractéristiques de Lally-Tollendal, c'est sa haine irréconciliable, son instinctive horreur de l'Anglais, que tout Français fils de bonne mère comprend et partage et qui l'apparente à tous les glorieux tenants de notre race : les Jeanne d'Arc, les Duguesclin, les Napoléon. Il faut arriver jusqu'aux Irlandais de nos jours, pour trouver une pareille intensité dans la passion antianglaise, que l'on retrouve au fond du cœur chez tous les peuples, mora-

lement armés contre l'astucieuse rapacité et l'hypocrite libéralisme de ces gens-là. Le substantiel et intéressant ouvrage de M. Tibulle Hamont, composé d'après les mémoires de Lally-Tollendal, de Leyret et de Bussy, d'après les papiers de d'Argenson, la collection Ariel, les pièces du procès de Lally-Tollendal, les archives du ministère des affaires étrangères, et surtout les archives du ministère de la marine, comprend neuf chapitres, où l'auteur aborde successivement : la jeunesse et les aventures de Lally-Tollendal; les préparatifs de l'expédition de l'Inde; l'évacuation du Deccan; les premières discordes; le siège de Madras; la mésintelligence entre Bussy et Lally; l'abandon et l'épuisement; le blocus de Pondichéry; le procès et l'exécution de Lally-Tollendal.

L. D.

La Bataille de Sedan. Les véritables coupables, par le général DE WIMPFFEN. *Histoire complète, politique et militaire,* d'après des matériaux inédits, élaborés et coordonnés, par Émile Corra. Un vol. in-18. Paris, 1887. Paul Ollendorff.

M. le général de Wimpffen est mort, il y a trois ans (25 février 1884). Or la mort, paraît-il, a des privilèges particuliers. Voici, en effet, que M. Émile Corra publie aujourd'hui cette nouvelle apologie de soi-même, que le signataire de la capitulation de Sedan n'a pas osé publier de son vivant. Nous pouvons nous fier absolument à la parole de l'honorable M. Corra, déclarant (p. VIII) qu'il exauce ainsi les « *secrets* désirs » de son ancien collaborateur au journal *l'Événement.* — Car, sur le tard, cet officier général s'était fait journaliste; il avait été pris, en ses dernières années, du prurit d'écrire; non content d'avoir accumulé les notes sur la journée du 1er septembre 1870, — à laquelle il avait déjà consacré un premier essai de justification en 1871, — il laisse en outre de nombreux manuscrits « renfermant une multitude de documents curieux sur la guerre de Crimée, sur la guerre d'Italie, sur l'administration de l'Algérie et sur la cour impériale ». Et « tous ces documents seront ultérieurement livrés à la publicité ». De l'esprit qui anime ces écrits, il est facile de se faire dès maintenant une opinion d'après celui du présent livre, *la Bataille de Sedan,* et plus encore d'après ce que nous révèle du caractère de l'homme la très complète étude biographique que M. Émile Corra a placée en tête du volume. Non des affirmations du biographe, — qui sont au contraire des plus élogieuses, — mais des faits mêmes qu'il expose, nous sommes forcés de conclure que le général de Wimpffen, très brave soldat, officier très instruit et dont la carrière fut des plus rapides, bien qu'il eût voté contre le coup d'État, avait cependant une si haute opinion de ses mérites qu'il fut de bonne heure et demeura toute sa vie un mécontent, un ambitieux, prêt à devenir aisément un rebelle pour satisfaire son ambition. — De l'objet même du livre, de cette néfaste journée du 1er septembre, nous ne dirons rien. Pour en parler utilement, il faudrait contrôler toutes les déclarations de ce plaidoyer *pro domo* et les rapprocher de celles des officiers qu'il nomme « les vrais coupables ». Or nous n'avons ni la place, ni le loisir, ni le goût de recommencer de telles et si oiseuses enquêtes, qui n'ont d'autre résultat que d'envenimer davantage l'animosité des esprits, d'élargir la plaie toujours saignante au flanc de la patrie, et de donner à l'étranger, qui en rit, le douloureux et perpétuel spectacle de nos fautes. Taisons-nous donc sur ce passé cruel et préparons, en vue de l'avenir, des générations moins sujettes à des défaillances si chèrement payées.

E. C.

BEAUX-ARTS

L'Hôtel Drouot et la Curiosité en 1885-1886, par PAUL EUDEL, avec une *Préface* par Émile Bergerat, et de nombreuses illustrations par Job et Comba. Sixième année. Un vol. in-18. Paris, 1887. G. Charpentier.

Nous n'avons plus à redire les mérites du volume annuel où, depuis six ans, M. Paul Eudel enregistre les fluctuations de la bourse des arts et de la curiosité au courant des douze mois écoulés; nous ne ferions que nous recopier ou répéter en d'autres termes ce que, d'année en année, *le Livre* en a dit dès l'origine. Le succès le plus légitime a tout de suite accueilli cette publication périodique et, depuis, l'a toujours suivie. En rappelant d'abord l'un des aspects de l'œuvre, et le plus sévère, nous avons voulu en bien marquer l'intérêt historique au point de vue commercial, et insister sur ce fait que la collection de ces annales de l'hôtel Drouot a d'autres titres à être conservée que la verve spirituelle du chroniqueur et l'érudition de l'amateur, qui est en même temps un critique très libéral, très moderne et très indépendant, ayant l'art de faire entendre beaucoup de vérités sous le masque aimable d'une bienveillance enjouée. Chaque année, M. Paul Eudel demande à quelqu'un de ses amis de présenter le nouveau volume au public. A la suite de MM. J. Claretie, A. Silvestre, Ch. Monselet, Champfleury et Ph. Burty, c'est M. Émile Bergerat qui signe la préface de *l'Hôtel Drouot,* après avoir écrit son « boniment » avec la plume de gavroche de l'amusant Caliban. De vifs et légers croquis, représentant des aspects et des types de l'hôtel des com-

missaires-priseurs ajoutent leur esprit à l'esprit du livre. Qu'ils soient de Job ou de Comba, ils sont exacts et charmants.

L'Art en France : musées et écoles des beaux-arts des départements, par M.-J. Comyns Carr. Traduction de l'anglais revue par l'auteur, complétée par des renseignements statistiques et précédée d'une *Préface* par M. Jules Comte. Un vol. in-18. Paris, 1887. Librairie de l'Art, J. Rouam.

La ville de Manchester ne satisfait pas son ambition pour si peu que d'être l'une des plus grandes cités industrielles et commerciales de la Grande-Bretagne; elle a tous les droits aussi à cette illustration plus pure et plus haute qui s'attache au culte et à la culture des arts. Je citerai quelques-uns de ses titres. Nous ne pouvons oublier que c'est elle qui prit l'initiative, il y a juste trente ans (1857), et eut la gloire d'enlever au mystère des collections privées du Royaume-Uni, pour la mettre en lumière, la plus extraordinaire réunion de chefs-d'œuvre d'art et d'art décoratif de tous les temps. (C'est ainsi notamment que l'existence d'une école de peinture anglaise fut révélée au continent.) Depuis, Manchester s'est enrichi d'un nouvel hôtel de ville, qui est une très intelligente, savante et somptueuse adaptation de l'architecture civile du moyen âge aux besoins de la société moderne ainsi qu'à ses procédés scientifiques. En outre, elle a confié la décoration peinte du grand *hall* de ce palais municipal à l'un des plus grands peintres d'histoire et des plus originaux parmi les artistes anglais contemporains, M. Ford Madox Brown. Maintenant, à l'exemple de Birmingham, qui vient de faire construire l'un des plus beaux musées et aussi l'école d'art la plus complète, la mieux conçue de toute l'Angleterre, au point de vue de l'enseignement, la corporation de Manchester, se piquant d'émulation, se propose à son tour de doter cette ville d'un musée qui réponde à son importance plus que ne le fait la galerie actuellement existante, ce qui ne lui sera pas difficile. Le projet doit être vaste, car, avec cette sollicitude habituelle à la presse anglaise pour les questions où l'intérêt public est grandement engagé, le directeur du *Manchester Guardian* confia, en 1882, à M. Comyns Carr, la mission d'étudier l'organisation de nos musées de France et publia les lettres que lui adressait à ce sujet son éminent collaborateur. M. J. Comyns Carr est un critique d'art très lettré, très érudit, auteur d'un volume d'essais tout à fait remarquable (*Essays on art, 1879*) où, auprès d'études sur les dessins de maîtres des anciennes écoles et sur quelques artistes anglais, il a introduit un chapitre sur Corot et Millet, où le talent des deux peintres français est jugé, analysé, exposé avec autant de sympathie que de pénétration et de clarté résultant d'une parfaite connaissance de l'art français. L'auteur était donc dans les meilleures conditions pour procéder à l'enquête dont le *Manchester Guardian* lui confiait le soin. Ses lettres sur nos musées et nos écoles d'art des départements ont fourni la matière d'un volume dont la traduction vient de paraître à la Librairie de l'Art, toujours attentive à nous révéler les livres d'art publiés à l'étranger et qu'il nous intéresse de connaître.

M. Comyns Carr a visité ainsi les musées d'Orléans, Blois, Tours, Angers, Nantes, Limoges, Bordeaux, Toulouse, Montpellier, Marseille, Lyon, Dijon, Nancy et Lille. La Normandie a été exclue de son itinéraire; cela est regrettable, car le musée de Rouen et celui de Caen méritaient vraiment qu'il fît le crochet nécessaire pour les voir. En chaque notice, on trouve des renseignements sur la formation, la composition et l'administration de chaque galerie et, à la suite, sur l'organisation des écoles d'art en chaque ville. Et le volume s'achève par une suite de tableaux statistiques présentant le mouvement de l'enseignement de l'art dans *tous* les départements. C'est la première fois que nous rencontrons, enfin, imprimé, un document de cette importance; malheureusement, il ne comprend pas le département de la Seine. Nous sommes, sans doute, redevables de cette précieuse publication à M. Jules Comte, ancien inspecteur des écoles des beaux-arts et de dessin, récemment appelé aux fonctions de directeur des bâtiments civils et des palais nationaux, qui présente au public français l'ouvrage de M. Comyns Carr, en une préface de soixante-cinq pages, qui est elle-même un livre dans un livre. M. Comte y étudie, avec la compétence acquise dans l'exercice de ses fonctions antérieures, toutes les questions concernant les écoles et les musées de province, questions si complexes et qui touchent à tant d'intérêts politiques, économiques et artistiques.

Inventaire général des richesses d'art de la France : Province. — Monuments religieux, Tome I : *Publication du ministère de l'instruction publique, des beaux-arts et des cultes.* Un vol. grand in-8° de 435 pages. Paris, 1886. Librairie Plon.

Nous ne nous rendons pas très nettement compte de l'ordre qui préside à cette publication. Le titre annonce le premier fascicule du premier des volumes qui comprendront l'inventaire des richesses d'art contenues dans les monuments religieux de la province. Or ce tome premier s'ouvre par une notice sur l'église Notre-Dame de Grandville et ne parle d'aucune autre église du même département. Qu'il n'y ait pas dans la Manche deux monuments religieux possédant quelque œuvre d'art digne de mention, le fait n'est pas croyable; il n'est personne, en effet, par ce temps de « voyages de vacances », qui n'ait lu dans Joanne ou Conty la description — pour ne citer que cet édifice — de la cathédrale Notre-Dame de Coutances et de ses vitraux, et de ses fresques, et de ses sculptures, et de sa tour énorme, le *Plomb*. Il n'est pas douteux que l'*Inventaire* ne nous donne, un jour ou l'autre, une notice sur cette église et sur bien d'autres de cette partie de la Normandie; mais rien ne le fait prévoir et l'on se demande pourquoi Notre-Dame de Granville se trouve ainsi isolée. Si, comme il est probable, cela tient à ce que l'auteur, M. J.-J. Guiffrey,

a devancé ses collaborateurs dans l'accomplissement de son travail, la dispersion des notices d'un même département n'en est pas moins regrettable. Chaque notice portant double pagination, la sienne propre et celle du fascicule, nous avons cru un moment que cette mesure avait été prise afin de faciliter aux souscripteurs un classement plus rationnel au terme de la publication; mais non, car si la pagination est indépendante, les notices mêmes typographiquement ne le sont pas. On en trouve dans une seule feuille une et un fragment d'une autre ou deux complètes, souvent sans rapprochement aucun indiqué par la logique. Tel est le cas de la première feuille du premier fascicule, dont une moitié est occupée par la description de *Notre-Dame de Grandville* et l'autre par celle... des *Archives de l'Hérault*. Il n'y a pas à dire qu'on puisse séparer les deux moitiés de la feuille puisque, en son format in-8° de 16 pages, les pages 1 à 8, étant détachées des pages 9 à 16, ne formeraient plus qu'une suite de feuillets volants. Et puis de quelle utilité dès lors deviendraient les tables composées avec tant de soin par M. Henry Jouin? Incidemment, qu'est-ce que la description des archives de l'Hérault vient faire en ce volume réservé aux monuments religieux? Enfin, nous nous évertuons en vain à saisir le sens, l'intérêt et le rapport avec l'*Inventaire* des quatre pages placées en tête du présent volume. Placées là comme une sorte de préface, elles nous entretiennent uniquement d'une publication : la suite des *Archives du musée des monuments français*, qui n'a de commun avec l'ouvrage qui nous occupe que d'avoir été décidée par la commission de l'*Inventaire des richesses d'art*. Les renseignements fournis sur cette « suite » intéresseraient à coup sûr les souscripteurs des *Archives*, qui sont pour la plupart les mêmes sans doute que ceux de l'*Inventaire*; mais, si ce n'est à titre de réclame, ils ne sont pas ici à leur place, en leur lieu; il eût été plus naturel d'introduire les éclaircissements qui nous font défaut sur la classification des notices ou de les reproduire s'ils ont été donnés ailleurs.

Nous tenons à ajouter cependant que de toutes nos réserves au sujet du tome premier des *Monuments religieux*, la seule sérieuse est la dernière, celle qui a trait à l'absence d'une préface explicative. Nous sommes convaincus, en effet, que toutes les autres tomberaient devant l'exposition du principe qui préside au choix successif des notices à publier, parce que nous sommes également convaincus de la sollicitude que la commission de l'*Inventaire* apporte à ces choix; elle a certainement trouvé la solution la meilleure aux très nombreuses difficultés d'un tel classement. C'est parce que nous n'avons aucun doute à cet égard, que nous regrettons de ne point posséder la clef de son système.

En outre des notices que nous avons citées, ce fascicule contient encore celles de l'église de Saint-Marcel (Saône-et-Loire) par M. Lucien Paté, de quarante-cinq monuments religieux du département des Hautes-Alpes par M. J. Roman, de cent dix-huit édifices du Loiret par M. Edmond Michel, et de plusieurs églises de l'Oise et de Seine-et-Oise par MM. Boufflet, Clément de Ris, de Marry, Durand et Grave.

L'importance et les mérites de l'*Inventaire des richesses d'art de la France*, les services qu'il est appelé à rendre sont tels, que nous lisions récemment dans un journal anglais l'annonce d'une publication, calquée sur ce modèle, d'un *Inventaire des trésors d'art de la Grande-Bretagne*.

E. C.

GÉOGRAPHIE

— Voyages — Mœurs et Coutumes —

L'Inde à fond de train, par Jean de Pontevès-Sabran, capitaine commandant au 1er hussards. Un vol. in-18 jésus. Paris, 1887. Alph. Lemerre, éditeur. — Prix : 3 fr. 50.

En trois mois, M. de Pontevès-Sabran, en vrai capitaine de cavalerie accoutumé au galop de charge, a parcouru les distances qui séparent Marseille de l'Inde et l'Inde elle-même. Le récit de son voyage est simplement une série de notes, jetées au jour le jour sur son carnet, et, comme il le dit avec bonne humeur, il ne croit pas avoir découvert le pays des rajahs et des éléphants. Ces notes rapides, en style nerveux et précis, ne manquent pas d'intérêt; elles rendent si nettement les impressions du voyageur qu'elles les font ressentir au lecteur, et, bien que M. de Pontevès-Sabran use très sobrement des descriptions, avec un peu d'imagination, nous pouvons substituer notre personnalité à la sienne et croire que nous sommes allés dans l'Inde. PZ.

Les Grands Esquimaux, par Émile Petitot, ancien missionnaire. Un vol. in-12 de 310 pages, 7 gravures et une carte en couleurs. Librairie Plon, Nourrit et Cie; 1887. — Prix, broché : 4 francs.

Un ancien missionnaire, M. Émile Petitot, vient de publier chez Plon un livre plein d'intérêt, sous le

titre : *les Grands Esquimaux*. Un long séjour et deux explorations dans les régions glacées de l'Amérique du Nord ont mis l'auteur à même de décrire, avec beaucoup d'exactitude, le bassin des fleuves Mackenzie et Anderson, tributaires de l'océan Glacial arctique. Ces contrées, qui ont un moment attiré l'attention de l'Europe lors du désastre de l'expédition de Franklin, étaient en somme, ainsi que les mœurs et les coutumes de leurs habitants, fort inconnues. Le livre de M. Petitot jette une grande lumière sur cette partie des possessions anglaises de l'Amérique. L'étude du pays et de ses habitants y est très approfondie. C'est un document géographique de grande valeur, le plus complet que nous connaissions sur cette question. Il a le double avantage d'être égayé par de piquants détails et d'être écrit dans un style aisé et plein de saveur. Des gravures, d'après les croquis de l'auteur, en facilitent la lecture. Enfin, nous signalons aux spécialistes la carte en couleur qui accompagne le volume, elle est des plus importantes.

Les Français au Canada, par ANTOINE CHALAMET. Un vol. in-8° carré de 198 pages; illustrations de P. Hercouët. Paris, librairie Picard-Bernheim et Ce; 1887. — Prix, broché : 2 fr. 50.

Les Français à Madagascar, par FERNAND HUE. Un vol. in-8° carré de 206 pages; illustrations par Bassan. Paris, librairie Picard-Bernheim et Ce; 1887. — Prix, broché : 2 fr. 50.

Les deux volumes dont on vient de lire les titres sont les premiers parus d'une nouvelle collection : *Bibliothèque coloniale et de vôyages,* éditée par la librairie Picard-Bernheim et Cie. La collection Picard ne s'adresse pas au monde savant, mais au grand public; c'est une collection de vulgarisation. L'esprit dans lequel elle a été conçue est excellent, et nous ne pouvons que le louer; il s'agit de faire connaître l'histoire de la colonisation française. Chaque volume sera consacré à l'établissement de notre influence et au développement de nos intérêts dans une de nos colonies actuelles ou passées. MM. Picard-Bernheim et Cie se sont assuré le concours d'écrivains distingués, spécialistes déjà connus par des publications importantes. C'est ainsi que nous remarquons parmi les volumes annoncés : *les Français en Amazonie,* confié à M. Coudreau, le champion du territoire contesté de la Guyane, et *les Français à Obock,* dont sera chargé M. Denis de Rivoyre, l'explorateur des côtes de la mer Rouge. Ce choix dans les collaborateurs n'est pas une des moindres garanties de succès. Ils nous conduiront successivement au Canada, en Guyane, au Tonkin, dans les îles de la Manche, en Tunisie, au Sénégal, etc., etc. Leurs récits, accompagnés d'illustrations bien typiques ou de reproductions d'anciennes gravures, seront clairs, faciles à lire, instructifs et pleins d'intérêt.

Le premier volume paru, celui de M. Chalamet, s'occupe du Canada, ce grand et beau pays resté français malgré tout. Il en embrasse l'histoire depuis sa découverte jusqu'en 1636. Il étudie surtout avec détails le rôle qu'y ont joué Jacques Cartier et Champlain.

Dans le second, M. Fernand Hue, le géographe éminent, s'occupe de Madagascar. Il en poursuit l'histoire jusqu'en 1886, traitant ainsi les derniers événements et le conflit franco-malgache. M. Hue décrit ensuite l'île et ses richesses, les habitants et leurs coutumes; il termine en entrant dans le détail des établissements français à Madagascar, Diego-Juarez, Sainte-Marie, Mayotte et Nossi-Bé.

Ce que nous venons de dire doit suffire à faire apprécier cette nouvelle collection et à montrer de quelle utilité elle peut être à une époque où les questions coloniales jouissent d'une si grande faveur.

F. L.

De Paris au Niagara, par CHARLES BIGOT. Journal de voyage d'une délégation. Paris, A. Dupret, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

La délégation dont M. Charles Bigot a tenu le journal de voyage est celle qui alla assister à l'inauguration de la statue colossale faite par Bartholdi pour le port de New-York, et représentant la Liberté éclairant le monde. L'écrivain, que son talent a fait connaître bien au delà des limites du monde universitaire où il s'est formé, décrit avec une intelligence sympathique l'accueil cordial qui leur fut fait de l'autre côté de l'océan et les scènes les plus caractéristiques dont ils furent témoins. Banquets, toasts, discours, où l'éloquence de M. Spuller, paraît-il, sut trouver les accents les plus élevés et les plus touchants, la cérémonie de l'inauguration, une visite à Washington, une expédition au Niagara, se succèdent dans les récits de M. Ch. Bigot, sans que le lecteur éprouve rien de la fatigue que durent connaître en maintes circonstances les membres les plus intrépides de la délégation. La question de l'enseignement le préoccupe ici comme partout, et les deux chapitres consacrés à *City College* sont tout particulièrement dignes d'attention.

B.-H. G.



Le développement de la Constitution et de la Société politique en Angleterre, par E. Boutmy, membre de l'Institut et directeur de l'École libre des sciences politiques. Un vol. in-12, librairies Plon et Maresq aîné, 1887. — Prix : 3 fr. 50.

M. Boutmy qui a donné, l'an dernier, une savante étude de l'organisation des pouvoirs en Angleterre, en France, aux États-Unis, étudie aujourd'hui les origines et le développement de la constitution anglaise parallèlement avec l'état de la société au moment de la conquête, avec les conditions d'existence des différentes classes, conditions qui vont se modifiant de siècle en siècle; ces deux évolutions, il le montre surabondamment, sont dans une dépendance étroite. Au reste, chez nous, il le montre encore, n'omettant jamais d'établir des rapprochements entre les transformations politiques et sociales qui se sont successivement produites d'un côté et de l'autre de la Manche, les deux développements de la Constitution et de la Société se font en sens contraire, mais dépendent, celui-là, de celui-ci tout aussi étroitement.

L'organisation constitutionnelle et parlementaire dont les Anglais ont donné au monde le premier et mémorable exemplaire a des sources historiques plutôt que proprement ethniques. Tout erronée, cette thèse, qui a trouvé crédit, d'une *race,* qui, après la crise passagère de 1066, aurait repris possession d'elle-même et de son génie ; et l'auteur en propose une autre : au XIe siècle, une *Société politique,* qui était tombée dans un état de désorganisation où s'éteignaient toutes ses forces vives, a rencontré à propos l'épreuve d'une grande révolution militaire, économique et administrative, et a reçu — moins encore de l'événement lui-même que de la pression de ses conséquences, moins encore des génies propres à chacune des races composantes que des conditions physiques et morales où le corps entier de la nation s'est trouvé placé — la consistance et la forme qu'elle a gardées jusqu'à nos jours.

L'étendue et les conditions d'exercice du pouvoir de la monarchie; la part d'influence étroitement mesurée aux grands vassaux, plus étroitement encore à ceux qui ne sont pas comptés au nombre des hauts barons, tout cela est finement analysé. La dispersion, dans les divers comités, des terres concédées; la communion qui s'établit entre ceux des barons qui ne sont pas appelés nominativement au grand conseil et les chevaliers, les bourgeois; le zèle de l'aristocratie qui se constitue, jalouse, non pas de conquérir des privilèges, mais de servir l'État, de défendre les intérêts nationaux, tout cela est encore l'objet d'ingénieuses analyses. « Trois paradoxes résument toute cette histoire (celle de l'Angleterre, jusqu'au milieu du XVIe siècle). L'intensité extrême du pouvoir royal, à une époque encore barbare, a donné à l'Angleterre un Parlement, représentant d'un pays homogène, organe d'un gouvernement libre. La concentration précoce de la haute féodalité en un corps d'aristocratie politique lui a donné l'égalité devant la loi et l'impôt, et l'a préservée des privilèges abusifs d'une noblesse de sang. Le développement hâtif de la centralisation, personnifiée dans les juges ambulants, à une époque où un établissement bureaucratique sédentaire était impossible, lui a donné l'administration du pays par lui-même, a suscité, exercé, consolidé le *self-government* local aristocratique ».

Après la révolution religieuse, au XVIe siècle, la révolution industrielle et la révolution agraire, au XVIIIe. Le XIXe n'est pas achevé et déjà une nouvelle révolution se prépare : l'Angleterre fait l'épreuve d'un suffrage quasi universel, et « le jour prochain où une autre organisation de l'administration locale et une autre distribution de la propriété foncière auront prévalu et déplacé les bases du pouvoir politique, la nation aura pour ainsi dire changé d'âme : l'âme d'autrefois s'évanouira quand se dissoudra la *gentry,* qui en était le corps sain et vigoureux. Un autre souffle animera l'argile pétrie à nouveau de la démocratie britannique. »

F. G.

PETITE GAZETTE DU BIBLIOPHILE

C'est l'amour qui inventa les vers et c'est la jeunesse qui donna naissance à l'amour, d'où il résulte qu'il est peu d'écrivains qui, arrivés à leur maturité, ne se plaisent encore à revivre dans les horizons bleus de leurs années ensoleillées et n'aiment à feuilleter l'herbier de leurs souvenirs les plus tendres... et, dans cet herbier des *Juvenilia,* que de feuilles sont encore vertes, que de bouquets à Chloris toujours frais et colorés, que de gerbes d'or qui font plaisir à voir et à humer délicatement!

Philippe Gille, le *Masque de fer* du *Figaro,* le joyeux vaudevilliste des *Charbonniers,* des *Trente millions de Gladiator,* le librettiste de *Manon* et de tant d'autres œuvres consacrées par le succès, a tenu à nous prouver victorieusement que lui aussi, aux heures administratives, il a laissé amoureusement son

esprit butiner en compagnie de son cœur dans les sentiers couverts de la double colline, avec non moins d'aisance qu'un Bernis et non moins d'esprit qu'un Boufflers. De cette école buissonnière aux vallons du Pinde, il a conservé toute une brassée de jolies fleurettes embaumées qu'il a pieusement conservées dans **l'Herbier** que nous présente aujourd'hui l'éditeur Alphonse Lemerre.

Un charmant *Herbier*, je vous assure, de format in-4°, ni trop fort ni trop mince, habillé de la plus riche typographie et où l'on découvre les roses noires épanouies à côté des roses thé, des jasmins, des lilas et des œillets de poète. On y trouve même sous ce titre : *Claudion*, quelques fragments qui formaient le quart environ d'un poème dont le héros très réel était une sorte de Werther qui court à la mort à travers l'ivresse, avec l'âpre désir d'un de Musset.

Ces vers de jeunesse, don Philippe... Gille a eu raison de nous les conserver; ils fleurent délicieusement *l'Adonide*, ainsi que dirait un grave phytologue; ils sont de la bonne famille poétique et leur nature organo-génique ne laisse rien à désirer. J'ai eu, pour ma part, un plaisir véritable à botaniser dans cette flore sentimentale et j'invite qui me lira à m'imiter. Je ne détacherai de ce joli recueil que le huitain suivant, qui est la philosophie du *Héros*... dépeint par M. Taine :

Un jour il se leva du sein des océans.
Enfant, son front portait le pli du diadème,
Il détrôna des rois, brisa les plus puissants,
Roidit son bras sanglant contre le ciel lui-même,
Arrêta d'un regard les peuples furieux,
Ébranla l'univers à sa voix souveraine,
Par son peuple ébloui fut mis au rang des dieux,
Et n'est qu'un grain de plus dans la poussière humaine.

Il y a surtout dans *l'Herbier* des feuillets d'un sentiment charmant, de ceux qui conservent leur éclat et leur charme et qui tiennent par leur essence à l'immortelle famille des *semper virens*.

L'éditeur Conquet vient enfin de nous donner les cinq **Nouvelles**, d'Alfred de Musset, qu'il tenait en préparation depuis bientôt trois ans. Ce Recueil de haut luxe comprend *Frédéric et Bernerette*, *les Deux maîtresses*, *Emmeline*, *le Fils du Titien* et *Pierre et Camille*. L'ouvrage est de format in-8°, imprimé sur un remarquable papier teinté à la forme, des fabriques du Marais; il est illustré de cinq grandes compositions hors texte de François Flameng, gravées à l'eau-forte par Mordant et de dix vignettes en-tête et culs-de-lampe par Cortazzo. — L'édition a été limitée à 500 exemplaires numérotés, dont 150 sur grand papier in-8° cavalier, texte et gravures réimposées (prix : 80 fr.), et 350 exemplaires petit in-8° raisin au prix de 50 francs.

Je ne parlerai point des cinq nouvelles qui sont cinq chefs-d'œuvre consacrés et ne m'occuperai que de l'illustration à laquelle, quelque minutieuse que soit ma critique, je ne vois rien à reprendre. Musset n'est cependant point aisé à interpreter et de tous les essais tentés jusqu'à ce jour, y compris les fameuses illustrations du papa Lami, aucune n'est pleinement satisfaisante. Les compositions de Pille par exemple sont abominablement triviales, celles de Bida sont académiques jusqu'à la perruque, les autres, plus ou moins complètes, sont dans un genre pompier sentimental qui fait grincer des dents. Eh bien, le jeune François Flameng, dans ses cinq grandes compositions, a rencontré avec bonheur la note exacte, c'est-à-dire ce mélange de fraîcheur, de passion, de rêves noyés dans cette demi-teinte du fatalisme de 1830 si difficile à exprimer. Il a senti l'air ambiant de Musset, et il nous a donné le type même de femmes que l'imagination entrevoit dans le prisme de cette adorable lecture.

Cortazzo, dans le cadre plus restreint des vignettes, têtes de pages et culs-de-lampe, a été non moins bien inspiré; il s'est montré élégant, documenté et très ingénieux dans ces frais petits tableaux qui font les dessus de porte d'entrée de chaque nouvelle. La gravure de ces dessins de mérite est aussi, grâce à l'intelligence de l'éditeur, très habilement exécutée par des artistes différents qui se sont mariés à l'esprit de facture de chacun de ces deux peintres. Lucas eût mal gravé Flameng et Cortazzo n'eût pas été compris par Mordant. M. Conquet n'a pas voulu de ces mauvaises unions et il a appareillé les compositeurs et les interprètes; aussi nous a-t-il donné, après nous avoir fait attendre, un tome de Musset qui est absolument dans l'idéal du bibliophile artiste.

Comme portrait du chantre de *Rolla*, il fallait trouver du nouveau et l'éditeur a déniché une miniature très expressive de Marie Moulin faite en 1848, que Burney a gravée en fort disciple de Gaillard.

Quant à la typographie... elle nous vient d'Évreux, de la maison Herissey, qui nous présente un nouveau Didot. Elle est aussi franche et aussi éclatante qu'un visage normand, d'une belle imposition et d'un œil engageant. — Ah! si nous pouvions avoir tout un Musset si noblement habillé!

Chez Conquet encore... autre guitare; il s'agit de **Militona**, roman espagnol de Théophile Gautier, illustré de dix compositions d'Adrien Moreau gravées à l'eau-forte et au burin par Lamotte, tirage à 500 exemplaires, 150 en in-8° cavalier sur japon ou vélin à la forme au prix de 60 francs, et 350 sur vélin du Marais, format in-8° écu au prix de 35 francs.

Militona est, avec *la Peau de tigre*, un des romans les moins connus de Gautier; imprimé d'abord chez Lecou, si je ne me trompe, il a circulé dans la Bibliothèque rouge de Hachette à 1 franc le volume. Je me souviens l'avoir lu vers la vingtième année, avec un intérêt et une passion que rien n'a pu effacer; c'est une œuvre exquise du bon Théo, une de celles qui peignent le mieux les mœurs espagnoles dans leur fougue et leur ténacité extrêmes. Ce m'est aussi une joie sincère de voir ce roman, jadis vagabond, classé dans une librairie de lettrés et orné de tout ce qui peut séduire, harnaché de toutes les grâces décoratives du livre.

M. Adrien Moreau, qui n'avait guère jusqu'ici abordé l'illustration, a réussi à merveille ses premières tentatives ; il a compris l'Espagne aussi bien que M. Worms et avec plus de personnalité peut-être. Ses dix compositions, conçues comme dix charmants tableaux et habilement gravées au burin par Lamothe, forment une œuvre d'ensemble très appréciable et lui font véritablement honneur.

Ce livre de *Militona,* fort bien imprimé à sec sur vélin non glacé, est l'un des ouvrages les plus achevés de la librairie Conquet, dont les publications de plus en plus soignées méritent de devenir en conséquence de plus en plus en faveur dans le public des amateurs d'un goût affiné et difficile.

La *Petite collection antique*, fondée il y a quelques années par la librairie Quantin, est demeurée sans rivale en son genre par le choix judicieux des ouvrages et le goût exquis qui a présidé aux illustrations ; Apulée, Ovide, Anacréon, Théocrite, Properce, pour n'en citer que quelques-uns, sont entrés de plein droit dans cette collection. Les genres étrusque, grisaille, pompéien, les tons bistre, vert bronze, bleu faïence, carmin, etc., ont été employés à tour de rôle dans les douze premiers volumes ; pour le treizième, que nous avons sous les yeux, **l'Ane de Lucius** (1 vol. in-32, prix : 10 fr.), l'artiste, M. Poirson, a imaginé un encadrement bleu clair, qui est composé dans le goût attique avec une grande élégance. Les aquarelles typographiques à fond d'or, font l'effet de véritables miniatures dans les têtes de chapitre. L'impression de ce livre bijou est une caresse pour l'œil.

L'Ane de Lucius ! — Qui ne connaît cette satire digne de Rabelais ? Immortel monument des mœurs antiques, où, sous des couleurs de pure imagination, est retracée l'image du monde il y a quinze siècles, où l'on voit au naturel l'insolence des soldats, la cruauté des maîtres, la misère des esclaves, véritable chronique des hommes et des choses !

Paul-Louis Courier s'est fait l'interprète de ces idées dans ce style savamment naïf dont il avait le secret. Les amateurs voudront relire, dans ce coquet volume, celui dont Sainte-Beuve a dit « qu'il imitait les anciens sans fatigue et avec un art adorable, sachant composer de petites scènes parlantes, faites pour être ciselées sur une de ces coupes que Théocrite proposait en prix à ses bergers ».

La plupart des volumes de la *Petite collection antique* font prime aujourd'hui. Je ne doute pas que *l'Ane de Lucius* ne soit bientôt recherché à l'égal de ses prédécesseurs, car c'est à vrai dire, avec le *Daphnis,* l'un des plus réussis de la série. La maison Quantin vient de faire à nouveau la preuve qu'elle est toujours en quête de recherches dans la voie du beau et qu'elle sait prendre l'initiative des plus heureuses innovations dans le domaine de la typographie polychrome.

L'antiquité est de mode. Après *l'Ane de Lucius,* voici paraître **l'Ane d'or** d'Apulée, que la librairie P. Arnoult édite dans sa *Petite Bibliothèque portative* in-32 au prix très modeste de 2 francs. En dehors de l'édition Didot qui ne fut jamais terminée, il n'existait point d'édition moderne du chef-d'œuvre d'Apulée. La censure impériale, un peu trop pudibonde, avait, dit-on, interdit la publication du tome II de la publication des Didot. M. Arnoult a été bien inspiré en publiant le coquet petit volume qu'il nous offre en une impression très nette, très correcte et très lisible, avec deux eaux-fortes d'Avril qui sont d'une grande fraîcheur d'exécution. Franchement, voilà de la bibliophilie à bon compte et l'amateur ici ne risque point d'être dupé. Je signalerai, dans la même *Petite Bibliothèque portative,* **le Voyage sentimental** de Sterne avec gravures de Kauffmann.

Il n'existait pas, jusqu'à présent, d'édition de haut luxe des œuvres d'André Chénier.

L'éditeur Georges Charpentier a cru répondre au désir des bibliophiles et des admirateurs de notre grand poète en publiant une édition monumentale des **Poésies d'André Chénier** qui s'impose à l'attention du public par la grandeur du format, la beauté de l'impression, le talent des graveurs, et le nom de M. Becq de Fouquières qui, dans une introduction nouvelle, a résumé d'une façon saisissante la vie d'André Chénier, sa mort tragique et l'influence de son génie sur la littérature du XIXe siècle.

Cette publication, destinée au public amateur des beaux livres et des belles œuvres, n'a été tirée qu'à 462 exemplaires, tous numérotés, savoir :

400 exemplaires sur papier de Hollande....	100 fr.
50 exemplaires sur papier Whatman	150
12 exemplaires sur papier du Japon.....	250

L'ouvrage complet doit former dix fascicules à 10 francs et être terminé fin 1887. Le premier fascicule vient de paraître, format grand in-4°, imprimé par Chamerot en superbes caractères Didot et orné de plusieurs compositions de Bida, gravées par Courtry, Champollion et Monziès.

Je n'aime pas follement le talent de Bida, qui est froid, sec, académique et terriblement *pompier* dans sa manière ; mais s'il m'horripile comme illustrateur de Musset, il ne me choque point dans les bucoliques de Chénier, où son genre un peu vieillot, mais très sincère, fait merveille. L'édition qu'inaugure M. Charpentier est une œuvre considérable qui mérite d'être encouragée comme les monuments élevés à la mémoire des poètes nationaux. Je ne fais que la signaler aujourd'hui, mais je serai heureux d'en dire tout le bien que j'en pense, sinon au cours de son impression, du moins lorsque l'ouvrage entier sera terminé.

Deux amateurs érudits, MM. le marquis de Granges de Surgères et Gustave Bourcard, publient à la librairie Dentu un ouvrage de superbe allure artistique et d'un grand intérêt pour tous les iconophiles, sous ce titre : **Les Françaises du XVIIIe siècle,** *portraits*

gravés, avec une préface de M. le baron Roger Portalis et la reproduction de douze portraits d'après les originaux. (Un vol. grand in-8° de XXII-360 pages. — Prix : 60 francs.)

On se souvient des vers de Gautier :

> J'aime à vous voir en vos cadres ovales,
> Portraits jaunis des belles du vieux temps,
> Tenant en main des roses un peu pâles,
> Comme il convient à des fleurs de cent ans.

Ce sont ces portraits de la femme française du dernier siècle dont MM. de Surgères et Bourcard ont songé à dresser l'inventaire; ils n'ont point fait une iconographie complète, cela était impossible ou du moins hors de proportion; mais, s'adressant aux amateurs délicats, ils ont fait pour les portraits gravés ce que Cohen en son Guide a fait pour les livres à vignettes, et ils se sont donné pour mission d'aider les collectionneurs et illustromanes dans leurs recherches et leurs achats, en cataloguant avec méthode les meilleurs portraits de femmes du XVIIIe siècle.

Toutes les descriptions contenues dans cet ouvrage ont été faites au vu des pièces originales. Pour atteindre ces résultats, les auteurs n'ont reculé devant aucune démarche, poursuivant leurs investigations aussi bien à l'étranger qu'en France, non seulement dans les dépôts publics, mais encore dans les collections privées. Ce voyage d'enquête, ainsi que se plaisent à le reconnaître les deux aimables chercheurs, n'a été qu'une promenade délicieuse au travers d'un parc rempli des fleurs les plus belles et les plus odorantes, et ils ont trouvé dans le sérail iconographique de tous leurs confrères un accueil obligeant et de précieux renseignements.

Grandes dames et pécheresses de la cour, de la ville et du théâtre sont ici passées en revue dans toutes les représentations que nous ont laissé d'elles l'eau-forte ou le burin. C'est ainsi que Marie-Antoinette n'occupe pas loin de 70 pages de l'ouvrage, tandis que la Pompadour accapare une dizaine de feuillets. — Dans le galant défilé des femmes de cour, nous voyons tour tour Mme de Caylus, Mme Le Bret de la Briffe, Mme de Mouchy, Mlle Lavergne, Mlle Loiserolle, les filles du Régent, les filles de Louis XV en déesses, la duchesse d'Orléans en Hébé, la comtesse d'Artois, etc.; puis, parmi les princesses de la rampe, Mme Favart, Adrienne Lecouvreur, la Camargo, la Raucourt, Mlle Dangeville, Mlle Contat, la Dugazon, la Saint-Aubin et la belle Vestris, un véritable ensemble de fines miniatures gracieuses et friponnes. C'est le baron Roger Portalis qui officie en qualité d'introducteur ou de maître de ruelles auprès de ces belles dames, et il s'en tire avec un charme, une distinction, un esprit infini.

« Quelle glorieuse phalange d'artistes a surgi pour nous conserver toutes ces beautés, dit-il dans sa sémillante préface! Hyacinthe Rigaud ouvre la marche à cheval sur les deux siècles et nous laisse de magistrales effigies que reproduisent les maîtres graveurs : les Drevet, les Beauvarlet, les Wille, les Coypel au pinceau moelleux, dignes successeurs du suave Mignard, Largillière, gardant encore du grand siècle l'ordonnance et la pompe; puis Lancret, Pater, qui tournent un portrait d'actrice ou de danseuse comme leur maître seul, Watteau, aurait pu le faire si la mort ne l'avait ravi si jeune; Robert Tournières, Raoux, Nattier, qui savent rendre un visage de femme avec sa poudre et ses mouches, métamorphoser de jolies marquises en déesses et les idéaliser si bien en Junons et en Dianes qu'on ne les reconnaît que par tradition; Carle Vanloo, également portraitiste accrédité à la cour; Drouais, au coloris charmant, au pinceau frais et tendre, dont le nom restera accolé au souvenir de tant de jolis visages; Boucher, le favori de la favorite, le peintre attitré de Bellevue et de Mme de Pompadour. Ce nom d'une femme résolue à l'art nous amène à citer celui du pastelliste Quentin de La Tour, qui a fait d'elle le chef-d'œuvre que chacun admire au Louvre. Avec la dernière partie du siècle, arrivent Fragonard, Mme Vigée-Lebrun, Greuze, Roslin, Vestris et nombre d'autres.

« Mais ce n'est pas toujours au peintre que l'on s'adresse, continue M. Roger Portalis, c'est le plus souvent au simple dessinateur que l'on demande un fin crayon, une gouache, une esquisse à l'encre de Chine; au miniaturiste, un portrait de la grandeur d'un dessus de bonbonnière que parfois l'on pense à faire reproduire. Alors, interviennent les graveurs élégants de la seconde moitié du siècle, les Lemire, les Gaucher, les Delaunay, qui savent si bien rivaliser avec les dessinateurs de finesse et d'agrément. Souvent même, Cochin, Moreau, Saint-Aubin, dessinateurs de premier ordre, gravent eux-mêmes leurs crayons, et, dans leurs planches originales, délivrés de la préoccupation d'interpréter, atteignent la perfection de la ressemblance par une exécution agréable et simple. »

Ce résumé concis de l'art du portrait au XVIIIe siècle, nul ne pouvait le faire d'une façon plus légère et plus sûre que le catalographe des graveurs de ce temps charmant, et la préface de M. Portalis est une entrée digne du beau livre de MM. de Surgères et Bourcard; car il est superbe, ce livre, par les portraits qu'il contient et qui pour la plupart sont reproduits en couleurs avec une fidélité telle qu'on ne pourrait les distinguer des originaux; l'un d'eux surtout, le portrait de Mme Dugazon, est une merveille de finesse et de rendu. *Les Françaises du XVIIIe siècle* forment en réalité une monographie iconographique qu'il convient de placer dans la collection des bibliophiles à côté des *Femmes bibliophiles* de M. Quentin Bauchart, dont je parlais il y a quelques mois.

En faisant un saut d'un grand siècle, j'en arrive à signaler un ouvrage que tous mes lecteurs connaissent pour en avoir apprécié les principaux fragments dans cette revue. Je veux parler des **Portraits et Fantaisies,** du comte G. de Contades, qui paraissent aujourd'hui même à la librairie Quantin (un vol. in-16, prix : 10 francs). Ce volume comprend huit chapitres différents, dont quatre seulement ont paru

au *Livre*, les autres ayant été publiés par *le Figaro*. Ces huit études diverses sont : *les Quartiers de la Dame aux camélias*, — *l'Homme au camélia*, — *Armand Malitourne*, — *Poulet-Malassis*, — *Eugène Sue, clubman*, — *Une soirée chez Liszt*, — *Un soir chez Astley*, — *la Fin de Salomé*.

Toutes ces études et fantaisies sont rigoureusement documentaires et aimablement présentées par un homme du monde qui est à la fois un chercheur patient et un écrivain très correct. Je n'insisterai pas davantage sur cette œuvre de curiosité, qui se fait jour sous la forme d'un charmant petit livre de 200 pages très luxueusement imprimé et orné du portrait à l'eau-forte de Marie Duplessis. Le tirage a été limité à 500 exemplaires, c'est-à-dire qu'il n'est pas destiné au vulgaire et qu'il sera du nombre des ouvrages qu'on recherchera bientôt pour l'histoire littéraire et mondaine de ce temps.

La Librairie des Bibliophiles vient de commencer, dans sa *Nouvelle Bibliothèque classique* à 3 francs le volume (cartonné, 4 francs), les **Œuvres choisies de Voltaire**. On n'achète plus aujourd'hui de Voltaire complet, et un choix judicieux de ses œuvres, imprimé dans un format commode et portatif, est un service rendu aux lecteurs. Aussi peut-on prédire un succès à cette nouvelle édition, publiée par M. Bengesco, l'auteur de la *Bibliographie de Voltaire*, et qui a déjà donné tant de preuves de son bon goût et de son érudition. — Le tome 1er, qui paraît aujourd'hui, est consacré au théâtre.

La *Nouvelle Bibliothèque classique*, qui comprend déjà près de soixante volumes, s'attache à ne donner que des textes absolument authentiques, publiés et annotés par les érudits les plus compétents. Elle est imprimée, dans le commode et élégant format in-16, avec les nouveaux caractères elzéviriens de Jouaust, qui ont le mérite d'être très lisibles et de ne pas fatiguer la vue. — Outre le tirage ordinaire, il est fait un tirage d'amateurs à petit nombre sur papier de Hollande, papier de Chine et papier Whatman.

La même Librairie des Bibliophiles (Jouaust et Sigaux, imprimeurs) a entrepris la publication, en édition de luxe, dans le format in-18, des *Œuvres diverses de Paul de Molènes*, avec le concours de la veuve de l'auteur. C'était bien la meilleure manière d'honorer la mémoire de cet écrivain-soldat, dont la main sut aussi habilement manier la plume que bravement tenir l'épée, et qui, par le charme de son imagination et l'élégance de son style, s'est fait une place brillante dans la littérature de notre siècle.

Aujourd'hui paraît le sixième et dernier volume, contenant, outre *les Caprices d'un régulier*, une partie inédite destinée à piquer vivement la curiosité : ce sont des réflexions sur *l'Imitation de Jésus-Christ* inscrites par Paul de Molènes dans les marges d'un exemplaire de cet ouvrage qu'il portait toujours sur lui dans ses campagnes. Ces pensées, d'une grande élévation, sont dignes de l'œuvre dont elles forment le commentaire.

Les cinq autres volumes qui ont paru précédemment, sont : *Histoires et Récits militaires*, — *Voyages et Pensées militaires*, — *Mélanges* (avec correspondance inédite), — *Aventures du temps passé* (Briolan), — *les Commentaires d'un soldat*.

Le prix du volume est de 4 francs. Il y a aussi un tirage d'amateurs à 300 exemplaires (prix : 7 fr. 50), ornés d'une eau-forte d'Armand Dumarescq.

Je connais peu d'œuvres de ce siècle qui soient plus dignes de plaire aux délicats épris de saine littérature que ces œuvres de Paul de Molènes, qui mériteraient une longue étude critique que je voudrais pouvoir entreprendre quelque jour. De tels ouvrages sont exquis de forme et réconfortants par l'élévation intellectuelle, la générosité d'âme qui s'en dégage et les soutient.

La Maison Quantin poursuit, avec succès, sa riche collection des « Chefs-d'œuvre du roman contemporain ». Le nouveau volume qui vient de paraître, **Raphaël**, cette œuvre enchanteresse de Lamartine, vient encore rehausser l'éclat de cette « Bibliothèque » sans précédent (1 vol. : 25 fr.)

L'auteur de *Jocelyn*, un peu délaissé dans ces dernières années, remonte peu à peu, depuis quelque temps, au rang que la postérité impartiale lui assignera au milieu de la pléiade romantique ; la magnifique édition de *Raphaël*, que la Maison Quantin vient de publier sous les auspices de la Société des propriétaires des Œuvres du poète, est certainement appelée à contribuer pour une large part à cette réhabilitation littéraire.

Tous les amateurs de l'idéal, de la rêverie et du pittoresque voudront relire ces pages, empreintes d'un souffle généreux et d'une passion délicate, dans le volume si splendidement illustré par Ad. Sandoz. L'artiste a su rendre, en effet, avec grâce, le caractère, plein de langueur et de noblesse, de cette sorte de Werther français.

M. Champollion a reproduit, dans des eaux-fortes pleines de science et de goût, les compositions de M. Ad. Sandoz.

Le tirage étant limité, cette collection sera bientôt classée dans la bibliothèque des lettrés.

Dans la « Collection artistique Guillaume et Cie », dont MM. Marpon et Flammarion sont les éditeurs associés, **Tartarin de Tarascon** paraît aujourd'hui avec de nombreuses illustrations, dans le format in-18, après *le Tartarin sur les Alpes* et *Sapho*, dont nous avons annoncé l'apparition. Cette collection à 3 fr. 50, remarquablement imprimée et illustrée avec un goût charmant, est pour ainsi dire l'aurore d'une véritable révolution dans la librairie du roman, et je suis assuré qu'avant une dizaine d'années la plupart des œuvres de fiction paraîtront ainsi présentées et enrichies de tout ce qui peut flatter l'œil du lecteur.

Aimez-vous les recueils de pensées ? J'avoue que j'en raffole et qu'il n'est d'œuvre plus agréable à parcourir à l'heure de la veillée. A ce titre, je signale ici pour mes confrères bibliophiles **le Bréviaire des moralistes français,** par Henri Le Brun, que vient de publier la librairie Sagot, rue Guénégaud. C'est un coquet volume, d'un format commode et d'une exécution typographique très soignée.

M. Henri Le Brun a formé là un recueil très complet de maximes et pensées réunies par chapitres, dont les titres : l'Homme, l'Intelligence, le Cœur, etc., sont des plus significatifs, et groupées dans un ordre qui en rend la recherche facile ; tout ce que nos grands moralistes, depuis Montaigne jusqu'à Joubert et Sainte-Beuve, ont pensé de la vie, se trouve condensé dans ce livre, véritable compagnon de promenade ou de chevet, d'une lecture éminemment suggestive et pleine d'intérêt.

MM. Armand Lods et Véga ont eu l'heureuse inspiration de cataloguer bibliographiquement les œuvres du pauvre André Gill et de publier ainsi un curieux chapitre de *l'Histoire de la caricature politique en France*. Ce petit ouvrage, illustré de caricatures et de portraits par Émile Cohl, est intitulé : **André Gill**, *Sa vie, Bibliographie de ses œuvres*. — Léon Vannier, le libraire des jeunes et des décadents, est l'éditeur de cet ouvrage (in-18 : 3 fr. 50.)

Je ne sais rien de plus navrant que cette vie d'André Gill, du véritable grand maître qui mérite d'être inscrit aux premiers rangs sur le martyrologe de l'art. Gill a tenu une place considérable sous le second empire, qu'il a combattu par le crayon avec non moins d'esprit et de succès que Rochefort le combattait par la plume. — Après la guerre, Gill fut désarçonné ; il était fait pour la caricature satirique, et, ne pouvant tirer sur ses troupes, il échut en noire mélancolie, puis peu à peu marcha vers cette sombre folie des grandeurs qui le fit interner à Saint-Maurice, où il s'éteignit il y a deux ans à peine.

Je me souviendrai longtemps de ce gai compagnon, de ce fier artiste à l'âme généreuse ; il faisait partie d'une génération ardente, émue, enthousiaste et insouciante à laquelle a succédé cette autre génération actuelle d'artistes bourgeois à force de mercantilisme. L'Œuvre d'André Gill survivra à beaucoup d'autres et sera avant peu classé ; il faut donc savoir gré aux auteurs de cet excellent ouvrage d'avoir facilité la tâche des collectionneurs, et aussi d'avoir conté avec émotion la vie toujours précaire de ce caricaturiste incomparable et de ce charmant poète et écrivain.

O. U.

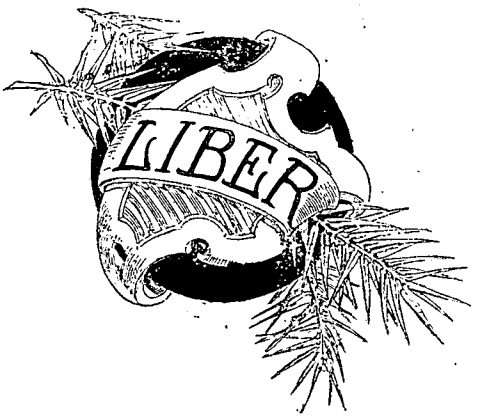

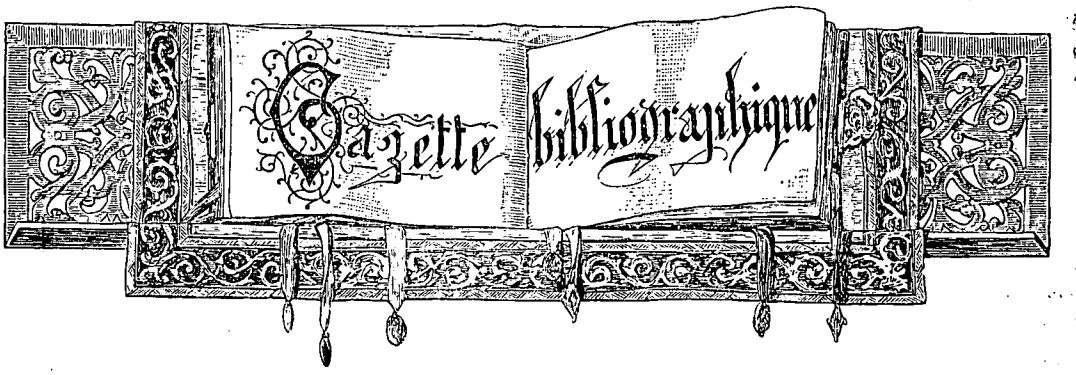

Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois. — Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES ; *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français. — Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province.* — LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

FRANCE

INSTITUT

Sur le rapport qui lui a été fait au nom de la commission des ouvrages utiles aux mœurs, l'Académie, dans sa séance du 17 mai, a partagé les 17,500 francs disponibles sur cette fondation entre les ouvrages suivants :

CONCOURS MONTYON

Prix décerné par l'Académie aux ouvrages ci-après :

Paris qui souffre, par M. Adolphe Guillot, 2,500 fr. ;

L'Évolution et la vie, par M. Denys Cochin, 2,000 francs ;

Études littéraires sur le XIXe *siècle,* par M. Émile Faguet, 2,000 francs ;

La Perse, la Chaldée et la Suziane, par Mme Dieulafoy, 2,000 francs ;

Vie d'Engel Dolfus, par M. X. Mossman, 1,500 francs ;

La Brèche aux loups, par Adolphe Racot, 1,500 fr. ;

Madame Élisabeth, par Mme la comtesse d'Armaillé, 1,000 francs ;

Madame Bourette, par M. Saint-Juirs, 1,000 francs ;

Madeleine, par M. Émile Gossot, 1,000 francs.

PRIX DE POÉSIE

La Poésie des bêtes, par M. F. Fabié, 2,000 francs ;

Aux champs, par M. Paul Harel, 1,000 francs.

— L'Académie vient de décerner le grand prix Gobert, qui s'élève à 10,000 francs, à M. Albert Sorel, pour son *Histoire diplomatique de la Révolution française.*

Un second prix a été décerné à M. Chuquet, pour son ouvrage sur la *Première invasion prussienne.*

Les 4,000 francs du prix Thérouanne ont été ainsi répartis :

Un prix de 2,000 francs au marquis de Courcy, pour son ouvrage sur la *Coalition de 1791 ;*

Un premier prix de 1,000 francs à l'abbé Allain, auteur d'une étude sur l'instruction secondaire avant la Révolution ;

Un second prix de 1,000 francs à M. le général Thoumas, pour son ouvrage intitulé *les Capitulations,* étude militaire sur les responsabilités du commandement.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 1er avril.

Ouvrages présentés. — Serrure : *Dictionnaire géographique de l'histoire monétaire de la France.* — Bardoux : *l'École de géographie et la Société de topographie de France.* — Duvau : *L'épopée irlandaise, histoire du cochon de Mac Datho.* — Vachez : *Des vases acoustiques dans les théâtres antiques et les églises du moyen âge.*

Lecture. — Des Michels : Mémoire sur un ouvrage chinois de géographie statistique.

Communication. — Berger : Inscription trouvée à Tamassus (île de Chypre).

Séance du 6 avril.

Ouvrages présentés. — Castan : *Catalogue des musées de Besançon.* — Barbier de Meynard : *Histoire de l'empire de Kin ou Empire d'or.*

Communications. — Berger : Nouvelle inscription trouvée dans l'île de Chypre. — Luchaire : Mémoire sur les *Annales regni Francorum.*

Séance du 22 avril.

Ouvrages présentés. — Virey : *Études sur le papyrus Prisse.* — J. Halévy : *Recherches bibliques.* — Murray : *New English Dictionary on historical principles.* — Havet : *Vir inluster on viris inlustribus.* — Merlet : *Registres et minutes des notaires du comté de Dunois.* — Brièle : *Collection de documents pour servir à l'histoire des hôpitaux de Paris.* — Hardy : *La mission de Jeanne d'Arc prêchée à Périgueux.*

Lecture. — Croiset : Étude sur l'histoire de la littérature grecque.

Séance du 29 avril.

Ouvrages présentés. — A. Bertrand : *L'Ami des monuments.* — Tamizey de Larroque : *les Correspondants de Peiresc; Pierre Antoine de Rascas.*

Lecture. — J. Halévy : La langue du peuple asiatique connu sous le nom d'Hétéens ou Hittites.

Séance du 6 mai.

Lecture. — Pavet de Courteille : Préface de la traduction du Tezkéré, ouvrage persan.

Communication. — Oppert : Sur quelques contrats babyloniens du temps de Nabuchodonosor et de ses successeurs.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 23 avril.

Ouvrages présentés. — Clay : l'*Atlantide*, contribution à la psychologie (traduction Burdeau). — G. Thomas : *Étude sur les révolutions politiques de Florence (1177-1530).*

Lectures. — F. Hément : La physionomie. — Baudrillart : Étude sociale des populations rurales de la province du Maine avant 1789.

Séance du 30 avril.

Ouvrage présenté. — Féraud-Giraud : *Code des mines et mineurs.*

Lecture. — B. Zeller : Mémoire sur la disgrâce de Sully.

Dans cette séance, l'Académie a procédé à l'élection du titulaire du troisième fauteuil de membre libre.

M. Anatole Leroy-Beaulieu, publiciste, professeur à l'École libre des sciences politiques, a été élu au premier tour par 25 voix sur 42 votants.

Les dix-sept autres voix se sont réparties sur MM. Alfred Fouillée, Doniol, Duverger et Paul de Rémusat.

Séance du 7 mai.

Lecture. — H. Germain : Notice sur la vie et les travaux de M. V. Bonnet.

— L'Académie, formée en comité secret, a arrêté les sujets de concours suivants pour quelques-uns des prix qu'elle doit décerner en 1888 et en 1889 :

PRIX BORDIN. — De la philosophie naturelle et morale de François Bacon :

« Apprécier la polémique de Bacon contre toutes les philosophies antérieures et particulièrement contre Platon et Aristote.

« Exposer la méthode et le système de Bacon d'après l'*Instauratio magna* et surtout d'après le *Novum organum.*

« Déterminer l'influence que Bacon a exercée sur le XVIIe et le XVIIIe siècle et celle qu'il exerce encore sur la science contemporaine. »

Les manuscrits devront être remis au secrétariat de l'Institut avant le 31 décembre 1888. La valeur du prix est de 2,500 francs.

PRIX DU BUDGET. — « Exposer les théories des logiciens modernes depuis la révolution cartésienne jusqu'à nos jours. Rechercher si ces théories, soit en logique déductive, soit en logique inductive, ont modifié ou agrandi le champ de la logique tel que l'avait déterminé Aristote. »

Le terme du concours pour ce prix, dont la valeur est de 2,000 francs, est fixé au 31 décembre 1889. »

ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS.

— L'Académie vient de proposer comme sujet du prix Bordin, à décerner en 1889, la question suivante :

« De la fabrication des monnaies et des médailles, et de ses rapports avec le progrès de l'art de la gravure en médailles, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. »

La valeur du prix est de 3,000 francs.

Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut, avant le 31 décembre 1888.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

Société des études historiques. — La Société des études historiques délivrera, en 1888, un prix de 1,000 francs (concours Raymond), à l'auteur du meilleur mémoire sur la question suivante : Histoire de la Compagnie française des Indes, depuis sa création en mai 1719, jusqu'à sa disparition, en avril 1770.

Les mémoires doivent être déposés, 6, rue Garancière, le 31 décembre 1887, dernier délai, à M. Desclosières, secrétaire général.

Académie de Rouen. — L'Académie de Rouen vient de mettre au concours les prix suivants pour l'année 1888 :

Prix Gossier, de 700 francs, pour la meilleure notice sur la vie et les œuvres des frères Auguier, sculpteurs, nés à Eu, au commencement du XVIIIe siècle.

Prix Bouclot, de 500 francs, à décerner à une œuvre de peinture ayant figuré à l'exposition municipale de Rouen, en 1888, et dont l'auteur soit né en Normandie.

Prix de Lareinty, de 500 francs, pour le meilleur travail, manuscrit ou imprimé, sur l'histoire des Antilles.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

FRANCE

Bibliothèques publiques. — Par décret, la bibliothèque de Sainte-Geneviève, la bibliothèque de l'Arsenal, la bibliothèque Mazarine, sont ouvertes toute l'année, aux heures indiquées ci-dessous, les dimanches et les jours portés aux règlements de ces bibliothèques :

1° La bibliothèque de Sainte-Geneviève, de onze heures du matin à quatre heures de l'après-midi, et de six heures à dix heures du soir;

2° La bibliothèque de l'Arsenal et la bibliothèque Mazarine, de neuf heures du matin à six heures du soir.

Elles seront fermées pendant quinze jours consécutifs, pour rangement, récolements, battage de livres et travaux intérieurs, savoir :

1° La bibliothèque de l'Arsenal, du 15 août au 1er septembre;

2° La bibliothèque nationale du 1er au 15 septembre;

3° La bibliothèque Mazarine, du 15 septembre au 1er octobre.

ÉTRANGER

Italie. — *La bibliothèque Brera.* — La bibliothèque Brera, à Milan, a fêté le centième anniversaire de sa fondation en ouvrant au public une « salle Manzoni », destinée à recueillir les autographes de Manzoni, les livres qu'il a étudiés et annotés, les éditions de ses œuvres, les traductions, enfin tout ce qui a été publié ou se publiera sur le poète et sur son œuvre.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— Paris — Province — Étranger —

FRANCE

— M. G. Bengesco a découvert, parmi les manuscrits du *British Museum*, une trentaine de lettres et billets inédits de Voltaire dont quelques-uns écrits en anglais, qu'il a réunis dans une élégante plaquette. Cette correspondance, qui était adressée au poète George Keate, présente certains détails intéressants pour la biographie de Voltaire.

— Sous ce titre général : *les Grands écrivains français*, la maison Hachette entreprend la publication d'une série de petits volumes dans lesquels seront étudiés la vie, les œuvres et l'influence des principaux auteurs de notre littérature. Deux ouvrages ont déjà paru : *Victor Cousin*, par M. Jules Simon ; *Madame de Sévigné*, par M. Gaston Boissier.

Doivent paraître successivement : *Turgot*, par M. Léon Say ; *George Sand*, par M. Caro ; *Voltaire*, par M. F. Brunetière ; *Montesquieu*, par M. A. Sorel, etc.

— Le tome VI des *Œuvres* du cardinal de Retz a paru chez Hachette, dans la collection dite des Grands Écrivains.

— M. Gustave Desnoiresterres vient de consacrer un volume au *Chevalier Dorat* et aux poètes légers du XVIIIe siècle. L'ouvrage a paru chez Didier.

— Le premier fascicule du tome X du *Catalogue général de la librairie française*, rédigé par M. Otto Lorenz, vient d'être mis en vente.

Le cinquième fascicule du deuxième supplément au *Grand Dictionnaire* de Pierre Larousse vient de paraître. Il ne renferme pas moins de cent soixante-treize articles d'un intérêt tout actuel, entre autres un tableau complet (10,874 lignes) de *l'Allemagne contemporaine*, où l'on trouvera l'exposé de sa situation économique et commerciale, un précis de sa littérature et de ses beaux-arts, le récit de tous les événements politiques qui l'ont agitée depuis quinze ans, tels que *le Culturkampf, le Septennat*, etc. Cet important article a pour complément naturel une étude sur *la Triple alliance*, qu'on ne trouvera nulle part ailleurs. Prix : 1 fr. 10.

— La librairie Plon poursuit la publication des catalogues généraux des manuscrits des bibliothèques publiques de France. Signalons l'apparition du tome II des manuscrits de la Mazarine ; du tome II des manuscrits de l'Arsenal, enfin du tome Ier de la Bibliothèque de Rouen. MM. Aug. Molinier, H. Martin et H. Omont sont les rédacteurs de ces catalogues dont l'utilité n'a pas besoin d'être démontrée.

— Signalons l'apparition d'un nouveau roman de M. Jules Claretie : *Candidat ! (La succession Charvey.)*

ÉTRANGER

Allemagne. — *Le Dictionnaire de la conversation de Brockhaus.* — La treizième édition, complète en deux cent quatre-vingts livraisons, du célèbre *Dictionnaire de la conversation de Brockhaus* est aujourd'hui terminée.

On y a considérablement augmenté et amélioré le texte de cette édition : biographies des contemporains, inventions et découvertes, progrès des industries et des arts, tout cela a été mis au jour et répond à l'état actuel de la science.

La précédente édition comptait 30,000 articles ; celle-ci en a plus de 90,000, et on a commencé, en outre, la publication d'un supplément en quinze livraisons, pour tenir compte des changements survenus pendant l'impression de ce gigantesque ouvrage.

De nombreuses gravures, cartes et planches chromotypiques éclairent le texte.

Angleterre. — La correspondance entre Gœthe et Carlyle, recueillie par C.-E. Norton, vient de paraître à Londres chez M. Macmillan.

Ces lettres, qui n'ont été retrouvées qu'après la mort de Carlyle, sont imprimées pour la première fois et accompagnées d'une traduction anglaise.

— Deux nouveaux volumes du grand ouvrage de M. J.-A. Dogles, *les Anglais en Amérique*, viennent de paraître chez M. Longmans, à Londres.

Le premier volume, qui comprenait la Virginie, le Maryland et les Carolines, parut en 1882 ; les deux volumes, aujourd'hui en publication, traitent des colonies puritaines de la Nouvelle-Angleterre.

Un quatrième volume sera tout entier consacré à New-York et aux colonies « quakeresses » et un cinquième à l'ensemble des colonies sous les rois George Ier et George II.

Belgique. — Une *Histoire religieuse du feu* a paru dernièrement chez Gilon, à Verviers. L'auteur de cette brochure est M. le comte Goblet d'Alviella, professeur d'histoire des religions à l'Université libre de Bruxelles.

— MM. L. Lahaye, Francotte et de Potter viennent de faire paraître le premier fascicule de la *Bibliographie de l'histoire de la Belgique*. Cet ouvrage contiendra l'énumération de tous les travaux parus en Belgique et à l'étranger sur l'histoire nationale, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la mort de Léopold Ier (1865).

Suisse. — *L'Histoire de la littérature allemande en Suisse.* — M. Bæchtold, professeur à l'Université de Genève, qui s'est acquis depuis une dizaine d'années une réputation méritée comme éditeur de textes anciens et modernes, publie chez M. Huber, à Frauenfeld (Suisse), une *Histoire de la littérature allemande en Suisse.*

M. Bæchtold a fondé la collection des monuments littéraires de la Suisse allemande et revisé certains textes de Gœthe. — La *Gœthe-Gesellschaft* l'a chargé de la publication de l'autobiographie du poète d'après les documents conservés à Weimar.

Il n'existait pas, jusqu'à ce jour, d'histoire générale de la littérature allemande en Suisse. — L'ouvrage de M. Bæchtold comblera cette lacune.

A plus d'une époque la Suisse allemande a joué un rôle dans l'histoire des lettres : au Xe siècle, par l'école des traducteurs de Saint-Gall ; au XIIIe et au XIVe, par la poésie lyrique de ses chevaliers ; au XVIe, par la Réforme et Zwingli ; au XVIIIe enfin, par la seconde renaissance, proclamée par Bodmer et Breitinger, qui ont fourni à la littérature allemande des éléments féconds de développement et de régénération.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION

en France et à l'Étranger

FRANCE

— La librairie Dentu annonce comme devant paraître très prochainement le *Musée secret de la caricature,* par notre collaborateur, M. Champfleury. C'est le complément définitif et scientifique de l'*Histoire de la caricature,* dont les recherches auront duré vingt-trois ans, c'est-à-dire de 1865 à 1887.

— Le P. Didon est rentré à Paris, après avoir terminé le voyage qu'il a entrepris en Égypte et en Asie-Mineure pour réunir les éléments du livre qu'il se propose d'écrire en réponse à la *Vie de Jésus* de M. Renan.

— M. Victor du Bled prépare en ce moment un travail considérable : l'*Histoire de la Commune de Paris de 1789 à 1794.*

— M. Munier-Jolain, avocat à la cour d'appel, doit faire paraître une *Étude sur l'éloquence judiciaire pendant la Révolution.*

— L'éditeur Jules Lévy annonce la publication des *Mémoires du général Cluseret.* On sait le rôle important que joua Cluseret pendant la Commune.

— MM. Gilliéron et Rousselet vont publier une *Revue des patois gallo-romans.*

— L'éditeur Picard annonce la prochaine mise en vente d'un *Dictionnaire biographique de l'ancien département de la Moselle.* L'auteur de cette publication, M. Nérée Quépat (René Paquet), y a fait entrer toutes les personnes notables de cette région, avec leurs noms, prénoms, pseudonymes, le lieu et la date de leur naissance, leur famille, leurs débuts, leur profession, leurs fonctions, leurs œuvres, leurs écrits, ainsi que les indications bibliographiques qui s'y rapportent.

— La commission instituée par le Ministre de l'instruction publique, pour la recherche et l'impression des documents relatifs à l'histoire de la Révolution française, a décidé de publier les actes et la correspondance du Comité de salut public. MM. Aulard et Rambaud sont chargés de cette publication. La même commission a confié à M. Aug. Dide la publication de la correspondance politique de Mirabeau depuis 1787.

— La *Revue des Questions historiques* annonce la prochaine publication des *Mémoires et Correspondance du comte de Villèle,* publiés par les soins de ses petits-fils. L'ouvrage, édité par la maison Perrin, aura quatre volumes.

ÉTRANGER

Allemagne. — La société des libraires allemands va faire continuer l'*Histoire de la librairie allemande,* publication interrompue par la mort de son auteur, M. Kapp.

Italie. — M. Joseph Blanc, auteur de la *Bibliographie italico-française,* prépare une *Bibliographie de l'archéologie grecque et romaine,* depuis la Renaissance jusqu'à nos jours.

— M. le comte Manzoni doit publier, à Bologne, les *Annales typographiques des Alde;* on y trouvera également tous les documents relatifs aux Manuce.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

Archives nationales. — Le ministre de l'instruction publique a fait signer au président de la République un décret réorganisant l'administration des Archives nationales.

Ce service est désormais confié à un garde général et le personnel comprendra trois chefs de section, un secrétaire, trois sous-chefs de section, dix-sept archivistes, — tous pourvus du diplôme d'archiviste-paléographe.

Aucun fonctionnaire des Archives nationales ne pourra publier soit des documents tirés de ces archives, soit des travaux sur ces documents, sans l'autorisation du garde général.

La communication des documents aux administra-

tions et aux particuliers aura lieu conformément aux règlements établis par le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts.

Suit un arrêté de M. Berthelot qui énumère ces règlements, et que sa longueur ne nous permet pas de reproduire.

Société d'histoire diplomatique. — Une société d'histoire diplomatique vient de se fonder et, en peu de temps, a conquis une place considérable dans le monde savant, et reçoit, à l'étranger, l'accueil le plus exceptionnellement flatteur. Elle se propose, dans un revue, — trimestrielle en ce moment, mais appelée, sous peu, à devenir bimensuelle, — de publier des travaux originaux sur des questions d'histoire internationale ancienne ou contemporaine, et une série de documents empruntés aux archives de France et de l'étranger, et concernant les affaires de France.

Deux numéros ont déjà paru et renferment d'excellents travaux de MM. le duc de Broglie, Rothan; le baron d'Avril, le comte de Mas-Latrie, le comte de Barthélemy, Fink-Brantano, A. Franck, Schefer, de Maulde, etc.

Cette société, dont le siège est 195, boulevard Saint-Germain, est présidée par M. le duc de Broglie et compte, parmi les membres de son conseil, le marquis de Beaucourt, le marquis de Gabriac, le comte de Talleyrand, ancien ambassadeur; le comte d'Harcourt, aussi ancien ambassadeur; Picot et Schlumberger, de l'Institut; le marquis de Vogüé; MM. Rothan, Tranchant, ancien conseiller d'État; les comtes de Luçay et de Barthélemy; Geffroy, de l'Institut, etc., etc. Nous sommes heureux de constater le succès complet auquel cette société a atteint dès le début, et de la faire connaître comme une institution des plus utiles.

Société des gens de lettres. — Le comité de la Société des gens de lettres, dans sa séance du 18 avril 1887, a procédé à la constitution de son bureau pour l'exercice 1887-1888.

Ont été élus:

Président: M. Jules Claretie, *à l'unanimité.*

Vice-présidents: MM. Philibert Audebrand et Henri de Bornier.

Rapporteurs: MM. Félix Jahyer et Armand Renaud.

Questeurs: MM. Théophile Denis et Édouard Grimblot.

Secrétaires: MM. Jules Mary, Edmond Thiaudière, Arthur Arnould; et secrétaire suppléant: M. Edmond Frank.

Trésorier: M. Élie Berthet.

Bibliothécaires archivistes: MM. Eugène d'Auriac et Émile Delaunay (adjoint.)

Rédacteur de la chronique: M. H. Gourdon de Genouillac.

Délégué du comité: M. Emmanuel Gonzalès.

Le comité se trouve ainsi composé pour l'exercice 1887-1888:

MM. Arthur Arnould (A. Matthey), Philibert Audebrand, Eugène d'Auriac, Élie Berthet, Henri de Bornier, Philippe Burty, Augustin Chalamel, Jules Claretie, Jules Clères, Louis Colas, Ernest Daudet, Théophile Denis, Ferdinand Fabre, Gourdon de Genouillac, Édouard Grimblot, Henri Houssaye, Félix Jahyer, Jules Mary, Édouard Montagne, Armand Renaud, Émile Richebourg, André Theuriet, Edmond Thiaudière, Pierre Zaccone, membres du comité; MM. Borel d'Hauterive, Charles Chincholle, Émile Delaunay, Paul Eudel, Edmond Frank, Joseph Noulens, membres suppléants.

Société bibliographique. — La Société bibliographique a tenu le mois dernier, dans les salons du boulevard Saint-Germain, son assemblée générale annuelle, sous la présidence de Mgr Mermillod, évêque de Genève. M. le marquis de Beaucour, président de la société, a exposé les progrès de celle-ci, le bien qu'elle a fait par le livre, la brochure et l'image. Il a parlé du don que la société envoie au Saint-Père pour son jubilé sacerdotal: c'est une magnifique et rarissime édition du *Pater noster* en cent cinquante langues. Après lui, M. le comte de Bizemont a raconté le développement des bibliothèques fixes et circulantes qui combattent les erreurs populaires, et que les patronnesses de l'Œuvre dirigée par Mme la marquise de Coriolis ont spécialement accrues.

Le buste de Rabelais à Meudon. — Le modèle en plâtre du buste de Rabelais, œuvre du cigalier Truphème, érigé l'année dernière à Meudon, sur l'initiative de la société *la Cigale*, a été remplacé par un buste en bronze, qui a été inauguré le 29 mai.

La fortune de Victor Hugo. — Le tribunal qui est appelé à statuer sur les testaments d'étrangers disposant de leurs biens qui se trouvent en Angleterre vient d'ordonner l'enregistrement du testament de Victor Hugo, fait par lui le 9 avril 1875. La valeur des biens qu'il possédait en Angleterre a été fixée à la somme de 92,126 liv. sterling, soit 2,303,150 francs.

Rareté bibliographique. — Une rareté bibliographique.

Des poètes ont parfois des amis qui les comblent d'attentions délicates.

On sait que Sully-Prudhomme vient de terminer un poème de longue haleine, auquel il travaillait depuis plusieurs années : *le Bonheur*. C'est là un titre redoutable, et l'on doit féliciter le mélancolique poète des *Vaines tendresses* de n'avoir pas hésité à empoigner par les ailes cette fugace chimère.

Or, un ami du poète a fait imprimer *le Bonheur* à un seul exemplaire, offert à l'auteur afin qu'il pût en voir l'effet et y faire des corrections.

Un poème de M. Clovis Hugues en l'honneur de Balzac. — Le chantre Clovis Hugues vient de dédier à Balzac un poème dont nous détachons les deux strophes qu'on va lire :

Qui donc es-tu, toi? — Je me nomme
Balzac, le romancier de fer,
Qui descendit au fond de l'homme
Comme Alighieri dans l'enfer!
— D'où viens-tu? — Je viens de ma peine.
— Que sais-tu? — Rien! la vie est vaine,
Tous traînent un limon pareil.
— L'orgueil? — L'espérance? — Des rêves!
— Que veux-tu, puisque tu te lèves?
— Je veux mon marbre et mon soleil!

Et ce géant n'a pas encore
Une statue au front serein,
Lui qui nous forgeait de l'aurore
Dans le granit ou dans l'airain?
Lui qui dans son œuvre élargie,
Partout sculptée à l'effigie
De l'éternelle humanité,
Dressait à chacun sa statue
Toute vibrante et revêtue
D'un lambeau de postérité!

Le tombeau élevé à la mémoire du romancier Duranty a été inauguré le 24 avril dernier au Père-Lachaise. Cette cérémonie a eu lieu en présence de MM. Émile Zola, Guillemet, Fantin-Latour, Henry Céard, Agalbert, etc. M. Boisdin a prononcé un discours sur le tombeau, rendant un dernier hommage au souvenir de Duranty.

M. Schanne. — M. Schanne, qui vient de mourir, était, on le sait, le dernier survivant de la bohème de Mûrger. Il passait pour avoir été le modèle du plaisant type de Schaunard, l'auteur de la *Symphonie sur l'influence du bleu dans les arts*, l'ami de Phémie, teinturière, dans la *Vie de Bohème.*

M. Paul Ginisty, dans sa chronique du *XIXe Siècle*, trace ce portrait du personnage en question :

« Cet excellent homme, parfaitement rangé, commerçant patenté (il était fabricant de jouets dans la rue des Archives, faisant de bonnes affaires, et dont la signature était très respectée sur la place, était devenu, avec l'âge, un fanfaron de bohème. Après avoir soigneusement vérifié ses livres de caisse et assuré ses échéances, il passait son temps à raconter, sur ses compagnons de jeunesse et sur lui-même, les plus extravagantes histoires et à entretenir sur son compte une légende farouche. Une fois sorti de son bureau, il ne s'occupait plus que de commenter la *Vie de Bohème.* Les années écoulées revenaient alors comme une obsession, et il est vraisemblable qu'il déclarait sa journée perdue si lui, bon bourgeois bourgeoisant, il n'avait pas réussi à passer un peu plus pour la « terreur des bourgeois ». C'était là une innocente faiblesse. »

Où M. Schanne était positivement admirable, c'est lorsqu'il arrivait à un théâtre de reprendre la *Vie de Bohème.* Ah! là il était chez lui, et il ne fallait point badiner! Il allait surveiller les répétitions, et il rétablissait avec un soin jaloux certaines « traditions » auxquelles il tenait. Il avait des vareuses qu'il prêtait à l'artiste chargé du rôle de Schaunard, et il lui apportait des pipes « authentiques ».

Soutenances de thèses. — Le 27 avril, M. Langlois, chargé de cours à la Faculté des lettres de Poitiers, a soutenu les thèses suivantes pour le doctorat, devant la Faculté des lettres de Paris :

Thèse latine : *De monumentis ad priorem curiæ regis judiciariæ historiam pertinentibus.* — Thèse française : *Philippe III le Hardi.*

— Le 11 mai, M. Vauthier, professeur au collège Rollin, a soutenu les deux thèses suivantes : *De Buchanani vita et scriptis.* — *La vie et les œuvres de Népomucène Lemercier.*

— Enfin, le 13 mai, M. Paul Robiquet, avocat au Conseil d'État et à la Cour de cassation, a soutenu les deux thèses suivantes pour le doctorat :

Thèse latine : *De Joannis Aurati poetæ regii vita et latine scriptis poematibus.*

Thèse française : *Paris et la Ligue sous le règne de Henri III.*

Un musée typographique. — La chambre syndicale des typographes a eu une très heureuse idée.

Elle organise en ce moment une bibliothèque et un musée comprenant les ouvrages, modèles, tableaux se rapportant à l'histoire de l'art de Gutenberg.

La commission chargée d'organiser la bibliothèque fait un pressant appel à toutes les personnes qui voudraient disposer de quelques volumes en faveur de cette œuvre.

La commission compte spécialement sur la sympathique bienveillance des éditeurs, auteurs et journalistes, etc.

Toutes les sociétés typographiques des grandes villes étrangères possèdent depuis longtemps des bibliothèques qui leur sont spéciales. Les typographes parisiens espèrent que, grâce à l'appui que voudront bien leur prêter nos écrivains et éditeurs français, ils seront bientôt au niveau de leurs confrères étrangers.

Les dons seront reçus au siège de la chambre syndicale typographique, 15, rue de Savoie, et les noms des donateurs seront publiés dans la *Typopraphie française.*

La statue de Balzac. — Nous avons sous les yeux une circulaire de la municipalité de Tours, de laquelle nous détachons les passages suivants :

« La souscription est nationale.

« Ouverte depuis le 1er mars, elle débute sous d'heureux auspices: en effet, le conseil municipal de Paris vient de s'inscrire pour une somme de 1,000 francs.

Nous espérons que les municipalités des principales villes de France, auxquelles nous allons maintenant nous adresser, suivront l'heureux exemple de la ville de Paris.

« Nous croyons aussi que les nombreux admirateurs de Balzac auront à cœur de provoquer eux-mêmes des souscriptions et de contribuer au glorieux hommage que nous voulons rendre au génie de notre illustre compatriote. A cet effet, des listes de souscription seront envoyées à ceux qui en feront la demande au secrétariat de la mairie.

« Comme moyen financiér propre à hâter la réalisation de notre projet, nous avons l'intention de donner une représentation théâtrale à Paris, une autre à Tours, et de faire des conférences dans les grandes villes circonvoisines, telles que le Mans, Angers, Nantes, Poitiers, Blois et Orléans.

« Le représentation théâtrale de Paris est actuellement assurée, mais, malheureusement, nous ne pouvons pas encore indiquer une date certaine. Toutefois, M. Jules Claretie, membre de notre comité de patronage, a bien voulu déjà autoriser les savants sociétaires de la Comédie-Française à prendre part à cette solennité, dont le programme comprendra un monologue en vers spécialement composé pour la circonstance par M. Coppée, de l'Académie française.

« Egalement assurés, dans le même but, du concours dévoué de M. Kaempfen, directeur des beaux-arts, membre de notre comité de patronage, nous ne doutons pas que les célébrités de la scène voudront bien répondre à l'appel que nous leur ferons au nom de Balzac. Je saisis cette occasion pour remercier bien sincèrement M. Debruyère, qui a bien voulu mettre le théâtre de la Gaîté à ma disposition pour une matinée.

« La représentation théâtrale de Tours, comme celle de Paris, aura de brillants interprètes, et dès aujourd'hui nous tenons les engagements de plusieurs excellents artistes.

« Nos conférences, comme je l'ai déjà dit, seront organisées dans les six grandes villes circonvoisines, et j'ai la plus grande confiance dans l'obligeance et le dévouement des maires, mes collègues, pour m'aider à obtenir un bon résultat.

« Nous aurons également une conférence à Tours, et celle-ci ouvrira la série de ces réunions littéraires. Fixée au 7 ou au 8 mai prochain, elle sera faite par le sympathique poète des *Évocations*, M. Clovis Hugues, qui a choisi pour sujet: Balzac et ses œuvres devant le dix-neuvième siècle.

« Nous pouvons encore compter sur le concours de plusieurs hommes éminents, et parmi eux je citerai l'un des conférenciers les plus populaires de Paris, M. de Lapommeraye. »

Cette circulaire a provoqué de la part de M. Emmanuel Gonzalès, secrétaire général de la Société des gens de lettres, la lettre suivante adressée à tous les directeurs de revues ou de journaux littéraires :

« Paris, 30 avril.

« Mon cher confrère,

« Le maire de Tours, la ville natale de Balzac, ouvre une souscription pour élever une statue à ce grand homme sur la principale de ses places publiques. La sympathie générale accueillera cet acte de piété filiale.

« Mais Paris est la patrie de la gloire de Balzac. C'est là qu'il a souffert de l'éclosion de son talent. C'est là qu'il a travaillé obscurément d'abord, avec une volonté indomptable, avec la foi du cénobite, et qu'il a enfin conquis victorieusement le laurier d'or, salaire légitime de son génie.

« Paris est le débiteur de Balzac.

« Nul n'a décrit Paris dans sa pourpre et ses haillons, dans ses rayons comme dans ses verrues, avec l'intensité d'observation de l'auteur des *Parents pauvres*. Balzac aimait Paris.

« Il y a trois ans, j'ai été l'humble initiateur du projet de la statue de Balzac à Paris, qui fut acclamé par toute la presse, et je publierai prochainement deux cents lettres d'adhésion enthousiaste, signées des noms les plus éclatants du monde littéraire.

« Un comité fut aussitôt formé, et notre illustre maître Emile Augier en accepta la présidence.

« L'exécution de notre projet fut ajournée par une circonstance indépendante de notre volonté. Victor Hugo attendait encore sa statue, et nous ne voulions pas retarder son triomphe par notre pieuse initiative en l'honneur de Balzac.

« Aujourd'hui, la décision de M. le maire de Tours nous fait un devoir de nous mettre à l'œuvre, et je vais m'empresser, en ma qualité de secrétaire général, de réunir notre comité sous la présidence d'Émile Augier.

« Je vous serre cordialement la main.

« Votre tout dévoué,

« EMMANUEL GONZALÈS. »

Ajoutons que la ville de Paris vient de souscrire une somme de 1,000 francs pour la statue d'Honoré de Balzac, qui doit être érigée à Tours, ville natale de l'auteur de la *Comédie humaine*.

Les livres scolaires et le Conseil municipal de Paris. — Dans sa séance du 28 avril dernier, le Conseil municipal de Paris s'est occupé de la question des livres scolaires.

M. Levraud a exposé que plusieurs membres de la commission des écoles primaires supérieures, ayant eu l'occasion d'examiner quelques-uns des ouvrages en usage dans ces écoles, avaient été frappés de l'esprit rétrograde dans lequel ils étaient conçus. La commission, saisie de cette question, a pensé qu'il était utile de procéder à un examen général des livres en usage dans les écoles supérieures.

Les livres de littérature sont, en général, conçus dans le plus mauvais esprit; ils sont presque tous à écarter. Les auteurs semblent avoir choisi à dessein,

dans les œuvres classiques, les morceaux ayant un caractère religieux.

M. Levraud signale particulièrement les livres de M. Gerusez: *Histoire abrégée de la littérature française* et le *Cours de littérature.*

Quant aux livres de morale, il déclare qu'ils ne seraient vraiment à leur place que dans un séminaire.

« Trois livres, dit M. Levraud, sont en usage dans nos écoles supérieures: les *Eléments de morale*, de Paul Janet, membre de l'Institut; le *Cours élémentaire de morale*, de M. P.-D. Pontsevrez, et du même, l'*Enseignement civique et moral*, cours moyen et cours supérieur. »

Toute la scolastique spiritualiste se trouve dans le livre de M. Janet.

Quant aux livres pour l'enseignement des langues étrangères, M. Levraud est d'avis que le choix des textes pour les versions, les thèmes, les exercices de tout genre, est très critiquable. Il cite à cet égard les exercices en langue allemande de M. Adler-Mesnard.

En ce qui concerne les sciences, les livres de mathématiques, de physique, de chimie, sont acceptables. « Il était, — dit M. Levraud, — difficile de faire de la réaction à ce propos. » Il critique cependant un ouvrage d'histoire naturelle de Montmahou où l'on parle encore de l'ordre des quadrumanes.

En résumé, M. Levraud a proposé au Conseil la résolution suivante:

« 1° L'administration est invitée à supprimer de la liste des livres de classe en usage dans les écoles primaires supérieures les ouvrages signalés dans le rapport susvisé;

« 2° D'autres ouvrages, au niveau de la science et animés de l'esprit moderne, seront substitués à ceux qui auront été supprimés. »

M. le directeur de l'enseignement primaire a fait observer que, si la loi du 28 mars 1882, en introduisant dans l'enseignement primaire le principe de la neutralité, a entendu séparer l'école de l'Église et exclure de l'école l'exposition du dogme, il ne s'ensuit pas qu'elle ait banni de l'enseignement et des livres l'inspiration spiritualiste, déiste. De tout temps, en dehors des dogmes, l'esprit humain, par sa propre énergie, s'est élevé jusqu'au spiritualisme, jusqu'à la conception d'une vie future, jusqu'à l'idée de Dieu. Les programmes se sont inspirés de cet esprit.

En terminant, M. le directeur a déclaré que les livres en usage dans les écoles primaires supérieures seront revisés avec soin, et, s'il s'en trouve qui soient réellement contraires au principe de la neutralité religieuse, ils seront effacés de la liste. Pour ceux qui sont dans l'esprit des programmes, M. le directeur ne peut, en présence du projet de délibération soumis au Conseil, que faire des réserves.

M. Hovelacque a déclaré que si l'administration n'exécute pas la délibération du Conseil, celui-ci saura faire prévaloir sa volonté lors du vote des crédits scolaires.

Le projet de délibération a été adopté.

ÉTRANGER

Allemagne. — *Le cordonnier poète Hans Sachs.* — Les Allemands viennent d'élever, à Nuremberg, une statue au cordonnier Hans Sachs. Ce cordonnier, qui florissait vers le milieu du dix-septième siècle, ne faisait pas que des bottes; il était poète et poète fécond. Il écrivit 6,048 pièces de vers, 56 tragédies, 68 comédies, 62 pièces de carnaval, 210 narrations bibliques, 150 psaumes, 480 contes et 286 fables, en tout 7,362 morceaux. Il passait même de son vivant pour une sorte de bouffon et servait de cible, comme Pasquin, aux railleries de ses contemporains. Au bout de trois cents ans, les Allemands lui élèvent une statue là où était son échoppe. Il ne faut désespérer de rien.

Un portrait de Gœthe. — On vient de placer dans la grande salle du musée Staedel, à Francfort, le célèbre portrait de Gœthe, connu sous le nom de *Gœthe sur les ruines de Rome.*

Ce tableau, exécuté par Fischbein, était depuis longtemps en la possession du baron Charles Meyer de Rothschild, décédé récemment à Francfort et qui le légua à sa fille aînée, la veuve du baron Salomon de Rothschild, de Paris. Cette dernière vient d'en faire don au musée Staedel.

Le séjour de Gœthe à Rome dura du 1er novembre 1786 au 25 février 1787.

Pendant ce temps, le portrait fut commencé et Gœthe écrivit, dans son *Voyage d'Italie :*

« Rome, 17 février 1787.

« Mon grand portrait, que Fischbein a entrepris, sera bientôt terminé; le peintre a fait exécuter par un habile sculpteur un petit modèle en terre. C'est d'après ce modèle qu'il peint avec zèle, car le portrait doit être poussé jusqu'à un certain point avant notre départ pour Naples, et rien que pour couvrir de couleurs une toile de cette dimension il faut déjà pas mal de temps. »

Ce Fischbein, surnommé le Napolitain, était né en 1751 à Heyna; il apprit la peinture de ses oncles, les Fischbein de Cassel. Il séjourna longtemps en Italie, et devint en 1790 directeur de l'Académie de peinture de Naples. Fischbein mourut à Eutin, près Hambourg, en 1829.

Angleterre. — *Une correspondance inédite de Thackeray.* — Le journal *le Temps* consacre une de ses lectures étrangères aux lettres inédites de Thackeray, que vient de publier, dans *Scribner's Magazine*, M. J. R. Lowell, un des littérateurs les plus distingués des États-Unis.

Comme l'indique une introduction brève et précise, ces lettres ont été adressées, vers 1847-48, soit au feu révérend W. H. Brookfield, alors vicaire (*curate*) d'une humble paroisse suburbaine de Londres, soit à sa femme Mrs Brookfield. En beaucoup de cas elles sont illustrées de dessins à la plume. Thackeray, alors âgé de trente-six ans, vivait en garçon, car sa jeune femme était morte en couches et ses deux petites filles étaient confiées aux soins de leur grand'mère. Il avait habité Paris, voyagé en Italie et en Orient; il publiait dans *le Times*, alors dirigé par Barnes, dans le *New Monthly Magazine*, de Maginn, et dans *Punch*, des articles très remarqués et qui avaient déjà fait une célébrité à son pseudonyme de Titmarsh. Mais *Vanity fair* n'avait pas paru encore, ni les autres romans qui allaient bientôt illustrer son nom. Pour mieux dire, il y travaillait à ce moment même, et les détails qu'il donne à ce sujet sont pour une bonne part dans l'intérêt exceptionnel qui s'attache à cette correspondance. Le révérend W. H. Brookfield était l'ami intime, le camarade d'Université de l'auteur, son compagnon de voyage en France. Thackeray abusait même de cette circonstance pour lui écrire dans un français de son cru. Ce billet, par exemple :

« Août 1847. — Monsieur l'abbé, de retour de Gravesend, j'ai trouvé chez moi un billet de M. Crowe, qui m'invite à dîner demain à six heures précises à Ampstead. En même temps, M. Crowe m'a envoyé une lettre pour vous. Ne vous trouvant pas à votre ancien logement (où l'adresse de l'horrible bouge où vous demeurez actuellement est heureusement ignorée), force fut à M. Crowe de l'adresser à moi, à moi qui connais l'ignoble caveau que vous occupez indignement, sous les dalles humides d'une église déserte, dans le voisinage fétide de fourmillants Irlandais. Cette lettre, monsieur, dont je parle, — cette lettre je l'ai laissée à la maison. Demain il sera trop tard de vous faire part (*sic*) de l'aimable invitation de notre ami commun. Je remplis enfin mon devoir envers M. Crowe en vous faisant savoir ses intentions hospitalières à votre égard. Et je vous quitte, monsieur, en vous donnant les assurances réitérées de ma haute considération. — Chevalier de Titmarsh. — J'offre à madame l'abbesse mes hommages respectueux. »

Le « bouge » dont il est question dans cette lettre, et qui est souvent revenu sous la plume de Thackeray, notamment dans un de ses romans, était le sous-sol de l'église paroissiale, que M. Brookfield et sa femme habitaient à cette époque, leurs ressources financières ne leur permettant pas de payer un loyer normal. Mrs Brookfield explique en note que Thackeray et l'historien Hallam, touchés de cette situation, réussirent bientôt à obtenir pour son mari le vicaire un emploi plus rémunérateur et plus adéquat à ses mérites, celui d'inspecteur des écoles. M. Brookfield put alors quitter sa cave et louer dans Portman street une petite maison où Thackeray vint dès lors visiter ses amis et où furent adressées la plupart des lettres présentement mises au jour. L'intimité qui l'unissait à eux s'atteste par les signatures mêmes de ses billets, parfois empruntées aux personnages de *Vanity fair*: Joe Osborn, Louisa, etc.

« Avez-vous lu le sarcastique jugement du *Spectator* sur mon roman? écrit-il le 28 juillet 1848. Je ne le crois pas juste. Mais il faut tenir compte de la profonde honnêteté de Kintoul, qui toujours le porte à juger sévèrement ses amis personnels, par crainte de tomber dans l'excès opposé! Il n'y tombe même pas du tout. »

Il conte dans la même lettre un assez long séjour qu'il vient de faire à Canterbury, en compagnie des officiers des royal-scots-fusiliers, qui y sont cantonnés, et se moque très gaiement de la vie des mess, du colonel qui se croit encore aussi jeune que ses lieutenants, des lieutenants qui pensent très sincèrement connaître la vie, de l'orgueil naïf que leur inspire à tous la dorure de leurs vestes et la beauté de leur vaisselle plate. Et il conclut, à sa manière bien personnelle :

« Pauvres simples jeunes gens! Pauvres vieux enfants! J'ai fini par avoir honte du métier que je faisais, à épier ainsi leurs folies. J'ai pris la fuite, et me voici à Douvres. »

Les personnages de ses romans vivent si bien pour lui, qu'il en vient à les considérer comme des êtres en chair et en os et à les associer à son existence. Par exemple, il écrit de Bruxelles :

« Je vais m'installer à l'hôtel de la Terrasse, où vécut *Becky*, et je passerai sous les fenêtres du *capitaine Osborn*. C'est là que je l'ai vu jadis avec sa petite femme, qui s'est remariée, m'a-t-on dit. N'est-ce pas l'éternelle histoire de ces grandes passions? Elle s'appelle aujourd'hui *mistress Dobbins*, ou quelque chose comme cela. Décidément, on vantait trop ses mérites. C'est bizarre! mais je ne puis absolument pas m'empêcher de croire à l'existence de ces gens-là et de m'intéresser à l'hôtel où ils ont vécu! »

Cette innocente manie, bien digne du véritable artiste qu'il était, ne l'empêche pas d'ailleurs de se moquer fort agréablement de lui-même.

« Chers amis, écrit-il en août 1848, je suis à Spa, et j'ai commencé par me présenter aux deux principaux hôtels de la ville. Mais comme j'arrivais sur l'impériale de la diligence, avec une valise pour tout bagage, on a refusé tout net de me recevoir, ou du moins on ne m'a offert que des chambres de domestique. Ces mécréants n'ont nullement compris à ma vue que je ne suis pas du tout un laquais de profession, mais bien un illustre et fameux écrivain. Dès mon retour en Angleterre, il faudra que je fasse peindre deux tableaux d'histoire sur les sujets suivants : Le propriétaire de l'hôtel d'Orange refusant une chambre à l'illustre Titmarsh, et le propriétaire de l'hôtel d'York lui offrant un cabinet sur la cour. Pauvres hères ignorants! Ces événements mémorables se passaient le 30 juin 1848... N'empêche qu'après avoir enfin réussi à me loger, je suis allé boire un verre d'eau à la source

Pouhon, où feu Pierre le Grand, empereur des Bo-Russes, se comporta de même en son temps. Ce qui fait au moins deux grands hommes qui ont bu de cette eau. »

Et quelques jours plus tard :

« Chère mistress Brookfield, ce matin, à dix heures, comme j'achevais la septième page du *Pendennis*, le garçon m'a apporté, avec *le Times*, une lettre in-4°, d'une grande écriture à moi connue et qui m'a fait le plus vif plaisir... Je ne joue plus : c'est trop cher. Je passe mon temps à regarder les joueurs et surtout les joueuses. Il y en a de jolies; une notamment, qui ressemble beaucoup à une certaine dame de mes amies, femme d'un vicaire des environs de Goldin square, qui habite je ne sais quelle ruelle où il y a un facteur de pianos. Je ne me dissimule pas que cette charmante personne doit se demander souvent pourquoi je la dévisage ainsi. Elle est tout entière à son jeu. Il faut la voir placer timidement sa pièce de 5 francs sur le tapis vert et la suivre du regard sous le râteau du croupier, avec des yeux si tendres, si tristes, que je suis toujours hâté de m'avancer et de lui dire : « Madame, vous ressemblez énormément à la femme « d'un vicaire de mes amis. C'est pourquoi je m'intéresse à vous et je voudrais vous voir quitter cet « endroit sur l'heure et cesser de tenir vos yeux fixés « sur la rouge et la noire. » Mais sans doute elle trouverait ce discours très extraordinaire et très indiscret. »

Une autre fois, ayant pris la liberté de mettre dans son roman la femme de chambre de Mrs Brookfield sous son propre nom de *Payne*, il écrit à la dame pour s'en excuser, et il ajoute :

« Laissez-moi vous dire à ce propos que vous entrez seulement pour une part dans le caractère d'*Amilia*. Ma mère y est pour une autre part et ma pauvre petite femme pour beaucoup. »

Une curieuse coïncidence littéraire est signalée dans un billet du mois d'octobre 1848 :

« Le vieux Dilke, de l'*Athenæum*, assure que *Jane Eyre* a été écrit en collaboration par Procter et sa femme. J'ai beau protester de mon ignorance, il dit : « Allons ! allons ! vous savez fort bien quel est l'auteur. Vous êtes le plus fin matois du royaume, etc..., « etc... » Ce serait drôle, si c'était vrai. Et alors, quelle chose étrange la rencontre des deux dédicaces !... »

L'étrangeté résidait dans le fait que Thackeray eût dédié *Vanity fair* à « Barry Cornwall », pseudonyme littéraire de Procter. Or, il se trouvait que *Jane Eyre* paraissait juste au même temps, avec une dédicace à Thackeray. La chose avait tout l'air d'un flagrant délit de réclame mutuelle. Ce n'était pourtant qu'une fausse apparence, puisqu'en réalité l'auteur de *Jane Eyre* était Charlotte Brontë, comme on devait l'apprendre plus tard.

Italie. — *Mme de Staël et Jean de Rocca.* — Les *Mémoires sur la guerre d'Espagne*, par M. de Rocca, ouvrage paru en 1814, viennent d'être réimprimés par les soins de M. Gustave Revilliod, qui les a fait suivre d'une notice des plus curieuses. La *Revue internationale* attire l'attention sur une page peu connue de la vie de l'auteur de *Corinne :* Un jour de l'an de grâce 1811, Mme de Staël vit apparaître un beau jeune homme, un brillant officier sauvé de la mort, en Espagne, de la façon la plus romanesque. C'était Jean de Rocca, né à Genève, en 1788, d'une famille d'origine piémontaise et qui, après avoir fait ses études à Paris à l'École polytechnique et guerroyé en Espagne, revint à Genève, grièvement blessé, mais précédé d'une brillante réputation de bravoure. Il était d'une beauté merveilleuse ; Mme de Staël s'en éprit, l'épousa secrètement et ne tarda pas à lui donner un fils. A Vienne, à Moscou, à Saint-Pétersbourg, à Stockholm, à Londres, partout dans ses interminables pérégrinations, elle était accompagnée par le fidèle de Rocca.

En 1814, Mme de Staël, sérieusement malade, regagna Coppet; de Rocca, qui souffrait d'une maladie de poitrine, n'était pas moins malade qu'elle. Tous deux passèrent un hiver à Pise, mais leur mal ne fit qu'empirer. Mme de Staël mourut la première, de Rocca vécut encore six mois et s'éteignit à Hyères en janvier 1818.

M. Revilliod publie d'intéressantes lettres inédites de Frédérica Brun, une amie de Mme de Staël, à M. de Bonstetten et qui ont trait aux relations entre de Rocca et Mme de Staël.

« Rocca, écrit-elle, dut me raconter tout, jusqu'à la moindre virgule; quand ils se sont mariés à Coppet, puis en Suède. Elle avait toujours peur de n'être point assez mariée et de ne pas l'être dans toutes les formes. Rocca m'a parlé avec attendrissement, et en versant beaucoup de larmes, de l'amour qu'elle avait pour lui. « Je sais que je suis malade à en mourir, « je croyais finir dans ses bras, ceci aurait été doux... « A présent, que suis-je? Qui remplacera pour moi cet « être élevé? Je veux fuir dans un désert... Plus aucune « société ne sera désormais pour moi une vie. » Elle ne pouvait, ne voulait s'endormir, de peur de ne pas revoir Rocca. Elle craignait que ses yeux, à elle ou à lui, se fermassent pendant qu'elle dormait et de ne jamais le revoir. Il la pria de dormir au moins cinq minutes, et jura qu'au bout de cinq minutes il la réveillerait; ce qu'il fit. Elle dormit dix minutes, Rocca tenait sa montre; il la réveilla, elle dormit ainsi vingt minutes. C'est ainsi qu'elle s'accoutuma petit à petit à dormir de nouveau, suivant ses forces. Penser à Rocca était sa vie; cette pensée seule était son repos. La veille de sa mort, elle ordonna qu'on fît prendre à Rocca sa potion. Elle lui dit : « J'ai fait faire du feu dans ta cheminée, il fait « si froid ce soir. » Hélas ! c'était déjà le froid du tombeau, la journée avait été chaude. Elle dit encore : « Cet hiver nous irons à Naples ; à présent, bonne « nuit. » Cette nuit devait être éternelle.

« On ne peut pas dire, affirmait Rocca, ce qu'a été sa patience pendant ses plus grandes souffrances, sur-

tout lorsqu'elle était couchée sur trois plaies. Pendant toute sa maladie, elle a été amour, grâce du cœur, abandon. Rocca seul était l'essence de sa vie. Elle se faisait souvent porter près de lui pour s'assurer qu'il vivait encore. La mort, elle ne la craignait pas si elle l'avait trouvée à ses côtés, c'était là sa force. Que serait-elle devenue si elle avait dû lui survivre ? »

Grèce. — *Fragments d'Aristote.* — On écrit de Philippopoli que M. Petros Papageorgin, étudiant grec résidant dans cette ville, a découvert un manuscrit contenant des passages des œuvres d'Aristote. On croit que le manuscrit est du XIVe siècle. Il est de 180 pages, contenant les extraits suivants : Pages 1 à 76, quatre livres du *Peri Ouranou* (*Du Ciel*) ; pages 77 à 124, deux livres du *Peri Guéneséos kai Phthoras* (*De la Génération et de la Corruption*), pages 125 à 178, les trois premiers livres du *Peri Psukês* (*De l'Ame*); pages 179 et 180, un extrait du *Peri Sophistikôn Elegkôn* (*Des Arguments sophistiques*).

Le manuscrit est en excellent état de conservation ; le parchemin en est propre et fort et toutes les lettres parfaitement lisibles. Il porte des annotations en marge, lesquelles sont probablement du XVe siècle. M. Papageorgin compare en ce moment le manuscrit aux éditions existantes d'Aristote, et il trouve que ce texte diffère, sur plus d'un point important, de ces éditions, notamment de celle de Didot, laquelle est généralement en usage sur le continent. — Le plus intéressant est que le manuscrit ne donne d'extraits que de la collection aristotélienne *originale*, et non d'aucune œuvre agréée par les commentateurs. Dès que M. Papageorgin aura terminé sa collation, il publiera une brochure donnant le résultat de ses recherches.

États-Unis. — *Un faux autographe de Christophe Colomb.* — On devait mettre en vente à New-York un exemplaire falsifié d'une des précieuses lettres de Christophe Colomb, conservées à Gênes et qu'on voulait faire passer pour l'autographe authentique, qui aurait été égaré ou soustrait.

La lettre falsifiée porte la date du 2 avril 1502 ; c'est celle que Chistophe Colomb écrivit de Séville au bureau de Saint-Georges. Elle a été publiée plusieurs fois et reproduite en fac-similé avec deux autres lettres du *Codice Colombo*. Il en existe, en outre, une belle reproduction photographique.

Il paraît que l'artiste, auteur de la contrefaçon à la plume, fort bien faite d'ailleurs, s'est servi et du fac-similé et des épreuves photographiques.

Une falsification de la même lettre avait été offerte en octobre 1883, à Paris, à l'éminent écrivain américain, M. Henry Harisse, un de ceux qui se sont le plus occupés de l'histoire de Colomb. M. Harisse, fort heureusement, avait pu constater qu'il s'agissait d'un faux. Enrico Croce, l'individu qui avait offert à M. Harisse le prétendu autographe dont les journaux se sont occupés en 1886, fut arrêté à Paris sur la demande du gouvernement italien et condamné à trois années d'emprisonnement.

L'exemplaire, également falsifié, qui se trouve en ce moment à New-York, entre les mains d'un « professeur paléontologiste » et se dit membre d'un nombre respectable d'académies scientifiques, est une contrefaçon habilement exécutée qui aurait facilement pu tromper des inexpérimentés.

Les savants américains auxquels la lettre fut offerte en vente conçurent quelques doutes sur son authenticité et allèrent aux informations à Paris et à Gênes. Ce fut à la suite des renseignements qu'on leur fournit d'Europe que le faux a pu être constaté. L'original de la lettre de Christophe Colomb est toujours à Gênes, au palais Fursi, placée entre deux glaces encadrées par une mince bordure en palissandre, en compagnie de deux autres lettres autographes de Christophe Colomb.

La presse chinoise à San Francisco. — San Francisco possède actuellement quatre journaux chinois, dont le tirage total est de 2,500 exemplaires. Le prix d'abonnement est de 12 fr. 50 par an. Le plus important des quatre, l'*Occident hebdomadaire*, tire à 1,000 exemplaires.

Le fonctionnement de ces journaux chinois est d'une extrême simplicité : le personnel se compose de quatre personnes, d'un rédacteur chef, d'un rédacteur, d'un reporter qui est à la fois traducteur, et d'un imprimeur.

Les deux rédacteurs sont habituellement les propriétaires du journal, et en rédigent chacun la moitié.

Indes. — *Le Cercle parsis-français de Bombay* (*Indes anglaises*). — A la séance du 25 avril de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, M. Bréal, au nom de l'éditeur, M. Dinshaw Maneki Petit, shériff de Bombay, a fait hommage à l'Académie du recueil intitulé *Vanedad ba nirang*, avec l'indication des cérémonies à l'usage des prêtres *parsis*.

M. Dinshaw Petit est un grand ami de la littérature française ; il est un des principaux membres du cercle parsis-français ouvert, en novembre 1886, à Bombay.

Cet établissement, fondé par des étudiants parsis désireux de s'initier à notre langue, contient déjà une importante bibliothèque, reçoit nos journaux et donne régulièrement des conférences et des lectures en français.

Le français est entré dans le programme des examens supérieurs de l'Université sur le pied du sanscrit, du persan et des langues classiques. L'agitation qui a amené ce résultat, malgré la vive opposition d'une partie de l'Université, est due à l'initiative des étudiants parsis. Le mouvement qui les porte vers notre littérature tient au grand nombre d'ouvrages écrits en français qu'ils ont pu consulter pour l'histoire de leur religion.

NÉCROLOGIE

FRANCE

— *Le Livre* a perdu un de ses meilleurs collaborateurs, M. Adolphe Racot, décédé le 13 mai.

Racot avait quarante-six ans.

Il débuta dans les lettres en 1863, par un article sur Victor Hugo, qui parut dans la *Revue du Progrès*.

Il collabora longtemps au dictionnaire Larousse, puis entra au *Figaro* en août 1870. Il collaborait en même temps à différents journaux, principalement à la *Gazette de France*, où, sous le pseudonyme de Dancourt, il a fait la critique dramatique et de nombreux Courriers de Paris. Il travaillait trop.

En 1879, il prit au *Figaro* la rédaction du *Paris au jour le jour*.

La nuit, il écrivait ses romans. Il a publié successivement : *la Maison de la rue Zacharie, l'Évasion, les Mille et une femmes, le Diamant rouge, les Drames de l'honneur, le Plan d'Hélène, Madame Félicia, la Maitresse invisible, le Supplice de Lovelace, Champagne-Cornod, la Conquête de Floriani, le Crime de Darius Fal, le Capitaine muet*, enfin *la Brèche aux loups*, ouvrage que l'Académie vient de couronner.

Deux autres volumes sont en ce moment sous presse. Quel labeur! Durant vingt ans, il n'a cessé de travailler. Aussi se promettait-il d'écrire, sous ce titre : *Vingt ans de galères*, les mémoires de sa longue carrière.

Au nom de la Société des gens de lettres, M. Henri de Bornier a prononcé sur la tombe de notre excellent et regretté collaborateur le discours suivant :

« Messieurs,

« La Société des gens de lettres me charge d'un de ces cruels devoirs qui m'incombent trop souvent depuis quelques mois. Après avoir conduit à la dernière halte de la vie, voilà si peu de temps, Paul Féval et Henri Dupin, qui étaient des vieillards, il me faut mener le deuil d'Adolphe Racot, qui était dans la force de l'âge et du talent.

« Il est mort au moment même où il allait recevoir une des récompenses qu'il avait le plus enviées et méritées. L'Académie française vient de décerner un de ses prix annuels à la dernière œuvre de notre pauvre et très aimé confrère. Hélas! cette couronne prête pour son front ne sera posée que sur sa tombe. Les bonheurs de sa vie d'écrivain ont tous ressemblé à celui-là : ils ne furent jamais pour lui que l'aurore d'un malheur.

« Et pourtant, qui a mieux mérité la constance de la bonne fortune? Quel courage, quelle énergie dans ce noble ouvrier qui, pendant vingt ans, vécut attaché à la plus dure des glèbes, à la glèbe littéraire! Il a écrit plus de quinze romans, dix mille articles peut-être, au *Figaro*, à la *Gazette de France*, dans bien d'autres journaux, sans repos, sans relâche, sans se plaindre, sans s'irriter, mais non sans souffrir.

« Ce labeur effrayant du roman et du journalisme n'avait pas suffi à vaincre cette robuste nature; Albert Racot y ajouta lui-même l'horrible supplice qui brise les faibles et qui ébranle les plus forts : l'ambition du théâtre. Il eut d'abord la joie de conquérir le suffrage et la protection d'un des maîtres illustres de la scène, M. Alexandre Dumas; mais la mauvaise chance l'emporta sur cette amitié touchante; il fut vaincu avant même le combat, et il ne songea plus à se défendre.

« Alors les souffles obscurs, les songes noirs s'abattirent sur cet esprit si doux, si élevé, sur ce cœur si bon, et, un jour, les étoiles sereines disparurent à ses yeux. Un jour... mais pourquoi rappeler son dernier supplice? Il est mort du moins en criant le nom de la France, de la patrie glorieuse et blessée, en rêvant pour elle et pour lui des destins dont elle est digne; et, comme ces martyrs qui avaient, disait-on, l'*insanitas crucis*, il a eu, lui, à sa dernière heure, la plus noble des démences, l'*insanitas patriæ*. C'est pourquoi nous entourons sa mémoire d'un triple regret, comme confrère, comme ami et comme patriote. »

— M. Vulpian, l'illustre doyen de la Faculté de médecine et secrétaire de l'Académie des sciences, est mort le mois dernier.

Né en 1826, à Paris, M. Vulpian, après avoir été reçu docteur en médecine, s'occupa de travaux de physiologie. Appelé à suppléer Flourens au Muséum, il publia une série intéressante de travaux sur le système nerveux. Agrégé de l'École de médecine, médecin de la Salpêtrière, puis de la Pitié, il fut nommé professeur d'anatomie pathologique en 1867 et appelé au décanat en 1875. Dès 1868, il était membre de l'Académie de médecine. En 1879, il fut nommé membre de l'Académie des sciences, dont il était le secrétaire perpétuel depuis deux ans. Il était officier de la Légion d'honneur depuis 1878.

D'une honnêteté scientifique absolue et reconnue de tous, chaque fois qu'une question amenait une dissi-

dence entre savants, d'un commun accord le différend était porté devant lui.

On a du savant et regretté Vulpian sa thèse d'agrégation : *Des pneumonies secondaires* (1860); *Leçons sur la physiologie générale et comparée du système nerveux*, faites au Muséum (1866); *Leçons sur l'appareil vaso-moteur* (1874-1875); *Clinique médicale de l'hôpital de la Charité* (1878); *Maladies du système nerveux*.

— Nous apprenons la mort de M. Boussingault, membre de l'Académie des sciences, professeur au Conservatoire des arts et métiers, grand officier de la Légion d'honneur, décédé dans sa quatre-vingt-sixième année.

M. Boussingault était l'un des savants modernes auxquels la science doit le plus. Ses recherches ont eu particulièrement pour but la chimie agricole, sur laquelle il a publié de nombreux et remarquables travaux : *les Mémoires de chimie agricole, le Traité d'économie rurale, la Fosse à fumier*, etc.

— Nous apprenons la mort de M. Heinrich, doyen honoraire de la Faculté des lettres de Lyon, qui vient de succomber aux suites d'une pleurésie, âgé de cinquante-huit ans.

M. Heinrich a publié une *Histoire de la littérature allemande*, couronnée par l'Académie française; *les Invasions germaniques en France* et *la France, l'étranger et les partis*, etc.

— Le docteur L. Gosselin, président de l'Académie des sciences, membre de l'Institut, professeur honoraire à la Faculté de médecine, est décédé le mois dernier.

Il était dans sa soixante-dixième année.

Le docteur Gosselin était un de nos plus savants chirurgiens. Reçu docteur en 1838, agrégé en 1844, il occupa, en 1864, la chaire de pathologie chirurgicale à la Charité.

— *Le Bulletin monumental* annonce la mort d'un archéologue distingué, M. Louis de Bonnefoy, qui s'était concentré dans l'étude des antiquités chrétiennes et dans l'épigraphie. Son *Épigraphie roussillonnaise* est très estimée.

M. de Bonnefoy est mort à Toulouse au mois de mars, à l'âge de soixante-onze ans.

— Nous avons également à enregistrer le décès de M. Dubuisson, directeur de l'imprimerie de journaux de la rue Coq-Héron. Il avait dirigé le *Gil Blas* pendant quelque temps, après la mort de M. Dumont, ondateur de ce journal.

— M. Jousserandot, professeur de droit à l'Université de Genève, est mort à Genève, le mois dernier.

M. Jousserandot est l'auteur de plusieurs romans et de drames en vers.

Il avait pris une part active au mouvement républicain de 1848. Après le coup d'État il se retira, près du lac de Genève, à Amphion, sur la côte de Savoie, où il possédait une propriété. Il s'y fixa définitivement après son court passage dans la carrière administrative.

Il enseignait à Genève le droit romain et laisse un ouvrage d'érudition en deux volumes, intitulé : *Édit du préteur*.

— M. Million, rédacteur en chef des *Annales des justices de paix*, est mort subitement le mois dernier.

— M. Ruprich-Robert, architecte, inspecteur général des monuments historiques, officier de la Légion d'honneur, vient de mourir à Cannes.

Né à Paris en 1820, M. Ruprich-Robert se livra de bonne heure à l'étude de l'architecture, sous la direction de M. Constant-Dupaix. Il suivit les cours de l'École des beaux-arts et, plus tard, fut attaché à la commission des monuments historiques. En cette qualité, il dessina *l'Église de Montsaunès* (Haute-Garonne), *le Portail de droite de la façade occidentale de l'église de Séez*, *l'Église Saint-Nicolas* et *l'Église de la Sainte-Trinité de Caen*, etc. En 1866, M. Ruprich-Robert dessina la *Couronne de lumière* donnée par l'empereur à l'abbaye d'Einsiedeln (Suisse). Il dirigeait pendant ces dernières années les travaux de restauration de la cathédrale de Reims.

M. Ruprich-Robert a publié plusieurs ouvrages sur l'architecture qui témoignent de sa haute compétence : *Flore ornementale, l'Église et le monastère du Val-de-Grâce*, etc. Il laisse à peu près achevé un grand ouvrage sur *l'Architecture normande aux* XIe *et* XIIe *siècles en Normandie et en Angleterre*.

— Le célèbre Schanne, le fabricant de jouets bien connu, le dernier survivant des amis de Mürger, est mort le mois dernier à Paris.

Ce fut, on s'en souvient, sous le nom de Schaunard qu'il joua un rôle très original dans les *Scènes de la Vie de Bohème*.

Il avait récemment publié ses *Mémoires*.

— A l'Académie des sciences, le secrétaire perpétuel a annoncé la mort de M. Thollon, dont les travaux sur la *Spectroscopie* ont, pour ainsi dire, servi de base à une science nouvelle.

Le président de l'Académie, M. Janssen, a fait le plus grand éloge du défunt, constatant que, grâce à lui et à sa méthode, on a pu connaître la composition des corps célestes.

ÉTRANGER

Allemagne. — L'Université de Tubingue a perdu son professeur d'histoire ancienne, von Gutschmid.

décédé au mois de mars. M. Gutschmid, très versé dans les langues et l'histoire orientale, laisse de nombreux mémoires et articles de critique.

— Un des fondateurs de la *Protestantische Kirchenzeitung*, M. Gustave Lisco, est mort à Berlin au mois de février dernier.

— Le 27 avril est décédé à Aix-la-Chapelle, sa ville natale, M. Alfred de Reumont, justement apprécié pour ses nombreux travaux sur l'histoire et sur les arts en Italie. Il suffit de citer l'achèvement du célèbre *Carteggio de Gaye*, les *Tavole chronologiche*, si utiles pour l'histoire des maîtres toscans; son *Lorenzo de Medici*, enfin l'importante *Histoire de la ville de Rome* jusqu'en 1870, supérieure à celle de Grégorovius, au point de vue des questions relatives aux arts.

Il y a peu de temps, il publiait encore un volume d'*Essais*, tirés de l'histoire la plus récente de l'Italie, sur laquelle, en sa qualité de ministre résident de Prusse auprès de Pie IX et des cours de Florence, Palerme et Modène, il avait les connaissances les plus étendues.

Un livre d'un autre caractère, *Souvenirs des jours de santé et de maladie de Frédéric-Guillaume IV*, est important pour l'histoire de ce roi à l'esprit si cultivé, dont M. de Reumont avait été l'ami et le protégé.

— M. Stenzler, professeur de sanscrit à l'Université de Breslau, est décédé en cette ville le 27 février.

M. Stenzler avait publié plusieurs ouvrages se rapportant à l'histoire du droit.

— Nous apprenons la mort de M. Adolphe Schmidt, professeur d'histoire à l'Université d'Iéna depuis 1860 et précédemment professeur à l'Université et à l'École polytechnique de Zurich (Suisse).

Ce savant, qui s'est occupé beaucoup de l'histoire de la Révolution française, a publié deux ouvrages traduits tous deux en français : *Tableaux de la Révolution française*, d'après les documents inédits de la police secrète de Paris, et *Physionomie de Paris au temps de la Révolution*. Citons encore de lui, entre autres ouvrages, son *Histoire de la liberté de penser et de croire, au premier siècle de l'ère chrétienne*, et le *Siècle de Périclès*. M. Adolphe Schmidt était né le 26 septembre 1812.

— M. Théodore Braun, ancien président du Consistoire de la confession d'Augsbourg, vient de mourir. M. Braun avait obtenu en 1872 un prix de l'Académie française pour sa traduction en vers du théâtre de Schiller. Il était âgé de quatre-vingt-deux ans.

Angleterre. — Les journaux anglais annoncent la mort du nouvelliste James Grant, décédé avant-hier, à l'âge de soixante-cinq ans, à sa résidence de Westbourne Park. M. Grant, qui avait été porte-drapeau au 62e de ligne, avait donné sa démission pour se consacrer entièrement à la littérature, et il était devenu célèbre dès son premier ouvrage, *le Roman de la guerre*, qui a paru en 1846. Il a publié depuis lors un grand nombre de romans militaires.

Autriche. — L'Académie des Sciences vient d'apprendre la mort à Vienne (Autriche), de M. Th. d'Oppolzar, son correspondant, élu en 1879 dans la section d'astronomie.

Italie. — La revue des sciences anthropologiques, *l'Homme*, annonce le décès, survenu au mois de janvier dernier, de M. Antonio Garbiglieti, un des membres les plus actifs de l'Académie médico-chirurgicale de Turin. M. Garbiglieti faisait partie des sociétés d'anthropologie de Paris, Londres et Florence, et laisse de nombreux travaux.

— Don Margotti, directeur, propriétaire et principal rédacteur de *l'Unita cattolica* vient de mourir. Journaliste de tempérament, le directeur de *l'Unita cattolica* était arrivé à une grande renommée et à une très enviable position de fortune. — Il tenait de Louis Veuillot pour la violence dans les polémiques, pour les intempérances de plume, mais avec plus de discipline, plus de soumission aux ordres émanés du Vatican.

Don Margotti mettait au service de la cause catholique une très vaste érudition, toute une collection de « dossiers » qui l'aidaient à combattre victorieusement ses adversaires sur le terrain des personnalités, en les mettant en contradiction avec eux-mêmes par des citations d'articles, de brochures, de professions de foi ou de discours antérieurs.

— On annonce la mort, à Rome, de M. Henzen, considéré avec feu M. Léon Renier et M. de Rossi, comme l'un des plus érudits épigraphistes. Avec ce dernier, il publiait le *Corpus inscriptionum universale*. Il était, depuis 1866, correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

— Le R. P. Clément Marc, de l'ordre des Rédemptoristes, vient de mourir à Rome. Son œuvre capitale est la publication des *Institutiones morales Alphonsianæ*, terminée en 1885. M. Clément Marc était né en 1831.

— M. G. Ponzoni, rédacteur en chef de *la Bibliografia italiana*, est décédé le 16 janvier dernier, à l'âge de quatre-vingts ans. M. Ponzoni fut un des collaborateurs les plus actifs du grand *Dizionario enciclopedico di scienze, lettere ed arti* d'Antonio Bazzarini.

Belgique. — On nous apprend, de Mons, la mort d'un ingénieur belge fort distingué, M. Cornet, qui s'était fait remarquer par ses travaux d'archéologie préhistorique.

— M. Félix Coveliers, un des plus anciens chroniqueurs de théâtres de la presse bruxelloise, vient de mourir. Il avait débuté à la *Revue de Belgique*, en 1846, sous le pseudonyme de Bénédict. Il contribua considérablement à la réputation de Henri Conscience, en traduisant en français les œuvres complètes du romancier flamand. Il traduisit aussi nombre de pièces de théâtre.

— On annonce de Gand la mort de M. Laurent, professeur à l'Université de cette ville. M. Laurent est auteur de travaux considérables de législation et d'histoire. Ses ouvrages les plus connus sont les *Études sur l'histoire de l'humanité* et son *Cours de droit civil.*

M. Laurent était âgé de soixante-seize ans.

Espagne. — On annonce la mort du général d'Algara, comte de Vergara, fixé en France depuis 1840. Il s'était consacré à la littérature et avait fait représenter à l'Odéon un drame en cinq actes : *Inès.* Le comte de Vergara était membre de la Société des auteurs dramatiques et depuis longtemps dirigeait plusieurs journaux lus principalement en Espagne.

Suisse. — L'Académie des sciences vient de perdre le doyen de ses correspondants. M. Bernard Studer, géologue suisse, est mort avant-hier à Berne. Il était né le 21 août 1794; il enseigna dès 1815 les sciences exactes au collège de Berne et fut professeur de géologie de 1825 à 1873. Il avait été nommé correspondant de l'Institut en 1874. On lui doit une carte géologique de la Suisse et de nombreux travaux sur la géologie des Alpes. M. Studer avait conservé toute sa vigueur dans sa vieillesse. L'année dernière, il faisait encore des excursions géologiques dans les Alpes.

— M. John Jullien qui, pendant cinquante années, avait dirigé avec une grande activité la librairie bien connue de la place du Bourg-de-Four, à Genève, est mort à l'âge de soixante-neuf ans.

De 1849 à 1851, M. Jullien fut gérant-propriétaire de la *Gazette de Genève* qui paraissait deux fois par semaine. — De 1852 à 1853 il dirigea *la Nouvelle bibliothèque littéraire,* avec MM. Olivet et Schnaub. — Parmi ses œuvres personnelles, on cite une excellente *Histoire de Genève racontée aux jeunes Genevois,* en trois volumes, avec gravures. — Il édita un grand nombre de publications relatives à l'histoire de cette ville et, en particulier, des plaquettes fort intéressantes, imprimées par MM. Guillaume et Édouard Fick. On doit encore à M. Jullien de bonnes éditions d'ouvrages classiques.

Russie. — Les journaux de Saint-Pétersbourg annoncent la mort de M. Vassily Vassillevitch Samoïloff, le célèbre auteur russe, décédé le 9 avril, à l'âge de soixante-quatorze ans.

États-Unis. — Charles Callaham Perkins est mort, le 25 août 1886, à Windsor (État de Vermont). Il était âgé de soixante-deux ans. Les amis de l'art font en lui une perte qui sera aussi vivement ressentie en Europe qu'aux États-Unis, car il avait su partout conquérir les plus vives sympathies.

Né à Boston, aussitôt ses études terminées, il avait quitté l'Amérique, pour faire, comme beaucoup de ses compatriotes, son tour d'Europe; ce voyage dura plus de dix ans. L'art italien eut le don de le séduire bien vite, et il lui consacra sa vie tout entière. La sculpture surtout l'attirait invinciblement, et ses premiers livres, *Tuscan Sculptors, Their Lives, Works and Times* et *Italian Sculptors* montrèrent bien que cet amour n'était point un amour aveugle; le dernier de ces ouvrages, qui a été traduit en français (Paris, Renouard, 1869, 2 vol. in-8° et un album), lui valut le titre d'associé correspondant de l'Académie des beaux-arts. Son ouvrage, même dans la traduction française, revue et corrigée par lui, n'était pas sans doute exempt de défauts; mais beaucoup de menues erreurs ont été rectifiées dans l'*Historical Handbook of Italian Sculpture,* paru en 1883, et c'est en somme, aujourd'hui encore, le seul ouvrage complet sur la matière; c'est, avec *le Cicerone* de J. Burckhardt, le compagnon obligé de tout archéologue voulant faire un voyage fructueux en Italie.

Perkins était en quelque sorte un initiateur et, quand il fut de retour en Amérique, il employa tout son temps au développement de l'art sous toutes ses formes. Directeur du musée de Boston, il fut aussi l'un des fondateurs de l'*American Journal of Archæology,* qui se publie à Baltimore et a conquis en peu de temps un rang très distingué parmi les publications du même genre. Les études de détail paraissent avoir moins convenu au talent de Perkins et le livre sur Ghiberti, qu'il a publié cette année même, en français (Paris, Rouam, in-4°), durera certainement moins que son *Histoire de la Sculpture italienne.*

Correspondant de plusieurs journaux, Perkins a écrit aussi quelques articles dans la *Gazette des Beaux-Arts,* notamment des études sur Donatello et sur Ghiberti (année 1868, tome II).

A certains égards, ses travaux ont pu être dépassés mais ils seront encore dignes d'être consultés.

(*Chronique des Beaux-Arts.*)

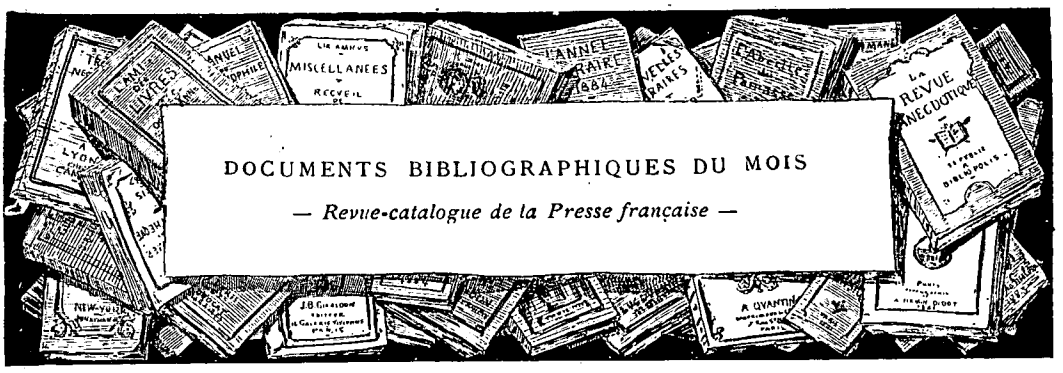

Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ANNALES DE L'ÉCOLE DES SCIENCES POLITIQUES (avril). — Poinsard: Les Chambres de commerce ; étude sur leur côté financier et sur les projets de réforme soumis au Parlement français. — Kœcklin : La politique française au Congrès de Rastadt. — Eymond : Le péréquation de l'impôt foncier. — Bégouen : Le Kulturkampf. — Pasmentry : L'organisme départemental au Japon. — ANNALES DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE CAEN, n° 1. — Coville : Les États de Normandie au commencement du règne de Charles VI. — Souriau : Victor Hugo rédacteur du *Conservateur littéraire*. — Denis : Théorie idéaliste de l'art. — Gasté : Lettres du P. Martin à Huet et de Huet au P. Martin. — ARTISTE (avril). — Vicomte Delaborde : Note sur la vie et les ouvrages de Paul Baudry. — De Chennevières : Les Expositions annuelles et la Société des Artistes français. — E. Blémont : Les démoniaques dans l'art. — P. Bonnefon : C.-F. Gaillard. — Ponsonailhe : La nouvelle salle du Louvre.

BULLETIN DU BIBLIOPHILE (février-mars). — Pierre d'Arc : Bibliographie des ouvrages relatifs à Jeanne d'Arc. — Le connétable de Montmorency d'après sa correspondance inédite. — A propos de quelques pièces rares relatives au règne de François Ier. — La bibliothèque de M. Ed. Meaume. BULLETIN DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE POITIERS (avril). — Arren : Les problèmes de la morale contemporaine. — Hild : Les idées pessimistes chez Homère et Hésiode. — BULLETIN MONUMENTAL (mars-avril). — Berthelé : Trois architectes poitevins de la fin du XIe siècle. — De Beaurepaire : Une maison du XVIe siècle, à décoration polychrome, à Caen. — Nodet : Le château de Najac, en Rouergue. — Bibliographie sommaire pour le Congrès de Laon et de Soissons. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE PARIS (janvier-février). — Note sur la date des actes de Maurice de Sully, évêque de Paris (1160-1196). — (mars-avril). Les Nautes à l'Amphithéâtre de Nimes. — Testament d'une bourgeoise de Paris (1316). — Extrait des Mémoriaux de la Chambre des Comptes de Paris. — Un trousseau sous le Directoire. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DU PROTESTANTISME FRANÇAIS (avril) — Picot : Les moralités polémiques ou la controverse religieuse dans l'ancien théâtre français au XVe siècle. — Weiss : L'hérésie dans le Maine. — Euschédé : Requête adressée aux États généraux des Pays-Bas par 171 officiers français (1688). — Les médailles de la révocation.

CONTROVERSE ET CONTEMPORAIN (avril). — Abbé Allain : Nouvelle contribution à l'histoire des archives du Saint-Siège. — R. P. Dumas : De la crémation des corps au point de vue historique, hygiénique et religieux. — Contestin : La croix et le crucifix. — Abbé Blanc : De l'hypnotisme. — De Barthélemy : La bourgeoisie française et la Révolution. — Poidebard : La nécropole de Trion et les dernières fouilles. CORRESPONDANT (25 avril). — De Falloux : Mémoires d'un royaliste. — De Campon : Tunis et le cardinal Lavigerie. — Baguenault de Puchesse : Les lois d'assistance ouvrière en Allemagne et les institutions similaires en France. — Mayol de Lupé : Un pape prisonnier ; Rome-Savone. — (10 mai). De Coubertin : Victorian Eva. — De Pontmartin : Honnêtes gens et livres déshonnêtes. — Combes : Le cardinal Donnet et la question monarchique à Bordeaux en 1870-71. — Mayol de Lupé : Un pape prisonnier. — Fabre : La jeunesse de Chapelain.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (23 avril). — Les vices des budget du continent européen. — Le commerce agricole international en 1886. — De la nécessité de modifier et de ralentir les travaux de chemin de fer. — La Compagnie anglaise de Bornéo. — (30 avril). L'industrie de la chapellerie à Paris. — La Banque d'Angleterre. — La Bolivie, ses ressources et sa situation économique. — (7 mai). Études algériennes : Le régime financier de l'Algérie ; les charges de la colonie et de la métropole. — Les nouveaux procédés de trésorerie. — Questions industrielles : la soie. — Le mouvement économique aux États-Unis et au Canada : le Dominion canadien, son agriculture, ses forêts, ses pêcheries et ses richesses minérales. — L'Institut international de statistique à Rome. — La circulation des monnaies de bronze françaises en Angleterre. — (14 mai). Etudes algériennes : le régime financier ; les charges qui pèsent sur les Arabes. — Le mouvement économique et financier en Allemagne : l'assurance contre les accidents. — La Russie industrielle : les sucreries de Karkof ; les salines de Slaviansk et les charbonnages du Donetz.

GAZETTE ANECDOTIQUE (15 avril). — Réception de M. Leconte de Lisle. — Vente de la collection Stewart à New-York. — Mort du « vieux papa » Dupin. — Les rivales de Rachel. — Philologie moderne. — Mme de Staël et Benjamain Constant. — Hugo, Lamartine, Musset. — « Plaisirs de Paris ». — Un Lotophage à l'Académie. — Musée Carnavalet. — Paganisme pascal. — Proudhon conservateur. — Couleur locale. — Mort de la princesse de Lamballe. — Vers inédits de Victor Hugo. — Acte de naissance de Balzac. —

(30 avril). M. Paul Dalloz. — Correspondance de Flaubert. — Comédiens décorés. — Napoléon Ier fabuliste. — Sceptre de Charlemagne. — Voltaire au boulevard. — Lacroix et Ratisbonne. — Perruquiers et Merlans. — Truquage. — Ce que coûte la Patti. — Le poète Fantin. — On demande un éditeur. — Waterloo. — L'œil de Gambetta. — L'atelier de Rubens. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (mai). — Molinier: Le trésor de Saint-Marc à Venise. — Collignon: La sculpture antique au British Museum. — Ary Renan: Gustave Guillaumet. — Bode: La Renaissance au musée de Berlin. — Hymans: Le maître aux Banderoles.

L'HOMME (10 février). — Salmon: Le projet de loi pour la conservation des monuments et objets d'art. — (25 février). Moncelon: Un peuple qui s'éteint; les Néo-Calédoniens. — Dr Collineau: La mort subite. — Gaillard: Le dolmen de Rogarte et le coffre de pierres de la Madeleine en Carnac. — (10 mars). Fauvelle: Des sensations et des sentiments. — Lafay: Atelier de grattoirs robenhausiens. — Manouvrier: Une séance de spiritisme. — (25 mars). Ujfalvy: Observations sur les peuples du Dardistan.

INDÉPENDANT LITTÉRAIRE (15 avril). — G. Price: Les oubliés et les dédaignés du théâtre; Jules Amigues. — Gerès: MM. Leconte de Lisle et Alexandre Dumas fils. — (1er mai). G. Price: Jules Amigues. — Les lettre de Gustave Flaubert. — INSTRUCTION PUBLIQUE (16 avril). Matinée: De la théorie du Gouvernement dans Aristote. — Baudrillart: *Les artistes de l'intendance sacrée à Délos*, par Homolle. — Waddington: Histoire de la morale. — Pigeonneau: Les colonies françaises de 1751 à 1761. — (23 avril). Franck: L'idée de Dieu dans l'histoire de l'humanité. — Martha: La lutte de Caton contre les femmes et le luxe. — Petit de Julleville: Opinion des contemporains sur les *Maximes* de La Rochefoucauld. — (30 avril). Huit: L'immortalité de l'âme dans le monde païen. — Joly: Le droit et les fins humaines. — Croiset: Le style de Platon. — Crouslé: Joseph de Maistre. — (7 mai). Matinée: De la théorie des Gouvernements dans Aristotes. — Waddington: La morale en Grèce avant les philosophes. — Martha: Caton, sa censure. — Petit de Julleville: La philosophie des *Maximes*. — (14 mai). Huit: L'immortalité de l'âme dans le monde païen. — Plessis: Virgile et les poètes. — Pigeonneau: Les colonies en 1763. — Castault: Silius Italicus. — INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 avril). — Antonin Benoist, peintre et sculpteur de Louis XIV. — De l'abjuration pour cause d'avancement militaire en France au XVIIIe siècle. — Le bataillon des Marseillais de 1792. — Brochures périodiques. — Pseudonymes. — Jean Dolent. — Typographie lyonnaise. — Napoléon Ier et Volney. — Tombeau de Guy de la Brosse. — Souverains littérateurs. — Le tombeau de Victor Hugo. — Reliure. — Lieu de naissance de Bossuet. — (10 mai). Papiers de Lefèvre-Gineau. — L'évêque Torné et Robespierre. — Eugène de Pradel. — La Baume-Montrevel. — Painmollistes et antipainmollistes. — Les frères Dagoty. — Tombeau de Massillon. — Les Doria en France. — Alexandre Dumas et le Speronare. — Bibliographie révolutionnaire. — Lettre inédite d'Amé de Lemud à Eugène Tonrneux.

JOURNAL DES ÉCONOMISTES (avril). — Michel Lacombe: Le budget de 1888. — Du Puynode: L'économie politique des républicains et des conservateurs. — De Fontpertuis: Les États du Balkan et leur situation économique. — Rouxel: La mission des théosophes. — Deschanel et F. Passy: Bastiat était-il protectionniste? — JOURNAL DES SAVANTS (avril). Girard: La comédie grecque. — Ch. Levêque: La psychologie comparée. — De Quatrefages: Tératologie et tératogénie. — Perrot: Les statues de Diane à Délos. — Boissier: La vie des mots étudiée dans leurs significations.

MAGASIN PITTORESQUE (31 mars). — Le père du roi René. — L'Abaca ou *Musa textilis*. — Etudes militaires. — Aden. — La littérature ancienne; les chefs-d'œuvre perdus. — Hans Sachs, cordonnier poète du XVIe siècle. — (30 avril). Le prix de la lutte. — La carte du ciel par la photographie. — Une soirée bourgeoise au XVIIIe siècle. — La vallée de la Joute. — Illusions d'optique: Exagération des hauteurs. — Les crabes terrestres. — MOLIÉRISTE (mai). — Ed. Thierry: Psyché. — D'Estrée: Molière autorité. — Lapierre: Molière illustré; le Dépit amoureux. — Ephémérides moliéresques.

NATURE (23 avril). — La carte du ciel à l'Observatoire de Paris. — Un poisson électrique. — Les diamants de la Couronne. — Electricité pratique. — Le pont à encorbellement sur l'Hudson. — (30 avril). Défi et course transatlantique entre deux yachts américains. — Le service géographique de l'armée. — Le panorama-bijou. — L'horticulture dans les Alpes-Maritimes. — L'origine des tremblements de terre et le système tétraédrique. — Aiguille d'enfoncement pour l'essai des ciments. — (7 mai). Les nouveaux canons Krupp. — Sondages et forages, par Yves Guédon. — La grotte de Marsoulas (Haute-Garonne). — Le bicentenaire de Lulli. — La nourriture de la sardine. — (14 mai). La carte du ciel à l'Observatoire de Paris. — Le sommeil du loir. — Le grand tour de Mulhouse. — Les perroquets acrobates. — Enregistrement du temps de pose en photographie instantanée. — Nécrologie: A.-L. Gosselin. — NOUVELLE REVUE (15 avril). — Zeller: Rodolphe de Habsbourg, empereur allemand et fondateur de la maison d'Autriche. — Masseras: Nos essais parlementaires et la Constitution américaine. — A. Rambaud: Le mouvement historique. — Léo Quesnel: Revue des publications espagnoles. — Lacour: Le théâtre de Victor Hugo. — (1er mai). Zeller: Rodolphe de Habsbourg. — P. Fontin: La question consulaire. — E. Naville: La nouvelle Icarie.

PARIS ILLUSTRE (14 mai). — Saint-Juirs: Chronique. — Jacques de Biez: L'exposition maritime du Havre. — Ernest Judet: Impressions de Berlin. — Fabrice Carré: Au Palais. — Édouard Cadol: Mariage de princesse. — Quatre aquarelles. — Quatre dessins en noir. — POLYBIBLION (avril). — Publications récentes sur l'Ecriture sainte et sur l'Orient. — Boissin: Romans, contes et nouvelles. — Comptes rendus d'ouvrages dans les sections de théologie, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique; Annuaire bibliographique de la République Argentine; l'Académie étrusque. — Livres mis à l'index. — Le dernier siège de Dôle en 1674 par les Français.

RÉVOLUTION FRANÇAISE (avril). — Gaffard: L'opposition militaire sous le Consulat. — Grosjean: La mission de Sémonville à Constantinople. — Dr Robinet: Notes et souvenirs de Courtois de l'Aube. — Lhuillier: Les archives de Seine-et-Marne pendant la période révolutionnaire. — Lemas: L'évêque Tornesé. — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (mars-avril). — Bazin: Le théâtre romain d'Antibes. — De Laigue: Un portrait inédit de Machiavel. — Bapst: Tombeau et châsse de saint Germain, tombeau de sainte Colombe, tombeau de saint Séverin. — De Vaux: Découvertes récentes à Jérusalem. — Muntz: Les monuments antiques de Rome à l'époque de la Renaissance. — Deloche: Anneaux et cachets de l'époque mérovingienne. — Monceaux: Note sur le poète Aviénus. — Guillemaud: Les inscriptions gauloises. — REVUE DES ARTS DÉCORATIFS (avril). — Darcel: Les arts décoratifs au musée de Cluny. — Bouilhet: Les conférences de l'Union centrale des Arts décoratifs: *la Galvanoplastie*. — Champfleury: Une mosaïque de faïence au musée de Sèvres. — Follot: Causerie sur le papier peint, conférence faite à la bibliothèque Forney — Raffalowich: Le musée des arts déco-

ratifs de Berlin. — Courajod : La sculpture au moyen âge et à l'époque de la Renaissance, conférence faite à l'école du Louvre. — REVUE ALSACIENNE (avril). — Grad : Jacques Kablé. — Rabany : Les généraux de brigade alsaciens sous le 1er Empire. — Hepp : Wissembourg au début de l'invasion de 1870. — Fac-similé des adieux d'un vieux Strasbourgeois. — REVUE D'ANTHROPOLOGIE (mai). — Arbo : La carte de l'indice céphalique en Norvège. — De Candolle : Les types brun et blond au point de vue de la santé. — Chudzinski : La splanchnologie des races humaines. — Ploix : L'Atlantide. — Undset : Le préhistorique scandinave. — Topinard : La carte de l'indice céphalique des Italiens. — REVUE D'ART DRAMATIQUE (15 avril). — H. Baüer : Avant *Lohengrin*. — Gramont : Le théâtre de M. Émile Zola. — Bertol-Graivil : La société des auteurs dramatiques. — Olivier : Gogol chez lui. — De Saint-Cère : Lohengrins et Elsas d'Allemagne. — (1er mai). G. Ferry : Henri Murger, auteur dramatique. — Talmeyr : La manie de la formule. — Achkinasi : Un drame populaire du comte Tolstoï. — Soubies : Les transformations de Psyché. — REVUE DE BRETAGNE ET D'ANJOU (15 avril). — L. Seché : Jules Simon. — Bonnemère : Le général Berton à Saumur. — Adam : Cent ans de représentation angevine; Volney. — (1er mai). L. Seché : Jules Simon. — Kerviler : Cent ans de représentation bretonne. — Adam : Cent ans de représentation angevine. — REVUE DU CERCLE MILITAIRE (17 avril). — Correspondance du maréchal Bosquet. — (24 avril). Les problèmes de la marche des troupes. — (1er mai). Les manœuvres des volontaires anglais. — (8 mai). Lecture des cartes géographiques et topographiques. — Journal du comte Dorlan de Polignac (1791-1794). — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (18 avril). — Rosen : Les manuscrits persans de l'Institut des langues orientales. — Vischer : L'Apocalypse de saint Jean. — Droysen : Histoire de l'hellénisme. — Cadet : L'éducation à Port-Royal. — (25 avril). Le Don : Les civilisation de l'Inde. — Rouire : La découverte du bassin hydrographique de la Tunisie centrale. — Hauvette : Les stratèges athéniens. — Aubé : L'Église et l'État dans la seconde moitié du IIIe siècle. — Mahrenholtz : Vie et œuvres de Voltaire. — Kreiten : Voltaire. — (2 mai). Budge : Le livre de l'abeille. — Buchholtz : Les poèmes homériques. — Upcott : Introduction à la sculpture grecque. — Mérimée : Les divinités des eaux dans la Gaule méridionale. — (9 mai). Hauvette : De l'archonte-roi. — Denis : La comédie grecque. — Allard : Histoire des persécutions pendant la première moitié du IIIe siècle. — Gravier : Un village normand sous l'ancien régime. Ledru : Le château de Sourches. — REVUE DES DEUX-MONDES (15 avril). — Duc de Broglie : La seconde lutte de Frédéric II et de Marie-Thérèse. — A. Leroy-Beaulieu : La religion, le sentiment religieux et le mysticisme en Russie. — M. du Camp : Le patronage des libérés. — E. Lavisse : La conquête de la Germanie par l'Église romaine. — Lévy-Brühl : Les idées politiques de Herder. — (1er mai). Duc de Broglie : La lutte de Frédéric II et de Marie-Thérèse. — C. Rousset : Les commencements d'une conquête. — Valbert : Un pamphlet anglais contre les préjugés anglais. — Brunetière : Sur un buste de Rabelais. — REVUE GÉNÉRALE. — (1er avril). Barbey d'Aurevilly : Ernest Renan. — A. Silvestre : *Les Vilains bonshommes*. — Napoléon et Caran d'Ache. — (15 avril). Barbey d'Aurevilly : Raymond Brucker. — E. des Essarts : M. Bardoux. — A. Silvestre : *Les Vilains bonshommes*. — (1er mai). F. Frank : Gustave Flaubert. — De Ujfalvy : Observations sur les anciens Mazdéens ou ignicoles à Bombay. — Ronceli : Du nihilisme impassible de M. Lecomte de Lisle au point de vue de l'art. — REVUE DE GÉOGRAPHIE. (avril). — Buache, premier géographe du roi Louis XVI; son projet d'établissement en Afrique. — Levasseur : Les forces productives de l'Australasie. — Gaffarel : La découverte du Canada par les Français. — Lebourgeois : La colonisation de l'Algérie par voie ferrée. — REVUE GÉOGRAPHIQUE INTERNATIONALE. — (mars). G. Renaud : Les céréales. — Levasseur : La statistique graphique. — Alavaill : Les irrigations dans le Roussillon. — Le commerce de la Tunisie et de l'Algérie. — Gouin : La navigation du Son-Coï au Tonkin. — Le Rhode Island. — Marche : Voyage aux Philippines. — Janssen : Le congrès de Washington et le premier méridien. — REVUE HISTORIQUE (mai-juin). — Wahl : Étude sur la Révolution française à Lyon; Joseph Chalier. — A. Babeau : Un magistrat de province sous Louis XIV. — Baron du Casse : Étude sur la correspondance de Napoléon Ier; ses lacunes. — Bulletin historique. — REVUE INDÉPENDANTE (mai). — Huysmans : Le Salon. — De Fourcaud : *Lohengrin*. — St. Mallarmé : Notes sur le théâtre; *Renée*. — Th. de Banville : Populus. — REVUE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE (avril). — Ch. Fuster : Et Musset? — Marga : La littérature dans l'Université; Ernest Dupuy. — Fertiault : Chants et fredons populaires. — Cœuille : Saint-Saens. — REVUE MARITIME ET COLONILE (avril). — Budget de la marine et des colonies pour 1887. — Vice-amiral Cloué : L'ouragan de juin 1885 dans le golfe d'Aden. — Essais de nouveaux torpilleurs anglais. — Abandon de Port-Hamilton par l'Angleterre. — REVUE DU MONDE LATIN (mai). — Mlle Rousseau : Le comte d'Egmont et les Espagnols en Flandre. — Blancard : Études sur la Grèce contemporaine; Spyridion Tricoupis. — REVUE PHILOSOPHIQUE (avril). — Penjon : Une forme nouvelle du criticisme. — Fonsagrive : Les conséquences sociales du libre arbitre. — Picavet : Le phénoménisme et le probabilisme dans l'école platonicienne. — Marillier : La suggestion mentale. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (16 avril). — P. Laffite : Le suffrage universel. — De Varigny : La littérature comique aux États-Unis. — Marcelin Pellet : Un historien italien de la révolution française; Lazare Papi. — (23 avril). Ravaisson : Éducation. — Brouardel : Le médecin dans la société actuelle. — *La politique coloniale sous l'ancien régime*, par M. Pauliat. — (30 avril). Amaury-Duval : Eugène Suë. — Simson : Voyage d'un Anglais dans l'Équateur. — (7 mai). Barine : La danse, son passé, son avenir. — Pillant : *Le Lohengrin*. — *Courte histoire de Napoléon Ier*, par Suley. — (14 mai). Ch. Levêque : L'instinct des animaux, d'après MM. Joly et Fabre. — Paulhan : De l'interprétation des types littéraires; la Philinte de Molière. — REVUE DE LA RÉVOLUTION (avril). — Maggiolo : Les fêtes révolutionnaires. — Taine : La Provence en 1790-1791. — Beaudouin : le gouvernement provisoire et la presse en 1848. — D'Ideville : La bourgeoisie de 1830 et la légende de 89. — G. Bord : Une soirée chez Mlle Contat. — D'Agours : Amiens pendant la Révolution. — Macé : G. Cadoudal et la pacification de 1796. — REVUE SCIENTIFIQUE (16 avril). — Benardeau : La restauration des montagnes. — Milhaud : L'hypothèse cosmogonique de la nébuleuse. — Boell : La république d'Haïti et l'île de la Tortue. — Didier : Recherches sur quelques combinaisons du cérium. — (23 avril). Prince de Monaco, Pouchet et Ferrari : La sardine. — Thoulet : Raspail et ses travaux de microchimie. — Mœurs et coutumes de l'Annam. — Les impressions d'un éthérisé. — (30 avril). Bonnier : La biologie végétale. — Balland : Bayen et la pharmacie militaire au XVIIIe siècle. — Chandos : A propos de l'école Polytechnique. — Arnaudeau : Le Sénégal et les Annamites. — (7 mai). Arloing : Les origines et l'avenir de la médecine expérimentale. — Bloch : La vitesse comparée des sensations. — Frédéricq : L'autotomie chez les étoiles de mer. — Maindron : Le globe géographique de l'Observatoire de Paris. — (14 mai). Dehérain : La culture rémunératrice du blé. — De Becchi : Les dérivés du triphénylméthane. — Giard : L'autotomie dans la série animale. — ROMANIA

(octobre). — Bédier : La mort de Tristan et Iseut d'après le manuscrit français de la Bibliothèque nationale comparé au poème allemand d'Eilhart d'Oberg. — Lutoslawski : Les *Folies* de Tristan. — Sudre : Les allusions à la légende de Tristan dans la littérature du moyen âge. — Morf : La *Folie Tristan* du manuscrit de Berne. — G. Paris : Note sur les romans relatifs à Tristan.

SPECTATEUR MILITAIRE (15 avril). — De Flètres : Sur l'instruction de l'infanterie. — Lehautcourt : Notes de voyage sur l'Italie militaire. — Brun : Une lacune dans l'instruction pour le combat. — (1er mai). Lehautcourt : Les expéditions françaises au Tonkin. — De Flètres : Sur l'instruction de l'infanterie. — L. Brun : La fortification portative. — De Fonvielle : Les ballons militaires en 1887.

TOUR DU MONDE (16-23 avril). — Cagnat et Saladin : Voyage en Tunisie. — (30 avril, 7 et 14 mai). Charnay : Ma dernière expédition au Yucatan. — LA TRADITION (avril). — Dautremer : Contes du vieux Japon. — Desrousseaux : Monstres et géants; le Rense de Dunkerque. — Carnoy : Les *Facétieuses journées* de Chappuis de Tours. — A. Theuriet : La complainte du vendredi-saint. — De Warloy : Les traditionnistes ; M. Nicolaïdes. — Poupel : Origine de l'homme, légende slovène.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 avril 1887 au 15 mai 1887)

AUTORITÉ. Avril : 26. *Histoire de la Conciergerie*, par Pottet.

DÉBATS. Avril : 22. *Les Contemporains*, par J. Lemaître. — 23. La Comédie-Française en 1870-71. — 26. *La Vie intime de Voltaire aux Délices et à Ferney*, par L. Perey et G. Maugras. — 27. Correspondance de M. de Rémusat. — 29. La vie des mots, par Darmesteter. — Mai : 1. Coquelin : L'art de l'acteur. — *Les Lois actuelles de l'économie politique*, par de Molinari. — 3. H. Houssaye : Le Journal des Goncourt. — 4. Lettres sur l'Inde. — 15. Les Afghans de l'Émir et l'Émir.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE. Avril : 28. Les anciennes barrières de Paris. — Mai : 4. Amédée Pichot. — 5. Correspondance de Flaubert. — 14. Schanne. — *La Presse contemporaine*, par M. Hillebrand.

ÉCHO DE PARIS. Avril : 18. *Nouvelles études familières de psychologie et de morale*, par M. F. Bouiller. — 25. Correspondance de Gustave Flaubert. — 28. M. Paul Bourget.

ESTAFETTE. Avril : 28. *La Vie des mots*, par Darmesteter.

ÉVÉNEMENT. Avril : 23. Les réclamistes de lettres. — Mai : 5. Faguet : M. Haraucourt. — 8. M. d'Hérisson. — 10. Les filles de lettres.

FIGARO. Avril : 16. Correspondance de Flaubert. — Monselet : Les pendules du vicomte d'Arlincourt. — 17. *Renée*, par E. Zola. — *Mes petits papiers*, par H. Pessard. — 22. Zola : *Renée* et la Critique. — 23. A. Wolff : M. Zola. — A. Duruy : M. Taine, le nouvel historien de Napoléon. — 25. Les souvenirs de M. Legouvé. — 30. La bibliothèque d'une jeune fille. — Correspondance de Millet. — Mai : 14. Ch. Baudelaire : Mon cœur mis à nu. — A. Ernst : Souvenirs sur Alfred de Musset.

FRANÇAIS. Avril : 16. *La Terre des Vivants*, par Mme N. Peyrat. — 18. *Nos hommes d'État*, par J. Simon. — La prédication de notre temps. — 19. Récits sur la dernière guerre franco-allemande. — 22. *Le Mariage d'un roi*, par de Reynal. — 23. L'épiscopat des États-Unis et les Chevaliers du travail. — 29. Romans pour la jeunesse. — Mai : 2. *Études sur l'Orfèvrerie française au* XVIIIe *siècle*, par G. Bapst. — 4. *Histoire de la seconde République française*, par P. de la Gorce. — 6-13. *L'Europe et la Révolution française*, par A. Sorel. — 7. Vieux monuments et Critiques modernes. — 9. La Comédie-Française pendant les deux sièges. — 14. Les nègres de l'Afrique et les missionnaires catholiques.

GAULOIS. Avril : 17. Mes petits papiers, par H. Pessard. — 20. O. Mirbeau : Le public et le théâtre. — 29. L'Imitation de Jésus-Christ, annotée par P. de Molènes. — Mai : 2. *Née Michon*, par H. de Pène. — 3. De Pène : Un soldat historien; le Prince Bibesco. — 5. La folie chez les gens de lettres. — 7. *Le Cabinet noir*, par d'Hérisson.

GAZETTE DE FRANCE. Avril : 16. Les poésies de M. du Pontavice de Heussey. — 17. *Paul de Saint-Victor*, par Delzant. — 20. *La Tour Saint-Jacques*, par Briois. — 24. Mélanges de critique littéraire et de morale, par M. et Mme Guizot. — Mai : 1. *Nouvelles pensées*, par l'abbé Roux. — 8. *Pensées sur divers sujets*, par le vicomte de Bonald. — 15. *Née Michon*, par H. de Pène.

GIL-BLAS. Mai : 9. M. de Falloux et Lamartine.

JUSTICE. Avril : 18. L'histoire religieuse de la Révolution. — 19. Le Journal de Goncourt. — 23. L'art au théâtre. — 25. Mounier. — 26. *Le Mal'aria*, par H. Rochefort. — Mai : 5. Les statues de Balzac. — 9. Les origines du Club des Jacobins. — 10. *Le Théâtre contemporain*, par Barbey d'Aurevilly. — 12. La Correspondance de Flaubert. — 15. Schaunard.

LIBERTÉ. Mai : 4. Journal d'un mandarin. — 15. *Les Comédiens hors la loi*, par G. Maugras. (Paul Perreb.)

MONDE. Avril : 16. M. Guy de Maupassant. — 19. Ra-

cine et Zola. — 22-28. Revue des sciences historiques. — 28-30. La société de Rome. — Mai : 5. Correspondance du P. Aubry, missionnnire des Missions étrangères. — 7. *Le Mariage d'un roi* (Louis XV), par de Raynal.

MONITEUR UNIVERSEL. Avril : 16. *La France économique*, par de Foville. — 18. M. Dalloz. — Louis-Philippe, peint par H. Heine. — 19. Correspondance de G. Flaubert. — 22. *Notes d'un Journaliste*, par Geffroy. — 23. La Comédie-Française pendant les deux sièges. — 24. La grande colère de M. Zola. — 25, 26 et mai : 8. Découverte des ossements de Louis XVII. — 27. Corneille et Boileau, jugés par M. Faguet. — 29. *Jeanne Avril*, par de Bonnières. — *Le Petit Moreau*, par Bergerat. — *Marfa*, par Gilbert-Augustin Thierry. — Mai : 3. G. Vicaire : Le roman russe et la littérature française. — 4. *Le Temps passé*, par M. Guizot. — 6. MM. Bonnetière et Claveau. — 13. *Les Comédiens hors la loi*, par G. Maugras. — Longfellow et son poème *Évangéline*. — 15. *Le Prince de Bismarck et son œuvre*, par Marie Dronsart.

NATIONAL. Avril : 18. La vie privée d'autrefois. — 19. Zohugola. — Mai : 4-13. Le vol des diamants de la Couronne. — 4. Le style de Balzac. — 8. M. de Pontmartin. — 10. *Le Forgeron*, par Th. de Banville.

PAIX. Mai : 4. *La Femme en Allemagne*, par J. Grand-Casteret. — 9. Les ouvrages de M. Barthélemy Saint-Hilaire.

PARTI NATIONAL. Avril : 22. *Amis*, par Edm. Haraucourt. — 29. *L'Ane*, de Lucien, et *l'Ane d'or*, d'Apulée. — avril, 30, et mai, 1er. Melchior Grimm. — 2. Naturalisme et idéalisme.

PATRIE. Avril : 22. Correspondance authentique de Ninon de Lenclos. — 24. *Napoléon I à propos de la franc-maçonnerie*, par Caillé. — 27. M. Taine, historien de Napoléon I. — 29. Mme de Maintenon. — Mai : 13. *Née Michon*, par H. de Pène.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Avril : 18. Poètes contemporains. — 23. Ch. Robin. — Amis, par E. Haraucourt. — 28. *Histoire de la seconde République française*, par P. de La Gorce. — 29. Léon Gozlan. — Mai : 7. La photographie astronomique.

SOLEIL. Avril : 18. Mme de Maintenon.

TEMPS. Avril : 19. G. de Cheville : Alex. Dumas à Bruxelles. — 23. *Vous et moi*, par Depret. — Mai : 1. An. France : Gustave Flaubert. — 11. *Les Comédiens hors la loi*, par G. Maugras. — 15. *Claudie*.

UNIVERS. Avril : 18. Les champs de l'Église latine, par E. Burnouf. — 19. M. Victor Cherbuliez. — 20. Le XVIIIe siècle. — 23. *Récits et Légendes*, par le R. P. Delaporte. — 26. La Bible et le Ramayana. — Mai : 2. Garcia Moreno. — 3. E. Biré : G. Cadoudal et la chouannerie. — Le clergé du diocèse d'Arras pendant la Révolution.

VOLTAIRE. Avril : 23. M. A. Delpit. — La statue d'Alfred de Musset. — Mai : 4. Le théâtre contemporain, par M. Lefranc. — 6. *Notes sur le théâtre*, par J. Barbey d'Aurevilly.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

— Procès de presse, de propriété littéraire et de librairie —

France

COUR D'ASSISES DE LA SEINE

Audience du 24 janvier.

Vols de livres.

La cour d'assises de la Seine vient de consacrer trois audiences à cette affaire, dont il est question depuis bientôt deux ans. On ne s'explique pas comment des vols aussi importants, commis chez les libraires, ont pu se continuer si longtemps avec une audace incroyable. C'est par une lettre anonyme, écrite à l'éditeur Lemerre, que furent faites les premières révélations. Cette lettre signalait, comme un des voleurs les plus actifs, un nommé Laurence, chez lequel on découvrit plus de huit cents volumes édités par la maison Dentu. On apprit bientôt que des individus apportaient chaque jour chez lui de volumineux paquets de feuilles imprimées. Laurence les brochait lui-même ou les faisait brocher par sa maîtresse, la femme Benoît, qui vivait avec lui. Laurence finit par faire des aveux et expliqua le mécanisme de ses opérations.

Trois employés de la maison Dentu, les nommés Clé, Jean dit Constant et Dauguet lui avaient remis, depuis plusieurs années, de grandes quantités de livres, que ces accusés volaient dans les magasins de leur patron. Clé était entré dans la maison Dentu en qualité de commis auxiliaire, le 15 janvier 1880 il en était sorti le 10 septembre 1882. Pendant ce laps de temps, il avait, avec le concours de Jean, livré à Laurence, au prix de quatre-vingts centimes, près de dix-huit cents volumes. La nature des fonctions de ces deux employés leur rendait ces opérations faciles. Clé empaquetait les ouvrages que lui préparait Jean ; il les adressait à un client imaginaire dont il omettait de faire figurer le nom sur le livre des expéditions, et il les faisait parvenir ou les remettait lui-même à son complice.

Clé, en octobre 1883, avait été remplacé par Dauguet. Celui-ci, de connivence avec Jean, avait continué les livraisons à vil prix. Dans une période de quinze mois, de novembre 1883 à février 1885, quatre mille huit cents volumes avaient été par eux remis à Laurence. Avant l'arrivée de Dauguet dans la maison Dentu, Jean avait à lui seul expédié à son complice cinq cents volumes environ.

Pendant qu'il s'approvisionnait ainsi chez l'éditeur Dentu, Laurence avait de même mis à contribution la maison Garnier frères. Clé lui avait fait connaître Cohade. A ce moment, Dauguet était occupé par la maison Garnier frères. Ces deux employés s'étaient concertés et réunis pour fournir à Laurence des livres à vil prix. Sept cent cinquante volumes, du prix de

3 francs, avaient été de la sorte remis à Laurence au prix de 1 franc.

Laurence avait dû s'assurer l'écoulement des livres qu'il se procurait à l'aide de ces moyens frauduleux. A cet effet, il était entré en relations avec un nommé Mohr, employé des sieurs Rouvier et Logeat, libraires, établis au passage Jouffroy. Mohr recevait les ouvrages de Laurence et les remettait à ses patrons, qui les vendaient ensuite avec un énorme rabais comme livres d'occasion, soit à leur étalage, soit dans leur magasin. Mohr n'avait pour lui qu'une faible remise ; la plus grande partie du bénéfice était conservée par les sieurs Rouvier et Logeat.

M. l'avocat général Raynaud a soutenu l'accusation. La défense a été présentée par Mes Laguerre, Léon, Joly, Decori, Louis Martin et Demange.

Me Carraby a plaidé pour Mme Dentu, qui s'était portée partie civile et qui demandait des dommages-intérêts à fixer par état.

Morh et la femme Benoît ont été acquittés. Les autres accusés ont été condamnés : Laurence et Logeat à trois ans de prison ; Clé, Dauguet et Cohade, à un an.

La cour les a condamnés, en outre, à payer à Mme Dentu des dommages-intérêts à fixer par état, avec une provision de 3,000 francs.

COUR D'APPEL DE PARIS (6e CHAMBRE)

Présidence de M. Villetard de Laguérie.

Audience du 22 décembre 1886.

Auteur. — Publicité. — Annonces commerciales sur la couverture du livre. — Renseignements insérés dans les articles. — Fournitures de papier. — Non paiement. — Assignation devant le tribunal de commerce. — Incompétence.

De fournitures faites à un auteur, si elles ont été destinées et ont effectivement servi à l'édition de ses œuvres, ne résulte pas que l'écrivain ait fait acte de commerce, quand même sur la couverture ou dans l'intérieur du livre se trouvent des articles de publicité et des annonces. Ce n'est là qu'un accessoire insuffisant pour donner à la publication un caractère commercial.

MM. Darblay et fils ont fait des fournitures de papier à Mlle Louise d'Alq, l'auteur de la publication hebdomadaire *les Causeries familières*. Faute de payement, ils l'ont assignée devant le tribunal de commerce de la Seine, dont la défenderesse a décliné la compétence, soutenant qu'un auteur qui exploite ses œuvres ne fait pas acte de commerçant.

Le 17 avril 1885, le tribunal a statué en ces termes :

« Le tribunal,

« Sur le renvoi :

« Attendu que demoiselle d'Alq soutient qu'elle ne se livrerait à aucune exploitation autre que celle d'éditeur des œuvres dont elle serait seule l'auteur ; que les fournitures réclamées par les demandeurs serviraient uniquement à cette publication ; que, par conséquent, le tribunal ne serait pas compétent ;

« Mais, attendu que les ouvrages édités par Louise d'Alq comprennent, en même temps que la publication de ses œuvres, de nombreux articles de publicité et des annonces ayant un caractère commercial ; que le tribunal est donc compétent ;

« Par ces motifs,

« Le tribunal retient la cause ;

« Et attendu que la défenderesse n'a pas conclu au fond, le tribunal donne défaut aux demandeurs, ce requérant contre la défenderesse ; et pour le profit ;

« Considérant que les conclusions de la demande ne sont pas contestées par la défenderesse ; qu'elles ont été vérifiées et qu'elles paraissent justes ;

« Par ces motifs,

« Le tribunal condamne la défenderesse par les voies de droit à payer aux demandeurs 741 fr. 30 c., montant de la demande, avec les intérêts, suivant la loi ;

« La condamne aux dépens. »

Sur l'appel, Me G. Lachaud s'est présenté pour Mlle d'Alq, Me Dreyfous pour MM. Darblay. Sur les conclusions de M. Sarrut, substitut du procureur général, la Cour a infirmé par l'arrêt suivant :

« La Cour,

« Considérant que les fournitures faites par Darblay et fils à l'appelante étaient destinées et ont effectivement servi à la publication hebdomadaire intitulée : *Les Causeries familières*, par Mlle Louise d'Alq :

« Qu'on ne saurait considérer cette publication comme une œuvre de publicité commerciale ; que, sans doute, la feuille teintée de vert servant d'enveloppe ou de couverture à ladite publication est couverte d'annonces commerciales, payées ou non payées à l'éditeur, mais que l'ensemble des feuillets qui constituent la publication elle-même, et dont l'enveloppe n'est que l'accessoire, est affecté à des articles littéraires ou d'utilité domestique qui sont l'œuvre personnelle et exclusive de Mlle d'Alq ; que si, dans ces articles, figurent parfois des indications relatives aux prix de certains objets et aux lieux dans lesquels on peut se les procurer, ces indications constituent plutôt des renseignements utiles aux lectrices de la publication que des annonces ou réclames, dont l'objet serait de constituer une publicité commerciale ;

« Qu'en de telles circonstances on ne saurait dire que l'appelante ait fait acte de commerce en se procurant chez Darblay et fils le papier nécessaire à la publication dont elle est le seul auteur ; d'où il résulte que la juridiction civile était seule compétente pour prononcer sur le sort de la demande en payement formée par ces derniers contre la demoiselle d'Alq ;

« Par ces motifs,

« Infirme le jugement dont est appel ; décharge l'appelante des dispositions et condamnations qui lui font grief et, statuant à nouveau ;

« Dit que le tribunal de commerce était incompétent ; en conséquence, renvoie les parties devant les juges qui doivent en connaître ;

« Ordonne la restitution de l'amende ; condamne Darblay et fils aux dépens de première instance et d'appel. »

Étranger

Décision de la Congrégation de l'Index.

L'Osservatore Romano du 11 mars dernier a publié un décret de la Congrégation de l'Index portant condamnation du livre qui a pour titre : *Le Pape et l'Allemagne*, et a été publié à Rome.

L'Administrateur-Gérant : A. SAUPHAR.

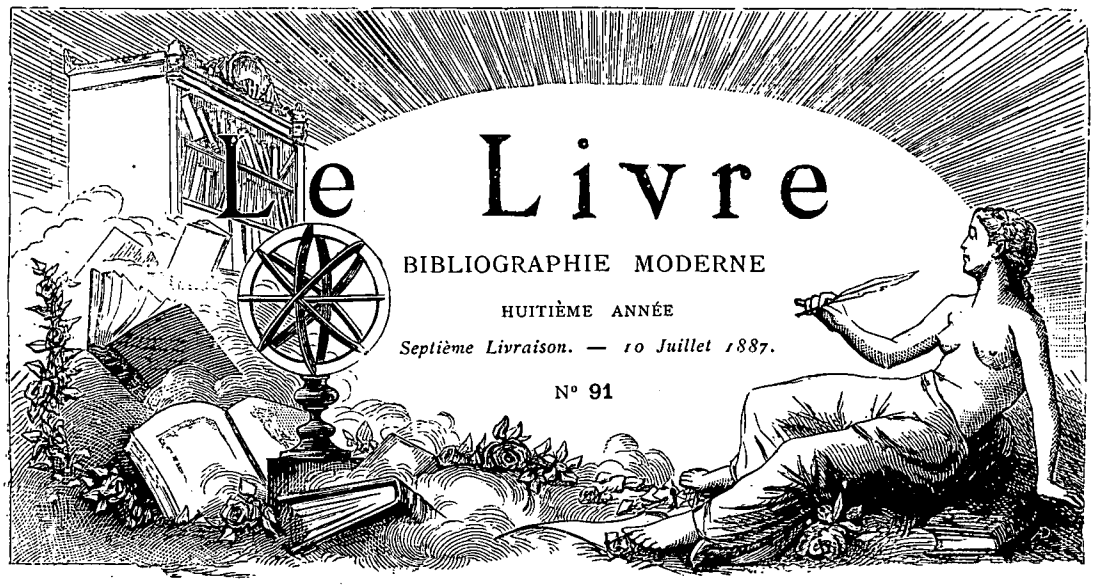

L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Choses vues, de VICTOR HUGO. — **Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Histoire. — Beaux-Arts. — Géographie. — Petite gazette du bibliophile. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.**

CHOSES VUES[1]

(ŒUVRE INÉDITE DE VICTOR HUGO).

La gloire de Victor Hugo est trop haute pour pouvoir grandir. Il ne s'agit donc pas de savoir si du foyer de l'astre un nouveau rayon s'élance. Qui s'en apercevrait dans l'immense irradiation ? A calculer les éléments de chaleur, de lumière et de vie qui constituent le soleil, on risque fort de perdre son temps et sa peine. Il est plus sûr d'en jouir, de s'en réjouir, et, s'il y a lieu, d'en relever les aspects inconnus et d'en constater les nouvelles manifestations.

Nouvelles ? Entendons-nous. Tout est dans tout : le chêne dans le gland, l'épi dans le germe, l'aigle dans l'œuf, et dans les *Odes et Ballades*, Victor Hugo. Il n'en est pas moins vrai que ce volume posthume de prose, venant après la gigantesque épopée qui s'appelle *la Fin de Satan*, nous montre tout un côté de Victor Hugo qu'il n'avait guère permis au public que d'entrevoir de son vivant. Il y apparaît comme un homme d'action, de réflexion, de bon sens, de cœur généreux et juste, d'esprit pratique, ayant à son service le génie. *Littérature et philosophie mêlées*, de nombreuses pages du *Rhin*, *Actes et paroles*, les livres d'histoire où il flétrit le coup d'État de décembre et ses auteurs nous préparaient à ce que nous rencontrons ici, mais ne nous le promettaient nullement. Il semble que l'homme littéraire du siècle, prévoyant les transformations ou les développements de l'idée dont il avait été l'apôtre et le pontife, ait voulu opposer, après sa mort, un témoignage irrécusable à ceux qui prétendent avoir inventé le naturel et le réel.

M. Zola se donne beaucoup de mal aujourd'hui pour nous obliger à sourire quand il dit pis que pendre du romantisme et de son chef, et nous ne pouvons guère mieux le comparer qu'à ces enfants qui, drus et forts du bon lait qu'ils ont sucé, battent à poings fermés leur nourrice. Le roman qu'il publie en ce moment dans un journal du matin, *la Terre*, procède directement du romantisme pur : c'est une représentation du vrai, vu par l'œil grossissant d'un poète. Talent à part, — et M. Zola en a assez pour n'envier personne, — je ne vois, entre un romantique

1. Paris, Hetzel et Quantin, 1887. Un vol. in-8°. — Prix : 7 fr. 50.

et lui, d'autre différence que le choix des sujets, et il me semble même que cette différence consiste surtout en ce que le fantastique et le macabre du romantisme ont, dans le naturalisme, fait place à l'ordure et à l'hystérie. Je ne veux pas dire que c'est un recul, mais je ne peux comprendre que ce soit un progrès. Pour le fonds, en quoi a-t-il varié, et n'est-il pas ce qu'il a été toujours : l'homme et la nature ?

Eh bien, ce n'est pas seulement par le pittoresque et la chaleur de l'expression, la musique de la période, l'éclat des descriptions, les images et les antithèses, la généralisation des observations de détail et l'énorme grossissement des types que M. Zola relève de Victor Hugo, — quoi qu'il en ait. En découvrant la littérature documentaire, il a trouvé ce qui n'était pas perdu. Je ne m'amuserai pas à soutenir que tout morceau littéraire est, à divers points de vue, un document, et que les hommes n'ont pas attendu la seconde moitié du XIXe siècle pour se rendre de cette vérité un compte exact. Mais je dois dire que rien — non pas même les romans de M. Huysmans, les nouvelles de M. Hennique et l'histoire pathologico-passionnelle des Rougon-Macquard — n'est plus documentaire que le volume de Victor Hugo intitulé : *Choses vues*.

On dira peut-être que ce n'est point un livre de fiction, et qu'il tient beaucoup de la chronique ou des mémoires historiques, sans tenir en rien du roman. Est-ce donc que l'école qui triomphe aujourd'hui ne comprenne la vérité que coulée dans le monde de l'imagination, et qu'il faille absolument des personnages fictifs et des aventures inventées pour mettre à nu le cœur humain ? — Mais alors il y a des siècles que les auteurs de mémoires font de la littérature documentaire, et nous n'avons rien inventé ! — J'en tombe d'accord avec vous, croyez-le bien.

Choses vues commence en 1838 et finit en 1875. Au début, le poète montre la cervelle de Talleyrand, jetée par un valet dans l'égout de la rue Saint-Florentin. *Finis rerum*. C'est ainsi que

Toute aile vers son but incessamment retombe

et que s'accomplit, par les voies les plus imprévues, la grande loi des affinités. Tout en racontant l'anecdote de manière à faire ressortir le haut enseignement qui s'en dégage, Victor Hugo trace en deux coups de plume un portrait de Talleyrand dont la saisissante vérité lui mérite une place dans les galeries de l'histoire. « Il était noble comme Machiavel, prêtre comme Gondi, défroqué comme Fouché, spirituel comme Voltaire et boiteux comme le diable. On pourrait dire que tout en lui boitait comme lui : la noblesse qu'il avait faite servante de la République, la prêtrise qu'il avait traînée au Champ de Mars, puis jetée au ruisseau ; le mariage qu'il avait rompu par vingt scandales et par une séparation volontaire, l'esprit qu'il déshonorait par la bassesse. »

Les émeutes et les attentats qui se multiplièrent pendant la seconde moitié du règne de Louis-Philippe sont observés et analysés par lui, avec l'exactitude d'un témoin que rien ne trouble, et la profondeur d'un esprit qui sait, dans le fait seul, lire à la fois la conséquence et la cause. La première émeute qu'il raconte est celle du 12 mai 1839. Il note en passant, non seulement l'aspect des barricades et les péripéties de la lutte, mais des mots historiques d'une singulière saveur. « Hier, à trois heures et demie, aux premiers coups de fusil, le roi a fait appeler le maréchal Soult et lui a dit : — Maréchal, l'eau se trouble. Il faut pêcher des ministres. — Une heure après, le maréchal est venu chez le roi et lui a dit, en se frottant les mains, avec son accent méridional : — Cette fois, sire, *je crois que nous ferons notre coup*. »

C'est en 1840 que Joinville ramena en France les cendres de Napoléon. Nous avons ici les « notes prises sur place » par Victor Hugo. Le tableau est minutieux, sans rien perdre de la vigueur et de l'éclat que le maître communique à tout. Quant au jugement qu'il porte sur cette journée, le voici : « Il est certain que toute cette cérémonie a eu un singulier caractère d'escamotage. Le gouvernement semblait avoir peur du fantôme qu'il évoquait. On avait l'air tout à la fois de montrer et de cacher Napoléon. On a laissé dans l'ombre tout ce qui eût été trop grand ou trop touchant. On a dérobé le réel et le grandiose sous des enveloppes plus ou moins splendides, on a escamoté le cortège impérial dans le cortège militaire, on a escamoté l'armée dans la garde nationale, on a escamoté les Chambres dans les Invalides, on a escamoté le cercueil dans le cénotaphe.

« Il fallait au contraire prendre Napoléon franchement, s'en faire honneur, le traiter royalement et populairement en empereur, et alors on eût trouvé de la force là où l'on a failli chanceler. »

C'est là qu'on trouve cette pensée, si belle dans sa netteté de médaille nouvellement frappée. « Pour les statues comme pour les hommes, un piédestal, c'est un petit espace étroit et honorable, avec quatre précipices tout autour. »

L'*Origine de Fantine* (1841) nous apprend comment l'auteur des *Misérables* a été amené à introduire dans son livre l'épisode du bellâtre qui, pour rigoler, fourre de la neige dans le dos d'une fille. Encore du document, et du document purement littéraire, celui-là !

L'attentat de Fieschi, la mort du duc d'Orléans, une conversation politique avec Royer-Collard, des souvenirs personnels sur Louis-Philippe, une curieuse visite chez Villemain, hypocondriaque et persécuté par son esprit malade bien plus que par ses ennemis ; les attentats de Lecomte et de Joseph Henri, une visite à la Conciergerie, la folie du comte Mortier poursuivant ses enfants un rasoir à la main, et le récit d'une soirée chez M. Guizot où l'avènement du pape Pie IX fait naître des espérances bien mal réalisées, nous conduisent jusqu'à l'année 1847 où éclatèrent les deux grands scandales avant-coureurs de la chute du régime de juillet.

Lecomte et Joseph Henri furent l'un et l'autre jugés par les pairs constitués en haute cour de justice. Pour le premier, sur 232 votants, 196 votèrent pour la peine

du parricide, 33 pour la peine capitale, 3 pour la détention perpétuelle. Les deux pairs que les nobles et hautes paroles de Victor Hugo contre la peine de mort gagnèrent furent le marquis de Boissy et le vicomte Dubouchage. Quand le roi eut refusé de faire grâce, il fit savoir à la sœur de Lecomte que, voulant donner à celui-ci un *nouveau gage de sa bonté*, il reversait sur elle la pension de son frère et lui accordait dès maintenant un secours de trois mille francs. La pauvre femme remercia et refusa. « Qui fait mourir le frère n'a pas le droit de nourrir la sœur », dit-elle.

Pour Joseph Henri, sorte d'illuminé inconscient qui disait aux juges : « Mon crime est sans tache », il fut condamné aux travaux forcés. Victor Hugo et avec lui douze autres pairs avaient voté la détention perpétuelle.

C'est de Joseph Henri que Viennet disait à Victor Hugo : — Ce n'est pas un fou, c'est un sot. Sur quoi, Victor Hugo, qui le rapporte, fait cette remarque : « J'aurais dit, moi, tout le contraire. » Ces deux mots mettent bien Victor Hugo et Viennet à leur plan respectif.

La *Visite à la Conciergerie* est un des plus longs morceaux de ce recueil. Est-il besoin de dire qu'il est digne de l'auteur de *Claude Gueux*? Je ne sais si l'on retrouverait sur le pilier, où le poète les écrivit au crayon, ces six vers inspirés par le vandalisme utilitaire des trois architectes qui venaient de moderniser Saint-Denis, le Palais de justice et Saint-Germain des Prés :

Un sizain vaut une longue ode
Pour chanter Debret, Peyre et Godde ;
L'oison gloussant, l'âne qui brait,
Fêtent Godde, Peyre et Debret ;
Et le dindon, digne compère,
Admire Debret, Godde et Peyre.

Dans une note de février 1847, je relève cette parole dite à propos de l'Angleterre : « Soyons fermes, on sera doux ; si nous sommes doux, on sera insolent. » Qu'elle s'applique à l'Angleterre ou à une autre puissance, cette remarque a-t-elle perdu de son actualité ?

Cependant l'orage s'accumule, et des craquements sinistres se font entendre. Le peuple jette des huées et de la boue aux invités du duc de Montpensier, à Vincennes, parce que « quand on montre le luxe au peuple, dans des jours de disette et de détresse, son esprit, qui est un esprit d'enfant, franchit tout de suite une foule de degrés ; il ne se dit pas que ce luxe le fait vivre, que ce luxe lui est utile, que ce luxe lui est nécessaire ; il se dit qu'il souffre et que voilà des gens qui jouissent ; il se demande pourquoi tout cela n'est pas à lui, il examine toutes ces choses, non avec sa pauvreté, qui a besoin de travail et par conséquent besoin des riches, mais avec son envie. » Les ministres prévariquent, sont accusés, flétris et condamnés ; un pair de France devient assassin ; Madame Adélaïde, sœur et conseil du roi, clôt par sa mort l'année 1847, et deux mois après, le trône de Louis-Philippe est à son tour renversé.

Choses vues contient sur les deux grandes affaires juridiques de cette période, le procès Teste et Cubières et le procès du duc de Praslin, des pages d'une haute valeur historique et psychologique. L'auteur note chaque jour et scrupuleusement les diverses phases du premier procès, et les impressions que les débats font naître dans son esprit ou dans son cœur. On assiste, palpitant, à ce drame où des intérêts bien supérieurs à ceux des accusés sont en jeu. « Ce que nos pères ont vu il y a quatre-vingts ans en place de Grève, le jour de l'exécution de Damiens, nous l'avons vu aujourd'hui, jour de l'exécution du président Teste en cour des pairs. Nous avons vu tenailler et écarteler une personne morale. D'heure en heure, d'instant en instant on lui arrachait quelque chose ; à midi, sa considération de magistrat ; à une heure, sa renommée de ministre intègre ; à deux heures, sa conscience d'honnête homme ; une demi-heure plus tard, le respect des autres ; un quart d'heure après, le respect de lui-même. A la fin, ce n'était plus qu'un cadavre. Cela a duré six heures. »

Entre temps, Victor Hugo visite la prison des condamnés à mort et s'entretient avec le condamné Marquis, qui avait essayé de tuer à coups de couteau une fille pour la voler. C'est un nouveau chapitre à tous ceux que Victor Hugo a écrits dans l'intérêt de l'humanité, même coupable, même horrible, et qui font de lui, avec le génie en plus, le Wilberforce de la France.

Plus tard, après que le duc de Praslin s'est dérobé à la justice en s'empoisonnant, il rencontre Béranger, qui lui dit : « Vous avez bien fait de vous en tenir à la popularité qu'on domine. Moi, j'ai beaucoup de peine à me soustraire à la popularité qui vous monte dessus... Amuseur de prince, amuseur de peuple, même chose. Quelle différence y a-t-il entre le poète suivant la cour et le poète suivant la foule ?... En 1829, quand j'étais à la Force pour mes chansons, comme j'étais populaire, il n'était pas de bonnetier ou de gargotier, ou de lecteur du *Constitutionnel* qui ne se crût le droit de venir me consoler dans mon cachot. — Allons voir Béranger ! — Tiens ! si j'allais voir Béranger ! — On venait. Et moi qui étais en train de rêvasser à nos bêtises de poètes ou de chercher un refrain ou une rime entre les barreaux de ma fenêtre, au lieu de trouver ma rime, il me fallait recevoir mon bonnetier ! Pauvre diable populaire, je n'étais pas libre dans ma prison ! Oh ! si c'était à recommencer ! Comme ils m'ont ennuyé ! » N'est-ce pas joli ?

La fuite de Louis-Philippe est racontée avec une émotion et une simplicité du plus grand effet dramatique, celui qu'un homme de cœur et de génie obtient quand il est touché et qu'il ne le cherche pas.

Puis le 15 mai : « La poussière comme de la fumée, le vacarme comme le tonnerre... Blanqui, pâle et froid, au milieu de tout cela » ; les épisodes et les portraits de l'Assemblée nationale ; Lamennais criant à son neveu, officier de la garde nationale, après les journées de juin : — Va-t'en ! tu me fais horreur, toi qui viens de tirer sur les pauvres ! — (« Le mot est beau », ajoute le poète, que tout grand sentiment fait

vibrer); l'enquête sur Louis Blanc et Caussidière; l'abbé Fayet, évêque d'Orléans, qui, parlant sur la liberté d'enseignement, comme le fera plus tard son successeur Dupanloup, « dit en gasconnant que le grand danger de l'époque, c'est l'école romantique », et qui « ressemble plus à un hanneton qu'à un évêque »; Armand Marrast, excellent président de l'Assemblée nationale, parce qu'il avait été maître d'études, et que « ces habitudes de pion composent précisément le talent de président d'une assemblée »; une adorable et passionnée fantaisie, intitulée *D'après nature*; une course en voiture avec le chancelier Pasquier, encore tout ému de la tragédie Praslin, et qui s'indigne, par surcroît, des allées anglaises qu'on vient de faire au Luxembourg dans la Pépinière; la décadence de Mlle Georges, qui n'a pas vingt-cinq sous pour payer son fiacre, et à qui le prince Jérôme ne les donne pas parce qu'il n'a pas le sou et qu'il faut qu'il fasse manger aux gens des truffes; des scènes de l'Académie française, où l'on voit avec un grand plaisir Victor Hugo et Alfred de Vigny s'entendre en honnêtes gens et se comprendre en poètes; la mort de Balzac, tableau d'une grandeur lugubre à donner le frisson, — et un intervalle, d'août 1850 à octobre 1853.

Napoléon le Petit et l'*Histoire d'un Crime* remplissent cet intervalle-là.

Victor Hugo est maintenant à Jersey, et il raconte la découverte et le jugement d'un espion par les proscrits. Ces pages jettent un jour étrange sur cette proscription de 1851 et de 1852, sur les agissements souterrains du gouvernement de Napoléon, et sur l'effet des passions politiques dans le cœur humain. C'est à Victor Hugo que l'espion Hubert dut de n'être pas mis à mort par ceux qu'il trahissait odieusement. Le maître termine ce magnifique chapitre d'histoire par un mot où se reflète la haute et indulgente sérénité de son âme : « En remuant mes papiers, j'y ai trouvé une lettre de Hubert. Il y a dans cette lettre une phrase triste : « La faim est mauvaise conseillère : » — Hubert a eu faim. »

En décembre 1855, Victor Hugo, « chassé par l'exil, lâche comme le reste », a cherché refuge à Guernesey. Il visite l'île avec le prévôt de la reine, M. Martin ; mais ce qu'il y veut voir surtout, c'est le lieu où a souffert Tapner, « espèce de gentleman... arrivé au vol et à l'assassinat par la débauche, le vin et le gin », et pour lequel le poète a vainement intercédé. Il visite sa prison, la cour où il a été exécuté, le monstrueux engin de mort, le cimetière où il est enfoui, ajoutant ainsi un document et un plaidoyer de plus à son arsenal contre la peine de mort.

Encore un long intervalle, de 1855 à 1871, que comblent d'ailleurs, pour l'histoire de la vie publique du poète, les volumes intitulés *Actes et Paroles*. Le 1er octobre 1871, il raconte l'entrevue qu'il vient d'avoir avec M. Thiers au sujet de Rochefort. « J'ai demandé qu'il muselât les gens à épaulettes. J'ai insisté pour l'amnistie, et il m'a dit : — Je ne suis qu'un pauvre diable de dictateur en habit noir. »

La dernière page est datée de 1875 ; elle contient en une admirable formule la conclusion de toute la vie de cet homme, qui fut, entre tous, grand par l'intelligence et par le cœur. C'est pourquoi je la reproduis, en m'excusant de devoir l'abréger; je n'en retranche, d'ailleurs, que l'énumération des noms propres.

« J'ai eu pour amis, et pour alliés, j'ai vu successivement passer chez moi, et, selon les hasards de la vie et les oscillations de la destinée, j'ai reçu dans ma maison, quelquefois dans mon intimité, des chanceliers, des pairs, des ducs et des grands hommes; des présidents de république, des gouvernants de révolution, des généraux de peuples et des artistes, des maréchaux et des sergents; des évêques et des comédiens; des ministres et des ambassadeurs et des paysans; des princes, des altesses impériales et royales, altesses tout court et des cordonniers; des rois et empereurs, et des faiseurs de tours en plein vent; j'ai eu quelquefois en même temps dans mes deux mains la main gantée et blanche qui est en haut, et la grosse main noire qui est en bas, et j'ai reconnu qu'il n'y a qu'un homme. Après que tout cela a passé devant moi, je dis que l'Humanité a un synonyme : Égalité; et qu'il n'y a sous le ciel qu'une chose devant laquelle on doive s'incliner : le génie, et qu'une chose devant laquelle on doive s'agenouiller : la bonté. »

Qu'ajouter, sinon le souhait que l'on trouvera encore, dans les trésors laissés par le grand homme, bien des pages inédites, qui, comme celles dont est formé ce volume, seront de nouvelles et inépuisables sources de reconnaissance et d'admiration! B.-H. G.

— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

La Mal'aria, par Henri Rochefort. Paris, Librairie moderne, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

C'est un roman des plus curieux que celui d'Henri Rochefort; sous l'allure brillante de l'écrivain, on devine la préoccupation sociale qui est comme la philosophie de l'œuvre, sa haute portée morale. L'histoire est terrible. Il s'agit d'une malheureuse fille d'ouvrier, jetée à la prostitution forcée par les tristes hasards de la vie, et surtout par suite de l'épouvantable engrenage de l'administration des mœurs. Elle s'échappe de cet enfer, où un jeune peintre l'avait surnommée *la Mal'aria* à cause de sa ressemblance avec une toile célèbre. Recueillie par un riche vieillard, elle est sauvée de la police, sauvée de la prostitution et finit par devenir la femme d'un honnête

garçon, le propre neveu de son sauveur, qui ignore le passé. La voilà riche, heureuse, mère d'une adorable petite fille. C'est au milieu de ce bonheur que l'ignoble boue du passé revient la menacer; elle est reconnue par le peintre qui l'a vue autrefois, et, de cette reconnaissance naît une telle série de supplices moraux, qu'elle finit par se tuer dans un accès de fièvre chaude. On passe par toutes les angoisses de la malheureuse, au sort de laquelle l'écrivain a su vous intéresser, tant son livre peint exactement l'horreur de la situation, tant il a déployé d'ingéniosité et de talent pour traiter un sujet scabreux et faire croître peu à peu l'émotion, avant d'arriver au douloureux dénouement.

L'Homme tout nu, par CATULLE MENDÈS. Paris, Victor Havard, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

C'est une reconstitution laborieuse du style et des mœurs du moyen âge que Catulle Mendès a tentée dans ce livre : *l'Homme tout nu.* On y retrouve toutes les qualités de langue, d'harmonie et de poésie du littérateur souple que nous connaissons. Ni roman ni étude de mœurs, dans le sens du mot, son volume est un bijou rare, ciselé dans les matières les plus précieuses, enjolivé de pierreries, et prendra certainement place parmi les œuvres les plus littéraires de l'écrivain. A côté de cet intérêt spécial que goûteront les lettrés et les bibliophiles, amoureux de belles œuvres d'art, *l'Homme tout nu* offre une série d'aventures étranges, romanesques, un tantinet luxurieuses, un vrai récit de cour d'amour.

Le Scorpion, par MARCEL PREVOST. Paris, Alphonse Lemerre, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Un roman de débutant, *le Scorpion*, apporte à la curiosité des lettrés ce régal rare, un document nouveau, une sensation originale et neuve. C'est l'histoire assez simple d'un pauvre petit séminariste provincial, jeté par la fatalité plutôt que par une vocation bien réelle dans la rude et puissante Société de Jésus, et dont l'existence se passe à lutter contre sa nature, contre son tempérament d'homme, pour ne pas faillir. Il vient à Paris, entre à l'école de la rue des Postes d'où ce surnom de *scorpion*, donné par la malignité des élèves aux aspirants jésuites; le malheur veut qu'il se batte avec un élève qui l'a injurié grossièrement, en lui reprochant la bâtardise de sa naissance. Il se sauve à la suite de ce méfait, tombe dans un hôtel borgne du quartier latin, retrouve une fille de son pays, qui l'a autrefois tenté inutilement; il succombe à ses séductions et finit par être ramené, à demi idiot, marqué pour une mort prochaine, dans son pays natal. L'œuvre est d'un débutant, absolument remarquable et neuve dans toute sa première moitié, banale et inspirée de lectures dans la seconde partie. Ce qu'il faut louer dans ce volume, inégal et emprunt de jeunesse, ce sont les scènes curieuses et neuves que le romancier a écrites, nous initiant à la vie intérieure de cette fameuse école de la rue des Postes, racontant les transes et les espoirs des Pères jésuites, au moment de l'article 7 et de la menace d'expulsion, donnant par le menu l'historique de cette vie au jour le jour, de ces conciliabules de jésuites. C'est par ce côté révélateur, par l'originale couleur des scènes de campagne entre les frères Auradou, le jésuite Jayme et la mère, la vieille paysanne dévote et coupable, que ce roman prend une place à part dans la littérature moderne.

Patte de velours, par MELANDRI. Paris, Dentu et Cie, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix: 3 fr. 50.

Patte de velours, le nouveau roman de Melandri, c'est la courtisane parisienne, c'est la fille débauchée, parvenant à se faire épouser par un gentilhomme campagnard, et venant triompher dans le château de son mari. Elle jette son dévolu sur un beau gars des environs et l'enlève à une pauvre fillette amoureuse qui s'est donnée à lui. De là une lutte terrible entre les deux femmes, un drame que dénouera en sa faveur l'humble paysanne. L'enfant abandonnée est une charmeuse de vipères; elle use de son pouvoir sur les dangereux reptiles pour les amener mystérieusement dans la chambre où se sont donné rendez-vous son séducteur et la marquise. Le lendemain, on retrouvera les deux coupables morts sous le venin des serpents; c'est la vengeance de la pauvrette. M. Melandri a su tirer un parti très émouvant de ce terrible sujet.

Le Dernier bandit, par EMMANUEL ARÈNE. Paris, Victor Havard, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le livre par lequel Emmanuel Arène vient de faire son début dans les lettres, *le Dernier bandit*, se trouvera immédiatement classé parmi ceux que fait si vivement étinceler le chaud et généreux soleil du midi. Oh! la jolie flambée! Une belle flamme brille à travers les pages de ce volume, qui pétille, chatoie, fait à la fois rire et pleurer, et verse au cœur les émotions les plus variées. C'est un bouquet méridional, au parfum fort et séduisant, d'une allure fougueuse et tendre, d'un savant coloris, et s'il fallait choisir dans la collection une fleur préférée, on n'aurait que l'embarras du choix. *Le Dernier bandit*, qui donne son titre au recueil, est une très originale histoire corse, pleine de couleur, d'entrain, et qui a un grand charme de sincérité. *L'Émeute à la Cannebière, les Oursins du père Mathès, le Lapin de la Camargue, la Déroute des Cimbres, le Réveillon de Jabobin* sont l'éclat de rire vibrant, la note humoristique et gaie qui font valoir le sentiment ému, le charme de tristesse poignante que dégagent ces touchantes nouvelles : *le Postillon, le Mousse, l'Enfant de Suzette, ce bon monsieur Grégoire, le Naufrage de « l'Oncle Joseph »*. M. Emmanuel Arène possède à ravir le tour léger et vif qui convient à ce genre de nouvelles, et il a plus d'une fois, en ce livre, égalé les maîtres.

Vices français, par HECTOR MALOT. Paris, G. Charpentier et Cie, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix: 3 fr. 50.

C'est en s'inspirant d'un récent et stupéfiant procès anglais, c'est en puisant ses documents aux sources les plus autorisées de la chronique scandaleuse, c'est avec une parfaite connaissance de la vie et des mœurs anglaises qu'Hector Malot a écrit ce livre de vérité, cet intéressant roman, *Vices français*, un des plus émouvants, un des plus originaux qu'il ait encore écrits. Il faut voir avec quelle science des caractères, avec quel art délicat et incisif, il a peint l'étonnante figure de Josey Macdonnel, et comment viennent tourner autour de la dangereuse et perfide créature, le brillant ministre Robert Mostyn, la gracieuse Jane Talbot et tous les personnages du drame. Le romancier a plutôt adouci que chargé les types ; cependant ils ressortent de son livre, bien vivants de leur vie trouble et tourmentée, et le lecteur a l'impression exacte de cette existence anglaise, hypocrite et débauchée, pleine de contrastes que nous ne soupçonnons pas, quand on voit aller et venir nos voisins, tout vernissés de pudeur et d'hypocrisie, comme voilés d'un masque qu'ils espèrent ne voir jamais soulever. C'est par ironie, une ironie sanglante et vengeresse, que l'écrivain a intitulé *Vices français* ce livre où il n'est question que de la débauche anglaise, et il a fait œuvre d'observateur sincère, de patriote véritable, en nous montrant, sous leur vrai jour, tous ces faux vertueux, perdus de vices et de corruption.

Chez Mme Antonin, par LOUIS MULLEM. Paris, Tresse et Stock, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix: 3 fr. 50.

Très intéressante, l'étude de mœurs provinciales que Louis Mullem a intitulée: *Chez Mme Antonin*, et d'un véritable artiste, désireux de vérité, avide de peindre les choses telles qu'elles sont, dans leur milieu propre, avec l'atmosphère spéciale qui les enveloppe et les nourrit. Le sujet est hardi, capable de soulever les protestations qui ont accueilli *la Maison Tellier* de Maupassant ; mais l'auteur le traite avec une sobriété qui ne laisse aucune place à l'équivoque. Il a su faire pénétrer un prêtre, un homme d'un grand et pur caractère, dans un de ces bouges, dans cet enfer moderne, la maison de prostitution, et cela, sans pensées malsaines, sans intentions équivoques; c'est au point de vue philosophique et moral que s'est placé l'écrivain, dégageant ainsi son œuvre des boues fétides, élevant son personnage de femme, sa figure de prêtre, au-dessus du marais nauséabond où le hasard les a jetés. On lira avec curiosité ce livre de valeur, qui peint des mœurs peu connues et montre la province sous son véritable jour.

Amis, par EDMOND HARAUCOURT. Paris, G. Charpentier et Cie, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix: 3 fr. 50.

C'est moins un roman, dans le sens connu et accepté du mot, qu'un poème philosophique en prose que le volume élevé par Edmond Haraucourt comme un pieux monument à l'Amitié. De ci de là, des scènes charmantes, des coins de paysages exquis, mais toujours la dissertation, l'analyse philosophique, la discussion savante des qualités de l'âme, du bon et du mauvais de la nature humaine. La vie mouvante qui nous entoure n'y circule que par échappées comme un ruisselet vivace sous des ombrages touffus, impénétrables, visible en cet endroit et nettement murmurant, plus loin enfoui dans l'épaisseur ombreuse des feuilles, des végétations compliquées, des lourdes plantes d'eau à larges feuillages massifs. Les conversations y prennent immédiatement une forme maniérée, presque précieuse, sentant fort le logicien abstrait, le dialecticien consommé qui ne saurait laisser échapper une occasion de raisonner, de ratiociner sur tout et sur tous. Le roman réclame plus de simplicité, plus de netteté dans la peinture des personnages, moins de complications dans l'action psychologique, plus de franchise et de clarté dans l'analyse: ici tout est retors, ambigu, parfois même amphigourique.

A côté de cela, des pages parfaites, des peintures d'une fraîcheur d'idylle, d'une émotion sincère, empoignantes comme les plus adorables pièces de vers, des trouvailles de mots, des bonheurs de phrases, qui sont l'éclair radieux de ce livre un peu pesant, un peu encombré et qui eût gagné à être émondé de sa frondaison trop luxuriante, trop envahissante par place, jusqu'à noyer le sujet et les héros du livre.

L'action est simple, les personnages réduits au nombre de trois : deux amis intimes, deux amis de cœur, Georges Desreynes, Pierre d'Arsemar ; une femme, Jeanne d'Arsemar. Pierre a épousé Jeanne, et Jeanne, dans une heure de folie, de luxure, de perfidie féminine, devient la maîtresse de Georges : elle avoue sa faute et s'enfuit. Georges et Pierre, rendus à l'amitié, voyagent ensemble pour oublier, et Pierre meurt à la tâche, le cœur broyé, n'ayant pu se sauver de l'amour par l'amitié. Telle est la donnée succincte de ce poème philosophique, fouillé jusqu'aux moelles par un psychologue consommé, écrit par un styliste merveilleux, mais qu'il faut lire lentement pour en goûter les réelles beautés, pour savourer la dialectique savante de l'écrivain, plus poète que prosateur, plus philosophe que romancier.

Parsis et Brahmine, par CARLA MARIA. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie (1887). Un vol. in-18.

La préface annonce un roman à thèse. Il s'agit de montrer que les Parsis sont les Juifs de l'Inde, et, en cela, de prouver que partout où une race s'est perpétuée dans l'oppression et la honte, elle a acquis les mêmes vices et les mêmes qualités. Sans vouloir ni défendre ni combattre la thèse, on peut dire qu'elle souffre des exceptions : l'Irlandais et le Polonais, par exemple, sans chercher plus loin. Quoi qu'il en soit, l'auteur nous a donné un récit fort dramatique, dont je ne discuterai pas la vraisemblance, et où les vilains caractères sont assez équitable-

ment répartis entre les diverses races qui se partagent l'Inde. Il n'est pas jusqu'à l'héroïne, la princesse Koumirata, victime d'abord, et finalement vengeresse, chez laquelle on ne désire parfois un sens moral un peu plus droit. Il est vrai que les grands coquins du roman sont tous, à l'exception d'une Anglaise qui les suit, des Parsis, membres d'une même famille. Mais plusieurs de leurs coreligionnaires sont présentés comme des parangons d'honneur et de bonté généreuse, au point que les deux plus beaux rôles de l'histoire sont attribués à un artiste sectateur de Zoroastre et à un comte italien. On ne peut, d'ailleurs, que féliciter l'écrivain d'avoir oublié *quod erat demonstrandum*, dans l'entraînement d'un récit dont le fond est probablement vrai et qui lui donnait matière à déployer son talent.

B.-H. G.

Lydie, par HENRI LAVEDAN. Paris, Librairie moderne, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Il se dégageait des volumes de Nouvelles qu'Henri Lavedan a publiés comme œuvres de début, une vie, un mouvement, un sentiment de la modernité tout à fait remarquables; aussi le nouvel écrivain fut-il, dès ce moment, classé parmi les meilleurs de nos jeunes observateurs de la réalité. En étendant son observation, en abordant le roman, il a prouvé qu'il pouvait y déployer les mêmes qualités, y rencontrer les mêmes éléments de succès et affirmer sa manière de voir les personnes et les choses.

Lydie est une fort originale et très personnelle étude de jeune fille, bien campée dans le véritable milieu auquel elle appartient, enveloppée étroitement de l'atmosphère qui lui est propre. Ce qu'il y a de curieux et de tout à fait particulier dans cette mordante et fine analyse de l'égoïsme mis aux prises avec les obligations et les devoirs de l'existence, c'est que le fait ressort de la seule peinture des caractères, de l'unique contact des individus, de la marche simple et naturelle des événements, sans que le mot soit prononcé, étudié lui-même. On ne le voit nulle part et on le sent partout. La pauvre *Lydie* est sacrifiée, pour que son père et son frère puissent continuer à mener la joyeuse vie à grandes guides, qu'ils ont toujours menée, sans se soucier des désastres intimes, des souffrances, des douleurs, que la satisfaction de leurs plaisirs semait autour d'eux. Pour eux, pour leurs joies brutales, elle refoulera au fond de son cœur un amour sincère, ébauché dans une chaste et adorable idylle, et elle épousera l'homme riche qu'elle n'aime pas, l'homme riche qui rendra ainsi la fortune et le luxe aux siens.

Il faudrait étudier les uns après les autres les types amusants dont Henri Lavedan, en dehors de l'héroïne, a fait les personnages principaux de ce drame intime. Quelle figure que celle de la tante Génie ! Une trouvaille, que ce bas-bleu idéal, qui signe Robert de Castelpreux et dont les romans échevelés traversent les plates monotonies de la vie terre à terre ! Quel joyeux bonhomme que l'aimable baron de Terrassier, ce collectionneur fumiste, qui finit par avouer avoir acheté, à l'hôtel Drouot et chez les brocanteurs, toutes ces merveilles soi-disant récoltées par lui dans les pays lointains ! Ce sont les réjouissants grelots tintinnabulant à travers les pages de cette émouvante histoire. Mais ce qui nous a frappé dans l'œuvre d'Henri Lavedan, c'est la mimique débordant de son livre, sautant aux yeux du lecteur et vous mêlant forcément à l'action. Il y a là un faire spécial, une sorte de vie de la phrase, qui sont la marque du jeune romancier et lui assurent une originalité propre, en plus de la qualité nette du style et de l'émotion du sujet.

A la suite de *Lydie*, se trouvent deux courtes nouvelles, dont la première, intitulée *Poule*, est un véritable bijou de sensibilité, de sincérité poignante, et dont l'autre, *Il est l'heure*, vous donne le frisson glacial de la guillotine, en racontant l'exécution de Campi.— En somme, un nouveau et bien réel succès pour Henri Lavedan, une victoire méritée.

La Tournée du père Thomas, par PIERRE GIFFARD. Paris, Tresse et Stock, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Sous une forme fantaisiste, alerte et mouvementée, Pierre Giffard nous initie, dans *la Tournée du père Thomas*, aux aventures et mésaventures d'une troupe de comédiens allant jouer en province les pièces inédites d'un huissier, qui n'a jamais pu parvenir à se faire jouer à Paris. Le réel se mêle à la fantaisie d'une manière si étroite qu'on ne sait plus ce qui est vrai et ce qui est inventé. C'est la donnée du roman comique modernisée et présentée en une langue sans prétention, d'une allure plutôt gaie que mélancolique. Un livre facile à lire, plein de révélations curieuses et de fort utiles renseignements.

La belle Veuve, par PAUL-DUMAS. Paris, Victor-Havard, 1887. Un volume in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Chez M. Paul-Dumas les qualités qui frappent immédiatement le lecteur et accaparent son attention sont l'émotion communicative et une certaine science scénique. On sent dans ses œuvres, dans *la belle Veuve* plus que dans tout autre, la préoccupation de tirer ses principaux effets du choc des personnages et des situations délicates où il les jette. Ainsi, dans ce nouveau roman de l'auteur du *Joueur*, nous voyons une femme se débattre au milieu d'un inextricable réseau d'amours différentes, que rien ne semble devoir venir à bout de débrouiller. Elle est à la fois la maîtresse de deux vieux amis, le comte Morin de Vaudan et M. Charlier, et, en troisième lieu, celle du fils du comte, le jeune Georges de Vaudan. De ces trois amants, un seul l'aime véritablement, c'est le comte; quant à Georges, il n'a vu là qu'un désœuvrement d'oisif, une aventure de jeunesse ; Charlier, lui, plus positif, a fait de Mme Rivaire sa maîtresse, par ambition, pour s'en servir. Mme Rivaire, tout en manœuvrant habilement entre

ces trois rivaux, n'a d'amour que pour le jeune homme ; malheureusement pour elle, celui-ci est amoureux, d'abord sans le savoir, ensuite en le sachant, de sa petite amie d'enfance, Marguerite Charlier. Tout le monde tourbillonne autour de ces cinq personnages avec une fièvre, une passion qui ne peuvent manquer d'empoigner et de faire passer successivement par toutes les émotions de la lutte qui, bientôt, s'engage entre tous ces amoureux, jeunes et vieux, innocents et coupables.

Le défaut de l'auteur est peut-être d'avoir compliqué l'action aux dépens de la réalité, en accumulant sur Mme Rivaire les ignominies et en la faisant passer de bras en bras comme la plus vulgaire coquine ; ensuite, d'avoir sacrifié un peu le style, souvent trop facile, pas toujours aussi également soutenu.

La partie la plus touchante du livre est certainement toute celle consacrée à la gracieuse idylle déroulée entre Marguerite Charlier et Georges de Vaudan ; il y a là une sincérité, une fraîcheur d'amour qui parfument délicieusement ce roman, et font oublier un moment les personnages de Mme Rivaire et de Charlier, son digne acolyte. Paul Dumas, en plaçant son action en province et en l'enveloppant d'épisodes relatifs aux agitations politiques de la présidence de Mac-Mahon, a donné une saveur toute spéciale à cette étude, habilement dramatisée, trop habilement même, curieuse par le heurt des passions et tout imprégnée du délicat parfum d'amour vrai qui met en relief l'épisode de Georges et de Marguerite.

Le Horla, par Guy de Maupassant. Paris, Paul Ollendorff, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le récit étrange par lequel débute le nouveau volume de Guy de Maupassant, *le Horla,* est l'analyse minutieuse de l'état d'esprit et de corps subi par un individu en proie à une épouvantable hallucination, tangible pour ainsi dire, tant elle se manifeste nettement aux sens par des faits extérieurs, précis, indiscutables. Ce qui donne à l'étude de Maupassant sa rare valeur, son originalité bien personnelle, c'est qu'il applique à la description de ce trouble, à la fois matériel et immatériel, son procédé positif et imagé, cette langue qui est sienne et qui déroule si puissamment sous les yeux du lecteur la chose même dans son mouvement, dans sa forme, dans sa forme, dans sa palpable réalité.

C'est une sorte de journal de sensations que tient son héros, un homme dont on ignore même le nom et qui vit devant nous d'une existence si étrange. Cela commence, comme toute maladie encore indéterminée, par une fièvre, une inquiétude de tout l'être, puis à la souffrance se joint une invincible et envahissante tristesse ; l'esprit se frappe, le mal augmente, et plus le malade s'analyse, plus son état de santé s'aggrave. Il croit à des forces invisibles éparses autour des hommes, et, tout à coup, il a la révélation de puissances inconnues qui le harcèlent. Des faits matériel appuient ses premiers doutes, confirment ses craintes; l'eau de sa carafe, le lait déposé près de lui, disparaissent pendant la nuit, durant son sommeil. Un être invisible, impalpable, s'abreuve de ces liquides, en dépit de toutes les précautions prises. Les récentes révélations sur l'hypnotisme, sur la suggestion, envahissent son cerveau, s'y établissent solidement, et, tout à coup, en apprenant que cette maladie dont il souffre a épouvanté une province du Brésil, il se souvient que le mal a commencé un jour que, étendu près de la Seine, il voyait passer un navire venant du Brésil : plus de doutes, l'invisible vient de là, du bâtiment maudit. Ce mal, cet être surnaturel, c'est *le Horla,* bizarre assemblage de syllabes qui sonne comme un hurlement de cauchemar, un mot de rêve.

D'autres nouvelles, d'un genre tout différent, complètent ce volume qui, dès sa première page, saisit aux fibres délicates de l'âme et étreint avec cette violence douce que possèdent les choses mystérieuses. Nous citerons, parmi les meilleures, *le Trou,* un des contes les plus étourdissants de bonne humeur et de vérité que Maupassant ait jamais écrits ; puis *Clochette,* une navrante histoire d'amour ; d'autres encore, *le Diable,* une paysannerie qui fait frissonner ; *le Vagabond,* terrible revendication sociale; *Au bois,* le touchant attentat aux mœurs commis par deux vieux époux ; *l'Auberge,* qui a des points de contact avec *le Horla; Amour,* un émouvant récit de chasse. En un mot, un de ces exquis recueils de nouvelles où Guy de Maupassant enferme plus d'observation, de philosophie et de psychologie que d'autres dans les plus longs romans. G. T.

Marfa (*Le Palimpseste*), par Gilbert-Augustin Thierry. Paris, Perrin et Cie. Un vol. in-18.

Roman original, amusant, où la fantaisie s'unit à l'observation, l'ironie à la sensibilité, et qui, avec ses spirituelles allures de pamphlet ou de satire, touche aux plus secrets problèmes de notre être moral sans jamais cesser d'être, avant tout, œuvre d'artiste et de littérateur. L'influence de la dernière manière de Tolstoï se fait peut-être sentir dans la conception même de l'ouvrage, dont la donnée fondamentale est le rachat par l'expiation. Les types du savant paléographe, du juge de paix parvenu, et du juge d'instruction bilieux, mais honnête, sont tracés de verve et restent gravés dans l'esprit.

A quoi tient l'amour. *Mœurs parisiennes,* par Paul Parrot. Paris, Albert Savine, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Une séduction, avec sa suite ordinaire : faux ménage, gêne, misère, aigreur, dépérissement et mort de l'amour, naissance d'un enfant, et, ce qui arrache le récit à la banalité ordinaire, — héroïsme de la femme qui rend à l'amant sa liberté, et affronte l'avenir en se chargeant de l'enfant. Dans ce cadre, où

tranche la noblesse d'âme d'Henriette sur un fond de platitude mêlée de lâcheté, l'auteur a su faire vivre ses personnages d'une vie réelle et bien observée. Ces deux ou trois ménages de petits employés, ces jeunes gens au type flottant entre l'artiste et le commis, ces mœurs du tout petit monde parisien, où les prétentions les plus divertissantes coexistent avec une complaisance et une philosophie inconsciente que rien n'effarouche, sont pris sur le vif et reproduits au naturel. Le livre est écrit dans une bonne langue et nous fait espérer un romancier de plus, qui ne sera pas un romancier de trop.

L'Armée de John Bull, par HECTOR FRANCE. Paris, G. Charpentier et Cie, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

M. Hector France connaît fort bien l'Angleterre ; sa situation le met à même de connaître encore mieux l'armée anglaise que le reste des institutions du pays. On est donc assuré de trouver, dans ce nouveau volume d'un écrivain dont tout le monde a pu apprécier le talent vigoureux et sincère, des renseignements de première main, des tableaux d'après nature, des jugements nets et de bonne foi. Il paraît qu'il faut faire une réserve et que, pour les chiffres de statistique que l'auteur a l'occasion de donner çà et là, il s'est fié à des documents trop anciens. Un critique anglais signalait l'autre jour ce léger défaut, qui n'enlève rien, d'ailleurs, à la vérité de la peinture.

Chaque fois qu'il le peut, M. Hector France rapproche ce qu'il observe en Angleterre de ce qui existe chez nous. Son patriotisme, son ardent désir de nous voir supérieurs aux autres, le pousse quelquefois peut-être à voir en noir nos réformes et nos tentatives, et à ne pas rendre toute justice aux progrès que nous avons faits. Mais, en somme, ce parti pris est préférable à l'optimisme où peuvent s'endormir les nations pour ne s'éveiller qu'au lendemain du désastre. Quoi qu'il en soit, que les livres de ce genre se multiplient, et nous cesserons vite de mériter le reproche de ne pas connaître nos voisins.

Le Pompon vert, par GUSTAVE TOUDOUZE. Paris, Victor-Havard, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le pompon vert, c'est celui des mobiles du VIe arrondissement pendant le siège de Paris. L'auteur le portait, et aussi les doubles galons rouges de caporal, je suppose. Seize ans n'ont point altéré la fraîcheur de ses souvenirs. Quant aux émotions, elles ont été trop profondes, elles ont trop violemment serré le cœur et mordu la chair, pour ne pas durer toute la vie de l'homme. M. Toudouze, avec un grand talent d'écrivain, sa verve de conteur, sait rendre son émotion communicative, et les jeunes ne liront pas ces récits sans le regret de n'y avoir point été et sans la volonté de faire à leur tour, lorsque l'heure sonnera, leur devoir héroïquement, simplement, et cette fois — il faut qu'ils en soient convaincus d'avance — victorieusement. Que dire de ceux qui, comme moi, furent les comparses de ce grand et terrible drame ? Lire les pages de Toudouze, c'est revivre six mois de vie prodigieuse dans son intensité, ses élans et ses désespoirs. Nous étions là, à côté des *Pompons verts*, les moblots du 4e bataillon de la Vendée, sans pompon, sans passe-montagne, et souvent sans chaussettes dans nos godillots, à Champigny, à Avron, à Montretout. J'ai dû plus d'une fois rencontrer dans la tranchée ou le campement le caporal de la 7e du 6e, et je n'étais, à coup sûr, pas loin de lui, le jour où Trochu, visitant nos positions d'Avron, et passant au milieu de nous, derrière l'épaulement, ôta son képi sous la pluie d'obus en disant ce mot que je livre à l'histoire : « Ils me suivent comme un lièvre ! » Près de lui, j'ai piétiné pendant des heures dans l'avenue de Neuilly, et fait cette marche lamentable qui, sous le feu du mont Valérien, aboutit à une halte nocturne à la ferme de la Fouilleuse. Son livre a été une révélation pour moi, qui ne le connaissais que pour un des écrivains remarquables du temps et pour un confrère cordial et sympathique, sans savoir qu'il avait été mon frère d'armes en ces jours de péril et de deuil. Mais ces souvenirs personnels, quelle que soit l'émotion qu'ils soulèvent en moi, n'ajoutent rien à la valeur du livre. Il se suffit à lui-même, et son mérite propre le dispense de chercher un appui ailleurs que dans l'impartial jugement du lecteur. Rarement récits plus simples, plus vrais, plus vivants ont été écrits avec tant de bonne humeur, de sensibilité mâle, d'esprit naturel et d'ardeur contenue. Il s'en dégage, avec l'impression poignante du passé, une leçon de courage et d'expérience pour l'avenir. Cette leçon, l'auteur n'a pas voulu la formuler. Mais si les Français de 1870 ont été capables, dans la surprise des premiers désastres, l'effarement des convulsions politiques, l'ignorance absolue des choses de la guerre, d'offrir une résistance telle qu'on a bien pu l'arrêter, mais non point la détruire, que ne feraient pas, s'il en était besoin, les Français d'aujourd'hui, instruits, armés et prêts, pour égaler les anciens en bravoure et défendre plus efficacement la patrie !

Le nouveau livre de M. Gustave Toudouze est une œuvre de bon citoyen exécutée par un artiste.

B.-H. G.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS.

La Chambre rouge, par Pierre Zaccone. Un vol. in-18. Paris, Plon, Nourrit et Cie. — Prix : 3 fr. 50.

A Plaisir, par Émile Pierre. Paris, A. Savine. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Gueux de marque, par Léon Cladel. Paris, A. Piaget. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Carmen Lohty, par Pierre Allen. Paris, Charpentier. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le Rire, par Coquelin cadet. Un vol. in-18. Ollendorff. — Prix : 3 fr. 50.

Monsieur Peymarlier, par Noël Blache. Paris, Ollendorff. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le Prince de Madagascar, par Karl Gutzkow. Paris, A. Savine. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Vice versa, par F. Austey. Paris, A. Savine. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le Mal d'Orient, mœurs turques, par Kesnin Bey. Paris, Marpon et Cie. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

La Belle Espionne, par B. Millanvoye et A. Étiévant. Paris, Tresse et Stock. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Monsieur Maurice, par M. Robert Halt. Paris, Marpon et Flammarion. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Roman Incohérent, par Charles Joliet. Paris, Jules Lévy. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le Lazaret, roman parisien. Paris, Paul Ollendorff. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

L'Hôtel Pigeon, par Paul Lheureux. Paris, A. Savine. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

La Femme de Silva, par J. Marni. Paris, Ollendorff. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

La plus jolie femme de Paris, par Marie Colombier. Un vol. in-18. Marpon et Flammarion. — Prix : 3 fr. 50.

Nelly Webster, par Léon Jolivard. Paris, Ollendorff. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le Roman d'un jésuite, par G. de Beugny d'Hagerue. Paris, Palmé. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

La Revanche des Bêtes, par Ch. Normand. Paris, Lecène et Oudin. In-18. — Prix : 2 francs.

Scènes et Légendes, par Guy de La Forest. Paris, Lecène et Oudin. In-18. — Prix : 2 francs.

Ma Confession, par le comte Léon Tolstoï. Paris, A. Savine, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le Passé, par Georges Glatron. Paris, Victor Havard, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le Joueur et les Nuits blanches, par Th. Dostoïevsky. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Liaudette, par Gabriel Marc. Paris, G. Charpentier et Cie, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

La Comtesse Gendelettra, par Louis Tiercelin. Paris, A. Savine, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Le Théâtre contemporain, par J. Barbey d'Aurevilly. Un vol. in-18. — Paris, 1887, librairie Frinzine.

L'auteur *des Œuvres et des Hommes au* XIXe *siècle* vient de publier un volume étranger à cette série, et qu'il intitule *le Théâtre contemporain.* « Contemporain ? » La montre de M. Barbey d'Aurevilly retarde donc de vingt ans, car il fait tenir le théâtre contemporain entre deux dates, entre 1866 et 1887. La vérité est que l'auteur fait en ce moment flèche de tout bois, volume de toute copie, qu'il ramasse ses moindres miettes et nous les sert comme pain de blé nouveau. C'est un trompe-l'œil, mais d'intention plutôt que réel. Le théâtre, c'est tellement toujours la même chose! Et puis, qu'importe le motif? A cet esprit original, tout prétexte est bon, et le plus plat vaudeville lui fournit matière aux pages les plus suggestives. Il est superflu d'ajouter que M. Barbey d'Aurevilly appelé par hasard, pendant quelques mois, à rédiger le feuilleton dramatique de quelque journal, s'est rué parmi les conventions du théâtre avec l'indépendance agressive d'un barbet passant au milieu d'un jeu de quilles. Voilà qui amuse toujours la galerie lasse des complaisantes banalités de la critique régnante.

E. C.

Lettres inédites de mademoiselle de Lespinasse *à Condorcet, à d'Alembert, à Guibert, au comte de Crillon,* publiées avec des lettres de ses amis, des documents nouveaux et une étude par M. Charles Henry. Un vol. in-18. — Paris, 1887, librairie Dentu.

Les grandes amoureuses du XVIIIe siècle ont rencontré auprès de la postérité, malgré les scrupules que peut inspirer le spectacle d'une vie fort peu régulière, une indulgence en partie justifiée par l'état moral du milieu où leur existence se déroula, mais en partie seulement. Ce qui achève de la déterminer, c'est que, dans leurs égarements, elles furent sincères, de bonne foi, obéissant toujours à l'élan d'une pas-

sion vraie; c'est aussi pourquoi nous accordons volontiers à Mlle de Lespinasse, entre autres, ce qu'elle demandait à ses amis, lorsqu'elle écrivait : « Condamnez-moi, critiquez-moi, mais aimez-moi. » — Qui nous parle d'elle est sûr d'être écouté, et plus encore d'être bien accueilli qui la fait parler ou plutôt écrire elle-même. La curiosité la plus sympathique était donc acquise d'avance à la publication de lettres inédites de cette passionnée qui a su attacher à sa mémoire la tendresse de l'opinion. Cependant, afin de prévenir tout mécompte et que l'on ne cherche pas en ce recueil ce qui ne s'y rencontre point, M. Charles Henry, qui en est l'éditeur, nous avertit au seuil du volume : « L'âme de Mlle de Lespinasse ne fut qu'amour et amitié », écrit-il. « On connaissait l'amoureuse. Voici, en ces lettres à Condorcet et à d'Alembert, l'amie. » — La finesse et la solidité de jugements exprimés dans une langue où pèse un peu l'influence déclamatoire de Rousseau, de piquantes anecdotes, de jolis récits confirment, sans rien ajouter à sa mesure, l'estime où nous tenions le style de l'épistolaire dégagé des emportements de l'amoureuse.

En ce volume, l'intérêt s'attache donc pour le moins autant aux documents présentés par l'éditeur, qu'aux lettres au comte de Crillon, à Guibert, à Condorcet et à d'Alembert, dont Grimm disait : « Le plus grand géomètre de l'Europe fait plus de commissions pour Mlle de Lespinasse qu'un Savoyard. » — Ces documents, notamment, précisent la part de collaboration du *patito* au *portrait du marquis de Condorcet* et à la *suite du Voyage sentimental de Sterne;* par contre, ils lui retirent, pour le restituer à son amie, le *Portrait de Caraccioli*. Les lettres du marquis de Mora sont les premiers écrits que l'on connaisse du jeune philosophe, et les renseignements sur la succession de Mlle de Lespinasse, les plus complets qu'on ait encore donnés, sont infiniment précieux pour l'histoire de la Mode et de la Curiosité au siècle dernier. Il en est de même d'autres notes encore de M. Charles Henry, elles font la lumière en plus d'un point de controverse littéraire, de critique, de bibliographie, ou apportent quelque nouveau détail sur l'état de la société d'alors.

Portraits de femmes, par Arvède Barine. Un vol. in-18. — Paris, 1887, librairie Hachette.

En fermant ce livre, après l'avoir lu consciencieusement et avec le plus vif intérêt, de la première à la dernière page, nous soupçonnons fort l'auteur qui se dissimule sous le masque russe d'Arvède Barine, d'être une femme. Non que le peintre ait observé ses modèles par le côté frivole, ou que la touche de ces portraits manque de décision et de vigueur; mais le choix même des modèles, d'un caractère si particulier, et la pénétrante finesse d'analyse appliquée par l'artiste à la psychologie des personnages, me paraissent trahir la légitime curiosité et l'indulgente compassion d'un cœur de femme pour quelques-unes de ses sœurs malades, appartenant toutes, qui plus, qui moins, à l'ordre — Arvède Barine ne recule pas devant le mot, quoiqu'elle ne l'applique qu'à l'une d'elles — à l'ordre, dis-je, des « détraquées ». A peine en peut-on excepter la touchante figure placée à l'entrée de la galerie, cette aimable, honnête, enjouée et lettrée Jane Welsh, qui eut le malheur de s'éprendre de Carlyle, de pressentir le grand homme en « l'ours mal léché », qui fit la folie de l'épouser, qu'il ravala aux fonctions de la plus basse domesticité et qui mourut, finalement, victime de l'inconscient et féroce égoïsme dont était pétri le génie de l'historien de la *Révolution française*. Mais il est impossible de ne pas constater à des degrés divers, dans les figures qui suivent ces lésions du cerveau qui font les détraquées; oui, même chez Mary-Ann Evans, autrement nommée George Eliot, l'admirable romancier anglais ; — chez Mary Wollstonecraft Godwin, la « souillon philosophe », morte en 1797, le premier apôtre des *Droits de la femme*, précurseur oublié de Mlle Louise Michel, avocat convaincu cependant et dont l'action fut puissante de « l'égalité des sexes » ; — chez Félicie Rasponi, abbesse, au XVIe siècle, d'un couvent de Saint-André, à Ravenne, comme chez la sœur Séraphine, auteur d'une relation de sa *Vie*, qui est bien le tableau le plus piquant des mœurs *mondaines de ces couvents* de la Renaissance que l'autorité paternelle peuplait de filles nobles. Le dernier portrait de la petite collection est celui de cette étrange et charmante et noble Thérèse d'Avila, sainte Thérèse, qui n'est pas la moins séduisante non plus que la moins détraquée des quelques femmes dont Arvède Barine a retracé la physionomie très complexe en ce livre, avec autant de fermeté que de délicatesse, autant de tact que de résolution.

E. C.

L'Année littéraire, par Paul Ginisty, avec une préface par Henry Fouquier. Deuxième année, 1886. Paris, G. Charpentier et Cie, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Ce n'est pas aux lecteurs du *Livre* qu'il est besoin de faire ressortir l'utilité de ces sortes d'inventaires de la production littéraire, quand ils sont faits avec compétence, indépendance et talent. M. Paul Ginisty remplit à merveille ces trois conditions, à quoi il ajoute, par surcroît, la flamme vivace de son esprit. Aussi est-il suivi par un bataillon serré de fidèles qui, chaque semaine, cherchent dans le *Gil Blas*, sous la rubrique *les Livres*, les nouvelles productions que l'attentive et habile vigie signale à leur curiosité. Au bout de l'année, ces articles forment un beau et bon volume, auquel deux tables, l'une des noms cités, l'autre des ouvrages par noms d'auteurs, donnent toute l'utilité d'un répertoire en lui laissant le charme d'une critique agréable, plutôt analytique que jugeuse, mais toujours alerte, exacte, fine et distinguée. Il est clair que, tout en s'efforçant d'être complet, M. Paul Ginisty doit finir plus d'une fois sa revue par une rapide énumération; encore sait-il, par un mot jeté en passant, relever la mention sèche de tel ou tel ouvrage qui lui paraît, dans la rapidité de sa course, dépasser par quelques points le niveau. Je ne sais si les quel-

ques pages consacrées aux « principaux ouvrages parus à l'étranger en 1886 » ajoute rien à la valeur de l'ouvrage. Elles donnent une pauvre idée de la façon dont nous nous tenons au courant du mouvement intellectuel en dehors de chez nous. Il vaudrait mieux s'abstenir, puisqu'aussi bien nul ne peut embrasser tout, que de donner occasion de rééditer un reproche dont on nous accable depuis si longtemps et que, de moins en moins, nous méritons. De même, la liste des critiques littéraires de la presse est incomplète et, en quelques points, prête à l'erreur.

La préface de M. Henry Fouquier est un morceau de bon sens brillant, comme l'auteur excelle à en écrire, et prépare bien le lecteur à goûter l'abondant repas intellectuel que lui offre M. Paul Ginisty.

Le Théâtre en Allemagne. Son origine et ses luttes (1200-1760), par Ida Bruning. Préface de Henri de Lapommeraye. Ouvrage accompagné de gravures. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie (1887). Un vol. in-18.

Ce volume « contient l'histoire des origines et des luttes du théâtre allemand, de l'an 1200 à l'an 1760, c'est-à-dire depuis les mystères, ou pour parler plus exactement, depuis les jeux de la Passion jusqu'à la création d'un théâtre national en Allemagne. Mme Ida Brüning nous fait assister d'abord à la naissance du drame, à sa *sécularisation*, comme nous disons en France, à l'éclosion des farces de carnaval, aux premiers essais de comédie satirique; elle passe ensuite en revue les imitations des Grecs et des Latins, le théâtre universitaire, les productions de Hans Sachs, duquel date vraiment le théâtre régulier; elle vous montre l'apparition d'Arlequin, qui tint si longtemps une si grande place sur les scènes allemandes; puis l'invasion des pièces françaises en Allemagne, l'influence des tragédies et des comédies françaises, surtout de Molière, sur l'art dramatique allemand; elle nous conte les phases de la rivalité de l'opéra et du drame parlé; elle nous fait assister au travail de rénovation théâtrale en Allemagne, et nous présente en plein relief cette femme étonnante, d'une si superbe énergie et d'un esprit si élevé, la Neuber, actrice, directrice d'une troupe de comédiens à Leipzig, et proclamée *la créatrice du bon goût sur la scène allemande*... Ensuite, Mme Ida Brüning nous présente Eckhof, le fondateur de l'académie des artistes allemands; enfin elle analyse les œuvres critiques et les premières pièces de Lessing, s'arrêtant à l'aurore du théâtre national allemand, à l'heure où vont naître les Gœthe, les Schiller, les Iffland, les Kotzebue. Cette brillante période sera exposée dans un second volume de Mme Ida Brüning... L'exposition des faits et des théories est claire, la méthode de l'ouvrage est nette, le style est simple, sans ornements, mais ce n'est pas là un défaut pour un livre de vulgarisation littéraire. »

C'est M. Henri de la Pommeraye qui nous dit cela dans la préface spirituelle — et substantielle — par laquelle il présente Mme Ida Brüning au public. Comme c'est justement ce que le lecteur du *Livre* a besoin de savoir, je me serais bien gardé de ne pas l'en faire profiter. Il y a bien quelques réserves, et M. de la Pommeraye n'endosse pas les jugements de Mme Brüning sur l'influence, néfaste selon elle, du théâtre français sur la littérature dramatique en Allemagne. Mais ceci est affaire de point de vue, et on ne peut nier que tout ce qui altère le développement original d'une manifestation artistique chez un peuple ne présente une cause de regrets.

Ajoutons que Mme Ida Brüning a eu une longue et brillante carrière d'artiste lyrique et dramatique, qu'elle a paru mainte fois sur la scène à Paris, qu'elle y a fait des conférences fort suivies sur la littérature allemande, qu'elle a écrit son livre en français, et qu'elle est âgée de plus de soixante-dix ans. Ces études, savantes et utiles, seront le glorieux couronnement d'une brillante carrière, et nous en attendons avec patience la suite, que l'auteur nous promet.

Études sur le théâtre contemporain, par F. Lefranc. Un vol. in-18. Paris, A. Dupret, 1887. — Prix : 3 fr. 50.

« On trouvera, dans ce livre, dit l'auteur, moins d'éloges que de critiques. » Et il ajoute : « C'est, sans doute, la faute de mon sujet. » Ce joli mot donne très bien le ton dans lequel tout le reste est écrit : franchise, netteté, esprit. Si l'on ne peut reprocher à ces pages de la cruauté voulue, ni rien qui ressemble à de la haine, la tendresse en est également absente : M. Sardou qui « a de l'esprit », mais qui « n'a pas d'âme »; M. Coquelin qui n'a pas « le sens du grand art », et dont « la fortune durera peu », et quelques autres illustrations contemporaines, ne manqueront pas de s'en apercevoir. Malgré cela, ou à cause de cela, ces études sont d'une belle venue dans leur indépendance, et la lecture en est amusante et saine. Le chapitre consacré à M. Leconte de Lisle est vraiment remarquable par l'intelligence de la critique et la sûreté avec laquelle sa place est faite à ce très grand poète. On peut souvent différer d'avis avec M. F. Lefranc; on ne peut jamais ne pas s'intéresser à l'opinion qu'il défend. Cela tient, sans doute, à la façon dont il la fait valoir.

Ce volume, composé d'articles écrits pour la *Revue d'art dramatique*, est de nature à attirer à cette publication périodique plus d'un lecteur, qui ne se doute pas qu'on y trouve des pages de cette qualité.

B.-H. G.

L'Esprit de la Révolution, par Edme Champion. Un volume in-12. Paris, C. Reinwald, 1887.

Nous devrions être satisfait : voici un livre qui n'est pas écrit pour mettre en lumière les desseins secrets probablement discutés lors de l'entrevue de Bayonne, ce qui a encore de l'intérêt, ou, ce qui en a moins, pour rétablir la généalogie de Ravaillac en même temps que l'orthographe de son nom, mais pour proposer un jugement d'ensemble sur la suite des événements d'une époque mémorable entre

toutes. Tant de fois nous avons exprimé le regret de voir nos historiens suivre l'exemple des auteurs allemands, se contenter de faire le métier d'archivistes! Le livre de M. Edme Champion ne nous plaît pourtant qu'à moitié, et, à moitié, c'est encore beaucoup dire.

M. Champion a fait de nombreuses lectures; il sait les derniers mémoires édités, l'autorité qu'il faut accorder à ceux-ci comme aux autres; il est érudit et le sens critique ne lui manque pas. Fort habilement (au chapitre premier : *les Philosophes*), il réfute cette thèse que Montesquieu, que Voltaire auraient inspiré les constituants, et Rousseau, les conventionnels; avec non moins d'habileté (au chaptire V : *Méthode de l'Assemblée constituante*), il montre comme erronée est cette assertion suivant laquelle les constituants auraient procédé aux réformes rationnellement, seulement rationnellement, ayant été exclusivement préoccupés de poser des principes *à priori* et de déduire en toute rigueur; et (au chapitre IX : *Gironde et Montagne*), il dit fort bien que les deux partis ne représentaient ni deux doctrines sociales, ni deux méthodes politiques essentiellement différentes. D'une manière générale, dans le volume, nombre de jugements qui ne sont pas dépourvus d'originalité, ni de valeur. Mais ces jugements-là mêmes — et nous laissons de côté ceux qui ont trait à la constitution civile du clergé (chap. VI), à la chute de la royauté (chap. VII), à la Terreur (chap. X) — ne portent que sur les hommes tels qu'ils se sont montrés, que sur les faits tels qu'ils se sont produits. Pour dégager l'esprit de la Révolution, était-il nécessaire, va-t-on demander, de rechercher si elle aurait pu être conduite d'autre façon? Et certains, d'accord avec M. Champion, répondront : non, résolument; qu'ils veuillent bien reconnaître alors qu'à ne supposer point la contingence des événements accomplis, un auteur se trouve forcément amené à ne faire que supputer les modifications effectivement apportées dans l'ordre social, politique, économique, moral et religieux, qu'à constater des rapports nouveaux entre les hommes, des besoins nouveaux et une conscience nouvelle pour chacun d'eux. Écrire l'histoire consisterait à enregistrer ce qui est advenu, avec ou sans la volonté de vérifier la loi des trois états? Il paraît bien que M. Champion relève de l'une de ces écoles philosophiques qui tiennent pour le dogme de la nécessité historique; à plusieurs fois, il répète cet aphorisme : ce ne sont pas les hommes qui ont fait les événements, mais bien les événements, les hommes; or qu'il se soit trouvé incapable, parce que positiviste, parce que déterministe, de distinguer entre les conditions de l'activité et la volonté qui la dirige et la mesure, c'est là précisément ce qui nous tient empêché de faire grand cas de son ouvrage, si judicieuses que soient d'ailleurs la plupart des remarques qu'il enferme. Nous ne saurions admettre que tout ce qui s'est passé se devait passer, en effet; ni admettre davantage que tout fût bien, qui, après des retours de bons et de mauvais succès, s'achève assez bien en somme aujourd'hui. F. G.

L'Art équestre. — Traité de haute école d'équitation. Iconographie des allures et des changements d'allure, par E. Barroil, avec une introduction du capitaine Raabe, écuyer-professeur. — Ouvrage de luxe grand in-8°, imprimé sur simili-japon et orné de 177 vignettes et attitudes, dessins par Gustave Parquet. Paris, J. Rothschild, éditeur, 13, rue des Saints-Pères. — Prix : 15 fr.

On prétend que le Français monte à cheval, mais n'aime pas le cheval. Ce sont les Anglais qui répandent cet aphorisme, eux qui se piquent de savoir aimer et soigner le noble animal mieux encore que le monter.

Il est vrai que pour la plupart des cavaliers, non seulement en France, mais partout, le cheval est plutôt soit un moyen de locomotion, soit une distraction, ou bien encore, pour certains, l'équitation n'est qu'un exercice hygiénique.

Pourtant il est aussi des hommes de cheval chez nous, des hommes à qui rien n'est indifférent de ce qui améliore la monture, et de ce qui la fait mieux connaître; la preuve même nous en est fournie par l'accueil flatteur accordé au livre savant et clair de M. E. Barroil, *l'Art équestre*, qui complète *la Méthode de haute école d'équitation* du capitaine Raabe, dont M. E. Barroil fut un des élèves préférés.

L'ouvrage édité par la librairie Rothschild comprendra deux parties : la première, qui vient de paraître, analyse, décrit et explique les allures du cheval; la deuxième, qui sera prochainement publiée, s'occupera du dressage.

Le but que s'est proposé M. Barroil est double, ou, si vous voulez, c'est à un double public qu'il présente son livre : aux hommes de cheval et aux artistes.

En détaillant, dans une analyse méthodique, le mécanisme des mouvements du cheval, l'auteur donne au cavalier le moyen de se rendre compte des actions de l'animal, des déplacements et des combinaisons de sa force; c'est la connaissance préliminaire indispensable à quiconque veut pouvoir diriger habilement un cheval dressé et, à plus forte raison, à qui voudrait dresser un cheval.

Aux artistes, cette étude n'est pas moins nécessaire : elle leur fait voir les véritables attitudes que peut prendre l'animal à ses différentes allures : que de fois ne rencontrons-nous pas dans les tableaux ou dans les sculptures, même de peintres renommés, des chevaux en mouvement dont l'équilibre reste un problème insoluble, ou des effets de jambes absolument faux! C'est qu'en réalité il est fort difficile, à qui ne voit qu'avec les yeux, de saisir exactement la relation des membres à chaque point des lignes tracées dans l'espace par ces membres rapidement levés et baissés. Le raisonnement doit suppléer à l'insuffisance de l'observation directe. Les artistes, peintres et sculpteurs trouveront justement dans l'ouvrage de M. Barroil, notamment dans le chapitre consacré aux allures marchées, le moyen mécanique de déterminer immédiatement, étant donnée une base quelconque, la position des deux autres pieds en l'air.

Le volume actuel — première partie de *l'Art équestre* — se divise en trois sections : 1° allures marchées; 2° allures sautées; 3° changements d'allures.

Les premières sont analysées et expliquées d'après la théorie des six périodes du capitaine Raabe, et résumées d'une façon synoptique par l'ingénieux *cadran hippique* de l'excellent écuyer.

M. Barroil étudie aussi dans cette première partie la méthode graphique appliquée par M. Marey, l'éminent professeur au Collège de France, à l'étude du pas du cheval. La méthode graphique, complétée par la théorie des *vitesses relatives* et par l'emploi du *plan de terre*, permet de déterminer l'attitude exacte du cheval à un instant quelconque d'une progression.

L'étude des allures sautées repose aussi sur la méthode graphique, exception faite du galop de course, dans lequel les appareils enregistreurs se brisent et ne rendent que des tracés défectueux, pour ne pas dire informes; pour cette allure, M. Barroil a repris la théorie du capitaine Raabe, dont les bases sont le *plan de terre*, le *tracé des pendules renversés*, élevés sur les empreintes des pieds et les *vitesses* relatives.

Pour que l'ouvrage si érudit et si instructif de M. Barroil fût de tous points réussi, l'*Art équestre* contient 125 vignettes représentant autant d'attitudes différentes, dessinées avec le plus grand soin par M. Gaston Parquet, sur les indications de l'auteur.

Nous attendons avec impatience le second volume, et, lors de sa publication, nous reprendrons dans une étude d'ensemble le travail de M. Barroil, que le succès du premier volume doit heureusement stimuler.

La Physionomie chez l'homme et chez les animaux, par le major S. Schack. Un vol. in-8° traduit par le docteur Junion. Paris, librairie J.-B. Baillière et fils, 1887. — Prix : 7 fr.

L'ouvrage de M. Schack, major de l'armée danoise, sur la physionomie de l'homme et des animaux dans ses rapports avec l'expression des émotions et des sentiments, vient d'être traduit en français par le Dr Junion. C'est un travail des plus intéressants, composé sur les observations maintes fois vérifiées. Personne n'ignore la relation intime qui existe entre les dispositions intellectuelles et morales et les lignes du visage et les formes de ses diverses parties. Chacun de nous aussi, en plus d'une circonstance, a constaté la ressemblance plus ou moins accusée d'une figure humaine avec celle d'un animal, et cherché à reconnaître si le caractère connu de la bête n'appartenait pas dans une certaine mesure à son sosie humain.

Le major Schack vérifie, confirme et classe méthodiquement ces signes et leurs interprétations.

Son ouvrage se divise en trois parties : la première étudie le caractère des hommes d'après l'inspection des traits du visage et des signes extérieurs; le second, les analogies physionomiques entre l'homme et les animaux; la troisième, l'influence de l'hérédité et de l'éducation sur le physique.

Dans la première partie, après avoir fixé les règles générales de l'étude de la physionomie, M. Schack examine successivement toutes les parties expressives de la personne, toutes celles qui, par leur forme, leur dimension, leur mouvement, peuvent trahir le caractère : la tête en général, le front, les sourcils, les yeux, le nez, la bouche, le menton, les joues, le cou, l'oreille, les cheveux mêmes, et la voix, et la main avec l'écriture et les signes graphologiques, la démarche enfin. Sur chacun de ces points, l'ingénieux auteur consigne des révélations curieuses, mieux encore, instructives.

Dans la seconde partie où il analyse les analogies physionomiques entre l'homme et les animaux, il constate que les animaux, dont le type est le plus fréquemment reproduit avec une exactitude variable par les visages humains, sont le lion, l'aigle, le singe, le renard, le mouton, le chien, l'hyène, le chat, le bœuf, le porc, le perroquet, l'âne, le lièvre, le corbeau, le rat, la belette, l'ours, le bouc, la morue et le hibou; et les exemples recueillis par l'expérience personnelle du major Schack lui permettent de conclure que, généralement, l'analogie du type physionomie est un indice sérieux de l'analogie des instincts.

Dans ces deux parties, de nombreuses vignettes complètent de façon concrète les explications et les observations.

La troisième, quoique moins originale, n'est pas sans mérite ni sans intérêt : M. Schack y résume les théories émises sur l'hérédité des formes et des caractères extérieurs, des aptitudes, des facultés, des passions, des caractères. Il termine par un chapitre consacré à l'influence de l'éducation sur la constitution physique et mentale, et il conclut par cette proposition très sage qu'il faut, pour le progrès réel de l'humanité, tenir compte de notre nature entière et non seulement faire porter l'éducation sur l'individu, mais encore le poursuivre dans les descendants, c'est-à-dire dans l'espèce.

L'ouvrage du major Schack n'est pas seulement capable d'amuser l'esprit des curieux, il peut rendre d'utiles services au psychologne et au pédagogue.

P. Z.

Life of Dante Gabriel Rossetti, by Joseph Knight, Londres, Walter Scott, 1887. — Un vol. in-8°.

Les lecteurs qui ont accueilli *le Livre* à ses débuts, et qui depuis l'ont suivi fidèlement, se rappellent, sans aucun doute, une correspondance anglaise (numéro de décembre 1881) où M. Joseph Knight, le critique autorisé et bien connu, nous présentait au public français un poète de haut vol, un artiste délicat et passionné, d'âme italienne et de culture anglaise, et dont le nom, somme toute, m'a toujours semblé caractériser, avec une netteté pittoresque et inattendue, le génie à la fois si primesautier et si complexe, si ingénu et si coloré: Dante Gabriel Rossetti.

Touché déjà par l'aile de la mort, Dante Gabriel Rossetti put pourtant lire cette étude, qui lui était consacrée, et en remercier l'auteur dans une lettre qui est une des dernières qu'il ait écrites, et que M. Joseph Knight reproduit à la fin de son livre, comme on enchâsse sous des ciselures d'or rehaussées de gemme une relique précieuse et sacrée. L'auteur de la *Vie de Dante Gabriel Rossetti* comprendra l'émotion dont a été saisi celui qui a la bonne fortune de parler ici de son ouvrage, en lisant cette lettre suprême où il est dit : *Of the article's purport I hardly have a right to speak further, but can more pardonably dwell on its true literary acuity. I do not gather, of course, whether the French is your own, or rendered by another. In either case, the tone could not be more akin to the language.* Je ne m'attendais pas à cette récompense exquise d'un travail qui fut toujours pour moi un *work of love*, car il y a autant de jouissance, avec moins de mérite et de peine, à interpréter de belles œuvres qu'à en produire soi-même.

Dans une note préliminaire, M. Joseph Knight nous avertit que, dans Dante Gabriel Rossetti, il étudiera surtout le poète, laissant le peintre à des juges plus compétents. Cette note est bien nécessaire; car lorsqu'on a lu ce que l'auteur expose de l'éducation artistique de Rossetti, de ses premiers efforts, de l'influence qu'eut sur lui Ford Madox Brown, de l'école des *préraphaélites* dont il fut le promoteur et le chef, de sa carrière de peintre, en un mot, on n'aurait guère l'idée que tout n'est pas dit, et bien dit, par un critique pour qui l'histoire de l'art n'a point de secrets, et qui, s'il admire, le fait à bon escient.

Quoi qu'il en soit, Dante Gabriel Rossetti est assez peu connu en France et mérite assez de l'être pour qu'il soit bon de donner une analyse rapide de sa vie telle que M. Joseph Knight la raconte. Le biographe a pris soin de faire cette analyse lui-même dans la table raisonnée des chapitres de son livre. Je n'ai guère qu'à transcrire. Rossetti était d'origine italienne. Le nom primitif de sa famille, della Guardia, avait fait place, dans sa branche, à un surnom, sans que la filiation se soit jamais perdue. Le père du peintre poète, Gabriele Rossetti, prit part aux mouvements de l'Italie en mal de liberté. Il fut un de ceux qui arrachèrent une constitution à Ferdinand, roi des Deux-Siciles, et, lorsque la réaction devint maîtresse, il parvint à s'enfuir à Malte, d'où il passa en Angleterre. Il y épousa la fille de Gaetano Polidori, traducteur de Milton et ancien secrétaire d'Alfieri. C'est de ce mariage que naquit, entre autres enfants, Dante Gabriel Rossetti (12 mai 1828). Dès l'époque de son adolescence, Rossetti se sentit sollicité par les lettres et par la peinture. Ce fut celle-ci qui l'emporta, pour un temps du moins; et nous le voyons collectionner des estampes et entrer à l'école des antiques de l'académie royale. Bientôt lié avec Holman Hunt, John Millais et Woolner, il se fit admettre dans l'atelier de Ford Madox Brown, dont le talent sincère et novateur exerça sur lui la plus puissante influence. C'est de cet atelier que sortit le mouvement préraphaélite, intimement lié à la renaissance littéraire qui se produisait en Angleterre à la même époque. Rossetti se trouva naturellement le chef de la nouvelle école, dont son tableau l'*Enfance de la Vierge Marie* marque nettement la manière et l'esprit. Outre les noms déjà cités, il faut mentionner, parmi les premiers préraphaélites ou ceux qui leur étaient sympathiques, G. Stephens, James Collinson, C.-A. Collins, E.-L. Bateman, Bernhard Smith, Arthur Hughes, William Bell Scott, Thomas Seddon et Burn Jones. Le 1er janvier 1850 parut, avec Dante Gabriel Rossetti pour principal rédacteur, et son frère William Rossetti, pour directeur, un journal qui, sous le titre de *The Germ*, bientôt changé en *Art and Poetry*, devait être l'organe de l'école. Cependant Rossetti n'avait point abandonné la littérature. Ce fut vers cette époque qu'il écrivit ses premiers poèmes et une œuvre fantaisiste, *Hand and Soul*, où l'autobiographie se plie aux vagabondages de l'imagination. Dix ans après Rossetti épousait miss Siddall, qui avait été son modèle avant d'être sa fiancée, et dont la mort prématurée le frappa d'un coup terrible. Dans le détachement de tout ce qu'il éprouva, il ensevelit dans le cercueil de la chère morte les poésies qu'elle avait pour la plupart inspirées. Cependant l'arbre frappé se redressa, et s'il garda sa blessure, elle se cacha sous des frondaisons nouvelles. Dante Rossetti peint, écrit, se lie avec d'autres poètes de premier ordre, William Morris, Swinburne, George Meredith; il se prend de goût vif pour un superbe zèbre, qu'il achète et met au piquet à un poirier dans son jardin; mais un jour le zèbre arrache le poirier et donne à son propriétaire une chasse effrénée à travers les plates-bandes; il va à Paris, et à son retour, en pleine activité de production, il sent la fatigue peser sur lui; il ne voit plus; ses yeux sont malades. C'est dans cet état de souffrance qu'il prépare un volume de poésies, contenant les pièces exhumées de la tombe de sa femme. M. Joseph Knight en analyse les principaux morceaux, ballades, œuvres dramatiques et lyriques, sonnets, traductions de Willon, avec ce charme et cette sûreté de goût dont il a donné tant de preuves dans les colonnes du *Livre*. Puis il recherche les sources d'inspiration où puisait Rossetti, peintre; il montre l'influence énorme de Dante sur son esprit, Dante, dans la vénération duquel il avait été élevé et dont son père Gabriele avait fait le sujet spécial de ses études et de ses méditations (on lui doit un remarquable *Comento analitico della Divina Comedia*, 1826-1827). Le parallèle qu'établit M. Joseph Knight entre la poésie et la peinture de Rossetti est bien fin et bien pénétrant. On regretterait davantage qu'il n'ait pas cru devoir donner plus de développement à cette partie de son travail, si l'on ne s'apercevait que, tout en s'en défendant, il a dit sur l'ensemble et les détails tout ce qu'il y avait d'essentiel. C'est à ce moment (1871), où le double génie de Rossetti comme peintre et comme poète est universellement proclamé, que paraît, dans la *Contemporary Review*, un article où, sous le titre de *The*

Fleshly school of poetry (*l'École charnelle en poésie*), la critique prend le ton du libelle et l'allure d'une dénonciation. L'auteur, Robert Buchanan, poète de mérite lui-même, a plus tard reconnu l'injustice et l'emportement de ses attaques. Le coup fut terrible à Rossetti qui cherchait déjà un remède à ses insomnies dans le chloral, et qui recourut dès lors davantage au traître et complaisant poison. Son esprit, chargé de projets et de plans, semble bientôt fléchir sous le poids. Il donne une seconde édition de ses *Poètes italiens* et un nouveau recueil de vers (1881) qui fournit à M. Joseph Knight l'occasion d'écrire un nouveau chapitre de critique littéraire, véritable petit chef-d'œuvre de naturel, d'intelligence sympathique, de jugement solide et élevé, où il classe les sonnets de Rossetti au premier rang, dans la littérature anglaise, avec ceux de William Shakespeare. C'était la fin. L'année suivante, Dante Gabriel Rossetti, dont la correspondance montrait déjà depuis longtemps des signes d'abattement et qui vivait dans une solitude d'hypocondriaque, mourait paralytique, laissant un douloureux vide au cœur de ses amis, et à l'Angleterre un nom de grand artiste et de grand poète à ajouter au nombre, déjà si grand et incessamment accru, de ceux qui, bien plus que ses marchands, ses diplomates et ses soldats, ont efficacement travaillé pour sa gloire.

Un index bien fait, une bibliographie et un catalogue des œuvres de Rossetti, admirablement dressés par M. John-P. Anderson, du *British Museum*, donnent à la magistrale étude de M. Joseph Knight un caractère pratique dont, en France, nous ne nous préoccupons pas assez. Le volume est bien imprimé, sur beau papier, digne extérieurement de sa grande valeur littéraire et documentaire. C'est une faveur suprême de la destinée que d'avoir eu, vivant, un ami qui sache et veuille dresser à votre mémoire un si glorieux monument. B.-H. G.

Profils vendéens, par Sylvanecte (Mme Georges Graux). Préface de Jules Simon. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie (1887). Un vol. in-18.

Les faits et gestes des combattants vendéens de la première révolution, leur héroïsme, leur acharnement, les horreurs grandioses de cette lutte épique, mais fratricide, les figures qui se détachent sur la cohue armée de gars exaspérés et farouches, sont assez choses connues et que Sylvanecte n'a point pour but de nous apprendre. Son livre n'en est pas moins d'un haut et puissant intérêt, autant par le talent du narrateur que par les points sur lesquels il étend les développements de sa narration. Ces points, ce sont, d'une part, la mise en relief de cette vérité que le soulèvement vendéen est un mouvement populaire, paysan, réfractaire, que vint aviver la persécution religieuse, et nullement une révolte de nobles; d'autre part, la description des mœurs et des différences ethnographiques qui séparent les populations de la Vendée, selon qu'elles habitent la plaine, le bourg ou le marais. Cela est, à mon sens, plus intéressant et plus utile que la répétition d'événements cent fois racontés, de même que certaines anecdotes qui auront, pour la plupart des lecteurs, le mérite de l'inédit ou de l'inconnu. L'auteur possède admirablement sa Vendée. Sa partialité pour le Bocage aux dépens du Marais me ferait volontiers croire qu'elle a dans les veines du sang de *Bocageon* ou de *Dannion*. Quoi qu'il en soit, je connais, pour y avoir passé toute ma jeunesse, et le Marais et le Bocage, et je n'ai remarqué dans la différence des coutumes, des costumes, des mœurs et des caractères ethniques des deux races, rien qui fût particulièrement à l'avantage de celle du pays boisé. Les gens du Bocage sont plus petits, moins bien faits, assez souvent d'aspect moins propre, et moins sujets aux fièvres paludéennes, parce qu'ils ne vivent pas dans les paluds. Ce sont là des supériorités de race contestables et sur lesquelles mieux vaut ne pas insister.

Sylvanecte a eu l'heureuse idée de clore son livre par un chapitre sur les volontaires de l'Ouest en 1871, et, comme le dit M. Jules Simon dans la préface qu'il a écrite pour ce livre, l'histoire des zouaves de Charette, de celui qui est encore vivant, — « termine bien l'histoire de l'autre Charette, de celui qui est immortel ». B.-H. G.

La Dogaressa di Venezia, par P.-G. Molmenti. Seconda edizione rivedutta ed accrescinta. Torino-Napoli; L. Roux e C., 1887. Un vol. in-8°. — Prix : 5 fr.

Ce n'est, dit un critique italien, M. Ernesto Masi, que l'hérédité dans le pouvoir qui peut donner de l'importance à la femme du chef de l'État. Dans un gouvernement électif, il est indifférent que le prince ait une épouse, comme à Venise, ou qu'il n'en ait pas, comme à Rome. Aussi, en tant que souveraine, la dogaresse n'existe pas. En tant que femme, elle doit dire adieu à ce qui fait le romanesque et la poésie de la femme, à la jeunesse. La dogaresse est, par état, vieille. Elle est le symbole féminin de la vertu domestique s'ajoutant à la magistrature la plus élevée de la République.

C'est cette figure, effacée sans doute, mais pourtant intéressante, dans la majestueuse mélancolie où on l'entrevoit au second plan, que M. P.-G. Molmenti a entrepris de retracer. Nul plus que l'auteur de l'*Histoire de la Vie privée à Venise* (la *Storia di Venezia nella vita privata*) n'était mieux préparé à mener à bien cette résurrection historique. Depuis le premier établissement dans les lagunes jusqu'à l'heure fatale où l'étendard de Saint-Marc tombe, sans espoir de se relever, dans le sang de ses défenseurs, M. P.-G. Molmenti nous guide à travers la galerie des dogaresses, presque toutes dignes de contribuer, pour leur part modeste, à l'éclat de l'État vénitien, même aux jours de la décadence, même lorsque, en répandant sans compter les sequins, l'ancien baile de la République à Constantinople, Paolo Renier, mari d'une ballerine, d'une ancienne danseuse de corde, parvient à se faire donner la couronne du-

cale. Chemin faisant, il nous ouvre des perspectives sur l'influence féminine aux différentes époques de l'histoire, et rien n'est plus fin et plus délicat que les chapitres qu'il intitule : *la Chevalerie et les Femmes, la Femme vénitienne en Orient, l'Art et la Femme au* XVe *et au* XVIe *siècle, le Luxe et la Vie féminine, la Femme vénitienne dans la littérature*, etc., etc.

En outre de sa valeur purement historique, le livre de M. P.-G. Molmenti est une étude de mœurs à travers les âges, écrite en un style brillant par un érudit, un artiste et un penseur.

Conspirateurs et Policiers (*Souvenirs d'un proscrit russe*), par Léon Tikhomirov. Paris, Albert Savine, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur de *la Russie politique et sociale* donne, sous une forme pittoresque et anecdotique, ses souvenirs de conspiration et de lutte contre la police russe. Il ne généralise point et laisse à peine entrevoir ses théories personnelles de révolutionnaire. Il raconte ce qu'il a vu, ce qu'il a entendu; il reproduit ses observations et ses expériences. Ce livre est, comme il le dit, un recueil de documents, un livre de mémoires, plus ou moins complets. Ce sont des tableaux isolés, qu'un court aperçu historique aidera le lecteur à relier chronologiquement.

Cette manière de traiter le sujet est vraiment la bonne, à l'heure présente surtout. Il faut savoir gré à M. Léon Tikhomirov, qui est un proscrit du gouvernement russe, de l'avoir compris. Tout le monde trouvera dans son livre des récits piquants, des traits de mœurs curieux, des pages où l'émotion est d'autant plus empoignante qu'elle se met moins en parade, ce qu'il faut, enfin, pour accroître, s'il se peut, notre sympathie pour le caractère russe et le peuple russe, sans aucun appel intempestif à prendre parti dans les querelles intérieures de l'empire du czar.

B.-H. G.

La propriété littéraire et artistique, par Émile Acollas. Un. vol. in-16. — Paris, Ch. Delagrave. 1887.

Le volume fait partie d'une collection dont il a été parlé; M. Émile Acollas poursuit son œuvre de vulgarisation.

D'abord quelques pages de théorie pure touchant le droit de propriété littéraire et artistique. Il est juste, c'est l'enseignement qui prévaut, que la propriété littéraire et artistique soit une propriété limitée quant à la durée; mais pourquoi cela est-il juste? Parce que l'auteur ou l'inventeur emprunte sa personnalité aux générations qui l'ont précédé, et, à son temps, les éléments de son œuvre? Quoi! sur ce fondement merveilleux, on appuierait une théorie mystique d'indivisibilité de production intellectuelle? on en déduirait un droit de la société sur l'œuvre intellectuelle? Mais, « si l'argument que l'on fait contre les auteurs et les inventeurs était bon, il le serait contre quiconque prétendrait à la propriété même de la moindre parcelle de terre, car apparemment aucun propriétaire n'est né sans ancêtres, aucun ne possède même une parcelle de terre que des devanciers n'aient cultivée ou remuée. »

Viennent ensuite quelques pages d'histoire, puis, après la nomenclature des lois et règlements, un exposé, avec un commentaire, de la législation en vigueur : six chapitres dans lesquels il est traité : 1° du droit des auteurs; 2° du droit de leurs créanciers; 3° de la transmission, soit à titre onéreux, soit à titre gratuit, du droit de propriété littéraire et artistique; 4° du délit de contrefaçon et des délits assimilés; 5° du délit de représentation illicite; 6° du droit des étrangers. A la suite du premier chapitre, deux appendices qui ont trait, l'un à la législation concernant les œuvres posthumes, l'autre, à la législation relative aux manuscrits appartenant à l'État; et après le deuxième chapitre, un autre appendice encore : il s'agit de la mise en gage du droit des auteurs.

L'auteur ne se fait pas faute d'indiquer quelles modifications il conviendrait, suivant lui, d'apporter aux lois qui régissent la matière. F. G.

A Panama : l'Isthme de Panama. — La Martinique. — Haïti. *Lettres adressées au Journal des Débats*, par G. de Molinari. Un vol. in-18, illustré de 6 gravures hors texte et accompagné d'une carte coloriée. Paris, sans date. Librairie Guillaumin.

Si le lecteur a l'esprit hanté de quelque doute sur l'issue de la colossale entreprise de Panama, qu'il lise ces lettres de M. de Molinari, et il sortira de cette lecture pleinement confiant dans le succès final. Le témoignage du très distingué collaborateur du *Journal des Débats* est d'autant plus digne de foi qu'avant d'avoir vu et jugé les faits sur place, il était plutôt défavorablement prévenu.

Charles Robin; sa vie et son œuvre, par Georges Pouchet, avec un portrait gravé par Ach. Martinet, et un *Index bibliographique* des travaux de Ch. Robin. Un vol. in-8°. Paris, 1887. Félix Alcan.

Il y aura tout à l'heure trente ans, — c'était en septembre 1859 — mon premier article dans le journal *l'Opinion nationale*, très récemment fondé, avait pour objet de rendre compte du premier ouvrage publié de M. Georges Pouchet : *la Pluralité des races humaines*. Le jeune auteur était le fils du docteur Pouchet, de Rouen, célèbre alors par sa théorie des *Générations spontanées* qui donna lieu à une polémique retentissante, à laquelle M. Pasteur prit comme opposant une part des plus actives, tellement que la presse satirique, la caricature, et jusqu'aux théâtres, en leurs revues de fin d'année, s'emparèrent de la question. M. Georges Pouchet a poursuivi sa carrière scientifique moins bruyamment; cependant il est professeur au Muséum d'histoire naturelle, directeur du Laboratoire maritime de Concarneau et du *Journal de l'anatomie* fondé par Charles Robin.

Disciple, ami et collaborateur du savant biologiste qui mourut en 1885, sénateur du département de l'Ain, il publie aujourd'hui une étude très complète, très impartiale sur la vie et les œuvres de son ancien maître. Écrit par un lettré, le livre débute comme un roman par la description pittoresque de la vieille demeure de famille où naquit C. Robin et où il est mort, à Jasseron. Mais bientôt le ton devient plus sévère, l'auteur expose avec autant de clarté que d'indépendance dans les jugements la longue succession des travaux du célèbre professeur, en même temps qu'il retrace l'histoire des luttes scientifiques et philosophiques qu'il eut à soutenir. Cette savante étude fait également honneur à M. Georges Pouchet, qui l'a écrite, et à Charles Robin, qui en est l'objet. E. C.



L'Éducation par la poésie. *Répertoire des poèmes populaires du* XIXe *siècle,* par BIDART, professeur d'école normale. Un vol. in-12. Paris, librairie Gédalge, 1887.

En manière de préface, une douzaine de pages, avec ce titre : *Quelques explications.*

Résumons plusieurs de ces explications, les principales.

1° Les recueils ne manquent pas, mais tous ont été composés à l'adresse des lettrés: il en fallait un à l'usage de *la foule,* qui n'entend rien à la poésie. M. Bidart n'a que trop bien servi la foule; il lui a offert beaucoup de vers et fort peu de morceaux vraiment poétiques.

2° M. Pécaut a écrit un article sur « la poésie et l'éducation », d'où le titre choisi pour le nouveau recueil. Mais de ce que l'article de M. Pécaut soit excellent, et de ce que, comme l'a soutenu avec raison le directeur de l'école de Fontenay-aux-Roses, la poésie puisse servir à l'éducation, il ne s'ensuit pas que l'éducation se doive donner par la poésie. « La poésie, est-il dit, produit des émotions fortes et salutaires, qui relèvent notre âme et la rendent meilleure. » Cela peut être vrai de certaines poésies; cela ne l'est pas certainement de la poésie en général; non la poésie n'est pas « la sœur de la morale ».

3° Il convenait de n'emprunter rien aux poètes du XVIIIe siècle. — Passons.

4° Il importait de faire un choix entre les récits, les narrations; les odes n'ont pas le don d'agréer. — Passons encore.

Puis, M. Bidart livre *la clef de la versification;* il décompose l'alexandrin en hémistiches; une césure après le sixième pied. Il devine bien *quelques différences entre le vers classique et le vers romantique,* et il note deux, trois observations, en exprimant le « regret de n'avoir trouvé cette question traitée nulle part ». — Nulle part! Comme il faut que les bibliothèques des écoles normales soient pauvres pour qu'une telle assertion puisse être émise par un professeur chargé d'enseigner à de futurs instituteurs!

Il donne enfin quelques conseils *pour bien lire à haute voix.* M. Bidart n'a sans doute trouvé traitée nulle part, non plus, cette question de la lecture à haute voix, et, pour lui, réciter, c'est jouer. A la page 19, *le Pater,* de M. L. Ratisbonne, dont voici les deux derniers vers :

> Je priais le bon Dieu, car le pain, c'est bien sec,
> De nous donner toujours un peu de beurre avec.

et, au bas de la page, cette note, que nous copions textuellement : Diction : « Le pain, c'est bien sec », en faisant la moue; — le dernier vers sur un ton de mystère et comme avec pudeur.

Allons à la table. Le recueil est divisé en trois parties. — *Première partie :* Poésies pour enfants et Fables, qui sont empruntées à L. Ratisbonne, à Mme Anaïs Segalas, à Lachambeaudie, à Andrieux, à d'autres encore. — *Deuxième partie :* Poèmes sur la guerre de 1870, poèmes patriotiques. — *Troisième partie :* Chefs-d'œuvre littéraires.

Un recueil de morceaux choisis n'est jamais complètement mauvais, ni jamais complètement inutile.

La Vision. — *Pour les poètes. — Les transformations. — Les intensités. — Livrets de féeries. — Les entrevues. — Les travestis,* par ÉMILE PEYREFORT. Un vol. in-12. Paris, Alphonse Lemerre, 1887. — Prix : 3 francs.

Contentement et joie pour les amoureux du vers; voici le volume d'un vrai poète.

Nous sommes encore sous le charme, et nous devinons que ce charme est peut-être bien trop alanguissant; mais qu'importe si notre poète n'a pas la puissance et si ses « pensées », disons impressions et images, ont le vague des beaux songes!

> Visibles pour nous seuls qui guettons leur venue,
> Elles flottent aux soirs harmonieux d'été,
> Et candides, glissant sur l'azur enchanté,
> Elles vont défaillir, lentes, vers une nue.
>
> Oh! songe! Éterniser la vision ténue!
> La figer dans sa grâce et sa fluidité!
> . . . . . .

Des contours qui s'effacent aussitôt qu'esquissés, des formes qui se fondent aussitôt qu'entrevues; le rêve s'est évanoui, mais le poète a noté la transparition fugitive et ténue.

L'écume.

> Large, immense, démesurée,
> Ne reflétant qu'un ciel uni,
> Sans limites, a l'infini,
> S'étale la mer a zurée.

La brise, en soulevant un peu
Le flux qui se convulse et penche,
Met une apparition blanche
Au revers de chaque flot bleu.

Sur cette vision pâle, aux poses
Adorables de nonchaloir,
La rougeur sanglante du soir
Étend des carnations roses.

Et le soleil qui flambe encor
En se couchant au ras de l'onde,
Sur ce beau corps de femme blonde,
Semble allonger des cheveux d'or.

C'est là de la mièvrerie? Non, et au surplus, le poète, à qui la vue de l'étang, dans lequel se reflètent les grands arbres à demi dépouillés à l'automne, rappelle des pleurs autrefois versés; le poète délicat, de qui l'âme vibre au moindre bruissement, sait retrouver toute force quand il veut; *la Pastoure*, *En plein soleil*, sont morceaux traités avec vigueur et hardiesse, et cela reste très distingué.

Mais transcrivons deux sonnets; celui-ci : *les Mots*, qui fait partie de la suite des sonnets *Pour les poètes*.

Près des flots, par les monts, les bois ou la prairie,
Les mots, à l'aventure, errent dans le matin.
L'ovale grec, avec le fier profil latin,
Sur leur face, en un type immortel, se marie.

Ils semblent exhaler de leur lèvre fleurie
Un parfum oublié fait de mythe et de thym,
Et la rime qui chante en leur rire argentin
Est comme un vague écho de la mère patrie.

Ils vont. Et moi, furtif, je rôde derrière eux.
Je saisis les plus beaux et les plus vigoureux;
J'en prends d'autres encore aux reins savamment souples;

Alors, je ceins leurs longs cheveux de lauriers verts,
Et bientôt on les voit s'entre-baiser par couples,
Dans les enlacements rythmiques de mes vers.

Cet autre sonnet, emprunté au dernier livre du recueil *les Travestis*.

École italienne.

Rose, avec des cheveux d'un blond vénitien,
C'est un matutinal envolement de vue.
On croit que dans un pan d'azur elle est venue
De ce ciel merveilleux que rêva Titien.

Sur le blanc affadi d'un entre-deux ancien
Surgit, comme un soleil levant, sa gorge nue.
Son regard un peu fier, qu'un sourire atténue,
Révèle un langoureux orgueil patricien.

Nonchalante, elle vient d'achever sa toilette,
Et la glace, où son fin visage se reflète,
Prend des tons d'arc-en-ciel à l'angle des biseaux.

Elle ajuste en jouant les fils d'or d'une ganse,
Et sa main, dans sa svelte et fébrile élégance,
Semble à la fois tenir des fleurs et des oiseaux.

Nous le pouvons répéter, le volume est d'un vrai poète. Il est pour contenter et réjouir les amoureux de vers.

Les Mouettes, poésies de Louis le Losseur de Ranzay. Un vol. in-12. Paris, Alphonse Lemerre, éditeur; 1887.

La première pièce, *les Oiseaux de mer*, a une certaine allure :

Ils déferlent du large, au branle du vent d'ouest,
Par couples, par essaims, par tribus, par nuées,
Sur les sables de Batz ou les plages de Brest.

Leur multitude, à grand bruit d'ailes remuées,
Imite, en s'abattant dans les goëmons secs,
Une ville en rumeur d'où montent des huées.

Quelques maladresses ou quelques négligences apparaissent à une strophe ou à l'autre; l'ode, toutefois, n'est pas sans mérite. Les autres morceaux n'ont malheureusement pas cette valeur; des récits de marins contés aisément — on les dirait imités de M. François Coppée; — des vers d'amour, des madrigaux, qui sentent leur XVIIIe siècle. Voici l'un de ces madrigaux :

Meurt-on d'amour?

Si l'on mourait d'amour extrême,
La terre aurait peu d'habitants;
Qui de nous atteindrait vingt ans,
Si l'on mourait dès lors qu'on aime?

Si l'on vivait d'amour suprême,
Le monde irait en cheveux blancs;
Qui de nous aurait peur du temps,
Si l'on vivait d'aimer quand même?

On ne vit, on ne meurt d'aimer!
Un peu d'amour est pour charmer,
Beaucoup torture, trop enivre.

Pourrait-on — sans tant discourir —
Vous quitter, si l'amour fait vivre,
Vous voir, si l'amour fait mourir?

Cela est gentiment tourné et n'est pas sans grâce.

Les Damnées, par George Bois. Un vol. in-12. Paris, E. Dentu; 1887. — Prix : 3 francs.

Dans ce volume, des contes plus que grivois, et qui, parce que tels, ne nous plaisent guère à nous. Il y a la forme, excellemment appropriée; mais devons-nous, eu égard à cette forme, toujours heureuse, passer condamnation sur le fonds? Et nous faudrait-il en considération du talent du conteur, faire cas encore, en quelque manière, des contes que nous donne le conteur? Posséder les mérites d'un écrivain n'est pas circonstance aggravante; ces mérites ne sont pas, non plus, pour atténuer certains écarts d'imagination.

Soyons juste. Tous les morceaux du recueil ne rentrent pas dans la littérature purement pornogra-

phique. Celle-ci, *Un retour mal fêté*, est seulement gaulois :

Un seigneur, sorti sans entaille
D'une désastreuse bataille,
Avait chevauché nuit et jour
Pour revoir plus vite sa belle,
Et lui donner bonne nouvelle
De sa vie et de son amour.

Or il arriva chez la dame,
Un beau soir, l'ivresse dans l'âme,
Le corps brisé d'épuisement.
Sans perdre un instant, la maîtresse
Le fait coucher et le caresse;
Mais il s'endort indignement.

Elle se plaint et le réveille,
Et dit qu'elle fera merveille
Ayant jeûné pendant deux mois;
Et lui, tout en baillant, riposte :
« Madame, j'ai couru la poste,
Excusez-moi pour cette fois ! »

Le lendemain, de sa fenêtre, le seigneur voit un coq qui essaye, mais en vain, de satisfaire une poulette : « Qu'on le mette au pot! » Et la dame de demander grâce :

. . . . . .

« Je plains la poule, mais me doute
Que ce coq a dû, sur la route,
Courir la poste, cette nuit. »

D'autres contes sont aussi lestement enlevés et ne sont pas pour choquer le bon goût. Le nombre en est petit.

Cinq anniversaires de Molière, 1874, 1875, 1877, 1881, 1886, comédies en vers; par Ernest d'Hervilly. Préface d'Auguste Vitu. Portrait de l'auteur, par Félix Régamey. Un vol. in-16. Paris, L. Frinzine; 1882. — Prix : 5 francs.

M. Ernest d'Hervilly, un des plus charmants conteurs et un des poètes les plus spirituels et les plus sincères de ce temps, est aussi — et avec les qualités que je viens de dire, comment ne le serait-il pas? — un dévot à Molière. En cinq occasions, il a, soit au Théâtre-Français, soit à l'Odéon, donné, pour fêter l'anniversaire du grand homme, des comédies de circonstance qui sont restées de petits bijoux littéraires. Ces cinq comédies ont pour titres : *le Malade réel, le Docteur sans pareil, Poquelin père et fils* et *Molière en prison*. Cette dernière est suivie de fort belles et patriotiques stances dites par une jeune comédienne et adressées au « prisonnier du Châtelet », et d'un vieux et curieux sonnet, fait par un des comédiens de l'*Illustre-Théâtre*, Denis Beys, par le pâtissier Baguereau à l'adresse de maître Adam Billaut, le menuisier.

« En réunissant aujourd'hui le faisceau des compositions moliéresques d'Ernest d'Hervilly, dit M. Auguste Vitu en manière de préface, son intelligent éditeur rend un véritable service, non seulement aux admirateurs de Molière, mais aussi aux bibliothèques scolaires et aux théâtres de salon. Il n'est pas un seul de ces petits poèmes qui ne réponde aux sentiments simples et touchants de la morale la plus pure. L'amour paternel et l'amour filial, l'enthousiasme de l'art et de la poésie, mis en pleine lumière et aiguisés par les traits innocents d'un esprit vif et clair; ce sont là des tableaux et des idées qui sont assurés de plaire aux jeunes gens comme aux jeunes filles, à leurs grands-parents comme à leurs éducateurs.

« Ernest d'Hervilly, dont l'originalité personnelle est très accentuée et qui lui donne une parure sonore de rimes étincelantes, ne se contente pas d'admirer Molière en poète; il s'attache à le faire aimer. En le montrant dans des situations, quelquefois inventées, il le peint tel qu'il fut réellement, éloquent, généreux, hardi dans ses conceptions, constant dans ses amitiés comme dans ses principes, adorable toujours, et, qu'on me passe le mot, qui rend exactement ma pensée par une comparaison familière, bon comme le bon pain. »

Voilà ma besogne faite, et bien faite, pour une fois. Que M. Vitu me permette de lui en adresser tous mes remerciements.

Provensa! (1884-1885), par J. Boissière. Un vol. in-12. Paris, A. Lemerre, 1887. — Prix : 3 fr.

Numa Roumestan ne pense plus dès qu'il cesse de parler, et, tout de même, M. Boissière n'est poète que lorsqu'il versifie. Point d'émotions profondes qu'il lui faille exprimer; il n'éprouve rien ou à peu près, d'ordinaire; mais il s'assied devant sa table, il prend une plume, et alors, s'il est à Paris, il évoque la Provence, et Paris s'il est en Provence, et la plaine, ou encore Paris, s'il revient d'une promenade en mer, et la mer, si, la veille, il a couru les grandes routes.

En mer.

Dans la grêle et dans la brume,
Paris — lointain — s'est effacé.
La bonne mer qui m'a bercé
Sur sa maternelle poitrine,
Oubliant la neige, l'hiver
Et ses colères obstinées,
Se drape dans son manteau vert
Des radieuses matinées.

. . . . . .
. . . . . .

Sacredieu, nous avons souffert !
Jadis, loin des grèves marines,
Paris desséchait nos poitrines
Aux souffles de son feu d'enfer.
Nous avons traîné nos guenilles
Par monts, par vaux, par tous chemins,
Au rire clair des belles filles,
Sous le quolibet des gamins.

L'humeur vagabonde de M. Boissière fait plus de la moitié de sa poésie. Le reste? des mots. F. G.

THÉATRE

Madeleine, par R. du Pontavice de Heussey, pièce en quatre actes, dont un prologue, d'après Wilkie-Collins. Paris, Paul Ollendorff, 1887. Un vol in-18. Prix : 2 francs.

M. R. du Pontavice de Heussey a fait, sous l'inspiration directe de l'auteur, une version française d'une pièce de Wilkie-Collins intitulée : *The New Magdalen*, qui a eu deux cents représentations à Londres, et a été mise à profit par les adaptateurs dramatiques de Russie, d'Italie, d'Allemagne, d'Espagne et des Amériques. On pouvait penser que ce qui a si bien réussi sur tous les théâtres du monde ne serait pas mal reçu du public parisien, et que quelque directeur serait tenté de le lui présenter. Mais depuis tantôt cinq ans que M. R. du Pontavice de Heussey a commencé des démarches à cet effet, il n'a abouti qu'à un résultat négatif. « Tous, grands acteurs, actrices charmantes, critiques influents s'accordent pour lui écrire : « Votre pièce est très belle, très pathétique, très tout ce que vous voudrez; mais, pour nous, si elle n'est pas remaniée de fond en comble, elle est injouable, à Paris du moins ». Résolu à ne pas faire de concessions et à ne pas se livrer à un « metteur au point », mais fatigué des échecs et dégoûté de la lutte, M. du Pontavice de Heussey « en appelle aujourd'hui au public du jugement porté par messieurs du théâtre ». Voici la donnée de *Madeleine*.

Dans une chaumière que se disputent les troupes d'avant-poste, au début de la guerre de 1870, deux Anglaises se trouvent en présence. L'une est une fille repentie, envoyée par un refuge de Londres aux ambulances de l'armée allemande. L'autre est une voyageuse, arrêtée dans les lignes, fatiguée, trempée par la pluie, à qui Merry Merrick, l'ambulancière, donne des vêtements à elle en attendant que ceux qu'elle portait aient séché. Les deux femmes se font des confidences, et, si l'on ne comprend pas bien ce qui pousse Merry Merrick à dévoiler à sa compagne de hasard les hontes de sa vie, il paraît plus naturel que celle-ci lui raconte qu'elle s'appelle Grace Roseberry, qu'elle a passé toute sa jeunesse au Canada, qu'elle est orpheline et qu'elle va à Londres occuper, chez une parente de sa mère, qu'elle n'a jamais vue, une place de lectrice et demoiselle de compagnie. Elle porte dans un petit portefeuille les papiers qui constatent son identité et qui constituent toute sa fortune. Cependant les Français font un retour offensif; une balle frappe au front la jeune Anglaise, et le chirurgien de l'ambulance la déclare morte sur le coup. Les Allemands se retirent, abandonnant ceux de leurs blessés qui ne sont pas transportables, et Merry Merrick déclare qu'elle restera avec eux. Elle profite du moment d'intervalle entre la retraite des Allemands et l'arrivée des Français pour enlever le portefeuille de Grace Roseberry, dont elle fera passer le cadavre pour celui de Merry Merrick, tandis qu'elle-même se substituera à l'orpheline canadienne. Le prologue, qui contient cette exposition, se clôt sur un mot d'espoir d'un chirurgien français, affirmant que la femme laissée pour morte vit encore. Ce mot, que Merry Merrick n'entend pas, fait deviner au lecteur le reste du drame.

L'ancienne pensionnaire du Refuge s'est installée chez la parente de Grace, lady Janet Roy; elle y est choyée, adorée; son mariage avec un riche et beau gentleman, Horace Holmcroft, est prochain. C'est naturellement à ce moment que surgit la vraie Grace Roseberry, conduite par le neveu de Janet Roy, Julien Grey, magnifique type de pasteur protestant et d'honnête homme héroïquement bon. Grace n'a rien qui puisse prouver son droit; l'indignation même de ses réclamations tourne contre elle. On la traite de folle. Lady Janet va même la faire enfermer, lorsque celle qui a usurpé sa place et son nom, bourrelée de remords, et après une scène terrible où la dureté de sa rivale la rejette un instant dans le mal, cède aux conseils de Julien Gray et fait à tous l'aveu de son mensonge, sans autre espoir que de s'en laver par l'expiation. Julien la relève alors en lui déclarant qu'il l'aime et en lui demandant : « Voulez-vous me faire l'honneur de devenir ma femme? » — « Et que dira le monde? » objecte Merry qui résiste honnêtement. Mais Julien, la prenant dans ses bras : « Qu'importe le monde!... Je t'ai!!! »

L'œuvre est assurément très noble, la conception très dramatique, les sentiments généreux, élevés, dépouillés de toute conventionnalité et montés au diapason de l'héroïsme dans la charité et l'amour; les situations sont fortes, l'effet de certaines scènes doit être poignant. On ne saurait imaginer de lutte plus tragique que celle du remords et de l'orgueil dans le cœur de Merry Merrick. Malgré tout, l'avouerai-je, le verdict des directeurs et des critiques parisiens ne m'étonne que peu. L'auteur a beau dire que les personnages « ayant pour mission de personnifier des caractères et des types anglais, ils ne sauraient être trop anglais dans leurs actions, dans leurs gestes, dans leurs discours ». Il se peut, et je l'admets sans peine, que ce soit là une règle d'art absolue. Mais justement rien ne s'accommode moins de l'absolu que l'art théâtral. Ce n'est pas un compliment que je lui fais, car c'est bien un vice inhérent que je constate.

M. du Pontavice de Heussey agit sagement en donnant sa pièce à lire. Qu'on imite son exemple; que le théâtre anglais contemporain, en ce qu'il a d'original et d'anglais, soit offert au public français, comme vient de l'être la pièce de Wilkie-Collins, et le moment viendra, sans doute, où ce public sera capable de la comprendre sur la scène, et où, par conséquent, il se trouvera des directeurs pour la jouer.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Les Commencements d'une conquête. — *L'Algérie de 1830 à 1840*, par CAMILLE ROUSSET, de l'Académie française. Deux vol. in-8°, formant environ 900 pages. Ouvrage accompagné d'un atlas. Paris, librairie Plon, 1887.

Le rédacteur en chef de cette revue, celui qui l'a fondée et n'a pas cessé d'en être la plume active et brillante entre toutes, publiait, dans un de ses plus récents numéros, un article qui a fait sensation parmi la famille des écrivains et le monde des lecteurs. C'est une étude magistralement écrite, mais d'une note tout à fait sombre, sur la ruine et l'avilissement du livre, semée de réflexions inquiétantes touchant le débordement de la production livresque, et à propos du rôle de la réclame dans la carrière des auteurs. Pauvres livres ! Comme si ce n'était pas assez des obstacles traditionnels accumulés autour de leur naissance et de leur entrée dans le monde, voici qu'à travers les semaines ordinairement le moins défavorables à la bibliographie dans les feuilles dites littéraires, les catastrophes théâtrales viennent leur rogner cette humble part respectée encore jusqu'à ce jour, par l'indifférence d'un public, que l'on peut d'ailleurs traiter, si l'on préfère, de naturellement hostile. Et encore, je n'ai point parlé des crises politiques de cette saison. Ah! le monsieur qui, interrogé sur ses opinions, se déclarait *crisier*, a vraiment eu lieu d'être satisfait, dans ce joli mois de mai. Certes, nous ne sommes pas pessimiste, du moins sous la forme d'un *laudator temporis acti*, ayant toujours tenu cet éloge systématique du temps jadis pour une forme inférieure, ou un état sénile de la pensée, chez qui n'ose pas avouer que ce prétendu dégoût du présent cache surtout l'horreur de la mort et l'amertume de voir s'enfuir la vie. Au fond, si l'on trouve le présent si mauvais, pourquoi ce culte du passé qui l'a préparé ? — Non, nous ne sommes pas pessimiste ; cependant la vérité nous force de déclarer que la situation des écrivains, n'a jamais été aussi difficile... du moins en ce qui regarde l'accès de la renommée. Comme si ce n'était pas assez de tant de causes d'alarmes pour les amis du livre, au spectacle de circonstances aussi vieilles que l'humanité... — (il serait extrêmement curieux et philosophique de montrer dans tous les temps la *galerie* hostile au livre, soit qu'elle, si fugitive et vouée à disparaître comme un troupeau d'ombres, ne pardonne pas à l'écrivain cette prétention à la durée, soit encore, que jalouse avant tout de vivre et d'agir, la société fuie d'instinct l'école de découragement que nous offre tout répertoire des expériences humaines); — comme si ce n'était pas assez de tant de points noirs, notre éminent confrère nous en signale un plus gros de tempêtes que tous les autres. C'est cette pléthore quotidienne d'imprimés, cette averse de couvertures jaunes ou bleues, dont la critique littéraire de nos jours se borne à énumérer les favoris, réservant seulement aux rares élus d'un éditeur fastueux l'article de tête, ou la bonne chronique, faisant tous feu le même jour, la veille de la mise en vente. On nous dit qu'un homme considérable dans l'industrie du livre, très frappé des considérations et des faits présentés par l'étude qui a été l'un des événements littéraires du mois, l'a communiquée à ses amis, avec cette annotation de sa main : « Vrai, courageux et triste ».

Personnellement, nous n'en aurons que plus de zèle à honorer devant tous l'œuvre des poètes, des critiques, des moralistes et des écrivains de race, les travaux que recommande un intérêt patriotique, en même temps que le souci de l'exactitude et l'art de la composition. A ce titre, une mention particulière est due à l'ouvrage que nous annonçons, et dont l'auteur occupe un des premiers rangs à la tête de notre belle phalange d'historiens.

M. Camille Rousset n'est pas un nouveau venu dans la haute estime des meilleurs juges, ni l'objet d'un vain caprice de la mode. Il y a tantôt vingt ans à cette heure, Sainte-Beuve, qui l'appréciait infiniment, lui avait consacré presque l'étendue d'un volume, c'est-à-dire cinq articles recueillis dans les *Nouveaux lundis*, sur *l'Histoire de Louvois, Louis XV et le maréchal de Noailles*, et *le comte de Gisors*. Depuis lors, M. Camille Rousset a publié plusieurs autres livres qui ont ajouté encore à son autorité d'historien véridique, instruit et incorruptible et à la reconnaissance de sa solide clientèle. *Les Volontaires de 92, la Conquête d'Alger*, et surtout *l'Histoire de la guerre de Crimée*, ont entouré le nom de l'historien d'une célébrité du meilleur aloi. Si l'un de ces livres a coûté à l'auteur la perte d'un poste qui était le bonheur de sa vie et comme l'outil de son noble travail, l'autre lui a valu l'admiration de l'Europe, et en particulier de la Russie, où *la Guerre de Crimée* de M. Camille Rousset est tenue pour un des chefs-d'œuvre de notre âge. Nous en avons pour garant le vicomte E.-M. de Vogüé qui, dans un ouvrage analysé dernièrement par nous-même à cette place, déclare que son meilleur guide à Sébastopol et sur le plateau de la Chersonèse a été ce livre qu'il cite à l'égal des plus beaux modèles que nous ait laissés l'antiquité. S'il nous est permis de rappeler nos propres émotions à ce propos, il nous revient que pas un livre du même genre ne nous a donné cette illusion de réalité, — qu'on nous

pardonne le jeu de mots, — et qu'après avoir lu tant de récits des faits de guerre de 1854-55, celui-là seul a satisfait notre soif de connaître au même degré que nos sentiments de Français. Enfin, voilà la conscience européenne satisfaite, et la vérité vengée du lourd et mensonger pamphlet en dix volumes de ce grossier Kinglake.

Les Commencements d'une conquête, l'Algérie de 1830 à 1840, tel est l'objet des nouvelles études de M. Camille Rousset. L'auteur se trouve merveilleusement à l'aise, en plein pays de connaissances, et comme *au foyer de famille* de ses trouvailles et de ses souvenirs, dans cette évocation de nos exploits et de nos épreuves d'Afrique, où revivent pour lui tant de figures héroïques et chères! Dans l'innombrable quantité de pages écrites sur cette glorieuse épopée de notre conquête algérienne, il en est bien peu qui nous aient paru dignes du sujet. Tout au plus, mettrions-nous à part trois ou quatre livres, dans la vaste bibliothèque que représenterait cette collection spéciale. Par exemple, nous regretterions de perdre les *Neuf années de campagne en Afrique*, ou *Lettres d'un soldat*, du colonel de Montagnac, l'intrépide et immortelle victime de l'effroyable affaire de Sidi-Brahim, en 1845. Il y a bien des années, il nous semble avoir été frappé de certaines lettres de Louis Veuillot, qui les écrivit dans le voisinage du maréchal Bugeaud ; mais notre souvenir est trop vague pour nous permettre de rien affirmer. Aucun de ces ouvrages, au reste, ne supporterait la comparaison avec celui de M. Camille Rousset, qui est une histoire méthodique, documentaire et définitive. Dans son *premier volume*, l'auteur traite de l'Algérie sous le gouvernement des généraux Clausel, Berthezène, duc de Rovigo, Voirol et comte d'Erlon. Il raconte successivement l'enquête sur le prétendu pillage de la Kasba, la création des zouaves, les premiers essais d'administration, la ferme modèle, la Metidja, Médéah, Josuf, Mouzaïa, Blida, le général Clausel désavoué et son départ. Il nous raconte la retraite désastreuse après l'expédition de Médéah; nous voyons apparaître Duvivier et Lamoricière ; nous voyons éclater l'insurrection générale et l'attaque de la ferme modèle. Les affaires de Bône et d'Oran sont relatées en détail dans le chapitre II. Le suivant contient les changements dans l'administration civile et les commencements d'Abd-el-Kader. Glissons — cela vaut toujours mieux — sur les discussions parlementaires, et nous arrivons à la prise de Bougie et à l'institution d'un gouverneur général. Sous l'administration molle du comte d'Erlon, heureusement compensée par l'énergie du général Trésel, — finalement l'un rappelé et l'autre mis en disgrâce, — on assiste aux succès d'Abd-el-Kader. Les cinq importants chapitres du *tome deuxième* comprennent: — l'administration du maréchal Clausel, l'arrivée du général Bugeaud et du duc d'Orléans, l'opinion de Bugeaud sur l'Algérie; — la première expédition de Constantine, les discussions parlementaires, les discours de Thiers et de Guizot, la double attaque repoussée et la retraite qui valut sa légende au nom de Changarnier; le discours du général Bugeaud à la Chambre des députés; — le général Damrémont, la remarquable lettre du duc d'Orléans à ce général, l'entrevue de Bugeaud avec Abd-el-Kader, le nouvel assaut et la prise de Constantine où mourut le général Damrémont; — le général Valée, nommé maréchal et gouverneur de l'Algérie, le général de Négrier, la lettre d'Abd-el-Kader à Louis-Philippe et l'expédition des Portes de Fer; — la rupture du traité de la Tafna, l'audace d'Abd-el-Kader, l'affaire de Milianah, les affaires de Constantine et d'Oran, Lamoricière à Oran et le rappel du maréchal Valée. L'atlas qui accompagne ces deux substantiels volumes comprend trois cartes des provinces d'Oran, d'Alger et de Constantiue — 1830, 1840; — Metidja et Titteri; de Bône à Constantine, plan de Constantine; trois vues de Médéah, Mascara et Tlemcen en 1831, 1835 et 1836, le tenia de Mouzaïa, une vue de Constantine prise du Mansoura et le front d'attaque de Constantine en 1837. L. D.

Paris et la Ligue sous le règne de Henri III. — *Étude d'histoire municipale et politique*, par Paul Robiquet, avocat au Conseil d'État et à la Cour de cassation, docteur ès lettres. Un vol. in-8°, Paris, Hachette et Cie, 1886.

Ce gros livre, bourré de faits, est le résultat de recherches intelligentes et patientes sur un des points mal connus de notre histoire. Ce n'est pas que les travaux manquent, ni les chroniques, mémoires et documents originaux. Mais, malgré la distance des âges, les passions qui agitaient les Parisiens d'alors agitent les Parisiens d'aujourd'hui et ont agité les Parisiens de tous les temps : de sorte que les événements de ces temps lointains, troublés et féconds, ont été jugés diversement à travers les idées de l'historien ou les intérêts des partis. L'étude de M. Paul Robiquet, sans être une de ces œuvres mortes qui, sous prétexte d'impartialité, ont l'air de sortir d'une machine à rédiger et non d'un cerveau humain, me semble avoir des qualités de conscience, d'exactitude et de justesse qui lui donnent la valeur d'un tableau définitif dans son ensemble, sinon dans tous ses détails. Je ne sais si la manie qui nous tenait ces dernières années de fabriquer des volumes d'après le procédé allemand, en mettant bout à bout des textes, des notes et des commentaires d'érudition sans jugement, n'a plus pour longtemps à sévir parmi nous. Le fait est que je constate l'apparition successive de livres savants, où l'on n'a pas honte de laisser libre champ à l'esprit d'ordre, de clarté, de logique et à l'art de la composition, qui ont toujours été les caractéristiques de notre race. *Paris et la Ligue* est un de ces livres-là. Il conclut, par conséquent, et il suffira d'en citer les conclusions pour donner une idée juste de ce qu'il se donne la tâche de raconter et de prouver.

« En résumé, dit M. Paul Robiquet, si l'on voulait caractériser la lutte de Paris contre le roi Henri III et définir l'esprit de la Ligue, on pourrait dire que c'est une insurrection, née en partie des fautes politiques, en partie des exactions financières du roi; un mou-

vement qui eut le Saint-Siège, l'Espagne et le clergé pour inspirateurs, les Guises pour chefs, et la partie la moins éclairée de la population parisienne pour instrument. Cette formidable coalition se brisera contre le génie militaire et la diplomatie infatigable du roi de Navarre. Mais si l'unité nationale et la puissance française doivent beaucoup au fondateur de la dynastie bourbonienne, il a fait porter aux franchises municipales de Paris la peine du fanatisme des Seize et installé à l'hôtel de ville la candidature officielle. Son règne, si brillant à certains égards, écrasera sous le niveau de la centralisation monarchique et du pouvoir absolu la liberté des communes; il marquera, en même temps que l'expansion de la politique française au dehors et le rétablissement de l'ordre matériel sur toute la surface du pays, l'abolition des immunités populaires, l'abaissement des parlements et de la bourgeoisie au profit des gentilshommes. » B.

Le Cabinet noir. — *Louis XVIII. — Napoléon. — Marie-Louise*, par le comte D'HÉRISSON. Un vol. in-18. Paris, Paul Ollendorff, 1887. Prix : 3 fr. 50.

Le hasard a fait tomber en la possession de M. le comte d'Hérisson un nombre considérable de pièces, provenant du portefeuille du baron Monnier, directeur général de la police départementale sous la Restauration. « Ce sont des *souvenirs* écrits de sa main au jour le jour, quelques milliers de rapports de police, autant de lettres interceptées et copiées par le cabinet noir, un grand nombre de lettres originales particulières. » M. d'Hérisson en a extrait la matière de ce volume, et il nous en promet d'autres, si celui-ci est accueilli favorablement.

Il faut croire que le metteur en œuvre de tant de matériaux d'une nature si secrète et si piquante a voulu savamment allécher la curiosité du public en ne lui présentant d'abord que la moindre partie de ce qu'il a à lui révéler. En effet, à part certaines pièces qui prouvent que le procès des Naundorff est à refaire et que les personnes les mieux situées pour le bien savoir ne croyaient pas à la mort de Louis XVII au Temple; à part aussi ce qui a trait à l'enlèvement des joyaux de la couronne par Marie-Louise et à la façon dont ils lui furent repris, je ne vois rien, dans ces pages, ni de bien neuf pour le curieux, ni de très important pour l'historien. Mais comme M. d'Hérisson n'a pas, que je sache, à se plaindre de l'accueil fait à son livre, nous pouvons espérer qu'il nous donnera de la farine de meilleure qualité à mesure qu'il approchera du fond du sac. B.

Le Pilori. — *Scènes de la chouannerie*, par HENRI DATIN. Un vol. in-18. Paris, A. Soirat, 1887. Prix : 3 fr. 50.

M. H. Datin a fait, à l'usage spécial de la population de Saint-Hilaire-du-Harcouët, qui se trouve quelque part en Normandie, dans les environs d'Avranches, le récit de deux épisodes de la guerre civile en l'an II. L'amour y joue son rôle, et le portrait des héroïnes d'il y a quatre-vingts ans est fait pour flatter les dames de Saint-Hilaire, qui y retrouvent aujourd'hui leurs traits. Récit intéressant, d'ailleurs, mouvementé, bien conduit, appuyé sur des faits authentiques, si bien à l'usage des gens de Saint-Hilaire, qu'il procure un vrai plaisir de curiosité à ceux qui n'en sont pas. La langue n'est peut-être pas constamment d'une correction impeccable; et si l'auteur prouve partout qu'il a des habitudes d'écrivain, il ne montre pas toujours les qualités qu'on est en droit d'attendre d'un littérateur de profession. C'est, du reste, honorer ses loisirs que de les consacrer à des productions semblables, qui assurent à leur auteur une véritable gloire de clocher — dont César se fût contenté, à défaut d'autre, — et au lecteur quelques moments d'agréables distractions. B.

Au Mexique, 1863. *Combats et retraite des six mille*, par le prince GEORGES DE BIBESCO. Dessins de P. Jazet. Un vol. petit in-4°, 280 pages. Librairie Plon et Cie. Paris, 1887.

Bien qu'il s'agisse d'une contrée étrange et lointaine, — reléguée volontiers, par notre tour d'imagination et notre insouciance géographique, dans les régions du symbole et de l'hyperbole, du fabuleux et de la légende, — l'expédition du Mexique est entrée dans nos visions personnelles et nos plus directs souvenirs. Elle s'est mêlée à nos intérêts et à nos douleurs; elle a été le prologue, ou plutôt le premier acte de la grande tragédie qui foudroya la France. Oh! ce XIXe siècle, traité de prosaïque et de bourgeois, dites-nous, je vous prie, s'il n'est pas assez *shakespearien*, comme on parle chez ceux qui ne connaissent point Shakespeare! Il nous semble qu'en fait de drame fin de siècle, on rêverait difficilement mieux que l'écrasement de Napoléon, l'épouvantable destinée du czar, la noyade du roi de Bavière, et cette Europe inaugurée par le jeune Bonaparte, et qui marche à l'ordre du vieux Guillaume! Cette affaire du Mexique, si embrouillée dans ses origines, si peu connue dans ses opérations, se représente toujours à notre mémoire sous quatre traits principaux. Le premier de ces traits est une lettre reçue, à chaque arrivée de transatlantique à Saint-Nazaire, par un de nos amis, frère d'un officier attaché au corps expéditionnaire, lettre qu'on nous lisait régulièrement. Sous la bonne humeur philosophique d'un vrai soldat, les ravages du vomito et les traîtrises des embuscades dissimulaient le mieux possible, sans l'effacer entièrement, une ombre sinistre. Le seul nom du Mexique suffit aussi à évoquer devant nous une promenade dans le parc de Versailles, avec le vieux poète Émile Deschamps, le jour même où le futur et malencontreux empereur y acceptait, des mains de Napoléon III, la couronne qui l'allait tuer; il nous rappelle encore, ce nom terrible, le fusillé de Queretaro, et dans un caveau solennel du couvent des capucins, à Vienne, le cercueil débarqué

de la veille, avec les restes du pauvre archiduc. Tant de deuils et d'échecs ont jeté comme un rideau de ténèbres devant les actes héroïques, les hauts faits d'armes et l'admirable patience de nos soldats, sous un ciel meurtrier, en face d'adversaires résolus, dirigés par une main énergique. Dans ses excellents *Récits d'un soldat*, le malheureux Louis Lande, à la fin mystérieuse, nous avait conté, à notre profonde émotion : *la Hacienda de Cameron*, récit épique du courage des nôtres. Mais ce n'était là qu'un fait isolé ; tandis que dans ses *Combats et retraite des six mille*, M. le prince Georges Bibesco, qui a pris sa part glorieuse de ces sombres épreuves, s'est fait l'historien complet et autorisé de l'expédition. Son entraînant ouvrage, illustré de vingt-sept gravures et cartes, nous dit avec autant de verve que de précision : l'aspect du Mexique, ses races diverses, mœurs, coutumes et religion ; l'arrivée du général de Lorencez et des Français à la Vera-Cruz ; l'attitude des Espagnols et des Anglais, nos alliés du début ; la convention de la Soledad ; les déceptions de l'amiral Jurien de la Gravière ; l'assaut du fort Guadalupe ; la musique et le théâtre à Orizaba ; l'arrivée du général Forey, etc., etc. L. D.

Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France, depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française, publié sous les auspices de la commission des archives diplomatiques du ministre des affaires étrangères. — *Portugal*, avec une introduction et des notes, par le vicomte DE CAIX DE SAINT-AYMOUR. Paris, Félix Alcan, 1887. Un vol. gr. in-8°. — Prix : 20 fr.

La commission des archives a défini le caractère de cette publication en décidant qu'elle serait une œuvre d'enseignement politique plutôt qu'une œuvre d'érudition. Elle s'est proposé, non d'entourer d'un appareil scientifique les textes qu'elle édite, mais de mettre à la disposition de nos agents et de nos historiens une sorte de manuel des traditions politiques de la France.

Les instructions données à chaque ambassade forment autant de chapitres. Ces instructions sont explicites. Elles commencent en général par un précis rétrospectif des relations entre les deux États jusqu'à l'époque où elles sont données. Il en résulte que, très souvent, elles se suffisent à elles-mêmes, contiennent leur propre introduction et se relient directement les unes aux autres. Il arrive cependant que, des affaires nouvelles surgissant, les instructions écrites succèdent à des instructions verbales, ou des intervalles de guerre ayant rompu les relations, il est nécessaire de combler une lacune entre deux textes ou de préparer le lecteur à l'intelligence de certains faits sur lesquels les contemporains jugeaient superflu de s'expliquer, puisqu'ils les connaissaient d'ailleurs parfaitement. De là la nécessité des notices rattachant chaque instruction à celle qui précède et résumant les données nécessaires à l'intelligence du document qui suit la notice.

C'est M. le vicomte de Caix de Saint-Aymour qui s'est chargé de ce travail délicat pour le troisième volume, récemment paru, et consacré aux affaires du Portugal. Il suffira de dire que ce volume est tout à fait digne des deux qui l'ont précédé (*Autriche*, par M. Albert Sorel, et *Suède*, par M. Geffroy, de l'Institut). Pendant les XVIIe et XVIIIe siècles, le Portugal fut le plus puissant instrument de diversion de la politique française sur les flancs de la monarchie espagnole. Après l'extinction de la branche castillane de la maison d'Autriche, c'est contre l'Angleterre qu'eut à lutter dans ce pays notre influence. Le *Recueil* aujourd'hui publié nous montre ces luttes se poursuivant jusqu'au moment où la Révolution française vint bouleverser tout le vieux système européen, en répandant partout les idées modernes qui ont fini par triompher à Lisbonne et par faire du Portugal une des monarchies les plus constitutionnelles et les plus libérales de l'Europe. G.

Journal du corsaire Jean Doublet, de Honfleur, lieutenant de frégate sous Louis XIV, publié d'après le manuscrit autographe, avec introduction, notes et additions, par CHARLES BRÉARD. Paris, Perrin et Cie, 1887. Un vol. in-8°.

Doublet fut un des meilleurs marins de cette époque, où l'initiative privée maintint haut sur les mers le pavillon français, malgré les désastres des grandes batailles navales. Quand l'heure du repos eut sonné, Doublet, qui aimait à raconter ses navigations dans le golfe et dans les bouches du Saint-Laurent, ou le long des banquises de glace des mers du Nord, et ses combats avec les pirates de Salé et les frégates d'Angleterre et de Hollande, céda aux sollicitations de ses auditeurs habituels. Il voulut « satisfaire sa famille et ses intimes amis, lesquels l'avaient souvent prié de leur laisser un manuscrit de ses voyages ». — « Tour à tour volontaire, matelot, second capitaine au commerce, pilote sur les vaisseaux du roi, lieutenant, puis commandant de barques longues, enfin lieutenant de frégate, il n'eut qu'à évoquer du fond de sa mémoire des souvenirs déjà lointains pour raconter ses croisières et ses stratagèmes, énumérer ses prises, expliquer ses entrevues avec le duc d'York, Engil de Ruyter, Jean Bart, Tourville, Seignelay, le roi de Danemark et tant d'autres personnages dont il s'honorait d'avoir conquis l'estime. »

M. Charles Bréard nous donne, enrichie d'une savante introduction où l'historique de la famille de Jean Doublet est suivi depuis ses origines jusqu'aux deux grandes dames qui la représentent de nos jours (Mme la marquise de Caulaincourt et Mme la comtesse d'Andigné), la plus grande et la plus intéressante partie de ces mémoires, conservés en manuscrit dans les archives départementales de la Seine-Inférieure, à Rouen. Les historiens y trouveront quelques faits nouveaux, surtout au point de vue des entreprises et des relations commerciales de la France à cette époque ; et les purs lettrés ne liront pas sans plaisir un récit naïf, un peu touffu et diffus,

mais plein de bonne humeur française, d'anecdotes piquantes et de grands actes de bravoure simplement racontés.

Le connétable de Richemont (Arthur de Bretagne) (1393-1458), par E. Cosneau, professeur agrégé d'histoire au lycée Henri IV, docteur ès lettres. Paris, Hachette et Cie, 1886. Un vol. in-8°.

« Issu d'une famille souveraine et alliée aux maisons royales de France, d'Angleterre, d'Écosse, de Navarre; élevé par Philippe le Hardi et par le duc de Berry, frères de Charles V; jeté, dès l'adolescence, au milieu des guerres civiles qui suivirent l'assassinat du duc d'Orléans; familier du dauphin Louis, duc de Guyenne, dont il épousa plus tard la veuve, Marguerite de Bourgogne; beau-frère du régent Bedford et de Philippe le Bon; neveu d'Amédée VIII, duc de Savoie; connétable de Charles VII pendant trente-trois ans, et enfin duc de Bretagne, Richemont semblait destiné à fixer l'attention de ses contemporains et de la postérité. » Cependant « ni les chroniques, ni les histoires générales de France, ni même les histoires particulières de la Bretagne, ni celles du règne de Charles VII ne peuvent satisfaire pleinement cette curiosité... Raconter sa vie d'une manière plus complète et plus exacte, à l'aide de documents nouveaux; faire ressortir davantage son rôle; montrer la part qu'il eut dans la délivrance et la régénération de notre pays; exprimer un jugement aussi éloigné d'une admiration irréfléchie que d'une malveillance passionnée : tel est le but de ce travail. »

On ne saurait se tracer plus nettement un programme, et, que l'auteur me permette de le lui dire, il serait difficile de l'exécuter mieux qu'il ne l'a fait. M. Cosneau a consulté et mis à profit, outre les livres imprimés publiés en France et en Angleterre et touchant à son sujet, une multitude de documents manuscrits qu'il a su trouver dans nos grandes bibliothèques et dans les archives de Paris et des départements. Les longues et consciencieuses recherches ont abouti à nous donner une biographie aussi complète que possible du duc Arthur, accompagnée d'appréciations qui témoignent d'un sens historique éprouvé. Peut-être cependant l'auteur n'a-t-il pas échappé autant qu'il l'aurait voulu à la partialité si naturelle au biographe pour son héros. Sans diminuer en rien l'importance du rôle de Richemont pendant une des périodes les plus critiques et les plus décisives de notre histoire, tout en le plaçant même, comme le fait M. Cosneau, « le premier après Jeanne Darc », il semble qu'il eût été juste de mieux mesurer la distance qui les sépare, et de réduire un peu le mérite des services rendus par le connétable. Breton avant tout, il ne s'en fallut que de bien peu qu'il ne devînt Anglais. Heureusement que les circonstances d'abord, et ses intérêts ensuite le poussèrent et le retinrent à Charles VII, même après sa disgrâce. Certes M. Cosneau n'a pas dissimulé ce trait; mais il n'y a peut-être pas appuyé suffisamment.

Tout un appareil de notes, de tables généalogiques et de pièces justificatives, dont la plupart sont inédites et de grande valeur, complètent ce travail et achèvent d'en faire une des plus importantes monographies historiques qui aient été publiées depuis longtemps. B.-H. G.

La France martyre. *Documents pour servir à l'histoire de l'invasion de 1870*, par Jules Lermina. Un vol. in-18. Paris, 1887. Librairie Joseph Kugelmann.

Laissant volontairement de côté tous les faits de guerre, passant même rapidement sur les incidents connus de tous : massacres de Bazeille, de Châteaudun, etc., M. Jules Lermina s'est fait de préférence l'historien, en ce livre, des attentats, des crimes commis contre la population civile pendant l'invasion de 1870. Le volume est divisé en deux parties : 1° *les grands Attentats*; 2° *Viols, Vols, Otages, Arrestations arbitraires, Chapitre innommable* (Gloutonnerie et malpropreté), *Ambulances et blessés, Prisonniers*, et se termine par un chapitre de *Conclusion* suivi d'une *Annexe de pièces officielles* (Décrets et instructions du gouvernement de la Défense nationale) et d'un *Essai de bibliographie* de la littérature de l'invasion. Chaque page de ce volume suinte le sang, non celui des combattants, mais celui de victimes qui n'avaient pas pris part à la lutte. On y voit à quel degré de sauvagerie redescend la bête humaine livrée au seul instinct de la force. En fermant ce livre nullement déclamatoire, écrit avec intention en style de procès-verbal, et d'autant plus tragique, on ne peut se défendre de quelque sympathie pour ce petit groupe d'utopistes doux qui, sous le nom de Société des amis de la paix, prêche la guerre sainte à la guerre. E. C.

A travers le bon vieux temps, — Histoire du bon vieux temps, deux vol. in-8°, par Marc Bonnefoy.

Les Paysans, un vol. grand in-8°, par C. Delon.

Histoire de Napoléon III, par Albert Meyrac. Un vol. in-8°.

Inconduite et travail, par Abel Richard. Un vol. in-8°.

A la Librairie centrale des publications populaires, Paris, Martin, directeur, 1887.

Ces ouvrages, publiés par la Société d'instruction républicaine, *le Patriote*, sont des livres de combat et de propagande. Leurs auteurs sont animés d'une commune inspiration : la haine de la monarchie, et le désir de faire partager cette haine par les classes populaires en mettant en relief les vices des rois et des nobles, et la misère du peuple sous l'ancien régime. Leur défaut est précisément d'être des œuvres de parti pris. Sans doute, ce que racontent les auteurs est vrai, les horreurs des barons féodaux, la dure condition des serfs, les abus du pouvoir absolu, la misère noire des paysans, tout cela est vrai; mais si

l'on prétend instruire le peuple, il ne faut pas lui fausser le jugement en ne disant qu'une partie de la vérité. Le moyen âge, les temps modernes, avec toutes leurs erreurs et leurs crimes, ont eu aussi leur grandeur. L'œuvre de Charlemagne, de saint Louis, de Louis XI, d'Henri IV et de Louis XIV lui-même, n'en déplaise à M. Bonnefoy, n'est pas dépourvue de gloire et témoigne autre chose que la barbarie, l'orgueil monarchique ou la débauche royale. Le bien est trop systématiquement nié.

L'ouvrage de M. Delon paraît modéré auprès du ton de M. Bonnefoy; il admet au moins que, parmi les barons féodaux, il pouvait se rencontrer parfois de *bons seigneurs*. M. Bonnefoy n'a garde de se rendre coupable de pareilles indulgences. Pour lui, Louis XIV n'est grand qu'à la façon d'un nain juché sur les épaules de plusieurs hommes superposés!

Certes, nous sommes d'accord avec ces écrivains, quant aux intentions, qui sont de donner aux classes populaires le sentiment et l'amour de la liberté, le goût de l'instruction et de la lecture. Mais nous aimerions qu'on ne tombât point dans le vice reproché avec raison aux adversaires des idées libérales, et que les propagateurs de ces idées ne se fissent point des Loriquets républicains.

Le livre de M. Abel Richard n'est point historique : c'est une sorte de roman moral qui oppose les résultats de l'inconduite à ceux du travail. C'est bien banal, d'un style pauvre et d'une invention peu attrayante. La plupart de ces ouvrages sont ornés de vignettes : celles des *Paysans* (histoire d'un village avant la Révolution, par Delon) sont tout à fait charmantes, d'une composition pleine de goût et de poésie.

Histoire nationale *et Notions sommaires d'histoire générale*, par M. François Corréard, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur au lycée Janson de Sailly. Trois vol. in-12 cartonnés à l'anglaise. Paris, Masson, éditeur, 1886-1887. — Prix : 7 fr. 50.

L'ouvrage de M. Corréard s'adresse aux écoliers. Les programmes officiels ont naturellement déterminé son plan. La difficulté, dans ce genre de manuels, est de demeurer clair en étant succinct, et de discerner la proportion qui convient à chaque période, et l'importance relative des événements, soit simultanés, soit successifs.

L'auteur s'est généralement bien acquitté de cette tâche, encore qu'il ait écourté à l'excès l'examen de la période qui s'étend de 1815 à 1875. En un chapitre de quarante pages à peine, il esquisse à grands traits la physionomie de cette période de soixante ans qui n'est cependant point dépourvue d'événements marquants, tant dans le domaine de la politique pure que dans celui des sciences, des lettres et des arts. Cette restriction semble d'autant plus singulière que dans l'étude des autres siècles l'auteur s'est attaché avec raison à démontrer le développement des idées, à expliquer, suivant la méthode des grands historiens dont il s'est nourri, les Michelet, les Taine, etc., les événements par leurs causes psychologiques et économiques. — Peut-être a-t-il cru devoir garder plus de réserve en ce qui concerne l'histoire contemporaine? Mais sans prendre parti, sans renoncer à l'impartialité indispensable à l'historien et au professeur d'histoire, il aurait pu jeter plus de lumière sur cette longue série de soixante ans où se sont accomplis tant de changements.

L'*Histoire nationale* de M. Corréard est conçue dans un esprit libéral et surtout antimonarchique. Il insiste volontiers sur les vices de l'ancien régime et ne manque pas de déclarer, par exemple, que Damiens fut condamné à un effroyable supplice pour avoir seulement « égratigné Louis XV avec un canif ». Il s'est épargné l'occasion de dévoiler les vices des régimes nouveaux en resserrant fortement la période contemporaine. Il est juste de noter que, racontant l'histoire de la Révolution, il semble préférer les *modérés, comme Danton,* aux Hébertistes et au parti de Robespierre; il accorde quelque pitié aux Girondins. Mais, en vérité, nous eussions aimé trouver dans cet ouvrage destiné à la jeunesse un jugement flétrissant plus vigoureusement, sans pour cela tourner à la rhétorique phraseuse, les abominations des monstres de l'espèce de Marat et de Saint-Just.

M. Corréard a eu l'excellente idée d'indiquer, à la suite de ses chapitres, les auteurs à consulter. Il nous permettra une petite observation : le nom de l'auteur n'est guère suffisant, surtout quand le conseil s'adresse à des jeunes gens ou peu expérimentés ou peu travailleurs. Pour que l'indication fût vraiment utile, il faudrait qu'elle fût plus précise, qu'elle fixât le chapitre même bon à lire. Quand je vois, par exemple, à la suite d'un chapitre, du reste bien fait, sur la formation de l'indépendance des États-Unis d'Amérique : « Ouvrages a consulter : Bancroft, *Histoire des États-Unis* (traduction française); — Laboulaye, *Histoire politique des États-Unis d'Amérique;* — Guizot, *Washington;* — Mignet, *Vie de Franklin;* — Cornélis de Witt, *Histoire de Washington;* — Seeley, *l'Expansion de l'Angleterre;* texte de la constitution des États-Unis, à la suite des constitutions françaises de Tripier; — Boutmy, *Études de droit constitutionnel* (*les Sources et l'esprit de la constitution des États-Unis*); voir aussi Weber, Heeren, Freeman », je suis fort tenté de croire que ce catalogue de bibliothèque représente les lectures faites par l'auteur beaucoup plus que celles que feront ses élèves.

Au demeurant, le travail considérable exécuté par M. Corréard mérite plus d'éloges que de critiques, car il offrait d'autant plus de difficultés qu'il imposait à l'auteur l'obligation de trouver quand même le moyen d'être neuf après beaucoup d'autres. P. Z.

Écrin de poésies anglaises, allemandes, italiennes et espagnoles, traduites par François Vallon. Un vol. in-8°. Paris, Alphonse Lemerre, 1886. — Prix : 5 francs.

Les poésies sont traduites en vers. Cela n'est pas dit sur la couverture.

La traduction est assez fidèle, si nous en jugeons par celles des poésies qu'il nous est permis de lire, tant bien que mal, dans les textes originaux, les poésies allemandes; même la forme extérieure est le plus souvent assez habilement conservé, et l'œil peut penser revoir les strophes de Heine et de Lenau; mais les vers de M. Vallon sont toujours et quand même les vers de M. Vallon, non qu'il y ait mis quelque chose d'un peu personnel, mais parce qu'ils ne rendent nullement ce qu'ont mis, dans les leurs, Platen ou Uhland.

Nous nommons des poètes allemands; le traducteur a aussi exercé sa patience sur des morceaux empruntés à des poètes anglais, italiens, espagnols, les uns anciens comme Chaucer, Dante, Lope de Vega, et les autres, modernes ou contemporains, comme Moore et Montgomery, Guisti et Prati, Valera et Ventura, Ruiz Aguilera. Nous allions oublier le poète américain Longfellow.

« Une remise est offerte à toute maison d'éducation qui, s'adressant directement à l'auteur. demandera au moins douze exemplaires. » — Quoi! on ne fait plus apprendre du Delille aux élèves et l'on pourrait faire choix, pour eux, de quelques-uns des morceaux du recueil de M. Wallon! Nous plaignons les pauvres enfants. F. G.

Papiers de Barthélemy, *ambassadeur de France en Suisse (1792-1797),* publiés sous les auspices de la commission des archives diplomatiques par M. Jean Kaulek. Tome I, année 1792. Un vol. grand in-8°. Paris, Félix Alcan, éditeur, 1887.

Les papiers de Barthélemy ont, pour l'histoire de notre diplomatie pendant la Révolution, une importance de premier ordre pour une double raison : la valeur personnelle de l'ambassadeur et le caractère presque unique de son ambassade. On sait, en effet, qu'après le manifeste de Brunswick la déclaration de guerre à l'abolition de la royauté, les relations diplomatiques de la France avec toutes les grandes puissances européennes, sauf la Turquie, furent interrompues. Elles ne le furent jamais avec le corps helvétique. Il y eut bien un refroidissement très naturel, une suspension de rapports qui dura quelques semaines, à la suite du massacre des gardes suisses dans la journée du 10 août. Barthélemy dut cesser pour un moment toutes relations directes avec les cantons, mais il ne sortit pas du territoire, et, l'émotion première une fois calmée, — et elle se calma plus vite qu'on ne l'aurait pu croire, — ses rapports avec les Suisses se rétablirent d'abord sous une forme détournée; puis tout rentra dans l'ordre accoutumé sans qu'il eût cessé un seul jour d'adresser ses dépêches au département des affaires étrangères.

La situation particulière de la Suisse comme État neutre avait une importance très grande. De ce point, Barthélemy suivait toute la politique de l'Europe; son ambassade était la véritable agence de renseignements de la République française. L'habileté de l'ambassadeur, qui était homme d'expérience, mûri dans la carrière, fort aristocratique dans ses goûts et ses manières et, pour cette raison, *persona grata,* auprès de ceux avec qui besoin était qu'il entretînt des relations, rendit les plus sérieux services à son gouvernement. Sa correspondance est d'autant plus curieuse et précieuse qu'elle est la seule complète parmi les correspondances diplomatiques de l'époque.

La publication actuelle fait grand honneur à M. Jean Kaulek qui en a dressé le répertoire avec une méthode claire et commode. Toutes les pièces sont numérotées. M. Kaulek a pris soin de poser, en regard de chaque pièce importante, une note marginale qui en indique la nature et l'objet. Les historiens lui sauront gré d'avoir ainsi facilité leurs recherches. P. Z.

Variétés révolutionnaires (2e série), par Marcellin Pellet. Un vol. in-12 de la *Bibliothèque contemporaine.* Paris, Félix Alcan, 1887. — Prix : 3 fr. 50.

Pourquoi, avec la science qu'il possède des hommes et des choses de la Révolution, M. Marcellin Pillet se contente-t-il, le plus souvent, de rapporter des anecdotes? Les anecdotes plaisent très généralement, et devant les miettes de l'histoire nous ne faisons pas, nous, non plus les dédaigneux, — avouons qu'entre tant d'historiettes qui se peuvent conter, ce n'est pas un médiocre mérite de choisir celles-là qui sont caractéristiques d'une époque, qui peuvent permettre d'apprécier un caractère, une intelligence, — quelques jugements originaux et des pensées suggestives eussent toutefois mieux fait notre affaire. Savoir et juger ne sont pas même chose, et l'on peut être un érudit sans être un penseur; cela, nous ne l'ignorons pas; mais nous n'ignorons pas davantage que M. Marcellin Pellet, s'il lui serait défendu, peut-être, de donner une critique de la Révolution, telle que celle d'Edgar Quinet, n'est pas incapable de porter des jugements dignes d'être recueillis; d'où l'ennui que nous éprouvons à relire son compte-rendu, par exemple, des *Origines* de M. Taine. A son article, force nous est de préférer, et de beaucoup, l'étude que M. Brunetière fit paraître dans la *Revue des Deux Mondes.* M. Marcellin Pellet s'est aussi donné la tâche de présenter l'ouvrage de M. Jung sur Dubois-Crancé; dans l'un des trois volumes, l'essai du conventionnel sur la Révolution, et notre auteur de négliger encore cette occasion de nous offrir comme une philosophie de notre histoire à la fin du siècle dernier.

Notre auteur nous montre Mirabeau grammairien, Mirabeau président de l'Assemblée; puis il parle des projets de l'architecte Corbet touchant la place de la Bastille, — projets aujourd'hui exécutés, — des monuments de Desaix à Paris, — monuments aujourd'hui disparus; — et des notes qui ont leur intérêt touchant Marie-Antoinette en Vénus, touchant les « bols-seins » de Trianon, touchant les pudeurs du comité de police faisant défense à l'aéronaute Garnerin de laisser monter dans le char, en la nacelle, une jeune fille avec lui. Plus intéressantes, les pages consacrées

à Suzanne Labrousse, à Portiez, au général Rigau, mais comme inutile, par contre, celles où il est parlé de Babœuf, du duc de Berry franc-maçon!

Le volume n'est pas pour nous déplaire; nous voudrions seulement que M. Marcellin Pellet ne se contentât pas d'être un curieux et un chercheur.

F. G.

André Doria. — Un Amiral condottiere au XVIe siècle (1466-1560), par Édouard Petit, professeur agrégé au lycée Janson de Sailly, docteur ès lettres. Paris, maison Quantin, 1887. Un vol. in-8°. — Prix : 7 fr. 50.

Pour arriver à faire non pas seulement le récit de la vie et des actes du fameux homme de mer qui, à quatre-vingt-douze ans, commandait encore la galère-capitaine de la flotte génoise, mais l'analyse exacte du but qu'il poursuivit et des mobiles qui le dirigèrent dans ses évolutions politiques, M. Édouard Petit a consulté toutes les sources, depuis les biographes, chroniqueurs et historiens contemporains jusqu'aux écrivains les plus récents, en s'arrêtant aux archives de Simancas, de Gênes et de Florence d'où il rapporte plusieurs documents inédits et non moins intéressants pour l'histoire générale que précieux pour la biographie d'André Doria. Après avoir suivi son héros dans les luttes âpres et obscures des débuts, il le montre de soldat devenir marin, sans cesser d'être un condottiere, louant ses services à la France, puis, lorsqu'il a vu plus nettement où est son intérêt, à l'Espagne contre la France; il l'accompagne à Tunis, à Alger, dans la Méditerranée orientale, partout où Doria promène les galères triomphantes de Gênes ; il le montre aussi habile diplomate que grand homme de guerre, victorieux à l'intérieur de Fiesque et de Cibo, comme il l'est des flottes milanaises ; enfin il retrace le tableau de son gouvernement oligarchique, cimenté dans le sang, et de sa vieillesse, « sinon aimée, du moins redoutée, dans sa ville natale qu'il a soumise, sous couleur de liberté, à des maîtres espagnols et à lui-même ».

Il conclut alors, avec toute l'autorité de la longue histoire dont il vient de dérouler impartialement les pages, et voici son verdict : La vie d'André Doria tant privée que publique n'est qu'une série de convoitises et d'intrigues pour les assouvir : afin de réussir, il ne recula même pas, on le sait, devant le crime. Pourtant l'occasion était belle pour lui, le maître absolu de la mer, le chef redouté de cinquante galères et d'une formidable artillerie, de tenir en respect, sur les flots, Français et Espagnols, et de défendre contre ces tyrans la malheureuse Italie. Il lui eût peut-être évité trois longs siècles d'odieuse oppression. Mais il ne voulait pas d'un rôle dont il voyait les périls sans en voir les profits : il préféra louer son intelligence et son bras à l'étranger. » Il ajoute, proclamant la leçon qui est à tirer de son œuvre : « Gênes a certes le droit de s'enorgueillir du glorieux marin, mais elle devrait cesser de l'appeler : « Père de la patrie, restaurateur de la liberté », car sa patrie, il l'a livrée à l'étranger; la liberté, il l'a confisquée à son profit. André Doria, soldat, marin, politique, ne fut jamais qu'un condottiere. Il a été payé, honoré, encensé par Charles-Quint pour donner Gênes et l'Italie à l'Empire; mais Gênes et l'Italie peuvent-elles aimer et estimer l'homme qui a forgé leurs chaînes ? C'est bien assez qu'André Doria ait pu obtenir l'impunité de son vivant; il est juste aujourd'hui, il est moral de condamner sa mémoire. »

Rien de réconfortant et de viril comme cette honnête indignation. Elle a soulevé des surprises et des protestations en Italie, car c'est une chose amère que de voir ses dieux se changer en vaines idoles; mais c'est à la raison de mettre d'accord le sentiment et la vérité. Pour moi, je serais disposé à accorder largement à André Doria le bénéfice des circonstances atténuantes que M. E. Petit signale lui-même : l'esprit du temps, les exemples des contemporains, l'absence de toute élévation dans l'idée du droit, les ténèbres sanglantes et confuses où se débattait l'idée de patrie. Je tiendrais grand compte au vieux Doria des efforts et de l'énergie qu'il déploya pour empêcher l'Espagnol de brider Gênes par une forteresse, même quand il me serait démontré qu'il en agit ainsi dans l'intérêt de sa domination bien plus que dans celui de l'autonomie génoise. Ces réserves faites, on ne peut que s'incliner devant les résultats acquis désormais à l'histoire, grâce au travail de M. Édouard Petit, qui nous donne, avec un livre bien composé, bien écrit et de lecture attachante, l'explication de tout un côté, resté jusqu'ici obscur, dans la période troublée dont il nous retrace brillamment le tableau.

B.-H. G.

BIBLIOGRAPHIE — MONOGRAPHIE

— Singularités — Compilations — Curiosités littéraires —

Bibliothèque d'éducation récréative : Le Livre d'aujourd'hui, par Fr. Desplantes. Nombreuses gravures dans le texte. Paris, sans date. Librairie Picard-Bernheim. — Prix : 3 francs.

« A cheval donné l'on ne regarde pas à la bouche. » A raison de ce proverbe, le lecteur ne se montrera pas trop exigeant au sujet de ce volume in-8°, illustré de nombreuses gravures et publié à si bas prix. C'est un recueil de lectures tour à tour historiques, biographiques, scientifiques et anecdotiques, dont on ne distingue pas bien le lien commun, mais qui ne sauraient inspirer que de bons sentiments et fournir d'utiles notions au jeune public pour lequel il a été composé.

F. C.

Répertoire général de bio-bibliographe bretonne, par René Kerviler, bibliophile breton. — 1er et 2e fascicules, *Aa-Au* — Rennes, J. Plihou et L. Hervé, 1886. In-8 de VIII-368 pages. — Prix : 5 francs le fascicule.

En signalant récemment à nos lecteurs diverses monographies bibliographiques nouvellement parues (*Bibliographie de l'Agenais*, par M. Jules Andrieu, *Biographie normande*, par Mme Oursel, etc., voir *le Livre* du 10 février 1887), nous insistions sur la tendance actuelle de la bibliographie à venir en aide à la biographie en la complétant, et nous disions que c'est surtout en matière de bibliographies régionales qu'il convenait d'employer cette méthode de fusion des deux études. Nous n'avions pas à ce moment sous les yeux le travail de M. René Kerviler, qui nous semble, nous sommes heureux de le déclarer, avoir tracé et adopté le vrai plan que devront suivre désormais ses imitateurs.

Son programme est des plus simples, et il suffit de l'exposer, d'après lui-même, pour faire comprendre comment il devra servir de modèle à ceux qui seraient tentés de faire la bio-bibliographie d'une province, d'une ville ou d'une région quelconque.

Étant donné, dit M. Kerviler, le nom d'un Breton ou d'une famille bretonne, on doit trouver dans ce répertoire l'indication de toutes les publications qui ont parlé de lui ou d'elle : et si ce Breton a écrit quoi que ce soit, on doit de plus trouver la bibliographie aussi complète que possible de tous ses écrits. Mais cela ne suffit pas, car ce n'est là que la moitié de la tâche; il faut encore donner la bibliographie des ouvrages anonymes ou collectifs sur la Bretagne, celle des auteurs non Bretons qui ont traité d'une ville, d'une localité, d'un fait quelconque relatif à cette province; en un mot, une bibliographie générale de l'histoire de Bretagne. Quelque colossale que soit cette tâche, quelles que soient les difficultés de toutes sortes qu'elle présente, elle n'a point effrayé l'auteur; il s'y est adonné intrépidement, il la poursuit sans relâche, et les deux fascicules déjà parues montrent de reste qu'il saura la mener à bonne fin, aidé d'ailleurs par des collaborateurs de mérite dont le concours ne lui fera pas défaut.

La bio-bibliographie bretonne sera divisée en deux parties distinctes : la première, sous le titre *les Bretons*, comprendra par *ordre alphabétique* les noms et les articles concernant les Bretons *qui ont écrit* ou *sur lesquels on a écrit;* la seconde, sous le titre : *la Bretagne*, comprendra, *par ordre de matières*, la bibliographie de tous les ouvrages écrits sur la Bretagne, soit par des Bretons (rappel de ceux de la première partie en autre ordre), soit par des auteurs non Bretons, soit sous le couvert de l'anonymat. Cette seconde partie, aussi claire et méthodique que la première, formera donc la table générale de tout l'ouvrage.

Il n'est pas besoin de s'étendre davantage sur les mérites d'une œuvre ainsi conçue et dont on aperçoit assez la valeur et l'utilité. Nous aurons, d'ailleurs, l'occasion de revenir sur ce magnifique travail, qui comprendra sans doute bien des volumes et qui est appelé à rendre d'immenses services.

On ne peut se dispenser toutefois d'appeler l'attention sur certains articles qui constituent à eux seuls de véritables monographies; tels sont par exemple les articles *Alain, Anne, Aubert, Aubry, Audren, Alfred*, noms célèbres en Bretagne, portés tour à tour par des personnages illustres ou obscurs, que les biographes ont trop souvent confondus entre eux, mais que M. Kerviler nous a mis à même de bien distinguer les uns des autres. — Tel est particulièrement l'article *Abélard* (*Pierre*), qui fera mieux juger que tout le reste de l'incroyable labeur de l'auteur. M. Kerviler, en effet, n'a pas réuni moins de cent quatre-vingt-deux indications sur le célèbre philosophe-théologien; pour plus de clarté, il les a divisées en plusieurs sections : œuvres générales, imprimées ou manuscrites d'Abélard; ouvrages, notices et fragments sur Abélard; pièces de théâtre et romans sur Abélard et Héloïse; iconographie.

Tous les bibliophiles et travailleurs assez avisés pour avoir souscrit à cette œuvre précieuse, qui s'épuisera bien vite, devront en attendre impatiemment la suite et feront avec nous des vœux pour qu'elle n'éprouve aucune interruption trop longue.

PHIL. MIN.

LIVRES D'AMATEURS. — ÉDITIONS DE LUXE

— Réimpressions. — Miscellanées —

Les Courtisanes et la police des mœurs à Venise. Documents officiels empruntés aux archives de la République, accompagnés de quelques observations. — S. P. (Sauveterre, imprimerie Chollet, et se trouve, à Bordeaux, à la librairie Ve Moquet). — MDCCCLXXXVI. — In-8° de 56 pages, tirage à petit nombre sur papier vergé.— Prix : 5 fr.

Voici une publication fort curieuse, qui ne plaira pas moins aux bibliophiles qu'aux nombreux lettrés qui s'intéressent aux mœurs et à la vie de l'ancienne Venise. Bien que l'érudit écrivain qui nous l'offre n'ait pas jugé à propos de se nommer sur le titre, il se fait assez connaître en maints endroits de son essai, et ce n'est pas dévoiler un grand mystère que de dire que ces pages instructives sont dues à l'auteur de tant de productions excellentes, M. Gustave Brunet, le savant et infatigable bibliographe bordelais.

Ce n'est point une étude compacte qu'il s'est proposé de nous présenter, non plus qu'une indigeste

compilation; il a simplement voulu, en réunissant ces notes substantielles, vulgariser tout ce qu'il importe de savoir sur les mœurs galantes de la sérénissime République qui fut, pendant plus de trois siècles, un des principaux foyers intellectuels de l'Europe et l'un des séjours favoris de la société polie d'alors. On sait quelle fut jadis l'universelle renommée des courtisanes de Venise; ce qu'on sait moins, c'est qu'à diverses reprises, elles jouèrent un rôle assez important dans la ville pour que le fameux Conseil des Dix n'ait point dédaigné d'en faire, en de très rares occasions sans doute, des instruments de ses desseins. Mais s'il protégea parfois la galante corporation des *meretrici*, le redoutable Conseil ne laissait pas de la surveiller de près à l'habitude et de sévir avec rigueur contre certains dérèglements. On en trouve la preuve dans l'ouvrage suivant, publié par les soins de M. Lorenji, conservateur de la bibliothèque de Saint-Marc : *Leggi e Memorie Venete sulla prostituzione fino alla caduta della Republica* (Venezia, 1870-1872, in-4° de VIII-339 pages). Ce livre, imprimé à très petit nombre aux frais d'un bibliophile anglais, lord Oxford, ne se trouve pas dans le commerce, et le seul exemplaire passé aux enchères (vente du Dr Quin, 1879) a atteint le prix élevé de 284 francs; aussi n'est-il guère connu que par l'analyse donnée par le savant Pisanus Fraxi, dans un livre non moins rare en France et dont nous avons parlé naguère, *Catena librorum tacendorum* (1885, in-4°). A son tour, M. Gustave Brunet, en le faisant connaître au public français, a voulu nous mettre à même d'apprécier ce qu'étaient exactement les mœurs galantes de la sérénissime République, aux temps de sa plus grande prospérité.

Nous n'entreprendrons pas d'analyser ici un ouvrage qui se compose lui-même d'extraits d'un livre plus étendu ; nous nous bornerons à en indiquer les divisions principales. La première partie (pages 3-24) est le résumé des plus curieuses affaires de mœurs citées dans le livre de Lorenji (*Repertorio delle pubbliche Meretrici condannate per delitti carnali*), soit qu'il s'agisse des méfaits des courtisanes, soit qu'il soit question de faits innommables qu'on n'eût pas cru pouvoir rencontrer en aussi grand nombre dans une ville où foisonnaient les femmes aimables autant que faciles. — Dans sa seconde partie, M. G. Brunet a réimprimé *in extenso* (pages 25-38) un curieux livret dont le titre fait assez connaître l'objet pour qu'il ne soit pas besoin d'insister : « Catalogo di tutte le principal et *più honorate* Cortigiane di Venetia, il nome loro, et il nome delle loro pieze, et le stantie ove loro habitano, et di più ancor vi narra la contrata ove vono le loro stantie, et etiam il numero de li dinari che hanno da pagar quelli Gentilhomini, et al che desiderano entrar nella sua gratia. » — Le rédacteur de ce catalogue nous donne les noms et adresses de 215 demoiselles, cotées depuis 1 jusqu'à 30 écus d'or; il ajoute obligeamment à la fin « chi vol haver amicitia de tutte bisogna pagar 1,200 scudi d'oro ». Il trouva plus tard des imitateurs, d'abord en Angleterre, le pays par excellence de la vertu, comme chacun sait, où pendant trente-trois ans parut annuellement la fameuse *Harri's list of Covent-Garden Ladies* (1760-1793), puis chez nous, où furent publiés, en 1790, le *Tarif des filles du Palais-Royal*, et, en 1801, la *Liste des plus jolies femmes publiques*, etc. — M. G. Brunet termine son travail par les observations et les rapprochements que lui ont inspirés les faits cités dans les deux premières parties, ainsi que par des extraits des correspondances et mémoires de voyageurs à Venise qui se livrent à l'égard des courtisanes à de véritables élans d'enthousiasme.

Tel est, très sommairement, le contenu de cette publication intéressante à plus d'un point de vue, qui constitue une contribution importante à l'histoire des mœurs (des mauvaises s'entend) du « bon vieux temps », et dans laquelle, il convient de le dire, les sujets les plus scabreux sont traités avec autant de sobriété que de réserve!

PHIL. MIN.

BEAUX-ARTS

Au pays de Millet : Cruchy-Barbizon, 1814-1875, avec dessins de l'auteur. In-8° de 23 pages, par CHARLES FRÉMINE. Paris, sans date. Alphonse Lemerre.

Une description attentive, précise, émue cependant, et poétique du hameau de Gruchy, près de Gréville (Manche), et, dans ce hameau, de la chaumière où est né le grand artiste Jean-François Millet; puis une description du hameau de Barbizon, et, dans ce hameau, de la chaumière où est mort cet observateur profond, puissant interprète de la vie rustique; des croquis de page en page, un peu alourdis par le procédé de reproduction, mais, par contre, deux beaux portraits, bien venus, l'un de Millet, en vareuse, maigre, aux cheveux et à la barbe incultes, au regard vague, sombre, fatal; l'autre de Millet en faux-col et redingote, gras, peigné avec soin, au regard ferme et reposé; le premier dessiné au fusain par le peintre lui-même (quand ?), l'autre par M. Bertrand, d'après une photographie de Carjat, mais retouchée par Millet: telle est l'intéressante plaquette de M. Charles Frémine. Elle vient à son heure. Éditée avec goût — les deux clichés disposés en têtes de

chapitre sont d'un bien charmant dessin décoratif — elle trouvera auprès du public mondain qui s'est emparé désormais de la mémoire de Millet le bon accueil qui lui est dû.

Maîtres contemporains, par Henri Jouin, lauréat de l'Institut. Un vol. in-18. Paris, 1887. Librairie académique Didier, Perrin et Cie.

Pourquoi ne l'avouerais-je pas? en recevant ce volume, en lisant — avant d'avoir distingué le nom de l'auteur — le nom des *Maîtres contemporains* dont il se propose de nous entretenir et à qui, d'une plume si libérale, il accorde ce beau titre de « maître », en constatant que tous ces « maîtres » sont morts depuis peu de temps, je ne pus me défendre d'un premier sentiment de méfiance et d'impatience contre un livre, évidemment composé d'articles de circonstance, improvisés sur une table de journal, au moment de la mort de chaque artiste, pour l'éphémère satisfaction de l'abonné. Si j'eusse vu tout de suite la signature de M. Henri Jouin, j'aurais été rassuré aussitôt, car il est de ceux qui ont un égal respect de l'art et des lettres, un égal sentiment de sa dignité propre et des égards dus au public. Dès qu'il exhumait ces huit ou dix mille lignes des journaux d'antan, c'est qu'il avait conscience d'avoir mis autre chose que du démarquage de Larousse ou de Vapereau. En effet, si le volume est un recueil d'articles dont les sujets ont été désignés à l'attention de l'auteur par les seules fatalités de la mort, nous savons aussi que M. Jouin a pris la peine de réunir des informations originales et de porter sur les hommes et les œuvres un jugement personnel. Dans ces conditions, le seul inconvénient qui demeure attaché à cette forme d'ouvrage, c'est un manque de proportion fréquent entre les divers chapitres, sans qu'il soit motivé par l'importance respective des sujets: tel, ici, le chapitre Fromentin occupant quatre-vingts pages, et, à la suite, le chapitre Corot n'en occupant que seize. Mais c'est trop longtemps s'arrêter à considérer le petit côté d'un livre dont il y a autre chose à dire. Il est bien difficile pourtant de laisser passer sans la moindre protestation ce titre de « maître », donné indistinctement à Fromentin, Corot, H. Regnault, Paul Huet, Léon Cogniet, H. Lehmann, Ch. Timbal, F. Jouffroy, Ferrand, de Nittis, Richard Doyle, O. Tassaert, Cham, Gustave Doré et Paul Baudry. Parmi ces quinze artistes (et j'ai éliminé un nom de femme du monde et un nom d'enfant) combien en est-il vraiment dont le front soit digne du laurier? — Quatre, cinq, très généreusement comptons-en six. Mais Timbal: holà! (Je franchis les hélas!) M. Henry Jouin a de grandes indulgences pour les talents académiques et il en parle si bien, avec tant de mesure, que sans en être converti on se plaît à l'écouter en ces mauvaises causes. Aussi est-ce un véritable charme que de le suivre dans les bonnes. Car, outre que sa parole est toujours élevée, noble et sincère comme le culte que l'art lui inspire, il possédait de belles réserves de souvenirs personnels, d'anecdotes et d'impressions recueillies sur le vif, et il a vidé ses greniers en ces pages à notre très grand profit. E. C.

Le meuble en France au XVIe siècle, par Ed. Bonnaffé. Paris, 1877. J. Rouam, éditeur.

C'est au début de la Renaissance que s'arrête, comme on sait, le *Dictionnaire du mobilier français.* Le prolonger d'un siècle, sous une autre forme, et ajouter à l'œuvre excellente de Viollet-le-Duc, une suite de monographies, un recueil de matériaux pour l'historien de l'avenir, telle est la tâche que s'est donnée M. Edmond Bonnaffé. Délibérément il a réduit son travail aux proportions d'une étude sur le meuble en France au XVIe siècle; mais l'étude est nettement et fortement conçue, le travail complet et très approfondi, et l'élégante facilité de l'écrivain prête son charme à la science éprouvée du collectionneur et de l'érudit.

Le meuble! n'est-ce pas une des manifestations les plus significatives de la vie intime d'un peuple? Il participe de la maison et du costume; seulement la maison et le costume, étant l'enveloppe extérieure, ne remplissent qu'une fonction, ne représentent qu'un aspect de l'existence. Le meuble a des destinations multiples, il se fractionne en une foule de variétés; il change de forme, de couleur, de place, de rôle, suivant les convenances personnelles, le goût, l'accointance journalière. Comment s'étonner, dès lors, que chaque peuple ait sa façon à lui de traiter l'art du meuble?

Au XVIe siècle, M. Bonnaffé compte en Europe six régions principales: l'Angleterre, les Flandres, la France, l'Allemagne, l'Espagne et l'Italie. Eh bien, chacune de ces régions, en dépit de la discipline uniforme que semble leur imposer la Renaissance, conserve son caractère, et les changements politiques, les pénétrations étrangères n'y font rien. L'Anglais reste gothique de cœur; l'Allemand encore plus. Le Flamand, très artiste à la fois et très commerçant, s'empare des modes nouvelles, se les assimile et s'arrange pour battre monnaie le mieux possible avec son talent: c'est le commis-voyageur le plus affairé de la Renaissance. L'Espagnol la reçoit après coup, pour ainsi dire, et de seconde main. Mais l'Italien qui n'est pas, lui, un gothique de la veille, l'accueille à bras ouverts: homme extérieur, il laisse aux gens du Nord les sièges hospitaliers, le matériel pratique; pour lui, rien de trop décoratif, rien de trop riche: il lui faut un mobilier *da pompa.*

C'est l'Italie qui nous apporte la Renaissance, avec Charles VIII et — singulier rapprochement! — c'est elle qui risque une première fois de la compromettre avec François Ier, et c'est encore elle qui mène son enterrement avec Marie de Médicis.

Durant toute la période qui va des origines à la décadence de l'art nouveau, le meuble en France change fréquemment de physionomie. En somme, il suit pas à pas les allures de l'architecture civile, son aînée, d'autant plus que celle-ci dérive du même principe, c'est-à-dire de la construction en bois, et

que le meuble relève de la menuiserie de bâtiment. Ainsi que M. Bonnaffé l'observe très judicieusement, tel meuble de cette époque, un dressoir par exemple, avec son coffre supérieur, sa ceinture formant tiroirs et ses piliers à jour, est l'image réduite d'une travée de la maison contemporaine à un étage, portant sur une galerie servant de promenoir.

Mais ce n'est pas tout : le meuble varie aussi, à une même époque, d'une contrée de la France à l'autre. Et c'est un chapitre bien original et bien curieux du livre qui nous occupe, que ce chapitre de la *Géographie du meuble*, où l'auteur, avec une sagacité rare, distingue des parentés, des familles, des régions, bref une topographie complète de chaque école.

Sans doute elle demande beaucoup de tâtonnements et une grande réserve, cette esquisse, jugée impossible par quelques-uns, d'une carte mobilière de la France au XVIe siècle. Mais les documents de l'auteur sont nombreux ; ils sont probants, ils paraissent décisifs.

Dans la famille du Nord il classe deux groupes principaux : le groupe flamand (Flandre française, Hainaut et Artois) et le groupe picard. Là, le triomphe de l'école est la célèbre boiserie des stalles d'Amiens. L'école normande est plus illustre encore. La Normandie eut une part exceptionnelle dans l'épanouissement de la Renaissance. La découverte de l'Amérique décuplait la fortune du pays ; les armateurs de Rouen et de Dieppe menaient train de princes, et le millionnaire Ango, qui voulait que sa demeure fût la plus belle du royaume, se faisait bâtir à Dieppe une maison de bois avec une façade de chêne couverte de sculptures depuis le soubassement jusqu'au sommet des lucarnes. A l'intérieur, les salles étaient revêtues de plafonds et de boiseries dorées encadrant les peintures des plus grands maîtres.

Le meuble breton n'est, à part quelques exceptions, qu'une imitation assez grossière du meuble normand ; la Bretagne produit peu de maîtres menuisiers célèbres. Par contre, la grande école de l'Ile-de-France, qui comprend aussi l'Orléanais, l'Anjou, le Maine, la Touraine et le Berry, cette école, patronnée par le souverain, dirigée par les meilleurs artistes, prend la tête de toutes les écoles provinciales et se recommande au milieu d'elles par une marque particulière de sobriété, de correction et de suprême élégance. Michel Colomb et Jean Ferréal, le Rosso et le Primatice, Philibert Delorme et Pierre Lescot, Jean Goujon et du Cerceau, voilà ses maîtres.

La Champagne est le centre d'une école mixte, empruntant aux Parisiens les principes de la Renaissance qu'elle combine avec son originalité propre. En Lorraine, pas de caractère très déterminé.

La Bourgogne se montre exubérante, pleine de sève, de hardiesse et de vie. Les meubles bourguignons étaient renommés pour l'excellence de leur sculpture et leur type bien caractérisé ; on disait : un cabinet *fasson de Dijon*, comme on disait *fasson de Paris*.

Quant à l'école lyonnaise, elle fut, au XVIe siècle, la seconde école de France ; elle le devait à l'abondance de ses monuments de bois, à leur grand style et à leur admirable exécution, au talent de ses artistes, à leur rayonnement au dehors. La Provence et le Comtat subissent l'influence directe de l'Italie. Le Languedoc et la Gascogne présentent un alliage de styles et d'influences, d'où se dégage une école puissante, énergique, abondante : burgundo-lyonnaise aux abords du Rhône, hispano-bourguignonne de Toulouse aux Pyrénées, mais surtout méridionale, remuante, expressive, avec l'exubérance et l'accent du terroir. Enfin, les meubles de l'Auvergne offrent un aspect mâle et sévère, âpre, parfois brutal, qui les fait reconnaître à première vue : question de race et de tempérament.

Les derniers chapitres de l'ouvrage forment une revue détaillée, un historique précis de chaque pièce importante du mobilier français à l'époque de la Renaissance. Le coffre, le dressoir, l'armoire, le cabinet, la table, le lit, le siège sont l'objet d'un examen attentif et d'une description minutieuse, au triple point de vue de l'ethnographie, de l'archéologie et de l'art décoratif.

A la première ligne de son introduction, M. Edmond Bonnaffé remarque qu'une histoire complète de l'art du bois est encore à écrire.

Et qui donc l'entreprendra, si ce n'est M. Bonnaffé lui-même ? Raconter l'imagerie, la charpenterie, la menuiserie, l'ébénisterie, la tabletterie dans toutes leurs variétés, depuis les étonnantes créations des premières dynasties égyptiennes jusqu'aux boiseries des petits-maîtres du dernier siècle : c'est un vaste programme. Pour en mener à bien l'exécution, notre auteur a la conviction, la patience, le savoir et le goût. Que faut-il de plus ? G. C.

Bibliothèque internationale de l'Art. — Les du Cerceau, leur vie et leur œuvre, *d'après de nouvelles recherches*, par le baron HENRI DE GEYMULLER. Ouvrage accompagné de 137 gravures dans le texte et de 4 planches hors texte. Un vol. grand in-4°. Paris, 1887. Librairie de l'Art, J. Rouam.

Que le destin des renommées est capricieux ! Il n'est pas de nom d'architecte français dont la célébrité soit plus universellement répandue que celle de Jacques Androuet du Cerceau et, dès la première page du livre de M. H. de Geymüller, nous apprenons qu'il n'est point de célébrité plus contestable. Il y a vingt-cinq ans à peine, les écrivains qui rédigeaient sa biographie pour les encyclopédies, dictionnaires ou journaux rapportaient couramment que l'auteur du recueil des *Plus excellents bâtiments de France* est né vers 1515 et a bâti le Pont-Neuf, l'hôtel de Bellegarde et même l'hôtel de Bretonvilliers, ce qui supposait une existence dont la durée eût dépassé de cinquante ans celle du vénérable M. Chevreul. Aujourd'hui les historiens les plus sérieux, M. Berty, M. Destailleur, en sont là de se demander si cet architecte a jamais bâti seulement un toit à lapins ; un peu plus, on douterait même qu'il ait jamais vécu. Déjà on lui retire le nom de du Cerceau pour en

faire un surnom, sur la foi de la Croix du Maine, auteur d'une *Bibliothèque française* parue en 1584 : « du Cerceau qui est à dire Cercle, lequel nom il a retenu pour avoir un cerceau pendu à sa maison pour la remarquer et y servir d'enseigne ». C'est depuis fort peu de temps, moins d'un an, que M. de Geymüller lui-même en appelle d'une opinion qu'il a partagée longtemps avec M. Destailleur, et croit que du Cerceau ne doit pas seulement à ses publications le titre, plus honorifique que réel, d'architecte du roi. Il paraît certain aujourd'hui que si l'on a indûment attribué la paternité de monuments construits par ses deux fils et son petit-fils à Jacques Androuet, celui-ci pourtant ne fut pas totalement étranger à la pratique de l'architecture. Rien ne s'oppose, paraît-il, à ce qu'il soit réellement l'auteur du chœur de l'église de Montargis ; en outre, il aurait assurément exécuté des travaux assez importants au château de ce pays et même effectivement dessiné et fait exécuter de fond en comble les plans du château de Verneuil, voire de quelque autre encore. Mais cela importe bien peu, car ce n'est pas à ce petit nombre de bâtisses plus ou moins authentiques qu'il doit sa réputation, mais à ce qu'en l'espace de cinquante ans, depuis 1539, il n'a pas publié moins de deux douzaines de recueils de planches gravées : monuments, détails et ornements d'architecture. Jacques Androuet contribua puissamment de la sorte à propager en France le style de la renaissance italienne. M. de Geymüller prend texte de ce fait pour plaider, éloquemment d'ailleurs, une cause que nous ne discuterons pas ici, quoique nous la jugions mauvaise : celle de la bienfaisante action de l'art italien sur l'art français. Le procès est de ceux qui ne se jugent pas en quelques lignes; mais la question, d'autre part, est trop importante pour que le lecteur ne soit pas informé qu'il la trouvera traitée dans l'introduction de ce livre. L'attitude de l'auteur dans le débat était prévue. Rien ne le forçait à s'imposer l'intéressante, mais lourde tâche de reconstituer l'obscure monographie de cette dynastie d'artistes et principalement de son chef ; s'il a assumé ce fardeau, c'est que sans doute le fardeau lui était léger en quelque point, c'est que, par les penchants et le goût, l'œuvre de Jacques Ier s'accordait à son propre goût ainsi qu'à son inclination personnelle Aussi l'ouvrage de M. Henri de Geymüller trahit-elle à chaque page la scrupuleuse conscience d'un historien épris de son sujet en même temps qu'en matière d'architecture une science spéciale qui ajoute le prix d'une autorité décisive à la sûreté des informations abondant en ce travail. Les amateurs et les artistes doivent une particulière reconnaissance à l'auteur pour le soin qu'il a mis à cataloguer tous les dessins et toutes les estampes de du Cerceau ; les artistes, en outre architectes et dessinateurs des industries de luxe, trouveront en ce volume un choix considérable de motifs reproduits avec ce souci d'intelligente fidélité que la librairie de l'Art, justifiant son titre, poursuit en toutes ses publications avec une constante sollicitude.

Bibliothèque internationale de l'Art. — L'Art espagnol, précédé d'une *Introduction sur l'Espagne et les Espagnols,* par Lucien Solvay. Ouvrage accompagné de 72 gravures d'après les œuvres des maîtres et de croquis d'artistes contemporains. Un vol. grand in-4°. Paris, 1887 Librairie de l'Art, J. Rouam.

Récemment notre vieux Pont-Neuf, démentant son antique réputation de solidité, menaça de s'écrouler : la curiosité générale s'enquit des premiers constructeurs et parmi eux trouva un du Cerceau. Sur ces entrefaites, la librairie de l'Art publie une magnifique monographie des du Cerceau. Si l'importance du livre ne supposait à tous les points de vue — texte et dessins — une longue préparation, on attribuerait volontiers à l'éditeur un calcul prémédité, l'intention d'escompter l'intérêt de la circonstance. Il n'en est rien, je le répète ; mais il n'en reste pas moins acquis en faveur de M. Eugène Müntz, le savant directeur de la *Bibliothèque internationale de l'Art,* qu'à ses mérites propres de goût et d'érudition, il joint l'heureux don d'à-propos. Ces rencontres de la fortune sont fréquentes chez ceux qui les méritent ; c'est pourquoi M. E. Müntz en retrouve une semblable en publiant le présent volume. Un livre sur l'art espagnol était vivement souhaité, *l'Art espagnol* de M. Lucien Solvay aura même un plus grand nombre encore de lecteurs que *les du Cerceau* de M. de Geymüller. C'est qu'il nous entretient d'un art, et surtout d'une forme d'art, la peinture, qui a pénétré bien plus avant que l'architecture dans la prédilection des amateurs. En outre, si, à raison de son prix comparativement élevé, le volume in-4° de la *Bibliothèque internationale de l'Art* ne s'adresse pas tout à fait au même public que la *Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts,* éditée en in-18 par la maison Quantin, il comble, provisoirement au moins, une lacune que celle-ci laisse ouverte depuis bien longtemps et que nous la sollicitions de remplir. Puisque nous avons tant fait que d'émettre un premier vœu à cet égard, disons aussi que parmi les ouvrages annoncés dès l'origine, il en est deux en particulier qui sont très impatiemment désirés : *l'Histoire générale de l'Art,* par M. Eugène Guillaume et *la Peinture française,* par M. Ph. de Chennevières. M. Jules Comte verra en ce vœu, nous l'espérons, l'expression uniquement du très vif intérêt que le monde des arts — dont nous sommes sûrs d'être le fidèle interprète — attache à la publication qu'il dirige avec une bien rare habileté.

Nous devons maintenant des excuses à M. Lucien Solvay pour avoir introduit de telles digressions, si étrangères à son œuvre, dans un article que nous voulions consacrer tout entier à cette dernière. Nous les lui adressons, et d'autant plus sincères que *l'Art espagnol* est à nos yeux l'un des livres les plus remarquables à tous les titres d'une collection qui ne compte pas un ouvrage médiocre. L'ordonnance en est originale autant que judicieuse. Estimant — d'accord en cela avec M. Taine — que pour comprendre

l'art d'un peuple, il est essentiel de connaître la race et le milieu où cet art s'est développé, M. Lucien Solvay a placé en tête du volume une introduction de soixante-quinze pages, la cinquième partie du volume, où il dépeint l'Espagne et les Espagnols d'une plume d'artiste et de lettré, de romancier devrais-je dire. M. Solvay dégage de la masse de ses sensations une impression dominante à laquelle son talent d'écrivain ajoute un vivant et puissant relief : c'est en tout et partout l'impression constamment renouvelée d'un perpétuel contraste. Toute cette description des mœurs et du sol est accompagnée très ingénieusement de vifs croquis détachés d'albums de voyage empruntés aux artistes modernes qui ont le mieux vu l'Espagne, Henri Regnault notamment et Fortuny pour ne citer que les plus célèbres. — Nous ne perdons pas de vue que l'objet même de l'ouvrage est l'histoire de l'art espagnol. Elle y est exposée en effet avec une verve pittoresque, une chaleur poétique, une passion généreuse qui emportent le lecteur charmé de page en page tout d'une traite jusqu'à la dernière. On ne trouve tant de vie dans le style en de tels sujets que sous la plume de quelques rares mortels qui jouissent de l'œuvre d'art pleinement, c'est-à-dire en leurs sens aiguisés, et leur intelligence cultivée et aussi en la sensibilité de leur âme. Aussi pourrait-on extraire de ce volume une centaine de pensées qui résumeraient toute une philosophie de l'art puissamment suggestive et autrement que *les Sciences du beau* des docteurs patentés de l'esthétique universitaire.

L'illustration de cette partie du volume ne cède pas à celle de la première. Mais nous sommes particulièrement reconnaissant à l'éditeur de nous faire revoir quelques-unes des plus belles et des plus étranges pièces de Goya et cet admirable portrait de Velazquez de la Pinacothèque de Munich, merveilleusement reproduit par M. Puyplat en une gravure digne de ce chef-d'œuvre. — *L'Art espagnol* sera certainement un des plus grands succès de la *Bibliothèque internationale de l'Art.*

E. C.

SCIENCES

— Philosophie — Morale —

La Terre des vivants, par Mme Napoléon Peyrat. Un vol. in-18 jésus. Paris, 1886. Librairie Plon.

La « Terre des vivants », personne ne s'y trompera, est cette contrée de l'au delà, cette patrie de l'âme immortelle, la céleste Jérusalem, en un mot ce paradis que la langue du mysticisme chrétien nomme d'après l'Évangile *la Terre des vivants,* « par une opposition pleine déjà de révélations, avec la terre que nous habitons maintenant et où nous sommes, dès notre première respiration, des condamnés à mort et des mourants ». Hâtons-nous de dire que le lecteur catholique demeuré le plus scrupuleusement fidèle à la foi de son enfance peut aborder la lecture de ce livre avec la plus complète sécurité, car il est précédé d'une longue lettre de Mgr Perraud, qui le recommande chaudement. « Je ne sache, dit l'évêque d'Autun, rien de plus exact et de plus substantiel que ce *Travelling book.* » C'est bien, en effet, un livre de voyage, un *guide* au pays inconnu que Mme N. Peyrat a voulu écrire. Le rapprochement est si juste que, s'étonnant de l'éloignement marqué par ceux-là mêmes qui se disent des chrétiens pour tout ce qui peut éveiller le souvenir de la dernière heure pourtant inéluctable, elle s'écrie : « Comme on agit différemment lorsqu'il est question d'un voyage d'agrément encore incertain ! On s'informe de tout ce qui concerne le pays,... on se renseigne... » Eh bien, ces informations, ces renseignements sur l'inévitable voyage, sur le ciel, « objet en théorie de toutes les âmes ferventes », mais qui les trouve « assez froides et presque déconcertées dès qu'on cherche à s'en entretenir avec elles », l'auteur nous les apporte en abondance avec une conviction tranquille, une certitude affirmée, véritablement consolantes. Parmi ces affirmations il en est deux en particulier qui ont une importance capitale dans leur caractère tout à fait rassurant. Appuyant ses déclarations sur les témoignages d'une autorité incontestable pour tout chrétien, Mme Peyrat ne nous permet pas de douter que nous reconnaissions et aimions encore dans la vie future les êtres qui nous auront été chers en ce monde. Elle proteste également contre l'appréhension que partagent beaucoup de gens « à dehors chrétiens »... de *s'ennuyer* dans le ciel, au sein d'une béatitude dont ils n'ont jamais pris la peine d'approfondir les conditions. — Du très petit volume de Mme Peyrat il n'est pas une page qui n'apporte au croyant un motif de consolation ou d'édification et au sceptique curieux de s'informer de bonne foi la lumière de l'Église catholique au sujet de la vie à venir.

E. C.

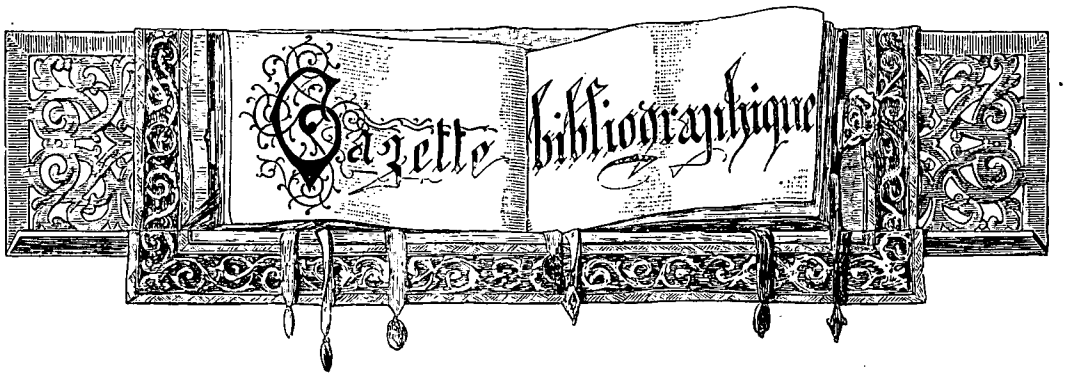

Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois. — Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES ; *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français. — Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province.* — LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

FRANCE

INSTITUT

—

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 14 mai.

Ouvrage présenté. — Martens : *Traité de droit international*, trad. Léo.

Communication. — G. Picot : Enquête parlementaire sur les causes de la crise ouvrière subie par la Belgique en 1885-1886.

Séance du 21 mai.

Ouvrage présenté. — Chaignet : *Histoire de la psychologie des Grecs.*

Lecture. — Zeller : Sully.

Dans cette séance, l'Académie a procédé à l'élection d'un membre pour la quatrième et dernière place d'académicien libre récemment créée. Étaient présentés, sans ordre de rang, MM. Rémusat, Fouillée, Doniol, Albert Desjardins. Les noms de MM. Lefèvre-Pontalis et Gustave Merlet avaient été ajoutés par l'Académie. L'élection a donné lieu à quatre tours de scrutin. Le nombre des votants était au premier tour de 40, au deuxième et au troisième de 41, au quatrième de 41. La majorité absolue était, aux trois premiers tours, de 21 ; au quatrième, M. Albert Desjardins a été élu, suivant l'usage, à la majorité relative.

Les voix ont été ainsi réparties sur les divers candidats :

	1er tour.	2e tour.	3e tour.	Ballottage
MM. Desjardins....	13	15	14	20 Élu.
Fouillée.....	10	12	16	19
Doniol.....	9	8	9	
Rémusat.....	8	6	2	

Il y a eu un bulletin blanc au quatrième tour.

Séance du 28 mai.

Ouvrages présentés. — Desjardins : *Traité de droit commercial maritime.* — Kamarowski : *Le tribunal international.* — A. Lods : *Législation des cultes protestants.*

Lectures. — L. Legrand : L'organisation des Indes néerlandaises. — Duruy : La statuaire colossale et la statuaire chryséléphantine chez les Grecs.

Séance du 4 juin.

Ouvrages présentés. — Barberet : *Monographies industrielles* (t. III). — Clunet : *L'incident franco-allemand de Pagny-sur-Moselle.*

Lecture. — G. Bapst : Histoire des joyaux de la couronne.

Séance du 11 juin.

Communications. — Ch. Levêque : A propos du livre de M. Gebhardt sur la *Renaissance italienne.* — G. Bapst : Les joyaux de la couronne.

L'Académie a adopté les programmes suivants pour divers prix :

Prix du Budget. — « Exposer le développement du régime dotal en France depuis le Code civil jusqu'à nos jours. »

Le dépôt des mémoires doit avoir lieu au plus tard le 31 décembre 1890. Valeur du prix : 2,000 francs.

Prix Odilon Barrot : « Du rôle des ministres dans les principaux pays de l'Europe et de l'Amérique. »

Les mémoires devront être déposés le 31 décembre 1889. Valeur du prix : 5,000 francs.

Prix Bordin : « L'arbitrage international ; son passé, son présent, son avenir. »

Limite du dépôt des mémoires le 31 décembre 1891. Valeur du prix : 2,500 francs.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 13 mai.

Lectures. — Reinach : Le père et la mère de Mithridate.

Dans cette séance, M. Simon Luce a lu le rapport de la commission des prix du budget. Un seul mémoire a été présenté au concours ayant pour sujet : *L'instruction des femmes au moyen âge.* La commission ne l'a pas jugé suffisamment développé pour mériter le prix. Néanmoins, elle a décerné à son auteur une récompense de 1,000 francs.

Pour le prix Delalande-Guérineau (*Études sur le moyen âge*), sept mémoires avaient été présentés au concours. Le prix a été décerné à M. Julien Havet pour son travail intitulé : *Questions mérovingiennes.*

Séance du 20 mai.

Ouvrage présenté. — C. de la Berge : *Études sur l'organisation des flottes romaines.*

Lecture. — D'Arbois de Jubainville : Mémoire sur l'emploi des mots *Vir inlustris* dans les actes des rois de la race mérovingienne.

Communication. — Dans cette séance M. Leblant a annoncé à ses confrère que M. l'abbé Batiffol, qui a travaillé à une *Histoire du fonds basilien* de la bibliothèque vaticane, vient de découvrir dans un palimpseste de ce fonds (Vatinacus Græcus, n° 2061) les restes de quatre manuscrits en écriture onciale, non encore catalogués dans l'appareil critique du Nouveau Testament. Le palimpseste qui renferme ces fragments importants est un manuscrit de saint Grégoire de Nazianze, dû à la main d'un scribe du XIe siècle du nom de *Basile, prêtre,* qui appartenait à une célèbre école calligraphique de l'Italie méridionale.

Séance du 27 mai.

Ouvrages présentés. — De Lasteyrie et Lefèvre-Pontalis : *Bibliographie des travaux historiques et archéologiques publiés par les sociétés savantes.* — Pognon : *Inscriptions babyloniennes du Wadi-Brissa.*

Lectures. — Oppert : Sur les juifs cités dans les textes juridiques de Babylone. — V. Waille : Les fouilles archéologiques de Cherchell (Algérie).

Communication. — Clermont-Ganneau : Un nouveau procédé d'estampage.

Séance du 3 juin.

Ouvrages présentés. — Tamizey de Larroque : *Les correspondants de Peiresc* (fasc. 13). — Robiquet : *Paris et la Ligue sous le règne de Henri III.* — Petrileion-Hasden : *Dictionnaire étymologique de la langue roumaine* (fasc. 4).

Lectures. — De Witte : Sur une figurine en bronze découverte dans les Pyrénées d'Espagne. — Halévy : Mémoire sur la langue des Hittites.

Séance du 10 juin.

Communication. — Héron de Villefosse : Sur les fouilles faites à Cherchell.

Séance du 17 juin.

Lectures. — Le Blant : Les premiers chrétiens et le démon. — Pierrot de Seilligny : Découverte d'un amphithéâtre romain sur la colline de Fourvières, à Lyon. — Halévy : L'origine sémitique de la langue des Hittites.

Dans cette séance, l'Académie a fait connaître ses décisions relativement aux prix qui suivent :

Prix Stanislas Julien. — Le prix est décerné à M. Schlegel pour son *Dictionnaire hollandais chinois.*

Prix de La Grange. — Le prix est décerné à M. Le Verdier pour son édition du *Mystère de l'Incarnation de N.-S. Jésus-Christ,* représenté à Rouen en 1473.

Prix Fould. — *Histoire des arts du dessin dans l'antiquité jusqu'à Périclès.* Prix de 20,000 francs. Le prix n'est pas décerné ; mais les intérêts du montant du prix sont distribués en accessits à M. de Sarzec pour ses *Fouilles en Chaldée,* et à M. Dieulafoy pour son *Exploration des ruines de Suse.*

Prix Bordin. — *Noms des saints en langue d'oil et d'oc.* Le prix n'est pas décerné. Une récompense de 2,000 francs est accordée à l'auteur du mémoire n° 1, portant pour épigraphe : *Nuls oms nos méraveill,* etc. Le sujet est retiré du concours pour l'année prochaine.

Congrès annuel des sociétés savantes. — Le congrès annuel des sociétés savantes, tenu comme les années précédentes à la Sorbonne, s'est ouvert le 3 juin dernier. Ses travaux ont duré cinq jours.

Le congrès s'est subdivisé en autant de sections que le comité d'études et a nommé pour chacune d'elles des bureaux ainsi composés : *Histoire et philologie :* président, M. Léopold Delisle ; vice-présidents, MM. Derozières et Geffroy ; secrétaire, M. Gazier. *Archéologie :* président, M. Leblanc ; vice-présidents, MM. Chabouiller et de Barthélemy ; secrétaire, M. de

Lasteyrie. *Sciences économiques et sociales :* président, M. Levasseur; vice-présidents, MM. Tranchant et Picot; secrétaire, M. Lyon-Caen. *Sciences :* président, M. Faye; vice-présidents, MM. Milne-Edwards, Marcart et Darboux; secrétaires, MM. Vaillant et Angot. *Géographie historique et descriptive :* président, l'amiral Jurien de la Gravière; vice-présidents, MM. Alexandre Bertrand et Bouquet de la Grye; secrétaire, M. Ch. Maunoir.

La place nous fait défaut pour analyser, même sommairement, les travaux de la docte assemblée, et nous devons nous borner à indiquer les principales communications qu'on a entendues :

Aux beaux-arts, où présidait M. Nuitters, M. Tancrède Abraham a parlé d'un triptyque hollandais du XVIe siècle, découvert dans la cathédrale de Laval; M. Advielle a lu une notice sur Charles-Guillaume Cousin de Pont-Audemer, qui décora le palais royal de Stockholm, au siècle dernier; M. Bouchard a traité de l'Académie de musique de Moulins au XVIIIe siècle; M. Castan, du sculpteur Monnot; M. l'abbé Dehaisnes, de l'école flamande avant les Van Eyck; M. Durieux, des sculptures sur bois de l'église Saint-Aubert de Cambrai; M. Louis Duval, de Guillaume Gougeon, sculpteur d'Argentan. M. Paul Girard a lu une note sur la famille et la résidence, à Bourges, de Pol de Limbourg; enfin, M. Lévêque, directeur du conservatoire de Dijon, a étudié la situation théâtrale dans les petites villes de province.

Dans la section d'archéologie, nous signalerons surtout les communications et les discussions de MM. Lièvre, de Lasteyrie, Héron de Villefosse, Blancard, Baillet, Maspero, Demaison sur les *piles romaines* (*fanum*, en latin) qui doivent être de petits monuments élevés aux divinités gauloises; — sur la livre de Charlemagne, poids du XIVe siècle conservé aux Arts et Métiers; — sur la basilique de Saint-Remi de Reims, dont M. Demaison établit l'antiquité. Cet édifice date pour toutes ses parties du XIe siècle, sauf le chevet, qui fut construit en 1170 environ.

La section d'histoire et de philologie a entendu M. Villepelet, du Pivigons, lui signaler d'importants documents sur les Pays-Bas au XVIe siècle, conservés aux archives de la Dordogne.

M. Babeau, de la Société académique de l'Aube, et l'un de nos meilleurs érudits provinciaux, a communiqué le texte des lettres par lesquelles le grand Condé fut institué, en 1644, gouverneur de la Champagne. Cet acte contient dans son préambule certains renseignements curieux sur la bataille de Rocroi et des indications détaillées relatives aux attributions du nouveau gouverneur. M. Halberg, professeur à la Faculté des lettres de Toulouse, étudie la question singulièrement abstraite des *préfixes* des verbes allemands et en propose une nouvelle classification.

M. Finot, archiviste du Nord, a lu une intéressante dissertation sur le commerce de Cambrai au XIIIe siècle; la principale richesse de la ville consistait alors dans la fabrication de toiles fines, dites *mulequins*. M. Ledain a parlé des *livres de raison*, précieux registres du moyen âge où chaque famille inscrivait toutes les dates ou les événements principaux intéressant chacun de ses membres. M. Reboin a fait deux intéressantes communications sur les statuts des tisserands d'Anet (Eure-et-Loir) au XVe siècle, et les coutumes d'Agen au XIIIe siècle. M. l'abbé Morel a envoyé une notice sur les importantes foires dites de Saint-Corneille, à Compiègne. On en retrouve l'existence dès le XIe siècle.

Enfin, M. Le Vasseur a présenté un essai de bibliographie cantonale.

Une séance générale, présidée le 5 juin par M. le ministre de l'instruction publique, a clôturé le congrès. Après un discours très remarqué du ministre, il a été procédé à la distribution des récompenses suivantes :

Par décret en date du 3 juin ont été nommés au grade de chevalier de la Légion d'honneur :

MM. Fichot, ancien correspondant du comité des travaux historiques et scientifiques, archéologue;

Lennier, président de la Société géologique de Normandie;

Ribot, directeur de la *Revue philosophique*.

Par arrêtés en date du 4 juin ont été nommés officiers de l'instruction publique :

MM. l'abbé Barbier de Montault, membre de la Société des antiquaires de l'Ouest, correspondant du ministère de l'instruction publique à Poitiers;

Ernest Brelay, membre de la Société d'économie politique;

Brossard, membre de la Société d'émulation de l'Ain, correspondant du ministère de l'instruction publique à Bourg, archiviste du département;

Challamel, membre de la Société de législation comparée;

Duvernoy, membre de la Société d'émulation de Montbéliard, correspondant de la Société des antiquaires de France;

Gilbert, correspondant du ministère de l'instruction publique, conservateur du musée d'Aix;

L'abbé Haigneré, secrétaire perpétuel de la Société académique de Boulogne-sur-Mer;

Ledain, membre de la Société des antiquaires de l'Ouest, correspondant honoraire du ministère de l'instruction publique à Poitiers;

De Marsy, membre de la Société historique de Compiègne, directeur de la Société française d'archéologie, correspondant du ministère de l'instruction publique;

Molinier, membre de la Société de l'École des chartes, auxiliaire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres de l'Institut de France, conservateur adjoint à la bibliothèque Sainte-Geneviève;

Richard, correspondant du ministère de l'instruction publique à Poitiers, archiviste du département de la Vienne;

Le docteur Sauvage, correspondant du ministère de l'instruction publique, directeur de la station agricole de Boulogne-sur-Mer;

Le docteur Trouessart, membre de la Société des études scientifiques d'Angers.

Ont été nommés officiers d'académie :

MM. Baltet, pépiniériste à Troyes, membre de la Société académique d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres de l'Aube;

Chevillon, président de la Société d'histoire naturelle de Loir-et-Cher;

Le docteur Collignon, membre de la Société d'anthropologie;

Héron de Villefosse, membre de la Société de législation comparée;

Eugène Lefèvre-Pontalis, bibliothécaire de la bibliothèque des Sociétés savantes;

Levoiturier, membre de la Société d'études des sciences naturelles d'Elbeuf;

Le docteur Manouvrier, membre de la Société d'anthropologie;

Musset, membre de la Société des archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis, correspondant du ministère de l'instruction publique à la Rochelle;

Lemoine, membre de la Société mathématique de France;

Pascaud, membre de la Société de législation comparée, conseiller à la cour d'appel de Chambéry;

Le docteur Roustan, membre de la Société de médecine publique et d'hygiène professionnelle à Cannes;

Roux, membre de la Société d'horticulture et de botanique de Marseille;

Thomas, membre de la Société climatologique d'Alger, vétérinaire en premier au 10e régiment de hussards;

Vauvillé, membre de la Société archéologique, historique et scientifique de Soissons;

Martin, membre de la commission des antiquités et des arts de Seine-et-Oise.

Société des études historiques. — La Société des études historiques délivrera, en 1889, un prix de 1,000 francs et des médailles aux auteurs des meilleurs mémoires sur la question suivante :

« Étude historique sur la traduction en langue française des principaux classiques grecs et latins, notamment depuis le milieu du XVIIIe siècle jusqu'à nos jours.

« Essais des XVIe et XVIIe siècles. — Traduction des principaux classiques par les Brunoy, les Larcher, les Auger, etc. — Traductions en vers de Delille. — Méthode des Dureau de La Malle, des Levesque, des Stiévenart. — Traductions de J. Janin, de Leconte de Lisle, de Sully Prudhomme. — Méthode dite classique des Burnouf, Ambroise Firmin-Didot, Patin. »

Les mémoires manuscrits devront être déposés, le 31 décembre 1888, dernier délai, au secrétariat, chez M. Gabriel Desclosières, 6, rue Garancière.

Association française pour l'avancement des sciences. — L'Association française pour l'avancement des sciences vient d'accorder, dans sa séance générale du comité, les subventions suivantes :

500 francs. — M. Roule, pour son travail sur les temps quaternaires et préhistoriques de l'Auvergne;

650 francs. — MM. Bucquoy et Dautzenberg, pour leur ouvrage : *Mollusques marins du Roussillon;*

300 francs. — M. Marcelin Langlois, pour un hygromètre.

300 francs. — M. Letellier, pour ses recherches archéologiques.

Académie de Nîmes. — L'Académie de Nîmes met au concours pour 1888 et 1889 les deux questions suivantes :

« 1° 1888. — Jean Nicot, seigneur de Villemain, né à Nîmes en 1530, mort en 1600. — Secrétaire du roi Henri II. — Sa vie, ses écrits, son ambassade en Portugal.

« 2° 1889. — François Guizot, historien. »

Il sera attribué aux auteurs des œuvres couronnées une médaille d'or de la valeur de 300 francs.

Les œuvres seront adressées *franco* au secrétaire perpétuel de l'Académie, au plus tard le *31 décembre 1887*, pour le premier concours, et le *31 décembre 1888*, pour le second concours.

Elles ne seront point signées et porteront une épigraphe, répétée sur un billet cacheté contenant le nom de l'auteur.

Les travaux devront être inédits, n'avoir été présentés dans aucun autre concours, et seront conservés dans les archives de l'Académie.

Les auteurs auront toutefois le droit d'en faire prendre des copies, mais à leurs frais et sans déplacement.

Les prix seront décernés dans la séance publique qui suivra la remise des manuscrits.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

FRANCE

Bibliothèque nationale. — La Bibliothèque nationale vient d'acquérir un superbe manuscrit du XIVe siècle : *les Commentaires de l'Enfer*, du Dante, avec miniatures intercalées dans le texte et admirablement conservées. Il existait deux exemplaires de cet ouvrage; l'un appartenait à la Bibliothèque, et l'autre à un particulier. Tous deux proclamaient l'authenticité de leur manuscrit. Aujourd'hui, pour plus de sûreté,

la Bibliothèque a acquis le manuscrit du particulier, lequel possède d'ailleurs des miniatures qui ne se trouvent pas dans l'autre.

ÉTRANGER

Allemagne. — *Les manuscrits arabes de la Bibliothèque de Berlin.* — La Bibliothèque de Berlin, qui était une des plus riches de l'Europe en manuscrits arabes (elle en possédait 6,500), vient d'en acquérir encore 250 d'une grande valeur. Un voyageur connu, M. Glaser, en avait rapporté une collection considérable de l'Yémen, et offrait d'en céder une partie ; l'argent manquant, l'empereur les a acquis sur les fonds qui sont à sa disposition, et en a fait don à la Bibliothèque. On possédait fort peu de manuscrits originaires du sud de l'Arabie; les populations se refusaient absolument à les livrer aux infidèles, et, il y a soixante-dix ans, le voyageur allemand Seetzen paya de sa vie l'audace de s'en être procuré quelques-uns. M. Glaser a été plus heureux que son prédécesseur, et il a pu en recueillir un très grand nombre dans l'Yémen. La plupart ont trait à l'histoire, à la géographie et aux coutumes du pays ; les plus intéressants, dit-on, sont des grammaires et des dictionnaires. Ils étaient en général absolument inconnus ; une douzaine d'entre eux seulement avaient été décrits par Hagi Khalifa. Il y en a de fort anciens, datant du VIIIe ou du Xe siècle de l'hégire, la plupart malheureusement sont en assez mauvais état; l'humidité et les vers les ont gâtés ; beaucoup de pages ont été arrachées ; les textes ont été fort raturés et, suivant une coutume assez fréquente chez les Orientaux, les noms des auteurs ont été effacés et remplacés par d'autres. La collection n'en est pas moins fort curieuse, et les arabisants sauront sans doute apprécier, comme il convient, la nouvelle acquisition de la Bibliothèque de Berlin.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— PARIS — PROVINCE — ÉTRANGER —

FRANCE

— La troisième série des Études critiques sur la littérature française, par M. Brunetière, a paru à la librairie Hachette. L'auteur étudie Descartes, Pascal, Le Sage, Marivaux, Prévost, Voltaire et Rousseau ; enfin, les classiques et les romantiques.

— Signalons un nouveau livre sur V. Hugo: *Victor Hugo; son œuvre poétique*, par M. Dupuy, professeur au lycée Henri IV. L'ouvrage a paru chez Lecène et Oudin.

— Les membres de la *Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France* viennent de recevoir le tome XIII des *Mémoires* de cette association.

— La troisième livraison de la *Bibliographie des travaux historiques et archéologiques publiés par les Sociétés savantes* vient de paraître.

Ce fascicule, avec le quatrième actuellement sous presse, formera le premier volume de cette publication, l'une des plus importantes en ce genre qui aient été entreprises de notre temps.

— M. J. Mourier vient de consacrer toute une étude à *l'Art religieux au Caucase*. Ce volume forme le tome V de la *Petite bibliothèque d'art et d'archéologie*, publiée chez Leroux sous la direction de M. L. de Ronchaud.

— La collection des *Littératures de toutes les nations* vient de s'enrichir de trois volumes : *Contes populaires de Basse-Bretagne*, par M. Luzel.

— La librairie Hachette annonce la mise en vente, par livraisons, d'une seconde édition du *Dictionnaire historique de la France*, par M. Lud. Lalanne.

— Le deuxième fascicule de l'*Inventaire des marques d'imprimeurs et de libraires* vient de paraître à Paris, au Cercle de la Librairie.

— Dans une œuvre aussi vaste qu'une encyclopédie, il arrive souvent que l'ordre alphabétique groupe des articles d'une importance capitale et d'un vif intérêt. C'est à ce point de vue que nous recommandons à nos lecteurs la *Grande Encyclopédie*. Ils y trouveront un travail très complet sur les *Assignats;* un

article signé de M. Glasson, sur l'acte judiciaire si important de l'*Assignation;* une monographie très détaillée de l'*Assistance publique,* traitant cette question sociale de premier ordre depuis ses origines jusqu'à nos jours. Voir aussi dans la même livraison *Assimilation, Assises* et le commencement d'une étude considérable sur l'*Association.*

ÉTRANGER

Allemagne. — Il vient de paraître un ouvrage relatif à l'éducation des filles en France. Voici le titre de ce volume qui a pour auteur M. Sallwurck: *Fénelon et la littérature relative à l'éducation des filles en France depuis Claude Fleury jusqu'à Mme Necker de Saussure.*

— Un des plus célèbres critiques allemands, Frédéric Mauthner, vient de réunir en un volume, sous ce titre: *Von Keller zu Lola* (de Keller à Zola) ses études sur Gottfried Keller, Vischer, Scheffel, Lindau, Alphonse Daudet et Émile Zola.

Angleterre. — Un nouveau volume de l'histoire des Indes, *The vise of the British power in the east,* par Mountstuart Elphinstone (Murray), a récemment paru.

— Une *Nouvelle histoire de la littérature anglaise* paraît en ce moment chez les éditeurs Macmillan. Elle aura plusieurs volumes. Le premier seul est complet.

Suisse. — Parmi les derniers volumes récemment édités en Suisse, nous devons une mention particulière aux *Souvenirs politiques* de M. Kern, ancien ministre de Suisse à Paris. Ces mémoires vont de 1838 à 1883. Le livre a paru à Berne chez Jent et Reinert.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

— Le préfet de la Seine vient d'approuver la délibération du conseil municipal de Paris, en date du 29 avril 1887, relative à la publication d'ouvrages sur l'histoire de Paris pendant la Révolution française.

En conséquence, est autorisée l'impression des volumes suivants:

1° *L'État de Paris en 1789* (Monin);

2° *Élections et cahiers de Paris en 1789* (Chassin);

3° *Actes de la Commune de Paris pendant la Révolution* (J. Cousin, Faucou, Guiffrey);

4° *Personnel municipal de Paris pendant la Révolution* (Robiquet);

5° *Procès-verbaux de l'Assemblée nationale de 1790-1791* (Guiffrey);

6° *Élections de Paris de 1792 à 1800;* députés de Paris de 1789 à 1800 (Charavay);

7° *La Société des Jacobins,* recueil de documents pour servir à l'histoire du club des jacobins de Paris (Aulard).

Les questions relatives à la publication desdits ouvrages, à la fixation des indemnités d'auteur et à la répartition du crédit entre les intéressés, au fur et à mesure de l'avancement de leurs travaux, seront déterminées par une commission de contrôle composée de :

MM. Cernesson, Depasse, Hovelacque, Lefebvre-Roncier, Longuet, Mesureur, Richard, conseillers municipaux élus par le conseil.

MM. Alfred Lamouroux, de Ménorval, conseillers municipaux, membres de la commission des travaux historiques;

M. Cousin, conservateur de la bibliothèque Carnavalet;

Renaud, inspecteur en chef des travaux historiques;

Saint-Joanny, archiviste de la Seine;

Thierry-Poux, conservateur à la Bibliothèque nationale;

Tuetey, archiviste aux Archives nationales.

— M. Paul Bonnefon, sous-bibliothécaire à l'Arsenal, doit faire paraître sous peu une étude intitulée: *Estienne de la Boëtie, sa vie, ses ouvrages et ses relations avec Montaigne.*

— M. A. Bertrand, professeur à la Faculté des lettres de Lyon, se propose de faire paraître prochainement les *Mémoires inédits de Maine de Biran.*

— La Faculté des lettres de Lyon ouvre une souscription pour la reproduction photographique du manuscrit de la bibliothèque du Palais des Arts à Lyon, connu sous le nom de Bible vaudoise, et qui contient une traduction en langue d'oc du XIIIe siècle de la plupart des livres du Nouveau Testament.

L'ouvrage, publié par les soins de M. Clédat, formera un volume in-8° de 500 pages. Le prix de souscription est fixé à 30 francs par exemplaire.

— Nous aurons bientôt un nouveau volume de sonnets de M. Claudius Popelin. L'auteur illustre lui-même son recueil, qui ne comprendra pas moins de 204 sonnets.

— M. l'abbé Ulysse Chevalier prépare en ce moment un *Répertoire de la poésie liturgique*, dans lequel il se propose d'indiquer les nombreuses pièces de poésie latine que renferment les bréviaires et missels suivis jusqu'à ce jour dans l'Église catholique.

— Mlle Louise Michel va publier un recueil de poésies : *les Océaniennes*.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

ASSOCIATION LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

Congrès de 1887

L'*Association littéraire et artistique internationale* tiendra son dixième congrès à Madrid, dans la première quinzaine du mois d'octobre 1887.

Programme du congrès arrêté par le comité exécutif dans la séance du vendredi 22 avril :

1° De l'uniformité quant à la durée de la propriété littéraire dans tous les pays;

2° De l'assimilation du droit de traduction au droit de reproduction;

3° La lecture en public d'une œuvre littéraire dépend-elle, comme la représentation théâtrale, du droit de l'auteur?

4° Les œuvres de l'art architectural doivent-elles jouir de la même protection que les autres œuvres de l'esprit?

5° Du droit de citation et du droit de critique;

6° Du domaine public en matière théâtrale;

7° Cervantes et son influence sur la littérature de tous les pays;

8° Nomination de membres du comité d'honneur; élection des membres du comité exécutif;

9° Propositions diverses.

Le comité, en comprenant au programme le sujet faisant l'objet du paragraphe 7, a pour but de donner lieu à une séance exclusivement littéraire, et prie ceux des membres de l'Association qui désireraient traiter ce sujet et qui ne pourraient assister au congrès de lui adresser leur travail avant le 15 septembre.

M. Jules Oppert, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, est chargé de représenter le ministère de l'instruction publique à ce Congrès.

Discours de M. H. Fouquier à l'inauguration du buste de Rabelais, à Meudon. — Nous avons, dans notre dernière livraison, parlé de l'inauguration, à Meudon, d'un buste de Rabelais. Voici le discours prononcé par M. Henry Fouquier à cette cérémonie :

« Messieurs,

« L'an dernier, nous avions inauguré le modèle du buste de Rabelais, dont la société la *Cigale* avait voulu doter la commune du Meudon et qui est l'œuvre remarquable du sculpteur Truphême. J'ai dit tantôt, en répondant à la bienvenue de M. le maire, grâce à quel concours venu de la commune même, de son conseil et de ses habitants, du département, du conseil municipal de Paris, de l'État, de la société des Rabelaisiens, nous avions pu mener à bien l'œuvre entreprise, pleinement et vite. Ces concours nous ont été précieux autrement encore que par l'aide matérielle qu'ils nous ont donnée. Les longs séjours de Rabelais dans notre Midi français, la connaissance profonde qu'il avait de ses idiomes, son titre officiel de professeur à la Faculté de Montpellier, son titre plus fantaisiste de caloyer des îles d'Hyères, et, plus encore, la façon profonde dont son génie était empreint de génie latin, nous avaient autorisés à prendre l'initiative de l'hommage rendu à sa mémoire, ici même, où le grand homme sut être, ce qui vaut presque autant, un bon homme, et où le philosophe, le savant et l'artiste qu'il était se cachaient presque sous l'humble habit du joyeux curé de Meudon : un curé à qui Paul-Louis n'eût pas eu à demander, pour ses paroissiens, la permission de danser le dimanche! Mais l'hommage rendu à

Rabelais ne pouvait rester un hommage restreint, et cela n'était pas notre pensée. Par la sage hardiesse de sa doctrine, par sa philosophie comme par la langue admirable qu'il a parlée, Rabelais a aidé à l'unité de notre patrie. Si, un peu indiscrètement, — on dit que les gens du Midi sont indiscrets, peut-être parce qu'ils suivent leurs premiers mouvements, qui sont si souvent les bons, — si, un peu indiscrètement, nous avions emprunté Rabelais à la France du Nord, nous le lui rendons ici. Le large front du grand penseur du XVIe siècle, du frère aîné de Montaigne, de l'ancêtre de Molière et de La Fontaine, veut une couronne où les fleurs du Nord se mêlent aux fleurs du Midi. L'abbaye de Thélème est une abbaye ouverte à tous, — sauf à ceux qu'en écarte Rabelais lui-même, hypocrites et méchants. Les moines y viennent de tous les coins de la France, et si la pensée y est commune, pensée de haute tolérance et de noble bon vouloir, on y parle toutes les langues que savait Panurge, du bas-breton de M. Renan au gascon de Gambetta.

« Messieurs, l'an dernier, — on a pu s'en prendre à l'intempérance méridionale, — je me suis laissé aller au plaisir que je trouvais à étudier trop longuement devant vous le personnage et l'œuvre de Rabelais, personnage multiple, œuvre immense... Ma tâche est plus restreinte aujourd'hui et je n'ai voulu prendre la parole que pour nous féliciter tous ensemble de la bonne issue de notre entreprise. Nous avions un monument de bois et de terre : nous en avons un de pierre et de bronze, et au génie immortel nous offrons un témoignage aussi éternel que peut l'être ce qui vient de l'homme. Ne semble-t-il pas qu'il y ait là quelque chose d'analogue à ce qui s'est passé pour Rabelais lui-même? Ses idées, sa philosophie, — qui se résume dans la tolérance, venant de la connaissance, — n'ont-elles pas été d'abord comme une esquisse, œuvre incertaine de l'avenir, battue des vents, exposée aux orages, mal défendue de l'injure des passants. Puis, avec le temps, avec le concours formidablement puissant des bonnes volontés, même les plus humbles, on a marché loin et vaillamment dans les voies de justice et de liberté qu'il avait ouvertes, on a accompli maint de ses désirs, on a presque réalisé certains de ses rêves! Philosophie, politique, belles-lettres, science, morale, toutes les fois qu'une fleur s'épanouit largement pour la joie ou le bien de l'humanité, on peut dire que la fleur était en bouton sur cet arbre touffu et puissant qui est l'œuvre de Rabelais. On y trouve le conseil sévère et grave, qui dirige et réconforte, à côté du conseil joyeux. C'est pour cela que nous ne devons pas permettre qu'on voie en lui un sceptique sec ou un épicurien vulgaire. Si sa bonne humeur triomphante nous envoie volontiers au cabaret, pensant que rien ne doit se faire « sans boire », s'il est le grand maître de la joie, le verseur des ivresses, c'est que son optimisme consolateur, à l'heure encore sombre de la Renaissance, fouillant dans le passé pour en faire sortir l'avenir, savait dégager du tumulte de la vie et de la mêlée des passions un grand espoir de justice... Non! le « peut-être » même qu'on aime à répéter de lui n'est pas un simple mot de doute, mais une parole d'espérance. Et n'est-il pas vrai que ce qu'il y a de plus certain pour l'homme comme de plus utile, c'est l'espérance? Que pourrions-nous dire, en face des victoires de l'iniquité ou des tristesses de ceux qui pensent trop à la durée du mal, que ce « peut-être » d'un homme qui n'a jamais douté de la raison humaine?

« La joie rabelaisienne, mes jeunes amis, est une joie saine, et vous pouvez vous y livrer sans scrupule, même aux jours où des inquiétudes sacrées agitent les cœurs. Elle est sans remords, n'étant pas égoïste, n'étant pas exclusive du labeur et du devoir. Prenez modèle sur Gargantua et Pantagruel, qui se réjouissaient aux franches équipées du plaisir, ce qui ne les empêchait pas de former leur esprit à toutes les nobles études, de fortifier leur corps à tous les virils exercices. Aussi quand Pichrocole, injustement, vient à l'assaut des villes de Grand-Gousier, laissant ses travaux et ses plaisirs, l'étudiant Gargantua devient le soldat vainqueur, soldat du droit et de la justice; et quand le symbolique Panurge cherche le bonheur auquel l'homme rêve légitimement, lorsqu'il n'y rêve pas pour lui seul, l'étudiant Pantagruel s'embarque pour aller entendre l'oracle, Argonaute, non pas de la richesse, mais de la sagesse, et découvre, au cours de son hardi voyage à travers les mondes et les idées, le pays où l'on fonde la foi profonde. Et, servant l'un et l'autre, en bons disciples, la haute morale joyeuse du curé de Meudon, ils servent ce que l'homme doit servir toujours et n'oublier jamais, même au milieu de ses joies, — la patrie et l'humanité... »

Le maréchal de Mac-Mahon et ses mémoires. — Le maréchal de Mac-Mahon vient de terminer ses Mémoires, qu'il dictait chaque jour pendant deux heures à l'un de ses aides de camp.

Ces mémoires, dit *le Gaulois,* ne sont pas destinés à la publicité, et seuls la famille et les amis du maréchal pourront les connaître.

Supercherie littéraire. — Nous recevons de l'un de nos abonnés le billet suivant :

« Les vrais amateurs de livres seront, nous l'espérons, avec nous, dans la campagne que nous voulons entreprendre contre les éditeurs qui se permettent de lancer des *secondes éditions* au moyen de la simple confection d'un nouveau titre : éditions fantastiques, éditions fallacieuses qui font tort à nos bourses et encombrent inutilement les bibliothèques. Contentons-nous de signaler aujourd'hui la *Bibliographie de la Guerre franco-allemande,* par Albert Schulz (Lesoudier, 1886, in-8°) dont la seconde édition vient de paraître, seconde édition qui n'a été fabriquée que pour utiliser un restant de la première. Le titre est un *carton :* c'est bien visible.

« Bibliophiles, veillez sur votre bourse! »

Un poète rustique. — L'Académie française vient de décerner un prix de 1,000 francs à un poète nouveau, ou du moins bien inconnu, et qui n'est autre qu'un sieur Harel, aubergiste à Echauffour (Orne), et dont l'auberge a pour enseigne : *A la Croix de Saint-André.* Ce poète, qui rappelle, par ses origines, soit Reboul, soit Magu, également poètes ouvriers et rustiques, a reçu un prix pour son volume intitulé *A travers champs*, que ses éminents confrères en poésie, Sully-Prudhomme et Coppée, avaient signalé à l'attention de l'Académie.

La Folie des gens de lettres. — Adolphe Racot a continué la série des malheureux hommes de lettres que la folie a frappés. Un de nos confrères, l'auteur des Lettres parisiennes de la *Gironde*, évoque le souvenir d'un certain nombre d'écrivains brisés comme lui, et, entre autres, du brillant Delprat, dont l'imagination et l'esprit étaient remarquables. Delprat avait reçu tous les dons : il était musicien, il dessinait à ravir, il était poète :

« La folie de Delprat se manifesta par l'annonce de la formation d'un capital énorme souscrit par des Anglais enthousiasmés de son talent et désireux de le mettre à la tête d'un journal monstre. Du talent, certes, il en avait eu, et beaucoup, mais non de celui qui attire les capitaux, et surtout les capitaux anglais. Il excellait notamment à pasticher Victor Hugo. En 1885, il publia en une plaquette non signée un poème intitulé : les *Frères d'armes*, ornée d'une belle eau-forte de sa main, car il dessinait et gravait à merveille. Ce poème était une imitation tout à fait surprenante de la manière du maître. Un peu plus tard, il imita *la Légende des siècles* d'une façon vraiment fort curieuse et dont les premiers vers donneront l'idée. C'est intitulé : *Méjabovar.*

Méjabovar, farouche et sombre, était bandit.
Pendant trente-sept ans, dur, terrible, on le vit
Guettant les gens, prenant les tours, forçant les villes;
Sa rouge signature allait aux choses viles,
Comme l'ondée au fleuve et le fleuve à la mer.
Il était effrayant, sinistre, sombre, amer.
Il gardait la noirceur de l'enfer dans son âme,
Et ce démon avait eu pour mère une femme!

Le poème se déroule « farouche et sombre » comme *Méjabovar* lui-même, qui, finalement, est assommé par un moine :

Et voilà comme, en l'an mil deux cent trois, naguère
Pensif, l'homme de paix tua l'homme de guerre!

A peine Delprat était-il tombé, on apprenait que le savant docteur Robinet, directeur de la *Revue de l'Instruction publique*, venait d'être interné à Charenton :

« Sa folie s'était manifestée d'une façon peu commune : il écrivait à tous les gens connus de Paris pour les inviter à des dîners imaginaires. Un soir, le restaurateur Catelain, du Palais-Royal, vit arriver à la queue leu-leu, deux ou trois cents invités demandant le dîner du docteur Robinet, qui n'avait pas été commandé. On courut au domicile du docteur, qu'on trouva écrivant tranquillement de nouvelles invitations. »

M. Gabriel Vicaire. — On nous assure que M. Gabriel Vicaire, le jeune poète dont nous faisions l'éloge dans notre livraison du mois de mai dernier, aurait été subitement frappé d'aliénation mentale.

Le dénouement d'un roman. — Nous tirons d'une des dernières chroniques données par M. Scholl au *Figaro*, l'amusante anecdote que voici :

« Paul Duplessis, un romancier qui marchait de pair avec les producteurs les plus recherchés de l'époque, quittait souvent le divan Le Peletier et venait rendre hommage à la bière blonde de la rue des Martyrs. Il avait toujours un grand roman en cours de publication dans *la Patrie.*

« Un soir, Vernet, qui semblait l'attendre avec impatience, l'aborda dès son arrivée.

« — Un renseignement, lui dit-il. Mon oncle suit ton roman avec une attention fébrile. Tu as laissé hier la comtesse dans une situation des plus critiques; elle est tombée dans un guet-apens, entourée de ceux qui ont intérêt à la faire disparaître... Est-ce qu'elle meurt?

« — Oui, répondit Duplessis.

« Vernet donna un coup de poing sur la table en soupirant :

« — Pas de chance!

« — Qu'est-ce que cela peut te faire? demande Duplessis.

« — Mon oncle m'a parié qu'elle mourrait... et moi, pensant que tu aurais encore besoin de la comtesse dans la suite du feuilleton, j'ai parié qu'elle ne mourrait pas.

« — Un gros pari?

« — Deux cents francs.

« — Diable! fit Duplessis...

« Et tirant sa montre :

« — Neuf heures, j'ai encore le temps d'aller à l'imprimerie, je prends un fiacre et je vais sauver la comtesse.

« — Vrai? s'écria Vernet attendri.

« Duplessis lui serra la main et dit avec solennité :

« — Je te promets sa vie. »

ÉTRANGER

Allemagne. — *Le livre et les cabinets de lecture en Allemagne.* — Nous trouvons dans une nouvelle petite revue, *l'Indépendant littéraire*, que dirige M. A. Delepouve, les renseignements suivants qu'on ne lira pas sans intérêt :

Nous laissons la parole au rédacteur de l'article, M. Adrien Wagnoy :

« En général, l'Allemand lit moins que le Français.

Lorsque l'Allemand se décide à lire, il n'achète pas le volume, il le prend dans un bureau de librairie circulante. Un gros bonnet de la Bourse allemande apprenant qu'on parlait de lui dans le livre : *Quelques notes sur Ferdinand Lassalle*, le fit louer chez le libraire du coin, à raison d'un pfenning par jour. Les dames allemandes ne craignent point de salir leurs doigts roses au contact des livres maculés des bibliothèques publiques. En France, les romans graisseux loués à la semaine sont exclusivement laissés aux pauvres couturières, aux cuisinières et aux cochers de fiacre.

« A ceux qui s'étonnent du petit nombre de volumes qui défrayent les appétits intellectuels de la nation des penseurs, — c'est le titre dont l'Allemagne se pare elle-même, — l'Allemand répond qu'il est trop absorbé par les affaires, qu'il n'a pas le temps de lire. Certes, mais il trouve le loisir d'avaler chaque soir six litres de bière en fumant un nombre incalculable de cigares. Les résultats de cette paresse intellectuelle, jointe à l'institution florissante des bureaux de location où *Klærchen* et *Gretchen* s'approvisionnent de romans à la mode, sont désastreux pour les écrivains allemands et leurs éditeurs. Par exemple, *la Grève des Forgerons*, de François Coppée — lequel n'est certes pas un des grands maîtres de la lyre française — s'est vendue à 13,000 exemplaires, tandis que les éditeurs des poètes allemands de premier rang eurent et ont quelque peine à placer les œuvres d'un Geibel, d'un Heyse, d'un Hamesling. Pour sa très courte préface au *Paris-Guide*, Victor Hugo reçut *dix mille francs*.

« On ne trouve rien de pareil en Allemagne.

« Mais si l'Allemand lit moins que le Français, on ne saurait pas en conclure qu'il soit plus travailleur que son *ennemi héréditaire*, *Erbfeind*, comme il l'appelle. En effet, les petits rentiers aisés, les parvenus, qui doivent leur fortune uniquement à leur zèle ou à leur talent, sont plus nombreux en France qu'en Allemagne.

« L'indifférence du public allemand pour ses poètes et ses romanciers a engagé les éditeurs à répandre une littérature qui mérite à peine ce nom; colportée à domicile, par livraisons, elle s'achète non pas pour se lire, mais pour gagner les primes, gravures, albums, etc., promis par les librairies à leurs abonnés. »

Ce jugement peu flatteur n'est pas d'un critique russe, français ou anglais. Il est dû à la plume d'un écrivain allemand bien connu, Ernest Eckstein, dont j'ai résumé l'opinion dans les quelques lignes qu'on vient de lire.

Ces reproches au public d'outre-Rhin ne sont pas d'ailleurs sans exagération et, puisque leur auteur fait métier d'écrire, c'est le cas de lui dire : « Vous êtes orfèvre, monsieur Josse. » S'il y a en France plus de rentiers aisés qu'en Allemagne, c'est que le terroir gaulois est plus riche, plus plantureux, c'est qu'il y a aussi à Paris plus de célibataires, plus de familles qui n'ont qu'un ou deux enfants, comme la statistique nous le prouve malheureusement chaque jour. Les familles qui comptent six à douze enfants sont loin d'être rares ici, et l'on comprend que le *pater familias*, ou la matrone d'une telle couvée de petits Germains criards, ait peu de loisir à consacrer à la lecture des poètes nationaux. Les dames allemandes ne craignent pas de feuilleter les pages huileuses des romans loués à tant par jour, mais elles ne redoutent pas non plus de mettre, comme on dit, la main à la pâte. La mode qui veut en France que la moindre bourgeoise, la femme d'un petit employé, ait une cuisinière et une bonne d'enfants, ne s'est pas répandue en Allemagne. Les dames allemandes ne rougissent pas d'aller au marché, le panier au bras. Leurs nerfs et surtout leurs porte-monnaie s'en trouvent d'autant mieux.

Cependant on lit beaucoup, on lit énormément en Allemagne et, si les bibliothèques circulantes fleurissent, les libraires n'en prospèrent pas moins.

Leipzig est une véritable pépinière de libraires. Il est vrai que beaucoup d'entre eux joignent à la vente des livres neufs le brocantage des livres d'occasion, démodés ou dépareillés. L'engouement littéraire du public pour telle ou telle œuvre si caractéristique en France, et que la critique est souvent impuissante à expliquer, n'est pas non plus étrangère à l'Allemagne.

Le Trompette de Sackingen, de Victor Scheffel, — une maîtresse œuvre qui, sauf erreur, n'a pas encore été traduite, — parut en 1853 et atteignit déjà en 1883 sa *centième* édition. Pas d'étudiant, pas d'écolier, pas de petite demoiselle à longues tresses qui ne possède un exemplaire du charmant volume de Scheffel. Notez que ce n'est pas précisément du roman. C'est un poème d'amour, un chant de jeunesse qui monte des bords du Rhin, comme une fanfare lointaine, réveillant les vieux donjons où dorment les belles châtelaines sous l'œil tutélaire des parents jaloux, animant les ruines de tout un peuple de reîtres, de seigneurs et de rebelles, versant aux brocs antiques la mousse d'une fantaisie moderne qui pétille comme du champagne. C'est du Walter Scott scandé en vers de huit syllabes.

Une œuvre d'un ton plus grave, *les Treize tilleuls*, un poème de la foi chrétienne et nationale, publié en 1878 et dû à l'inspiration d'un poète alors âgé de soixante-cinq ans, Friedrich-Wilhelm Weber, n'a pas eu moins de vingt et une éditions en quelques années. Spielhagen, le maître du roman socialiste; Paul Heyse, le chef de l'école pessimiste et athéiste qui a trouvé tant d'imitateurs parmi les jeunes romanciers français, et bien d'autres, vivent exclusivement de leur art. Mais les grosses, les criardes fortunes littéraires sont moins fréquentes en Allemagne qu'en France. Reste à savoir si c'est un mal, puisque ce ne sont pas toujours les chefs-d'œuvre qui jouissent de cette faveur du public. Le succès n'est pas, en littérature, en raison directe de la valeur esthétique; il dépend aussi des dispositions d'esprit, du moment, de tout un orchestre de circonstances extérieures où le scandale et la réclame jouent tour à tour des cymbales ou battent la grosse caisse.

Les auteurs étrangers, surtout les Français, font en Allemagne une concurrence très sérieuse aux écrivains nationaux.

Combien y a-t-il de Français qui aient lu les œuvres d'Eugénie Marlitt, de Louise Mühlbach, d'Henriette de Paalzow ou de Louise de François? Bien peu, je suppose; tandis qu'il n'y a pas d'Allemand un peu lettré qui n'ait lu George Sand. Les traductions d'Émile Zola, en élégants petits volumes illustrés de vignettes plus ou moins licencieuses, brillent aux fenêtres de toutes les librairies.

La peinture outrancière des prétendues mœurs françaises, telle qu'elle est traitée par la plupart de nos romanciers, plaît aux Allemands pour des raisons étrangères à la seule passion littéraire. L'immoralité de ces tableaux, qu'ils croient conformes à la vérité, leur flatte le palais comme la saveur d'un fruit exotique défendu. En même temps, leur orgueil national s'accroît de tout le mépris qu'ils affectent d'avoir pour la corruption de leurs voisins. Ils ont bien tort en cela, l'immoralité étant répandue à peu près également dans toutes les littératures et dans toutes les grandes villes modernes. Si les Français pouvaient lire les romans de Louise Mühlbach ou le *Mohammed*, d'Ida Frick, ils seraient quelque peu étonnés d'apprendre que les bas-bleus de la blonde, de la douce, de la chaste, de la vertueuse Germanie, glorifient le meurtre, l'adultère, la polygamie!

Les petits journaux allemands donnent volontiers en feuilletons des romans de Balzac, Gaboriau, F. du Boisgobey, etc. Que diraient les abonnés parisiens du *Petit Journal* si on leur servait en feuilleton une traduction d'un roman allemand?

La littérature française a donc maintenu sa réputation en pays d'outre-Rhin et, en dehors des causes que j'ai analysées plus haut, elle a su s'emparer de toute l'attention du public.

. . . . . .

Le premier texte du « Faust » de Gœthe. — Nous avons à plusieurs reprises parlé d'une société d'études sur Gœthe, société qui s'est formée depuis deux ou trois ans en Allemagne sous le nom de *Gœthe-Geselischaft;* elle compte déjà plus de deux mille cinq cents adhérents, dont un cinquième à l'étranger. Cette société vient de tenir à Weimar une réunion plénière où le professeur Erich Schmidt, qui en est l'âme, a donné d'intéressants détails sur une trouvaille toute récente. Il s'agit du premier texte de *Faust,* ou du moins d'une partie de ce texte. Découverte infiniment précieuse aux yeux des admirateurs du grand écrivain allemand. Sans connaître ce texte primitif, on savait, en effet, de longue date que Gœthe l'avait considérablement modifié, et, l'un après l'autre, tous ses exégètes avaient émis des hypothèses plus ou moins plausibles sur cette version de premier jet.

Il y a un an déjà, le professeur Schmidt avait eu la bonne fortune de retrouver dans une corbeille de vieux papiers provenant de la maison de Gœthe, et conservée aux archives de Weimar, de véritables *brouillons* de certains passages du *Faust,* notamment de la fameuse scène entre le héros et Méphistophélès. Cette fois, c'est le premier monologue du docteur : *Habe nun, ach! Philosophie...* (J'ai donc étudié la philosophie...) et la scène de la prison, en prose, qui viennent d'être exhumés. Voici dans quelles circonstances.

Les biographes de Gœthe ne manquent guère de consacrer une page ou deux à certaine dame d'honneur de la duchesse Amélie de Weimar, Thusnelda de Gœchhausen, assez disgraciée de la nature, car elle était bossue, mais fort spirituelle et très appréciée de la petite cour de Weimar. Mlle de Gœchhausen, qui avait été liée avec Gœthe, a laissé beaucoup de papiers, aujourd'hui en possession de son petit-neveu, le lieutenant-colonel de Gœchhausen, qui habite Dresde. Ce sont ces papiers que le professeur Schmidt a été autorisé à examiner, et c'est là qu'il a retrouvé d'abord, dans un gros recueil manuscrit de morceaux choisis, le premier monologue de *Faust,* copié de la main de Mlle de Gœchhausen; puis la scène de la prison et une vingtaine d'autres fragments de moindre importance, écrits sur des feuillets détachés, de la main même de Gœthe. Tous ces documents ont été mis par le colonel de Gœchhausen à la disposition des *Archives de Gœthe,* qui vont les faire autographier et les publier dans leur numéro d'octobre prochain.

Le professeur Schmidt les a lus ou analysés pour son auditoire. Il a constaté que le texte original diffère en général assez peu de la version définitive, quoiqu'il date d'une période antérieure à 1775 : Gœthe n'avait pas encore vingt-six ans. La jeunesse de l'auteur s'y trahit pourtant par une certaine sécheresse de style, une vigueur exubérante et une brutalité d'expression qui disparaîtront avec l'âge. Dans le fragment où se trouve la scène de la *Taverne d'Auerbach,* par exemple, c'est le Faust du jeune Gœthe qui joue en personne aux étudiants des tours de magie. Plus tard, Méphistophélès le remplacera dans ce rôle. Quant à la scène de la prison, le professeur Schmidt la considère comme la synthèse poétique la plus puissante de toute la jeunesse de l'auteur. Les lettrés accueilleront avec intérêt une publication qui va apporter de nouveaux éléments aux théories de W. Scherer, de Kuno Fischer et du professeur Émile Schmidt lui-même.

États-Unis. — *Pourquoi l'Amérique n'a-t-elle pas de grands romanciers?* — Voilà la question qui se pose dans un des numéros de la revue, le *Forum,* M. Hjalmar Hjorth Borjesen, un des écrivains les plus populaires des États-Unis.

Les raisons que donne M. Borjesen à l'appui de sa thèse sont aussi originales que plausibles, et méritent bien qu'on s'y arrête.

C'est le public, dit M. Borjesen, qui forme l'auteur à son image; le public demande un certain genre de

littérature, et l'écrivain s'empresse de le lui fournir. Certes, il serait méritoire d'entreprendre l'éducation du public, mais combien cette tâche serait pénible et ingrate, et comment s'étonner si l'écrivain se contente d'une popularité bien plus facile à conquérir?

Tout d'abord, le débutant se sent soutenu par les amis qu'il a dans le journalisme; ceux-ci le présentent au public, le mettent en évidence et parlent de son talent, comme d'une chose qu'il n'est pas permis d'ignorer. Ces coteries, cependant, ne font pas grand mal, car parmi les réputations ainsi anticipées, il y en a qui s'affermissent dans la suite. Bien autrement grave, est l'influence prépondérante du public féminin en Amérique. Ce sont, en effet, les jeunes filles qui constituent la grande majorité du public des romanciers américains, et c'est leur goût qu'il s'agit de flatter. En Amérique, les hommes sont trop occupés pour trouver le temps de lire des romans; les jeunes filles au contraire, dont c'est une des occupations favorites, en ont et le goût et le loisir.

Le romancier s'aperçoit sans peine que ce sont les jeunes filles qui font et défont les réputations; quoi de plus naturel, s'il cherche à leur plaire, à flatter leurs goûts et à s'insinuer dans leurs bonnes grâces? Il leur fait une série de petites concessions qui, à la longue, influencent sérieusement le caractère de son œuvre, et il finit par ne plus écrire que pour elles. Sa manière d'écrire, son style, le choix du sujet même s'en ressent; il cause chiffons et discute, avec plus ou moins de compétence, des détails insignifiants de toilette. Il n'ose plus toucher aux questions d'un ordre plus élevé, et évite avec soin tout ce qu'il suppose être trop sérieux pour ces dames, leur éducation ne les ayant pas accoutumées à la réflexion indépendante. Elles sont conservatrices par nature et par éducation, car au pensionnat on s'est efforcé de leur représenter les idées modernes comme de dangereuses innovations. L'écrivain qui se modèle sur son public devient donc forcément conservateur comme elles et élimine de son œuvre, avec un soin jaloux, tout ce qui pourrait effaroucher leur manière de voir.

Ce silence de parti pris qui se fait autour des problèmes les plus graves qui travaillent notre société, et, d'autre part, le soin minutieux donné à l'examen de futilités, voilà, selon M. Borjesen, les grands écueils du roman américain moderne.

Par pure déférence pour les dames, la politique, qui joue un si grand rôle dans les campagnes, est soigneusement tenue à l'écart et n'apparaît que bien rarement dans le roman. On ne trouve pas un seul incident politique dans les nombreux romans de James et de Howells, quoique leur œuvre soit absolument typique, pour caractériser les tendances de l'époque. M. Borjesen avoue n'avoir jamais terminé un livre sans déplorer que des jeunes filles sans aucune expérience de la vie allaient décider du succès de l'ouvrage, et qu'aucun recours n'était possible contre le jugement qu'elles allaient rendre. Et ce n'est pas de gaieté de cœur qu'on se résigne à n'être que l'amuseur du monde des demoiselles, lorsqu'on se sent la force de produire une œuvre sérieuse.

La demoiselle américaine est le Moloch, sur l'autel duquel le poète immole souvent ses plus chères convictions. Il coule de nos presses une limonade doucereuse et insipide; tous, nous y goûtons, et tous nous la déclarons excellente. C'est à la lecture d'une œuvre comme le *Nabab* ou *Anne Karénine*, que nous pouvons mesurer l'immense différence qui existe entre une littérature destinée à des hommes et des femmes, et celle écrite exclusivement dans le but de faire passer le temps à d'innocentes demoiselles.

Nulle part, sauf en Angleterre, le *magazine* n'a acquis la prépondérance qu'on lui reconnaît en Amérique. En Allemagne, il n'y a guère que la *Gartenlaube* et *Westermann's deutsche monatshefte*, exclusivement destinées aux familles de la bourgeoisie, qui imposent à leurs collaborateurs l'esprit conservateur qui anime nos magazines. La *Deutsche Rundschau*, tout au contraire, accepte les articles les plus radicaux, pourvu qu'ils dénotent un réel mérite littéraire. Il en est résulté que des périodiques tels que la *Gartenlaube* ont fait éclore une classe de romancières sentimentales, dont Marlitt, Werner et Fanny Lewald sont les représentants les plus autorisés. Elles sont inoffensives à lire, très conversatrices et romantiques, et par conséquent populaires. Aussi, les écrivains sérieux comme Spielhagen et Freytag préfèrent-ils s'affranchir des entraves que leur imposerait la petitesse d'esprit d'un directeur de revue, si leur roman paraît en feuilleton: c'est dans les journaux quotidiens indépendants qu'ils aiment à le publier.

De cette manière, rien n'empêche Spielhagen d'aborder de front et de discuter avec autorité les grands problèmes sociaux en se plaçant au point de vue d'un hardi et original penseur, et d'exposer sans crainte les menées de l'orthodoxie officielle, l'influence de l'aristocratie et les autres causes qui déterminent l'évolution de la société en Allemagne.

En France, Zola, Daudet, Claretie et tant d'autres ont une liberté d'ailleurs qui leur permet de développer pleinement leur individualité. Dans les pays scandinaves on voit la même tendance à faire du roman le grand vulgarisateur des opinions avancées. Bjornsterne publie ses livres sans recourir à l'intervention d'aucun directeur de revue; dans un de ses derniers romans, il introduit quatre générations successives pour démontrer les effets physiologiques et psychologiques de l'hérédité. Alexandre Kielland établit avec une vérité passionnée le diagnostic des maladies qui minent le corps social et suscite, par sa satire et la hardiesse de ses idées, une tempête de récriminations.

Et notez bien, ceci n'empêche nullement le Storthing de lui voter une rente annuelle, en compensation du préjudice que lui cause l'absence d'une loi internationale sur les droits d'auteur! Loin de perdre à être ainsi devenu le champ de bataille de la pensée, le roman a gagné en dignité, en élévation, et jamais il n'aurait vu accroître ainsi son influence si, comme en Amérique, les romanciers n'avaient eu en vue qu'un seul but: celui d'amuser leurs lecteurs.

Bernard Quaritch : Monuments of the early printers in all countries. — Le dernier catalogue de M. Quaritch (1re partie, Allemagne et Pays-Bas) donne une liste d'ouvrages rares parmi lesquels nous relevons les incunables suivants imprimés à Mayence vers le milieu du xve et le commencement du xvie siècle :

N° 35,952. — (Johann Gutenberg) : *Catholicon. Editio princeps.* Grand in-folio, 1460. 10,500 francs.

N° 35,953. — (Johann Gutenberg) : *Thomas Aquina. [P]ostulat a me vestra dileccio ut de articulis fidei... In fine : Explicit summa de articulis fidei et ecclesie sacramentis.* In-4°, 1460. 1,063 francs.

N° 35,054. — (Joh. Fust, Pe. Schœffer) : *Psalterium cum canticis, hymnis, litania et precibus.* Grand in-folio, 1459. 125,000 francs.

N° 35,955. — (Peter Schœffer) : *Thomas Aquinas, secunda secundæ.* Fol. 1. In-folio, 1467. 1,250 francs.

N° 35,956. — (Thome de Aquino : *Opus quarti scripti. Editio princeps.* In-folio, 1469. 1,200 francs.

N° 35,961. — *Constitutiones Clementinæ.* Grand in-folio, 1471. 2,100 francs.

N° 35,968. — (Johan Schœffer) : *Livius, Romische historien.* In-folio, 1523, 313 francs.

Les « Contes drôlatiques » de Balzac en justice. — Au mois de septembre dernier, M. John A. Wilson, de la *Globe publishing society*, avait expédié à un M. Comstock, sur sa demande, un exemplaire de l'*Heptaméron* et des *Contes drôlatiques* en traduction anglaise. Le grand jury fédéral s'en émut et cita M. Wilson devant sa barre pour avoir propagé des ouvrages littéraires obscènes. Malgré la plaidoirie de l'avocat, qui s'évertua à prouver que Balzac devait être considéré comme un auteur classique, et que les œuvres de Shakespeare, Sterne et Fielding renfermaient des passages passablement licencieux, les juges pudibonds condamnèrent M. Wilson à deux ans de prison, 2,500 francs d'amende et aux frais.

Asie. — *Les hiéroglyphes hétéens déchiffrés.* — D'après une lettre adressée au *Times* par le président du comité exécutif du *Palestine exploration fund*, le capitaine Claude Conder serait enfin parvenu à expliquer le sens des curieuses inscriptions hétéennes découvertes par le voyageur Burckhardt en 1808, retrouvées en 1872, et qu'on rencontre à Hamath, Alep, Carchémis et dans toute l'Asie Mineure.

La langue de ces inscriptions serait un idiome bien connu; mais le capitaine Conder préfère ne pas la faire connaître, non plus que la manière dont il est arrivé à sa découverte, avant l'apparition de son mémoire dont la publication est prochaine.

Ces inscriptions sont des invocations aux dieux du Ciel, de l'Océan et de la Terre, c'est-à-dire précisément aux divinités qu'adoraient, d'après les tablettes égyptiennes et cunéiformes, les Hétéens et d'autres tribus de l'Asie Mineure. Bien qu'elles n'aient pas un caractère historique proprement dit, elles jettent une lumière nouvelle et parfois surprenante sur l'histoire ancienne de l'Asie occidentale et de l'Égypte; elles contribuent à l'élucidation des premiers chapitres de la *Genèse* et de certains noms de l'histoire ancienne dont le sens était demeuré impénétrable jusqu'ici.

Voici un spécimen de la prière adressée au dieu de l'eau, du ciel et de l'océan :

« Je prie... mon dieu de l'Eau, le noble seigneur de l'Eau, le dieu du Ciel. Je fais une inscription en son honneur. Je l'exalte. Je lui fais offrir une grande libation. Je fais une offrande au très saint roi de l'Eau... Je crie... Je l'exalte, lui demandant de l'eau dans ma prière. »

NÉCROLOGIE

FRANCE

— M. Batbie, sénateur du Gers, professeur de droit à la Faculté de Paris; membre de l'Académie des sciences morales et politiques, est mort le mois dernier.

M. Batbie était né à Seissan (Gers), le 31 mai 1828, et s'attacha de bonne heure à l'étude du droit. Il fut nommé auditeur au Conseil d'État, en 1849 et reçu docteur en droit en 1850.

Professeur aux Facultés de Dijon et de Toulouse, il fut, en 1862, chargé de cours à la Faculté de droit de Paris et devint peu après titulaire.

M. Batbie entra alors dans la vie politique et siégea depuis dans nos Assemblées.

M. Batbie fut un professeur éminent. Infatigable au

travail, il publia successivement des ouvrages considérables qui le classèrent parmi nos jurisconsultes les plus estimés. Son *Traité du droit public et administratif*, qui n'a pas moins de sept volumes, son *Cours d'économie politique*, ses volumes sur *les Appels comme d'abus*, sur *les Grèves et les Coalitions*, sur *les Constitutions d'Europe et d'Amérique*, etc., témoignaient à la fois de l'étendue de son savoir, de la netteté de son esprit et de l'excellence de sa méthode.

— M. Louis-Eugène Benoist, membre de l'Académie des inscriptions, est mort le 24 mai dernier. Il entra à l'École normale en 1852; reçu docteur ès lettres en 1862 avec une thèse sur Guichardin, il remplaça M. E. Burnouf comme professeur de littérature étrangère à la Faculté d'Aix. Trois ans plus tard, il fut appelé à suppléer M. Patin dans la chaire de poésie latine, à la Sorbonne; il le remplaça en 1875. Ses travaux de philologie critique sur Plaute et sur Virgile furent très remarqués, et le désignèrent aux suffrages de l'Académie des inscriptions, qui lui ouvrit ses rangs en 1884. Il succédait à un philologue lettré, M. Adolphe Régnier.

Parmi ses publications les plus importantes, on signale une édition de *Virgile* en trois volumes, avec commentaire rédigé en français et un travail de philologie critique sur le texte de Catulle.

M. Benoist était âgé de cinquante-six ans.

— Albéric Second est mort à Paris, le mois dernier. Né à Angoulême, en 1817, et fils d'un magistrat dont il a retracé l'austère physionomie dans son beau roman *les Demoiselles du Ronçay*, il vint très jeune à Paris et débuta au *Charivari*, de Dutacq.

Il a raconté avec beaucoup de charme, dans *le Figaro*, ses années de débuts et de jeunesse.

En 1848, il devint sous-préfet de Castellane, mais il n'avait pas précisément le caractère administratif et rentra bientôt dans la fournaise littéraire.

D'abord directeur de *l'Entr'acte*, il inaugura plus tard, à *l'Univers illustré*, sous le pseudonyme de Gérôme (alternativement avec M. Ludovic Halévy), des chroniques dont l'alerte ironie et la bonhomie railleuse eurent le plus vif succès. Albéric Second fut en ce temps-là un des maîtres de ce genre léger qui, à une époque où la politique chômait par nécessité, amusait et parfois passionnait le boulevard.

M. de Villemessant, qui l'appréciait beaucoup et qui avait fait avec lui, dans *le Figaro* hebdomadaire, sous la signature de Pierre et Jean, une série anecdotique que n'ont pas oubliée les vieux journalistes, le prit comme chroniqueur et directeur littéraire du *Grand Journal* en 1865.

Entre temps, il avait fait de charmantes et fines comédies, applaudies au Théâtre-Français : *la Comédie à Ferney* (avec Louis Lurine), *Un baiser anonyme* (avec M. Blerzy), des vaudevilles, *English spoken*, *le Droit d'ainesse*, etc.

Familier des fêtes de Compiègne et de Saint-Cloud, il avait été nommé commissaire spécial près le théâtre de l'Odéon, et conserva ces fonctions jusqu'en 1870 : il avait voué à l'Empire et à l'Empereur une fidélité inaltérable.

Depuis quelques années, très dépassé par le nouveau mouvement littéraire, Albéric Second vivait un peu à l'écart. Il avait cependant fait jouer au Vaudeville une comédie, *la Vie facile* (tirée d'un roman paru au *Figaro*), et une autre à l'Odéon, *Coup de soleil* (avec M. Th. de Grave). Ses romans méritent une mention toute spéciale.

En dehors de spirituelles fantaisies comme *la Jeunesse dorée par le procédé Ruolz* et *les Mérites d'un prix de Rome*, il a écrit deux œuvres remarquables : *la Semaine des quatre Jeudis* et *les Demoiselles du Ronçay*, qui a été couronné par l'Académie.

— M. Alfred d'Alenbert, le romancier célèbre par ses écrits sur le duel, est mort le mois dernier.

— M. Victor Duchemin, archiviste de la Sarthe, est mort au mois de mars dernier, à l'âge de quarante-trois ans.

— Nous avons le regret d'apprendre la mort de M. Faugère-Dubourg, bibliothécaire du ministère de l'intérieur.

— M. le docteur Galy, président de la Société archéologique de la Dordogne, directeur du musée départemental, vient de mourir à l'âge de soixante-quatorze ans.

— M. Auguste Garnier, l'aîné des frères Garnier, les éditeurs bien connus, est mort des suites d'une longue maladie qui le tenait alité depuis six mois.

M. Garnier était âgé de soixante-quatorze ans. Venu à Paris à l'âge de vingt ans, avec son jeune frère, Hippolyte Garnier, le seul chef aujourd'hui de cette importante maison, ils fondèrent tous les deux leur librairie du Palais-Royal, en 1833, et la conservèrent jusqu'en 1873. Plus tard, ils s'établirent rue des Saints-Pères, dans l'ancien hôtel du gouverneur militaire de Paris.

L'œuvre éditée par MM. Garnier frères est considérable.

Citons les œuvres complètes de *Sainte-Beuve*, de *Proudhon*, de *Flourens*, de *Béranger*, de *Vaulabelle*, le *Grand Dictionnaire national de Bescherelle*, la *collection des Chefs-d'œuvre de la littérature française*, les *Œuvres complètes de Voltaire et de Diderot*, le *Rabelais* et les *Contes drôlatiques* illustrés par Gustave Doré, les *Œuvres de Grandville*, *d'Amédée Lefaure*, etc.

— Nous avons également à enregistrer le décès de M. le comte Henry d'Ideville.

Né au château de Saulnat, canton de Riom (Puy-de-

Dôme), le 18 juillet 1830, M. le comte Henry-Amédée Le Longne d'Ideville n'avait pas encore cinquante-sept ans. Il embrassa d'abord la carrière diplomatique et fut successivement secrétaire d'ambassade à Turin, à Rome, à Dresde et à Athènes.

Il se lia dans ce dernier poste, comme il l'avait fait précédemment à Rome, avec les principaux savants et artistes des deux écoles françaises, notamment avec M. Beulé, qui, plus tard, lorsqu'il devint ministre de l'intérieur, confia à M. le comte d'Ideville la préfecture d'Alger. Des divergences d'opinions politiques avec le général Chanzy, alors gouverneur de l'Algérie, ne lui permirent pas de conserver cette préfecture. Il rentra alors dans la vie privée et se consacra aux lettres.

Les principaux ouvrages publiés par M. le comte d'Ideville, en dehors des articles qu'il donna à divers journaux, sont : le *Journal d'un diplomate en Italie (1859-1866)*; *Notes pour servir à l'histoire du second Empire (1872-1873)*; le *Journal d'un diplomate en Allemagne et en Grèce; les Piémontais à Rome; le général Bugeaud;* et, dans un autre ordre de travaux : *Beulé*, souvenirs personnels; *Lettres flamandes; Gustave Courbet*, sa vie, son œuvre; des notices biographiques sur *Monseigneur X. de Mérode; Pie IX; Victor-Emmanuel;* des brochures de circonstance, comme *l'Homme qui tue et l'homme qui pardonne*, etc. La maison Calmann Lévy mettait en vente son dernier ouvrage sur *Rossi* le jour même où il fut atteint du mal mortel.

— On annonce de Bordeaux la mort de M. Issartier, sénateur de la Gironde.

M. Issartier s'est occupé d'agriculture et a publié entre autres ouvrages : un *Cours familier d'agriculture, Culture des arbres fruitiers* et *le Trésor du cultivateur*.

— Mlle Thérèse Alphonse Karr, fille de l'auteur des *Guêpes*, vient de mourir à Sèvres.

Mlle Thérèse Alphonse Karr a collaboré à beaucoup de publications destinées aux familles et traduit plusieurs livres allemands. On cite d'elle : *Contre un proverbe* et *Soirées germaniques*, ouvrage écrit pour les jeunes filles et reproduisant des légendes d'outre-Rhin.

— L'érudition vient de perdre un homme qui, bien qu'un peu oublié, avait rendu de vrais services aux études linguistiques, archéologiques et historiques en France : M. Francisque Michel, correspondant de l'Institut, mort à l'âge de soixante-dix-huit ans. Il avait été un des premiers à publier chez nous nos anciennes chroniques.

C'est à lui qu'on doit la publication de la *Chronique de Duguesclin* (1830); des *Chansons de Coucy;* de la *Chanson de Roland* surtout (1837), à laquelle son nom doit rester attaché.

ÉTRANGER

Allemagne. — M. Obernetter, chimiste allemand, est mort à Munich dans le courant du mois d'avril. On lui doit de nombreux travaux sur la photographie. M. Obernetter n'était âgé que de quarante-sept ans.

Belgique. — M. Alvin, directeur de la Bibliothèque royale de Bruxelles, membre de l'Académie de Belgique, vient de mourir à Bruxelles. M. Alvin, Français d'origine, était né à Cambrai le 18 mars 1806; il fut professeur au collège de Liège, directeur de l'instruction publique au ministère de l'intérieur belge, de 1830 à 1850, et depuis directeur de la Bibliothèque. M. Alvin a publié un certain nombre d'ouvrages de critique artistique.

Italie. — Louis Vassalli, peintre archéologue, s'est suicidé à Rome, à la suite d'un accès de fièvre chaude. Il était âgé de soixante-quinze ans.

Il a été longtemps en Égypte, surintendant des fouilles et conservateur au musée de Boulaq. Il a collaboré avec Mariette Bey qui, s'il faut en croire la *Riforma* et la *Tribuna*, s'appropria plusieurs de ses découvertes.

Suède. — L'historien suédois Frédéric Carlson est mort à Stockholm, au mois de mars dernier. Très érudit, Carlson, qui professa jusqu'en 1877 (il était né en 1811) à l'Université d'Upsala, laisse de nombreux travaux. Son ouvrage capital a pour titre : *Histoire de Suède sous les rois de la maison Palatine.*

Pologne. — La littérature polonaise vient de perdre une de ses gloires les plus pures, le patriote ardent et le grand romancier Kraszewski, mort à Genève le 19 mars dernier.

Joseph-Ignace de Kraszewski était né en 1813, à Varsovie. La première moitié de sa vie s'était écoulée en Ukraine, et c'est là qu'il composa ses romans champêtres qui établirent sa réputation littéraire. Vint la révolution de 1858 à laquelle il prit part en dirigeant un journal où il ne cessa de prêcher, avec la conciliation, l'union entre la vieille noblesse et la bourgeoisie moderne, entre les israélites et les chrétiens. De là, quand il fut expulsé, un roman qui eut un retentissement considérable, *le Juif*, où les mêmes doctrines se font jour, puis toute une série d'écrits de toute nature, histoire, pamphlets, poésies, romans, où le même but était poursuivi avec une ténacité égale au talent de l'écrivain.

Il vivait paisiblement à Dresde quand, en 1883, il fut accusé de haute trahison et incarcéré dans une

forteresse d'où il ne sortit que l'année dernière. Cette détention avait ruiné sa santé et, depuis, l'illustre écrivain, malgré son séjour en Italie, était considéré comme perdu.

États-Unis. — Le célèbre prédicateur et écrivain américain Henry Ward Beecher vient de mourir. L'année dernière, il était venu serrer la main à ses nombreux amis d'Angleterre en leur disant que c'était son dernier voyage en Europe. Il ne se trompait pas. Pendant que Mme Beecher Stowe publiait ce livre qui a tant fait pour l'émancipation des noirs, *la Case du père Tom*, son frère plaida la même cause et passa en Angleterre pendant la guerre de la sécession, pour y défendre la cause du Nord, fort mal vue dans ce pays. Il y remporta des succès oratoires prodigieux.

Tous ses discours étaient improvisés, mais avec une telle sûreté que, recueillis par le sténographe, ils ne perdaient rien à la lecture. Le style était pittoresque et dramatique, le geste d'une grande puissance. L'Amérique attendra longtemps un orateur de cette force.

M. Beecher a dirigé, jusqu'à sa mort, un journal religieux de premier ordre (aujourd'hui l'*Indépendant*) et laisse une vie de Jésus, des leçons sur la prédication, et même quelques romans.

— On annonce aussi, de New-York, la mort du poète américain John Godfrey.



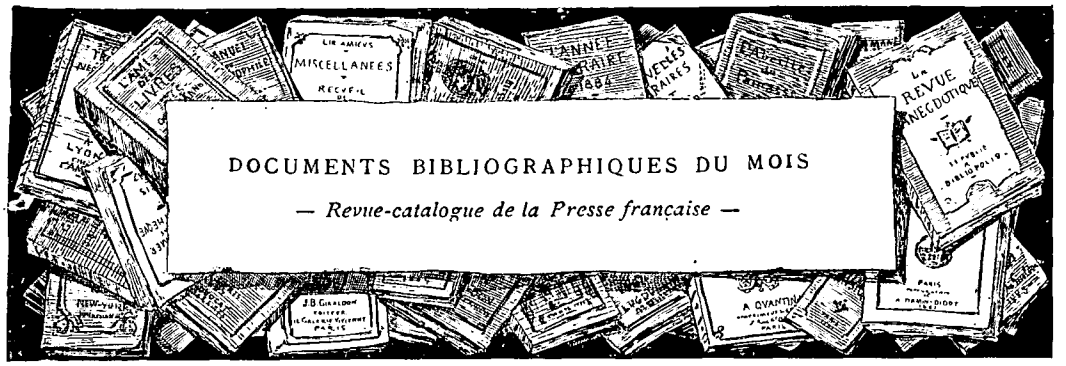

Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

Revues françaises

ARTISTE (mai). — De Chennevières: Les expositions annuelles et la Société des Artistes français. — Durand-Gréville: Gustave Guillaumet. — Leymarie: A propos des musées de province. — Gauthiez: *Titien*, par M. G. Lafenestre.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES CHARTES (1887, 1re livraison). — J. Havet: Les chartes de Saint-Calais. — J. Guiffrey: Inventaire des tapisseries du roi Charles VII, vendues par les Anglais en 1422. — P. Guilhiermoz: Saint Louis, les gages de bataille et la procédure civile. — L. Delisle: Forme des abréviations et des liaisons dans les lettres des papes au XIIIe siècle. — BULLETIN DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES (octobre-novembre-décembre). — Charnay: Note sur la voûte triangulaire des palais et des temples américains. — D'Arbois de Jubainville: Une vieille étymologie du nom de Lyon. — Luchaire: Monogrammes inédits de Louis le Gros. — Le Blant: Le vol des reliques. — Berthelot: Métaux et minéraux provenant de l'antique Chaldée. — BULLETIN DU BIBLIOPHILE (avril). — P. d'Arc: Bibliographie des ouvrages relatifs à Jeanne d'Arc. — Le connétable de Montmorency, d'après sa correspondance inédite. — Carnet d'un bibliophile. — BULLETIN DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE CAEN (mai). — Gasté: Notes sur Segrais. — Denis: Critiques réelles ou supposées de Thucydide contre Hérodote. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DU PROTESTANTISME FRANÇAIS (mai). — Em. Picot: Les moralités polémiques ou la controverse religieuse dans l'ancien théâtre français. — N. Weiss: État nominatif des protestants de la vicomté de Coutances en 1588. — Euschédé et Gagnebin: Un certificat de la veuve de Claude Brousson en faveur de Clarion.

CONTROVERSE ET CONTEMPORAIN (mai). — Trêve: Une traversée de Césarée de Palestine à Putéoles, au temps de saint Paul. — Valson: La vie philosophique d'Ampère. — De Harlez: Les chiens à quatre yeux de la Perse antique. — A. du Boys: Un évêque ultramontain sous Louis XIV; Le Camus. — Reymond: Les primitifs flamands et Rubens au musée de Lyon. — Ricard: L'abbé Maury et Mirabeau. — CORRESPONDANT (25 mai). — Comte de Falloux: Mémoires d'un royaliste. — Vacherot: L'aristocratie en France. De Chenclos: Les torpilleurs sous-marins. — F. Bouiller: De la civilisation sans la morale et de la morale sans la civilisation. — De Mayol de Lupé: Un pape prisonnier.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (21 mai). — Le crédit, les banques et les syndicats en Algérie. — La soie et les soieries. — Les associations pour l'inspection sanitaire des maisons. — Les dépenses des travaux publics depuis dix ans. — (28 mai). L'émigration européenne par pays de provenance et de destination. — Les dépenses militaires et les impôts indirects en Allemagne. — L'exploitation des chemins de fer en Belgique. — (4 juin). Le courant humain entre le vieux monde et le nouveau: l'émigration européenne par pays de provenance et de destination. — Le mouvement économique et financier en Allemagne: la nouvelle loi sur l'eau-de-vie. — Les débuts d'une colonie: le Tonkin. — L'Institut international des statistiques à Rome. — La propriété terrienne en Angleterre et ses transformations. — (11 juin). Les recettes et les dépenses des principaux États de l'Europe. — Les intermédiaires et les syndicats agricoles. — Les discussions de la Société d'économie politique: Dans les oscillations de prix, est-il vrai que ce que l'un gagne, l'autre le perd? — Le Japon, son commerce et ses finances — L'organisation municipale de Paris. — Le mouvement du port de Tamatave.

GAZETTE ANECDOTIQUE (15 mai). — M. Lamoureux et *Lohengrin*. — Exhumation de Rossini. — M. Déroulède. — Statue de Blandan. — *Le Lohengrin* à l'Eden-Théâtre. — Dictons du mois de mai. — Millet et la Commune. — Trois veuves. — Un mot d'Alfred de Musset. — Moreau et Moreaux. — Un vote de Mac-Mahon. — Victor Cousin et Jules Simon. — Autographe disputé. — A propos du *Lohengrin*. — (31 mai). Banquet Lamoureux. — Représentation d'adieux de M. Delaunay. — Désastre de l'Opéra-Comique. — Diamants de la Couronne. — Un poète rustique. — M. Thiers bonapartiste. — A propos d'un triptyque. — Les comédiens hors la loi. — Napoléon historien. — Le bout du banc. — Vers inédits de Musset. — GAZETTE ARCHÉOLOGIQUE (nos 1 et 2). — Saglio: Polyphème. — Choisy: Les découvertes de M. et Mme Dieulafoy à Suse. — De Champeaux et Gauchery: Les travaux d'architecture et de sculpture exécutés pour Jean de France, duc de Berry. — Lefèvre-Pontalis: Étude sur les chapiteaux de l'église de Chivy. — Palustre: Les architectes du château de Fontainebleau. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (juin). — Gruyer: Léonard de Vinci au musée du Louvre. — M. Hamel: Le Salon de 1887. — De

Goubertin : Mlle de Fauveau. — Teste : Bibliographie des ouvrages publiés en France et à l'étranger sur les beaux-arts et la curiosité.

L'HOMME (10 avril). — P. Sébillot : Les os de mort dans la légende et la superstition. — Ph. Salmon : L'ichtyophagie et la pêche préhistoriques. — L'enseignement anthropologique en Italie. — Indices céphaliques des nègres d'Afrique.

INDÉPENDANT LITTÉRAIRE (15 mai). — Wagnoy : Comment on lit en Allemagne. — G. Price : L'œuvre littéraire et dramatique de J. Amigues. — P. Combes : L'annexion de la lune. — (1er juin). G. Price : L'œuvre de Jules Amigues. — INSTRUCTION PUBLIQUE (21 mai). — Ch. Huit : L'immortalité dans le monde païen. — Joly : Le droit et l'évolution. — Crouslé : Les soirées de Saint-Pétersbourg. — Martha : Caton orateur. — Waddington : Pythagore. — Croiset : Le style de Platon. — (28 mai). Huit : L'immortalité de l'âme. — Cartault : Silius Italicus ; *Les puniques*. — Petit de Julleville : La philosophie des *Maximes*. — Pigeonneau : Les réformes des colonies. — (4 juin). Croiset : La face grecque et son génie. — Joly : Les rapports de l'idée de contrat avec le droit. — Martha : L'éloquence romaine de Caton à Antoine. — Crouslé : J. de Maistre sur la guerre, sur le pape ; ses conclusions. — *Victor Cousin*, par Jules Simon. — (11 juin). Bernier : La comédie grecque. — Waddington : Pythagore. — Pigeonneau : La tentative de Choiseul en Guyane. — Cartault : L'histoire et la fiction chez Silius Italicus. — INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 mai). — Le maudit. — Collections bizarres. — La folie des gens de lettres au XIXe siècle. — Paul Bert et la loi scolaire. — La cloche de Notre-Dame de Bermont. — L'Amérique a-t-elle été découverte par les Chinois ? — Le lis des rois de France. — La captivité du pape Pie VII. — Baillis et gouverneurs de Dreux. — Révoil et sa collection. — L'auteur de Lazarille de Tormes. — Bibliographie révolutionnaire : Bibliothèques Rondonneau, Baudouin, Giraud, Portiez de l'Oise. — La sainte Vierge et la verrière. — Louis Bonaparte en prison. — Combat de Berstheim en Alsace. — Un conspirateur sous la Restauration ; Edouard Delon. — De l'usage des sonnettes. — Métiers et grands personnages. — Du rôle des courtisanes en temps de guerre. — Une pièce de vers de Victor Hugo. — Ogier le Danois. — Chateaubriand architecte ; ses projets d'embellissement du Louvre, du palais des Tuileries et de la place de la Concorde. — (10 juin). Révoil et sa collection. — J.-J. Rousseau aliéné persécuté. — Manuscrit de Colletet. — Les antécédents de *l'Intermédiaire*. — Savants ou botanistes, italiens ou autres. — Mélusine. — Sonnet sur Vacquerie. — Archives de la Bastille. — Almanach de Gotha. — Un précurseur de M. Pasteur. — Mandrin.

JEUNE FRANCE (mars-avril). — E. Michelet : Leconte de Lisle. — Lugol : Nouvelles odes barbares de Carducci. — P. Lafage : *La Bête*, par V. Cherbuliez. — (Mai). Schmitt : Le Salon de 1887. — L. Lenoël : Qu'est-ce que la République ? — JOURNAL DES ÉCONOMISTES (mai). — Gervais : Les finances du Tonkin. — De Puynode : L'économie politique des républicains et des conservateurs. — De Fontpertuis : Le mouvement économique dans l'Amérique du Sud. — Sumner : Ce qui rend les riches plus riches et les pauvres plus pauvres. — JOURNAL DES SAVANTS (mai). — Barthélemy Saint-Hilaire : L'Inde contemporaine. — G. Boissier : Inscriptions romaines de Bordeaux. — A. Dareste : Coutume contemporaine et loi primitive. — A. Maury : La tactique au XIIIe siècle. — B. Hauréau : Le registre de Benoît XI.

MAGASIN PITTORESQUE (15 mai). — Les premiers chemins de fer français. — Les navires à plusieurs rangs de rames. — Les couteaux, leur histoire, leur fabrication. — Les préfaces de Picard. — La peur au champ de bataille. — Rasoir à rabot. — (31 mai). La religion musulmane. — La baie d'Ajaccio ; Les îles Sanguinaires (Corse). — Deux morts vivants, facétie du XVIe siècle. — Maître Pizzoni, nouvelle. — Les oiseaux voyageurs, apologue. — (15 juin). La société laitière de Mulhouse. — Études militaires : Les fortifications. — Les Monotrêmes. — La porte centrale de la cathédrale de Sens. — Autobiographie d'un laboureur tunisien (époque romaine). — MOLIÉRISTE (juin). — Fritsche : La scène de Molière. — E. Lapierre : Molière illustré ; les Précieuses ridicules. — MONDE POÉTIQUE (mai). — ZénonFière : Joséphin Soulary.

NATURE (21 mai). — J.-B. Boussingault. — Le petit *Ursus spelæus* du Muséum d'histoire naturelle. — L'éclairage électrique à l'Opéra de Paris. — Orage de grêle à Varsovie. — L'institut aquicole de Grimsby. — L'origine des vertébrés et le troisième œil des reptiles. — (28 mai). F.-A. Vulpian. — Table de jaugeage pour les tonneaux. — Enregistrement des temps de pose en photographie instantanée. — Les fondations de la tour Eiffel. — Les aurores boréales, travaux de M. Lemström. — Terres comestibles de Java. — (4 juin). Les trombes ascendantes, travaux de M. Colladon. — La prophylaxie de la fièvre jaune. — Statuette des Indiens Aymaras. — Les tunnels de la Severn et de la Mersey en Angleterre. — L'arbre gigantesque de Tule au Mexique. — Amusement par les jetons. — Octave Pavy. — L'électricité pratique. — (11 juin). Les vélocipédistes militaires. — Causes de destruction des pierres de construction. — Les inventeurs et les aveugles. — Une araignée de Malaisie. — Cerf-volant américain. — Le monotéléphone de M. Mercadier. — Distributeur électrique, système Brunet. — Le mascaret du 12 avril 1887. — NOUVELLE REVUE (15 mai). — Perrens : La genèse d'une monarchie. — Fouqu'er : La religion à Madagascar. — Frary : Le mouvement littéraire. — Lenoir : La caravane parlementaire au Sahara. — Montecorboli : Santa Maria del Fiore et sa façade. — (1er juin). Arvède Barine : Un condottiere de la mer : Hobart pacha. — Calvet-Rogniat : Pie IX et la France. — Maudet : La loi des cadres dans la marine. — F. Sarcey : *Combats et retraite des six mille*, par le prince G. Bibesco. — Halpérine-Kaminski : Pouchkine et sa correspondance.

PARIS ILLUSTRÉ (21 mai). — Saint-Juirs : Chronique. — Luigi Fioretti : Les fêtes de Florence. — Eugène Müntz : Le cinquième centenaire de Donatello. — Le lancement du *Marceau*. — A la Comédie-Française. — Vente des diamants de la couronne. — E. Cadol : Mariage de princesse. — Quatre aquarelles, divers dessins en noir. — (28 mai). Saint-Juirs : Chronique. — E. Cadol : Mariage de princesse. — Champfleury : La statue de Balzac. — Au Palais. — Quatre aquarelles, quatre dessins en noir. — POLYBIBLION (mai). — Don Paul Piolin : Hagiologie. — La Grette : Ouvrages pour la jeunesse. — Comptes rendus dans les sections de théologie, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique : Fac-similés d'impressions du XVe au XVIIIe siècle. — La bibliothèque de Pétrarque. — La condamnation du chancelier Bacon. — Le mariage de mariage de Mlle de Montpensier avec le comte de Lauzun. — Lettres de Louis XVI. — Histoire du théâtre de Bayonne.

RÉVOLUTION FRANÇAISE (mai). — L. Duval : Hébert chez lui. — Gaffarel : L'opposition militaire sous le Consulat. — Dr Robinet : Notes et souvenirs de Courtois. — Bourgeois : Leçon d'ouverture du cours municipal d'histoire de la Révolution à Lyon. — REVUE ALSACIENNE (mai). — Scheurer-Kestner : Les représentants de l'Alsace et de la Lorraine à l'Assemblée nationale de Bordeaux. — Jules Lermina : Col-

mar et l'invasion allemande. — REVUE D'ART DRAMATIQUE (15 mai). — Ch. Bigot: Les rois de féerie. — Ballieu: Une satire des médecins au XVIIIe siècle. — Coquelin: Le rire dans une salle de spectacle. — F. Larcher: Frédéric Febvre. — (1er juin). H. de Pène: Les vrais immortels. — Bizot: Un premier essai de drame historique au XVIIIe siècle; Le *François II*, du président Hénault. — De Veyran: Un roman comique au XIXe siècle. — REVUE DES ARTS DÉCORATIFS (mai). — Caze de Caumont: L'imprimerie nationale; la décoration du livre. — Courajod: La sculpture au moyen âge et à l'époque de la Renaissance. — Follot: Le papier peint; ses transformations. — REVUE DE BRETAGNE ET D'ANJOU (15 mai). — L. Seché: Les artistes bretons et angevins au Salon de 1887. — E. Bonnemère: Le général Berton à Saumur. — Audouin: La messe du squelette, légende bretonne. — (1er juin). L. Bonnemère: Maxime la tragédienne. — E. Bonnemère: Le général Berton. — R. Kervile: Cent ans de représentation bretonne. — REVUE DU CERCLE MILITAIRE (15 mai). — Les associations d'anciens militaires en Allemagne. — Journal de Dorlan de Polignac. — (22-29 mai). L'armement de l'infanterie et la formule du professeur Hebler. — La prochaine guerre franco-allemande. — Le général Tastanegy. — (5 juin). L'armement de l'infanterie. — La charge de la brigade Colbert à Wagram. — Le nouvel équipement de l'armée allemande. — (12 juin). Le nouveau règlement sur les manœuvres de l'infanterie belge. — Étude sur la préparation de la campagne de Bonaparte en Italie en 1800. — La délibération parlementaire sur le projet de loi organique militaire. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (23 mai). — Oberziner: Le culte du soleil chez les anciens Egyptiens. — Miliarakis: Géographie politique de l'Argolide et de la Corinthie. — Desclozeaux: Gabrielle d'Estrées et Sully. — Beyer: Le système phonique du français. — (30 mai). Sinnett: Le monde occulte. — Peterson et Durgaprasada: Anthologie de Vallabhadera. — Mommsen et Marquardt: Manuel des antiquités romaines. — Mommsen: Le droit public romain. — Ancelle: Les explorations au Sénégal. — (13 juin). Schwartz: Scholies d'Euripide. — Pearson et Strong: Les satires de Juvénal. — Lecoy de la Marche: La chaire française au moyen âge. — Allaire: La Bruyère dans la maison de Condé. — Clermont-Ganneau: Notes d'archéologie orientale. — REVUE DES DEUX MONDES (15 mai). — Duc de Broglie: La seconde lutte de Frédéric II et de Marie-Thérèse. — A. Duruy: L'armée royale en 1789. — J. Rochard: L'éducation hygiénique et le surmenage intellectuel. — (1er juin). Duc de Broglie: La seconde lutte de Frédéric II et de Marie-Thérèse. — M. Du Camp: Les associations protestantes à Paris. — A. Duruy: L'armée royale en 1789. — G. Lafenestre: Le Salon de 1887. — Valbert: M. de Beust et ses mémoires. — Brunetière: Ch. Baudelaire. — REVUE GÉNÉRALE (15 mai). — H. Quet: Le Salon de 1887. — Chambige: Le modernisme, à propos des frères de Goncourt. — Les dernières poésies de M. François Coppée. — (1er juin). L. Enault: Les diamants de la couronne. — H. Quet: Le Salon de 1887. — REVUE GÉNERALE D'ADMINISTRATION (mai). — Morgand: Des honneurs. — A. des Cilleuls: Le prix de la vie en France du XVIe siècle à 1789. — Feillet: De l'assistance judiciaire. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (mai). — Drapeyron: Le diagnostic topographique de Napoléon. — Meyners d'Estrey: Les Portugais à Macao. — Gaffarel: La découverte du Canada par les Français. — Lebourgeois: La colonisation de l'Algérie par voies ferrées. — Colette: La question de Dunkerque sous Mazarin. — REVUE DE L'HISTOIRE DES RELIGIONS (mars-avril). — Sabatier: De la question de l'origine du péché d'après les lettres de l'apôtre Paul. — Le *Daimôn*, histoire d'un mot et d'une idée. — Maspero: Le rituel du sacrifice funéraire dans la religion égyptienne. — Lafaye: Les découvertes en Grèce en 1886 au point de vue de l'histoire des religions. — REVUE INDÉPENDANTE (juin). De Wyzewa: Les livres. — Laforgue: Chronique parisienne. — Huysmans: Le Salon. — St. Mallarmé: Notes sur le théâtre. — Barbey d'Aurevilly: Fragments sur les femmes. — REVUE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE (mai). — Ch. Fuster: Art et patriotisme. — Fouquet: Émile Zola auteur dramatique. — Courboin: De la gravure à l'eau-forte. — REVUE MARITIME ET COLONIALE (mai). — Vice-amiral Pâris: Essai d'un instrument destiné à se rendre compte du roulis. — Delarbre: La Légion d'honneur. — Degouy: Études sur les opérations combinées des armées de terre et de mer. — Morel: Note sur la situation des bancs huîtriers de la baie de Bourgneuf. — REVUE DU MONDE LATIN (juin). — Lotty: Milliot: De l'art actuel en Italie. — A. Berger: L'éclairage électrique. — H. Cochin: La poésie populaire en Toscane. — Védel: Le Vivarais avant la Révolution. — La Société d'histoire diplomatique. — REVUE PHILOSOPHIQUE (mai). — Janet: L'anesthésie systématisée et la dissociation des phénomènes psychologiques. — Binet: L'intensité des images mentales. — Picavet: Le phénoménisme et le probabilisme dans l'école platonicienne. — Beaussire: L'enseignement du droit naturel au Collège de France. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (21 mai). — Ch. Bigot: Le Salon de 1887. — Chailley: La politique religieuse de Paul Bert au Tonkin. — Bérard-Véragnac: M. Mézières. — L'*Esprit de la Révolution française*, par Edm. Champion. — (28 mai). De Varigny: La ligue ouvrière aux États-Unis. — G. Quesnel: L'Abyssinie; Massouah. — *Les Comédiens hors la loi*, par G. Maugras. — (4 juin). Colani: Le régime actuel; ses périls. — F. Fabre: Ma vocation. — Dionys Ordinaire: Le reportage. — *Histoire du développement intellectuel de l'Europe*, par Draper. — De l'indépendance des écrivains. — (11 juin). F. Fabre: Ma vocation. — Lavisse: La jeunesse française. — *Portraits de femmes*, par A. Barine. — REVUE DE LA RÉVOLUTION (mai). — Levasseur: Les beaux-arts de 1789 à 1804. — Faye: Les sociétés populaires d'Indre-et-Loire. — R. de Maillou: Les Salons de peinture sous la Révolution. — Taine: La Provence en 1790 et 1791. — La Corse pendant la Révolution. — Le département de Loir-et-Cher en 1798. — La réforme de la cavalerie française en 1788. — REVUE SCIENTIFIQUE (21 mai). — Vulpian. — De Quatrefages: L'espèce humaine. — Ch. Richet: L'instinct. — Martinet: La pêche de la sardine et de l'anchois sur les côtes du Roussillon. — Le surmenage intellectuel. — (28 mai). Hirn: La thermodynamique et le travail chez les êtres vivants. — Paulhan: Simultanéité des actes psychiques. — Wolseley: Les guerres contre les sauvages. — Un manuscrit inédit de Diderot. — (4 juin). Moissan: Le Fluor. — Hirn: La thermodynamique. — Lagrange: L'essoufflement dans les exercices du corps. — Barré: La sécurité dans les théâtres; les enduits et tissus incombustibles. — (11 juin). Pouchet: La question de la sardine. — Amiral Cloué: L'action de l'huile sur les vagues. — Mme Royer: L'évolution mentale dans la série organique. — *Les Démoniaques dans l'art*, par MM. Charcot et Richer.

SPECTATEUR MILITAIRE (15 mai). — L. Brun: L'armée territoriale au printemps de 1887. — P. Lehautcourt: Les expéditions françaises au Tonkin. — Boissonnet: Législation et administration militaires. — (1er juin). Samion: L'instruction sur l'emploi de l'artillerie dans le combat. — Brun: Le bataillon au combat, d'après la nouvelle instruction. — Lehautcourt: Les expéditions françaises au Tonkin.

TOUR DU MONDE (21 mai). — Ol. Ordinaire: Le Pérou; une excursion dans le pays des Campas. — (28 mai, 4 et 11 juin). — Girard: Les lacs de l'Afrique équatoriale. — TRADITION (mai). — Ch. Lancelin: La littérature popu-

laire — Desroussaux: Monstres et géants ; le Gayant de Douai. — H. Carnoy: La prisonnière de Nantes. — Ortoli: Croyances populaires de la Corse. — Nicolaides : Homère dans la tradition populaire. — A. Chéron : Le mariage dans le Mantois.

Revues étrangères

Italie.

REVUE INTERNATIONALE (25 mai). — Ed. Pailleron: Retour d'Italie. — De Gubernatis: Deux jours à Pondichéry. — Boglietti : Pellegrino Rossi à Rome. — Hiraly: Le mithræum de Sarmizegetusa. — Benjamin Constant: Lettres à sa famille.

Suisse.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE (juin). — F. Decrue : La cour de France et la société au XVIe siècle. — E. Yung : Le soleil et la vie. — E. Rios : Le mouvement littéraire en Espagne. — Bodenheimer: La façade du dôme et les fêtes de Florence.

LECTURE (mai et juin). — Association contre la lecture immorale.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES.

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 mai 1887 au 15 juin 1887)

AUTORITÉ. Juin : 7. *La retraite des six mille,* par le prince Bibesco.

CONSTITUTIONNEL. Mai : 25. La Liberté littéraire. — Juin : 2 *Le Chevalier Dorat,* par Desnoireterres.

DÉBATS. Mai : 18. *Préparation à l'étude du droit,* par Courcelle-Seneuil. — 20. *Dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire,* par M. Buisson. — 24. *P. Baudry, sa vie et son œuvre,* par Ephrussi. — 25. Lettres de l'Inde: les Ghilsais. — 29. *L'Académie des derniers Valois,* par M. Frémy. — 31. Le général Margueritte. — Juin : 2. La Renaissance italienne, par Gebhardt. — 8. *Choses vues,* par Victor Hugo. — 9. *Bonnes gens de Bretagne,* par E. Le Mouël. — 14. La femme en Allemagne, par John Grand-Carteret. — 15. Les Afghans du Yaghistan.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE. Mai : 17. Carmen Sylva. — 20. Les municipalités parisiennes d'autrefois. — 31. Les inscriptions romaines de Bordeaux. — Juin : 4. Une école de village fondée par un pape au XIVe siècle. — Albéric Second. — 7. *La puissance des ténèbres,* par Léon Tolstoï. — 8. Levallois : Les physionomies de la Bohême ; Delvau. — 11. — La légende des cyclopes. — 12. Victor Hugo, rédacteur en chef.

ÉCHO DE PARIS. Mai : 16. *Le cabinet noir,* par d'Hérisson. — 23. *Arrière-saison,* par F. Coppée. — 31. *Le Horla,* par G. de Maupassant. — Juin : 12. Balzac en feuilleton. — 13. Victor Cousin.

ÉVÉNEMENT. Mai : 19. Huysmans. — Juin : 2. *La puissance des ténèbres,* par L. Tolstoï. — 5. *Choses vues,* par V. Hugo. — 6. A. Houssaye : Alb. Second.

FIGARO. Mai : 17. A. Scholl : La vraie bohème. — 15. *Née Michon,* par H. de Pène. — 21. L'abbé Tiberge. — 22. Baudelaire. — 28. Zola : Préface de *Renée.* — 3 et 4. Albéric Second. — 10. L. Ulbach : Victor Cousin, par J. Simon.

FRANÇAIS. Mai : 21. Le Saint-Siège et la conquête de l'Angleterre par les Normands, par M. Delarc. — 25. Jeanne d'Arc, messagère de Dieu. — 27. Mme Guizot critique dramatique et moraliste. — Juin : 3. Adolphe Millet. — 4. Un monopole revendiqué par les rationalistes. — 6. *La puissance des ténèbres,* par L. Tolstoï. — E. Biré : Une famille de seigneurs calvinistes de l'Anjou, par Joubert. — 10. Les études classiques avant la Révolution. — 11. Pensées et discours inédits de Surian, évêque de Vence. — 12. *Le règne de Philippe II et la lutte religieuse dans les Pays-Bas,* par Mgr Nanèche.

FRANCE. Mai : 17. Schaunard.

GAULOIS. Juin : 3. Alb. Second. — 4. Baudelaire. — 8. — *Choses vues,* par V. Hugo.

GAZETTE DE FRANCE. Mai : 22. Georges Cadoudal et la Chouannerie. — 27. L'âge critique des poètes ; M. F. Coppée. — 29. *Histoire de la seconde république française,* par P. de la Gorge. — 30 et 31. Le cabinet noir et Louis XVII. — 5. L'Ecosse jadis et aujourd'hui, par le comte Lafond. — 10. A propos de la *Terre,* par Zola. — Chantelauze : A propos du *Cabinet noir.* — 12. Histoire d'une grande dame au XVIIIe siècle : la princesse de Ligne.

GIL BLAS. Juin : 6. Alb. Second. — 7. Les projets de Baudelaire. — 8. *Perlerette,* par Ehrard.

JUSTICE. Mai : 16. Correspondance de Flaubert. — 23. Le règlement du club des Jacobins. — 30. Les médecins pendant la Révolution. — Juin : 6. La Convention nationale de Monaco.

LIBERTÉ. Mai : 17. *Combats et retraite des six mille,* par le prince Bibesco. — 24. Les comédiens hors la loi, par G. Maupras. — Juin : 2. Lydie, par H. Lavedan. — 4. *Née Michon,* par H. de Pène. — 7. L'armée royale en 1789, par A. Duruy. — 9. *Le cabinet noir,* par d'Hérisson. — 10. *Le Rire,* par Coquelin. — 14. *Choses vues,* par V. Hugo.

MONDE. Mai : 18. Le sentiment chrétien au théâtre. — 28. L'Allemagne actuelle. — Juin : 3. *Les études classiques avant la Révolution,* par l'abbé Sicard. — 4. M. Heinrich. — 12. Le comité des travaux historiques et scientifiques.

MONITEUR. Mai. : 17. Léopardi, à propos d'une traduction nouvelle de ses poésies. — 18. *Étude de psychologie et de morale*, par F. Bouiller. — 24. *Arrière-saison*, par F. Coppée. — La première Académie française. — 25. Le projet de loi relatif aux fouilles de Delphes. — 28. Le prix Vitet de 1887. — Juin : 3. *L'Europe et la Révolution française*, par A. Sorel. — 6. Les mémoires du comte de Falloux. — 7. *La Société de Paris*, par P. Vasili. — Monnier. — 8. Les cercles d'étudiants en Allemagne. — 10. Les papiers de Barthélemy. — 11. La confession d'une jeune fille ; Marie Bashkirtseff. — 12. Talleyrand inédit. — 13. *Choses vues*, par V. Hugo. — 14. Le collège des Lombards. — 15. Une nouvelle étude sur Mme de Maintenon.

PAIX. Mai : 18. Lally Tollendal.

PARTI NATIONAL. Mai : 20. *Nos hommes d'État*, par J. Simon. — *Jules Simon*, par L. Seché. — 23. Les comédiens et les mœurs. — 24. M. Sully Prudhomme. — 25. *Le répertoire de la Comédie humaine*. — 27. *Soixante ans de souvenirs*, par M. Legouvé. — Juin : 7. Les origines de l'Académie française. — 10. *Choses vues*, par V. Hugo.

PATRIE. Mai : 23. *Études sur le théâtre contemporain*, par Lefranc. — 27. Mme de Maintenon, d'après sa correspondance. — Juin : 3. Œuvres poétiques de J. Breton. — 6. La chaire moderne à propos du nouveau livre de Mgr Perraud.

RAPPEL. Juin : 11. La Russie en 1600.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Mai : 19. *Vices français*, par H. Malot. — 20. Un épisode de la révolution de Gênes. 23. Œuvres posthumes de Baudelaire. — 26. *Histoire de la civilisation française*, par A. Rambaud. — 31. *Paris escarpe*, par Virmaitre. — Juin : 2. Le livre de Caliban. — 6. Le journal de Marie Bashkirtseff. — 11. Les travaux de Boussingault.

SOLEIL. Mai : 20. *Combats et retraite des six mille*, par le prince Bibesco. — 30. *La fin d'un empire français aux Indes sous Louis XV*, par T. Hamont. — Juin : 12. *Choses vues*, par V. Hugo.

TEMPS. Mai : 20, 26 et juin 3. Mme de Maintenon. — 29. *Le répertoire de la Comédie humaine*. — *Histoire des œuvres de Balzac*. — 21. Le comité des travaux historiques et scientifiques. — Juin : 1. Doria et Barberousse.

UNIVERS. Mai : 17. La Vendée et M. Michelet. — 24. Le P. Surin. — 25. Louis Veuillot et V. de Laprade. — Juin : 13. Un historien catholique de la réforme; Janssen. — 14. Biré : Correspondance de Joseph de Maistre.

VOLTAIRE. Mai : 17. Amélie Ernst : Souvenirs personnels sur A. de Musset. — 22. *Les Comédiens hors la loi*, par G. Maugras. — Juin : 1. Les raffinés littéraires; MM. Haraucourt, Huysmans et Kahn. — 6. Le théâtre, d'après M. Barbey d'Aurevilly. — Le caractère de Baudelaire.



L'Administrateur-Gerant : A. SAUPHAR.

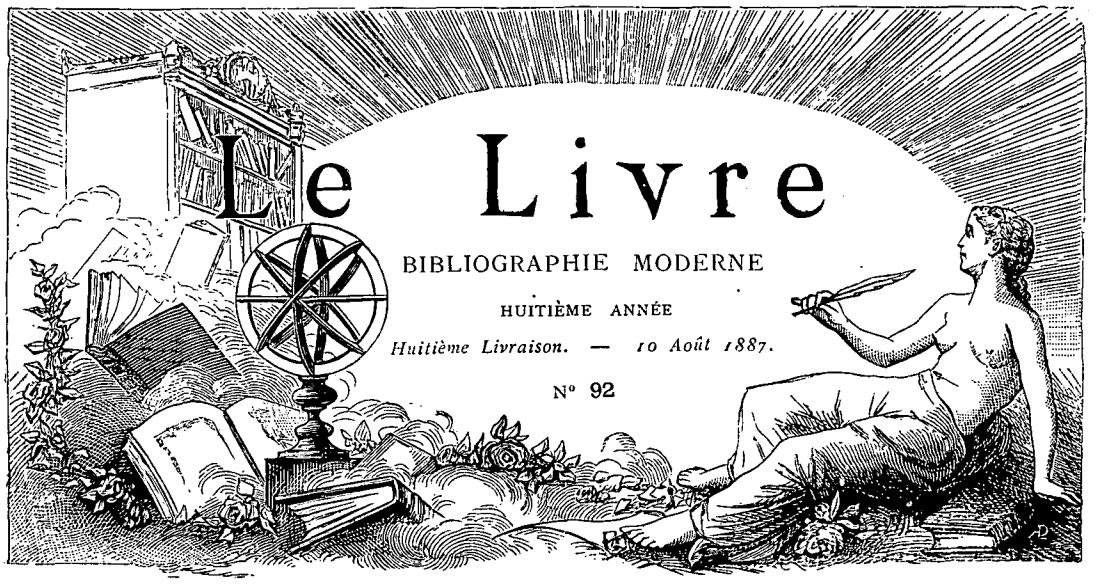

L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Zigzags littéraires à travers l'œuvre de Honoré de Balzac, par OCTAVE UZANNE. — **Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Histoire. — Beaux-Arts. — Géographie. — Petite gazette du bibliophile. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.**

ZIGZAGS LITTÉRAIRES

A TRAVERS L'ŒUVRE DE HONORÉ DE BALZAC

Les hommages rendus à Balzac. — Honoré de Balzac et la postérité. — Les derniers jours de Balzac, sa mort, ses obsèques. — Son oraison funèbre par Victor Hugo. — Les années d'apprentissage d'un romancier; les premières œuvres. — La famille de Honoré de Balzac; M. de Balzac père. — Les projets littéraires de l'auteur de la Comédie humaine. *— Balzac, auteur dramatique. — La femme dans les écrits de Balzac. — Les essais poétiques d'un grand prosateur. — Les dernières publications relatives à Balzac.*

BALZAC est à l'ordre du jour: la ville de Tours lui élève une statue, de jeunes chercheurs dressent le *Répertoire de la Comédie humaine;* M. de Lovenjoul réédite sa colossale *Histoire des Œuvres de Balzac* et la Société des gens de lettres manifeste de temps à autre, au nom d'un comité spécial, le projet de lui ériger un bronze dans ce Paris qu'il a si bien dépeint.

Le moment semble donc choisi pour flâner à travers l'œuvre du grand romancier, en un mois qui compte l'anniversaire de son décès. — De là la raison de l'étude variée qui va suivre.

Ainsi que l'écrivait Théophile Gautier, la postérité a commencé pour Balzac. Chaque jour, il semble plus grand. Lorsqu'il était mêlé à ses contemporains, on l'appréciait mal, on ne le voyait que par fragments; maintenant l'édifice qu'il a bâti s'élève à mesure qu'on s'éloigne, comme la cathédrale d'une ville que masquaient les maisons voisines, et qui à l'horizon se dessine immense

au-dessus des toits aplatis. Le monument n'est pas achevé ; mais, tel qu'il est, il effraye par son énormité, et les générations surprises se demanderont quel est le géant qui a soulevé seul ces blocs formidables et monté si haut cette Babel où bourdonne toute une société.

Il y aura bientôt trente-sept ans que l'auteur de *la Comédie humaine* est mort, foudroyé comme un colosse dans l'accomplissement de son œuvre géniale. Balzac est plus que jamais à l'ordre du jour; demain, il aura sur une place de Paris une statue qu'on semble trop lui marchander encore aujourd'hui et que la France tout entière acclamera non moins que celle de Victor Hugo. Il nous convenait de ne pas laisser passer cet anniversaire sans donner un souvenir au plus illustre romancier de ce siècle et nous ne croyons pas faire trop en consacrant à sa mémoire une partie de nos loisirs de l'heure présente, convaincu que tout le monde lettré nous suivra avec intérêt et sympathie dans le pieux pèlerinage littéraire que nous allons entreprendre.

*
* *

Qui le croirait ? — Le mardi 20 août 1850, au lendemain même de la mort de Balzac, on ne lit dans la presse parisienne du jour que ce même modeste entrefilet noyé en seconde page dans les débats d'une politique éphémère :

Un des écrivains les plus féconds et les plus célèbres de nos jours, M. de Balzac, vient de mourir. Ses obsèques auront lieu le mercredi 21 août, à onze heures, en l'église Saint-Philippe-du-Roule.

On se réunira à la chapelle du quartier Beaujon, rue Saint-Honoré, 193.

Rien autre. Les voyages du Prince-Président, en Alsace, semblaient devoir captiver toute l'attention du public. Chateaubriand avait eu raison d'écrire ces paroles d'un scepticisme mélancolique : « Le génie pèse, l'homme est fragile. »

Balzac venait d'épouser, en mars 1850, à Berditcheff, la comtesse de Hanska, née Rzewuska. Lorsqu'au mois de juin de la même année, il revenait à Paris, dans sa maison de la rue Fortunée, aujourd'hui *rue de Balzac,* le rêve de sa vie était accompli. Ses dettes étaient enfin payées, ces fameuses dettes qui l'avaient fait comparer à Hercule filant des feuilletons aux pieds de ses créanciers ; le génie du romancier brillait éclatant et désormais sans nuages; déjà il se préparait à goûter au bonheur dans le nid ouaté de bien-être, où il avait donné rendez-vous à ses espérances et à son amour ; mais le proverbe oriental, qui dit : « Quand la maison est finie, la mort entre » allait avoir raison : l'infatigable travailleur ne devait point trouver le repos ici-bas.

L'auteur du *Père Goriot* revenait à Paris, mortellement atteint d'une hypertrophie du cœur qui paralysait ses facultés. Le 20 juin, il écrivait à son ami Théo un dernier billet attristé : « Je dois toujours rester à l'état de momie, privé de la parole et du mouvement... Je ne puis lire ni écrire. » Les quatre médecins, parmi lesquels le docteur Louis, appelés en consultation, ne purent que borner leurs efforts à maintenir l'infiltration de l'hydropisie dans les régions inférieures. Bientôt la décomposition du sang commença, des abcès se manifestèrent aux jambes, la gangrène apparut, les plus illustres chirurgiens de Paris accoururent; mais la science dut se déclarer impuissante à sauver le génie.

Le docteur Nacquart, dans une curieuse note relative aux derniers moments de Balzac, s'exprime ainsi

Une ancienne affection du cœur, souvent exaspérée par le travail des nuits, et par l'usage ou plutôt par l'abus du café, auquel il avait dû recourir pour combattre la propension de l'homme au sommeil, venait de prendre un nouveau et fatal développement, et, comme autant de conséquences de cette lésion, une respiration courte, haletante, lui interdisait tout mouvement; sa parole, autrefois si soudaine et si vive, était entrecoupée et saccadée; sa vue, jadis si nette et si étendue au physique comme au figuré, semblait s'être couverte d'un voile et lui faisait craindre de ne pouvoir, à l'avenir, transcrire lui-même sa pensée.

En présence de si redoutables accidents, et malgré une confiance qui voulait rester excessive, nous voulûmes appeler au secours de cette grande intelligence en péril nos collègues Fouquier, Roux, Louis et Rayer... ; mais la science, qui avait diagnostiqué tout d'abord la complication d'une profonde albuminurie, ne pouvait plus voir là que des trêves. — Ses bons instants, ou plutôt ses moins mauvais moments, rendaient à l'âme de M. de Balzac toute sa force, à son esprit toute son étendue : aussi, Dieu seul sait-il combien on a perdu à n'avoir point recueilli les conceptions nouvelles, les caractères créés, les plans imaginés dont s'imprégnait sa parole, et que, pour la première fois, sa plume ne pouvait plus buriner.

Le mal fit bientôt des progrès tels, que les inspirations d'une âme aussi ardente par affection, non plus que les soins les plus incessants de l'art, agrandis encore par le dévouement, ne pouvaient plus retenir une vie qui s'échappait.

Honoré de Balzac mourut dans la nuit du 18 au 19 août, après vingt-quatre heures d'agonie. M. le curé de Saint-Philippe-du-Roule, mandé par Mme de Balzac, était venu la veille lui administrer l'extrême-onction, et par un regard déjà voilé le grand écrivain avait fait signe qu'il comprenait et remerciait le ministre de Dieu de lui apporter le viatique de l'éternité.

*
* *

Voici, d'après le *Journal des Débats* du 22 août 1850, le récit des obsèques d'Honoré de Balzac, dont on remarquera la simplicité. Faisons observer à ce sujet qu'aucun grand artiste ne prêta son concours à cette cérémonie funèbre :

Aujourd'hui, — mercredi 21 août 1850, — dès onze heures, la foule se pressait aux alentours de l'église Saint-Philippe-du-Roule et de la chapelle du Roule, contiguë au domicile mortuaire. C'est dans cette chapelle que le corps d'Honoré de Balzac reposait, en attendant l'heure des funérailles. Quelques cierges sur l'autel et autour du cercueil, recouvert du drap mortuaire, formaient toute la décoration intérieure. La porte de la chapelle était drapée d'une tenture noire, ornée des lettres initiales H. B.

Après quelques prières dites dans la chapelle, le cercueil a été placé sur un modeste corbillard, traîné par deux chevaux, et le cortège est parti pour l'église Saint-Philippe-du-Roule.

Les cordons du char funèbre étaient tenus par M. Baroche, ministre de l'intérieur, et par MM. Victor Hugo, Alexandre Dumas et Sainte-Beuve.

Un cortège immense a suivi le corbillard entre deux haies d'une foule silencieuse et respectueuse.

L'Institut, l'Académie étaient représentés par MM. Tissot, Villemain et de Salvandy ; l'Université, les Facultés, les Sociétés savantes, la Société des gens de lettres, la Société des auteurs dramatiques, les Écoles normales, de Droit et de Médecine, la presse, les Beaux-Arts étaient représentés dans ce cortège par une foule d'illustrations.

On remarquait particulièrement, parmi les nombreux assistants, le chargé d'affaires de Russie, MM. le baron James de Rothschild, de Niewerkerke, le directeur des musées ; baron Taylor, Berlioz, Émile Deschamps, Francis Wey, Méry, Arsène Houssaye, Paul Féval, Henri Monnier, Couture, Chassériau, Gudin, Ambroise Thomas, Merruau ; Cavé et Charles Blanc, anciens directeurs des Beaux-Arts ; Frédérick-Lemaître, plusieurs membres de l'Assemblée législative, des peintres, des sculpteurs et un certain nombre d'étrangers : Anglais, Russes, Allemands, Américains, etc., etc.

L'église était très simplement décorée.

Le service, célébré par M. le curé, a été chanté en faux bourdon.

Après les prières de l'église, le cortège s'est mis en marche pour se rendre au cimetière du Père-Lachaise, en descendant le faubourg et en suivant les boulevards intérieurs, au milieu d'une foule nombreuse venue pour rendre un dernier hommage au romancier qui, pendant vingt ans, avait contribué par ses œuvres à la popularité de cette œuvre nationale.

Deux voitures de deuil suivaient le char funèbre. Arrivé au cimetière, le corps a été descendu dans la fosse au milieu de l'émotion générale, et M. Victor Hugo a prononcé le discours suivant qui est bien le plus éloquent plaidoyer qui ait jamais été fait en faveur de l'immortalité de l'âme, et que les vrais amis du poète reliront avec intérêt :

Oraison funèbre par Victor Hugo.

Messieurs,

L'homme qui vient de descendre dans cette tombe était de ceux auxquels la douleur publique fait cortège.

Dans les temps où nous sommes, toutes les fictions sont évanouies. Les regards se fixent désormais non sur les têtes qui règnent, mais sur les têtes qui pensent, et le pays tout entier tressaille lorsqu'une de ces têtes disparaît. Aujourd'hui, le deuil populaire, c'est la mort de l'homme de talent : le deuil national, c'est la mort de l'homme de génie.

Messieurs, le nom de Balzac se mêlera à la trace lumineuse que notre époque laissera dans l'avenir.

M. de Balzac faisait partie de cette puissante génération des écrivains du XIXe siècle qui est venue après Napoléon, de même que l'illustre pléiade du XVIIe siècle est venue après Richelieu, comme si, dans le développement de la civilisation, il y avait une loi qui fît succéder aux dominateurs par le glaive les dominateurs par l'esprit.

M. de Balzac était un des premiers parmi les grands, un des plus hauts parmi les meilleurs... Tous ses livres ne forment qu'un livre, livre vivant, lumineux, profond, où l'on voit aller et venir, et marcher, et se mouvoir, avec je ne sais quoi d'effaré et de terrible, mêlé au réel, toute notre civilisation contemporaine ; livre merveilleux que le poète a intitulé *Comédie*, et qu'il aurait pu intituler *Histoire*, qui prend toutes les formes et tous les styles, qui dépasse Tacite et qui va jusqu'à Suétone, qui traverse Beaumarchais et qui va jusqu'à Rabelais ; livre qui est l'observation et qui est l'imagination ; qui prodigue le vrai, l'intime, le bourgeois, le trivial, le matériel et qui, par moments, à travers toutes les réalités brusquement et largement déchirées, laisse tout à coup entrevoir le plus sombre et le plus tragique idéal. A son insu, qu'il veuille ou non, qu'il y consente ou non, l'auteur de cette œuvre immense et étrange est de la forte race des écrivains révolutionnaires. Balzac va droit au but. Il saisit corps à corps la société moderne ; il arrache à tous quelque chose, aux uns l'illusion, aux autres l'espérance, à ceux-ci un cri à la passion. Il creuse et sonde l'homme, l'âme, le cœur, les entrailles, le cerveau, l'abîme que chacun a en soi. Et par un droit de sa libre et vigoureuse nature, par un privilège des intelligences de notre temps qui, ayant vu de près les révolutions, aperçoivent mieux la fin de l'humanité et comprennent mieux la Providence, Balzac se dégage souriant et serein de ces redoutables études qui produisaient la mélancolie chez Molière et la misanthropie chez Rousseau.

Voilà ce qu'il a fait parmi nous. Voilà l'œuvre qu'il nous laisse, œuvre haute et solide, robuste entassement d'assises de granit, monument, œuvre du haut de laquelle resplendira désormais sa renommée. Les grands hommes font leur piédestal, l'avenir se charge de la statue.

Sa mort a frappé Paris de stupeur. Depuis quelques mois, il était rentré en France. Se sentant mourir, il avait voulu revoir la patrie, comme la veille d'un grand voyage on vient embrasser sa mère.

Sa vie a été courte, mais pleine : plus remplie d'œuvres que de jours !

Hélas ! ce travailleur puissant et jamais fatigué,

ce philosophe, ce penseur, ce poète, ce génie a vécu parmi nous de cette vie d'orages, de luttes, de querelles, de combats, communs dans tous les temps à tous les grands hommes. Aujourd'hui, le voici en paix. Il sort des contestations et des haines ; il entre le même jour dans la gloire et dans le tombeau. Il va briller désormais au-dessus de toutes ces nuées qui sont sur nos têtes, parmi les étoiles de la patrie !

Vous tous qui êtes ici, est-ce que vous n'êtes pas tentés de l'envier ?

Messieurs, quelle que soit notre douleur en présence d'une telle perte, résignons-nous à ces catastrophes. Acceptons-les dans ce qu'elles ont de poignant, de sévère. Il est bon peut-être, il est nécessaire peut-être, dans une époque comme la nôtre, que de temps en temps une grande mort communique aux esprits dévorés de doute et de scepticisme un ébranlement religieux. La Providence sait ce qu'elle fait lorsqu'elle met ainsi le peuple face à face avec le mystère suprême, et quand elle lui donne à méditer la mort, qui est la grande égalité et qui est aussi la grande liberté.

La Providence sait ce qu'elle fait, car c'est là le plus haut de tous les enseignements. Il ne peut y avoir que d'austères et sérieuses pensées dans tous les cœurs quand un sublime esprit fait majestueusement son entrée dans l'autre vie ; quand un de ces êtres qui ont plané longtemps au-dessus de la foule avec les ailes visibles du génie, déployant tout à coup les autres ailes qu'on ne voit pas, s'enfonce brusquement dans l'inconnu.

Non, ce n'est pas l'inconnu ! Non, je l'ai déjà dit dans une autre occasion douloureuse, et je ne me lasserai pas de le répéter; non, ce n'est pas la nuit, c'est la lumière ! Ce n'est pas la fin, c'est le commencement ! Ce n'est pas le néant, c'est l'éternité ! N'est-il pas vrai, vous tous qui m'écoutez ? De pareils cercueils démontrent l'immortalité : en présence de certains morts illustres, on sent plus distinctement les destinées divines de cette intelligence qui traverse la terre pour souffrir et pour se purifier et qu'on appelle l'homme ; et on se dit qu'il est impossible que ceux qui ont été des génies pendant leur vie ne soient pas des âmes après leur mort !

Après cette superbe oraison funèbre, qui peut être considérée comme le plus beau morceau d'éloquence de Victor Hugo, et qui restera certainement comme la plus énergique profession de foi spiritualiste du grand poète, Louis Desnoyers, alors président de la Société des gens de lettres, osa prononcer un long discours aussi glacial que diffus, où il est traité de la loi sur le Timbre et peu parlé de Balzac; puis la foule qui venait d'assister aux obsèques du grand romancier se retira dans le plus profond recueillement.

Honoré de Balzac appartenait dès lors à la postérité.

*
* *

Balzac ne craignait pas d'avouer à l'apogée de sa réputation les tristesses de ses débuts. « Ce n'est, disait-il, qu'au sortir de mes mauvais romans de jeunesse que j'ai commencé à me douter de la langue francaise « si peu connue en France ». J'ai écrit ces romans comme simple étude; un pour apprendre le dialogue, un pour apprendre la description, un pour grouper mes personnages, un pour la composition, etc. — J'ai fait cela en collaboration; la plupart sont cependant tout entiers de moi; je ne sais plus lesquels, je ne les connais pas et voudrais les anéantir. »

Ces premières œuvres de Balzac, dites *Œuvres de jeunesse* et qui furent signées de Vieillerglé, lord R'Hoone ou Horace de Saint-Aubin, ont été réimprimées en partie en seize volumes in-8°, sous ce titre : *Œuvres complètes d'Horace de Saint-Aubin,* Paris, Hippolyte Souverain, 1836-1840; — elles comprennent : *la Dernière fée, le Sorcier* ou *le Centenaire, le Vicaire des Ardennes, Argow le Pirate* précédemment intitulé : *Annette; le Criminel, Jeanne la pâle,* publié d'abord sous le titre de *Whann-Chlore, l'Israélite* ou *Clotilde de Lusignan, Don Gigadas* et *l'Excommunié* (attribué au marquis de Belloy).

Ces premiers romans ne représentent le futur auteur des *Études de mœurs* qu'autant que la chrysalide représente le brillant papillon. — C'était l'époque où le jeune Honoré travaillait à sa personnalité, luttant corps à corps avec les difficultés de la langue et les inconstances de son imagination mal disciplinée, dans sa pauvre mansarde de la rue Lesdiguières; l'époque où il écrivait ses premières lettres charmantes à sa sœur Laurette, signant parfois ces épîtres familières : *Honoré, écrivain et poète français à deux francs la page.* Il fuyait alors le spectre du notariat et pour *s'indépendantiser,* selon son néologisme, il lui fallait, bon gré mal gré, mettre du noir sur du blanc, et livrer à d'impatients petits éditeurs une copie désordonnée cousue de grossières intrigues et écrite en aveugle qui ne veut pas voir, ne pouvant consciencieusement mal faire.

Déjà il nourrissait ses grands projets de psychologie humaine; mais il fallait vivre, savoir attendre et montrer une patience de Sixte-Quint, en engraissant les pourceaux des métairies littéraires. Il fallut surtout fournir des gages à un père épeuré par l'avenir que réservait à son fils une vocation souvent si trompeuse, et le jeune de Balzac peinait, haletait à la besogne, remettant au lendemain le soin de rassasier sa fringale littéraire à l'exemple de ce paysan champenois qui, jetant le morceau de pain de son déjeuner, tout au loin au bout d'un sillon, se condamnait à piocher jusqu'à lui et le rejetait de nouveau pour s'inciter au travail et gagner sa pitance.

Ces premiers romans furent vendus à des libraires tels que Hubert, Pollet, Barba et Urbain

Canel pour des prix relativement minimes, variant de 800 francs à 2,000 francs, payables par billets à longues échéances que l'auteur escomptait avec peine, tremblant de les lui voir revenir protestés. Quoi qu'il en soit, l'opposition paternelle cédait peu à peu devant ses premiers gains, et, dans une lettre du 10 mars 1822, adressée à son neveu, M. de Balzac père écrivait : « Mon fils aîné montre, depuis environ un an, les plus grands moyens en littérature : il a fait imprimer et vendre des ouvrages pour près de dix mille francs. Si sa santé répond à ses moyens, il fera parler de lui avantageusement. »

Ces dix mille francs d'ouvrages, qui comblaient d'illusion cet excellent père, ces dix mille francs qui paraissaient une fortune pour un jeune débutant en l'an de grâce 1822, n'étaient signés en réalité que sur la promesse d'un nombre respectable de petites productions ; mais le père de Balzac avait été frappé par cette bonne fortune de son fils, et, dans une autre lettre de 1823, il s'écriait avec orgueil cette fois : « Mon fils aîné est dans la littérature jusqu'au cou, et la France lit trois ou quatre ouvrages sortis de sa féconde imagination... Il s'occupe d'autres productions. »

Il n'entre pas dans nos intentions de nous étendre ici sur cette période de la vie du *fécond romancier* (selon le cliché à la mode de 1835 à 1850). Ces premières années de la jeunesse de Balzac, qu'on pourrait appeler *années d'apprentissage,* comme dans *Wilhem Meister*, ont défrayé la critique à bien des points de vue, et la meilleure étude qu'on en puisse lire se trouve encore, en manière d'autobiographie, dans les lettres touchantes et exquises d'Honoré à sa sœur Laure Surville, au milieu de l'excellente *Correspondance* qui a été publiée. Comme nous nous piquons de curieux et presque d'inédit, nous songerons à rechercher les tendances et les manifestations de l'écrivain d'alors, et nous puiserons dans sa *Littérature marchande* (ainsi qu'il se plaisait lui-même à désigner ses œuvres insignées) des pages de premier jet, sortes de professions de foi où l'homme se retrouve en entier, et que la sottise des éditeurs qui ont réimprimé les œuvres d'Horace de Saint-Aubin ont abandonnées comme indignes. — Ce sont donc des pièces d'éditions originales inconnues ou à peu près, car elles n'ont pas été exhumées de leurs œuvres oubliées :

Voici, par exemple, le prologue de *Clotilde de Lusignan ou le beau juif,* manuscrit trouvé (dit le titre) dans les archives de Provence et publié par lord R'Hoone, Paris, 1882. — Balzac avait, paraît-il, vendu ce livre 2,000 francs. — Il semble alors *tout à la joie*, car après avoir passé sous les fourches caudines de Pointevin Saint-Alme, composant seul et ne touchant que la moitié des émoluments de collaboration, il venait de secouer le joug, s'était acquis le libraire Hubert, et déjà espérait traiter pour *Wann-Chlore*, avec l'éditeur à la mode Urbain Canel. — La dédicace est singulière ; elle porte :

A vous... votre très humble,

R'HOONE.

Prologue.

Va, cours, douce et folle imagination, le charme de ma vie, la source de tous mes plaisirs ! Vole, papillonne, cours, récompense-toi d'un moment de captivité ! Va, ma fille, je ne te retiens plus ; badine, voltige, à gauche, à droite, au centre, par monts et par vaux, de ci, de là, aval, amont, à l'orient, au nord, dans les cieux, chez les morts, ici-bas ! partout !... Oui, tout est ton domaine depuis le passé jusqu'au présent ; tu peux même embrasser le néant et dessiner les tableaux fugitifs sur le voile qui cache l'avenir ! O ma tendre amie, la seule fidèle malgré son inconstance, ne te garde que d'une seule chose, d'un seul écueil : le bon sens.

Hélas ! n'y brise pas notre légère nacelle, si chargée de mousse, de vent et de fictions riantes. D'aussi loin que tu verras cette île de la raison et de la vérité, ce rocher si désert, habité par cinq ou six hommes de génie, fuis... Fuis d'une aile rapide comme la pensée ; enfin fuis avec la vitesse du vulgaire et des grands, mais sois plus charmante et plus originale en ta fuite ; tournoie dans les airs comme le fils de Dédale... Hélas ! ne péris pas en tombant ; j'ai besoin de ton délire ; ne souffre pas que les feux de la vérité t'enlèvent jamais tes ailes diaprées... De même que le monde, je préfère une brillante illusion à de tristes réalités... Charme donc mes soucis ; couvre d'un voile menteur le passé, l'avenir, tresse une couronne de fleurs pour embellir la minute présente... Que tout me sourie, je le veux ! Enivre-moi, j'aime l'ivresse de l'âme et le trop de plaisir... Lecteurs, tout à moi !

De l'aimable Momus je saisis les grelots,
Beau juif, sors de la presse, et loin de nous les sots !

O mon petit livre, livret mon ami, qui m'as fait passer tant d'heures cruelles, puisses-tu procurer une heure de plaisir à qui te lira !... Je serai content !

Clotilde de Lusignan est une œuvre assez indigeste, mais ce prologue n'est-il pas une page pleine de jeunesse et de fraîcheur pour cette époque de perruques vieillottes comme MM. d'Arlincourt, Ancelot ou Baour-Lormian. C'est Balzac qui se jette en avant, qui se délasse de ses travaux forcés à la porte même du bagne. A ce titre, cette pièce méritait d'être conservée.

Dans la même année 1822, nous trouvons dans *le Vicaire des Ardennes,* publiées par Horace de Saint-Aubin, *bachelier ès lettres,* auteur du *Centenaire* (romans qui furent vendus à Pollet deux mille francs environ), une préface pleine de bon-

homie, dont les quelques passages qui suivent doivent être considérés comme un précieux document littéraire :

Comme on pourra critiquer et que l'on critiquera assurément cet ouvrage, je déclare que je suis jeune, sans expérience et sans aucune connaissance de la langue française, quoique je sois bachelier ès lettres... Alors mes censeurs ne se tromperont pas en disant que cette production annonce du mérite à travers les aberrations d'une imagination de vingt ans, et malgré les fautes de style qu'ils y trouveront... Mais je leur réserve un coup auquel ils ne s'attendent pas. C'est que cette production n'est pas de moi ; — en effet, si j'étais l'auteur de cet ouvrage, je me serais bien gardé d'y clouer une préface. J'ai trop d'amour-propre pour écrire un seul mot avec la certitude qu'il ne serait pas lu.

Les zoïles écartés par ma franche confession, je m'adresse à la partie saine du public, c'est-à-dire à ceux qui auront le bon sens de me lire, à ceux que le délire de la politique n'a pas saisis, et qui, dévorant avec joie les bons romans, ne sortent de la vie, ne s'élancent dans le monde idéal que crée un auteur habile, charment ainsi leurs chagrins et ne vivent plus qu'avec des êtres imaginaires qui leur plaisent ou quelquefois les ennuient, car nul n'est parfait, même dans le monde romantique.

C'est à cette *classe* (remarquez bien ce mot) que je m'adresse, c'est à elle que j'ai réservé l'explication de l'espèce d'énigme que renferment les premières pages de cette préface. Je serai sincère, j'aurai le courage de confesser tous mes torts et de paraître au tribunal de police correctionnelle de l'opinion des lecteurs de romans en leur demandant pardon de parler de moi... Mais comme nous avons longtemps à nous voir, puisque j'ai trente ouvrages à faire paraître, je crois que nous pouvons sans danger nous dire nos vérités.

Ici, le jeune écrivain se prend à raconter par quelle singulière aventure, se promenant au cimetière du Père-Lachaise, il vit un jeune homme mourant de faim sur la tombe de sa maîtresse, et comment un manuscrit étant tombé de la poche de cet infortuné, il s'en empara et y trouva le canevas du *Vicaire des Ardennes*.

Ce récit ferait hors-d'œuvre ; nous l'écourtons et arrivons à la fin de cette préface :

Vous remarquerez combien il a fallu de travaux pour pouvoir deviner par la seule force de l'imagination tout ce que le manuscrit du jeune homme ne disait pas, et pour disposer son histoire de manière à former un ouvrage dramatique dans le plan, les caractères, etc.

Il est vrai que le hasard voulut que j'eusse encore à cette époque quelque argent, car les poches des bacheliers ès lettres sont souvent vides, et j'employai mon petit pécule à aller à Aulnay-le-Vicomte, lieu où se passe l'intrigue du roman.

Attendu que le libraire ne m'a pas remboursé mes frais de voyage, de ce voyage entrepris dans l'intérêt de tous, je supplie ceux qui auront la bonté de me lire de faire aller cet ouvrage vers la route flatteuse d'une seconde édition. C'est le seul moyen d'empêcher la ruine totale d'un pauvre bachelier qui commence ses premières opérations de *littérature marchande*.

En terminant cette entrevue amicale avec mes juges, je les supplie de me pardonner de les avoir initiés dans mes petites affaires, et je leur recommande une dernière fois d'avoir du courage, de la patience, et, avant tout, de m'accorder leur amitié. Quant à la mienne, ils sont sûrs de l'obtenir à la seconde édition, et s'ils veulent savoir par quel moyen je leur témoignerai cette affection littéraire, ils n'ont qu'à essayer, et sur-le-champ j'imprimerai : *le Traversin* ou *Mémoires secrets d'un ménage; le Fiancé de la mort; Mon cousin Vieux-Ponts; le Bâtard; les Conspirateurs* et *les Gondoliers de Venise*.

HORACE DE SAINT-AUBIN.

A l'île Saint-Louis, ce 30 septembre 1822.

Telle est cette curieuse préface du *Vicaire des Ardennes*, si naïve et si ironique à la fois, qui contient à elle seule un fragment de *l'Histoire d'un esprit d'écrivain au XIXe siècle;* on remarquera les titres d'ouvrages que le jeune bachelier jette à la foule vers la fin de ce boniment; ces titres sont curieux, mais nous n'avons pas cru devoir les consigner dans notre étude sur les *projets littéraires de Balzac* qui vont suivre, car ils nous paraissent lancés sans ordre et ne devaient point couvrir à coup sûr des projets bien mûris.

Ce qui est resté ignoré de toute notre génération et de la plupart des bibliographes, — Balzac ne s'en étant jamais vanté par la suite, — c'est la mise à l'index, la saisie et la destruction du *Vicaire des Ardennes*, considéré par mesure de police comme *immoral et irrégulier;* l'infortuné romancier fut sans doute très affecté de cette rigueur judiciaire, car dans la préface, non moins inconnue et non moins intéressante d'*Annette et le criminel* ou suite du *Vicaire des Ardennes*, publié chez Émile Buissot en 1824, il s'exprime en ces termes :

Mes chers lecteurs, dans la préface du *Vicaire des Ardennes*, je vous avais prié de protéger mes petites opérations de littérature marchande ; mais, hélas ! malgré votre bienveillance, une rafale, un coup de *mistral* a renversé un édifice que le pauvre bachelier croyait avoir bien construit. Après avoir travaillé nuit et jour comme un forçat, pour exciter vos larmes en faveur du vicaire des Ardennes, la justice est venue le saisir au moment où il obtenait quelque petit succès qui le mettait à l'aise. Mon pauvre libraire a crié, et peu s'en est fallu que je ne me crusse obligé de lui donner de quoi se rafraîchir le gosier, si je ne m'étais souvenu que la pauvre *gent* des auteurs ressemble à Cassandre que l'on trompe toujours. Hélas ! la moitié, la plus belle moitié de l'édition du *Vicaire*, a été anéantie sous le pilon qui a broyé *l'Histoire philosophique des deux Indes* et *l'Émile*. Cette pensée m'a consolé, car, puisque mon ouvrage était criminel, il n'y a rien à regretter, et je

n'ai plus qu'à me féliciter de cette ressemblance d'un pauvre petit opuscule avec ces grands monuments, d'autant plus qu'en conscience, je dois rendre hommage au bon cœur de mes juges, qui ont eu pitié du pauvre bachelier; ils ont rogné les ongles de la déesse, quand elle a fait tomber sa main sur moi, si bien que je ne l'ai presque pas sentie, et je leur dois grande reconnaissance. — N'allez pas, mes chers lecteurs, me croire devenu ministériel, d'après ce sincère éloge de la magistrature; d'abord mon éloge ne vaudrait rien pour ces messieurs, car, de commande, il y en a tant qu'on veut, au lieu qu'être remercié de cœur par un auteur saisi, c'est une chose rare; on ne se quitte presque jamais sans rancune avec dame Justice.

... D'abord, après avoir lu cet éloge des magistrats, quelques méchantes gens, mes ennemis sans doute (car un ciron en a), pourraient prétendre que j'ai changé d'opinion et que la saisie a opéré une salutaire réforme dans ma tête, et ils s'en iront disant : « Ah ! n'ayez pas peur qu'il ne fronde quelque « chose ! il ne raillera plus rien ; il a reçu sur les « doigts ; il n'y aura plus rien d'intéressant dans ce « qu'il écrira ; adieu ce qu'il nous a promis. » — Oh ! messieurs, je vous prie de ne pas les écouter, car je vous promets, bien que je sois dans mon année climatérique, dans l'année qui arrive tous les sept ans, et pendant laquelle tout change chez nous, année qui a bien souvent servi de prétexte aux ministériels de toutes les époques qui, à chaque quart de conversion qu'ils faisaient, se prétendaient dans leur année climatérique, je vous jure que je n'en continuerai pas moins encore comme par le passé.

Moi, quelle est ma tâche ? C'est d'aller à la messe le dimanche à Saint-Louis, et d'y payer mes deux chaises sans rien dire à la jeune personne qui reçoit mes deux sous, quoiqu'elle soit bien jolie ; de monter ma garde à ma mairie, de payer mes 8 fr. 75 cent. d'imposition et de faire mes romans les plus intéressants possible, afin d'arriver à la célébrité et de pouvoir payer le prix d'un diplôme de licencié en droit. Du reste, je n'ai nulle envie de trouver mauvais qu'on soit gouverné aristocratiquement, et de m'insurger surtout avec ma pauvre canne de bambou et mes deux poings. Non, non, *Horace Saint-Aubin* est trop sage pour se fourrer dans de telles bagarres ! D'autant plus qu'on n'ira jamais le chercher pour le faire conseiller d'État, ce qui lui irait comme un gant, car à qui cela ne va-t-il pas ?

Ah ! si j'étais une fois conseiller d'État, comme je dirais au roi, et en face : « Sire, faites une bonne « ordonnance qui enjoigne à tout le monde de lire des « romans !... » En effet, c'est un conseil machiavélique, car c'est comme la queue du chien d'Alcibiade; pendant qu'on lirait des romans, on ne s'occuperait pas de politique...

... Je n'ai plus qu'à finir en sollicitant la plus grande indulgence pour un homme qui s'est toujours annoncé pour savoir faiblement sa langue ; et, en effet, quand on a bu au vase des sciences dans le collège de Beaumont-sur-Oise, et que l'on a fait sa rhétorique sous feu le père Martigodet, on ne doit pas espérer de brillants succès. Mais le hasard est une si belle chose que l'on peut bien un matin jeter son bonnet en l'air, faire craquer ses doigts et se croire du talent tout comme un autre ; on en est quitte pour faire comme le bonnet, c'est-à-dire retomber.

Là-dessus, je souhaite à ceux qui ont des vignes de faire de bonnes vendanges ; à ceux qui ont des métairies, de bonnes moissons ; aux notaires, des successions ; aux avoués, des ventes ; aux vicaires, des cures ; aux curés, des évêchés ; aux évêques, des chapeaux ; aux cardinaux, le ciel ; à chacun, ce qu'il désire ; aux boiteux, de belles béquilles ; aux sourds, des cornets ; aux aveugles, d'y voir clair, etc., etc. Ne voulant ainsi que du bien à tout le monde, j'espère que personne ne me voudra du mal et que mon roman aura du succès, sinon... hé bien !... j'en ferai un autre. Qu'est-ce que je risque ? Ce n'est jamais que quelques sous d'encre, de plumes, de papier et de cervelle qu'il m'en coûte ; et encore si mon roman ne se vend pas comme chose gentille, il se débitera comme opium ; ainsi j'y vois bien des chances de succès, surtout après avoir imploré tout le monde ; mais si quelqu'un trouvait qu'il y a peu de dignité à cela, prenez que je n'ai rien dit et ce sera tout un.

Cela étant, j'ai l'honneur d'être, monsieur, madame ou mademoiselle, votre très humble serviteur, présentant mon salut au monsieur, mes hommages à la dame et quelques gracieusetés à la demoiselle, pourvu qu'elle ait trente ans au moins ; quarante passe encore ; mais davantage, oh ! cette gracieuseté se tournerait en un profond respect.

Qu'on juge du progrès de Balzac ! Comme le petit plaidoyer *pro domô sua* que nous venons de donner indique chez son auteur plus de hardiesse d'imagination et plus de légèreté de style que dans la précédente préface ! On sent que le travail a assoupli et amenuisé cet esprit, un peu gauche à ses débuts, et que bientôt il va jeter là sa défroque d'Horace Saint-Aubin pour apparaître : Balzac.

Nous eussions dû ranger, ou plutôt analyser ici, parmi les *Œuvres de jeunesse : le Code des gens honnêtes,* les Notices sur *La Fontaine* et *Molière*, alors que Balzac était imprimeur, le *Petit Dictionnaire des Enseignes de Paris*, *l'Épicier* et autres productions assez peu connues ; mais si les chercheurs doivent à la curiosité tout ce qui les rend estimables, comme disait Patin le médailliste, il convient d'ajouter qu'ils se doivent également à eux-mêmes de savoir se borner, pour ne pas fatiguer l'attention de ceux qu'ils admettent dans leurs arcanes.

***

Nous pensons devoir tracer quelques lignes sur la famille de Balzac, dont on s'est peut-être insuffisamment occupé et dont le public ignore les parentés les plus proches. En voici l'exposé sous la formule la plus simple :

Honoré était l'aîné de deux sœurs et d'un frère.

Celui-ci, *Henri de Balzac*, qu'on ne fait qu'entrevoir dans la correspondance de 1819 à 1826 environ, était un esprit pratique tourné vers les grandes entreprises commerciales ; il partit de

bonne heure pour les colonies où il se maria et sans doute y mourut.

La sœur cadette, nommée *Laurence*, fut mariée en 1822 à M. de Montraigne, et mourut en 1827 après cinq ans de mariage, au moment même où notre romancier cédait, après des pertes et des tracas considérables, l'imprimerie qu'il avait fondée rue des Marais-Saint-Germain (aujourd'hui rue Visconti).

Quant à la sœur aînée Laure, — *Laura soror*, — comme la nommait son frère Honoré, l'amie, la confidente dévouée, la consolatrice du grand homme, l'auteur des précieux *Souvenirs* qui seront toujours consultés avec fruit tant qu'on s'occupera de Balzac, elle épousa en 1820 M. Surville, ingénieur des ponts et chaussées, et eut de ce mariage deux filles, dont l'une devint la femme de M. Duhamel, l'ancien chef de cabinet de M. Grévy.

On s'était jusqu'à ce jour assez peu préoccupé de la question d'hérédité de l'auteur des *Scènes de la vie de campagne*. En 1866, un curieux avait déjà adressé à la *Petite Revue* cet intéressant recueil rempli de documents littéraires peu connus, — une lettre qui prétendait retirer Balzac à la Touraine pour le donner au Languedoc. C'est, en effet, au hameau de la Nougarié, près de Montirat, village du département du Tarn, que vint au monde, en 1746, le père du plus grand romancier de ce siècle.

C'était, paraît-il, un homme d'une trempe vigoureuse, quelque peu infatué de sa force physique et possédant les mêmes idées optimistes que M. Flourens en matière de longévité. Ayant quitté son pays à l'âge de quatorze ans, il en parlait encore l'idiome vernaculaire à soixante-dix ans, et, s'il n'atteignit pas la centaine, ce fut par suite d'un accident qui l'enleva aux siens plus qu'octogénaire.

M. Champfleury a publié, il y a quelques années, dans un article de revue (sous ce titre : *le Père de Balzac*), une très intéressante étude qui ne sera pas le moins curieux des documents inédits qu'il rassemble pour servir à l'histoire de la vie et de l'œuvre de Balzac. Nous lui empruntons les lignes suivantes :

Peut-être cette origine méridionale de Balzac enlèvera-t-elle quelque nuance au renom de *Tourangeau*, un des qualificatifs habituels du romancier. Honoré de Balzac naquit à Tours, il est vrai; mais la nature du Tarn, l'exubérance particulière aux esprits de cette province, le désir de primer et de paraître qui poussa le romancier à ajouter une particule nobiliaire au nom en *ac* de son père, tout cela appartient plus à la Gascogne qu'à la Touraine, et il est bon de tenir compte de ces questions de sol et de race.

Le père de Balzac, ancien avocat aux conseils du roi, lié avec des notabilités que la Révolution fit surgir tout à coup, avait été envoyé en 1792 dans le nord de la France pour organiser le service des vivres de l'armée. Il se tira de ces fonctions avec assez d'habileté pour être envoyé en 1799 à Tours, en qualité de directeur de la régie, chargé en même temps de l'administration du grand hôpital de la ville. Sur ces points, on manquerait de détails précis, si la réputation bruyante du fils n'avait plus tard attiré l'attention des provinciaux, attention non pas tout à fait sympathique; mais c'est la marque des hommes ardents que de se créer des inimitiés partout où ils posent le pied.

M. de Balzac était un réformateur de la classe de ceux qui, dans les époques suivantes, furent appelés économistes ou socialistes, en prenant ce dernier mot dans son meilleur sens. Entre 1807 et 1809, le fonctionnaire publia deux brochures, qui indiquent un citoyen préoccupé de rendre ses semblables meilleurs.

L'une a pour titre : *Mémoire sur le scandaleux désordre causé par les jeunes filles trompées et abandonnées dans un absolu dénuement, et sur les moyens d'utiliser une portion de population perdue pour l'État et très funeste à l'ordre social.*

L'autre est intitulée : *Mémoire sur les moyens de prévenir les vols et les assassinats, et de ramener les hommes qui les commettent aux travaux de la société, et sur les moyens de simplifier l'ordre judiciaire.*

Que de problèmes soulevés en quelques pages par l'administrateur d'un hôpital, c'est-à-dire par un homme bien placé pour étudier les plaies sociales! Misères des filles-mères, orphelins et bâtards, voleurs et assassins, leur rentrée dans la société, simplification de l'ordre judiciaire, font pressentir un utopiste voulant guérir trop de maux à la fois, un songeur qui ne peut étreindre son sujet trop développé, un écrivain peu concis à en juger par le titre de ses brochures.

Le père de Balzac fit encore imprimer chez Mame, en 1809, un *Mémoire sur deux grandes obligations à remplir par les Français*, et, à en croire une note de M. Montmerqué, l'idée première de l'érection de l'Arc de Triomphe serait due à M. de Balzac père. Quand nous aurons mentionné une *Histoire de la rage et moyens d'en préserver comme autrefois les hommes, et de les délivrer de plusieurs autres malheurs qui attaquent leur existence*, édition faite pour le gouvernement seul, nous aurons à peu près catalogué la série de brochures de cet homme bizarre.

Cependant, ce que M. Champfleury ne dit pas, c'est que le créateur d'*Eugénie Grandet* se considérait à peu près comme Languedocien, et, dans une lettre à sa sœur Laure, il écrit : « Si vous me donniez rendez-vous sur les bords du canal de l'Ourcq, il ne me faudrait que trois heures de marche pour revenir à ma mansarde, et l'*Albigeois* aurait tout vu ce qu'il a de plus cher au monde. »

On pourrait donc regarder logiquement Balzac comme un Méridional. La ville de Tours, qui fut si ingrate de son vivant pour son illustre enfant, va protester assurément; mais il paraîtrait qu'en Languedoc il reste encore des Balzac, et en nombre respectable, qui réclament l'honneur de compter Honoré de Balzac comme l'un de leurs plus nobles parents et concitoyens.

Il serait curieux de faire naître des contestations et de rendre le débat public.

***

Nous aborderons ici le chapitre des projets littéraires d'Honoré de Balzac.

Lorsqu'un écrivain aussi puissant que Balzac vient à tomber, vaincu par un travail opiniâtre et les terribles secousses d'un cœur battant sans cesse d'une épaule à l'autre, toute une génération littéraire s'approche, timidement d'abord, effarée et curieuse, munie de la lorgnette, du scalpel et du microscope. — La poule aux œufs d'or est morte, chacun regarde son plumage étincelant, se remémore les prodiges pondus, et c'est à qui fera l'autopsie de ce géant qui, en disparaissant, a fait un vide immense dans la république des lettres.

Les biographes, ces agioteurs des souvenirs, arrivent à la rescousse : l'homme n'est plus, que déjà le héros survit et prête à la légende. Aux notices hâtives sur Honoré de Balzac ont succédé bientôt les portraits intimes et les anecdotes sans façon, les historiettes à bâtons rompus, les *ana* plus ou moins curieux sur le romancier en pantoufles. Il n'est peut-être point de littérateur contemporain dont on ait mieux et plus différemment commenté l'œuvre et la vie. Après *Madame Surville*, la *Sœur dévouée, l'Alma Soror*, apportant un pieux hommage à la mémoire et au génie de son frère, deux amis du grand metteur en scène de *la Comédie humaine,* deux familiers du *home,* deux convives des heureux jours, Théophile Gautier et Léon Gozlan, se mirent à tisonner la braise encore chaude des *Jardies*. — Lamartine, lyrique contemplateur, étudia en poète *l'homme et ses œuvres*. Champfleury, plus réaliste, explora les côtés matériels de sa vie, et, dans le sillon largement ouvert de cette biographie documentaire, Armand Baschet, alors à ses débuts, trouva encore à glaner mille particularités curieuses. Il n'y eut pas enfin jusqu'à Edmond Werdet, l'ex-libraire éditeur, qui ne prétendît, dans un style d'une esquise bonhomie et sous une forme primesautière, juger d'après ses souvenirs de boutique la vie, l'humeur et le caractère de son génial auteur.

Tant de biographies toisent Balzac du haut en bas, le tournent et le retournent, inventorient son passé, portraicturent sa grande figure largement et minutieusement à la fois, le présentent dans les côtés apparents de la vie publique et les petits côtés de l'intimité, et réservent en fin de compte peu de place à de nouvelles investigations. La *Correspondance* qui fut publiée en dernier lieu livre entièrement le Tourangeau à la curiosité de ses admirateurs et couronne la série biographique en laissant apercevoir Balzac presque nu, dans le déboutonné de son talent, à la bonne franquette de sa gaieté rabelaisienne, de ses projets, de ses aspirations, de ses efforts, de sa tristesse et de ses larmes.

Il nous restait cependant un coin inexploré, et il nous a paru intéressant de grouper dans une étude courte et sobre d'observations, en manière de catalographe curieux plutôt que d'érudit, *les projets littéraires* éclos dans le cerveau du plus grand remueur d'idées de notre époque, et que les tracas d'une vie fiévreuse ne lui ont pas permis de réaliser.

L'auteur de la *Recherche de l'absolu* seul eût pu décrire les innombrables et étranges idées qui se sont produites, développées et fixées pendant un instant comme des hantises magiques, sous son crâne effervescent et toujours sous pression. Notre rôle se bornera à noter les conceptions qu'il arrêtait et résumait sous un titre quelconque dans un but de bibliopée. Suivons-le donc dans la marche ascendante de son œuvre.

A peine installé dans sa mansarde de la rue Lesdiguières, avec la Gloire pour maîtresse, ainsi qu'il le dit et le nomme *lui-même* pour domestique, le jeune Honoré se rompt les poignets dans des compositions qui n'ont jamais vu le jour. — Déjà, au collège de Vendôme, il s'était essayé sur une *Théorie de la volonté*. C'est maintenant *Coque-cigrue,* un roman, dont les péripéties lui germent en tête pendant de longues semaines, et qu'il abandonne pour le mieux mûrir et ruminer; puis c'est un *opéra-comique,* sans titre (?), auquel il renonce faute de compositeur, mais aussi pour ne pas sacrifier au goût du jour et pouvoir se consacrer au genre noble, à la grande tradition dramatique, à son fameux *Cromwell*, dont il résume le plan détaillé dans une lettre à sa sœur Laure (1820). — Pour se distraire des fatigues que lui procure cette tragédie ardue, le débutant *croquignole,* selon son mot, un petit roman dans le genre antique (sans doute *Sténie ou les Erreurs philosophiques*), fait mot par mot, pensée à pensée, avec toute la gravité qu'une telle chose comporte.

A la même époque, il projette et rime deux poèmes laissés inachevés : *Saint Louis* et le *Livre de Job,* et il ébauche un conte satirique : *les Deux*

amis, ainsi qu'un gros roman très noir : *l'Enfant maudit*, qu'il ne publiera que longtemps après. Ces quelques projets occupent toute la première étape littéraire de Balzac. Plus tard, en 1830, il parle lui-même avec enthousiame d'une vaste entreprise; il s'agit des *Trois Cardinaux* (1839), œuvre magistrale dans laquelle il eût voulu mettre en scène le père Joseph, dit *l'Éminence grise*, Mazarin et Richelieu. Entre temps, il rêvait de romans et d'articles de revue qui ne reçurent sans doute point d'exécution. En voici les titres : *Un article sur le serment; — les Causeries du soir* (volume de nouvelles); *le Maudit* (article ébauché pour la *Revue* de Buloz); — *les Amours d'une laide; — Histoire de la succession du marquis de Carabas dans le fief de Coquatrix; — Jacques de Metz; — les Héritiers Boirouge;* — et enfin la *Bataille d'Austerlitz*, dont Balzac parlait fréquemment comme devant faire partie des *Scènes de la vie militaire*.

De 1833 à 1850, l'insatiable travailleur exécute plus de besogne qu'il ne conçoit de projets. Nous devons néanmoins citer comme tels : *Vingt pages* sur le *Salon* de 1833; — *le Privilège*, roman qui devait suivre *le Curé de campagne; — les Deux sculpteurs; — Distraction; — Une douloureuse histoire*, romans divers; — *le Roi des Becs Jaunes; — l'Histoire d'une idée heureuse*, dont le prologue seul a été fait, et aussi un projet de pièce-vaudeville : *Richard Cœur d'Éponge*, que Théophile Gautier devait arranger pour la scène et faire représenter au théâtre des Variétés.

Nous nous arrêterons plus particulièrement sur un projet que Balzac paraît avoir beaucoup caressé et qu'il affirme, même dans sa *Correspondance*, avoir exécuté en entier, bien qu'il n'ait jamais été mis en lumière; en 1836, il écrit de la Boulonnière, près de Nemours, à maître Werdet, son éditeur : « J'ai terminé le manuscrit de *Sœur Marie des Anges*. Je ne veux pas le confier à la diligence. »

Sœur Marie des Anges, cela est patent, n'a jamais existé que dans l'imagination irradiée du romancier, qui voulait peindre, sous ce titre, une âme de jeune fille avant l'invasion d'un amour qui conduira au couvent : « Je lui ferai abhorrer les Carmélites dans sa jeunesse, où elle ne rêve que le monde et les fêtes, dit-il à ce sujet (*Lettre à Mme Hanska*, 1838), et le malheur la ramènera au couvent, qui sera pour elle un asile et un refuge. — Après avoir passé huit années au couvent, elle arrive à Paris aussi étrangère que le Persan de Montesquieu, et je lui ferai juger et dépeindre le Paris moderne par la puissance de l'idée, au lieu de me servir de la méthode dramatique de nos romans. C'est une *donnée nouvelle*, et, si je réussis à l'exécuter comme je l'entends, je vous réponds que vous serez contente de moi. »

Hélas! de *Sœur Marie des Anges*, de ce *livre d'amour*, comme se plaisait à le désigner l'écrivain, il ne reste que quelques lignes fugitives que pourront méditer les romanciers naturalistes d'aujourd'hui.

Mais ce n'est plus le Balzac aux projets vagabonds qui va nous occuper maintenant; c'est l'auteur de la *Grrrande Comédie humaine* et des ouvrages divers que cette œuvre devait comprendre dans son ensemble et qui sont restés à l'état de projets. Nous n'indiquerons pas seulement ici les titres des ouvrages qui se trouvent mentionnés sur un catalogue de *la Comédie humaine* dressé par Balzac et retrouvé dans ses papiers, mais aussi quelques ébauches de volumes que nos recherches nous ont permis de découvrir et de rassembler, et qui devaient rentrer, à n'en pas douter, dans l'œuvre complète de l'écrivain.

Dans les SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE, Balzac avait projeté les romans suivants, dont les seuls titres nous inspirent d'amers regrets : — *les Enfants*, — *Un Pensionnat de demoiselles*, — *Intérieur de collège*, puis (ici, il faut l'avouer, nos regrets s'accentuent) comme un *post-face* à *la Physiologie du mariage : Gendres et belles-mères !*

Dans ces mêmes études de mœurs, nous croyons devoir ranger ces analyses sociales projetées sous ces titres : *le Mitouflet*, — *la Frétore* (?), — *Onda Mulier*, — *l'Original*.

Les SCÈNES DE LA VIE PARISIENNE, qui contiennent les *Parisiens en province*, devaient être augmentées de : *Une vue du palais*, — *les Frères de la consolation*, — *Une actrice en voyage*, — *les Grands*, *l'hôpital et le peuple* et *les Gens ridés*.

Dans les SCÈNES DE LA VIE POLITIQUE auraient pris place les œuvres suivantes : *l'Histoire et le Roman*, — les *Deux ambitieux*, — *le Diplomate*, — *l'Attaché d'ambassade*, et... *Comment on fait un ministère*.

Avant d'entreprendre les SCÈNES DE LA VIE MILITAIRE, Balzac en avait jeté et paraphrasé l'idée première; nous relevons ces nombreuses lacunes : *les Soldats de la République* (trois épisodes), — *l'Entrée en campagne*, — *Une bataille vue de l'Empire* (1809), — *les Vendéens*, tableaux de guerre civile au XIXe siècle. Pour *les Français en Égypte*, les deuxième et troisième épisodes font

défaut. Ce sont *le Prophète* et *le Pacha*. Pour le reste, voici les titres des œuvres militaires qui devaient paraître successivement : *l'Armée roulante, — la Garde consulaire, — Un Combat, — l'Armée assiégée, — Sous Vienne, — A marche forcée, — la Plaine de Wagram, — l'Aubergiste, — les Anglais en Espagne, — Moscou, — la Bataille de Dresde, — les Traînards,* ou encore *Après Dresde, — les Partisans, — Une Croisière, — les Pontons, — la Campagne de France, — le Dernier champ de bataille, — l'Émir, — la Pénissière* et le *Corsaire algérien.*

Il manque deux romans aux SCÈNES DE LA VIE DE CAMPAGNE : *le Juge de paix, — les Environs de Paris.* — Aux ÉTUDES PHILOSOPHIQUES, il en manque six : *le Phédon d'aujourd'hui, — le Président Frilot, — le Philanthrope, — le Chrétien, — le Nouvel Abeilard, — la Vie et les Aventures d'une Idée;* — enfin, pour terminer avec *la Comédie humaine*, Balzac rêvait de compléter ses ÉTUDES ANALYTIQUES par : *l'Anatomie des corps enseignants, — Une Monographie de la Vertu* et un grand *Dialogue philosophique et politique sur la perfection au* XIXe *siècle,* qui eût été le couronnement de son œuvre entière.

***

Si, de Balzac romancier, nous passons au Balzac auteur dramatique, nous trouvons ses cartons remplis de grands et petits *ours* qui n'ont jamais vu la lumière de la rampe et qui forment un nombre respectable d'actes de drames, de comédies ou de vaudevilles. Quelques-unes de ses pièces devaient être tirées de ses romans, les autres procédaient d'une conception toute particulière et devaient parfois former un ensemble satirique, si nous en croyons ces trois titres de comédies modernes projetées : — *la Conspiration Prudhomme, — le Mariage Prudhomme, — Sophie Prudhomme.* Nous avons parlé plus haut d'une bouffonnerie en collaboration avec Gautier, *Richard Cœur d'Éponge;* voici, sans commentaires, les titres des pièces que la mort n'a point permis à l'auteur de *Vautrin* d'entreprendre ou de finir : *l'Armée roulante, — Annunciata, — la Comédie de l'amour, — les Courtisans, — l'Éducation d'un prince, — la Fille et la Femme, — la Folle épreuve, — Gobseck, — Monsieur le Ministre* (Eh! eh! monsieur Claretie!), — *Orgon, — le Père prodigue, — les Petits Bourgeois, — Pierre et Catherine,* drame, — *la Succession Pons, — le Roi des mendiants, — la Veille et le lendemain.*

Balzac ressentait un entraînement irrésistible, on le voit, pour le théâtre. Il rêvait, comme dit Gozlan, la monarchie littéraire universelle. — Mais rien ne parvenait à ralentir ce cerveau extraordinaire, et il y aurait encore, en dehors des *projets littéraires* que nous venons d'analyser, un autre côté du grand homme à étudier; ce serait l'histoire de ses *Idées commerciales,* paradoxes ou entreprises sérieuses qu'il se déclarait si souvent prêt à entreprendre, spéculations surprenantes telles que les cent mille pieds d'ananas, plantés aux *Jardies,* exploitation de mines argentifères, ou ouverture d'une boutique de denrées coloniales en plein boulevard sur l'enseigne de laquelle on eût lu : *Balzac épicier*, et où lui-même, vêtu d'un sarrau de toile, eût servi ses clients et admirateurs, et réalisé, prétendait-il, une fortune hâtive et colossale.

D'un tel excédent intellectuel, il y aurait matière à un ouvrage spécial; il se trouvera bien quelqu'un d'assez courageux pour l'entreprendre un jour, en vertu de cet aphorisme de Balzac : *Gens de lettres, gens de peine, deux mêmes genres de gens.*

***

La femme tient une place énorme dans l'œuvre de Balzac; ses héroïnes ont toutes un type si accentué, elles saillent de son imagination dans une incarnation si complète, avec leur grâce, leur rouerie, leur dévouement, la sublimité de leur vertu ou la crânerie de leurs vices qu'on ne saurait aborder dans une étude passagère la revue de ces grandes actrices de la *Comédie humaine.* On a pu réunir *les Femmes de Balzac* en un keepsake littéraire illustré, comme on a réuni les *Femmes de Shakespeare.* Elles forment, en effet, plus de cent types féminins pris dans les milieux les plus différents de la société : *Eugénie Grandet, Madame Graslin, la Fosseuse, Mademoiselle de Vatteville, Mademoiselle Mortsauf,* la *Duchesse de Maufrigneuse, Madame Marneffe, Madame de la Chanterie, Madame Diard, Mesdames Jules, Delphine et Anastasie Goriot, Béatrice, Camille Maupin, Madame Rabourdin, lady Brandon, Madame de Beauséant, Pierrette, Madame Firmiani,* la *Cousine Bette, Ida Gruget, Madame de Carigliano,* la *Duchesse de Langeais,* et tant d'autres de premier ou de second plan dans cette étonnante galerie de la grande comédie.

Balzac, dont on a voulu faire un naïf dans les questions de l'amour et des femmes, est l'un des écrivains de ce siècle qui ont le plus habilement et le plus minutieusement décrit le cœur féminin. A côté de sa volonté d'homme et de son énergie formidable, il possédait des côtés d'une délica-

tesse extrême, et il percevait les moindres sentiments avec un tact exquis.

« Sachez, écrivait-il à *Louise,* à cette maîtresse inconnue aux yeux de laquelle il se livrait tout entier dans des lettres admirables, — sachez que tout ce que vous présumez de bon chez moi est meilleur encore; que la poésie exprimée est au-dessous de la poésie pensée; que mon dévouement est sans bornes; que je n'ai de l'homme que l'énergie, mais que ma sensibilité est très féminine. Ce que je puis avoir de bon est étouffé par les apparences de l'homme toujours en travail; mes exigences ne sont pas de moi, pas plus que les formes dures auxquelles me contraint la nécessité. Tout est contraste en moi, parce que tout est contrarié. »

Balzac entrait entièrement dans la nature de ses créatures; il y jetait toute son âme, et, par une sorte d'avatar étrange, ce visionnaire sublime arrivait à concevoir et à décrire les sentiments les plus voilés, les plus impénétrables, ceux-là mêmes que les femmes réfugient bien au fond de leur cœur et qu'elles croient le mieux en sûreté, loin du regard le plus effronté des psychologues. Aussi le succès de Balzac fut-il grand chez toutes ses contemporaines, qui se sentaient dévisagées et voyaient leur âme démurée par l'œil du philosophe. Sainte-Beuve, en constatant cette heureuse réputation du portraitiste féminin, écrivait un jour : « En province surtout, où les existences de quelques femmes sont plus souffrantes, plus étouffées et étiolées que dans le monde parisien, où le désaccord au sein du mariage est plus comprimant et moins aisé à éluder, M. de Balzac a trouvé de vifs et tendres enthousiasmes. Le nombre est grand des femmes de vingt-huit à trente-cinq ans à qui il dit leur secret, qui font profession d'aimer Balzac, qui dissertent de son génie et s'essayent, la plume à la main, à broder et à varier à leur tour le thème inépuisable de ces charmantes nouvelles. La *Femme de trente ans*, la *Femme malheureuse*, la *Femme abandonnée*, c'est là un public à lui. Délicieux public, malgré ses légers ridicules, et que tout le monde lui envierait assurément. Crébillon fils, en son temps, eut aussi une telle prise sur l'imagination de certaines femmes qu'une jeune dame anglaise s'affolant de lui, après une lecture de je ne sais quel roman, accourut tout exprès pour l'épouser... »

Sainte-Beuve disait vrai (sauf l'historiette controuvée de Crébillon le fils, empruntée à Janin, qui donna tant d'entorses à l'histoire littéraire). Balzac s'était montré l'analyste si pénétrant de la femme qu'il fut considéré par celles-ci à l'égal d'un dieu, et nous ne rappellerons que pour mémoire cette anecdote connue d'une grande dame qui, apprenant subitement la présence de M. de Balzac dans son salon, laissa tomber la tasse de thé qu'elle tenait à la main, tant fut vive la commotion qu'elle ressentit à la nouvelle de cette bonne fortune. Le succès de la *Femme de trente ans*, où Balzac avait mis toute la vie d'une femme, fut immense. « Il y eut un moment, constate M. Armand Baschet dans son *Essai sur Balzac*, où ce fut la mode d'être femme de trente ans. Les très jeunes femmes se plaignirent, se trouvèrent dolentes et incomprises; elles aspirèrent à perdre la suave fraîcheur de leur âge pour gagner en pâleur et en mélancolie. On s'habilla, on se coiffa à la femme de trente ans. »

Mais, puisque nous faisons la chasse aux pièces curieuses, donnons comme document presque entièrement inconnu certain tableau dressé par l'auteur vers 1835, dans l'une des premières éditions du *Père Goriot,* spirituelle réponse, pleine d'ironie, aux provocations de certaines critiques quotidiennes qui ne donnaient pas alors deux années de succès à l'auteur. Cette pièce est essentiellement relative aux femmes, et sa place est ici :

L'auteur — dit Balzac — ne terminera pas sans publier ici le résultat de l'examen de conscience que ses critiques l'ont forcé de faire relativement au nombre de femmes vertueuses et de femmes criminelles qu'il a émises sur la place littéraire. Dès que son effroi lui a laissé le temps de réfléchir, son premier soin fut de rassembler des corps d'armée, afin de voir si le rapport qui devait se trouver entre ces deux éléments de son monde écrit était exact relativement à la mesure du vice qui entre dans la composition des mœurs actuelles. Il s'est trouvé riche de plus de trente-six femmes vertueuses et pauvre de vingt femmes criminelles tout au plus, qu'il prend la liberté de ranger en bataille de la manière suivante, afin qu'on ne lui conteste pas les résultats immenses que donnent déjà ses peintures commencées. Puis, afin qu'on ne le chicane en aucune manière, il a négligé de compter beaucoup de femmes vertueuses qu'il a mises dans l'ombre, comme elles y sont quelquefois en réalité.

Et voici le tableau dressé par Balzac :

LES FEMMES VERTUEUSES

Études de mœurs.

1-2. — Mme DE FONTAINE et Mme DE KERGAROUET (*le Bal de Sceaux*), tome Ier.

3-4-5. — Mme GUILLAUME, Mme DE SOMMERVIEUX et Mme LEBAS (*Gloire et Malheur*), tome Ier.

6. — GINEVRA DI PIOMBO (*la Vendetta*) tome Ier.

7. — Mme DE SPONDE (*la Fleur des pois*), tome II.

8. — Mme DE SOULANGES (*la Paix du ménage*), tome II.

9-10. — Mme Claes et Mme de Solis (*la Recherche de l'absolu*), tome III.

11-12-13-14. — Mme Grandet et Eugénie Grandet, Manon et Mme des Grassins (*Eugénie Grandet*), tome V.

15-16. — Sophie Gamard, la Baronne de Listomère (*les Célibataires*), tome VI.

17-18-19. — Mme de Grandfille (*la Femme vertueuse*), Adélaïde de Rouville et Mme de Rouville (*la Bourse*), tome IX.

20-21. — Juana (Mme Diard) (*la Marana*), Mme Jules (*Ferragus*), tome X.

22-23-24. — Mme Firmiani, la Marquise de Listomère (*Profil de marquise*), Mme Chabert (*la Comtesse à deux maris*), tome XII.

25-26. — Mlle Taillefer, Mme Vauquier (*Douteuse*) (*le Père Goriot*).

27-28. — Évelina et La Fosseuse (*Médecin de campagne*).

29. — Fœdora (*la Peau de chagrin*), tome IV.

30. — La Comtesse de Vandière (*Adieu*), tome IV.

31. — Mme de Dey (*le Réquisitionnaire*), tome V.

32-33. — Mme Birotteau et Césarine Birotteau, tomes VI, X.

34-35. — Jeanne d'Hérouville et Sœur Marie, tomes V, XVII, XVIII et XIX.

36-37. — Pauline de Villenoix (*Louis Lambert*) et Mme de Rochave (*ecce homo*), tomes XXIII et XXIV.

38. — Francine (*les Chouans*).

LES FEMMES CRIMINELLES

Études de mœurs.

1. — La Duchesse de Carigliano (*Gloire et Malheur*), tome Ier.

2-3. — Mme D'Aiglemont (même histoire), tome IV.

4-5-6. — Mme de Beauséant (*la Femme abandonnée*), lady Brandon (*la Grenadière*) et Juliette (*le Message*), tome IV.

7. — Mme de Meré (*la Grande Bretèche*), tome VII.

8-9-10. — Mlle de Bellefeuille (*la Femme vertueuse*), Mme de Restaud (*le Papa Gobseck*), Fanny Vermeil (*la Torpille*), tome IX.

11. — La Marana (*les Marana*), tome X.

12. — Ida Gruget (*Ferragus*), tome X.

13. — Mme de Langeais (*Histoire des Treize*), tome XI.

14-15. — Euphémie de San-Réal et Paquita Valdes (*la Fille aux yeux d'or*), tome XII.

16-17. — Mme de Nucingen, Mme Michonneau (*le Père Goriot*).

18-19. — Pauline de Witchnarc, Aquilina (*la Peau de chagrin et Melmoth*), tome Ier, IV et XXI.

20. — Mme de Saint-Vallier (*Maître Cornelius*), tome V.

21-22. — Mme de Verneuil et Mme de Gua (*les Chouans*).

Et Balzac ajoutait en note au bas de ce tableau :

« L'auteur omet à dessein plus de dix femmes vertueuses pour ne pas ennuyer le lecteur; mais il les nommerait s'il y avait contestation sur le résultat de cette statistique littéraire. »

Ce travail comparatif, dressé en 1835, eût été intéressant à continuer douze ou quinze ans plus tard, par une statistique d'ensemble des femmes vertueuses et criminelles, non plus des *Études de mœurs,* mais de la *Comédie humaine,* où toute l'œuvre de Balzac se trouve fondue.

Un critique écrivait : *la femme appartient à M. de Balzac,* et rien n'est moins contestable. Elle est à lui dans ses atours, dans son négligé, dans les soins de son intérieur ; il l'habille à ravir et, moralement, la déshabille encore mieux. Il la voit en réaliste : nul mieux que lui n'a compris la femme du XIXe siècle, plus complexe peut-être que celle du XVIIIe, car la société, en cessant de la diviniser comme nos pères, en a fait une incomprise dans le bouleversement de nos mœurs positives, qui tendent à s'américaniser chaque jour davantage.

***

Balzac poète.

On a pu dénier à Balzac le sentiment de la poésie, lui retirer la conception et l'art particulier de la forme poétique; mais on ne pourrait affirmer son impuissance absolue vis-à-vis de la muse, ni prétendre, comme on ne craint point de le faire, d'après une légende controuvée, que l'auteur de *Séraphila* ait demandé à des amis tels que Mme de Girardin, Lassailly ou Théophile Gautier, *toutes* les versions poétiques qui se trouvent dans son œuvre. Certes, ces derniers ont bien voulu rimer pour le grand prosateur certains sonnets charmants et quelques pièces légères que l'impétueux travailleur n'aurait eu ni la patience ni le loisir de ciseler dans la terrible fièvre de

ses larges compositions; mais il reste acquis que Balzac ne dédaigna pas, à ses débuts, de faire un peu l'école buissonnière, en nourrisson des muses, dans les petits sentiers du Parnasse. Si toutes les pièces qui figurent dans son œuvre romancière ne sont pas toutes de sa main, tout au moins pouvons-nous prouver qu'il n'était pas incapable d'en avoir fait la majeure partie.

Nous avons parlé de la tragédie de *Cromwell*, que Balzac, qui s'intitulait alors *Sophocle jeune*, perpétra dans la marsarde du Marais, et dont il ne nous reste qu'un plan détaillé publié dans *la Correspondance*. A cette époque, Honoré était vivement préoccupé de poésie; il rêvait de grands poèmes dans le genre badin et léger de la fin du XVIIIe siècle, il jalousait Parny et Malfilâtre, et il passait son temps à rimer dans l'étude de Me Guyonnet de Merville, qui avait eu l'honneur d'avoir pour clercs deux physionomies bien tranchées : Honoré de Balzac et M. Scribe.

Dans la *Gazette de Champfleury* du 1er novembre 1856 (cette *Gazette* n'eut que deux numéros), nous trouvons deux curieux débuts de poèmes, copiés sur les manuscrits mêmes de Balzac par le conteur des *Sensations de Josquin*. L'un est intitulé *le Livre de Job*, l'autre *les Merveilleuses aventures de Robert le Diable*. Il est bon de citer les premières strophes de celui-là :

Livre de Job.

I

En la terre de Hus vivait un très saint homme,
De la diphtongue Job l'Écriture le nomme.
Il s'écartait du mal par crainte du Seigneur
Et n'allait point au vice, étant simple de cœur.

II

Partant, il eut bientôt une grande famille.
Trois fois Mme Job accoucha d'une fille;
Mais Job, y prenant garde, eut après sept garçons.

III

Trois fois mille chameaux et sept mille moutons
Passaient avec des bœufs, dont le millier indique
Que Job avait encore un nombreux domestique,
Dont par deux mots la Bible évite le détail.
Donnant comme toujours préséance au bétail,
Veuves de leurs époux, plus de cinq cents ânesses
Par leur lait pectoral augmentaient ses richesses
Ou le rendaient dispos, pour peu qu'il en eût bu.

. . . . . .

Ne poursuivons pas davantage. Cette poésie peu biblique ne comprend que six strophes. Balzac s'abandonna, tenté par les exploits de Robert le Diable, dont il esquissa deux chants, et qui débute ainsi :

Aux temps que l'on vivait dans une foi profonde,
En pleine Normandie, un enfant vint au monde;
Rouen fut son berceau, Robert était son nom;
Mais comme les Normands l'appelèrent le Diable,
Si faut-il avant tout en dire la raison :
Ce nom-là, mes enfants, était épouvantable!
Alors, en la contrée, un prince très affable
Régnait avec honneur et craignant Dieu beaucoup,
Rendant justice à tous, aimant la chasse au loup.
Et de ce grand Hubert les anciennes chroniques
Ont si bien célébré les vertus catholiques
Qu'un poème aujourd'hui ne dirait rien du tout,
Quand même on le ferait de stances romantiques.

On sent dans ces vers humoristiques que de Balzac avait de la lecture, une certaine facilité, et qu'il était imbu des influences littéraires de son époque de Renaissance, qui revêtait le moyen âge d'une verve brillante et burlesque, à la même mode dont Scarron affubla l'antiquité. Mais il existe d'autres productions poétiques du jeune débutant; dans *les Annales romantiques* ou *Recueil de morceaux choisis de littérature contemporaine*, publiés par Urbain Canel (série 1827-1828), nous voyons que de Balzac a tenu à se mettre sur les rangs des poètes du jour et à rivaliser avec les deux Deschamps, Mme Tastu et Desbordes-Valmore.

* * *

Il vient de paraître, sur Honoré de Balzac, plusieurs publications intéressantes à divers titres: en premier lieu, une forte brochure qui servira de document aux temps futurs, et qui est publiée sous ce titre à la Librairie de l'Art : *A Balzac, la Ville de Tours*. Cet opuscule, petit in-4°, est relatif à la souscription nationale ouverte par la municipalité de Tours, en vue d'offrir en sa ville natale une statue à Honoré de Balzac, petit-fils de Rabelais.

On trouve, dans cet ouvrage, la délibération municipale concernant l'érection de la statue, les listes du comité de patronage et du comité d'initiative et d'exécution, l'acte de naissance de Balzac en fac-similé et copie de son acte de décès, des pièces de corrections typographiques et enfin un portrait inédit d'après Louis Boulanger, dont l'original appartient au baron Larrey. Comme préface à la première statue érigée à Balzac, cet ouvrage sera précieux à conserver.

Tout autre est la remarquable publication de MM. Anatole Cerfbeer et Jules Christophe, *Répertoire de la Comédie humaine de H. de Balzac* (in-8°), qui prouve que, selon son programme, le maître romancier était arrivé à faire concurrence à l'état civil. Ce répertoire, c'est l'évocation de

tout un monde, une *Biographie Michaud* extraordinaire de héros enfantés par le puissant génie de Balzac. A lire ce gros volume, on arrive à diviniser le dieu créateur de cette population de géants qui, tous, ont leur existence propre et se meuvent dans une fiction plus troublante que la vie elle-même. Ce dictionnaire des personnages de Balzac est un index indispensable de son œuvre grandiose; il apparaît comme ces silhouettes au trait qui résument les divers types d'un tableau d'ensemble, et ce travail de deux zélés balzaciens vaut assurément mieux qu'une statue de bronze, car il place Balzac sur le piédestal en pudding de son monument impérissable; il en montre les solides assises qui confondent presque notre entendement humain. — Je ne suis pas sûr qu'une pareille étude, faite sur les écrits de Victor Hugo, puisse donner des lignes de caractères aussi superbement variées et mieux ordonnées dans l'ordre général de la conception. Enfin, un autre monument élevé à Balzac, chapelle exquise pour l'adoration perpétuelle des Balzacolâtres, c'est bien cette *Histoire des Œuvres de Honoré de Balzac*, faite par le vicomte de Spœlberg de Lovenjoul, dont la seconde édition, revue et augmentée d'un appendice, a été mise en vente tout récemment encore.

On trouve ici la bibliographie complète des œuvres du grand Tourangeau, depuis l'ouvrage en volume jusqu'à la moindre ligne de Balzac publiée dans la presse courante sous tel ou tel pseudonyme. Cette monographie est, à vrai dire, prodigieuse d'exactitude et suffira à illustrer à jamais le nom de son auteur qui, en ce moment, consacre à Théophile Gautier une étude analogue en attendant qu'il entreprenne l'*Histoire des Œuvres de George Sand.* — Il a fallu à M. de Lovenjoul une foi ardente et une opiniâtreté extrême pour ne pas se perdre à jamais dans le dédale où il s'était engagé; mais cette publication qui semblait réclamer toute une vie, grâce à son amour de lettré et à ses moyens de grand seigneur, il est parvenu à la dresser en moins de dix années et à la tenir à jour pour des éditions postérieures s'il y a lieu.

Ces ouvrages sont, à vrai dire, sans crainte de le répéter, plus glorieux et autrement utiles à ceux qui en font l'objet que toutes les figures de bronze campées sur les places publiques, et dont la vanité des comités et la niaiserie de la politique seules savent tirer profit. Balzac est de la taille des Gargantua; tous les chercheurs peuvent dresser leurs échelles sur sa prodigieuse personne et déchiffrer les mappemondes de son crâne, il est assez grand pour supporter tous les analystes et les érudits, et bien des parties de son être nous sont encore inconnues. Sa gloire ne dépend que des lettres. Il est malheureusement à craindre que les langues dorées de la politique ne s'emparent de lui du jour où l'on mettra au vent sa forme démocratisée par le marbre ou le bronze, et ce jour-là, beaucoup d'entre nous sentiront comme une profanation dont ils auront à souffrir comme des dévots qui voient leur temple vilainement hanté par la racaille et les mécréants.

OCTAVE UZANNE.

6 août 1887.

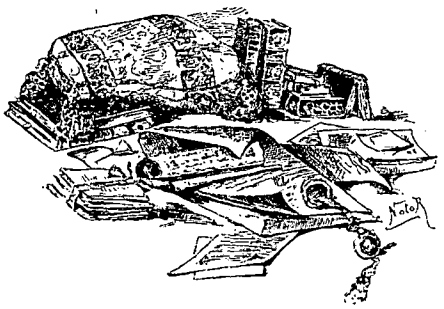

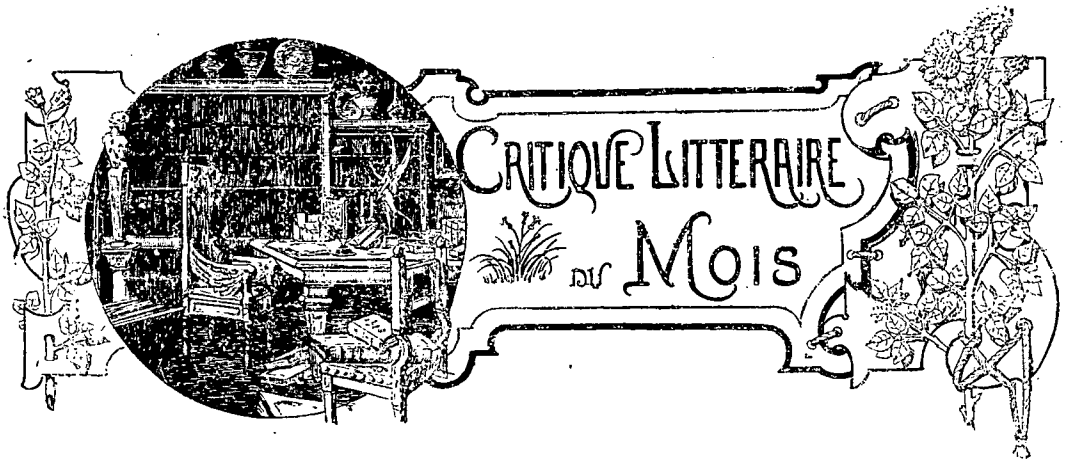

— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

L'Inconnu, par PAUL HERVIEU. Paris, Alphonse Lemerre, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

En dehors des qualités de style et d'observation analytique qui sont des plus remarquablement développées chez Paul Hervieu, le grand mérite du jeune écrivain est d'avoir su, au milieu du mouvement littéraire moderne, se créer une spécialité qui lui assure une incontestable originalité. S'il voit d'une manière particulière, s'il sent autrement que ses confrères, il écrit aussi autrement qu'eux, il manifeste à chaque œuvre nouvelle sa personnalité, sa valeur individuelle, d'une façon tout à fait saisissante. Jamais peut-être il ne s'était affirmé aussi complètement que dans ce livre si curieux, *l'Inconnu*, où, sous la forme attrayante du roman, il étudie avec une rare et intuitive habileté le déconcertant problème de la folie.

L'exposition de son œuvre, toute cette partie introductive et préparatoire conduisant à la lecture du fameux manuscrit de *l'Inconnu*, est d'une science d'arrangement si adroite que le lecteur, une fois mordu par l'engrenage, est captivé, forcé de suivre le mouvement, d'aller jusqu'au bout, immédiatement pris par une sorte de charme mystérieux caché sous la langue moderne, vivante, sous l'air bon enfant des phrases et du récit. La lecture du manuscrit vient ensuite, qui empoigne, dès le début, avec la force magnétique de l'énigme, cette séduction qui hypnotise, surtout quand elle est présentée en une forme familière, naturelle, empêchant l'esprit de se méfier des pièges pleins d'ombre, des dessous secrets, embusqués sous la narration. Qu'est-ce en réalité que *l'Inconnu*? Est-ce un fou véritable, ou bien une victime, un mari gênant dont la femme et l'amant se sont débarrassés? L'auteur ne conclut pas, laissant le lecteur aux prises avec le redoutable mystère, le jetant d'une situation nette et très claire à une aventure nuageuse, presque fantastique, exposant les faits sans jamais se mêler de les juger; en agissant ainsi, il donne à tout le livre le relief si étrange du sphinx auquel chacun voudrait arracher son secret, du sphinx qui a d'attirantes mamelles de femme et une dangereuse croupe de bête fauve. Que de cerveaux, que d'intelligences viendront se heurter à ce livre, car il s'adresse à l'esprit délié et léger de la femme aussi bien qu'à la raison et à la logique de l'homme! Les questions les plus graves et les plus passionnantes s'y enchevêtrent; on passe de la chambre de mort à l'alcôve grisante de l'adultère, des étreintes d'amour aux hurlements de douleur comprimés par les murs du caveau servant de tombe ignorée à un personnage fatidique, enterré vivant. Ce sont là des émotions inoubliables que procure *l'Inconnu*, l'œuvre qui résume le plus brillamment le talent particulier de Paul Hervieu.

Pour ne pas l'être?..., par GYP. Un vol. in-18. Paris, Calmann Lévy, édit. 1887. — Prix : 3 fr. 50.

Pour n'être pas vous savez quoi, les maris, au dire de Gyp, inventent mille précautions, inutiles toutes les mille, sauf une qu'expose un de ces messieurs à un de ses amis sur la plage de Trouville : c'est tout simplement d'encourager sa femme à se peindre outrageusement le visage. Dam! alors vous comprenez, le moindre baiser dérange l'harmonie du tableau; s'il est consenti, il trahit; s'il est volé, c'est la dame qu'il irrite. Il y a bien aussi un moyen qui profite à M. de Charmeuse, c'est de mettre en pleine lumière la maladresse du soupirant; mais c'est un moyen moins sûr que le premier, car il se peut bien que le soupirant soit tout différent de M. de Charmeuse et sache fort gentiment jouer au lawn-tennis, valser, nager, monter à cheval et faire tout ce qui concerne son état.

Au reste, pour deux qui se sauvent, Gyp nous en montre une dizaine qui n'y échappent point. Eh! mon Dieu! ce n'est pas qu'ils soient plus sots, plus mauvais que les deux autres : c'est la chance; et puis aussi, comme dit M. de Bonton, c'est que les femmes sont si *rosses!* Il a de bonnes raisons, M. de Bonton, pour les qualifier ainsi : sa belle-mère, Mme de Marthingal, lui joue un tour assez pendable : lisez cela, ça s'appelle *Conseils maternels.*

C'est toujours un peu la même chose, ces contes

mondainement égrillards de Gyp; mais cette chose-là plaît aux dames, elle ne déplaît pas aux hommes, grâce à l'esprit courant, aux mots vifs, au trait mordant de l'écrivain. Ses esquisses sont amusantes : tout est là.

Mais, en vérité, si Gyp osait affirmer que cela se passe vraiment dans le monde comme elle l'écrit, elle prononcerait une terrible condamnation, car ce ne sont que pantins sensuels, dont la ficelle paraît bien facile à tirer. PZ.

Candidat! par JULES CLARETIE. Paris, Dentu et Cie, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Ah! l'amusante et poignante satire de la vie politique que le roman intitulé par Jules Claretie : *Candidat!* On y suit, dans tous ses développements, à travers ses bassesses, ses infamies, ses dévouements et ses grandeurs, l'odyssée, tantôt gaie, tantôt douloureuse, d'un brave et honnête homme, le commandant Verdier, jeté, malgré lui, en pleine lutte électorale.

Il se heurte à un adversaire terrible, le citoyen Garousse, qui, comme lui, ambitionne la succession Charvet, le siège de député, que la nomination de Charvet au Sénat vient de laisser vacant dans le département de Seine-et-Marne. L'ancien officier va droit devant lui, en boulet de canon, sans rien connaître des dessous de la vie politique, disant ce qu'il pense, serrant la main à ses adversaires, tandis que Garousse déploie toutes les ressources de son esprit fertile en ruses, en lâchetés sourdes, en perfidies de toute nature; c'est une guerre terrible et bien nouvelle pour lui que celle au milieu de laquelle se trouve engagé le commandant Verdier; il n'est pas de calomnies dont son adversaire ne tente de l'accabler, faisant baver sur le malheureux un immonde petit journal, *l'Anguille de Melun*, rédigé par un journaliste à sa solde. Rien de curieux, de mouvementé, comme toute cette figuration qui s'agite autour de l'infortuné *candidat*, depuis l'ancien artilleur qui défend son ex-commandant du poing et de la voix, jusqu'au lamentable crieur de journaux vendant *l'Anguille de Melun*.

Mais, au milieu de cette trame électorale, se déroule une ravissante et délicate aventure d'amour entre la nièce de Verdier, Gilberte, et le comte Robert de Montbrun; la politique enveloppe dans son malfaisant filet ce couple charmant, tant et si bien que le *candidat* Verdier, écœuré, indigné, donne sa démission de candidat pour retourner vivre dans un monde plus honnête et moins venimeux.

Il faudrait citer les uns après les autres tous les épisodes amusants ou émouvants de ce livre, qui a une allure si moderne et qui s'adresse à tous; mais aucun père, aucune mère, ne sauraient lire, sans se sentir touchés au cœur avec une irrésistible émotion, la douloureuse scène où Robert et Gilberte se trouvent réunis, la nuit, auprès du petit lit de Cyprienne, l'enfant de Robert, pour la disputer à la mort. Cela seul suffirait à assurer le succès de ce roman, s'il n'avait déjà tant d'attraits divers, au point de vue des mœurs politiques et électorales. *Candidat!* se place de lui-même parmi les plus intéressantes œuvres de Jules Claretie et vient rappeler qu'il garde toujours, parmi les littérateurs, le rang depuis si longtemps conquis.

La Parpaillote, par TANCRÈDE MARTEL. Paris, A. Savine, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le nouveau roman de M. Tancrède Martel nous initie à d'intéressantes mœurs de province et met en relief un ardent tempérament de femme, personnifié par *la Parpaillote*, la femme d'un receveur de petite ville, dévorée de besoins de luxe, de domination, à la fois ambitieuse et de complexion amoureuse. Ne trouvant pas dans l'honnête et calme mari qu'elle a choisi la satisfaction de ses appétits, elle cède peu à peu à sa nature, passe d'un amant à un autre, tant et si bien qu'une dernière imprudence révèle tout au malheureux mari, et que celui-ci se fait tuer en duel par le dernier amant de sa femme. Pour finir, *la Parpaillote*, devenue la maîtresse d'un dompteur, est tuée par celui-ci, dans un accès de jalousie. L'étude de M. Tancrède Martel, fort curieuse, se déroule au milieu d'incidents politiques et judiciaires qui donnent une couleur particulière à son œuvre et en font un livre intéressant à lire.

La Reine de Bangalore, par JUDITH GAUTIER, Paris, Frinzine, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume complète l'œuvre que Judith Gautier a intitulée *la Conquête du Paradis*, et dont la première partie s'appelait *le Lion de la Victoire*. Comme dans le précédent livre, c'est aux Indes que se passe l'action, dans ce milieu terrible, mystérieux et parfumé que l'auteur a étudié avec une passion véritable, prodiguant toutes les fleurs de son style imagé, toutes les délicatesses d'une langue raffinée et harmonieuse. Les exploits des Français, leur vaillance, leurs luttes contre des milliers d'ennemis s'y déroulent, formant contraste avec les mœurs bizarres des peuplades parmi lesquelles s'aventurent ces héros, et l'œuvre se termine par le triomphe du courageux Bussy, devenu l'époux de la reine de Bangalore, après des épreuves sans nombre et des dangers sans nom.

Filles du monde, par CAMILLE OUDINOT. Paris, G. Charpentier et Cie, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Pleine de hardiesses, de crudités, de scènes poussées fort loin, telle est l'œuvre de début d'un jeune, d'un nouveau venu dans la littérature, M. Camille Oudinot. Il n'a pas craint de s'attaquer immédiatement au roman, d'écrire un gros volume de près de quatre cents pages pour nous peindre les mœurs bizarres de filles et de femmes étrangères, pous-

sées en plein monde parisien, comme des champignons sur un fumier propice ; mais, malheureusement, ces champignons sont vénéneux, ces étrangères sont de véritables filles, pas du monde du tout, du demi, du quart de monde. Ah! le jeune écrivain n'y va pas de plume morte; c'est vif, osé, scandaleux. Peut-être cela est-il un peu de surface, d'épiderme plutôt qu'étudié à fond; mais c'est la part de la jeunesse; on ne s'improvise pas du jour au lendemain profond moraliste, savant analyste et connaisseur. On sent encore l'influence des lectures ; ceci disparaîtra quand M. Camille Oudinot aura mûri dans le métier, lorsqu'il se sera surtout appliqué à bien voir par lui-même, sans s'inspirer de personne, en disant ce qu'il voit, ce qu'il sent, comme il le voit et comme il le sent. En somme, un livre curieux et intéressant, racontant des choses encore peu connues. T.

Le Satyre, par Jean Rameau. Paris, Paul Ollendorff, 1887. — Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

M. Jean Rameau, qui est un poète remarquable, je le sais, et un conteur distingué, dit-on, a récemment fait paraître un gros roman mélodramatique, qu'il appelle *le Satyre,* sous le prétexte que le capitaine Duprat, que sa femme trompait de son vivant, croit que sa fille a été violée par un pauvre diable de peintre ambulant qui l'a endormie pour faire son portrait et lui donner un baiser, parce qu'il sait qu'il est son véritable père. Là-dessus, meurtre, fausse piste, victime innocente, amour tragique, folie de la jeune demoiselle Duprat — *filia est quam nuptiæ demonstrant,* — fuite par mer, tempête, débarquement en Espagne, abandon de l'amant, mort de la jeune fille, affolement du vieux Duprat, qui rentre à pied en France et se fait prendre sur la frontière. « Capitaine Duprat, vous êtes sur le territoire français : je vous arrête! » — Duprat regarda le policier de ses petits yeux troubles. — « Ah! merci! » balbutia-t-il. Et, doucement, il s'affaissa, mort... — Fin.

Ce n'est pas que le talent manque, ni que le style soit du premier venu. Il y a même une véritable puissance d'analyse dans l'exposition de l'état mental du capitaine et des diverses phases par lesquelles il passe, Mais l'invention, la fable, ce qui fait la trame du livre. Dieu! que c'est gros! B.-H. G.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS.

Une femme collante, par Florent Fulbert. Paris, Victor Havard, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Au port d'arme, par Henry Fèvre. Paris, G. Charpentier et Cie, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Mme Lucrèce, par Arsène Houssaye. Paris, Charpentier. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

L'Immolation, par J.-H. Rosny. Paris, A. Savine. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Éva, par Giovanni Verga. Paris, A. Savine. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Comme dans un miroir, par F.-C. Philips. Librairie Nouvelle Revue. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

L'Amour et l'argent, par E. Braddon. Paris, Plon Ce. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Vierge et mère, par Henri Conti. Paris, A. Piaget. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

La fille de Dosia, par Henri Gréville. Paris, Plon et Ce. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

La Comédie de l'apôtre, par Champfleury. Paris, E. Dentu, 1886, Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

M. Champfleury a, nous dit-il, exhumé de la poussière de ses tiroirs une comédie, non faite pour la scène, mais qu'il trouve le moment propice pour livrer au public. Un apôtre d'un nouveau credo social quelconque, où l'harmonie remplace la lutte, Jean Digoneaux, embauche un certain nombre de naïfs pour aller fonder une république modèle dans un coin vierge de l'Amérique. Les plus enthousiastes de ses disciples sont deux excentriques de petite ville : un veuf, Létocart, et sa sœur, Amicie. Ces deux exaltés mettent toute leur fortune dans l'entreprise et Létocart emmènent avec eux sa fille, la bonne et sage Marthe, malgré les instances de son oncle et de sa tante, dont le fils, Henri, est naturellement amoureux fou de sa cousine, laquelle, d'ailleurs, le lui rend bien. Le second acte a pour sujet le partage des terrains dans la société nouvelle. Digoneaux est

maître et tyran ; il a la caisse commune, l'unique presse du pays d'Harmonie, et une troupe de nègres armés comme gardes du corps. Malgré les déceptions, la vie dure et précaire des nouveaux colons, il n'a rien perdu de son prestige, et tous se figurent que, dès qu'ils auront leur part de terre, ils vivront dans l'abondance sans travailler. Cependant Digoneaux veut faire régulariser et perpétuer ses pouvoirs, et il prépare l'élection du père de la société nouvelle, ce père ne pouvant manquer d'être lui. Un nouveau convoi de colons arrive d'Europe; parmi eux Henri, qui a quitté famille et patrie pour rejoindre Marthe, et deux fortes têtes qui, dès le débarquement, conçoivent le projet de renverser Digoneaux. Une élection dans le pays d'Harmonie, qui est l'acte trois, montre l'apôtre et ses deux rivaux aux prises, lutte épique et grotesque, dans laquelle les nouveaux venus sont vainqueurs, comme il convient. L'action se dénoue à Pont-Saint-Pierre, où elle s'était nouée et où reviennent, ruinés, aigris, mais non désillusionnés, les quelques Harmoniens fidèles à l'apôtre chassé, et Digoneaux lui-même, que le commissaire de police vient arrêter au moment où l'on ne saurait plus qu'en faire, sur la dénonciation d'un ouvrier fainéant enrôlé dans les Harmoniens aux frais de Létocart, et qui accuse l'apôtre de l'avoir réduit à la misère parce qu'il est revenu à Pont-Saint-Pierre aussi gueux qu'il en était parti. L'héroïque Amicie accompagne l'apôtre jusque dans les fers. Marthe et Henri se marieront, et tout ira comme devant, c'est-à-dire pour le mieux dans le meilleur des vieux mondes.

M. Champfleury pense que ces scènes ont « une portée quasi applicable aux tourmentes sociales actuelles ». *Quasi* est juste. A mon sens, *la Comédie de l'Apôtre* retarde de quarante ans. Il a beau dire : « Les peintures qui en forment le fond sont éternelles ; elles vont des Gracques à Babœuf, se continuent de nos jours et subsisteront tant que le monde sera monde. » Ces peintures ont une couleur locale et historique qui leur assigne une date entre 1840 et 1849. Les passions, sans doute, sont éternelles, je veux dire aussi durables que l'homme, et restent toujours et partout les mêmes. Mais leurs manifestations sont changeantes. Le Ma-Pa saint-simonien, le phalanstère, l'Icurie sont aujourd'hui bien démodés, et nos utopistes en rient. Je crains que le manuscrit de M. Champleury, qui, j'imagine, leur est contemporain, ne partage aujourd'hui, volume venu trop tard dans un monde trop vieux, le sort des chimères qu'il raille. Je le crains d'autant plus qu'il n'a point ce qui assure à toute œuvre littéraire l'éternelle jeunesse. La beauté de la forme, le style, diamant sur lequel rien ne mord, M. Champfleury se le refuse de propos délibéré. « Le non-style, écrit-il, un vêtement que j'emploie de préférence pour habiller mes personnages, n'offre pas le défaut des broderies et des panaches à la mode du jour si faciles à se faner. » — Quoi! vous avez des fleurs! Sottise, mon cher. Croyez-moi, mettez du foin dans vos vases. Voilà qui ne se fane pas!

La haute estime que m'inspirent le talent, l'esprit, les travaux si multiples et si remarquables de M. Champfleury, et la place considérable qu'il s'est légitimement acquise dans la littérature de notre temps, me faisaient un devoir de dire, au sujet de son nouveau livre, respectueusement, mais franchement, ma pensée.

La puissance des ténèbres, par le comte Léon Tolstoï, drame en cinq actes, traduit avec l'autorisation de l'auteur, par E. Halpérine. Paris, Perrin et Cie, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

J'ai grand regret d'apporter une note discordante dans le concert admiratif que la presse a fait entendre à l'apparition de ce livre. Je ne puis m'empêcher de le trouver mal conduit comme drame, banal comme étude de mœurs, insignifiant comme œuvre de style et d'art, fortement ennuyeux, répugnant lorsqu'il n'est pas plat, et sans plus de portée philosophique ou sociale que le moindre *tract* d'une société biblique. Pensant ainsi irrésistiblement, il faut bien que je le dise et que j'en donne quelques brèves raisons. Elles ressortiront de l'analyse même de l'ouvrage.

Un riche paysan russe s'est marié en secondes noces avec une femme plus jeune que lui. Il a une fille du premier lit, un peu dure d'oreille et un peu idiote, nous dit la liste des personnages, et une autre fillette de sa seconde femme. Celle-ci, coquette et dégoûtée de son vieux valétudinaire de mari, a pris pour amant son garçon de ferme, le beau Nikita, don Juan de village dont l'inconstance la tourmente déjà. Le père de Nikita, honnête et pieux paysan d'un village voisin, vient avec sa femme pour décider son fils à épouser une pauvre orpheline qu'il a mise à mal. Mais la mère, aussi perverse que le père est bon, s'entend avec Anissia pour faire échouer ce projet, et donne à la jeune femme certains petits paquets de poudre qui, employés discrètement, seraient souverains pour endormir et *guérir* son mari. Au second acte, la poudre sert et le mari meurt. Anissia, poussée par Matrena, cette hideuse mère de Nikita qui se trouve là on ne sait trop comment chaque fois qu'il y a du mal à faire, ravit de force à l'agonisant l'argent qu'il cachait sur lui et le remet à Nikita pour qu'il le cache. L'acte trois nous montre Nikita, qui a épousé la veuve et qui mange l'argent du mort avec la première fille et légitime héritière de celui-ci, Akoulina, dont il a fait sa maîtresse, et qui, pour une idiote et une sourde, me paraît être la plus éveillée et la plus avisée de la maison. La misérable Anissia, qui l'a aimé jusqu'au crime, est dédaignée et insultée dans sa propre maison : c'est le commencement du châtiment. Cependant Akoulina est enceinte; elle accouche. Que faire? Elle ne pourra plus se marier, et l'enfant restera comme une preuve vivante de ses relations criminelles avec Nikita. La mégère Matrena est à la hauteur des circonstances. Aidée d'Anissia, elle délivre la jeune fille et force Nikita à tuer son propre enfant dans la cave. Il met une planche sur le petit corps et s'assied dessus. Il l'entend *piauler;* il entend les os craquer, et il n'a plus la force de l'enfouir. C'est Matrena, laquelle ne s'émeut pas pour

si peu, qui se charge de ce soin. Enfin, l'acte cinq est consacré au triomphe de la grande idée mystique du rachat par l'expiation. On a trouvé un mari pour Akoulina. Mais au moment où la cérémonie va s'accomplir, Nikita, dévoré de remords et poussé par son père, le vertueux Akim, s'accuse, se dénonce et se livre au staroste. Sur quoi Akim s'écrie avec transport : « Dieu te pardonnera, mon cher fils. Tu n'as pas eu pitié de toi; c'est lui qui aura pitié de toi. Dieu! Oh! le voilà Dieu! »

Toutes ces choses sont, sans doute, fort tragiques et fort horribles; comment se fait-il donc qu'on en suive l'exposition et le développement dramatique sans terreur et sans émotion? Le dénouement lui-même, où l'héroïsme du vieux et trop grotesque Akim se communique même à Akoulina, nous laisse froids. Le sentiment qui, chez moi, persiste après la lecture de l'œuvre, c'est un dégoût mitigé d'ennui.

Il se peut que d'autres sentent autrement. Mais, sans suspecter en rien leur sincérité, je me demande jusqu'où va, sur nos idées et nos jugements, le pouvoir de la mode, et je me souviens que nous sommes à un moment où il suffit d'appeler l'eau-de-vie *vodka*, les paysans *moujicks*, les femmes *babas*, un vieillard « petit père », un jeune homme « ma petite baie », pour faire tomber dans l'enthousiasme ou l'extase un public sceptique et gouailleur.

Talma et l'Empire, par Alfred Copin. Paris, L. Frinzine, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

M. Alfred Copin continue ses études sur le théâtre à la fin du XVIIIe siècle et au commencement du XIXe, avec la grande figure de Talma pour centre. Ce que nous disions naguère du premier volume *Talma et la Révolution* est vrai de celui-ci, avec la différence de l'époque étudiée. C'est l'histoire résumée de ce qui se rapporte à la Comédie française pendant le consulat et l'empire : théâtre à la Malmaison; rapports de Napoléon avec les comédiens et plus spécialement avec Talma et certaines comédiennes; représentations de gala aux résidences de la cour; voyages de la comédie à Bruxelles, à Mayence, à Amsterdam, à Erfurt, à Dresde; Talma devant les alliés; la critique de Geoffroy, celle de Charles Nodier, etc., etc. Le livre est intéressant par son sujet même; il l'est aussi par la manière dont ce sujet est traité. M. Alfred Copin, par la vivacité de son récit et l'usage qu'il fait des anecdotes, donne à son livre historique un peu de l'attrait d'un roman. On désirerait qu'il lui eût aussi donné un peu plus d'éclat au point de vue de l'exécution littéraire; mais il ne faut pas tout demander.

B.-H. G.

Les Études classiques avant la Révolution, par l'abbé Augustin Sicard, vicaire de Saint-Philippe-du-Roule. Paris. Un vol. in-12. Émile Perrin, 1887. — Prix : 4 francs.

A l'heure où une multitude de gens, surtout les incompétents, pour ne pas dire les ignorants, s'arrogent le droit de démolir le plan des études classiques, réclament l'abolition, l'un du grec, l'autre du latin, un autre de la philosophie, M. l'abbé Sicard nous présente sous une forme attachante l'instructif inventaire et la sagace critique des méthodes et des plans d'enseignement antérieurs à la Révolution, et les résultats qu'ils produisirent.

Il est curieux de rencontrer, dès le XVIIIe siècle, les mêmes doléances, les mêmes attaques qu'aujourd'hui contre l'éducation élevée, qui prend sa base dans les lettres et les langues antiques. Mais l'origine de ces plaintes, et les arguments qui les repoussent, M. l'abbé Sicard nous les montre par l'histoire même du développement des études classiques.

Dès le moyen âge, le latin domine; mais, à proprement parler, notre système d'études classiques date du XVIe siècle. Le moyen âge n'eut guère que des *lecteurs* et ne connut que l'enseignement supérieur, possédé et transmis dans un cercle restreint d'esprits d'élite. La transformation s'accomplit dès les premières années du XVIe siècle. L'apparition avec la Renaissance de l'antiquité grecque et romaine opéra une révolution : la rhétorique prend plus d'importance que la logique, une grande place est faite aux cours de composition et d'explication des auteurs que le moyen âge avait négligés : le maître devient véritablement un professeur. L'Église favorise le mouvement de la Renaissance; les statuts de 1598 le consacrent définitivement.

L'influence de cette révolution fut immense. L'esprit humain, qui d'abord faillit se noyer dans l'imitation, se dégage bientôt; au lieu de se borner à imiter les maîtres anciens, il s'en nourrit et bientôt produit des œuvres nouvelles. En même temps les collèges se fondent, et par eux les études pénétrant dans les couches profondes de la nation, vont assurer la culture intellectuelle du tiers état et le préparer à ses destinées.

M. l'abbé Sicard examine ensuite l'enseignement du latin au XVIIe siècle et, par la critique comparative des grammaires et des exercices, il fait voir que la tendance des maîtres éducateurs est toujours de simplifier et de cultiver l'esprit dans ses facultés les plus vives, plutôt que de charger la mémoire, dont abusent les médiocres.

Les plans d'études tracés par Richelieu pour le collège de sa ville natale, en 1649, par Bossuet pour l'éducation du Dauphin, par Fénelon pour l'éducation du duc de Bourgogne, sont de précieux indicateurs de la façon dont les hommes de génie comprenaient les études classiques; et la surprise n'est pas petite de voir que le précurseur du XVIIIe siècle, le premier qui, avec des tendances utilitaires, attaque le système d'études de son temps, c'est l'abbé Fleury, l'homme qui enverra 1,500 soldats pour débloquer Dantzig, assiégée par 20,000 Russes, et ne saura ni faire la guerre ni l'éviter.

Un chapitre tout entier est consacré à Rollin. M. Sicard lui rend un juste hommage, et tout en lui reprochant avec raison de ne point faire assez de place à l'histoire — surtout à l'histoire moderne, — et aux

sciences, il loue son livre comme le manuel du goût et le code des études classiques.

La réaction contre le latin, qui exerçait une espèce de royauté dans l'éducation, éclate au XVIIIe siècle. Les causes que M. l'abbé Sicard reconnaît sont d'abord l'importance croissante du français, illustré par d'immortels chefs-d'œuvre, tandis que le latin passait définitivement au rang des langues mortes; puis la part plus grande que le développement de la vie sociale et des relations internationales exige pour la géographie, l'histoire, les langues vivantes, et enfin le mouvement scientifique. Les excès du latinisme poussèrent aussi à la révolte : tout l'enseignement se donnait en latin. Toutefois c'est à tort qu'on attribue à Rousseau l'initiative des attaques : il se contente de pratiquer l'éducation négative et laisse Émile dans l'ignorance des langues anciennes. En dehors de Rousseau, une série ininterrompue d'écrivains obscurs ou célèbres font entendre contre le latin une longue plainte qui redouble de violence après l'expulsion des jésuites, et ne dure pas moins de cinquante ans. Voltaire résume tous les griefs articulés en disant de sa sortie du collège : « Je savais du latin et des sottises. »

M. l'abbé Sicard ne prétend pas nier les défauts du système; mais sagement il conclut qu'en ce temps-là comme du nôtre, il importe non de supprimer le latin, mais de l'apprendre plus vite; et il montre comment cette conclusion, déjà acceptée par les esprits sages de la fin du XVIIIe siècle, fut mise en pratique avec plus de hâte que de prudence, par la suppression des exercices réputés futiles, par les leçons de mots, etc.

Plaidant alors la cause de la supériorité des Latins comme instituteurs du genre humain, et l'importance de la traduction pour le développement intellectuel de l'élève et le perfectionnement du style, l'abbé Sicard écrit des pages très élégantes, d'une grande élévation de pensée; et il prouve par son propre exemple ce que peuvent l'éducation classique et la moelle latine pour un esprit naturellement doué.

Ce qu'il dit du grec n'est pas moins bien fondé. Il ne veut, du reste, rien laisser dans l'ombre, il passe en revue les méthodes usitées pour toutes les branches d'enseignement. Avec un tact aussi délicat que son érudition est sûre, il nous initie à celles des jésuites et à celles des collèges du clergé séculier; un livre étendu est consacré aux écoles militaires : celle des Doctrinaires de la Flèche et celle des Bénédictins de Saint-Maur.

Bref, l'ouvrage de M. l'abbé Sicard est à la fois complet, intéressant et suggestif; il a su, en toutes questions, se tenir à l'opinion la plus modérée, se méfiant également de la routine et de l'esprit d'innovation à outrance.

L'Académie française, qui avait accordé jadis une récompense distinguée, a récidivé et couronné le présent ouvrage. Elle a bien fait. PZ.

POÉSIES

Le Forgeron, *scènes héroïques*, par THÉODORE DE BANVILLE. Paris, Maurice Dreyfous, 1887. Brochure in-4°.

Rien n'est vivant comme les choses mortes, lorsque le souffle d'un poète les traverse, les ranime et les jette, frémissantes et répandant des paroles enflammées, au milieu du tumulte humain. Nul ne le prouve comme M. Théodore de Banville. Il nous donne un poème mythologique qui est, en même temps qu'antique, d'une subtile et troublante modernité.

Les dieux sont rassemblés dans leur palais de l'Olympe. Junon proclame le suprême triomphe. Après avoir vaincu les Titans, enchaîné Prométhée, Jupiter vient d'écraser sous l'Œta le fils de l'Erèbe et de la Nuit, l'Amour, « l'effrayant oiseau qui va plus vite que les vents »,

> Et brûle de son feu les âmes des vivants.

Grâce à lui, les hommes, « pour charmer quelque vierge en fleur », avaient, comme les dieux, « la guerre et son délire »,

> Et l'Ode avec ses chants et le sceptre et la lyre;

grâce à lui, terribles et savants,

> Ils regardaient l'éther et, déchirant ses voiles,
> Epelaient tous les mots que tracent les étoiles;

et peut-être que, poussés par lui, ils eussent, quelque jour, « débordant en flot torrentiel »,

> Ainsi que les Titans escaladé le ciel,
> Et monté, mon grand aigle, aussi haut que ton aire,
> Et dans l'éther vaincu foudroyé le tonnerre!

Mais ces périls sont heureusement conjurés;

> Les hommes consolés, contents, vaincus, soumis,
> Acceptent l'humble place où nous les avons mis,

car Jupiter a dompté l'Amour, ce dernier des Titans. La Force et la Victoire

> L'ont enchaîné, captif en des liens d'airain.
> Dans son cachot fermé des hydres le dévorent.
> Il ne reviendra plus jamais.

Et pendant qu'à cette nouvelle Diane s'écrie : « O délivrance! » et Pallas : « O triomphe! », Mercure arrive et d'un mot les effare : « Roi, l'Amour a brisé ses liens! » Et Mercure raconte le sublime mythe orphi-

que dont le paganisme des temps classiques avait perdu le sens :

Le dieu qui fait pleurer les lions roux, l'Amour,

debout sur le rivage, a plongé ses doigts dans ses blessures, d'où le sang ruisselait, et a secoué ce sang sur la mer. Puis, ayant fait sur la vague

Le geste impérieux et large du semeur,

il reprit son vol sous l'épaisse nuée. Alors

De l'écume jaillit une divinité
Blanche comme la neige, étincelante et nue,
Triomphant dans l'éclat de sa force ingénue,
Vierge aux larges yeux noirs dont s'enchantait le jour
Et qui naissait du sang horrible de l'Amour...
Riante, elle tordait ses cheveux ruisselants,
Et la lumière, aux feux joyeux, qui glissait entre
Ses beaux seins, éclairait la splendeur de son ventre.
La mer sur ses pieds nus versait de bleus saphirs,
Et les fleurs, les forêts, les lyres, les zéphyrs
Acclamaient par leurs chants cette jeune immortelle
Et soupiraient d'extase et s'écriaient : c'est elle.
C'est la Beauté!

C'était Vénus. Jupiter veut la voir. « Mais elle est toute nue! » objecte, avec une amusante pudeur, Junon déjà jalouse.

A la scène deuxième, Vénus, conduite par Mercure et accompagnée des Grâces, se présente à la cour de l'Olympe. Le maître le reçoit mal. Eh quoi! non seulement l'Amour qu'il croyait tenir à tout jamais captif, s'évade, mais encore

Il renaît dans l'écume : à présent il est doux;
Et le tigre serait doublé d'une tigresse!

Non, non. Un seul monstre suffit. Retourne dans ta nuit. Va-t'en. Nous n'avons rien ici pour toi.

Mais Vénus :

Brigand roi, qui volas le trône à tes aïeux,
Fais peur à la montagne où verdit le platane!
Moi, je ne tremble pas. Je suis une Titane.

Et elle explique, en une énumération charmante et superbe, qu'elle est

L'épanouissement de toute la nature.

Radouci, Jupiter ne parle plus de la chasser ni de la détruire. Il avoue même qu'il admire

Ses lys, ses cheveux d'or, son haleine de myrrhe,
Et sa prunelle noire et son front de lotus
Et ses lèvres.

Mais il ne la recevra parmi les dieux qu'à condition qu'elle se soumette à la règle, et la règle qu'il lui impose, c'est qu'avant le soir elle choisisse un mari.

Scène troisième. Les jeunes dieux, Apollon et Bacchus, se disputent la main de la déité nouvelle. Vénus les arrête et leur dit :

J'aime peu votre Olympe affreux, couvert de crimes;
Et pour l'homme, toujours maudit et châtié,
Mon âme de Titane est pleine de pitié.

« Donc, celui des dieux qui m'aura sera, s'il en est un, celui qui fut bon pour les hommes.

« C'est moi qui verse le bonheur aux hommes, s'écrie Bacchus. Pour guérir tous leurs maux, j'ai la coupe! La coupe d'or, que remplit le vin, fleuve de pourpre où la troublante humanité s'abreuve, la coupe qu'a modelée et ciselée Vulcain. »

« L'ennemie de l'homme, reprend Apollon, c'est la nuit,

Et moi, je suis celui qui répand la lumière.

De plus, j'ai la lyre, et la lyre est tout :

Elle règle le temps, les mois, les jours, les heures;...
J'ai la lyre, par qui tout est orgueil et fête,
Et c'est Vulcain, le dieu de Lemnos, qui l'a faite.

« Le dieu Vulcain! », répète Vénus rêvant. » Puis viennent les déesses sans époux, Diane et Pallas, qui lui conseillent la résistance à Jupiter, et de tout braver, plutôt que son front

Rougisse humilié, sous le baiser d'un mâle.

Les ayant écoutées, Vénus résume leurs dires avec candeur et simplicité :

Je vous entends. L'amour
Offre d'humbles plaisirs qui ne sont pas les vôtres.
A merveille! Mais n'en dégoûtez pas les autres.

Elle n'en est pas moins perplexe et se demande :

Qui donc choisir parmi ces dieux?

Jupiter, qui entre, lui dit : « Pourquoi pas moi? » — Et « s'il te plaît, que fais-tu de Junon? » demande la Vénus ingénue. Sur quoi Jupiter enfile le chapelet de ses victimes, avec une fatuité de tonitruant qui n'en impose pas à la belle déesse. Il insiste, se hausse, fait sonner ses triomphes :

J'ai tout vaincu; la Mort est ma blanche servante;

Les Titans sont captifs et torturés; et

Moi, pour exécuter mon ordre souverain,
J'ai la foudre, qui hurle avec un bruit d'airain.
C'est ma compagne; elle est avec moi sur le faîte,
Et c'est mon fils, le dieu de Lemnos, qui l'a faite,
C'est Vulcain.

« Tu as tout vaincu, lui dit Vénus, tout, excepté l'Amour. » — « Qu'importe!

Je suis le roi de tous les dieux.

VÉNUS.

Les dieux sont morts!

Scène quatrième. Vénus, seule, songe à Vulcain. Il y a là des strophes qui nous font ressouvenir que Racine et, avant lui, le grand Corneille mêlaient le lyrisme au drame. A ce point précis de curiosité et de tentation survient Mercure, qui voudrait bien, pour une fois, faire des affaires à son compte, mais qui doit se réduire à son office d'entremetteur. Il conduira la vierge chez Vulcain.

Nous sommes dans l'île de Lemnos. Les Grâces annoncent Vénus. Vulcain la fait asseoir sur son trône et lui dit :

Qui m'aimerait, moi qui ne fus jamais aimé?...
Les dieux raillèrent ma force et mon cou de taureau,
Et là, je fus d'abord victime, puis bourreau.
Cette main, grâce à leur colère ensanglantée,
A cloué sur le roc infâme Prométhée.
Oui, moi son tourmenteur, j'ai vu des pleurs luisant
Dans les célestes yeux du Titan bienfaisant,
De ce martyrisé qu'avec orgueil tu nommes,
Et j'ai juré d'aimer ceux qu'il aimait : les hommes.

« D'ailleurs, je t'admirai, quand tu jaillis des flots et de la blanche écume, et j'inventai pour toi les joyaux. »

Les Grâces rentrent et parent la déesse des joyaux fabriqués par Vulcain. Elle a le diadème, les colliers, les bagues. Mais « ceci n'est rien ». Vulcain l'entraîne dans sa forge et lui offre « l'immortelle et splendide ceinture

Où tiendront les baisers sacrés de la Nature.

C'est alors que Jupiter, tout délai étant écoulé, vient la sommer d'exécuter l'ordre.

Qui prends-tu pour mari, Vénus?

VÉNUS.

Le Forgeron!

Et Vulcain, radieux, chante son hymne :

Donc le Travail, qui montre une âpre cicatrice,
Épouse avec amour la force créatrice...
Et maintenant héros, poètes, ouvriers,
Hommes mortels, ô vous qui vous enivriez
D'espoir, pâle troupeau courbé sur tes misères,
Épouvanté, rongé de crimes et d'ulcères,
Qui, n'oubliant jamais le but essentiel,
Restes grand, malgré tout, par l'appétit du ciel;
Malgré le noir Destin, redoutable et féroce,
Malgré la Loi sans yeux, malgré la Règle atroce
Qui jettent sur tes pas la douleur et l'effroi,
Tandis que penseront et veilleront pour toi
Le Forgeron de l'or et l'Anadyomène,
Puisses-tu refleurir par nous, ô race humaine!

Ainsi finissent ces scènes héroïques, qui sont de tous les temps; car le mythe est l'incarnation de la passion humaine ou du concept humain, et il reste d'autant plus jeune qu'il est né plus près des premiers jours de l'humanité. Quand il est revêtu d'un pareil langage, il est à la fois l'écho du passé, la proclamation du présent et la prophétie de l'avenir.

B.-H. G.

Poèmes et Poésies, par THÉOPHILE POYDENOT. Un vol. in-12. Paris, Gaëtan Ronner, 1887.

Ce gros volume de vers fait honneur à celui qui les a écrits. Ils montrent un esprit élevé, cultivé, sensible aux choses de la nature comme aux choses du cœur humain, sachant les traduire en un langage noble et en vers harmonieux. Il n'y faut chercher ni tentatives d'innovation, ni bizarreries, ni outrances, ni contorsions. La déliquescence, l'impressionnisme, le naturalisme, ne le reconnaîtront point pour un des leurs. Rollinat, Baudelaire même sont étrangers à son inspiration. Cet heureux homme en est resté à Lamartine, dont il nous apporte, de si loin, un écho assez doux, mais très affaibli :

Les hivers approchaient sur les pas de l'automne;
Des forêts, sur les monts, s'effeuillait la couronne.
Les frênes jaunissants, les platanes flétris,
Sur le sol attristé répandaient leurs débris.

Telle est la note dans sa tendre mélancolie, agréable, mais, hélas! tellement démodée que bien des amateurs de poésie rougiraient d'avouer qu'ils y prennent plaisir.

Que M. Poydenot continue à faire; sinon à publier des vers. L'exercice d'un semblable talent porte en soi son encouragement et sa récompense. B.-H. G.

Œuvres de M. Paul Bourget : Édel. — Les Aveux. Un vol. elzévirien. Collection Alphonse Lemerre. Paris, 1887. — Prix : 6 francs.

La prose de M. Paul Bourget lui vaut cet honneur d'être reconnu poète; le succès de ses romans a prouvé à M. Lemerre qu'il est convenable de réimprimer et de classer, dans la collection des poètes consacrés, les vers par lesquels M. Paul Bourget a révélé son âme au monde. Un volume a déjà recueilli *la Vie inquiète* et *les Paysages de mer*. Celui-ci ressuscite *Édel* et retient *les Aveux*.

Il y a bien du charme, un charme douloureux, dans ses vers souvent prosaïques; il s'y rencontre de beaux élans, et surtout il s'y manifeste un esprit d'une tournure particulière : un esprit volontairement voué à l'art, au point que tout en lui se resserre et s'efforce dans la forme artistique, et parfois aussi se rétrécit dans une forme artificielle.

Ce qui étonnera certainement, c'est de voir qu'en dépit de Boileau, M. Paul Bourget a été poète et l'est encore parce qu'il l'a voulu. *Édel* n'est pas autre chose que l'aveu de ce grand effort de ce jeune écrivain. L'histoire d'amour qui tient une place dans le poème n'est que secondaire, il ne semble pas qu'*Édel* ait vraiment été pour M. Paul Bourget plus qu'un prétexte; il s'est monté la tête, il a saisi l'occasion de montrer au faubourg Saint-Germain qu'il savait placer son cœur dans le beau monde, souffrir d'une passion délicate, immatérielle; mais en réalité l'imagination était plus engagée que le cœur, et pourvu qu'elle arrivât à fournir le poème, à le doter d'un accent de modernité, la souffrance de l'auteur serait

largement compensée par a joie d'avoir accompli l'œuvre. L'œuvre fut accomplie. Plusieurs passages en ont été très remarqués dans le monde littéraire : la visite au Louvre ; la première du Théâtre-Français ; la soirée chez l'auteur pendant laquelle il lit son roman à quatre amis, reconnaissables sous le nom de fantaisie que leur donne l'auteur. Le défaut d'*Édel* est que l'amour qui tourmente le poète, le travaille en toutes ses fibres, ce n'est pas l'amour de la jeune fille, mais de la renommée, de la gloire. Ce qu'il veut, ce n'est pas posséder la ravissante Danoise, c'est avoir du talent ; il nous dit bien que c'est afin de mériter *Édel ;* mais nous nous apercevons bien qu'il nous illusionne ou s'illusionne lui-même.

Édel a pour sous-titre *Journal d'un artiste ; les Aveux* sont aussi d'un *artiste,* mais d'un artiste maître de soi, sûr de se voir vainqueur de son doute, satisfait de son art. L'art qu'il pratique est exquis, subtil, infiniment nuancé ; il révèle une volonté toujours présente de perfectionner l'œuvre. Et l'on sent, dans ces vers si bien faits, battre un cœur vivant, s'il s'abandonne fréquemment au plaisir de la description, M. Paul Bourget y déploie une telle variété de couleurs et une telle précision de lignes, que l'œil voit comme l'esprit : celle-ci par exemple.

Page libre.

Le ciel froid du matin où meurent les étoiles
Blanchit le golfe bleu qu'enserrent des coteaux ;
Nulle trace de vie humaine que les voiles,
Pleines de vent, de trois misérables bateaux.

Sur la gauche se creuse un porche basaltique,
Où retentit, parmi l'amas des rocs branlants,
L'immense battement de l'immense Atlantique,
Et d'où s'échappe un vol d'affamés goëlands.

Tendant le bec, dardant leurs mobiles prunelles,
Et leurs ongles crochus ramenés sous leur corps,
Ils vont, battant l'air souple avec leurs blanches ailes
Qu'une plume noirâtre estampe sur les bords.

Si l'un d'eux voit dans l'eau reluire quelque proie,
Il s'abîme du bond meurtrier de l'éclair,
Son bec plonge, sa serre avide se déploie...
Un coup d'aile, et l'oiseau plane au plus haut de l'air.

Un autre, fatigué d'une inutile chasse,
Et d'avoir si longtemps volé contre le vent,
Lève sa tête plate et pousse, dans l'espace,
Un cri rauque et plaintif comme un sanglot d'enfant.

Toute la troupe alors, comme désespérée,
Répond à ce sanglot par un sanglot pareil,
Et ce strident appel monte avec la marée
Vers le ciel où flamboie un frissonnant soleil.

Leconte de l'Isle a pu dire à M. Paul Bourget, ce jour-là : « Poète, je suis content de vous. »

Entre *Édel* et *les Aveux* il y a l'intervalle d'une dizaine d'années, il y a surtout l'intervalle bien plus considérable du balbutiement à la parole et à la musique. La poésie des *Aveux* est aussi harmonieuse dans sa forme que fermement pensée dans son essence. Sans doute des critiques mal disposés peuvent juger que les désespoirs de M. Paul Bourget ont une précision et une froideur de procès-verbal, et tout en comprenant l'amer chagrin de sa virginité perdue en un lit infâme, tout en le plaignant des débauches qu'il avoue avec de la colère contre lui-même, ne point se sentir touchés, tout occupés qu'ils sont d'admirer l'habileté du versificateur, la langue de l'écrivain, l'ingéniosité du rimeur. Mais lorsque, relisant ces courts poèmes, on n'est plus captivé par l'art de la forme, on en ressent profondément la mélancolie ; là M. Paul Bourget est tout de bon communicatif. Il y manque, à ces poésies, le cri, le cri terrible et vainqueur empoignant aux entrailles parce qu'il sort tout seul des entrailles, sans souci de l'art dont il couvre la voix travaillée de toute la force d'un éclat de la nature. Soit, mais comme on entend la délicate romance des regrets, la tristesse enivrante des souvenirs ; quels soupirs d'amour exhalés par un artiste, oui, par un artiste, mais qui anime son art du souffle embrasé de la vie vécue, et non de la vie confusément rêvée comme dans *Édel.*

Vous trouverez, même parmi *les Aveux*, quelques petites pièces, qui joliment troussées, vivement poussées, ne sentent pas du tout l'application ordinaire de M. Paul Bourget à se déchiqueter l'âme. Ce ne sont peut-être pas celles qu'il prise le plus ; mais il nous a été fort agréable de les découvrir, ainsi que de simples giroflées — à tort réputées vulgaires — de gaie couleur et de parfum pénétrant, parmi des ruines désolées. Si j'emploie le mot *ruines,* c'est que M. Paul Bourget nous dit lui-même que son cœur, son âme est en ce pénible état. Tenez, je ne résiste pas à citer cette *Consolation à Élise,* et je gage que si quelqu'un s'avise de la réciter dans un salon et demande après à qui l'attribuer, personne, à moins de la connaître déjà comme de notre auteur, ne répondra : « A Paul Bourget. »

Votre visage peint à fresque,
Élise, est rongé par le temps,
Et vous prenez d'assaut, ou presque,
Un beau jeune homme de vingt ans.
Accusez-le d'être égoïste
Souriez d'un sourire triste,
Et jetez vos deux bras au cou
De cet amant fat et frivole.
— Ah ! vous l'aimez comme une folle,
Mais le drôle en rit comme un fou.

Consolez-vous, dans trente années,
Vous serez morte ; il sera vieux.
Sous ses tempes découronnées
Les rides brideront ses yeux.
Et ce galant d'humeur altière
Usera sa vie en prière
Tendant les bras, pliant le cou,
Aux pieds de quelque enfant frivole,
— Qui s'en rira comme une folle
Et qu'il aimera comme un fou.

Dans *Édel,* Chambœuf dit à Paul Bourget :

..... Ton œuvre est manquée, elle est folle.
Tu fais passer le monde à travers un cerveau
Fumeux et travaillé comme le vin nouveau.

Et ce jugement, transcrit en vers par M. Paul Bourget, s'applique assez bien à ce poème d'*Édel* lui-même. Jean d'Altaï corrige et adoucit le jugement de Chambœuf, et dit que sa fièvre est bonne et qu'il sera un écrivain de haute valeur. C'est en composant *les Aveux* que M. Paul Bourget, comme poète, a justifié les prévisions de Jean d'Altaï. PZ.

Parcs et Boudoirs, par MAURICE VAUCAIRE. Un vol. in-18 jésus. Paris, Alphonse Lemerre, éditeur; 1887. — Prix: 3 francs.

Le recueil de M. Vaucaire est mince; ce n'est point ce qui me fâche; les piécettes dont il est composé sont courtes, courtes; ce n'est point de quoi me désoler; il leur sacrifie beaucoup de papier: en moyenne, quatre pages pour quinze vers; cette prodigalité n'est pas pour m'irriter. Mais que prudhomme l'on me croie, si l'on veut, j'en fais l'aveu, ces petits vers-là me déconcertent. C'est une chose étrange d'abord, que ce mélange de vers bien tournés et de semblants de coups d'ailes, comme d'un vrai poète qui va prendre son vol avec un fatras d'idées puériles ou grotesques, et d'expressions dignes de ces idées.

Parcs et boudoirs, lieux d'amour, vous devinez bien; mais d'amour conjugal! Ah! voilà ce qui me gêne, m'arrête, me choque. Quand j'eus ouvert le volume, il me sembla qu'indiscret par maladresse, ou par erreur, j'étais entré sans frapper dans une chambre nuptiale. Je refermai le livre précipitamment, comme on ferme une porte en se retirant et en s'écriant: « Oh! pardon! je n'ai rien vu! »

Mais M. Maurice Vaucaire veut que l'on voie.

Sans doute les poètes ne se font pas scrupule de nous initier à leurs amours, heureuses, malheureuses, rêvées, réelles; qu'importe! Sous nos yeux, ils découpent leur cœur et déshabillent leur maîtresse; il en est même qui se font un malin plaisir de nous compter leurs prouesses et de nous renseigner sur le rythme des allures de leur belle au déduit. Mais au moins cette maîtresse, même quand son petit nom nous est livré, garde l'anonyme; si quelques intimes savent à quoi s'en tenir, le public est incapable de nommer avec certitude: et cette ignorance du public remet sur la pudeur de la dame le voile soulevé par l'amoureux trop prodigue de confidences.

M. Maurice Vaucaire ne veut pas de cette demi-mesure. Honni soit qui mal y pense; c'est sa femme, son épouse légitime qu'il aime (et il a bien raison), il est aimé d'elle (et c'est une chance dont je le félicite), et ils sont heureux d'amour ensemble (et je souhaite que cela leur dure cinquante ans); mais il ne veut pas que ce soit secret, il imprime tout vif le nom de sa femme en tête du recueil, il imprime tout chauds ses baisers sur le papier, et semble se moquer de nous en nous disant: « Eh bien, vous voyez, moi, ce n'est pas avec la femme d'un autre, c'est avec la mienne!... » Et il doit croire que c'est très moral et d'un bon exemple; mais Mme Maurice Vaucaire, née Luigina de Caradori, ne trouve-t-elle pas cela un tantinet indélicat? Ne les eût-elle pas trouvés plus charmants, ces petits vers d'album écrits pour elle, s'ils étaient demeurés pour elle seule dans l'album?

C'est que M. Vaucaire nous dit tout, et de quelle façon! tout, les sentiments et l'ameublement, les caresses et les tentures, et jusqu'à la décoration des murs: ainsi auprès des tableaux favoris, il va placer de vieilles gravures dans lesquelles,

Tous: les fillettes, les galants,
Les gros abbés et les marquises
Avec leurs petits yeux troublants
Semblent dire des paillardises.

Dans le boudoir rouge :

Des baisers longs comme des messes!
. . . . . .
Ton baiser s'appuie à mon âme
Et la secoue à se briser,
Mon baiser devient homme et femme; (sic!)
Je te possède en ce baiser.

O la procession céleste
De jolis désirs implorants!
Devinant nos regards errants,
Dieu se retire et Satan reste.

Ce n'est pas que ce ne soit — sauf de baroques expressions par ci par là — très galant, très chatoyant, et il serait injuste de ne pas remarquer de fort jolies piécettes, comme *Effet de brouillard*, ou comme *Bosquet;* mais voici M. Vaucaire *devant le lit de Louis XIV*, et les réflexions lui viennent qu'il s'empresse de nous communiquer.

Qu'il devait être épouvantable,
Médiocrement appétissant,
Ce roi magnanime et puissant,
Quand, sa perruque sur la table,
On le coiffait d'un beau madras
Et qu'il s'endormait dans les draps
Royaux près de mesdemoiselles!
— Oiseaux dont on coupait les ailes
Pour mieux plaire à Sa Majesté! —

Quelles ailes leur avait-on coupées? Et ce qui intrigue M. Vaucaire, c'est de savoir quelle était l'attitude du grand Roy:

Gardait-il toujours sa fierté?
Était-il au ciel? à Versailles?
Semblait-il gagner des batailles?

Et la conclusion du poète est d'un bon mari, indiscret comme Candaule:

Va, notre lit est plus joyeux,
Le lit aux tentures diverses,
Le lit bleu, blanc, rose, où tu berces
Ma tête dans tes bras soyeux.

S'il ne s'agissait que de noter les singularités de style que M. Vaucaire se permet de bonne grâce, nous lui demanderions ce que c'est qu'une *date infinie*, et ce que vient faire, au dernier hémistiche d'une strophe très claire et très ordinaire du reste, cette question peu flatteuse: *Me comprends-tu?* et nous le prierions de revoir avec nous cette stance:

Dansez en attendant, dansez!

(*Dant, dan*, en effet sans doute?)

Coquelicots, *Coquelicotes!*
Dansez comme des fiancés!
Et toi, poète! qui *tricotes*
Des vers, danse aussi leurs gavottes,
Danse avec eux en attendant
Une amante *au cœur abondant*.

Mais il serait peut-être périlleux de demander des explications à M. Vaucaire: il en a donné une au début du recueil, une qui les vaut toutes; la pièce s'appelle expressément *Explication du poème*, et voici cette explication :

Au printemps, nous irions matin,
Quand le décor est neuf encore;
En été quand la lune *dore*
Le haut des arbres du jardin;
L'hiver, devant les cheminées,
En des poses efféminées,
Nous singerions, moi, quelque roi,
Toi, la Vallière ou la Fontanges,
Ce qui ferait rire, je crois,
Sur le plafond les petits anges.

Les jours où je serais songeur,
Je prendrais l'air grave et rageur,
Et le tricorne pour mieux feindre
Le grand Napoléon premier;
Tandis que, mise en Récamier,
Pâle, tu semblerais me craindre...

Par égard pour Mme Vaucaire, abstenons-nous de commentaire et bornons-nous à remarquer que la lune, lasse d'argenter; se met maintenant à dorer.

Et voilà pourtant où mène la rime! M. Vaucaire la trouve, mais il y perd la raison. PZ.

Arrière-Saison, par François Coppée. Un vol. in-18 jésus. Paris, Alph. Lemerre, éditeur, 1887. — Prix : 2 francs.

C'est le privilège de François Coppée de vaincre l'indifférence du public pour la poésie : un recueil de vers, si mince ou si épais qu'il soit, quand il porte en tête le nom célèbre du jeune académicien, attire l'attention et fait son chemin, soutenu par les mains délicates des femmes que la note sentimentale, si simplement et si profondément sincère de François Coppée, émeut et trouble en même temps qu'elle les enchante.

Arrière-Saison. Ce titre est à lui seul d'une poétique mélancolie. M. Coppée, jeune pour l'Académie, pourrait sembler d'âge mûr pour l'amour; cette maturité, quelques fils argentés autour des tempes la trahissent seuls. Son cœur, pour éprouvé qu'il soit, ne vieillit point, il renaît de ses cendres; et c'est de vers d'amour, chauds, colorés, vibrants que le poète a rempli ce recueil de proportion restreinte, mais où, en vérité, tout est bien à sa place et rien n'est en trop, ainsi qu'il est de joyaux disposés dans un écrin.

L'arrière-saison s'illumine souvent d'un beau soleil, d'un soleil qui se lève, il est vrai, un peu tard et se couche un peu tôt; mais les midis sont encore resplendissants, et la brume légère du matin, l'ombre transparente du crépuscule en ce commencement d'automne sont d'une grande douceur aux yeux et portent au cœur une pénétrante émotion.

Tel l'amour dans l'âme du poète, quand la fraîche et vive jeunesse a pris son vol définitif.

Le pourquoi du titre, nous le trouvons dès la première pièce du recueil :

Ruines du cœur.

Mon cœur était jadis comme un palais romain,
Tout construit de granits choisis, de marbres rares;
Bientôt les passions, comme un flot de barbares,
L'envahirent, la hache et la torche à la main.

Ce fut une ruine alors. Nul bruit humain.
Vipères et hiboux. Terrains de fleurs avares.
Partout gisaient brisés, porphyres et carrares;
Et les ronces avaient effacé le chemin.

Je suis resté longtemps, seul, devant mon désastre,
Des midis sans soleil, des minuits sans un astre,
Passèrent, et j'ai, là, vécu d'horribles jours ;

Mais tu parus enfin, blanche dans la lumière,
Et bravement, afin de loger nos amours,
Des débris du palais j'ai bâti ma chaumière.

Le charme original et exquis de ces sonnets et de ces petits poèmes, c'est l'ingénuité et l'allure décidée de l'amour jointes à la conscience précise de ce que peut donner à penser aux gens gourmés cet effluve de passion s'épandant d'un cœur quadragénaire. Il en résulte une forme nouvelle de la poésie d'amour, et, comme il arrive aux vrais poètes, c'est parce qu'il a laissé parler naturellement, tout d'un élan, son âme secouée d'une force nouvelle que François Coppée a fait cette trouvaille : il a simplement exprimé, en termes heureux et dans un rythme très pur, un sentiment sincère. Mais il fallait être lui pour engendrer ce sentiment et en trouver l'expression.

Quoi de plus franc, de plus hardi et en même temps de plus neuf et de plus vrai que ce sonnet intitulé *l'Incorrigible :*

Lorsque, vaincu d'un seul regard, je t'ai suivie,
Plus d'un m'a dit : — « Encore ? A quarante ans passés! »
Soit. J'ai des cheveux gris aux tempes, je le sais ;
Mais ma soif de tendresse est loin d'être assouvie.

Celui-là qui me blâme, au fond du cœur m'envie.
Non! je n'ai pas assez vécu, souffert assez,
Et je vaux mieux que vous, jeunes vieillards glacés,
Et l'amour est la grande affaire de la vie!

Non! je ne deviendrai jamais pareil à vous;
Dont quelques chaudes nuits font de calmes époux,
Et qui n'aimez qu'un temps, comme on jette sa gourme.

Regardons-les passer, ma mie, et plaignons-les,
Ces couples sans désirs qui traînent leurs boulets
Ainsi que des forçats sous le bâton du chiourme!

Nous ne voudrions pas abuser des citations, cependant ce serait trahir le poème que de reproduire seulement deux sonnets, sans présenter une pièce de plus large envergure, encore qu'un sonnet sans dé-

faut vaille un long poème. Il est impossible de bien apprécier le ton, de bien comprendre la pensée de *l'Arrière-Saison* si l'on n'a pas lu, relu et senti la pièce que voici :

Printemps perdus.

Hélas ! pourquoi si tard t'ai-je donc rencontrée,
Rose de mon automne, ô mignonne adorée?
Pourquoi, pourquoi si tard?... Je songe bien souvent
Que jadis, moi, jeune homme, et toi, petite enfant,
Nous étions des voisins, et que, sans nous connaître,
Moi, mûr trop tôt, et toi venant presque de naître,
Nous habitions tous deux dans ce coin de Paris
Où, maintenant, ayant des cheveux gris,
Vieux garçon tout surpris de ma bonne fortune,
Le long des boulevards déserts, les soirs de lune,
Je vais en te serrant le bras, silencieux,
Et m'arrête parfois pour te baiser les yeux.

C'est ainsi, cependant, ô ma chère petite !...
Le logis où, depuis plus de quinze ans, j'habite
Est près de la maison dans laquelle, jadis,
Pauvre et naïve enfant du peuple, tu grandis.
Toi qui, par la chaleur de tes lèvres si douces,
As fait sur mon vieux cœur fleurir de jeunes pousses,
— Tel, au soleil d'octobre, un arbre faubourien, —
Près de moi tu vivais; — et je n'en savais rien!
Dire que j'ai souvent mené ma flânerie,
Par les soirs de printemps bons pour la rêverie,
Dans la paisible rue aux jardins odorants
Où tu m'as confié que logeaient tes parents,
Et que cette gamine aux pieds fins, droite et maigre,
Qui sautait à la corde en criant: « Du vinaigre ! »
Et qui s'interrompait avec un peu d'humeur
Pour laisser le passage au distrait promeneur,
C'était peut-être toi vers ta dixième année,
Toi que j'ai cent fois vue et jamais devinée !
La cruelle pensée !... Et dire que plus tard,
Dans ce même quartier, sur ce long boulevard
Où, par les nuits de juin, par les nuits étoilées,
Le petit monde prend le frais sous les allées,
Nous nous sommes croisés, sans doute, plus d'un soir,
Moi, rêveur absorbé qui regardais sans voir,
Toi, fille de seize ans mise en apprentissage,
Qui rentrais à la hâte et voulais rester sage;
Et dire que jamais alors nos yeux n'ont lui,
Moi m'écriant: « C'est elle ! » et toi disant: « C'est lui! »

Telle est la vie. On marche, on va, — quelle injustice! —
Sans qu'un seul battement du cœur vous avertisse
Du bonheur qu'on coudoie et qu'on laisse passer.
Et nous avons tous deux, dans l'exil, dans l'absence,
Perdu, moi, ma jeunesse, et toi, ton innocence
— Lorsque enfin sur mon sein ton front s'est reposé,
Le sort t'avait meurtrie et j'étais bien blasé,
Et je t'ouvris les bras, ô ma simple maîtresse,
Comme un port en ruine à la barque en détresse!
Ah! certes, notre amour automnal nous est cher.
Tout ce que notre vie a d'impur et d'amer,
Nous l'oublions. La paix heureuse est dans notre âme.
Jamais tu ne sauras assez, ô chère femme,
Qui parfume mon cœur d'un dernier sentiment,
Combien je me sens bon, combien tendre et clément,
Quand je t'ai près de moi, douce, triste et jolie!
Mais il est, vois-tu bien, plein de mélancolie,
Le souvenir, qu'en vain je cherche à réprimer,
De ces printemps perdus à ne pas nous aimer.

Et si vous voulez voir comme il rattrape pendant l'hiver les printemps perdus, lisez *l'Accident d'hiver*, qui se termine ainsi :

..... Il fait froid. Rentrons vite.
. . . . . .
Au bord du canapé, blême, sans énergie,
Gardant voile, fourrure et manchon, tu t'assieds,
. . . . . .
..... Glissant mes mains sous ton manteau,
Je te serre en mes bras comme dans un étau.
Je me réchauffe là. Tant pis pour ta toilette!
Levant du bout du nez le bord de ta voilette,
Je te donne un baiser, et me sens — que c'est doux ! —
Au travers de ta jupe étreint par tes genoux.
Elle tiédit enfin, ta bouche jeune et pure,
Mes lèvres vont chercher ton cou dans la fourrure;
Contre mon cœur, ton cœur ému fait un sursaut;
Tu pousses un soupir... dis donc, comme il fait chaud !

Hé, mais! est-il gaillard, cet académicien! Eh bien! quand l'Académie française se souviendrait des aïeux gaulois, pour une fois!

Et remarquez comme le maître ne cesse d'être en progrès sur lui-même, comme son vers est plus ferme en sa coupe classique, sans rien perdre de sa souplesse, de sa modernité; ce qui est moderne, c'est la façon de penser et de sentir. PZ.

Les Plastiques, par FÉLIX JEANTET. *Poésies*. Paris, G. Charpentier et Cᵉ, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

En dépit du titre et des tendances avérées de l'auteur, il y a aussi, dans ce recueil volumineux, la part du sentiment pur et de l'esprit.

Ah! la petite, elle est charmante,
Fillette en fleur, femme en bouton:
Elle pourrait être innocente...
Elle l'est peut-être... le sait-on?

Cependant la sculpture, la peinture, les scènes naturelles sont les principales sources d'inspiration du poète. Elles sont assez abondantes et riches pour qu'il y puise de jolies choses. Je citerai ce sonnet en rimes féminines, qui n'est pas la forme affectionnée particulièrement par M. Félix Jeantet, mais qui donnera bien la note de son talent.

Les Sirènes.

Bleue à peine et laiteuse, étincelante et pâle,
Sous les clairés blancheurs qui tombent de la lune,
Tu gonfles, ô Téthys, ton beau ventre d'opale
Qui se prête aux vaisseaux des chercheurs de fortune.

Vers des bords insondés ils iront faire escale,
Poussés par la marée et la brise opportune;
Et puis, ils reviendront, chargés à pleine cale
Des perles, des coraux dérobés à Neptune.

Cependant, à l'avant, j'interroge les vagues,
Toi dont le cœur, Déesse, est plein de choses vagues,
Moi que charment la lune et la musique tendre,

Je me penche, la nuit, sur l'onde et m'évertue;
Ecoutant, écoutant, car mon rêve est d'entendre
La Sirène aux yeux verts qui si longtemps s'est tue.

© 2007 Lyon - Editions « Les passeurs du temps » - Tous droits réservés

Le Clocher, par François Fabié. *Poèmes de Rouergue.* Paris, Alphonse Lemerre, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Il y a déjà longtemps qu'un homme dont le nom n'éveillera, j'imagine, que de bien rares souvenirs, Thalès Bernard, annonçait une nouvelle école qui, forte de l'exemple de l'Écossais Burns et du Hongrois Petœfi, allait, en s'inspirant des choses agrestes, faire jaillir du sol des sources littéraires aussi fécondes qu'ignorées et renouveler la poésie, tout uniment. Achille Millien était, dans cette affaire de décentralisation poétique, la bouche inspirée; et, de fait, il composa, sur les bœufs, les prairies, les laitières et les vachères, un certain nombre de vers gracieux et frais. Ce fut à peu près toute l'eau qui coula des sources, et la rénovation, si je ne me trompe, s'arrêta là.

Ces réminiscences des jours anciens se réveillent en moi à la lecture de quelques récents volumes de vers inspirés par l'amour des champs et le culte du coin de terre natal. Voici, par exemple, un poète déjà couronné par l'Académie française, qui chante le Rouergue où il est né, et qui, dans Paris où il lui faut passer la plus grande partie de son existence, ne voit bien distinctement que le clocher de Rodez. Les oreilles lui tintent, hantées des carillons de la « superbe tour » qui

> Jaillit à trois cents pieds dans les régions bleues.
>
> Frais carillons d'avril purs comme un chant de grive,
> Carillons solennels des jours de messidor,
> Carillons attristés quand le soleil s'endort,
> Carillons grelottants lorsque Noël arrive ;
>
> Qui de vous ne se les rappelle, et — tout troublé —
> Quand les clochers d'ici bourdonnent, ne s'arrête
> Et ne songe au clocher natal, dont il regrette
> Les airs chantant toujours dans son cœur d'exilé ?

Ce sont là sentiments respectables et vers gentiment faits. Tout le volume procède de cette inspiration et, au point de vue technique, témoigne de qualités sérieuses et diverses. La force de l'expression, l'ampleur de la période, la richesse et l'éclat de l'image ne sont pas choses plus étrangères au poète que l'attendrissement, la délicatesse et la grâce. Soit qu'il chante la glèbe féconde et sacrée,

> Creuset où tout se fond, source d'où tout jaillit,
> O mère nourricière, aïeule vénérée,
> Toi qui m'endormiras un jour dans ton grand lit!

ou le châtaignier qui

> Suspend à ses rameaux les baugues où sommeille
> Le marron qui, l'hiver, sous la braise vermeille,
> Entr'ouvre sa tunique et montre son cœur d'or ;

qu'il décrive l'égorgement du porc sous ce titre : *l'Assassinat,* ou qu'il pleure la mort de la fermière, mère adorée qui « meurt de l'air dont on s'endort » ; qu'il évoque le sauvage de l'Aveyron ou dise éloquemment à son vieux père, dans la pièce intitulée *Au Moulin :*

> C'est toi qui de nous deux, père, est le vrai poète :
> Les lointains souvenirs en toi sont bien vivants,
> Mais tu les gardes pour toi seul, — et je les jette,
> Fou que je suis, aux quatre vents...
>
> Adieu, père! trop tard je comprends et j'envie
> Ta résignation et ta sérénité.
> Ne pas craindre la mort, tout en aimant la vie,
> C'est la sagesse et la fierté!

partout M. François Fabié montre un talent ému, sympathique et sincère. Ce n'est pas que dans le détail on ne puisse relever des imperfections ou des négligences, fins de vers bouche-trous, périphrases usées, développements trop longs de lieux communs que le style ne sauve pas toujours de la banalité, et peut-être parfois des idées que le manque de netteté rend d'autant plus contestables. Mais les défauts n'enlèvent pas les qualités, et celles-ci, à dire vrai, sont assez brillantes pour, dans une vue d'ensemble, éclipser les défauts.

Bonnes gens de Bretagne, par Eugène Le Mouel. *Poésies.* Paris, Alphonse Lemerre, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Les poésies imprégnées de l'esprit des provinces de France, et — s'il m'est permis d'employer dans les choses de la littérature un vilain mot politique — robustement particularistes, se multiplient et prennent faveur. J'en suis ravi, pour mon compte, estimant que la poésie n'a qu'à gagner à puiser aux plus diverses sources, et que rien ne doit être dédaigné de ce qui contribue à rendre l'artiste à la fois naturel et original. Malheureusement, il arrive parfois que les chants dédiés à la province sont — comme les restaurants des chefs-lieux de préfecture — « à l'instar de Paris ». Ici ce n'est pas le cas, tant s'en faut et tant mieux. Le Breton, qui s'inspire des bonnes gens de Bretagne, a bien l'âme bretonne, et cette âme palpite dans ses vers. J'ai rarement lu de poésies plus intimement pénétrées de l'air ambiant, si je puis dire. Ni Hégésippe Moreau regrettant la Voulzie, ni Brizeux, qui était aussi un Breton, n'ont mis dans leurs vers la saveur et le parfum des choses, les croyances et les idiosyncrasies des êtres dont ils s'inspiraient. Ce n'est guère, d'ailleurs, que le côté mélancolique qui fait vibrer la sympathie dans l'âme du poète et y éveille un écho. C'est justement qu'il dit :

> ... Et j'ai donné ma plainte
> Aux maux qu'on ne plaint pas.

Ces maux qu'on ne plaint pas sont naturellement les plus à plaindre : enfants perdus sous la vague, pères noyés et foyers veufs, filles trahies, fiancés oubliés, aveugles, estropiés et mendiants des côtes et des villages, maître d'école vieilli pour qui la retraite est un désastre et le repos un regret, les bonnes gens de l'hôpital qui, vieillards, à la file,

> S'en viennent lentement sous les tilleuls fleuris,

le fossoyeur qui « n'a pas d'amis, à part les morts », les violoneux, joueurs de hautbois et de biniou, les enfants, les pauvres, toutes les misères et toutes les douleurs, voilà le thème des chants de ce poète. Mais nulle part, pas même peut-être dans leur nid natal, en un creux de falaise adossé aux cultures et battu des flots, vous ne verrez orphelins, pères sans enfants, mères sans mari, pauvres, pêcheurs, marins, filles, garçons, plus vraiment Bretons que ceux de M. Eugène Le Mouël.

Je signale un grand poème, d'inspiration héroïque et d'exécution simple, c'est-à-dire épique, intitulée *la Sœur parjure*. Le frère la punit en l'emmenant sur sa barque et en se faisant couler avec elle sur un écueil.

La barque va s'ouvrir et voici que le vent
Pleure notre agonie !
Adieu, ma sœur Naïk, jusqu'à l'éternité !...
Le père peut dormir avec sérénité,
Car ta honte est finie !

Je ne sais si un père peut lire la courte pièce qui a pour titre *Janik*, sans essuyer une larme. Janik est un enfant que les flots effrayaient et qui est « mort des mauvaises fièvres » ;

On a mis au petit ses habits des dimanches ;
Sur lui de braves gens ont apporté des fleurs ;
Mais quand le bruit des flots pénètre entre les planches,
Sous les cils abaissés perlent encor des pleurs !
Il pleure les nuits de tourmente,
Où la mer pleine se lamente
Sous les rudes assauts de l'air !
Car le petit Janik avait peur de la mer !

Ces fragments donneront, je l'espère, l'envie de connaître un poète si original et, à la fois, si parfaitement fidèle à la nature. Je ne saurais faire un souhait plus dans l'intérêt du lecteur.

Les Lointains, par F. Fleuriot-Kerinou. *Poésies*. Paris, Alphonse Lemerre, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Au titre, on s'attend un peu à de vagues paysages où les perspectives se noient dans les brumes blanchissantes des lointains ; mais l'illusion est courte, et l'on trouve, en ouvrant le livre, une façon de légende des siècles au petit pied. Pour un peu on pourrait le rattacher au cycle de la Table ronde. C'est la Bretagne qu'il chante, ou plutôt les périodes historiques de la Bretagne qu'il déroule de préférence en une suite de scènes et de tableaux. Cela commence par un poème intitulé *Hermungol* et dont le lieu est « Gwened la Blanche, au fond du golfe bleu », laquelle, comme une note nous l'apprend fort à propos, n'est autre que l'ancienne ville de Vannes. Nous avons ensuite les fiançailles de

Éric le Pendragon des clans, jeune et sans tache,

qui, chaque matin, farouche et ne vivant

Que pour la chasse, allait ses cheveux d'ocre au vent,
Sur sa jument fougueuse au ciel même conçue,
S'enfoncer dans les bois terribles, sans issue.

Puis *le Bouclier d'Haliguer*, qui débute ainsi :

Le roi de Cornouaille est pensif aujourd'hui ;
Qu'a-t-il ? Est-ce douleur ou seulement ennui ?

Ce qui fait chanter dans ma mémoire :

Qu'a donc Ali-Pacha, disait l'humble derviche,

avec les parodies qu'on en a faites.

La venue du christianisme est symbolisée dans *la Vocation d'Ermida* qui, par exception a pour scène l'Égypte. Nous revenons en Gaule avec

Gonthramn, leude du roi Hilpérik de Neustrie...
Libertin, toute femme ou gauloise ou germaine,
Qui lui plaisait était sa maîtresse à l'instant ;
Et, si quelqu'un trouvait le mode révoltant,
Il lui faisait crever les yeux par ses sicaires.

Les Lansquenets, la Mort d'un ligueur, le Jugement du condamné « Kéral, le Breton, capitaine au service du roi Louis dix-sept », et une allégorie mythologique assez obscure, intitulée *l'Amour désarmé*, nous mènent à la fin du volume et apparemment aux temps qu'on ne peut plus appeler « les lointains ». Il y a dans tout cela beaucoup de fougue, de vigueur, de sentiment dramatique, et, disons le mot, plus de talent qu'il n'en fallait pour exécuter un bon pastiche.

Le Vitrail, par Georges Boutelleau. Paris, Alphonse Lemerre, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Ce n'est pas le cri du condor,
Ni des cigognes, ni des aigles,
Mais le gazouillis dans les seigles
D'oiseaux qu'éveille un matin d'or.

Telle est la légende explicative que M. Georges Boutelleau inscrit au bas de son vitrail. On trouverait autre chose, peut-être, dans cette grande page lumineuse, où le riche éclat des couleurs le dispute à l'élégance et à la précision des formes. Je crois bien que la figure de l'homme, tantôt souriante, tantôt en pleurs, n'en est pas absente, ni ses passions, ni ses douleurs, ni ses joies, — ni celle de qui tout cela vient, la femme, charmeuse éternelle.

Les vers sont jolis, artistiques, et atteignent quelquefois le vrai beau à force d'efforts et de soins. Il y a dans ces petites pièces, que l'auteur fait courtes parce qu'il les veut parfaites, un talent un peu mièvre, même dans ses recherches les plus obstinées après la vigueur et le nerf, mais qui sort tout à fait du commun et qu'apprécieront les subtils et les délicats. Ce qui le met surtout à part, au milieu de tant d'artistes littéraires, qui savent ciseler une strophe

comme Cellini, un pommeau d'épée, c'est, qu'au faire savant et curieux, il joint la sincérité de l'émotion. Écoutez plutôt :

Nos cœurs sont pleins de larmes lentes
Qui n'osent couler de nos yeux,
Comme ces orages des cieux
Qui dorment dans les nuits brûlantes

Parfois le choc de nos douleurs,
Ébranlant les fibres usées,
Fait jaillir en longues rosées
La source intime de nos pleurs.

Plus souvent, trouvant d'âpres charmes
Au secret des maux évoqués,
Nous mourons fiers et suffoqués
Par les flots grossis de nos larmes.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Compiègne, par Lefebvre Saint-Ogan. Paris, Quantin et Cie, édit. 1887. Un vol. in-18 jésus illustré. — Un vol. 3 fr. 50.

Compiègne, pendant des siècles résidence royale ou impériale, abonde en souvenirs curieux; l'anecdote et l'histoire se mêlent dans ses annales, et la nature elle-même a voulu ajouter à ses éléments d'intérêt en le dotant des deux beautés les plus attirantes, les plus propres à rendre un pays fortuné et de séjour délicieux: une rivière, une forêt. La phrase qui m'échappe est même naïve, car si Compiègne fut choisie par les rois et les empereurs comme villégiature, c'est précisément à cause de ses avantages naturels. L'histoire locale de notre voisine est dans une mine de souvenirs, qui n'attendait que le mineur. Le mineur s'est mis à l'œuvre, c'est M. Lefebvre Saint-Ogan. Les anciens avaient pour règle: « Peu de matière et beaucoup d'art. » Ici la matière est abondante, mais l'art n'est pas moindre. Et tant par le plan adopté, la méthode suivie, que par le style heureux, vif et varié, la monographie de Compiègne que publie M. Lefebvre Saint-Ogan est un modèle du genre; c'est complet sans longueur, varié sans digression superflue. Rien de ce qui marque un trait de la vie de Compiègne n'a été délaissé par l'historiographe, et il a su rassembler, grâce à une érudition étendue, mais discrètement employée, tous les détails épars dans les chroniques, les mémoires, les notes personnelles, aussi bien que dans l'histoire générale.

M. Lefebvre Saint-Ogan prend son lecteur à la gare et le conduit par la ville, découvrant pour lui mille aspects pittoresques dont chacun réveille un souvenir instructif ou piquant, le guidant parmi les monuments: l'hôtel de ville avec la Bancloque et les Picantins, la statue récente de Jeanne d'Arc, la cour de l'Hôtel de la Cloche, le vieil arsenal, la tour de Saint-Jacques, vieux témoin du xve siècle; puis le château, dont M. Lefebvre Saint-Ogan suit les destinées et les transformations depuis Charles le Chauve jusqu'à nos jours, et qu'il décrit avec le goût d'un artiste et la précision d'un architecte; le musée Vivenel, qu'il inventorie en connaisseur; l'abbaye de Saint-Corneille, dont il ne subsiste, hélas! que de rares vestiges.

Après vous avoir promené par les vieilles rues, où ressuscite mieux l'âme de la cité ancienne, il vous entraîne hors de la ville, dans la forêt, puis à Pierrefonds, et tout autour de Compiègne, sur les bords de l'eau, le long des grandes routes, où ses yeux, qui savent voir, saisissent des beautés imprévues, dont il parle avec un amour qui donne envie d'y aller et d'y retourner.

Le chapitre consacré aux plus récents souvenirs du château de Compiègne et à la cour de Napoléon III est celui dont on parle le plus; plusieurs journaux l'ont reproduit, les uns en entier, d'autres partiellement; c'est en effet un chapitre d'histoire contemporaine, dans lequel même de petites causes sont révélées comme ayant produit de gros effets, ainsi qu'il arrive souvent dans le monde de la politique.

Les chapitres dans lesquels M. Lefebvre Saint-Ogan retrace la vie de Compiègne au xviie siècle ne sont pas moins intéressants et ont le mérite d'être encore plus originaux.

Est-il besoin d'ajouter que l'auteur a parlé de toutes choses, anciennes ou contemporaines, avec un tact parfait, et que dans sa monographie, tout en conservant hardiment sa liberté de jugement sur les personnes et sur les événements, il a su, en galant homme, n'user d'aucun terme malveillant? Son livre, aussi attrayant par la forme qu'instructif par le fond, ne peut que lui faire des amis. Enfin, ce qui ne nuit pas au meilleur écrit, l'édition en a été parfaitement soignée par la maison Quantin. Chacun des vingt-trois chapitres est orné d'une fort jolie vignette de Bourdier, représentant un aspect de Compiègne ou de ses environs. Non seulement les Compiégnois et les habitants de l'Oise seront heureux de lire cet ouvrage, mais il n'est pas un touriste qui, allant à Compiègne et à Pierrefonds, puisse se dispenser de l'étudier. PZ.

La Corse française au XVIe siècle. — Sampiero Corso, colonel général de l'infanterie corse au service de la France, par JACQUES ROMBALDI. Paris, Émile Chevalier, 1887. Broch. in-8°.

Dès 1553, la Corse fut enlevée aux Génois et annexée à la France. Mais six ans après, la paix de Cateau-Cambrésis la rendait à son ancienne servitude. Cependant elle ne reprit pas ses chaînes sans protester. Les Corses, se levant en masse à l'appel d'un homme énergique et vaillant, Sampiero de Bastelica, combattirent pour regagner l'indépendance relative que la domination française leur assurait. Pendant quatre ans ils luttèrent contre Gênes, puis Sampiero tomba sous les coups d'un traître et leur cause se trouva, encore une fois, perdue. C'est cette période peu connue de l'histoire de la Corse que M. Jacques Rombaldi a retracée à l'aide de documents patiemment recherchés, dispersés qu'ils étaient un peu partout, les uns oubliés et ignorés, les autres encore inédits, et qu'il a groupés avec art, comme autour d'un centre naturel, autour de la vie de Sampiero.

Outre l'intérêt historique de ces restitutions du passé, il n'était pas inutile de rappeler qu'au XVIe siècle, plus de deux cents ans avant son annexion définitive, la Corse a été française, et qu'à cette époque déjà elle voulait l'être pour toujours.

M. Jacques Rombaldi s'est acquitté de la tâche que son cœur français lui a fait entreprendre avec autant de science que de talent. On ne pourra plus écrire l'histoire des républiques italiennes, dans laquelle Gênes joue un si grand rôle, sans consulter son petit volume. Il apporte aussi un argument historique irréfutable, s'il en était besoin d'un nouveau, aux prétentions de certains Italiens sur la grande île française de la Méditerranée. B.-H. G.

L'instruction publique et la démocratie, 1879-1886, par ALBERT DURUY. Un vol. in-12. Paris, Hachette et Cie, 1886. — Prix : 3 fr. 50.

« Quand la conscience parle, il la faut écouter et suivre », ainsi pense et dit M. Albert Duruy. Il en coûte parfois d'obéir à sa conscience ; l'auteur, commençant ses études sur les conditions de notre enseignement public et privé à notre époque, s'est aperçu qu'elles seraient peu goûtées, non seulement de la foule, — peu importe, déclare-t-il, et à tort : on doit désirer de voir tous les esprits admettre ce que l'on croit bien être juste et utile, — mais encore par plusieurs de ceux dont le cœur avait longtemps battu à l'unisson avec le sien, — d'où une grande amertume, et il a connu, ce sont ses propres expressions, toutes les tristesses de l'abandon. « J'ai continué cependant, et je ne m'arrêterai pas. La cause est trop belle et trop haute, et j'y ai déjà fait trop de sacrifices pour n'y point demeurer fidèle jusqu'au bout. » M. Albert Duruy n'est pas de ces flatteurs, de ces amoureux de popularité qui servent ceux des principes dont ils se peuvent servir ; nous rendrons hommage à sa sincérité et à son courage.

Et sur la plupart des points traités par lui, nous sommes d'un avis absolument opposé au sien.

La liberté de l'enseignement, tel est l'objet de la première des quatre études qu'enferme le volume. Elle est la plus longue et de beaucoup la plus importante. L'auteur reproche à la démocratie de recommencer l'œuvre de la monarchie, de méconnaître systématiquement la liberté qu'avait proclamée le législateur de 1850. Pourquoi, demande-t-il, après avoir institué le jury mixte, ce qui était une faute, mettre les facultés *libres* dans l'impossibilité non pas seulement de se développer, mais même de vivre ? C'est que l'État enseignant est impatient de toute concurrence. Il viole le droit des pères de famille : point de jurys d'État procédant légitimement à la collation des grades, mais les facultés de l'université de France, pourvues de véritables privilèges ; et point de magistrats ni d'évêques dans les conseils de l'université pour représenter la société tout entière, des pédagogues seulement. L'État qui pense absorber la société modèlera les jeunes intelligences selon son bon plaisir ; il fera défense aux membres des congrégations non autorisées de diriger des collèges, et il n'autorisera point les communes à préférer les frères de la doctrine chrétienne aux instituteurs laïques. — Nous nous fussions, quant à nous, résigné assez facilement à l'institution des jurys d'état, mais vraiment est-il de bonne politique de tenir les facultés de l'État pour des facultés oppressives de la raison et de la conscience, et, les mettant comme en interdit, de créer auprès d'elles, en opposition aujourd'hui, des facultés *libres* catholiques ; demain, les facultés *libres* positivistes ; après-demain, d'autres facultés encore pareillement *libres*, et autrement dénommées ? Ne voudrait-il pas mieux s'efforcer d'obtenir que toutes les doctrines scientifiques, littéraires, philosophiques, voire religieuses et théologiques, pussent être enseignées dans les facultés de l'État ? De fait, cette liberté de l'enseignement supérieur existe : M. Espinas enseigne à côté des purs spiritualistes, M. Ribot, à côté de criticistes déclarés ; rien n'empêcherait le catholique le plus ultramontain d'enseigner comme titulaire d'une chaire ou comme *privat-docent* et puisque M. A. Duruy distingue, et avec raison, entre l'État et la société, la société gouvernerait en quelque façon les facultés par le seul fait d'accueillir, avec plus ou moins de faveur, l'enseignement donné dans une chaire et l'enseignement donné dans une autre.

Nous n'appelons pas la création de facultés rivales, parce que nous voulons l'enseignement supérieur aussi libre que possible au point de vue doctrinal, et parce que nous ne comprenons pas, dans les lycées et écoles de l'État, la liberté des doctrines et des méthodes, nous ne jugeons pas inutile l'existence de collèges et d'écoles privés dans lesquels se puisse donner, selon d'autres méthodes, un autre enseignement secondaire et primaire. L'école Monge, l'école alsacienne, nombres d'école d'apprentissage, sans parler de tant d'autres établissements d'instruction, ont rendu et ne laisseront pas de rendre encore d'importants services.

C'est peu de regarder à l'utile, il faut regarder à ce

qui est juste. Le droit des pères de famille, qui n'est, au vrai, que le droit d'exercer un devoir, n'est pas illimité, et M. A. Duruy entend bien comme nous que ce droit ne saurait aller jusqu'à la possibilité de prendre l'enfant comme moyen, — l'enfant est une personne, une fin en soi, — jusqu'à la possibilité de fausser une raison, de pervertir une conscience. Ceci accordé par tous, accordons-nous avec d'autres, que les pères de famille ont le droit, à l'encontre de chacun et de tous, d'instruire et d'élever leurs enfants comme ils jugent le meilleur pour la plus grande valeur morale de ces mêmes enfants; qu'ils ont le droit, soit d'ouvrir des écoles privées, « sous la condition de respecter la morale et les lois », soit de choisir entre celles qui existent. (Art. 34 et 35 de la dernière loi votée.) Sous cette étiquette du droit des pères de famille, on voudrait faire reconnaître un certain droit des communes. A cette prétention, M. Goblet, à la Chambre des députés (séance du 25 octobre 1886), objectait fort justement: « Je prends une commune où la majorité, je le veux bien, soit catholique et préfère l'instituteur congréganiste; ce n'est pas l'unanimité. Que devient alors le père de famille protestant ou libre-penseur. » M. Dugué de la Fauconnerie interrompant: « C'est le conseil municipal qui représente l'opinion de la majorité ». M. Goblet reprend: « C'est toujours ce même esprit de domination, d'exclusivisme, qui vous conduit et qui fait que, parce que vous êtes catholiques, il faut que tout le monde soit catholique! Ce que nous voulons faire, au contraire, c'est que l'école, laissant en dehors toute idée confessionnelle, puisse être également et librement ouverte à tous les enfants, à quelque culte et à quelque dogme qu'ils appartiennent. » L'État est tenu d'être neutre; c'est pourquoi la liberté des doctrines ne peut exister au collège et à l'école. Le moyen d'être neutre, dira-t-on? Et quelle morale sera enseignée, celle de M. Allau, celle de M. l'abbé de Broglie, ou celle de M. Edgar Monteil? Nous répondrons: il est des doctrines morales qui ne se fondent pas sur telle ou telle religion, ni même sur la religion, et parmi elles, il en est une: celle de Kant, de MM. Renouvier, Marion, qui postule l'existence d'un Dieu créateur, législateur, sanctionnateur; cette morale-là est le fondement de nos lois, et l'État qui ne se confond pas avec la société, soit, doit, s'il enseigne, n'enseigner que cette morale-là qui a inspiré depuis un siècle, qui inspire encore aujourd'hui les législateurs de notre société. Les « pédagogues » du conseil supérieur n'ont violé aucun droit en établissant le programme que l'on connaît, et le législateur, pas davantage, en décidant que l'instituteur, *chargé de suivre ce programme*, sera laïque. Vraiment, on pourrait croire que le parti clérical serait désireux de conserver un personnel tout prêt pour le jour qu'ils appellent, où la réaction serait triomphante!

Mais les finances sont déjà obérées, et la mesure prise, quant au personnel enseignant, accroîtra les dépenses; mais prendre cette mesure, c'est mécontenter trois millions et demi d'électeurs qui se refusent à accepter le régime républicain. Ces raisons invoquées ont leur valeur; nous ne pouvons toutefois nous empêcher de faire cette remarque, que l'opposition monarchique est un peu trop empressée à imiter l'opposition intransigeante; celle-ci entretient les sentiments les moins généreux de la société, elle les flatte, et celle-ci en appelle à l'amour des gros sous.

Les autres études sont consacrées à *la politique concordataire*, à *la réforme de l'enseignement secondaire*, à *la réforme de l'enseignement supérieur;* d'autres critiques qui auraient pu être formulées avec moins d'acrimonie, d'autant que beaucoup d'entre elles méritent d'être entendues par les hommes d'État, par les universitaires. Il est très vrai que la politique religieuse pourrait être différente sans cesser d'être ferme; pourquoi la malveillance, pourquoi la suspicion? Était-il nécessaire, par exemple, de défendre l'accès de l'école aux ministres des différents cultes? La réforme de l'enseignement secondaire n'a pas été heureuse sur tous les points, nous l'accordons, nous qui, pour nourrir d'autres opinions que celles de M. Frary, ne blâmons pas cependant l'institution d'un baccalauréat pour l'enseignement dit spécial. L'enseignement supérieur a été l'objet de réformes qui prêtent à la critique; il se peut que M. Lavisse, qui a trop demandé, ait aussi trop obtenu; mais pourquoi M. A. Duruy n'a-t-il pas dit un mot seulement touchant la quasi-autonomie concédée aux facultés?

Disons, pour conclure, que le volume peut être lu avec un vif intérêt par tous les Français, jaloux de conserver intact le beau renom que s'est acquis notre pays; s'ils ne doivent pas tous partager l'avis de l'écrivain, tous, dans l'écrivain, reconnaîtront l'un des leurs. F.-G.

La France en Éthiopie : *Histoire des relations de la France avec l'Abyssinie chrétienne sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV* (*1634-1706*), d'après les documents inédits des archives du ministère des affaires étrangères, par le vicomte de Caix de Saint-Aymour. Un vol. in-18 avec une carte. Paris, 1886. Challemel aîné.

L'auteur de *la France en Éthiopie* publiait en 1884 un premier ouvrage, *Intérêts français dans le Soudan éthiopien*, pour lequel il eut à faire des recherches au ministère des affaires étrangères. Chemin faisant, dans ce précieux dépôt, en remontant aux origines du sujet qu'il étudiait alors, il rencontra de nombreux documents encore inédits et relatifs aux rapports qui avaient existé au XVIIe siècle entre la France et l'Abyssinie. Il put constater que les rares ouvrages spéciaux publiés à ce sujet étaient remplis d'erreurs et de lacunes graves, à tel point que le rôle joué par le principal agent de la France dans ses négociations était généralement dénaturé, et que M. du Roule, la noble victime du massacre, qui avait si tragiquement clos les tentatives de Louis XIV pour entrer en communication régulière avec l'Éthiopie, n'avait même pas sa place dans les « biographies générales ». La découverte de ces documents conduisit M. de Saint-Ay-

mour à écrire en ce livre le chapitre qui traite des relations de la France et de l'Éthiopie sous le règne de Louis XIV et que l'ordre chronologique a rejeté à la fin du volume. La première partie est consacrée à la recherche de la vérité sur ce prince éthiopien qui visita la cour de France, ce Zaga Christ (1634-1638), héros des plus singulières aventures, considéré comme un imposteur, qui se disait le fils du négous Hasse Yakoub, embrassa la religion catholique et que finalement l'auteur considère comme quelque prince ou seigneur éthiopien que les discordes civiles de sa patrie amenèrent à chercher refuge en Europe.

L'introduction retrace rapidement les premières relations de l'Éthiopie avec l'Europe chrétienne, de telle sorte que le volume donne un abrégé de l'histoire, des rapports de la chrétienté avec l'empire des négous depuis leur origine jusqu'au XVIIIe siècle. Un souffle d'ardent patriotisme anime en les traversant les pages du livre de M. de Caix de Saint-Aymour.

E. C.

BEAUX-ARTS

L'Age du romantisme. *Études sur les artistes, les littérateurs et les diverses célébrités de cette période.* Publication grand in-4° par livraisons de 12 pages, contenant une gravure hors texte, fac-similé en noir ou en couleurs et de nombreuses reproductions, dans le texte, de portraits, eaux-fortes, lithographies, vignettes rares provenant de collections particulières, sous la direction de MM. Philippe BURTY et Ce. — Livraisons 1 et 2 : *Célestin Nanteuil,* par M. Philippe Burty. Paris, 1887. Ed. Monnier et Cie, éditeurs.

Sous quelque prétexte que le conflit se renouvelle, il y aura toujours, comme il y a toujours eu, dans le monde des lettres et des arts, deux familles d'esprits en lutte ouverte et prêts à en venir aux mains. « Querelle des Anciens et des Modernes » au XVIIe siècle, « Bataille des Classiques et des Romantiques » au XIXe, c'est toujours l'antagonisme de la routine contre le progrès, du passé, de l'immobilité contre l'avenir et le mouvement, des intelligences lentes, appliquées, méthodiques, éprises de correction, armées d'une impeccable médiocrité, contre les intelligences vives, spontanées, fougueuses, créatrices, d'un goût douteux parfois et parfois sublime, éprises avant tout de vie, de vérité et de poésie. Or, malgré le nombre, malgré l'épaisseur des bataillons que peut mettre en ligne la médiocrité, c'est finalement à la poésie, à la vérité, à la vie qu'appartient le triomphe définitif. A ce titre, il nous est facile de prédire à l'œuvre qu'entreprend aujourd'hui la librairie E. Monnier un grand et légitime succès.

Il y a longtemps déjà que les bibliophiles et les amateurs d'estampes collectionnent passionnément tout ce qui, dans l'ordre de leurs recherches, appartient à l'époque du romantisme. L'idée de nombrer, de décrire, de rappeler et de faire passer en grande partie sous les yeux des générations nouvelles « tout ce qui s'est peint, sculpté, professé, pensé, joué, orchestré, dessiné », dépensé d'esprit et imprimé alors est donc la bienvenue; non seulement parce que la vogue s'y attachant a rendu tout cela rare et rarissime, mais parce que, cette vogue, l'art et la littérature romantiques la méritent et qu'ils la méritent au-dessus de cela; je veux dire une part d'admiration et notre reconnaissance pour nous avoir affranchis des entraves académiques. *L'Age du romantisme* répond donc à un sentiment plus durable qu'un caprice. Disons, en outre, que si l'idée de la publication est excellente, la réalisation de l'idée est parfaite. Le format est juste ce qu'il fallait qu'il fût, ni trop grand ni trop petit; c'est un bel in-quarto carré, le vrai format de l'illustration. Le dessin de la couverture, composé par M. E. Grasset, est un chef-d'œuvre d'invention; toutes les évocations de l'imagination romantique y ont trouvé place : architecture gothique de fantaisie encadrant des anges et des démons, un moine, un guerrier en armure, une jeune dame à la duchesse de Berry, une autre, la ferronnière au front et jouant du luth, un jeune homme fatal, une coupe de poison, un poignard, une tête de mort aux ailes de chauve-souris, etc., c'est-à-dire T. Johannot, A. Devéria, Louis Boulanger, Célestin Nanteuil, confondus dans la même composition devenue ainsi un trompe-l'œil merveilleux.

C'est à Célestin Nanteuil précisément que sont consacrées les deux premières livraisons de la publication. La place nous fait défaut aujourd'hui; nous en reparlerons. En attendant, il suffit que l'on sache que le texte est de M. Philippe Burty, car nul n'est plus scrupuleux, mieux informé et ne dirait mieux. M. Philippe Burty a accepté de diriger la partie artistique de *l'Age du romantisme.*

Philibert de l'Orme, par MARIUS VACHON. Ouvrage de la collection des *Artistes célèbres.* Un fascicule in-8° carré accompagné de 34 gravures. Paris, 1887. Librairie de *l'Art,* J. Rouam.

Il faut rendre cette justice à M. Eugène Müntz de constater qu'il dirige la collection des *Artistes célèbres* de façon à tenir en éveil la curiosité du lecteur. Certes, pour une série de cette sorte, ayant un caractère historique si ouvertement déclaré, l'ordre

par écoles et la méthode chronologique devront être introduits dans le classement définitif; mais, au cours même de la publication, tant de rigueur n'est pas nécessaire et, dès lors, l'attrait de l'imprévu ranime l'intérêt. N'est-il pas piquant, par exemple, de voir une étude sur *Rembrandt* immédiatement suivie d'une étude sur *Boucher* et, dans la série, le *baron Gros*, le peintre de l'épopée impériale, précéder *Philibert de l'Orme*, l'architecte de Catherine de Médicis ? C'est M. Marius Vachon qui nous entretient du vieux maître en l'art de bâtir dont le nom reste attaché au souvenir de deux œuvres capitales, aujourd'hui anéanties, les Tuileries et le château d'Anet, et à un monument, par extraordinaire conservé, le tombeau de François Ier, à Saint-Denis, que « les historiens de la Renaissance sont unanimes à considérer comme une des productions les plus parfaites de l'art français ». L'on devait déjà à M. Marius Vachon le *Jacques Callot* de la même collection; il aime, saisit et traduit avec sollicitude ces belles physionomies si françaises et sait les faire aimer en dehors même de leur art, en dépit de leurs faiblesses ou de leurs travers, en présentant les grands aspects de leur caractère. C'est ainsi qu'après avoir analysé les œuvres et les écrits du vieux Lyonnais, il dira : « Quand on lit les ouvrages de Philibert de l'Orme, on lui pardonne aisément de mettre en lumière, avec autant d'orgueil et d'insistance égoïste, ses travaux et ses inventions, en considération de sa haine farouche contre l'étranger et de son amour pour la France. Il semble même qu'il ait fait œuvre nationale de se défendre cruellement contre ses adversaires et ennemis, qui étaient aussi ceux des vieux maistres maçons et des ymagiers provinciaux. Pour tout cela, autant que pour son génie, cette figure de Philibert de l'Orme est belle et l'on doit avoir pour l'architecte des Tuileries et d'Anet, défenseur infatigable de l'art français, de l'admiration. » Le *Philibert de l'Orme* de M. Marius Vachon ajoute une substantielle étude à l'excellente collection des *Artistes célèbres*.

GEOGRAPHIE

— Voyages — Mœurs et Coutumes —

La Tunisie, par J.-L. de Lanessan, député de la Seine, avec une carte en couleurs hors texte. Un vol. in-8°. Paris, Félix Alcan, 1887. — Prix : 5 francs.

C'est un rapport après enquête.

L'enquête a été poursuivie avec tout le zèle dont on sait qu'est animé l'auteur ; et, si l'on devine que les moyens d'information ne pouvaient lui manquer, on sait encore qu'il a toute compétence pour diriger les informations mêmes.

Le rapport est bien ordonné.

D'abord, un chapitre dans lequel il est parlé du sol, du climat, de la population. Mais point de semblants d'études géologiques, ethnographiques ; ces études, encore que forcément incomplètes, eussent été des hors-d'œuvre ; à leur place, de simples renseignements. M. de Lanessan ne s'est étendu un peu que sur l'orographie, sur l'hydrographie du pays ; et, quant à la population, il s'est contenté, ou peu s'en faut, d'en mesurer la densité par régions.

Les deuxième et troisième chapitres ont trait à l'agriculture et à l'industrie indigènes. Sur la culture des céréales, des oliviers, des dattiers, du tabac, du chanvre, de l'alfa; sur les procédés de culture, les modes de fermage, les rendements ; sur les essences qu'on trouve dans les forêts, sur l'élevage, une véritable étude. Par contre, sur l'industrie indigène, qui est, au reste, en pleine décadence, quelques pages seulement.

Dans celles qui suivent (ch. IV), l'auteur dit les premiers essais des Européens, les champs d'exploitation qu'ils ont créés, les huileries qu'ils ont montées; puis (ch. VI), il fait connaître le système fiscal qui est le plus grand obstacle à une régénération de ce pays, naguère un des greniers de l'empire romain. Des travaux seraient à exécuter, des réformes à poursuivre; il indique ces travaux (ch. VIII et IX) : des chemins de fer plutôt que des routes, les pistes suffisant ; il ne faudrait que jeter des ponts sur les rivières et torrents. Bizerte pourrait devenir un port de premier ordre ; il importerait de creuser le lac de Tunis. Il indique également (ch. X) les réformes financières et autres, qui s'imposent.

En résumé, la Tunisie est un pays riche, plus riche que beaucoup de parties de l'Algérie. Pour le relèvement de son agriculture, de son industrie, il faut quelques hommes instruits, quelques hommes d'initiative et beaucoup de capitaux ; y appeler des ouvriers, des cultivateurs français serait imprudence pure. Il servirait peu de produire, et de produire sans trop de dépenses, si l'on ne pouvait exporter ses produits ; or la France redevenue protectionniste, ceci dit à l'adresse du ministère du commerce, n'a pas à craindre l'arrivée sur nos marchés des produits tunisiens qui sont, ou bien d'une nature différente des produits français, et, par conséquennt, ne peuvent leur faire concurrence, ou bien similaires de produits français que notre pays ne fournit pas lui-

même en quantité suffisante pour satisfaire à tous les besoins de l'industrie et de la consommation. Autre déclaration, celle-là à l'adresse du ministère des affaires étrangères, les sacrifices qu'a faits la France, la part qu'elle prend dans la gestion des intérêts du pays lui permettent d'en obtenir, légitimement, aisément, à son profit, un remaniement complet du tarif des douanes. F. G.

L'Inde anglaise, son état actuel, son avenir, précédée d'une *Introduction sur l'Angleterre et la Russie*, par J. Barthélemy Saint-Hilaire. Un vol. in-8° de 484 pages. Paris, 1887. Librairie académique Perrin.

Sous ce titre : *l'Inde anglaise*, — parfaitement justifié d'ailleurs, — M. J. Barthélemy Saint-Hilaire réunit cinq articles publiés à diverses époques dans le *Journal des savants* et traitant tous d'un fonds d'idées commun. Le premier de ces articles, placé en tête du volume auquel il sert d'introduction, expose l'antagonisme de l'Angleterre et de la Russie, non seulement dans l'Inde, mais aussi sur le Bosphore, et fait un tableau très précis des forces de chaque pays compétiteur. Les sympathies hautement proclamées de l'auteur sont pour l'Angleterre : « L'entreprise des Anglais dans l'Inde, dit-il, mérite que tous les amis de l'humanité et de la civilisation en souhaitent le succès. » Néanmoins, il ne dissimule pas les inquiétudes que lui inspire la puissance de la Russie dont le triomphe, à ses yeux, serait celui de la barbarie. Il nous montre l'empire russe possédant à peu près seul l'orient du continent européen, maître de l'Asie centrale ; occupant, par le Caucase, une position qui menace tout à la fois l'ouest et l'est ; marchant à la conquête de Constantinople et de la Turquie. Puis il ajoute : « Quand cet héritage, dont il a déjà ravi bien des lambeaux, lui sera échu tout entier, c'en sera fait, nous le croyons bien, de l'indépendance de l'Occident, qui n'aura pas su se défendre contre la barbarie. » Ces prévisions pessimistes sont datées du mois de février 1887, d'hier. Et M. Barthélemy Saint-Hilaire pousse l'Allemagne, l'Autriche, puissances limitrophes, et l'Angleterre, menacée sur l'Indus et dans la Méditerranée, à s'unir pour arrêter et refouler le torrent. Il va même jusqu'à inviter — par une phrase incidente, il est vrai — « d'autres puissances » qu'il ne nomme pas, mais, clairement, la France entre autres, à se joindre à elles. Il n'est donc pas dans le courant de l'opinion régnante en notre pays à l'heure présente.

Dans le premier des quatre chapitres du livre proprement dit, l'auteur présente le mécanisme du gouvernement de l'Inde anglaise et son action morale; il vante sa tolérance, sa sollicitude. Le second est consacré à l'analyse et au rôle de la langue hindoustanie, à la presse hindoue, aux dangers de l'anglicisme ; le troisième aux mœurs indigènes, aux sectes religieuses ; le dernier enfin, à coup sûr le plus original et le plus émouvant, aux sacrifices humains accomplis dans le pays des Khonds et à l'incessante croisade dirigée contre ces abominables pratiques. — Ce dernier livre de M. Barthélemy Saint-Hilaire sera lu avec autant d'intérêt en Angleterre qu'en France. E. C.

SCIENCES

— Philosophie — Morale —

L'Ancienne et la nouvelle philosophie, *Essai sur les lois générales du développement de la philosophie*, par E. de Roberty. Un vol. in-8° de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. Paris, Félix Alcan, 1887. — 7 fr. 50.

C'est un bien gros volume que d'aucuns estimeront un peu bien vide. Une seule idée s'y trouve émise, à savoir la métaphysique, de même que la religion, cette forme plus élémentaire encore de l'ignorance, est avant tout *une conséquence* qui ne devient cause à son tour que si les circonstances qui l'ont produite lui sont favorables.

Auguste Comte ne récriminait pas contre l'histoire; il l'affirmait ; ce qui a été fait, ce qui a été pensé, devait être fait et pensé. Il tâchait à expliquer l'explicable, d'où sa théorie des phases. M. de Roberty ne récrimine pas davantage, et il soutient une thèse qui n'est pas très différente.

L'hypothèse, avec l'ignorance, ce sont les deux éléments de « l'ancienne philosophie », conjecturale et métaphysique. Toute conception métaphysique du monde est nécessairement, ou matérialiste, ou idéaliste, ou sensualiste. Parmi les hypothèses philosophiques, il y a lieu, en effet, de distinguer trois types : l'un d'eux s'appuie sur les sciences inorganiques, qui étudient les phénomènes les plus simples et les plus généraux, — tel est le matérialisme; l'autre prend pour point de départ les sciences à venir, les sciences superorganiques, — tel est l'idéalisme ; le troisième enfin, le sensualisme, occupe une situation intermédiaire, correspondant à celle qui appartient, dans la hiérarchie du savoir, aux sciences organiques. Ces trois types ont un caractère commun : la tendance à transformer des suppositions particulières, spéciales, en hypothèses générales, au moyen desquelles on interprète l'ensemble des phénomènes cosmiques.

Notre auteur formule une *loi de corrélation entre*

le savoir et la philosophie, et cette loi, il la commente. Le caractère métaphysique général et le caractère métaphysique particulier, ou le *genre* ou l'*espèce* métaphysique d'une conception quelconque du monde, sont déterminés par la prédominance des points de vue empruntés aux sciences spéciales. La pensée métaphysique est un phénomène qui accompagne inévitablement la croissance du savoir positif dont elle dépend; à chaque époque donnée, le caractère exclusif d'une conception du monde est en rapport direct avec les lacunes du savoir.

En vain, on poserait à M. de Roberty la question : Qu'est-ce que savoir? Il ne répondrait pas à la question. Il sait qu'elle a été agitée ; mais réalisme, nominalisme, théorie des idées, critique de la raison pure, tout cela est vieux jeu et relève de l'ancienne philosophie. « La théorie de la connaissance ne peut, à aucun égard, être considérée comme une condition unique, ou même primordiale, d'une philosophie scientifique », — la nouvelle philosophie, la seule qui ne se payera pas d'illusions, de conjectures; — cette philosophie « doit au contraire s'appuyer sur toutes les parties du savoir humain ».

Le développement de la philosophie est un fait d'ordre concret, — nous continuons à citer notre écrivain positiviste ; — dans chaque système métaphysique, il entre, outre les éléments sociologiques, un nombre considérable d'éléments purement biologiques ou psycho-physiques, sous forme d'illusions individuelles, d'influences pathologiques, d'idiosyncrasies de toute espèce. La philosophie du passé a été absolument inévitable. Mais il y a évolution de la pensée et la philosophie nouvelle qui commence de se constituer sera aussi une discipline nouvelle, une création synthétique puisant ses forces vives dans la sociologie et la psychologie qui sont encore en voie de formation et qui n'ont pu, par conséquent, lui prêter leur appui dans le passé. On renoncera à obtenir une conception du monde en partant de la conscience individuelle.

M. de Roberty, qui se propose de faire bientôt à l'inconnaissable sa part, ne tend à rien moins, en somme, qu'à édifier, sous le nom de synthèse des sciences, une philosophie dogmatique et universelle, de laquelle seront absents la notion du mal, le postulat de la liberté, le besoin du salut; qu'à édifier, pour mieux dire, un nouveau catholicisme sans plus rien de chrétien. F. G.

Sensation et Mouvement. *Études expérimentales de psycho-mécanique*, par Ch. Féré, médecin de Bicêtre. Un vol. in-12 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, avec 44 graphiques dans le texte. Paris, Félix Alcan, 1887. — Prix : 2 fr. 50.

Comment oser philosopher aujourd'hui, si l'on n'est physiologiste? M. Féré est physiologiste, et, — qui peut le plus peut le moins, — puisqu'il est capable de fournir une explication totale de ce qui a été, de ce qui est, et aussi de ce qui sera, rien qui doive nous étonner dans le fait, pour lui, de résoudre aussi aisément, et d'un mot, des problèmes de sociologie, — l'expression est encore de mode, — des problèmes de morale.

« La mécanique est la science fondamentale; les manifestations les plus complexes de l'intelligence ne lui échappent pas. » (P. 68.) « Le corps humain se comporte comme toute masse de matière quelconque qui transforme et transmet le mouvement communiqué avec des variations en rapport avec la constitution moléculaire. » (P. 52.) « Toute excitation, si faible qu'elle soit, détermine nécessairement un mouvement... Chaque excitation détermine une tension de l'énergie statique qui a une tendance à se dégager dans une direction spéciale. Lorsque plusieurs excitations se succèdent avant que la tension ait été suffisante pour que la décharge se produise nécessairement, il se fait des déviations successives de la direction de la tendance totalisée. Ce que nous croyons être une période de choix ou de liberté n'est autre chose que la période des oscillations qui se produisent avant l'orientation fixe de la résultante des forces... L'idée de la liberté est une hypothèse sans fondement *scientifique...*, et qui a des conséquences *déplorables au point de vue de l'évolution de l'espèce* : elle a, en effet, fréquemment pour résultat de faire sacrifier l'intérêt de la collectivité à l'intérêt individuel. » (P. 68 et 69.)

L'auteur ajoute que les différences de réactivité, les tendances individuelles, qui, « en s'opposant réciproquement, constituent les conditions indispensables des adaptations successives de l'espèce », et « dont la résultante donne la direction de l'adaptation », *doivent être* respectées, tant qu'elles ne sont pas manifestement en contradiction avec la tendance générale. Mais pourquoi M. Féré se place-t-il à ce point de vue de l'évolution de l'espèce et non à un autre? Il est contraint; « son choix » est détermination; soit. Mais une autre question : pourquoi *déplore-t-il* telle ou telle conséquence de telle ou telle idée? Et, encore une autre : pourquoi déclare-t-il que telle chose *doit* se produire? Le concept d'un *devoir être* se pourrait-il admettre de qui tient pour une philosophie de déterminisme universel ?

M. Féré est meilleur logicien, lorsque, prouvant un optimisme des plus accommodants, il écrit (p. 132): « La misère est aussi inévitable que la déchéance organique; dans les sociétés animales, la misère et la mort prématurée n'atteignent presque exclusivement que les dégénérés, mais c'est parce qu'elles les atteignent inévitablement que les espèces sont conservées avec tous leurs caractères et toute leur vitalité... »; que, plus loin, il dit : « Le malheur est le lot des individus dont l'organisme est en déficit, tandis que le bonheur est le partage des individus bien développés et bien entretenus... Le bonheur individuel et le bonheur collectif se résument dans l'accumulation de la force... L'évolution progressive aboutit à augmenter le dégagement de la force, en quantité invariable dans l'univers, au profit de l'humanité... (p. 150-151). L'utilité commune est la base de toute justice et de toute vertu; la vertu doit consister dans la pro-

duction et dans la conservation de la force; il n'y a qu'une vertu cardinale : l'énergie... (p. 155). Les nuisibles, criminels ou décadents de tout ordre doivent être considérés comme les déchets de l'adaptation, comme les invalides de la civilisation. Ils ne doivent provoquer ni haine ni colère; mais la société doit, si elle ne veut pas voir précipiter sa propre décadence, se prémunir contre eux et les mettre hors d'état de nuire... » (p. 158). Les mots *doit, doivent* sont encore là répétés; n'insistons pas, d'autant plus que leur signification n'est pas très précise. A la force, de se régler, de se mesurer pour un certain effet? Alors, la finalité? Et l'évolution, consciente dans et par l'humanité, consciente de son énergie et de sa fin? Nous sommes en pleine métaphysique.

C'est grand dommage que M. Féré ne se soit pas défendu d'asseoir sur ses observations biologiques, physiologiques, une doctrine philosophique; ses observations sont toutes intéressantes; même quelques-unes des inductions qu'il formule méritent d'être retenues. Il n'est pas toujours d'accord avec MM. Bain, Wundt, Brown-Séquard, Stricker, Mosso, et ses divergences d'opinion, il les motive. On peut tirer grand profit encore de la lecture de son livre. F. G.

SCIENCES DIVERSES

— Physique — Mathématique — Sciences occultes — Sciences appliquées à l'industrie — Technologie

Herbages et prairies naturelles, par Amédée Boitel, chez Didot. — Prix : 8 francs.

Ce volume inaugure une nouvelle *Bibliothèque de l'enseignement agricole* à laquelle est acquis le concours des savants les plus autorisés.

Elle rendra sans doute de réels services à notre grande « industrie nationale », mais peut-être trop exclusivement chez ceux qui savent déjà et qui veulent savoir davantage, à en juger par ce premier volume.

La vraie vulgarisation est chose bien difficile, car un livre ne peut être écrit que par un savant, et un savant s'imagine difficilement qu'il y a des ignorants. Il se résout avec peine à leur parler, c'est-à-dire à prendre toujours les connaissances par l'A B C, à rabâcher les rudiments. Sachant tout, il en dit toujours trop long.

M. Boitel passe en revue, avec clarté et méthode, toutes les plantes fourragères de France. Il y en a beaucoup. Le cours est complet pour le botaniste : nous avons quelque crainte de voir le paysan s'y perdre. Il étudie les sols des diverses contrées de notre pays, avec les plantes qui s'y plaisent et qu'il convient de propager. Cette statistique est complète et le ministère de l'agriculture y trouverait les éléments d'un excellent état de situation théorique. Ce gros volume a 800 pages. Je ne veux point dire que ce soit au détriment de la qualité, mais la quantité y est, la quantité d'un dictionnaire.

Mais je connais un paysan de vingt ans qui a suivi les coutumes routinières de son père et qui sent que l'on peut mieux faire. Il est allé à l'école, mais il n'a pas eu le loisir de suivre des cours d'agriculture. Je ne crois pas qu'il soit seul de son cas. D'autre part, je suis moi-même propriétaire de serres et, moins parce que je me souviens de Virgile que par nécessité moderne, je veux m'occuper moi-même de leur culture.

Je ne crois pas non plus être un cas isolé. Eh bien, ni lui ni moi nous ne trouvons ce qu'il nous faut dans cet ouvrage. Il nous faut d'autres livres sur ce seul sujet. Nous en cherchons un bien simple, bien terre à terre, dans les 150 à 200 pages, pour nous dégrossir seulement : nous nous perfectionnerons après. Il reste encore à écrire.



Stratégie et grande taotique, d'après l'expérience des dernières guerres, par le général Pierron. Tome premier. Un vol. grand in-8° de 648 pages avec cartes et croquis. Paris, Berger-Levrault et Cie, 1887. — Prix : 10 francs.

Le général Pierron a publié, en 1878, sous le titre : *les Méthodes de guerre nouvelles*, un ouvrage à coup sûr fort original et qui était le développement du cours qu'il professait à cette époque à l'école de guerre. C'était, en somme, un traité d'art militaire, mais conçu sur un plan tout à fait nouveau. Dans l'ouvrage qu'il fait paraître aujourd'hui et que nous pouvons considérer comme formant le complément et le couronnement de ses premières études, le général a suivi absolument la même marche, le même système d'exposition. Un travailleur obstiné, un ardent bénédictin comme lui pouvait seul en mener l'exécution à bonne fin. Grouper avec art et pour chaque point de doctrine les instructions, les ordres, la correspondance des plus célèbres hommes de guerre; extraire des documents les plus autorisés la relation des principaux faits militaires, les commenter en quelques lignes précises, servant pour ainsi dire de programme à chaque question traitée; laisser en un mot la parole à l'histoire, en se contentant d'en être le *nomenclateur;* telle est, à grands traits, la méthode adoptée par le savant officier général.

Depuis la mort de Napoléon Ier, l'art de la guerre, tout en poursuivant le même but, a subi de profondes modifications dans ses voies et moyens, par suite de la création et des chemins de fer et des télégraphes, du perfectionnement des engins de destruction, par suite surtout de l'effectif croissant des armées, résultat du service militaire universel. Il est donc devenu nécessaire, dans une étude sur la stratégie, de tenir compte de ces nouveaux facteurs. Aussi l'auteur a-t-il fait connaître ces voies et moyens d'après l'expérience des guerres de ce siècle et, en particulier, de celles de 1859, en Italie; de 1861-1865, aux États-Unis; de 1866, en Allemagne et en Italie; de 1870-1871, en France; de 1877-1878, en Orient; de 1880-1881, sur les côtes du Pacifique, etc.

Chaque question a été envisagée autant que possible sous toutes ses faces. Les principes généraux placés en tête et exposés par l'auteur, appuyé par le dire des plus célèbres généraux ou des principaux écrivains militaires, résument les règles et mesures de prévoyance d'une application pratique et immédiate qui découlent des documents et des exemples historiques cités ensuite.

Le premier volume, le seul paru encore, traite en trois chapitres de tout ce qui est relatif aux lignes de communication d'une armée : 1° nécessité de cette ligne; 2° sa protection; 3° son organisation. Quand on pense que ce sujet a suffi pour occuper un fort volume de plus de 600 pages, on verra que l'auteur n'est pas loin d'avoir épuisé la question. Comme nous le disions, il y a quelques années, à propos des méthodes de guerre, les ouvrages de M. Pierron constituent à eux seuls une véritable bibliothèque militaire. Tout officier qui aura lu ce livre en entier saura, au point de vue pratique, autant que s'il avait consacré de longues heures à l'étude de nos principaux auteurs militaires. On peut discuter la méthode suivie par le général, mais on ne peut nier le service immense qu'il rend à l'armée en condensant ainsi, pour son usage, une masse de documents historiques ou techniques aussi considérable.

Les transformations de l'armée française. *Essais d'histoire et de critique sur l'état militaire de la France,* par le général Thoumas. Deux vol. grand in-8°. Paris, Berger-Levrault, 1887. — Prix : 18 fr.

Le général Thoumas, un des collaborateurs de Gambetta en 1871, vient de publier un travail considérable, aussi remarquable par les nombreux faits historiques qu'il signale à chaque instant que par les considérations techniques qu'il présente sur tous les rouages de notre organisation militaire. Depuis les événements de l'année terrible, il a paru sur ces questions un grand nombre d'ouvrages dont plusieurs, dus à des écrivains d'une haute compétence, ont largement contribué aux solutions adoptées pour la reconstitution des forces défensives de la France. Mais la plupart ont été rédigés à un point de vue purement technique dans le but de faire prévaloir telles ou telles idées ou de combattre telles ou telles tendances. Ils s'adressent presque exclusivement aux lecteurs militaires et l'histoire n'y tient en général que fort peu de place.

Le général Thoumas s'est proposé un tout autre but en écrivant ce livre; il a voulu comparer le présent au passé et faire ainsi apprécier l'œuvre de la réorganisation de l'armée, non seulement par ceux qu'elle concerne directement, mais par tous les hommes qui s'intéressent au salut et à la grandeur du pays. Dans une série d'études récentes, publiées en Allemagne et dues à un homme qui avait exercé des commandements importants, le prince de Hohenlohe, ce dernier fait observer combien il est avantageux que les vieux officiers fassent part aux jeunes de ce qu'ils ont vu autrefois. C'est ce principe qu'a suivi le général Thoumas; il a vu, entendu et surtout beaucoup lu, et il a pensé qu'il ne serait pas inutile aux générations nouvelles de profiter de cette triple expérience. Il a donc cité autant de faits qu'il a pu le faire sans développer ce livre outre mesure. Toutes ses citations sont empruntées à des ouvrages déjà livrés à la pu-

blicité ou à des documents sans caractère confidentiel. Elles ont le grand mérite, tout en livrant à la connaissance du public un grand nombre de faits nouveaux, de reposer un peu l'attention des questions par trop techniques; elles donnent en même temps de la vie et du charme à la narration et fixent bien mieux dans l'esprit les arguments que l'auteur a développés.

Le cadre embrassé par l'auteur est des plus vastes. En général, en abordant une question, il commence par en faire un historique très succinct, la suivant ainsi depuis son origine jusqu'à la forme sous laquelle elle a été résolue de nos jours, et il en conduit l'étude jusqu'aux dernières transformations qu'elle peut être appelée à subir, c'est-à-dire jusqu'aux nouvelles lois militaires soumises actuellement au parlement. Entre temps, il émaille son exposé soit d'anecdotes, soit plus souvent de documents historiques se rattachant au sujet. En toutes choses, il a son opinion bien personnelle et il ne ménage pas les critiques lorsqu'il en trouve l'occasion. Rappelons en terminant, pour donner une idée de l'ampleur du sujet, les principales questions que l'auteur a traitées et dont le développement embrasse deux gros volumes de près de 600 pages :

Tome Ier. — Recrutement. — Les trois armes. — États-majors. — Armée coloniale. — Réserves. — Avancement. — Écoles. — Organisation générale. — Mobilisation et concentration.

Tome II. — Administration. — Armement. — Matériel. — Camps et cantonnements. — Marches. — Batailles. — Discipline et esprit militaire.

L'artillerie de l'avenir. *Considérations sur l'artillerie de campagne allemande, son état actuel et les réformes indispensables*, par un officier supérieur d'artillerie. Ouvrage traduit de l'allemand par E. Jaeglé, professeur à Saint-Cyr. Un vol. in-18. Paris, Hinrichsen, 1887.

Les conditions nouvelles dans lesquelles se fera la guerre future donneront une part de plus en plus prépondérante à l'artillerie. On verra, sans nul doute, les duels de canons être menés avec une violence et une intensité qui jusqu'à ce jour eussent paru inouïes. Si, en France, l'organisation de cette arme est l'objet de nombreuses critiques, de discussions incessantes, on verra par ce livre que nos voisins d'outre-Rhin songent également à y introduire d'importantes modifications. L'auteur anonyme de cette étude a écrit son livre non seulement pour les artilleurs, mais encore pour les officiers de toutes armes qui y trouveront le sujet d'amples méditations. M. Jaeglé, qui nous a donné déjà la traduction de plusieurs œuvres typiques allemandes, a été donc bien inspiré en nous donnant un texte français de ce travail. L'ouvrage renferme les divisions suivantes I. Méthodes actuelles de combat. — II. Principes de la tactique d'artillerie. — III. Conduite de l'artillerie en campagne. — IV. Organisation de l'artillerie. — V. Cadres et effectifs. — VI. Armement. — VII. Instruction. — VIII. Résumé et conclusion. C. M.

L'éducation de l'infanterie française, par H. DE FLETTRES. Un vol. in-8° avec carte et croquis. Paris, publication du *Spectateur militaire*, 1887. — Prix : 8 francs.

La direction du *Spectateur militaire* vient de réunir en un volume une série d'articles dont des extraits ont été publiés par ce journal technique, dans les premiers mois de cette année. Ce livre n'est pas une œuvre d'érudition, encore moins le fruit d'études spéculatives; l'auteur est un praticien qui a cru bon de fixer sur le papier les idées qu'ont fait naître dans son esprit ses recherches, ses observations à l'étranger et son expérience personnelle. Au moment où, véritable travail de Pénélope, nos règlements sont encore l'objet d'une refonte et d'un remaniement complets, ce livre arrive à son heure et offrira d'utiles éléments de discussion. On sait qu'il vient de paraître, avec l'attache ministérielle, une nouvelle *Instruction* pour le combat; elle marque une évolution significative dans notre tactique. Le présent livre était écrit lors de la publication de cette instruction, on ne saurait donc l'accuser de plagiat. Si, en beaucoup de points, il est en parfait accord avec l'esprit des données officielles, le lecteur s'apercevra bien vite que les moyens d'exécution que l'auteur propose en diffèrent du tout au tout.

L'ouvrage de M. de Flettres commence par comparer les méthodes d'instruction militaire des principales nations européennes ; puis il entre dans le domaine pratique en s'occupant de l'éducation morale et physique du soldat, de son instruction en temps de paix, en partant de l'instruction individuelle pour aboutir à celle de la compagnie et du bataillon. Il passe ensuite au maniement des grandes unités, aux manœuvres de garnison et aux manœuvres d'automne, et se termine par un aperçu d'une année complète d'instruction, réglée d'après les idées de l'auteur. Bien qu'il ne faille accueillir ces innovations qu'avec une certaine réserve, il y a dans ce livre beaucoup d'idées neuves qui attireront, sans nul doute, l'attention des hommes du métier. C. M.

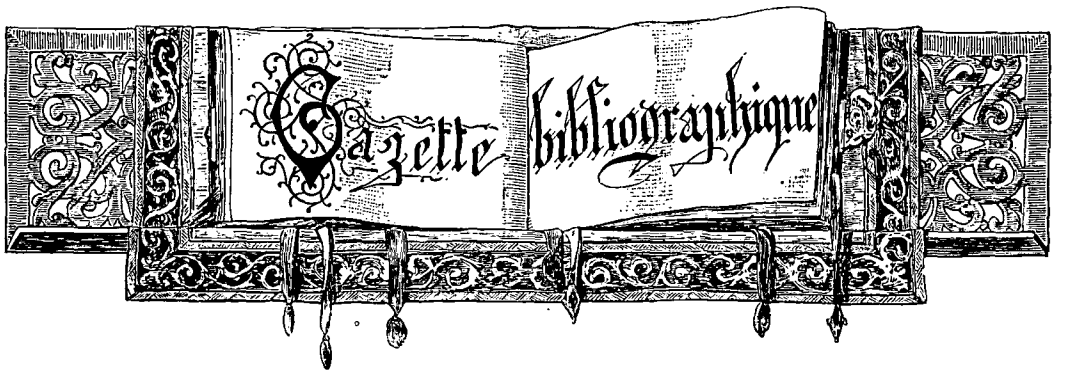

Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois.* — *Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES ; *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français.* — *Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province.* — LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

INSTITUT.

Séance générale trimestrielle du 6 juillet 1886.

GRAND PRIX BIENNAL DE 20,000 FRANCS. — Les membres des cinq sections de l'Institut de France, réunis en assemblée générale, ont entendu le rapport de M. le vicomte Delaborde, fait au nom de l'Académie des beaux-arts, dans lequel cette Académie, en vertu d'un vote de 36 voix sur 40 votants, proposait de décerner à M. Antonin Mercié, sculpteur, le prix biennal de 20,000 francs pour son *Tombeau du roi Louis-Philippe*, qui figurait au Salon de l'année dernière.

L'Institut de France a approuvé à l'unanimité la proposition de l'Académie des beaux-arts.

Le prix biennal est la plus haute récompense que l'Institut de France puisse décerner. Il a été fondé en 1855 par l'empereur Napoléon III. Une rente annuelle de 10,000 francs y fut affectée. Il fut d'abord triennal, c'est-à-dire de 30,000 francs, payables en trois années. Ce n'est qu'en 1861 que l'Institut obtint de le rendre biennal.

Il est statué, dans la fondation de ce prix, qu'il sera distribué à tour de rôle par chacune des cinq classes de l'Institut. C'est l'Académie des sciences qui l'a décerné pour la première fois à M. Fizeau, lorsqu'il était triennal.

Depuis qu'il est décerné tous les deux ans, les lauréats se sont succédé ainsi qu'il suit dans les différentes classes de l'Institut :

Académie française : MM. Thiers, Guizot, Nisard.

Académie des inscriptions et belles-lettres : MM. Oppert, Mariette, Paul Meyer.

Académie des sciences : MM. Wurtz, Paul Bert, Brown-Séquard.

Académie des beaux-arts : MM. Félicien David, Chapu, Antonin Mercié.

Académie des sciences morales et politiques : MM. Henri Martin, Demolombe.

Le prochain prix biennal sera décerné en 1889, sur la proposition de l'Académie des sciences morales et politiques.

Au cours de la séance générale trimestrielle, M. Bertrand a fait une intéressante lecture sur l'art de la gravure à l'époque du renne.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 24 juin.

Communication. — E. Renan : Photographies et estampages des inscriptions du sarcophage anthropoïde découvert à Saïda par Hamdi-Bey.

Plusieurs prix et récompenses ont été décernés au cours de cette séance :

Le PRIX DU BUDGET, applicable au meilleur mémoire sur la *Langue des inscriptions latines*, a été décerné à M. Arthur Loth, de Versailles.

Le PRIX DU BUDGET, relatif au meilleur mémoire sur la *Bibliothèque de Photius*, n'a pas été accordé. Une récompense de 1,000 francs sera donnée à l'auteur du seul mémoire présenté, s'il se fait connaître.

Une récompense de 2,000 francs a été accordée, sur le montant du PRIX BORDIN, à M. Antoine Thomas, chargé de cours à la Faculté de lettres de Toulouse, auteur du seul mémoire présenté.

Le PRIX BRUNET, sur le *Fihrist*, a été décerné à M. Moritz Steinschneider, de Berlin, auteur du seul mémoire présenté.

La commission des *Antiquités nationales* a décerné les récompenses suivantes :

Médailles :

1° M. Delachenal (*Histoire des avocats au parlement de Paris*);

2° M. I. Richard (*Une petite-nièce de saint Louis : Mahaut, comtesse d'Artois et de Bourgogne*);

3° MM. Lespy et P. Raymond (*Dictionnaire béarnais ancien et moderne*).

Mentions :

1° M. J. Philippe (*Origines de l'imprimerie à Paris*);

2° M. B. de Mandrot (*Imbert de Batarnay, seigneur du Bouchage, conseiller des rois Louis XI, Charles VIII, Louis XII, François Ier*);

3° M. Haillant (*Essai sur un patois vosgien*);

4° M. Georges Guigne (*Récits de la guerre de Cent ans. Les Tard-Venus en Lyonnais, dans le Forez et le Beaujolais*);

5° M. Ch. Bémont (*De la condamnation de Jean sans Terre par la cour des pairs de France en 1202*);

6° M. Faucon (*la Librairie des papes d'Avignon*).

La commission du PRIX LAFON-MÉLICOCQ a décidé que le prix ne serait pas décerné. Néanmoins sur le montant du prix, elle accorde :

1° Une récompense de 1,200 francs à M. l'abbé Haigneré pour les deux ouvrages suivants :

Cartulaires des établissements civils et religieux du Boulonnais;

Les Chartes de Saint-Bertin.

2° Une récompense de 600 francs à M. le baron de Calonne pour la deuxième édition de son ouvrage intitulé :

La Vie agricole sous l'ancien régime dans le nord de la France.

Séance du 1er juillet.

Ouvrages présentés. — Hoffmann : *les Monnaies royales de France depuis Hugues Capet jusqu'à Louis XVI.* — Israël Lévi : *le Roman d'Alexandre.*

Lectures. — Al. Bertrand : Note sur les fouilles faites à Saint-Maur-les-Fossés (Seine. — Siméon Luce : Mémoire sur un complot dirigé contre les Anglais à Cherbourg, au temps de Jeanne d'Arc, par Philippe Lecat.

Communication. — Héron de Villefosse : Résultat des fouilles dirigées à Saintes par M. le chanoine Julien Laferrière.

Dans cette séance, M. le secrétaire perpétuel a lu une lettre de M. l'abbé Battiffol, du clergé de Paris, dans laquelle cet ecclésiastique se déclare l'auteur du mémoire jugé digne d'une récompense de 1,000 francs pour le concours de l'un des prix du budget et dont le sujet était : « Examen critique de la bibliothèque de Photius. »

M. Auguste Molinier, conservateur à la bibliothèque Sainte-Geneviève, a été ensuite proclamé lauréat d'un autre prix du budget (valeur, 2,000 francs) dans le concours sur la question suivante : « Exposer la méthode d'après laquelle doit être étudié, préparé pour l'impression et commenté un ancien obituaire. Appliquer les règles de la critique à l'étude d'un obituaire rédigé en France avant le XIIIe siècle. »

L'Académie avait prorogé à l'année 1887 le sujet suivant proposé pour le prix Bordin (valeur, 3,000 fr.) : « Étude critique sur les œuvres que nous possédons de l'art étrusque; origine de cet art; influence qu'il a eue sur l'art romain. » Le mémoire de M. Jules Martha, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris, le seul qui ait été déposé, a été, à l'unanimité de la commission, jugé digne d'être couronné.

Le prix de numismatique ancienne (valeur, 400 fr.) fondé par M. Allier de Hauteroche, a été décerné à M. Ernest Babelon, sous-bibliothécaire au département des médailles de la Bibliothèque nationale, pour son ouvrage intitulé : *Description historique et chronologique des monnaies de la république romaine vulgairement appelées monnaies consulaires.*

Séance du 8 juillet.

Ouvrages présentés. — Bouriant : *Fragments d'un roman d'Alexandre en dialecte thébain.* — De la Borderie : *Monuments originaux de l'histoire de Saint-Yves.* — Duc de la Trémoïlle : *Livre des comptes (1305-1406) de Guy de la Trémoïlle et de Marie de Sully.*

Communication. — Derembourg : Le sarcophage de Tabnit, roi de Sidon. — Héron de Villefosse : Résultat des fouilles de Saintes.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 18 juin.

Communication. — Aucoc : A propos de l'ouvrage de M. de Franqueville : *Le gouvernement et le parlement britannique.*

Dans cette séance, l'Académie a procédé à l'élection de la commission du prix récemment fondé par M. Audéoud. Ont été élus : MM. Larombière, Georges Picot, Beaussire, Maurice Block, Vacherot et Perrens.

Le prix de 9,000 francs sera distribué pour la première fois en 1889. Il est destiné à récompenser les études, les travaux et les services relatifs à l'amélioration des classes ouvrières et au soulagement des pauvres.

Séance du 25 juin.

Communication. — Glasson : A propos de la notice de M. Colmet-Daage sur *l'École de droit de Paris en 1814, 1815 et 1816.*

Séance du 2 juillet.

Ouvrages présentés. — H. Joly : *l'Homme et l'Animal* (2e éd.). — E. de Laveleye : *le Luxe.*

Séance du 9 juillet.

Lectures. — Barthélemy Saint-Hilaire : L'œuvre des Anglais dans l'Inde et son avenir. — Moynier : L'état du Congo au point de vue juridique.

Dans cette séance, l'Académie a fixé ainsi qu'il suit la question à traiter pour le concours du prix du budget en 1891 : « Des transformations survenues dans le monde depuis la seconde moitié du XIXe siècle dans les transports maritimes et de leur influence sur les relations commerciales. »

— L'Académie a mis également au concours, pour 1892, le prix du budget de 2,000 francs sur la question suivante : « La politique étrangère de l'abbé Dubois. »

Les mémoires devront être déposés à l'Institut avant le 31 décembre 1891.

— La section des sciences morales a arrêté le sujet du concours pour le prix du budget, de 2,000 francs.

« Exposer, d'après les œuvres de saint Jean Chrysostome, quelles étaient les mœurs dans son temps et discuter, au point de vue moral, la manière dont il l'a jugé. »

Les mémoires doivent être déposés avant le 31 décembre 1889.

Disons enfin que l'Académie a décerné le prix Bordin, de 2,500 francs, au mémoire inscrit sous le n° 2 du concours, sur la *Philosophie du langage.* L'auteur est M. Paul Regnaud, professeur adjoint à la Faculté des lettres de Lyon.

Le prix Victor Cousin, qui est de 6,000 francs, a été attribué à M. Ch. Huit, docteur ès lettres à Paris. Le sujet à traiter était : *les Dialogues de Platon.*

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

FRANCE

Bibliothèques universitaires. — Nos lecteurs trouveront dans *la Revue internationale de l'enseignement,* publiée par la Société de l'enseignement supérieur (numéro du 15 juin 1887), une longue et intéressante note de M. Mortet sur la nouvelle installation de la Bibliothèque universitaire de Bordeaux.

Bibliothèque Schœlcher. — Près de quatre cents volumes faisant partie de la collection donnée par M. Schœlcher à la bibliothèque de Fort-de-France ont disparu.

M. Étienne, sous-secrétaire d'État aux colonies, a prescrit une enquête judiciaire à Fort-de-France, au sujet de cette disparition.

Société Franklin. — Cette société, fondée pour la propagation des bibliothèques et reconnue d'utilité publique, vient de faire de nouveaux envois de livres à plusieurs bibliothèques populaires des départements et à des infirmeries militaires de province.

Le chiffre des volumes envoyés s'élève à deux cent soixante-quinze.

ÉTRANGER

Italie. — *Bibliothèque nationale de Florence.* — La bibliothèque nationale de Florence s'est enrichie de deux correspondances importantes pour l'histoire contemporaine, littéraire et civile : celles de Felice Le Monnier et de Giovanpietro Vieusseux, libraires-éditeurs à Florence; la première a été donnée, la seconde achetée aux héritiers. La correspondance de Le Monnier se compose de plus de six mille sept cents lettres d'hommes célèbres, avec les réponses du libraire, plus de quatre-vingt-six volumes de manuscrits destinés à l'impression. C'est un Français résidant à Florence, M. Domengé, qui en a fait présent à la bibliothèque. La correspondance de Vieusseux comprend plus de vingt-cinq mille lettres et des documents relatifs, pour la plupart, à l'histoire de l'Italie et de l'Europe de 1819 à 1863.

Bibliothèque nationale de Venise. — Le 8 mai dernier, on a inauguré à la bibliothèque nationale de Venise une salle qui porte le nom du cardinal Bessarion, fondateur de la Bibliothèque. Cette salle contient une exposition où sont rangées méthodiquement les productions de l'imprimerie vénitienne, du XIe siècle à nos jours.

Bibliothèque de la ville d'Imola. — Lord Warren Vernon a donné à la bibliothèque d'Imola un exemplaire de l'édition publiée à ses frais du commentaire de la *Divine Comédie,* de Benvenuto Rambaldi da Imola.

L'édition est splendide, in-4°, imprimée sur papier de Fabriano. Elle a été surveillée par le sénateur Giacomo Filippo Lacaita. Elle contient deux photographies, l'une de la ville d'Imola, l'autre de la maison de Benvenuto.

La bibliothèque Henzen. — La bibliothèque archéologique de feu M. le professeur Henzen, de l'Institut archéologique allemand, a été achetée par le gouvernement italien. Cette bibliothèque viendra enrichir

celle que le sénateur Fiorelli a déjà fondée à Rome, près la Direction générale des antiquités et des beaux-arts.

Belgique. — *Bibliothèque royale; nomination.* — M. Édouard Fétis vient d'être nommé au poste de conservateur en chef de la Bibliothèque royale de Belgique, en remplacement de M. Alvin, récemment décédé.

Depuis plus de vingt ans, M. E. Fétis était conservateur du département des imprimés, à cette même bibliothèque, et s'était fait un renom presque européen par sa haute érudition et sa parfaite courtoisie.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— Paris — Province — Étranger —

FRANCE

— La Librairie illustrée vient de mettre en vente deux volumes de notre regretté collaborateur M. Ad. Racot : *Portraits d'hier* et *Portraits d'aujourd'hui.*

— M. Dubosc de Pesquidoux vient de consacrer une étude politique et historique au comte de Chambord. L'ouvrage a été édité par la maison Palmé.

— Le cinquième fascicule du *Glossaire archéologique du moyen âge et de la Renaissance*, rédigé par M. Victor Gay, a paru à la librairie de la Société bibliographique. Avec ce fascicule se termine le tome I de *Glossaire.*

— M. Doncieux vient de consacrer une étude au Père Bouhours, le jésuite lettré du XVIIe siècle.

— M. Lucien Arréat vient de donner à la librairie F. Alcan le *Journal d'un philosophe.*

— La librairie Berger-Levrault vient de publier un catalogue de tous les ouvrages relatifs à l'Alsace imprimés ou édités par cette maison, depuis 1676 jusqu'à 1873, et le catalogue des ouvrages non alsatiques publiés par elle de 1676 à 1815. On comprend l'importance d'un tel recueil quand on sait que l'imprimerie Berger-Levrault a été chargée, jusqu'à la Révolution, de toutes les impressions administratives; de sorte que ce catalogue donne un relevé chronologique de tous les actes administratifs de l'intendance d'Alsace sous l'ancien régime et de l'administration centrale du Bas-Rhin pendant la Révolution.

— La collection de Contes et Chansons populaires, éditée par la librairie Leroux, vient de s'augmenter de trois volumes. Ce sont : 1° *les Voceri de l'île de Corse*, recueillis par M. Ortoli; 2° *les Contes provençaux de l'antiquité et du moyen âge*, par M. Féraud; 3° *les Contes populaires berbères*, recueillis, traduits et annotés par M. Basset.

— L'éditeur dijonnais, M. Darantière, vient de faire paraître le troisième fascicule du *Théâtre de l'Infanterie dijonnaise.* Ce fascicule, qui forme une plaquette in-12 de 46 pages, a pour titre : *Asneries, ou les quatre jeux joués contre le grand maistre des eaulx et forestz, avec la Chanson des Satyres, 1576.*

La distribution de la brochure est celle-ci :

Après la *Préface*, se trouve un chapitre traitant de la double origine française des Asneries; un autre sur l'antiquité desdites Asneries d'après l'abbé Boullemier; le troisième a pour objet la Mairesse de Dijon, juge des Asneries; le quatrième renferme les documents recueillis par l'abbé Boullemier; le cinquième et dernier chapitre roule tout entier sur la grande et unique menée de l'âne à Dijon par l'Infanterie de ladite ville.

— M. G. Dolot, capitaine du génie, vient de faire paraître à la librairie Quantin une très intéressante *Note historique sur la place Vendôme et sur l'hôtel du gouverneur militaire de Paris.* Le livre, tiré à 400 exemplaires seulement, est orné de 5 planches hors texte et d'un plan de la place Vendôme composé de quatre parties superposées représentant l'aspect de la place à diverses époques.

— *De Paris à Berlin,* tel est le titre du dernier ouvrage de M. Victor Tissot. Le livre a paru chez le libraire Gautier.

ÉTRANGER

Angleterre. — Il vient de paraître à Londres un gros volume contenant des renseignements très

détaillés et utiles sur les journaux et autres recueils périodiques du monde entier. Il porte le titre de *Sell's Dictionary of world's press* et contient de nombreuses illustrations, parmi lesquelles figurent les portraits des directeurs des principaux journaux anglais, français et américains.

Allemagne. — Mme Blennerhasset vient de publier le premier volume d'un ouvrage sur Mme de Staël. (Berlin, librairie Paetel.)

Belgique. — L'Académie royale de Belgique continue l'impression de la *Biographie nationale*. Le deuxième fascicule du tome II a dernièrement paru et va de *Heuschling* à *Huerter*.

— Il vient de paraître à la librairie Godenne, à Namur, une intéressante étude sur Mme de Maintenon et Mlle de Montpensier. L'ouvrage a pour auteur Mme Pirmez et comme titre : *Deux femmes du XVIIe siècle*.

— M. G. Kayser vient de publier à Bruxelles (Beauvais) une *Bibliographie d'ouvrages ayant trait à l'Afrique*, dans ses rapports avec l'exploration et la civilisation de ces contrées, depuis le commencement de l'imprimerie jusqu'à nos jours.

Italie. — M. Castellani, directeur de la Bibliothèque nationale de Venise, a fait paraître à la librairie Visentini le discours qu'il a prononcé à l'occasion de l'inauguration, à cette bibliothèque, de la salle Bessarion (inauguration dont nous parlons plus haut). Ce discours a trait aux origines de l'imprimerie à Venise et à son histoire, de Giovanni de Spira aux Alde.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

— Annonçons la prochaine apparition d'un ouvrage qui fera sans doute quelque bruit : *Napoléon et ses détracteurs*. Auteur : le prince Jérôme Napoléon.

— On annonce la prochaine publication du tome I d'une *Histoire du peuple d'Israël*, par M. Ernest Renan.

— Comme suite à *la France jugée par la Russie*, de M. Michel Delines, que vient de publier la Librairie illustrée, paraîtra du même auteur : *l'Allemagne jugée par la Russie*, d'une actualité encore plus palpitante.

— L'association fondée pour l'encouragement des études grecques en France se propose de publier, à partir de l'année prochaine, une *Revue des études grecques*.

— M. Éveillé met en souscription, pour paraître au mois d'octobre prochain à la librairie Moquet, à Bordeaux, un *Glossaire saintongeais*. Cette étude sur la signification, l'origine et l'historique des mots et des noms usités dans les deux Charentes sera précédée d'une introduction sur l'origine de la langue française et suivie d'un index bibliographique et littéraire. L'ouvrage formera un volume imprimé sur deux colonnes, dans le format du *Manuel du Libraire*.

— Le R. P. Monsabré vient de réunir, en un volume luxueusement édité chez Lethelleux, ses conférences et ses instructions du carême de 1887. L'ouvrage qui a pour titre : *le Mariage*, doit paraître ce mois-ci.

— Deux publicistes, MM. Ad. Robert et Mourot, annoncent et proposent en souscription un *Dictionnaire de l'histoire parlementaire en France*.

ÉTRANGER

Italie. — Le Dr Cappelletti, de Livourne, met la dernière main à une *Histoire critique de la Révolution française*.

Belgique. — M. Fierlants, président du cercle d'escrime de Bruxelles, traduit, pour le publier à Paris, chez Ollendorff, l'ouvrage d'Egerton Castle, président du London Fencing Club : *l'Escrime et les escrimeurs depuis le moyen âge jusqu'au XVIIIe siècle*. Ce livre renferme une esquisse du développement et de la bibliographie de l'art de l'escrime pendant cette période. Il sera illustré de reproductions de vieilles gravures et de photogravures.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

DOCUMENTS OFFICIELS.

Nominations dans l'ordre de la Légion d'honneur.

Parmi les promotions faites à l'occasion du 14 juillet dans l'ordre de la Légion d'honneur, nous avons remarqué les nominations suivantes :

1° Au grade d'officier :

MM. Lavisse, professeur à la Faculté des lettres de Paris;

Henri Weil, maître de conférences à l'École normale;

Pavet de Courteille, membre de l'Institut, professeur de langue et littérature turques au Collège de France.

2° Au grade de chevalier :

MM. Lucien Viaud, l'officier de marine connu en littérature sous le pseudonyme de Pierre Loti;

Philibert Audebrand;

Bergaigne, professeur à la Faculté des lettres de Paris;

Bigot, professeur de littérature à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr.

Union pour la protection littéraire et artistique. — Suivant la convention internationale pour la protection de la propriété littéraire et artistique, dont les bases ont été arrêtées le 9 décembre 1886, les ratifications de cette convention doivent être échangées, à Berne, au plus tard dans le courant d'une année.

En conséquence de cette disposition, le conseil fédéral invite les États qui font partie de cette Uuion pour la protection littéraire et artistique : la Belgique, l'Allemagne, la France, la Grande-Bretagne, l'Italie, l'Espagne, etc., à envoyer des délégués à Berne, le 5 septembre prochain, pour participer à une conférence où l'on procèdera à l'échange des ratifications.

Mission littéraire. — M. Charles Joret, professeur à la Faculté des lettres d'Aix, est chargé d'une mission en Allemagne, à l'effet d'étudier l'histoire des rapports intellectuels et littéraires de ce pays avec la France avant 1789.

— Dans *l'Annuaire Mermet*, qui vient de paraître, on voit que l'année dernière on n'a pas fondé moins de 537 journaux. Il est vrai que 180 au moins étaient de ces feuilles qui ne paraissent qu'une fois, sur les boulevards de Paris. Citons, entre autres, *le Cochon, les Echos de Cythère, la Panthère des Batignolles, le Rossard, le Saint-Joseph*, organe officiel de la corporation des c..., etc.

Si l'on compulse, écrit un de nos confrères, la seconde partie de *l'Annuaire Mermet*, celle qui, mise à jour, donne la liste de toutes les feuilles en cours de publication depuis quelques années, on y découvre également un bon stock de « gaieté de la presse ».

On peut presque diviser les journaux par corps de métiers : l'agriculture, par exemple, compte 42 organes, où nous voyons prendre rang *l'Orchidophile*, journal des amateurs d'orchidées. Le sommaire d'un numéro est engageant ; il débute ainsi : « *Nouveautés :* Eattleya labatia crocata; Eattleya brymeriana; Dendrobium... » Le reste à l'avenant.

Les beaux-arts sont représentés par 26 journaux ; le commerce en a 60, parmi lesquels *le Bétail, les Corps gras industriels, l'Epicerie française, le Tabac, l'Echo de la laiterie, le Bulletin des blanchisseries.* La finance a 159 organes ; le magnétisme en compte 14, dont *la Chaîne magnétique* et *la Table tournante ;* l'industrie a 46 journaux ; l'instruction publique, 63. Ces derniers traitent toutes les questions pédagogiques ; il en est un qui mérite une mention spéciale : c'est *la Rigolade sténographique*, qu'un prospectus désigne comme une « petite publication destinée à propager la sténographie ».

Où la moisson de bizarreries peut être plus facilement faite encore, c'est dans les journaux religieux : *les Echos de la première communion ; le Parterre de Notre-Dame; le Très Saint-Sacrement*, revue des œuvres eucharistiques ; *la Merveilleuse Couronne de dévotion aux œuvres de J.-M.-J.*, contiennent des malédictions contre le siècle assez désopilantes. On y découvre aussi des annonces hilarantes, rédigées avec la fausse gaieté des gens qui ne rient pas souvent. *La Fin du* XIXe *siècle*, qui consacre une partie de ses bénéfices « à favoriser la vocation sacerdotale d'un jeune homme pauvre », insère cette réclame : « Grand hôtel Saint-Joseph... *Maigre* les vendredis et *tripes à la mode de Caen* le mardi... Hein ? » — L'interjection : « hein » est dans le texte : elle peint bien la grosse joie du curé de campagne attablé devant le plat fumant...

Et les journaux de modes ? Ils ne sont pas moins

de 80! Et les « divers », les feuilles dont les titres stupéfiants déroutent les classificateurs les plus sévères : *la Boîte aux idées*, qui paraît « irrégulièrement » ; *le Journal de la machine à coudre, le Limonadier, la Voiture industrielle, le Voyageur forain* et enfin ces quatre concurrents : *l'Art de tourner le bois, le Découpeur, la Découpure, le Découpage...* Celui-ci est visiblement le plus fort : il annonce que la « partie littéraire a pour principale collaboratrice Mlle E. Erthorn, âgée de *quinze ans;* partie scientifique, M. Sciortif, ex-professeur; propos médicaux, le docteur X... » Voilà un docteur qui ne se compromet pas...

... Que de papier noirci et perdu!... Vingt pages durant se joue, dans *l'Annuaire Mermet*, cette comédie de la réclame à outrance et de l'appel aux bons badauds. Autant en emporte la faillite, lorsque, maintes fois par an, aux échéances, vient la chute inévitable des feuilles.

Lettres inédites de V. Hugo, Chateaubriand et Thiers. — Notre collaborateur M. Simon Brugal adresse au *Figaro*, au sujet de l'Exposition internationale ouverte en ce moment à Toulouse, un intéressant article dont nous extrayons les principaux passages :

« L'Exposition internationale qui est ouverte à Toulouse offre au lettré, à l'artiste, à l'érudit, une véritable et attrayante curiosité. Je veux parler de l'archivaire de l'Académie des Jeux Floraux.

« Dans une salle et des vitrines à elle, la vieille Académie expose :

« 1° La collection de toutes ses fleurs, depuis la violette, créée en 1323, jusqu'au jasmin, fondé tout récemment par Mme la marquise de Blocqueville.

« 2° Des spécimens de ses anciens jetons d'or, si rares et si précieux ;

« 3° Ses mémoires et ses recueils annuels, formant une bibliothèque de près de 200 volumes ;

« 4° *Las Leys d'amors* et *las Flors del gay saber :* deux superbes manuscrits sur parchemin qui contiennent la poétique des sept fondateurs des Jeux Floraux (XIVe siècle), les statuts et les premiers registres du Collège de la gaie science ;

« 5° Les poésies en langue d'oc des troubadours qui obtinrent la « Joye » de la violette, de 1323 à 1375 : poésies écrites sur vélin, avec d'admirables miniatures de l'époque ;

« 6° Les poésies du temps de Clémence Isaure, et la première *Canson*, couronnée, d'autres disent composée par elle, en 1499 ;

« 7° Les poésies couronnées par l'Académie des Jeux Floraux au XVIe siècle ;

« 8° Les lettres-patentes de Louis XIV (1694), érigeant en Académie royale l'ancienne Académie restaurée par Clémence Isaure ;

« 9° L'édit de Louis XV (1773) modifiant certains articles des statuts académiques ;

« 10° Enfin, un volumineux dossier de lettres autographes, adressées par divers lauréats au secrétaire perpétuel, de l'an 1765 jusqu'à nos jours.

« Ce dossier — un vrai trésor de piquantes révélations — vaut la peine d'être étudié. Il m'a été donné de le parcourir tout à loisir, et j'y ai déniché des lettres on ne peut plus intéressantes, signées : Portalis, Fontanes, cardinal Maury, Daru, Baour-Lormian, Alexandre Soumet, Amable Tastu, Victor Hugo, Chateaubriand, Adolphe Thiers, Belmontet, Jean Reboul, etc., etc.

« Il serait trop long d'analyser ici toutes ces lettres. On nous permettra seulement de nous arrêter à trois noms (les plus célèbres) : Victor Hugo, Chateaubriand et Adolphe Thiers.

« De Victor Hugo, le dossier contient une douzaine de lettres, toutes à l'adresse de M. Pinaud, secrétaire perpétuel de l'Académie des Jeux Floraux et conseiller à la Cour d'appel de Toulouse.

« Elles sont de la première jeunesse du poète et peuvent servir à sa biographie définitive.

« La première lettre est datée du 29 mars 1819. Cette année-là, deux odes de Victor Hugo avaient été couronnées : *le Rétablissement de la statue d'Henri IV* et *les Vierges de Verdun*. L'une avait obtenu le lis d'or, et l'autre l'amarante réservée. M. Pinaud avait demandé à l'heureux lauréat s'il préférait les fleurs ou leur valeur en monnaie. Celui-ci répond :

« Vous m'engagez, monsieur, à me décider promp-
« tement entre les fleurs ou leur valeur pécuniaire.
« Je préfère les fleurs. Elles me rappelleront dans
« tous les temps l'indulgence de l'Académie, qui, sans
« doute, en me couronnant, a eu plus d'égards à ma
« grande jeunesse qu'à mon faible talent. »

« Le poète n'avait alors que dix-sept ans. Les deux odes couronnées nécessitaient pourtant quelques corrections. Victor Hugo envoya les variantes à M. Pinaud, le 9 avril de la même année, en lui disant : « Ces odes m'ont coûté plus de peine à retoucher
« qu'à composer. Voilà pourquoi je doute du succès
« de mon travail. » Il est à croire que les retouches étaient bonnes, car elles ont été maintenues par l'auteur dans l'édition en volume des *Odes et Ballades*.

« Le 16 juin 1819, nouvelle lettre de Victor Hugo à M. le secrétaire perpétuel. Il le remercie de l'envoi du Recueil académique et termine ainsi, tout simplement : « Maman a été très vivement touchée de votre
« attention. »

« L'écriture de Victor Hugo, à cette époque de sa vie, ne ressemble en rien à l'écriture de son âge mûr et de sa vieillesse. C'est une écriture appliquée et qui sent encore le collégien, mais le collégien laborieux, bûcheur, soigneux et précautionneux. Elle est fine, serrée, très régulière et tenant le milieu entre la ronde et l'anglaise. Les *d* minuscules ont cela de particulier qu'ils offrent tous un énorme crochet en retour replié sur lui-même, en ce sens : *d*. Ce qui, d'après les graphologues, est le signe d'une vanité phénoménale. La signature est également très curieuse

— avec un paraphe ultra-bourgeois, qui plus tard sera remplacé par un paraphe fulgurant.

« Cette écriture a également un autre caractère, qui bientôt disparaîtra totalement : c'est que, sauf dans la signature, les lettres dans les mots sont toutes liées, se tiennent toutes. Graphologiquement, cela indique que Victor Hugo n'est pas encore le visionnaire, l'intuitif, le créateur qu'il deviendra un jour. A dix-sept ans, il n'est qu'un imitateur, ou plutôt qu'un intelligent assimilateur. Et de fait, le Victor Hugo des premières poésies n'est pas le vrai Hugo. C'est un Delille romantique, rien de plus.

« En 1820, troisième triomphe du poète devant l'académie toulousaine. L'ode : *Moïse sur le Nil*, obtint une amarante réservée. D'après les statuts, il avait droit au titre de maître ès jeux, et il se hâte de demander à M. Pinaud l'envoi du diplôme. Mais il ne veut pas la fleur. Cette fois, il préfère l'argent : « Ayant déjà, dit-il, obtenu une amarante en 1819, « je me détermine à prendre, cette année, au lieu de « la fleur, la somme que l'Académie me laisse la « faculté de choisir, en place du prix. »

« Quelques écrivains ont prétendu que le royalisme du jeune Victor Hugo n'était pas sincère. On ne se douterait guère de cette noire hypocrisie (qui d'ailleurs n'a rien de fondé), en lisant l'ardente profession monarchique contenue dans les paroles suivantes :

« Je suis, écrit le poète à M. Pinaud, particulière-« ment flatté que mes Odes sur la Vendée et sur « l'exécrable crime du 13 février (l'assassinat du duc « de Berry) vous aient causé quelque plaisir. J'ai « l'honneur de vous adresser deux exemplaires d'une « satire déjà vieille, mais qui, à l'époque où elle « parut (octobre 1819), fut considérée à Paris, sinon « comme une œuvre de talent, du moins comme une « marque de courage. J'y fais joindre le premier vo-« lume du *Conservateur littéraire*. Vous verrez dans « cet ouvrage, à la rédaction duquel je concours, le « témoignage de satisfaction que Sa Majesté a daigné « me donner à l'occasion de mon Ode sur la mort du « duc de Berry. Je vous félicite de l'Adresse de votre « Cour royale relativement à cet horrible assassinat. « Elle a produit ici le meilleur effet, et elle a été dis-« tinguée entre toutes les Adresses des autres villes « du royaume. »

« Plus tard, il envoie à l'aimable secrétaire, pour être insérée dans le Recueil de l'année 1820, une ode sur l' « épouvantable trahison de Quiberon ». Tout cela dénote des sentiments d'une sincérité parfaite.

« Reçu maître ès jeux, Victor Hugo prend le bon M. Pinaud pour confident de ses joies et de ses peines de famille. Ses lettres sont souvent d'une longueur démesurée ; mais il s'en excuse en ces termes : « Un observateur a dit que lorsque les affections sont « grandes, les lettres sont longues. » Il offre à l'Académie d'être son intermédiaire auprès des illustrations parisiennes. L'Académie profite de cette offre gracieuse et charge son lauréat de remettre à Chateaubriand le diplôme de maître ès jeux floraux. Victor Hugo s'acquitte avec joie de la commission, et l'auteur de *René* envoie le remerciement que voici :

« Monsieur le secrétaire perpétuel,

« J'ai reçu avec la plus sincère reconnaissance les « lettres de maître ès jeux floraux dont l'Académie « a bien voulu m'honorer. C'était y ajouter pour moi « un nouveau prix que de me les faire remettre par « le jeune poète qui donne de si brillantes espérances.

« En lisant les lettres, monsieur, je me suis « aperçu qu'elles font mention d'un titre que j'ai « cru devoir déposer[1]. Mais je tiens plus aux hon-« neurs de la *gaie science* qu'à ceux de la politique, « et je ne rendrai jamais à Clémence Isaure le « diplôme qu'il lui a plu de m'accorder, d'après l'avis « de son illustre conseil. »

« Puis, les formes de politesse épuisées, le grand écrivain signe royalement :

« CHATEAUBRIAND. »

« Revenons à Victor Hugo.

« Le 14 juillet 1822, il annonce à M. Pinaud la mort de sa mère. En octobre 1822, il lui fait part de son mariage : « Je viens, écrit-il, d'unir ma vie à la plus « douce, à la plus angélique, à la plus adorée des « femmes. » Maintenant l'écriture se modifie : elle est moins appliquée, moins guindée, plus personnelle. L'individualité commence à s'affirmer. On remarque l'épaississement et le grossissement presque monstrueux des jambages des lettres *j*, *p*, *q*, *z*, signe graphique des instincts et des goûts sensuels — dont la prédominance va de pair avec l'idéalisme, caractérisé par la finesse des autres lettres. Cependant nous sommes encore loin de l'écriture géniale de la *Légende des siècles*.

« Ici, en cette année 1822, se place un épisode biographique bien étonnant. Victor Hugo prétexte de son titre de maître ès jeux floraux pour se faire exempter, en cas du tirage d'un mauvais numéro, du service militaire. Il écrit, le 11 décembre, à l'obligeant M. Pinaud la lettre suivante :

« Vous avez un confrère conscrit. Ne riez pas de « cette alliance de mots. Né au commencement de « l'année 1802, je me trouve faire réellement partie « de la levée annuelle de 40,000 hommes.

« La loi du recrutement accorde l'exemption du « service militaire à tous ceux qui auront remporté « l'un des grands prix de l'Institut, voire même le « prix d'honneur de l'Université. L'oubli fait des prix « de la seconde académie du royaume est ici réparé « par l'esprit de la loi, et, d'après les informations « que j'ai prises, j'ai acquis la certitude que cet ar-« ticle avait été interprété favorablement jusqu'à ce « jour, sur la réclamation des secrétaires perpétuels, « pour des palmes décernées par des académies bien « moins importantes que celle des Jeux Floraux. J'ose « donc attendre de cette extrême obligeance dont vous « m'avez donné tant de témoignages, que vous vou-« drez bien faire valoir le droit d'exemption que me « donnent les trois couronnes dont l'indulgence de

1. Le titre de pair de France, à la suite de ses démêlés avec M. le duc Decazes.

« l'Académie m'a honoré... C'est la cause de l'Acadé-
« mie que vous plaiderez plus encore que la mienne ;
« ce sont ses prérogatives que vous défendrez, car
« la loi ne peut accorder plus de privilèges à un
« simple lauréat de l'Institut ou même de l'Université
« qu'à un membre du plus ancien et de l'un des plus
« illustres corps littéraires de l'Europe. »

« En terminant, Victor Hugo prie M. Pinaud d'envoyer la réclamation au ministre de l'intérieur qui la transmettra au ministre de la guerre.

« Le poète sortit-il de l'urne un bon numéro, ou fut-il exempté du service militaire comme lauréat de l'Académie des Jeux floraux ? C'est ce que nous ignorons. Toujours est-il que la demande d'exemption fut faite par le secrétaire perpétuel, car le 8 janvier 1823, Victor Hugo le remerciait chaleureusement du « service » qu'il venait « de lui rendre ». Que vont penser de ceci nos partisans de « tout le monde à la caserne » ? Voilà Victor Hugo rangé du coup dans la « vile catégorie » des séminaristes.

« La dernière lettre que le poète ait adressée à M. Pinaud est datée du 5 juin 1823. Il lui demande s'il a reçu l'exemplaire qui lui était destiné d'« un « mauvais ouvrage en quatre volumes intitulé : *Han « d'Islande* ». Cette fois, par exemple, Victor Hugo manque de franchise. Il ne pensait certes pas tant de mal que cela de son roman.

« En 1821, l'Académie avait mis au concours pour le prix d'éloquence un sujet de discours ainsi conçu : « Quels sont les caractères distinctifs de la littérature « à laquelle on a donné le nom de *romantique*, et « quelles ressources celle-ci pourrait-elle offrir à la « littérature classique ? »

« Afin d'attirer davantage l'attention des écrivains sur cette question intéressante, les mainteneurs décidèrent de doubler le prix, qui, séance tenante, fut porté à neuf cents francs.

« Parmi les concurrents se trouvait un jeune avocat du barreau d'Aix. Il avait pris pour épigraphe ces mots : *Rien n'est beau comme le vrai,* et très crânement il rompait des lances en faveur de la littérature classique contre le romantisme. Ce jeune homme, alors obscur et inconnu, s'appelait Adolphe Thiers. Il ne fut pas couronné. L'Académie lui préféra un M. de la Servière, romantique déterminé. C'est qu'en 1821, sous l'impulsion des Soumet, des Lamothe-Langon, des Jules de Rességuier, le vieux collège de la gaie science, sans abandonner ouvertement les traditions classiques, s'était lancé dans le mouvement et favorisait de tout son pouvoir la nouvelle école.

« Furieux d'avoir été évincé, le jeune avocat du barreau d'Aix envoya à M. Pinaud, qui lui avait annoncé son échec, une réponse poivre et sel, typique, et dont le texte doit être reproduit intégralement, — car elle peint bien l'homme, tel qu'il était alors et qu'il resta toute sa vie. Voici cette réponse :

« Aix, ce 8 juin 1821.

« Monsieur,

« Je n'ai reçu que fort tard la lettre que vous m'a-
« vez fait l'honneur de m'adresser. Une absence en a
« été cause. Je vous suis, monsieur, très reconnais-
« sant de cette lettre et des impressions flatteuses
« qu'elle renferme. Votre suffrage vaut, pour moi,
« celui de toute une Académie et me dédommage
« suffisamment de ma défaite. Je n'ai aucune con-
« fiance aux jugements des Sociétés littéraires, qui
« souvent n'entendent pas même les questions qu'el-
« les proposent. Aussi, ne sachant pas faire les lieux
» communs, j'avais peu envie de concourir. Cepen-
« dant, la lecture de vos observations de l'an dernier
« me prouva que cette question des deux littératures,
« tant et si mal agitée aujourd'hui, vous était profon-
« dément connue, et deux pages de votre dernier
« rapport m'en ont convaincu davantage.

« Ces deux pages valent, à mon avis, tout un traité,
« car j'aime la vérité promptement dite. La certitude
« d'avoir au moins un juge éclairé me donna le cou-
« rage d'écrire. Mes occupations ne me permirent
« pas de donner plus de trois jours à ce travail. Il a
« produit tout ce que j'en attendais, c'est-à-dire le
« suffrage d'un véritable maître. A l'entrée d'une
« carrière difficile, votre lettre a été pour moi un en-
« couragement puissant. A part quelques vues dont
« votre rapport m'a fait sentir l'omission, je crois
« avoir résolu complètement la question. Je sais que
« peu importent les solutions, même à l'Institut. Il
« s'agit du style, et le mien, trop rapide et trop heurté,
« n'avait pas les qualités académiques. Cependant,
« en lisant l'ouvrage couronné où j'ai trouvé le mau-
« vais goût romantique uni à la sécheresse bio-
« graphique, j'ai été étonné de la sévérité qu'on a
« montrée à mon égard. La nature de mes travaux
« vous prouvera peut-être un jour que je juge M. de
« la Servière sans aucun esprit de rivalité. Vous l'a-
« vez dit, monsieur, rien n'est beau que le vrai, et
« qui n'est pas au vrai ne saurait me faire envie.

« Je vous réitère l'expression de ma sincère recon-
« naissance, et vous prie de croire que je suis sin-
« cère en vous assurant que votre suffrage m'a péné-
« tré de joie. Si un pauvre jeune homme, sans nom
« et sans famille, peut vous intéresser, je vous
« apprendrai que j'ai obtenu, à Aix, le prix pour un
« éloge de Vauvenargues. On voulait me le refuser
« parce que j'avais, au lieu de louer Vauvenargues,
« réuni sa morale en corps de doctrine et fait un tout
« de ses opinions qui sont confusément répandues
« dans ses œuvres. Le cas était grave, mais j'avais à
« lutter contre le style d'un romantique, et je me
« suis aperçu que l'on condamne le romantisme en
« principe et que tous les esprits s'y laissent prendre
« cependant. Ainsi de la morale et de tout ici-bas.

« Je vous demande pardon, monsieur, de ce long
« verbiage. Mais, quand je trouve à qui parler, j'en
« profite avidement.

« Je suis, avec une bien vive reconnaissance, votre
« très dévoué serviteur.

« A. THIERS, avocat. »

« Pour si peu que valût, comme forme, le discours du jeune Thiers, il devait certainement l'emporter sur celui de M. de la Servière, qui est loin d'être un

chef-d'œuvre. Mais, cette fois, le contenu nuisit au contenant. Thiers eut le tort de traiter les romantiques de décadents. D'après une phrase de son discours, citée par M. Pinaud, il disait d'eux : « Les « romantiques de nos jours ne sont autre chose que « des écrivains qui, par la faiblesse de leur génie et « l'irrégularité de leur goût, marquent l'époque de « la décadence des lettres, comme le firent dans l'an« cienne Rome ceux qui fleurirent après le grand « siècle d'Auguste. » La définition ne déplut pas au rapporteur du concours, mais elle ne dut pas être du goût de ceux qui acclamaient Chateaubriand, Mme de Staël, Charles Nodier, Lamartine pour maîtres — et qui pressentaient Victor Hugo.

« Contrairement à l'écriture de celui-ci, l'écriture de M. Thiers est celle d'une intelligence et d'un caractère formés. Elle est menue, mais très claire, très nette, sans la moindre irrégularité, sans une rature. Elle n'a pas changé, et les autographes de Thiers, président de la République, sont identiques à ceux de Thiers, avocat stagiaire du barreau d'Aix.

« En dehors de ses dossiers épistolaires, les Recueils de l'Académie des Jeux floraux mériteraient aussi d'être feuilletés, car ils contiennent des pièces tout à fait surprenantes, dues à des hommes illustres qui, souvent, les ont reniées plus tard.

« Ainsi, dans les recueils de 1819 et de 1820, on a imprimé de Victor Hugo quatre poésies que l'on chercherait vainement dans les éditions multiples de ses œuvres complètes. Ce sont : *la Canadienne* (élégie), *les Derniers Bardes* (poème), *le Jeune Banni* (héroïde), *les Deux Ages* (idylle).

« *Les Derniers Bardes* débutent de la sorte :

Cyprès, arbres des morts, qui courbe ainsi vos têtes?
Sont-ce les anges des tempêtes?
Sont-ce les noirs vautours cachés dans les rameaux,
Ou, fidèles encore à vos feuillages sombres,
Les enfants d'Ossian viennent-ils sous vos ombres
Chercher leurs antiques tombeaux?

« *Les Deux Ages*, dialogue entre un jeune homme et un vieillard, ne valent guère mieux. En voici un spécimen :

LE VIEILLARD.

O mon fils, où cours-tu?

LE JEUNE HOMME.

Vers les bosquets de Gnide.
J'ose en secret suivre les pas
D'une vierge aimable et timide.
Par pitié ne me retiens pas.

LE VIEILLARD.

Jeune homme, crains Vénus : son sourire est perfide;
Minerve par ma voix t'offre ici son égide
Contre de dangereux appas.

LE JEUNE HOMME.

Qu'importe la sagesse à mon âme enivrée?
La ceinture de Cythérée
Vaut bien l'égide de Pallas.

« La seule excuse à ces vers bizarres, c'est qu'ils sont d'un poète de dix-sept ans. Quant au *Jeune Banni*, ce doit être du Victor Hugo de la quinzième année. On en jugera par cette conclusion :

Adieu, bords de l'Arno, Toulouse, et toi, Florence!
Adieu, frères, parents, amis,
Ma jeune épouse, adieu !... L'instant fatal s'avance.
Adieu surtout, hélas! la trop douce espérance
Des baisers que tu m'as promis.

« Le fameux sonnet à la Vierge, d'Henri Rochefort, se trouve dans le recueil de 1855, à la page 99. Il est trop connu pour que nous le reproduisions. Ce n'est pas, d'ailleurs, la seule pièce de poésie que le futur pamphlétaire ait envoyée à l'Académie des Jeux floraux. Page 85 du recueil de la même année, on peut lire de lui une Élégie à la mémoire du lieutenant Bellot, qui périt dans une expédition scientifique au pôle Nord. L'intention du poète est excellente. Mais quelles strophes tortillées et torturées !

En voici deux :

Pauvre Bellot! pour toi, point de sœur affligée
Qui vers ta croix funèbre, en autel érigée,
S'achemine à pas lourds.
Tu n'auras désormais pour visiteurs nocturnes
Que des glaçons heurtant de leurs flancs taciturnes
Les flancs nerveux des ours.

Point de ces vains regrets, de ces pierres menteuses
Où sous le deuil fané d'immortelles douteuses
Nous dormons à l'étroit;
Mais sous un ciel d'airain toujours une âpre bise
Dont le noir tourbillon, dont l'atmosphère grise,
Siffle sur ton lit froid.

« Il y a comme cela une douzaine de strophes, toutes aussi monotones. Rien n'y fait prévoir le ricaneur de la *Lanterne* et de l'*Intransigeant*. C'est l'œuvre d'un bon jeune homme, sérieux et poncif, qui s'esquinte le cerveau à trouver une rime et à cheviller un alexandrin. »

— Les éditeurs ont vraiment bien peur de voir leurs publications vieillir. Si cette faiblesse est pardonnable aux jolies femmes, elle constitue chez ceux-là une tromperie contre laquelle les bibliographes doivent réagir de toutes leurs forces. Il vient de paraître un volume — élégamment imprimé, ma foi, — intitulé : « *le Val-de-Grâce;* histoire du monastère et de l'hôpital militaire », par le Dr Servier (*Paris, G. Masson, in-8° de 124 pages, papier vergé*); eh bien, ce volume, daté de 1888, nous l'avons acheté le 19 juillet 1887! A quoi bon ce mensonge? Il peut, d'ailleurs, avoir, pour l'auteur, l'inconvénient de lui faire perdre dans l'avenir ses droits de priorité, si quelque concurrent mettait au jour, d'ici à la fin de l'année, une publication analogue, pour la publication de laquelle il aura pu le piller tout à son aise.

NÉCROLOGIE

FRANCE

— M. Edme-Marie Caro, mort le 13 juin dernier, était né le 4 mars 1826, à Poitiers, où son père, auteur de quelques traités à l'usage de la jeunesse, était alors professeur de philosophie. Il vint à Paris, termina ses études au collège Stanislas et obtint de nombreux succès au concours général, notamment les deux grands prix de philosophie en 1845.

Après avoir passé à l'École normale, M. Caro fut nommé agrégé de philosophie en 1848 et professa successivement aux lycées d'Alger, d'Angers, de Rouen et de Rennes.

Il occupa ensuite avec succès la chaire de philosophie à la Faculté de Douai et revint à Paris, en 1858, comme maître de conférences à l'École normale.

Deux ans auparavant, il avait été choisi par M. Fortoul pour aller exposer les doctrines spiritualistes et religieuses de l'Université de France, devant la Société littéraire d'Anvers. Le grand succès de sa mission lui valut la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

En 1861, M. Caro devint inspecteur de l'Académie de Paris et remplit par délégation les fonctions d'inspecteur général; en 1864, il fut nommé professeur à la Faculté des lettres de Paris.

Ses cours très admirés et ses nombreux travaux philosophiques le désignaient pour un siège à l'Institut de France; en 1864, il fut élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques (section de morale) en remplacement de M. le vicomte de Cormenin; le 29 janvier 1874, il était élu membre de l'Académie française en remplacement de M. Vitet.

Le philosophe laisse de nombreux travaux. Ses premiers ouvrages furent *Saint Dominique et les Dominicains*, la *Vie de Pie IX*, signée du pseudonyme de Saint-Hermel, et son livre *Du Mysticisme au* XVIIIe *siècle*, sur la vie et la doctrine de Saint-Martin, le philosophe inconnu. M. Caro a fourni à la *Revue de l'instruction publique*, à la *Revue contemporaine* et à d'autres recueils, un grand nombre d'articles, dont les principaux ont été réunis sous le titre d'*Études morales sur le temps présent*. Ce volume, paru en 1855, a été couronné par l'Académie française. Les autres ouvrages sont l'*Idée de Dieu et ses nouveaux critiques*, la *Philosophie de Gœthe*, le *Matérialisme et la Science*, *les Jours d'épreuve*, *Problèmes de morale sociale*, *le Pessimisme au* XIXe *siècle*, etc., etc.

L'éminent académicien préparait encore un important travail philosophique; et la librairie Hachette annonce comme devant paraître prochainement une étude de lui sur George Sand.

— On annonce la mort de M. Aubé, professeur honoraire de philosophie au lycée Condorcet. M. Aubé s'était fait connaître, en ces dernières années, par une série de savants travaux d'exégèse religieuse. On lui doit une *Histoire des persécutions de l'Église jusqu'à la fin des Antonins*, couronnée par l'Académie française; les *Chrétiens dans l'empire romain, de la fin des Antonins, au milieu du* IIIe *siècle; l'Église et l'Etat dans la seconde moitié du* IIIe *siècle*, etc.

M. Aubé avait, en outre, collaboré à la *Revue des Deux Monde* et avait fait partie, après 1870, de la rédaction politique du *Français*. M. Aubé était âgé de soixante ans.

— On annonce la mort de M. Albert de Biberstein Kasimirski, ancien secrétaire-interprète au ministère des affaires étrangères, officier de la Légion d'honneur, M. Biberstein Kasimirski, qui était un orientaliste distingué, est l'auteur d'une traduction du Coran qui est devenue classique.

— Le mois dernier a eu lieu l'enterrement de M. Jules Boulabert, ancien membre de la Commune et romancier populaire.

Condamné à la déportation dans une enceinte fortifiée pour sa participation aux événements de 1871, Jules Boulabert était revenu à Paris depuis l'amnistie.

— M. Charles Clément, l'éminent critique d'art du *Journal des Débats*, est décédé le mois dernier à la suite d'une courte maladie. Né à Rouen le 9 août 1821, il fit la plus grande partie de ses études à Genève et les compléta dans les universités de Berlin et de Tubinge. Nous croyons même qu'il obtint le diplôme de docteur en philosophie dans cette dernière Université en 1846. Ses premiers travaux de critique d'art parurent dans la *Revue des Deux Mondes* en 1850. Treize ans après, en 1863, il entra dans la rédaction du *Journal des Débats* et il y collaborait encore lorsque la mort est venue le frapper. Entre temps, il a publié de remarquables études dans la *Gazette des Beaux-Arts*.

M. Clément ne meurt pas tout entier. Il laisse des livres excellents : *Michel-Ange, Léonard de Vinci Raphaël, une Étude sur l'art en Italie avant le* XVIe *siècle*, une *Étude sur les beaux-arts en France* (Paris, 1865), son bel ouvrage sur *Géricault*, et ses excellents catalogues raisonnés, parmi lesquels il faut citer le *Catalogue des bijoux du musée Campana* qu'il alla chercher officiellement à Rome et qu'il organisa.

— Le publiciste Maurice Cristal, qui fut notre collaborateur, dont le vrai nom était Maurice Germa, et qui a surtout écrit sur la musique, est décédé à Paris le 31 mai dernier.

— De Montpellier nous parvient la nouvelle du décès de M. Henri Delpech qui s'était principalement occupé de littérature et d'histoire militaire. Son dernier ouvrage avait trait à *la Tactique au* XIIIe *siècle*. Dans un autre ordre d'idées, citons du même écrivain un intéressant volume sur l'*Influence de la presse périodique sur la littérature contemporaine*.

— M. Jean-Martial Delpit, ancien élève de l'École des chartes, est décédé à Paris le 12 mai dernier. On lui doit notamment une *Notice sur M. de Feletz, de l'Académie française*, un *Essai sur les anciens pèlerinages à Jérusalem* et un rapport fait à l'Assemblée nationale, au nom de la commission d'enquête sur le *18 mars 1871*.

M. Delpit était né en 1813.

— M. Eugène Fourmestraux, ancien chef de service au ministère de la guerre et connu comme publiciste, est décédé à Paris, le 23 juin. On lui doit des biographies de la reine Hortense, du prince Eugène, et une histoire des Maisons d'éducation de la Légion d'honneur, ainsi que des travaux sur l'Algérie. Il avait soixante-douze ans.

— M. Martin-Bottier, imprimeur à Bourg-en-Bresse, est mort dernièrement. Il avait composé une *Histoire de l'imprimerie et de la librairie en Bresse depuis le* XVIe *siècle*.

— Après le décès de M. Ch. Clément, il nous faut aussi malheureusement constater celui d'un autre critique d'art, M. René Ménard.

Après avoir suivi comme peintre les cours de l'École des beaux-arts et travaillé chez Troyon, le maître animalier, René Ménard s'était en effet appliqué à la critique d'art. Il a publié de très intéressants travaux à la *Gazette des Beaux-Arts*, dont il fut un moment rédacteur en chef, à l'*Art* et dans bon nombre d'autres publications périodiques. On possède également de lui une *Histoire des beaux-arts*, ouvrage important, écrit d'un bon style, rempli d'ingénieux aperçus et où se révèle un grand savoir. Il est l'auteur aussi d'un beau volume illustré, l'*Art en Alsace-Lorraine*, de la *Mythologie dans l'art ancien et moderne*, de la *Vie chez les anciens* (4 vol.) et de plusieurs autres volumes. René Ménard était secrétaire de l'École des arts décoratifs. Il est mort à soixante ans.

— M. Meynis, auteur de nombreux travaux sur l'histoire locale des Lyonnais, est mort le mois dernier. Il a notamment publié un ouvrage sur les « grands souvenirs de l'Église de Lyon ». Né en 1800, d'une activité extraordinaire, M. Meynis était depuis cinquante-deux ans secrétaire général de la Propagation de la Foi et correspondait, en cette qualité, avec les missions catholiques du monde entier.

— Il nous faut aussi mentionner la mort de M. Auguste Saulière, décédé à Sainte-Anne, où il avait dû être transporté à la suite d'une affection cérébrale.

M. Saulière laisse notamment un roman intitulé la *Guerre de la Paroisse*, puis plusieurs volumes de vers, enfin un nombre considérable de chroniques et de nouvelles qu'il a semées dans de nombreux journaux. Il avait été autrefois correcteur au *XIXe Siècle*.

Deux de ses livres sont assez recherchés : *les Leçons conjugales* et *les Histoires conjugales*.

— Nous avons le regret d'apprendre la mort de M. Eugène Seinguerlet, qui a collaboré à de nombreux journaux, et notamment à l'*Avenir national*, au *Siècle* et au *Temps*. C'est lui qui, en 1879, fonda la *Revue alsacienne*.

En dehors de ses nombreux travaux dans les journaux, M. Seinguerlet a encore publié un volume fort intéressant sur les *Banques du peuple en Allemagne*, la traduction des *Propos de table du comte de Bismarck pendant la campagne de France*, et un livre très important et très curieux sur l'histoire d'Alsace : *Strasbourg pendant la Révolution*.

M. Seinguerlet était né à Strasbourg en 1827.

— M. Sénemand, ancien élève de l'École des chartes, est mort au mois dernier, laissant de nombreuses études sur l'histoire de l'Angoumois.

M. Sénemand était né dans le département de la Charente en 1818.

— M. le chanoine Vandrival, président de la commission des antiquités départementales du Pas-de-Calais, secrétaire général de l'Académie d'Arras, a succombé dernièrement à une longue et douloureuse maladie, à l'âge de soixante-douze ans.

Son principal ouvrage est la *Grammaire comparée des langues bibliques*.

ÉTRANGER

Allemagne. — Un des plus populaires romanciers de l'Allemagne, connu sous le nom de *Marlitt*, est

mort le 21 juin à Arnstadt. Le vrai nom de cet écrivain, qui était une femme, était Eugénie John. Fort jeune, elle s'était destinée au théâtre, car elle avait une fort belle voix; puis elle avait pris la plume et avait publié une série de nouvelles et de romans tels que *les Douze Apôtres, Barbe-Bleue, la Comtesse Cisèle, le Secret de la vieille demoiselle*, etc., très souvent réimprimés et traduits. Marlitt avait soixante-deux ans.

— M. Fritzsche, professeur de philologie à l'Université de Rostock, est mort au mois de mars dernier, âgé de quatre-vingt-deux ans. Ses études portent principalement sur Lucien et Aristophane.

— M. Wagner, conservateur du musée ethnographique de Munich, s'est suicidé le 30 mai dernier. Il avait été chargé de nombreuses missions scientifiques; notre gouvernement lui en avait confié une en Algérie.

Angleterre. — La *London Quarterly Review* annonce la mort de l'un de ses collaborateurs, M. Whitehurst, décédé au mois de mai à l'âge de soixante-trois ans.

M. Whitehurst avait écrit dans un grand nombre de périodiques anglais.

— Un des collaborateurs de l'*Encyclopædia Britannica*, M. Baynes, professeur de philosophie à l'Université de S.-Andrews (Écosse), vient de mourir à Londres, âgé de soixante-quatre ans.

Italie. — M. Filippo de Filippi, critique musical de la *Perseveranza* et ancien secrétaire de Mazzini, a succombé le mois dernier à une attaque d'apoplexie foudroyante. Amateur passionné de documents de théâtre, espèce de Sylvain Pons en pareille matière, M. de Filippi laisse une collection formidable de journaux, brochures, pièces, livres, et cela peut représenter une dizaine de mille francs.

Pourquoi, écrit à ce propos un rédacteur du *Figaro*, l'Arsenal, ayant déjà le legs Charles Maurice, ne la prendrait-il pas ?

Depuis le fouillis de publications des greniers de feu le petit père Anders, fameux bibliomane, rarement je vis plus ample répertoire et catalogue. Filippi possédait, partition ou livret, chaque opéra, et avait ainsi un abrégé panoramique de l'histoire de la mélodie.

— Au mois d'avril est décédé à Florence le directeur de l'*Archivio storico italiano*, M. Gelli.

Belgique. — On annonce la mort, à l'âge de quatre-vingt-huit ans, de M. Tielemans, qui a joué un rôle important pendant les événements dont la Belgique a été le théâtre en 1830.

M. Tielemans a pris une grande part à la fondation de l'Université de Bruxelles, où il fit le cours de droit administratif. Il est, avec M. Ch. de Brouckere, l'auteur du *Répertoire du droit administratif de la Belgique*.

Russie. — L'éditeur de la meilleure édition des *Œuvres de Pouchkine*, M. Annenkov, est mort récemment à Dresde. M. Annenkov avait commencé une biographie du poète, biographie qui malheureusement demeure inachevée.



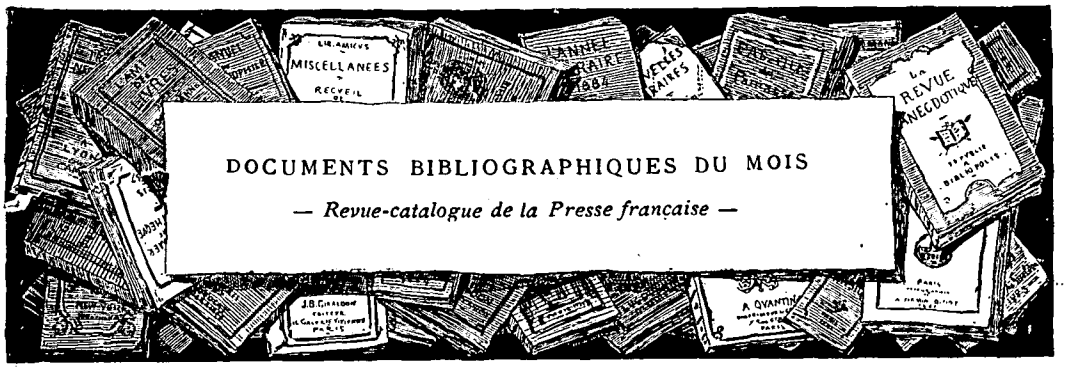

Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

Revues françaises

ANNALES DE L'ÉCOLE DES SCIENCES POLITIQUES (juillet). — Lévy-Brülh: L'influence de J.-J. Rousseau en Allemagne. — Hulot: Les Canadiens français et le développement des libertés parlementaires au Canada. — Boutmy: Deux thèses de M. Sumner-Maine. — Stourm: Bibliographie des finances du XVIIIe siècle. — G. Lefèvre-Pontalis: La mission du marquis d'Équilles en Écosse (1745-1746). — De Germon: Les lois sur l'enseignement primaire en Belgique. — ART (15 juin). — P. Leroi: Le Salon de 1887. — Ch. Yriarte: Les collections de Chantilly. — A. Bertrand: L'œuvre de François Rude en Belgique. — (1er juillet). P. Leroi: Le Salon de 1887. — ARTISTE (juin). — De Chennevières: La société des artistes français. — Pousonailhe et Bénédite: Le Salon de 1887. — Leymarie: J.-F. Millet.

BULLETIN DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES (janv.-fév.-mars). — E. Le Blant: Lettre sur diverses communications faites à l'académie d'archéologie chrétienne et à l'académie des Lincei. — Le Blant: Sur une fibule d'or de Palestrina. — De Nadaillac: La grotte de Montgaudier (Charente). — Découverte d'une nécropole chrétienne à Sfax. — Waille: Fouilles archéologiques exécutées à Cherchell (Algérie). — D'Arbois de Jubainville: La propriété foncière en Gaule. — Havet: L'écriture secrète de Gerbert. — BULLETIN DU BIBLIOPHILE (mai-juin). — P. d'Arc: Bibliographie des ouvrages relatifs à Jeanne d'Arc. — Le connétable de Montmorency, d'après sa correspondance inédite. — Carnet d'un bibliophile. — Prix courant des livres anciens. — BULLETIN DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE CAEN (juin). — Un mot de Platon sur la comédie. — Lehanneur: Minucius Felix. — J. Denis: Médée. — BULLETIN DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE POITIERS (juin). — Ernault: Versification homérique. — Chevaldin: Introduction à l'explication d'*Œdipe-Roi*. — Joyau: Le fatalisme musulman. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DU PROTESTANTISME FRANÇAIS (juin). — Weiss: Étienne Lecomte, curé de Condé-sur-Sarthe, brûlé à Rouen en 1533. — Bianquis: Les premiers épisodes de la Restauration du culte protestant à Rouen (1783-1791). — Lesens: Imprimeurs et libraires protestants à Rouen et à Dieppe avant 1789.

CONTROVERSE ET CONTEMPORAIN (juin). — L. Brun: La propriété ecclésiastique et les lois révolutionnaires. — De Boissier: Saint-Nizier, évêque de Lyon. — Valson: La vie philosophique d'Ampère. — Trêve: Une traversée de Césarée de Palestine à Putéoles, au temps de saint Paul. — Ducrost: Une cité préhistorique de l'âge du bronze; fouilles d'Hissarlik. — Thibaut: Le judaïsme et les Juifs de nos jours, d'après les sources et les publications juives. — CORRESPONDANT (10 juin). — Thureau-Dangin: La politique française en Italie. — Renaud de Moustier: Une excursion en Finlande. — Oscar de Vallée: Le dernier peintre de Mme de Maintenon; M. Geffroy. — (25 juin). Thureau-Dangin: L'expédition d'Ancône, d'après des documents inédits. — De Lescure: Joseph de Maistre intime. — De Pontmartin: Les commencements d'une conquête (l'Algérie). — Colonel Hennebert: Nos frontières de l'Est et la fortification néo-moderne. — Gibon: Les lycées de filles en 1887. — Bordes: Excentricités anthropologiques. — (10 juillet). Vacherot: La monarchie représentative. — Forneron: Les émigrés de la société française sous le règne de Napoléon Ier. — De Lescure: Joseph de Maistre. — Ardant: La femme préhistorique. — L. Joubert: Les publications de la *Société des anciens textes français*.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (18 juin). — La situation présente et les perspectives du canal de Suez. — Le commerce extérieur de la France pendant les cinq premiers mois de 1887. — L'Institut international de statistique à Rome. — La situation des ouvriers en Belgique. — Le mouvement économique aux États-Unis. — De l'emploi et de l'émiettement des crédits affectés aux travaux publics. — (24 juin). La nouvelle loi militaire et la prétendue égalisation du service. — Le commerce extérieur de la France pendant les cinq premiers mois de 1887. — Le commerce extérieur de l'Angleterre pendant les cinq premiers mois de 1887. — Le salariat et ses diverses formes. — Les ressources et la colonisation de la Guyane française. — (2 juillet). Les États et l'alcoolisme. — La législation sur les faillites. — L'avenir de la France dans l'Afrique du Nord. — Le métropolitain anglais et la circulation. — (9 juillet). La coopération en Suisse. — Les opérations des compagnies françaises d'assurances.

GAZETTE ANECDOTIQUE (15 juin). — Catastrophe de l'Opéra-Comique. — Grand prix de Longchamps. — Comédie et religion. — Fête de Rabelais. — A propos de l'Opéra-Comique. — *Vive la Pologne, monsieur!* — Vers inédits de Baudelaire. — Encore le truquage. — Un nouveau rythme. — Jules Simon et la politique. — Vélocipèdes et vélocifères.

— Émile Augier et Zola. — La maison du roi de Rome. — Origine du « poulet ». — (30 juin). Nouveau volume de V. Hugo. — Mlle Martinez de Campos. — Mort de M. d'Ideville, de M. Batbie, ministre de résistance. — Jubilé de la reine d'Angleterre; sa liste civile. — *Vive la Pologne, monsieur!* — Recettes théâtrales avant et après l'incendie. — Petits vers inédits. — Le fouet de Louis XIV. — Quelques étymologies. — Guillaume Fichet, premier imprimeur français. — Un enlèvement au temps passé. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (juillet). — A. Michel: J.-F. Millet et l'exposition de ses œuvres. — Duc de Rivoli: Études sur les triomphes de Pétrarque. — Hamel: Le Salon de 1887. — Lecoy de La Marche: Les anciennes collections de manuscrits. — Durand-Gréville: La peinture aux États-Unis; les galeries privées. — A. Pigeon: Le mouvement des arts en Allemagne: Jacopo Sansovino.

L'HOMME (25 avril). — Hervé: L'ordre des primates et M. J. Simon. — Fauvelle: De la psychologie physiologique. — Salmon: Les rasoirs préhistoriques.

INDÉPENDANT LITTÉRAIRE (15 juin). — Montal: Paul de Molènes. — (1er juillet). L. Roger: Les lettres dans les journaux et les revues. — L'école de droit en 1814 et 1815. — INSTRUCTION PUBLIQUE (18 juin). — J. Simon: L'éducation et le surmenage intellectuel. — Croiset: Platon; la discussion et les mythes. — Petit de Julleville: La Rochefoucauld et le cardinal de Retz. — (25 juin). Ch. Huit: La *Médée* d'Euripide. — Waddington: Socrate et les sophistes. — Pigeonneau: Les Antilles françaises de 1763 à 1778. — Crouslé: De Bonald et de Maistre sur les écrivains et les choses de leur époque. — *Choses vues*, par Victor Hugo. — (2 juillet). Dr Ferrand: Le surmenage scolaire. — Croiset: Les mythes dans Platon. — Cartault: La vérité historique dans Silius Italicus. — *L'Allemagne à la fin du moyen âge*, par Janssen. — (9 juillet). Ch. Huit: La *Médée* d'Euripide. — *Essai sur le libre arbitre*, par M. Fonsegrive. — Crouslé: Lamennais, son caractère et son génie. — INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 juin). — Le laquais de Molière. — Les Dagoty, céramistes. — Édouard Delon. — Almanach de Gotha. — Mgr Dupanloup. — Protestation du curé de Saint-Sulpice contre l'établissement d'un Opéra-Comique, rue de Tournon, 1727. — (10 juillet). Mort du marquis de Grignan. — Tombeau de Massillon. — Pigeons voyageurs dans l'antiquité. — Origine de la sténographie. — Comédiens canonisés. — Imprimerie à Rouen. — Clef du *Nabab*. — Chateaubriand architecte. — Une cause inconnue de la révocation de l'édit de Nantes. — Lettre inédite de Chamfort à l'abbé Morellet.

JEUNE FRANCE (juin). — Schmitt: Le Salon de 1887. — Lugol: Nouvelles odes barbares de Carducci. — J. Torchet: La critique musicale. — JOURNAL DES ÉCONOMISTES (juin). — Baudrillart: L'économie sociale et l'économie politique. — Tikomirov: L'évolution de la commune agraire en Russie. — Benoist: L'*Eulufé* des janissaires et les variations des monnaies dans l'empire ottoman. — Raffalovich: Les représentants du socialisme à l'étranger. — JOURNAL DES SAVANTS (juin). — Barthélemy Saint-Hilaire: L'Inde contemporaine. — Wallon: Correspondance de M. de Rémusat pendant les premières années de la Restauration. — De Quatrefages: Tératologie et tératogénie. — Weill: Les hymnes homériques. — Hauréau: Album paléographique.

MAGASIN PITTORESQUE (30 juin). — Principes d'ornement. — Cachet à devises. — Études militaires: les fortifications. — Persistance d'usages singuliers. — MATÉRIAUX POUR L'HISTOIRE DE L'HOMME (mai). — Collignon: Les âges de la pierre en Tunisie. — Le dolman du Mas de l'Aveugle (Gard). — Grottes de Rochedane et de la Baume (Doubs). — Crâne trépané du VIe siècle. — (Juin). Anoutschine: Les restes de l'ours des cavernes en Transcaucasie. — Salmon: Géographie préhistorique de la France. — Dr Much: L'âge de cuivre en Europe. — Pench: L'homme à l'époque glaciaire. — MOLIÉRISTE (juillet). — Pélissier: Notes sur le *Misanthrope*. — La scène de Molière et son organisation. — Lapierre: Molière illustré; *Sganarelle ou le Cocu imaginaire*. — Documents inédits. — Ephémérides moliéresques.

NATURE (18 juin). — Le matériel des pompiers de Paris. — Exploitation du silex aux temps préhistoriques. — Désinfection des flegmes alcooliques et vieillissement des eaux-de-vie par l'ozone. — Les cloches musicales de M. Sax. — Les hommes velus. — Le mildew. — (25 juin). Le mélographe et le mélotrope de M. J. Carpentier. — Récréation mathématique sur les jetons et les polygones. — Les Cénotés de la Séranne. — Le travail électrique des métaux. — L'Afrique équatoriale. — La Sibérie orientale. — (2 juillet). La statue de Nicolas Leblanc. — Les nuages observés en ballon. Ascension du 8 juin 1887. — Le radiomètre et la mesure des temps de pose en photographie. — La catastrophe du tunnel du Col-de-Cabre-Beaurières (Drôme). — Le sifflet. — (9 juillet). L'autonomie. — Électricité pratique. — Les chameaux coureurs en Algérie. — Les hommes velus. — Le matériel des pompiers de Paris. — Le transport de la force. — Les coups de foudre. — Le mildew. — Carrelage illimité en polygones réguliers. — NOUVELLE REVUE (15 juin). — Gallot: Les mémoires du comte de Beust. — Gallet: Un grand hôpital parisien en 1886. — Bertrand: Les idées de Maine de Biran. — (1er juillet). H. des Houx: M. Raoul Duval. — Frary: Le mouvement littéraire. — Dupuy: Les livres d'art.

PARIS ILLUSTRÉ (7 mai). — Saint-Juirs: Chronique parisienne. — Marius Vachon: Le Salon de 1887. — Havard: Millet. — E. Judet: Impressions de Berlin. — POLYBIBLION (juin). — L. Couture: Philosophie. — Comptes rendus dans les sections de théologie, jurisprudence, sciences et arts; belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique: Un nouveau panégyrique de Jeanne d'Arc.

RÉVOLUTION FRANÇAISE (juin). — Champion: La Révolution et la réforme de l'état civil. — Duval: Hébert chez lui. — Gaffarel: L'opposition militaire sous le Consulat. — Aulard: Les agents secrets en 1793. — REVUE D'ADMINISTRATION (juin). — Th. Denis: Les conseils généraux et les institutions de sourds-muets. — Les conseils de préfecture. — Pouvoirs des conseils municipaux en matière de marchés d'approvisionnement. — Mehl: De l'attitude des fonctionnaires en cas d'invasion du territoire. — REVUE D'ART DRAMATIQUE (15 juin). — Soubies et Malherbe: L'Opéra-Comique, 1713-1887. — De Massa: Le *Cœur de Paris*. — A. Copin: Édouard Plouvier. — (1er juillet). F. Sarcey: La critique et les acteurs. — G. Ferry: Une évolution nouvelle de M. Alex. Dumas fils. — Lefranc: La statue d'Alfred de Musset. — P. Dreyfus: Le théâtre en province. — REVUE DES ARTS DÉCORATIFS (juin). — Le musée des Arts décoratifs. — Darcel: Les arts décoratifs au musée de Cluny; les ivoires. — De Fourcaud: Les arts décoratifs au Salon de 1887. — Bouilhet: La galvanoplastie. — REVUE DE BRETAGNE ET D'ANJOU (15 juin). — L. Seché: La Loire. — E. Bonnemère: Le général Berton à Saumur. — R. Kerviler: Cent ans de représentation bretonne. — REVUE DU CERCLE MILITAIRE (19 juin). — Instruction sur l'emploi de l'artillerie dans le combat. — La campagne de Bonaparte en Italie, en 1800. — Le projet de loi organique militaire. — (26 juin). L'armée coloniale néerlandaise des Indes. — (3 juillet). Le fonctionnement du service des offi-

ciers d'approvisionnement. — L'armée du Choa. — (10 juillet). Applications militaires de la photographie. — Sujets de conférences militaires traités, en 1886-87, dans les cercles militaires de l'Autriche-Hongrie. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (20 juin). — Barthélemy : La conférence d'Abalish. — Penka : L'origine des Aryens. — Regnier : De la latinité des sermons de saint Augustin. — (27 juin). Coemans : Manuel de la langue égyptienne. — Reinach : Essai dans la numismatique des rois de Cappadoce. — Glasson : Histoire du droit et des institutions de la France. — Jacquet : La vie littéraire dans une ville de province sous Louis XIV. — Grand-Carteret : La France jugée par l'Allemagne. — (4 juillet). Homolle : Les archives de l'intendance sacrée de Délos. — Rénier : Inscriptions romaines de l'Algérie. — Weizsœcker : L'âge apostolique de l'Eglise romaine. — (11 juillet). Van Berghem : La propriété territoriale et l'impôt foncier sous les premiers califes. — Lange : Petits écrits sur l'antiquité classique. — Richard : Mahaut, comtesse d'Artois. — Jacquet : Bodin et sa méthode historique. — Faugère : Œuvres de Pascal. — REVUE DES DEUX MONDES (1er juillet). — Ch. de Mazade : M. de Metternich. — Montégut : Curiosités littéraires et historiques; John Aubrey. — Lavisse : L'état politique de l'Allemagne à propos d'un livre récent. — Daubrée : Les eaux souterraines. — M. Bréal : L'histoire des mots. — Valbert : La correspondance de Hegel. — REVUE GÉNÉRALE (15 juin). — L'alliance franco-russe. — Lancelin : Les paysans. — H. Quet : Le Salon de 1887. — (1er juillet). Deschaumes : Les vrais coupables de Sedan. — Ch. de Larivière : L'*Europe et la Révolution française*, par A. Sorel. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (juin). — Meyners d'Estrey : Les Nouvelles-Hébrides. — Levasseur : Les forces productives de l'Australasie britannique. — Gaffarel : La découverte du Canada par les Français. — Drapeyron : Le diagnostic topographique de Napoléon. — Société de topographie de France. — REVUE HISTORIQUE (juillet-août). — Philippson : Etudes sur l'histoire de Marie Stuart. — A. Luchaire : Une très ancienne histoire de France; le manuscrit 5949 A de la Bibliothèque nationale. — R. de Maulde : Le servage en Sologne au xve siècle. — REVUE INDÉPENDANTE (juillet). — De Wyzewa : Les livres. — J. Laforgue : Chronique parisienne. — Huysmans : L'exposition de Millet. — St. Mallarmé : Notes sur le théâtre. — An. France : Éloi. — J. Moréas : L'empereur Constantin. — REVUE INTERNATIONALE DE L'ENSEIGNEMENT (juin). — A. Croiset. — Les historiens de la littérature grecque. — Cucuel : L'enseignement de la grammaire et l'agrégation. — P. Dupuy : Vieux souvenirs de l'École normale; M. Mablin. — Hallberg : Thèses et dissertations inaugurales des universités allemandes. — Mortet : La bibliothèque universitaire de Bordeaux. — REVUE LITTERAIRE ET ARTISTIQUE (juin). — J.-P. Clarens : Œuvres posthumes. — D. Duvauchel : La Bretagne. — Spizio : Les femmes et le néo-hellénisme. — De La Ville de Mirmont : Questions universitaires. — F. Bournand : Andrea del Sarte. — REVUE PHILOSOPHIQUE (juin). — Darlu : La liberté et le déterminisme selon M. Fouillée. — Perez : L'âme de l'embryon et l'âme de l'enfant. — Paulhan : L'amour du mal. — M. Vernes : Histoire et philosophie religieuses. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (18 juin). — A. Carette : La crise agricole en France. — F. Fabre : Ma vocation. — Bérard-Varagnac : L'influence française aux Antilles; Haïti. — Les *Émigrés et la seconde coalition*, par E. Daudet. — (2 juillet). Colani : Réformes politiques et administratives. — F. Fabre : Ma vocation. — Desjardins : Ch. Baudelaire. — *Études critiques sur l'histoire et la littérature française*, par M. Brunetière. — *Portraits littéraires*, par M. Bérard-Varagnac. — (9 juillet). Léo Quesnel : La reine Victoria. — Ch. Levêque : L'évolution de la symphonie; Beethoven, Berlioz et Wagner. — Lévy-Bruhl : Une nouvelle théorie de l'immortalité de l'âme, d'après M. Guyau. — A. Naquet : Le prince Bibesco et la *Retraite des six mille*. — P. Laffitte : L'instinct d'imitation, d'après M. le duc d'Harcourt. — REVUE RÉTROSPECTIVE (nos 71 et 72). — Le brigantin le *Bien-Trouvé* à la recherche du prince Charles-Édouard Stuart (1746). — Xavier Audouin : Notes sur les journées des 5 et 6 juin 1832. — REVUE SCIENTIFIQUE (18 juin). — Roland : La colonisation française au Sahara. — Hirn : La thermodynamique et le travail chez les êtres vivants. — L'Ecole polytechnique. — Franck : Les troubles moteurs du cerveau. — (2 juillet). Les théories de l'affinité. — Rolland : La colonisation française au Sahara. — Arnaudeau : Le tube postal. — Despine : L'électricité et les tremblements de terre. — (9 juillet). Dehérain : L'œuvre agricole de Boussingault. — Milhaud : Les axiomes de l'arithmétique. — Les écoles supérieures d'Alger. — Calloni : Les migrations du thon.

SPECTATEUR MILITAIRE (15 juin). — Samion : L'instruction sur l'emploi de l'artillerie dans le combat. — Brun : Le bataillon au combat. — Lehautcourt : Les expéditions françaises au Tonkin. — Boissonnet : Législation et administration militaires. — (1er juillet). Boissonnet : La mobilisation. — De Fonvielle : Aérostation militaire. — Lehautcourt : Les expéditions françaises au Tonkin.

TOUR DU MONDE (18 juin). — Giraud : Les lacs de l'Afrique équatoriale. — (25 juin). Marin : Promenades en Océanie. — (2 et 9 juillet). Mme Dieulafoy : Suse, journal des fouilles. — TRADITION (juin). — A. Sinval : Les Russes chez eux. — Beauvais : La tradition au Salon de 1887. — Durocher : Légende de Jacques Bonhomme. — Maison : Légende druidique. — De Sivry : Chansons populaires.

Revues étrangères

REVUE INTERNATIONALE (10 juillet). — M. Delines : La France jugée par la Russie. — A. Mézières : Souvenirs d'un voyage en Grèce. — De Marcey : Albert Hetsch et son journal. — De Laigue : Constantin le Grand et sa mère Hélène; traduction d'un roman-légende de la décadence latine.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 juin 1887 au 15 juillet 1887)

DÉBATS. Juin 17. *Nos hommes d'État*, par M. J. Simon. — 18. Heurteau : *La Bourgeoisie française de 1789 à 1848*, par M. Bardoux. — 19. Fouilles et travaux exécutés en Egypte (1885-86). — 21. J. Simon : Les petits papiers de M. H. Pessard. — 24. Lettres sur l'Inde; les Whahabites. — 28. H. Chantavoine : Poésies de Leopardi. — 29. *Le Comte Rossi*, par M. d'Ideville. — 30. *Les guerres de la Révolution*, par Chuquet. — Papiers de Barthélemy, publiés par M. Kaulek. — Juillet : 1. *Histoire de la monarchie de Juillet*, par Thureau-Dangin. — 2. *Les Maitres florentins du* XVe *siècle*. — 4. Œuvres posthumes de Baudelaire.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE. Juin : 16. Le Journal de Marie Bashkirtseff. — 18. Le Centenaire de la Pérouse. — Juillet : 4. La Bibliothèque centrale de l'enseignement primaire.

DROIT. Juin : 20-21. Histoire de la seconde République française, par Pierre de la Gorce.

ÉCHO DE PARIS. Juin : 18. Charles Baudelaire. — Juillet : 2. André Gill. — 9. Mme de Montifaud.

ÉVÉNEMENT. Juin : 30. *L'Inconnu*, par P. Hérvieu. — Juillet : 3. M. Huysmans.

FIGARO. Juillet : 2. Les beaux jours de l'Opéra-Comique. — Le lac de Garda. — 6. Notes pour servir à l'histoire du romantisme.

FRANÇAIS. Juin : 17. *Études familières de psychologie et de morale*, par F. Bouiller. — 18. L'Eglise et l'ordre social chrétien. — 19. Ecrin de poésies étrangères, traduits par Wallon. — 21. L'Etude du latin. — 25. Mme de Sévigné à sa fille. — 29. *Le Prince de Bismarck*, par Mme Dronsart. — Juillet : 1. Lecoy de la Marche : L'Écosse jadis et aujourd'hui. — 5. Œuvres poétiques de J. Breton. — 8. Mme de Sévigné et ses petits-enfants. — 14. *Dictionnaire de géographie*, par Vivien.

GAULOIS. Juin : 24. *L'Inconnu*, par P. Hervieu. — Juillet : 5. *Née Michon*, par H. de Pène.

GAZETTE DE FRANCE. Juin : 17. Le Cabinet noir et Louis XVII. — 19 et 26. *Soixante ans de souvenirs*, par Legouvé. — 23. Lignées littéraires; les Polignac. — 24. A propos de *la Terre* de Zola. — 28. *Le Canada et les États-Unis*, par Watkin. — Juillet : 3. *Nos hommes d'État*, par J. Simon.

GIL BLAS. Juillet : 2. Les Dévots de Balzac.

JUSTICE. Juin : 20. Les Notes de travail de Michelet. — 27. *Les Comédiens hors la loi*, par G. Maugras. — 30. L'âge du Cuivre dans l'ancien monde. — Juillet : 11. Livres de la Révolution française. — *Les Graveurs du* XIXe *siècle*, par Béraldi. — 4. Le Pessimisme italien et la gaieté gauloise.

LIBERTÉ. Juin : 18. Louis XI et Jean de Reilhac. — 20. La Critique et ses adversaires. — 21. Ma confession, par Tolstoï. — 22. Caliban (M. Bergerat). — 26. M. Villiers de l'Isle-Adam. — 27. *Les Quinze Joies du mariage*. — Juillet : 8. La Statue de Musset.

MONDE. Juin : 18. *La France en Orient sous Louis XVI*, par Pingaud. — Juillet : 9. Fragment inédit de Tacite — 15. Les Grands écrivains français.

MONITEUR UNIVERSEL. Juin : 17. Derôme : Baudelaire et ses œuvres posthumes. — 19. La Bataille de Fontenoy racontée par M. le duc de Broglie. — 21. Documents sur la Révolution. — 22. V. Fournel : M. Thureau-Dangin. — 24. *La France et sa politique extérieure en 1867*, par M. Rothan. — 25. L'ancienne armée française. — 26. Fragments poétiques par le docteur H. Bouchut. — 29. Un enlèvement sous Louis XV. — Juillet : 1. Tripoli — 3. Athènes archéologique. — 4. Une Académie de journalistes. — *Talma et l'Empire*, par A. Copin. — 12. E. Asse : Un Diplomate d'autrefois ; le comte d'Avany.

NATIONAL. Juin : 25. Le Métier des armes et la Culture de l'esprit.

PATRIE. Juin : 17. Dorat et les poètes légers du XVIIIe siècle. — 24. *Candidat*, par J. Claretie.

PARIS. Juin : 27. *L'Inconnu*, par P. Hervieu.

PARTI NATIONAL. Juin : 24. *Candidat*, par J. Claretie. — Juillet : 1. Zonzon, par G. Moynet. — 2. André Gill.

RAPPEL. Juin : 30. Le Victor Hugo de la place Royale.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Juin : 16. Souvenirs du feu duc de Broglie. — Juillet : 8. *Les Comédiens hors la loi*, par G. Maugras.

SOLEIL. Juin : 19. Rossi. — 20. Œuvres posthumes de Ch. Baudelaire. — 27. L'Algérie de 1830 à 1840, par M. Camille Rousset. — Juillet : 13. *Choses vues*, par V. Hugo. — 18. *Les Comédiens hors la loi*, par G. Maugras.

TEMPS. Juin : 17. Mme de Maintenon. — 26. Deux ouvrages sur le prince de Bismarck. — Juillet : 12. Marie Bashkirtseff ; son journal.

UNIVERS. Juin : 21. M. d'Hérisson et les Naundorff. — 25. *Mgr Postel, sa vie et ses œuvres*. — 28. Correspondance de J. de Maistre. — Juillet : 11. Études bibliques ; Job. — 12. Balzac.

VOLTAIRE. Juin : 28. *Le Répertoire de la Comédie humaine*.

L'Administrateur-Gérant : A. SAUPHAR.

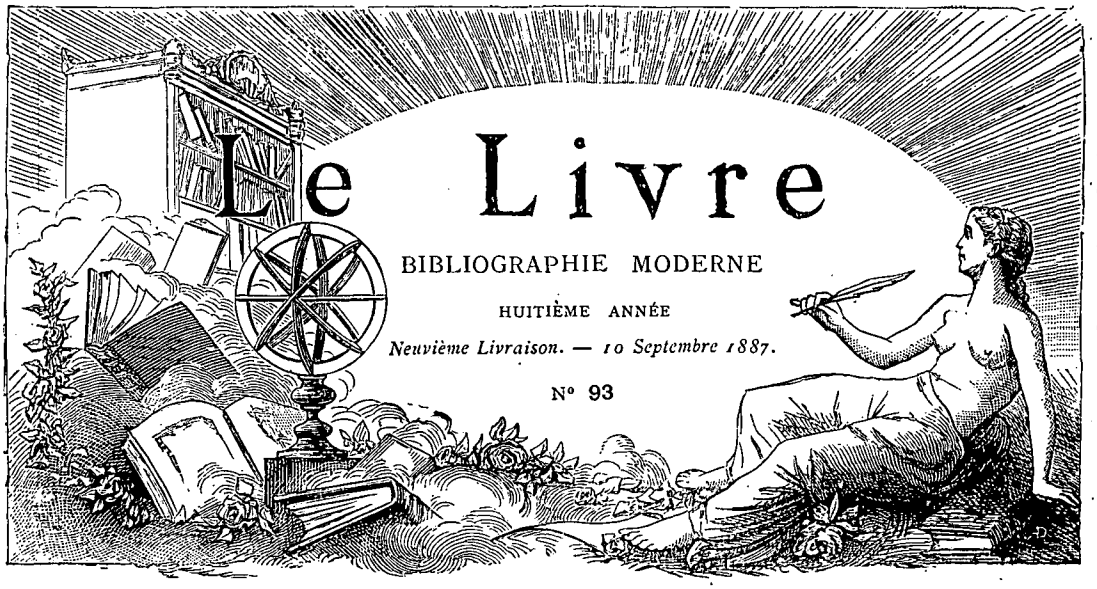

L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Histoire. — Beaux-Arts. — Géographie. — Petite gazette du bibliophile. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.

— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

L'Initiation sentimentale, par Joséphin Peladan. Un vol. in-16. Edinger, éditeur.

« L'initiation sentimentale étudie les *passions éternelles* dans leur modalité contemporaine... » Ceci est la déclaration de l'auteur. Sous la rubrique capricieusement diminutive de *Notule*, cette résolution est promulguée et la certitude des termes témoigne que M. Peladan n'a formulé son programme qu'avec l'inestimable assurance de l'avoir uniquement et irrémissiblement réalisé.

Étudier les passions éternelles est une tâche méritoire et à peu près la seule qui convienne à la psychologie; toutefois nous devons, en réelle équité, rendre grâce à la discrétion des vrais maîtres qui n'ont pas songé à décorer leurs œuvres de ce *ne varietur*, dont ils n'auraient pu méconnaître la pompe excessive et la parfaite vacuité. Mais c'est dans leur modalité contemporaine que M. Peladan se propose d'étudier les éternelles passions, et, dans ce but, il nous restitue la géographie circulaire de Dante adaptée — non sans quelque préjudice pour l'esthétique du modèle — à la classification du vice parisien.

Virgile Nébo qui dispose sur la princesse *Béatrix*, Paule de Riazan, d'un irrésistible ascendant magnétique, entreprend, avec sa trop docile élève, un voyage d'exploration à travers la décadence latine. Après un prologue, dans lequel et en une invocation oraculaire est affirmée, en même temps que la royauté d'Éros, l'omnipotence de Nébo, le périple commence. C'est d'abord, chez la princesse Dinska, un bal agrémenté de marivaudages hermétiques et de sanguinaires révélations sur l'origine des personnages, révélations si idéalement monstrueuses que leur seule narration ravit aux acteurs toute existence positive et en fait les êtres chimériques d'une imaginaire épopée. Suit un tableau de *faux ménage*, celui-ci plus judicieusement observé et rendu de plus palpitante façon. Le couple psychologue pérégrine ensuite d'horreur en horreur, traverse impérialement les tragiques péripéties d'une vente de charité, les coupables ébats, sur les pelouses de la banlieue, d'androgynes du Bon Marché et de suppôts du Petit Saint-Thomas. Une agence matrimoniale fait entendre les chœurs d'un chantage nuptial. Un cercle de lesbiennes septuagénaires susurre de saphiques théories..., et partout, en tout, au-dessus

de tout plane, chargé de fluide, l'invincible, l'ésotérique, le professoral Nébo.

Il y a certainement dans ces pages une incontestable puissance d'imagination et une préoccupation louablement tendue sur des mystères dont une association de mages non dépourvus d'intérêt donne quelques curieuses solutions. Une verve supérieure à toute banalité, parfois une solennité d'expression, sans emphase, toujours attique, une impersonnalité de style sans doute volontaire, une immolation de toute couleur à une sorte d'ampleur académique et aussi le sacrifice du relief de l'expression à la plus précieuse encore originalité de l'idée.

De telles qualités sont faites pour excuser l'insuffisance psychologique du livre, insuffisance basée sur un défaut manifeste de documentation. Habilement, du reste, l'auteur se justifie en la personne de Balzac et déclare l'intuition supérieure à toute notation analytique. D'accord, mais encore faut-il que l'intuition soit en rapport exact avec les faits exprimés et qu'embrassant un cycle de phénomènes aisément contrôlables, elle ne donne pas l'impression de manifestations exceptionnelles, isolées et incapables de grouper une famille d'événements habituels.

Il faut d'ailleurs féliciter M. Peladan d'avoir si superficiellement étudié les passions éternelles parmi la décrépitude contemporaine. La décadence latine ne mérite pas une mystique. Le génie synoptique de Gorres ne trouverait pas à noter dans la corruption actuelle la survivance d'une perverse idéalité et ce sera le très grand mérite de *l'Initiation sentimentale* d'avoir généreusement supposé cette idéalité, comme sa faute impardonnable sera d'avoir exalté son avilissement par la chimérique hypothèse d'une grandeur.

A travers le passé, par le comte E. de Kératry. Un vol. in-18 jésus. Paul Ollendorff. 1887. Paris. — Prix : 5 fr. 50.

Ce sont des souvenirs militaires que M. de Kératry rassemble sous ce titre : souvenirs très dramatiques, d'une généreuse inspiration, contés avec facilité, dans un langage simple qui ne manque pourtant ni de couleur ni de pittoresque. L'auteur a essayé d'esquisser les vertus militaires, c'est-à-dire la vaillance, l'esprit de sacrifice et de discipline, la croyance aux grandes choses, au drapeau, à la patrie. C'est déjà fort bien d'essayer une telle œuvre ; c'est encore bien mieux de la réussir. M. de Kératry a réussi. Il est hors de propos de lui chercher des chicanes de grammairien pour quelques peccadilles : si quelque incorrection fait tache par-ci par-là, qu'importe, puisque l'entrain du récit, l'ardeur des sentiments pressent le lecteur et lui occupent l'âme.

Nous reprocherons plus particulièrement un peu de longueur au récit intitulé : *Sous la tente en Crimée.* Malgré l'air de vérité, de l'histoire, elle est banale ; mais la fin la relève : la mort du peintre Yvon de C... devant Sébastopol, mort cherchée avec opiniâtreté, impressionne profondément. Mais combien sont supérieurs les autres souvenirs, plus rapidement contés ! *Mika,* cette aventure d'Afrique, où un brave capitaine périt misérablement ; et la *soldadera,* cet épisode étrange et tragique de la guerre du Mexique ; c'est à cette expédition aussi que se rattachent *Ali* et *la Mort du capitaine du Vallon,* pages pleines d'intérêt, qui évoquent les grandeurs et les misères de la guerre, et réveillent notre admiration pour notre héroïque armée.

Combien touchante aussi, la nouvelle qui clôt le livre : *Sœur de charité,* histoire de cette pauvre Mlle Geneviève S..., qui, ayant pris le voile, après la mort tragique de son fiancé, tué en un duel extraordinaire par un caid de la province d'Alger, se retrouve aux ambulances de Crimée en face du meurtrier agonisant, et lui accorde le pardon à l'instant suprême.

Mais tous ces souvenirs ne sont pas couleur de rose : il semble que M. de Kératry ait fait de sa mémoire une chapelle funèbre.

Aussi, avec quelle satisfaction se distrait le lecteur par cette aventure de mari trompé, à Constantinople, intitulée : *Un pied dans l'eau.* Et encore, jusqu'au milieu de la dernière page, M. de Kératry nous mène progressivement de l'inquiétude à l'angoisse, et c'est au moment psychologique du dénouement que l'histoire pivote et se termine en rêve.

En somme, livre point commun du tout, écrit par un homme qui a vu et senti ce qu'il conte, et qui, grand merci, Dieu ! ne fignole pas son style sous prétexte que la littérature est un art. Il parle net, c'est parler d'or. PZ.

Histoire d'un Juif, roman de Mme Élise Orzeszko, traduit du polonais par Ladislas Mickiewicz, avec un avant-propos du traducteur. Un vol. in-18. Paris, 1887. Louis Westhausser.

M. Ladislas Mickiewicz est-il parent de l'illustre professeur au Collège de France qui, jadis, partagea avec Michelet et Edgar Quinet la gloire de la persécution ? Nous l'ignorons. Toujours est-il que le nom qu'il porte continue en lui à bien mériter de la France. Nous considérons en effet que M. Ladislas Mickiewicz a rendu service au public liseur de romans en lui faisant connaître Mme Élise Orzeszko, romancière renommée en Pologne, dont le nom commence à franchir les frontières de son pays. Au moment où l'antique race juive traverse dans les pays slaves une ère de persécution, Mme Orzeszko s'est attaché, dans une suite d'œuvres qui se sont succédé rapidement, à mettre en lumière et en relief les grands côtés du caractère israélite : elle le montre tour à tour généreux, tolérant, contemplatif, profondément religieux. C'est la grandeur d'âme qui est le trait capital de cette figure de Juif dont M. Lermina nous apporte aujourd'hui l'histoire touchante. Le niveau de la civilisation occidentale n'ayant pas encore passé sur les particularités de la vie juive en Pologne, les récits de Mme Orzeszko doivent à sa parfaite connaissance des mœurs israélites une saveur et une ori-

ginalité pleines de charme. Et puis ils reposent du niais antisémitisme.

La Chance, par H.-A. DE BRÉVANNES, avec préface par Eug. Réveillaud. Un vol. in-18 jésus. Paris, Pfister, 1887. — Prix : 3 fr. 50.

Roman confus, où s'agitent lourdement des personnages de carton : le jeu, la soif des émotions dont il vous fouette plus que la soif de l'argent, M. de Brévannes en a fait le pivot de son récit. Le ménage Martinet, le ménage Stella, les pseudo-artistes tels qu'un peintre philosophe nommé Dumas, tous ces gens-là semblent sortir d'un magasin d'accessoires d'un vieux Guignol.

M. de Brévannes nous trouvera sévère, il dira même injuste. Il aura tort. Si son livre révélait une seule qualité originale, nous l'aurions mise en relief, en repoussant dans l'ombre les défauts.

Rien ne l'oblige à écrire des romans. S'il considère le roman comme un métier, c'est lui rendre service que de l'avertir que le métier est devenu mauvais par l'encombrement des incapables. S'il en a une plus haute estime et le considère comme un art, c'est encore lui rendre un service que de lui déclarer qu'il n'a rien introduit d'artistique dans les deux cent soixante pages de *la Chance*.

Zoroastre, roman par M. F. MARION CRAWFORD. Un vol. in-18, Paris, 1887. Librairie académique Perrin.

Successivement, tous les romans du jeune et brillant écrivain américain, F. Marion Crawford, sont livrés par la traduction à l'impatiente curiosité du lecteur français. Peut-être celui-ci sera-t-il un peu déconcerté tout d'abord en ouvrant *Zoroastre*. En effet, ce roman fait exception dans l'œuvre de l'auteur qui, jusque-là et depuis, s'est attaché à l'analyse des mœurs contemporaines, dans les milieux très variés qu'il lui a été donné de connaître. Remontant le cours des siècles, il pénètre et nous transporte, dès les premières lignes, au cœur de la somptueuse civilisation asiatique, dans la nuit où le roi Balthazar lut sa condamnation au mur de la salle des fêtes, en son palais de Babylone. Je n'essayerai pas de résumer ici, après le romancier, la vie amoureuse ni la vie guerrière du jeune Zoroastre, disciple chéri du vénérable prophète hébreu Daniel, non plus que sa vie ascétique ni son rôle de conseiller et de réformateur religieux auprès du roi Darius. Il y a dans ce livre une sûreté d'érudition, une intensité de vie morale, une passion, un mouvement, une noblesse de langage, un souffle continu de poésie qui le placent, à mes yeux, au premier rang des créations du romancier. E. G.

Mines et contremines. — L'Écroulement d'un empire (*Mentana*), par GRÉGOR SAMAROW. Paris, Nouvelle librairie parisienne, 1887. Deux vol. in-18. — Prix : 7 francs.

L'auteur applique à la France, et particulièrement aux derniers temps du second empire, le procédé d'affabulation dont il a déjà usé dans la série intitulée : *les Scandales de Berlin*. Ceci n'est, du reste, que la deuxième partie de l'œuvre qui comprend déjà deux autres volumes publiés sous le titre de *Spectres et Couronnes* (*Sadowa*). Ici c'est Mentana qui est considéré comme le fait d'armes dominant de la période représentée. Le monde impérial, le monde policier, le monde parlementaire, le monde diplomatique, le monde viveur, le monde révolutionnaire passent dans cette lanterne magique, où les silhouettes se succèdent avec tant de rapidité, que toutes paraissent ressemblantes, surtout pour qui n'a jamais vu ou n'a vu que de loin les originaux. Récit mouvementé, touffu, attachant, piquant par les noms et les faits, et qu'il est loisible au bon lecteur de prendre pour de l'histoire contemporaine. B.-G.-G.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Œuvres de Blaise Pascal, nouvelle édition, d'après les manuscrits autographes, les copies authentiques et les éditions originales, par M. PROSPER FAUGÈRE. t. Ier. Paris, Hachette, 1886.

La collection des grands écrivains de la maison Hachette a perdu son directeur, un homme éminent qui avait acquis tout de suite de l'autorité à son œuvre. M. Prosper Faugère, éditeur des œuvres de Pascal de la collection Hachette, n'a pas survécu à la publication du premier volume des œuvres de Pascal. Lui aussi était un homme éminent, quoique d'une autre manière qu'Adolphe Regnier. Il avait rendu d'importants services à la mémoire de Pascal. Il avait

fait son éloge dans un concours académique; il avait publié le premier texte authentique des *Pensées*, exhumé divers écrits de Jacqueline Pascal, sœur de Blaise. Depuis il avait continué de s'occuper de Pascal. Il y avait bien quarante ans qu'il promettait une édition des œuvres. Il y a lieu de croire que la publication des *Provinciales* de l'édition Garnier, œuvres de Pascal, lettres écrites à un provincial, nouvelle édition avec une introduction générale, une notice sur l'ouvrage, les variantes des éditions originales, des notes d'histoire et de philologie, un commentaire sur le fond et la bibliographie par L. Derôme, édition ornée des portraits des personnages importants de Port-Royal gravés sur acier par Delannoy, deux vol. in-8°, Paris, 1885-1886, dont il y a cent cinquante exemplaires en grand papier, avait déterminé M. Faugère à donner enfin l'édition qu'il avait promise depuis si longtemps. L'entreprise n'a pas eu le temps d'aboutir. La mort est venue l'interrompre à peine commencée. Adolphe Regnier, s'il avait vécu, aurait-il accepté le texte proposé par M. Faugère? C'est douteux. Si on continue l'édition Faugère, persistera-t-on à vouloir imposer son texte des *Provinciales*? Dans tous les cas, la critique ne l'acceptera pas. Il y a quatre éditions des *Provinciales* publiées du vivant de Pascal, sans compter une traduction anglaise, et la traduction latine de Nicole qui est de 1658, qui sont en quelque sorte quatre éditions originales. On suppose non sans raison que l'édition in-8° de 1659, qui est une édition elzévirienne, contient le dernier texte revu par Pascal lui-même. Si Pascal ne l'a pas revu, il peut servir au moins avec les trois éditions précédentes à fournir des *Provinciales* la meilleure leçon à laquelle on puisse prétendre.

A ce texte admis, consacré et qui restera consacré, M. Faugère a préféré un texte manuscrit qui est évidemment du temps, que M. Faugère suppose avoir été corrigé par Pascal lui-même, ce qui n'est pas et ce qui ne saurait être démontré, quand même ce serait vrai. Voilà où l'édition Faugère pèche. Son texte des *Provinciales* n'obtiendra pas l'autorité nécessaire. Il y a vingt ans, M. Lesieur, lui aussi, avait proposé un texte du temps avec des notes manuscrites du temps. Ni le texte ni les notes de M. Lesieur n'ont été agréés. On fera comme on voudra, on sera forcé de revenir au texte comparé des quatre éditions originales, le seul, en définitive, qui se puisse défendre en l'absence du manuscrit qui n'existe pas.

Pascal est, parmi nos grands écrivains, celui sur lequel on a le plus travaillé au cours du XIXe siècle, celui aussi qu'on lit davantage. Il s'est formé presque une littérature autour du nom de Pascal. Elle débute en 1837 par le cours de Sainte-Beuve à Lausanne, origine de son histoire de Port-Royal. Les découvertes de Cousin et de M. Faugère, la polémique de Cousin et de Sainte-Beuve que le chef de l'école éclectique voulait déposséder d'un sujet qu'il s'était acquis, l'intérêt aussi du fond de Pascal ameutèrent l'opinion. Ce n'est pas fini. Voilà trois éditions de Pascal qui aspirent à transformer sa mémoire, et dans une certaine mesure ses œuvres en divers sens. Il y a celle de la collection Garnier qui n'a pas dit son dernier mot; il y a celle de la collection Hachette qui ne l'a pas dit non plus, quoiqu'on sache dès aujourd'hui à quoi s'en tenir sur la valeur du texte des *Provinciales*. Il y a enfin l'édition Havet qui, elle, a dit son dernier mot. Le travail fait par M. Havet sur les *Pensées* avait obtenu du crédit, à tort, croyons-nous; mais que ce fût à tort ou à raison, le travail de M. Havet sur les *Provinciales* a ôté à l'édition qu'il avait donnée des *Pensées* le crédit qu'elles avaient obtenu d'abord. S'il n'avait fait que publier un texte des *Provinciales* avec un commentaire purement littéraire, il est probable que M. Havet n'aurait pas démonétisé son édition des *Pensées* et empêché son édition des *Provinciales* d'avoir de l'autorité. Mais M. Havet a voulu faire œuvre de polémiste, et il a gâté son affaire. Nihiliste, il l'est et on le savait de longtemps; moraliste, il peut croire encore qu'il l'est, bien que ce soit très discutable. Il y a deux choses qu'il n'est pas: il n'est pas théologien et il est étranger à la critique littéraire. Son manque de théologie ne lui a pas permis de voir que la morale des casuistes était une morale opportuniste, une concession faite à l'esprit du XVIIe siècle aux dépens du christianisme. S'il l'avait pu deviner, il y aurait sans doute applaudi, car il n'aime pas le christianisme. Mais pas une bonne âme n'a eu la complaisance de l'avertir, et il a disserté sur le casuisme sans en soupçonner la nature. Ce n'eût été que demi-mal au point de vue du succès, mais les bévues matérielles commises par lui en histoire littéraire l'ont décidément mis en échec auprès de ceux qui n'auraient pas mieux demandé que de collaborer à son intention, que de répondre à ceux qui vous disent: Dans votre introduction aux *Provinciales* (deux vol. in-8° chez Delagrave) vous êtes entré dans l'histoire littéraire du XVIIe siècle comme on entrerait à minuit sans lumière dans une maison qu'on veut décrire exactement. Il n'y a rien à répondre. Les faits matériels sont là.

L'établissement d'une édition définitive des œuvres de Pascal promet donc encore de beaux jours à la critique et ce ne sera pas le tome Ier de l'édition Faugère qui dissipera les nuages. Il y a pourtant une justice à lui rendre sur un point particulier: l'introduction de M. Faugère contient, sur la manière dont furent imprimées les *Provinciales*, une notice très complète, la plus complète qui existe, pleine de faits nouveaux exposés avec une lucidité parfaite. Cela rectifie Sainte-Beuve et les écrivains antérieurs à Sainte-Beuve qui ont examiné le sujet sur une foule de points intéressants.

L. D.

Lettres athéniennes, par le comte CHARLES DE MOUY, ambassadeur de France à Rome; dessins de Hubert Clerget. Un vol. in-18. Paris, 1887. Librairie Plon.

C'est après un séjour de six années au pied de l'Acropole, comme ministre plénipotentiaire en Grèce, que l'auteur des *Lettres du Bosphore* publiées en 1879, après trois ans de séjour à Constantinople, M. le comte Charles de Moüy, publie ces *Lettres athé-*

niennes. Qu'elles soient écrites d'Athènes ou du Bosphore, les lettres n'ont rien de commun avec la politique. Que les dieux en soient loués, car on pouvait craindre, au contraire, que cette ivraie envahît la correspondance du diplomate. L'aride archéologie n'y tient même qu'une place raisonnablement limitée. L'unique et constante préoccupation de l'auteur est d'exprimer et, par suite, de communiquer son admiration pour l'absolue beauté qui lui est apparue, en sa splendeur souveraine, aussi bien dans la nature que dans l'art de la Grèce. « L'idéal grec est pour moi, dit-il, le point culminant qu'ait atteint l'humanité. » C'est dans cette pensée — qui n'est point nouvelle d'ailleurs — qu'il a écrit son livre, et dans son enthousiasme, il va jusqu'à déclarer qu'il « n'offre son livre qu'à ceux qui ont le sentiment de la perfection et l'amour de l'idéal ». — Aux termes de cette déclaration hautaine, si l'on en tenait compte, les *Lettres athéniennes* n'auraient qu'un bien petit nombre de lecteurs. « L'amour de l'idéal », — ce mot idéal est si vague — soit, il se peut qu'on le rencontre encore assez communément, mais « le sentiment de la perfection »: M. de Moüy exige peut-être beaucoup. « Le sentiment de la perfection » n'est pas en France comme l'esprit, il ne court pas les rues. On n'y arrive d'ordinaire qu'après un lent apprentissage. L'auteur est donc trop sévère en interdisant en quelque sorte la lecture de son livre à ceux qui n'ont pas reçu en partage ou n'ont pas encore acquis le sens de la perfection; or l'excès de sévérité est ici d'autant plus regrettable que ces lettres sont vraiment faites pour propager ce goût de la perfection. — Le thème de M. de Moüy n'est pas neuf, je l'ai déjà dit. La supériorité de l'art grec est le pont aux ânes, où tous les pédants ont si souvent dansé en rond, qu'ils ont fini par nous donner la nausée de la perfection classique. Mais M. de Moüy n'est pas un pédant, tant s'en faut. Il nous parle du génie grec avec une fraîcheur et une intensité de conviction vraiment irrésistibles. Une très grande partie du volume est consacrée à décrire ce qui reste debout des monuments athéniens, des œuvres éparses à travers la ville. Dans les lettres qui suivent, il recherche de préférence, parmi les musées et collections d'Athènes, les fragments échappés au naufrage de l'antique civilisation hellénique. Mais ce n'est point l'art seulement qui ravit ainsi l'auteur, c'est la nature tout entière, et notamment la mer Égée. Il la compare à nos mers du nord avec une émotion singulièrement éloquente. N'en pouvant rien détacher, je renvoie le lecteur à l'admirable chapitre intitulé: « la Campagne athénienne ». — Toutes les gravures sont intéressantes; mais il en est une en particulier, *Stèle d'Éphèbe*, qui donne l'idée d'un chef-d'œuvre de statuaire qui nous était inconnu. E. C.

John Wyclyff, sa vie, ses œuvres, sa doctrine, par Victor Vattier, ancien professeur d'histoire, professeur de philosophie. Un vol. grand in-8°. Paris, Ernest Leroux, 1886.

Avant Jean Huss et Jérôme de Prague, avant Luther et Calvin, avant Mélanchthon et Zwingli, des esprits s'étaient trouvés pour protester contre certaines prétentions de l'Église, et il s'était trouvé encore des consciences pour accuser de certains besoins, vraiment religieux, les soins que l'Église méconnaissait. C'était au XIe siècle, Bérenger de Tours, qui s'attaquait à la doctrine de la transsubstantiation et appelait une réforme des mœurs du clergé; au XIIe, c'était le Lyonnais Pierre Valdo, qui faisait traduire en langue populaire des fragments de la Bible, faisait recueillir des sentences, composer des ouvrages d'édification et instituait une sorte de sacerdoce laïque. Robert Grossetête proclamait que le soin des âmes ne consiste pas à chanter les « heures », mais à enseigner la parole de vie; Lollard ne reconnaissait pas les cérémonies, l'intercession des saints, l'utilité des sacrements; Ockam écrivait, sans parler de la *Grande somme de logique*, ni de tant d'autres ouvrages, son *Super potestate prælatis et principibus commissa;* d'autres docteurs, d'autres théologiens argumentaient, disputaient, Diens Scott, Pitz Ralph, Bradwardine, Marsile de Padoue, Jean de Jaude, que M. Vattier désigne comme les inspirateurs de John Wyclyff.

Où naquit John Wyclyff? et à quelle date? On ne sait au juste; des conjectures seulement, jusqu'à l'orthographe de son nom qui n'est pas fixée. L'auteur de l'étude dit et contredit les conjectures, propose ce qu'après examen il croit le plus vraisemblable, explique pour quelles raisons il écrit Wyclyff et non Wiclif, Wicliffe ou Wiclef. Il s'est imposé la tâche de nous donner une biographie du réformateur, tâche malaisée; d'abord des documents précieux ont disparu, le temps ayant fait son œuvre et la malignité la sienne; puis, entre tant d'assertions émises en ces trois derniers siècles, les unes favorables, les autres défavorables au recteur de Lyttyrworth, il fallait démêler celles-là qu'on peut être fondé à retenir. M. Vattier a recherché où et sous quels maîtres John Wyclyff avait étudié, quelle avait été son intervention dans les affaires ecclésiastico-politiques de son pays, quel rôle il a pu jouer comme homme d'État, puisqu'il a été chargé d'une mission diplomatique. A quelle époque a-t-il commencé de s'en prendre aux ordres mendiants! quelles doctrines ont motivé les poursuites dont il a été l'objet, lui ou ses partisans, à trois reprises différentes? Autant de problèmes qu'il importait de résoudre.

Le catalogue des œuvres du réformateur a été établi pour les publier. Une association, la *Wiclif London society*, s'est formée, il y a six ans, et les travaux des érudits d'outre-Manche n'ont pas été à notre auteur d'un médiocre secours; néanmoins, des problèmes encore, et M. Vattier ne les a pas davantage éludés. Son étude lui fait honneur; elle fait honneur à notre pays, elle fera autorité de l'autre côté du détroit.

Après la biographie de celui-là, qui fut bien l'Étoile du Matin de la Réforme, *Morning Star*, et après l'étude bibliographique, un exposé avec une critique des doctrines professées dans les ouvrages du théologien,

la Somme théologique, le *Trialogue* du philosophe, la *Replicatio de universalibus* du recteur, ses *Sermons*, ses *Expositions pratiques des Écritures* du polémiste et du pamphlétaire, les écrits qui ont trait au culte, à la réorganisation, à la réforme des mœurs du clergé. La tradition pour Wyclyff n'est pas l'unique source de la vérité chrétienne; elle n'est pas même la source la plus importante, la bible est le vrai guide de la foi. Il nie la supériorité de Rome et tient le pape pour un antechrist; au nom de l'égalité évangélique, il attaque la hiérarchie de l'Église et professe que le pouvoir spirituel ne doit plus être reconnu aux membres du clergé de qui les mœurs sont un objet de scandale; il rejette la transsubstantiation et admet le consubstantiation, c'est-à-dire la permanence du pain et du vin après la consécration. Il restreint le nombre des sacrements, le baptême, la confirmation, la confession auriculaire, l'extrême-onction n'étant pas prouvés par l'Écriture; il réprouve les cérémonies, les pèlerinages, les prières payées pour les morts, le culte des saints en tant qu'il se rapporte exclusivement à eux, et il blâme le célibat des prêtres, les vœux monastiques. On est chrétien pour recueillir la parole de vie, pour communier avec le Père.

M. Vattier nous fait connaître une des grandes figures du christianisme. F. G.

Correspondance de Louise de Coligny, princesse d'Orange (1555-1620), recueillie par Paul Marchegay, publiée avec introduction biographique et notes, par Léon Marlet. Paris, 1887. Un vol. in-8°, LXXX-381 p.

M. Léon Marlet vient de réunir dans une belle publication la correspondance, en grande partie inédite, de Louise de Coligny, fille de l'amiral, femme du Taciturne, l'amie de Henri IV et de Barneveldt. Il serait superflu d'exposer ici l'importance de cette brillante contribution à l'histoire générale de la fin du XVIe siècle. M. Marchegay a eu le mérite de rassembler ses lettres précieuses. Appelé après sa mort à continuer son œuvre, M. Marlet nous en donne aujourd'hui une savante édition où la date de chaque épître — travail parfois délicat — est fixée avec soin; où le texte est accompagné de notes nombreuses, riches de cette profonde connaissance du XVIe siècle qui distingue le jeune savant.

M. Marlet ouvre son livre par une *Étude sur la vie de Louise de Coligny*, écrite d'un style rapide, enthousiaste et coloré, — trop peut-être, — d'où l'érudition précise n'exclut pas le sentiment qui émeut. L'auteur avait à cœur, comme il le dit dans sa préface, de faire une œuvre dont l'action s'étendît en dehors du cercle restreint des érudits. Aussi s'est-il décidé à « rectifier » l'orthographe bizarre et surchargée de l'époque, pour rendre aisée à tous la lecture des lettres de cette noble femme, qui, en s'acquittant vaillamment de la grande tâche qui lui était incombée, a tant souffert pour sa famille et sa patrie. L'École des chartes, dont M. Marlet est ancien élève, trouvera peut-être à redire à cette manière de publier les textes; en tout cas, M. Marlet aura montré une fois de plus qu'il est possible de produire des ouvrages plaisants à lire, utiles à consulter.

L'admirable portrait de Louise de Coligny par Jean Mierevelt est reproduit en tête du volume.

F. F. B.

Timon d'Athènes, traduit de William Shakespeare et précédé d'une étude, par M. Charles des Guerrois. Un vol. in-18 jésus; Alphonse Lemerre, Paris, 1887. — Prix: 3 fr. 50.

M. Charles des Guerrois est un fervent de la Muse. Il a déjà publié plusieurs volumes de vers, où l'on sent palpiter une âme généreuse; il s'est attaqué à forte partie: traduire en vers français un drame de Shakespeare est une rude entreprise. Il s'en est tiré à son honneur. *Timon d'Athènes* est certainement une des pièces les plus vigoureuses et les plus amères du poète anglais. Timon est le véritable misanthrope; sa haine pour tous ceux qui, sous visage d'amis, ont abusé de sa fortune et consommé sa ruine, est solide; farouche dans sa solitude volontaire, il maudit à pleine bouche et à plein cœur, et s'il est heureux de retrouver un trésor, c'est pour exciter l'envie de ceux qui l'ont connu et se donner la joie de les faire sécher de désir, de les humilier, de les abreuver de mépris, et de ne leur rien accorder qu'une injure.

M. des Guerrois n'a pas altéré le personnage; sa traduction ferme, exacte, à ce que nous en pouvons juger sur une simple lecture sans comparaison du texte anglais, n'a pas amoindri l'effet de ce drame puissant ni de cette langue audacieuse presque à la violence et à la brutalité. Dans l'étude qui précède, M. des Guerrois a fait preuve d'érudition et de goût critique; et il a eu le talent de ne pas s'étendre outre mesure. Son livre mérite l'estime des lettrés, et William Shakespeare compte assez d'admirateurs en France pour que l'auteur de cette traduction nouvelle puisse espérer de nombreux lecteurs.

Gleanings in old Garden Literature, by W. Carew, author of « Old Cookery Books ». London, Elliot Stock, 1887. Un vol. in-8°.

La jolie collection que l'éditeur offre aux amoureux du livre (*The Book Lover's Library*), sous la direction de M. Henry B. Wheatley, s'est enrichie récemment d'un volume sur les jardins ou plutôt sur la littérature du jardinage depuis les temps les plus reculés. L'auteur, M. W. Carew Hazlitt, était déjà préparé à un tel travail par son curieux ouvrage sur les vieux livres de cuisine, le potager et les fourneaux ayant de telles affinités que dans l'ouest de la France le fourneau de cuisine s'appelle un *potager*. S'adressant à un public anglais, M. Hazlitt s'en tient aux auteurs anglais qui ont traité le sujet. Ce n'est pas à dire que son travail ne nous intéresse pas. Sans compter qu'il est plein de renseignements précieux pour l'histoire des mœurs, du genre de vie, du commerce intérieur et même international en Angleterre

pendant les siècles passés, choses qui sont d'un intérêt général pour tous ceux que l'histoire du développement de la civilisation dans le monde ne laisse pas indifférents, — il est amené à s'occuper souvent de la France et des productions de son sol. Il y a plus: un des premiers livres publiés en Angleterre avec l'art du jardinage, celui qui eut du moins la plus grande vogue et qui était considéré à l'époque comme le meilleur, est la traduction d'un livre français, par Evelyn, sous le titre *The French Gardener;* de 1658 à 1675 il y en eut trois éditions. Il serait intéressant de connaître le nom de l'auteur français. M. Hazlitt ne le dit pas. De mon côté, je ne le trouve pas dans Brunet, dont je n'ai, sous la main, il est vrai, que l'avant-dernière édition.

Un chapitre consacré à Bacon et à son ami sur les jardins, toute une revue érudite des plantes, des fruits, des fleurs, des légumes et de ceux qui en ont parlé, des détails peu connus sur la pomme de terre, sur les vignes en Angleterre et les vins anglais, sur l'asperge et l'artichaut, la description des jardins maraîchers au XVIIIe siècle dans la banlieue de Londres, le jardinage au XVIIIe siècle et les amateurs de jardins tels que William Temple et Walpole, une bibliographie spéciale de 1603 à 1800, quelques pièces originales et curieuses en appendice, et un bon index, forment de ce joli petit livre un recueil intéressant, que se disputeront les hortophiles (pardon du mot) et les bibliophiles. B. H. G.

L'Éducation nouvelle, par EDMOND DREYFUS-BRISAC, second série. Un vol. in-8°. Paris, G. Marpon, 1887. — Prix: 6 francs.

L'auteur de cet ouvrage est rédacteur en chef d'une revue très militante et très méritante, la *Revue internationale de l'enseignement.* La matière principale de l'*Éducation nouvelle* est même fournie, si notre mémoire n'est pas coupable de confusion, par les articles publiés dans cette Revue par M. Edmond Dreyfus-Brisac.

Le volume est divisé en deux parties: la première étudie l'instruction publique sous la Révolution et se subdivise en quatre chapitres: les principes de l'enseignement supérieur, — l'organisation générale, — l'enseignement supérieur tel qu'il fut institué, — les écoles centrales; ce dernier chapitre, sous forme de lettre de M. Albert Duruy, qui, comme on le sait, est l'auteur d'un ouvrage remarquable sur *l'Instruction publique et la Révolution.*

La deuxième partie de l'*Éducation nouvelle* contient un chapitre sur la *Liberté de l'enseignement,* une étude biographique et critique sur Laboulaye, considéré surtout au point de vue pédagogique; une très curieuse et très instructive analyse des principes de l'enseignement en Prusse; et enfin des articles dont l'allure se rapproche de la polémique à propos de quelques livres inspirés par les réformes tentées depuis une quinzaine d'années dans l'enseignement en France.

M. Dreyfus-Brisac apporte dans ces études de pédagogie comparée une érudition et une conviction également louables. Il a l'ardeur des réformateurs, il signale hardiment les préjugés, les routines, les abus, et plus hardiment encore, il y donne lui-même le coup de pioche. La plupart de ses critiques sont justes, notamment en ce qui concerne l'agrégation du droit, et l'agrégation de médecine, et aussi la nature de l'enseignement juridique. Il a bien raison aussi dans les reproches qu'il adresse à ce mode d'organisation des lycées de jeunes filles, et surtout à la déplorable faiblesse des administrateurs qui, cédant à des considérations étrangères à la pédagogie, en ont fait des internats.

Sur la question de la liberté de l'enseignement, M. Dreyfus-Brisac dit d'excellentes choses, inspirées par un esprit vraiment libéral et dégagé de tout parti pris, et sincèrement désireux du relèvement général du niveau des études et par suite de l'élévation des caractères: car si l'une n'est pas la conséquence nécessaire de l'autre, chez tous les individus, on peut dire au moins qu'elle n'est guère possible chez la plupart sans l'autre.

Toutefois, malgré une communion d'idées assez fréquente avec l'auteur, nous aurions bien des réserves à faire; sur bien des points il nous semble ne gagner sa cause qu'à moitié; mais ce n'est pas ici le lieu de discuter. Ceux que ces questions si graves d'éducation nationale intéressent trouveront profit de toute manière à lire — ou relire — les études de M. Dreyfus-Brisac, soit qu'il les confirme dans leurs opinions déjà formées, soit qu'il les aide à se former des opinions, oit enfin qu'il leur suggère des objections et les pousse à la discussion. P. Z.

MÉLANGES DIVERS

Leçons de thérapeutique, par GEORGES HAYEM, professeur de thérapeutique et de matière médicale à la faculté de médecine de Paris. Un vol. in-8°. Paris, G. Masson, 1887.

Comme sous-titre: *les Grandes médications.* Le mot « médication » a été défini par Barbier (d'Amiens) et par Schwilgué, par Trousseau et Pidoux, par Littré et Robin; d'après ces derniers, fait remarquer M. Hayem dans sa première leçon, le mot exprime non pas une action médicamenteuse, mais l'action exercée par le médecin pour satisfaire à une indication déterminée. « Il est évident, dit-il, que c'est l'action médicamenteuse qui est seule en cause; mais

le caractère de la médication est ici bien indiqué, c'est-à-dire l'adaptation de cette action à un but particulier. » Puis, après quelques considérations très générales sur la doctrine des éléments morbides, il propose cette autre définition : « Les médications sont les actions thérapeutiques suscitées dans le but de remplir les indications tirées des éléments constitutifs des maladies, des éléments morbides proprement dits ou des éléments communs. »

Dans la seconde leçon, le savant professeur parle des germes morbides, des microbes, de l'infection ; on possède, déclare-t-il, la preuve rigoureuse, absolue, de la puissance de certains germes auxquels on peut donner l'épithète de pathogènes; telle est la bactéridie charbonneuse, mais cette preuve n'est faite que pour un très petit nombre de maladies de l'espèce humaine. A la liste, faut-il ajouter dores et déjà la tuberculose, la diphtérie. Quoi qu'il en soit, — nous citons textuellement, — « on doit tirer des faits connus les conséquences logiques qu'ils comportent, et dire que du moment où une maladie virulente, telle que le charbon bactéridien par exemple, est d'origine microbienne, il en doit être de même de toutes les autres maladies virulentes. » La doctrine de la nature vivante des agents infectieux, dûment établie pour M. Hayem, n'est pas admise par tout le corps médical; mais cette doctrine, nous ne sommes pas compétent pour en discuter. Après avoir défini l'infection, le résultat de la pénétration et de la pullulation dans l'organisme des germes pathogènes, le professeur traite, en maître, de la médication désinfectante, locale et générale, de la médication sténique et de méthode réfrigérante, de la médication antiphlogistique.

La publication des *Leçons sur les modifications du sang sous l'influence des agents médicamenteux et des pratiques thérapeutiques* a été accueillie avec la plus grande faveur; la publication des *Leçons de thérapeutique* trouvera le même accueil.

Le magnétisme animal, par Alfred Binet et Ch. Féré, médecin adjoint à la Salpêtrière, avec figures dans le texte. Un vol. in-8° de la *Bibliothèque scientifique internationale.* Paris, Félix Alcan, 1887. — Prix : 6 francs.

La part faite à la controverse est des plus restreintes; les auteurs qui ont écrit leur livre, comme ils disent, « dans l'atmosphère de la Salpêtrière », ont exposé les doctrines de l'école de Nancy, parce qu'elles appartiennent à l'histoire du magnétisme ; ils ne les ont pas discutées. Ils ont entendu relater des faits observés, résumer les résultats de leurs études personnelles, études conduites suivant la méthode inaugurée par M. Charcot, c'est-à-dire « suivant la méthode expérimentale éclairée par la clinique ». Les hypothèses, les explications hâtives, ils les ont systématiquement écartées ; même ils se sont encore défendu de regarder avec trop d'insistance à la suggestion hypnotique dans les rapports avec le droit civil et le droit criminel. Un seul chapitre, le dernier, touchant l'hypnotisme et la responsabilité.

Dans les trois premiers, une histoire très complète du magnétisme animal. MM. Binet et Féré reproduisent, non sans malice, peut-on bien croire, les conclusions formulées en 1784 par l'Académie des sciences, en 1824 par l'Académie de médecine, toutes deux obligées de donner leur avis au sujet des phénomènes provoqués et qui ne laissaient pas que d'exciter la curiosité publique. Ils reproduisent également une lettre encyclique de la sainte Inquisition romaine et universelle contre les abus du magnétisme, — la lettre est de 1858 ; — mais Braid a le premier abordé du côté et de la façon qu'il convenait la question du magnétisme ; ils disent ses recherches, ses observations, puis les travaux de Grimes, d'Azam, de Durand, de Gros, de Demarquay et de Giraud-Teulon, des Liébeault, Ch. Richet, Charcot et P. Richer.

Aux chapitres suivants, ils font connaître les procédés de l'hypnotisation, ils décrivent les symptômes de l'hypnose, ils distinguent les différentes périodes hypnotiques ; ils proposent une théorie de la suggestion (ch. VIII, lequel chapitre est particulièremen intéressant), puis ils traitent des hallucinations, des paralysies de la sensibilité, des paralysies du mouvement.

Sur les applications thérapeutiques et pédagogiques, ils sont assez brefs; ils eussent accusé davantage leurs vues personnelles, quant à la possibilité de faire servir la suggestion à l'éducation, que nous eussions cru de notre devoir de faire quelques objections; mais ils ont passé rapidement et ils n'ont pas déclare infirmée outre mesure la responsabilité qu'ils entendent d'ailleurs assez mal, — suivant nous. — Nous pouvons recommander leur livre tout plein d'observations, de descriptions intéressantes pour le physiologiste, pour le psychologue également.

La propriété, par Em. Accolas. Un vol. in-12. Paris, Ch. Delagrave, 1886. — Prix du volume broché : 0 fr. 50.

Ce volume est le troisième d'une série destinée à composer une petite bibliothèque de droit; dans le premier, il était traité des *successions;* dans le deuxième, des *contrats et obligations contractuelles,* et déjà sont annoncés comme étant sous presse, un quatrième volume sur *les servitudes,* un cinquième sur *les actes de l'état civil.*

L'auteur de ces petits ouvrages de vulgarisation est M. Accolas, qui, plus préoccupé de la philosophie du droit pur que des leçons des jurisprudents, a donné, de notre code civil, un commentaire et une critique qu'on ne saurait assez admirer. Dans une introduction il distingue deux justices, une justice inférieure qui est celle du droit technique, et, « au-dessus de ce droit, le dominant de toutes les supériorités de la conscience et du cœur sur l'intérêt positif », une justice qui est celle à laquelle nous oblige la morale. Cette distinction n'est pas établie d'une façon bien précise, et peut-être pourrait-on reprocher à l'auteur, évoquant les suggestions du cœur, une certaine confusion de la justice et de la charité. Quoi qu'il en soit, il ne nous déplaît pas de lui voir, dans les pages sui-

vantes, exposer ce qu'il appelle *les devoirs de la propriété*. Les chapitres sont consacrés à la définition du droit de propriété et d'accession, à la limitation de ce droit, à la nomenclature, à la classification, des modes d'acquérir et de transmettre à la propriété, à la nomenclature des démembrements; c'est bien *le droit mis à la portée de tous*. F. G.

Expéditions autour de ma tente: Boutades militaires, par CH. DES ÉCORRES. Un vol. in-18. Paris, 1887. Librairie Plon.

De vifs récits de la vie du soldat en campagne, d'amusantes anecdotes mêlées d'épisodes tragiques, composent la matière de ce volume agréable et facile à lire, malgré une recherche d'esprit trop apparente pour n'être pas fatigante parfois. L'auteur, étant Canadien-Français, conduit le lecteur à sa suite alternativement au Texas et en Algérie. E. C.

La chanson populaire, par J.-B. WECKERLIN, bibliothécaire du Conservatoire de musique. Un vol. in-8°, librairie Firmin-Didot, 1886.

Le docteur Wolff disait en 1831, dans son ouvrage *Altfranzosische Volkslieder*: « Nul peuple n'est aussi riche en chansons que les Français, nul n'est aussi pauvre en chansons populaires. » Cette assertion fausse, le savant bibliothécaire du Conservatoire vient la réfuter en écrivant l'histoire de la chanson populaire ou plutôt l'histoire de la musique dans la chanson populaire. Mais qu'est-ce que la chanson populaire ? On en a donné bien des définitions. M. Weckerlin choisit celle de M. Franz Bohme: « C'est une chanson née dans le peuple, chantée par lui, souvent et volontiers, qui s'est répandue et conservée par son organe, grâce à la simplicité de la forme, et dont le sujet souverainement humain, emprunté au domaine religieux ou profane, est facile à comprendre. » Ce n'est donc ni la chanson de ville, ni la chanson artistique, ni les *turlutaines* des cafés-concerts, c'est le cri de l'âme naïve et simple du peuple.

Voulez-vous une définition moins concise ? Lisez le chapitre 1er, coup d'œil général sur la chanson, où vous trouverez sa généalogie complète depuis les Grecs jusqu'à notre époque. Les chapitres suivants: la chanson dans l'histoire (II); la chanson musicale, madrigaux, chansons à boire, à danser (III); la chanson à l'église, noëls, psaumes, cantiques (V); la chanson au théâtre, mystères, farces, vaudevilles (VI); chants guerriers, nationaux et patriotiques, révolutionnaires (VII) vous montreront le peuple chantant dans toutes les circonstances de sa vie, dans tous les siècles, en buvant, en dansant, en priant, en combattant, quand il est heureux et quand il pleure. N'est-ce pas là une lecture attachante, non seulement pour les musiciens, mais pour ceux qui s'intéressent à l'histoire du peuple ? Et qui ne s'intéresse pas à sa propre histoire ?

Les théoriciens de la musique s'arrêteront, eux, au VIIIe et dernier chapitre dans la discussion des rythmes et de la tonalité. La tonalité moderne que Félix attribuait à Montenerde est reculée au commencement du XVIe siècle dans une chanson bien authentique, qui donne, d'une manière remarquable dans ses modulations, le sentiment de la septième de dominante.

Lisez, musiciens; lisez, amis du peuple, l'énumération seule des questions traitées; n'est-elle pas une alléchante promesse de plaisir et de profit? Lecture faite, vous ne reprocherez point à M. Weckerlin d'appeler Charles d'Orléans le dernier des troubadours, ni quelques légères imperfections; mais vous demanderez: à quand la publication de la *Bible des noëls*.

J. DEB.

Précis de fauconnerie, par MM. G. SOURBETS et C. DE SAINT-MARC. Un vol. in-8°. Clauzot. Niort, 1887. — Prix: 5 francs.

Fréquentes et pitoyables sont les doléances des chasseurs au fusil; d'année en année, leur plainte hausse de ton: plus de gibier, trop de chasseurs. Et peu à peu le dégoût les prend. Les plus fortunés se consolent par la chasse à courre; les habiles se mettent à chercher des compensations dans la chasse au vol. La fauconnerie, si longtemps délaissée qu'on la croyait un art et un passe-temps à jamais perdus, va refleurir. Il paraît qu'elle refleurit déjà.

MM. G. Sourbets et C. de Saint-Marc auront beaucoup fait pour cette renaissance, et par l'ardeur communicative de leur plaidoyer en faveur de la chasse au vol, et par le *Précis de fauconnerie* qu'ils viennent de publier, précis qui contient les indications nécessaires pour affaiter et gouverner les principaux oiseaux de vol.

A les en croire, le dressage des oiseaux de proie est par lui-même fort simple, et il ne faut point s'en exagérer les difficultés. De la patience, beaucoup de douceur, des soins bien entendus de la part du fauconnier, suffisent généralement à surmonter les instincts sauvages de l'oiseau chasseur, à assouplir son caractère, et à obtenir de lui la dépendance et la soumission requises pour en faire un sujet de bon travail. Les méthodes des fauconniers modernes, affirment MM. Sourbets et de Saint-Marc, dégagées des pratiques bizarres ou mystérieuses de l'art ancien, donnent des résultats tout aussi concluants, et à coup sûr les autres sports présentent au moins des difficultés aussi nombreuses, sans toujours offrir des éléments de distraction aussi complets, aussi neufs et aussi émouvants.

En vingt ou trente jours, souvent moins, faucons, autours, éperviers et émerillons se laissent mettre et ôter le chaperon, prennent le pât sur le poing, reviennent au leurre et apprennent à connaître le vif, c'est-à-dire l'animal qu'ils doivent chasser.

Après un historique rapide de la fauconnerie, MM. Sourbets et de Saint-Marc analysent le caractère et le rôle de chacun des principaux oiseaux de proie employés à la chasse au vol; ils indiquent ensuite comment il faut s'y prendre pour l'enlèvement des

poussins du nid, l'installation, la nourriture et l'affaitage préparatoire des oiseaux. Ils expliquent l'usage du leurre, du filet circulaire, du chaperon; puis ils s'occupent de l'hygiène et des soins généraux que réclament les oiseaux chasseurs. Ils spécifient et décrivent les maladies auxquelles ils sont exposés, et le traitement qui leur convient.

Enfin, pour être tout à fait complet, *le Précis de fauconnerie* se termine par quelques mots sur la *pêche au cormoran*. Ajoutons que quatre planches hors texte ornent ce volume.

Certainement la lecture de cet ouvrage fera des adeptes de la chasse au vol. C'est le meilleur éloge que puissent souhaiter les auteurs.

Abrégé de grammaire latine, par Louis Havet, professeur de philosophie latine au Collège de France. Un vol. in-12, cartonné à l'anglaise. Hachette et Cie, Paris. — Prix : 1 fr. 50.

On conçoit aisément que pour entreprendre de composer aujourd'hui une grammaire scolaire, un latiniste doit avoir en tête quelque nouveauté de méthode. M. Louis Havet a en effet introduit des nouveautés dans la sienne, non point par l'instinct d'innover, ni pour le plaisir du changement, mais en vue d'un résultat pratique très important : une plus grande rapidité d'initiation à la langue, et, par suite, un goût plus vivement excité de l'apprendre et de le comprendre.

De toutes les modifications essayées dans ce livre, longtemps médité repris et retouché, la plus grande, celle qui domine le plan tout entier, consiste à rejeter la division traditionnelle des grammaires en deux parties, contenant l'une la morphologie, l'autre la syntaxe. Et encore cette modification, M. Louis Havet ne l'a-t-il commise que sous le couvert de Lhomond, qui, dans une mesure beaucoup plus restreinte, l'avait déjà tentée.

M. Louis Havet sait bien quel reproche il encourt de ce chef, et lui-même, il nous l'avoue, ne fut pas exempt de scrupules : il semble prêcher contre l'instinct de rigueur et de symétrie devenu universel, grâce à l'initiation de tous aux sciences exactes. Mais la réflexion et la pratique lui démontrèrent que, somme toute, accepter comme un axiome le principe qu'une grammaire se divise, *à priori,* en deux parties, une morphologie et une syntaxe, c'est choisir un mauvais point de départ, se créer à soi-même un embarras très grave pour enseigner avec clarté, et créer à l'enfant un embarras non moindre qui le retarde et le rebute.

Au lieu donc d'isoler de force la syntaxe, M. Louis Havet en incorpore la substance dans les mêmes chapitres où il expose la morphologie. Et, reconnaissons-le, il ne fut pas malavisé. L'expérience n'était pas sans péril; mais, exécutée par un maître très sûr de sa science et très habile à l'enseigner, elle a parfaitement réussi. Nous en avons nous-même constaté les heureux résultats parmi les jeunes latinistes pour qui M. Havet a composé ce travail.

Il convient d'ailleurs d'ajouter que, toujours sous l'inspiration de ce pédagogue excellent qui a nom Lhomond, le professeur du Collège de France a cherché à mettre l'élève en état de manier le plus tôt possible le plus de tournures. Car il faut bien remarquer que le commençant n'est pas un petit Latin qui rectifie par l'étude son parler instinctif; c'est un étranger qui apprend de toutes pièces une langue où tout lui est neuf. Là est la dissemblance absolue, et dont on ne tient pas souvent assez de compte, entre l'enseignement de la langue maternelle ou nationale, et l'enseignement d'une langue étrangère. M. Louis Havet n'a pas craint, et il a bien fait, d'appliquer à une langue morte le procédé qui seul réussit pour les langues vivantes étrangères. Il a recours à l'expédient qui consiste à mettre le commençant à même de traduire tout de suite de petites phrases soit du français en latin, soit du latin en français. Sa curiosité ainsi éveillée, son esprit amusé, son attention soutenue, engendrent un progrès rapide.

Pour cette innovation, M. Louis Havet se met sous la protection de ce vénérable et vénéré Lhomond. On ne saurait l'en blâmer; mais il n'était pas nécessaire d'invoquer un si illustre patronage, si ce n'est pour reporter à son auteur premier le mérite de la méthode, car c'est celle-là que depuis nombre d'années ont adoptée ceux qui enseignent les langues étrangères.

Nous comprenons que M. Louis Havet, titulaire d'une chaire au Collège de France, ait préféré se rapprocher de Lhomond plutôt que de moindres pédagogues, dont l'autorité n'est pas garantie par l'État, et qu'il considère sans doute comme de vulgaires empiriques, fabricants de manuels et de grammaires.

PZ.

Grand'maman Poupée, suivie de **Pierre la Revanche,** par Paul Pionis (nouvelles patriotiques), illustrations de Ferdinandus.

Les farces du Petit Jean (nouvelles patriotiques), par Émile Beaune, illustrations de Talluet.

Histoire d'un héros de douze ans et de son chien, suivie du **Petit prisonnier des Prussiens** (nouvelles patriotiques), par Arnaud, instituteur; illustrations de D. Merlin.

Le petit facteur, par Camille Alary, suivi d'**Une gouvernante allemande,** par Louis Mainard (nouvelles patriotiques), illustrations de Ferdinandus.

Contes merveilleux (traduits du russe), par M. d'Aria, illustrations de Paul Hercouet.

Histoire de chiens et de chats, par Émile Beaune et Wilna, illustrations de Maurice Marais.

Six volumes de la *Bibliothèque de la jeunesse française.* Prix : 0 fr. 50.

L'enfant de la bataille, par Louis Mainard. Un vol. in-18 jésus, de la *Bibliothèque de la jeunesse française*. Prix : 0 fr. 50.

Paris, librairie centrale des publications populaires, H.-E. Martin, directeur, 1887.

Il est toujours malaisé d'écrire pour les enfants, et quelque envie que nous en ayons, nous ne pouvons estimer de beaucoup plus grande valeur que ces livres publiés autrefois par la librairie Mame, ceux-là dont nous venons de transcrire les titres. Nous applaudissons, certes, aux intentions de M. H.-E. Martin, qui a déjà édité, pour nos écoliers, des récits historiques, des biographies d'hommes illustres, sans parler du petit traité de morale de M. Henri Marion; nous ne voyons pas qu'ils aient été jusqu'ici couronnés de succès, ses efforts en vue d'offrir à la jeunesse des « histoires », qui eussent, sinon une valeur littéraire, du moins une portée éducatrice.

Mieux nous vaut ne pas parler des *Farces du petit Jean* et de ces *Histoires de bêtes* de M. Beaune, de *la Gouvernante allemande*, de *l'Enfant de la bataille*, de M. L. Mainard : couper des poils de brosse et en saupoudrer les draps des Prussiens qu'on est obligé de loger, et mettre un purgatif dans le potage qu'il faut leur servir, le récit de pareils « farces » n'est pas pour relever les cœurs. Une gouvernante allemande vole les petits Français qu'elle est chargée d'instruire ; elle les envoie en Allemagne pour qu'ils y apprennent à détester la France; mais les Allemands sont très capables d'imaginer une fable toute pareille : une gouvernante française abuse de la confiance que mettent en elle de bons et braves Allemands; elle vole, pour amener en France, les petits enfants du grand empereur d'Allemagne. Écrite en français, ou écrite en allemand, la nouvelle n'a pas plus de mérite.

Pierre la Revanche, de M. Pionis, vaut mieux; et valent mieux également, *le Héros de douze ans*, *le Petit prisonnier*, de M. Arnaud. *Le Petit facteur*, de M. Allary, ne nous déplaît pas non plus. Ces nouvelles-là se peuvent, soit, qualifier de « patriotiques ».

F. G.

Théâtre de jeunes filles, par Adolphe Carcassonne, Un vol. in-18 jésus. Paris, Paul Ollendorff, 1887. — Prix : 3 fr. 50.

Ce sont de petites pièces, en vers s'il vous plaît, propres à être jouées dans les familles et dans les pensionnats. Berquin rajeuni en alexandrins. M. Carcassonne a déployé les ressources de son ingéniosité à faire parler et agir gentiment de petites marionnettes anodines.

Nous trouvons là dedans *le Mariage des fleurs;* le papillon y déclare à la rose qu'il

Prend l'engagement
D'être des plus constants, d'être des plus fidèles.

Et naturellement, il voltige aussitôt après de la rose à l'églantine, de l'églantine à la marguerite, etc., et la pauvre rose en meurt, malgré le secours du printemps, qui lui a versé la rosée.

Puis nous avons une comédie chinoise, où les jeunes personnages se nomment *Pat-chou-li, Ka-out-chou, Musi-ka-li!* La jeune Sarde, qui se croyait en Chine, est mystifiée par sa gouvernante : elle n'a pas quitté le château de sa noble famille! C'est ça qui est amusant!

L'Héritage de Jeanne fait vibrer la corde sentimentale et se termine par cette phrase de Jeanne à ses amies, qui lui disaient d'embrasser celle qui lui plairait le mieux.

Au lieu de désigner celle qui m'est plus chère,
Toutes je vous embrasse en embrassant ma mère.

Qui croirait que des *Mille et une nuits* on pût tirer une pièce pour les pensionnats de jeunes filles? M. Carcassonne l'a fait; sa pièce s'appelle *Zéphore*. J'en passe d'autres encore pour vous signaler une féerie ; oui, une féerie. Bien entendu, les trucs n'y sont pas compliqués. Titre : *Volubilis*.

Toutes ces petites pièces ont sans doute fait déjà la joie des jeunes personnes qui s'exercent dès la pension à jouer la comédie sur la scène du monde, à fausser leur ton, à dissimuler les sentiments qu'elles ont et à simuler ceux qu'elles n'ont pas. C'est si naturel à la femme qu'on peut s'étonner de voir entrer cet exercice dans son éducation.

PZ.

Code du bâtiment. Dictionnaire juridique et pratique de la propriété bâtie : *Lois, usages, coutumes, jurisprudence du bâtiment et du voisinage*, par MM. Henri Ravon, architecte, et G. Collet-Corbinière, avocat à la Cour d'appel. Tome II, premier fascicule. Un vol. in-8° de 336 pages. Paris, 1887, librairie générale de l'architecture André, Daly fils et Cie.

Quand parut le premier volume du *Code du bâtiment*, nous avons exposé le plan de l'ouvrage, dit dans quel esprit il avait été conçu, en quel dédale de textes il apporte l'ordre, en quelle obscurité la lumière, à quels besoins il donne satisfaction, quels risques il est fait pour prévenir, à quels et très divers ordres de lecteurs il s'adresse, en dehors de ceux dont il doit être, en quelque sorte, le livre de chevet : architectes, ingénieurs, constructeurs, entrepreneurs de travaux, grands industriels des nombreuses industries du bâtiment, etc., c'est-à-dire, outre ceux-là, aux propriétaires, locataires principaux, jurisconsultes, agents d'affaires même et avocats, etc., etc. (Voir le *Livre* du 10 novembre 1885.) Tous les intéressés apprendront avec plaisir que le premier fascicule du second volume est publié; il comprend les lettres D et E complètes et une partie de la suivante F, commençant au mot *Date certaine*, et finissant au mot *Force majeure*. Parmi les sujets traités en ce fascicule, il en est de très importants, dont l'exposition a exigé un développement exceptionnel : tels sont les mots *Dommages, Eaux, Établissements classés*. On sait

que sous ce titre sont désignés les établissements insalubres, dangereux ou incommodes, qui furent divisés en trois classes par décret impérial, en 1810. Le *Code du bâtiment* donne la désignation complète de toutes ces industries avec celle de leurs inconvénients et de leur classification. A la suite, nous devons citer encore *Expertise*, *Expropriation*, qui n'occupent pas moins de soixante-cinq pages, et enfin le mot *Faillite*. E. C.

Lo Joch de Naibs, o Cartas, par JOSEPH BRUNET Y BELLET. Un vol. in-18. Barcelona, Imprenta « La Renaixensa ». Xucla, 13. 1886.

S'il n'est pas donné à chacun d'être un érudit, il l'est peut-être encore moins de le prouver avec esprit, avec grâce et sans pédanterie aucune, surtout en des petits côtés d'archéologie familière ou de philologie locale, comme ceux que M. Joseph Brunet y Bellet a entrepris en son étude sur les jeux de cartes. Cependant, l'auteur trop modeste, ou trop fier, intitule «passe-temps» un joli volume de trois cents pages où il fait feuilleter au lecteur le résumé de plus d'une recherche, et l'historique des cartes, depuis leur genèse, qui semble, comme bien d'autres choses, nous venir de l'Inde. (Il y a dans ce volume des détails assez curieux et assez cocasses sur l'origine du mot espagnol *Naipes* (cartes), à recommander aux bêcheurs d'étymologie. Quelques illustrations adroitement choisies se glissent entre les pages, surtout la reproduction d'un jeu sur feuille d'argent, gravé et ciselé, fabriqué au XVIIIe siècle pour la famille de Bragance, sont à recommander à nos fabricants de cartes. AR. AR.

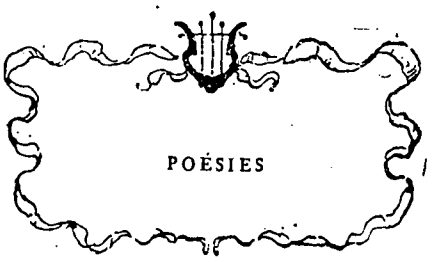

Souvenirs et poésies diverses, par CHARLES DE LA ROUNAT. Un vol. in-12. Paris, C. Marpon et E. Flammarion. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume est pour les amis. Eux seuls aimeront à le feuilleter, et eux seuls, dans ces pages, vers et prose, écrites à différentes époques, pourront retrouver qui les écrivit, — parce qu'eux seuls auront d'abord su l'y mettre.

Ni l'article sur Lauzun, ni les notes de voyage, ni l'imitation de Montaigne, ni les quelques lignes sur la révolution de 1848, ni tout cela ensemble, ne nous fait, à nous, connaître un homme, encore moins l'homme fin, délicat, qu'on nous dit qu'était La Rounat. Il y a les *Pensées diverses*, et l'expression de plusieurs est d'un joli tour et plusieurs ont de la profondeur, sans doute; mais à côté, à la suite des *Pensées*, il y a les vers, et les vers nous gâtent le seul plaisir que nous ayons éprouvé en parcourant le volume.

Le meilleur de lui-même, La Rounat ne l'a pas exprimé. Aux écrits qu'on a pensé sauver de l'oubli, nous préférons la préface de M. Sarcey; la préface de Sarcey nous permet de deviner, en effet, les sentiments de celui qui a « rêvé plutôt que vécu ».

Nous l'avons dit, le livre est pour ceux qui ont, non pas approché seulement, mais connu d'un peu près La Rounat, pour ceux qui l'ont aimé, ayant pénétré jusqu'à son âme.

Œuvres poétiques de Marceline Desbordes-Valmore, 1833-1859. Un vol. petit in-12 (format des elzévirs) sur papier vélin teinté. Paris, Alphonse Lemerre; 1886. — Prix : 6 francs.

Nous avons présenté le tome premier de cette réédition à laquelle M. Lacaussade, aidé du fils du poète, a donné ses soins; voici que vient de paraître le tome deuxième. On y trouve, avec quelques élégies encore, plusieurs des romances, puis, sous le titre de *Mélanges*, de *Fragments*, des poésies diverses; enfin les poésies posthumes.

Parmi celles-ci, combien de morceaux achevés? Ce sont les sentiments exprimés qu'on aime de partager. Médiocre éloge pour un poète. Pleurer est un grand bien, sans doute, et ne sait pas pleurer, ne sait sourire non plus qui se lamente ou raille; mais il nous faut mettre à part ce qui est chanté et regarder à la chanson toute seule; les plus difficiles peuvent se plaire à entendre le vers de Mme Desbordes-Valmore; son vers a des mérites qu'on n'a pas toujours appréciés comme il convient. Nous tournons les pages du volume; devant nos yeux, ces titres : *Dernière entrevue*, *Crois-moi*, *Tristesse*, toutes pièces exquises.

. . . . . .
Mais si de la mémoire on ne doit pas guérir,
A quoi sert, ô mon âme, à quoi sert de mourir?

Encore une page tournée; autre pièce, *Refuge*, autre chef-d'œuvre :

Il est du moins au-dessus de la terre
Un champ d'asile où monte la douleur;
. . . . . .
. . . . . .
O douce nuit, je suis votre servante :
Dans votre empire on aime donc encore?

Le volume se ferme sur une seconde notice, due, celle-là, à la plume de M. Hippolyte Valmore; elle complète l'étude de M. Lacaussade.

Chaos, poésies par ÉMILE CHEVÉ. Un vol. in-12. Paris, Alphonse Lemerre. 1887. — Prix : 3 francs.

Dans ce recueil encore, comme dans le recueil précédemment publié : *les Océans*, les marques d'un beau talent.

Au poète, nous ferons, toutefois, deux reproches: le premier, d'abuser des sonorités bruyantes. Il dit *l'Hymne éternel;* en voici les dernières strophes:

. . . . . .
. . . . . .

Un hymne discordant et dont l'horreur surpasse
Les bruits de la fournaise où cuisent les soleils.

Sont-ce les hurlements striduleux des cyclones?
Ou les coups d'ébauchoir des flots, ces verts sculpteurs?
Ou les écroulements des arcs et des pylônes
Que dresse la tornade aux cieux des équateurs?

Les râles des forêts sous le fouet de la brise?
Le glaive de la foudre au hasard s'abattant
Sur le granit qu'il fêle ou les glaciers qu'il brise?
Ou le bolide, obus dans leur air éclatant?

Dans leur chaudière énorme où bouillonnent les sèves,
Sont-ce les heurts confus d'atomes émiettés?
Est-ce le cri des bois, des antres et des grèves?
— Non, ce sont vos sanglots, pâles humanités!

Il fallait traduire à l'oreille les accords désordonnés des longs gémissements de l'homme; il fallait des spondées, des syllabes longues avec des dentales, des sifflantes: soit; mais, lorsque dans une autre pièce, intitulée *Ombre et lumière*, M. Chevé fait apparaître l'astre-roi, ses vers sont bruyants, hors de toute raison, ou, s'il veut, hors de cette démence-là qui ne serait qu'une plus grande allégresse.

... L'astre-roi paraît dans sa splendeur immense,
Et l'allégresse alors devient de la démence.
Tout s'enivre de joie et s'abreuve d'amour,
De l'aigle dans son aire au captif dans sa tour.
La vie ardente écume en cascade et ruisselle;
Pas un sombre retrait qui n'ait une étincelle.
De la mer au sillon, de la grève au sentier,
Des pentes du ravin aux flancs du pic altier,
Des tièdes frondaisons aux glaces éternelles,
Des chalets élégants aux lourdes citadelles,
Ce ne sont que reflets, ondes, flèches de feu,
Effluves de splendeur pleuvant de l'éther bleu.

Les quatre premiers vers sont vraiment beaux, ils chantent; les autres constituent de simples variations et, loin de mettre en valeur la phrase prise comme thème, elles font s'évanouir l'enivrement d'abord communiqué.

Le second reproche que nous voulons adresser à M. Chevé est de se repéter toujours et sans cesse. En vain, nous répondrait-il qu'il n'est pas de ces virtuoses désireux seulement de faire montre de leur habileté, et qui, indifférents eux-mêmes, font tour à tour rire et pleurer leur instrument; combiner des effets et choisir des sujets de composition ne serait pas du tout son fait: il souffre, il dit sa souffrance; que lui importe qu'on compatisse à sa douleur, qu'on admire son talent? Il a sa philosophie. « L'Humanité est une des mille manifestations de l'Être universel; la Vie, une efflorescence éphémère au delà de laquelle est le Néant »; et il a « une haine farouche, une aversion furieuse pour la religiosité! un mépris absolu, un inénarrable dédain pour les sensibleries bêtes et les hypocrisies lâches de l'amour ». Au vrai, néanmoins, il sent moins qu'il ne pense et ne médite. C'est là sa prétention; mais sa philosophie est une philosophie de poète, mal construite avec des matériaux empruntés de côté et d'autre; mais, poète, il se prouve encore alors qu'il s'écoute, jetant ses grands cris de colère et ses imprécations; il est artiste aussi, plus qu'il ne le dit et plus qu'il ne le croit, artiste, le mot pris dans les deux sens, favorable et non favorable: il compose et il aime les mots qu'il sait disposer. C'est parce qu'il se possède fort bien et qu'il use comme il veut de la technique qu'il s'est choisie, que nous sommes bien venus à lui reprocher de chanter toujours même antienne et d'employer toujours les mêmes formules.

La Révolution, *poème universel,* par Alfred Berthezène. Un vol. petit in-12 avec sept gravures ou portraits. Cinquième édition. Paris, E. Dentu et E. Leroux.

On peut être à la fois un grand penseur et un fort méchant poète; on peut n'entendre rien à la métaphysique, ne pas s'en préoccuper, et écrire des vers qui enchanteront une longue suite de générations; on peut encore, et cela est moins rare, être un petit esprit et un rimeur fâcheux.

M. Berthezène a lu Dupuis, il y paraît du moins, et, avec Dupuis, tous les auteurs qu'a édités Lachâtre. Aux ouvrages qu'il a lus, il a emprunté un grand nombre de mots, quelques idées aussi, dont il s'est servi pour composer une philosophie de l'histoire religieuse et politique qui ne serait que banale si elle était écrite en vulgaire prose. A chaque ligne, les mots n'ont ensemble que douze ou treize syllabes, et toutes les règles de la prosodie sont observées.

Transcrivons un passage. Il sera court:

... S'il vous faut à tout prix des symboles;
Un credo, prononcez simplement ces paroles:
Je crois à la Raison, à la Fraternité.
Que le règne du Droit et de l'Égalité
Vienne sur cette terre. Honneur dans tous les âges
Aux hommes de science et de travail, seuls sages!

Nous ne recommandons pas à l'attention des lettrés le *Poème universel* de M. Berthezène. F. G.

Les Rhénanes, *Poésies,* par Gustave Fortin. Un vol. in-18. Berger-Levrault, Paris et Nancy, 1886. — Prix : 3 francs.

Ce petit recueil se compose des vers personnels de l'auteur, et de traductions de quelques petites pièces de Heine, de Gœthe, de Schiller, de Uhland. Il y a peu de chose à en dire. Le sentiment poétique n'est pas très intense chez M. Fortin, et l'expression n'y supplée pas suffisamment. C'est très gentil à lui d'avoir fait cette politesse aux poètes de vouloir les imiter; mais ce serait lui rendre un mauvais service que de lui laisser croire qu'il manquerait à sa des-

tinée si les circonstances le détournaient d'écrire des vers.

Nous ajouterons que pour un Alsacien exilé, comme il le dit, ce n'est peut-être pas assez de « plaindre les Allemands » d'avoir saisi nos provinces.

La Nature et l'Ame, *Poésies,* par Charles de Pomairols. Un vol. in-18 jésus. Paris, Alphonse Lemerre. 1887. — Prix : 3 francs.

Voici une aubaine assez rare : un livre de vers d'où le sentiment poétique n'est pas absent. Passons tout de suite condamnation sur certains vices d'expression, quelques tours malencontreux, plusieurs vers trop voisins de la prose. Ces imperfections, M. de Pomairols les rachète par la pureté du sentiment, la générosité des idées et par la fraîcheur du style, qu'il a le bon goût de ne point forcer ni dans la mièvrerie, chère à l'école des orfèvres, ni dans la brutalité, voulue par l'école des *épateurs*. Rien d'excessif, tel est le caractère le plus apparent et non le moins séduisant de ce recueil qu'il faudrait qualifier d'*honnête,* si ce terme n'était tombé en discrédit et devenu synonyme de médiocre. M. de Pomairols met son âme en perpétuel contact avec la nature, et son âme est d'une sensibilité délicate, mais non maladive. Ses joies ne tournent pas au délire ; sa tristesse ne va pas dans le noir plus loin que la mélancolie. Les affections saines sont les seules dont il se permette de nous faire la confidence et l'analyse. S'il fallait assigner à M. de Pomairols un maître et un inspirateur, c'est le nom de Victor de Laprade qui se présenterait le plus naturellement à l'esprit. Toutefois, il ne s'agit point là d'imitation, mais d'affinité. La poésie de M. de Pomairols est bien personnelle et, en même temps, bien humaine.

Le volume se divise en plusieurs parties : *la Nature poétique, la Nature mythique, la Nature à Paris* (ce n'est pas la partie la mieux venue), *la Poésie de la propriété ;* celle-ci est la plus originale peut-être. L'auteur y traduit, de façon très sincère et très touchante, le sentiment du propriétaire pour les choses possédées, qui lui représentent non point des biens matériels de valeur vénale, mais le trésor des souvenirs héréditaires et lui inspirent non l'orgueil grossier du maître fier de son importance, mais la joie de sentir sa personnalité s'étendre au delà des lignes de son corps. Enfin deux autres parties sont intitulées, l'une *Visions dans l'esprit,* et l'autre *Sentiments et Pensées.*

Il serait injuste de ne pas signaler le souci artistique de l'auteur : il a composé son livre. On sent que ce n'est point l'ouvrage bâclé d'un rimeur pressé de lancer son livre vide à la tête des gens. Le ton se soutient, la pensée se développe et se meut sans grands élans, mais avec égalité. Il se dégage de ces pages un charme doux qui gagnera certainement à M. de Pomairols la sympathie des âmes tendres et sereines et l'estime littéraire de ceux qui savent lire la poésie et la goûter. C'est un éloge dont nous n'avons malheureusement pas l'occasion d'abuser.

Cet éloge, nous voudrions le justifier par quelques citations ; mais l'espace est mesuré, bornons-nous à celle-ci :

La Création d'une terre.

Un tendre souvenir vers vous tous me ramène,
Ancêtres disparus sous le sombre horizon,
Créateurs prévoyants du champêtre domaine
Qui s'arrondit au large autour de la maison.

Ce groupe harmonieux d'un antique héritage,
Arrivé jusqu'à moi, ne s'est pas fait de rien ;
Il s'est formé par vous durant tout un grand âge,
Par le constant souci de votre amour terrien.

Les traces des vieux murs écroulés par leurs faîtes,
Dont le débris étonne au beau milieu d'un champ,
Vénérables témoins de paisibles conquêtes
Restés du nord au sud, du levant au couchant,

Disent à votre fils que vos âmes altières
N'ont pu se contenir aux bornes d'autrefois
Et que vous avez tous étendu vos frontières
Comme de vaillants chefs et comme de bons rois.

Puissé-je maintenant, possesseur du royaume,
Qu'ont *grandi* (sic) trois cents ans vos soucis paternels.
Avec un bois, un clos, une pâture, un chaume,
Lui donner, c'est mon vœu ! ses confins naturels, (?)

Sans oublier jamais, servi par la fortune,
Que ce noble travail fut par vous commencé
Et que ma part n'est rien dans notre œuvre commune,
O bienfaisants aïeux perdus dans le passé.

On le voit, nous n'avons point choisi un spécimen artificieux, les défauts trop évidents ne laissent point croire que la pièce citée est tendue au lecteur comme un piège, et que, hormis celle-là, le livre est banal. Elle donne simplement la moyenne du talent de M. de Pomairols : dans plusieurs autres, il s'élève ; il n'en est guère où il s'abaisse. PZ.

Premiers vers, par Mme G. de Montgomery. Paris, Alphonse Lemerre, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Il serait dommage que ces *Premiers vers* fussent les derniers. Mais ce malheur n'est pas à craindre, et l'auteur le déclare à quelqu'un qui, ayant tous les droits légitimes, avait pris celui d'être jaloux de la Muse :

Dis plutôt à la mer de laisser le rivage,
A la neige, aux frimas de fuir loin des hivers,
A l'izard de ne plus vivre à l'état sauvage ;
Dis à tous les humains de n'être plus pervers,
Mais ne m'ordonne pas de délaisser mes vers.

Mme de Montgomery, qui proclame à plusieurs reprises M. Sully Prudhomme comme son maître, est sortie de tutelle, et son talent est assez noble et original pour que la reconnaissance publique d'un tel élève soit pour le maître un grand honneur. *Feuilles éparses, le Cahier d'un rêveur, les Amours de Fantasio,* ces trois parties du recueil sont pleines de beaux vers, de jolies pièces, exprimant en un langage

harmonieux, à la fois savant et naïf, les aspects fugitifs et divers aussi bien que le fond constant de la passion éternelle.

Mourir et vivre ont le même pourquoi.

On trouve souvent des pensées frappées à ce coin, qui ne dénote pas la main d'une femme.

Ce poète lyrique sait, à l'occasion, s'abstraire de lui-même et composer des chants impersonnels, comme dans *les Amours de Fantasio*, où l'auteur prête à un héros de fantaisie, qui est l'incarnation de la fantaisie même, les sentiments et le langage qui lui conviennent. C'est là qu'on reconnaît le vrai poète, le créateur. Aussi le sourire sceptique si naturel à nos lèvres semblerait-il ridicule lui-même, lorsque Mme G. de Montgomery, avec la belle sincérité et presque l'accent des poètes de la Renaissance, s'écrie :

Moi, je vais travaillant pour l'immortalité,
Car je veux des lauriers quand je serai sous terre.

Il ne tiendra ni au public ni à la critique qu'elle n'en ait bien auparavant, et si

Mourir sans laisser d'œuvre est un double trépas,

c'est un danger qu'elle a dès maintenant cessé de courir.

B.-H. G.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Le règne de Philippe III le Hardi, par Ch. V. Langlois, archiviste-paléographe, chargé de cours à la Faculté des lettres de Montpellier. Un vol. in-8°; Paris, Hachette et Cie.

Philippe III a été un personnage médiocre. On s'en doutait, M. Langlois le prouve surabondamment; mais ce n'est pas à donner ces preuves qu'il s'est attaché. Des quatre livres entre lesquels il a distribué son ouvrage, un seul, et le plus court de beaucoup, — il ne compte qu'une cinquantaine de pages, — est consacré en partie à l'analyse du caractère du fils et successeur de Louis IX, en partie à la peinture de la cour de ce prince, de ce prince débonnaire, en dépit du surnom qui lui fut donné, on le peut admettre, de son vivant même. « Il n'a pas tenu le gouvernail, il a laissé la royauté aller à la dérive; il a abandonné la direction du navire à l'équipage, parce qu'il ne savait pas de quel côté il voulait faire voile. » Une intelligence peu cultivée, une volonté faible, voilà ce que l'on découvre bien vite chez Philippe. Il eut constamment le désir d'imiter son père, quand la politique de son père resta toujours pour lui lettre morte, et il n'eut pas l'habileté ou la force de communiquer à son entourage ce désir qu'il avait de faire de son règne la continuation du précédent. « L'équipage », maître du navire, avec un pareil capitaine, n'était pas tout à fait incapable de faire un choix (que les circonstances limitaient d'ailleurs assez étroitement) entre diverses directions, et, l'une d'elles étant choisie, d'y tendre; mais des compétitions, quand il eût fallu l'entente, et des ambitions personnelles ou de maison, de race, quand il eût fallu l'oubli de soi et le dédain des intérêts médiocres; après Pierre de la Broce, qui finit de la façon que l'on sait, les « amis » de Marie de Brabant et les « amis » de Marguerite de Provence; il y a aussi les gens de l'hôtel du roi. Le deuxième chapitre de son *premier livre*, l'auteur le termine en nous donnant les portraits de Mathieu de Vendôme, de l'abbé de Moissac, d'Eustache de Beaumarchais.

Dans le *deuxième livre*, les faits. Quatre chapitres, qui vont, le premier, de l'avènement de Philippe (1270) jusqu'aux préliminaires du concile du Lyon (1274); le suivant, de la réunion du concile jusqu'aux négociations en vue d'amener une paix définitive entre la France et Castille; le troisième, du congrès de Bayonne et Mont-de-Marsan (1280) jusqu'à la convocation de l'assemblée de Paris (1284); le quatrième et dernier s'achève avec la fin même du règne de Philippe. — M. Langlois sait découvrir les vieux textes, les déchiffrer et les interpréter; la deuxième partie de son travail est déjà précieuse.

La première et la deuxième, on les pourrait, toutefois, considérer comme une longue introduction; l'ouvrage vraiment nouveau, et qui est d'un prix inestimable, commence vers les deux derniers livres.

Philippe-Auguste, Louis IX ont modelé leur règne à leur image: l'un, par son énergie, a précipité; l'autre, par ses scrupules, a suspendu pendant quelque temps la transformation de la royauté féodale. Plus tard est venu Philippe le Bel. Pour comprendre le personnage qu'il fut, l'action qu'il a exercée, les résistances qu'il lui a fallu vaincre, aussi et peut-être surtout l'assistance qu'il a rencontrée, il importe de connaître quelles étaient les relations de la royauté avec les trois ordres de la société, avec la féodalité laïque, avec l'Église et l'Université de Paris, avec les villes, dans les années mêmes qui ont précédé son avènement et alors que régnait Philippe III, qui gou-

vernait si peu ; il importe de connaître l'étendue et la compétence des juridictions royales et antagonistes, les limites et conditions du droit législatif, l'esprit des lois et ordonnances, l'organisation locale, l'organisation financière, l'organisation militaire. M. Langlois projette la plus vive lumière sur les institutions de la monarchie féodale à la fin du XIIIe siècle ; il nous intéresse à ce règne, jusqu'ici si obscur, de Philippe III. Période de transition que ce règne, disait-on, et l'on n'y prêtait que peu d'attention ; on regardait seulement aux deux grandes figures de saint Louis et de Philippe le Bel ; mais toutes les périodes de l'histoire sont à bien prendre, l'auteur le fait remarquer justement, des périodes de transition, et l'étude du régime féodal à la veille de se transformer mérite de piquer la curiosité. F. G.

Notice sur les gens de guerre du comte de Saint-Paul, qui sont enfouis à Coucy depuis 1411, par Édouard de Beaumont. Petit in-4° de 72 pages, accompagné d'un plan et de croquis dans le texte, imprimé par Jouaust à 870 exemplaires numérotés, dont 10 sur Japon. Paris, sans date, librairie d'art L. Baschet.

Cette notice, publiée en 1887, date de vingt-deux ans ; elle fut écrite et même imprimée à quelques exemplaires restés inédits en 1865. La question qu'elle soulevait offre l'intérêt le plus vif au point de vue de l'art, de l'archéologie militaire et de l'histoire. Elle allait recevoir une solution en 1870, après une première tentative maladroitement avortée, quand les événements vinrent couper court à toute nouvelle recherche. Puisse la publicité qu'après tant d'années lui donne enfin M. Édouard de Beaumont ramener l'attention sur des faits particulièrement curieux et créer dans le monde des arts un mouvement d'opinion assez puissant pour seconder le bon vouloir de l'administration ! De quoi s'agit-il donc ? — Il s'agit de retrouver plusieurs hommes de guerre tout en armes, enfouis depuis près de cinq cents ans dans l'effondrement d'une mine de siège sous une des tours du château de Coucy, attaqué en 1411 par les gens du comte de Saint-Paul, pour le duc de Bourgogne, et défendu par ceux du duc d'Orléans.

Du récit du siège que nous a laissé Juvénal des Ursins, confirmé par diverses chroniques contemporaines, il se dégage des présomptions équivalant à la certitude que ces hommes sont restés ensevelis dans un petit espace souterrain qu'un bloc de maçonnerie conserve en grande sécheresse. Si l'on songe à la splendeur du luxe militaire au commencement du XVe siècle, en la fastueuse cour de Bourgogne, sous Jean sans Peur, on comprend aussitôt quelle aubaine archéologique ce serait de revoir le somptueux armement de quelque chef de compagnie franche. M. Édouard de Beaumont, le spirituel et charmant aquarelliste, qui est aussi un maître connaisseur en matière d'armes anciennes et, à ce titre, l'auteur des *Belles épées de France,* avait aisément communiqué la passion de sa découverte au surintendant des beaux-arts, grand amateur lui-même et collectionneur de belles armes, au comte de Nieuwerkerke qui intéressa l'empereur à la recherche de ce trésor. L'auteur ne nous dit pas le nom du maladroit ou du malveillant qui dirigea les fouilles dans un sens contraire à toute logique ; il a tort, car on est porté à soupçonner Viollet-le-Duc non d'incompétence, mais de mauvais vouloir. Toujours est-il que tout est à recommencer. La somme nécessaire est relativement insignifiante : 4,000 francs. Les démonstrations de M. Édouard de Beaumont s'appuient sur un ensemble de preuves qui paraissent irréfutables et que vient confirmer le témoignage autorisé de M. Anatole de Montaiglon, dont l'érudition en pareille matière est incontestée.

E. C.

Mémoires du prince Adam Czartoryski et correspondance avec l'empereur Alexandre Ier, préface de M. Charles de Mazade, de l'Académie française. Deux vol. in-8°, formant environ 850 pages. Paris, librairie Plon et Cie, 1887.

Nous devons à ce livre d'un Polonais, une des plus attachantes lectures dont il nous souvienne depuis nombre d'années ; et cela par diverses causes, où n'apparaît même aucune trace de ce grand courant de chaleur nationale que répandit chez nous, pendant plus d'un quart de siècle, le seul mot de Pologne. En 1848, dans les ateliers et les collèges, on parlait autant de la Pologne que de la République... en 1863, de jeunes *vieilles-barbes* tournaient à l'épilepsie au nom de Mouravieff. La sympathie polonaise a résisté chez nous, même à ces exagérations et à la réaction de ridicule qui les a suivies, alors que des solliciteurs français imploraient, dit-on, du ministère, une place de réfugié polonais. Bien que l'auteur de l'ouvrage que nous annonçons ait représenté, durant une existence presque centenaire, la lutte et l'indestructible espérance patriotique, ce n'est pas à ce titre, c'est dans un ordre d'idées plus philosophique et plus général, que nous lui trouvons tout son prix... Et la simple analyse des pages laissées par le prince Adam Czartoryski (surtout la correspondance avec l'empereur Alexandre) démontrerait que peu d'ouvrages de notre temps offrent un pareil aliment aux plus curieuses réflexions. Que l'on veuille bien nous permettre de toucher à l'une des raisons particulières du puissant intérêt que ce livre a éveillé chez nous. C'était un soir, avant la guerre, — date qui a coupé en deux parties bien distinctes la carrière et les souvenirs des hommes de notre génération, — chez un excellent professeur de la faculté des lettres. Il invitait chaque semaine ses amis à une partie de whist et d'écarté, avec bière, thé et cigarettes. Ce soir-là, dans le coin des simples causeurs, on parlait des architectures du Paris d'autrefois, et je disais mon regret de ne pas connaître l'hôtel Lambert qui se profile si noblement à la pointe de l'île Saint-Louis. La partie finie, un des joueurs vint à moi et s'offrit à me faciliter une visite à l'illustre maison. L'aimable homme qui entendait me rendre ce bon office, alors

avocat à la cour d'appel et chroniqueur apprécié dans un grand journal, est ensuite devenu, sur la demande de son ancien camarade M. Jules Ferry, inspecteur et directeur des beaux-arts. Le lendemain, je recevais un rendez-vous de la part de M. Vautrain, à l'effet d'être mené par lui à l'hôtel Lambert. M. Vautrain, membre éminent du barreau de Paris et l'un des amis intimes de mon aimable compagnon de la veille, est le même que nous avons vu depuis, préfet de la Seine et concurrent heureux de Victor Hugo dans une élection parisienne, après les événements de 1870-71. Il fut même, à cette occasion, *blagué* jusqu'à l'insulte, dans leurs journaux, par ces adorateurs fastidieux dont le fanatisme à froid a compromis souvent la dignité du maître. Au fond, il n'y a point de plus misérable bassesse que ces outrages au vainqueur d'une lutte loyale devant le suffrage populaire, et n'atteignent-ils pas directement ce peuple souverain qu'on flagornait avant la bataille ? M. Vautrain était, depuis leur établissement en France, le conseil et l'ami des princes Czartoriski.

Introduit sous de pareils auspices, je me vis honoré d'un accueil tout à fait aimable, et le prince Ladislas, en personne, me fit voir toutes les pièces intéressantes de la maison, depuis la chambre élevée où demeura Voltaire, jusqu'aux vastes salles du premier étage et du rez-de-chaussée où sont accumulés de précieux objets d'art, entre autres un portrait de Raphaël peint par lui-même sur une douve de tonneau. Je suis revenu diverses fois ensuite à l'hôtel de la rue Saint-Louis-en-l'Ile, et j'y ai vu, avec la curiosité la plus intéressée qu'on imagine, plusieurs membres de cette quasi-royale aristocratie polonaise, dont les divisions ont comme systématiquement ruiné leur patrie, et qui ont pourtant gardé par tout l'univers le prestige de symboliser les regrets et l'espoir héroïque du patriotisme le plus pur. Il me souvient notamment d'un homme petit, trapu, chauve, à longue barbe d'évêque du Liban, très grand seigneur, me dit-on (et cela se voyait), qui m'a laissé l'impression d'un Chrysostome pour le beau langage. En apprenant que je me rendais à Vienne le lendemain, en cinq minutes il m'esquissa un itinéraire accompagné d'un dessin moral et physique de la capitale de l'Autriche, et cela d'un trait subtil et pénétrant dont je n'aurais jugé capable alors pas un des beaux esprits de notre monde. Il nous fut donné de revoir une dernière fois l'hôtel Lambert en y conduisant le grand poète américain Longfellow.

Cependant, il est essentiellement de la condition humaine qu'un regret satisfait nous en lègue un autre, en disparaissant, et je ne pouvais alors me défendre de songer, que si la bonne fortune de 1868 et 1869 m'eût été accordée seulement quelques années plus tôt, j'aurais pu voir et entendre le nonagénaire prince Adam Czartoriski, mort debout et entier, à peu près au temps de l'insurrection (*in extremis*) de 1863. Pensez donc ! s'entretenir avec un homme qui avait assisté au troisième partage, qui avait été retenu comme otage par Catherine II, qui avait vu sur son lit de mort cette prodigieuse impératrice, qui fut le confident fraternel des rêveries libérales d'Alexandre Ier et, lui Polonais, le ministre des affaires étrangères de son ami devenu czar ! Ajoutons que le second empire, chose d'hier, a vu, pendant une partie notable de sa durée, ce même homme travailler encore au rétablissement de la Pologne !

On devine alors notre émotion en recevant ces jours derniers les deux volumes intitulés : *Mémoires du prince Adam Czartoriski* et *Correspondance avec l'empereur Alexandre Ier*. L'auteur de la préface, M. Charles de Mazade, de l'Académie française, est une autorité reconnue dans tout ce qui touche à l'histoire de la politique européenne dans ce siècle. Le tome Ier comprend les mémoires, et va de 1776 (le prince Adam était né à Varsovie en janvier 1770), chapitre consacré à la première enfance et aux souvenirs de famille, jusqu'à 1809. Parmi les figures évoquées par l'auteur, nous arrêtons au passage celle de ce Massalski, évêque de Wilna, dont nous venons de faire la connaissance dans la romanesque histoire de sa nièce, la princesse Ch. de Ligne. Le prince Adam nous le désigne comme un homme sans mœurs. Rien de plus étrange que la situation du prince Adam et de son frère qui, à l'effet d'obtenir la restitution de leurs biens de famille confisqués, acceptent d'aller à Pétersbourg, solliciter Catherine en qualité d'otages. Leurs démarches pour faire lever le séquestre, l'intérieur de Lubow, favori de l'impératrice, l'aspect de l'antichambre et des audiences chez ce Lubow, la cour de Sa Majesté forment autant de pages d'une lecture vraiment peu commune. Un nouvel intérêt commence à l'entrée d'Adam au service, et à ses premières relations avec le grand-duc Alexandre. Le grand-duc Paul, son armée de Tsarskoë-Selo, les fiançailles manquées — pour cause de piétisme — du roi de Suède avec la belle et charmante grande-duchesse Alexandra, lâchée assez brutalement par le Suédois ; le récit de la mort de Catherine, l'avènement, le règne despotique de Paul Ier, sa fin tragique occupent les chapitres suivants. Il a toujours plané de sombres doutes sur la part d'Alexandre dans la mort sanglante de son père. L'hypothèse bienveillante — et déjà sans pardon — d'une simple neutralité du fils et successeur, dans un pareil drame, nous expliquerait à elle seule, suffisamment, les remords, la tristesse et l'inquiet mysticisme d'Alexandre. Aussi, comme le cabinet de Bonaparte, dirigé par Talleyrand, eut beau jeu pour répondre à la malencontreuse indignation du Russe, à propos de la mort du duc d'Enghien ! Du moins, Bonaparte menacé par les projets royalistes, en butte aux attentats d'origine bourbonnienne, pouvait invoquer la légitime défense et la raison d'État. Au reste, l'Alexandre Ier du prince Adam ne ressemble guère au Czar blanc, presque archangélique et idolâtré, de Tolstoï dans *la Guerre et la paix*. Après l'avènement du nouvel empereur et la mort du chancelier Worontsow, le prince Adam fut chargé du ministère des affaires étrangères. Son action dans ce rôle est relatée tout entière dans le tome II, consacré aux rapports, lettres à Alexandre et conversations avec lui. Parmi ces pièces, les plus curieuses comprennent

les papiers relatifs à la mission de Novosiltzaw à Londres en 1805, et l'article pour l'arrangement des affaires de l'Europe à la suite d'une guerre heureuse, 1804. L'homme d'Austerlitz, directement visé dans ces écritures, leur répondit assez bien par cette grande journé. Le privilège qu'ont les souverains malheureux à la guerre, de s'entendre dire les plus dures vérités, n'éclata jamais davantage que dans les mémoires du prince Adam au czar Alexandre, après Austerlitz. C'est un monument extraordinaire de psychologie politique. L. D.

Le pape Pie VII à Savone, d'après les manuscrits des *Lettres inédites du général Berthier au prince Borghèse,* et d'après les *Mémoires inédits de M. de Lebzeltern,* conseiller d'ambassade autrichien, par H. CHOTARD, doyen de la Faculté des lettres de Clermont. Paris, E. Plon, Nourit et Cie, 1887. Un vol. in-18.

L'auteur a eu la chance singulière d'avoir entre les mains des documents inconnus jusqu'ici sur le séjour du pape à Savone, du 16 août 1809 au 16 mai 1810. Il en a fait part d'abord aux lecteurs du *Bulletin de l'académie de Clermont,* et il les donne maintenant au grand public, en un volume que les gens du monde et les historiens de profession liront avec un égal intérêt. M. H. Chotard a trouvé dans les minutes des lettres du général Berthier, frère du prince de Wagram, chargé de la garde du pape depuis le 27 septembre 1809 jusqu'au 9 octobre 1810, et dans les mémoires inédits que le conseiller d'ambassade autrichien, M. de Lebzeltern, a laissés à sa fille et que celle-ci refuse malheureusement de laisser publier en leur entier, une double mine d'où il a tiré un ouvrage curieux, plein de renseignements d'une exactitude et d'un détail rares, et où la figure du pontife apparaît simple, douce, ferme, sympathique et vivante. B.-H. G.

Wissembourg au début de l'invasion de 1870. *Récit d'un sous-préfet,* par EDGAR HEPP, une brochure in-8°. Paris, Berger-Levrault et Cie, 1887.

Rien qui ressemble au livre que l'on compose : seulement des notes recueillies, puis mises en ordre; et point de récriminations, aigrement formulées, contre l'incurie des ministres de la guerre et de l'intérieur à la veille et au lendemain de la déclaration de guerre; point de cris de colère non plus à l'adresse de l'ennemi envahisseur : les fautes commises sont avouées comme à regret, et, ces sentiments d'amertume, l'auteur du *récit* les ayant volontairement contenus, l'expression en est délibérément sobre, atténuée. Cette réserve et cette simplicité font plus que ne feraient les artifices d'un talent qui se possède; le procès-verbal de cette occupation d'une petite ville frontière vous prend et vous émeut profondément.

Avant la déclaration de guerre, des relations de bon voisinage avec les Badois, les Bavarois; la guerre est déclarée, on pense à une lutte avec les Allemands du Nord, avec eux seuls; on n'éprouve nulle crainte.

Mais, déjà, la mobilisation de l'autre côté de la frontière; le sous-préfet de Wissembourg est informé de tous les incidents de la concentration, il en informe le prefet du Bas-Rhin et les ministres à Paris : on le blâme de son zèle. Et l'on ne prend nulle précaution, la cavalerie ennemie bat notre pays, que la nôtre ne fait aucune reconnaissance, et Wisssembourg, place déclassée, n'a pas de garnison. Les journées des 3 et 4 août, la petite ville est prise d'assaut, le général Abel Douay a succombé : on s'était battu dans la proportion de six fusils contre un, de cinq canons contre un. Les derniers chapitres de la brochure portent pour titre : *Funérailles du général Douay, la Canonnade de Froeschwiller, Au milieu de l'occupation allemande, Fausses nouvelles, Voyage* à *Sarrebourg, Panique des Bavarrois, Départ de Wissembourg.*

L'auteur se nomme, lui et les siens; il était là, telle chose lui advint, et il dit, sans phrases, ce qu'il a fait, ce qu'il a éprouvé. Il n'est pas le personnage principal du récit. Dans le récit, seulement deux personnages, si lon veut : l'Allemagne et la France, la patrie. F. G.

Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome, *publiée sous les auspices du ministère de l'Instruction publique.* Fascicules 46e et 51e : **Les Archives angevines de Naples, Étude sur les registres du roi Charles Ier d'Anjou** (*1265-1285*), par PAUL DERRIEU. Deux vol. in-8°. Paris, 1886-1887. E. Thorin.

Tous les souverains de la dynastie angevine qui occupèrent le trône de Naples, au moins depuis Charles Ier jusqu'à la mort de Robert, en 1343, ou les princes investis par eux de l'autorité suprême, faisaient transcrire tous les actes administratifs rendus en leur nom sur des *registres* ou cahiers (*Registrum, liber, quaternus*) à la conservation desquels ils apportaient le plus grand soin. Après avoir suivi le roi dans tous ses voyages, mais sous le règne de Charles II, le second roi de cette dynastie, les registres rapportés à Naples peu à peu paraissent avoir été réunis à demeure, dans la capitale du royaume. Les archives angevines de Naples et surtout la série des trois cent soixante-dix-huit volumes connus sous le nom de *Registres angevins,* sont comptées parmi les plus précieuses collections qui soient en Italie. Elles occupent le premier rang à côté des archives du Vatican.

Malheureusement, l'usage en est entravé par une confusion extrême et par la peine, extrême aussi, que l'on a à les manier. Soumettre ces premiers registres à un examen minutieux, exposer les principes d'administration en vigueur dans le royaume de Sicile, en étudier le contenu sous le rapport de la diplomatique et de la paléographie, telle est la tâche ardue que s'est imposée M. Paul Durrieu, archiviste paléographe, ancien membre de l'École française de

Rome. On en comprendra l'importance quand nous aurons dit que si les *Registres angevins* sont surtout précieux pour les annales particulières du royaume pour l'étude des institutions, la biographie des princes et des grands personnages, la généalogie des familles illustres, leur intérêt pourtant ne s'arrête pas aux limites de la monarchie angevine. Il dépasse de beaucoup les frontières d'Italie pour atteindre le monde du moyen âge tout entier. Mais c'est particulièrement au point de vue français que la collection occupe un rang exceptionnel parmi les archives d'Italie. Actes administratifs concernant la Provence et l'Anjou, lettres adressées aux rois de France, réclamations portées devant le Parlement de Paris, pièces écrites en langue française, nous montrant les coutumes, les habitudes de la patrie transportées par les conquérants dans le royaume de Naples, telle est la nature des documents qu'on y rencontre en abondance. C'est que, pendant les vingt premières années qui suivent la conquête, les liens les plus étroits existent entre la maison royale de France et la branche d'Anjou établie à Naples : fonctionnaires, officiers, gens d'armes, possesseurs de fiefs, même les simples bourgeois sont des compatriotes du roi, venus avec lui de toutes les provinces de France. Ces deux volumes, véritable trésor de documents, font souhaiter vivement la publication d'une histoire de la maison d'Anjou à Naples, histoire aussi glorieuse pour la France, sa patrie d'origine, que pour l'Italie, sa patrie d'adoption.

E. C.

Études dramatiques : Talma et l'Empire, par Alfred Copin. Un vol. in-18. Paris, 1887. L. Frinzine.

Ce n'est pas la première fois que M. Alfred Copin nous entretient de Talma. Dans une précédente étude, *Talma et la Révolution*, après nous avoir dit comment Bonaparte et le tragédien se rencontrèrent après la chute de Robespierre, il conduisait le récit de leurs relations jusqu'au 18 brumaire. Il en reprend donc la suite à la même date en ce nouveau volume, qui va retrouver et prolonger le très grand et très légitime succès du premier. M. Alfred Copin n'a rien négligé, en effet, pour parer du plus vif attrait la lecture de ces chapitres de notre chronique théâtrale. Il a fouillé tous les *Mémoires* du temps et y a recueilli une quantité énorme de faits concernant Talma et ses contemporains dans leurs rapports avec lui. C'est ainsi que, par la force des choses, il se trouve que le livre contient l'histoire de Napoléon Ier à ce point de vue particulier de son goût très vif, qui ne l'abandonna jamais, pour les choses de théâtre et qui lui faisait dicter de Moscou le fameux décret d'organisation de la Comédie française, par lequel l'institution est régie encore aujourd'hui. Cette seconde partie de la très intéressante étude de M. Alfred Copin s'arrête au terme des Cent-Jours. L'auteur n'a plus à nous faire connaître que les onze dernières années de la vie de Talma, les plus belles pour l'art, c'est-à-dire à compléter son beau travail par un troisième volume : *Talma et la Restauration.*

E. C.

BEAUX-ARTS

Histoire des beaux-arts en Belgique (1830-1887) : peinture, sculpture, gravure et architecture, par Camille Lemonnier. 2e édition complétée, avec une table alphabétique des artistes cités. Un vol. in-8° de 396 pages. Bruxelles, 1887. P. Weissenbruch, éditeur.

Au retour des Bourbons, l'ancien conventionnel et régicide Louis David, le peintre des *Horaces*, du portrait de *Marat*, du *Sacre de l'empereur Napoléon Ier*, exilé, se réfugia en Belgique où il fut accueilli comme un demi-dieu. Il y prit le gouvernement absolu, despotique même de l'art et acheva d'y étouffer les derniers restes survivants de la tradition flamande, déjà fort menacée par l'influence de Suvée, un Brugeois qui, près d'un demi-siècle auparavant, en 1771, avait obtenu la pension de l'Académie de France à Rome. Un des écrivains les plus originaux de la littérature belge contemporaine et dont le talent puissant et varié s'est manifesté dans les genres les plus divers, M. Camille Lemonnier, avait, il y a quelques années, publié une très vivante histoire du mouvement d'art qui se produisit en Belgique sous l'impulsion de David, et celle de ses transformations successives, du baron Wappers à Verlat, en passant par Navez, Gallait, de Keyser, Leys, Wiertz, Portaels, de Groux, de Braekeleer, Wauters, Hippolyte Boulanger, pour ne citer que les plus célèbres, de 1830 à 1880. Réaliste à outrance dans son art personnel, le roman, mais coloriste et par là poète, M. C. Lemonnier apporte dans son œuvre d'historien un esprit remarquable d'impartialité et une certitude de jugement qui donne à son livre la valeur d'un document définitif. Mais il faut croire que le public belge est aussi indifférent que le public français — ce qui n'est pas peu dire, *experto crede Roberto*, comme s'exprimait le Lhomond de ma jeunesse — aux livres traitant de l'histoire de l'art ou d'esthétique, quels que soient leurs mérites. Ce qui me donne cette fâcheuse opinion des lecteurs belges, c'est que point n'est besoin d'être grand clerc en bibliophilie pour soupçonner cette deuxième édition de l'*Histoire des beaux-arts*

en Belgique d'être, de la page 7 à la page 293, le stock jauni de la première édition, que l'imprimeur a fait précéder d'un nouveau titre et que l'auteur a fait suivre de cinquante pages nouvelles, où il expose les tendances récentes de la jeune école belge contemporaine. L'œuvre est ainsi complète jusqu'en 1887.

Catalogue raisonné de tableaux anciens inconnus jusqu'ici dans les collections privées de la Suède, par Olof Granberg, aide-conservateur surnuméraire au Musée national de Stockholm. Tome premier, contenant 500 tableaux, principalement des *Écoles hollandaise et flamande du XVIIe siècle*. Un vol. in-4° de XI-301 p. Stockholm, 1886. Samson et Wallin, éditeurs.

Malgré son étendue, le titre de l'ouvrage dont M. Olof Granberg présente la première partie aux « amateurs de l'Europe » manque de clarté; peut-être même est-ce son étendue qui le rend obscur. Nous ne saisissons pas bien ce que l'auteur entend désigner par ces mots « tableaux anciens inconnus jusqu'ici ». Inconnus de qui? M. Olof Granberg veut-il dire que les cinq cents tableaux qu'il a pris le soin de décrire sous les noms de leurs auteurs sont l'œuvre de peintres inconnus jusqu'à présent dans l'histoire de l'art? Il suffit de jeter les yeux sur la table finale du volume pour se convaincre qu'il n'est pas question d'une si riche moisson d'artistes qui auraient échappé aux investigations des historiens de la peinture. Cette hypothèse écartée, nous avons supposé que le jeune aide-conservateur surnuméraire au Musée national de Stockholm avait restitué à leurs vrais auteurs ces cinq cents tableaux portant des attributions fausses ou privés de toute attribution. Mais soit dans l'*Avant-propos* ou dans la *Notice préliminaire*, soit dans les descriptions elles-mêmes, on trouverait quelque trace d'un effort si considérable, et l'on n'y découvre rien de pareil. C'est ce diable de mot « inconnus » qui nous trouble, car, enfin, il faut bien admettre que ces tableaux étaient connus de leurs possesseurs et de leurs hôtes, et même — pour un certain nombre comme ceux du roi et de l'Université — par quelques amateurs qui ont voyagé en Suède. Nous inclinons donc à croire que le titre français ne traduit pas exactement la pensée de M. l'aide-conservateur (ici, nous disons « conservateur adjoint ») et qu'au risque d'une répétition de mot il devait intituler son livre : *Catalogue raisonné de tableaux anciens, non catalogués jusqu'à ce jour, conservés dans les collections privées de la Suède*. Ce n'est point dans un esprit de critique vétilleuse que nous avons fait à M. Olof Granberg cette querelle de mots, mais uniquement afin de mettre le lecteur français en garde contre l'amphibologie d'un titre qui pouvait l'induire en erreur sur l'objet de l'ouvrage et lui réserver une coûteuse déception. Et je n'ai même pas épuisé les sens divers qu'on peut lui prêter : comme d'imaginer que M. Granberg aurait dressé une liste de tableaux n'ayant jamais figuré dans les collections suédoises; et cependant à le prendre au pied de la lettre, c'est à cette signification absurde qu'il faudrait s'arrêter.

Cette réserve faite, nous n'aurions que des félicitations à adresser à l'auteur, si nous n'étions forcé de constater le fait d'une étrange et bien regrettable lacune dans un travail de cette sorte.

Dans ses descriptions de tableaux, très détaillées d'ailleurs et que nous devons tenir pour exactes — il néglige environ neuf fois sur dix, de relever les dimensions de l'œuvre, et, le plus souvent, se borne à quelque vague indication comme « Petit tableau », « Grande toile », « Assez grand tableau ». C'est par exception et, semble-t-il, en certaines collections de préférence, qu'il donne les mesures précises, hauteur et largeur. De telles prédilections que M. Granberg n'explique point, on est tenté de conclure à l'existence de quelque essai antérieur de catalogue, manuscrit sans doute, rédigé par le possesseur. A part cette lacune que ne lui pardonneront pas les *cataloguographes* ou *gographes* de l'école moderne, M. Olof Granberg s'est créé par un tel travail un titre sérieux à la gratitude des historiens des écoles flamande et hollandaise. La disparition de la galerie admirable que la reine Christine avait formée, et qu'elle enleva lors de son abdication, a privé la Suède à peu près des seuls tableaux italiens et français qui jamais y eussent pénétré. C'est ainsi que parmi les cinq cents ouvrages décrits en ce volume nous n'en trouvons même pas dix de l'ancienne école française; elle n'y compte que deux Chardin, deux Greuze, deux Lenain, un Loutherbourg, un Nattier et un Pater.

Études sur l'orfèvrerie française au XVIIIe siècle. Les Germain, orfèvres-sculpteurs du Roy, par Germain Bapst. Un vol. in-8° de XXX-255 p., accompagné de nombreuses gravures. Paris, 1887, à la librairie de l'Art, J. Rouam.

Le livre que publie M. Germain Bapst n'est, espérons-le, qu'un chapitre détaché d'une œuvre plus complète. L'auteur des *Germain* nous dit lui-même que l'histoire de l'orfèvrerie française n'a pas encore été écrite. Seuls, M. le comte Ferdinand de Lasteyrie et M. Alfred Darcel ont publié avec une connaissance parfaite de la question, un abrégé de l'historique de notre industrie. L'orfèvrerie occupe un rang trop élevé parmi les arts décoratifs, elle a concouru trop largement à répandre au dehors le renom du goût français, pour que l'honneur de combler une telle lacune ne tente pas un écrivain comme M. Bapst, admirablement préparé pour cette belle œuvre. C'est en vain qu'il se retranche derrière sa modestie et invoque l'action d'un maître plus expérimenté; nous doutons qu'il échappe à son destin, à cette tâche dont il a déjà tracé les grandes lignes, en écrivant l'introduction du présent volume. — Cette introduction de trente pages n'est autre chose, en effet, qu'un résumé historique du travail des métaux précieux, depuis son origine dans les Gaules, jusqu'au XVIIIe siècle. « Qu'on ne croie pas en effet, que l'art gaulois fût nul ou grossier, au moment de la conquête de César.

Les épées, les casques, les bijoux, les monnaies sont le témoignage éclatant du goût artistique de nos pères. » Au cours de ce récit sont indiqués et expliqués les procédés successivemet inventés et pratiqués pendant la durée des siècles, jusqu'au temps présent; tandis que de nombreux dessins nous en montrent l'application faite par des artistes à certains objets de la vie guerrière, de la vie religieuse et de la vie civile. — Tel est le piédestal du groupe statuaire élevé par M. Bapst à la famille d'orfèvres qui ont fait illustre pour toute l'Europe le nom de Germain. Aussi toute belle pièce ancienne est-elle infailliblement attribuée par son possesseur à l'un des membres de cette famille dont on ignore généralement le nombre, et parmi lesquels on confond des personnalités de nom identique. Au moyen de documents retrouvés aux Archives nationales, aux Archives du ministère des affaires étrangères, aux Bibliothèques impériale et royale de Pétersbourg et de Lisbonne, et surtout avec le concours d'un amateur éminent, M. le baron Pichon, à qui le livre est dédié, M. G. Bapst a su rétablir l'exactitude des faits, mettre de l'ordre dans cette confusion et restituer à chacun des orfèvres du nom de Germain sa place et son véritable rôle. Ils sont très nombreux les Germain, orfèvres à Paris. Mais quatre seulement, parmi eux, ont mérité le regard de l'histoire : Pierre Ier, l'orfèvre de Louis XIV; son fils Thomas, le plus illustre; enfin François-Thomas, fils de Thomas et le dernier de la famille. Le quatrième Germain, Pierre II, auteur du livre : les *Éléments de l'orfévrerie*, n'était pas leur parent — on l'appelait communément Germain *le Romain*. Inutile d'ajouter que le principe de l'illustration abondante est poursuivi jusqu'à la fin du volume, montrant au lecteur chaque pièce décrite et formant ainsi un petit musée d'orfèvrerie.

E. C.

GÉOGRAPHIE

— Voyages — Mœurs et Coutumes —

La Tunisie française, par Ludovic de Campou. Avec huit phototypies et une carte. Un vol. in-18. Paris, Ch. Bayle, 1887. — Prix : 3 fr. 50.

Seulement des notes de voyage, et le voyageur qui semble bien n'être ni un ingénieur, ni un agronome, ni un financier, ni un membre de l'Université, ni un littérateur, n'a rien vu que l'aspect extérieur des choses et des gens. A défaut d'observations, nous permettant de pénétrer des consciences, on eût voulu des descriptions plus ou moins chaudes et colorées ; elles manquent.

Le volume se laisse lire pourtant.

F. G.

Par delà la Méditerranée : Kabylie, Aurès, Kroumirie, par Ernest Fallot. Un vol. in-18 illustré de gravures sur bois. Paris, 1887. Librairie Plon.

M. Ernest Fallot est secrétaire de la Société de géographie de Marseille. D'un séjour de deux mois (mars et avril 1884) « au delà de la Méditerranée », il a rapporté les éléments de ce livre dont la publication nous paraît bien tardive, car, si fidèles que soient les tableaux qu'il nous présente, il est impossible que leur exactitude ait résisté aux modifications dont, en l'espace de trois ans, des pays de colonisation récente sont nécessairement l'objet. C'est d'ailleurs le seul reproche que nous adresserons à l'auteur de ce travail substantiel. Non que nous partagions l'optimisme de l'auteur au sujet de notre grande colonie algérienne, non plus que ses illusions sur l'opportunité de l'expansion coloniale de la France ; mais quand cet optimisme, quand ces illusions sont simplement l'expression généreuse d'un orgueil patriotique convaincu comme c'est le cas ici, nous respectons trop un sentiment si noble pour le discuter sommairement en ses écarts.

L'ouvrage de M. E. Fallot est divisé en six parties avec préface et postface : 1° *Alger et la Mitidja*, trois chapitres ; 2° *En Kabylie*, quatre chapitres ; 3° *A travers le département de Constantine*, quatre chapitres ; 4° *Une excursion dans les monts Aurès*, dix chapitres ; 5° *le Littoral constantinois*, trois chapitres ; et 6° *Chez les Kroumirs*, quatre chapitres. En ce cadre, l'auteur a accumulé les observations pratiques sur la culture, le commerce et les rares industries du pays, les descriptions pittoresques, les souvenirs de faits de guerre, les considérations économiques et politiques touchant l'avenir de la colonie. *Par delà la Méditerranée* a pris ainsi la valeur d'un document dans l'enquête dont l'Algérie reste le sujet permanent.

L'Algérie qui s'en va, par le Dr Bernard, de Cannes. Dessins de Kauffmann d'après les croquis de l'auteur. Un vol. in-18. Paris, 1887, librairie Plon.

L'Algérie qui s'en va, c'est notre Algérie des premières conquêtes : Alger, le Sahara, la province d'Oran, la province de Constantine. En disant qu'elle s'en va, le Dr Bernard entend sans doute qu'elle se civilise à l'excès et perd de sa couleur. Car la couleur, tel est en effet le grand souci de l'auteur. Les quatre cents pages de son livre sont bondées de descriptions où passent toutes les teintes de l'arc-en-

ciel. Voici la première phrase du volume : « Là-bas à l'horizon, ce golfe radieux, c'est la terre d'Afrique. Au-dessus, rayonne le bleu profond du ciel ; au-dessous, avec des reflets verdâtres, dort le bleu profond de la mer. » Et voici la dernière : « Et dômes, minarets, casbah crénelée, sommets bleus du Djurjura, tout s'enfonce lentement dans les flots ; l'Algérie s'est évanouie comme un beau rêve. » Malgré un vaste déploiement des somptuosités de la palette en cette œuvre, elle n'est point du tout monotone, cependant, ni fatigante, grâce à la variété des régions parcourues par l'auteur et à la souplesse réelle de son talent. Les croquis rapportés par le Dr Bernard devaient avoir beaucoup de caractère, car le dessinateur en a tiré un excellent parti. E. C.

L'Algérie juive, par Georges Meynié. Un vol. in-12 ; Paris, Albert Savine ; 1887. — Prix : 3 fr. 50.

« Si nous sommes obligé d'être bref, écrit M. Meynié, nous nous efforcerons d'être précis. » La phrase se trouve au début du quatrième chapitre ; elle fait sourire ; on ne pouvait pas, en effet, ne pas l'avoir déjà remarqué, après avoir parcouru les quarante premières pages du volume : le défaut de brièveté et le défaut de précision ne sont pas les plus grands défauts de l'auteur, ils sont les plus apparents.

L'auteur a été obligé d'être bref ! Mais, pour ne rien dire, sinon que les juifs d'Algérie sont des « usuriers lâches et hypocrites », il a noirci trois cent dix-sept pages, pas une de moins ; et, il le déclare, le présent volume n'est qu'une façon d'introduction ; un autre volume suivra, il nous le promet, qui contiendra les dossiers très complets de tous les juifs des provinces d'Alger, d'Oran, de Constantine. Combien de tomes aurait donc compté l'ouvrage, ce premier ouvrage qui n'est qu'une sorte de préface, si M. Meynié ne s'était fait une loi d'être bref ?

Il a été précis ! mais les trois chefs d'accusation, l'amour du gain, la lâcheté, l'hypocrisie, ne sont pas motivés ; point de faits articulés. Dans les dix-neuf chapitres du livre qui portent chacun un titre différent, on ne sait trop pourquoi, l'un répétant l'autre, il nous est dit que quelques juifs sont banquiers ; qu'un grand nombre de juifs prêtent sur première hypothèque ; qu'en 1870, ces mêmes juifs n'ont pas pris de service dans nos armées, et que ces mêmes juifs encore, sitôt le gouvernement de la République proclamé, n'ont pas laissé d'intriguer en vue d'obtenir leur naturalisation en masse, qu'ils l'ont obtenue. Nous ne nous rangeons pas, certes, sous la bannière de l'antisémitisme, mais nous serions prêt à partir en guerre contre les juifs que nous rougirions à voir donner si gauchement d'aussi pauvres raisons d'une déclaration des hostilités. Il n'y a pas de bonnes raisons, nous le croyons sans peine ; il y a du moins des passions, et nous aurions quelque honte, les éprouvant, à les voir si misérablement légitimées ou excusées.

Pour M. Meynié, il ne nourrit aucune passion politique ou religieuse, il n'a point de colère ni de haine, et il n'a point de style. Si ses phrases étaient toujours correctes !

Il écrit : « Le Kabyle n'a généralement qu'une ou deux femmes, et, bien que les considérant comme inférieures à lui, il les place cependant au-dessus des femmes arabes ; » et ce lui est à dire : le Kabyle tient ses femmes pour moins inférieures à lui que l'Arabe ne tient les siennes. D'autres phrases auraient besoin d'interprétation. F. G.

A travers l'hémisphère sud ou **Mon second voyage autour du monde**, par M. Ernest Michel. 1 vol. in-8° de 388 pages ; gravures. Paris, librairie Victor Palmé, 1887.

L'auteur de ce nouveau livre de voyages, M. E. Michel, n'est pas un inconnu. C'est un de ces grands touristes, *globe-trotter* comme les appellent les Anglais, qui savent voir avec intelligence et prendre sur ce qu'ils ont vu des notes instructives. M. E. Michel a déjà publié un voyage autour du monde, qui avait pour objet les pays de l'hémisphère Nord. *A travers l'hémisphère Sud* est le premier de trois volumes dans lesquels son tréunies les observations recueillies dans un second parcours de notre globe. Ce volume traite surtout de l'Amérique du Sud, Brésil, Uruguay, République Argentine, Chili et Pérou. Ces régions sont très bien décrites, sans détails arides ou trop trop techniques. L'ouvrage, d'une lecture facile, présente une série d'observations fines et d'anecdotes intéressantes.

Ce qu'il faut également louer dans le livre de M. E. Michel, c'est la hauteur de vues dans laquelle il a été écrit. Ainsi le lecteur constatera, au Brésil, comment les vues courtes et l'étroitesse d'esprit des gouvernants stérilisent les ressources précieuses de cet immense pays. Il remarquera aussi l'horrible plaie de l'esclavage. A l'Uruguay et à la République Argentine, il verra à quel triste état des guerres périodiques réduisent des populations qui sont maîtresses de riches contrées. Au Chili, il trouvera une race plus virile, mais abusant des Indiens qu'elle tient systématiquement dans un état misérable. Au Pérou il déplorera la corruption générale, fruit de la richesse et suivie d'une guerre sanglante et désastreuse.

Ce volume est accompagné de gravures hors texte reproduisant des scènes, des types ou des sites. Elles ont leur intérêt, mais n'ont peut-être pas été tirées avec tous les soins désirables. F. L.

Timbouctou : Voyage au Maroc, au Sahara et au Soudan, par le Dr Oskar Lenz, traduit de l'allemand, avec l'autorisation de l'auteur, par Pierre Lehautcourt, et contenant 27 gravures et 1 carte. 2 vol. in-8°. Paris 1886. Librairie Hachette.

Timbouctou est l'orthographe allemande de Tombouctou. M. Lehautcourt a conservé de même l'orthographe de la plupart des noms de lieu adoptée par le Dr Lenz, il l'a modifiée seulement quand elle s'écar-

tait par trop des habitudes françaises. C'est pendant l'automne de l'année 1879 que l'auteur reçut de la Société africaine d'Allemagne la mission d'aller au Maroc, en vue d'études géographiques approfondies sur la chaîne de l'Atlas. Mais le Dr Lenz avait une plus vaste ambition. Jugeant les circonstances favorables, il songeait à donner à l'entreprise une extension plus grande, à traverser le désert dans la direction de Timbouctou, et reçut à cet effet un supplément de ressources. Les largesses de la Société africaine allaient à de bonnes mains, le résultat de l'expédition fut heureux au delà de toute prévision. Non seulement le voyageur put atteindre par une voie nouvelle la ville tant désirée, la mystérieuse Timbouctou; mais de cette grande place de commerce il réussit à gagner la Sénégambie par une route qu'il était également le premier à parcourir. Le Dr Lenz a montré ainsi que l'on peut arriver à Timbouctou par le nord aussi bien que par le Sénégal, et prouvé une fois de plus qu'un voyageur isolé, n'emportant qu'un minimum de bagages, a beaucoup plus de chances de mener à bon terme de telles expériences que des expéditions nombreuses accompagnées d'un matériel compliqué et encombrant.

Le Dr Lenz a divisé le récit de son voyage en deux parties. La première est consacrée à la description de sa traversée du Maroc de chaque côté de la chaîne de l'Atlas jusqu'au pays de Sidi-Hécham. L'auteur y rattache une étude pleine de données nouvelles sur la situation gouvernementale, politique et sociale de l'empire du Maroc. La deuxième partie décrit la suite de son voyage à travers le désert dans la direction de Timbouctou et de là au Sénégal. En dernier lieu le voyageur traite de quelques questions spéciales relatives notamment au chemin de fer transsaharien, à l'ancienne population du Sahara, qui préoccupent le monde savant. Les illustrations du livre ont été pour la plupart gravées d'après des photographies; pour quelques-unes seulement le docteur Lenz a fourni des croquis dessinés par lui.

Well-worn Roads of Spain, Holland and Italy *travelled by a Painter in search of the Picturesque*, by F. Hopkinson Smith. Houghton, Mifflin and Co. *The Riverside Press*, Cambridge, 1887.

« Vieilles routes d'Espagne, de Hollande et d'Italie parcourues par un peintre en quête du pittoresque. » Le titre explicite fixe l'objet essentiel de notre curiosité en ce livre. Quoique M. Hopkinson Smith ait écrit un texte spécial pour accompagner chacune des seize grandes vues dont se compose le volume, c'est bien sur la suite de ses trouvailles de peintre qu'il appelle de préférence notre attention, c'est bien un album plutôt qu'un livre qu'il prétend mettre en nos mains. Et par le fait elles sont charmantes, les pages de cet album, lestement enlevées sur nature à la pointe du pinceau de l'aquarelliste, avec de vifs rehauts de gouache. Elles nous promènent tour à tour à Amsterdam, à Dordrecht,

> Sur le bord *des canaux profonds* dont les eaux vertes
> Dorment de nénuphars et de bateaux couvertes;

nous arrêtent dans l'ombre chaude de *la Puerta del yerro*, dans l'ombre fraîche des églises et des posadas à Séville; nous font escalader les ruelles aux escaliers à pic, aux balcons surplombant des petites villes italiennes; ou nous égarent dans le parcours des gondoles, parmi l'étroit lacet des palais et des masures vénitiennes, avec des échappées de perspectives d'architecture byzantine à l'horizon des lagunes, ou bien entre deux poteaux évasés, enrubannés de couleurs, en façon de mirlitons énormes. Tous ces jolis motifs sont reproduits en photographie aussi parfaitement que le permettaient les procédés photographiques d'impression en relief. Il n'y a guère à y reprendre que certaines transpositions de valeurs, bien évidentes notamment dans l'intérieur de San Pablo de Séville où un ange et une *gloire* de rayons, l'un et l'autre en bois sculpté et doré, se détachent en vigueur sombre sur le fond. Cela tient assurément à l'imprévoyance de l'artiste qui aura peint ces ors avec quelque jaune d'aquarelle opaque, sans plus de transparence que la gouache; or, l'on sait que le jaune, couleur antiphotogénique, absorbe la lumière et par suite produit le noir, en photographie, au lieu des clartés à reflets de l'or. Cet inconvénient ne se rencontre pas dans la phototypie des dessins en noir et blanc. Les cinquante croquis à la plume semés dans le texte n'ont donc rien perdu de l'enjouement spirituel particulier au talent de M. Hopkinson Smith, — talent très réel, auquel nous n'avons qu'une critique à faire, c'est qu'il est français, tout au moins européen beaucoup plus qu'il n'est américain, et trahit toutes les habiletés, toutes les pratiques des ateliers de l'ancien continent et point du tout la naïveté d'un art nouveau. — J'ajoute que le texte lui-même, en son aimable décousu, est tout à fait charmant aussi, et que l'artiste a vraiment un bien joli brin de plume à son crayon. E. C.

Journal d'un philosophe, par Lucien Arréat. Un vol. in-18; Paris, Félix Alcan, 1887. — Prix : 3 fr. 50.

Du « philosophe, » nous savons un livre, *la Morale dans le drame*, qui ne laisse pas, certes, de présenter un vif intérêt; peu intéressant, par contre, est ce *Journal*. A travers les réflexions philosophiques, ou pseudo-philosophiques, un semblant de roman, et ce roman, encore qu'il soit discrètement esquissé, est à peu près la seule partie du volume qui excite la curiosité : assurément, M. Arréat ne souhaitait pas qu'il en fût ainsi.

Sabin, l'auteur du journal, d'une bonne moitié des lettres, et Marcellin, le confident et correspondant, dissertent sur le progrès, le pessimisme, le rire, mais point de considérations ingénieuses ou seulement originales. Ils émettent quelques jugements littéraires; leurs appréciations font paraître un goût très délicat.

Esquisses de philosophie critique, par A. Spir, avec une préface par A. Penjon, professeur de la Faculté des lettres de Douai. Un vol. in-12; Paris, Félix Alcan, 1887. — Prix : 2 fr. 50.

Après avoir publié, dans la langue de Kant, ses essais de philosophie critique (*Pensée et réalité, Morale et droit, Mélanges*), l'auteur, qui est Russe, se sert aujourd'hui de la langue de Pascal et nous offre un court exposé de son criticisme.

La philosophie, comme synthèse générale des sciences, ne peut être constituée au moyen des seules données de l'expérience. L'homme possède des *normes* qu'il ne puise pas dans l'expérience, normes logiques, ou lois d'après lesquelles il doit penser, normes morales, ou lois d'après lesquelles il doit vouloir et agir.

Les corps de notre expérience ne sont pas des objets extérieurs réels, c'est-à-dire existant en dehors et indépendamment de toute perception; toute notre expérience repose sur une illusion, — l'auteur dit : déception, et prend le mot dans son sens étymologique, — sur une illusion systématiquement organisée. Or, écrit M. Penjon, résumant la pensée maîtresse du philosophe, qui tient, au reste, pour le normisme, la chose en soi, « découvrir le caractère trompeur des apparences terribles et de notre propre individualité, c'est proclamer l'existence nécessaire d'une réalité absolue, inconditionnée, au delà des prises de l'expérience, où la raison et le cœur seuls peuvent atteindre. »

Sur la liberté qui n'est pas quelque indéterminisme vide, la faculté de vouloir et de se déterminer sans cause; sur la possibilité de concilier la liberté avec la nécessité, attendu que la réalité physique n'est que pure « déception », de fines analyses.

La liberté est la part de l'absolu dans l'homme, sa conscience de l'absolu, c'est-à-dire de la nature normale des choses. Toutes les impulsions de la nature physique de l'homme, qui le portent à l'erreur, au vice et à l'injustice, ne lui sont pas vraiment propres, ne lui semblent être ses propres inclinations qu'en conséquence de la déception dont dépend son individualité elle-même. La liberté consiste à vouloir et à faire le bien, non dans une faculté de vouloir sans cause et de se porter indistinctement au mal comme au bien.

Dans un autre chapitre, l'auteur aborde le problème des rapports de l'âme et du corps; encore d'ingénieuses, de très ingénieuses discussions. Mais il n'y a pas de place, dans sa doctrine, pour l'idée de la personnalité divine, des personnalités humaines, et la liberté devient une autre nécessité, disons mieux, la seule nécessité qu'il reconnaisse. Quelques pages aussi sur la vie individuelle et la vie sociale : M. Spir fait bon marché des droits politiques, qui nous préoccupent peut-être trop; il appelle une révolution sociale dont nous ne nous préoccupons pas assez; il reconnaît que cette organisation sociale du travail est la tâche la plus compliquée et la plus difficile que l'humanité ait jamais eu à remplir; il déclare que cette organisation ne peut être réalisée ni par la violence ni par des mesures purement extérieures ou législatives; il montre qu'elle présuppose un concours libre de tous à l'œuvre commune, et partant une régénération des hommes qui leur fasse surmonter leur égoïsme naturel.

Tout différent du criticisme de M. Renouvier, du criticisme français, est celui de M. Spir. M. Spir a pratiqué Schopenhauer, et les ouvrages de M. Tolstoï n'ont pas été, non plus, sans exercer une grande influence sur son esprit; mais il a médité, discuté pour lui-même; il est original, il est puissant.

Essai de psychologie générale, par Charles Richet, agrégé à la Faculté de médecine de Paris. Un volume in-12 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, avec figures dans le texte. Paris, Félix Alcan, 1887. — Prix : 2 fr. 50.

Il y a une chimie générale, il y a une physiologie générale, il y a aussi une psychologie générale. Celle-ci n'est ni la psychologie humaine, ni la psychologie comparée, ni la psychologie pathologique, sans parler de la psychologie sans épithète; « elle n'entre

pas dans le détail des faits, des analogies et des comparaisons, mais les faits de détail, elle cherche à les faire rentrer dans un cadre unique; elle s'efforce de faire la *synthèse*, en mettant à profit les *analyses* faites par la psychologie humaine et la psychologie comparée. »

En n'usant que des seules analyses physiologiques, eût du écrire l'auteur. Son Essai ne déconcertera-t-il pas quelque peu les plus chauds partisans du mécanisme absolu? Mais quand l'auteur, qui, prétendant à découvrir et formuler les *lois* de production des phénomènes psychiques, s'essaye à réduire tous ces phénomènes à de simples phénomènes d'irritabilité, à des mouvements de réponse à quelque excitation extérieure, est obligé, à maintes reprises, d'avouer son ignorance et conserve néanmoins la même sérénité d'esprit, comment supposer que ceux qui admettent tout naïvement que les *données* des sens sont seulement des *rendues* pour des *prêtées*, que ceux qui n'ont ni les connaissances ni la bonne foi de M. Richet s'émeuvent, même médiocrement, si M. Richet leur parle de quelque partie du système nerveux qui serait le siège de l'intelligence, partie qu'on ne peut désigner, s'il leur parle d'un discernement possible de la moelle, d'un centre à trouver pour la concience! Il peut bien leur dire que toutes les fois qu'il y a sensation, il y a conscience, et deux pages plus loin, qu'il y a des sensations sans conscience, et encore deux pages plus loin que la conscience est un phénomène de mémoire; il peut bien distinguer entre l'instinct qui est un acte, non une émotion ou une notion, puis confondre l'intelligence et l'instinct et les ramener tous deux à des mouvements de réponse, mouvements qui se mesurent! Que leur fait à eux qu'on ne puisse légitimement assimiler la qualité à la quantité! Ils ne regarderont pas aux contradictions ni même aux hésitations de M. Richet. Ils admireront l'ordonnance du sujet, et comme il est permis de passer aisément de l'étude de l'*irritabilité* du *système nerveux* et du *mouvement réflexe* à celle de l'*instinct*, de la *conscience*, de la *sensation*, de la *mémoire*, de l'*idée*, de la *volonté*. Ils sont tout préparés à ne douter point que la psychologie ne soit un chapitre de la physiologie : l'objet de la physiologie, c'est l'inférieur, le simple, relativement; l'objet de la psychologie, le supérieur, le complexe. Or l'inférieur est une condition nécessaire du supérieur, et le simple une explication suffisante et totale du complexe. Qui sait les lois de l'irritabilité sait les lois de la psychologie générale; ce sont les mêmes lois, et elles présentent les mêmes caractères : finalité et nécessité. « Intelligence, instinct, action reflexe, tels sont les trois termes de la psychologie. Entre ces trois formes de l'activité, il n'y a pas de barrière, il n'y a pas d'hiatus, il n'y a pas d'abîme. La gradation est régulière, sans fissure, sans lacune. *Et pourquoi y en aurait-il? Où a-t-on vu dans la nature ces transitions brusques, que déjà niait Aristote?* »

Par cette phrase : *Pourquoi y en aurait-il?* c'est le préjugé qui l'accuse. *Il n'y a pas de transitions brusques dans la nature, le* Maître *l'avait déjà remarqué!* Mais ce n'est pas de la nature qu'il s'agit en psychologie, générale ou non, c'est de la conscience, ou, si l'on veut, des états de conscience. Et sans états de conscience, pas de monde intérieur distingué d'un monde extériorisé! pas de nature! Mais qu'importe?

F. S.

Le Français et l'esprit d'analyse, par Ch. Laroche, professeur à l'Athénée royal de Gand. Un vol. in-8°; Mons, Hector Manceaux, 1887.

La grammaire, dit quelque part l'auteur, ne doit pas seulement apprendre à parler et à écrire correctement, elle doit aussi apprendre à penser correctement et juste. L'auteur a raison, — si la grammaire n'est pas toute la logique, elle en est une partie, et une partie encore assez importante, — mais que son travail est de lecture difficile! Il prend à partie, à propos de l'adjectif qui est déterminatif ou qualificatif, à propos du verbe et des verbes des différentes classes, à propos de chacune des espèces de mots, un grammairien, puis un autre, puis un autre; il analyse leurs dires, il les conteste, il les discute; et les conclusions, il les faut chercher, l'une, entre deux tirets, au beau milieu d'une phrase; une autre, entre deux propositions qui ne sont point pour la motiver ou l'expliquer. Point d'explications du tout, parfois : M. Laroche rejette l'emploi du mot *substantif*, — nous aussi, — mais pourquoi le rejette-t-il et pourquoi veut-il qu'on parle seulement du *nom*? il ne nous le dit pas, et il ne nous le laisse même pas deviner.

L'étude est d'un logicien très exercé; elle a une grande valeur; rien ne manque que l'ordre et la clarté.

L'Évolution et la vie, par Denys Cochin; 2e édition, avec une nouvelle préface de l'auteur. Un vol. in-12; Paris, G. Marpon, 1887.

Il a été rendu compte de cet ouvrage ici même, et si, aux conclusions de la thèse qui s'y trouve développée, aucune objection n'a été faite, la façon dont la thèse a été soutenue, ou mieux, les considérants sur lesquels l'auteur s'est fondé pour rejeter la doctrine de l'évolution, ont été l'objet de quelques critiques assez vives. Ne revenons pas sur ces critiques.

M. Denys Cochin a écrit une préface pour la deuxième édition de son livre; il parle de l'évolution : ce n'est pas le choix des doctrines métaphysiques qui embarrasse, dit-il, l'école anglaise; elle n'a cure des doctrines métaphysiques; elle démontre l'impossibilité de toute recherche de ce genre; elle ne doute pas, elle n'hésite pas, mais elle nie; pour elle, hors de l'observation des phénomènes sensibles et l'étude de leurs relations, il n'est point de vérité qui soit accessible. M. Denys Cochin continue d'être dupe de cette étiquette, *la science*, dont use l'école évolutionniste pour désigner l'ensemble de ses hypothèses, de ses affirmations.

C'est précisément pour avoir été dupe, qu'il s'est appliqué à invoquer les données des sciences, — dont il n'est pas ignorant, bien au contraire, — contre les données de *la science*, qui n'est, au vrai, qu'une vieille doctrine essentiellement métaphysique.

Essai sur le libre arbitre, *sa théorie et son histoire,* par GEORGE L. FONSEGRIVE, professeur agrégé de philosophie au lycée de Bordeaux; ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques. Un vol. in-8° de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*; Paris, Félix Alcan, 1887. — Prix : 10 francs.

L'HISTOIRE d'abord, la THÉORIE ensuite.

La partie historique est elle-même divisée en trois parties, ou livres : *la Pensée païenne, la Théologie chrétienne, la Philosophie moderne;* trois livres également pour la seconde partie, trois livres qui sont intitulés : *la Critique, la Thèse, les Conséquences.*

L'histoire des doctrines déterministes et non déterministes semblera très complète, si l'on juge comme nous qu'il n'y a pas lieu de reprocher à l'auteur d'avoir omis de parler des philosophies et religions de l'Orient, avant Alexandre, comme de la métaphysique, de la psychologie que supposent les enseignements et préceptes du Coran. Mais, pour ne rien omettre, il lui aurait fallu reprendre les beaux travaux de M. Réville, et ceux des sinologues! Il s'en est tenu à la pensée grecque, à la philosophie alexandrine, puis, Christ étant venu, aux disputes dans les écoles de notre monde occidental avant la Renaissance, et après la Renaissance, après la Réforme, aux doctrines des Descartes, des Malebranche, des Spinoza, des Leibnitz, des Hume, des Kant, des Stuart Mill, des Bain, des Spencer, des Renouvier et des Ravaisson. Très clair est son exposé des systèmes en tant qu'ils impliquent la nécessité absolue ou expliquent la spontanéité chez l'homme; très fines sont ses analyses. Nous aurions bien à faire quelques réserves : il ne nous paraît pas, en effet, que les théories de la prédestination et de la grâce aient été heureusement présentées, — il convenait de tenir compte de l'esprit dans lequel elles avaient été conçues, de la grande portée morale qu'on leur attribuait; — et il ne nous semble pas, non plus, à laisser de côté les deux théologies, que le génie du catholicisme, le génie du protestantisme aient été vraiment compris, — tout le catholicisme n'est pas dans les écrits de saint Augustin et de saint Thomas, et le *De servo arbitrio* n'a pas fait tout le protestantisme; — mais n'insistons pas autrement et signalons parmi les meilleurs chapitres ceux qui sont consacrés à Aristote, à Épicure, à Spinoza, à Leibnitz, à la philosophie contemporaine anglaise et française.

Au deuxième livre de la seconde partie, l'auteur a développé sa propre théorie; et c'est la caractériser suffisamment que dire qu'elle est inspirée de l'enseignement de M. Ravaisson. Un chapitre de ce livre, le chapitre V, — il a pour titre : *la Pratique du libre arbitre,* — laisse paraître, chez M. Fonsegrive, en même temps que des qualités de psychologue et de moraliste, une noblesse d'âme peu commune; ces pages contiennent la matière de nombre d'ouvrages d'édification. Au livre troisième, des considérations sur les conséquences métaphysiques, scientifiques, morales, sociales et esthétiques du libre arbitre : l'auteur dit les systèmes qui ne peuvent se concilier avec le libre arbitre et pose la subordination des lois de la nature à la loi du bien; sous les thèses de la nécessité mathématique, de la nécessité physique, il découvre l'hypothèse, puis traite de la discontinuité des sciences, de la certitude de la science, — autrement que nous eussions pu souhaiter qu'il le fît, — il donne enfin les lois comme fixes; le problème du mal est par lui laissé de côté, — ce que nous regrettons, — mais il mesure justement, à notre avis, la valeur de l'homme dans le déterminisme, et sa valeur d'après le libre arbitre; sur le droit de punir, des réflexions qui sont du plus haut intérêt social; nous aimons moins ce qui est dit de l'art, mais ce qui en est dit n'est pas banal et mérite attention.

Cent pages du volume sont surtout remarquables; ce sont celles que l'auteur a consacrées à la critique des arguments pour ou contre le déterminisme absolu. Les arguments en faveur de la nécessité sont, ou scientifiques, ou psychologiques, ou métaphysiques. M. Fonsegrive fait bon marché des données de la statistique criminelle; il ne reconnaît pas la loi des grands nombres; il fait bon marché également de cette philosophie de l'histoire qui, systématiquement et par méthode, ne tient nul compte du libre arbitre; pour les professeurs de cette philosophie, il analyse le sophisme de l'accident; pour les positivistes qui se réclament de *la science,* qui invoquent la loi de la conservation de la matière et de l'énergie, il distingue entre les sciences mathématiques et les sciences expérimentales, et prouve la nature hypothétique de ces dernières. La discussion des trois arguments psychologiques exigeait plus de subtilité; M. Fonsegrive n'en manque pas; il résout habilement les questions, depuis longtemps posées : Si la volonté se réduit à un conflit de désirs, si la solution dépend des motifs, si l'homme qui se juge libre et dit se mouvoir n'est pas mû autrement que la girouette de Bayle et la pierre de Spinoza. Il y a les arguments d'ordre métaphysique, et il y a l'idée même de nécessité à considérer en dehors de toute introduction dans quelque système que ce soit, de toute pétition de principes après coup de la part de ceux qui introduisent en effet cette idée dans leurs doctrines : deux chapitres de critique tout ingénieuse. Et de grande valeur encore les deux chapitres suivants dans lesquels il est fait l'analyse de l'idée de liberté, du phénoménisme de Hume, de celui de M. Renouvier, du pari, de la liberté selon M. Fouillée, du libre arbitre postulat de la science et produit du déterminisme.

L'ouvrage est d'importance. F. G.

La France dans l'Afrique du nord, Algérie et Tunisie, par Louis Vignon. Un vol. in-8° avec une carte en couleurs hors texte. Paris, Guillaumin et Cie. — Prix : 7 francs.

Sur nos colonies, leur rôle économique, leur avenir, M. Vignon a publié, il n'y a pas très longtemps, un livre qui a pu sembler un ouvrage de circonstance, un véritable plaidoyer. Il était plus et mieux que cela, une enquête impartialement conduite, et la conclusion en était, en est, que nos colonies, les plus récemment acquises comme les plus vieilles, ne sont pas, par elles-mêmes, une cause d'affaiblissement; il ne nous faut qu'avoir une politique coloniale et ne pas agir à l'aventure, surtout uniformément. M. Vignon complète aujourd'hui quelques chapitres de ce premier travail, et l'étude qu'il consacre à l'Algérie et à la Tunisie regarde au développement possible de la richesse publique, du bien-être général, dans les deux colonies.

L'étude est divisée en trois parties qui portent pour titres, la première : *l'Algérie;* la deuxième : *la Tunusie;* et la dernière : *la France en pays musulman, la question religieuse et la question indigène.*

L'histoire de la conquête de l'Algérie et le traité de Karr-Saïd; l'emploi si malencontreux des quatre milliards et plus que nous a coûtés la possession de l'Algérie en un demi-siècle, — et la conquête de la Tunisie ne nous a pas coûté cent cinquante millions; — les fautes que l'on a commises en Algérie, longtemps considérée comme une colonie d'exploitation alors qu'elle est naturellement une colonie mixte, colonie tout à la fois d'exploitation et de peuplement; le système des confiscations et celui des concessions qui nous ont aliéné la population indigène, ces systèmes appliqués au mépris de tous nos intérêts, au mépris aussi de notre devoir de nation civilisée, puis, comme en parallèle, les sages mesures prises hier en Tunisie; dans les deux pays, l'état des cultures, le régime douanier, le mouvement commercial, les travaux publics, les institutions de crédit, le budget, l'organisation administrative, ce sont les principaux points traités dans les deux premières parties.

La dernière partie est de beaucoup la plus importante. La question religieuse et la question indigène sont questions en partie connexes, ainsi en juge M. Vignon. Voulons-nous, dit-il, entreprendre la « conquête morale » des Kabyles et des Arabes, — et comment ne pas le vouloir? — Il ne s'agit pas seulement d'éviter de léser leurs intérêts matériels, il faut encore les appeler à bénéficier de tous les avantages de notre civilisation. Qu'on oblige les indigènes à servir sous notre drapeau, et qu'en même temps on leur donne des droits politiques, mais qu'en même temps aussi on n'oublie pas qu'ils sont musulmans; il importe de respecter les droits de leur conscience, et, en les respectant, en subventionnant leur culte, de s'efforcer de les soustraire à l'action des congrégations. Des travaux ont été publiés qui ont pour objet l'islamisme, les sectes religieuses, et l'on a écrit sur les senoûsiya; dans deux chapitres très substantiels M. Vignon a résumé ces études qui n'avaient pas eu l'heur d'exciter la curiosité du public, — et nous pouvons soupçonner nombre de nos législateurs de les avoir toujours ignorées; — souhaitons qu'ainsi résumées, elles portent enseignement; *caveant consules,* et qu'ils s'appliquent à conjurer les immenses dangers que ne laisserait pas de faire courir une « guerre sainte ». E. C.

Paul Bert au Tonkin, par Joseph Chailley, avec un portrait reproduit par l'héliogravure. Un vol. in-18. Paris, 1887, librairie Charpentier.

Nous ne prendrons point texte de ce livre pour retracer la phase Paul Bert de notre occupation du Tonkin. Il suffira ici de signaler l'existence du volume à ceux que la question intéresse, en leur disant qu'il est l'œuvre de M. Joseph Chailley, gendre du résident général. L'auteur s'est sagement attaché à écarter toute polémique de son travail et à exposer aussi clairement que possible les conditions de chaque problème ainsi que les motifs et, quand il a pu le faire, les résultats de chaque décision. M. Joseph Chailley était placé dans des conditions exceptionnellement favorables pour accomplir une telle œuvre, car il a été l'un des dévoués collaborateurs de Paul Bert dans la tâche difficile que celui-ci avait assumée; en outre, il a eu tous ses papiers entre les mains. Le livre que l'auteur s'est efforcé de faire impartial et modéré et que complètent de nombreuses pièces justificatives restera donc comme un document à consulter sur un des actes les plus controversés de notre politique coloniale. Quant à l'homme lui-même qui fait l'objet de ce travail, il est mort en homme d'honneur, au poste de combat qu'il avait choisi; cette mort a éteint bien des haines autour de sa mémoire.

La Comédie politique. — Souvenirs d'un comparse. — *Les débuts d'une République,* par Paul Dhormoys. Un vol. in-18. Paris, 1887. Paul Ollendorff.

M. Paul Dhormoys était vraiment en un jour d'indulgence, qui, de tout autre que lui, serait du scepticisme, lorsqu'il a donné ce titre de *Comédie politique* au récit des faits dont il fut témoin durant la période qui s'est écoulée entre le 4 septembre et la nomination du maréchal de Mac-Mahon. Rédacteur

au Corps législatif déjà sous l'empire, il était, — ainsi que l'a constaté M. Jules Simon à propos de ses révélations sur la lutte de ce dernier contre Gambetta, — il était placé au premier rang pour bien voir et pour bien observer. « Tout ce qu'il écrit, ajoute M. Jules Simon, est exact et intéressant. » Aussi ce qu'il écrit en ce volume, comme en celui qui l'a précédé, est-il l'exposé du drame politique le plus tragique qu'on puisse imaginer, la tragédie de la curée à Tours et à Bordeaux. Assurément, le comique s'y mêle : le comique d'une farce sinistre, non celui de la comédie. Mais je n'insiste pas davantage sur cette critique du titre. M. Paul Dhormoys est un esprit très mesuré, à qui répugne toute violence de langage, très droit aussi et, par suite, impartial, mais non moins patriote, ce qui lui arrache des paroles sévères pour les héros les plus adulés de cette époque de trouble, où l'appétit du pouvoir se donna carrière et noua tant de coupables intrigues aux dépens de la mère patrie agonisante.

Comédie ou tragédie, selon l'humeur du lecteur, les anecdotes et les indiscrétions qui s'y succèdent de page en page seront très lues, très commentées, sans doute aussi très discutées.

Terre d'Irlande, par George Moore, traduit de l'anglais, par M. F. Rabbe. Un vol. in-18. Paris, 1887. G. Charpentier, éditeur.

Quand on allait dans l'atelier du peintre Édouard Manet, pendant les huit ou dix dernières années de sa vie, on y voyait souvent — puis toujours dans les dernières — un jeune garçon qui devint un grand garçon, puis un jeune homme blond, au teint frais et rose, aux yeux bleus, un jeune colosse assis nonchalamment, les jambes pendantes, sur quelque coin de table, ou écrasé, ses épaules d'hercule renversées, dans quelque fauteuil, et dont la seule occupation, la seule fonction au monde semblait être de contempler le maître du logis. Ses yeux l'épiaient sans cesse, ne le quittaient pas de leur regard clair, très doux, de bon chien. Et Manet le traitait comme s'il eût été son enfant; il n'était, croyons-nous, son neveu qu'à la mode de Bretagne ou quelque chose d'approchant. Quoi qu'il en soit, c'est ce jeune homme, un homme aujourd'hui, M. George Moore, qui inscrit à la première page de ce livre, *Terre d'Irlande*, dont il est l'auteur, le « nom immortel d'Édouard Manet, l'ami que nous aimions, » dit-il, « le peintre dont nous adorons le génie. » M. George Moore le dédie aussi, ce livre, « à ses chers amis de Paris, » où il a passé neuf années « dans la société de ses grands artistes et de ses grands écrivains. »

Eh bien, en publiant *Terre d'Irlande*, il paye gentiment cette hospitalité, dont il est manifestement très reconnaissant. L'œuvre nous était déjà un peu connue, pour avoir paru en partie dans le supplément littéraire du *Figaro*.

Elle a gagné à cet avatar du feuilleton au volume; on en saisit mieux le dessin qui, sous la première forme hachée, paraissait décousu. Il est clair que M. George Moore procède littérairement comme son maître et ami Manet procédait en peinture. *Terre d'Irlande* n'est pas un tableau méthodiquement composé pour nous montrer, à la fois, et l'ensemble du sujet et ses diverses parties savamment éclairées et disposées à leur plan relatif; c'est une suite de douze petites toiles peintes sommairement, largement, mais d'une touche vive, juste, donnant l'impression des choses par la couleur et par l'esprit du geste, douze aspects différents de la nature, des êtres et des choses d'Irlande. Dublin — cela se comprend — occupe deux de ces petites toiles; chacune des dix autres est remplie par l'un des motifs suivants : une maison de campagne, la maison d'un poète, le propriétaire, le fermier, le prêtre, le patriote, une éviction, un château mort, un château vivant, un déjeuner de chasse. Ces peintures pleines de vie, de mouvement, de couleur, d'esprit ne nous révèlent certes pas toute l'Irlande; mais elles en donnent la très vive impression. Nous ne connaissons pas le texte anglais — d'ailleurs inédit — de ce livre écrit spécialement pour le public français; néanmoins, nous n'hésitons pas à féliciter, comme l'auteur lui-même le fait, M. F. Rabbe, dont — pour peu que l'on soit familier avec la langue anglaise — il est facile de voir que la traduction est d'une aisance et d'une exactitude admirables.

E. C.

QUESTIONS MILITAIRES

Lettres sur la stratégie, par le général prince de Hohenlohe, traduites par un officier d'infanterie. Un vol. in-8° avec cartes. Paris, Westhauser, 1887. — Prix : 10 francs.

L'accueil fait par le public militaire aux différents écrits du général de Hohenlohe a encouragé son éditeur à faire traduire également ses *Lettres sur la stratégie.* Depuis quelques années, ce sujet a été bien rebattu, et il semblerait qu'il n'y ait plus grand'chose de nouveau à dire sur la matière; mais la façon tant soit peu familière dont l'auteur a traité ces graves questions, la forme de lettres sous laquelle il a enveloppé les principes qu'il veut analyser donnent à ce nouveau livre didactique un intérêt et un attrait tout particuliers et lui promettent un réel succès.

Le général de Hohenlohe s'est contenté d'étudier à fond trois campagnes seulement; il en a présenté les péripéties successives, en faisant ressortir, à chaque pas, les leçons que l'on pourrait tirer de telle ou telle manœuvre; chez lui, rien de dogmatique, rien d'abstrait; pas de définitions solennelles ni de discussions interminables sur tel ou tel point de doctrine; nous y trouvons, au contraire, une critique raisonnée d'opérations militaires clairement présentées. C'est, à notre avis, le meilleur moyen de traiter les questions militaires, choses essentiellement pratiques et qu'il faut, par conséquent, envisager pratiquement.

Les campagnes étudiées par l'auteur sont les suivantes : 1° Campagne du 8 au 14 octobre 1806; Français contre Prussiens. — 2° Campagne du 26 avril au 4 juin 1859; Français contre Autrichiens. — 3° Campagne du 1er au 18 août 1870; Français contre Allemands. — On voit, par cette simple nomenclature, quelle part nous avons eue dans les opérations qui forment le sujet de cet ouvrage et, par suite, de quel intérêt est sa lecture pour notre corps d'officiers.

C. M.

Dans l'attente de la guerre : Carnet d'un diplomate russe, 1883-1887, par ***. Traduction de Serge Nossoff. Un vol. in-18. Paris, 1887. Librairie académique Perrin.

Le traducteur de ce livre anonyme nous donne à entendre en son avant-propos que les trois mystérieuses étoiles du titre masqueraient un personnage qui occupe une situation très élevée en Russie, auteur des lettres sympathiques à la France, adressées de Saint-Pétersbourg au *Nord* et à la *Correspondance politique*, à l'époque des deux derniers conflits franco-allemands ; lettres d'autant plus remarquées dans ces deux organes de la chancellerie russe à l'étranger qu'elles avaient un caractère officieux.

L'Europe est troublée, inquiète. Est-ce la paix ou la guerre ? La question, partout est dans l'air. Tout le monde cherche à lui trouver une réponse. Formuler et motiver cette réponse, tel est l'objet du livre. Nous la donnerons tout de suite au lecteur, en lui laissant le soin de refaire avec l'auteur, sur les rapports des puissances entre elles depuis 1883, toutes les observations qui ont conduit celui-ci à une opinion arrêtée. — Cette réponse, c'est la guerre, résultat inévitable du système de la paix armée que l'Allemagne impose à l'Europe et qui l'épuise elle-même. C'est la guerre. Et la Russie comptant sur l'appui de la France, menacée comme elle, est prête à accepter la lutte. Elle y est poussée par sa dignité, par ses intérêts et par l'idée qu'elle ne luttera pas seulement pour elle, mais pour tous les peuples dont la prospérité est entravée par la suprématie politique de l'Allemagne. « En 1812 et pendant la campagne de Crimée, nous n'avions pas d'alliés. Nous avons dû subir le choc de l'Europe armée contre nous. Aujourd'hui, au contraire, nous avons une alliée puissante. C'est là la garantie de notre succès. » Que les dieux en acceptent l'augure!

E. C.

SCIENCES DIVERSES

— Physique — Mathématique — Sciences occultes —

Sciences appliquées à l'industrie — Technologie

Philosophies de la nature. *Bacon, Boyle, Toland, Buffon*, par Nourrisson, membre de l'Institut. Un vol. in-12; Paris, Perrin et Cie, 1887. — Prix : 4 francs.

L'ouvrage proprement dit comprend quatre études, quatre monographies, qui, comme autant d'exemples, doivent servir, dans le dessein de l'auteur, à justifier la conclusion d'une première étude, celle-là générale, donnée en manière d'*introduction*. Cette conclusion est qu' « il n'y a pas de solide philosophie de la nature qui ne se fonde sur les idées d'âme et de Dieu ». Nous n'y contredisons pas, pour notre part; il ne s'agirait que de s'entendre sur la valeur de ces deux idées; il est d'une philosophie de prouver l'existence de l'âme, substance spirituelle, de prouver l'existence de Dieu; et il est d'une autre philosophie, phénoméniste, criticiste, de postuler, et la continuité de la personne humaine, et la justice d'une personne divine, l'hypothèse de la création étant, au reste, autrement plausible que celle de l'évolution. M. Nourrisson, après avoir exposé les différentes philosophies de la nature, croit devoir opposer son dualisme au monisme qu'il réprouve, soit; nous ne lui reprochons rien, sinon d'avoir, contre la plupart de ces mêmes philosophies, formulé des critiques trop peu pénétrantes. Elles sont exprimées avec une certaine vivacité; elles font honneur à l'écrivain, mais non pas précisément au philosophe.

L'école, à laquelle continue fidèlement d'appartenir M. Nourrisson, a donné de savants historiens de la philosophie, et lui-même est un érudit. Nous ne souscrivons pas à tous les jugements qu'il porte au

cours de ses études, à ses jugements sur Buffon en particulier, mais point de renseignements biographiques, bibliographiques, qu'il n'ait été avide de recueillir, qu'il ne se soit appliqué à contrôler; il est bien informé; et sans faire étalage de son érudition, ne disant, de ce qu'il sait, que ce qu'il en faut pour nous permettre de juger la personne de l'auteur, et mesurant même les renseignement, quant à la personne, à la nécessité de faire connaître la doctrine, ce qu'elle doit à la réflexion, au désir de la contradiction, à la passion aussi, ce qu'elle contient d'original et ce qu'elle comporte d'emprunté, il a pu écrire quatre monographies des plus intéressantes.

Deux d'entre elles surtout appellent l'attention. Dans l'étude consacrée à Boyle, des chapitres où sont exposées les théories émises par le savant physicien en son *De ipsa natura.* — Cet ouvrage n'est pas très connu; et dans l'étude suivante, consacrée à Toland, personnage assez peu sympathique en somme, une analyse du *Panthéisticon,* autre ouvrage dont on ne connaissait guère que le titre, du moins en France.

Le lait, *Études chimiques et microbiologiques* par E. Duclaux, professeur à la faculté des sciences et à l'Institut agronomique, avec figures intercalées dans le texte. Un vol. in-16 de la *Bibliothèque scientifique contemporaine;* Paris, J.-B. Baillière et fils, 1887. — Prix : 3 fr. 50.

M. Duclaux a remanié ses savants *Mémoires sur le lait;* il en a complété, sinon modifié les diverses conclusions, ayant consigné les résultats de ses dernières recherches.

Le travail d'ensemble, aujourd'hui publié, est divisé en trois parties : *le beurre, — la caséine, — le fromage.* Dans la première partie, analyse de la matière grasse du lait, étude de l'action de l'oxygène de l'air et de la lumière, aussi de l'action des microbes; dans la seconde, encore des analyses, la discussion des théories de Danilewski et de Radenhausem, la réponse à quelques questions : y a-t-il de l'albumine dans le lait? y a-t-il dans le lait autre chose que de la caséine ? l'étude de la présure et de la caséose, des recherches quant aux conditions de la stabilité des éléments du lait; dans la troisième partie enfin, après quelques pages consacrées à la coagulation du lait sous l'action de la présure, une cinquantaine, au moins, consacrées aux microbes aérobies et anaérobies de la maturation des fromages, et les trois derniers chapitres ont pour objet la fabrication et la maturation des fromages du Cantal, des fromages de Brie, des fromages de Roquefort, de Gruyère, de Parme et de Hollande.

C'est un Français, qui, voyageant, l'an dernier, en Allemagne, enviait, aux Allemands, leurs stations agronomiques; à ce Français, que nous ne voulons pas autrement désigner, disons seulement que nous avons, avec des écoles d'agriculture, des stations d'agronomie, nous aussi, que nous avons l'Institut agronomique et des professeurs émérites comme M. Duclaux. Il y a des savants français qui se préoccupent de l'alimentation et qui ne dédaignent pas de s'intéresser à ce qui regarde l'industrie agricole.

F. G.

La Nature. *Revue des sciences et de leurs applications aux arts et à l'industrie.* Journal hebdomadaire illustré. Rédacteur en chef : Gaston Tissandier. Quatorzième année. — Prix : 20 francs.

Cette intéressante publication, que M. le ministre de l'instruction publique a honorée d'une souscription pour les bibliothèques populaires et scolaires, mérite à tous les égards l'excellent accueil que lui fait le public. Chacun veut être renseigné sur les observations et les appareils les plus récents, les découvertes les plus utiles sans devoir recourir à des traités spéciaux. — En feuilletant les livraisons de *la Nature* on se tient sans peine au courant des inventions nouvelles, car ce journal met un louable empressement à présenter à ses lecteurs, sous une forme condensée et claire, les progrès de la science et ses applications aux arts et à l'industrie.

La variété des matières : astronomie, sciences physiques et naturelles, géographie, ethnographie, sciences de l'ingénieur, médecine, art militaire, etc., et la grande place qu'y occupent les parties anecdotiques et historiques font de *la Nature* une lecture aussi instructive qu'agréable, et qui ne peut qu'intéresser au plus haut degré les jeunes gens déjà familiarisés avec les principes généraux des sciences exactes.

Nous n'avons pas à insister sur l'utilité des figures explicatives et des reproductions photographiques qui remplissent le texte et dont l'exécution est généralement fort bonne.

Souhaitons à ce vaillant journal de vulgarisation scientifique tout le succès qu'il mérite. D'ailleurs le public est loin de lui faire froide mine : de 2,000 au début son tirage est allé s'accroissant successivement jusqu'à 15,000.

PETITE GAZETTE DU BIBLIOPHILE

La saison ne semble pas propice à l'éclosion des livres de haut luxe, on attend la rentrée des bibliophiles, tous occupés à feuilleter les sites du grand livre de la nature. Cependant quelques éditeurs, non sans raison, se préoccupent peu de l'époque de mise en vente d'un ouvrage, assurés qu'ils sont de sa perfection et du succès qu'il doit rencontrer; tel est sans doute l'avis de MM. Gruel et Engelmann, qui ont lancé

dernièrement dans la circulation leur monumental *Manuel historique et bibliographique de l'amateur de reliure,* depuis très longtemps en préparation (1 vol. in-4°, tirage à 1,000 exemplaires, 75 francs sur papier vélin). M. Léon Gruel, l'auteur de ce grand travail, qui devrait être, à vrai dire, intitulé le *Dictionnaire des Relieurs,* a voulu, après de longues et minutieuses recherches, réunir dans cet ouvrage tout ce qui au point de vue historique touchait à l'art de la reliure et pouvait intéresser un collectionneur sérieux, s'attachant par-dessus tout à ne traiter que les sujets indéniablement reconnus de tous, ou ceux dont il lui a été possible de mettre immédiatement sous les yeux une preuve irréfutable.

C'est donc un livre très orthodoxe, très grave, très sûr et très précis; tout ce qui a été acquis dans le domaine de la reliure y est notarié par M. Léon Gruel avec un soin remarquable et une classification très méthodique.

Ce livre est divisé en deux parties, l'une embrassant toutes les phases par lesquelles l'art de la reliure a passé depuis son origine jusqu'à la Révolution, l'autre sous forme de dictionnaire, renferme tous les noms des artistes relieurs dont il a été possible à l'auteur de démontrer l'état civil, ainsi que tout ce qui a rapport à la reliure des livres et aux statuts et règlements des communautés. Au début de ce beau volume, M. Gruel a de plus placé une sorte de dissertation sur l'origine du format des livres qui est excessivement intéressante à parcourir. Il est certain que, sur la question, aucun livre n'est plus documenté ni mieux exécuté par un homme du métier; si l'on doutait des connaissances de l'auteur et des ouvrages dont il a pu s'inspirer, on n'aurait qu'à étudier l'excellente bibliographie des ouvrages relatifs à la reliure et qui est placée en guise d'appendice au volume. On y trouve tout consigné, depuis la technologie, la jurisprudence et les almanachs et annuaires de la reliure, jusqu'aux études et dissertations et aux bibliographies spéciales, même jusqu'aux poèmes et poésies, car il y eut des poètes relieurs, à l'imitation de Lesné.

En tant que livre de luxe, l'ouvrage de M. Gruel ne le cède à aucun autre; d'un format large et très accueillant pour les reproductions de reliures, ce beau volume est enrichi de nombreuses vignettes instructives dans le texte, et de spécimens des plus remarquables reliures connues, reproduites selon les types en héliogravure, en chromolithographie ou en chromotypographie. L'histoire de la reliure, grâce à ces belles planches, devient lisible à l'œil et d'une interprétation agréable au lecteur. Je ne saurais dire ce qu'il adviendra de la fortune de ce grand volume d'une si belle exécution, mais je puis assurer que tout bibliophile le peut acquérir et placer dans sa bibliothèque avec la certitude qu'il ne fera pas double emploi avec d'autres dissertations bibliopégiques. Le manuel de M. Gruel est le guide de l'amateur, on le consultera toujours avec fruit, plutôt qu'on ne le lira d'une haleine; c'est une mine à renseignements précis et précieux et non pas une étude à la manière de Peignot ou de Fournier. C'est ici le praticien érudit qui parle et qui enseigne dans ce dictionnaire historique de la reliure désormais, je pense, définitif.

Les livres sur la reliure sont du reste assez suivis en ce moment. L'éditeur Rouveyre, qui publiait l'an dernier *la Reliure moderne, artistique et fantaisiste,* vient de mettre au jour dans le même format et au même prix un ouvrage de M. Derome intitulé **la Reliure de luxe**. M. Derome, qui n'est pas un praticien, bien qu'il porte un nom jadis illustré par un maître relieur, a traité la question en érudit, je dirai presque en conférencier; il nous parle de l'influence de la reliure, de la spéculation, de la critique et de la reliure, de la futilité de la reliure décorative et des perspectives de la reliure d'art. Très bibliophile, possesseur d'un admirable cabinet d'éditions originales, M. Derome aborde le sujet en amateur éclairé qui a fait école à ses propres dépens, et son livre, dans sa note spéciale, sera curieux à lire pour les bibliophiles jansénistes, car M. Derome n'est pas l'ami des fantaisies abracadabrantes, il est traditionnaire, bien que prêchant la rénovation.

La Reliure de luxe est enrichi d'un nombre considérable de planches reproduites par la phototypie, c'est un bon livre qui forme le digne pendant de *la Reliure moderne,* précédemment publiée par le même éditeur.

Le *Théâtre* de Victor Hugo vient de paraître dans l'**Édition nationale** de ses œuvres publiées par Émile Testard et Cie. *Cromwel, Hernani, Marion Delorme* et *le Roi s'amuse* ont successivement paru, et, je dois le constater, avec une supériorité incontestable sur tout ce qui nous avait été donné jusqu'à ce jour. Je n'ai pas à rappeler les réserves apportées ici même dans le jugement des livraisons jusqu'alors publiées, et il m'est très agréable d'avoir à louer très sincèrement la façon dont l'éditeur a compris et exécuté le théâtre du maître. Les planches sont incomparablement belles de composition et de gravure; elles sont signées Maurice Leloir, Adrien Moreau, Henri Pille, etc., et les très beaux dessins de ces peintres de valeur sont habilement interprétés par des artistes tels que Géry-Bichard, Mongin, Courtry, Monziès, avec un véritable brio de facture et une science exquise de l'eau-forte.

Voilà du coup l'**Édition nationale de Victor Hugo** relevée à nos yeux, espérons qu'elle n'aura plus de défaillance. Les plus sérieux artistes sont engagés pour les publications futures. Luc Olivier Merson prépare une *Notre-Dame de Paris* qui sera un monument. J'aime à penser que nous aurons dès maintenant un Victor Hugo digne de complaire à tous.

Fidèles à leurs engagements, les éditeurs de l'édition nationale viennent de faire paraître le second fascicule de la **Vie de Victor Hugo**, donné en prime aux souscripteurs. Il est digne du premier, s'il ne le dépasse pas.

De belles gravures empruntées aux premières éditions, et signées Meissonier, A. de Lemud, Tony-Johannot, etc., des eaux-fortes nouvelles faites spécialement pour l'édition nationale, des fac-similé d'un dessin de Victor Hugo, d'une lettre de la première année de son mariage et de pages extraites des manuscrits du Maître; tels sont les éléments principaux de ce fascicule.

La biographie du poète, par Louis Ulbach, se continue de 1822 à 1830, pendant les années de bataille. Des documents nouveaux, savamment mis en œuvre, ajoutent une saveur particulière à ce travail.

La Librairie des Bibliophiles fait paraître aujourd'hui, dans sa *Nouvelle bibliothèque classique* à 3 fr., le volume (cartonné, 4 francs), le tome quatrième d'une importante édition des **Essais de Montaigne**, publiée par H. Motheau et D. Jouaust. Les éditeurs ont adopté le texte de 1588 et donnent au bas de chaque page les variantes et additions de l'édition de 1595, dite édition de Mlle de Gournay. C'est la première fois que l'on présente ainsi séparément et d'une façon synoptique le texte authentique de Montaigne et son texte posthume. Cette nouvelle édition s'adresse aussi bien aux simples lecteurs qui se contentent de la version exacte des *Essais* qu'aux érudits qui ont la curiosité de connaître les changements que l'auteur comptait apporter à son œuvre. La publication se fera en sept volumes, dont le dernier, contenant, avec la fin du texte, les notes, l'index et le glossaire, paraîtra à la fin de cette année.

Les mêmes éditeurs Jouaust et Sigaux nous offrent aujourd'hui, dans leur *Petite bibliothèque artistique* et avec une érudite et spirituelle préface de Louis Ulbach, un bien curieux ouvrage du xve siècle attribué à Antoine de La Sale, et qui a pour titre les **Quinze Joyes de mariage**. C'est une satire des mœurs bourgeoises du temps, dans laquelle l'esprit gaulois se trouve mélangé d'un sentiment de philosophie qui lui donne un charme particulier. Le volume est orné de vingt et une eaux-fortes de Lalauze imprimées dans le texte. Cette nouvelle suite de gravures a été, pour l'artiste, l'occasion de montrer une fois de plus son ingénieux talent de composition et la finesse de sa pointe. Le succès que lui ont valu, il y a quelques années, ses planches de la *Physiologie du goût*, publiée dans les mêmes conditions, lui assure encore pour cette fois un bon accueil de tous les amateurs.

Le prix des *Quinze Joyes de mariage* in-16, sur papier de Hollande, est de 30 francs. Il y a aussi des exemplaires en grand papier et sur papiers Whatman, de Chine et du Japon.

J'ai longuement parlé, il y a deux ans, d'un auteur aujourd'hui bien injustement oublié, Jules Le Fèvre Deumier, et d'un chef-d'œuvre véritable signé de lui, roman de psychologie incomparable, *Sir Léonel d'Arquenay*.

Les héritiers de Jules Le Fèvre Deumier poursuivent dans un beau format in-4° à 5 francs le volume, à la librairie Firmin Didot, la publication des ouvrages de ce maître écrivain, si profondément distingué par le style et la pensée. Après *les Martyrs d'Arezzo*, nous recevons en deux volumes **les Œuvres d'un désœuvré**, mélanges de pensées, de nouvelles, de poésies, qui toutes nous révèlent un artiste d'ordre supérieur.

Je voudrais pouvoir analyser ici en essence ces œuvres si éminemment suggestives, mais le temps !... la place ! — Il me faut contenter de les signaler, en attendant qu'il me soit loisible de mieux faire, à l'une des prochaines publications de ces œuvres émérites.

O. U.



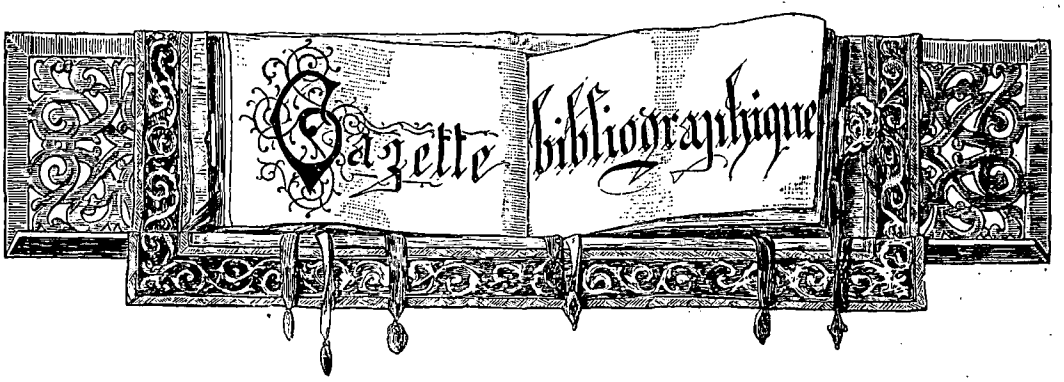

Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois. — Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES ; *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français. — Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province.* — LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

INSTITUT.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 15 juillet.

Lecture. — P. Viollet : Les cités libres et fédérées de la Gaule et les principales insurrections gauloises depuis la conquête de César.

Séance du 22 juillet.

Ouvrages présentés. — Havet : *l'Écriture secrète de Gerbert.* — Havet : *les Chartes de Saint-Calais.*

Lectures. — Chodzkiewicz : Des routes commerciales grecques et romaines qui conduisaient à la mer Baltique. — Ravaisson : Monuments de l'art grec relatifs à Achille.

Séance du 29 juillet.

Ouvrages présentés. — Closmadeuc : *Gavr'inis, dernières fouilles.* — A. Prost : *La Justice privée et l'immunité.* — Jusserand : *Le Roman au temps de Shakespeare.* — d'Estournelles : *Les Congrégations religieuses chez les Arabes.*

Séance du 12 août.

Lectures. — Halévy : Les rois d'Orient, contemporains d'Abraham. — Bourian : Fragments d'un livre de médecine en copte-thébain. — Pavet de Courteille : Les peuples turcs de la Sibérie.

Communications. — Barbier de Meynard : Exploration archéologique entreprise en Tunisie par M. Basset. — Havet : La tachygraphie italienne du xe siècle.

Les prix suivants ont été décernés par l'Académie.

Prix Fould, 3,000 francs, partagé entre M. de Sarzec, pour son ouvrage et ses découvertes en Chaldée, et M. Dieulafoy, pour ses fouilles exécutées à Suse et son livre sur l'art de la Perse.

Prix de Lagrange. — 1,000 francs, M. Le Verdier, pour son édition du « Mystère de l'Incarnation et la Nativité », représenté à Rouen en 1473.

Prix Bordin. — Encouragement de 2,000 francs au mémoire inscrit sous le n° 1 du concours relatif aux « formes vulgaires des noms des saints en langue d'oïl et en langue d'oc. »

Prix de numismatique. — 800 francs, M. Em. Babelon, pour son ouvrage : « Description historique et chronologique des monnaies de la République romaine. »

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 23 juillet.

Ouvrages présentés. — J. Buisson : *Dictionnaire pédagogique.* — L. Farge : *L'Émancipation des Israélites.*

Séance du 30 juillet.

Lecture. — Baudrillart : Situation matérielle et morale des populations agricoles de la Mayenne et de la Sarthe.

Communication. — Barthélemy Saint-Hilaire : Sur un ouvrage de M. Richardson, intitulé : *la Santé des nations.*

Séance du 6 août.

Ouvrages présentés. — P. Leroy-Beaulieu : *L'Algérie et la Tunisie.* — Maze : *La République des États-Unis et la France.* — P. Foucin : *Géographie générale.*

Communication. — P. Leroy-Beaulieu : Sur le luxe.

Séance du 13 août.

Lecture. — G. Picot : Compte rendu de l'ouvrage de M. Sorel : *L'Europe et la Révolution francaise.*

Communication. — Courcelle-Seneuil : Sur le luxe.

Sur le rapport de M. Léon Say, l'Académie a décerné le prix Rossi de 4,000 francs, sur l'*Incidence de l'impôt*, au mémoire n° 6 du concours, dont l'auteur est M. Albert Delatour, rédacteur au ministère des finances.

ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS.

Dans l'une de ses dernières séances, l'Académie des beaux-arts a partagé le prix Bordin entre :

M. E. Plon, pour sa publication sur *Leone Leoni, sculpteur italien ;*

M. Lafenestre, conservateur-adjoint des peintures, professeur à l'École du Louvre, pour son livre sur *le Titien ;*

M. Jules Comte, directeur des bâtiments civils, pour la *Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts*, collection créée et dirigée par lui, qu'avait déjà couronnée, il y a trois ans, l'Académie française.

Académie Stanislas de Nancy. — Par son testament, le docteur Herpin, de Metz, a fondé un prix de 1,000 francs, qui sera décerné par l'Académie de Stanislas, à Nancy, en 1889, au meilleur mémoire sur le sujet suivant :

« Recherches sur les temps préromains en Lorraine (archéologie, linguistique, anthropologie). »

Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Académie de Stanislas avant le 31 décembre 1888.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

FRANCE

Bibliothèque nationale. — Les travaux de la Bibliothèque nationale, après avoir été activement poussés, viennent d'être subitement suspendus. L'argent fait défaut et on ne pourra se remettre à l'œuvre que lorsque les Chambres auront voté de nouveaux crédits.

Bibliothèque Sainte-Geneviève. — A partir de cette année, les vacances de la bibliothèqu : Sainte-Geneviève sont supprimées. Les salles de lecture ne seront fermées que du 1er au 15 septembre, c'est-à-dire pendant le temps indispensable pour le classement et le battage des livres.

Bibliothèque Carnavalet. — On vient de placer à l'hôtel Carnavalet, dans la première salle du Musée de la Révolution, le buste en bronze de M. Alfred de Liesville, qui fut le créateur de la collection et en fit don à la ville de Paris en 1880.

M. de Liesville est décédé en février 1884. Il occupait le poste de conservateur-adjoint de la bibliothèque et des collections historiques de la ville de Paris.

Bibliothèque de l'Opéra-Comique. — Voici l'inventaire de ce qui reste de la bibliothèque de l'Opéra-Comique :

Elle contenait 570 ouvrages, partitions, parties d'orchestre, partitions piano et chant, etc., gravés ou manuscrits.

Il reste, déposées place Louvois, les parties d'orchestre de 15 ouvrages sauvés, parmi lesquels *l'Etoile du Nord, Mireille, Traviata, Carmen, Philémon et Baucis, la Perle du Brésil* et *l'Epreuve villageoise* avec la nouvelle orchestration d'Auber.

Il reste aussi 42 partitions d'orchestre ou violon-conducteur, la plupart gravées.

Parmi toutes ces partitions, qui appartiennent presque toutes au répertoire courant, citons : *les Dragons de Villars, Roméo et Juliette, le Barbier de Séville, Fra Diavolo, la Dame Blanche, le Domino, le Pré aux Clercs, les Noces de Figaro, la Flûte enchantée*, et parmi les petits ouvrages, *les Rendez-vous bourgeois, le Caïd, le Chalet, les Noces de Jeannette, le Portrait*, etc.

Bibliothèque de Péronne. — M. Alf. Danicourt, ancien maire de Péronne, vient de faire don à cette ville, par testament, d'une belle collection d'antiquités gauloises et gallo-romaines, qu'on estime à plus de cent mille francs, et de sa bibliothèque, très intéressante au point de vue local. M. Danicourt lègue, en outre, à sa ville natale, 125,000 francs pour la création d'un musée-bibliothèque et 25,000 francs au bureau de bienfaisance.

La Bibliothèque nationale ; doléances d'un journaliste. — Un choniqueur du journal *le XIXe siècle*

adresse ainsi qu'il suit certaines réclamations à l'administration de la Bibliothèque nationale, réclamations d'ailleurs en parties fondées :

« Voici l'époque ou s'accomplissent d'ordinaire, dans nos bibliothèques, les travaux de classement, de grand rangement, d'inventaire. Il est entendu (on a assez longtemps réclamé cette mesure) qu'il n'y a plus de vacances dans le sens net du mot, pour les bibliothèques, mais on les ferme pendant quelques jours sous différents prétextes.

« On devrait bien profiter d'un de ces moments de répit pour étudier les moyens de donner satisfaction à bien des petites réclamations qui ne laissent pas que d'être fondées.

« Ces réclamations, c'est surtout sur les habitudes de la Bibliothèque nationale qu'elles portent. Il est certain qu'il y aurait des modifications à apporter dans la façon dont a lieu le prêt des livres. Je veux bien qu'il soit nécessaire de prendre mille précautions, d'assurer un contrôle sévère pour empêcher les détournements; mais on admettra difficilement qu'il soit impossible de ne pas améliorer l'état de choses actuel.

« Il faut avoir de grands loisirs, aujourd'hui, pour aller demander un livre à la Bibliothèque nationale. Je mets en fait que toute recherche est à peu près interdite à un travailleur pressé.

« Les formalités compliquées qu'on fait subir au lecteur qui se présente, ayant dû signer une foule de bulletins de différentes couleurs, s'étant heurté à des consignes multiples auxquelles il faut être initié, demandent souvent une heure. Une heure pour vérifiar un renseignement, pour retrouver une indication, c'est trop pour l'existence si prodigieusement active de Paris. Les écrivains de la presse quotidienne, notamment, sont presque toujours obligés de renoncer à l'aide qu'ils pourraient trouver, à l'occasion, rue de Richelieu. Et je ne parle que de la salle dite « de travail », de celle dans laquelle on n'a accès qu'en vertu d'une autorisation particulière, qui devrait, naturellement, offrir le modèle de l'organisation d'une bibliothèque.

« Si l'on ne fréquente point constamment la Bibliothèque, l'embarras où vous jettent les consignes dont je parlais est grand : il n'est point indifférent de s'asseoir à droite ou à gauche de la salle; on commet, à ce qu'il paraît, une hérésie en choisissant sa place au hasard. Les différents imprimés qu'on vous remet ont entre eux de mystérieuses correspondances, et tout est perdu si on ne prend pas garde à toutes les lois draconiennes qui sont établies; on s'expose alors à de sévères remontrances de la part des garçons de salle, qui vous traitent avec dédain. J'ai vu un très estimé et très connu romancier, qui avait été l'objet d'une de ces mercuriales de subalternes devant ses voisins, s'esquiver comme un coupable, renonçant à ses recherches, rudoyé encore à la porte parce qu'il ne remettait pas l'espèce d'*exeat* indispensable. Je crois qu'on pourrait simplifier les rouages, un peu vexatoires, du prêt des livres, qui ne semblent être communiqués qu'avec mauvaise grâce. On est vraiment par trop tatillon, par trop solennel, à la Bibliothèque.

« Je suis loin d'être le seul à formuler ces griefs, qu'emporte tout homme de travail qui estime que son temps est précieux. Mais il y en a d'autres encore à exposer. Un de nos confrères, ce matin, se plaignait, ayant à consulter un *Guide* (c'est-à-dire le livre qui doit être le livre moderne par excellence), de n'avoir pu obtenir qu'une édition datant de 1865. Il est certain que les renseignements que fournissait cette édition étaient un peu en retard.

« Plus souvent encore, il est impossible d'avoir l'ouvrage désiré. On nous répond par une défaite plus ou moins honorable, après qu'on nous a fait attendre — pendant bien plus d'une heure, alors! — une solution. « Il est à la réserve », nous dit-on souvent. La « réserve », c'est le grand argument. Eh! faites-en sortir ce volume, puisqu'on le demande.

« Je citerai un petit fait personnel. Il y a quelque temps, j'eus besoin de consulter un piquant petit livre de Théophile Deyeux, la *Physiologie du chasseur*. C'est un ouvrage qu'on ne trouve plus communément partout, mais ce n'est pas ce qu'on appelle un livre rarissime. Il date d'une cinquantaine d'années au plus, et il fait partie de beaucoup de bibliothèques cynégétiques. Ne l'ayant point sous la main, j'avais été le demander, fort, pour en donner la description exacte (Paris, Aubert et Lavigne, in-18 avec figures), de la bibliographie des ouvrages sur la chasse, de Sonhart.

« Le temps se passe. Rien ne vient! J'avais bonne envie de quitter la place; mais la chose n'est point permise. Dès qu'on a signé un bulletin, on est prisonnier. Il faut, pour qu'on vous rende la liberté, que le bulletin soit revenu, après avoir accompli Dieu sait quelles pérégrinations. Je me résous donc à la patience.

« Enfin, après toute une matinée perdue, je vois un des garçons se diriger vers moi, et il me remet, non pas le livre que je désirais, mais le *Vieux chasseur*, une autre monographie de Deyeux. Je réclame : on me dit qu' « on ne trouve pas » la *Physiologie*, et que, au reste, le volume qu'on me confie est « à peu près la même chose »!

« Je respecte fort les bibliothécaires de la rue Richelieu, et j'ai pour eux toute l'estime qu'ils méritent, mais il sera permis, peut-être, de s'étonner du droit qu'ils s'arrogent de substituer un autre ouvrage à l'ouvrage demandé. Le lecteur est, à ce qu'il semble, le seul juge des travaux dont il peut avoir besoin.

« Il y a un autre point qui ne me semble pas délicat du tout à aborder, sur lequel il faut peut-être aussi attirer l'attention. Les travailleurs les plus sérieux (et notez qu'on ne vous délivre une carte d'entrée dans cette salle spéciale qu'après enquête sur votre compte, droit que je trouve d'ailleurs parfaitement légitime) peuvent avoir, à un moment donné, une recherche à faire dans un ouvrage ancien, suspect au point de vue de la stricte morale. Ne vous avisez point de le demander : votre innocente démarche, inspirée dans un but qui n'a pourtant rien de répréhensible,

cause aussitôt un vrai scandale. Le bibliothécaire prend immédiatement, dans la tribune où il est assis, un air de juge, et, si peu folâtre que vous paraissiez être, vous recevez, publiquement, une verte semonce.

« Il faut des autorisations particulières et de nouvelles formalités sans nombre. On comprendrait ces semonces adressées à un collégien ; elles sont de mauvais goût à l'égard d'écrivains, de gens d'âge, de personnes parfaitement honorables. Mais c'est la tradition de la maison.

« Encore une fois, je n'ai aucune acrimonie contre le personnel de la Bibliothèque, qui compte les hommes les plus distingués et les plus érudits, mais il y a toute une série de vieilles habitudes dont il serait bon de se défaire. Tout devrait être parfait dans un établissement qui est un de ceux dont nous ayons le droit d'être le plus fiers. »

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— Paris — Province — Étranger —

FRANCE

— Il vient de paraître à la librairie Champion un recueil des *Principaux écrits relatifs à la personne et aux œuvres, au temps et à l'influence de Diderot.*

— Le 47e fascicule du *Dictionnaire de l'ancienne langue française* de M. Godefroy a récemment paru. Il comprend les lettres NE à OBU.

— Il vient de paraître en une édition de luxe, à la librairie Didot, une *Vie de Léon XIII.* L'ouvrage est orné de nombreuses figures sur bois.

— M. Arthur Heulhard vient de faire paraître à la librairie Dupret un élégant petit volume ayant pour titre : *Rabelais légiste.*

— Nous venons de recevoir le troisième volume de *la Grande Encyclopédie.* Rien ne saurait intéresser davantage les spécialistes comme le public, que ce dictionnaire universel, immense répertoire de faits et d'idées, résumé des connaissances humaines au XIXe siècle. Les méthodes actuelles et les résultats les plus récents de toutes les sciences profondément renouvelées par les découvertes modernes, y sont exposées d'une manière complète; une part équivalente est faite aux lettres, que la complète intelligence des littératures classiques a entièrement rajeunies. La Grande Encyclopédie sera l'ouvrage le plus compréhensif et le plus plus parfait qui ait encore paru en ce genre. Ce brillant résultat est obtenu par l'organisation, sans précédent jusqu'ici, d'un comité de direction composé d'hommes d'une compétence indiscutable et d'une haute notoriété.

MM. Berthelot (sciences physiques), Derenbourg (Orient), Dreyfus (politique, économie politique et administration), Giry (histoire), Glasson (droit), Dr Hahu (sciences naturelles), Laisant et Laurent (sciences mathématiques), Levasseur (géographie), Marion (philosophie), Müntz (beaux-arts), Waltz (antiquité classique).

Ils ont groupé autour d'eux un corps de rédacteurs dont beaucoup sont aussi des savants ou des écrivains d'une grande valeur. Il suffit de parcourir les volumes parus pour voir qu'il s'agit bien d'une collaboration effective; la plupart des articles sont en effet signés de noms connus, tels que ceux de MM. Berthelot, Levasseur, Dreyfus, Marion, Trouessart, Glasson, Giry, Brunetière, Boutroux, etc.

ÉTRANGER

Allemagne. — Un critique danois, M. Brandès, publie en allemand une volumineuse *Histoire littéraire au* XIXe *siècle.* Le cinquième volume qui a paru dernièrement est consacré à notre littérature romantique.

— M. Adolphe Kohut vient de publier, sous ce titre : *la Sapho allemande,* une biographie de Anne-Louise Karschin. Cette femme, que ses contemporains avaient baptisée de ce nom sonore, vivait sous Frédéric le Grand et se fit connaître par ses chants guerriers et patriotiques ainsi que par son talent d'improvisation. Lessing et Klopstock furent fréquemment en rapport avec elle.

— Le professeur Brandl, de Prague, vient de donner une *Biographie de Coleridge.*

— Nous recevons de Leipzig l'annonce d'une nouvelle revue bibliographique, intitulée *Export-Journal*, qui va paraître le 15 de ce mois chez le libraire-éditeur G. Hedeler. Nous tenons à attirer l'attention de nos lecteurs sur cette revue, qui se distinguera de ses nombreuses concurrentes par la voie toute nouvelle dans laquelle elle se lance. L'*Export-Journal* consacrera tous ses efforts à activer les rapports internationaux de la librairie. A cet effet il publiera, au commencement de chaque numéro et en trois langues (français, allemand et anglais), des articles d'intérêt général. Ces articles paraîtront en entier dans le texte original, et seulement en abrégé dans les traductions. Le reste de cette revue est réservé aux annonces, presque toujours en trois langues, des ouvrages de librairie ou des produits et articles des industries connexes, mais avec cette différence que l'éditeur se réserve le droit et se fera un devoir de ne recommander que ce qu'il y a de meilleur dans toutes les branches. Ce n'est donc pas une spéculation, mais une œuvre destinée à favoriser le commerce d'exportation de tous les pays de production littéraire.

Angleterre. — A l'occasion du jubilé, M. S. Humphry Ward a publié un gros ouvrage en deux volumes : *The reign of queen Victoria, a Survey of fifty years of Progress*, qui consiste en une série d'articles dus à la plume des autorités les plus éminentes sur chaque sujet. Ainsi lord Wolseley a donné l'essai sur l'armée; le lord-juge Baven, sur la législation; M. Mathew Arnold, sur les écoles; sir James Caird, sur l'agriculture; sir H. Maine, sur l'Inde; M. Curtney, sur les finances; le professeur Huxley, sur la science, etc.

Belgique. — M. J.-B. Stiernet vient de faire paraître à Bruxelles, à la Société belge de librairie, une histoire de *la Littérature française au* XVIe *siècle*.

Suisse. — Le premier fascicule d'une *Histoire de la littérature allemande en Suisse* vient de paraître à Frauenfeld, chez le libraire Huber. M. J. Bacehtold est l'auteur de cette publication.

États-Unis. — Signalons l'apparition à Boston (Houghton et Mifflin, éditeurs) d'une publication dont l'intérêt ne saurait échapper. L'ouvrage a pour titre : *The personnal Memoirs and Military History of U. G. Grant.*

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

— Au mois d'octobre doit paraître un nouveau recueil mensuel : *La Revue de Paris et de Pétersbourg*. La nouvelle publication sera dirigée par MM. Arsène Houssaye et Armand Silvestre.

MM. Alexandre Dumas, Renan, Barbey d'Aurevilly, Sardou, J. Simon, Pasteur, Fouquier, J.-J. Weiss, H. Rochefort, C. Flammarion, Dr Charcot, etc., ont promis leur collaboration.

— Le prochain roman de M. Paul Bourget sera intitulé : *Fausse comme l'eau*. L'ouvrage ne sausait tarder longtemps à paraître.

— *Thérésine*, tel sera le titre du nouveau roman de M. Delpit. L'œuvre paraîtra tout d'abord dans la *Revue des Deux Mondes*.

— M. Émile Richon prépare un Recueil annoté des principaux discours des orateurs de la Révolution.

M. Deck, le nouvel administrateur de la manufacture de Sèvres, prépare en ce moment pour la *Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts*, un ouvrage sur *la Porcelaine*.

— M. Viollet-le-Duc s'occupe de réunir la correspondance de son père, le célèbre architecte. La publication doit en avoir lieu prochainement.

— Sous ce titre : *les Bretons de Paris*, les membres du *Diner celtique* préparent un recueil de vers collectif qui sera précédé d'une préface du président de la société, M. Renan.

— Un nouveau *Dictionnaire de l'économie politique*, publié sous la direction de MM. Léon Say et Joseph Chailly, est annoncé comme devant paraître à la librairie Guillaumin.

ÉTRANGER

Angleterre. — M. Minto prépare une nouvelle édition, en deux volumes, des œuvres poétiques de

Walter Scott. Le texte sera précédé d'une étude sur Walter Scott poète.

— La Tunisie, un pays peu fréquenté par les Anglais, a été visité plus d'une fois par MM. Alexandre Graham et H.-S. Ashbee, qui préparent en ce moment une narration complète de leurs voyages. Le volume contiendra une importante bibliographie de la Tunisie, un plan de ce pays et de nombreuses illustrations, reproduites par M. Charreyre d'après des dessins originaux pris sur place. Nous avons déjà parlé ici même d'une étude de M. Graham, sur l'occupation romaine du nord de l'Afrique.

Italie. — Nous avons déjà dit que l'Italie allait entreprendre sous peu, aux frais de l'État, une nouvelle édition aussi complète que possible de toutes les œuvres de Galilée.

Ayant été chargé de diriger cette édition, M. Antonio Favaro, le savant professeur à l'Université royale de Padoue, adresse à tous les directeurs d'archives ou de bibliothèques, aux collectionneurs d'autographes, aux savants, aux amateurs et aux chercheurs de tous les pays, la prière de lui communiquer tout ce qui peut contribuer à rendre la nouvelle édition complète et définitive.

Les noms des personnes qui auront eu l'obligaance de procurer ces documents seront mentionnés dans l'ouvrage, et tous les frais qu'elles auront eu à supporter seront immédiatement remboursés.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

Convention littéraire franco-russe. — On sait que la covention artistique et littéraire conclue, en 1861, entre la France et la Russie, est arrivée à échéance dans le courant du mois dernier. La question du renouvellement de cet acte est l'objet de la sollicitude des deux gouvernements. En France, les droits de la propriété intellectuelle sont depuis longtemps reconnus et garantis par la législation intérieure dont les principes se retrouvent dans un grand nombre de conventions internationales. En Russie, la législation présente certaines divergences qui nécessitent une étude spéciale pour les mettre en harmonie avec les conditions généralement admises en faveur des intérêts de la propriété littéraire. Une commission a été instituée à cet effet à Saint-Pétersbourg; on peut augurer favorablement de l'issue de ses travaux. De son côté la chancellerie impériale russe apporte à cette question un intérêt tout spécial et une grande bonne volonté pour en accélérer l'exécution. Il y a donc tout lieu d'espérer que les deux gouvernements, animés également de l'esprit le plus conciliant, arriveront à une entente pour renouveler, en l'améliorant autant que possible, la convention de 1861.

(*Débats.*)

Convention littéraire anglo-française. — En vertu d'une entente récemment établie entre la France et la Grande-Bretagne, la convention littéraire du 5 novembre 1851 et l'acte additionnel du 11 août 1875 cesseront d'avoir leur effet au moment de la mise à exécution, en France et en Angleterre, de la convention internationale de Berne du 9 septembre 1886.

Commission administrative des travaux historiques. — Par arrêté du préfet de la Seine, sont appelés à faire partie de la commission administrative des travaux historiques, comme membres sortants renommés, MM. Albert Lenoir, F.-T. Perrens et J. Cousin; comme nouveaux membres nommés en remplacement de MM. Hauréau et Engelhard, qui ont atteint la limite de leur mandat, MM. A. Longnon, membre de l'Institut, sous-chef de section aux Archives nationales, et H. Depasse, membre du Conseil municipal.

Le bureau est maintenu, avec cette modification que la vice-présidence sera dévolue à M. E. de Rozière, concurremment avec M. L. Delisle, déjà vice-président.

Aura entrée aux séances de la commission, avec voix consultative, M. P. Le Vayer, inspecteur des travaux historiques de la Ville de Paris, secrétaire adjoint de la commission.

L'École du Livre. — Le Conseil municipal de Paris adopte, en principe, un intéressant projet d'une nouvelle école professionnelle qui serait désignée sous le nom d'*École du livre*. Elle prendrait le nom d'Henri

Estienne, le célèbre imprimeur, et serait installée au boulevard d'Italie. Elle serait ouverte à 300 élèves et on y enseignerait la gravure, la fonte des caractères, la composition, le tirage, le brochage, la reliure, la dorure, etc. On pense que l'école pourrait être construite et prête pour la rentrée scolaire de Pâques de l'année prochaine.

Inauguration des statues d'Henri Martin et d'Armand Carrel. — Le 1er août on a inauguré, à Saint-Quentin, la statue de Henri Martin, œuvre du sculpteur bien connu, M. Marquet de Vasselot. L'artiste a représenté l'historien debout, la main gauche reposant sur le bord de la tribune, le bras droit étendu. A ses pieds, un livre ouvert : l'*Histoire de France*, avec une palme au travers. Cette œuvre mesure 2m,30 de hauteur. Placée sur un piédestal de 2m,50, elle occupe le milieu de la place Henri-Martin, à Saint-Quentin, faisant face au collège qui porte aussi le nom du célèbre historien.

Le 24 juillet avait eu lieu, à Rouen, l'inauguration d'une statue à la mémoire d'Armand Carrel.

Théophraste Renaudot. — On a placé, au quai du Marché-Neuf, au n° 4, une plaque en marbre blanc portant l'inscription suivante :

Théophraste Renaudot fonda en 1631 le premier journal imprimé à Paris, la *Gazette*, dans la maison du Grand-Coq, qui s'élevait ici, ouvrant rue de la Calandre et sortant au Marché-Neuf. »

On devait bien cet hommage au premier des journalistes français.

Vers inédits de Baudelaire. — A propos d'un volume d'œuvres inédites de Baudelaire qui vient de paraître à la librairie Quantin, M. Gustave Rivet a communiqué au *Voltaire* la pièce suivante du même auteur, qui est également inédite :

Je n'ai pas pour maîtresse une lionne illustre,
La gueuse de mon âme emprunte tout son lustre.
Invisible aux regards de l'univers moqueur,
Sa beauté ne fleurit que dans mon triste cœur.

Pour avoir des souliers elle a vendu son âme;
Mais le bon Dieu rirait si, près de cette infâme,
Je tranchais du Tartuffe et singeais la hauteur,
Moi qui vends ma pensée et qui veux être auteur.

Vice beaucoup plus grave, elle portait perruque.
Tous ses beaux cheveux noirs ont fui sa blanche nuque;
Ce qui n'empêche pas les baisers amoureux
De pleuvoir sur son front plus pelé qu'un lépreux.

Elle louche, et l'effet de ce regard étrange,
Qu'ombragent des cils noirs plus longs que ceux d'un ange,
Est tel que tous les yeux pour qui l'on s'est damné
Ne valent pas pour moi son œil juif et cerné.

Elle n'a que vingt ans; sa gorge déjà basse
Pend de chaque côté comme une calebasse,
Et pourtant, me traînant chaque nuit sur son corps,
Ainsi qu'un nouveau-né je la tette et la mords.

Et, bien qu'elle n'ait pas souvent même une obole
Pour se frotter la chair et pour s'oindre l'épaule,
Je la lèche en silence avec plus de ferveur
Que Madeleine en feu les deux pieds du Sauveur.

La pauvre créature au plaisir essoufflée
A de rauques hoquets, la poitrine gonflée,
Et je devine, au bruit de son souffle brutal,
Q'elle a souvent mordu le pain de l'hôpital.

Ses grands yeux inquiets durant la nuit cruelle
Croient voir deux autres yeux au fond de la ruelle,
Car, ayant trop ouvert son cœur à tous venants,
Elle a peur sans lumière et croit aux revenants.

Ce qui fait que de suif elle use plus de livres
Qu'un vieux savant courbé jour et nuit sur ses livres
Et redoute bien moins la faim et ses tourments
Que l'apparition de ses défunts amants.

Si vous la rencontrez, bizarrement parée,
Se faufilant au coin d'une rue égarée
Et la tête et l'œil bas, comme un pigeon blessé,
Traînant dans les ruisseaux un talon déchaussé,

Messieurs, ne crachez pas de jurons ni d'ordure
Au visage fardé de cette pauvre impure
Que déesse Famine a, par un soir d'hiver,
Contrainte à relever ses jupons en plein air.

Cette bohème-là, c'est mon tout, ma richesse,
Ma perle, mon bijou, ma reine, ma duchesse,
Celle qui m'a bercé dans son giron vainqueur
Et qui dans ses deux mains a réchauffé mon cœur.

Ces vers ont été copiés par M. Rivet sur un album romantique contenant aussi des dessins de Deveria et de Louis Boulanger, et ayant appartenu à M. Buchon.

Un monument à Brizeux. — Le statuaire Pierre Ogé, de Saint-Brieuc, vient de terminer un monument au poète breton Brizeux. Un comité s'est formé pour recueillir les souscriptions nécessaires et assurer l'inauguration de la statue à Lorient, ville natale du poète.

Ce comité est surtout composé de compatriotes du chantre de *Marie*. Présidents : MM. Ernest Renan, de l'Académie française, et le maire de Lorient. Membres du comité : MM. Al. Bertrand, de l'Institut; Michel Bouquet, artiste peintre; Jules Claretie; Armand Dayot, inspecteur des beaux-arts; J.-E. Delaunay, de l'Institut; Louis Hémon, ancien député; A. Lacaussade; Leconte de Lisle, de l'Académie française; F.-M. Luzel; docteur Le Maguet; F. Mistral; Charles Monselet; H. de la Villemarqué, de l'Institut. Secrétaires : MM. N. Quellien et Ary Renan. Trésorier : M. Bulliot.

La souscription sera ouverte dès le commencement de l'automne; l'inauguration du monument aurait lieu vers le mois d'août de l'année prochaine.

La maison natale du philosophe Azaïs. — Une

plaque commémorative vient d'être placée à Saint-Émilion (Gironde), sur la façade de la maison où est mort Azaïs.

Cette plaque porte les indications suivantes :

Le philosophe
P.-H. AZAIS
né à Sorèze
le 1er mars 1766
est mort dans cette maison
le 22 janvier 1845

Un souvenir à André Chénier. — La *Revue d'Orient* rapporte que la colonie française de Constantinople s'est cotisée pour faire faire une plaque commémorative qui sera fixée sur le mur de la maison de Galata où est né, en 1763, André Chénier, et qui est occupée actuellement par les bureaux de la Banque impériale ottomane.

Ce qu'on pense en Russie du roman de M. Zola, LA TERRE. — Huit journaux russes qui publiaient en feuilleton *la Terre,* le dernier roman de M. Zola, ont reçu l'ordre de suspendre cette publication, la censure ayant trouvé cette publication scandaleuse.

Thackeray chez Jules Janin. — On publie en ce moment, dans une revue américaine, la correspondance inédite de ce célèbre romancier avec ses amis Brokfield. Voici un passage d'une de ces lettres où Thackeray raconte une visite faite par lui à Jules Janin en 1849.

« *Février.* — Je suis allé voir aujourd'hui un personnage considérable en ces lieux, quoique vous n'ayez probablement lu aucun de ses livres, Jules Janin, le critique du *Journal des Débats.* Il ne sait pas un traître mot d'anglais, ce qui ne l'a pas empêché de traduire Sterne et aussi, je crois, *Clarisse Harlowe.* Un jour, n'ayant rien à mettre dans son feuilleton dramatique du lundi, il conta à ses lecteurs son propre mariage, qui venait d'avoir lieu, et voulut bien faire part de ses impressions les plus intimes au grand public européen. C'est un homme d'une verve, d'une originalité, d'une franchise, d'une bonhomie singulières. Je l'ai trouvé malade de la goutte, à peine convalescent : ce qui ne l'a pas empêché d'aller et venir dans son cabinet, de gesticuler, de faire des mots, de dire des gasconnades et de citer du latin, en me montrant ses livres, qui sont fort beaux, et secouant ses cheveux bruns, qu'il porte bouclés, avec la plus large, la plus gaie, la plus spirituelle face de la terre, — une face comme on la donnerait à Pan lui-même, si l'on avait à le représenter... Il m'a recommandé de lire Diderot, ce que je me suis empressé de faire. »

La Genèse de « Vautrin ». — Le journal *le Témoin* vient de publier une étude détaillée et des plus complètes sur Frédérick Lemaître. A propos du célèbre drame de Balzac, *Vautrin,* qui ne fut joué qu'une seule fois au théâtre de la Porte-Saint-Martin (le 14 mars 1840), l'auteur de cette étude, M. Henry, nous donne le curieux renseignement qui suit :

« Balzac était alors, comme il le fut toute sa vie, tourmenté par le désir d'une fortune rapide. Après de fâcheuses spéculations en librairie et mille projets inexécutés d'explorations lointaines, il avait songé au théâtre comme au plus ingénieux moyen d'obtenir, par un gros gain, la faculté de se libérer des embarras financiers qui l'accablaient. Décidant, avec son esprit pratique, qu'il lui était défendu d'arriver seul au théâtre pour y gagner de l'argent, il réunit un jour quatre de ses amis.

« Je lis demain à Harel un drame en cinq actes », leur dit-il, et, comme les assistants affriolés s'asseyaient, dans l'espoir d'une audition préalable : « La pièce n'est pas faite, poursuivit simplement Balzac, mais j'ai des échéances très chargées, et nous allons bâcler le *dramorama,* pour toucher de la monnaie. Un acte de drame n'a pas plus de quatre à cinq cents lignes; on peut les écrire dans sa journée et dans sa nuit. Gautier fera un acte, Ourliac un autre, Laurent Jan le troisième, De Belloy le quatrième, moi le dernier, et je lirai à midi, comme il est convenu. »

Sur des indications très brèves, les quatre écrivains se mirent à la besogne qui, naturellement, ne fut pas menée à bonne fin. Quelques phrases seulement de cette improvisation multiple demeurèrent dans le drame définitif qui ne fut achevé que longtemps plus tard, avec la collaboration sérieuse de Laurent Jan. *Vautrin* terminé, Harel, qui n'avait pas moins besoin d'argent que Balzac, le demanda avec instance et l'obtint, à la seule condition d'engager Frédérick Lemaître pour le principal rôle.

Conduit par Gautier aux Jardies, Frédérick fut absolument séduit par la faconde brillante du romancier. Le drame, auquel il indiqua des modifications aussitôt acceptées, ne lui plut pas moins, et c'est avec une joie très vive qu'il se mit à l'étude.

L'auteur et l'acteur avaient compté sans la censure. Trois fois elle rejeta *Vautrin.*

Cependant *Vautrin* fut joué. Mais Frédéric s'étant fait dans son rôle la tête du roi Louis-Philippe, la pièce fut aussitôt interdite. Il faut ajouter, d'ailleurs, que, même sans cette circonstance, son succès eût été de fort médiocre durée.

Histoire de « Numa Roumestan » racontée par M. Daudet. — M. Alphonse Daudet continue l'histoire de ses livres, commencée il y a six ou sept ans. Cette fois c'est l'histoire de *Numa Roumestan,* qu'il trace dans le *Temps;* il se défend d'avoir voulu peindre, sous les traits de ce Méridional hâbleur, Gambetta. Il a voulu faire le portrait d'un Méridional, voilà tout; il n'a copié aucun personnage.

Nous citons :

« Le vrai est que pendant des années et des années,

dans un minuscule cahier vert que j'ai là devant moi, plein de notes serrées, et d'inextricables ratures, sous ce titre générique : *Le Midi*, j'ai résumé mon pays de naissance, climat, mœurs, tempérament, l'accent, les gestes, frénésies et ébullitions de notre soleil, et cet ingénu besoin de mentir qui vient d'un excès d'imagination, d'un délire expansif, bavard et bienveillant, si peu semblable au froid mensonge pervers et calculé qu'on rencontre dans le Nord. Ces observations, je les ai prises partout, sur moi d'abord qui me sers toujours à moi-même d'unité de mesure, sur les miens, dans ma famille et les souvenirs de ma petite enfance conservés par une étrange mémoire où chaque sensation se marque, se cliche, sitôt éprouvée.

« Tout noté sur le petit cahier vert, depuis ces chansons de pays, ces proverbes et locutions où l'instinct d'un peuple se confesse, jusqu'aux cris des vendeuses d'eau fraîche, des marchands de berlingots et d'azeroles de nos fêtes foraines, jusqu'aux geignements de nos maladies que l'imagination grossit et répercute, presque toutes nerveuses, rhumatismales, causées par ce ciel de vent et de flamme qui vous dévore la moelle, met tout l'être en fusion comme une canne à sucre; noté jusqu'aux crimes du Midi, explosions de passion, de violence ivre, ivre sans boire, qui déroutent, épouvantent la conscience des juges venus d'un autre climat, éperdus au milieu de ces exagérations, de ces témoignages extravagants qu'ils ne savent pas *mettre au point*.

« C'est de ce cahier que j'ai tiré *Tartarin de Tarascon*, *Numa Roumestan*, et plus récemment *Tartarin sur les Alpes*. D'autres livres méridionaux y sont en projet, fantaisies, romans, études physiologiques : Mirabeau, marquis de Sade, Raousset-Boulbon, le *Malade imaginaire* que Molière a sûrement rapporté de là-bas. Et même de la grande histoire, si j'en crois cette ligne ambitieuse dans un coin du petit cahier : *Napoléon, homme du Midi. — Synthétiser en lui toute la race.*

« Mon Dieu, oui. Pour le jour où le roman de mœurs me fatiguerait par l'étroitesse et le convenu de son cadre, où j'éprouverais le besoin de m'espacer plus loin et plus haut, j'avais rêvé cela, donner la dominante de cette existence féerique de Napoléon, expliquer l'homme extraordinaire par ce seul mot très simple *le Midi*, auquel toute la science de Taine n'a pas songé, le Midi pompeux, classique, théâtral, aimant la représentation, le costume, — avec quelques taches en rigole, — les estrades, les panaches, drapeaux et fanfares dans le vent; le Midi familial et traditionnel, tenant de l'Orient la fidélité au clan, à la tribu, le goût des plats sucrés et cet inguérissable mépris de la femme qui ne l'empêche pas d'être passionné et voluptueux jusqu'au délire.

« Le Midi câlin, félin, avec son éloquence emportée, lumineuse, mais sans couleur, car la couleur est du Nord, — avec ses colères courtes et terribles, piaffantes et grimaçantes, toujours un peu simulées, même lorsqu'elles sont sincères, — *tragediante, comediante*, — tempêtes de Méditerranée, dix pieds d'écume sur une eau très calme. Le Midi superstitieux et idolâtre, oubliant volontiers les dieux dans l'agitation de sa vie de salamandre au bûcher, mais retrouvant ses prières d'enfance dès que menace la maladie ou le malheur. (Napoléon à genoux, priant, au soleil couché, sur le pont du *Northumberland*, entendant la messe deux fois par semaine dans la salle à manger de Sainte-Hélène.)

« Enfin, et par-dessus tout, la grande caractéristique de la race, l'imagination, que nul homme d'action n'eut aussi vaste, aussi frénétique que lui (Égypte, Russie, rêve de la conquête des Indes). Tel est le Napoléon que j'aurais voulu raconter dans les principaux actes de sa vie publique et le menu détail de sa vie intime, en lui donnant pour comparse, pour Bompard imitant et exagérant ses gestes, ses panaches, un autre méridional, Murat, de Cahors, le pauvre et vaillant Murat qui se fit prendre et mettre au mur, ayant voulu, lui aussi, tenter son petit retour de l'île d'Elbe.

« Mais laissons le livre d'histoire que je n'ai pas fait, que je n'aurai peut-être jamais le temps d'écrire, pour ce roman de *Numa*, déjà vieux de plusieurs années et où tant de gens de mon pays ont prétendu se reconnaître, bien que chaque personnage y soit de pièces et de morceaux. Un seul, et comme il fallait s'y attendre, le plus cocasse, le plus invraisemblable de tous, a été pris sur le vif, strictement copié d'après nature, c'est le chimérique et délirant Bompard, Méridional silencieux, comprimé, qui ne va que par explosions et dont les inventions dépassent toute mesure, parce qu'il manque aux visions de cet imaginaire la prolixité de parole ou d'écriture qui est notre soupape de sûreté. Ce type de Bompard se trouve fréquemment chez nous, mais je n'ai bien étudié que le mien, aimable et doux compagnon que je croise quelque fois sur le boulevard et à qui la publication de *Numa* n'a pas causé la moindre humeur, car avec le tas de romans en fermentation dans sa cervelle il n'a pas le temps de lire ceux des autres.

. . . . . .

« Quant aux autres personnages du roman, tous, je le répète, de Roumestan à la petite Audiberte, sont faits de plusieurs modèles et, comme dit Montaigne, « un fagotage de diverses pièces ». De même pour Aps-en-Provence, la ville natale de Numa, que j'ai bâtie avec des morceaux d'Arles, de Nimes, de Saint-Rémy, de Cavaillon, prenant à l'une ses arènes, à l'autre ses vieilles ruelles italiennes, étroites et caillloutées comme des torrents à sec, son marché du lundi sous les platanes massifs du Tour-de-Ville, puis un peu partout ces claires routes provençales, bordées de grands roseaux, aveuglantes et craquantes de poussière chaude, qus je courais quand j'avais vingt ans, un vieux moulin, et toujours sur le dos ma grande cape de laine. La maison où je fais naître Numa est celle de mes huit ans, rue Séguier, en face l'Académie de Nimes; l'école des frères terrorisée par l'illustre Boute-à-Cuire et sa férule marinée dans le vinaigre, c'est l'école de mon enfance, les souvenirs de ma plus lointaine mémoire. « Oiseaux de prime » disent les Provençaux.

« Voilà les dessous et praticables, très simples comme on voit, de ce *Numa Roumestan*, qui me paraît le moins incomplet de tous mes livres, celui où je me suis le mieux donné, où j'ai mis le plus d'invention, au sens aristocratique du mot. Je l'ai écrit dans le printemps et l'été de 1880, avenue de l'Observatoire, au-dessus de ces beaux marronniers du Luxembourg, bouquets géants, tout pommés de grappes blanches et roses, traversés de cris d'enfants, de sonnettes de marchands de coco, de bouffées de cuivres militaires. Sa confection m'a laissé sans fatigue, comme tout ce qui vient de source. Il parut d'abord dans *l'Illustration*, avec des dessins d'Émile Bayard, logé près de moi, de l'autre côté de l'avenue.

« Plusieurs fois par semaine, le matin, j'allais m'installer dans son atelier, lui racontant mon personnage à mesure que je l'écrivais, expliquant, commentant le Midi pour ce forcené Parisien qui en était encore au Gascon que l'on menait pendre et aux chansonnettes de Levassor sur la Canebière. N'est-ce pas, Bayard, que je vous l'ai joué, mon Midi, et mimé, et chanté, et les bruits de foule aux courses de taureaux, aux luttes pour hommes et demi-hommes, et les cantiques des pénitents aux processions de la Fête-Dieu? Et c'est bien sûr vous ou l'un de vos élèves que j'ai mené boire du carthagène et manger des barquettes rue Turbigo, *Aux produits du Midi*.

« Publié chez Charpentier, sous une chère dédicace qui m'a toujours porté bonheur et devrait figurer en tête de tous mes livres, le roman eut du succès. Zola l'honorait d'une flatteuse et cordiale étude, me reprochant seulement comme trop invraisemblable l'amour d'Hortense Le Quesnoy pour le tambourinaire; d'autres après lui m'ont fait la même critique. Et pourtant, si mon livre était à recommencer, je ne renoncerais pas à cet effet de mirage sur cette petite âme trépidante et brûlante, victime elle aussi de l'IMAGINATION. Maintenant, pourquoi poitrinaire? Pourquoi cette mort sentimentale et romance, cette si facile amorce à l'attendrissement du lecteur? Eh! parce qu'on n'est pas maître de son œuvre, parce que durant sa gestation, alors que l'idée vous tente et vous hante, mille choses s'y mêlent, draguées et ramassées en route au hasard de l'existence, comme des herbes aux mailles d'un filet. Pendant que je portais *Numa*, on m'avait envoyé aux eaux d'Allevard; et là, dans les salles d'inhalation, je voyais de jeunes visages, tirés, creusés, travaillés au couteau; j'entendais de pauvres voix sans timbre, rongées, des taux rauques, suivies d'un même geste furtif du mouchoir ou du gant guettant la tache rose au coin des lèvres. De ces pâles apparitions impersonnelles, une s'est formée dans mon livre, comme malgré moi, avec le train mélancolique de la ville d'eaux, son admirable cadre pastoral, et tout cela y est resté.

« Numa Baragnon, mon compatriote, ancien ministre ou presque, trompé par une similitude de prénoms, fut le premier à se reconnaître dans Roumestan. Il protesta... Jamais on avait dételé sa voiture!... Mais une légende retour d'Allemagne, la maladroite réclame d'un éditeur de Dresde, eut bientôt remplacé le nom de Baragnon par celui de Gambetta. Je ne reviens plus sur cette niaiserie; j'affirme seulement que Gambetta n'y croyait pas, qu'il fut le premier à s'en amuser. Dînant un soir, chaise à chaise, chez notre éditeur, il me demandait si le « quand je ne parle pas, je ne pense pas » de Roumestan était un mot fabriqué ou entendu.

« — De pure invention, mon cher Gambetta.

« — Eh bien, me dit-il, ce matin, au conseil des ministres, un de mes collègues, Midi de Montpellier celui-là, nous a déclaré *qu'il ne pensait qu'en parlant*... Décidément le mot est bien de là-bas...

« Et pour la dernière fois, j'entendis son grand beau rire.

« Tous les Méridionaux ne se montrèrent pas aussi intelligents. *Numa Roumestan* me valut des lettres anonymes furibondes, presque toutes au timbre des pays chauds. Les félibres eux-mêmes s'enflammèrent. Des vers lus en séance m'appelaient renégat, malfaiteur. « On voudrait lui battre l'aubade, — les ba- « guettes tombent des mains... » disait un sonnet provençal du vieux Borelly. Et moi qui comptais sur mes compatriotes pour témoigner que je n'avais ni caricaturé, ni menti! Mais non; interrogez-les, même aujourd'hui que leur colère est tombée, le plus exalté, le plus extrême Midi de tous prendra un air raisonnable pour répondre : « Oh! tout cela est bien *exagéré!*... »

Testament de Viennet. — Voici quelques passages de ce document vraiment curieux et qui est inédit :

« Mon héritage sera fort mince; j'étais l'aîné de six enfants et notre fortune était fort modeste. Il m'était d'ailleurs fort difficile de m'enrichir à l'aide du genre de littérature que j'ai persisté à cultiver depuis et malgré l'avènement du romantisme et de la fantaisie... Je ne peux plus malheureusement joindre à l'actif de ma succession le produit de mes œuvres; elles ont été lâchement et durement ruinées par les attaques des trois partis politiques et littéraires que j'ai combattus. Les romantiques m'ont puni de mes satires, les républicains de mon amour pour la monarchie, les légitimistes de mon adhésion à la nouvelle dynastie.

« Ils ont ruiné ma première réputation, ma popularité, et couvert mes œuvres de ridicule; et quoique les applaudissements publics ne m'aient manqué qu'une seule fois (allusion à la chute d'*Arbogaste*), je n'ose croire qu'à l'heure de mon décès ces passions ennemies soient assez apaisées pour traiter avec plus de justice l'œuvre de soixante-trois ans d'un travail consciencieux... Je laisse quatre volumes de mémoires. J'ai vu presque tous les grands personnages de mon temps; j'ai coopéré a bien des événements. J'ai dit la vérité souvent avec passion, trop souvent peut-être, mais j'ai toujours été juste et vrai. Advienne que pourra!...

« Fait à Paris, le 9 novembre 1867, neuf jours avant d'avoir accompli mes quatre-vingt-dix ans.

« VIENNET. »

Les livres scolaires et le Conseil municipal de Paris. — Dans sa séance du 27 juillet dernier, le Conseil municipal s'est de nouveau occupé des livres de classe en usage dans les écoles de la Ville. Ces livres sont suspects à certains conseillers, notamment à M. Lavy, qui leur reproche d'être trop orthodoxes.

Voici le compte rendu de la séance en ce qui concerne l'interpellation adressée au directeur de l'enseignement par M. Lavy :

M. Lavy signale l'emploi, dans les écoles, d'un certain nombre de livres dont l'esprit est en opposition avec la loi de 1882, et qui contiennent des passages tels que ceux-ci :

« Adore la divinité. »

« Si tu es bon pour ta mère, Dieu t'en récompensera. »

« La Providence fait naître, croître et se développer une prodigieuse quantité de poissons. »

Voltaire lui-même est suspect. N'a-t-il pas dit de saint Louis :

« Roi, il est le modèle des rois; chrétien, il est le modèle de tous les hommes, etc. »

Ce n'est pas là, ajoute M. Lavy, l'enseignement moral et civique, tel que l'ont voulu Paul Bert, l'auteur de la loi d'enseignement, et la Chambre qui a voté cette loi.

M. Cochin dit que le Conseil a voulu extirper de ses écoles la religion de la majorité des Français. Il rappelle ce mot d'un de ses collègues qui, dans une discussion semblable, s'écriait : « J'aime tant la tolérance, que je voudrais l'imposer par la force. » C'est le système suivi depuis longtemps, depuis M. Hérold, qui a foulé aux pieds, qui a brûlé les crucifix des écoles, jusqu'à M. Carriot, directeur actuel de l'enseignement, qui a corrigé La Fontaine. Ne trouve-t-on pas, dans un livre d'enseignement, au lieu de :

« Petit poisson deviendra grand
« Pourvu que *Dieu* lui prête vie, »

ces vers :

« Petit poisson deviendra grand,
» Pourvu que *l'on* lui prête vie. »

M. le directeur de l'enseignement proteste contre l'accusation portée contre lui; il affirme d'ailleurs que le choix des livres est laissé aux instituteurs, sur une liste obligatoire d'auteurs qu'il n'est pas en son pouvoir de modifier.

Le conseil le blâme néanmoins de ne l'avoir pas fait.

Nous ne nous livrons, comme bien on pense, à aucun commentaire.

———

Gustave Flaubert à Chenonceaux. — M. Charles Richard, dans le *Figaro,* nous entretient de Flaubert et de la visite qu'il fit à Chenonceaux :

« C'est à Paris, dans son hôtel de la rue de l'Université, que Mme Pelouze reçut pour la première fois Gustave Flaubert.

« Ce pauvre homme de génie était alors dans l'embarras. Il n'avait conservé de sa fortune que six mille francs, disait-il, pour se faire enterrer.

« La châtelaine, avec une delicatesse infinie, lui demanda de venir à Chenonceaux pour y écrire un poème célébrant la fontaine du Rocher, jadis édifiée dans le parc sur les plans du Primatice et dont elle projetait la restitution.

« A Chenonceaux, Flaubert eut la vision des magnificences et des enchantements de sa *Tentation de saint Antoine.*

. . . . . .

« Vêtu d'un complet bleu marine, coiffé d'un chapeau mou, il s'en allait sur la route de Montrichard, en compagnie du peintre Toché. Joyeux comme un écolier, il rappelait son enfance, la maison de son père, ses luttes avec ses camarades, la bonté de son vieux professeur qui le réprimandait puis l'embrassait quand il avait courageusement battu un élève plus grand que lui. Et toujours il en revenait aux jours passés avec Bouilhet, alors qu'il se jetait à la nage pour aller au-devant du bateau qui, de Rouen, lui ramenait son ami.

« Mais la cloche du dîner sonnait derrière les arbres du parc et, avec une joie naïve, Flaubert entrait dans la maison du garde où il s'était fait préparer la soupe aux choux. Pendant un de ces repas rustiques, les orphéonistes du pays vinrent lui jouer une fanfare. Comme il était en belle humeur, il se mit à la fenêtre basse et leur fit un discours dans le goût des conférences Pécuchet.

. . . . . .

« Ainsi les semaines s'écoulèrent douces, faciles, plus propices aux entretiens en plein air qu'à la composition du poème.

« Lorsqu'il fallut partir, Flaubert remit à la châtelaine une sorte de libretto en six pages où étaient indiquées toutes les transformations de l'eau, depuis le déluge jusqu'aux fontaines publiques, depuis la source que fit jaillir Moïse pour désaltérer les Hébreux jusqu'à l'eau de Saint-Galmier, depuis le passage de la mer Rouge et l'eau du Jourdain jusqu'à la fontaine de Pétrarque et l'eau de Cologne.

« Ce poème ne devait jamais être achevé. Flaubert fut pris d'une grande tristesse en faisant ses adieux au château. On le conduisit à la gare d'Amboise. Penché à la portière du wagon qui allait l'emporter vers Paris, il disait à Toché : « Je ne reverrai plus Che« noncaux. Dites bien à Mme Pelouze que je me « péris » « de la quitter. »

« Et l'année suivante, un jour d'hiver, on le trouva à Croisset, étendu dans son cabinet de travail, tué par un dernier effort de la pensée et connaissant enfin le mot suprême, le secret de la vie que *saint Antoine* « tâchait de saisir à la lueur des flambeaux, sur la « face des morts. »

———

L'Académie française. — M. Edmond Renaudin vient de publier, sur l'Institut de France, une curieuse étude, dans laquelle il a dressé le tableau des

cinq académies au 1er juillet 1887. Nous y avons trouvé, en ce qui concerne spécialement l'Académie française, d'intéressants renseignements.

Fondée, ou plutôt « essayée » en 1629 par Conrart et ses amis comme société libre, l'Académie française date officiellement de 1634 ou 1635, c'est-à-dire des lettres patentes qui en firent un corps officiel, uniquement chargé de « veiller à l'entretien et embellissement de la langue française ». Elle fut supprimée en 1793, comme toutes les académies et sociétés de l'ancien régime, noyée et annulée dans les classes de 1795 et de 1803, puis enfin rétablie en 1816.

Par suite de tous ces remaniements, le nombre des « immortels » est à peu près impossible à préciser, un grand nombre d'entre eux étant d'ailleurs tombés dans l'oubli. Cependant, on est parvenu à reconstituer l'histoire — légendaire et toute de convention — des quarante fauteuils, et on a trouvé un total de 463 titulaires, dont 294 avant 1793, et 169 depuis.

Les 40 fauteuils ont donc vu s'asseoir une moyenne de 11 membres 1/2. Le plus fatigué en a porté 16, les deux les moins usés chacun 8.

L'Académie française figure au budget de 1887 pour la somme de 92,000 francs, sur les 710,000 affectés à l'Institut tout entier. Elle est donc, en apparence, la moins riche des cinq classes ; mais elle n'a ni membres libres, ni associés, ni correspondants, et elle distribue, avec l'Académie des sciences, la plus large part des prix décernés tous les ans; en dehors du prix du budget, 24, dont 17 littéraires et 7 de vertu. Ces prix, désignés par le nom de leurs fondateurs, sont classés par rang de date sous le titre de: prix Monthyon, Gobert, Bordin, Halphen, Thiers, Thérouane, Langlois, Guizot, Marcellin Guérin, de Jouy, Lambert, Vitet, Archon-Despérouses, Botta, Monbinne, Jules Janin, Souriau, Marie Lasne, Gémon, Laussat, Honoré de Sussy, Camille Favre, anonyme.

Au compte définitif de l'exercice 1884, l'Institut figure, au chapitre 19, avec la mention suivante :

Crédit	720.262 »
Dépenses	720.261 99
Excédent de crédit à annuler	000.000 01

Et il y a des gens pour dire que la comptabilité publique n'est plus en ordre!

Sur ce chapitre 19, l'Académie figure ainsi pour l'article 1er :

Indemnités et droits de présence	60.535 44
Commission du Dictionnaire	17.553 34
Recueil des discours	5.669 05
Prix	4.000 »
Frais divers	12.262 17
Total	98.000 00

En décomposant, à différents points de vue, le tableau actuel de l'Académie, on y trouve : 9 littérateurs, 7 dramaturges, 4 historiens, 3 poètes, 3 journalistes, 2 philosophes, 2 savants, 2 avocats, 1 évêque, 1 économiste, 1 perceur d'isthmes, 4 sénateurs, 1 député.

L'âge réel des académiciens présente : 5 octogénaires, 8 septuagénaires, 17 sexagénaires, 3 cinquantenaires, 2 quadragénaires. Soit ensemble 2,637 ans ou bien près de 26 siècles et demi. Le plus âgé est M. le baron de Viel-Castel, né en 1800. Après lui, viennent M. Cuvillier-Fleury, M. de Lesseps, M. Nisard et M. Legouvé, âgés de 85, 82, 81 et 80 ans. Les deux plus jeunes sont MM. Sully-Prudhomme et François Coppée, âgés, le premier de 48 ans, le second de 45 seulement. L'âge moyen des membres est aujourd'hui de 66 ans, alors qu'il était de 63 ans en 1860.

Comme âge académique: 9 datent du second Empire. Ce sont: MM. Nisard, Cuvillier-Fleury, Legouvé, Octave Feuillet, Camille Doucet, Émile Augier, duc de Broglie, X. Marmier, Émile Ollivier; 31 ont été élus depuis le 4 septembre 1870.

L'âge moyen d'élection est (en 1887) de 54 ans 6 mois. Il était, en 1860, de 47 seulement. Le plus jeune élu a été M. Émile Augier, à 37 ans; le plus âgé, M. F. de Lesseps, à 79. Le doyen d'élection compte 37 ans d'Académie; c'est M. Désiré Nisard, élu en 1850.

Au point de vue de la nationalité : 20 (juste la moitié) sont parisiens; 1 est né à Londres, de parents français; 2 sont nés à la Réunion; 1 est né à Genève et a été naturalisé (M. Cherbuliez); 16 sont nés en province.

Les 40 fournissent au point de vue nobiliaire : 3 ducs, dont un prince de sang royal, 1 comte, 1 baron, 3 particules, 32 roturiers.

La Légion d'honneur compte parmi eux : 3 grands croix, 3 grands-officiers, 6 commandeurs, 6 officiers, 13 chevaliers.

Comme résidence : 18 habitent la rive droite de la Seine, 21 la rive gauche (le duc d'Aumale est en exil, comme Victor Hugo le fut sous l'Empire). Tous sont éparpillés sur les points les plus divers du vaste Paris, ce qui représente pour les candidats un nombre considérable de courses à pied ou en voiture. Disons en passant que cette coutume est absolument contraire au règlement de l'Académie, dont l'article 14 est ainsi conçu : « Les prétendants aux places vacantes seront invités à se dispenser de faire aucune visite aux académiciens pour solliciter leurs suffrages. Il suffira qu'ils fassent connaître leur vœu, soit en le communiquant de vive voix ou par écrit à un académicien, soit en se faisant inscrire au secrétariat.

Le secrétaire perpétuel est M. Camille Doucet, qui a remplacé M. Perrin en 1876.

On sait que le secrétaire perpétuel de l'Académie française est, avec celui de l'Académie des sciences, un des deux personnages les plus importants de l'Institut. Ils le représentent, surtout à l'étranger, d'où leur parviennent les lettres, envois et communications de toute nature. Ce poste a été occupé, à l'Académie française, par 17 titulaires, dont voici les noms:

1629, Conrart; 1675, Mézeray; 1683, Regnier-Desmarais; 1713, Dacier; 1742, Houtteville et Mirabaud;

1755, Duclos; 1772, d'Alembert; 1784, Marmontel; 1804, Suard; 1807, Raynouard; 1826, Auger; 1829, Andrieux; 1833, Arnault; 1834, Villemain; 1870, Patin; 1876, Doucet.

Soit pour chacun, en 253 ans, une durée moyenne de 15 ans 11 mois. Le plus tenace a été le premier, Conrart (46 ans); après lui, Villemain (36 ans); deux autres, Regnier-Desmarais et Dacier ont duré chacun 30 ans. Le plus court a été Houtteville (8 mois 10 jours).

Les archives nationales et départementales. — M. Xavier Charmes, directeur au ministère de l'instruction publique, vient d'adresser son rapport annuel au ministre sur la situation des archives nationales, départementales, communales et hospitalières pendant l'année 1886.

Nous extrayons de ce rapport quelques renseignements curieux et peu connus :

La disparition de l'ancien régime a mis entre les mains de l'État tous les papiers des institutions supprimées par la Révolution : institutions judiciaires, administratives, financières, domaniales, féodales, ecclésiastiques, etc., etc. Toutes ces pièces ont été déclarées propriétés de la nation en 1790. Placées, dans le principe, au siège de chaque district, une loi du 5 brumaire an V les a groupées au chef-lieu du département. Leur entretien, dont l'État avait longtemps gardé la charge, a été imposé aux départements par la loi de 1838.

En 1862, on a commencé la *Collection des inventaires sommaires des archives départementales antérieures à 1790*.

A la fin de 1870, cinquante-six volumes étaient déjà publiés; mais l'impression de ce travail se ralentit après la guerre. On avait eu beaucoup de peine, de 1871 à 1874, à obtenir l'achèvement de vingt-trois volumes depuis longtemps commencés. En 1875, époque où les préfets choisirent eux-mêmes leurs imprimeurs, on en publiait neuf, en 1876, onze, en 1877, vingt et un; et du 1er janvier 1878 au 31 décembre 1886, quatre-vingt-quinze.

En même temps que se multipliait le nombre de volumes, la méthode de rédaction se perfectionnait par la pratique, et elle se fixait définitivement. L'inventaire présente aujourd'hui un triple caractère : tantôt, lorsqu'il s'agit de papiers sans importance, on se contente d'une indication brève, semblable au titre d'un livre; tantôt, si un registre ou un dossier offre quelque intérêt, sans mériter pourtant une description de tous les actes qu'il contient, on choisit les plus saillants, afin que des exemples rendent compte au lecteur des ressources qu'il peut en tirer; tantôt, enfin, lorsqu'on est en présence de pièces tout à fait remarquables, on les analyse une à une, en détail, et on ajoute des citations à l'analyse, si cela est nécessaire.

Les archivistes s'ingénient, en général, à extraire des documents qu'ils dépouillent et à mettre en lumière ce qui a un intérêt quelconque, de telle sorte qu'en bien des cas, le catalogue pourrait presque tenir lieu des archives elles-mêmes. Pour qui sait s'en servir, la collection des inventaires est une mine où l'on trouve sur le passé les renseignements les plus variés.

On peut dire qu'elle fournit des indications sur tout ce qui peut faire l'objet d'un acte public ou privé, d'un contrat, d'une sentence, etc., en un mot, sur tous les détails de la vie d'un peuple aussi bien que de la vie d'un individu. Le laboureur, l'artiste, l'artisan, le marchand y ont leur histoire, comme le souverain, l'homme d'église ou le riche bourgeois. La politique, la guerre, l'administration, la justice, la religion, la condition des personnes et de la propriété, l'agriculture, le régime des eaux, l'exploitation des bois, les travaux publics, le commerce et l'industrie, les arts, les mœurs, les usages, etc., s'éclairent d'une lumière inattendue par la déposition de ces témoins contemporains des faits qu'ils nous rapportent.

Sept départements ont entièrement terminé l'inventaire des archives réunies à la préfecture : l'Aisne, la Corrèze, les Landes, Lot-et-Garonne, Meurthe-et-Moselle, Basses-Pyrénées, Seine-et-Marne.

Mais les archivistes ne se sont pas contentés d'inventorier les documents déposés au chef-lieu de l'administration. Chargés de veiller à la conservation des archives des mairies et des hospices, ils ont profité de leurs tournées d'inspection pour entreprendre le dépouillement de tous les titres antérieurs à 1790 que contiennent ces établissements. Plusieurs ont déjà terminé ou avancé beaucoup cet immense travail : M. Lacroix, dans la Drôme, — M. Merlet, dans Eure-et-Loir, — M. Port, dans Maine-et-Loire, etc. Ils ne se sont pas rebutés, quand ils n'ont trouvé que des registres de baptêmes, mariages et sépultures, et ont su tirer de ces pièces mêmes les renseignements les plus inattendus. Ainsi, sans parler de nombreuses particularités sur les événements locaux, sur les épidémies, sur les épizooties, sur les disettes, on y a relevé toute une série presque ininterrompue d'observations météorologiques, qui permettent de reconstituer, pour ainsi dire année par année, du milieu du XVIe siècle à la Révolution, l'histoire climatérique de notre pays.

Les administrations municipales et hospitalières, qui possèdent des archives particulièrement remarquables, ont suivi l'exemple donné par les conseils généraux et elles ont imprimé l'inventaire de leurs collections dans des volumes spéciaux. Ces catalogues, formant, au 21 décembre 1886, soixante-sept volumes pour les villes et vingt et un pour les hospices, sont peut-être encore plus intéressants que les premiers.

Tout en poursuivant l'inventaire des archives antérieures à 1790, on a entrepris la mise en ordre des archives de l'époque révolutionnaire. Pour ces documents, on ne rédige pas encore des catalogues détaillés. Il faut d'abord classer, d'après un cadre élaboré en 1874; on compte les pièces, on pagine les registres, on estampille et on dresse des répertoires sommaires. Les dossiers sont ainsi mis en état d'être

communiqués au public, qui commence à s'intéresser si vivement à l'histoire des origines de la France moderne. Ce travail a déjà donné des résultats dans dix-neuf départements :

Aisne, Basses-Alpes, Hautes-Alpes, Alpes-Maritimes, Doubs, Drôme, Gers, Hérault, Landes, Lot, Marne, Haute-Marne, Mayenne, Meurthe-et-Moselle, Basses-Pyrénées, Seine-et-Marne, Tarn, Vosges, Yonne.

Enfin, le rapporteur consacre la fin de son travail aux archives nationales.

Pendant de longues années, on a moins songé, dans cet établissement, à la divulgation générale des richesses qu'il renferme qu'à la préparation d'ouvrages de haute érudition, dont quelques-uns ont fait grand honneur à leurs auteurs.

Sous la direction actuelle, l'attention a été plus sérieusement tournée vers les travaux professionnels, c'est-à-dire vers l'inventaire. On a tenté un premier essai de mise en lumière des ressources contenues dans les archives nationales; un inventaire méthodique, par fonds, des titres antérieurs à 1790, a paru en 1871, et cet inventaire est d'une grande utilité. Toutefois, les chercheurs demandent davantage et l'administration a dû se préoccuper de satisfaire à leurs justes réclamations.

La commission supérieure des archives s'est préoccupée des moyens de répondre au désir de renseignements manifesté par le public qui fréquente les archives nationales, et, après une étude approfondie, elle vient d'élaborer un projet d'étude dont voici les principales lignes. Le premier besoin auquel il faut satisfaire est de se rendre un compte général de l'ensemble des documents contenus dans l'immense dépôt de nos archives nationales. A cet effet, la commission propose d'entreprendre d'abord un récolement complet, par séries, de tous les fonds, et d'en imprimer le procès-verbal. — Pour fournir ensuite aux travailleurs des indications plus précises, on dresserait un relèvement numérique, article par article, de tous les registres et liasses, en donnant pour chacun d'eux le numéro, les dates extrêmes des documents et une brève indication de leur nature. — Enfin, on choisirait parmi les fonds ceux qui ont un intérêt spécial et on en rédigerait l'inventaire analytique. Ces dépouillements détaillés ne seraient entrepris qu'en troisième lieu, après le procès-verbal de récolement et les relevés numériques.

Toutefois, parmi ces inventaires analytiques, il en est un dont l'impression n'a pas paru devoir être retardée davantage. Les tables alphabétiques des procès-verbaux de nos diverses assemblées législatives de la période révolutionnaire ont été éditées. Il existe une seule lacune dans cette collection et elle porte précisément sur la Convention. Le travail est fait; il avait été préparé par les soins de Camus, premier garde des archives, mais on a omis jusqu'ici de le faire paraître. Il suffira d'une rapide revision pour qu'il soit en état d'être publié. La commission a émis l'avis qu'il fût livré à l'impression le plus tôt possible.

Sainte-Beuve et Victor Hugo. — Au cours d'une étude sur M. Victor Pavie, poète de l'école romantique, un peu oublié, M. Langlois a publié dans *le Correspondant* des lettres inédites de Sainte-Beuve et de Victor Hugo.

Le ton de toutes ces lettres est le même : il est triste et tendre. Le souvenir de son ami Pavie est pour Sainte-Beuve « un sanctuaire où il rentre toutes les fois qu'il est violemment tenté au bien ». Citons cette lettre découragée de 1837 :

« Soyez heureux de tout le bonheur que vous méritez et que votre simple pensée donne à tous ceux qui sont dignes de la sentir! Rien ici que le *tous les jours*, de plus en plus triste et pâlissant. Le monde d'alentour intrigué, s'agite, remue et jette ses boues en politique, en cupidités de toute sorte. J'y assiste et ma ride s'en augmente. La jeunesse en foule n'est plus là pour offrir son fantôme consolateur et dire au reste : *Tu n'es pas*. Il faut donc bien reconnaître ce qui est, dût-on lui cracher au visage de dégoût et de mépris, mais à la longue cela devient une vilaine grimace. J'en suis là, jugez de quel bonheur m'est votre bon et vertueux sourire.

« Vous lisez sans doute dans *les Débats* et dans *la Presse* des odes de Lamartine. C'est aussi abondant et aussi riche que jamais. Mais le charme pour moi n'est pas le même, je frappe ma poitrine et me dis : *J'ai donc changé!*

« Gardez, cher Pavie, ma place intacte dans ce cercle de famille où je me suis assis une fois, au jour solennel. Soyez sûr que mon cœur toujours y est présent. Offrez mes hommages émus à Mme Pavie, si heureuse; à votre excellent père, à tous, aux hirondelles du toit de ville et du toit des champs. De cœur, cher Pavie. »

Sainte-Beuve se montre sévère pour ses amis de la veille. Il s'exprime ainsi sur Lamennais :

« Les succès du grand capitaine O'Connell doivent l'empêcher de dormir et troubler ses ombrages de sa Chesnaye, que la paix de Dieu habiterait s'il était resté fidèle à sa pensée intérieure. Oh! que je hais ces rôles d'agitateur, de tragédien, de gladiateur, comme vous voudrez les appeler. Elle, du moins (il s'agit de George Sand), elle est cantatrice et elle chante, c'est bien; mais vous, prêtre, mais vous, sage, qu'êtes-vous devenu? C'est que vous n'étiez, au fond, ni prêtre ni sage. C'est que vous n'étiez qu'un artiste admirable, mais ambulant aussi; c'est que, si vous avez l'avantage, comme talent, de ne pas vieillir, vous avez l'inconvénient, comme esprit, de ne pas mûrir. »

Quant à Victor Hugo, on sait l'histoire de sa brouille avec Sainte-Beuve. « Il y a des *articles* entre nous, disait celui-ci, des articles qu'il m'est impossible d'annuler ou de retrancher. » Vainement Pavie voulait-il réconcilier ses deux amis. Lorsque Victor Hugo perdit sa fille, Pavie supplia Sainte-Beuve de se rapprocher de la famille Hugo et de « rentrer dans leur amitié par cette large blessure ».

« Non, répondit Sainte-Beuve, je ne suis point rentré *par cette large blessure,* comme vous dites si éloquemment : je ne l'ai pas dû, je n'ai pas cru le devoir. *Trois fois,* depuis l'année fatale, trois fois la liaison réclamée, suppliée, reprise à grand'peine, a manqué, et les trois fois sans qu'il y eût de ma faute.

« Deux fois sur les trois, la liaison s'est brisée avec *injures* par lettres contre moi, injures non méritées. La dernière fois que la trame s'est pour jamais déchirée, ç'a été à la suite d'une visite qu'il avait réclamée de moi pour le pauvre enfant *Toto* bien malade...

« J'y suis allé : il y avait du monde, des visites. J'y ai été ce qu'on est, quand il y a des étrangers et qu'on n'est pas très sûr du parquet glissant. Cette pauvre enfant, alors si charmante, si rayonnante, *Didine,* était là, discrète, prudente, mais regardant. Je croyais avoir été très simple; un mois après j'ai reçu une lettre de rupture violente... Longtemps après, lui, sur un cadeau fait par moi à ma filleule Dédé, m'invite brusquement à dîner; je refuse... Pourquoi y retournerais-je, après cet affreux malheur?

« ... En voilà pour l'éternité! C'est horrible à penser, mais c'est vrai. Le plus charmant, le plus pur, le plus innocent témoin de ce bonheur passé, vient de disparaître et de s'engloutir. Image trop fidèle de la réalité...

« Vivez heureux et plein de souvenirs, cher Pavie, vous seul en avez gardé le culte, et, quand nous voudrons aller rechercher et consulter quelque chose de notre poétique jeunesse, c'est à vous que tout bas nous nous adresserons. Vous avez les saints mystères... »

Les lettres de Victor Hugo sont moins nombreuses et moins intéressantes que celles de Sainte-Beuve. Voici cependant deux billets. Le premier est écrit par Victor Hugo après la mort de sa fille :

« Je ne vis plus, mon pauvre ami, je ne pense plus; je souffre, j'ai l'œil fixé sur le ciel, j'attends. Que de belles et touchantes choses vous me dites! Les cœurs comme le vôtre comprennent tout parce qu'ils contiennent tout. Hélas! quel ange j'ai perdu!

Soyez heureux! soyez béni! Ma bénédiction doit être agréable à Dieu; car, près de lui, les pauvres sont riches et les malheureux sont puissants. »

Le second est adressé à Pavie, qui venait de perdre un de ses enfants :

« Hélas! quel triste écho votre cœur éveille dans le mien! Vous en êtes comme moi aux grandes douleurs de la vie! Voir la fleur tomber, voir mourir son avenir, voir son espérance se transformer en désespoir! Hélas! c'est ce que je n'eusse souhaité à aucun de mes pires ennemis! Pourquoi la Providence envoie-t-elle cette angoisse à l'un de mes plus chers et de mes meilleurs amis? *Adorons* et répétons ce grand mot : Ailleurs! »

ÉTRANGER

Allemagne. — *Découverte de lettres inédites de Leibnitz.* — Une importante découverte vient d'être faite à la bibliothèque de l'Université de Halle, où soixante lettres inédites de la main de Leibnitz viennent d'être retrouvées.

Ces lettres sont écrites les unes en latin, d'autres en français et quelques-unes seulement en allemand.

Elles traitent de sujets qui ont trait aux sciences mathématiques.

Angleterre. — *Un monument à Shakespeare.* — Shakespeare va enfin avoir un monument digne de lui.

Lord Gower vient d'offrir à la municipalité de Strafford-sur-Avon d'ériger sur la place de la ville un monument à ses frais.

Ce monument consisterait en un groupe en bronze dont la statue de Shakespeare formerait la figure centrale et serait entourée des statues des principaux personnages créés par le poète.

Inutile de dire que l'offre de lord Gower a été acceptée avec empressement.

Belgique. — *Propriété littéraire.* — Dans sa séance du 30 juin, la Chambre des représentants, à Bruxelles, a approuvé la convention de Berne concernant la création d'une union internationale pour la protection des œuvres artistiques et littéraires.

Russie. — *Introduction de l'imprimerie en Russie.* — A propos des poursuites que le gouvernement russe ne cesse d'exercer contre les imprimeries nihilistes clandestines, *le Messager historique* donne, dans son dernier numéro, un intéressant historique de l'introduction de l'imprimerie en Russie.

La première presse fut établie à Moscou en 1563, mais cette innovation, qui eut des suites si importantes dans la vie des États de l'Europe occidentale, n'exerça aucune influence sur la politique intérieure en Russie.

La première typographie russe établie à Moscou était installée aux frais de l'État, qui concentra entre ses mains la haute direction de la presse. Auparavant, les livres se reproduisaient à l'aide de copistes, qui étaient à peu près soustraits au contrôle des autorités. Ils formaient une classe industrielle spéciale ne vivant que de la copie, et leur nombre était si grand que le manque d'exemplaires ne se faisait pas sentir et que le prix des livres était assez accessible. Ce qu'on leur reprochait, c'était de dénaturer parfois le texte par ignorance et de reproduire les livres prohibés par l'Église.

On commença à poursuivre sévèrement les reproductions d'ouvrages hérétiques en les anathématisant et même en les punissant de mort. A ce point de vue, l'imprimerie servit, entre les mains du gouverne-

ment, de frein vis-à-vis des copistes et mit un terme aux côtés dangereux de cette industrie.

Dans les premiers temps, l'imprimerie de l'État était toujours attachée à la maison du tzar et fonctionnait dans les appartements du palais moscovite. Cette innovation n'obtint pas l'agrément de la police moscovite. La société ne la vit pas d'un bon œil, pour ce fait que, selon l'antique tradition, le travail de copiste était très considéré et ne cédait le pas qu'à la peinture des saintes images. Les copistes, privés d'ouvrage et ne connaissant aucun autre métier, se voyaient réduits à la misère. Cette animosité générale explique le fait de l'incendie qui éclata en 1565 et qui réduisit en cendres l'institution unaninement abhorrée.

Sous le règne de Pierre Ier, l'imprimerie acquit un certain degré de perfectionnement, comparativement au siècle précédent. En 1707, on fit venir de Hollande deux nouvelles presses qui complétèrent la typographie de Moscou. En 1711, une typographie fut organisée à Saint-Pétersbourg. Il y avait en plus un petit atelier d'imprimerie à Moscou et, vers la fin du règne de Pierre le Grand, on installa trois nouvelles presses à Saint-Pétersbourg. Le travail réuni de tous ces établissements pouvait fournir 150,000 volumes de grandeur moyenne par an..

Tant que l'imprimerie se maintint sous le monopole de l'État, elle progressa avec difficulté. Les institutions gouvernementales n'étaient pas toujours exactes dans l'acquittement de leurs commandes; les personnages haut placés se faisaient souvent envoyer par les libraires un grand nombre de livres sans les payer. Enfin, les ouvriers eux-mêmes ne recevaient pas leur paye régulièrement.

Toutefois, quelque défectueux qu'eussent été l'organisation et le fonctionnement des typographies sous l'administration exclusive de l'État, il s'ensuivit à la longue que, lorsque l'imprimerie passa dans les mains privées, il n'y eut pas lieu de chercher des ouvriers au loin : il y en avait sous la main de très expérimentés et en très grand nombre.

C'est à l'impératrice Catherine II que l'imprimerie doit d'avoir été soustraite au monopole de l'État.

—❀—

Convention littéraire franco-russe. — La convention littéraire entre la France et la Russie étant à la veille d'être renouvelée, M. Laboulaye a demandé d'importantes modifications au traité actuel. Parmi celles-ci se trouve l'addition d'un article interdisant la traduction des ouvrages français sans assentiment de l'auteur.

Le gouvernement russe refuse d'accéder à cette clause, prétendant que les ouvrages en langue française se vendent beaucoup en Russie, tandis que la réciproque est nulle.

Les Français, à son avis, eu égard au débouché très grand qu'ils ont en Russie, pourraient donc laisser les traductions se faire librement.

—❀—

Pologne. — *La presse polonaise.*— Le *Glos Polski* fait publier à Paris, tous les mois, un supplément en français pour donner des renseignements sur la Pologne. Le premier numéro que nous avons reçu contient une nomenclature des organes polonais de la Galicie, ou Pologne autrichienne. Nous la reproduisons :

« En Galicie (Pologne autrichienne) les deux centres de la vie politique sont *Léopol* (Lemberg), capitale officielle de la province, lieu de réunion de la diète de Galicie, dont le président actuel est le comte Jean Tarnowski et résidence du gouverneur général ou lieutenant (namiestnik), M. Phil. Zaleski, et *Cracovie*, capitale du royaume de Pologne jusqu'au XVIIe siècle, chef-lieu de palatinat jusqu'aux partages, république indépendante sous la protection des trois cours de 1815 à 1846, et depuis cette dernière date incorporée à la Galice.

« Les journaux de *Cracovie* sont *le Czas* (le Temps), organe du parti aristocratique cracovien, catholique-conservateur; *la Nowa Reforma* (Nouvelle Réforme), qui représente le parti libéral, et *le Kurger Krakowski* (Courrier de Cracovie) journal récent et sans nuance bien tranchée. Il faut ajouter à cela deux revues mensuelles : 1° *le Przeglad polski* (Revue polonaise), suivant la même ligne politique que *le Czas* et qui, à côté d'articles littéraires et scientifiques, insère aussi des études politiques sur les questions galiciennes et une chronique mensuelle consacrée à la politique générale; 2° *le Przeglad powszechny* (Revue universelle), publié par des religieux de la Société de Jésus et qui, outre les questions de théologie ou d'histoire religieuse, traite aussi de sujets littéraires et politiques.

« A *Léopol* (Lemberg) il faut d'abord citer *la Gazeta lwowska* (Gazette de Léopol), journal officiel de la lieutenance, et la revue littéraire qui lui sert de supplément, *le Przewodnik naukowy i literacki* (Guide scientifique et littéraire). Une autre revue est *le Kwartalnik historyczny*, revue trimestrielle publiée par la société historique nouvellement fondée à Léopol.

« Les organes politiques indépendants sont : *la Gazeta Nardowa* (Gazette nationale), journal quotidien de nuance libérale, *le Dziennik polski* (Journal polonais) également libéral, *le Kurger lwowski* (Courrier de Léopol) libéral avancé, *la Straznica* (la Sentinelle), feuille démocratique paraissant à intervalles irréguliers, et *le Przeglad* (la Revue), journal conservateur.

« Nous passons sous silence les journaux des villes de moindre importance (Stanislawow, Rzeszow, Tarnow, Przemysl), qui sont surtout des feuilles locales. Nous citerons cependant, comme preuve de l'influence de l'élément polonais dans la province de Bukowine (où l'on compte environ 20,000 Polonais), *la Gazeta polska* (Gazette polonaise) de Czernowitz (capitale de la Bukowine).

« Parmi les journaux rédigés en langue ruthène, il convient de distinguer ceux qui sont plus ou moins pour l'entente des Ruthènes avec les Polonais : *Dito* (l'Œuvre ou l'Action) et *Mir* (la Paix) de ceux qui leur sont hostiles et qui reçoivent leur inspiration de

Moscou ou de Saint-Pétersbourg : *le Nowyj Prolom* (la Nouvelle brèche) et *le Stowo* (la Parole). Ces quatre journaux ruthènes paraissent à Léopol. Les dernières statistiques accusent en Galicie 102 publications périodiques polonaises, 21 publications ruthènes, 2 journaux allemands et 12 feuilles hébraïques. »

Chine. — *Le plus ancien journal.* — Le plus ancien des journaux est le journal officiel de l'empire chinois, *le King-Pan*, fondé en l'an 911 de notre ère.

Cette feuille paraissait d'une manière intermittente; mais, dès l'année 1361, *le King-Pan* eut régulièrement une édition hebdomadaire.

En 1804, troisième transformation : le journal devient quotidien et coûte deux *kehs*, soit un sou, et à présent, au même prix, il publie trois éditions quotidiennes.

La feuille du matin, imprimée sur papier jaune, est consacré au commerce : c'est une espèce de mercuriale qui tire à 8,000 exemplaires; la feuille de midi contient les actes officiels et les nouvelles diverses ; la feuille du soir, imprimée sur papier rouge, renferme les informations, les articles de fond et des extraits des deux autres éditions.

Le journal est fait par six membres de l'Académie des sciences appointés par l'État. Le tirage des trois feuilles ne dépasse pas 14,000 exemplaires.



FRANCE

— M. Albert Duruy, fils de M. Victor Duruy, ancien ministre de l'instruction publique, membre de l'Académie française, est mort le mois dernier.

M. Albert Duruy était un publiciste distingué et un littérateur de talent. Né à Paris en 1844, il était entré à l'École normale à dix-neuf ans; mais il n'y acheva pas ses études et vint occuper dans le cabinet de son père les fonctions de secrétaire.

Sa conduite, pendant la guerre, fut très belle ; il s'engagea dans le 3e régiment de tirailleurs algériens, prit part aux batailles de Reichshoffen et de Gravelotte, reçut la médaille militaire et fut blessé à Sedan. Fait prisonnier par les Allemands, il fut interné à Mayence.

Avant la guerre, M. Albert Duruy s'était lancé dans le journalisme. Il avait collaboré en 1869 au *Peuple français*, sous le pseudonyme d'Albert Villeneuve, puis à *la Liberté* sous son véritable nom. Après avoir publié en 1875 une brochure qui fit quelque bruit, il avait fondé, sous les auspices d'un comité d'anciens fonctionnaires de l'empire, le journal *la Nation*, qui fusionna quelque temps après avec *le Petit Caporal*.

En dehors d'ouvrages historiques très estimés, M. Albert Duruy a donné à la *Revue des Deux Mondes* une série d'articles remarquables sur les programmes de l'Université.

— On annonce la mort de M. Alfred Hennequin, l'auteur dramatique bien connu.

M. Hennequin est mort à Saint-Mandé, dans une maison de santé où il était interné depuis le mois de mars 1886.

Il était né à Liège en 1842 et avait commencé par être ingénieur des chemins de fer belges. Une pièce, *J'attends mon oncle*, qu'il fit représenter au théâtre des Galeries-Saint-Hubert, à Bruxelles, en 1869, décida de sa vocation, et l'année suivante il faisait représenter *les Trois Chapeaux* sous son véritable nom. Cette pièce passa deux ans après au Vaudeville.

L'œuvre principale d'Alfred Hennequin est *le Procès Veauradieux* (1875), qui eut un grand succès. Elle avait été faite en collaboration avec Alfred Delacour et fut suivie par *les Dominos roses*. Il a encore collaboré au *Bébé* avec M. de Najac, au *Phoque* avec Delacour, et enfin, avec M. Albert Millaud, à *Niniche*, *la Femme à papa*, *Lili*.

Surmené par un travail excessif, M. Hennequin tomba malade, et le mal fit des progrès assez rapides pour nécessiter son internement dans la maison de santé où il est mort.

— Un jeune écrivain, très mêlé au mouvement littéraire moderniste, M. Jules Laforgue, vient de succomber, à l'âge de vingt-cinq ans, à une maladie de poitrine.

Chroniqueur assidu de la *Revue indépendante*, auteur d'un volume de vers intitulé *les Complaintes*, il avait publié ces temps derniers, dans les suppléments littéraires du *Figaro*, d'intéressants articles sous le pseudonyme de Jean Vien.

— M. de Ronchaud, directeur des musées nationaux, vient de mourir à Saint-Germain, dans sa soixante et onzième année. Il s'était fait connaître par de nombreux travaux sur l'art et l'archéologie quand il fut, en 1872, nommé inspecteur des beaux-arts, puis, il y a quelques années, directeur des musées nationaux.

On a de lui un volume de poésie, *les Heures*, *Phidias, sa vie et ses œuvres* (1861), *Études d'histoire politique et religieuse* (1872), la préface des *Mémoires* et du *Manuscrit de ma mère*, de Lamartine, et de nombreux articles au *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*.

— L'Académie des sciences vient d'être informée de la mort de l'un de ses correspondants, M. Alfred Terquem. Ce savant physicien, né à Metz le 30 janvier 1831, avait été élève de l'École normale supérieure; il avait professé la physique au lycée de Metz, puis à la Faculté des sciences de Strasbourg. Après la guerre, il avait été nommé à la même chaire, à la Faculté de Lille. Ses savants mémoires sur l'acoustique et la chaleur le firent nommer, il y a un an, correspondant de l'Académie.

— On annonce la mort de M. Félix Vidalin, ingénieur hydrographe. On lui doit deux excellents ouvrages : *la Pratique des irrigations* et *l'Agriculture du Centre de la France*.

— Nous avons le regret d'annoncer la mort de M. Ducrocq, ancien libraire, décédé à l'âge de soixante-dix-sept ans.

ÉTRANGER

Allemagne. — On annonce la mort, à Arnstadt, de Mlle Eugénie John qui, sous le nom de Marlitt, s'était fait une place considérable parmi les romanciers populaires de l'Allemagne. Ayant une fort belle voix, elle s'était destinée d'abord au théâtre, mais elle avait dû y renoncer, son ouïe étant devenue subitement très faible à la suite d'une maladie. Elle avait alors pris la plume et avait publié, dans *la Gartenlaube*, une série de nouvelles et de romans qui avaient eu un grand succès. *Les Douze Apôtres*, *Goldelse*, *Barbe bleue*, *le Secret de la vieille demoiselle*, *la Comtesse Gisèle*, telles sont ses principales œuvres. Elle était née en 1825, à Arnstadt.

— On annonce la mort du Dr Johann Krejci, professeur de minéralogie et de géologie l'Université de Prague. Le défunt jouissait dans le monde savant d'une grande renommée, que lui ont value ses nombreux et remarquables travaux dans le domaine de la géologie.

— L'un des vétérans de l'anthropologie allemande, A. Ecker, vient de mourir dans sa soixante-dixième année. Il était professeur à l'Université de Fribourg en Brisgau, avait organisé le musée ethnologique de cette ville et avait été l'un des fondateurs des *Archiv für Anthropologie*. Le plus célèbre de ses ouvrages est son *Crania Germaniæ meridionalis*, paru en 1865.

Angleterre. — Un des auteurs les plus connus de l'Angleterre, Richard Jefferies, est mort vers la fin du mois dernier, à Goring.

Depuis deux ans bientôt, il était trop faible pour écrire et dictait ses ouvrages à sa femme.

C'était le fils d'un fermier du Weltshire et il excellait dans la description des scènes rurales où il avait un remarquable sentiment de la nature. Il a écrit plusieurs livres dans ce genre : *la Vie sauvage dans un comté du Sud*, *le Patron de jeu chez lui*, *la Vie des champs*, etc.

M. Jefferies est aussi l'auteur d'un grand nombre d'œuvres d'imagination.

— Les journaux anglais annoncent la mort de M. Henry Mayhew, fondateur et premier rédacteur du *Punch*, décédé à Londres. Après avoir débuté dans la carrière littéraire par la comédie *le Ménestrel ambulant*, jouée avec succès au Queen's-Theater, M. Mayhew avait fondé le *Punch* en 1841. Plus tard, il a collaboré à différentes revues; il a, en outre, publié un certain nombre d'œuvres littéraires bien connues, entre autres : *les Ouvriers et les Pauvres de Londres*, *l'Histoire des Mormons*, *les Merveilles de la science*, etc.

— On annonce la mort de M. Palgrave-Simson, auteur dramatique anglais, à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

Il a écrit soixante pièces, et il a adapté *A Scrap of paper* (un fragment de papier), prononcez : *les Pattes de mouche*. En outre, il a écrit un roman intitulé : *For Ever and Never* et une *Vie de Weber*.

Russie. — M. Katkow, directeur de *la Gazette de Moscou*, est mort, comme on sait, le mois dernier, dans sa propriété de Snamansky, près de Moscou.

M. Katkow (Michel-Nikiphorowitsch), publiciste russe, était né à Moscou en 1820. Il fit ses études à l'Université de sa ville natale, puis suivit les cours de philosophie à Kœnigsberg et à Berlin, où il fut un élève de Schelling. D'abord professeur à l'Université de Moscou, il se fit ensuite journaliste.

En 1856, il prit la direction du journal *Ruśskij Wiestnik*, où il soutint les idées libérales.

En 1861, il passa à la direction de *la Gazette de Moscou* qui, bientôt, grâce à son talent, devint l'organe le plus autorisé et le plus influent du parti vieux russe.

Dans ces derniers temps, M. Katkow exerçait une influence marquée sur les décisions du czar.

La mort de M. Katkow a été et sera vivement ressentie en France, car cet écrivain était un des adversaires les plus résolus du parti allemand et sa sympathie pour nous s'était manifestée en maintes occasions.

Belgique. — On annonce la mort de M. G. de Koninck, professeur de chimie à l'Université de Liège, paléontologiste éminent, très connu en France par ses beaux et nombreux travaux.

Danemark — On annonce de Copenhague la mort de M. Rudolph Prahl, l'un des journalistes les plus estimés du Danemark, qui fit partie pendant trente ans de la rédaction du *Dagblad*.

M. Prahl ne manquait aucune occasion de manifester sa sympathie pour la France. En 1870, il avait été fait chevalier de la Légion d'honneur.



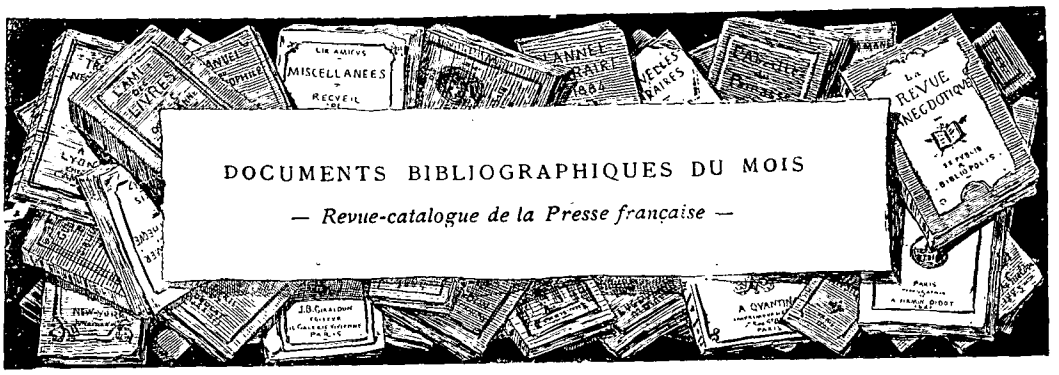

Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

Revues françaises

ARTISTE (juillet). — E. Durand-Gréville : François Millet, à propos de la récente exposition de ses ouvrages. — Ponsonnailhe, Lanson et Lovist : Le Salon de 1887.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES CHARTES (liv. 2 et 3). — Langlois : Rouleaux d'arrêts de la cour du roi au XIIIe siècle. — Havet : Questions mérovingiennes ; les Chartes de Saint-Calais. — Le Vavasseur : Valeur historique de la chronique d'Arthur de Richemont. — Aug. Molinier : Suger. — BULLETIN DU BIBLIOPHILE (juillet-août). — Ch. Ephrussi : Le songe de Poliphile. — Pierre d'Arc : Bibliographie des ouvrages relatifs à Jeanne d'Arc. — Lettres de Bigot. — Lettres inédites d'Ambroise. — Firmin Didot sur la contrefaçon. — Quand on range sa bibliothèque. — A propos d'un livre introuvable.

CONTROVERSE ET CONTEMPORAIN (juillet). — Vigouroux : De l'authenticité du *Pentateuque*. — Jacquier : Les explorations anglaises en Palestine. — A. Lepitre : Les Bretons. — Hamard : L'archéologie préhistorique et l'antiquité de l'homme. — Mouterde : Jehan Gaultier l'appoticaire, souvenirs lyonnais du XVIe siècle. — Mgr Ricard : L'abbé Maury et Mirabeau. — CORRESPONDANT (25 juillet). — Forneron : Les émigrés et la société française sous le règne de Napoléon Ier. — De Lescure : J. de Maistre intime d'après sa correspondance. — A. Langlois : Le chapelain du cénacle de 1830 ; Victor Pavie. — Bordes : Excentricités anthropologiques. — P. Douhaire : Quelques ouvrages sur Jeanne d'Arc. — (10 août). Forneron : Les émigrés sous Napoléon Ier. — De Chenclos : La nouvelle guerre maritime. — de Nadaillac : Les Pygmées. — L. Régis : Alexandre Ier et le prince Adam Czartoriski. — E. Biré : *Choses vues* et choses vraies. — Canet : *L'Ame*, par Mgr Turinaz.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (16 juillet). — La situation réelle de l'entreprise de Panama : les trois milliards que, par les procédés actuels, coûtera le canal. — Les habitations ouvrières. — Les emprunts occultes. — Le mouvement économique et social aux États-Unis : l'immigration et les tendances nouvelles des États-Unis. — (23 juillet). La situation réelle de l'entreprise de Panama : le transit probable ; la solution nécessaire. — Le commerce extérieur de la France pendant les six premiers mois de 1887. — La condition présente du Brésil. — Les discussions de la Société d'économie politique : l'économie politique et le socialisme sont-ils contradictoires ? — (30 juillet). Les devoirs et les droits des nations envers les étrangers. — Le commerce extérieur de la France pendant les six premiers mois de 1887. — Le commerce extérieur de l'Angleterre pendant les six premiers mois de 1887. — Un chapitre de l'histoire du travail : corporations et syndicats professionnels. — (6 août). La législation et la pratique des grèves et l'intervention gouvernementale. — De la progression du service des pensions militaires et civiles. — L'Inde anglaise : sa situation économique et financière. — Un nouvel essai de sociologie. — Affaires municipales : les faveurs municipales et les Sociétés véreuses ; le monopole tacite ou formel des bateaux-omnibus ; les eaux et les égouts. — (13 août). La situation financière et politique de la Russie. — Les caisses de prêts agricoles en Alsace-Lorraine. — Le mouvement économique et social aux États-Unis : les finances publiques ; les bénéfices des chemins de fer dans les six premiers mois de 1887 ; les grèves ; les chevaliers du travail. — Les discussions de la Société d'économie politique : éloge de Rossi.

GAZETTE ANECDOTIQUE (15 juillet). — Mlle Léonide Leblanc. — Nicolas Leblanc. — Affaire Stoullig et Capoul. — Mme Hading. — M. Vianesi à l'Opéra. — Statue du P. Captier. — Départ du général Boulanger pour Clermont. — Lettres inédites de V. Hugo. — Le baron Seillière. — La genèse de *Vautrin*. — M. Jules Lemaître poète. — Dumas peint par Dumas. — Le prix d'un quatrain. — Bilans des seize derniers Salons. — (31 juillet). Duel Catulle Mendès et Maizeroy. — Duel Menvielle et Naquet. — Séjour à Paris des souverains du Brésil. — Inauguration à Châlons de la statue du pape Urbain II. — L'Opéra-Comique à la Gaieté. — L'École du Livre. — Une lettre de M. Caro. — La Boulangite. — Les septs péchés en quatrains. — Vers de ministre. — Prières républicaines. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (août). — Gruyer : Léonard de Vinci au musée du Louvre. — Bouchot : Le portrait peint en France au XVIe siècle. — Gerspach : Les tapisseries coptes au musée des Gobelins. — H. de Chennevières : Les Ruggieri artificiers. — Lecoy de la Marche : Les anciennes collections de manuscrits. — L. Gonse : Les derniers travaux de M. Anderson sur l'art japonais.

INDÉPENDANT LITTÉRAIRE (15 juillet). — Wagnon : Un romancier pessimiste allemand ; M. Paul Heyse. —

De Latour : A travers l'Espagne. — Philippe Lebon et Nicolas Leblanc : L'anniversaire de Florian. — (1er août). Wagnon : M. Paul Heyse. — Fuster : Une pièce gallophobe en Belgique. — M. Caro. — Armand Carrel. — INSTRUCTION PUBLIQUE (16 juillet). — Formont : Théorie de la versification française d'après quelques auteurs contemporains. — Waddington : Socrate. — Martha : Scipion Émilien. — Pigeonneau : La Guyane de 1770 à 1784. — Croiset : Les *Dialogues* de Platon ; leur authenticité. — (23 juillet). Huit : L'immortalité de l'âme dans le monde païen. — Formont : Théorie de la versification française. — Clamadieu : M. Caro. — Joly : Le Droit et l'État. — (31 juillet). Ollé-Laprune : Eloge de Malebranche. — Waddington : Histoire de la morale; Socrate. — (7 août). Ch. Huit : Le Théétète. — Croiset : Classification des dialogues authentiques de Platon. — Crouslé : Évolution politique et religieuse de Lamennais. — Pigeonneau : La France et l'indépendance des États-Unis. — (14 août). Formont : De l'épopée philosophique; *la Chute d'un ange*. — Gélis : Homère; la poésie cyclique ; Hésiode. — Le Bidois : A propos de Racine. — Cartault : Valerius Flaccus. — Waddington : Socrate. — INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 juillet). — Un tableau de Poussin. — Plon-Plon. — Genre de personnages plus ou moins célèbres. — Antoine Bruneau, avocat et médecin. — Le théâtre des Zouaves. — Les lettres de Van Engelgom. — Roi des Ribauds. — Napoléon. — Fondation de la *Gazette de France*. — Les parents de M. Leconte de Lisle. — Le Christ au Vatican. — Bernardin de Saint-Pierre demandant du pain à la Convention. — (10 août). Un précurseur de M. Pasteur. — A propos de Du Bartas. — Les Deveria. — Les antiques du Louvre. — Jésuites et libres penseurs. — Benserade. — La mort de Champmeslé. — Traité sur la formation des bibliothèques. — Reliures. — Un émule d'Eustache de Saint-Pierre. — Marie-Louise et ses trois maris. — La Société des gens de lettres. — Relation inédite de la journée du 10 août 1792.

JEUNE FRANCE (juillet). — Schmitt : Le Salon de 1887. — Dr Legué : Sœur Jeanne des Anges. — Rivet : La recherche de la paternité. — JOURNAL DES ÉCONOMISTES (juillet). — Ch. Gomel : Les travaux publics et le budget. — F. Bernard : La production du blé dans le monde. — De Fontpertuis : La petite culture et les paysans propriétaires en France. — Courcelle-Seneuil : La classification des études sociales politiques. — JOURNAL DES SAVANTS (juillet). — Barthélemy Saint-Hilaire : L'Inde contemporaine. — H. Wallon : Correspondance de M. de Rémusat pendant les premières années de la Restauration. — J. Girard : La comédie grecque. — De Quatrefages : Tératologie et tératogénie.

MAGASIN PITTORESQUE (15 juillet). — Liotard. — La brebis. — Les cris de Paris. — Conseils chinois. — Sur Gaspard Hauser. — Dans les Alpes. — Principes d'ornement. — John Penniless. — Les meilleures traductions françaises des auteurs anciens. — Nécessité des définitions. — (31 juillet). Les quatrains de Morel de Vindé. — Rupert. — Les Sphégiens. — Principes d'ornement. — Le musée Carnavalet. — Le héron blanc. — Études militaires ; les fortifications. — Louis Brune. — Brûle-Maison, poète populaire du XVIIIe siècle. — (15 août). Un voyage inédit en Hollande (1742). — Le héron blanc. — Le mennelstein. — Doux souvenirs. — Le sismographe enregistreur. — Le jubé de la Madeleine de Troyes. — Le plomb. — La tour de Capitello. — Le cimetière juif, à Prague. — MOLIÉRISTE (août). — Pélissier : Notes sur le *Misanthrope;* la chanson du roi Henri. — Fritsche : La scène de Molière et son organisation. — Lapierre : Molière illustré ; *Don Garcie de Navarre*. — G. Monval : Le livre de Templery. — La tombe de Molière. — MONDE POETIQUE (juillet). — E. Blémont : Le mécanisme élémentaire de l'expression. — Ribaux : Le reliquaire de la poésie romande.

NATURE (16 juillet). — Expérience sur les cerfs-volants. — La pasteurisation de la bière. — Première station centrale d'électricité à Paris. — Le jaugeage des bateaux et des navires. — Les vagues de la mer. — Éboulement de Zug en Suisse. — La vallée des Geysers d'Islande. — (23 juillet). Bateau démontable. — Effets des radiations solaires sur le sélénium. — La pureté de la glace. — Les chemins de fer en Orient. — Pompes à piston captant. — Le pendule à deux branches et ses applications. — Action de l'huile sur la mer pour calmer l'agitations des vagues. — Les puces. — Les orangers en France. — (6 août). Le torpilleur à grande vitesse *l'Ouragan*. — L'épidémie de suette militaire. — Machines à fabriquer les caisses d'emballage. — Le tremblement de terre du Japon du 15 février 1887. — La photographie pratique. — Le fond russe. — Photographie amusante. — Le matériel des pompiers de Paris. — La variation séculaire des saisons. — Collecteur des poussières. Système Comefford. — La montre observateur. — La mine et l'usine à mercure d'Amaden (Espagne). — (13 août). L'éboulement de Zug, en Suisse, le 5 juillet 1887. — Etude du timbre des sons par la méthode des flammes manométriques. — L'éclipse totale de soleil du 19 août 1887. — L'éclairage oxhydrique. — Wagons de chemins de fer. Types nouveaux sur les lignes françaises. — Les miroirs magiques. — Les jeux de hasard. — Déversoir-siphon évitant toute obstruction des tuyaux. — Tourne-feuille mécanique s'adaptant à toutes sortes de pupitres à musique. — Source intermittente de Vesse, près Vichy (Allier). — NOUVELLE REVUE (15 juillet). — H. Pessard : La fin d'une guerre. — G. D. Weill : Les relations diplomatiques de l'Angleterre et de la papauté. — Astruc : Le mouvement religieux. — F. Gallot : Les périodiques allemands. — (1er août). Zeller : Rodolphe de Habsbourg. — Fuzier-Hermann : L'ordre des avocats. — F. Hémon : Les races vivaces. — Weil : Les relations diplomatiques de l'Angleterre et de la papauté. — Etude sur Clausewitz.

POLYBIBLION (juillet). — L. Couture : Philosophie. — F. Boissin : Romans, contes et nouvelles. — Comptes rendus dans les sections de théologie, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique. — Questions et réponses.

REVUE ALSACIENNE (juillet). — Eugène Seinguerlet. — Rabany : Les généraux alsaciens de 1815 à 1870. — Les Alsaciens dans la magistrature française. — Une aventure romanesque à Strasbourg en 1735. — Ephémérides alsaciennes. — Lettres d'Alsace-Lorraine. — REVUE D'ANTHROPOLOGIE (juillet). — La poterie en Belgique à l'âge du mammouth. — Dally : De la sélection ethnique et de la consanguinité chez les Grecs anciens. — Topinard : Description et mensuration d'une série de crânes kirghis offerts au musée Broca. — Courtes : Le musée Guimet. — Topinard : L'homme quaternaire de l'Amérique du Nord. — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (mai-juin). — L. Heuzey : Une étoffe chaldéenne ; le kannakès. — Mowat : Inscriptions osques ornées d'images de monnaies. — Deloche : Anneaux et cachets de l'époque mérovingienne. — Néroutsos-Bey : Inscriptions grecques et latines recueillies dans la ville d'Alexandrie et aux environs. — J. Guillemand : Inscriptions gauloises; nouvel essai d'interprétation. — Le Blant : Le vol des reliques. — Prost : Les anciens sarcophages chrétiens de la Gaule. — REVUE D'ART DRAMATIQUE (15 juillet). — E. Morlot : Le théâtre de M. Ohnet. — Tellier : M. Th. de Banville et sa dernière œuvre dramatique. — Valnay : Le théâtre de Moscou de 1841 à 1850. — De Veyran : Un roman comique

au XIXe siècle ; la lecture d'un drame inédit. — A. Copin : Les violettes de Mlle Mars. — (1er août). Lefranc : Le théâtre et les jeunes auteurs. — J. Guillemot : La mise en scène et le théâtre réaliste. — Ballien : Regnard au Théâtre-Italien. — REVUE DES ARTS DÉCORATIFS (juillet). — Chabal-Dussurgey : Les Ecoles d'art décoratif. — Maurice Lippmann : L'art dans l'armure et dans les armes. — Bouilhet : Conférences de l'Union centrale : La galvanoplastie. — V. Ch. : Les peintures décoratives de M. Charlemont pour le nouvel opéra de Vienne. — De Champeaux : L'art flamand avant le XVe siècle. — REVUE DE BRETAGNE ET D'ANJOU (août). — L. Seché : Paul Eudel. — Orain : L'exposition des beaux-arts à Rennes. — Kerviler : Cent ans de représentation bretonne. — REVUE DU CERCLE MILITAIRE (17 juillet). — Le règlement russe sur le commandement des places fortes. — Le projet de loi organique militaire. — (24 juillet). Le service de l'alimentation en temps de guerre dans l'armée italienne. — (31 juillet). Une revue à Dijon en 1815. — (7 août). L'action du feu de l'infanterie sur le champ de bataille. — L'Académie d'état-major en Russie. — Les places fortes de la Bulgarie. — La première expédition de Constantine. — (14 août). Le Kiel autrichien. — Mémoires du général Landrieux *1796-1797*. — Le général Pélissier. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (18 juillet). — Petschenig : Corippus. — De Weech : Cartulaire de l'abbaye de Salem. — Harisse : Excepta Colombiniana — Godefroy : Dictionnaire de l'ancienne langue française. — Clermont-Ganneau : Notes d'archéologie orientale. — (25 juillet). Ledrain : Dictionnaire des noms propres palmyréniens. — Beloch : La population du monde gréco-romain. — D'Artois de Jubainville : Essai d'un catalogue de la littérature épique de l'Irlande. — Oucken : Dissertations sur l'histoire moderne. — Bellet : Histoire du cardinal Le Camus. — Alis : Notice sur Mauvezin. — REVUE DES DEUX MONDES (15 juillet). — M. du Camp : Les associations protestantes à Paris ; les diaconesses ; la cité du soleil. — Cochut : La France et l'Union latine. — E. Michel : Une nouvelle biographie de Raphaël. — A. Fouillée : La sensation et la pensée selon le sensualisme et le platonisme contemporains. — A. Rambaud : L'empereur Frédéric II d'après une récente publication. — (1er août). Duc de Broglie : La seconde lutte de Frédéric II et de Marie-Thérèse. — G. Boissier : L'édit de Milan et les premiers essais de tolérance religieuse. — P. Janet : Les origines de la philosophie d'Auguste Comte. — De Varigny : L'Océanie moderne. — Valbert : Lettres intimes de l'impératrice Marie-Louise. — Brunetière : Montesquieu à propos de livres récents. — REVUE GÉNÉRALE (15 juillet). — Trézenick : M. Barbey d'Aurevilly. — Comtesse de Mouzay : Mme Anaïs Ségalas. — Duchosal : Rodolphe Topffer. — De Larivière : La femme en Allemagne d'après M. John Grand-Carteret. — (31 juillet). F. Passy : La solidarité du capital et du travail. — Ch. Beauquier : Michel Munckaczy. — *Mme de Sévigné*, d'après M. Boissier. — *Victor Cousin*, par Jules Simon. — *Montesquieu*, par A. Sorel. — REVUE GÉNÉRALE D'ADMINISTRATION (juillet). — De Crisenoy : Statistique des biens communaux et des sections de communes. — Les conseils de préfectures. — Guignard : Les institutions sanitaires ou l'hygiène administrative et scientifique en Italie. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (juillet). — L'histoire de l'enseignement géographique. — Drapeyron : Les deux Buache, ou l'origine de l'enseignement géographique par versants et par bassins. — Girard : Distribution de la température à la surface du globe. — Gaudefroy-Demombynes : Les colonies allemandes dans l'Afrique occidentale. — REVUE GÉOGRAPHIQUE INTERNATIONALE (mai). — G. Renaud : Les prix du blé en France de 1771 à 1884. — Levasseur : La statistique graphique. — De Lanessan : Bizerte, port militaire. — Gouin : Les embouchures du fleuve Rouge. — De Boucherville : Les colons français à Madagascar. — Population, administration et commerce du Congo. — Marche : Voyage aux Philippines. — L'avenir des Européens en Afrique. — La Lauze : Le canal des deux mers ; de Port-Vendres à Cap-Breton. — REVUE D'HISTOIRE DIPLOMATIQUE (juillet). — Lavollée : Les unions internationales. — Rott : Philippe III et le duc de Lerme. — De Ruble : Le traité de Cateau-Cambrésis. — De Lettenhove : Candidature du duc de Leuchtemberg au trône de Belgique (1831). — Vaesen : Du droit d'occupation d'une terre sans seigneur sous Louis XI. — REVUE INDÉPENDANTE (août). — De Wyzeva : Les livres. — J. Laforgue : Chronique parisienne. — Mans : Chronique bruxelloise. — de Fourcand : Musique. — Mme Daudet : Feuillets intimes. — Villiers de l'Isle-Adam : G. Mahouin. — Paul Adam : Au jour. — J. Péladan : Paulæ preces. — Dujardin : Les lauriers sont coupés. —REVUE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE (juillet). — E. Camille : Jean-François Millet. — Jean-Paul Clarens : George Sand. — M. Jametel : Nouveautés chinoises. — Cœnil : La philosophie dans l'art ; les mots et les choses. — Ulric : Chopin. — REVUE MARITIME ET COLONIALE (juin). — Degouy : Étude sur les opérations combinées des armées de terre et de mer. — De Fésigny : Les rapides du haut Mékong. — Inventaire des archives du port de Marseille. — REVUE DU MONDE LATIN (août). — De Barral : Le conclave de Venise et le Concordat français (*1799-1801*). — Lefèvre Saint-Ogan : Un journaliste au XVIe siècle ; l'Arétin. — Ch. Gidel : La littérature et la Révolution de 1830. — A. Berget : Télégraphes et téléphones. — REVUE PHILOSOPHIQUE (juillet). — Seignobos : Les conditions psychologiques de la connaissance en histoire. — Durckheim : La science positive de la morale en Allemagne ; les économistes, les sociologistes et les juristes. — J.-M. Guardia : Les sentiments inimes d'Auguste Comte d'après son testament. — Tannery : Le monisme de Mélissos. — Tarde : *La Criminalité comparée*. — REVUE DE LA RÉVOLUTION (juin). — De Beaurepaire : La Normandie en 1792 ; assassinat de G. Bayeux, procureur général, syndic du Calvados. — Taine : La Provence en 1790 et 1791. — Faye : Les sociétés populaires d'Indre-et-Loire. — G. Bord : Un bourreau danseur. — D'Agours : La Corse en 1800. — Le clergé français réfugié en Angleterre en 1801. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (16 juillet). — G. Larroumet : La saison théâtrale de 1886-1887. — Ch. Levêque : Wagner. — Durand-Gréville : Les vicissitudes d'un tableau célèbre ; la *Ronde de nuit*, de Rembrandt. — (23 juillet). Ch. Benoist : La trahison d'Étienne Marcel, à propos d'une polémique récente. — Ch. Levêque : Wagner. — Le Maroc, d'après M. G. Charmes. — M. Gaucher : Marie Bashkirtseff d'après son *Journal*. — Desjardins : M. Caro. — (30 juillet). De Varigny : La politique d'annexion en Océanie. — A. Rambaud : La diplomatie française en Orient au XVIIIe siècle. — E. Beaussire : *L'Ode à la joie* de Schiller. — Sacher-Masoch : Le premier nihiliste, Tschoglokoff. — (6 août). Chantavoine : De l'utilité des études classiques dans une démocratie. — Léo Quesnel : La Guyane et l'Amazonie, d'après M. H. Coudreau. — (13 août). A Barine : Physiologie du criminel d'après M. Lombroso. — *Histoire politique de la France*, par C. de Loisne. — REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES (juillet). — De Circourt : Le duc Louis d'Orléans, frère de Charles VI ; ses débuts dans la politique. — Comte de la Ferrière : La troisième guerre civile et la paix de Saint-Germain (1568-1570). — De Barthélemy : Charlotte de la Trémoïlle, princesse de Condé ; son procès criminel. — Allard : L'ancien monde et le christianisme. — De l'Epinois : Jordane Bruno d'après de récentes publications. — REVUE SCIENTIFIQUE (16 juillet). — Marey : Le vol des oiseaux. — Mme Royer : L'évolution mentale dans la série organique. —

De Varigny : La lèpre aux îles Hawaï. — Ancelle : *Explorations au Sénégal.* — (23 juillet). De Lacaze-Duthiers : Les sciences accessoires dans les Facultés de médecine. — Errera : Pourquoi dormons-nous? — Crookes : Sur une nouvelle force supposée. — Franck : *Les Fonctions motrices du cerveau.* — (30 juillet). Malard : Les groupements cristallins. — Yves Guyot : L'art et la science. — Richet : Léon Gosselin. — (6 août). Carl Vogt : Le rôle des sciences et des lettres dans l'enseignement secondaire. — Malard : Les groupements cristallins. — Meunier : Le chien de guerre. — Le suicide du scorpion et du cobra. — (13 août). Crookes : La genèse des éléments. — Rietsch : Le rôle des bactéries dans la nature. — La mise en culture des Landes de Gascogne. — Romanès : Le sens de l'odorat chez le chien.

SPECTATEUR MILITAIRE (1er août). — L. Samion : Exercices et manœuvres de l'infanterie belge. — Brun : L'éducation de l'infanterie française. — Lehautcourt : Les expéditions françaises au Tonkin. — E. Maison : Les volontaires de la Savoie (1792-1799).

TOUR DU MONDE (16, 23, 30 juillet et 6 août). Dieulafoy : Journal des fouilles de Suse. — (13 août). Rabot : Explorations en Laponie. — TRADITION (juillet). — H. Carnoy : Les aventures de Til Ulespiègle. — E. Blémont : Poèmes de la tradition. — Ch. Buet : La légende des chats parlants. — Dr Prato : La chanson de Marguerite dans le *Faust* de Gœthe. — Lorin*: La retraite illuminée d'Auxerre. — Mac-Gwenlyne : La pierre tremblante de Fairdhu.

Revues étrangères

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE (juillet). — H. Jacottet : Poètes modernes de l'Angleterre ; Elisabeth Barett Browning. — Lullin : Le blé, la farine et le pain. — Decrue : La cour de France et la société au XVIe siècle. — Ph. Godet : Une éducation au siècle passé. — (août). F. de Pressensé : Un philanthrope anglais ; lord Shaftesburg. — Bajovar : Episode de la vie du roi Louis II de Bavière. — Decrue : La cour de France et la société au XVIe siècle. — L. Quesnel : Cinquante ans de l'histoire d'Angleterre. — Van Muyden : La photographie, ses progrès récents, son avenir. — MATINÉES ESPAGNOLES (22 et 30 juillet). Sylvanecte : Etude sur les origines de la Prusse impériale ; les chevaliers teutoniques. — D. Bernard : Excursion à Tanger. — F. Ponsard : Les Charmettes ; souvenir d'Aix et de Chambéry.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 juillet 1887 au 15 août 1887)

DÉBATS. Juillet : 18, et août : 15. J. Lemaître : Les trois discours de Corneille sur l'art dramatique. — 19. *L'ancien monde et le Christianisme*, par de Pressensé. — 22. La manufacture de Sèvres. — 27. *La France en Orient sous Louis XVI.* — 28. Lucrezia degli Obizzi. — 29. Les *Mémoires* de Cluseret. — Août : 4. Une correspondance inédite de Mazzini. — 5. *Portraits historiques*, par Chantelauze. — 7. *Nouvelles études de psychologie et de morale*, par F. Bouiller. — 9. J. Simon : L'armée et la démocratie. — 11. *Lettres athéniennes*, par le vicomte de Mouy. — 14. *La Vie littéraire dans une ville de province sous Louis XIV*, par Jacquet.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE. Juillet : 17, 27. Levallois : Physionomies de la bohème ; F. Fouque. — 20. Les décadents. — Août : 11. Les bibliothèques. — 13. *L'Unisson*, par M. Duruy. — 14. L'Ecole des jeunes de langues.

ÉCHO DE PARIS. Juillet : 24. Armand Carrel. — Août : 1. *Romance sans paroles*, par P. Verlaine.

ESTAFETTE. Juillet : 30. *La Décadence latine*, par J. Péladan.

ÉVÉNEMENT. Juillet : 16. *L'Initiation sentimentale*, par J. Péladan. — 17. Notes sur Zola. — 21. L'éditeur Lemerre.

FIGARO. Juillet : 18. G. Flaubert à Chenonceaux. — 23. Les écrivains français dans l'Amérique du Sud. — 30. Quellien : La statue de Brizeux. — Août : 13. Jeanne d'Arc et les quarante académiciens.

FRANÇAIS. Juillet : 16. Le tombeau d'un Pharaon. — 18. Lettres au *Mercure de France* sur Molière. — 19. Les deux bouts du siècle à propos de quelques publications récentes. — 20. Ch. Jourdain. — 22. M. Caro. — 23. L'Eglise et l'Etat en Angleterre depuis la conquête des Normands. — 29, et août : 11, 12. *La Terreur sous le Directoire*. — Août : 1. *Vercingétorix*, drame, par M. Schuré. — 7. *Jean-Joseph Mounier, sa vie et ses écrits*, par Lanzac de Labarie. — 13. *Le Patriotisme et la religion au siège de Beauvais en 1472.* — 14. Les sociétés historiques de Paris et leurs publications. — 15. Origines du théâtre de Shakespeare.

GAULOIS. Août : 8. M. Caro.

GAZETTE DE FRANCE. Juillet : 17. *Le Forgeron*, par Th. de Banville. — *Les Moineaux francs*, par J. Normand. — 18. M. Caro. — 21. La statue d'Urbain II. — 24. *Les Comédiens hors la loi*, par G. Maugras. — 29. Mistral. — 31. *Le Prince de Bismarck*, par Marie Dronsard. — Août : 7. *Le Joueur*, par Dostoiewsky. — 11. Collections et collectionneurs ; l'ancienne Rome. — 14. *Candidat!* par Jules Claretie.

GIL BLAS. Juillet : 25. Les romanciers militaires. — 27. Armand Carrel. — Août : 10. *L'Adorée*, par Maizeroy. — 13. Mme de Lamartine.

INTRANSIGEANT. Juillet : 28. *Notes d'un journaliste*, par Geffroy.

JUSTICE. Juillet : 18. Bancal des Issarts. — 20. M. Caro.

— 25. Le culte de la raison en province. — 26. *En rade*, par Huysmans. — Août : 1. Le clergé constitutionnel dans les départements du Sud-Ouest. — 2. Les livres scolaires. — 4. L'émigration française. — 11. La question du latin.

LIBERTÉ. Juillet : 22. Nouvelle étude sur Napoléon. — 24. Armand Carrel. — 26. Le vieux théâtre espagnol. — Août : 3. *L'Unisson*, par M. G. Duruy. — 12. La Correspondance de Mme de Rémusat. — 15. *La Comédie française pendant les deux sièges*, par M. A. Thierry.

MONDE. Juillet : 16. Economie politique et sociale, par l'abbé Rambaud. — 26. Armand Carrel. — Août : 14. Un royaliste libéral en 1789 ; Jean-Joseph Mounier.

MONITEUR. Juillet : 20. *Nos 144 régiments de ligne*, par de Lyden. — 22. Le général Mac Clellan, par le comte de Paris. — 27. Les mémoires du prince Adam Czartoryski. — 30. G. Cadoudal. — Août : 7, 9. Derome : Les miniatures de V. Hugo. — 15. *Les Femmes jugées par le Diable*, par G. Claudin.

MOT D'ORDRE. Juillet : 27. L'Ecole du livre.

NATIONAL. Juillet : 19. Armand Carrel. — 20. L'écrivain moderne. — Août : 3. Jésus-Christ selon Zola.

PARIS. Juillet : 25. *Les Œuvres et les hommes*, par Barbey d'Aurevilly.

PARTI NATIONAL. Juillet : 19, 26. Les comédiens et les mœurs. — 22. *L'Ennemi*, par Guiches. — Août : 4. *Essai sur le libre arbitre*, par Fonsegrive. — 5. *Un homme d'aujourd'hui*, par H. Rabusson.

PATRIE. Juillet : 22. *L'Armée française*, par de Lyden. — 25. *Le Rire*, par Coquelin. — Août : 11. *Dames de la Renaissance*, par Blaze de Bury.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Août : 13. Les tremblements de terre. — Une histoire italienne de la Révolution française.

SIÈCLE. Juillet : 25. *La Comédie française pendant les deux sièges*, par E. Thierry. — 27. Pierre Dupont. — 31. Les *Mémoires* de J. Cluseret.

TEMPS. Juillet : 17. M. Caro. — 19. E. Scherer : Cinquante ans de règne (la reine Victoria). — 24. A. Carrel. — 27. Les *Mémoires* de Cluseret. — 28. A. Daudet : Histoire de mes livres ; *Numa Roumestan*. — 29. Comment il faut lire Montesquieu. — Août : 6. Le Cagnou du Tarn. — 10. *Souvenirs diplomatiques*, par Rothan. — 12. Scherer : Les précurseurs de Lamartine. — 13. *Les Propos de table de la vieille Alsace*.

UNIVERS. Juillet : 22. Le chant grégorien. — 30. Victor Pavie. — Août : 9. Biré : M. H. de Pène. — 11. J. Simon : Victor Cousin.

VOLTAIRE. Juillet : 19. G. Vicaire : Léopardi. — 23. La statue de Musset. — Août : 15. La vogue littéraire ; Dante-Gabriel Rossetti.



L'Administrateur-Gérant : A. SAUPHAR.

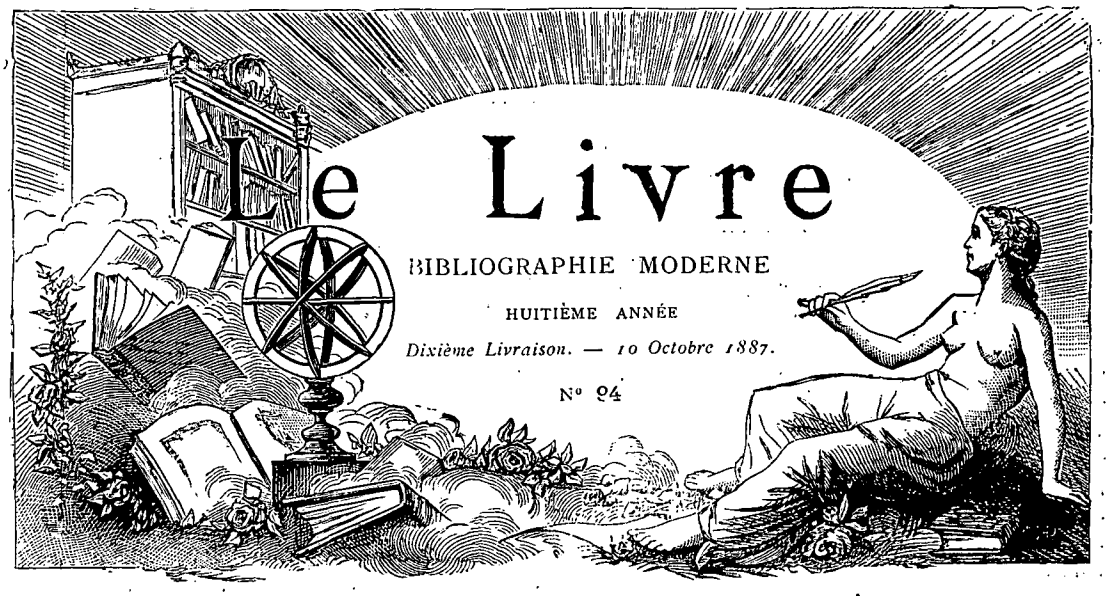

L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Histoire. — Beaux-Arts. — Géographie. — Petite gazette du bibliophile. — Gazette bibliographique. — Doouments bibliographiques, etc.

— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

Contes à Sylvie, par M. Léon Deschamps. Un vol. in-18. Paris, 1887, Jules Lévy, éditeur.

Ils ne sont pas tous également « palpitants d'intérêt », ces *Contes à Sylvie*, qui, selon le sens le plus général du mot *conte*, seraient des œuvres de pure imagination, et, d'après l'allure du récit confirmée çà et là par la déclaration de l'auteur, seraient, au contraire, des œuvres d'observation, reproduisant des faits de la vie réelle. En outre, cette Sylvie, à qui ces contes sont contés, est loin de rien avoir de commun avec l'innocente nymphe bocagère que le nom semble désigner, si elle a pris goût, comme il est probable, à ces mœurs du quartier latin dont M. Léon Deschamps lui narrait des épisodes quelque peu vifs. L'étiquette du volume égarera donc bien des gens, car ils sont nombreux, les lecteurs qui jugent du contenu d'un livre et l'achètent sur le titre, ce qui est vraiment bien excusable. Mais, cette réserve faite, nous nous empressons de déclarer qu'en ce point seulement l'œuvre manque tant soit peu de sincérité. Disons plus : c'est la sincérité, la belle sincérité de la jeunesse, qui fait le principal mérite de ce recueil de novellettes d'ailleurs très variées d'allure, de ton et d'humeur ; et c'est là encore un mérite. M. Léon Deschamps, dont le style est déjà suffisamment compliqué, devrait bien cependant se garder à l'avenir de pousser la recherche de la variété jusqu'à tomber — par accident, je veux le croire — dans le triple galimatias, comme en cette singulière phrase qui me gâte un des meilleurs morceaux du volume. Celui qu'il intitule : *le Premier Livre*. En relisant ici cet échantillon de style baroque, il se défendra difficilement d'en rire.

Dépeignant les doutes et les angoisses d'un jeune écrivain au sujet de son œuvre de début, il dit : « Chaque ligne n'est-elle pas une heure de sa propre existence ? avec, pour ponctuation, les douleurs, ces virgules, et les trop rares joies, ces points d'exclamation, qui séparent le mystérieux inconnu de l'incréé du sombre néant de la chute finale ? » Et, certainement, le jour où il laissa sécher sur le papier l'encre de cette belle suite d'images, M. Léon Deschamps fut content de lui. « Il contempla son œuvre et vit qu'elle était bien. » Mais, nous-mêmes, n'en rions pas trop. Quel écrivain ne ferait de telles rencontres

s'il cherchait dans ce que Sainte-Beuve appelait son « fumier ». E. C.

L'Immolation, par J.-H. Rosny. Paris, Albert Savine, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Dans son nouveau volume *l'Immolation*, J.-H. Rosny affirme une fois de plus, d'une manière tout à fait saisissante, sous une incisive couleur, les qualités de puissance et d'originalité qui ont mis entre les mains de tous les lettrés, de tous les fervents de l'art et de la littérature, ses deux œuvres précédentes, *Nell Horn* et *le Bilatéral*. Il est facile de chercher querelle à l'écrivain sur les détails de style, sur des choix de mots et d'adjectifs, sur son autoritaire parti pris scientifique ; mais il est impossible de ne pas reconnaître sa force, de ne pas louer sa science d'observation, la poignante et impérieuse réalité de ses études.

Après avoir peint les mœurs anglaises, les dessous de Londres sous le jour le plus vrai que nous ayons encore trouvé dans les livres écrits sur l'Angleterre, après avoir tracé dans *le Bilatéral* des tableaux de mœurs révolutionnaires absolument neufs, le romancier porte son analyse sur ces êtres muets, murés, presque inconnus, les paysans, et nous donne des types, terribles de ressemblance, criants de sincérité, d'une intensité de vie qui terrifie. Nous ne connaissons pas de trilogie paysanne plus formidable que *l'Immolation, la Sorcière, l'Aîné*. Ces brutes farouches, ignorantes, crédules, implacables, se dressent en silhouettes d'épouvante sur le fond tragique des champs sourds et muets, de la terre complice des sauvageries, dans l'atmosphère, poétique en apparence, brutale et cynique en réalité, de la nature impassible. La luxure de bête fauve faisant se ruer le père sur sa propre fille, sur la chair sortie de sa chair, l'ignoble et superstitieuse terreur traînant l'homme au meurtre impitoyable de l'innocente voisine soupçonnée de jeter des sorts, la monstrueuse avarice lançant le frère aîné au fratricide, sont comme symbolisés par Rosny dans ces trois figures magistrales, Hamelot dit la Tête, Clotare, et enfin Mathieu Gavel. Le livre se complète par *Cipriano de Aranzazu*, une curieuse esquisse de croyant, demi-mystique et visionnaire, et se termine par *les Xipéhuz*, une étrange reconstitution d'époques antérieures au premier groupement d'où devait sortir la civilisation assyrienne et babylonienne. Mais nous avouons donner toutes nos préférences à la trilogie de la terre d'un grandiose horrible et impressionnant.

L'Adorée, par René Maizeroy. Paris, Victor Havard, 1887, un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

La minutieuse et passionnée étude de jalousie que René Maizeroy intitule *l'Adorée* est certainement de beaucoup la meilleure de ses œuvres, la plus vraie, la plus sobre. A côté de la violence vécue des sentiments qui y sont analysés avec une fougue communicative par un talent jeune et convaincu, on y trouve un effort visible vers une plus grande simplicité de la langue. Rarement les ardeurs de la passion, les querelles et les joies amoureuses d'un jeune ménage ont été décrits d'une manière plus chaude, plus pénétrante ; René Maizeroy a mis dans ce livre, qui semble moins un roman qu'une sorte de journal de l'amour, une irrésistible conviction, le cri de vérité qui fait sortir une œuvre du rang et lui assigne presque une place spéciale dans la littérature à côté des œuvres de passion. *L'Adorée*, sans complications, sans intrigues, sans action au sens absolu du mot, attache comme l'aventure la plus compliquée, et cela par le seul développement de cette jalousie qui mord le malheureux mari au cœur et au cerveau, empoisonnant son sang, son bonheur, sa raison. Ce ne sont que scènes violentes succédant à des scènes de tendre et amoureuse ivresse, et, malgré la monotonie forcée d'un livre où se débattent seulement deux êtres, deux chairs liées l'une à l'autre par le mariage et par la passion, l'auteur arrive à un degré d'intérêt, d'émotion, qui captive et ne lâche plus. Nous n'aimons pas beaucoup la fin du roman, trop brusque, trop précipitée, en dépit de l'annotation préparatoire de l'auteur ; les transitions n'y sont plus amenées avec le même art qu'au début et le caractère du mari y paraît moins vrai. Mais ce n'est là qu'une tache au roman de René Maizeroy qui est, jusqu'à ce jour, sa meilleure œuvre, la plus sincère.

L'Ennemi, par Gustave Guichès. Paris, Librairie moderne, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

M. Gustave Guiches continue avec *l'Ennemi*, la série des intéressantes études de mœurs provinciales qui lui ont servi si heureusement de début dans les lettres et qui ont aussitôt mis son nom en relief parmi les jeunes romanciers d'avenir. Dans *Céleste Prudhomat*, il nous contait la navrante et terriblement sincère histoire de l'institutrice de province, de la maîtresse d'école, de la fille de paysan élevée au-dessus de sa condition pour devenir une dame, un professeur ; *l'Ennemi*, qui devait primitivement s'appeler *la Bête*, est le récit mouvementé de l'affreuse dévastation des vignobles du Lot par le phylloxera.

Avec l'ardeur d'un écrivain qui possède à fond son sujet, qui a pu tracer pas à pas son étude sur place d'après les documents les plus réels, il met en scène un vigneron propriétaire, fanatique de la vigne, de son clos et sacrifiant tout, revenus, famille, enfant, à cette ravageante passion de la terre, qui ronge comme un cancer toujours affamé l'âme et la chair de tout vrai paysan. Son héros, Chavasseur, lutte corps à corps avec le monstre, la bête hideuse et lui fait une guerre sans pitié ; à lui seul il remue tout le pays, le lève en une croisade sainte contre le puceron maudit, oublie peu à peu, dans l'ardeur absorbante de cette lutte, tous les siens, au point d'en arriver à vendre, pour ainsi dire, sa fille à un financier suspect, puissamment riche, qui lui a promis son concours,

et finit par mourir, assommé d'un coup de sang, devant ses terres improductives, devant ses vignobles à jamais perdus, le jour où son gendre, à l'instigation de sa fille, lui refuse la rente promise, qui l'aidait seule à continuer le dur combat engagé contre le phylloxera.

Œuvre d'une poignante actualité, le roman de M. Gustave Guiches se distingue par son souci de la vérité, par sa structure habile et par le soin passionné du style; si, çà et là, ce souci le pousse à quelques exagérations d'images, à des recherches de mots, à des inventions de verbes, qui n'ajoutent pas, selon nous, à la valeur du roman, il n'en est pas moins vrai que c'est le livre d'un écrivain de talent, sachant voir les choses et analyser les caractères. *L'Ennemi* tiendra donc bien sa place à côté de cette première œuvre applaudie, *Céleste Prudhomat*, qui faisait déjà si brillamment augurer du nouveau littérateur. G. T.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Les voyages de Balthazar de Monconys, avec une introduction par M. Charles Henry. Un vol. in-4°. Librairie scientifique, A. Hermann. Paris, 1887.

Les voyages de Balthazar de Monconys présentent quelque intérêt pour l'histoire des sciences. Il publia ces relations pour la première fois à Lyon, en 1665-66; les érudits ne se sont point fait faute d'y puiser des renseignements. C'était, à ce qu'il paraît, un assez curieux personnage que Balthazar de Monconys; né à Lyon en 1611, il sentit de bonne heure le goût des voyages. Une peste qui désola une partie de l'Europe en 1628 lui servit de prétexte auprès de sa famille pour obtenir la permission et les moyens de voir du pays. Il alla prendre ses grades à Salamanque, et malgré son dessein de promener son humeur aventureuse jusqu'aux Indes et en Chine, il revint à Lyon, cédant à l'amour paternel et à la tendresse d'une belle-sœur, « la plus vertueuse que fût jamais »; une charge de conseiller l'y attacha.

Dès lors, il se jette dans l'alchimie et l'astrologie judiciaire; puis, plus sagement, il s'adonne à la physique et aux mathématiques. Très bien vu dans la société savante du temps où il connut Gassendi, Thévenot, Justel, Pascal, Petit, Roberval, de la Chambre, Auzout, etc., il conquit aussi les bonnes grâces du chancelier Séguier; il fut chargé d'une mission à Rome par le duc de Luynes, s'en acquitta très heureusement et eut l'honneur d'accompagner le duc de Chevreuse en Angleterre, en Hollande, en Allemagne et en Italie; il avait précédemment parcouru le nord de l'Espagne, le Portugal, l'Italie, l'Égypte, la Syrie, Constantinople, l'Anatolie. Le principal intérêt de ses relations de voyages, c'est la transcription qu'il y donne de ses entretiens avec les savants dont il fit connaissance. Bien qu'elle ne soit pas toujours très claire, M. Charles Henry estime que les spécialistes y pourront découvrir des aperçus et des renseignements non dépourvus d'utilité ou d'originalité.

Pour nous, force nous est d'avouer que tout cela nous a semblé plus archaïque qu'intéressant, et que l'exhumation des voyages de Monconys ne nous semble pas répondre à un besoin impérieux, ni combler une lacune déplorable. PZ.

Prêtres et Soldats, par le capitaine Blanc. Un vol. in-18 de 275 pages. Paris, librairie Plon. 1887.

L'auteur de ce recommandable travail n'a pas entendu seulement faire œuvre de patriotisme ou d'édification religieuse, ou de glorification militaire, mais attirer sur des réalités d'une éloquence universelle, solides comme d'éternelles lois, le regard quelquefois abusé de ceux qui prétendent chez nous diriger la politique ou simplement en raisonner. Les merveilles de l'héroïsme et les bienfaits du dévouement ne s'inspirent pas aux brailleries des clubs électoraux ou des tables d'hôte, ni même dans les antichambres où grouillent intrigants et *dénonciateurs*, mais à la source unique du bien, c'est-à-dire l'abnégation de soi-même, et le culte d'idées supérieures à ce qui passe. M. le capitaine Blanc a divisé en trois parties son très intéressant livre, traversé d'évocations chères à nos cœurs de Français, telles que les Dupuch et les Bugeaud, les Pavy et les Cavaignac, les Lavigerie et les Gueydon. Dans la première partie, l'auteur étudie *l'Armée et le Clergé, et leur action en Algérie;* c'est l'historique des premières crises de la colonisation, où la religion fut mise en interdit. La deuxième partie: *Évêques et Généraux*, est comme une galerie de portraits des grandes figures guerrières et sacerdotales de notre établissement africain. Dans la troisième partie: *Aumôniers et Missionnaires*, on nous communique d'abord les lettres d'un aumônier en Tunisie. Ensuite, un chapitre émouvant nous rappelle l'admirable conduite de nos prêtres pendant la guerre franco-allemande. Les dernières pages du livre traitent des missionnaires et marins, à bord d'un navire, des officiers

de marine, des colonies, des protestants, des catholiques, en Nouvelle-Calédonie, un drame à Balade, réciprocité, solidarité, épilogue. L. D.

Théâtre de Pierre Corneille, *avec des études sur toutes les tragédies et les comédies*, par Félix Hémon, lauréat de l'Académie française. Édition nouvelle en quatre tomes in-18. Paris, 1886 et 1887. Librairie Ch. Delagrave.

Il n'y a pas en Angleterre un éditeur de quelque notoriété qui ne se fasse honneur d'attacher son nom à une édition nouvelle des *Œuvres complètes* de Shakespeare. L'émulation n'est pas moindre entre nos grands éditeurs français, et elle est également justifiée au sujet, sinon des *Œuvres complètes*, tout au moins du *Théâtre* de Corneille et très particulièrement de son *Théâtre choisi*. De la sorte, grâce à la diversité du format et du prix, déterminée par le luxe plus ou moins grand de l'impression et par le choix plus ou moins étendu des pièces, il n'est pas de bibliothèque, si modeste ou si somptueuse qu'elle soit, dans laquelle le plus illustre de nos poètes tragiques n'occupe la première place. Ce n'est pas seulement par le prix et par le format, par le choix non plus, que ces éditions sans nombre s'adressent aux classes les plus variées de lecteurs, depuis l'édition monumentale de M. Marty-Laveaux (collection des grands écrivains) jusqu'à celle de la *Bibliothèque nationale* à 0 fr. 25 le volume ; c'est aussi par l'esprit qui y préside à la rédaction des préfaces, introductions, notes et commentaires, d'usage en toute réimpression de classiques.

A raison de cet esprit et du format in-18 — qui est celui du livre de travail — à raison aussi du choix des pièces, il est clair que la nouvelle édition en quatre volumes, dont la librairie Ch. Delagrave a confié le soin à M. Félix Hémon, a été conçue à l'intention du public universitaire plus spécialement que tout autre public. Sans être complète elle-même, elle tient vraiment lieu d'une édition complète pour la classe de lecteurs, étudiants et professeurs, à qui elle est destinée ; peut-être même lui rend-elle ainsi de plus réels services. Aux quatre chefs-d'œuvre consacrés, *le Cid*, *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte*, M. Félix Hémon ajoute la publication intégrale de *Pompée*, du *Menteur*, de *Rodogune* et de *Nicomède* ; rien de plus. Mais pour faire connaître à fond le génie du poète, tout en épargnant à son public spécial « le long ennui d'une lecture souvent laborieuse », il analyse longuement *toutes* les autres pièces de Corneille, et sans se faire faute de nombreuses citations. Si dans cette œuvre immense et mêlée, tout n'est pas d'égale valeur, il est peu de pièces, en effet, dont on ne puisse dégager quelque belle scène et de beaux vers. Chacune des huit pièces publiées en entier est précédée d'une introduction développée où l'auteur présente sa solution sur toutes les questions littéraires qu'elles soulèvent. Il va sans dire que le texte des pièces publiées est l'objet d'un commentaire incessant sous forme de notes de bas de page où toutes les variantes sont citées et toutes les particularités de la langue examinées. M. Félix Hémon a vraiment le droit de dire qu'en ces quatre volumes on aura tout Corneille puisqu'on y trouvera, de *Mélite* à *Suréna*, tout ce qui mérite de survivre. — Publiées d'abord isolément, ces diverses études ont été inscrites pour la plupart aux programmes des agrégations ; réunies et complétées aujourd'hui, elles rendront des services d'autant plus grands aux travailleurs. E. C.

Études critiques sur l'histoire de la littérature française, par Ferdinand Brunetière. Troisième série. Paris, Hachette et Cie, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Cette troisième série des *Études critiques* de M. Ferdinand Brunetière est consacrée à Descartes, à Pascal, à Le Sage, à Marivaux, à Voltaire et Rousseau, et aux classiques et romantiques : littérature et philosophie mêlées, tout comme un recueil du plus grand de ceux-ci. M. Ferdinand Brunetière est un critique considérable, sérieux et grave, je veux dire de poids. Il a pour organe la *Revue des Deux Mondes*, et l'on ne sait s'il donne à ce périodique prépondérant moins d'autorité qu'il n'en reçoit. Aussi ce n'est pas moi qui me voudrais frotter à lui. Les maîtres sont respectables, et qui oserait dire que M. Ferdinand Brunetière n'est pas un maître ? Il serait *le* maître par excellence (excusez-moi, ô critique de la *Revue Bleue !*) que j'en serais étonné fort modérément. Il sait comment tel livre aurait dû être conçu et exécuté mieux que M. Francisque Sarcey ne connaît « la scène à faire ». Il est de première force sur le général et sur l'universel ; l'élément tragique ; l'élément comique ; l'ordre des idées et l'arrangement des mots ; les filiations littéraires ; la loi suivant laquelle le roman s'est transformé depuis d'Urfé jusqu'à nos jours ; comment Le Sage et Marivaux et l'abbé Prévost auraient pu suppléer à ce qui leur manquait et pourquoi ils n'ont pourtant pas pu le faire ; l'influence réciproque du roman anglais et du roman français au XVIIIe siècle ; ce que vaut au juste Rousseau comparé à Voltaire et ce que pèse Voltaire dans la balance qu'il tient de sa main équitable ; ce qu'il serait besoin d'ajouter, de retrancher, de changer, de transposer dans les études que publient sur les sujets de son ressort les téméraires auteurs de notre temps ; la distinction nette et précise entre le classique et le romantique, le premier qui se reconnaît dans toute œuvre littéraire touchant à la perfection et traduisant fidèlement l'esprit national, tandis que l'autre, apparemment, se mesure à l'exotisme et à l'imperfection. Tout cela n'a point de secrets pour M. Brunetière, et il en parle abondamment, savamment, péremptoirement, pertinemment — qui en doute ? — spirituellement à l'occasion, mais — puisque c'est mon devoir d'en dire ce que j'en pense, — si doctoralement, correctement et laborieusement qu'à tous ces adverbes vient s'ajouter irrésistiblement celui de pédantesquement.

Ce critique, le seul — il me reprendra si je me trompe — qui ait, avec le culte du XVIIe siècle, l'intel-

ligence complète et l'usage exclusif de la bonne langue française de la grande époque, écrit, en comparant *Gil Blas* au *Diable boiteux* (p. 87) : « Les caractères, au lieu d'être dispersés au hasard d'une composition capricieuse et presque fantastique, étaient engagés, sinon tout à fait dans une action suivie, mais au moins distribués selon le cours naturel d'une vie humaine ». Comment M. Brunetière analyse-t-il cette phrase pour en coordonner les membres ? Ailleurs (p. 132), une longue lettre de Mme de Lambert « témoigne éloquemment de la vivacité d'intérêt qu'elle prend pour la chose publique ». Je ne savais pas qu'au XVIIe siècle on prît de la vivacité de n'importe quoi pour une chose, publique ou non.

La place me manque pour multiplier les citations de ce genre. A un autre point de vue, je recommande le passage (p. 183) où, parlant de la fécondité d'invention d'un écrivain, il en appelle à « ceux qui savent combien un tel mérite est peu de chose », pour expliquer que cet écrivain soit, en raison de cette fécondité d'invention même, resté au deuxième ou troisième rang.

C'est sur ce fin du fin que, respectueusement, je laisse M. Ferdinand Brunetière et le lecteur.

Le Livre de Caliban, par Émile Bergerat, préface d'Alexandre Dumas, de l'Académie française. Paris, Alphonse Lemerre. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Rares sont ceux qui n'ont pas rencontré et remarqué, au vol d'une lecture de journal, quelque article du *Figaro* signé Caliban. De ces articles, l'auteur, M. Émile Bergerat, a choisi, je ne dirai pas les meilleurs, car je n'en sais rien, mais sans doute ceux qui lui ont paru avoir la portée la plus haute et l'intérêt le plus durable, et en a fait un volume où l'arrangement ingénieux et le souffle *calibanesque*, qui y passe d'un bout à l'autre, unissent ces morceaux en un véritable tout.

L'angle bizarre sous lequel le bon sens sceptique de M. Émile Bergerat envisage les choses, l'allure personnelle et dégagée de son style hardi, mordant, à l'emporte-pièce, l'esprit, nullement banal, qui partout pétille et éclate, rendent la lecture de ce livre une des plus amusantes et des plus profitables à la fois qu'il soit possible de faire, sur les événements et les hommes du jour.

Notes sociologiques pour nuire à l'histoire de mon temps, tel est le titre significatif que Caliban donne à la première partie de son livre. Une autre, *Têtes et charges*, nous offre une série de réjouissants portraits, parmi lesquels Flaubert, Dumas, Richepin, Bourget, Coquelin cadet, occupent les places d'honneur. Le solennel critique Scherer est habillé de main de maître, et quant à Francisque Sarcey, nul ne l'a jamais plus délicieusement drapé. Achetez vite le volume pour déguster ce fin morceau, car l'auteur, juste mais miséricordieux, n'entend pas garder éternellement à la potence le squelette du supplicié et nous avertit qu'il en fera disparaître tout vestige dans sa cinquième édition.

M. A. Dumas fils, qui a écrit pour *le livre de Caliban* une aimable et élogieuse préface, déclare qu'il le placera, « dans une belle reliure janséniste en maroquin du Levant, sur un des rayons de sa bibliothèque de choix entre Henri Heine et Chamfort, pas très loin de Voltaire et de Diderot ». Belle reliure et bon voisinage ne gâtent rien ; mais quels que soient ses voisins et son habit, *le Livre de Caliban* est de ceux que recherchent les artistes, les moralistes et les lettrés.

Portraits d'hier. — Portraits d'aujourd'hui, par Adolphe Racot. Paris, Librairie illustrée, 1887. Deux volumes in-18. — Prix : 3 fr. 50 le volume.

« Allez ! c'est une dure émotion que d'apprendre ainsi, brusquement, la mort d'un homme plein de vie, de santé, de talent, dont on a serré la main trois jours auparavant... Voilà donc ce qu'est cette vie ! Soyez donc jeune, travaillez, croyez, espérez, dites : « Demain ! » Endormez-vous après avoir relu l'œuvre d'un écrivain, d'un maître, en murmurant : « Moi aussi, je ferai mon œuvre ! » Demain, tu ne le verras pas, malheureux ! Ton œuvre, tu ne l'écriras pas ! Demain, c'est le cadavre pâle d'où l'âme s'est envolée. Demain, au lieu de ton œuvre, c'est l'œuvre des vers. C'est ton corps devenant poussière. C'est l'herbe croissant épaisse sur ton souvenir, l'herbe qui pousse plus vite au cœur que sur les fosses, comme l'a dit un de tes poètes aimés. »

Ainsi écrivait Adolphe Racot au lendemain de la mort du journaliste Fervacques. Ainsi peuvent redire tous les amis — et ils sont nombreux — du pauvre Adolphe Racot. Quand on feuillette tous ces portraits tracés au jour le jour, sous l'éperon des exigences de la presse quotidienne, qu'un éditeur ami a sympathiquement recueillis comme un pieux hommage à sa mémoire, et où tant de talent, de cœur, de savoir et d'esprit est jeté avec une insouciante et inépuisable profusion, on se sent, à cette page, arrêté par une poignante émotion de douleur.

M. Adolphe Racot avait des opinions politiques et des croyances religieuses marquées. Qu'on les partage ou non, on ne peut refuser à ce grand travailleur, mort à la tâche, à cet excellent père de famille, à ce journaliste portant haut la dignité de sa profession, à cet homme de cœur prêt à rendre service sans s'enquérir des opinions ou du parti, une sincère estime et des regrets. On le peut moins encore lorsqu'on vient de relire ces *Portraits d'hier et d'aujourd'hui* qui rappellent, d'une si vivante façon, le talent, la verve, la largeur de cœur et d'esprit de ce journaliste brutalement interrompu à l'heure la plus active de son quotidien labeur par la main imprévue de la mort.

Portraits littéraires, par Bérard-Varagnac. Ouvrage couronné par l'Académie française. Paris, Calmann Lévy, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume est fait d'articles publiés dans les *Débats* et refondus par l'auteur. C'est assez dire le ton

la mesure, l'esprit général qui le recommandent. Livre calme, sérieux, de critique fine et pénétrante, où tout est jugé au criterium d'une intelligence ouverte, sincère, que la discipline universitaire et le goût classique maintiennent et guident sans la rétrécir ni l'observer, où l'expression, encore plus réservée que la pensée, ne se départ jamais ni des convenances ni même de l'urbanité, et dit tout, ou presque tout, en termes choisis, élégants, justes, spirituels quand il y a lieu. La sympathie que l'auteur professe pour Victor Hugo, pour George Sand, pour Stendhal, pour Pierre Loti, fait grand honneur à son sens littéraire et à son indépendance d'esprit. Il est sévère pour le style de Balzac, et indulgent pour celui de M. Scherer, et il a bien raison s'il est vrai que la critique doive proportionner ses exigences au talent des écrivains qu'elle juge.

Le temps et la place me manquent pour reprendre un à un les sujets que M. Bérard-Varagnac traite dans ce volume. Tout y a sa valeur, et il restera comme une protestation de fait contre l'opinion fort accréditée qu'il n'y a plus de critique en notre temps. B.-H. G.

Les grands Écrivains français : *Victor Cousin*, par Jules Simon; *Madame de Sévigné*, par Gaston Boissier; *Montesquieu*, par Albert Sorel. Volumes in-16. Paris, 1887. Hachette.

La surcharge toujours croissante, ajoutée aux programmes de concours et d'examens de toute sorte qui terminent tous les ans la période scolaire, tend visiblement à favoriser le développement et la prépondérance des études scientifiques au détriment des études littéraires. La part de ces dernières n'ayant pas été diminuée, il faut bien, en effet, prendre sur le temps qui leur était réservé celui d'acquérir les connaissances exigées par surcroît. Cet état de choses a donné non pas naissance, mais un nouvel essor à un ordre de publication très particulier, destiné à suppléer à l'initiative personnelle qui fatalement fait défaut aux jeunes gens appelés à juger des écrivains et à analyser des œuvres dont ils n'ont pu faire davantage, le plus souvent, que de retenir le nom. C'est à cette intention que répondent ces éditions multipliées de nos auteurs classiques, si diversement combinées pour les besoins du lecteur, lui fournissant, selon la mesure des heures qu'il peut destiner à l'étude, soit une analyse et un jugement sommaires, c'est-à-dire l'information rapide, essentielle et strictement suffisante, soit une abondance de commentaires et de notes, de variantes et de rapprochements en profusion telle que le texte original y est comme noyé et n'a plus qu'une importance secondaire. De là à le supprimer complètement, puisqu'il est déjà dans toutes les mains, et à ne laisser subsister que le travail du commentateur, la voie était facile et la pente glissante; l'une et l'autre ont été bientôt franchies.

En fondant récemment la *Collection des grands écrivains français*, la librairie Hachette avait-elle uniquement en vue l'objet que nous venons d'indiquer? Nous n'oserions l'affirmer Elle n'a rien effectivement, cette élégante publication, ni dans la forme ni dans le fond, d'un supplément au *Manuel du baccalauréat* : elle s'adresse tout autant à une élite d'intelligences lettrées, réfléchies, attirées par l'autorité spéciale des écrivains en chaque sujet, qu'au public des étudiants pressés d'enregistrer dans leur mémoire l'opinion d'un homme éminent sur l'auteur de son choix, sans qu'ils aient à s'en faire une eux-mêmes après lecture. Cependant, nous ne le dissimulerons pas, c'est la nouvelle *Collection des grands écrivains français* et l'esprit dans lequel nous la voyons composée qui conduit notre attention dans la direction des remarques formulées au début de cette notice; et plus particulièrement le troisième volume de la série, le *Montesquieu* de M. Albert Sorel. S'il n'est pas d'élève ayant suivi, même sans éclat, les classes de rhétorique et de philosophie qui ne soit en possession des lieux communs consacrés touchant les *Lettres* de Mme de Sévigné et touchant l'ouvrage de Victor Cousin intitulé *Du beau, du vrai et du bien*, il n'en est pas non plus qui n'ait à les renouveler en lisant l'étude de M. Gaston Boissier sur l'illustre marquise et celle de M. Jules Simon sur l'homme célèbre qui a imprimé son mouvement à l'enseignement de la philosophie en France pendant plus d'un demi-siècle. Il faut reconnaître pourtant que chacun avait une opinion faite au sujet des deux auteurs avant cette dernière lecture et qu'elle n'en est pas sensiblement modifiée.

Le *Montesquieu* de M. Albert Sorel nous paraît appelé à exercer une tout autre action sur nombre d'esprits. C'est que Montesquieu qui reste une figure très complexe pour ceux qui l'ont lu est un glorieux écrivain qu'on ne lit guère plus. Le seigneur de la Brède, Janus au double visage, auteur de l'*Esprit des lois* et du *Temple de Gnide*, est à la fois de la parenté intellectuelle de son compatriote Montaigne et de celle de Crébillon fils. L'homme politique, l'érudit sérieux qui écrit un volume sur la *Grandeur et la décadence des Romains* est aussi l'homme de plaisir, galant et libertin qui écrit le *Voyage à Paphos*. Cela ne laisse pas que de nous troubler. Il y a bien d'autres contradictions dans ce grand écrivain passé de mode — on les rencontre toutes réunies dans les *Lettres persanes* — et l'énigme se complique d'autant.

Eh bien, en deux cents pages à peine, le philosophe, l'historien, le penseur, le large et libre esprit, le conteur érotique, le galant homme et l'homme galant, cet ambigu de contrastes, M. A. Sorel l'expose, l'analyse, le définit et le juge avec une décision impartiale en sa sympathie qui déchire tous les voiles dont, pour beaucoup, cette figure demeurait enveloppée. Le livre a le relief, la netteté, la beauté d'une médaille modelée, fondue, puis reprise et ciselée par un artiste résolu à mettre en cette œuvre tout ce qu'il pouvait appliquer de son talent et en réalité en a fait un petit chef-d'œuvre.

E. C.

Molière à Poitiers en 1648 et les comédiens dans cette ville de 1646 à 1658, par BRICAULD DE VERNEUIL (publié par M. Alf. Richard, avec notice biographique sur l'auteur). Brochure gr. in-8 de 60 p. Paris, Lecesne et Oudin, 1887.

L'excellente monographie commencée par M. Bricauld de Verneuil et terminée, à l'aide de ses notes, par M. Alf. Richard, apporte des données nouvelles à l'histoire des pérégrinations de Molière en province. Si le séjour de Molière à Poitiers en 1648 n'est pas prouvé d'une manière absolue, il est du moins présenté comme infiniment probable par suite de présomptions qui résultent du concours des circonstances. Mais ce qui est certain, c'est que l'année suivante, 1649, Molière sollicita l'autorisation de passer deux mois à Poitiers et ne put l'obtenir : le corps de ville, voyant que la misère était grande, le prix du blé excessif, jugea qu'il eût été cruel de se divertir quand le peuple manquait du pain. La délibération prise à Poitiers, le 8 novembre 1649, porte le nom de *Morlière* au lieu de *Molière*, et cette même altération se remarque sur les registres de l'hôtel de ville de Nantes, à la date du 23 avril 1648.

En cherchant des documents concernant Molière, M. Bricauld de Verneuil a trouvé un certain nombre de pièces relatives soit à des membres de la famille Poquelin, soit à des comédiens contemporains : il les a soigneusement recueillies et publiées intégralement, au nombre de dix-huit.

Parmi ces pièces, notons celle qui constate l'inhumation à la date du 1er novembre 1648 « en l'église de Saint-Cibard », de Poitiers, du corps de « Mlle du Fresne, comédienne ». Une autre pièce du 5 juillet 1652 nous apprend que « M. de Saint-Maurice, comédien, a esté enterré en l'église de Sainte-Opportune » de la même ville. Enfin, un extrait des registres paroissiaux de Saint-Cibard nous fournit l'acte de mariage de Philbert Gassot (du Croisy) et de Marie Claveau. Presque tous les témoins étaient comédiens: ne voit-on pas dans ces faits autant de preuves nouvelles que les comédiens n'étaient pas excommuniés ?

Parmi les témoins du mariage de du Croisy nous relevons le nom de Henri Pitel, sieur de Longchamp, qu'une récente publication de M. E. Ducéré — *Histoire du théâtre de Bayonne* — nous fait retrouver à Bayonne en 1660, à l'époque du mariage du roi.

M. Bricauld de Verneuil ne s'est pas borné à nous donner le texte des pièces qu'il a découvertes; suivant la méthode d'Eudore Soulié, il les a fait précéder d'une étude qui en démontre l'intérêt et en déduit les conséquences. Cette étude, faite par un homme d'une haute compétence, justifie les regrets laissés au monde érudit par sa mort prématurée. CH. L. L.

Bibliothèque du coin du feu. Catéchisme du bon ton et des usages du monde, par Mme L. DE NOGENT. Un vol. in-18 de 314 p. F. Fetscherin et Chuit, éditeurs. Paris, 1887.

Il est trop facile d'adresser aux ouvrages de ce genre des railleries non moins injustes que fastidieuses, provenant de critiques trop personnellement intéressés à la satire des bonnes manières. A présent, cette satire manquerait tout d'abord de générosité, car la politesse est une vaincue, et si l'on n'a jamais autant su *demander* que de nos jours, jamais on n'a vu moins remercier. Prenant la question de très haut, nous estimons que de même qu'en bonne architecture, il n'est point un ornement, si frivole et superflu qu'il puisse nous apparaître, dont l'architecte digne de ce nom ne doive être capable d'expliquer l'utilité tout au moins symbolique, de même, dans ce que l'on a cru pouvoir appeler le puéril et le décoratif de certaines formules de courtoisie, repose la sauvegarde de tout un ordre d'existence sociale. Une catégorie nombreuse d'êtres grossiers, non seulement s'excusent, mais s'enorgueillissent de s'être affranchis de ce servage des façons et des paroles polies, bonnes seulement, disent-ils, pour les hypocrites, et les personnes sans franchise ni droiture d'aucune sorte. Pareille raison est doublement pitoyable à nos yeux. A l'encontre d'un préjugé funeste, c'est dans le monde des butors que nous avons vu les pires astuces... et d'autre part, voyez-vous l'aspect de l'humanité, si même dans les groupes les plus unis, chacun s'avise de penser tout haut et d'abolir les formalités qui le gênent ? L'utile et aimable volume de Mme L. de Nogent aborde, dans ses vingt trois chapitres, les thèmes suivants : la politesse et notre monde, la vie chez soi, l'ameublement, la toilette, lettres et cartes, supérieurs et inférieurs, saluts, à l'église, voyages et villes d'eaux, séjours à la campagne, sur la chasse, visites de tou genre, dîners, thés, déjeuners, soupers, entrées dans le monde, soirées et bals, théâtres et concerts, mariages, renseignements utiles pour les nouveaux mariés (les assurances, les domestiques), naissance, baptême et première communion ; cérémonies funèbres, chez les catholiques, les protestants et les israélites; deuils, le divorce, sur les cadeaux, loteries et ventes de charité, paris et philippines, duels.

Nous avons parlé assez sérieusement de ce volume, pour nous permettre un rapide sourire, à tel extrait du chapitre : *Duel*. « Si la réunion des quatre témoins a eu lieu dans un endroit public, comme un café ou un restaurant, les témoins de chaque adversaire devront régler leurs dépenses respectives. Il serait de mauvais goût de payer pour les témoins de la partie adverse. » L. D.

Chez Paddy, par le baron E. DE MANDAT-GRANCEY. Dessins de J. Monlignié. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1887. Un vol. in-18.

M. le baron E. de Mandat-Grancey trouve que l'Irlandais — Paddy — a énormément d'esprit. Le baron pourrait en revendre à Paddy. Rien de plus amusant que ses expériences de touriste, d'historien, de philosophe et de politique dans la verte Erin. Il voit les choses de près, est admirablement situé pour s'informer, et sait le faire. Il a bien sur les yeux ses lunettes de teinte particulière, comme chacun de nous,

qui donnent aux objets une nuance que d'autres yeux, revêtus d'autres lunettes, verraient sans doute autrement. Le *Home rule*, la *Land League*, le parti nationaliste n'ont pu faire de lui un prosélyte; de même les *land lords* et *land agents* n'ont pu lui persuader que rien n'est à changer et que l'Irlande réalise la devise de Pangloss. Son impression personnelle est que la terre est mauvaise, qu'elle est chargée de trop d'habitants, et que les réformes et les révolutions ne feront pas qu'un champ à peine suffisant pour nourrir deux personnes puisse en nourrir six ou huit. De là à trouver que la plaie dont se plaignent le plus les rationalistes irlandais, l'émigration, n'est pas une plaie, mais un exutoire salutaire, il n'y a qu'un pas, et M. de Grancey le franchit allègrement. Je n'essayerai pas de démêler s'il a raison ou s'il a tort. Ces deux termes, peut-être contraires, ne sont pas inconciliables, et il se pourrait qu'il eût à la fois, dans une proportion à déterminer, tort et raison. Mais ce ne sont point là nos affaires, et il me suffit de répéter que M. le baron de Mandat-Grancey connaît bien le monde anglo-saxon et qu'il écrit avec une verve et un esprit éblouissants. Il devrait bien aussi revoir ses épreuves; les typographes lui prêtent parfois une orthographe anglaise propre à dérider nos voisins. Mais *de minimis non curat prætor*.

B.-H.-G.

Le Jeu de l'Épée, leçons de Jules Jacob, rédigées par Emile André, préfaces de MM. Ranc, Paul de Cassagnac et A. de la Forge. Un vol. in-18 jésus. Paul Ollendorff, édit. Paris, 1887. — Prix : 3 fr. 50.

« Le duel aujourd'hui, et de par le service militaire obligatoire, *devient* une conjoncture à laquelle il *devient* fort difficile d'échapper.

« Il est imposé dans l'armée, et tout le monde est soldat à présent.

« Tout père de famille doit donc désormais mettre l'épée à la main de son fils, ne serait-ce qu'avec cette arrière-pensée que le jeune homme passant pour fort, on le laissera tranquille. Car l'escrime ne serait qu'un art affreux, abominable, s'il avait pour objectif des querelles à chercher ».

Ce passage de la préface de M. de Cassagnac caractérise bien l'importance du livre publié par un maître éminent sur le *jeu de l'épée*, et aussi le but véritable de l'art particulièrement noble de l'escrime, art où l'on ne peut exceller que si l'on sait comprendre la science dont il est l'application. « La science des armes, comme dit Molière, consiste à donner et à ne jamais recevoir. » Ce qui autorise M. de la Forge à le qualifier le plus libéral de tous les arts.

Il ne s'agit donc pas de former des bretteurs, des chercheurs d'affaires, duellistes de profession, mais de mettre les hommes de cœur en état de se préserver des coups d'un offenseur et même de le corriger de son impertinence et de sa déloyauté.

Les leçons de Jacob, rédigées en huit chapitres par M. Emile André, sont l'enseignement du combat sur le terrain. Les trois habiles escrimeurs qui ont écrit les préfaces sont d'accord avec le maître pour déclarer combien diffère le jeu du fleuret à la salle et le jeu de l'épée sur le terrain; ce qui les distingue, ce n'est pas seulement la différence matérielle des armes, ce sont les conditions différentes où on les emploie, l'une dans des assauts de convention, l'autre en duel.

De ces conditions, la plus frappante est qu'à la salle, au jeu du fleuret, les coups à la poitrine sont les seuls qui comptent; sur le terrain, tout compte; l'épée pique aussi bien le bras, la jambe ou la tête que la poitrine. Dans son introduction, M. Emile André fait voir fort clairement, même à ceux qui n'ont pas la moindre expérience des armes, combien il importe, si l'on veut être capable de se défendre un moment, de ne pas s'en tenir à la pratique du fleuret. Ce qui ne signifie pas que le travail au fleuret soit superflu, loin de là. En effet, les coups sont les mêmes à l'épée et au fleuret, sauf à être d'une application différente. Tout tireur fort au fleuret devient très vite fort à l'épée; mais, si fort qu'il soit au fleuret, il n'improviserait pas un jeu de terrain, et risquerait de se faire toucher par un tireur d'épée, même exercé depuis peu de temps.

Les leçons de Jacob sont suivies d'un chapitre sur le duel au sabre, et d'un autre sur le duel au pistolet, et complétées de conseils fort sages et très pratiques pour le règlement d'un duel.

Le volume vaut assurément plus par la qualité que par l'étendue de la matière : c'est la seule critique que nous lui adresserons. Malgré la triple préface qui nous y conduit, ce n'est que la substance d'une brochure de cent cinquante pages. Nous croyons que le succès n'en eût pas été moindre sous cette forme, au contraire.

PZ.

La Société de Paris, par le comte Paul Vasili, premier volume. Un vol. in-8°. — Paris, librairie de la *Nouvelle Revue*, 1887. — Paris : 6 francs.

Le chroniqueur mondain qui se cache sous le masque du comte Paul Vasili termine son tour d'Europe par la capitale de la France et entreprend d'analyser la *Société de Paris*. Le présent volume contient seulement une partie de cette étude : le grand monde; il se compose de notes, il faut l'avouer, un peu superficielles; quand après le grand monde il s'occupera du *petit*, le comte Paul Vasili sera-t-il plus original et plus profond?

La difficulté était plus grande que pour peindre la société de Vienne, ou de Berlin, ou de Londres, parce qu'en vérité la société de Paris n'a plus ses caractères tranchés; il y a dans Paris des sociétés, des groupes, des coteries; mais d'une part les dissentiments politiques toujours entretenus à l'état aigu ont provoqué des scissions, de l'autre les habitudes démocratiques, s'insinuant malgré qu'on en ait, ont amené des mélanges; ajoutez à ces causes celle de l'invasion cosmopolite, et vous reconnaîtrez qu'il y a quelque risque à vouloir définir et juger la société de Paris. Tout au plus aurait-on pu — et encore la chose a-t-elle changé? — déterminer l'allure, la com-

position et les tendances de quelques salons, en honneur pendant ces dix dernières années.

Par la forme qu'il leur imprime, le comte Vasili donne presque toujours du piquant à ses révélations, même lorsqu'elles sont des racontars ayant couru dans les journaux; mais la qualification de « chroniqueur » que nous lui avons attribuée est bien vraiment la seule qui lui appartienne. Son observation est trop extérieure, ses renseignements ressemblent trop aux *échos* de certaines feuilles dont le caractère n'est pas l'austérité. Qui s'aviserait de fonder des inductions politiques sur ces données ne devrait point s'étonner de démentis vigoureux, infligés à ses prévisions par les événements.

Dans le grand monde de la société de Paris, l'auteur nous trace d'abord un tableau de ce que serait la cour de Philippe VII, d'après l'entourage habituel du comte de Paris. Hypothèse amusante, mais sans portée; elle lui fournit l'occasion de rédiger sur un certain nombre de personnages — les uns possédant une célébrité, les autres une plus modeste notoriété, d'autres enfin ne jouissant que de l'attention de leur famille et de leurs amis — des jugements qui pour la plupart sont trop anodins, pour exciter ni la joie ni le mécontentement des intéressés, ou pour guider l'opinion du public. Naturellement le comte et la comtesse de Paris et leur famille composent la première galerie de ce musée *pro-spectif*.

Puis dénombrement des familles ducales — soit à titre français, soit à titre étranger, — et une réédition de renseignements un peu défraîchis sur l'origine et le mode de constitution des duchés-pairies, et sur la réédification de la noblesse par Napoléon Ier. Suit un mémento des alliances des familles nobles, quelque chose comme un sous-almanach du Gotha de la France. Mais le comte Vasili dépense dans la présentation de chaque membre, masculin ou féminin, de ce monde le meilleur de son esprit plein de causticité attique et de courtoisie française, et il mélange à doses habilement pesées le compliment et la satire. De sorte qu'il est très amusant de l'écouter; mais ne vous y trompez pas, ce n'est qu'un amusement.

Le comte Vasili rassemble toute sa sévérité pour le *Veau d'or*. Il avertit le jeune ami à qui sont adressées ces lettres sur la société de Paris, que de regrettables tendances ploutophiles s'accentuent chaque jour, modifiant l'esprit exclusif de l'aristocratie, et qu'un mélange impur s'est effectué peu à peu entre la société de la finance et celle du faubourg Saint-Germain. Le comte Vasili semble bien n'être débarqué que depuis peu en France; sans cela il saurait que ce n'est pas d'aujourd'hui, mais déjà du second et même du premier quart du siècle dernier, que ce mélange a commencé et qu'il a fourni aux auteurs de ce temps matière à comédie.

Ce qui frappe le plus dans ces notes sur l'aristocratie nobiliaire de Paris, c'est que le comte Vasili, qui reproche à M. Drumont de nous « montrer un monde observé à travers les vitres fumeuses d'une brasserie, à l'atmosphère épaissie encore par la fumée des pipes », paraît bien lui-même n'avoir regardé que par un trou de serrure le monde dont il prétend nous tracer le tableau, et les notions qu'il en possède sont de celles que l'on peut se procurer de seconde et de troisième main, sans avoir jamais été admis dans les salons, et moins encore dans la salle à manger des personnages dépeints.

Poursuivant son excursion dans le grand monde, le comte Vasili nous indique, en l'accompagnant d'une critique ordinairement judicieuse, les littérateurs qu'il produit; là son appréciation est plus détaillée, plus précise, mieux fondée; à défaut de la connaissance personnelle de l'homme ou de la femme, il a leurs ouvrages.

Le défilé des mondaines dans l'allée des Acacias permet à l'écrivain d'esquisser les traits caractéristiques de la plupart des grandes dames, et il termine par un chapitre sur la dévotion et la charité mondaines, dont la conclusion optimiste est que la foi de nos pères vit dans le cœur des femmes françaises; il les gratifie même de l'épithète dangereuse de *Vestales;* et il ne fait aucune exception! Décidément, quoi qu'on en ait dit, le comte Vasili n'est pas d'ici. Quant à son style, il en est bien, il a la malice gauloise contenue dans une phrase harmonieuse.

Les invisibles, par FABRE DOUMERGUE, ouvrage illustré de 120 gravures.

Tahiti et les colonies françaises de la Polynésie, par M. LE CHARTIER, ouvrage orné de 25 gravures et de deux cartes hors texte.

Les grands conquérants, par ADRIEN DESPREZ, ouvrage de 50 gravures sur bois.

Volumes in-16 de la *Bibliothèque instructive.* Paris, Jouvet et Cie; 1887. — Prix du volume broché : 2 fr. 25.

Dans le premier de ces trois ouvrages, de simples descriptions. L'auteur débute par un chapitre intitulé : *les Précurseurs de la vie;* mais, fort prudemment, — nous l'en félicitons, — il laisse de côté la question de l'origine de la vie; et, s'il fait bon marché de la distinction des trois règnes de la nature établie par Linné, il ne s'en va pas non plus tenir pour absolument vérifiée l'existence du Bathibius hæckeli : donc, point de théories métaphysiques, ou même de théories de philosophie naturelle; nous l'avons dit, de simples descriptions. M. Fabre-Doumergue nous fait voir les rhizopodes à coquilles, les radiolaires, les champignons, les diatomées, les nostocs, les infusoires, les stentors, l'epistylis de la paludine, les hydres, les trichines, les rotifères, les acariens, — nous en passons, — et son livre, il le ferme en montrant comme on doit se servir du microscope.

Sur Tahiti et ses dépendances, sur les îles Sous-le-Vent, sur les archipels Tuamotu et Gambier, sur les îles Tubuai, Rapa, sur les îles Marquises et les îles Walis, M. Le Chartier, qui a vu, de ses yeux vu, les pays dont il parle, a rédigé des notices bien faites pour exciter les jeunes imaginations. C'est Tahiti que

l'auteur s'applique surtout à faire connaître; c'est à Tahiti qu'il consacre la moitié du volume; topographie, orographie, hydrographie, météorologie, population, gouvernement, caractères, mœurs, coutumes et fêtes, industrie, agriculture et commerce, il ne laisse rien dans l'ombre. Dans le volume, des gravures ou des phototypies, nous ne savons, qui reproduisent des femmes de Tahiti. Les Tahitiennes seraient-elles moins belles qu'on ne le dit et qu'il ne le dit? Mais..., *maxima reverentia*... et, à la jeunesse, il ne convenait certainement pas d'offrir les portraits de celles qui eurent l'heur de chanter et de danser devant Pierre Loti.

De ces trois volumes, un seul ne nous agrée pas. Cela tient au sujet qui, nous l'avouons, ne pouvait guère être traité autrement. Mais pourquoi choisir un pareil sujet? Les grands conquérants sont Cyrus, Alexandre, César, Attila, Mahomet, Charlemagne, Guillaume le Conquérant, Gengis-Khan, Napoléon. M. Desprez admire tous les conquérants en tant que conquérants, et si, pour nous, les uns furent encore des héros, les autres furent des monstres tout uniment. Nous ne pouvons faire abstraction du droit ni de la morale. F. G.

Le Protestantisme vu de Genève en 1886. Un vol. in-18 jésus. — Plon et Cie, éditeurs, Paris. — Prix : 3 fr. 50.

Certes, le catholique qui a écrit ce livre a vu le protestantisme avec des yeux peu indulgents. Il le met, dès l'abord, en contradiction avec sa prétention essentielle, en montrant qu'il est contraire à la liberté de conscience, et que si, dans les théories, les ministres sont censés dépourvus d'autorité hiératique, si les fidèles doivent se faire leur conviction par eux-mêmes et parvenir à une foi éminemment personnelle, tirée de leur propre raison, dans la pratique il n'en est pas tout à fait ainsi. Le ministre instruit ses catéchumènes comme le curé fait son catéchisme aux enfants; il y a une réception des catéchumènes après examen officiel, comme il y a l'admission à la première communion après la préparation suffisante du cœur et de l'intelligence. Il y a le prêche de chaque dimanche au temple, comme il y a le prône à l'église. Il y a l'enseignement des facultés protestantes comme il y a l'enseignement du prêtre au grand séminaire.

La seule différence que constate l'auteur — avec une joie maligne, — c'est que l'autorité « catholique est légitime, constante, uniforme, toujours d'accord avec elle-même et avec toute la tradition apostolique, tandis que *l'autorité protestante* est arbitraire, exclusivement humaine, variable et en contradiction avec elle-même et avec toute la tradition des apôtres et des siècles chrétiens ».

La conclusion générale de l'auteur est que leurs traditions autoritaires et l'organisation nationale des églises protestantes forment un double obstacle au progrès de la vérité chrétienne.

L'auteur de ce livre, qui parfois prend les airs du pamphlet, se plaît à noter la décadence du protestantisme; il assure même que cette décadence est avouée par les ministres qui expriment leur crainte de voir leurs adhérents passer au catholicisme; mais leur garantie c'est précisément le double obstacle cité plus haut.

Puis il raille assez agréablement les efforts de propagande des colporteurs protestants. Et, pénétrant dans le dédale de la controverse purement théologique, il argumente avec une vigueur et une netteté dignes d'éloge. Son plan de combat comporte plusieurs divisions : la question de l'Eucharistie, la question du sacerdoce, celle de la confession et des indulgences, celle de l'Église (et sur ces deux derniers points il cite abondamment les thèses de M. Ernest Naville). Enfin, reprenant les origines du protestantisme, il les voit toutes petites dans les impatiences de Luther qui, entré dans la vie sacerdotale et monacale par une résolution subite, née d'une grande frayeur, se trouva bientôt à l'étroit dans les rigueurs des devoirs contractés sans vocation.

L'auteur s'indigne contre l'indifférence en matière de religion et tire avantage de plusieurs récentes conversions de personnages marquants, tels que M. Stevenson, professeur à Genève; de M. Hellgvist, pasteur suédois; de MM. d'Orelli et Pestalozzi, de Zurich. La conclusion finale est que l'examen des religions à la balance de la raison et de l'histoire conduit invinciblement au catholicisme.

Nous n'avons pas à prendre parti : il nous suffit d'avoir montré la physionomie générale de cet ouvrage intéressant, tant par le fond qui est solide que par la forme qui est énergique et par instant piquante, et nous devons rendre hommage à la sincérité de la conviction qui éclate à chaque page. PZ.



La Lampe d'argile. *Poésies* (1871-1886), par Frédéric Plessis. Un vol. in-12. Paris, A. Lemerre, 1887. — Prix : 3 francs.

Poète païen, c'est la qualification que M. Plessis se donne à lui-même, et dans une pièce qu'il a dédiée à l'écrivain si fin, au penseur si délicat, M. Anatole France, il s'écrie :

Ah! qui ne s'est nourri du miel pur de l'Hellade,
Qui n'a sucé la louve aux mamelles d'airain,
Ne saurait, fils chétif de ce siècle malade,
Bâtir un monument durable et souverain!

Nous n'en voulons pas faire reproche à M. Plessis, mais d'autres le lui reprocheront, qui n'auront peut-être pas subi autant que nous le charme de ses beaux

vers, peut-être a-t-il trop longtemps goûté au miel de l'Hellade et s'est-il trop longtemps nourri du lait de la louve! Peut-être est-il devenu trop vraiment païen! Il peut sourire aux jeux de ces échappés de collège, qui, ignorants des œuvres des vieux âges et de celles des âges moins vieux, les dédaignent, s'ils ne les méprisent, et prétendent à donner, eux, le chef-d'œuvre incomparable : ce sont pâtés de sable sur le rivage et qu'une vague fait s'écrouler.

Celui qui n'ouvre pas Horace et La Fontaine,
Celui qui des vieux noms s'éloigne avec mépris,
Laissons-le s'enivrer à sa coupe hautaine...
L'avenir à chacun payera son juste prix.

Les siècles rediront que d'Athène et de Rome
Au stérile occident l'art fécond est venu,
Et ceux qu'autour de nous la voix du jour renomme
Périront dès demain pour l'avoir méconnu.

Qu'il faille à un auteur, pour survivre, emprunter à l'art des anciens, nos maîtres toujours, nous n'y contredisons pas; il lui faut aussi, il lui faut d'abord vivre ; nous nous expliquons : il lui faut communier avec son temps! M. Plessis rougirait d'être un « fils chétif » de notre « siècle malade ». Chétif, soit; mais d'être un fils de notre France, de notre France du XIXe siècle? Par lui, deux mille ans sont effacés de l'histoire des philosophies, des religions ; il ne veut pas savoir que le Christ a parlé aux hommes; il veut ignorer jusqu'aux noms de Pascal et de Kant: il pense et sent comme ont senti, pensé et Pindare et Horace. Il est païen.

Pindare avec Horace, Eschyle avec Sophocle, ont bâti des monuments, durables et souverains, de l'art, de la pensée, aux temps où ils vivaient ; M. Plessis — qui d'ailleurs emprunte plutôt à Bion et à Moschus, à Tibulle et à Properce — est venu trop tard pour bâtir même monument.

Mais, dans la lampe d'argile, une huile odorante et qui brûle ; une douce clarté ; le poète élève sa lampe, il marche et dit ses beaux vers; sur ses pas marcheront tous les amoureux de la beauté antique.

Le Livre des chaînes. *Mystères physiques, poésies*, de PAUL MARROT. Un vol. in-12. Paris, Alphonse Lemerre, 1887. — Prix : 3 francs.

Libre à M. Paul Marrot de tenir pour le déterminisme, pour le mécanisme universel ; la première pièce de son recueil est intitulée *la Vie*, la dernière, *l'Alambic*, et les autres sont ordonnées sous trois titres : I. *Hérédités ;* II. *Suggestions ;* III. *Communions*. Mais pourquoi, sur la couverture, ces mots de *Mystères physiques*, puisque, pour M. Marrot, ces « mystères » n'ont rien de mystérieux? Nous prouvons peut-être quelque naïveté, et M. Marrot va nous dire que le mystérieux n'existe pas, en effet, pour lui, qui offre une explication systématique des choses, toujours changeantes, qu'il existe pour nous, et que c'est précisément en vue de dissiper notre ignorance qu'il nous fournit ladite explication ; grand merci, vraiment. Nous l'avons dit, libre à M. Marrot de faire profession de matérialisme, de monisme ; nous ajoutons : libre à lui de s'engager à quelque poème philosophique. On peut ne pas admettre les théories de Démocrite, d'Épicure, et pourtant goûter pleinement le *De Natura ;* M. Marrot serait un autre Lucrèce que nous applaudirions.

Dans le recueil, nous ne trouvons guère que des narrations, les unes courtes, les autres longues, etc., les unes et les autres versifiées sans grand art. C'est ce qui nous fâche.

Voici un portrait; le fragment est détaché du poème de *la Vie*.

L'homme était bref de taille avec le cou robuste.
Le grain sec de la peau, la voussure du buste
Indiquaient bien soixante et dix ans révolus ;
Les sourcils décrivaient deux arcs roux et poilus.
Debout, les doigts battant des breloques trop riches,
Il pointait sur des lots de terrains clos, en friches,
Un œil fin que plissait le sourire des vieux ;
Il respirait ; tout lui semblait délicieux.

Les breloques sont riches ; les rimes, aussi. Si riches qu'elles soient, les rimes ne font pas la poésie.

Veut-on un autre extrait? Voici les trois premières strophes d'une pièce intitulée : *Correspondances*.

Un journal que nous rédigions
Combattait les religions ;
Un enfant le ramasse ; avec que
Il se fait un bonnet d'évêque ;

Un journal prêchait tout le temps
La paix et ses bienfaits constants ;
L'enfant, peu frappé de ses charmes,
S'en fait un chapeau de gendarme ;

Puis, officiant, officier,
Il poursuit, à travers l'acier
Des grands sabres et l'or des crosses,
Ses rêves naïfs et féroces.

Quelques pièces se laissent lire. Elles sont peu nombreuses.

La Chanson de la vie (1869-1879), par LÉON SÉCHÉ. Avec un portrait de l'auteur. Un vol. in-12. Paris, Émile Chevalier, 1887. — Prix : 3 fr. 50.

Les morceaux du recueil sont disposés sous quatre sous-titres : *Ave Maria, les Griffes du lion, Amour et Patrie, Poésies diverses*. Seules, les « poésies » diverses sont publiées pour la première fois ; elles n'ont pas une valeur plus grande que les morceaux que l'on connaissait déjà, que celui-ci, par exemple :

La Fête à maman.

Compliment d'Albert.

Papa qui l'aime tant m'a dit que pour ta fête
Il fallait t'embrasser deux fois, une pour lui,
Et je viens tout joyeux m'acquitter de ma dette.
Voici mes petits bras, mère, penche ta tête :
Ce baiser est pour moi ; pour papa celui-ci.

Accepte maintenant cette petite image
Où l'on a mis des fleurs, comme dans un bouquet.
Il paraît qu'elles ont, comme nous, leur langage,
Mais que, pour le comprendre, il faut être bien sage
Et savoir couramment lire son alphabet.

Bon époux, bon père, bon territorial, M. Séché est tout cela; même il se peut qu'il mérite de porter le nom d'honnête homme, — l'expression entendue ainsi qu'on l'entendait du temps de Molière, — ce n'est certes pas alors pour avoir écrit d'aussi méchants vers que ceux qu'il publie. F. G.

En plein Bois, par Jules Forget. Un vol. in-18 jésus.

M. Jules Forget est un dévot de la forêt : comme la mer, la grande enjôleuse, la forêt a ses adorateurs; le jeune poète en sent profondément le charme; sans être méchant, on ne peut s'empêcher de constater qu'il l'exprime moins bien qu'il ne le sent. La forêt a de doux murmures, la forêt a des gammes variées de tons pour toutes les couleurs, la forêt est tout agitée de vie même dans son sommeil. M. Jules Forget le sait; il l'a vu, entendu, saisi. Et cependant son vers sort souvent rocailleux, déhanché, terne, froid, mort. Il abuse, en quelques endroits, des mots criards pour produire des effets qu'il atteindrait plus sûrement avec des moyens plus simples. D'ordinaire, il recourt avec une certaine affectation aux termes spéciaux et techniques; c'est nous montrer sa science forestière, mais il ne suffit pas d'implanter des mots techniques dans les vers : il faut les y enchâsser, de façon qu'ils semblent être là tout naturellement et entourés de telle sorte qu'ils jettent de la lumière sur les vers, sur le poème, sur de l'obscurité. De tout ce recueil qui n'est pas sans valeur, en dépit de nos critiques, la pièce la mieux réussie, à notre gré, c'est une simple chanson d'accent populaire, *le Marchand de prunes;* celle-là vaut un encouragement. Il y a du nouveau et du bon à faire dans ce genre. Que M. Forget y songe : l'avis est sincère.

Poèmes de la mort, par Louis de Ronchaud. Un vol. in-18 jésus. Alphonse Lemerre, éditeur. Paris, 1887. — Prix : 3 francs.

Pas gai, ce titre! Poésie macabre? Non, pas tout à fait; poésie d'un accent triste et d'une inspiration élevée. M. de Ronchaud remonte aux sources antiques. Il commence son volume par un drame satirique, dont la mort du centaure Chiron, l'éducateur d'Achille, est le sujet. Les leçons que Chiron donne au fils de Pélée sont empreintes d'une grande générosité, et le poète la traduit en beaux vers. M. de Ronchaud a même doué Chiron d'un enthousiasme très chaud pour

Les sacrés inventeurs qui marchent par le monde,
Jetant partout des arts la semence féconde.

Et dans un chant alterné le centaure et son élève célèbrent les héros de la science et les bienfaiteurs de l'humanité.

Puis le poète nous fait assister à la lutte du goût de la vie et du désir de la mort qui se partagent un moment l'âme du centaure vieilli, souffrant, désolé. Et finalement la mort lui paraît préférable comme la délivrance. Et à ce jeune Achille dont il a éprouvé le courage et la fierté, Hercule promet la vie courte et la gloire éternelle.

L'idée philosophique que M. de Ronchaud a voulu traiter sous forme de dialogue mythologique, c'est que le seul bien c'est la jeunesse, le vrai mal la vieillesse et son cortège de regrets; la mort enfin, puisqu'on ne peut vivre éternellement, peut être une libération.

Un autre poème allégorique abondamment développé est intitulé *la Paix;* la scène en est placée dans les Alpes : le personnage capital est le poète lui-même qui se répand en dithyrambes, en invocations, et à qui pour conclure répond un chœur d'esprits célestes. Et leur dernier mot est aussi un éloge de la Mort qui « porte l'homme au terme de ses vœux ».

Le dernier tiers du volume se compose des poésies détachées où toujours domine l'idée de la Mort, même au milieu des fleurs. Et pourquoi pas au milieu des fleurs? puisque l'auteur ne tend pas à nous en effrayer, mais, au contraire, à nous apprivoiser, si je puis dire, à cette idée.

Quant au talent de facture de M. de Ronchaud, il est depuis longtemps reconnu. Il serait oiseux d'y insister. Nous avons été séduit par un grand nombre de vers heureux, bien venus d'un jet, fermes, sonores et pleins d'une idée.

Le malheur est que souvent autour d'un vers de cette qualité s'en abattent plusieurs d'un tour pénible, d'un sens confus, d'une forme un peu plate. Néanmoins les amis des vers feront une place honorable, dans la collection Lemerre, aux *Poèmes de la Mort.* PZ.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Henri IV et l'Allemagne, *d'après les Mémoires et la Correspondance de Jacques Bongars*, par L. Auquez, inspecteur général de l'instruction publique. Un vol. in-8°. Paris, Hachette et Cie, éditeurs, 1887.

Le nom de Jacques Bongars est rentré dans l'obscurité ; il eut pourtant de l'éclat au XVIe siècle dans les lettres et dans la politique. En France, sous l'ancienne monarchie, on choisissait quelquefois les ministres et les ambassadeurs parmi les hommes que leur mérite littéraire et leur érudition avaient désignés à l'estime et au respect de leurs contemporains. Mis par leurs travaux en rapport avec les savants de tous les pays et ayant acquis, grâce à un commerce épistolaire étendu, grâce à la connaissance de plusieurs langues, grâce enfin à des voyages entrepris dans un but d'instruction, des notions sur les mœurs, les idées, les intérêts des divers peuples de l'Europe, ils pouvaient être, et en effet ils étaient souvent d'utiles intermédiaires. Jacques Bongars fut un de ces érudits que leur réputation en France et non de France désignait au choix du prince : Henri IV l'employa pour mener à bien des négociations importantes avec l'Allemagne. Jacques Bongars était né à Orléans en 1554, d'une famille originaire de la Thiérache, et dont plusieurs membres avaient occupé des postes relativement élevés ; il était écuyer, et qualifié seigneur de Bauldry et de la Chesnaie. Ajoutons qu'il était calviniste, mais non sectaire. Dans la notice abondante qu'il consacre à Bongars en tête de son ouvrage. M. Auquez nous le rend très sympathique : il rappelle que tous ses contemporains ont célébré non seulement son érudition, mais sa sincérité, son désintéressement, sa bonté. Pour suffire aux frais de ses voyages et représenter dignement la France dans les cours étrangères, il sacrifia toute sa fortune, en même temps que, pour ne s'obliger envers personne, il refusait les présents qu'il était d'usage de recevoir après chaque ambassade. M. Auquez certifie, et nous l'en croyons volontiers, que sa correspondance révèle l'élévation de son caractère et montre que, doué d'une largeur d'esprit très rare au XVIe siecle, il était, malgré la ferveur de sa foi, partisan de la tolérance et de la liberté religieuse. D'autre part, la sûreté de son coup d'œil, la connaissance des questions les plus compliquées, une appréciation raisonnée des intérêts tant de la France que de l'Allemagne, un vif sentiment de l'honneur national et une activité extraordinaire, firent qu'il fut très propre à comprendre et à seconder les desseins de Henri IV. Il avait, dans sa vie privée, subi un grand malheur, ayant vu mourir quelques jours avant le mariage, sa fiancée qu'il adorait, Mlle de Chalonges. — Il vécut jusqu'en 1612 et laisse une volumineuse correspondance, des mémoires précieux, à l'aide desquels M. Auquez a ressaisi les diverses phases, éclairé les côtés secrets ou obscurs des rapports de Henri IV avec l'Allemagne. Ils avaient commencé par des secours fournis par l'Allemagne à Henri de Béarn, alors qu'il était seulement roi de Navarre. Dans le traité de Vervins, en 1598, Henri IV fit comprendre les princes allemands, malgré leur refus, deux ans auparavant, d'entrer dans la ligue offensive et défensive que la France avait formée avec l'Angleterre et la Hollande. Le roi avait des dettes à payer aux princes et aux villes d'Allemagne, et l'on sait que le Béarnais était souvent à court d'argent. Au milieu des difficultés que créent la guerre de Savoie de 1600 à 1601, et le traité de Lyon, Bongars est chargé de rassurer l'Allemagne protestante sur les conséquences du mariage du roi avec Marie de Médicis, nièce du pape Clément VIII ; mission d'autant plus délicate que deux princesses allemandes avaient été proposées à Henri IV ; l'une était sœur du margrave de Brandebourg, et l'autre, fille du duc de Wurtemberg, toutes deux « très belles et bien nourries » ; mais Henri IV, au rapport de Sully, répondit à ces propositions par cette boutade : « Les femmes de cette région ne me reviennent nullement ; je penserais, si j'en avais épousé une, de devoir avoir toujours un lot de vin couché auprès de moi, outre que j'ai ouï dire qu'il y eut un jour une reine en France de cette nation qui la pensa ruiner ; tellement que cela m'en dégoûta. » Au surplus, pour décider le pape Clément VIII à accueillir l'instance qu'il avait introduite en cour de Rome, il dut promettre de prendre pour femme une catholique. Et voici comment il en vint à choisir Marie de Médicis.

Bongars eut à suivre les affaires suscitées par la campagne de Sedan en 1606, et la préparation de l'union évangélique, c'est-à-dire, la coalition formée contre la branche allemande de la maison d'Autriche. Puis l'élection de Rodolphe II à l'empire, sa rupture avec Mathias, l'élection de Mathias, la convention de Dortmund en 1609, l'assemblée des princes à Hall en 1610, fournirent à Bongars de nombreuses et périlleuses occasions de développer toutes les ressources de sa diplomatie. L'affaire des duchés de Juliers et de Clèves est la dernière des questions allemandes dont s'occupa Henri IV et pour laquelle Bongars lui prêta des services aussi intelligents que dévoués.

M. Auquez a composé un ouvrage très intéressant

en reprenant ces questions, par l'analyse de la diplomatie de Henri IV; c'est l'envers du théâtre politique qu'il nous découvre, et nombre de faits curieux, de causes secondaires ayant produit des effets considérables sont par lui remis en lumière, grâce à l'étude qu'il a faite des documents laissés par Jacques Bongars. Et il a justement rendu de l'honneur à cet honnête homme, à ce loyal serviteur du roi de la France.

PZ.

Histoire du théâtre de Bayonne, par E. Ducéré. 1re partie. Un vol. in-8°. — Bayonne, A. Lamaignère; 1886.

M. E. Ducéré, dont nous avons eu plusieurs fois à signaler les excellentes publications relatives à Bayonne, vient de nous donner la première partie d'une *Histoire du théâtre* de cette ville. La connaissance approfondie qu'il possède des archives de sa ville natale lui a permis de mettre au jour des documents du plus haut intérêt, non seulement pour l'objet spécial qu'il s'est proposé, mais pour l'histoire même du théâtre en général.

Nous avions cherché nous-même dans ces archives des traces d'un passage de Molière à Bayonne; M. Ducéré a repris les mêmes recherches, sans plus de succès.

Cependant un acte de baptême du 24 mai 1660 nous apprend la présence, à Saint-Jean de-Luz, d'un comédien du Roi, Henri Pitel, sieur de Long-Champs, et de sa femme Anne Legrand, dont le fils, Philippe, eut pour parrain Monsieur, frère de Louis XIV, représenté par le comte de Clère, capitaine de ses gardes, et pour marraine Mademoiselle, représentée par Mlle de Vandy (et non Vaudy.) Si quelque acte de décès, de mariage ou de baptême, concernant des personnages de la troupe de Molière, existait dans la contrée, on l'aurait aussi bien découvert que celui-là.

L'acte que nous venons de rappeler est isolé. La vraie histoire du théâtre de Bayonne ne remonte guère qu'à la fin du XVIIe siècle; c'est surtout le XVIIIe qui fournit à M. Ducéré ses plus intéressants documents : règlements de police pour l'ouverture et la fermeture du théâtre, obligations imposées aux comédiens, leurs appointements, composition des troupes, rapports entre l'autorité militaire et l'autorité civile, matériel (décors et costumes) d'une troupe de comédiens, choix des ouvrages offerts au public et leur succès relatif. Cent détails de ce genre piquent vivement la curiosité.

Une pièce nouvelle, *Samson*, tragi-comédie en cinq actes et en vers, fut jouée à Bayonne le dimanche 2 avril 1775. La recette fut de 241 livres. Veut-on savoir à quels frais cette représentation donna lieu? En voici l'état :

Frais ordinaires : Chandelles, 9 livres 15 sols; musique, 7 liv. 10 s.; postes, 2 liv.; bureau, 1 liv. 4 s.; suif, 1 liv. 16 s.; habilleuses, 15 s.; garçons de théâtre, 3 liv.; affiches, 21 liv.; perruquier, 1 liv. 10 s.; huile de lampe, 12 s. Total : 30 livres 2 sols.

Frais extraordinaires : Une livre de bougie pour le temple, 2 livres 10 sols; louage du temple, 6 liv.; 25 soldats, 12 liv. 10 s.; étoupes, 6 liv.; broquettes, 15 s.; clous, 7 liv.; papier pour les vitres du ballet, 8 liv. Total : 22 livres 16 sols.

Total général des frais : 52 livres 18 sols; recette, 241 livres; soit, pour le payement de la troupe et le bénéfice du directeur, 188 livres 2 sols.

Un état, beaucoup plus complet, donne les dépenses journalières du directeur Baletti pendant une gestion d'environ trois mois, du 20 décembre 1767 au 24 mars 1768; le *Figaro* l'a publiée dans son numéro du 24 janvier 1857.

Citons aussi une liste des pièces jouées depuis le 11 avril 1774 jusqu'au dimanche 26 mars, avec la recette perçue pour chacune. Sur 202 représentations, ayant produit une recette totale de 26,381 livres, on voit paraître assez souvent le nom de Molière : 11 avril, *le Misanthrope* et les Français à Londres, 270 livres 15 sols; — le 13, *Tartuffe* et le Tableau parlant, 100 liv.; — le 14, *l'Étourdy* et le Peintre amoureux..... (?); — le 17, *le Festin de Pierre* et les Chasseurs, 213 liv. 4 s.; — le 21, *l'École des maris* et Lucile, 47 liv.; — 17 mai, *l'École des femmes* et la Preuve nouvelle, 62 liv. 5 s.; — 24 mai, Sancho et *le Dépit amoureux*, 71 liv.; — 1er août, *le Dépit* et le Jardinier de Sidon, 55 liv. 10 s.; — le 7, *l'Avare* et Silvain... (?); — le 11, *les Femmes savantes* et le Tableau parlant, 82 liv. 15 s.; — 7 septembre, *le Misanthrope* et le Soldat magicien, 88 liv.; — 2 octobre, *les Fourberies de Scapin* et l'Ami de la maison, 298 liv.; 7 octobre, Tancrède et *les Précieuses ridicules*, 90 liv. 15 s.; — le 9, *Amphitryon* et Nanette et Lucas, 219 liv. 4 s.; — le 10, *l'École des Maris* et Blaise le savetier, 64 liv. 6 s.: le 16, *le Festin de Pierre* et le Tableau parlant, 163 liv. 14 s.; — le 24, *le Médecin malgré lui* et la Servante maîtresse, 61 liv. 10 s.; — le 30, *le Dépit amoureux* et Julie, 240 liv.; — le 30 novembre, *les Femmes savantes* et les Pêcheurs, 89 liv. 15 s.; — le 5 décembre, *le Misanthrope* et Sylvain, 169 liv. 4 s.; le 11, *les Fourberies de Scapin* et la suite de Julie, 303 liv. 15 s.; — le 19, *Tartuffe* et Rose et Colas, 616 liv. 10 s.; — le 23, *Amphitryon* et le Mari retrouvé, 47 liv. 17 s.; — le 26, *le Bourgeois gentilhomme* et le Premier arbitre, 308 liv.; — le 11 janvier, l'Amoureux de quinze ans et *les Précieuses ridicules*, 175 liv. 12 s.; — le 22, le Mort marié et *l'Avare*, 301 liv. 18 s.; — le 10 février, *le Dépit amoureux* et les Deux jardiniers, 67 liv. 10 s.; — le 19, *le Malade imaginaire* et la Nouveauté, 367 liv. 3 s.; — le 24, *les Femmes savantes* et On ne s'avise jamais de tout, 134 liv. 18 s.; le 8 mars, *le Misanthrope* et la Nouveauté, 133 liv. 3 s.; — le 26, la Coquette corrigée et *les Précieuses ridicules*, 112 liv.

Nous avons donné ce curieux relevé parce qu'il prouve que Molière n'était pas abandonné en province et qu'il y faisait quelquefois recette, comme ce jour trois fois béni où *Tartuffe*, joué avec Rose et Colas, atteignit un chiffre de 616 liv. 10 s.

Peut-être voudra-t-on savoir ce que devint ce directeur qui, avec 26,381 livres de recettes pour 202 représentations, 2,875 livres pour 9 bals et 5,475 livres

pour les abonnements de la garnison, parvint à la somme totale de 35,731 livres? Comme ses pensionnaires lui avaient coûté 49,852 livres et que cette somme, jointe aux dépenses de voyage, à la location de la salle, etc., formait un total de 63,347 livres, il fit ce que font encore aujourd'hui en province bon nombre de ses successeurs, il se ruina, et, dit M. Ducéré, « combla le déficit par une prompte fuite ».

CH.-L. L.

Les révolutions politiques de Florence (1177-1530). *Étude sur leurs causes et leur enchaînement*, par GABRIEL THOMAS, conseiller à la cour d'appel de Nancy. Un vol. in-8°; Paris, Hachette et Cie, 1887.

Le sous-titre dit bien le dessein qu'a poursuivi l'auteur. Les faits historiques, il se contente de les rappeler; ce à quoi il s'attache surtout, c'est à démêler les raisons de ces mouvements qui ont agité la cité florentine pendant tout près de quatre siècles, depuis le moment qu'elle commença d'avoir une certaine autonomie jusqu'à la fin de la République. Or, de toutes les villes italiennes qui ont eu leur vie propre, aucune, autant que Florence, ne présente d'intérêt pour qui se plaît à regarder aux *dessous* de l'histoire, si l'on veut. C'est que Florence a connu les formes politiques les plus diverses, c'est qu'elle n'a été étrangère à aucun des soins qui font les grands peuples: un commerce aux entreprises lointaines, une industrie vigilante, une culture raffinée des beaux-arts; et chroniqueurs, historiens ne lui ont pas manqué, animés, tous, de passions différentes, tous partiaux, tous pourtant fidèles d'une certaine manière.

Comme déjà avant d'entreprendre une tâche aussi ardue, il n'avait pas pu ne pas méditer sur les conditions de l'activité humaine, tout de suite, dès les premières pages de l'avant-propos, M. Gabriel Thomas laisse voir que s'il tient pour d'importance l'action du milieu, comme on dit, il sait aussi faire la part de l'initiative individuelle.

Consentie ou non, toute constitution limite le jeu des volontés; les institutions supposent, et elles expliquent, quand on les conserve et quand on s'applique, délibérément ou non, à les modifier, certaines passions, certains rapports aussi d'individu à individu, de classe à classe. Florence, née de la civilisation romaine, en reçut les premières institutions municipales, et développa ses corporations industrielles. Les consuls du XIIe siècle; plus tard, les prieurs, procédèrent directement des consuls de l'ancienne Rome; les assemblées de la commune et du peuple rappelaient aussi l'organisation de la cité antique. Au milieu de ces traditions vivantes, la suprématie germanique introduisit la noblesse féodale. La rivalité des deux noblesses féodale et municipale est le point de départ de toutes les révolutions, et M. Thomas de jeter les grandes lignes de l'histoire de ces révolutions: divisés, les nobles de Florence ne parviennent point à constituer une classe dans l'État; à la suite d'un triomphe révolutionnaire, la bourgeoisie florentine est impuissante à répartir le pouvoir politique entre ses différentes classes, ce qui détermine l'hostilité des arts majeurs contre les arts mineurs; les tendances absolues de la démocratie florentine et la politique des Médicis dans ses formes diverses préparent tour à tour, par la destruction des classes, la ruine définitive de la liberté.

Le travail de M. Thomas est tout différent de celui de M. Perrens; ils se complètent l'un l'autre.

F. G.

Les Corsaires barbaresques et la marine de Soliman le Grand, par le vice-amiral JURIEN DE LA GRAVIÈRE, membre de l'Institut. Ouvrage accompagné de quatre cartes. Un vol. in-18 de 380 pages. Paris, librairie Plon et Ce, 1887.

Une des plus nobles figures de notre chère marine, un éminent officier dont le nom est synonyme de fidélité, d'honneur et de talent, tel nous apparaît l'auteur de ce volume, digne de ses meilleurs aînés. L'œuvre originale, érudite et considérable de cet écrivain de bon style, ne lui a pas encore valu un siège parmi *ces messieurs* (ainsi, devant nous l'autre jour, avec une comique fantaisie, appelait ses collègues un membre de l'Académie française); mais il est un des premiers que désignerait le choix des plus fins connaisseurs, si on leur demandait conseil. Les cinq volumes intitulés *Campagnes d'Alexandre*: I. *Le drame macédonien*; — II. *L'Asie sans maître*; — III. *L'Héritage de Darius*; — IV. *La conquête de l'Inde et le voyage de Néarque*; — V. *Le démembrement de l'empire*, représentent un maître livre et un chef-d'œuvre du genre. C'est proprement une évocation de la prestigieuse vie d'Alexandre. On dirait que l'illustre narrateur nous fait suivre pas à pas — si pareille locution n'était ici le comble de l'impropriété — le héros au vol presque divin. Le sentiment de la poésie dans l'histoire, allié au goût des recherches les plus sévères et de l'exacte position des problèmes, avec des retours contemporains d'une pénétration saisissante, voilà le charme propre des livres de l'amiral Jurien de la Gravière, le charme que nous retrouvons dans *la Station du Levant, la Marine des anciens, la Marine d'autrefois, la Marine des Ptolémées et la marine des Romains, les Derniers jours de la marine à rames, Doria et Barberousse*, et particulièrement dans le volume que nous annonçons. Sous ce titre: *les Corsaires barbaresques et la marine de Soliman le Grand*, le nouvel ouvrage du brave et savant amiral aborde successivement la prépondérance ottomane, le seigneur Dragut, Charles-Quint et les pirates d'Alger, l'ailiance impie, la conjuration de Fieschi (*Déjà!* dirait le musicien Hervé), le testament de Charles-Quint, Dragut et le fils rebelle de Moulei-Hassan, la conquête d'Africa par les chrétiens, une évasion de corsaire, Malte et Gone, prise de Tripoli par les musulmans, André Doria et Léon Strozzi, combat des îles de Ponce, la dernière campagne de Sinan pacha, la guerre de Sienne et la guerre de Corse, le désastre de Zerbi et la mort de Doria, le triomphe de Piali pacha, Gallia Victrix. Le titre de ce chapitre final ré-

sonne comme une fanfare d'espérance sous la plume vaillante et patriotique de l'illustre amiral.

Fin de la vieille France. *Un gentilhomme des temps passés: François de Scépeaux, sire de Vieilleville* (1509-1571). Portraits et récits du XVIe siècle, règne de Henri II, par Mme C. COIGNET. Un vol. in-18 de 440 pages. Librairie Plon. Paris, 1886.

La femme distinguée qui a écrit ce livre s'était déjà fait connaître du lecteur et apprécier des bons juges par un travail du même genre sur François Ier, et dont celui que nous annonçons est la suite régulière. Très versé dans l'histoire du XVIe siècle, l'auteur, sans prétendre à renouveler pour nous toutes les notions antérieures de cette histoire, se borne à la connaître parfaitement et à la raconter de la meilleure façon. Elle a bien choisi le héros de son nouvel ouvrage, Vieilleville n'est pas seulement une admirable figure de grand seigneur soldat et diplomate, serviteur à tout prix de la France et du roi. Vieilleville est aussi un merveilleux exemplaire, un *representative-man* de cette noblesse encore pénétrée de féodalité, dont le XVIe siècle expirant nous fournit un aspect farouche et barbare à l'extrême, dans certaines des tragédies brutales que l'on voit trancher sur les fêtes galantes de la cour et les controverses byzantines des entretiens de la réforme. Deux traits en particulier, parmi tant d'autres, désignent Vieilleville à nos regards, parmi ces élus de la renommée heureuse que leur bonne étoile lance dans les rencontres agréables au sentiment populaire et préserve des milieux compromettants. C'est ainsi qu'on le voit mourir à la veille de la Saint-Barthélemy. François de Scépeaux, sire de Vieilleville, né au bord du Loir en 1509, descendait d'une puissante famille alliée à la branche royale de Bourbon. Sa carrière, remplie d'actions éclatantes, est exposée par le menu, avec un rare agrément, dans l'ouvrage de Mme Coignet. On nous y raconte en vingt-cinq chapitres, dont chacun mérite d'être lu, les premières années de Vieilleville, ses aventures maritimes en Italie, la prise d'Avignon, le maréchal de Montéjan, les aventures matrimoniales de la belle maréchale devenue veuve, l'amitié de Vieilleville et des princes de Bourbon, la campagne en Provence, Henri II, Diane de Poitiers, Montmorency et Saint-André, la mission de Vieilleville en Angleterre, les obsèques de François Ier et le sacre de Henri II, le duel judiciaire de Jarnac et de La Châtaignerie, le voyage du roi, le soulèvement de la Guyenne, la répression de cette révolte, le siège de Boulogne, les préparations de guerre entre la France et l'empire, l'expédition en Lorraine et en Alsace, la paix de Passau, la frontière franchie par Charles-Quint, les entreprises de Vieilleville dans la campagne de Metz, le siège de cette ville, le duc de Guise, Vieilleville, gouverneur de Metz, le complot des cordeliers déjoué par lui, son voyage à la cour, sa maladie, la révolte et la répression des légionnaires, la trêve de Vaucelles, l'abdication et la mort de Charles-Quint, la campagne de Guise en Italie, la défaite de Saint-Quentin, la paix de Cateau-Cambrésis, la mort du roi, l'ambassade de Vieilleville en Allemagne, la bataille de Dreux, le siège de Saint-Jean-d'Angély et la mort de Vieilleville.

Une ambassade française en Orient, sous Louis XV. *La mission du marquis de Villeneuve*, 1728-1741, par M. ALBERT VANDAL. Un vol. in-8° de 462 pages. Paris, librairie Plon, 1887.

L'auteur du présent ouvrage s'est fait, dès son début, honorablement connaître dans le monde des études historiques par un fort intéressant livre, intitulé : *Louis XV et Élisabeth de Russie.* C'était une étude sur les relations de la France et de la Russie au XVIIIe siècle, d'après les archives du ministère des affaires étrangères. En outre de ses curieuses recherches, présentées et mises en œuvre avec un art vraiment agréable, ce premier volume de M. Vandal avait le mérite et le charme de flatter notre amour-propre national, et de répondre à nos sympathies traditionnelles en nous montrant le haut état que l'on faisait en Russie, au dernier siècle, de notre France, et combien la plus étroite alliance avec nous était dans les vœux et le cœur du pays. Dans sa nouvelle publication, très digne d'être recommandée au lecteur, M. Vandal, après une étude préliminaire sur la situation de la France en Orient au commencement du XVIIIe siècle, nous raconte successivement les débuts d'un ambassadeur (cet ambassadeur est le marquis de Villeneuve, nommé à Constantinople par le chancelier d'Aguesseau); l'arrivée du comte de Bonneval; une révolution à Constantinople; la succession de Pologne; la Turquie et les deux empires; la guerre d'Orient; la paix de Belgrade. L'idée générale qui a inspiré ce volume tient dans quelques lignes du marquis d'Argenson, écrites sous Louis XV: « La première grande révolution qui arrivera probablement en Europe sera la conquête de la Turquie. Cet empire devient trop faible par son mauvais gouvernement, par l'impossibilité qu'il devienne meilleur, la sûreté qu'il deviendra pire... tout se soulève dans l'empire ottoman, tous les jours une plume de l'aile est ôtée. » Un cadavre, quoi! Mais un cadavre récalcitrant,... même cent cinquante ans après cette condamnation à mort. L. D.

Entretiens sur l'histoire du moyen âge, par JULES ZELLER, membre de l'Institut, inspecteur général de l'instruction publique. Deuxième partie. Un vol. in-12, Perrin et Cie, éditeurs. Paris, 1887.

Le volume nouveau de M. Zeller retrace et juge les événements historiques, les institutions, les réformes politiques et administratives du commencement du IXe siècle à la fin du Xe, c'est-à-dire de Louis le Débonnaire et Grégoire IV à Urbain et la Croisade. Cette période de deux siècles est pleine de luttes. A peine la charte d'unité ou de partage de 817 est-elle signée qu'elle est violée. Les fils aînés de l'empereur se révoltent, le pape intervient, et l'on voit l'autorité

pontificale, grâce à ce rôle d'arbitre, grandir de plus en plus; le livre neuvième de l'ouvrage de M. Zeller raconte et explique la chute et les causes de la chute de l'empire de Charlemagne; le dixième analyse l'établissement de la féodalité; le onzième expose la restauration de l'empire en Allemagne, de la papauté en Italie, de la royauté en France à la fin du xe siècle; le douzième étudie le caractère mystique et ecclésiastique du xie siècle, et les rapports du sacerdoce et de l'empire; enfin le livre treizième est consacré à la question d'Orient au moyen âge, à l'antagonisme du mahométisme et du christianisme, qui engendra les croisades.

M. Jules Zeller ne découvre aucun fait nouveau: il n'a pas la prétention d'enseigner de l'inédit; son but est de présenter, dans un style sobre et vigoureux et avec une méthode simple et claire, l'enchaînement des faits, l'influence des idées, le mouvement des esprits. Il connaît toutes les sources, il les a contrôlées, et il fait profiter son lecteur des études approfondies auxquelles il a consacré son temps et son intelligence. Le présent volume — le troisième des *Entretiens sur l'histoire du moyen âge* — est digne de la renommée de ce maître éminent.

Ambroise Paré, par le docteur Le Paulmier. Un vol. in-8°. Paris, Émile Perrin, éditeur, 1887.

C'est d'après de nouveaux documents découverts aux archives nationales et des papiers de famille que le D^r^ Le Paulmier a écrit cette substantielle biographie d'Ambroise Paré. Son étude est solidement assise sur les témoignages et remplie de faits intéressants. Les pièces justificatives jusqu'alors inédites occupent une moitié du volume. Elles comprennent, entre autres documents curieux: le contrat de mariage d'Ambroise Paré, maître barbier-chirurgien à Paris, avec Jeanne Mazelin, daté du 30 juin 1541; — la donation mutuelle des époux, en date du 21 octobre 1543; — l'état nominatif des officiers de la maison du roi auxquels on a délivré du drap de deuil pour les funérailles de François Ier; — l'état de la maison de Catherine de Médicis au 1er juillet 1547; — l'état de la maison de Henri II en 1549; — l'état de la maison de Henri III depuis le 1er janvier 1575 jusqu'au 31 décembre 1589; — une donation de quarante livres tournois de rente d'Ambroise Paré à son neveu, fils de Jean Paré, chirurgien à Vitré; des donations et abandons au même Jean Paré, par divers parents; — l'acte de saisie réelle et adjudication au Châtelet de Paris, à la requête d'Ambroise Paré, d'une maison sise rue de l'Hirondelle et d'une maison sise à Meudon; — des donations d'Ambroise Paré à des membres de sa famille; sa déposition dans le procès intenté par François de Rohan au duc de Nemours; — son contrat de mariage avec sa seconde femme Jacqueline Rousselet; l'arrêt du Parlement de Paris rendu dans le procès entre la Faculté de médecine de Paris et Ambroise Paré à huis clos, etc. M. Le Paulmier s'est occupé aussi d'établir l'iconographie du célèbre chirurgien, et il publie deux de ses portraits. Son volume se termine par un appendice consacré à la généalogie de la famille Le Paulmier, dont l'ancêtre le plus lointain reconnu est un sieur Jean Le Paulmier et dans le Cotentin en 1520, qui devint chirurgien et eut à soutenir des discussions avec Ambroise Paré. PZ.

Le maréchal Davout, prince d'Eckmühl. Correspondance inédite, 1790-1815, Pologne, Russie, Hambourg, publiée par Mme A.-L. d'Eckmuhl, marquise de Blocqueville. Un vol. in-18. Paris, 1887. Librairie académique Perrin.

Quoique ce volume ne porte pas trace de tomaison, il peut être considéré comme le tome V de la future édition in-18 de l'important ouvrage que Mme la marquise de Blocqueville a consacré à la gloire de son illustre père, le maréchal Davout, et dont les quatre premiers tomes ont été publiés dans le format in-8°. La nécessité d'une édition moins coûteuse que la précédente se justifie par le fait que le premier volume de celle-ci est déjà épuisé, et par l'intérêt moral que trouverait l'auteur à « surtout populariser » ce livre en le rendant plus facilement accessible au budget modeste des bibliothèques « populaires » de toute sorte, depuis les bibliothèques de régiment, où sa place est tout indiquée, jusqu'aux bibliothèques municipales et communales, où l'on ne saurait trop multiplier les grands exemples de la valeur guerrière unie à un beau caractère. — Au terme de ce tome V, Mme de Blocqueville est arrivée au terme aussi de la tâche filiale qu'elle avait entreprise et qu'elle a réalisée avec tant de persévérance et d'intelligence. Après *Années de jeunesse, Années de commandement, la Russie et Hambourg, un Dernier commandement, l'Exil et la mort*, elle nous donne ici tout ce qu'elle a pu recueillir dans son « ardente et passionnée » recherche de lettres du maréchal et de documents le concernant. Parmi ceux-ci on trouvera une généalogie remontant jusqu'à la première moitié du xiiie siècle. Quant aux lettres, qu'elles aient été communiquées à l'auteur du recueil ou achetées en des ventes d'autographes, on est étonné de les compter en si petit nombre; il paraît impossible que l'on n'en découvre pas un jour ou l'autre en bien grande quantité dans quelques dépôts d'archives publiques et notamment au ministère de la guerre. Mais, pour n'être pas nombreuses, ces lettres datées d'Égypte, de Pologne, de Russie et de Hambourg de 1790 à 1815, n'en ont pas moins le plus vif intérêt au sujet des faits de guerre auxquels ils se rapportent et par le témoignage qu'elles rendent de l'unité d'un grand caractère en cet homme, ce soldat qui écrivait le mot *devoir* par un grand D. E. C.

Correspondance inédite du comte d'Avaux (Claude de Mesmes) avec son père Jean-Jacques de Mesmes, sieur de Roissy (1627-1642), publiée par A. Boppe. Un vol. in-8° de 301 pages. Paris, librairie Plon et Cie, 1887.

Si l'on nous demandait sous quel régime nous croyons vivre, sans hésiter nous répondrions : *sous*

le régime documentaire. C'est un fait, nous avons aujourd'hui le culte plus ou moins sincère, mais exclusif, du ducument; comme nous avons l'idolâtrie, plus que crédule, du bibelot ancien, ce document aussi. On raconte que M. Thiers, visitant un jour la collection de feu M. Double, lui décocha cette ironique amabilité : « Nous faisons tous deux de l'histoire, vous à votre manière, moi à la mienne. » Un livre, qui, de nos jours, ne s'annonce pas avec des documents inédits, fait triste figure dans les régions de l'étude littéraire, historique ou critique, voire même de la simple biographie. La plus insignifiante nouvelle elle-même se réclame du « document humain ». Ah! nous sommes bien loin de la vieille école de l'*ad narrandum*, et le légendaire abbé Vertot, avec *son siège fait*, ne serait pas un homme à son aise, parmi les hommes d'aujourd'hui. Désormais, il n'y a plus une seule figure glorieuse qui ne tremble dans son cadre, plus un mot traditionnel qui ne passe pour racontar, plus une illustration consacrée par l'histoire qui ne risque de se changer en platitude ou en ignominie, devant ces rectificateurs d'attributions. Les notions acquises plus ou moins péniblement, au temps de nos classes, nous deviennent équivoques et suspectes. Nos chers classiques nous apparaissent à présent méconnaissables dans ces éditions, où le texte original est comme noyé dans les surcharges, les commentaires et les « documents nouveaux ». Documents! Ce mot trône dans toutes les conversations. Qui oserait s'inscrire contre l'amour de la vérité et la religion de l'exactitude dont témoignent ces fouilles minutieuses et continuelles? Cependant, l'observateur impartial est forcé d'y reconnaître aussi la prise de possession de nos modernes cerveaux par le goût du détail, la curiosité du mesquin et du bas, au mépris des grandes lignes et des vues élevées. L'excellent bouffon Henry Monnier s'était contenté de mettre : *Le roman chez la portière;* on dirait que certains modernes (et non des moins graves) y veulent aussi *loger* l'histoire. Sans doute, il est flatteur de croire que l'on peut avec un chiffon de papier renverser l'édifice des opinions établies depuis des siècles; mais cela ne nous permet-il pas, à notre tour, de critiquer justement une mode louable d'ailleurs sous tant d'aspects? En effet, des documents sont devenus une mode qui, à l'instar de toutes les modes, s'imagine, par la manie d'un jour, faire du nouveau avec ce qui a toujours existé. Nous lui reprocherons donc, à cette mode, de mettre souvent du doute à la place de nos anciennes clartés. On se bat, de nos jours, à coups de documents, ainsi qu'au XVIIe siècle, à coups de latin et de grec. Nous lui reprochons aussi de donner, à trop bon marché, l'air érudit au moindre dénicheur des comptes d'un repas ou d'une bâtisse. Désormais, le simple rat d'archives s'estime un géant de savoir. Il se croira supérieur, pour la découverte de quelque contrat de ville avec un entrepreneur, aux Chateaubriand, aux Lamartine et aux Thiers, chez lesquels on relèverait trop facilement des bévues et des témoignages d'ignorance, sur ces points de détails. Rentrons enfin dans la vérité; chez l'historien digne de ce nom, il est certain que le philosophe, l'écrivain, le poète et le voyant doivent primer le documentaire, lequel n'est que leur fournisseur de matériaux. Et, justement le mérite de l'historien, c'est de choisir, de tirer parmi les documents et de rejeter ce qui, au lieu d'être un rayon, ne serait qu'un embarras pour la vue. Voilà pour nos réserves. Mais aussi que de légitimes raisons de louange et de gratitude n'offre pas le document ramené dans son juste domaine! Nous lui devons, au jardin de la science, la création d'avenues nouvelles. Grâce à lui sont mis au jour des ordres de connaissances, jusque-là éparpillées à l'état d'épisodes, de fragments et d'indications. Sans parler même de l'histoire générale, et nous bornant à celle des littératures, que de formes rajeunies grâce au document!

Nous avons surtout un goût décidé pour les recueils de lettres, rendus à la lumière, avec tous leurs caractères d'authenticité, et légalisés, si l'on peut dire, par un incontestable état civil. On ne saurait désirer mieux, dans ce genre et à tous les titres, que la *Correspondance inédite du comte d'Avaux* (Claude de Mesmes) avec son père Jean-Jacques de Mesmes, sieur de Roissy (1627-1642); et, sincèrement, nous remercions M. A. Boppe de nous l'avoir restituée, en l'enrichissant d'une substantielle introduction. Le sieur de Roissy, président au Parlement et chef de cette noble famille des de Mesmes, dont l'hôtel de la rue Sainte-Avoye était célèbre dans le monde des arts et des lettres, par ses riches collections de trésors artistiques, de livres et de manuscrits, était un personnage de l'ancienne roche. Également vigoureux de corps et d'esprit, il mourut à quatre-vingt-trois ans, après avoir subi, déjà octogénaire, l'affreuse opération de la taille. On voit qu'il sut résister jusqu'au bout aux médecins, « qui, disait-il, tuent par art et guérissent par fortune ». Il eut cinq enfants dont trois fils et deux filles. L'aîné des fils, le président à mortier, était un robin puant de morgue et dont le cœur sec et les façons hautaines affligèrent sensiblement les dernières années du père, déjà éprouvé par l'humeur tracassière et colère de sa compagne. L'histoire du mariage de ce fils avec une jolie veuve titrée est une des pages les plus curieuses de ce recueil, tout à fait précieux et rare, au point de vue de la documentation domestique. Les autres fils de Roissy, le sieur d'Avaux et le sieur d'Irval, étaient, l'un, maître des requêtes, l'autre conseiller au parlement. Le maître des requêtes devait bientôt quitter la magistrature pour les ambassades. Il y obtint beaucoup de crédit, comme représentant de la France à Venise et dans les cours du Nord; mais, par des causes que nous n'avons pas le loisir de développer, il vit tout son prestige s'éclipser à l'époque des congrès de Münster et de Westphalie. Rappelons, en passant, qu'au nom de d'Avaux, se rattache celui du prince Casimir, frère du roi de Pologne, et dont l'arrestation, en 1638, fut attribuée à l'intervention de notre ambassadeur. Ce prisonnier de Richelieu quitta la France en 1640. Plus tard, après son abdication, Casimir revint chez nous et

mourut abbé de Saint-Germain des Prés. La vieille église a gardé son tombeau.

Malgré l'éclat de ses services diplomatiques, le sieur d'Avaux nous intéresse moins par ses instructives lettres datées de Venise, de Copenhague et de Hambourg, que ne le fait son vieux père, avec les siennes datées simplement de Paris... ou plutôt elles nous séduisent toutes pareillement par le charme de mutuelle et profonde affection qu'elles respirent. C'est d'une autre franchise que l'immortelle Sévigné, dont on pense avec raison qu'elle écrivait à sa fille des pages écrites pour le monde. Oserai-je dire aussi — oui, je l'oserai — qu'il y a chez le vieux de Roissy une originalité de plume et un suc généreux de langage qui soutiennent le parallèle avec les ouvrages de cette admirable fausse bonne femme de marquise. On aime à voir ce beau modèle d'ancêtre soutenir à distance son fils, contre « les envieux à l'éclat de sa gestion et les malveillants ». Par bonheur, d'Avaux avait contre ses ennemis un autre appui, plus efficace, dans le père Joseph, qui, « seul, sans parler, leur mettait le bâillon à la bouche ». N'est-ce pas très bien dit? Presque à chaque page, on apprend un détail nouveau. Il paraît que nous n'avons même pas inventé le choléra! En septembre 1629, Roissy écrit de Fontainebleau : « Nous avons cuidé perdre, depuis huit jours, le bon P. Suffren, par un *cholera-morbus*, tel que j'eus y a tantôt douze ans », et de Paris, en novembre 1634 : « Votre mère a été tenue pour morte, par nous et les médecins, d'un *cholera-morbus*... il y a trois jours qu'elle se lève et mange comme nous; en un mot, elle est déjà aussi colère qu'avant sa maladie, tant elle est bien revenue en sa première santé. » Parmi ce français, presque généralement orthographié comme celui de nos jours, on sourit à des mots tels que *Pouloigne*, pour Pologne, *Dontkerquois*, pour gens de Dunkerque.

Il y a de bons traits aussi dans les lettres du fils. *Toutes les actions des rois ne sont pas roïales*, dira-t-il à propos d'une amusante scène de ladrerie du roi de Danemark, prince fort ménager. Roissy avait eu deux filles : l'une, mariée à un M. d'Herbigny; l'autre, à un M. de Soyecourt, gouverneur de Corbie, qui, pour avoir livré sa place aux Espagnols (1636), fut écartelé en effigie. Son château de Tilloloy fut rasé malgré la supplication très curieuse adressée par M. de Roissy à Séguier. Au reste, ce même château a été rebâti en 1645; on le voit même mentionné en 1887, à l'article des *Déplacements et villégiatures*. Je recommande la lecture de cette adresse à Séguier; on la trouvera dans l'appendice, ainsi qu'une pièce non moins caractéristique où d'Avaux annonce, de Venise, à la reine Anne d'Autriche, l'envoi de la relique de Saint-Roch. L. D.

L'Europe en 1887, par SIR CHARLES WENTWORTH DILKE. Paris, maison Quantin, 1887. Un vol. gr. in-8°. — Prix : 7 fr. 50.

Les lecteurs de la *Fornigthly Review* et, à un degré moindre, ceux de *la Nouvelle Revue* ont remarqué les études que sir Charles Dilke publie, depuis le commencement de l'année, sur la situation politique de l'Europe à l'heure présente. Sur six articles consacrés successivement à l'Allemagne, à la France, à la Russie, à l'Autriche-Hongrie, à l'Italie et à la Grande-Bretagne, *la Nouvelle Revue*, pour des raisons que j'ignore, mais que chacun peut supposer, n'en a publié que trois : l'Allemagne, la France et l'Autriche. C'est donc une masse considérable d'inédit qui est offert au public français dans le fort beau volume récemment sorti des presses de la maison Quantin. Deux pages d'introduction, écrites par l'auteur, en villégiature à Royat, spécialement pour l'édition française, contiennent des protestations d'impartialité et une profession de sympathie pour la France que l'on ne saurait révoquer en doute. Sir Charles Dilke y revient dans sa conclusion, et l'insistance qu'il met à nous persuader de sa bonne foi et de son amitié n'est pas faite pour nous déplaire. Mais s'il est ami de la France, il aime avant tout son pays, ce dont nul n'a le droit de s'étonner ni de se plaindre. On aurait donc tort de s'étonner ou de se plaindre s'il voit et juge avec des yeux et un esprit anglais. Pourtant il n'est pas inutile de le constater.

La politique est, au *Livre*, ce qui nous divise le moins. La raison, naïve, mais la seule qui puisse expliquer un tel phénomène, c'est que nous ne nous en occupons pas. Il ne s'agit donc point ici de discuter les assertions, les manières de voir, les opinions de sir Charles Dilke. Un exposé sommaire, fût-il même incomplet, suffira.

L'Allemagne ne désire que garder ses conquêtes, sans en faire d'autres. Elle est la plus redoutée, mais non pas, peut-être, la plus forte des puissances de l'Europe. La France, par ses forteresses, son armement, son armée, l'égale, si elle ne la surpasse, et elle échouerait certainement si elle se jetait sur le colosse russe. C'est ce que comprend le chancelier de fer, dont sir Charles Dilke admire la trempe, non sans découvrir quelques pailles dans son métal, et c'est là la clef de sa politique.

La France, dont le gouvernement, pendant des années, a obéi au prince de Bismark en tout ce qui concerne les relations étrangères, s'est débarrassée de cette sujétion avec M. de Freycinet et avec le général Boulanger, dont sir Charles Dilke se demande s'il y a en lui un homme, un soldat, un sauteur ou un sot, et se répond qu'en quelque qualité qu'on le considère, « il y aurait à prendre et à laisser ». Elle a fait les plus grands efforts pour se mettre en état de défense et serait indubitablement supérieure à l'Allemagne, n'étaient les folies du Tonkin, de Madagascar et de Tunis, et le gaspillage de ses finances. Telle qu'elle est, elle est en état de se mesurer sans désavantage avec l'empire germanique. Malheureusement, elle applique sans vergogne la loi du plus fort là où elle le peut, tout comme si elle n'en avait pas été victime, et s'aliène l'Angleterre par son manque de foi dans l'annexion des Nouvelles-Hébrides, ses agissements contre les missionnaires anglais à Madagascar, et ses chicanes à Terre-Neuve, aux îlots des

Écrehoux et ailleurs. De plus, elle s'est fait, par l'envahissement du Tonkin, une ennemie éternelle de la Chine, dont les destinées militaires sont immenses, et dont les intérêts sont en tout point les mêmes que ceux de la Grande-Bretagne. Enfin elle irrite profondément, par l'affaire des Nouvelles-Hébrides et par ses plans de pénitenciers océaniens, la colonie anglaise d'Australie, qui, déjà autonome, menace de se passer du consentement de la métropole pour chasser la France non seulement des Nouvelles-Hébrides, mais même de la Nouvelle-Calédonie.

La Russie est l'empire le plus formidable de l'Europe. Il en est aussi le plus inquiétant. En effet, elle dépend de la volonté, c'est-à-dire du caprice d'un seul homme, le czar, qui est l'homme le plus mal informé des choses extérieures dans un pays où elles sont ignorées de tous. Le défaut d'homogénéité qu'on reproche aux éléments de son armée n'existe pas. Il n'y a pas de population européenne plus homogène et plus nombreuse que la masse des Grands-Russiens et des Petits-Russiens qui sont la substance même de l'empire et de son armée. Le nihilisme n'est pas davantage une cause de dissolution. Vienne une guerre nationale, et il disparaîtra aussitôt. Le panslavisme n'est pas un fantôme : c'est une réalité menaçante et, si l'auteur voulait s'occuper de l'avenir, au lieu de n'envisager que le présent, il prédirait peut-être, à une échéance plus ou moins lointaine, l'absorption de l'Europe par la Russie. En attendant, elle est la grande crainte de Bismark et offre à la France son seul point d'appui possible. Non pas qu'il y ait, ni qu'il doive y avoir de sitôt alliance formelle entre la république française et le czar; mais ils se rendent des services mutuels en Bulgarie et en Égypte, et l'attitude de la Russie est le plus puissant modificateur des projets et des résolutions de l'Allemagne. Quant à la rivalité russe et anglaise en Asie, sir Charles Dilke ne s'y arrête guère que pour porter contre la Russie des accusations de mauvaise foi et de violence analogues à celles qu'il porte parfois contre la France.

Nous ne le suivrons pas dans le dédale de la question turque et de la question des Balkans, qu'il expose avec une parfaite connaissance du sujet et, par suite, avec une grande autorité. L'état de l'empire austro-hongrois, attaché en satellite à l'empire germanique, constitué des éléments les plus disparates, miné plus qu'aucun autre par le socialisme, n'a qu'une force militaire très inférieure, qui lui interdit toute action décisive indépendante.

L'Italie se fortifie merveilleusement, et il y aura de plus en plus à compter avec elle. La question du Vatican ne lui est plus une cause de faiblesse, et le temps pourrait venir où elle se chargerait à l'étranger des intérêts catholiques, tenus en garde jusqu'à présent par la France, malgré l'anomalie qu'il y a pour un gouvernement athée et hostile à la religion romaine à l'intérieur, à la protéger en Orient. L'Italie commence un mouvement d'expansion coloniale qui ne s'arrêtera pas et que facilitera puissamment l'aptitude des Italiens à s'acclimater dans les pays chauds.

Pour ne pas être sensiblement plus développé que les autres, car sir Charles Dilke a — qualité peu commune chez les écrivains anglais — l'art des proportions, le chapitre sur la Grande-Bretagne est évidemment et naturellement le morceau capital du livre. Il arrive à la fin, car tout s'y rapporte et tout s'y ramène. Depuis les premières lignes de son ouvrage jusqu'à la fin, lors même que son honnête désir d'impartialité le met le plus sur ses gardes, c'est la Grande-Bretagne, sa puissance, sa grandeur, son intérêt, son avenir, qui fait l'objectif de l'écrivain. Il se défend d'être *jingo*, de donner dans le chauvinisme anglais; mais il se fait honneur d'être patriote, et, encore une fois, ce n'est pas parmi nous qu'on l'en blâmera. A ce titre il dit résolument à son pays par où, selon lui, il pèche, et en condamne, avec la tactique arriérée, toute l'organisation militaire. Cette puissance ne peut avoir d'action aujourd'hui dans un conflit continental que si la guerre se prolonge, et les guerres se mèneront de plus en plus rapidement. Une invasion par la côte sud est possible. L'Angleterre serait impuissante à empêcher la violation de la neutralité belge par l'Allemagne, ou, hypothèse moins probable, par la France, en cas d'une nouvelle guerre entre ces deux nations. Elle cède, trop peut-être, mais elle s'y sent forcée, dans les questions coloniales, Nouvelles-Hébrides, Madagascar; elle cèdera aussi à Terre-Neuve. Longtemps la plaie irlandaise lui saignera au flanc. Dans la question d'Égypte, la France n'a pas voulu participer aux sacrifices de l'Angleterre, et aujourd'hui elle prétend avoir la haute main dans le règlement des affaires et hâter l'évacuation. L'Angleterre ne veut point de l'Égypte, qui lui a été, à maintes reprises, offerte; elle veut uniquement s'assurer le chemin libre jusqu'aux Indes. Il ne tient qu'à la France d'avoir satisfaction, mais elle veut avoir le triomphe d'enfoncer une porte ouverte, etc. — Tout cela est bien anglais.

Ce court chapitre que sir Charles Dilke intitule *Conclusion* est bien plutôt une réponse succincte, et qui trop souvent se contente d'être une répétition d'assertions, aux objections qu'on lui a faites. Sa véritable conclusion se trouve à la fin du chapitre sur la Grande-Bretagne, dans une page que je demande la permission de citer, d'autant plus que l'auteur y insiste sur un point que j'ai dû négliger comme étant en dehors du plan général de son livre.

« En terminant ce travail, écrit sir Charles Dilke, il me reste à dire que je serai amplement récompensé de la peine qu'il m'a coûté, si j'ai pu dans une certaine mesure atteindre au but que je me proposais : signaler les périls auxquels je crois l'Angleterre exposée et la nécessité qui s'impose à elle de fortifier sa situation dans le monde, si elle veut y jouer le rôle auquel elle est appelée et si elle veut défendre ses libertés contre des agressions possibles. Dans les dernières considérations auxquelles je me suis arrêté, le peuple anglais peut trouver quelques sujets de consolation et d'espérance pour l'avenir, qui font défaut aux autres nations européennes. Le

règne de la force auquel est aujourd'hui soumis le continent, et dont le contre-coup se fait jusqu'à un certain point sentir en Angleterre, n'affecte que fort peu la splendide floraison du Canada, de l'Australie ou des États-Unis. Là tout est prospère autant qu'ici tout est sombre... Dans le vieux monde, nous voyons les peuples écrasés par les charges toujours croissantes de leurs forces militaires et navales et l'édifice social profondément ruiné par l'anarchie. En Amérique et dans les régions australes, nous trouvons de quoi nous convaincre que le progrès éternel de l'humanité n'est pas une imposture; que, si sur certains points du globe prédominent les doctrines tyranniques et les préoccupations exclusives de l'intérêt personnel, il en est d'autres, habités par l'élite de notre race, où les principes de la liberté semblent porter dans la vie des nations les mêmes fruits que l'on nous a appris à en attendre dans celle des individus. Et maintenant que ces peuples jeunes et aventureux commencent à conquérir le loisir nécessaire à leur culture intellectuelle, on a des raisons d'espérer voir renaître chez eux l'esprit de sacrifice et de solidarité qui semble disparu de nos sociétés vieillies. De nouveau le droit primera la force, et c'est à des hommes de race anglo-saxonne que le principe de la fraternité humaine devra une nouvelle consécration. »

Et c'est ainsi qu'après avoir, dans le livre le plus remarquable qui ait paru depuis longtemps sur un semblable sujet, exposé — avec une clarté, une hauteur de vues, une netteté de pensée, une sagacité dans le discernement des faits, une connaissance des hommes, des événements, des influences, une franchise et un désintéressement, dominés ou limités par le seul amour de la patrie — l'état de l'Europe, disons du monde civilisé, à l'époque trouble et troublante où nous sommes, cet esprit si lucide, si ferme, si maître de lui-même et de son sujet, finit par verser dans l'utopie.

B.-H. G.

BIBLIOGRAPHIE — MONOGRAPHIE

— Singularités — Compilations — Curiosités littéraires —

Bibliographie des bibliographies, par Léon Vallée, de la Bibliothèque nationale. — Première partie : Catalogue des bibliographies générales et particulières, par ordre alphabétique d'auteurs, avec indication complète du titre, des lieu et date de publication, du format, etc. — Seconde partie : Répertoire des mêmes bibliographies par ordre alphabétique de matières. — *Supplément.* — Paris, Em. Terquem, 15, boulevard Saint-Martin, 1887. Gr. in-8° de 354 pages à 2 colonnes. — Prix : 15 francs.

Dans un article de cette revue (numéro du 10 juin 1883, pages 400-402), nous avons fait connaître ce qu'était la belle publication à laquelle son auteur donne aujourd'hui un important supplément. Nous en avons exposé le plan simple et commode; nous avons, en signalant la scrupuleuse exactitude de ses indications, indiqué son utilité et, sauf quelques réserves, ses nombreux mérites. Nous ne pouvons que prier nos lecteurs de se reporter à l'article précité pour savoir ce qu'il convient de penser de ce supplément, identique en tous points à l'ouvrage qu'il vient compléter. Disons, toutefois, pour mieux faire comprendre son importance, que les 3,351 articles nouveaux qu'il renferme, joints aux 6,895 mentions que contenait le volume principal, portent au chiffre total de 10,246 les indications recueillies dans la *Bibliographie des bibliographies*.

Quelle que soit, cependant, la satisfaction que nous cause la publication de ce supplément impatiemment attendu par les travailleurs, nous ne pouvons dissimuler que ce plaisir n'est pas sans mélange de déceptions. Qu'on nous permette d'en donner brièvement les raisons.

Dans notre compte rendu de 1883, nous avions pris la liberté de soumettre à l'auteur, sous une forme qui n'était certainement pas pour lui déplaire, quelques observations que nous pensions être valablement fondées. Nous avions tort peut-être, puisque nous avons le regret de constater qu'il n'en a tenu aucun compte. C'est ainsi, pour ne citer qu'un exemple, que nous l'engagions à mentionner, dans la continuation de son travail, le nombre de pages de tous les ouvrages et non pas celui des productions de moins de 49 pages. La chose était facile à un bibliographe que sa situation met à même de décrire *de visu* des publications appartenant pour le plus grand nombre

à la Bibliothèque nationale. L'indication que nous avons vainement réclamée offre pourtant des avantages faciles à comprendre. Mais n'insistons pas sur ce point de détail et demandons plutôt à notre auteur pourquoi il s'est abstenu de nous tenir au courant des ouvrages en cours de publication ? — Pourquoi, par exemple, ne nous dit-il pas que l'instructif *Annuaire de la presse française*, du regretté Émile Mermet, se continue en s'améliorant sans cesse et forme maintenant une collection de huit volumes ? — Pourquoi ne pas nous faire savoir que l'excellente *Bibliographie voltairienne*, de M. Bengesco, la belle *Bibliographie générale des Gaules*, de M. E. Ruelle, le précieux *Dictionary of the anonymous and pseudonymous literature of Great-Britain*, de Halket et Lang, etc., etc., se poursuivent et sont maintenant terminés ? Il ne nous suffit pas, à nous autres profanes, de savoir que ces beaux travaux étaient commencés en 1883 ; il nous importe de connaître où ils en sont et c'est pour être renseignés que nous nous adressons, vainement hélas ! au supplément de M. Léon Vallée. Que l'auteur oublie ou néglige de minces plaquettes, telles que les petites *Bibliomanies* annuelles du bon et savant Philomneste Junior, cela se peut expliquer jusqu'à un certain point ; mais qu'il délaisse des productions de premier ordre, d'utilité constante, c'est ce que les érudits et chercheurs comprennent moins.

Par contre, le supplément ne laisse pas de nous procurer quelques surprises : ainsi, ce n'est pas sans étonnement que nous lisons à la page 7, sous le n° 6985, Andrieu, J. — *Bibliographie générale de l'Agenais*, etc., etc. Agen, imp. V. Lenthéric, 1885, 2 vol. in-8°. — Nous avouons humblement ne pas connaître cette édition, et, jusqu'à plus ample informé, nous persisterons à croire qu'il n'existe encore que le tome Ier de cette remarquable étude (Paris, A. Picard et Agen, Michel et Médan, 1886), dont la suite est, à juste titre, vivement désirée par le public.

Sans doute on ne peut tout connaître et c'est surtout en matière d'étude bibliographique, nous ne saurions trop le répéter, qu'il est impossible d'être jamais complet. Mais nous avons remarqué dans le supplément que nous examinons bien des lacunes qu'il eût été facile d'éviter. Si M. Léon Vallée prend la peine de parcourir parfois certaines publications spéciales telles que *le Livre*, *le Polybiblion*, voire même le modeste *Journal de la librairie*, il pourra se rendre compte que la lecture de ces périodiques n'est point sans profit pour l'étude bibliographique. Si, par exemple, il avait dépouillé les tables du *Livre* depuis 1883, il aurait trouvé d'utiles indications sur certaines productions qu'on s'étonne à bon droit de ne pas voir figurer dans son ouvrage, telles que, nous citons au hasard, l'intéressant traité de Ch.-F. Blackburn, *Hints on catalogue titles and on index entries* (Londres, 1884) ; *les Imprimeurs et libraires dans la Côte-d'Or*, par M. Janin (Dijon, 1883) ; l'étude de Smith, *On the classification of books* (1882) ; *l'Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale*, par M. Omont (1886) ; la collection si intéressante des *Indici a cataloghi di manoscritti*, publiée par les soins du ministère de l'instruction publique d'Italie ; les curieux répertoires linguistiques de Trübner : *Catalogue of Dictionaries and Grammars of the principal languages and dialects of the world ; Oriental and linguistic publications*, etc., etc., toutes productions qui seraient à leur place en ce travail, au moins autant que nombre d'écrits mentionnés en ce supplément où l'on a fait bien large part à la biographie pure et surtout aux monographies spéciales de sciences naturelles et exactes. Certes, les savants de profession, qui auraient par hasard l'idée de le consulter, seront ravis d'apprendre, s'ils ne savent déjà, que la thèse de M. Galippe sur l'*Empoisonnement par la cantharidine* est suivie de douze pages de bibliographie, ou que les *Archives italiennes de biologie* offrent chaque année un *Catalogue des travaux biologiques italiens*. Mais il est douteux que leur enchantement soit partagé par les lettrés, érudits ou simples curieux d'histoire littéraire proprement dite, qui ne s'attendent guère à rencontrer en si grand nombre ici des matières qui figureraient avec plus de raison et d'avantage dans une *Bibliographie générale des sciences*. En élargissant ainsi son cadre, — en s'astreignant à vouloir fondre à la fois dans son livre l'œuvre de Petzoldt, d'Œttinger et de Vapereau, — M. Léon Vallée a singulièrement aggravé sa tâche et l'étendue même des recherches qu'il s'est imposées semble en avoir restreint la précision. Ainsi, pour citer un dernier exemple, au sujet de notre Balzac, il s'est borné à mentionner les essais de MM. Parau, Laporte et Saltus : il n'ignore certainement pas, cependant, qu'un récent ouvrage a laissé bien en arrière ces premières bibliographies rudimentaires ; aussi, ce ne peut être que par mégarde ou par oubli qu'il n'a pas décrit l'admirable travail de M. Ch. de Lovenjoul, *Histoire des œuvres de H. de Balzac*, dont la seconde édition a paru, voici bientôt plus d'un an (Calmann Lévy, in-8° de 498 pages). Ce n'est malheureusement pas la seule lacune à signaler dans le supplément de la *Bibliographie des bibliographies*.

Malgré les imperfections que nous venons de relever, le livre de M. Léon Vallée est, nous nous plaisons à le répéter, une œuvre de mérite, d'une utilité incontestable, la meilleure qui ait encore paru sur ce sujet et qui rendra d'inappréciables services aux bibliophiles. Si nous n'avons pas craint de formuler quelques critiques, qui sont en somme le meilleur gage de la sincérité de nos éloges, c'est qu'on a le droit de se montrer exigeant envers un érudit et un infatigable travailleur tel que l'est M. Léon Vallée. Sans nul doute, il lui faudra, sous peu de temps, donner une édition nouvelle de son ouvrage que le succès épuisera bientôt ; puisse-t-il alors vouloir bien faire quelque cas des remarques qui précèdent et qui sont uniquement inspirées par le désir d'obtenir de lui, le plus promptement possible, une production utile et parfaite.

PHIL. MIN.

Dictionnaire biographique de l'ancien département de la Moselle, contenant toutes les personnes notables de cette région ; etc., par NÉRÉE QUÉPAT. Se trouve à Paris, chez Alphonse Picard, 82, rue Bonaparte, et à Metz, chez Sidot, 10, rue des Jardins, 1887. Gr. in-8° de VI-623 pages à 2 colonnes. Tiré à 600 exemplaires. — Prix : 20 francs.

L'érudit écrivain que déguise à peine la transparente anagramme de *Nérée Quépat* est un de ces modestes travailleurs qui se soucient moins du nombre que du mérite de leurs ouvrages. Ce n'est point à dire, toutefois, que parce qu'il ne publie pas, comme tant d'autres, presque sans interruption, des productions plus ou moins superficielles, son bagage littéraire soit peu de chose, car, depuis vingt ans qu'il écrit, il a donné assez d'œuvres intéressantes et variées pour qu'on soit pleinement fixé sur ses facultés laborieuses et sur l'étendue de son savoir. A la fois versé dans les sciences et dans l'étude philosophique, M. Nérée Quépat s'est fait remarquer tour à tour par de curieuses monographies d'histoire naturelle et par des essais justement appréciés sur le matérialisme au XVIIIe siècle ; — dans un genre empreint de plus d'actualité, il a publié encore un piquant ouvrage dont l'intérêt n'a pas faibli (*la Lorgnette philosophique.* Dictionnaire des grands et des petits philosophes de mon temps ; in-12, Jouaust, 1872) ; — enfin, préludant à l'œuvre magistrale qu'il nous offre aujourd'hui, il a donné, en ces dernières années, trois études importantes relatives à Metz et au Messin, son sujet de prédilection manifeste.

Un dictionnaire biographique échappant, par sa nature même, à l'analyse ordinaire, on ne peut guère, dans cette revue, que l'annoncer en en donnant une description aussi exacte que possible ; ce serait pourtant trop peu faire pour un ouvrage de cette importance et de cette valeur ; aussi convient-il d'entrer dans quelques détails à son sujet.

Depuis la publication de *la Biographie de la Moselle,* de E.-A. Bégin (1829-1832, 4 vol. in-8°), il n'a été fait aucun travail biographique d'ensemble sur cette région célèbre. On imagine aisément, dès lors, l'insuffisance de son ouvrage, toujours excellent d'ailleurs, mais arriéré maintenant de plus d'un demi-siècle. C'est pour remédier à cette imperfection et pour combler d'innombrables lacunes que notre auteur a entrepris la composition de son *Dictionnaire,* fruit d'un travail opiniâtre et de plusieurs années d'incessantes recherches. Avec une patience infatigable, afin de donner à ses notices la précision et l'autorité nécessaires, il n'a négligé aucune source d'information ; — il a scrupuleusement consulté, tant à Paris qu'à Metz, tous les documents imprimés ou manuscrits contenant des renseignements de nature à lui être utiles et qu'il a d'ailleurs sévèrement contrôlés ; — il a dépouillé tous les recueils biographiques français, les notices individuelles, les revues littéraires, historiques et archéologiques publiées à Metz, tous les journaux messins parus depuis 1789 jusqu'à nos jours ; — enfin, il a compulsé les actes de l'état civil de Metz, ainsi que les archives municipales et départementales. Ainsi il n'est point de personnage originaire de la Moselle, mort ou vivant encore, ayant marqué dans les lettres, les sciences, les arts ou la politique, qui n'ait trouvé place dans ce bel ouvrage et qui ne fasse l'objet d'un de ces milliers d'articles, si bien faits, si substantiels et si exacts, qu'a réunis M. Nérée Quépat.

Il est deux points sur lesquels il faut spécialement appeler l'attention : l'érudit biographe ne s'est point borné à donner de précises, mais sèches indications sur les noms, prénoms et pseudonymes, sur les lieux et dates de naissance, etc. ; il a introduit deux améliorations qu'on ne saurait trop recommander d'imiter aux courageux travailleurs qui entreprennent des tâches analogues. En premier lieu il a pris soin d'indiquer, à la fin de chaque notice, ses sources et les ouvrages à consulter pour obtenir de plus grands développements ; — en second lieu, il a, avec raison, attribué une importance et une place considérables à la partie bibliographique. C'est ainsi qu'il a noté, avec un soin scrupuleux, les brochures, plaquettes, mémoires, articles de journaux même, avec autant de soin que les ouvrages en plusieurs volumes ; les titres sont placés dans l'ordre chronologique et reproduits avec toute la fidélité désirable.

L'ouvrage de M. Quépat ne dispense pas de celui de Bégin ; comme il le dit lui-même, le nouveau biographe de la Moselle a eu pour but de compléter, nous venons de dire avec quel succès, l'œuvre de son devancier et pour ne pas faire de double emploi, ni de répétitions encombrantes, il a simplement cité, sous forme de renvois, les noms des personnages biographiés par Bégin et sur lesquels il ne restait rien à dire ou à ajouter. Avec cet excellent supplément, dont l'importance et le mérite égalent, s'ils ne les dépassent, ceux de l'ouvrage original, on possède maintenant un répertoire biographique bien complet, irréprochable et d'une précieuse utilité, d'un pays vraiment français, fécond en célébrités de toutes sortes et qui n'a discontinué d'être nôtre que nous demeurer à jamais plus cher.

Répertoire général de bio-bibliographie bretonne, par RENÉ KERVILER, bibliophile breton. Rennes, J. Plichon et Hervé, 1887. Troisième fascicule (*Au — Bar*), in-8° de 160 pages. — Prix : 5 francs.

Ayant déjà fait connaître le plan et l'esprit de cette belle publication, que le nom de son érudit auteur recommande du reste à l'attention des travailleurs et bibliophiles, nous devons nous borner, quant à présent, à annoncer ce nouveau fascicule qui complète, avec la fin de la lettre A, le premier tome et qui commence le second, avec le B. — Disons encore cependant que cette troisième livraison, dont l'apparition ne s'est pas fait par trop attendre, est digne à tous égards des précédentes ; on y trouve au même degré la scrupuleuse exactitude, la méthode excel-

lente et toutes les qualités diverses que nous avons signalées déjà. On sent, en parcourant ce précieux répertoire, que l'œuvre colossale entreprise par M. Kerviler est en bonne voie et que ses heureux souscripteurs sont dès maintenant assurés de la voir, avec le temps, aboutir à bonne fin. Parmi les plus importants articles de ce fascicule, nous citerons seulement les notices sur *Avaugour* et *Barbier*, qui constituent de véritables petites monographies. A bientôt, nous l'espérons, la suite de cet utile et inestimable ouvrage. PHIL. MIN.

Inventaire des marques d'imprimeurs et de libraires. Premier fascicule. Ville de Paris. Paris, Cercle de la librairie, février 1886. Une brochure in-4°.

Nous avons à annoncer le premier fascicule de l'*Inventaire des marques d'imprimeurs et de libraires* possédées par le Cercle de la librairie, de l'imprimerie, de la papeterie, du commerce, de la musique et des estampes, et publié dans la Bibliothèque technique entreprise par le Cercle, sous la direction de M. Paul Delalain. Ce fascicule contient l'énumération et la description sommaire, mais très suffisamment explicite, de 425 marques appartenant à 269 imprimeurs, libraires, compagnies ou sociétés de la Ville de Paris. Il s'arrête en 1789 ; la période contemporaine fera plus tard l'objet d'un catalogue spécial. M. Claudin, le savant libraire-expert bien connu, et M. Albert Farine ont donné un concours actif, pour la rédaction de cet inventaire, à M. Paul Delalain qui se plaît à les en remercier. Les chiffres ont été dessinés par M. G. Hall, et gravés par M. Ch. Decaux. L'impression a été confiée aux imprimeurs de la rue des Grands-Augustins, MM. Pillet et Dumoulin. Le tout est, comme on le pense, fort soigné. Il est fâcheux qu'au verso du feuillet où M. Paul Delalain explique la nature de l'ouvrage, une coquille saute inévitablement aux yeux. C'est à la fin, dans le passage entre crochets : un *t* est tombé de la forme, et on lit *on été* pour *ont été*. L'arrangement par colonnes et en tableaux est excellent. Il était impossible de trouver une disposition qui facilitât davantage les recherches. Quant à l'utilité de la publication, ce serait, auprès des bibliophiles et des bibliographes, peine perdue que de la démontrer.

B.-H. G.

GÉOGRAPHIE

— Voyages — Mœurs et Coutumes —

Dix mois autour du monde, par GEORGES LIEUSSOU. *Notes de voyage du 28 septembre 1884 au 25 juillet 1885.* Ouvrage illustré de 20 gravures et contenant 4 cartes. Paris, Paul Ollendorff, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 5 francs.

Le journal de voyage de M. Georges Lieussou, qui, en dix mois, a parcouru les Indes, Java, l'Indo-Chine, le Japon, les côtes de la Chine et partie de l'Amérique, n'ajoutera rien, ou à peu près, à nos connaissances sur ces pays divers. Il lui a plu de le publier, et je n'y trouve rien à redire. Les récits de voyage présentent toujours de l'intérêt, et si celui-ci tombe entre les mains de lecteurs ignorants, ils n'y puiseront que des renseignements suffisamment exacts. Sur les vingt gravures ou photogravures, quatre ou cinq sont intéressantes. Je préfère les cartes où l'on suivra utilement les méandres du voyageur.

B.-H. G.

L'Espagne telle qu'elle est, par V. ALMIRALL. Un vol. in-18. Paris, Albert Savine, 1887. — Prix : 3 fr. 50.

La plus grande partie de ce travail — qui, depuis, a été remanié, complété — a paru dans *la Revue du monde latin* dont on sait les tendances. L'auteur, s'il n'accepte pas les théories fédéralistes de M. Pi y Margall, préconise du moins, comme moyen de régénérer l'Espagne, quelque organisation provinciale qui se pourrait appeler *le régionalisme*.

On a fait l'Espagne une, dit-il, et les politiciens à quelques sectes qu'ils appartiennent, mis à part les fédéralistes, bien entendu, sont tous également jaloux de maintenir l'unité. Différentes étiquettes, différents programmes, — c'est pour la montre et en vue de faire illusion à l'Europe, — ils luttent les uns contre les autres, mais sans être dupes les uns des autres, et ils se prouvent constamment une grande bienveillance mutuelle : au vrai, ils poursuivent tous un même but, qui est l'obtention du pouvoir, un peu pour le pouvoir lui-même, beaucoup pour la richesse que la possession du pouvoir permet d'acquérir à peu de frais, si l'on a peu de scrupules, — et, deux ou trois exceptés, nul n'en a ; — point de concessions et point de faveurs sans pots de vin en échange ; le *chanchullo* est élevé à la hauteur d'une institution. Tous *vividores*, tous jouisseurs, les politiciens espagnols, — c'est l'auteur qui l'affirme ; il dit des noms, il dit des faits ; — et l'unité politique

leur rend facile la mise en coupe réglée, et déréglée, des ressources de plus en plus médiocres du pays. Des lois électorales ont été rédigées qui aspirent la sincérité du reste ; toujours pour la montre ; de fait, le ministre de l'intérieur impose les candidats et compose les élections ; il partage les sièges à pourvoir, au mieux de ses intérêts, en ménageant autant qu'il peut d'autres intérêts ; il fait élire des modérés, des dynastiques, des républicains. Merveilleux effets du régime parlementaire, ajoute M. Almirall, et œuvre incomparable que cette unification du pays ! Indifférence en bas, et appauvrissement, et démoralisation ; en haut, l'immoralité, les seules jouissances du faste et de l'ostentation.

La peinture est peut-être bien un peu poussée au noir ; n'y regardons pas trop. L'auteur prend pour cause ce qui n'est pas cause ; l'unification, ce nous semble à nous du moins, n'est pas détestable en soi, et le parlementarisme nous paraît avoir du bon.

Si l'Espagne est vraiment telle qu'on nous la montre, la faute en est moins à l'organisation générale, aux institutions, qu'aux hommes mêmes, aux gouvernés comme aux gouvernants. Les causes de décadence et de démoralisation sont, au reste, plus lointaines. Ceci dit, nous croyons bien pouvoir déclarer que M. Almirall n'a pas tout à fait tort d'opposer l'union à l'unification. Des provinces ayant une vie propre, soucieuses des progrès de leur agriculture, de leur industrie, fières de leur renaissance littéraire et artistique et, bien vite, les ambitions l'ennobliraient ; faire que les Espagnes se pussent reconstituer, au lieu de contrarier les aspirations qui s'accusent, et sûrement la patrie se relèverait, l'Espagne redeviendrait grande. F. G.

SCIENCES

— Philosophie — Morale —

Les Sophistes allemands et les Nihilistes russes, par M. Th. Funck-Brentano, professeur de droit des gens à l'École libre des sciences politiques. Un vol. in-8° de 295 p. Paris, 1887. Librairie Plon.

Son œuvre prête à paraître, l'auteur hésitant a par deux fois ajourné la publication. Il nous livre aujourd'hui les motifs de cet ajournement en la courte préface qu'il dédie « au lecteur russe ». « Des recrudescences de la vénération que nous continuons à professer en France pour les philosophes allemands, dit-il, et le respect superstitieux avec lequel nous persistons à les étudier, me firent estimer que le moment de sa publication n'était point encore venu. » En ces premières lignes, toute l'intention de l'avant-propos est résumée. Elles prouvent, en outre, qu'en dépit de la dédicace au lecteur russe, M. Funck-Brentano, lorsqu'il écrivait ce livre de science et de vaillance, avait bien quelque peu en vue aussi le lecteur français, puisque c'est la crainte de ne pas nous trouver préparés à entendre la vérité, de ne point nous convaincre, d'entamer en vain une lutte prématurée contre nos illusions pour ne pas dire notre fétichisme à l'endroit des philosophes allemands, qui, à deux reprises, l'a déterminé à retirer l'ouvrage des mains de l'éditeur.

Si je disposais de plus d'espace, si je n'avais hâte, d'autre part, d'analyser un des livres les plus hardis et les plus neufs qu'il nous ait été donné de lire depuis longtemps en matière de philosophie, peut-être chercherais-je querelle à l'auteur pour en avoir ainsi retardé l'avènement et, plus encore, pour les causes alléguées de ce retard. Il voudra bien le reconnaître, en effet, si notre éducation philosophique est dirigée dans les voies de l'erreur, comme il l'affirme, — et nous l'en croyons volontiers — était-ce le moyen de nous éclairer que de tenir la lumière sous le boisseau ? Si la masse des lecteurs français n'était pas à l'unisson de sa pensée, ne devait-il pas supposer que, dans le nombre, il se rencontrerait au moins un groupe d'esprits affranchis partageant déjà ses convictions, sinon avec l'appui d'une égale érudition philosophique, au moins d'une façon empirique par la seule expérience de l'observation et de la réflexion ! Or, à ceux-là, son affirmation se produisant plus tôt eût donné une force plus décisive pour combattre le bon combat, en leur permettant de se retrancher derrière la grande autorité de ses démonstrations.

En effet, M. Funck-Brentano, dans cette attaque à fond de train contre les sophismes et les extravagances de la philosophie allemande, expose, avec une verve dont le mordant esprit ajoute un attrait singulier à la méthode et à la rigueur du raisonnement, les systèmes qui, depuis Kant jusqu'à M. de Hartmann, se sont succédé, plus chimériques les uns que les autres, sous les apparences scientifiques les plus sévères, — les principes, où l'absurde le dispute à l'incompréhensible, développés avec une sévérité incomparable, — toute morale, toute science mises à néant, — la force confondue avec le droit, l'erreur avec la vérité, le crime avec la vertu ; jusqu'à ce qu'enfin la révolte soit prêchée comme une obligation, l'assassinat comme un devoir.

C'est en ces termes, ou à peu près, que l'auteur, à la fin d'un premier chapitre admirable de logique et de clarté, intitulé *les Idées classiques*, nous annonce et résume les formes par lesquelles, lentement et tour à tour, a passé la déchéance de la méthode cartésienne, à travers le kantianisme qui, malgré les bonnes intentions et la grande envergure intellectuelle de son auteur, a été « la source d'erreurs la plus abondante que l'on ait vue en philosophie », puis à travers les illusions et les méprises des successeurs immédiats de Kant : Fichte, Schelling, Hegel, méprises flétries d'ailleurs plus cruellement encore par Schopenhauer que par M. Funck-Brentano. Mais, à raison, sans doute, du trouble extraordinaire où, en temps présent, leur faconde a plongé les esprits, « depuis l'Océan jusqu'au Volga », c'est aux sophismes négatifs de Schopenhauer précisément et à ceux de M. de Hartmann que l'éminent philosophe français porte les plus rudes coups de sa puissante dialectique. Les trois chapitres consacrés à la métaphysique de ce qu'il appelle si drôlement « l'Abracadabra » doivent en particulier être cités pour leur spirituelle ironie, vraiment vengeresse ici du bon sens outragé, de ce bon sens dont nous pouvons, en France, avoir beaucoup perdu sans être encore tombés à ce point de dégradation intellectuelle.

Et nous arrivons ainsi aux parties les plus vives du livre, celles où l'auteur aborde enfin cette seconde couche de sophistes, qui ont porté à ses dernières conséquences l'œuvre commencée par « le grand rêveur de Kœnigsberg », hommes d'une trempe particulière, croyants aveugles, logiciens naïfs et implacables, qui surgirent dans toutes les directions, qui transformèrent l'esprit de système en fanatisme, le disciple en sectaire, et transportèrent la sophistique de Kant et de ses successeurs dans la vie pratique. Cette école reçut en Allemagne le nom de « gauche hégélienne ». Nous y rencontrons Strauss, Feuerbach, Bruno Bouer, Herwegh, Arnold Ruge, Max Stirner « raide comme un syllogisme, limpide comme le cristal et dure comme lui », Karl Marx enfin, « le dernier grand disciple de Hegel » ; école qui a donné naissance au nihilisme en Russie, fondé l'*Internationale* dans les autres pays, et est devenue la terreur des États modernes. La fin du volume est occupée par une étude approfondie du nihilisme russe, des utopies du fondateur de la secte, que l'auteur ne nomme point, de Herzen et de Bakounine, dont les tristes spéculations devaient trouver en Russie leurs partisans les plus fanatiques. — Et dans une suite de chapitres qui témoignent d'une somme d'observation personnelle considérable, M. Funck-Brentano analyse l'état politique, la situation morale et religieuse, l'enseignement public et privé, jusqu'au caractère national du peuple russe, et montre que tout y concourut à l'extension rapide des doctrines nihilistes et révolutionnaires de la sophistique occidentale ; mais que « cela même ne suffit pas à expliquer une foi aussi naïve que celle d'un esprit supérieur comme Hertzen ou la logique sanguinaire d'un caractère, qui ne fut point sans grandeur, comme celui de Bakounine, ni pour faire comprendre les effets que leurs écrits et leur conduite produisirent en Russie ». La cause véritable de ce mouvement, l'auteur la trouve dans la nature de la pensée russe qui, comme celle de tous les peuples jeunes, est une « pensée à idées simples ». Or il nous a expliqué le mécanisme et démontré l'importance des idées simples, au point de vue de la certitude, dès le premier chapitre.

Mais il nous faut abréger. — En dehors de son objet spécial, le dernier livre de M. Funck-Brentano, œuvre d'un homme qui ne craint pas de penser par lui-même ni de dire ce qu'il pense, touche incidemment à bien des questions appartenant au domaine de la philosophie et au sujet desquelles il présente les vues les plus originales et les plus hautes, notamment sur les causes des révolutions et des décadences chez les peuples.

Les Sophistes allemands et les Nihilistes russes, venant après *les Sophistes grecs et les Sophistes anglais contemporains*, après *la Civilisation et ses lois*, après *la Pensée exacte*, achèvent de placer M. Funck-Brentano au premier rang des penseurs originaux de notre temps. Cet éminent champion de la saine philosophie française représentée par *le Discours sur la méthode* semble vouloir reprendre l'exemple de son grand modèle et devenir l'implacable adversaire du désordre moral et intellectuel dont souffre notre époque.

E. C.

Le Christianisme, *sa valeur morale et sociale*, par Constant Blondeaux. Un vol. in-8°. Paris, Auguste Ghio, 1887. — Prix : 7 fr. 50.

L'auteur n'est pas chrétien, il n'est même pas théiste. Il dit à la fin de son volume, p. 452 : « Toute loi cosmique est une loi de force et de mouvement. Il n'y a pas de place pour la volonté d'un être extérieur. Dieu n'est pas une personne, mais l'ensemble des lois qui gouvernent et expliquent toute chose. Rien d'étonnant à ce que les lois qui régissent l'univers nous échappent souvent. Pour suppléer à notre insuffisance de compréhension, devons-nous inventer un dieu machine en qui nous plaçons toutes les puissances, toutes les forces ? C'est une hypothèse première qui remplace toutes les autres. » Il ajoute : « Toutes les fois que l'humanité a compris Dieu, non pas seulement comme explication du monde et loi d'une évolution sans fin, mais comme action infinie et éternelle sur ce monde, elle a posé une providence qui nous gouverne, nous donne une raison d'être, un but. C'est l'origine métaphysique de la religion, c'est toujours l'hypothèse. »

C'est toujours l'hypothèse, accordons-le ; mais, hypothèse pour hypothèse, diront alors des chrétiens indépendants, — il en peut être, et il en est, — nous préférons, nous qui nous sentons obligés, nous qui ne pouvons pas ne pas nous tenir pour des personnes morales, nous préférons l'hypothèse qui nous permet de postuler la liberté de notre personne, leur sorte d'immortalité, conditionnelle ou non, une sanction de nos actes enfin. — Il ne s'agit pas de préfé-

rer, est tout près de répondre l'auteur, et, avec l'auteur, tous les intellectualistes, il y a la vérité qu'on reconnaît ou qu'on méconnaît. — Quelle vérité ? Vous-même parlez d'hypothèse première. Avouez donc que vous aussi vous avez une préférence, que votre *vérité*, votre *monde réel* est construction de votre esprit, construction qui vous agrée. Il y a des lois de l'esprit, des conditions d'exercice pour la raison pure ; mais il y a aussi une raison pratique.

L'auteur dit encore : « Selon la science, la vie, force impondérable, fluide insaisissable, agit sur les éléments de la matière, en donnant des produits divers qui se développent chacun en séries ascendantes. La vie ne paraît pas avoir d'autre but que la vie même. Qu'importe à l'éternité l'existence successive des mondes et des êtres qui le composent ? La vie, lutte matérielle contre les affinités des éléments, lutte contre la vie elle-même, prend dans la durée ce qui lui convient pour ses évolutions. Tous les phénomènes sont transitoires et se succèdent sans fin. L'activité psychique est aussi un phénomène... sorte de résultant organique et sensorielle... La conscience de notre individualité n'est qu'une étincelle passagère dans la durée indéfinie. »

Et plus loin : « Quelques-uns, par profession religieuse, quelques autres, penseurs mystiques ou spéculatifs, recherchent avec avidité les probabilités d'une vie ultérieure. Combien y en a-t-il, et il y en aura toujours, de ces âmes rêveuses qui se jettent dans une illusion pour éviter les tracas de la vie réelle ? L'homme ne peut se refondre à croire que cette intelligence qui mesure les cieux, pèse les astres, sonde l'infini, que cette âme qui sait sympathiser, que cette faculté créatrice du beau dans les arts, que ce principe d'une volonté intelligente ne sera plus rien. Il ne peut se résoudre à croire que cette âme, quittant un cadavre puant, devenu inhabitable pour un élément éthéré, afin de s'envoler vers l'infini et la vérité, le but de ses aspirations impuissantes dans la prison du corps, que tout cela se dissipera comme une vapeur dans l'espace.

Mais non, monsieur Blondeaux, l'homme religieux ne proteste pas contre vos constructions parce qu'il souhaiterait que son *intelligence* fût immortelle, et le chrétien, qui sait entendre le mot de péché, ces autres mots de libération du mal, n'espère pas davantage l'immortalité que vous dites. N'auriez-vous jamais lu Pascal ?

Citons quelques lignes encore de notre auteur : « O pauvre humanité, tu seras toujours ballottée entre les *réalités* et les *fictions*. Les *réalités* mobiles et changeantes ne peuvent te donner les satisfactions que tu désires ; les *fictions* enchanteresses te sourient, lors même qu'elles te laissent une incertitude indéfinissable... » Et la vérité, la voilà : « La nature ne connaît ni vie ni mort. Dans le déroulement du temps, elle forme et transforme, sans avoir de but conscient pour nous, sans avoir et sans montrer d'autre but que la transformation même, non pas au gré d'une providence volontaire, mais selon un principe d'évolution dont la force est en elle-même. »

M. Blondeaux, qui était incapable de pénétrer une conscience d'homme religieux, a étudié, avec une certaine ouverture d'intelligence, le développement historique du christianisme, il a dégagé assez bien (ch. Ier. JÉRUSALEM. *Origines hébraïques ;* ch. II. LE CHRISTIANISME. *Développement littéraire et intellectuel ;* ch. III. JÉSUS) les conditions politiques et sociales, philosophiques et littéraires de ce développement ; il a expliqué aussi complètement qu'il le pouvait faire, dans ses origines et ses conséquences, la révolution qu'a amenée la prédication de l'Évangile. Puis, il a tourné de court, parce qu'il ne pouvait connaître que des faits historiques, et ne s'est plus occupé que de l'*Église*. A l'*Église*, il consacre la seconde moitié de son volume, plus de deux cents pages.

L'Église catholique impose des dogmes ; elle a des autels privilégiés, elle est une caste sacerdotale ; mais christianisme et papisme se pourraient distinguer.

F. G.

De l'Absolu, la loi de vie, par OLIVIER DE SANDERVAL. Un vol. in-8°. Paris, 1887. Félix Alcan, éditeur.

Tout est mouvement dans l'univers. Nulle part nous ne rencontrons une chose, un être, une situation qui soit fixe, invariable ; en tout, dans l'ordre matériel comme dans l'ordre dit spirituel, nous constatons un mouvement incessant de transformation. Ce mouvement est si général que nous nous demandons s'il n'est pas l'effet d'une loi unique qui serait commune à tout l'univers. A cette question l'auteur répond par l'affirmative et donne à cette loi unique le nom de *Loi de vie*.

Ce mouvement qui, dans la confusion de ses essais et de ses progrès, n'est désordonné qu'en apparence, forme un seul développement, toujours dans le même sens, dirigé vers *l'Absolu*. Le *bien* est ce qui va dans ce sens ; le *mal*, ce qui va en sens contraire. La loi de vie assure donc le progrès par la pratique du bien. — Connaissons-nous l'origine de ce mouvement et sa fin ? Non, répond M. de Sanderval.

Mais les innombrables manières d'être qu'il engendre dépendent les unes des autres et forment dans tout l'univers une suite continue qui se prolonge régulièrement et jusqu'à l'origine et jusqu'à la fin de l'être, reliant l'une et l'autre à cet inconnu désigné généralement sous le nom de Dieu, de cause première et que l'auteur nomme l'Absolu.

Pour établir ses conclusions, M. de Sanderval invoque les diverses connaissances humaines. Sa méthode d'investigation part de ce principe, que rien ne saurait être laissé en dehors de ce mouvement qui nous conduit à la vérité. Ce que nous appelons *erreur* a sa place assignée et nécessaire ; il n'y a pas d'erreurs dans l'œuvre de Dieu. — Nous en avons assez dit pour montrer où tendent les théories de l'auteur. Il n'est plus possible aujourd'hui de maintenir des méthodes exclusives dans l'étude philosophique de l'univers ; toutes les théories suivent la même loi, et toutes, quoiqu'elles agissent en de

différents points, concourent à un même mouvement. Nous signalons aux intéressés le travail de philosophie de M. de Sanderval qui apporte une somme d'arguments dignes de prendre place dans les discussions élevées de cette science. E. C.

La matière et l'énergie, par Émile Ferrière. Un vol. in-12. Paris, Félix Alcan. 1887. — Prix : 4 fr. 50.

Ce n'est point pour en imposer à tous gens simples et d' « honnête curiosité » (voir la préface), que l'auteur se donne comme philosophe. Il pense bien l'être, sa bonne foi est parfaite. Mettons, nous, qu'il y a philosophes et philosophes et passons à l'ouvrage même.

L'ouvrage n'offre pas cette sorte d'intérêt que présentait l'essai sur *les Apôtres, essai d'histoire religieuse d'après la méthode des sciences naturelles;* il ne provoque aucun sourire. On le pourrait rapprocher plutôt de cet autre ouvrage : l'*Ame est la fonction du cerveau.* Encore un recueil de notes prises à la suite de nombreuses lectures, et puis quelques affirmations gratuites destinées à renouveler la métaphysique, comme précédemment la physiologie: un résumé, assez clair, des beaux travaux de Berthelot, de Briot, de Clausius, Faye, de Sainte-Claire Deville, de Schlœsing, de Troost, de Tyndall, et point d'équation, point de calculs; une dernière page, cinq propositions: 1° identité substantielle de la matière et de l'énergie; 2° éternité de la matière et de l'énergie; il n'y a que des changements de formes; 3° unité des lois de la matière et de l'énergie par tout l'univers; 4° tous les êtres ne sont que des modes de la matière et de l'énergie; 5° Fin de la vie dans l'univers par suite de l'établissement de l'énergie en équilibre stable. Ces propositions expliquent le mécanisme universel, et hors du mécanisme universel rien qui soit à considérer.

Tandis qu'autrefois on s'imaginait que les sciences pouvaient bien être sous la dépendance de la philosophie, on ne doute pas aujourd'hui, et M. Ferrière n'en doute pas non plus, que la philosophie ne soit une simple superstition pour achever l'édifice construit scientifiquement, sur des fondements scientifiques, avec les sciences comme matériaux. F. G.

La matière brute et la matière vivante, par J. Delbœuf, professeur à l'université de Liège. Un vol. in-18 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine.* Paris, Félix Alcan; 1887. — Prix : 2 fr. 50.

Les deux avant-derniers ouvrages parus de cette même collection sont dus, l'un, à la plume de M. Ch. Féré, l'autre, à celle de M. Ch. Richet. Pour M. Féré, sensation et mouvement, c'est tout un; et M. Richet tient les êtres vivants comme des façons de corps explosifs. M. Richet dit précisément (p. 189 de son *Essai de psychologie générale*) : « On peut comparer tout animal à un *mécanisme explosif,* mécanisme d'autant plus parfait que l'intervention d'une force de plus en plus faible pourra déterminer une explosion de plus en plus forte »; et plus loin, « si la cellule — nerveuse ou musculaire — peut, à un moment donné — à la suite d'une excitation, — dégager une grande quantité d'énergie, c'est qu'il se fait dans son intimité des *dédoublements chimiques* rapides qui entraînent un phénomène de mouvement ou d'innervation. La vie est une fonction chimique et la force dégagée par les êtres vivants est une force d'origine chimique. » En vertu de la loi générale d'évolution, il s'est constitué, dit-il encore, une hiérarchie psychologique des êtres, et la complication du mouvement apparaît de plus en plus grande à mesure qu'on remonte les séries : d'abord, irritabilité cellulaire simple, puis, irritabilité du système nerveux caractérisée par un acte réflexe élémentaire, puis actes réflexes coordonnés dits spontanés, et enfin, plus hautes, sinon dernières complications, la conscience, « qui permet au mécanisme de ressentir plaisir ou peine », la mémoire, « qui conserve les impressions reçues, les recueille, les enregistre et les garde pour qu'elles puisent, à un moment donné, faire *explosion* sous la forme d'un acte ». L'auteur, avant de faire, lui, acte d'adoration et acte d'espérance, avant de célébrer le progrès qui n'est pas achevé, sans doute, cette admirable intelligence (celle de l'homme), qui continuera à devenir d'âge en âge de plus en plus puissante, — « qui sait, la conscience s'étant dégagée de l'inconscience, si d'autres forces ne se dégageront pas encore? » — avant, disons-nous, de chanter cet hymne, M. Richet avait conclu : il en est de l'homme selon la *science* comme des animaux selon Descartes et la *science.* « Si complexe que soit l'appareil (de l'être vivant), chaque acte est déterminé par des conditions fatales, des lois inexorables, lois de mouvement réflexes, lois d'inhibition, lois d'excitation, lois d'association. »

M. Delbœuf ne fait pas de la psychologie, et il ne fait pas de la physiologie un chapitre de la mécanique générale, de la chimie générale.

La thèse que soutient M. Delbœuf, d'autres l'ont soutenue; les doctrines hylozoïstes ne sont pas toutes modernes. Mais, quoi qu'on pense de ces doctrines et de la thèse, de quelque façon qu'on résolve les questions posées, y a-t-il lieu de distinguer une matière brute et une matière vivante? Si la distinction est purement verbale, de laquelle l'autre procède-t-elle, si l'on veut, celle qui a des caractères en plus, ou celle qui a des caractères en moins? Qu'on juge comme MM. Féré et Richet, ou qu'on juge comme M. Delbœuf, on ne pourra pas ne pas estimer comme de la plus grande importance, à une époque où le déterminisme est en si haute faveur, l'apparition d'un ouvrage tel que celui du savant professeur de Liège.

L'*introduction* comprend deux chapitres, et l'auteur établit tout d'abord que les propriétés des atomes ne sont pas immuables; le principe de la conservation de la matière n'implique pas la conservation de ses propriétés; la matière tend vers la stabilité; elle n'est donc plus ce qu'elle fut, et avec le présent on

ne pourrait refaire le passé. La matière non vivante, ajoute-t-il, ne peut engendrer la vie : « Je suis loin (p. 36) de soutenir qu'il y a un abîme infranchissable entre les corps organisés et ceux qui ne le sont pas; mais, au lieu d'assurer que *la vie n'est qu'une modalité des phénomènes généraux de la nature, qu'elle n'engendre rien, et qu'elle emprunte ses forces au monde extérieur,* — la phrase est de Cl. Bernard, — je regarde, au contraire, la chimie inorganique comme un cas particulier de la chimie vivante. Les corps vivants, en empruntant des éléments au monde extérieur, ne font que reprendre leur bien, leur produit. C'est un simple renversement de termes, mais ce renversement est significatif. Du repos on ne tire pas le mouvement, ni de l'homogène l'hétérogène, ni de l'obscurité la lumière, ni de la mort la vie. C'est le mouvement qui finit par le repos, la vérité qui aboutit à la simplicité, la lumière qui s'éteint, la vie qui meurt. Sans doute la vie sait rendre la vie à ce qui est mort. Mais le commerce de la mort avec la mort n'engendre pas la vie. »

L'ouvrage est divisé en deux parties; la première, intitulée : *la Source de la vie universelle,* qui comprend trois chapitres ayant pour objet la formation des instables, la nutrition, le mode d'action de la nourriture; la seconde, avec ce titre : *la Naissance et la mort* et deux chapitres dans lesquels il est traité de la cause de la mort, de la différenciation des organes. L'univers a commencé par le vivant et non par l'inerte.

« Ceux qui viennent, *au nom de leur science positive,* me soutenir que je ne suis pas libre lorsque je sens ma liberté, me rendent cette science suspecte à bon droit... Ayant à rendre compte de la vie libre de certains êtres au moins, de la liberté que je constate en moi-même, que je crois constater par analogie chez mes semblables et chez les animaux, et qui, à mes yeux, les caractérise comme sensibles et intelligents, je ne trouve pour le moment rien de plus commode, de plus logique, de plus scientifique que de mettre le principe de la liberté, de la sensibilité, de l'intelligence dans l'un ou l'autre ou dans tous les éléments d'où est sorti l'univers (p. 170). » Tous les éléments, les éléments primordiaux, étaient instables. L'univers, dans ses transformations incessantes, marche de l'instable vers le stable; le stable ne redevient pas de lui-même instable; les éléments instables, qui restent indépendants et ne s'unissent un instant que pour se désunir aussitôt après, ont en eux-mêmes un principe d'action, un principe de mouvement; ils n'ont pas de direction : *ils sont libres.*

La philosophie de M. Delbœuf est une philosophie substantialiste et l'on eût pu souhaiter qu'aux pages où il parle de la double identité physique et substantielle il se fût expliqué davantage sur la nature et le caractère de son substantialisme. F. G.

Spiritualisme et libéralisme, par M. Ferraz, professeur honoraire de la Faculté des lettres de Lyon. Paris, Perrin et Cie, 1887. Un vol. in-8°. — Prix : 7 fr. 50.

Dans ce volume qui est le troisième, et probablement le dernier de l'histoire de la philosophie en France au XIXe siècle entreprise par M. Ferraz, l'auteur étudie Mme de Staël, Laromiguière, Maine de Biran, Ampère, Royer-Collard, de Gérando, Victor Cousin, Théodore Jouffroy, Guizot, Charles de Rémusat, Adolphe Garnier et Émile Saisset. Il est entendu qu'il ne s'occupe que des morts. La dernière page salue les vivants, comme il convient. On sait que le premier volume de M. Ferraz, couronné par l'Académie française, traitait du socialisme, du naturalisme et du positivisme, et le second du traditionalisme et de l'ultramontanisme. La doctrine destinée à être victorieuse devait naturellement avoir le dernier mot.

Nous ne pouvons analyser au long ce volume, où Mme de Staël, saint Jean-Baptiste inattendu, est considérée, non pas tant comme un des philosophes spiritualistes de notre siècle, que simplement « comme un précurseur qui leur a frayé la voie ». Il suffira de dire que l'effort de M. Ferraz est de persuader que science et spiritualisme sont deux roues du même char, et qu'il n'est pas un éminent physiologiste, Claude Bernard en tête, qui ne soit spiritualiste entre cuir et chair. Retenons cependant cet aveu : « Sans doute l'école spiritualiste a eu un tort assez grave; elle est restée trop étrangère au progrès des sciences; elle ne s'est pas emparée de leurs grands résultats pour étendre son horizon et pour s'élever, comme toutes les écoles dignes de ce nom, à une conception de l'ensemble des choses. » Si je sais lire, M. Ferraz confesse que l'école spiritualiste est dépourvue de ce qui caractérise « toutes les écoles dignes de ce nom ». Je ne m'attendais pas à une condamnation si sévère. Je ne la réclamais même pas; mais il faut bien l'accepter, puisque c'est le défenseur lui-même qui porte le verdict.



Nos Hommes d'État, par Jules Simon. Un volume in-8°. Paris, Calmann Lévy, 1887. — Prix : 7 fr. 50.

Dieu, Patrie, Liberté est un livre, non pas seulement de bonne foi, mais de foi agissante. Les opinions qui s'y trouvent émises, défendues, peuvent n'être pas partagées de beaucoup mais celui-là ; qui ne les partage point est encore tenu de priser la générosité de caractère qu'elles supposent, aussi le zèle ardent qu'il fallait bien éprouver pour oser les soutenir, les émettre même. Nous craignons bien que cet autre ouvrage : *Nos Hommes d'État* semble un livre de dépit et de méchante humeur.

L'auteur n'a pas cette sereine indifférence de M. Renan, qui, épicurien toujours aimable, a fait, pour son plaisir, le tour des hommes et des choses, et qui, l'ayant fait, a éprouvé vraiment un très vif plaisir, celui de la curiosité satisfaite ; l'auteur juge autrement qu'en esthéticien ou dilettante, et il ne sait pas se résigner. Bien loin de lui imputer à crime ce manque de résignation, nous lui en faisons un titre à notre respect. Il ne se désintéresse de rien ; les agissements des politiciens, ignorants, vaniteux, courtisans de la foule et serviteurs de l'idée qui les peut servir, ne tendent à rien moins qu'à la démoralisation de notre démocratie ; il le pense, il le dit ; il dénonce ces hommes nouveaux à qui tout fait défaut, scrupules et connaissances ; or cela serait fort bien, si, à toutes les pages de son livre, M. Jules Simon n'exagérait pas autant le mal qu'il lui a été donné de constater ; si, après l'avoir autant exagéré, il ne le généralisait pas aussi volontiers ; si enfin, et c'est pourquoi on ne le peut excuser de pousser au noir, de voir tout en noir, il ne parlait que le seul langage de la passion. On rechercherait sa personnalité, s'il ne l'avait tout accusée, et complaisamment. S'il s'était oublié pour ne penser qu'à la grandeur morale de son pays, qu'à la prospérité de notre France, qu'à la patrie, on aimerait de rechercher un homme à travers les expressions trop vives d'un réquisitoire trop sévère. Haïr est une façon d'aimer, et parce qu'on lui aurait su gré d'éprouver de si violentes amours, de si violentes et de si sincères, on eût pu même, les partageant en quelque manière, dépasser, avec lui, la mesure, et, avec lui, condamner indistinctement tous les hommes d'État de notre temps. Mais M. Jules Simon ne s'est pas oublié et il n'a pas oublié qu'il avait reçu, en don, de quelque fée, l'esprit ; trop d'esprit nuit ; — non pas seulement aux autres, — et *les gens de la troupe*, comme il dit (liv. II), — car, s'il y a le théâtre, s'il y a la pièce (liv. I. *Prologue*,) il y a aussi les comédiens, — Paul Bercier, Bourané, Adrien Palaber, Charles Grimprey, Faquinet, et Valradieu, et Kerfiloie, et Amyntas, et tous, on se sent envie de les défendre ; on a approché plusieurs d'entre eux, on sait le peu d'ouverture de leur intelligence, on sait qu'ils sont surtout dévoués à eux-mêmes ; mais ils ne sont pas si ridicules, ni si grotesques, qu'on nous les montre ; ils ambitionnent de diriger les affaires publiques et ils entendent les diriger comme on fait des affaires, pour faire leur affaire ! Mazarin négligeait-il ses intérêts ? Mazarin, et tant d'autres, qui n'ont pas rendu à la France les services qu'il rendit, et qu'on honore pourtant ? Les adversaires de Mazarin, qui n'étaient pas gens de peu, qui avaient des quartiers et qui avaient des lettres, étaient-ils si détachés de tout que tout ne leur fût rien ?

Ce ne sont pas des portraits que nous donne M. Jules Simon, ce sont des caricatures ; non pas de ces charges qui sont enlevées comme on dit, et qui font sourire ; mais de véritables compositions, exécutées de main de maître, sans doute ; point de traits qui n'aient été voulus, et le travail, qui doit être excellent, on ne songe pas à l'admirer. Qui a buriné, avec un tel soin, de pareilles figures, a satisfait à une passion très personnelle, et, en même temps, comme artiste, il n'a pas détesté tout à fait ces figures-là que sa pointe a fait vivre. Nous parlons de passion personnelle, et ce n'est point notre faute, si, lisant cette phrase de la page 101 : « Il me semble que ce qu'on a de mieux à faire quand on a perdu le pouvoir, c'est d'oublier qu'on l'a jamais eu, » nous ne pouvons nous empêcher de soupçonner, chez celui qui l'a écrite, le regret du pouvoir perdu.

D'autres phrases sont, ou nous paraissent malencontreuses ; celle-ci, par exemple : seuls, les grands ministres furent renvoyés comme le fut Chateaubriand. Et cette phrase, ces phrases, il se peut que M. Jules Simon les ait écrites dans toute la simplicité de son cœur !

Dans les autres livres du volume, sauf au dernier, il s'agit des rôles déjà distribués : *le Cléricalisme, voilà l'ennemi ; la Question d'argent ; la Question sociale ; Chassons qui nous gêne ; Épurons ; Silence aux mères*, et l'on serait tenté d'en appeler du jugement de M. Jules Simon, polémiste, au jugement de M. Jules Simon, logicien. Car il sait qu'il ne convient pas de prendre un même mot tantôt avec un sens étroitement défini, et tantôt avec un sens plus large ; qu'il ne convient pas de prendre l'un pour l'autre des mots qui ne sont pas des substituts l'un de l'autre, clericalisme et catholicisme, catholicisme et religion ; car il sait qu'il importe, si l'on est résolu à discuter en toute bonne foi, sinon d'adopter la terminologie de son adversaire, du moins, l'ayant comprise, de ne pas la trahir. M. Jules Simon, le polémiste, prend trop, ou paraît trop prendre à la lettre les mots qui ne sont qu'étiquette. Il faut regarder

aux idées, sous les mots; et aux sentiments, aux aspirations, aux préjugés, à toute la mentalité, sous l'étiquette. Tel se dit socialiste, qui est, au vrai, très attaché à la déclaration des droits, et tel jure par la révolution de 89, qui, matérialiste, ou positiviste, inconsciemment peut-être, fait, sans le dire, de l'individu, une sorte de cellule vivant par et pour la société; et que veut dire le mot de révolutionnaire? Révolutionnaires MM. Joffrin, Vaillant, Chabert, mais révolutionnaires autrement hardis étaient Vinet, Émerson, pour ne nommer que des moralistes étrangers!

M. Jules Simon est un esprit très fin. Il a eu tort, étant l'esprit qu'il est, de s'approprier en partie les procédés dont use un pamphlétaire très connu. Sans doute, on a prise sur la foule, en évitant les termes abstraits, en usant de mots faisant image, en simplifiant et généralisant; mais il pouvait, écrivant dans *le Matin*, écrire d'un autre style, avec une autre ambition, — son nom fait autorité et autorité oblige.

Ce tort-là est pour les lecteurs, auxquels un très habile écrivain pouvait inspirer l'esprit de tolérance qui l'anime souvent, et l'amour de la liberté qu'il conserve toujours; un autre tort a été par lui commis qui l'atteint lui-même : il a recueilli ses articles du *Matin*; le recueil n'a pas le mérite de ses autres ouvrages. F. G.

Les Lois naturelles de l'économie politique, par G. DE MOLINARI, membre de l'Institut, rédacteur en chef du *Journal des Économistes*. Un vol. in-12; Paris, Guillaumin et Cie; 1887.

C'est à la page 264, l'auteur reproche aux anarchistes — le mot pris en son sens proudhonien — de ne pas compter avec les passions et la sottise humaines; mais, parce qu'il ne rejette pas, lui, toute organisation communale, départementale, ou de l'Etat, parce qu'il proclame l'utilité commune, et d'une police, et d'une voirie, parce qu'il affirme que certaines voies de communication répondent à des besoins essentiellement communs et que la sécurité, tant antérieure qu'extérieure, est absolument nécessaire à tous indistinctement, il n'en tombe pas moins sous le reproche qu'il a lui-même formulé. Son individualisme, au reste, parce qu'il est extrême, confine à l'anarchisme.

Nous répugnons à la doctrine socialiste et nous n'invoquons pas quelque principe d'autorité; la plus complète liberté industrielle et commerciale est un devenir possible que nous appelons, croyant bien que la liberté, nous ne disons pas: trouve nécessairement, mais peut trouver son correctif en elle-même. Que la liberté économique soit prise comme moyen de telle organisation sociale du travail, cette organisation ayant pour fin de nouvelles et de meilleures conditions d'une autre liberté, de la liberté morale, de la possession de soi et de l'obéissance au devoir, c'est là ce que nous souhaitons: l'affranchissement de l'individu pour une plus facile libération de la personne. Autant que M. de Molinari nous prisons la liberté; M. de Molinari ne fait état que de la liberté, qui est un droit, qui est un devoir, si l'on veut, en tout cas l'intérêt suprême; il ne regarde pas à la solidarité qui est un fait. Il ne regarde à aucun fait. Les nations ont leur histoire; les hommes ont leurs habitudes; il l'ignore. Théoricien, et seulement théoricien, avec quatre définitions et trois axiomes, il vous fait, à coups de déductions, une économie sociale et politique comme on fait la géométrie, et les hommes, pour lui, sont des entités numériques, et les États, quelque chose d'abstrait. Alors, comme conclusion dernière, le droit, non à l'insurrection, — plus de causes d'insurrection dans l'organisation qu'organise M. de Molinari, — le droit et la sécession: l'individu se refuse à participer à telles dépenses communales dont il ne tire nul profit; une commune se refuse, quand il lui semble bon, à faire partie de telle province, et telle province, à relever de tel État.

Laissons là ces critiques générales; négligeons de contester certaines définitions, celle de la valeur entre autres (première partie : *Les lois naturelles*); des analyses sont incomplètes, n'en parlons pas; un livre de M. de Molinari est encore ouvrage dont on ne saurait se défendre de faire cas. Dans les trois dernières parties, qui sont intitulées: *Les causes de perturbation, l'évolution économique, la servitude politique*, et, plus particulièrement, dans la deuxième et la quatrième, des pages qui appellent l'attention. Signalons les chapitres où l'auteur traite de la guerre, de la lutte pour la possession du pouvoir, de l'insignifiance des formes du gouvernement. F. G.

Nouveau précis d'économie politique. — *Les éléments*, par Th. FUNCK-BRENTANO, professeur à l'école libre des sciences politiques. Un vol. in-12; Paris, E. Plon-Nourrit et Cie, Chevalier-Marescq et Cie. — Prix : 3 fr. 50.

Sans doute, un simple *précis*, et, sans doute, seulement des *éléments*, mais le précis est vraiment nouveau et présente plus d'intérêt que tant d'autres ouvrages qui ne sont pas donnés comme élémentaires.

L'auteur n'est pas un éclectique, et il n'a pas tâché à concilier des doctrines contraires. Il rappelle que Descartes considérait déjà les connaissances des conditions du bien-être public comme une science purement expérimentale, et il ajoute : les besoins que les hommes éprouvent, les efforts qu'ils font pour les satisfaire, les rapports qui, par suite, s'établissent entre eux, ne dérivent ni d'idées abstraites, ni de vérités axiomatiques, mais constituent des données essentiellement mobiles, changeant avec les individus, les époques, les nations. Il renvoie dos à dos les économistes des diverses écoles dont les uns reprochent aux autres, comme il dit, leurs principes *à priori* et leurs déductions abstraites, alors que ceux-ci reprochent aux premiers leurs inductions hasardées et leurs affirmations téméraires. Enfin, distinguant entre le *ce qui est* et le *ce qui doit* ou *devrait être*, il fait de l'économie politique une science bien à part

et qu'il importe d'étudier en dehors de toute préoccupation quant à la morale, quant au droit ou à la philosophie de l'histoire.

Les faits sont dominés par des principes, régis par des lois; or le grand principe, général, absolu, de toute l'activité humaine, est la coordination. « C'est de la coordination des efforts d'un homme et de la coordination de ses efforts avec ceux des autres que naissent, depuis le premier bégayement d'un enfant jusqu'à la domination des peuples, tous les phénomènes de la vie des sociétés humaines. » Et plus loin, M. Funck-Brentano écrit : « Il n'y a point de progrès qui ne soit dû à l'initiative individuelle, et il n'existe point d'état social qui ne soit fondé sur une commune solidarité. Les deux manières de voir (celles des écoles individualiste et socialiste) sont également justes, l'erreur consiste à ne pas comprendre qu'elles ne présentent en réalité qu'un seul et même fait régi par une seule et même loi. »

Les définitions qu'ont données de l'économie politique Adam Smith, Say et Sismondi, et, plus récemment Karl Marx, sont toutes rejetées; l'auteur propose celle-ci : l'économie politique est la science des rapports qui s'établissent entre les hommes en vue de la satisfaction de leurs besoins.

Nos besoins seuls décident de la valeur des choses, la définissent, la déterminent; le capital et les salaires, les revenus et les dépenses, les bénéfices et les frais, autant d'antinomies seulement apparentes : le principe de solidarité qui existe entre la consommation et la production régit l'emploi du capital comme tous les phénomènes économiques. — L'offre et la demande résultent des besoins dont la satisfaction est, de toute nécessité, subordonnée à la nature des produits : la nature, l'intensité et le changement des besoins exercent du reste une influence autrement forte sur le prix des choses que la quantité des offres et des demandes. — Mais ne poursuivons pas cette trop sèche analyse. Aussi bien, ainsi isolées des considérations qui les précèdent et qui les suivent, les propositions de M. Funck-Brentano risqueraient de paraître des paradoxes. M. Funck-Brentano renouvelle la science économique. Son travail est d'importance.

F. G.

L'Espionnage allemand en France, par François Loyal. Un vol. in-18. Paris, Albert Savine, 1887. — Prix : 3 fr. 50.

Nos consuls veillent et prennent garde; et ce n'est pas à les instruire qu'a dû prétendre, au vrai, nous voulons le croire, le journaliste qui signe François Loyal. Il n'a dû avoir qu'une seule prétention, celle de publier un volume qui trouvât des acheteurs. Il ne manque pas de gens pour aimer d'avoir peur, pour aimer aussi de se plaindre qu'on ne les rassure pas, qu'on ne les protège pas, que le gouvernement reste indifférent, — à quel danger ne nous laisserait-il pas exposés s'ils ne se plaignaient! — Et c'est pour ces « Sauveurs du Capitole » qu'il a colligé toutes les dénonciations qui s'impriment dans de certains journaux, grands et petits, petits surtout; qu'il a recueilli tous les bruits que colportent de café en café, de bureau de rédaction en bureau de rédaction, des « reporters » bien informés. Aux « Sauveurs » que nous avons dits, il a cité des faits, rappelé des arrestations suivies d'ordonnances de non-lieu; il leur a révélé, d'autre part, quelle somme est attribuée au fond des reptiles, et nommé plusieurs de ceux qui reçoivent, sûrement, des allocations.

Il a donné deux titres à son livre, celui que nous avons déjà transcrit, et un autre : *le Dossier de la revanche.* Ne discutons pas l'emploi de ce mot : *dossier,* — s'il était complet, tel que le donne M. Loyal, ce dossier ne serait pas lourd; voudrait-on vraiment en constituer un, qu'il y aurait plus, et surtout mieux à y mettre; — mais le mot revanche est imprimé : *Ne parlons jamais de la revanche,* disait Gambetta, qui voulait qu'on y pensât.

Essai sur les réformes nécessaires. — *Politique, Religion, Société,* par Ch. Lambel. Un vol. in-12. Paris, A. Ghio, 1887. — Prix : 3 fr. 50.

A défaut de style, du mouvement; ce travail se laisse parcourir volontiers.

Même, à le lire, on ne perdrait pas tout à fait son temps : l'auteur, s'il manque parfois d'esprit critique, et s'il est ignorant absolument de l'histoire des religions, nourrit des passions toujours généreuses. Il est préoccupé du bonheur de chacun et de tous mais au lieu de l'attendre des applications des sciences, qui assureraient le progrès nécessairement, il veut qu'on le cherche soi-même, et là où il est, dans le devoir accompli. Sans doute, plus catholique que chrétien, il fait, de la soumission à l'Église, la condition de notre affranchissement du mal; ce n'est pas toutefois un médiocre mérite que d'oser, en ce temps d'optimisme béat, comme est celui des positivistes, et de pessimisme bouddhique, celui de nos jeunes écrivains, que d'oser parler du mal, et du mal duquel il est loisible de s'affranchir.

Pourquoi, s'écrie-t-il dans la *première partie,* tant de partis politiques? Ils tiennent, les uns, pour une *forme* de gouvernement, les autres, pour une autre; mais la forme est-elle de si grande conséquence? C'est du *fonds* qu'il faudrait s'inquiéter, c'est le *fonds* qui appelle les réformes : l'organisation des pouvoirs est à refaire! Le suffrage universel direct est un mensonge et une duperie, — M. Lambel répète MM. Élisée Reclus et Kropotkine; — le suffrage universel direct n'empêche pas que le gouvernement appartienne à une minorité. Paris-Capitale est un danger, et l'on ne saurait s'appuyer sur la province qui est sans vie, depuis qu'on l'a divisée et subdivisée; ce ne serait pas ruiner l'unité de la France que de la partager en vingt départements seulement, que de pourvoir chacun d'eux d'une université, d'une cour d'appel. Et pour la moralité des représentants, pour faire tomber d'âpres convoitises, ne conviendrait-il pas de prendre les ministres en dehors des Chambres?

Dans la *deuxième partie*, M. Lambel, après avoir constaté qu'on n'est plus guère religieux ; que la religion, pour ceux qui la pratiquent, comme on dit, est pur formalisme ; que, pour eux, se marier à l'Église, y faire baptiser ses enfants, y aller soi-même quelquefois le dimanche, c'est affaire d'habitude ou affaire de bon ton, — et pour d'autres, c'est affaire de bon ton, la marque d'un esprit fort, de n'y aller jamais, — après cette constatation, il s'en prend au clergé qui ne vit pas assez de la vie commune : il importe que le prêtre se marie. M. Lambel est un novateur timide, et un hardi révolutionnaire. *Sit ut est aut non sit*, répondrait l'Église, si elle devait prendre quelque souci du travail de M. Lambel. Et *aut non sit*, l'alternative est pour terrifier M. Lambel, qui, dogmatisant catholiquement, ne suppose qu'irréligion hors du catholicisme, tout comme les matérialistes et athées de la *Libre-Pensée* qui est incapable de comprendre qu'on puisse, après Quinet, regretter que la France, au cours de son histoire, n'ait pas passé au protestantisme.

Le luxe et la vie de représentation, le mariage d'argent, l'éducation avec cette seule fin : *réussir, arriver*, tout cela est analysé par notre auteur dans la *troisième partie* de son travail, et notre auteur s'indigne à voir faire si peu de cas de ce qui fait la noblesse du caractère et du cœur : le respect de soi, l'amour de la justice, les sentiments affectueux.

Quelques brutalités de langage, des expressions populaires ; il faut passer là-dessus. Les jugements ne sont pas originaux, mais la passion qui les inspire n'est pas commune.

L'anarchie bourgeoise (*politique contemporaine*), par A. Laisant, député de la Seine. Un vol. in-18 ; Paris, C. Marpon et Flammarion ; 1887. — Prix : 3 fr. 50.

Le 19 décembre 1884 paraissait dans la *République radicale*, un article intitulé : *Aveuglement*.

L'article débutait ainsi : « Si le tiers état a fait la révolution de 1789, avec le concours du peuple, ce n'était certes pas seulement pour la satisfaction d'idées philosophiques, pour la possession théorique d'un droit abstrait. C'était surtout pour avoir une part plus abondante du bien-être général, odieusement confisqué par les privilégiés du temps passé. »

L'auteur ajoutait, dans le paragraphe suivant, que la bourgeoisie a eu, elle toute seule, le bénéfice, le profit ; que, depuis près de cent ans, c'est elle seule qui gouverne. « Un seul instant, elle fut troublée dans cette tranquille possession du pouvoir et de la richesse ; ce fut en 1848, par l'irruption du suffrage universel ; mais elle amadoua le monstre », — lisez : le peuple, — « finit par lui rogner les ongles et lui lier solidement les poignets. »

Et, poursuivant, l'auteur disait encore : « Donner des droits théoriques aux travailleurs, une instruction plus ou moins complète avec interdiction d'en faire usage, maintenir à côté d'eux une aristocratie d'argent qui détient la richesse publique, conserver une féodalité qui possède tous les pouvoirs avec des serfs qui sont en possession de tous les droits, c'est faire preuve de la plus insigne folie. La lâcheté des gouvernements de la bourgeoisie est égale à leur bêtise. »

Puis venait cette phrase : « On s'achemine vers une nouvelle révolution violente, qui sera terrible. »

Suivie d'une autre phrase : « Cette révolution terrible serait une solution si elle était préparée par quelque mouvement philosophique. Par malheur, les soi-disant écoles socialistes révolutionnaires d'aujourd'hui, très divisées entre elles, ne paraissent pas avoir leur sac très garni en fait de doctrines. »

L'article s'achevait sur cette apostrophe : « Ne comprendra-t-on pas qu'il n'y a de salut pour un pays que dans la constitution d'un grand parti socialiste républicain, très préoccupé des réformes et très peu des questions de sectes et de nuances ? »

Sitôt après avoir lu cet article, M. Courmeaux, ancien député, écrivit à l'auteur, M. Laisant, une lettre de félicitations : « Dans le développement des idées que contient votre article, il y aurait la matière d'un livre utile. »

M. Laisant a taché à faire comme lui avait conseillé M. Courmeaux. Dans le développement des idées précédemment exprimées, le député de la Seine a cherché la matière d'un livre, et il caresse aujourd'hui ce doux espoir que ledit livre, aujourd'hui publié, sera vraiment utile.

L'article de la *République radicale* sert de préface.

Une phrase de Quinet figurait en manière d'épigraphe sur la couverture. On la retrouve en tête du premier chapitre : *Le vrai moyen d'honorer la révolution est de la continuer*. L'auteur de l'article-préface invoquant l'autorité de Quinet !

Au premier chapitre, l'amplification du premier paragraphe de l'article. « La révolution française eut pour objet une amélioration matérielle et une plus juste réparation du bien-être. » A retrancher le mot : *surtout*, on pourrait estimer qu'il y a du vrai dans cette critique de la révolution, mais l'auteur donne à son mot *surtout* le sens *d'exclusivement*.

Aux six chapitres suivants, le développement du deuxième paragraphe. L'histoire : la bourgeoisie conquiert le pouvoir et la richesse, et, pour conserver la richesse avec le pouvoir, elle fait le Directoire, elle aide au coup d'État de brumaire, soutient l'Empire, le renverse, restaure la monarchie, la fait vraiment sienne en 1830, après avoir dupé le peuple toujours prêt à verser son sang ; puis, elle assiste aux banquets... Mais point nous est besoin de poursuivre cette analyse. Les expressions de profits, avantages, bénéfices, privilèges reviennent souvent en ce long développement d'une unique idée, celle-ci : la Révolution a eu pour effet la constitution de deux classes, la bourgeoisie, qui a eu tout le profit, et le peuple, qui est demeuré aussi misérable que devant ; le mot de justice apparaît bien une fois ou deux, mais il ne signifie rien que partage des profits. Une question : M. Laisant est-il bien venu à poursuivre la mémoire des deux Bonaparte, lui qui estime toute légitime et de bon aloi, la grande popularité à laquelle n'évitait

pas de se soustraire un de nos anciens ministres de la guerre ?

A l'examen critique de notre état politique et social quinze chapitres sont consacrés. Quinze chapitres, c'est beaucoup, étant donné le peu d'idées qu'il s'agissait de développer, mais des mots, des mots; les mots tiennent de la place.

La révolution terrible est à la fois montrée comme prochaine et comme fatale au vingt-troisième chapitres, et au vingt-quatrième les socialistes révolutionnaires sont qualifiés de gens ignorants, jaloux et soupçonneux. M. Laisant n'a pas regardé à leurs doctrines.

Il faudrait éviter de leur laisser la direction du mouvement, puisqu'ils ne sauraient rien diriger, et si le mouvement pouvait être moins terrible, cela vaudrait mieux. Or, s'il y a les républicains qui ne sont pas républicains, — entendez les opportunistes, — il y a aussi les républicains qui sont républicains, — c'est-à-dire les radicaux; — or, si la bourgeoisie au pouvoir depuis un siècle a prouvé surabondamment sa lâcheté et sa bêtise (cela est démontré), ce n'est pas à admettre pourtant que tous les bourgeois soient lâches et bêtes. Aux quelques bourgeois, qui sont républicains, vraiment républicains, il importe de confier le pouvoir de continuer la révolution, de poursuivre l'amélioration matérielle, une meilleure répartition du bien-être.

M. Laisant dit n'avoir pas voulu faire œuvre de philosophie; il eût été un pauvre polémiste, et il est un pauvre philosophe. C'est notre avis; ce sera l'avis des socialistes de toutes sortes, qui, l'interpellant, s'écrieront: bourgeois toi-même! car l'emploi de l'expression d'*anarchie bourgeoise* n'aura pu les amadouer; ils n'auront pas compris plus que nous l'explication (p. 287) du choix qui a été fait de ces mots comme titre de l'ouvrage. Et cet ouvrage de « philosophie sociale », qui servira mal à entretenir de certaines passions, ne sera guère utile qu'à la justification du jugement porté par M. Jules Ferry: de la part des radicaux beaucoup de bruit, beaucoup d'agitation, pour dissimuler le vide de leurs conceptions.

F. G.



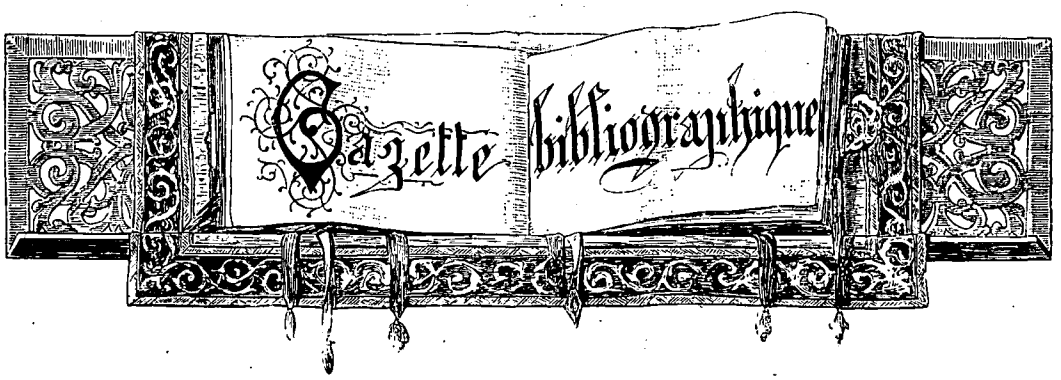

Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois. — Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES ; *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français. — Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province.* — LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX : *Procès de presse et de librairie.*

DOCUMENTS OFFICIELS

La convention internationale des œuvres littéraires et artistiques. — Le Journal officiel a promulgué la convention internationale conclue à Berne et créant une union internationale pour la protection des œuvres littéraires et artistiques.

Cette convention a été conclue entre la France, l'Allemagne, la Belgique, l'Espagne, l'Angleterre, la République d'Haïti, l'Italie, la Suisse, la Tunisie et la République de Libéria.

Dans chacun de ces pays, les auteurs jouiront des droits que les lois respectives accordent aux nationaux dans les autres pays.

Par « œuvres littéraires et artistiques » on comprend les livres, brochures ou tous autres écrits ; les œuvres dramatiques ou dramatico-musicales, les compositions musicales avec ou sans paroles ; les œuvres de dessin, de peinture, de sculpture, de gravure ; les lithographies, les cartes géographiques, enfin toute production quelconque du domaine littéraire, scientifique ou artistique qui pourrait être publiée par n'importe quel mode d'impression ou de reproduction.

Les instruments de musique mécaniques, s'ils jouent des airs tombés dans le domaine public, ne sont nullement visés par la convention.

La protection s'applique aussi à la représentation publique des œuvres dramatiques ou dramatico-musicales, que ces œuvres soient publiées ou non, que l'auteur en ait permis ou interdit l'exécution publique.

Les auteurs d'œuvres dramatiques ou dramatico-musicales sont, pendant la durée de leur droit exclusif de traduction, réciproquement protégés contre la représentation publique non autorisée de la traduction de leurs ouvrages.

La convention vise également, sous réserve de l'appréciation des tribunaux, les appropriations indirectes non autorisées, désignées sous des noms divers, tels que adaptations, arrangements de musique, etc., lorsqu'elles ne sont que la reproduction d'un tel ouvrage, dans la même forme ou sous une autre forme, avec des changements, le caractère d'une nouvelle œuvre originale.

Le droit exclusif de faire ou d'autoriser la traduction est limité à une période de dix ans, à partir de la publication de l'œuvre originale dans l'un des pays de l'union. Les traductions licites sont protégées comme des ouvrages originaux.

La convention sera mise en pratique le 5 décembre.

Le dépôt légal des journaux. — Le ministre de l'instruction publique vient d'adresser aux préfets la circulaire suivante, relative au dépôt légal et à l'attribution des journaux aux archives départementales :

« Monsieur le préfet,

« En exécution de la loi sur la presse du 29 juillet 1881, deux exemplaires des journaux politiques publiés dans votre département sont adressés par vos soins au ministère de l'intérieur pour être réunis en collection et conservés dans des dépôts publics.

« L'un de ces exemplaires est destinée à la Bibliothèque nationale ; l'autre est remis à mon administration, qui le fait classer et le transmet, à la fin de chaque trimestre, à la bibliothèque du chef-lieu du département d'origine.

« J'ai eu à diverses reprises l'occasion de constater que ces transmissions successives des périodiques, qui

nécessitent à la fois un travail considérable et une dépense importante, n'avaient d'autre résultat, dans la plupart des cas, que de fournir aux bibliothèques des collections généralement incomplètes par suite des erreurs et des pertes presque impossibles à éviter dans les multiples envois dont ils sont l'objet.

« Dans ces conditions, j'ai pensé qu'il serait préférable d'attribuer l'exemplaire des journaux politiques envoyés à mon administration par le ministère de l'intérieur aux archives de votre département, qui seront par là enrichies d'une source de renseignements précieux à divers titres.

« Cette mesure aura de plus l'avantage de rendre inutile le triple voyage imposé à ces journaux, puisque le bureau auquel est fait le dépôt, dans votre préfecture, pourra sans difficulté les remettre, au moment même, à M. l'archiviste départemental, qui les classera au fur et à mesure et veillera à ce que la collection soit toujours tenue au courant.

« Par une circulaire en date du 25 juin dernier, mon collègue M. le ministre de l'intérieur, avec lequel je m'étais entendu à ce sujet, vous a invité à ne plus lui adresser, à partir du 1er juillet, qu'un seul exemplaire des *journaux politiques* de votre département, l'autre devant être retenu à la préfecture.

« Je vous serai, en conséquence, obligé de vouloir bien donner les instructions nécessaires pour que M. l'archiviste reçoive dorénavant l'exemplaire dont il s'agit.

« Recevez, etc. »

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

INSTITUT.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 19 août.

Ouvrage présenté. — Bréal : *L'importance du sens en étymologie et en grammaire.*

Lecture. — H. Weill : Les traces de remaniement dans les drames d'Eschyle.

Communication. — Sur une inscription grecque du musée du Louvre.

Séance du 26 août.

Lectures. — Casati : Les vases étrusques de Bucchero. — Weill : Les traces de remaniement dans les drames d'Eschyle.

Séance du 2 septembre.

M. le président Bréal ayant annoncé la mort de M. Desnoyers, la séance a été levée aussitôt après, en signe de deuil.

Séance du 9 septembre.

Lecture. — Maspéro : Noms de la liste de Toutmos III, qu'on peut rapporter à la Judée.

Communication. — A. Bertrand : Au sujet d'une découverte de nouvelles frises représentant des combats de Grecs et d'Amazones.

Séance du 16 septembre.

Ouvrages présentés. — Tamizey de Larroque : *Correspondance de Peiresc* (fasc. 4). — de Grammont : *Histoire d'Alger.*

Lectures. — Deloche : Les monnaies d'or au nom du roi Théodebert Ier. — Delisle : Les opérations financières des Templiers.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 20 août.

Lectures. — Baudrillart : L'état matériel et moral des populations rurales de la France (Ile-de-France). — Moynier : La formation de l'État indépendant du Congo.

Séance du 27 août.

Ouvrages présentés. — E. Hertz : *Études sur l'ancien droit criminel français et sur les efforts de Voltaire pour l'adoucir ; Mémoires de l'Académie de Stanislas, de Nancy* (t. IV).

Lecture. — Bénard : Mémoire sur l'esthétique d'Aristote.

Séance du 3 septembre.

Ouvrage présenté. — Lacabane : *Essais et notices pour servir à l'histoire du département de Seine-et-Oise.*

Lectures. — Ch. Nuit : Sur *la Politique*, dialogue attribué à Platon. — Baudrillart : Mémoire sur les populations agricoles de l'Ile-de-France.

Séance du 10 septembre.

Ouvrage présenté. — Stieda, professeur à l'Université de Rostock (Mecklembourg) : *Registres douaniers et quittances du XIVe siècle relevés à Réval.*

Communication. — L. Say : Papiers et correspondances de Turgot.

Séance du 17 septembre.

Ouvrages présentés. — M. Block : *Annuaire de l'économie politique et de la statistique pour 1887.* — Funck-Brentano : *Les sophistes allemands et les nihilistes russes.* — Giovanni : *L'apologétique catholique et les études ethnographiques, historiques et archéologiques.*

Lecture. — Baudrillart : Les populations agricoles de l'Ile-de-France.

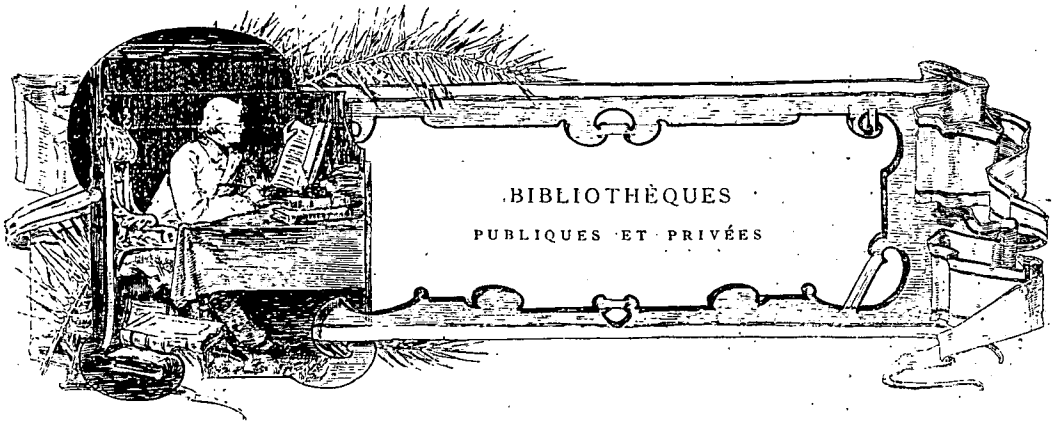

FRANCE

Bibliothèque du Muséum. — M. Bamberger, bibliothécaire adjoint à la bibliothèque du Muséum, a été nommé bibliothécaire en remplacement de M. Jules Desnoyers récemment décédé.

Bibliothèque du ministère des finances. — M. Armand Silvestre, attaché à la bibliothèque du ministère des finances, est admis à faire valoir ses droits à la retraite, son emploi étant supprimé.

ÉTRANGER

Italie. — *Bibliothèque de Brera.* — MM. Élie et Alexandre Lattes ont fait don à cette bibliothèque d'une collection de plus de trois mille volumes hébreux.

États-Unis. — *Bibliothèque de l'Université de Syracuse.* — L'Université de Syracuse (New-York) vient d'acquérir, moyennant le prix de 25,000 dollars, la bibliothèque de l'historien Ranke. Cette collection comprend 25,000 volumes.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

PARIS. — PROVINCE. — ÉTRANGER.

FRANCE

— L'éditeur Leroux publie par fascicules hebdomadaires depuis le commencement de ce mois la seconde édition revue et augmentée de *l'Histoire de la littérature allemande*, par l'ancien doyen de la Faculté des lettres de Lyon, M. Heinrich.

— Signalons et recommandons à nos lecteurs une remarquable *Histoire d'Alger sous la domination turque* (*1515-1830*). — L'ouvrage a pour auteur M. de Grammont.

— Le troisième fascicule du *Répertoire général de bio-bibliographie bretonne*, rédigé sous la direction de M. Kerviler, a paru à Rennes (librairie Plihon et Hervé).

— Le sixième fascicule du *Dictionnaire turc-français* de M. Barbier de Meynard a paru à la librairie Leroux.

— Il vient de paraître à Dijon, chez l'éditeur Darantière, une édition annotée du *Mercure dijonnois*, ou *Journal des événements qui se sont passés de 1742 à 1789, principalement en Bourgogne*. L'auteur de cette réédition est M. Gabriel Dumay.

— MM. de Saint-Julien et Bienaymé viennent de publier une *Histoire des droits d'entrée et d'octroi à Paris*. L'ouvrage a paru chez le libraire Dupont.

ÉTRANGER

Allemagne. — M. Ad. Ébert vient de faire paraître, à Leipzig, chez le libraire Vogel, le troisième volume de son *Histoire générale de la littérature du moyen âge en Occident.*

— Nous avons eu occasion de parler ici et de louer comme il convenait une excellente *Bibliographie des œuvres de Voltaire*, consciencieux ouvrage dû à M. Bengesco. Un travail analogue a été entrepris en Allemagne par M. Mahrenholz.

— Signalons deux volumes intéressants pour nous.

Ils traitent du *Roman français au* XVIIe *siècle*. L'auteur de cet ouvrage, M. Kœrting, s'occupe dans le premier volume des idéalistes et dans le second des naturalistes.

— Ceux de nos lecteurs qui s'occupent spécialement de Gœthe devront lire, dans la dernière livraison des Gœthejahrbücher une série de lettres adressées au poète de pays étrangers et suivies de leurs réponses. Elles sont signées de bien des noms connus : W. Scott, Oehlenschlager, Mme de Staël, Ugo Foscolo, Manzoni, etc.

Autriche. — Lützow : *la Propagation de l'art contemporain*, ouvrage édité par la Société pour la propagation de l'art à Vienne.

Nous avons sous les yeux les livraisons V et VI récemment parues de cet éminent ouvrage d'histoire ; elles contiennent les savantes dissertations du professeur Hecht, concernant la gravure sur bois, surtout la gravure sur bois allemande. Nous avons déjà tracé une fois les grands points de vue où s'est placé l'auteur pour juger avec clarté et netteté le développement, la diffusion et la décadence passagère de cet art, ainsi que les voies et moyens par lesquels il s'est élevé artistiquement si haut et s'est perfectionné au point de devenir populaire.

Outre l'illustration extraordinairement riche et magnifique d'un texte par-dessus tout instructif et bien approprié, les deux livraisons sont heureusement complétées par sept suppléments artistiques tout à fait remarquables. Voici d'abord six magistrales gravures sur bois : *Charlotte, reine de Saxe*, par Dieterle, d'après Pohle ; *Sainte Cécile*, par M. Weber, d'après Dolci ; *Taureau sauvage*, exécuté dans l'école de gravure sur bois, de Knesing, d'après Weishaupt ; *Bismarck*, de W. Hecht, d'après Lenbach ; *Retour de Flandres*, de Weber, d'après Pradilla ; *Frédéric-Guillaume de Schadow*, de Fedor Reusche, d'après Hübner ; puis nous remarquons particulièrement *la Pèlerine en prière*, de Kuntz, eau-forte de H. Bürkner ; *la Madonna di Tempi*, de Raphaël, gravure sur cuivre, de J.-L. Raab ; et de Munkacsy *Tête de Christ* (fragment du tableau *le Christ devant Pilate*), gravée par A. Mathey. Les eaux-fortes originales : *Néréide au repos*, de Bobrof, et *Une vieille ferme au bord de la mer*, de Parrish, sont des créations pleines de mérite de ces deux maîtres étrangers du burin ; enfin les héliogravures suivantes : *Place du marché à Chioggia*, d'après Bradley, *Moutons effrayés*, de Weisner, d'après Mohn, et *la Jeune fille fellah*, de Landelle, d'après Stang, sont des reproductions tout à fait réussies d'œuvres aussi intéressantes que méritoires.

Italie. — Le troisième et dernier volume du *Manuel de la littérature italienne*, rédigé par M. Torraca, vient de paraître. Il est consacré aux écrivains des XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles.

Belgique. — L'éditeur Kistemaeckers, de Bruxelles, continue avec succès la publication de son *XVIIIe siècle galant et littéraire*. Le numéro de cette quinzaine est particulièrement réussi. Nous y trouvons le commencement du *Grelot ou les etc., etc.*, l'amusant roman de l'abbé Barret, écrit dans le style précieux des petits-maîtres de l'époque, rehaussé d'une illustration en couleurs, d'après une aquarelle de Cassiers. Vient ensuite : *l'Occasion perdue et retrouvée*, le péché de jeunesse du grand Corneille, pièce presque inconnue. Enfin, des *Notes* précieuses sur les livres illustrés du XVIIIe siècle, etc.

Ce recueil n'est imprimé *que pour ses abonnés*, à nombre fixe d'exemplaires. Le prix d'abonnement est de 15 francs par an, dans toute l'Europe.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

— *Les Mémoires de M. de Lesseps* dont nous avons annoncé la prochaine publication doivent paraître le 17 octobre à la librairie de la *Nouvelle Revue*. L'ouvrage a deux volumes et pour titre : *Souvenirs de quarante ans dédiés à mes enfants*.

— M. le duc de Broglie donnera cet hiver à la librairie Calmann Lévy la suite de son histoire du *Règne de Louis XV*.

— M. Ernest Boysse va publier, avec une introduction et des notes, *le Journal de Papillon de la Ferté* qui fut, comme on sait, intendant et contrôleur de l'argenterie, menus plaisirs et affaires de la Chambre du roi. Le journal va de l'année 1756 à l'année 1780.

— M. Désiré Nisard doit faire paraître un nouveau volume d'histoire : *Considérations sur la Révolution française et sur Napoléon Ier*. — C'est le recueil des articles qu'il a écrits sur ce sujet dans sa longue carrière. Le premier est daté de 1828, lorsqu'il débuta dans la critique littéraire au *Journal des Débats*.

— La *Correspondance inédite* de Stendhal est annoncée comme devant paraître vers la fin de cette année.

— On nous promet pour la fin de cet hiver un roman de M. François Coppée : *Amédée Violette.* — M. Coppée prépare également son nouveau volume de vers : *Confession générale* qui paraîtra au printemps prochain.

— *Le Bonheur,* tel sera le titre du nouvel ouvrage de M. Sully Prudhomme.

— M. Leconte de Lisle met la dernière main à un grand drame lyrique en trois parties : *l'Apollonide.*

— Un nouveau roman de M. Guy de Maupassant va paraître incessamment sous ce titre : *Pierre et Jean.*

— Le prochain roman de M. Pierre Loti aura pour titre : *Madame Chrysanthème.* L'action se passe au Japon.

— *Maîtresse et mère,* tel est le titre du prochain roman de M. Louis Ulbach.

— On prête à M. Édouard Drumont l'intention d'écrire un nouvel ouvrage antisémite qui paraîtrait l'année prochaine.

— La librairie Vieweg va continuer la publication du *Manuel de l'amateur d'estampes* composé par M. Ch. Le Blanc. Cet ouvrage, depuis longtemps inachevé, ne se compose jusqu'à présent que de neuf livraisons.

— On annonce pour paraître au cours de ce mois chez Plihon et Hervé, à Rennes, et chez Alphonse Picard à Paris, une *Iconographie bretonne* ou liste de portraits gravés ou lithographiés de personnages nés en Bretagne ou appartenant à l'histoire de cette province, avec notices biographiques par le marquis de Granges de Furgères.

L'ouvrage formera deux volumes in-8° de 250 pages environ tirés à 400 exemplaires.

— La librairie Savine va nous donner deux nouvelles traductions de romans de Tolstoï. Ils ont pour titres, l'un : *Pour les enfants;* l'autre : *la Vie.* Ces romans n'ont point été jusqu'ici traduits en langue française.

— La cinquième série des *Mille et une nuits du théâtre,* par M. Auguste Vitu, est sous presse à la librairie Ollendorff.

ÉTRANGER

Allemagne. — Nous avons eu occasion de parler de l'édition monumentale des œuvres de Gœthe qui paraît chez l'éditeur Bœhlau, de Weimar, sous le patronage de la grande-duchesse Sophie de Saxe. Cette édition comprendra quatre séries distinctes : 1° les œuvres, en cinquante volumes ; 2° les œuvres scientifiques qui comprendront une dizaine de volumes ; 3° les journaux ou *Tagebücher ;* 4° les lettres. On ne peut encore savoir le nombre de volumes que contiendront les journaux et les lettres. On ne pourra acquérir un volume à part et les acheteurs devront prendre une série complète. Chaque volume, fort de vingt à vingt-cinq feuilles coûtera, pour la première série, de 3 marks 40 à 4 marks; pour les trois autres séries de 3 marks 20 à 4 marks, selon la grosseur du livre. Six volumes doivent paraître cette année : le premier et le deuxième tome des *Poésies ;* la première partie de *Faust ;* le premier tome des journaux et les deux premiers volumes de lettres.

— *Le Polybiblion* nous apprend que le plus ancien manuscrit de *l'Imitation* se trouve dans la bibliothèque de la maison ecclésiastique de Gaesdonck, en Westphalie. Notre confrère ajoute que le texte de ce manuscrit doit être édité par le Dr Hoelscher et accompagné de notes critiques.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

La Librairie avant l'Imprimerie. — Nos lecteurs nous sauront gré de reproduire ici un excellent article que M. Arvède Barine a donné dernièrement sous ce titre au journal *la République française :*

« La question du commerce des livres dans l'antiquité est peu connue, par la raison très simple qu'elle passe pour ne point exister. L'opinion courante est que le métier de libraire était peu de chose avant la découverte de l'imprimerie, et plus d'un lecteur sera étonné d'apprendre qu'à Rome, sous Auguste et ses successeurs, il existait plusieurs éditeurs en état de lutter avec la maison Hachette, peut-être même de la vaincre, si nous en croyons une revue anglaise consacrée à l'histoire du livre (*The Book-Lore*)[1].

« Avant de raconter ce qu'étaient les *socii*, par exemple, nous rappellerons qu'il n'y avait pas eu de grand développement industriel en Europe avant l'empire romain.

« L'antiquité classique était jusqu'alors restée indifférente à ce que nous envisageons comme essentiel à une civilisation avancée. Elle avait à un haut degré le souci de l'art, elle n'avait point le souci de la commodité et du confortable, si vif chez les nations modernes, et qui est précisément ce qui pousse aux grands développements industriels. Ainsi que l'a fait remarquer quelque part M. Renan, un Grec d'avant notre ère préférait un beau vase incommode; un Anglais d'aujourd'hui préfère un bon pot commode. (C'est beaucoup mieux dit dans M. Renan, mais c'est le sens.) L'Italien de la Renaissance était Grec par l'amour du beau et l'oubli du bien-être. Le Grec de l'antiquité et le Grec de la Renaissance ont fait des chefs-d'œuvre : ils ont eu peu d'industrie.

« L'empire romain vit donc le premier essor industriel qu'ait connu l'Occident. L'Orient avait déjà eu le sien; mais nous n'en parlerons point, de peur que le lecteur, effrayé de se voir mener à Babylone et à Ecbatane, ne se hâte de nous abandonner. C'est déjà beaucoup qu'il consente à nous suivre à Rome et à entrer avec nous dans une des nombreuses boutiques de libraires de l'*Argeletum* ou du *vicus Sandalarius*.

« S'il est une industrie dans laquelle il semble que nous devions être très supérieurs aux anciens, c'est l'industrie du livre. Le *Book-Lore* se fait fort, cependant, d'établir que les libraires romains pouvaient rivaliser avec les nôtres, non seulement pour la qualité et le nombre des ouvrages mis en vente, mais encore pour la modicité des prix auxquels ils se vendaient. Les causes de cette égalité sont autant de surprises.

« Les *socii* avaient sur nos libraires ce premier avantage que chaque exemplaire d'un ouvrage donné leur revenait moins cher. L'édition était pourtant écrite à la main, mais l'esclavage permettait d'avoir un nombre indéfini de copistes dont la main-d'œuvre coûtait fort peu. Les *socii* en employaient plus de deux mille. Supposons, dit le *Book-Lore*, que nous demandions à un éditeur de Londres à quel prix il peut nous fournir une édition de deux mille exemplaires du XIIIe livre des *Épigrammes* de Martial. S'il fixe le prix à soixante-deux centimes, nous ne le trouverons pas exorbitant. Or nous savons qu'à Rome une copie du XIIIe livre des *Épigrammes* se vendait cinquante centimes de notre monnaie.

« Il ne faut pas perdre de vue que les prix de librairie sont très élevés en Angleterre. Les imprimeurs britanniques passent, en revanche, pour être puissamment outillés : ils ne sont que des tortues à côté de leurs ancêtres de l'antiquité. Ceci n'est point un paradoxe : les anciens avaient plus tôt fait de copier un volume que nous de l'imprimer. « Supposons que « vous demandiez à un des grands éditeurs de Londres « de vous fournir, dans le délai le plus bref, mille « copies du second livre des *Épigrammes* de Martial, « soit cinq cent quarante lignes de vers. Il vous ré« pondrait qu'à condition d'interrompre tout autre « travail et en employant tout son personnel à cette « tâche il pourrait vous livrer en six heures le nom« bre de copies demandé.

« Encore lui faudrait-il, sans aucun doute, embau« cher des ouvriers supplémentaires; les feuilles de« vraient passer encore humides d'encre aux mains « des plieuses, etc. On se représente le trouble que « l'exécution d'une semblable commande jetterait « dans l'établissement. »

« La même commande a justement été adressée, il y a quelque dix-huit siècles, à une maison de Rome. Il fallut également cesser tout autre travail, mais l'interruption eut des suites moins fâcheuses, parce qu'elle portait sur des rouages moins compliqués; il est infiniment plus aisé de faire manœuvrer une armée de copistes que le matériel et le personnel d'une

1. *Le Commerce des livres dans l'ancienne Rome.* L'article a été reproduit par *le Livre.* Voir notre livraison de janvier 1887, Bibliog. moderne, p. 44.

grande imprimerie. Le résultat final fut humiliant pour l'éditeur anglais. L'éditeur romain livra les 1,000 exemplaires en une heure, battant son confrère de Londres de cinq heures. Qu'on n'accuse point le *Book-Lore* d'inventer: il a des témoins. Martial lui-même a dit :

Hæc unâ peragit librarius hora.

« Le libraire achève ce travail en une heure. »

« L'anecdote donne beau jeu aux nombreuses personnes qui aiment à dénigrer le présent et à soutenir que tout allait mieux autrefois. J'en ai connu une qui ne se lassait pas de démontrer que les chemins de fer étaient inférieurs à l'ancien roulage au point de vue de la rapidité. Elle admettait que les chemins de fer vont plus vite que le coche d'eau sur lequel Vert-Vert fit son funeste voyage de la Loire. Elle convenait qu'un express dépasse une diligence et qu'un paquet grande vitesse arrive en une nuit de Lyon à Paris; mais elle établissait, chiffres en mains, qu'un paquet petite vitesse met plus de temps de Lyon à Paris qu'il n'en mettait jadis avec le roulage accéléré : — « On n'a pas remplacé le roulage accéléré », concluait-elle d'un ton attristé. Vous plaidiez vainement en faveur des chemins de fer. — « On n'a pas remplacé le roulage accéléré », répétait le grand écrivain — car c'en était un — en vous tournant le dos d'un air indigné. Il paraît que l'imprimerie n'a pas remplacé la copie accélérée des Romains, ce qui ne l'empêche pas d'offrir certains avantages.

« Le chiffre de 1,000 exemplaires par édition ne doit pas être considéré comme une exception. Il est vrai que Martial était à la mode. Lui-même nous en informe dans un autre vers cité également par le *Book-Lore :*

Meque sinus omnis, me manus omnis habet.

« Traduction très libre: « Je suis dans toutes les poches et dans toutes les mains. » Les auteurs ne dédaignaient déjà point de se faire de petites réclames. Ovide avait dit avant Martial :

.... in toto *plurimus* orbe legor.

« Ce que je traduirais de la façon suivante si je ne craignais de faire bondir les vieux latinistes de la *République française* : « L'on me tire à beaucoup d'exemplaires et je suis lu dans le monde entier. » Ovide avait aussi la mode pour lui, mais le public auquel il s'adressait était réellement un fort grand public. Le monde civilisé n'était pas alors divisé comme aujourd'hui entre beaucoup d'idiomes écrits, entraînant autant de littératures différentes et autant de publics fermés ou à peu près aux productions en langues étrangères. L'homme écrivant en latin s'adressait (en laissant l'extrême Orient de côté) à tout le monde civilisé, et ses œuvres pénétraient dans les provinces les plus reculées de l'empire :

Quodque querar, notum qua patet orbis erit,

dit encore Ovide : « Et ma plainte pénétrera jusqu'aux limites de l'univers. » Il est donc certain que les ouvrages ayant quelque succès étaient copiés à un nombre considérable d'exemplaires. On sait, d'autre part, que tout le monde avait alors la manie d'écrire. Horace s'en plaint déjà :

Mutavit mentem populus levis, et calet uno.
Scribendi studio. . . . . .
. . . . . .
Scribimus indocti doctique poemata passim.

« Les goûts de ce peuple inconstant ont changé, et il n'est plus possédé que de la passion d'écrire... Ignorants ou savants, nous griffonnons tous des vers! » Le *Bock-Lore* triomphe et voilà qui est démontré : le commerce des livres était important et actif dans l'ancienne Rome.

« Que sont devenus tous ces livres? Comment l'anéantissement a-t-il pu être si général et si complet? On s'explique la disparition des volumes à bon marché, fabriqués avec de mauvais matériaux. Ils sont tombés en poussière, à moins qu'ils n'aient servi à faire du feu. Mais les belles éditions écrites sur parchemin? Devant les perspectives que nous ouvre l'article du *Book-Lore*, on s'étonne que Barbares et chrétiens réunis — c'est tout un dans le cas dont il s'agit — n'en aient point oublié au moins quelques milliers. Les ennemis domestiques des livres sont bien dangereux; néanmoins, nous voyons de notre temps que de nombreux volumes leur échappent.

« Le plus redoutable de ces ennemis n'est point le ver ni le feu : c'est la femme. Quiconque possède une bibliothèque ne me contredira point: la femme est le fléau du livre, surtout lorsqu'elle lit. Quand elle ne lit pas, il y a des limites à ses ravages. Elle maudit les livres, elle déclare avec une ménagère de ma connaissance que ce sont « des nids à poussière et « pas autre chose »; mais elle touche peu et, par conséquent, abîme peu. La femme qui lit est un désastre pour une bibliothèque. On ferait tout un volume avec ses différentes manières d'abîmer les livres.

« Il y a d'abord le coupage des pages. La femme âgée prend son aiguille à tricoter. La jeune tire de ses cheveux une épingle enduite des chefs-d'œuvre de la parfumerie et elle *coupe blond* ou *roux*, selon la nuance qu'elle a adoptée pour l'instant. J'ai eu parmi ma clientèle d'emprunteuses une jeune Anglaise qui coupait les pages avec son doigt. Elle eut l'impudence de me rapporter elle-même le volume. Je la vois encore, me le tendant d'un air innocent. Je restai d'abord suffoqué. Lorsque j'eus enfin retrouvé la parole et exprimé mon indignation, elle répondit paisiblement, avec son accent britannique : « Oh! oui, je « *coupai* les pages avec mon doigt, — dans mon lit; — « *c'était* très commode. » Je l'aurais étranglée. Je me contentai de la rayer de ma liste.

« Les pages coupées, il s'agit de tenir le livre. Jamais vous ne verrez une femme s'asseoir comme une créature raisonnable et poser son livre devant elle sur une table. Une femme ne s'assoit pas: elle se couche, se perche ou se blottit. Le livre la suit dans cette gymnastique qui est, paraît-il, sa manière de se reposer. Il se chauffe avec elle, il gri-

gnote des gâteaux avec elle, ils boivent du thé et du vin d'Espagne ensemble. Le livre revient enfin au bercail: la reliure est gauchie, les feuillets tachés; autant un volume de cabinet de lecture.

« Et la femme qui emprunte des livres « pour lire « dans son bain »! Celle-là, c'est le comble; j'en ai aussi une dans ma clientèle. Un jour, j'étais sorti. Elle passe chez moi, prend un joli *Fromentin* bleu et l'emmène se baigner avec elle. Quand je rentre, on me donne cette bonne nouvelle: « Mme *** a emporté « le livre bleu *pour dans son bain*. » Je ne vous dépeindrai pas mon *Fromentin* retour du bain; il y avait de quoi pleurer. J'avoue que je n'ai pas eu le courage d'envoyer Mme *** rejoindre la jeune Anglaise; le cœur de l'homme a de ces faiblesses; mais j'ai institué un rayon spécial de roman « pour dans le bain » et j'ai appris aux belles dames de ma connaissance à y puiser.

« Sans aucun doute, les Romaines lisaient beaucoup; par conséquent, elles touchaient aux livres de leurs maris; c'est pourquoi ces livres ont tous été détruits. Je ne vois pas d'autre solution au problème que soulèvent les arguments du *Book-Lore* en faveur du nombre prodigieux des livres dans l'antiquité. Le Barbare et le chrétien n'expliquaient qu'en partie; la femme explique tout. »

Découverte à la Bibliothèque nationale; portraits de Charles VIII et d'Anne de Bretagne. — M. Henri Bouchot vient de découvrir à la Bibliothèque nationale, dans la reliure d'un livre de prières, deux portraits peints de Charles VIII et d'Anne de Bretagne. Ces effigies, faites sur panneau d'acajou, sont les deux seuls portraits d'après nature du roi et de la reine. Cette trouvaille intéresse au plus haut point les historiens et les peintres.

M. Bouchot avait précédemment restitué un portrait d'Henri IV à vingt ans complètement inconnu.

La Fontaine jugé par Chateaubriand et Béranger.— On sait que Lamartine tenait en mince estime La Fontaine, ce qui se conçoit aisément, étant donnée la profonde différence du génie de l'auteur des *Méditations* et de celui de l'auteur des *Fables* et des *Contes*. Par contre, deux écrivains d'un tempérament littéraire très opposé, Chateaubriand et Béranger, ont eu en très grande vénération l'immortel fabuliste, si l'on en juge par les deux lettres inédites que vient de publier le journal *l'Artiste*. Ces deux lettres ont été écrites à l'occasion de la préparation par M. Feuillet de Conches d'une magnifique édition des œuvres de La Fontaine, avec dessins originaux des artistes les plus en renom. M. de Conches, désireux de faire concourir toutes les célébrités à cette édition, demanda à Béranger une préface pour les *Contes* et à Chateaubriand une notice pour les *Fables*. Béranger accepta, mais Chateaubriand s'excusa par la lettre suivante, intéressante comme indication de l'état d'esprit du célèbre écrivain dans les derniers temps de sa vie:

« Paris, le 29 septembre 1836.

« La misère, monsieur, est une triste chose. J'ai vendu ma tombe pour vivre, et ce n'est pas tout, j'ai vendu aussi ma vie; je ne puis écrire une ligne aujourd'hui qui n'appartienne au propriétaire de mes Mémoires, voilà ma fâcheuse position. J'aurais eu, monsieur, un plaisir extrême à m'associer à vos travaux et à parler de La Fontaine. Je l'admire au point que quiconque s'avise de composer une fable après lui est un homme jugé par moi.

« La Fontaine et Molière sont mes dieux. Les fables de La Fontaine sont de deux espèces: les unes offrent la comédie de mœurs des animaux. Le lion, l'ours, le loup, le renard, l'âne, le cheval, le chat, le coq, le hibou, le rat, etc., sont des personnages vivants peints d'après nature, et peints bien autrement que par les naturalistes. Les autres fables sont celles que j'appelle les grandes fables; dans *le Chêne et le Roseau*, dans *l'Homme et la Couleuvre*, dans *le Vieillard et les trois jeunes hommes*, il s'élève à la plus haute poésie et rivalise avec les plus grands poètes anciens et modernes. Je ne puis finir quand je parle de Jean. Sa réputation, certes, est immense et populaire; eh bien, je soutiens qu'on ne le connaît pas encore, et que peu d'hommes savent ce qu'il vaut. Jugez donc, monsieur, si j'aurais été heureux de joindre mon encens à celui que vous avez recueilli sur toute la terre pour brûler à l'autel de ma divinité favorite.

« Croyez, monsieur, à tous mes regrets; recevez mes remerciements pour votre obligeante lettre et agréez, je vous prie, l'assurance de ma considération très distinguée. »

« Chateaubriand. »

« J'ai vendu ma tombe pour vivre » : que d'amères tristesses dans cette parole d'un homme qui a tenu une si grande place dans la littérature du commencement de ce siècle. Quant à l'admiration que manifeste pour La Fontaine l'auteur du *Génie du christianisme*, on ne se l'imaginait pas aussi complète; mais avec Chateaubriand il ne faut jamais s'étonner de rien.

La lettre de Béranger est intéressante en ce qu'elle nous donne à connaître l'esprit critique, fin et délié qui existait chez le chansonnier. Voici, par exemple, la distinction très sagace qu'il fait entre La Fontaine et Voltaire comme conteurs:

« Je vous ai dit, monsieur, que je regardais La Fontaine comme notre plus parfait modèle de narration poétique. Pour avoir le plaisir d'être réfuté, vous m'objecterez peut-être que Voltaire, dont je viens de rencontrer le nom, lui pourrait disputer la palme. Sans doute celui-ci a une allure plus piquante et plus vive, un esprit plus hautement railleur; mais, en laissant de côté le but philosophique de l'auteur de *Candide*, je trouve que comme conteur Voltaire manque souvent de la plus précieuse qualité: il ne croit pas à ce qu'il raconte. On le voit toujours derrière ses personnages, disposé à se moquer de ceux qui ajoutent foi aux fantaisies de son imagination. La Fontaine, au contraire, croit à tout ce qu'il narre, si

merveilleux que cela soit, et quand il se laisse voir, sa candeur ajoute à notre conviction. Aussi parvient-il à nous intéresser au sort de Thibaut l'agnelet ou de Jeannot Lapin, vrai miracle dont Voltaire n'eût pas été capable. Et pourtant quel admirable conteur que le philosophe de Ferney! Disons aussi que la langue ne lui arriva que dépouillée de cette sincérité naïve que, jusqu'à sa mort, La Fontaine lui avait conservée, en dépit des épilogueurs de bon ton. En effet, la langue soumise à la réforme de Boileau et de son école, et dirigée dans sa marche en des routes plus étroites par un goût plus sévère, ressemble un peu alors aux flots de la Seine transportés dans le parc de Versailles, pour y briller aux yeux du grand roi en magnifiques cascades, en jets d'eau éblouissants.

« Me sera-t-il permis de dire que, dans ces canaux resserrés, ils durent plus d'une fois faire regretter pour eux la pente naturelle du fleuve et jusqu'au gravier de son lit? C'est au caractère de notre vieille langue, si vivement empreint dans les tragédies du grand Corneille, que nous devons l'inimitable théâtre de Molière, génie que la nature de ses œuvres place sans aucun doute au-dessus du fabuliste, mais qui, doué de la même originalité, a parlé la même langue. Rapprochés par l'époque de leur naissance comme ils le furent par l'amitié et même par la tombe, ces jumeaux de gloire, dont l'un eût pu, quoi qu'on en ait dit, avoir place dans *l'Art poétique*, et dont l'autre y est si mesquinement apprécié, ces deux hommes, venus trente ans plus tard, je ne crains pas de l'affirmer, n'auraient pu produire, chacun dans son genre, les modèles incomparables qu'il nous ont légués. »

On a reproché aux contes de La Fontaine leur caractère licencieux. Voici ce que dit Béranger à ce sujet :

« Quant aux sujets uniquement gais, si graveleux qu'on leur reproche d'être, ils eurent à peine besoin d'excuse lorsqu'il les publia. Le XVIe siècle, ayant pris Rabelais pour bréviaire, en avait en partie légué l'esprit au XVIIe. Et si l'on compare La Fontaine au curé de Meudon, on lui sait gré de n'avoir usé que très sobrement des libertés que son maître s'était permises. D'après celles dont Molière use encore au théâtre, on conçoit que les *Contes* ne durent pas causer un grand scandale. On est moins surpris alors de l'idée qu'eut l'auteur d'en offrir la dédicace au grand Arnauld. J'ai été quelquefois tenté de penser que ce fameux janséniste, homme de candeur et de vertu, habitué aux nudités bibliques, eût pu ne voir aucun inconvénient à accepter cette dédicace. Les esprits de la trempe d'Arnauld sont exempts de bégueulerie. Par d'autres raisons, notre siècle devrait bien lever l'espèce d'interdit qui pèse encore sur un livre où la plaisanterie, quoique libre, ne dégénère jamais en cynisme éhonté. En vérité, d'après ce qu'on nous montre à la scène, il ne nous est plus permis d'être rigide envers La Fontaine sans ressembler aux *Animaux malades de la peste.* »

C'est en 1836 que Béranger écrivait ces lignes. Qu'aurait-il dit s'il avait connu ce qui se publie de nos jours sous prétexte de réalisme et de naturalisme?

La Fontaine a exercé une grande action sur le talent de Béranger. Celui-ci le constate en ces termes :

« Voilà une bien longue lettre, monsieur, bourrée de beaucoup de redites et d'anecdotes usées. Il y a vingt ans, je l'eusse faite plus courte de moitié. Mais je vieillis et deviens babillard, surtout lorsqu'il s'agit pour moi des enchantements de ma jeunesse. La Fontaine fut une de mes premières passions. Privé d'éducation classique, j'ai dû faire une étude attentive de notre langue. Dans la mesure de mon intelligence, j'ai profité à l'examen respectueux de quelques-uns des défauts de nos maîtres; mais, ce dont peut-être personne ne se doute, c'est aux beautés de La Fontaine que j'ai le plus d'obligation. Oui, il me semble que je lui dois la connaissance, aussi parfaite qu'il m'était possible de l'acquérir, du génie de la langue française, qui nulle part ne m'a paru ni plus belle ni aussi variée que dans ses ouvrages, tant feuilletés par moi et avec une admiration toujours nouvelle. »

Cette influence de La Fontaine sur Béranger ne surprendra personne, car les points de contact entre le fabuliste et le chansonnier sont de toute évidence.

Lettres de Victor Hugo à son père. — M. Fernand Bournon a donné au journal *le XIXe Siècle* toute une série de lettres adressées par Victor Hugo à son père, le général Hugo, qui demeurait à Blois.

Voici celles de ces lettres se rapportant au mariage du poète. On sait que le mariage de Victor Hugo et de Mlle Adèle Foucher fut célébré le 12 octobre 1822, dans l'église Saint-Sulpice. Le général Hugo ne quitta pas Blois pour assister à cette cérémonie; il avait écrit à son fils qu'il souffrait cruellement d'un *clou* et ne pouvait, dans cet état, s'exposer à la fatigue du voyage; ce n'était qu'un prétexte : il fut, en réalité, retenu et empêché par sa seconde femme qui haïssait les fils nés du premier mariage. Certaines formalités retardèrent de quelques jours l'union si ardemment souhaitée par le poète, et qui devait d'abord avoir lieu le 8 octobre. L'acte de baptême ne pouvait se retrouver; Victor Hugo écrit lettre sur lettre à son père pour le prier de l'aider dans ses démarches :

« ... Si je n'ai pas été baptisé à Besançon, je suis néanmoins sûr de l'avoir été, et tu sais combien il serait fâcheux de recommencer cette cérémonie à mon âge. M. de Lamennais, mon illustre ami, m'a assuré qu'en attestant que j'ai été baptisé en pays étranger, en Italie, cette affirmation, accompagnée de la tienne, suffirait. Tu sens combien de hautes raisons doivent me faire désirer que tu m'envoies cette simple attestation.

« Nous sommes au 13 (septembre), mon cher papa, et je n'ai pas encore reçu notre mois. Ton exactitude à prévenir les besoins de tes fils me rend certain que la négligence ne vient que des Messageries; mais je

t'en avertis, cher papa, sûr que tu t'empresseras de faire cesser notre gêne.

« Adieu, mon excellent père, je t'aime, je t'embrasse et je fais les vœux les plus ardents pour te voir et te voir bien portant.

« Ton fils tendre et respectueux,

« VICTOR. »

Lorsqu'un littérateur publiera à nouveau, pour une collection quelconque des grands écrivains français, les œuvres du maître précédées d'une érudite biographie, il devra tenir compte de la lettre qu'on vient de lire et y puiser un renseignement qui n'a pas encore été donné, que je sache : Victor Hugo fut, en effet, baptisé en Italie, à Avellino, dont son père venait d'être nommé gouverneur; il avait alors sept ans. Ce n'était pas tout que l'acte de baptême; il fallut alors le consentement, par acte notarié, du général. Une lettre des tout derniers jours de septembre le réclame avec une affectueuse insistance. Elle est trop intéressante, à tous égards, pour que je m'en permette un simple résumé :

« ... Je désirerais bien vivement que mon mariage pût avoir lieu le 7 ou le 8 octobre, pour un motif impérieux (outre tous les motifs de cœur qui, tu le sais, ne le sont pas moins), c'est que je quitte forcément l'appartement que j'occupe le 8 octobre. J'ai donc prié M. et Mme Foucher de faire commencer la publication des bans dimanche prochain, 22; elle se terminera le dimanche 6 octobre, mais ces bans doivent être également publiés à ton domicile et il faut que, le 6 octobre, on ait reçu à notre paroisse de Saint-Sulpice la notification de la complète publication des bans à Blois, ce qui ne se pourrait faire qu'autant que tu serais assez bon pour racheter un ban à ta paroisse : ce rachat coûte 5 francs ici; on m'assure qu'il doit être moins cher encore à Blois. Tu sens, mon cher papa, combien est urgente la nécessité qui me fait t'adresser cette instante prière. Il s'agit de m'épargner l'embarras et la dépense de deux déménagements coup sur coup, dans un moment qui entraîne déjà naturellement tant de dépenses et d'embarras; il s'agit de plus encore : c'est de hâter mon bonheur de quelques jours, et je connais trop ton cœur pour ne plus insister.

« Je suis tout à fait en règle; j'ai fait lever, sur l'extrait de naissance déposé à l'École de droit, une copie notariée qui vaut l'original; quand ton consentement me sera parvenu, je pourrai remplir toutes les formalités civiles; le papier que tu m'envoies aujourd'hui suffira également pour les formalités religieuses. Les noms et prénoms de ma bien-aimée fiancée sont : Adèle-Julie Foucher, fille mineure de Pierre Foucher, chef de bureau au ministère de la guerre, chevalier de la Légion d'honneur, et d'Anne-Victoire Asseline. Ces renseignements te seront nécessaires pour la publication des bans.

« Nous avons tous bien vivement regretté ici, mon cher et excellent papa, que cet accident arrivé à ton *clou* nous privât du bonheur de te voir prendre part et ajouter par ta présence à tant de félicité. Il est inutile de te dire combien ton absence me sera pénible; mais je me dédommagerai quelque jour, j'espère, d'avoir été si longtemps sevré (le mot *privé* avait été tout d'abord écrit) de la joie de t'embrasser. Il est malheureux encore, cher papa, que cet accident te prive de contribuer aux sacrifices que vont faire M. et Mme Foucher. Je ne doute pas qu'il n'y a que l'absolue nécessité qui puisse t'imposer cette économie, et je suis sûr que ton cœur en sera le plus affligé. Tâche cependant de nous envoyer le plus tôt possible le mois arriéré; tu sens combien je vais avoir besoin d'argent dans le moment actuel. Je te supplie encore, bon et cher papa, de faire tout ton possible pour continuer à mes frères Abel et Eugène leur pension...

« Pour moi, je ne t'importunerai pas de mes besoins : à dater du 1er octobre, ma pension me sera comptée; l'autre ne tardera pas sans doute, et quoique ce moment-ci m'entraîne nécessairement à beaucoup de frais, en redoublant de travail et de veilles, je parviendrai peut-être à les couvrir; le travail ne me sera plus dur désormais : je vais être si heureux! Permets-moi en finissant, mon cher et bien cher papa, de te rappeler combien sont importantes toutes les prières que je t'adresse relativement à l'envoi de ton consentement légal, à la publication et au rachat des bans dans ta paroisse...

« M. et Mme Foucher sont bien sensibles à tout ce que tu leur dis d'aimable. Tu verras un jour quel présent ils te font, quand je t'amènerai ta fille.

« Je t'enverrai incessamment tous ceux que j'ai pu me procurer des journaux qui ont parlé de mon recueil. Il continue à se bien vendre et, dans peu, les frais seront couverts. — J'ai été obligé de rectifier une erreur d'inadvertance dans la pièce que tu m'envoies : « Je suis né le 26 février 1802 et non 1801. »

Encore un court billet, daté du 3 octobre, pour solliciter une dernière fois le consentement paternel, qui réellement se faisait trop attendre; puis le mariage s'accomplit. Huit jours après, Victor Hugo songe qu'il n'a pas dit encore à son père tout son bonheur, et, bien vite, il lui adresse une lettre tendre :

« Mon cher papa, c'est le plus reconnaissant des fils et le plus heureux des hommes qui t'écrit. Depuis le 12 de ce mois, je jouis du bonheur le plus doux et le plus complet, et je n'y vois pas de terme dans l'avenir; c'est à toi, bon et cher papa, que je dois rapporter l'expression de ces pures et légitimes joies; c'est toi qui m'as fait ma félicité : reçois donc, pour la troisième fois, l'assurance de toute ma tendre et profonde gratitude. Si je ne t'ai pas écrit dans les premiers jours de mon bienheureux mariage, c'est que j'avais le cœur trop plein pour trouver des paroles. Maintenant même, tu m'excuseras, mon bon père, car je ne sais pas trop ce que j'écris. Je suis absorbé dans un sentiment profond d'amour, et pourvu que toute cette lettre en soit pleine, je ne doute pas que ton cœur ne soit content. Ton angélique Adèle se joint à moi; si elle osait, elle t'écrirait; mais maintenant que nous

ne formons plus qu'un, mon cœur est devenu le sien pour toi... »

Les Lettres sous la monarchie de Juillet. — Dans le *Moniteur universel*, M. Eugène Asse analyse un très remarquable article que M. Charles Gidel a dernièrement fait paraître dans la *Revue du monde latin* et qui traite de l'histoire littéraire sous la monarchie de Juillet. Voici l'article de M. Asse et quelques passages de l'étude de M. Gidel :

« Une des gloires de la monarchie de Juillet a été l'admirable mouvement littéraire et artistique qui s'est produit pendant les dix-huit années de paix et de liberté qu'elle a données à la France. Cette gloire n'avait pas manqué sans doute au gouvernement de la Restauration, et nous ne devons pas oublier que c'est sous le régime des Bourbons et l'établissement du régime constitutionnel que Lamartine publia ses premières *Méditations*, qui renouvelèrent véritablement la poésie française; qu'il fit, avec le *Lac*, entendre à la France des accents comme elle n'en avait jamais entendu; que Victor Hugo écrivit ses premières *Odes;* que MM. Guizot, de Barante et Augustin Thierry jetèrent les assises de la nouvelle école historique.

« Sous la monarchie de Juillet ce mouvement commencé se continua, mais plus marqué encore, plus varié aussi. Le romantisme se transforme et se rajeunit avec Alfred de Musset et avec Théophile Gautier. Le génie de Victor Hugo s'agrandit encore dans les *Feuilles d'automne* (1831) et celui de Lamartine dote la France du seul poème épique qu'elle possède : *Jocelyn*.

« C'est cette histoire littéraire de la monarchie de Juillet, dont M. Charles Gidel vient d'esquisser les grandes lignes. L'auteur explique très bien comment la politique libérale de la nouvelle monarchie influa sur les destinées littéraires du pays, comment l'ardeur des esprits ne se porta pas moins vers les lettres que vers la polique. De là une sorte de renouveau dans toutes les branches de la littérature :

« En politique, dit-il, la liberté reprenait son vol : « dans les lettres le romantisme se dégageait « de ses « entraves ». La littérature retrouvait son indépen- « dance. Ce n'est pas que toute tentative de rénova- « tion poétique fût aussitôt répudiée. Il y avait eu « dans le domaine de l'art d'importantes conquêtes « brillamment enlevées. Nul ne voulait encore les « rendre. On s'appliquait au contraire à les affirmer, « à les étendre. Un souffle de hardiesse continua à « circuler parmi les écrivains. Quelques-uns s'y lais- « sèrent aller et ouvrirent toutes leurs voiles pour « n'en rien perdre. La carrière était devenue plus libre, « on était en mesure de s'y élancer avec une ardeur « renouvelée et une audace rajeunie. »

« C'est aux années qui suivirent 1830 qu'il faut rapporter la fondation de ce nouveau cénacle qui, dans une vieille maison de la cour du Carrousel, réunit Théophile Gautier et ses amis, peintres ou poètes. M. Charles Gidel nous trace un piquant tableau de cette seconde génération du romantisme, d'après des récits contemporains :

« Dans une petite chambre, qui n'avait pas de sièges « pour tous ses hôtes, se réunissaient des jeunes gens « véritablement jeunes... Le hamac où le maître du « logis faisait sa sieste, l'étroite couchette dans la- « quelle l'aurore le surprenait souvent à la dernière « page d'un volume de vers, suppléaient à l'insuffi- « sance des commodités de la conversation... La « chambre était pauvre, mais d'une pauvreté fière et « non sans quelque ornement. Un passe-partout de « sapin verni contenait des croquis d'Eugène et « d'Achille Deveria; auprès du passe-partout une « baguette d'or encadrait une tête de Louis Boulanger « d'après Titien ou Giorgione, peinte sur carton, en « pleine pâte, d'un ton superbe. Sur un pan de mur, « un morceau de cuir de Bohême, à fond d'or, gaufré « de couleurs métalliques, avait non pas la prétention « de tapisser la chambre, mais d'étaler, pour le plai- « sir des peintres, un fauve miroitement d'or et de « tons chatoyants dans un angle obscur.

« Pour garniture, la cheminée avait deux cornets « en faïence de Rouen remplis de fleurs. Une tête de « mort, qu'on eût pu croire prise sous la main de « quelque Madeleine de l'Espagnolet, tant le rayon y « tombait livide, tenait lieu de pendule. Si elle n'in- « diquait pas l'heure, elle faisait du moins penser à « la fuite irréparable du temps : c'était le vers d'Ho- « race traduit en symbolisme romantique.

« Il faut continuer à mettre sous les yeux du lecteur d'autres traits plus caractéristiques encore et pour l'état des mœurs et pour la condition de la langue :

« Les médaillons des camarades, modelés par Jehan « du Seigneur — notez bien cet *h*, il est caractéristique « du temps, — et passés à l'huile grasse pour leur ôter « la créduté du plâtre et les *culotter*, — pardon du mot, « les statuaires et les fumeurs l'emploient dans la même « acception, — étaient suspendus de chaque côté de « la glace et dans l'épaisseur de la fenêtre où ils rece- « vaient un jour frisant très favorable au relief.

« Parmi les hôtes de ce cénacle, citons Gérard de Nerval, Auguste Maquet, qui signaient Augustus Mac-Keat, Philothée O'Neddy, Joseph Bouchardy, Célestin Nanteuil, le peintre et dessinateur Marilhat, le grand paysagiste, qui brossait sur les murailles des compositions qui feraient aujourd'hui la joie des amateurs, si elles n'avaient pas péri avec la vieille demeure elle-même. M. Charles Gidel trace ainsi le portrait de Petrus Borel, le fameux Petrus, le Lycanthrope :

« C'était une de ces figures qu'on n'oublie plus, ne « les eût-on aperçues qu'une fois. Ce jeune et sérieux « visage, d'une régularité parfaite, olivâtre de peau, « doré de légers tons d'ambre comme une peinture de « maître qui s'agatise, était illuminé de grands yeux « brillants et tristes, des yeux d'Abencérage pensant à « Grenade... la bouche d'un rouge vif luisait comme « une fleur sous la moustache et jetait une étincelle de

« vie dans ce masque d'une immobilité orientale. Une « barbe fine, soyeuse, touffue, parfumée au benjoin, « soignée comme une barbe de sultan, encadrait de « son ombre noire ce pâle et beau visage.

« Une barbe! cela semble bien simple aujourd'hui, « mais alors il n'y en avait que deux en France: la « barbe d'Eugène Devéria et la barbe de Petrus Borel! « Il fallait pour les porter, un courage, un sang-froid « et un mépris de la foule vraiment héroïques! En- « tendez bien, non pas des favoris en côtelettes ou en « nageoires, ni une mouche, ni une royale, mais une « barbe pleine, entière, à tous crins; quelle horreur! »

« Les nouveaux romantiques avaient aussi leurs travers, il faut bien le dire. Plus d'un posait trop pour l'homme blasé, même pour l'homme néfaste. Plusieurs poussèrent leur rôle jusqu'au suicide, et ils eurent des imitateurs. « Le suicide sévit comme une « contagion. Alors il était doux de se noyer dans les « pleurs d'un poète, de se couvrir des crêpes de la « plaintive élégie, de partager ses rêveries errantes « dans le vide de ses pensées, de le suivre dans les « vaines réflexions de sa paresse, de boire avec lui « la coupe amère du désespoir et d'appeler les ombres « du trépas sur une tête que la jeunesse semblait des- « tiner à tous les plaisirs de la vie. »

« Mais une heureuse réaction mit bientôt fin, vers 1840, à ces excès où le romantisme courait risque de se perdre. Cette réaction fut l'œuvre de ce qu'on appelle l'École du bon sens : elle eut pour chefs Ponsard et Émile Augier. M. Charles Gidel a analysé avec beaucoup de finesse et de sagacité la seconde période de l'histoire littéraire de la monarchie de Juillet :

« Une école nouvelle se forma. Médiatrice entre les « classiques entêtés et les novateurs forcenés, elle vou- « lut se frayer une voie moyenne. Elle distingua entre « les conquêtes de l'esprit nouveau ce qu'elle devait « garder et ce qu'elle avait intérêt à laisser échapper « de ses mains. Il y eut un grand apaisement dans les « esprits. La lutte engagée contre la routine se ralen- « tit, parce que la routine avait cédé la place. Bien peu « de partisans restaient tout entiers attachés aux doc- « trines rigoureuses qui avaient déconsidéré les clas- « siques. Dans les efforts passionnés du combat, l'é- « cole arriérée avait perdu son antique immobilité. « Les bornes avaient été déplacées, et ceux mêmes qui « les avaient maintenues d'abord ne semblaient plus « disposés à rentre rdans leurs vieux retranchements. « On n'en était plus aux injures; les deux partis se re- « gardaient sans horreur.

« Si des esprits ardents gardaient encore l'émotion « des grandes journées, la plupart des critiques, pres- « que tous les hommes d'âge mûr, beaucoup même « parmi les jeunes gens, attiédis, ou moins engagés « personnellement dans la mêlée, considéraient plus « sagement et les hommes et leurs œuvres. Quelques- « uns même ne comprenaient pas que des deux côtés « on y eût mis tant de haine et tant de violence. Ac- « commoder ensemble, comme l'avait essayé Casimir « Delavigne, la fougue de l'école nouvelle avec les pro- « cédés séniles de ceux qu'on appelait faussement les « classiques, ce n'était plus le programme de per- « sonne. On était remonté aux véritables modèles.

« Les Grecs, mieux étudiés et mieux compris, ou- « vraient les esprits à la conception d'un art plus libre, « plus sain et plus vigoureux. Nul ne pourrait dire que « l'art se rétablit tout d'un coup dans l'empire des « lettres, qu'il ne restât plus rien des folies et des er- « reurs du passé. Ce n'est point de ce pas que mar- « chent les choses humaines. Ces grandes émeutes lit- « téraires qui éclatent d'âge en âge, comme les révo- « lutions politiques, laissent après elles des souvenirs « lents à s'éteindre et des ruines à réparer. Mais ce « n'est jamais en pure perte que les hommes s'agitent; « après qu'ils se sont remués, ils se trouvent presque « toujours rapprochés d'un degré vers le nouvel idéal. »

« Ainsi, après avoir vu se transformer le romantisme avec Musset et Gautier, la monarchie de Juillet voyait naître une nouvelle école qui, autant que celle qui l'avait précédée, devait être féconde en grandes œuvres. Elle donnait deux moissons littéraires au pays. »

Société des amis de Rabelais. — Le deuxième congrès de la société des amis de Rabelais s'ouvre à Tours au moment même où paraît notre présente livraison. Nombre d'érudits ont promis de lire d'intéressants mémoires. Parmi les questions qui doivent être traitées, nous remarquons les suivantes: La famille de Rabelais; — Séjour de Rabelais à Grenoble; — Les portraits de Rabelais; — Date de l'apparition de Gargantua; — Authenticité du Ve livre du roman de Rabelais; — Le nom et les signatures de Rabelais; — Rabelais et son œuvre; — Un épisode peu connu de la vie de Rabelais; — La médecine de Rabelais; — Les commentateurs et les biographes de Rabelais; — La pédagogie de Rabelais, etc.

La statue de Balzac. — La commission d'initiative et d'exécution de l'œuvre de la statue de Balzac à Tours annonce que la souscription est officiellement ouverte à dater du 1er septembre. En conséquence, toute personne qui désirerait souscrire ou se charger d'une liste de souscription est priée de s'adresser au docteur Fournier, maire de Tours, président de la commission. Le public est en outre prévenu qu'à cette occasion la ville de Tours a fait imprimer un opuscule contenant la délibération municipale relative à l'érection de la statue. — Les listes du comité de patronage et du comité d'initiative et d'exécution. — Un portrait inédit de Balzac d'après Louis Boulanger. — Une lettre de M. le baron Larrey, concernant ce portrait. — Le fac-similé d'une épreuve imprimée de la première page du roman de *Béatrix*, avec les corrections de l'auteur. — Le fac-similé de l'acte de naissance de Balzac et une copie de son acte de décès. — Enfin des notes biographiques sur l'auteur de la *Comédie humaine*.

Cet opuscule, avec couverture ornée d'une figure allégorique et d'une vue de la ville de Tours, se vend au profit de la souscription, à Paris, chez l'éditeur

Rouam, 29, cité d'Antin, et à Tours, au secrétariat de la mairie, aux prix suivants : exemplaire papier du Japon, 20 fr.; exemplaire papier de Hollande, 15 fr.; exemplaire papier ordinaire, 5 fr.

Membres du comité de patronage

Présidents : M. R. Goblet, député de la Somme, ancien président du conseil des ministres; M. Berthelot, sénateur, ancien ministre de l'instruction publique et des beaux-arts.

Vice-président : M. Ed. Turquet, député, ancien sous-secrétaire d'État au ministère de l'instruction publique, des beaux-arts et des cultes.

Membres : MM. Fournier, sénateur, ancien ambassadeur de France à Constantinople; Guinot, sénateur, membre du conseil général d'Indre-et-Loire, maire d'Amboise; Belle, député d'Indre-et-Loire, ancien maire de Tours; Joubert, député d'Indre-et-Loire; Pesson, député d'Indre-et-Loire; Rivière, député d'Indre-et-Loire, ancien maire de Tours; Wilson, député d'Indre-et-Loire; Kaempfen, directeur des beaux-arts; Daunassans, préfet d'Indre-et-Loire; Bailly, président de la Société des artistes français, membre de l'Institut; de la Berthelière, président du cercle républicain d'Indre-et-Loire à Paris; Jules Claretie, administrateur général de la Comédie française; Drake del Castillo, président de la Société des amis des arts de la Touraine, conseiller général d'Indre-et-Loire, maire de Monts; Charles Garnier, architecte de l'Opéra, membre de l'Institut; le baron Larrey fils, membre de l'Institut, ancien député; le colonel Loubère, président de la Société de géographie de Tours, ancien gouverneur de la Guyane française; Marinoni, ingénieur-constructeur, directeur politique du *Petit Journal*; Francisque Sarcey, homme de lettres.

Une brochure de M. Alexandre Dumas fils. — Une curieuse découverte de bouquiniste, faite sur les quais : c'est celle d'une *Histoire de la loterie depuis la première jusqu'à la dernière loterie, la loterie du lingot d'or*, par... Alexandre Dumas fils. La brochure est datée de 1851. M. Alexandre Dumas entrait donc dans la vie littéraire par une bien petite porte !... Nous voilà loin de *Francillon !*

Plaque commémorative. — On vient d'apposer sur la façade du nouvel hôtel des Postes donnant sur la rue Jean-Jacques-Rousseau une plaque en marbre portant l'inscription suivante : « Jean de La Fontaine, né le 8 juillet 1621, mort le 13 avril 1696, à l'hôtel d'Hervart qui s'élevait à cette place. »

Moyen d'enlever les taches sur les livres ou les gravures. — Pour enlever les taches de graisse sur les livres ou les gravures, on applique sur la tache une feuille de gros papier brouillard qu'on chauffe à l'aide de quelques petits charbons placés dans une cuiller d'argent, en ayant soin de changer le papier brouillard à mesure qu'il est sali ; puis on enduit au moyen d'un pinceau les deux côtés du papier d'une légère couche d'essence de térébenthine presque bouillante.

On rend ensuite au papier sa blancheur primitive en imbibant d'alcool rectifié la place qui était tachée.

Les taches d'encre sur les livres ou l'écriture mises sur les marges peuvent s'enlever au moyen d'acide oxalique, d'acide nitrique ou tartrique ; ces divers procédés n'altèrent pas les caractères d'imprimerie.

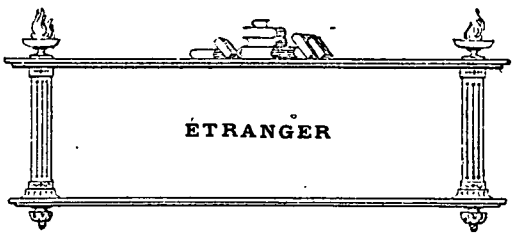

Allemagne. — *Anniversaire de Th. Storm.* — Le 14 septembre dernier, le nouvelliste Théodore Storm a atteint sa soixante-dixième année. Né dans le Schleswig en 1817, il a passé la majeure partie de son existence dans son étroite patrie et c'est à celle-ci, au milieu dans lequel il a vécu, que l'écrivain a presque toujours emprunté les paysages et les personnages de ses récits. Dans toute sa longue carrière, Storm n'a publié que deux recueils de poésies et une cinquantaine de nouvelles dont la plus volumineuse compte à peine cent cinquante pages : c'est avec Paul Heyse, l'auteur moderne d'outre-Rhin, le plus fécond en ce genre. Il est à noter d'ailleurs que Storm n'a pas abandonné une seule fois le terrain spécial sur lequel il s'est placé. Storm est très populaire en Allemagne ; la plupart de ses œuvres ont eu plusieurs éditions. Parmi les plus remarquables et les plus remarquées nous citerons : *Immensee* — 52 éditions, — *Acquis submersus*, *Viola tricolor*, *Renate*, etc. A propos du 14 septembre, la librairie Gebrüder Paetel, de Berlin, éditeur habituel du nouvelliste, a publié un élégant volume orné d'une photogravure et consacré à *Théodore Storm*, sa vie et ses œuvres par D. Schütze.

Hollande. — *Congrès littéraire à Amsterdam.* — Le vingtième congrès des auteurs et instituteurs unis pour la défense des intérêts de la langue et de la littérature hollandaise s'est ouvert le 15 septembre à Amsterdam.

Bulgarie. — *La littérature bulgare.* — M. Draganoff, professeur au gymnase de Salonique, donne de curieux détails sur l'état actuel de la littérature bulgare. M. Méjow dans son *Pouschkiniana* ne cite que deux traductions en cette langue des poèmes de Pouschkine : *Rouzzalka*, par C. Velischkoff (Constantinople, 1875), et *la Fille du capitaine*, par Kasavéloff (Bucharest, 1875).

M. Draganoff cite d'autres traductions, notamment celles de sept poésies détachées et des traductions de quatre compositions plus considérables. Tels sont *le Cavalier de bronze*, traduit par M. Ivan Varoff, le meil-

leur poète bulgare de l'époque actuelle, aujourd'hui réfugié à Constantinople, et *le Chevalier avare* que M. Popoff a fait paraître à Salonique. Cela nous donne donc treize traductions d'œuvres de Pouschkine en langue bulgare. Cette littérature ne vit d'ailleurs presque exclusivement que de traduction. Les œuvres originales ne sont ni nombreuses ni importantes. M. Draganoff fait la nomenclature suivante des traductions en langue bulgare parues de 1866 à 1886; il y en a :

301 faites du russe,
83 — du français,
48 — de l'anglais,
44 — de l'allemand,
29 — du grec,
28 — du tchèque,
9 — du latin,
9 — du serbe,
8 — de l'italien,
7 — du turc,
6 — du polonais,
2 — du croate,

soit ensemble 574 traductions.

Quant à la presse périodique, il existe des gazettes dans chaque ville bulgare qui possède une imprimerie; seulement toutes ces gazettes se ressemblent, ayant le même contenu et les mêmes collaborateurs, elles ne diffèrent que par le titre. Antérieurement à la proclamation de la principauté, il a paru (en comptant aussi les feuilles publiées en Turquie, dans le Levant, en Serbie, en Roumanie, en Roumélie et en Russie) 48 gazettes bulgares différentes; depuis la libération, 85, sans compter les 53 revues qui ont paru dans le courant de ce siècle et dont un grand nombre ne se retrouvent même plus dans les bibliothèques de Sofia et de Philippopoli. — Il ne paraît aujourd'hui que 4 journaux à Sofia, ceux de l'opposition ayant été supprimés. En voici la liste :

1° *Le Moniteur officiel*, paraissant depuis dix ans trois fois par semaine.

2° *L'Indépendance bulgare*, journal officieux, paraissant trois fois par semaine au prix de 0 fr. 15 centimes le numéro. Il n'a pas encore une année d'existence.

3° *Le Travailleur*, journal hebdomadaire, coûtant 0 fr. 15 centimes le numéro simple et 0 fr. 25 centimes le numéro double. *Le Travailleur* ne paraît que depuis un an. C'est l'organe de la société des ouvriers imprimeurs bulgares. Sans négliger la politique, *le Travailleur* fait une part assez large à la littérature.

4° Enfin *la Liberté*, organe gouvernemental, paraissant deux fois par semaine au prix de 0 fr. 20 centimes le numéro. Le premier article de *la Liberté* est rédigé en français.

Australie. — *La littérature australienne.* — M. Léo Quesnel jette, dans la *Revue Bleue*, un coup d'œil curieux sur la littérature australienne :

« Toutefois ce n'est point jusqu'à présent dans la poésie que la cinquième partie du monde montre le mieux la vigueur de « la race future »; c'est par la hardiesse avec laquelle ses hommes d'État, ses journalistes expriment leur pensée et celle des autres; la liberté fait les orateurs. M. Froude, qui a récemment visité l'Australie, remarque dans *Oceana*, combien au sein de la démocratie australienne, comme autrefois de celle d'Athènes, l'art de dire est répandu. Tout le monde parle bien, clairement, souvent avec compétence, dans les assemblées législatives de Melbourne et de Brisbane, d'Adélaïde et de Sydney, dans les clubs et jusque dans les rassemblements de carrefours. Les journaux sont très lus, ce qui leur permet d'être bien faits. Nous avons eu sous les yeux des exemplaires de *l'Argus*, du *Siècle*, du *Daily Telegraph*, qui vous laissent dans le doute si vous êtes à Melbourne ou à Londres.

« La passion du journalisme est telle dans la capitale de la colonie de Victoria, que M. Garnett Walsh y a compté cinquante journaux, tant quotidiens qu'hebdomadaires et mensuels. Les campagnes, les moindres bourgs ont aussi leur presse périodique. Quant aux revues, la *Melbourn Review*, la *Victorian Review* (pour ne parler que de la colonie de Victoria) ne diffèrent de la *Contemporary Review* de Londres et du *Nineteenth Century* que par l'intervalle des livraisons, l'une ne paraissant que douze fois, l'autre que quatre fois par an. A tous autres égards, luxe typographique, rédaction, direction, elles n'ont rien à leur envier.

« Nous le répétons, c'est avant tout dans le journalisme que les Australiens se distinguent. M. Garnett Walsh, à qui nous empruntons ce renseignement, dit que dans la colonie de Victoria il existe un journal par 3,000 habitants de tout sexe et de tout âge; que ces journaux ont généralement un tirage considérable, témoin le *Siècle* qui tire à 42,000 exemplaires, et que l'Australie entière possédait, en 1878, 500 publications périodiques de tout genre, dont les trois quarts étaient des journaux quotidiens. »

Quand on pense, ajoute *le Voltaire*, qu'il n'y a pas quatre-vingts ans que le premier éditeur du premier journal de Sydney mettait en tête de sa petite feuille un avis à ses abonnés pour les prier de lui envoyer du papier « de n'importe quelle couleur et quel format : faute de quoi, la publication serait forcément suspendue », on mesure la force du mouvement qui s'est produit en un temps si court.

NÉCROLOGIE

FRANCE

— Nous trouvons dans le *Bulletin monumental* la nouvelle du décès de M. l'abbé Cérès, prêtre du diocèse de Rodez.

Archéologue distingué, M. l'abbé Cérès a inséré de nombreux travaux dans les *Mémoires de la Société des Lettres de l'Aveyron.*

— M. Baju, compositeur et critique musical, vient de mourir à Limoges. Il a collaboré à plusieurs journaux.

— *Le Cabinet historique de l'Artois et de la Picardie* vient de perdre un de ses plus assidus collaborateurs, M. Alfred Danicourt.

— Le fondateur et directeur du journal l'*Argus soissonnais*, M. Fossé d'Arcosse, vient de mourir à Soissons à l'âge de soixante-dix-sept ans.

— On annonce la mort de M. Jules Desnoyers, membre de l'Institut, bibliothécaire du Muséum.

Il a succombé à Nogent-le-Rotrou, à l'âge de quatre-vingt-six ans.

M. Desnoyers s'était voué dès sa jeunesse à l'étude de l'histoire naturelle et de l'archéologie; il laisse de nombreux ouvrages de géologie et d'histoire; on cite son *Histoire de la destruction du paganisme dans l'empire d'Occident.*

— On annonce également la mort, à l'âge de soixante et un ans, de Mme Maria Delcambre, auteur de plusieurs volumes de poésie.

— Dans une des dernières séances de l'Académie de médecine, M. le président Sappey a annoncé que M. le Dr Giraud-Teulon, membre de l'Académie, ancien élève de l'École polytechnique, venait de mourir à Saint-Germain après une courte maladie.

C'était un maître en ophtalmologie; son nom était connu des savants du monde entier. On a de lui : *Mémoire sur le mécanisme des battements du cœur*, un *Traité de mécanique animale*, couronné par l'Académie des sciences, une *Théorie de l'ophtalmoscope, De l'influence des lunettes sur la vision binoculaire.*

— M. Guiffrey, sénateur des Hautes-Alpes, vient de mourir à Gap.

Georges-Maurice Guiffrey était né à Paris, en 1827. Après de brillantes études au lycée Charlemagne, il entra à l'École normale supérieure en 1849. Il étudia ensuite le droit et exerça la profession d'avocat pendant une dizaine d'années.

Dès les débuts de l'empire et jusqu'en 1869, il fit de la politique, puis se consacra exclusivement à des travaux littéraires jusqu'au moment où, à l'occasion d'une élection partielle, il fut élu sénateur des Hautes-Alpes, le 5 novembre 1879.

En 1860, M. Guiffrey a traduit le *Livre des snobs* et la *Foire aux vanités* de Thackeray. Il a publié, en collaboration avec M. Ed. Laboulaye, un recueil de documents sur la *Propriété littéraire au* XVIIIe *siècle.* Il a publié également une série de documents inédits sur l'histoire et la littérature du XVIe siècle : *Poème inédit* de Jehan Marot, *Lettres inédites* de Diane de Poitiers, *Chronique du roi Françoys premier de ce nom. Procès criminel de Jehan de Poitiers*, etc.

— La numismatique et l'art héraldique viennent de faire une perte sérieuse en la personne de M. de Lastic Saint-Jal. Ses travaux étaient fort appréciés des archéologues et des historiens. M. de Lastic est mort à l'âge de soixante-treize ans.

— Nous apprenons la mort de M. Gabriel Liquier, qui fut à la fois un compositeur d'un réel talent, un critique musical et un caricaturiste distingué. Très remarqué comme critique musical au *Bien public*, il donna ensuite des dessins au *Charivari* sous la signature de Trick, et à la *Caricature* sous celle de Track.

— Le mois dernier ont eu lieu à Avenay (Marne) les obsèques de M. Louis Paris, ancien bibliothécaire des villes de Reims et d'Épernay, connu par divers ouvrages d'histoire et de littérature. Nous citerons sa belle publication sur les *Tapisseries de Reims*, sa piquante étude sur *Maucroix*, l'ami de La Fontaine.

Tout récemment encore, malgré son grand âge (il est mort à quatre-vingt-cinq ans), il publiait un très intéressant volume sur le *Théâtre à Reims* depuis ses origines jusqu'à nos jours. M. Louis Paris a rendu de grands services aux travailleurs en imprimant de nombreux inventaires de fonds de bibliothèques ou d'archives. Il avait fondé, principalement à cet effet, et il dirigea pendant de longues années le recueil intitulé : *le Cabinet historique*, justement estimé des érudits.

— On annonce la mort de M. Daniel Ramée, l'architecte qui a restauré la cathédrale de Beauvais et publié une *Histoire de l'architecture* estimée des archéologues et de ceux qui s'intéressent à l'art du moyen âge et de la Renaissance. M. Ramée est mort à l'âge de quatre-vingt-un ans.

— On annonce la mort de M. Eugène Réaume, professeur de rhétorique au lycée Condorcet, décédé après une longue maladie qui l'avait tenu éloigné de sa chaire depuis quatorze mois. M. Réaume s'était fait connaître par d'intéressants travaux sur le XVIe siècle, et notamment sur Agrippa d'Aubigné.

— M. Armand Roux, qui était à la fois un compositeur distingué et un des critiques estimés de la presse musicale, vient de mourir à Vif (Isère).

ÉTRANGER

Allemagne. — La *Gazette de Francfort* annonce la mort de M. Dannenberg, rédacteur en chef de la *Bœursenhalle* de Hambourg, un des économistes les plus distingués de l'Allemagne.

— Le correspondant allemand de la *Bibliothèque universelle et Revue suisse* écrit à cette revue : « Un grand philologue allemand vient de mourir, Auguste-Frédéric Pott. Né en 1802, il fit ses études à Gœttingue, professa d'abord à Berlin, puis à Halle, où il est mort, après avoir occupé pendant cinquante-quatre ans la chaire de linguistique, créée tout exprès pour lui. Son principal mérite est d'avoir recherché et rassemblé les racines que les langues indo-germaniques possèdent en commun. Pott a fait pour l'étymologie germanique ce que Jacob Grimm avait fait pour la phonétique. Chemin faisant, il écrivit sur l'origine du langage et de l'homme lui-même. Enfin, nous possédons de lui un traité sur la langue des Bohémiens. »

— Au mois de juillet est décédé M. von Lautsch, professeur à Gœttingue depuis 1837. Il avait longtemps dirigé le *Philologus* et la *Philologische anzeiger*.

Autriche. — Le général Haymerlé, frère de l'ancien premier ministre d'Autriche, vient de mourir à Vienne. Il est l'auteur d'un livre estimé intitulé : *la Guerre contre la Russie.*

— Le Dr Auguste Pfizmaier, membre de l'Académie des sciences de Vienne, est mort au mois de mai. Il était très versé dans la langue, la littérature et l'histoire de la Chine.

— On signale de Gusunden (Autriche) la mort de M. von Vischer, l'un des plus célèbres professeurs d'esthétique et critiques d'art de l'Allemagne.

Né le 30 juin 1807, il avait d'abord étudié la théologie ; puis il se consacra à la philosophie, à l'esthétique et à l'histoire de la littérature, sciences qu'il professa avec grand succès à l'Université de Tubingue et aux Écoles polytechniques de Zurich et de Stuttgart. Il laisse de nombreux écrits de littérature, de philosophie et de critique d'art qui font autorité.

Italie. — M. le comte Giovanni Gozzadini, sénateur du royaume d'Italie et correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, est mort le mois dernier à Bologne.

— Les journaux italiens annoncent le décès de M. le marquis Joseph Campori.

Le nom de cet éminent érudit est bien connu dans le monde de la littérature artistique. Ses nombreuses publications, faites à la suite de ses recherches dans les archives de Modène et de Mantoue surtout, ont été d'une grande utilité pour les critiques et les historiens de l'art.

On sait que les biographies du Titien, de Raphaël, de son père Giov. Sanzi, de Michel-Ange, etc., ont reçu d'importantes notices complémentaires par suite des études du marquis Campori. Il ne dédaigna pas, du reste, de s'occuper des documents concernant les arts mineurs, ayant trait aux goûts et aux costumes des cours italiennes du XVe et du XVIe siècle, documents qui ont bien leur importance comme éléments caractéristiques de la vie du temps.

Quant aux collections précieuses de manuscrits, d'autographes, de cartes diplomatiques et historiques, nous savons que le marquis Campori vient de les léguer par testament à la bibliothèque de la ville de Modène (Biblioteca Estense).

— On nous apprend la mort de M. Michel-Angiolo Gualandi de Bologne, l'auteur des *Memorie originali italiani di belle arti* et des *Lettere artistische*, décédé à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

Danemark. — On annonce la mort, à Copenhague, à l'âge de soixante-huit ans, d'un écrivain danois bien connu, M. Mayer Aaron Goldschmidt. Il a publié plusieurs romans qui ont eu dans son pays beaucoup de succès et quelques ouvrages d'un genre plus sérieux, dont le principal, *Nemesis*, était une étude approfondie sur l'origine de toutes les religions.

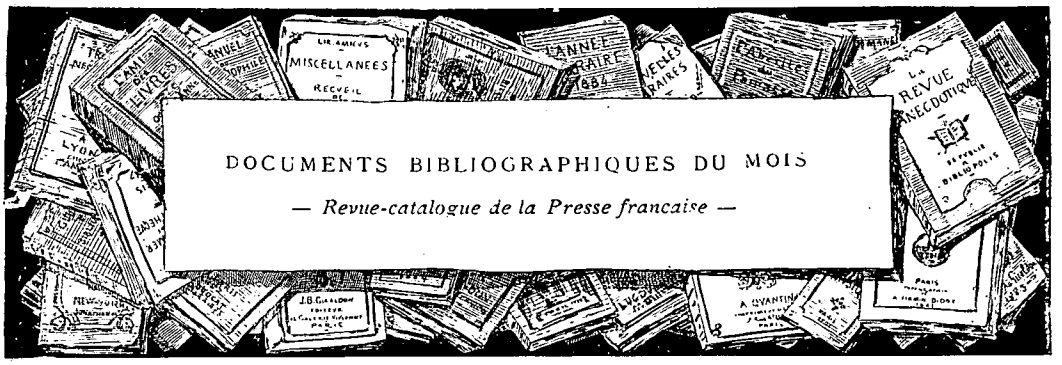

Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ANNALES DE LA FACULTE DES LETTRES DE BORDEAUX (n° 1). — De la ville de Mirmont : Corrections apportées au texte de la Moselle d'Ausonne. — P. Tannery : La géographie de l'Odyssée. — Hochart : La religion solaire dans l'empire romain. — ANNALES DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE CAEN (n° 2). — Souriau : Victor Hugo, rédacteur du *Conservateur littéraire*. — Lehanneur : Les chrétiens en face de la persécution, d'après Tertullien. — Thiaucourt : Le procès des complices de Catilina. — ART (1er août). — A. Heuhlard : Le fauteuil de Rabelais. — Al. Bertrand : L'œuvre de François Rude en Belgique. — L. Gauchez : La gravure et la lithographie au Salon de 1887. — (15 août). E. Muntz : L'Adoration des Mages de Léonard de Vinci. — P. Leroi : Le Salon de 1887. — P. Gauthiez : La Danaé. — (1er septembre). P. Leroi : Le Salon de 1887. — Giraud : L'art industriel en province. — G. Bapst : François Ier et les diamants de la couronne. — (15 septembre). P. Leroi : Le Salon de 1887. — G. Bapst : François Ier et les diamants de la couronne. — Giraud : L'art industriel en province. — P. Gauthiez : La Danaé. — ARTISTE (août). — Béranger : Une préface inédite pour les *Contes* de La Fontaine. — De Chennevières : Les collectionneurs ; M. Louis Lacaze.

BULLETIN DU BIBLIOPHILE (septembre). — Ch. Ephrussi : Le songe de Poliphile. — Bibliophiles et bibliothèques russes. — Janmart de Brouillant : Bibliographie. — B. E. : La légende de sainte Enimie et de la perte du Tárn. — BULLETIN DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE CAEN (juillet). — Lehanneur ; L'Octavius. — Plessis : Essais de métrique grecque ; le vers iambique. — BULLETIN DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE POITIERS (juillet). — Hild : Athena, étude de mythologie grecque. — Ernault : La versification homérique. — BULLETIN MONUMENTAL (mai-juin). — De Laurière : La mosaïque romaine de Girone (Espagne). — A. de Barthélemy : Carreaux historiés et vernissés avec noms de tuiliers. — De Rivières : Promenades à travers les rues de Toulouse. — A. Prévost : Une vieille maison de Pacy-sur-Eure. — L'archéologie monumentale à l'Exposition des beaux-arts, à Paris, en 1887. — Congrès archéologique de France. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE PARIS (mai-juin). — Notes sur les travaux de la Société. — Les libraires parisiens Simon Vostre et Simon Hardot. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DU PROTESTANTISME FRANÇAIS (juillet). — E. Picot : Les moralités polémiques dans l'ancien théâtre français. — Weiss : L'archevêque de Sens, la Sorbonne et les luthériens en 1545. — Les conséquences de la révocation de l'Édit de Nantes en Provence et en Dauphiné. — (Août). Ch. Read : La petite-fille d'Agrippa d'Aubigné devant la légende et l'histoire. — Coyecque : L'amiral et la Saint-Barthélemy. — Maillard : Voyage d'un protestant de Lausanne à Couhé en Poitou (1775). — Victor Hugo, M. Guizot et l'édition de 1787.

CONTROVERSE ET CONTEMPORAIN (juillet). — Vigouroux : L'authenticité du Pentateuque. — Jacquier : Les explorations anglaises en Palestine. — Lepitre : Les Bretons. — Hamard : L'archéologie préhistorique et l'antiquité de l'homme. — Mgr Ricard : L'abbé Maury et Mirabeau. — (Août). De Salinis : Les précurseurs du naturalisme contemporain ; les jansénistes. — De Lajudic : M. Emery et l'Eglise de France sous la Révolution et l'Empire. — De la Sizeranne : L'interprétation du Dante par G. Doré. — CORRESPONDANT (25 août). — Thureau-Dangin : La création du royaume de Belgique et l'élection de son premier roi. — De Tréverret : Emilio Castelar ; l'historien et l'orateur. — Lallemand : La poésie contemporaine. — Forneron : Les émigrés et la société française sous Napoléon Ier. — De Coubertin : Souvenirs d'Oxford et de Cambridge. — (10 septembre). Thureau-Dangin : La création du royaume de Belgique. — De Tréverret : Emilio Castelar. — F. Bouiller : Des altérations du sens moral ou de la fausse conscience. — A. de Chenclos : Canons et cuirassés. — Forneron : Les émigrés et la société française sous Napoléon Ier.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (20 août). — La valeur de la terre et des constructions en France. — De l'état sanitaire de l'armée. — Les revendications ouvrières. — Haïti, sa décadence et ses chances d'avenir. — (27 août). Le commerce extérieur de la France. — Des différentes concurrences faites aux chemins de fer. — Le mouvement économique aux Etats-Unis. — (3 septembre). Le prix des marchandises depuis deux siècles. — La situation commerciale des colonies françaises. — Les colonies anglaises de l'Afrique du Sud. — (10 septembre). Le phylloxera et l'avenir de la vigne en France et à l'étranger. — Une enquête sur les prix de détail. — Le mouvement économique et social au Canada et aux États-Unis.

GAZETTE ANECDOTIQUE (15 août). — Prix du concours de peinture, Danger. — Le général Boulanger ! — Deux nouvelles statues. — M. Maubant décoré. — Jugement Na-

quet. — Rendons à César !... — De Nicoclès à Beaumarchais. — Mémoires d'un communard — A propos de duels. — Bernardin de Saint-Pierre et la Convention. — Lettre inédite de Louis Veuillot. — Une locution allobrogienne. — Marie ou le Mouchoir bleu. — (31 août). L'Académie demande l'installation des lycées et collèges à la campagne. — Un dernier mot de M. Naquet. — Affaire Mazimof et Fomine. — Mort du capitaine Bove, d'Arnold Morel-Fatio, de Mme Peschard. — Mort de Pasdeloup. — Mort de Mlle Suzanne Brohan. — Enterrement du général de Sonis. — M. Zola et ses adeptes. — Décès de Mlle Rivinach. — Encore M. Zola, réponse de M. Jules Jouy. — Vers inédits de M. Octave Lacroix. — Une nouvelle république. — Verdi et les orgues de Barbarie. — M. Jules Laforgue. — Jeanne d'Arc devant l'Académie française. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (septembre). — E. Rod : Les préraphaélites anglais. — Ch. Yriarte : Les portraits de César Borgia. — *Les Médailleurs de la Renaissance*, par M. Ch. Ephrussi. — Bouchot : Le portrait peint en France au XVIe siècle. — Lecoy de la Marche : Les anciennes collections de manuscrits, leur formation et leur installation. — Prost : Quelques documents sur l'histoire des arts en France. — *Les Germain, orfèvres du Roi*, par M. Darcel.

L'HOMME (10 mai). — Dr Collineau : Les inférieurs ; l'hystérique. — L. Moncelon : Sauvages et forêts vierges. — Les centenaires en 1885 et 1886. — (25 mai). De Mortillet : Recherches sur Lamarck. — Moncelon : Sauvages et forêts vierges. — Diminution de la mortalité. — Crânes des Hohenzollern. — (10 juin). P. Salmon : Les races humaines préhistoriques. — Moncelon : Sauvages et forêts vierges. — L'émigration européenne et l'avenir du nouveau monde.

INDÉPENDANT LITTERAIRE (15 août). — L. Halévy : Souvenirs de jeunesse ; discours prononcé à la distribution des prix du lycée Louis-le-Grand. — H. Buffenoir : Mme de Montgoméry. — A. Gérès : M. de Ronchaud. — (1er septembre). L. Roger : Frédérick Lemaître. — Mercadier : Les concerts du Conservatoire. — J. Gallois : M. Albert Duruy. — INSTRUCTION PUBLIQUE (3 septembre). — J. Blancard : La prononciation du grec. — Al. Bertrand : Nouvelles œuvres inédites de Maine de Biran. — Crouslé : La nature et la société d'après Lamennais. — Martha : Les Gracques. — Petit de Julleville : *La Princesse de Clèves*. — Waddington : Histoire de la morale. — *Étude sur Quinte-Curce, sa vie et son œuvre*, par Dosson. — *Histoire illustrée des paroisses de Paris*, par Ch. des Granges. — INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 août). — Capitulations des places de guerre. — Plon-Plon. — Comédiens canonisés. — Imprimerie à Rouen. — Genre de mort de personnages plus ou moins célèbres. — Théâtre des zouaves. — Roi des Ribaulx. — Fondation de la *Gazette de France*. — Règlements sur les courtisanes. — Livres religieux avec illustrations galantes. — Histoire populaire des Jésuites. — Titres de romans : Tartarin. — (10 septembre). Bol-Sein. — L'improvisateur Eugène de Pradel. — Painmollistes et antipainmollistes. — Théâtre des zouaves. — Cerveau de Talleyrand. — Jésuites et libres-penseurs. — Marie-Louise et ses trois maris. — Société des gens de lettres. — Victor Hugo et Sainte-Beuve. — Hommes de lettres employés à la compagnie du gaz. — Les papiers d'Armand Baschet. — La bibliothèque choisie du genre humain. — Descendants de Robespierre. — Harel. — Labitte. — Emile Deschamps. — Stéphane Mallarmé. — Ce qu'ont coûté à Lafayette les révolutions américaine et française.

JEUNE FRANCE (août). — E. Lenoël : Qu'est-ce que la République ? — M. Barrès : Le caractère de Baudelaire. — Ch. Buet : Etudes historiques ; la Grèce et l'Islam. — JOURNAL ASIATIQUE (avril-mai-juin). — Feer : Le sûtra d'Upâli. — Huart : Bibliographie ottomane ; notices des livres turcs, arabes et persans imprimés à Constantinople. — Montet : Le premier conflit entre Pharisiens et Saducéens. — JOURNAL DES ÉCONOMISTES (août). — Courcelle-Seneuil : La démocratie. — Sophie Raffalovich : La santé des nations, revue des œuvres d'Edwin Chadwick. — Limousin : Économie politique et socialisme. — Hubert-Valleroux : Une innovation dans le contrat de louage d'ouvrages. — Le mouvement économique en Angleterre. — La campagne contre le crédit de la Russie. — JOURNAL DES SAVANTS (août). — Barth. Saint-Hilaire : L'Inde contemporaine. — Ad. Franck : Victor Cousin. — Dareste : Le droit irlandais. — H. Wallon : Histoire des Grecs. — Hauréau : Manuscrits latins de la Palatine.

MAGASIN PITTORESQUE (31 août). — Un défilé en Espagne. — Le Héron blanc, nouvelle. — Principes d'ornement. — Un voyage inédit en Hollande (1742). — La Linnea Borealis. — Le duel d'Athelstane Holybeard. — Pascal et les pauvres. — Vivre sans manger. — Tente-abri pour les vignes. — (15 septembre). La traîne de Tertia. — Le graveur Rouget ; son autobiographie inédite. — Scène de mœurs du XVIIIe siècle. — Les Chenoise et les Villegagnon. — Un voyage inédit en Hollande (1742), suite et fin. — Les couteaux ; leur histoire, leur fabrication. — Aux îles Marquises. — Le Mistletoe, guy américain. — MATÉRIAUX POUR L'HISTOIRE DE L'HOMME (juillet). — Pilloy : Une trépanation à l'époque franque. — Du Chatellier : Tumulus emblématique dans l'Amérique du Nord. — Mestorf : Les cimetières d'urnes dans le Schleswig-Holstein. — (Août). Flouest : Note sur trois bronzes de la haute antiquité découverts dans la Drôme. — MOLIÉRISTE (septembre). — E. Thoinan : La Barre et Florimont, rivaux de Molière. — Lapierre : Molière illustré ; *l'École des maris*. — E. Roy : Une scène de *la Précieuse*, de l'abbé de Pure.

NATURE (20 août). — Les monuments mégalithiques de Nemours. — La photographie pratique. — Une famille de nains. — Les tremblements de terre du Mexique (3 et 29 mai 1887). — Conservation et transport des viandes par le froid. — Un orchestre original. — L'optomètre Bull. — La catastrophe de la Jungfrau. — Le galioscope. — (27 août). Les bambous en France. — La photographie et les faussaires. — Les tremblements de terre du Mexique (3 et 29 mai 1887). — Le tremblement de terre de l'Asie centrale du 9 juin 1887. — Les médicaments nouveaux. La solanine. — Le matériel des pompiers de Paris. — Paris port de guerre. — La pile automatique de M. Edward O'Keenan. — (5 septembre). Le cinquantenaire des chemins de fer en 1887. — Phare électrique de l'île de May. — Mesure des coups de vent. Manomètre à maxima, par le docteur Fines. — Ascension à grande hauteur de MM. Jovis et Mallet. — Reconstitution des vignobles dans le midi de la France. — Le polymorphisme du feuillage chez le peuplier de l'Euphrate. — Découvertes préhistoriques en Espagne. — (10 septembre). Le chemin de fer à crémaillère du mont Pilate, en Suisse. — Le générateur pyro-magnétique d'Édison. — Robinet intermittent. — Photographie pratique. Organisation du laboratoire. — Trois jours au sommet du mont Blanc. — Congrès astronomique de Kiel. — Comment on peut construire soi-même une machine dynamo-électrique. — Éclipse totale de soleil du 19 août 1887, observée en Russie. — NOUVELLE REVUE (15 août). — P. Bourget : Mensonges. — Tatistcheff : Paul Ier et Bonaparte. — F. Hémon : Les races vivaces ; la Bretagne. — Étude sur Clausewitz. — (1er septembre). P. Bourget : Mensonges. — Tatistcheff ; Paul Ier et Bonaparte. — F. de Pressensé : M. Parnell et le « Home Rule ». — R. Frary : Le mouvement littéraire. — Jalliffier : Le mouvement historique.

POLYBIBLION (août). — P. Loliée : Poésie. — De Puymaigre : Ethnographie. — Folk-Lore. — Comptes rendus dans les sections de théologie, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique : Droit de propriété littéraire. — Publications relatives à l'histoire de l'enseignement primaire. — Les serments de Strasbourg. — Les publications juives en Pologne et en Russie. — Questions et réponses.

RÉVOLUTION FRANÇAISE (juillet). — Bizos : Le district d'Aix du 25 vendémiaire an III au 15 brumaire an IV. — Guiffrey : Plan d'une bibliothèque de la Révolution française à fonder au palais du Luxembourg. — Duval : Hébert chez lui et son procès à Alençon. — Aulard : Instructions générales aux agents diplomatiques de la République française. — Tourneux : La fédération parisienne du 14 juillet 1790, essai bibliographique. — (Août). Aulard : État de l'instruction primaire dans la Haute-Garonne en l'an VI. — Rambaud : Les sciences pendant la Révolution et l'Empire. — Santhonax : Le culte de la Raison en province. — REVUE ALSACIENNE (août). — La tribu des bateliers de Strasbourg et les collèges de nautes gallo-romains. — Les derniers coups de feu dans les Vosges (1870). — Les généraux alsaciens de 1815 à 1870. — Le Vapereau de la Moselle. — REVUE D'ANTHROPOLOGIE (septembre). — Topinard : Mensuration des crânes des dolmens de la Lozère, d'après les registres de Broca. — De Lapouge : Les sélections sociales. — Ledouble : Contribution à l'histoire des anomalies musculaires. — Bérenger-Féraud : Note sur une légende de Sémiramis, en Provence. — Ploix : Les Hottentots et leur religion. — Dureau : Le bec-de-lièvre. — REVUE D'ART DRAMATIQUE (15 août). — Léo Claretie : Michel Baron. — Ballieu : Le théâtre de M. Bergerat. — A. Copin : La compagnie franche de Mlle de Montausier. — Le théâtre français et la critique russe. — (1er septembre). E. Rigal : Esquisse d'une histoire des théâtres de Paris de 1548 à 1645. — E. Morlot : Le théâtre de M. Ohnet. — De Veyran : Les auteurs dramatiques italiens, Pascal Paoli. — A. Copin : La compagnie franche de Mlle de Montausier. — REVUE DES ARTS DÉCORATIFS (août). — H. Bouchot : La tapisserie de la chaste Suzanne. — Passepont : De la décoration des ancres. — Maurice Lippmann : L'art dans l'armure et dans les armes. — Richard Grau : Les publications de l'enseignement de l'art décoratif en Allemagne. — De Léris : Porcelaines et faïences italiennes. — REVUE DE BRETAGNE ET D'ANJOU (septembre). J. Simon : V. Massé. — E. Durand : L'œuvre de V. Massé. — De la Rouxière : Documents sur V. Massé. — L. Duplais : Mme Dorval. — Bellec : La tombe de Brizeux. — D'Haucour : Les illustrations lorientaises. — REVUE DU CERCLE MILITAIRE (21 août). — L'œuvre internationale de la jonction géodésique et astronomique de l'Afrique et de l'Europe. — Le service en campagne dans l'armée allemande. — Mémoires du général Landrieux. — (28 août). La meilleure des ferrures du cheval. — L'armée turque. — Le club militaire et naval anglais. — (4 septembre). Les opérations de nuit. — Le bataillon-école des sous-officiers en Russie. — Sur les pertes des armées qui ont pris part aux campagnes de 1813 et de 1814. — (11 septembre). Amélioration de l'éducation du soldat. — La défense de la Hollande. — Notice sur le maréchal Macdonald. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (15 août). — Grierson et Hoernle : Travaux sur la langue du Bihâr. — Desnoireterres : Le chevalier Dorat et les poètes légers du XVIIIe siècle. — Quépat : Dictionnaire biographique de l'ancien département de la Moselle. — (22 août). Joel : Du développement intellectuel et des motifs littéraires de Platon. — Geering : Le commerce et l'industrie de la ville de Bâle. — Delbœuf et Rœrsch : Éléments de grammaire française. — Krek : Introduction à l'étude de l'histoire de la littérature slave. — (29 août). Baunack : Études sur le domaine du grec et des langues ariennes. — Hegel : Chronique de Mayence. — Bartsch : Les minnæsænger suisses. — Giraud et Chevalier : Le mystère des trois Doms. — Caix de Saint-Aymour : La France en Ethiopie. — Ferrieri : Guide à l'étude critique de la littérature. — (12 septembre). De Sarzec : Découvertes en Chaldée. — Johansson : Les dialectes grecs. — Morlot : Précis des institutions politiques de Rome. — De Molandon et de Beaucorps : Le tumulus de Reuilly. — Guidely : Wallenstein pendant son premier généralat. — Gasté : *De l'éducation des filles*, par Fénelon. — REVUE DES DEUX MONDES (15 août). — M. du Camp : La bienfaisance israélite à Paris; la communauté, l'hôpital et les hospices. — Cucheval-Clarigny : Les fonctionnaires et le budget. — A. Leroy-Beaulieu : La religion en Russie. — A. Duruy : L'armée royale en 1789. — De Varigny : L'Océanie moderne. — Ganderax : La condition des comédiens d'après un livre récent. — (1er septembre). Duc de Broglie : La seconde lutte de Frédéric II et de Marie-Thérèse. — A. Filon : Les historiens anglais; J.-A. Froude. — V. du Bled : Les syndicats professionnels et agricoles. — De Saporta : L'intérieur du globe terrestre. — De Varigny : L'Océanie moderne. — G. Valbert : Frédéric-Guillaume IV et Léopold de Ranké. — Brunetière : La banqueroute du naturalisme. — REVUE GÉNÉRALE (15 août). — Katkoff. — Rouché : La réforme de l'enseignement de la déclamation dramatique. — R. Rosières : La Révolution française en province. — (1er septembre). L. Claretie : Le théâtre forain. — Rouché : L'enseignement de la déclamation dramatique. — *L'Inconnu*, par P. Hervieu. — *L'Initiation sentimentale*, par J. Peladan. — REVUE GÉNÉRALE D'ADMINISTRATION (août). — Constans : La loi des aliénés. — La nouvelle loi sur les auditeurs au Conseil d'État. — Le travail des enfants et de filles mineures employés dans l'industrie. — Feillet : L'assistance publique à Paris. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (août). — De la Jaille : Mémoire sur le commerce, présenté en 1784 à M. le maréchal de Castries, ministre de la marine. — Gaffarel : La découverte du Canada par les Français. — Girard : Distribution de la température à la surface du globe. — Drapeyron : Le diagnostic topographique de Napoléon. — Delavaud : La Société de géographie de Lyon. — Bellet : Les sources du Mississipi. — REVUE DE L'HISTOIRE DES RELIGIONS (mai-juin). — Maspero : Bulletin critique de la religion égyptienne. — Massebieau : L'Apologétique de Tertullien et l'Octavius de Minucius Félix. — REVUE HISTORIQUE (septembre-octobre). — G. Monod : Les mœurs judiciaires au VIIIe siècle. — Philippson : Etudes sur l'histoire de Marie Stuart; les lettres de la cassette. — H. Harrisse : Christophe Colomb et Savone. — REVUE INDÉPENDANTE (septembre). — E. D. : J. Laforgue. — De Wyzewa : Les livres. — Mans : Chronique bruxelloise. — T. W. : Voyages aux primitifs allemands. — Huysmans : L'avenue de Lamothe-Piquet. — Rosny : Les Corneilles. — REVUE INTERNATIONALE DE L'ENSEIGNEMENT (août). — Salomon : La réforme de l'enseignement secondaire en Bretagne après l'expulsion des jésuites. — D'Arvert : L'école et la nation. — Biondel : Note sur l'organisation des études juridiques en Angleterre. — REVUE LITTÉRAIRE DE NANTES (juillet). — F. Loliée : Chez Alphonse Daudet. — O. de Gourcuff : L'herbier de Mélanie Waldor. — Ch. Fuster : Aubanel. — (Août) De Gourcuff : Les troubles parlementaires en Bretagne. — R. Kerviler : La chanson d'un maréchal en 1788. — *Répertoire de bio-bibliographie bretonne*, par R. Kerviler. — REVUE MARITIME ET COLONIALE (juillet). — Silas : L'expédition autrichienne à l'île Jan-Mayen. — Clouée : Le filage de l'huile. — Delarbre : La Légion d'honneur. — Serpette : La navigation en temps de brume. — (Août). Guyon : Nouveau système de la projection de la sphère. — Inventaire des archives du port de Marseille. — Lormier : Traversée de

Brest à Nouméa. — REVUE DU MONDE LATIN (septembre).— Nos révolutions. — E. de Barral : Le conclave de Venise et le Concordat français (1799-1801). — Mlle Rousseau : Saint Ignace et son temps. — Ch. Alexandre : Quinet et ses lettres. — Ch. Berget : M. J. Jamin. — REVUE PHILOSOPHIQUE (août). — Durkheim : La science positive de la morale en Allemagne. — A. Binet : Le fétichisme dans l'amour. — Seignobos. : Les conditions psychologiques de la connaissance en histoire. — Neiglick : Rapports entre la loi de Weber et les phénomènes de contraste lumineux. — *Histoire de la philosophie en France*, par Ferraz. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (20 août). — De Crisenoy : Les conseils de préfecture. — Ch. Bigot : François Millet, sa vie et ses œuvres. — *Le Père Bouhours*, par M. G. Doncieux. — (27 août). P. Stapfer : La question de l'art pour l'art, son histoire ; classiques du XVIIe et du XVIIIe siècle. — Les Aïnos, d'après les mémoires de l'université de Tokio. — Le schisme naturaliste. — (3 septembre). P. Stapfer : Poètes et critiques du XIXe siècle. — Léo Quesnel : La littérature australienne ; les romans, les poésies, les journaux. — *Études sur l'histoire religieuse de la Révolution française*, par A. Gazier. — (10 septembre). De Pressensé : La démocratie et le catholicisme. — G. Larroumet : Les théâtres de Paris ; troupes et genres. — REVUE RÉTROSPECTIVE (nos 73, 74, 75 et 76). — Correspondance inédite de Charles Vanderbourg avec Geoffroy Schweighaeuser. — REVUE DE LA RÉVOLUTION (juillet). — De Beaurepaire : L'assassinat de Georges Bayeux, procureur général, syndic du Calvados. — Faye : Les sociétés populaires d'Indre-et-Loire. — Taine : La Provence en 1790 et 1791. — Audiat : Les exécutés de Moulins. — G. Bord : Mémoire sur la Vendée. — Une lettre de la princesse de Lamballe. — Funérailles de Mirabeau. — (Août). Fournel : Fourcade et Gonchon, les orateurs du faubourg Saint-Antoine. — La Terreur dans les départements du Nord et du Pas-de-Calais. — Quesvers : La Révolution dans le Gâtinais. — Müller : La disette en 1795. — Les prisonniers d'État sous le Consulat. — REVUE SCIENTIFIQUE (20 août). — Un rapport inédit de Lavoisier ; l'explosion d'Essonne. — Plauchut : Négritos et sauvages de l'île Luçon. — Doumerc : Les barrages-réservoirs de l'Algérie. — Cazeneuve : Les sciences accessoires dans les facultés de médecine. — (27 août). Kucharzewski : Philippe de Girard et son séjour en Pologne. — Paulhan : La conscience dans les sociétés. — Le Châtelier : Constitution des ciments hydrauliques. — *Les singes domestiques*, par V. Meunier. — (3 septembre). Dailet : Les écritures chiffrées. — G. Marcel : Emin pacha et le haut Nil. — De Varigny : Les bactéries de la glace. — *Conseils aux personnes qui perdent la vue*, par Barazer. — (10 septembre). Zaborowski : L'homme préhistorique en Espagne et en Portugal. — Arnaudeau : Le transport des gros monolithes dans l'antiquité. — Pichard : La culture du tabac en France. — L'organisation sanitaire de Paris. — ROMANIA (janvier). — P. Meyer : Le roman des trois ennemis de l'homme, par Simon ; notice du manuscrit de l'Arsenal 5201. — A. Thomas : Lettres latines inédites de Francesco da Barbarino. — Morel-Fatio : Le poème barcelonais en l'honneur de Ferdinand le Catholique. — Un nouveau manuscrit de la légende de Girard de Roussillon. — *Dictionnaire du patois normand*, par Moisy.

SPECTATEUR MILITAIRE (15 août). — A. Sudre : Petites causes et grands effets ; le secret de 1812. — L. Samion : Exercices et manœuvres de l'infanterie belge. — Lehautcourt : Les expéditions françaises au Tonkin.

TOUR DU MONDE (20 août). — Rabot : Explorations en Laponie. — (27 août, 3 et 10 septembre). Daireaux : Voyage à la Plata. — TRADITION (août). — Desrousseaux : Monstres et géants ; Lyderic et Phinaert. — Dautremer : Contes du vieux Japon. — Certeux : Les géants de la montagne et les nains de la plaine. — Brunet : La chaire du diable ; légende du Bocage normand.

REVUES ÉTRANGÈRES

Allemagne.

CENTRALBATT FUR BIBLIOTHEKWESEN (juillet).— List : Contribution à l'histoire de l'imprimerie strasbourgeoise. — Kade : Une rareté bibliographique à Freiberg-sur-Saale. — (Août). Enestrom : Les bibliothèques suédoises. — Roquette : La question du classement des anciennes dissertations. — Hennen : Indications spéciales et inédites sur la succession des imprimeurs de Marienthal.

Italie.

REVUE INTERNATIONALE (10 août). — M. Depretis. — Veuglaire : Le service militaire en France. — E. Cère : Le surmenage intellectuel. — (25 août). Boglietti : M. de Bismarck dans la vie privée. — Douliot : La mémoire et l'association des idées. — spizio : Louise Siefert.

Espagne.

MATINÉES ESPAGNOLES (15 et 22 août). — Marie Letizia de Rute : La société espagnole. — Aix, pays des castagnettes. — (30 août et 7 septembre) E. Castelar : Les questions d'Orient. — De Rute : La société espagnole.

Belgique.

REVUE DE BELGIQUE (août). — D'Alviella : De la convocation d'un congrès libéral. — Discailles : Hommes et choses de la Révolution brabançonne. — Leclère : Des origines de la France contemporaine.

Suisse.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE (septembre). — A. Michel : Notes sur l'art contemporain. — V. de Floriant : La Provence. — F. de Pressensé : Un philanthrope anglais ; lord Shaftesbury. — Lullin : Le vélocipède. — F. Decrue : La cour de France et la société au XVIe siècle.

LECTURE (septembre). — L'âme de l'enfant. — Dans l'attente de la guerre. — Soixante ans de souvenirs. — Un caractère. — Les étapes d'un touriste en France. Belle-Isle-en-mer. — Sermons. — La Chambre haute. — La fille de Dosia. — Parsis et Brahmines. — Zoroastre. — Propos d'exil. — Le joueur et les nuits blanches. — Ellen Gordon.



PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 août au 15 septembre 1886)

CONSTITUTIONNEL. Août : 23. *Précis de la campagne de 1815 dans les Pays-Bas.*

DÉBATS. Août : 16. Lettres sur l'Inde; la philosophie afghane. — 17. Notes d'un auditeur du cours de M. Renan. — 20. *Précis de la campagne de 1815 dans les Pays-Bas.* — 22. J. Lemaître : Corneille critique. — 26. Le chevalier Doret et les poètes légers du XVIIIe siècle. — 27. Le monument de Saussure à Chamounix. — 30. J. Simon : *Candidat!* par J. Claretie. — 31. *Histoire de la science politique dans ses rapports avec la morale*, par P. Janet. — Sept. : 1er. Correspondance de Marie-Louise; lettres intimes et inédites. — 4. *L'Algérie et la Tunisie*, par P. Leroy-Beaulieu. — Découvertes archéologiques dans l'île de Thassos. — 6. *Portraits littéraires*, par Bérard-Véragnac. — 10. Correspondance de Thackeray. — 12. A. Michel : Promenades au Louvre.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE. Août : 20. M. de Pressensé à l'Institut. — 22. M. Zola et son roman *la Terre*. — 24. M. de Beust; ses *Mémoires*. — 27. Les livres d'école. — 29. *La France et sa politique extérieure en 1867*, par M. Rothan. — 29 et sept. : 2, 6 et 12. Lettres de V. Hugo à son père. — 11. Les restes de l'enceinte de Philippe-Auguste.

ÉCHO DE PARIS. Août : 25. M. Paul Bonnetain. — Sept. : 11. Pauvre Balzac. — 12. *Montesquieu*, par A. Sorel.

ÉVÉNEMENT. Août : 18. *L'Adorée*, par Maizeroy. — 22. *La Terre*, par E. Zola. — Sept. : 8. Littérature décadente.

FIGARO. Août : 18. Bonnetain, Rosny, Descaves, Guiche, et Margueritte : M. Zola. — 20. Ch. Monselet : Les coups de pistolet; Souvenirs littéraires. — 22. Bonnetain : A propos de *la Terre* et de *Charlot s'amuse*. — Sept. : 3. Les *Rime nuove* de Carducci. — 10. Harvey : Boïeldieu et la *Dame blanche*.

FRANÇAIS. Août : 22. Le naturalisme et Zola. — 23. La jeunesse contemporaine, d'après des livres récents. — 26. *Choses vues*, par V. Hugo. — 27. *L'âme, sa spiritualité*, par Mgr Turinaz. — 29. *Théroigne*, par F. Dugué. — Sept. : 3. *Albert Dürer*, par Kauffmann. — 9. Victor Hugo et ses derniers critiques.

FRANCE. Août : 25. L'ancienne *Revue de Paris*.

GAULOIS. Août : 16. Sacher-Masoch : Souvenirs.

GAZETTE DE FRANCE. Août : 18 et sept. : 1 et 10. Collections et collectionneurs; l'ancienne Rome. — Août : 21. *Le Mariage d'un roi*, par de Raynal. — 22. Une insurrection naturaliste. — *Faust* et la musique. — 23. *Guillaume Tell*, traduction Villard. — *Provensa*, par Boissière. — 28. *Les Soirs de défaite*, par M. de Pimodan. — 29. *Jeanne d'Arc*, par M. Sepet. — Sept. : 4. *Un homme d'aujourd'hui*, par Rabusson. — 5. A propos de *la Terre*. — 11. *Vie de Mgr de la Bouillerie*, par Mgr Ricard.

GIL BLAS. Août : 17. M. Albert Duruy. — 22. L. Ulbach : L'anniversaire de Balzac. — 30. Les décadents. — Sept. : 7. Fouquier : Voltaire.

JUSTICE. Août : 22. Les documents de la Raison. — 25. L'alcoolisme chez les animaux. — 29. Le clergé et la défense nationale en 1793. — Sept. : 3. Le monument de Voltaire. — 5. Philippe Ruhl. — 8. Origines de la religiosité chez les animaux.

LIBERTÉ. Août : 17. *Le Mal d'Orient*, par Kesnim-Bey. — 19. *En rade*, par Huysmans. — 22. Le schisme du naturalisme. — 23. Les *Mémoires* de Casanova. — Un écrin de poésies étrangères. — 26. *Le Marquis de Grignan*, par F. Masson. — Sept. : 2. *La Vie privée d'autrefois*, par A. Franklin. — 8. La maison de Christophe Colomb.

MONDE. Sept. : 4. Deux poètes du sud-ouest; MM. Poydenot et Millet. — 15. La maison Mame.

MONITEUR. Août : 17. Jeanne d'Arc et l'Académie française. — 21. Histoire de la poésie liturgique au moyen âge. — La pensée de M. Zola. — 22. *Ours et Fours*, par Bergerat. — 23. Les derniers travaux sur Molière. — 26. Les Lettres sous la monarchie de Juillet. — 29. Bonaparte et le général Landrieux. — Sept. : 2. La place laissée dans les lettres par M. Caro. — 9. Un faux Louis XVII.

MOT D'ORDRE. Sept. : 26. Nos naturalistes.

NATIONAL. Août : 17. *Candidat!* par Jules Claretie. — 21. Musset et la Malibran.

PAIX. Août : 18. *La Vie littéraire dans une ville de province sous Louis XIV*, par Jacquet.

PARIS. Août : 31. M. Zola.

PARTI NATIONAL. Août : 19. Catulle Mendès et les études latines. — *L'Adorée*, par René Maizeroy. — *Provinciale*, par G. Bergeret. — 22. M. Zola et ses disciples. — 26 et sept. : 2. Le journal de Marie Baskirtseff. — 3. L'école décadente. — 9. *Les Vieilles Actrices*, par Barbey d'Aurevilly.

PATRIE. Août : 19. *Les Comédiens hors la loi*, par G. Maugras. — Le théâtre naturaliste. — 26. De l'influence du naturalisme en littérature. — 29. *Opinion d'un artiste sur l'art*, par Jomot. — 31. M. Zola. — Sept. : 6. M. Caro.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Août : 21. P. Arène : *La Terre*, par M. Zola. — 22 et 29. *Histoire naturelle de la croyance*, par Van Eude. — 24. Le comte d'Avaux, 1627-1642. — 25. Leopardi. — 29. La librairie avant l'imprimerie. — 30. *Le Prince de Bismarck*, par Otto von Loe. — Sept. : 2. Voltaire et Christin. — 9. La comtesse d'Albany et Ugo Foscolo.

SOLEIL. Août : 29. *Chez Paddy*, par de Mandat-Grancey. — Sept. 5. *Essai sur le libre arbitre*, par Fonsegrive.

TEMPS. Août : 17. La participation de la France à l'établissement des Etats-Unis. — 18. Prévost-Paradol à Nantes. — 20. Les archives de l'Opéra. — 21. Jeanne d'Arc à l'Académie. — 22. L'histoire des religions. — 23. Souvenirs sur Listz. — 26. *Le Jouvencel*. — 27. Les débuts de G. Doré. — Sept. : 4. A. France : *La Terre*.

VOLTAIRE. Août : 19. Voltaire et l'Académie. — 26. Voltaire à Saint-Claude. — 27. Danton.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

— Procès de presse, de propriété littéraire et de librairie —

Cour de Paris (ch. corr.)

Presse. — Diffamation. — Preuve. — Société. — Société en participation. — Directeur. — Administrateur. — Fondateurs.

L'art. 35 de la loi de 1881 qui permet de faire la preuve des imputations diffamatoires et injurieuses contre les directeurs et administrateurs de toute entreprise financière et faisant publiquement appel à l'épargne ou au crédit, ne saurait recevoir application dans le cas d'une société en participation qui n'a d'autre objet que de préparer la création d'une société anonyme, et qui ne fait pas publiquement appel à l'épargne ou au crédit.

Cet article, constituant une exception à un principe d'ordre public, doit être expressément limité au cas qu'il prévoit et aux personnes qu'il désigne. Notamment, comme il ne parle que des « directeurs ou administrateurs » de société, on ne peut admettre qu'un fondateur d'une société soit compris au nombre des personnes contre lesquelles la vérité des imputations diffamatoires peut être établie.

(Marcel Deprez c. Drumont.)

La cour d'appel vient de confirmer le jugement de première instance par lequel le tribunal a refusé de procéder à l'audition des témoins de M. Drumont, dans le procès en diffamation que lui a intenté M. Marcel Deprez, à raison d'un passage de *la France juive devant l'opinion*.

Voici le texte de cet intéressant arrêt :

« Considérant que Marcel Deprez a, le 17 décembre 1886, fait citer Marpon et Flammarion et Drumont devant le tribunal de police correctionnelle, sous la prévention de l'avoir diffamé en publiant le livre intitulé *la France juive devant l'opinion*, dans lequel figurait son nom et se trouvaient des passages contenant contre lui l'imputation calomnieuse de s'être approprié les inventions d'autrui pour s'en faire des titres personnels ;

« Considérant que Drumont, se fondant sur ce qu'il n'aurait parlé de Deprez qu'à propos de la société pour la transmission de la force par l'électricité, à la fondation de laquelle il aurait donné complaisamment son concours, et sur la double qualité qui lui aurait appartenu de fondateur et de directeur de cette société, réclame le droit d'établir, en conformité de l'art. 35 de la loi du 29 juillet 1881, la vérité des imputations qui ont donné lieu à la poursuite ;

« Considérant qu'il résulte des documents de la cause et des débats que les imputations dont il s'agit se rattachent en effet à cette thèse évidemment soutenue par l'auteur du livre incriminé, à savoir que les féodaux juifs guettent tout convoi qui passe à l'horizon portant des idées ou des découvertes pour lui barrer la route, le détrousser et le mettre en rançon, mais qu'elles ne se caractérisent par aucun fait ayant un trait direct avec la fondation de la société sus-désignée ;

« Qu'il est constant du reste que *la France juive devant l'opinion* a été publiée au mois d'octobre 1886 ; que la société n'a été fondée qu'au mois de janvier 1887 et que Desprez ne s'est révélé comme l'un de ces fondateurs que par les statuts déposés chez Me Corrard, notaire, suivant acte des 18 et 20 décembre 1886 ;

« Que Drumont n'a pu entretenir le public de faits qui ne s'étaient pas encore produits ;

« Qu'à la vérité, une société en participation paraît avoir existé antérieurement, à l'effet de préparer la société anonyme dont la fondation était projetée ; mais qu'il n'est pas démontré ni même allégué que cette participation ait fait publiquement appel à l'épargne ou au crédit ; qu'elle ne peut donc être classée parmi les entreprises visées en l'article 35 de la loi de 1881 ;

« Qu'ainsi il est certain en fait que les attaques formulées par Drumont contre Deprez ne se rapportaient pas au fondateur d'une société au regard de laquelle la preuve fût autorisée ;

« Considérant d'ailleurs que l'art. 35 règle la condition des directeurs ou des administrateurs, mais ne fait aucunement mention des fondateurs ; que ces dispositions constituent une exception au principe d'ordre public qui interdit la preuve des faits diffamatoires en matière de diffamation envers les particuliers, et résiste par conséquent à l'extension que la défense s'efforce de leur donner ; qu'un fondateur qui a gardé sa situation d'homme privé ne saurait être assimilé à un administrateur qui, à raison de la fonction qu'il a acceptée, a revêtu en quelque sorte un caractère public ;

« Qu'en vain la défense fait ressortir le danger que peuvent présenter les manœuvres commises par les fondateurs au moment de la réunion du capital social ; que la mission du juge est d'appliquer la loi, non de la faire, et qu'il convient de reconnaître qu'un simple fondateur n'est pas compris au nombre des personnes contre lesquelles la vérité des imputations diffamatoires peut être établie ;

« Considérant que Drumont soutient d'autre part que Deprez était directeur de la société dont il a voulu dévoiler les agissements ; que le seul élément de preuve qu'il produit à l'appui de cette allégation consiste dans un état des indemnités à payer aux ingénieurs employés pour la commission d'expériences pendant le mois de décembre 1886, état dans lequel Deprez est en effet qualifié de directeur ; mais que cet état lui-même démontre qu'il n'était directeur que de ladite commission, dont il était d'ailleurs le membre le plus important et celui qui touchait la rétribution mensuelle la plus élevée ; qu'il est manifestement impossible de voir dans le directeur d'une commission scientifique, se livrant à des travaux professionnels pour le compte d'une société, un directeur d'entreprise industrielle, commerciale, financière, faisant publiquement appel à l'épargne et au crédit dans les termes de l'article 35 de la loi 1881 ;

« Par ces motifs,

« Rejette les conclusions des appelants ; donne acte à Marcel Deprez de ce qu'il déclare s'en rapporter à justice sur le mérite de l'appel ;

« Confirme le jugement dont est appel. »

L'Administrateur-Gérant : A. Sauthar.

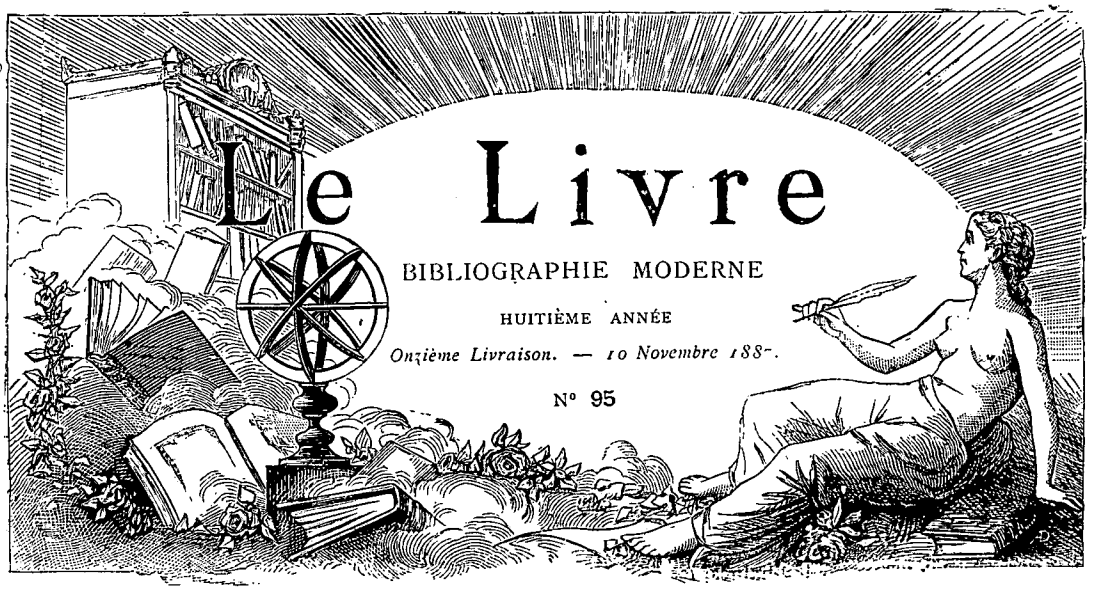

L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Histoire. — Beaux-Arts. — Géographie. — Bibliographie-Mélanges. — Sciences philosophiques. — Questions politiques et sociales — Petite gazette du bibliophile. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.

— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

Pasoal Géfosse, par PAUL MARGUERITTE. Paris, Librairie illustrée, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix: 3 fr. 50.

C'est le rouage intérieur et caché des êtres, c'est le mystère de leur pensée, la caverne ténébreuse de leur cœur qui tentent de préférence la soif d'analyse de Paul Margueritte. Il laisse volontiers à côté les manifestations extérieures des individus, pour entrer en eux, sonder leurs secrets, chercher à pénétrer l'énigme qui les fait agir. L'exacerbation de cette curiosité lui fait même effleurer le mysticisme, à force de psychologie, et sous la peau de son héros on devine les préoccupations, les interrogations sur lui-même de l'auteur.

Attiré par l'étrange et complexe problème de l'adultère, il l'étudie chez ce sensitif particulier, l'homme de lettres, chez l'être qui s'observe continuellement et ne laisse égarer aucune de ses sensations, aucun des troubles intimes de son cœur ou de son cerveau, sans les traiter littérairement, sans les disséquer, plume en main. Son *Pascal Géfosse* est un amoureux terrible, l'amoureux qui étudie son amour comme une maladie, qui discute le pour et le contre des soulèvements de sa chair tentée par la chair féminine, des battements de son sang dans les artères incendiées de désir. De sang-froid, avec une absence complète de sens moral, en se traitant de misérable, car il trahit un ami et ne cède qu'à un caprice sensuel, passager, il perd une malheureuse jeune femme que sa réputation d'auteur à succès, plus encore que ses agréments personnels, affole et roule au bourbier de la faute. Il combine mathématiquement la chute de Louise Daygrand, et, intérieurement, ricane de cet amour, au milieu duquel il ne perd pas un instant la raison, tandis que la pauvre créature tourne autour de lui, fascinée, perdant toute conscience et toute pudeur, prête à le suivre partout en abandonnant son mari et ses enfants.

C'est la curieuse peinture d'un adultère très particulier que Paul Margueritte nous trace dans ce livre; il a placé son action au milieu des paysages d'Algérie

qui lui sont familiers, dans une atmosphère qu'il connaît, qu'il regrette, car bien des souvenirs, bien des pensées de Pascal Géfosse, au milieu du rappel des faits d'enfance, ont la netteté, le bien vu, l'émotion de l'autobiographie. En somme, un livre intéressant, apportant dans la littérature une des nuances de l'amour, ce perpétuel sujet d'étude, qui varie avec les individus, se métamorphose selon l'être qu'il touche, comme le caméléon change de couleur pour prendre celle de l'objet sur lequel il rampe. G. T.

Les Barthozouls, par Joseph Caraguel. Paris, A. Piaget, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Toute étude paysanne se concentre forcément et presque uniquement sur cette constante préoccupation du paysan, la terre, sur les haines, les jalousies, les crimes qui jaillissent de son partage, comme les étincelles sautent du caillou heurté par le soc de la charrue, par le fer de la pioche.

Joseph Caraguel n'a pas manqué à cette règle : dans *les Barthozouls*, il nous montre une terre de famille, un héritage partagé entre deux branches des Barthozouls, au grand désespoir de l'un des héritiers, qui, mordu de l'âpre et rustique passion du sol, voudrait réunir ces deux parts en un seul tout, qui serait le superbe, l'énorme, l'unique bien des Barthozouls. Ici ce désir rude, patient, continu, se trouve renfermé dans le cœur d'une femme, Marianne, dite la Barthozoule, une gaillarde, une maîtresse femme. Jeune fille, elle a d'abord espéré arriver à ses fins en se faisant épouser par son cousin, héritier de la part convoitée; mais il lui échappe et épouse une autre femme, dont il a un fils; Marianne se marie de son côté et met au monde une fille. Les hasards d'une fête rapprochant Germaine et Paul, les deux cousins, jusqu'alors ennemis de par la haine de leurs parents, Marianne conçoit brusquement le projet de les marier et de réaliser ainsi son rêve dû bien unique des Barthozouls. Elle atteint en effet son but, et, unissant les deux propriétés, n'en forme qu'une seule, toute plantée de vignes, d'où elle lancera un défi hautain au phylloxera qui ravage les pays avoisinants.

Très consciencieuse, très serrée, avec un souci de la forme qui pousse l'écrivain à toutes les exagérations du style, à toutes les bizarreries de la maladie du mot, l'étude de mœurs terriennes de Joseph Caraguel n'offre cependant pas de reliefs très accentués; elle se tient à ras de terre sans jamais s'élever, et il en découle une certaine monotonie encore aggravée par l'abus de la description, par l'envahissement exagéré des choses extérieures. Malgré les qualités littéraires du romancier, il est donc difficile de lire couramment *les Barthozouls*, à cause de l'emploi voulu, de l'emploi inutile et constant de mots bizarres, piochés à coups de dictionnaire, impossibles à comprendre sans un glossaire spécial. Tout cela ne vaut pas la simplicité, la limpidité, la netteté et ne saurait jamais remplacer la pensée, l'analyse sobre des caractères. Joseph Caraguel semble s'être plu à étouffer son livre sous une végétation parasitaire qui égare le lecteur, le déroute et enlève de l'unité à son étude.

G. T

Nouvelles grecques de D. Bikélas, traduite par le marquis de Queux de Saint-Hilaire. Paris, Firmin-Didot, éditeur; 1887. — Prix : 3 fr. 50.

On pourrait commencer à craindre que le Français n'ait été trop sensible au reproche d'ignorer les œuvres étrangères. La traduction déborde; les romans anglais défilent en couvertures rouges, comme l'uniforme des soldats de S. M. la Reine; les romans russes se répandent à flot continu, en abusant du légitime succès des grandes œuvres de Tolstoï et des sombres études de Dostoïewski; voici M. le marquis de Queux de Saint-Hilaire qui nous révèle un Grec contemporain, D. Bikélas, qu'il nous présente comme un des premiers écrivains et conteurs de son pays.

Assurément le talent ne manque pas dans les sept récits qui constituent le volume. Elles sont agréables à lire. La *Sœur laide* contient quelques scènes amusantes; l'*Enragé* est un tableau assez net et vigoureux de l'état d'esprit des paysans dans une bourgade de Cyclady; le *Pappas Narkissos* est une composition intéressante; M. Bikélas y pose d'une façon intéressante l'analyse des dissentiments d'un jeune prêtre pour la première fois en présence d'un agonisant. *Chez l'ombite* n'est qu'une esquisse, mais dont les traits traduisent habilement une observation tout extérieure. Le *Cap des deux frères* semble d'abord un conte fantastique et se termine par le court récit d'une aventure dramatique.

En toutes ces compositions, on aperçoit un grand souci de l'art, et ce n'est pas un petit mérite. Mais, pour être franc, nous avouons qu'au fond il n'y a pas grand' chose. Ce n'est jamais qu'une anecdote, un fait divers entouré de préambules et de circonstances accessoires, la plupart du temps d'espèce assez ordinaire.

Il se peut que M. Bikélas occupe un des premiers rangs dans la littérature nouvelle de la Grèce actuelle. Il faudrait être pris d'*exotomanie* pour ne pas reconnaître que, dans ces nouvelles au moins, il est bien au-dessous de nos auteurs nouvellement arrivés à la renommée. Estimable, distingué, sont des épithètes qu'il convient d'accorder à l'écrivain. Mais il ne nous paraît pas que la privation d'une traduction de ses œuvres ait pu être une souffrance pour personne.

Le traducteur a droit pourtant aux remerciements de son ami l'auteur : il a fait passer dans une bonne langue, précise, élégante, la prose de M. Bikélas.

PZ.

L'Unisson, roman par George Duruy. Un vol. in-18. Paris 1887, Librairie Hachette.

La question qui tient en suspens l'intérêt du lecteur jusqu'aux dernières lignes du nouveau roman de M. George Duruy (pourquoi George sans *s* à l'anglaise ?) n'est pas de savoir si le jeune baron Ray-

mond Blachère, de modeste fortune et descendant des preux, épousera ou non Mlle Claire Lecouturier, fille de roture et archimillionnaire; le doute, si même il y a doute un instant, ne se prolonge pas au delà de quelques pages. La véritable question est celle-ci : le mariage accompli, tant à la mairie qu'à l'église, et consommé dans une chambre d'hôtel, à Biarritz, un autre mariage, l'union des âmes, « l'unisson », se fera-t-il jamais entre l'homme de devoir, doué de toutes les vertus chevaleresques, rêveur en outre, croyant, sensible et poète, amoureux fou de sa femme d'une part, et celle-ci, le rejeton d'un père ingénieur, cerveau positiviste, et d'une mère sotte, mondaine et forte à la Bourse ? Elle-même, la jeune femme est tour à tour « toute grâce, vivacité, espièglerie, gentille coquetterie et loyauté », ou bien « intéressée, soupçonneuse, calculatrice, incapable d'enthousiasme et de poésie », considérant — avant le mariage — le mariage (dont elle se vante *de ne rien ignorer*) comme « une sorte de camaraderie supérieure, ayant pour but la satisfaction des intérêts et des ambitions des deux contractants », et finalement aimant bien son mari, qu'elle ne prise pas très haut, mais dont elle ne doute pas, dans sa naïve infatuation, de réussir à faire quelqu'un.

Le problème étant ainsi posé, on imagine aisément la richesse des combinaisons psychologiques que l'antagonisme des situations morales offrait à l'analyse du romancier. Depuis les premiers malentendus jusqu'à la crise finale, à travers les échanges de souffrances muettes, les douleurs résignées, les luttes sourdes, suivies de révoltes déclarées, conduisant au bord de fautes irréparables, M. George Duruy nous fait assister à un spectacle très délicatement observé et rendu avec une exquise finesse de talent, au lent et périlleux travail de désagrégation et de refonte par où s'accomplit la totale évolution de deux caractères, qui finissent par se rencontrer et s'unir à mi-chemin.

« Sur le banc de gazon, au pied de la statue sans tête, Raymond et Claire étaient assis. La jeune mère achevait de boutonner son corsage, qu'elle avait ouvert afin de donner le sein à son fils. L'enfant était couché à terre, sur une couverture de voyage; il poussait des cris joyeux en levant les deux mains pour prendre une fleur que son père agitait au-dessus de lui et retirait chaque fois que ses petits doigts malhabiles allaient la saisir. Sans parler, l'abbé fit signe à Mme Blachère (mère) de venir. Et quand elle eut, d'un coup d'œil, embrassé tous les détails de la scène :

« Eh bien! fit-il, qu'est-ce que je vous disais?... Le voilà l'unisson. »

L'Unisson n'est pas seulement une œuvre remarquable par le grand art avec lequel M. George Duruy a composé les caractères très complexes de ses principaux personnages et, pénétrant au fond des cœurs, tracé d'une plume subtile les états d'âme contradictoires et vrais pourtant qu'ils traversent. Son roman a aussi le mérite devenu rare d'être une œuvre forte, sincère, vivante et, de plus, honnête, saine, élevée dans la forme et dans le fond. E. C.

La Grande Babylone, par Edgar Monteil. Un vol — Prix : 3 fr. 50. (Librairie moderne. — Maison Quantin.)

C'est avec tranquillité et précision que M. Edgar Monteil poursuit le plan qu'il s'est tracé de peindre, telle qu'elle existe, la société française tout entière, dans tous ses mondes ; non pas d'imagination, mais en arrangeant seulement un peu ce qu'il voit. Car il veut voir et jamais il n'a rien écrit sans qu'il l'eût vu, sans qu'il se fût imprégné de la vie qu'il veut peindre. C'est pour cela que les livres qui composent aujourd'hui sa série d'*Études humaines*, depuis *Antoinette Margueron* jusqu'au *Grand village* et *Cornebois*, offrent un si remarquable caractère de vérité.

C'est ce caractère qu'on retrouve dans la nouvelle œuvre que M. Edgar Monteil publie à la Librairie moderne. La *Grande Babylone* est pleine de détails que tous ceux qui connaissent les dessous de la vie de Paris reconnaîtront facilement. La *Grande Babylone*, c'est Paris dans son ramassis d'étrangers plus ou moins canailles, essayant d'exploiter la France, à l'affût des moyens frauduleux de se procurer de l'argent. C'est l'affaire véreuse et le jeu mis en action, et le jeu avec toutes ses émotions et toutes ses conséquences. Ce qu'on voit dans la *Grande Babylone*, c'est la dépravation des étrangers de Paris, leur vie pleine de vices ; en un mot, c'est l'actualité même.

Nous ne parlons pas de l'œuvre elle-même, de la vivacité avec laquelle elle est menée, de la clarté et de la correction du style. M. Edgar Monteil n'a jamais recueilli que des louanges pour toutes ses œuvres littéraires et ce n'est plus aujourd'hui qu'on contestera son talent.

Le Cornac, par Dubut de Laforest . Un vol. in-18 jésus. Paris, Dentu et Cie, 1887. — Prix : 3 fr. 50.

Il est assez piquant d'apercevoir sur la couverture de ce roman la devise en exergue autour de l'écusson de l'éditeur : *Candidi ac tenaces*. M. Dubut de Laforest et ses personnages ne sont point des prototypes de candeur ; quant à la ténacité des uns à se ruer avec frénésie aux désordres sensuels et, de l'autre, à désirer ce... rut, elle a, sinon sa justification, du moins son explication, dans la faveur que lui accorde le public. Il ne sert de rien de moraliser sur le sujet. M. Dubut de Laforest, de bonne foi peut-être, répondrait qu'il a vu ce qu'il conte, et que son dessein est honnête ; en effet, les vicieux qu'il nous représente de la tête au pied finissent par être victimes de leurs vices. Dès lors, que réclamer ? C'est de la morale en action! Oui, mais c'est aussi de l'immoralité en récit : à vrai dire, le public gangrené à qui l'on a vendu déjà huit ou dix éditions du *Cornac* se soucierait médiocrement de cette figure de littérateur proxénète, de ce sénile débauché, de mari trafiquant de sa femme, si des scènes extrêmement risquées n'émaillaient le récit et ne rallumaient le cerveau du lecteur fatigué ou de la lectrice blasée. Ce M. Angelus, le Cornac, est un personnage ignobilissime; ayant besoin

de l'argent d'un banquier sexagénaire, il dit crûment à sa femme : « Vous avez un jeune amant ; prenez-en aussi un vieux ; si vous devenez la maîtresse de Keulsbergh, vous trouverez en votre mari un serviteur : je fermerai les yeux sur Florentin... Voyons, Régine, avec le jeune amant, vous oublierez le vieux. »

Et le reste à l'avenant.

La truffe elle-même a pourtant besoin d'être enveloppée d'une fine farce et logée dans un volatile de race. Mais M. Dubut de Laforest connaît son public ; il le méprise, j'en suis convaincu, et il a bien raison. Il lui fourre la truffe toute crue dans le groin, en lui disant : « Tiens, flaire, mange ; tu n'as pas même la peine de te baisser pour la chercher ; je l'ai déterrée pour toi ! »

Il est fâcheux que cette occupation devienne l'unique emploi des qualités de romancier de M. Dubut de Laforest.

Si maintenant l'on exige la raison pourquoi le sieur Angelus Cardoz, homme de lettres, festoyant et prodigue, a été surnommé le *Cornac*, c'est que, dans son cas spécial, ce mot est synonyme de lanceur de femmes et de pêcheur d'hommes. — Cette indication nous dispense d'une analyse plus détaillée.

Contes de garnison, par Jean de Villeurs, avec des croquis de Darnoc. Un vol. in-18 jésus. Paris, 1887. Plon, Nourrit et Cie, édit. — Prix : 3 fr. 50.

Ne pas confondre ces contes de garnison avec des histoires de corps de garde. Ils sont, ma foi ! jolis pour la plupart, et touchants, sans recherche ni prétention, écrits d'un style facile et clair. Le moins bon de tous est *l'Heure du fantôme*, d'une invention un peu forcée et d'un intérêt médiocre. Mais il en est deux qu'il convient de distinguer : on ne peut lire sans émotion l'histoire de cette pauvre Germaine, victime du satyre dont elle gouverne les filles, et amoureuse ensuite d'un lycéen de dix-sept ans, un potache de Louis-le-Grand, futur saint-cyrien. Ce *premier amour* a bien l'air d'une histoire vraie, d'un souvenir, d'une confidence.

Chamagney, fils est aussi une histoire attendrissante, celle de deux frères orphelins dont l'aîné se fait le *père* du cadet avec une sollicitude, un dévouement admirables. La scène où l'aîné va réclamer aux avant-postes prussiens son *fils* tué la nuit dans une rencontre est d'un grand effet dramatique.

Ces *Contes de garnison* méritent d'être tirés de la foule des romans ou nouvelles quelconques que nombre d'officiers s'avisent d'écrire pour leur amusement, que neuf fois sur dix le lecteur ne partage aucunement. PZ.

Die Amerikanerin, par Sophie Junghaus. Leipzig. C. Reissner, 1887.

Le nouveau roman de Sophie Junghaus est une étude très curieuse de la jeune fille élevée en Amérique et transplantée en Europe. Or, comme cet auteur s'entend admirablement à peindre les caractères féminins, ce volume a toutes les qualités requises pour charmer les lecteurs qui préfèrent une page d'observation pénétrante et de délicate analyse au fatras de vingt chapitres d'aventures. D'ailleurs, il est à noter que dans l'*Américaine* le côté romanesque ne manque pas, chose logique, avec la donnée même du livre et les contrastes, les heurts inévitables qui se produisent entre la jeune miss Webster, intelligente, pratique, froidement audacieuse, et le milieu mondain dans lequel elle se meut entre des préjugés et des partis pris.

Une bonne note à Sophie Junghaus pour ce roman et une bonne note aussi à la littérature allemande contemporaine, qui nous a depuis longtemps déshabitués de ces œuvres *vraies*, saines et fortes.

L. DE H

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

La Bible, par E. Ledrain. Traduction nouvelle d'après les textes hébreu et grec. Tome II. — II. Rois. — Esdras. — Néhémie ; I et II. Chroniques ; I et II. Maccabées. Paris, Alphonse Lemerre, 1887. Un vol. in-8°. — Prix : 7 fr. 50.

Nous sommes en retard pour annoncer le second volume de la traduction littérale et littéraire de *la Bible* qu'avec tant de courage et de puissance a entreprise M. E. Ledrain. Il achève ici la partie historique des livres sacrés des Juifs, commencée dans le volume Ier. Ce que je disais du premier volume, je le pourrais dire du second, avec l'assurance accrue que donne une seconde épreuve, et l'addition d'éloges que mérite un travail plus considérable, mené avec le même entrain, exécuté avec la même science, la

même conscience et le même talent, et conduit à aussi bonne fin.

Les livres historiques de *la Bible* exercent en général un moindre attrait que les livres lyriques, y compris ceux des prophètes. Ces combats entre les tribus, ces luttes avec l'étranger presque infailliblement suivies de la défaite et de la servitude, ces sacrifices, ces holocaustes d'hommes dévorés par le feu d'Javeh, ces pillages et ces égorgements, ces déchirements intérieurs, ces intrigues et ces massacres de palais, fatiguent vite le lecteur, quand ils ne l'écœurent pas. Mais quand on écoute ce récit à travers l'interprétation de M. Ledrain, on est étonné d'entrer dans un monde nouveau, de pénétrer dans des mœurs, des habitudes d'esprit, des passions, des intérêts, une société, une civilisation tout entière, qui a l'attrait empoignant d'une révélation. Le monde sémite vit et palpite dans ces pages. La poésie farouche du peuple d'Israël se déroule dans la sombre simplicité des faits, tragiques presque toujours, idylliques en de rares places, qui forment, sous les châtiments multipliés d'un Dieu jaloux et inclément, la trame des destinées hébraïques. Qu'il frappe ses tribus ou l'ennemi de ses tribus, il se montre toujours le tueur implacable.

« La pièce que tu m'as faite au sujet de Sanhérib, roi d'Asschour, je l'ai écoutée. Voici la parole que je fais entendre sur ce roi :

Elle te méprise, elle se rit de toi,
La vierge, fille de Çion ;
Après toi elle branle la tête,
La fille d'Ierouschalaïm.

A qui as-tu jeté l'injure et l'outrage ?
Contre qui as-tu élevé la voix ?
C'est en haut que tu as porté les yeux,
Contre le saint d'Israël.

Par tes messagers tu as outragé le Seigneur et dit :
« Avec la multitude de mes chars
J'ai escaladé le sommet des montagnes
Et les endroits les plus retirés du Libanon.

J'ai coupé la hauteur de ses cèdres
Et le meilleur de ses cyprès,
J'ai pénétré jusqu'à ses confins,
Dans la forêt de sa beauté... »

... Toutes tes fureurs à mon égard [je les connais].
Parce que tu t'es emporté contre moi
Et que ton insolence a monté jusqu'à mes oreilles,
Je poserai mon anneau dans ta narine
Et mon frein à tes lèvres,
Et te ramènerai dans le chemin par lequel tu es venu.

Cette nuit-là même, Iaveh « frappa dans le camp d'Asschour cent quatre-vingt-cinq mille hommes. Le lendemain matin, au lever, il n'y avait plus que des cadavres inanimés. Alors, pliant ses tentes, Sanhérib, roi d'Asschour, reprit le chemin de son pays et séjourna dans Ninevê.

« Là, comme il était prosterné dans le temple de Nisrok, son dieu, Adrammélek et Saréçer, ses fils, le frappèrent de l'épée et s'enfuirent dans le pays d'Ararat. »

Les hébraïsants seuls ont pu, jusqu'à présent, sentir cette poésie spontanée, sauvage et grandiose. Ni les Septante, ni la *Vulgate*, ni les traductions modernes ne nous la présentent dans son intégrité. On se préoccupe beaucoup plus de donner des assises à une religion et à un culte que de conserver des monuments littéraires ; et parmi les traducteurs que le souci littéraire anime avant tout autre, qu'ont-ils fait tous que broder ou enjoliver l'idée biblique et prendre le texte pour prétexte à leur ardeur de paraphrase ?

Une critique historique exacte éclaire partout le chemin parcouru. M. E. Ledrain s'est judicieusement imposé la loi de n'introduire aucune discussion ni exposition de théories dans le cours même de sa traduction. Il considère qu'il est préférable d'en faire l'objet d'un volume à part, lequel ne sera pas le moins intéressant de cette grande œuvre. Mais il sait, d'un mot mis en note, rétablir un nom, rectifier un fait, signaler une lacune, une faute ou une interprétation, empêcher le lecteur de s'égarer dans les détours et difficultés du récit. C'est ainsi qu'à propos du prétendu décret de Cyrus rapporté au chapitre VI d'Esdras, concernant la reconstruction du Temple, il écrit cette note rapide et concluante : « Pour justifier une doctrine ou un fait, les Israélites ne se sont jamais fait scrupule d'imaginer des livres ou des édits, témoin les *Livres sybillins* et la grande fabrication alexandrine. »

On se rappelle l'avant-dernière scène de l'acte V, dans *Athalie*. Voici la matière que le chroniqueur juif a fournie au poète tragique français. Tout ayant été soigneusement réglé d'avance par le cohène Jehoyada (Joad), « on produisit l'enfant royal, on le ceignit du diadème, on lui remit la loi, on le proclama roi. Jehoyada et ses fils lui donnèrent l'onction. On jeta ce cri : « Vive le roi ! »

« Aux clameurs du peuple se précipitant pour acclamer le roi, Athalyahou (Athalie) accourut au temple, vers la foule, et voici ce qu'elle vit : le roi debout sur l'estrade, à l'entrée ; les chanteurs et les trompettes près de lui ; et toute la foule du pays se réjouissant et faisant résonner les trompettes, et les musiciens avec les instruments de chant, enseignant à louer. Athalya déchira ses habits en s'écriant : « Conjuration ! conjuration ! »

« Faisant sortir les centurions, surveillants de la troupe, Jehoyada, le cohène, leur donna cet ordre : « Traînez-la hors du Temple vers les rangs. Quiconque la suivra, qu'il soit égorgé avec l'épée ! » Le prêtre criait : « Qu'elle ne périsse pas dans la maison d'Iaveh ! »

« Ils jetèrent les deux mains sur elle et se dirigèrent vers l'entrée de la porte des chevaux, au palais royal. C'est là qu'ils la massacrèrent. »

Racine a traduit à sa mode ces dernières lignes d'un relief si puissant :

Qu'à l'instant hors du temple elle soit emmenée,
Et que la sainteté n'en soit point profanée.
Allez, sacrés vengeurs de vos princes meurtris,
De leur sang par sa mort faire cesser les cris.
Si quelque audacieux embrasse sa querelle,
Qu'à la fureur du glaive on le livre avec elle.

Et bientôt après, un lévite vient annoncer que

Le fer a de sa vie expié les horreurs,

et que Jérusalem,

De son joug odieux à la fin soulagée,
Avec joie en son sang la regarde plongée.

Le suprême bon goût — celui de Racine — est assurément une jolie et bien recommandable chose ; mais il n'aide pas à comprendre, encore moins à rendre, la grandeur barbare des poètes et des conteurs primitifs. Et c'est ce que M E. Ledrain sait faire merveilleusement. B.-H. G.

Étude sur Quinte-Curce, *sa vie et ses œuvres*, par S. Dosson, professeur à la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand, docteur ès lettres. Paris, Hachette et Cie. Un vol. in-8°.

Il était difficile de faire une étude plus consciencieuse, plus fouillée, plus minutieuse, plus complète sur l'auteur latin de la *Vie d'Alexandre*. L'appareil d'érudition peut faire envie à un Allemand; la méthode, le goût et le sentiment littéraire sont peut-être appréciés par tout Français lettré. Quinte-Curce n'est connu que par son livre. Sa vie, l'époque même où il vécut semblaient être à jamais dans une impénétrable obscurité. On en est même venu à contester son existence, et des savants ont soutenu l'opinion que la *Vie d'Alexandre* est l'œuvre de quelque moine habile aux pastiches et ami des mystifications. Il va sans dire que, mystifiés ou mystificateurs eux-mêmes, ces savants n'ont point l'oreille de M. Dosson, lequel, à l'aide d'inductions ingénieuses et patientes, nous amène à la quasi certitude que l'œuvre de Quinte-Curce fut achevée d'écrire « soit en 42, soit plutôt en 41 » après Jésus-Christ.

Ce point fixé autant qu'il peut l'être, M. Dosson en fixe bien d'autres. Il arrive presque à distinguer lequel des Curtius doit être l'auteur de la *Vie d'Alexandre* et entre le Curtius Rufus dont parle Suétone et le Curtius Rufus dont parle Tacite, c'est pour ce dernier qu'il se prononce, non sans en donner de fort plausibles raisons. Il établit les sources auxquelles puisa l'historien et en discute la valeur avec autorité. Il analyse les procédés de composition de Quinte-Curce, met en relief sa bonne foi, son amour de la vérité, et le venge des nombreuses accusations qu'on a soulevées contre lui. Il l'étudie sous le quadruple aspect de peintre, d'auteur, de moraliste et d'écrivain, notant sa recherche du pittoresque, ses habitudes oratoires, ses doctrines philosophiques se rattachant à la fois au stoïcisme et à l'école du Portique, sa langue légèrement entachée de décadence, et où le vocabulaire poétique de l'âge classique fait irruption dans la prose. Un Allemand, M. Th. Vogel, a compté que le vocabulaire de Quinte-Curce ne dépasse pas 3,850 mots. M. Dosson nous apprend que « dans ce vocabulaire restreint, les néologismes sont rares ; on y trouve trois mots absolument inconnus avant et après Quinte-Curce, cinq que l'on rencontre dans les auteurs contemporains de Claude et de Néron, et treize qui appartiennent à la langue des écrivains postérieurs au règne d'Auguste. Les archaïsmes y sont peu nombreux, il n'y en a guère plus de six, et les mots transcrits du grec ne dépassent pas la douzaine. » Telle est la minutie des détails recueillis par M. Dosson. C'est, si l'on peut dire, de la critique au microscope. Non pas que les vues d'ensemble et la force d'esprit qui, de l'analyse la plus subtile, sait remonter à la synthèse la plus large, lui fassent défaut. Bien au contraire. Je n'en veux pour exemple que les lignes si fermes par lesquelles il clôt son beau travail et que je demande la permission de citer.

« Somme toute, Quinte-Curce historien ne sera jamais apprécié que par les esprits assez cultivés et assez forts pour n'avoir pas à craindre de se laisser égarer par lui ; il sera toujours tenu en suspicion par les autres ; il est inquiétant. Écrivain, il ne nous procurera jamais un plaisir sans mélange; il est inégal. C'est dans ce double fait qu'il convient peut-être de chercher la cause des fluctuations qu'a subies sa renommée, des jugements si divers qu'on a portés sur lui. Aux époques où les esprits s'appliquent volontiers à découvrir les faiblesses des écrivains, sa gloire diminue ; elle grandit au contraire quand, selon le mot de Chateaubriand, on quitte la critique mesquine des défauts pour la critique féconde des beautés. Et c'est ainsi que l'avenir recommencera sans doute pour Quinte-Curce le passé, et que le reflux de l'opinion lui rendra la gloire que le flux lui avait enlevée. »

De pareils livres sont l'honneur de l'érudition française, et la Faculté de Paris, après avoir lu cette thèse magistrale, savait bien que c'était sur un front docte qu'elle allait poser le bonnet de docteur.

Le Cabons Namè, ou *Livre de Cabons, de Cabons Onsor el Moali*, souverains du Djordan et du Guilan. Traduit pour la première fois en français avec des notes par A. Querry, consul de France à Trébizonde. Paris, Ernest Leroux, 1886. Un vol. in-18°.

Cabons Onsor al Moali, petit-fils de Cabons Chems el Moali, et souverain, comme son ancêtre, des provinces de Djordan et du Guilan, un des débris de l'empire des Sassanides, a laissé, « sous le titre de Cabons Namè et sous forme de testament à son fils Guilan Chah, une somme de conseils adaptés aux différentes situations de l'existence humaine, qui place l'auteur « au premier rang des moralistes per-

sans ». Toutes sommaires que soient les notions qu'il donne, on ne peut qu'admirer l'étendue et la variété des connaissances de ce prince : politique, administration, théologie, philosophie, rhétorique, poésie, musique, médecine, astronomie, comédie, science militaire, dans les quarante-quatre chapitres qui composent son livre, il touche à presque toutes les connaissances humaines ; des plus hautes conditions, il descend jusqu'aux plus humbles ; son expérience hippique ferait honneur à maints sportsmen ; sa religion est élevée et dépouillée de toute hypocrisie. On aurait peine aujourd'hui à rencontrer une tolérance plus large que celle dont il témoigne. Enfin avec le *Cabons Namè*, nous pénétrons dans l'intimité de la société musulmane de cette époque reculée (XIe siècle).

La traduction que M. A. Querry nous donne de ce manuel de vie persane est d'une lecture facile, agréable même, et je regrette de ne pas être assez orientaliste pour pouvoir affirmer qu'elle est complète et fidèle, ce dont je ne fais aucun doute, d'ailleurs.

Le livre est surtout intéressant pour le commun des lecteurs, — *the general reader*, — en ce qu'il montre une fois de plus, à travers les différences des temps, des lieux, des religions et des civilisations, l'identité du fonds humain. Il forme une excellente addition à la jolie et savante *Bibliothèque orientale elzévirienne* entreprise par l'éditeur Ernest Leroux.

B.-H. G.

Poitou et Vendée. Études historiques et artistiques, par B. FILLON et O. de ROCHEBRUNE, 11e et 12e livraisons in-4°. Niort, 1887. L. Clouzot, libraire-éditeur.

Les livraisons 11 et 12 complètent et terminent cet ouvrage, fatalement interrompu par la mort de l'un des auteurs, ce monument fait de science historique, de patientes recherches, d'érudition archéologique, de goût et de profondes connaissances en matière d'art, construit avec des matériaux de première main difficilement réunis, élevé lentement pierre à pierre, et que le très regretté Benjamin Fillon — avec la collaboration artistique de M. O. de Rochebrune, le fort habile et savant graveur dont les puissantes eaux-fortes d'architecture sont justement célèbres — a consacré au Poitou et à la Vendée. A ces deux livraisons sont joints les titres et les tables des deux tomes ; cela seul annonce la fin de la publication. Les trente-neuf chapitres de *Poitou et Vendée* forment autant de monographies à pagination séparée, indépendantes les unes des autres, dont le nombre, qui pouvait être indéfiniment accru, eût été de beaucoup augmenté, en effet, si la mort n'avait, avant le temps, glacé la main de M. B. Fillon, car l'auteur survivant a groupé à la fin de l'ouvrage quarante-deux planches pour lesquelles il n'y a pas eu de texte écrit. Les monographies contenues dans ces livraisons sont d'une importance fort inégale, ce qui explique qu'il y en ait quatre seulement : *Terre-Neuve aux portes de Fontenay* (16 pages); *l'Église réformée de Fontenay-le-Comte et ses pasteurs* (112 pages). — L'histoire de Fontenay avait déjà, dans les livraisons précédentes, fourni la matière de deux monographies (112 et 28 pages) — *l'Ile de Noirmoutiers* (22 pages) et *le Puy-du-Fou* (2 pages). Le chapitre relatif à Fontenay est le plus volumineux des quatre, il en est aussi le plus considérable au point de vue de l'histoire et en particulier de celle de la Réforme en France, et ce n'est pas l'un de ses moindres titres à l'intérêt des lettrés qu'il s'y rencontre de bien curieuses pages de la vie de Rabelais. Les artistes, au contraire, s'arrêteront de préférence au chapitre sur Terre-Neuve, qui contient la description savante du château de Coulanges-les-Royaux, un bijou d'architecture Renaissance que M. B. Fillon attribue à Philibert Delorme. L'île de Noirmoutiers est l'objet d'une étude géologique spécialement approfondie dans le sens de l'exploitation des matières premières propres à l'industrie ; tandis que le Puy-du-Fou donne lieu à une description purement pittoresque. C'est ainsi que ce précieux ouvrage fournit un aliment à toutes les curiosités que peuvent inspirer nos vieilles provinces de Poitou et Vendée, en même temps que M. de Rochebrune nous en restitue toutes les beautés en ses lumineuses eaux-fortes.

E. C.

Shelley, sa vie et ses œuvres, par FÉLIX RABBE. Un fort vol. in-18 jésus. Paris, Alb. Savine, 1887. 2e édit. — Prix : 4 francs.

Le poète délicat et profond qui, dédaigné de son vivant par ses compatriotes, exerça une si grande influence sur la poésie anglaise du XIXe siècle, le mélancolique Shelley, est encore peu connu en France. Quelques articles de revues, des imitations de M. Paul Bourget, une traduction partielle de Mme Tola Dorian, avaient cependant attiré sur lui l'attention des lettrés. M. Félix Rabbe leur a rendu un important service en consacrant à l'étude de la vie et des œuvres de Shelley tout un livre rempli de révélations intéressantes, d'aperçus très ingénieux et de sérieuses appréciations,

« Un idéalisme passionné et vivant, tel est, dit-il, le premier trait de la poésie de Shelley ; le second, plus frappant en lui que dans aucun poète de notre temps, c'est une chaleur et une tendresse de cœur, un amour de l'humanité, qui n'a guère d'accents équivalents que dans Shakespeare. » M. Félix Rabbe remarque aussi que l'âme de Shelley a été mordue par ces deux espèces de tristesse ou de mélancolie que distingue Michelet, celle des femmes et celle des fortes, celle des âmes trop sensibles qui pleurent sur elles-mêmes et celle des cœurs désintéressés qui pour eux acceptent le sort et bénissent toujours la nature, mais en même temps sentent les maux du monde et puisent dans la tristesse même des forces pour agir ou créer. Toutefois, ce qui domine en lui, c'est la seconde, que M. Rabbe appelle *la mélancolie héroïque*.

La biographie de Shelley est la base sur laquelle se fonde la critique attentive et, il faut le dire, très admirative de M. Rabbe. De sa naissance, le 4 août

1792, à Field-Place, près la petite ville d'Horsham, jusqu'à sa mort tragique, dans les flots de la Méditerranée, le 8 juillet 1822, nous avons là le tableau de cette existence si déplorablement courte, si féconde en belles œuvres. De 1805 à 1809, Shelley est écolier à Eton; à peine âgé de dix-sept ans, à la sortie d'Eton, il débute dans le roman et dans l'amour, et s'essaye à la poésie. De 1809 à 1816, il se transporte en diverses résidences, tantôt en Angleterre, tantôt en Irlande. Puis il fait un voyage en Suisse, se lie avec Byron, sur lequel il porte ce jugement, après une intimité de huit jours au bord du lac de Genève: « Lord Byron est un personnage fort intéressant; et étant ce qu'il est, n'est-il pas regrettable de le voir l'esclave des plus vils ou des plus vulgaires préjugés, et aussi fou que les vents ? » Il se marie vers la fin de 1816, à la suite d'incidents dramatiques qui lui avaient créé une situation assez bizarre. Deux ans après, il quitte l'Angleterre, adopte l'Italie pour résidence; mais des arrangements intimes aussi bien que son humeur inquiète le mènent d'une ville à l'autre; il habite successivement Milan, Lucques, Venise, Florence, Padoue, Rome, Naples, Pise, Livourne. C'est en revenant par mer de Livourne à Lerici que, surpris par la tempête, il fut noyé en compagnie de son ami Williams. Son corps fut retrouvé sur le rivage près de Viareggio, et brûlé sur un bûcher, conformément à la loi toscane en vigueur à cette époque. Byron assistait à cette cérémonie et y affecta une pose quelque peu théâtrale et hamlétique dit M. Rabbe.

Ayant ainsi pénétré, grâce aux correspondances, aux notes de Shelley, de sa famille et de ses amis, dans l'intimité de sa vie et de sa pensée, M. Félix Rabbe présente de ses œuvres une explication et une appréciation dont nous ne pouvons ici mesurer toute la justesse, mais qui du moins est très intéressante et très suggestive. Son ouvrage mérite les suffrages des gens d'étude et l'attention des érudits. P. Z.

Les Chants de l'Église latine. — *Restitution de la mesure et du rythme selon la méthode naturelle*, par Émile Burnouf, directeur honoraire de l'École d'Athènes. Paris, librairie V. Lecoffre, 1887. — Prix: 5 francs.

« Lorsque les chrétiens eurent définitivement triomphé du paganisme, dit M. Lavoix dans son *Histoire de la musique*[1], le plus brillant et le plus savant précis d'histoire musicale que nous possédions en France, ils pensèrent à constituer une musique qui leur fût propre et qui répondît à leur idéal religieux et artistique. Conservèrent-ils quelques chants primitifs, transmis depuis les premiers martyrs ? Prirent-ils uniquement, en la disposant à leur usage, la musique qui se chantait autour d'eux ? » A cette question, M. Gevaërt a déjà répondu dans son *Histoire de la musique grecque*. Aujourd'hui, un savant helléniste, M. Burnouf, en artiste et en érudit, fortifie les opinions avancées par l'illustre compositeur belge, par la publication de son beau livre: *les Chants de l'Église latine.*

1. Librairie Quantin.

Distinguant plusieurs courants dans la musique de l'Église latine: le courant juif, qui donne naissance au chant orthophone; le courant gréco-latin, représenté par les antiennes et les hymnes; le courant asiatique qui produit le genre fleuri; le courant du moyen âge, M. Burnouf range les chants de l'Église sous trois chefs principaux: chant recto tono (orémus versets, leçons, psaumes), plain-chant (antiennes, *Introït, Kyrie, Credo*, graduels, *Alleluias*), chant musical (hymnes, prose), et à tous ces chants, l'auteur applique sa savante méthode de restitution de la mesure, méthode à la fois analytique et déductive. Dans l'antiquité, les paroles commandaient à la mesure, la mesure aux rythmes; le plain-chant dérivé de la musique des anciens doit suivre les mêmes règles. Nous avons le texte; les manuscrits du XIIIe siècle nous fournissent le rythme; rétablir avec ces données la mesure qui nous manquait devenait aisé et facile; c'est la tâche à laquelle l'auteur s'est livré. Avec quel succès ? Ceux-là seuls qui liront le volume pourront le comprendre, car un compte rendu ne peut reproduire ni analyser plus de cent morceaux de musique sacrée répandus çà et là dans le texte et qui donnent un prix inestimable à l'œuvre.

Les savants, les musiciens, les hommes de goût, ceux qui aiment le grand art sacré, ceux qui aiment la grâce, un des traits éminents du génie hellénique, liront et liront avec plaisir l'œuvre de l'ancien directeur de l'École d'Athènes, et, parlant de la musique grecque conservée dans nos chants d'Église, ils répéteront sur le chant angélique donné par M. Burnouf: « Tu es belle et suave par ta grâce, par tes charmes, déesse Euterpe ! » J. DEB.

Manuel franco-arabe, par MM. Joseph Reinach et Charles Richet. Texte arabe par M. O. Houdas, préface par M. Victor Duruy. Un vol. de 188 pages.

La librairie Ch. Delagrave vient de mettre en vente un ouvrage qui intéressera tous ceux qui s'occupent du développement pacifique de l'influence française. C'est un modeste volume, une petite encyclopédie due à la collaboration de M. J. Reinach et Ch. Richet et destinée aux écoles arabes d'Algérie, de Tunisie, etc.

Dans sa remarquable préface, M. Victor Duruy s'exprime ainsi: « A la fameuse devise du maréchal Bugeaud, *Ense et aratro*, il manquait un mot: *Libro.* L'épée a achevé son œuvre; la charrue fait la sienne; mais la conquête morale n'est pas encore accomplie, parce que les Arabes n'ont pas dans les mains *le livre* qui doit aller, sous chaque tente, ouvrir les yeux de l'esprit et apaiser les haines du cœur. »

Cette conquête morale, les auteurs ont jugé avec raison qu'il fallait l'entreprendre dès l'école primaire; le livre qui doit en être l'instrument, c'est entre les mains de l'enfant qu'il faut le placer. Tel est le but patriotique que se sont proposé MM. Reinach et Richet en écrivant, avec le concours du savant professeur de l'École des langues orientales, M. O. Houdas, *le Manuel franco-arabe* auquel nous prédisons volontiers le plus légitime succès.

Comédies de Térence, traduction nouvelle par G. HINSTIN, avec le texte latin. Tome Ier. Un vol. petit in-12 elzévir. Paris, Alph. Lemerre, éditeur, 1887. — Prix : 5 francs.

La petite bibliothèque littéraire éditée par M. Alphonse Lemerre s'enrichit d'une traduction nouvelle de Térence, dont le premier volume vient de paraître et qui forme trois tomes. Avec le troisième sera livré le *frontispice* gravé à l'eau-forte.

Le traducteur, M. G. Hinstin, comme dans le haut enseignement universitaire, a déjà fait ses preuves de traducteur en s'attaquant aux tragiques grecs. Le volume actuellement publié contient, outre une vie de Térence, brève, mais substantielle, deux pièces : *l'Andrienne* et *l'Eunuque*.

Cette édition étant destinée aux lettrés qui voudraient se retremper dans la comédie latine par pure satisfaction d'esprit et pour leur agrément, M. G. Hinstin s'est sagement abstenu des notes, commentaires, etc., qui encombrent les éditions dites savantes.

Nous parlerons plus longuement de la traduction elle-même quand les autres volumes paraîtront; il nous sera permis alors de l'apprécier plus complètement. PZ.

Days with sir Roger de Coverley, reprint from the spectator. — Londres, Macmillan.

MM. Macmillan ont eu l'excellente idée de condenser en un joli volume de luxe les *Days with sir Roger de Coverley*, et d'en confier l'illustration à un artiste consciencieux et plein de talent tel que M. Hugh Thomson.

Le manoir de sir Roger, le récit de sa vie, les figures burlesques de Will Wimble et du capitaine recruteur et surtout les péripéties d'une chasse au lièvre ont fourni à M. Thomson autant de sujets dont il a su tirer parti avec le plus rare bonheur. Nous avons rarement eu sous les yeux un livre illustré où les dessins s'adaptent aussi heureusement au texte naïf, mais plein d'humour qui nous reporte aux jours de Steele et d'Addison. Les portraits de sir Roger et de ses amis les chevaux et chiens dans la chasse à courre et les en-têtes des chapitres sont faits de main de maître. Inutile d'ajouter que MM. Macmillan ont pris soin que l'impression et l'exécution du volume fussent irréprochables.

Quatre comédies : la Fille unique, un acte par JOSEPH THURWANGER et CHARLES BEAUMONT; **les Homonymes**, un acte par CH.-M. LAURENT. Un vol. in-18 de 105 pages. Paris, 1887. Librairie Alphonse Lemerre, avec préfaces des auteurs sur **les Petites Godin** de M. MAURICE ORDONNEAU, et **Durand et Durand** de MM. M. ORDONNEAU et ALBERT. VALABRÈGUE.

Le titre annonce quatre comédies et les sous-titres n'en nomment que deux, si l'on conserve au mot comédie son sens propre. Nous n'analyserons pas ces deux pièces de théâtre, car leur publication n'est pas le véritable objet du volume. Assurément elles n'ont été imprimées que pour motiver la publication des préfaces. Ces deux préfaces, en effet, complètent le nombre des quatre comédies annoncées, en nous racontant, au sens figuré du mot, deux comédies de coulisses qui se seraient jouées dans le mystère du cabinet de certains directeurs de théâtre. Les auteurs exposent la suite de faits d'après lesquels ils soupçonnent *les Petites Godin* d'être un simple démarquage de *la Fille unique*, et *les Homonymes* d'être devenus *Durand et Durand* au moyen d'un décalque habile. L'accusation est grave, et les rapprochements comme les circonstances que les auteurs indiquent donnent fort à penser. Mais qui n'entend qu'une cloche... E. C.

Virgile, par A. COLLIGNON, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur de rhétorique au lycée de Nancy. Un vol. in-8°. Paris, Lecène et Oudin, éditeurs, 1887. — Prix : 1 fr. 50.

Nous avons déjà signalé le mérite de la collection des classiques populaires publiée par la librairie Lecène et Oudin, sous la direction de M. Émile Faguet, et d'après un plan très bien conçu : l'analyse et les citations alternent, se complétant sans redondance.

L'ouvrage nouveau dans lequel M. Collignon a réussi, en moins de cent cinquante pages, à faire connaître de Virgile tous les traits essentiels, est un modèle de ce genre. Le caractère du poète et le caractère de ses œuvres y sont très nettement tracés. Les vues d'ensemble n'excluent pas la précision de certains détails nécessaires.

Le travail de M. Collignon n'est pas un simple résumé de ce qu'ont écrit bien d'autres avant lui. Il est original, et l'originalité est d'autant plus difficile et rare que le sujet est plus connu et plus étudié.

M. Collignon, pour le rajeunir, ne craint pas, avec raison, d'y introduire des éléments d'actualité littéraire. Ce n'est pas seulement à Chénier, à Chateaubriand, à Victor Hugo, à Michelet, à Leconte de Lisle, à Edgar Quinet, mais même à Pierre Loti, qu'il recourt pour établir des rapprochements et raviver le texte ancien.

On ne sera pas sans remarquer — non seulement parce qu'elle saute aux yeux dans sa forme matérielle, mais parce qu'elle marque d'un trait vigoureux le sens critique de l'auteur — la division qu'il établit dans l'*Énéide*, rangeant les *six* premiers livres en une partie qu'il dénomme *l'Odyssée d'Énée*, — et les six autres en une seconde partie qualifiée *l'Iliade d'Énée*. Il est vrai que cela n'a de sens précis que pour ceux qui connaissent la différence du ton et de la couleur des deux poèmes homériques. Mais il n'est pas moins vrai que le nombre de ceux qui en possèdent une notion générale est considérable en comparaison de ceux qui connaissent le sujet seulement de l'*Énéide*.

L'ouvrage de M. Collignon peut rendre un grand service à beaucoup de personnes, ce que l'auteur n'a pas songé en l'écrivant. PZ.

Mélanges critiques, par M. Émile Montégut. — *Victor Hugo, Edgar Quinet, Michelet, Edmond About.* — Un vol. in-18 de 363 pages. Paris, librairie Hachette, 1887.

Ce volume ne diminuera pas, bien au contraire, la situation conquise à nos yeux, par M. Émile Montégut, du premier essayiste français de l'époque. Pour l'abondance des vues, nous ne trouverions à lui opposer que Sainte-Beuve ; tandis que, pour leur ingéniosité neuve et pénétrante, nous ne lui voyons pas de maître autour de nous. Il s'adresse directement aux consciences et entretient mieux notre réflexion que d'autres contemporains plus célèbres, dont l'influence morale est gâtée par l'abus du scepticisme ou les maladresses du système. On devine aisément de qui nous voulons parler. A ces mérites sérieux de M. Émile Montégut, et qui ont fait la fortune de ses précédents ouvrages, s'ajoute, dans celui-ci, l'intérêt puissant des sujets. Victor Hugo (c'est tout dire) n'a pas inspiré moins de quatre essais critiques sur les dix dont se compose le volume. Victor Hugo tient une si grande place dans les souvenirs intellectuels de chacun de nous que, malgré le *déchet* prédit que l'on a vu se produire, au lendemain, pas davantage, de ses funérailles-apothéoses, comme il eût dit lui-même, on est assuré de nous retenir en parlant de lui. Les quatre études consacrées à cet admirable poète : *la Légende des siècles* (octobre 1859), *les Misérables*, première partie (mai 1862), *les Chansons des rues et des bois* (décembre 1865), *les Travailleurs de la mer* (mai 1866), ne marquent pas moins des étapes successives de nos émotions de jeunesse que des dates dans l'œuvre de l'écrivain. M. Montégut nous semble avoir fixé du trait le plus juste l'opinion de l'avenir, aussi bien que le verdict des bons esprits, en accusant chez Victor Hugo, à côté de son éclatante maîtrise lyrique, le relief excessif de la volonté et de l'effort, donnant ainsi l'idée d'un magnifique édifice dont on n'aurait pas enlevé les échafaudages, dit notre critique, en empruntant à un écrivain qu'il cite une image aussi vraie que simple. Après Victor Hugo, Edgar Quinet nous laisse froids, et aussi *l'Histoire de ses idées*, et aussi son *Merlin l'enchanteur*. Nous n'avions pas déjà beaucoup d'illusions sur ce phraseur obscur, si net et si pratique dans la conduite de ses affaires ; la lecture de sa correspondance ne nous en a plus laissé l'ombre. Il n'est question là dedans que de réclames pour ses livres, et nous le voyons presque se brouiller avec son légendaire copain Michelet pour une mention bibliographique jugée insuffisante. Le même Michelet, poète en prose, et très soigneux aussi des articles à sa gloire, doit à M. Émile Montégut, dans ce volume, soixante-dix belles pages sur : *l'amour et le mariage, les fantaisies d'histoire naturelle* et *la poésie des montagnes*. Le dernier chapitre est consacré à *Edmond About*, période des débuts, 1855-1860.

L. D.

POÉSIES

Amadis, par le comte de Gobineau. Un fort vol. in-8°. Paris. Plon, Nourrit et Cie, édit., 1887.

Le comte de Gobineau a laissé des ouvrages estimables et une mémoire très estimée. Il a servi la France avec distinction dans les ambassades et dans les lettres. Diplomate, il avait le renom d'un esprit clair, perspicace, attentif, et d'un caractère aimable sans banalité. Écrivain, il a toujours dirigé sa pensée vers l'honnête, le juste et le sain, et tendu par un constant effort à rapprocher son style de celui des maîtres classiques.

Le grand poème d'*Amadis* est une œuvre posthume. M. de Gobineau l'avait conçu vers la fin de sa vie qui se termina en 1882 ; il y consacra ses dernières années presque exclusivement, y travaillant avec un entrain extraordinaire, « écrivant, nous dit l'auteur de la préface, d'un seul trait une centaine de vers par jour ». Avouons qu'on s'en doute un peu à la lecture : la forme est fréquemment molle, l'expression incolore.

Toutefois l'œuvre n'est point banale et, ne fût-ce qu'en considération de la hardiesse de l'entreprise, mérite qu'on s'y arrête un instant. La tournure naturelle de l'âme de M. de Gobineau était celle d'un chercheur d'idéal et d'un chevalier. Les romans du cycle d'Artus, les aventures merveilleuses avaient de quoi le charmer ; et en même temps il était bien de son époque, il l'avait étudiée dans son histoire, dans ses révolutions politiques et ses évolutions morales et dans son ethnographie. On a même de lui un *Essai sur l'inégalité des races humaines*, où se trouvent des idées qui lui appartiennent en propre et qui depuis ont fait leur chemin dans les livres des autres. Ce double courant de science contemporaine et de poésie fabuleuse se mêla dans son esprit lorsqu'il composa son *Amadis*.

Ce poème, qui renferme près de vingt mille vers, est divisé en trois livres : l'exorde personnifie le moyen âge. Cette époque, préparée par la dernière des conquêtes de la race blanche (?) — et la conquête de l'Amérique ? — l'enfance de notre ère moderne, se juge elle-même, condamne ses fautes, mais se vante fièrement des trois enfants engendrés de ses reins : l'amour, l'honneur, la liberté.

Ces trois principes sont inhérents à la race d'élite, celle des Francs, parmi laquelle le poète choisit son héros, *Amadis*.

Amadis des Gaules, surnommé le donzel de la mer, est bien celui des romans de chevalerie : autour de lui figurent les mêmes personnages ; et ses exploits

ne diffèrent pas sensiblement de ceux que nous avons lus dans les poèmes d'antan. Nous le voyons parcourant l'Islande avec son écuyer Gandalin; il délivre Briolanic des convoitises de Garamant, sorcier au service d'Agolont, le magicien. Briolanic s'éprend de son sauveur, se réfugie dans un couvent, d'où vient l'enlever la fée Urgande, la Déconnue, personnification de la jeunesse, de la beauté, du charme de la nature; elle rapproche Briolanic de Galaor, frère d'Amadis.

De son côté, Amadis se trouve toujours en butte aux sortilèges et aux calomnies de Garamant. Sa dame, Orian, fille du roi Liswart, croit un moment à la félonie de son chevalier; le poète en a fait le type de la femme « aryane », forte et fidèle, mais violente et orgueilleuse. Humilié par elle, Amadis prend une armure inconnue, et pour laver son affront, vient à la cour de Liswart jeter le gant à tous les calomniateurs.

Est-il bien nécessaire de poursuivre en détail l'analyse du poème? Les épisodes en sont calqués sur les modèles du XIIe siècle. Ce que M. de Gobineau a introduit d'original dans ces fictions invraisemblables, ce sont les intentions modernes, c'est le symbolisme de ses personnages, la transposition du passé dans le présent. Cela ne manque pas d'intérêt, mais de clarté parfois. De lui-même le lecteur s'y perdrait; le secours de la substantielle préface du pieux admirateur de M. de Gobineau lui permet de se retrouver et de goûter plus librement la grâce facile d'un grand nombre de vers; le poète a fréquemment entremêlé les rythmes, interrompant le récit pour adopter un mouvement lyrique. L'extrême abondance de ce poème n'est pas son moindre défaut. On sent trop la course rapide de la plume alignant les cent vers par jour; mais on peut croire que M. de Gobineau, s'il en avait eu le temps, aurait repris l'œuvre, l'eût émondée, resserrée, réchauffée, et que ce grand et noble effort eût abouti à un résultat plus complet et moins prolixe.

Tel qu'il est, cet *Amadis* a droit cependant au respect dû à toute œuvre consciencieuse, honnête, généreuse. Ces qualités, qui étaient par excellence celles de son cœur, M. de Gobineau les a portées dans son poème. Et cet essai de réhabilitation du roman de chevalerie à la fin du XIXe siècle n'est pas d'une médiocre curiosité.

P. Z.

La Chanson des heures, par ARMAND SILVESTRE. Un vol. in-12 elzévir. Paris, Alphonse Lemerre, éditeur, 1887. — Prix : 5 francs.

Que de charme et de grâce tour à tour attendrie ou enjouée dans ces poèmes de courte haleine! Comme il possède l'art de varier à l'infini l'expression de ces riens du sentiment et de la sentimentalité! C'est bien un peu romance, et d'ailleurs il l'a bien voulu; car toute une partie de la *Chanson des heures* n'est autre chose que des vers pour être chantés. Et ces vers ont en effet le cachet musical, et les musiciens leur souscrivent spontanément des notes, et nombre de voix, harmonieuses ou non, roucoulent les mélodies composées sur les vers d'Armand Sylvestre.

Les *Rimes viriles* sont d'un bon patriote plutôt que d'un bon poète; leur moindre défaut, c'est la banalité; l'on dirait de certains vers de commande pour cérémonies officielles. M. Armand Sylvestre montre mieux son talent dans les *Fantaisies célestes;* il y jongle avec le soleil et les étoiles, qu'il décroche du ciel et suspend au bout de ses vers, ce qui assurément enrichit la rime. Les sonnets intitulés *En aimant* sont pour la plupart d'une exquise délicatesse; aucun d'eux ne vaut un long poème qui ne ferait pas longueur, cependant il en est plus d'un auquel il serait difficile de découvrir un défaut.

Ce portrait n'est-il pas ravissant :

Son image est debout, sous mon front obstiné,
A la fois gracieuse et nobie, dans la pose
Charmante où je la vis. Comme penche une rose,
Son visage sourit, doucement incliné.

Sa taille souple au tour finement dessiné,
De ses flancs où l'ampleur de la forme s'impose,
S'élance, — comme au jour de sa métamorphose
Jaillit d'un tronc divin le torse de Daphné.

Ses beaux bras nonchalants et semblables aux branches
D'un laurier qu'eût blanchi le sol des avalanches
Croisent, comme deux fleurs de neige, ses deux mains.

Les cheveux dénoués caressent ses épaules.
Vénus ou Velléda, de la Grèce ou des Gaules
Ses pieds nus ont foulé les antiques chemins.

Mon Dieu! l'on peut épiloguer toujours : un *laurier qu'eût* n'est pas un tour heureux, *foulé les* constitue une allitération disgracieuse, si dans un sonnet l'on ne passe guère ces bavures; mais l'ensemble est si net, si concret!

Les petites pièces réunies sous le titre d'*Intermèdes païens* sont, à notre avis, les plus réussies; souple et coloré, le vers s'élance d'une belle allure et le morceau se termine presque toujours par un trait qui rassemble bien l'idée et le sentiment.

Trouvera-t-on dans les poètes grecs, si habiles à chanter l'amour, rien de plus délicat et de plus finement amoureux que ces douze vers dans l'invocation de *Lycoris :*

Le jour où Lycoris, vierge à l'amour éclose,
Rendit à mon baiser son visage hautain,
La perfide sourit et, d'un geste enfantin,
Entre nos lèvres mit une feuille de rose.

Le parfum de la fleur, par son souffle doublé,
D'une ivresse sans nom fit ma poitrine pleine,
Au travers de la rose aspirant son haleine.
Tout l'infini passa dans mon être affolé!

O souvenir charmant de la vierge farouche!
A jamais prisonnier d'un arome divin,
Vers les roses j'aspire... mais je demande en vain
A leur calice ouvert le parfum de sa bouche.

De même qu'il inaugure son recueil par les *Rimes viriles,* M. Armand Sylvestre a voulu le clore par les

© 2007 Lyon — Editions « Les passeurs du temps » — Tous droits réservés

poèmes d'une inspiration plus élevée. *L'âme en deuil*, dans le ton élégiaque, contient des vers beaux par les sentiments et par l'expression poétique : on y remarque surtout un pieux hommage à la mémoire de George Sand et à celle de Théophile Gautier. Mais peu à peu M. Armand Sylvestre revient à ses pipeaux : c'est l'amour seul qui l'inspire, et les trois quarts de l'*âme en deuil* ne sont qu'une plainte d'amoureux.

M. Lemerre n'a point mal fait de consacrer dans sa collection de luxe ce poète qui, au XVIIIe siècle, eût été le prince des Bernis et des Dorat. P. Z.

Les Soirs de défaites, poésies, par le marquis de Pimodan. Un vol. in-18. Paris, 1887. Calmann Lévy, éditeur.

M. de Pimodan n'est pas seulement un poète, le poète en lui est le porte-parole du royaliste et du soldat, l'un et l'autre vaincus ; de là, le titre auquel il s'est arrêté. Poète, son talent est formé de belles qualités bien françaises, de simplicité, d'élégance, d'émotion et d'élévation aussi dans une forme naturellement harmonieuse. Il a aimé, il aimera toujours tout ce qui est grand et beau ; mais la défaite successive de ses diverses croyances lui a causé d'amères déceptions. On en retrouve l'empreinte cuisante en son œuvre ; mais si elles lui arrachent des cris douloureux, parfois même des cris de révolte : finalement, comme la Madeleine biblique, sa muse, tout en pleurs, se réfugie aux pieds du Christ. E. C.

Le Rameau d'or, *poésies* de Raoul Gineste. Un vol. in-18 jésus. Paris, Alphonse Lemerre, 1887. — Prix : 3 francs.

Des ballades, des rondels, quelques légendes, quelques idylles ; sous une dénomination ou sous une autre, surtout des chansons d'amour.

C'est la forme, uniquement la forme, qui fait la valeur de beaucoup d'entre elles.

Voici les deux premières strophes d'un *Nocturne :*

A la splendeur des clairs de lune
Dans le vieux parc abandonné,
Souvent mon regard étonné
A vu passer dans la nuit brune,

Au fond vaporeux du lointain,
Sous la voûte ombreuse des arbres,
Des couples qui frôlent les marbres
Vêtus d'argent et de satin.

Assurément le poète sait son métier de poète ; il sait faire sonner les mots, il est un habile.

Mais il a plus et mieux que de l'habileté souvent, et nombre de ses poésies ont, avec le mérite de la forme, d'autres mérites encore. Ce n'est pas un artiste, seulement épris du rythme, de la musique des vers, qui se plaît ainsi à pénétrer les sentiments que peuvent bien éprouver des nonnes.

LES NONNES

Offrant leurs cœurs naïfs, fleurs de mysticité,
Les nonnes psalmodient l'office de la Vierge.
A côté de l'autel et dans un angle, un cierge
Jette à leurs fronts pâlis une douce clarté.

Elles savent cacher leur native beauté
Sous le béguin de toile et la robe de serge ;
Mais dans leurs yeux, miroirs profonds d'où l'âme émerge,
Brille comme un reflet vague de volupté.

Et parfois, à travers les grillages gothiques,
Dans la blancheur du lin et l'or des dalmatiques,
Lorsque l'officiant lève ses bras au ciel,

Une extase inconnue et douce les enivre,
Il leur prend un désir inconscient de vivre,
Et leurs salives sont plus douces que le miel.

Lisant cette autre pièce : *A celles qui nous aiment*, ce n'est pas non plus au talent dépensé qu'on songe tout d'abord : une émotion est communiquée :

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Que nous resterait-il sans vous,
Et qui comprendrait les chimères
Des chercheurs moroses et fous ?

Que d'ennuis ! que d'heures amères !
Quel sombre découragement
Sans les épouses et les mères !

Vos cœurs seuls ont ce dévouement,
Que rien n'arrête et ne rebute
Pour nous faire un sort plus clément ;

Si cruelle que soit la chute,
Seules vous n'abandonnez pas
Les vaincus tombés dans la lutte ;

Aussi, vous êtes ici-bas
L'espoir des ivresses profondes,
L'étoile qui guide nos pas,

La forêt calme au bord des ondes
Où l'on vient au déclin du jour,
Las des étreintes infécondes,

Renaître et vivre en votre amour.

Quelques pièces ôtées, et le recueil eût été pour contenter les plus délicats, le mot pris en son sens le plus favorable ; nous disons : pris en ce sens-là, car ces morceaux mêmes, que nous eussions souhaité que M. Gineste ne recueillît pas, trahissent une sorte de délicatesse encore, mais une délicatesse mondaine, si l'on veut, et qui, à nous du moins, nous paraît de mauvais aloi. Le poète aurait entendu les cyniques paroles de consolation qu'un père, revenant du cimetière (*petit deuil*), aurait adressées à sa femme.

Bah ! ne pleure pas ainsi,
Je rapporte une bouteille ;
Et les enfants, vois-tu, vieille,
C'est de la graine à souci.

Ces paroles-là, ou quelques autres de semblables, il les aurait vraiment entendues, qu'il n'aurait pas dû les répéter: elles ne sont pas humainement vraies. M. Gineste nous comprendra à demi-mot si nous ajoutons que nous ne lui reprocherions pas d'être pessimiste et de gémir sur la méchanceté des hommes; le pessimisme ne défendant pas l'indulgence ni le désir du relèvement. La vulgarité des sentiments de l'ouvrier — qui n'est pas une espèce — lui répugne; mais au cœur de nombre de gens qui ne vont pas au cabaret, que de sentiments vulgaires, sous d'autres dehors! Mais pessimiste, M. Gineste se l'est prouvé dans cette pièce qui est intitulée: *le Dernier culte*, et cette pièce, en dépit de quelques chevilles, est belle: une ironie puissante, et, pour la traduire, les mots tombent avec force.

C'est le jour des morts, héraut de l'hiver,
Sonnant dans la bise une aigre fanfare,
Et plaquant les fronts de jaune et de vert.

Tous ceux que la peur de la mort effare,
Le morne troupeau des foules en deuil
Chemine, guidé comme par un phare,

Vers les champs d'asile où, dans un cercueil,
Sous un peu de terre et quelques brins d'herbe,
Gisent à jamais l'amour et l'orgueil.

La peur de la mort, implacable obstacle,
Que rien n'a pu vaincre et qui fait blêmir
Leurs fronts altérés devant ce spectacle.

Rien que de penser qu'on doit s'endormir
Pour l'éternité, leur foule s'agite
Sous le vent d'hiver qui les fait frémir.

Et ce qui les pousse et qui les invite,
Ce n'est pas l'amour de leurs trépassés
Que leur égoïsme oublierait vite;

C'est la peur qui crie à leurs sens glacés :
« Comme eux vous serez une pourriture,
Comme eux vous serez bientôt terrassés. »

C'est pourquoi, songeant à la fin future,
Pris d'un vague espoir d'éviter leur sort,
Comme ils n'ont pu vaincre la nature,

Ils vont saluer le maître : LA MORT !

Ce volume de M. Gineste a des mérites. — Nous attendons un autre recueil. F. G.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Souvenirs de quarante ans dédiés à mes enfants, par FERDINAND DE LESSEPS. Deux volumes in-8°. Paris, 1887. *Nouvelle revue.*

Avant d'être le grand Français perceur d'isthmes qu'il est devenu par la suite, M. Ferdinand de Lesseps appartenait à la carrière diplomatique qu'il a parcourue de 1825 à 1849 en différents postes; à Lisbonne d'abord — il avait vingt ans — en mission sous les ordres de M. J.-B. de Lesseps, son oncle, le seul survivant de l'expédition de Lapeyrouse; puis successivement à Tunis, en Algérie, en Égypte, en Hollande et en Espagne. Il était en ce dernier pays depuis huit ans, quand éclata la révolution de 1848. L'année suivante, notre ministre plénipotentiaire à Madrid, remplacé par le prince Napoléon, rappelé par M. Drouin de Lhuys qui le destine à l'ambassade de Berne, arrive à Paris et le jour même se rend à l'Assemblée nationale où se produit un incident qui allait changer du tout au tout la direction suivie jusqu'alors par M. de Lesseps. Un télégramme d'Italie venait d'annoncer que le général Oudinot avait attaqué l'Italie ou du moins la République romaine, malgré les déclarations officielles du gouvernement, dès lors compromis. La séance fut orageuse, il n'était question de rien moins que d'envoyer le prince-président à Vincennes et de culbuter le ministère. L'irritation était très grande, Ledru-Rollin, à la tête de la Montagne, montrait le poing aux ministres. On en serait venu aux mains sans l'habile intervention de M. Senard qui fit remettre la délibération à la séance de nuit et dans l'intervalle décider par les comités qu'un agent diplomatique serait envoyé au quartier général français avec l'instruction formelle d'employer toute son autorité à « faire sortir de notre intervention des garanties sérieuses et réelles de liberté pour les États romains ». L'agent désigné fut M. de Lesseps. Le résultat final pour celui-ci de cette mission d'autre part fut qu'en vertu de l'art. 99 de la Constitution de 1848, le gouvernement, par suite d'un changement total de direction politique, déféra l'examen de ses actes au Conseil d'État et obtint, *pour raison d'État*, un blâme prononcé à l'unanimité, moins une voix — « une seule voix indépendante, celle de M. Pons, de l'Hérault ». — « Blâme heureux, écrit M. Ferdinand de Lesseps, puisque, rentré dans

la vie privée, j'en ai été absous plus tard par mon pays, qui m'a donné sa confiance, en mettant généreusement à ma disposition les moyens d'accomplir deux grandes entreprises profitables à sa gloire et aux progrès de l'ensemble du genre humain. »

Si heureux qu'il le considère, ce blâme pourtant est allé au cœur de M. de Lesseps, car c'est à plaider *pro domo* qu'il consacre la moitié environ du premier de ces deux volumes de *Souvenirs*. L'entrée en matière est quelque peu aride, car elle se présente sous la forme d'une collection de documents officiels dont l'intérêt n'est pas très sensible aujourd'hui et surtout qui ne répond pas à l'attente du lecteur. Et rien en ce premier volume ne répond à ce que l'on est en droit d'attendre d'un homme qui, en sa longue vie, a vu tant de gens et a été le témoin de tant de choses. A part deux chapitres, le second, *Rome, Suez et Panama* et le neuvième, *le Canal interocéanique*, nous ne voyons là qu'une suite d'articles de revue sur des sujets quelconques avec lesquels les études de M. de Lesseps n'ont aucun rapport étroit. L'intérêt ne commence réellement qu'au second volume qui traite uniquement des *Origines du canal de Suez*. E. C.

La reine Caroline-Mathilde et le comte Struensée, par G.-B. DE LAGRÈZE, commandeur de Danebrog, commandeur avec plaque de l'étoile polaire, de Wasa et de Charles III, chevalier de la Légion d'honneur, etc. Un vol. in-12. Firmin-Didot et Cie, 1887.

Nous ne voulons pas, certes, dire qu'il nous est assez indifférent de savoir si Caroline-Mathilde a manqué, ou non, à ses devoirs de femme et de reine; et, parce qu'une étude sur les réformes que tenta d'accomplir Struensée, sur les conditions de cette tentative, eût mieux fait notre affaire que la revision d'un procès, que la discussion des chefs d'accusation, que l'analyse des haines et des ambitions que nourrissaient les accusateurs prenant posture de juges, nous ne faisons néanmoins aucune difficulté de le reconnaître, c'est un problème qui peut avoir encore son intérêt que celui de la nature des rapports qu'eurent ensemble la jeune femme de Christian VII et le médecin devenu premier ministre. Mais ce problème-là, M. de Lagrèze n'a pas essayé de le résoudre, de le résoudre tout au moins à la manière des historiens.

Point d'historiens vraiment impartiaux, — et c'est heureux; — ils se sont composé, chacun, une philosophie de l'histoire, — un défaut serait de ne s'en être pas choisi une, — ils nourrissent un certain idéal social, politique, — mieux leur vaut, à eux comme à nous tous, un idéal quelconque, utopiste ou non, que pas d'idéal du tout; — leur mentalité, aussi leur sentimentalité leur fait adopter telle mesure de la valeur des actions humaines et de leurs résultats, qui, au jugement de quelques-uns démêlant les complications des ressorts de notre activité, et la relativité des conditions d'excellence des choses, peut fort bien ne pas paraître toujours convenable; *unum jus*, s'il est permis de modifier la maxime connue, *summa injuria*. Ils sont impartiaux toutefois par quelque côté; ils n'abordent pas une question qu'ils ne se soient défendu tout d'abord de désirer rencontrer telle réponse plutôt que telle autre. Ils tâchent à être compétents, ils s'efforcent d'être bien informés; mais ils se font avant tout un devoir d'être sincères.

M. de Lagrèze, qui ne semble pas s'embarrasser de quelque philosophie que ce soit, qui, conservateur par goût et disposition d'esprit, en politique, en religion, regarde plutôt à ce qui se dit et fait dans les cours qu'aux besoins, non toujours légitimes, des peuples, sait, sans doute, augmenter, et, sans doute, saurait peser la valeur des témoignages; mais il ne s'est pas mis en quête de documents inédits, il s'est contenté de lire tous les ouvrages déjà publiés ayant trait aux choses du Danemark avant l'élévation et après la chute de Struensée, souvenirs, histoires, libelles, voire drames et romans, — et, il ne l'a pas dissimulé, il a entrepris son travail avec le dessein de réhabiliter la mémoire de la reine Caroline-Mathilde. Son livre n'est pas l'étude d'un historien, il est le plaidoyer d'un avocat.

Il a gardé une certaine mesure; ayant l'heur d'approcher des princes des familles royales de Suède et de Danemark, il a recueilli de leur bouche certaines traditions, il n'en a pas abusé; son plaidoyer ressemble moins à un panégyrique, à une apologie qu'à un simple récit historique.

La cour de Frédéric V, ses deux mariages, l'avènement de Christian, ses débordements, son mariage, ses voyages à Londres et à Paris, la jalousie des trois reines, de la veuve de Christian VI, de Julienne, la veuve de Frédéric V et de Caroline-Mathilde, l'affaiblissement des facultés du jeune roi revenu plus épuisé encore, l'espérance caressée par Julienne de voir son propre fils monter sur le trône quelque jour, et le dépit de Caroline de trouver qui la protégeât, qui déjouât certaines machinations, le ministère de Struensée, les mécontentements semés par le parvenu; puis le coup d'État, et les poursuites, et les actes d'accusation, et les aveux arrachés par duperie et mensonge, la procédure, la défense, la condamnation, l'exécution de Struensée, l'exil de la reine, — tout cela est exposé simplement. On peut estimer que l'auteur s'est étendu trop complaisamment sur les incidents du séjour de Christian en Angleterre et en France; mais sa critique de l'accusation comporte quelques réserves, et après avoir jugé avec sévérité Julienne et le comte de Rantzau, il rend hommage par la suite à la sagesse de la mère de Frédéric régent du jeune roi, à la sagesse de Guldberg. — Peut-être aussi fallait-il ne parler mal longtemps d'aucune puissance : si Caroline-Mathilde a laissé des descendants, Julienne en a laissé également! F. G.

Les Guerres sous Louis XV, par le comte PAJOL, général de division. Tome V. — Paris, Firmin-Didot et Cie.

Le grand ouvrage de M. le général Pajol se termine avec ce volume qui comprend le récit et l'ana-

lyse des opérations de la guerre de Sept ans (1759-63) — ce qui forme la première partie du tome V — et des événements survenus de la paix de Paris à la mort du roi (1763-74).

En s'appuyant sur les documents authentiques, qu'il cite le plus souvent *in extenso*, l'auteur replace les faits sous leur vrai jour, et dans leur dépendance progressive, et aussi les hommes à leur véritable rang : sans recourir au panégyrique ni à l'apologie, il répartit froidement les responsabilités : le jugement ressort tout seul des événements, des circonstances qui s'y sont préparés ou provoqués, accompagnés et suivis.

Par exemple, le maréchal de Soubise, que l'on s'est accoutumé à considérer comme un type d'incapacité militaire, apparaît sous un autre aspect, lorsqu'on prend la peine d'examiner sans parti pris les conditions de son commandement. Ce n'est pas à dire qu'il faille le transformer en un Turenne, un Condé, un Catinat. Ce serait tomber d'un excès dans l'autre, sans profit ni pour la vérité historique, ni pour Soubise. Il suffit de constater que la situation faite en 1762 aux deux maréchaux, M. de Soubise et M. de Broglie, qui commandaient les armées françaises en Allemagne, devait causer et causa entre eux des dissentiments, à tout le moins des divergences nuisibles au succès des opérations. A Versailles on le sut, on voulut y remédier, en envoyant des ordres directs, de sorte que le commandement réel se trouvait, non pas aux quartiers généraux des armées en campagne, mais centralisé au ministère de la guerre à la cour.

Le prince de Soubise reçut des ordres de Versailles; il ne put que s'y conformer, tout en ne dissimulant ni à lui-même ni aux autres les inconvénients et les dangers qui en résulteraient.

Il serait trop long de suivre dans leur développement les conséquences de ces ordres envoyés de loin qui ôtaient aux chefs de corps toute initiative et les obligeaient à manœuvrer en face de l'ennemi dont les positions naturellement variaient suivant le moment et l'occasion, comme s'ils eussent été de simples pions sur un échiquier ou un problème posé et résolu d'avance.

Un point curieux du présent volume, c'est la démolition de la légende du chevalier d'Assas. Il fut tué sans doute dans l'un des avant-postes de la route de Meurs ou des haies de Camper-Bruch. Aucune pièce ne fait mention de l'acte qui lui est attribué, car les rapports s'accordent à dire que les premiers coups de fusil ont été échangés par les troupes de Fischer, qui donnèrent ainsi l'alarme. M. de Rochambeau, ayant bien reconnu son terrain dès la veille, avait placé sur ce chemin de Meurs et dans les haies et quelques maisons de Camper-Bruch, ses chasseurs et grenadiers, contre lesquels s'arrêtèrent les premiers efforts de la colonne ennemie, ce qui donna le temps à la brigade d'Auvergne ainsi qu'aux troupes de se porter sur le lieu du combat; ce ne serait donc point au cri de : « A moi, Auvergne; c'est l'ennemi! » qu'on doit le salut du camp français et la gloire de la journée, mais aux bonnes dispositions de M. de Rochambeau et au régiment d'Auvergne.

« J'étais au camp de Rheinberg, près Kloster-Camp, dit Grimm, le jour du combat si connu par le dévouement d'un militaire français. Ce mot sublime : « A moi, Auvergne; voilà l'ennemi! » appartient au valeureux Dubois, sergent de ce régiment; par une erreur presque inévitable un jour de combat, il fut attribué à un officier nommé d'Assas. »

M. de Castries le crut, comme tant d'autres; mais quand il eut forcé le prince héréditaire à repasser le Rhin et à lever le siège de Wesel, des renseignements positifs apprirent que le chevalier d'Assas n'était pas entré seul dans le bois, mais accompagné de Dubois, sergent de sa compagnie. Ce fut celui-ci qui lança le cri célèbre. Le chevalier fut blessé en même temps; il n'expira pas sur-le-champ. Comme Dubois, une foule de témoins affirmèrent à M. de Castries que cet officier avait souvent répété à ceux qui le transportaient au camp : « Enfants, ce n'est pas moi qui ai crié, c'est Dubois. » M. de Rochambeau, dans ses *mémoires*, raconte le fait de la même façon, et ce qui donne le plus d'autorité à cette version, c'est que Rochambeau était colonel d'Auvergne; Lombard de Langres, dont le père était sergent-major au même régiment, le répète au chapitre x du livre II de ses *mémoires*. Jamais rectification n'a pu être faite au ministère de la guerre. « En définitive, conclut le général Pajol, si d'Assas perd la gloire du mot, il a l'honneur d'avoir réclamé qu'il ne lui appartenait pas et dans cette nuit célèbre nous avons deux héros pour un. »

Il n'est pas sans intérêt de relever ce trait de la générosité française que M. le général Pajol consigne simplement et modestement, comme tout naturel de la part de soldats chevaleresques. Il nous paraît digne de remarque, surtout en comparaison des procédés de l'armée allemande en des temps plus proches de nous.

L'armée française opérait sur le Bas-Rhin; une escarmouche la mit aux prises avec les troupes allemandes à Ober-Ense, le 20 juillet 1761.

Sur les sept heures et demie du soir, M. le prince héréditaire de Brunswick, à la tête d'un détachement de dragons et du corps de Scheitter, de quelques escadrons de hussards noirs, avec de l'infanterie et du canon, se porta sur les hauteurs de Ruhne, attaqua dans ce village les postes avancés de M. le duc de Coigny qui se replièrent sur Ober-Ense, où M. de Coigny tint ferme avec le reste de ses troupes. Les hussards de Chamborant firent des charges vigoureuses, conservant partout l'avantage. M. de Coigny, ayant obligé les ennemis à la retraite pendant la nuit, reprit le poste de Ruhne. Cette affaire, qui dura jusqu'à neuf heures et où se distinguèrent particulièrement les hussards de Chamborant, ne nous coûta que peu de monde. Les ennemis perdirent environ 150 hommes et nos hussards ramenèrent beaucoup de prisonniers. Le prince de Brunswick, frère du prince héréditaire, fut atteint d'un coup de feu très dangereux qui lui coûta la vie. Dès que la

nouvelle de la blessure fut parvenue à notre camp, Bagieu et Guérin, chirurgiens français, furent envoyés au quartier général du prince Ferdinand pour tâcher de sauver son jeune frère.

Nous avons à plusieurs reprises loué la persévérance de l'auteur de ce long travail et l'utilité de cet ouvrage : nous lui reprochons seulement d'être trop étendu et peut-être un peu minutieux. Toutefois ces détails d'organisation et de mouvements de troupes ont sans doute un grand intérêt et la valeur d'une leçon technique pour les hommes de guerre à qui surtout cette histoire s'adresse. Ajoutons que des sommaires précis placés en tête des chapitres corrigent aussi la prolixité en facilitant les recherches.

PZ.

Étude historique sur la condition privée des affranchis, *aux trois premiers siècles de l'empire romain*, par HENRY LEMONNIER, ancien élève de l'École des chartes, docteur en droit, docteur ès lettres. Paris, Hachette et Cie; 1887. Un vol. in-8°.

Encore une thèse de docteur ès lettres, encore un ouvrage qui apporte à la critique et à l'histoire, en des points jusqu'alors obscurs, la lumière d'une sûre érudition. Je ne sais si tant de beaux travaux, que nous voyons sans interruption se succéder, eussent été menés à bien sans l'appât du titre que confère la Faculté; je le veux croire, mais je ne peux m'empêcher d'être reconnaissant à cette vieille institution qui entretient une émulation féconde parmi les esprits d'élite, et les pousse dans des voies où ils n'auraient peut-être pas eu l'idée de mettre le pied.

M. Lemonnier limite son étude aux siècles compris entre l'avènement d'Auguste et la mort d'Alexandre Sévère. Il est regrettable qu'il ne l'ait pas pris *ab ovo*. Il en donne pour raison que « l'histoire des affranchis est d'abord enveloppée d'obscurités ». Eh! n'est-ce pas là qu'il faut faire le jour? Comment ne l'ont-ils pas senti?

De fait, il ne peut pas entrer dans son sujet, tel qu'il l'a restreint, sans préambule, et, après avoir défini les mots *libertus* et *libertinus*, il parle de la libertinité à l'époque primitive, des réglementations successives qui déterminèrent la condition des affranchis, et des renseignements que l'on peut recueillir sur ce sujet pour le siècle qui précède Auguste. Malheureusement, il est succinct de parti pris, et ce qu'il dit fait regretter d'autant plus ce qu'on s'imagine qu'il aurait pu dire s'il avait dirigé ses recherches vers les origines.

Tel qu'il se l'est posé, son sujet, pour emprunter ses expressions, « reste encore assez large, puisqu'il touche aux institutions mêmes et aux conceptions qui forment le caractère original et l'organisation romaine. De plus, une pareille étude éclaire d'une vive lumière la connaissance des idées, des mœurs, des sentiments dans l'antiquité latine. Examiner si l'affranchissement était fréquent et s'il se produisit ainsi une sorte de réaction instinctive entre la servitude; rechercher les caractères non pas seulement juridiques, mais moraux, des relations entre les anciens maîtres et les anciens esclaves; observer si, en dépit des lois, des traditions ou des préjugés, les distinctions entre classes tendirent à s'effacer, et si, par conséquent, la marche des choses fut dirigée vers le progrès, c'est aborder des questions où l'histoire tout entière de Rome se trouve intéressée. »

Ce programme, M. Henry Lemonnier l'a très honorablement rempli. Son livre contribuera pour une bonne part à nous faire pénétrer dans tout un côté peu exploré du monde romain, et à nous donner l'intelligence de toute une série de faits restés obscurs.

L'érudition de l'auteur, toujours de bon aloi et étayée par des preuves abondantes, est toujours inattaquable. Je voudrais pouvoir en dire autant de la façon dont il a ordonné son plan et du goût littéraire avec lequel il l'a exécuté. B.-H. G.

Histoire de Henri II (1547-1559), par ED. DE LA BARRE-DUPARCQ. Un vol. in-8°. Paris, Émile Perrin; 1887.

Peu de jugements, surtout des récits, et les récits se rapportent presque exclusivement aux opérations militaires. Des indications, sans doute, quant à la politique extérieure de la France, quant aux négociations poursuivies et quant aux intérêts en jeu; mais ces indications sont générales, très générales, et brèves, très brèves. Et sur la politique intérieure, sur la situation financière, sur l'administration des provinces, la discrétion de l'auteur est absolue. Le premier chapitre de son livre est intitulé: *Débuts du règne;* le quatrième: *le Concile de Bologne;* le neuvième: *le Concile de Trente;* le treizième: *la Mort de Henri II; son caractère;* le quinzième: *ses Mœurs;* le dix-septième et dernier: *Notes sur la situation religieuse.* On y chercherait en vain, nous ne disons pas un examen critique de l'état moral, religieux, du pays, mais même de simples tableaux, de simples esquisses. Des phrases empruntées à des chroniqueurs du temps et qui ont trait à l'entrée du roi à Lyon, à Paris, puis d'autres phrases, empruntées encore, celles-là, à la relation d'un ambassadeur qui a dit l'éclat des fêtes royales, mesuré l'influence de la maîtresse du roi; et pour M. de la Barre, il nous rapporte qu'un huguenot a subi le dernier supplice, que le Pape rusait avec l'Empereur, voilà pour la moralité générale, et voilà pour les conflits religieux; c'est trop peu. Rien sur notre commerce, notre agriculture, — quelques lignes touchant une tentative de colonisation; — et de la littérature, des arts, pas un mot.

Les sièges de Metz et de Saint-Quentin sont fort bien contés, aussi les opérations conduites de l'autre côté des Alpes; mais ces opérations, et Metz, et Saint-Quentin, avec le traité de Cateau-Cambrésis, ne sont pas tout le règne de Henri II.

Sir Percival, a story of the past and of the present, by J.-H. SHORTHOUSE. Londres, Macmillan. Un beau vol. de 300 pages.

On ne reprochera pas à M. Shorthouse d'avoir abusé dans son roman des couleurs brillantes et d'avoir sacrifié au goût du jour.

De fait, son récit est tout imprégné d'une atmosphère placide, dévote et... terne; ses personnages, tous fils ou filles de preux, planent au-dessus des passions et des préoccupations du vulgaire, ce qui ne les empêche pas d'être souvent d'une monotonie désespérante.

L'héroïne, Constance de Lisle, chrétienne fervente, mais mystique, est une jeune personne qui éprouve le besoin de se sacrifier à toute occasion, on ne sait trop pourquoi. Ainsi, elle refuse la main de sir Percival, chevalier sans peur, sans blâme et sans caractère, qu'elle voudrait voir marcher sur les traces de son grand homonyme. Craint-elle peut-être, en l'épousant, de compromettre les hautes destinées de ce personnage? — Ce pauvre sir Percival fait tout ce qu'il peut pour confirmer Constance dans la haute opinion qu'elle a de son avenir. — Il part pour l'Afrique et meurt en essayant d'arracher aux sauvages un vieux missionnaire qui ne demande nullement à être sauvé et réclame à grands cris les palmes du martyre.

On se demande si c'est pour nous montrer ce qu'il advient de nos jours du téméraire, qui s'avise de vouloir prendre pour modèle un des héros de la Table ronde, que M. Shorthouse interrompt si brusquement la carrière à peine ébauchée du jeune Percival. Pourquoi amener le lecteur à établir entre le Percival légendaire de « la morte d'Arthur » et le gentilhomme anglais une comparaison toute au désavantage du dernier? — Malgré ses petits défauts, le roman de Shorthouse a de grandes qualités; c'est une œuvre éminemment poétique, élégamment écrite et où la partie descriptive en particulier met en évidence le style élevé qui caractérise les productions de M. Sthorthouse.

Les Derniers chapitres de mon Louis XVII. *Découverte des ossements du Dauphin, en 1846, dans le cimetière Sainte-Marguerite,* par R. CHANTELAUZE. In-8° de 76 p. Paris; 1887. Librairie Firmin-Didot.

On sait avec quelle autorité M. Chantelauze, dans son livre intitulé: *Louis XVII, son enfance, sa prison et sa mort,* paru en 1884, a établi la certitude de la mort du jeune prince au Temple. Il revient aujourd'hui sur les mêmes faits pour réfuter définitivement ses plus récents contradicteurs. Il rappelle d'abord, en un récit aussi bref que possible, les preuves historiques, médicales, légales, absolument évidentes, de la mort du Dauphin et celles des vraies causes de sa mort; en second lieu, il étudie les principaux documents produits à la suite de l'enquête ordonnée par Louis XVIII, en 1816, pour retrouver les ossements de son neveu. Il raconte enfin en quelles circonstances eut lieu la découverte des ossements et, par de nouveaux documents, il établit la preuve irréfutable de l'authenticité de ces reliques.

Il semble que cette surabondance de témoignages devrait clore la discussion et que le sujet soit épuisé. Il n'en sera rien. Nous verrons paraître, au premier jour, quelque manifestation de l'opinion contraire à celle de M. Chantelauze. La question de la mort de Louis XVII restera éternellement ouverte devant la postérité, avec quelques autres énigmes historiques qui occupent l'imagination pupulaire.

E. C.

BIBLIOGRAPHIE — MONOGRAPHIE

— Singularités — Compilations — Curiosités littéraires —

Bibliographie du Dauphiné. — Histoire de la Principauté de Donzère, par JULES FERRAND; 1 vol. in-18. — Paris, maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît. Prix : 3 fr. 50.

Voici une commune dauphinoise (Donzère), peu connue, il est vrai, mais dont l'histoire, exhumée de ses archives, n'en paraît pas moins se rattacher, par certains points, à l'histoire générale. Située dans la vallée du Rhône, à l'extrême limite de trois provinces (Dauphiné, Provence et Languedoc), tour à tour oppidum celtique (peut-être l'ancienne *Aëria* des Tricastins), colonie gallo-romaine, abbaye royale, seigneurie, enfin chef-lieu d'une principauté sous le gouverne-

ment temporel des évêques de Viviers; — comme Saint-Martin et le val d'Andorre, elle constituait, dans l'ancienne France, un petit État indépendant où revivaient les mœurs, les traditions et les libertés des vieilles cités gauloises.

Après les guerres féodales, les guerres religieuses, dont cette région fut surtout le théâtre sous le baron des Adrets, Montbrun et Lesdiguières; — autant de récits et de détails intéressants puisés par M. Jules Ferrand, non dans les livres, mais aux sources originales, dans les titres de sa commune, les papiers de famille et les mémoires du temps. « Ce livre, dit l'auteur, n'est donc pas l'œuvre d'un jour, mais le résultat de plusieurs années d'études et de patientes recherches. » Ajoutons qu'il ne se recommande pas moins par sa sincérité que par son style clair, sobre, précis; et que si chaque commune en France avait ainsi la reproduction de son passé, il y aurait bien des lacunes comblées dans notre histoire natiouale. Augustin Thierry l'a dit : « L'histoire de France est renfermée dans nos archives communales ».

Bibliography in the Reference Department of the Wigan free public Library; *including an index to the papers contributed to the publications of the Library Association of the United Kingdom*, by Henry Tennyson-Folkard. Librarian Wigan, R. Platt, 1887. Un vol. in-4°.

Ce catalogue est une portion du catalogue général de la Bibliothèque publique de Wigan, ville anglaise qui ne doit pas compter plus de cinquante mille habitants, mais qui compte apparemment beaucoup de gens éclairés ou désireux de l'être, et assurément un bibliothécaire savant et zélé, *a learned, elever and pushing man, — the right man in the right place*, comme on doit dire de lui là-bas. Il n'en a été imprimé, paraît-il, que douze exemplaires à part; et *le Livre* a reçu le n° 10. Ce gracieux — et précieux — présent fait honneur à qui l'offre et à qui le reçoit. Mais nous tenons à ce que notre confrère en bibliographie et en bibliophilie sache bien que nous y sommes fort sensible.

Un des traits bien remarquables de ce travail, c'est qu'il donne, non seulement les titres des ouvrages de renseignements bibliographiques possédés par la Bibliothèque de Wigan, mais encore la nomenclature des articles intéressant la bibliographie contenus dans les publications périodiques que la Bibliothèque collectionne. Les livres français y font bonne figure, Baillet, Peignot, Brunet, Quérard, *l'Armorial du bibliophile* de Guignard, *les Romantiques* de Derôme, *les Amoureux du livre* de Fertiault, Villemain, Taine, et tant d'autres. On me pardonnera de remarquer qu'à côté de tous ces ouvrages français, je n'en rencontre aucun en langue allemande, — petit fait qui en dit long en réponse à bien des vantardises d'outre-Rhin. Les auteurs comme Graesse et Œttinger, dont les grands travaux ont leur place marquée dans toute grande bibliothèque de référence bibliographique, ont écrit en français. A ce propos, la bibliothèque de Wigan possède l'exemplaire de la *Bibliographie biographique universelle* provenant du regretté bibliophile Jacob; provenance honorable entre toutes, mais qui n'empêche pas que l'édition de 1854 ne soit insuffisante.

Le Bibliophile français et *le Livre* sont dépouillés avec soin, et tous leurs articles bibliographiques cités en double, au nom de l'auteur et au titre de l'article.

On a eu soin d'intercaler entre les feuillets des pages blanches pour recevoir les annotations des bibliographes à qui les si rares exemplaires de cet intéressant travail sont destinés. B.-H. G.

BEAUX-ARTS

Dictionnaire de l'Ameublement et de la Décoration depuis le XIIIe siècle jusqu'à nos jours, par Henry Havard, inspecteur des beaux-arts. Premier volume, in-4° de 512 pages à deux colonnes, illustré de nombreuses gravures dans le texte et de 64 grandes planches hors texte en couleur. Paris, 1888. Maison Quantin.

En leur « Avis », les éditeurs, ayant à parler de l'auteur du *Dictionnaire de l'Ameublement et de la Décoration*, ont pu dire avec raison qu'il « occupe un rang à part dans la critique d'art. » Sans s'être jamais interdit l'étude séduisante des formes de l'art, qui ont le privilège d'être désintéressées de toute application utile, de tout but pratique, sans se détourner systématiquement des questions d'esthétique qui se rattachent à la peinture de tableaux et à la sculpture d'exposition ou de musée, M. Henry Havard fait montre d'une prédilection marquée pour l'étude plus sévère des arts décoratifs et des arts industriels, dont l'utile est la loi fondamentale. Frappé, comme nous le sommes tous, des efforts considérables tentés à l'étranger pour s'affranchir du goût français et lui fermer les marchés du monde entier, il a pris vaillamment l'initiative d'enquêtes sur la situation des industries d'art et des questions d'enseignement qui s'y rapportent dans les pays où la prétention de rivaliser avec la France est le plus ouvertement déclarée et, çà et là, justifiée.

C'est dans la même pensée d'information qu'il s'est

fait attacher à l'Exposition universelle d'Amsterdam en 1885 comme membre du jury de l'ameublement; en outre, membre du conseil supérieur des beaux-arts et des Sociétés des beaux-arts des départements (il a été nommé inspecteur des beaux-arts depuis la publication du premier volume de ce *Dictionnaire*), il poursuit, dans les divers milieux où l'appellent ses titres divers, cette même étude qui nous a valu de précieux rapports et des ouvrages très répandus, presque populaires. En ces différents travaux, il nous livre sa solution réfléchie sur la condition de nos industries de luxe, à la prospérité desquelles sont liés tant d'intérêts économiques, sans parler d'un des titres de gloire les plus anciens de la patrie française. C'est encore dans le même esprit, c'est afin de concourir à la défense de notre suprématie nationale dans les industries qui relèvent des arts du dessin contre les assauts qui de toutes parts lui sont livrés du dehors, c'est pour doter d'une arme nouvelle nos artistes, nos industriels et surtout le public, que M. Henry Havard travaille depuis dix ans à la rédaction du *Dictionnaire de l'Ameublement et de la Décoration*, dont le premier des quatre volumes annoncés (A-C) vient de paraître au moment opportun. Celui qui écrit ces lignes, où il se plaît à rendre justice à une œuvre de tout point remarquable, la voit paraître avec une satisfaction personnelle d'autant plus vive que lui-même, très préoccupé des mêmes questions, il y a quelque quinze ans, ne put déterminer aucun de nos grands éditeurs à tenter une entreprise semblable, c'est-à-dire la publication d'un *Dictionnaire des arts décoratifs*. Tous, comme d'un commun accord, déclarèrent alors qu'un tel ouvrage s'adressait à un public trop limité pour réussir. L'auteur de la proposition était persuadé qu'ils se trompaient, mais ne sut pas leur communiquer sa conviction. Comme le public n'a pu se former en si peu d'années et puisque l'on reconnaît qu'il existe, c'est donc que M. Henry Havard a été plus éloquent. Nous l'en félicitons bien sincèrement, et nous nous en félicitons, car la personnalité de l'auteur n'importe pas plus que le titre du livre ; la seule chose importante ici était que cette œuvre nécessaire — quelque nom qu'on lui donnât, *Dictionnaire des Arts décoratifs* ou *Dictionnaire de l'Ameublement et de la Décoration* — fût faite et bien faite.

Arrêtons-nous d'abord à la partie matérielle de l'ouvrage. Avant même que l'on ouvre le volume, le regard est attiré par l'aspect sobre et cependant riche de la reliure, en même temps que par son ingénieuse nouveauté. Il n'y a pas d'exemplaires brochés. Montés uniformément dans une reliure souple en cuir japonais, frappés de fers spéciaux, les volumes, non rognés et s'ouvrant aisément à plat sans se briser, réunissant à la fois les avantages du brochage (la grandeur des marges et la souplesse) et ceux du cartonnage (la résistance si peu garantie par le cartonnage ordinaire, comme en témoigne l'état lamentable des dictionnaires si promptement déboîtés, — mais ici très réelle). Le format in-4° s'accommode fort bien du minimum fixé de 512 pages, et qui pourrait être porté de 64 feuilles à 70 et même à 75, c'est-à-dire à 600 pages, sans rien perdre de son élégance ni de sa solidité. Le papier, d'une épaisseur suffisante et « pur de charge », est fait pour résister à l'usage ; de plus, il est encollé, comme il convient à tout livre de travail, où l'on peut avoir quelque note, date ou nom propre ou tout autre renseignement à consigner d'une façon durable, à l'encre par conséquent. Quant à la disposition du texte sur deux colonnes, elle était imposée par le type du caractère choisi. Il est ainsi parfaitement lisible, tandis que sa petitesse relative donnerait à la disposition sur une seule ligne l'apparence d'une longueur telle qu'à l'extrémité de chacune d'elles l'œil s'égarerait à la recherche de la ligne suivante. Il s'agissait, en effet, de condenser plus de 260,000 lignes de texte, représentant la valeur de vingt-cinq volumes grand in-8° ordinaire.

Nous n'avons pas à démontrer l'importance du rôle de l'illustration dans un ouvrage de cette sorte où la description et la définition d'innombrables combinaisons de formes et de couleurs occupent une place telle que le livre, pourrait-on dire, n'a pas d'autre objet. Des gravures, au nombre de 500 à 700 par volume, accompagnent et éclairent le texte où elles sont intercalées. Ces gravures, obtenues par les procédés directs, traduisent avec l'exactitude de l'identité les dessins originaux dont l'exécution a été confiée à d'excellents artistes. Ceux-ci ont été mis autant que possible en présence des modèles les plus purs, choisis parmi les documents propres à renseigner le lecteur avec précision. Dans ce choix, puisé aux meilleures sources, M. Henry Havard donne la préférence aux objets qui se recommandent par la beauté de la forme ou par leur caractère historique. Sur ce dernier point, nous ne saurions trop vivement louer l'auteur de la vigilance sévère qu'il apporte à éviter de faire place, en ces dessins, à ce qu'on est convenu d'appeler des « restitutions », c'est-à-dire à la reconstitution imaginée, mais arbitraire, d'objets dont les modèles ont disparu. Il considère que c'est un devoir pour celui qui entreprend un ouvrage de ce genre de rester dans le champ étroit de l'exactitude et de la vérité. Aussi le voyons-nous fréquemment préférer le témoignage de documents graphiques, contemporains des objets, à de rares spécimens d'ameublement plus ou moins apocryphes et provenant de sources mal connues. Mais laissons M. Henry Havard exposer lui-même ses principes à cet égard : « Il nous a paru, écrit-il, que, par ce temps de sophistication et de contrefaçon à outrance, une miniature, un vieux tableau, une estampe ancienne, pouvaient, dans nombre de cas, offrir un renseignement moins douteux que la reproduction de certains meubles refaits ou contrefaits, et dont les parties originales sont à peine reconnaissables. Les miniatures, en outre, et les estampes ont le même privilège que les livres, celui de nous montrer les meubles mêlés à l'action de la vie et de nous révéler, avec la place qu'ils occupaient, l'usage précis auquel on les faisait servir. »

Dans la plupart des cas cette sorte de reproduction, étant compliquée de couleurs diverses, a donné lieu à

l'exécution de grandes planches hors texte en chromotypographie, qui ne sont pas l'un des moindres attraits de l'ouvrage. Elles sont fort belles, en effet, d'une netteté, d'un éclat, d'une transparence que n'ont jamais réalisés les procédés anciens de la chromolithographie. Quant à l'exactitude, il suffira de dire qu'ici, de même que pour les gravures intercalées dans le texte, les artistes chargés de reproduire les modèles originaux — objets anciens ou peintures anciennes d'objets anciens — ont d'abord exécuté de véritables aquarelles minutieusement achevées, scrupuleusement fidèles, rendues directement ensuite par un procédé de chromotypographie absolument nouveau, dont les résultats sont très supérieurs à tout ce que nous avons encore vu en ce genre. Chaque volume contient 64 de ces grandes planches réservées aux objets d'une importance exceptionnelle, où la couleur occupe une place si considérable et joue un rôle décoratif si nettement prépondérant que la couleur seule peut en donner la complète intelligence ; telles sont les miniatures de manuscrits représentant des intérieurs d'autrefois, telles certaines reliures, tels encore des meubles à incrustation de Boule, quelques bois d'ébénisterie de luxe, tel enfin, pour borner cette énumération, le magnifique clavecin appartenant à M. P. Eudel. Mais c'est assez parler de la partie matérielle du *Dictionnaire de l'Ameublement et de la Décoration*, si nous voulons faire à la partie historique et savante, ainsi qu'à l'auteur du texte, la part à laquelle ils ont droit en ce compte rendu.

Ayant déjà dit que M. Henry Havard avait eu la généreuse pensée de mettre aux mains de nos artistes de l'industrie, de nos fabricants et des amateurs un livre utile, nous devons ajouter tout de suite qu'il a donné à son œuvre la seule forme qui rendît pratique un ouvrage traitant de telles matières, celle du dictionnaire. Nous ne manquons pas de livres récents dont les auteurs avaient en vue précisément de décrire l'ameublement et la décoration en France aux derniers siècles. Quelle que soit la valeur de ces compilations, la plus grande partie des services qu'elles pouvaient rendre est réduite à néant par la difficulté de trouver dans un récit continu le renseignement dont on a besoin sur-le-champ. « Le public est assez convaincu qu'il n'y a point de livres qui rendent de plus grands services, ni plus promptement ni à plus de gens, que ceux-là. » A cette citation de Furetière en faveur des dictionnaires, M. Havard aurait pu joindre l'autorité de Théophile Gautier, ne souhaitait d'autre bibliothèque de jeunesse qu'une collection de dictionnaires.

Primitivement, l'auteur, tenant compte de l'existence du *Dictionnaire du mobilier* de Viollet-le-Duc, qui embrasse le XIVe siècle, n'avait pas l'intention de remonter au delà de l'an 1400. Mais, en y regardant de plus près, ayant constaté la découverte récente de nombreuses sources d'informations ignorées de Viollet-le-Duc, ainsi que le grand nombre de sujets relatifs au mobilier que celui-ci avait laissés dans l'ombre, M. Havard résolut de comprendre dans son travail ce somptueux XIVe siècle, « infiniment plus riche en beaux ameublements, en tentures de prix, en orfèvreries admirables », que le siècle suivant. Ce vaste travail porte donc sur une période de cinq cents ans, puisqu'il s'étend jusqu'à notre XIXe siècle, que l'auteur y introduit dans une très sage prévision d'avenir. Qui de nous ne s'est trouvé dans un singulier embarras en rencontrant dans ses lectures tel nom de meuble ou de couleur à la mode à certaine époque, souvent même très rapprochée du moment présent, et dont il nous était impossible de concevoir la forme ou la teinte, faute de document contemporain ? M. Havard en cite de curieux exemples. Par exemple, au troisième acte de *la Mère coupable* de Beaumarchais, la comtesse demandant un brasier pour brûler les lettres de Chérubin, Suzanne lui répond : « Si c'est pour brûler des papiers, la lampe de nuit allumée est encore là dans l'*athénienne*. » Qu'est-ce qu'une athénienne ? Personne au juste ne saurait le dire. Bien plus près de nous, à la reprise du *Fils de famille*, le comédien Lafontaine, qui pourtant avait créé le rôle d'Armand, ne put lui-même dire ce qu'était certaine *bohémienne* où s'assied le héros de la pièce. Pour certains noms de couleur donnés par circonstance, comme la couleur *magenta*, qui informera l'avenir, si nous ne prenons soin de le faire nous-mêmes ? « Le but d'un ouvrage aussi considérable que celui-ci, dit très bien M. Havard, ne peut pas, ne doit pas être uniquement de renseigner la génération présente. Il doit aussi pouvoir être de quelque utilité aux générations à venir. »

Le lecteur du *Dictionnaire de l'Ameublement* trouvant sous sa main, définis, expliqués, la longue suite de mots dont il se compose, ne soupçonnera jamais le travail de bénédictin que représente la seule formation de ce vocabulaire spécial. Il ne suffisait pas ici de dépouiller simplement les dictionnaires antérieurs et d'y recueillir les mots se rattachant à l'ameublement et à la décoration. Sans doute, ils en fournissent un grand nombre, mais combien en est-il aussi, à raison de leur spécialisme, qui leur échappent ! C'est à la littérature que l'auteur a demandé l'abondante moisson de termes qu'il a engrangée dans son dictionnaire ; c'est en dépouillant page à page, et pour quelques-uns « ligne à ligne », tous les ouvrages qui pouvaient lui fournir quelque révélation sur un détail quelconque du mobilier en ces cinq cents années, qu'il a su composer une œuvre, au moins en cela d'une admirable originalité. Des premières années du XIVe siècle jusqu'à ce jour, — chansons de gestes et romans de chevalerie, petits poètes du temps, conteurs de nouvelles, auteurs de mémoires, de journaux, de correspondances, actes notariés, descriptions de Paris, comptes de bâtiments, statuts de corporations, contrats d'apprentissage, ouvrages didactiques, techniques d'arts et métiers, catalogues de ventes, romans jusqu'à Flaubert, le théâtre enfin, ce répertoire, jusque-là trop négligé, d'informations sur les usages et les mœurs, — il a tout analysé avec une patience et une attention « inexorables ». J'allais oublier une autre mine de

documents qui n'a pas peu contribué à enrichir son glossaire, car on en retrouve l'indication presque à chaque mot, dans les nombreuses variantes et transformations qui précèdent la définition du mot lui-même; je veux dire nos nombreux dialectes et patois provinciaux : gascon, béarnais, bordelais, provençal, qui sont le plus souvent cités, mais non à l'exclusion du normand, du picard, du flamand, etc., etc. Dans l'exploitation de cette mine, l'esprit généralisateur de M. Havard est arrivé à des rapprochements curieux et d'un véritable intérêt historique, comme la transformation qui s'opéra dans nos mœurs nationales à la suite de l'avènement de Henri-IV, qui se manifeste par le grand nombre de meubles et de termes gascons introduits tout à coup dans le mobilier et dans le langage parisiens, quand la petite cour de Nérac devint la cour de France.

Son vocabulaire, après maint remaniement, étant enfin arrêté, M. Henry Havard, prenant chaque mot individuellement, explique la nature de l'objet désigné, en décrit l'usage et la forme d'après les exemplaires célèbres ou historiques, quand il se peut, en retrace l'histoire et les transformations, et, en chaque article, avec une concision qui n'est point de l'aridité et qui ne s'interdit pas l'anecdote, groupe finalement toute la suite des renseignements qu'il a su réunir.

En ce premier article, nous n'avons pu faire plus que de montrer à grands traits l'aspect du *Dictionnaire de l'Ameublement*, et de dire avec quelle rare conscience il a été rédigé. S'il y a çà et là quelques points sur lesquels nous serions tentés de discuter telle définition donnée par l'auteur (celle du mot *chantourner* notamment), nous réservons cet examen critique pour le moment prochain où paraîtra le second volume. L'éditeur annonce que les trois autres suivront successivement de dix en dix mois. Il peut s'engager, en effet, car, de son côté, M. Havard, à peu de chose près, a terminé sa belle et lourde tâche.

« Aujourd'hui, écrit-il, après neuf années d'un travail acharné, de recherches incessantes, notre œuvre touche à sa fin. Sur quatre volumes que comprendra notre travail, deux sont entre les mains de l'éditeur. Le troisième, complètement écrit, n'a plus besoin que d'être revisé et mis au courant. Quatre livraisons manquent au dernier seulement, pour qu'il soit aussi complètement terminé. On peut donc dire que la publication de ce long et pénible travail se présente dans des conditions tout à fait exceptionnelles, et que le lecteur n'aura rien à redouter, quel que soit le sort qui nous est personnellement réservé, ni interruption, ni retard dans l'apparition de notre Dictionnaire. »

L'auteur et l'éditeur peuvent être fiers de leur œuvre commune : la maison Quantin d'avoir fait un ouvrage de librairie vraiment exceptionnel au double point de vue de l'impression et de l'illustration, et M. Henry Havard d'avoir, au prix de si généreux efforts, très heureusement comblé une grave lacune de nos bibliothèques d'art, en écrivant ce très savant et très vivant *Dictionnaire de l'Ameublement et de la Décoration*.

E. C.

Les petits Alphabets du brodeur, *Compositions originales inspirées de nos grandes époques décoratives*, par Ed. Guichard, architecte-décorateur. Album de 38 planches in-folio. Paris.

M. Ed. Guichard, à la première page de cet album, se réclame avant tout de son titre d'architecte-décorateur pour recommander l'ouvrage nouveau sorti de sa fertile imagination d'artiste. C'est sous ce titre, en effet, que depuis quarante ans il occupe une place éminente dans le monde de l'art décoratif; mais c'est bien plus encore à celui de président-fondateur de l'Union centrale des beaux-arts appliqués à l'industrie qu'il doit sa grande notoriété; et telle est, en réalité, l'œuvre capitale de sa vie. Peu de temps après la guerre, le nom de l'institution fut modifié, elle devint l'Union centrale des arts décoratifs; et, avec le nom, furent changés également et son caractère et l'esprit dans lequel jusqu'alors elle avait été dirigée et la direction elle-même, je veux dire la présidence. Il n'est pas bien prouvé qu'en faisant beaucoup plus de bruit, en remuant beaucoup plus d'argent, elle ait fait beaucoup plus et surtout de meilleure besogne. Quoi qu'il en soit, l'histoire ne saurait oublier que c'est à l'énergique initiative, à la persistance résolue, à l'expérience théorique, technique et pratique de M. Guichard et de quelques artistes comme lui, — sculpteurs, peintres et dessinateurs pour l'industrie, — dévoués comme lui et comme lui désintéressés que l'on doit la fondation de l'Union centrale d'où est sortie cette renaissance de nos industries d'art à laquelle nous assistons depuis vingt-cinq ans. — Ce que nous venons de dire du rôle de M. Guichard en cette généreuse entreprise n'est point pour diminuer ses mérites d'artiste dont il est d'autant plus facile de juger aujourd'hui qu'il met au service de ses jeunes confrères sa science acquise des lois de la couleur et du dessin décoratif par la publication successive d'ouvrages spéciaux. Il a intitulé trop modestement le dernier paru : *les Petits Alphabets du brodeur*, car je ne sais pas pourquoi le peintre et le sculpteur, le ferronnier et le graveur d'orfèvrerie abandonneraient au brodeur l'usage privilégié de cette quadruple suite d'alphabets d'une invention très personnelle dans chacun des styles donnés. L'album se compose de deux fascicules, l'un de 24 planches en héliogravure sur fond noir, comprenant quatre séries de lettres isolées; l'autre de 14 planches en noir sur fond clair, donnant par l'ingénieuse addition d'un petit cartouche toutes les combinaisons imaginables de doubles chiffres en deux styles seulement, Renaissance et Louis XV. — Il n'est pas d'atelier de dessinateur où *les Petits Alphabets* n'aient déjà pris place auprès des autres ouvrages du même artiste.

E. C.

GÉOGRAPHIE.

— Voyages — Mœurs et Coutumes —

Peregrinazioni indiane. *India meridionale e Seilan,* par A. DE GUBERNATIS. Firenze; L. Nicolai; 1887. Un vol. in-8°. — Prix: 4 francs.

Le professeur de Gubernatis nous donne ici la relation de son second voyage dans l'Inde, en attendant celle du troisième, qu'il consacre, je crois, à Cachemire et aux régions himalayennes. Il regrette que le sud de l'Inde et l'île de Ceylan, qu'il vient de parcourir, ne contiennent que bien peu de population aryenne comparativement à l'Inde du nord. Tel qu'il est, cependant, ce pays, où il se sentait plus étranger, et dans les habitants duquel il avait peine à reconnaître des frères, lui a laissé des souvenirs agréables et l'a accueilli -- surtout dans les maisons européennes — avec honneur et sympathie. « Le bon succès obtenu dans mes deux derniers pèlerinages, dit-il en terminant son livre, soutient mon courage pour le dernier; et, dans mon cœur, je rends sincèrement grâces à Dieu d'avoir, avec de hauts pensers, toujours dirigé vers un noble but mon chemin. » On ne peut que s'unir à ces actions de grâces. Il ne me semble pas que le fondateur de la *Revue internationale* ait recueilli rien de bien nouveau sur le chemin de son noble but; mais il nous donne une relation intéressante, écrite avec couleur et chaleur, et pleine de bonnes intentions. L'on serait trop exigeant d'en demander davantage.

Une phototypie, représentant le musée Indien de Florence, sert de frontispice et enlaidit le livre avec naïveté.

B.-H. G.

Voyages du canot en papier le « Qui-Vive! » *et aventures de son capitaine,* par TANNEGUY DE WOGAN, ouvrage illustré de 21 vignettes, par Jules Girardet. Paris, Hachette et Cie; 1887. Un vol. in-18. — Prix: 4 francs.

Les journaux du temps — d'hier, dirais-je, si hier n'était pas aussi loin pour aujourd'hui que l'époque antédiluvienne — ont fait bruit du canot en papier de M. Tanneguy de Wogan et de ses aventures héroïco-nautiques. Le capitaine a eu l'heureuse idée d'offrir au public la relation d'une partie de ces voyages par les voies et les routes qui marchent, et il s'y montre conteur spirituel, non moins qu'intrépide canotier. Il y a des histoires désopilantes, comme celles du corbeau et de la côtelette, du canot devenu contre-basse, de la course vertigineuse du capitaine un peu gris dans une voiture conduite par un amphitryon très ivre, etc., etc.; il y en a d'émouvantes, quand il décrit les dangers courus sur le Rhône, dans la mer du Nord et ailleurs; il y en a de nobles et de patriotiques, et l'on se sent réconforté de voir avec quelle vaillance ce bateau en papier a porté le pavillon national à travers toutes les populations stupidement hostiles à la France.

Les croquis sont alertes et spirituels, moins que le texte cependant; et, pour mon compte, j'en fais un mérite à l'artiste. Les dessins sont faits pour illustrer un livre et non point pour l'éclipser.

La Réforme de l'enseignement public en Roumanie. *Principes de la réforme; analyse de la loi; texte du projet,* par ANDRÉ VIZANTI, professeur à l'Université de Jassy, député, rapporteur de la Commission de la Chambre des députés. Bucharest, Sotchek et Cie; 1886. Un vol. in-8°. — Prix: 5 francs.

Je ne me tiens pas assez au courant des choses de l'étranger pour savoir si le projet de loi que nous présente ici M. André Vizanti, en un beau volume imprimé en français à Bucharest, est passé dans l'ordre des faits, mais si, avant d'être adopté, il a subi des modifications plus ou moins profondes. Je souhaite pour la Roumanie qu'il soit mis en pratique en son entier. C'est dire qu'il me semble sagement conçu, logiquement ordonné, et capable d'être le point de départ d'une réorganisation de l'enseignement à tous ses degrés, féconde en résultats. J'en retiens surtout la preuve qu'on y trouve à chaque page de l'influence française en ces pays lointains. Michel Bréal, Jules Simon, y sont partout cités comme des autorités en la matière; les institutions françaises y sont étudiées, on en proclame l'excellence, et, tout en se défendant très légitimement d'une servile — et stérile — imitation étrangère, on cherche à y peindre ce qu'il est possible au tempérament, aux mœurs et à l'état social de la Roumanie de s'assimiler.

La rédaction du rapport de M. André Vizanti est d'une grande clarté et d'une véritable élégance. Tant pour le fond que pour la forme, elle fait le plus grand honneur à ce professeur-député, qui me paraît être un esprit à la fois cultivé, sincère et vigoureux.

Dix mois autour du monde. — *Notes de voyage du 28 septembre 1884 au 25 juillet 1885,* par GEORGES LIEUSSOU. Ouvrage illustré de 20 gravures et contenant 4 cartes. Paris, Paul Ollendorff; 1887. Un vol. in-18. — Prix: 5 francs.

M. Georges Lieussou a fait un voyage autour du monde, et, pour que personne n'en ignore, il publie les notes de son carnet de voyage en un volume, orné de vues peu distinctes et de cartes dont l'itiné-

raire de l'auteur fait le seul intérêt géographique, enveloppé d'une couverture où sont consignées les dates du départ et du retour du voyageur, lequel volume se vend cinq francs. Voilà bien des choses pour peu d'argent. M. Lieussou semble avoir mis de la coquetterie à imprimer ses notes dans leur rédaction première, sans retouches ni corrections. Peut-être a-t-il voulu, lui aussi, fournir à la littérature contemporaine son petit *document*. On ne peut pourtant lui dénier des qualités d'observateur qui manquent à plus d'un *globe-trotter* de profession. Le lecteur, qui n'a pas déjà lu quelques-unes des innombrables relations publiées sur l'Inde, Java, l'Indo-Chine, la Chine et le Japon, ou qui, en ayant trop lu, les a toutes oubliées, trouvera dans ce volume une mine de renseignements abondants, qui peuvent être utiles, et qui sont parfois curieux. B.-H. G.

Huit mois au Kalahari, *Récit d'un voyage au lac N'gami*, par G.-A. Farini, traduit de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur par Mme L. Trigant. Ouvrage contenant 34 gravures et 2 cartes. Un vol. in-18. Paris, 1887. Librairie Hachette.

La carte d'Afrique, pour être tenue au courant des découvertes incessantes qui en modifient l'aspect, devrait être refaite ou tout au moins rectifiée et complétée tous les ans. Il n'est pas d'année, en effet, où quelque récit de voyage accompagné de tracés graphiques ne permette de couvrir de nouveaux noms de cours d'eau, de montagnes et de villages telle ou telle partie restée blanche jusqu'alors de cette carte, qui se noircit de la sorte dans toute son étendue avec une rapidité extraordinaire. Il n'y a point que les explorateurs de profession, les Livingstone, les Stanley, les Brazza, qui concourent ainsi à la construction géographique du continent noir; missionnaires, trafiquants aventureux, voyageurs-amateurs ajoutent de toutes parts l'appoint de leur collaboration à l'œuvre commune. Aujourd'hui, c'est M. G.-A. Farini, bien connu en Angleterre et en Amérique comme « entrepreneur de spectacles pour le peuple » et pour avoir exhibé au public de nombreuses « curiosités », races étranges et animaux rares; c'est ce rival de Barnum qui a le mérite de combler sur la carte de l'Afrique équatoriale le vide en forme de trapèze limité à l'est par le territoire du Transvaal, à l'ouest par la terre de Namaqua et au sud par la colonie du Cap, coupée en outre par le tropique du Capricorne qui le traverse en son milieu et finalement connu sous le nom de désert de Kalahari. En 1885, M. Farini « avait l'honneur » de montrer une troupe d'indigènes du Kalahari précisément. L'homme qui les escortait et leur servait d'interprète, qui sans doute les avait procurés à l'entrepreneur, était un métis du nom de Kert. Celui-ci faisait des récits tellement enflammés de la beauté du pays, de la fertilité des plaines, de la fécondité giboyeuse des forêts, de la richesse même des diamants que l'on y rencontrait en de certaines régions, que son auditeur, d'abord assez incrédule, ayant découvert plusieurs gemmes dans les « appartenances des hommes de la brousse », finit par se laisser convaincre. Peu après, en compagnie dudit métis et d'un ami éprouvé, dessinateur et photographe, il quittait l'Amérique et partait pour le midi de l'Afrique où il passait huit mois dans le Kalahari qu'il parcourait du sud au nord jusqu'au delà du lac N'gami et du nord au sud, étant entré et sortant par le Transvaal.

Le récit de ce long parcours est très gai, très vif, plein d'anecdotes, et il suffit de voir les gravures faites d'après les photographies des voyageurs pour croire avec l'auteur que le Kalahari, loin d'être une solitude morne et brûlée, est appelé au plus brilant avenir au contact de la civilisation.

E. C.

SCIENCES

— Philosophie — Morale —

Histoire naturelle de la croyance, par U. van Ende. Première partie. *L'Animal*. Paris, Félix Alcan, 1887. Un vol. in-8°. — Prix : 5 francs.

L'analyse des matières contenues dans ce volume suffira pour en faire comprendre la valeur. Le chapitre premier, qui sert d'introduction, établit que la science moderne a reconnu le principe de l'universalité des phénomènes religieux, de quelque manière qu'ils se manifestent. Dès lors, se pose la question de l'origine des croyances humaines, dont l'auteur trouve la source première dans les idées de la chance, de la génération et de l'âme. La théorie de l'animisme, présentée comme objection, est discutée par M. U. van Ende, qui en démontre l'insuffisance et constate qu'il n'y a pas d'animisme direct, mais que l'homme arrive par trois voies différentes : l'analogie, la notion de l'âme et celle de la chance, dont aucune n'implique une confusion originelle entre l'être et l'objet. L'animisme est donc un phénomène secondaire et la véritable source de la religiosité doit être cherchée au delà.

Le second chapitre est consacré à la cosmologie animale et étudie la notion de l'animé et de l'inanimé. Après avoir considéré la psychologie comparée comme un auxiliaire dans l'étude de la question mythogénique, et avoir montré son importance pour décider si la distinction de l'animé et de l'inanimé est dans l'homme une notion acquise ou innée, l'auteur voit cette distinction s'imposer par le fait même de l'évolution de la conscience dans la série des êtres. Elle s'affirme dans les rapports de l'animal au milieu inerte et aux facteurs vivants par la différence du mode d'adaptation. La croissance psychique tend à préciser la notion de l'être comme source de mobiles émotionnels ou d'activité spontanée. La matière inerte n'est perçue à l'origine que dans ses attributs négatifs : l'uniformité et la passivité. Le développement de la conscience la révèle sous un nouvel aspect : l'instrumentalité. On peut tirer une objection du régime végétal, comme impliquant des rapports affectifs vis-à-vis de la matière inerte. Mais il ne saurait s'agir ici que du mobile alimentaire, lequel n'a qu'une portée psychique secondaire. En fait, le régime végétal ne modifie pas la conception animale de la nature. La plante y est confondue avec la matière inerte dans une communauté d'attributs. D'ailleurs, l'animal reconnaît la matière inerte sous ses transformations, même dues à la main de l'homme. Il ne se trompe guère sur la notion des phénomènes d'action spontanée qui semblent s'y produire. Toute force active réside uniquement pour lui dans l'être vivant.

Le chapitre III a pour titre : Cosmologie animale : éléments de la conception de l'être et ses effets dans la sphère psychique. La conception de l'être est précisée dans la conscience par les sensations qui s'associent graduellement au contact direct, telles que la chaleur, l'image, l'odeur. Ces propriétés ne sauraient devenir les attributs distinctifs de l'être en général. Ceux-là seuls gardent ce caractère qui renferment l'idée de l'action. C'est ainsi que les sons et les mouvements qui ont leur siège apparent dans la matière inerte sont rattachés à l'action d'un être vivant. La mesure subjective appliquée par l'animal à l'interprétation des mouvements et des sons en fait un langage compris entre espèces différentes. Quant au côté subjectif de la conception de l'être, la timidité, la douceur, la ruse, le courage, la colère, la haine, la férocité, toutes ces particularités morales peuvent être ramenées à une source unique : la terreur de l'être animé. La prépondérance de la terreur dans la sphère morale se justifie par son rôle dans l'existence des bêtes. L'auteur étudie successivement ce sentiment, d'abord dans les rapports dérivés du principe d'affinité : dans le couple, la famille et l'association, puis dans la relation de l'animal avec la généralité des êtres. Sauf quelques exceptions motivées, tout être qui peut se mouvoir et agir est pour l'animal un ennemi naturel. Une des principales manifestations de ce principe est la terreur de l'inconnu et ses diverses gradations. Dans l'ensemble de ses phénomènes, elle se rattache à l'idée de l'être. Elle crée un état mental plus pénible que la crainte d'un danger précis. Dans le domaine intellectuel, la terreur produit la ruse. La curiosité se rattache aussi à la terreur de l'inconnu. De même les actes imitatifs, sous leur double aspect. En résumé, l'on peut dire que la terreur constitue, dans la vie animale, le facteur le plus puissant et le plus fécond. Il ne faut pas perdre de vue que la cosmologie de l'homme primitif procède de celle de l'animal.

Arrivé à ce point, M. U. van Ende recherche, au chapitre IV, les facteurs mythogéniques dans l'animalité. Le premier est la notion de la chance, qui a trois phases d'évolution dans la conscience humaine : l'association par coïncidence chez l'animal ; la notion fatidique proprement dite avec ses différentes formes ; et la phase mythologique, qui n'apparaît que chez l'homme, mais qui est en germe chez l'animal. Vient ensuite la notion de la mort, qui joue un rôle si important dans l'élaboration de l'idée de l'âme. L'auteur recueille les témoignages de son existence chez l'animal. Il étudie la simulation de la mort, le suicide, le sommeil, le rêve, le contre-coup affectif de la mort. Il lui assigne sa place parmi les manifestations de la terreur de l'inconnu. Il constate l'idée de la persistance de la vie, attestée par le soin des cadavres et les pratiques funéraires, et il reconnaît que les éléments constitutifs de la conception de l'âme et son mobile émotionnel se retrouvent chez l'animal. Faisant un pas plus avant, il découvre dans les grands prédateurs la source culminante de la terreur de l'être animé. Cependant les manifestations de terreur dérivées de la nature inerte sont plus intenses. L'animal n'est point étranger au principe de l'analogie. Il l'applique aux phénomènes naturels. On trouve chez lui des témoignages qu'il a la notion des déplacements solaires et de leur périodicité. En somme, les phénomènes de la nature inerte représentent pour l'animal les modes d'activité d'êtres animés d'une puissance supérieure. A la fin de ce chapitre, on arrive à cette conclusion que les courants intellectuels qui concourent à la mythogenèse existent déjà dans l'animalité. Les mythes de l'homme primitif ne sont qu'une forme plus avancée et plus précise de leur développement. Il y a une relation étroite entre l'évolution religieuse et les facteurs généraux du progrès humanitaire. C'est dans une impulsion imprimée à ceux-ci que doit être cherché le point de départ du travail mythologique.

Cette idée sert de transition naturelle pour nous mener au chapitre V, qui traite des facteurs du progrès dans l'animalité, et montre le chemin parcouru de l'animal à l'homme. M. U. van Ende envisage d'abord l'association au point de vue de ses effets directs dans le monde animal. Il est forcément amené à s'enquérir de l'origine et de l'évolution des mobiles de la reproduction et de l'agrégation, et, par suite, à étudier la sexualité. La famille maternelle, l'accession du mâle, les peuplades et autres formes d'association, les sociétés monarchiques, les sociétés égalitaires, les sociétés centralisées, sont rapidement passées en revue. Puis l'auteur revient aux bases de la société animale ; altruisme, droits, devoirs, justice,

pénalité. Il insiste sur l'importance de l'étude des manifestations sociales comme prodrome à celle de l'évolution de la religiosité. Il passe ensuite aux caractères élémentaires du langage humain, dont il trouve l'origine chez les bêtes: langage des mouvements et des sons, ressources expressives tirées des cris émotionnels, imitation des sons externes. L'appropriation de la nature aux besoins de l'animal donne lieu à des observations intéressantes sur la domestication, l'usage et la transformation de la matière inanimée, l'industrie de l'abri chez les oiseaux et les mammifères, etc. Résumant cette esquisse du rôle des facteurs de progrès de l'animalité, il constate l'évidence de la supériorité des singes dans cette triple voie, attribue un rôle particulier à l'influence de l'adaptation arboricole, reconnaît la prédominance de l'imagination dans leur vie psychique, et établit leur parenté morphologique avec l'homme. Il est alors arrivé au groupe anthropoïde et aux symptômes d'un état de transition. La branche humaine a fait son apparition, caractérisée par la station directe, et par un changement de régime qui exerce une influence décisive sur les trois éléments du progrès; outillage, association et langage. Dans cette dernière sphère, l'évolution opérée est d'une importance capitale.

Ici se termine le premier volume; mais le grand travail entrepris par M. U. van Ende est loin d'être à sa fin. Dans la partie suivante de cet ouvrage, il se propose, nous dit-il, d'examiner les effets que l'essor nouveau dû au changement radical des conditions d'existence de l'homme primitif, et communiqué à toutes les facultés humaines, a exercés dans le domaine particulier de la mythogenèse, et de résumer dans ses traits généraux le développement subséquent du principe de religiosité.

J'ai tenu à présenter les idées de l'auteur avec les expressions mêmes dont il se sert pour les résumer. Je n'y ajouterai aucune appréciation, si ce n'est que le travail auquel il se livre comptera parmi les applications les plus hardies et les plus fécondes de la doctrine du monisme.

B.-H. G.

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

Bibliothèque parlementaire, dirigée par M. Eugène Pierre, *secrétaire général de la Présidence de la Chambre des députés,* publiée par la maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît, Paris.

Notre représentation nationale aura bientôt un siècle d'existence; durant cette longue période, elle a traversé beaucoup de crises, elle a subi beaucoup d'attaques. Il y aurait quelque optimisme à dire qu'elle n'a plus à craindre ni crises ni attaques. Il semble, au contraire, que l'on sente se réveiller dans nos veines le vieux sang latin, plus réfractaire que le sang anglo-saxon aux lenteurs, aux complications de la vie parlementaire. Incontestablement, nous sommes les héritiers les plus directs de la tradition romaine. Dans les débris de l'ancien monde, nous n'avons pas seulement recueilli, avec plus de fidélité qu'aucun autre peuple, les règles du droit civil; nous avons aussi soigneusement recherché le moule gouvernemental, les formes administratives. De nos premiers maîtres intellectuels, nous avons reçu le goût de l'autorité qui sait agir, mais qui n'aime pas raisonner et qui ne tolère point qu'on la discute. De là, pour nous, certains étonnements lorsque nous voyons fonctionner le régime parlementaire, avec ses rouages compliqués, avec son cortège inévitable de négociations, d'ajournements, de compromis.

Ces étonnements, on les exploite volontiers pour entraîner le pays à répudier le gouvernement parlementaire. Ce n'est donc pas faire une chose inutile que de travailler à mettre le public en état de comprendre comment fonctionne la représentation nationale, comment nos deux Chambres votent les lois et dirigent la politique. A cet égard, la *Bibliothèque parlementaire,* fondée depuis dix ans par M. Eugène Pierre, présente un intérêt plus général que son titre ne semble le comporter. Elle ne s'adresse pas seulement aux hommes du métier, à ceux qui vivent dans les sphères de la politique; elle peut aussi rendre des services à tous les citoyens qui ont souci des destinées de leur pays.

Cette bibliothèque s'est ouverte par une *Histoire des Assemblées politiques,* dans laquelle M. Pierre a voulu beaucoup moins raconter des événements déjà connus que rechercher les causes de ces événements, le secret des crises qui se sont tant de fois abattues sur la représentation nationale. A côté de l'histoire interprétée sans aucun parti pris, M. Pierre a placé l'étude des règles auxquelles un parlement doit s'astreindre pour délibérer avec dignité, avec sécurité, dans une pleine indépendance. Ces règles sont codifiées dans les deux volumes dont se compose le *Traité de droit parlementaire.*

M. Pierre vient de compléter ce gros traité par un petit livre qui en est véritablement la clef. Sous ce titre : *De la procédure parlementaire,* il expose la méthode suivie au sein des Chambres pour trancher les contestations juridiques. Son nouveau travail permet au lecteur de comprendre rapidement le pourquoi des questions qui paraissent si abstruses,

si entortillées, lorsqu'elles provoquent des orages au palais Bourbon et que la presse politique les raconte avec la partialité naturelle des combattants. Malgré son titre technique, l'ouvrage de M. Pierre est d'une lecture fort attrayante; il n'est alourdi par aucune citation; on sent qu'il a été écrit d'un jet, comme pouvait seul le faire un homme qui passe sa vie dans le parlement. M. Pierre exerce, en effet, les fonctions de secrétaire général de la présidence de la Chambre des députés, et c'est en cette qualité qu'il a pu enrichir la *Bibliothèque parlementaire* de recueils très appréciés, où les *lois organiques de la République française* sont commentées avec une grande autorité.

Pour élargir le cadre de la *Bibliothèque parlementaire*, M. Pierre a réuni des collaborateurs capables d'expliquer au public les différents rouages de notre organisation administrative. Il faut citer notamment deux ouvrages de M. Gaston Bergeret, dont l'un, *le Mécanisme du budget de l'État*, est parvenu très vite à sa deuxième édition, dont l'autre, *les Ressources fiscales de la France*, n'a jamais mieux mérité d'être lu qu'aujourd'hui, à l'heure où le plus délicat des problèmes est celui de savoir comment sera bouclé le budget de 1888.

L'Allemagne jugée par la Russie, par Michel Delines. Un vol. in-18. Paris, 1887. Librairie illustrée.

Figures de l'Allemagne contemporaine, par Jean Fastenrath. Un vol. in-18. Paris, 1887. Nouvelle librairie parisienne.

Les deux ouvrages paraissant en même temps et nous entretenant l'un et l'autre de l'Allemagne, je les réunis sous la même rubrique. Ce n'est pas qu'ils soient inspirés de sentiments semblables. Il s'en faut du tout au tout. Le premier, *l'Allemagne jugée par la Russie*, respire d'un bout à l'autre la sainte haine de l'Allemagne en général et encore plus surtout celle de l'Allemand. Cette franche et cordiale haine n'est pas, il est vrai, déclarée au nom de la France, mais au nom de la Russie. Nous n'en bénéficions pas moins: au contraire.

L'Allemagne, d'ailleurs, elle aussi, gagnera beaucoup à la publication de ce livre, si la pensée est juste que l'auteur a prise pour épigraphe, en l'empruntant à un travail de Sabbathier de Castres sur la grande Catherine et que voici: « Ni plus ni moins que toute autre majesté, leurs majestés les nations ne peuvent que gagner à apprendre ce qu'on pense d'elles. » Eh bien, l'Allemagne saura désormais, à n'en plus douter, qu'elle est cordialement exécrée de l'Europe entière. Avant 1870, deux nations seulement faisaient exception en ce cortège de haines: la France et l'Angleterre, qui s'en tenaient à l'indifférence; celle-ci parce qu'elle méprisait l'Allemagne, celle-là parce qu'elle n'en avait cure; désormais il n'y en a plus qu'une. — Quelle est la nationalité de M. Michel Delines? Russe, française? — Française, je crois; car s'il était Russe, il aurait trouvé occasion de le dire en ces 300 pages. Ce qui me fait hésiter sur ce point, c'est le prénom et l'assonance du nom: « Michel Delines »; cette combinaison de lettres n'a-t-elle pas une physionomie de noms russes? Et puis M. Michel Delines est si bien informé de l'opinion russe, et l'on voit si bien aussi à chaque ligne, qu'il partage sans réserve les sentiments dont il se fait l'interprète! A la vérité, sur ce terrain, il se montre non moins bon Français. Je tromperais le lecteur, cependant, si par ce qui précède je lui donnais à penser que *l'Allemagne jugée par la Russie* est une œuvre de parti pris et de passion, c'est-à-dire de nature à l'égarer. Il n'en est rien, l'auteur s'attache à n'exposer que des faits connus et des jugements déjà publiés: c'est par leur nombre et leur conformité qu'ils agissent sur notre esprit et y portent la conviction, en réformant çà et là quelques-unes de nos idées antérieures sur les hommes et sur les choses. C'est ainsi que l'ouvrage de M. Michel Delines paraissant un peu plus tôt (août 1887) eût sans doute empêché le comité de la presse républicaine de s'exposer au ridicule en envoyant couronnes et condoléances à Moscou, à l'occasion de la mort récente du journaliste Katkoff, qui n'a cessé — sauf aux derniers mois de sa vie peut-être — « d'exciter les Russes contre *cette nation turbulente* (la France) à laquelle il prédisait le sort de la Pologne »; ce comité ne se fût pas mis ainsi à la remorque de M. Déroulède, ce hanneton patriote qui a un don spécial pour les démarches et les paroles maladroites. M. Michel Delines nous éclaire sur bien d'autres points encore. Tous ceux qui tiennent à savoir pourquoi les Russes détestent les Allemands et sont attirés vers les Français liront, pour leur édification et leur plus grand plaisir, *l'Allemagne jugée par la Russie*.

Le livre de M. Jean Fastenrath, Allemand de naissance, Espagnol par adoption, écrivant en français, est conçu dans un esprit absolument opposé: un bon esprit, en somme, esprit de conciliation, d'oubli et de paix, d'admiration en commun pour les mêmes gloires, elles-mêmes pacifiques. Aussi les *figures de l'Allemagne contemporaine* qu'il a fait entrer dans le livre de ce nom ne sont-elles pas celles des hommes d'État et des hommes de guerre d'outre-Rhin, pour qui il eût vainement sollicité notre sympathie. Non; et — bien lui en prend — c'est dans le monde des écrivains, des orateurs, des poètes, des romanciers, des peintres, des musiciens, des savants que M. Jean Fastenrath a fait choix des personnages nombreux — trop nombreux peut-être — dont les physionomies rapidement tracées ont été réunies pêle-mêle en cette sorte d'album. Je n'y relève pas moins d'une cinquantaine de figures principales; l'auteur ne peut avoir la prétention d'avoir fait autant de portraits, au grand sens du mot. On ne s'étonnera pas d'y rencontrer surtout des esquisses, parfois même de simples ébauches, un profil, un geste, une attitude. D'autre part, tous ces noms ne sont pas également réputés; il en est qui passent pour la première fois sous les yeux du lecteur français. Néanmoins, le livre est rempli de détails biographiques, d'anecdotes, de traits de caractères, de mots qui le rendent intéressant. Recevons donc, sans faire trop grise mine, la « branche d'olivier »

que M. Fastenrath — c'est le mot dont il se sert — tend ici à la France. E. C.

Le Paradoxe de l'égalité, par PAUL LAFFITTE. Un vol. in-16. Paris, Hachette et Cie; 1887. — Prix : 3 fr. 50.

M. Laffitte, pour résoudre la question, use d'un procédé aujourd'hui assez décrié : il regarde surtout aux conséquences de l'application du prétendu principe de l'égalité, et, montrant l'absurdité de pareilles conséquences, il en conclut que ce prétendu principe n'est rien qu'un paradoxe. Nous ne le contredisons pas, mais comme, à son livre, il nous semble qu'on doive préférer les études de M. V.-H. Mallock sur l'*Égalité sociale!* L'écrivain français donne à son travail — il n'est pas à mépriser, hâtons-nous de le dire — un titre qui pourrait donner à espérer de la part du lecteur que la question serait abordée par son côté philosophique; elle l'est uniquement par le côté politique. L'auteur anglais, tout au contraire : il prétendait seulement présenter quelques considérations sociales, et, dès l'abord, il recherchait si, oui ou non, l'égalité avait quelque fondement psychologique.

Mais laissons là les études de M. Mallock. Le travail de M. Laffitte est divisé en six chapitres, qui ont pour titres : *le Suffrage universel, l'Égalité dans l'enseignement, le Service de trois ans, le Droit des femmes, l'Individualisme, l'Organisation de la démocratie;* en tête du volume, une *préface*, et, à la fin, quelques pages pour la *conclusion*.

La *préface* est déjà une étude intéressante : l'écrivain analyse la mentalité du Français, et sur notre « simplisme », sur notre logique à outrance, il émet des réflexions fort justes. Le suffrage universel est de droit; mais il faut, dit-il, savoir exercer son droit, et notre éducation politique est encore à faire; le suffrage universel n'est pas infaillible : il lui est arrivé de « légitimer » des coups d'État; le suffrage à deux ou plusieurs degrés n'est pas un suffrage restreint; on le condamne au nom de l'égalité, pourquoi? L'enseignement intégral, le service militaire égal pour tous, autant d'erreurs, autant de chimères.

Nous aimons moins les trois chapitres suivants. Tout comme l'écrivain, nous sommes imbu de préjugés, et nous ne verrions pas assurément, sans en être scandalisé, les femmes descendre, comme on dit, dans l'arène politique; mais franchement, tout préjugé écarté, pourquoi, en quoi les femmes sont-elles moins hommes que les hommes. Elles ne sauraient participer à la rédaction des lois qu'elles subissent! Leur nature le leur défend! N'en déplaise à l'écrivain, Stuart Mill me paraît avoir raison, et, avec Stuart Mill, M. Ch. Secrétan, de qui M. Laffitte ne connaît pas, ce semble, la belle étude publiée, il y a quelque dix-huit mois, dans la *Revue philosophique*.

C'était pour avoir lu les écrits des positivistes que M. Mallock, avant de donner son *Égalité sociale*, s'était posé cette question : *La vie vaut-elle la peine de vivre?* Et M. Laffitte rejette l'absolue égalité en citant Spencer : *Le progrès est un changement de l'homogène en hétérogène;* il ajoute — c'est le passage caractéristique de sa *conclusion* : — « Que voyons-nous, en effet, autour de nous? Partout diversité et complexité croissantes, dans les questions religieuses, dans les problèmes moraux, dans les découvertes de la science, dans les cultes de l'industrie. Quand la simplicité n'est plus dans les faits, c'est une chimère de la rêver dans les institutions. » F. G.

La Religion sans culte, ou *le Spiritualisme basé sur la science*, par P. POULIN. Un vol. in-12. — Prix : 1 fr. 25.

De tout temps, on a déploré les misères et les désordres dans lesquels se débat l'humanité; mais il est aujourd'hui quelque chose de pire encore, et qui pour cela même devrait immédiatement faire cesser nos murmures et nos plaintes : c'est cette étrange difficulté de vivre, particulière à notre époque, et dont l'histoire ne fournit pas d'exemple.

L'humanité agonise, nous le voyons, et nous savons qu'elle ne mourra pas. Que faut-il donc conclure de l'excès du mal auquel elle est en proie, sinon qu'elle achève d'expier et que sa délivrance est proche; mais cette délivrance, c'est-à-dire la rénovation sociale, ne saurait avoir lieu par miracle; elle nécessite donc une transformation morale de tous, et la condition de cette transformation, n'est-ce pas la connaissance universelle de la vérité religieuse? Mais ce raisonnement, que tout le monde semblerait avoir pu faire, n'a été fait que par quelques esprits d'élite : seuls ils ont compris que le moment est venu de donner à la morale une base et une efficacité qui lui ont toujours manqué, en substituant aux vieilles croyances anthropomorphiques et à tout ce qui s'est appelé, jusqu'à ce jour, du nom de religion, la démonstration scientifique de l'immatérialité de la base de notre être, et, par conséquent, la certitude de la sanction ultra vitale.

Telle est la tâche à laquelle P. Poulin s'est voué exclusivement dans toutes ses publications, et où il a apporté, avec une véritable autorité et une énergique *maestria*, une manière de dire toute française, c'est-à-dire un style simple, facile, lumineux, propre à mettre ses idées à la portée des plus infimes intelligences.

Mais, nous objectent ici, avec la mauvaise humeur de l'amour-propre froissé, quelques personnes au courant des choses de la science, comment votre philosophe spiritualiste pourrait-il invoquer l'autorité de la science, quand tous les savants font plus ou moins ouvertement profession de matérialisme? C'est donc qu'il répudie les données les plus importantes de la science et substitue sa science propre à celle de tout le monde savant.

Non, notre philosophie ne répudie pas les données de la science, elles lui sont, au contraire, indispensables, car ce n'est que par la science qu'il peut réellement confondre les savants; or ce qu'il reproche à ceux-ci, ce n'est que l'insuffisance de leur logique et de leur portée d'esprit, non celle de leur savoir. Et

n'arrive-t il pas tous les jours qu'avec le même point de départ on aboutisse à des conclusions entièrement opposées? Ce serait donc, en raisonnant bien, pendant que les savants raisonnent mal, que Poulin affirmerait *justement* l'existence de deux natures différentes là où les savants affirment *faussement* une nature unique. — Mais faisons vite : tout le monde sait que le fait supposé sur lequel repose le matérialisme des savants, c'est *la série continue des êtres*. Or n'est-ce pas procéder scientifiquement que de constater, partout au-dessous de l'homme, comme le fait Poulin, l'absence absolue de ce dont l'intelligence n'est que le développement, c'est-à-dire de la sensibilité, et de faire voir ainsi que l'homme, qui appartient à la série par son organisme, est, comme être moral, en dehors et au-dessus de la série? La série n'est-elle pas de la sorte scientifiquement brisée? Cesse-t-on donc d'être sur le terrain de la science dès qu'on n'est pas d'accord avec la masse des savants?

La Question d'Orient, par M. DE RUSTOW, traduction française par M. Reynaud, lieutenant au 19e dragons. Un vol. in-18. Paris, 1887. Librairie Westhausser.

L'historien russe de Rüstow dénoue ou, pour mieux dire, tranche en ce livre cette question d'Orient éternellement suspendue sur l'Europe comme une menace de conflagration générale; et il la tranche de la façon la plus simple en même temps que définitive, par l'expulsion des Turcs hors de la péninsule des Balkans et bientôt de toute partie du continent, expulsion prédite à court délai. Il montre cette solution comme l'inévitable conséquence de l'immobilité des races touraniennes, osmanlies et sémitiques inaccessibles à nos idées de progrès, malgré un contact de plusieurs siècles avec l'Occident qu'elles avaient la prétention d'asservir; les populations indigènes de la péninsule: slaves, serbes, grecques, réduites à l'esclavage le plus dégradant par quelques oppresseurs touraniens, s'assimilent très promptement au contraire la civilisation occidentale. Voilà ce qui ressort de la lecture de *la Question d'Orient*, où Rüstow étudie successivement les États de la péninsule des Balkans, l'armée turque, celles des États vassaux, Égypte, Roumanie, Serbie, les forces du Montenegro et de la Grèce, les flottes turque et égyptienne, les insurrections en Herzégovine et en Bosnie, le meurtre des consuls à Salonique, la déposition et la mort d'Abdul-Aziz, l'accession de Mourad V au trône, la déclaration de guerre de la Serbie et du Montenegro à la Porte. L'ouvrage de Rüstow, traduit avec autant de souplesse que de netteté de style par M. Reynaud, se termine par une importante description géographique de la Serbie. E. C.

L'Officier allemand, son rôle dans la nation, par un officier d'infanterie. Paris, L. Westhausser, 1888. Un vol. in-18.

L'auteur, évidemment très versé dans les matières dont il traite, se croit obligé de faire l'histoire du recrutement en Prusse, depuis que ce pays est devenu un royaume. Cet *excursus* historique a son prix et prépare naturellement le lecteur au véritable sujet. Je ne le trouverai pourtant pas indispensable s'il ne servait à grossir un volume qui n'a guère que deux cents pages de texte fort peu compact. Mais ce n'est pas à la quantité qu'il faut regarder. La qualité est bonne. Nous avons affaire à un esprit observateur et de bon sens, qui a été à même d'observer, et qui expose en bons termes et sans parti pris le résultat de ses observations. Celles-ci ne font, d'ailleurs, que confirmer l'opinion que l'on a pu se faire par l'expérience ou la lecture sur l'officier allemand. L'auteur insiste sur la situation qui lui est faite dans la nation, sur ses privilèges, sur son énorme influence; il dit ce mot frappant et d'une grande justesse : « L'Allemagne est beaucoup moins une nation armée qu'une armée transformée en nation »; il prévoit dans l'avenir des conflits entre la nation ayant repris le sentiment d'elle-même et le corps des officiers; mais il a soin de prévenir que cet avenir est, en tout cas, fort lointain et nullement subordonné à la mort de Guillaume. Un appendice, contenant des remarques sur la solde et des tableaux où la situation pécuniaire de l'officier allemand est analysée et indiquée avec toute la netteté possible, instruira tout le monde et offrira une lecture passionnante aux habitués de *l'Annuaire*. C'est, du reste, pour eux qu'il a été écrit. L'auteur le déclare avec une rondeur qui plaît. « Il a, dit-il, été fait pour nos camarades de l'armée française; ils savent que si l'on ne doit pas avoir peur de ses ennemis, on ne doit pas craindre non plus de rendre hommage à leurs qualités, chaque fois qu'il y a lieu. » Et il ajoute : « Le corps des officiers est remarquable en Allemagne : ceux qui contestent le fait sont aveugles ou de mauvaise foi, il n'y a pas de milieu... Ce n'est pas en niant cela que nous arriverons à reprendre l'Alsace et la Lorraine; nous ferons mieux d'apprendre à les connaître, de chercher à nous assimiler leurs qualités, en tant qu'elles seront compatibles avec notre caractère national, et de distinguer leurs défauts, ce qui nous permettra d'en tirer parti à l'occasion. »

Ce sont là de loyales et sages paroles, et l'auteur a tenu ce qu'elles promettaient.

SCIENCES DIVERSES

— Physique — Mathématique — Sciences occultes —
Sciences appliquées à l'industrie — Technologie

Histoire des sciences mathématiques et physiques, par M. MAXIMILIEN MARIE, répétiteur de mécanique, examinateur d'admission à l'École polytechnique. Un vol. in-8° carré. — Paris, Gauthier-Villars, 1887.

M. Maximilien Marie publie le tome XI de son *Histoire des sciences mathématiques et physiques*, qu'il a divisée par périodes : celle qu'il retrace dans le présent volume est la quinzième et comprend les savants nés au cours des dix-huit années de la seconde moitié du XVIIIe siècle ; elle va de Fourier, né en 1768, à Arago, né en 1786. Elle présente donc le tableau résumé du progrès scientifique de la première partie du XIXe siècle. Les principaux savants à qui sont consacrées les notices de M. Maximilien Marie sont : Ampère, Bernouilli, Berzélius, Bichat, Biot, Brongniart les deux Candolle, Cuvier, Davy, Gay-Lussac, Philippe de Girard, Poinsot, Poisson, les deux Stephenson, Thénard. Ces notices sont écrites avec une grande clarté et se recommandent à la fois par l'érudition et la critique ; l'auteur y met chacun à sa place avec autorité. L'éreintement de Poisson est un modèle du genre.

Les phases de la vie, du berceau à la tombe, par le Dr F. QUESNOY. Un vol. in-18 jésus. Jouvet et Cie, édit. Paris, 1887. — Prix : 3 francs.

Dans un langage agréable, sans pédanterie ni cérémonie doctorale, le docteur Quesnoy a rédigé des enseignements d'hygiène d'une importance d'autant plus grande que les conditions contemporaines de l'existence sont plus nuisibles au maintien de l'équilibre des forces tant du corps que de l'esprit. L'enfance mal soignée, l'adolescence mal dirigée, l'âge mûr mal réglé, comment après cela ne pas constater l'étiolement prématuré de l'individu et la dégénérescence progressive de la race ? Autant l'*entrainement* pourrait être avantageux, autant le *surmenage* est désastreux.

Le livre que le docteur Quesnoy présente au public n'a pas la prétention d'examiner toutes les séries des modifications naturelles qui s'opèrent dans les êtres, jusqu'aux dernières limites de la vie, et d'en étudier les conséquences immédiates et médiates. Il ne cherche qu'à rendre sensibles pour tous des phénomènes que l'on peut constater et suivre dans leurs manifestations, démontrer qu'ils n'ont rien que de régulier et de nécessaire et qu'une direction contraire aux vues de la nature amène inévitablement des conséquences fâcheuses. Le but que le docteur Quesnoy s'est proposé, il l'a atteint. Son livre sera lu avec profit par tout le monde, surtout par les pères et mères de famille. P. Z.

La suggestion mentale et l'action à distance des substances toxiques et médicamenteuses, par les docteurs H. BOURRU ET P. BUROT, professeurs à l'école de médecine de Rochefort. Un vol. in-16 de la *Bibliothèque scientifique contemporaine*. Paris, J.-B. Baillière et fils ; 1887. — Prix : 3 fr. 50.

Faut-il s'étonner que tant de gens croient à la *science* comme à quelque pouvoir mystérieux ? Ce sont, après les vulgarisateurs parlant des « merveilles de la science », des observateurs, des expérimentateurs par état, qui, relatant leurs observations, les résultats de leurs expériences, les qualifient d'*extraordinaires !* Mais non, ils ne sont pas « extraordinaires », ces résultats, et les médecins même, qui se sont trop hâtés d'appeler l'attention de tous sur leurs recherches, — il leur fallait les communiquer à leurs confrères, non au public, — se sont efforcés, — et un heureux succès ne semble pas avoir répondu à leurs efforts, — se sont efforcés, disons-nous, de montrer que les phénomènes par eux constatés, — mettons qu'ils l'ont été bien et dûment, — que ces phénomènes rentrent dans l'ordre des phénomènes déjà étudiés dans leurs antécédents, dans leurs modes et conditions d'apparition, dans leurs conséquences.

Leur ouvrage, MM. Bourru et Burot l'ont divisé en trois parties. Dans la première, ils ont dit leurs expériences, quelles substances ont exercé une action à distance, à quelles distances ces actions ont été exercées, quelles ont été ces actions, quels sujets les ont subies. Dans la deuxième partie, ils ont tâché à expliquer ces phénomènes : sont-ils des faits de suggestion ou des faits de métalloscopie ? Dans la troisième enfin, ils ont recueilli, pour l'amusement des lecteurs, certaines légendes ; ils ont parlé du laurier-cerise qui agissait sur la pythonisse, — les anciens se sont mépris, parlant, eux, du laurier rose, du laurier d'Apollon ; — que nos auteurs n'ont-ils traité de l'action des couleurs, comme de l'action des parfums ! L'éclat du ciel agit à distance, il est des couleurs qui « réjouissent l'âme ». Mais, leur troisième partie, ils

l'ont terminée sur un chapitre consacré aux applications, à la thérapeutique.

Le livre a été écrit trop tôt, ou publié trop vite.

F. G.

Les matières premières, par F. Genevoix. Un vol. in-18, de la *Bibliothèque utile*. Paris, Félix Alcan. Prix : 60 centimes.

Chacun des trois règnes de la nature fournit des matières premières à notre industrie ; ces matières premières, que nous transformons, deviennent aliments, vêtements, substances médicinales, parfums, habitations. M. Genevoix, énumérant les produits naturels, les classe suivant leur origine et suivant les usages aussi auxquels nous les faisons servir. La lecture de ce tout petit livre n'est pas fastidieuse; beaucoup de renseignements utiles, et les classifications adoptées facilitent les recherches. F. G.

QUESTIONS MILITAIRES

Entretiens sur la cavalerie, par le prince Kraft de Hohenlohe, traduits de l'allemand par H. Monet, capitaine breveté au 123e d'infanterie. Un vol. in-8°, Paris, Westhausser, 1887. — Prix : 7 fr. 50.

Dans un volume précédent — *Lettres sur la cavalerie* — le prince de Hohenlohe, un vétéran de l'armée prussienne, avait étudié cette arme au point de vue stratégique. L'ouvrage qu'une habile traduction met aujourd'hui à la disposition du public militaire français est conçu sur un autre plan et rentre beaucoup plus dans le détail. L'auteur n'a pas employé en vain le mot *entretien* pour définir son livre. Chaque question est traitée par demandes et réponses et peut être considérée comme la sténographie des conversations que le prince a eues avec un des chefs de la cavalerie allemande « les plus hauts placés et les plus expérimentés tant au point de vue de la guerre qu'à celui de l'instruction des troupes en temps de paix ». C'est ce dernier point de vue qui fait l'objet principal de cette étude et l'on en jugera par l'énoncé des chapitres qui embrassent cette matière : Préparation et choix des cavaliers chargés du dressage. — Aides préparatoires et préparation au dressage proprement dit des jeunes chevaux. — Dressage. — Instruction des recrues. — Continuation de l'instruction des anciens cavaliers et travail des vieux chevaux. — Exercices d'été, etc.

Avant d'entamer ces questions de détail, l'auteur a exposé, dans quelques autres chapitres, une série de considérations générales sur l'historique de l'instruction de la cavalerie. Nous trouvons ainsi développés les points suivants : Service de la cavalerie en 1870 et 1871, chapitre qui sert, pour ainsi dire, d'entrée en matière. — Instruction des recrues au temps de Frédéric le Grand. — Instruction des anciens cavaliers à cette époque. — Dressage au temps de Frédéric. — Décadence de la cavalerie prussienne au commencement de ce siècle. — Son relèvement après 1815. — Équitation sportive et artistique. — Progrès de la cavalerie depuis 1843 jusqu'à nos jours.

C. M.



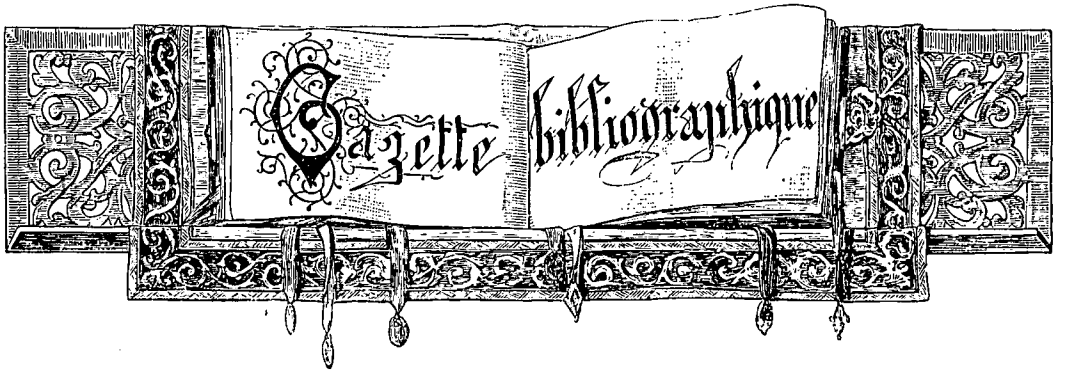

Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois. — Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES ; *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français. — Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province.* — LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT.

SÉANCE TRIMESTRIELLE DES CINQ ACADÉMIES.

Le 5 octobre dernier a eu lieu la séance générale trimestrielle des cinq sections de l'Institut de France.

En l'absence de M. Ernest Renan, directeur de l'Académie française, M. Ch. de Mazade, chancelier, présidait la séance, assisté de MM. Camille Doucet, secrétaire perpétuel; Gréard, représentant l'Académie des sciences morales et politiques; Bréal, représentant l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

M. Le Blant, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, a donné lecture d'un fort intéressant travail sur *les premiers chrétiens et le démon,* qui a été très applaudi.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 23 septembre.

Lecture. — L. Delisle : Mémoire sur les opérations financières des Templiers.

Communications. — A. Bertrand : Note relative à des mosaïques découvertes à Sousse. — Casati : Les sarcophages étrusques.

Séance du 30 septembre.

Lectures. — L. Delisle : Mémoire sur les opérations financières des Templiers. — Deloche : Mémoire sur les monnaies de Théodebert Ier.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 24 septembre.

Lectures. — Chotard : Étude sur les lettres inédites de Louvois. — Alaux : La psychologie métaphysique.

Séance du 1er octobre.

Lectures. — Chotard : Étude sur les lettres inédites de Louvois (*suite*). — Vacherot : L'esthétique d'Aristote.

Concours académiques; derniers délais. — Voici les concours académiques pour lesquels la remise des manuscrits est fixée au 31 décembre 1887.

Académie des inscriptions et belles-lettres. — Prix Bordin : Exposer méthodiquement la législation politique, civile et religieuse des capitulaires.

Académie des sciences morales et politiques. — Exposer les origines, la formation et le développement, jusqu'en 1789, de la dette publique en France.

Académie française. — Étude sur l'œuvre d'Honoré de Balzac.

Les prochaines élections à l'Institut. — A l'Académie française, deux fauteuils vacants : ceux de MM. Caro et Viel-Castel.

Académie des inscriptions et belles-lettres, deux sièges : ceux de MM. Desnoyers et Benoît.

Académie des sciences morales et politiques, deux sièges : ceux de MM. Batbie et Caro.

Académie des sciences, deux sièges : ceux de MM. Boussingault et Vulpian.

Aucun siège n'est vacant à l'Académie des beaux-arts.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

FRANCE

Bibliothèque du château de Compiègne. — Par décision ministérielle, en date du 5 octobre, M. Jules Troubat, bibliothécaire au château de Compiègne, est, par suite de la suppression de cette bibliothèque, nommé conservateur du Musée paléontologique et directeur de la section des textes égyptiens au musée du Louvre, en remplacement de M. de Lonérie, admis à faire valoir ses droits à la retraite.

La Bibliothèque du Louvre. — Nous lisons à ce propos dans le journal *la République française :*

« Dans le discours qu'a prononcé M. Castagnary en prenant possession de la direction des beaux-arts, et que nous avons déjà apprécié, il est quelques points de détail où il convient de nous arrêter, dans l'intérêt même des réformes que l'on projette.

« Nous nous occuperons aujourd'hui de deux questions, celle de la bibliothèque du Louvre et celle des catalogues.

« M. Castagnary s'est demandé pourquoi il n'existait pas de bibliothèque au Louvre, alors qu'il eût été facile d'en créer une avec les livres d'art et d'archéologie auxquels souscrit chaque année le ministère. La première réponse qu'on doive faire à cette question, c'est que la bibliothèque du Louvre existe et que, bien que n'ayant pas de budget propre et vivant surtout de reliquats et de dons, elle est même singulièrement riche. Ayant eu l'occasion d'y travailler souvent, nous pouvons affirmer qu'elle représente une valeur de plus de cent mille francs. Le fonds en a été constitué par des ouvrages qui, au moment de l'incendie de la bibliothèque du Louvre en 1871, se trouvaient dans les cabinets de travail des conservateurs, qui les avaient empruntés pour leurs études. D'importantes acquisitions sont venues s'ajouter à ce premier fonds; on a soigneusement conservé les brochures d'occasion, les catalogues de ventes publiques, et l'on peut dire, à cet égard, que la bibliothèque du musée est exceptionnellement bien pourvue. Il serait facile d'en compléter les lacunes et d'en améliorer le classement; mais les éléments sont abondants et le gros de la besogne n'est plus à faire.

« Maintenant il est bon d'ajouter que cette bibliothèque occupe une salle voisine des cabinets de travail des conservateurs, dans une partie du musée inaccessible au public sans une autorisation spéciale et à une hauteur d'une centaine de marches au-dessus de la cour du Carrousel. Mais, d'abord, on ne refuse jamais un permis de travailler à une personne qui en fait la demande, et, en second lieu, il ne semble pas désirable que la bibliothèque du Louvre devienne publique au sens le plus étendu du mot. Les amateurs de livres à planches, de dessins d'ornement, de photographies, n'ont qu'à passer le pont pour entrer à la bibliothèque de l'École des beaux-arts, la plus riche de l'Europe après celle de Kensington. En général, cette admirable collection est très peu fréquentée, bien que l'accès en soit très facile et l'organisation irréprochable; ce qui prouve bien que nos dépôts publics de livres suffisent, et au delà, à tous les besoins des travailleurs.

« Ce n'est pas à dire que la bibliothèque du Louvre soit inutile, mais elle doit servir essentiellement aux conservateurs, qui ne peuvent guère quitter leur cabinet pour aller faire une recherche à l'École des beaux-arts. Avec huit ou dix mille francs par an bien employés, on en fera une bibliothèque spéciale excellente : il faudrait des *millions* pour l'enrichir à l'égal de sa voisine des beaux-arts. Ces millions-là seraient bel et bien gaspillés : nous espérons que le parlement les refuserait, si jamais on lui en faisait la demande. Assez de gaspillages, assez de doubles emplois! Au lieu de songer sans cesse à des fondations nouvelles, cherchons méthodiquement et sans à-coups à améliorer ce qui existe. »

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— Paris — Province — Étranger —

FRANCE

— M. Chaignet, recteur de l'Académie de Poitiers, donne à la librairie Hachette le premier volume d'une *Histoire de la psychologie des Grecs.*

— M. Izoulet-Loubatières, professeur de philosophie au lycée Condorcet, vient de traduire et de faire paraître des conférences faites autrefois par Thomas Carlyle sur *les Héros, le Culte des héros et l'Héroïque dans l'histoire.* Odin, Mahomet, Dante, Shakespeare,

Luther, Knox, Cromwell, Johnson, Rousseau, Burns et Napoléon sont les sujets de ces études. Le traducteur les a fait précéder d'une importante introduction qu'il intitule *le Crépuscule des dieux*.

— M. A. de Cesena vient d'écrire et de publier à la librairie Gautier une histoire des *Bourbons de France*. L'ouvrage, de format in-4°, contient des reproductions d'autographes et de gravures anciennes.

— Le premier volume de l'*Histoire du peuple d'Israël*, par M. Renan, a paru le mois dernier à la librairie Calmann Lévy.

— Le second tome du *Journal des Goncourt* a paru à la fin du mois dernier, chez l'éditeur Charpentier. Ce nouveau volume comprend les années 1862 à 1865.

— Sous ce titre : *Une maladie littéraire*, M. F. Lefranc vient de faire paraître chez l'éditeur Dupret un petit volume consacré aux écrivains *décadents*.

— A propos de ceux-ci, l'éditeur Vanier annonce l'apparition d'un *Petit Glossaire pour servir à l'intelligence des auteurs décadents et symbolistes*. Voilà un dictionnaire dont on peut vraiment dire que le besoin s'en faisait sentir.

— Plusieurs nouveaux romans viennent de paraître à la librairie Havard, et nous citerons notamment : *Bonnet rouge*, par Jules Case; *la Fille adoptive*, par J. de Glouvet, et *la Tête noire*, par Gustave Toudouze.

ÉTRANGER

Allemagne. — L'éditeur Wilhelm Friedrich, de Leipzig, vient de publier le tome neuvième de sa *Weltlitteratur*, un gros volume de près de neuf cents pages, consacré à la littérature néerlandaise depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'époque la plus récente. Auteurs de ce travail : F. von Hellwald et L. Schneider. Comme toutes les autres parties de cette remarquable entreprise, cette *Histoire de la littérature néerlandaise* se distingue par la largeur des vues, la compétence indiscutable de l'historien : c'est une œuvre de résistance à laquelle on peut puiser en toute confiance les mille renseignements dont elle est faite.

Il est à peu près certain que ce volume aura le même succès que les volumes précédents de cette série, dont plusieurs sont épuisés depuis longtemps déjà. Au point de vue matériel, le livre ne laisse rien à désirer : beau papier, impression élégante en elzévir.

— A ceux de nos lecteurs qui s'occupent plus particulièrement de Gœthe et de ce qui le touche de près ou de loin, signalons une élégante plaquette de Mme Emma Brauns, consacrée à Christiane de Gœthe, dans laquelle l'auteur s'efforce de réhabiliter la mémoire de la compagne, tant décriée, du grand poète. La plaquette a paru chez Wilhelm Friedrich, à Leipzig.

— La librairie Pœtel, de Berlin, vient de publier la seconde partie du premier volume de l'ouvrage si important, *Frau von Staël*, qui doit comprendre trois forts volumes. Les deux autres suivront rapidement. Une édition française de cette œuvre de lady Blennerhasset, est en préparation. (L. Westhausser, éditeur.)

Chez Pœtel également, le nouveau roman de Marie Ebner-Eschenbach, sous le titre : *Das Gemeindeleind* (deux volumes), œuvre charmante d'un tour très spirituel et d'un intérêt constant. C'est une curieuse étude des mœurs slaves.

Angleterre. — Signalons l'apparition, à la librairie Trubner, de Londres, d'un ouvrage sur la guerre de 1870. L'auteur, M. Bowles Franklyn, a intitulé son livre : *the Great Battles of 1870 and blockade of Metz*. L'ouvrage contient nombre de cartes et plans.

Belgique. — *Le Parnasse de la jeune Belgique* vient de paraître, chez Léon Vanier, en un bel in-8° de trois cents pages; on y compte 17 poètes belges, — toute la lyre brabançonne.

Pologne. — Une bibliographie des ouvrages polonais relatifs à Gœthe et à ses œuvres a paru récemment à Posen.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION

en France et à l'Étranger

FRANCE

— M. Henri Lasserre prépare, à la librairie Palmé, une magnifique édition illustrée des *Évangiles*.

La même maison nous donnera, à la fin de l'année, le cinquième volume du *Littoral de la France*.

— M. le prince de Broglie corrige en ce moment les épreuves d'une étude sur *Mabillon et la Société de Saint-Germain des Prés*. L'ouvrage paraîtra à la librairie Plon.

— Cette même librairie doit publier les Mémoires inédits de Gudin sur Caron de Beaumarchais. Ces Mémoires seront annotés par M. Tourneux.

— M. de Flers doit faire paraître à la librairie académique de Perrin un livre qui fera sans doute sensation : *Monsieur le Comte de Paris*.

— *Les Mémoires d'un royaliste*, qui ont paru cette année en partie dans le *Correspondant*, vont être réunis en volume.

— M. l'abbé Brin et M. le docteur Hébert doivent faire paraître, au commencement de l'année prochaine, un volume illustré qui aura pour titre : *le Château de Barbe-Bleue; Tiffauges dans la légende, l'histoire et les arts*.

— Dans la préface des *Blasphèmes*, Jean Richepin annonçait son intention de donner une suite à ce poème; le nouvel ouvrage devait s'appeler *le Paradis de l'athée*. Le nouveau volume est écrit, mais paraîtra sous un autre titre : *le Paradis du diable*. Le volume, aujourd'hui en souscription à la librairie Dreyfous, sera de format in-4° et tiré à cinq cents exemplaires.

— M. Joseph Peladan vient de remettre *A cœur perdu* à l'éditeur Édinger, et part pour le Midi y documenter ses études provinciales.

Il paraît que l'auteur de la *Décadence latine* consacrera un volume à chaque province ou plutôt à chaque capitale de région : Lyon, Toulouse, Bordeaux, Lille.

Le premier sera la peinture de Marseille et de la Provence célibrante, et s'appellera *Istar*.

— Le *Polybiblion* annonce que M. P. de Nolhac doit publier un grand travail de bibliographie critique : *la Bibliothèque de Fulvio Orsini; contribution à l'histoire des collections d'Italie et à l'étude de la Renaissance*. Le même érudit fera aussi paraître prochainement un ouvrage intitulé : *Erasme en Italie, étude sur un épisode de la Renaissance, avec douze lettres inédites d'Eratme*.

— L'administration de la *Revue indépendante* se propose de faire paraître en éditions de luxe tirées à petit nombre les principales études ou les meilleurs romans qui auront été insérés dans ce recueil.

C'est ainsi qu'on nous annonce : de M. Édmond de Goncourt : *Venise la nuit*, suivi de *Notes sur l'Italie en rêve;* de M. J. Laforgue : *Moralités légendaires;* de M. Dujardin : *les Lauriers sont coupés;* de M. Poictevin : *Paysages*.

Tous ces volumes, de format in-18, imprimés sur vélin anglais à 420 exemplaires numérotés, contiendront un portrait de l'auteur gravé à l'eau-forte.

— L'édition Palmé annonce que la publication de la *Correspondance de Louis Veuillot* n'est pas encore terminée : « Un septième volume, dit M. Palmé, ouvrira une phase nouvelle de la Correspondance. Il montrera Louis Veuillot proscrit comme journaliste, vivant de la vie de l'homme de lettres, sans cesser un instant de combattre pour l'Église, sans rien perdre de son action sur les catholiques.

— Louise Michel s'occupe à mettre la dernière main à des œuvres purement littéraires, dont le produit est destiné au payement de ses dettes.

Ainsi, elle a commencé la publication d'une « série rouge » comprenant six volumes. Le premier, *les Microbes humains*, a déjà paru. Les cinq autres, dont elle corrige les épreuves, vont bientôt paraître à leur tour. Ils auront pour titres : *le Monde nouveau; la Débâcle ou le Cauchemar de la vie; Première Étape; l'Épopée ou la Légende nouvelle*, et *D'astre en astre*. Voici l'idée générale de cette série rouge : Louise Michel prend, dans la société actuelle, tous les rebutés, les dégoûtés, les déclassés, les victimes des lois et des coutumes d'aujourd'hui, et elle les fait s'associer entre eux et fonder, le plus près possible du pôle Nord, une sorte de grande colonie phalanstérienne où ils pourront vivre à leur gré, c'est-à-dire en toute liberté et sans lois ni freins d'aucune sorte. Elle a choisi le pôle Nord comme scène de son récit, afin de mettre en lutte ses héros contre les éléments et de leur réserver ainsi les grandes épreuves qui épurent les hommes et élèvent leur courage.

La grande révolutionnaire a aussi écrit une *Petite Encyclopédie à l'usage de la jeunesse*, et qui ne comprend que deux chapitres : le premier, c'est le monde vu à vol d'oiseau successivement au microscope, puis au télescope; le second comprend tout ce qui est langue, mécanique et calcul. Elle nourrit aussi le projet de fonder une langue universelle et d'en résumer les principes et l'application dans une grammaire suffisamment explicite.

Viendront ensuite le deuxième volume de ses *Mémoires;* un autre volume, *Contes et Légendes;* un ouvrage socialiste relatant *les Crimes de notre époque*, et un volume de vers, *les Océaniennes*. Voici deux strophes empruntées à ce dernier livre, encore pour longtemps inédit :

Bouche close.

Nul souffle humain n'est sur ces plages,
Rien que celui des éléments;
Le cyclone hurlant sur les plages
Les légendes des océans;
Les sapins verts sur les nuées
Tordant leurs branches remuées
Comme des harpes dans les vents;
Sous les coraux ou sur les sables
La nature parfois ouvrant,
Dans ses tourmentes formidables,
Un cercueil, ville ou continent,
Et l'être ayant la bouche close,
Feuille de chêne ou bien de rose
Tombant au gré de l'ouragan.

ETRANGER

Angleterre. — La reine Victoria s'occuperait en ce moment de revoir et corriger les épreuves d'une biographie populaire du défunt prince Albert. Cet ouvrage, écrit par le révérend Williams Tulloch, contiendrait sur la vie du prince-consort de nombreuses anecdotes communiquées à l'auteur par la reine elle-même.

Italie. — M. Angelo Solerti vient de découvrir dans un manuscrit de Turin et se propose de publier de nombreuses lettres importantes et inédites de Torquato Tasso.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

Société des gens de lettres. — La Société des gens de lettres célébrera, le 10 décembre prochain, le cinquantième anniversaire de sa fondation.

Le soir, un banquet réunira les membres de la grande famille littéraire. Le matin, les représentants de la Société iront porter une couronne à l'homme de lettres, un peu oublié, qui eut la gloire de réunir les gens de lettres, abandonnés jusqu'alors à leurs efforts individuels. C'est Louis Desnoyers.

Il est possible aussi que, ce jour-là même, on inaugure le monument élevé à un des derniers présidents de la société, Edmond About.

La *Revue rétrospective*, dont nos lecteurs trouveront dans cette livraison un intéressant extrait de la table des matières, va entrer prochainement dans sa cinquième année; nous ne saurions trop recommander cette publication, précieux trésor de pièces inédites pour les collectionneurs et les bibliophiles.

Pseudonyme. — On remarque, depuis quelque temps dans le *Figaro*, des portraits de diplomates signés *Whist*. Sous ce pseudonyme se cache un des principaux collaborateurs du *Moniteur universel*, M. J. Valfrey, auteur d'une *Histoire de Hugues de Lionne* et d'une *Histoire de la diplomatie du gouvernement de la Défense nationale*.

Ce que coûte la publicité d'un roman. — Veut-on savoir ce que peut coûter la publicité d'un roman du *Petit Journal*? On nous affirme que l'administration du Timbre aurait reçu cinquante mille francs pour les timbres des affiches qu'on voit apposées en ce moment sur tous les murs de Paris, aussi bien que dans les plus petites communes de France, et représentant les portraits des principaux héros du feuilleton actuel de d'Ennery, « les Remords d'un ange ».

Congrès des amis de Rabelais. — Ainsi que nous l'annoncions dans notre dernière livraison, le second *Congrès des amis de Rabelais* s'est tenu le 9 octobre

dernier, en présence d'une centaine de personnes et sous la présidence de M. Rivière, député d'Indre-et-Loire, qu'assistaient M. Audinger, le zélé promoteur du Congrès de Rabelais, et M. Loiseau, adjoint au maire de Tours.

A l'ouverture de la séance, le président a prononcé le discours suivant dont nous devons communication à l'obligeance de M. Salme, un des plus fervents admirateurs de Rabelais :

La concion du président aux amis de Rabelais.

Vous, soyez les très bien venus, chiers amis et bons compaings de Touraine et aultres provinces galliques, voire des pays et isles estranges des Papefigues, de Ganabin, de Chaneph, d'Ennasin, et généralement de toutes contrées où maistre Alcofribas Nazier, grand abstracteur de quintessence, en pourmenant ses héros, Grandgousier, Gargantua, Pantagruel, Panurge, Ponocrates, Gymnaste, Endemon et Epistemon, a semé les bonnes paroles degelées de son sçavoir et de sa phylosophie, et les très haults sacrements et mystères de son humain Evangile.

Bien qu'en touts lieux où se rencontre un peu de pantagruelisme (vous entendez que c'est certaine gaieté d'esprit conficte en mépris des choses fortuites) il se forme en église ou en chapelle, des confréries de gents participants de sagesse advenue et émancipés de l'antique folie, parmi lesquels ne restent poinct de reliques de capharderie et siècles gothics, détestants, en public et privé, la hideuse, morveuse, catarrheuse et vermolue cagotaille, on admire et célèbre sainct Rabelais et ses merveilleuses fanfreluches antidotées, notamment à Meudon et à Paris auprès Pontoise, ce neantmoins le plus naturel pèlerinage en son honneur doibt estre ès pays de Touraine, d'ond il est issu.

Pourquoy, nous Pantagruellistes Tourangeaux, pour chanter louanges du Pantagruelion et faire la feste annuelle et office de Sainct Rabelais, avons d'abord choisi Chinon,

Petite ville, grand renom ;

et pour la prime fois, avons mené procession autour de la statue d'airain, au bord de la Vienne, puis, après avoir ouï faconds orateurs, panégyristes du Pantagruelisme et de Rabelais, nous sommes rendus joyeulx et en communion de libres-pensées dévotement banqueter.

Lors, ayant beu, chascun à sa soif et non plus, de ces bons vins chinonois qui délectoient Rabelais et son vaillant moine, frère Jean des Entommeures, unanimement nous résolumes nous assembler en l'an suivant en la bonne ville de Tours.

Dans icelle nostre cité, à ce Concile qui ne ressemble en rien à celuy de Chésil, doncques soyez les très bien venus, gents libères et instruicts, Pantagruelistes et Thélemites, dont la règle n'est que cette clause :

FAY CE QUE VOULDRAS !

Ce ne sera pas chose inutile ni oisive, nous ramentevoir les gentils préceptes de la Bible de maistre François Rabelais; d'abord, comment il enseigna qu'il ne falloit pas, comme aultrefois, par un sçavoir qui n'estoit que besterie, par une faulse sapience qui n'estoit que mouffles, abastardissant les bons et nobles esprits et corrompant toute fleur de jeunesse, rendre fols, niais, resveux et rassotés les enfants et jeunes gens, qui avoient beau estudier très bien et y mettre tout leur temps et intellect, toutes fois en rien ne profictoient; tandis qu'avecque livres et précepteurs nouveaux ceux qui estudioient deux ans en sçavoient plus qu'avecque précepteurs anciens du pays de Papeligosse, entendu que mieulx vauldroit ne rien apprendre que tels livres soubs tels précepteurs apprendre.

Son Gargantua (que grand tu as *supple !* le goussier) n'est pas un ogre, mangeur et beuveur stupide, quoy qu'il se fust mis, en naissant, parmi un grand planté de goudebillaux, c'est-à-dire de tripes, à crier : A boire! à boire! à boire!

L'illustre Grandgousier, son père, le tira des mains du grand docteur sophiste, nommé maistre Thubal Holopherne, qui avoit mis cinq ans et trois mois à lui apprendre son A. B. C. et à le faire réciter par cœur au rebours; il lui donna pour précepteur le grand pédagogue Ponocrates, qui changea sa vitieuse manière de vivre, et aultrement l'institua en lettres, en sciences, telles que mathématiques, géométrie, astronomie, musique; et comme l'esprit ne sauroit se développer et accroître qu'en un corps sain, *mens sana in corpore sano,* il entremesloit les exercices de l'intelligence de toutes sortes d'exercices du corps, à sçavoir : équitation, voltige, escrime, chasse, saults de haies et de fossés, à pied et à cheval, natation, canotage en Seine, tir à la butte, au Papegai.

Ainsi gouverné par le bon pédagogue Ponocrates, Gargantua avoit pour émules dans ses exercices et ses travaux de corps et d'esprit, Endemon et un jeune gentilhomme de Touraine appelé Gymnaste, lesquels, participants de l'éducation et de l'instruction dudit Gargantua, apprirent avec lui à honorer tous les mestiers, ceux des lapidaires, orfebvres, tailleurs de pierreries, monnoyeurs, haultelissiers, tissutiers, veloutiers, horlogers, mirailliers, imprimeurs, organistes, tincturiers, et aultres telles sortes d'ouvriers, aussi bien qu'artistes peintres et sculpteurs; mesmement n'estoient nullement desprisés les travaux des laboureurs et paysans; car le maistre et ses disciples s'esbatoient à boteler le foin, à scier le bois, et à battre les gerbes en la grange.

Dans la Bible de maistre François, bourrée de tant de sciences et de philosophie, maugré ses farces et pétarades, il ne se pouvoit qu'il ne fust question de l'Estat politique, comme il l'avoit annoncé en son prologue; et il seroit à soubhaiter pour l'humanité que la race Pichrocoline des ambitieux conquérants fust éteinte, et que la débonnaireté et justice de Grandgousier et de Gargantua fussent advenues pour régner sur la Terre entre les hommes et les nations.

Pichrocole, roi de Lerné, sans crier gare, à propos de fouaces, fait des excès et pillages en terres et

domaines du père de Gargantua, du bonhomme Grandgousier qui paisiblement se chauffoit à son feu, et, en attendant graisler des chastaignes, comptoit à sa femme et famille de beaux comptes du temps jadis. Pichrocole, c'est le roi conquérant dont rien ne peult modérer la cholère tyrannique, ni assouvir la convoitise; il ne resve qu'invasions et injustes guerres; il veult conquester l'univers et mesme estre empereur de Trebizonde, et non s'aller cacher au coin de la cheminée, et là, passer avec les dames la vie et le temps à enfiler des perles ou à filer comme Sardanapalus. Vainement un sage conseiller lui rappelle le proverbe : qui trop s'adventure, perd cheval et mule, et aussi la farce du pot au laict, duquel un cordouanier se faisoit riche par resverie. Puis, le pot cassé, n'eut de quoi disner. Pichrocole n'escoute que Spadassin et aultres flatteurs courtisans et vantards capitaines lui promettant l'empire du Monde.

Tout à l'opposé est le père de Gargantua, le bonhomme Grandgousier, dont la délibération n'est de provoquer, ains d'appaiser, d'assaillir, mais de deffendre, de conquester, mais de garder ses féaulx subjects et terres héréditaires, et qui ne veult entreprendre guerre que n'ait essayé tous les arts et moyens de paix.

Cette politique, de tout temps, en justice et en raison, est la meilleure, pourveu que l'on se tienne prest à riposter à ceux qui prevoquent, et à se deffendre contre ceux qui veulent assaillir.

Gargantua ayant vaincu Pichrocole dedans la Roche-Clermauld, fit aux vaincus une concion pleine de modération et de sagesse; il vanta la libéralité et la mansuétude dont les victeurs usent envers les vaincus, notamment la glorieuse manière dont son père traicta Alpharbal, roi de Canarre.

Grandgousier l'avoit deffait et prins, après que, non assouvi de ses fortunes, le roi de Canarre eut envahi furieusement les pays de Oni, exerçant la piratique en toutes les isles armoriques et regions confines. Au cas que les aultres rois et empereurs, voire qui se font nommer catholiques, l'eussent misérablement traicté, durement emprisonné et rançonné extrêmement, Grandgousier le traicta courtoisement, amiablement, le logea avec soi dans son palais, et par incroyable débonnaireté le renvoya en sauf-conduict, chargé de dons, chargé de grâces, chargé de toutes offices d'amitié.

Il en advint que les Canarriens et leur roi délibérèrent d'offrir au victeur leur royaulme, terres et domaines, ce qui ne fut accepté; mais de bonne volonté les Canarriens payèrent plus qu'on ne leur demandoit de rançon.

Ne voulant donques, conclud Gargantua, aulcunement dégénérer de la débonnaireté héréditaire de mes parents, maintenant je vous absous et je vous rends francs et libères comme par avant.

Amis et admirateurs de Rabelais, qui par curieuse leçon et méditation fréquente, avez appris à rompre l'os médullique et à en suzcer la substantificque mouelle, ne seroit-il pas à soubhaiter que le royaulme d'Utopie d'où Rabelais a tiré ses exemples de débonnaireté, d'humanité et de justice fust devenu l'universelle République de la réalité? Il ne se seroit pas rencontré des victeurs pour rançonner cruellement les vaincus et leur arracher des lambeaux de chair. Après les Pichrocoles et les Pyrrhus, troublant le monde pour l'assouvissement de leurs fortunes et l'accomplissement de leurs resves, il n'y auroit pas eu d'aultres conquérants modernes maltraictant les vaincus, comme ils avoient esté maltraictés eulx-mesmes.

Mais il se peult faire que qui trop s'aventure à provoquer et assaillir perde cheval et mule, et il y a lieu d'espérer que ce ne sera pas pour Pichrocole que, pendant qu'il seroit en Mésopotamie, ou en aultres pays à conquester, les Moscovites mettroient en camp pour un moment quatre cent cinquante mille combattants d'eslite.

Amis, en ce concile de Pantagruelistes, suivons nostre bonne entreprinse, œuvre de concorde et de paix, de faire profession de l'Évangile de Rabelais, lequel nous enseigne que trop embrasse peu estroinct, que le temps n'est plus de conquester par la force et injustes prouesses, qui sont réellement brigandages et meschancetés, et que mieulx vault garder, saulver, regir et administrer ses propres pays et terres que hostilement envahir les aultres.

Ayant donques ainsi sagement péroré et ratiociné, — nous irons ce soir, gaiement à table, confits en mépris des choses fortuites, pantagrueliser.

L'assemblée a fait le plus sympathique accueil à ce discours finement écrit.

M. Duboz a lu ensuite et commenté, en connaisseur, un mémoire sur l'iconographie de Rabelais, dont l'auteur — une dame, paraît-il — a désiré garder l'anonyme.

Un membre de la réunion a signalé un autre portrait de Rabelais, signé Massart, venant du château de Maisons-Laffitte.

M. Audiger a parlé d'un portrait qu'il a retrouvé au musée de Châteauroux.

M. Duboz a insisté sur ce point qu'il serait bon de porter les recherches vers les maîtres italiens, qui certainement ont dû portraicturer Rabelais.

M. Audiger a lu ensuite un mémoire des plus intéressants sur l'authenticité du Ve livre de Rabelais.

Ce mémoire, qui témoigne d'une profonde érudition et d'une parfaite connaissance des œuvres de Rabelais, a souvent provoqué les applaudissements de l'assemblée, qui s'est associée unanimement aux félicitations adressées à M. Audiger par le président.

Sur la proposition de M. Rivière, il a été décidé, par acclamation, que M. Audiger sera le président désigné des prochains Congrès, en dehors de la Touraine.

M. Audiger a présenté une curieuse édition du IIIe livre de Rabelais qu'il a trouvée à Nantes, et un fragment du IVe livre.

Ces éditions, que M. Audiger déclare antérieures à 1548, présentent cette particularité, bien qu'impri-

mées à Lyon, d'être sorties des presses d'un sieur Pierre, de Tours.

Le soir a eu lieu un banquet auquel ont pris part les membres de la Société.

Nous nous proposons de publier prochainement quelques-uns des mémoires lus au cours de ce Congrès

Voltaire capitaliste. — Le docteur E. Gothein vient de découvrir et de publier, dans la *Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins* (*Neue Folge*, II, 3), treize lettres inédites de Voltaire qui nous présentent, une fois de plus, le tableau du châtelain des Délices occupé à soigner son bien et à faire rendre à son argent le meilleur intérêt qu'il peut. Il s'était mis en tête, vers le mois de mars 1757, de placer 130,000 livres en rentes viagères sur sa tête et sur celle de Mme Denis, sa nièce, à la chambre des finances de Mannheim et en avait fait la proposition à l'Électeur Charles-Théodore. La première letttre, où il fait sa proposition, n'a pas été trouvée; elle avait été bien accueillie d'ailleurs, et le baron de Becker, ministre de l'Électeur, avait été chargé d'en annoncer la nouvelle à Voltaire. Charles-Théodore espérait, ajoutait Becker, que les relations qu'ils entamaient ne demeureraient pas uniquement d'ordre financier, et que l'auteur de *la Henriade* voudrait bien quelque jour accepter l'hospitalité de la cour de Mannheim. Dans la première lettre du recueil, ce sont les remerciements de Voltaire au ministre, avec certains éclaircissements de détail sur le placement des 130,000 livres :

« Monsieur [1],

« je reconnais les bontez genereuses de son Altesse Electorale et la bienveillance de votre Excellence dans la lettre dont vous m'honorez. j'ay souhaité de pouvoir placer mon bien sous la protection de votre auguste Souverain et je n'ay d'autre regret que de n'y avoir pas mis ma personne.

« Je vous prie Monsieur de vouloir bien luy presenter mes tres humbles remerciments et de recevoir ceux que je vous dois. Vous m'ordonnez de vous parler avec confiance et vous prevenez mon cœur. Je vous avouerai donc monsieur que ma principale vue est d'assurer huit mille livres de rente a ma nièce madame Denis veuve d'un officier au service de France la quelle demeure auprès de moy et qui prend soin de ma vieillesse infirme. je dois songer a elle plus qu'a moy, je me flatte que votre Excellence voudra bien favoriser ces sentiments.

« c'est pour elle principalement que je demande la permission de placer un capital. son Altesse Electorale daigne avoir la bonté de faire passer sur ma tête l'interest de ce capital à 10 p 100, en faveur de mon age qui est de soixante et trois ans.

« ma niece est agée de quarante cinq ans. votre Excellence ne trouverait elle pas qu'un interest viager d'environ 6 pr 100 accordé a ma niece après ma mort serait proportional a son age ? le gouvernement de france donne 7 pour 100 dans sa derniere lotterie et rembourse le capital. j'abandonne le capital et je ne demande qu'autour de 6 pr 100 pour la vie de ma niece. c'est a peu près monsieur le traitté que je fis avec Mgr. le duc de virtimberg, lorsque j'étais a Berlin et que j'étais moins vieux de six ans.

« J'insiste bien moins sur les proportions des âges, que sur la magnanimité de Monseigneur LElecteur, sur la grace quil m'accorde, sur vos bontez monsieur et sur ma reconnaissance, c'est a vous a me prescrire vos ordres. »

Mais comme la réponse définitive tardait : « J'ai un besoin d'autant plus pressant de recevoir vos ordres precis, reprenait Voltaire le 4 juin, que, mon fonds étant à vos ordres depuis un mois, il ne me rapporte rien, et je perds un revenu qui m'est nécessaire pour vivre. » Cependant la lettre électorale arrivait, et les 130,000 livres étaient expédiées par Tronchin, le banquier de Lyon :

« Il ne me reste monsieur, écrivait Voltaire, le 11, qu'à remercier votre excellence de tous ces bons offices et a me feliciter d'un engagement qui m'attache encore plus particulièrement à votre cour et à votre personne.

« Je vous prierai seulement Monsieur de vouloir bien observer une petite note qui ne regarde que les mutations autrefois trop fréquentes dans les monoyes de france et qui peuvent arriver encore. peutetre votre Excellence jugera t'elle comme moy qu'il faut obvier a ces changements qui entrainent toujours des difficultez. Si la valeur numéraire baissait vous paieriez reellement plus que vous ne devez, si elle haussait, vous paieriez moins. l'un et lautre sont egalement injustes, mais en stipulant un payement toujours egal suivant la valeur presente du capital on remédie a tous les inconvenients et il n'y a jamais de discussion. je me flatte que votre excellence daignera à prouver ce party que je soumets à ses lumieres. »

Et il ajoutait le 6 août :

« ne doutez pas monsieur que, si j'avais pu venir presenter moy meme mes remerciments, je n'eusse volé a votre cour avec le plus grand empressement, mais que peut faire un malade ? avec une niece qui luy a consacré ses jours, et qui est elle meme d'une santé tres languissante depuis qu'elle fut si mal traittée dans francfort par un homme nommé freitag qui se disait agent du roy de Prusse. les bontez de son altesse Electorale servent beaucoup a luy faire oublier cette avanture inouïe. mais il est difficile quelle se transplante, et que je puisse l'abandonner. nous nous servons de consolation l'un a l'autre, et nous nous entretenons des bontez de son Altesse electorale. »

Les lettres perdent de plus en plus le ton des affaires, et c'est, entre la chancellerie palatine et le châ-

1. Nous reproduisons l'orthographe et la ponctuation des lettres, telles que les donne M. Gothein.

teau des Délices, une suite de coquetteries. L'Électeur satisfait des procédés de Voltaire, s'informe auprès de lui de la solidité de certains banquiers avec qui sa cour est en relations :

« j'ignore, répond Voltaire, si cet homme a autant de credit qu'on veut me le faire croire, je ne reponds que de mon zele pour votre adorable maitre a qui je voudrais assurement prouver mon zele par des services plus considerables. je suis bien loin de repondre du succez. ce n'est pas dans le moment present qu'un français doit se promettre de reussir dans tout ce qu'il entreprend. (On était au milieu de la guerre de Sept ans.) mais nous avons tous beaucoup de bonne volonté, chacun dans notre espece.

« les relations que donnent les russes de la bataille de Zondorf (Zorndorf) me font tremblet sur la vérité des mémoires qu'on m'envoya de Petersbourg concernant la vie de Pierre le grand. je ne scais plus que croire dans ce monde. la révolution de suede me parait aussi fort douteuse. je ne peux assurer autre chose sinon que je serai toutte ma vie de votre cour. »

Toutefois des nuages paraissent, et cette amitié si pure se trouble. Ce sont toujours sans doute des protestations de dévouement, plus tendres et plus familières même qu'auparavant peut-être, mais les intérêts des 130,000 livres sont payés moins régulièrement, et leur propriétaire s'impatiente : il ajoute des post-scriptum à ses billets :

« aux délices, route de geneve 20 x^bre 1758.

« Monsieur,

« vous recevrez ma lettre vers le jour de l'an. ainsi je prends mon temps tout juste pour vous souhaitter lannée la plus heureuse, la plus pacifique, la moins ruineuse, et pour vous supplier de me mettre aux pieds de leurs altesses Electorales. vous savez avec quel tendre respect je leur suis attaché. je voudrais pouvoir passer ma vie a la cour de Monseigneur L'Electeur, mais monsieur il faut que je laboure mes terres dans le temps quon ravage celles des autres. jay acheté deux assez belles seigneuries aux portes de geneve. je les aurais mieux aimées dans le voisinage de votre excellence ; je tâcherai de venir vous voir apres la recolte. Nous autres laboureurs, nous ne pouvons guere disposer de notre temps. »

(P. S.)

« Vous me feriez un tres sensible plaisir de daigner monsieur envoyer une lettre de 6500 livres au laboureur qui doit acheter des bœufs, et des charues. »

Et un mois après, le 15 janvier 1758 :

« jay reçu lhonneur de votre lettre. les huit mois de retardement me font beaucoup de peine. ils ne prouvent rien d'agreable. tout a bien mal tourné. je vous ay une extreme obligation, monsieur de ne point retarder pour moy l'effet des bontez de son altesse électorale. j'en ay d'autant plus besoin que je suis obligé de retablir entierement la comté de tournay dont jay fait l'acquisition dans mon voisinage des delices ; et qu'on commence toujours par se ruiner dans une terre, avant d'en pouvoir tirer le moindre avantage. »

La correspondance s'arrête à cette date, et aux lettres succèdent les mémoires. C'est le secrétaire de Voltaire qui les écrit, et il n'y a plus trace d'amitiés ; c'est un porteur de rentes qui se plaint au gouvernement de l'inexactitude du payement des coupons. L'éditeur nous apprend qu'il fallut envoyer un agent spécial à Mannheim pour terminer l'affaire, et c'est alors seulement que Voltaire obtint satisfaction.

Les voleurs de livres. — A diverses reprises nous avons parlé des vols qui ne cessent de se commettre au préjudice des éditeurs. Depuis deux ans, une instruction est ouverte et le nombre des causes que cette instruction a soulevées est énorme. 190 individus ont été inculpés de vol. Sur ce nombre, 45 ordonnances de non-lieu ont été rendues, par suite de prescription, et les 145 autres affaires se divisent en 5 acquittements, 90 condamnations, 50 affaires dont l'instruction est provisoirement suspendue.

Le montant des cautions, qui ont été versées et absorbées par les frais de justice, s'est élevé à 75,000 francs, sans compter les frais d'avocat et les autres dépenses diverses. En outre, quelques voleurs, pris de peur, ont versé aux éditeurs, à titre de restitution, des sommes qui varient entre 500 et 17,000 francs. Les maisons d'édition qui étaient exploitées par ces voleurs de livres sont d'importance diverse. Les éditeurs de dictionnaires et de publications illustrées ont été surtout mis en coupe réglée : Plon, Garnier, Marpon et Flammarion, Hetzel, Hachette, etc., voyaient leurs volumes d'étrennes affichés à un taux dérisoire. Il n'est pas jusqu'à la *Nouvelle Grammaire du volapuck*, que tout le monde a entendu crier sur les boulevards, qui n'ait été volée.

Les voleurs étaient le plus souvent des ouvriers imprimeurs ou brocheurs, qui emportaient chez eux deux ou trois « feuilles » qu'ils venaient de tirer et constituaient ainsi des volumes qu'ils livraient à des marchands. Aussi il n'était pas rare, avant même qu'un volume ait été lancé par l'éditeur, qu'on le trouvât sur les quais ou à certaines devantures de boutiques installées à la hâte, où il était affiché à des prix dérisoires : 1 fr. 25 au lieu de 3 fr. 50. Cependant, les comptes faits dans les magasins d'édition montraient les piles d'exemplaires intactes. Les éditeurs, pour avoir une explication décisive, formèrent un syndicat dont ils confièrent la présidence à M. Lemerre. Leur but était de rechercher les sources où s'approvisionnaient les bouquinistes et les étalagistes. L'instruction ne tarda pas à les découvrir et, aujourd'hui, il y a au Palais de Justice environ 10,000 volumes dont on achève le tri et la répartition entre les éditeurs de Paris.

Un des inculpés a invoqué, pour sa défense, un droit ancien nommé « droit de chapelle », d'après lequel il était d'usage de remettre aux ouvriers qui exécutaient un travail un ou plusieurs exemplaires de chaque ouvrage. Mais cet usage, d'après les imprimeurs et les éditeurs eux-mêmes, a disparu depuis longtemps, et le système de défense mis en avant n'a obtenu aucun succès.

De même que la justice de Paris, la justice belge s'occupe de la répression des voleurs de livres, et on peut espérer que les mesures prises à Paris et à Bruxelles suffiront à mettre un terme à cette industrie.

A propos du projet d'une bibliothèque en vingt volumes, le *Temps* publie l'article suivant, anonyme :

« Le problème de la bibliothèque réduite à vingt volumes rencontre plus d'amateurs qu'il n'était permis de le supposer; non seulement ils s'intéressent à ce jeu, mais ils s'y piquent, et, pour un peu, on pourrait l'accuser d'exciter les passions. On témoigne l'impatience d'apporter son vote et même d'assister au dépouillement. M. le sénateur Charton, qui avait suggéré l'idée dans le *Tableau de Cébès*, ajoutait : « J'ai quelquefois soumis cette question à des amis, « et elle était toujours l'occasion d'entretiens intéressants et fructueux. » Or M. Charton, qui est le directeur et même le fondateur du *Magasin pittoresque*, avait eu l'occasion, il y a peu de mois, de soumettre une fois de plus cette question à un collègue, M. Bardoux, ancien ministre de l'instruction publique, lequel a fourni sa liste sans se faire prier. M. Bardoux demandait la Bible, Homère, Sophocle, Tacite, Virgile, Dante, un choix de Shakespeare où ne se rencontrent ni la *Tempête*, ni *Jules César*, ni *Timon d'Athènes*, Corneille, Racine, Pascal, La Fontaine, Molière, de Voltaire la correspondance et les contes, *Don Quichotte*, *Robinson Crusoë*, *Faust* et les œuvres de Franklin. Cela ne fait que dix-sept numéros; mais l'aimable lettré accorde qu'imprimé dans des conditions normales cela irait bien à vingt volumes, et il n'en demande pas davantage pour occuper ses loisirs quand il n'aura plus d'autre occupation. On voit que M. Bardoux s'est vraiment efforcé de choisir dans les littératures diverses les œuvres qui lui ont paru les plus élevées et les plus substantielles; il ne veut d'entretien qu'avec des maîtres. Le lecteur du *Magasin pittoresque* qui signale cette liste hésite à en rien retrancher; il déplore pourtant certaines lacunes et pense que l'on pourrait tout arranger en poussant jusqu'à vingt-cinq auteurs. Profitant de la retenue de M. Bardoux, il voudrait ajouter Eschyle, Hérodote, Rabelais et quelque chose de Bossuet, de Mme de Sévigné, de Victor Hugo et de Walter Scott.

« En même temps, un abonné du Nord-Est se montre scandalisé de voir traiter trop légèrement l'idée du concours. Rien ne lui paraît plus désirable que de se former à l'école de quelques écrivains de choix; c'est le moyen de n'avoir pas l'esprit gâté par la mauvaise littérature. « Le savoir humain serait restreint sans « doute, mais il aurait une base plus solide. » On pourrait arriver à ce résultat en prenant vingt ouvrages de genres différents. En fait de roman, un spécimen lui suffirait, et il propose *Numa Roumestan*; comme nourriture poétique, il choisit la *Légende des siècles*, les *Fleurs du mal*, les *Poèmes barbares*, les *Odes et Poèmes* de Victor de Laprade. La *Bible* et l'*Imitation* seraient pour l'enseignement religieux. On prendrait une teinture des diverses civilisations dans le *Voyage aux Pyrénées*, de M. Taine; *Italia*, de Théophile Gautier; le *Rhin*, de Victor Hugo, et, pour dévoiler l'antiquité, la *Salammbô*, de Flaubert; Bædeker serait admis, mais pour la Suisse. « Il fau- « drait un peu de vieux français, les œuvres de Ron- « sard, par exemple, et Amyot; puis Corneille et « Molière, pour avoir quelque chose du XVIIe siècle. « Le XVIIIe ne mériterait pas de figurer dans cette « bibliothèque idéale. » Bah! biffé comme cela d'un trait, comme indigne, ce malheureux XVIIIe! On connaît pourtant des lettrés, et des plus délicats, qui se résoudraient à y vivre par la pensée; mais poursuivons : « Enfin de l'histoire, beau- « coup d'histoire. » Beaucoup, c'est beaucoup dire, pour rester dans les limites du programme. Notre correspondant se contente du *Discours sur l'histoire universelle*, de Bossuet, des *Récits mérovingiens*, de la *Révolution*, de M. Taine, et de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*. Il est aisé de voir qu'il n'est plus question de vingt volumes, car l'ouvrage de Thiers les a presque, mais de vingt ouvrages. Il faut pourtant observer qu'au point de vue de l'étude de l'histoire, il reste un assez vaste fossé entre les temps mérovingiens et la Révolution.

« Notre correspondant paraît avoir une prédilection marquée pour M. Taine, puisqu'il l'adopte à la fois comme voyageur et comme historien. Il est pourtant probable que M. Taine ne contre-signerait pas sa liste : il y voudrait du Balzac; il y voudrait du Stendhal, et l'on se souvient que la génération de l'École normale à laquelle il a appartenu, et qui s'était tant exaltée pour Stendhal, ne se serait pas entendue sur le choix du livre à adopter, car elle était partagée en rougistes et en chartreuristes. Présentez — l'expérience est facile — l'une quelconque des listes déjà produites à un lettré quelconque, et vous entendrez des exclamations retentissantes. L'un déclarera qu'il lui est impossible de vivre sans un La Bruyère; l'autre n'aurait qu'un roman à lire au monde qu'il opterait pour la *Princesse de Clèves*. Celui-ci fait ses délices des mémoires du cardinal de Retz; un philosophe ne saurait vivre séparé de Descartes, à moins que ce ne soit de Kant, ou de Platon, ou de Spinoza; voici un helléniste qui vit depuis des années dans l'intimité d'Aristophane, ce qui ne veut pas dire qu'il méprise le reste; cet amateur de théâtre tire bien bas son chapeau à Molière, mais, si vous voulez son secret, il vous confessera que c'est Marivaux en ce moment qui l'obsède. Et Horace? Personne encore n'a parlé d'Horace, comme si l'on oubliait combien de professeurs, de magistrats, de lettrés de toute provenance ont employé les plus chers moments de

leur existence à lire, à méditer, à traduire Horace. Victor Hugo qui ne lui a point fait de place, pas plus qu'à Virgile, dans « l'avenue des immobiles géants « de l'esprit humain » où il a figé Lucrèce et Juvénal, a pourtant prouvé en maint endroit de ses œuvres qu'il n'était pas de poète ancien qu'il eût plus étroitement pratiqué que le sceptique de Tibur.

« On a toujours raison de s'attacher à un bon auteur, et en ce cas-là toutes les préférences sont bonnes. Quand on s'est fortement épris d'un écrivain, on éprouve le besoin de crier son estime, et de là vient cet empressement à offrir son vote. Mais on parle à son aise de se rationner quand on a de vastes bibliothèques à sa disposition et qu'on lit tous les jours son journal. M. Bardoux aurait été fort empêché d'écrire sur le comte de Montlosier ou sur Mme de Beaumont s'il n'avait eu à sa disposition que ses dix-sept auteurs, et ce serait tant pis pour lui et pour nous. La vérité, c'est qu'il y a une hygiène de l'esprit, qu'il faut choisir ses aliments et qu'il vaut mieux retourner aux rayons d'élite de sa bibliothèque que de se délabrer l'estomac avec les fadaises qui n'ont pour elles que la fraîcheur de l'enveloppe; mais ce n'est pas une raison pour s'interdire de varier sa nourriture. La Fontaine, notamment, l'a fort bien expliqué dans la parabole du *Pâté d'anguilles.* »

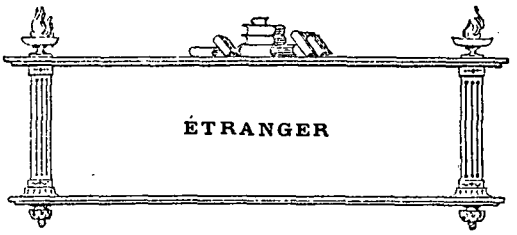

Allemagne. — *Un article inédit de Laube sur Henri Heine.* — Au mois d'août 1846, le bruit se répandit en Allemagne qu'Henri Heine était mort. Son intime ami Laube adressa aussitôt à la *Deutsche Allgemeine Zeitung* un grand article nécrologique qui parvint à ce journal en même temps que la nouvelle était démentie (Heine devait mourir seulement dix ans plus tard, le 16 février 1856). Le manuscrit de Laube fut mis au rebut ou s'égara; vainement il le réclama et vainement Heine lui-même exprima le désir de savoir comment il y était traité. Un collectionneur d'autographes avait sans doute réussi à s'en assurer pour l'enfouir dans ses cartons. Toujours est-il que cet article a été acheté récemment dans une vente berlinoise par M. Gustave Karpelès, qui l'a donné à la *Deutsche Rundschau.*

« Je n'avais point connu Heine avec les formes grêles et chétives de sa jeunesse, écrivait Laube. Les portraits qu'on voit de lui en Allemagne ne sont point ressemblants; il avait l'habitude de compter ces caricatures au nombre des petites misères nationales. Ses traits fins et mobiles étaient d'ailleurs assez difficiles à fixer: le meilleur portrait que je connaisse de lui est la lithographie de Jules Giere. Quand je le vis pour la première fois, en 1839, c'était un homme assez corpulent, presque obèse et de taille au-dessous de la moyenne. Sa bouche était aussi malicieuse que ses yeux. Il portait habituellement la tête légèrement inclinée et les paupières à demi fermées; cela donnait à sa physionomie quelque chose de mystérieux et de voilé qui la rendait fort intéressante. Avec son teint frais, ses cheveux bruns, son corps replet et sa petite main blanche, il faisait songer aux abbés de cour du siècle dernier. Sa voix était douce et agréable. Il souffrait souvent de névralgies à la tête, et c'était une de ses innocentes manies de se plaindre, en termes quelque peu stéréotypés, de cette migraine qu'il ne sentait plus dans le feu de la conversation.

« — Votre migraine? lui disions-nous alors. C'est tout simplement la crainte de vous ennuyer!...

« ... Personne n'était plus inégal que lui dans la causerie. Tantôt il semblait n'avoir pas un mot à dire, il paraissait incapable d'articuler une phrase, et tout à coup il s'ouvrait pour ainsi dire, sa langue se déliait, sa parole devenait vive, rapide, enchanteresse. Avant tout, c'était un poète, esclave de ses nerfs.

« A l'égard de ses œuvres, son assurance était olympienne; il en connaissait mieux que personne les parties inattaquables et jamais il ne perdait sa confiance aristocratique en leur supériorité, même aux heures du plus profond découragement.

« ... Pour voir Henri Heine sous son aspect le plus aimable et le plus sympathique, il fallait pénétrer avec lui dans ce milieu parisien où il a passé quinze années de sa vie. Les Français le considèrent comme un des plus nobles pairs du parlement littéraire de l'Europe, comme un des plus grands poètes et des hommes les plus spirituels du siècle. Je ne dis pas ceci au hasard, ayant pu m'en assurer de mes yeux. Pour lui s'ouvraient toutes les portes, je dirais presque tous les bras. Il appartenait vraiment et sans réserve aucune à ce brillant cénacle d'illustrations françaises qui sait si bien d'ordinaire éconduire les étrangers. L'accueil empressé qu'on lui faisait n'était pas dû seulement à la crainte que pouvait inspirer un esprit si mordant, quoiqu'il pût bien y avoir un peu de cela; mais les Français sont autrement larges que nous dans l'appréciation du talent littéraire. Quand un auteur a enrichi la littérature d'une œuvre vraiment remarquable, quand il a en quelque sorte conquis son grade, il peut être sûr d'être toujours traité d'après ce rang. La critique ne le frappera jamais à la racine, quand bien même elle se verrait obligée de lui arracher quelques feuilles. On s'honore soi-même et on honore son pays en sachant ainsi tenir compte des services rendus. C'est ainsi que George Sand, Victor Hugo, Lamartine, Balzac le traitaient en égal, quoiqu'ils ne connussent de lui que des fragments. Ils avaient reconnu le lion à la griffe... George Sand en particulier vouait à son esprit un culte tout spécial.

« ... A cette heure douloureuse, il est bon de se reporter au temps où Henri Heine, plus puissant que tous les souverains de l'Allemagne, faisait ainsi triompher l'esprit allemand au milieu des Français les

plus illustres. Peut-on imaginer pour un Allemand rien de plus enivrant que d'assister à un de ces tournois d'éloquence où les Français sont toujours victorieux, grâce au feu de leur parole et à la vivacité de leur esprit, et d'y voir soudain un Allemand entrer en lice et relever le gant; de le voir combattre seul, toujours en restant Allemand; de le voir tenir tête, à force de souplesse et d'habileté, à tous ses adversaires à la fois; de le voir bien souvent les vaincre?... Jamais peut-être les intérêts de l'Allemagne n'ont été défendus d'une manière aussi originale et aussi fulgurante que dans les assauts dont je parle. Je dis originale, car les Français ne savent pas encore aujourd'hui à quel point l'esprit de cet homme, qu'ils prenaient si volontiers pour un Parisien d'adoption, était vraiment national. Ceux dont le regard était le plus profond voyaient bien que chez lui il ne pouvait être uniquement question d'esprit français acquis par contagion; ils pensaient qu'il s'agissait plutôt d'une réunion miraculeuse de qualités aussi peu françaises qu'allemandes. Heine lui-même, en dépit de sa politesse charmante, aimait à les convaincre qu'il n'était point Français, mais Allemand jusqu'aux moelles. »

L'historien Ranke. — Un monument vient d'être élevé en l'honneur de Ranke, à Wiche, où est né le grand historien.

Espagne. — *Les Revues espagnoles.* — Un rédacteur du *Figaro* vient de donner récemment, dans un des suppléments littéraires de ce journal, l'intéressant article que voici et qui traite des revues ou magazines espagnols.

« Ce fut sous le déplorable règne de Ferdinand VII qu'apparurent les premières lueurs de la renaissance littéraire de la Péninsule. De 1824 à 1827 parut à Londres une revue intitulée *Ocios de Espanoles emigrados* (les Loisirs des émigrés espagnols). C'est là qu'il faut chercher les origines de ce grand mouvement de rénovation intellectuelle qui s'est développé plus tard sous Isabelle II et dure encore de nos jours. Les rédacteurs de ce recueil avaient eu une existence tourmentée. Leur jeunesse s'était passée au milieu des orages; les uns avaient siégé aux Cortès de Cadix, les autres avaient combattu dans les *sierras* contre les soldats de Napoléon. A peine délivrés de la domination étrangère, ils s'étaient exposés aux rigueurs du gouvernement de Ferdinand VII et n'étaient sortis de prison que pour prendre le chemin de l'exil.

« Aucune épreuve n'avait été épargnée aux hommes dont les œuvres devaient faire la gloire de la littérature espagnole du XIXe siècle. Martinez de la Rosa avait passé de longs mois dans un cachot des présides d'Afrique. Quintana avait été enfermé dans la citadelle de Pampelune, Alcala Galiano était condamné à mort par contumace; Antonio Conde, Hermossilla, Gallego, après une captivité plus ou moins prolongée, avaient cherché asile en France et en Angleterre, où ils mouraient de faim.

« La poésie naît des grands déchirements. Le génie castillan ne brilla jamais d'un si vif éclat qu'au milieu de l'invasion et de la guerre civile.

« La littérature espagnole a une saveur étrange. Du moyen âge, nos voisins du Sud ont sauté en plein monde moderne, en franchissant d'un seul bond les étapes de la Renaissance et du XVIIIe siècle. Cette violente secousse a désorganisé la société et les institutions nationales, mais elle a fait naître des légions de poètes. Dans la Péninsule, la poésie mène aux plus hautes dignités de l'État et c'est peut-être pour cela que le pays est si mal gouverné. Martinez de la Rosa et le duc de Rivas étaient des poètes de premier ordre. Ils ont fait école. A Madrid, les Cortès sont aujourd'hui encore une annexe de l'Académie. La politique de l'Espagne est conduite par un état-major de poètes. Poète, M. Canovas del Castillo; poète, M. Nunez de Arce, qui était naguère ministre des colonies; poète, le marquis de Molins, qui sous le règne d'Alphonse XII était ambassadeur à Paris; poète, M. Valera, aujourd'hui ministre plénipotentiaire à Bruxelles; poète, M. de Campoamor, l'ancien directeur général de l'Assistance publique; poète enfin, et le plus grand de tous, bien qu'il soit un poète en prose, M. Castelar, le Chateaubriand, le Lamartine et le Jules Favre de l'Espagne.

« L'imagination de nos voisins ne s'exerce pas seulement dans le genre lyrique. Les romanciers de talent abondent de l'autre côté des Pyrénées. Au début, ils avaient pris Walter Scott et Alexandre Dumas pour modèles.

« Le *Comte de Candespina* d'Escossura, le *Macias* de Larra, les *Mores et Chrétiens* de M. Séraphin Calderon sont d'intéressants récits d'aventures qui se déroulent dans un cadre historique. L'école moderne est entrée dans une autre voie.

« Les études de mœurs et les scènes de la vie contemporaine sont maintenant à la mode. Les principaux ouvrages de Fernan Caballero, pseudonyme à l'abri duquel se cachait une femme de talent morte depuis quelques années, ont eu un éclatant succès. Les romans de M. d'Alarcon et de M. Valera sont aussi très appréciés en Espagne et mériteraient d'être mieux connus en France.

« Grands compilateurs plutôt que grands historiens, médiocres jurisconsultes, trop indolents de caractère pour s'adonner aux laborieuses recherches qu'exigent la physique ou la chimie, les Espagnols retrouvent leur supériorité dans les sciences qui font une large part à l'imagination des érudits. Ils sont passés maîtres dans l'archéologie, les questions pénitentiaires et l'économie politique, les trois variétés des connaissances humaines qui comportent le plus d'illusions et se rapprochent le plus du roman. Il suffit à M. Martin Minguez d'une inscription à demi effacée pour reconstituer de toutes pièces des peuples morts et des civilisations disparues. Mme Arenal de Garcia Carrasco possède d'infaillibles secrets pour ramener à la vertu les criminels les plus endurcis; et si le genre humain s'inspirait des principes exposés par M. Madrazo dans ses *Lecciones de economia politica,*

il réaliserait des prodiges de bien-être et de richesse. Nos voisins, à peine avons-nous besoin de le dire, ne profitent guère des sages conseils qui leur sont donnés par des voix autorisées. Malgré les éloquentes exhortations d'une aimable et généreuse philanthrope qui voudrait initier les malfaiteurs espagnols aux douceurs du régime cellulaire, les prisons et les bagnes de la péninsule laissent beaucoup à désirer; le voleur converti qui est impatient de revenir au bien après l'expiration de sa peine est un personnage légendaire aussi difficile à rencontrer au sud des Pyrénées que dans le reste de l'Europe. Les économistes ne sont pas mieux écoutés que les réformateurs de la science pénitentiaire. C'est surtout en Castille qu'ils prêchent dans le désert.

« Rendons toutefois cette justice à nos voisins, qu'ils soient romanciers ou archéologues, poètes ou économistes, ils savent donner de la chaleur et de l'animation à tout ce qu'ils touchent. Les revues espagnoles sont vivantes ; on les lit aisément d'un bout à l'autre ; elles ont un entrain, un mouvement, un souffle qui ne se trouvent guère dans les recueils périodiques des autres pays. Un des derniers numéros de la *Revista de Espana* contient une dissertation de M. Martin Minguez sur les alphabets helléno-ibériques. Ce sujet paraît peu récréatif pour les profanes, et vous êtes tentés de sauter l'article; ayez le courage de le lire, vous ne tardez pas à vous intéresser aux peuples préhistoriques dont le savant archéologue vous raconte les migrations. Tournez quelques feuillets, vous trouvez une étude sur les romans russes, présenté sous la forme d'une lettre écrite par don Juan Valera à dona Emilia Pardo Bazan. Ici nous sentons que nous sommes en pleine Castille. Si dans une revue française deux collaborateurs s'avisaien d'échanger des épîtres afin de mettre le public au courant de leur admiration réciproque et de donner libre carrière à de mutuelles contragulations, ce procédé prêterait à la raillerie. L'épreuve serait bien plus délicate encore si les deux écrivains étaient de sexe différent. A lire les compliments si galamment tournés de M. Valera, on s'aperçoit que les Espagnols sont plus près que nous de l'ancien régime. Ils ont su conserver les traditions du XVIIIe siècle. Avec une bonne grâce et une aisance charmante, l'auteur de *Pepita Jmenez*, l'écrivain diplomate qui représente le roman à l'Academie espagnole et le gouvernement de la reine-régente auprès de la cour de Bruxelles, s'acquitte de la tâche difficile entre toutes de louer comme il convient les mérites d'une femme de lettres sans dépasser la mesure des flatteries permises et sans donner un coup d'encensoir de trop.

« A son tour, dona Emilia Pardo Bazan prend la plume pour écrire, à propos de *Literatura y otras hierbas*, une lettre ou plutôt un article à don Juan Montalvo, un autre collaborateur de la revue. C'est la mode en Espagne. Dans le monde littéraire, tous les hommes sont des Voiture, toutes les femmes sont des marquises de Sévigné.

« M. Valera et Mme Pardo Bazan sont les deux écrivains qui ont le plus contribué au succès de la *Revista de Espana*. L'auteur de *Pepita Jmenez* et de *Dona Luz* a trouvé moyen de mener de front les lettres et la diplomatie, sans que le style des protocoles ait déteint sur le talent du romancier. Il a pris la place laissée vacante par cette femme si profondément espagnole d'esprit, de caractère et de cœur, que personne n'eût soupçonné un état civil allemand dissimulé sous le pseudonyme devenu célèbre de Fernan Caballero. M. Valera a moins de subtilité d'observation, moins de délicatesse et de ténuité dans les détails que son illustre devancière ; mais il a plus de suite dans le plan de l'intrigue, plus de puissance dans les conceptions générales ; si les épisodes détachés ont moins de charme, l'ensemble est peut-être plus intéressant. Les Allemands, qui revendiquaient Fernan Caballero, née Bœhl de Faber, comme une de leurs gloires nationales, s'étaient mis à étudier ses chefs-d'œuvre et avaient pris goût aux romans espagnols; ils traduisent maintenant les ouvrages de M. Valera.

« Avec une sûreté de goût, une finesse et une pénétration toutes féminines, Mme Pardo Bazan tient, de l'autre côté des Pyrénées, le sceptre de la critique. Nous la retrouverons un peu plus loin dans *les Matinées espagnoles* où elle rédige en français le compte rendu du Salon de peinture de Madrid. Elle a été la première à faire connaître à ses compatriotes les romans russes, qui lui inspirent une très vive admiration. Dans un des derniers numéros de la *Revista de Espana*, elle a publié sur le mouvement littéraire en France une étude où abondent les aperçus les plus ingénieux. Il ne serait peut-être pas sans intérêt de savoir ce qu'une lettrée espagnole pense de *Madame Bovary*, de *la Comtesse Sarah* et du *Ventre de Paris*, mais cela nous entraînerait trop loin.

« La *Revista de Espana* n'est pas une spéculation de librairie. C'est une entreprise un peu politique et très littéraire. Les deux propriétaires de ce recueil sont MM. José Luis Albareda et Ruiz Martinez. Le directeur, M. Francisco Calvo Muños, rédige lui-même le bulletin de la politique intérieure et soutient avec vigueur le ministère Sagasta. Les affaires étrangères tiennent peu de place dans la *Revista*, elles n'y sont traitées que de loin et d'une façon incidente. Toutefois il est à remarquer que les principaux rédacteurs de cette publication manifestent à l'occasion de la sympathie pour la France. Chose rare en Europe et dont nous devons être reconnaissants.

« La *Revista contemporanea* est la sœur cadette de la *Revista de Espana;* elle compte seulement treize ans d'existence, tandis que son aînée date de 1867. L'une et l'autre paraissent deux fois par mois et elles sont à peu de chose près rédigées sur le même modèle. Signalons cependant quelques différences. La *Contemporenea* n'est pas aussi académique que le recueil de MM. Albareda et Martinez; obligée d'obéir aux exigences d'un format plus restreint, elle ne traite pas les questions avec la même ampleur, la même autorité; ce n'est pas que les écrivains de talent lui fassent défaut, mais elle n'a pas la bonne

fortune de compter dans sa rédaction les plus grands noms littéraires de l'Espagne. Elle rachète cette infériorité par plus de variété dans le choix des sujets, plus d'entrain, plus de vie. Suivons M. Sanroma sur le champ de bataille de Waterloo ou dans les arènes de Nîmes, nous retrouvons toujours en lui la même puissance d'exhumation, le même souffle qui ressuscite ce qui n'est plus. M. Antonio Vascano est un romancier à l'imagination brillante et mouvementée, M. Lorenzo d'Ayot, un critique d'art illuminé et entraînant, avec lequel on ne discute pas.

« Solennellement drapée dans le manteau national, la *Revista de Espana*, aux allures lentes et majestueuses, est espagnole et rien qu'espagnole; la *Contemporanea* a quelque chose de plus alerte, de plus cosmopolite, de plus international. Elle fait une large place aux questions de politique extérieure. Elle suit avec soin les affaires de France. Chaque semaine elle publie, sous la signature de M. Garcia Ramon, d'intéressantes lettres de Paris.

« Ces choses-là ne se voient que de l'autre côté des monts. C'est un journal à images qui est le plus important journal politique de l'Espagne.

« La *Ilustracion espanola y americana* est l'organe de M. Castelar. C'est dans ce recueil que le grand orateur publie des études approfondies sur les questions d'intérêt européen.

« Il n'est pas de revue en France ni en Angleterre où les affaires internationales soient traitées avec plus de développement; c'est l'histoire de l'Europe écrite pour ainsi dire au jour le jour par un spectateur capable de se laisser entraîner de loin en loin par de généreuses illusions, mais dont l'impartialité ne peut être suspectée. L'idée d'encadrer les gravures d'un journal illustré dans de longs et savants articles de politique, de critique littéraire ou d'archéologie, paraît au premier abord un peu hasardée, et cependant en Espagne cette entreprise a parfaitement réussi. En dépit de son format et de son titre, la *Ilustracion* est une véritable revue. M. Castelar n'est pas le seul écrivain de premier ordre que ce recueil compte parmi ses collaborateurs. M. Antonio de Trueba, qui a été dans sa jeunesse le Béranger de l'Espagne et a été tour à tour le *poeta de la reina* et le *poeta del pueblo* suivant les vicissitudes des révolutions, se souvient sur ses vieux jours de son ancien titre officiel de *Cronista de Bizcaya* et communique à la *Ilustracion* les résultats de ses investigations sur les actes de baptême et les monuments funèbres des grands hommes de sa province. Au reste, l'archéologie est en ce moment la passion dominante de nos voisins du Sud. Il n'est pas de recueil périodique où cette science n'occupe une place considérable.

« En même temps que M. de Trueba cherche à découvrir dans quelle bourgade de la Biscaye sont nés les fondateurs de Buenos-Ayres et de Montevideo, un autre rédacteur de la *Ilustracion*, M. Mélida, publie une histoire des casques depuis la plus haute antiquité. Le savant archéologue a commencé par le casque de Pharaon, et son premier article s'est arrêté aux casques des guerriers perses sous le règne des Sassanides.

« Les lecteurs du docte journal illustré ont pour longtemps des casques sur la planche.

« Faire connaître l'Espagne à la France et la France à l'Espagne, tel est le programme des *Matinées espagnoles*. Rapprocher deux nations unies par la communauté du sang et faites pour se comprendre et s'aimer, préparer pour un avenir plus ou moins lointain une réconciliation entre les deux aînées de la grande famille occidentale et la troisième sœur, l'Italie, qui a perdu l'instinct de la solidarité latine, c'est une entreprise généreuse, on ne peut plus digne d'être encouragée.

« La couverture des *Matinées espagnoles* est comme un abrégé du livre d'or de la littérature européenne. Dans cette énumération d'écrivains de toute nationalité où se trouvent plusieurs noms illustres, l'élément féminin occupe une place considérable. Il fournit les cadres permanents de la rédaction. C'est ce qui fait précisément le charme de ce recueil. Mme Pardo Bazan est chargée de la critique d'art et du compte rendu du Salon de peinture de Madrid; Mme Camille Delaville écrit d'une plume alerte le courrier de Paris; les articles de bibliographie sont signés de Mme Peregrine. L'âme de la revue est Mme de Rute. L'infatigable directrice se prodigue, elle se multiplie. *Société de Lisbonne, Tablettes de la marquise, Chronique de route*, la souplesse de son talent se prête aux sujets les plus variés. Nous faisons des vœux pour que le succès d'une entreprise destinée à établir des liens de fraternité littéraire entre trois peuples qui ont reçu la même nourriture intellectuelle et se sont développés sous l'influence de la même civilisation. A la vérité, les Pyrénées ne seront pas faciles à aplanir et les Alpes sont encore plus hautes; mais que ne peut un irrésistible état-major féminin dirigé par Mme de Rute?

« Les revues espagnoles ont de la peine à vivre. La *Revista espanola* que publiait Mellado est morte après une courte et brillante carrière; la *Revista europea*, dont les débuts avaient été heureux, n'a pas tardé à succomber. *L'Artista* et le *Semenario pintoresco* ont également disparu. Nos voisins du Sud n'ont pas la passion de la lecture. Comment trouverait-on le temps de lire à Madrid où la journée commence à huit heures du soir, et à Séville où la température éternellement égale des *patios* rafraîchis par des jets d'eau et protégés contre les rayons du soleil par de grands rideaux de toile blanche se prête si bien à la sieste? D'ailleurs, les recueils périodiques ne sont pas en ce moment à la mode. Ils sont écrasés sous des avalanches de *Bibliotecas*.

« Les libraires espagnols ont le goût des grandes collections. *Biblioteca universal*, *Biblioteca cientifico-literaria*, *Biblioteca militar*, *Biblioteca economica*, *Biblioteca de los americanistas*, *Biblioteca de las tradiciones populares espanolas*, *Biblioteca filosofica*, *Biblioteca venatoria*, etc., etc. Il n'est pas de profession, il n'est pas de classe de la société qui n'ait à sa disposition une ou plusieurs *Bibliotecas*. Elles font par-

tie de l'ameublement de toute maison qui se respecte. Il suffit de les acheter, on n'est pas obligé de les lire. Funestes aux revues, les *Bibliotecas* sont plus redoutables encore pour les journaux spéciaux. Seule la presse médicale est prospère parce qu'elle est au service d'une science obligée de se tenir au courant des découvertes quotidiennes faites dans le reste de l'Europe : à Madrid, l'art de guérir ne compte pas moins de dix-sept organes ; chiffre considérable qui atteste les progrès réalisés par la médecine dans la patrie du Dr Sangrado. Les autres productions de littérature et des sciences espagnoles sont soumises à l'omnipotent contrôle des entrepreneurs de bibliothèques toutes faites. Les poètes eux-mêmes ont sollicité une place dans le *Tesoro de la Poesia castellana* ou la *Galeria lirico-dramatica*. Malheur au livre isolé ! Il a fallu que la reine Isabelle se chargeât de faire imprimer à ses frais les œuvres de Fernan Caballero, et les plus admirables romans qu'ait produits l'Espagne contemporaine n'auraient pas trouvé d'acheteurs, faute de n'avoir été embrigadés dans aucune *Biblioteca*. »

Espagne. — *Congrès littéraire de Madrid.* — Le congrès littéraire de Madrid s'est ouvert le 8 octobre sous la présidence de M. Moret, ministre d'État.

M. Moret a prononcé un discours pour souhaiter, au nom du gouvernement espagnol, la bienvenue aux membres étrangers.

« Il n'appartient pas au gouvernement, a dit le ministre, de présider aux luttes de l'intelligence, attendu qu'il est habitué à lutter dans un cercle restreint. Les manifestations du travail répandent la vie, le mouvement, la couleur et la forme dans une sphère limitée, tandis que les manifestations de l'intelligence traversent les mers et les frontières. Elles portent la lumière dans tous les coins du monde, dans le plus petit hameau comme dans les villes les plus populeuses. »

M. Moret a ajouté que le gouvernement était prêt à sanctionner tout ce que le congrès déciderait conformément à la législation internationale.

M. Nunez Arce a pris ensuite la parole pour saluer, au nom de l'association des écrivains et des artistes, les membres étrangers du congrès. Il a recommandé aux congrès de prendre une détermination au sujet de l'état des relations qui existent entre l'Europe et les Républiques américaines par rapport à la propriété intellectuelle.

M. L. Ulbach a succédé à M. Nunez Arce. Il s'est empressé de reconnaître qu'aucune nation plus que l'Espagne n'a le respect de la propriété intellectuelle et que sa législation, à ce sujet, n'a rien à envier à celle d'aucun autre pays.

M. Calzado a fait l'historique des résultats dus aux congrès littéraires qui se sont tenus dans les différentes villes d'Europe. Il a fait remarquer qu'à mesure qu'on s'avance vers le sud de l'Europe et plus la propriété littéraire trouve de défenseurs; tandis que la Russie et la Suède ne reconnaissent pas les droits de traduction, l'Allemagne en tient compte dans une certaine mesure, l'Italie admet la propriété pour dix années, la France la maintient durant cinquante ans après la mort de l'auteur, et enfin l'Espagne étend ce laps de temps jusqu'à trente ans.

M. Appert, notre délégué du ministère de l'instruction publique, a prononcé quelques paroles de courtoisie à l'adresse de l'illustre assemblée et exprime tout le plaisir qu'il éprouve à voir Madrid. MM. Kington, vice-président de la Société littéraire d'Angleterre, Catreaux pour la Belgique, Chelard pour la Hongrie, Batz pour l'Allemagne ont parlé dans le même sens.

M. Jules Lermina a lu un mémoire résumant les travaux du dernier congrès réuni à Genève.

La séance a été ensuite levée.

Immédiatement après, les commissions se sont réunies et ont discuté les questions à l'ordre du jour du congrès. Nous avons, dans notre livraison du mois de juillet dernier, donné le programme exact des travaux du congrès.

Le 15 octobre, tous les membres du congrès se sont réunis, place des Cortès, pour déposer, au nom de tous les pays représentés, des couronnes au pied de la statue de Cervantes.

Nous reviendrons sur ce congrès et sur les décisions qui y auront été prises.

Russie. — *Les Livres français en Russie.* — Nous empruntons à *la France jugée par la Russie* un ouvrage de M. Michel Delines qui vient de paraître à la Librairie illustrée, le jugement suivant sur les *Livres français en Russie*. Ces pages ont leur place marquée dans cette Revue et intéresseront tous les bibliophiles :

« La faveur dont la littérature russe a joui en France ces derniers temps a été quelque peu compromise par la précipitation des traducteurs et des éditeurs. Le public parisien, après avoir fait fête à Tourguéneff, Tolstoï, Dostoïevski, s'est effarouché tout à coup; il a crié à l'invasion et a cru devoir réagir contre l'engouement de la veille.

« Que la France se rassure, sa littérature ne sera pas submergée par ce fleuve exotique, car le courant qui nous vient de Russie n'est rien en comparaison de celui qui inonde l'empire moscovite des moindres productions de la presse française, aussitôt et quelquefois avant même qu'elles aient paru à Paris.

« L'échange littéraire qui s'est établi entre les deux pays, pour employer la langue de l'économie politique, est, au point de vue matériel, tout à l'avantage des écrivains français.

« On s'est récrié aux bords de la Seine en voyant une œuvre de Tolstoï paraître dans deux ou trois traductions, sous des titres différents.

« Les Russes sont habitués à voir toutes les œuvres de Zola, d'Alphonse Daudet publiées en même temps par tous leurs grands journaux et par leurs principales revues, qui ont tous des traducteurs à Paris chargés de leurs transmettre ces romans, feuilleton

par feuilleton, à mesure qu'ils paraissent. Lorsque l'ouvrage fait son apparition en volume, de nouveau un ou plusieurs traducteurs s'empressent d'en donner la primeur à leurs compatriotes.

« Au temps où le talent de M. Zola était méconnu en France et où personne ne voulait encore de sa prose énergique et puissante, *le Messager d'Europe* a eu la gloire d'être le premier à ouvrir ses pages au grand romancier. M. Stassioulevitch, le directeur de cette importante revue, a prié l'auteur des *Rougon-Macquart* de lui envoyer chaque mois une lettre de Paris, et, au point de vue pécuniaire tout au moins, l'affaire n'était point mauvaise pour M. Zola.

« Tourguéneff a laissé dans sa correspondance des détails assez intéressants sur les échanges littéraires qui se sont établis entre la France et la Russie.

Ainsi il écrivait à M. Tchédrine, directeur des *Annales de la Patrie :*

« Cher Mikhaïl Evgraphovitch,

« Je vous écris avant même d'avoir reçu une ré-
« ponse à ma dernière lettre... J'ai une proposition à
« vous faire : N'aimeriez-vous pas entrer en relation
« avec M. E. de Goncourt, aux mêmes conditions que
« *le Messager d'Europe* avec M. Zola. Goncourt ter-
« mine en ce moment un roman qui pourrait aussi
« paraître d'abord en russe, comme *la Faute de l'abbé*
« *Mouret*.

« L'auteur vous enverra le manuscrit. Faites-moi
« savoir votre décision. Le prix sera le même que pour
« Zola : de 1,500 à 2,000 francs. Quant à Zola, vous
« m'avez dit que vous lui donneriez plus que *le Mes-*
« *sager d'Europe*. Je lui en ai parlé dans des termes
« très voilés, sans vous nommer... »

« En 1875, *l'Assommoir* parut à Paris et remporta un éclatant succès. Dès lors, M. Zola déclina l'offre de la *Novoïe Vremia*, qui lui demandait de lui donner deux lettres par mois. Pendant ce temps, le directeur des *Annales de la Patrie* suppliait toujours Tourguéneff de lui procurer la collaboration de M. Zola. Voici la réponse du romancier russe :

« Croyez à mon zèle, mais il ne peut plus rien : le
« directeur du *Messager d'Europe*, pendant sa dernière
« visite à Paris, a fait la connaissance de M. Zola et
« l'a doré des pieds à la tête, à condition que l'auteur
« de *la Curée* appartienne exclusivement à sa revue;
« Zola est devenu pour lui cette poule aux œufs d'or
« qu'il s'agit de soigner comme la pupille de ses yeux. »

« Avons-nous jamais vu une revue française faire des propositions semblables à Tourguéneff, Tolstoï ou Dostoïevski?

« Lorsque, en 1880, M. Zola déclina toute collaboration au *Messager d'Europe*, Tourguéneff présenta à sa place M. Guy de Maupassant; nous ignorons les conditions qui furent agréées par ce dernier, nous savons seulement qu'*Yvette* et *Bel-Ami* ont été publiés dans des revues russes avant de paraître en français.

« M. Henri Fouquier fut également appuyé par Tourguéneff auprès de M. Stassioulovitch, qui confia la correspondance parisienne de son journal *l'Ordre* au spirituel chroniqueur. Malheureusement pour les lecteurs russes, cette collaboration n'a pas été de longue durée, ce journal ayant été suspendu à cause des difficultés que la censure suscitait à la direction.

« A côté des œuvres des grands romanciers déjà mentionnés, plusieurs traducteurs s'arrachent, dès qu'elles paraissent, toutes les productions de MM. Octave Feuillet, André Theuriet, Halévy et Pierre Loti, qui ne manquent pas de trouver en Russie deux ou trois éditeurs.

« Il est vrai que l'absence de toute convention ne garantit pas, en Russie, la propriété littéraire, et que les romanciers français sont traduits souvent à leur insu et sans aucune rétribution. En revanche, Tolstoï, Tourguéneff, Gontcharoff, n'ont jamais réclamé non plus leurs droits d'auteur.

« Les véritables amis de lettres ne peuvent s'affliger de voir s'établir entre deux grandes nations cet échange littéraire dégagé de toute préoccupation mercantile.

« Cependant, il faut bien l'avouer, les traducteurs russes ne se contentent pas de faire passer dans leur langue les œuvres vraiment littéraires de la France, ils s'empressent de mettre en circulation n'importe quel roman qui a eu un moment de vogue à Paris. C'est ainsi que Ponson du Terrail, que MM. Xavier de Montépin, Émile Richebourg, trouvent en Russie des amateurs aussi nombreux que dans leur propre pays.

« Heureusement, cette branche de la littérature française n'est pas la seule qu'on propage sur les rives de la Néva. Les poètes français ne sont point oubliés. Les Russes possèdent des traductions en vers, souvent très réussies, des œuvres complètes de Béranger, de Lamartine, de Victor Hugo, d'Alfred de Musset... Des poésies de Théophile Gautier, de Théodore de Banville, de Sully-Prudhomme, de François Coppée, ornent presque chaque mois les pages du *Messager d'Europe* et de bien d'autres revues.

« Des poètes moins répandus ne sont pas ignorés en Russie; M. Stéphane Mallarmé peut se réjouir, son nom n'est pas inconnu dans ces contrées lointaines; il est vrai que c'est la *Strekosa* (le Charivari russe) qui lui a donné l'hospitalité de ses colonnes.

« Nous nous tromperions beaucoup en nous figurant que les Russes traduisent avec tant de zèle les livres français parce qu'ils sont à court de copie, ils ont en abondance des écrivains féconds et intéressants, mais ils tiennent à connaître la France à fond.

« Ils estiment qu'un peuple se reflète tout entier dans sa littérature, et c'est pourquoi les productions les plus fugitives des lettres ont encore de la valeur à leurs yeux.

« On sait combien le théâtre français est goûté en Russie : les nombreuses traductions de Molière sont, pour la plupart, très heureuses, et les interprètes de l'immortel comique ne le cèdent pas de beaucoup à leurs confrères de la Comédie-Française. Beaumarchais obtient aussi toujours un succès fou là-bas. Enfin Dumas, Augier, Labiche, Sardou, Halévy, malgré

les rigueurs des critiques russes et la divergence de point de vue des deux publics, sont aussi populaires sur la perspective Newsky que sur le boulevard des Italiens.

« Il faut dire aussi que l'affluence du public russe aux représentations données en français tient en grande partie à sa prédilection pour les comédiens français qu'elle estime les premiers du monde.

« On voit qu'il s'en faut de beaucoup pour que l'échange entre les deux littératures soit égal.

« Jusqu'ici, que connaissons-nous en France de la poésie et du théâtre russe? Quelques fragments de Pouchkine ont été traduits en français, et en prose encore! Lermontoff, que M. Melchior de Vogüé, ce fin et profond critique, proclame un des plus grands poètes de notre temps, est à peu près inconnu en France.

« D'ailleurs, si les Russes lisent volontiers des traductions, cela ne les empêche pas de recourir au texte, et bien souvent la version russe d'une œuvre étrangère sert de réclame à l'original.

« Les Français qui peuvent lire Tourguéneff ou Tolstoï dans leur langue sont bien rares, et il n'est pas probable que leur nombre se multiplie beaucoup.

« Tout dernièrement les journaux français ont parlé de la formation d'une société de libraires parisiens pour exploiter une librairie française à Saint-Pétersbourg. Un journal russe annonçait également que MM. Marpon et Flammarion allaient ouvrir une succursale à Saint-Pétersbourg. Il n'existe d'ailleurs pas de ville un peu centrale en Russie qui ne possède aucune librairie exclusivement française. Pétersbourg, Moscou, Varsovie, Odessa, Kieff et Kharkoff en ont même plusieurs. On peut dire sans exagérer que la Russie est de tous les pays de l'Europe celui où l'on achète le plus de livres français. Que sera-ce plus tard, lorsque l'instruction sera à la portée de tous dans l'empire moscovite?

« Le russe a beau être à la mode en France, nous sommes encore bien loin d'avoir des librairies russes. Il y a deux ans, je m'en souviens, j'ai eu besoin d'un roman de Tourguéneff dans le texte original, je l'ai cherché vainement dans toutes les librairies de Paris et jusque dans la Bibliothèque nationale. Ce fait n'a rien d'étonnant, la Bibliothèque nationale, comme on me l'a expliqué depuis, dispose d'un fonds très limité pour l'achat de livres étrangers, et la plupart de ceux qu'elle possède sont dus à des dons. Je suis heureux de pouvoir constater aujourd'hui que sa collection de livres russes s'est sensiblement enrichie.

« Les journaux français ne sont pas moins répandus en Russie que les productions plus sérieuses de l'esprit français, *le Figaro* vient en première ligne, après lui *le Temps, les Débats, le Siècle* et *l'Indépendance belge* comptent de nombreux lecteurs, et bien d'autres feuilles françaises leur disputeraient la faveur du public russe si la censure les laissait passer.

« Ainsi, il y a quelques années, je m'abonnai au *Rappel;* je fus surpris, en arrivant à Odessa, de ne plus recevoir ce journal. Je m'informai au bureau de la censure; le fonctionnaire chargé de surveiller l'entrée des journaux étrangers me dit :

« — Je comprends que vous teniez à lire le journal de Victor Hugo, mais malheureusement *le Rappel* n'est pas sur la liste des feuilles admises en Russie. Cependant, si vous preniez l'engagement de ne pas laisser ce journal sortir de votre chambre, je donnerai l'ordre qu'on vous le fasse parvenir.

« En effet, pendant deux mois, je reçus régulièrement mon journal, mais un beau matin on vint me prier de passer au bureau de la censure, et le fonctionnaire qui m'avait déjà reçu, un fort galant homme, me dit avec une parfaite courtoisie :

« — Vous avez pu voir, monsieur, qu'il n'y a point de mauvaise volonté de ma part; mais on nous a dénoncés, et j'ai reçu l'ordre de ne plus laisser passer le journal de Victor Hugo...

« D'ailleurs, à part quelques journaux formellement proscrits, les feuilles françaises circulent librement en Russie. Sans doute, il arrive de temps en temps qu'un entrefilet et quelquefois un article tout entier disparaissent sous un pâté d'encre noir, afin que l'œil curieux du Russe n'y puise pas des suggestions subversives.

« Il est vrai que ces précautions ne servent qu'à fixer l'attention du lecteur, qui saura fort bien s'arranger pour faire venir de Paris les numéros incriminés malgré les lunettes de la censure. Assurément on risque la déportation à ce jeu, mais pour goûter le fruit défendu Ève a bien donné le Paradis.

« De tous les faits que nous venons d'énumérer, il ressort, à ce qu'il me semble, que l'invasion de la littérature russe en France est bien peu de chose à côté de l'extension que la littérature et la langue françaises ont prise en Russie. Il se passera encore bien des années avant que les journaux et les livres russes obtiennent en France le millième du nombre de lecteurs que nos journaux et nos revues comptent en Russie. Si une réaction venait à se produire dans ce pays contre la littérature française, ce ne serait pas, matériellement parlant, la Russie qui perdrait.

« Les études que quelques écrivains et savants français ont faites dernièrement sur la Russie ont été tout particulièrement goûtées dans de pays; je citerai entre autre : *l'Histoire de la Russie*, par M. Rambaud; *la Géographie de la Russie*, par M. Élisée Reclus; *le Roman russe*, par M. Melchior de Vogüé; *les Travaux de M. Léger sur la Russie.* Toute la presse russe est unanime pour déclarer que ces ouvrages font honneur aux lettres françaises, et que ce n'est pas un mince mérite que d'avoir su étudier l'esprit russe sous toutes ses manifestations avec tant de profondeur et d'impartialité, tout en faisant preuve d'un goût si sûr dans une forme parfaite.

« Je dois encore ajouter que rien n'a plus contribué à rendre l'opinion publique en Russie favorable à la France que l'accueil bienveillant que ses grands romanciers ont reçu à Paris.

« Les admirables études de M. Melchior de Vogüé sur le roman russe en particulier, et les articles consacrés par les chroniqueurs des journaux parisiens à

la gloire de Dostoïevski, de Tourguéneff et de Tolstoï ont plus fait pour rapprocher la Russie de la France que toutes les finesses de la diplomatie. »

Nous appelons également l'attention de nos lecteurs sur le chapitre intitulé : *les Grands écrivains français jugés par les grands écrivains russes.*

Une société de gens de lettres à Saint-Pétersbourg.

— Une société de gens de lettres vient d'être fondée à Saint-Pétersbourg. Le mouvement littéraire qui a pris, en Russie, depuis une trentaine d'années, une si vigoureuse extension rendait cette institution tout à fait nécessaire.

La Société des gens de lettres de Saint-Pétersbourg est presque entièrement calquée sur la nôtre.

NÉCROLOGIE

FRANCE

— M. Alfred-Auguste Cuvillier-Fleury, membre de l'Académie française, mort le mois dernier, était âgé de quatre-vingt-cinq ans.

Appartenant à une famille honorable, mais sans fortune, M. Cuvillier-Fleury avait fait ses études, comme boursier, au collège Louis-le-Grand. En 1819, à peine âgé de dix-sept ans, il remportait au concours général le prix d'honneur de rhétorique.

Frappé de l'intelligence du jeune Cuvillier, Louis Bonaparte, ancien roi de Hollande, le prit pour son secrétaire particulier et l'emmena dans son exil à Rome et à Florence.

Rentré en France en 1823, M. Cuvillier devint préfet général des études à Sainte-Barbe, et s'acquitta de ses délicates fonctions avec un tel soin que le duc d'Orléans, depuis Louis-Philippe, l'appela, en 1827, auprès de son quatrième fils, le duc d'Aumale, en qualité de précepteur.

Quand l'éducation du prince fut terminée, celui-ci ne voulut pas séparer de M. Cuvillier Fleury et le nomma son secrétaire des commandements.

M. Cuvillier-Fleury profita des loisirs que lui laissait cette position pour se livrer à son penchant pour les lettres.

En 1834, il entra au *Journal des Débats*, qu'il ne devait pas quitter, et y publia un grand nombre d'articles de critique historique et littéraire qui le classèrent rapidement parmi les écrivains de haute valeur.

Plus tard, M. Cuvillier-Fleury réunit ses articles des *Débats* en volumes, sous divers titres : *Portraits politiques et révolutionnaires, Nouvelles études, Voyages et voyageurs, Dernières études historiques et littéraires, Historiens, poètes et romanciers, Études et portraits, Posthumes et revenants*, etc.

Nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1845, il était, l'année suivante, promu au grade d'officier.

En 1866, M. Cuvillier-Fleury avait été élu membre de l'Académie française, en remplacement de M. Dupin.

— M. le baron Louis de Salviac de Viel-Castel, membre de l'Académie française, commandeur de la Légion d'honneur, est mort peu de jours après M. Cuvillier-Fleury

Le baron de Viel-Castel était né le 14 octobre 1800.

Sorti fort jeune de l'École de droit, il était entré de bonne heure dans la diplomatie et avait été successivement secrétaire d'ambassade en Espagne et en Autriche.

Nommé sous-directeur, puis directeur politique au ministère des affaires étrangères, M. de Viel-Castel quitta le ministère en 1851, devint alors un des collaborateurs les plus remarqués de *la Revue des Deux Mondes* et y publia, entre autres choses, l'*Histoire des deux Pitt*, qui fut très lue.

Déjà, durant son séjour en Espagne, il avait étudié la littérature et le théâtre de ce pays et avait fait paraître un volume qui ne contribua pas peu à faire admirer en France les auteurs du pays voisin.

L'ouvrage le plus important de M. de Viel-Castel est sans contredit son *Histoire de la Restauration*, publiée en vingt volumes.

Ce travail a été écrit par lui avec des matériaux personnels recueillis dans sa jeunesse et complétés par des documents choisis plus tard avec la méthode la plus sévère.

Son *Histoire de la Restauration* restera comme l'ouvrage le plus vrai et le plus consciencieux écrit sur cette époque.

L'Académie française reconnut, du reste, la haute portée de ce travail en décernant deux fois à son auteur le prix Gobert et en lui ouvrant les portes de l'Académie

M. le baron de Viel-Castel fut élu en remplacement de M. le comte de Ségur, par 20 voix sur 21 votants. Il prononça, le jour de sa réception, un discours qui eut beaucoup de retentissement.

— M. Becq de Fouquières, connu surtout dans le monde des lettres par une série d'études sur les œuvres d'André Chénier et l'édition qu'il publia de ces œuvres, vient de mourir à l'âge de cinquante-cinq ans.

M. Becq de Fouquières était né à Paris en 1831.

Entré à l'École de Saint-Cyr en 1850, il était lieutenant d'infanterie lorsqu'il donna sa démission pour se consacrer aux lettres. Outre un volume de *Drames et Comédies*, il a publié *les Jeux chez les anciens, Aspasie de Millet*, édité les *Œuvres de François de Pange*, et donné des éditions de Ronsard, de Malherbe, de Baïf et de Joachim du Bellay.

Indépendamment de son édition critique et justement estimée des *Poésies* de Chénier, on sait qu'il

donna, en 1872, les *Œuvres en prose* et les *Œuvres posthumes* du même poète, puis, en 1875, un volume de *Documents nouveaux sur Chénier et ses amis.*

— Nous apprenons la mort de M. Henry Bacquès, membre de la Société des gens de lettres, qui avait publié quelques romans et d'importants ouvrages sur les douanes dans l'antiquité et de nos jours.

— Paul Bocage, mort à Paris le mois dernier, était né en cette ville en 1827.

Neveu de Pierre Bocage, le célèbre artiste, Paul Bocage se tourna vers le théâtre de bonne heure, et c'est pour son oncle qu'il écrivit, en collaboration avec M. Feuillet, sa première pièce, *Échec et mat.* Il écrivit, avec le même collaborateur, *Palma ou la nuit du Vendredi saint, la Vieillesse de Richelieu.*

Il faut citer encore parmi les autres ouvrages du défunt :

Une nuit blanche, le Chariot d'enfant, en collaboration avec Méry et Gérard de Nerval; *York, Romulus,* en collaboration avec Alexandre Dumas, *le Marbrier,* avec Alexandre Dumas; *Maître Wolfram,* opéra-comique en un acte, avec MM. Méry et Théophile Gautier, musique de M. Ernest Reyer; *Janot chez les sauvages,* avec Théodore Cogniard; *l'Invitation à la valse,* comédie en un acte, avec Alexandre Dumas; *la Question d'amour,* comédie en un acte, avec Aurélien Scholl, etc.

Indépendamment de ces ouvrages, Paul Bocage avait publié plusieurs romans.

— Nous apprenons la mort de M. Ernest de Calonne, homme de lettres, qui fut longtemps professeur au lycée Saint-Louis.

M. de Calonne avait écrit plusieurs ouvrages pour le théâtre, entre autres *l'Amour et l'argent,* comédie en quatre actes et en vers, représentée au troisième Théâtre-Français (théâtre Déjazet) en 1877, et qui obtint un long succès.

M. Ernest de Calonne est décédé à l'âge de soixante-six ans.

— Enregistrons aussi le décès de M. Albert Faivre, régisseur de l'octroi de Paris.

M. Faivre avait publié plusieurs opuscules, entre autres : *le Petit Code annoté des élections, des réunions,* etc., *le Code annoté du divorce, la Loi municipale,* etc.

— M. Feugère, un des auteurs les plus applaudis du théâtre de l'Athénée, où il a fait jouer, en collaboration avec M. Bataille, nombre de pièces, est mort après une très courte maladie.

M. Feugère a eu également une comédie jouée à la Renaissance, *le Cornac,* en collaboration avec M. Raymond, et une représentée au théâtre du Palais-Royal, *la Vie commune,* en collaboration avec Jules Gastine.

M. Feugère était âgé de cinquante-deux ans.

— Nous apprenons la mort de M. le marquis de Foudras, décédé dans sa soixante-troisième année.

Le défunt était fils du romancier fécond qui signa de son nom, en l'espace de trente ans, plus de deux cents volumes remplis de simplicité, d'intérêt et d'honnêteté.

Littérateur lui-même, le marquis de Foudras a écrit quelques volumes. Ce sont surtout des histoires de batailles, souvenirs de la campagne de 1870, durant laquelle il commanda un bataillon de volontaires, *les Francs-tireurs de la Sarthe.*

— M. Emmanuel Gonzalès, président honoraire et délégué de la Société des gens de lettres, est mort le mois dernier, dans sa soixante-douzième année.

Né à Saintes, M. Emmanuel Gonzalès était fils d'un médecin principal des armées du Directoire et de l'Empire, qui avait fait à ce titre toutes les campagnes de l'époque. Il descendait d'une des douze familles anoblies par Charles-Quint dans la principauté de Monaco, et comptait parmi ses ancêtres le fameux théologien espagnol Tirto Gonzalès, qui fut général des jésuites.

M. Emmanuel Gonzalès, venu à Paris pour faire ses études de droit, préféra s'adonner à la littérature. Ses premiers essais parurent dans *la Presse,* d'Émile de Girardin, et dans la *Revue de France,* dont il avait été l'un des fondateurs. Son premier roman d'aventures, *les Mignons de la reine,* parut dans *le Siècle.*

Il publia ensuite *les Frères de la côte,* qui eurent une grande vogue. Le succès de ce roman décida de sa carrière et lui fit adopter un genre où il atteignit la célébrité.

Doué d'une très grande fécondité, Emmanuel Gonzalès avait écrit de nombreux romans, parmi lesquels il faut citer : *les Mémoires d'un ange, les Chercheurs d'or, Ésaü le Lépreux, les Sept baisers de Buckingham, les Sabotiers de la Forêt-Noire, l'Hôtesse du Connétable,* etc.

En 1856, M. Emmanuel Gonzalès écrivit, en collaboration avec M. H. de Kock, un drame tiré de son roman des *Frères de la Côte,* qui fut représenté au Cirque.

M. Emmanuel Gonzalès était, avec M. Élie Berthet, un des deux seuls survivants d'entre les fondateurs de la Société des gens de lettres. Ses confrères le désignèrent à de nombreuses reprises pour faire partie du bureau du comité. Après avoir été successivement vice-président et président de la Société, il en devint le délégué en 1863 et fut maintenu chaque année dans ces fonctions, qu'il occupa jusqu'à sa mort.

Très dévoué aux intérêts de la Société, causeur accueillant et affable, M. Emmanuel Gonzalès laissera le souvenir d'un très aimable homme et d'un

littérateur qui eut ses heures de vogue, à une époque où les écrivains en renom se nommaient Alexandre Dumas père, Frédéric Soulié, Eugène Sue, etc. Dans ces dernières années, M. Emmanuel Gonzalès, très absorbé par sa situation de délégué de la Société, avait fort ralenti sa production littéraire.

— Mlle Anna Jaclard, femme de M. Jaclard, de *la Justice*, et fille du général-lieutenant russe Kroukowskoy est décédée à Paris le mois dernier. Elle avait débuté dans les lettres à peine âgée de dix-huit ans. Elle publia en Russie de nombreuses nouvelles au journal *l'Époque*, de Dostoievsky.

Ses derniers écrits, fort remarqués, *les Mémoires d'un Spirite* et *la Felcheritsa*, ont paru dans une revue de Saint-Pétersbourg, *le Severny Viestnik*.

— On annonce la mort, à Saint-Dizier, de M. Jean-François Lescuyer, décédé à l'âge de soixante-huit ans. M. Lescuyer s'était fait connaître par des travaux intéressants sur l'ornithologie, notamment sur les espèces d'oiseaux utiles à l'agriculture.

— Nous apprenons la mort de M. Henry de la Madelène, qu'une incurable maladie retenait, depuis plusieurs années déjà, dans une retraite absolue à la Madelène près de Carpentras, où il a succombé.

Frère du romancier bien connu, mort en 1859, Henry de la Madelène était lui-même un homme de lettres des plus distingués. Il était né à Toulouse en 1825 et avait débuté très jeune dans le journalisme; il donna particulièrement au *Figaro* une série très remarquée de *Types parisiens* et fut un des fondateurs du *Monde illustré*. Après avoir essayé, sans y réussir longtemps, de faire revivre la *Revue de Paris*, il devint chroniqueur du *Temps*.

Outre un grand nombre d'articles de fantaisie ou de critique littéraire, M. Henry de la Madelène a publié *le Comte Gaston de Raousset-Boulbon*, sa vie et ses aventures; diverses études d'art, notamment sur Delacroix, et des volumes de romans et de nouvelles : *Germain Barbe-Bleue, les Amours d'Asnières, Contes contadins, la Rédemption d'Olivia, Silène*, etc. Il a aussi donné à l'Odéon une comédie en un acte, *Frontin malade*.

— On annonce la mort de M. Eugène de Marin de Carranrais, auteur d'ouvrages remarqués, membre de l'Académie de Marseille.

— La veuve du célèbre humoriste Henry Monnier vient de mourir à Parnes (Oise), à l'âge de soixante-dix-neuf ans.

— Au mois de septembre, est décédée à Abbeville Mme Paquot de Parviller, artiste peintre, épouse de M. Ris-Paquot, peintre et auteur de l'*Annuaire des Collectionneurs* et de plusieurs ouvrages sur la céramique très estimés, auxquels Mme Ris-Paquot avait souvent collaboré. Elle était âgée de soixante-cinq ans.

— Nous apprenons également la mort de M. Émile Pluchet, ancien président du comice agricole de Seine-et-Oise, décédé à l'âge de soixante et onze ans. On doit à M. Pluchet de nombreuses améliorations culturales et des travaux importants sur le régime des douanes.

— M. le comte de Ruolz-Montchef, qui a attaché son nom à l'invention des métaux argentés par son ingénieuse méthode, vient de mourir.

M. de Ruolz était né dans le département du Rhône en 1807. Il n'était pas seulement chimiste de grand talent, mais encore compositeur distingué. Il fit représenter plusieurs opéras à l'Opéra-Comique de Paris et au théâtre San-Carlo de Naples.

— Clôturons cette trop longue liste en enregistrant le décès d'un ancien collaborateur du *Figaro*, M. Jehan Valter.

ÉTRANGER

Angleterre. — Les journaux anglais annoncent la mort de M. Beresford Hope, représentant au parlement l'Université de Cambridge. Né en 1820, il avait pris une part très active au mouvement religieux anglais du milieu de ce siècle; il s'était aussi beaucoup occupé de l'architecture religieuse. Il laisse plusieurs ouvrages dont les plus estimés sont des *Lettres sur des matières ecclésiastiques*, une étude sur *la Cathédrale en Angleterre au* XIXe *siècle*. Il a composé plusieurs romans et était le propriétaire fondateur de la *Saturday Review*.

Suisse. — Les journaux suisses annoncent le décès de M. Louis Ribordy, mort à Sion, au mois d'août, à l'âge de soixante-douze ans. Il s'occupait surtout de recherches historiques et son principal ouvrage a pour titre : *Documents pour servir à l'histoire contemporaine du Valais*.

— Un autre historien suisse, M. Paul Jacottet, est mort le mois dernier à Neuchâtel. M. Jacottet s'était surtout fait connaître par des traités de droit.

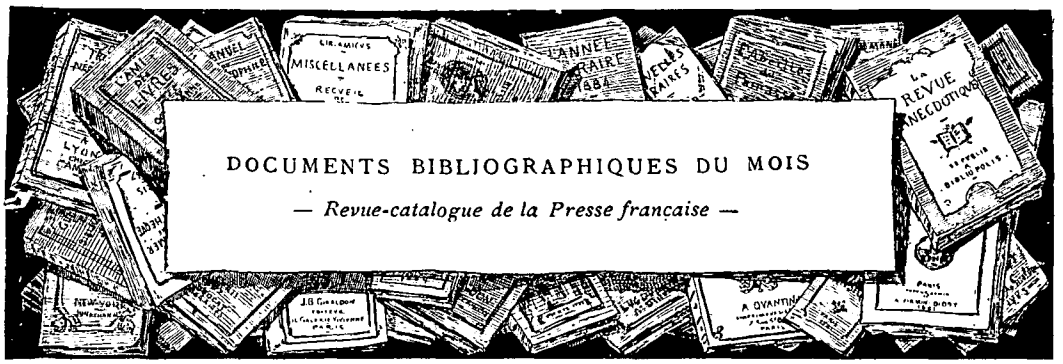

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Tribunaux.

ANNALES DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE BORDEAUX (n° 2). Sayons : Essai sur l'histoire de la religion romaine pendant les guerres puniques. — Duméril : Un chapitre de l'histoire des femmes au XVIe siècle. — Joyau : Théorie d'Aristote sur le libre arbitre. — ART (1er octobre). H. Delaborde : Marc-Antoine Raimondi. — E. Michel : Gérard Ter Borch et sa famille. — Lettre inédite des derniers moments de Pascal. — L. Lalanne : Masque de Pascal. — Lettres de Sebastiano del Piombo à Michel-Ange. — P. Gauthiez : La Danaë. — ARTISTE (septembre). A. Bouvenne : Théodore Chasseriau. — Ph. de Chennevières : Souvenirs d'un directeur des beaux-arts ; M. de Morny ; Maurice Cottier. — E. Ledrain : M. L. de Ronchaud.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES CHARTES (4e livre). Delaville-le-Roulx : Les statuts de l'ordre de l'hôpital de Saint-Jean de Jérusalem. — D'Arbois de Jubainville : Exemples des noms de *fundi* formés à l'aide de gentilices romains et du suffixe *acus*. — Digard : Un groupe de *littere notate* du temps de Boniface VIII. — Moranvillé : Rapport à Philippe VI sur l'état de ses finances. — Guiffrey : Inventaire des tapisseries du roi Charles VI vendues par les Anglais en 1422. — BULLETIN DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES (avril-mai-juin). Berger : La seconde inscription bilingue de Tamassus. — Berger : Nouvelle inscription royale de l'île de Chypre. — Buhot de Kersers : Découverte d'une sépulture gauloise, à Lunery (Cher). — Charnay : La monnaie de cuivre en Amérique avant la conquête. — A. Bertrand : L'os de renne gravé du musée de Cluny. — Oppert : Sur quelques personnages juifs figurant dans les textes juridiques de Babylone. — BULLETIN DES BIBLIOTHÈQUES ET DES ARCHIVES (n° 1, 1887). Décret portant réorganisation des bibliothèques de Paris. — Arrêté relatif à la communication aux Archives nationales des documents modernes. — Rapport sur le classement des archives de la Bastille. — Don de M. Madden à la bibliothèque de Versailles. — BULLETIN MONUMENTAL (juillet-août). Chardin : Recueil de peintures et sculptures héraldiques. — Riant : Une pierre tombale et un tableau de l'église de Vieure (Allier). — Espérandieu : Notice sur l'église de Saint-Pierre de Nant (Aveyron). — Congrès archéologique de France. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE (1er trimestre). Maunoir : Rapport sur les travaux de la Société de géographie et sur les progrès des sciences géographiques pendant l'année 1886. — De Foucauld : Itinéraires au Maroc (1883-1884). — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE PARIS (juillet-août). Partage des biens de Pierre d'Orgemont en 1387. — Un nouveau document relatif à Gutenberg et aux débuts de la typographie à Paris. — Une évasion de la Conciergerie en 1524. — Journal du syndicat de Pierre Aubouyn, libraire et imprimeur parisien. — Les tableaux du Palais-Royal (1718-1725). — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DU PROTESTANTISME FRANÇAIS (septembre). Ch. Read : La petite-fille d'Agrippa d'Aubigné devant la légende et l'histoire. — Weiss : Une ambassade vaudoise ; la duchesse de Savoie et Chassincourt. — Enschedé : Requêtes adressées aux États généraux de Hollande par les confesseurs sortis depuis peu des prisons de France (1688). — Lettre de Gabriel Dumont, chapelain de l'ambassade des Pays-Bas, à Paris, sur les assemblées (1745).

CONTROVERSE ET CONTEMPORAIN (septembre). De Harlez : Un pèlerin missionnaire bouddhiste au IVe siècle. — Allard : Les chrétiens sous les successeurs d'Aurélien ; naissance du manichéisme. — De Salinis : Les précurseurs du naturalisme contemporain. — Mgr Ricard : L'abbé Maury et Mirabeau. — CORRESPONDANT (25 septembre). De Vogüé : Malplaquet et Denain. — A de Tréverret : Émilio Castelar. — De Ganniers : Nos écoles militaires ; Saint-Cyr. — Doncieux : Un poète inconnu ; Jean Tisseur. — Combes : Les antécédents de la question d'Alsace-Lorraine. — Beaurain : Les curés de campagne au XVIIIe siècle. — (10 octobre). De Vogüé : Malplaquet et Denain. — De Pontmartin : *Napoléon et ses détracteurs*. — Lorois : Les invalidations en Angleterre et en France. — Delorme : Mémoires du comte de Villèle. — De Ganniers : Saint-Cyr. — Beaurain : Les curés de campagne au XVIIIe siècle.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (17 septembre). — Le phylloxera et l'avenir de la vigne en France et à l'étranger. — Les réformes à apporter à la législation sur les pensions civiles. — Le socialisme catholique. — La République Argentine : ses ressources, ses progrès, ses chances d'avenir. — (24 septembre). La situation financière : emprunt et conversion. — Une enquête sur les prix de détail : le prix du lait, le prix des œufs, le prix des pommes de terre. — Le mouvement corporatif en Europe : ses conséquences et ses dangers. — (1er octobre). Le remaniement de la dette publique française. — Le paradoxe de l'égalité. — Le congrès international des chemins de fer. — Le nouvel impôt sur l'alcool et le *Branntl-*

wein-Rii g en Allemagne. — (8 octobre). La répartition de l'or dans le monde et l'encaisse de la Banque de France depuis le commencement du siècle. — Le mouvement de la population en France pendant l'année 1886. — Une ambassade française au Maroc. — (15 octobre). La répartition de l'or dans le monde et le drainage de l'or français. — Le mouvement économique et financier en Allemagne : les assurances sur la vie et le taux de l'intérêt. — Un projet de réglementation de la propriété foncière.

GAZETTE ANECDOTIQUE (15 septembre). Mort d'Antonio Carra. — Statue à Dumnacus. — Les décadents ! — Exécution de Pranzini. — Monument de Thiers au Père-Lachaise. — Inauguration à Lorient d'une statue à Massé. — Encore les décadents ! — Les surintendantes de la Légion d'honneur. — Scandales de Saint-Ouen. — Encore le baron Seillière. — Proclamation du roy de France. — (30 septembre). Essai de mobilisation du 17e corps. — Manifeste du comte de Paris. — Exposition des bières. — Ernest Daudet et Victorien Sardou. — Un livre du prince Napoléon. — Louise Michel. — Lettre de Frédérick-Lemaître. — A bas Voltaire ! — Escroc et poète. — La conversion de Sarah Bernhardt. — Guillot de Sainbris. — La statue d'Ovide. — L'église-concert. — Les Achantis. — La peau de Pranzini. — Variétés : L'histoire du drame *Tragaldabas*. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (octobre). Fœhner : Une collection de terres cuites grecques. — Müntz : — Les tombeaux des papes en France. — A. Renan : Torcello. — Ch. Yriarte : Les portraits de César Borgia. — E. Garnier : La manufacture de Sèvres en l'an VIII. — A. de Lostalot : Un peintre animalier ; A. Lançon. — Braquehayé : La manufacture de tapisseries de Cadillac. — A. Pigeon : Le mouvement des arts en Angleterre.

L'HOMME (25 juin). P. Nicolle : Histoire naturelle de l'Être suprême. — De Mortillet : Le solutréen en Italie. — De Mortillet : Ornement de poitrine de l'âge du bronze. — (10 juillet). Nicolle : Histoire naturelle de l'Être suprême. — Sculpture rochenhausienne. — (25 juillet). Dr Collineau : Les inférieurs ; l'hystérique ; origines de la névrose. — Nicolle : Histoire naturelle de l'Être suprême.

INDÉPENDANT LITTÉRAIRE (15 septembre). L. Roger : Frédérick-Lemaître. — La statue de Voltaire à Saint-Claude. — (1er octobre). Mgr Freppel : Le général de Sonis. — L. Roger : Frédérick-Lemaître. — INSTRUCTION PUBLIQUE (8 octobre). Alaux : Idée d'une philosophie de l'être. — Crouslé : Lamennais ; l'amour et la haine. — Martha : Caius Gracchus. — (1er novembre). De l'imitation de l'Allemagne en France. — Waddington : Histoire de la morale ; Platon. — Petit de Julleville : Les points obscurs de la vie de Racine. — Cartault : Biographie d'Ovide. — INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 septembre). Surnoms des peuples. — Brochures périodiques. — Métiers et grands personnages. — Robespierre, précepteur de Louis XVII. — Roi des ribauds. — Société des gens de lettres. — Histoire populaire des jésuites. — Comment mourut Cléopâtre. — Papiers d'Armand Baschet. — Bibliothèque choisie du genre humain. — Les descendants de Poniatowski. — Le musée du Louvre avant 1815. — Un ancêtre de François Coppée. — Les correspondants de Balzac pendant son séjour en Russie ; lettre inédite de Laurent-Jan sur les théâtres et la littérature. — (10 octobre). Mousquetaires. — Descendants de Robespierre. — Harel, Labitte, Émile Deschamps, Mallarmé. — Leconte de Lisle. — Société des troubadours épicuriens de Marseille. — Pain de hannetons. — Dictons et proverbes usuels. — Les hydropathes. — Mlle Gabrielli. — Les reliures tricolores de la bibliothèque révolutionnaire de M. Claretie. — Le chevalier d'Eon. — Lettres inédites de Lamartine et de Flocon.

JOURNAL DES ÉCONOMISTES (septembre). Baudrillard : Le luxe est-il susceptible d'une définition ? — Chailley : La politique coloniale de l'ancien régime et ses enseignements. — Lacombe : Les dépenses de l'instruction primaire. — De Beaumont : La production et la consommation de la bière en France et à l'étranger. — Les petits propriétaires français. — E. Renaudin : Pellegrins Rossi. — *La Bourgeoisie française*, par M. A. Bardoux. — JOURNAL DES SAVANTS (septembre). A. Maury : Anne Boleyn. — E. Renan : Gustave d'Eichthal. — Ch. Levêque : Essai sur le libre arbitre. — B. Saint-Hilaire : Le Mahabharata. — Hauréau : Manuscrits latins de la Palestine. — Berthelot : Sur l'alchimie de Theoctonicos.

MAGASIN PITTORESQUE (30 septembre). Les eaux pétrifiantes. — Les Chenoise et les Villegagnon. — Catherine de Médicis. — L'hôtel de Lasbordes, à Toulouse. — Cérémonies funéraires chez les Djikes. — Saint François de Sales. — Etudes militaires. — Aux îles Marquises. — Les plumes métalliques chez les anciens. — (15 octobre). Les tribulations de Racine. — Deux hommes, deux frères. — Les premières scènes comiques ; les deux savetiers. — Un laboratoire de chimiste. — Les Chenoise et les Villegagnon. — Le filage de l'huile en mer. — Les coriaires ; la plante à ancre. — MATÉRIAUX POUR L'HISTOIRE DE L'HOMME (septembre). Piette : Equidés de la période quaternaire d'après les gravures du temps. — Lemoine : Les derniers temps de l'âge du bronze. — De Nadaillac : La poterie de la vallée du Mississipi. — Salomon : Contribution à l'étude de la géographie préhistorique de la France. — MOLIÉRISTE (octobre). Ed. Thierry : Célimène. — Monval : André Mareschal. — Lapierre : Molière illustré ; *les Fâcheux*. — Monval : Le comédiens La Barre et Florimont.

NATURE (17 septembre). Le générateur pyromagnétique d'Edison. — Voiture à vapeur de MM. Roger de Montais et L'Héritier. — Les trains-tramways. — Les lapins en Australie. — L'aérostation militaire au Danemark. — Les Achantis au Jardin d'acclimatation de Paris. — Une famille ectrodactyle. — L'association britannique pour l'avancement des sciences. Congrès de Manchester. — (24 septembre). Les grands feux de joie du jubilé de la reine d'Angleterre. — Les trains de chemins de fer aux États-Unis. — Géologie de l'île de Jersey. — Elévation des liquides par l'air comprimé. — Propriété des orties et particulièrement de l'ortie blanche. — Nouvelles matières explosibles. — Société d'excursions des amateurs de photographie. — Les grandes lames de l'Océan. — Tonnellerie mécanique. — (1er octobre). Les oies de Madagascar. — L'association française pour l'avancement des sciences. Congrès de Toulouse. — Application des combustibles liquides au chauffage des chaudières marines. — Blutage des terres. — Le séjour au sommet du mont Blanc ; Expédition de M. Tyndall en 1859. — Les monuments préhistoriques de la montagne d'Espiaux (Haute-Garonne). — Les télégraphes sans fil conducteur. — Les inventions du vieux temps ; l'horloge aux épices et les ascenseurs sous Louis XIV. (7 octobre). Les nouveaux appareils français de désinfection. — La métallurgie électrique. La préparation industrielle de l'aluminium par l'électricité. — Electricité pratique. — Un mammifère volant de la Papouasie. — Les inventeurs et les aveugles. — (15 septembre). Les monuments mégalithiques de Carnac. — Les accumulateurs électriques Commelin et Desmazures. — Le satellite énigmatique de Vénus. — Le canot électrique de la marine française. — La machine hy-

draulique des messageries à la gare Saint-Lazare (Paris). — Comment on peut construire soi-même une machine dynamo-électrique — LA NOUVELLE REVUE (15 septembre). A. Barine : Marie Mancini. — De Pressensé : M. Parnell et « Home rule ». — Croquis malgaches ; Tamatave. — Chantavoine : Melchior Grimm et sa correspondance littéraire. — (1er octobre). Des Houx : Le Saint-Siège et l'Italie. — Lettres inédites de B. Constant. — De Pressensé : M. Parnell et le « Home rule ». — Gallot : Souvenirs de Listz. — Peyrot : Napoléon Ier et ses détracteurs.

POLYBIBLION (septembre). Lieutenant-colonel Hennebert : Art militaire. — De Bizemont : Géographie et voyages. — Comptes rendus dans les sections de jurisprudence, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique : Nécrologie ; Concours et prix ; Archives historiques de la Gascogne ; le franciscain Durand de Champagne ; Montaigne au Parlement de Paris ; le dépôt légal en 1885 et 1886, etc.

RÉVOLUTION FRANÇAISE (septembre). Docteur Robinet : La maison de Danton. — Jeanvrot : L'instruction primaire en l'an VII et François de Neufchâteau. — Rambaud : L'industrie, l'agriculture et le commerce sous la Révolution et l'Empire. — Aulard : La collection Dubois aux Archives nationales. — REVUE GÉNÉRALE D'ADMINISTRATION (septembre). De Crisenoy : Les Conseils généraux ; revue des travaux de la session d'avril 1887. — REVUE ALSACIENNE (septembre). E. Maison : Un député du Bas-Rhin en 1792. — De Neyremand : Un préfet du Haut-Rhin sous la Restauration. — Engelhardt : La tribu des bateliers de Strasbourg et les collèges de nautes gallo-romains. — Costumes strasbourgeois. — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (juillet-août). Ph. Berger : Le sarcophage de Tabnith, roi de Sidon. — Vernaz : Notes sur des fouilles à Carthage (1884-1885). — Dr Vercoutre : La nécropole de Sfax et les sépultures en jarres. — Bazin : L'amphithéâtre de Lugdunum. — Deloche : Anneaux et cachets de l'époque mérovingienne. — Prost : Anciens sarcophages chrétiens dans la Gaule. — Néroutsos-Bey : Inscriptions grecques et latines recueillies dans la ville d'Alexandrie. — REVUE D'ART DRAMATIQUE (15 septembre). Le Goffic : Le théâtre de M. Labiche. — E. Rigal : Esquisse d'une histoire des théâtres de Paris de 1548 à 1636. — REVUE DES ARTS DÉCORATIFS (septembre). Gerspach : Etudes sur la manufacture nationale des Gobelins ; l'enseignement et l'apprentissage. — Magne : L'art dans l'habitation moderne. — V. Champier : Le concours d'orfèvrerie du ministère de l'agriculture. — REVUE DU CERCLE MILITAIRE (18 septembre). Étude sur le transport de l'infanterie à dromadaire. — Notice sur le maréchal Macdonald. — Correspondance du maréchal Bosquet. — Un inventeur d'armes à répétition en 1640. — (25 septembre). La réorganisation de la gendarmerie. Le fondeur Krupp et l'usine d'Essen. — Le régiment de Piémont à Oudenarde et Malplaquet. — (2 octobre). De l'attaque des retranchements précédés de défenses accessoires. — La situation des officiers vis-à-vis des étudiants allemands. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (19 septembre). Kalkmann : Pausanias le Périégète. — Mossmann : Cartulaire de Mulhouse. — (26 septembre). Lupus : Syracuse dans l'antiquité. — Saint-Lager : Histoire des herbiers. — Garrisson : Œuvres de Maynard. — D. Loisne : Histoire politique de la France. — Bailleu : Correspondance diplomatique de la France et de la Prusse. — (3 octobre). Frotingham : Étienne Bar Sudaili. — Bruns et Mommsen : Sources du droit romain. — Weigel : Catalogue des travaux juridiques allemands. — Lacombe : Bibliographie parisienne. — Charavay : La science des autographes. — Leclerc : Les peuplades de Madagascar. — Persson : Études étymologiques. — (10 octobre). Streit : La seconde guerre punique. — Bouvy : Poètes et mélodes. — Joubert : Les misères de l'Anjou aux XVe et XVIe siècles. — Passy : Les sons du français. — Victor : Études phonétiques. — REVUE DES DEUX MONDES (15 septembre). M. Du Camp : La bienfaisance israélite à Paris ; le refuge, l'apprentissage, le dispensaire. — De Vogüé : Villars diplomate. — E. Faguet : Mme de Staël. — Bellaigue : La religion dans la musique. — Bentzon : Le naturalisme aux Etats-Unis ; la bibliothèque du plein air. — Ganderax : La condition des comédiens au XVIIIe siècle. — (1er octobre). Duc de Broglie : Marie-Thérèse impératrice. — E. Caro : G. Sand ; histoire de ses œuvres. — Jurien de la Gravière : Les cinq combats de la *Sémillante*. — Müntz : La jeunesse de Léonard de Vinci. — Brunetière : Le livre du prince Napoléon. — REVUE GÉNÉRALE (15 septembre). Arüss : Un Alfred de Musset de bibliothèque publique. — Ch. de Larivière : *Le Forgeron*, par Th. de Banville. — (1er octobre). Gidel : La littérature française sous la Restauration ; Chateaubriand, Royer-Collard, Guizot, de Barante. — Bouvier : Le général Gibon (1813-1870). — Ch. de Larivière : L'âge du romantisme ; Gérard de Nerval, par M. Tourneux. — REVUE DE L'HISTOIRE DES RELIGIONS (juillet-août). Decharme : La déesse Basileia. — Lefébure : L'œuf dans la religion égyptienne. — Horst : La composition du Deutéronome. — Mourier : L'état religieux de la Mingrélie. — Decourdemanche : La morale religieuse chez les musulmans. — REVUE INDÉPENDANTE (octobre). De Wyzewa : Les livres. — O. Mans : Chronique bruxelloise. — Huysmans : Chronique d'art. — P. Verlaine : Angélus de midi. — F. Poictevin : Normandie. — L. Descaves : L'ouvreuse. — Rosny : Les corneilles. — REVUE LITTERAIRE ET ARTISTIQUE (septembre). Le Goffic : M. Renan et la Bretagne. — F. Fouquet : La révolution théâtrale. — La Morinerie : Pauline de Flangergues. — REVUE MARITIME (septembre). Degouy : Etude comparée sur les opérations combinées des armées de terre et de mer. — Dr Bayol : Voyage en Sénégambie. Inventaire des archives du port de Marseille. — Chabault-Arnault : L'établissement naval de Colbert. — REVUE DU MONDE LATIN (octobre). A. Rondeau : Le cardinal Lavigerie. — Ch. Alexandre : Quinet et ses lettres. — Ch. Buet : Les collaborateurs de Christophe Colomb. — Donnadieu : Un précurseur des félibres ; Moquin-Tandon. — REVUE PHILOSOPHIQUE (septembre). Dauriac : Le criticisme et les doctrines philosophiques. — A. Binet : Le fétichisme dans l'amour. — Durkheim : La science positive de la morale en Allemagne. — Tannery : La Cosmogonie d'Empédocle. *Histoire de la science politique dans ses rapports avec la morale*, par P. Janet. *Introduction à l'étude des races humaines*, par de Quatrefages. *Affaiblissement de la natalité en France*, par de Nadaillac. — REVUE POLITIQUE ET LITTERAIRE (17 septembre). A. Gervais : Le projet de fédération des colonies anglaises. — P. Stapfer : Les philosophes du XIXe siècle. — *L'École décadente*, par M. A. Baju. — (24 septembre). Ledrain : La première conception des dieux d'après la collection Sarzec. — Badin : Une excursion aux alignements de Carnac. — L. Quesnel : Une Anglaise sur le lac Tanganyika. — (1er octobre). L. Quesnel : Le Sud africain ; le Cap, le Natal, l'Etat libre d'Orange, le Transvaal. — P. Desjardins : La France vue de l'Allemagne. — (8 octobre). A. Barine : Marie-Louise, d'après ses Lettres intimes. — Ch. Bigot : Paul Baudry. — J. Lemercier : Un moraliste mondain ; Jean Malic. — *Montesquieu*, par A. Sorel. — *Montesquieu*, par A. Zévort. — (15 octobre). Napoléon Ier, ses détracteurs et son apologiste. — *Paris et la Ligue sous Henri III*, par L. Robiquet. — *Souvenirs sur Tourguéneff*, par Paulowsky. — REVUE RÉTROSPECTIVE (nos 77, 78, 79, 80). Archives de la Bastille ; extraits des gazetins de la police secrète. — Mœurs et usages des pages du roi (1715). — Bazaine en Crimée. — Une proclamation royaliste en 1795.

— J. Jann et F. Pyat. — Enlèvement du pape Pie VII. — Lettres inédites du sous-officier Maquet. — REVUE DE LA REVOLUTION (septembre). V. Dubled : Rivarol. — A. Bernard : La musique et les musiciens français pendant la Révolution. — V. Fournel : Fourcade et Gonchon, les orateurs du faubourg Saint-Antoine. La Terreur dans les départements du Nord et du Pas-de-Calais. Lettres de Rouget de l'Isle. Les prisonniers d'Etat au château d'If en 1814. — REVUE SCIENTIFIQUE (17 septembre). Ch. Richet : Le système nerveux et la chaleur animale.— D'Estrey : Les populations de l'Asie centrale. — Choquet : Les incendies dans les théâtres. — Combes : Synthèse dans la série grasse. — (24 septembre). Rochard : L'avenir de l'hygiène. — Thelmier : La sépulture préhistorique de Dampont. — La mobilisation de l'armée allemande en 1870. — (1er octobre). Roscoe : Les progrès de la chimie moderne. — Drysdal : Influence de l'alcool sur la durée de la vie. — Walter-Croz : Le centenaire de l'ascension du mont Blanc. — Rietsch : Etude sur les Géphyriens armés — (8 octobre). G. Le Bon : L'Algérie et les divers systèmes de colonisation. — Maindron : Le prix Lalande à l'Académie des sciences. — Sergi : La mesure des actes psychiques. — (15 octobre). Haller : Le camphre et ses dérivés. — Pouchet : La faune de l'Atlantique; de Lorient à Terre-Neuve. — Romanes : Le langage des fourmis. — Bigourdan : L'équation personnelle dans les mesures d'étoiles doubles.

SPECTATEUR MILITAIRE (15 septembre). Brun : L'essai de mobilisation. — Samion : Exercices et manœuvres de l'infanterie belge. — P. Lehautcourt : Les expéditions françaises au Tonkin. — (1er octobre). Général Thoumas : Friant. — Brun : L'essai de mobilisation. — Lehautcourt : Les expéditions françaises au Tonkin. — De La Barre-Duparcq : Deux combats sous Louis XIII; Pont-de-Cé et Poligny.

TOUR DU MONDE (17 et 24 septembre). Daireaux : Voyage à la Plata. — (1er et 8 octobre). Prjevalsky : De Zaïssausk au Thibet et aux sources du fleuve Jaune. — TRADITION (septembre). Bérenger-Féraud : Le pêcheur de Port-Mion, légende provençale. — A. Daudet : Les fées de France. — G. Vicaire : Les Trois galants, chanson de la Bresse. — Gamilly : Mœurs et superstitions japonaises. Opinion de Ch. Nodier sur la littérature populaire. — H. Carnoy : Le chat, roi des forêts; légende russe.

REVUES ÉTRANGÈRES

Allemagne

DEUTSCHE RUNDSCHAU (octobre) : Correspondance de Gœthe et de Carlyle (H. Grimm). — La Tunisie, colonie française (T. Fischer). — La tentation de Pescaire (Conrad-Ferdinand Meyer).

MAGASIN FUR LITTERATUR (n° 38) : Le réalisme moderne et son rôle en littérature (E. Steiger).— N° 39 : Du dilettantisme en littérature (L. Mücke). — N° 40 : Anthologies pessimistes (E. Hartmann). — N° 41 : Le dernier roman de Hermann Heiberg (G. Karpeles).

NORD UND SUD (octobre). Souvenirs sur A. Feuerbach (J. Allgeyer). — La mystique des Grecs (C. du Prel).

GESELLSCHAFT (octobre). Les esprits modernes (B. de Suttner). — Deux lettres critiques (B. de Reder).

Italie

REVUE INTERNATIONALE (25 septembre). F. Antony : Les grands écrivains français; A. Daudet. — C. de Levi : L'Italie en Afrique. — A. de Baluffe : Louis XIV... au Casino. — Marlet : Les tziganes chez les Slaves méridionaux.

Espagne

MATINÉES ESPAGNOLES (22 et 30 septembre). — Le parlement espagnol.— Le général Ferron.— Letizia de Rute : Aix, Lyon et Vichy.

Belgique.

REVUE DE BELGIQUE. Baring : La saison à Londres.— Discailles : Hommes et choses de la Révolution brabançonne. — Le surmenage intellectuel et Pestalozzi.

Suisse

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE (octobre). E. Naville : La condition sociale des femmes. — Bodenheimer : Le Canal de la mer du Nord à la Baltique. — Warnery : Eugène Rambert. — De Verdilhac : La broderie chez tous les peuples.

LECTURE (octobre). Les Vaudois d'Italie. — La Photographie, son histoire, ses procédés, son application. — Femme de pasteur. — Journal de Marie Bashkirtseff. — Souvenir des fêtes de Pâques. — Nikanor. — Marfa. — Othmar. — Contes et légendes au houblon.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 septembre 1887 au 15 octobre 1887)

AUTORITÉ. Septembre : 18. *La Terre*, par E. Zola. — 28. Mme de Lamartine, par Ch. Alexandre.

DÉBATS. Septembre : 16. L'empereur Akbar; un chapitre de l'histoire de l'Inde au XVIe siècle. — 17, 22 et octobre : 5. Promenades au Louvre. — Septembre : 24. Le logement de l'ouvrier et du pauvre, par Raffalovich. — 27. L. Say : Les papiers de Turgot. — 28. Voltaire capitaliste. — 30. *Soixante ans de souvenirs*, par M. Legouvé. — Octobre : 7. M. de Viel-Castel. — 8. Lettres inédites de Benj. Constant. — 11. Mme de Lamartine, par Ch. Alexandre.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE. Octobre : 6. Henry de la Madelène.

ÉVÉNEMENT. Septembre : 22. M. Sardou et ses plagiats. — Le prince Napoléon et M. Taine. — 26 et octobre : 9.

L'école décadente. — Septembre : 30. Félicien Rops, par Pradelle. — Octobre : 7. M. de Viel-Castel.

FIGARO. Septembre : 24. Les revues espagnoles. — Octobre : 8. La conversion de P. Féval. — Les revues russes.

FRANÇAIS. Septembre : 16. Victor Hugo et ses derniers critiques. — 17. *La Chaire et l'apologétique française au* XIXe *siècle*, par le P. Fontaine. — 20. *L'Inde anglaise, son état actuel, son avenir*, par B. Saint-Hilaire. — 22. Études morales et littéraires, par de Monge. — 24. L'histoire du peuple hébreu et les découvertes récentes. — 26. *L'École des Journalistes*, comédie de Mme de Girardin. — 30. *V. Cousin*, par J. Simon. — Octobre : 30. Quatre ouvrages sur Richard Wagner. — 7. *Montescourt*, par L. de Tinseau. — 8. Un chapitre de l'histoire des troubles religieux aux XVe et XVI siècles. — 14. *La Vie des mots*, par Darmesteter.

GAULOIS. Septembre : 21. *La Terre*, par E. Zola. — 24. La propriété littéraire. — Octobre : 1er. Un jésuite homme de lettres; le P. Bouhours.

GAZETTE DE FRANCE. Septembre : 18. Un jésuite homme de lettres; le P. Bouhours. — 2, 3, 26. *Napoléon et ses détracteurs*. — 25. La muse provençale en 1887. — Octobre : 2. *Mme de Lamartine*, par Ch. Alexandre. — 6, 13. L'histoire du vin. — 9. *L'Unisson*, par G. Duruy.

GIL BLAS. Septembre : 22. Daudet contre Sardou. — 28. Le prince Napoléon et son nouveau livre.

JUSTICE. Septembre : 19. Les Jacobins de province. — 26. Les Jacobins de Toulouse, de Castres et d'Albi. — 29. La galvanoplastie et ses applications. — Octobre : 6. Dégénérescence et criminalité. — 10. Livres et documents sur la Révolution.

LIBERTÉ. Septembre : 16. Rivarol. — 21. *La Tosca*. — Œuvres inédites de Baudelaire. — 27. Dickens. — Octobre : 4. La question d'Alsace en 1738. — 11. Souvenirs sur Tourguéneff.

MONDE. Septembre : 22, 28. La maison Mame. — 25. *Emmaüs Nicopolis*, par Guillemot. — Octobre : 5. La famille des Didot. — 6. Saint Bruno et les Chartreux. — 12. Les persécutions au IIIe siècle.

MONITEUR UNIVERSEL. Octobre : 4. *La Terre* et le roman naturaliste.

NATIONAL. Septembre : 27. *Napoléon et ses détracteurs*. — Octobre : 12. Correspondance de Flaubert. — 13. Un grand romancier russe; Grégoire Danilewsky. — 14. *Rabelais légiste*, par A. Heulhard.

PAIX. Septembre : 25. Correspondance de Louis Veuillot.

PARIS. Septembre : 23. Gendarmes de lettres. — 29. Le prince Napoléon et M. Taine.

PARTI NATIONAL. Septembre : 24, 25. *La Bourgeoisie française*, par A. Bardoux. — 27. V. Sardou. — Napoléon contre M. Taine. — 30. *Pascal Géfosse*, par Paul Margueritte. — Octobre : 7. Lettres du prince de Ligne à la marquise de Coigny. — 9. M. Gabriel Vicaire.

PATRIE. Septembre : 17. Les animaux amateurs de musique. — 23. *L'Unisson*, par G. Duruy. — Octobre : 3. La reine Catherine.

RADICAL. Septembre : 21. *Le Répertoire de la Comédie humaine*, par Cerfbeer et Christophe. — 23. Th. Renaudot.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Septembre : 19. *La Terre*. — *La première invasion prussienne et Valmy*, par A. Chuquet. — 23. L'école du livre. — 24. La navigation aérienne. — 26. Le prince Napoléon et M. Taine. — 28. Napoléon Ier conspirateur. — Octobre : 5. La correspondance politique de Frédéric le Grand. — 6. *Histoire de la liberté en France*, par Challamel. — 12 Souvenirs sur Tourguéneff.

RÉVEIL-MATIN. Septembre : 21. *La Tosca*, de M. Sardou. — 24. André Gill. — 26. Une bibliothèque de vingt volumes. — Octobre : 4. Paul Bocage.

SOLEIL. Septembre : 19. *La Puissance des ténèbres*, par Tolstoï. — 26. *Napoléon et ses détracteurs*.

TEMPS. Septembre : 18. Correspondance de Marie-Louise — Les écritures chiffrées. — 21. Jugements portés sur La Fontaine par Chateaubriand et Béranger. — 23. *Le Paradoxe de l'égalité*, par P. Laffitte. — 24. Les encyclopédies. — 27. Un article inédit de Laube sur H. Heine. — 29. Mémoires inédits du comte Schack. — Octobre : 2. Napoléon et M. Taine. — 4. *Propos d'exil*, par P. Loti. — 5. Lettres inédites de Napoléon.

UNIVERS. Septembre : 16, 19. *La France juive*, par Ed. Drumont. — 20. M. V. Fournel. — 21, 23. L'Eglise catholique et l'Angleterre. — 27. Le traité des mystères et les hymnes de Saint-Hilaire de Poitiers. — 28. Voltaire et les serfs de Saint-Claude. — Octobre : 3. Le culte de Vaudou à Haïti. — 4. M. F. Brunetière. — 11. Le miracle et ses contrefaçons. — 12. La religion babylonienne dans ses rapports avec la Bible.

VOLTAIRE. Septembre : 23. M. Sardou. — 27. Une bibliothèque de vingt volumes. — Les décadents.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

— Procès de presse, de propriété littéraire et de librairie —

TRIBUNAL CIVIL DE LA SEINE (1re ch.).

Audience du 28 juin 1887.

La Société des gens de lettres contre le journal « la Vie champêtre ». — Abonnement. — Prime non payée. — Terme et délai. — Publication d'œuvres des sociétaires. — Dommages-intérêts pour contrefaçon. — Rejet de la demande.

M. Delaunay, après avoir pris la direction du journal *la Vie champêtre,* avait publié les œuvres de divers membres de la Société des gens de lettres, sans répondre, au dire de la Société, à la mise en demeure qui lui avait été adressée relativement à la continuation de l'abonnement contracté par son prédécesseur, et sans payer aucune prime.

La Société le poursuivit comme contrefacteur et obtint un jugement par défaut, à la date du 6 août 1885, qui condamnait M. Delaunay à la somme de 1,065 francs à titre de dommages-intérêts. Mais, sur l'opposition formée par M. Delaunay, le jugement n'a pas été maintenu. Le Tribunal, sur le vu de la correspondance échangée entre les parties, a débouté la Société de sa demande, par la décision suivante :

« Le Tribunal,

« Attendu qu'un jugement du 6 août 1885, rendu par défaut contre Delaunay, l'a condamné à payer à la Société des gens de lettres la somme de 1,065 francs à titre de dommages-intérêts;

« Que cette condamnation était motivée sur ce que Delaunay, directeur-gérant du journal *la Vie champêtre*, mis en demeure de continuer l'abonnement contracté par son prédécesseur avec la Société, n'avait fait aucune réponse ni payé aucune prime, et qu'en reproduisant dans ces conditions les œuvres de divers membres de la Société, il avait commis une contrefaçon;

« Attendu que Delaunay est opposant au susdit jugement; que son opposition est régulière en la forme;

« Au fond :

« Attendu que la correspondance des parties est actuellement versée aux débats;

« Qu'il résulte notamment d'une lettre de Delaunay en date du 3 janvier 1885 qui sera enregistrée, que sur l'invitation qui lui a été adressée de continuer l'abonnement et de payer la prime, il a répondu, non par un refus, mais par une demande de délai; que, le 28 février 1885, Gonzalès ès qualités, interprétait expressément la lettre précitée de Delaunay comme un consentement donné à la continuation du traité; mais que, se fondant sur le défaut du payement de la prime, ledit Gonzalès dénonçait à Delaunay la résiliation de la convention pour le 31 décembre suivant, avec interdiction de reproduire les œuvres des sociétaires à partir de cette date; qu'il lui annonçait en même temps que le recouvrement du montant du premier semestre allait être poursuivi contre lui par les voies judiciaires (laquelle lettre du 28 février sera enregistrée);

« Qu'ainsi, d'après les documents émanés de la Société elle-même, Delaunay avait jusqu'à la fin de l'année 1885 les avantages comme les charges de l'abonnement, c'est-à-dire qu'il avait le droit de reproduction, sauf à être contraint de payer la prime convenue;

« Que la Société des gens de lettres se met donc en contradiction avec elle-même lorsqu'elle impute à Delaunay d'avoir commis une contrefaçon par les publications qu'il a faites au cours de cette même année 1885 et lorsqu'elle prétend le faire condamner à payer, non plus une prime, mais des dommages-intérêts;

« Attendu que l'inexécution par Delaunay de ses obligations, en ce qui concerne la susdite prime, autorisait, il est vrai, la Société, aux termes de l'article 1184 du Code civil, à demander la résiliation du traité;

« Mais qu'après avoir elle-même opté pour sa continuation jusqu'au 31 décembre 1885, elle ne pouvait arbitrairement et avant qu'il eût été statué par justice, le considérer comme résilié;

« Par ces motifs;

« En la forme reçoit Delaunay opposant au jugement par défaut du 6 août 1885;

« Au fond : le déclare bien fondé en son opposition, et statuant par jugement nouveau, déclare Gonzalès ès qualités, Giffard et Cherville mal fondés en leur demande, les en déboute et les condamne en tous les dépens. »

(Compte rendu du journal *le Droit.* »



L'Administrateur-Gérant : A. SAUPHAR.

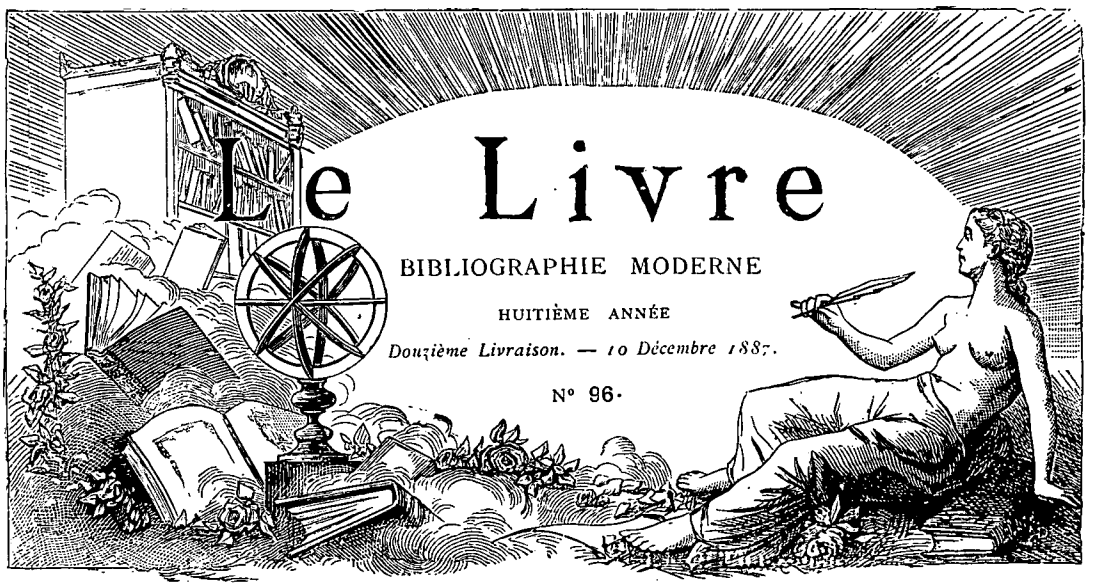

L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Livres d'étrennes pour 1888. — Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Histoire. — Beaux-Arts. — Géographie. — Bibliographie-Mélanges. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.

LES LIVRES D'ÉTRENNES POUR 1888

Si un homme de loisir s'avisait, suivant la méthode de certains calculateurs fantaisistes anglais, de placer dans le sens de leur longueur et à la suite, sur une seule ligne, tous les grands et petits livres publiés cette année à Paris même à l'occasion des étrennes, nous sommes assuré qu'il parviendrait à arpenter plusieurs kilomètres et que plats sur plats les ouvrages lancés dans la circulation au début de 1888 atteindraient à mi-hauteur de la future tour Eiffel. La fièvre de la production s'exagère pour ainsi dire chaque jour davantage; chaque maison d'édition s'efforce de se distancer elle-même, et, lorsque la Noël se fait sentir, les imprimeries parisiennes, surmenées, demeurent en travail nuit et jour, semblables à des fonderies nationales à l'approche d'une guerre. Ce qui confond notre entendement, c'est la possibilité d'écoulement de tant d'œuvres diverses, à une heure où l'on affirme que la librairie ne marche qu'à demi. Le catalogue officiel des livres d'étrennes publiés par le cercle du boulevard Saint-Germain signale environ cent dix libraires, lesquels s'inscrivent en moyenne pour une quinzaine de publications différentes, d'un tirage, qu'on peut évaluer, par division d'ensemble, à deux mille exemplaires par ouvrage. — En établissant un calcul sur cette base, nous parvenons à constater avec effroi qu'il ne se broche point à Paris, d'octobre à décembre, moins de *trois millions trois cent mille exemplaires*, ce qui est fort respectable pour une population assez inconstante qui, à vrai dire, n'est pas précisément par nature aussi assoiffée de lecture qu'on le pourrait croire.

Ce qui nous intéresse au premier chef, ce son les efforts de tout ce monde de libraires éditeurs leur tendance à bien faire, leur recherche constante du courant d'esprit qu'ils croient saisir chez le public actuel et au milieu de cette poussée

vers les affaires et le succès, il demeure établi que chaque éditeur tend de plus en plus à spécialiser son genre et à ne pas dépister les habitudes de sa clientèle.— Les auteurs et les illustrateurs célèbres tendent aussi chaque jour davantage à affronter la publicité des étrennes et à se laisser vêtir en habit de gala pour la grande présentation de la Saint-Sylvestre. Les peintres les plus recherchés, les romanciers et les poètes les plus en renom se prêtent volontiers aux décorations sur toutes les coutures; c'est à qui fera le meilleur et le plus beau livre unissant les célébrités de la plume et du crayon, et la librairie de luxe triomphe peu à peu vis-à-vis du public d'étrennes avec plus d'étendue qu'elle ne le faisait jadis dans le cercle restreint d'une élite de bibliophiles.

Vis-à-vis de cette grande émulation française, nous ne pouvons apporter dans notre revue bibliographique des livres de nouvel an que des éloges qui parviennent forcément à se banaliser, quelle que puisse être la variété de leur expression. Nous ne pourrions avoir le courage de nous montrer sévère en face de tant d'efforts vers le bien et le beau et en présence surtout d'intentions si louables chez tous les bibliopoles de la métropole. Puisqu'il est convenu que la fin de décembre a le droit d'être désignée par les mots de *trêve des confiseurs*, nous nous sentons forcément souriants et sucrés à la venue de ces livres coquets, chamarrés de dorures, éclatants de pourpre et qui sont éblouissants grâce au soleil de leurs plats et au miroir doré de leurs tranches. Napoléon, au camp de Boulogne, a souvent dû répéter la même phrase attendrie aux vieux de la vieille. Ainsi ferons-nous vis-à-vis des braves, des audacieux et des téméraires de la librairie nationale que nous allons décorer des faveurs de nos félicitations annuelles.

Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît. — A cette librairie le pompon cette année! La maison Quantin tient la corde sur toute la longueur et arrive *bonne première* avec une production incroyable d'ouvrages de toute nature destinés à la plus grande variété d'intelligences que Gall et Lavater aient pu décrire. Rien ne manque à cette prodigieuse collection de livres de toute classe et de tous formats. Livres de haut luxe, livres d'art, de voyages, de vulgarisation, chefs-d'œuvre du roman contemporain, contes enfantins, ouvrages d'éducation, albums pour le petit monde, tout se trouve dans cette mise en vente colossale qui suffirait à défrayer nos étrennes littéraires nationales. Cette variété n'est point tant seulement dans l'idée et l'expression des ouvrages publiés; elle se trouve plus encore peut-être dans la diversité des modes d'illustration et de reproductions d'art. Chromotypographie, phototypie, héliogravure en relief et en creux, gravure à l'eau-forte et gravure sur bois, coloriage au patron, typographie bronzée, la maison Quantin a tout mis en œuvre pour offrir au public la plus étonnante série d'ouvrages que l'imagination puisse rêver. Elle s'est employée ingénieusement à sortir du convenu, du banal et du *courant*, et dans tout ce qu'elle a entrepris cette année, elle s'est montrée initiatrice et presque téméraire dans la voie du progrès. Aussi a-t-elle droit au succès le plus légitime, et quelque singulier qu'il puisse paraître de nous voir décerner nos louanges sans réserve à la maison mère du *Livre*, on conviendra qu'à diverses reprises nous avons été juges assez sévères de plusieurs publications sorties de la rue Saint-Benoît, pour qu'il nous soit permis aujourd'hui d'admirer en toute loyauté la noble et abondante production de la Société générale d'impression et d'édition, dorénavant connue sous la raison sociale Maison Quantin :

Après ce préambule, la revue. — Voici d'abord *le Miroir du Monde*, notes et sensations de la vie pittoresque, par Octave Uzanne, avec 160 illustrations de Paul Avril. Un volume petit in-4° de 190 pages environ, imprimé en caractères Didot, tirage sur vélin de Hollande, illustré à chaque page de dessins en couleur ou en bronze, reproduits d'après des compositions polychromes ou des dessins monochromes de Paul Avril, en taille-douce et en chromotypographie. Couverture originale tirée en taille-douce. Tirage limité à 2,000 exemplaires numérotés, plus 200 exemplaires sur papier du Japon. Le volume sur vélin de Hollande, 50 francs.

Cet ouvrage est aujourd'hui archi-épuisé et fait déjà prime; il n'en sera donc question que pour mémoire bibliographique.

Le Miroir du Monde donne le reflet des principaux tableaux de la vie élégante. Il est divisé en dix chapitres : *le Monde et la Société, — les Arts et les Lettres, — l'Intérieur, — l'Étude, — l'Amour, — le Voyage, — les Sports, — la Table, — le Rêve, — la Campagne*. Chaque page de ce livre à grandes marges est illustrée par Paul Avril de dessins d'une grande variété de composition et d'exécution, dans les notes les plus diverses et les tonalités les plus complexes. Toutes ces illustrations sont interprétées tour à tour par la taille-douce, la chromotypographie et par tous les procédés de gravure en relief. A l'aquarelle succède le fusain, au fusain le lavis, au lavis le camaïeu; aux larges compositions font suite des sujets d'ornement tirés en or et en bronze; tantôt le dessin empiète sur l'ampleur des marges, tantôt il se faufile dans le texte, s'y marie ou y fait cadre avec une fantaisie toujours harmonieuse et une originalité qui dépasse tout ce qui avait été précédemment fait pour des ouvrages appréciés comme *l'Éventail* et *l'Ombrelle*.

Après cette publication exceptionnelle, nous citerons en première ligne *l'Extrême Orient* — Indo-Chine, Annam, Tonkin, Chine et Japon —, par Paul Bonnetain. Un volume grand in-8°, illustré de 450

dessins d'après nature. — Broché, avec couverture imprimée en chromotypographie sur papier du Japon : 30 fr. Relié sous étoffe, avec gravure en camaïeu d'un genre absolument nouveau : 37 fr. — Ce magnifique volume continue la collection : « le Monde pittoresque et monumental », inaugurée par *l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande*, et où paraissait, l'an dernier, *les Environs de Paris*.

M. Paul Bonnetain, qui a parcouru deux ans de suite l'extrême Orient comme touriste et comme correspondant du *Figaro* et du *New-York Herald*, nous avait donné un trop petit nombre de ses impressions de voyage. Cette année, il les a réunies toutes sous un format et sous une forme qui en font le livre d'étrennes et le livre de prix que réclamaient les gens du monde et la jeunesse. Il a pleinement réussi dans sa tâche, tout en demeurant l'écrivain artiste qu'on connaît. Le géographe n'a pas chez lui tué le poète, et son *Extrême Orient*, si merveilleusement édité par la maison Quantin, restera comme livre de bibliothèque.

Il est en effet attachant comme un roman, exact comme une photographie. On y apprend la vérité sur le Tonkin, sur l'Indo-Chine française, sur la magique transformation de la vieille Chine, sur les beautés du Japon.

Les livres de voyage écrits par un écrivain véritable, sachant voir, et illustrés avec cette conscience sont rares : celui-ci nous semble appelé au plus grand succès. — Ne pouvant ici que mentionner ce bel ouvrage, nous nous en occuperons bientôt dans un compte rendu spécial, où nous aurons à juger de son mérite historique et littéraire, ainsi que la division que l'auteur a cru devoir adopter.

Dans la série des ouvrages d'art de la maison Quantin, à côté du *Dictionnaire de l'ameublement* dont nous parlions dernièrement, il convient de nous arrêter un instant sur *les Bijoux anciens et modernes*, par E. Fontenay, volume in-4° de 500 pages, imprimé sur vélin teinté, illustré de plus de 700 dessins originaux. (Prix : 25 fr.) — Ce livre est consacré à l'étude de *la Bijouterie* proprement dite, c'est-à-dire à celle des objets de métal dont tous les peuples ont fait, depuis les temps les plus reculés, et font encore leur parure. Il est à la fois une monographie très complète de cet art, une analyse détaillée de ses procédés et une histoire critique de ses progrès à travers les temps. L'auteur — à la fois artiste remarquable et écrivain de valeur, et dont la mort prématurée a fait de ce livre une œuvre posthume — s'est efforcé de répondre, d'une part, à la légitime curiosité des industriels, et, d'autre part, à celle des gens de goût désireux de donner à leurs jugements la base d'une solide érudition artistique.

Une publication de cette nature ne pouvait être complète que si le texte en était éclairé autant qu'orné par de nombreuses et fidèles reproductions graphiques. En pareille matière où il s'agit surtout de formes, le meilleur moyen de frapper les esprits est de parler d'abord aux yeux. Aussi les éditeurs, convaincus de cette vérité, n'ont-ils pas hésité à donner la plus grande importance à cette illustration. L'ouvrage est orné de plus de 700 dessins, tous choisis en raison de leur importance documentaire et de leur valeur artistique; tous inédits, ils ont été exécutés sous la direction de l'auteur, soit d'après des croquis ou même des compositions très poussées, rapportées de ses voyages, soit d'après les originaux conservés dans les musées publics ou faisant partie des plus célèbres collections particulières. M. Saint-Elme Gautier, dont on connaît le talent précis et coloré, la conscience et l'habileté, a été chargé de cette mise en œuvre; il a pleinement réussi dans sa tâche difficile.

C'est à la généralité des lecteurs que s'adresse cet ouvrage, aussi bien aux curieuses qu'aux curieux, et, en le feuilletant, plus d'une élégante éprouvera la tentation de faire exécuter, pour son usage personnel, quelques-uns des jolis bijoux qui y sont décrits et dessinés.

Dans la collection des chefs-d'œuvre du roman contemporain nous signalons *le Roman d'un jeune homme pauvre*, par Octave Feuillet. Édition de grand luxe, richement illustrée. In-4°, sur fort vélin, orné de nombreuses gravures sur bois exécutées par F. Méaulle et d'un grand portrait de l'auteur, gravé à l'eau-forte par Wallet. (Prix : 25 francs.)

Par ce temps de naturalisme à outrance, l'opportunité de cette publication s'affirme d'autant mieux qu'il n'existait jusqu'à ce jour aucune édition de luxe de l'ouvrage célèbre de M. Octave Feuillet. Inspiré des sentiments les plus élevés et les plus purs, ce livre est par excellence celui qui puisse être offert aux jeunes gens et aux jeunes filles. La forme élégante que la maison Quantin lui a donnée en fera l'ornement des salles et salons.

Il a été fait de cette belle édition un tirage de luxe sur papier du Japon, numéroté de 1 à 100 au prix de 100 francs le volume.

La collection des chefs-d'œuvre du roman contemporain que poursuit la maison Quantin est d'ailleurs depuis longtemps classée.

A côté des œuvres littéraires consacrées, les livres d'investigations ethnographiques ont tenté les directeurs de la maison et voici un livre très original, publié sous ce titre : *Au Kurdistan, en Mésopotamie et en Perse*, par Henry Binder, volume grand in-8° de 450 pages, illustré de 200 gravures en phototypie, d'après les photographies rapportées par l'auteur et d'une carte en chromotypographie des frontières turco-persanes, avec un joli frontispice en héliochromie par H. Danger. (Prix : 25 francs.)

Le livre que publie aujourd'hui M. Binder est le récit très dramatique et très pittoresque de son dernier voyage dans les régions peu explorées des frontières turco-persanes. M. Binder, en se dirigeant vers ces contrées, avait compris qu'elles seraient un jour le théâtre de la grande lutte qui se prépare entre les Russes et les Turcs et qu'il serait du plus haut intérêt pour la science géographique de posséder sur tout le pays kurde des données complètes et précises.

L'ouvrage est à la fois scientifique et d'une lecture

très attrayante. Il est rempli de détails curieux sur la vie, les mœurs, la religion, l'histoire, de ces peuplades à demi sauvages, avec lesquelles M. Binder et son escorte ont eu plus d'une fois à lutter en parcourant le Kurdistan. L'auteur nous raconte toutes les difficultés qu'il a dû vaincre pour remplir dignement la mission qui lui avait été confiée, et tous les périls auxquels l'ont exposé la mauvaise volonté du gouvernement turc et la férocité des populations kurdes. Une carte très détaillée, dressée par M. Binder, nous permet de le suivre pas à pas dans sa marche, et un grand nombre de croquis et de photographies reproduites par les nouveaux procédés de la phototypie, c'est-à-dire avec une *exactitude absolue*, nous aident à mieux connaître les régions qu'il décrit dans son livre. Cet ouvrage sera bien certainement l'une des plus belles publications de l'année et nous pouvons dès maintenant lui prédire un grand succès auprès de tous ceux qu'intéressent les voyages, la géographie et la vie d'aventures dans les pays inconnus.

Ouvrons maintenant la collection de livres pour l'adolescence. La variété en est incomparable ; en tête, nous signalerons les *Petites bonnes gens*, par Mme Julie de Monceau. Illustrations d'Adrien Marie. — Un volume in-4° avec gravures en deux tons. Prix : 5 francs.

Mme Julie de Monceau, l'aimable et délicat auteur dont le premier ouvrage : *l'Enfant des Vosges*, a été dès son apparition, l'année dernière, adopté officiellement par la ville de Paris, nous donne cette fois, dans une suite de nouvelles charmantes et très ingénieusement présentées, la gamme complète des sentiments et des émotions par où passeront, tour à tour attendris ou joyeux, ses fidèles lecteurs les Petites bonnes gens.

Adrien Marie, le dessinateur favori des enfants, a illustré ce petit livre. Jamais il n'a fait mieux et ses compositions imprimées en deux tons forment une série de petits tableaux d'un aspect très artistique.

Nous aimerons à retrouver ainsi chaque année le nom de Mme Julie de Monceau au milieu des publications enfantines ; elle s'y est fait une place très personnelle qu'elle doit avoir à cœur de maintenir et nous l'applaudissons très sincèrement. — Dans une autre note, non moins curieux est le joli livre intitulé *Au pays des fées*, par la baronne Antonine L. de Rochemont, illustrations de Mès. — Un vol. in-8°, 7 fr. 50 ; relié 10 francs.

« Il convient de croire aux fées, dit M. Anatole France dans un des meilleurs chapitres de sa *Vie littéraire :* elles ne sont pas plus fausses que le reste et elles sont plus aimables. » Telle est aussi la pensée de l'auteur du charmant volume que nous annonçons aujourd'hui. Il est évident que Mme L. de Rochemont, qui nous conduit au pays des fées, les a beaucoup fréquentées, aussi bien que leurs amis les plus intimes, Ch. Perrault et Mme Dufresnoy ; elle connaît leurs caractères, leurs sentiments et leurs mœurs. Les récits qu'elle nous offre sont des histoires vraies, sincères, *vécues*. Comme dans notre pays et notre temps, qui n'ont rien de fantastique, les personnages que l'auteur met en scène ont leurs travers, leurs défauts ou leurs vices, et aussi leurs qualités ou leurs vertus : les fées Carabosses punissent les méchants ; les bonnes fées encouragent et récompensent le mérite. Les enfants ne veulent pas être trompés : qu'ils fassent quelque jour avec Mme L. de Rochemont un voyage au pays des fées et certainement, à suivre leur aimable guide, ils trouveront plaisir et profit.

Autre livre pour les *Young people*, écrit par M. Vallery-Radot et qui a pour titre *le Voyage de Mlle Rosalie*. Prix : 1 fr. 50.

Mlle Rosalie est une vieille fille, couturière de son état, qui ne connaît de Paris que les rues où elle va travailler en journée. Elle n'est jamais sortie des fortifications et n'est jamais allée en chemin de fer, quand une petite fille imagine de l'inviter à passer une journée d'été chez ses parents à la campagne. Mlle Rosalie mit un an à décider ce grand voyage. Aussi, quand on la vit débarquer à la station de Garches, sur la ligne de Versailles, ce fut un événement. C'est cet événement et tous ses épisodes que raconte M. Vallery-Radot, avec un charme et un esprit qui ne perdent rien de leurs qualités littéraires à se mettre à la portée du *jeune âge*.

Adrien Marie s'est chargé des illustrations de ce petit album. Il en a fait, selon son habitude, un joli livre dont chaque page, chaque alinéa est égayé d'amusants dessins. Papas et mamans regarderont souvent par-dessus l'épaule des petits lecteurs pour voir, eux aussi, les *belles images* avant de lire à leur tour le saisissant *Voyage de Mlle Rosalie*.

Enfin, la maison Quantin n'oublie pas la note patriotique en éditant *le Soldat*, par M. Charles Leser. Un vol. in-8° : 7 fr. 50.

Le Soldat est une véritable et complète description de la vie militaire aux différentes époques de l'histoire. Les Grecs et les Romains, les Barbares et les soldats de Louis XIV, les héros de la Révolution et du premier Empire et ceux de la guerre de 1870 revivent dans les pages de cette monographie exacte et pittoresque, amusante et savante. Nous aurons suffisamment dit le mérite de cet ouvrage quand nous aurons ajouté que M. Charles Leser, le chroniqueur militaire bien connu, a écrit le texte de ce joli volume, et que le peintre militaire Eugène Chaperon a, dans une centaine de compositions originales, fait une peinture fidèle de la vie militaire, à laquelle tous participent aujourd'hui.

Mais ce n'est point fini ; jeunes filles et jeunes gens peuvent se réjouir sous la lampe, car la *Bibliothèque de l'Éducation maternelle*, entreprise par la maison Quantin, les dote d'une quantité de volumes à 2 fr. 25 dont les cinq nouveaux sont les suivants :

1° *Hans Mertens*, par M. Henry Carnoy, professeur au lycée Louis-le-Grand, illustrations de Chovin. — Hans Mertens est un garnement sympathique et intelligent, mais quelque peu enclin à la paresse et à la désobéissance, qui préfère l'école buissonnière aux

leçons de l'instituteur. Ces vilains défauts l'entraînent dans une série d'innombrables aventures, et nous le voyons parcourir la France entière, tour à tour gardeur de dindons, marchand de pipes, braconnier, saltimbanque, montreur d'ours, et enfin involontaire aéronaute, enlevé dans un ballon qui va l'égarer dans les landes de Bretagne. Tous ces événements n'ont pu altérer son courage ni sa bonne humeur, mais lui ont donné beaucoup à réfléchir, et quand il retrouve enfin sa famille désolée de sa disparition, on sent que chez Hans Mertens, le mauvais sujet, instruit par les dures leçons de l'expérience, a définitivement fait place à un garçon docile et travailleur.

2° *Les Rogimbot*, par Mme Noémi Balleyguier, illustrations de Zier. — Dans *les Rogimbot* nous retrouvons, mis en scène avec la même verve et la même gaieté, à peu près les mêmes personnages que dans *Mademoiselle Trymbalmouche*, un volume du même auteur paru l'année dernière. S'il a changé physiquement, le brave commandant Rogimbot est resté le même excentrique à la tête exaltée et au cœur généreux. Il est, de plus, devenu père d'un garçon et de deux filles qui lui causent bien des préoccupations. A la suite d'un héritage inattendu, le commandant Rogimbot a la malencontreuse idée de quitter sa province et de venir se fixer à Paris; mais, devenu la victime d'un charlatan, il ne tarderait pas à laisser dans toutes ces tribulations sa fortune et sa raison, sans de braves amis et sans l'inaltérable dévouement de la bonne Mme Rogimbot, née Palmyre Trymbalmouche.

3° *Les Cœurs aimants*, par Mme de Witt née Guizot et Mlle S. Doy, illustrations de Jules Girardet. — Deux touchantes histoires composent ce volume. Dans la première, *Mère et fille*, on voit de quel miracle est capable le dévouement d'une mère pour une malheureuse enfant venue au monde sourde et muette. Dans la seconde, *Fille et Père*, l'auteur nous montre une jeune fille, aimante et bien douée, dont l'ingénieuse tendresse s'efforce à faire le bonheur d'un père que trop de générosité et de noblesse a réduit à la pauvreté. Mme de Witt née Guizot, à laquelle ses ouvrages pour la jeunesse ont acquis une juste réputation, a trouvé en Mlle S. Doy une collaboratrice qui, comme elle, joint le charme et la délicatesse du style à l'élévation des sentiments.

4° *Bouton d'or*, par Mme J. de Sobol, illustrations de Lœvy, Steinlen et Tofani.

Trois enfants, un jeune garçon et ses deux sœurs, sont, pendant une absence de leurs parents, à peu près livrés à eux-mêmes. Ce n'est pas sans peine qu'ils arrivent à remplir leur promesse de rester toujours sages et raisonnables; mais le souvenir de leur mère éloignée et malade, leur ardent désir de ne lui causer aucun chagrin, suffisent à leur faire tenir parole. Ils en sont d'ailleurs bientôt récompensés par le retour, en bonne santé, de leur chère maman. Il est impossible de peindre avec plus de finesse et de vérité que ne l'a fait l'auteur de *Bouton d'or* le caractère des enfants, leur générosité naturelle, les naïfs élans de leur cœur.

5° *Les Vingt-huit jours de Suzanne*. — Les vingt-huit jours de Suzanne ne sont autre chose que les vacances de l'enfant. Sa tante Jane la conduit successivement dans la forêt, au bord de la mer et dans la plaine. Et là, devant la nature, l'enfant reçoit une leçon de choses qui se grave dans sa mémoire, mieux peut-être que la leçon de son professeur. Les nombreux et charmants dessins de G. Fraipont complètent admirablement les démonstrations de tante Jane.

Dans la *Bibliothèque enfantine* ont paru encore deux petits volumes pour les étrennes de 1888.

1° *Mignonnettes*, histoires pour les petits enfants, par Mme Noémi Balleyguier, illustrations de Vavasseur. Six contes écrits avec simplicité, dans chacun desquels les enfants trouveront, en même temps qu'un récit amusant, une utile leçon de morale.

2° *Mémoires de Cigarette*, par Théo-Critt, illustrations de Steinlen, autobiographie d'une petite chienne blanche qui, par son obéissance, son dévouement à ses maîtres, intéressera au récit de sa vie tous ses jeunes lecteurs.

N'avions-nous pas raison de dire qu'aucune maison d'édition ne pouvait rivaliser avec la production incroyable de la maison Quantin?

Librairie Hachette. — La maison Hachette offre à son public — c'est-à-dire à tout le public lisant — une suite de livres d'étrennes qui, pour être un peu moins considérable, par le nombre de volumes, que celles des années précédentes, ne leur cède en rien pour l'intérêt de la matière et le luxe de la mise en œuvre. En commençant, comme il convient, par les livres destinés aux petits et aux adolescents, nous trouvons un grand album en couleurs, intitulé : *Dernières scènes humoristiques*, par R. Caldecott. 8 francs.

Pourquoi *dernières*? — Tous les enfants qui les feuilletteront, et y riront de ce bon rire qui rafraîchit l'âme des vieux, regretteraient trop de ne pas en pouvoir espérer d'autres pour l'an qui vient. Ce genre anglais a droit de cité désormais chez nous, et c'est à la maison Hachette qu'il doit ses lettres de naturalisation. Elle ne voudra pas interrompre cette œuvre d'hospitalité, profitable non moins à celui qui donne qu'à celui qui reçoit, et nous verrons encore sortir de ses magasins de belles pages enluminées, couvertes de chasseurs en habit rouge, de chevaux sauteurs, de taureaux furieusement ahuris, de jolies *misses*, ou de charmants *babies* polychromes, signés Caldecott et Greenaway.

Mme Colomb, si connue et si aimée des jeunes lecteurs, a écrit un nouveau récit, intitulé *Danielle*, illustré de nombreuses gravures d'après Tofani. (1 vol. in-8°, 4 francs.)

Danielle est la dernière venue de la famille Vaucroix; sa mère est morte en lui donnant le jour. Aussi est-elle l'objet de la sollicitude de tout ce qui l'entoure. On ne peut d'ailleurs se défendre de l'aimer. Elle est merveilleusement douée; elle apprend tout ce qu'elle veut, musique, peinture, déclamation. Tout le monde chante ses louanges et se confond en compliments,... tout le monde, sauf un certain Lin.

daël, un ancien camarade d'enfance, qui fait tache dans le tableau, en ne dissimulant pas les réserves qu'il apporte, à part lui, à l'enthousiasme général. Danielle en est intérieurement très irritée. Elle lui en saura gré plus tard, à la suite d'une incartade, étourderie d'enfant gâtée, qui soulève tellement l'opinion contre elle, qu'elle craint de voir son frère obligé de se battre en duel pour la défendre. Lindaël finit par la rassurer, et la pauvre Danielle, comprenant que nos meilleurs amis ne sont pas toujours ceux qui nous flattent le plus, tombe dans les bras de celui qui, l'aimant de tout son cœur, a eu le courage de la blâmer et de ne lui point cacher la vérité. Inutile de dire que c'est un bel et beau mariage qui clôt cette aventure.

Les jeunes filles lisent aussi, avec grand plaisir, l'histoire que Mlle Zénaïde Fleuriot—une vieille amie toujours jeune — leur raconte, pour faire suite au *Clan des Têtes chaudes,* qui les a tant intéressées l'année dernière. Après la ruine de M. du Galadoc et la dispersion des fils, partis pour soulager la famille et chercher à combattre la mauvaise fortune avec leurs propres forces, les débris du clan se sont retirés au Galadoc, dans la vieille maison des ancêtres, une masure tremblant au vent, qu'il faut disputer aux rats et aux souris. Mais grâce à la vaillance de la bonne Michelle et à l'énergie de la gentille Bengale, on remet tout en ordre et on parvient à en faire une habitation confortable. La charmante enfant se prodigue : elle est la compagne de son vieux père, la petite mère de son plus jeune frère, Goulven, et bien que les ressources de la famille soient très réduites, elle trouve encore le moyen d'être la petite providence des pauvres sabotiers du voisinage. C'est l'histoire des mérites et du dévouement de cette adorable Bengale que Mlle Z. Fleuriot nous raconte cette année. Nous espérons bien trouver celle de la récompense qu'elle lui tient sans doute en réserve, dans le nouveau volume que Mlle Z. Fleuriot promet de nous donner bientôt. (*Au Galadoc,* 1 vol. in-8°, illustré de 60 gravures d'après E. Zier; 4 francs.)

Les jeunes gens trouveront un intérêt spécial dans les deux volumes de M. J. Girardin et de Mme P. de Nanteuil. Le premier, qui n'en est plus à compter ses succès dans ce genre de littérature, nous présente, dans *Second violon* (1 vol. in-8°, 112 gravures d'après Tofani, 4 fr.), un concierge, M. Thomas, qui a eu, dans sa jeunesse, la vocation de la musique. Malheureusement, les inepties de la destinée avaient contrarié le libre développement de ses goûts, et il devait se contenter de tirer le cordon, tout en *carrelant* les vieilles chaussures de la domesticité du voisinage. Mais il avait décidé que l'un de ses fils, pour le moins, atteindrait aux brillants sommets de l'art et de la renommée dont il n'avait eu, pour lui-même, que la vision éphémère. Le sort tomba sur le dernier des Thomas, le troisième par rang d'âge, César, bon gros garçon plein de bonne volonté et de docilité, mais absolument dépourvu d'inspiration. Cependant, à force de patience, d'exercices répétés, et, grâce aussi aux conseils de l'illustre Pérékop, une des gloires du Conservatoire de musique, il finit par acquérir sur le violon un talent estimable : il obtint même un second prix partagé avec une sorte d'illuminé, un certain Numa Soldé, qui se prenait pour un génie incompris. Plus modeste, César se contenta d'une place de second violon à l'Opéra, et se fit un petit sort heureux qu'il eut le plaisir de faire partager au père Thomas, tandis que Numa Soldé, de plus en plus incompris, terminait misérablement une carrière pleine de déboires et de déceptions.

Le second, *Capitaine* (1 vol. in-8°, 72 gravures d'après Myrbach, 4 fr.), peint à merveille la vie faite d'abnégation, de devoir et de dévouement de nos braves marins. *Capitaine* n'est pourtant que le nom d'un bon gros chien de Terre-Neuve, qui, malmené, maltraité, presque assommé par son ancien maître, a été pansé, soigné, presque sauvé par un petit mousse, Yvon Jossic, auquel il s'attache et qu'il suit obstinément pendant toute sa carrière; carrière aventureuse et glorieuse aussi, car de simple mousse Yvon Jossic devient officier de notre marine. L'auteur connaît bien les marins et les détails de la vie du bord. Il a mis dans ce cadre des épisodes pleins d'intérêt, comme la recherche d'un voleur à bord de *la Minerve;* le sauvetage de l'amiral dont le canot a chaviré en rade de Hong Kong; le fatal combat de Tamsui livré par les compagnies de débarquement de la flotte et l'héroïque attaque des frégates chinoises par nos torpilleurs, près de Ning-Po. Il y a du sentiment aussi dans ce livre, et du meilleur : la régénération morale d'un jeune homme blasé par la grande vie, l'enseigne de vaisseau Robert Leray, et le récit de sa mort, à laquelle assiste l'amiral Courbet, forment l'une des scènes les plus touchantes qu'il soit possible d'écrire.

Parmi les livres qui s'adressent déjà à des lecteurs plus âgés et connaissant l'histoire générale de notre pays, il faut citer la sixième partie des scènes historiques de Mme de Witt, née Guizot, *Un patriote au* XIVe *siècle,* beau volume illustré de nombreuses gravures d'après E. Zier (in-8°, 4 fr.), et contenant deux autres récits, *les Héroïnes de Harlem* et *Une heureuse femme.* En préparant l'édition des *Chroniqueurs de l'Histoire de France,* Mme de Witt a eu l'occasion de recueillir bien des traits de courage et de patriotisme. Ce sont quelques-uns de ces beaux exemples, dignes d'être racontés pour être imités, dont elle nous donne le récit. *Un patriote,* c'est Juvénal des Ursins, garde de la prévôté des marchands de Paris, au XIVe siècle. Les ducs de Bourgogne et de Berry, oncles de Charles VII et régents du royaume pendant les accès de folie du malheureux roi, voulaient se venger des conseillers du malheureux prince qui s'étaient opposés à leurs exactions. Juvénal des Ursins, désigné à leur rancune par sa probité et la loyauté avec laquelle il défendait les intérêts qui étaient confiés à sa garde, donne un noble exemple de désintéressement et de fidélité au devoir. — *Les Héroïnes de Harlem* sont les nobles femmes qui, sous la conduite de dame Kanau, bravèrent courageusement les efforts et les menaces des bandes féroces du

duc d'Albe, qui ravageaient les Pays-Bas. — *Une heureuse femme*, c'est Mme de Lavalette, qui put, au péril de sa vie, sauver son mari, emprisonné et près d'être condamné à mort, pour fidélité à l'Empire, sous la Restauration.

Une nouvelle édition de la *Jeanne d'Arc* de notre grand historien national, J. Michelet, avec dix grandes eaux-fortes d'après Bida (1 vol. in-8°, 20 fr.), est un véritable livre de luxe, comme typographie et comme illustration. Ce récit, où Michelet a tant mis de sa flamme et de son cœur, ne saurait être lu dans un texte mieux fait pour plaire à l'œil pendant que l'esprit est échauffé et ravi. Les illustrations sont remarquables, bien qu'un peu froides, peut-être, au milieu d'une telle inspiration.

Nous n'avons pas l'intention de revenir ici sur les grands ouvrages de la maison Hachette qui, chaque année, s'élèvent de quelques assises nouvelles, comme la *Géographie universelle* de M. Élisée Reclus, ni sur ses publications périodiques, telles que *le Tour du monde* et *le Journal de la jeunesse*. Tout le monde les connaît, et nous n'apprendrions rien à personne en en proclamant à nouveau la valeur. Nous devons pourtant une mention spéciale au second volume de l'*Histoire des Grecs*, de M. Victor Duruy, qui conduit les annales du monde hellénique depuis les guerres médiques jusqu'au traité d'Antalcidas (1 vol. in-8°, 25 fr.). C'est un véritable monument élevé non seulement à la science historique, mais aussi à l'art, qui a tenu une si grande place dans la vie des peuples grecs, et qui n'en tient pas une moindre dans l'œuvre de M. V. Duruy.

On ne peut nommer M. Duruy sans évoquer le souvenir de ce qu'il a fait pour l'instruction publique en France, et de la puissance extraordinaire avec laquelle il a donné l'impulsion initiale de toutes les réformes et de tous les progrès qui sont en train de s'accomplir. M. Louis Rousselet, que préoccupaient aussi ces graves questions d'éducation et d'instruction, passe en revue, dans un livre intitulé *Nos grandes écoles militaires et civiles* (1 vol. in-8° ill., 7 fr.), l'École navale, l'École spéciale militaire, l'École polytechnique, l'École centrale des arts et manufactures, l'École des beaux-arts, l'École de médecine, l'École de droit, l'École normale supérieure et l'École forestière. Pour donner à son travail la précision, l'exactitude, la vérité qui en font le mérite, il ne s'est pas contenté de visiter chaque école dans tous ses détails, d'étudier son fonctionnement, de s'enquérir près des professeurs et des élèves, il a voulu encore séjourner dans plusieurs d'entre elles, et pénétrer ainsi tous les secrets de la vie d'écolier. Cet ouvrage, qui nous initie aux coutumes particulières de chaque école, à sa vie propre comme aussi à son langage spécial, illustré de gravures qui traduisent aux yeux les scènes qui y sont le plus habituelles, répond aux désirs, non seulement des jeunes gens curieux de connaître par avance les écoles où ils rêvent d'entrer, mais encore aux parents qui veulent suivre du regard et de la pensée leurs enfants hors de la maison paternelle.

M. Camille Flammarion, sous une couverture d'un azur qu'on doit croire céleste, publie une monographie de l'atmosphère, « météorologie populaire », où l'écrivain astronome met dans son exposition de la science plus de flamboiements, de clartés, de rayonnement et de fraîcheur que la polychromie n'est arrivée à en mettre dans les figures qui l'illustrent (1 vol. in-8°, 300 fig. en noir, 17 planches en couleurs et 16 cartes, 12 fr.). Personne mieux que lui, en effet, ne peut servir de guide dans cet immense domaine de l'atmosphère, que ses études et l'expérience de ses voyages aériens lui ont, depuis longtemps, rendu familier. La précision scientifique se fait aimable sous les dehors de la forme littéraire exquise dont sa plume sait la revêtir.

Cette œuvre de vulgarisation de la science dans toutes ses branches, un des plus glorieux titres de la maison Hachette, se continue avec une habileté et un succès qui ne changent pas, dans la *Bibliothèque des merveilles* (1 vol. in-16 ill., 2 fr. 25), où viennent de paraître : *le Pétrole*, par M. W. de Fonvielle; *les Papillons*, par M. Maindron; *les Merveilles de l'horlogerie*, par MM. Portal et de Graffigny, et *Ninive et Babylone*, par M. Marant.

Citons encore le *Voyage au Groënland* de A.-E. Nordenskjold, traduit par M. Ch. Rabot (1 vol. in-8° ill., 15 fr.), et *la Vertu en France*, par M. Maxime du Camp (1 vol. in-8°, 45 gravures sur bois, 7 fr.), dont *le Livre* reparlera plus au long.

Nous avons réservé une place spéciale au grand ouvrage de la saison, chez MM. Hachette et Cie, *la Belgique*, par M. Camille Lemonnier. Ce gros in-4°, orné de 324 gravures sur bois dont un grand nombre à pleine page (prix : 50 francs), est l'œuvre d'un des maîtres de la jeune littérature belge, dont les romans ont eu en France un très grand retentissement et qui, non content de travailler à la gloire de son pays en illustrant son nom, s'est donné la noble et douce tâche — *work of love* — de lui élever un impérissable monument. La Belgique est réellement dans ces pages, avec ses différences d'aspects physiques, ses caractères propres, ses diversités ethnographiques, ses industries, son commerce, sa littérature, ses arts, ses coutumes, ses mœurs, ses plaisirs, ses costumes, les manifestations si multiples de son tempérament et de son génie. La gravure s'unit intimement au texte et presque toujours en est digne. C'est le livre d'un érudit, d'un poète, d'un artiste; c'est le livre d'un Belge fier de sa patrie et dont sa patrie doit être fière; c'est un bon et beau livre, après la lecture duquel on doit s'aimer mieux des deux côtés de notre frontière. Nous en reparlerons bientôt.

Firmin-Didot et Cie. — Nous n'avons guère que trois ouvrages à annoncer parmi les productions de la librairie Firmin-Didot; mais tous les trois sont d'une grande importance au triple point de vue de l'histoire, de la littérature et de l'art. *Napoléon Ier et son temps*, par M. Roger Peyre, forme un gros volume in-4° illustré de 12 planches en couleurs et d'environ 300 gravures d'après des artistes dont la liste serait

trop longue à rapporter ici, mais qui sont tous des maîtres. Ce n'est pas une simple biographie, comme le titre pourrait le faire croire, c'est l'histoire de toute une époque. Et, en effet, Napoléon a tellement dominé son époque que son nom résume son temps. L'historien s'est interdit d'apprécier ici le rôle de ce grand homme. Il lui a suffi d'accumuler des documents et des faits et d'écrire une narration vivante et fidèle, qui permît à chacun de tirer sa propre conclusion. Malgré les si nombreux écrits qui se sont accumulés sur ce sujet, les éditeurs ont pensé qu'il était possible de faire un livre nouveau : — au point de vue du texte, en se tenant à une distance égale de la simple biographie et de l'étude exclusive des grands événements politiques et militaires, et en montrant l'action que Napoléon a exercée sur son époque et sur la société ; — au point de vue de l'illustration, en reproduisant non pas seulement les sujets militaires et les silhouettes guerrières devenues classiques, mais encore tous les documents de l'époque qui apportent des preuves à l'histoire et permettent de saisir le mouvement des esprits dans les différentes directions que peut prendre l'activité humaine. Ainsi, à côté des œuvres des maîtres, très remarquablement reproduites d'ailleurs, on trouve des caricatures, des scènes de mœurs, gravures courantes françaises et étrangères qui rendent si bien la physionomie d'une époque et mettent comme à nu les mœurs publiques et privées. L'ouvrage fait suite à la collection du bibliophile Jacob, qui s'était attaché à faire revivre les gloires des siècles passés. M. Victor Peyre s'est chargé de nous montrer le commencement du nôtre. Il l'a fait avec la sûreté et l'impartialité de l'historien, qui sait que l'histoire parle, en fin de compte, plus haut et mieux que les passions humaines. Le temps, du reste, qui éloigne tout, lui a facilité la tâche : l'époque impériale peut aujourd'hui s'envisager d'un œil impartial et froid, mais non pas d'un œil indifférent ; car au delà des fautes de la politique et des mauvais calculs des partis, il y a la génération d'alors, pleine de jeunesse, d'enthousiasme et d'élan généreux, qui fit de la France l'initiatrice et, un instant, la maîtresse du monde. Ce sont là les grandes lignes du programme que l'auteur et les éditeurs se sont tracées : ils y sont, d'un bout à l'autre, restés fidèles et ont produit le livre hors pair que promettait un tel plan.

De l'empire à la papauté, il n'y a qu'un pas. Et c'est une idée assez saisissante et profonde dans son originalité que d'avoir choisi comme types, au début de ce siècle, le dominateur des corps, Napoléon, et, à son déclin le pasteur d'âmes, Léon XIII. Nous ne nous attacherons pas à faire ressortir combien les conditions particulières où se trouve la papauté de nos jours et les tendances presque générales de la science contemporaine donnent du relief à cette idée. Ce n'est pas, d'ailleurs, dans cette trop rapide revue des livres d'étrennes que nous pouvons nous permettre de creuser des considérations de cette nature. A peine pouvons-nous les indiquer en passant. Toujours est-il que la *Vie de Léon XIII*, par M. Bernard O'Reilly, refondue et annotée par M. P.-M. Brin (1 vol. grand in-8°, illustré de 2 photogravures, de 8 chromolithographies et de 320 gravures sur bois ; 15 francs), répond à une curiosité ou pour mieux dire à une attente quasi-universelle. Cette *Vie*, comme le prouve la lettre autographe du cardinal Parocchi imprimée, ainsi que des lettres des cardinaux Simeoni et Gibbons, en tête du volume, a été composée sur des documents authentiques, puisés aux meilleures sources. Le saint-père lui-même, non content de bénir et d'encourager l'auteur, lui a fait remettre un *Mémoire* fort précieux, où sont relatés un grand nombre de faits absolument ignorés du public. Grâce à ce manuscrit, le livre que MM. Firmin-Didot et Cie offrent non seulement aux amis de la papauté, mais aussi à tous les admirateurs des belles et nobles existences, est pour la plupart une vraie révélation. L'évêque de Coutances et Avranches, Mgr Germain, a donné, comme préface à ce beau volume, le portrait éloquent et saisissant qu'il a tracé de Léon XIII. L'ouvrage de M. Bernard O'Reilly, qui se publiera en même temps en anglais, en allemand, en italien, en espagnol et en hollandais, est, dans la rédaction que M. Brin en donne au public français, et en dehors d'une savante introduction sur l'état de l'Église catholique à la mort de Pie IX, en quatre grandes parties : la Préparation, les Premières missions diplomatiques, l'Apostolat à Pérouse et le Souverain Pontificat. Des appendices d'un intérêt piquant, où Léon XIII nous est présenté comme écrivain et comme poète, et une illustration aussi bien choisie et bien exécutée qu'elle est variée et riche, complètent ce fort beau volume.

Le troisième volume de grand luxe publié par la maison Firmin-Didot est d'une nature plus profane, et — pourquoi ne pas le dire ? — plus attrayante encore. C'est une nouvelle édition du beau livre d'Edmond et de Jules de Goncourt sur Mme de Pompadour, édition revue, augmentée de lettres et de documents inédits, et illustrée de 57 reproductions sur cuivre par Dujardin, d'après les gravures du temps (1 vol. in-4° ; 30 fr.). Le succès de *la Femme au XVIIIe siècle*, publié l'an dernier dans des conditions analogues, a engagé MM. Firmin-Didot et Cie a fait paraître aussi *Madame de Pompadour*. Ils ont donné les mêmes soins à l'impression du texte ; ils ont confié au même artiste justement réputé par son habileté à exécuter les reproductions, les estampes précieuses dont M. de Goncourt a fait choix dans ses collections si riches, dans les œuvres du temps et dans quelques cabinets d'amateurs, pour illustrer les pages charmantes qu'il écrivit avec son frère ; ils ont produit un livre aussi délicatement beau et qui sera recherché avec le même empressement de tous ceux qui ont l'amour des choses exquises. Outre les reproductions Dujardin, deux estampes en couleurs, fort curieuses et fort peu connues, reproduites en héliochromie par Quinzan, achèvent de faire de ce volume une publication capable de satisfaire les plus raffinés. La couverture en papier, revêtue d'ornements en trois couleurs, marron, vert et or, sur fond gris, est d'une grande richesse et d'un goût fort

artistique à la fois. Nous nous ferions scrupule d'insister ici sur la valeur intrinsèque de l'œuvre des frères de Goncourt. L'espace ni l'occasion ne nous permettent d'étudier, comme nous aimerions à le faire, ces merveilleuses reconstitutions d'une époque qu'ils ont, les premiers, appréciée en artistes comme en savants, et décrite en une langue personnelle et générale, qui est du Goncourt, et qui est aussi de l'impeccable français. — Nous nous réservons de revenir plus tard sur l'histoire de *Madame de Pompadour*, comme aussi, d'ailleurs, sur les deux autres grandes publications de la maison Firmin-Didot, auxquelles nous avons à peine le temps d'accorder le tribut d'éloges que nous leur devons, mais qui mériteraient un examen détaillé et une étude approfondie. Contentons-nous donc, pour le moment, de répéter que cette édition de *Madame de Pompadour* est une véritable merveille, que rendent plus précieuse encore les pièces inédites dont M. de Goncourt l'a enrichie. Nous pensons, et nous le souhaitons fort, que MM. Firmin-Didot ne voudront pas s'en tenir là, et que, répondant à l'accueil fait par le public à ces deux volumes, ils auront à cœur de lui donner toute la série des ouvrages historiques et artistiques consacrés par les frères de Goncourt à cette si intéressante période. Ce serait un regret cuisant pour le bibliophile de ne pouvoir, à côté de *la Femme au* XVIIIe *siècle* et de *Madame de Pompadour*, mettre sur le rayon favori de sa bibliothèque *Madame Du Barry* et *les Maîtresses de Louis XV* en éditions pareilles à celles pour lesquelles nous professons ici notre reconnaissante admiration.

Librairie Plon, Nourrit et Cie. — La maison Plon a compris l'intérêt qu'il y a à présenter à nos enfants des albums où le texte se trouve encadré de dessins en couleurs, qui en forment le commentaire continuel, qui l'expliquent, le vivifient, le rendent pour ainsi dire réel et palpable pour le petit lecteur. Le succès obtenu dans cette voie avec les délicieux ouvrages de Boutet de Monvel: *Vieilles chansons et rondes pour les petits enfants* et *Chansons de France pour les petits Français;* avec l'*Équitation puérile et honnête* du spirituel Grafty; enfin, avec le gracieux album de Mars : *Nos chéris*, ont engagé les éditeurs à continuer la série si heureusement commencée, si bien accueillie du jeune public auquel elle s'adresse. Aussi, ont-ils mis cette année encore à contribution le talent si apprécié des trois dessinateurs parisiens, dont il serait superflu de refaire l'éloge.

Un des plus curieux documents qui nous restent sur la vie de nos ancêtres depuis le XVIe siècle est la collection des *livres de civilité*, recueils des maximes sur la bonne tenue, le savoir-vivre, la conduite journalière de la vie. Ces manuels nous révèlent souvent la physionomie de l'époque à laquelle ils ont été écrits.

La civilité puérile et honnête (2 vol., 10 fr.), expliquée par l'oncle Eugène et illustrée par Boutet de Monvel, a plus d'un trait de ressemblance avec ces *Livres de civilité* dont nous venons de parler. Si on la retrouve un jour, dans deux ou trois siècles, au fond de quelque bibliothèque poudreuse, elle renseignera à merveille les historiens futurs sur les idées, les mœurs intimes, les habitudes domestiques, les allures, les costumes, le mobilier de notre époque.

Écrite avec une bonhomie souriante, souvent malicieuse, toujours de bon goût, par M. Eugène Plon en personne, qui, bien que sincère érudit et délicat écrivain, ne dédaigne point la littérature enfantine, *la Civilité puérile et honnête* deviendra le bréviaire de nos bébés, bréviaire aussi utile qu'amusant. Propreté est politesse, — Les devoirs de convenance à la maison, — La bonne tenue à table, — La civilité en promenade et en visite, — La courtoisie entre enfants: tels sont les sujets traités par l'auteur dans un style simple, clair, émaillé d'anecdotes et de réflexions piquantes. Ajoutons que les aquarelles de Monvel qui enguirlandent les sages préceptes de l'oncle Eugène sont d'une grâce, d'une finesse exquises, parfois d'un comique achevé. On sait que Monvel excelle à mettre en scène les péripéties de la vie enfantine. Jamais il ne l'avait mieux prouvé.

Mars est le dessinateur attitré de tout ce qu'il y a de plus agréable à regarder en ce bas monde, c'est-à-dire les jolies femmes et les beaux enfants. L'année dernière, dans *Nos chéris* (1 vol., 10 fr.), il a portraituré garçonnets et fillettes de la plus aimable façon. Cette année, dans *Compères et compagnons*, il il étudie aussi les animaux amis de *nos chéris*. Cet album fait défiler sous nos yeux tout un monde de gracieux babies au milieu de leurs *Petits amis*, c'est-à-dire les minets, les toutous, les chèvres, les pierrots, les serins, Jacquot, les canards, les cygnes, les pigeons, etc. Leurs *Grands amis* sont les poneys, les chevreuils du parc, le bon petit âne, les vaches de la prairie. N'oublions pas non plus les *Bonnes connaissances* représentées par les otaries, marabouts, lamas, chimpanzés, chameaux et éléphants du Jardin d'acclimatation. Sous le fin crayon de Mars, ces *Compères et compagnons* prennent gaiement leurs ébats ensemble, à la grande joie des parents.

L'*Équitation puérile et honnête* de Crafty (1 vol., 10 fr.) forme le manuel indispensable de tout apprenti cavalier. Sa *Chasse à tir* sera non moins nécessaire à tout chasseur novice. Avec l'humeur, la verve comique dont il a le secret, Crafty nous y conte, de la plume et du pinceau, les exploits du débutant dans la carrière cynégétique. Premier rendez-vous de chasse, hécatombe du gibier de plume ou de poil, et même massacre de pauvres chiens par le tireur maladroit, affût au sanglier, battues, tir aux alouettes, aux grives, aux faisans, poursuite des bécassines à travers les marais, guerre aux chats sauvages et aux renards, toutes les aventures du jeune Nemrod y sont narrées avec une foule de détails amusants, d'observations utiles et pratiques.

Un écrivain plein de cœur et de talent, M. Lucien Biart, nous racontait l'an dernier, d'une façon émue et charmante, la vie d'un enfant dans *Quand j'étais petit* (1 vol., 10 fr.) illustré par Monvel. Cette année, M. Lucien Biart obtiendra le même succès avec

Grand'père Maxime, histoire d'un vieux chimiste et de deux orphelins (1 vol., 10 fr.) illustré par un élégant dessinateur, M. T. Molignié. Enfants et parents y trouveront des émotions douces, une donnée entraînante et, ce qui ne saurait nuire, un peu de science en plus. Grand-père Maxime est, en effet, un vieux savant en même temps qu'un excellent homme. Il a entrepris l'éducation de deux orphelins et leur apprend non seulement à être bons et laborieux, mais encore à observer mille curieux phénomènes de la nature.

Dans une autre note, signalons un ouvrage qui porte le sceau d'un sens artistique incontestable : c'est la *Sainte-Marguerite de Cortone* (1 vol. in-8°, 10 fr.), par le R. P. Léopold de Chérancé, auteur d'un *Saint François d'Assise* bien connu de tous les amateurs de beaux livres. A l'attrait que présente le récit d'une vie sainte et merveilleuse, cette œuvre joint celui d'une série de dessins, gravures, eaux-fortes, frontispices en couleurs exécutés de la façon la plus remarquable. Le tombeau magnifique élevé à la sainte par Jean de Pise, les curieuses fresques sur sa vie dues à Ambrogio Lorenzetti fournissent quantité de sujets charmants dont on a tiré parti pour décorer *Sainte Marguerite de Cortone* d'illustrations vraiment distinguées.

Les amateurs de sport, auxquels la librairie Plon a déjà offert les deux amusants volumes de Crafty : *Paris à cheval* et *la Province à cheval* (2 vol., 20 fr.), ne sont pas non plus oubliés cette année. Un maître d'équipages consommé, un propriétaire de meutes bien connu a fait pour eux, dans un piquant ouvrage intitulé *En déplacement*, le tableau le plus vivant qu'on puisse imaginer des chasses à courre françaises et étrangères. Ces études cynégétiques seront un véritable régal pour tous ceux qui aiment l'émouvant et joyeux exercice que M. Donatien Levesque connaît si bien. L'auteur nous mène chasser le chevreuil et le sanglier à travers les diverses forêts de France, le renard et le cerf en Angleterre. Joyeuses anecdotes sur les chasseurs, les équipages, les chiens de meutes célèbres, observations ingénieuses fourmillent à chaque page. Ajoutons qu'un peintre bien connu et fort apprécié, S. Arcos, a jeté dans ce bel ouvrage une foule de dessins très fins, saisis sur le vif.

Nous rappellerons pour mémoire des livres dont l'éloge n'est plus à faire : *la Comédie du jour sous la république athénienne*, écrite par le pétillant journaliste Albert Millaud et illustrée par Caran d'Ache (1 vol., 20 fr.), dont l'actualité est loin d'être épuisée et qui obtient au contraire un regain de succès; *Au Tonkin et dans les mers de Chine* (1 vol., 12 fr.), dessiné sous les balles par un jeune ingénieur de la marine, M. Rollet de l'Isle, qui a combattu aux côtés de l'amiral Courbet; *Au Mexique* (1862), *Combat et retraite des six mille* (1 vol., 20 fr.), écrit par un des acteurs de l'expédition, le prince Georges Bibesco, et contenant nombre de dessins de Jazet et des cartes fort exactes; *A travers l'Asie centrale*, magistrale étude de M. Henri Moser sur des peuples et des pays aussi curieux que peu connus; *Sahara et Sahel* (1 vol., 20 fr.), l'œuvre admirable de Fromentin, chef-d'œuvre de couleur et de style, qui est devenu pour ainsi dire classique; *Sorcellerie, Magnétisme, Morphinisme, Délire des grandeurs*, où le docteur Regnard a réuni les renseignements les plus instructifs sur ces sujets qui passionnent notre époque; le superbe ouvrage de Victor Guérin sur la *Terre Sainte;* le désopilant recueil des *Contes flamands*, où Hippolyte Verly a dépensé des trésors de verve bouffonne; *Aux bains de mer d'Ostende*, le joyeux album en couleurs dû à un artiste exquis, Mars, l'auteur des dessins pour enfants dont nous avons signalé plus haut les qualités de fine observation et la séduisante élégance.

La librairie Plon continue lentement et sûrement dans la voie du succès où elle est entrée depuis si longtemps. Elle a déjà à son actif les plus beaux ouvrages, non seulement ceux qui font honneur à sa gloire, mais aussi ceux qui rendent hommage à son désintéressement; — c'est tout dire.

Librairie J. Hetzel et Cie. — La librairie Hetzel poursuit, avec le succès le plus mérité, le but que s'est proposé l'éminent fondateur de la *Bibliothèque* et du *Magasin d'éducation et de récréation*. Les collaborateurs de la première heure, comme Jules Verne, tout dévoués à l'œuvre entreprise, apportent périodiquement un livre nouveau à la série commencée.

De plus jeunes, marchant sur la trace des maîtres et s'inspirant de leurs conseils et de leur exemple, sont entrés vaillamment dans la lice. Après les Jules Verne, les Sandeau, les Stahl, les Legouvé, les Malot, les Biart, les Mayne-Reid, voici les André Laurie, les Blandy, les Bénédict, les Perrault, les Gouzy, les Lermont, etc., dont le renom grandit tous les jours.

Il y a d'autres noms que nous pourrions citer, mais la liste en serait trop longue. Ce qu'il importe bien de faire remarquer, c'est que le même esprit, la même méthode, président à la publication des ouvrages qui ont fait et qui font encore la légitime réputation de la maison Hetzel. Le souvenir du maître est toujours là, aussi vivace que les livres nombreux qui portent sa signature et qui, dans la *Bibliothèque d'éducation et de récréation* tiennent le premier rang.

C'est à son école que se sont formés les jeunes écrivains dont le concours est acquis à son œuvre; c'est à ses conseils, sans aucun doute, qu'ils doivent de faire de leur talent l'usage le meilleur et le plus littéraire. Aussi les nouveautés de la maison Hetzel sont-elles toujours attendues avec la plus vive impatience. Ajoutons que l'attente ne saurait être trompée. Chaque année en fait la preuve, en enrichissant le catalogue d'une bibliothèque choisie, des œuvres nouvelles, si surprenantes par leur inépuisable variété et si justement recherchées par un public fidèle.

Voici les titres des seize publications illustrées nouvelles offertes par la librairie Hetzel, à l'occasion des étrennes, au choix des familles :

Nord contre Sud (un vol. in-8°, 9 fr.) et *le Chemin de France* (un vol. in-8°, 4 fr. 50), par Jules Verne; *le Bachelier de Séville*, par André Laurie (un vol. in-8°, 7 fr.); *la Madone de Guido Reni*, par Bénédict (un vol. in-8°, 7 fr.); *l'Oncle Philibert*, par S. Blandy; *les Jeunes Filles de Quinnebasset*, par Lermont (3 vol. in-8°, 7 fr.); *Promenade d'une Fillette autour d'un laboratoire*, par P. Gouzy (4 fr. 50); *Pas-Pressé*, par P. Perrault (un vol., 4 fr. 50); dans la Petite Bibliothèque blanche, *Récits enfantins*, par E. Muller; *Voyage au pays des défauts*, par M. Bertin; quatre albums Stahl : deux en noir, *Pierre et Paul*, par Frœlich; *l'Age de l'école*, par J. Geoffroy; et deux albums en couleurs : *l'Ane gris*, par Geoffroy, sur le texte de P. Noël, et *Du haut en bas*, par Tinant. Enfin les deux beaux volumes formant la 23e année du *Magasin d'éducation et de récréation*, tomes 45 et 46.

En premier lieu il faut parler de Jules Verne.

Les fidèles lecteurs de Jules Verne ne se plaindront point : deux livres de leur auteur préféré, c'est une bonne fortune! Dans *Nord contre Sud*, Jules Verne invente une action aussi dramatique que touchante, qui a pour cadre la guerre de sécession. Aucun écrivain n'a mieux mis en relief les caractères et les mœurs des fédéraux et des confédérés. Le drame se passe sur les deux rives du Saint-John, en Floride, une des contrées les plus vastes et les moins connues des États-Unis.

Le Chemin de France, qui nous reporte d'un siècle en arrière, est cependant d'une actualité saisissante. Les péripéties diverses et les terribles difficultés que doit affronter, en Allemagne, un Français d'origine, pour rentrer dans sa patrie et prendre place dans les rangs de ceux qui la défendent, à une des heures les plus critiques de son histoire, sont décrites avec tant de verve et d'émotion que l'on sent, en les lisant, pénétrer et vibrer en soi le patriotisme dont l'auteur est rempli lui-même.

Rarement l'inépuisable conteur a été mieux inspiré et ces deux ouvrages, si bien illustrés par Benett et G. Roux, sont dignes de leurs aînés.

L'auteur de *la Vie de collège dans tous les pays* ajoute une pierre nouvelle à l'édifice qu'il a inauguré avec tant de bonheur.

Le Bachelier de Séville, orné des illustrations originales d'Atalaya, un architecte espagnol, ancien étudiant et peintre fidèle de ses propres souvenirs, tout en nous montrant ce qu'est l'enseignement classique en Espagne, — lequel a beaucoup d'analogie avec le nôtre — demeure un récit palpitant d'intérêt, où les hasards de la guerre civile mettent en présence, dans les camps opposés, camarades de collège et professeurs.

La Madone de Guido Reni, par Bénédict, est certes un volume bien propre à captiver l'attention des lecteurs, et qui pourra aussi faire frissonner un tant soit peu les mères de famille. C'est l'histoire de l'enlèvement d'une fillette par des bergers de la campagne de Rome, de sa séquestration, et enfin de sa vie dans le milieu étrange où elle est forcée de vivre, jusqu'à ce que les événements, très bien dirigés par l'auteur, la ramènent dans les bras de sa mère dont elle a peine à se faire reconnaître.

Il y a beaucoup d'art et beaucoup de tendresse dans ce livre, qui parle au cœur même et fait naître l'émotion la plus communicative. Il est impossible de mettre, dans une œuvre destinée à la jeunesse, plus de charme et plus de drame. Ajoutons que les illustrations d'Adrien Marie sont dignes du texte, et d'une exactitude artistique incomparable.

L'Oncle Philibert, par S. Blandy, compte parmi ces livres complets pour lesquels on ne saurait avoir trop d'éloges, et qui les mériterait tous.

Les lecteurs se souviendront longtemps de la maison patriarcale de l'*Oncle Philibert* et de la grande compassion qu'on y a des pauvres et des déshérités. On se plaît à lire et à relire de pareilles œuvres, à un moment où la littérature grossière, agonisante, espérons-le, en est à ses derniers spasmes, et où l'on revient à ces bonnes et saines lectures qui élèvent l'âme et fécondent la pensée.

L'Oncle Philibert est un de ces bijoux littéraires, nombreux dans *la Bibliothèque d'éducation et de récréation*, et qui sont cause de son légitime crédit auprès d'un public de choix. Adrien Marie a admirablement compris et rendu la pensée de l'auteur dans une illustration des plus remarquables.

Le même écrivain a déjà donné à la collection Hetzel *le Petit Roi* et *les Épreuves de Norbert*. Nous ne parlerons que pour mémoire de *Pas-Pressé*, par Perrault, l'auteur des *Lunettes de grand'maman*, — des *Jeunes Filles de Quinnebasset*, par Lermont, et des *Promenades d'une Fillette autour d'un laboratoire*, par Gouzy, — la place nous faisant défaut pour l'analyse de ces excellentes publications.

Le Magasin d'éducation, qui entre dans la vingt-quatrième année de son existence, présente toujours la même variété et la même supériorité littéraires, et il reste le recueil le plus complet, on peut dire aussi le plus sûr, de la famille. Depuis longtemps distinguée par l'Académie française, l'œuvre fondée par P.-J. Stahl se maintient fidèle à son programme. C'est en quelque sorte l'usine littéraire où s'élaborent tant de livres charmants, dont la collection forme aujourd'hui toute une bibliothèque.

Les deux volumes de la vingt-troisième année, soigneusement et artistement illustrés, contiennent *Nord contre Sud*, de Jules Verne; *le Bachelier de Séville*, d'André Laurie; *Pas-Pressé*, de P. Perrault; *les Jeunes Filles de Quinnebasset*, par Lermont; *Pierre et Paul, les Agneaux*, etc., et de nombreux articles de Legouvé, Dupin de Saint-André, B. Vadier, etc.

Pendant l'année 1888, *le Magasin d'éducation et de récréation* publiera successivement : *Deux ans de vacances*, grand roman inédit de Jules Verne; *Une élève de seize ans*, par Ernest Legouvé; *les Douze*, par Bertin; *le Fils de veuve*, par S. Blandy; *les Mines de Salomon*, par Rider Haggard; un nouveau roman

d'André Laurie; *l'Étude des beaux-arts*, par Carteron; etc., etc.

Cet aperçu très sommaire montre avec quel soin les directeurs du *Magasin d'éducation et de récréation* veillent à la supériorité littéraire et morale d'un recueil qui a exercé une influence des plus heureuses sur la littérature contemporaine.

Librairie Ch. Delagrave. — La librairie Ch. Delagrave, on le sait, ne donne pas d'ouvrages illustrés que ne fasse brillamment valoir un luxe de bon aloi. On paraît y savoir à merveille ce qui fait le bel aspect, la parure artistique, le coquet habillement des livres. Ce qui est surtout à remarquer, c'est que, tout en étant, dans ses publications de cette année, absolument fidèle à ses traditions, la maison Delagrave n'en met pas en vente qui soient vraiment coûteuses. Les plus chères sont à 13 francs reliées, et plusieurs collections sont mises en ligne qui, parées à peu près avec les mêmes soins, sont marquées de prix tout à fait modestes. Voilà pour les conditions extérieures dans lesquelles se présentent les livres que nous allons passer en revue. Quant à leur dedans, à leur âme, à leur valeur morale, il suffirait à la rigueur pour en donner l'idée, de rappeler qu'ils sont nés là, dans une des vieilles librairies classiques qui passent pour les meilleures, une de celles qui tâchent le mieux de mériter ce nom et ce renom

Les héritiers de Jeanne d'Arc, un de ces beaux volumes à 13 francs, est un grand roman historique:

La première moitié du xve siècle, ce temps où le cœur de notre France (qui n'avait guère jusque-là vécu d'une même vie) battait enfin vraiment ses premières pulsations, époque féconde en malheurs, mais pleine aussi de gloire, où les patries locales commencèrent à s'effacer et à se fondre dans la mère patrie unie devant l'envahisseur, cette période où le pittoresque des usages, des costumes et des habitations est coudoyé par l'héroïsme des sentiments, la grasse Normandie égayée par Olivier Basselin, l'inventeur des vaux-de-vire, et soulevée contre l'Anglais par l'ouvrier Cantepie qui devrait être célèbre et qui est oublié, on comprend que ce milieu familier soit empreint alors d'une couleur toute spéciale, ce moment caractéristique, ces actes valeureux aient enthousiasmé M. Dillaye, et inspiré pleinement le crayon savant, large, animé de M. Sandoz. Jeanne la Lorraine, dont le glorieux supplice forme un des premiers tableaux du livre, le robuste Cantepie en ses habits de travailleur qu'il mêle bientôt au harnais de guerre, la gracieuse Odette de Châteaurou, Zita la bonne Maugrabine, la figure réjouie du tailleur-pilote Olivier Basselin, le roi Charles VII et les chefs des Anglais nos ennemis, passent tour à tour devant les yeux dans les compositions étudiées, vivantes et vraiment magistrales de l'artiste qui est ici mieux qu'un illustrateur, ayant donné pour accompagner cet émouvant récit, un peu plus que des dessins, presque de petits tableaux.

Dans la même collection, à côté du *Déshérité*, le petit chef-d'œuvre d'Eudoxie Dupuis, à côté de ses pittoresques *Héritiers de Montmercy*, cet auteur, dont le nom est si cher à l'enfance, a placé cette année *le Petit Lord*, touchante et curieuse histoire illustrée par Birch. C'est la conquête de la vieille Angleterre par la jeune Amérique en la personne d'un aimable et spirituel enfant de dix ans, né à New-York, que son grand-père anglais détestait d'avance sans l'avoir vu, et qui, mandé par lui pour des raisons majeures, le désarme par sa bonté native, le charme par sa gentillesse, enfin force le vieillard à l'aimer sans rien faire pour cela, rien qu'en laissant agir sa nature profondément aimante et tendre. Aussi, quelle adorable physionomie morale a ce petit-fils d'un riche pair d'Angleterre, qui grandit ingénument à New-York, au milieu d'amis qui sont des couches profondes du peuple, sans se douter qu'il doit hériter de tant de grandeur et de fortune, et qui, fort étonné d'ailleurs quand ces honneurs et cette richesse viennent le chercher, fait tout naturellement tourner tout ce bonheur au profit des compagnons jeunes et vieux de sa libre enfance, de sa mère qu'il réconcilie avec son aïeul, enfin de ceux mêmes parmi lesquels il vient vivre en Angleterre. Il n'a plus de père et il ne reste plus d'autre enfant à son grand-père qui l'acceptait comme successeur de son nom parce qu'il le fallait bien et malgré son horreur pour tout ce qui vient d'Amérique. Mais il ne suffit pas au petit lord en herbe d'être pris comme un pis-aller, il veut qu'on l'aime et qu'on aime ceux qu'il aime et presque inconsciemment s'arrange si bien pour cela que le vieillard anglais ne lui résiste pas et qu'il gagne du coup, avec la sienne, la cause de tous ceux qui lui ont voulu du bien et à qui désormais il en fera. Ce qui doit surtout plaire au public enfantin dans cette naïve et curieuse histoire, ce sont tous ces piquants détails qui abondent dans la peinture de l'enfance du futur lord à New-York, de sa traversée, de son installation dans ses grandeurs inattendues. L'ampleur du sujet et ce qu'il comporte d'imprévu et de varié, la sympathie qui s'attache aux figures principales, la gaieté qui se mêle à la plupart des incidents doivent faire de ce livre un de ceux que le jeune âge dévore. — Dans la même collection que *le Petit Lord*, la joyeuse *Mission du capitaine*, de M. de Charlieu, est illustrée par Sandoz, de même que *Mont-Salvage*, conte de fées sans fées, de S. Blandy. *Le Vœu de Nadia*, de Henry Gréville, et *l'Espion des écoles*, de Louis Ulbach sont des modèles du roman chaste. Le premier est illustré par Adrien Marie.

Si les meilleures étrennes sont celles qui durent toute l'année, peut-être l'abonnement au *Saint-Nicolas* est-il le cadeau qu'on préférera pour les enfants, qui aiment à lire et à contempler de vraiment belles gravures. Réunis en volume, les 52 numéros forment un magnifique album de dessins très variés, mais tous dus à des maîtres du crayon. C'est en même temps, c'est avant tout un merveilleux recueil d'histoires diverses, de petites pièces de vers, de drôleries inattendues et toujours renouvelées, de récits d'aventures lointaines ou extraordinaires : le tout amusant et

moral comme il convient pour les enfants. De plus, *Saint-Nicolas* dans son courrier cause avec eux après avoir fait, s'ils veulent bien entrer en correspondance, leur connaissance, leur donne des conseils familiers, leur propose des questions et des concours récréatifs et leur distribue des prix. Le journal existe et progresse depuis neuf années : il y a deux ans l'Académie française, par la plume de son secrétaire perpétuel, louait *le bon esprit, la variété, l'agrément de ce recueil amusant et instructif.*

Mentionnons enfin deux beaux volumes et des tout nouveaux, l'un tout petit et l'autre magistral par le format, par l'ampleur des renseignements contenus soit dans ses belles cartes à grande échelle, soit dans les feuilles pleines d'informations précises et bien groupées qui les accompagnent et les complètent.

Le premier s'appelle *Petit Atlas*. Son cartonnage élégant et souple tient dans la poche. Avec 24 cartes dont la finesse et la netteté ne laissent rien à désirer, il contient, en 50 pages de notices, toutes les indications importantes sur les grands États et leurs relations entre eux. L'autre paraît en 12 livraisons. C'est *l'Atlas général* du colonel Niox, professeur à l'École supérieure de guerre. Il contiendra 32 cartes établies de manière à donner autant que possible l'ensemble d'une grande région sur une seule feuille. Deux livraisons ont paru (il en est donné deux par trimestre) qui indiquent suffisamment ce que sera dans son ensemble ce sérieux et magnifique travail.

Mais nous avons hâte d'arriver à la nouveauté la plus charmante en ce genre et la plus coquette, et la plus désopilante : *l'Éducation de Petit-Pierrot,* par le peintre Geoffroy. Ce n'est pas un seul Petit-Pierrot, c'est une nichée, une ribambelle, parfois une farandole de pierrots-bébés, dont les visages frais et jeunes et les silhouettes bizarres, avec les manches ballantes, des gestes jeunes, une allure gracieuse, s'enlèvent gaiement en blanc sur des fonds tout noirs. Petit-Pierrot se débarbouille et tous ses sosies se passent la serviette derrière l'oreille, il fait des farces et tous rient aux larmes, il est puni et tous pleurent, il demande pardon et tous implorent. C'est neuf et c'est enfantin. C'est saisissant et c'est naïf. Cet album ne coûte que 3 francs. — Rappelons à ce propos les noms de quelques-uns des albums les plus recherchés pour le jeune âge : *Nichées d'enfants*, la *Coquille de noix*, *Prédictions de Saint-Nicolas, Album - confidences...* Mentionnons enfin deux nouveautés très artistiques et qui ne coûtent presque rien : *Toinette et Toto* et *Serpolet et Coin-Coin.*

Librairie Alfred Mame et fils, à Tours. — La maison Mame, de Tours, ne s'est pas mise en grands frais cette année, elle ne nous offre que deux volumes in-8°. *L'Irlande, depuis son origine jusqu'aux temps présents*, par E. Ganneron, secrétaire rédacteur au Sénat (1 vol. ; prix 4 fr.) et *Nos gloires militaires*, par Dick de Lonlay, avec 8 grandes compositions en couleurs et près de 300 vignettes diverses (prix : 15 fr.). Mais, en dehors de ces deux ouvrages, la maison Mame est assez riche de son fonds d'admirables publications antérieures pour se contenter de publier sobrement aujourd'hui.

L'Irlande, de M. Ganneron, arrive à son heure et reste toute d'actualité. Nos contemporains connaissent mal l'histoire de la verte Érin vers laquelle depuis plusieurs années se fixent les yeux inquiets de tous les Anglais; on ignore le long et cruel martyre de l'Irlande, qui commença à la conquête de Strongbow, conquête malheureusement imparfaite et qui ne fut complète qu'au temps de Guillaume III.

En lisant l'étude passionnante de M. Ganneron et tant de faits accumulés qui constituent l'histoire de la malheureuse Irlande, il sera facile à nos compatriotes de voir de quel côté sont la justice, le bon droit, l'équité : ce livre est illustré de nombreuses gravures qui égayent le texte, arrivons à l'autre volume, *Nos gloires militaires* par Dick de Lonlay.

Sous ce titre, l'ouvrage comprend la série de nos grandes victoires nationales, à toutes les époques de notre histoire, depuis Bouvines jusqu'à Solferino. C'est ce qu'il y a de plus intéressant et de plus glorieux dans nos fastes militaires.

Le récit de la bataille, avec les péripéties qui l'ont accompagnée, la description du terrain et des lieux où la scène s'est passée, sont mis dans la bouche d'un soldat du temps qui a été témoin du combat et a pris part à l'action.

De plus, à la narration des faits l'auteur a su joindre, avec beaucoup d'exactitude historique, l'énumération et la peinture des différentes sortes d'armes et d'armures de l'époque, des costumes, des habitudes militaires, de l'organisation et du rôle de chaque corps d'armée, soit du côté des Français, soit du côté de leurs adversaires.

Il en résulte une couleur locale, un cachet de science militaire, et par suite une nouveauté d'aperçus qui manquent à la plupart de nos historiens : l'intérêt est plus vif et plus varié.

Mais la principale qualité de cet ouvrage, c'est qu'il constitue une œuvre entièrement patriotique, s'adressant sans distinction à tous les partis.

Que ce soit un canonnier bourgeois d'Orléans, un gendarme de Marignan, un mousquetaire de Steinkerque, un garde française de Fontenoy, un volontaire de Paris de Valmy, un houzard Chamborant de Fleurus, un dragon d'Iéna, un cuirassier de la Moskowa, un conscrit de Lutzen, un grenadier du Trocadero, un zouave de Constantine, un grenadier de Magenta, le récit est toujours traité avec le même enthousiasme, la même foi patriotique. On voit que ces lignes, écrites par la plume d'un soldat, respirent le plus ardent patriotisme.

Du reste, la couverture richement enluminée où se détache un faisceau de drapeaux, confondant, entrelacés, l'oriflamme de Saint-Denis, le drapeau fleurdelisé des Bourbons, le drapeau de nos vieilles demi-brigades, le drapeau de la garde impériale et le drapeau des d'Orléans, indique assez le but de l'ouvrage : « Tout pour la patrie! »

En effet, dans ces étendards, l'auteur n'a jamais vu des signes de partis, mais bien les plis glorieux sous

lesquels, en tout temps, nos soldats ont combattu pour la France.

En outre, l'auteur, qui joint à sa plume un joli brin de crayon, bien qu'on ne le puisse nommer Van Dyck de Lonlay, a semé dans son ouvrage trois cents dessins environ.

Nous sommes persuadé de l'accueil chaleureux que le public fera à cet ouvrage entièrement patriotique, où l'on puise le respect du passé, la confiance dans le présent et la foi pour l'avenir.

Librairie des bibliophiles, Jouaust et Sigaux. — La Librairie des bibliophiles, ainsi que les années précédentes, offre au public des lettrés et aux amateurs méticuleux et difficiles à satisfaire les meilleurs ouvrages, les plus délicatement illustrés de ce temps.

D'abord, dans la *Bibliothèque artistique moderne* il faut mentionner les *Nouvelles de Mérimée*, qui sont la partie la plus fine et la plus vivante de son œuvre. Ce sont ses premières nouvelles, celles qu'il a publiées sous le titre de *la Mosaïque*. Pour répondre à l'intention de l'auteur, les éditeurs ont voulu faire aussi une mosaïque de la partie artistique qu'ils joignaient à son œuvre, et ils ont demandé à sept de nos meilleurs peintres des dessins qu'ils ont fait reproduire par sept graveurs différents. Les peintres sont : Aranda, de Beaumont, Bramtot, J. Le Blant, Merson, Myrbach, Sinibaldi ; les graveurs : Le Rat, Lalauze, Toussaint, Champollion, Géry-Bichard, Manesse, Buland. Ce volume présente donc la réunion de quatorze artistes et se trouve être un des plus curieux qu'on ait offerts depuis longtemps aux amateurs de livres à gravures. Une vive préface de M. Jules Lemaître donne un attrait de plus à cette édition des *Nouvelles de Mérimée*. Le prix de l'ouvrage est de 30 francs sur vélin, 60 fr. sur chine et whatman.

Dans la *Petite Bibliothèque artistique* on trouve cette année une édition de *Mes prisons*, le célèbre ouvrage de Silvio Pellico (1 vol., 20 fr.). Les éditeurs en donnent une traduction nouvelle, due à M. Francisque Reynard, qui s'est déjà fait apprécier par les amateurs de la littérature italienne en traduisant le Dante et l'Arioste. Les dessins sont de M. Bramtot, qui a exprimé avec beaucoup de vérité la mélancolie répandue dans le récit du prisonnier du Spielberg. Il a eu, d'ailleurs, la bonne fortune de les voir fidèlement traduits par la pointe souple et délicate de l'aquafortiste Toussaint. *Mes prisons* manquaient à la brillante collection de la *Petite Bibliothèque artistique*, et, s'il y a un reproche à adresser aux éditeurs, c'est de les y avoir fait entrer trop tard.

Il ne faut pas oublier un bien curieux ouvrage qui a paru cette année dans la même collection. Ce sont les *Quinze Joyes du mariage*, cette piquante et philosophique satire des mœurs de la fin du XVe siècle, qui a inspiré à M. Louis Ulbach une alerte et amusante préface (1 vol., 30 fr.). Cette édition est ornée de gracieuses eaux-fortes de Lalauze.

Les amateurs de livres d'art n'ont pas oublié la publication annuelle *le Livre d'or du Salon de peinture et de sculpture* (prix : 15 francs), rédigé par M. Georges Lafenestre, et contenant la reproduction à l'eau-forte des principales œuvres du Salon. On sent l'importance et l'intérêt toujours plus grand que prend cette publication, qui en est à sa neuvième année et dont la collection formera l'histoire en même temps la plus exacte et la plus pittoresque de l'art à notre époque. Le volume de 1887, fait avec non moins de soin que ses aînés, comprend quinze planches gravées par quinze artistes différents, sous l'habile et fidèle direction du maître graveur Hédouin.

La Librairie des bibliophiles a publié également un livre à la mode du jour de l'an, et elle a tenu à ce qu'il fût digne de son aîné. Cet ouvrage est la fameuse et fantastique histoire de *Pierre Schlémihl, ou l'Homme qui a perdu son ombre*, qui fait le pendant de *l'Histoire merveilleuse de Fortunatus*, publiée l'année dernière avec les si fins et si spirituels dessins d'Édouard de Beaumont. Cette histoire a pour auteur Adelbert de Chamisso, qui l'écrivit pour amuser les enfants d'un de ses amis. C'est donc un livre qui a l'avantage de pouvoir être mis entre les mains de la jeunesse, et qui est assez intéressant pour être lu aussi avec grand plaisir par les hommes faits.

Publiée d'abord en allemand, la légende de *Pierre Schlémihl* a été traduite en français par Chamisso lui-même, et c'est naturellement sa traduction que les éditeurs ont adoptée. Les dessins, imprimés dans le texte, sont de Myrbach, un artiste dont le nom seul est aujourd'hui un éloge. Il a très bien rendu le caractère humoristique de la légende et s'est fort adroitement tenu dans les limites de l'étrange, sans jamais tomber dans le grotesque, qui est précisément l'écueil des œuvres de ce genre.

Le prix du volume in-8° grand colombier est de 15 francs, et avec cartonnage 17 francs.

Nous devons encore mentionner à la même librairie la *Nouvelle Bibliothèque classique*, à 3 francs, le volume, qui comprend les œuvres de nos grands écrivains imprimées avec le même soin que les plus belles publications d'amateurs (pour 4 francs on a les mêmes volumes recouverts d'un élégant cartonnage artistique). Ce sont des livres d'une impression très nette, d'une lecture facile et d'un format portatif. On peut aujourd'hui se faire un fonds sérieux de bibliothèque avec cette précieuse collection, qui comprend plus de cinquante volumes, et dans laquelle on trouve les œuvres complètes ou choisies de *Rabelais, Montaigne, Régnier, Montesquieu, Boileau, Hamilton, Regnard, P.-L. Courier, Malherbe, Molière, Corneille, Racine, Diderot, Rivarol, Marivaux, La Bruyère, La Rochefoucauld, Bossuet, Voltaire, André Chénier, Sterne*. Le texte de ces éditions, toujours pris aux meilleures sources, est accompagné de préfaces consciencieusement faites et des notes les plus indispensables, qui aident le lecteur sans l'entraver.

La Librairie des bibliophiles vient enfin, pour clore cette longue liste d'ouvrages, d'ajouter à sa collection des *Curiosités historiques et littéraires* un opuscule de Brantôme ignoré de bien des personnes parce

qu'il est comme perdu dans les œuvres complètes de l'auteur des *Dames galantes :* c'est le *Discours sur les duels,* qui se trouve avoir un grand intérêt d'actualité, tout ce qui concerne le duel et les règles qui doivent le régir ayant été, depuis quelque temps, plus que jamais à l'ordre du jour. Une brillante préface de M. Henry de Pène sur les *Métamorphoses du duel* vient encore ajouter à l'intérêt de cet ouvrage anecdotique, qui est en même temps un très curieux chapitre des mœurs du XVIe siècle. Aussi trouvera-t-il un bon nombre de lecteurs en dehors des personnes qui s'intéressent spécialement à l'histoire du duel.

On voit que la variété abonde à la nouvelle librairie de la rue de Lille et qu'il est facile d'y choisir des publications dignes de flatter l'œil et le goût des bibliophiles en herbe et en gerbe.

Librairie Furne; — Jouvet et Cie. — La librairie Jouvet et Cie a entrepris, depuis deux ans déjà, pour suivre les tendances actuelles du public vers les beaux livres d'étrennes à bon marché, la publication d'une série de volumes in-4°, qui obtient auprès des enfants un brillant succès. Les textes en effet sont instructifs et amusants, dus à des plumes aimées de la jeunesse, et l'illustration est très soignée.

Cette année,nous remarquons tout d'abord *la Tâche du petit Pierre* (1 vol. in-4°, 5 fr.), par Mme Charles Bigot, bien connue sous le pseudonyme de Jeanne Mairet. Petit Pierre est un orphelin qui se trouve dès l'âge de dix ans aux prises avec les rigoureuses nécessités de la vie. Il quitte la ville natale et, à travers les plus pénibles aventures, parvient à rejoindre une famille qui ne l'accueille qu'à regret. Cependant à force de zèle, de souplesse, de dévouement même, car il risque sa vie pour sauver son cousin, et grâce à son bon cœur, il se fait accepter et aimer par ceux-là même qui l'avaient repoussé. Les sentiments sont délicats et touchants, exprimés dans un style élégant et simple; les illustrations sont dues au spirituel crayon de Ferdinandus.

L'Expérience du grand-papa, par Élie Berthet, (1 vol. in-4° écu, 5 fr.), est un roman enfantin, destiné à inspirer le goût des sciences naturelles, qu'il convient, dit l'auteur, d'étudier par la pratique avant d'aborder ses arides nomenclatures. Près d'une pauvre malade, un médecin prescrit l'emploi d'une plante médicinale, qu'il faut aller chercher bien loin à la ville. Or cette plante, il est urgent de se la procurer; il y va de la vie. Le fils, un enfant de onze ans, va tout éploré demander conseil à un voisin, riche et excellent homme, fervent admirateur de la nature, qui par la suite, grâce aux bonnes dispositions de l'enfant, s'attache à lui et l'initie, en même temps que sa petite-fille, à tous ces êtres, végétaux et animaux, si multiples et si curieux. La mère est sauvée, le petit héros devient un homme éminent dans la science et épouse la fille de son bienfaiteur. L'histoire est intéressante, les personnages sympathiques, la nature dépeinte avec grâce et poésie. Nous sommes loin des noms impossibles et des termes barbares que la science impose à celui qui veut apprendre avec exactitude; c'est contre eux du reste que ce livre a été écrit. Les dessins sont de C.-E. Matthis, l'habile artiste-écrivain, dont il nous faut parler en outre au sujet du livre qu'il publie cette année, *Pique Toto, la paix et la guerre.*

Pique Toto (1 vol in-4°, 5 fr.) est une fiction ingénieuse qui, sous une forme tour à tour gracieuse et burlesque, franchement gaie et amusante, développe et résout la grande question du militarisme à outrance qui paralyse en ce moment dans le monde entier les saines aspirations du travail. Pique Toto n'est pas un souverain; l'irrévérence de l'auteur ne va pas jusque-là, quoique un pas au delà des frontières lui eût suffi pour trouver un modèle; mais c'est une sorte de personnage légendaire qui y ressemble. S'étant, un jour de chasse, endormi sur une fourmilière, un cauchemar s'en est suivi, pendant lequel ont défilé devant ses yeux attristés les bienfaits que comporte la paix et les ruines que la guerre traîne à sa suite. C'est une œuvre morale, élevée, écrite avec verve et logique, qui fera vibrer les cœurs français. Quant à l'illustration, l'auteur, C.-E. Matthis, y a mis tout son talent, comme il a fait passer dans le texte son patriotisme.

Jusqu'ici les albums d'animaux coloriés que l'on mettait entre les mains des enfants, avec un texte naïf et gai, comme il convient pour la jeunesse, étaient importés en France de l'Angleterre, de la Hollande, surtout de l'Allemagne. Ils nous parvenaient avec les défauts et les qualités de leur pays d'origine, coûtaient toujours fort cher, et ne répondaient nullement à la tournure de notre esprit national. Grâce à M. G. Gaulard, un peintre animalier plein de talent et d'humour, il existe aujourd'hui une série d'albums à bon marché, absolument français par la forme et le fond. Le dessin en est coquet, le texte enjoué, la couleur vive sans être crue : *Pelé le sale* et *Guilleri* sont deux chevaux, dont l'un n'a que de mauvais instincts et périt misérablement sur un fumier, tandis que l'autre, au contraire, rempli de fougue et d'émulation, est tué dans un combat, pour la patrie. Ces deux albums de chevaux ont pour pendant deux albums d'ânes : *Monsieur et Madame Cadichon* et *la mère Cadichon et ses quatre enfants.* Les aventures du paresseux Cadichon et de sa laborieuse moitié, couronnées par le châtiment du coupable, feront la joie des enfants, ainsi que les tours pendables inventés par les bourriques et les bourriquets formant toute l'intéressante progéniture de la mère Cadichon. Comme dans tous les livres d'éducation, une petite leçon de morale familière se dégage de ces contes originaux et plaisants. (Ces 2 vol. à 1 fr. 50.)

A côté de toutes ces histoires relatant des faits de la vie réelle, Mme la vicomtesse de Forsanz, avec la *Corbeille des fées,* fait une incursion dans le pays des légendes. Les six contes que les enfants trouveront dans l'inépuisable corbeille leur feront passer de bonnes heures, car ils sont écrits avec simplicité et charme, remplis d'incidents amusants et merveilleux qui masquent de fines critiques et de maternelles leçons. Dans une charmante préface, ce petit livre est

présenté au public par M. de la Villemarqué, de l'Institut; les dessins, très soignés, sont de Matthis.

La *Bibliothèque instructive* (2 fr. 25 le vol.) poursuit sa carrière à travers le plus franc et le plus légitime succès; elle compte aujourd'hui trente volumes. Parmi les derniers parus on remarque *Tahiti et les colonies françaises de la Polynésie*, par H. Le Chartier, avec une préface de M. Ferdinand de Lesseps (23 gravures et 2 cartes). Par suite du percement de l'isthme de Panama, Tahiti va devenir une des plus importantes escales de l'océan Pacifique, il est donc intéressant de la connaître sous ses divers aspects; *la Grande Pêche* (tortues de mer et animaux inférieurs), par le Dr H.-E. Sauvage (70 gravures), complément nécessaire de *la Grande Pêche* (les poissons) du même auteur; *les Invisibles*, par Fabre-Domergue, exposé clair et précis des phénomènes les plus intéressants de la vie des êtres microscopiques (120 gravures); *le Liège et ses applications*, par H. de Graffigny, ouvrage unique sur cette curieuse matière (50 gravures); et *les Grands Conquérants*, par A. Desprez, c'est-à-dire l'histoire des hommes qui ont bouleversé le monde et violemment dépossédé les princes et les peuples.

Enfin, comme sérieux ouvrage d'étrennes, M. Ernest Hamel publie cette année, en deux beaux volumes illustrés de gravures sur acier, une *Histoire de la Restauration*, puisée aux sources mêmes et écrite sur des documents irréfragables. Elle vient combler une lacune, car les jeunes générations connaissent mal cette période tourmentée de notre histoire qu'on appelle la Restauration, et elle présente le caractère de véracité, de saine critique, de netteté et d'impartialité qui distingue les œuvres historiques de M. Ernest Hamel.

Comme on le voit par ce rapide exposé, les nouveautés d'étrennes de la librairie Jouvet et Cie sont, cette année, dignes d'attention et d'intérêt.

Librairie H. Launette et Cie. — Il nous est désagréable de classer les deux dernières publications de M. H. Launette dans cette revue hâtive et de ne pouvoir les mettre hors pair dans un milieu moins encombré que celui où nous nous démenons ici même, dans une Babel de livres; mais nécessité fait loi, et ne pouvant les passer sous silence, nous les tiendrons autant que possible au-dessus du niveau général.

Ces deux publications sont : 1° *la Vie rustique*, compositions et dessins de Léon Lhermite, gravées sur bois par Clément Bellenger, texte d'André Theuriet (20 fr.; en édition de bibliophile, 40 fr.). 2° Les *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau, avec compositions de Maurice Leloir. (La première partie seule; parue. Prix : 12 fr. 50. L'ouvrage comprendra 12 parties.)

La Vie rustique est un des plus beaux livres à gravures sur bois de ce temps; c'est l'art de la gravure moderne dans son fini d'expression. M. André Theuriet, dans cet ouvrage, a voulu déployer le charme de son style poétique et rêveur sur la vie pittoresque des champs. Aussi en cent pages délicates et passionnantes nous fait-il respirer l'odeur des foins coupés, toucher l'or des moissons, humer l'odeur des vendanges et assister aux travaux multiples de la ferme, depuis l'étable jusqu'aux menus soins du poulailler. Il fallait un observateur, un artiste de sa valeur pour nous conter les mœurs du village, les fêtes du pays l'amour rustique et les scènes variées de la chaumière. Avec lui, nous sommes loin des paysans de M. Zola. Sans flatter ses modèles, il les peint au vif, mais ne les surcharge point de toutes les monstruosités passionnelles que nous fait voir le romancier de Médan. C'est la vie moderne des campagnes décrite à la manière antique et virgilienne. C'est là le parfum et le charme de ce livre.

M. Theuriet a eu en M. Lhermite un collaborateur merveilleusement inspiré. Le disciple d'Harpignies a surpassé son maître dans les compositions de cet ouvrage d'un art élevé, sincère et profond. On ne saurait imaginer une illustration plus conforme à l'idéal même du poète. C'est une longue suite de fusains, de croquis exquis, de silhouettes vivantes, de scènes grandioses et familières qui remettent en sensation de jouissances campagnardes, tant elles impressionnent fortement notre rétine et notre imagination à la fois.

Il fallait interpréter pour le tirage du volume cette ample moisson de compositions sur nature. M. Launette s'est adressé au bois, et il a eu la plus heureuse inspiration, car il a rencontré chez M. Clément Bellenger un habile et très intelligent reproducteur qui s'est placé du premier coup au nombre des maîtres burinistes sur bois de l'heure présente. On n'a jamais mieux fait.

Ce livre est imprimé par Chamerot sur vélin, à superbes marges, dans le format grand in-8°. Il fait encore honneur à M. Launette, qui, sans hâte, logiquement et avec tact, sait préparer minutieusement ses succès, sans activer et multiplier ses efforts sur de trop nombreux ouvrages.

Les *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau par Leloir sont la perfection même; jamais M. Maurice Leloir n'a fait preuve d'une plus grande sûreté d'art. Les gravures du Champollion sont étourdissantes de fini et de grâce. Nous pensons tant de bien de cette dernière œuvre que nous ne ferons que la signaler ici, nous réservant d'y consacrer notre examen en détail lors d'une des plus prochaines apparitions d'un autre fascicule.

Librairie Boussod, Valadon et Ce. — *L'Abbé Constantin* de Ludovic Halévy, le succès de l'année à la ville et au théâtre, a triomphé principalement à la librairie Boussod et Valadon grâce à l'exquise collaboration de Madeleine Lemaire. Qu'on se figure un volume in-4° raisin (prix : 60 fr.), brillamment imprimé sur vélin, à belles marges, et orné de têtes de pages, de culs-de-lampe et de grandes planches hors texte d'une magistrale exécution, reproduites par l'héliogravure Goupil.

C'est le dernier *cri* du livre d'étrennes, le fin du fin destiné au *high-life* et à toutes les tables des sa-

lons mondains. La librairie Boussod-Valadon a rencontré, avec *l'Abbé Constantin*, un de ces rares succès qui font que la renommée d'un livre se colporte de toutes parts avec des phrases admiratives qui engagent à courir chez le libraire le plus proche. Le premier tirage de cette publication hors ligne a été enlevé en quelques jours, Paris et les provinces ont été privés une semaine durant de ce grand album d'élégances qui a fait tourner toutes les têtes.

Et c'est justice, car les Grâces mêmes ont présidé à l'invention et à l'exécution des fines aquarelles de Mme Madeleine Lemaire; on ne peut rêver rien de plus aimable, de plus ingénieusement ingénu, de plus frais, de plus fondant. On reconnaît bien là une délicate Parisienne, traitant ses personnages comme elle a toujours traité les fleurs mêmes, avec une légèreté de touche, un tact, une finesse de coloris absolument incomparables. Toutes ces scènes de *l'Abbé Constantin*, désormais légendaires, ont été vues, posées par elle et chez elle; ses types ne se démentent point et sont bien vivants, bien suivis, observés avec pénétration. Charme, élégance, vérité, vie, émotion, sensibilité et alanguissement, tout se trouve dans ces mémorables tableaux de l'existence de château, qui demeureront comme un petit monument de nos mœurs et de nos modes à cette fin de siècle. Ce livre restera chez les bibliophiles, mais il apportera partout son parfum de beauté et son éclat de coquetterie parisienne. Nous eussions voulu nous exprimer à son égard moins à la volée que dans cette course rapide à travers les livres du nouvel an; mais si nous ne lui adressons qu'un furtif sourire admiratif au passage, nous ne désespérons pas de le rencontrer de nouveau sur notre route pour l'aborder avec moins de sans-façon.

Librairie Émile Testard et Cie. — M. Émile Testard, le publicateur de l'édition nationale de Victor Hugo, à mesure que l'œuvre du maître avance et se perfectionne, donne ses soins à de nouvelles publications d'un grand intérêt et d'un réel relief d'art; il prépare pour l'avenir des chefs-d'œuvre renommés, illustrés par les premiers peintres du temps, et il est probable qu'il deviendra prochainement l'un des éditeurs favoris du public bibliophile.

Le Pompon vert, qu'il publie aujourd'hui (1 vol. in-8°, prix : 20 francs) sera un des succès de librairie de cette fin d'année. Cette œuvre remarquable, due au talent apprécié et connu d'un de nos écrivains les plus délicats, Gustave Toudouze, est le livre de l'espérance, le bréviaire de la patrie, où les enfants de France apprendront l'amour du pays, où tous, grands et petits, trouveront une leçon de courage. On le lira avec le cœur autant qu'avec l'esprit; il ne se contente pas d'émouvoir, de passionner, d'amuser par les plus désopilants épisodes : il est l'impression poignante du passé, un exemple pour l'avenir. Les portraits, pris sur nature par l'auteur, sont des types qui resteront : Gueule-d'Acier, Tête-de-Loup, le cuisinier Faraud, le mélancolique Navaret, Crozon le tueur de Prussiens, toutes ces figures comiques ou terribles graveront à jamais dans le cerveau des enfants, dans le souvenir des hommes, dans le cœur des mères le passé et l'avenir.

En un style tour à tour simple et vivant dans sa dramatique éloquence, coupée de saillies étourdissantes de gaieté, l'œuvre du vrai patriote, du romancier émouvant que sa haute valeur littéraire a déjà fait couronner deux fois par l'Académie française est de celles qui ont leur place assurée dans toutes les bibliothèques; elle s'adresse en effet à tous, amateurs, bibliophiles, artistes, aussi bien qu'aux enfants, grâce aux remarquables dessins dont l'excellent peintre militaire Georges Jeanniot a illustré le volume avec un rare talent.

L'illustration comprend 120 dessins composés avec brio par celui de nos peintres qui connaît le mieux le troupier français, pour avoir vécu de sa vie, pour avoir partagé ses fatigues et ses dangers, ses gloires et ses infortunes. Avant de devenir le peintre que l'on sait, Georges Jeanniot a en effet vaillamment servi son pays. En 1870, officier à l'armée de Metz, il combattit au premier rang avec son régiment, le 23e de ligne qui, aux terribles journées du 6 et du 16 août, éprouva des pertes considérables. Jeanniot, ramassé parmi les blessés, fut décoré pour sa belle conduite. Prisonnier après la capitulation de Metz, il subit six mois d'internement en Allemagne. Depuis, il quitta le bataillon de chasseurs où il commandait une compagnie pour se consacrer uniquement à l'art. L'ouvrage est imprimé sur un beau papier vélin par Charles Hérissey, dont la réputation d'imprimeur n'est plus à faire.

Avec de pareils collaborateurs, le rôle de l'éditeur a été facile; il s'est borné à trouver des dispositions de mise en pages permettant de marier le plus heureusement possible le texte et les illustrations. En apportant ses soins au placement des nombreux dessins, têtes de chapitres, culs-de-lampe, dessins intérieurs qui émaillent le volume, il s'est efforcé de faire un livre agréable à l'œil autant qu'à l'esprit.

Ce livre, dédié par l'auteur à son fils, âgé de douze ans, peut être offert aux jeunes gens comme livre d'étrennes, bien qu'il se recommande particulièrement aux connaisseurs par son intérêt littéraire et artistique.

Librairie illustrée, rue du Croissant. — Ici Robida est le dieu magique et étourdissant de la plume et du crayon, et Georges Decaux est son prophète. Robida, c'est l'homme-torpille du dessin fantasmagorique; il charge ses visions avec la dynamite explosive du rire et son imagination côtoie les frontières du cauchemar, du délire et des hantises prodigieuses. Il a fait *le Vingtième siècle*, une œuvre formidable *de concept*, comme dirait Bourget; il a illustré Rabelais avec des procédés de parodie drôlatique presque géniale et il apporte dans tout ce qu'il entreprend la même verve qu'Offenbach glissait dans l'orchestration touffue de ses opérettes. Cette année, Robida nous donne *les Cent nouvelles nouvelles*, édition revue sur les textes originaux et illustrée de plus de 300 dessins en deux tons d'une fantaisie inimaginable (2 vol. in-8°, 12 fr.).

Robida a une façon d'accommoder le moyen âge qui est si endiablée et si personnelle qu'il est à espérer que l'éditeur Decaux lui confiera tous les conteurs et adapateurs de fabliaux de l'ancienne littérature. Il peut, grâce à l'impétuosité de son dessin, mieux que personne vulgariser ces vieilles histoires gauloises trop mal connues du grand public, qu'effrayent les éditions graves et sagement annotées, et nous attendons prochainement Noël du Fail, Boccace et toute la série. Nous lui verrions entreprendre avec joie une édition des *Dames galantes* de Brantôme. Ce serait son chef-d'œuvre.

Robida publie encore chez Decaux *la Guerre au XXe siècle*, grand album oblong (prix : 10 fr.) qui défie toute description et dont le paradoxe est plus sincère qu'il ne paraît. Ce dernier livre est amusant au possible.

Librairie A. Hennuyer. — La librairie Hennuyer publie annuellement deux ou trois ouvrages seulement, mais ils sont fort soignés et toujours curieusement présentés. On se souvient des *Mémorables Aventures du Dr J.-B. Quies*, des *Aventures de Huck Finn* et de *l'Histoire de la mode;* tous ces ouvrages, excellemment illustrés, ont obtenu un succès mérité.

Cette année, M. Hennuyer nous offre *le Retour d'Arlequin*, pantomime en un acte (in-8°, 10 fr.) par Raoul de Najac, musique d'André Martinet. Ce délicieux petit livre, qui montre une tentative de retour vers la pantomime, est habilement imprimé en bistre et illustré de très spirituels et délicats dessins de Lix.

Après avoir fait *le Retour d'Arlequin*, la pantomime dont l'édition illustrée (livret et partition) mérite d'être si bien accueillie, M. Raoul de Najac a pensé qu'on lirait avec plaisir et intérêt les mémoires d'un émule du fameux Debureau, un des adeptes de l'art qu'il s'efforce de remettre à la mode. Aussi, sous le titre *les Exploits d'un Arlequin*, nous donne-t-il aujourd'hui l'autobiographie du funambule François Frelon, qui, s'il en faut croire l'auteur, a récolté nombre de lauriers en jouant la pantomime. La grande originalité de cet ouvrage, jointe aux belles et nombreuses gravures hors texte dont Lix l'a illustrée et au soin tout particulier que M. Hennuyer a mis à l'éditer, en fait non seulement un des plus jolis livres d'étrennes de cette année, mais en outre un volume qu'appréciera tout amateur de belles publications.

Enfin, nous ne quitterons pas la librairie Hennuyer sans remettre en mémoire un très charmant ouvrage pour adolescents : *le Neveu de Sadi* (rien de Carnot), par F. de Claramond, conte persan, illustré par Achille Sirouy (1 vol. in-8°, prix : 5 fr.).

Au nombre des ouvrages de musique édités par M. Hennuyer signalons les *Souvenirs des maîtres* (1 vol. in-8°, relié : 3 fr.) qui forment une causerie avec les maîtres du clavecin et du piano. La jeunesse pourra à l'aide de son recueil remplir délicieusement son intelligence, son cœur et son oreille.

Librairie Renouard. — Henri Laurens, éditeur. — La librairie Renouard publie une *Bibliothèque d'histoire et d'art* qui mérite assurément d'être fortement encouragée, car elle contient, sous un format commode et au prix restreint de 3 fr. 50 le volume, une série d'ouvrages dont les titres seuls et les noms des écrivains suffiront à montrer la valeur et aussi l'intérêt. Dans cette collection, digne des attentions académiques, et sous le format courant in-18 jésus, on rencontre *l'Art dans la parure et le vêtement* et *la Peinture*, de Charles Blanc, qui font partie de la *Grammaire des arts du dessin*. On y trouve également *Versailles et les Trianons*, par Paul Bosq; *les Monuments de Paris*, par A. de Champeaux; *les Statues de Paris*, par Paul Marmottan; *l'Art pendant la Révolution*, par Spire Blondel; tous ouvrages illustrés de vignettes sur bois et très bien imprimés sur beau vélin, en caractères modernes. — Il est probable que nous aurons à revenir par la suite sur cette série de publications d'histoire et d'art, dont nous analyserons plus amplement la portée; mais, à l'occasion du nouvel an, nous ne pouvions passer sous silence cette excellente collection, qui s'adresse aussi bien à tous les jeunes hommes qu'aux plus vieux érudits et qui formera par la suite une petite bibliothèque utile et agréable où tous les documents de seconde main seront réunis. Nous ne pouvons donc qu'applaudir à la généreuse initiative de M. Laurens, directeur de la maison Renouard, et lui donner rendez-vous pour plus tard.

Librairie Alphonse Piaget. — Les maîtres écrivains ne dédaignent pas aujourd'hui la littérature enfantine, et les plus complexes d'entre eux condescendent parfois à se jouer avec les babies roses, non moins ingénument que le bon roi Henri IV circambulant à quatre pattes devant un ambassadeur, pour le plus grande joie de sa progéniture. Camille Lemonnier, l'auteur du *Charnier*, du *Mort*, de l'*Hystérique* et de tant d'autres œuvres fortes et violentes, l'écrivain de *la Belgique*, vient de s'ingénier à de charmants enfantillages dans *la Comédie des jouets* que publie l'éditeur Piaget, avec des illustrations d'Auriol, de Bac, de Gorguet et de Steinlen. Ce joli volume comprend cinq contes délicats, d'une grâce peut être trop affinée pour des enfants, mais d'une saveur exquise. *La Comédie des jouets* est enveloppée d'une couverture rouge qui est une œuvre adorable de Steinlen.

Librairie Paul Ducrocq. — Parler de la librairie Paul Ducrocq, dont la mort vient de frapper si prématurément le directeur, c'est parler d'Émile Desbeaux, qui s'est créé une place à part dans la littérature de vulgarisation pour les adolescents. Le plus grand succès a accueilli tour à tour tous les ouvrages d'Émile Desbeaux, qui, grâce à son ingéniosité, à sa langue fine et colorée, à sa science en pente douce, a su conquérir toutes les sympathies; M. Émile Desbeaux publie cette année un nouvel ouvrage intitulé : *l'Aventure de Paul Solange* (un vol. in-8°, 7 fr.).

Ce volume est consacré à des leçons de physique et de chimie; mais ces leçons, présentées selon la manière propre à l'auteur, sont pleines d'intérêt, de curiosité, d'imprévu. On pourrait dire que M. Émile Desbeaux fait, au milieu de *l'Aventure de Paul Solange*, un cours de physique et de chimie amusantes.

Le roman moral où se placent ces très utiles et très indispensables notions scientifiques est d'un attrait considérable.

Nous ne saurions donc trop recommander aux papas et aux mamans qui ont le bonheur d'avoir des enfants curieux et intelligents ce nouvel ouvrage de l'auteur du *Jardin de Mlle Jeanne*, des *Pourquoi et des Parce que de Mlle Suzanne*, des *Projets de Mlle Marcelle*, etc., que l'Académie française a couronnés à deux reprises.

L'Aventure de Paul Solange est magnifiquement illustrée, comme les autres volumes de la collection, par Rochegrosse, Brun, Mouchot, avec gravure de Méaulle.

C'est un nouveau grand succès pour l'auteur des *Petits Mousquetaires*.

Librairie Marpon et Flammarion. — Les grands libraires odéoniens nous donnent régulièrement chaque année de volumineux ouvrages destinés au grand public et qui s'écoulent magnifiquement dans la population des collèges et parmi les amis des sciences et des aventures merveilleuses. Le fonds de cette importante maison d'édition est déjà considérable et ses affaires vont chaque jour augmentant. Cette année, ils ont porté leurs vues vers le genre qui fit le succès de Gustave Aimard et que M. Louis Boussenard continue avec un charme d'imagination qui séduit grandes et petites personnes. — Voici *les Chasseurs de caoutchouc* dudit Boussenard, gros volume in-8° jésus (broché : 10 fr.), enrichi de prodigieuses illustrations de F. Férat; puis *les Mangeurs de feu*, dans la même note aventureuse et transocéanique (un vol. in-8° : 9 fr.), dû à la fertile invention de Louis Jacolliot. Ces deux ouvrages largement remplis de dessins sont pleins de péripéties, de mouvement, de dramatique; il y aurait de quoi rendre jalouse l'ombre de Fenimore Cooper et même celle de Dufauconpret. — Les générations montantes pourront, comme les précédentes, rêver de hautes herbes, d'actes héroïques et de têtes scalpées. Il y a là de quoi mettre le feu aux quatre coins de tous les lycées de France. C'est merveille et il faut y applaudir.

D'autre part, Mme Berthe Flammarion, dans un genre moins féroce et un langage plus tendre, nous présente l'*Histoire vraie de trois enfants courageux* (un vol. in-8° : 10 fr.). Cette histoire touchante et aimablement écrite nous fait assister à la lente éducation de trois enfants pauvres traversant tous les obstacles de la vie et en triomphant noblement. Ce livre salutaire et digne d'être signalé aux familles est très joliment illustré par Montader. Il fait honneur surtout aux sentiments et à l'intelligence militante de Mme Flammarion, qui a droit de ce fait à tous nos éloges.

Librairie mondaine. — La Librairie mondaine est de fondation récente, bien qu'elle soit créée sur un établissement existant depuis longtemps rue de Verneuil (maison Degorce-Cadot). Cette maison d'édition semble vouloir donner raison à son enseigne et publier des choses coquettes dignes de complaire aux mondains.

Elle inaugure l'année par deux aimables publications : les *Aventures d'un petit garçon préhistorique en France*, par Ernest d'Hervilly (in-8° carré, prix : 9 fr.) et par *Patati et patata*, par André Valdès (petit in-8°, 7 fr.), premier livre d'une bibliothèque de l'adolescence.

Ce dernier livre est un composé d'une vingtaine de nouvelles fantaisistes et fantastiques qui vont du réel au merveilleux, dans la gamme d'un style agréable et brillant. Il est un peu maigrement illustré pour un livre d'étrennes, et c'est d'autant plus regrettable que Régamey nous avait amorcés par une très ingénieuse couverture.

André Valdès, l'auteur de *Lélia Montaldi*, s'est complu à promener à son gré son jeune auditoire à travers la vie réelle, ou à l'enlever dans les sphères radieuses de la pure fantaisie.

Qui donc ne s'intéresserait à Gretly, la sympathique héroïne de la « Place vide »; à la pauvre Elsa engloutie par le gouffre; au jeune Minet écrivant ses doléances, en attendant qu'il suive les mauvais exemples; à l'amitié touchante du petit chien *Gyp* et du respectable *Rix*?

Et la ravissante fée Turquoise? Mais son nom va se trouver dans toutes les bouches enfantines, car elle est aussi bonne que belle, et elle accomplit de beaux miracles et protège toujours l'innocence. En vérité, les mamans ne regretteront pas d'avoir acheté *Et Patati et Patata*.

Les *Aventures d'un petit garçon préhistorique* sont une fantaisie exquise du charmant d'Hervilly, qui se laissait désirer depuis trop longtemps par tous les amis de sa plume si éminemment fantaisiste. Cet ouvrage nouveau a été conçu et exécuté avec l'unique pensée d'essayer d'atteindre tout simplement le but autrefois posé aux écrivains pour la jeunesse par la formule, excellente en dépit de son âge : *instruire en amusant*.

D'Hervilly a essayé de faire connaître tout bonnement à des petits auditeurs de dix à quinze ans, sans prononcer de grands mots latins ou français, comment vivaient, jouaient, mangeaient, dormaient, luttaient enfin avec la vie rude de leur temps, les petits enfants des hommes qui furent nos ancêtres sur notre sol bien avant toute époque historique.

Félix Régamey a illustré ce livre de plusieurs compositions d'une exécution très originale. C'est ainsi un des plus curieux ouvrages pour enfants de l'année 1888.

Librairie Palmé et Cie. — A l'heure où nous mettons sous presse, nous n'avons rien reçu de cette librairie, si nous en exceptons le *Littoral de la France* (cinquième partie), par Mme Vattier d'Ambroyes

(Ch. Aubert), dont nous avons déjà longuement parlé les années précédentes.

La puissante originalité et l'exactitude scrupuleuse du récit, la beauté des illustrations dues au crayon de nos premiers artistes, justifient pleinement l'admiration et l'immense succès dont furent l'objet les premiers volumes.

Ce volume comprend les *Côtes languedociennes*, depuis le cap Cerbère jusqu'à Marseille. Ceux qui connaissent les volumes précédents retrouveront avec plaisir dans celui-ci les qualités qui rendent cet ouvrage aussi intéressant qu'instructif.

En compagnie du sympathique auteur et des deux artistes dont le nom est bien connu du public, le lecteur parcourra les bords ensoleillés de la Méditerranée et les antiques cités qu'elle arrose; il fera connaissance avec les hommes célèbres qui en sont la gloire, et il fermera le volume tout charmé d'avoir voyagé en si beau pays et en aussi bonne société.

Cet ouvrage remarquable, qui forme déjà cinq volumes, a été couronné par l'Académie française et a obtenu un énorme succès, qui ne peut que grandir quand il sera terminé. — C'est mieux qu'un livre d'étrennes; c'est un ouvrage de bibliothèque, plein de notes et de documents, fait pour être lu et consulté par les érudits aussi bien que par les curieux. Nous en reparlerons la prochaine année.

Librairie Charavay, Mantoux et Cie. — Deux volumes à cette librairie, deux retardataires qu'il ne nous est possible que de signaler hâtivement.

Les Rois de mer, de Léon Cahun, contiennent le récit d'un de ces aventuriers du IXe siècle qui vinrent s'établir en Neustrie au IXe siècle et au Xe, et lui donnèrent leur nom; c'est l'histoire du fameux Hasting et de la bande de flibustiers qui, plus tard, donnèrent naissance aux Frères de la côte. Pirateries, coups de main audacieux, villes dévastées et aventures de toute sorte, tout cela y est décrit de main de maître. Léon Cahun étant d'ailleurs beaucoup trop connu pour que nous entreprenions de faire ici son éloge, nous dirons simplement que son livre est une œuvre historique de premier rang, et qu'à côté de l'exactitude la plus parfaite, s'y trouve l'intérêt le plus puissant.

L'autre ouvrage, dans une note tout autre, conte les faits et gestes d'une petite fille américaine, *Gypsy*, titre dudit volume. La jeune Gypsy est une ravissante enfant, mais très étourdie, très vive et un brin tête folle; c'est le récit de la vie de cette jeune personne de douze ans que Jacques Lermont a fait en un fort bon style, clair et élégant. Nous prédisons un succès à cet ouvrage amusant d'un bout à l'autre, qui sera la joie de nos fillettes.

Nous venons de recevoir le **Figaro illustré** de 1887-88. C'est le cinquième fascicule de cette publication artistique et cette fois encore nous avons à constater de nouveaux et sérieux progrès. Le succès retentissant de ce joli album est amplement justifié, autant par la variété et l'intérêt des éléments qui le composent que par le choix de ses collaborateurs, pris au nombre des personnalités les plus illustres des lettres et des arts. Enfin la perfection des fac similés de tableaux et des tirages chromotypographiques mettent cette publication hors de pair.

MM. Boussod et Valadon ont mis au service de notre confrère leur goût, leur expérience et les procédés de gravure dont ils disposent, et qui sont de beaucoup supérieurs à tous ceux que l'on connaissait jusqu'à ce jour.

Nul doute que le *Figaro illustré* ne trouve cette fois encore dans le public l'accueil chaleureux des années précédentes.

On peut déjà se faire une idée de la publication, dont le prix reste fixé à trois francs cinquante, en parcourant le sommaire ci-dessous. Ajoutons que *le Figaro*, en annonçant son apparition, dit que le tirage a été rigoureusement limité et qu'il ne sera pas fait de réimpression.

Bien d'autres publications d'étrennes doivent voir le jour aux approches de Noël qui ne nous sont pas encore parvenues. Chez Lemerre, ce sont les *Contes de Provence et de Paris*, par Paul Arène, délicieux recueil des contes les plus exquis du lettré cigalier, avec des illustrations qui dansent la farandole dans le texte; chez Lévy, *Madame Chrysanthème* de Pierre Loti et les *Chants du soldat* de Déroulède, illustrés; chez Dentu, *Robert Helmont* d'Alphonse Daudet, ravissamment illustré par Montaigut et Rossi; chez Georges Masson, *la Photographie pratique et ses applications*, par Albert Londe, curieux et utile ouvrage qui aura de nombreux acheteurs, et les deux tomes du journal *la Nature*, qui continue à paraître avec succès sous la direction de M. Gaston Tissandier.

Nous sommes contraints de clore ici cette longue revue des livres de fin d'année; la tâche nous est faite difficile par la tardive apparition de tous ces ouvrages que nous devons parcourir et analyser en quelques jours. C'est une liquidation générale que nous devons faire très précipitamment pour arriver à l'heure et pour ne point encombrer les colonnes de cette revue aux premiers mois de l'année suivante. Les lecteurs du *Livre* sauront, comme toujours, nous accorder leur indulgence par la raison que nous plaçons sous leurs yeux le résumé le plus complet qui se puisse faire de toutes les nouvelles publications de l'an nouveau.

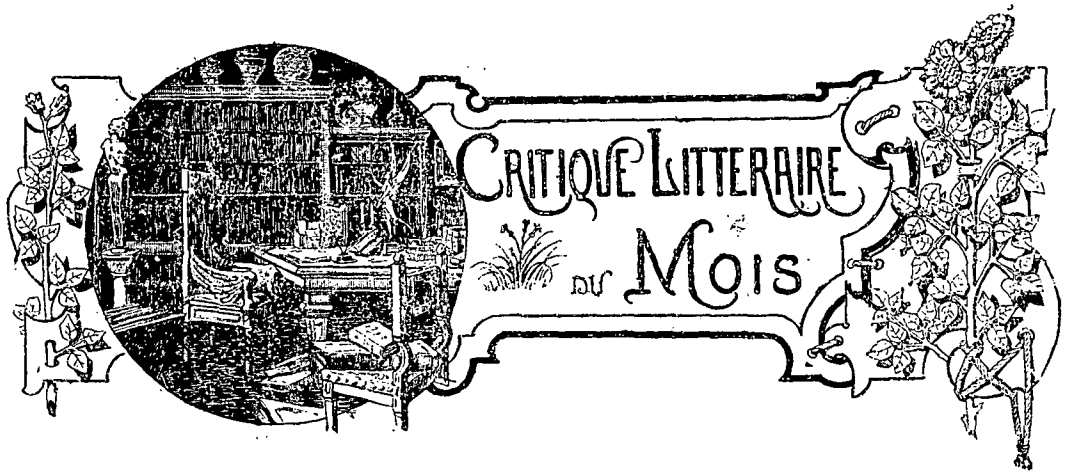

ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES

Nous considérons que la critique du *Livre* doit se produire en toute liberté d'expression, selon les sentiments personnels de ceux à qui nous accordons notre confiance. Parfois il nous en coûte de nous effacer devant une opinion entièrement opposée à la nôtre, mais nous jugeons que notre devoir nous impose de ne jamais exercer la moindre pression sur les tendances et l'esprit de nos collaborateurs. Nous éprouvons à l'égard du dernier roman de M. Zola un sentiment pénible et, il faut le dire, empreint d'un réel dégoût pour les écœurantes peintures qui maculent une œuvre superbe par endroits. Nos lecteurs verront que notre collaborateur n'en a pas jugé ainsi. Nous lui laissons donc la parole sans partager aucunement tous ses enthousiasmes. O. U.

La Terre, par Emile Zola. Paris, G. Charpentier et Cie; 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix: 3 fr. 50.

Rarement, avant même d'être terminé en feuilleton dans le journal qui le publiait, avant d'être paru en volume, un roman avait soulevé une pareille tempête que le dernier roman d'Emile Zola, *la Terre*. Que restera-t-il plus tard, que reste-t-il déjà de cette indignation, aussi bruyante qu'injustifiée, aussi furibonde qu'intempestive? Ce n'est pas avec des cris de colère, avec des exclamations d'horreur qu'on peut juger une œuvre, surtout sans la connaître dans son entier, qu'on peut jeter ainsi hors la loi un écrivain qui s'est toujours fait remarquer par sa conscience d'artiste, par sa ténacité de travailleur, par sa constante marche en avant toujours vers le même but. C'est de sang-froid, sans parti pris, avec le raisonnement, qu'il faut aborder cette œuvre, une des plus rudes et des plus terribles qu'ait jusqu'ici écrites le maître romancier.

Pour bien comprendre ce roman, pour ne se laisser impressionner ni en sa faveur ni en sa défaveur, le lecteur doit se placer à un point de vue très élevé, à un point de vue très élevé, à celui-là même où s'est placé l'écrivain, soucieux avant tout de dire vrai, de peindre ce qu'il avait vu. C'est donc de haut qu'il faut examiner les choses, avec une large vision, de manière à en embrasser l'ensemble, l'allure générale, à en saisir l'ordonnance et l'intention, sans s'arrêter à des questions de détail, à des phrases toujours faciles à détacher, à isoler et à présenter ainsi sous un aspect faux et exagéré, sous un jour brutal, odieux, qui disparaît dans l'œuvre de la masse. Il faut aussi se pénétrer du milieu tout spécial où se passe l'action et laisser de côté nos pudibonderies malsaines, nos suspectes hypocrisies de bourgeois, de citadins, pour ne voir que l'étude paysanne, sincère. On se convaincra alors immédiatement de la majesté grandiose de ce livre, de son indiscutable puissance, de sa réalité terrifiante.

Quand le soc de la charrue ouvre son profond sillon dans la chair grasse de la terre, il met à jour des débris informes, des ossements, des tronçons de vers, des êtres répugnants ou hideux, des fumiers nauséabonds, et pourtant qui songe à s'en indigner, qui pense à l'arrêter dans cette marche qu'il poursuit sans dévier, sans faiblir? Personne, car du sillon naîtra la nourriture de l'homme, le pain, la vie. C'est ainsi que Zola poursuit son œuvre énorme, poussant devant lui, en ligne directe, inflexible, impitoyable, sa plume dans la chair vive de l'humanité, et s'il met à jour des plaies, des gangrènes, des hideurs, il n'en croit pas moins devoir continuer sa besogne, sans les cacher, sans les oublier, sans les voiler, puisqu'elles font partie de la nature humaine comme les détritus fécondants font partie de la terre.

En effet, c'est bien la terre qui, d'un bout à l'autre, tient ce livre, la terre qui est l'âme, la vie, l'unique préoccupation de ces paysans jeunes ou vieux et cette pensée les absorbe égoïstement jusque par delà la mort. Pour eux, tout est asservi à cette idée: il n'y a plus ni passions, ni vices, ni amours, ni joies, il n'y a que la terre, toujours la terre. Quand la terre est en question, ils ne connaissent plus rien autre: lois, religion, conventions sociales, famille, tout s'efface

devant a force irrésistible, la terre. C'est là ce que Zola a voulu peindre, faire sentir, hardiment, crûment, sans hésiter à en montrer toutes les conséquences, toutes es lâchetés, toutes les monstruosités: si son œuvre ne recule ni devant la révélation de l'inceste, ni devant l'épouvante du meurtre, c'est que le paysan se montre ainsi dans sa dévorante et sauvage passion pour la terre, prêt à tout. Mais on n'aime pas la vérité trop nue, on ne l'admet que dans la *Gazette des tribunaux*, jamais dans le livre, dans l'analyse des passions humaines: de là ce haro formidable.

Que de reproches ne lui a-t-on pas faits qui ont dû l'étonner, faire saigner sa conscience, sa vision de l'art et qui ne sont fondés qu'en apparence, car la réflexion les détruit aussitôt, pour peu qu'on connaisse la bonne foi de l'auteur! On lui reproche d'insister sur l'acte de la génération, comme si toute vie n'en sortait pas forcément, comme si les exemples ne se multipliaient pas sans cesse sous nos yeux, comme si la terre n'accomplissait pas ce continuel travail, s'ouvrant pour recevoir la semence, la fécondant et mettant au jour le pain, les fruits, les herbages d'où naît la chair nourrissante des bestiaux, comme si tout ne dépendait pas de là. Il ne faut voir là que le levier destiné à donner le mouvement à cette œuvre. Seuls les esprits malsains, les imaginations dépravées peuvent s'amuser à relever, avec des commentaires graveleux, les passages où l'écrivain a cru devoir nous faire assister à l'accomplissement de l'acte de génération, le représentant simplement sans équivoques, tel que les paysans le comprennent eux-mêmes, c'est-à-dire une des fonctions ordinaires de l'existence, comme le boire, le manger ou le dormir.

Pour nous qui ne saurions nous arrêter à ces étroites chicanes de détails et désirons faire la part du tempérament de l'écrivain, nous déclarons sortir de cette lecture, émerveillé de cette prodigieuse intuition des êtres et des choses, de l'implacable volonté du romancier, de sa force. C'est un maître livre qui s'élève au-dessus du maladroit débat qu'on a tenté d'engager à son sujet.

La figure magistrale du vieux Fouan ferait à elle seule le succès du livre par sa grandeur épique, par son envergure extraordinaire. Le romancier a symbolisé dans ce vieillard le paysan tel qu'il est, tel qu'il a été, tel qu'il sera toujours, tant qu'il aimera la terre, le paysan qui fait corps et âme avec elle; il le fait revivre également sous une forme hardie, brutale, fanatique jusqu'au crime dans la figure de Buteau, cet autre paysan, ce jeune, plus épris encore ou tout au moins d'une manière plus féroce, plus jalouse, passionné pour la terre, au point de la flairer comme une grisante chair de femme, de la caresser de ses doigts ainsi qu'une maîtresse, la seule maîtresse, l'amoureuse éternelle.

Il faudrait citer les unes après les autres les scènes merveilleuses où naît, se développe, se dramatise et s'achève cette tragédie gigantesque de la terre; mais tout le monde les connaît, les a lues, en a eu le saisissement, ce coup au profond de l'être qui vous retourne et vous remue jusqu'au vif des entrailles.

Qu'est-ce à côté de cela que ces mesquineries à l'aide desquelles on attaque l'écrivain? N'a-t-on pas crié au scandale, au sacrilège même, à cause de ce bon soulard surnommé Jésus-Christ, en résumé une figure plutôt sympathique et drôle qu'eût aimée le curé de Meudon. Il faut bien peu connaître les paysans pour croire qu'ils en pensent si long sur ces questions de religion ou d'irréligion, qui sont la plaie hypocrite des villes. Superstitieux, oui; mais religieux, jamais. Quel est donc le journal, quel est donc le milieu bourgeois, où il se passe un jour, sans que le genre de plaisanterie reproché à son joyeux héros ne soit traité, souligné, raconté à plaisir? Peut-être la chose est-elle plus fleurie, plus cachée, plus enveloppée de circonstances atténuantes; en réalité, elle existe, elle est dans la pensée de celui qui fait la plaisanterie, qui l'écrit; mais ici il s'agit de paysan, le paysan n'y met pas tant de façons. Quelles récriminations aussi, parce que Zola ose parler en termes, plus que mesurés d'ailleurs, de certaine maison clandestine de Chartres, que l'on ne voit pas, mais dont le propriétaire enrichi vit retiré à la campagne, honoré, presque respectable! N'a-t-on donc pas admis, admiré même, et avec justice, certains livres tout entiers consacrés à de pareilles études? On en a ri, on a blagué, on ne s'est pas fâché tout rouge comme aujourd'hui. C'est une note comique et vraie, et l'auteur était absolument dans son droit en s'en servant comme il l'a fait.

De tout cela il ressort une chose, c'est que ce livre tant conspué est une œuvre hors ligne, faite dans la même manière que les précédentes œuvres de Zola, sans concessions au goût plus ou moins pudique de certains lecteurs, prouvant son énergie, sa volonté, sa haute conscience d'artiste, sa puissance de travail et d'intuition. Certaines parties peuvent être grossies, exagérées par une vision spéciale à l'écrivain; mais l'œuvre n'en reste pas moins une peinture impitoyable de scènes que nous voyons constamment se reproduire dans nos campagnes.

C'est l'épopée tragique du paysan, comme *Germinal* est l'épopée du mineur et *l'Assommoir* celle de l'ouvrier parisien.

G. T.

La Fille adoptive, par Jules de Glouvet. Paris, Victor Havard, 1888. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

C'est encore un roman sur une question de droit que publie M. Jules de Glouvet; après la thèse de la paternité dans un cas d'exception, il aborde celle de l'adoption, cas exceptionnel aussi, et nous montre toute une famille d'héritiers campée autour de la succession d'une cousine malade, ainsi qu'une horde sauvage autour d'une ville pleine de richesses. Comme dans *le Père*, le grand défaut du romancier est d'être surtout un magistrat, de laisser dépasser à tout angle de page le bout de la toque ou le coin de la robe. Certaines figures sont intéressantes; l'étude serait curieuse, émouvante et aurait par endroits un réel relief, si elle était traitée simplement, par un

observateur surtout préoccupé de peindre des caractères, d'étudier des types, si enfin elle était prise dans la vie au lieu de sembler forgée d'imagination dans un milieu idéal et inventé. Chez M. de Glouvet, en outre, le procédurier gâte l'écrivain; il lui souffle trop de périodes ampoulées et déclamatoires, trop de citations, trop de souvenirs d'auteurs, trop de rhétorique. C'est une prose qui retarde d'un demi-siècle, un style à l'allure vieillotte et poussiéreuse, sentant à plein nez l'artificiel des classes, le bagage pesant des *humanités,* l'école de ces magistrats amis des lettres, grands traducteurs d'Horace, grands écrivassiers de petits vers aimables, mais ne parvenant jamais, en dépit de certains semblants d'allures dégagées, à se débarrasser de l'épaisse, poisseuse et filandreuse phraséologie du barreau.

Journal des Goncourt (1862-1865), 2e volume. Paris, G. Charpentier et Cie, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Un ensorceleur, ce deuxième volume du *Journal des Goncourt,* un livre d'or de l'art et des belles-lettres, un de ces recueils dont on sort, comme de quelque musée de premier ordre, du soleil plein les yeux, de l'émerveillement plein le cerveau, de la joie plein le cœur.

On le prend, on l'ouvre, on ne peut plus le quitter, impossible de le fermer; c'est lui qui vous tient, qui vous accapare, qui vous enveloppe de son atmosphère de griserie cérébrale, qui ne vous laisse plus de repos qu'on ne l'ait lu, dévoré, savouré, et qui vous poursuit longtemps encore, après qu'on l'a refermé.

Il se coule dans votre chair, prend votre mémoire, donne à votre pensée et à vos yeux la stupéfiante fantasmagorie d'un défilé de gens célèbres qui causeraient dévant vous, avec vous, sans contrainte, sans hypocrisie, tant l'impression est vivante, absorbante, et impérieuse, de ces portraits, de ces croquis, de ces conversations, de toute cette histoire anecdotique et littéraire, remuée, vivace, frémissante de passion, de vie.

Avez-vous connu Gautier, Sainte-Beuve, Baul de Saint-Victor, Gavarni, Flaubert, Mérimée, George Sand, Michelet? Connaissez-vous Taine, Renan, la princesse Mathilde, vous les rencontrez pleins de vie, de paroles, dans ce livre précieux, œuvre de deux sténographes extraordinaires, de deux écrivains de génie, qui ne se contentent pas de sténographier des conversations, mais qui les miment, qui les jouent, qui les font sortir des personnages, avec une telle intensité de vie, un tel relief de gestes, une voix si juste et si bien notée qu'on a l'illusion du personnage lui-même planté devant vous, d'autant mieux que les Goncourt donnent en même temps le portrait peint par eux de main de maître de chacun de ces maîtres. Ah! qu'il y a loin de la froideur, de l'impersonnalité ou du parti pris de tant de mémoires vantés et fameux, à ce journal si plein de ce qu'ils ont vu, de ce qu'ils ont senti, de ce qu'ils ont souffert.

On y assiste à l'enfantement de *Germinie Lacerteux,* ce chef-d'œuvre de réalité, cette histoire d'une humble, d'une laide, mais d'une femme, d'un tempérament, d'un être vivant, ayant bien réellement existé, ayant souffert, ayant aimé et étant mort d'avoir trop appartenu à l'humanité. On y suit les espoirs, les mécomptes, les déchirements qui ont précédé, accompagné et suivi la représentation de *Henriette Maréchal,* ce drame de la vie, qu'il a fallu plus de vingt ans pour faire accepter du public, et qui est maintenant classé au rang des meilleures œuvres littéraires du théâtre moderne.

Un tel livre repose du voulu, du faux, de l'antinaturel, de tout ce que nous sert d'habitude la convention sociale, mondaine, artistique et littéraire. C'est le cri de vérité jailli de la bouche de chacun, recueilli par des maîtres et hardiment publié, sans souci des clameurs qu'il peut soulever, des haines qu'il peut faire flamber comme des fagots desséchés et qui ne serviront qu'à éclairer plus haut cet admirable recueil peignant la vie littéraire de notre temps mieux que tous les romans et toutes les analyses.

La première maîtresse, par Catulle Mendès. Paris, G. Charpentier et Cie, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Un livre de Catulle Mendès, eh! mon Dieu! on sait d'avance à quoi s'en tenir, une pourriture tentante, un adorable mets faisandé, un gibier décomposé à point, arrosé de parfums exquis, saupoudré de perles et de pierres précieuses et présenté sur un plat d'or ciselé, merveilleusement ouvragé. En ce sens, jamais le romancier d'art, le littérateur passionné n'a poussé plus loin la hardiesse qu'en écrivant *la Première maîtresse;* tout ce qu'une langue harmonieuse, rythmique, colorée, peut donner d'attrait aux vices les plus répugnants et les plus bas, ce livre dangereux l'apporte. L'histoire de cette goule bourgeoise qui a nom Honorine d'Arlemont et de ce poète exacerbé qui signe Évelyn Gerbier, est de celle qu'on n'ose pas raconter et qui demandent l'analyse d'un chirurgien, d'un savant habitué à fouiller toutes les gangrènes et toutes les corruptions du corps humain. Catulle Mendès a beau prodiguer les souplesses du style, les pierreries de la phrase, il n'arrive cependant pas à vous faire oublier dans quel monceau d'ordures il est allé chercher son sujet, dans quel amas d'immondices il a recruté ses personnages. On s'échappe de cette lecture, comme on s'évaderait d'un bouge resplendissant de lumières, de dorures, de fleurs, mais qui n'est et ne sera jamais qu'un bouge.

Bonnet-Rouge, par Jules Case. Paris, Victor Havard, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le nouveau roman de Jules Case, d'abord un peu farouche comme son titre de *Bonnet-Rouge,* parfois d'aspect aride et dur, est avant tout vrai, cette essentielle et primordiale qualité du bon livre

moderne, de l'œuvre d'observation, de l'œuvre d'avenir et de durée. C'est un livre fait de sincérité et d'émotion; de sincérité dans la peinture des choses, dans le parler des personnages, dans la défense et la lutte des croyances, dans l'allure en avant du héros; d'émotion dans les détails, dans l'amour passionné du père pour son enfant, du fils pour son père, cette chaude sensation humaine qui flotte autour de l'être ambitieux, avide d'arriver, que la politique semblerait devoir durcir et dessécher. Certes, oui, au début de son étude, le romancier semble se perdre dans les futilités du détail inutile, s'éparpiller également entre ses personnages, sans condenser la lumière sur son héros; le lecteur en ressent une sorte d'hésitation, comme s'il se trouvait au milieu d'un carrefour, d'où s'élanceraient trop de routes, avec l'ignorance du pays où il s'est engagé. Mais à mesure que l'action s'engage, la clarté se fait plus vive, projette le faisceau de ses rayons sur la figure grandissante d'Olivier Dathan, dessine nettement ses reliefs, ses arêtes saillantes, le campant droit sur ses pieds et le jetant vivant en plein mouvement. On voit que l'écrivain s'est en outre complu à peindre le délicieux visage de Simone Baratier, la charmante petite poitrinaire et à la mettre en opposition avec l'altière Julie Polinière; Honorine, l'humble couturière, maîtresse d'Olivier durant ses années de détresse et abandonnée par lui dès que la fortune lui sourit, est bien touchante et donne une vigueur particulière à l'analyse du caractère d'Olivier, combattu entre le devoir, l'affection et les lâchetés, les misères de la politique En résumé, une œuvre intéressante, faite avec une implacable conscience et donnant la note neuve des débuts de l'homme politique dans notre société moderne.

Les Fautes, par ALBERT TINCHANT. Un vol. in-18 jésus illustré. Paris. Alp. Piaget, éditeur, 1887. — Prix : 3 fr. 50.

Toutes ces *fautes* sont commises par de jolies personnes, plus ou moins possédées du diable; elles échancrent carrément leur corsage et troussent leur jupe d'un coup de main hardi elles n'en rougiraient que si elles avaient la poitrine plate et les mollets maigres. Mais M. Tinchant n'a honoré de son choix que des héroïnes douées d'un embonpoint artistique, et il a tâché de faire passer dans son style toute la morbidesse de la peau satinée, tous les parfums capiteux répandus sur le linge des élégantes, toute la langueur ou toute l'ardeur des belles enamourées.

Ce qui ne l'a pas empêché d'insinuer traîtreusement dans le volume un certain nombre de pages ternes, monotones et vides, comme celles qu'il intitule *Courtisane* ou encore *Tombe fleurie*. Au fond, il ne s'est pas mis en frais d'invention, mais simplement de style. Ces petites histoires sentent le *Chat noir* et la *Vie parisienne:* ce n'est pas le pire des odeurs assurément.

Une escouade, que dis-je? un bataillon de dessinateurs, unit ses efforts pour illustrer le volume; et ce ne sont pas les derniers des rapins. Oyez plutôt: Auriol, Bombled, Caran d'Ache, P. Fau, Henri Pille, Uzès, Willette, et même Rode Salis! Ces noms-là sont jolis à lire; quel dommage que tous les dessins signés d'iceux ne soient pas aussi jolis à voir, peut-être est-ce la faute au tirage? Il en est qui sont bien mal venus. C'est une *faute* que M. Tinchant a oublié de poétiser avec les autres.

Sa petite préface marque une bonne et fière intention: « J'ai tâché de faire bref, parce que cela est difficile. » C'est toute la préface, toute la profession de foi. Plusieurs fois l'auteur a triomphé de la difficulté cherchée, plusieurs fois seulement, notamment dans *l'Éventail*, dans le *Boucher*, dans une *Valse de Chopin*, encore qu'il ait trop ralenti le mouvement au milieu, et aussi dans *Fidélité*. Ce ne sont pas seulement des historiettes, ce sont des notes concises et précises, où se condensent des observations prises de la vie réelle des gens amoureux.

Ghislaine, par HECTOR MALOT. Paris, G. Charpentier et Cie, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le sujet traité par Hector Malot dans *Ghislaine* est certes des plus ardus, et il fallait un écrivain consciencieux et délicat comme lui pour s'en tirer avec honneur. Le roman débute tragiquement par un viol. Ghislaine, orpheline, nièce de M. de Chambrais, est violée un soir par son professeur de musique, un certain Nicétas, qui s'est pris de désir pour elle. Affolée, elle fait à son oncle l'aveu du crime dont elle a été la victime, et celui-ci l'emmène à l'étranger, en Sicile, où elle met au monde une fille, dont personne ne soupçonne l'existence. Au retour, Ghislaine épouse le comte d'Unières, qui ne devra jamais connaître la faute involontaire de sa femme, et fait élever sa fille par un garde de son mari. Mais Nicétas revient et veut faire chanter Ghislaine. Le garde, Dagomer, lui brise la tête d'un coup de fusil, au moment où, pour tenir Ghislaine à sa discrétion, ce Nicétas tente d'enlever Claude, la fille de Ghislaine. Hector Malot a déployé, dans cette peinture des luttes de la malheureuse femme entre son amour maternel et son affection pour son mari, toutes les souplesses de son talent fin, de son émotion et de ses qualités dramatiques. G. T.

La Marchesa Carantoni, par F. MARION CRAWFORD. Un vol. in-18. Paris, 1887. Dentu, éditeur.

La Marchesa Carantoni, le dernier roman traduit en français du jeune romancier américain F. Marion Crawford, fait exception dans son œuvre. Sans doute, il n'est pas un seul de ses précédents romans où l'amour ne joue un rôle, mais l'amour « pour le bon motif », d'une part; d'autre part, il n'y apparaît guère qu'à la façon discrète du fil d'or dont un habile orfèvre sertit les pierres précieuses d'une bague de fiançailles. Dans *la Marchesa Carantoni*, au contraire, c'est l'amour qui domine, et, qui plus est, l'amour coupable, la passion déréglée, rompant toutes digues

et bravant toutes lois. A ce propos même, je dois avertir le lecteur, qui serait tenté de lire l'œuvre dans le texte d'origine, que le titre anglais est *To Leeward*, terme de marine dont la traduction « Sous le vent » eût été fort obscure en français, le sens n'étant pas déjà très clair en anglais, mais où l'on peut, à la rigueur, comprendre cependant que l'héroïne se laisse emporter par sa passion comme un vaisseau sous le vent soufflant en tempête. La marchesa Carantoni va en effet jusqu'au terme extrême où puisse mener la passion, puisqu'à son amour elle sacrifie sa vie; comme dans *Monsieur Isaacs*, comme dans *Zoroastre*, on retrouve en ce dernier roman ce don puissant d'évoquer choses et gens, de faire vivre les personnages, de les faire voir dans leur milieu, de leur faire parler la langue de leur monde et de leurs sentiments et cette variété de paysages et de types, qui ont si rapidement déterminé le très grand et légitime succès de M. F. Marion Crawford. E. C.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS.

La Gouine, par Boyer d'Agen. Bruxelles, Kistemaeckers, 1888. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Deux rois, par le prince de Vulars. Paris, Ollendorff. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Journal de Fidus, sous la République opportuniste. Paris, Marpon et Flammarion. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le 1er régiment de chasseurs d'Afrique, par Fernand Hue. Paris, Lecène et Oudin. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Caprices de marquise, par Auguste Lepage. Paris, Dentu et Cie. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Les buttes-Chaumont, roman parisien, par Charles Deslys. Paris, Sauvaitre. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le roman de Paris, par Eugène Morand; illustrations de Pille. Un vol. in-18. Paris, Ollendorff. — Prix : 3 fr. 50.

Paris qui dort, par Louis Bloch et Sagari. Paris, Librairie illustrée. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Héra, roman contemporain, par Eric Besnard. Un vol. in-18. Paris, Plon et Cie. — Prix : 3 fr. 50.

La princesse Tata, traduit du russe de Markewitch. Paris, Librairie Nouvelle Revue. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

La petite baronne, par Alexis Bouvier. Paris, Marpon et Flammarion. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Ninie, par Alexis Bouvier. Paris, Marpon et Flammarion. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Les filles de Jean de Nivelle, par Léon Gandillot. Paris, Ollendorff. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

La chasse aux Juifs, par Michel Deliner. Paris, A. Dupret. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le cadavre, par Auguste Dumont. Paris, Jules Lévy. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

William Wallace, traduit de l'anglais. Paris, Victor Palmé. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Vieilles nouvelles, par le comte de Puy-Maigre. Paris, Sauvaitre. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Mon premier-né, par André Monselet. Paris; un vol. in-18 carré. — Prix : 3 fr. 50.

La grande prêtresse, roman parisien, par Charles Chincholle. Paris, Librairie mondaine. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Florival et Cie, scènes de la vie du théâtre, par Samson Cressonnois. Paris, Ollendorff. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Mademoiselle Valérie, par Georges Dampt, préface de Lemaître. Paris, Lemerre. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Les Causes célèbres de la Russie. Un vol. in-18. Paris, Albert Savine; 1887. — Prix : 3 fr. 50.

Ce recueil, qui vient après *les Causes célèbres de la Belgique*, *les Causes célèbres de l'Angleterre* et *les Causes célèbres de l'Allemagne*, publiées à la même librairie, contient le procès du colonel Kostroubo-Karitzky et de Mme Dmitriéva et les deux procès auxquels donna lieu l'assassinat de Sarah Becker. Le but de l'éditeur est de choisir des causes qui soient « le tableau complet d'un milieu social, le prétexte d'une peinture exacte de tout un peuple ». Le choix des deux causes qui forment ce volume répond bien au programme. Outre que les annales criminelles de l'empire moscovite comptent peu de causes d'un intérêt aussi empoignant que le procès du colonel Kostroubo et de sa maîtresse, Mme Dmitriéva, peu d'affaires aussi mystérieuses que celle des assassins présumés de Sarah Becker, ces récits nous introduisent dans deux milieux sociaux très différents ; le

fonctionnarisme omnipotent d'un centre provincial et la foule de misérables qui grouille autour d'une caisse de prêt. Le rédacteur écrit d'un style animé, dramatique et étonnamment dégagé de mots russes, qui embroussaillent la plupart des livres où l'on parle en français du grand peuple de l'Europe orientale.

Il Demonio dello Stile, par ALBERTO CANTONI. Tre novelle. Un vol. in-12. Firenze, G. Barbèra; 1887. — Prix : 2 francs.

Ces trois nouvelles, dont voici les titres : *Il Demonio dello Stile, novella critica; l'Altalena delle antipatie, novella « sui generis »;* et *Più Persone ed un Cavallo*, sont inspirées par les préoccupations qui troublent un grand nombre d'esprits modernes et qui se résument dans le mot affriolant de *pessimisme*. M. Alberto Cantoni dépense un grand talent à étudier cette maladie de l'âme dans quelques situations exceptionnelles. Mais il me paraît que, pour être un docteur ès pessimisme, à qui ni le grand poète triste Leopardi, ni le grand farceur lugubre Schopenhauer, n'ont rien à apprendre, il n'est point un adepte de la doctrine, ni une victime du fléau. Une forme artistique un peu tourmentée, mais délicate et puissante à la fois, donne à ces essais une valeur littéraire qui sera fort appréciée en Italie et qui mériterait de tenter la main de quelque traducteur habile à mouler le français sur l'italien. B.-H. G.

La Bruyère dans la maison de Condé, par ÉTIENNE ALLAIRE, deux forts volumes grand in-8°. Paris, 1886; Firmin Didot et Cie.

L'ouvrage considérable composé par M. Étienne Allaire ne se lit pas d'une seule traite; on le quitte, non par ennui, mais par la fatigue que causent à la longue les récits fort détaillés et les particularités très fines; on y revient par curiosité, on s'y complaît par contentement d'apercevoir des choses neuves ou des explications neuves de choses déjà connues; on va jusqu'au bout et l'on est bien tenté plus d'une fois de revenir sur ses pas pour reprendre une anecdote caractéristique, un incident historique tout à fait significatif.

Ces deux gros volumes constituent le commentaire le plus ingénieux et le plus vivant de l'ouvrage de La Bruyère. M. Allaire l'étudie sous deux points de vue, dans l'ensemble et dans le détail; il détermine comment La Bruyère conçut son livre, quelle méthode il choisit et pourquoi; et aussi quelles dispositions naturelles ou acquises de son esprit l'inclinaient à se faire le peintre mordant et pourtant impartial des caractères et des mœurs de son siècle. Et d'autre part, en fouillant la vie et la cour, le train de l'existence dans la maison de Condé, les intrigues, les rivalités, les brouilles, les raccommodements des princes, des princesses et des domestiques, grands ou petits, il rétablit par des hypothèses à tout le moins vraisemblables, non seulement une *clef*, mais mieux que cela, l'ordre et l'espèce de circonstances qui ont fourni à La Bruyère la matière de ses notes. Ce sont des conjectures, mais appuyées sur des preuves. « Il est assez rare, dit M. Allaire, que des observations générales ne s'appliquent qu'à un seul fait, et souvent nous en indiquons plusieurs. Les caractères se rapportent toujours à plusieurs personnes, sauf un petit nombre de portraits faciles à reconnaître. »

La maison de Condé fut pour La Bruyère comme la boutique du barbier de la Pézenas, pour Molière, ou pour le *Diable boiteux* les tours de Notre-Dame. Il y vit le monde en raccourci, et l'homme dans tout son étalage. « Il aimait la vérité simplement, il la voulait chercher tranquillement; jamais obligé d'avoir raison, toujours en état de céder sans honte et de reconnaître ses erreurs, il prétendait ne se laisser dominer par aucune passion; et pour juger les hommes et leur caractère avec les moindres chances d'illusion, il adopta cette méthode impartiale, la règle de Descartes, qui ne veut pas qu'on décide sur les moindres vérités avant qu'elles soient connues clairement et distinctement: elle est assez belle et assez juste pour devoir s'étendre au jugement que l'on fait des personnes. Avec cette méthode, La Bruyère espéra fonder ce qu'il appelle la science des mœurs.

Cette science, M. Allaire nous montre qu'il la possédait vraiment, par le rapprochement de tel trait d'observation et du fait observé; de la sorte, ce qui dans le livre de l'illustre moraliste n'était d'abord pour nous qu'une fine pensée, une réflexion profonde, artistement exprimée, s'anime, prend du relief, et nous sentons mieux combien était juste le coup d'œil de l'observateur toujours en éveil.

Aussi M. Étienne Allaire a-t-il pleinement raison de juger La Bruyère non moins remarquable comme historien que comme moraliste. Ce sont, en effet, les événements et les personnages avec lesquels se fait l'histoire qu'il a vus de ses yeux, mesurés et analysés avec son esprit, et c'est de l'examen des uns et de la fréquentation des autres qu'il a extrait cette science de la vie, cete connaissance concrète des mœurs, qui assure l'éternelle exactitude de ses jugements.

Pour reconstituer le *processus* des réflexions de La Bruyère, M. Étienne Allaire a dû pénétrer dans l'intimité de l'histoire depuis le moment où le moraliste entre dans la maison de Condé jusqu'à sa mort, c'est-à-dire depuis 1684 jusqu'en 1696, période qui est peut-être la plus curieuse du règne de Louis XIV, à cause des transitions, des transformations qui s'y opèrent. Pour cette besogne il avait à sa disposition les documents qui abondent dans la maison de Condé; M. le duc d'Aumale les a fort obligeamment donnés en communication à l'érudit qui fut le précepteur du duc de Guise, et qui conçut l'idée de son ouvrage dans la maison même de l'héritier des Condé, tandis que le prince en préparait l'histoire. Avec ces documents on peut se rendre compte de bien des faits relatés dans le *journal* de Dangeau, dans les *mémoires* du marquis de Sourches, dans ceux de Saint-Simon, dans la *Gazette de France*, etc. On peut voir, dit M. Allaire, comment ces faits se sont présentés aux yeux de La Bruyère. Nous nous plaçons au même

point de vue que lui; nous assistons à ses travaux et à ses études: il nous raconte sa propre vie. Il ne cite pas les faits dont il a été témoin et qui ont frappé son esprit, mais il explique ses remarques et ses réflexions de manière qu'on peut les deviner. Ainsi se développent devant nous les mémoires d'un homme bien élevé qui sait parler et se taire.

M. Allaire nous met aussi au fait de la méthode de composition de l'auteur des *Caractères*. Il s'était affranchi de la manière de Théophraste dont les *caractères* commencent toujours par une définition courte et concise qui explique le titre, se développent toujours de la même façon, par une énumération de tous les traits qui peuvent se rapporter à la définition, se terminent quelquefois par un trait qui résume tous les autres et indique l'impression que l'auteur veut produire; ils se réduisent enfin à cette unique figure que l'on appelle description.

La Bruyère se dégage de ces pesantes entraves; il rédige ses remarques et réflexions comme elles s'offrent à son esprit, sans beaucoup de méthode; ce qui explique que les paragraphes sont construits avec un art merveilleux, les chapitres avec une négligence incroyable.

Il écrivait des *caractères*, et au XVIIe siècle on désignait par ce terme des portraits comme ceux que l'on trouve dans les romans de Mlle de Scudéry ou dans le recueil qui fut offert à Mlle de Montpensier. Mais quand la ressemblance avec un personnage vivant est trop facile à reconnaître, il tourne le portrait en charge ou en caricature, mais le caractère reste: ainsi qu'est-ce qu'Oronte, ou l'homme déjà vieux qui épouse une jeune et jolie femme? Il en a forcé les traits pour qu'il ne ressemblât pas trop à M. de Dangeau épousant Mlle de Lœwenstein. Quelquefois quand le personnage dont il fait le portrait est à lui seul un caractère digne de ce nom, il le peint tel qu'il le voit sans y rien changer: c'est ainsi qu'il a tracé le caractère d'un véritable évêque, en représentant M. Le Camus, évêque de Grenoble, et par contraste la satire vivante de M. Harlay, archevêque de Paris. Souvent aussi La Bruyère dispose dans les divers chapitres de son livre des fragments de portraits anonymes: il a recours à ce subterfuge quand ce sont des portraits de personnages importants qu'il est dangereux de blesser, comme l'archevêque de Reims et Mme de Maintenon. C'est ainsi qu'il a pu insérer dans seize chapitres, par fragments disséminés, les portraits de la maison de Condé tout entière.

Il ne se contente pas de représenter les divers caractères par des échantillons qui vivent sous nos yeux; il nous peint aussi les diverses sociétés de son temps, les sociétés littéraires, comme l'hôtel de Rambouillet; les sociétés bourgeoises, comme les coteries de la ville de Paris; les sociétés de Versailles, comme la cour du Dauphin. Il décrit la cour de Louis XIV, si variée et si mobile dans sa solennelle majesté, mieux qu'aucun historien ne l'avait fait jusque-là. Tacite, le plus grand peintre de l'antiquité, remarque M. Allaire, n'a pas de tableau plus saisissant et plus coloré que la peinture de Louis XIV dans la chapelle de Versailles.

Il ne faisait pas de grands changements dans la forme de ses remarques; il était obligé d'en faire au moins dans le style; ceux qui écrivent par humeur, dit justement M. Allaire, sont sujets à retoucher à leurs ouvrages; il écrivait avec soin, il ne se lassait pas de chercher l'expression qui rendait le mieux sa pensée. Une fois ses remarques arrangées, corrigées ou retouchées, il les disposait dans chaque chapitre d'après le plan qu'il avait adopté. Il n'ignorait pas l'art de lier ses pensées et de faire des transitions; mais il crut devoir s'affranchir de ce travail inutile au genre d'ouvrage qu'il composait, et qui ne tendait à aucune démonstration.

Il n'est que juste de louer M. Allaire de la persévérance avec laquelle il a poursuivi la composition d'un ouvrage d'une telle étendue, donc chaque page supporte une longue suite de recherches. Il y fait preuve d'une érudition profonde, d'un esprit fin et perspicace, et en même temps il y porte la bonne langue nette, claire, précise et vive, que le commerce assidu des écrivains du XVIIe siècle lui a rendue familière et presque naturelle.

« Tout a été dit », déclare La Bruyère au début de son livre. Peut-être reste-t-il encore quelque chose à dire sur lui après ce travail copieux de M. Etienne Allaire; mais en tout cas l'on ne saurait en risquer l'entreprise sans l'avoir lu d'abord. P. Z.

La Comédie grecque, par M. Jacques Denis, doyen de la Faculté des lettres de Caen, membre correspondant de l'Institut. — Deux forts volumes in-8°. Paris, Hachette et Cie, éditeurs, 1886.

L'ouvrage considérable dans lequel M. Jacques Denis a rassemblé ses longues études sur la comédie grecque est d'un érudit sagace et d'un homme de goût. Il a entrepris de l'écrire et pour l'utilité des étudiants et pour le plaisir du public lettré, deux choses, dit-il, qu'il n'est pas toujours facile de concilier et qu'il a cependant réussi à réunir. Il ne s'est pas interdit les discussions savantes, mais il a dissimulé sous l'agrément de la forme littéraire l'austérité de l'érudition.

M. J. Denis s'excuse de ne pas faire de bibliographie à la façon des critiques de la nouvelle école, et son excuse est assez plausible. A quoi bon, en effet, dit-il, dresser la liste de tous les ouvrages qu'il aurait pu lire ou ne pas lire? Un tel étalage suppose seulement qu'on sait transcrire quelque *Manuel du libraire*.

De plus, l'honorable doyen de la Faculté des lettres de Caen nous prévient qu'il cite plus volontiers des travaux français que les travaux étrangers, contrairement à l'habitude contemporaine. Nous l'en approuvons, et les lecteurs sensés seront de notre sentiment. Pourquoi mentionner à la place des nôtres les étrangers qui les pillent impudemment et sans les nommer? « Que de thèses de notre Sorbonne, ajoute M. Denis, j'ai retrouvées en des travaux exo-

tiques, sont l'unique mérite consiste à être plus pesants et plus ennuyeux! »

Le grand travail de l'auteur de la *Comédie grecque* commence avec les origines de la comédie; il examine les prétentions des Doriens, qui se vantaient d'avoir créé la comédie, et conclut contre eux. La comédie mégarique est la matière d'un autre problème d'histoire littéraire auquel l'auteur apporte une solution très admissible.

Épicharme est l'objet d'une étude spéciale et approfondie; M. Denis reconstitue ses comédies mythologiques, du moins quelques-unes, celle d'*Héphaistos*, celle du *Mariage d'Hébé*, et nous fait connaître ses comédies allégoriques, *Logos et Loginna*, la *Glorieuse*, le *Tonneau*.

Il analyse ensuite le commencement de la comédie attique : Susarion, Chionidès et Magnès, et distingue les deux voies où s'engage la comédie (dite ancienne), la comédie politique ou agonistique et la comédie allégorique et morale.

Eupolis et Cratinos, Crabès et Phiricratès, devanciers d'Aristophane, méritaient qu'on ressuscitât d'eux un peu plus que leurs noms. M. Denis s'en est donné la tâche, et ce sont deux curieux chapitres que ceux qu'il a consacrés à l'étude des pièces ou des fragments de pièces qu'on a pu recueillir de ces poètes originaux.

Aristophane avait droit naturellement à la plus large part de ces études.

Le savant professeur n'a rien laissé à dire sur le grand comique : c'est un procès complet qu'il dresse pour chacune de ses pièces; les opinions des critiques les plus autorisés sont pesées, comparées; M. Denis y ajoute ses remarques personnelles, des réflexions et conclusions originales. Rien de ce qui touche aux mœurs, soit publiques, soit privées, à la religion, aux querelles littéraires même, ne passe sans être l'objet d'une sérieuse discussion, de façon que le texte et les intentions de l'auteur ne gardent aucun mystère.

Les contemporains et les cadets d'Aristophane ne sont point tous à dédaigner. Avant d'étudier le caractère et le développement de la comédie moyenne et de la comédie nouvelle, M. Denis les exhume et leur rend les honneurs qu'ils méritent; il analyse et critique le *Cinérias* de Strattis, la *Sicile* de Démétrios, le *Mède* de Théopompe, la *Hellade* et les *Ambassadeurs* de Platon, les *Poissons* d'Archippe, dont il cite des extraits topiques.

La comédie moyenne tourne davantage à la peinture de mœurs sans caractère politique. Essayons de constituer là des types devenus traditionnels et légendaires : le hâbleur militaire, le parasite, le cuisinier, etc. Enfin M. Denis explique les causes qui ont imposé sa forme et son caractère à la comédie nouvelle. Ménandre en est le maître, et par l'étude critique de ses nombreuses pièces, l'érudit doyen nous montre les sources de la comédie latine, qui vécut presque uniquement d'imitations.

L'ouvrage de M. Denis est de longue haleine, mais non point de longue lecture; nous entendons par là qu'il y a répandu beaucoup d'intérêt et d'attrait, et que même ceux qui savent y apprennent quelque chose : ce qui est le vrai moyen de trouver le temps court.

P. Z.



La Voie sacrée, par Ernest Prarond. Un vol. in-16. Paris, Lemerre; 1887.

Ce titre cache, ne vous déplaise, des poésies sur Jeanne d'Arc. On sait que ce ne sont pas les premiers vers dont Jeanne a été l'objet. Sans parler de l'énorme épopée de Chapelain, qui vaut mieux que sa réputation, ni du poème antinational de Voltaire qui, lui, vaut moins, il y a le poème épique de Robert Sonthey (*Johann of Arc*, in-4°, 1796), la tragédie de Schiller, la trilogie nationale d'Alexandre Soumet (1846), quatre ou cinq cents autres poèmes; les uns en prose, les autres en vers, de dimensions variées, qui rappellent périodiquement à notre souvenir le nom de l'héroïne. Eh bien, M. Prarond a rencontré, à propos de la pucelle, un genre auquel nul avant lui n'avait songé : il a fait de la légende de la pucelle un chemin de croix. Ce qu'il nomme la voix sacrée est un chemin de croix. On y trouve douze stations comme dans l'autre. Ce sont douze scènes de la vie de Jeanne d'Arc : *Sous l'Arbre des fées*, — *la Bannière*, — *le Sacre*, — *le Hucque d'or*, — *Liberté*, — *Drugy*, — *Première entrevue avec la mer*, — *Messages*, — *l'Interrogatoire*, — *Aux Juges*, — *les Chaines*, — *la Mitre*, — *les Cendres*, — *Évocation*. — L'idée est, certes, fort ingénieuse; chacun des titres qui précèdent offre à traiter un sujet digne d'un poète, ce qui est, à coup sûr, un rajeunissement heureux de la légende de Jeanne.

A chacune de ses douze pièces détachées, le poète a joint une ou deux maximes prises dans les écrits du temps et relatives à la pucelle. Il s'excuse d'avoir osé toucher à Jeanne et cite Michelet : « Que l'esprit romanesque y touche, s'il ose, la poésie ne le fera jamais. » Pourquoi pas? Cette légende patriotique de Jeanne d'Arc est précisément de celles qui ont coutume d'inspirer la poésie, même chez les étrangers, qui n'avaient point l'idée de patrie à servir ici.

Il y a chez l'auteur un autre point dont il importe que le lecteur soit prévenu. Comment M. Prarond a-t-il eu l'idée de revenir sur Jeanne d'Arc? Voici : il est en train d'éditer et d'annoter un poème latin en quatre livres sur la pucelle, poème qui est du xve siècle et dû à Valerand de Varanne, compatriote de M. Ernest Prarond, originaire de Picardie. « L'auteur des douze pièces qui suivent, écrit M. Prarond dans sa

préface, préparant une édition nouvelle de cet oublié, s'était laissé entraîner à donner çà et là à ses annotations des formes de vers. » Dieu des scoliastes! qu'eussent pensé de ces procédés d'érudition les vrais érudits, égarés sur la foi latine d'un *De gestis?* » M. Prarond croit-il que quelques rayons de soleil dans le ciel noir des érudits n'eussent pas été une bonne aubaine? Les érudits ne les auront pas. Qu'en feraient-ils d'ailleurs? qu'on les laisse à leur grimoire.

Il y a d'excellents vers dans le nouveau recueil de M. Prarond. Quelques-uns ont, il est vrai, l'air d'avoir été extraits des *Racines noires*. Ainsi le poète fait dire aux enfants par les fées :

Cueillez les blonds coucous, laissez les églantines ;
Chantez, dansez; la vie a pour fuir les douleurs.

Les enfants ne le savent pas et il est heureux qu'ils ne le sachent pas; ils l'apprendront assez tôt. Les enfants n'ont guère besoin du conseil des poètes. L'enfance est à elle-même une poésie; c'est quand on a perdu ce trésor qu'on devient poète et qu'on aime à en chanter les richesses, non aux enfants, qui, il convient de le répéter, n'en ont pas besoin, mais à soi-même, à qui la poésie parvient — y parvient-elle toujours? — à rendre les illusions de l'enfance. C'est à la poésie que M. Prarond demande d'ordinaire à se distraire de la réalité qu'à tort ou à raison, le présent trouve dure; c'est à la poésie qu'il dit :

Fille des sorts cléments, ce siècle est orageux.

Je crois bien; il en coûte à plusieurs d'avoir été condamnés par le destin âpre à être contemporains de la gloire de Barodet.

L. D.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Les Chevaliers de Malte et la marine de Philippe II, par le vice-amiral Jurien de la Gravière, membre de l'Institut. Deux vol. in-18 formant ensemble 420 pages. Librairie Plon et Cie. Paris, 1887.

Certes, ce n'est pas de nos marins que l'on dira chez nous — ainsi qu'on l'a fait méchamment de certain ministre — qu'ils manquent de prestige. Tout au contraire. Notez que je suis fort loin de relever aucune exagération dans un sentiment que j'aime à partager. Mais on peut bien fixer ce point : tandis que nos braves petits pantalons rouges ont toute notre cordialité, sans-façon et parfois gouailleuse; tandis que nos artilleurs passent sévères et inaperçus; tandis que la cavalerie ne pénètre que dans les châteaux et les salons; une superstitieuse confiance, un respect tendre, un charme entoure les marins et semble les défendre contre les accidents qu'on voit flétrir, dans d'autres États, même les hommes les plus éclatants. Les causes apparentes et banales de cette différence de traitement tiennent, sans doute, à l'éloignement de l'homme de mer qui, nonobstant le proverbe, a raison d'être absent, et à la traditionnelle terreur de l'élément qu'il fait sien. Prenons garde aussi qu'à côté de cette épouvante répandue par l'Océan, père des choses, l'humanité — avec son instinct d'un berceau liquide et son pressentiment d'un univers finalement englouti, croyant toujours à l'*œs triplex* de qui se confie aux ondes — voit en lui je ne sais quel confident, sans cesse menacé, du grand mystère. Pour les esprits plus simples, moins curieux et troublés, le grand prestige de nos marins tient plutôt à l'existence de privations, de labeurs et de périls, et à la dure discipline du bord. Et puis, soit dit sans insister sur l'animosité séculaire de deux races, qui ont inscrit à chaque page de l'histoire de l'Europe et du nouveau monde leurs querelles de mille ans, le marin nous apparaît alors comme le tenant bien mieux, comme l'expression même de la France devant l'Anglais. Ce prestige que l'on peut suivre sans interruption, chez nous, — pour ne pas remonter au delà des visions accessibles encore au regard ou à l'imagination de tous, depuis la légende profondément nationale et populaire de Jean Bart, jusqu'aux exploits d'un *Jauréguiberry*, aux malheurs d'un *Pierre* et à la carrière magnifique et la sublime mort d'un *Courbet*, ce prestige a grandi encore depuis l'année terrible. Le personnel de nos équipages — dont la plus funeste fatalité de cette guerre avait paralysé la force redoutable — a conquis dans nos désastreuses batailles et dans nos sièges la gloire à toujours. Aussitôt qu'il fut devenu trop certain que notre belle flotte était condamnée à l'impuissance, on a vu nos matelots et leurs chefs venir se confondre parmi leurs camarades à terre. Leur héroïsme a électrisé le monde, frappé l'ennemi lui-même et ajouté une page impérissable aux fastes du dévouement et du patriotisme en France. Ils ne faisaient, du reste, ces braves aimés, que suivre l'exemple de leurs pères et devanciers de la conquête algérienne et du siège de Sébastopol. Parmi les nobles figures de ces journées déjà lointaines, mais dont l'écho vibre toujours dans nos cœurs, on retrouve l'illustre

amira, que revendiquent la science et les lettres autant que la fidélité et le courage. Celui-là du moins est encore vivant et debout; il est même permis d'espérer que l'on applaudira bientôt à son entrée dans une compagnie où la belle tenue de toute sa vie et les succès de son talent lui confèrent des titres reconnus à prendre place. M. l'amiral Jurien de la Gravière, l'auteur renommé de nombreux et excellents ouvrages tels que : *la Marine des anciens*, *les Campagnes d'Alexandre*, *la Marine des Ptolémées et la Marine des Romains*, *les Marins du* XVe *et du* XVIe *siècle*, *les Corsaires barbaresques et la Marine de Soliman le Grand*, *les Derniers jours de la Marine à rames*, *Doria et Barberousse*, *la Marine d'autrefois*, *Voyage de la corvette « la Bayonnaise » dans les mers de Chine*, *la Station du Levant*, etc., etc.), vient de publier, chez son éditeur ordinaire, un nouveau livre tout à fait digne de ces aînés. Celui-ci a pour titre : *les Chevaliers de Malte et la Marine de Philippe II*. Il comprend deux élégants volumes, de la plus commode lecture autant que de la plus instructive, et il est accompagné de plusieurs cartes. L'ouvrage est divisé en quatre parties : les Caravanes des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem; — nous vous y recommandons les pages consacrées à Jean de la Valette Parisot, général des galères de Malte, et au typhon du 23 octobre 1555; — la restauration de la marine espagnole, le grand conseil privé de l'année 1561; — le siège de Malte, avec un excellent chapitre sur Rhodes, Malte et Sébastopol, et leur martyrologe, plus un beau détail historique du siège; — le secours de Malte, partie qui comprend aussi de belles pages sur la vocation de don Juan d'Autriche, la défaite des Turcs, la dernière campagne et la mort de Soliman le Grand, et l'avènement de Sélim II. L. D.

L'Alsace-Lorraine en Australie, *histoire d'une famille d'émigrants sur le continent austral*, par ARMAND DUBARRY. Un vol. in-18, illustré de gravures sur bois. Paris, 1887. Librairie académique Perrin.

Pour échapper au joug abhorré de l'Allemagne, un groupe d'Alsaciens-Lorrains — dix-neuf en tout, jeunes ménages, enfants, célibataires — abandonne le pays natal et s'embarque au Havre, sur *le Franklin*, pour aller fonder en Australie une colonie agricole sur le modèle des fermes de la mère patrie. Un naufrage jette les émigrants dans une île déserte d'abord, puis au cap York. Après maintes péripéties, ils se décident à traverser le continent austral de part en part et, finalement, ils atteignent Melbourne, non sans avoir couru mille dangers et subi d'écrasantes fatigues. En ce cadre, qui a déjà servi tant de fois, M. Armand Dubarry a placé la description de la flore et de la faune de l'Australie, de ses aspects très variés, de sa population noire aborigène, barbare entre toutes. Le tableau de la vie de Melbourne, si florissante, le travail aux mines d'or, la création de la ferme projetée complètent ce volume très bien fait, très intéressant, que traverse d'un bout à l'autre un souffle de patriotisme généreux et où l'on ne craint pas de prier et de louer Dieu. Ce livre n'est pas nouveau. Épuisé en librairie depuis quelques années, honoré d'une médaille, d'un prix de géographie, revu, corrigé, illustré, il va retrouver son premier et légitime succès. E. C.

Considérations sur la Révolution française et sur Napoléon Ier, par D. NISARD, de l'Académie française. Un vol. in-18. Paris, 1887. Calmann Lévy.

Dans sa longue carrière de critique, M. Désiré Nisard a été appelé maintes fois à traiter de certaines questions historiques, de tels événements qui ont toujours eu et pendant bien longtemps encore auront le privilège de passionner l'opinion. De ces époques, il n'en est pas de plus considérables que la Révolution française et l'Empire.

Réimprimant quelques-uns de ses *Mélanges d'histoire et de littérature*, où ses diverses études sur l'un et sur l'autre sujet se trouvaient confondus avec des articles sur des sujets tout différents, l'éminent académicien a suivi le bon conseil de son éditeur; celui-ci l'engageait à recueillir en un même volume les pages de critique historique où, à de longs intervalles de temps, il a eu l'occasion de juger les deux grandes dates de notre histoire qui ont engendré la France moderne. De là ce volume légitimement intitulé : *Considérations sur la Révolution française et sur Napoléon Ier*. Il y a donc dans ce livre des pages âgées — je ne dis pas vieilles — de cinquante-huit ans; il y en a aussi qui sont écrites d'hier. Je doute que beaucoup de critiques consentissent à tenter pareille épreuve, à voir rapprocher les jugements qu'ils ont portés sur une même question à des moments de leur carrière distants à ce point les uns des autres. Que l'œuvre supporte un tel rapprochement, cela suppose une singulière maturité d'esprit chez le jeune homme qui entrait, en 1828, au *Journal des Débats*, car l'auteur déclare qu'il réimprime ces articles tels qu'ils ont paru la première fois. L'on y rencontre, il est vrai, en certain endroit un mot qui détonne avec les opinions que M. Nisard a professées depuis sur l'Empire; il l'a laissé cependant, aimant mieux l'expliquer que de l'effacer. En son premier article (1829), à propos de la *Révolution française* de M. Thiers, il parle, en effet, des « folies » de cet Empire dont il se fait par la suite le défenseur convaincu, fort éloquent et fort habile. Très jeune, imbu de l'esprit anti-impérialiste des *Débats* d'alors, constitutionnel ardent, jusqu'à prendre le fusil, en 1830, pour la défense de la Charte de 1814, « comment, avant de penser à juger l'Empire, n'aurait-il pas commencé par le condamner pour l'éclat de son mauvais vouloir à l'égard des constitutions de toute espèce »? Mais, depuis, l'expérience des révolutions lui a montré l'impuissance du régime parlementaire à maintenir l'ordre et la stabilité, et c'est d'un autre œil et plus en connaissance de cause qu'il a envisagé les choses et les hommes de l'Empire.

Nous signalerons d'une façon toute particulière, en cette double suite d'études, deux chapitres remar-

quables entre tous : l'un consacré à la Terreur et à l'invasion, où l'auteur se demande s'il est vrai que la politique terroriste ait sauvé la France de l'invasion ; le second, où il répond à cette autre question : les guerres de l'Empire ont-elles eu pour cause principale l'ambition de Napoléon Ier ou la nécessité ? et quelle part y doit être faite aux passions de l'aristocratie européenne ? Les termes mêmes en lesquels ces questions sont posées font pressentir les conclusions auxquelles parvient M. D. Nisard et qu'il expose avec autant de clarté, de logique et de pénétration que de généreux patriotisme. Nous ne saurions non plus trop vivement recommander le chapitre sur le rôle de Pitt dans les luttes de la France et de l'Angleterre. Tout d'ailleurs, dans ce livre, est matière à lire et à réfléchir. E. C.

La France sous l'ancien régime. *Le Gouvernement et les Institutions*, par le vicomte de Broc. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1887. Un vol. in-18.

« C'est à peine, dit M. le vicomte de Broc en parlant de l'ancienne France et de ses institutions, si l'on commence à juger ce passé déjà lointain avec le calme impartialité de l'histoire. » Il est convaincu, pour son compte, que les réformes nécessaires étaient en bon train de s'opérer dans le sein même de l'ancien régime, et que « la Révolution, en les proclamant, se les attribua », pour les méconnaître ensuite et se livrer à des excès dont nous souffrons encore. Il ne voit, dans la prise de la Bastille, que « le massacre de quelques soldats qui s'étaient rendus, la délivrance de quatre faussaires, de deux fous et d'un dissipateur », tout en venant de constater qu'en 1788, « un an avant la Révolution, les portes de la Bastille s'étaient refermées sur douze gentilshommes bretons, députés par la noblesse de leur pays » ; il trouve que « les principes de 1789, acceptés par la royauté de l'ancien régime, ont été appliqués sincèrement par les gouvernements monarchiques du XIXe siècle » ; enfin il pense que « la démocratie a prouvé en France, après plusieurs essais, qu'elle était incapable de se gouverner elle-même », à l'encontre sans doute des gouvernements monarchiques, dont les chutes successives ont suffisamment montré les garanties de stabilité qu'on en peut attendre ! Hélas ! non, et M. le vicomte de Broc le sent bien, l'heure de l'impartiale histoire n'est point venue. C'est, du reste, un bon billet que la calme impartialité de l'histoire. A quelle échéance est-il, s'il vous plaît ? Et quelle est la question historique, je dis la plus reculée dans les âges, qui ne prête à des polémiques et ne soulève des passions ? Que j'aime bien mieux la façon dont conclut M. de Broc ! que j'ai de plaisir à y applaudir sans réserve : « En condamnant du passé ce qu'il eut de mauvais et de coupable, sachons reconnaître aussi ce qu'il eut de bon, de noble et de généreux. Une nation, pour être de son temps, n'a pas besoin de répudier son histoire, et elle sera d'autant plus grande qu'elle aura mieux conservé ses souvenirs et respecté toutes ses gloires. »

Le livre est d'une érudition sûre, d'un style ferme, élégant et net, et l'auteur a le grand talent de l'historien philosophe, de condenser les faits pour en mieux tirer le sens, que posséda à un si haut degré Montesquieu.

Deux années d'invasion en Picardie, par Alcius Ledieu, bibliothécaire correspondant du ministère de l'instruction publique. Paris, Alphonse Picard, 1887. Un vol. in-8°.

Un érudit, passionné pour l'histoire de sa province, à laquelle il a déjà consacré de nombreux et curieux ouvrages, M. Alcius Ledieu, a voulu combler une lacune en publiant un travail d'ensemble sur la guerre de Trente ans en Picardie. Dans ce volume, qui, nous l'espérons, sera suivi d'un autre, sinon de plusieurs, l'auteur fait le récit des deux premières années de l'invasion de la Picardie par les bandes hispano-impériales, années rendues si douloureuses par tous les maux qu'amènent la guerre et l'envahissement, y compris la famine et la peste. En jetant un coup d'œil sur l'index bibliographique, il est facile de se rendre compte de la somme de recherches que ce livre a coûtées à l'auteur, comme aussi des nombreux documents qu'il a compulsés. Outre les manuscrits, la plus grande partie des ouvrages imprimés consultés par lui font partie de collections qui ne sont entre les mains que de très peu de personnes ; d'autres sont tellement rares qu'ils offrent le même intérêt que les manuscrits. Partout où M. Alcius Ledieu peut donner la parole aux contemporains sans allonger son récit, sans tomber dans la répétition et sans mettre les passions du temps à la place des faits constatés, il n'y manque pas. Le reste est d'une prose solide, nette et simple, mais où le défaut d'ornements ne va pas, il s'en faut pas, jusqu'à la sécheresse et à la lourdeur que certains érudits germanisants affectent comme une coquetterie. La Société des antiquaires de Picardie a couronné ce travail en 1884. Tous les hommes qui s'intéressent à l'histoire de l'Europe ratifieront ce jugement, maintenant que le livre est publié. Quant aux Français particulièrement, ils applaudiront d'autant plus qu'ils sympathisent unanimement avec l'auteur lorsqu'il dit : « Si les revers éprouvés par notre pays font saigner notre patriotisme, d'un autre côté, ils servent à le raviver. » B.-H. G.

L'abbé Maury (1746-1791). *L'abbé Maury avant 1789, l'abbé Maury et Mirabeau*, par Mgr Ricard, prélat de la maison de Sa Sainteté, professeur honoraire des Facultés d'Aix et de Marseille. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1887. Un vol. in-12.

L'abbé Maury est, sans contredit, une des figures les plus originales et les plus fermes de la première période révolutionnaire en France. Comme le dit son nouveau biographe, « le principal antagoniste de Mirabeau, le plus brillant à coup sûr des tenants du passé, fut l'abbé Maury, de qui les fautes ne doivent pas nous faire oublier ni le grand courage ni l'admirable

talent, l'un et l'autre si appréciés des contemporains, même parmi ses adversaires ». Dans ce volume qui ne va que jusqu'à 1791 et sera suivi d'un second intitulé *le cardinal Maury*, l'auteur, après avoir raconté l'enfance et les débuts de l'abbé Maury, s'attache surtout à faire ressortir les incidents et la portée de la lutte engagée entre l'abbé et Mirabeau, c'est-à-dire entre l'esprit de l'ancien régime et la Révolution. Il est inutile de dire pour qui M. Ricard prend parti; son état dans le monde laisse assez deviner à la lumière de quelles doctrines il voit les choses et apprécie les opinions. Quoi qu'il en soit de son point de vue, c'est un historien qui n'aborde un sujet que lorsqu'il le connaît dans toutes ses parties, et qui est de cette bonne école française où l'on croit que l'histoire peut être une science sans cesser d'être un art. Il a la chaleur, le mouvement, la hardiesse qui font les œuvres vivantes; il a aussi le sentiment de la composition qui les fait équilibrées et bien venues. Il l'avait prouvé dans ses travaux sur l'ecole Menaisienne; il le prouve encore dans cette « page d'histoire, attachante comme un roman ». B.-H. G.

GÉOGRAPHIE

— *Voyages — Mœurs et Coutumes* —

La Vie et les mœurs à la Plata, par Émile Daireaux. Deux volumes grand in-8°. — Tome Ier : *La Société des villes.* — Tome II : *Industries et productions.* Avec deux cartes tirées hors texte. — Paris, 1887, Hachette.

La Plata, qui occupe dans l'Amérique du Sud une surface aussi vaste que l'Europe, est le pays où, après nos colonies, se porte le plus volontiers l'émigration française. Il n'est pas cependant de pays moins connu, comme il n'en est pas non plus sur lequel circulent plus de légendes erronées. De là tant de mécomptes, de forces gaspillées, tant de vies perdues. Buenos-Ayres — où Voltaire, au siècle dernier, conduisait Candide et Mlle Cunégonde — n'est qu'à vingt jours de vapeur de Bordeaux. Néanmoins, telle est notre ignorance, qu'un tanneur de Bolbec a pu, il n'y a pas si longtemps, adresser à son courtier du Havre la commande, devenue historique, d'un envoi de cuirs mi-partis *bœufs-nosaires* et *vaches-nosaires*. C'est dans l'ouvrage de M. Émile Daireaux que je trouve, relevée entre bien d'autres, cette énormité. Et pourtant, l'instinct de l'émigrant ne le trompe point. Cette terre et ce peuple nous sont sympathiques. Ce peuple est plus français, plus acquis aux idées françaises, que la plupart de nos colonies. En ce pays « la France a plus d'intérêts économiques à surveiller qu'en aucun lieu du monde ».

Ce qui nous manquait donc, en dehors des opuscules intéressés des agences d'émigration, c'est un livre qui nous fît connaître, dans son ensemble et dans ses détails, d'une façon précise, les aspects naturels, la vie sociale, les mœurs, les institutions, les ressources, les lois de ces contrées, que la nature a si généreusement dotées, où, pour notre race, la solution du problème de la vie se présente attrayante et facile. Désormais, ce livre existe; c'est celui que nous annonçons ici : *la Vie et les mœurs à la Plata*, par M. Émile Daireaux. L'auteur, qui a passé dix ans dans le pays, en y faisant des sciences sociales son étude préférée, s'est appliqué, en ce travail considérable, à décrire la société, ses mœurs extérieures et intimes, l'organisation légale et sociale de la famille. Les origines classiques de la nation, les lois de sa formation et de son développement, ses tendances démocratiques, sa constitution politique et ses lois, ses usages judiciaires, son organisation commerciale et financière, ses industries urbaines et rurales; enfin le caractère de l'immigration qui l'envahit et la condition des étrangers qui s'y établissent. Pour compléter son œuvre, l'auteur indique aussi à grandes lignes le cadre naturel où cette société est née; il recherche les influences de ce milieu sur son développement, il donne les traits principaux des grandes régions que ce développement élève rapidement du rang de pays vierges à celui de contrées fertiles, préparées pour les générations prochaines.

L'excellent travail de M. Émile Daireaux s'appuie en outre sur deux cartes en couleur : l'une, dans le premier volume, de la province de Buenos-Ayres; l'autre, dans le deuxième volume, est une carte générale de la République argentine.

Par une coïncidence fortuite, au moment même où nous recevions ce précieux ouvrage, un *magazine* américain, *the Harper's Magazine*, devenu populaire dans l'Europe artiste pour l'originale beauté de ses illustrations, publiait, dans le numéro de novembre de son édition anglaise (Sampson Low), un article profusément illustré sur le même sujet et intitulé : *The other end of the hemisphere*, « l'autre extrémité de l'hémisphère ». Le texte est traité à un point de vue plus pittoresque, mais confirme toutes les déclarations de M. Daireaux, et ses remarquables gravures sont un heureux complément de ses descriptions. Le *Harper's* publie aussi une carte générale de la République argentine, de ses chemins de fer achevés, en construction et projetés. En comparant les deux cartes, je remarque quelques différences de tracé dans les limites de quelques provinces; cela tient, sans doute, à ce que ces limites, en de si vastes étendues fort peu peuplées, demeurent encore très flottantes. Mais les deux publications sont d'accord sur tous les autres points et notamment sur l'extraordinaire prospérité de Buenos-Ayres, la ville du monde où l'usage du téléphone et de la lumière électrique est le plus répandu et qui possède peut-être les banques les plus riches que l'on connaisse.

E. C.



Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois. — Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES ; *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français. — Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province.* — LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX : *Procès de presse et de librairie.*

DOCUMENTS OFFICIELS

Décret déclarant applicables aux colonies les dispositions législatives qui règlent en France la propriété littéraire et artistique.

Le Président de la République française,

Sur le rapport du miñistre de la marine et des colonies, et du garde des sceaux, ministre de la justice ;

Vu les articles 7, 8 et 18 du sénatus-consulte du 3 mai 1854 ;

Vu le décret du 9 décembre 1857, relatif à la propriété littéraire et artistique aux colonies ;

Décrète :

Art. 1er. — Les dispositions législatives qui règlent en France la propriété littéraire et artistique sont rendues applicables aux colonies.

Art. 2. — Le ministre de la marine et des colonies et le garde des sceaux, ministre de la justice, sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent décret, qui sera inséré au *Journal officiel* de la République française et au *Bulletin officiel* de l'administration des colonies.

Fait à Paris, le 29 octobre 1887.

JULES GRÉVY.

Par le Président de la République :

Le ministre de la marine et des colonies,

E. BARBEY.

Le garde des sceaux, ministre de la justice,

C. MAZEAU.

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

INSTITUT.

Séance publique annuelle des cinq académies.

Cette séance a eu lieu le 25 octobre dernier, sous la présidence de M. Ernest Renan, directeur de l'Académie française, assisté de MM. Bréal, délégué de l'Académie des inscriptions et belles-lettres ; Janssen, délégué de l'Académie des sciences ; Chaplain, délégué de l'Académie des beaux-arts ; Gréard, délégué de l'Académie des sciences morales et politiques ; Camille Doucet, secrétaire perpétuel de l'Académie française, secrétaire actuel du bureau de l'Institut de France.

Après le discours du président et la proclamation du prix biennal décerné au statuaire Antonin Mercié pour son tombeau du roi Louis-Philippe, on a entendu le rapport sur le concours de 1887 pour le prix fondé par M. de Volney.

On sait que cette récompense est décernée par une commission mixte de l'Académie française, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, de l'Académie des sciences. La commission a donné le prix, cette année, au savant philologue, M. Graziadio Ascoli, professeur à l'Institut de Milan, pour ses *Lettere glottologiche*. En couronnant ces belles études, la commission a également voulu reconnaître le mérite d'une vie entière, fructueusement remplie par des recherches pleines de sagacité.

Les lectures ont eu lieu ensuite dans l'ordre suivant :

Le Philosophe-Poète Parménide, par M. Croiset,

délégué de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

L'Age des étoiles, par M. Janssen, délégué de l'Académie des sciences.

Le Sifflet au théâtre, par M. Arthur Desjardins, délégué de l'Académie des sciences morales et politiques.

Art et Progrès, par M. Charles Garnier, délégué de l'Académie des beaux-arts.

ACADÉMIE FRANÇAISE.

Séance annuelle.

Cette séance a eu lieu le jeudi 24 novembre dernier, sous la présidence de M. Boissier, assisté de M. Camille Doucet, secrétaire perpétuel, et de M. François Coppée.

M. Camille Doucet a tout d'abord présenté le rapport sur les concours de l'année 1887, puis M. Coppée a donné lecture de la pièce de vers qui a remporté le prix de poésie.

M. Gaston Boissier a ensuite pris la parole et prononcé un discours sur les prix de vertu.

On a ensuite proclamé, dans l'ordre suivant, les prix décernés par l'Académie :

PRIX DE POÉSIE (4,000 francs) : M. Émile Moreau. — Mentions honorables : MM. Henri Guérin, Emmanuel des Essarts, Alfred Bouchinet.

PRIX MONTYON. — *Ouvrages les plus utiles aux mœurs* : M. Adolphe Guillot, juge d'instruction (2,500 francs); MM. Denys Cochin, Émile Faguet, Mme Jane Dieulafoy (chacun 2,000 francs); M. Mosmann (1,500 francs), et notre regretté confrère Adolphe Racot, aujourd'hui décédé, également 1,500 fr.; Mme la comtesse d'Armaillé, MM. Saint-Juirs et Émile Gossot, chacun 1,000 francs.

L'Académie décerne un prix de 2,000 francs à M. François Fabié, auteur d'un volume intitulé : *la Poésie des bêtes*, et un prix de 1,000 francs à M. Paul Harel, auteur d'un volume de poésies intitulé : *Aux champs*.

PRIX GOBERT. — Grand prix : M. Albert Sorel; second prix : M. Arthur Chuquet.

PRIX THÉROUANNE. — M. le marquis de Courcy (2,000 francs); MM. l'abbé Allain et le général de division Thomas (chacun 1,000 francs).

PRIX HALPHEN (1,500 francs). — M. Édouard Droz.

PRIX GUIZOT (3,000 francs). — M. Étienne Allaire.

PRIX BORDIN. — M. Jacques Denis (2,000 francs); M. Bérard-Varagnac (1,000 francs).

PRIX MARCELIN-GUÉRIN. — MM. l'abbé Augustin Sicard (1,500 francs); Germain Bapst (1,500 francs); Lucien Bonaparte-Wyse (1,000 francs); Édouard Frémy (1,000 francs).

PRIX LANGLOIS. — MM. Aize (750 francs); Eugène Carré (750 francs).

PRIX JULES JANIN. — M. Develay (3,000 francs).

PRIX DE JOUY (1,500 francs). — M. Henri de Pène, notre confrère, rédacteur en chef du *Gaulois*, pour son roman de mœurs contemporaines, intitulé : *Trop belle*.

PRIX ARCHON-DESPÉROUSES. — MM. Emmanuel Cosquin (1,500 francs); Ferdinand Brunot (1,200 francs); Bladé (750 francs); Jean Fleury (750 francs).

PRIX VITET (6,500 francs), partagé entre MM. Georges Lafenestre et Jules Lemaître.

PRIX LAMBERT. — M. P.-L. Laforêt (1,000 francs); Mme Ve Victor Leclerc (600 francs).

PRIX MONBINNE. — Le prix Monbinne s'élève, cette année, à 4,000 francs. Au sujet de ce prix, M. Camille Doucet, dans son rapport, s'exprime en ces termes :

Plusieurs écrivains, d'un mérite réel, se disputaient le prix Monbinne et le prix Lambert, qui tous deux s'adressent aux auteurs plus qu'aux ouvrages. Faisant un choix parmi tant de concurrents dignes d'intérêt et d'estime, l'Académie s'est arrêtée aux résolutions suivantes :

Sur le prix Monbinne dont, pour cette année, le montant est de 4,000 francs, deux prix de 1,500 francs chacun sont décernés, l'un à M. Paul Perret, l'autre à M. Anatole Claveau, qui, sous différents noms, plusieurs fois populaires, semble s'être donné cette grande tâche de défendre partout et toujours, *contre le flot* qui menace de les engloutir, les bons sentiments et les bons principes, le bon goût, le bon sens et le bon esprit.

Un prix de 1,000 francs est décerné, en outre, à M. Charles Diguet qui, dans quelques ouvrages d'une originalité piquante, s'est montré conteur spirituel, moraliste sans prétention, écrivain même agréable et fin.

MÉDAILLE D'OR. — L'Académie, voulant honorer la mémoire de deux hommes qui se sont distingués dans les lettres et les arts, et qui, tous deux, devaient prendre part au concours de cette année, décerne, sur ses fonds particuliers, deux médailles d'or du plus grand module, l'une au dernier ouvrage de M. Hetzel : *les Quatre peurs de mon général;* l'autre, à l'ouvrage posthume M. P. Regnier, de la Comédie-Française : *Souvenirs et études de théâtre.*

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 7 octobre.

Ouvrages présentés. — Bosset : *Contes populaires berbères.* — de Hartez : *Le texte originaire de Yih-*

King, sa nature et son interprétation. — P. Tannery : *La géométrie grecque, comment son histoire nous est parvenue et ce que nous en savons.* — P. Tannery : *Pour l'histoire de la science hellène depuis Thalès jusqu'à Empédocle.*

Lecture. — Ch. Nisard : Les poèmes de sainte Radegonde attribués à Fortunat.

Dans cette séance l'Académie a maintenu pour le prix ordinaire à décerner en 1890 le sujet suivant :

Étudier d'après les chroniques arabes et principalement celles de Tabari, Maçoudi, etc., les causes politiques, religieuses et sociales qui ont déterminé la chute de la dynastie des Omeyyades et l'avènement des Abbassides.

Les mémoires devront être déposés le 31 décembre 1889 au plus tard.

L'Académie a maintenu également les deux sujets suivants pour le prix Bordin :

1° Étude sur la langue berbère, sous le double point de vue de la grammaire et du dictionnaire de cette langue. Prix à décerner en 1890; mémoire déposé en 1889.

2° Examen critique de la géographie de Strabon; une commission, composée de MM. Girard, Maury, Croizet et Weil, est chargée de décider à quelle époque le prix sera décerné.

Une autre commission, composée de MM. Maspero, Barbier de Meynard, Bergaigne et Derenbourg, a été ensuite nommée pour faire choix d'un sujet pour le prix Bordin de 1890 sur une question orientale.

Séance du 14 octobre.

Ouvrages présentés. — Amélineau : *Saint Pacôme et le cénobitisme égyptien.* — Loret : *La flore pharaonienne d'après les documents hiéroglyphiques et les spécimens découverts dans les tombeaux.*

Lectures. — Delisle : Les opérations financières des Templiers. — Heuzey : Le bassin sculpté du palais de Tello et le symbole chaldéen du vase jaillissant.

Communications. — A. Bertrand : Le Jupiter infernal gaulois. — Héron de Villefosse : Inscriptions romaines découvertes au Maroc, en Tunisie et en Algérie. — Schwab : Déchiffrement de trois stèles hébraïques du XIIIe siècle.

Dans cette séance, l'Académie, après avoir entendu les rapports des commissions compétentes, a mis au concours, pour le prix Bordin, de 1890, les deux sujets suivants :

1° Étudier la géographie de l'Égypte au moment de la conquête arabe, d'après les documents coptes et grecs. Relever dans les vies des saints, chroniques, sermons en langues copte et grecque, les noms des lieux, villes, villages, couvents, montagnes et rivières qui y sont cités. Les identifier avec les noms arabes mentionnés dans les historiens et dans les cadastres modernes de l'Égypte.

2° Examen critique de la géographie de Strabon. Les concurrents devront, après avoir brièvement résumé l'histoire de la constitution du texte de cet ouvrage, étudier les racines d'informations et la méthode de Strabon.

Séance du 21 octobre.

Ouvrage présenté. — Verdière : *Histoire de l'Université d'Ingolstadt*, en Bavière.

Lecture. — Heuzey : Mémoire sur un bassin sculpté découvert en basse Chaldée.

Communication. — Joret : Le manuscrit n° 277 de la Bibliothèque de Montpellier comparé avec un manuscrit de Breslau.

Séance du 28 octobre.

Ouvrages présentés. — Schwab : *Le Talmud de Jérusalem*, t. X. — Amari : *Appendice à la Biblioteca arabo-secula.* — Picot : *Catalogue de la bibliothèque du baron James de Rothschild.*

Lectures. — Heuzey : Le bassin sculpté du palais de Tello. — Delisle : Les opérations financières des Templiers. — Amélineau : Le Makau-Kas, personnage égyptien du VIIe siècle.

Séance du 4 novembre.

La séance a été exclusivement consacrée à examiner les titres des candidats qui se présentent aux suffrages de l'Académie pour remplacer MM. Benoist et Desnoyers, décédés.

Séance du 11 novembre.

Ouvrages présentés. — Bladé : *Histoire du droit en Gascogne dans le haut moyen âge.* — R. de Lasteyrie : *Cartulaire général de Paris ou recueil de documents relatifs à l'histoire et à la topographie de Paris, de 528 à 1180.*

Lecture. — G. Paris : La légende du mari aux deux femmes.

Communication. — Foucart : Les fouilles de Mantinée.

Dans cette séance il a été procédé à l'élection d'un membre titulaire en remplacement de M. Benoist, et d'un académicien libre en remplacement de M. Desnoyers.

M. Anatole de Barthélemy est élu académicien titulaire par 21 voix sur 36 votants, et M. Célestin Port, académicien libre, par 23 voix sur 42 votants.

Séance publique annuelle du 18 novembre.

La séance s'est ouverte par un discours du président, M. Bréal, qui a ensuite proclamé les récompenses décernées en 1887, récompenses que nous avons déjà fait connaître en leur temps.

Rappelons néanmoins les noms des lauréats couronnés.

Prix ordinaire. — M. Loth, M. Molinier ; récompenses de 1,000 francs à M. l'abbé Batiffol et à M. Germain Arnault.

Prix des antiquités de la France. — Médailles : M. Delachenol, M. Richard et MM. Lespy et Raymond. Mentions : MM. G. Philippe, de Mandrot, Haillant, Georges Guigne, Ch. Bémont, Maurice Faucou.

Prix de numismatique. — M. Ernest Babelon.

Prix Gobert. — 1er prix, M. le baron de Ruble ; 2e prix, M. le chanoine Dehaisnes.

Prix Bordin. — M. Jules Martha. Récompense de 2,000 francs à M. Thomas.

Prix Louis Fould. — Pas de prix. Récompenses à MM. de Sarzec et Dieulafoy.

Prix La Fons-Mélicoq. — Pas de prix. Récompenses à M. l'abbé Haingrené et à M. le baron de Calonne.

Prix Brunet. — M. Moritz-Steinschneider.

Prix Stanislas Julien. — M. Schlegel.

Prix Delalande-Guérineau. — M. Julien Havet.

Prix de la Grange. — M. Le Verdier.

Après ces différentes proclamations, M. le secrétaire perpétuel Wallon a lu une notice sur la vie et les travaux de M. Édouard Laboulaye ; et M. Gaston Pâris, un mémoire intitulé : *la Légende du mari aux deux femmes.*

— L'Académie vient de mettre au concours, pour 1890, un prix de 20,000 francs, à décerner au meilleur ouvrage sur l'histoire des arts du dessin dans l'antiquité, antérieurement au siècle de Périclès. En 1892, elle décernera un prix de 5,000 francs au meilleur travail sur l'histoire des arts du dessin jusqu'à la fin du XVIe siècle. Les étrangers, même les membres de l'Institut, peuvent concourir à ces prix.

— L'Académie vient de mettre au concours le sujet suivant du prix Bordin, pour 1890 :

« Étudier la géographie de l'Égypte, au moment de la conquête arabe, d'après les documents coptes et grecs. »

Ce prix est de la valeur de 3,000 francs.

Dépôt des manuscrits jusqu'au 31 décembre 1889.

— On sait que M. Garnier, ancien consul de France en Orient, a légué toute sa fortune à l'Académie, à la condition que les revenus en seraient consacrés à des missions scientifiques. Dans une de ses dernières séances, cette Académie a donné une mission à M. Basset, de l'École supérieure d'Alger, à l'effet de se rendre au Sénégal pour y recueillir des documents épigraphiques devant servir à l'histoire du pays. Une somme de 5,000 francs a été affectée à cette mission.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 8 octobre.

Lectures. — Boutmy : L'État et l'individu en Angleterre. — Alain : La psychologie métaphysique. — Baudrillart : Les populations agricoles de l'Ile-de-France.

Séance du 15 octobre.

Ouvrages présentés. — F. Aubert : *Le Parlement de Paris, de la mort de Philippe le Bel à l'avènement de Charles VII.* — Valois : *Le Conseil du roi.*

Lecture. — Chéruel : Le rôle politique d'Anne de Gonzague.

Séance du 22 octobre.

Communications. — Doniol : Le rapprochement du gouvernement de Louis XVI avec Frédéric II. — Suchaire : Du rôle qu'ont joué les milices dans l'armée des rois capétiens aux XIIe et XIIIe siècles.

Séance du 5 novembre.

Ouvrages présentés. — G. Bapst : *Études sur l'orfèvrerie française au XVIIIe siècle ; les Germains orfèvres-sculpteurs du roi.* — Colmet de Santerre : *Cours analytique du Code civil*, t. VII. — Costomicis : *De l'ophtalmologie et de l'otologie chez les anciens Hellènes depuis les temps les plus reculés jusqu'à Hippocrate.* — La commission des ordonnances du roi de France : *Catalogue des actes de François Ier.*

Séance du 12 novembre.

Ouvrages présentés. — F. Parkman, de Boston : *France and England in north America.* — P. Nourisson : *L'ouvrier et les accidents.*

Lecture. — Guyau : L'irréligion de l'avenir.

Séance du 19 novembre.

Ouvrage présenté. — Chaignet : *Histoire de la psychologie des Grecs.*

Lecture. — Rondelet : Le livre de la vieillesse.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

FRANCE

Bibliothèque nationale. — Il est question d'agrandir la Bibliothèque nationale. La direction des bâtiments civils fait en ce moment étudier un projet pour l'exécution duquel un premier crédit de 600,000 fr. serait demandé.

Les bâtiments existants seraient, selon le projet

dont il s'agit, prolongés du côté de la rue Vivienne ; les nouveaux édifices s'élèveraient ainsi sur l'emplacement des maisons démolies il y a trois ou quatre ans, afin de rendre complet l'isolement de la Bibliothèque. On avait parlé, assez récemment, de la construction d'un groupe scolaire sur cet emplacement demeuré libre ; mais ce projet a été presque aussitôt abandonné. Les écoles sont, en effet, au moins aussi dangereuses que les maisons d'habitation au point de vue du risque d'incendie ; en construire à cet endroit, c'était donc rétablir les inconvénients qu'on s'était justement préoccupé d'éviter et rendre absolument illusoire cet isolement de la Bibliothèque, qui n'avait été réalisé qu'après avoir été pendant si longtemps réclamé par l'opinion publique.

Bibliothèque d'art industriel. — Une bibliothèque d'art industriel, possédant actuellement 6,000 planches de dessins, vient d'être ouverte au public à la mairie du VIe arrondissement.

ÉTRANGER

Russie. — *Bibliophiles et bibliothèques russes.* — *Le Bulletin du bibliophile* nous donne sur ce sujet, dans une de ses dernières livraisons, les renseignements suivants :

La bibliothèque du prince Vorontzow, à Saint-Pétersbourg, contient environ 12,000 volumes se rapportant à toutes les branches de la littérature et des sciences, rassemblés en majeure partie par le feu prince Simon. Cette famille possède une seconde collection de livres à son château d'Aloupka, en Crimée.

La bibliothèque de la princesse Loow comprendrait, d'après un catalogue rédigé en 1871, 5,796 articles formant 12,790 volumes, provenant du prince Bibikow, père de la princesse. Presque tous sont des ouvrages sérieux ; les *Slavica* y tiennent une place importante où figurent quelques manuscrits intéressants. La numismatique comprend à elle seule environ 600 tomes ; l'histoire, la politique sont également bien représentées. On y trouve aussi de nombreuses collections de journaux, de revues, soigneusement tenues au courant.

Le feu comte Panine, ancien ministre de la justice, s'était créé une bibliothèque de choix comprenant 11,000 volumes. Elle n'était pas, comme celle de Grolier, *pour lui et ses amis ;* il s'en était rigoureusement réservé l'usage exclusif. Un cruel accident, la cécité, étant venu le frapper vers la fin de sa vie, sa bibliothèque eut à souffrir de cet abandon. Les *Russica*, que Panine avait achetés fort cher au prince Labanon, le célèbre bibliophile, forment la meilleure part de cette collection. Presque tous les livres de cette catégorie sont revêtus de reliures de luxe aux armes du prince.

Le comte Panine avait aussi rassemblé, en spécialiste expert, les ouvrages les plus estimés sur la législation des différents pays de l'Europe. Cette curieuse bibliothèque n'est pas cataloguée. La famille Panine en possède une autre en Crimée qu'on a le projet de réunir à la première, et une troisième dans le château de Marfino, près de Moscou, avec une belle et nombreuse collection d'autographes.

La bibliothèque du comte Serge Schérémétiew se compose de plusieurs collections. Il y a d'abord celle du feld-maréchal comte Boris, mort le 17 février 1719. Elle comprend près de 25,000 volumes dont un grand nombre d'incunables. Les catalogues conservés dans la famille attestent que cette collection est restée à Moscou au moins jusqu'en 1810. Dans tous les cas, elle n'aurait pas souffert en 1812, l'hôtel dans lequel elle se trouvait n'ayant point été atteint par l'incendie. Vient ensuite la collection moins considérable, mais précieuse, du petit-fils du feld-maréchal, le comte Nicolas, mort le 2 janvier 1807. On y remarque surtout (comme dans la bibliothèque des princes Radziwill vendue à Paris il y a quelques années) tous nos beaux livres à figures du XVIIIe siècle, en exemplaires de choix et reliures du temps en maroquin ou en veau ; *le Voltaire* de Kehl avec les premières figures de Moreau en belles épreuves, *les Idylles* de Gessner avec les figures de Moreau, *les Œuvres de J.-J. Rousseau*, etc. Le comte Nicolas était aussi grand amateur de gravures et avait rassemblé environ 4,000 estampes des meilleurs artistes du siècle dernier. A ces collections on en a joint une autre d'un caractère absolument différent : celle du comte Dmitri qui comprend 300 ouvrages ; presque tous sont des œuvres de musique d'église. Une quatrième bibliothèque est celle de la comtesse Anne, épouse de Dmitri et bibliophile zélée. C'est à elle qu'est due la conservation des collections précédentes ; elle y avait personnellement ajouté 2,500 volumes relatifs à la théologie, à la philosophie, à la littérature, aux sciences et aux arts. La comtesse Anne faisait elle-même relier ses livres par un habile ouvrier nommé Nicolas. Il est facile de voir, en examinant ces ouvrages, qu'ils n'avaient pas été achetés seulement pour la montre ; qu'ils ont été lus et relus. Enfin, à cet ensemble de collections est venue s'ajouter la bibliothèque personnelle du comte Serge, président de la Société des antiquaires. Celle-là comprend à elle seule environ 12,000 volumes d'ouvrages choisis, dont plus de 2,000 rien que pour *l'Histoire de la Russie.* Le comte Serge s'est occupé, dès l'âge de quatorze ans, de réunir ces livres, relatifs pour la plupart à la théologie, à l'archéologie et aux littératures russe, française, anglaise et allemande. Il possède encore une autre bibliothèque, provenant des legs de deux de ses oncles, à son château de Mikhaïlowsky dans le district de Podolsk (au moins 3,500 volumes).

Ce n'est pas tout encore. A ces bibliothèques formant ensemble plus de 45,000 volumes, il convient d'ajouter celle de l'épouse du comte Serge, la comtesse Catherine, née princesse Viazemsky, qui partage la noble passion de son mari pour les lettres. Cette collection exclusivement littéraire ne comprend

que des ouvrages modernes anglais et russes et s'augmente de toutes les œuvres importantes qui paraissent dans l'une de ces langues. Enfin, le comte Alexandre, frère de Serge, travaille avec ardeur depuis 1877 à se former une collection spéciale de livres d'histoire, de géographie et de voyages. Il en possédait déjà en 1880 plus de 10,000 achetés en partie à un bibliophile émérite, le prince Dolgorouki. Chez le comte Alexandre, les livres français sont des exemplaires des plus belles éditions tirées sur papiers supérieurs: grand vélin, Chine ou Hollande.

Les princes Viazemsky possèdent une bibliothèque qui s'augmente chaque jour, et dont le noyau est formé des collections conservées depuis le siècle dernier dans les divers châteaux qui appartiennent à cette famille, notamment dans celui du prince Paul, écrivain distingué qui était, il n'y a pas longtemps encore, président du comité de censure. Ces collections formaient déjà un total de 22,000 volumes quand elles ont été réunies, en 1873, au château d'Ostafiévo, dans le district de Podolsk. Le prince Paul a, de plus, à Pétersbourg, une bibliothèque particulière qui compte plus de 10,000 volumes et plusieurs centaines de manuscrits slaves.

La collection de livres français à figures du comte Bobrinsky est, dit-on, l'une des plus remarquables qui existent dans cette spécialité, pour la beauté des exemplaires et des épreuves.

La bibliothèque du comte de Palhen, installée dans son château de Hotzunberg, près Mittau (Courlande), fruit du travail de plusieurs générations, est presque entièrement composée de livres anciens, de manuscrits du moyen âge et d'ouvrages d'histoire en diverses langues.

Parmi les articles les plus précieux de cette collection, il faut citer comme unique, ou à peu près, un exemplaire bien conservé de l'édition originale de 1549 des *Commentarii rerum moscovitarum* de Herbestein. Il ne manque à cet exemplaire que les feuillets des *errata*. Mais ce qui rend cette lacune moins regrettable, c'est que toutes les fautes sont corrigées à la main dans le texte, d'une écriture du XVIe siècle qu'on prétend être celle de l'auteur lui-même. Nous disons que ce livre est à *peu près unique*, parce qu'on n'en connaît qu'un second exemplaire, incomplet et en mauvais état, celui de la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg.

Le comte Lévachow possède une bibliothèque de 6,000 volumes, où l'on remarque un nombre considérable d'incunables, d'elzévirs et d'ouvrages français du XVIIIe siècle.

La bibliothèque de Leuchtenberg, installée au palais du Pont-Bleu à Péterbourg, dans un local élégamment décoré, est composée d'environ 14,000 volumes des meilleurs ouvrages sur les sciences depuis la fin du siècle dernier.

Celle de la défunte grande-duchesse Hélène est un des joyaux de ce palais, où l'on conserve aussi l'ancienne bibliothèque de son oncle, le grand-duc Michel Paulowitch.

Cette dernière est principalement composée d'ouvrages français et de manuscrits en grande partie inédits. Dans celle de la grande-duchesse, l'élément allemand domine. Ces deux bibliothèques restent jusqu'ici absolument inaccessibles.

La bibliothèque du comte Dmitri Tolstoï, ancien ministre de l'instruction publique, renferme 12,000 volumes sur l'histoire de Russie, sur l'histoire ecclésiastique d'Occident, enfin et surtout sur la pédagogie et l'instruction publique. Les livres de cette dernière catégorie forment à eux seuls un bon tiers de la collection. Cette bibliothèque a été transférée, il y a sept ou huit ans, dans le château du comte, dans le gouvernement de Riazan.

Enfin on peut signaler encore à Saint-Pétersbourg les collections d'autographes de MM. Douchkow, du comte Tchapsky, du comte Korff et de feu de Brasch.

On voit que le goût des livres a fait quelques progrès en Russie, depuis ce courtisan de Catherine II, qui, pour flatter l'une des passions favorites de son impériale maîtresse, faisait installer des corps de bibliothèque dans une salle de son palais et donnait commission de lui acheter des livres sur n'importe quels sujets, mais en nombre suffisant et de format convenable pour que toutes les tablettes fussent bien garnies.

Pologne — *Bibliothèque Czartoryski, à Cracovie.* — Une grande partie du château du prince Czartoryski à Wola-Justowska, près de Cracovie, a été la proie des flammes dans la nuit du 24 au 25 octobre. La riche bibliothèque que possédait le château se trouve complètement détruite.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

PARIS. — PROVINCE. — ÉTRANGER.

FRANCE

— Voilà deux fois, depuis quelques mois, qu'on trouve des lettres inédites de Voltaire. Divers journaux annonçaient dernièrement, d'après l'*Annuaire central de la Librairie de Berlin,* la découverte, faite au British Museum, d'une trentaine de lettres de Voltaire, dont plusieurs écrites en anglais. Ces lettres, publiées par M. Bengesco, qui les a retrouvées à Londres, ont paru à la Librairie des bibliophiles, en un petit volume d'amateur. — Prix : 5 fr.

— Vient de paraître la *Petite Histoire de Paris*, par Pierre Bujon, publiée par les éditeurs Marpon et Flammarion. Cet ouvrage, qu'ornent de nombreuses gravures dans le texte, est une publication d'à-propos, au moment où s'agite l'introduction de l'enseignement de cette histoire dans nos écoles. Bien que dédiée à la jeunesse des écoles, la *Petite Histoire de Paris* ne sera pas déplacée dans la bibliothèque de tout homme qui s'intéresse à l'histoire de notre pays.

— M. Charles Nisard, membre de l'Institut, vient de publier chez Ollendorff, sous ce titre : *Guillaume du Tillot. — Un valet ministre et secrétaire d'État*, un ouvrage des plus curieux, qui constitue un document très précieux relativement à certains épisodes de l'histoire de France en Italie au XVIIIe siècle.

Guillaume du Tillot, citoyen français, devint, on le sait, par son mérite éminent, premier ministre du duché de Parme, qu'il gouverna avec beaucoup d'éclat pendant vingt-deux ans.

Tous les documents qui ont servi à M. Ch. Nisard pour cette curieuse reconstitution sont conservés aux Archives d'État de Parme et aux Archives des affaires étrangères. Ils sont relatés avec une fidélité absolue, ce qui n'empêche pas, bien au contraire, l'histoire de Guillaume du Tillot d'être aussi intéressante qu'un roman.

Sous ce titre : *Un protégé de Bachaumont, correspondance inédite du marquis d'Eguilles*, M. Paul Cottin vient de publier un volume in-12, édition de bibliophile, tiré à petit nombre et contenant les lettres adressées par d'Eguilles, ambassadeur secret de Louis XV près du prince Charles-Édouard Stuart, au marquis d'Argenson et à Bachaumont (1745-1748). Elles retracent les événements de la campagne aventureuse du prince en Écosse et sont précédées d'une étude qui jette un jour nouveau sur l'auteur des *Mémoires secrets* et sur le salon de Bachaumont et de Mme Doublet. (En vente aux bureaux de la *Revue rétrospective*, 155, rue de Rivoli. — Prix : 5 francs.)

— Le 4e volume de la *Grande Encyclopédie* vient de paraître. Il renferme la fin de la lettre A et le commencement de la lettre B. Cette vaste entreprise se poursuit régulièrement et tient toutes ses promesses.

Grâce à son organisation, à la direction et à la collaboration effective d'hommes d'une compétence indiscutable, elle dépasse de beaucoup toutes les encyclopédies parues en France ou à l'étranger. Il serait difficile de trouver ici la trace des tâtonnements inévitables au début d'une œuvre aussi complexe. Constatons cependant un nouveau progrès : l'illustration paraît plus soignée, exclusivement composée de figures inédites dont beaucoup ont une réelle valeur artistique. Ce quatrième volume renferme près de 500 figures de toute espèce. Quant aux 7 cartes en couleur hors texte, les cartes des départements nous paraissent être ce qui a paru de mieux en ce genre.

Les hommes politiques et les économistes seront satisfaits de ce volume : dans les premières livraisons ils trouveront de longs développements sur les *Assemblées*, depuis la Grèce jusqu'au Congrès du 28 décembre 1885, sur l'*Assistance publique*, l'*Association*, les *Assurances*. Ils ne seront pas moins intéressés par le grand article que M. Levasseur a consacré à l'*Australie* et à l'*Australasie britannique*. Puisque nous sommes sur ce chapitre, signalons l'*Autriche*, de M. Leger. Les découvertes les plus récentes sur l'*Assyrie* et la *Babylonie* ont été magistralement exposées par M. Oppert, un maître en ces matières. L'histoire classique n'est pas négligée pour cela, et tout le monde trouvera à apprendre dans l'article *Auguste*, de M. Jullian, un des professeurs les plus distingués de la jeune Université. C'est M. Charavay qui a traité l'article *Autographes*. Aux yeux des juristes, la direction de M. Glasson est une sûre garantie pour la partie relative au Droit. Il a signé une étude sur l'*Assignation;* on lira aussi avec un vif intérêt son article et celui de M. Mortet sur les *Avocats*. La question si intéressante de l'enseignement des *Aveugles* a été traitée par M. Marion.

La partie scientifique n'est pas moins remarquable : les théories et les lois de l'*Attraction* ont été développées en détail par MM. Lecornu et Joannis; le lecteur lira avec plaisir l'explication scientifique des phénomènes de l'*Aurore boréale*.

La théorie *atomique* a été complètement exposée par M. Charles Girard; les chimistes sauront gré à M. Bourgoin de son excellente étude sur l'*Azote* et ses nombreux dérivés. Enfin tout le monde voudra lire les articles *Bacille* et *Bactéries* du Dr Trouessart, aussi bien qualifié que personne pour traiter ces questions microbiologiques qui révolutionnent la science et passionnent les esprits.

— Notre érudit collaborateur M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul publie, à la librairie Charpentier, une *Histoire des œuvres de Théophile Gautier*. Il nous paraît superflu de recommander et l'auteur et le livre. Le remarquable ouvrage que M. de Lovenjoul a consacré à Balzac nous est un sûr garant du succès qui va accueillir son nouveau travail, travail de bénédictin qui lui a demandé près de trente ans de recherches.

L'*Histoire des œuvres de Théophile Gautier* forme deux volumes in-8° contenant quatre portraits et deux autographes. Le tirage a été limité à 500 exemplaires numérotés; 50 sur Japon au prix de 100 fr.; 50 sur papier Whatman au prix de 75 fr.; 400 sur papier de Hollande, au prix de 50 fr.

Il est permis de regretter que ce livre soit tiré à un si petit nombre d'exemplaires et offert au public à un prix relativement modeste, il est vrai, étant donné le luxe de l'ouvrage, mais qui effrayera peut-être les bibliophiles modestes. On semble nous faire espérer

une édition moins coûteuse; nous le souhaitons vivement.

— Le tome VIII des *Œuvres du cardinal de Retz* a paru dans la collection des grands écrivains. Ce volume contient l'avertissement, l'introduction et la partie de la correspondance allant de l'année 1638 à l'année 1679.

— La maison Quantin inaugure avec un ouvrage de lady M. Majendie, *Sur la Piste,* traduit par B.-H. Gausseron, une collection nouvelle de romans anglais contemporains. Cette intéressante bibliothèque publiera successivement des œuvres absolument inédites de Wilkie Collins, Ouida, J. Grant, miss Braddon, Elle Curtis, Bret Hart, etc., qui paraîtront simultanément en France et en Angleterre. Chaque volume sera illustré de nombreux dessins.

—La librairie Hachette publie une deuxième édition des *Essais sur l'Allemagne impériale* de M. Lavisse, la première ayant été épuisée dès son apparition.

— Notre collaborateur M. E. Forgues vient de faire paraître dans la collection des artistes célèbres, publiée sous la direction de M. Muntz, une étude sur *Gavarni,* qui a paru précédemment dans le *Livre.*

— La Librairie des bibliophiles réédite dans sa collection des curiosités historiques et littéraires, le *Discours sur les duels de Brantôme.* Cette réédition est précédée d'une préface de Henry de Pène.

— Mlle Dosquet vient de traduire et de donner à la librairie Alcan le sixième et dernier volume de l'*Histoire de l'Europe pendant la Révolution française,* par M. de Sybel.

— Une *Histoire de la Révolution française dans le département du Gard* vient de paraître, à Nîmes, chez le libraire Catélan. L'auteur de ce livre est M. François Rouvière.

— *Jean de Bry et ses relations avec Charles Nodier et Charles Weiss,* tel est le titre d'une brochure que vient d'écrire M. Pingaud, professeur à la Faculté des lettres de Besançon.

— La collection des documents sur l'histoire générale de la ville de Paris vient de s'augmenter d'un nouveau volume : la *Topographie historique du vieux Paris.* Ce livre, commencé par M. Tisserand, a été, après la mort de celui-ci, complété par M. Ad. Berty.

— Le second volume du *Catalogue des livres composant la bibliothèque de feu M. le baron James de Rothschild,* catalogue rédigé par M. Émile Picot, vient de paraître chez le libraire Morgand. Ce second tome contient, comme le premier, des fac-similés et des photochromotypographies.

Un troisième volume comprenant la fin du catalogue et des tables détaillées suivra prochainement.

— M. l'abbé Chambois vient de dresser la table des matières contenues dans les vingt premiers volumes de la *Revue historique et archéologique du Maine.* Cette table est en vente chez l'éditeur Pellechat, au Mans.

—La *Revue félibréenne,* que dirige M. Paul Marieton, va entrer, en 1888, dans sa quatrième année. Les collaborateurs habituels de ce recueil comptent lui donner une importance plus considérable encore que celle qu'elle a eue jusqu'ici. Chaque numéro comprendra deux parties distinctes; l'une, la partie exclusivement méridionale, se composera d'œuvres inédites en prose et rythmes d'oc; la seconde, plus accessible au grand public, contiendra des études méridionales, des travaux de critique et de philologie, des variétés, etc.

Dans sa prochaine livraison, la *Revue félibréenne* promet un fragment d'un drame inédit de Mistral, *la Reino Jano* et les articles suivants, de Blowitz : *l'Allemagne et le félibrige;* — Mistral : *Arles et la Beauté;* — Fouquier : *la Provence française;* — abbé Roux : *Amonieu.*

Ajoutons que l'administration et la rédaction de la Revue sont maintenant installées à Paris, 9, rue Richepanse.

ÉTRANGER

Allemagne. — M. Frédéric Pecht vient de publier une *Histoire de l'art munichois, de la fin du* XVIIIe *siècle jusqu'à nos jours.* M. Pecht est bien connu en Allemagne par ses illustrations de Lessing, de Gœthe, de Schiller et de Shakespeare.

— *Bibliothèque arménienne.* — C'est une curieuse et intéressante série que la suite d'œuvres arméniennes contemporaines réunies sous ce titre par l'éditeur Friedrich, de Leipzig.

Jusqu'à présent, six volumes ont paru dans la collection. Le premier est formé de trois nouvelles de Raphaël Patkaniau, qui ont tout au moins le mérite de bien mettre en lumière le caractère national; le second est un recueil d'études littéraires d'Arthur Leist, dans lequel défilent sous les yeux du lecteur les silhouettes des principaux écrivains de l'Arménie moderne. Un chapitre consacré à la presse nous apprend que le premier journal arménien fut créé à Calcutta en 1795, que de cette date à 1885 il en parut, tant en Arménie qu'à Constantinople, Marseille, Moscou, Tiflis, etc., 141 dont 51 politiques, 30 politico-littéraires et 29 littéraires et scientifiques. Le troisième volume donne des études de mœurs de Raffi sur la

Perse et l'Arménie turque; ce volume est d'un attrait particulier. Dans le quatrième, il nous est offert un choix de contes populaires et de proverbes; quelques-uns de ceux-ci sont typiques et l'on peut citer entre autres :

Souhaite une vache à ton voisin pour que Dieu t'en donne deux.

Le voleur ne désire rien de plus qu'une nuit bien noire.

Qui veut dire la vérité doit avoir un pied à l'étrier.

Qui doit travailler? Moi et toi. Qui doit manger? Toi et moi.

Reste là où il y a du pain.

Si le pain est bon, peu t'importe qu'un Turc ou qu'un juif l'ait cuit.

Si un frère était une bonne chose, Dieu en aurait un.

Tu ne connaîtras pas un homme avant d'avoir mangé avec lui un tonneau de sel.

Un proche voisin vaut mieux qu'un parent éloigné.

Ce qui est un jeu pour le chat est la mort pour la souris.

Le cinquième et le sixième volume de cette bibliothèque arménienne forment un roman intitulé : *Sako*, fort réjouissant comme études de mœurs. Il paraît très observé et court, d'une allure assez vive, bien que la traduction ne semble être que médiocre au point de vue de la langue.

En somme, cette série, qui se continuera, est bien faite pour valoir des sympathies à la littérature de l'Arménie moderne.

— Un nouveau périodique, consacré uniquement à la bibliophilie et à l'administration des bibliothèques publiques, vient de paraître à Leipzig. Il a pour titre : *le Bibliophile*, et pour fondateur, M. L. Moltke.

Angleterre. — M. L. de Beaufort a traduit en langue anglaise les *Souvenirs* du duc de Broglie. L'ouvrage a paru à Londres, chez l'éditeur Allen.

— Un membre de l'Université de Dublin, M. Cruise, vient de publier une étude sur *Thomas A Kempis*. Le livre est parfaitement illustré et contient une biographie bien détaillée.

Espagne. — En 1858, un médecin espagnol, Hernandez Morejon, donnait une étude médico-psychologique sur la folie de don Quichotte. C'était la première fois que ce sujet était traité. Peu de temps après son apparition, l'étude de M. Morejon était traduite et annotée par un médecin français, M. Paris. (*Étude médico-psychologique sur l'Histoire de don Quichotte*. Paris, Baillière, 1858, in-8°.)

Un médecin catalan vient à son tour de reprendre le sujet qu'il a développé en près de 500 pages : *Primores del don Quijote en el concepto medico-psycologico. Consideraciones generales sobre la lacura para en nuevo comentario de la immortal novela*, par le Dr D. Emilio di y Molits.

Suisse. — Nous avons eu occasion de parler en son temps de la vente de la collection d'autographes de M. Bovet. Un Neuchatelois, M. Philippe Godet, vient de faire paraître, à propos de cette collection et sous ce titre original, une curieuse plaquette intitulée : *Scripta manent*. Cet opuscule n'a pas été mis dans le commerce.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

— Une intéressante publication, l'*Histoire du sonnet en Europe*, doit paraître chez l'éditeur Vanier. L'auteur, M. de Martonne, a divisé son livre en trois parties : I, les Origines; II, le Sonnet chez les nations de raçe latine ; III, le Sonnet chez les nations de race non latine.

— M. A. Fabre, déjà connu par de curieux et savants travaux sur le XVIIe siècle, prépare, dit-on, un ouvrage qui aura pour titre : *les Ennemis de Chapelain*.

— M. de Puymaigre prépare une collection de *Vieux auteurs castillans* qu'il doit publier en trois séries à la librairie Savine. La première de ces séries paraîtrait au printemps prochain et aurait pour titre : *Histoire de la littérature espagnole et de ses rapports avec la littérature française du moyen âge jusqu'au règne de don Alfonso*.

— Le troisième et dernier fascicule des *Livres à clef*, l'ouvrage de notre collaborateur M. F. Drujon, paraîtra incessamment chez l'éditeur Rouveyre.

— M. Henry Blaze de Bury doit publier par fragments dans la *Revue internationale*, et cela à partir du mois prochain, *Ses Souvenirs de la Revue des Deux Mondes*.

— On travaille en ce moment à la confection d'une *Table centenaire du Moniteur-Journal officiel*, allant du 5 mai 1789, date de l'ouverture des États généraux, au 5 mai 1889. Ce sera le répertoire universel de toutes les matières contenues dans les comptes rendus des séances des assemblées législatives ainsi que dans les documents politiques, diplomatiques ou parlementaires qui ont été publiés par l'organe du gouvernement pendant ce siècle.

Cette table sera divisée en trois parties : I, Table chronologique des comptes rendus sommaires des Chambres; II, Table alphabétique des matières; III, Table alphabétique des membres des assemblées avec l'indication de leurs discours et de leurs votes les plus importants.

— Sous ce titre : *le Semeur*, il vient de paraître le premier numéro d'une revue littéraire et artistique sur laquelle nous croyons devoir appeler l'attention de nos lecteurs. Elle annonce parmi ses collaborateurs MM. Melchior de Vogüé, Levallois, de Pressensé, Fouquier, Edmond Biré, Ch. Canivet, etc.

On trouvera plus loin et à sa place le sommaire de la première livraison.

— La librairie Picard annonce l'apparition, au 1er janvier prochain, d'une revue mensuelle d'histoire et de philologie qui aura pour titre : *le Moyen âge*, et pour directeurs MM. Marignan, Platon et Wilmotte.

ÉTRANGER

Italie. — M. Angelo de Gubernatis doit publier prochainement à Florence, chez l'éditeur Niccolai, une édition définitive de son *Dictionnaire international des écrivains contemporains*. Si nos renseignements sont exacts, l'ouvrage paraîtrait en français.

Suisse. — Les fervents de Rabelais nous sauront gré de leur annoncer que M. Th. Ziesing, agrégé à l'université de Zurich, doit bientôt faire paraître un important ouvrage sur l'auteur de *Pantagruel*.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

Nous recevons la lettre suivante:

Mon cher ami,

La *Note de la Rédaction* qui fait suite à la lettre de M. Jolly-Bavoillot relative à l'édition originale de *Ruy Blas*, dans le dernier numéro du *Livre*, p. 352, offre, en ce qui me concerne, une lacune que je désire combler : j'ai dit que je ne répondrais pas *dans le Livre*, dont les colonnes ne pouvaient être indéfiniment encombrées par cette question. Je persiste plus que jamais dans cette manière de voir, après avoir lu la lettre de M. Jolly-Bavoillot.

Cordialement à vous,

Jules Brivois
(des Amis des Livres).

25 novembre 1887.

Société des gens de lettres. — Le comité de la Société des gens de lettres, dans sa séance du 24 octobre dernier, a nommé M. Édouard Montagne délégué du comité, en remplacement de M. Emmanuel Gonzalès, décédé.

Documents sur Quérard. — Dans son numéro du 10 novembre dernier, l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux* nous fournit d'intéressants renseignements sur Quérard. Ce sont des lettres et notes adressées par le savant bibliographe en 1847 et 1852 à l'un des membres de la Chambre des députés.

« Monsieur,

« La bibliographie ne m'a guère réussi. Exploité pendant dix ans par les MM. Didot, j'eus immédiatement après eux d'autres éditeurs qui, séduits par le succès qu'obtenait la *Littérature française contemporaine*, me dépouillèrent de ce livre, me firent emprisonner par suite de procès perdu et finalement me rançonnèrent lorsque je fus libre, tout cela par suite d'un traité de trop bonne foi, fait par moi, et dans

lequel j'avais laissé prise à une spoliation. Las des libraires, j'entrepris plus tard à mes risques et périls la publication d'un livre intitulé: *les Supercheries littéraires dévoilées,* sujet assez piquant pour devoir réussir ; mais advint la révolution de 1848 et je perdis un bon nombre de souscripteurs. Aujourd'hui les deux premiers volumes de cet ouvrage sont épuisés et sur 500 exemplaires, chiffre auquel a été tirée l'édition de ce livre, il m'en reste 100 exemplaires incomplets ; c'est là une rémunération de sept années de laborieuses recherches et de veilles.

« Avant février 1848, j'eus l'honneur de vous offrir quelques livraisons de ce dernier ouvrage, que vous n'acceptâtes, monsieur, que presque malgré vous, car je me présentais en solliciteur parisien, et à cette époque vous pensiez avec justesse à réserver votre crédit plutôt pour vos commettants que pour les bibliographes auxquels néanmoins vous conserviez un bon souvenir. J'en reviens à mon livre qu'il me serait bien impossible de compléter aujourd'hui. Seriez-vous assez bon, monsieur, de me renvoyer, et par une voie assez prompte, le lopin que vous en possédez. Je vous enverrais pour boucher le trou qu'il laissera dans les rayons de votre bibliothèque un volume factice de mélanges composé ainsi: 1° Notice bibliographique du fameux abbé La Mennais, de 10 feuilles ; 2° des Plagiats Reiffenbergiens de 32 pages, deux extraits des *Supercheries ;* 3° Bévues et omissions du tome II de la *Littérature française contemporaine* de XVI-34 pages, critique du livre dont j'ai été dépossédé. Si cet échange était possible, j'en serais bien satisfait ; ce serait un exemplaire incomplet de moins, et je vous avoue que, malgré mes efforts, comme vous le prouvera la circulaire ci-jointe, je n'arrive point à me sauver du naufrage.

« A présent qu'une nouvelle ère commence à luire, ère de tranquillité et d'avenir, ne pensez-vous point, monsieur, revenir à Paris, reprendre votre place parmi nos honorables écrivains, vous qui vous y êtes fait connaître dès vos débuts par des publications si recommandables?

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« Paris, ce 9 mars 1852.

« J.-M. QUÉRARD, 36, rue de Seine. »

« Monsieur,

« Vous m'avez autorisé à vous adresser une note sur la question dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir lors de ma visite. Je vous l'envoie, monsieur, sous cette enveloppe. Permettez-moi de vous rappeler à cette occasion que ce fut vous, monsieur, qui le premier encourageâtes la publication de la *France littéraire.* Non seulement votre bienveillance pour l'auteur vous porta à en écrire la *Préface,* ce que vous avez bien certainement oublié aujourd'hui, mais encore vous fîtes deux articles remarquables sur ce livre dans le *Temps* et dans la *Revue encyclopédique.* Il n'a donc pas dépendu de vous, monsieur, que cet ouvrage ne fît à son auteur une position en rapport avec la conscience qu'il a apportée dans sa rédaction. Mais on l'a dit il y a longtemps: la bibliographie ne conduit ni à la fortune ni à l'Académie.

« Quand au début de cette entreprise vous avez été, monsieur, si favorable à l'auteur, pouvez-vous refuser votre concours à une demande qui n'a pour but que d'assurer l'achèvement du livre de 1826? J'ose espérer au contraire que vous vous réunirez à MM. de Golbery et Taillandier, et que vous contribuerez en ce qui dépendra de vous à l'achèvement d'un ouvrage utile à tous nos établissements littéraires.

« Sur le plus ou moins de mérite de l'ouvrage, vous n'avez pas besoin, monsieur, d'aucune opinion pour établir la vôtre. Aussi n'est-ce point pour vous en faire épouser une que j'ai l'honneur de joindre à ma lettre une note imprimée qui fut dans le temps adressée à M. Villemain et qui depuis n'est passée sous les yeux de nul ministre. Elle pourra vous servir à concilier votre bienveillance avec votre responsabilité. Un seul mot favorable de votre part à M. de Salvandy et je ne désespère pas du succès. Agréez, je vous prie, monsieur, etc. »

« Paris, ce 29 janvier 1847.

« J.-M. QUÉRARD. »

Note recommandée à la bienveillance de M. M...l.

« Les travaux de M. Quérard sont consciencieusement exécutés et d'une utilité très grande dans nos établissements littéraires. La *France littéraire,* ouvrage considérable, est considérée par beaucoup de personnes comme un monument en l'honneur des lettres en France. Mais de tels travaux fort coûteux, ne produisant de fruits qu'absolument aux gens d'étude qui s'en servent, ne devraient être entrepris que sous le patronage du gouvernement.

« M. Quérard, dans son fanatisme pour l'utilité de son pays, n'a oublié qu'une chose, sa position qui ne lui permettait pas de sacrifices bien au-dessus de ses forces, ni de briser son avenir.

« M. Quérard n'a ni fortune ni place. C'est un homme de conscience et conséquemment végétant. En 1830, M. Guizot, alors ministre chargé de l'instruction publique, lui accorda une indemnité annuelle de 1,000 francs, indemnité insuffisante en raison des coûts énormes de ses publications. Depuis lors, bien que des places soient venues à vaquer dans nos bibliothèques, M. Quérard n'a rien obtenu ; il n'a rien demandé.

« La bibliographie est une spécialité utile qui a besoin d'être encouragée, parce qu'elle ne fait pas vivre les gens qui s'y vouent. Il faut d'autant plus l'encourager que les rangs des bibliographes s'éclaircissent de jour en jour; soit que la mort les frappent (*sic*), soit que le découragement les tuent (*sic*), les bibliographes s'en vont. Ceux qui nous restent sont âgés : MM. Peignot, né en 1767; Beuchot, né en 1773; Weiss, né en 1779; Brunet, né en 1780.

« Encourageons le plus jeune, M. Quérard, né en 1798, car à cet encouragement devrons-nous peut-être

un jour un livre que par reconnaissance il aura le courage et la force d'entreprendre et de terminer, le complément et la continuation jusqu'à nos jours de la savante Bibliothèque historique de la France de Lelong et ses continuateurs, que les études historiques réclament depuis longtemps.

« Je demande que l'indemnité de 1,000 francs accordée en 1830 à M. Quérard soit élevée à partir du 1er janvier 1847 à 2,400 francs, et que cette indemnité ne soit pas seulement temporaire, mais qu'elle dure tant que son bénéficiaire s'en rendra digne par des travaux utiles au pays. »

La famille de Rabelais. — Parmi les communications qui ont été faites au congrès de Rabelais, — congrès dont nous avons plusieurs fois parlé, — il en est une qu'on a reçue avec grand intérêt et qui émane de M. F. Audiger. Celui-ci a produit en effet et déposé sur le bureau du congrès des actes juridiques et généalogiques concernant Rabelais et sa famille.

Voici le texte de la communication de M. Audiger et la copie des documents qui s'y trouvent joints :

« A l'occasion du procès soutenu par M. Félix Bonnemère, propriétaire à Varennes-sous-Montsorreau, en revendication du droit d'ajouter à son nom patronymique celui de « Chavigny », une pièce de la plus haute importance a été produite en cour d'appel, à Angers, au commencement de la présente année.

« Cette pièce dont M. Bonnemère de Chavigny, ainsi que son petit-fils, M. Henri de Fos, arrière-cousins du plus illustre des enfants de la Touraine, du côté maternel, ont bien voulu, avec une grâce parfaite, nous transmettre une copie, est un acte de partage passé le 12 mars 1505 entre Antoine Rabelais, d'une part, et ses oncles Jean Frapin, François Frapin, Guillaume Frapin, Antoine Frapin, Pierre Frapin et Pierre Delopiteau.

« Voici ce précieux document; nous le reproduisons autant que possible de *verbo ad verbum* et en conservant l'orthographe du copiste :

« (*Timbre*) *Généralité de Tours* : *un sol* 4 *deniers.*

« Chavigny-en-Vallée tombé en partage à A. Rabelais, 12 mars 1505.

« Le douzième jour de mars l'an mil cinq cent cinq, « personnellement estably en nostre cour de Montsoreau honorable homme sage Me Anthoine Rabelais « litentié es loix, d'une part.

« MM. Jean Frapin, François Frapin, Guillaume « Frapin, Anthoine Frapin, Pierre Frapin et Pierre « Delopiteau à cause de Magdelaine Frapin sa femme, « d'autre part, pour laquelle il cest fait fort et promet comme et aussi lesdits Jean et François Frapins, tant pour eux que pour lesdits Guillaume, « Anthoine et Pierre Frapins, absants, pour lesquels « ils se font fort et promettent leur faire avoir ce fait « pour agréable à peine de tous dépens domages et « intérets.

« Tous les dessusdits enfants et hers de feue « honeste femme Andrée Pavin.

« Et ledit Rabelais principal héritier en tant que « touche les choses nobles, soumettants comme lesquels ont fait entre eux les partages et divisions « des héritages des biens immeubles à eux escheuz « et advenus par le décès et trépas de ladite feue « Andrée Pavin, leur mère, en la manière que s'ensuit :

« C'est assavoir que audit Rabelais, comme fils aîné « et principal héritier est et demeure pour son lot et « partage chastel et maison noble de Chavigny et situez et assis en vallée, en la paroisse de Varennes « avec ses appartenances et dépendances tant en fond, « domaines, que fief, justice et juridiction, cens et « rentes, et devoirs féodaux et autres, prés, bois, eaux « et pescheries, pastureaux ainsi que le tout ce poursuit et comporte et que la dite feue Andrée en son « vivant les tenoit et possédoit et quelles luy estoient « demeurées par partage faits avec noble homme « Christophfle Pavin et feu Jeanne Pavin ses frère et « sœur, sans rien en diminuer en manières quelconques, avec la rente de Monsieur de Chozé.

« Avec ce demeure audit Rabelais tous les droits « de fief, justice, seigneurerie et juridiction, cens, « rentes et devoirs, prés, pescheries et pastureaux « et certaines terres estant entre la rivière de Loyre « et la turcie, la levée de ladite rivière en ladite paroisse de Varennes, le tout advenu et escheuz à la « feue Andrée par la succession et eschoitte de ladite « feue Jeanne Pavin, ou par les ysseus et dessendus « d'elle, aynsi que icelles choses estoient demeurées « par partage à ladite feue Jeanne Pavin.

« Aussy demeure audit Rabelais tel droit part et « portion que lesdits Frapins et Delopiteau, à cause « de sa dite femme, pourroient avoir et demander par « avant ce jourd'huy en deux arpens de terre situés « près le moulin du pont, sur le chemin par lequel « l'on va dudit moulin à la croix de Lingarde, et en « certains chenevreaux estants en la paroisse de Cinais ainsy que le tout se poursuit et comporte et « qu'on a par cy-devant accoutumé cultiver avec les « domaines de la mettaierie de la Devinière appartenant audit Rabelais auquel semblablement demeurent toutes les autres choses dépendantes dudit lieu « de la Devinière ou les dessusdits Frapins et Delopiteau eussent peu prétendre aucun droit, avec les « rentes et droits féodeaux acquis par cy devant au « fief de Chavigny avec la poursuite d'icelle. Et demeurent iceux Rabelais Jean et François Frapin et « Delopiteau quittes les uns vers les autres de toutes « actions, propositions et demandes qu'ils se pussent « faire l'un et l'autre pour raison desdites successions.

« Et auxdits Frapins et Delopiteau est demeurant « pour leur lot et partage l'hôtel, maisons et mettairie, appartenances et dépendances de la Caille-« Borne, située en la paroisse de Seuilly et ycelles « environ avec terres, vignes, bois, domaines et dépendances dudit lieu, et aussy certaines terres et « bois qui furent à feu Jean Le Bloys, seant au lieu

« appelé (*illisible*), et tout ainsy que icelles choses ce « poursuivent et comportent, et qu'elles ont été acquises par ladite feue Andrée en quelque manière que « ce soit.

« Outre leur demeure quarante et trois sols quatre « deniers tournois de rente sur la maison de feu « Jean Mesnager, située en la ville de Chinon et « douze boisseaux de froment et un chapon de rente « sur René Courtillier et Adam Carré sur certains « héritages, situés aux Roches-Sainct-Paul, près Chinon, et autres rentes qui à ladite défunte pourroient « competer et appartenir à titre successif acquests ou « autrement en ladite paroisse de Seuilly, Ligré et « Nostre-Dame-de-Rivière.

« Outre demeure auxdits Frapins et Delopiteau tel « droit, part et portion qu'eux et ledit Rabelais, « comme héritiers de ladite feue Andrée pourroient « avoir es choses escheues par le décès de ladite feue « Jeanne Pavin, situez tant au lieu appelé le Chillou, « la Renaudière, entre le chemin par lequel l'on va « de la maison aux Ruesches à l'église de Varennes « et le chemin par lequel l'on va de la maison de « Christophfle Pavin à ladite église, et le long et environ de la garenne dudit lieu de Chavigny, icelles « terres indivizes à partager avac ledit Christophfle « Pavin comme héritier de ladite feue Jeanne, que « ailleurs, fors ledit droit féodal, pescharies et lesdites pièces de terres cy dessus mentionnées qui « demeurent audit Rabelais.

« Avec ce demeure auxdits Frapins et Delopiteau « toutes les debtes qui a eux audit Rabelais pourroient estre dues tant à Saché et par les commissaires qui furent commis audit lieu que autres « personnes à Couziers, Courcoué et par les vicaires « desdits lieux qui ont été fermiers de feu Me Jean « Pavin, en son vivant curé desdits lieux de Couziers « et Courcoué, et par autres debteurs, fors lesdites « rentes qui demeurent audit Rabelais comme dit est « dessus, et aussy réserve à luy sa portion s'il se « trouve quelque argent venu et yssu de la succession « de feu Me Jean Pavin qu'on dit estre detenu par « aucunes personnes dont lesdits dessusdits héritiers « ne sont encore à présent acertainés.

« Et est dit entre eux que si ledit Guillaume Frapin est de présent décédé que son droit successif « accroistra sur lesdits Frapins et non point audit « Rabelais, et aussy s'il ne vient au pays dedans un « an prochainement venant et leur demeure outre les « vignes des cousteaux tant de la succession de ladite « Andrée que de ladite feue Jeanne Pavin.

. . . . . .

« Presants noble homme Christophfle Pavin, Jean « Berge et Jean Beaufils tesmoins ainsi signez :

« A. Rabelais; J. Frapin; F. Frapin; P. Delopiteau « et J. Le Seigneur, notaire.

« La présente copie a esté collationnée à la minutte « notte originale d'icelle délivrée à Me Benoist Salmon, fils de deffunte Perrine Delopiteau, qui dit « estre fille de défunts Pierre Delopiteau et de Mag- « deleine Frapin, par moy Jean Admirault, procureur « fiscal de la seigneurie de Bourgueil, garde des not- « tes de défunt Me Jean Le Seigneur, mon agent pas- « seur du partage cy-dessus, le dixiesme jour de juil- « let l'an mil six cent sept. Signé : J. Admirault. « Trois mots rayés ne vallent.

« Collationné la présente copie sur une autre copie « en papier qui nous a esté représentée par maistre « Louis le Boucher du Chastellier, prestre licentié es « arts, recteur-curé de la paroisse de Varennes sous « Montsoreau; ce fait, à luy rendue par nous notaire « royal, à Saumur, rézidant à Turquan, et notaire du « comte de Montsoreau, rézidant audit Varennes.

« Soussignez le dix-septiesme jour de may mil sept « cent quarante-un, à la charge du sceau.

« Ainsi signé : Lamiche, notaire royal.

« L. Leboucher du Chastellier, prêtre-curé de Va- « rennes, Langlois, notaire.

« Controllé à Chouzé, le dix-huit may 1741. Reçu « six sols.

« *Signé :* HUDAULT. »

« Si nous ne nous trompons pas, il résulte clairement de cet acte de partage :

« 1° Que Thomas Rabelais, père d'Antoine et de François, avait épousé une demoiselle Frapin;

« 2° Qu'en 1505, Thomas Rabelais ainsi que son épouse étaient déjà décédés, puisque c'est leur fils aîné qui se trouve héritier d'Andrée Pavin, sa grand'mère incontestablement;

« 3° Que François Rabelais n'avait qu'un frère et *pas de sœur*, attendu qu'un seul membre de cette famille, Antoine, figure comme héritier audit partage : François ayant dès lors, sans doute, prononcé des vœux religieux qui le désintéressaient de la succession de son aïeule;

« 4° Que le futur auteur de *Gargantua* devait déjà, en 1505, avoir au moins vingt ans; ce qui donne raison à ceux qui le font naître, conformément à la tradition, en 1483 ou 1484.

« D'après les indications que l'on trouve dans l'acte précité, d'après les documents fournis par M. Henri de Fos, d'après les analyses que MM. Salmon et de Busserolle ont données de certaines pièces trouvées dans les archives du département d'Indre-et-Loire, on peut avec quelque probabilité établir l'état de la famille de Rabelais, à partir de la dernière moitié du XVe siècle, de la manière suivante :

Côté paternel

« Guillaume Rabelais, tenancier de l'abbaye de Seuillé, vivant en 1457.

« Thomas Rabelais, époux de N... Frapin, sieur de la Devinière, décédé avant 1505 et qui ne laissa que deux enfants : Antoine Rabelais et François Rabelais.

« Antoine Rabelais, licencié ès lois, seigneur de Chavigny-en-Vallée, sieur de la Devinière, défunt en 1534, eut pour enfants :

« 1° Antoine Rabelais, propriétaire à Chinon et dans les environs de cette ville, vivant en 1556 ;

« 2° Thomas Rabelais, propriétaire à Seuillé, vivant en 1562 ;

« 3° Jeanne Rabelais, femme de René Pallu, vivant à Chinon ou dans les environs, en 1556 ;

« 4° N... Rabelais, femme de N... Gollet, vivant à Chinon ou dans les environs, en 1556 ;

« 5° N... Rabelais, femme de Michel Endre, vivant à Chinon ou dans les environs, en 1556.

« François Rabelais eut, de son côté, un fils nommé Théodule, qui mourut à Toulouse, âgé seulement de deux ans.

Côté maternel

« N... Pavin, seigneur de Champigny-en-Vallée, au commencement du xve siècle. Il eut pour enfants :

« 1° Me Jean Pavin, curé de Couziers et Courcoué, vers 1460 ;

« 2° Andrée Pavin, femme de N... Frapin ;

« 3° Jeanne Pavin, qui eut Chavigny-en-Vallée, décédée avant 1505 ;

« 4° Christophfle Pavin, habitant Varennes-sous-Montsoreau en 1505.

« Andrée Pavin eut pour enfants :

« 1° N... Frapin, qui épousa Thomas Rabelais, décédée avant 1505 ;

« 2° Jean Frapin, vivant en 1505 ;

« 3° François Frapin, vivant en 1505 ;

« 4° Guillaume Frapin, licencié en décrets, curé de Saint-Georges du Puy-de-la-Garde, en Anjou ; auteur des « beaux et joyeulx Noetz, en langaige Poictevin » (1476-1434) présumé défunt en 1505 ;

« 5° Antoine Frapin, vivant en 1505 ;

« 6° Pierre Frapin, vivant en 1505 ;

« 7° Magdelaine Frapin, femme de Pierre de Lopiteau, vivant en 1505.

« C'est par la descendance de cette dernière que M. Bonnomère de Chavigny et son petit-fils, M. Henri de Fos, représentent encore dignement de nos jours la famille du grand Tourangeau,

« Nous n'avons nullement la prétention de présenter les indications qui précèdent comme un arbre généalogique inflexible et invariable ; mais bien plutôt comme un essai que nous livrons à la discussion, à la critique et même à la contradiction, espérant que quelques découvertes nouvelles viendront le confirmer, le compléter ou le rectifier. »

La Nuit de juin. — Nous aurions dû, paraît-il, avoir d'Alfred de Musset une *Nuit* de plus que celles qu'il nous a laissées. En voici l'histoire, racontée par M. Hamel dans *le Parti national :*

« Un jour, Alfred de Musset corrigeait les épreuves du *Salon de 1836,* quand il aperçut à la fenêtre en face de lui, accoudée et le regardant curieusement, une fillette jolie. Il sourit ; elle répondit gracieusement à cette marque d'amabilité, laissant glisser sur lui son regard magnétique. Quarante-huit heures après, elle était la familière du logis, le petit oiseau babillard, amusant de sa gaieté bruyante le logis du poète.

« Craignant de s'engager dans une liaison funeste, ayant peur d'aimer encore une fois, il alla se guérir du mal qui commençait à l'atteindre chez son ami Tattet, à Bury. Mais là la figure rieuse de la gamine ne put quitter son souvenir. Il s'ennuyait, il la fit venir. Ce fut là, dans le cadre pittoresque des bois et des vallons ombreux, qu'elle posa pour les inoubliables types de Bernerette et de Mimi Pinson.

« Mais, mobile et inconstante, la grisette quitta son poète pour d'autres amoureux. Il rentra chez lui et y trouva un vide immense. Il pensait aux bonnes parties de Margency, et, se retrouvant, par le souvenir, couché dans la clairière, seul, à côté d'elle, il prit une feuille de papier, et y écrivit ces quatre vers, qui n'eurent malheureusement pas de suite. »

Nuit de juin.

LE POÈTE

Muse, quand le blé pousse, il faut être joyeux ;
Regarde ces coteaux et leur blonde parure.
Quelle douce clarté dans l'immense nature !
Tout ce qui vit ce soir doit se trouver heureux !

Lettres inédites de Chateaubriand. — Le chroniqueur du *Sport* nous révèle l'existence d'un trésor historique et littéraire que possède Mme Anatole Bartholoni. Ce sont :

« Les lettres adressées à son père, M. Frisell, par M. de Chateaubriand. M. Frisell était un Anglais de haute distinction que l'auteur du *Génie du christianisme* regardait comme son meilleur ami et avec lequel il entretenait une correspondance du plus haut intérêt.

« A la différence de beaucoup d'écrivains qui réservent tout leur talent pour leurs livres et ne le dépensent pas dans leurs lettres, Chateaubriand soignait tout ce qui sortait de sa plume, et il n'y a pas de lui une lettre, un billet, où l'on ne retrouve le prestige de ce prosateur incomparable. C'est à la sœur de Mme Bartholoni, morte à dix-sept ans, qu'il a consacré les pages les plus attendrissantes et les plus attendries des *Mémoires d'outre-tombe.* Ce n'est pas seulement en prose, c'est en vers qu'il parle de cette mort si poétique et si touchante.

« Mme Bartholoni devrait bien publier, avec une préface et des commentaires, les lettres inédites de Chateaubriand qu'elle a trouvées dans l'héritage paternel. »

Le dépôt légal. — Bien que le dépôt légal ne soit pas effectué avec toute la régularité désirable, il n'en fournit pas moins chaque année à la Bibliothèque nationale un nombre respectable de volumes.

Pour la dernière année on compte 7,412 volumes reçus pour Paris et 12,297 pour les départements. Parmi les départements dans lesquels le mouvement

littéraire a été le plus grand, nous citerons la Gironde, 412 volumes; la Haute-Vienne, 557; l'Indre-et-Loire, 798; Meurthe-et-Moselle, 440; Rhône, 726; Seine-et-Marne, 453; Seine-et-Oise, 840; Seine-Inférieure, 566.

Dans ces chiffres ne sont pas compris les journaux, revues ou publications par fascicules dont le nombre s'élève en 1886 à 41,268 pour les départements.

Enfin le département de la Corse a déposé 15 volumes, la province d'Oran 13, la Réunion 5 et la Guadeloupe 1.

Une statue à Jean-Jacques Rousseau. — Une statue de Jean-Jacques Rousseau va être érigée sur le quai Malaquais, en face de la Monnaie, si le conseil municipal accorde les 9,239 francs nécessaires à la construction du piédestal.

L'École du Livre. — Nous avons parlé déjà de l' « École du Livre », dont la construction a été décidée en principe. Après examen, le conseil d'architecture a adopté, sauf quelques modifications, le projet présenté dans le rapport de M. Salleron, architecte de la ville. De son côté, la commission du conseil municipal s'est réunie à l'Hôtel de Ville, pour entendre la lecture des conclusions du conseil d'architecture. Il a été entendu que les plans et devis, après revision, seraient présentés le plus tôt possible au vote du conseil municipal. La dépense s'élèverait à environ 900,000 francs, dont 750,000 francs pour les bâtiments et 150,000 francs pour les travaux de consolidation des terrains, pour l'installation des appareils de chauffage et de l'éclairage par l'électricité.

A propos de cette école, voici quelques chiffres intéressants concernant cette importante industrie du livre : le nombre des ouvriers, ouvrières ou enfants qu'on y emploie est de 25,000, et le chiffre d'affaires correspondant s'élève à la somme énorme de 262 millions de francs.

On compte, entre autres, 400 fondeurs qui produisent un chiffre d'affaires de 4 millions de francs; 7,000 imprimeurs typographes dont le travail représente 50 millions de francs; 5,000 imprimeurs lithographes qui font un travail évalué à 40 millions; les brocheurs, relieurs et doreurs sont au nombre de 4,000, avec un chiffre d'affaires de 5 millions de francs; les libraires, au nombre de 6,000, font pour 150 millions d'affaires par an.

De l'utilité du concours académique. — On sait qu'une somme de 15,000 francs a été déposée, il y a quelques mois, par un généreux anonyme, chez Me Agnellet, notaire à Paris, pour y récompenser le meilleur mémoire « ayant pour but de faire sentir et reconnaître de plus en plus la liberté de conscience dans les institutions et dans les mœurs ».

Le *Journal des Débats* examine à ce sujet si les concours servent vraiment à mettre en lumière des talents neufs ou inconnus :

« Elle s'est dit aussi (l'Académie) que les concours ne sont pas nécessairement pour piquer le zèle stérile des médiocrités. Il est des œuvres issues de concours qui ont leur valeur et conquièrent une influence durable. N'est-ce pas à un concours que nous devons la *Bérénice*, de Racine; le *Discours sur l'influence des lettres et des arts*, de Rousseau; l'*Essai sur la métaphysique d'Aristote*, de M. Ravaisson; l'*Essai sur Tite-Live*, de M. Taine; l'*Origine du langage*, de M. Renan; l'*Histoire de l'école d'Alexandrie*, de M. Vacherot, et celle de M. Jules Simon; la *Science du beau*, de M. Lévêque; l'*Histoire de la science politique*, de M. Janet; tant d'autres œuvres éminentes dont on pourrait remplir ici plusieurs colonnes? Quelques-uns des noms les plus illustres de ce siècle sont des noms de lauréats. Victor Hugo lui-même n'a-t-il pas été couronné aux jeux floraux?

« On ne fait pas de chefs-d'œuvre sur commande? C'est une question. Les anciens peintres, ceux du XVe et du XVIe siècle travaillaient bien souvent sur commande. On leur imposait le sujet, les dimensions mêmes du tableau ou de la fresque; il ne paraît pas que l'inspiration en ait toujours souffert. Et il n'est pas indifférent qu'il y ait l'espoir d'une récompense. Faire un livre sans savoir si l'on trouvera seulement un imprimeur!. Quand on n'a pas de rentes, voilà pour paralyser le talent le plus résolu. »

Un « Pater noster » en cent cinquante langues. — Voici, d'après les journaux italiens, quelques renseignements sur le curieux présent jubilaire envoyé au pape par la Société bibliographique de France.

Ce présent est le *Pater noster*, imprimé en cent cinquante langues par l'imprimerie royale, à l'occasion du sacre de Napoléon Ier par Pie VII.

La reliure du volume est de style carlovingien, les plats en maroquin blanc, avec boutons ciselés aux quatre coins; la garde double, la tranche dorée, et sur le plat les armes de Léon XIII en mosaïque de cuir avec émaux.

Une exposition de caricatures. — Une exposition de caricatures doit avoir l'année prochaine.

La liste des membres du comité organisateur contient les noms les plus disparates :

MM. Delaborde, Duplessis et Falguière, membres de l'Institut; Champfleury, Pierre Loti, Théodore de Banville, Claretie, de Courcy, Castagnary, Kœmpfen, Antonin Proust font partie de ce comité.

Réclame pédagogique. — La *Gazette anecdotique* a trouvé dans un journal de province, *l'Indépendant de Seine-et-Marne*, la curieuse réclame signée que nous reproduisons d'après notre confrère. Elle a pour but de recommander une brochure pédagogique : *Trente leçons sur l'éducation et l'instruction*, sous forme conférencielle, par M. Chottin, pasteur à Quincy-Ségy (Seine-et-Marne). Cet article-réclame est à citer, pour sa curiosité aussi bien dans le fond que dans la forme :

Prix de la 1re livraison : 90 centimes.

Sentence de sa couverture résumant la pensée maîtresse qui doit traverser l'ouvrage entier :

Par l'éducation domestique, mères et enfants s'affament pour de bon et s'implantent à une profondeur intraduisible.

Cette 1re livraison de 3,000 lignes compactes, à 45 lettres chacune, on fait plus que la lire une fois : car, arrivé à la dernière page, on la relit sans désemparer. Que dis-je ? On la dévore. Non que le style en soit parfait de tous points, je l'estime un peu trop original — Cette réserve faite, j'accorde à cet ouvrage la plus haute valeur pédagogique. Il serait superflu d'en faire ici n'importe quel extrait. Ces quatre premières conférences, élevées au diapason du devoir qui est essentiellement moral et religieux, respirent un souffle parfumé. C'est par milliers et milliers d'exemplaires qu'elles vont se tirer et se traduire dans toutes les langues des peuples qui considèrent avec droit que la femme, la mère particulièrement, est la plus chaude lumière de l'homme et du *home* ou foyer domestique. Quant à moi, trop modeste appréciateur en œuvres littéraires, si je croyais à l'antique doctrine de la *métempsycose*, c'est-à-dire à la transmigration des âmes d'un corps dans un autre, je serais tenté de croire que l'âme de M. Chottin a logé dans le corps d'une mère, tant vibrante est chez ce bon pasteur la double fibre de la mère et de l'enfant.

A. Noblet, *bachelier ès sciences.*

ÉTRANGER

Allemagne. — *Le Congrès des libraires à Francfort.* — Nous lisons dans le dernier numéro de la *Bibliothèque universelle et Revue suisse :*

« Le récent Congrès des libraires, à Francfort, a donné lieu à une véritable tempête. Depuis des années, cette corporation avait à se plaindre des transgressions faites aux lois sacrées de la vente. De tout temps, les éditeurs allemands s'étaient servis d'intermédiaires (*Sortimenter*) entre eux et les libraires, ce qui renchérissait forcément le prix des livres. Or depuis dix ans quelques commerçants hardis ont préféré s'adresser directement à l'éditeur, lui achetant sa marchandise au comptant et à leurs risques et périls, plutôt que de passer par les mains des commissionnaires. De cette façon, du reste, ils avaient l'avantage d'obtenir de l'éditeur une remise beaucoup plus forte. Cela n'a pas fait l'affaire des *Sortimenter* qui sont accourus en foule, décidés à faire respecter leurs droits. Et, en effet, ils ont remporté une victoire complète. On a décidé que quiconque vendrait des livres à prix réduit serait expulsé de l'Association des libraires et ne recevrait plus *le Borsenzeitung*, qui en est l'organe. De plus, que tout éditeur qui ferait un marché avec lui serait expulsé à son tour. Les membres du Congrès se sont séparés naturellement fort mécontents les uns des autres, et quelques-uns sont allés jusqu'à proposer de dissoudre l'association et de répartir entre ses membres les fonds considérables qu'elle possède, sous prétexte qu'elle n'a plus de raison d'être. Il est à prévoir, toutefois, que la victoire, en fait, restera aux novateurs, car leurs adversaires ne peuvent lutter contre la force des capitaux et les exigences du public. »

Le poète Théodore Storm. — Les Allemands viennent de célébrer le soixante-dixième anniversaire du poète Storm. Les œuvres complètes de ce poète, qui jouit d'une grande notoriété, se composent d'une quinzaine de volumes; on lui doit aussi une *Anthologie des poètes allemands du* XIXe *siècle* qui a eu plusieurs éditions.

Italie. — Le *Liber historiarum romanarum.* — *L'Italie* publie la nouvelle suivante :

« La Bibliothèque de Hambourg possède un vieux manuscrit intitulé : *Liber historiarum romanarum.* Le mérite de ce manuscrit est que la langue dans laquelle il est écrit n'est autre que notre ancien dialecte populaire, *romanesco*, du moyen âge. De plus, le volume est enrichi de miniatures inspirées des monuments de l'époque, reproduisant des ornements, des fresques peut-être, des originaux de l'art décoratif.

« La Commission archéologique de Rome, informée de l'existence du manuscrit précieux, a fait des démarches auprès de la municipalité pour qu'elle achetât le volume ou pour que, du moins, elle pût en obtenir une reproduction exacte.

« La ville de Hambourg n'a pas voulu se séparer de ce souvenir; mais elle a consenti à en laisser prendre une copie, écriture, dessins et miniatures, aussi exacte que possible. C'est pour répondre à ce travail que la junte municipale a inscrit, parmi ses projets de dépenses soumis au conseil communal, une somme de 6,000 francs ».

Russie. — *M. Vassilieff.* — L'Université de Saint-Pétersbourg a dernièrement fêté le jubilé demi-séculaire de M. Vassilieff, professeur de langues chinoise et mandchoue. L'œuvre de M. Vassilieff est déjà considérable et parmi ses principaux ouvrages il convient de citer les suivants : *le Bouddhisme, ses dogmes, son histoire, sa littérature; les Religions de l'Orient; la Langue chinoise et les langues de l'Asie moyenne*, etc.



FRANCE

— Nous apprenons la mort, à Paris, à l'âge de soixante-dix-sept ans, de M. le Dr Bassereau, connu dans le monde médical par ses travaux sur les maladies de la peau et les névralgies intercostales.

— M. Hector de Callias, qui fut l'un des collaborateurs du *Figaro* pendant plusieurs années, est mort subitement à Fontainebleau le mois dernier.

— M. l'abbé Charles, auquel on doit divers travaux relatifs à l'histoire du Maine, vient de mourir à l'âge de quarante ans. Parmi les ouvrages de cet ecclésiastique, il convient de citer : *Chroniques de la paroisse et du collège de Courdemanche; Étude historique et archéologique sur l'église et la paroisse de Souvigné-sur-Maine.*

— M. Paul Ducrocq, l'éditeur de la rue de Seine, est décédé le mois dernier. Il y a peu de temps, nous enregistrions la mort de son père, auquel il avait succédé.

— On annonce la mort de M. Jules Lacroix, frère de Paul Lacroix, décédé à l'âge de soixante-dix-huit ans.

M. Jules Lacroix était né à Paris le 7 mai 1869. Il débuta dans les lettres en publiant un grand nombre de romans, dont quelques-uns, notamment *les Parasites, le Banquier de Bristol, l'Honneur d'une femme, Grand d'Espagne,* obtinrent un certain succès.

M. Jules Lacroix a écrit, en collaboration avec M. Maquet, deux drames en cinq actes, *le Testament de César* et *Valéria,* qui furent joués au Théâtre-Français, avec Mlle Rachel comme principale interprète.

Une traduction de l'*Œdipe-Roi* de Sophocle obtint en 1858, auprès des lettrés, le plus vif succès, et fut honorée, quatre ans après, par l'Académie française du grand prix de 10,000 francs. On lui doit aussi *la Jeunesse de Louis XI,* représentée en 1853 à la Porte-Saint-Martin.

Le plus récent ouvrage de M. Jules Lacroix avait paru en 1872. C'était un recueil de sonnets patriotiques, réunis sous ce titre : *l'Année infâme.* Depuis, M. Lacroix avait été condamné à un repos presque absolu par la cécité dont il était affligé.

Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1846, M. Jules Lacroix avait été promu officier le 14 août 1865.

— Le directeur du *Journal amusant* et du *Petit Journal pour rire,* M. Théodore Le Cerf, vient de mourir. Ce n'est que depuis 1878 que M. Le Cerf était à la tête de ces deux journaux. Il appartenait avant cette époque au monde judiciaire et avait à Caen une étude d'avoué.

Archéologue distingué, M. Le Cerf avait, en 1862, été chargé par le ministère de l'instruction publique d'une mission à l'effet d'étudier l'enseignement dans les îles normandes. Revenu en France, M. Le Cerf avait publié un livre important, consulté encore aujourd'hui : *l'Archipel des îles normandes : Jersey, Guernesey, Auregny, Sark.*

— Les journaux de Saint-Dizier annoncent le décès de M. François Lescuyer, auteur de nombreux travaux sur l'ornithologie et l'agriculture. M. Lescuyer était né à Chaumont en 1835.

— M. le baron de Ladoucette, qui a également composé plusieurs traités agricoles, est décédé dernièrement dans la propriété qu'il possédait dans le département de l'Aisne.

— La bibliothèque de l'Arsenal a perdu, le 26 septembre dernier, un de ses bibliothécaires, M. Pierre Malitourne. Depuis 1846 il était attaché à cette bibliothèque. Ses débuts littéraires remontent à l'année 1843. Il a collaboré à de nombreux périodiques, à *l'Artiste* principalement. Il a collaboré également à l'ouvrage d'Eugène Crepet : *les Poètes français.* M. Malitourne était le neveu à la mode de Bretagne d'Armand Malitourne, dont M. le comte de Contades entretenait l'année dernière nos lecteurs (voyez *le Livre,* partie rétrospective, année 1886, p. 129.)

— Nous apprenons la mort de M. Émile Marco de Saint-Hilaire, ancien page de Napoléon Ier.

On ne savait pas très exactement son âge. Les uns disent qu'il était né en 1793. D'autres affirment qu'il vint au monde avant l'établissement régulier de l'état civil. Quoi qu'il en soit, Marco de Saint-Hilaire avait

au moins quatre-vingt-quatorze ans. Il était le doyen de la Société des gens de lettres.

Marco Saint-Hilaire a publié de petits livres sur *l'Art de mettre sa cravate*, sur *l'Art de fumer ou de priser*, *de dîner en ville*, *de réussir en amour*. En 1830, il avait déjà donné quelques romans, quand la révolution lui permit d'exploiter ses souvenirs personnels sur les événements et les hommes du premier Empire.

C'est dans cette voie qu'il acquit en peu de temps une certaine renommée. Les *Mémoires d'un page de la cour impériale* eurent un retentissant succès. *Saint-Cloud et la Malmaison*, *les Petits appartements des Tuileries*, les *Entretiens sur la vie privée de Napoléon*, l'*Histoire de la garde impériale*, etc., parurent successivement dans *le Siècle* et ne contribuèrent pas peu à développer la légende napoléonienne.

Cependant, à l'avènement de Napoléon III, il ne fut pas traité comme il l'espérait; on lui fit longtemps attendre un emploi, et ce fut de guerre lasse qu'on lui donna le titre de bibliothécaire du château de Strasbourg, où, dit-on, il n'y avait pas de bibliothèque. En 1870 son appartement fut brûlé par les obus prussiens. Lui-même, conduit en captivité en Allemagne, souffrit d'autant plus qu'il avait près de quatre-vingts ans.

Rentré sans ressources à Paris, il se trouva bientôt dans le dénuement le plus complet. Il fut réduit, dit-on, à entrer aux Petits-Ménages. C'est pendant son séjour dans cette maison qu'il se lia d'amitié avec une honorable veuve chez laquelle il allait souvent en visite; et c'est elle-même qui, touchée de le voir à son âge dans une situation si douloureuse, lui proposa de l'épouser. Marco de Saint-Hilaire avait quatre-vingt-cinq ou six ans quand il convola.

— Nous apprenons la mort d'Eugène Pottier, chansonnier révolutionnaire, ancien membre de la Commune.

Lorsque l'insurrection fut vaincue, Pottier se réfugia aux États-Unis où il demeura jusqu'à l'amnistie. Il avait composé, avant et pendant son exil, un assez grand nombre de chansons qui furent réunies en volume et publiées, l'an dernier, sous ce titre : *Chants révolutionnaires*.

Pottier, qui avait un réel talent, était né à Paris en 1816.

— M. A. Quentin-Bauchart, le bibliophile bien connu, est mort à Paris le mois dernier. Il s'était récemment défait de sa superbe collection de livres et nous avons, en son temps, parlé de cette vente qui fut suivie par tous les amateurs de livres rares et de belles éditions.

— Un de nos journalistes les plus estimés, M. Edmond Texier, est mort le mois dernier, à l'heure même où *le Siècle*, auquel il appartenait depuis 1848, recevait un article signé de lui.

Edmond Texier, qui a donné au *Figaro* un de ses romans les plus remarqués, les *Mémoires de Cendrillon*, était un écrivain de talent et d'esprit.

Il avait débuté dans les lettres en 1835, en faisant paraître sous le titre de : *En avant*, un recueil de vers apprécié. Une série de correspondances très remarquées, qu'il adressa à son journal sur la campagne d'Italie de 1859, lui valut la croix de la Légion d'honneur.

Les publications qu'il laisse sont très nombreuses; elles comprennent à la fois ses recueils d'articles parus dans *le Siècle*, au *Figaro*, au *Corsaire*, au *Globe*, au *Temps*, etc., des récits littéraires de toutes sortes, des critiques dramatiques et plusieurs romans.

Les *Mémoires de Cendrillon*, donnés dans *le Figaro*, furent couronnés par l'Académie française.

En dehors de ses articles, il écrivit de nombreux ouvrages : les *Mémoires de Bilboquet*, les *Petits Paris*, *Physiologie du Poète*, les *Journées illustrées de la Révolution*, *Critiques et récits littéraires*, *Tableau de Paris*, la traduction de *la Case de l'oncle Tom* (adaptée à la scène pour le Gymnase), *la Grèce et ses insurrections*, *le Journal et les journalistes*, *Paris, capitale du monde*, en collaboratisn avec M. Kœmpfen, et dans ses dernières années, divers romans en collaboration avec M. Le Senne.

— On annonce la mort du docteur Wahu, ancien médecin principal de l'armée. Il avait fait en Algérie une grande partie de sa carrière et il a laissé sur ce pays de nombreux ouvrages d'hygiène qui seront longtemps de précieux conseillers pour les colons.

— M. Charles Zévort, qui venait — on le sait — de prendre sa retraite comme directeur de l'instruction secondaire au ministère de l'instruction publique, vient de mourir.

On lui doit différents ouvrages : *Dissertation sur la vie et la doctrine d'Anaxagore; la Métaphysique d'Aristote; Vie des philosophes de l'antiquité; Histoire de la guerre du Péloponèse; les Romans grecs; les Comédies d'Aristophane.*

ÉTRANGER

Angleterre. — La société de Londres vient de voir disparaître une de ses personnalités les plus connues. En effet, on annonce du Cap la mort de lady Brassey qui a succombé, le 14 septembre, aux suites d'une fièvre qu'elle avait contractée en Australie. Lady Brassey, femme du monde accomplie, avait un remarquable talent littéraire. Aimant les voyages, elle avait fait plusieurs fois le tour du monde dans son yacht et publié des relations de ses diverses expéditions qui, imprimées d'abord pour ses amis, ont été ensuite publiées et ont obtenu un vif succès. Le *Voyage du Sunbeam* a eu, en fort peu de temps, quatre éditions successives.

— Mme Craik, née Muloch, auteur de *John Halifax, Gentlemen*, et de plusieurs autres romans très répandus en Angleterre, est morte subitement à Shortlands, comté de Kent, le 12 octobre.

Allemagne. — Les journaux allemands enregistrent le décès survenu à Berlin du célèbre physicien Kirchhoff.

Kirchhoff, né en 1824, à Kœnigsberg, avait commencé par être professeur libre à Berlin; il avait été ensuite attaché aux Universités de Breslau et d'Heidelberg, et, en 1875, il était revenu à l'Université de Berlin. La même année, il avait été élu membre de l'Académie des sciences de cette ville. Il était correspondant de l'Institut de France depuis le 24 janvier 1870.

On doit à M. Kirchhoff d'importantes recherches sur l'électricité, l'élasticité, la tension de la vapeur; il a particulièrement attaché son nom à la découverte capitale de l'analyse spectrale, en collaboration de M. R. Bunsen.

Kirchhoff a publié des *Recherches sur le spectre solaire et les spectres des corps simples*. Il a publié, en outre, dans les *Annales de chimie et de physique*, dans le *Journal des mathématiques*, de nombreux mémoires.

— Le professeur Karl Gœdeke vient de mourir à Gœttingue. Né à Celle en 1814, M. Karl Gœdeke était, depuis 1873, professeur extraordinaire d'histoire de la littérature à l'Université de Gœttingue. Il a écrit une série de monographies et de notices qui se distinguent par la netteté de vues et par la sûreté de critique. Son œuvre principale est son *Esquisse générale de la poésie allemande*.

— M. Léopold Prouve, professeur au gymnase de Thorn, est mort en cette ville au mois de septembre dernier. On lui doit une savante étude sur *Copernic*.

Suisse. — M. Auguste de Gouzenbach, historien suisse, est mort près Berne le 30 septembre. Laissant de côté le rôle politique qu'il joua dans son pays depuis 1833, nous ne pouvons passer sous silence ses travaux historiques, tels que le *Berner Taschenbuch*, recueil de notices remarquables sur divers sujets; une *Histoire du général d'Erlach de Castelen*, où il a mis en lumière une des principales figures de la guerre de Trente ans, enfin des études biographiques et nombre d'articles disséminés dans diverses revues.

— On annonce de Suisse le décès de M. Morel-Fatio, conservateur du musée de Lausanne, mort en cette ville à l'âge de soixante-quatorze ans. M. Morel-Fatio s'occupait depuis longtemps de numismatique; il avait publié sur ce sujet de nombreuses dissertations, parmi lesquelles il convient de citer des *Fragments d'une histoire monétaire de Lausanne*, insérés dans les *Mémoires de la Société d'histoire de la Suisse romande*.

— M. de Mülinen, historien suisse, qui avait acquis une certaine notoriété, est mort au mois d'août dernier, à Berne. Il était âgé de soixante et onze ans.

Turquie. — Nous apprenons la mort à Constantinople d'un écrivain arabe bien connu dans le monde savant de l'Europe, Ahmet effendi Taris.

C'était le plus vieux des littérateurs arabes modernes.

Effendi Taris était issu d'une famille chrétienne du Liban, bien qu'il ait toujours été un musulman zélé.

Depuis trente-trois ans, il était marié avec une Anglaise qui, pour lui complaire, s'était convertie à l'islamisme.

Ayant habité successivement le Caire, Tunis et Constantinople, il fut tour à tour le conseiller de Méhémet-Ali en Égypte, près des sultans Abdul-Mudschild et Abdul-Azis. En 1859, il fonda le premier journal arabe *El Deseheweib*. Outre de nombreux poèmes, Taris laisse un dictionnaire arabe.

Russie. — Le *Novosti* annonce la mort du major général d'état-major Paul Nosovitch, décédé à Saint-Pétersbourg, le 28 octobre. Le défunt était un des officiers les plus instruits de l'armée russe; il s'est acquis une grande renommée par ses travaux pédagogiques.

Suède. — Le colonel Staaff, attaché militaire à la légation de Suède, est mort le mois dernier à Paris. Le colonel, très versé dans la littérature, a composé un recueil de morceaux choisis de nos meilleurs prosateurs et poètes, recueil justement estimé.

États-Unis. — Au mois d'octobre est décédé à New-York le libraire Lemuel Bangs, qui s'était fait une spécialité de livres pédagogiques et religieux.



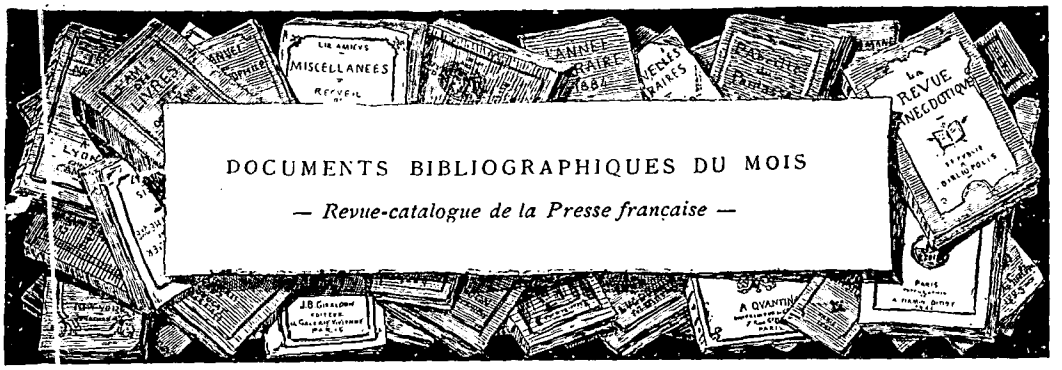

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Tribunaux.

ANNALES DE L'ECOLE DES SCIENCES POLITIQUES (n° 4). Boutmy : L'État et l'individu en Angleterre. — Delavaud : La politique coloniale de l'Allemagne. — Mérant : Du droit régalien en matière de mines. — Begouen : Le Kulturkampf. — ART (15 octobre). Vicomte Delaborde : Marc-Antoine Raimondi. — Lettres de Sebastiano del Piombo à Michel-Ange. — E. Michel : Gérard Ter Borck et sa famille. — P. Gauthier : La Danaé. — (1er novembre). Bonnaffé : Le coffret de l'Escurial. — E. Molinier : La faïence à Venise. — ARTISTE (octobre). G. Schéfer : Jean-Paul Laurens. — De Chennevières : Souvenirs d'un directeur des beaux-arts; collectionneurs. — Feuillet de Conches : L'œuvre de Charlet. — Hipp : Un portrait de Rubens par Van Dyck. — De Veyran : Les peintres de la mer contemporains; Lansyer. — P. Bonnefon : Pierre Malitourne.

BULLETIN DU BIBLIOPHILE (octobre). G. Ephrussi : Le Songe de Poliphile. — L'Anacréon de l'abbé de Rancé. — *Recorts del Rossello*, poème catalan, traduction de P. Talrich. — Carnet d'un bibliophile.— BULLETIN DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE POITIERS (août). Decrue : La cour de France et la société au XVIe siècle. — Ernault : La versification homérique. — Hild : Les récentes fouilles dans les remparts gallo-romains de Saintes. — BULLETIN DE L'HISTOIRE DE PARIS ET DE L'ILE-DE-FRANCE (septembre-octobre). G. Bapst : Le lampadaire de l'abbaye Sainte-Geneviève. — La tourelle de la rue Vieille-du-Temple (hôtel Hérouet). — BULLETIN MONUMENTAL (septembre-octobre). Pierro-Desseiligny : L'amphithéâtre de Lyon. — Grignon : Notre-Dame-en-Vaux, à Châlons-sur-Marne. — Chardin : Recueil de peintures et sculptures héraldiques. — Prévost : Notice archéologique et historique sur l'évêché d'Évreux. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE (2e trimestre). Dutreuil de Rhins : Mémoire géographique sur le Thibet oriental. — Velarde : Le Madera et les rivières qui le forment. — (3e trimestre). De Chavagnac : De Fez à Oudjda. — Renaud : Les ports du Tonkin. — Dutreuil de Rhins : Mémoire sur le Thibet oriental. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DU PROTESTANTISME FRANÇAIS (octobre). Dardier : Le centenaire de l'édit de tolérance de 1787. — N. Weiss : Le clergé catholique et les protestants français au XVIIIe siècle. — Le gouvernement et les protestants français en 1786 et 1787. — Benoît : Instructions de Rabaut Saint-Etienne aux pasteurs du Languedoc au sujet de l'édit de tolérance.

CONTROVERSE ET CONTEMPORAIN (octobre). Corluy : Les Évangiles apocryphes. — Allard : Les chrétiens sous les successeurs d'Aurélien. — A. du Boys : Des éducateurs et des bienfaiteurs des aveugles. — Mgr de Ragnan : *La Société de Rome*. — CORRESPONDANT (25 octobre). H. Forneron : La société française sous le règne de Napoléon Ier.— Lavollée : Le bilan de la politique coloniale. — A. de Ganniers : Nos écoles militaires; Saint-Cyr. — De Crousat-Crétet : Une éducation au XVIIIe siècle (*Histoire d'une grande dame au XVIIIe siècle; la princesse Hélène de Ligne*). — Dr Debron : La chevelure et la barbe dans la sculpture. — (10 novembre). Forneron : La société française sous le règne de Napoléon Ier. — Laumonier : Les étrangers en France. — Largent : Prédicateurs et apologistes contemporains. — A. Langlois : Le gouvernement anglais et son avenir, d'après de récentes publications. — De Ganniers : L'école Saint-Cyr. — Douhaire : La R. M. Javouhey. — COURRIER DE VAUGELAS (5 octobre). Être aux cent coups. — Faire chapelle. — Hugolâtres.— La mort d'Etienne Marcel. — Une lettre de La Tour d'Auvergne. — (15 octobre). Grêler sur le persil. — Les tanneries de peau humaine. — Le pont sur la Manche. — (25 octobre). Pot-de-vin. — Cour de l'Echiquier. — La prise de Queretaro et la trahison de Lopez.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (29 octobre). — Le traité de commerce franco-italien. — Une enquête sur le salaire des femmes en Allemagne. — Les coalitions de producteurs. — Le congrès des trades-unions. — Le luxe et son rôle social. — (5 novembre). La baisse du taux de l'intérêt et les conversions de dettes publiques. — Le commerce extérieur de la France pendant les neuf premiers mois de 1887. — Le commerce extérieur de l'Angleterre pendant les neuf premiers mois de 1887. — Le mouvement ouvrier. — Une histoire de l'octroi de Paris. — (12 novembre). Les éventualités européennes et les appréhensions politiques. — Le prix de revient, les produits et la valeur des chemins de fer de l'Etat. — Les socialistes allemands : leur congrès à Saint-Gall. — L'agriculture en Egypte : Les inondations et les irrigations. — Les discussions de la Société d'économie politique : Des tarifs coloniaux en général et en particulier du régime commercial de l'Indo-Chine française.

GAZETTE ANECDOTIQUE (15 octobre). — L'affaire de Vexaincourt. — Le relèvement des droits universitaires dans les lycées. — Mlle Leisinger à Berlin. — Le général Caffarel.

— Le testament de Thiers. — La succession Wittgenstein. — Le docteur Castelnau. — Le poète Alfred Poussin. — Une réclame pédagogique. — Danseuses à l'index. — Mlle Rousseil à Lourdes. — L'éventail de la Patti. — (31 octobre). L'affaire dite « des décorations ». — Un vapeur français à Tombouctou. — Marie-Louise et sa correspondance. — L'abus des décorations au XVIe siècle. — Des vers de J. Richepin. — La garde meurt et ne se rend pas. — L'incrédulité de Voltaire. — Les annotateurs d'Alfred de Musset — Le genre au théâtre. — Le marché du Temple. — Balzac poète. — Le cerveau de Talleyrand. — La nuit de juin. — Un maire en jupons. — GAZETTE ARCHÉOLOGIQUE (nos 7 et 8, 1887). G. Bapst : Les fouilles de Siverskaia (Caucase). — Courajod : Les nouvelles acquisitions du département de la sculpture et des objets d'art du moyen âge et de la Renaissance au musée du Louvre. — De Geymüller : Bramante et la restauration de Sainte-Marie-des-Grâces à Milan. — Bazin : L'Hercule romain et l'Hercule gallo-romain. — Choisy : Les découvertes de M. et Mme Dieulafoy. — De Champeaux et Gauchery : Les travaux d'architecture et de sculpture exécutés pour Jean de France, duc de Berry. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (novembre). P. Lefort : La neuvième exposition de l'Union des arts décoratifs. — E. Müntz : Les tombeaux des papes en France. — Gruyer : Les palais des princes d'Este à Venise. — E. Rod : Les préraphaélites en Angleterre. — L. Gonse : *Dictionnaire de l'ameublement et de la décoration*, par H. Havard. — Hymans : Les dernières années de Van Dyck.

L'HOMME (10 août). De Mortillet : La statue de Broca. — Pommerol : Le culte de Taranis dans les traditions populaires de l'Auvergne. — A. de Mortillet : Les gravures laponnes et magdaléniennes. — (25 août). P. Nicolle : Histoire naturelle de l'Être suprême ; essai d'évolution religieuse. — (10 septembre). Mondière : Études sur la population de la France ; les étrangers en France. — Issaurat : La neutralité de l'enseignement laïque. — P. Sébillot : Le folk-lore des oreilles. — (25 septembre). Dr Fauvelle : Recherches sur l'origine ancestrale de l'homme à l'aide du système dentaire. — P. Nicolle : Histoire naturelle de l'Être suprême.

INSTRUCTION PUBLIQUE (29 octobre). De l'imitation de l'Allemagne en France. — A. Croiset : Le philosophe-poète Parménide. — Crouslé : Lamennais ; les affaires de Rome. — Cartault : Ovide ; *les Héroïdes*. — (5 novembre). Joly : Le droit et les objets du droit. — Croiset : *Le Phèdre* et *le Théetète*. — Petit de Julleville : Racine de 1655 à 1674. — Pigeonneau : Les questions coloniales et la Constituante. — INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 octobre). Famille de Monchal. — Ma vénérien. — Huguenot. — Oubliettes. — Le sonnet d'Arvers. — Origine de quelques proverbes usuels. — Les Hydropathes. — Le chevalier d'Eon. — Danton royaliste. — Rousseau inutile. — Tranches à la Bougainville. — La noblesse et la police au XVIIIe siècle ; protestation de la marquise de Beauffremont contre une saisie faite chez elle. — (10 novembre). Sur un mot de Lamothe-Vedel. — Toussaint Rose. — Bibliothèque choisie du genre humain. — Harel, Labitte, Émile Deschamps, — Stéphane Mallarmé. — Titres de romans ; Tartarin. — Etendard de cavalerie durant la guerre de Trente ans. — Femmes galantes ; Livres sérieux. — Les Hydropathes. — Le sculpteur Jérôme Marlet. — Quel était le sexe véritable du chevalier d'Eon ? — Le songe d'un roi de Prusse. — Guigon. — Le cœur de Napoléon Ier conservé aux Invalides n'est-il qu'un cœur de mouton ? — Les danseuses byzantines. — Annibal s'est-il servi de vinaigre pour se frayer un passage à travers les Alpes ? — Traductions en vers des Bucoliques de Virgile. — Edmond About poète. — Lettres inédites de Bayle. — Lavoisier graveur. — Le duc de Biron. — Œuvres de Labiche. — Nicolle et Patru sont-ils enterrés à Saint-Médard ? — Documents sur Quérard.

JEUNE FRANCE (octobre). Ch. Buet : André Zapoliho, étude. — A. Lefèvre : De la nature des dieux. — A. Marmontel : Impressions et souvenirs d'un vieux musicien. — Assanis : L'Eglise devant la Révolution. — JOURNAL ASIATIQUE (juillet août). Darmesteter : Points de contact entre le Mahâbhrâta et le Shâh Namâh. — V. Loret : Le Kyphi, parfum sacré des anciens Egyptiens. — JOURNAL DES ÉCONOMISTES (octobre). Pareto : Le nouveau tarif douanier italien. — Clavé : Les fonctions publiques et la réforme administrative. — Raffalovich : Le parlement anglais et un projet d'assurance obligatoire. — Le monopole de l'alcool. — *Le logement de l'ouvrier et du pauvre*, par A. Raffalovich. — JOURNAL DES SAVANTS (octobre). Ch. Levêque : Essai sur le libre arbitre. — A. Maury : Anne Boleyn. — G. Pavis : Publications de la Société des anciens textes français. — E. Müntz : La tradition antique au moyen âge.

MAGASIN PITTORESQUE (31 octobre). Un pauvre à Londres. — Les tribulations de Racine. — Le filage de l'huile en mer. — Le trésor de Conques. — Notes sur Kant. — Le renard. — Les Chenoise et les Villegagnon. — (15 novembre). Lantara. — Notes sur Kant. — Industries fondées sur la chimie. — La tour de Solidor, à Saint-Servan. — Les ménagiers de franchise. — Les couteaux. — Histoire du maréchal Pourpail. — MOLIÉRISTE (novembre). G. Monval : Le second *Impromptu de Versailles*. — E. Lapierre : Molière illustré ; *l'École des femmes*. — Coyecque : Robert Pocquelin.

NATURE (22 octobre). La tour Eiffel. — Les nouveaux appareils français de désinfection. — Les vestiges préhistoriques dans l'isthme de Panama. — La fabrication du lait concentré en Suisse. — La fabrication des accumulateurs aux Etats-Unis. — Application des combustibles au chauffage des chaudières marines. — Les jouets scientifiques. La mouche mécanique. — (29 octobre). La gravure par les jets de sable. — Accroissements des villes aux Etats-Unis. — Nouveau remède contre le mildew et les maladies de la vigne. — L'érection d'un obélisque. — Le matériel des pompiers de Paris. — La distillation des fruits et la fabrication de l'eau-de-vie. — Un chemin de fer électrique dans une salle à manger. — Le coton et les incendies en mer. Un des pères de la photographie. H. Bayard. — Soupape de sûreté de Nicholson. — Un curieux reptile. Le lézard cornu. — (5 novembre). Canon pneumatique à dynamite de M. le lieutenant Zalinski. — Le congrès mycologique. — Pépites monstres. — Les trains sanitaires. — Le fonds chinois de la Bibliothèque nationale. — Application d'adhérence capillaire. — Modèle de démonstration de la machine électro-statique de Wimshurst. — Les chats savants. — Télémètre de poche. — Histoire de mes ascensions. — Bateau à pétrole de M. Forest. — Bouteille en papier. — (12 novembre). Les Crosnes du Japon. — Action à distance des médicaments. — L'archipel Canarien et ses habitants primitifs. — La traction mécanique des véhicules sur routes. — L'âge des étoiles. — La tour Eiffel. — La température probable du pôle. — Illusion d'optique et les métempsycoses. — NOUVELLE REVUE (15 octobre). P. Bourget : Mensonges. — Les nouvelles lois militaires. — Davis : Plaidoyer pour l'Irlande. — Des Houx : Le Saint-Siège et l'Italie. — B. Constant : Lettres inédites. — Thiébaut-Sisson : La manufacture de Sèvres. — (1er novembre). P. Bourget : Mensonges. — De Marève : Le cardinal de Bonnechose et la société contemporaine. — Vossion : Le centenaire de la constitution des Etats-Unis. — Dr Folet : La révolution de la chirurgie. — Peyrot : Symbolistes et Déca-

dents.— De Bertha : Les origines du mouvement musical actuel. — Thiébaut-Sisson : Les estampes du siècle.

RÉVOLUTION FRANÇAISE (octobre). Aulard : Bailly et l'affaire du Champ de Mars. — Lhuillier : Les députés de Seine-et-Marne à l'Assemblée législative. — Santhonax : Le culte de la Raison en province. — REVUE ALSACIENNE (octobre). Ch. Rabany : La famille de Wangen de Geroldseck. — Heim : La responsabilité dans l'incident de la frontière. — Charlier-Tabur : Yéri. — A. Burck : Temporis acti; *S'Beerhus*. — Engelhard : La tribu des bateliers de Strasbourg et les collèges de nautes gallo-romains. — REVUE DE L'ART FRANÇAIS (septembre). H. Jouin : L'église de la Madeleine en 1816. — Coyecque : Extrait de l'inventaire après décès de Mathieu Molé. — Ch. Ginoux : Le sculpteur Caris. — REVUE DES ARTS DÉCORATIFS (octobre). L. Magne : L'art dans l'habitation moderne. — Gerspach : Etudes sur la manufacture nationale des Gobelins. — Les ateliers d'artistes à Londres; l'atelier de Millais. — REVUE DE BRETAGNE ET D'ANJOU (15 octobre). Adam : Figures bretonnes et angevines; Ch. Loyson. — Louail : La lune de Lanterneau. — R. Kerviler : Cent ans de représentation bretonne. — REVUE DU CERCLE MILITAIRE (9 octobre). Attaque des retranchements précédés de défenses accessoires. — Le camp d'été de la garde en Russie. — (16 octobre). Le tir à répétition. — Les torpilleurs de la marine italienne. — L'assassinat du maréchal Brune. — (23 octobre). Le service d'exploration dans la cavalerie française pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire. — (30 octobre). Le torpilleur sous-marin. — Cahier de correspondance et d'ordre du général Dugua (1796). — (6 novembre). Les torpilleurs de la marine anglaise. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (24 octobre). Jolly : Le droit hindou. — Knoke : Les campagnes de Germanicus en Allemagne. — Mommsen : Le lieu de la bataille de Varus. — Pierson et Naber : Recherches sur le Nouveau Testament. — Ritter : Le poète Cl. de Buttet. — Godefroy : Dictionnaire de l'ancienne langue française. — (31 octobre). Gardner : Catalogue des monnaies grecques et scythiques de la Bactriane et de l'Inde. — Lebègue : Epigraphie de Narbonne. — Muntz : Les antiquités de Rome. — Halphen : Lettres de Henri IV à M. de Villiers. — Boutmy : Le développement de la Constitution et de la société politique en Angleterre. — Rabbinowicz : Grammaire de la langue française. — (7 novembre). Perrot et Chipiez : Histoire de l'art dans l'antiquité. — Curtius : Mémoires scientifiques. — Caix de Saint-Aymour : Instructions des ambassadeurs de France en Portugal. — Maikov : Batiouchkow, sa vie et ses œuvres. — REVUE DES DEUX MONDES (15 octobre). E. Renan : Saül et David. — H. Houssaye : La France en 1814 d'après des documents inédits. — A. Leroy-Beaulieu : La religion en Russie; les deux clergés et le cléricalisme orthodoxe. — Les institutions locales en France. — E. Burnouf : La France dans le Levant. — M. Paléologue : Sépultures chinoises. — Ganderax : La condition des comédiens depuis la Révolution française jusqu'à nos jours. — (1er novembre). V. Duruy : La lutte entre la religion et la philosophie au temps de Socrate. — Rothan : La Prusse et son roi pendant la guerre de Crimée. — Ch. Grad : Le socialisme d'Etat dans l'empire allemand. — De Varigny : Ch. Darwin. — Valbert : Le jugement d'un nègre sur la race nègre. — Brunetière : Le Code civil et le théâtre à propos d'un livre récent. — REVUE FÉLIBRÉENNE (octobre). Mistral : Eloge d'Aubanel. — Aubanel : Poésies provençales. — Roumanille : Les danseurs de Jonquières, conte provençal. — Bibliographie. — Chronique. — REVUE GÉNÉRALE (15 octobre). L. Brunel : Les Confessions de J.-J. Rousseau et les Mémoires de Mme d'Epinay. — De Sybel : Bonaparte et Coblentz. — Ch. de Larivière : *Napoléon et ses détracteurs*. — (1er novembre). Spizio : Les évolutions de la critique contemporaine; M. J. Lemaître. — Neruda : L'idylle du Jour des morts — REVUE DE GÉOGRAPHIE (octobre). Drapeyron : L'éducation géographique de trois princes français au XVIIIe siècle. — Vensskoff : La nouvelle frontière entre la Russie et l'Afghanistan. — Gaffarel : La découverte du Canada par les Français. — Delavaud : La Société de géographie de Rouen. — Meyners d'Estrey : Le Japon actuel. — Bellet : Le canal de Nicaragua. — REVUE GEOGRAPHIQUE INTERNATIONALE (juillet). Le blé de l'Australie et de l'Inde; l'agriculture américaine. — Les cultures et les animaux domestiques en Algérie. — De Lanessan : Le port de Bizerte et le port de Tabarka. — Renouard : Les industries du département du Nord. — Le port de Diégo-Suarez. — Kentucky, sa population, son étendue, ses productions. — L'Islande. — Voyage aux Philippines. — REVUE HISTORIQUE (novembre-décembre). P. Monceaux : Le grand temple du puy de Dôme; le Mercure gaulois et l'histoire des Arvernes. — Faguiez : La jeunesse du Père Joseph. — Hellot : Une donation par Bertrand Du Guesclin. — Welvert : Étude critique de quelques textes relatifs à la vie secrète de Louis XV. — REVUE INDÉPENDANTE (novembre). T. de Wyzewa : Les livres. — Ajalbert : Les théâtres. — Rossetti : *Le Bourdon et la Besace*, traduction d'A. Debussy. — Villiers de l'Isle-Adam : Conte de fin d'été. — Wyzewa : Voyage aux primitifs allemands. — A. Germain : Un nouveau Waterloo. — Rosny : Les Corneilles. — REVUE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE (octobre). G. Gourdon : L'avenir de la poésie française. — Saint-Maurice : Décadents et détraqués. — F. Franck : Voyage au pays des chefs-d'œuvre. — E. Cœuille : Les apologistes de Wagner. — Bournaud : L'arrestation et la mort du duc d'Enghien. — REVUE MARITIME ET COLONIALE (octobre). Constantin : Le bataillon d'apprentis fusiliers de Lorient. — Chabaud-Arnault : L'établissement naval de Colbert. — Degouy : Etudes sur les opérations combinées des armées de terre et de mer. — Dr Bayol : Voyage en Sénégambie. — REVUE DU MONDE LATIN (novembre). Franklin-Doria : Les Cortès portugaises et l'indépendance du Brésil. — Rondeau : Le cardinal Lavigerie. — Seleusco : La Roumanie contemporaine. — Horatius : La littérature espagnole contemporaine. — REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES (octobre). G. du Fresne de Beaucourt : L'entreprise de Charles VII sur Gênes et sur Assi — R. P. Pierling : Le mariage d'un tsar au Vatican; Juan III et Zoé Paléologue. — D'Aussy : François de Lanoue et ses dernières campagnes. — Abbé Allain : L'œuvre scolaire de la Révolution. — REVUE PHILOSOPHIQUE (octobre). Ch. Féré : Dégénérescence et criminalité. — Th. Ribot : Le mécanisme de l'attention; l'attention spontanée. — Hommay : L'idée de nécessité dans la philosophie de M. Taine. — Guardia : Don Quichotte devant la clinique. — Van der Hœghen : Genlinex; étude sur sa vie, sa philosophie et ses ouvrages. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (29 octobre). L. Quesnel : Le Maroc, d'après des ouvrages récents. — A. Desjardins : Le sifflet au théâtre. — De Récy : *Don Juan*; le centenaire et la légende. — *Correspondance de M. de Rémusat*. — (5 novembre). — P. Janet : M. Caro et ses ouvrages. — E. Ledrain : M. L. de Ronchaud. — M. Pellet : Une excursion dans les hautes Cévennes. — *Étude sur Quinte-Curce* par Dosson. — *Journal des Goncourt*. — (12 novembre). Chailley : L'Indo-Chine française. — P. Janet : M. Caro; ses cours inédits. — P. Desjardins : Les jeunes filles et l'art d'écrire. — Ravaisson : Léonard de Vinci et l'enseignement du dessin. — *Nos gens de lettres*, par F. Loliée. — *Mensonges*, par P. Bourget. — REVUE RÉTROSPECTIVE (nos 81-82). Correspondance inédite de Vanderbourg. — REVUE DE LA RÉVOLUTION (octobre). La Terreur dans les départements du Nord et du Pas-de-Calais. — H. Taine : La Provence en 1790 et 1791. —

V. Fournel : Fourcade et Gonchon, les orateurs du faubourg Saint-Antoine. — G. Bord : La conspiration Lahoric-Mallet. — La mort de Condorcet. — Rouget de l'Isle et Casimir Perier à Paris. — REVUE SCIENTIFIQUE (22 octobre). Ch. Richet : La régulation de la chaleur par la respiration. — Ch. Grad : Les colonies allemandes. — Les races humaines d'après M. de Quatrefages. — Bougon : Les dépêches chiffrées indéchiffrables. — (29 octobre). — Meynert : Le mécanisme de la mimique. — D'Assier : Les époques glaciaires et leur périodicité. — Tsakny : Le droit usuel chez le paysan russe. — La circulation capillaire et la chaleur animale. — Dufour : Influence de la lumière sur les feuilles. — (5 novembre). Le Chatelier : Les musulmans au XIXe siècle. — Féré : Le patronage familial des aliénés. — Cotteau : Les récents travaux de géologie. — (12 novembre). Wislicenus : Les progrès de la théorie de l'isomérie. — Quantin : La réduction du calibre des fusils — Vianna : L'homme primitif actuel. — Dongeard : Recherches sur les organismes inférieurs.

SPECTATEUR MILITAIRE (15 octobre). Général Thoumas : Etudes de biographie militaire ; le général Friant. — Création d'une armée autonome en Indo-Chine. — Brun : Les manœuvres du 9e corps. — Lehautcourt : Les expéditions françaises au Tonkin. — Démonstration populaire du mouvement de la terre. — (1er novembre). Général Thoumas : le général Friant. — L. Brun : Les manœuvres du 9e corps en 1887. — Création d'une armée autonome en Indo-Chine. — P. Lehautcourt : Les expéditions françaises au Tonkin.

TOUR DU MONDE (15, 22, 29 octobre). Ch. Grad : A travers l'Alsace et la Lorraine. — Savorgnan de Brazza ; Voyages dans l'Ouest africain.

REVUES ÉTRANGÈRES

Italie

REVUE INTERNATIONALE (10 octobre). Veuglaire : La mobilisation de l'armée française. — Lo Forte-Randi : L'inédit dans Montaigne. — Tolstoï : Napoléon et la campagne de Russie. — Wileïka : Kraszewski. — Melegari : M. Taine et le livre du prince Napoléon. — (25 octobre). Lo Forte-Randi : L'inédit dans Montaigne. — De Gubernatis : En route pour le Cachemire. — Wileïka : Kraszewski. — Ch. Fuster : Le réveil de Roméo.

Belgique.

REVUE DE BELGIQUE (octobre). Piqué : Joost van den Vondel. — Hocart : Un forçat héroïque, épisode de l'histoire de la tolérance. — Discailles : Un chanoine démocrate.

Suisse

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE (novembre). Van Muyden : La navigation transatlantique. — Warnery : Etudes contemporaines ; Eugène Rambert. — E. Naville : La condition sociale des femmes. — Decrue : La cour de France et la société au XVIe siècle.

LECTURE (1er novembre). Les Vaudois d'Italie. — Journal de Marie Bashkirtseff. — Catherine de Sienne. — Almanach des bons conseils pour 1888. — Atlas biblique. — Un homme d'aujourd'hui. — L'irréparable. — L'unisson.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 octobre 1887 au 15 novembre 1887)

DÉBATS. Octobre : 18. *L'Algérie et la Tunisie*, par M. Leroy-Beaulieu. — 27. Le *Don Juan* de Mozart, 1787-1887. — Nov. : 2. Le mouvement littéraire en Espagne ; une épopée nationale ; *El suspiro del Moro*, par E. Castelar. — 3. Journal des Goncourt. — 5. Louis Becq de Fouquières. — 15. Le centenaire et l'édit de tolérance.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE. Nov. : 5. *L'abbé Constantin*.

ÉCHO DE PARIS. Oct. : 21. Edmond Texier. — 26 et 31. *Journal des Goncourt*. — 26. M. Arsène Houssaye. — 27. Balzac à la cour. — Nov. : 13. Un bohème de lettres ; Hector de Callias.

ÉVÉNEMENT. Oct. : 17 Emmanuel Gonzalès. — 18. Félicien Rops. — 21. *La Gouine*, par Boyer d'Agen. — Nov. 7. M. P. Janet. — 8. L'*Histoire d'Israël*, par M. Renan.

FIGARO. Oct. : 21. Le journal de M. de Goncourt. — 24. A. Wolff : Auguste Vacquerie. Nov. 1. A. Delpit : *George Sand*, par M. Caro. — 9. *Mensonges*, par P. Bourget.

FRANÇAIS. Oct. : 17. Napoléon Ier, M. Taine et le prince Napoléon. — 21 et 28. L'Algérie de 1830 à 1840 à propos d'un récent ouvrage. — 22. La dévotion à la Vierge aux premiers âges chrétiens. — 24. Comédies en un acte, par E. Legouvé. — 29. De quelques précurseurs de la franc-maçonnerie.

GAULOIS. Oct. : 24. Le journal des Goncourt. — Nov. : 10. Les femmes de P. Bourget.

GAZETTE DE FRANCE. Oct. : 16. *Victor Cousin*, par J. Simon. — 20. Histoire du vin. — 23. *Le marquis de Grignan*, par F. Masson. — 30. M. Cuvillier-Fleury. — Nov. : 6. M. Thiers. — 13. Correspondance de Louis Veuillot.

GIL BLAS. Oct. : 19. M. J. Claretie. — M. H. Meilhac. — Nov. : 9. *Ghislaine*, par H. Malot.

JUSTICE. Oct. 17. Balzacieux à propos de livres récents. 23. Souvenirs sur Tourguéneff. — 27. Le mouvement de la population en 1886. — 31. Edgar Quinet avant l'exil. Nov.: 1. Paul Hervieu. — 10. Marco de Saint-Hilaire.

LIBERTÉ. Oct. 28. Mozart enfant. — *La vertu en France*, par Max. du Camp. 29. *Les Bourbons de France*, par A. de Césena. — 30. *La Revue de Paris*. — Nov. 2. Etude sur George Sand. — *Mensonges*, par P. Bourget.

MATIN. Nov.: 3. L'Académie française.

MONDE. Oct. : 16. Correspondance inédite du comte d'Avaux. — 29. Louis XVII.

MONITEUR UNIVERSEL. Oct.: 16. Les fouilles de Saint-Martin de Tours. — 25. V. Champier: L'art et les bijoux. — 28. Georges de Scudéri et ses tragi-comédies. — Nov.: 1 La correspondance du maréchal Bosquet. — 4. Dorat et la poésie légère au XVIIIe siècle. — 5. M. Taine et le prince Napoléon. — 5. *Le Gouvernement et le parlement britanniques* par le comte de Franqueville. — 11. *George Sand*, par E. Caro. — 12. L'amour de la vérité dans l'histoire. — 14. Les lettres de Mazarin pendant son ministère.

NATIONAL. Oct.: 19. A propos d'André Gill. — 24. Le journal des Goncourt. — 25. *Histoire du peuple d'Israël*, par E. Renan. — 25 et déc.: 2. Un grand romancier russe; Danilewsky. — 29. M. Jules de Glouvet (Quesnay de Beaurepaire).

PARTI NATIONAL. Oct.: 30. La jeune Belgique. — Nov.: 2. Le sifflet à l'Académie et au théâtre. — 11. Eugène Pottier. — 13. Dion Chrysostome et M. Zola.

PATRIE. Oct.: 21 et 23. Le sifflet au théâtre. — 28. Souvenirs de M. de Lesseps. — 30. *Le jeu de l'amour et du hasard*, par Marivaux. — Nov.: 2, 3 et 4. Les juifs. — 3. *Les Mille et une nuits du théâtre*, par A. Vitu. — 11. *Journal des Goncourt*.

REPUBLIQUE FRANÇAISE. Oct.: 16. Congrès et piraterie littéraire. — 23. De la fécondité des familles. — 25. *Déborah*, par E. Renan. — Nov. 3. La réforme de l'orthographe française. — 5. Assainissement des Landes de Gascogne.

SIÈCLE. Oct.: 28. Le journal des Goncourt. — Nov. 4. George Sand.

SOLEIL. Oct.: 24. *Les chevaliers de Malte et la marine de Philippe II*, par Jurien de la Gravière. — 31. *La vertu en France*, par Max. du Camp. — Nov.: 2. La protection internationale des œuvres de l'esprit. — 14. *Les cahiers du capitaine Coignet* (1776-1850).

TEMPS. Oct.: 16. A. Chénier et Becq de Fouquières. — 21. Barthélemy Sastrow. Nov. : 1. Un historien anglais sur la Révolution française. — 2. Les commencements d'une conquête (l'Algérie). — 5. L'imprimerie nationale.

UNIVERS. Oct.: 17. Le petit et le grand Exorde de Cîteaux. — 18. Les romans du Midi. — 26 et 27. L'hypnotisme. — 28. La liturgie à Jérusalem au IVe siècle. — Nov.: 1. Napoléon et ses détracteurs. — 15. M. Cuvillier-Fleury.

VOLTAIRE. Oct.: 24. Le parnasse de la jeune Belgique. 31. Paul Verlaine. — Nov. 3. L'hypnotisme dans le roman. — 9. M. Ernest Lavisse.

FIN DE LA PARTIE MODERNE

Pour 1887.



L'Administrateur-Gérant : A. SAUPHAR.

Le Livre

HUITIÈME ANNÉE

ANNUAIRE BIBLIOGRAPHIQUE DU LIVRE

SUPPLÉMENT A L'ANNÉE 1887

BIBLIOGRAPHIE BIBLIOGRAPHIQUE

§ I. — BIBLIOGRAPHIE DES PUBLICATIONS PARUES EN FRANCE, EN 1887, SUR LE LIVRE ET L'ART DU LIVRE.

Alciat et le livre des emblèmes, par M. Daniel Bimbenet, ancien conseiller. In-8°, 44 p. et grav. Orléans, imprimerie Michau; librairie Herluison.

Annexe au Catalogue général de la Société des gens de lettres, contenant les romans, nouvelles, articles littéraires et scientifiques, mentionnés dans la chronique comme pouvant être reproduits par les journaux ayant un traité avec la Société des gens de lettres. In-8° à 2 col., 75 p. Paris, imp. Blot.

Annuaire de la papeterie universelle; huitième année, 1887. Pet. in-8°, XXXVIII-384 p. Tours, imp. Rouillé-Ladevèze.

Annuaire de la presse française pour 1887 (huitième année), par Émile Mermet. In-18 jésus, XCVIII-1703 p. et port, Paris, imp. Chaix; l'auteur, 13, rue de Belzunce.

Annuaire de la Société des amis des livres (1887). In-8°, 103 p. Paris, imp. Baudoin et Cie; librairie Rouquette.

Annuaire des Bibliothèques et des Archives pour 1887. In-18 jésus, 205 p. Lille, imprimerie Danel; Paris, librairie Hachette.

Annuaire-tarif des journaux, revues et publications paraissant en France, publié par H. Le Soudier. In-8°, 250 p. Tours, imprimerie Rouillé-Ladevèze. Paris, librairie Le Soudier.

Archives (Les) angevines de Naples; études sur les registres du roi Charles Ier (1265-1285), par M. H.-F. Delaborde. T. II. Paris, Thorin, in-8, 426 p. et 5 pl.
(Forme le fascicule LI de la Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome.)

Archives (Les) de l'intendance sacrée à Délos (315-166 avant Jésus-Christ). Paris, Thorin. In-8°, 152 p.

Archives (Les) départementales et communales des Hautes-Pyrénées. Rapports adressés à M. le préfet du département, par Paul Labrouche. Tarbes. Lescamela. In-8°, 32 p.

Art (L') d'enluminer, manuel technique du XIVe siècle, publié et annoté par Lecoy de la Marche. In-8°, 39 p. Nogent-le-Rotrou, imprimerie Daupeley-Gouverneur. (Extrait des mémoires de la Société nationale des Antiquaires de France.)

Bible (La) de Charles V et autres manuscrits du chapitre de Girone, par Aug. Brutails. In-8°, 9 p. Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley-Gouverneur. (Extrait de la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. XLVII).

Bibliographie des almanachs nancéiens au XVIIIe siècle. Nancy, Crépin-Leblond. In-8°, 56 p. et 2 pl.

Bibliographie contemporaine, par Ant. Laporte. T. III (CUCDRO). In-8°, 320 p. Saint-Amand (Cher), imprimerie Destenay; Paris, librairie Wieweg. (Il a été tiré 25 exemplaires sur papier teinté à la forme.)

Bibliographie des bibliographies, par L. Vallée, de la Bibliothèque nationale. Première partie : Catalogue des bibliographies générales et particulières par ordre alphabétique d'auteurs, avec indication complète du titre, des lieux et date de publication, du format, etc. Deuxième partie : Répertoire des mêmes bibliographies par ordre alphabétique des matières. Supplément, grand in-8° à 2 col., 359 p. Rennes, imprimerie Le Roy, fils; Paris, librairie Terquem. Titre rouge et noir.

Bibliographie des cartes et plans géographiques des Vosges, imprimés et manuscrits, avec une table des localités et des noms d'auteurs, éditeurs, graveurs, lithographes et imprimeurs, par M. Haillant, avoué, docteur en droit. In-8°, 28 p. Épinal, imprimerie Busy; l'auteur, 17, rue du Quartier. (Publication de la Société de géographie de l'Est).

Bibliographie du Dauphiné. Histoire de la principauté de Donzère, par J. Ferrand. In-18 jésus, VIII-332 p. Paris, imprimerie et librairie Quantin.

Bibliographie générale de l'Agenais et des parties du Condomois et du Bazadais incorporées dans le département de Lot-et-Garonne. Répertoire alphabétique de tous les livres, brochures, journaux, etc. dus à des auteurs de la région, imprimés dans ce pays ou l'intéressant directement, avec des notes littéraires et biographiques, par J. Andrieu, de la Société des sciences, lettres et arts d'Agen. T. I. (A-K). Paris, librairie Picard, in-8°, XIII-399 p. (Tiré à 325 exemplaires numérotés, dont 35 sur papier de Hollande et 290 sur papier vélin. Titre rouge et noir.)

Bibliographie : Histoire de la verrerie et de l'émaillerie d'E. Carnier, par Xavier Barbier de Montault. In-8°, 11 p. et fig. Montauban, imprimerie Forestié. (Extrait du *Bulletin de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne.*)

Bibliographie italico-française universelle ou catalogue méthodique de tous les imprimés en langue francaise sur l'Italie ancienne et moderne, depuis l'origine de l'imprimerie (1475- 885). Vol. II, Paris, librairie Welter.

Bibliographie : La Perse, la Chaldée et la Susiane, par Mme Jane Dieulafoy, par le Vicomte de Gironde. In-8°, 12 p. et 24 pl. Montauban, imp. Forestié. (*Extrait du Bulletin de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne.*)

Bibliographie méthodique des livres de médecine, chirurgie, pharmacie, art vétérinaire, etc., 1860-1887. In-8°, 48 p. à 2 col.

Bibliographie des œuvres de François Mignet, l'un des quarante de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences morales et politiques, par M. de Rozière membre de l'Institut. In-8°, 28 p. Bar-le-Duc, imprimerie Coutant-Laguerre. Paris, librairie Larose et Forcel.

Bibliographie des œuvres de S. É. le cardinal Pitra, évêque de Porto, bibliothécaire de la Sainte Église romaine. Solesmes, imprimerie Saint-Pierre; gr. in-8°, 24 p.

Bibliographie ottomane, notice des livres turcs, arabes et persans imprimés à Constantinople durant la période 1302-1303 de l'hégire (1885-86), par Cl. Huart. In-8°, 69 p. Paris, Imprimerie nationale; librairie Leroux. (Extrait du *Journal asiatique.*)

Bibliographie régionale : Histoire générale du Languedoc, par dom Devienne et dom Vaissette ; nouvelle édition, enrichie de notes, dissertations, commentaires, inscriptions épigraphiques, etc., par Ad. Magen. In-8°, 11 p. Agen, imprimerie Vve Lamy. (Extraits de la *Revue de l'Agenais.*)

Bibliographie des sciences médicales; index méthodique; catalogue descriptif des livres et journaux anciens et modernes, français et étrangers, sur les sciences médicales. Paris, J.-B. Baillière et fils.

Bibliographie des Sociétés savantes de la France, par Eugène Lefèvre-Pontalis, bibliothécaire du Comité des travaux historiques et scientifiques. In-4°, VIII-142 p. Paris, Imprimerie Nationale.

Bibliographie théâtrale (année 1886). In-8° oblong, 67 p. Paris, imprimerie Morris père et fils. (Extraits de l'*Annuaire* 1886-1887 de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques).

Bibliothèque (La) de Fulvio Orsini. Contribution à l'histoire des collections d'Italie et à l'étude de la Renaissance. Wieweg, gr. in-8° de XVIII-492 p. et pl.

Bibliothèque ornaise. Canton de Domfront. Essai de bibliographie cantonale, par MM. Jules Appert et le comte Girard de Contades, membre de la Société historique, archéologique de l'Orne. In-18, XVI-162 p. Mamers, imprimerie Fleury et Dansin; Paris, librairie Champion.

Bibliothèque (La) de Macon (1789-1887) ; rapport de M. Lex, bibliothécaire de la ville et archiviste du département. In-8°, 18 p. Lille, imprimerie Danel. (Extrait du *Bulletin des Bibliothèques et des Archives.*)

Bibliothèque (La) du Vatican au XVe siècle, d'après des documents inédits ; contribution pour servir à l'histoire de l'humanisme par E. Müntz et J. Fabre, anciens membres de l'École française de Rome. In-8°, VIII-384 p. Toulouse, imprimerie Chauvin et fils. Paris, librairie Thorin. (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome.)

Bibliothèque (La) du Vatican au XVIe siècle. Notes et documents par M. E. Müntz, conservateur de l'École nationale des Beaux-Arts. In-18, IV-140 p. Évreux, imprimerie Hérissey ; Paris, librairie Leroux, (Titre rouge et noir. Fait partie de la bibliothèque d'art et d'archéologie.)

Biographie-Bibliographie. III, Maufras du Chatellier par L. de la Sicotière. In-8°, 12 p. Nantes, imprimerie Forest et Grimaud.

Canigo, étude bibliographique du nouveau poème Catalan de Jacinto Verdaguer, par J. Pépratz, vice-président de la maintenance languedocienne du Félibrige. In-8°, 21 p. Montpellier, imprimerie Hamelin frères.

Catalogue méthodique de la bibliothèque communale de la ville d'Arras. (Jurisprudence, Histoire des religions, Histoire générale et Géographie.) Arras, Sueure-Charruey. In-8°, 459 p.

Catalogue des ouvrages par ordre alphabétique des auteurs de la Société de secours-mutuels de Bernay (Eure). In-16, 32 p. Bernay, imprimerie Ve Lefèvre.

Catalogue méthodique de la bibliothèque populaire du Bois d'Oingt (Rhône), comprenant les 2,250 volumes que possède ladite bibliothèque. In-8°, 47 p. Lyon, imprimerie Delaroche et Cie.

Catalogue de la bibliothèque de la ville de Cahors. In-8°, XXXIV-720 p. Cahors, imprimerie Laytou.

Catalogue de la bibliothèque populaire du canton de Castillon-sur-Dordogne (Gironde), 1887. In-8°, 28 p. Bordeaux, imprimerie Gounouilhou.

Catalogue de la bibliothèque de la ville de Cette, par H. Mouret, archiviste-bibliothécaire. In-8°, XII-240 p. Montpellier, imprimerie Grollier et fils.

Catalogue de la bibliothèque de l'Ordre des avocats à la cour d'Appel de Chambéry. In-8°, 35 p. Chambéry, imprimerie Chatelain.

Catalogue de la bibliothèque populaire de Courbevoie (Règlement). Année 1887. In-8°, 110 p. Paris, imprimerie Dubuisson et Cie.

Catalogue et règlement de la bibliothèque populaire du journal de Château-Gontier. In-12, 24 p. Château-Gontier, imprimerie et librairie Postel.

Catalogue de la bibliothèque de N.-D. du Purgatoire, 31, boulevard Négrier, au Mans. In-8°, 51 p. Le Mans, imprimerie Monnoyer.

Catalogue général des manuscrits de la bibliothèque de Rouen, par H. Omont. T. I. Paris, Plon, grand in-8°, IX-624 p.

Catalogue de la bibliothèque de la ville de Troyes, par Émile Socard, conservateur. T. XI, XII et XIV, 3 volumes in-8°.

© 2007 Lyon - Editions et productions du livre - Tous droits réservés

T. XI-3. (Belles-Lettres), XI-434 p. T. XII-1 (Sciences et Arts), VI-523 p. Tome XIV-3 (Sciences et Arts), IX-537 p. Troyes, imprimerie Martelet.

Catalogue de la bibliothèque catholique de Tourcoing. In-8°, 128 p. Lille, imprimerie Desclée.

Catalogue de la bibliothèque de l'association philotechnique de la ville de Saint-Denis. In-8°, 37 p. Paris, imprimerie Ve Renou et Maulde.

Catalogue de la bibliothèque de M. Eugène Paillet. In-8°, 174 p. Lille, imprimerie Danel; Paris, librairie Morgand. (Papier teinté.)

Catalogue de la bibliothèque de la Société industrielle du Nord de la France (Septembre 1886), par ordre de matières, suivi d'une table analytique, par noms d'auteurs, des mémoires et travaux parus dans les bulletins de la Société depuis son origine. In-8°, 12 p. Lille, imprimerie Danel; Au siège de la Société, 29, rue du Jardin.

Catalogue de la bibliothèque de prêt gratuit à domicile de la mairie du XVIIe arrondissement, In-8°, 72 p. Paris, imprimerie et librairie Hennuyer.

Catalogue de la bibliothèque du dépôt de la guerre (Ministère de la guerre.) Paris, Imprimerie nationale. In-8°, II-560 p.

Catalogues de livres illustrés (exemplaires exceptionnels) offerts par les éditeurs français pour la tombola artistique organisée par la Société de prévoyance des artistes dessinateurs et graveurs sur bois. Exposition au cercle de la Librairie, ouverte du 28 mai au 15 juin 1887. In-32, 31 p. Paris, imprimerie Chamerot.

Catalogue des alsatica de la bibliothèque d'Oscar Berger-Levrault (sept parties), 7 volumes in-8°. Première partie, (XVII et XVIIIe siècles), VIII-113 p. Deuxième partie, (intendance d'Alsace, arrêts de promulgation), XXIX-161 p. Troisième partie, (intendance d'Alsace, ordonnances autonomes et circulaires), 117 p. Quatrième partie, (administrations diverses du XVIIe au XIXe siècle), 87 p. Cinquième partie, (administration centrale du Bas-Rhin, Révolution française), XI-183 p. Sixième partie, (XIXe siècle), 225 p. Septième partie, (publications non-alsatiques, 1676-1815), 147 p. Nancy, Berger-Levrault. (Il a été tiré 15 exemplaires numérotés sur papier de Hollande.)

Catalogue des cartes, plans et autres ouvrges publiés par le service géographique de l'armée, 1887. In-8°, 54 p. et 13 pl. (Paris, imprimerie du service géographique.)

Catalogue descriptif et analytique de l'œuvre gravée, de Félicien Rops, précédé d'une notice biographique et critique par Erastène Ramiro, orné d'un frontispice et de gravures, d'après des compositions inédites de F. Rops, et des fleurons et culs-de-lampe, d'après F. Rops, Jean la Palette et L. Legrand. Grand in-8°, XXVII-436 p. et 5 pl. hors texte. Paris, imprimerie Quantin; librairie Conquet. (Tirage unique à 550 exemplaires numérotés dont 10 sur Japon extra, 40 sur papier de Hollande et 500 sur papier vélin).

Catalogue des dissertations et écrits académiques provenant des échanges avec les universités étrangères ou reçus par la Bibliothèque Nationale en 1885. In-8° à 2 col. 119 p. Barle-Duc, imprimerie Shordoret; Paris, librairie Klincksieck.

Catalogue des livres de la bibliothèque technique du cercle de la Librairie, par ordre de matières, suivi d'une table alphabétique par noms d'auteurs (mars 1887). Grand in-8° à 2 colonnes, 47 p. Paris, imprimerie Dumoulin; au cercle de la Librairie (papier vergé.)

Catalogue des livres composant la bibliothèque de feu M. le baron James de Rothschild, par Ernest Picot. T. II. Paris, Morgand, in-8°, 495 p.

Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de l'École des Ponts-et-Chaussées. Paris, Imprimerie nationale; in-8°, XIII-274 p.

Catalogue des manuscrits grecs copiés à Paris par Constantin Palœocoppa au XVIe siècle, par H. Omont. Le Puy, imprimerie Marchessou. In-8°, 39 p. (Extrait de l'*Annuaire de l'association pour l'Encouragement des études grecques en France*).

Catalogue des manuscrits grecs des départements. Paris, Plon et Nourrit. In-8°, 87 p. et 4 pl.

Catalogue des manuscrits conservés dans les dépôts d'archives départementales, communales et hospitalières. In-8°, II-471 p. Paris, imprimerie et librairie Plon et Nourrit.

Catalogue des manuscrits de la Société d'archéologie lorraine, par J. Favier. Nancy, Wiener, in-8°, 86 p.

Catalogue des ouvrages et documents du musée pédagogique et de la bibliothèque centrale de l'enseignement primaire, t. II (M-Z). Documents administratifs, programme et règlements. Index général. Gr. in-8° à 2 col., 584 p. Paris, Imprimerie nationale; librairies Hachette et Cie., Delagrave, Picard.

Catalogue d'ouvrages de lecture des bibliothèques scolaires. In-8°, 120 p. Paris, Imprimerie nationale.

Catalogue d'ouvrages de lecture des bibliothèques populaires des écoles publiques (anciennes bibliothèques scolaires), fascicule I. Paris, Imprimerie nationale, in-8°, XXIII-74 p.

Catalogue et analyses des thèses françaises et latines admises par la Faculté des Lettres, par A. Mourier et F. Deltour. Année 1885-1886. Paris, Delalain, in-8°, 46 p.

Catalogue et documents des ouvrages du musée pédagogique et bibliothèque centrale de l'enseignement primaire, t. I, (A-C). Gr. in-8° à 2 col., III-486 p. Paris, Imprimerie nationale; librairies Hachette et Cie, Delagrave, Picard.

Catalogue général de la librairie française depuis 1840, par Otto Lorenz, t. IX (tome I du catalogue de 1876 à 1885, A-H). Fascicule 2 *Crémieux-Hippolyte*. In-8° à 2 colonnes, p. 385 à 778, tome X (tome I du catalogue de 1876 à 1885, I-Z). Fascicule 2 *Iconographie-Pensées*. In-8° à 2 colonnes, p. 1 à 384, tome X (tome II du catalogue de 1876 à 1885, deuxième fascicule; *Pentateuchi-Zybinu* (I-Z). In-8° à 2 col. p. 385 à 768. Nancy, imprimerie et librairie Berger-Levrault et Cie. Paris, l'auteur, 5, rue des Beaux-Arts.

Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France. Départements, t. I, Rouen, par Henri Omont, sous-bibliothécaire au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale. In-8°, LX-623 p. Paris, imprimerie et librairie Plon et Nourrit.

Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France. Paris, Bibliothèque de l'Arsenal, t. II, par H. Martin, bibliothécaire à l'Arsenal. In-8°, 497 p. Paris, imprimerie et librairie Plon et Nourrit.

Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France. Paris, Bibliothèque Mazarine, t. I et II, 1885-1886, par B. Hauréau. In-4°, 32 p. Paris, Imprimerie nationale. (Extrait du *Journal des Savants*.)

Catalogue-tarif à prix forts et nets des journaux, revues et publications périodiques parus à Paris jusqu'en octobre 1886, suivi d'un catalogue de journaux étrangers et de journaux

français publiés à l'étranger, d'une table systématique et du tarif postal pour la France et l'étranger, publié par Le Soudier. In-8°, 265 p. Tours, imprimerie Deslis frères ; Paris, librairie Le Soudier.

Catéchisme (le) au diocèse du Mans depuis 1508 ; étude historique et bibliographique. Le Mans, Leguicheux. In-8°, 75 p.

Code expliqué de la presse. Traité général de la police de la presse et des délits de publication, comprenant le commentaire complet de la loi du 29 juillet 1881 sur la police de l'imprimerie, de la librairie, de la presse périodique, de l'affichage, du colportage et sur la répression des crimes et délits commis par l'imprimerie, le dessin, l'écriture et la parole ; de la loi du 2 août 1882 sur les outrages aux bonnes mœurs et de l'ensemble des textes se rattachant à la législation sur la presse et se combinant avec elle (provocations, outrages, menaces, délit d'audience, etc), par M. G. Barbier, avocat à la Cour d'appel de Paris ; 2 volumes in-8°, t. I, 395 p. ; tome II, 590 p. Saint-Amand, imprimerie Destenay ; Paris, librairie Marchal et Billard.

Collections (les) des Médicis au XIVe siècle : le musée, la bibliothèque, le mobilier, par E. Müntz. In-4°, 116 p. Toulouse, imprimerie Chauvin et fils ; Paris, librairie Rouam. (Tiré à 350 exemplaires, dont 25 numérotés sur papier de Hollande.)

Curiosités châlonnaises, bibliothèques et musée, par P. Gaudray, in-8°, 16 p. et 3 pl. Châlons, imprimerie Gilot.

Essai de bibliographie cantonale. Le canton de Domfront, par J. Appert et de Contades. Paris, Champion ; in-16, XVI-162 p.

Essai bibliographique et catalogue de plans et gravures concernant le bombardement de Lille en 1792, par L. Quarré-Reybourbon. Lille, Quarré, in-8°, XI-121 p. et 2 pl.

Essai d'une bibliographie raisonnée de Jeanne-d'Arc : les éloges et panégyriques, par l'abbé Lemerle. Orléans, imprimerie Jacob, librairie Herluison, in-8°, 62 p.

Essais (les) de Montaigne, note bibliographique pour servir d'appendice à l'étude critique *Montaigne et ses lectures*, à l'usage des candidats aux examens supérieurs, par M. G. Allais, agrégé des lettres, maître de conférences à la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand. In-8°, 18 p. Paris, imprimerie et librairie Paul Dupont. (Extrait de la *Revue de l'enseignement secondaire et supérieur*.)

Étude bibliographique sur la discipline ecclésiastique des églises réformées de France, par Frossard, pasteur, archiviste des synodes généraux. Paris, Grasvart, in-8°, 40 p.

Études de bibliographie dauphinoise. VI, notes sur les thèses illustrées dauphinoises. Grenoble, Allier, in-8°, 48 p.

Études iconographiques et archéologiques sur le moyen âge, par E. Müntz. In-8°, fig. Paris, lib. Leroux. (Contient un chapitre intitulé : La miniature irlandaise et anglo-saxonne au IXe siècle.)

Exemplaires royaux et princiers du *Miroir historial*, par L. Delisle. Paris, Lévy, gr. in-4°, 17 p. (Extrait de la *Gazette archéologique*.)

Excerpta Colombiniana ; bibliographie de 400 pièces gothiques, françaises, italiennes et latines du commencement du XVIe siècle, non décrites jusqu'ici, précédés d'une histoire de la bibliothèque colombine et de son fondateur, par Henry Harisse. In-8°, XXXV-320 p., grav. Paris, imprimerie Capiomont et Renault, librairie Welter. (Tiré à 288 exemplaires dont 4 sur papier de Chine, 34 sur papier de Hollande et 250 sur papier ordinaire.)

Fac-similés de l'écriture de Pétrarque et appendices au *Canzoniere* autographe, avec des notes sur la bibliothèque de Pétrarque. (Extrait des *Mélanges d'archéologie et d'histoire* publiés par l'École française de Rome, t. VII.)

Fac-similés de manuscrits grecs du XVe et du XVIe siècle, reproduits en photolithographie d'après les originaux de la Bibliothèque nationale. Paris, Picard, in-4°, 18 p. et 50 pl.

Graveurs (les) du XIXe siècle. Guide de l'amateur d'estampes modernes, par Henri Béraldi. IV, *Brascassart-Chéret*, in-8°, 207 p. VI, *Doré-Gavard ;* in-8°, 260 p. Lille, imprimerie Danel ; Paris, librairie Conquet.

Gravures (quelques) sur bois des premiers imprimeurs sénonais, par G. Julliot, correspondant du ministère de l'instruction publique. In-8°, 12 p. et fig. Sens, imprimerie Duchemin. (Extrait du *Bulletin de la Société archéologique de Sens*.)

Guide de l'amateur de livres à gravures du XVIIe siècle, par H. Cohen et R. Portalis. Cinquième édition. Paris, Rouquette, in-8°, XXVI-379 p.

Histoire des ballons et des aéronautes célèbres, par G. Tissandier. Paris, librairie Launette. (Contient une bibliographie des ouvrages ayant trait à l'aérostation.)

Iconographie du département de la Somme ou catalogue des cartes, vues, armoiries, portraits concernant le département, par Henri Macqueron. Abbeville, imprimerie Paillart in-8°, VIII-867 p.

Inventaire de chartes, manuscrits, documents historiques sur la Bourgogne. (Extrait des *Mémoires de la Société bourguignonne de géographie et d'histoire*.)

Inventaire des archives de l'Académie de Reims, depuis sa fondation (1841-1886) ; rapport suivi de la liste des mémoires soumis aux concours et des autres documents manuscrits, par H. Jadart, secrétaire général, correspondant du ministère de l'instruction publique. In-8°, 24 p. Reims, imprimerie Monce, librairie Michaud. (Extrait du tome 79 des *Travaux de l'Académie de Reims*. Tirage à part à 50 exemplaires, dont 12 sur vergé.)

Inventaire des marques d'imprimeurs et de libraires ; deuxième fascicule, in-4°, 71 p. Paris, au Cercle de la Librairie.

Inventaire historique des archives anciennes de la ville d'Épinal, rédigé par Ch. Ferry. T. II, série CC. In-8°, X-524 p. t. II, in-8°, XXX-604 p. Epinal, H. Fricotel.

Inventaire sommaire des archives communales de la ville de Cateau (département du Nord), antérieures à 1790. In-4°, XXXIV-87 p. Lille, imprimerie Danel.

Inventaire sommaire des archives communales de la ville d'Hazebrouck, antérieures à 1790. In-4°, XXVII-79 p. Lille, imprimerie Danel.

Inventaire sommaire des archives communales de la ville de Laon, antérieures à 1790, rédigé par M. A. Matton, archiviste du département et M. V. Desein, architecte. In-4° à 2 col., 502 p. Laon, imprimerie Cortilliot.

Inventaire sommaire des archives de la chambre syndicale de la librairie et imprimerie de Paris, d'après les manuscrits français de la Bibliothèque nationale 21,810 et 22,560, par H. Omont. In-8°, 26 p. Nogent-le-Rotrou, imprimerie Daupeley-Gouverneur. (Extrait du *Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France.*)

Inventaire sommaire des archives communales de la ville de Lyon, antérieures à 1790, rédigé successivement par MM. Guigue, J. Vaesen et G. Guigue, archivistes. T. III. Grand in-4° à 2 col., 410 p. Trévoux, imprimerie Jeannin.

Inventaire sommaire des archives communales de Wattignies, canton de Seclin, département du Nord, antérieures à 1790, rédigé par l'abbé Th. Leuridan. Série AA II. Gr. in-4° à 2 col., VII-120 p. Lille, imprimerie Danel.

Inventaire sommaire des archives de la Haute-Garonne. Série BT. 2; nos 93 à 592. Table des matières rédigée par M. Léon Saint-Charles, archiviste des hospices de Toulouse. Gr. in-4° à 2 col., 296 p. Toulouse, imprimerie Chauvin et fils.

Inventaire sommaire des archives départementales du Doubs, antérieures à 1790 Archives civiles. Série B. Chambre des comptes de Franche-Comté, rédigé par M. A. Goujet, archiviste. Gr. in-4°, 368 p.

Inventaire sommaire des archives départementales de l'Eure, antérieures à 1790, rédigé par M. A. Bourbon, archiviste. Archives ecclésiastiques. Série G. In-4° à 2 col., VII-368 p. Evreux, imprimerie Hérissey.

Inventaire sommaire des archives départementales d'Eure-et-Loir, antérieures à 1790, rédigé par L. Merlet, archiviste. Archives civiles, série ET. T. II, deuxième partie, in-4° à 2 col., p. 219 à 571. Chartres, imprimerie Garnier.

Inventaire sommaire des archives départementales de l'Indre, antérieures à 1790 (série A), par M. Th. Hubert, ancien élève de l'École des Chartes, archiviste du département de l'Indre. Clergé séculier, apanage du comte d'Artois, duché de Châteauroux. In-4° à 2 col., 112 p. Châteauroux, imprimerie Aupetit. 3e livraison. Clergé régulier, série G. In-4° à 2 col., p. 1 à 64; 4e livraison, série G; clergé régulier, p. 65 à 120. Châteauroux, imprimerie Aupetit.

Inventaire sommaire des archives départementales antérieures à 1790, rédigé par M. Bertrandy-Lacabane, archiviste du département de Seine-et-Oise, ancien inspecteur général des archives. Seine-et-Oise, archives civiles; quatrième partie. Série E, nos 4902 à 5863. Gr. in-4° à 2 col., 364 p. Versailles, imprimerie et librairie Cerf.

Inventaire sommaire des archives départementales antérieures à 1790, rédigé par M. L. de Lacour de la Pijardière, archiviste. Hérault, archives civiles. Série C, t. III. Gr. in-4° à 2 col., 484 p. Montpellier, imprimerie Ricard frères.

Inventaire sommaire des registres et minutes des notaires du canton de Dunois (1369 à 1676). Chartres, Garnier, in-8°, VIII-477 p.

Kœnig (Frédéric) et l'invention de la presse mécanique, par Th. Gœbel. Traduit de l'allemand, imprimé et édité par P. Schmidt. In-8°, 400 p. Paris, chez Schmidt, 5, rue Perronet.

Librairie (la) des papes d'Avignon, sa formation, sa composition, ses catalogues (1316-1420), d'après les registres des comptes et inventaires du Vatican, par M. Faucon, ancien élève de l'École des Chartes, ancien membre de l'École française de Rome. T. II, in-8°, 187 p. et pl. Toulouse, imprimerie Chauvin et fils. Paris, librairie Thorin. (*Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*; fasc. 50.)

Librairie (La) populaire avant la Révolution, d'après des documents inédits, par A. Puech. In-8°, 20 p. Nîmes, imprimerie et librairie Gervais-Bedot.

Liste des manuscrits de la collection Mancel à l'hôtel de ville de Caen. In-8°, 18 p.

Liste des ouvrages communiqués dans la salle publique de lecture à la Bibliothèque nationale (département des imprimés). In-8° à 2 col., 380 p. Lille, imprimerie Danel.

Manuel historique et bibliographique de l'amateur de reliures, par Léon Gruel, relieur. In-4°, 186 p. et 66 pl., fac-similé de reliures anciennes inédites dont 8 reproduites par la chromolithographie et 58 par l'héliogravure. Paris, imprimerie et librairie Gruel et Engelmann. (Tiré à 1,000 exemplaires numérotés, dont 50 sur papier de Hollande, 250 sur papier des Vosges et 700 sur papier vélin.)

Manuscrits (Deux) de l'abbaye de Flavigny au xe siècle, par M. Léopold Delisle, membre de l'Institut, administrateur général de la Bibliothèque nationale. Gr. in-4°, 13 p. Dijon, imprimerie Jobard. (Extrait du tome IX des *Mémoires de la commission des antiquités de la Côte-d'Or.*)

Manuscrits (Deux) de l'histoire des fils Aymon, par F. Castets. In-8°, 12 p. Montpellier, imprimerie Hamelin frères; Paris, librairie Maisonneuve. (Extrait de la *Revue des langues romanes.*)

Mélanges Renier. Paris, Wieweg. In-8°, CX-468 p. (Contient: 1° un travail de M. Héron de Villefosse : *Bibliographie des travaux de Léon Renier*; 2° un travail de M. A. Jacob : *De nonnullis Codicibus græcis palimpsestis in bibliotheca majore Parisiensi asservatis.*)

Mémoire inédit d'Antoine de Jussieu sur le livre d'heures d'Anne de Bretagne, par M. Ludovic Lalanne, membre du comité des travaux historiques et scientifiques. In-8°, 12 p. Paris, imprimerie nationale. (Extrait du *Bulletin historique et philologique du comité des travaux historiques et scientifiques.*)

Mémoire sur d'anciens sacramentaires, par L. Delisle; Paris, Imprimerie nationale; in-4°, 366 p. et album de 11 pl. Paris, Imprimerie nationale. (Extrait des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, tome XXXII, 1re partie.)

Mémoires de l'Académie de Nîmes; huitième série, t. VIII. In-8°, CXVI-476 p. et pl. Nîmes, imprimerie Clavel-Chastagnier. (Contient les Tables décennales de 1875 à 1885.)

Monopole (Le), Hachette, par M. de Janzé, ancien député. In-8°, 30 p. Paris, imprimerie Barré, librairie Weil.

Notes et documents sur les archives des hospices et sur les résultats comparés de l'assistance hospitalière à Narbonne et dans une partie de l'Europe, par Hip. Faure. T. III. Narbonne, imprimerie Caillard. In-8°, VIII-468 p.

Notes pour servir à la bibliographie franc-comtoise, par E. Longin. Vesoul, Suchaux, 1885-1887, 2 brochures in-8° de 52 et 51 p. (Fait partie du tome XVII du *Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Haute-Saône.*)

Notes sur les imprimeurs du Comtat-Venaissin et de la principauté d'Orange et Catalogue des livres imprimés par eux qui se trouvent à la bibliothèque de Carpentras, par M. Pel-

lechet Gr. in-8°, IX-172 p. Montbéliard, imprimerie Hoffmann Paris, librairie Picard.

Notice historique sur la bibliothèque de la ville de Pau, par L. Soulice. Pau, Véronèse. In-8°, 33 p.

Notice du manuscrit 5,870 de la collection Leber à la bibliothèque de Rouen, par H. Omont. Nogent-le-Rotrou, imprimerie Daupeley-Gouverneur. In-8°, 12 p.

Notice sur le manuscrit II, 6, 24 de la bibliothèque de l'Université de Cambridge, par M. P. Meyer. In-4°, 45 p. Paris, Imprimerie nationale.

Notice sur le numéro 647 des manuscrits latins de la Bibliothèque nationale, par M. Hauréau. In-4°, 20 p. Paris, Imprimerie nationale. (Extrait des *Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale.*)

Notice sur le numéro 994 des manuscrits de la Bibliothèque nationale, par M. M. Hauréau. In-4°, 9 p. Paris, Imprimerie nationale. (Extrait des *Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale.*)

Notice sur le n° 8433 des manuscrits latins de la Bibliothèque nationale, par M. Hauréau. In-4°, 24 p. Paris, Imprimerie nationale. (Extrait des *Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale.*)

Notice sur le peintre Jean d'Orléans, enlumineur de Jean, duc de Berry, par L. Jarry. Orléans, librairie Herluison.

Notice sur un manuscrit concernant la Faculté de médecine de Montpellier, par M. A. Dubouchet; Montpellier, brochure in-8°. (Extrait de la *Gazette hebdomadaire des sciences médicales.*)

Notions de typographie à l'usage des écoles professionnelles, par M. L. Desormes.

Origine (L') champenoise de l'imprimeur Nicolas Jeuzou, par H. Stein. Paris, Picard. In-8°, 16 p.

Petrus de Alliaco (le cardinal Pierre d'Ailly), par M. l'abbé Salembier. Lille, Lefort; in-8° LXIX-386 p. Contient une bibliographie (p. XIV à XLIV) des œuvres manuscrites et imprimées du P. d'Ailly.

Principaux écrits relatifs à la personne et aux œuvres, au temps et à l'influence de Diderot. Compilation critique et chronologique; in-8°, 79 p.

Procédés (les), traité pratique, par Altishoffer. Paris. In-18 jésus. Aux bureaux du journal *l'Imprimerie,* quai du Louvre, 8.

Question (la) du personnel ouvrier de l'Imprimerie nationale devant le Parlement, la presse et l'opinion publique. In-8°, 19 p. Paris, imprimerie Havry.

Rapport sur le service départemental des archives de la Gironde pour l'année 1887. Bordeaux, Féret in-8°, 18 p.

Recherches sur les premiers papiers employés en Occident et en Orient du xe au XIVe siècle, par C.-M. Briquet, correspondant de la Société nationale des Antiquaires de France. In-8°, 77 p. Nogent-le-Rotrou, imprimerie Daupeley-Gouverneur. (Extrait des *Mémoires de la Société nationale des Antiquaires de France,* papier vergé.)

Reliure (la) de luxe : Le livre et l'amateur, par L. Derôme; illustrations inédites reproduites d'après les types originaux par Arou frères et dessins de G. Fraipont, Kurney, Perret. Frontispice-reliure peint par J. Adeline. In-8°, VI-148 p. Paris, imprimerie Dumoulin, librairie Rouveyre. (Tiré à 960 exemplaires numérotés dont 60 sur papier du Japon et 500 sur papier vélin. Titre rouge et noir.)

Répertoire général de bio-bibliographie bretonne, par R. Kerviler, bibliophile breton, avec le concours de MM. A. Apuril, Ch. Berger, A. du Bois de La Villerabel, A. Galibourg, P. Hemon, etc. Livraison I; les Bretons; 2e fascicule (An-Au). In-8°, p. 161 à 368. Vannes, imprimerie Lafolye; Rennes, librairie Plihon et Hervé.

Robin (Charles). Sa vie et son œuvre, par E. Pouchet, avec un portrait gravé par Martinet et un index bibliographique des travaux de Ch. Robin. In-8°. Paris, librairie Alcan.

Supplément à la Bibliographie des bibliographies, par M. Léon Vallée. Paris, librairie Terquem. In-8°, 354 p. à 2 col.

Système antisyllabique pour la composition typographique en caractères romains de langues européennes : français, anglais, espagnol, etc., par Michels et fils. In-8°, 13 p. Paris, imprimerie Michels et fils, 8 et 10, passage du Caire.

Table alphabétique des matières et des noms d'auteurs de la *Revue des Eaux et Forêts;* 1re série; années 1862 à 1886 (annales forestières). In-8°, 100 p. à 2 col. Corbeil, imprimerie Crété, Paris, librairie Rothschild.

Table des matières contenues dans les dix volumes composant la troisième série du *Journal des Mathématiques pures et appliquées,* fondé par M. J. Liouville et publié depuis 1875 par M. H. Resal, de l'Institut. Suivie d'une table générale par noms d'auteurs. Année 1875 à 1884. In-4°, 15 p. Paris, imprimerie et librairie Gauthier-Villars.

Table générale du recueil de Jurisprudence civile, commerciale et administrative de Marseille (1862-1877), publié par M. Platy-Stamaty, avocat, rédacteur au Recueil de jurisprudence du ressort de la cour d'Aix pour les décisions du tribunal civil de Marseille. In-8°, 364 p. Marseille, imprimerie du *Journal de Marseille.*

Tables générales des tomes LI à LXX de la *Bibliographie catholique* (1er janvier 1875-31 décembre 1884). Livraison I. In-8°, 254 p. Abbeville, imprimerie Retaux; Paris, bureaux de la Bibliographie catholique.

Traité pratique de gravure et impression sur zinc par les procédés héliographiques, par Geynet. Première et seconde parties. 2 volumes in-18 jésus. Première partie : Préparation du zinc, gravure VIII-98 p.; deuxième partie : Méthodes d'impression, procédés inédits, 154 p. Paris, imprimerie et librairie Gauthier-Villars.

Un chapitre de l'histoire de la Caricature politique en France : André Gill, sa vie; bibliographie de ses œuvres, par Armand Lods et Véga. In-18 jésus, 136 p. avec portrait par E. Cohl et caricatures inédites de Gill. Asnières, imprimerie Boyer et Cie. Paris, librairie Vanier.

Un essai de socialisme (1793-94-95), réquisitions, maximum, assignats, par A. du Chatelier, de l'Institut. Suivi de biobibliographie de l'auteur par M. L de la Sicotière, sénateur de l'Orne. In-8°. 92 p. Nantes, imprimerie Forest et Grimaud; Paris, librairie Retaux-Bray.

Une visite à la Bibliothèque de Carpentras, par C. Brouchoud. In-8°, 15 p. Lyon, imprimerie Mougin-Rusaud.

Viau (Théophile de), étude bio-bibliographique, par J. Andrieu, de la Société des sciences, lettres et arts d'Agen. In-8°,

45 p. Agen, imprimerie veuve Lamy ; librairie Michel et Medan ; Paris, librairie Picard. (Tiré à cent exemplaires numérotés.)

Vingt-quatrième Congrès du syndicat professionnel de l'Union des fabricants de papier en France. In-8°, 109 p. Paris, imprimerie Capiomont et Renault ; bureaux du *Moniteur de la Papeterie française*, 6, rue du Pont-de-Lodi.

---

§ II. — BIBLIOGRAPHIE DES ARTICLES PARUS EN 1887 DANS LES JOURNAUX ET RECUEILS PÉRIODIQUES FRANÇAIS, SUR LE LIVRE ET L'ART DU LIVRE.

Annales de l'École libre des sciences politiques. — Juillet, septembre. R. Stourm : Bibliographie des finances du XVIIIe siècle.

Annales de l'Est. — Avril. A. Martin : Les manuscrits de la bibliothèque publique de Nancy.

Annales du Gâtinais. — Troisième trimestre. H. Stein : Bibliographie gâtinaise.

Autorité. — Février, 8. *La Reliure moderne*, par Oct. Uzanne.

Bibliographie de la France. — Janvier, 15. Application de la nouvelle loi belge sur la propriété littéraire. — Bibliographie des œuvres d'Ambroise-Firmin Didot. — 22. Circulaire du ministre aux recteurs relative à la publicité à donner aux listes d'ouvrages admis pour les bibliothèques scolaires. — 29 et avril 9. Propriété littéraire et artistique ; législation intérieure des Etats-Unis. — Février, 5. Le choix des livres à l'usage des écoles primaires publiques. — 19. La loi sur le *Copyright*, aux États-Unis. — 26. Le Commerce des livres avec le Japon. — Avril, 16, 23, 30 et mai, 17, 14. Propriété littéraire et artistique ; Hongrie, législation intérieure. — Mai, 14. La Commission de l'Imprimerie nationale. — Juin, 25. Vente des livres scolaires par les instituteurs primaires. — Juillet, 2. Blanchot : L'exposition bibliographique de Rouen. — Août, 6. L'école du Livre. — Règlement de la Bibliothèque centrale de l'enseignement primaire. — Octobre, 1. Loi fédérale concernant la propriété littéraire et artistique. — 15. Loi réglant les droits d'auteur dans les Pays-Bas — 22. Loi autrichienne pour protéger la propriété littéraire et artistique. — 29. Convention internationale de Berne. — Novembre, 5. Loi suédoise sur la propriété littéraire. — 12 et 26. Loi norwégienne sur la propriété littéraire. — 19. Propriété littéraire et artistique ; loi portugaise. — Décembre, 3. Propriété littéraire et artistique ; Législation du Danemarck. — 10. Saisie des contrefaçons. — 17. Ordonnance royale relative à l'entrée en vigueur de la Convention de Berne dans la Grande-Bretagne.

Bibliothèque de l'École des Chartes. — Liv. I. Un libraire de Grenoble au commencement du XVIe siècle. — Liv. 5. H. Stein : L'origine champenoise de l'imprimeur Nicolas Jenson.

Bulletin du Bibliophile. — Janv., fév., mars, avril, mai, juin, juillet, août, sept., oct., nov., déc.; Pierre d'Arc; Bibliographie des ouvrages relatifs à Jeanne d'Arc. — Mars. Bibliothèque Ed. Meaume. — Juin-juillet : Lettres inédites d'Ambroise-Firmin Didot sur la contrefaçon. — Août et sept. Bibliophiles et bibliothèques russes. — Nov., déc. : Description raisonnée de l'édition originale et des réimpressions d'un livre intitulé : *Histoire amoureuse des Gaules.*

Bulletin des Bibliothèques et des Archives. — N° 1. Décret portant réorganisation des bibliothèques de Paris. — Arrêté relatif à la communication aux Archives nationales des documents modernes. — Rapport sur le classement des archives de la Bastille à la bibliothèque de l'Arsenal.

Bulletin critique. — Mai, 15. *Les manuscrits français de Cambridge*, par P. Meyer.

Bulletin d'histoire ecclésiastique du diocèse de Valence. — Mai-juin, juillet-août. Abbé Ulysse Chevalier : Les manuscrits et incunables liturgiques du Dauphiné.

Bulletin de l'Imprimerie et de la Librairie. — Janvier 15, 22. M. Ambroise-Firmin Didot. — 22. Le papier en Portugal. — Février 12, 19, 26 ; mars, 5, 12, 19; avril, 1, 15; mai, 1, 15, 31; juin, 15; juillet, 1, 15; août, 1, 15 : La typolithographie. — Février, 19, 26 : Correction sur le plomb. — Mars, 5. Les impressions en couleur. — 19. La fabrication du papier parchemin. — Mai, 1. Une manufacture de papier. — Juin, 15. Impression photozincographique. — Août, 1. Les tranches des livres. Les anciens filigranes. — Septembre, 1, 15 ; octobre, 1, 15. Les écritures nationales. — Octobre, 1. Les pâtes de bois chimiques.

Bulletin général de la papeterie. — Février. La lithographie française. — Février, mars, avril, mai. A. Ramé : Le papier. — Août. L'imprimerie nationale. — Août, septembre. De la réimpression des gravures industrielles et commerciales. — Novembre. Les compositrices. — Décembre. L'Imprimerie nationale.

Bulletin monumental. — Mars-avril. De Marsy : Bibliographie sommaire pour le Congrès de Laon et Soissons.

Bulletin de la Société d'Études des Hautes-Alpes. — Octobre, décembre. Lieutaud : Manuscrits hauts-alpins.

Bulletin de la Société des Lettres, Sciences et Arts de la Corrèze. — Juillet-septembre. Champeval : Le Cartulaire d'Uzerche. — Les émaux peints, les manuscrits et imprimés à l'Exposition de peinture.

Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris. — Mai-juin. Les libraires parisiens Simon Vostre et Simon Hardot. — Juillet-août. Un nouveau document relatif à Gutenberg et aux débuts de la typographie à Paris. — Journal du syndicat de Pierre Aubouyn, libraire et imprimeur parisien.

Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme français. — Juin. E. Lesens : imprimeurs et libraires à Rouen et à Dieppe avant 1789. — Octobre, novembre. Lods : Étude bibliographique et juridique sur les partisans et les adversaires de l'Édit de tolérance.

Canoniste contemporain. — Mai. Décrets de la Congrégation de l'Index

Controverse et Contemporain. — Avril. Abbé Allain : Nouvelle contribution à l'histoire des Archives du Saint-Siège.

Courrier de l'Aot. — Janv. 18. Nouvelles acquisitions de la Bibliothèque royale de Belgique.

Dix-neuvième siècle. — Juillet, 4. La bibliothèque centrale de l'enseignement primaire. — Août, 11. Les bibliothèques. — 27. Les livres d'école.

Exportation française. — Mars. La maison Marinoni. — Mars, avril, juin, juillet. La fabrication et le commerce des papiers à l'étranger. — Avril : Les encres à écrire.

Figaro. Janvier, 29. La censure.

Français. — Janvier, 8. Catalogue des manuscrits de la bibliothèque Mazarine. — E. Frémy : *Bibliographie parisienne*, par P. Lacombe.

Gazette archéologique. — Nos 9 et 10. Nolhac : De quelques manuscrits à miniatures de l'ancien fonds de la bibliothèque vaticane.

Gazette des Beaux-Arts. — Juin, décembre. Teste : Bibliographie des ouvrages publiés en France et à l'étranger sur les beaux-arts et la curiosité pendant l'année 1887. — Juillet, août, septembre. Lecoy de La Marche : Les anciennes collections de manuscrits; leur formation et leur installation.

Gil Blas. Janvier, 31. La censure.

Gutenberg Journal. Janvier, 5. La décadence de la lithographie. — 12. L'école Gutenberg. — 26. Le nettoyage des clichés. — Février, 16. Les impressions exécutées en Allemagne. — 23. Responsabilité des imprimeurs. — Mars, 23. L'apprentissage typographique en Belgique. — Avril, 20. L'imprimerie municipale à Paris. — 27. Réorganisation de l'Imprimerie nationale. — Mai, 18. Protestation de la chambre des imprimeurs contre l'Imprimerie nationale. — 25. — Les Allemands et les impressions en couleur françaises. — Juin, 8. Les marques d'imprimeurs et de libraires. L'imprimerie en Russie. — 15 et août 3. L'École municipale du livre. — 29. La reliure des diverses sortes de tranches de livres. Les tirages sur zinc. — Juillet, 6, 13. L'encre dans les impressions typographiques. — 13. Le prix actuel des livres anciens. — Août, 31. La librairie avant l'imprimerie. — Octobre, 26. Une imprimerie dans un hospice. — Novembre, 16. L'agalithe et son emploi dans la fabrication du papier. — 23. *Notions de typographie*, par Desormes.

Imprimerie (L') Janvier, 31; Février, 28; Mars, 31; Mai, 15; Juin, 30, Sept, 15; Nov., 15. Chromolithographie. — Février, 5. Mise en train à la gélatine bichromatée. — Février, 28 et Mars, 31. Les manuscrits à l'Exposition de Limoges. — Mars, 15; Avril, 15; Juin, 30; Août, 15. Reports et Contre-épreuves. — Avril, 30; Mai, 15, 31; Sept., 30. Ardant : Le papier, son histoire, sa fabrication ancienne et moderne. — Mai, 31; Juillet, 31; Août, 31; Consommation des encres d'imprimerie. — Juillet, 15. Photolithographie sur pierre et sur zinc. — 31. La zincographie. — Octobre, 15. Papiers propres à l'impression.

Intermédiaire des chercheurs et curieux[1].

Journal asiatique. Avril. Juin. Huart : Bibliographie ottomane; notice des livres turcs, arabes et persans, imprimés à Constantinople.

Journal des Débats. — Janvier, 10. *Bibliographie parisienne*, par Lacombe.

1. Nous ne pouvons que noter ici cette très intéressante revue qui publie dans chacun de ses numéros de nombreux repseignements utiles aux bibliophiles et aux gens de lettres.

Journal des Économistes. — Mars. Lavollée : La propriété littéraire et la Convention de Berne.

Journal officiel. — Janvier. Rapport fait au nom de la Commission chargée d'examiner la proposition de loi portant approbation de la convention signée à Berne, concernant la création d'une Union internationale pour la protection des œuvres littéraires et artistiques. — Avril, 21. Joret : Les deux manuscrits du *Tractatus herbarum*, de la bibliothèque Estense de Modène. — Mai, 17. Réorganisation des Archives nationales. — Juillet, 17. La Convention de Berne.

Journal des Savants. — Janvier, Février, Mars, Août, Hauréau : Les manuscrits de la Bibliothèque Mazarine. — Juin. Hauréau : L'album paléographique.

Justice. — Juillet, 11. *Les Graveurs du* XIXe *siècle*, par H. Béraldi. — Août, 2. Les livres scolaires.

Liberté. — Janvier, 30. La Censure.

Matin. — Janvier, 20. Les bibliothèques d'art industriel.

Monde. — Septembre, 22, 28, de Caer : La maison Mame. — Octobre, 5, 14, 21, 23. La famille des Didot.

Moniteur industriel. — Mars, 10. La fabrication du papier parchemin.

Moniteur universel. — Janvier, 7. *Bibliographie parisienne*, par P. Lacombe. — 31. La Censure.

Mot d'Ordre. Juillet, 27. L'École du livre.

Nature. — Janvier, 15. Le papier de Chine. — Novembre, 5. Le fonds chinois de la Bibliothèque nationale.

Nouvelle Revue historique du droit. — Juillet-Août. Delachenal : La bibliothèque d'un avocat au XIVe siècle; inventaire estimatif des livres de Robert le Coq.

Pays. — Janvier, 30. A propos de bouquins.

Polybiblion. — Janvier. Bibliographie de Jeanne d'Arc. — *Liber instrumentorum memoralium.* — Février. Mémoires sur d'anciens sacramentaires. — L'imprimeur Jean Fust. — Mars. Bibliographie des sciences médicales. — Avril. Annuaire bibliographique de la République argentine. — Livres à l'index. — Mai. Fac-similés d'impressions du XVe au XVIIIe siècle. — La bibliothèque de Pétrarque. — Juillet. La Société bibliographique. — Août. Droits de propriété littéraire. — Septembre. Bibliographie franc-comtoise. — Le dépôt légal. — Novembre. Catalogue des bibliothèques publiques. — Décembre. La bibliographie universelle de Marucelli.

République française. — Janvier, 31. La Censure. — Août, 24. La librairie avant l'imprimerie. — Septembre, 23. L'École du livre.

Révolution française. — Avril. Lhuillier : Les archives de Seine-et-Marne (période révolutionnaire). — Juillet. Guiffrey: Plan d'une bibliothèque de la Révolution française à fonder au Palais du Luxembourg. — Tourneux : La fédération parisienne du 14 juillet 1790; essai bibliographique. — Septembre. La collection Dubois aux Archives nationales.

Revue de l'Art chrétien. — Janv. Fév. Mars. P. Allard : Les Archives et la bibliothèque pontificales avant le XIVe siècle.

Revue des Arts décoratifs. — Janvier. De Chennevières : Le livre du sacre de Louis XV. — Mai. Caze de Beaumont : L'Imprimerie nationale; la décoration du livre. — A. de Champeaux : La bibliothèque de l'Union centrale des Arts décoratifs.

Revue d'Auvergne. — Septembre, Octobre. Vimont : Guide du lecteur à la bibliothèque de Clermont-Ferrand.

Revue britannique. — Avril. Le roman et la presse populaire en Angleterre. — Août. G. d'Orcet : Un imprimeur du XVIe siècle ; Plantin.

Revue du Cercle militaire. — Septembre 11. Règlement de la bibliothèque.

Revue de Champagne et de Brie. — Mars. Juin-Juillet. Hérelle : Répertoire général et analytique des principaux fonds anciens des archives de la Marne.

Revue critique d'histoire et de littérature. — Janvier, 3. Un manuscrit de la bibliothèque de Digne. — 24. Tamizey de Larroque : *Notice sur des manuscrits du fonds Libri*, par M. L. Delisle. — 31. Tamizey de Larroque : *La bibliothèque du Vatican au XVIe siècle*, par E. Müntz. — Avril, 18. Fagnan : Les manuscrits persans de l'Institut des langues orientales. — Mai, 16. Jacob : Inventaire des manuscrits grecs, par Omont.

Revue de l'enseignement secondaire et supérieur. — Janvier, 1, 15. Les *Essais* de Montaigne ; notes bibliographiques.

Revue générale du droit, de la législation et de la jurisprudence. Septembre, Octobre. Soldair : Commentaire de la Convention de Berne.

Revue historique. — Mars-avril. Coll : Les faux manuscrits tchèques de Kralwi-Dor. — Juillet-Aout. Luchaire : Le manuscrit 5,949 A. de la Bibliothèque nationale.

Revue historique de l'Ouest. — Janvier. Les manuscrits de du Paz.

Revue internationale de l'enseignement. — Juin. Mortet. Installation de la nouvelle bibliothèque universitaire de Bordeaux.

Revue de linguistique. — Juillet. Vinson : Supplément à la bibliographie du folk-lore basque.

Revue du Lyonnais. — Juin, Juillet. Bronchoud : Visite à la bibliothèque de Carpentras.

Revue maritime et coloniale. — Août, Septembre. Inventaire des archives du port de Marseille.

Revue de Marseille et de Provence. — Mai. Juin. Gamber : Une édition massialotique de l'*Iliade* au Ve siècle avant J.-C.

Revue du Midi. — Janvier. La librairie populaire au XVIe siècle. — Bouvy : La bibliothèque du chapitre de Nîmes au XIIIe siècle. — Août. Mgr Ricard : Un censeur de livres et de théâtre au XVIIe siècle.

Revue du Poitou. — N°s 1 et 2. Bibliographie des patois.

Revue de philologie. — Janvier. Mars. Duvan : Deux feuillets d'un manuscrit de Servius. — Bonnet : Les manuscrits de Montpellier.

Revue des traditions populaires. — Avril. Livres populaires dans les armées musulmanes.

Romania. — N°s 58-59. Meyer : Les manuscrits français de l'Université de Cambodge. — E. Picot : Le monologue dramatique dans l'ancien théâtre français, mémoire bibliographique.

Science catholique. — Juin. Les livres liturgiques des Chaldéens.

Soleil. — Janvier, 31. La censure. — Novembre, 2 La protection internationale des œuvres de l'esprit.

Temps. — Septembre, 17. La presse russe sous Nicolas. — Novembre, 5. L'Imprimerie nationale.

Typologie-Tucker. — Janv. Fév. Mars, Avril, Mai, Juillet, Août, Sept., Oct., Nov. : Dictionnaire typo-lithographique. — Janvier. Les nouveaux procédés de la gravure. — Mars. Les écoles professionnelles au XVIIe et au XIXe siècle. — Avril. Impressions diverses. — Mai. Les sociétés ouvrières et l'industrie du livre. — Juin, Juillet, Octobre. Manuel du correcteur d'imprimerie. — Septembre. Incunables et bouquins.

Voltaire. — Février, 22. Les Livres d'art et le budget.

§ III. — BIBLIOGRAPHIE DES JOURNAUX ET REVUES TRAITANT DU LIVRE ET DE L'ART DU LIVRE.

Album lithographique. Paraissant par livraisons trimestrielles. Un an, 8 fr. La livraison, 2 fr. 50. Paris, aux bureaux du journal l'*Imprimerie*.

Amateur (L') d'autographes. Revue rétrospective et contemporaine. Mensuel. Abonnements : France, un an, 19 fr. ; 6 mois, 6 fr. Le numéro, 1 fr.

Ami (L') des livres. Bi-mensuel. Abonnements : 3 fr. par an. Bureaux, 76, rue des Saints-Pères.

Bibliographie catholique. Revue critique des ouvrages de religion, de philosophie, d'histoire, de littérature, d'éducation, destinée à toutes les personnes qui aiment à bien connaître les livres qui paraissent, soit pour les lire elles-mêmes, soit pour en permettre, en conseiller ou en défendre la lecture. Paraît le 25 de chaque mois. Abonnements : France, un an, 15 fr. ; Union, 18 fr. ; États-Unis, 20 fr. Librairie Picard.

Bibliographie de la France. Journal général de la Librairie et de l'Imprimerie. Paraît le samedi. Abonnements : France, un an, 20 fr. ; 6 mois, 11 fr. ; Union, un an, 24 fr. ; 6 mois, 13 fr. ; étranger, un an, 28 fr. ; 6 mois, 15 fr. Le numéro, 50 cent. Bureaux, 27, rue Grégoire-de-Tours.

Bibliophile du Dauphiné (Le). Revue des livres anciens et modernes, rares, neufs et d'occasion sur le Dauphiné (Folklore du Dauphiné), paraissant tous les trois mois. Grenoble, librairie Drevet. Abonnements : un an, sur papier ordinaire, 1 fr. ; sur papier de Hollande, 2 fr.

Bulletin bibliographique de la librairie française. Paraissant tous les trois mois. Publié par le cercle de la Librairie. Bureaux : au Cercle de la librairie, 117, boulevard Saint-Germain. Abonnement annuel : France et Etranger, 1 fr.

Bulletin des bibliothèques et des archives, publié sous les auspices du ministère de l'instruction publique Abonnement annuel, 18 fr. (Cette publication forme la nouvelle série du *Cabinet historique*. Elle paraît par livraisons, sans date précise, et comprend un nombre non déterminé de livraisons.) Paris, librairie Champion.

Bulletin mensuel de bibliographie, publié par la librairie Ernest Leroux.

Bulletin du bibliophile et du bibliothécaire. Mensuel. Abonnements : Paris, un an, 12 fr ; Départements, 14 fr.; Union, 16 fr. Bureaux, 52, rue de l'Arbre-Sec.

Bulletin de l'imprimerie. Abonnements : France, un an, 5 fr. Union, 8 fr. Le numéro, 50 cent. Bureaux, 2, rue Mignon.

Bulletin critique de littérature, d'histoire et de théologie. Bi-mensuel. Abonnements, un an, 8 fr. Bureaux, rue de Médicis, 7.

Bulletin général de la papeterie et des industries qui s'y rattachent. Bureaux, 40, rue Milton. Abonnements : 5 fr. par an.

Bulletin mensuel de la librairie française, publié par Reinwald. Un an, 2 fr. 50.

Bulletin mensuel des publications étrangères reçues par le département des imprimés de la Bibliothèque nationale. Abonnements : France, un an, 5 fr. ; Union, 6 fr. Bureaux, 11, rue de Lille.

Bulletin mensuel des récentes publications françaises, avec un appendice contenant l'indication des cartes géographiques et des livres anciens nouvellement entrés au Dépôt des imprimés. Abonnements, 8 fr. Bureaux, quai Malaquais, 15.

Bulletin de la Société Franklin (Voy. *Journal des bibliothèques populaires.*)

Catalogue mensuel de la librairie française. Paris, librairie Nilson.

Chronique de l'imprimerie. Gazette cosmopolite de la typographie et de la lithographie ; publication mensuelle rédigée par des praticiens. Abonnements, un an, 3 fr.; le numéro 75 cent. Bureaux, 5, rue Perronet.

Courrier des bibliothèques militaires, paraissant tous les mois. Bureaux, 30, rue Dauphine. Un an, 50 cent.

Curiosité universelle (*La*) (autographes, estampes, objets d'art, antiquités, livres). Journal hebdomadaire. Bureaux, Paris, 1, rue Rameau. Abonnements : Paris, 8 fr. ; départements, 10 fr. Le numéro, 15 cent.

Écho de l'imprimerie, revue mensuelle de la typographie, de la lithographie et de la librairie. Abonnements, un an, 5 fr. Bureaux, 129, rue d'Aboukir.

Galignany's library (*The*). Bureaux, 224, rue de Rivoli. Abonnements, un an, 60 cent.

Gutenberg-Echo. Bureaux, 7, rue Bleue.

Gutenberg-Journal. Paraît les 10, 20 et 30 de chaque mois. Abonnements, un an, 12 fr. Bureaux, 9, rue de Fleurus.

Imprimerie (*L'*) *pour tous.* Recueil d'instructions, procédés et modèles pour imprimer soi-même en tout genre. Abonnements, 4 fr. par an. Bureaux, 8, quai du Louvre.

Imprimerie (*L'*). Journal de la typographie, de la lithographie et des arts qui s'y rattachent. Mensuel. Abonnements, un an, 10 fr. Bureaux, 8, quai du Louvre.

Journal des bibliothèques populaires, publié par la Société Franklin pour la propagation des bibliothèques populaires. Paraissant une fois par mois. Bureaux, 1, rue Christine. Abonnements, 3 fr. par an, le numéro 25 cent.

Journal des libraires et marchands de journaux, organe de la Chambre syndicale paraissant tous les dimanches. Paris, imprimerie Noblet. Abonnements : Un an, 6 fr.

Journal de la librairie militaire. Mensuel. Abonnements 3 fr. par an. Bureaux, 30, rue Dauphine.

Livre (*Le*), revue mensuelle illustrée. Abonnements: France, un an, 40 fr. ; départements, 42 fr. ; le numéro, 5 fr. Bureaux, 7, rue Saint-Benoit.

Moniteur international de la Librairie, publié sous la direction d'E. Bernard, paraissant tous les samedis. Paris, bureaux, 71, rue Lacondamine.

Musette (*La*). Publication mensuelle, recueil des élucubrations versifiées des typos de l'Imprimerie nouvelle. Le numéro, 10 cent.

Polybiblion. Revue bibliographique universelle. Mensuelles. Paraissant du 10 au 15. Comprend deux parties : partie littéraire, partie technique. Abonnements : partie littéraire, France, un an, 15 fr. ; partie technique, 10 fr. Les deux parties réunies : 20 fr. Le numéro : 1 fr. 50. Bureaux : boulevard Saint-Germain, 174.

Progrès typolitho. Revue des inventions, améliorations et perfectionnements de l'imprimerie typographique et lithographique. Bi-mensuel. Abonnements : un an, 6 fr. S'imprime à Sedan.

Publicateur (*Le*) *du typolitho.* Intermédiaire entre le vendeur et l'acheteur du matériel d'imprimerie d'occasion. Abonnements : un an, 3 fr. ; 6 mois, 2 fr. Bureaux, 31, rue Denfert-Rochereau.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire, publié sous la direction de MM. J. Darmesteter, L. Havet, G. Monod, G. Paris. Abonnements : Paris, un an, 20 fr. ; départements, 22 fr. ; Étranger, 25 fr. Bureaux, 28, rue Bonaparte (vingt-et-unième année).

Revue littéraire, bulletin de bibliographie. Supplément littéraire mensuel au journal l'*Univers*.

Typographie française (La). Organe officiel de la fédération des ouvriers typographes français et des industries similaires. Paraissant tous les quinze jours. Abonnements : un an, 4 fr. ; 6 mois, 2 fr. Le numéro, 15 centimes. Bureaux, 15, rue de Savoie.

Typologie Tucker, recueil de l'imprimerie et de la lithographie, revue bibliographique. Paraît le 15 de chaque mois. Abonnements : un an, Paris, 6 fr. ; départements, 7 fr. 50. Le numéro, 50 centimes. Bureaux, 35, rue Jacob.

GUSTAVE FUSTIER.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

1887

TOME IX

---

§ I. — COMPTES RENDUS ANALYTIQUES

THÉOLOGIE

ÉCRITURE SAINTE — SCIENCES RELIGIEUSES — HAGIOGRAPHIE

Écriture Sainte.

Bible (La), trad. Ledrain, 67, 564.

Sciences religieuses.

Christianisme (Le), par Blondeaux, 530.
Histoire naturelle de la croyance, par Van Ende, 583.
Protestantisme (Le) vu de Genève, en 1886, 514.
Religion (La) sans culte, par Poulin, 587.
Saint Paul, d'après la libre critique en France, par Courdaveaux, 127.
Vie de Mgr La Bouillerie, par Mgr Ricard, 246.

Hagiographie.

Sainte Marguerite de Crotane, par le R. P. de Chérancé, 626.

Jurisprudence.

Code du bâtiment, par Ravon et Collet-Corbinière, 459.
Procédure (La) parlementaire, par E. Pierre, 585.
Propriété (La), par E. Accolas, 456.
Propriété (La), littéraire et artistique, par E. Accolas, 353.

SCIENCES ET ARTS

SCIENCES PHILOSOPHIQUES — SCIENCES PHYSIQUES, CHIMIQUES, NATURELLES
SCIENCES MÉDICALES — SCIENCES MATHÉMATIQUES — SCIENCES MILITAIRES — SCIENCES OCCULTES
ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE — ÉPIGRAPHIE — ÉDUCATION — ENSEIGNEMENT
BEAUX-ARTS : ARCHÉOLOGIE, ARCHITECTURE, PEINTURE, MUSIQUE, ETC.

Sciences philosophiques.

Absolu (De l') ; la loi de vie. par de Sanderval, 531.
Ancienne (L') et la nouvelle philosophie, par de Roberty, 427.
Bréviaire des moralistes français, par H. Le Brun, 314.
Cabons (Le) Namé, trad. Querry, 566.
Essai sur le libre arbitre, par Fonsegrive, 474.
Essai de psychologie générale, par Ch. Richet, 472.

Esquisse de philosophie critique par Spir, 472.
Essais de Montaigne, 480.
Évolution (L') et la Vie, par D. Cochin, 473.

Français (Le) et l'esprit d'analyse, par Laroche, 471.

Irréligion (L') de l'avenir, par Guyau, 22.

Journal d'un philosophe, par L. Arréat, 472.

Matière (La) brute et la matière vivante, par Delbœuf, 532.
Monde (Le) comme volonté, par Schopenhauer, trad. Cantacuzène, 191.

Phénomènes (Les) affectifs et les lois de leur apparition, par Paulhan, 196.
Philosophie (La) d'une femme, par Louise d'Alcq, 144.
Philosophie de la nature, par Nourrisson, 477.
Physiognomie (La) chez l'homme et chez les animaux, par Schaï, 350.

Sensation et mouvement, par Ch. Feré, 428.
Sophistes allemands et nihilistes russes, par Funck-Brentano, 529.
Spiritualisme et libéralisme, par Ferraz, 533.

Terre (La) des vivants, par Mme N. Peyrat, 371.

Un peu de philosophie, par Notowitch, 197.

Sciences physiques, chimiques, naturelles.

A travers le ciel, par E. Amigues, 21.

Histoire des ballons et des aéronautes célèbres, par Tissandier, 265.

Invisibles (Les), par Doumergue, 513.

Lait (Le), études chimiques, par Duclaux, 478.

Mammifères (Les) dans leurs rapports avec leurs ancêtres géologiques, par Schmidt, 196.
Mer (La), par A. Dubarry, 21.

Nature (La), par Tissandier, 478.
Navigation (La) aérienne, par Dallet, 86.

Sciences mathématiques.

Arithmétique, par Suptil, 85.

Histoire des sciences mathématiques et physiques, par Marie, 589.

Sciences médicales.

Hygiène publique et privée, par Hellyer, 21.
Hypnotisme, double conscience et altération de la personnalité, par le Dr Azam, 195.
Hypnotisme (L') et les états analogues, par Gilles de la Tourette 141.

Leçons de thérapeutique, par Hayem, 455.

Magnétisme (Le) animal, par Binet et Féré, 456.
Maladies épidémiques de l'esprit, par le Dr Regnard, 194.
Médecine des accidents, par Broguère, 21.

Névrose (La), par de Leven, 141.

Phases de la vie; du berceau à la tombe, par le Dr Quesnoy, 589.

Secret (Le) médical, par Brouardel, 131.
Suggestion mentale (La), par les Drs Bourru et Burot, 589.

Sciences militaires.

Armée (L') de John Bull, par H. France, 344.
Artillerie (L') de l'avenir, trad. Jaeglé, 431.

Éducation (L') de l'infanterie française, par de Flettres, 431.
Éléments (Les) de la tactique, par Heckel, 24.
Entretien sur la cavalerie, par de Hohenlohe, 190.

Grandes manœuvres de l'escadre française, par Weyb, 25.

Histoire de la marine française sous le Consulat et l'Empire, par Chevalier, 180.

Lettres sur la stratégie, par de Hohenlohe, 476.

Manœuvres impériales en Alsace, 261.

Nos gloires militaires, par Dick de Lonlay, 619.

Officier (L') allemand, 588.
Opérations militaires de Jules César, par Heuzey, 180.

Soldat (Le), par Ch. Leser, 620.
Souvenirs d'un officier d'état-major, par de Martimprey, 86.
Stratégie et grande tactique, par Pierron, 430.

Transformations (Les) de l'armée française, par le général Thomas, 430.

Vie (La) militaire, par Ch. Leser, 261.

Économie politique et sociale.

Anarchie (L') bourgeoise, par Laisant, 537.

Bert (Paul) au Tonkin, par Chailley, 475.

Chez Paddy, par de Mandat-Grancey, 511.
Code de la séparation des Eglises et de l'État, par Monteil, 23.
Comédie (La) politique, par Dhormoys, 475.
Courtisanes (Les) et la police des mœurs à Venise, 366.

Dans l'attente de la guerre, par ***, 477.
Développement de la Constitution et de la Société politique en Angleterre, par Boutmy, 309.

Essai sur les réformes nécessaires, par Lambel, 536.
Europe (L') en 1887, par Sir Dilke, 523.

France (La) dans l'Afrique du Nord, par L. Vignon, 475.

Humanité et divinité, par A. Fleury, 20.

Lois naturelles de l'économie politique par de Molinari, 535.

Nos hommes d'État, par J. Simon, 534.
Nouveau précis d'économie politique, par Franck Brutano, 535.

Paradoxe (Le) de l'égalité, par Laffitte, 587.

Que faire, par Tolstoï, 235.
Question (La) d'Orient, par de Rustow, trad. Reynaud, 588.

Éducation. — Enseignement.

Éducation (L') nouvelle, par Dreyfus-Brisac, 455.
Études (Les) classiques avant la Révolution, 412.

Instruction (L') publique et la Démocratie, par A. Duruy, 423.

Nos grandes écoles, par L. Rousselet, 623.

Réformes de l'enseignement public en Roumanie, par Vizanti, 582.

Beaux-Arts.

Archéologie (L') égyptienne, par Maspero, 184.
Art (L') en France, par Comyns Carr, 306.
Art (L') espagnol, par Solvay, 370.

Baudry, sa vie et son œuvre, par Ch. Ephrussi, 187.
Catalogue descriptif et analytique de l'œuvre de F. Rops, par Eraștène Ramiro, 262.

Catalogue raisonné de tableaux, par Granberg, 468.
Chanson (La) populaire, par Weckerlin, 457.
Chants de l'Église latine, par Burnouf, 568.

Dictionnaire de l'ameublement, par Havard, 578.
Documenti per la storia dell'Augusta Ducale basilica San Marco, 260.
Du Cerceau (Les), leur vie et leur œuvre, par de Geymüller, 369.

Faïence (La), par Deck, 183.
Fantaisies décoratives, par Hubert-Dys, 117.
Françaises (Les) du XVIIIe siècle, par de Granges de Surgères, 311.

Germain (Les), orfèvres-sculpteurs du roi, par G. Bapst, 468.
Graveurs (Les) du XVIIIe siècle, par H. Béraldi, 262.
Gros (Le baron), par Dargenty, 188.

Histoire de l'art byzantin, par Kondakoff, trad. Trawinski, 20.

Histoire des beaux-arts en Belgique, par C. Lemonnier, 467.
Iconographie à l'eau-forte de nos contemporains, par Cattelain, 262.

Inventaire général des richesses d'art de la France, 306.

La Tour, par Champfleury, 188.
Leçons (Les) d'anatomie et les peintres hollandais, par le Dr Triaire, 138.
Leone Leoni et Pompeo Leoni, par E. Plon, 83.
Livre d'or du Salon de peinture, par Lafenestre, 630.

Maîtres (Les) contemporains, par H. Jouin, 368.
Meuble (Le) en France au XVIe siècle, par E. Bonnaffé, 368.
Millet, par Frémine, 367.
Mois (Les), par A. Cabanel, 198.

Notes sur les décors de théâtre dans l'antiquité romaine, par Saint-Saens, 144.
Nouveau dictionnaire des artistes français, par Bauchal, 189.

Origines de l'Opéra français, par Nuitter et Thoinan, 184.

Philibert de l'Orme, par Vachon, 425.
Premiers principes des beaux-arts, par Collier, trad. Hanneau, 86.

Renaissance (La) en France, par Léon Palustre, 84.

Salon des aquarellistes français, 199.
Solfège poétique et musical, par Nadaud, 139.

Titien (Le), par G. Lafenestre, 18.

Wagner et le drame contemporain, par A. Ernst, 293.

Arts et métiers.

Alphabet du brodeur, par A. Guichard, 581.
Art (L') équestre, par Barrail, 349.

Bijoux (Les) anciens et modernes, par Fontenay, 619.

History of the old English letter-foundries, par Talbot Baivres Reed, 253.

Jeu (Le) de l'épée, par Jacob, 512.

Manuel historique et bibliographique de l'amateur de reliure, par Gruel et Engelmann, 478.
Matières (Les) premières, par Genevoix, 590.

Précis de fauconnerie, par Sourbet et de Saint-Marc, 457.

Reliure (La) moderne, par Derôme, 479.

Sciences agronomiques.

Agriculture française, par Larbalétrier, 86.
Herbages et prairies naturelles, par Boitel, 429.

BELLES-LETTRES

LINGUISTIQUE — POÉSIE — THÉATRE — CONTES — ROMANS — POLYGRAPHES

Philologie.

Abrégé de grammaire latine, par Havet, 458.

Manuel franco-arabe, 568.

Vie (La) des mots étudiée dans leurs significations, par Darmesteter, 241.

Poésie.

A la gueule du monstre, par Deschamps, 72.
Amadis, par de Gobineau, 570.
Anniversaires (Les), par L. Tiercelin, 751.
Anthologie du XIXe siècle, 262.
Arrière-saison, par F. Coppée, 418.
A travers les buissons fleuris, par H. Bonhomme, 16.

Bonnes gens de Bretagne, par Le Mouel, 420.

Chanson des heures, par A. Silvestre, 571.
Chanson (La) de la vie, par L. Seché, 515.
Chant (Le) de la cloche, 71.
Chaos (Le), par E. Chevé, 460.
Clairons et binious, par Durocher, 152.
Cris d'amour et d'orgueil, par Buffenoir, 250.

Damnées (Les), par B. Bois, 355.

Écrin de poésies anglaises, allemandes, italiennes et espagnoles, 353.

Éducation (L') par la poésie, par Bidart, 354.
En plein bois, par Forget, 516.

Forgeron (Le), par Th. de Banville, 413.

Griseries, par J. Lorrain, 296.

Herbier (L'), par Ph. Gille, 309.
Histoire d'avant-hier, par A. Popelin, 249.

Jardin (Le) des racines noires, par Prarond, 70.
Jeunes chansons, par V. Pittié, 299.
Jours de soleil, par Thalasso, 233.

Lampe (La) d'argile, par F. Plessis, 514.
Last (The) leaf, par Holmes, 263.
Le Livre des chaînes, par Marrot, 515.
Livre (Le) d'heures de l'amour, par J. Aicard, 297.
Lointains (Les), par Fleuriot-Kérinou, 421.

Mouettes (Les), par Le Losseur de Ranzay, 355.

Nature (La) et l'âme, par de Pomairols, 462.
Nuits blanches, par Thalasso, 133.

OEuvres de P. Bourget, 415.
OEuvres de J. Breton, 296.
OEuvres de Mme Desbordes-Valmore, 250, 460.
OEuvres complètes du comte du Pontavice de Heussey, 246.
OEuvres de Louise Labbé, 198.
OEuvre (L') d'Alfred de Musset, 310.

Parcs et boudoirs, par Vaucaire, 417.
Par les routes, par Sutter-Laumann, 73.
Paysages de femmes, par Ajalbert, 73.
Plastiques (Les), par Jeantet, 419.
Poèmes à tous crins, par Tancrède Martel, 248.
Poèmes de Chine, par E. Blémont, 297.
Poèmes de la mort, par de Ronchaud, 516.
Poèmes et poésies, par Poydenot, 415.
Poésies d'André Chénier, 311.
Poésies de Giacomo Leopardi, 266.
Poésies posthumes, par Ch. Read, 72.
Premiers vers, par Mme de Montgoméry, 462.
Provensa, par Boissière, 356.

Rameau (Le) d'or, par Gineste, 572.
Révolution (La), par Berthezène, 461.
Rhénanes (Les), par G. Fortin, 71, 461.
Rimes et raisons, par Tiercelin, 251.

Soirées défaites, par de Pimodan, 572.
Souvenirs et poésies, par de la Rounat, 460.

Vision (La), par Peyrefort, 354.
Vitrail (Le), par Boutelleau, 421.
Voie (La) sacrée, par E. Prarond, 644.

Théâtre.

Abbesse (L') de Jouarre, par E. Renan, 12.

Calandre (La), par de Bibiena, trad. Bonneau, 264.
Cinquantenaires de Molière, par d'Hervilly, 356.
Comédie (La) de l'Apôtre, par Champfleury, 410.
Comédies de Térence, trad. Hiustin, 569.
Comédie (La) grecque, par J. Denis, 643.

Don Juan d'Annana, par Hagem, 14.
Durand et Durand, par Ordonneau et Valabrègue, 569.

Fille (La) unique, par Thurwangen et Beaumont, 569.
Francillon, par A. Dumas, 62.

Homonymes (Les), par Laurent, 569.

Incendie (L') des Folies-Plastiques, par Dreyfus, 124.

Jouons la Comédie, par Dreyfus, 241.

Madeleine, par du Pontavice de Heussey, 357.
Mandragore (La), 264.
Monsieur Scapin, par Richepin, 15.

Petites (Les) Godin, par Ordonneau, 569.
Puissance (La) des ténèbres, par Tolstoï, 411.

Théâtre de P. Corneille, éd. Hémon, 508.
Théâtre de jeunes filles, par Carcassonne, 459.
Théâtre d'un paresseux, par Ch. J., 70.
Timon d'Athènes, trad. des Guerrois, 454.

Histoire théâtrale.

Comédie (La) française pendant les deux sièges, par Ed Thierry, 302.
Coulisses (Les), par A. Scholl, 16.

Études sur le théâtre contemporain, par F. Lefranc, 348.

Histoire du théâtre de Bayonne, par Ducéré, 518.

Mille (Les) et une nuits du théâtre, par Vitu, 246.
Molière à Poitiers en 1648, par Bricault de Verneuil, 511.

Répertoire de la Comédie française, par Gueullette, 266.

Souvenirs et études de théâtre, par Régnier, 130.

Talma et l'Empire, par A. Copin, 412, 467.

Théâtre (Le) en Allemagne, par Ida Bruning, 348.
Théâtre (Le) contemporain, par Barbey d'Aurevilly, 346.

Contes.

Adorées (Les), par J. Montet, 3.
Au pays des fées, par Mme de Rochemont, 620.

La Canne de M. Michelet, par J. Claretie, 143.
Contes de garnisons, par Vileurs, 564.
Contes merveilleux, par d'Aria, 458.
Contes et nouvelles, par A. de Musset, 310.
Contes du Palais, 170.
Contes à Sylvie, par Deschamps, 505.

Dans l'train, par Gyp, 8.
Demonio (Il) della stile, par Dantoni, 642.
Dernier (Le) bandit, par E. Arène, 341.

Enfant (L') de la bataille, par E. Mainard, 459.

Farces (Les) du petit Jean, par Beaune, 458.
Fautes (Les), par Tinchant, 640.

Galoubets (Les), par Beissier, 58.

Histoires de chiens et de chats, par Beaune, 458.
Horla (Le), par Guy de Maupassant, 344.

Nouvelles, par Mérimée, 630.
Nouvelles grecques, par Bikélas, 562.

Petit (Le) facteur, par Alary, 458.
Petites bonnes gens, par Julie de Monceau, 920.
Petits contes d'un philosophe, par Jacquinet, 60.
Pierre Schlémihl, par de Chamisso, 630.
Pour lire au couvent, par Catulle Mendès, 198.
Pierre la Revanche, par Pionis.
Pipa, par Clarin, 6.

Romans d'Auvergne, par L. Fouquet, 6.

Trois amours singulières, par Thiaudière, 57.

Romans.

Abbé (L') Constantin, par Lud. Halévy, 632.
Adorée (L'), par Maizeroy, 506.
Affaire (L') Froideville, par A. Theuriet, 173.
Altesse (Une) impériale, par A. Ecilaw, 3.
Américaine (L'), par Junghauss, 56.
Amis, par Haraucourt, 342.
Amours (Les) d'un ténor, par Mourawline, 62.
André Cornélis, par P. Bourget, 171.
Ane (L'), par Lucius, 311.
Ane (L') d'Apulée, 311.
A quoi tient l'amour, par Parrot, 344.
Au coin d'un bois, par C. Debans, 8.
Au Galadoc, par Z. Fleuriot, 622.
Au Paradis des enfants, par A. Theuriet, 234.
Aventure de Paul Solange, par Desbeaux, 634.

Belle (La) veuve, par Dumas, 343.
Bête (La), par Cherbuliez, 289.
Bilatéral (Le), par Rosny, 232.
Bohème bourgeoise, par O. Métenier, 290.
Bohème militaire, par Mélinette, 8.
Bonnet rouge, par J. Case, 639.
Braves gens, par Richepin, 9.

Cabotine (Une), par Sermet, 6.
Calvaire (Le), par Mirbeau, 10.
Candidat, par J. Claretie, 409.
Capitaine (Le) muet, par A. Racot, 123.
Cavalier (Le) Miserey, par Hermant, 172.

Céleste Prudhomat, par Guiches, 4.
Chance (La), par de Brévannes, 451.
Chair fraîche, par M. Drack, 126.
Chez Mme Antonin, par L. Mullem, 342.
Chimère, par E. Mouton, 1.
Clientes (Les) du Dr Bernagius, par L. Biart, 290.
Club (Le), par F. Cohen, 174.
Comte (Le) Xavier, par H. Gréville, 62.
Comtesse (La) Madeleine, par du Campfranc, 235.
Cornac (Le), par Dubut de Laforest, 563.
Cousine Annette, par Berleux, 289.

Danielle, par Mme Colomb, 621.
Demoiselles (Les) Goubert, par Moréas et Adam, 7.
Dernières nouvelles, par Tolstoï, 2.
Désespéré (Le), par L. Bloy, 120.
Deux générations, par Tolstoï, 128.
Docteur (Le) Hatt, par P. Avenel, 62.

Écroulement (L') d'un empire, par Samarow, 451.
Ennemi (L'), par Guiches, 506.
En mer, par Bonnetain, 169.
En rade, par Huysmans, 289.
Esprit (L') souterrain, par Dostoiewsky, 6.

Fantasmagories, par J. Rameau, 169.
Faustin (La), par de Goncourt, 232.
Faute (Une) de jeunesse, par A. Boutique, 2.
Fille (La) adoptive, par J. de Glouvet, 638.
Filles du monde, par Oudinot, 409.
Fils (Le) et l'amant, par Saint-Juirs, 123.
Fleur d'oranger, par Toudouze, 125.
Freak (A) of Fate, par Spence, 175.

Ghislaine, par H. Malot, 640.
Glèbe (La), par P. Adam, 235.
Grande (La) Babylone, par Monteil, 563.
Grappinus de Gigondas, par Tiennot, 3.

Histoire d'un juif, par Orzesko, 450.
Home rule, par Poirée, 126.
Homme (L') à l'hermine, par T. Martel, 7.
Homme (L') tout nu, par C. Mendès, 341.

Immolation (L'), par Rosny, 506.
Inconduite et travail, par Richard, 362.
Inconnu (L'), par P. Hervieu, 408.
Initiation (L') sentimentale, par Peladan, 449.
Institution de demoiselles, par A. Cim, 8.

Jean de la Lune, par F. Boissin, 234.
Jean-Jean, par Brasseur et Jourdain, 6.
Jeanne Avril, par R. de Bonnières, 122.
Joies conjugales, par Gyp, 233.
Joueur (Le), par Paul Dumas, 122.

Les Barthozouls, par Caraguel, 562.
Les Malavoglia, par G. Verga, 124.
Lion (Le) de la victoire, par J. Gautier, 290.
Lydie, par Lavedan, 343.

Madame André, par J. Richepin, 174.
Madame Robert, par Th. de Banville, 290.
Madeleine, par E. Gossot, 291.
Maître Leteyssier, par Macaigne, 123.
Mal'aria (La), par Rochefort, 340.
Mal assortis, par Mouëzy, 123.
Marchesa (La) Carantoni, par Marion Crawford, 640.
Marfa, par G.-A. Thierry, 344.
Mariages aux champs, par Lozère, 126.
Marie (La) bleue, par de Bordeu, 17.
Marquise (La) de Sade, par Rachilde, 58.
Marthe et Christine, par Zari, 233.
Militona, par Th. Gautier, 310.
Mirage, par Rioux de Maillou, 174.
Misères du sabre, par Descaves, 233.
Mont-Oriol, par Guy de Montpassant, 121.

Nabab (Le), par A. Daudet, 232.
Née Michon, par H. de Pène, 289.
Nella, par Moulin, 61.
Nell Horn, par Rosny, 5.
Noir et Rose, par Ohnet, 59.

Or (L') et le sang, par Samarow, 70.

Parpaillotte (La), par T. Martel, 409.
Parsis et Brahmines, par Carla Maria, 342.
Pascal Géfosse, par P. Margueritte, 561.
Patte de velours, par Mélandri, 341.
Petit (Le) Moreau, par Bergerat, 170.
Pierre l'Abs, par Gobin, 172.
Pilleur d'épaves, par Maïl, 173.
Pitoufflard et Racoto, par Chrétien, 170.
Pœuf, par L. Hennique, 122.
Polikouchka, par Tolstoï, 174.
Polski (Les), par Buquet, 60.
Pompon (Le), par G. Toudouze, 345, 631.
Possédés (Les), par Dostoiewsky, 4.
Pour ne pas l'être, par Gyp, 408.
Première (La) maîtresse, par C. Mendès, 639.

Reine (La) de Bangalore, par J. Gautier, 409.

Salammbo, par G. Flaubert, 263.
Satyre (Le), par J. Rameau, 410.
Scandales (Les) de Paris, par ***, 58.
Scorpion (Le), par M. Prévot, 341.
Seuls, par F. Poictevin, 57.
Sir Lionel d'Arquenay, par Le Fèvre Deumier, 480.
Sir Percival, par Shorthouse, 577.
Souvenirs d'un enfant pauvre, par Rose Romain, 13.

Terre (La), par E. Zola, 637.
Thé (Le) chez Miranda, par Moréas et P. Adam, 1.
Tournée (La) du père Thomas, par Giffard, 343.
Toussaint Galabru, par F. Fabre, 291.

Une exilée, par P. Célières, 291.
Unisson (L'), par G. Duruy, 562.

Vices français, par H. Malot, 342.
Voyage de Mlle Rosalie, par Vallery-Radot, 620.

Zoroastre, par Crawford, 451.
Zyte, par H. Malot, 58.
Ouvrages annoncés, 11, 12, 126, 175, 236, 292, 345, 410, 641.

Polygraphes.

OEuvres de Victor Hugo, édition nationale, 143, 199, 264, 479.
OEuvres de Pascal, éd. Faugère, 451.
OEuvres choisies de Voltaire, éd. Bengesco, 313.

HISTOIRE

HISTOIRE — GÉOGRAPHIE — HISTOIRE LITTÉRAIRE

Histoire.

Abbé (L') Maury, par Mgr Ricard, 647.
Affaires (Les) religieuses en Bohême, par Charvériat, 132.
Allemagne (L') à la fin du moyen âge, par Janssen, 181.
Archives (Les) angevines de Naples, par Derrieu, 466.

Bataille (La) de Sedan, par le général de Wimpffen, 305.
Bourgeoisie (La) française, par A. Bardoux, 74.

Cabinet (Le) noir, par d'Hérisson, 360.
Cadoudal et la Chouannerie, par G. de Cadoudal, 302.
Cavaliere (Il) de Savoia e la gioventie del principe Eugenio, par Caruti di Cantegno, 17.
Chevaliers (Les) de Malte et la marine de Philippe II, par J. de la Gravière, 64.
Combats et retraite des Six Mille, par le prince G. Bibesco, 360
Commencements (Les) d'une conquête, par C. Rousset, 358.
Compiègne, par Lefèvre de Saint-Ogan, 422.
Connétable (Le) de Richemont, par Cosneau, 362.
Considérations sur la Révolution française, par D. Nisard, 646
Correspondance de Louise de Coligny, par Marchegay et Mallet, 454.
Corsaires (Les) barbaresques, par Jurien de la Gravière, 519.
Corse (La) française, par Rombaldi, 423.

Derniers (Les) chapitres de mon Louis XVII, par de Chantelauze, 577.
Deux années d'invasion en Picardie, par Alc. Ledieu, 647.
Dogaressa (La) di Venezia, par Molmenti, 352.
Doria (André), par Petit, 365.

Entrée à Rouen du roi Henri IV, par J. Félix, 255.
Entretiens sur l'histoire du moyen âge, par Zeller, 520.
Esprit (L') de la Révolution, par E. Champion, 348.
Etude historique sur la condition privée des affranchis, par Lennormier, 576.
Étude sur les misères de l'Anjou, par A. Joubert, 137.
Etudes historiques sur les XVIe et XVIIe siècles, par Hanotaux, 137.
Europe (L') et la Révolution française, par A. Sorel, 255.

Fall (The) of Asgard, par Corbett, 17.
France (La) à la suite de la guerre de 1870-1871, par de Chaudordy, 252.
France (La) en Ethiopie, par Caix de Saint-Aymour, 424.
France (La) martyre, par J. Lermina, 362.
France (La) sous l'ancien régime, par le vicomte de Broc, 647

Grandes (Les) chroniques de Bretagne, 183.
Guerres (Les) sous Louis XV, par le comte Pajol, 574.

Henri IV et l'Allemagne, par Anquez, 517.
Henriette d'Entragues, par Ballieu, 303.
Histoire de Henri II, par de La Barre-Duparcq, 576.
Histoire de la maison d'Aubusson, par Mignâton, 135.
Histoire de la monarchie de Juillet, par Thureau-Dangin, 304.
Histoire de Napoléon III, par Meyrac, 362.
Histoire de la seconde République française, par P. de la Gorce, 303.
Histoire de la vallée et du prieuré de Chamounix, par A. Perrin, 303.
Histoire des Grecs, par Duruy, 623.
Histoire du bon vieux temps, par Bonnefoy, 362.
Histoire du développement intellectuel de l'Europe, par Draper, 253.
Histoire générale de la Champagne et de la Brie, par Poinsignon, 134.
Histoire générale des races humaines, par de Quatrefages, 76.
Histoire nationale, par Corréard, 363.
Histoire politique de la France, par C. de Loisne, 136.
Histoire de Saint-Maur-des-Fossés, par Piérard, 137.
Histoire sommaire de la civilisation, par Ducoudray, 256.

Journal du corsaire Jean Doublet, par Ch. Bréard, 361.

Lally-Tollendal, par Tibulle-Hamont, 304.
Lettres de Chine et documents diplomatiques inédits, 294.

Moreaux (Le général) et l'armée de la Moselle, par Moreaux, 135.

Napoléon Ier et son temps, par Peyre, 623.
Notice historique sur Grimoard de Mucidan, par Mallat, 301.
Notice sur les gens de guerre du comte de Saint-Paul, par E. de Beaumont, 464.

Œuvres (Les) et les hommes, par J. Barbey d'Aurevilly, 77.

Papiers de Barthélemy, publiés par Kaulek, 364.
Paris et la Ligue sous Henri III, par Robiquet, 359.
Paysans (Les), par Delon, 362.
Peur (La) en 1789; la journée des brigands en Limousin, par P. de Witt, 264.
Philippe III le Hardi, par Langlois, 463.
Pie VII à Savone, par Chotard, 466.
Pilori (Le); scènes de la chouannerie, par Datin, 360.
Précis des guerres du second empire, par Fabre de Pavacelle, 302.
Profils vendéens, par Sylvanecte, 352.
Récits sur la dernière guerre franco-allemande, par Sarazin, 302.

Recueil des instructions données aux ambassadeurs, par Caix de Saint-Aymour, 361.
Reilhac (Jean de), ambassadeur de Charles VII, 257.
Reine (La) Caroline-Mathilde et le comte de Struensée, par de Lagrèze, 574.
Remains of Roman occupation of North Africa, par Graham, 76.
Révolutions (Les) politiques de Florence, par G. Thomas, 519.
Richelieu et la monarchie absolue, par d'Avenel, 301.
Rois (Les) de mer, par Léon Cahun, 636.
Russie (La) sous les tsars, par Stepniak, 77.

Un gentilhomme des temps passés; François de Scépeaux, par Mme Coignet, 520.
Un patriote au XIVe siècle, par Mme de Witt, 622.
Un royaliste libéral en 1789; Mounier, par de Lanzac de Laborie, 257.
Une ambassade française en Orient sous Louis XIV, par Vandal, 520.

Variétés révolutionnaires, par M. Pellet, 364.
Wissembourg au début de l'invasion de 1870, par Hepp, 466.

Géographie.

Algérie (L') juive, par Meynié, 470.
Allemagne (L') intime, par H. Conti, 140.
Algérie (L') qui s'en va, par le Dr Bernard, 469.
A travers l'hémisphère sud, par E. Michel, 470.
Au Kurdistan, par H. Binder, 619.

Belgique (La), par C. Lemonnier, 623.
Cinquante mille dans l'océan Pacifique, par Davin, 85.
Conférences et lettres de Savorgnan de Brazza, 189.

Dix mois autour du monde, par Lieussou, 528, 582.

Espagne (L') telle qu'elle est, par Almirall, 528.
Extrême Orient (L'), par Bonnetain, 618.

Français (Les) au Canada, par A. Chalamet, 308.
France (De) en Allemagne, par Cambon, 190.

Grands Esquimaux, par Petitot, 307.

Histoire et géographie des colonies de la France, par Bellanger, 25.
Huit mois au Kalahuri, par Farini, trad. Trigant, 583.

Inde (L') à fond de train, par de Pontevès-Sabran, 307.
Inde (L') anglaise, par Barthélemy Saint-Hilaire, 427.
Irlande (L'), par Ganneron, 629.

Kabylie, Aurès, Kroumirie, par Fallot, 469.

Littoral (Le) de la France, par Vattier d'Ambroyse, 635.

Nos frontières, par Bureau, 190.

Panama, la Martinique, Haïti, par de Molinari, 353.
Paris (De) au Niagara, par Ch. Bigot, 308.
Peregrinazioni indiane, par de Gubernatis, 582.

Six mois aux États-Unis, par A. Tissandier, 140.

Tahiti et les colonies françaises de la Polynésie, par Le Chartier, 513.
Tombouctou, par Lent, trad. Lehautcourt, 470.
Tunisie (La), par de Lanessan, 426.
Tunisie (La) française, par de Campou, 469.

Vie (La) et les mœurs à la Plata, par Daireaux, 648.
Well-worn Roads of Spain, par Hopkinson Smith, 471.

Histoire littéraire.

Académie (L') des derniers Valois, par E. Frémy, 252.
Age (L') du romantisme, par Ph. Burty, 425.
Année (L') littéraire, par Ginisty, 347.

Beaumarchais, par Bonnefon, 292.
Bonaventure Desperriers, sa vie, ses poésies, par A. Chenevière, 68.

Chronique des élections à l'Académie française, par Rouxel, 136.
Comédie (La) de Molière, l'homme et le milieu, par Larroumet, 258.

Étude sur Quinte-Curce, par Dosson, 566.

Études critiques sur l'histoire de la littérature française, par Brunetière, 508.
Études littéraires sur le XIXe siècle, par Faguet, 130.

Histoire de la littérature russe, par Sickler, 74.
Hugo, l'homme et le poète, par Dupuy, 69.

Journal des Goncourt, 241, 639.

La Bruyère dans la maison de Condé, par Allaire, 642.

Mélanges critiques, par Montégut, 570.
Molière, sa vie et ses ouvrages, par Moland, 236.
Molière et Shakespeare, par Stapfer, 245.

Persian Portraits, par Arbuthnot, 237.
Portraits littéraires, par Bérard-Varagnac, 509.

Rousseau (De) à Chénier, par V. Fournel, 177.

Shelley, sa vie et ses œuvres, par Rabbe, 567
Souvenirs de Schaunard, 66.

Virgile, par Collignon, 569.

BIOGRAPHIE — MÉMOIRES

Amours et principaux amants de Catherine II, 59.

Contemporains (Les), par J. Lemaître, 13, 245.
Correspondance inédite du comte d'Avaux, 521.
Correspondance de G. Flaubert, 295.
Cousin (Victor), par J. Simon, 510.

Davout (Le maréchal), par Mme de Blocqueville, 521.
Dictionnaire biographique de l'ancien département de la Moselle, par Nérée Quépat, 527.

Gill (André), sa vie et ses œuvres, par Lods et Vega, 314.

Laquais (Le) de Molière, par Monval, 129.
Life of Dante Gabriel Rossetti, par Knight, 550.
Listz, mémoires d'un contemporain, par Wohl, 293.

Mémoires du prince Czartoryski, par de Mazade, 464.
Mes mémoires, par Tolstoï, 68.
Montesquieu, par A. Sorel, 510.

Nouvelle biographie normande, par Oursel, 81.

Paré (Ambroise), par le Dr Le Paulmier, 521.
Pompadour (Mme de), par les frères de Goncourt, 624
Portraits d'hier et d'aujourd'hui, par Racot, 509.

Robin, sa vie et son œuvre, par G. Pouchet, 353.

Saint-Victor (Paul de), par Delzant, 131.
Serres (Olivier de), sa vie et ses travaux, par Velschade, 134.
Sévigné (Mme de), par G. Boissier, 510.
Simon (Jules), sa vie et son œuvre, par L. Seché, 295.
Sophie-Adélaïde, 61.
Souvenirs, par Tolstoï, 128.
Souvenirs de quarante ans, par de Lesseps, 573.
Staas (Ernest), avocat, par de Real, 70.

Topffer; l'écrivain, l'artiste et l'homme, par Blondel et Mirabaud, 242.

Vie de Léon XIII, par O. Reilly, 624.

Wycliff, sa vie, ses œuvres et sa doctrine, par Vattier, 453.

MÉLANGES

MÉLANGES — BIBLIOGRAPHIE

Mélanges.

Affaire (L') Colin Campbell, 127.
Allemagne (L') jugée par la Russie, par M. Delines, 586.
Alsace-Lorraine (L') en Australie, par A. Dubarry, 646.
Annuaire de la Société des amis des livres pour 1887, 143.
A travers le passé, par de Kératry, 450

Berlin et Paris, par Tchédrine, 128.
Books and Bookmen, par A. Lang, 143.

Catéchisme du bon ton, par Mme de Nugent, 511.
Causes célèbres de la Russie, 641.
Choses du Nord et du Midi, par Montégut, 245.
Choses vues, par V. Hugo, 337.
Conspirateurs et policiers, par Tikhomiroff, 353.
Correspondance de Ninon de Lenclos, par Colombey, 66.
Curiosa, par Alc. Bonneau, 265.

Days with sir Roger de Coverly, 569.
Deuxième centenaire de Corneille, 142, 256.
Discours sur l'impuissance de l'homme et de la femme, par Tissereau, 264.

Épaves, récits et souvenirs, par Léon Aubineau, 132.
Espionnage (L') allemand en France, par Loyal, 536.
Expéditions autour de ma tente, par des Écorres, 457.

Figures de l'Allemagne contemporaine, par Fastenrath, 586.
France (La) jugée par l'Allemagne, par J.-J. C. 74.

Gleanings in old Garden litterature, par Carew, 454.
Grands (Les) conquérants, par Desprez, 513.
Grands (Les) vins, par A. Réal, 300.

Hôtel (L') Drouot et la Curiosité, par Eudel, 305.

Iock (Lo) de Naibs o Curtas, par Brunety Bellet, 460.

Légendes (Les) du livre, par Fertiault, 78.
Lettres athéniennes, par de Mouy, 452.
Lettres inédites de Mlle de Lespinasse, par Ch. Henry, 346.
Livre (Le) d'aujourd'hui, par Desplantes, 365.
Livre (Le) de Caliban, par Bergerat, 509.

Masques, par R. Maizeroy, 234.
Mélanges de critique littéraire, par M. et Mme Guizot, 244.
Mes maîtres et mes maîtresses, par A. Silvestre, 293.
Miroir (Le) du monde, par O. Uzanne, 618.
Monde (Le) et ses usages, par Mme de Waddeville, 291.

Nos petits Bismarcks, par Tchédrine, 295.
Nos vieux proverbes, par Larchey, 175.
Notes d'un journaliste, par Geffroy, 178.
Notes d'un vagabond, par Jean d'Ardenne, 199.

Pensées sur divers sujets, par de Bonald, 179.
Poitou et Vendée; études historiques et artistiques par Fillon et de Rochebrune, 567.
Portraits et fantaisies, par de Contades, 312.
Portraits de femmes, par A. Burine, 347.
Prêtres et soldats, par le capitaine Blanc, 507.
Propos de Valentin, par Edm. Bonnaffé, 242.

Rouen en 1886, par Deshays, 188.

Scandales (Les) de Saint-Pétersbourg, 295.
Société (La) de Paris, par Vasili, 512.
Société (La) de Rome, par Vasili, 294.
Souvenirs de Rose Pompon, 174.
Souvenirs et visions, par de Vogüé, 243.
Statues (Les) de Paris, par Marmottan, 133.

Terre d'Irlande, par Moore, trad. Rabbe, 476.

Un joli monde, par G. Macé, 294.

Vie (La) parisienne, par Parisis, 293.
Voyages de Balthazar de Monconys, publiés par Ch. Henry, 507.
Voyages du canot en papier *le Qui-Vive!* par T. de Wogan, 502.

Bibliographie.

Bibliographie générale de l'Agenais, par Andrieu, 80.
Bibliographie des bibliographies, par L. Vallée, 525.
Bibliographie du Dauphiné, par J. Ferrand, 577.
Bibliographie italico-française, par Blanc, 258.
Bibliographie parisienne, par Lacombe, 81.
Bibliography in the reference Department of the Wigan free public Library, par Tennyson Folkand, 578.
Bibliothèque (La) du Vatican au xvie siècle, par E. Müntz, 135.

Excerpta Colombiniana, par Harisse, 259.

Inventaires des marques d'imprimeurs et de libraires, 528.

Literature (The) of local institutions, par Laurence Gomme, 15.

Répertoire général de bio-bibliographie bretonne, par Kerviler, 365, 527.

§ II. — GAZETTE BIBLIOGRAPHIQUE

DOCUMENTS OFFICIELS — NOUVELLES — VARIÉTÉS

Gazette bibliographique, 26, 87, 145, 200, 267, 315, 372, 432, 481, 539, 591, 649.

Académie française, 145, 267, 650; — documents statistiques, 491; candidature d'Alfr. de Musset, 94; — discours de réception de M. Hervé, 206.
Académie des beaux-arts, 316.
Académie des inscriptions et belles-lettres, 26, 87, 145, 200, 258, 315, 372, 433, 481, 540, 591, 650.
Académie des sciences, 88.
Académie des sciences morales et politiques, 26, 88, 146, 200, 267, 316, 372, 433, 481, 540, 591, 653.
Académie de Nîmes, 375.
Académie de Prusse, 89.

Académie de Rouen, 316.
Alcott (Miss), romancière; sa méthode de travail, 101.
Almanach royal, 154.
Anne de Bretagne, son portrait découvert dans une reliure, 546.
Annonce singulière, 215.
Annuaire Mermet, 437.
Antiochus Ier; ennemi des livres, 33.
Archives nationales; leur réorganisation, 319, 493.
Aristote, 326.
Arthur de Bretagne, drame de Cl. Bernard, 95.
Association française pour l'avancement des sciences, 375.
Association littéraire et artistique; Congrès de 1887, 378.
Autographes, 326.
Azaïs, 487.

Balzac, son acte de naissance, 153; — chanté par Cl. Hugues, 321; — sa statue, 321, 550; ses *Contes drôlatiques* condamnés aux États-Unis, 384; — genèse de *Vautrin*, 488.
Baudelaire; orthographe de son nom, 213; — verts inédits, 487.
Béranger; son jugement sur La Fontaine, 546.
Bernard (Claude), dramaturge, 95.
Bibliographie de la guerre franco-allemande, 379.
Bibliographie des ouvrages de ou sur le Dante, 91.
Bibliographie des ouvrages militaires français et étrangers, 272.
Bibliophile (Le) et sa servante, 97.
Bibliophiles et bibliothèques russes, 653.
Bibliothécaires, 28.
Bibliothèque de la Préfecture de la Seine, 147.
Bibliothèque d'art industriel, 28, 653.
Bibliothèque de Berlin, 376.
Bibliothèque des arts industriels à Berlin, 148.
Bibliothèque bodléienne d'Oxford. 147.
Bibliothèque de Brera, 29, 317, 541.
Bibliothèque royale de Bruxelles, 201, 435.
Bibliothèque Carnavalet, 89, 147, 482.
Bibliothèque publique de Cincinnati, 202.
Bibliothèque du château de Compiègne, 592.
Bibliothèque publique de Dijon, 29.
Bibliothèque nationale de Florence, 434.
Bibliothèque Galitzin, 90.
Bibliothèque Gœritz, 29.
Bibliothèque Henzen, 434.
Bibliothèque de la ville d'Imola, 434.
Bibliothèque de l'Institut, 147.
Bibliothèque du Louvre, 592.
Bibliothèque de Manchester, 148.
Bibliothèque du Ministère des finances, 541.
Bibliothèque du Muséum, 541.
Bibliothèque nationale, 201, 375, 482, 652, — legs Augrand, 147.
Bibliothèque populaire de New-York, 90.
Bibliothèque de Nuremberg, 148.
Bibliothèque de l'Opéra-Comique, 482.
Bibliothèque circulante à Palerme, 148.
Bibliothèque de Péronne, 482.
Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg, 149.
Bibliothèque Sainte-Geneviève, 482.
Bibliothèque Schœlcher, 434.
Bibliothèque du baron Sellière, 42.
Bibliothèque de Spinoza, 156.
Bibliothèque de Strasbourg, 202.
Bibliothèque de Syracuse, 541.
Bibliothèque Teyler, 149.
Bibliothèque du collège de Tolède, 90.
Bibliothèque nationale de Venise, 434.
Bibliothèques brûlées, 29, 90.
Bibliothèques municipales, 90.
Bibliothèques publiques; heures d'ouverture, 317.
Bibliothèques scolaires; circulaire ministérielle, 89.
Bibliothèques universitaires françaises, 434; — belges, 148.
Bibliothèque choisie de 20 volumes, 600.
Blanc (Louis), sa statue, 212; — orthographe de son nom, 213.
Bobrinsky, sa bibliothèque, 654.
Bornier (H. de); son discours aux obsèques de P. Féval, 210.
British Museum, 29.
Brizeux; sa statue, 487.
Byron, ses droits d'auteur, 97.

Cabinets de lecture en Allemagne, 380.
Cable, romancier américain; sa méthode de travail, 101.
Caricatures (Exposition de), 663.
Carrel (Armand); sa statue, 487.
Catalogues de bibliothèques non vendues, 34.
Cavalier (Le) Miserey, roman brûlé dans une caserne, 154.
Censure turque, 46.
Cercle parsis français de Bombay, 326.
Charles V; fait brûler des livres considérés comme hérétiques, 34.
Charles VII; son portrait découvert dans une reliure, 546.
Chartreuse (La) de Parme, jugée par Taine, 214.
Chateaubriand; ses droits d'auteur, 97; — lettres inédites, 438, 662; — son jugement sur La Fontaine, 546.
Chénier (André), 488.
Claretie (J.), son discours aux obsèques de P. Féval, 211.
Clemens. — Voy. Marck-Twain.
Colomb (Un faux autographe de Ch.), 326.
Comité des inscriptions parisiennes, 551.
Comité des travaux historiques et scientifiques, 88.
Commentaires (Les) de l'Enfer, manuscrit du XIVe siècle, 375.
Commission administrative des travaux historiques, 486.
Commission des recherches sur l'histoire de Paris, 146.
Concours académiques; leur utilité, 663.
Concours littéraires, 201.
Congrès de libraires à Francfort, 664.
Congrès littéraire à Amsterdam, 551; — à Madrid, 605; — des orientalistes, 42.
Conseil (Le) municipal de Paris et les livres scolaires, 322, 491.
Consulat (Le) et l'Empire; combien acheté par la librairie Paulin, 97.
Contes drôlatiques, jugés immoraux aux États-Unis, 384.
Contes shakespeariens; combien payés, 273.
Convention internationale des œuvres littéraires et artistiques, 539.
Convention littéraire anglo-française, 486; — franco-russe, 486, 496.
Cordonnier poète; Hans Sachs, 323.
Cuvier, ses droits d'auteur, 97.

Daily News (The), 100.
Daily Telegraph (The). 100; — chiffre de son tirage, 214.
Dame (La) aux Camélias, 95.
Dante (Le); bibliographie de ses œuvres, 91.
Daudet; histoire de *Numa Roumestan*, 488.
Delprat; sa folie, 380.
Dépôt légal, 662; — des journaux, 539.
Dickens; combien lui rapporta *Nicolas Nickleby*, 273.
Dickensiana, 214.
Divine (La) Comédie à l'index, 46.
Dmitri (Princesse), bibliophile, 653.
Documents historiques inédits relatifs à la Révolution, 32.
Droits d'auteurs, 97, 273; — en Amérique, 216; — de la veuve du général Grant, 46.

Drumont (Édouard), 97.
Du Camp (Max.) répond à M. Hervé élu académicien, 208.
Dumas (Alex.) et la *Dame aux Camélias*, 95; — anecdotes sur cet écrivain, 270.
Dumas fils; son premier ouvrage, 551.
Duranty, son tombeau, 321.

École des chartes, 154.
École du livre, 486, 663.
École française de Rome, 32.
Ennemis du livre, 545; — dans le passé, 33.
Esquiros (Mme Adèle), 96.

Faust, son premier texte, 382.
Fauteuil des Muses, 35.
Feuillet de Conches; particularités sur sa vie, 204.
Féval (Paul), ses obsèques, 210.
Filigranes. Leur origine, 97.
Flaubert à Chenonceaux, 491; — appréciation de *Madame Bovary*, par Taine, 214.
Folie des gens de lettres, 380.
Formats minuscules, 35.
Fouquier; son discours à l'inauguration de la statue de Rabelais, 378.
France (La) juive devant l'opinion, par Drumont, 97.
Free public libraries; leur statistique en 1885, 148.

Gautier (Théophile), sa méthode de travail, 96; — orthographe de son nom, 213.
Galitzin (Prince); sa bibliothèque, 90.
Genestet (de), 46.
Gladstone, ses droits d'auteur, 273.
Glady, libraire, 98.
Gœritz, sa bibliothèque, 29.
Gœthe, son portrait, 323; — le premier texte de *Faust*, 382.
Goldsmith, 273; — ce que lui fut payé le *Vicaire de Wakefield*, 273.
Grant (Général). Droits d'auteur touchés par sa veuve, 46.
Gréard, académicien, 32.
Grousset Paschal), 32.
Gutenberg; sa statue, 214.

Harel, ouvrier poète, 380.
Heine (Henri) inédit; ce qu'il pense de Lamartine, 272; — jugé par H. Laube, 600.
Hermant (Abel); son livre *le Cavalier Miserey*, 154.
Hervé (Édouard). Son discours de réception à l'Académie, 206.
Histoire d'Angleterre, par Macaulay; combien vendue, 273.
Hôtel Saint-Quentin, fréquenté par des écrivains: sa disparition, 115.
Howells; sa méthode de travail, 101.
Hugo (Charles), 270.
Hugo (Victor), patronne la candidature de Musset à l'Académie française, 94; — combien il vendit *Notre-Dame de Paris*, 97; — sa promotion dans la Légion d'honneur; lettre de Viennet à ce sujet, 154; — lettres inédites, 438, 494; — ses démêlés avec Sainte-Beuve, 494; — lettres à son père au sujet de son mariage, 547; — sa fortune, 320; — anecdotes, 213, 270.
Hugues (Clovis); ses vers en l'honneur de Balzac, 321.

Imitation de Jésus-Christ, 99,
Imprimerie, son invention, 273; — son introduction en Russie, 495; — imprimerie pour sourds-muets, 42; — de la Congrégation pour la propagation de la foi, 215.
Incunables, 383.
Index (Congrégation de l'), 45.
Inquisition. Manuscrits la concernant, 45.
Institut de France, 26, 87, 267, 315, 432, 591, 649.

James (Henri), sa méthode de travail, 101.
Janin jugé par Thackeray, 488.
Johnson, ses droits d'auteur, 273.
Journaux et périodiques allemands, 99. — Voy. Presse.
Journaux anglais, leur tirage, 53, 99, 214.
Journaux d'Australie, 552.
Journaux bulgares, 552.

La Fontaine jugé par Chateaubriand et Béranger, 546.
Lamartine, ses droits d'auteur, 97; — jugé par H. Heine, 272.
Lamb (les frères): ce que leur furent payés les *Contes shakespeariens*, 273.
Lamoignon (Chrétien de), bibliophile, 34.
Laube, son jugement sur Heine, 601.
Leconte de Lisle. Orthographe de son nom, 213.
Lecture (la) en Angleterre, en Allemagne et en France, 97, 380.
Le Gascon, relieur, 209.
Légion d'honneur, 94, 437.
Legouvé, son jugement sur Musset, 212.
Leibniz; lettres inédites, 495.
Levachow (comte), sa bibliothèque, 654.
Liber historiarum romanarum, 664.
Libraires allemands à Francfort, 664.
Librairie (la) avant l'imprimerie, 544.
Librairie, son mouvement en Suède, 216.
Librairie Mellier, 46.
Littérature sous la monarchie de Juillet, 549.
Littérature anglaise jugée par M. Taine, 213.
Littérature australienne, 552; — bulgare, 551.
Littérature (la) française contemporaine, par Quérard, 658.
Livre (le), ses ennemis, 33.
Livres de botanique, 156.
Livres; leur commerce à Leipzig, 40; — dans l'ancienne Rome, 40, 544.
Livres, leurs ennemis, 545.
Livres de format minuscule, 35.
Livres français en Russie, 605.
Livres à l'index, 45, 46.
Livres populaires, 100.
Livres d'un prix élevé, 156.
Livres rares, 320.
Livres scolaires, 322; — mesures prises par le Conseil municipal de Paris, 491.
Livres tachés; procédé pour les nettoyer, 551.
Livres volés, 41, 599.
Loow (princesse), sa bibliothèque, 653.
Losaüs, son ouvrage *De vera e falsa magia*, 156.
Lytton (lord); ce que lui ont rapporté ses œuvres, 273.

Macalister, sa bibliothèque, 29.
Macaulay, son *Histoire d'Angleterre*, combien payée, 273.
Mac-Mahon (maréchal de). Ses mémoires, 339.
Madame Bovary, appréciation de Taine, 214.
Manuscrit inédit de l'*Imitation*, 99.
Manuscrits, 375; — arabes, 376; — hébraïques, 147; — concernant l'Inquisition, 45; — de Crocodilopolis, 100; — rares, 156.
Manzoni. Collection d'ouvrages relatifs au poète, 29; — les éditions des *Promessi Sposi*, 100.
Marck Twain, sa méthode de travail, 101.
Martin (Henri). Inauguration de sa statue, 487.
Maximilien Ier, ennemi du livre, 34.
Mémoires du maréchal de Mac-Mahon, 379.
Michelet, propriété de ses œuvres, 96, 155.
Minghetti, ses papiers et manuscrits, 45.
Missions littéraires, 437; — scientifiques, 94.
Molière, ses anniversaires, 155.

Musée Condé, 94.
Musée typographique, 321.
Musset (Alfred de), 662; — sa statue, 272; — sa candidature à l'Académie française, 94; — jugé par Legouvé, 212.

Nicolas Nickleby, combien payé, 273.
Noailles (de). Son éloge par M. Hervé, 206.
Norwège. Mouvement littéraire en ce pays, 102.
Notre-Dame de Paris; ce qu'a été payé le manuscrit, 97.
Numa Roumestan, histoire de ce roman, 488.

Omar, ennemi des livres, 33.
Ovide, statue à lui ériger, 46.
Ouvriers poètes, 380.

Pelhen (comte). Sa bibliothèque, 654.
Panine (comte). Sa bibliothèque, 653.
Papier. Sa fabrication en Turquie, 216.
Pater imprimé en 150 langues, 663.
Pavie (Victor), 494.
Peiresc, ses lettres à Le Gascon, 209.
Poésie populaire en Russie, 156.
Pouchkine, ses œuvres, 102; — tombées dans le domaine public, 46; — son jubilé, 273.
Presse, dépôt légal, 539.
Presse chinoise, 497; — française, 437; — hollandaise, 46; quotidienne d'Italie, 214; — périodique belge en 1885, 101; — polonaise, 496; — à San-Francisco, 101, 326.
Presse parisienne, syndicat, 35.
Promessi sposi, ses éditions, 100.
Propriété littéraire, 35; — en Belgique, 495; — décret relatif aux colonies, 649.
Pseudonymes, 595.
Publications artistiques; souscription de l'Etat, 154, 212.
Publications italiennes; statistique pour 1886, 215.
Publications statistiques de la ville de Paris, 94.
Publicité; ce qu'elle coûte, 595.

Quérard. Documents sur ce bibliographe, 658.

Rabelais. Son buste à Meudon, 320, 378; — sa famille, 650.
Racot (Adolphe), 380.
Ranke, son héritage littéraire, 99; — son monument, 602.
Réclame pédagogique, 663.
Renaudot, 487.
Revue de la Révolution, 35.
Revues espagnoles, 602.
Rocca (Jean de) et Mme de Staël, 325.
Rohan (cardinal de), bibliophile, 34.
Romanciers américains, 382; — leur méthode de travail, 101.
Rose (La) du Rhône, bleuette de Cl. Bernard, 95.
Rothelin (de), bibliophile, 34.
Rousseau (J.-J.), projet de statue, 663.

Sachs, cordonnier poète, 323.
Sainte-Beuve, lettres inédites, 494; — ses démêlés avec V. Hugo, 494.
Sand (George). Orthographe de son nom, 213.
Schanne, son portrait, 321.
Schaunard. — Voy. Schanne.
Schérémétiew (comte), sa bibliothèque, 653.
Scott (Walter), ses droits d'auteur, 97.
Seillière (baron). Vente de sa bibliothèque, 42.
Shakespeare; son monument, 495.
Société des amis de Rabelais, 550, 595.
Société des antiquaires, 146.
Société bibliographique, 320.
Société des bibliophiles français, 153.
Société des études historiques, 32, 316, 375.
Société Franklin, 90.
Société des gens de lettres, 32, 320, 595, 658; — en Allemagne, 98; — à Saint-Pétersbourg, 608.
Société Gœthe, à Weimar, 151.
Société d'histoire diplomatique, 320.
Société des inscriptions parisiennes, 155.
Société littéraire danoise, 216.
Société littéraire de Berlin, 89.
Sociétés savantes. Congrès annuel, 373.
Souscriptions par l'Etat aux publications artistiques, 154, 212.
Spinoza, sa bibliothèque, 156.
Staël (Mme de) et Jean de Rocca, 325.
Standard (The), 100; — son tirage, 214.
Statistique des correspondances échangées en 1885, 98.
Stendhal. Ce que pense M. Taine de *la Chartreuse de Parme*, 214.
Storm, nouvelliste. Son anniversaire, 551, 664.
Supercherie littéraire, 379.
Supercheries (Les) littéraires dévoilées, par Quérard, 657.

Taine; son opinion sur la littérature anglaise, 213; — sur *la Chartreuse de Parme*, *Madame Bovary*, 214.
Tauchnitz édition, 214.
Terre (La), roman de Zola; interdit en Russie, 488.
Thackeray; sa correspondance inédite, 323; — son appréciation sur Janin, 488.
Thèses. Soutenances, 321.
Thiers. Ses droits d'auteur, 97; — lettres inédites, 438.
Times (The), 99.
Trowbridge, sa méthode de travail, 101.
Typographie rouennaise, 213.

Union pour la propriété littéraire et artistique, 35, 437.

Vassilieff, 664.
Vautrin; genèse de cette pièce, 488.
Viazemsky (princesse), sa bibliothèque, 653.
Vicaire (Gabriel), 380.
Vicaire (Le) de Wakefield, combien payé, 273.
Viennet; lettres au sujet de V. Hugo, 154; — son testament, 490.
Vol de livres, 41.
Voltaire, lettres inédites, 317; — Voltaire capitaliste, 598.
Vorontzow (prince). Sa bibliothèque, 653.

Walter Scott. — Voy. Scott.
Whittier, poète; sa méthode de travail, 101.

Ximenès (cardinal), ennemi du livre, 34.

Zola, son roman *la Terre*, interdit en Russie, 488.

JOURNAUX

Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris, 54, 111, 167, 223, 279, 334, 391, 448, 503, 559, 614, 671.
Revues étrangères, 51, 108, 162, 391, 447, 503, 558, 614, 671.

NÉCROLOGIE

INDEX

Alenbe t (d'), 385.
Alvin, 386.
Annenl off, 444.
Aubé, ..42.

Bacquès, 609.
Baju, 553.
Barafo t, 217.
Baret, 274.
Basser au, 665.
Batbie, 384.
Baynes, 444.
Béclarc, 157.
Becq de Fouquières, 608.
Beeche , 387.
Béjot, 104.
Benois , 385.
Bérard, 47.
Beresfc rd Hope, 610.
Blavier, 103.
Bloque de Croix de Wismes, 103.
Bocage, 609.
Boissieu (A. de), 103.
Bonnefoy (de), 328.
Boulabert, 442.
Boussingault, 328.
Brassey (Lady), 666.
Braun, 329.
Bricault de Verneuil, 47.

Callias (H. de), 665.
Calonne (de), 609.
Campesi, 554.
Cantagrel, 217.
Carlson, 386.
Caro, ..42.
Caverot (Cardinal), 157.
Cérès (abbé), 553.
Charles (abbé), 665.
Claeser, 48.
Clément (Ch.), 442.
Clément (R. P.), 329.
Corne, 157.
Cornet, 330.
Coveliers, 330.
Craik, 667.
Cristal 443.
Cuvillier-Fleury, 608.

Daillère, 103.
Dalloz, 47.
Dalloz (P.), 274.
Danicourt, 553.
Dannenberg, 554.
Delcambre (Mme), 553.
Delcassé, 103.
Delpit, 443.
Demolombe, 157.
Deroy, 47.
Desnoyers, 553.
Douwes-Dekker, 219.
Dubuisson, 382.
Duchemin, 385.
Duchesne, 217.
Ducrocq, 498.
Ducrocq (Paul), 665.
Dufour (baron), 274.
Dufour (Ch.), 157.
Dupin, 274.
Duportal, 157.
Duruy (Alex.), 477.
Duval (Raoul), 158.

Ecker, 498.
Effendi Tavis, 667.
Eichler, 219.
Escobar, 104.
Esquiros (Mme), 47.

Faivre, 609.
Faugère, 217.
Faugère-Dubourg, 385.
Favre (abbé), 775.
Feugère, 609.
Feuillet de Conches, 158.
Féval, 216.
Fick, 104.
Filippi (de), 444.
Fossé d'Arcosse, 553.
Foudras (de), 609.
Fourmestraux, 443.
Fritzsche, 444.
Fromann, 219.

Galy, 385.
Garbiglieti, 329.
Garnier, 385.
Gelli, 444.
Germa, 443.
Germain, 158.
Giraud-Teulon, 553.
Godfrey, 387.
Gœdeke, 667.
Goldschmitt, 554.
Gonzalès, 609.
Gosselin, 328.
Gouzenbach, 667.
Gorradin, 554.
Grangé, 217.
Grant James, 329.
Gualandi, 554.
Guerrier de Haupt, 158.
Guerzoni, 104.
Guiffrey, 553.
Gutschmid, 328.

Hachette, 103.
Haymerlé, 554.
Heinrich, 328.
Hennequin, 497.
Henzen, 329.
Hermann, 217.
Hornstein, 218.
Houdaille de Railly, 275.
Hugues, 103.

Ideville (H. d'), 385.
Ipolyi, 48.
Issartier, 386.

Jaclard (Mme), 6 0.
Jacottet, 610.
Jefferies, 498.
Jenna (Marie), 275.
John (Eugénie), 443, 498.
Jousserandot, 328.
Jullien, 330.

Karr (Mlle A.), 586.
Kasimirski, 442.
Katkow, 498.
Kirchoff, 667.
Klemm, 104.
Kompert, 48.
Koninck, 499.
Kraszewski, 275, 386.
Krajci, 498.

Lacroix (Jules), 665.
Ladoucette (de), 665.
Laforgue, 497.
La Madelène (de), 610.
Lastic Saint-Jal, 553.
Laurent, 330.
Lautsch, 554.
Lebiez, 103.
Le Cerf, 665.
Lefèvre (Th.), 275.
Lemercier, 103.
Lemuel Bangs, 667.
Lescuyer, 610, 665.
Leudet (Dr), 218.
Lichtenstein, 47.
Linas (de), 275.
Liquien, 553.
Lisco, 329.
Loir-Montgazon, 218.
Louvet, 218.
Luckner (Comtesse de), 48.

Madwig, 48.
Magy, 275.
Mahy, 219.
Malitourne, 665.
Mangin, 218.
Margotti, 329.
Marin de Carantaix, 610.
Marlitt, 443.
Martin-Bottiez, 443.
Maurin, 218.
Mayhew, 498.
Ménard (René), 443.
Messier, 158.
Meynis, 443.
Michel (Francisque), 386.
Million, 328.
Minghetti, 48.
Monnier (Mme H.), 610.
Montancey, 217.
Morel-Fatio, 667.
Mülinen (de), 667.

Nikitski, 104.
Nosowitch, 669.

Obernetter, 386.
Oppolzar, 329.

Pailloux (R. P.), 103.
Palgrave-Simson, 498.
Pavis, 553.
Paton (Mme), 103.
Perkins, 330.
Person, 275.
Pfizmaier, 554.
Pharaon (Florian), 274.
Pittié (Général), 47.
Pluchet, 610.
Ponzoni, 329.
Pott, 554.
Pottier (Eug.), 636.
Prahl, 497.
Prouve, 667.

Quentin-Bauchart, 666.

Racot, 329.
Raige-Delorme, 158.
Raillard, 270.
Ramé, 48.
Ramée, 554.
Rayet (O.), 358.
Réaume, 554.
Regnier (Mme), 218.
Renard (Céline), 775.
Reumont (de), 329.
Ribordy, 610.
Ricouard, 218.
Rieffel, 48.
Rimmel, 218.
Ris-Paquot, 610.
Ronchaud (de), 498.
Roux, 554.
Roux-Ferrand, 218.
Ruolz-Monchef, 610.
Ruprich-Robert, 328.

Saint-Hilaire (Marco de), 665.
Samoïloff, 330.
Sarazin (Dr), 275.
Sarcas, 104.
Saulière, 443.
Schanne, 328.

Schmidt, 329.
Second (Alb.), 385.
Seinguerlet, 443.
Senemaud, 443.
Siebold (de), 104.
Spamer, 104.
Spurner, 48.
Staaf, 667.
Stenzler, 329.
Studer, 330.
Surell, 104.

Terquem, 498.
Texier, 666.
Thollon, 328.
Tielemans, 444.
Tissot, 219,
Turgan, 218.

Valter (Jehan), 610.
Vandrival, 443.
Vassali, 386.
Vergara (de), 330.
Vidalin, 498.
Viel-Castel (de), 608.
Villefort, 219.
Vischer, 554.
Vuillemin, 48.
Vulpian, 327.

Wagner, 444.
Wahu, 666.
Wailly (N. de), 47.
Welter (von), 104.
Whitehurst, 444.
Wigger, 104.
Wood (Mme), 219.

Zévort, 666.

PÉRIODIQUES

Sommaires des périodiques, 49, 105, 159, 220, 276, 331, 388, 445, 500, 555, 611, 668.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

SAISIES — POURSUITES — CONDAMNATIONS — INTERDICTIONS

Alcq (Mme Louise d'), 336.
Amic (Henri), 55.

Benoît (Femme). Vol de livres, 335.

Calmann Lévy, 55.
Catéchisme (Le) du peuple, par Defuisseaux, 112.
Causeries (Les) familières, par Louise d'Alcq, 336.
Clef, détenteur de livres, 335.
Cohade; vol de livres, 335.
Congrégation de l'Index, 336.

Darblay et fils, 336.
Danguet; vol de livres, 335.
Defuisseaux, 112.
Delaunay, directeur de la *Vie champêtre*, 616.
Deprez (Marcel), 560.
Dewitt, traducteur, 112.
Diffamation par la voie de la presse, 560.
Drumont, 560.

Failli; incapacité de gérance de journal, 55.
Fournitures de papier à un auteur, 336.

France (La) juive devant l'opinion, 560.

Gérance de journaux, 55.

Jean, détenteur de livres, 335.

Laurence; détournement de livres, 335.
Logeat; recel de livres, 335.

Maheu, imprimeur, 112.
Mohr; vol de livres, 336.

Pape (Le) et l'Allemagne; livre interdit, 336.
Publications; jurisprudence américaine, 112.

Rouvier; recel de livres, 335.

Société des gens de lettres; publications d'œuvres de sociétaires, 616.

Titre d'ouvrage; concurrence illicite, 55.

Vanier (Léon), éditeur, 55.
Vie (La) champêtre, 616.
Vingt-huit jours (Les) d'un réserviste, 55.
Vol de livres, 335.

§ III. — INDEX DES NOMS D'AUTEURS

DONT LES OUVRAGES ONT ÉTÉ ANALYSÉS DANS LA PARTIE BIBLIOGRAPHIQUE FRANÇAISE

Accolas, 353, 456.
Adam (Paul), 1, 7, 235.
Aicard, 297.
Ajalbert, 73.
Alary, 458.
Alas, 6.
Alcq (Louise d'), 144.
Allaire, 642.
Allen, 345.
Almirall, 528.
Ambassadeur X, 59.
Amigues (E.), 21.
Andrieu, 80.
Apulée, 311.
Arbuthnot, 237.
Ardenne, 199.
Arène (E.), 341.
Arie (d'), 458.
Arréat, 472.
Aubineau, 132.
Audouard (Olympe), 11.
Auguez, 517.
Austey, 346.
Avenel (P.), 62.
Avenel (d'), 301.
Azam (Dr), 195.

Baillieu, 303.
Banville (Th. de), 290, 413.
Bapst (G.), 468.
Barbey d'Aurevilly, 77, 346.
Bardoux, 74.
Barine, 347.
Barracand, 293.
Barroil, 349.
Bauchal, 189.
Beauclair, 175.
Beaumont (Ch.), 569.
Beaumont (de), 464.
Beaune, 458.
Beissier, 58.
Bellanger, 25.
Bengesco, 313.
Benjamin, 127, 175.
Béraldi, 262.
Bérard-Varagnac, 509.
Bergerat, 170, 509.
Berleux, 289.
Bernard (Dr), 469.
Berthezène, 461.
Besnard (Eric), 641.
Beugny d'Hagerna, 346.
Biart, 290.
Bibesco (de), 360.
Bibiena (de), 264.
Bidart, 354.
Bigot (Ch.), 308.
Bikélas, 562.
Billet, 127.
Binder, 619.

Binet, 450.
Blache, 346.
Blanc (Capitaine), 507.
Blanc (J.) 258.
Blanchet de Mussy, 127.
Blavet, 293.
Bloch, 64.
Blocqueville (Marquise de), 521
Blondeaux, 530.
Blondel, 242.
Bloy (Léon), 120.
Bois, 355
Boisgobey (du), 127, 292.
Boissier, 10.
Boissière, 356.
Boissin (L.), 234.
Boitel, 420.
Bonald (de), 179.
Bonhomme (H.), 16.
Bonnaffé, 242, 368.
Bonneau (Alc.), 264, 265.
Bonnefon (P.), 292.
Bonnefon (de), 179.
Bonnefoy, 362.
Bonnetain, 169, 618.
Bonnières (R. de), 122.
Boppe, 511.
Borden (Ch. de), 7.
Bouchart 183.
Bouquet, 127.
Bourcart 311.
Bourget (P.), 171, 415.
Bourru (Dr), 589.
Boutelleau, 421.
Boutique, 2.
Boutmy, 309.
Bouvier, 641.
Boy (Ch.), 198.
Boyer d'Agen, 641.
Braddon, 410.
Brasseur (Alb.), 6.
Bré (Ch. de), 175.
Bréard, 561.
Breton, 568.
Brévannes (de), 451.
Bricault de Verneuil, 511.
Broc (de), 647.
Broguère, 21.
Brouardel, 131.
Brouchoud, 199.
Brunet (G.), 366.
Brunet y Bellet, 460.
Brunetière, 507.
Bruning (Ida), 348.
Buffenoir, 250.
Buguet, 60.
Bureau, 190.
Burnouf 568.
Burot (Dr), 589.
Burty (Ph.), 425.

Cabanel, 198.
Cadol (Ed.), 292.
Cadoudal (G. de), 302.
Cahun, 636.
Caix de Saint-Aymour, 361. 424.
Cambon, 190.
Campfranc (du), 235.
Campou, 469.
Cantacuzène, 191.
Cantoni, 642.
Caraguel, 562.
Carcassonne, 459.
Careu, 454.
Carnoy (H.), 236.
Carré, 266.
Caruti di Cantegno, 17.
Case, 639.
Cassot (C.), 292.
Cattelain, 262.
Célières, 291.
Ch.-J., 70.
Chailley, 475.
Chalamet, 308.
Chamisso (de), 630.
Champion (Edm.), 348.
Champfleury, 188, 410.
Champsaur, 292.
Chantelauze, 577.
Charvériat, 182.
Chaudordy (de), 252.
Chauvigné, 292.
Chenevière, 68.
Chénier (A.), 311.
Chérancé (de), 626.
Cherbuliez, 289.
Chevalier, 180.
Chevé, 460.
Chincholle, 641.
Chotard, 466.
Chrétien (Ch.), 170, 292.
Chtchédrine, 295.
Cim (Alb.), 8, 236.
Cladel, 345.
Claretie, 143, 409.
Clarin, 6.
Cochin (Denys), 473.
Cohen (F.), 127, 174.
Coignet (Mme), 520.
Collas (Louis), 236.
Collier, 86.
Colomb (Mme), 621.
Colombey, 66.
Colombier (Marie), 346.
Collet-Corbinière, 459.
Collignon, 569.
Comte (Jules), 306.
Comyns-Car, 306.
Contades (de), 312.
Conti (H.), 140, 410.
Copin (Alf.), 412, 467.
Coppée, 418.
Coquelin, 346.
Corbett, 17.
Corrée, 305.
Corréard, 363.
Cosneau, 362.
Courdaveaux, 127.
Crawford, 451, 640.
Cressonnois, 641.

Daireaux, 648.
Dallet, 86.
Dampt, 641.
Darcey, 292.
Dargenty, 188.
Darmesteter, 244.
Dartès, 292.
Datin, 360.
Daudet (A.), 212.
Davin, 85.
Debans, 8.
Deck, 183.
Delbœuf, 532.
Delines, 128, 586, 641.
Delon, 362
Delzant, 131.
Denis, 643.
Derôme, 479.
Derrieu, 466.
Desbeaux, 634.
Desbordes-Valmore, 250, 460.
Descaves, 233.
Deschamps (L.-Ch.), 72.
Deshays, 188.
Deslys, 641
Desplantes, 365.
Desplas, 12.
Duprez, 513.
Dhormoys, 475.
Dick de Lonlay, 629.
Dilke (Ch.), 523.
Dosson, 566.
Dostoiewsky, 4, 6, 292, 346.
Doumergue, 513.
Drack, 126.
Draper, 253.
Dreyfus (Ab.), 124, 243.
Dreyfus-Brisac, 455.
Dubarry (A.), 21, 646.
Dubut de Laforest, 563.
Ducéré, 518.
Duclaux, 418.
Ducoudray, 256.
Dumas (Al.), 62.
Dumont (Aug.), 641.
Dupuy, 69.
Durocher, 132.
Duruy (Alb.), 423.
Duruy (G.), 562.
Duruy (V.), 623.
Duval (G.), 11.

Ecilaw (Ary), 3.
Eckmuhl (d'), 521.
Eçorres (des), 457.
Ende, 583.
Engelmann, 478.
Epheyre, 11.
Ephrussi (Ch.), 187.
Erhard, 292.
Ernst (Alf.), 293.
Erostène Ramiro, 262.
Etiévant, 346.
Etincelle, 12.
Eudel (P.), 305.

Fabre (F.), 12, 291.
Fabre de Navacelle, 302.
Faguet, 130.
Fallot, 469.
Farina, 292.
Farini, 583.
Fastenrath, 586.
Faugère, 451.
Félix, 255.
Féré, 428.
Feré (Ch.), 456.
Ferrand, 577.
Ferraz, 533.
Ferrière, 532.
Fertiault, 78.
Fèvre (H.), 410.
Ficy, 292.
Fillon, 567.
Flaubert (G.), 263, 295.
Flettres (de), 431.
Fleuriot (Zén.), 622.
Fleuriot-Kérinou, 421.
Fleury (A.), 20.
Fonsegrive, 474.
Fontenay, 619.
Forget, 516.
Fortin (G.), 71, 175, 461.
Fouquet, 6.
Fournel (V.), 177.
France (H.), 345.
Frémine, 367.
Frémy (Ed.), 252.
Fulbert (Fl.), 410.
Funck-Brentano, 529, 535.
Fusco, 236.

Galitzine (Prince), 126.
Gandillot, 641.
Ganneron, 629.
Gautier (Judith), 290, 409.
Gautier (Th.), 310.
Geffroy, 178.
Genevoix, 590.
Gennevraye, 251.
Germain (A.), 175.
Geymüller (de), 369.
Giffard (P.), 343.
Gille (Ph.), 309.
Gineste, 572.
Ginisty, 347.
Glatron, 346.
Glouvet, 638.
Gobin, 172.
Gobineau (de), 570.
Gomme (Laurence), 15.
Goncourt (Ed. de), 232.
Goncourt (Frères de), 241, 624.
Gossot (E.), 291.
Graham, 76.
Granberg, 468.
Grand-Carteret, 74.
Granges de Surgères (de), 311.
Graux (Mme), 352.
Gréville (Mme H.), 62, 410
Gruel, 478.
Gubernatis (de), 582.
Guerrois (des), 454.
Gueulette, 266.
Guichard, 581.
Guiches, 4, 506.
Guizot, 244.
Gutzkow, 346.
Guyau, 22.
Gyp, 8, 233, 408.

Habert-Dys, 17.
Hagem, 14
Halévy (Lud.), 632.
Halpérine, 174.
Halt (R.), 346.
Hamont, 304.
Hanneau (Mlle), 86.
Hanotaux, 137.
Haraucourt, 342.
Harisse (H.), 259.
Havard (H.), 578.
Havet, 458.
Hayem, 455.
Hellyer, 21.
Hémon, 508.
Hennique, 122.
Henry (Ch.), 346, 507.
Hepp (Edg.), 466.
Hérisson (d'), 160.
Hermant, 172.
Hervieu, 408.
Hervilly (d'), 14, 156.
Heuzey, 180.
Hinstin, 569.
Hohenlohe (de), 476, 590.
Hopkinson-Smith, 471.
Houdas, 568.
Houssaye, 418.
Hue (F.), 308, 641.
Hugo (V.), 337, 479.
Huysmans, 289.

Jacob, 512.
Jacqueminot, 60.
Jaeglé, 431.
Janssen, 181.
Jeantet, 419.
Joinville d'Artois, 292.
Joliet (Ch.), 346.
Jolisari (Léon), 346.
Joubert (A.), 137.
Jouin (H.), 368.
Jourdain, 6.
Junghaus, 564.
Jurien de la Gravière, 519.

Kaulek, 364.
Kératry (de), 450.
Kerviler (R.), 366, 527.
Kesnin bey, 346.
Knight, 350.
Kondakoff, 20.

La Barre-Duparcq (de), 576.
Labé (Louise), 198.
Lacombe (P.), 81.
Lafenestre (G.), 18, 630.
Laffitte, 587.
La Forest (C. de), 346.
La Gorse (P. de), 303.
Lagrèze, 574.
Laisant, 537.
Lamartine, 313.
Lambel, 536.
Lanessan (de), 425.
Lang (And.), 143.
Langlois, 463.
Lanzac de Laborie, 256.
Larbalétrier, 86.
Larchey, 175.
Laroche, 473.
La Rounat (de), 460.
Larroumet, 238.
Laurent (Ch.-M.), 569.
Lavedan, 343.
Lebrun, 314.
Le Chartier, 513.
Ledieu, 647.
Ledrain, 67, 564.
Lefebvre Saint-Ogan, 422.
Lefèvre-Deumier, 480.
Lefranc (P.), 348.
Lehautcourt, 470.
Le Losseur de Ranzay, 355.
Lemaître (J.), 13, 245.
Lemonnier (C.), 117, 467, 623.
Lemonnier (H.), 576.
Le Moüel, 420.
Lenz, 470.
Léopardi, 266.
Lepage (Aug.), 641.
Le Paulmier (Dr), 521.
Lermina, 362.
Leser (Ch.), 261, 670.
Lesseps (F. de), 573.
Leven (de), 141.
Lexpert, 12.
Lheureux (P.), 346.
Lieussou, 528, 582.
Lion (Aug.), 236.
Lods (A.), 314.
Loisne (C. de), 136.
Lorrain, 296.
Loyal, 536.
Lozère, 126.
Lucius, 311.

Macaigne, 123.
Macé (G.), 294.
Machiavel, 264.
Maël, 173.
Mainard, 458, 459.
Mairet (Jeanne), 12.
Maizeroy, 234, 506.
Mallat, 301.
Malot, 58, 342, 640.
Mandat-Grancey, 511.
Marc (Gabriel), 346.
Marchegay, 454.
Margueritte, 561.
Maria, 342.
Marie (Max.), 589.
Marlet, 454.
Marmottan (P.), 133.
Marni, 346.
Marrot (P.), 515.
Martel (T.), 7, 248, 409.
Martimprey (de), 86.
Maspero, 184.
Matthey, 236.
Maupassant (G. de), 121, 344.
Mazade (Ch. de), 464.
Meckel, 24.
Mélandri, 341.
Mélinette, 8.
Ménard (Aug.), 292.
Mendès (C.), 198, 236, 341, 639.
Mérimée, 630.
Méténier, 290.
Meynié, 470.
Meyrac, 362.
Michel (E.), 470.
Mickiewicz, 450.
Mignaton, 135.
Millanvoye, 346.
Mirbeau, 10.
Mirabaud, 242.
Moland (Louis), 236.
Molènes (P. de), 313.
Molinari, 535.
Malmonti, 352.
Monceau (Julie de), 620.
Monet, 24, 590.
Monselet (A.), 641.
Montaigne, 480.
Montégut, 245, 570.
Monteil, 23, 563.
Montet (J.), 3.
Monval (G.), 129.
Montgomery (de), 462.
Montrosier, 199.
Moore, 476.
Morand (E.), 641.
Moréas, 1, 7.
Moreaux, 135.
Mouëzy, 123.
Moulin, 61.
Mouraveline, 62.
Mouton (Eug.), 1.
Mouy (de), 452.
Mullem (Louis), 236, 342.
Müntz, 135.
Musset (A. de), 310.

Nadaud (G.), 139.
Narrey, 175.
Ney (Napoléon), 189.
Nisard, 646.
Nogent (Mme de), 511.
Normand (Ch.), 345.
Nossoff, 295, 477.
Notowitch, 197.
Nourisson, 477.
Nuitter, 184.

Ohnet, 59.
Orcières (P. d'), 11.
Orzesko, 450.
Oswald, 236.
Oudinot, 409.
Oursel, 81.

Pajol (Comte), 574.
Palustre, 84.
Parisis, 293.
Parrot, 344.
Pascal (Blaise), 451.
Paul-Dumas, 122, 343.
Paulhan, 196.
Peladan, 449.
Pellet (M.).
Pène (H. de), 289.
Perrin (André), 303.
Petit (Ed.), 365.
Petitot, 307.
Peyrat (Mme), 371.
Peyre, 623.
Peyrefort, 354.
Philips, 410.
Piérart, 137.
Pierre (Émile), 345.
Pierre (Eug.), 585.
Pierron (général), 430.
Pig, 236.
Pimodan (de), 572.
Pionis, 458.
Pittié (V.), 249.
Plessis (Fr.), 514.
Plon (Eug.), 83.
Poictevin, 57.
Poinsignon, 134.
Poirée (Elie), 126.
Pomairols (de), 462.
Pontavice de Heuzey (du), 246, 356.
Pontevès-Sabran (de), 307.
Popelin (Cl.), 249.
Portalis (baron), 311.
Pouchet (C.), 353.
Poulin, 587.
Pourot, 236.
Poydenot, 415.
Pradel, 175.
Prarond (Eug.), 70, 644.
Prévost (M.), 341.
Puymaigre (de), 641.

Quatrefages (de), 76.
Quépat, 527.
Querry, 566.
Quesnoy, 589.

Rabbe, 476, 567.
Rachilde, 58, 236.
Racot, 123, 509.
Rameau (Jean), 169, 410.
Ravon, 459.
Read (H.), 72.
Real (Ant.), 360.
Réal (de), 70.
Regnard (Dr), 191.
Regnier, 130.
Reinach (J.), 568.
Renan, 12.
Revillon (Tony), 175.
Reynard, 630.
Reynaud, 588.
Ricard (Mgr), 246, 647.
Richard, 362.
Richepin, 9, 15, 174.
Richet, 472, 568.
Rioux de Maillou, 174.
Roberty (de), 427.
Robillard de Beaurepaire, 255.
Robinet de Cléry, 292.
Robiquet, 359.
Rochebrune (de), 567.
Rochefort (H.), 340.
Rochemont (Mme de), 620.

Romain (Rose), 13.
Romballi, 423.
Ronchaud (L. de), 516.
Roosevelt, 292.
Rosny, j., 232, 410, 506.
Rousselet (L.), 623.
Rousset (C.), 358.
Rouxel, 136.
Rustow (de), 588.

Sagari, 641.
Saint-Hilaire (B.), 427.
Saint-Juirs, 123.
Saint-Marc (de), 457.
Saint-Saëns (C.), 144.
Samarow, 70, 236, 451.
Sandervall (de), 531.
Sarazin 302.
Schack, 350.
Schanne, 66.
Schmidt, 196.
Scholl (A.), 16.
Schopenhauer, 191.
Séché (...), 295, 515.
Sémézier, 236.
Sermet, 6.
Shorthouse, 577.
Sicard (Abbé). 412.
Silvestre (Arm.), 292, 293, 571.
Sichler, 74.
Simon (J.), 510, 534.
Shakespeare, 454.
Solvay, 370
Sorel, 255, 510.
Sourbets, 457.
Spence, 175.
Stapfer, 245.
Stepniak, 77.
Stern, 236.
Strakosch, 175.
Suptil, 85.
Sutter-Laumann, 73.
Sylvanecte, 352.

Tagereau, 264.
Talbot Baines Reed, 253.
Talmeyr, 11.
Tchédrine, 128.
Tennyson-Folkand, 578.
Térence, 569.
Thalasso, 133.
Théo-Critt, 126.
Theuriet, 173, 234.
Thiaudière, 57.
Thierry (Ed.), 300.
Thierry (G.-A.), 344.
Toinan, 184.
Thomas (G.), 519.
Thoumas (Général), 430.
Thureau-Dangin, 304
Thurwanger, 569.
Tiennot des Ablettes, 3.
Tiercelin (Louis), 251, 346.
Tikomiroff, 236, 353.
Tinchant, 640.
Tissandier (A.), 140.
Tissandier (G.), 265, 478.
Tolstoï, 2, 68, 128, 174, 235, 346, 411.
Toudouze (G.), 125, 345, 633.
Tourette (G. de la), 141.
Tourguéneff, 236.
Trawinski, 20.
Triaire, 138.
Trigant, 583.

Ugoux, 12.
Uzanne (Oct.), 618.

Vachon, 425.
Valabrègue, 569.
Vallady, 11.
Vallée (L.), 525.
Vallery-Radot, 620.
Vallon, 363.
Vandal (Alb.), 520.
Vaschalde, 134.
Vasili (Paul), 294, 512.
Vast-Ricouard, 236.
Vattier (V.), 353, 635.
Vaucaire, 417.
Vaugenets, 292.
Vautier (Cl.), 11.
Vautier (G.), 11.
Véga, 314.
Verga, 154, 410.
Vignon, 475.
Villeurs (J. de) 564.
Viret, 18.
Vitu, 246.
Vizanti, 582.
Vogüé (de), 243.
Voltaire, 313.
Vulars (de), 641.

Waddwille (de), 291.
Weckerlin, 457.
Weyl, 25.
Wimpffen (de), 305.
Witt (Mme de), 622.
Witt (P. de), 264.
Wogan (T. de), 582.
Wohl, 293.

Zaccone, 345.
Zari, 233.
Zeller, 520.
Zola, 637

§ IV. — INDEX DOCUMENTAIRE

DES NOMS D'AUTEURS ET DES TITRES D'OUVRAGES CITÉS DANS LES CAUSERIES ET LES VARIÉTÉS

Affiches illustrées par Chéret, Choubrac, etc., 116.
Annette et le criminel, roman de Balzac, 398.

Balzac père, 400.
Balzac zigzags à travers son œuvre, 393; — Ses derniers moments, 394; — Comment les journaux annoncèrent sa mort, 394; — Compte rendu des obsèques, 395; — Discours de V. Hugo, 395; — Débuts littéraires de Balzac, 396 — *Clotilde de Lusignan*, 397; — *Wan-Chlore*, 397 — *Le Vicaire des Ardennes*, 397; — Mise à l'index de ce roman, 398; — *Annette et le criminel*, 398; — Famille de Balzac, 399; — Son père, 400; — Ses biographes, 401; — Ses projets littéraires, 401; — Ses idées commerciales, 403; — Place de la femme dans l'œuvre de Balzac, 403; — Balzac poète, 405; — Publications sur Balzac, 406.
Baudelaire; ses œuvres posthumes, 286.
Béraldi; son livre sur les *Graveurs du XIXe siècle*, 113.
Buhot graveur, 118.

Chéret (J.), 116.
Clément XIV; son opinion sur les livres, 225.
Clotilde de Lusignan, roman de Balzac, 397.
Correspondance de G. Flaubert, 283.
Critique (Le) moderne, son portrait, 229.

Droits d'auteur. Balzac, ce que lui furent payés ses premiers romans, 396, 397.
Du Camp (Max.); ses *Souvenirs littéraires*, 285.

Flaubert; sa correspondance, 283.

Graveurs; leur argot, 115.
Graveurs (Les) du XIXe siècle, par H. Béraldi, 113.
Gravure (Ouvrages sur la), 113; — les trois âges de la gravure, 117.
Guérard, graveur, 118.

Héliogravure, 118.
Histoire des œuvres de Balzac, par de Lovenjoul, 407.
Hugo (V.); son discours aux obsèques de Balzac, 395.

Life of Rosina, lady Lytton, par Louise Devey, 282.
Livres. Peu de place qu'ils occupent dans la presse quotidienne, 226.
Livres posthumes; ce que pensaient de leur publication Pope et Addison, 281.
Lytton (Lord); détails sur sa vie, 282.

Œuvres posthumes de Baudelaire, 286.

Production littéraire actuelle, 225.

Réclame littéraire, 228.
Répertoire de la Comédie humaine, par Christophe et Cerfbeer, 406.
Rops, graveur, 118.

Sœur Marie des Anges, roman projeté par Balzac, 402.
Souvenirs littéraires, par Max. du Camp, 285.

Vicaire (Le) des Ardennes, roman de Balzac, 297; — Mise à l'index de cet ouvrage, 398.

Wan-Chlore, roman de Balzac, 397.

FIN

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

— Archives des Écrits de ce temps —

BIBLIOGRAPHIE RÉTROSPECTIVE

HUITIÈME ANNÉE



PARIS

MAISON QUANTIN
Imprimeur-Éditeur

OCTAVE UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

1887

FLANERIES

A TRAVERS MES SOUVENIRS

ET

LES RAYONS DE MA BIBLIOTHÈQUE

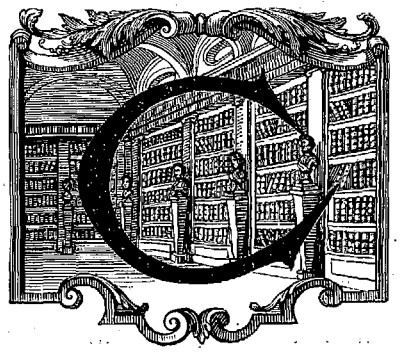

CONNAISSEZ-VOUS une flânerie plus douce que celle qui se passe devant sa bibliothèque, remuant les livres, classant celui-ci, lisant celui-là, notant tel passage vainement recherché, découvrant tel autre qui avait passé inaperçu, remuant toutes ces cendres et en faisant sortir les quelques étincelles qui y sommeillent encore?

Ce bouquinisme en chambre est des plus attrayants, peut-être même parce qu'il est des plus imprévus; en général, c'est au moment de sortir, la canne ou le parapluie à la main, le chapeau sur la tête, qu'en passant devant sa bibliothèque, on s'y trouve accroché par un livre mal rangé, ou par un nom ami; alors il faut dire adieu à la promenade! Les implacables rayons de la bibliothèque sont là devant vous, chaque livre devient un tentacule qui vous retient, qui vous enchaîne..... La lutte est impossible, il faut céder! Et je cède!

Car je suis là devant mes livres, du moins devant les rayons des modernes. Il y a là les livres avec dédicaces, livres d'amis,.... beaucoup sont morts, hélas! Je les regarde, ces frêles éditions premières, comme les monuments des tombeaux de mes pauvres camarades et je me demande à combien d'années il faut fixer leur immortalité.....

Je dis tout haut le nom de l'auteur, l'écho ne le répète pas; je dis aussi le nom de l'ami, et l'ami me semble si loin, il y a si longtemps qu'il est parti, et cela me rend si vieux de me souvenir de lui, que je suis prêt à le renier et à lui dire : « Que veux-tu? Je ne t'ai jamais connu! »

Mais le livre s'ouvre et l'ami revient et avec lui le temps d'autrefois, toujours meilleur que le temps présent. Alors, de chacune de ces pages soulevées s'envolent des souvenirs, semblables à ces fleurs séchées dans les livres, — et ils sont si légers que j'ai grand'peine à les retenir; ils sont si fragiles, qu'ils s'émiettent sous mes doigts; mais, tels qu'ils sont, ils me charment, parce qu'ils me font *revivre!*

La plupart de ceux-là qui étaient mes amis et qui sont partis, vous les connaissiez; aussi je pense qu'il ne vous sera pas désagréable d'entendre parler d'eux; oui, dans chaque livre d'ami que je vais toucher, je vais prendre les fleurs séchées du souvenir et tâcher de vous en faire un petit bouquet; si maigre qu'il soit, n'eût-il qu'une fleur, son parfum vieillot vous plaira peut-être, à vous qui avez mon âge; vous étonnera sans doute, vous qui êtes bien plus jeunes que moi.

Parler librement des morts, c'est bien; il est plus difficile de parler des vivants. Leurs livres sont là près des autres, je sens bien que je serai tenté de les entr'ouvrir, et alors..... alors, je ferai comme pour les amis défunts, ne voulant rien dire qu'on ne puisse entendre.

GUSTAVE MATHIEU

Le premier livre qui me tombe sous la main est intitulé : *Parfums, Chants et Couleurs*, poésies par Gustave Mathieu. C'est le seul volume qu'il ait publié, car il n'était, à dire vrai, qu'un poète d'occasion, ne faisant pas métier de la poésie ni de la littérature : Mathieu vendait du champagne.

Mais Mathieu disait ses vers et les disait de telle façon qu'il transportait réellement ses auditeurs. Ses rimes défectueuses passaient inaperçues; ses *chevilles* semblaient être des habiletés, ses archaïsmes avaient l'air d'être voulus; sa voix sonore qui s'imposait faisait oublier la faiblesse de l'idée et mettait seulement en relief le caractère descriptif de ses compositions.

J'ouvre son livre aujourd'hui et j'y retrouve tout ce qui m'a charmé jadis, mais ce n'est plus cela : la musique manque.

La musique! Il fallait l'entendre déclamer, — est-ce bien le mot juste et ne devrais-je pas mieux dire : jouer, mimer, chanter? — le poème de *Monsieur Gaudéru!*

C'était en général dans un atelier, ou bien chez Dinochau qu'il se faisait entendre, sans se faire prier. Mathieu se levait, le bouquet à la

boutonnière, — il se laissait volontiers appeler : le chevalier Printemps, — la cravate rouge ou blanche nouée négligemment sous un col rabattu, la moustache grisonnante retroussée, le menton couvert d'une barbiche taillée en pointe, haut en couleur, l'œil émerillonné, le front vaste envahissant la tête chauve. D'un coup d'œil il faisait taire les conversations commencées et d'une voix déclamatoire il disait : — MONSIEUR GAUDÉRU ! Monsieur Gaudéru, c'était Napoléon III, — Mathieu était républicain; — mais rien particulièrement ne faisait reconnaître l'empereur; ce *Poème fanfare*, ainsi qu'il l'appelait, était plutôt une fantaisie grotesque contre la féodalité, une chasse versifiée avec force descriptions où le fantastique s'unissait au réel, le tout parsemé d'onomatopées étranges.

Pour en citer quelques-unes, il y avait entre autres :

Halla li ! li ! li ! à la chie en lit !
Va-t'en, Gaudéru, tu n'es pas d'ici.

La rime n'est pas millionnaire. Et encore :

Cla, cla, cla, cla, cla !... tout le ciel éclate !

Ou bien :

Une voix d'en-haut, détonnant du sein
Des troncs, des rochers, fanfarait stridente :
A l'as sa sa sa sa sa sa sas sin !

Les titres des différentes parties du poème étaient tous aussi étranges que les vers, c'étaient : *Fanfare du Départ*, — *Monsieur Gaudéru*, — *Royale Fanfare*, — *Les Démences de Gaudéru*, — *Fanfare du Crapaud*, — *Petit ciel de Chasse*, — *Fanfare de chasse*, — *Le Pauvre*, — *Fanfare du Pauvre*, — *Fanfare des amis*, — *L'Entrée au bois*, — *Oiseaux de proie*, — *L'Orage*, — *Fanfare de la Peur*, — *Fanfare des brutes*, — *Le Chasseur noir*, — *Seigneurs et Pourceaux*, — *Le Débuché*, — *Fanfare Rocquencourt*, — *Le Retour*, — *Clair de Lune*, — *Épilogue*.

Cet épilogue, dans le livre, est écrit de cette façon :

C'est le sievr *Matiev*, bovrgeois de Nevers,
Né vingt ans après l'avtre Répvblique,
Qvi de la Fanfare a dicté les vers...
Ce mesme *Matiev* l'a mise en mvsiqve.
Ovi, *Matiev* qui faict la Fanfare d'or
Qvintvple sortir d'vne bovche en cvivre,
Et qvi, jove enflée en donnant dv cor,
Provve assez à tovs qve son nom doit vivre.

Comme on le voit, Mathieu avait une certaine prétention à l'immortalité. Son amour de l'archaïsme m'avait frappé et quand je publiai mes premiers Pupazzi (*I Pupazzi*, Dentu, éditeur, 1866), livre devenu rare

aujourd'hui, je ne manquai pas de faire le pastiche des vers de Mathieu. Qu'on me permette de le reproduire par curiosité.

PAGE DÉTACHÉE DE L'ALBUM D'UNE DAME.

Ballade.

Cettuy matin, me pourmenant au bois
Où d'aultres fois ardois en ta présence
Je me disois : « Hélas ! je le cognois,
« Le mal causé par cruelle oublyance ! »

Les arbres secqs, d'un air mélancholique
Dodelinoient de leur chief despouillé;
Du renouveau la verdastre tunique
Ores n'avoit préz et champs habillé;

Les merles noirs, las ! se mocquoient de moy
Doulcettement, — icy je doibts le dire, —
Ains les pinsons estoient tout en esmoy
En m'escoutant desplorer mon martyre.

Un vieil hibou qui m'avoit recogneu
Claqua du bec en me voyant paroistre :
« Clac ! clac ! fist-il, veulx-tu bien disparoistre !
« Hou ! hou ! Leu ! leu ! Clac ! clac ! Hou ! hou ! Leu ! leu ! »

Envoy.

Si donc voulez, belle, que le hibou
Demeure coi meshuy dedans son trou,
Si voulez veoir merles sans mocqueric
Et doulx pinsons baller joyeulsement;
Si voulez veoir Nature reflorie :
Revenez, belle, auprès de vostre amant !

Mathieu fut très fier de ce pastiche; de là commença notre intimité.

A côté de la langue du XVIe siècle, il avait un faible pour le latin et il aimait beaucoup à réciter des passages d'Horace. Souvent, quand il se trouvait avec Armand Barthet, l'auteur du *Moineau de Lesbie,* ils conversaient en latin de choses actuelles, mais leur répertoire était vite épuisé et l'entretien finissait par des citations et des réminiscences.

Un soir de décembre que nous étions en train de deviser et de chanter chez Dinochau, ce fameux *restaurateur* des lettres, dont je parlerai amplement une autre fois, Mathieu me dit brusquement :

« Veux-tu venir avec moi à Fontainebleau?

— A cette heure? Il est dix heures.

— Pourquoi pas? »

L'imprévu ne me déplaît pas, j'acceptai.

Il faisait un froid terrible, la Seine était gelée aux deux tiers, nous arrivâmes à Fontainebleau comme minuit sonnait. Je me réjouissais déjà

d'être arrivé et j'entrevoyais une belle flambée dans l'âtre, quand Mathieu me dit :

« Nous avons encore deux heures de route, j'ai un pied-à-terre à Sannois. Je connais les chemins de traverse de la forêt, nous serons bien vite arrivés. »

Une promenade, à minuit, dans la forêt de Fontainebleau, par un froid excessif, n'avait rien de bien tentant; mais comment refuser? Nous entrâmes sous bois. Je grelottais. A chaque instant nous entendions des bruits qui m'inquiétaient; c'étaient des fauves qui passaient dans les taillis; les arbres craquaient, de grandes branches mortes tombaient, j'avais une espèce de peur; de quoi? Je n'aurais pu le dire, mais l'obscurité et le silence agissaient sur mes nerfs. Je restais muet, mais Mathieu, au contraire, était plus bavard que jamais.

« Vois-tu, me disait-il, ici, je suis chez moi, la forêt m'est familière, tous les arbres me connaissent. Les entends-tu? Ils me disent : Bonsoir, Mathieu! Que viens-tu faire ici, Mathieu? Viens-tu chasser? Il y a là un terrier de lapins et par ici tu trouveras des biches! — Non, mon brave! je ne viens pas chasser, je vais montrer à un ami mon castel de Sannois; écarte un peu tes branches, pour que nous puissions passer! »

Et il m'entraînait dans des fourrés impénétrables, marchant sûrement comme s'il y voyait et m'indiquant la route où nous allions aboutir.

Nous arrivâmes enfin sur les bords de la Seine. La lune brillait au ciel et les étoiles scintillaient; il gelait à pierre fendre. D'un côté, le bois, tout noir; de l'autre, la Seine gelée, blanche comme un linceul. Sur la berge qu'on ne distinguait pas du fleuve, une auberge aux volets fermés se dressait silencieuse; son enseigne en fer grinçait seule au souffle léger d'une petite brise d'hiver.

« Encore un peu de courage! nous sommes arrivés », me dit Mathieu.

Nous hâtâmes le pas en causant.

Tout à coup, pendant qu'il me faisait un discours sur les beautés de la nature en hiver, voilà mon Mathieu qui disparaît!

C'était une ancre, qu'il n'avait pas vue, et qui l'avait fait trébucher; nous marchions sur le fleuve sans nous en apercevoir. Il eût été imprudent de continuer notre chemin, nous revînmes sur nos pas et après bien des pourparlers nous pûmes pénétrer dans l'auberge.

Le lendemain, au petit jour, nous reprîmes notre route.

Nous eûmes, certes, une bonne idée en ne persévérant pas dans notre voyage nocturne. La crue avait été formidable. Tout le rez-de-chaussée de la maison de Mathieu qui demeurait sur le bord de l'eau avait été inondé. Nous dûmes rentrer chez lui par le jardin, en cassant la glace sous laquelle les groseilliers, ayant encore des grappes confites, se trouvaient comme dans une serre.

Je passai là trois jours charmants avec lui, buvant de son champagne et causant poésie. Nous étions servis par une vieille bonne campagnarde qu'il ne cessait de gourmander.

« Je ne suis plus le maître chez moi, me disait-il.

— Comment cela?

— Elle me fait servir ses ordres!

— Explique-toi.

— Eh bien, oui, ce matin, je lui dis : Madeleine, cirez-moi mes souliers. Elle en cire un et me l'apporte. Et l'autre? lui dis-je. — Il faut cirer l'autre? — Sans doute. — Monsieur ne me l'avait pas dit! »

Le soir du troisième jour, il monta sur la colline avec son fusil. Il était assez braconnier. Le temps était superbe, le soleil rouge se couchait à l'horizon, Mathieu n'avait pas encore brûlé une cartouche. Il était à vingt pas de moi. Au moment où le soleil disparaissait, j'entendis un coup de fusil.

« Qu'est-ce que c'est?

— Un merle! le voilà.

— Meurtre inutile!

— C'est vrai! aussi s'est-il vengé; en mourant, il m'a appelé : Cocu! »

Cette partie de campagne, dénuée d'incidents, prit plus tard dans l'imagination de Mathieu des proportions considérables. Il imageait tout.

Gustave Mathieu citadin était d'une gaieté communicative, il avait même parfois des fantaisies pleines d'humour.

J'en citerai une qui eut pour partner Guichardet, un buveur d'absinthe renommé.

Pour ne point user les cartes des établissements publics, ni les dominos, ni les billards, ni les dames, ni les échecs, ils avaient imaginé un jeu. Mais un jeu terrible! Un jeu impitoyable, permanent, sans fin..... où le décavé pouvait jouer encore..... et perdre encore..... même n'ayant plus rien!

Le jeu était simple, c'était le pair ou l'impair.

Mais l'enjeu était assez bizarre : Ils jouaient l'accès d'un café, d'un passage, d'une rue, d'un magasin, — puis l'ombre, le soleil, la campagne, le jour, la nuit. Le perdant rencontré dans un lieu qu'il avait perdu devait se laisser dévaliser par le gagnant.

C'est assez l'usage dans les villes de jeu; seulement on va trouver celles-ci pour y gagner, tandis que nos joueurs, se risquant dans un endroit défendu, n'y pouvaient qu'y perdre infailliblement.

Quand j'eus connaissance de cette bizarre partie, Guichardet se trouvait avoir perdu le passage Verdeau et Mathieu, à son grand regret, avait perdu le soleil!

On était en hiver, Mathieu n'avait donc pas perdu grand'chose et Guichardet semblait pouvoir éviter facilement ce petit bout de passage, perdu par lui, en faisant un léger détour par le faubourg Montmartre.

Nous étions au mois de janvier, le temps était nuageux et mou. On craignait la pluie. Au ciel, çà et là quelques bandes d'azur laissaient passer de pauvres petits rayons solaires. En passant dans le passage Verdeau je rencontrai Guichardet.

« Haps! Haps! fit-il, bonjour, cher ami; comment va? J'entre ici, attendez-moi, je vais toucher de l'argent; je suis à vous tout à l'heure. »

Je l'attendis en regardant les appareils du physicien Delion.

On me frappa sur l'épaule, c'était Gustave Mathieu.

« Bonjour! Comment te portes-tu? Que fais-tu en *cethuy* moment? Est-ce donc l'heure de paresse? Vois l'agitation des laborieux et rougis de ton inactivité. »

J'allais répondre au moment où Guichardet me rejoignit.

Mathieu l'aperçut..... Guichardet pâlit.

« Ah! monsieur Guichardet! dit Mathieu en dissimulant mal un sourire railleur sous sa moustache grisonnante.

— Haps! Haps! Bonjour! bonjour! répondit Guichardet visiblement gêné! Je suis pressé! Cher ami, bonjour!

— Permettez! permettez! reprit Mathieu en le retenant, ne vous souvient-il plus que vous perdîtes le passage Verdeau?

— Haps! Haps! C'est juste!

— Alors, souffrez que je vous visite. »

Guichardet se laissa faire et Mathieu, après une perquisition minutieuse, put extraire de ses poches l'énorme somme de vingt-huit francs que Guichardet venait de recevoir.

Le poète les empocha en ricanant et, joignant l'ironie à la cruauté, il lui proposa de faire un tour de boulevard avec lui. Guichardet dépouillé accepta. Je les accompagnai. On causa de choses et d'autres. Tout à coup, vers le milieu du boulevard Montmartre, un rayon de soleil glissa entre deux nuages et vint s'abattre sur Mathieu.

Guichardet s'arrêta brusquement.

« Haps! dit-il, vous avez perdu le soleil! »

Mathieu fut stupéfait.

« Faites votre devoir, dit-il; ce qui m'humilie, ce n'est point d'avoir à vous rendre l'argent que je vous ai gagné, ainsi que celui qui se trouvait auparavant dans mes poches, c'est d'avoir, moi, vieux marin, négligé de consulter le temps avant de sortir. Mais on ne m'y prendra plus! »

Guichardet empocha ses vingt-huit francs, plus six francs cinquante-cinq centimes que possédait Mathieu.

Ils firent alors une nouvelle partie. Mathieu reperdit le soleil et Guichardet — je vous le donne en mille — perdit l'Académie.

A quelque temps de là je rencontrai Mathieu sur le boulevard, en plein soleil; il tenait à la main un élégant parapluie tout neuf. Bientôt je vis poindre à l'horizon le nez *glorieux* de Guichardet.

Quand ils furent à dix pas l'un de l'autre, je vis les deux figures s'empourprer de plaisir et Mathieu s'avança en s'abritant sous son parapluie.

« Vous ne pouvez nier, dit-il à Guichardet, que je ne sois intégralement à l'ombre! »

Tous deux maintenant, hélas! ont perdu le soleil et l'Académie..... et le reste!

Mathieu, qui avait chanté la vigne et qui ne buvait jamais un verre de bon vin, sans le rouler, le faire briller au soleil, en citant une de ses strophes préférées :

Il est velouté, doux et frais;
Quand on le roule et qu'on le lappe
Entre la langue et le palais,
On croirait qu'on mord à la grappe !

Mathieu, dis-je, aimait à se faire appeler Jean Raisin, du nom d'une de ses pièces de vers. Il était cependant loin d'être un grand buveur et ne faisait pas abus des consommations de café qu'il trouvait pernicieuses; il avait même trouvé un antidote à ces empoisonnements journaliers.

« Il manque, disait-il, un établissement spécial pour réparer les maux causés par certains autres. On l'appellerait : *le Café-Santé*. Là, on prendrait des tisanes, des lochs, des laits de poule, des pilules,.... etc. Il y aurait la salle des fumigations aromatiques, le divan des opérations magnétiques, etc. Les garçons seraient docteurs en médecine; les cuisiniers seraient pharmaciens; les dames de comptoir, sœurs de charité.

« On pourrait établir deux ou trois *Cafés-Santé* dans chaque arrondissement de Paris. Leur adresse se trouverait dans tous les omnibus et dans toutes les voitures de place et de remise. Au moindre accident, au lieu d'aller chez le pharmacien, on transporterait le blessé dans cet établissement d'utilité publique. Il y trouverait des soins intelligents et peu coûteux! »

Et il ajoutait en scandant ses syllabes :

« Si j'étais *Mossieu* le Ministre de l'Instruction publique, je joindrais au programme des études : l'*Hygiène!* En effet, on sort du collège et on ne sait pas éviter un rhume, prévenir une indigestion, choisir les aliments favorables; on ne connaît ni sa constitution ni son tempérament! Et que les médecins ne réclament pas! Il y aura toujours assez de malades! »

Tout en débitant doctoralement ces fantaisies hygiéniques, Mathieu vendait son vin de champagne, du Saint-Marceaux, une tisane, qui rem-

plaçait toutes les autres. Gagnait-il beaucoup à ce métier-là? Je l'ignore; toutefois il n'empruntait jamais et je ne pense pas qu'il eût eu des dettes. Il avait, je crois, un petit bien dans le Nivernais où habitait sa sœur qu'il allait voir de temps en temps quand il n'était pas fâché avec elle. Il avait été marié, mais je n'ai jamais connu sa femme; sa fille, avec laquelle il vivait à Montmartre, rue Houdon, n° 3, se maria avec un architecte et habita Sannois; resté seul, Mathieu fit connaissance d'une jeune femme qui fit la joie et la consolation de ses vieux jours : Marguerite! L'incomparable Marguerite! comme il l'appelait. C'est à elle qu'il a dédié son poème des Hirondelles :

Belle au teint d'or, à bouche grande,
Montrant des dents d'un blanc rêvé,
Sous l'œil de velours en amande,
A la chinoise relevé,
O la plus douce entre les belles!
Perle fine aux tendres lueurs,
A toi ce beau chant d'hirondelles,
D'amour, de soleil et de fleurs!

C'était un indépendant, Mathieu, pourtant je l'ai connu fonctionnaire. Oui! Fonctionnaire!

Tous les ans je vais à Lyon et donne quelques représentations de mes Pupazzi dans un salon d'hôtel. Ayant, pour une autorisation, affaire à la mairie, j'y rencontrai Mathieu à qui je contai mon cas.

« Tu ne pouvais mieux tomber, me dit-il, ici, je suis tout-puissant. Je vais te présenter au maire, qui est mon ami, et qui ne peut rien me refuser. »

Et il me présenta en effet au maire qui était Barodet, lequel me reçut fort bien et m'offrit généreusement pour rien la grande salle des fêtes de la mairie pour y donner des représentations populaires de marionnettes.

Hélas! je dus refuser! La salle Louis XIV était ornée d'une trentaine de lustres et comme l'éclairage devait être à ma charge, je n'aurais pas certainement fait mes frais.

Comme nous sortions du cabinet du maire, Mathieu me dit pompeusement :

« Car, il est bon que tu le saches! je suis en *cethuy* moment le grand archiviste de la mairie de Lyon. Chacun son tour! que diable! »

J'avoue que ce : « Chacun son tour! » me gâtait mon Mathieu, mais c'était de la forfanterie, il donna sa démission d'archiviste au bout d'un mois.

Là-dessus nous allâmes déjeuner chez Bigean, — un Dinochau lyonnais, — où nous trouvâmes, M. de Laprade, Soulary, le poète des sonnets, Tisseur, un aimable poète local, un causeur charmant qui était secrétaire de la Chambre de commerce et des peintres; Chenavard le

philosophe et Appian le coloriste. Là, on mangeait des tanches frites en buvant du beaujolais, sur des tables étroites, dans un local bas et sombre, mais éclairé par l'esprit et la gaieté des convives. Vers les deux heures de l'après-midi, les habitués du cabaret : employés, petits rentiers, étaient partis, nous étions chez nous; alors Mathieu, même devant Victor de Laprade, même devant Soulary, ses maîtres, commençait à dire ses poèmes!

Quelques années plus tard, Mathieu réunit ses poésies et Perrin, le grand imprimeur, les édita. Il fit un volume in-4° qui est un chef-d'œuvre de typographie, et qui fut tiré à un nombre très restreint d'exemplaires, dont aucun n'est encore, je suppose, sorti des bibliothèques. Ce même recueil de poésies : *Parfums, Chants* et *Couleurs,* fait partie de la Bibliothèque poétique de Charpentier, dans le format in-8° à 3 fr. 50. — L'édition est de 1878.

Mathieu, dans les dernières années de sa vie, s'était retiré à Boisleroi, au bord de la Seine et de la forêt de Fontainebleau. Il y vivait avec l'incomparable Marguerite, au milieu d'amis qui se renouvelaient sans cesse, venant chercher auprès de lui la gaieté qui nous fuit et la jeunesse qui ne l'a jamais quitté.

Oui, ce sexagénaire est mort jeune, avec toutes ses illusions de poète, avec son cœur de vingt ans; il est mort au milieu de cette belle nature qu'il aimait tant et qu'il a si bien chantée, mais il est toujours vivant dans le cœur de ceux qui l'ont connu, et pour moi, je ne puis pas entendre chanter un coq au printemps ni manger une grappe à l'automne sans penser à l'auteur de *Chanteclair* et de *Jean Raisin.*

L. Lemercier de Neuville.

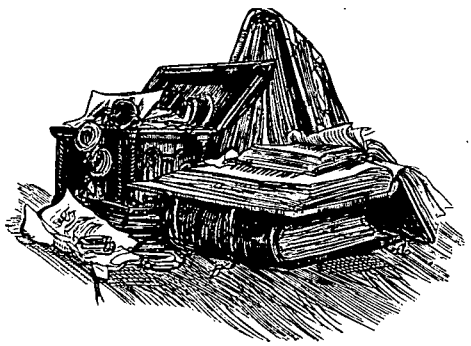



LES

TRIBULATIONS D'UN CHEF-D'ŒUVRE

ÉPISODES DE LA VIE D'OLIVER GOLDSMITH

D'APRÈS SA CORRESPONDANCE ET DES DOCUMENTS NOUVEAUX

I.



Tout d'abord, je prie les lecteurs du *Livre* de se rassurer ; bien qu'il s'agisse de Goldsmith et d'un chef-d'œuvre, ce n'est pas du *Vicaire de Wakefield* que je viens leur parler ; je sais trop bien que la plupart des Français de ma génération ont, pour ce qui leur rappelle de près ou de loin *les heures bénies du collège*, une horreur des mieux justifiées. Pour ma part, la vue seule de certains bouquins me donne la nausée ; à l'aspect d'un Virgile ou d'un Tite-Live, je revois l'horrible étude de Rollin, mes compagnons de chaîne, pâles, mal accoutrés, courbés sur leur tâche ingrate, dominés par un pion famélique aux regards torves et rageurs ; je suis poursuivi de cette odeur particulière aux serres chaudes de l'instruction publique, où le parfum des lentilles et des vieux papiers se mêle à l'haleine des poêles violemment chauffés. Pouah ! — Il ne s'agit pas non plus de ce faux Goldsmith, à la vaste perruque, à l'œil grave, au parler de miel, pédant, gourmé, moraliste et buveur d'eau que certains pince-sans-rire universitaires ont créé pour leur usage et à leur ressemblance. — L'Oliver Goldsmith, qu'armé de documents nouveaux ou peu connus, je veux esquisser dans ces pages, c'est un joyeux poète irlandais, qui, âgé de vingt ans et ne

possédant pas un penny vaillant, fit son tour d'Europe gagnant sa vie de chaque jour en jouant, dans les villages et les villes qu'il traversait, d'une grande flûte portée en bandoulière; c'est un *jolly fellow* qui, revenu à Londres, débuta comme assistant apothicaire, continua comme sous-maître d'étude dans une école de charité et se vendit enfin à un libraire rapace qui, pendant dix heures du jour, le tenait renfermé à clef dans une mansarde ouverte aux quatre vents. Mais, bast ! aussitôt échappé de sa prison, maître Oliver s'attablait dans quelque *coffee-house* et buvait son gain bravement, en compagnie du gros Johnson, du pensif Reynolds, du brillant Burke, du beau Nash, de l'élégant Townshend et de beaucoup d'autres, dont plusieurs sont devenus célèbres et dont quelques-uns ont été pendus. Ah ! certes, je l'avoue, celui-là n'est pas digne d'être cité en exemple par nos professeurs de belles manières. Dans cette fin du XVIIIe siècle, où l'Angleterre semble prise d'une frénésie de jouissance, où l'épais John Bull se transforme presque en roué du régent, au milieu de ce monde des lettres si misérable et si gai, si relâché dans ses mœurs, si étincelant dans son esprit où chacun, comme à plaisir, tire son cœur en feux d'artifices, nul plus exubérant, plus spirituel, plus insouciant que cet homme de génie qui passa son temps à narguer la pauvreté, à écrire des chefs-d'œuvre et à faire des dettes. Bizarre anomalie ! aussitôt que ce bout-en-train prenait sa plume, il redevenait soudain poète plein de tendresse, artiste disert et délicat, profond penseur, styliste très pur; la débauche et la misère glissaient à la surface de sa nature sans l'endommager et, chose peut-être plus extraordinaire, sans jamais lui enlever un atome de sa bonne humeur; c'est que, sans doute, sous ce masque frivole se cachaient une énergie indomptable, une âme d'élite, un caractère sur lequel la douleur physique usait vainement ses dents. Pendant quinze années de sa jeunesse, poursuivi par sa destinée, il vécut de la vie la plus précaire, la plus dure : il connut la longueur des jours sans pain et sans espérance, il subit tous les froissements, toutes les dégradations, toutes les promiscuités. Un jour, à l'heure de sa célébrité, dans un dîner de l'Académie royale qu'il présidait, Goldsmith stupéfia ses collègues en commençant ainsi son discours : *Messieurs, du temps que j'habitais dans Axe-Lane au milieu des mendiants...* De même Napoléon Ier, s'adressant à une assemblée de têtes couronnées, devait dire, à Dresde, cinquante ans plus tard : *Du temps que j'étais sous-lieutenant au régiment de la Fère.*

J'ai parlé plus haut du dévergondage des gens de lettres à cette époque: leur pauvreté ignominieuse, sans une lueur pour l'éclairer, était plus grande encore. Je ne sais rien qui puisse lui être comparé; les souffrances dont les greniers du quartier latin ont été le décor au temps de Mürger sont aimables douceurs en regard des tortures que subissaient les auteurs vivant seulement de leurs plumes; avant le succès ils étaient méprisés, considérés comme domestiques aux gages de tel ou tel libraire, comme des *condottiere* entretenus par la haine des partis, recueillant les miettes sous la table d'un ministre, servant de bouffons aux femmes des grands seigneurs. Encore ceux-là (ayant tué leur fierté) étaient les plus heureux. Malheur surtout à ceux qui venaient à Londres avec cette folle illusion de vivre seulement pour leur art et par leur art! Au mois de mai 1769, dans un taudis d'une ruelle d'Holborn, la police découvrit le cadavre d'un jeune homme de dix-huit ans : il était étendu sur un grabat, le parquet était jonché des débris de manuscrits lacérés par le désespoir; sur une

table, à côté du mort, on trouva un papier établissant que les libraires lui devaient onze livres (275 francs); entre ses doigts raidis le pauvret tenait encore l'horrible tasse à moitié pleine d'arsenic et d'eau. On sut qu'il avait été trois jours sans manger et que, fier jusque dans l'agonie, il avait refusé la veille de partager le souper de sa logeuse; personne ne réclama ce corps qui fut jeté dans la fosse commune du cimetière de Shoe-Lane; or cet enfant avait donné tous les signes d'un génie transcendant, il s'appelait Chatterton! Condamné aux mêmes misères, Oliver Goldsmith fut plus courageux; loin de l'abattre, la faim, le besoin, la pauvreté furent pour lui des stimulants. Irlandais de sang et de cœur, il possédait ce bel entêtement qui est l'apanage de la vieille race celtique; il se jeta résolument dans cet océan semé de dangereux écueils, et, nageur vigoureux, ménager de ses forces, méprisant les meurtrissures, les yeux fixés sur l'horizon où brillait son étoile, il sut atteindre la rive. Ce qu'il y a de plus merveilleux, j'y insiste, c'est qu'au milieu de tant de traverses le *bon docteur*[1] (ainsi le surnommèrent plus tard ses concitoyens) conserva toujours le caractère le plus heureux, la gaieté la plus communicative. Lui qui but à la coupe de toutes les amertumes n'a jamais été amer, lui qui connut toutes les ingratitudes humaines n'a jamais été ingrat, lui que la charité ne vint jamais consoler a toujours été charitable; enfin il est sorti de cette géhenne aussi simple de cœur et d'esprit, aussi tendre, aussi confiant, aussi aimant que le jour où il arriva pour la première fois aux portes de Londres, la flûte au dos, le sac à la main, le gousset vide, mais l'âme pleine d'énergie et le cerveau plein de rêves. Ce Goldsmith-là, le vrai, n'est-il pas pour intéresser? N'est-il pas plus vivant, plus pathétique que le vertueux et ennuyeux bonhomme dont le portrait en toge s'étale à la première page du classique vicaire? Quant à la comédie, dont j'ai l'intention de raconter ici l'origine et les péripéties, elle mérite bien le nom de chef-d'œuvre. Oui, c'est un chef-d'œuvre que cette petite pièce intitulée : *She stoops to conquer, or The Errors of a night* (Elle s'abaisse pour vaincre, ou les erreurs d'une nuit), chef-d'œuvre d'exubérante bonne humeur, de gaieté franche, coup d'audace d'un homme de génie qui chassa de la scène anglaise la fausse sentimentalité, la comédie prétentieuse pour la remplacer par ce rire sain et joyeux, véritable apanage de la muse comique. Mais je me hâte de dire à quelles sources j'ai puisé pour l'achèvement de mon travail.

Au temps déjà lointain où j'étudiais à l'Université d'Oxford, je m'étais pris d'une belle passion pour l'auteur du *Village abandonné*. Cette tendresse voilée de mélancolie, qui semble l'accompagnement de tous ses airs de bravoure, me faisait deviner sous ce masque brillant et railleur une âme sensible, délicate, assoiffée d'idéal; je fouillais avec l'énergie de la jeunesse les trésors de la Bodleian à la recherche de documents sur mon nouveau favori. Ces recherches étaient purement platoniques, *for love,* sans doute est-ce pour cela que le succès les a couronnées! En outre de nombreuses lettres inédites, dont je publie quelques-unes aujourd'hui, la Bodleian abonde en mémoires imprimés ou manuscrits, en journaux, autobiographies, souvenirs, correspondances de tout style,

1. En faisant le tour d'Europe dont j'ai parlé plus haut, Oliver Goldsmith s'arrêta à Louviers et s'amusa à se faire recevoir docteur en médecine dans cette Université. Plus tard, lorsqu'il fut célèbre, l'Université d'Oxford lui confirma ce titre.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de toute qualité sur cette époque très écrivassière : je puisai dans tout cela. En retrouvant dernièrement ces copies et ces notes dans un carton où elles dormaient oubliées, j'ai été surpris de la somme d'informations curieuses qu'elles contiennent, et j'ai pensé qu'avec leur aide, il ne serait peut-être pas impossible de reconstituer d'une façon fidèle et amusante un petit coin du XVIIIe siècle littéraire en Angleterre. Mais, n'oubliant pas que la clientèle du *Livre* est fureteuse et précise à l'excès, je veux, avant d'entrer définitivement en matière, citer ici les noms des principaux ouvrages où j'ai puisé mes renseignements. La plupart de ces ouvrages sont inconnus en France et très rares chez nos voisins.

Memoirs of Ol. Goldsmith, by Percy; — *Journal de Cooke, Cradock's Memoirs, Boswell's Life of Johnson, Hume's private Correspondence, Memoirs of Joseph Warton, Memoirs of the Coleman family, Garrick's Correspondence, Horace Walpole's Correspondence, Gentleman Magazine, European Magazine.* Enfin, les manuscrits ou papiers de Goldsmith et relatifs à Goldsmith qui se trouvent aux archives d'Oxford. Parmi les écrivains modernes, je suis redevable surtout au beau livre de Forster *(Life and Times of O. Goldsmith)* et à *la Vie de Goldsmith,* par Prior.

II.

Un jour, — c'était en 1744, — Oliver Goldsmith, âgé de dix-sept ans, quitta le joli presbytère de Lissoy[1] dont son père était titulaire, monté sur un bidet d'Irlande et ayant dans la poche de son haut-de-chausses une belle guinée toute neuve; son intention première était de se rendre en trottinant jusqu'à Edgesworthstown et d'y demander l'hospitalité de la nuit à un M. Hughes, vieil ami de la famille; mais le chant des oiseaux, le rire des claires rivières, l'herbe tendre et les tendres avances d'une nature vêtue d'été ensorcelèrent si bien le poète futur qu'il flâna abominablement, s'attarda sous les haies fleuries, se perdit dans les petits sentiers. Bref, au lieu de se trouver le soir à destination, il faisait résonner les pieds de son cheval sur les mauvais pavés de la minuscule cité d'Ardagh; mais qu'importait cela ! ne venait-il pas de passer toute une journée en délicieux tête-à-tête avec l'Isis mystérieuse, et n'avait-il pas dans le fond de son gousset une guinée d'or, le Pactole ! Se redressant sur son coursier, fier, le poing à la hanche et le feutre sur l'oreille, notre voyageur, avisant un passant, lui demanda, d'un ton d'assurance hautaine, où se trouvait la meilleure auberge de la ville; or il advint que le personnage interpellé était un féroce mystificateur, un facétieux fier-à-bras, maître d'armes de son métier et répondant au nom de Cornelius Kelly. Ce bretteur, blessé de l'air d'importance que se donnait l'écolier en rupture de bancs, résolut de lui jouer un tour de sa façon. Il s'offrit donc pour lui montrer la route et le mena tout droit au logis du joyeux squire Featherstone, le gros bonnet de l'endroit; il le laissa devant

1. Lissoy est un joli village irlandais sur la route de Bally-Mahon à Athlone, comté de Westmealth, baronnie de Kilkenny West.

la grille en lui disant que c'était assurément là la meilleure maison de la ville. Oliver sonna à l'huis, jeta, d'un geste de prince, sa bride au palefrenier, et le domestique, le prenant pour quelque hôte attendu, l'introduisit dans le confortable parloir de M. Featherstone. A cette époque, l'aspect d'un squire irlandais ne différait pas tellement de celui d'un aubergiste qu'on ne pût s'y tromper. Au premier mot, Featherstone, qui cachait beaucoup de malice sous sa graisse, comprit l'erreur du jeune homme et résolut d'en rire ; il se concerta pour cela avec sa jolie fille, presque aussi rieuse que lui, et, dans quelques instants, voilà la maison du squire transformée en véritable auberge. Oliver s'assit devant un souper royal, servi par les blanches mains, éclairé par les doux yeux de la plus ravissante des *bar-maids*. Au dessert, il se mit à l'aise, commanda une seconde bouteille et trinqua avec son hôte, tout en essayant de prendre le menton de son hôtesse. En se retirant, il ordonna des brioches chaudes pour le lendemain matin, et ce ne fut qu'après avoir fait honneur à ce dernier repas que, tirant sa belle guinée d'or de sa poche, il lui lança un regard d'adieu très pathétique. Il allait demander sa note, lorsque le spirituel et brave squire se dévoila. Riant, un peu confus, mais, au demeurant, ravi de son aventure, Oliver Goldsmith remonta sur son bidet, et, moins fier, mais plus pensif, reprit le chemin de la maison paternelle [1].

Au début de la vie aventureuse de Goldsmith, toute pleine de misères, fertile en tristesses et en déceptions, ce frais épisode de sa jeunesse s'épanouit comme une joyeuse fleur irlandaise dont le parfum le suivra et le consolera, sous le ciel cruel de Londres, aux heures mauvaises et sombres. Vingt-huit ans plus tard, de cette romanesque aventure, de ce souvenir jalousement conservé par sa mémoire et par son cœur, jaillira ce chef-d'œuvre de verve et d'esprit qui s'appelle *She stoops to conquer*. On sait que l'intrigue de la pièce roule sur l'erreur de deux jeunes gens qui prennent la maison du squire Hard-Castle pour une auberge. Miss Featherstone, on peut le croire, n'est pas oubliée par le poète. Elle s'appelle au théâtre Catherine Hard-Castle, c'est elle qui s'abaisse pour conquérir, pour triompher de la timidité du jeune cavalier qu'elle aime, elle descend au rôle de servante d'auberge ; mais quelle auberge et quelle servante ! Ah ! cette Kate, comme elle est gaie et charmante sous son déguisement, comme elle est vive, spirituelle, naturelle et vraiment jeune ! On sent que Goldsmith l'a peinte avec amour. Mais j'anticipe.

En 1771, Goldsmith était arrivé à vaincre l'indifférence de ses compatriotes. *Le Village abandonné, le Voyageur, le Vicaire de Wakefield* avaient établi sa réputation d'une façon incontestable ; mais s'il était un homme célèbre, il était loin d'être un homme riche. Aujourd'hui, pour devenir millionnaire, il suffit d'écrire un *Maître de forges* quelconque. Au XVIIIe siècle (en Angleterre surtout), les plus grands génies vivaient et mouraient dans la médiocrité, sinon dans l'indigence. De plus, grâce à sa vie décousue, à son profond dédain pour les questions d'intérêt, et à son étrange amour pour les vêtements les plus

1. Feu sir Thomas Featherstone, petit-fils du prétendu aubergiste, confirma à un des biographes de Goldsmith (M. Graham) l'authenticité de cette anecdote en ajoutant que son grand-père se plaisait à la raconter. Le travail de M. Graham a été publié dans le *Gentleman's Magazine* pour 1820. T. XC, p. 620 et suivantes.

luxueux, le malheureux poète était toujours sous le coup de quelque échéance oubliée, de quelque menace de son tailleur; les sommations légales pleuvaient chez lui, et les recors de la prison pour dettes rôdaient sans cesse, corbeaux de mauvais augure, aux entours de son logis. Au commencement de cette année, ses embarras devinrent plus nombreux, ses créanciers plus pressants que jamais. Le poète avait beau se cacher chez ses amis, se réfugier au club qu'il avait fondé de concert avec Johnson, Burke et le grand peintre Reynolds, aussitôt qu'il mettait le nez dans la rue, il était assailli. En dépit de son insouciance, il lui fallut enfin envisager sérieusement la situation et tenter d'en sortir. Rêvant de s'acquitter d'un coup, il songea au théâtre; alors, comme de nos jours, un succès dramatique était, pour un écrivain, un sûr et rapide moyen d'enfler son escarcelle; il résolut donc (bien qu'il n'eût pas à se louer d'une précédente tentative) de se mettre à sa table de travail et de n'en bouger qu'il n'eût écrit une comédie. Cependant, hâtons-nous de dire qu'il n'obéissait pas seulement à un sentiment d'égoïsme intéressé; Goldsmith était avant tout un artiste. Quel plus grand éloge peut-on faire d'un homme? L'état d'infériorité où l'on avait plongé l'art dramatique en Angleterre l'indignait au plus haut point. Le mauvais goût, la préciosité, la sentimentalité fausse, régnaient sur les deux seules scènes importantes de Londres : Covent-Garden et Drury-Lane. Pendant qu'à ce dernier théâtre l'admirable acteur Garrick, se montrant aussi pitoyable écrivain que tragédien sublime, arrangeait au goût du jour les sombres drames de Shakespeare et faisait débiter de prétentieuses fadaises au Maure de Venise, Coleman, poète médiocre et vain, directeur de Covent-Garden, faisait jouer, aux applaudissements de la haute société, les œuvres alambiquées, chamarrées d'expressions ridicules, tout en jargon musqué de Macpherson [1], de Steele et de l'insipide Cumberland. Le rire sonore et franc était considéré comme une inconvenance. Inconvenantes aussi, les larmes et les grandes envolées des passions tragiques; le vrai, le naturel, le bon sens étaient bannis comme entachés de vulgarité. Déjà Goldsmith avait essayé de réagir contre un tel état de choses, en faisant représenter, en 1766, *The Good Natured Man*, sur ce même théâtre de Covent-Garden, témoin des triomphes de Cumberland; mais cette comédie, malgré ses qualités, ou plutôt à cause de ses qualités, tomba sous le mépris général, et l'oracle des boudoirs et des ruelles, ce courtisan brillant, spirituel, égoïste et médiocre, Horace Walpole, déclara « que jamais pitrerie plus plate et plus grossière n'avait déshonoré la scène anglaise [2]. » Cette plate pitrerie est devenue aussi classique en Angleterre que le *Misanthrope* de Molière en France.

Cette fois, Goldsmith se sentait de force à frapper un coup décisif. L'autorité de son nom et de son talent n'était plus discutée, et Coleman lui-même était venu, en prenant des airs repentants, solliciter une nouvelle pièce pour son théâtre : « Je la ferai donc, répondit le docteur en souriant, et ce sera ma seule vengeance! » Le directeur de Covent-Garden ne comprit pas et se retira enchanté de son succès; s'il eût pu pénétrer dans les méditations intimes du poète, sa joie, sans doute, eût été moins vive. Mais, pour méditer, pour écrire,

1. Macpherson est l'auteur supposé des poésies connues sous le nom d'*Ossian*.
2. *Horace Walpole's Correspondence* : Letters to Mann, t. Ier, p. 168.

il faut la paix de l'esprit, la tranquillité des alentours : la vie bruyante de la grande ville est fatale aux conceptions intellectuelles. Aux lendemains de ces nuits de club où le docteur était toujours sur la brèche, dépensant des trésors de verve, rivalisant d'entrain avec les esprits les plus brillants et les plus profonds du siècle, ne ménageant jamais les immenses bols de punch dont le flamboiement éclairait la salle de lueurs fantastiques, le cortège des idées sortait moins nettement de son cerveau, son imagination était plus paresseuse et ses fantaisies moins fraîches. C'est pourquoi Goldsmith, sans rien dire, sans prendre congé de ses illustres et joyeux amis, quitta Londres un beau matin et s'installa à la campagne, à quelques lieues seulement de la ville, dans une de ces jolies fermes[1], moitié rustiques, moitié maisons de maître, comme il en existe encore beaucoup en Angleterre. Le docteur Prior, un des premiers biographes du poète, en cherche de documents, eut la chance de rencontrer le fils de M. Selby, chez lequel Goldsmith avait demeuré; il était toujours propriétaire de la maison et la lui fit visiter dans ses moindres détails. L'ouvrage du docteur Prior, publié dans les environs de 1820, est aujourd'hui presque introuvable; il nous a donc paru intéressant de traduire ce passage, qui donne de curieuses révélations sur les habitudes et les manies de l'écrivain : « Il (M. Selby) avait seize ans lorsque le poète vint habiter chez son père et se le rappelait parfaitement. Il me montra avec un certain orgueil la chambre vaste, aérée, donnant sur la campagne, où *She stoops to conquer* avait été écrit. Bien que Goldsmith se fût arrangé pour prendre sa pension avec la famille, il mangeait d'habitude dans sa chambre, où il passait tout son temps à écrire. Quelquefois il entrait d'un air vague et préoccupé dans la grande cuisine de la ferme, se plaçait devant la cheminée, le dos tourné au feu, les bras croisés, absorbé dans sa méditation; puis, tout à coup, sans rien dire à personne, se précipitait dans l'escalier et disparaissait dans sa chambre, d'où on l'entendait rire et parler en écrivant. Parfois on le rencontrait errant à travers les campagnes, perdu au milieu des champs, obligé toujours de demander son chemin; il allait quelquefois à Londres et quelquefois aussi chez des amis qu'il avait dans le voisinage. D'ordinaire, il portait le col de sa chemise grand ouvert, comme l'a peint sir Joshua[2]. Il avait la singulière habitude de laisser brûler sa lumière loin de lui quand il était couché, jusqu'à ce qu'il se sentît envahi par le sommeil; alors il prenait une de ses pantoufles et la lançait contre sa chandelle pour l'éteindre[3]. »

Goldsmith se plaisait beaucoup dans sa ferme; il se préoccupait de l'effet qu'il produisait sur ses hôtes : « J'étonne ces braves gens, disait-il avec un air de satisfaction à Johnson; ils m'appellent *the gentleman;* je crois qu'ils me prennent pour un original[4]. » En cela, à dire vrai, ils ne se trompaient guère. Pour ceux qui ne le connaissaient pas, le docteur devait avoir une apparence essentiellement bizarre; il avait des gestes brusques et nerveux, des bonds et des sursauts inattendus; au milieu du plus profond silence, il éclatait soudain

1. Cette ferme était située à 9 milles de Londres, entre les villages de Hyde et de Kenton.
2. Sir Joshua Reynolds, le célèbre peintre anglais, fondateur de l'Académie royale.
3. *Goldsmith's life*, by Prior, t. II, p. 312-IV.
4. *Boswell's life of Johnson*, t. III, p. 87.

d'un rire homérique : « Il riait comme un rhinocéros [1] », a dit de lui un contemporain dont je n'envie pas les connaissances en histoire naturelle; ajoutez à cela qu'il était petit, d'une vivacité de mouvement prestigieuse, presque noir de peau, qu'il s'habillait généralement des couleurs les plus voyantes et que le rouge écarlate était sa nuance préférée. Il resta donc à la campagne jusqu'à la fin de l'automne; il y écrivit toute sa comédie, qui fut terminée au mois de septembre 1871. Il se délassait en mettant la dernière main à un livre intitulé : *Nature animée*. En parlant de cet ouvrage, Johnson disait : « Oliver fera là-dessus une œuvre charmante, et cependant, s'il sait distinguer une vache d'un cheval, là se bornent toutes ses connaissances en zoologie. »

En rentrant à Londres, le poète se hâta de remettre son manuscrit au directeur de Covent-Garden, et c'est de cette époque que date la curieuse lettre suivante; elle est adressée à un certain Bennet Langton, ami de l'auteur, bel esprit du temps, qui avait eu l'habileté d'épouser une douairière, aussi noble que riche, la comtesse de Rothes :

« Mon cher monsieur,

« Depuis que j'ai eu le plaisir de vous voir, j'ai demeuré presque continuellement à la campagne, seul tout à fait, m'essayant à écrire une comédie. Elle est terminée aujourd'hui, mais quand la jouera-t-on? Comment la jouera-t-on? la jouera-t-on même ? Autant de questions que je ne saurais résoudre. C'est pourquoi je suis tellement accaparé par cette affaire que je me vois dans la nécessité de remettre mon voyage dans le Lincolnshire projeté pour cette saison. Reynolds est de retour de Paris et se trouve dans la situation d'un flâneur qui doit, à force de diligence, réparer le temps perdu. Nous nous sommes donc entendus pour ne vous aller voir que l'été prochain; nous espérons avoir alors l'honneur de saluer lady Rothes, et nous resterons avec vous beaucoup plus longtemps que nous n'aurions pu le faire cette fois. Nous nous rencontrons souvent et jamais sans parler de vous. J'ai beaucoup vu M. Beauclerc[2], tant en ville qu'à la campagne; il est en train de devenir un second Boyle, tant il s'enfonce dans l'étude de l'alchimie et de la physique; Johnson est allé passer quelque temps chez un curé de province, le docteur Taylor; il est retourné maintenant à ses vieilles habitudes chez mistress Thrale[3]. Burke s'est fait fermier *en attendant* une meilleure place, mais il court beaucoup. Tout le monde d'ailleurs semble être en l'air et s'amuser, excepté moi, et cela me paraît d'autant plus dur que, depuis trois mois, je travaille dans le but de faire rire les autres; à la campagne, je me promenais à travers champs, avec un air de l'autre monde, étudiant des mots, cherchant des reparties, devisant des calembours. L'*Histoire naturelle* est aux trois quarts terminée, et j'espère d'ailleurs la terminer bientôt. Ah! quand pourrai-je en avoir également fini avec toutes ces élucubrations que, seules, mes difficultés pécuniaires me forcent à entreprendre; ces travaux commandés, sans inspiration, me navrent comme

1. *Northcote's Conversations*, p. 169.

2. Topham Beauclerc, ami de Goldsmith, bel esprit, membre du club littéraire et petit-fils du duc de Saint-Albans.

3. Mme Thrale, amie particulière de Johnson, a laissé un recueil d'anecdotes très curieux.

des pensums d'école. On dit ici que l'opposition gagne du terrain; j'ai publié, ou plutôt Davies [1] a publié pour moi, un *Abrégé de l'histoire d'Angleterre* qui m'a valu de la part des journaux avancés l'accusation de trahir les libertés du peuple! Dieu sait que, lorsque j'ai écrit ce livre, je ne songeais pas plus au peuple et à ses libertés qu'à la lune et aux étoiles; je voulais seulement faire un ouvrage inoffensif, banal et de proportions décentes : cela n'empêche qu'en ce moment je jouis de la réputation d'un tory violent et dangereux. Peut-être qu'après m'avoir lu, si vous me lisez, vous me traiterez de whig acrimonieux. Dieu vous bénisse quand même! Mes compliments respectueux à sa ladyship, et croyez-moi, cher monsieur, votre très affectionné et humble serviteur,

« OLIVER GOLDSMITH.

A Bennet Langton, esquire, à Langton, près de Spilsby, dans le Lincolnshire.

Mais l'ami le plus intime de Goldsmith, celui qui véritablement eut une grande influence sur tous les actes importants de sa vie, fut le célèbre auteur de la *Vie des poètes anglais* et du *Dictionnaire,* le docteur Samuel Johnson; cette originale figure de Johnson, la plus singulière peut-être qu'ait produite le XVIIIe siècle, mérite que nous nous y arrêtions quelques instants; cet écrivain fut pendant trente ans le dominateur de la société anglaise, l'arbitre des lettres et du goût; la puissance de Voltaire sur ses contemporains peut seule se comparer à l'espèce de fascination que ce bizarre personnage exerçait sur ses compatriotes : personne n'eût osé se prononcer avant de connaître son opinion. Au théâtre, on attendait, pour applaudir ou pour siffler, qu'il eût donné le signal. Il était énorme, gros, rouge de figure, la face toute couturée de petite vérole, presque aveugle, la physionomie tragique et convulsée par une maladie terrible, l'épilepsie; sa voix était un tonnerre, sa violence celle d'un taureau furieux, son rire olympien; il avouait lui-même qu'il était à moitié fou; ses grimaces, ses gestes désordonnés, ses extraordinaires soliloques amusaient parfois et terrifiaient souvent; ses absences étaient devenues légendaires. A un dîner, il s'agenouilla aux pieds d'une de ses voisines et noua le ruban de son soulier, croyant que c'était le sien. Il concevait brusquement d'inexplicables aversions pour telle rue et se livrait à d'énormes crochets pour l'éviter. Sous l'influence de sa maladie, ses sens s'oblitéraient ou prenaient une acuité morbide. Parfois, il restait longtemps absorbé devant le cadran d'une horloge sans pouvoir dire l'heure; parfois, au contraire, il entendait sa mère, qui était à plusieurs lieues de lui, l'appeler par son nom. L'horrible misère de sa jeunesse ne se peut décrire. Il se plaisait à rappeler que, lorsqu'il arriva pour la première fois à Londres, le 9 mars 1736, en compagnie de son compatriote David Garrick, il avait trois pence et un demi-penny pour toute fortune. Le futur grand acteur, plus riche que son compagnon, possédait six pence. L'effet des privations et des souffrances qu'il éprouva alors influèrent sur son organisation morale et physique. Il demeura toute sa vie glouton et sale; un contemporain raconte qu'il aimait les viandes très avancées et qu'il se jetait sur la nourriture avec la voracité d'un oiseau de proie; il se présentait dans les clubs

1. Son éditeur habituel.

les plus brillants, mal peigné, la perruque de travers, sans jabot, le linge chiffonné, les vêtements disjoints, attachés à peine. Les insultes, les blessures, les déceptions de toute sorte dont il avait été abreuvé l'avaient rendu dur, presque féroce ; cependant, sous cette enveloppe monstrueuse, battait un cœur admirable, une âme vibrante, toute pleine de tendresses pour les douleurs réelles. Sa maison était le refuge des misérables : il avait recueilli deux vieilles femmes acariâtres par lesquelles il se laissait injurier le long des jours; il courait les plus infâmes quartiers à la recherche de misères à soulager et rentrait toujours sans argent au logis, entouré d'une bande de déguenillés. Dans la conversation, il avait l'éloquence merveilleuse, une parole de feu : c'est à elle qu'il faut attribuer son influence sur son siècle, et aussi à son colossal bon sens; de plus, il avait à son service une grande rapidité d'observation, la repartie toujours prête, de l'esprit, de l'humour, la science de la vie et une inépuisable provision d'anecdotes curieuses. Il parlait beaucoup mieux qu'il n'écrivait ; son discours était simple, clair, vigoureux et coloré. Intellectuellement et physiquement, Mirabeau devait ressembler au docteur Samuel Johnson [1]. Telle était la personnalité, puissante dans ses défauts comme dans ses qualités, de l'homme qui s'était pris de tendre passion pour Oliver Goldsmith, « son pauvre Goddy », comme il avait coutume de l'appeler. Tout en le brusquant et l'invectivant, il ne perdait pas une occasion de lui rendre service, de payer ses dettes, de l'arracher des griffes des recors. Enfin, dans cette lutte qu'il nous reste à décrire entre l'auteur de *She stoops to conquer* et le directeur de Covent-Garden, lutte qui se termine par la représentation de la pièce de Goldsmith, c'est surtout à l'intervention du docteur Johnson que le poète dut de rester définitivement victorieux. Il ne l'a pas oublié du reste, et c'est à Johnson qu'il a dédié cette comédie.

III.

La pièce de Goldsmith, remise au directeur de Covent-Garden au mois de septembre 1771, ne fut jouée que le 15 mars 1773. Comme toutes les tentatives dont le but a été de changer la face des choses, d'attaquer hardiment les préjugés et le mauvais goût couronnés par la vogue d'une époque, comme le *Cid* jadis, comme *Hernani* de nos jours, *She stoops to conquer* dut subir toutes les tribulations, toutes les critiques, tous les mépris, qui sont comme la pierre de touche d'un chef-d'œuvre. Pour comprendre quels durent être la stupeur et le désappointement de Coleman en lisant ce manuscrit qu'il avait accepté d'avance et les yeux fermés, il faut se souvenir qu'il avait été jusqu'alors l'admirateur, le soutien et le coryphée de la comédie sentimentale et précieuse, que Cumberland était son fournisseur attitré et qu'il ne jurait jamais que par Ossian-Macpherson. Pour cette école de l'Ithos et du Pathos, être simple et vrai, c'était être grossier et vulgaire. Or, dans la nouvelle comédie, il n'y avait ni quintessence de langage, ni raffinements de sentiments, ni bel

1. Voir, pour ces détails sur Johnson, tous les *mémoires* du temps, et surtout l'admirable *Biographie de Boswell*, son ami et son contemporain. Voir aussi les *Essais* de Macaulay.

2007 Lyon Editions « Les passeurs du temps » editions.passeurs@free.fr

esprit, ni belles manières, mais, au contraire, un dialogue naturel, un rire énorme, des plaisanteries franches, des amoureux vraiment naïfs, vraiment timides, vraiment sincères, une intrigue enfin roulant tout entière sur un quiproquo des moins distingués; aux yeux du despote de Covent-Garden et des petits maîtres de sa suite, tout cela constituait une œuvre basse, du dernier commun, absolument indigne de la première scène de Londres. Mais on ne pouvait traiter Goldsmith comme un débutant, comme un écrivain famélique. A défaut de fortune, il avait la gloire; il avait des amis influents, l'oreille et la faveur du public qui lit, juge et paye. Par-dessus tout, il avait une promesse formelle du directeur. Coleman essaya la temporisation, prit des biais, imagina des prétextes, se servit enfin de ces mille moyens de défaite ou de retard qu'un impresario trouve toujours à sa disposition ; cependant, il ne réussit pas à cacher à l'auteur son opinion défavorable de la pièce. Telle était la modestie du grand écrivain qu'il pria Coleman de lui exposer tranquillement et méthodiquement ses objections. Il l'écouta longtemps dans un profond silence et s'en alla très attristé, sans avoir rien répondu, se demandant s'il ne s'était pas trompé. O misère! ce pauvre poète se prit à douter de son génie. L'aimable et médiocre Cooke nous en donne une preuve mélancolique dans ses curieux souvenirs : « J'étais entré, dit-il, ce soir-là, dans une taverne de Holborne où les écrivains avaient coutume de se réunir. Dès en arrivant, j'aperçus Goldsmith dans son beau costume rouge, les coudes sur la table, la tête entre les mains, l'air désespéré. Je m'approchai de lui pour le consoler en lui disant : « Qu'est-ce donc, docteur? — Ah! mon cher ami, me répondit-il, je suis un « malheureux; j'appelle la mort! J'avais une pièce qui devait être jouée à Covent-« Garden et sur le succès de laquelle je comptais pour ne pas aller en prison, « car mes créanciers deviennent féroces. Eh bien, mon ami, Coleman, qui s'y « connaît, trouve ma comédie pitoyable! -- Et qu'est-ce que votre comédie, « ami Oliver? dis-je. — C'est... Mais voulez-vous que je vous la raconte? » s'écria-t-il en se redressant et les yeux brillants; puis, sans attendre ma réponse, il se mit à me narrer l'intrigue d'une façon si incohérente, si nerveuse, si décousue, s'interrompant parfois pour pousser un formidable éclat de rire ou pour se livrer à quelque geste extraordinaire, que j'eus toutes les peines du monde à comprendre ce dont il s'agissait. Quand il eut fini, il me regarda anxieux : « Hum! fis-je, j'ai bien peur que votre idée ne semble grossière à un « public engoué de belles phrases, de belles manières et de beaux sentiments. » Goldsmith baissa la tête; toute son animation tomba : « Merci de votre sincé-« rité, dit-il d'un air morne; mais je ne puis faire mieux, car je m'aperçois tous « les jours que mon génie, si j'en ai jamais eu, m'a totalement abandonné! »

Heureusement, vers la fin de l'année 1772, une circonstance imprévue vint relever le courage du poète, lui rendre cette confiance en soi si nécessaire au succès. Johnson le décida à lire sa pièce aux membres assemblés du fameux club d'Albermale street. Cette célèbre société, composée des esprits les plus brillants de l'époque, avait été fondée par Johnson, Reynolds et Goldsmith ; au début, elle ne comptait que huit membres. En 1772, elle en comptait vingt, dont les plus connus, outre les trois que je viens de citer, étaient Thomas Burke,

1. *Cooke's Diary*, t. II, p. 212 et suivantes.

le plus grand orateur de son siècle, Townshend[1], Beauclerc, David Garrick, Langton, Boswell, l'inséparable de Johnson et son futur biographe, etc., etc. Cette soirée où Goldsmith lut son œuvre fut une des plus joyeuses de cette joyeuse assemblée. A en croire les mémoires du temps, le bruit fut tel qu'aucun voisin ne put dormir. On entendait à l'autre bout de la rue les formidables éclats de voix de Samuel Johnson. Oliver fut porté en triomphe. On fit flamber de nouveaux bols de punch en son honneur. On adopta à l'unanimité une résolution tendant à ce qu'une démarche fût faite par le club auprès du directeur de Covent-Garden pour le sommer de mettre de suite la comédie du poète en répétition. S'il s'y refusait, on lui retirerait le manuscrit ; les membres du club s'improviseraient acteurs eux-mêmes, chercheraient des actrices de bonne volonté parmi les plus jolies femmes de leur connaissance, loueraient une salle, apprendraient les rôles, et joueraient la pièce à la barbe et au détriment de Cumberland, Macpherson, Coleman et consorts. Il est regrettable que la soumission du directeur de Covent-Garden ait mis à néant ce beau projet : la pièce n'eût rien perdu de son attrait à être interprétée par des acteurs qui se fussent appelés Johnson, Burke et Goldsmith[2].

Johnson se chargea de la démarche près du directeur récalcitrant. Cette démarche fut précédée d'une lettre de Goldsmith à Coleman qui nous a été conservée et qui trouve naturellement sa place ici. Elle est datée du 13 janvier 1773 :

« Cher monsieur,

« Je vous supplie de me délivrer de l'état d'incertitude dans lequel vous me tenez depuis si longtemps ; faites à ma pièce toutes les objections qu'il vous plaira, j'essayerai d'y remédier, sans perdre mon temps à discuter son mérite avec vous ; mais je m'oppose absolument à ce que vous preniez d'autres juges de ses mérites ou de ses défauts. Vous devez vous souvenir que, dans une occasion semblable, M. Garrick m'ayant proposé de m'adjoindre M. Whitehead pour retoucher une œuvre de moi, je refusai avec indignation ; ce fut même l'occasion d'une brouille entre nous ; j'espère encore que vous ne serez pas aussi injuste pour moi qu'il l'a été. Vous savez quelles difficultés pécuniaires m'accablent ; vous savez que j'ai une grosse somme à payer prochainement ; d'après vos promesses formelles, je devais compter, pour me libérer, sur ce que me rapporterait la représentation de ma comédie. Voulez-vous, en manquant à vos engagements, m'obliger à manquer aux miens ? Je ne puis le croire. Jouez donc ma pièce ; que vous la trouviez bonne ou mauvaise, je vous demande de la livrer au public. J'ai confiance en lui. Remplissez vos promesses envers moi et obligez-moi ainsi à demeurer votre ami et votre serviteur.

« GOLDSMITH[3]. »

1. Townshend qui fut quelques années plus tard chancelier de l'Échiquier.
2. *Goldsmith's Memoirs*, by Percy, t. IV, p. 136.
3. *Correspondance of the Coleman family*, t. VII, p. 28.

Cette lettre fière et touchante, la visite de Johnson exposant ses arguments avec la chaleur d'éloquence qui lui était habituelle, arrachèrent enfin à Coleman un pénible consentement ; il ne dissimula d'ailleurs aucune de ses appréhensions à l'ambassadeur d'Albermale street. Pour lui, la pièce n'était pas née viable ; il ne consentait à la jouer que pour remplir un engagement pris à la légère, que pour obéir aux sollicitations de personnages illustres, mais il dégageait sa responsabilité et se lavait les mains du résultat. Ceci établi, il donna des ordres pour qu'on mît l'œuvre en répétition. Alors une autre chanson, celle des acteurs, commença. Un certain M. Smith refusa avec indignation le personnage d'un jeune premier qui dans tout son rôle n'avait pas une seule expression à la mode ; un autre, nommé Woodward, déclara qu'il n'oserait jamais personnifier un caractère aussi grossièrement naturel que celui de Tony Lumpkin ; enfin la belle Mme Abington, l'étoile de Covent-Garden, dit qu'elle ne consentirait jamais, jamais, à se déguiser en fille d'auberge, fût-ce pour plaire à Johnson lui-même. Goldsmith ressentit très vivement ce dernier coup ; cette actrice était la favorite du club, et le poète s'était vanté d'avoir écrit le rôle de Kate-Hardcastle spécialement pour elle. N'importe ! décidé cette fois à ne se laisser arrêter par aucun obstacle, à n'être découragé par aucune déception, il se mit à chercher parmi les doublures et les comparses. Sa première découverte fut celle d'un malheureux jeune homme qui, dans les pantomimes, jouait les rôles d'arlequin. Il le chargea de personnifier son amoureux. Cet acteur est devenu célèbre dans les annales du théâtre anglais sous le nom de Lee Lewes. Il trouva encore, dissimulée dans les coulisses, une jeune figurante, ravissante, d'une beauté naïve et anglaise, miss Burkley ; elle interpréta le rôle de Kate avec tant de charme, de vivacité et d'intelligence que la fière Abington en pleura, dit-on, de dépit. Bref, il parvint à réunir neuf artistes presque inconnus du public, mais qui, dépourvus de prétentions et désireux d'arriver, devaient former sous sa direction et celle de Johnson un excellent ensemble. Dès lors, les répétitions marchèrent rapidement ; les membres du club y venaient par bande ; chacun s'intéressait à l'œuvre, y mettait du sien. Burke donnait des leçons de diction au jeune premier, Townshend apprenait à la jolie miss Burkley comment les femmes du monde se levaient, s'asseyaient, jouaient des yeux et de l'éventail, Reynolds avait l'œil aux costumes et aux décors, Goldsmith allait, venait, se démenait dans son habit éclatant, perdait la tête, pleurait, riait tout à la fois ; tous étaient pleins de confiance, de courage et d'espoir ; seul, trônant dans son fauteuil dictatorial, Coleman prenait des airs d'augure et secouait la tête d'une façon découragée. Quelques jours seulement avant la répétition générale, on s'aperçut que la pièce n'avait pas de titre : « L'auteur a oublié ce détail, écrivait Johnson à un de ses amis, et nous voilà tous en travail d'enfantement d'un titre pour la pièce du pauvre Goddy[1]. » On proposa successivement : *les Erreurs d'une nuit*, *Vieille Maison, nouvelle enseigne*, Reynolds tenait pour *le Stratagème d'une belle ;* chacun disait son mot ; Goldsmith, assis dans un coin, ne prenait pas part à la discussion et semblait plongé dans la lecture d'un livre ; tout à coup, il fit un bond énorme et

1. *Boswell's life of Johnson*, t. VI, appendice.

courut vers ses amis en s'écriant : « J'ai le titre, mes amis, j'ai le titre, et c'est à Dryden que je le dois. Écoutez ce vers de l'immortel poète :

« But kneels to conquer, and but stoops to rise. »
(Elle ne s'agenouille que pour vaincre et ne s'abaisse que pour s'élever.)

Le titre de *She stoops to conquer* fut adopté à l'unanimité [1].

IV.

Et maintenant nous voici enfin arrivés à cette fameuse soirée du lundi 15 mars 1773, demeurée fameuse dans les fastes du théâtre de Covent-Garden. Johnson avait invité tous les amis du poète à dîner, avant la représentation, à la taverne de Saint-James. Georges Steevens, un des membres du club que j'ai oublié de mentionner, vint chercher le vieux philosophe à son domicile ; il le trouva plein de zèle, entre ses deux bonnes femmes, dont l'une arrangeait sa perruque, tandis que l'autre l'aidait à passer son plus bel habit. A ce dîner, les principaux convives étaient Burke et son frère Richard, sir Joshua Reynolds et Caleb Whitefoord, le Francisque Sarcey de l'époque. Ce qu'il y a de vraiment amusant, c'est que le chef de l'école sentimentale contre laquelle Goldsmith dirigeait sa tentative dramatique, Cumberland lui-même, a essayé de faire croire qu'il assistait à cette réunion ; dans des mémoires écrits trente ans après l'événement, et qui ne sont d'ailleurs qu'une collection de faits apocryphes, il décrit le repas avec force détails, cite parmi les personnes présentes le pauvre poète Fitz Herbert, qui s'était suicidé trois mois auparavant, et prend, en parlant de Goldsmith et de sa comédie, un ton de supériorité et de protection des plus réjouissants. Il raconte que lui et ses amis avaient *bien peu d'espoir*, mais qu'ils étaient déterminés à batailler vigoureusement pour *leur auteur*. Ils avaient concentré leur force ce soir-là à la « Taverne de Shakespeare » (j'ai dit tout à l'heure que c'était à Saint-James). Johnson présidait et *fut l'âme et la vie de ce dîner*. Bien que ses saillies et ses bons mots fussent *plus divertissants que la pièce de Goldsmith*, ils se rendirent au théâtre à temps pour y remplir *leur devoir*, amenant avec eux une bande déterminée de claqueurs écossais. Bref, après s'être étendu sur le zèle manifesté par lui dans cette occasion, Cumberland termine ainsi son compte rendu : « Enfin, grâce à l'habileté de nos manœuvres, bien plus qu'au mérite réel de la pièce, le succès fut complet et le rideau tomba au milieu de nos applaudissements [2]. » Cette façon de raconter le triomphe d'un rival ne semble-t-elle pas délicieuse ?

Malheureusement pour ce pauvre Cumberland, les journaux du jour sont parvenus jusqu'à nous ; ils nous apprennent que ce soir-là justement on avait aperçu dans une loge trois figures allongées : celles de MM. Hugh Kelly, Ossian Macpherson et Sentimental Cumberland ; en entendant le prologue, écrit spécialement par Garrick et dans lequel, reniant ses anciens dieux, le grand acteur cinglait du fouet de la satire *les sentimentalistes*, la physionomie des

1. *Craddock's Memoirs*, t. Ier, p. 187.
2. *Cumberland's Memoirs*, t. Ier, p. 366-IX.

trois compères se rembrunit visiblement, et lorsque retentirent les éclats de rire d'un public enthousiasmé, on eût juré, à l'aspect de leurs visages, qu'ils assistaient à l'enterrement de cette école dont ils avaient été si longtemps les maîtres. Pendant un des entr'actes un bel esprit anonyme fit circuler à travers le parterre le quatrain suivant :

At Dr Goldsmith's merry play
All the spectators laugh, they say.
The assertion, sir, I must deny
For Cumberland and Kelly cry.

« A la joyeuse pièce du Dr Goldsmith, — Tous les spectateurs rient, dit-on. — L'assertion, monsieur, n'est pas exacte, — car Cumberland et Kelly pleurent[1]. »

La vérité est que ce fut un triomphe formidable. Longtemps exilé, le Rire, le grand Rire de Rabelais, de Shakespeare et de Molière, reprit, cette nuit-là, possession de son trône. Aux acclamations de la foule, il chassa, comme de vaines apparences, tous les eunuques intellectuels qui avaient usurpé son royaume. Et tel fut l'enthousiasme, telle fut l'exubérante joie du public déchaîné, que les acteurs durent s'interrompre souvent pour laisser passer l'orage des approbations. « J'ai cru un instant, dit un témoin oculaire, que le théâtre allait s'écrouler. » Le fastidieux Walpole, l'ennemi tenace de Goldsmith, est contraint d'écrire le lendemain à lady Ossony : « On a joué hier soir une pièce du Dr Goldsmith, qui a réussi d'une façon prodigieuse ; tous les yeux se fixaient sur Johnson, qui se tenait, au premier rang d'une loge de face, debout, aussi rouge que le vêtement de l'auteur, applaudissant, riant et rugissant comme un océan en furie[2] ! »

Mais au milieu de ce triomphe, où donc était le triomphateur, où donc était Goldsmith ? Pendant tout le dîner, on l'avait vu triste, pensif, mangeant à peine, ne buvant pas ; à l'heure où la bande de ses amis se rendit au théâtre, il réussit à leur échapper, et telles étaient leurs préoccupations qu'ils ne s'aperçurent pas tout d'abord de sa disparition [3] ; cependant, au dernier acte, un de ses intimes, Northcote, courut à sa recherche, pour lui annoncer son grand succès. Il le trouva, assis seul sur un banc, dans l'ombreuse allée du parc de Saint-James ; à travers les grands arbres, les rayons de la lune le caressaient doucement ; un vieux chien égaré était venu poser sa tête sur les genoux du poète, et Goldsmith, perdu dans ses rêveries, le caressait distraitement. Northcote le réveilla en lui touchant l'épaule.

« Ah ! c'est vous, camarade ? fit Goldsmith. Eh bien, rit-on beaucoup ?

— Tellement qu'on ne peut s'entendre.

— Alors, dit doucement l'auteur du *Village abandonné*, en se levant et en regardant alternativement Northcote et le chien, allons nous coucher, mes amis, la victoire nous appartient. »

1. *Monthly Review*, t. XLVIII, p. 309. — Voir aussi l'*European Magazine*, t. XXIV, p. 173.

2. *Vernon Smith's Ossony's letters*, t. Ier, p. 57. La lettre est datée du 10 mars 1773.

3. *Cooke's Diary*, t. IV, p. 14.

Et, par les rues désertes, silencieuses et mal éclairées, ayant pour toute escorte un seul ami et un chien sans maître, à l'heure même où son nom prononcé par un acteur était accueilli par le tonnerre des populaires acclamations, Oliver Goldsmith, désormais immortel, regagna paisiblement son modeste logis [1].

1. *Northcote's Conversations*, t. Ier, p. 41. — Voir aussi la *Vie de Reynolds*, par le même, t. Ier, p. 286.

Rennes, décembre 1886.

R. DU PONTAVICE DE HEUSSEY.

NOTA. — Les vignettes qui égayent cet article ainsi que la planche hors texte sont les reproductions de curieuses estampes anglaises, dues au crayon satirique de Dickinson, caricaturiste anglais contemporain d'Oliver Goldsmith.



CHRONIQUE DU LIVRE

RENSEIGNEMENTS ET MISCELLANÉES

VENTE DU 22 AU 26 NOVEMBRE 1886, RUE DES BONS-ENFANTS [1].

(Ch. Porquet, expert.)

Bibliothèques de MM. Philippe de Saint-Albin et Achille Jubinal.

Ces deux bibliothèques réunies, formant près de 800 numéros, contenaient quantité de bons livres qui n'ont pas été vendus cher. Nous ne citerons que les plus importants.

BALZAC : *Eugénie Grandet.* — Ouvrage orné de huit sujets dessinés par Dagnan-Bouveret et gravés à l'eau-forte par Le Rat. Paris, imprimé pour les Amis des livres par Motteroz, 1883, 1 vol. gr. in-8°, broché, tiré à 120 exemplaires, 227 francs.

DIDEROT : *Jacques le fataliste et son maître.* — Douze dessins de Maurice Leloir, gravés à l'eau-forte par Courtry, de Los Rios, Monziès et Teyssonnières. Paris, imprimé pour les Amis des livres par Chamerot, 1884, gr. in-8°, broché, tiré à 138 exemplaires, sur papier du Japon, 225 francs.

GAUTIER (THÉOPHILE) : *L'Eldorado ou Fortunio.* — Paris, imprimé pour les Amis des livres par Motteroz, 1880, gr. in-8°, broché, tiré à 115 exemplaires ; contenant les eaux-fortes de Milius et les vignettes d'Avril, 345 francs.

HUGO (VICTOR) : *Les Orientales.* — Illustrées de huit compositions de

1. La chronique du *Livre* doit toujours être en mesure de donner à ses lecteurs des renseignements sur les ventes de la saison ; c'est pourquoi nous dirons que prochainement on vendra aux enchères une partie très importante de la bibliothèque de M. Techener. On parle aussi de la vente (sur catalogue à prix marqués) de la bibliothèque d'un amateur, qui, après avoir réuni de très beaux exemplaires d'ouvrages à gravures du XVIIIe siècle, a pris tout à coup le parti de les troquer contre des billets de banque.

MM. Gérôme et Benjamin Constant, gravés par de Los Rios. Paris, imprimé pour les Amis des livres par Chamerot, 1882, in-4°, broché, papier du Japon, 155 francs.

LABORDE (DE) : *Choix de chansons.* — Mises en musique, ornées d'estampes de Moreau, etc. Paris, 1773, 4 vol. gr. in-8°, demi-rel. mar. r., non rognés; 1,435 francs.

LA FONTAINE : *Les Amours de Psyché et de Cupidon.* — Avec le poème d'Adonis, fig. de Moreau. Paris, Didot, an III (1795), in-4°, cart., non rogné, 240 francs.

LONGUS : *Les Amours pastorales de Daphnis et Chloé.* — Traduites par Amyot. Paris, 1718, fig. gravées par Audran d'après Philippe d'Orléans; v. marbr., fil., tr. dor., rel. anc., 450 francs.

MÉRIMÉE : *Chronique du règne de Charles IX.* — Illustrée de 31 compositions dessinées et gravées à l'eau-forte par Edmond Morin. Paris, imprimé pour les Amis des livres par Chamerot, 1876, 2 vol. gr. in-8°, br. tiré à 115 exemplaires, 700 francs.

Monde dramatique (le). — Revue des spectacles. Paris, 1835-39, 8 vol. gr. in-8°, demi-rel. veau rose, texte par Gérard de Nerval, Théophile Gautier et autres; vignettes par Célestin Nanteuil, Gavarni, etc., 195 francs.

MURGER (HENRI) : *Scènes de la vie de bohème.* — Avec un frontispice et 12 gravures à l'eau-forte par A. Bichard. Paris, imprimé pour les Amis des livres par Jouaust, 1879, in-8°, broché, tiré à 118 exemplaires, 349 francs.

Suite d'estampes. — Gravées par Mme de Pompadour, d'après Guay, graveur du roi. Paris (1775), in-4°, portr. d'après Boucher, v. marbr., 345 francs.

VIGNY (ALFRED DE) : *Servitude et grandeur militaires.* — Dessins de H. Dupray, gravés à l'eau-forte par Daniel Mordant. Paris, imprimé pour les Amis des livres par Lahure, 1885, gr. in-8°, broché, tiré à 121 exemplaires sur papier du Japon, 169 francs.

VOLTAIRE : *Romans et contes.* — Bouillon, 1778, 3 vol. in-8°, vig. et fleurons, v. marbr., 265 francs.

VENTE DU 1er AU 4 DÉCEMBRE 1886, RUE DES BONS-ENFANTS.

(Ch. Porquet, expert.)

Beaux livres provenant d'une grande bibliothèque.

BÉRANGER : *Œuvres complètes.* — Paris, Perrotin, 1834, 6 vol. y compris le supplément, gr. papier vélin, mar. bleu, tête dorée, non rognés; avec diverses suites de fig. (de mauvais tirage), 235 francs.

CERVANTES : *L'Ingénieux hidalgo don Quichotte de la Manche.* — Traduit et annoté par Viardot, vignettes de Tony Johannot. Paris, Dubochet, 1836-37, 2 tomes en 12 vol. gr. in-8°, demi-rel., mar. violet, dos et coins, tête dor., non rognés (Niedrée), 1,270 francs. Exemplaires sur *papier de Chine* auquel on a

ajouté 36 dessins originaux de Lefèvre, Lebarbier, Choquet, Collin, et environ 1,700 fig. tirées de différentes suites.

Il était parfaitement inutile d'enfouir les vignettes de Tony Johannot sous une avalanche de gravures disparates. Ce livre, ainsi fabriqué, est vieux jeu. Il y a longtemps que les amateurs judicieux ont renoncé à faire ces sortes de salades.

FIELDING : *Tom Jones.*— Traduction complète ornée de 12 gravures en taille-douce d'après Moreau. Paris, Didot, 1883, 4 vol. gr. in-8°, demi-rel. non rognés. Exemplaires en grand papier vélin, contenant les figures de Moreau, avant la lettre et eaux-fortes, et la suite de Tony Johannot, 325 francs.

LA FONTAINE : *Fables.* — Illustrées par Grandville. Paris, Fournier, 1838, 2 vol. in-8°, demi-rel. mar. r., non rognés. Exemplaires sur *papier de Hollande,* contenant les frontispices et les 240 figures tirées sur *papier de Chine,* montées sur vélin. Très rare en cette condition, 289 francs.

LA FONTAINE : *Contes et nouvelles en vers.* — Paris, Didot (1795), 2 vol. in-4°, pap. vélin, fig., mar. rouge, tr. dor. Exemplaires contenant la suite dessinée par Fragonard, dont 13 épreuves avant les numéros et d'autres pièces, 320 au total, 600 francs.

MARMONTEL : *Contes moraux.* — Paris, Merlin, 1765, 3 vol. in-8°, fig., mar. rouge, tr. dorée, rel. anc. Exemplaires de premier tirage, 398 francs.

MOLIÈRE : *Œuvres.* — Paris, 1734, 6 vol. in-4° fig., mar. r. jans. dent. int., tr. dor. (Hardy), exemplaires de second tirage, 320 francs.

MONTESQUIEU : *Le Temple de Gnide.* — Paris, Didot, an III (1795), gr. in-8°, papier vélin, mar. rouge, dent., dos orné (Bozérian). Exemplaire contenant les figures dessinées par Eisen et Le Barbier en double état, noires (*de premier tirage*) et coloriées, 3,005 francs.

Nous avons déjà rencontré deux exemplaires dans la même condition, qui ont été vendus 30 ou 40 francs, parce qu'on n'avait pas pris garde que les figures noires étaient de premier tirage. Cette fois le livre a atteint son prix, grâce à la concurrence de deux libraires qui se le sont disputé jusqu'au dernier carat.

MUSSET (ALFRED DE) : *Œuvres complètes.* — Ornées de 28 gravures d'après les dessins de Bida. Paris, Charpentier, 1866. 10 vol. gr. in-8°, demi-rel., tête dor., non rognés, papier de Hollande, fig. sur papier de Chine, avant la lettre, 332 francs.

PRÉVOST (l'abbé) : *Histoire de Manon Lescaut.* — Paris, Werdet et Lequien, 1827, in-8°, fig. de Desenne, demi-rel., non rogné. Exemplaire en papier vélin, avec la suite de Lefèvre ajoutée en double état, eau-forte et avec lettre, 400 francs.

RABELAIS : *Œuvres.* — Avec des remarques de Le Duchat. Amsterdam, 1741, 3 vol. in-4°, fig., mar. r. fil. à la Du Seuil, dos orné, tr. dor. (Capé) 299 francs.

La reliure a coûté davantage. Nous ne cesserons de répéter que les amateurs d'aujourd'hui, et nous pourrions dire ceux de demain, sans crainte de nous tromper, veulent absolument avoir les vieux livres dans leurs vieilles reliures, afin d'être à peu près sûrs que ce qu'ils achètent n'a pas été maquillé.

SWIFT : *Voyages de Gulliver.* — Paris, Didot (1797), 2 tomes en 4 vol. in-18, fig., mar. vert, fil., tr. dor., non rogné (David). Exemplaires en papier vélin avec la suite de Lefèvre en double état, 330 francs.

VOLTAIRE : *Œuvres complètes.* — Paris, Renouard, 1819-25, 66 vol. gr. in-8°, demi-rel., cuir de Russie, non rognés. Exemplaires en grand papier vélin contenant la suite de Moreau, avant la lettre, et celle de Desenne, 345 francs.

Romans et contes. — Bouillon, 1778, 3 vol. in-8°, vignettes et fleurons par Monnet, Mariilier, Moreau, etc.; épr. avant les numéros, demi-rel., mar. r., tr. dor., 160 francs.

WATTEAU (ANTOINE) : *Figures.* — De différents caractères de paysages et d'études, dessinées par Watteau, gravées par les plus habiles artistes du temps. Paris, Huquier, s. d., gr. in-fol., mar. r., filet à la Du Seuil, dos orné, tr. dor. (Petit). Curieux recueil contenant 350 figures, la plupart gravées par François Boucher, 1,460 francs.

Un exemplaire d'Hippocrate annoté par Rabelais. — M. Aimé Vingtrinier, bibliothécaire de la ville de Lyon, a bien voulu nous adresser une étude sur un exemplaire d'Hippocrate annoté par Rabelais.

Bien que cette étude ait été insérée, il y a quelque temps, dans *le Courrier de Lyon et du Sud-Est,* nous sommes heureux de le reproduire ici, persuadés que nos lecteurs le liront avec intérêt :

De tous les amis de Rabelais, de tous les admirateurs fanatiques du divin Alcofribas, y en a-t-il beaucoup qui connaissent leur auteur? J'en doute. Ceux qui ont cassé l'os, oui. Quant aux autres, non, certes!

Que dit la foule? que savent les esprits superficiels et badins? que Rabelais fut un biberon, un adorateur passionné de la purée septembrale, un sensuel, un égrillard, un facétieux à qui on doit entre autres *les Horribles et espouventables faicts et prouesses du très renommé Pantagruel, roy des dipsodes ou la pantagruélique prognostication certaine et infaillible composée au prouffit et advisement de gens estourdis et musars de nature;* un défroqué irrévérencieux, plus disposé à baiser les chausses du pape que sa mule, et là-dessus on est parti; on l'a loué, acclamé, glorifié, souvent sans l'avoir compris, encore plus souvent sans l'avoir lu, et les mêmes innocents lecteurs qui ont confondu Molière et Scapin, qui ont pris *Don Quichotte* pour un roman et Gulliver pour un amusant badinage se sont esclaffés de rire aux lardons salés et aux farces de haulte graisse que leur offrait un impitoyable railleur.

Excellent de rire, mais ce n'était pas une simple amusette que leur présentait l'immortel enfant de Chinon.

Demandez ce qu'ils en pensaient alors à Sébastien Gryphe, ce géant de l'imprimerie, à Jean de Tournes, à François Juste, à Junte, à Dolet, à Marot, à cette pléiade brillante qui fut la gloire de Lyon au XVIe siècle, aux frères Vauzelles, malgré leur austérité, à Symphorien Champier, Claude de Bellièvre, Aneau, du Choul, Maurice Sève, du Peyrat, Voulté, société charmante et savante qu'embellissaient des femmes comme on n'en voit plus : Louise Labé, Clémence de Bourges, Pernette du Guillet, Claudine et Sibylle Sève, et on vous dira si on regardait le médecin de l'Hôtel-Dieu du pont du Rhône comme un baladin et un bouffon, ou comme un des savants les plus étonnants de cette époque privilégiée.

Demandez-le surtout à l'austère et implacable Calvin, car c'est surtout par ses ennemis qu'on est bien jugé.

Quel prosateur élégant, quel penseur profond, quel philologue sagace, quel phi-

losophe, quel érudit universel, ils trouvaient dans ce joyeux scribe dont vous êtes si épris !

Non, Rabelais n'est pas ce que prétend votre légèreté vantarde et c'est avec plus de respect qu'on ne lui en accorde qu'on doit prononcer son nom.

Arrivé à Lyon en 1532, à sa sortie de Montpellier, où il avait été reçu bachelier, Rabelais vint prendre un modeste logis, rue Dubois, proche Saint-Nizier, et il entra comme correcteur, tout près de là, dans la célèbre imprimerie de Gryphe où son érudition et sa connaissance des langues anciennes en firent un auxiliaire précieux ; mais il ne resta pas longtemps attaché à cette place secondaire ; son savoir et ses amis lui firent obtenir la charge de médecin de l'Hôtel-Dieu, quoiqu'il ne fût pas docteur. Là, il donna carrière à toute son activité et non seulement il vit le monde qui se disputait ses instants, non seulement il traita les riches et les pauvres, les amusa et les désopila par ses contes renversants, mais il publia plusieurs ouvrages de science, fit des traductions, approfondit la philosophie, la médecine, le droit, la philologie ancienne et moderne et lança les premiers volumes de ces Almanachs, délices de nos pères, opuscules qui parlaient de tout et qui eurent une si brillante vogue, un si vibrant et si glorieux succès.

Ce ne fut pas tout. Il donna une nouvelle édition d'Hippocrate et de Galien, et il prépara son œuvre avec un soin particulier. Ce fut Sébastien Gryphe qui l'imprima.

Ce n'est cependant pas de ces livres rares et curieux que nous voulons nous occuper ici ; les bibliophiles les ont suffisamment décrits ; nous voulons signaler un autre ouvrage, autrement important pour nous, car il porte directement la marque des études, des préoccupations et des pensées intimes de notre écrivain.

Parmi les richesses que possède la bibliothèque de Lyon, parmi les trésors dont elle est fière, on peut compter en première ligne le volume d'Hippocrate qui a, suivant toute apparence, appartenu à Rabelais, que notre illustre docteur lisait, étudiait, dont il collationnait le texte, dont il soulignait les passages, et sur les marges duquel il jetait ses réflexions avec une ardeur fébrile et une rapidité qui font aujourd'hui le désespoir ou l'embarras des érudits et des curieux.

Il est intitulé :

Hippocratis medicorum omnium longe principis Epidemiorum liber sextus, jam recens latinitate donatus Leonardo Fuchsio interprete.

Addita est luculenta universi ejus libri expositio, eodem Leonardo Fuchsio authore.

Adjecta insuper sunt ad calcem graeca ut diligens lector haec ipsa cum latinis conferre possit.

Haganoæ, ex officina Johanis Secer, anno millesimo quingentesimo trigesimo secundo (M.DXXXII) *mense februario.*

Additus est et index commentarii. — Joli volume in-4° ; couverture du temps, veau brun, gaufrée, non cité par Brunet.

Cette édition avait paru la même année que Rabelais donna son *Hippocrate*.

Modifia-t-il son œuvre dans les éditions suivantes ? Nous l'ignorons. Le texte des deux éditions de Haguenau et de Lyon offre-t-il des variantes ? Les érudits seuls peuvent le dire ; nous ne possédons pas l'exemplaire imprimé par Gryphe, en 1532.

A comparer les notes de notre ouvrage avec les *Autographes de Rabelais*, publiés par le Dr Gordon, en 1876, il n'y a pas de doute, croyons-nous, à émettre ; c'est bien l'écriture de Rabelais que nous avons sous les yeux.

Ces notes, courtes et rapides, sont difficiles à déchiffrer ; à première vue, on dirait de l'allemand.

Il n'en est rien ; c'est du latin et quelquefois du grec. Le latin était si familier à notre auteur qu'il précipitait sa plume comme si le temps lui eût manqué. Souvent il n'achevait ni ses lettres ni ses mots ; souvent aussi, dans sa fougue, il se sert de signes connus de lui seul. Le grec est plus calme et mieux posé. Les annotations dans cette langue ne dépassent pas une vingtaine. Ce sont, la plupart du temps, des mots détachés, des termes de médecine ; le latin est employé pour des phrases. De

© 2007 Lyon Editions « Les passeurs du temps » contact.apdt@free.fr

nombreuses lignes du texte imprimé sont rapidement soulignées au cours de la lecture, comme ayant mérité son attention. Parfois, le caprice l'entraîne. Il lit *calculosis balneum* et il écrit en marge : *balneum calculosis*, comme étant, sans doute, plus euphonique et plus digne de son oreille de prosateur fin, sensible et délicat.

Parfois, il répète la phrase ou le mot qui a frappé son imagination, soit pour témoigner de l'étonnement, soit pour graver le sens dans son esprit :

Quibus affectio inest, lit-il, *quam proprie Nephritin nominant...* Il s'arrête, réfléchit et écrit en grec dans la marge : *Nephritin*, comme s'il voulait rappeler une étymologie : *Nephros*, rein ; et comme la finale *ite* indique une inflammation, la néphrite lui rappelle aussitôt une inflammation rénale...

Il lit : « Secundum rectitudinem fiunt laterum dolor, praecordiorum distensiones, lienis tumores, sanguinis ex naribus eruptiones et quae juxta aures plaerumque etiam talia sunt, quae in oculos procumbunt. » Et il écrit en marge : *kat eutuórian.*

Il continue ainsi ses annotations jusqu'à l'index final et, si nous n'en exagérons point l'importance, qu'il nous soit permis du moins de proclamer combien il est émouvant, touchant, de se représenter le médecin de l'Hôtel-Dieu du pont du Rhône chez lui, étudiant, la plume à la main, à la lueur d'une lampe fumante, tandis que le fleuve mugit sous ses fenêtres ; annotant du latin ou du grec, suivant avec attention la pensée et l'enseignement du plus grand médecin de l'antiquité, approuvant, doutant, niant et oubliant, dans une méditation profonde, les bruits du dehors, les inquiétudes si vives de l'humanité, Rome, Genève, Paris, la cour, les idées nouvelles qui font craquer la vieille société, les querelles théologiques, philosophiques, sorbonniques, puis, à la fin, relevant la tête en souriant avec malice à l'idée insensée de faire noyer cinq cent mille Parisiens dans une inondation comme jamais on n'en avait entendu parler.

Que vaut la robe traditionnelle de Montpellier ? Rien par elle-même. On la vénère cependant, on la conserve, on la montre comme une relique, un souvenir. Le livre annoté par Rabelais n'a pas fait progresser la science. Il n'en est pas moins précieux pour la ville de Lyon, les philosophes, les penseurs, et pour tous ceux qui suivent d'un œil avide la marche et la transformation de l'humanité.

AIMÉ VINGTRINIER.



CASANOVA INÉDIT

AVANT-PROPOS ET PRÉFACE A SES MÉMOIRES



E Livre *semblait destiné à apporter sur la personnalité et les écrits du célèbre aventurier Jacques Casanova de Seingalt la lumière la plus inattendue et les révélations les plus curieuses. — On se souvient des brillants articles de notre regretté collaborateur Armand Baschet, prouvant de manière irréfutable, par six articles consécutifs, non seulement l'authenticité absolue, mais encore la véracité minutieuse des illustres* Mémoires *de cet étonnant chevalier d'aventures. A la suite de ces articles qui furent lus, commentés et reproduits dans les journaux littéraires de l'Europe entière, nous sommes revenu à diverses reprises sur Casanova et ses œuvres, et nous avons établi, en quelque sorte, son iconographie par la publication de deux portraits, le premier (Casanova à soixante-dix ans) reproduit d'après une gravure rarissime de son* Icosameron, *le second gravé spécialement d'après un buste de Casanova fait par lui-même à l'âge de quarante ans, et que nous venions de découvrir à l'Exposition des Arts décoratifs de Vienne en 1883, au cours d'un voyage en Orient.*

Depuis cette époque, nous n'avons point abandonné notre piste casanovienne; nous avions connaissance, d'après les articles même du pauvre Armand Baschet, que tous les papiers de Casanova, sa correspondance, les fragments inédits de ses Mémoires, *ses notes intimes, ses travaux divers se trouvaient encore au château de Dux, près de Tœplitz en Bohême, où le grand et incroyable amoureux rendit chrétiennement son âme à Dieu, le 4 juin 1798, après être resté quatorze années durant l'hôte et l'ami du comte de Waldstein, seigneur de Dux, avec le titre, les fonctions et les honoraires de bibliothécaire du château.*

Nous avons donc intrigué pendant plus de quatre ans dans le but de prendre copie intégrale de ces papiers si intéressants à divers titres et afin d'en devenir le publicateur dans cette revue. Aujourd'hui, grâce à l'appui d'un érudit italien, le professeur d'Ancona, de Pise, que nous avions connu à Venise en 1880, et en compagnie duquel nous visitâmes les Plombs *célèbres, nous avons pu obtenir copie, à Dux, de tous les manuscrits français de Casanova, abandonnant à notre confrère, M. Alessandro d'Ancona, les papiers rédigés en italien et qui étaient pour nous d'une importance secondaire.*

Ces papiers forment douze ou quinze dossiers assez volumineux que peu à peu nous arriverons à mettre en ordre. Il s'y trouve de nombreuses lettres du Prince de Ligne, des réflexions philosophiques, des « Casanovana », *des notes en forme de journal, des dialogues et des miscellanées d'un grand intérêt. Nous ferons profiter les lecteurs du* Livre *de notre bonne fortune et nous publierons peu à peu, avec mesure toutefois, et non consécutivement, les pièces capitales de nos dossiers.*

Aujourd'hui, nous donnons ci-après une sorte d'Avant-Propos aux Mémoires, *sous le titre :* Histoire de mon existence, *et la première Préface écrite de la main de Casanova et qu'il a par la suite entièrement refaite, aussi bien dans l'esprit que dans la forme. Cette première version est plus vigoureuse, plus concise, plus personnelle que celle qui fut imprimée en tête des* Mémoires, *et, de plus, elle présente une admirable philosophie soutenue. Nous avons scrupuleusement conservé la rédaction du maître aventurier, qui se piquait si fort de parler la langue française qu'il avait adoptée. On verra à la lecture de ces deux écrits de quelle manière le galant Casanova habillait notre langue; les italianismes ne sont pas les points les moins curieux de ces deux friands morceaux, et on pourra juger ainsi du travail opéré par le professeur Laforgue, qui eut à remettre en langage orthodoxe les nombreux volumes des* Mémoires *publiés, après revision du texte original, par la maison Brockhaus, de Leipzig, ainsi qu'il appert des preuves fournies par M. Armand Baschet.*

OCTAVE UZANNE.

HISTOIRE DE MON EXISTENCE

Volentem ducit, nolentem trahit.

GLOSE AU TITRE.

QUAND je m'annonce comme historien de mon existence, j'entens parler de celle dont ma mémoire me rend temoin, car il est impossible que je rende compte de ce dont je ne peux pas me souvenir. Le fait le plus ancien, dont je me souvienne, m'est arrivé à l'âge de huit ans et quatre mois. Donc avant cet age l'organe qui fait ma mémoire ne s'étoit pas encore formé, car s'il avoit été formé, il auroit reçu l'impression de plusieurs autres petits faits qui dûrent etre arrivés à ma présence. L'homme entre tous les animaux est le seul qui sait d'avoir une memoire, et qui possède l'art de se rappeler des idées, et de se souvenir des faits qu'il sait lui avoir fait impression. Il se donne la peine de les chercher, et il les trouve, secouru quelquefois par le local comme les chiens, et les chevaux, auxquels un lieu rappelle des faits malgré eux, et sans qu'ils se donnent aucune peine. Si l'homme donc ne se souvient de rien qu'en se rappelant des impressions, il est evident qu'il ne pourra jamais trouver des impressions plus anciennes que l'organe sur lequel elles dûrent être gravées, et que sans l'organe il n'auroit pas de memoire comme il ne pourroit pas posseder le sens de la vue sans des yeux. Il est donc absurde de s'imaginer l'âme dépouillée de matiere, et en meme tems susceptible d'idées sans se la figurer en DIEU, auquel *tantummodo* la raison doit accorder abstraitement toutes les facultés concevables. L'âme de l'homme, conçue comme existence séparée de DIEU, ne peut pas être susceptible d'impression, car il est absurde d'imaginer impression sans supposer matière, et également absurde d'accorder à l'ame les attributs que la raison ne me permet d'accorder qu'à DIEU. Il est aussi impossible de se figurer le pouvoir attaché à la memoire sans établir la necessité des impressions. Avant l'age de huit ans et quatre mois, je n'avois donc pas de memoire, car comme je puis dire je suis sûr que ce fait est arrivé à ma presence parce que j'en trouve l'impression dans ma cervelle; je dois pouvoir dire qu'il n'est pas arrivé à ma presence, puisque je ne m'en trouve pas l'impression. Si un temoin m'assure que le fait est arrivé à ma presence, et qu'il m'y a vu attentif, la conséquence que je dois en

tirer, ne m'en souvenant pas, est que je manquois donc alors de l'organe sur lequel il auroit dû faire impression, car il est impossible de communiquer sans toucher et de toucher sans presser. Donc mon existence d'homme qui pense commence à huit ans et quatre mois.

GLOSE A MA DEVISE

Par cette devise *Volentem ducit, nolentem trahit,* je souhaite que le lecteur entende que de gré ou de force je ne peux jamais avoir fait autre chose que ce que DIEU a voulu. Dieu étant present à tout, toujours agissant, et jamais indifférent, est-il possible à l'homme de faire quelque chose de contraire à sa divine volonté? Je ne le crois pas, mais malgré cela je me suis toujours cru libre dans l'action, et par consequent je suis sûr que si j'ai démerité dans le mal, je dois avoir merité dans le bien. La liberté de l'ame est le don que *Dieu* lui a fait; mais l'exécution depend de sa santé, *mens sana in corpore sano.* Si je ne m'étois pas trouvé libre un million de fois, je ne me serois jamais persuadé d'être une ame enfermée dans un corps. Lorsqu'après l'action et à l'examen je ne me suis pas trouvé libre, j'ai reconnu que j'étois malade. La maladie de l'ame est une forte passion en mouvement : *Videt bona probatque deteriora sequitur.* L'homme qui se reconnoît dans un état de violence est sage s'il sait se tenir dans l'inaction, car, s'il agit, il agira mal quand même il aura la force de se determiner à faire tout le contraire de ce à quoi la passion l'excite. La liberté cependant de ce pouvoir m'a rendu sûr de ma divine existence, dont depuis long tems je ne revoque plus en doute l'immortalité. Si j'existe, j'ai donc toujours existé, et j'existerai toujours; et comme je ne sais pas ce que j'ai fait avant que d'être dans le corps où je me trouve actuellement, je ne me flatte pas de parvenir à me reconnoître, lorsqu'à cause de la dissolution du corps que j'anime je me trouverai enveloppé dans une autre matière, à moins que mon esprit tout nu ne se trouve absorbé dans DIEU. C'est là où la philosophie toute tremblante doit s'arretter.

Pour me reconnoître après ma mort, restant existence distincte de la divine universelle, j'aurois besoin de conserver l'organe, dont je me sers actuellement pour écrire ces memoires, et cet organe deviendra poussiere. En raisonnant ainsi, je rens à DIEU, mon tout puissant auteur, et mon seul principe, l'hommage le plus pur; et ne me sentant pas en danger de tomber, je ne lui demande pas d'empecher ma chute en me soutenant avec les lisieres de la foi. Je n'en aurai besoin que lorsque ma raison n'aura plus de force, ou lorsque j'oublierai l'evidence dont l'eblouissante lumiere m'eclaire dans ce moment.

PREFACE

Mon histoire est celle d'un celibataire, qui dans cette année *1791* a soixante et sis ans, et dont l'affaire principale fut celle de cultiver les plaisirs de ses sens : il n'en a pas eu de plus importante. Se sentant né pour le sexe different du sien, il l'a toujours aimé, et tant qu'il l'a pu il s'en est fait aimer : il a aussi aimé la table : il a eu des amis qui lui ont fait du bien; et il leur a eté reconnoissant, et des ennemis, dont il ne s'est pas vengé parce qu'il ne l'a pas pû, et aux quells il n'auroit jamais pardonné, s'il n'avoit oublié le mal qu'ils lui ont fait. L'homme, qui oublie une injure, ne l'a pas pardonnée : il l'a oubliée. Le pardon part de la generosité du cœur; l'oubli de la foiblesse de memoire :

Cet homme prevoit aujourd'hui sa fin imminente; et en est fort faché quand il y pense, car il aime la vie comme son âme, et ses sens comme lui-même; cela étant son tout, nulle autre chose ne peut l'attacher. Cet homme, qui aspire à porter dignement le respectable nom de monotheiste, est sûr de l'action jamais discontinuée de la providence d'un Dieu infini, tout puissant, et incomprehensible, auteur de toutes les formes, et maitre de la nature. Il sait que Dieu n'est pas matiere, et qu'il n'a rien de comun avec elle, quoiqu'il soit par tout comme elle; mais il ne sait pas d'avantage. Il lui rend hommage en l'adorant, et il l'adore dans tous les momens, où il lui adresse la priere mentale, qu'il a trouvée toujours consolante. Il croit qu'on ne peut adorer Dieu qu'en le priant, qu'on ne peut le prier qu'en l'adorant, et qu'on ne peut le remercier qu'étant juste. Il pense par consequent que l'homme ne peut ni adorer, ni prier, ni remercier l'être des êtres qu'en se faisant aimer de toutes ses creatures. Tel est le partage du juste, et le philosophe qui cherche le bonheur ailleurs se trompe. Cet homme écrit son histoire pour s'amuser, pour renouveller les plaisirs qu'il a eu en se les rappellant, et pour rire des peines qu'il a souffertes, et qu'il ne sent plus. Il écrit sa vie actuellement qu'il croit d'avoir fini de la faire. Il l'écrit comme un maitre d'hotel presente à son seigneur un compte rendu avant que de partir pour aller vivre ailleurs, ou pour disparoitre. Il croit d'avoir existé parce qu'il a senti; et par consequent il croit qu'il n'existera plus quand il aura fini de sentir. S'il lui arrivera après sa mort de sentir encore, il trouvera la chose fort plaisante; mais il donnera un dementi à tous ceux qui iront lui dire qu'il est mort.

Les lecteurs qui me trouveront trop diffus dans les descriptions de

mes sensualités, me pardonneront quand ils sauront que la tâche de les allonger fut toujours ma marotte.

Laudibus arguitur vini vinosus Homerus.

Ceux qui diront que j'aurois dû être honteux de les publier *padroni,* il se peut que je l'aurois dû ; mais je n'ai pas senti ce devoir; je leur permets de m'appeller cochon. Le serois-je moins si je me cachois? Quand j'examine un vrai cochon, je me sens plus incliné à le féliciter de ce qu'il n'a pas les qualités de l'esprit de l'homme, qu'à plaindre un homme qui a les qualités d'un cochon, car avec l'esprit qu'il a il les purge de toutes les saletés qui dégoutent : or si elles ne degoutent pas, le nom de saletés ne leur convient plus; et rien de dégoûtant ne se trouve dans mes memoires. Si mon gout n'est pas le general, je ne saurois qu'y faire; et d'ailleurs je ne me crois pas beaucoup à plaindre de ce que je n'ai jamais trouvé que ma maîtresse sentît mauvais. Et ce un grand malheur que le fromage de Saussenage ou celui de Roquefort me plait d'avantage lorsque je le trouve habité par des petites creatures qui me le declarent vivant, à la barbe de Dioscorides, d'Avicenna, et de Galenus, que les François appellent Galien, et en depit de Martin Schoechius, dont l'aversion au fromage me fait rire. J'aime le gibier qui touche aux confins de la corruption, et son agréable fumet qui me ragoute, comme le pluant de l'odoriferente Mome. En grace de ces cochoneries je suis assez effronté pour me croire plus heureux qu'un autre.

La vie en general n'est autre chose que l'ame de l'univers.

Cette vie générale est une masse immense de vies particulieres de cent mille millions d'êtres qui ne font autre chose que mourir et renaître dans une succession continuelle jamais interrompue : entre toutes ces espèces, la mienne est la seule, qui ait su pousser plus loin l'art de communiquer ses pensées aux individus ses semblables, et qui ait la faculté de raisonner sur sa propre existence. Cette espece est celle qui a dit, et fait plus de sottises que les autres toutes ensemble, parcequ'elle eut en partage du Créateur des facultés toutes particulières.

L'homme est sans contredit l'animal qui a poussé plus loin la prevoyance et la precaution, et il n'y a aucun animal qui ait fait la cent millieme partie des sottises que l'homme a faites, je deffie qu'on m'en montre un qui ait fait la cent millieme partie des bonnes et belles choses que l'homme a faites. Nous n'avons d'idée, d'autre beauté que de celle qui git sur la surface des objets. Seroit-elle belle la surface de notre globe, nommé terre, sans l'homme? La vilaine figure! Le Créateur m'a donné la matiere; mais qu'on me permette de dire qu'il ne peut pas s'en repentir, puisqu'en suivant son grand dessein, j'ai tiré parti de tout, et en grand maitre. J'ai deviné des choses qui ont étonné et ètonnent la philosophie, des choses que des tetes obtuses crurent qu'elles dûrent m'avoir eté

revêlées. Quelqu'un croit encore aujourd'hui que sans certaines tables antidiluviennes, que le celèbre flèau doit avoir respectées, je ne saurois rien de chymie, et l'etonnement fait dire que le tres savant auteur de ces tables doit avoir été DIEU lui-meme. Je crois DIEU maitre de tout; mais je ne crois pas à la pretendue preexistence de ces tables. Je ne mets cependant pas en doute la revelation. Il ne s'agit que de la forme. Tout ce que nous savons fut communiqué par DIEU même à l'esprit humain : cela n'est pas douteux; mais comment? L'abeille qui fait sa ruche, l'oiseau qui fait son nid, la fourmie qui fait sa cave, la fait par une révelation. Il est impossible que l'homme qui admire la nature n'adore son auteur : malheureux celui qui peut ne pas le contempler. Il est impossible à l'homme d'être athèe d'abord qu'il s'arrette un seul instant pour s'examiner. *Est Deus in nobis.* L'homme qui après s'être reconnu s'aimera, ne pourra s'aimer qu'en conséquence d'un amour de reconnoissance, qui n'aura sa source qu'en DIEU. Il se trouvera redevable de tout à l'être supreme qui l'a créé.

Il n'est donné qu'à l'homme de fabriquer le plaisir. C'est un don de *Dieu.* Heureux celui qui le met en usage se conservant juste, et monstre l'autre qui croit que DIEU puisse jouir des douleurs, des peines, des abstinences qu'il lui offre en sacrifice, et qu'il cherisse principalement l'extravagant qui se les procure.

Nous ne pouvons avoir d'autres devoirs que ceux que la nature, fille unique de DIEU, nous enseigne. Il a gravé dans nos cœurs la religion naturelle : ceux qui la violent sont damnés, — ceux qui la suivent sont sûrs d'être heureux. Les peines, ou les recompenses après la mort, n'existent que par la foi; mais la philosophie nous demontre les peines et les recompenses immancables dans cette vie. Le genre humain deteste le mechant; il aime le juste. L'homme ne peut être heureux que par l'exercice de la vertu. Cette religion naturelle nous ordonne avant tout de nous conserver, et dans ce precepte on trouve la loi de nous procurer tous les plaisirs imaginables, et d'ecarter de nous toutes les peines, excepté celles qui doivent nous produire des plaisirs plus grands. La principale de ces peines est celle d'être entierement soumis, et obeïssans aux princes, dont nous sommes nès, ou devenus sujets, car elle nous produit la satisfaction de leur plaire. Pour nous rendre à la fin tres heureux, DIEU nous a donné l'amour propre, l'ambition, le courage, et le moyen d'augmenter notre foible force par les moyens de defense.

Il nous a donné aussi un pouvoir dont nulle force ne peut nous priver : c'est celui de nous tuer, si en calculant mal nous avons le malheur d'y trouver notre compte. C'est la plus forte preuve de notre liberté morale, que le sophisme a tant combattue.

Je dois avertir le lecteur qu'en ècrivant ma vie je ne pretens ni de faire mon eloge, ni de me donner pour modele : c'est au contraire une

© 2007 Lyon — Editions « Les passeurs du temps » — passeurs.temps@free.fr

vraie satire que je me fais, malgré qu'il n'y trouvera pas le caractere de la confession. Il verra que je n'ai jamais fait le bien que par vanité ou par interest, et le mal par inclination; que je n'ai jamais commis un crime par ignorance; que les prohibitions, au lieu de me diminuer le courage, me l'ont augmenté : qu'assez content de trouver la permission dans ma force, je me suis laissé aller, disposé souvent à en payer l'amende.

Malgré cela, tout complaisant que je suis, je n'écrirois pas ma vie, si je ne croyois de me rendre par là meprisable. Je suis sûr que mes egaux ne me mepriseront pas, et cela me suffit, car leur suffrage est le seul auquel j'aspire. Si, pour obtenir pardon du mal que j'ai fait, je dois me confesser ignorant, j'ai moins de repugnance à passer pour plus coupable que pour sot. Je me consterne cependant quand je trouve que je ne suis devenu bon que parce que je ne peux plus être mauvais; mais cette consternation n'engendre pas le mepris. Je m'aime, je regrette ma jeunesse, et je suis faché de me voir sur le bord du fossé.

Je suis bien loin de mepriser la vie. Quel merite y a-t-il à mepriser un bien qu'on ne peut pas conserver? Qu'est-ce que le mepris d'une chose cherie et qu'invinciblement je dois perdre? C'est un parti, un expedient qu'on n'employe que par lachetè. Je suis, et je sens que je mourrai; mais je veux que cela arrive malgré moi : mon consentement sentiroit le suicide.

Il faut être toujours de bonne foi. Comment peut on ne pas regretter ce monde, où s'il y a des peines, il n'y en a que pour interrompre le plaisir? Plaisirs immancables, dont nous jouissons tous les jours. Malheur à celui qui les meconnoissant n'est pas ingenieux à en augmenter les charmes, et sot l'autre qui n'en regrette pas l'irreparable perte. Il faut un fond de betise, ou une incredulité outrée pour mourir content, et je parle en chretien, car rien n'est si incertain que le salut éternel. L'homme qui meurt, est un être qui raisonne, et qui dit : *Mon existence doit actuellement obeir à un decret de la nature : ma raison ne peut pas aplaudir à ce decret, car il la detruit.*

C'est un devoir desolant que celui qui oblige un spectateur attentif à sortir d'un théâtre, où l'auteur très savant Dieu fait jouer une pièce, dont les varietés interessantes offrent à chaqu'instant une intrigue et un denouement, un commencement et une fin, des catastrophes affreuses melées de bouffonneries continuelles, qui temperent la tristesse, que les premiers devroient causer à l'esprit des spectateurs, qui tour à tour deviennent acteurs, et où les incidens surprenent toujours, malgré qu'ils auroient dû être prevus, et où le philosophe même se trouve agrèablement surpris, parce qu'il apperçoit precisement leur nouveauté dans ce qu'ils sont toujours les mêmes. Celui-ci est un des plus respectables paradoxes de la plus sublime philosophie.

J'ai écrit cette preface, parce qu'il me paroit juste que le lecteur me connoisse avant que de me lire. Ce n'est qu'aux caffés et qu'aux tables d'hôtes, où l'on converse avec des inconnus. Mais à mon tour suis-je sage en donnant mon histoire au public que je ne connois qu'en gros, et à son grand desavantage? Point du tout. Je fais une follie; mais comme je le sais, je me la pardonne. Je complais à un petit nombre de gens que j'aime, et dont je fais plus de cas que des inombrables qui, m'étant inconnus, je ne mets pas entre les existences permanentes. Si ceux qui condamneront mon histoire ne m'en parleront pas, je leur saurai gré; et si on me les nommera je les aimerai.

Pline le jeune me dit gravement : *Si vous ne faites pas des choses dignes d'être écrites, écrivez-en du moins de dignes d'être lues.* Ce precepte est un diamant de premiere eau brillanté en Angleterre; mais il ne me regarde pas, car je n'écris ni la vie d'un illustre, ni un roman. Ma matiere est mon histoire, et mon histoire est ma matiere, et je sais que ma vie qui interessera beaucoup de lecteurs, n'interesseroit peut être personne, si j'avois employé soixante ans à la faire avec un dessein premedité de l'écrire. Les sages liront mon histoire quand ils sauront qu'elle narre des faits, que l'acteur n'a pas cru que le jour viendroit dans lequel il se determineroit à les publier. Ils deviendront curieux de voir ce qui est sorti d'un homme qui s'est laissé aller, et dont le grand systeme fut celui de n'en avoir aucun. Mon histoire est une école de morale, et elle donnera matiere de penser à ceux qui savent combien la prudence a peu de force sur les vicissitudes de la vie, et combien la chaine des evenemens est independante des methodes, et de ce qu'on appelle bonne conduite.

. . .

Il n'est pas necessaire d'être bien docte en histoire pour savoir que dans notre monde tant physique que moral le bien sort du mal, et le mal du bien. Mais *faites toujours du bien,* dit le moraliste. D'accord; mais que sais-je? Je deffie le plus profond des hommes à faire le moindre bien étant sûr qu'il ne produira pas le plus grand mal. Nous ne pouvons pas appercevoir l'utilité dans ce qui ne nous plait, ni preferer au notre le plaisir d'autrui. En vous communiquant mes actions, mon cher lecteur, je ne vous les donne pas comme des exemples à suivre: je desire au contraire, que mes egarremens vous instruissent, et vous montrent un chemin contraire à celui que j'ai pris, malgré qu'il puisse vous ariver de vous trouver attrapé. J'ai presque toujours vu le bonheur tomber sur moi en consequence d'une infortune, ou d'une demarche imprudente, et je me suis vu souvent accablé par un malheur dont la source fut une démarche de ma part dictée par la sagesse. C'est pourquoi je rejete le triste et avilissant repentir. Il me rendroit ingrat à une providence toute divine, qui, par sa benediction, changea en bonne toute la mauvaise influence que ma conduite devoit avoir sur ma vie. Je dirai

outre cela que puisque tout ce que j'ai fait est fait, je ne pouvois pas faire autrement. Je l'aurois pu hors de la violence de la passion. Ce raisonnement n'est pas si scabreux qu'on le pense, car il est absolument impossible que l'homme agité se détermine autrement qu'en force des motifs qui le font agir lorsqu'une passion preponderante l'occupe. La vertu consiste à savoir surseoir jusqu'au moment que l'oscillation cesse.

Sautez, mon cher lecteur, mes incartades philosophiques, si vous en trouvez de tems en tems, et si elles ne sont pas de votre gout. Vous ne trouverez dans cet ouvrage de verité que ma memoire, et point d'autre esprit que le necessaire à la narration, esprit de routine et ordinaire, le même que j'ai quand je parle et quand je reve, et que n'ai besoin de conjurer que quand j'invente. Vous ne lirez que la verité, et mon amour propre est votre garant.

Cet amour propre qui a toujours exercé sur moi un empire absolu, me menace que si j'ajoute ou ôte un seul *iota* à la verité, je n'aurai pas le droit de repousser un dementi, s'il arrive que quelqu'un entre mes contemporains se trouve en état de pouvoir me le donner à l'examen de quelque fait qu'il pourra lire dans ces memoires.

J'ai quelque fois trompé mon homme de volonté determinée quand ce fut un trompeur, et malgré moi quand ce fut un honnête homme, car j'étois trompé moi même. Quand il m'est arrivé de tromper un sot, je ne me suis pas trouvé humilié : j'ai cru d'avoir vengé l'esprit, car rien n'est plus difficile que de tromper les sots : ils ont la cuirasse d'airain. J'ai trompé quelques fois des femmes, mais elles prirent leur revanche et tres cruellement. Je me suis trompé en croyant que je ne les aimerois qu'autant que je m'en ferois aimer : elles ne m'aiment plus, et je les aime encore.

Ceux qui me connoissent, et qui savent certaines histoires qui me regardent, et qu'ils ne trouveront pas dans ces mémoires, m'excuseront. Je me crois le maître de publier mes affaires et non pas celles des autres. Ajoutons que pour narrer certaines choses, j'aurois besoin du cynisme du misanthrope qui n'est pas dans mon caractère, ou d'une bonhommie qui ne me ressemble pas. L'homme sage ne doit la confession humiliante qu'à soi même et à Dieu qui pour savoir tout n'a pas besoin qu'on le lui dise, qui est bon depositaire de tout, et qui n'en dit rien à personne. Approbateur de tous les prejugés de la bonne compagnie, je ne diffame personne ni vivante ni morte; il y a donc apparence qu'on ne fera pas à mon ouvrage l'honneur de le defendre. Je souffrirai ce malheur en paix; car à la honte des lettres, ou du siècle, les seuls ouvrages qui font fortune sont ceux dont on defend la lecture.

On m'accusera d'être trop peintre là où je narre plusieurs exploits d'amour. C'est en cela que mon cynisme consiste; mais cette critique ne sera juste que dans le cas qu'on me trouve mauvais peintre. On dira que

je circonstancie ces faits d'une façon qu'il semble que je m'en complaise en me le rappelant. On aura deviné. Je conviens que le souvenir de mes plaisirs passés les renouvelle dans ma vieille ame : je me trouve alors enchanté de me convaincre que ce ne sont pas des vanités puisque ma memoire m'en demontre la realité. Mais le critique insiste et me dit que mes descriptions trop lubriques peuvent echauffer la phantaisie du lecteur. C'est ce que je desire. C'est un service que je pretens lui rendre, car je ne suppose pas un lecteur ennemi de lui même. Outre cela n'est-il pas vrai que l'office d'un ecrivain est celui d'interesser ? Suis-je donc condamnable si je remplis ma tache ? Je ne peux être criticable que convaincu d'avoir mal écrit, et pour l'être il me suffira de savoir que je n'interesse pas. On me dira qu'un livre qui alarme la vertu est mauvais. A cette sentence je me rens et j'avoue que ceux dont la vertu favorite est la chasteté, ceux qui fremissent lorsqu'ils se souviennent des plaisirs que l'amour leur a procurés quand ils étoient jeunes, ceux que l'ivresse amoureuse rend malades, ceux qui croyent qu'elle souille l'ame doivent s'abstenir de me lire.

Il est cependant singulier que cet avis, au lieu de diminuer le nombre de mes lecteurs, paroisse fait pour l'augmenter. J.-J. Rousseau l'a donné à cet effet dans sa préface de *la Nouvelle Héloïse*. Il a averti les femmes qu'elles sont perdues si elles la lisent. Jamais livre ne fut tant lu, et cela devoit être, car les perdues ne risquoient rien, et les autres voulurent voir si cela étoit vrai. D'abord qu'on considere les egaremens des sens comme des foiblesses, malheur à ceux qui ne savent qu'il faut les pardonner. Que pardonnera-t-on, si on ne pardonne pas à l'humanité ses foiblesses ? La seule chose que le philosophe ne doit jamais pardonner au mortel est l'esprit tyrannique ; l'homme horrible est l'intollerant, comme le tollerant est l'aimable toujours et par tout. Mais qui est l'homme veritablement tollerant ? C'est l'homme tranquille. Cet homme à mon avis n'est certainement pas ni Voltaire, ni un J.-J. Rousseau. C'est un Haller, un Hume, un d'Alembert, un philosophe, qui n'a jamais inquieté personne, un savant qui *bene vixit si bene latuit*. Je terminerai cette preface par dire quelque chose sur mon style.

Etant Italien, et persuadé que la langue que je possede le mieux est la mienne, il semble que j'aurois dû lui donner la preference sur la françoise, quand même je la saurois comme Théophraste savoit la grecque ; mais plusieurs raisons s'y opposeront.

J'ai écrit en françois parceque dans le païs où je me trouve cette langue est plus connue que l'italienne : parceque mon ouvrage n'étant pas scientifique, je prefere les liseurs françois aux italiens ; et parceque l'esprit françois est plus tollerant que l'italien et plus eclairé dans la connoissance du cœur humain, et plus rompu dans les vicissitudes de la vie. Fort bien. Mais sais-je la langue que j'ai choisie ? Je dois croire qu'oui,

puisque j'y dis sans peine tout ce que je pense et sans me trouver aucunement gené. Mais m'entendra-t-on ? Je dois le supposer. Je me croirois presomptueux, si je m'imaginois d'avoir plus d'esprit que les lecteurs que j'ai en vue. Ceux qui diront que ma diction est tudesque me feront rire, comme les rheteurs firent rire Tite-Live lorsqu'ils dirent que sa latinité *sentiebat patavinitatem.*

La langue françoise est la sœur bien aimée de la mienne; je l'habille souvent à l'italienne; je la regarde, elle me semble plus jolie, elle me plait d'avantage, et je me trouve content. Sûr en gramaire et certain qu'aucun lecteur ne me trouvera obscur, j'ai defendu à mon editeur d'adopter des corrections que quelque puriste constipé s'aviseroit d'introduire dans mon manuscrit.

Si nous nous sentons flattés en Italie, lorsque nous trouvons dans les belles proses du docte comte Algarotti une grande quantité de gallicismes; et s'il nous semble que cet ornement ètranger nous rende plus agréable la matiere qu'il traite, pourquoi jugerai-je la langue françoise insusceptible d'ornemens italiens ? Pourquoi bornerai-je l'intelligence du François en lui refusant la faculté de comprendre la force d'une periode parcequ'elle exige une plus longue haleine ? Ils la cheriront lorsqu'ils se trouveront convaincus qu'elle dit d'avantage. Ils se defairont du prejugé qui leur fait croire que leur langue ne souffre pas des beautés étrangeres. Qui leur a dit cela ? Est-ce une loi salique ? Ils les ont déjà abdiquées toutes. L'auroit on cru ? Ils donneront aussi une nouvelle constitution à leur langue, tout comme ils l'ont donnée à leur musique et la revolution ne sera pas meurtriere. Dans ce nouveau reglement, ils n'auront pas la confusion de devoir se reconnoitre pour parjures.

JACQUES CASANOVA DE SEINGALT.

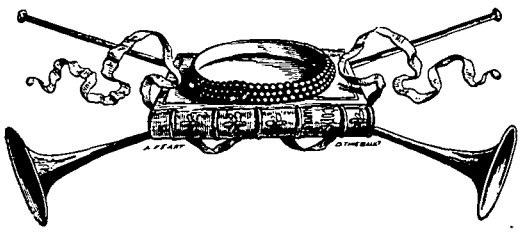



LES

GRANDS ÉDITEURS

D'ALLEMAGNE

Aujourd'hui plus que jamais le commerce du livre s'est décentralisé en Allemagne, cette terre classique de la librairie, et c'est ce qui nous a porté à diviser en trois parties bien distinctes les quelques pages consacrées aux maisons les plus importantes de la librairie d'outre-Rhin : dans l'une de ces parties nous envisagerons la librairie à Leipzig, dans une autre étude nous nous occuperons des grandes maisons d'édition de Berlin et autres villes. Aujourd'hui, nous porterons exclusivement notre attention sur Stuttgart, une des cités de l'Empire d'Allemagne, d'où nous parviennent les plus remarquables publications d'art.

Il est, on le comprendra, certaines questions qui se dégagent de la vie sociale des peuples et planent au-dessus des errements de la diplomatie et des conflagrations de la politique. Nous avons pensé que la question des sciences, des arts et des lettres était de celles-là.

Et nous n'avons point songé à en détacher celle du livre, vulgarisateur de la science, propagateur de l'art et messager des lettres. Notre collaborateur, Louis de Hessem, très au courant de la littérature allemande, sera pour nos lecteurs un guide indépendant qui obtiendra dans sa tâche un succès mérité.

O. U.

I

STUTTGART



N octobre dernier, la *Deutsche Verlags-Anstalt* (Maison allemande d'édition) publiait un bilan dressé fin juin 1886 dans lequel nous prendrons les quelques chiffres suivants : dans un actif s'élevant à un total fort respectable de 5,568,000 marcs [1], les immeubles de la Société figurent pour 1,026,000 marcs et le fonds de librairie pour 640,000 marcs.

Ces chiffres ont leur éloquence, et cette éloquence n'en produit qu'un effet plus saisissant si l'on veut bien se souvenir que la maison n'a que trente-huit ans d'existence : Édouard Hallberger avait vingt-six ans quand il la fonda en 1848. Né le 29 mars 1822, il reçut une instruction solide et une éducation très soignée, grâce à la sollicitude de son père qui était libraire-éditeur à Stuttgart et le destinait à la même carrière. Ses études terminées, Édouard entra comme apprenti compositeur dans la maison paternelle, où il s'initia à toutes les besognes avant de participer activement à la direction. Puis, curieux de voir un peu ce qui se faisait ailleurs, il commença un tour d'Allemagne, resta employé quelques années dans les villes du Nord, pour rentrer à Stuttgart en 1847. Il s'y maria et s'y établit l'année suivante.

Tout d'abord il ne publia que des ouvrages destinés à la jeunesse, auxquels il joignit bientôt un journal illustré s'adressant au même public. Le *Jugend-Album,* qui vécut de nombreuses années, n'était qu'un premier pas dans une direction qu'Édouard Hallberger devait suivre longtemps d'une façon vraiment glorieuse. En 1853, un journal illustré créé pour les familles vit le jour. Dès son apparition, *die Illustrirte Welt (le Monde illustré)* fut accueilli avec la plus grande faveur par les lecteurs auxquels il faisait appel. Cette faveur ne s'est point

1. Le marc a une valeur légale de 1 fr. 25.

démentie au cours des années, puisqu'à l'heure actuelle cette publication de très grand format tire à plus de cent mille exemplaires chacun de ses numéros hebdomadaires contenant la matière de tout un volume ordinaire. *Die Illustrirte Welt* était et resta purement littéraire ; il y avait place encore pour une *Illustration* conçue dans les mêmes formes, mais faisant la part de la politique et des événements, sans abandonner les lettres toutefois. Hallberger prit cette place en 1858 avec *Ueber Laud und Meer* (*Sur Terre et sur Mer*) dont le numéro également hebdomadaire, de vingt pages in-folio, donne huit pages de gravures, six pages de roman et six pages d'articles divers ; cependant le prix de l'abonnement annuel n'est que de 12 marcs. Aussi le succès fut-il encore plus marqué ; aujourd'hui, *Ueber Land und Meer* compte deux cent mille abonnés. Puis comme la partie littéraire s'était sans doute trouvée trop réduite, au goût des lecteurs, un supplément hebdomadaire fut créé en 1873, la *Deutsche Romanbibliothek,* uniquement pour la publication des œuvres littéraires de plus ou moins longue haleine, ne pouvant entrer dans le corps du journal proprement dit. Mais, entre temps, d'autres périodiques avaient été lancés par Édouard Hallberger qui avait dans ce genre les éléments nécessaires pour apaiser sa soif d'activité et satisfaire son goût de l'illustration : nous citerons, parmi ces périodiques qui eurent des destinées diverses, un *Illustrated Magazine,* publié en anglais sous la direction du poète Freiligrath et une *Illustrirte Volkszeitung* (*Gazette populaire illustrée*).

Une des conséquences de ce succès fut d'élargir le cercle des relations de Hallberger, et la librairie en éprouva aussitôt les effets. Peu à peu les ouvrages pour la jeunesse cédèrent le pas aux lettres et, sur ce nouveau terrain, Édouard Hallberger sut grouper autour de lui les auteurs les mieux notés. Parmi ces écrivains nous mentionnerons Hacklænder, Ebers, Franzos, Gutzkow, Lindau, Samarow dont les noms ne sont plus inconnus en France, et notre pays fut représenté par Balzac, Paul Féval, Alexandre Dumas, George Sand, Émile Souvestre, Jules Sandeau, Saintine et Lamartine. Une production aussi active était montrée pour les livres à gravures, les ouvrages de grand luxe, suivie de ce succès persistant qui s'attachait à toutes les entreprises de Hallberger. Ce fut la Bible, avec les splendides dessins de Gustave Doré [1], publiée simultanément en trois éditions différentes à l'usage des catholiques, des protestants et des israélites ; cette publication atteignit une vente de trente mille exemplaires. Puis encore, avec la collaboration du même artiste, *les Contes de Perrault* [2] et *les Aventures de Munchhausen* [3], *les Contes de Hauff,* etc. Une série d'un nouveau genre fut inaugurée par le Shakespeare, avec plus de huit cents dessins de sir John Gilbert, en quatre superbes volumes à 10 marcs ; l'édition atteignit le chiffre de cinquante mille exemplaires. Encouragée par ce succès, la maison songea à publier les deux grands poètes nationaux de l'Allemagne dans des conditions identiques. Aujourd'hui c'est une chose faite : Schiller a son édition monumentale en quatre volumes illustrés de sept cent cinquante dessins dus aux artistes les plus célèbres d'outre-Rhin ; Gœthe forme cinq autres volumes

1. Édition française chez A. Mame et fils, à Tours.
2. Édition française chez J. Hetzel et Cie, à Paris.
3. Édition française chez Jouvet et Cie, à Paris.

du même format et du même prix (12 marcs), illustrés de mille deux cents dessins. Quand nous aurons dit que les gravures sur bois sont de véritables chefs-d'œuvre du genre, que l'exécution typographique est parfaite, on ne sera plus qu'à demi étonné des résultats obtenus : vente de cinquante mille pour le Gœthe, de soixante-dix mille pour le Schiller.

Ces chiffres laissent deviner aisément les beaux bénéfices que devaient assurer des ventes aussi extraordinaires et sans précédent dans notre pays [1]. Il ne faut point oublier cependant que ce succès ne s'obtenait qu'au prix des plus grands sacrifices. Hallberger n'hésitait pas à les demander lui-même quand il croyait la chose nécessaire. Nous n'en donnerons qu'un exemple.

Lorsqu'il fut question de publier le grand ouvrage de Georges Ebers sur *l'Égypte,* l'éditeur laissa carte blanche à l'auteur pour rassembler les éléments de l'illustration. Rien ne fut négligé ; on mit à contribution les artistes les plus célèbres parmi ceux qui connaissaient les bords du Nil. La direction artistique fut abandonnée à Gnauth, qui se montra d'une sévérité excessive au point de vue de l'exécution des gravures ; un jour il refusa quatre-vingts bois qui ne le satisfaisaient pas entièrement. Hallberger ne protesta point, bien que ce refus lui fît éprouver une perte sèche assez sensible. Il n'eut point à le regretter toutefois ; l'édition originale, en deux volumes in-folio — 115 marcs l'exemplaire — eut un tirage de vingt mille, et Hallberger vendit les clichés nécessaires à six éditions étrangères [2]. Cet ouvrage fut suivi d'un autre sur *la Palestine* [3], dont le succès ne fut pas moins grand.

Une production aussi considérable, jointe à la vente énorme des grands journaux illustrés, exige naturellement un personnel et un matériel tout exceptionnels : la librairie, l'imprimerie et la reliure occupent plus de quatre cents personnes, vingt-neuf presses doubles et trois presses rotatives. Viennent ensuite deux douzaines de graveurs, les employés d'un bureau de poste établi spécialement dans et pour la maison. Comme la maison a une incroyable consommation de papier, elle a établi deux fabriques en province ; cette mesure s'explique d'elle-même si l'on pense que le seul *Ueber Land und Meer* en emploie plus de vingt mille kilogrammes par semaine.

Hallberger était infatigable. Malgré la grande fortune qu'il avait si laborieusement acquise, il ne prenait que peu de repos et ne se relâchait pas de son activité : rien ne sortait de la maison avant d'avoir été soigneusement examiné, puis approuvé par lui. Chose assez singulière avec son port élégant, ses traits délicats, ses yeux doux, ses manières affables, sa grâce presque féminine, cet homme était d'une indomptable énergie. Il était homme du monde dans toute l'acception du terme cependant — son extérieur le disait assez — et il s'acquittait des devoirs qui lui incombaient à l'égard de la société. Mais ceci ne l'empêchait pas d'avoir la constante préoccupation de sa maison et souvent, au retour d'une fête ou d'une soirée, on le vit se mettre au travail jusqu'à une heure fort avancée de la nuit.

1. Le bilan dont nous parlions plus haut accuse un bénéfice de plus de 500,000 marcs pour le premier semestre de 1886, et les actions donnent un dividende de 65 marcs, soit 13 o/o.

2. Édition française chez Firmin-Didot.

3. Édition française chez Plon, Nourrit et Cie.

Il ne resta pas d'ailleurs complètement absorbé par ses propres affaires ; son initiative se manifesta au dehors également. C'est à lui que Stuttgart doit de posséder un des premiers tramways de l'Allemagne. Il installa la première briqueterie à vapeur ; il dirigea les opérations de la Société des logements à bon marché ; il édifia des habitations pour ses propres ouvriers, ouvrit des restaurants à leur usage spécial et fonda pour eux une caisse de secours qu'il



ÉDOUARD HALLBERGER.

dota de 20,000 marcs. A l'heure actuelle cette caisse de secours et la caisse de retraites ont un capital de quelque 150,000 marcs.

Hallberger s'était attiré l'affection de son personnel qui ne perdit aucune occasion de le lui témoigner. Et ce fut tout spontanément que ce personnel recruta dans son sein un corps de pompiers propre à la maison et les éléments d'une société chorale qui porta le nom du chef de l'établissement.

L'estime générale lui était acquise et les honneurs ne lui firent point défaut — la noblesse personnelle lui fut même conférée par le roi de Wurtemberg. Quant à *ses* auteurs et à *ses* artistes, il était complètement à leur disposition, ayant des rapports très cordiaux avec tous, des relations très intimes avec quelques-uns. Une hospitalité écossaise les attendait dans sa villa de Tutzing, sur le lac de Starnberg, et c'est là, de préférence, qu'il les appelait, qu'il les retenait, pour les consulter quand il préparait quelque affaire importante.

Pour lui, les mois de villégiature n'étaient pas des mois de repos ; tout au plus le travail était-il moins envahissant. Aussi le travail fut-il une des causes de la fin prématurée d'Édouard Hallberger, qui s'éteignit à Tutzing, le 29 août 1880, dans sa cinquante-huitième année.

Jusqu'au dernier moment, il eut le souci de l'avenir, et comme il n'avait pas de fils auquel il eût pu remettre l'œuvre commencée par lui, une clause de ses volontés dernières stipula que la maison passerait dans les mains d'une société anonyme. Ce vœu fut exaucé le 1er juillet 1881, date à laquelle fut constituée *la Deutsche Verlags-Anstalt*. La société resta dans la voie où s'était engagé Édouard Hallberger, et ce fut d'autant plus facile pour elle qu'elle avait dans sa direction Carl Hallberger, frère du défunt, intéressé dans la maison depuis 1870, à son retour d'un long séjour aux États-Unis. Ce frère eut une grande influence sur Édouard Hallberger ; il est encore actuellement membre du comité d'administration de la *Deutsche Verlags Anstalt* avec MM. A. Moser, R. Buhl et G. Schaupp.

En 1859, les frères Krœner fondèrent une librairie dont l'importance, sans être aussi considérable, n'en mérite pas moins une mention spéciale : les ateliers d'imprimerie et la librairie n'occupent pas moins de trois cents personnes et de trente-deux presses. Leurs publications rentrent dans les mêmes genres que celles de la maison précédente : livres pour enfants, édités le plus souvent par la maison Behrend, de Berlin, dont les frères Krœner sont propriétaires ; ouvrages de grand luxe parmi lesquels une série consacrée à l'Allemagne, cinq volumes in-folio d'un bon marché remarquable, eu égard à la richesse d'exécution ; ouvrages de littérature, dont les romans d'Edmond Hœfer, les œuvres complètes de Hermann Kurz, d'Otto Muller [1] ; ouvrages historiques, entre autres ceux de M. W. Menzel : *Histoire universelle* en douze volumes, *Histoire des Allemands* en trois volumes, *Histoire contemporaine* en treize volumes ; publications périodiques : *Sorgenlose Stunden* (*Heures sans soucis*), absolument consacré à la nouvelle ; *Jugend-Garten (Jardin de la jeunesse)*, et enfin cette populaire *Gartenlaube*, journal de la famille qui ne se tire pas à moins de deux cent soixante-dix mille exemplaires. C'est sans contredit le plus populaire des journaux de ce genre ; ses rédacteurs attitrés ont de gros succès en librairie. L'un d'eux, Mlle Marlitt, a été présenté en France par Mme Emmeline Reymond, directrice de *la Mode illustrée*, qui en a adapté tous les romans.

Cependant il est, à côté de ces deux maisons, d'autres éditeurs dont certains jouissent d'une réputation séculaire, dont les autres sont au contraire de très fraîche date, mais font preuve d'une activité et d'une initiative vraiment remarquables. Parmi les premiers, nous nous bornerons à prendre la maison J.-G. Cotta ; parmi les seconds, J. Engelhorn et W. Spemann.

Qui actuellement ignore la librairie Cotta ? Elle a embrassé tous les genres et dans tous a su réunir les sommités ; elle a de plus un long passé derrière elle, passé glorieux puisqu'il est intimement mêlé à celui de tous les grands écrivains de la nation et que le nom de Cotta est pour ainsi dire inséparable de ceux de Gœthe et de Schiller. Depuis plus de deux siècles la dynastie des

1. Dont le roman, *Charlotte Ackermann*, a paru chez Reinwald.

Cotta règne en librairie, se transmettant le pouvoir de génération en génération, et aujourd'hui encore la maison est aux mains d'un Cotta.

La fondation remonte à 1640, mais le premier Cotta — Johann-Georg Cotta — n'apparaît qu'en 1659, date à laquelle il épouse la veuve du libraire P. Brunn, de Tubingen. A sa mort, en 1692, il fut remplacé par son fils Johann-Georg, auquel succéda un troisième Johann-Georg, fils du second. Puis vint Christoph-Friedrich qui créa une imprimerie à Stuttgart et qui, de son vivant même, abandonna la librairie à son propre fils cadet, Johann-Friedrich, par suite de discussions de famille. Ce dernier fut le plus méritant de toute la dynastie et celui qui donna la célébrité à la maison Cotta.

Johann-Friedrich Cotta naquit le 27 avril 1764, à Tubingen. Son père le destinait d'abord à l'étude de la théologie ; mais quand le jeune homme eut montré peu de goût pour cette science, il le laissa maître de choisir sa carrière : Johann-Friedrich se décida pour l'armée. En conséquence, il se voua à l'étude des mathématiques et travailla sérieusement sous la direction de professeurs distingués. L'un d'eux lui assura même pour l'avenir un emploi de précepteur chez le prince Lubomirski. Le jeune homme se trouvait à Paris pour quelque temps, lorsque son père le rappela pour lui proposer un poste avantageux ; Johann-Friedrich n'accepta point, pour des raisons de famille, et persista dans son idée première. Cependant il renonça plus tard à celle-ci sur les instances de son père qui, déjà très âgé, tenait à le conserver près de lui et à le voir dirigeant la librairie de Tubingen, abandonnée à des gérants depuis nombre d'années.

Ignorant absolument tout du métier, il consentit cependant et prit possession le 1er décembre 1787. Comme il n'avait à compter que sur lui-même et que ses ressources étaient très modestes, il se mit vaillamment à la besogne, travailla de quatre heures du matin à onze heures du soir pour acquérir les connaissances qui lui manquaient. Ce qui fut plus pénible encore pour lui, ce fut de réunir une somme de 3,000 florins avec laquelle il apaisa les créanciers les plus gênants.

Quelque temps après, la princesse Lubomirska lui fit remettre 300 ducats à titre d'indemnité ; cet appoint arriva fort à propos pour le jeune éditeur dont la bourse était à sec. Un hasard lui fit faire la rencontre d'un homme qui mit à sa disposition 500 florins dont il avait besoin pour lancer sa première publication. Enfin le premier pas était fait.

Dès qu'il fut plus sûr de lui-même, il songea à publier une *Allgemeine Zeitung* (*Gazette universelle*) et ce fut à l'occasion de celle-ci qu'il entra en rapports avec Schiller. En 1793, celui-ci habitait Stuttgart quand, à la suite d'un dîner, il fut mis en relations avec Cotta se rendant à la grande foire de Leipzig. L'éditeur exposa son plan au poète qui l'approuva et lui promit son concours. A son retour de Leipzig, Cotta se rendit chez Schiller avec lequel il fit un contrat que ce dernier ne put tenir cependant, à cause de sa mauvaise santé. Mais l'amitié qui les unit ne s'en resserra pas moins par la suite. *L'Allgemeine Zeitung* parut à Tubingen d'abord, puis à Stuttgart, à partir de 1790, jusqu'à ce que, en 1803, elle fut transplantée à Munich où elle est encore aujourd'hui.

Cotta ne se désintéressa point, tant s'en faut, des questions politiques; il ren-

dit même des services signalés à son pays. En 1799, le gouvernement wurtembergeois insista auprès de lui afin qu'il se rendît à Paris pour y obtenir que sa patrie fût épargnée par l'ennemi et ne connût pas les horreurs de la guerre. Il s'acquitta de cette mission et parvint à voir ses démarches aboutir ; la France accueillit la demande, moyennant le payement d'une indemnité de huit millions.

Plus tard, les événements voulurent que cette promesse ne pût être tenue ; mais l'enquête qui fut faite mit en relief les hautes qualités de Cotta et le plaça au-dessus de tout soupçon et de tout blâme. En 1801, il fit un nouveau voyage à Paris, sur la proposition d'un prince voisin, et il mit cette occasion à profit pour se créer de nouvelles relations dont profita son journal surtout.

Cotta n'en déployait pas moins une très grande activité comme éditeur ; peu de ses confrères publièrent autant que lui, aussi bon que lui. Il s'était voué au métier, corps et âme, et les seules distractions qu'il recherchait, il les trouvait dans ses relations avec les auteurs édités par lui. Parmi ceux-ci figurent en première ligne Gœthe et Schiller, tant à cause de leur haute valeur littéraire que pour l'amitié très étroite les unissant à Cotta. Celui-ci attachait une grande importance à cette amitié dont il était l'objet, et ce fut ce sentiment qui lui fit consentir nombre de sacrifices d'argent. Les deux écrivains estimaient fort cher leurs œuvres et exigeaient souvent des honoraires qui eussent pu paraître exagérés à tout autre libraire. D'autant plus que les premiers ouvrages de Gœthe n'avaient eu que peu de succès ; ils avaient trait aux beaux-arts et furent suivis de *la Fille naturelle,* tragédie. Schiller donnait entre temps sa trilogie de *Wallenstein* et d'autres drames. La vogue et le renom s'étendirent ; les éditions se multiplièrent, sous toutes les formes et dans tous les formats ; à l'heure actuelle la librairie Cotta a, de ces deux auteurs, des éditions pour toutes les bourses et pour tous les goûts : en trente-six volumes in-8°, en trente-six volumes in-16, en quinze volumes, en six volumes, en trois volumes ; à partir de 9 marcs jusqu'à 54 marcs.

La gloire des deux poètes rejaillit sur leur éditeur qui était en même temps leur ami. Cotta se vit combler d'honneurs ; il fut membre du Landtag wurtembergeois, les libraires d'Allemagne le chargèrent de représenter leurs intérêts au Congrès de Vienne et le roi de Wurtemberg le créa baron de Cottendorf. Et ce fut en 1832 qu'il mourut au milieu des siens, dans un bien-être et une quiétude que rien n'avait troublé depuis longtemps.

A sa mort, ce fut son fils Johann-Georg, quatrième du nom, qui prit la direction pour avoir en 1863, comme successeur, Carl Cotta, le propriétaire actuel de la maison. La librairie Cotta possède un catalogue comme bien peu d'éditeurs en ont un ; les auteurs qui s'y trouvent réunis jouissent d'une célébrité universelle. Parmi les poètes, Brentano, Dingelstedt, Freiligrath, Geibel, Herder, Lenau, Uhland, Wieland ; parmi les romanciers, Auerbach et Sacher-Masoch ; parmi les historiens et les hommes de science, Humboldt, Gregorovius, Ranke, Riehl, Sybel, etc., etc. Une grande revue trimestrielle dans le genre de la *Quarterly Review* ne cessa de paraître qu'en 1870, après avoir fourni une carrière de trente-trois ans ; quelques volumes de grand luxe furent publiés également : *Faust*, avec les dessins d'E. Seibertz, *les Poésies* de Schil-

ler, *les Poésies* de L. Uhland, le roman *la Fille aux pieds nus* d'Auerbach [1].

Les éditeurs nouveaux, J. Engelhorn et W. Spemann, sont bien faits, avons-nous dit, pour attirer l'attention et les sympathies. Le premier avait quarante-deux ans quand, en 1860, il fonda sa maison. Sa première publication importante fut un journal d'arts industriels — *Gewerbehalle* — dont l'influence fut considérable en Allemagne et dont la valeur fut également appréciée à l'étranger, car aujourd'hui il a une édition française [2] et une édition italienne. Le succès fut persistant et M. Engelhorn en profita pour lancer une série d'ouvrages spéciaux du même genre : *le Portefeuille du bijoutier, du serrurier, du fabricant de meubles*, se composant chacun de plusieurs centaines de planches. Ils furent tous bien accueillis, par suite des sérieux services qu'ils rendaient au public pour lequel ils avaient été établis. Aussi peu à peu la collection s'est augmentée, elle se complètera sans doute, et actuellement M. Engelhorn édite un portefeuille des arts graphiques dont les éléments sont fort intéressants. L'an dernier, une *Revue d'architecture* est venue se joindre à la *Gewerbehalle ;* chaque mois ces publications donnent un numéro contenant plusieurs planches soigneusement exécutées, avec le texte y afférent Toutes deux sont dans la meilleure voie et les meilleures mains pour fournir une longue carrière.



MARQUE D'ÉDITION DE J. ENGELHORN.

Cependant M. Engelhorn ne s'en tint pas à ces spécialités. En 1874, il mit en vente un superbe volume in-folio consacré à *l'Italie*, dont l'établissement avait exigé une avance de fonds de quelque 300,000 francs. On en conviendra, c'était risquer gros jeu ; l'éditeur gagna la partie, grâce à la magnifique façon avec laquelle il avait fait les choses. Malgré son prix relativement élevé — 75 marcs — le volume eut un franc succès et se tira à dix mille exemplaires ; il eut les honneurs de six traductions et l'honneur de provoquer en Allemagne toute une levée de publications similaires, passant en revue les différentes parties du monde et les diverses contrées de chaque continent. Nous avons déjà mentionné *l'Égypte* et *la Palestine*, publiés par Hallberger, les volumes sur l'Allemagne, des frères Krœner ; nous en aurons d'autres encore à citer, dus à l'impulsion donnée par *l'Italie* à la librairie d'outre-Rhin.

A cet ouvrage succéda *la Suisse* [3], conçue dans le même ordre d'idées et exécutée dans les mêmes conditions ; mais le luxe de ces deux volumes fut encore surpassé par celui d'une troisième publication : *die Kunstschætze Italiens* (*les Trésors artistiques de l'Italie*). Ce n'était pas, comme le premier, une promenade de touriste à travers la péninsule, des Alpes à l'Etna, mais

1. La justice nous oblige à constater le mauvais vouloir rencontré par nous chez M. Cotta, lorsque nous nous sommes adressé à lui pour obtenir les renseignements nécessaires, renseignements que nous n'avons pu obtenir de lui. Ce mauvais vouloir contraste énergiquement avec l'empressement dont ont fait preuve à notre égard tous les autres éditeurs auxquels nous avons eu recours à ce même propos.

2. *L'Art et l'industrie*, chez André, Daly fils et Cie, rue des Écoles.

3. Tous deux chez Hachette et Cie.

une sorte de pèlerinage d'artiste sur la terre classique des arts. Aussi l'illustration est-elle d'un genre différent; au lieu des grandes planches sur bois, ce sont de superbes eaux-fortes reproduisant les chefs-d'œuvre des grands maîtres. Le texte lui-même, dû à M. Carl de Lutzow, forme cinq cents pages imprimées en caractère elzevier sur un beau vélin, et des centaines de gravures y sont éparpillées. La critique fut unanime à reconnaître le volume comme unique, et l'Italie, la France et l'Angleterre ne tardèrent pas à en posséder des traductions. C'est, avec une collection de cinquante dessins des maîtres anciens, reproduits en fac-similés, ce que cet éditeur a publié jusqu'à présent dans le domaine de l'art proprement dit.

Mais une des publications les plus caractéristiques de M. Engelhorn, c'est sans contredit *Unser Jahrhundert* (*Notre siècle*) de Leixner, en deux volumes in-octavo également enrichis de plusieurs centaines de gravures. Cet ouvrage, histoire du XIXe siècle, n'est point une simple compilation, ainsi qu'on pourrait s'y attendre; l'auteur y est bien lui, avec ses vues, ses opinions. Ce n'est point non plus un tableau se bornant à l'enregistrement des faits et des événements; il embrasse tout : histoire, littérature, beaux-arts, sciences, croyances, tendances des générations postérieures à 1789. Il n'est point de personnage ayant émergé du commun des foules qui n'y soit jugé, et le répertoire qui termine l'ouvrage permet de consulter celui-ci rapidement et sans hésitation. Sans doute, à notre point de vue, *Unser Jahrhundert* a ses défauts qui lui viennent en grande partie de la nationalité de l'auteur; mais il n'en est pas moins un ouvrage soigneusement étudié, élégamment écrit, et nous sommes persuadé que, remanié suivant les besoins, il obtiendrait en France — surtout à l'occasion du centenaire de 1789 — le succès qu'il a eu en Allemagne, en Danemark, en Suède et en Russie.

En d'autres temps et en d'autres circonstances, *le Livre* a eu déjà l'occasion de parler du cabinet de lecture, cette plaie de la librairie allemande; en vain les éditeurs ont-ils tenté de réagir en faisant leurs éditions inabordables, augmentant les prix, diminuant l'épaisseur des volumes. Les cabinets de lecture tinrent bon, ayant l'appui de leurs abonnés, gens aimant la lecture, mais ne pouvant se permettre l'achat de livres aussi coûteux. Or si un ouvrage n'a point de succès à la lecture ou que ce succès soit d'un jour, les cabinets *lavent* leurs exemplaires qui se retrouvent à des prix dérisoires chez le bouquiniste. Naturellement, l'éditeur se voit alors dans l'impossibilité d'écouler son édition ou d'en faire une seconde; de là, désespoir des libraires, exaspération des auteurs dont les honoraires sont réduits à leur plus simple expression. Certains éditeurs ont pris une résolution extrême : le roman était excessivement cher, ils l'ont rendu excessivement bon marché. M. Engelhorn est celui d'entre eux qui a été le plus loin dans cette voie; il publie, sous le titre de : *Allgemeine Romanbibliothek*, une collection de volumes se vendant brochés un demi-marc, et reliés trois quarts de marc, et formant un choix des romanciers modernes les plus connus. M. Engelhorn se proposait de forcer le public à acheter en lui offrant des ouvrages d'une valeur littéraire indiscutable en général, d'un extérieur élégant, pour un prix ne dépassant pas le prix réclamé par le cabinet de lecture pour une simple location. Aussi sa bibliothèque a-t-elle fort bon aspect, avec son caractère bien net, son papier satiné et son cartonnage rouge dont

le seul ornement est le cartouche de l'éditeur, avec ses armoiries parlantes (*Engel-horn, ange, cor*). La collection compte aujourd'hui une soixantaine de volumes et les plus grandes littératures européennes y sont représentées : l'Allemagne, par Paul Lindau, Hans Hopfen, Ad. Wilbrandt; la France, par H. Gréville, L. Halévy, G. Ohnet et A. Theuriet; l'Angleterre, par Hamilton Aïdé et miss Braddon, etc. M. Engelhorn n'a eu qu'à se féliciter de son entreprise, nous n'en donnerons pour preuve que le cas du *Maître de forges*, de G. Ohnet, formant deux volumes et s'étant tiré à plus de quarante mille exemplaires.

La tentative de M. Engelhorn n'était ni la première ni la seule du genre. Le système des publications littéraires à bon marché avait été inauguré par W. Spemann, de Stuttgart également, qui est un des plus actifs et des plus intelligents éditeurs de l'Allemagne actuelle.

En 1873, M. Spemann, alors âgé de vingt-huit ans, reprit la librairie de J. Weise. Son premier soin fut de liquider l'ancien fonds, de faire maison nette : il avait ses vues et comptait les suivre. Dès l'automne de la même année, il débuta par un journal d'arts industriels : *Kunsthandwerk*, qui avait de nombreux mérites, mais qui n'obtint pas les faveurs du public. Il cessa de paraître au bout de trois ans et fut remplacé par le *Maler-Journal* (*Journal des peintres*), créé spécialement pour les décorateurs; il est resté le plus compétent en la matière, et le cas est le même pour la *Schreiner-Zeitung* (*Gazette des ébénistes*), qui vint bientôt s'ajouter au *Journal des peintres*.

Comme les autres éditeurs de Stuttgart, M. Spemann voulut avoir ses ouvrages de luxe : il demanda à l'écrivain Johannes Scherr une *Germania*, deux mille ans de l'histoire d'un peuple, dont l'illustration fut confiée aux premiers artistes nationaux. Ce fut un volume in-folio du prix de 70 marcs; il n'en est pas moins arrivé à sa quatrième édition. Un second ouvrage du même genre fut publié sur Athènes et Rome (*Hellas und Rom*); un troisième a vu le jour dernièrement : il est donné tout entier à la description de *la Corniche*.



MARQUE TYPOGRAPHIQUE DE W. SPEMANN.

Puis, passant sans transition d'un extrême à autre, M. Spemann lança les premiers volumes de sa *Collection Spemann*, dont la couverture bleu marine est connue aujourd'hui de tous ceux qui s'intéressent aux lettres allemandes. Cette collection est encore unique actuellement, par sa conception, par son exécution, et par la rare énergie avec laquelle elle va de l'avant. Les volumes, de deux cents à trois cents pages, sont imprimés avec soin sur papier teinté, avec titre rouge et noir et reliure pleine en toile fort élégante; ils se vendent un marc. La bibliothèque comprendra non seulement la fleur des classiques de tous les temps et de tous les pays, mais encore un choix très éclectique des écrivains modernes les plus goûtés. Fondée en 1881, elle compte aujourd'hui plus de trois cents volumes, et il nous serait impossible de donner ici la simple énumération des auteurs qui y sont entrés. Bornons-nous à dire que, en dehors des chefs-d'œuvre de toute époque et de toute nationalité, — Homère, Dante, Milton, Byron, La Fontaine, Cervantes, Racine, Corneille, J.-J. Rousseau, La

Bruyère, — la littérature contemporaine y tient une très large place : l'Allemagne, avec les volumes de L. Anzengruber, S. Junghans, L. François, Amyntor et autres; la France, avec *Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo, *le Colonel Chabert* de Balzac, *Picciola* de Saintine, *Colomba* et *Carmen* de Mérimée, *Indiana* de George Sand, *Mon Oncle Benjamin* de Claude Tillier; l'Angleterre, avec les romans de Thackeray, de Dickens, de Fielding, de Lytton, de Walter Scott; l'Italie, avec Edmond de Amicis, Maria Grazia Pierantoni; la Suède, avec Bjœrnson; le Danemark, avec Andersen; l'Amérique, avec Bret-Harte et Edgar Poë; la Russie, avec Tourgueneff, Goutcharoff, Dostoïewski et Gogol. Ceci suffira sans doute pour nous faire croire aisément, quand nous dirons que la *Collection Spemann* est répandue maintenant par centaines de mille et qu'elle a opéré une véritable révolution dans le commerce du livre d'outre-Rhin. Des imitations nombreuses ont surgi; nous avons déjà parlé de la bibliothèque Engelhorn et nous reviendrons plus tard sur d'autres collections du même genre.

Une fois entré dans la voie de la vulgarisation, M. Spemann s'y engagea vaillamment. La même année 1881 le vit créer une revue littéraire mensuelle illustrée : *Vom Fels zum Meer,* dont le numéro, de cent vingt à cent soixante pages grand in-octavo, se vend 1 marc également, c'est-à-dire moitié moins des autres revues existant en Allemagne et ne donnant pas d'illustrations. Le succès fut plus considérable encore que pour la *Collection Spemann;* cette revue compte aujourd'hui plus de soixante mille abonnés. Chaque numéro contient une nouvelle ou quelques chapitres d'un roman, des articles de science vulgarisée, des voyages, de grandes gravures hors texte, de nombreux bois dans le texte et souvent un morceau de musique. Au point de vue de la rédaction, *Vom Fels zum Meer* peut rivaliser avec les autres revues, puisque la plupart des écrivains leur sont communs; au point de vue de l'illustration, elle ne cède nullement le pas aux grands journaux illustrés qui, comme *Ueber Land und Meer* se sont fait cependant une spécialité de l'illustration.

Œuvre de vulgarisation encore, cette autre collection de la *Deutsche National Litteratur*, destinée à offrir au public l'ensemble des œuvres classiques du pays, depuis les origines de la langue, dans un format uniforme, avec des notices, des commentaires et toute la pureté du texte original. L'éloge de cette édition n'est plus à faire; l'empressement avec lequel elle a été accueillie et par la presse et par les lecteurs démontre assez combien l'entreprise est bien conçue et bien menée. Les volumes de format in-8° sont de trois cents à six cents pages, l'impression est d'une netteté remarquable, le papier très beau et la reliure en demi-chagrin grenat est d'un goût absolument irréprochable. Le prix des volumes est de 3 m. 50.

Cette édition se publie par les soins et sous la direction active du professeur Joseph Kurschner, dont l'aptitude au travail a quelque chose de vraiment extraordinaire. En dehors de cette collection et de la *Collection Spemann*, dont il est la cheville ouvrière, M. Kurschner est rédacteur en chef de *Vom Fels zum Meer;* il publie en outre une *Deutsche Schrifsteller-Zeitung* (*Journal des gens de lettres allemands*), ayant la mission de défendre les intérêts des écrivains; il publie encore un *Litteratur-Kalender* (*Almanach littéraire*) et un *Wagner-Jahrbuch* (*Annuaire wagnérien*), ce qui ne l'a point empêché de donner



[illegible] imp. [illegible] [illegible]

DUGUEIL

Gravure extraite de la publication
de la librairie Sennaux de Stuttgart

© 2007 Lyon - Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dernièrement un petit *Dictionnaire de la conversation*, qui est un véritable tour de force à tous les points de vue.

Ces diverses publications ne sont pas cependant sans nécessiter un labeur très long et très méticuleux. Ainsi le *Litteratur-Kalender,* volume portatif à reliure souple, est une sorte de *vade-mecum* dans lequel l'homme de lettres peut trouver tous les renseignements ayant trait à sa profession. Cet almanach absolument pratique contient les modifications et les transformations apportées dans l'année aux conventions et aux lois régissant la propriété littéraire et aux sociétés littéraires. Il a une nécrologie des lettres, un tableau des distinctions honorifiques accordées aux hommes de lettres, et des événements littéraires de l'année à courir. Viennent ensuite les adresses des écrivains, avec l'indication du genre de leurs ouvrages — critique, romancier, etc., — les adresses des éditeurs avec les mêmes renseignements sur le genre de leurs publications, la liste des journaux allemands, leur couleur politique, leur mode de publication, le prix de l'abonnement et des annonces, etc. Enfin un classement par localités contenant, par ordre alphabétique, les villes avec la liste des écrivains et des éditeurs qui y habitent et des périodiques qui s'y publient. Notre expérience personnelle nous a appris l'utilité de ce volume et dès à présent nous tenons à faire prendre acte que nous préparons un travail du même genre pour la France, et que nous comptons le faire paraître régulièrement à partir de la fin de cette année.

Cet almanach est publié par W. Spemann. C'est chez le même éditeur également que M. Kurschner a publié un petit dictionnaire de la conversation — 800 pages in-32, cartonné, prix : 3 marcs — qui est appelé à rendre les plus grands services à tous. L'usage constant que nous en faisons nous-même nous a prouvé que le volume est excellent ; en moins d'un an il est d'ailleurs arrivé à sa sixième édition.

Il nous faut arrêter là ces pérégrinations à travers Stuttgart qui, après Leipzig, est devenu un des centres les plus actifs de la librairie d'outre-Rhin. Les quelques éditeurs que nous avons présentés à nos lecteurs suffisent à fournir une caractéristique de la production littéraire de la charmante capitale wurtembergeoise. Ils ne sont point les seuls cependant et seul le manque de place nous contraint à ne point nous occuper de maisons comme celles de Paul Neff dont les grands ouvrages sur l'art et les artistes sont fort répandus, de Bonz et Cie dont certaines publications — les poèmes de Scheffel, entre autres — ont depuis longtemps atteint leur centième édition.

Mais nous ne pouvons quitter cette ville pour passer à Leipzig sans remercier les administrateurs de la *Deutsche Verlags-Anstalt,* MM. J. Engelhorn et W. Spemann, qui ont si gracieusement mis à notre disposition les planches et les ornements de cet article : portrait de M. Édouard Hallberger, par la *Deustche Verlags-Anstalt ;* coin de page, initiale et cul-de-lampe, par M. J. Engelhorn ; en tête, initiale de la seconde page et la superbe eau-forte de M. Vautier, par M. W. Spemann.

LOUIS DE HESSEM.

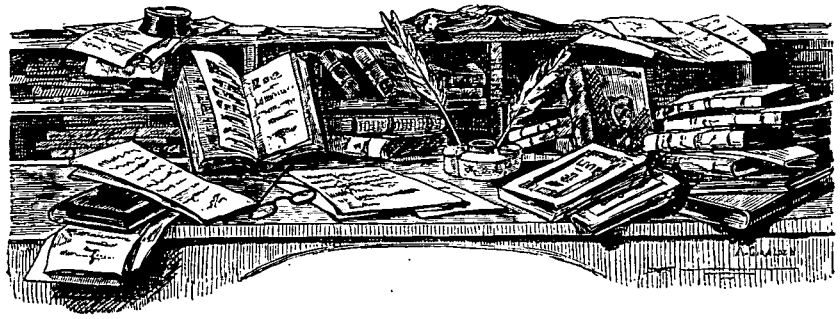

CHRONIQUE DU LIVRE

RENSEIGNEMENTS ET MISCELLANÉES

Beaucoup de ventes curieuses auront lieu ce mois-ci, tant à la rue des Bons-Enfants qu'à l'hôtel de la rue Drouot.

Mme veuve Adolphe Labitte fera, du 7 au 17 février, la vente de notre ancien collaborateur feu Édouard Méaume, dont la bibliothèque, à différents titres, était des plus remarquables et comprend deux parties fort intéressantes.

M. Claudin vient de terminer, à l'heure où nous tirons cette livraison, la très curieuse bibliothèque de feu M. Charles de Mandre.

Enfin, M. A. Ferroud, libraire bibliophile, vendra, du 21 au 28 de ce mois, les beaux livres de M. Edmond Lambert et de M. J.-Z. Pierart.

Notre collaborateur Brivois nous entretiendra le mois prochain des enchères les plus marquantes.

— Une vente aux enchères publiques très intéressante est annoncée, pour le 28 février, à Rennes (Ille-et-Vilaine). Il s'agit de la belle collection de livres provenant de la bibliothèque du château de La Lorie (Maine-et-Loire), appartenant à M. le duc de Fitz-James. Cette collection abonde en mémoires, voyages, livres sur l'Amérique, Elle contient, en outre, une série de romantiques en première édition extrêmement rare. Tous ces volumes sont dans un état admirable de préservation. Beaucoup d'entre eux, notamment les romans d'Eugène Sue, sont accompagnés de dédicaces et lettres d'envoi. Le catalogue sera envoyé aux bibliophiles qui en feront la demande à MM. Plihon et Hervé, libraires, à Rennes, rue Mothe-Tahlet.

L'ÉDITION ORIGINALE DE RUY BLAS

En réponse à la lettre de M. Derôme, insérée dans *le Livre* en décembre dernier, nous recevons de notre collaborateur Jolly-Bavoillot l'épître suivante :

New-York, 5 janvier 1887.

« Mon cher directeur,

« Je venais d'écrire à M. Marius Michel, pour le prévenir qu'avant peu, probablement, j'aurais à lui envoyer pour le relier « de main de maître » mon exemplaire in-18 du *Ruy Blas* de Leipzig, si aucune opposition sérieuse ne s'élevait contre les conclusions de mon article, quand hier, 3 janvier, je reçus le numéro du *Livre :* décembre 1886.

« J'éprouvai, je vous l'avoue, une douce émotion, en voyant, au premier coup d'œil, mon nom si joliment encadré, tout enguirlandé de roses, dans votre charmant frontispice artistique. Ce nom d'un humble industriel, bibliophile à ses heures de loisir, ne s'était jamais vu à pareille fête. Mais, hélas ! la réalité fut que ces fleurs étaient un piège. J'aurais dû le comprendre tout de suite : il y en avait trop ! C'est de cette façon que l'on pare les victimes en les conduisant au supplice.

« Car il n'y a pas à s'y tromper, cette lettre n'est pas une critique, pas même une discussion, c'est bel et bien une exécution, exécution qui n'hésite pas, qui frappe net dès la première phrase : avouez que Jérôme Paturot est dur !

« Je tournai bien vite la page pour voir de qui me venait le coup, et, faut-il vous le dire ? je fus tout de suite rassuré : j'avais vu le nom de M. L. Derôme.

« Pourquoi je fus rassuré ? Je vais vous le dire, c'est que je me rappelai aussitôt certaines plaquettes romantiques anonymes, dont vous nous avez dénoncé l'auteur, et dans lesquelles M. Derôme, avec cette même assurance, en exécuta bien d'autres que moi, je dis des plus illustres ! dont la gloire ne se porte pas plus mal aujourd'hui.

« J'étais donc rassuré, et c'est avec calme que je poursuivis la lecture de mon acte d'accusation, mais néanmoins avec un intérêt que vous comprendrez, tant j'étais désireux d'y rencontrer une occasion de prouver à M. Derôme que je ne suis peut-être pas aussi Paturot qu'il veut bien le dire.

« Quand je fus au bout, j'avais constaté déjà que mes premières convictions étaient restées dans mon esprit, absolument intactes. Car, remarquez-le bien, j'avais dans mon article, avec une bonne foi qu'on ne peut nier, procédé ouvertement par suppositions, et je venais de noter cette observation : que M. Derôme n'a pas fait autre chose de son côté, malgré son assurance de sacrificateur.

« Toutes ses affirmations sont de pures suppositions comme les miennes. C'est sans doute ceci, c'est sans doute cela qui a dû arriver, dit partout M. Derôme. Or, suppositions pour suppositions, je ne vois pas bien comment celles de mon contradicteur sont préférables aux miennes, y compris la petite histoire de ce bon à tirer, supposé négligé pendant tout le tirage de l'édition in-18.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« L'édition in-8° de Delloye est connue, cotée, acceptée jusqu'à présent comme la première de *Ruy Blas*, oui, sans doute, nous le savons tous. Je l'ai proclamé moi-même dès le début de *Mon Voyage*, et j'en possède un exemplaire superbe dont je suis très fier et que je conserverai quoi qu'il arrive, soyez-en sûr. Mais tout cela n'empêcherait cependant en rien l'édition Brockhaus de réclamer ses droits si nous réussissons à établir un fait ignoré jusqu'ici. Ce ne serait pas le premier cas de ce genre dans l'histoire de la bibliophilie.

« M. Derôme dit que les deux éditions n'en font qu'une, qu'elles ont été imprimées en même temps, par le même imprimeur, et publiées en même temps.

« Publiées en même temps, oui, peut-être, cela paraît à peu près certain, mais imprimées en même temps ! Pardon, monsieur, je vous arrête là. Car vous allez me confirmer vous-même, quelques lignes plus bas, ce que j'avais dit avant vous déjà : que l'édition in-18 a été tirée seule la première. Nous sommes donc d'accord sur ce point important. Seulement la conclusion que nous en tirons chacun est différente.

« Vous concluez, vous, que c'est l'édition in-8°, tirée la seconde, qui malgré tout doit être la première ; tandis que, de mon côté, j'avais conclu tout naïvement que c'était l'édition in-18, tirée la première, qui devait être l'originale.

« En somme, vous ne produisez aucun argument nouveau, si ce n'est cette appréciation contradictoire.

« Vous dites, il est vrai, que cette mention d'*Édition originale* sur la couverture n'y était que pour indiquer en Allemagne que ce n'était pas une contrefaçon, et aussi pour ne pas compromettre le *beau renom* de la maison Brockhaus. Croyez-vous vraiment, monsieur, qu'il y ait tant de choses dans ces deux mots inusités ? Veuillez remarquer cependant que si cette édition n'était pas après tout l'édition originale, comme vous persistez à l'affirmer, l'étiquette alors était trompeuse ; et qu'en réalité je fais plus de cas que vous de l'honorabilité de la maison en disant que si elle a fait imprimer : *Édition originale*, c'est simplement et loyalement parce que c'était l'édition originale.

« Vous dites encore, pour expliquer cette édition, que la maison Brockhaus vendait des livres français en Allemagne. Sans doute elle en vendait et elle en vend encore. Mais ce sont encore, comme toujours et comme partout à l'étranger, des éditions françaises expédiées par les éditeurs de Paris. Elle n'en fait pas tirer exprès pour elle, ce qui n'aurait aucune raison d'être. Les éditeurs de Paris ne sont-ils pas tout prêts à fournir à qui les paye, autant d'exemplaires de leurs éditions qu'on en peut désirer ?

« Où était donc la nécessité pour la maison Brockhaus, qui ne l'avait jamais fait jusqu'alors, de faire cette fois les frais d'une édition spéciale pour l'Allemagne ?

« Dans le but, dites-vous, de répandre *Ruy Blas* en Allemagne ? Mais les éditions Delloye pouvaient parfaitement y suffire, d'autant plus qu'une partie de celle-ci portait en même temps les noms de Brockhaus et Avenarius, ce qui n'est pas encore si régulier. Expliquez-nous le pourquoi et le comment de tout cela.

« Oui, quoi que vous en puissiez dire, monsieur, je reste convaincu qu'il y

a là un cas tout particulier, non encore expliqué, dont le mot vous échappe aussi bien qu'à moi.

« Mais, ajoutez-vous cependant, avec une sorte de dédain : « toutes ces « choses sont connues ». Pardon, monsieur, connues de qui ? Est-ce d'Asselineau, qui n'a su que très tard l'existence de cette édition et n'en donne aucun détail ?

« Est-ce de M. Parent, qui, en complétant l'œuvre d'Asselineau, avoue ne l'avoir jamais vue ? Est-ce du libraire Brunox, si convaincu d'avoir mis la main sur un volume précieux, et qui a pu vendre son exemplaire 95 francs ?

« Est-ce l'auteur du remarquable catalogue de la vente Noilly, qui conclut comme nous à « Édition originale », et le prouve ? En vérité, monsieur, votre assurance me rend perplexe.

« En terminant, vous voulez bien me faire cette concession de dire que : « Cela n'empêche pas le texte in-18 d'être une édition à conserver. » Or j'avais dit avant cela que : « Cela n'empêchera pas l'in-8° de Delloye de tenir sa place dans la collection du théâtre de Victor Hugo. »

« Nous sommes donc au fond plus d'accord qu'on ne pense et sur plus d'un point. Il serait singulier après cela qu'un troisième larron survenant vînt à prouver que nous sommes également dans l'erreur vous et moi, et qu'au lieu d'un *Paturot* il y en a deux !

« En me résumant, permettez-moi d'essayer de conclure. La situation est celle-ci : nous sommes en présence de deux exemplaires de *Ruy Blas,* tous deux à la même date, mais n'ayant entre eux aucun point de ressemblance. L'un est in-18 et porte le nom d'un éditeur allemand. Il est imprimé en petits caractères et compte cent cinquante-quatre pages, plus vingt et une de préface. L'autre est in-8° et porte le nom d'un éditeur français. Il est imprimé en gros caractères et compte deux cent cinquante pages, plus vingt et une pour la préface.

« Cela constitue-t-il deux éditions distinctes ? De plus, l'édition in-18 a été imprimée seule, la première, avec un texte particulier, qu'on ne retrouvera plus dans aucune autre édition. L'autre, l'édition in-8°, a été imprimée la seconde, quelques jours ou quelques semaines après, — le temps ne fait rien à l'affaire, — et avec un texte différent, corrigé, qui sera le texte définitif.

« De ces deux éditions, quelle est la première ? quelle est l'originale ? Voilà la question réduite à sa plus simple expression. Que les amateurs décident.

« Pour ma part, je ne vous cacherai pas, monsieur, que, sans plus tarder, je suis tout disposé à envoyer mon exemplaire à Marius Michel.

« G. JOLLY-BAVOILLOT. »

New-York.

Nous recevons, d'autre part, la lettre ci-contre :

« Monsieur,

« Vous avez publié, dans la livraison du *Livre* parue le 10 décembre dernier, un article signé G. de Chanciot et intitulé : *A propos de l'S barrée.*

« L'écrivain, après avoir donné des renseignements fort intéressants,

réclame avec grande modestie d'autres bibliophiles de nouvelles lumières sur cette question, qui semble, à ses propres yeux, incomplètement éclaircie.

« Je n'ai nullement la prétention de dire un dernier mot à ce sujet; je crois cependant pouvoir faire connaître une preuve à l'appui d'une explication donnée, dont l'importance tient précisément à la conformité de date du livre où je l'ai puisée et de l'époque où l'emblème de l'S barrée fut le plus fréquemment employé.

« Le sieur des Accords (Étienne Tabourot), procureur du roi, à Dijon, né en 1548, mort en 1590, publia, en 1583, pour la première fois, son ouvrage: *les Bigarrures.*

« L'édition de 1583 est généralement considérée comme la première, bien que dans l'avant-propos de celle de 1574, l'auteur, se complaisant dans le plaisir de relire ses écrits, reconnaît qu'ils avaient été imprimés quatorze ans auparavant. Malheureusement, aucun exemplaire de cette édition ne nous est parvenu.

« Le chapitre deuxième du livre a pour titre: *Des rébus de Picardie.* L'auteur commence par expliquer ce qu'est un rébus; « quant au surnom qu'on « leur a donné de Picardie, c'est à raison, dit-il, de ce que les Picards sur tous « les Français s'y sont infiniment plu et delectez. »

« Cette assertion, toute flatteuse qu'elle est pour les compatriotes de Petit-Jean, ne saura cependant porter ombrage à l'esprit des autres provinces.

« Tabourot cite un grand nombre de rébus; quelques-uns sont fort obscurs et presque incompréhensibles, à cause des à peu près de prononciation et d'orthographe. Parmi les tout premiers, nous trouvons :

« Une S fermée avec un traict ainsi S, pour dire fermesse au lieu de fermeté.

« Voici donc un juge compétent en matière de symboles, d'emblèmes, d'énigmes, de jeux de mots, etc., qui affirme dès 1583 que l'S barrée signifie *fermeté.* Nous pouvons avoir toute confiance en lui, car la majeure partie de son livre traite précisément de ces sortes de plaisanteries que l'on goûtait tant au XVIe siècle et que nous retrouvons également dans un grand nombre de signet d'imprimeurs de ce temps.

« Examinons maintenant si l'explication de *S. trait* pour *Estrées*, qui a été souvent donnée, n'est pas également satisfaisante.

« Tabourot dit en effet *S fermée avec un trait,* il dit donc trait et non barre (barrée), ce qui tout naturellement faisait Estrées. Tout le monde a vu, à Fontainebleau, des flèches au lieu de barres; mais, ainsi que l'a fait observer M. Bourenne, les flèches s'appelaient à cette époque des traits, et l'on aurait tout simplement remplacé le trait (barre) par un trait (flèche), ce qui revient au même et donne à l'emblème une forme plus élégante, particulièrement en vue de la sculpture décorative. La flèche est, en outre, l'arme de l'amour et se traduit de la même manière que les carquois et les arcs que nous trouvons souvent mêlés aux croissants de Diane de Poitiers, sans qu'ils aient une raison d'emploi plus particulier.

« Il nous reste à voir quelle valeur peut avoir dans un rébus l'objection de M. de Longpérier touchant le vice de prononciation Estrées au lieu d'Étrées. Je n'oserais pas décider s'il est vrai que l'on ait prononcé *Etrées* au XVIe siècle;

mais, si tel était le cas, les exemples du rébus que nous donne Tabourot établissent que l'on n'avait pas alors, plus qu'aujourd'hui, grand souci de l'orthographe et de la prononciation en inventant un rébus. Ainsi, quand il nous dit qu'*un lit sans ciel* veut dire un licencié, nous ne saurions, par antithèse, en conclure que « ciel », de même que *sphère*, qui a pu avoir comme sens secret *J'espère*, ne peut nous faire concevoir que le *ph* des mots grecs ait été dans la parole l'équivalent du *p dur*.

« En résumé, l'S barrée (ou plutôt fermée par un trait) signifiait donc réellement *fermeté* pour fermesse, et dans le cas où cet emblème se rattacherait à la personne de la belle Gabrielle d'Estrées, n'y aurait-il pas là une malicieuse intention à double jeu, plaisanterie très conforme à l'esprit de l'époque qui vit éclore le livre du sieur des Accords?

« Veuillez agréer, monsieur, l'expression de mes sentiments très distingués.

« H. de Bethmann. »

On a dispersé aux enchères, en l'hôtel Drouot, la collection d'autographes d'un amateur. Des ventes semblables se font, en ce moment, plusieurs fois par mois, sans qu'il soit nécessaire d'y attacher quelque importance, mais cette dernière avait ceci de particulier qu'elle réunissait, en majeure partie, des lettres de personnages ayant vécu vers la fin du XVIIIe et le commencement du XIXe siècle. — En outre, on y trouvait aussi des morceaux de musique manuscrits qui offraient de l'intérêt pour les amateurs.

Parmi ces derniers, nous signalerons un lot de manuscrits de Félicien David (*Symphonie en si bémol*), Mozart, Meyerbeer; Liszt, dont les morceaux, datés de 1844 et 1866, ont été vendus 25, 30 et 115 fr.; Joseph Haydn, dont une pièce signée a atteint 70 fr.; Gounod, *Pie Jesu,* vendu 40 fr.; Flotow, troisième acte de *Martha*, 15 fr.; Donizetti, fragment du final de la *Pia*, 50 fr.; Beethoven, fragment d'un ouvrage, 200 fr.; Boieldieu, 16 fr., et Florimond Roger, *dit Hervé*, dont un rondeau chanté dans une revue a atteint le chiffre de 15 fr.

Dans le lot de lettres, voici quelques chiffres d'enchères : lettre de Henry Beyle dit *Stendhal* à son fils, 17 fr., lettre de Louis Blanc pour la publication du journal *le Nouveau Monde*, 30 fr.; une pièce de vers provençaux de Bonaparte Wyse, petit-fils de Lucien, 15 fr.; une lettre de M. de Brazza qui porte ce jugement sur l'Afrique :

« L'Afrique, dans sa fécondité primitive, rendra au centuple ce qui y sera semé, le bien comme le mal. »

On a adjugé cette lettre à 35 fr.; un autographe de Mme Miolan-Carvalho s'est vendu 5 fr.; une lettre d'Emilio Castelar, 6 fr.; une lettre de V. Cherbuliez, 12 fr., un sonnet de Léon Cladel, 15 fr.

L'écriture de François Coppée ne fait pas prime : 6 fr. une lettre de l'auteur de *Jeanne!...*; 11 fr. une lettre de Detaille; 10 fr. un autographe de Feydeau; 50 fr. une lettre adressée par Gambetta à M. Rambler, le 18 juillet 1863, au sujet d'un procès; 6 fr. une lettre d'Émile Girardin; 5 fr. un manuscrit d'André Gill.

Pour 8 fr., un amateur a pu acheter une épître adressée par Got (du

Théâtre-Français) à un journaliste qui avait été un des premiers à plaider dans la presse pour la *décoration des comédiens.*

« Puisqu'un heureux concours de circonstances fait que je suis le premier à profiter du gain de la cause, dit Got, je veux aussi avoir l'*honneur* de ne pas être ingrat, et vous affirmer tout d'abord que je me souviens. »

Quelques prix encore : 17 fr. une fantaisie de d'Hervilly; 30 et 35 fr. des autographes de V. Hugo; 66 fr. une lettre de Lacordaire; 100 fr. des vers de Lamartine et 50 fr. seulement une très belle pièce de vers d'Alexandre Dumas père, pièce inédite, qui aurait pu être mieux vendue.

Ventes d'autographes à Berlin. — Les ventes d'autographes qui ont eu lieu cette année sous la direction de M. Léo Liepmann, de Berlin, ont dispersé des collections fort intéressantes et produit des prix assez élevés.

Ainsi, au mois de mars dernier, une lettre de Marie-Antoinette, adressée à la princesse de Lamballe, a produit 750 francs. Lettre de Louis XVI, datée du 30 septembre 1791 : 406 fr.; — Lettre non datée de Marguerite de Valois : 278 fr.: — Lettre politique de Napoléon III à un journaliste allemand et datée du 17 décembre 1860 : 139 fr.; — Lettre (en français) de la reine Marie-Louise de Prusse, 18 mars 1779 : 225 fr.; — Lettre de l'empereur François-Joseph II, du 25 mai 1767 : 157 fr.; — Lettre de Bernard de Weimar (un des généraux de la guerre de Trente ans), du 17 juin 1644 : 84 fr.; — Lettre de Wallenstein (laissez-passer), du 15 mai 1627 : 44 fr.

Quelques lettres écrites par des écrivains allemands et français ont également atteint de bons prix.

Une lettre de Lessing au duc de Brunswick datée du 4 juillet 1770 : 449 fr. Deux lettres de Schiller, du 9 juin 1784 : 126 fr. chacune.

Une autre de Beaumarchais au comte de Maurepas, datée de Berlin, du mois de janvier 1751, s'est vendue 250 fr.

Une vente plus récente (décembre 1886) comportait une foule de lettres autographes de grands musiciens et quelques pièces d'une réelle valeur littéraire.

Une collection de lettres de Schopenhauer (24), écrites dans les dernières années de sa vie, entre 1855 et 1860, ont été payées 625 francs.

Une correspondance datant de 1751-1758, relative à la colonie française de Berlin et écrite par une demoiselle Pelloutier, a été vendue 230 francs. Une lettre de Schiller, datée du 13 février 1786 et adressée au libraire Gœschen, a produit 144 francs.

Un petit livre contenant l'autographe de Jean-Baptiste Bach : 1,170 francs. Un air manuscrit de Mozart : *Conservati fedele* de 1765 : 150 francs.

Une lettre de Henri Heine du 1er mai 1828 : 31 fr.; — Une lettre de Voltaire, du 23 septembre 1757 : 80 fr.; — Une lettre de Kœrner : 45 fr.; — Une lettre de Méhul, de 1804 : 81 fr.

2007 Lyon Editions « Les passeurs du temps » passeurs.temps@free.fr





VIOLLET-LE-DUC

VIGNETTISTE

Il y a des experts jurés — ou non — dont les connaissances infaillibles ne sont jamais en défaut. Il y a des amateurs, — parfois même des artistes — ces derniers toutefois plus prudents ne se hasardent que rarement dans le champ périlleux des conjectures — qui du premier coup d'œil, — et quel coup d'œil! — d'un simple regard jeté négligemment sur l'œuvre qu'on leur présente, vous disent avec un geste autoritaire qui n'admet pas la moindre réplique : Ceci est — ou n'est pas — de tel ou tel artiste. Bien rares cependant sont les artistes dont l'œuvre offre une cohésion et une similitude d'aspect telles que les jugements puissent être formulés sans hésitation. Et certainement si, par un hasard inexplicable ou une malignité étrange, on avait fait disparaître le nom qui figure sous les entourages que nous allons décrire, peu d'amateurs, et des plus sérieux, attribueraient à leur véritable auteur ces vignettes dont quelques-unes, fort curieuses, sont passablement entachées de romantisme.

Les biographes de l'éminent architecte nous ont bien dit que tout jeune il s'affirmait déjà comme un artiste de race, présentant cette particularité commune aux artistes prédestinés, c'est-à-dire une étonnante habileté qui s'était manifestée dès la plus grande jeunesse. Ils nous ont même appris qu'à vingt ans Viollet-le-Duc

était médaillé au Salon, — mais pour des dessins d'architecture, — et ils ne nous ont pas signalé, du moins que nous sachions, le nombre considérable d'illustrations exécutées par Viollet-le-Duc, à un âge où bien peu d'artistes seraient capables de mener à bien une aussi dure besogne.

C'est que Viollet-le-Duc, au lieu de suivre les sentiers battus, avait tout d'abord, de lui-même, entrepris de parcourir la France d'un bout à l'autre, étudiant et dessinant les monuments gothiques, — et alors, il ne faut point l'oublier, gothique signifiait monument dénué de tout intérêt, monument abandonné et condamné par suite à une ruine absolue.

Or, en 1837, la commission des monuments historiques était fondée. Au nombre de ses membres se trouvait le baron Taylor, et au nombre des architectes appelés à devenir les collaborateurs actifs de cette commission se trouvait aussi le jeune Viollet-le-Duc, — qui n'avait alors que vingt-trois ans. Viollet-le-Duc eut-il l'occasion de montrer ses croquis au directeur des *Voyages pittoresques,* et la vue de ces relevés inspira-t-elle au triumvirat-directeur — Taylor, Nodier, de Cailleux — l'idée de demander au jeune artiste de broder des compositions sur ces documents? Toujours est-il que Viollet-le-Duc fut un des plus actifs collaborateurs des volumes consacrés à la Picardie et au Languedoc.

Indépendamment des planches hors texte, ces six volumes ont des entourages pour la partie typographique. Ces entourages sont extrêmement variés; ils mesurent $0^m,29$ de large sur $0^m,44$ de haut et le vide réservé au texte mesure $0^m,16$ sur $0^m,20$. Ces dimensions sont uniformes pour les entourages de la Picardie; pour le Languedoc, les encadrements sont moins réguliers et moins larges. Ils ont été composés ou reportés sur pierre par toute une pléiade d'artistes. Célestin Nanteuil, Théophile Fragonard, Signol, Français et Daugats, tels sont les plus célèbres de ces dessinateurs au nombre desquels il faut encore ajouter Viollet-le-Duc qui, avec une verve inouïe, avec une souplesse de talent véritablement remarquable, doublée d'une facilité d'imagination non moins surprenante, a composé pour ces deux ouvrages des encadrements fort nombreux qui, pour la plupart, ont été lithographiés par L. Lanta, Asselineau et Blanchard.

Dès les premières pages du premier volume, nous nous trouvons en présence d'un encadrement dont le mélange de styles est des plus bizarres.

Dans le haut, un Père éternel *byzantin* — mais ressemblant à Théophile Gautier: — cheveux noirs bouclés et barbe blanche, lève l'index et l'annulaire de la main droite, et tient un livre à fermoir de la main gauche. De chaque côté de lui, trois anges, les mains jointes, sont de taille décroissante; le tout est supporté par des découpures d'un style ogivalo-bizarre et surmontées de créneaux anguleux, dans l'intervalle de chacun desquels est placée une tête d'ange, cravatée de palmes et couronnée d'ailes.

Si la marge de gauche n'est ornée que d'une seule figure, la marge de droite comporte trois figures dans le style des statues de Chartres, mais mesurant quinze à vingt têtes de hauteur et séparées par des colonnettes donnant naissance à de lourds rinceaux entre-croisés et supportant une Vierge d'un style poupardo-byzantin assez singulier.

La partie inférieure est ornée de douze niches à double étage renfermant, dans la zone la plus élevée, six apôtres dont le nimbe disparaît dans le fond sombre de la niche, et plus bas six autres apôtres dont le disque auréolé est d'une blancheur immaculée. Ce disque est remplacé pour le dernier d'entre eux par

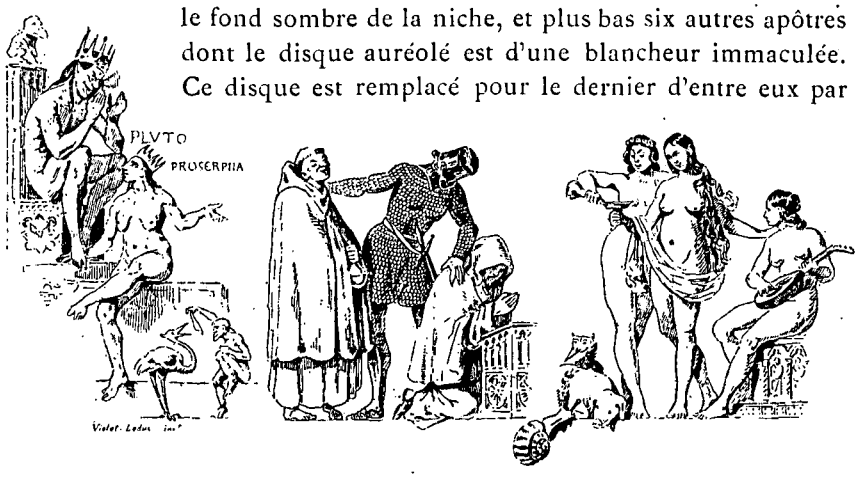

LA TENTATION DE SAINT ANTOINE.

Pluton, Proserpine et fragment d'un entourage de page des *Voyages pittoresques dans l'ancienne France.*

une gerbe de flammes. Inutile de parler des types; car si Judas a l'air de Socrate, les autres ont l'air de jeunes Francs, de truands et quelques-uns de figurants de la cour de François Ier dont les barbes et les perruques auraient été par trop hâtivement ajustées.

Après quelques pages gothiques avec châtelaines et loups ravisseurs, nous trouvons un Sabbat. Mais quel sabbat et quels détails d'architecture bizarres! Le sabbat se passe dans une sorte de dressoir dont les compartiments sont formés de colonnettes cylindriques, prismatiques ou torses, et dont les crêtes ou les supports sont un composé d'arcatures ogivales avec des combinaisons de trèfles ou de rosaces qui ne rappellent que de fort loin les principes du vrai gothique. Si les niches et les dais abritent de petites figures joignant dévotement les mains, autour des colonnettes serpentent des escargots et des monstres bizarres.

Mais tout cela n'est rien auprès de ce qui se passe dans les trois compartiments supérieurs.

Dans le premier est représenté PLVTO et PROSERPINA. Pluton, entièrement nu, est assis sur son trône; de longues mèches de cheveux s'échappent d'un diadème cylindrique à pointes démesurément allongées et posé de travers, à la façon des rois de féeries en goguette. Les yeux

hors de la tête, ses lèvres lippues entr'ouvertes, Pluton semble écouter avec admiration sa digne moitié qui, assise à ses pieds, non moins nue et la tête coiffée d'un diadème sortant de la même fabrique, étale aux yeux de son mari une poitrine ornée de deux mamelles pendantes qui n'ont pourtant rien de séduisant. Sur un gradin inférieur, un petit, mais horriblement vieux diablotin s'amuse à donner un poisson à une sorte d'oiseau au long cou.

Dans le compartiment du milieu, — Saint — S. ANTONIVS est agenouillé devant son prie-Dieu en bois sculpté. On lui frappe sur l'épaule : ce sont deux gais compagnons de Bacchus, eût-on dit jadis, un moine à pieds fourchus, au sourire aviné, un guerrier vêtu de cottes de mailles, la tête emboîtée dans une véritable marmite. A ses doigts se terminant par des griffes, posés sur l'épaule du saint ermite, on reconnaît le Diable. S'il a voulu dissimuler ses traits, il a fort bien choisi sa coiffure, — mais pourquoi a-t-il oublié son gantelet?

Dans le troisième compartiment sont trois belles jeunes femmes, belles comme il fallait l'être en 1830, avec de superbes cheveux flottants, et n'ayant pour tout vêtement à elles trois qu'une seule écharpe de gaze. L'une est couronnée de fleurs, — à la façon des bacchantes de Dévéria, — et emplit la coupe de sa compagne; quant à la troisième, assise sur un bahut à colonnettes, elle joue de la mandoline. Pendant ce temps, l'inséparable compagnon du pauvre saint regarde curieusement un escargot, tandis qu'il est curieusement observé à son insu par un étrange animal à tête effilée paraissant surmonter un corps d'oiseau et qui semble être le compagnon des trois jeunes dames nues.

Les deux parties verticales sont naturellement, comme dans tous les entourages de cet ouvrage, de largeur bien différente. A gauche, sous un dais dont les petits pinacles sont surmontés de petits anges aux ailes déployées, un diable — qui fait songer à Célestin Nanteuil — a les menottes, et l'extrémité de sa chaîne est entre les mains d'un ange à cheveux plats — qui fait songer à Gustave Séguin — mais qui, malgré son divin pouvoir, jette un regard méfiant sur son prisonnier. Regard soupçonneux que le diable rend bien d'ailleurs à son gardien. Ils s'observent et peut-être le diable ne reste-t-il pas éternellement sur cet étroit piédestal où d'ailleurs ils sont un peu gênés tous deux, leurs ailes se touchant et les plis de la robe de l'ange frôlant les pieds aux ongles aigus du serviteur de Pluton.

Du côté droit, dans une sorte d'immense fenêtre dont les meneaux sont enrichis de têtes grotesques et dont les colonnes torses disparaissent à la base derrière de lourdes vapeurs, c'est un punch infernal qui flamboie. Ce punch est fabriqué dans une marmite soutenue par deux gnomes en bronze. Les serpents se précipitent d'eux-mêmes dans cette marmite infernale. La sorcière, l'écumoire en main, est vêtue d'une

longue robe ne laissant nus que ses bras osseux. En face d'elle un démon à tête informe, à la bouche hideuse, aux orbites sans yeux et aux cuisses velues, lève les bras. Et dans le tourbillon des vapeurs tournoient et voltigent des figures étranges, des spectres à tête de mort, des femmes nues, des cuisiniers infernaux la casserole en main, des démons vomissant de la flamme, des gnomes ailés. L'un d'eux, un violon à la main, va assener un coup terrible de son instrument sur le bol de cet étonnant punch fumant qu'un petit gnome apporte aux trois belles jeunes femmes peu vêtues dont nous avons déjà parlé.



ADAM ET ÈVE.
Fragment de l'entourage (*la Création du monde*). Voyez dans l'*Ancienne Picardie*.

Enfin, dans la partie horizontale, dans une gigantesque et terrible mâchoire sont empilés des malheureux que des êtres effroyables arrachent et tirent violemment par les bras, et sur un siège à roulettes un gnome à tête de poisson est poussé par un autre gnome non moins hideux et des insectes sont attelés à ce véhicule à quatre roues autour duquel voltige un démon ailé.

Il y avait, dit-on, à Saint-Lucien, près de Beauvais, des stalles où la *Tentation de saint Antoine* était représentée. On a prétendu que Callot s'en était inspiré pour sa grande composition; le fait est plus que douteux. Peut-être même Callot n'a-t-il jamais connu ces stalles. Mais Viollet-le-Duc, qui les connaissait certainement, les a interprétées avec une liberté d'allures qui a bien dû le faire sourire lui-même, lui l'homme scrupuleux et consciencieux par excellence, lui qui attachait une si grande importance à l'exactitude des détails de la sculpture de chaque époque, a-t-il dû rire plus tard en feuilletant ces souvenirs de son jeune temps et en se retrouvant face à face avec ces figures d'un style 1830 si caractéristique.

Tournons quelques pages encore et passons sur *la Foi, l'Espérance et la Charité*, sur *la Danse des Morts*, placée dans des stalles ajourées, et nous sommes en pleine Renaissance. Cette fois c'est Léon Noël qui a interprété le dessin de Viollet-le-Duc. D'un côté de la page, et de toute la hauteur de cette page, se dresse un escalier à vis dont l'axe est formé d'une colonne torse. Les balustrades ajourées présentent un mélange de fenestrages gothiques, de pilastres ioniques et de porte-mains à denti-

cules. A la partie supérieure règne horizontalement un grand balcon plus franchement Renaissance, et de l'une de ses extrémités part un nouvel escalier en pente douce qui se contourne et disparaît dans l'angle supérieur de la composition.

C'est tout un cortège qui se déroule sur cet escalier. Ce sont d'abord les hommes d'armes, puis les magistrats avec leur camail d'hermine, les moines portant la croix, soulevant la châsse sur leurs épaules; puis des hérauts, des porte-masses, des porte-cierges, des porte-bannières, qui s'apprêtent à gravir l'escalier, tandis que deux enfants de chœur encensent un prélat au grand chapeau retenu sous le menton par un cordonnet à houppettes, pendant que des serviteurs soutiennent le manteau ou entr'ouvrent un parasol semblable à un *flabellum*.

Dans le lointain, si toutefois on peut trouver un lointain à cette scène toute de premier plan, des tribunes en saillie sont chargées de jolies femmes se penchant curieusement, et dernier détail..., un sonneur, posé comme une vraie statue sur un socle gothique, le crâne déjà chauve, les doubles manches pendantes, dont la mise, singulièrement démodée, contraste vivement avec les luxueux costumes du cortège, sonne gaiement une clochette suspendue à un pendentif du balcon... et forme ainsi le rectangle obligatoire qui est occupé par le texte.

Il ne faut pas croire cependant que Viollet-le-Duc restait confiné dans les limites du gothique ou de la Renaissance. Ni l'antiquité, ni la mythologie, ni les temps modernes ne l'effrayaient. Nous allons en donner la preuve.

D'abord c'est *Orphée aux enfers*... non pas l'Orphée d'Offenbach joyeux et fantaisiste, mais bien un Orphée solennel et amusant cependant. Tout d'abord une frise à lourds rinceaux et à guirlandes, et au milieu, un trophée dont le disque à cartouches enroulés se termine en balustre flanqué de deux figures de bacchantes le sein nu, étroitement enlacées d'un cordon de fleurs. Au centre du disque, le mot : ORPHEVS. Les épisodes représentés sont, dans le haut, Orphée charmant les bêtes, puis Orphée et Eurydice. Dans ces deux épisodes, Orphée joue du violon. Sur la partie verticale, Pluton enlève Eurydice à Orphée, qui, cette fois, joue de la lyre. Et, dans le bas, des bacchantes horribles et vieilles, armées de la lance et du thyrse, vont tuer le malheureux Orphée, qui en était revenu à son premier instrument, et dont le violon gît à terre près d'un écureuil qui grignote une noisette.

Après *Orphée, la Création du monde, le Paradis terrestre* et *le Déluge,* rien que cela.

D'abord un cadre, avec motifs circulaires et bordure à rinceaux et à palmettes servant à limiter l'espace réservé au texte. Au-dessus et autour de ce cadre, sur trois côtés, se développe la scène. Dieu assis sur un lion, un aigle, un bœuf et une figure d'ange cravaté d'ailes. A ses côtés, deux

anges combattent l'ange du mal. L'un d'eux fait vaguement songer à Raphaël, l'autre à Prud'hon, c'est dire l'éclectisme qui a présidé à cette composition lithographiée par Léon Noël. Sur la marge gauche, Adam est tenté par Ève qui cueille la pomme, et Caïn, sa massue à la main, vient de tuer Abel, dont le cadavre est étendu sur une grande feuille découpée. Enfin, dans le bas et se cramponnant aux mêmes feuilles découpées, un vieillard agenouillé; un jeune homme et une jeune femme fuient le terrible déluge; dans le lointain, de l'eau à perte de vue, quelques petits esquifs de dimensions microscopiques, et se découpant sur le ciel triste, l'immense arche de Noé dont la silhouette grise se détache en vigueur sur un ciel rayé de pluie.



LES CHARMES DE L'ANCIEN RÉGIME.

Fragment d'un entourage (époque de la Révolution).



LES HORREURS DE LA RÉVOLUTION.

Scène de la Révolution.

De temps à autre, il est vrai, on rencontre des encadrements où l'architecture domine; presque tous alors sont lithographiés par Courtin. Tantôt ce sont des cathédrales vues en raccourci, tantôt ce sont des absides byzantines, des portails romans à demi voilés par de longues bandes de parchemin.

Ces dispositions sont ingénieuses, mais de la part d'un architecte

elles n'étonnent guère, tandis que la pastorale suivante, signée du nom de Viollet-le-Duc, nous paraît absolument extraordinaire.

Dans le haut, en arrière d'un cartouche portant la date de M DCC XL, une table servie par un nègre à turban empanaché. Deux jeunes femmes parées vident des verres en forme de flûte allongée en compagnie de deux jeunes gentilshommes poudrés. Derrière eux, un petit Bacchus, pressant une grappe de ses doigts enfantins, est placé dans une treille se terminant par une tête de bélier. Puis sous les ombrages d'arbres chargés de fruits, en avant d'un château aux avant-corps décorés de pilastres et de frontons, un jeune seigneur richement vêtu, nu-tête, tenant nonchalamment son chapeau sous son bras, se promène rêveur. Au-dessous, et — aussi un peu tout autour, — parmi les enroulements rocailles et les guirlandes de fleurs voltigent de petits amours, les uns lançant des flèches, les autres montrant des disques où deux cœurs sont percés du même trait. Enfin, dans le bas, trois moutons sont couchés, tandis que près d'eux, malgré les menaces d'un amour raisonneur, un jeune et joli berger appuie sur son épaule une jeune femme dont les cheveux soyeux lui frôlent le visage et qui, le corsage largement ouvert, une rose au sein et les bras nus, semble près de défaillir dans ses bras.

Après cette pastorale qui fait songer à Wattier, une scène que l'on pourrait intituler : les Horreurs de la Révolution et les charmes de l'ancien régime.

Sous un bosquet, étendue sur un banc, une jeune et jolie femme s'est endormie. Un homme encore jeune, poudré, l'épée au côté, joint les mains avec admiration à la vue de cette jeune beauté dont le corsage provocant est agréablement décolleté. Puis, de l'autre côté d'une figure de femme, sorte de sirène enfouie dans une gaine et supportant des enroulements traversant un cartouche couronné de roses : trois jeunes élégantes écoutent dans le ravissement un jeune abbé à court manteau pinçant de la guiture. Voilà pour la partie gracieuse.

Pour la partie terrible : sur un étroit balcon, un couple de jeunes gens, les yeux dilatés par l'effroi et près duquel se tient un homme plus calme, regarde l'effrayante scène qui se passe à l'étage au-dessous. Là, on assassine et on pille. Monté sur un tonneau, un révolutionnaire brandit des pistolets, un homme du peuple saisit à la cravate un bourgeois, une mégère excite encore la foule furieuse. On suspend des gens aux potences des lanternes, des hommes horribles s'avancent armés de haches sanglantes, portant au bout de piques des têtes fraîchement coupées, et, soulevant violemment la draperie qui se festonnait si joliment à la partie supérieure, la Liberté apparaît coiffée du bonnet phrygien, vêtue d'une tunique qui découvre l'une de ses jambes; la gorge nue et les cheveux au vent, elle s'avance, foulant aux pieds les blasons et les mitres, le sceptre et la couronne, les parchemins et les richesses.

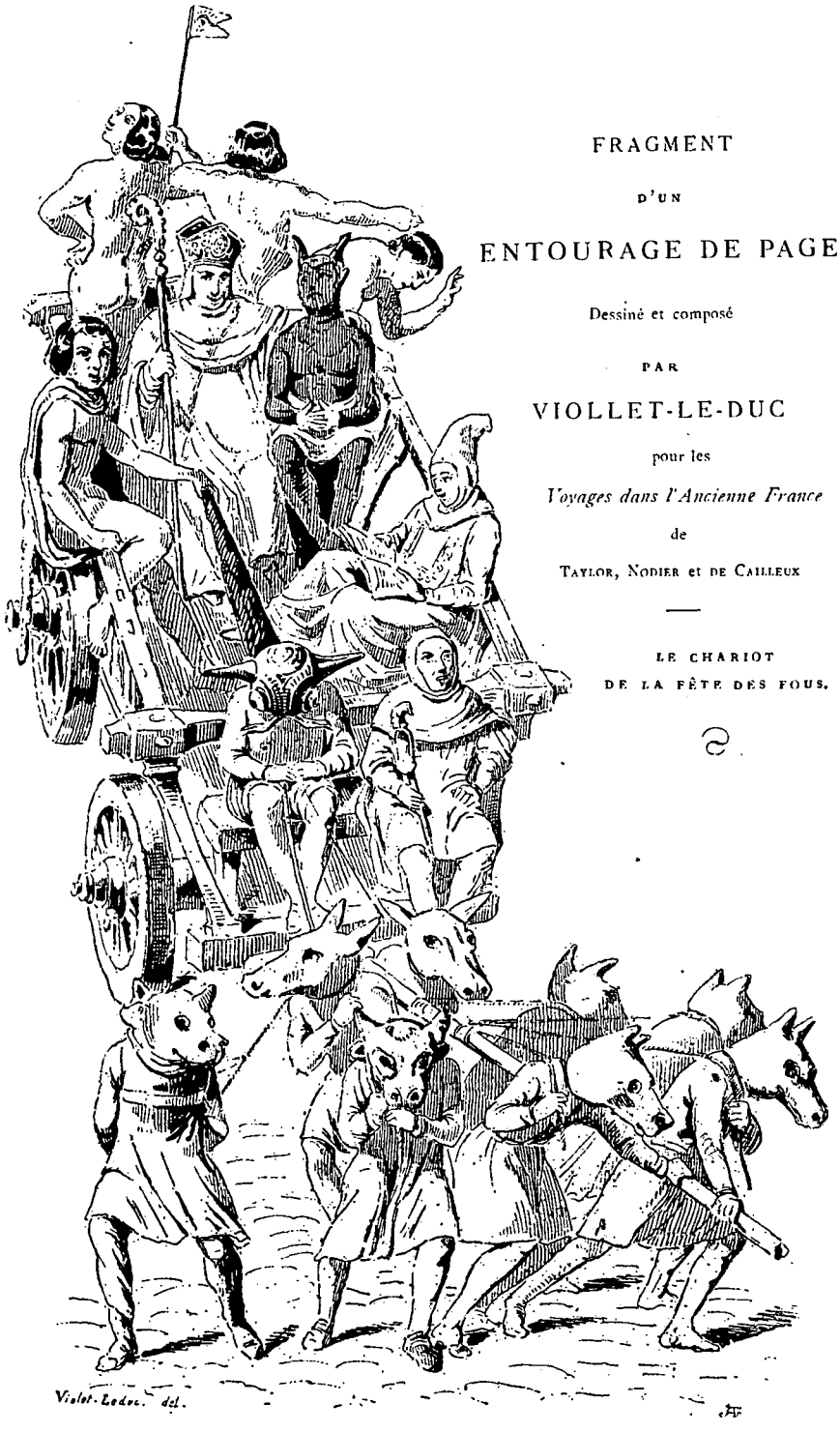

FRAGMENT

D'UN

ENTOURAGE DE PAGE

Dessiné et composé

PAR

VIOLLET-LE-DUC

pour les

Voyages dans l'Ancienne France

de

TAYLOR, NODIER et DE CAILLEUX

LE CHARIOT
DE LA FÊTE DES FOUS.

FRAGMENT

D'UN ENTOURAGE

Dessiné et composé

PAR

VIOLLET-LE-DUC

pour les

Voyages dans l'Ancienne France

de TAYLOR, NODIER

et DE CAILLEUX



LE BERGER ET LA BERGÈRE.

IDYLLE.

La partie supérieure de cet encadrement a été utilisée pour une autre page qui exigeait, comme disposition, que la partie importante du dessin fût changée de côté. On a donc fait un *report* de la jeune femme surprise dans son sommeil et du concert du jeune abbé. Puis on a retourné le groupe effrayé qui est placé derrière une balustrade. On a reproduit ce groupe identiquement comme geste, mais, plus malhabilement, on a peut-être essayé de colorer les visages, mais sans y réussir, et cependant ces trois personnages, qui avaient certes le droit de frémir dans l'entourage précédent, n'ont pourtant au-dessous d'eux qu'une scène bien tranquille. A demi caché par une grosse pierre tombale : *la Pierre aux trois clercs,* — motif local introduit pour les besoins du texte — un ecclésiastique vêtu de la chape est entouré de seigneurs qui lui apportent leur aumône. Certains d'entre eux ont bien l'air de faire la grimace en fouillant leur poche, certains même paraissent avoir peine à trouver leur argent. Il n'y a là rien de terrible, et le groupe effrayé ne s'explique que difficilement, même quand on admettrait que, cédant à la pression du populaire vaguement entrevu dans un sombre lointain, ces jeunes nobles, si richement et si somptueusement vêtus, viennent faire abandon de leurs privilèges et de leurs richesses. Ces entourages servaient à illustrer le chapitre de texte consacré à Amiens. Pour *les Environs d'Amiens*, Viollet-le-Duc conçut une étrange composition plus étrange encore. Sur une pierre druidique gigantesque est écrit le titre *Environs d'Amiens*, et les deux premiers mots du texte, *Il existe,* sont formés d'ossements humains, de crânes, de masques, de haches et de faucilles, de luths et de trophées de chasse.



LE BEAU BLONDIAUS.
Fragment d'entourage (*Voyages dans l'ancienne France*).

Au-dessus de cette pierre verticale, une table de pierre horizontale sur laquelle se dresse une monstrueuse idole armée du glaive. Aux claies qui l'entourent sont des crânes et des têtes humaines suspendues par la chevelure. Devant l'idole, des cadavres pantelants. A gauche, un malheureux baisse la tête pour recevoir le coup fatal ; à droite, un bourreau, la double hache à la main, fait un signal. Près de lui est un druide couronné de gui, à barbe vénérable et à sourire presque jovial au milieu de ce carnage. Cela serait déjà bien joli, mais ce n'est pas encore tout.

A droite de l'encadrement, un chemin bordé de grosses pierres conduit à une idole de gigantesque dimension, sorte de tour en osier surmontée d'une tête colossale et grotesque, et par les fenêtres de laquelle se penchent de malheureuses victimes. Dans le chemin se presse une foule innombrable, hommes, femmes et enfants. Les uns souriant, les autres victimes infortunées, les mains jointes et marchant au supplice. Ce sont des guerriers à chevelure bizarre et à peau de lion sur la tête, des jeunes femmes à bandeaux collés sur les tempes, le regard mélancoliquement levé vers le ciel, gauloises de 1830, vêtues d'une sorte de peignoir glissant des épaules, et, même, de jeunes femmes à petit chignon posé sur le sommet de la nuque et qui, nues jusqu'à la ceinture, soutiennent de leurs blanches mains des plateaux chargés de fruits.

Tel est cet étrange encadrement lithographié par Blanchard qui parut merveilleux sans nul doute, car pour le verso de la page suivante on a retourné le sujet. On a gardé, sauf de très légers changements, les idoles et le chemin creux rempli d'une foule innombrable; seulement, à la partie inférieure, les groupes ont été changés. Malgré cela, ce sont toujours des femmes nues jusqu'à la ceinture et portant leurs enfants sur leur dos, et toujours coiffées des éternels cheveux en bandeaux.

Et pour d'autres chapitres, on a fait disparaître la grande idole du lointain, on l'a remplacée par une colossale pierre fichée, et sur le premier plan c'est un cadavre enveloppé d'un linceul que suivent les druides et qu'on emporte vers la sombre entrée d'une caverne.

Blanchard a aussi lithographié, d'après Viollet-le-Duc, des Gaulois montant à l'assaut d'une forteresse romaine. Les Romains sont superbes, casqués et vêtus de cuirasses à lanières découpées. Les Gaulois sont nus, quelques-uns portent les braies serrées aux jarrets; le chef seul est habillé des pieds à la tête et se couvre d'un immense bouclier d'osier. Et les Gaulois se cramponnent aux rocs et aux aspérités. En vain les Romains font pleuvoir sur eux des projectiles de toute nature; en vain même, sur le plus petit côté de l'encadrement, un Romain regarde-t-il curieusement la pierre qu'il vient de lancer sournoisement sur les assiégeants, les Gaulois montent toujours; et malgré les patrouilles de Romains qui descendent les chemins en lacet conduisant à la citadelle, malgré l'esclave qui renouvelle la provision de lances des défenseurs, ce flot humain d'hommes presque nus monte toujours, ne s'épouvantant pas de ceux qui, frappés en pleine poitrine, font des chutes terribles la tête la première, tourbillonnant sur eux-mêmes avant d'aller se briser sur les rochers aigus.

Blanchard avait la spécialité de lithographier les assauts, car on pourrait donner ce nom à tous les épisodes des sièges et des guerres de religion, dont la description nous entraînerait trop loin. C'est ainsi qu'il a lithographié un siège sous Louis XIII. Les palissades sont franchies par des mousquetaires au large feutre, les ouvrages avancés sont défen-

dus par des arquebusiers, les uns amorçant leurs armes avec la poire à poudre, les autres supportant leur mousquet à l'aide de la béquille en fer. Dans le lointain, une fumée intense dissimule les derniers remparts de la ville assiégée.

Blanchard, qui devait être le *fort en figures*, a collaboré avec Asselineau pour reproduire une composition de Viollet-le-Duc dans le style Louis XIII, composition dans laquelle l'architecture tient une assez large place. Au premier étage, — car cela est vraiment conçu comme une véritable construction, — c'est le luxueux intérieur de Gaston d'Orléans. Près d'une cheminée, où flamboient gaiement de grosses bûches, le prince, rarement heureux dans ses combats politiques avec Richelieu, est affaissé dans son fauteuil; près de lui sa jeune et belle épouse Marguerite de Lorraine, s'accompagnant sur la mandoline, chante cette naïve chanson de Clément Marot :

J'attends ici le maître de mon âme ?
Ne vient-il pas ? Je l'attendrai toujours.



LE GEOLIER DE DOULLENS.

Au même étage, dans le vide d'une fenêtre carrée, un rideau à ramages vole à grands plis. Au rez-de-chaussée, une baie en plein cintre surmontée de l'écu aux fleurs de lis est fermée d'une porte aux riches ferrures. Cette porte s'entre-bâille discrètement; un vieux serviteur apparaît dans l'embrasure et semble donner quelque ordre à un soldat casqué et armé de la lance qui se promène sur la terrasse située de quelques marches en contre-bas et bordée d'une élégante balustrade par les ouvertures de laquelle débordent les pampres et les grappes de raisin.



FRAGMENT DE LA FÊTE DES FOUS.

Cette scène d'intérieur était séduisante à traiter; mais pour un vrai romantique : *Richard Cœur de Lion* et *Blondel*, — Blondiaus, dit la légende, — voilà un sujet qui n'était pas à négliger; aussi Viollet-le-Duc l'a-t-il mirifiquement traité dans un style de romance troubadour fort curieux et en plusieurs actes.

Premier acte. Blondiaus entre en Autriche, s'héberge chez une femme veuve. La scène se passe au bord d'un lac. Sur un banc de pierre la veuve est assise filant sa quenouille. Elle est vêtue d'un jupon rayé, d'une sorte de camisole à larges manches, coiffée de bandeaux à la mode de 1830, naturellement. Sa maison offre au premier étage une galerie en saillie que la corniche surplombe encore et dont les colonnettes et les poutres sont guillochées bizarrement. Devant elle, Blondiaus est debout, un frêle bâton à la main, sur le dos, une microscopique vielle à rouet. Dans le lointain, le donjon où gémit Richard émergeant d'une lourde enceinte qui fait songer au château de Gisors. Au pied du roc, au sommet duquel ce château est bâti, un lac sur lequel glisse un esquif — style de l'époque — dont le nautonier est en maillot collant et en tunique serrée à la taille et qui se dirige vers la rive où le « beau Blondiaus » cause à la jolie (?) veuve.

Peut-être Viollet-le-Duc a-t-il lui-même lithographié une partie de cet encadrement; s'il fallait en croire certaines annotations, il n'y aurait pas de doute à cet égard. Toutefois, Blanchard, le fidèle Blanchard, — ne pas confondre avec le fidèle Blondel de la légende, — a dû venir en aide au jeune architecte pour les figures; quant aux terrains, à certains zigzags inexpérimentés, à quelques traits jetés un peu au hasard, on reconnaît une main malhabile — et c'est bien permis — à manier le détestable crayon lithographique.

Pour un autre entourage, la maison, le lac et le château sont conservés; mais de jeunes châtelaines débarquent sur le rivage. Leurs hennins pointus sont ornés d'un long voile. La queue de leur robe est portée par un nègre. Et des seigneurs aux vêtements bordés de fourrure leur prennent la main, tandis que les suivantes règlent, avec le batelier, le prix du passage.

Deuxième acte, c'est-à-dire deuxième encadrement. D'abord une sorte d'entablement roman circonscrivant la partie réservée au texte. Dans le bas, une sorte de soupirail donnant sur l'extérieur et garni d'une herse à trois pointes. Au-dessus les créneaux, dont la saillie repose sur de savants encorbellements ménageant entre eux d'étroites meurtrières. Derrière les créneaux que domine une tourelle, un archer de garde tourne soigneusement le dos à tout ce qui se passe à l'extérieur, et derrière une partie de ces remparts élevés dont les créneaux sont démesurément épais, le pauvre roi, assis sur une pierre, ses longs cheveux incultes flottant sur ses épaules, écoute le chant d'un ménestrel. Ce ménestrel, c'est Blondiaus, mais vêtu si cocassement d'une longue houppelande, les pieds chaussés de savates, la tête coiffée d'un bonnet ressemblant d'une si étrange façon à un fez, qu'avec sa petite vielle, semblable à une petite caisse oblongue, il a l'air d'un pauvre marchand de dattes.

Ici finit l'histoire, le roi fut délivré, nous le savons; mais Viollet-le-

Duc n'a pas dessiné de nouvelles illustrations pour cette légende... et les encadrements ont paru si beaux que tout de suite, sans les espacer, on les a reproduits aux pages suivantes, et après eux on a donné place à deux entourages purement archéologiques.

Mais, avec la légende des lugubres cachots de Doullens, Viollet-le-Duc a pris sa revanche. Cette légende raconte qu'un moine, un capucin enfermé — on ne dit pas pourquoi — dans un souterrain y mourut après une si longue captivité que la pierre qui lui servait de chevet avait pris l'empreinte de son *visage*. Or le geôlier, « bel esprit », fit visiter longtemps le cachot et il avait soin de dire aux jeunes filles que celles qui conserveraient un petit morceau de cette pierre se marieraient dans le cours de l'année.



MORT DE MUSSARD ET DE JEANNE ORESTO.

Fragment d'un entourage des *Voyages pittoresques dans l'ancienne France*.

Il était assez bizarre, en effet, de voir un geôlier, un gardien pousser les visiteurs à s'emparer des objets qui lui étaient confiés, et nous ne comprenons guère que les auteurs de ces voyages romantiques aient trouvé cette légende trop mélancolique pour reproduire la chanson qu'elle provoqua. Toutefois, Viollet-le-Duc, lui aussi, est resté sérieux dans son illustration. Sous des arceaux ajourés, le pauvre moine est étendu sur la pierre. Un escalier tournant à balustrade en ogives trilobées conduit à la porte du cachot. Au bas de l'escalier, on prépare le cercueil du capucin et le geôlier solennel et bien vêtu donne ses ordres, le poing sur la hanche, au menuisier acroupi.

Après cette scène funèbre, et comme contraste assez réussi, il nous faut parler d'une fête des fous :

Hæc est clara dies clararum clara dierum
Hæc est festa dies festarum festa dierum.

Ah ! l'amusante et curieuse composition ! Un chariot traîné par des hommes à grosses têtes de carton représentant des mufles d'animaux;

sur le chariot, un conducteur à tête fantastique; près de lui et derrière lui, une folie, un savant, une sorte d'hercule, un évêque mitré assis près d'un diable noir à caleçon blanc; derrière eux, deux ou trois dames peu vêtues, — disons même absolument nues; — tel est le motif du premier plan. En avant du chariot, trois jeunes enfants de chœur manient l'encensoir. Derrière le chariot se précipite une foule bizarre : porte-bannières qu'on bouscule, fous bénissant, fous prêchant, perchés sur des bornes, portés sur les épaules, entassés dans un vulgaire baquet, et pour inspirer l'un d'eux, un autre fou applique l'orifice d'un soufflet en un certain endroit — destiné à s'asseoir. — Et sous l'influence de ce souffle d'en bas, le fou gesticule d'un air inspiré. Dans le lointain, par des fenêtres, sur des estrades tendues de tapisseries, de nobles dames contemplent cette étrange procession du Prince des Sots.

A cette fête des fous succède Pépin d'Héristal au combat de Tertry, et dont l'armée disciplinée s'avance en rangs serrés et culbute les soldats de Berthaire, l'an 687, dit l'histoire, mais bien en 1830, si l'on s'en rapporte aux chevelures et aux barbes à la Théophile Gautier de ces combattants, dont quelques-uns, vus de dos, ont l'air, au lieu du costume de l'époque, d'être vêtus de simples blouses blanches.

Et après ce combat, nous trouvons une entrée solennelle avec captifs et petits détachements bien alignés défilant trois par trois ou par petits pelotons espacés. On se croirait au théâtre. On s'y croirait d'autant plus que quelques figurantes, — pardon, que quelques bourgeoises, — n'ayant pas eu le temps de revêtir le costume de l'époque, apparaissent en corset et en simple jupe dans l'angle de la composition... ce qui paraît même distraire plus que de raison un sérieux personnage, car il tourne irrévérencieusement le dos au roi Philippe-Auguste.

Cette entrée, il faut l'avouer, nous paraît bien pâle à côté du chevalier Aubry et du traître Macaire! A la bonne heure, au moins, voilà un sujet; et sur ce sujet, Viollet-le-Duc a fait deux entourages. Dans le premier, Macaire tue Aubry dans la forêt de Bondy, sans autre témoins que le chien du vertueux seigneur. Au bas de cet entourage, le chien, sortant d'une porte, s'élance vers le meurtrier qui s'enfuit éperdu, tandis qu'un diable, dégringolant sur le petit côté de l'encadrement, et représentant probablement la justice divine, menace de ses ongles aigus Macaire effaré.

Dans le second encadrement, le combat singulier a lieu dans l'île Notre-Dame. Au fond se dresse le chevet si admirablement pittoresque de la cathédrale. En avant sont placées l'estrade où siège le roi et sa cour. Sur le pont, le malheureux Macaire est aux prises avec le chien qui s'est élancé de son tonneau renversé et qui étreint à la gorge le meurtrier de son maître.

Sous le vide de l'arche sont des barques chargées de planches et des bateaux dont le gouvernail se détache en silhouette sur le mur desquais.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Après cela, on rencontre encore un terrible épisode du siège de Roye. Des femmes sont enfermées dans l'église de Saint-Florent qui est en feu. Un soldat, dit la légende, engagé très jeune dans les troupes flamandes que Charles-Quint employait pour ravager les villes de la Picardie, reconnaît sa mère dans les malheureuses qui se traînent à demi brûlées hors du temple, et il périt à côté de sa mère, massacré par ses compagnons qui,



CONCOURS DES ARBALÉTRIERS DE SOISSONS.

Fragment d'un entourage des *Voyages de l'ancienne France.*

vêtus de pourpoints à manches bouillonnées, ont des maillots et des chaussures à crevés comme de braves et honnêtes figurants d'opéra.

A quelques pages de distance, on retrouve cet entourage assez singulièrement modifié : l'édifice est conservé, les soldats massacreurs aussi, seulement les femmes sont remplacées par des moines. Ces reports partiels sont habilement ressoudés, bien que la partie reportée soit toujours légèrement empâtée et un peu plus lourde de ton, et ce qui s'était présenté aussi pour le paysage où Macaire assassine Aubry va se présenter encore pour la mort de Mussard.

Qu'est-ce donc que Mussard? va-t-on dire.

O malheureux amants! ô désespoir étrange! ô mort épouvantable! Telle est la légende de l'encadrement représentant Mussard et « sa concubine Jeanne Oresto ». Enfermés dans le château de Moyencourt, assiégés et bloqués, pendant que derrière les gabions les arquebusiers font le coup de feu, pendant que derrière eux ont été descendus dans les fossés le laquais et les deux jeunes enfants, Mussard et « la jeune fille qu'il entretenoit (laquelle il appeloit sa maîtresse) », pour parler comme la légende, vont s'entre-tuer. Mais il faut avouer qu'ils s'entre-tuent comme dans un opéra. On ne saurait dire d'ailleurs jusqu'à quel point tout est souvent théâtral dans ces grandes vignettes. Ici Mussard a défait sa cuirasse. Il est chaussé de petites pantoufles à bouffettes; il porte les cheveux courts bien lissés, sa barbe en pointe est fort soignée. Son amante

est en robe blanche légèrement décolletée à la vierge, elle a les cheveux flottants. Mussard applique un pistolet sur le sein de la jeune femme. Jeanne Oresto — puisque nous avons le bonheur de savoir son nom — tient la crosse d'un pistolet dont son amant maintient lui-même le canon dans la région du cœur et, d'un geste désespéré, elle met son autre main sur ses yeux. C'est ainsi que tous deux s'entre-tuèrent, dit la légende, lorsqu'ils entendirent éclater le pétard qui devait faire sauter la porte du château.

Mais revenons à des scènes d'histoire... plus sérieuses, telles, par exemple, que Moïse et les tables de la loi. Dans le bas, une grappe des vignes de Chanaan est portée sur les épaules de deux hommes robustes qui faiblissent sous le poids. Dans le fond d'une gorge fertile, un arbre étrange produit à la fois raisins, poires et pommes ; et plus loin encore, les cimes des palmiers et des bananiers se balancent dans les airs. Il faut l'avouer, cette envolée vers les sujets religieux n'est pas de longue durée et on ne tarde pas à retomber dans le moyen âge avec un concours de compagnies d'arbalétriers. Les *Bayeurs de Soissons*, les *Endormis de Compiègne*, les *Besaciers de Senlis* et les *Vachers de Chauny* se rendent à la fête avec leurs guidons. Les uns ont la toque à plumes, d'autres portent de hauts chapeaux à petits rebords. Ils défilent avec la majesté de nos orphéons et se rendent au champ du concours. Les tribunes sont richement drapées et enguirlandées de verdure, elles sont remplies de la foule des notables qui va applaudir la compagnie de l'Arbalète de Soissons, qui va être victorieuse dans ce pacifique tournoi.

Puis, remontant encore les différentes époques de l'histoire, nous nous trouvons en face de *Clovis et le vase de Soissons*.

Clovis offre au soldat une forte somme pour racheter son vase. Saint Remy — dont le visage est un peu trop efféminé — tend déjà le bras pour rentrer en possession de son trésor. Le soldat rageur se précipite, la hache à la main, et va briser en mille morceaux le fameux vase.

C'est le premier acte. La scène se passe sous une galerie voûtée en plein cintre. Clovis est coiffé d'un casque pointu, vêtu d'une cotte de mailles, d'un haut-de-chausses *noir*. Le soldat est également vêtu de *noir* de la tête aux pieds.

Deuxième acte. *La Revue des bandes armées de Clovis au Champ de Mars*. Clovis, à cheval, suivi de son état-major, s'avance en grande tenue — haut-de-chausses *blanc* — devant le front de ses troupes et, avec un petit air calme et tranquille, il envoie à toute volée un coup de sa hache d'armes au soldat qui l'avait insulté. Les autres guerriers regardent cette scène avec stupeur, et il y a vraiment bien de quoi, car le soldat, vêtu de *blanc*, — la grande tenue du temps, il paraît! — offre un visage orné d'une longue chevelure noire... qui était blonde à l'acte précédent, c'est-à-dire un an auparavant. Après cette scène violente, le gracieux

épisode du baptême du poète Jean Racine dans l'église de la Ferté-Milon est agréable à regarder, bien que l'on se retrouve une fois de plus en face de seigneurs à longs cheveux et de jolies femmes décolletées à chevelure frisée, bien plus 1830 que 1639. Des prêtres à surplis, de jeunes enfants de chœur et un vieux moine accroupi à peu de distance de la petite foule qui se presse autour des fonts baptismaux à dentelures gothiques, tels sont les principaux groupes de ce dernier entourage.

Dans le troisième volume — et même dans le second — nous aurions encore trouvé bien des scènes à décrire. Mais qui ne sut se borner ne sut jamais écrire... surtout dans une revue où nous sommes même vraiment confus de la large place qu'on a bien voulu accorder à ces déjà nombreuses descriptions.

Notons encore cependant — et aussi rapidement que possible : *les Bûchers de l'Inquisition*, *le terrible Hugues Camp d'Avesne poignardant un prêtre à l'autel;* un *Temps* d'un audacieux raccourci, dont les ailes débordent même dans le compartiment voisin, où une Vérité nue, sauf sa ceinture de lierre, penche son opulente poitrine vers un peintre et un poète, tandis qu'un philosophe semble méditer et qu'au-dessus d'une mer tranquille voguent de petites barques et planent de nombreux oiseaux.



EN PROMENADE.
Fragment d'un entourage des *Voyages pittoresques.*

Notons aussi *la terrible Supérieure de Saint-Michel* près Doullens, *la charmante Rosière de Salency* et *le beau Chevalier Jehan de Hautbourdin* qui escortait si galamment les belles pèlerines, dit la légende.

Puis une vue de *l'Église de Neuville-en-Hez,* avec une statue de la chapelle du Saint-Esprit à Rüe et *le Portail de la cathédrale de Noyon;* et, comme il lui restait encore de la place, Viollet-le-Duc a représenté une jeune dame coiffée du hennin, donnant le bras à son mari, dont la robe de chambre voudrait bien être moyen âge et qui, coiffé d'une sorte de bonnet mou de forme conique, va sans doute, la canne à la main, faire un bout de promenade avec son aimable moitié. Impossible de rêver deux personnages plus bourgeois que cet excellent couple.

C'est encore *le Sire de Coucy* causant avec un autre chevalier dans une mirifique salle du château, c'est *le Cloître des Prémontrés,* c'est *le Duc d'Alençon* entrant à la Fère, c'est même une *Transfiguration* à

laquelle succède encore un effroyable sabbat différent de celui dont nous avons déjà parlé.

Une sorcière, voilée de la tête aux pieds, est accroupie devant le cercle magique au-dessus duquel un crapaud projette des lueurs fantastiques. Vers ce point lumineux convergent les regards attentifs d'animaux horribles, de serpents, de larves hideuses. L'un de ces êtres étranges, posé comme un chenet, semble dévorer un animal plus étrange encore, en forme de botte; et la partie supérieure du crâne, soulevée comme un couvercle, laisse échapper un mince filet de fumée. Vers cet étrange cercle se précipitent les sorciers et les sorcières, montés sur les épaules de gnomes à tête informe; pourchassés par des diables armés de balais, hommes et femmes se précipitent à l'envie, quelques-uns sont coiffés de marmites, quelques-unes sont nues et échevelées; et un vent violent fouette les arbres, et jusqu'aux dernières limites d'un horizon sombre et lugubre, ce ne sont que sorciers et figures grimaçantes, tournoyant et s'avançant en tourbillon vers l'horrible cercle.

Après cette lugubre vision, on aime à se reporter à la première page de *Clermont et ses environs.* Là, c'est une vue du donjon, et au premier plan une petite boutique donne sur la partie basse des remparts. Tout cela est trop architectural pour que nous nous y arrêtions longtemps. C'est toutefois une charmante chose, grassement et habilement lithographiée par Dauzats (1845).

Viollet-le-Duc, s'il chérissait déjà Pierrefonds — et nous en avons la preuve dans un entourage où l'on remarque surtout de délicieux paysages lithographiés par Cicéri — n'oubliait ni Compiègne ni ses environs. Pour ce dernier, il a traité un souper de Gaulois. Assis sur des troncs d'arbres trop cylindriques, quelques-uns, la lance à la main, font cuire à une haute broche un lièvre, un oiseau et des cuissots de chevreuil. Au fond de la clairière sont deux cavaliers, dont les chevaux, harnachés de longues jupes, font songer aux chevaux de carton avec draperie que les enfants se suspendent autour du corps à l'aide de bretelles. Dans le bas, deux chasseurs armés de l'arc attendent, à la sortie de sa caverne, un renard qui s'élance tête baissée vers les ossements d'un bœuf, reliefs d'un de ces festins pantagruéliques tenus en pleine forêt par ces Gaulois étranges et barbus que nous venons de voir assis si tranquillement près du foyer.

Et au verso de la page, Clotaire Ier s'écrie, dans son délire, devant les courtisans qui l'environnaient: « Que pensez-vous que soit le roi du ciel qui tue ainsi les plus grands rois de la terre? Le roi est placé sur une sorte de plate-forme. Ses courtisans, dont quelques-uns ont des casques bien étranges et des bonnets pointus assez surprenants, ont l'air plutôt navrés qu'effrayés. Quelques-uns même, placés plus bas, tournent le dos à leur roi, tandis que d'autres sont accoudés sur un parapet, semblant absolu-

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment stupéfiés d'entendre un roi parler de la sorte. Aussi, autour de lui, ont-ils laissé un assez large espace libre... comme on ferait autour d'un lépreux.

Après les entourages de la Picardie, ceux du Languedoc paraissent moins intéressants, bien que datés de 1833 à 1837.

A part des captifs demi-nus et des pendus dans le style Louis XIII, ce ne sont le plus souvent que des détails d'architecture, au milieu desquels sont agencés des vues pittoresques, parfois des groupes de montagnards, parfois même de petites scènes de mœurs vivement traitées.

Mais aux noms des lithographes qui ont interprété habituellement et plus ou moins habilement les compositions de Viollet-le-Duc, il faut ajouter Victor Adam.

On peut juger, par ces descriptions, de l'extrême facilité du jeune artiste à composer les scènes les plus diverses. Sans doute, plus d'une figure est contestable au point de vue de la pureté de lignes; sans doute plus d'un détail de costume est fantaisiste et trop peu de son époque; peut-être aussi le dessinateur a-t-il été de temps à autre interprété un peu lourdement par ses lithographes ordinaires et extraordinaires. Mais, n'est-ce pas merveilleux de voir un jeune architecte aborder avec tant d'audace des compositions aussi nombreuses et exécuter des centaines de vignettes — de grandes dimensions — qui toutes sont ingénieusement agencées et dont bon nombre embarrasseraient plus d'un peintre expérimenté?

Comme on comprend dès lors l'extrême habileté de l'architecte devenu célèbre qui, sur des croquis d'une perspective irréprochable savait si bien jeter deux ou trois figures aussi simplement faites que spirituellement cambrées et qui, tracées du premier coup, donnaient à la fois l'échelle du monument et la note vigoureuse que produit toujours la figure humaine rapprochée de l'édifice! L'homme était d'ailleurs presque universel, il avait été vignettiste, — et si dans ce travail quelquefois nous avons souri devant le caractère 1830 des types, cela n'implique en rien un blâme contre l'artiste; il était trop de son époque en ce temps-là, voilà tout, et il n'y a pas grand crime à cela, — il avait été vignettiste, alors que plus tard il devait devenir l'architecte-archéologue par excellence, et de plus il devait se montrer à la fois géologue et paysagiste dans cette superbe étude du massif du mont Blanc, pour laquelle il avait exécuté ces gouaches étonnantes qui arrêtaient tout d'abord les yeux de tous ceux qui avaient l'honneur d'être reçus dans cet immense cabinet de travail de la rue Condorcet. Les teintes franches et transparentes des sommets neigeux émergeaient de-ci de-là des études purement architecturales, des épures si précises et si claires, que rendaient toujours pittoresques de petits personnages habilement placés.

Entre ces œuvres magistrales et les encadrements conçus si auda-

cieusement par le jeune architecte, presque encore inconnu, quel abîme! Et cependant, à les regarder de près, que de points de comparaison encore, que de types déjà familiers, que de figures caractéristiques qu'on retrouve plus tard, plus soigneusement dessinés dans ses ouvrages techniques! On a d'ailleurs étudié longuement le Viollet-le-Duc architecte, il ne nous paraissait pas inutile de consacrer quelques pages au Viollet-le-Duc vignettiste.

Les chercheurs de l'œuvre complète d'un artiste trouveront peut-être là quelques indications. En tout cas, ces descriptions ne nous paraissaient pas inutiles, car elles prouvent une fois de plus que l'époque romantique, comme l'a si bien dit Champfleury, est une « période fertile en sujets d'étonnement ».

Cela n'est-il pas fait pour surprendre, au premier abord, un archéologue vignettiste? Et la fantaisie, le désordre même de certaines compositions ne prouvent-elles pas énergiquement que « la fièvre, l'audace et le bouillonnement » de cette époque romantique étaient vraiment irrésistibles puisqu'elles ont entraîné dans leur tourbillon un de ces hommes méthodiques et savants qui, plus que d'autres, savait surtout voir juste, et l'a hautement prouvé par ses publications ultérieures dont bon nombre resteront au premier rang des œuvres d'art utiles du XIXe siècle?

JULES ADELINE.



ÉPISODE DU DÉLUGE.

Fragment d'un entourage des *Voyages pittoresques*.

LES VICISSITUDES

D'UNE

GRANDE BIBLIOTHÈQUE

LA BIBLIOTHÈQUE CARNAVALET ET SES REVENDICATIONS

I

DANS sa dernière livraison, *le Livre,* rectifiant une note quelque peu inexacte insérée dans les journaux parisiens, parlait d'une récente acquisition faite dans une vente publique par la Bibliothèque Carnavalet, c'est-à-dire par la Bibliothèque de la Ville de Paris. Il s'agissait de l'achat de huit volumes (la tête de la série des *Petites Affiches* du XVIIIe siècle) faisant, entre autres ouvrages, partie d'une fort belle collection ayant autrefois appartenu à la Ville et qui se trouve aujourd'hui déposée à la Bibliothèque de l'Institut. La note portait que la Ville revendiquait cette collection comme sienne, et qu'elle avait fait en ce sen plusieurs démarches officieuses restées d'ailleurs sans effet.

L'entrefilet se terminait en laissant entendre que la Ville ne renonçait point à ses prétentions et se réservait de les soutenir à nouveau.

Quelles sont ces prétentions? Pourquoi ce conflit subitement élevé entre les représentants de deux grandes bibliothèques? Il y a là tout un côté curieux de l'histoire du livre pendant la période révolutionnaire; c'est en effet à cette époque qu'il nous faut remonter pour trouver l'origine du débat.

Avant de l'étudier, je crois tout d'abord utile de faire, le plus brièvement possible, l'historique de cette bibliothèque; aussi bien cela est-il indispensable pour comprendre le différend qui va nous occuper.

II

L'histoire de la Bibliothèque de la Ville se peut diviser en trois phases bien distinctes. La première, et non la moins importante, va de l'administration du prévôt Turgot (1729-1737) au 27 ventôse an V. La seconde commence en 1803 pour finir avec l'incendie de l'Hôtel de Ville, en 1871. La troisième enfin date de 1872.

Il serait injuste d'attribuer à Turgot seul le mérite d'avoir doté Paris de sa première bibliothèque. L'heureuse idée du prévôt fût sans doute restée longtemps encore, non point, il est vrai, à l'état de projet, mais tout au moins à l'état d'ébauche, si Antoine Moriau, procureur du roi et de la Ville, exerçant les fonctions du ministère public près la juridiction spéciale de l'Hôtel de Ville, en même temps bibliophile érudit, n'avait à sa mort, survenue en 1759, légué à la Ville la totalité de ses livres et de ses manuscrits.

Le bureau de la Ville accepta avec empressement les libéralités qui lui étaient ainsi faites, et au mois de septembre 1760, Paris se trouva posséder bien à lui une bibliothèque dont la collection Moriau forme le fonds principal. 14,000 volumes et 2,000 manuscrits la composaient. Parmi ces derniers figuraient les cartons dits de Godefroy, qui contiennent — je devrais dire qui contenaient — une précieuse collection de documents relatifs à l'histoire de France.

De 1760 à 1772, la nouvelle Bibliothèque demeura rue Pavée, à l'hôtel Lamoignon, habité par Moriau depuis 1753. C'est dans cet hôtel que les premiers bibliothécaires de la Ville, Nicolas Bonamy et J.-B. Mulatier, celui-ci ancien secrétaire de Moriau, s'occupèrent de classer et de cataloguer les volumes confiés à leurs soins. Bonamy ne remplit pas longtemps ses nouvelles fonctions. Mort en 1763, sa bibliothèque personnelle vint, moyennant le payement par les échevins d'une rente viagère, augmenter les collections de la Ville. Cinq ans plus tard, la bibliothèque de M. Tauxier était acquise dans les mêmes conditions.

Le successeur de Bonamy fut le neveu de l'éditeur des *Historiens de France,* Pierre Bouquet. Un an avant la mort de son prédécesseur, il avait reçu de la Ville la promesse de succéder à celui-ci; il en était en quelque sorte le coadjuteur, comme l'abbé Hubert-Pascal Ameilhon avait été nommé coadjuteur de Mulatier.

En 1772, les administrateurs de la Ville, jugeant trop élevé le loyer de l'hôtel Lamoignon, n'en renouvelèrent point le bail et installèrent la Biblio-

thèque non loin de là, rue Saint-Antoine, dans l'ancienne maison professe des Jésuites occupée, depuis la suppression de l'ordre, par les chanoines de Saint-Louis la Culture[1]. Toujours soucieux d'accroître la richesse de sa Bibliothèque, le bureau de la Ville fit à ce moment de nouvelles acquisitions. Nous citerons notamment l'achat des livres de Ménage, de Ch. Guyet et du père Daniel. Ajoutons qu'en prenant possession de l'immeuble de la rue Saint-Antoine, la Ville y avait trouvé quantité de livres abandonnés par les Jésuites et qui vinrent se joindre aux récents achats.

La nouvelle Bibliothèque fut inaugurée le 16 juin 1773. Elle comptait alors près de 30,000 volumes et était ouverte au public deux fois la semaine. En rendant ainsi public l'accès de la bibliothèque, je ferai remarquer que la Ville se conformait strictement aux volontés expresses de Moriau.

De 1773 à 1781, la Bibliothèque de la Ville n'a point d'histoire. A cette dernière date meurt Pierre Bouquet, et les collections se trouvent alors confiées aux deux frères Ameilhon. L'aîné, Hubert-Pascal, que nous avons vu tout à l'heure, en a la direction supérieure; son frère, entré à la Bibliothèque en 1773, l'aide dans ses travaux.

Jusqu'en 1789 aucun incident notable ne se produit.

Vient la Révolution.

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, la prospérité de la Bibliothèque ne devait point souffrir de ces temps troublés; elle eût même dû s'accroître dans de notables proportions si Ameilhon se fût alors montré véritablement soucieux de ses devoirs. En effet, la plupart des bibliothèques provenant des diverses communautés religieuses supprimées avaient été provisoirement placées rue Saint-Antoine, au siège même de la Bibliothèque parisienne, et confiées à la garde d'Ameilhon. Il ne tenait donc qu'à lui d'imiter l'exemple des autres bibliothécaires, ses confrères, et, comme eux, de demander l'autorisation de choisir dans ce dépôt les livres qui convenaient plus particulièrement à la Bibliothèque municipale. Ameilhon fit, il est vrai, ces démarches, mais trop tardivement pour qu'elles fussent utiles et profitables. C'est qu'à cette époque le zèle d'Ameilhon s'était sensiblement refroidi. Les événements politiques avaient fait réfléchir notre bibliothécaire. Il avait compris que sa situation n'offrait plus les garanties d'autrefois. Il songea à s'en créer une autre plus enviable, plus sûre avant tout, et on vit alors le singulier spectacle d'un bibliothécaire offrant à l'État une bibliothèque qui ne lui appartenait point. Ameilhon était membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; il demanda que la Bibliothèque de la commune de Paris fût affectée à l'Institut. Cette demande fut bien accueillie, et le 27 ventôse an V, un arrêté du Directoire mit la Bibliothèque Moriau à la disposition des académiciens.

La ville de Paris n'avait plus de bibliothèque.

Quant à Ameilhon, il fut peu de temps après nommé bibliothécaire de l'Arsenal.

Ces renseignements se trouvent consignés tout au long dans un des volumes

1. Cet immeuble est devenu le lycée Charlemagne, et son église la paroisse Saint-Paul Saint-Louis.

de la *Collection des travaux historiques de la ville de Paris*[1]. Je n'ai fait que les résumer, mais je tenais à en indiquer la source, ne voulant point être accusé de cueillir clandestinement les pommes du voisin.

J'ajouterai que la Bibliothèque de la Ville, installée d'abord au Louvre, premier siège de l'Institut, fut ensuite transportée au palais Mazarin.

La seconde période de l'histoire de la Bibliothèque municipale s'ouvre en 1803.

Cette année-là, le préfet de la Seine prit l'arrêté suivant :

« Le conseiller d'État, préfet du département de la Seine,

« Vu l'arrêté du gouvernement en date du 8 pluviôse an XI, qui met à la disposition et sous la surveillance des municipalités les bibliothèques des écoles centrales supprimées,

« Arrête :

« Art. 1. — La Bibliothèque faisant partie de l'École centrale de la rue Saint-Antoine, qui a été supprimée par l'arrêté du 21 fructidor an XI, portera à l'avenir le titre de Bibliothèque de la Ville de Paris... »

M. Pierre Nicolleau en fut le premier administrateur. Installée d'abord dans la rue Saint-Antoine, à l'hôtel des Vivres et formée des débris des dépôts littéraires, la nouvelle bibliothèque s'accrut assez rapidement. En 1817, sous l'administration de M. de Chabrol, elle fut aménagée à l'Hôtel de Ville même, dans la salle Saint-Jean. On sait quel désastre détruisit, en 1871, la Bibliothèque tout entière. Avec les cent mille volumes qu'elle contenait ont disparu les archives municipales, les papiers de Beffara et le précieux missel de Juvénal des Ursins, cédé par M. Firmin-Didot au prix coûtant de 36,000 francs, somme bien inférieure à la valeur de cet incomparable chef-d'œuvre.

La troisième période date de la réorganisation de la préfecture de la Seine. Ici, je laisse la parole au bibliothécaire actuel de la Ville, M. Jules Cousin, qui remplissait déjà ces fonctions quand éclata l'incendie allumé par la Commune. Tout autre que lui saurait-il mieux nous renseigner ?

« Lors de la réorganisation de la préfecture, dit M. Cousin[2], M. Husson, secrétaire général, en décidant la reconstitution de la Bibliothèque municipale, ordonna qu'elle serait divisée en deux sections : la section administrative, qui resterait à l'Hôtel de Ville, et la section historique, qui serait installée provisoirement dans l'hôtel Carnavalet, à l'abri du dangereux voisinage dont l'ancienne bibliothèque avait tant souffert et dans des conditions infiniment plus favorables pour les travailleurs qui allaient se trouver là chez eux, et non traités

1. *La première bibliothèque de l'Hôtel de Ville de Paris (1760-1797), avec les preuves extraites des Archives nationales et des papiers de la Ville,* par L.-M. Tisserand, chef du bureau des beaux-arts et des travaux historiques à la préfecture de la Seine. Paris, Imprimerie nationale, M DCCC LXXIII.

2. *Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France* (année 1883).

en étrangers, admis comme par grâce quand les exigences des autres services le permettaient.

« On me fit l'honneur d'accepter comme premier fonds la collection parisienne que je formais depuis vingt ans; et ce premier apport nous épargna sinon beaucoup d'argent, du moins beaucoup de temps et de recherches. Il nous permit d'ouvrir dès 1875, trois ans seulement après le désastre, une bibliothèque et un cabinet d'estampes présentables...

« Lors de sa réouverture, la nouvelle Bibliothèque de la Ville comptait 18,000 volumes et 8,000 estampes. Elle compte aujourd'hui plus de 60,000 volumes et 25,000 estampes. »

Ce qui était vrai en 1883 n'est plus exact maintenant, et si nous consultons le rapport présenté en 1885 par M. Mesureur, conseiller municipal, au nom de la commission du budget, nous trouvons qu'à cette dernière date la Bibliothèque possède 70,000 volumes et 50,000 estampes. Son budget annuel est de 25,000 francs environ. En 1791, il n'était que de 7,373 francs[1].

III

Examinons maintenant le débat ouvert entre la préfecture de la Seine, représentant la Bibliothèque Carnavalet, et le ministère de l'instruction publique de qui ressortit l'Institut.

Ce débat remonte à 1885, époque à laquelle M. Lamouroux, conseiller municipal, fut chargé de faire une enquête générale sur le domaine de la Ville.

Dans son rapport, M. Lamouroux parlait de la collection Moriau, en signalait l'existence, l'attribution, injuste selon lui, qui en avait été faite à l'Institut; bref, il concluait à la revendication du legs Moriau. Saisi de l'affaire, le conseil municipal émit un vœu conforme aux conclusions du rapporteur.

Voici donc l'affaire engagée. — « Ayez la bonté de nous restituer notre bibliothèque », dit la Ville de Paris. — Et l'Institut de répondre (comme le laisse supposer l'entrefilet paru dans les journaux) : « Nous ne vous devons rien ! »

Qui a raison ? La Ville, ou l'Institut ?

J'ignore de quels motifs peut arguer ce dernier pour détenir la première bibliothèque municipale. Peut-être invoque-t-il la prescription, ou bien encore se fonde-t-il sur l'arrêté du Directoire? Je ne crois pas que l'Institut puisse s'appuyer sur ces deux arguments. On en verra la raison plus loin.

Je m'explique très bien au contraire la demande de la Ville, et voici le langage que je lui prête, — tout gratuitement d'ailleurs : — « Comment ! dit-elle à l'Institut, je suis, par un testament en bonne et due forme, parfaitement valable, héritière de la bibliothèque Moriau. C'est à moi exclusivement que le legs a été fait. J'ai toujours scrupuleusement rempli les charges imposées par le testateur. Je suis même allée au delà de ses intentions, enrichissant chaque

1. On trouvera dans *le Livre* (année 1885, partie moderne, p. 147 et 421) de plus amples renseignements sur la bibliothèque.

jour les collections qui m'étaient données. Ma bibliothèque ne pouvait être assimilée à celles que supprima la Révolution ; elle constituait un service public et pourtant on m'en a brusquement dépossédée pour vous l'attribuer, cependant que la bibliothèque de l'Arsenal vous avait été offerte ; que dis-je, offerte ? spécialement affectée ! Au lieu d'être comme autrefois accessibles à tous, les livres de Moriau ne sont plus à la libre disposition du public puisque votre bibliothèque n'est ouverte qu'à des personnes privilégiées, présentées par vous. Je pourrais ajouter enfin que, parmi les volumes de Moriau, d'aucuns vous sont inutiles puisque vous ne voyez parfois aucun inconvénient à vous en dessaisir et qu'on les peut rencontrer chez les libraires.

« Consentez donc à ce que la collection Moriau revienne chez moi. Vous la consulterez tout à loisir et, avec vous, le grand public en pourra profiter. »

Mais ce sont là raisons de sentiment, et si jamais les choses étaient poussées à ce point entre la Ville et l'État, qu'un procès vint à s'engager, ces raisons, je le confesse, ne seraient pas d'un grand poids dans la décision des juges.

Mais la Ville peut, je le crois du moins, appuyer sa revendication sur des faits plus sérieux.

Je parlais tout à l'heure de la prescription que l'Institut sera sans doute tenté de lui opposer.

La Ville, alors, répondra que sa bibliothèque était propriété communale, affectée à un service public, et, partant, inaliénable et imprescriptible. En en disposant comme il l'a fait, l'État outrepassait donc ses droits.

Que si, maintenant, l'Institut se présente armé de l'arrêté du Directoire, la Ville pourra dire : « Je ne puis tenir pour valables les dispositions de l'arrêté du 27 ventôse an V, et voici pourquoi : cet arrêté est illégal dans le fond, car il contient un excès de pouvoir ; il est vicieux dans la forme, car il n'a jamais été promulgué. Et en effet, il contient un excès de pouvoir parce que le Directoire a considéré comme lui appartenant la collection Moriau, alors qu'elle dépendait entièrement du domaine municipal ; en outre, l'arrêté n'a reçu aucune promulgation puisqu'il porte cette mention toute spéciale : *Le présent arrêté ne sera point imprimé.*

On sent, à cette disposition finale de l'arrêté, que les membres du Directoire ont eu quelque honte, quelque embarras tout au moins à rendre une telle décision. Peut-être en comprenaient-ils l'injustice, alors surtout que quelques semaines auparavant ils avaient attribué à l'Institut — légalement cette fois — la bibliothèque de l'Arsenal, propriété de l'État. Comment furent-ils appelés à se déjuger, et comment aussi Ameilhon obtint-il, à la même époque, l'emploi de bibliothécaire de l'Arsenal ? N'est-ce point là une question qui se pourrait trancher, une coïncidence bizarre qui se pourrait expliquer si l'on ne craignait de porter sur Ameilhon un jugement téméraire ?

Quoi qu'il en soit, l'arrêté de ventôse n'a pu avoir pour effet d'aliéner la propriété de la Ville dont les droits paraissent inattaquables, appuyés qu'ils sont sur un legs motivé dont les conditions ni les intentions ne se trouvent plus remplies.

L'État, tuteur de la commune, a spolié sa pupille, et l'Institut, détenteur de bonne foi, ne garde pas avec soin le dépôt qui lui a été confié, puisqu'il vend

ostensiblement comme double, ou laisse s'égarer les plus précieux livres et manuscrits à l'estampille de Moriau.

Au surplus, nous n'avons point à rappeler à l'Institut l'honnête proverbe : « Ce qui est bon à prendre est bon à rendre », que seul cet intrigant de Figaro pouvait traduire pour son usage : « Ce qui est bon à prendre est bon à garder. »

Possesseur inconscient du bien d'autrui, l'Institut rendra, nous en sommes persuadés, dès que sa conviction sera faite et nous reverrons à l'hôtel Carnavalet la bibliothèque de Moriau qu'il aura ainsi sauvée des désastres de 1871. Ce sera un éclatant service de plus que ce corps savant aura ainsi rendu aux études et aux lettres. Le monde n'en est plus à les compter.

GUSTAVE FUSTIER.



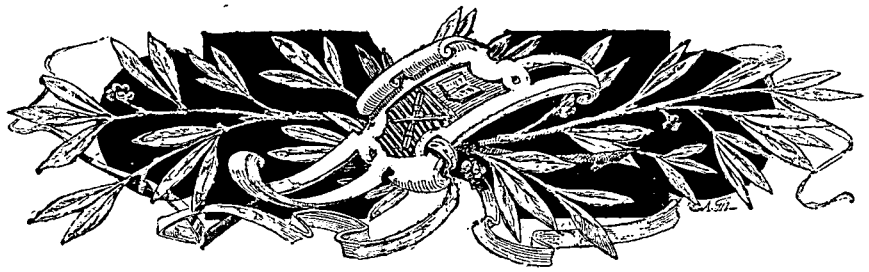

CHRONIQUE DU LIVRE

RENSEIGNEMENTS ET MISCELLANÉES

VENTE DE LIVRES RARES DE LA BIBLIOTHÈQUE
DE M. ÉDOUARD MEAUME (DE NANCY). HOTEL DROUOT, 7, 8 ET 9 FÉVRIER 1887.
(Veuve Adolphe Labitte, expert.)

Cette première partie de la bibliothèque de M. Meaume [1] contient des incunables, des livres en caractères gothiques, des heures sur vélin, des éditions originales de Montaigne, La Bruyère, etc.; des livres à figures des XVIe, XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles; ainsi que des ouvrages de toutes sortes, reliés par Capé, Duru, Thibaron, Trautz, etc. Le catalogue est intéressant à conserver avec les prix.

Nous ne pouvons relever ici que les articles les plus saillants.

Heures Paris. — Paris, Thielman Kerver, 1552, in-12, vol. f., dos orné, comp. dor. et à mosaïque sur les plats, tr. dor., fermoirs en argent ciselé (rel. de l'époque), 635 fr.

Ce joli livre d'heures est orné des mêmes vignettes et encadrements de fleurs, d'oiseaux et de grotesques que l'on remarque dans les heures publiées par G. Tory. Sur le dernier feuillet de garde, Ronsard a écrit huit vers. Cet exemplaire a appartenu à Nodier, Aimé Martin, Chédeau et Renard, et antérieurement à Marie des Marquets, amie de Ronsard.

Essais de Messire Michel, seigneur de Montaigne... à Bourdeaus, par F. Millanges, MDLXXX. — 2 tomes en 1 vol. in-8°, mar. vert, dent. int., tr. dor. (Duru), 226 fr.

Édition originale provenant de la bibliothèque Roger (du Nord). Titre remmargé.

Gazette des Beaux-Arts. — Paris, 1859-1874, 37 vol. rel. et br., 510 fr.

Histoire des Peintres de toutes les écoles, par Ch. Blanc. Paris, Renouard, 1862-76, 14 tomes, rel. et br., 280 fr.

Eaux-fortes et gravures des maîtres anciens. — Paris, Amand-Durand, 1874-78, 9 vol. in-fol., rel. et br., 370 fr.

L'Œuvre de Rembrandt, par Ch. Blanc. — Paris, Quantin, 1880, in-fol. 225 fr.

1 La vente de la deuxième partie, qui ne comprend que des livres courants, aura lieu du 10 au 17 février.

Paul et Virginie, par J.-H. Bernardin de Saint-Pierre. — Paris, Curmer, 1838, gr. in-8°, demi-rel., mar. bleu avec coins, dos orné, fil. tête dor. ébarbé (Bauzonnet), 157 fr.

Œuvres complètes de P.-J. de Béranger. — Paris, Perrotin, 1847, 2 vol. gr. in-8°, fig. de Lemud et autres, et la suite de Grandville ajoutée, 110 fr.

Métamorphoses d'Ovide, en rondeaux, par Benserade. — Paris, 1676, gr. in-4°, mar. r., tr. dor. (rel. anc.). Exemplaire de présent aux armes royales, 100 fr.

Les Baisers, par Dorat. — 1770, in-8°, front., vignettes et culs-de-lampe gravés, mar. bleu, dos orné, large dentelle intér., tr. dor. (Lortic), gr. papier de Hollande, titre rouge et noir, 585 fr.

Fables nouvelles, par Dorat. — 1773, 2 tomes en 1 vol. in-8°, front., titre, vignettes et culs-de-lampe gravés, mar. orange, dos orné, fil. dent. int., tr. dor. (Allô), gr. papier de Hollande, 405 fr.

Choix de chansons, mises en musique par M. de La Borde. — Paris, 1773, 4 tomes en 2 vol. in-8°, dos orné, large dent., genre Derôme, dent. int., tr. dor. (Capé), 1,640 fr.

Bel exemplaire grand de marges (247 mill.) et très beau d'épreuves. On y a joint le portrait de La Borde dit *à la Lyre*.

Œuvres de Racine. — Paris, Denis Thierry, 1679, 2 vol. in-12, fig. de Chauveau et Leclerc, mar. r. jans., doublé de mar. bleu, large dent., tr. dor. (Trautz-Bauzonnet), 679 fr.

Première édition collective, provenant de la vente Bancel. Hauteur, 156 mill.

Esther, par Racine. Paris, Denys Thierry, 1689. — *Athalie*, par Racine. Paris, Denys Thierry, 1791. Ensemble 2 pièces en 1 vol. in-4°, 2 front., mar. r., comp. à la Duseuil, dent. int., tr. dor. (Trautz-Bauzonnet). Éditions originales, 350 fr.

La Folle journée ou le Mariage de Figaro. — (Kehl), 1785, in-8°, mar. r., (David), 126 fr.

Figures de Saint-Quentin, gravées par Halbou, Liénard et Lingée. Exemplaire en papier vélin aux armes du prince d'Essling.

Les Amours pastorales de Daphnis et Chloé. — 1718, pet. in-8°, front., gravé et fig., mar. r., dos orné, large dent. doublé de tabis bleu, tr. dor. (Derôme), 900 fr.

Exemplaire réglé, avec toutes les figures encadrées de filets vert et rouge; la figure dite des *Petits Pieds* s'y trouve.

L'Heptaméron des *Nouvelles* de Marguerite de Valois. — Paris, 1560, in-4°, mar. bleu, dos et plats ornés de marguerites, dent. int., tr. dor. (Trautz-Bauzonnet), 350 fr.

Édition rare, exemplaire de M. de Monmerqué décrit dans l'appendice de l'édition de l'Heptaméron publiée par la Société des bibliophiles.

Histoire de Gil Blas de Santillane, par Le Sage. — Paris, 1747, 4 vol.

in-12, fig., mar. La Vallière, dos orné, comp. en mosaïque, tr. dor. (David), 161 fr.

Dernière édition publiée du vivant de Le Sage. Exemplaire de premier tirage.

Œuvres de Monsieur Scarron. — Amsterdam, 1752, 7 vol. in-12, portr. et fig., mar. bleu à long grain, dos orné, fil. tête dor., non rog. (Muller, s^r de Thouvenin), hauteur : 139 mill. 1/2, 122 fr.

VENTE DES LIVRES ET AUTOGRAPHES COMPOSANT LA BIBLIOTHÈQUE DE FEU M. CH. DE MANDRE. RUE DES BONS-ENFANTS (MAISON SILVESTRE), DU 31 JANVIER AU 9 FÉVRIER 1886.

(A. Claudin, libraire-expert.)

Le catalogue de cette vente comprend 1,714 numéros. La plupart des livres ne comportaient d'autre intérêt que les autographes que M. de Mandre y avait ajoutés. La condition des exemplaires était plus que médiocre : de mauvaises demi-reliures sur lesquelles le possesseur avait fait mettre ses armoiries sur le plat recto ; ainsi que son *ex libris*, sur la garde intérieure. Il avait fallu infiniment de temps, beaucoup plus que d'argent, pour rassembler une aussi grande quantité d'autographes ; et c'est là surtout la particularité de cette bibliothèque, où beaucoup d'amateurs ont trouvé à glaner, à peu de frais. Nous ne citerons que quelques articles, en suivant l'ordre du catalogue, mais en indiquant les numéros à la suite des prix.

Livre des orateurs, par Timon (Cormenin). — Paris, Pagnerre, 1842, gr. in-8°, avec 27 portraits gr. sur acier, demi-rel. non rogné, 100 fr. (n° 247).

Cet exemplaire contenait 21 lettres, la plupart autographes, et toutes signées des personnages dont il est question dans l'ouvrage : Napoléon, Manuel, de Serre, général Foy, La Fayette, Odilon Barrot, Guizot, Lamartine, Thiers, etc.

BARBIER (A.) : *Les Iambes.* — 1832, in-8°, demi-rel., non rogné, 139 fr. (n° 347).

Première édition. On avait ajouté une pièce de vers autographe et signée de Barbier, intitulée : *Michel-Ange.*

GAUTIER (Th.) : *Poésies complètes.* — Paris, Charpentier, 1845, in-12, demi-rel., 44 fr. (n° 393).

Avec une lettre autographe signée de Th. Gautier à son éditeur. Demi-page in-8°. « Mon cher éditeur, la clef est revenue de Danemark et j'ai fouillé mon tiroir. Voici l'autographe en question, soignez-le comme la prunelle ardente de vos yeux. Vous concevez aisément que j'y tienne beaucoup. »

On lit plus bas d'une autre main (dit le catalogue) : L'autographe était la dernière lettre qu'ait écrite Balzac, elle ne contenait que ces seuls mots : *Je ne puis ni lire ni écrire* [1].

LAMARTINE : *Œuvres complètes.* — Paris, 1836-37, 10 vol. gr. in-8°, port., fig. de Tony Johannot, demi-rel., non rog., avec une lettre autographe de Lamartine, 34 fr. (n° 415).

1 Pour être exact, l'annotateur aurait dû dire que la lettre dont parle Gautier est écrite de la main de Mme de Balzac, et que Balzac n'a pu que la signer et y ajouter les mots rapportés ci-dessus. Qu'est devenu cet autographe auquel Gautier tenait si fort ? On sait qu'il a été *fac-similé* pour être mis en tête de la notice sur Balzac, écrite par Gautier, et publiée par Poulet-Malassis en 1859.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

MUSSET (Afred de) : *Premières poésies.* — Paris, 1854. — *Poésies nouvelles.* Paris, 1854, 2 tomes en 1 vol. in-12 ; chagr. v. dos orné, fil., comp., tr. dor., 40 fr. (n° 443).

Avec un fragment autographe des *Poésies nouvelles,* faisant partie de la pièce intitulée : *Sur trois marches de marbre rose.*

SAINTE-BEUVE : *Poésies complètes.* — Paris, Charpentier, 1845, in-12, demi-rel., autographe de l'auteur ajouté, 23 fr. (n° 497).

La Folle journée ou le Mariage de Figaro, par Beaumarchais. — Paris, 1785, gr. in-8°, fig. de Saint-Quentin, demi-rel., autographe de Beaumarchais ajouté, 63 fr. (n° 569).

ALFRED DE VIGNY : *La maréchale d'Ancre,* drame. — Paris, 1831, in-8°, fig., demi-rel., 29 fr. (n° 592).

Première édition avec un envoi autographe de l'auteur, et une lettre autographe de l'auteur, et une lettre autographe du même au baron Taylor.

Histoire de Gil Blas de Santillane, par Le Sage. — Paris, Paulin, 1835, gr. in-8°, front., portr. sur Chine volant, illustrations de Gigoux ; mar. n., comp., tr. dor., 70 fr. (n° 654).

Premier tirage, lettre autographe de Gigoux ajoutée. Cet exemplaire était *en papier vélin fort,* très rare. Le catalogue ne faisait pas mention de cette particularité.

Les Confessions de J.-J. Rousseau. — Paris, Barbier, 1846, gr. in-8°, front. et grav. sur bois d'après T. Johannot, Baron, Nanteuil, etc., demi-rel., 185 fr. (n° 665).

La couverture illustrée avait été conservée et on avait ajouté une lettre autographe de Rousseau et une lettre autographe de Mme de Warens.

BALZAC (Honoré de) : *Scènes de la vie privée.* — Paris, Mame et Delaunay-Vallée, 1830, 2 vol. in-8°, demi-rel., 48 fr. (n° 688).

Première édition. Exemplaire avec envoi autographe sur la garde à M. Émile de Girardin. Lettre autographe, ajoutée, de Balzac à la princesse Belgiojoso.

Le Curé de village. — Petit in-4°, obl., portr. photo. ajouté, demi-rel., 200 fr. (n° 691).

Fragment du manuscrit original autographe de Balzac.

GAUTIER (Théophile) : *Les Jeune-France,* romans goguenards. — Paris, Renduel, 1833, in-8°, front. à l'eau-forte, par Célestin Nanteuil, demi-rel., 270 fr. (n° 751).

Première édition. On a ajouté à cet exemplaire une lettre autographe de Th. Gautier relative à son propriétaire, qui tirait perpétuellement des oiseaux et des chats dans le jardin et qui un jour a couché en joue Gautier lui-même !

GÉRARD DE NERVAL : *Le Rêve et la vie.* — Paris, 1855, in-12, demi-rel., 35 fr. (n° 764).

Première édition. Lettre autographe ajoutée, dans laquelle Gérard dit qu'il est dégoûté de la vie littéraire.

HUGO (Victor) : *Œuvres.* — Paris, Renduel, 1838-40, 6 vol. in-8°, demi-rel. (Tomes I à III et V à VII), 100 fr. (n° 779).

On a ajouté trois lettres autographes de V. Hugo.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Notre-Dame de Paris. — Perrotin et Garnier frères, 1844, gr. in-8°, nombr. fig. gravées sur acier et sur bois, d'après Meissonier, Daubigny, Johannot; demi-rel., 49 fr. (n° 780).

Lettre autographe de V. Hugo ajoutée.

SANDEAU (J.) : *la Roche aux mouettes.* — Paris, s. d. (Hetzel), gr. in-8°, fig. de Bayard et Férat, demi-rel., non rogné, 50 fr. (n° 904).

Exemplaire donné par l'auteur à M. de Mandre. Lettre autographe de Jules Sandeau ajoutée.

STENDHAL (H. Beyle) : *la Chartreuse de Parme* et *le Rouge et le Noir.* — Paris, 1846, 2 vol. in-12, demi-rel., 74 fr. (n° 915).

Deux lettres autographes ajoutées, l'une adressée à Balzac, l'autre au marquis de Custine.

Les Contes drôlatiques, par le Sr de Balzac. — Paris, ès bureaux de la Société générale de librairie, 1855, in-8°, fig. gravées sur bois sur les dessins de G. Doré, demi-rel., 125 fr. (n° 981).

Exemplaire de premier tirage, avec une longue et intéressante lettre de Balzac et la fin d'une autre lettre.

Œuvres complètes d'Honoré de Balzac. — Paris, 1855, 20 vol., in-8°, portr. et fig. gravés sur bois d'après Meissonier, H. Monnier, Bertall, etc., demi-rel., 210 fr. (n° 1110).

On avait ajouté à cet exemplaire cinq lettres autographes signées de Balzac, plus deux fragments manuscrits.

ARM. DE PONTMARTIN : *les Jeudis de Madame Charbonneau.* — Paris, 1862, in-12, demi-rel., 30 fr. (n° 1157).

Première édition. On a ajouté deux lettres autographes, l'une de l'auteur; l'autre de J. Sandeau, dans laquelle ce dernier proteste contre les propos que lui fait tenir Pontmartin !!... « propos qui n'ont jamais été (dit-il), et qui ne peuvent pas être l'expression de mes sentiments et de ma pensée. »

LAS CASES : *Mémorial de Sainte-Hélène.* — Paris, 1842, 2 vol. gr. in-8°, 2 front. illustr. sur bois d'après Charlet, demi-rel., 107 fr. (n° 1430).

On a ajouté à cet exemplaire sept lettres, dont : lettre signée de Napoléon à sa mère; lettre de sir Hudson Lowe; et une note du Dr Antomarchi.

Théophile Gautier, par Charles Baudelaire. — Paris, Poulet-Malassis et de Broise, 1859, in-12, portr. photo. de Baudelaire, demi rel. 150 fr. (n° 1629).

Exemplaire d'épreuves, portant de nombreuses et importantes corrections de la main de l'auteur.

Notice sur Henri Beyle, par Prosper Mérimée. — In-8°, demi-rel. 102 fr., (n° 1641).

Copie calligraphiée avec soin, faite pour M. de Mandre. C'est la reproduction d'une notice très rare, imprimée chez F. Didot à 25 exemplaires dont 17 furent détruits par l'auteur. On y a ajouté une curieuse lettre autographe signée de Mérimée.

Piron, Barbier, Pigault-Lebrun, Murger, Banville, La Chambeaudie, etc. — Album de 45 pièces de poésies autographes, gr. in-8°, demi-rel., 200 fr. (n° 1665).

JULES BRIVOIS
(des Amis des livres).

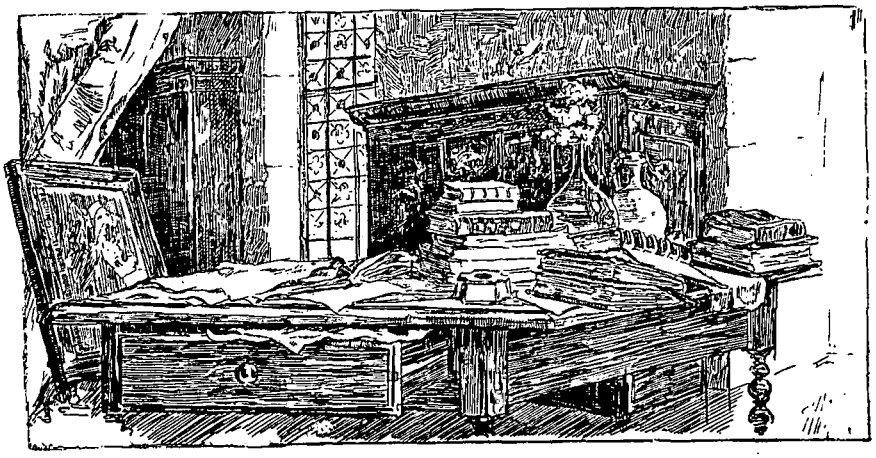

ALEXANDRE DUMAS INTIME

IDA FERRIER



ALEXANDRE DUMAS père — nous l'avons dit dans la livraison du *Livre* du 10 octobre dernier — contracta, en 1840, un mariage qui ne s'explique guère et qui ne fut pas heureux. Nous trouvons dans la *Gazette des Tribunaux* du 16 décembre 1831 de précieux détails sur les débuts dans la vie de la future marquise de la Pailleterie et nous n'hésitons pas à les publier en raison de leur intérêt rétrospectif.

Le 13 mai 1811, à six heures du matin, chez une dame Malenfer, sage-femme à Nancy, place des Dames, naissait une fille à laquelle on donna les prénoms de Marguerite-Joséphine. La mère était Mlle Anne Calais, alors âgée de vingt-quatre ans, originaire de Lunéville, et demeurait à Nancy. La blonde

enfant, reconnue par M. Mathias Ferrand, entrepreneur de diligences, fut légitimée par le mariage subséquent de ses père et mère, contracté à la mairie de Metz, le 17 novembre 1813.

Joséphine grandit et devint si jolie que la dame Ferrand se décida un beau jour à l'emmener à Paris et à charger de son éducation artistique M. Seveste, directeur des théâtres de la banlieue.

M. Ferrand n'était pas du voyage; mais il envoya de Nancy une déclaration écrite autorisant sa fille à suivre la carrière théâtrale, « pourvu qu'elle ne s'éloignât point de la voie de l'honneur ». Un engagement fut contracté avec cette autorisation, en présence de la dame Ferrand. Joséphine, sous le pseudonyme d'*Ida,* révolutionna littéralement, en 1830, par ses éclatants succès, les scènes de Montmartre, de Belleville et de Montrouge.

Le 11 mars 1831, M. Seveste renouvelait ses conventions avec son intéressante élève. Elle devait jouer, pendant un an, « les amoureuses en tous genres », et ses appointements atteignaient 50 francs par mois, plus une représentation à bénéfice. Ce second engagement fut signé par Mlle Ida seule. M. Ferrand était mort et sa veuve avait refusé de donner sa signature, mais elle autorisait implicitement sa fille par ce fait que, pendant les six mois qui suivirent le traité du 11 mars, elle la conduisit chaque jour aux théâtres de M. Seveste et profita des appointements mensuels versés par ce directeur.

La jeune élève continuait à montrer les plus heureuses dispositions. On alla jusqu'à lui confier les rôles d'Antony et de Léontine. Bref, la meilleure intelligence n'avait cessé de régner entre M. Seveste et l'actrice, lorsqu'un protecteur voulut ouvrir à cette dernière une carrière plus brillante que celle des théâtres de la banlieue.

Mlle Ida et sa mère quittèrent leur modeste logement de la rue du Mont-Parnasse pour aller habiter la rue Cadet afin de se rapprocher davantage de leur bienveillant ami. A partir de ce moment, la belle comédienne prétexta de fréquentes maladies et interrompit souvent son service théâtral. Cependant le docteur Huet, chargé d'examiner Mlle Ida à raison des absences de celle-ci, trouva la jeune personne d'une santé « solide », et, dans son certificat du 30 novembre 1831, déclara que, si elle avait été indisposée, « ce n'était pas dans l'exercice de sa profession qu'elle avait rencontré la cause de ses indispositions ». La mauvaise volonté de « l'amoureuse en tous genres » fit même manquer une représentation de *la Perle des maris,* un jour de dimanche, à Montmartre.

Dans ces circonstances, M. Seveste apprit que la volage Ida passait au théâtre des Nouveautés et qu'elle y répétait tous les jours son rôle de début. Outré de l'ingratitude de son élève, il la cita, ainsi que la veuve Ferrand, devant le tribunal de commerce de Paris, et conclut à l'exécution de l'engagement du 11 mars, ou à 200 francs de dommages-intérêts

par chaque jour de retard, et, en outre, à une indemnité de 1,000 francs pour inexécution antérieure au mois de novembre 1831.

Dans son audience du 15 décembre, le tribunal de commerce, présidé par M. Pépin-Lehalleur, déclarant son jugement commun à la mère et à la fille, donna gain de cause à M. Seveste et condamna ses adversaires aux dépens.

A cette époque, Alexandre Dumas venait d'ébaucher son drame de *Teresa,* dont le plan avait été écrit par Anicet Bourgeois. L'acteur Bocage était libre d'engagement et le rôle du baron Delaunay lui réservait un brillant succès.

La pièce achevée depuis trois semaines ou un mois, Bocage va rendre visite à Dumas et lui annonce que *Teresa* est reçue, que lui et Adolphe Laferrière y joueront, « et puis une jeune fille qui est à Montmartre, et qui a beaucoup de talent ».

« Elle s'appelle? interrompt Dumas.

— Oh! vous ne la connaissez pas, même de nom; elle s'appelle Ida; elle commence. »

Le lendemain de cette visite, l'auteur lisait aux acteurs; le surlendemain, la pièce était en répétition.

« Mlle Ida — raconte Dumas — avait un talent fin, gracieux, très simple, en dehors de toutes les conventions théâtrales. »

Elle était chargée du rôle d'Amélie Delaunay. « Amélie est une fleur du même jardin que la Miranda de *la Tempête,* que la Thécla de *Wallenstein,* que la Claire du *Comte d'Egmont;* elle est jeune, chaste et belle, naturelle et poétique à la fois; elle passe avec son bouquet d'oranger au côté, son voile de fiancée sur la tête, au milieu de l'amour ignoblement incestueux d'Arthur et de Teresa, sans rien deviner, sans rien soupçonner, sans rien comprendre. C'est une statue de cristal; elle ne voit pas dans les autres et laisse voir en elle. »

Teresa, drame en cinq actes et en prose, fut représentée, pour la première fois, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 6 février 1832; « le caractère d'Amélie — au rapport de l'auteur lui-même — très bien reproduit, fit un grand effet, et ne perdit pas une de ses bonnes scènes[1]. »

Dans la distribution des rôles de la première édition de cette pièce (Paris, Barba; Vve Charles Béchet; Lecointe et Pougin, 1832), Mlle Ida est désignée sous le prénom et le nom d'Ida Férier.

D'après Jules Lecomte[2], la liaison de cette actrice et d'Alexandre Dumas commença de la manière suivante :

L'auteur d'*Henri III* venait de composer *Teresa.* Mlle Ida eut le principal rôle de ce drame, et s'y fit remarquer pour la première fois, d'obscure qu'elle

1. *Mémoires d'Alexandre Dumas* (Bruxelles, Méline, Cans et Cie), 2e série, t. VI, 1854, p. 247 à 273.

2. *Lettres sur les écrivains français,* par Van Engelgom, de Bruxelles; 1 vol. in-18, Bruxelles, 1837.

avait été jusque-là au théâtre. Après la première représentation de la pièce, le public enthousiaste redemanda l'actrice, qui parut et rentra bientôt dans la coulisse, si émue, que, rencontrant M. Dumas, elle se jeta dans ses bras ou à ses pieds, lui disant, avec ce que le rôle et l'exaltation lui avaient laissé d'entraînement : Ah ! Monsieur ! vous venez de me rendre le plus grand service, moi, pauvre fille, vous me faites une réputation ; je vous devrai mon avenir... et je ne sais comment vous remercier...

M. Dumas emmena souper l'actrice et devint son ami ; il y a quatre ou cinq ans de cela. Après cette première liaison, Mlle Ida a improvisé quelque chose à peu près analogue avec M. Roger de Beauvoir, mais elle est revenue depuis à son premier protecteur.

H. de Villemessant[1] a complété, de son côté, les indiscrétions de Jules Lecomte.

Vers 1840, Roger de Beauvoir occupait, rue de la Paix, n° 12, au coin de la rue Neuve-Saint-Augustin, au second étage, un appartement splendide qui donna des éblouissements à de Villemessant, tout récemment arrivé de sa province. Il allait demander à cet arbitre de la fashion sa collaboration au journal *la Sylphide,* qu'il venait de fonder.

Le valet de chambre — ajoute l'auteur des *Mémoires d'un journaliste* — me conduisit, après un instant, dans une chambre à coucher moderne, très élégante, où les tableaux dominaient surtout. Je remarquai entre autres le portrait d'une très jolie actrice, fort connue et qui le fut bien davantage depuis, sur le théâtre du monde, où nous la retrouverons, Mlle Ida, de la Porte-Saint-Martin. Elle avait les deux prunelles percées par une épingle, je ne pus m'empêcher d'en faire l'observation.

— Oh ! me répondit Roger en riant, ce n'est rien, c'est de Courchamps, dans une de ses colères.

Nous ne nous chargeons pas d'indiquer à nos lecteurs comment Ida Ferrier avait pu exciter à ce point la colère, et la jalousie peut-être, du prétendu comte de Courchamps, de son vrai nom Cousen ; H. de Villemessant ne paraît pas s'être expliqué sur ce sujet quelque peu délicat auquel il avait un instant songé à revenir.

Reprenons la carrière dramatique de Mlle Ida.

Après avoir remplacé au pied levé, dès la seconde représentation, Mlle Juliette dans *Marie Tudor,* elle fut ainsi appréciée par Victor Hugo dans sa note VI du 12 novembre 1833 : « Mlle Ida a déployé dans Jane des qualités remarquables d'énergie et de vivacité. »

Puis la jeune artiste brilla au premier rang dans chacune des trois pièces que Dumas fit successivement représenter sur le théâtre de la Porte-

1. *Mémoires d'un journaliste,* in-12, 1re série : Souvenirs de jeunesse. Paris, E. Dentu, 1884 ; nouvelle édition, p. 162 et 163.

Saint-Martin; dans *Angèle* (28 décembre 1833), elle jouait le personnage du même nom; dans *Catherine Howard* (2 juin 1834), elle figurait également sous les traits de l'héroïne même du drame; enfin, dans le mystère intitulé : *Don Juan de Marana* ou *la Chute d'un ange* (30 avril 1836), elle avait à remplir le double rôle du bon ange et de sœur Marthe.

Au sujet de cette dernière pièce et de sa principale interprète, M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul nous a très obligeamment communiqué une lettre autographe et inédite de George Sand, que nous nous empressons de reproduire :

Monsieur Alexandre Dumas, rue Bleue, à Paris.

Des affaires extrêmement pressées m'ont forcée de quitter Paris immédiatement après la représentation de *Don Juan;* sans cela, vous auriez reçu plus tôt mes félicitations et mes remerciements. Je vous les adresse du fond de ma province. Recevez-les comme sincères. Vous savez que je ne fais pas profession d'être gracieuse et que je me soucie de plaire aussi peu que de déplaire. J'ai applaudi chaudement votre drame, j'y ai été profondément émue. Vous avez emprunté tour à tour les couleurs de Gœthe, de Shakspeare, de Dante et de Calderon. Mais vous avez si bien su les rendre vôtres, et les lier avec des traits de force et de haute poésie, que l'on peut dire ce que vous avez dit une fois avec raison contre les pédants du siècle : « Chacun prend son bien où il le « trouve. »

Mon suffrage a peu d'importance, mais je le crois assez sain, par la raison que je suis fort ignorante et que l'ignorance est ordinairement naïve et sans prétention.

L'actrice chargée du rôle de l'*Ange* a eu dans le cimetière un moment sublime. Cette scène est d'ailleurs la plus belle du drame, selon moi. Cette double existence de femme et d'ange, ces réminiscences du monde invisible aux hommes avec ces déchirements de la vie réelle, sont des choses exquises et grandes à la fois.

Adieu. Je vais voyager. Je n'ai pas de but. Ainsi ne vous donnez pas la peine de répondre à ce billet. D'abord votre réponse ne m'arriverait peut-être que l'année prochaine. Ensuite, vous ne me devez pas de remerciements. Ce que je vous dis est senti, et c'est moi qui suis votre obligé (*sic*).

T. à v.

GEORGE.

La lettre qui précède, non datée, porte le timbre du 7 mai 1836, du bureau de poste de La Châtre.

Cependant la liaison entre l'auteur dramatique et l'actrice n'est plus un mystère pour personne; dans une lettre datée de Fourqueux, près Saint-Germain, le 6 juin 1836, et adressée à Mme Asseline par M. Pierre Foucher, frère de celle-ci et père de Mme Victor Hugo, on lit ces piquants passages :

Il nous arrive de temps à autre quelques visites et quelques cancans de la grande ville.

Ce sont des détails tout drôles sur le ménage du grand Dumas avec la petite Ida, laquelle ruine son amant et le battrait par dessus le marché.

C'est à Fourqueux, d'après cette lettre, que s'opéra entre Alexandre Dumas et Victor Hugo un rapprochement que la compagne du grand poète avait délicatement préparé. Le récit de cette réconciliation est peut-être un hors-d'œuvre, mais nous ne résistons pas au désir que nous éprouvons de le servir à nos lecteurs :

Il y a quelques jours — reprend M. Pierre Foucher — nous avions à dîner Alexandre Dumas. Adèle avait ménagé un raccommodement et les deux poètes ont bu à leurs succès mutuels. L'un et l'autre étaient arrivés avec le jeune Chatillon, trempés jusqu'aux os. Il a fallu bourrer nos cheminées de fagots et trouver dans ma chétive garde-robe de quoi couvrir les épaules de nos trois Parisiens. Dumas était admirable avec sa camisole ouatée. Le curé qui était invité, et qui ne connaissait aucune de nos deux célébrités, l'a pris pour le maître de la maison comme étant celui qui paraissait être le plus chez lui.

Dumas a étourdi, ébloui, enchanté le bon prêtre par ses saillies, ses bourdes et ses manières [1].

Nous possédons une lettre autographe de Dumas, non datée, mais paraissant remonter au commencement de l'année 1837. Elle est ainsi conçue :

Mon cher Taylor,

Le vent souffle en ce moment contre Jouslin (directeur de la Comédie-Française) au ministère. Passez donc demain mardi voir Cavé si vous avez un instant. Je crois qu'ils sont en veine de régénération. Je leur offre deux pièces en cinq actes, s'ils veulent engager Ida. Poussez ferme, il ne faut qu'un coup d'épaule pour que la roue sorte de l'ornière.

Je vous embrasse.

A vous.

AL. DUMAS.

Je pars le 5 du mois prochain ; un de ces matins j'irai vous voir.

L'engagement ne se fit pas attendre; une lettre à M. Charles Maurice [2] nous renseigne amplement sur ce chapitre.

Mon cher voisin,

L'engagement nous arrive à l'instant même signé de MM. les membres du comité de la Comédie-Française, et est au choix d'Ida pour les débuts, et tout à fait indépendant de l'engagement que je compte souscrire de mon côté : la

1. Alfred Asseline : *Victor Hugo intime*. Paris, C. Marpon et E. Flammarion, 1885 ; 1 vol. in-12, p. 79 à 81.

2. Charles Maurice : *Histoire anecdotique du théâtre, de la littérature, etc.* 2 vol. in-8°. Paris, Henri Plon, 1856, t. II, p. 157.

Comédie, comme vous le voyez, s'est mise en frais de délicatesse. — Ida ira vous voir demain et vous expliquera tout cela. Mais elle a voulu que vous fussiez instruit de la chose à l'instant même où elle a été signée. — Tous mes remercîments de la bonne police que vous avez voulu faire pour nous, et mille compliments empressés.

AL. DUMAS.

5 heures du soir, 24 février 1837.

Mlle Ida était engagée comme jeune première, sans début, pour une année, mais seulement à partir du 1er octobre 1837, sur le pied de 4,000 francs d'appointements.

Dumas et le Théâtre-Français étaient enchantés l'un de l'autre; le 20 avril 1837, M. Jules Michel recevait la lettre suivante, dont l'original fait partie de notre collection d'autographes :

Mon cher Michel,

Il y a aujourd'hui un an qu'Harel n'a joué *Angèle*. Veuillez lui faire signifier demain sans faute que je lui retire l'ouvrage. Ceci est pour moi d'une grande importance puisque le Théâtre-Français offre de le reprendre.

Mille compliments empressés,

AL. DUMAS.

Puis veuillez, je vous prie, vous occuper des 500 francs qu'il me doit et que je ne compte aucunement lui laisser.

Ida Ferrier créa le rôle de Stella dans la tragédie de *Caligula,* dont la première représentation eut lieu sur le Théâtre-Français, le 26 décembre 1837. La vingtième et dernière fut donnée le 16 février 1838. La protégée de Dumas ne joua pas d'ailleurs dans d'autres pièces sur notre première scène.

A cette époque, Dumas demeurait rue Bleue, nº 30; son appartement, — rapporte Jules Lecomte dans les lettres susdites de Van Engelgom — était cité par son confortable et son élégance artistique. La chambre à coucher, tendue en soie chamois, avec les bordures en broderie, avait un plafond consistant en une seule glace, des rideaux de velours bleu, un mobilier en bois de citronnier et des tapis de pelleteries.

Le 1er août 1838, Alexandre Dumas eut la douleur de perdre sa mère. Vingt jours après, nous le retrouvons à Bruxelles faisant diversion à son chagrin en compagnie d'Ida Ferrier et préludant ainsi à un voyage en Belgique et à une excursion sur les bords du Rhin, au cours de laquelle il se rencontra avec Gérard de Nerval.

Le 10 avril 1839, Dumas faisait représenter sur le théâtre de la Renaissance un drame en vers, *l'Alchimiste,* dans lequel le rôle de Francesca était confié à Ida Ferrier et celui de Fasio à Frédérick Lemaître.

« Mlle Ida — écrivait Théophile Gautier dans son *Histoire de l'art dramatique en France,* tome Ier — joue le rôle de Francesca avec une

sensibilité et une passion entraînantes; elle met à sa création ce cachet d'intelligence poétique qu'elle imprime à tous ses rôles et qui la distingue particulièrement. »

La dédicace de *l'Alchimiste* mérite d'être reproduite; on en verra plus loin le motif.

A Madame I. F.

Le maître a sur l'esclave une puissance entière;
A l'Océan ému le maître dit : « Assez! »
Et l'Océan craintif, abaissant sa crinière,
Comme un lion soumis qui rentre en sa tanière,
Rappelle d'un seul cri tous ses flots dispersés.

Le soleil dit aux champs que sa chaleur féconde :
« Que la moisson sur vous étende son tapis! »
Et la moisson bientôt montre sa tête blonde,
Où l'on voit, quand le vent la courbe comme une onde,
Quelques bleuets perdus dans un monde d'épis.

L'Aurore en s'éloignant ordonne à la prairie
De parsemer de fleurs l'herbe qu'elle perla;
L'Aurore à son retour trouve l'herbe fleurie :
Et vous, vous m'avez dit de votre voix chérie :
« Faites vite pour moi ce drame. — Le voilà! »

ALEXANDRE DUMAS.

Ces vers charmèrent évidemment Ida Ferrier, et leur auteur lui-même fut si ravi de les avoir composés qu'il les inséra de nouveau, et dans *la Sylphide* de 1841 et dans le Keepsake publié par la *Chronique* de l'année 1842; seulement, il les terminait par cette variante :

Et vous, vous m'avez dit de votre voix chérie :
« Faites vite pour moi quelques vers. — Les voilà! »

Il avait intitulé cette pièce *Obéissance,* et la dédia bravement à la comtesse Rzewuska, née Éveline de Hanska, qui devait se remarier en 1850 avec l'auteur de *la Comédie humaine.*

Nous ignorons si les vers à Ida Ferrier ont eu les honneurs d'un troisième album féminin. Dumas avait de ces distractions et nous en possédons plusieurs preuves véritablement curieuses.

Bien qu'elle fût petite et d'un embonpoint trop prononcé, la protégée de Dumas était belle et Théophile Gautier lui assigna une place d'honneur dans le volume qui parut en 1839 sous ce titre : *les Belles Femmes de Paris*[1].

« La tête, écrivait-il, nous semble la plus belle qu'on puisse rêver avec celle de Mlle Georges; seulement, ici c'est Mlle Georges blonde.

1. *Portraits contemporains;* Paris, G. Charpentier, 1874, 3e édition. 1 vol. grand in-18, p. 403 à 406.

« Les mains de Mlle Ida vont merveilleusement aux rôles qu'elle joue : mains de reine comme celles de Catherine Howard, mains d'ange comme celles de la blonde Angèle... Ce que nous avons avancé de la blancheur des mains, nous pouvons le redire avec la même vérité de la couleur des cheveux : il n'y a pas d'épi, il n'y a pas d'or, il n'y a pas de pistils de fleurs qui soient d'un blond comparable. Le front est calme, poli et court comme les fronts antiques ; les yeux, encadrés de sourcils transparents, arqués et nets, jettent un rayonnement doux et suave qui rendrait meilleur à les regarder. L'un des sourcils de Mlle Ida est véritablement l'arc du petit dieu Eros.

« Cette partie supérieure de la tête commande merveilleusement au bas. Le nez est d'une ligne docile et fine, avec des narines mobiles qui rendent bien la passion, la bouche a grâce, tant elle est fraîche et bien formée, à dire les choses du cœur ; le tour de la figure, d'un ovale plein et oriental, se rehausse encore par un éclat unique ; le teint de Mlle Ida est, avec ses cheveux, ce que nous connaissons au monde qui ressemble le plus au printemps.

« Je ne dirai rien des épaules, des bras et de la gorge : la main de l'écrivain le plus froid ne pourrait guère les décrire sans trembler sur toutes ces choses comme celle du peintre Van Dyck sur le sein de la princesse Brignolle. »

Somme toute, Théophile Gautier éprouvait une véritable admiration pour la jeune femme à laquelle il ne faisait même pas grief de sa taille luxuriante, tout en rappelant qu'il l'avait vue six ans auparavant, svelte et presque mince, dans *la Chambre ardente.*

La liaison de Dumas et d'Ida Ferrier devait aboutir à un mariage. Un incident, raconté par la chronique de l'époque, vint brusquer ce dénouement qui aurait pu se faire attendre bien longtemps encore. Dumas avait un jour conduit sa maîtresse à un bal chez le duc d'Orléans. Il fut accosté par le prince qui lui dit : « Je suis charmé de connaître *votre femme,* et j'espère que vous me la présenterez bientôt à une réunion plus intime. » Dumas ne vit rien de mieux pour se tirer d'affaire que de régulariser la situation, et il épousa.

Ida Ferrier, ou mieux Marguerite-Joséphine Ferrand, apporta en dot 120,000 francs; à son contrat de mariage, reçu par Me Desmanèches, notaire à la Villette (Seine), le 1er février 1840, assistaient comme témoins : du côté du futur, deux pairs de France, M. le vicomte de Chateaubriand et M. Villemain, alors ministre de l'instruction publique; du côté de la future, M. Nicolas Roger-Manrique, vicomte de Narbonne-Lara, et M. Gaspard Comet de la Bonardière, conseiller d'État, officier de la Légion d'honneur.

Le mariage eut lieu dans les premiers jours de février à la mairie du Ier arrondissement de Paris; l'acte qui l'a constaté, détruit dans les incendies de la Commune, en 1871, n'a pas été reconstitué.

M. Gustave Claudin[1] a raconté que le mariage religieux avait été

1. *Mes souvenirs;* Paris, Calmann-Lévy, 1884. 1 vol. grand in-18, p. 29.

célébré dans la chapelle de la Chambre des pairs, et que Chateaubriand et Roger de Beauvoir figuraient parmi les témoins. Il place même dans la bouche de l'écrivain royaliste une plaisanterie assez risquée, qu'aurait inspirée à celui-ci le riche embonpoint de la mariée. En réalité, ni Chateaubriand, qui avait cependant signé au contrat, ni Roger de Beauvoir — et cela s'explique par ses anciennes relations avec Ida — ne figurèrent dans l'acte de célébration du mariage religieux. Les deux amis de la mariée, qui avaient assisté au contrat notarié, M. le vicomte de Narbonne-Lara et M. le vicomte de la Bonardière, se retrouvèrent à la bénédiction nuptiale, avec quatre nouveaux témoins : Charles Nodier, le peintre Louis Boulanger, l'architecte Charles Roblin et M. Jacques Domange, *propriétaire* à la Petite-Villette, qu'on ne s'attendait pas à voir en cette affaire. Dans tous les cas, le choix du notaire de la Villette, près de la résidence du célèbre industriel-spécialiste, explique, sans les justifier d'ailleurs, les méchants propos qui coururent à cette époque au sujet de la dot de Mlle Ida, propos dont Eugène de Mirecourt, dans ses *Contemporains,* a cru devoir se faire l'écho, mais sans y ajouter foi.

Nous allions oublier de dire que ce n'est pas à la chapelle de la Chambre des pairs que se marièrent les époux, mais en l'église Saint-Roch ; ils habitaient alors un appartement à l'ancien n° 22 de la rue de Rivoli. L'acte porte la date du 5 février 1840 sur le registre de la paroisse.

Les rêves de gloire de l'actrice s'étaient évanouis, les illusions de la femme n'existaient plus guère, aucun enfant ne devait survenir pour servir de trait d'union entre les deux époux. Mme Dumas avait un goût très vif pour l'Italie, pour Florence notamment, où elle faisait des séjours prolongés et fréquents, tandis que son mari demeurait à Paris et n'allait la rejoindre que par intervalles. Loin des yeux, loin du cœur, dit le proverbe ; peu à peu, un refroidissement marqué se manifesta de part et d'autre. Aussi, quand la séparation de biens fut demandée par Mme Dumas, le 30 décembre 1847, elle n'avait nul besoin de recourir à la séparation de corps qui existait de fait depuis quelques années déjà.

Il y avait eu cependant des heures heureuses pour les anciens amants dans le premier lustre qui suivit leur mariage.

Au commencement du mois de juin 1840, ils partirent ensemble pour Florence ; une lettre de Dumas à Charles Maurice, directeur du *Journal des théâtres,* datée du 1er dudit mois et reproduite dans l'ouvrage précité de ce dernier, fait mention de ce départ.

L'année suivante, Dumas habita cette même ville ; en 1842, ce fut là qu'il apprit la mort du duc d'Orléans dont il s'empressa d'aller accompagner les obsèques ; enfin, une lettre de M. le comte Octavien Vimercati, aide de camp du roi de Sardaigne[1], du 12 mai 1843, raconte une

1. *Mémoires d'un journaliste*, par H. de Villemessant. Paris, E. Dentu, in-18, 5e série, p. 246 et 247.

rixe survenue dans la soirée de la veille, toujours à Florence, entre Dumas et Jules Lecomte et qui ne se termina ni à l'honneur ni à l'avantage de celui-ci.

Le 8 janvier 1843, Dumas insérait dans le n° 38 du recueil ayant pour titre : *le Foyer,* la poésie suivante, dédiée à I..., vraisemblablement à sa femme :

Que cherches-tu sur cette terre étrange,
Esprit du ciel perdu dans nos chemins?
Ne crains-tu pas de blesser tes pieds d'ange
Aux durs cailloux de nos sentiers humains?

Ne crains-tu pas qu'un parfum ne dévoile
Ton origine à ceux qui te verront,
Ou que le vent, qui soulève ton voile,
Ne fasse luire une étoile à ton front?

Lorsque ta voix me dit tout haut : « Je t'aime! »
Lorsque tes yeux me le disent tout bas,
Sais-tu pourquoi je tombe à l'instant même
A tes genoux plutôt que dans tes bras?

C'est que je sais qu'un bonheur sans mélange
N'est pas du monde où je vis soucieux,
Et que je crains que Dieu ne dise : « Un ange
« Manque, il me semble, aux cohortes des cieux! »

A cette voix alors obéissante (*sic*),
Entre mes bras mon ange glisserait
Et ma faiblesse à le suivre impuissante,
Du regard seul sur ses pas volerait.

Car pour monter aux voûtes éternelles,
Quand sur la terre il est las de souffrir,
La mort vient seule à l'homme offrir ses ailes,
Et, pour te suivre, il me faudrait mourir!

Dans les derniers mois de cette même année, nous retrouvons les époux à Paris; Charles Maurice écrit le 18 novembre 1843, dans son livre déjà cité (tome II, page 242) :

Ce soir, au Vaudeville, la marquise de la Pailleterie a laissé tomber un bracelet, dont elle a recommandé la recherche à l'ouvreuse. M. le marquis n'a vu dans cet accident qu'une contre-partie de la pièce représentée la veille : *Petite misère de la vie* PRINCIÈRE.

Peut-être faut-il rapporter à ce séjour en commun à Paris la date de la lettre suivante, dont l'original autographe appartient à M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul; elle est adressée par Ida Dumas à Théophile Gautier et vraiment digne de son illustre destinataire :

Mon cher poète, comment peut-on vous offrir une vulgaire tasse de thé, à vous qui vous nourrissez des baisers d'un laurier-rose ? Si pourtant vous vou-

liez redescendre un instant des nuages bleus de votre belle Espagne[1], vous nous trouveriez mercredi soir chez nous avec quelques amis plus ou moins spirituels et nous tâcherions de nous ennuyer le moins possible.

Mille amitiés.

I. DUMAS.

La lettre, qui ne porte aucune date, est surmontée d'une couronne de marquise.

En 1845, Mme Dumas précède son mari à Florence; elle emporte une lettre dont l'original a été reproduit en *fac-simile* dans la biographie d'Alexandre Dumas, par Eugène de Mirecourt[2] :

Cher ambassadeur,

Voici Mme Dumas qui vous est fidèle comme votre éternel printemps, et qui retourne demander à Florence une hospitalité qu'elle lui a déjà si gracieusement offerte. Soyez bon pour elle à ce voyage comme vous l'avez été aux autres, et un beau jour j'irai moi-même vous remercier et vous serrer la main.

Tous les respects du cœur,

AL. DUMAS.

Paris, ce 15 avril 1845.

A partir de cette époques, les deux époux semblent s'être de moins en moins recherchés et rencontrés; Dumas est tout entier successivement à ses fêtes de Saint-Germain, à son voyage en Espagne et en Afrique, à son Théatre-Historique et à son château de Monte-Cristo, sans préjudice de son labeur littéraire.

Nous l'avons dit, les deux époux étaient séparés de fait depuis un certain temps déjà (Ida résidant à Florence et Dumas demeurant à Paris), quand la femme forma contre son mari une demande en séparation de biens motivée sur le déplorable état des affaires de ce dernier. Elle avait élu domicile à Paris, rue Taitbout, nº 30.

Sur cette demande, datée du 30 décembre 1847, intervint, le 10 février 1848, un jugement du tribunal civil de la Seine prononçant cette séparation et fixant à 6,000 francs le chiffre de la provision allouée à Mme Dumas sur ses reprises. (V. *le Curieux*, par Ch. Nauroy.)

Le mari interjeta appel, mais ne le fit soutenir par aucun avocat. La cour de Paris, dans son audience du 28 juillet 1848, confirma purement et simplement la décision des premiers juges.

Il faut lire la plaidoirie de Me Lacan, avocat de Mme Dumas, pour être édifié sur la situation pécuniaire de l'illustre romancier; son château de Monte-Cristo, à Port-Marly, l'unique immeuble qu'il possédât et où il avait englouti des sommes si considérables, était saisi; les hypothèques qui le grevaient représentaient un capital total de 232,469 fr. 06, et il fut

1. *Tra Los Montes* a été publié par Théophile Gautier en 1843.

2. *Les Contemporains* : Alexandre Dumas. Paris, Gustave Havard, 1856.

vendu à la barre du tribunal de Versailles, le 22 mars 1849, au prix de 30,100 francs seulement.

Le mobilier de Paris n'avait aucune valeur, celui de Monte-Cristo était revendiqué par un prétendu acheteur et saisi par des créanciers pour une somme bien supérieure à son estimation.

La faillite, prononcée le 20 janvier 1852 par le tribunal de commerce de la Seine, vint brocher sur le tout; elle se termina par un concordat voté le 2 et homologué le 13 mai 1853.

Aussi, le 4 juin 1852, quand, suivant quittance dressée par Me Chevalier, notaire à Saint-Germain-en-Laye, Mme Dumas, qui résidait toujours à Florence, toucha de M. Jacques-Antoine Doyen, l'adjudicataire de Monte-Cristo, un premier acompte sur les insérêts et sur le principal de ses reprises, elle demeurait encore créancière de son mari, à cette date, de plus de 125,000 francs. On lira plus loin un extrait d'une lettre adressée, en 1859, à Alphonse Karr par Dumas, qui affirme à son ami le remboursement intégral de la dot de sa femme. Toutes ces dettes étaient un véritable rocher de Sisyphe que le pauvre grand homme roula jusqu'à son dernier jour.

Quant à celle qui avait eu son heure de célébrité sur les scènes parisiennes sous le nom d'Ida Ferrier, elle acheva paisiblement ses jours sous le ciel bleu de l'Italie, revenant parfois à Paris, notamment en 1857, où elle descendit avenue Gabriel, 38, mais n'y faisant que de courtes apparitions, et n'ayant d'autres rapports avec celui à qui lui avait donné sa couronne de marquise que ceux d'une créancière avec son débiteur.

C'est à Gênes, sa dernière résidence, qu'elle est morte le 11 mars 1859, et non à Pise, comme il est indiqué par erreur en l'acte de décès de son mari.

Nous avons réussi à retrouver parmi les quarante et quelques paroisses de Gênes celle où a été déclarée la mort de Mme Alexandre Dumas; ce n'était pas chose facile, car les registres municipaux de l'état civil n'ont commencé à fonctionner en Italie que le 1er janvier 1866, et chaque paroisse demeure dépositaire des actes antérieurs.

Voici la traduction exacte de l'acte de décès de notre héroïne. Les erreurs à l'endroit de ses prénoms, de la date et du lieu de sa naissance, émanent de témoins mal renseignés.

Acte de décès.

N° 76. L'an du Seigneur mil huit cent cinquante-neuf, le onze du mois de mars, sur la paroisse de la Consolation, commune de Gênes, a été faite la déclaration de décès suivante :

Le onzième jour du mois de mars, à trois heures et demie de l'après-midi, sur le district de cette paroisse, maison Picasso, munie du saint sacrement de l'Extrême-Onction, est morte Ida-Marguerite Dumas, *âgée de quarante-cinq*

ans, originaire de la commune de la Pailleterie en France[1] domiciliée en la commune de Gênes, mariée avec Alexandre Dumas, fille du feu sieur Ferrand et de mère non désignée.

Déclarants : Francesco Cevasco, âgé de vingt-huit ans, domicilié à Gênes,

Giacomo Gordetta, âgé de quarante-trois ans, domicilié à Gênes.

Signature du premier témoin : Francesco Cevasco ; signature du second témoin (s'est déclaré illettré).

Le cadavre a été enseveli le 13 mars au cimetière de Staglieno.

Signature du père curé : Fr. Augustin Vaika, curé.

Pour copie conforme à l'original se trouvant à Gênes, en la paroisse de Notre-Dame-de-Consolation. Le 4 août 1886.

FR. : FULG. MARIE TAMISNO, curé.

Au-dessus d'un cachet avec cette légende : « Ville de Gênes : Inscriptions maritimes et actes de notoriété » est la mention suivante : « Vu pour légalisation de la signature du révérend curé de Notre-Dame-de-Consolation. Gênes, 4 août 1886. Pour le syndic : L. Brurzone. »

Nous avons cru devoir entrer dans quelques détails sur la vie d'une femme qui fut mêlée intimement à la carrière littéraire d'Alexandre Dumas père et qui a laissé à ses contemporains le souvenir, sinon de son talent artistique, du moins de sa beauté et de son esprit.

Théophile Gautier disait que, depuis la mort de Mme Émile de Girardin et celle de l'une de ses amies, Mme Alexandre Dumas, il n'y avait plus de femmes d'esprit en ce monde[2].

En 1859, comme il le raconte dans *le Livre de bord* (Paris, Calmann Lévy, 1880, grand in-18, tome III), M. Alphonse Karr annonçait à Alexandre Dumas la mort de la femme de ce dernier.

Son ami lui adressa la réponse suivante que le jardinier-littérateur ne reproduit qu'en partie dans son livre. Les curieux pourront lui en demander le complément, mais il n'est pas certain qu'ils l'obtiennent :

Mon bon ami,

J'étais près de ma fille à Châteauroux, quand ta lettre est arrivée ; je l'ai trouvée à mon retour.

Merci ! (Ici quelques considérations un peu avancées sur le veuvage.)

. . . . . .

Mme Dumas était venue à Paris il y a un an et s'était fait payer sa dot, 120,000 francs.

J'ai son reçu.

Je pars pour la Grèce, la Turquie, l'Asie-Mineure, la Syrie et l'Égypte ; je t'embrasserai, j'espère, en passant à Nice.

A toi ! A. DUMAS.

1. Elle était âgée de quarante-sept ans et née à Nancy.

2. Jacques Reynaud (Mme la comtesse Dash) : *Portraits contemporains*. Paris, Amyot, 1864, p. 280.

De son côté, la châtelaine de Nohant, à la nouvelle de la fin probable de la pauvre Ida, adressait au prince de Villafranca, à Gênes, la lettre suivante, qui se trouve être à la fois une révélation et une oraison funèbre.

Au prince de Villafranca.

Casa Picasso, Acqua sola (Gênes).
États sardes.

Mon pauvre cher ami, nous sommes désespérés ! Quoi, plus d'espoir ? Rien ? Malgré vous, malgré moi, j'en conserve encore, mais peut-être était-ce fini quand vous m'avez écrit ? Mon Dieu, quel coup pour vous, et quelle douleur, quel immense regret pour tous ceux qui l'ont connue ! Une si grande âme, une si vaste intelligence ! Et quelle perte pour vous. Qu'allez-vous faire ? Vous ne pouvez pas rester là-bas où tout vous la remettrait sous les yeux à chaque instant de votre vie. Il faut revenir en France, à Paris où l'on ne se console pas, mais où l'on s'étourdit. Nous irons le mois prochain, nous vous y verrons peut-être, n'est-ce pas ? Il me semble que c'est avec nous que vous pourrez le mieux parler d'elle. Écrivez-moi ici jusqu'au 15 avril, et ensuite à Paris, toujours rue Racine, n° 3. Nous n'y resterons pas longtemps, mais si nous pouvons vous y serrer les mains, ce sera un adoucissement au mortel chagrin où nous voici tous trois.

GEORGE SAND.

Nohant, 14 mars 1859.

Cette lettre porte le timbre du bureau de poste de La Châtre, du même jour.

On le voit, Mme Dumas a inspiré des regrets bien légers et bien fugitifs à son mari, mais elle a laissé Théophile Gautier et Mme George Sand inconsolables; elles sont rares celles qui peuvent espérer et obtenir de pareilles compensations d'outre-tombe.

CHARLES GLINEL.

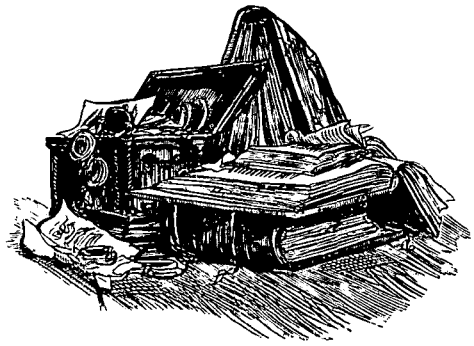

LES

GRANDS ÉDITEURS

D'ALLEMAGNE





II

LEIPZIG

Ce fut en 1479 que le premier imprimeur apparut à Leipzig dans la personne d'Andréas Frisner, en 1516 que le premier livre grec y fut imprimé par Valentin Schumann, en 1594 que le premier catalogue de foire fut publié par Henning Gross. En 1540, un siècle après la découverte de Gutenberg, Leipzig n'avait encore mis en circulation que quelques centaines de volumes sortis de ses presses ; tandis que

de 1641 à 1740 elle en produisait dix-neuf mille sept cent onze ; déjà dans ce nombre respectable figurent les éditions de Breitkopf et Hærtel, librairie qui est encore aujourd'hui une des plus importantes de l'Allemagne.

Bernhard-Christoph Breitkopf, fils d'un mineur du Harz, avait vingt-quatre ans lorsque, en 1719, il épousa la veuve du libraire Muller et prit la direction de la maison. Celle-ci était loin de se trouver en prospérité ; Breitkopf fit de son mieux pour la relever, mais, avec la meilleure volonté du monde, il n'eût pu faire que bien peu de chose si des personnes plus riches n'avaient eu confiance en son honnêteté et ne lui eussent fait les avances de fonds nécessaires. Mais cette confiance fut pleinement justifiée ; Breitkopf alla énergiquement de l'avant et dès 1732 il rachetait, pour s'y installer, l'hôtellerie de l'*Ours d'or*; où la librairie et l'imprimerie restèrent pendant plus d'un siècle (135 ans). Ce fut à l'enseigne du lieu qu'il emprunta sa marque typographique; une annexe, *à l'Ours d'argent*, fut édifiée de 1765 à 1767.



Comme imprimeur, Breitkopf fit de rapides progrès; treizième par l'importance en 1722, sa maison passe la troisième de Leipzig en 1742. Puis les éditions de Breitkopf se font plus nombreuses, après un début excessivement modeste en 1723 : les *messkatalog*[1], qui ne les mentionnent qu'en 1725, en relèvent six cent cinquante-six jusqu'en 1761. Ce sont pour la plupart des ouvrages scientifiques ou littéraires ; la Bible y tient aussi une large place : *Bible hébraïque, Explication complète de l'Écriture sainte* en dix-neuf in-quarto, *Synopsis bibliothecæ exegeticæ* en neuf volumes. L'écrivain Gotsched eut une influence considérable sur les publications entreprises par Breitkopf avec lequel il était lié d'une amitié très étroite et chez lequel il édita toute une série de manuels, des ouvrages littéraires, des traductions faites par lui ou sa femme. Breitkopf céda l'imprimerie à son fils en 1745, mais il ne l'associa à la librairie qu'en 1762. Il mourut en 1777, certain d'être alors le premier imprimeur d'Allemagne, convaincu des aptitudes toutes spéciales de son fils et du brillant avenir qui attendait sa maison.

Johann-Gottlob-Immanuel Breitkopf devait être en effet le plus remarquable de la dynastie. Né le 23 novembre 1719, il montra de bonne heure une vive prédilection pour l'étude et s'adonna aux langues, à la philosophie et aux

1. Catalogue des ouvrages présentés par les éditeurs à la grande foire annuelle de Leipzig.

mathématiques. Bientôt cependant il ressentit l'absurdité du culte voué par son pays à l'antiquité, au détriment de la littérature allemande; d'un autre côté, les sciences exactes lui firent prendre goût à l'imprimerie et l'amenèrent à satisfaire aux désirs de son père. Celui-ci, comme nous l'avons dit déjà, lui laissa dès 1745 la direction des impressions. Dès qu'il fut du métier, Breitkopf en fut, corps et âme. Il possédait de vastes connaissances qu'il employa à composer une *Histoire critique de l'imprimerie,* le sens du beau et un esprit inventif qu'il utilisa pour l'amélioration de l'art de l'imprimerie ; une ténacité extraordinaire qui lui fut d'un puissant secours en maintes occasions.

A cette époque le caractère gothique était complètement en discrédit, à cause même de la défectuosité des types alors employés ; il était même sur le point d'être abandonné complètement pour être remplacé par le caractère latin. Breitkopf protesta de toute son énergie contre ces tendances ; il appliqua les règles mathématiques à la gravure des lettres et à leurs proportions, il créa de nouveaux types infiniment préférables à ceux qui étaient généralement répandus. Ce fut à lui sans doute que le gothique dut de ne pas disparaître. L'invention la plus importante de Breitkopf fut l'application de la typographie à l'impression de la musique. En ce temps le commerce des œuvres musicales était aussi embryonnaire que le commerce des livres avant la découverte de Gutenberg ; l'idée de Breitkopf amena donc tout un bouleversement. Cependant ses éditions musicales n'eurent point le succès qu'elles méritaient. En 1755, il inaugura ce nouveau genre par un ouvrage considérable en trois volumes, la partition d'un opéra intitulé : *Il trionfo della Fedelta* et composé par la princesse électeur de Saxe. A la fin de l'œuvre cette mention a été imprimée : *Stampato in Lipsia nella stamperia di Giov. Gottlob-Immanuel Breitkopf, inventore di questa nuova maniera di stampar la musica con carratteri separabili e mutabili. E questo dramma pastorale la prima opera stampata di questa nuova guisa; comminciata nel mese di luglio 1755, e terminata nel mese d'aprile 1756.* Nombre d'autres partitions suivirent, mais Breitkopf n'avait pas moins raison, en 1770, de se plaindre des amateurs « qui préféraient la musique manuscrite à la musique imprimée ou gravée ». Il fut même contraint de vendre des copies, à côté de son propre fonds d'éditeur. Néanmoins son invention n'en resta pas moins ; l'exécution à l'aide de son procédé et de ses types était si simple qu'aujourd'hui encore on n'en a pas d'autres qui arrivent aussi sûrement à des résultats identiques.

Breitkopf, encouragé par sa satisfaction personnelle, voulut pousser plus loin encore l'emploi du caractère mobile : il songea à l'utiliser dans l'impression des cartes géographiques, des figures, de la langue chinoise. Mais ces différents essais n'avaient rien de pratique et s'ils réussirent théoriquement, ils furent abandonnés réellement, faute d'avantages sérieux à en tirer. En dehors de l'imprimerie, de la fonderie de caractères et de la musique, Breitkopf s'occupa activement de la librairie quand son père l'y eût intéressé en 1762 ; il publia différents recueils périodiques : *Magazin der neueren franzœsischen Litteratur*, la *Leipziger gelehrte Zeitung*, le *Magazin des Buch'und Kunsthandels.* Mais tous ces travaux n'absorbaient pas encore son activité et son énergie : il créa une succursale à Dresde, il établit une fabrique de cartes à jouer, une manufacture de papiers peints. Il mourut en 1794, laissant à ses

deux fils une maison de premier ordre qu'ils ne surent point maintenir à ce degré de prospérité. Tous deux amateurs passionnés de la musique, compositeurs distingués même, ils n'avaient point, dans leur nature d'artiste, la forte volonté nécessaire pour diriger une entreprise aussi considérable. L'aîné alla se fixer en Russie, où il termina ses jours comme conseiller d'État. Le second, après avoir vu la maison péricliter rapidement sous la gestion d'un parent, la confia à son ami Hærtel qu'il institua son légataire universel. La maison Breitkopf était alors considérée comme perdue. Ce second fils mourut en 1800.



Cet ami, Gottfried-Christoph Hærtel, était le fils du bourgmestre de Schneeberg. Il déploya une activité infatigable, surtout comme éditeur de musique. Grâce à son initiative, la maison Breitkopf et Hærtel publia dans un espace de temps relativement court l'Œuvre de Mozart, en dix-sept volumes, de Haydn, en douze volumes, de Clementi, en treize volumes, etc. Il créa l'*Allgemeine musikalische Zeitung*, qui eut une existence de plus d'un demi-siècle, et la *Leipziger Literaturzeitung*, qui se maintint vaillamment pendant vingt-deux ans. Il mourut en 1827, laissant plusieurs enfants dont l'aîné reprit la direction de la maison en 1835. Hermann Hærtel, décédé en 1875, la maison eut pour chef son frère cadet Raymond Hærtel qui, en 1880, dans sa soixante-dixième année, renonça à la vie active. Aujourd'hui la librairie Breitkopf et Hærtel est placée sous l'intelligente et habile direction de deux petits-fils de Gottfried Hærtel : Wilhelm Volckmann et Oscar Hase ; aujourd'hui le catalogue du fonds de musique est un énorme volume de neuf cent soixante-quatre pages in-octavo où ne manque le nom d'aucun maître, ancien ou moderne, national ou étranger ; le catalogue du fonds de librairie compte près de deux cents pages. Les ouvrages édités sont pour la plupart de grande valeur et ont eu souvent l'honneur de nombreuses éditions. Je n'en veux citer pour preuve que le roman historique de Félix Dahn : *Ein Kampf um Rom* qui, malgré son prix de 24 marcs, en est à sa douzième édition. Aujourd'hui la maison occupe vingt presses mécaniques, plus de trente presses à bras et plus de quatre cents personnes.



Si beaux que soient ces résultats, ils sont bien dépassés encore par ceux qu'ont obtenus en moins de temps les chefs de la maison Brockhaus. Celle-ci eut pour fondateur Friedrich-Arnold Brockhaus, né le 4 mai 1772 à Dortmund. Son père était négociant et voulait qu'il entrât dans la même corporation. En 1795, il établit un commerce de gros pour les produits manufacturés anglais, commerce qui fut ensuite transporté à Arnheim en 1801, et finalement à Amsterdam en 1802, pour cesser en 1804, par suite du blocus continental.

Entraîné par son goût de la librairie, Brockhaus créa une maison d'édition allemande, à Amsterdam également, le 15 octobre 1805, avec l'appui de son ami l'imprimeur Rohloff. La raison sociale fut d'abord *Rohloff et C*ie, puis *Comptoir industriel et artistique.* Après la transformation de la République batave en royaume, Brockhaus vit supprimer deux journaux hollandais qu'il publiait. Les circonstances étaient peu favorables à l'entreprise ; Brockhaus quitta la Néerlande en 1810, se rendit à Leipzig, puis à Altenbourg et ouvrit ici, en 1811, une nouvelle maison sous l'ancienne dénomination de *Comptoir industriel et artistique.* Ce fut le 15 janvier 1814 que cette désignation fut changée contre celle de *F.-A. Brockhaus*, qui a été gardée définitivement.



Dès 1808, Brockhaus avait acquis le *Konversations-Lexikon* (Dictionnaire de la conversation), commencé en 1799 ; il en termina la première édition de 1809 à 1811, avec deux suppléments. Ayant la conviction de l'importance de cet ouvrage, il le remania complètement lui-même et publia une seconde édition qui eut un succès extraordinaire. La paix, survenue en 1815, assura un heureux avenir à l'entreprise du jeune éditeur qui déploya une activité sans égale. En 1818, il se fixa à Leipzig ; en 1819, il ouvrit une imprimerie ; en 1820, il lança le *Litterarische Conversationsblatt*, en dehors des ouvrages nombreux édités par lui. Non seulement il s'occupait de sa maison, mais il écrivait encore beaucoup : brochures sur la contrefaçon, sur la presse, etc. Ses vues très larges et très libérales ne furent pas sans lui valoir des désagréments — surtout de la part du gouvernement prussien, qui usa plus d'une fois de rigueur extrême envers lui. Des complications furent provoquées par des contrefaçons du Dictionnaire, des discussions littéraires surgirent qui hâtèrent la fin de cet homme énergique. Au sortir d'une longue maladie il succomba à une rechute inattendue, le 20 août 1823.

Pendant que son troisième fils, Hermann, se vouait à l'étude des langues orientales, devenait professeur à l'Université de Leipzig et faisait souche de savants, les deux autres, Friedrich et Heinrich reprenaient la direction de la maison, Friedrich s'occupant plus spécialement de l'imprimerie, Henrich de la librairie. Envoyé, de 1842 à 1848, par la ville de Leipzig à la Chambre saxonne, nommé docteur en philosophie *honoris causa* par l'Université d'Iéna en 1858, Heinrich Brockhaus fut un des libraires-éditeurs les plus actifs et les plus remarquables de son époque. Il mourut à Leipzig le 15 novembre 1874. Au catalogue déjà si considérable de la maison, il avait ajouté entre autres : *Dictionnaire de la conversation pour les temps et la littérature modernes,* en quatre volumes, *Dictionnaire contemporain de la conversation,* en deux volumes, *Atlas de planches pour le Dictionnaire de la conversation*, pour lequel il fallut créer un atelier spécial de gravure sur acier, enfin l'*Encyclopédie universelle des arts et sciences*, dont plus de cent cinquante volumes ont paru maintenant. De plus, en 1837, une maison pour la littérature nationale et les littératures étrangères fut établie à Leipzig et à Paris, sous la raison sociale *Brockhaus et Avenarius.* La succursale de Paris, dirigée par E. Avenarius, fut vendue en 1844, et l'établissement de Leipzig rattaché en 1850 à la librairie Brockhaus. Une stéréotypie avait été montée en 1835, une fonderie de carac-

tères en 1836, un atelier de reliure en 1842, une imprimerie lithographique en 1855, un atelier de gravure sur bois en 1847. A cette dernière époque également, la maison d'édition s'augmenta d'une maison de commission et d'un fonds d'assortiment ; le 1er décembre 1863 une succursale fut ouverte à Vienne, et le 1er décembre 1871, une autre à Berlin. Aujourd'hui la maison F.-A. Brockhaus a pour chefs : Heinrich-Édouard Brockhaus, né en 1829, son frère Heinrich-Rudolf Brockhaus, né en 1838, et son fils Albert-Édouard Brockhaus, né en 1855.

Le catalogue général publié en 1872, comprenant toutes les éditions de la maison depuis l'origine, forme un volume in-octavo de près de 1,200 pages. Nous ne pouvons, on le comprendra, en donner même le plus simple extrait. Il nous suffira, pour caractériser cette librairie, de dire qu'elle semble vouloir se maintenir dans l'universalité affirmée par elle depuis ses débuts et suivre les voies que suit à Paris la maison Hachette et Cie. Le même esprit semble d'ailleurs animer ces deux maisons et le plus souvent les grandes publications de l'une sont aussitôt reprises par l'autre. Nous pourrions en citer des cas nombreux parmi la série des grands voyages publiés par MM. Hachette et Cie. Cette tendance ressortira avec évidence aux yeux de nos lecteurs quand nous aurons signalé, au hasard, dans les éditions Brockhaus : le *Dictionnaire de la conversation* (13e édition), en seize volumes de 1,000 pages chacun, le *Dictionnaire politique*, en quatorze volumes, la *Bibliothèque scientifique internationale*, près de cent volumes. Bibliothèque des auteurs classiques dans leur langue originale : allemands (cent volumes), espagnols, italiens, polonais, russes, etc. (deux cents volumes), etc. La librairie Brockhaus publie en outre un journal politique : *Deutsche Allgemeine Zeitung*, un journal de critique littéraire : *Blätter für litterarische Unterhaltung*, et une grande revue mensuelle : *Unsere Zeit*. Elle a consacré toute une série d'ouvrages à gravures aux grands écrivains de l'Allemagne : ses *Galeries* de Gœthe, de Schiller et de Lessing sont de magnifiques spécimens sortis de ses ateliers de gravure sur acier. Ce catalogue général énumérait deux mille cinq cent cinquante-deux ouvrages formant cinq mille cinq cent cinquante et un volumes. Un exemplaire complet du fonds d'édition avait déjà à cette époque une valeur de plus de 40,000 marcs (50,000 francs). Et la production n'a fait que s'augmenter depuis cette époque.

Aussi la maison Brockhaus occupe-t-elle un personnel de plus de six cents employés ou ouvriers, dont quatre-vingt-six pour la librairie, deux cent soixante-quatorze pour l'imprimerie, soixante-treize pour la fonderie de caractères, soixante-neuf pour la gravure (bois, cuivre, acier, etc.) et quatre-vingt-dix pour la reliure. Le salaire annuel pour la librairie seule s'élève à plus de 80,000 francs. L'établissement Brockhaus couvre une superficie de plus de onze mille mètres carrés, éclairés par huit cents becs de gaz ; le poids des marchandises reçues ou expédiées se monte à quinze mille quintaux en moyenne par an. L'imprimerie qui, à l'origine, n'avait que dix presses à bras, possède actuellement vingt-deux presses typographiques, quinze presses en taille-douce, dix presses lithographiques, quatre machines à satiner et cinq presses hydrauliques.

En dehors des travaux d'impression effectués pour son propre compte, la

maison Brockhaus exécute de nombreuses commandes pour d'autres éditeurs. Nous citerons en première ligne l'*Illustrirte Zeitung*, imprimée par Brockhaus, sans interruption, depuis le premier numéro lancé par J.-J. Weber en 1843. Chose assez singulière, Weber, qui n'était ni dessinateur ni imprimeur, fut l'homme dont l'influence pesa le plus sur les destinées des publications illustrées de l'Allemagne. Né en 1803 à Bâle, Jean-Jacques Weber apprit la librairie à Genève et termina son apprentissage à Paris chez Firmin-Didot. Rentré en Allemagne, il devint employé chez Breitkopf et Hærtel ; plus tard, le libraire Bossange père, qui avait une succursale à Leipzig, lui en confia la direction. Ce fut à ce moment que parut en Angleterre le *Penny-Magazin*, non sans faire quelque bruit ; Weber n'eut de repos avant qu'il eût décidé Bossange à tenter le *Pfennig-Magazin* en Allemagne : grâce au zèle déployé par le jeune homme, la tentative réussit et le journal tira à soixante mille. C'était énorme pour l'époque. Weber y gagna quelques écus qui lui permirent de s'établir libraire-éditeur avec quelques articles de fonds cédés par Bossange, le 1er août 1834.

Son premier ouvrage fut une traduction de l'œuvre de Mignet : *Histoire de la Révolution française*, avec de jolies gravures sur acier, empruntées à l'édition originale. Plus tard, vint l'*Histoire de Napoléon*, avec les dessins de Vernet. Déjà à cette époque il avait cet amour immodéré de l'illustration qui a caractérisé toute son existence et toute sa production. Weber ne pouvait peut-être voir un morceau de bois sans se demander si ce bois était de nature à fournir une bonne gravure, et sans doute s'en serait-il assuré par lui-même s'il avait porté un couteau de poche avec lui. Malheureusement Weber ne professait que dédain pour le couteau de poche, la montre et le porte-monnaie, trois objets dont il ne voulut jamais reconnaître l'utilité.

Les dessins de Vernet pour l'*Histoire de Napoléon* étaient gravés sur bois ; Weber ne devait plus employer que ce genre de gravure au cours de sa longue carrière. Mais aimer les gravures sur bois et en publier étaient alors deux choses essentiellement différentes en Allemagne généralement, et à Leipzig particulièrement. Cette ville ne possédait pas de graveurs, ou du moins elle n'en possédait qu'un ; lorsque Weber voulut éditer une *Histoire de Frédéric le Grand*, illustrée par Menzel, il fut obligé d'avoir recours aux graveurs français et anglais. Les dessins de Menzel perdirent toute leur originalité dans le travail auquel ils furent soumis à l'étranger, et Menzel refusa les planches avec cette remarque énergique : Tout supplice me sera doux, si ce n'est d'être haché ainsi par les burins de France et d'Angleterre. L'unique graveur de Leipzig fut appelé à la rescousse, un atelier fut monté et l'ouvrage parut enfin, satisfaisant à peu près tout le monde.

Si le *Penny-Magazin* avait fortement troublé le sommeil de Weber, ce fut bien pis encore quand parurent *The Illustrated London News* et *l'Illustration* de Paris. Weber en fut hanté jusqu'à l'heure où l'*Illustrirte Zeitung* vit enfin le jour. Ce journal qui est bien son œuvre, et qui fut pour ainsi dire sa vie, peut soutenir hardiment la comparaison avec ses deux rivaux.

En dehors de cette publication périodique, Weber a édité une série de manuels (plus de cent volumes actuellement) dans le genre de la Bibliothèque des professions, de Hetzel et Cie, des œuvres dramatiques — bien que lui-

même n'allât jamais au théâtre. En dehors de sa maison, Weber ne chercha jamais à être quelque chose; il ne brigua aucunes fontions, aucunes distinctions. Il se contenta du poste de consul suisse, par attachement pour sa terre natale dont le souvenir ne s'effaça jamais en lui, et ses compatriotes habitant Leipzig n'eurent certes qu'à se louer de son empressement à leur être utile ou agréable. Weber mourut en 1880, laissant une maison solidement établie dont la direction est maintenant aux mains de ses trois fils.

Le *Dictionnaire de la conversation* de Brochkaus n'est pas le seul ouvrage de ce genre et de cette importance qui existe en Allemagne. Celui qui lui est en concurrence plus directe est le *Dictionnaire de la conversation,* de Meyer, publié par le *Bibliographisches Institut.* Cette maison, installée depuis quelques années seulement à Leipzig, en est devenue rapidement une des plus importantes. Fondée en 1826, à Gotha, par Joseph Meyer, elle eut des débuts très modestes : deux presses à bras, logées dans un pavillon. Meyer publia d'abord un journal bi-hebdomadaire en petit in-8° : *Korrespondenz-Blatt für Kaufleute* (correspondance commerciale), puis un second, littéraire, en langue anglaise : *Meyer's British Chronicle,* qui fut suivi d'un *Manuel du négociant.* Le *Korrespondenz-Blatt* s'étant répandu assez rapidement, Meyer put augmenter son matériel et commencer une édition miniature des classiques, dont le prix était relativement minime et dont le succès fut considérable. Les corporations industrielles de Gotha intriguèrent contre le jeune éditeur dont les progrès leur portaient ombrage; elles parvinrent à faire fermer son officine en 1828; Meyer fut donc obligé d'aller planter sa tente ailleurs : il se décida pour Hildbourghausen. Meyer, qui ne s'était jamais désintéressé de la politique, prit une part active à la vie publique lors des événements de 1830. Un premier journal, *der Volksfreund* (l'Ami du peuple), fut vite interdit, à cause des tendances hardies qui y étaient exprimées; un second, illustré, fut créé immédiatement : l'*Universum* obtint plus de quatre-vingt mille abonnés. Il paraissait alors en douze langues. En même temps, l'Institut bibliographique produisait des éditions des classiques grecs, latins, allemands, une bibliothèque populaire d'histoire naturelle, une bibliothèque historique, des cartes géographiques, des reproductions de tableaux célèbres. L'intention de Meyer était de mettre tous les chefs-d'œuvre et toutes les connaissances à la portée du peuple; cette idée est restée son unique règle de conduite et celle de son successeur. C'est elle qui provoqua la publication du *Dictionnaire de la conversation*, entreprise qui demanda dix-sept ans pour être menée à bien; l'édition primitive, terminée en 1855, comprenait cinquante-deux volumes. Elle était à peine achevée que Meyer mourut en 1856.

Son fils, qu'il avait peu auparavant rappelé d'Amérique, devint le propriétaire de l'Institut bibliographique; son premier soin fut de renouveler entièrement le matériel démodé. Il continua l'*Universum* dans un nouveau format, lança une édition plus facile à manier du *Dictionnaire de la conversation* (en quinze volumes). Commencée en 1857, cette édition ne fut terminée qu'en 1860; une seconde devint nécessaire dès 1861. De 1864 à 1869, il publia le grand ouvrage de Brehn sur *la Vie des animaux*[1], une *Bibliothèque des classiques*

1. Édition française, chez Alcan Lévy, éditeur à Paris.

étrangers et une *Bibliothèque de la littérature nationale.* Entre temps, une troisième et une quatrième édition du *Dictionnaire de la conversation* étaient devenues nécessaires. Des travaux aussi considérables rendaient incommode le séjour dans une petite ville où l'on parvenait difficilement à se procurer les forces indispensables : en 1874, l'Institut bibliographique se fixait à Leipzig. Depuis lors nous n'avons guère à signaler comme publications nouvelles que *l'Histoire naturelle* (suite à *la Vie des animaux* de Brehn) et les *Meyers Volksbücher* (livres populaires). Cependant l'Institut bibliographique a vingt-deux presses mécaniques, deux presses rotatives, dix machines doubles à satiner, quinze presses hydrauliques, onze presses lithographiques; il occupe plus de trois cents personnes.

Le caractère distinctif des publications de cette maison est le fini qui y est apporté. Le *Dictionnaire de la conversation* est, à ce point de vue, le modèle du genre, nous semble-t-il; chaque volume compte en moyenne mille pages de texte, de nombreuses gravures sur bois dans le texte et une trentaine de planches tirées à part. Parmi ces dernières, nous attirerons tout spécialement l'attention sur les planches lithographiées, les plus belles souvent que nous ayons vues. Le volume coûte dix marcs, relié. Les mêmes soins sont apportés aux publications d'importance moindre, par exemple aux livres populaires bien que le prix fort de ceux-ci ne soit que de dix pfennigs (0 fr. 125). Ces volumes, imprimés correctement sur beau papier, ont une centaine de pages en moyenne; à côté des auteurs classiques nous y trouvons des auteurs modernes. Dans cette collection, *la Mare au diable,* de George Sand, ne coûte que dix pfennigs, *François le Champi*, vingt. C'est ce que l'Allemagne, ce pays du bon marché, a produit de meilleur marché en librairie.

Les *Volksbücher* de l'Institut bibliographique seront sans aucun doute une concurrence redoutable à une entreprise du même genre commencée en 1868 par le libraire Philipp Reclam, sous la dénomination de *Universal-Bibliothek* (vingt pfennigs le volume). Dans notre premier article (Stuttgart), nous avons déjà parlé des efforts faits par les éditeurs allemands pour s'affranchir des cabinets de lecture. Reclam a contribué puissamment à cette œuvre d'intérêt commun; depuis vingt ans, il marche vaillamment dans la même voie. Il a su conquérir la fortune et une sorte de célébrité: la bibliothèque Reclam est universellement répandue aujourd'hui. Son catalogue contient deux mille quatre cents volumes représentant toutes les nations et toutes les époques. Afin de convaincre nos lecteurs de l'éclectisme apporté dans le choix des auteurs, nous citerons parmi les écrivains français figurant dans ce catalogue : Saintine, Saint-Évremond, George Sand, Jules Sandeau, Victorien Sardou, Eugène Scribe, Émile Souvestre, Mme de Staël, Voltaire, etc., etc. L'imprimerie Reclam, ne travaillant que pour cette bibliothèque, occupe vingt-deux presses et cent personnes.

C'est à Leipzig encore que nous trouverons la librairie Teubner, dont les classiques grecs et latins sont connus de tous les lettrés; la librairie Tauschnitz dont la *Tauschnitz Edition* d'auteurs anglais couvre les marchés du continent; la librairie A. Dürr dont les publications artistiques sont d'une rare valeur; la librairie Spamer, plus spécialement vouée à l'enfance et à la jeunesse; la librairie Adolf Titze, dont les éditions de grand luxe possèdent leurs



Friedrich Arnold Brockhaus.

pendants dans les éditions de la maison Quantin, à Paris. C'est à Leipzig également que nous rencontrons un jeune éditeur, très audacieux et très intelligent, qui n'a pas craint de suivre et de soutenir la nouvelle génération littéraire dans sa rupture violente avec la tradition religieusement respectée par la plupart des grands écrivains d'Allemagne eux-mêmes. Cet éditeur a nom Wilhelm Friedrich.

Ce même éditeur publiait, il y a un an, la seconde édition, revue et augmentée, d'une sorte de pamphlet intitulé : *Une Révolution dans la littérature.* Cet opuscule ne manquait ni de verve ni de justesse ; son auteur, Carl Bleibtreu, un tout jeune homme — né en 1859 — y faisait montre d'un jugement littéraire très droit, d'un talent remarquable et, ajoutons-le, d'une inébranlable confiance en ses propres mérites. Donc cette plaquette débute ainsi : « Cette édition a été soigneusement revue, remaniée, augmentée. Des expressions ont été atténuées, des lacunes ont été comblées, mais en somme je ne vois rien et ne verrai rien d'ici longtemps qui soit de nature à modifier ma manière de voir. En outre, mon intention n'était pas de donner un panorama de la littérature contemporaine, mais d'en relever tout simplement les points les plus saillants. »

Or cette manière de voir ne peut être du goût, nous le supposons, de la plupart des sommités formant les points les plus saillants de cette littérature. Après avoir reproché amèrement à l'Allemagne de n'être « qu'une nation assimilante, dépourvue de toute initiative, ayant, depuis le moyen âge, laissé l'influence étrangère s'exercer sur chacune de ses propres conceptions intellectuelles », Bleibtreu passe rapidement en revue chacun des genres où ses compatriotes se sont exercés en ces temps derniers, et ceux-là que le succès a déclarés comme les maîtres du genre. Bleibtreu s'en donne alors à cœur joie : tudieu, quel massacre ! Reste-t-il un seul homme debout après semblable exécution ? Les moins maltraités n'en sortent point avec tous leurs membres, tant s'en faut; quant aux autres, hélas ! les plus cléments font preuve d'une incroyable générosité en pardonnant au fauteur de cette *Révolution*, en se disant qu'à la jeunesse tout est permis. C'est ainsi que dans le roman, Gustave Freytag lui-même n'est pas un écrivain, dans le sens élevé du mot; les ouvrages de George Ebers n'ont du roman historique que les prétentions outrecuidantes, Félix Dahn est déclamatoire et faux; les poètes sont tout au plus des poétereaux rimaillant tant bien mal; le drame actuel n'existe pas. Il faut bien cependant que quelques personnes surnagent dans cet océan de nullités : ce sont Shakespeare, Byron, Zola et... Bleibtreu. La bouée qui les maintient à flot, c'est le réalisme : ceci indique suffisamment les tendances de la « jeune Allemagne » dont Carl Bleibtreu est le champion le plus militant et Friedrich l'éditeur très vaillant et très intelligent. Cette jeune école et son libraire bravaient tous deux l'opinion publique, cette opinion formée de toutes les familles allemandes et de tous les « journaux de la famille »; ces jeunes écrivains affichaient la prétention de vouloir tout dire, l'éditeur la prétention de vouloir tout imprimer. Ceci était excessivement grave dans un milieu où la presse est omnipotente et la librairie peu influente, à cause des entraves nombreuses qui restreignent son action. Les écrivains les plus célèbres n'avaient point jusqu'alors osé aller aussi loin : ils obéissaient aux ordres des journaux donnant la recette pour un roman à leur

convenance et payant grassement, en guise de compensation. Les choses s'accentuaient plus encore parfois; il ne fallait pas introduire de scènes de tel ou tel genre, ni s'aviser de faire *finir mal*, sur une conclusion qui ne fût pas consolante pour le lecteur. Nous pourrions citer des cas où les auteurs terminèrent une œuvre de telle façon, dans la publication en feuilleton, et de façon diamétralement opposée dans la publication en volume. La jeune école affirma son intention de vouloir s'affranchir de cette tutelle humiliante qui remplaçait l'initiative individuelle par une règle uniforme; elle fut puissamment secondée par Wilhelm Friedrich, et c'est à lui certainement qu'elle doit de vivre encore et de former un corps compact assez résistant pour tenir tête à l'ennemi infiniment plus nombreux.

Wilhelm Friedrich est né en 1851 : c'est donc un jeune éditeur à tous points de vue. Après avoir commencé son apprentissage de la librairie à Elbing, il le compléta dans les plus importantes maisons d'Italie, de Lyon, de Tiflis, de Kiew et d'Agram. Plus tard il fonda, pour le compte d'une maison de Pola, la première librairie franco-allemande de la Dalmatie, à Zara. Puis il rentra en Allemagne où il s'établit à Leipzig, en 1878.



Dès son installation, Friedrich semble avoir tracé la ligne de conduite dont il ne devra plus se départir. Peu de temps après, il achète et met à la disposition de l'école réaliste l'organe critique le plus important de l'Allemagne, le *Magazin für Litteratur*. Ce journal date de 1832; il paraît toutes les semaines par numéros de seize pages in-quarto. Très répandu en Allemagne et à l'étranger, le *Magazin* et sa publicité rendirent de grands services à l'éditeur et aux auteurs publiés par celui-ci. En 1882, Friedrich passa à l'exécution d'une idée qui avait vraiment une allure peu commune : il lança les premiers volumes d'une *Histoire universelle des littératures*, en monographies distinctes. La série s'ouvrit par l'Histoire de la littérature française, d'Édouard Engel ; ce volume, qui est on ne peut plus méritant et on ne peut plus consciencieux, fut suivi rapidement de l'Histoire de la littérature polonaise, par Nitschmann, de la littérature anglaise, par Éd. Engel, de la littérature allemande, par Fr. Hirsch, etc. Actuellement onze volumes ont paru, de superbes volumes in-octavo imprimés en caractères elzéviriens et reliés à l'antique d'une façon sobre et élégante. Friedrich crut devoir donner un complément à ce tableau historique des littératures : il publia trois séries de traductions destinées à faire connaître les œuvres remarquables de ces mêmes littératures. Une série fut donnée au roman, elle comprend des ouvrages du Danois Brachmann, du Russe Dos-

toïevski, de l'Italien Bernardini, etc.; une seconde à la poésie et une troisième aux contes populaires nationaux.

Entre temps, Wilhelm Friedrich avait continué à prêter son appui aux jeunes, tout en ne publiant pas cependant le premier venu. Beaucoup de noms nouveaux parvinrent jusqu'au public par son intermédiaire; beaucoup n'obtinrent qu'un succès d'estime, insuffisant pour valoir de gros bénéfices à l'éditeur, mais cependant la plupart des *jeunes* édités par lui ont une réelle valeur littéraire. Nous citerons parmi eux Hermann Heiberg, l'aimable conteur, l'élégant écrivain, l'observateur judicieux dont la réputation s'est faite comme par une sorte de révélation en moins de quelques années; le belliqueux Carl Bleibtreu, plein de sève, de talent et d'impétuosité, M. G. Conrad, fort remarqué à propos de ses cinq ou six volumes d'études sur Paris, le monde parisien et les lettres françaises, B. de Suttner, dont l'originalité, la science du style et les hautes visées philosophiques s'affirmèrent d'une façon éclatante dès son premier volume : l'*Inventaire d'une âme*, puis encore Max Kretzer, Liliencron, H. Conradi, W. Walloth. N'oublions point Carmen Sylva, la reine de Roumanie, qui fut introduite par Friedrich dans le monde des lettres. Depuis quelques années, Friedrich a édité aussi nombre d'ouvrages scientifiques ou philosophiques dus aux savants et aux philosophes les plus célèbres du pays. Enfin, en janvier dernier, il reprit la publication d'une revue mensuelle, *die Gesellschaft* (la Société), dirigée par M. G. Conrad et toute dévouée aux intérêts de la « Jeune Allemagne ».

Comme nous le disions plus haut, Wilhelm Friedrich a cet avantage d'avoir adopté dès ses commencements un plan d'action dont il ne s'écarte pas et qu'il met à exécution avec une rare énergie. L'ensemble de ses publications garde la griffe de l'éditeur et chaque nouveau volume forme pour ainsi dire un complément de l'œuvre commune. Cette façon d'agir a imprimé un caractère nettement défini à la maison et lui a assuré, en moins de dix années, une place spéciale et une importance d'un ordre particulier qu'il nous a paru bon de signaler.

Mais il est inutile de nous étendre plus longuement sur le commerce de la librairie à Leipzig. Ce que nous avons dit suffit pour le montrer sous son vrai jour, dans toute son importance; et ce n'est point en doublant le nombre des pages mises à notre disposition que nous arriverions à être complet. Leipzig compte plus de quatre cents éditeurs, le chiffre annuel des affaires qu'ils traitent s'élève à plus de 50,000,000 de francs : voilà qui peut en dire plus long que bien des digressions.

LOUIS DE HESSEM.

LES

LIVRES DE M. J.-T. PAYNE

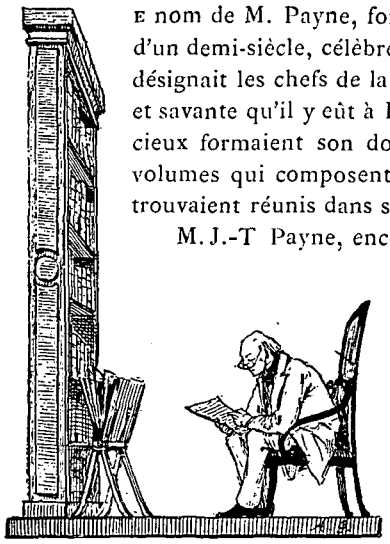

Le nom de M. Payne, fort peu connu en France, a été, pendant plus d'un demi-siècle, célèbre en Angleterre; associé à celui de H. Top, il désignait les chefs de la plus importante maison de librairie ancienne et savante qu'il y eût à Londres; les livres les plus rares, les plus précieux formaient son domaine, et la réunion des gros et nombreux volumes qui composent ses catalogues attesteraient quels trésors se trouvaient réunis dans ses vastes magasins.

M. J.-T Payne, encore fort jeune, avait perdu son père, qui avait longtemps été à Londres ce qu'étaient, à Paris, les De Bure. Transcrivons à son égard une anecdote que rapporte Renouard dans son *Catalogue de la bibliothèque d'un amateur*, t. IV, p. 92. Payne mourut, à Paris, en 1809; il était à l'extrémité le jour même où passa, à la vente La Serna, un exemplaire des *Commentarii* de César, imprimés à Venise, chez Nicolas Jenson, 1471, in-folio. Il aimait à savoir combien s'étaient payés les principaux articles, et pour le distraire, on prenait plaisir à aller l'en informer. Sachant qu'un amateur distingué n'avait point ce livre et qu'il le désirait beaucoup, il demande si ce n'est pas lui qui est l'heureux acquéreur. « Non, lui répond-on, il est arrivé dix minutes trop tard. » Le moribond se soulève et dit : « Quand un César de 1471 est en vente, on ne dîne pas. » Et il expira une heure après. »

M. J.-T. Payne est mort en 1878; il n'avait pu résister à la tentation de garder pour lui quelques-uns de ses bijoux, qui avaient, en si grand nombre, passé dans ses mains; mais, sage avant tout, il n'avait donné à sa collection particulière qu'une étendue fort restreinte; livrée aux enchères, elle forme un catalogue de cent dix-sept numéros; il n'en est que cent qui se rapportent à des livres.

Les chefs-d'œuvre sortis *ex officina elzeviriana* ne sont pas rares dans ce cabinet d'élite, et leur possesseur, partageait ou devançait la passion avec laquelle on recherche aujourd'hui les reliures hors ligne, avait réuni quelques volumes ayant appartenu à des personnages célèbres. Cette vente, dont personne, à notre connaissance du moins, n'a parlé en France, offre ainsi des détails intéressants, et nous allons indiquer à quels prix se sont élevés quelques-uns des principaux articles.

Vita di M. Aurelio Imperadore, tradotta per Mambrino Roseo. *Vinezia,* 1543, in-8°, mar. olive. Exemplaire de Demetrio Canevari, médecin du pape Urbain VII, avec le médaillon représentant Apollon conduisant son char; 17 l. st. 10 sh.

Boccacio. — *Il Decamerone.* Amsterdamo, Elsevier, 1665, in-12. Exemplaire non rogné, le seul qu'on connaisse en cet état; il avait fait partie de la bibliothèque d'un amateur milanais, Reina, et *le Manuel du libraire* en a fait mention; 47 l. st.

Bossuet. — *Exposition de la doctrine de l'Église,* 1686, petit in-8°, mar. bleu, aux insignes de Longepierre, la Toison d'or. (Disons en passant qu'un bibliophile des plus distingués, M. René de Portalis, travaille à une étude approfondie relative à ce personnage oublié comme auteur tragique, illustre comme ami des livres.) 127 l. st.

Cæsaris (Julii) Opera, *Ludg. Batav. Elsevier,* 1635, in-12, mar. marbré; le plus bel exemplaire connu; 127 millimètres et demi sur 73; 20 l. st. 10 sh.

Commines (Philippe de). — Mémoires. *Leyde, Elsevier.* 1648, mar. bleu, Derome, 132 millimètres. Exemplaire de Naigeon, bibliophile ardent et des plus difficiles, à l'égard duquel consulter Renouard, *Catalogue d'un amateur,* t. I; 48 l. st. 10 sh.

Euripidis tragediæ. *Venetiis, Aldus,* 1503, in-8°, 2 vol. en un, ancienne reliure italienne, mar.; édition princeps, 23 l. st. 10 sh.

A Kempis (Thomas). — *De Imitatione Christi, Ludg. Bat. Elsevier (sine anno),* in-12, mar. bleu doublé de mar. citron, reliure d'Angureon; 132 millimètres. Exemplaire de Bèze et de Cotte (108 fr. à cette dernière vente, en 1804); le *Manuel* de Brunet indique des exemplaires ayant 126 et 128 millimètres; 28 l. st. 10 sh.

Livius (Titus). — Historiæ. *Amstelodani, Dan. Elsevier,* 1678, in-5°, superbe exemplaire non rogné; 162 millimètres, 22 l. st. 10 sh.

Proclus. — *In Plutonis Timæon Commentarii, Basilex,* 1534, in-folio, mar. Exemplaire de François Ier, avec ses insignes, 48 l. st. 10 sh.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Sannazarii Opera. *Venetiis, Hæredes Aldi*, 1535. Très bel exemplaire de Grolier ; 89 l. st.

Stella (Diego de) — *Méditations très dévotes.* Paris, G. Chaudière. 1586, in-8°, mar. vert, riches compartiments. Exemplaires d'Henri III, avec la tête de mort et la devise : *Spes mea Deus;* 100 l. st.

Le Nouveau Testament, traduit par G. Huri. Paris, 1712, in-12, mar. rouge, doublé de mar. citron et vert; compartiments représentant des fleurs, reliure exquise signée Monnier, 51 l. st.

Thomæ (S.) de Aquino. — *De articulii fidei (Moguntiæ, typis Jo. Gutenbergi,* circa 1455), 13 filets, 34 lignes à la page. Édition non citée au *Manuel du libraire.* Un des premiers essais de la typographie ; 86 l. st.

Villanova (A. de). — *L'Eschole de Falerne*, en vers burlesques (Elsevier, 1651), petit in-12, 32 l. st. 10 sh. C'est à peu près le même prix que celui auquel fut adjugé, en 1860 (775 fr.), l'exemplaire Solar, lequel s'est payé, au mois de mars 1880, 16,000 francs à la vente Béhague.

Virgilii. Opera. *Elzevier*, 1676. Exemplaire de dédicace au Dauphin, fils de Louis XIV, avec six vers autographes d'Heinsius ; le plus grand des trois papiers ; hauteur 184 millimètres ; reliure hollandaise du temps ; mar. rouge, 24 l. st. *Le Manuel* nous apprend que ces exemplaires doivent avoir 180 à 184 millimètres et que l'un deux fut adjugé 31 l. st. 10 sh. en 1835

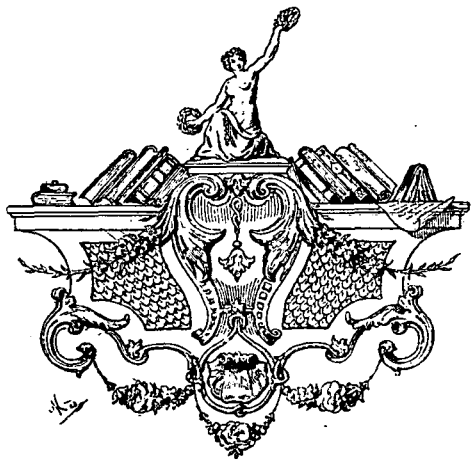

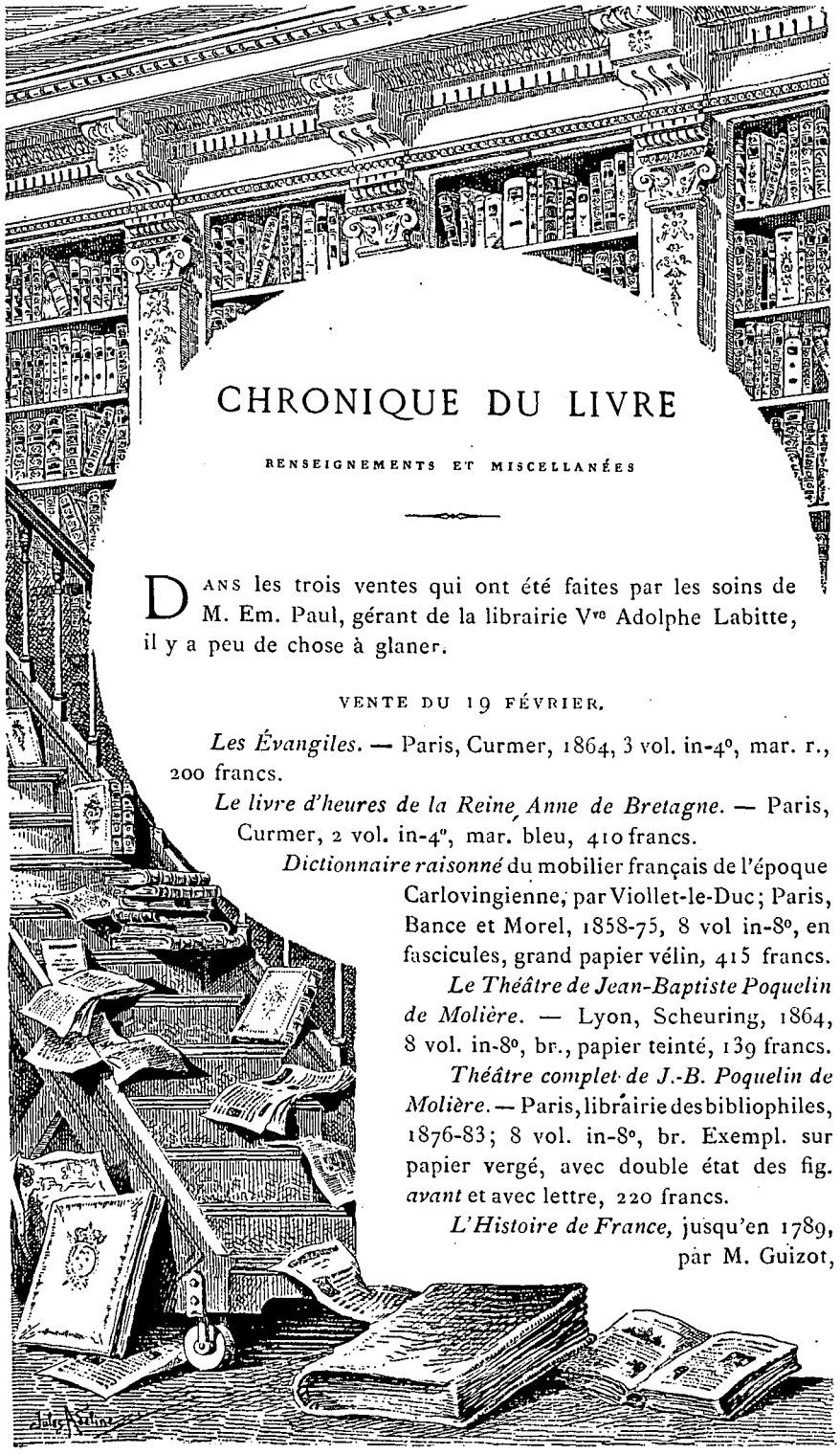

CHRONIQUE DU LIVRE

RENSEIGNEMENTS ET MISCELLANÉES

DANS les trois ventes qui ont été faites par les soins de M. Em. Paul, gérant de la librairie Vve Adolphe Labitte, il y a peu de chose à glaner.

VENTE DU 19 FÉVRIER.

Les Évangiles. — Paris, Curmer, 1864, 3 vol. in-4°, mar. r., 200 francs.

Le livre d'heures de la Reine Anne de Bretagne. — Paris, Curmer, 2 vol. in-4°, mar. bleu, 410 francs.

Dictionnaire raisonné du mobilier français de l'époque Carlovingienne, par Viollet-le-Duc; Paris, Bance et Morel, 1858-75, 8 vol in-8°, en fascicules, grand papier vélin, 415 francs.

Le Théâtre de Jean-Baptiste Poquelin de Molière. — Lyon, Scheuring, 1864, 8 vol. in-8°, br., papier teinté, 139 francs.

Théâtre complet de J.-B. Poquelin de Molière. — Paris, librairie des bibliophiles, 1876-83; 8 vol. in-8°, br. Exempl. sur papier vergé, avec double état des fig. *avant* et avec lettre, 220 francs.

L'Histoire de France, jusqu'en 1789, par M. Guizot,

5 vol. *L'Histoire de France*, depuis 1789 jusqu'en 1848, par Mme de Witt, 2 vol. Paris Hachette, 1875-79; ensemble 7 vol. gr. in-8°, portr., fig., br. Exemplaire sur *papier de Chine*, 720 francs.

VENTE DES 14 ET 15 MARS.

BÉRANGER: *Œuvres complètes.* — Paris, Perrotin, 1851, 2 vol. *Dernières chansons.* — Paris, Perrotin, 1857, 1 vol. *Ma biographie.* — Paris, Perrotin, 1859, 1 vol. Ensemble 4 vol. in-8°, demi-rel., mar. r. (*Capé*). Exempl. avec les gravures *sur chine avant la lettre*, et deux lettres autographes de Béranger, 765 francs.

Contes d'Espagne et d'Italie, par A. de Musset. Paris, Levavasseur, 1830; in-8°, v. f., fil., non rogné *(Bauzonnet)*, 185 francs.

Physiologie du goût, de Brillat-Savarin, avec une préface de Monselet, eaux-fortes par Lalauze. Paris, librairie des bibliophiles, 1879, 2 vol. in-8°, fig., br., exempl. en grand papier, 148 francs.

VENTE DU 16 AU 19 MARS.

Collection de 120 estampes, gravées d'après les tableaux et dessins qui composaient le cabinet de M. Poullain. Paris, 1781, in-4°, pl. gravées, v. f. ant., fil., premier tirage, 895 francs.

Figures des Contes de La Fontaine, tirées sur papier vélin, pour l'édition Didot, 20 pl. avec la couverture, 260 francs.

Suite de 113 figures in-8°, de Moreau, pour les œuvres de Voltaire, édition Renouard et 8 portraits; épr. *sur chine volant avant la lettre*, 410 francs.

Fables choisies, par J. de La Fontaine. — Paris, Desaint et Saillant, 1755 59, 4 vol. in-fol., fig. d'Oudry, v. éc., fil., tr. dor. Exempl. de premier tirage en grand papier, 662 francs.

Contes et Nouvelles en vers, par M. de La Fontaine. Paris, Barbou, 1762; 2 vol. in-8°, portr., fig. et culs-de-lampe d'Eisen; mar. r., fil., doublé de tabis, tr. dor. Reliure ancienne, 491 francs.

Les Baisers (par Dorat). Paris, 1770, gr. in-8°, front., vig. et culs-de-lampe d'Eisen, titre rouge et noir, veau ant., dos de mar., 650 francs.

Œuvres de Molière. — Paris, 1733, 6 vol. in-4°, fig., v. jaspé; portr. et fig., 157 francs.

Le Misanthrope, comédie par Molière. Paris, Jean Ribou, 1667; mar. r., dos orné, fil., dent. int., tr. dor. (*Trautz-Bauzonnet*), édition originale, 325 francs,

Le Mariage forcé, comédie par Molière. Paris, Jean Ribou, 1667; mar. r. jans., dent. int., tr. dor. (*Trautz-Bauzonnet*); éd. orig., 350 francs.

George Dandin, comédie par Molière. Paris, Jean Ribou, 1669; mar. r., dos orné, fil., dent. int., tr. dor. (*Trautz-Bauzonnet*); éd. orig., 305 francs.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

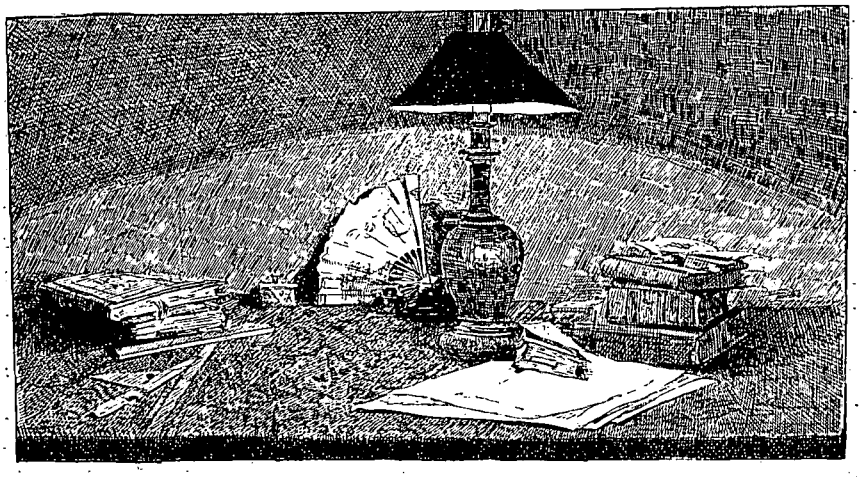

LES PORTRAITS

DE

LA DAME AUX CAMÉLIAS

Tous ceux qui ont lu *la Dame aux camélias* savent que, pour faire sa Marguerite Gautier, le romancier a pris pour modèle Marie Duplessis, *une des seules courtisanes qui eurent du cœur*[1]. Mais, quand ils tentent par la pensée de se représenter la grande amoureuse, ils s'égarent fatalement dans leurs souvenirs, ayant vu, dans les livres et sur les théâtres, malgré la précision du texte de l'auteur, des Marguerite Gautier de toutes les tailles, de toutes les nuances et de tous les âges. Ils regrettent alors de ne savoir où trouver un portrait authentique de Marie Duplessis, leur fournissant, au milieu de ces souvenirs contradictoires, une image précise de la Dame aux camélias. Ayant subi comme

1. Préface de *la Dame aux camélias*, dans le *Théâtre complet* de M. Alexandre Dumas, t. Ier, p. 7. Nous tenons à témoigner, au début de ce travail, notre gratitude toute particulière à M. Alexandre Dumas qui a bien voulu, avec la plus aimable obligeance, nous montrer les portraits de Marie Duplessis qu'il possède et nous faire part de souvenirs ayant pour nous, au moment d'écrire cet article, une inappréciable valeur.

eux le charme du roman, et comme eux embarrassé, nous avons recherché partout, au risque d'être indiscret, les portraits de Marie Duplessis pouvant exister encore. Nous avons eu le bonheur d'en retrouver cinq, correspondant aux phases diverses de sa carrière galante : une aquarelle de Camille Roqueplan, au musée Carnavalet; un portrait de Viénot et une aquarelle d'Olivier, appartenant à M. Alexandre Dumas; un dessin de M. Chaplin encore en sa possession, et enfin un portrait conservé ou plutôt perdu dans une bourgade bas-normande, chez une petite-nièce de la Dame aux camélias. Ce sont ces cinq portraits de Marie Duplessis que nous allons montrer, sans jalousie, à ceux à qui le plaisir de lire ses aventures a inspiré le désir de connaître ses traits.

L'aquarelle de Roqueplan a été récemment acquise pour la collection de portraits du musée Carnavalet[1]. Nestor Roqueplan, le frère de Camille, a consacré à Marie Duplessis un des chapitres de sa *Parisine*. Il prétend l'avoir rencontrée, sitôt après son arrivée à Paris, avant son passage du quartier des écoles au quartier des plaisirs. Cette rencontre eut lieu, dit-il, sur le Pont-Neuf, où il offrit à la future Dame aux camélias pour deux sous de pommes de terre frites. Croirons-nous aux pommes de terre de la grisette, nous qui allons avoir à abjurer notre foi aux camélias de la courtisane? Pas absolument, mais il paraît néanmoins certain que Nestor fut l'un des premiers Parisiens à connaître Marie Duplessis. Aussi Camille la représente-t-il, à son entrée dans le monde galant, à peine reposée de cette soirée mémorable commencée à la Chaumière et finie rue Mont-Thabor, chez un *lion* portant le joli nom de duc de Guiche. Roqueplan montre Marie Duplessis à une répétition dans un petit théâtre, seule au parterre, assise sur une banquette de velours. Derrière elle, deux baignoires sont remplies de *fashionables,* portraits de l'époque assurément sur lesquels il serait curieux de mettre des noms. Ils lorgnent la femme plutôt qu'ils ne regardent la scène, comme sentant que la véritable attraction est au parterre, où l'on répète, sans s'en douter, *la Dame aux camélias* et *la Traviata*. Marie Duplessis est déjà vêtue de noir, la couleur qu'affectionnent les sentimentales. De longs gants jaunes rompent seuls la sombre harmonie du costume. Voilà bien le visage que nous retrouverons dans tous les portraits de la Dame aux camélias; mais la face trop pleine, qui n'a encore été creusée ni par la joie ni par la douleur, est bien celle d'une novice en galanterie. Un léger duvet, infidélité du portrait, selon ceux qui ont le droit d'en faire la critique, ombre légèrement la lèvre supérieure, et l'on dirait, à voir Marie Duplessis dans cette aquarelle, qu'elle arrive de Bordeaux plutôt que d'Argentan.

1. Nous devons l'indication et la communication de cette curieuse aquarelle à l'amabilité de M. Jules Cousin, conservateur à la Bibliothèque de la ville de Paris, et à celle de M. Lucien Faucou, directeur de *l'Intermédiaire,* qui l'avait déjà signalée dans son journal (25 mars 1886).

Le second portrait, signé Viénot, appartient à M. Alexandre Dumas. Il nous montre une Marie Duplessis nouvelle, ayant conquis son droit de cité dans le Paris galant et pouvant presque y prétendre à la couronne. Il donne son buste en grandeur naturelle; elle est décolletée et porte une robe de satin blanc, ornée du camélia traditionnel. La tête, idéalement belle, est encadrée de longues anglaises noires qui, tombant jusqu'au cou, modifient singulièrement l'expression du visage et étonnent ceux qui ont tenté de se rendre familière l'image de la Dame aux camélias. Comme le portrait de Camille Roqueplan, celui de Viénot est parfois infidèle. Il est d'abord flatté au point de vue du décolletage que Marie Duplessis évitait le plus possible, en appelant ordinairement à l'art de se draper d'une *décision de la nature,* dont elle était quelque peu humiliée[1]. Puis le camélia qui fleurit le corsage est assurément une addition posthume, faite pour blasonner Marie Duplessis de la marque galante de Marguerite Gautier. Car nous sommes ici autorisé à le dire[2] : les camélias blancs et rouges appartiennent à la légende et sont une simple invention du romancier. Dégrossi depuis l'aquarelle de Roqueplan, le visage de Marie Duplessis est, dans le portrait de Viénot, d'une beauté accomplie. Mais, dans sa splendeur, il reste trop impassible, et n'exprimant encore ni la tendresse ni la souffrance, n'en possède, par conséquent, point le charme.

L'aquarelle d'Olivier, actuellement en la possession de M. Alexandre Dumas, nous montre enfin la Dame aux camélias — nous continuerons malgré tout à l'appeler ainsi — telle que, selon nous, on se la doit figurer. Une femme au corps grand et élancé se tient debout, accoudée à une table. La tête, présentée de trois quarts, est inclinée, mais sans affectation, comme sous l'influence d'une mélancolie naturelle. Elle est encadrée dans une mantille de dentelle que relève à gauche... une large rose. Le beau visage, qui se révèle entre des bandeaux noirs ondés qui descendent jusqu'aux yeux, est animé par un regard d'une tendresse infinie. Pour la première fois, nous trouvons, dans ce portrait, la courtisane sensible. Et cette représentation de la Dame aux camélias nous est donnée dans le décor qui lui convient : « meubles de bois de rose et de Boule, vases de Sèvres et de Chine, lampes d'onyx et glaces vénitiennes[3]. » Tout cela, si vous voulez, sent bien son Louis-Philippe;

1. « Grande et mince jusqu'à l'*exagération,* Marguerite possédait au suprême degré l'art d'utiliser à son profit cette *décision de la nature.* » (*La Dame aux camélias,* II.)

2. Ou plutôt à le redire, car M. Alexandre Dumas a écrit dans la préface de *la Dame aux camélias,* publiée dans son *Théâtre complet* (1868) : « Elle n'a jamais non plus, de son vivant, été appelée la Dame aux camélias. Le surnom que j'ai donné à Marguerite est de pure invention. »

3. « Le mobilier était superbe. Meubles de bois de rose et de Boule, vases de Sèvres et de Chine, statuettes de Saxe, satin, velours et dentelle, rien n'y manquait. » (*La Dame aux camélias,* I.) — « Dans les meubles de Boule, à travers les glaces transparentes, on voyait réunis les plus rares chefs-d'œuvre de la manufacture de Sèvres, les peintures les plus exquises de la Saxe, les émaux de

mais nous l'aimerions dix fois mieux autour de Marguerite Gautier, quand on la met au théâtre, que la peluche d'aujourd'hui ou les fanfreluches de demain.

L'aquarelle qui nous rend si fidèlement Marie Duplessis, dans son chez elle d'il y a quarante ans, appartenait à Tony, le marchand de chevaux. Tony qui, dans le roman, *a vendu dix mille francs deux grands chevaux noirs à Mme de N....* [1], fournissait en réalité la Dame aux camélias de chevaux qu'elle payait infiniment moins cher. Aussi, voulant reconnaître ses bons services, elle lui donna, en véritable reine de beauté, son portrait pour récompense [2].

Un beau matin de 1846, le fils de l'architecte Visconti conduisit un tout jeune peintre, son camarade d'atelier, chez le comte Pierre de Castellane. M. de Castellane avait promis à Marie Duplessis de faire faire son portrait; gageure perdue, disait l'une; ex-voto d'amour, disait l'autre. Satisfait des prétentions modestes du jeune peintre, il le mena de suite chez la Dame aux camélias. Le résultat de cette campagne matinale fut que celle dont Alexandre Dumas allait dire l'histoire et dont Verdi devait chanter l'amour eut un portrait signé par un maître de la peinture, car le jeune peintre s'appelait Charles Chaplin. Surprise au lit par cet envahissement artistique, Marie Duplessis en fut tout amusée et accorda, sans se lever, au peintre inattendu quelques instants de pose. Il emporta de chez elle un simple croquis [3], qui lui servit pour un portrait fait à loisir dans la maison paternelle [4]. Quand l'on était allé chez

Petitot, les nudités de Klinstadt, les pampines de Boucher. » (Jules Janin, *Mlle Marie Duplessis.*) — « Mombro était ravi de penser que cette délicieuse figure se réfléchissat dans le cristal-biseau de ses glaces de Venise, au cadre touffu et sautillant comme une forêt d'or... Une lampe d'onyx tombait du plafond... Le lit étalait, sous le satin rose et les dentelles des rideaux, ses sculptures de palissandre. » (Théophile Gautier, *l'Art dramatique en France*, t. VI, p. 301, *la Dame aux camélias*).

1. *La Dame aux camélias*, III.

2. Après la mort de Tony, sa veuve refusa de se dessaisir de l'aquarelle d'Olivier. Elle permit toutefois, en 1872, d'illustrer l'édition in-8° de *la Dame aux camélias*, publiée chez Michel Lévy, d'un dessin de Lévy (gravé par Lerat), fait d'après cette aquarelle. La *note des éditeurs*, en partie inexacte, indique le dessin comme fait « d'après une *miniature*, donnée par Mlle Marie Duplessis elle-même à M. T... *qui figure dans le roman sous une autre initiale* ». Le nom de Tony a conservé, nous venons de le voir, dans *la Dame aux camélias*, non seulement sa lettre initiale, mais encore toutes les autres.

3. M. Chaplin, de qui nous tenons ces détails, a bien voulu, avec une bonne grâce infinie, autoriser, au milieu de ces lignes, la reproduction de son charmant dessin.

4. Qu'est devenu ce portrait que le comte de Castellane paya dix louis à M. Chaplin?... En 1851, gravé par Riffaut, il servit à illustrer dans *l'Artiste* (n° du 1er décembre) l'article de Jules Janin. Il y est mentionné en ces termes, p. 144 (*gravures de ce numéro*) : « Ce qu'était la Dame aux camélias, Jules Janin le dit aujourd'hui même dans *l'Artiste*, et il le dit si bien que nous n'avons rien à ajouter à son élégie, à sa chanson. Quant au portrait, il a été gravé par une main habile, celle de M. Riffaut, d'après un artiste qui nous a déjà donné d'excellentes peintures et qui nous en promet encore beaucoup d'autres. » — Le portrait de M. Chaplin, gravé par Marie Duclos, a été publié une seconde fois dans une Revue dont nous n'avons pu retrouver le titre, publiée par M. Arsène Houssaye, au moment d'une rupture avec *l'Artiste*. Puis, la planche de *l'Artiste* ayant été vendue, un nouveau tirage de la gravure de Riffaut fut fait, sans la mention du journal, et mis en vente à *l'Alliance des arts*, rue de Rivoli.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



MARIE DUPLESSIS

[illegible]

[illegible] [illegible] [illegible]

© 2007 Lyon - Editions « les passerelles du temps » - editions.ainay@free.fr

la Dame aux camélias. l'on y revenait, paraît-il, toujours au risque d'en être expulsé comme Varville. Le jeune Chaplin, lui, y fut toujours bien reçu. Il y put constater et il consigna dans son portrait définitif l'expression habituellement mélancolique d'un visage où la gaieté paraît



sait parfois *plus triste que le chagrin*[1]. Au retour d'un voyage, il apprit que Marie Duplessis était morte. Et, en rentrant chez lui, il ne put regarder sans émotion le petit dessin qui, seul, nous la montre telle qu'il eut la bonne fortune de l'entrevoir une fois, accidentellement heureuse et souriant à moitié.

Dans le dernier portrait dont nous ayons à parler, la beauté de la Dame aux camélias, toujours intacte, est devenue une sorte de beauté fatale, trahissant, malgré le charme du visage, la souffrance du corps et la tristesse du cœur. L'héroïne du roman est bien arrivée à cette heure où *le passé lui apparaît comme cause de son mal et où elle espère que Dieu lui laissera, en échange de son repentir, la santé et la*

1. « Une femme... *gaie, d'une gaieté plus triste que le chagrin.* » (*La Dame aux camélias*, acte IV, scène 2.)

beauté[1]. Elle vient de sortir du bain, non pas à Barèges où elle n'alla jamais, mais à Spa, où elle rencontra *le vieux duc*. Elle est enfouie dans un large peignoir qui dissimule, par coquetterie sans doute, la poitrine et les épaules. Elle était souvent, nous a dit celui qui l'a connue mieux que tout autre, vêtue chez elle de larges robes comme celle-là. Ses longs cheveux, tombant jusqu'à terre comme ceux d'une infortunée d'opéra italien et ses mains croisées sur les genoux, dans une attitude de désespérance, complètent l'harmonie douloureuse du portrait. Ce fut peut-être cette figure attendrissante qui attira à Marie Duplessis la protection du vieux comte de St..., protection sentimentale dans une certaine mesure, mais moins désintéressée, disent les contemporains, que celle du duc paternel.

Ce portrait qui n'est pas signé, n'est-il pas celui de Vidal, le seul homme dont le crayon, lisons-nous dans le roman, *pouvait reproduire* Marguerite Gautier? Hélas! pas plus qu'à la fleur caractéristique, pas plus qu'à la chaste affection du vieux duc, il ne faut, dans *la Dame aux camélias,* croire au *merveilleux portrait* de Vidal. Le peintre reprocha même au romancier de l'avoir, en le désignant comme portraitiste d'une femme galante, compromis auprès de sa clientèle d'honnêtes femmes. Jules Janin, dans un article sur Marie Duplessis, voulant apaiser ce mécontentement, parla du compromettant portrait comme d'une *exception* faite par Vidal en l'honneur *d'une déesse*[2]. Cela ne dissipa point les alarmes du peintre, et dans certaines éditions de *la Dame aux camélias*, le paragraphe de la préface et celui du roman relatifs à Vidal ont été supprimés.

C'est dans un village de basse Normandie[3] que se trouve ce portrait qui y passe, en dépit de tout, pour *un Vidal hors ligne*. Jules Janin dit que les héritiers de Marie Duplessis ne gardèrent d'elle que le prix de sa défroque. Ces *chastes gens,* comme il les appelle, emportèrent toutefois le fameux *Vidal*, mais assurément dans une pensée de lucre. Ils reçurent plusieurs fois à son sujet des propositions tentantes; mais comme, dès que l'offre était élevée, les prétentions devenaient extravagantes, le pauvre portrait resta invendu, passant de chaumière en chaumière, au hasard des successions. Il a dû être, comme une toile de théâtre ambulant, transporté, pour servir à illustrer ce travail, d'un hameau

1. *La Dame aux camélias,* II.

2. *La Dame aux camélias,* II.

3. Vidal avait fait de cette belle tête une tête ravissante et chaste, d'une élégance finie; et, *depuis que cette déesse est morte, il n'a plus voulu dessiner que d'honnêtes femmes, ayant fait pour celle-là une exception* qui a tant servi à la naissante renommée du peintre et du modèle! » (Jules Janin, *Mlle Marie Duplessis.*)

4. Entre autres dans l'édition in-8°, publiée en 1872 chez Michel Lévy. Mais, dans la belle édition in-4° de la maison Quantin (1886), les paragraphes où Vidal est nommé ont été rétablis.

5. Saint-Evroult-de-Montfort, canton de Gacé (Orne).

perdu dans la boue à une bourgade accessible aux photographes. Là, en présence de tout le village émerveillé de sa beauté, eut lieu, pour ainsi dire, l'exhumation artistique de Marie Duplessis que son amour avait depuis si longtemps, à Paris, ressuscitée dans les livres.

Et si vous voulez maintenant connaître la véritable Dame aux camélias, telle que ses cinq portraits authentiques nous la donnent[1], « dans un ovale d'une grâce indescriptible, mettez des yeux noirs surmontés d'un arc si pur qu'il semble peint; voilez ces yeux de grands cils qui, lorsqu'ils s'abaissent, jettent de l'ombre sur la teinte rose des joues; tracez un nez fin, droit, spirituel, aux narines un peu ouvertes par une aspiration ardente vers la vie sensuelle; dessinez une bouche régulière dont le rire fait craquer les lèvres sur des dents blanches comme du lait; colorez la peau de ce velouté qui couvre les pêches qu'aucune main n'a touchées, et vous aurez l'ensemble de cette charmante tête. » Pour fixer l'image *documentaire* de la Dame aux camélias, nous avons tout simplement entr'ouvert le roman du maître. Et, en vérité, nous ne pouvions pas faire mieux !

1. Existe-t-il d'autres portraits de la Dame aux camélias?... Dans un livre consacré récemment par Janka Wohl à François Liszt, nous venons de lire avec stupéfaction ceci : « Le comte Kosztyelszky, homme charmant et spirituel, mieux connu sous le nom de Sefer-Pacha... dit avoir été le héros de *la Dame aux camélias*... Dans un château de Bertholdstein, près de Gleichenberg, se trouve une *collection* de portraits délicieux, représentant tous la même femme idéalement jolie, que l'heureux propriétaire a *baptisée* du nom de Marie Duplessis (Janka Wohl, *François Liszt, Souvenirs d'une compatriote*, p. 174). Le baptême administré par ce Sefer-Pacha ne nous semble guère valide, et nous sommes fort tenté de regarder cette histoire comme une *Rapsodie hongroise* de l'amie de Liszt !

Cte G. DE CONTADES.





DU COMMERCE DES LIVRES

A LA FIN DU XVIIIe SIÈCLE

NOTES POUR L'HISTOIRE DE L'IMPRIMERIE ET DE LA LIBRAIRIE



En feuilletant le *Tableau de Paris* de Mercier [1], j'ai été frappé de l'abondance des vues et des renseignements que donne cet ouvrage bizarre sur les livres et ce qui y touche. Je les ai recueillis et, en y ajoutant le résultat de mes recherches dans quelques auteurs et documents contemporains, j'espère avoir réuni une série de notes qui peuvent ne pas être inutiles, ne serait-ce que comme mémento, aux lecteurs d'une revue consacrée à l'art du livre et à son histoire.

Paris, dit Mercier, est la ville de l'univers qui contient le plus de livres. Suivant lui, si cette multitude de volumes est un inconvénient, elle n'est point un mal. « On prend, on choisit : et tel livre, qui ne dit rien à l'un, dit beaucoup à l'autre. Je serois donc de l'avis de Mme de Sévigné qui dit, avec sa grâce ordinaire : *Pour Pauline, cette dévoreuse de livres, j'aime mieux qu'elle en avale de mauvais que de ne point aimer à lire.* »

1. Nouvelle édition, corrigée et augmentée. Amsterdam, 1782-88, 12 vol. in-8°.

Voilà une belle justification pour l'orgie de publications nouvelles où se vautrent les lecteurs contemporains. La production, exubérante dès cette époque, n'était cependant pas sans entraves, comme on le sait. Il y avait les censeurs royaux, gens qui ne chômaient pas et faisaient leur besogne en conscience. Ce n'est pas que, semblables au bon Homère, ils ne dormissent parfois. Témoin ce Claude Morel, docteur de Sorbonne et censeur royal, qui, ayant à opiner sur une traduction du Coran, déclara « n'y avoir rien trouvé de contraire à la foi catholique ni aux bonnes mœurs ». Mais on aurait eu tort de compter sur cet engourdissement du boa qui digère. Mercier trouve que les censeurs royaux ne servent guère qu'à donner quelquefois un petit passeport à la sottise. « Ce sont, dit-il, les hommes les plus utiles aux presses étrangères. Ils enrichissent la Hollande, la Suisse, les Pays-Bas, etc. » Les ouvrages *insignifiants* seuls reçoivent leur approbation. Et comment en serait-il autrement, puisqu'ils répondent personnellement de ce qu'ils ont approuvé? Tout leur est soumis. Il n'y a que deux choses qui s'impriment en France sans permission : les billets d'enterrement et les billets de mariage. Aussi « le manuscrit s'envole et va trouver un pays de raison et de sage liberté. Une fois imprimé, par une contradiction frappante, on lui ouvre les barrières de la capitale; et les livres prohibés, après une petite cérémonie, se débitent beaucoup plus promptement et peut-être plus sûrement que ceux qui ont obtenu le privilège. »

C'est qu'il y avait réellement deux censures. L'une, celle du chancelier ou garde des sceaux ; l'autre, celle du ministre ou du lieutenant de police. « La première donne un privilège en parchemin au livre le plus sot; la seconde permet à la raison et au génie de se glisser furtivement dans la capitale, sans nom de lieu ni de libraire, et sans le cachet de cire jaune. Voilà pourquoi un livre défendu, brûlé, censuré, anathématisé, se vend, non sur l'étalage des libraires, mais derrière les ais de leur boutique. Le nombre des exemplaires est ordinairement limité, et le libraire choisi pour ces distributions clandestines, n'a rien à redouter dès qu'il s'est fait connoître et qu'il a rendu compte de tout au Magistrat. »

Il faut, bien entendu, faire la part des exagérations de Mercier, et lui allouer une bonne marge pour la déclamation et les gros mots. J.-J. Rousseau, dans une lettre à M. de Malesherbes, datée de Montmorency, 5 novembre 1760, expose le même fait en termes plus modérés et plus justes. Il admet que le gouvernement puisse avoir des raisons pour ne pas permettre l'impression d'un livre en France, et d'autres raisons pour en tolérer l'entrée et la vente. Mais il arrive que, plus tard, cédant à de non moins bonnes raisons, le gouvernement permet la réimpression d'un livre interdit d'abord et, par suite, imprimé en Hollande. C'est une inconséquence dont Rousseau signale en ces termes le résultat : « Comme on ne laisse pas entrer dans le royaume les éditions contrefaites sur celles du pays, la réimpression faite en Hollande d'un livre imprimé en France fait peu de tort au libraire français; et la réimpression faite en France d'un livre imprimé en Hollande, ruine le libraire hollandais. »

La même lettre donne quelques détails sur la manière dont se faisaient les transactions entre les libraires des deux pays. « Lorsqu'un libraire hollandais commerce avec un libraire français, comme ils disent, en change, c'est-à-dire lorsqu'il reçoit le payement de ses livres en livres, alors le profit est

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

double et commun entre eux; et, aux frais de transport près, l'effet est absolument le même que si les livres qu'ils s'envoient réciproquement étaient imprimés dans les lieux où ils se débitent. C'est ainsi que Rey a traité ci-devant avec Pissot et avec Durand de ce qu'il a imprimé pour moi jusqu'ici. De plus, le libraire hollandais, qui craint la contrefaction, se met à couvert, et traite avec le libraire français de manière que celui-ci se charge, à ses périls et risques, du débit des exemplaires qu'il reçoit, et dont le nombre est convenu entre eux. C'est encore ainsi que Rey a négocié pour la *Julie*... Par ce moyen, la contrefaction, si elle a lieu, ne nuira point au libraire d'Amsterdam, mais au libraire de Paris qui lui est substitué. Ce sera un libraire qui en ruinera un autre; où ce seront deux libraires français qui s'entre-ruineront mutuellement. »

La crainte de tout ce qui était imprimé amenait parfois d'amusantes méprises. On sait qu'on appelle *pâté d'imprimerie* l'assemblage confus de lettres qui reste après que la forme est défaite et que les espaces ont été enlevées pour la distribution. Un jour de fête, un apprenti se trouvant seul, s'avisa d'imprimer un exemplaire du pâté et d'aller afficher cet indéchiffrable placard au coin d'une rue. Le premier passant s'arrête et cherche en vain à lire le grimoire; un attroupement ne tarde pas à se former; les plus habiles y perdent leur latin. Le commissaire arrive et, n'y comprenant rien lui-même, imagine la satire la plus effrénée. On détache l'affiche incendiaire avec le plus grand soin pour la porter au lieutenant de police. L'inspecteur et les exempts forment un rempart et empêchent les regards de la multitude de se porter sur l'imprimé. Ils arrivent en tremblant chez le magistrat. Tous les déchiffreurs, tous les algébristes sont mandés. On épuise les combinaisons. Il doit y avoir une infernale malice sous ces lettres dont on ne peut pénétrer le sens. L'imagination y voit un libelle diffamatoire contre des personnes sacrées, et pis encore. A force de soin et de recherches on découvre le petit apprenti; on l'arrête; on le mène devant le lieutenant de police, qui l'interroge... « Eh! monseigneur, répond-il en riant, c'est un pâté d'imprimerie [1]. »

La censure était d'ailleurs impuissante, et souvent se trouvait contrariée et jouée par ceux-là même qui avaient pour charge de la défendre. Si quelque libelle bien plat et bien calomnieux se distribuait sous le manteau, tout le monde voulait l'avoir; on le payait un prix fou. Les colporteurs ne manquaient pas. Aucun d'eux ne savait lire, mais ils avaient à subvenir aux besoins d'une famille, et, pour un gain un peu plus élevé qu'à l'ordinaire, ils risquaient gaiement la Bastille ou Bicêtre. C'étaient eux, en effet, qui portaient toute la mauvaise humeur des hommes en place, ceux-ci s'attaquant rarement à l'auteur, dans la crainte de soulever contre eux le cri public et de paraître odieux. Quelquefois la violence et l'audace de l'attaque protégeaient le libelle et son auteur. Un ministre jaloux, ravi de voir déchirer ses collègues, favorisait sous main ce qu'il faisait semblant de poursuivre avec chaleur. L'exemple, parti de si haut, n'était pas perdu. On citait l'histoire d'un inspecteur qui, préposé à la découverte de ces pamphlets, en proposait la fabrication à des écrivains faméliques, qu'il allait ensuite dénoncer et vendre au ministère. Le même maître coquin annonçait qu'il avait découvert la presse clandestine d'où était sortie telle ou

1. *Tableau de Paris*, t. IX, chap. D CC XLVII.

telle satire. Il feignait d'avoir un long voyage à faire pour atteindre l'antre des coupables. Il se faisait donner de l'argent pour ses frais et pour son zèle, et il recélait chez lui l'édition du livre scandaleux, qu'il avait commandée lui-même, et qu'il ne livrait au ministre que comme si elle lui avait coûté beaucoup de recherches et de peines.

Les imprimeurs se divisaient en trois corps ou communautés : les imprimeurs en lettres, les imprimeurs en taille-douce et les imprimeurs imagiers, tapissiers et dominotiers. Nous n'avons pas à nous occuper de ces derniers. Les imprimeurs en taille-douce n'eurent leur statut propre qu'en 1694. Les imprimeurs en lettres, au nombre de trente-six, étaient tenus d'avoir leur établissement dans le quartier de l'Université et dépendaient encore du recteur, bien que le règlement de 1686 les eût affranchis en grande partie de cette autorité. Les veuves des maîtres héritaient de la maîtrise. Le temps minimum de l'apprentissage était quatre ans, et chaque maître ne pouvait avoir qu'un apprenti à la fois. Pour être admis au chef-d'œuvre, il fallait avoir travaillé pendant deux ans depuis la sortie d'apprentissage; mais les fils de maître étaient dispensés du chef-d'œuvre. Chaque maître ne pouvait avoir plus d'une imprimerie. Il était expressément défendu à toutes personnes, quelles qu'elles fussent, d'avoir des presses soit en lettres, soit en taille-douce [1].

Louis XIII créa, le 22 février 1620, deux *Imprimeurs-Libraires ordinaires du Roi*, pour imprimer les édits, ordonnances, règlements, déclarations, etc. Ils étaient officiers domestiques et commensaux de la maison royale, et recevaient des gages. A l'époque qui nous occupe, l'une de ces charges était possédée par André-François le Breton et l'autre par Jacques Colombat, dont le père avait obtenu, en 1719, le titre additionnel de Préposé à la conduite de l'imprimerie du cabinet de Sa Majesté. Quatre autres imprimeurs portaient le même titre et jouissaient des mêmes privilèges, car le nombre de ces charges avait été porté à six.

Un autre était particulièrement titré Noteur de la Chapelle de Sa Majesté, et avait privilège exclusif pour l'impression de sa musique. Cette charge remontait à Henri II. C'est un Ballard qui en avait été le premier titulaire, et elle était encore possédée par un de ses descendants.

Outre ces imprimeries spécialement privilégiées, il y avait encore l'*Imprimerie royale*, que je ne cite que pour mémoire, car il serait superflu d'en rappeler ici le fonctionnement et l'utilité. D'après Mercier, elle rapportait 15,000 livres par an au trésor.

L'obligation d'être dans le quartier de l'Université faisait que la plupart des imprimeries de Paris étaient tenues dans des endroits fort incommodes; il était bien difficile, en effet, de trouver de grands espaces de terrain où l'on pût les établir de plain-pied. En outre, beaucoup de propriétaires ne se souciaient pas de louer leur maison à un imprimeur, à cause de l'ébranlement causé par les presses. On comptait qu'une maison neuve où s'établissait une imprimerie était, au bout de dix ans, aussi fatiguée qu'une maison bâtie trente ans plus tôt.

La Révolution ne donna sans doute pas à l'imprimerie une impulsion nou-

1. *Encyclopédie*, article *Imprimeurs*.

velle. Mais les presses n'en continuèrent pas moins à gémir, pour employer le langage de M. Prudhomme. Un décret du 29 septembre 1790 créait 800 millions d'assignats. Deux concurrents principaux se présentèrent pour la soumission de cette fourniture : Anisson, directeur de l'imprimerie jadis royale, qui demandait 100,000 livres, et Didot, qui n'en demandait que 26,000 Ce dernier l'emporta, non sans discussion.

Le même Didot avait fait un traité avec le Clergé, par lequel il s'engageait à imprimer les œuvres de Fénelon, et le Clergé à lui payer d'avance 91 livres par feuille d'impression. Le 16 octobre 1790, cinq volumes avaient déjà paru et deux étaient prêts à paraître; mais, pour les trois derniers, Didot demandait une somme de 12,000 livres en sus des 22,000 livres qu'il avait déjà reçues pendant le cours de l'impression. L'abbé Gouttes fut chargé de faire le rapport du comité de liquidation sur cette affaire à l'Assemblée nationale. Il concluait en disant : « Vous avez ordonné de verser au Trésor public les fonds de la caisse du Clergé; c'est donc au Trésor à frayer aux avances, selon la convention, si vous voulez faire achever cet ouvrage et ne pas perdre les premiers 22,000 livres. » Ce rapport fut suivi d'un décret en ces termes :

« L'Assemblée nationale, après avoir entendu le rapport de son comité de liquidation, décrète : 1° que le sieur Didot touchera au Trésor public la somme de 12,000 livres pour achever l'impression des œuvres de M. de Fénelon; 2° qu'il remplira à ladite caisse ces 12,000 livres et les 22,000 livres qu'il a précédemment reçues, avec les premiers deniers de la vente. »

L'Assemblée nationale avait son imprimeur officiel, nommé Baudoin. Il est curieux de relire la discussion à laquelle il donna lieu dans la séance du 30 septembre. Je reproduis le texte du *Journal logographique* de Le Hodey; on y remarquera certains désaccords de chiffres, qui sont évidemment des fautes d'impression, et n'enlèvent rien à la force des arguments.

« M. Cernon. — Au moment où l'Assemblée se rassembla, elle était sans imprimeur. M. Baudoin fut présenté alors, et prit, avec les commissaires de l'Assemblée, l'engagement d'imprimer le procès-verbal de l'Assemblée, et d'en remettre un exemplaire à chacun de ses membres; et en même temps il annonça qu'il compterait de clerc à maître avec l'Assemblée pour toutes autres impressions étrangères à ce travail. Toute l'Assemblée sait comment il s'est acquitté de ce travail. (Murmures.)

« *Plusieurs voix.* — Pas trop bien.

« M. Cernon. — On lui doit de la reconnoissance pour l'activité avec laquelle il s'est livré à ce travail. Il a avancé ses propres fonds; il a mis sa fortune à découvert. Il n'avoit contracté cet engagement que parce qu'il croyoit que le procès-verbal étant plus exact que tous les journaux, il auroit un grand nombre de souscripteurs; mais les journaux, devenant plus agréables au public que ce procès-verbal, ont anéanti les nombreux souscripteurs qui s'étoient d'abord présentés. Les bénéfices sont donc diminués : ils sont même éteints; et cependant aujourd'hui il ne fait aucune réclamation. Il ne vous demande de lui payer que ce qui lui est rigoureusement dû pour ses dépenses. Il en a formé un compte, article par article, très-détaillé. Vos commissaires ont examiné ce compte; ils se sont assurés que toutes les pièces y énoncées ont été réellement imprimées; toutes ont été représentées en nature. Il résulte de ce compte que

l'imprimeur de l'Assemblée a fait, au compte de l'Assemblée, pour 336,000 livres d'impression. Il lui est encore dû la dépense extraordinaire pour impression de nuit, frais de distribution, etc.

« Vos comités ne se sont pas contentés de ce simple mémoire; ils ont vu que M. Baudoin avoit pris l'engagement de compter de clerc à maître, c'est-à-dire de rendre compte à l'Assemblée de sa situation. Les dépenses se trouvent monter à 1,174,000 livres. La recette n'a été que de 1,068,000 livres. Il en résulte un déficit de 103,000 livres entre ses recettes et ses dépenses, qui, joint à la propriété qu'il avoit antérieurement et qu'il a versée tout entière dans ses affaires, forme précisément la somme que vous lui devez. Il résulte donc que, d'après cet examen, vous devez à M. Baudoin 336,000 livres. Sur ce, il a reçu, par autorisation du comité des finances, qui a cru dans plusieurs circonstances devoir lui procurer une aide, 119,000 livres en différentes époques depuis trente mois; il lui est donc dû 217,504 livres; et le comité de finances me charge de vous proposer d'ordonner le payement des 217,494 livres restant, qui sont dues à l'imprimeur de l'Assemblée. *Adopté.*

« M. BARNAVE. — Je demande qu'il soit accordé à M. Baudoin une gratification de 30,000 livres. J'observe qu'il résulte parfaitement du rapport du comité qu'on met M. Baudoin à couvert des engagemens qu'il a pris pour l'Assemblée nationale, mais qu'il n'y a aucune espèce de proportion entre le profit qui lui appartient et les travaux et les peines très réelles qu'il a eues. L'entreprise de M. Baudoin paraissoit devoir être extrêmement lucrative, extrêmement avantageuse dans son apperçu. Il est arrivé ensuite que, par les lenteurs nécessairement attachées à une entreprise aussi vaste, lenteurs que l'Assemblée même a souvent nécessitées dans son travail, tous les journaux ont pris les devants sur lui; tellement qu'il a constamment été chargé du travail forcé par l'Assemblée pour les distributions journalières, et que les produits qui résultent des ventes au-dehors n'ont pas été pour lui, mais pour les journalistes qui le devançaient. En conséquence, il est de la justice de l'Assemblée de récompenser l'activité, le désintéressement très-marqué et très-noble que M. Baudoin a mis dans sa conduite envers elle. Je conclus donc à une gratification de 30,000 livres. (Applaudi.)

« *Plusieurs voix.* — 40,000 livres. *Adopté.* »

Mercier, dès 1788, déplorait la mort du respect, que tant déplorent encore aujourd'hui. « Jadis, dit-il, lorsque j'entrois dans une imprimerie, les garçons ôtoient leur chapeau Aujourd'hui ils se contentent de vous regarder, ricanant; et à peine êtes-vous sur le seuil que vous les entendez parler de vous d'une manière plus leste que si vous étiez leur camarade. Tous les imprimeurs vous diront que les ouvriers leur font la loi, qu'ils s'invitent l'un l'autre à rompre tout frein d'obéissance : les ouvriers transforment l'imprimerie en une vraie tabagie; ils reculent à leur gré l'apparition d'un ouvrage. »

Que de fois, depuis un siècle, avons-nous entendu les mêmes plaintes dans les différentes industries !

Le nombre des libraires n'était pas fixé, comme celui des imprimeurs. Avant d'être reçu, on subissait un examen permettant de constater les connaissances

spéciales du candidat; il fallait, en outre, qu'il eût été examiné au préalable par le recteur, lequel lui délivrait un certificat comme quoi il était « congru en langues latine et grecque ».

Mercier, tout en déclarant qu'on emploie à Paris, année commune, environ cent six mille rames de papier pour l'impression, se plaint amèrement de l'état de la librairie parisienne. « La montagne Sainte-Geneviève est peuplée, dit-il, de colporteurs, de brocheurs, de relieurs, etc., qui mourroient de faim sans le gros commerce de la librairie. » ... Or les « gênes, les entraves, les règlemens de toute espèce ont effarouché le commerce, qui demande à être libre pour prospérer : tout le monde s'est plaint et se dit ruiné; imprimeurs, libraires, auteurs. Les premiers ne veulent rien acheter; et quand ceux-ci impriment à leurs frais, les libraires ne donnent aucun cours au livre : les contrefacteurs (race indestructible), pendant ce temps, s'emparent de l'ouvrage, et l'auteur a perdu son volume, et de plus, ses avances. » Les colporteurs surtout sont les victimes des marchands. « On les maltraite horriblement; tous les limiers de la police poursuivent ces malheureux qui ignorent ce qu'ils vendent et qui cacheroient la Bible sous leurs manteaux si le lieutenant de police s'avisoit de défendre la Bible. On les met à la Bastille pour de futiles brochures qui seront oubliées le lendemain, quelquefois au carcan... Souvent les préposés de la police chargés d'arrêter ces pamphlets, en font le commerce en grand, les distribuent à des personnes choisies, et gagnent à eux seuls plus que trente colporteurs. »

L'*Encyclopédie* est, au contraire, satisfaite. Il est vrai que le tableau qu'elle trace date de vingt ans auparavant et qu'elle avait intérêt à ménager la censure. On y lit ce passage au mot *libraire* : « Le chancelier de France est le protecteur né de la *librairie*. Lorsque M. de Lamoignon succéda dans cette place à M. d'Aguesseau, d'heureuse mémoire, sachant combien les Lettres importent à l'État, et combien tient aux Lettres la *Librairie*, ses premiers soins furent de lui choisir pour chef un magistrat amateur des savants et des sciences, savant lui-même. Sous les nouveaux auspices de M. de Malesherbes, la *Librairie* changea de face, prit une nouvelle forme et une nouvelle vigueur; son commerce s'agrandit, se multiplia; de sorte que depuis peu d'années, et presque à la fois, l'on vit éclore et se consommer les entreprises les plus considérables. L'on peut en citer ici quelques-unes : l'histoire des voyages, l'histoire naturelle, les transactions philosophiques, le catalogue de la bibliothèque du roi, la diplomatique, les historiens de France, le recueil des ordonnances, la collection des auteurs latins, le Sophocle en grec, le Strabon en grec, le recueil des planches de l'*Encyclopëdie;* ouvrages auxquels on auroit certainement pu joindre l'*Encyclopédie* même, si des circonstances malheureuses ne l'avoient suspendue. »

A la veille de la Révolution, la mode des petits formats avait succédé à celle des livres à grandes marges, où le texte était comme noyé dans le papier blanc. On réimprimait ainsi de préférence les poètes galants. Didot venait de donner une collection d'auteurs choisis, en petit format, pour l'usage de « Monseigneur comte d'Artois ». On la considérait, non sans raison, comme un chef-d'œuvre de typographie; mais elle n'était pas mise en vente, et les amateurs ne se la procuraient que très difficilement.

Les livres à figures avaient encore la vogue, mais on n'était plus aux beaux

jours où Dorat, sous prétexte de vers, vendait des estampes et créait cette mode, reprise avec plus de passion de nos jours, grâce à laquelle certains livres « coûtent plus que tous les bons auteurs ensemble de l'antiquité ».

Ce goût pour les petits formats suggère à Mercier l'idée de faire sur papier pelure des éditions microscopiques des livres prohibés. On les entrerait en fraude avec une grande facilité, et on les lirait aisément à l'aide de lunettes ou de loupes spéciales. Ce qui n'était peut-être guère réalisable de son temps l'est devenu avec la photographie, et les éditeurs belges des pamphlets de la fin de l'empire, de même que les combattants de 1870-71, ont eu souvent recours à ce moyen.

« Les libraires de Paris sont arrogans et durs pour tout homme qui commence, » dit J.-J. Rousseau dans ses *Confessions*. « Ils chérissent de préférence les auteurs féconds, dit Mercier, grands manufacturiers du Parnasse, qui font des compilations critiques, historiques, des extraits de voyages, etc. Et quelques académiciens savent que ce produit l'emporte sur celui des jetons [1]. » Nous n'avons pas de peine à reconnaître ici une allusion discrète et bienveillante à M. de la Harpe.

On citait ce mot d'un libraire parisien : « Je voudrois bien tenir dans mon grenier Voltaire, Jean-Jacques Rousseau et Diderot, tous trois sans culotte; je les nourrirois bien, mais je les ferois travailler. Pourquoi l'un est-il riche, et pourquoi les autres ne travaillent-ils pas à la feuille? » — « Et, en effet, rien n'étoit si commun, — les choses n'ont guère changé depuis, — que de rencontrer un homme instruit, sachant l'histoire et les langues, versé dans plusieurs connaissances politiques et morales, et d'apprendre qu'il a besoin de travailler à la feuille. »

Le compilateur est d'ailleurs la bête noire de Mercier. Il lui a inspiré une page écrite de verve et que je demande à transcrire.

« Comme on écrit bien plus aisément de la main que de la tête, tel compilateur aborde un libraire, et lui dit : Je vous bâtirai tant de volumes à tant la feuille. Plus la compilation est forte, plus le libraire se réjouit; le lendemain, souscription ouverte. Le compilateur met tout son talent et son génie dans le *prospectus,* et, dès qu'il est achevé, sa besogne est finie, car il n'a plus qu'à déchiqueter des livres, et mettre en in-quarto ce qui était en in-octavo.

« Quelquefois le compilateur n'a besoin que de trouver un titre neuf ou singulier : *Bibliothèque des Romans, le Voyageur Français, Abrégé des Voyages*, etc. Après ce coup de génie, le libraire n'a plus qu'à payer; il paie et s'enrichit, car un comiplateur rassemblant des morceaux épars, fournit force alimens à nos réflexions, sans avoir médité, et nous procure la faculté de penser, sans avoir pensé lui-même; ainsi il donne à autrui ce qu'il n'a pas, et détruit ainsi l'axiome connu : *Nemo dat quod non habet.*

« L'abbé de la Porte a gagné infiniment plus d'argent avec ses compilations, que six bons auteurs avec leurs chefs-d'œuvre. Mais les plus habiles manipulateurs en ce genre, et les plus célèbres par leurs tours d'adresse et leur audace, disparaissent devant un Monsieur des Essarts, qui, sur toutes les couvertures rouges, jaunes et grises de tous les journaux possibles, annonce ses

1. *Tableau de Paris,* t. II, chap. CLXII.

énormes et éternelles compositions manuelles... Il reverse incessamment un livre dans un autre; il réimprime dix fois la même chose sous différens titres; et, quel triomphe pour Moutard! il en va naître un Dictionnaire de police qui se déroulera sous une forme majestueusement encyclopédique. .... Qui ne versera des larmes de joie et d'admiration en lisant ce touchant ouvrage? Personne, ou *il ne donnera pas bonne opinion de son cœur*. C'est ce que nous dit M. des Essarts; il nous assure qu'étant obligé de passer quelques jours dans une province, il entra chez un libraire; en promenant ses regards sur les livres qui étaient dans son magasin, il apperçut, dans l'embrasure d'une fenêtre, un vieillard qui pleurait en lisant un livre in-quarto. C'étoit sur le *Dictionnaire universel de police*, par M. des Essarts. Le compilateur s'écrie: *Malgré la corruption du siècle, il existe donc encore de belles âmes!* ».

Il existait réellement de belles âmes, même parmi les libraires. L'un d'eux sut émouvoir le cœur de Jean-Jacques, peu prévenu, cependant, en faveur de l'espèce. On connaît la lettre à M. de Malesherbes (7 mai 1762), où il croit devoir l'informer « d'une action du sieur Rey, laquelle a peu d'exemples chez les libraires, et ne saurait manquer, dit-il, de lui valoir quelque partie des bontés dont vous m'honorez. C'est, monsieur, qu'en reconnoissance des profits qu'il prétend avoir faits sur mes ouvrages, il vient de passer, en faveur de ma gouvernante, l'acte d'une pension viagère de 300 livres, et cela de son propre mouvement et de la manière du monde la plus obligeante. »

Marc-Michel Rey était un libraire de Belgique. Ceux de Paris savaient aussi, sans doute, être généreux à l'occasion; en tout cas, ils couraient plus de risques. Ainsi le libraire Guy, qui avait édité le *Contrat social* et les *Lettres de la Montagne*, fut mis à la Bastille. Ce n'était, s'il faut en croire une lettre de Rousseau à M. du Peyron (Wootton, 2 avril 1767), ni pour l'un ni pour l'autre de ces deux ouvrages, mais pour les *Mémoires de M. de la Chalotais*.

Panckoucke, que Mercier appelle « un maître chandelier », parce qu'il « refond des livres comme on refond des suifs », se signala par son zèle au début de la Révolution, comme le constate cet extrait du compte rendu donné par le *Journal logographique* de la séance du 1er août 1791 à l'Assemblée nationale :

« M. Camus. J'ai l'honneur de vous annoncer que M. Panckoucke, imprimeur-libraire, envoie à l'Assemblée une adresse, par laquelle il demande qu'il lui soit permis de déposer un assignat de 1,000 livres pour servir à l'entretien de dix gardes nationales, avec son obligation de pareille somme chaque année, si la continuation est nécessaire. Il demande en même temps la permission de faire hommage d'un exemplaire complet de l'Encyclopédie par ordre de matière, dont il a paru quarante-cinq livraisons. Je demande qu'il en soit fait mention au procès-verbal. *Adopté*. »

Parmi les entreprises de librairie les plus fructueuses, il fallait compter les calendriers et almanachs. « C'est une manufacture telle qu'il n'y en a point dans le reste du monde; on en envoye des ballots dans les provinces et chez l'étranger; étrennes mignonnes, almanachs chantants, etc., il faudroit un catalogue pour les nommer tous. Cette marchandise, qui forme des murailles de papier noirci, est prête à la fin d'octobre.

« Tel compose un almanach pour 24 livres ; tel autre, comme M. Sautreau, éditeur célèbre de *l'Almanach des Muses*, a trouvé le secret de se faire dix-huit cens livres de rente, en ne faisant que rassembler quelques vers d'autrui...

« On épuise les titres bizarres, et bientôt il n'y en aura plus. Un poëte intitula le sien *Almanach des Honnêtes Gens :* c'étoit une espèce de calendrier, où il délogeoit tous les saints du paradis, et la vierge Marie, pour y placer des noms de philosophes, d'athées, et puis *Brutus.* On le mit à Saint-Lazare, tandis que d'un autre côté M. Séguier arma tous les foudres de l'éloquence contre ce calendrier bizarre, le faisant brûler par la main du bourreau, au pied du grand escalier ; il ne fallut pas un bûcher pour incendier l'ouvrage, une bougie fit l'affaire [1]. »

L'almanach de Mathieu Laensberg tirait à soixante mille exemplaires. L'almanach royal rapportait de 25 à 30,000 livres au libraire en possession du privilège de le publier. Mercier raconte qu'une fameuse courtisane, dont il ne dit pas le nom, avait toujours chez elle un almanach royal, et que la première condition pour obtenir ses faveurs était d'y figurer.

Le Mercure de France comptait beaucoup de souscripteurs en province. C'était Panckoucke qui en avait le brevet. L'affaire était bonne, car plusieurs hommes de lettres avaient des pensions assignées sur *le Mercure*, et étaient ainsi intéressés à en entretenir le succès. Le gouvernement pensionnait de cette façon un certain nombre d'écrivains sans débourser un sou. Il attribuait arbitrairement une part des revenus de telle ou telle feuille à tel ou tel auteur qu'il voulait récompenser. On pouvait ainsi recevoir à la fois de l'argent et des injures du même journal. C'est ce que l'auteur du *Tableau de Paris* appelle *boire et manger son jugement et sa condamnation.*

Deux autres publications inspirent à l'écrivain satirique des réflexions assez plaisantes. L'une est l'*Encyclopédie méthodique,* dont il a déjà été question et à propos de laquelle il s'écrie : « Commandons des tablettes solides à nos menuisiers, car voici le sieur Panckoucke, *entrepreneur* de l'*Encyclopédie méthodique*, qui nous parle, dans son prospectus du 14 mai 1787, de ses *cent hommes de lettres* qui travaillent pour lui et pour mener à bien *la plus grande entreprise*, dit-il, *qui ait jamais été exécutée dans la librairie de l'Europe;* il vante ses gens de lettres travailleurs, du même ton qu'un manufacturier vante la main-d'œuvre de ses ouvriers. »

La seconde est la *Bibliothèque universelle des dames.* « Les éditeurs de cette bibliothèque nous promettent tout ce qu'une femme peut et doit savoir, dans des livres qui pourront être contenus en une cassette de dix-huit pouces carrés. Voilà les limites des connoissances féminines... O bibliothèque de dix-huit pouces en carré, tu manquois au génie inventeur de notre siècle ! » Cependant, malgré cette « rare et neuve combinaison dont s'applaudissent les éditeurs et le libraire », et qui va rendre toutes les femmes savantes, il sera toujours permis à celles-ci « de ne point savoir l'orthographe, mais à condition qu'elles mettront de l'esprit dans leur style ; très peu y manquent. » On n'est pas plus mordant, ni plus galant.

Bien que la grande fureur des livres à figures fût passée depuis une dizaine

1. *Tableau de Paris,* t. XII, *Calendriers, Almanachs pour janvier.*

d'années, les libraires auraient encore pu, à la veille de 1789, s'intituler *marchands d'estampes.* Mercier s'indigne qu'on eût fait des planches « pour les quatre héroïdes de Blin ». La rage des portraits n'était pas moindre. Après avoir gravé l'auteur, on gravait le peintre, le graveur, l'imprimeur en taille-douce, le papetier; « ce sera, sans doute, bientôt le tour du vendeur d'estampes... C'est un vrai agiotage de nous forcer de payer chèrement des livres enrichis d'inutiles figures en taille-douce, et il y a plus que de la folie de prétendre amuser tout un grand peuple éclairé, avec des images, comme des enfans[1]. »

Le grand peuple éclairé s'en amuse toujours, et l'agiotage que dénonce notre malcontent, plus soigneusement entretenu encore par les amateurs que par les libraires, n'est pas près de prendre fin.

A côté des libraires proprement dits, que nous appelons aujourd'hui libraires-éditeurs, il y avait une multitude de revendeurs de livres, semés dans tous les lieux, retranchés dans des échoppes au coin des rues, et quelquefois offrant leur marchandise en plein vent. On était sûr de trouver chez eux les livres proscrits, surtout ceux qui l'étaient depuis quelque temps déjà et sur lesquels la surveillance de la police se relâchait, comme par l'effet d'une prescription tacite. Ils avaient le débit des brochures nouvelles et n'étaient pas, s'il faut en croire Mercier, d'une honnêteté bien scrupuleuse dans ce commerce. « Si, dit-il, c'est le libraire qui leur confie ces brochures, ils le payent dans l'espérance d'en avoir d'autres la semaine suivante ; mais si c'est l'auteur qui a fait les frais de la brochure et qui la débite, alors ils se font une loi de le faire courir des années entières après son payement, ou même de ne jamais le payer ; c'est un vrai régal pour eux que de le voler et d'ajouter ensuite que sa brochure ne vaut rien. »

Ces détaillants étaient aussi bouquinistes. « Ils vont aux inventaires, achètent sans les connoître tous les livres qu'on ne lit plus, en secouent la poussière et les étalent. L'acheteur qui passe interrompt sa marche, et avant de se décider, en lit quelques pages; tel autre, entraîné par le goût de la lecture, lit le livre debout, et le liroit jusqu'à la fin si le vendeur ne le faisoit sortir de son enchantement... Parmi ces détailleurs, placés dans les passages des promenades publiques, se trouvent quelques assidus qui servent à deux fins : à reconnoître les gens signalés et à dénoncer ceux qui leur apporteroient à vendre quelque brochure illicite, ou bien qui leur demanderoient, avec un appétit trop visible, un de ces libelles qui le plus souvent ont des titres imaginaires. »

Les marchands de nouveautés littéraires ayant boutique voyaient se former autour de leur comptoir des cercles d'amateurs et d'auteurs, discutant et appréciant les publications du jour. En vain le marchand, espérant les fatiguer et les faire déguerpir, ne laissait dans sa boutique aucun siège. Ils n'en restaient pas moins des heures entières, tenant académie chez le pauvre homme, qui, ennuyé de tant de paroles et ne sachant que croire au milieu de tous ces jugements opposés, ne tardait pas à devenir pyrrhonien en fait de littérature. « C'est le plus sage de la bande », déclare Mercier qui, pour une fois, pourrait bien avoir raison.

1. *Tableau de Paris,* t. X, chap. D CC LXXXV.

Dès cette époque, on se plaignait que les libraires de profession, plus matineux que les bouquinistes amateurs, eussent enlevé à ceux-ci toutes les occasions de faire des découvertes sur les quais et dans les échoppes. Après eux, il n'y avait plus rien à glaner. « Et puis la science des livres est devenue assez commune : les petits vendeurs en savent assez pour faire la séparation avant de les crier à quatre sols, comme ils faisoient il y a vingt-cinq ans [1]. » Que nos bibliomanes se réconcilient donc avec le temps présent ! S'ils avaient vécu il y a un siècle, ils auraient poussé précisément les mêmes lamentations.

Après avoir parlé de tous ceux qui, à un degré quelconque, conservent et transmettent les livres, je ne m'arrêterai pas à ceux qui les détruisent : épiciers, droguistes, marchands de beurre, fabricants de papier, etc., vandales bienfaisants qui empêchent la production littéraire, toujours croissante, de tout envahir. C'est un bienfait qu'on achète cher, car ils détruisent indistinctement, et l'on ne saura jamais combien de documents précieux et de livres uniques ont péri chez eux. Le contrat de mariage de Louis XIII fut, dit-on, retrouvé entre les mains d'un apothicaire, qui allait le tailler pour en couvrir un bocal.

Les bibliothèques publiques étaient loin de présenter aux travailleurs les ressources qu'elles offrent aujourd'hui. Voici ce que dit Mercier de la plus importante d'entre elles, la *Bibliothèque du Roi :*

« Dans les allées de cette bibliothèque immense, vous trouverez *deux cents pieds* en longueur sur *vingt* de hauteur, de théologie mystique ; *cent cinquante* de la plus fine scolastique ; *quarante toises* de droit civil ; une *longue muraille* d'histoires volumineuses, rangées comme des pierres de taille, et non moins pesantes ; environ *quatre mille* poëtes épiques, dramatiques, lyriques, etc., sans compter *six mille* romanciers, et presque autant de voyageurs... Le bibliothécaire ne peut venir à bout de les arranger. Aussi ne les arrange-t-on pas ; et le catalogue, que l'on en fait depuis trente-cinq années, ne sert qu'à redoubler la confusion de ce ténébreux chaos...

« Ce vaste dépôt n'est ouvert que deux fois la semaine et pendant deux heures et demie. Le bibliothécaire prend des vacances à tout propos. Le public y est mal servi, et d'un air dédaigneux. La magnificence royale devient inutile devant les règlemens des subalternes, paresseux à l'excès. Ne devroit-on pas pouvoir puiser chaque jour dans ces gros volumes, faits pour être consultés plutôt que pour être lus ? Il faut attendre, des mois entiers, qu'il plaise aux *commis* d'ouvrir la porte. Les livres les ennuient, et ils ne vous les donnent qu'en *rechignant.* »

Un tel tableau paraît assez vraisemblable lorsqu'on se rappelle l'anecdote de ce ministre qui, nommant son parent à la place de bibliothécaire de la bibliothèque royale, lui dit en pleine audience : « Mon cousin, voici une belle occasion pour apprendre à lire. »

Tout le monde, cependant, n'en pensait pas de même : car d'André et Rabaud ayant, dans la séance du 27 août 1791, demandé à l'Assemblée nationale que cette bibliothèque fût ouverte tous les jours, au lieu de ne l'être que le mardi et le vendredi, le député Camus expliqua que le petit nombre des

1. *Tableau de Paris*, t. II, chap. CXLIV.

employés rendait la chose impossible, et ajouta qu'on n'avait qu'à suivre les anciens errements, car « il est certain, et j'en parle moi-même pour en avoir profité, dit-il, que les autres jours, si l'on avoit des recherches à faire, des renseignemens à prendre, on y étoit reçu et on pouvoit y travailler ».

Mais le commun des lecteurs avait d'autres ressources. On entrait dans un *cabinet littéraire,* et là, pour quatre sols, on pouvait, pendant tout un après-dîner, lire depuis la massive Encyclopédie jusqu'aux feuilles volantes. On allait chez le *loueur de livres* — plusieurs tenaient boutique sous le vestibule de l'Académie, — et l'on emportait à son choix quelque ouvrage nouveau. Certaines de ces nouveautés excitaient une telle fermentation que le bouquiniste coupait le volume en trois parts, pour satisfaire trois lecteurs à la fois, et faisait payer par heure et non par jour.

« Les ouvrages qui peignent les mœurs, qui sont simples, naïfs ou touchans, qui n'ont ni apprêt, ni morgue, ni jargon académique, voilà ceux que l'on vient chercher de tous les quartiers de la ville, et de tous les étages des maisons. Mais dites à ce loueur de livres : *Donnez-moi en lecture les œuvres de M. de la Harpe ;* il se fera répéter deux fois la demande, puis vous enverra chez un marchand de musique, confondant l'auteur et l'instrument. »

Je termine, sur cette innocente épigramme du bon Mercier, un travail qui, si j'en juge par le plaisir que j'ai eu à le rédiger, aura peut-être quelque intérêt pour le lecteur.

B.-H. G. DE SAINT-HERAYE.

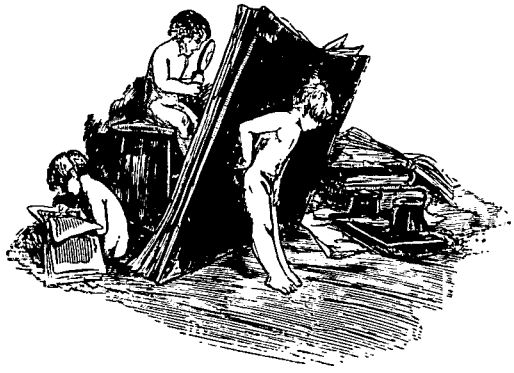

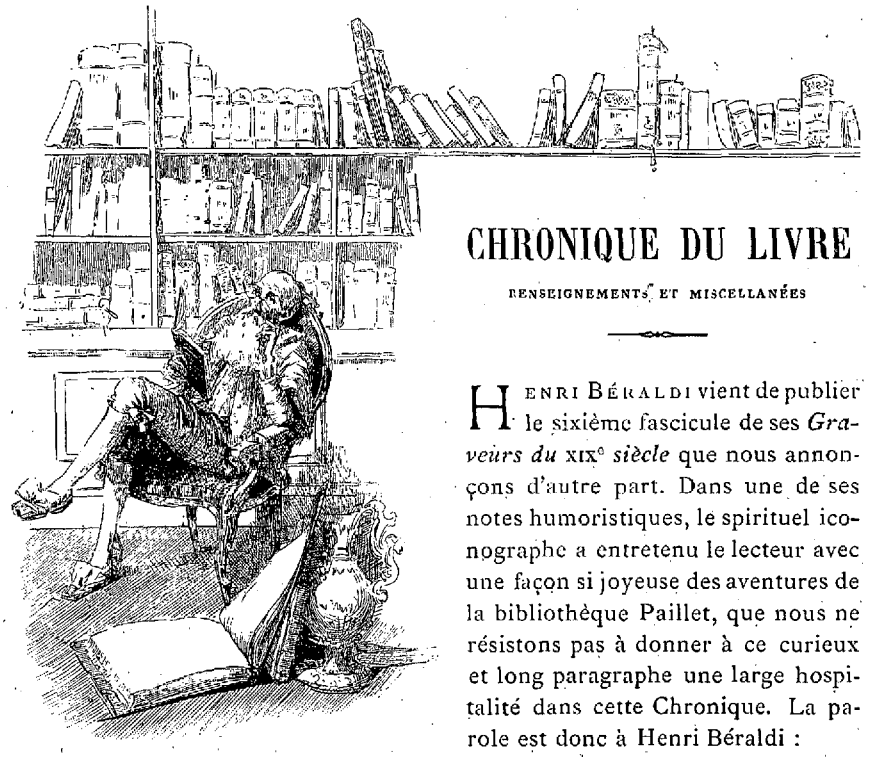

CHRONIQUE DU LIVRE

RENSEIGNEMENTS ET MISCELLANÉES

HENRI BÉRALDI vient de publier le sixième fascicule de ses *Graveurs du* XIXe *siècle* que nous annonçons d'autre part. Dans une de ses notes humoristiques, le spirituel iconographe a entretenu le lecteur avec une façon si joyeuse des aventures de la bibliothèque Paillet, que nous ne résistons pas à donner à ce curieux et long paragraphe une large hospitalité dans cette Chronique. La parole est donc à Henri Béraldi :

« La vente de la bibliothèque de l'aimable président de la Société des Amis des Livres fut le grand événement de l'année 1886 pour le monde des bibliophiles, et aussi des amateurs d'estampes, car cette bibliothèque fameuse était principalement composée de livres à figures. Elle a été décrite par nous-même dans un catalogue intitulé *Bibliothèque d'un bibliophile.* Hélas ! nous ne nous doutions pas que, moins d'un an après avoir célébré dans cet opuscule les qualités extraordinaires de cet ensemble de livres, l'harmonie de cette collection incomparable, il nous faudrait pleurer la dispersion des exemplaires uniques, des vignettes avant la lettre, des fleurons tirés hors texte, des suites d'eaux-fortes, des dessins, des reliures doublées, des mosaïques, et prendre, pour parler de la Bibliothèque du bibliophile, le ton mineur de l'oraison funèbre : *O jour désastreux, ô jour effroyable ! où retentit tout à coup comme un éclat de tonnerre cette étonnante nouvelle : Paillet vend ! Paillet a vendu !*

Ce fut un dimanche de novembre 1886.

En entrant, rue de Berlin, 40, au premier, dans le cabinet du bibliophile, quel spectacle !

Les bibliothèques béantes, aux rayons vides, aux glaces déjà recouvertes d'une andrinople funèbre ; à terre, vingt caisses-cercueils pleines ; près d'elles, Édouard, le jeune substitut de Morgand, faisant fonctions de croque-livres, enveloppant les derniers volumes dans leur linceul de papier blanc. A la table du milieu, Morgand lui-même, — plus fertile en ressources que le serpent tentateur, qui ne disposait que d'une simple pomme ; plus riche que Jupiter, cet arriéré qui ne sut trouver que la pluie d'or, — Morgand se métamorphosait en

une neige de billets de banque. La pendule sonnait le glas. Et pendant ce temps, à la porte de la maison mortuaire, stationnait le corbillard de la Bibliothèque du bibliophile : une tapissière !

La veille, le bibliophile avait annoncé la fatale nouvelle à son ami, l'auteur de *Bibliothèque*. Il la lui déchargea à bout portant, sans préparation aucune, au sortir de la tournée habituelle dans les passages. L'ami fut atterré, et il y avait de quoi : voir disparaître une bibliothèque que, pendant quatorze ans, il avait aimée plus que la sienne propre !

Et cependant, à y regarder de près, le coup pouvait se prévoir.

Le bibliophile avait présenté des symptômes qui auraient dû donner l'éveil; un notamment, terrible : il sentait venir le goût de la propriété rurale, parlait campagne, champs, récoltes, basse-cour ; il soupirait le *rus quando te aspiciam*. Mauvaise affaire ! Le collectionneur ne doit cultiver que les passages et les quais. Un bibliophile qui tourne au bucolique est un bibliophile flambé.

D'un autre côté, en y réfléchissant, il est positif que, depuis quelque temps, Morgand avait des allures : préoccupé, distrait ; tantôt avec des éclairs de belle humeur, et alors il était pris d'un incompréhensible besoin de réciter, comme un soldat sa théorie, des tirades de *Bibliothèque de bibliophile* qu'il semblait s'exercer à apprendre par cœur : sur ce, il s'épanouissait ; tantôt reprenant son attitude d'homme étouffé par un secret. Un seul jour il livra un fragment de sa pensée, en disant à un client favori, avec des réticences d'oracle : *Monsieur, croyez-moi, ménagez-vous, recueillez-vous, n'éparpillez pas vos ressources, faites bloc, l'occasion se présentera, et je vous mettrai à même d'acheter de beaux livres...* Puis, se repentant d'en avoir trop dit, il reprenait avec un mouvement dramatique : *Ne m'en demandez pas davantage, ne m'interrogez pas, ne dites mot à personne, n'ayez pas l'air de savoir, n'en parlez même pas à moi-même !*

Tout cela est peu de chose. Mais l'événement est trop capital pour qu'on n'en étudie pas les préliminaires. *Faits d'où l'Histoire sort et que l'Histoire ignore*, dit Victor Hugo. La poésie a bien recueilli les prodiges qui annonçaient la mort de César : pourquoi notre prose ne noterait-elle pas les prodromes qui présageaient la dispersion de la bibliothèque du président de la Société des Amis des Livres ?

Connue le lundi dans les librairies, la nouvelle y produisit la stupeur que vous pensez, stupeur qui se manifesta sous des modalités diverses : la rue Drouot, à son ordinaire, fut joviale et bon enfant ; le passage Choiseul, railleur ; le quai pâlit ; la rue de Lille eut une joie relative à l'idée que ce n'était pas le quai qui faisait l'affaire.

La première pensée des rivaux fut que la bibliothèque était achetée pour le compte d'un amateur masqué et que le libraire était réduit au rôle de simple courtier, touchant une vulgaire commission. Dès le lendemain, Morgand coupait les ailes à cette illusion en mettant la bibliothèque à la disposition de qui la voudrait acheter.

Il fallut se résigner et admettre que le libraire, opérant pour son propre compte, avait été capable « d'avaler » le président de la Société des Amis des Livres d'un seul coup. On admira « l'estomac », en se rabattant sur l'espoir que l'ayant « avalé », il ne pourrait pas le « digérer ».

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mais, pour qui le connaît, Morgand offrait toutes les apparences de la réussite : un œil moins ouvert que l'autre, ce qui chez lui est un signe caractéristique du succès ; une manière de se renverser sur une chaise et de causer nonchalamment ; un certain rire ; un dédain avoué pour le client de faible envergure. Tel n'est pas le Morgand des jours de doute et d'inquiétude : alors il est debout, agité, silencieux, arpentant le fond de sa librairie comme un fauve en cage, et plein de considération pour le plus mince des bibliophiles.

Son plan de digestion était tout fait : chef-d'œuvre de stratégie, digne de celui qu'on a appelé le Bonaparte de la librairie. Dans l'affaire, tout le monde l'attendait à une Bérésina : il montre une fois de plus que sa carrière est un Marengo à jet continu.

Qu'eût fait un libraire ordinaire ? Le jour même, il eût mis les livres sur la table de sa librairie : là, chacun se fût précipité, eût regardé, palpé, feuilleté, examiné, choisi, bavardé, blâmé, déprécié, — laissé.

Morgand, résolu à ne pas se laisser écrémer, cacha les livres dans un dépôt *ad hoc*, où personne n'eut licence de pénétrer. Puis, posément, lentement, il envisagea l'opération sous toutes ses faces, supputa le bénéfice possible, organisa la victoire, rédigea le bulletin du triomphe ; en un mot, il calcula les prix.

Qu'eût fait encore le libraire ordinaire ? Effrayé du chiffre de l'affaire, et des prix payés par lui, il se fût angoissé de revendre immédiatement. D'un livre payé 20,000 francs, il eût à peine osé demander 22,000.

Morgand, qui n'a pas de ces timidités, n'hésita pas à relever tout le marché d'un coup d'épaule athlétique. Là est sa force : il pressent la valeur vraie des livres, il la crée, il l'impose. Il commença par établir habilement sa modération en déclarant bien haut qu'il ne vendrait pas les *Contes de La Fontaine*, avec dessins de Fragonard, un sou de plus que 50,000 francs. (Et de fait, c'est pour rien : en vente publique le livre allait à 100,000.) Puis, — cette indispensable réputation de modéré bien et dûment établie, — il releva hardiment toutes les cotes à des sommes fantasmagoriques.

La mollesse perdrait tout, l'audace sauve tout. A 22,000, l'amateur eût hésité. A 30,000, il accourt, excité, convaincu, soumis, et tend vers le libraire des mains suppliantes. Il demande qu'on l'inscrive....

Car on s'inscrivait. Il fallait prendre des numéros. Le libraire les distribuait, derrière son bureau, comme dans un contrôle d'omnibus :

« M. Morgand, *Madeleine-Bastille ;* je voudrais bien les *Chansons de La Borde*.

— Voici, monsieur ; vous avez le n° 6.

— M. Morgand, *Clichy-Odéon ;* c'est-à-dire le *Molière* de Bret, s'il vous plaît.

— Voici, monsieur, un numéro d'impériale ; mais je ne dois pas vous laisser ignorer que la voiture *Molière de Bret* est déjà complète à l'intérieur.

— Il n'importe, je suis décidé à tout essayer pour l'avoir : dussé-je monter en lapin sur le siège.

— Je vous approuve, monsieur ; vous avez la foi, vous arriverez.

— M. Morgand, *Panthéon-Courcelles*, je veux dire les *Petits Conteurs*.

— Impossible, monsieur, ils sont réservés au baron Alfred, n° 7. »

Le résultat ne fut pas un instant douteux ; les demandes affluaient. La correspondance, les télégrammes faisaient rage.

« Réservez-moi 200,000 francs de livres du bibliophile.

— Vous trop exigeant. Aurez 150,000, rien de plus. »

Et le correspondant gémissait par le retour du courrier :

« Quel malheur, mon Dieu, quel malheur ! »

Et quel tremblement quand nous demandions à combien était fixé un livre : nous avions l'air d'accusés, le libraire d'un juge. Assisté de son assesseur Édouard, il se retirait dans le fond de sa librairie pour délibérer, après quoi le tribunal vous appliquait invariablement le maximum du prix, — au moins.

Trop heureux si la sentence n'était pas assaisonnée de cette réflexion : *Vous savez, monsieur, si vous ne le prenez pas, eh bien, je le vendrai à un autre.* Ceci insinué si aimablement qu'il n'y avait pas à se fâcher.

Voilà comment cet homme nous mène ! Ses qualités personnelles, l'audace brillante, l'habileté de bon aloi, exercent sur les bibliophiles une véritable fascination. Ils le boudent bien quelquefois, parce qu'il vend cher, — mais pas longtemps, parce qu'il vend beau. Comme dit une légende de Raffet : *Ils grognaient ! — et le suivaient toujours.* En somme, il est incomparable.

Oui, acheter comptant une bibliothèque formidable ; ne pas avoir un moment de doute ou d'émotion ; ne pas être tenté une seconde d'aller faire à New-York un déballage lucratif ; vouloir la gloire en même temps que le profit ; réserver l'affaire à ses clients habituels pour les raviver, les enchaîner à lui ; les tenir en haleine trois mois durant en leur cachant les volumes, sans en montrer un seul à l'amateur le plus choyé ; réchauffer les amoureux du livre par une correspondance brûlante, surexciter leurs désirs, flirter avec eux, combiner des rendez-vous secrets, éviter les rencontres, ne point laisser surprendre par l'un les secrets de l'autre, vendre en paraissant accorder une faveur, refuser sans décourager, exécuter sans une faute ces manœuvres de savante coquetterie, être Morgand-Célimène ; imposer vigoureusement son bénéfice et la hausse du livre ; entraîner les amateurs à acheter sans voir (car tous les livres ont été achetés sur leur seule réputation, ô merveille !), c'est le comble de la force. C'est par là que Morgand, après avoir extirpé au bibliophile sa bibliothèque, sut montrer qu'il est un libraire dans la grande acception du mot, et non un vulgaire arracheur de livres.

Cependant, l'imprimerie Danel mettait les équipes doubles. A la date fixée d'avance, le 15 février, le fameux *Bulletin n° 20* parut. Ou plutôt il éclata.

Quelle bombe ! Quel feu d'artifice !

Passons rapidement sur le livre ancien, qui n'a rien de commun avec ce dont nous nous occupons ici. Remarquons, cependant, comme il est de belle tenue dans ce catalogue : *Heures manuscrites,* 5,000 francs ; — autres *Heures manuscrites*, 5,000 francs ; — *Heures* de Simon Vostre, 3,000 francs ; — *Heures* de Geoffroy Tory, 4,000 francs ; — *Roman de la Rose,* manuscrit, 5,000 francs ; — *Homère* de 1488, superbe exemplaire, 6,000 francs ; — les *Lunettes des Princes,* exemplaire aux armes de Charles-Quint, 8,000 francs ; — *Molière* de 1682, reliure ancienne, 8,000 francs ; — le *Corneille* de 1682, exemplaire exquis, en reliure doublée, de Boyet, payé 1,500 francs il y a deux ans, est ici brillamment coté 10,000 francs !

Voyez encore comme les livres reliés par l'illustre Trautz font bonne figure dans l'action : le *Cabinet* et le *Parnasse satyrique*, elzevir (saumon doublé de

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

saumon), 2,000 francs ; — l'édition princeps de l'*Imitation*, 2,500 francs ; — le *Montaigne* de 1,595 (rouge doublé de rouge), 2,500 francs ; — l'*Illustre Théâtre* de Corneille, elzevir, est toujours ferme à 7,000 francs ; — par contre, le *Pastissier françois* tombe à 3,500 francs. Grandeur et décadence du *Pastissier !* Jadis il valut, broché, dans les mains de Morgand, 10,000 francs ; dans celles d'Ernest Quentin-Bauchart, un exemplaire représentait encore une valeur de 6,800 francs ; notre bibliophile l'estimait, dans les siennes, 4,600 francs ! Et le voilà à 3,500 francs : c'est donné.

Quant aux mosaïques de Trautz, nous trouvons l'*Office de la Vierge*, manuscrit de Jarry, à 8,000 francs ; — et les *Caquets de l'accouchée* également à 8,000 francs. Ici, il y a détente. En 1875, on eût demandé 18,000 francs de chacune de ces mosaïques ; mais c'étaient des prix soufflés, surmenés.

Remarquez le tacticien, qui sait se borner à tenir la défensive dans les parties relativement secondaires du champ de bataille ; — et ici, chacun sent bien que la clef de la position n'est pas dans le livre ancien. Au contraire, le livre illustré du XVIIIe siècle est dans cette bibliothèque le terrain de combat par excellence, le nœud de l'opération ; là il faut vaincre, ou se perdre : Morgand prend l'offensive avec la dernière vigueur ; écoutez crépiter la mitraillade des prix : le *Molière* de Boucher, 5,000 francs ; — les figures de Gravelot pour *Boccace*, 6,000 francs ; — les *Contes de La Fontaine* des fermiers généraux, 6,000 francs ; — les *Grâces*, 5,000 francs ; — le *Jugement de Pâris*, 4,000 francs ; — *Anacréon*, 6,000 francs ; — les *Saisons*, 4,000 francs ; — la *Petite Psyché*, in-12, 4,000 francs ; — le *Voltaire* de Kehl, 6,000 francs ; — le *Pygmalion*, exquis, 6,000 francs ; — les *Idylles de Berquin*, avec les délicieux dessins originaux de Marillier, 6,000 francs ; — le *Temple de Gnide*, 7,000 francs.

Je passe sur le fretin des *Désormeaux* à 3,500 francs, des *Gil Blas* à 2,000 francs, des *Piis* à 700 francs, des *Gulliver* de Bleuet à 1,800 francs.

Arrivons à la position principale, à la tour Malakoff, aux livres fortifiés de fleurons ou d'eaux-fortes, et protégés par des reliures merveilleuses : ici le libraire fait donner la Garde, le bataillon sacré des clients de réserve : l'assaut est furieux ; point de quartier, aucune remise[1] :

Les *Fables de La Fontaine*, figures d'Oudry, 10,000 francs ; — les *Liaisons dangereuses*, avec dessins originaux, 10,000 francs ; — la *Folle Journée*, 10,000 francs ; — les *Baisers*, 12,000 francs ; — les *Fables* de Dorat, 15,000 francs ; — les *Petits Conteurs*, 15,000 francs ; — le *Molière* de Bret, 15,000 francs ; — les *Contes de La Fontaine* de 1795, 18,000 francs ; — le *Célèbre Ovide*, 30,000 francs ; — les *Chansons de La Borde*, 30,000 francs ; — le *Monument du Costume*, 40,000 francs ; — les *Contes de La Fontaine*, avec dessins de Fragonard, 50,000 francs !!!

La stupeur est dans l'armée des bibliophiles ; de toutes parts on n'entend que ces exclamations qui résument l'impression d'admiration et d'étonnement :

« *Quels livres !*

— Mais quels prix !

— Quels prix !

— Mais quels livres ! »

1. « Les prix fixés sont absolument nets. » *(Bulletin Morgand, n° 20.)*

C'est une mêlée acharnée : les bibliophiles du premier rang ont leur portemonnaie tué sous eux ; ils enfourchent bravement le crédit et poussent de l'avant. On voit de malheureux blessés, qui ont reçu des *Ovide* et des *La Borde* de 30,000 francs au travers du corps, retenir leur râle pour continuer la lutte. Tout est enlevé. Quoi d'étonnant ? Les prix sont énormes, mais les livres sont incomparables. La plaie d'argent se cicatrice avec le temps ; mais où retrouver jamais ces morceaux merveilleux si on les laissait échapper ? D'ailleurs sont-ils cotés au-dessus de leur valeur ? Ah ! certes, non. Dans une telle condition, le livre à figures du XVIIIe siècle a pour lui cette fortune qu'il n'est point seulement du bouquin de bibliophile, mais aussi du bibelot de curieux raffiné, et encore de l'objet d'art séduisant. L'avenir est à lui.

Et, soit dit en passant, c'est un triomphe pour les relieurs modernes : ces livres avaient été reliés, sous la judicieuse direction du bibliophile, par nos Trautz, nos Lortic, nos Thibaron, nos Cuzin : maintes fois, il avait risqué sur ces reliures une ornementation nouvelle. Le résultat est brillant : la reliure actuelle est désormais *classée*.

Mais l'étonnant, c'est le livre du XIXe siècle. Morgand, chacun sait ça, n'est que demi-tendre pour le moderne. Ici, il met une sorte d'amour propre à montrer qu'au besoin il est encore capable de le vendre plus cher que n'importe qui. Après avoir débité superbement les « morceaux de première qualité » de la collection, il montre une crânerie extraordinaire dans la vente des « abattis », et proclame que dans la Bibliothèque du bibliophile il n'y a pas de « déchets ». Jugez-en :

	francs.
Mille et une Nuits, figures de Smirke et autres, reliure de Trautz.	2,500
Napoléon et ses contemporains, par A. de Chambure, exemplaire de l'auteur, sur papier de Chine double	1,000
Les Métamorphoses du jour.	250
Italy et *Poems,* par Rogers, reliure doublée.	1,200
Physiologie du mariage, édition originale (1830), exemplaire sur papier jonquille, dessins sur les marges, par Chauvet, reliure de Trautz.	1,500
Les Jeunes-France, reliure à la cathédrale	1,200
Notre-Dame de Paris, Renduel, 1836	150
Mademoiselle de Maupin, édition originale, sept aquarelles de John-Lewis Brown.	3,500
Paul et Virginie, Curmer, reliure d'exposition, par Ottmann-Duplanil	800
Histoire de Napoléon, par Norvins	150
Histoire de Napoléon, par Laurent de l'Ardèche, avec un autographe de Bonaparte	1,000
La Pléiade, exemplaire de Curmer, sur chine, dessins ajoutés. Reliure à la Curmer, ou, comme nous l'avons déjà appelée : reliure de paroissien, en maroquin bleu jouant le chagrin, fermoirs en vermeil et lapis-lazuli (!), les gardes en brocart d'or (excusez du peu !).	2,000
Contes du temps passé, reliure de Cuzin, doublée	1,000
Chants et Chansons populaires.	600
Notre-Dame de Paris, 1844, premier tirage.	350
Béranger, 1847-1860, 5 vol. Suites des cent sept et des Lemud avant la letire ; figures de Devéria, Daubigny, H. Monnier, etc., ajoutées. Seul exemplaire relié par Trautz.	5,000
Les Contes drôlatiques, sur chine	1,500
Les Contes rémois, petit papier, bois sur chine ajoutés, reliure doublée. . . .	1,500

Madame Bovary, 1857, sept aquarelles d'Edmond Morin, reliure de Cuzin, doublée 3,000
Le Roman d'un jeune homme pauvre, 1858, cinq aquarelles de G. Boutet, reliure de Cuzin, doublée. 800
Monsieur, Madame et Bébé, 1878, sur chine 250
Le Myosotis, dessins de Chauvet 2,000
Le Parnasse satyrique du XIXe *siècle*, sur chine, dans la célebre reliure de Trautz *aux fleurs du mal* 2,000
Fromont jeune et Risler aîné, 1874, six dessins de Dagnan, reliure de Cuzin, doublée 3,000
L'Assommoir, 1877, sept aquarelles d'Edmond Morin, reliure de Cuzin, doublée 2,500

A l'apparition du catalogue, du *Bulletin n° 20* désormais célèbre, un cri s'éleva de toutes parts, chacun ayant la même pensée : — L'ADDITION !... — Combien, dans les mains du libraire, la bibliothèque du bibliophile a-t-elle de valeur ? Quelle somme donnent tous ces trésors accumulés ? Aussitôt cent bibliophiles saisissent leur plume et totalisent fiévreusement. Le chiffre est :

SEPT CENT MILLE FRANCS

Et de tout cela, au bout de quelques jours, il ne restera rien chez le libraire. Honneur au courage des collectionneurs ; honneur surtout au goût du bibliophile qui forma cet ensemble. (Dans *Bibliothèque*, nous l'estimions un demi-million. Nous étions donc au-dessous de la vérité.)

Le *Bulletin n° 20* proclame définitivement la célébrité du bibliophile.

Il établit aussi l'hégémonie de Morgand. Il ne reste plus qu'à dresser, dans sa librairie transformée en place des Victoires, sa statue en empereur romain, coiffé de la perruque louisquatorzienne. Sur le piédestal, des bas-reliefs figureront les passages rivaux et les quais, enchaînés. Il sera bon d'y faire figurer aussi les bibliophiles, dans une posture à la fois fière et soumise, brandissant victorieusement ces livres qui vont être leur orgueil, et tendant la main comme des Bélisaires pour refaire leurs finances épuisées.

H B.

VENTE DU 30 MARS AU 2 AVRIL

LIVRES ET ESTAMPES COMPOSANT LA BIBLIOTHÈQUE DE M. G... (DE NANTES)

(A. Claudin, expert.)

M. Claudin a l'excellente habitude, dont il faut le louer, de faire imprimer ses catalogues du format in-18, ce qui les rend très portatifs. On les met facilement dans la poche pour se rendre à la vente, tandis que l'on ne sait que faire d'un grand in-8° ; on le roule, il se froisse, puis on le jette au panier.

M. G... avait réuni une collection intéressante de livres illustrés modernes, recueils de caricatures, journaux de modes, albums d'artistes, etc., aujourd'hui si recherchés ; néanmoins ces ouvrages ne se sont pas vendus cher, parce qu'en général la condition laissait à désirer : la plupart étaient mal reliés et fatigués.

Voici le relevé des principaux articles, en suivant l'ordre du catalogue :

Les Anglais peints par eux-mêmes. Paris, Curmer, 1841. 2 vol. gr. in-8°, 30 fr.

La Peau de chagrin, par H. de Balzac. Paris, Delloye, 1838. 1 vol. gr. in-8°; 47 fr.

Les Contes drôlatiques, de Balzac. Paris, 1855. Petit in-8°, br.; 54 fr.

Le Bon genre. Recueil de 100 pl. (sur 106). Petit in-folio, en feuilles, 400 fr.

Cabinet et magasin des modes. Recueil factice de 139 pl. de costumes de la fin du XVIIIe siècle; 330 fr.

Caricatures coloriées. 106 pl. publiées par Martinet, vers 1808; 510 fr.

La Caricature provisoire, suivie de *la Caricature littéraire.* Paris, Aubert, 1838-43; 5 vol. gr. in-4° (quelques titres et numéros manquent); 230 fr.

Le Charivari. Paris, 1832-60; 28 années en 53 vol. (manque l'année 1853); 170 fr.

Costumes parisiens de l'an VI à 1806. 560 pièces color.; 680 fr.

Le Costume parisien, de 1807 à 1830. 4,367 pl. color.; 340 fr.

LA FONTAINE : *Contes et Nouvelles.* Amsterdam, 1762, 2 vol. in-8°, mar. r. (reliure ancienne); 405 fr.

Modes françaises de la fin du XVIIIe siècle. Recueil factice de 19 pl.; 140 fr.

Modes de l'an X, l'an XI, etc. Recueil factice de 110 dessins à l'aquarelle; 546 fr.

Musée de la caricature. Paris, Delloye, 1838, 2 vol. in-4°; 320 fr.

La Silhouette, journal de caricatures. Paris, 1829-30, 4 vol. in-4°, nombreuses fig. par Henri Monnier, Devéria, Grandville, etc., noires et coloriées; 350 fr.

La Silhouette... Exempl. cartonné, rogné; 200 fr.

Collection extrêmement rare en cet état. Un exemplaire à peu près semblable s'est vendu 1,200 francs il y a quelques années.

Petite galerie dramatique. Paris, Martinet, s. d. recueil de 500 pl.; 355 fr.

Costumes et annales des grands théâtres de Paris. Paris, 1786-89, 4 années en 7 vol., avec 176 fig. au lavis et coloriées d'après Duplessis-Berteaux, Le Barbier, etc.; 570 fr.

Le Monde dramatique. Paris, 1835-41, 10 vol. gr. in-8°, fig. noires et color.; 210 fr.

Le Pandore, journal des spectacles, des lettres, des arts. Paris, 1824-28, 1,740 numéros; 170 fr.

Portraits d'acteurs et d'actrices des théâtres de Paris. Recueil factice de 324 pièces dont 308 dessinées à l'aquarelle d'après Allou, Carmontelle, Carle Vernet, etc.; 150 fr.

Portraits d'acteurs et d'actrices contemporains des différents théâtres de Paris, la plupart photographiés d'après nature par Disdéri, Reutlinger, etc.; environ 4,000 pièces; 352 fr.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Portraits d'artistes des théâtres de Paris, dans leurs rôles. Recueil de 540 dessins à l'aquarelle; 210 fr.

Eaux-fortes sur Paris, par Méryon. Paris, impr. Delâtre, 1852; suite de 12 pl. in-fol. dont plusieurs avant la lettre; 400 fr.

VENTE DES 28 ET 29 MARS.

CATALOGUE DE LIVRES PRÉCIEUX ANCIENS ET MODERNES, MANUSCRITS ET IMPRIMÉS

(Em. Paul, expert.)

La Vie de Jésus-Christ. In-fol. v. ant. Manuscrit du xve siècle, sur vélin, exécuté pour Philippe le Bon, duc de Bourgogne; 10,150 fr.

On comprendra qu'il nous est impossible de donner ici la description même sommaire de ce manuscrit; description qui occupe sept pages du catalogue. Nous devons nous borner à en donner le titre ainsi que le prix de vente, attendu que la place nous est mesurée. Nous supposons, la plupart du temps, que l'abonné qui nous lit a sous les yeux le catalogue de vente. Cette observation s'applique à tout ouvrage dont la description nous entraînerait hors du cadre qui nous est tracé.

Les Mille et une nuits, par Galland. Paris, Bourdin, 1840; 3 vol. gr. in-8°, papier vélin fort, contenant 165 dessins originaux des fig. de cet ouvrage; 655 fr.

L'Éventail, par Octave Uzanne. Illustrations de Paul Avril. Paris, Quantin, 1882, gr. in-8°. — *L'Ombrelle*, *le Gant*, *le Manchon*, par Octave Uzanne. Illustrations de Paul Avril. Paris, Quantin, 1883, gr. in-8°. 3,300 fr.

Ces deux exemplaires, sur papier du Japon, étaient ornés des dessins originaux, de tirages à part, d'épreuves d'état, d'autographes et de pièces intéressantes, qui formaient un ensemble unique. Nous renvoyons le lecteur au catalogue de la vente.

Fables choisies, par La Fontaine. Paris, 1755-59, 4 vol. in-fol., fig. d'Oudry, reliure de Padeloup, exempl. en grand papier; 1,740 fr.

Le Théâtre de Jean-Baptiste Poquelin de Molière, orné de vignettes à l'eau-forte, par Frédéric Hillemacher. Lyon, Scheuring, 1864-70, 8 vol. in-8°. *La Cérémonie du malade imaginaire*, 1870, in-8°. *Galerie historique des portraits* des comédiens de la troupe de Molière, gravés à l'eau-forte par Frédéric Hillemacher. Lyon, Scheuring, 1869, in-8°; ensemble 9 vol. et une plaquette. sur grand papier vergé teinté; 255 fr.

Œuvres de Rabelais. Paris, Dalibon, 1823, 9 vol. in-8°, exempl. en grand papier, avec les fig. avant la lettre sur chine et les eaux-fortes; 100 fr.

Trésor de numismatique et de glyptique. Paris, Vve Lenormant, 1834-50, 19 tomes en 13 vol. gr. in-fol., reliure de Niedrée; l'un des exempl. avec les fig. tirées sur papier de Chine; 645 fr.

Manuel du libraire et de l'amateur de livres, par Brunet. Paris, Didot, 1860-64, 6 tomes en 12 vol. in-8°, grand papier, demi-rel. de Capé; 400 fr.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

VENTE DU 1er AU 15 AVRIL

CATALOGUE DES LIVRES ANCIENS ET MODERNES DE FEU M. LE GÉNÉRAL PITTIÉ

(A. Durel, expert.)

Le général Pittié était connu pour son aménité. Tous les amateurs qui l'ont pratiqué disent de lui : « C'était un homme fort aimable. » C'était aussi un poète. Il a laissé une collection d'ouvrages de poésies anciennes et modernes, absolument unique, comme aucun amateur n'en possède, et il est bien regrettable qu'elle soit dispersée. Le catalogue, qui comprend 1,298 numéros, n'en donne qu'une faible idée. Non seulement les articles catalogués ont occupé 8 vacations, mais encore on a vendu des livres, *en lots,* pendant quatre jours. Le général Pittié n'était pas difficile sur la condition des volumes; d'ailleurs il est tels livres qu'il faut acheter comme on les trouve, sous peine de les chercher toujours si l'on est trop exigeant.

Il y a peu de chose à relever dans cette vente; il n'y a pas de livres très rares, et, partant, point de gros prix. Voici quelques articles intéressants :

BARBIER : *Les Iambes.* Paris, Canel, 1832, éd. orig., demi-rel. d'Allô; 90 fr.

BEAUVOIR (Roger de) : *La Cape et l'Épée.* Paris, 1837, in-8°, éd. orig., rel. de Marius Michel; 64 fr.

BÉRALDI (Henri) : *Bibliothèque d'un bibliophile.* Lille, Danel, 1885, in-12, pap. vergé de Hollande, br.; 56 fr.

> C'est moi qui ai fait acheter ce livre au général Pittié, chez L. Conquet, deux ou trois jours après son apparition. J'étais absolument convaincu qu'il était appelé à un énorme succès de curiosité et je ne me suis pas trompé. Je vois encore le général me donnant une chaude poignée de main, pour me remercier de lui avoir fait faire cet achat, et se délectant à l'avance de relire certains passages que je lui avais cités.

BOREL (Petrus) : *Rhapsodies.* Paris, Levavasseur, 1832, in-16, cart., non rogné; 43 fr.

— *Madame Putiphar.* Paris, Ollivier, 1839, 2 vol. in-8°, 2 fig., demi-rel. d'Allô, éd. orig.; 47 fr.

BRIZEUX : *Marie.* Paris, Auffray, 1832, in-12, demi-rel. éd. orig.; 45 fr.

CHAUDESAIGUES : *Au bord de la coupe.* Paris, Werdet, 1835, in-12, demi-rel. avec envoi d'auteur; 35 fr.

DAUDET (Alphonse) : *Les Amoureuses.* Paris, Tardieu, 1858, in-12, demi-rel., éd. orig.; 45 fr.

— *Fromont jeune et Risler aîné.* Paris, Conquet, 1885, 2 vol. in-8°; 27 fr.

DONDEY (Théophile) : *Feu et Flamme.* Paris, 1833, in-8°, front. de Célestin Nanteuil, mar. r., éd. orig.; 92 fr.

DUMAS FILS : *Péchés de jeunesse.* Paris, Dufour, 1847, in-8°, br.; 68 fr.

GAUTIER (Théophile) : *Poésies.* Paris, Charles Mary, 1839, in-12, demi-rel., éd. orig.; 83 fr.

— *Albertus.* Paris, Paulin, 1833, in-12, demi-rel., éd. orig.; 85 fr.

— *Mademoiselle de Maupin.* Paris, Conquet, 1883, 2 vol. in-8°, br. papier vélin; 202 fr.

GLATIGNY : *Les Vignes folles*, front. de Bracquemond. Paris, Librairie nouvelle, 1860, in-8°, br., éd. orig.; 35 fr.

HARAUCOURT : *La Légende des sexes*. Bruxelles, 1882, in-8°, br., tiré à 200 exempl. et peu connu; 48 fr.

HUGO (Victor) : *L'Aumône*. Rouen, 1830, in-8°, br., éd. orig.; 36 fr.

— *Marie Tudor*. Paris, Renduel, 1833, front. de Célestin Nanteuil, br., éd. orig., 169 fr.

LASSAILLY : *Les Roueries de Trialph*. Paris, Sylvestre, 1833, in-8°, demi-rel., éd. orig., avec une lettre autographe; 50 fr.

MÉRIMÉE : *Théâtre de Clara Gazul*. Paris, Sautelet, 1825, in-8°, br., éd. orig.; 59 fr.

— *Carmen*. Paris, Lévy, 1884, pet. in-8°, br., illustrations d'Arcos; 67 fr.

Le Monde dramatique. Paris, 1835-39, 3 vol. (il en faut 10); 111 fr.

MOREAU (Hégésippe) : Le Myosotis. Paris, 1838, gr. in-8°, br.; 97 fr.

MUSSET (Alfred de) : *Contes d'Espagne et d'Italie*. Paris, Canel, 1839, in-8°; 79 fr.

— *Un Spectacle dans un fauteuil*. Prose et vers. Paris, Renduel, 1833-34, 3 vol. in-8°, demi-rel.; 105 fr.

La Pléiade. Paris, Curmer, 1842, petit in-8°, mar. grenat; 170 fr.

RICHEPIN : *La Chanson des gueux*. Paris, s. d. Librairie illustrée, in-12, br., couvert., éd. orig.; 21 fr.

SAINTE-BEUVE : *Livre d'amour*. Paris, 1843, in-12, br., 140 fr.

TAMPUCCI : *Poésies*. Paris, Paulin, 1833, in-8°, front. de Célestin Nanteuil, demi-rel., non rogné; 55 fr.

THEURIET : *Sous bois*, préface de Claretie, 15 illustrations de Giacomelli. Paris, Conquet, 1883, pet. in-8°, br.; 28 fr.

VIGNY (Alfred de) : *Chatterton*. Paris, Souverain, 1835, in-8°, front. d'Édouard May, non rog.; 39 fr.

ZOLA : *Nouveaux Contes à Ninon*. Paris, Conquet, 1886, 2 vol. pet. in-8°, ill. par E. Rudaux, exempl. sur papier du Marais; 36 fr.

JULES BRIVOIS
(des Amis des livres).

M. Auguste Vulliet, professeur de littérature à l'Académie de Lausanne, va mettre en vente une très belle collection de livres modernes.

Dans le catalogue qui comprend plus de 1,400 numéros, nous remarquons des éditions originales de Balzac, Banville, Janin, V. Hugo, Mérimée, Musset, ainsi que nombre d'ouvrages romantiques des plus rares. Les livres illustrés forment la majeure partie de cette collection qui sera dispersée du 13 au 20 de ce mois à la salle Sylvestre.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ceux de nos lecteurs qui désireraient avoir le catalogue de cette bibliothèque fort curieuse peuvent la demander à M. Durel, libraire-expert, passage du Commerce, à Paris.

UN LIVRE DE 131,000 FRANCS. — Dans un des derniers catalogues de M. Quaritch, un exemplaire des Psaumes de Fust et Schœfer de 1459, le second, incunable où la date est indiquée, est offert aux amateurs au prix de 131,000 fr.

AUTOGRAPHES

TOUS ADRESSÉS A L'AUTEUR DES « RACONTARS »
ET DEVANT ÊTRE PUBLIÉS PROCHAINEMENT DANS LE LIVRE
QUE NOUS AVONS PRÉCÉDEMMENT SIGNALÉ

Mme Adam (*Juliette Lamber*). -- *Duc d'Aumale :* Plusieurs autographes, dont une lettre relative à son exil. — *Ferdinand de Lesseps* (quatre pages) : Franc-maçonnerie et Panama. — *Jules Simon :* Autographe piquant sur ses relations hebdomadaires avec un journal très répandu. — *Jules Ferry :* Deux autographes, dont un de quatre pages : Lettre extrêmement intéressante résumant ses opinions sur la situation politique actuelle, datée du 6 octobre courant. — *Octave Feuillet :* Plusieurs lettres du plus grand style. Détails inédits. — *Cuvillier Fleury :* Compliments courtois en réponse à l'envoi d'un exemplaire du « Voyage dans un Grenier ». — *Baron James-Ed. de Rothschild :* Quatre pages. — *Émile Picot.* — *Littré :* Discours superbe sur les origines du canal de Panama, lu par le F.·. Cousin dans une grande « tenue » de la loge la Clémente-Amitié, devant une assistance nombreuse et très choisie. Ferdinand de Lesseps et sa famille assistaient à la séance. La soirée a fini au « Grenier ». — *Émile de Girardin.* — *L. Gambetta :* Félicitations sur l'admission d'Henri Cousin à l'École polytechnique, avec le nº 1, à dix-sept ans. — *Camille Doucet.* — *Baron Pichon :* Remerciements, au nom de la Société des Bibliophiles français, pour l'hommage d'un exemplaire du « Voyage dans un Grenier. » — *E. Paillet,* Président de la Société des « Amis des Livres ». — *Baron Portalis.* — *Henri Béraldi.* — *Henry Houssaye.* — *L. Danel,* typographe du « Grenier », etc., etc.

On en passe et non des moindres.



LA

DIRECTION GÉNÉRALE DE L'IMPRIMERIE

ET DE LA LIBRAIRIE

(1810-1815.)

« Un corps censorial craindra toujours de n'en pas faire assez et par conséquent en fera toujours beaucoup trop. »

(Napoléon. — Séance du Conseil d'État du 11 avril 1809.)



Une bienveillante communication, qui nous a été faite à la Bibliothèque nationale par le département des Manuscrits, nous a mis à même de compléter l'étude que nous avons publiée en 1882 sur les faits et gestes de la censure impériale. Nous avons eu sous les yeux deux grands registres renfermant les procès-verbaux des censeurs de 1811 à 1813. Ces procès-verbaux contiennent trois cents et quelques décisions; nous en avons retenu les plus intéressantes. En y adjoignant une certaine quantité de notes et de rapports que nous avions recueillis aux Archives nationales lors de notre travail d'ensemble[1] et que nous avions réservés, nous nous trouvons aujourd'hui en état de présenter au lecteur un nouvel exposé de l'organisation et des opérations de la direction générale de l'imprimerie et de la librairie (c'était alors le nom

1. Voir *la Censure sous le premier Empire*, chez Perrin, in-8°.

officiel de la censure) pendant la période qui comprend les années 1810 à 1815. On verra qu'à la censure politique les censeurs ont essayé d'ajouter une sorte de critique littéraire, ce qui n'est peut-être pas le résultat le moins piquant de nos recherches.

Un mot d'abord sur la direction générale, sur son administration et ses modes de procéder.

I

Le 5 février 1810, un décret, longuement débattu en Conseil d'État devant l'empereur, institua une direction générale de l'imprimerie et de la librairie. Le directeur général était un personnage. On lui donnait une escorte de six auditeurs et de quinze à vingt censeurs, sans compter les inspecteurs, les commissaires et les employés subalternes. Le décret régissait à la fois les imprimeurs, les libraires, et par là même les éditeurs et les auteurs. A dater du 1er janvier 1811, le nombre des imprimeurs allait être limité dans chaque département, et celui des imprimeurs à Paris réduit strictement à soixante. Le brevet d'imprimeur était délivré par le directeur général, sous l'approbation du ministre de l'intérieur. Ce brevet était enregistré au tribunal civil du lieu de l'impétrant, lequel prêtait serment de ne rien imprimer de contraire aux devoirs envers le souverain et à l'intérêt de l'État. Les libraires, eux aussi, étaient obligés d'être brevetés et assermentés. Les brevets ne pouvaient être accordés qu'aux libraires ayant justifié de leurs bonnes vie et mœurs, ainsi que de leur attachement à la patrie et au monarque. Les contrevenants à ces dispositions étaient menacés d'être traduits devant les tribunaux et punis suivant les rigueurs du Code pénal. Chaque imprimeur était tenu de posséder un livre coté et paraphé par le préfet. Ce livre, renfermant par ordre de date le titre de chaque ouvrage et le nom de l'auteur, devait être présenté à toute réquisition et visé par tout officier de police.

Voici maintenant quelles étaient les prérogatives du directeur général. Il pouvait, *si bon lui semblait,* ordonner l'examen de chaque ouvrage et surseoir à l'impression, indiquer à l'auteur les changements ou suppressions jugés nécessaires et, sur son refus, défendre la vente de l'ouvrage, faire rompre les formes et saisir les feuilles ou exemplaires déjà imprimés[1]. Lorsque le directeur général estimait qu'un livre intéressait quelque partie du service public, il en prévenait le ministre compétent ; sur sa demande, il en ordonnait l'examen. Après une réclamation de l'auteur, il prescrivait un second examen et statuait définitivement, assisté d'un certain nombre de censeurs. Cette mesure libérale ne fut jamais appliquée. Les décisions répressives du directeur général s'appuyaient sur la confiscation et l'amende, outre les peines prononcées par les tribunaux de police sur sa réquisition. Il y avait lieu à la confiscation et à l'amende :

1° Si l'ouvrage paraissait sans noms d'auteur et d'imprimeur ;

2° Si l'auteur ou l'imprimeur n'avait pas fait l'enregistrement et la déclaration préalables ;

1. Pour *l'Allemagne* de Mme de Staël, on n'attendit pas que l'auteur fît les corrections exigées.

3° Si l'impression et la publication n'avaient pas été suspendues pendant l'examen de l'ouvrage ;

4° Si l'ouvrage avait été publié sans la permission ou malgré la défense du directeur général ;

5° Si l'ouvrage, imprimé à l'étranger, circulait sans permission ou sans estampille ;

6° Si l'ouvrage était imprimé sans le consentement de l'auteur ou de l'éditeur.

L'imprimeur était contraint de déposer à Paris, à la préfecture de police, et en province à la préfecture du département, cinq exemplaires de chaque ouvrage : deux pour la Bibliothèque impériale, un pour le ministre de l'intérieur, un pour la bibliothèque du Conseil d'État, un pour le directeur général. Les inspecteurs de l'imprimerie et de la librairie, les officiers de police étaient chargés de constater les délits et contraventions. Le produit des amendes et des confiscations, ainsi que le produit des droits sur les livres venant de l'étranger, s'appliquaient aux dépenses de la direction générale. Les censeurs étaient donc intéressés à multiplier le nombre des confiscations pour augmenter leurs revenus. Telle est, en abrégé, la législation draconienne que contenaient les cinquante et un articles du décret du 5 février 1810. L'empereur, qui avait pris une part importante à la discussion et à la rédaction de ce décret, en avait résumé l'esprit dans cette déclaration catégorique : « La société ne doit que la mort à quiconque s'arme pour la déchirer. L'imprimerie est un arsenal qu'il importe de ne pas mettre à la disposition de tout le monde. Le droit d'imprimer n'est pas du nombre des droits naturels. Celui qui se mêle d'instruire fait une fonction publique et dès lors l'État peut l'en empêcher. Il importe peu à l'État qu'un homme qui se fait imprimeur soit capable ou incapable ; mais il lui importe beaucoup que ceux-là seuls puissent imprimer qui ont la confiance du gouvernement. Celui qui parle au public par l'impression est comme celui qui lui parle dans une assemblée ; et certes personne ne contestera au souverain le droit d'empêcher que le premier venu ne harangue le peuple. L'imprimerie n'est point un commerce. Il ne doit donc pas suffire d'une simple patente pour s'y livrer ; il s'agit ici d'un état qui intéresse la politique et dès lors, la politique doit en être le juge [1]. »

En conséquence, l'empereur avait demandé qu'on étouffât dans leur germe les efforts de ceux qui voudraient susciter des troubles. Ce qu'il disait de l'imprimerie, il le disait *à fortiori* des auteurs et lui, qui jusqu'en 1810 avait paru s'opposer au rétablissement de la censure, il réclamait officiellement des censeurs. Il était arrivé, par le décret du 5 février, à limiter le nombre des imprimeurs, à soumettre la presse et la librairie à une surveillance étroite, à armer le directeur général de pouvoirs absolus, à permettre, sur un soupçon, de cartonner, de saisir, d'interdire les ouvrages ; d'infliger, sur un simple caprice, des confiscations, des amendes et des emprisonnements ; de soumettre, en un mot, les imprimeurs, les éditeurs et les auteurs aux volontés indiscutables d'une dictature légale.

Le directeur général, qui devait statuer en dernier ressort sur toute publication, devenait ainsi l'arbitre de l'imprimerie et de la librairie, l'arbitre de la

1. Conseil d'État. Séance du 12 décembre 1809.

presse. Le 12 février, le comte Portalis fut nommé à ce poste difficile. Son règne dura près d'une année. C'était un esprit distingué et fort cultivé. Fils de l'éminent Portalis, le ministre des cultes, il était arrivé au Conseil d'État, et par ses travaux assidus, par son intelligence, il avait rapidement attiré l'attention de l'empereur. Ses opinions favorables à l'établissement d'une censure rigoureuse le désignèrent au choix de Napoléon pour les fonctions de directeur général. Il avait soutenu, dans la discussion au Conseil d'État, que « le droit d'imprimer était subordonné au droit qu'avait le gouvernement d'en empêcher les abus ». Toute la théorie d'un régime autoritaire était résumée dans cette déclaration. Aussitôt nommé directeur général, il avait pris ses fonctions comme il prenait toutes choses, c'est-à-dire au sérieux, et traité durement les auteurs, les imprimeurs et les libraires. Mais ce zèle et cette rigueur ne l'empêchèrent pas de subir bientôt lui-même une disgrâce complète. Voici quelle en fut la cause. Le pape Pie VI, prisonnier à Savone, refusait de donner l'institution à vingt-deux évêques nommés par l'empereur. Malgré la défense du souverain pontife, le cardinal Maury alla occuper le siège de l'archevêché de Paris. Pie VI envoya un bref qui interdisait au chapitre de la cathédrale de recevoir le cardinal Maury. Portalis laissa imprudemment publier le bref, ce qui exaspéra Napoléon. Le 15 janvier 1811, le Conseil d'État étant réuni, l'empereur entra à l'heure accoutumée. « Il s'assit, rapporte le duc de Broglie qui avait vu la scène, il prit son binocle et en dirigea les deux branches sur M. Portalis. Cela fait, il appela sur l'ordre du jour une première affaire et la mit en discussion, interrogeant pour qu'on lui répondît. Après avoir renouvelé ce jeu plusieurs fois, comme un chat qui guette une souris, il se tourna vers l'archichancelier et lui demanda si M. Portalis était là. Celui-ci s'étant incliné affirmativement, il s'élança sur sa victime comme un oiseau de proie et la secoua, pour ainsi dire, pendant plus d'une heure et demie, sans lui laisser ni le temps de répondre, ni presque celui de respirer. Enfin, quand son vocabulaire d'invectives fut épuisé et que l'haleine lui fit défaut, il termina par cette apostrophe foudroyante : « Sortez de mon Conseil, que je ne vous voie « plus ! Retirez-vous à quarante lieues de Paris !... » Le pauvre M. Portalis, qui n'avait pu saisir un intervalle pour placer deux mots, ne se le fit pas dire deux fois ; il sortit à pas pressés, laissant sur sa petite table un portefeuille à demi ouvert et son chapeau[1]... » Napoléon l'exila aussitôt et lui enleva toutes ses dignités. Ce ne fut que deux ans après qu'il le rappela et le nomma premier président de la cour d'Agen. Le successeur de Portalis à la place de directeur général de l'imprimerie et de la librairie fut le général baron de Pommereul. Jusqu'à la chute de l'Empire, il y apporta la même rigueur, mais moins de connaissances littéraires. Il fut secondé dans sa besogne contre les écrivains par un autre général, Savary, duc de Rovigo, ministre de la police. Les journaux, les livres, les pièces de théâtre n'étaient plus sous le régime des ciseaux, mais sous le régime du sabre. Qu'on songe un peu à cette situation : la littérature confiée aux soins paternels de deux généraux[2] !

1. *Souvenirs du feu duc de Broglie*, t. Ier, p. 122 à 124.

2. Le général de Pommereul fut aussi rudoyé par l'empereur, au retour de Russie. « J'en rougis pour la nation, disait Napoléon, la censure est bien inepte. Pommereul lui-même, tout philosophe qu'il est, n'y voit pas plus clair que son prédécesseur. »

La plupart des censeurs, qui avaient escorté Portalis, escortèrent avec le même empressement le général de Pommereul ; plus tard ils déploieront le même zèle vis-à-vis de Royer-Collard et de Villemain. C'étaient les sieurs Lacetelle, Sauvo, Pellenc, Desrenaudes, Schiaffino, Esménard, Lemontey, d'Avrigny, de Dampmartin, Johanneau, Tabaraud, Salgues, Demanne, Vanderburg, Beaulieu, Delasalle, Dumont, Janson, Riccius, Brousse-Desfaucherets et le terrible Coupart. Celui-là, il semble qu'on le voie tenant en main les ciseaux, le sabre ou quelque autre instrument tranchant, et coupant, taillant, rognant sans cesse. Infortunés censeurs ! la caricature, pour venger les écrivains, va les représenter armés de gigantesques ciseaux ou couperets, la visière verte sur le front, lacérant des journaux et des livres, poursuivant des auteurs affolés, tandis que des hiboux et des chauves-souris, leurs oiseaux préférés, volent lourdement autour d'eux... Mais il ne faut pas croire qu'ils se résignent à accepter ces fonctions par une triste nécessité ; ils en sont fiers, si l'on en juge par la lettre suivante que l'un d'entre eux, Delasalle, écrivait le 20 avril 1810 à Portalis :

« Monsieur le comte,

« Je viens de recevoir l'expédition que vous m'avez fait l'honneur de me transmettre du décret du 13 avril 1810, par lequel Sa Majesté m'a nommé censeur impérial. Un zèle et un dévouement sans bornes sont les seuls moyens que j'aie de répondre à cette marque honorable de confiance. Mais les lumières que je puiserai près d'un chef tel que vous et votre bienveillante indulgence rassureront les premiers pas que je vais faire dans cette carrière délicate.

« Daignez recevoir[1], etc. »

Ne croirait-on pas entendre les vagissements d'un faible nourrisson des Muses ou les soupirs d'un jeune et intéressant disciple de l'abbé Delille ? Que dire de cette humilité qui « va puiser des lumières » auprès d'un chef éminent et qui implore sa bienveillante indulgence pour « rassurer ses premiers pas » ? Nous parlions tout à l'heure de la caricature. Cham ou Gavarni auraient fait merveille en figurant « les premiers pas d'un censeur dans sa carrière délicate » ! N'accusons cependant pas trop Delasalle, car, chargé d'examiner l'*Allemagne* de Mme de Staël, il se borna à demander une dizaine de changements, tandis que la direction générale et le ministre de la police exigèrent la suppression intégrale du livre.

Les censeurs touchaient un traitement annuel de 1,200 francs, ce qui eût été plus que modeste, s'ils n'eussent obtenu en même temps une rétribution proportionnelle à leurs travaux sur les fonds de la direction générale. Or, comme cette direction était en très grande partie alimentée par les confiscations, les amendes et le produit des saisies faites sur la librairie et la presse, on peut établir que les censeurs vivaient au détriment des écrivains dont ils scrutaient les ouvrages. C'était un vrai fonds de reptiles. Outre les censeurs spéciaux, la police avait à elle un bureau dit de l'*Esprit public*, où se trouvaient entre autres Étienne, Jay, Tissot, Arnault, Michaud, Jouy, Sauvo, de Montlosier, le baron Trouvé et Barère. Oui, l'affreux Barère, le pourvoyeur de la

1. *Revue rétrospective*, 1835, t. III.

guillotine, était aujourd'hui le pourvoyeur de la police. Après avoir dénoncé les hommes politiques, il dénonçait les hommes de lettres. Comme on l'a dit, il ne pouvait se passer de rapporter. Mais les autres !... Ce métier surprendrait beaucoup, si l'on ne savait qu'alors il ne paraissait pas déshonorant de mettre son talent au service des policiers. Nous avons fait du chemin depuis. Mais, en 1810, plus d'un considérait comme un honneur d'aller déjeuner et dîner avec le ministre de la police et d'en recevoir des gratifications pour avoir dénoncé ou abîmé ses confrères.

L'empereur avait eu une plus haute idée des censeurs Qu'on lise les différents projets qu'il s'est fait présenter à ce sujet, de 1808 à 1810, et l'on verra qu'il les voulait honorables et honorés. « L'exercice de la censure, disait-il en 1808, doit être confié à un corps de magistrats et non à la police. La police est un moyen extrême qu'on ne doit pas employer dans la marche habituelle de l'administration. » Malgré cette observation, la police faisait main basse sur les livres, les pièces et les journaux. L'empereur s'en plaignait en 1809 : « La presse qu'on prétend libre est dans l'esclavage le plus absolu. La police cartonne et supprime, comme elle le veut, les ouvrages. Rien de plus irrégulier, rien de plus arbitraire que ce régime. » Aussi désirait-il des censeurs choisis, des magistrats en quelque sorte. « La surveillance de la presse, ajoutait-il, sera beaucoup mieux dans un collège de magistrats. Le tout est de l'organiser sagement et de ne pas laisser subsister plus longtemps l'arbitraire. » Mais parfois il reculait devant l'établissement définitif de la censure. Il s'en défiait. « Un corps censorial, méconnaissant la pensée du gouvernement, craindra toujours de n'en pas faire assez et par conséquent en fera toujours beaucoup trop. » On aurait dit qu'il semblait prévoir l'immense série de sottises qui se préparait. Il allait jusqu'à redouter le nom même de l'institution. « Il faut, disait-il encore en 1809, éviter le mot de censure dans le décret. On pourrait donner au corps qui sera formé le nom de tribunal de l'imprimerie. » Ce nom lui déplaît à son tour. Il y substitue la dénomination de tribunal de censure. Il définit alors lui-même la censure. « C'est, dit-il, le droit d'empêcher la manifestation d'idées qui troublent la paix de l'État, ses intérêts et le bon ordre. » Cette définition faite, il veut que la censure soit appliquée avec modération, avec intelligence. Il en écarte absolument la main de la police. « Cette législation, déclare-t-il, serait antisociale qui, chez une grande nation, soumettrait l'imprimerie tout entière à la police. » Et en 1810, dans les débats qui précèdent l'adoption du décret, il fait remarquer une fois de plus qu'il est indispensable de protéger les auteurs et les imprimeurs contre l'arbitraire de la police. « Qui garantira, ajoute-t-il, les gens de lettres des vexations de la police, si leurs plaintes ne peuvent parvenir que par elle ? » Mais, malgré ces bonnes intentions et ces déclarations bienveillantes, la police reste ce qu'elle était auparavant : maîtresse du sort des écrivains et des éditeurs. Un exemple est célèbre entre tous. La censure, grâce à certaines modifications et suppressions, croit autoriser la vente et la circulation de *l'Allemagne*. Savary, avec la politesse d'un huissier qui conduit un débiteur en prison, malmène Mme de Staël et la condamne à un exil impitoyable. Quant au livre, on sait ce qu'il en fit. Si la direction générale et le ministère de la police se chamaillèrent quelquefois, ce ne fut pas pour adoucir le sort des auteurs; mais pour lutter de sévérité et

d'arbitraire à leur égard. On verra bientôt ce que Napoléon lui-même pensait de leurs rigueurs. Il y a un mot qui revient sans cesse sur ses lèvres à propos des censeurs, c'est « leur bêtise ». Il faut reconnaître qu'il est fréquemment justifié.

II

Toutes les semaines, la direction générale faisait dresser un bulletin où figuraient, avec un numéro d'ordre, le rapport sommaire de chaque censeur et la décision du directeur général. Le personnel des bureaux s'accrut rapidement. De huit censeurs on passa à vingt. On les flanqua de six auditeurs au Conseil d'État, de quatre chefs de bureau, d'un commissaire de police, de six inspecteurs à Paris, de vingt-quatre inspecteurs en province, de vingt-cinq commissaires aux frontières, sans compter un nombreux attirail de commis. Tout ce monde famélique, qui formait un petit ministère, voulut justifier son avidité et sa raison d'être en tombant à bras raccourcis sur les malheureux écrivains. Nous allons passer en revue de curieux rapports, qui jusqu'ici avaient, pour une certaine partie, échappé à nos investigations. Ils peuvent être examinés sous deux aspects principaux : la politique et la critique littéraire. Car si les censeurs mettent un soin attentif à proscrire toute allusion désagréable au gouvernement, ils se croient aussi en droit de diriger l'esprit public et ils ajoutent à leurs ciseaux impitoyables la lourde férule du régent.

Les ouvrages qui traitent de la Révolution et de l'ancienne monarchie sont l'objet d'une attention scrupuleuse. Ainsi *les Tombeaux du* XVIIIe *siècle* sont interdits « parce qu'il est inutile d'évoquer de pareilles ombres, à commencer par le tombeau de Louis XVI, dont il semble qu'on se plaise plus que jamais à rappeler le souvenir ». Pour la même raison, on saisit *les Prisonniers du Temple, le Cimetière de la Madeleine, la Correspondance de Louis XVI, les Pensées et Maximes de Louis XVI, les Mémoires justificatifs pour Louis XVI, l'Histoire de Louis XVI, les Mémoires de Mesdames, tantes du roi; les Ludoviciana, les Mémoires de la princesse de Lamballe, la Vie de Mme Élisabeth,* etc. Les plus innocents ouvrages ne trouvent pas grâce devant la férocité des juges. On saisit *le Jeu des rois,* composé par M. l'abbé Vuillem, car la famille du grand dauphin, Louis XVI et les siens, y gagnent un trop grand nombre de jetons : « Si ce moyen est excellent, dit le censeur, pour graver dans l'esprit des enfants les souvenirs qu'on veut leur inculquer pour leur apprendre à aimer et à admirer le nom de leur souverain, il faut s'en servir et les appliquer à d'autres personnages. Le directeur général a pensé que de tels livres devaient désormais être faits dans un autre esprit; qu'il importait de former la jeunesse aux sentiments d'amour et de fidélité qu'elle doit à la dynastie présente, et qu'il fallait écarter de la circulation tout ce qui pouvait tendre à rappeler des souvenirs ou faire renaître des affections qui blessent les intérêts de l'État. »

Dans *les Synonymes français,* de Leroi de Flogis, on a retranché des allu-

sions au sort de Louis XVI, à la misère des rentiers de l'État, au 10 août, au 2 septembre, au 13 vendémiaire, à la captivité de Pie VI. « On a fait disparaître toutes ces sottises doublement inconvenantes dans un pareil cadre. » Turgot est mis à l'index et Dupont de Nemours, qui publie ses œuvres, est lui-même morigéné. « On a cru qu'on ne pouvait laisser imprimer, même sous le nom de Turgot, des préceptes donnés aux philosophes sur la meilleure manière à suivre pour attaquer la monarchie... » M. Cizos, avocat, n'a pas la permission de dire dans la publication de ses *Procès criminels* « que l'intrigue effaça son nom de la liste des magistrats après l'époque du 18 brumaire ». M. Grouber de Groubenthall, qui a été si bien ridiculisé par Rivarol, a voulu faire *le Parallèle politique des souverains les plus célèbres;* mais il ne recueille pas le fruit de ses efforts et de ses louanges. Il a désiré prouver que Napoléon méritait le titre de Grandbien mieux que Sixte-Quint, Henri IV, Cromwell, Louis XIV, Pierre Ier, Charles XII et Frédéric II. Cela ne suffit pas. « Dans ce parallèle, observe la censure, on ne trouve pas de traces de savoir et de goût. L'opinion de l'écrivain n'est pas assez franche. Entouré de débris d'un vieille admiration pour les derniers règnes, il ne conserve plus de couleurs pour peindre le siècle présent et les prodiges que nous voyons tous les jours. » Dans la *Notice historique sur la ville de Clisson,* les passages relatifs aux troubles de la Vendée sont effacés. Le critique Geoffroy, fort bien en cour cependant, ne peut lui-même sauver son article *Mahomet.* « Il est écrit d'un ton qui ne peut plus se supporter, parce que les partis qui ont déchiré la France ne sont plus en présence. » Dans *les Mélanges de littérature* de l'abbé de Lévirac, la philippique appelée Chersonèse et la harangue des Scythes à Alexandre sont rayés comme renfermant des allusions dangereuses. On invite Jomini à revoir *les Campagnes de la Révolution* « afin de raconter les faits sans exagération, d'énoncer les principes sans déclamation et employer le plus de ménagements possibles, quand il cite les noms des souverains ». M. Guy-Marie Scellier reçoit communication du procès-verbal suivant à propos de ses *Annales françaises :* « J'ai supprimé, lui dit-on, tout le récit du procès du Collier. Je crois qu'il y aurait de l'imprudence à reparler aujourd'hui de cette affaire qui est appréciée depuis longtemps. J'ai supprimé des dénominations injurieuses, telles que celles-ci : conjurés, factions. » Un autre censeur est plus radical que le précédent. Voici sa décision sommaire sur un ouvrage intitulé *le Règne de Louis XVI :* « J'ai supprimé tout ce qui concerne particulièrement la personne de Louis XVI. » Un autre retire des *Éphémérides politiques* de M. Noël l'histoire du 18 brumaire, « dont la publication offrait des inconvénients assez graves ». Celui-ci, dans *la Correspondance d'un émigré français* de Victor Laisné, enlève le mot *émigré* « qui donne une couleur trop passionnée à l'ouvrage ». Celui-là exige la remise en œuvre de la notice sur le général Championnet, car l'auteur ne parle que de République : « Nous sommes trop voisins de ces temps d'orages (on était en 1812) pour rappeler ainsi sans tact et sans mesure des principes qui ne sont plus heureusement ceux du gouvernement. » Dans la *Biographie universelle,* à l'article « Charlotte Corday », on retranche l'admirable interrogatoire de cette fille sublime « parce qu'il est inutile et tout à fait déplacé ». On ordonne la refonte de l'article « Cromwell » et de l'article

« Crilion ». Marie-Joseph Chénier est soumis, lui aussi, à la censure pour ses *Œuvres inédites.* On corrige *Nathan le Sage,* on supprime *le Camp de Grandpré,* on retranche ce vers dans *Ninon :*

Un roi même à confesse a besoin d'un flatteur!

Et dans l'épisode d'*Olinde et* de *Sophronie*, de Rivarol, on raye également ce vers :

Lorsqu'il flatte César, peut-il être sincère?

Les dictionnaires sont l'objet de la plus rigoureuse surveillance. Dans le *Dictionnaire universel* de Prudhomme, on réduit l'article *Louis XVI* « au pur énoncé des faits ». Le dictionnaire de Boiste fut expurgé en plusieurs endroits. Au moment où une nouvelle édition se préparait, M. Portalis, directeur général de l'imprimerie et de la librairie, ayant entendu dire que M. Boiste avait eu jadis des démêlés avec la police, voulut, avant de donner son autorisation, savoir ce qu'il en était. Il écrivit au préfet de police Dubois, qui lui répondit le 25 juillet 1810 :

« Monsieur et cher collègue,

« Vous désirez savoir à quelle époque fut prohibée la vente d'une édition du dictionnaire du sieur Boiste, homme de lettres et imprimeur à Paris, et quelles sortes de mesures furent prises relativement à cette édition. Au mois de germinal an XIII, mon collègue, chargé du deuxième arrondissement de la police générale de l'empire, me prévint que, dans le département de la Meurthe, on vendait un ouvrage ayant pour titre : *Dictionnaire universel de la langue française et Manuel d'orthographe et de néologie*, deuxième édition, où se trouvait l'article suivant :

« SPOLIATEUR, s. m. *Spoliator,* qui dépouille, qui vole. — Spoliatrice, s. f. — *Buonaparte.*

« Cette édition, avouée par le sieur Boiste, qui en était l'éditeur, contenait effectivement cet article. Je la fis mettre sur-le-champ sous les scellés. Le sieur Boiste déclara qu'il n'avait ajouté le nom de *Buonaparte* à l'article en question que parce que le mot *spoliatrice* était neuf, qu'il était de l'empereur et que Sa Majesté l'avait employé en parlant de l'Angleterre. Il fit observer au surplus qu'il existait dans le même dictionnaire six autres mots nouveaux qui étaient de Sa Majesté, et qu'à chaque article il avait également ajouté le nom *Buonaparte.* Cette explication parut satisfaisante, et il fut constant que le sieur Boiste n'avait point eu de mauvaise intention. En conséquence, Son Excellence le ministre de la police générale décida, le 9 germinal an XIII, sur mon rapport du même jour, que les scellés seraient levés, qu'il serait fait un carton à l'endroit indiqué, à cause des étrangers et même des Français qui ne connaissent pas ce que c'est que *néologie.* Le carton fut fait de suite, et l'ouvrage, qui paraissait depuis l'an XI, fut remis dans la circulation.

« Recevez, etc.

« DUBOIS[1]. »

1. *Revue rétrospective*, t. Ier, 1833.

Ce n'était pas seulement le nom de Bonaparte qu'il convenait de respecter, mais encore les noms de personnages français ou étrangers. Dans les lettres de la marquise du Deffand à Horace Walpole, on biffe certains passages « pour ne blesser en rien les égards dus au gouvernement et à quelques personnes encore vivantes ». Le sieur Pietri a dit, dans *les Lettres d'un jeune Corse,* que l'empereur était digne de renverser les rois. Le censeur biffe ces derniers mots, car « l'empereur ne renverse pas les rois, il renverse ses ennemis ». M. Leschevin a cité, dans *Un voyage à Genève et à Chamonix,* les vers suivants qu'il a copiés sur le registre tenu par le berger du Montanvert :

Ah! je sens qu'au milieu de ces grands phénomènes,
De ces tableaux touchants, de ces terribles scènes,
Tout élève l'esprit, tout occupe les yeux...
Le cœur seul un moment se repose en ces lieux.

Le censeur, qui semble avoir prévu les mésaventures de M. Périchon, refuse d'autoriser la publication de ces vers, car ils sont de Sa Majesté l'impératrice Joséphine. Ils ne peuvent circuler sans sa permission.

Un auteur vient d'écrire *les Promenades d'un désœuvré dans la ville de Saint-Pétersbourg*. Le censeur trouve que les Russes y sont fêtés hors de propos. Il allait user de rigueur, mais il réfléchit « qu'on peut bien, en temps de paix, laisser louer les Russes chez une nation dont le souverain a la glorieuse habitude de les battre en temps de guerre ». Par contre, on élimine le récit des atrocités commises par les Turcs sur nos prisonniers, dans la relation de *la Captivité des Français en Turquie.* La raison en est assez curieuse : « Ces détails ne pourraient être rendus publics que si nous étions prêts à entrer en campagne contre les Turcs et s'il fallait animer la nation et nos soldats contre ce peuple féroce et sans pitié. » Il n'est pas plus permis d'attaquer notre armée. Le censeur, qui a examiné l'*Histoire de l'indépendance des États-Unis,* fait cet aveu : « J'ai supprimé au tome II cette phrase : Il appela l'attention « sur l'imprudence d'adopter la coutume, devenue générale en Europe, d'entre- « tenir de grandes armées de ligne, fléau du gouvernement et principal instru- « ment de l'esclavage des peuples. » Dans la correspondance de Grimm, on a rayé des personnalités offensantes pour les parents de quelques personnes distinguées de ce temps. L'*Histoire du général Monk*, à la veille de paraître, est suspendue en mai 1812. « Le nom de Monk, est-il dit, a été souvent prononcé de nos jours. La malveillance est toujours attentive à recueillir ce qui peut la flatter ou l'encourager. Le souverain est absent... » Même décision pour les *Mémoires de Mme Clarke.* En voici le motif, qui est original : « Que les princes et les rois aient des maîtresses, qu'ils subissent comme les autres hommes le joug des faiblesses humaines, c'est un mal inévitable qu'un homme sage doit se contenter de déplorer ; mais craignons de dégrader la dignité des rois en révélant leurs faiblesses. Les monarchies ne sont pas assez vieilles aujourd'hui pour les exposer au choc trop puissant des pamphlets. » La tragédie *les Polonais,* de M. de la Montagne, contient les mots : « liberté, tyrannie, peuple et tyran ». Le censeur dit avec une touchante naïveté : « Je les ai supprimés, car ils ne conviennent ni au pays ni au peuple polonais. » Dans l'*Histoire de la guerre entre la France et la Russie*, par Beccatini, on enlève « quel-

ques passages offensants pour nos alliés les Autrichiens ». Mais alors qu'on se hâte. Ceci est écrit le 17 novembre 1812 et bientôt l'Autriche va se tourner contre la France, profiter de ses revers et lui donner le coup de pied de l'âne. D'autre part, les *Lettres russes* du général baron d'Utray sont interdites « comme trop favorables à la Russie ». Nougaret a cru trouver un excellent titre sous cette rubrique : *Beautés de l'histoire de la Russie.* Ordre lui est donné de supprimer le mot *Beautés*. *La Divine Comédie* elle-même n'est pas plus épargnée, « et plusieurs détails inutiles relatifs aux Vêpres siciliennes », sont prudemment retirés. Un auteur a osé intituler son livre : *Des moyens de consolider le gouvernement démocratique.* Ce serait presque une œuvre révolutionnaire. Elle ne sera lancée dans la circulation que sous ce titre nouveau : *Des moyens par lesquels on a cherché à consolider,* etc. *Le Rosier des guerres* de Louis XI n'échappe pas à l'œil vigilant des censeurs. Ils exigent le retranchement du chapitre III intitulé : « l'Antiquité de la race. » Ils exigent aussi une seconde réfection de la notice sur le général Championnet, parce que l'auteur ne parle que de République; ils veulent l'obliger à effacer et « la cause de la liberté et les torches républicaines »; et pris de pruderie soudaine dans l'examen de cet ouvrage, ils demandent le remplacement des mots : « Vénus aux belles f..... » par « Vénus Callipyge ».

Les ouvrages religieux attirent sans cesse l'attention de la direction générale. *Les Étrennes religieuses* sont interdites, « parce que les libertés gallicanes y sont immolées à la personne du pape ». *Les Anecdotes chrétiennes* de l'abbé Reyre subissent le même sort, « à cause de ses prétentions ultramontaines les plus opposées aux lois et à notre gouvernement ». On écarte du *Cours d'instructions familières à l'usage des ecclésiastiques* le passage relatif à la persécution récente de la Révolution. « N'a-t-on, disent les censeurs, persécuté que les prêtres? » On rature également de nombreux passages dans *le Christianisme* de Biret, car cet ouvrage contient trop d'animosité contre les scènes malheureuses de la Révolution...

La censure, si barbare en général pour les hommes de lettres, protégeait avec une sorte d'acharnement les écrivains aux gages du gouvernement. De ce nombre était le critique Geoffroy, qui, par son esprit acerbe et son franc parler, s'était attiré force haines. Un jour, Luce de Lancival voulut le satiriser dans un opuscule intitulé *Folliculus*. Le censeur, chargé de l'examen, mit de l'émotion dans son rapport : « Si l'on veut, dit-il, occasionner un grand scandale littéraire, il faut imprimer un semblable ouvrage. Mais alors on prépare des scènes de désordre... Je crois que le gouvernement désire quelquefois que l'opinion publique soit occupée par un événement qui offre quelque aliment à son avide curiosité, mais je pense que la publication du poème produirait un effet contraire à celui que l'on s'en est promis... Sera-t-il donc permis de courir sus à M. Geoffroy et de le déchirer avec une sorte de férocité?... » Le censeur redoutait les réponses, les récriminations, les accusations, les pamphlets, etc. *Folliculus* fut donc interdit. Mais, trois mois après, un sieur Bouvet reprend l'ouvrage de Luce de Lancival sous le titre de *Folliculi*. Ce pluriel semble singulier. On refuse également à son travail l'autorisation de paraître. Il est offensant pour le *Journal de l'Empire* qu'il accuse d'astuce, de plagiat, d'hypocrisie, de lâcheté, de haine. Un sieur Raoul, dans ses *Fragments philosophi-*

ques et littéraires, appelle Geoffroy « le grand juge ». Cette plaisanterie est anodine, mais elle choquerait Geoffroy. Donc il faut la passer sous silence. Par contre, on tolère dans l'étude de Salgues sur *Paris* le chapitre intitulé « le Geoffroi ». Le censeur, qui connaît l'ornithologie, en donne gravement une raison amusante : « On s'est assuré que le geoffroi dont il est question est un oiseau qui porte ce nom dans le nouveau dictionnaire d'histoire naturelle. » Ce n'est pas seulement Geoffroy qu'on défend, c'est Fiévée, c'est Pariset, c'est Palissot. Ainsi, dans la correspondance de Grimm, « on adoucit des passages désagréables pour M. Palissot ». Le censeur fait suivre ces corrections de cette étonnante remarque : « Après avoir vu devant moi l'empereur et les grands intérêts de la politique et de la morale, j'ai fait, pour le reste, avec mon bon sens, comme il m'a guidé! » Il laisse cependant paraître un écrit « fait pour affliger M. de Chateaubriand » : *la Lettre à M. le comte de B...*, par Charles Hys, mais il a soin d'affirmer qu'il n'y a rien trouvé « qui offense le gouvernement ».

Ce censeur n'est qu'un vulgaire Prudhomme, les autres se croient des Aristarques. Ils veulent, tout en défendant les intérêts de l'État et de la société, faire de la critique littéraire et régenter les écrivains. Ils essayent d'écrire leurs rapports avec esprit; ils espèrent qu'ils seront remarqués par le directeur général. « Les censeurs, si dangereux en politique, dit Chateaubriand, deviennent des critiques en littérature. Ils ont leurs coteries, leurs haines, leurs amours; ils coupent et tranchent à leur gré, permettent ou refusent d'annoncer les nouveaux et les anciens écrits, effacent certains noms, biffent les éloges de certains ouvrages; ils interdiraient le feu et l'eau à Racine et accorderaient le droit de cité à Cotin[1]. »

Ainsi, à propos d'un *Essai philosophique sur l'homme*, par Chatel, l'un d'eux fait cette observation : « On y trouverait bien çà et là des maximes et des réflexions qui blesseraient certaines vérités et manqueraient de justesse, mais il faut livrer aux enfants des hommes ce qui y est abandonné depuis le siècle de Salomon. » Un autre, examinant une traduction de Dante, remarque que le génie du grand poète italien « tient de la nature des météores!... » Un recueil de *Vers et devises pour les bonbons* n'a donné lieu à aucune observation, n'étant qu'un « simple essai d'application de la poésie à l'art du confiturier ». *Le Tombeau d'Annette* mérite une analyse émue : « Un mari qui aimait sa femme a eu le malheur de la voir succomber à une maladie de langueur. Il s'occupe de cette perte douloureuse, et ce sujet, en lui rappelant les vertus d'une épouse chérie, lui fournit l'occasion de les décrire et lui inspire en même temps quelques réflexions mélancoliques. » Les censeurs sont moins galants avec Mme de Genlis. « Sous ce titre : *De l'influence des femmes sur la littérature française*, on pourrait imaginer que Mme de Genlis a médité son sujet et qu'elle va nous apprendre ce qu'elle n'a pas songé à faire... Ce n'était guère la peine d'écrire ce qu'on trouve partout. Écrire est donc aussi une maladie[2]. »

1. *Marche et effets de la censure.*

2. Auger, le futur censeur de la Restauration, avait cruellement attaqué Mme de Genlis dans *le Journal de l'Empire*. Elle lui répondit par deux virulentes brochures. Auger fit alors pa-

Un poète ou se disant tel a composé des vers sur *le Temple aux mille colonnes,* café du Palais-Royal, où se trouve une jolie femme qui attire tout Paris. « Le poème est aussi mauvais qu'il soit possible. Mais ce n'est pas un motif pour empêcher un poète à s'exposer aux sifflets, quand il consent à les braver. » L'auteur de *Nouvelles recherches sur l'origine des pyramides d'Égypte* s'attire ce jugement sévère et concis : « Tissu d'absurdités qui visent à l'illuminisme. » Le directeur général ajoute en marge du rapport : « C'est une extravagance, mais cela ne trouble personne. — Laisser passer. » Mme Adèle Chemin a écrit l'*Histoire de Mme de Palastro.* « Le but de ce roman est d'apprendre aux femmes à ne point rougir de leur âge et à ne point avoir de prétentions surannées. Cela seul vaut un sermon. Il y a longtemps qu'on le prêche en vain. Il serait beau qu'on dût une conversion générale au roman de Mme Chemin, mais il y aurait de la présomption à l'espérer. » Un sieur P. M... a composé un *Recueil d'anecdotes* « sans sel, sans intérêt, dit le censeur. Il semble cependant qu'un mauvais ouvrage peut être mis au nombre des livres dont on permet la publication pour alimenter les papeteries nationales ». Mme Dufrény reçoit l'autorisation de publier *la Femme auteur*, « parce qu'aucune scène n'y blesse le respect dû au gouvernement ». Le *Compendium de l'Administrateur* obtient la même faveur, avec cette mention : « Il y a du courage à écrire un ouvrage semblable. »

L'ouvrage de M. Fernando *sur le peuple hébreu* est soumis à des ratures, « parce que ce livre doit attirer sur l'auteur une suite incalculable d'injures et de malédictions, seul genre de persécutions qui puisse être à redouter sous le règne généreux de Sa Majesté ». M. Dubournais a écrit *le Temple de la Sagesse.* « On ne lui fait aucune objection, car la nécessité de soutenir une femme et huit enfants a rendu M. Dufournais écrivain malgré lui. » *Le Voyage au château de Pescheré* soulève de vives critiques. Ouvrage médiocre, dépourvu de sel, d'imagination, etc. « Mais que dire à un auteur qui ne choque en rien le gouvernement? » Barère, qui est devenu M. Bertrand Barère de Vieuzac, reçoit force compliments pour la traduction du *Nouveau voyage de Griffith dans la Turquie d'Europe.* « M. Barère a donné une grande preuve de goût en choisissant de préférence un semblable ouvrage pour le présenter au public. » M. Eusèbe Salverte a écrit une tragédie en cinq actes, sous le titre de *Phédosie.* La censure entre en collaboration avec lui. « Il a été convenu avec M. le comte d'Hauterive que, dès ce moment (nous sommes en juillet 1812), M. Salverte devrait s'occuper à introduire dans sa tragédie le personnage anglais, qui joue en effet un rôle odieux dans l'événement rapporté par Gorani. Comment l'auteur n'a-t-il pas compris que Narcisse était un personnage nécessaire dans la tragédie de *Britannicus* et qu'il nous serait agréable de voir un Néron russe porté au crime par les suggestions d'un Narcisse anglais? » Michaud, pour son *Histoire des Croisades*, reçoit force coups d'encensoir. On remarquera avec quelle grâce ils lui sont envoyés. « C'est un poète distingué qui acquiert une palme nouvelle dans la carrière épineuse où une muse plus grave demande un ton de sagesse étranger à la poésie. » Un habitant de Brives-la-Gaillarde demande à

raître un nouvel écrit sous ce titre prétentieux : *Ma brochure en réponse aux deux brochures de Mme de Genlis.*

publier *les Perles de l'esprit*, poésie champêtre qui commence par ces deux vers, deux perles :

Né dans cette vallée où descend la Corrèze
A Brive, où le contour n'offre rien qui déplaise...

Le poème est autorisé, car s'il contient des idées ridicules et absurdes, il n'offre rien de dangereux pour le gouvernement. C'est la phrase consacrée. La princesse Galitzin, qui a composé le roman de *Mélise*, reçoit la même autorisation ; mais on lui fait le reproche d'avoir dit « qu'elle n'arrosera jamais un bonheur des larmes d'une autre femme ». *La Prise du Caire*, poème en seize chants d'Aillaud, est soumis à de nombreuses corrections. On remplace le titre *la Prise du Caire* par *l'Égyptiade*. On supprime ce vers :

Une reine t'attend pour t'offrir ses hommages.

Car « il n'est pas possible de laisser parler ainsi de l'aïeul de Sa Majesté l'impératrice ». On raye cet autre vers :

Kléber dont Adonis eût envié les charmes.

Le censeur (que nous croyons être d'Avrigny) veut bien nous affirmer que « ce général était beau comme Mars peut-être, mais non pas comme Adonis ». Il ajoute d'ailleurs qu'il n'a lu le poème que par devoir. M. de Bonald, pour ses *Considérations sur les questions fondamentales de la philosophie*, obtient dix grandes pages de rapport. On le félicite « d'être une sentinelle vigilante du ministère de la pensée; de faire paraître une composition distinguée à une époque où les bons livres sont trop rares et où les défenseurs des idées d'ordre et de soumission semblent mériter davantage l'appui spécial du souverain et de ses ministres ». Ceci est dit le 14 janvier 1813 et doit apaiser la rancune du philosophe, dont on avait brutalement supprimé la *Législation primitive*. M. Joseph Bancel a décrit *l'Italie et ses merveilles*. On déclare que cet ouvrage appelle l'attention, parce qu'il est proprement relié et doré sur tranches. La préface des *Mémoires de la princesse Caroline de Brunswick* a choqué le censeur. « Je n'ose pas, dit-il, confier à M. Dentu, qui n'est peut-être pas un homme discret, quels sont les sacrifices que l'on désire du traducteur. Il serait donc plus à propos que M. Dentu vînt lui-même m'inviter à faire comme pour lui une espèce de préface propre à être substituée à celle du traducteur. » Un autre censeur refuse à M. Le Conte l'autorisation de faire paraître *Versailles, Paris et Londres*. C'est un misérable factum. « L'auteur, dit-il, à qui les règles les plus communes de l'*ortographe* (*sic*) sont inconnues, n'a pas même le talent de bien copier. » Voilà-t-il pas un plaisant censeur, qui, dans l'espèce, n'a pas plus d'instruction que sa victime ? Et c'est à ce même Zoïle que l'on confiait l'examen de livres sérieux et bien composés!... Viennent des *Lettres inédites de Mme de Sévigné*. « Rien à supprimer, observe le rapport. Il semble, d'ailleurs, que par le bien que Mme de Sévigné dit de quelque grand-oncle de M. le directeur général, elle ait voulu d'avance l'intéresser en sa faveur! » Le général baron de Pommereul a dû être ravi... *Les Œuvres de M. de la Serrie* attirent à l'auteur ce commentaire : « Quelques-unes des cases du cerveau de M. de la S...

sont un peu endommagées. Mais il n'en est pas moins un galant homme, qui surtout aime bien sa femme. Ce manuscrit a un mérite bien rare : il est peint avec une telle netteté que j'ai craint de le gâter en y apposant mon paraphe, et il a fallu toute la rigueur de la loi, pour que je me décidasse à le souiller ainsi des traces profanes et ignobles de ma mauvaise écriture. »

On aurait pu croire que le sort de *l'Allemagne* avait suffi à désarmer les censeurs acharnés sur Mme de Staël. La mise au pilon d'un livre qui avait coûté trente mille francs au libraire Nicole, avait intelligemment rapporté vingt louis, valeur à laquelle on estima le carton sorti de cette opération. Outre la ruine du libraire, le livre avait, comme nous l'avons longuement raconté ailleurs, amené l'impitoyable exil de l'auteur. Ce n'était pas encore assez. Toutes les fois que Mme de Staël offre prise à la censure par ses écrits, les censeurs se jettent sur eux et les dépècent. Cependant l'un d'eux, tout en critiquant, comme on va le voir, cette femme de génie, a le courage de rendre hommage à son tact et à son esprit. C'est presque de l'indépendance, et cela vaut la peine d'être cité : « Le grand article *Cléopâtre* de la *Biographie universelle* — tome IX, rapporte le censeur, a été écrit par Mme de Staël, qui, suivant son usage, en a presque fait un roman. Ce mélange de tendresse et de vanité qui faisait d'elle une personne à deux caractères est présenté avec un talent d'observation et une finesse de tact qui appartiennent plus particulièrement aux femmes et à Mme de Staël plus éminemment qu'à aucune autre. Il est cependant à désirer que la *Biographie universelle* ne compte pas un trop grand nombre de semblables collaborateurs... » Nous pourrions citer d'autres rapports de ce genre où ces messieurs se piquent de savoir et d'esprit, s'imaginant qu'ils sont des instruments indispensables et qu'ils contribuent à la gloire littéraire. Ils jugent de leur haut Voltaire, Mme de Sévigné, Rivarol; ils régentent Chénier, Chateaubriand, M. de Bonald et *tutti quanti*. Mais il faut s'arrêter, car nous nous souvenons du conseil de Virgile :

Claudite jam rivos, pueri, sat prata biberunt.

Les censeurs ont trop souvent ajouté à leurs critiques les vexations les plus odieuses. Mais s'ils ont pu plier à leurs exigences un grand nombre d'écrivains, ils ne vinrent pas aussi facilement à bout de certains caractères. « Les murs de ce palais, disait Lacordaire le jour de sa réception à l'Académie, n'oublieront jamais que Chateaubriand y entra sans pouvoir prononcer le discours que lui imposaient vos suffrages et que lui commandait sa reconnaissance pour vous. D'autres, comme lui, payaient à leur foi religieuse ou à leur indépendance personnelle cette dette de courage devant la toute-puissance. M. de Bonald méritait que sa *Législation primitive* fût broyée sous le pilon de la censure. Le vieux Ducis, insensible à la victoire, conservait intacte sous ses rayons la couronne de ses cheveux blancs. Mme de Staël expiait par dix années d'exil un silence que rien n'avait séduit. Delille chantait debout les règnes de la nature, et il lui était permis de dire, dans un mouvement d'orgueil légitime :

On ne put arracher un mot à ma candeur,
Un mensonge à ma plume, une crainte à mon cœur. »

III

Il est un point cependant sur lequel nous sommes loin d'attaquer les censeurs : c'est celui qui se rapporte aux ouvrages obscènes. Si, en effet, la censure s'était bornée à poursuivre avec rigueur les livres qui offensent la plus vulgaire morale, personne n'aurait pu y trouver à redire; car ces choses-là ne sont pas de la littérature. La censure aurait ainsi rendu à la société des services tels que son nom, au lieu d'être le symbole de l'ignorance et de l'injustice, aurait signifié respect de ce qui est noble, mépris de ce qui est vil. Nous comprenons cela plus que jamais aujourd'hui. Notre littérature, jadis l'honneur et l'admiration de la France et du monde, est salie par de si infâmes productions que, malgré notre aversion innée pour toute censure préventive, nous applaudirions presque à une institution ou à des règlements de police capables d'arrêter l'éclosion d'œuvres malsaines, dont les titres seuls soulèvent le dégoût. Ce ne serait pas là de la censure, mais une utile opération de voirie [1].

Les censeurs du Consulat et du premier Empire ont compris quelquefois la nécessité de nettoyer ces écuries d'Augias; aussi leur accordons-nous à cet égard une approbation que tout le monde partagera.

Ainsi ils ont fait saisir les gravures destinées aux écrits du marquis de Sade. Ils ont surveillé de près les cabinets de lecture à Paris et en province. Le rapport de l'inspecteur de Rouen sur ce sujet est important à citer. Il fait connaître « que la plus grande partie des abonnements sont pris par des jeunes filles appartenant aux classes mitoyennes et inférieures de la société. Les catalogues de ces établissements se composent presque uniquement de titres de romans ou d'ouvrages excessivement licencieux et l'inspection prouve que les livres les plus licencieux sont toujours les plus recherchés. Enfin, les membres du bureau de bienfaisance de Rouen ont remarqué que les filles du peuple, qui recouraient à eux et qui portaient des signes non équivoques d'inconduite, avaient presque toutes été corrompues par ces lectures dangereuses. Les mêmes rapports sont venus d'Orléans. Une dame de charité, portant des secours à domicile, fut fort étonnée de trouver de semblables livres dans les réduits de la misère. « Que voulez-vous, madame, lui répondit-on, ils nous « sensibilisent le cœur. » Les mêmes faits se produisaient à Paris sur une plus large échelle et dans les principales villes de France. « Une surveillance exacte que le directeur général s'occupe à organiser, dit le rapport, remédiera en partie à ces inconvénients. » Elle eut lieu et produisit de fort bons résultats.

Le général de Lassalle avait écrit *le Roman de trois jours*. La censure fut sévère pour lui. Elle appela son livre « une sorte de contes orduriers en vers. Ils ne valent pas, dit l'examinateur, ceux de La Fontaine et sont beaucoup plus libres que ceux de Grécourt et encore moins bien contés. Comme nous sommes riches en ce genre, et que, pour accroître cette richesse, il faudrait au moins faire mieux que ses devanciers, j'ai cru que ce n'était pas le cas de M. de Las-

1. Voir un remarquable article de M. A. de Pontmartin, *Honnêtes gens et livres déshonnêtes*, dans *le Correspondant* du 10 mai 1887.

salle. » Le livre fut interdit. Cela ne veut pas dire que la censure proscrivait impitoyablement tout ce qui était un peu osé. Elle a su tolérer des ouvrages légers, parce qu'elle a compris qu'ils n'étaient pas des ouvrages pornographiques. « Les mauvais livres d'un certain ordre, dit un censeur intelligent, sont des pestes dans la société; mais les livres gais ne sont pas du nombre de ceux que le gouvernement libéral d'une grande nation ordonne absolument de réprouver. » Nous comprenons à cet égard la boutade de l'un de nos meilleurs critiques. Lassé dernièrement des froides et tristes conceptions des écrivains naturalistes, il déclarait qu'il trouvait enfin du plaisir à lire Paul de Kock. Il est certain qu'il vaut encore mieux rire de certaines gauloiseries que de bâiller devant des tableaux abjects.

Il est un écrivain dont nous avons écrit le nom tout à l'heure, et qui est la personnification de cette littérature exécrable : le marquis de Sade. Ses aventures sont peu ordinaires. Il fut enfermé, à cause de ses débauches et de ses scandales, pendant vingt-neuf années, dans onze prisons différentes, sous l'ancienne monarchie, sous la Révolution, le Consulat et l'Empire. Ce fut à la Bastille qu'il composa *Aline et Valcourt* et *Justine*. En tête de l'édition d'*Aline et Valcourt*, publiée en 1795, figurait cette indication : « Écrit à la Bastille un an avant la Révolution de France. » *Justine* parut la première en 1791; son auteur affectait des sentiments révolutionnaires. Il subsiste de lui ce quatrain adressé à la mémoire de Marat et mis au bas de l'un des portraits du monstre :

Du vrai républicain unique et chère idole,
De ta perte, Marat, ton image console.
Qui chérit un grand homme adopte ses vertus,
Les cendres de Scévole ont fait naître Brutus.

Mais, malgré le certificat de civisme que lui avait délivré la société populaire des Piques, il fut dénoncé comme noble et enfermé aux Madelonnettes. Il n'en sortit que le 6 octobre 1794. Il publia sous le Directoire de nouvelles éditions illustrées de ses romans et il les offrit aux cinq directeurs. Il voulut en faire autant avec le premier Consul, croyant s'attirer ses bonnes grâces. Celui-ci donna l'ordre de l'arrêter. Le 5 mars 1801, on le conduisit à Sainte-Pélagie. De cette prison, il écrivit au ministre de la justice, à la date du 20 mai 1802, cette lettre bizarre :

« *Sade, homme de lettres, au ministre de la justice.*

« Citoyen ministre,

« L'innocence persécutée n'a que vous pour appui. Chef suprême de la magistrature française, c'est à vous seul qu'il appartient de faire exécuter les lois, et d'écarter loin d'elles l'arbitraire odieux qui les mine et les atténue. On m'accuse d'être l'auteur du livre infâme de *Justine*. L'accusation est fausse, je vous le jure au nom de tout ce que j'ai de plus sacré. Massé, imprimeur-éditeur de l'ouvrage, pris sur le fait, est d'abord enfermé avec moi, puis relâché, tandis que l'on continue de me détenir. Il est libre, lui qui a imprimé, qui a vendu et qui vend encore, et moi je gémis... Je gémis depuis quinze mois dans la plus affreuse prison de Paris, tandis que, d'après la loi, on ne peut retenir plus de dix

jours un prévenu sans le juger. Je demande à l'être. Je suis l'auteur ou non du livre qu'on m'impute. Si l'on peut me convaincre, je veux subir mon jugement ; dans le cas contraire, je veux être libre. Quelle est donc cette arbitraire partialité qui brise les fers du coupable et qui en écrase l'innocent ? Est-ce pour arriver là que nous venons de sacrifier pendant douze ans nos vies et nos fortunes ? Ces atrocités sont incompatibles avec les vertus que la France admire en vous. Je vous supplie de ne pas permettre que j'en sois plus longtemps la victime. Je veux être libre ou jugé. J'ai le droit de parler ainsi. Nos malheurs et les lois me le donnent, et j'ai lieu de tout espérer, quand c'est à vous que je m'adresse.

« Salut et respect.

« SADE[1]. »

Le 21 fructidor an XII (8 septembre 1804), c'est-à-dire plus de deux ans après cette lettre, le préfet de police, Dubois, répondit à une demande d'informations sur le marquis de Sade faite par le ministre de la police générale. Dans les premiers jours de ventôse an IX (février 1801), le préfet avait été informé que cet écrivain, connu pour être l'auteur du roman de *Justine*, se proposait d'en publier un plus affreux sous le nom de *Juliette*. Il le fit arrêter le 15 du même mois avec l'éditeur, et amener tous les deux à la préfecture. La liberté fut promise à l'éditeur, s'il livrait les exemplaires incriminés. Cet homme conduisit les agents dans un lieu inhabité que lui seul connaissait et leur remit une grande quantité d'exemplaires. Le marquis de Sade, suivant son système, reconnut son manuscrit, mais déclara qu'il n'en était que le copiste. « Le 23 ventôse, dit le préfet, j'eus l'honneur de rendre compte de toute l'opération à Son Excellence le ministre de la police générale et de lui demander quelle marche j'avais à suivre pour parvenir à la punition d'un homme aussi profondément pervers. Après diverses conférences que j'eus avec Son Excellence, desquelles il résulta qu'une poursuite judiciaire causerait un éclat scandaleux qui ne serait point racheté par une punition assez exemplaire, je le fis déposer à Sainte-Pélagie, le 12 germinal de la même année, pour le punir *administrativement.* » En floréal, le ministre de la police demanda les pièces relatives à cette affaire pour en référer aux consuls. Le préfet rendit compte verbalement de ce qui s'était passé au ministre, lequel, « connaissant déjà tous les délits que Sade avait commis avant la Révolution et convaincu que les peines qui pourraient lui être appliquées par un tribunal seraient insuffisantes et nullement proportionnées à son délit, fut d'avis qu'il fallait *l'oublier pour longtemps* dans la maison de Sainte-Pélagie ». Le marquis de Sade y serait toujours resté, s'il n'eût employé son imagination dépravée à corrompre les jeunes gens que le hasard mettait en relations avec lui. On le transféra à Bicêtre ; puis, à cause de son état perpétuel de démence libertine, à Charenton, sur la demande même de sa famille. Ce dernier transfèrement eut lieu le 7 floréal an XI (27 avril 1803). « J'estime, ajoute le préfet, qu'il y a lieu de le laisser à Charenton, où sa famille paye sa pension et où, pour son honneur, elle désire qu'il reste[2]. » Le 2 août 1808, le médecin en chef de cet

1. *Revue rétrospective*, 1833, t. Ier, p. 256, 257.
2. *Revue rétrospective*, 1833, t. Ier, p. 258 à 260.

hospice, M. Royer-Collard, suppliait le ministre de la justice de faire sortir de Charenton le marquis de Sade, à qui une maison de sûreté ou un château fort convenait mieux qu'un établissement consacré à des malades, objets d'une surveillance assidue et de précautions délicates. Le médecin affirmait que Sade n'était point aliéné, mais atteint d'un délire vicieux pour lequel la plus sévère séquestration était nécessaire. Or Sade jouissait d'une trop grande liberté. Il communiquait avec les malades, leur prêchait son horrible doctrine ou leur prêtait d'ignobles livres. « Ce n'est pas tout encore, écrivait M. Royer-Collard. On a eu l'imprudence de former un théâtre dans cette maison, sous prétexte de faire jouer la comédie par les aliénés et sans réfléchir aux funestes effets qu'un appareil aussi tumultueux devait nécessairement produire sur leur imagination. M. de Sade est le directeur de ce théâtre. C'est lui qui indique les pièces, distribue les rôles et préside aux répétitions. Il est le maître de déclamation des acteurs et des actrices, et les forme au grand art de la scène... Il est même auteur dans les grandes occasions. » Le médecin faisait sentir au ministre le scandale d'une pareille situation et les dangers qui pouvaient en résulter. Que dirait le public, s'il venait à connaître ces détails, s'il apprenait que les malades étaient en communication constante avec cet homme abominable, aux prises avec sa profonde corruption ?... Le théâtre, les bals et les concerts furent interdits le 6 mai 1813. Mais sur la demande et sur l'insistance de Mme Delphine de T..., le marquis de Sade resta enfermé à Charenton, où il mourut le 2 décembre 1814[1]. Il laissa, outre ses ouvrages immondes, des comédies, des drames, des romans, des chansons, des opuscules dans le genre sensible et vertueux, genre fort apprécié au milieu des horreurs mêmes de la Révolution. Singulière opposition, qui indique bien, malgré l'opinion du Dr Royer-Collard, un cerveau détraqué ! Il n'est pas besoin d'examiner « la substance grise centrale de la couche optique » pour être tout à fait persuadé d'une lésion cérébrale chez cet homme perverti[2].

Quelques auteurs ont attribué au maintien du marquis de Sade à Charenton la cause suivante : ils ont dit que ce maniaque érotique avait écrit un livre intitulé *Zoloé* contre Mme de Beauharnais, livre que le premier Consul ne lui avait jamais pardonné. Nos recherches ne nous permettent pas de croire à cette légende. Le premier Consul fit enfermer le marquis de Sade, parce qu'il redoutait l'effet délétère de ses romans sur l'esprit du peuple français. Il le dit un jour en ces termes formels : « Mon intention est qu'on imprime tout, excepté les œuvres obscènes et ce qui tendrait à troubler la tranquillité de l'État. » Voilà le vrai motif de la réclusion de l'auteur de *Justine* et de *Juliette*.

Il est seulement à regretter que la police ait cru devoir employer les mêmes mesures arbitraires contre d'innocents écrivains, contre d'honnêtes gens. Il en est que la police et la censure ont punis « administrativement » et « oubliés pour longtemps » en prison, comme ce pauvre abbé Guillon de Monléon, l'auteur du *Siège de Lyon*, la victime de l'atroce Fouché, dont Sade seul était digne de célébrer les vertus. C'est là ce qu'on ne peut oublier. La cen-

1. Voir le rapport de Royer-Collard dans *la Revue rétrospective* de 1833, p. 260 à 263.

2. Pour plus de détails, voir la belle étude de pathologie littéraire faite par M. Anatole France sur le marquis de Sade (*Dorci*, chez Charavay, 1881, in-12).

sure consulaire ou impériale a trop souvent mérité la critique contenue dans ce vers de Juvénal :

Dat veniam corvis, vexat censura columbas.

IV

Un moment, la censure parut sombrer avec l'Empire lui-même. Mais, quelques mois après, la Restauration, soutenue par les mêmes sénateurs qui, le lendemain de l'abdication — le lendemain seulement — avaient reproché à Napoléon d'avoir confisqué la liberté de la presse, la Restauration rétablissait avec leur appui la censure préalable, soumettait les journaux et les écrits périodiques à l'autorisation royale, imposait le serment et le brevet aux imprimeurs et aux libraires. Dans la liste des vingt censeurs royaux on trouvait les noms d'Auger de Barantin, de Frayssinous, de Guizot, de Quatremère de Quincy, de Sylvestre de Sacy. D'autres censeurs, anciens bonapartistes, avaient mis leurs meilleurs ciseaux au service de la monarchie. C'étaient Dampmartin, Desrenaudes, Lacretelle, Legraverend, Lemontey et Vanderburg. Ils laissaient philosophiquement paraître ce qu'ils avaient interdit la veille, et ils poursuivaient avec ardeur ce qu'ils avaient naguère si paternellement toléré. Le critique Auger, l'ancien vaudevilliste, témoigne un zèle particulier dont il faut donner quelques exemples. Le 1er décembre 1814, il refuse d'admettre dans une étude sur la loi du 21 octobre cette phrase qu'il croit subversive : « La liberté de la presse n'est redoutée que par les méchants, les hommes en place ineptes ou prévaricateurs. » Auger défendait la censure royale avec passion. Il aimait à dire avec l'abbé de Montesquiou, ministre de l'intérieur, que prévenir les abus, c'était les réprimer[1]. Il soutenait de toutes ses forces le nouveau gouvernement. Aussi accablait-il un malencontreux auteur qui accusait « Buonaparte d'avoir attiré en France des légions de barbares ». Ce n'était pas Bonaparte qu'Auger défendait, c'étaient les barbares. Il s'indignait. Il protestait. « M. le directeur général, disait-il, jugera s'il doit laisser subsister ce mensonge injurieux pour des puissances à qui nous devons notre bonheur et qui ont droit aux égards du gouvernement. » Le 20 janvier 1815, à propos d'un ouvrage de M. Gassier sur la rentrée du comte d'Artois en France, il déclarait avoir certaines inquiétudes : « Il s'y trouve, disait-il, une proclamation de Monsieur, laquelle contient l'engagement de supprimer les droits réunis. Ces droits ayant été maintenus, est-il prudent de rappeler la promesse un peu légèrement faite par le prince[2] ? » S'il montrait une affection presque tapageuse pour la maison de Bourbon, Auger n'épargnait pas l'empereur. Comme d'autres, il avait la mémoire courte. Il oubliait qu'il avait été singulièrement honoré d'écrire, pendant six années, au

1. Dans son ardeur à vanter la censure, l'abbé de Montesquiou avait invoqué l'exemple des Romains. Un journal lui fit cette réponse : « Le ministre nous a parlé des grands avantages que la censure avait eus à Rome du temps de la République ; ce qui a fait croire à quelques députés que Caton l'Ancien était directeur de la librairie... » Caton l'Ancien, c'était M. Royer-Collard.

2. Ce zèle lui valut d'entrer d'*office* à l'Académie française, après la fameuse ordonnance du 21 mars 1816.

Journal de l'Empire, le premier des journaux officieux, sous la lettre T. Amené à parler d'un ouvrage dirigé contre Bonaparte, il appelle l'ancien monarque « exécrable tyran » ; il relève la maxime suivante dont il demande la suppression : « L'auteur dit (p. 16) que le despotisme se plaît toujours à grossir les abus de la presse et qu'il n'y a que le despote qui en redoute la liberté. » Le censeur, effrayé, pose cette interrogation : « M. le directeur général jugera s'il convient de laisser dans l'ouvrage ces maximes absolues, dont la malveillance pourrait faire l'application au régime actuel ? » Le directeur général d'alors était l'austère Royer-Collard, le philosophe, le doctrinaire. Il avait succédé au général de Pommereul et, comme lui, il aimait l'ordre et la discipline. Il approuva donc les propositions d'Auger. Le 8 mars 1815, il est encore question d'un pamphlet contre Bonaparte. « C'est un centon, remarque perfidement Auger, dont les éléments ont été pris dans les pièces de circonstance de différents poètes, MM. Arnault, Michaud, Vigée, Treneuil, d'Avrigny, etc. Ces messieurs, ajoutait-il, n'aiment pas qu'on leur rappelle en ce moment ces basses flagorneries qui contrastent plaisamment avec les sentiments exprimés depuis par quelques-uns d'entre eux. Mais qu'y faire ? Ils ont eu en argent comptant le loyer de leurs vers. Il est assez juste qu'ils en expient aujourd'hui la honte. Ils ne peuvent s'en prendre qu'à eux-mêmes, car on ne fait que copier[1]... » Certains censeurs venaient d'être jugés par un de leurs confrères, qui cependant n'avait pas le droit de les traiter aussi cavalièrement.

Douze jours après ce rapport, Louis XVIII a quitté les Tuileries et s'est réfugié à Gand. Napoléon rentre à Paris, abolit la censure et la direction de la librairie, et supprime les vingt censeurs et les trente-trois inspecteurs de cette administration. L'Acte additionnel accorde à tout citoyen le droit d'imprimer et de publier ses pensées en les signant, sans aucune censure préalable, sauf la responsabilité légale, après la publication, devant le jury. Mais ce n'est là qu'un moment de répit. Le 8 juillet 1815, c'est-à-dire quinze jours après la seconde abdication de l'empereur, Louis XVIII revient aux Tuileries, décidé à faire énergiquement respecter son gouvernement. Les écrits périodiques vont être soumis de nouveau à la surveillance d'une commission « d'hommes éclairés et dévoués ». Ces hommes, désignés par Fouché, étaient Fiévée, Torcy, Pellenc, Auger et l'abbé Mutin, cinq bonapartistes convertis, cinq agneaux présentés par un tigre. Ces agneaux allaient paître la littérature sous la houlette de Villemain, qui, oubliant ses anciennes récriminations contre les censeurs impériaux, devait, pendant cinq années, traiter les écrivains avec une âpreté singulière[2]. A la loi du 21 octobre 1814 avait succédé la loi du 22 octobre 1817. Mais ce fut en vain que la Restauration essaya d'organiser et d'établir une censure intelligente. Elle demeura la plus inféconde de toutes les institutions et surtout la plus impopulaire. Le mot féroce de Chateaubriand ne sera jamais oublié : « Une partie des travaux de la censure a lieu après le coucher du soleil ; il y a des ouvrages qui ne se font que de nuit[3]... » Quant à M. Villemain, il finit par se

1. *Revue rétrospective* de 1835, t. III.

2. Voir *Un chapitre de la censure théâtrale sous la Restauration*, que nous avons publié dans *la Revue des études historiques* (1886).

3. *Marche et effets de la censure*, 1827.

repentir, en 1827, des années stériles qu'il avait consacrées à la direction de la librairie. Il ouvrit enfin les yeux à la lumière et il attaqua la censure. Lui qui avait été si impitoyable pour les livres et les journaux, il se fit le défenseur de la presse et il plaida éloquemment au conseil d'État, au prix même de sa place, « pour la plus vitale de nos libertés ! »

HENRI WELSCHINGER.





JOACHIM DUBELLAY

CHRONIQUE DU LIVRE

RENSEIGNEMENTS ET MISCELLANÉES

Nous avions prié notre ami et collaborateur Jules Brivois, en sa qualité de grand maître bibliographe des ouvrages du XIXe siècle, de bien vouloir résumer le débat survenu entre MM. Jolly-Bavoillot et Derôme et de juger en dernier ressort l'attribution encore incertaine de l'édition originale de *Ruy Blas*. Après de trop nombreuses remises à quinzaine, Me Brivois vient enfin de prononcer son arrêt sous forme de la lettre qu'on va lire :

« Mon cher ami,

« Vous me demandez de mettre fin au débat qui s'est élevé entre M. Jolly-Bavoillot et M. L. Derôme, à propos de l'édition originale de *Ruy Blas*.

« Je défère volontiers à votre désir, en vous transmettant l'arrêt que veut bien me communiquer un bibliophile de mes amis, jurisconsulte à ses heures, qui a examiné la question avec tout le soin qu'elle comporte. »

Je transcris :

Attendu que notre sieur Jolly-Bavoillot, en son article inséré dans LE LIVRE, numéro de novembre 1886, soutient, avec force arguments recueillis partout et même ailleurs, que c'est à tort et par erreur que l'on a considéré jusqu'à présent l'in-8° du *Ruy Blas*, publié chez Delloye, à Paris, en 1838, comme étant l'édition originale de cet ouvrage ; que cette qualification appartient seule à l'in-18, paru à la même date, chez Brockhaus et Avenarius, à Leipzig, parce que ledit in-18 porte sur la couverture ces mots flamboyants : ÉDITION ORIGINALE.

Attendu que notre sieur Jolly-Bavoillot déclare, d'abondance, qu'il a fait toutes les démarches imaginables et bien d'autres encore, pour arriver à la découverte de pièces probantes à l'appui de son opinion ; mais que, n'ayant pu

y parvenir, quoiqu'il se soit adressé à des personnages morts depuis longtemps, il y persiste néanmoins, en raison de ce que plusieurs marchands libraires de Paris et même de la banlieue, aussi bien que de la rive gauche, ont affirmé dans leurs catalogues (uniquement pour rendre hommage à la vérité et non dans un but mercantile), que l'in-18 était bien véritablement l'édition originale, parce que ceci et parce que cela, surtout parce qu'il contient des fautes qui ne sont pas dans l'in-8° ; que l'in-18 est d'ailleurs de toute rareté.

Attendu encore que notre sieur Jolly-Bavoillot déclare qu'il est, en tout cas, désintéressé dans la question, puisqu'il possède l'in-8° et l'in-18.

Mais attendu, d'autre part, que notre sieur L. Derôme prétend de son côté et dit en substance que l'in-8° a toujours passé aux yeux des amateurs pour l'édition originale ; que tout le monde le sait puisque personne ne l'ignore ; et qu'il faut s'en tenir là, sans chercher midi à quatorze heures. Qu'il ajoute : « Les deux éditions n'en font qu'une. Elles ont été imprimées en même temps, par le même imprimeur, publiées en même temps. Elles sont annoncées en même temps dans le même numéro de *la Bibliographie de la France... Les deux tirages sont évidemment de la même composition.* »

Attendu enfin que notre sieur Jolly-Bavoillot réplique dans *le Livre*, numéro de février 1887, qu'il ne se paye pas de suppositions ; que son adversaire n'apporte aucune preuve à l'appui de son dire ; que d'ailleurs ledit adversaire se trompe absolument, en disant que « les deux tirages sont évidemment de la même composition » ; qu'au contraire il y a eu réellement deux compositions, deux tirages, puisque l'in-8° et l'in-18 sont imprimés avec des caractères différents ; qu'en conséquence sa conviction reste entière et qu'il y persiste.

Attendu que, pour trancher le différend dont il s'agit, il importe tout d'abord de constater l'état matériel des éditions en question. Que trois sortes d'exemplaires ont été mis sous nos yeux, et dont voici la collation :

I

Œuvres complètes de Victor Hugo. Drame. Tome VII. Ruy Blas. Paris, H. Delloye, éditeur, 13, place de la Bourse, 1838.

1 vol. in-8°, imp. par Béthune et Plon. Faux-titre, titre et préface, ensemble XXI p. ; titre de départ et 251 p., y compris la table.

NOTA. — Nous avons remarqué que, dans cet exemplaire, le titre et le feuillet correspondant sont sur la même feuille.

II

Œuvres complètes de Victor Hugo. Drame. Tome VII. Ruy Blas. Paris, H. Delloye, éditeur, 13, place de la Bourse. Leipzig, chez Brockhaus et Avenarius, 1838.

1 vol. in-8°, imp. Béthune et Plon (le reste comme ci-dessus).

NOTA. — Nous avons constaté que, dans cet exemplaire, le titre est un carton rapporté et collé sur l'onglet du feuillet correspondant ; mais que, sauf cette différence, cet exemplaire est absolument semblable à celui décrit ci-dessus.

III

Ruy Blas, drame en cinq actes, par Victor Hugo. Leipzig, chez Brockhaus et Avenarius, 1838.

1 vol. in-18, imp. Béthune et Plon. Faux-titre, titre, préface, ensemble XXI p.; titre de départ et 154 p., plus un feuillet pour la table.

NOTA. — Nous avons remarqué que, dans cet exemplaire, le caractère est plus petit que dans l'in-8°, que la couverture porte sur le recto : « édition originale »; mais que cette indication ne se trouve pas sur le titre; enfin que ladite couverture ne porte pas de nom d'imprimeur.

Attendu qu'il importe de constater, tout d'abord, que l'in-18 est composé avec d'autres caractères que l'in-8°; que ce fait matériel est indéniable; qu'il y a donc eu deux compositions différentes, avec des caractères différents, partant deux éditions.

Attendu qu'il importe aussi de savoir pourquoi l'in-18 porte l'indication d' « édition originale ». Qu'il n'est pas douteux que cette indication n'existe jamais sur l'édition originale d'aucun ouvrage; que si on la trouve sur l'in-18 de *Ruy Blas* édité en décembre 1838, comme nous l'avons dit plus haut, c'est que Delloye n'a fait que suivre le chemin que lui avait tracé, peu de temps auparavant, son confrère Charles Gosselin; qu'en effet Charles Gosselin (dont feu Honoré de Balzac admirait si fort l'intelligence en affaires), lorsqu'il publia *la Chute d'un ange*, édita en même temps l'in-8° et l'in-18 de cet ouvrage, qui est inscrit dans *le Journal de la librairie*, numéro du 12 mai 1838, sous le *même* article 2305 :

« *La Chute d'un ange*. Épisode, par Alphonse de Lamartine. Deux vol. in-8°, ensemble 49 feuilles 1/2, imp. de Fournier, à Paris. *Id.* Édition originale. Deux vol. in-18, ensemble 19 feuilles, imp. de Bourgogne, à Paris. A Paris, chez Charles Gosselin. Prix de l'in-8° : 16 fr. »

Que personne n'a jamais prétendu que l'in-18 de *la Chute d'un ange* fût l'édition originale, quoiqu'il porte cette indication tout à la fois sur le titre sur la couverture et sur le dos d'icelle.

Qu'il est manifeste que Gosselin, en éditant en même temps l'in-8° et l'in-18 de *la Chute d'un ange*, et en donnant à ce dernier toutes les apparences d'une édition correcte, non tronquée et autorisée par l'auteur [1], avait trouvé le moyen topique de faire concurrence à la contrefaçon étrangère, ou plutôt de l'écraser dans l'œuf, contrefaçon qui, à cette époque, ruinait tout à la fois les auteurs et les éditeurs français; qu'il importait, en effet, pour arriver au but poursuivi, de mettre à la disposition de l'acheteur étranger une édition à bas prix (aussi bon marché qu'une contrefaçon mal imprimée et incorrecte), avant que cette

1. On lit au verso du titre du tome Ier :

« Je crois devoir déclarer que, n'ayant donné mes soins d'auteur, en revoyant et corrigeant les épreuves, qu'à l'édition de cet ouvrage du format in-8° publiée à Paris par MM. Charles Gosselin et W. Coquebert, et à cette édition in-18, je désavouerai toutes les autres éditions faites sans mon aveu, ne voulant pas être responsable des inexactitudes qu'elles pourraient renfermer. »

« A. DE LAMARTINE. »

contrefaçon ait eu le temps de se produire. Que la maison Brockhaus et Avenarius qui possédait une importante maison de librairie à Leipzig, le plus grand marché de livres du monde entier, en même temps qu'elle avait une librairie à Paris, était tout indiquée pour cette opération, dans laquelle elle trouvait à la fois honneur et profit.

Que cette indication d'édition originale a d'autant moins de vérité, au point de vue qui nous occupe, qu'on la retrouve plus tard, dans une circonstance analogue, sur la couverture de l'édition in-18 de *la Popularité*, par Casimir Delavigne, qui porte la rubrique : Leipzig, Brockhaus et Avenarius, 1839. Qu'il est certain que l'édition originale de cet ouvrage a paru en 1838, in-8°, et qu'elle a été annoncée comme il suit dans le numéro du 29 décembre du *Journal de la librairie*, art. 6565 : « *la Popularité,* comédie en cinq actes, en vers, par Casimir Delavigne. In-8° de 22 feuilles, imp. de Rignoux, à Paris. A Paris, chez Delloye, 6 fr. »

Tandis que l'in-18 n'a été inséré dans ledit journal que l'année suivante en janvier 1839, sous l'art. 93, avec cette note du savant Beuchot : « Cette édition me paraît destinée exclusivement à l'étranger. »

Qu'il ressort de tous ces faits et d'autres, aussi concordants que précis, mais qui ne seraient ici qu'une superfétation ; que *le Ruy Blas* in-18 n'est pas l'édition originale ; déboutons, en conséquence, notre sieur Jolly-Bavoillot de toutes prétentions à cet égard. Lui faisons nonobstant nos compliments d'avoir soulevé cette discussion qui prouve son amour des livres, et d'avoir ainsi aidé à allumer le flambeau de la vérité.

Qu'il ne nous reste plus qu'à décider lequel des deux exemplaires de l'in-8° doit être considéré comme l'édition originale.

Après en avoir délibéré, et après avoir invoqué les mânes de Brunet et de Quérard (puisse Dieu les tenir en son éternelle gloire !), nous avons décidé et décidons que la qualification d'édition originale appartient à l'exemplaire in-8° décrit sous le n° 1 ci-dessus, portant le nom de Delloye seul, et dont le titre et le feuillet correspondant sont sur la même feuille.

Condamnons les parties en cause à se livrer au même examen que nous, et à faire toutes observations que bon leur semblera.

A X-sur-X, le 11 mai 1887.

Pour copie conforme,

JULES BRIVOIS
(des Amis des livres).

Pendant tout le mois de mai, on a vendu des livres, des estampes et des vignettes à l'hôtel Drouot et rue des Bons-Enfants; on a vendu le jour, on a vendu la nuit; les experts, les libraires, les amateurs, tout le monde est surmené; plus que jamais tout s'est vendu très cher. Sur certains articles, il y avait des commissions à tout prix! Les livres retapés, suspects de restauration trop savante, sont délaissés; mais les autres restent favoris et c'est justice.

Quand on reçoit un catalogue de vente, chacun se dit, en *son pardedans* (suivant l'expression favorite de M. André Theuriet) : Bah! ces livres-là se vendront mal. Et chacun espère acheter bon marché. Le jour de la vente arrivé, chacun y assiste; les

libraires, pour faire le coup (expression consacrée); les amateurs, pour y marquer les enchères d'un air plus ou moins désintéressé, ou bien quelques-uns, pour acheter eux-mêmes. L'expert commence par tâter son public, il a savamment disposé l'ordre de la vente, il jette d'abord en pâture quelques articles sacrifiés à l'avance; puis il met sur table, à bas prix, un numéro important, qu'il sait devoir exciter les convoitises de plusieurs; ce numéro monte, monte... et voilà la vente allumée. Les sages dispositions prises d'avance par les acheteurs vont à vau-l'eau; même le libraire qui a commission à un chiffre maximum la dépasse sous l'œil de son client qui, lui, n'ose pas sourciller de crainte de se dévoiler, et tremble tout à la fois de ne pas avoir le livre ou de le payer trop cher.

De quelle manière faut-il donc que l'infortuné amateur s'y prenne, pour ne pas passer sous les fourches caudines? S'il donne commission à *Primus*, son antagoniste, *Secundus*, poussera jusqu'à la limite extrême, et alors la commission sera dépassée et votre libraire vous dira : « Je n'ai pas pu l'avoir à moins », ce qui vous fera maugréer, mais bien moins que s'il vous disait : « Je n'ai pas osé aller plus loin; d'ailleurs, vous ne l'auriez pas eu, il y avait commission à tout prix. »

N'essayez pas de donner commission à un amateur masqué, la mèche sera immédiatement éventée; les concurrents diront : « Ce n'est pas pour lui, c'est pour un tel »; et alors, c'est bien pis; quand on prend ce chemin détourné, on est sûr d'être sabré et de payer le maximum. Aujourd'hui, l'amateur n'a pas de libraire attitré (sauf quelques exceptions bien rares); il a pris l'habitude, habitude excellente d'ailleurs pour se tenir au courant de la valeur des livres, de faire une tournée, tous les deux ou trois jours et quelquefois quotidiennement, chez les principaux libraires (ne nommons personne, tous croiront en faire partie); ceux-ci ont fini par savoir quelles sortes d'ouvrages conviennent à l'un ou à l'autre et quels sont ceux qu'ils désirent le plus. Aussi, que l'amateur ne s'avise pas de mettre personnellement des enchères, autrement, il est certain d'être étrillé fortement; les enchères montent, montent; il se pique d'honneur, tout comme M. Denis; le commissaire-priseur l'encourage de l'œil. L'amour-propre (le plus bête de tous) s'en mêlant, l'infortuné amateur paye trois ou quatre fois plus cher qu'il ne croyait dans ses suppositions les plus folles, ce qui est fort désagréable, question de gros sous à part; que si, au contraire, il lâche, on le prend en pitié et il croit entendre bourdonner à ses oreilles des voix goguenardes disant : « Il manque d'estomac. » Or manquer d'estomac quand on a engagé publiquement la lutte, c'est se trouver au même niveau qu'un cheval qui, dans une course, est distancé de plusieurs longueurs.

Donc, aujourd'hui, l'amateur, désorienté, ne sait plus où donner de la tête; s'il donne commission à Q., immédiatement L. flaire le coup et réciproquement; de là lutte acharnée, homérique (sur le dos du malheureux client), qui passionne la galerie pour peu que l'article en vaille la peine. Les deux rivaux se mettent généralement assez près l'un de l'autre pour bien s'observer; et c'est à qui des deux ne lâchera pas le morceau. Arrivé à un certain moment des enchères, l'un dit : « Je n'en veux plus » tout en faisant au crieur un signe imperceptible; l'autre, plus calme, réfléchit, pendant qu'un troisième « demande à voir ». Enfin la lutte finit. Celui qui reste adjudicataire se félicite *in petto* de son succès et de la mine déconfite de son adversaire, pendant que ce dernier, pour pallier sa défaite, dit à son voisin : « Je lui ai fait payer », ou bien : « L'exemplaire n'était pas frais, j'en ai un plus beau à la maison. »

Un vieux truc, bien connu, consiste à pousser un livre jusqu'à 99, 199, 999, c'est-à-dire ce qu'il vaut, à un franc près. L'adversaire met le chiffre rond et v'lan, adjugé. Souvent ce truc rate, il faut voir alors le désappointement de celui qui s'est ainsi enferré.

Il y a certains libraires qui, se croyant plus malins que les autres, donnaient leurs commissions au crieur et ne paraissaient même pas à la vente, ou poussaient jusqu'à un certain chiffre, laissant au crieur le soin de continuer pour leur compte; mais cette manœuvre ne réussit plus.

Quant au libraire-expert, c'est l'homme masqué par excellence, car il peut avoir commission, non seulement du vendeur lui-même, qui ne veut pas laisser partir ses livres pour rien, mais encore d'une demi-douzaine d'amateurs. Mais, là aussi, il y a

© 2007 Lyon — Editions « Les passeurs du temps » — editions.passeurs@free.fr

danger. Quand vous donnez une commission au libraire-expert, il la prend telle quelle. Que si vous lui demandez si vous avez quelque chance d'avoir ce que vous désirez, neuf fois sur dix il ne peut vous répondre catégoriquement, parce qu'il a une commission plus élevée que la vôtre : il trahirait le secret professionnel en vous le dévoilant.

Pour conclure, quand vous désirez ardemment un livre longtemps cherché, supputez sa valeur, arrondissez la forme largement; puis doublez ou triplez suivant le degré de folie qui vous étreint, et alors vous avez quelque chance; à moins de vous heurter à une folie d'outre-mer représentée par quelque libraire bien connu pour avoir des commissions sans limites. Quant aux livres auxquels vous ne tenez pas absolument, confiez-vous au hasard, et quelquefois vous ferez de bonnes affaires, mais n'opérez jamais en personne.

Qu'on se le dise.

VENTE D'UN JOLI CHOIX DE LIVRES RARES ET PRÉCIEUX RELIÉS EN MAROQUIN. HOTEL DROUOT, LES 2 ET 3 MAI.

(Ch. Porquet, expert.)

Cette vente a produit 85,000 francs. Il y avait des livres rares et recherchés, dans leur ancienne reliure, qui ont été vivement disputés; d'autres, notamment des pièces originales de Molière, n'ont pas atteint les anciens prix d'il y a une dizaine d'années.

N° 6. *Histoire du vieux et du nouveau Testament.* Paris, Pierre Le Petit, 1670, in-4°, fig., mar. r., ancienne rel. ; 609 fr.

Édition orig. aux armes de J.-B. Colbert.

N° 19. *Les Provinciales.* S. l. 1656-57, in-4°, mar. r. (Thibaron-Joly); 175 fr.

Édition orig.; hauteur : 241 millim.

N° 26. *M. Tullii Ciceronis Opera...* Lugduni, 1533, in-8°, mar. noir; 1,025 fr.

Exempl. de Grolier, bien conservé.

N° 35. *Les Caractères de Théophraste...* (par La Bruyère). Paris, Estienne Michallet, 1688, in-12, mar. r., rel. ancienne ; 1,150 fr.

Très bel exempl. de l'éd. orig.

N° 48. *Almanach iconologique.* Paris, Lattré, 1765, demi-rel., non rogné; 28 fr.

Exempl. de premier tirage, en grand papier. Les années 1766 à 1768, 1770, 1772, 1773, 1775 à 1777, 1779 à 1781 se sont vendues 20 fr. chacune.

N° 61. Moreau (J.-M.). *Seconde suite d'estampes. Troisième suite d'estampes.* Paris, Prault, 1777, texte et pl. gr. in-fol., demi-rel.; 1,795 fr.

Très belle épr. avec A. P. D. R. (avec privilège du roi). Il manquait les titres et le discours préliminaire.

N° 62. *Monument du costume...*, orné de fig. de Moreau le jeune. A Neuwied, 1789, in-fol., mar. r. à la Du Seuil; 620 fr.

N° 65. *Le Pastissier françois.* Elzevier, 1655, petit in-12 (Trautz-Bauzonnet) ; 1,150 fr.

Exempl. grand de marges. Haut. : 130 mill. Voilà un livre qui a bien baissé. A ce prix il est encore trop cher, car vraiment, il n'offre d'autre intérêt que sa rareté. C'est insuffisant pour justifier un gros prix.

N° 75. *Les Métamorphoses d'Ovide.* Paris, Leclerc, 1767-71, 4 vol. in-4°, mar. vert, tr. dor., rel. ancienne ; 2,160 fr.

Très bel exempl., belles épreuves,

N° 76. *Les Métamorphoses d'Ovide.* Paris, Didot, 1806, 4 vol. gr. in-4°, demi-rel. (Bradel aîné) ; 1,150 fr.

L'un des deux exempl. impr. sur *peau de vélin*, contenant la suite des 144 fig. de Moreau et autres, épr. avant la lettre tirées sur pap. de Chine et collées sur peau de vélin.

N° 89. *Les Baisers* (par Dorat). Paris, 1770, gr. in-8°, fig. veau fauve, rel. ancienne ; 525 fr.

N° 91. *Fables choisies mises en vers,* par M. de La Fontaine. Paris, Denis Thierry, 1668, in-4°, fig. de Chauveau, mar. citron (Trautz-Bauzonnet) ; 800 fr.

Bel exempl. de l'édit. orig.

N° 92. *Fables choisies mises en vers,* par M. de La Fontaine. IV parties. Paris, Denys Thierry et Claude Barbin, 1678-79. *Fables choisies* (5e partie). Paris, Claude Barbin, 1694, ensemble 5 vol. in-12, fig. de Chauveau, mar. r., fil. à la Du Seuil (Thibaron-Joly) ; 910 fr.

N° 93. *Fables choisies et mises en vers*, par J. de La Fontaine. Paris, Desaint et Saillant, 1755, 4 vol. gr. in-fol. mar. r., rel. ancienne ; 2,100 fr.

Exempl. en grand papier aux *armes de France.* Nombreux témoins.

N° 95. *Fables nouvelles* (par Dorat). Paris, 1773, 2 vol. gr. in-8°, pap. de Hollande, mar. r., rel. ancienne ; 1,875 fr.

N° 97. *Contes et Nouvelles en vers*, par M. de La Fontaine. Amsterdam, (Paris, Barbou), 1762, 2 vol. in-8°, portr. et fig. mar. citron, dos ornés., tr. dor., rel. ancienne ; 1,200 fr.

Le cas de conscience et *le Diable de Papefiguière* sont découverts.

N° 106. *Choix de chansons*, mises en musique par M. de La Borde, orné d'estampes par J.-M. Moreau. Paris, de Lormel, 1773, 4 vol. gr. in-8°, mar. r., fil., dos orné, tr. dor., rel. ancienne ; 1,600 fr.

N° 107. *Chansons de Béranger...* avec des vignettes de Devéria et des dessins coloriés d'Henry Monnier. Paris, Baudouin frères, 1828, 2 vol. in-8°, portr. et fig., veau fauve (Thouvenin) ; 160 fr.

Bel exempl. relié sur broch. contenant la suite de 40 fig. de Monnier et 54 fig. de Tony Johannot et autres gravées sur acier.

N° 114. *Les Œuvres de M. de Molière.* Paris, 1682, 8 vol. in-12, fig., mar. r., tr. dor. (Chambolle-Duru) ; 325 fr.

N° 115. *Œuvres de Molière.* Paris, 1734, 6 vol. in-4°, mar. r. jans., doublé de mar. r., tr. dor. (Chambolle-Duru) ; 6,100 fr.

Exempl. dans lequel on a ajouté 25 dessins originaux d'Émile Bayard, 20 dessins originaux de Geffroy (de la Comédie française) et d'autres dessins ; ensemble 56 dessins exécutés à l'aquarelle ; 6,100 fr.

Singulière idée d'intercaler des dessins de Bayard et de Geffroy dans un ouvrage édité il y a plus de cent cinquante ans.

N° 121. *Le Mariage forcé.* Comédie par J. B. P. Molière. Paris, Jean Ribou, 1668, in-12, mar. r. (Thibaron-Joly) ; 260 fr.

Édit. orig. Haut. : 146 mill.

N° 122. *L'Amour médecin.* Comédie par J. B. P. Molière. Paris, 1666, in-12, mar. r. (Thibaron-Joly) ; 700 fr.

Édit. orig. Haut. : 146 mill.

N° 123. *Le Misanthrope,* par J. B. P. Molière. Paris, Jean Ribou, 1667, in-12, mar. r. (Cuzin) ; 545 fr.

Édit. orig. Haut. : 149 mill.

N° 124. *Le Sicilien.* Comédie par J. B. P. de Molière. Paris, Jean Ribou, 1668, petit in-12, mar. r. (Thibaron) ; 200 fr.

Édit. orig. Haut. : 145 mill.

N° 127. *Œuvres de Racine.* Paris, Denis Thierry, 1698, 2 vol. in-12, front. et fig., mar. bleu, tr. dor., rel. ancienne ; 719 fr.

Aux armes de *J.-B. Machault d'Arnouville,* garde des sceaux. Dernière édition publiée du vivant de Racine.

N° 128. *Œuvres de J. Racine.* Paris, Hachette, 1865-73, 8 vol. gr. in-8°, mar. brun, tr. dor., (Chambolle-Duru) ; 1,540 fr.

Exempl. en *grand papier,* contenant des dessins originaux, plusieurs suites de grav. et 130 portraits gravés.

N° 141. *Les Aventures de Télémaque,* par Fénelon (Paris), de l'imprimerie de Monsieur, 1785, 2 vol. gr. in-4°, portr. et fig., mar. vert, tr. dor. (Bradel-Derôme) ; 3,350 fr.

Précieux exempl. contenant la suite des fig. en double état avant et avec la lettre (sauf pour les deux premiers livres dont il n'a pas été tiré d'épr. avant lettre); *24 dessins* et un portrait de Fénelon (inédits) exécutés à la sépia par Lebarbier; et diverses pièces.

N° 142. *Les Aventures de Télémaque.* Paris, de l'imprimerie de Monsieur, 1790, 2 vol. in-8°, fig., mar. r., tr. dor. (Thouvenin) ; 5,135 fr.

Précieux exempl. renfermant les 24 dessins originaux de Marillier, à l'encre de Chine; la suite des fig. en double état; eaux-fortes et avant la lettre; et la suite des 25 fig. de Moreau, aussi en double état.

N° 143. *Le Temple de Gnide* (par Montesquieu), avec fig. Paris, Le Mire, 1772, gr. in-8°, mar. bleu, doublé de mar. r. (Lortic) ; 1,160 fr.

Exempl. relié sur brochure.

N° 145. *Œuvres de maître François Rabelais.* Amsterdam, J. F. Bernard, 1741, 3 vol. in-4°, v. marb. ; 1,450 fr.

Exempl. en *grand papier.* Très rare.

N° 153. *Histoire du chevalier des Grieux* et de Manon Lescaut, (par l'abbé Prévost). Amsterdam (Paris, Didot), 1753, 2 vol. petit in-12, fig. de Gravelot et Pasquier ; mar. bleu, doublé de mar. citron (Cuzin); 800 fr.

Très belle reliure.

N° 161. *Chronique du règne de Charles IX,* par Prosper Mérimée, ill. de

31 compositions d'Edmond Morin. Paris, imprimé pour les amis des livres, 1876, 2 parties en 1 vol. gr. in-8°, mar. bleu jans. (Chambolle-Duru); 570 fr.

L'un des 115 exempl. publiés à 100 fr. C'est le premier ouvrage édité par la Société sous la direction de M. Paillet, son président.

N° 162. *Mademoiselle de Maupin,* par Th. Gautier. Paris, Eugène Renduel, 1835-36, 2 vol. in-8°, mar. bleu jans. (Cuzin) ; 545 fr.

Édit. orig., exempl. relié sur brochure. Se vendait, il y a quelques années, jusqu'à 1,500 fr.

N° 164. *L'Heptaméron.* Berne, 1780-81, 3 vol. in-8°, fig., mar. r., tr. dor., rel. ancienne; 430 fr.

Exempl. ayant appartenu à Freudenberg.

N° 168. *Le Décaméron*, de Boccace. Londres, 1757-61, 5 vol. in-8°, mar. r., tr. dor., rel. ancienne; 1,100 fr.

N° 178. *Œuvres de J.-J. Rousseau*, ornées de fig. Paris, Defer de Maisonneuve, 1793-1800, 18 vol. gr. in-4°, demi-rel., non rognés ; 955 fr.

Superbe exempl., l'un des 4 tirés sur grand papier colombier; épr. en double état, *avant la lettre et eaux-fortes.*

N° 197. *Le Sacre de Louis XV.* S. l. n. d. (Paris), gr. in-fol., mar. r., tr. dor. ; 545 fr.

Épr. avant la lettre. Exempl. aux armes et au chiffre couronné du roi Louis XV.

N° 201. *Armorial* des principales maisons et familles du royaume, par Dubuisson. Paris, Guérin et Delatour, 1757, 2 vol. in-12, nombreux blasons; mar. r., fil. doublés de tabis, tr. dor. ; 1,905 fr.

Très riche reliure, portant les armes et le chiffre de la reine *Marie Leczinska,* peints sur les plats.

BIBLIOTHÈQUE DE M. LE BARON M** D* C* (2° PARTIE)

VENTE A L'HOTEL DROUOL DU 4 AU 7 MAI

(Em. Paul, expert.)

Cette vente comprenait 1,149 lots d'estampes et vignettes (il y avait de quoi monter une boutique de marchand) et 570 numéros de livres illustrés des XVIIIe et XIXe siècles. La vente a produit une quarantaine de mille francs.

Voici l'indication des principaux articles :

CHEVIGNÉ : *Les Contes rémois*, dessins de Meissonier. Troisième édition. Paris, Michel Lévy, 1858, in-12, br. couverture ; 60 fr.

Première édition contenant les dessins de Meissonier; mais la quatrième et non la troisième, comme il est indiqué à tort sur le titre. Voici l'indication des trois premières : *Contes rémois.* Paris, Firmin-Didot frères, 1836, in-12 de 121 p. — *Contes rémois.* Paris, Firmin-Didot frères, 1839, in-12 de 176 p. — *Contes rémois,* illustrés par Perlet. Paris, Hetzel, 1843, in-8°. En outre, une partie des Contes avait déjà paru dans un ouvrage intitulé : *la Chasse et la Pêche, suivies de Poésies diverses,* par le comte L. M. J. de Chevigné. Reims, M.DCCC.XXXII, un vol. in-18 de 288 p. impr. par Delaunois. Ce dernier est très rare.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

GAUTIER (TH.) : *Le capitaine Fracasse*, illustré de 60 dessins de Gustave Doré, gravés sur bois. Paris, Charpentier, 1866, gr. in-8° br. ; 102 fr.

L'exemplaire avait été annoncé sur papier vélin fort, ce qui semblait indiquer un papier spécial. C'était une erreur qui a été rectifiée quand on a mis le livre sur table.

— *L'Eldorado ou Fortunio*, publiée sur l'édition originale. Imprimé pour les amis des livres, par Motteroz, 1880, gr. in-8°, eaux-fortes de Millius, vig. d'Avril; br., 350 fr.

Ouvrage tiré à 115 exempl. non mis dans le commerce. Il a été exécuté sous la direction de M. Billard, membre de la Société.

MARGUERITE DE NAVARRE: *Heptaméron*. Berne, 1780-81, 3 vol. in-8°, papier de Hollande, front., fig., vignettes et culs-de-lampe de Freudenberg et Donker; veau écaille, dent., tr. dor. ; 170 fr.

Cet ouvrage s'est vendu plus cher et il a beaucoup baissé, parce qu'il avait été surfait.

Mille et une Nuits (les), traduction de Galland. Paris, Collin de Plancy, 1722-23, 7 vol. in-8°, demi- rel., non rognés; 275 fr.

Exempl. en grand papier, contenant environ 400 dessins et grav. montés sur onglets.

MUSSET (Alfred de) : *Œuvres complètes* Édition ornée de 28 grav. et d'un portrait de Bida. Paris, Charpentier, 1865, 10 vol. gr. in-8°, br. ; 340 fr.

Exempl. de souscription sur grand papier de Hollande, avec les cartons.

OVIDE: *Les Métamorphoses*. Paris, Didot, 1806, 4 vol. in-8°, demi-rel., ébarbé ; 1,035 fr.

Exempl. en grand papier, contenant la suite de 144 fig. de Monsiau, Lebarbier et Moreau, avant la lettre; la suite *avant la lettre* de l'édition de 1767-71, etc.

SAINT-PIERRE (Bernardin de): *Paul et Virginie*. Paris, 1789, in-12, mar. r., dos orné, tr. dor. (Bozérian); 1,020 fr.

Exempl. en papier vélin d'Essonne, de l'éd. orig., illustré de 4 fig. de Moreau et J. Vernet, épr. *avant la lettre*.

— *Paul et Virginie*. Paris, L. Curmer, 25, rue Sainte-Anne, 1838; gr. in-8°, portr., fig. hors texte sur chine; demi-rel., non rogné; 140 fr.

Exempl. contenant le portrait de la jeune Bramine avec l'étoile au front.

SCOTT (Walter): *Œuvres*. Paris, Furne, Jouvet et Cie (s. d.), 30 vol. in-8° et 1 vol. in-fol., formant album, demi-rel. ; 420 fr.

Exempl. orné de 2,035 fig. des meilleures suites anglaises et françaises; eaux-fortes, épr. d'artiste, etc. C'est bon marché, mais la mode n'est plus à ces entassements de gravures.

J. B.

LA

BIBLIOMANIE EN ANGLETERRE

LES PLAISIRS D'UN BOOK-WORM



Je voudrais traduire le titre d'un petit livre d'aspect élégant, d'humour et de raison piquantes, que publiait naguère un éditeur de Londres, bien connu des délicats[1]. Mais allez donc traduire *book-worm!* Bibliophiles, bibliomanes, rats de bibliothèque,

> ... Qui, les livres rongeants,
> Se font savants jusques aux dents,

bouquineurs, liseurs, tous ces termes, expressifs et pittoresques sans doute, ne le sont guère auprès du *book-worm* anglais. Ce n'est pas seulement un ami des livres, ni un amoureux, ni un maniaque, ni un rongeur avide qui se tapit dans une bibliothèque comme dans un immense fromage, y grignotant sans cesse papiers et parchemins sans être jamais rassasié. Non; c'est un être qui vit dans le livre même, s'en assimilant la substance en même temps qu'il s'y creuse une maison; c'est *le ver* qui pousse ses galeries à travers plats, feuillets, dos et nervures, ne sort d'un volume que pour entrer dans un

1. *The Pleasures of a Book-Worm*, by J. Rogers Rees. Lond., Eliot Stock, 1886; 1 vol. pet. in-8°.

autre, trace de page en page les méandres de son existence, et s'endort finalement au fond d'une marge en y filant son cocon.

Il faut donc laisser cette métaphore suggestive dans sa forme originelle. Elle est comme ces liqueurs subtiles qui s'évaporent quand on les transvase.

Nous sommes tous, lecteurs et rédacteurs du *Livre*, des *book-worms*, plus ou moins. Nous connaissons par expérience les plaisirs de la profession. Mais il ne nous déplaira pas de les voir analysés par un confrère étranger. Il y a, d'ailleurs, dans les diverses espèces d'une même famille, des différences de mœurs et de régime curieuses à noter, et il se peut faire que le *book-worm* type, celui de l'autre côté du détroit, ne se comporte pas exactement comme son congénère français.

Dès les premières pages du livre de M. J. Rogers Rees, je remarque une de ces particularités. « Collectionner des livres, dit-il, n'est pas bien coûteux, et l'on ne court guère le risque de s'y ruiner. » Qu'en pensez-vous, bibliophiles de haut goût et passionnés bibliomanes? Il y a des bibliothèques, en Angleterre comme en France, qui coûtent plus à leurs propriétaires qu'un équipage de chasse ou qu'une écurie de course, et plus d'un amateur a dû se séparer de ses livres doublement chers, parce qu'il avait outrepassé ses ressources en les acquérant.

Mais ces différences de surface — fortune, argent, sable mouvant, biens périssables! — n'affectent pas le fond qui, chez le *book-worm* comme chez l'homme, reste partout et toujours le même. N'est-ce pas un trait universel et constant, que la joie du collectionneur qui trouve une rareté dont le marchand ne soupçonne pas le prix, et qui en devient, pour une somme minime, le maître heureux et jaloux? Ne sont-elles pas vraies pour tous ceux qui ne font pas de leurs livres la vaine satisfaction d'un amour-propre ignorant, les réflexions de M. Rees sur la valeur des volumes rares, des ouvrages en première édition d'un auteur célèbre? L'amateur éclairé, l'amoureux raffiné y voit bien autre chose que le plaisir de posséder un merle blanc. Ce livre, qui est l'expression première de la pensée de l'auteur, semble en garder, pour ainsi dire, l'émanation directe: il suggère naturellement et invinciblement toute l'histoire de celui qui l'a écrit, ses espérances, ses craintes, ses ambitions, ses déboires, ses aspirations, ses chutes et ses succès; il raconte les circonstances où il a été conçu, écrit, publié, la manière dont il a été accueilli par la critique et par le public lisant, l'influence que cet accueil, favorable ou hostile, exerça sur la carrière de l'écrivain. Si le volume porte une dédicace à quelque personnage illustre du temps, si une devise, des armes frappées sur la reliure, une signature, des notes manuscrites, une marque authentique quelconque prouve qu'il a appartenu à un de ces hommes dont le souvenir ne périt pas, le champ des associations d'idées s'élargit à l'infini, et la valeur du livre devient inestimable.

Telle est la conception idéaliste de la bibliophilie. Rien de plus noble, de plus intellectuellement élevé. Mais ce serait assurément se priver de la moitié du régal, que de s'en tenir à cet ordre de joies spéculatives et sereines. J'en sais plus d'un qui n'y verrait que viande creuse, ou vaine fumée. Il y a un côté matériel, plastique, artistique, très réel, sur lequel il serait outrecuidant de ma part d'insister ici, et qui est une source de jouissances moins fantaisistes, mais non moins vives. L'auteur des *Plaisirs d'un Book-Worm* paraît peu sensible à ces charmes solides, quoique extérieurs. Qu'un livre lui remette en mémoire une anecdote sur le prince Albert ou lord Palmerston, et il sera plus touché que par de belles marges ou par un élégant habit de maroquin. Pourtant un beau livre est une belle chose en soi. Il n'a nul besoin, pour faire battre le cœur d'un bibliophile, d'être en même temps ce que nos voisins pourraient appeler un *remembrancer*.

Les anecdotes, les portraits sont, d'ailleurs, vraiment attrayants dans l'ouvrage qui est l'occasion de cet article. Le bibliomane qui craint sa femme et qui se cache, non sans remords, pour introduire de nouvelles acquisitions dans sa bibliothèque, est bien amusant. Un autre type, qui vaut d'être reproduit, est celui d'un vieux bouquiniste, dont l'espèce, autrefois commune, ne compte plus, à Londres comme à Paris, que de rares échantillons. Naguère, le brave homme avait son petit magasin et son étalage; mais il n'a pas été heureux, et il lui a fallu fermer boutique. Aujourd'hui, dès le matin, il porte des journaux à domicile; c'est là son gagne-pain régulier. Mais, dans l'après-midi, il fait une autre tournée, les poches bourrées de quelques volumes choisis; et il n'est pas rare, tant il connaît ses clients, leurs besoins et leurs goûts, de le voir arriver précisément avec le livre après lequel on soupire depuis longtemps. Mal débarbouillé, nullement peigné, les doigts noirs de la glorieuse poussière des bouquins maniés incessamment, il habite une mansarde, au sommet d'une vieille et haute maison, et quand on l'y rencontre, assis au milieu de ses trésors, on dirait une grosse araignée au centre de sa toile. « Ah! dit-il quand on le quitte, ah! monsieur, vous emportez là des livres que j'aurais mieux aimé vous donner pour rien, plutôt que de les vendre dix fois plus cher à un autre. » Et si on le regarde d'un air surpris: « Oui, reprend-il avec un gros soupir; c'est que je sais que vous en aurez soin et que vous les aimerez comme je les aimais. »

Cet amour des livres n'est inférieur à nul autre. M. Rees nous raconte que le poète Southey, tombé en enfance, n'était sensible qu'au plaisir de se promener dans sa bibliothèque et de prendre mécaniquement sur les rayons les livres qu'il avait aimés toute sa vie; il les caressait des deux mains, comme on fait de la tête d'un enfant. Lamb, qui n'était pas fou, donnait parfois des baisers aux favoris de sa bibliothèque. Qui de nous ne se sent aux entrailles de telles tendresses, qui de nous ne se surprend

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à de tels témoignages à l'égard des livres qu'il possède, ces incomparables amis ?

Les livres ont pour nous un goût plus délicat
Que n'a pour les gourmands l'or d'un vieux vin muscat.

For him delicious flavor dwell
In books as in old Muscatel.

Les recueils d'anas citent un mot de Fénelon qui fait honneur à sa charité, mais qu'un bibliophile aurait grand'peine à dire. Un incendie venait de consumer sa bibliothèque. On accourut lui annoncer que tous ses livres étaient réduits en cendre. « J'aime bien mieux, dit-il sans s'émouvoir, qu'ils soient brûlés que la cabane d'une pauvre famille. » Le grand évêque n'était point de notre confrérie. Son sang-froid philanthropique le prouve abondamment.

Perdre sa bibliothèque et ne pas s'émouvoir ! Mais la bibliothèque, c'est, pour le *book-worm*, le paradis retrouvé. C'est là qu'il vit, qu'il est bien, qu'il jouit de l'existence, et qu'il arrache quelques plumes à cette insaisissable chimère qu'on appelle le bonheur. « Quelques-uns, écrivait Samuel Palmer, mettent le bonheur dans l'action. Moi, je le mets dans une journée orageuse, pluvieuse, clapotante et sombre de décembre, un bon feu, un divan jonché de livres, un ami qui partage mes goûts, et surtout une porte bien fermée, garantissant de l'intrusion des fâcheux. »

M. J. Rogers Rees nous fait une confession qui pourrait être celle de tous les bibliophiles et bibliomanes. « Si les livres sont compris dans le dixième commandement, dit-il, c'est un commandement que j'ai bien souvent violé. » Mettez-le devant vos yeux sous cette forme : « Livres d'autrui ne convoiteras », et dites si, vous aussi, vous ne l'avez pas violé cent fois, si vous ne le violez pas tous les jours, si vous ne connaissez pas, sur les rayons de tel confrère, tel livre que vous ne possédez point et qui fait l'objet de vos ardentes convoitises. Si c'est un péché, mes frères, c'en est fait, et, à moins de cesser d'aimer les livres, nous mourrons dans l'impénitence finale.

Ces livres, que l'on désire follement, que l'on convoite, même quand on les sait la propriété d'autrui, varient naturellement avec les goûts des collectionneurs et surtout avec leur nationalité. Cependant les bibliophiles anglais et français ont assez de points de contact et se rencontrent trop souvent sur un terrain commun pour qu'il ne soit pas intéressant pour ceux-ci de connaître, au moins en partie, la liste des *desiderata* d'un de ceux-là : la traduction d'Homère par Chapman, dans l'exemplaire qui appartenait à Charles Lamb; Spencer; Chaucer; les petits poèmes de Milton; *les Mille et une Nuits*, dans une reliure aussi riche et aussi fleurie que possible, avec une gravure toutes les douze pages; Théocrite; l'Arioste; les traités de Plutarque; l'exemplaire du roman de Fielding intitulé *Amelia*, que le docteur Johnson lut tout d'un trait, et

celui de l'*Anatomy of Melancholy*, de Burton, qui le faisait se lever deux heures plus tôt que de coutume, tant il prenait plaisir à le lire; *Frankenstein*, de Mary Shelley, avec son autographe; le Burns qui fut donné à Mendelssohn au moment où il quittait l'Angleterre; les œuvres de Leigh Hunt que Charles Cowden Clarke voulait avoir reliées en vert et qu'un relieur intelligent affubla de rouge et de bleu; le volume d'Emerson sur lequel le professeur Tyndall inscrivit cette note: « Acheté par inspiration »; les exemplaires des poèmes de Shelley et de Keats que la mère du poète Robert Browning acheta pour son fils; l'exemplaire de *Pauline*, par Robert Browning, couvert de notes de la main de John Stuart Mill; l'exemplaire in-folio de Beaumont et Fletcher qui appartint à Charles Lamb et qui est aujourd'hui au Musée britannique; l'exemplaire de Wordsworth de *the Castle of Indolence*, par Thomson; *la Nouvelle Héloïse*, dans l'exemplaire de Shelley, qu'il lut en visitant Meillerie, Clarens, Chillon, Vevay, Lausanne, et dont il dit que c'est « l'épanchement du plus sublime génie, et d'une sensibilité plus qu'humaine »; *l'Ossian*, du même Shelley; l'exemplaire de la rare édition donnée par Foppens de *le Sage Résolu contre l'une et l'autre Fortune*, de Pétrarque, que sir Hudson Lowe avait à Sainte-Hélène, et où

Napoléon, retombé Bonaparte,

put puiser des exemples et des conseils; l'exemplaire de *l'Imitation de Jésus-Christ*, en latin, acheté quinze sous par M. de Latour sur les quais, en 1827, et couvert de notes marginales de la main de J.-J. Rousseau; le Shakespeare in-folio de Keats; la bible de Milton que vient d'acquérir le Musée britannique, etc., etc.

Un sot avec cent mille francs
Peut se passer de livres,

disait Armand Gouffé dans une chanson à quiproquos, en 1808. Il faut être bien sot, en effet, pour se passer de livres imprimés lorsqu'on a des livres d'argent pour en acquérir, quand même on ne mettrait pas la main sur des merveilles analogues à celles que je viens d'énumérer.

On aura remarqué que cette énumération commence par les œuvres d'Homère. C'était le livre cher entre tous à Charles Lamb, et celui qu'il portait à ses lèvres avec amour. Que d'amoureux des livres n'en pourraient en faire autant aujourd'hui, par la raison toute simple qu'ils ne l'ont pas dans leurs armoires!

Quoi qu'il en soit, je me rappelle à ce propos une fable faite, en 1826, par un libraire, et qui, de par son sujet et de par son auteur, a doublement le droit d'être citée ici.

Les Romans et le Bouquin.

A la porte d'un étaleur,
Des romans, entassés sur une table antique,
Se plaignaient du cruel malheur
De ne jamais quitter une triste boutique.
Tout fiers d'être imprimés sur beau papier vélin,
De se voir habillés d'un riche maroquin,
Orgueilleux de l'éclat de leurs tranches dorées,
Voici comme ils traitaient un modeste bouquin :
« C'est toi d'ici qui chasses tout le monde,
Misérable vieillard!
Ton habit ne vaut pas un liard,
Et l'on te sent de dix pas à la ronde. »
— « Je n'ai pas, comme vous, l'air altier, muscadin,
Leur répond le vieillard; de là votre dédain :
Ma gloire cependant remplit toute la terre. »
— « Qui donc es-tu? » — « Je suis Homère. »

DOUSSIN-DELYS,
libraire à Poitiers.

M. J. Rogers Rees consacre un charmant chapitre de son livre aux dédicaces. Mais ce chapitre est trop exclusivement anglais pour que j'en fasse profiter ceux de nos lecteurs qui ne peuvent pas le goûter dans le texte même. J'y trouve pourtant une dédicace adressée par Buchanan à l'Esprit d'Auguste Comte, dont j'essayerai de traduire les deux premières strophes :

Comte, regarde aujourd'hui la France;
vois-la frappée du sabre et livrée à la honte,
elle qui, fléchissant le genou,
la première devant l'humanité
s'inclina, et du sang de l'Homme activa la flamme nouvelle de l'autel dressé à l'Homme

Elle qui la première se leva et osa;
elle qui n'a jamais épargné
son sang, coulant goutte à goutte de son grand cœur;
elle qui, pour délivrer le genre humain,
est restée enchaînée et aveugle;
elle dont la voix courageuse a suscité la conscience de l'Occident.

. . . . . .

« Les récentes publications des écrivains connus, dit un peu plus loin notre auteur, solidement reliées en bon veau propre à l'usage, sont une des nécessités de la vie. Elles donnent à l'esprit une nourriture pure et simple. Mais les volumes dépareillés ou ignorés, amoureusement arrachés à quelque coin poussiéreux d'une vieille boutique, et faits pour réveiller mille souvenirs, doivent être classés parmi les objets de luxe de l'existence; ils ont en eux les parfums du Levant et le mystère d'un songe d'été. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Pourquoi faut-il qu'un esprit si ouvert aux charmes des livres, finisse un ouvrage qui a pour titre *les Plaisirs d'un Book-Worm* par deux chapitres de lieux communs sur la critique et le génie, et sur les avantages à retirer de la culture des lettres? Le *book-worm* est arrivé à la fin de sa carrière; il s'est tissé son linceul au cœur même de quelque précieux volume, et il ne reste plus qu'un littérateur qui fait son métier et répète, sans utilité ni à-propos, ce que mille autres ont dit avant lui.

Plutôt que de rester sur cette impression fâcheuse et de clore tristement une étude commencée avec tant de sympathie et de joie, je préfère laisser là le livre de M. Rees et chercher quelque sujet de rire, fût-ce à nos dépens. C'est le journal anglais *The Graphic* qui me le fournira. Il y a quatre ans, il publiait une double page d'illustrations humoristiques et satiriques avec légendes, sous ce titre : *Le Bibliophile : Histoire d'un crime non perpétré.* Les légendes sont plus amusantes que les caricatures, assez banales et mal venues. Au prologue, le bibliophile est dans son cabinet, un journal à la main, rabrouant sa gouvernante, qui lui demande des ordres pour le dîner : « Dieu du ciel, madame Boodle! On a volé à la dernière vente le magnifique exemplaire de *Gesta Cockalorum Romanorum,* avec notes par Jacques Merriefamille de Triboulet, abbé de Bosch, et vous venez me parler de rognons et d'aloyaux! Vous prenez bien votre temps!... » Sous le coup de cette grande nouvelle, le bibliophile sort. Il passe devant un étalage de bouquiniste, et à peine y jette-t-il un coup d'œil dédaigneux. « On ne trouve plus de livres comme il y a vingt-cinq ans. Il n'y a plus que des réimpressions de pacotille. C'est clair. » Cependant il s'arrête, l'œil fixé sur un volume, en proie à la plus vive agitation. « Quoi! s'écrie-t-il. Non ! Impossible ! » Il a la fièvre, tout l'étalage tourbillonne devant ses regards éblouis. Pourtant il s'élance, saisit le volume et, rappelant avec effort son sang-froid, il l'examine soigneusement. « Oui, c'est bien l'exemplaire qui manquait à la vente... Mais ne faisons semblant de rien. Voilà un amateur. Je tremble. » Il s'absorbe dans la lecture d'un annuaire d'il y a deux ans, pendant que le rival s'approche et — misère et damnation! — met la main sur le précieux volume. Ah! l'on comprend, dans de tels moments, qu'on puisse devenir assassin!... Aussi quel soulagement, lorsque le vieil amateur replace le livre dans le casier et continue son chemin tranquillement! Cette fois, plus d'hésitation; il entre vivement dans la boutique et achète, pour mieux donner le change, un insignifiant bouquin en même temps que la perle qu'il vient de découvrir. A peine a-t-il payé, qu'il se précipite dehors en oubliant son parapluie. Le bouquiniste court après lui pour le lui rendre; mais, persuadé que tout est découvert et qu'on va lui enlever son trésor, il se sauve à toutes jambes, saute dans un fiacre, prend le chemin de fer métropolitain et change dix fois de train pour mieux faire perdre ses traces. Enfin il

rentre chez lui dans un état de surexcitation facile à concevoir. « Ne vous occupez pas de mon dîner, madame Boodle. Je n'y suis pour personne! — En effet, il n'a que trop bien dîné, » pense Mme Boodle, qui, voyant le résultat, se trompe en supposant la cause. Une demi-heure après, le bibliophile, écrasé dans un fauteuil, anéanti, repoussant du pied le livre ouvert sur le parquet, ne peut que répéter d'une langue épaissie : « Ce n'est qu'une réimpression! Une misérable réimpression! » Le pauvre homme, épuisé par tant d'émotions et de courses, s'endort sur la table et rêve qu'il est en prison pour vol, avec l'infernal volume attaché à sa jambe en guise de boulet!

Les bibliophiles, *book-worms* et bibliomanes ont leurs ridicules; mais ils sont les premiers à s'en amuser, ce qui ôte bien du charme aux plaisanteries qu'en peuvent faire les autres. Ils sont, d'ailleurs, animés d'une passion noble entre toutes par son objet et par ses effets; et c'est une vérité profonde qu'a formulée le vieux satirique français du *Roman du Renart,* quand il a dit :

A déshonneur meurt à bon droit,
Qui n'aime livre ni n'y croit.

AN OLD BOOK-HUNTER.



LES

GRANDS ÉDITEURS D'ALLEMAGNE

III

A TRAVERS L'ALLEMAGNE

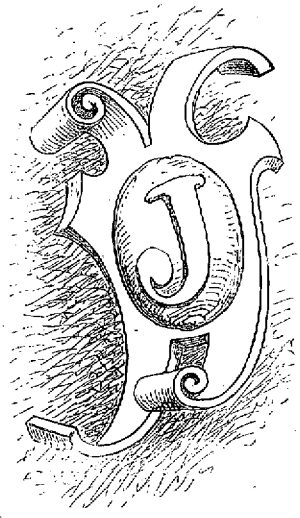

Il ne nous est guère possible maintenant que de prendre une sorte d'itinéraire de voyage circulaire à travers l'Allemagne pour relever sur le parcours quelques maisons d'édition éparpillées sur tout le territoire, dans la quantité des éditeurs d'outre-Rhin.

Voici à Strasbourg les successeurs de Berger-Levrault : *R. Schultz et Cie*, qui sont libraires-éditeurs, imprimeurs et relieurs. La librairie date de 1676, l'imprimerie de 1685 ; l'établissement lithographique a été fondé en 1823 par Senefelder lui-même. Depuis l'origine, la maison a toujours été la propriété de la famille Berger-Levrault ; il a fallu la guerre de 1870, et ses conséquences si désastreuses pour l'industrie française en Alsace, pour faire passer le tout dans les mains d'une société allemande. Aujourd'hui R. Schultz et Cie occupent vingt et une machines typographiques, dix presses à bras et onze presses lithographiques.

Le catalogue assez volumineux embrasse nombre de branches : littérature, théologie, jurisprudence, médecine, histoire, géographie, livres classiques, cartes, journaux et revues, ouvrages militaires, etc. C'est chez MM. Schultz et Cie que parut tout dernièrement l'ouvrage du lieutenant-colonel Kœttschau sur *la Prochaine guerre franco-allemande,* ouvrage qui a fait un certain bruit et dont une traduction a été donnée par M. Jaeglé à la Librairie illustrée. Nous croyons inutile de dire que le catalogue s'est peu à peu « épuré » des quelques volumes repris à la maison Berger-Levrault ; ils y figurent toujours mais avec cette invariable mention : *Vergriffen !* (épuisé).

Lahr, petite cité badoise de moins de 10,000 habitants, est le siège de la librairie M. Schauenburg, fondée le 1er janvier 1800. Elle s'est plus spécialement vouée aux almanachs et aux calendriers ; en ces derniers temps elle a créé une *Volksbibliothek* (bibliothèque populaire) à 5 pfennigs la plaquette, qui rivalise victorieusement avec les publications les moins coûteuses de l'Allemagne. — La collection compte aujourd'hui plus de cinq cents numéros. M. Schauenburg occupe quinze machines typographiques (dont une rotative et une double) et dix presses lithographiques ; le personnel est de cent cinquante ouvriers.

Munich, centre artistique de l'Allemagne, est devenu tout naturellement le refuge des éditeurs publiant des œuvres relatives aux beaux-arts. Parmi les maisons les plus importantes de la capitale bavaroise, il faut tout d'abord mentionner la *Verlags-Anstalt für Kunst et Wissenschaft* (maison d'édition d'art et de sciences). Créée à Francfort-sur-Mein le 15 novembre 1858 par Frederic Bruckmann, elle obtint un succès considérable avec sa première publication, la *Gœthe-Galerie* d'après les dessins de W. de Kaulbach. Le succès fut considérable, disons-nous, quelques chiffres le prouveront : la grande édition mise en souscription à 840 francs fut aussitôt vendue à trois cents exemplaires ; la collection fut publiée en *quatorze* formats différents et dans certains elle en est arrivée aujourd'hui à son vingt-cinquième tirage. L'édition in-quarto a dépassé cinquante mille exemplaires (à 72 marcs) et le nombre des planches vendues séparément a atteint près de *trois millions* d'exemplaires. Après être resté deux ans à Stuttgart, Bruckmann vint se fixer définitivement en 1863 à Munich, qui lui offrait de grands avantages pour le genre de publications auquel il s'était exclusivement limité. Parmi ces publications nous ne pouvons que relever les plus imposantes : la collection de *Portraits*, environ deux cents planches dont beaucoup sont devenues populaires ; les paysages homériques de *F. Preller* (300 marcs) ; l'œuvre de Menzel (600 marcs), la Fritz-Reuter-Galerie (360 marcs) et tant d'autres. Les moyens de reproduction les plus usités par la maison sont la photographie et la photogravure, dans des ateliers spéciaux qui occupent une centaine de personnes.

En 1883, M. Bruckmann céda son établissement à une société par actions contre le joli denier de 950,000 marcs.

A Munich encore nous trouvons *Ackermann*, marchant dans les mêmes voies que l'éditeur précédent, puis encore *Oldenbourg* qui, tout en cultivant les beaux-arts, n'a laissé de côté ni la science ni la littérature. De ses publications littéraires il en est une qui mérite plus particulièrement d'être signalée : ce sont les séries de *Nouvelles choisies*, allemandes ou étrangères, paraissant en volumes

de trois cents pages (reliés) à 1 marc le volume. La série d'auteurs nationaux comprend annuellement trente-six volumes ; celle des auteurs étrangers, quatorze : la direction littéraire du recueil est confiée à un poète bien connu, même en France, Paul Heyse. Notre littérature y est représentée par E. About, Balzac, Stendhal, Feuillet, Mérimée, Musset, Nodier, Sand, Vigny : le choix des noms établit assez clairement le goût apporté dans le choix des nouvelles entrant dans cette collection.

Breslau, chef-lieu de la province de Silésie, est une ville qui a son importance et nombre d'éditeurs y sont établis. Les deux plus actifs sont Édouard Trewendt et S. Schottlaender. Le premier, qui a commencé en 1845, a édité quantité de romanciers — Hœfer, Mügge, Holtei, Struensee — mais en ces dernières années il semble se consacrer plus assidûment aux sciences et son *Encyclopédie des sciences naturelles* est une entreprise qui a droit à l'estime et au respect de tous. Elle n'est point encore terminée ; cent livraisons environ ont paru sur cent cinquante (à 3 marcs); elle a pour auteurs les savants les plus autorisés de l'Allemagne. E. Trewendt édite également une grande revue mensuelle, *la Deutsche Revue,* qui a une certaine notoriété.

Cette notoriété est bien moins reconnue cependant que celle de *Nord und Süd* publiée par S. Schottlaender depuis onze ans, avec le concours de Paul Lindau. De toutes les revues paraissant outre-Rhin — et qui en dira le nombre ? — c'est sans contredit celle qui est la moins imbue de préjugés, de préventions, de parti pris ; pour la France elle est plus souvent sympathique, toujours bienveilllante, et parmi les collaborateurs de *la Revue* figurèrent Émile Augier, François Coppée, Émile Zola — ce dernier pour une étude sur Balzac, entre autres choses. — *Nord und Süd* paraît tous les mois par livraisons de deux cents pages sur très beau papier teinté, et chaque numéro est orné d'un portrait à l'eau-forte : celui de Paul Lindau, qui accompagne cet article, est emprunté au centième numéro de *Nord und Süd ;* ajoutons que le cuivre en a été gracieusement mis à notre disposition par M. Schottlaender.

M. S. Schottlaender est un homme jeune encore — 43 ans — sa maison est de création récente — 1876 — mais cette dernière circonstance n'est pas un motif pour donner lieu à croire que la maison est de proportions modestes. Grâce à une énergie et à une activité incontestables, S. Schottlaender possède aujourd'hui un catalogue où sont réunis la plupart des écrivains de l'Allemagne contemporaine. En se faisant éditeur, il avait la pensée de s'occuper plus spécialement du roman, d'être l'homme des romanciers de talent, sans aucune distinction sur le genre de talent et de donner un extérieur élégant à des œuvres de valeur. Jusqu'à présent cette partie de son programme a été scrupuleusement exécutée ; les auteurs qu'il a offerts au public ont nom Detlef, Franzos, Jensen, Anzengruber, Gutzkow, Lindau, Roquette, Wichert, etc. ; les volumes édités sont imprimés avec soin sur bon papier et, tout en étant assez compacts en général, sont d'un prix très abordable (3 ou 4 marcs). Ce sont là de véritables progrès qu'apprécieront tous ceux qui, pour une raison quelconque, achètent des ouvrages allemands. Cependant Schottlaender ne s'est pas cantonné dans l'œuvre d'imagination pure ; ayant son imprimerie, il voulut prouver qu'elle en valait une autre et il lança quelques publications de grand luxe — notamment la traduction de P. Heyse et H. Kurz du *Roland*

furieux, avec l'illustration de Gustave Doré [1]. En dehors de *Nord und Süd* dont nous avons avons parlé plus haut, S. Schottlaender publie un journal quotidien, *Breslauer Handels-Blatt* (Gazette commerciale de Breslau) et quatre journaux hebdomadaires illustrés. A la librairie et à l'imprimerie sont annexés un atelier de reliure, une fonderie de caractères ; la maison a régulièrement deux cents ouvriers au minimum.

A Glogau, ville silésienne de quelque 5,000 habitants, nous trouvons l'éditeur Carl Flemning (depuis 1790), dont les ouvrages illustrés pour la jeunesse ont leur réputation d'élégance et de beauté.

Hermann Costenoble s'est fixé à Iéna en 1850 et depuis lors n'a cessé de produire et de produire beaucoup, surtout des romans, car son catalogue en contient plus d'un millier en ce moment. Costenoble a attaché son nom à quelques entreprises de longue haleine parmi lesquelles nous citerons les *Œuvres complètes* de Gerstaecker, l'infatigable voyageur et le fécond écrivain (43 énormes volumes) ; les *Œuvres* de Carl Gutzkow dont la première série a paru en douze très forts volumes, une *Bibliothèque de voyages* (13 volumes grand in-8° jusqu'à ce jour), une *Bibliothèque littéraire* à bon marché (46 volumes parus).

Il faut aller à Berlin pour découvrir un autre éditeur, Otto Janke (depuis 1843), dont le catalogue encore plus volumineux ne contient que des romans ; nous avons voulu en supputer la quantité : le vertige nous a pris en route et nous avons dû y renoncer. Et c'est en vain que nous nous sommes demandé où tant de volumes pouvaient se caser, s'ils ne restaient pas dans le magasin de l'éditeur.

Mais il est à Berlin encore d'autres maisons qui, tout en étant moins prolifiques, n'en ont pas moins leurs mérites. De celles-là est la librairie Hertz (depuis 1847), éditeur des *Œuvres complètes* de Paul Heyse (22 volumes actuellement) et de Gottfried Keller (12 volumes), deux noms qui en littérature suffisent pour faire classer un éditeur parmi les éditeurs sérieux; puis encore la librairie G. Grote (fondée en 1663) qui publie de préférence de grands ouvrages historiques, des auteurs classiques et des éditions de luxe. L'œuvre la plus considérable est une *Histoire universlle* qui doit comprendre près de quarante volumes illustrés d'un nombre respectable de gravures, de cartes et de plans. La publication n'est pas encore terminée; le travail est réparti entre les premiers historiens de l'Allemagne, chacun traitant une époque déterminée. Cette histoire universelle a malheureusement deux grands défauts : son prix élevé — plus de 500 marcs — et l'obligation d'acquérir tout l'ouvrage, les volumes ne se vendant pas isolément. A part cela, c'est parfait à tous points de vue. La librairie Grote a également des éditions illustrées de la plupart des auteurs classiques d'outre-Rhin — Gœthe, Schiller, Lessing, Hauff, etc., — des éditions de luxe, dans tous les formats, des œuvres les plus populaires de ces mêmes classiques — depuis le format in-32, mignon, coquet avec son texte



1. Édition française, chez Hachette et Cie.



Paul Lindau

Verlag von B. Schlesinger in Berlin.

encadré de rouge et sa reliure élégante, jusqu'à l'in-folio majestueux orné de superbes dessins reproduits par la photographie. C'est un éloge à faire à cette maison d'ailleurs que les soins les plus méticuleux, les innovations les plus heureuses sont constamment appliqués à tout livre qui porte sa marque.

Mais la librairie *Gebrüder Paetel* (Paetel frères) est certainement celle qui éveille le plus notre intérêt de toutes les maisons d'édition berlinoises. Fondée en 1837 par Alexandre Duncker, elle fut reprise en 1870 par Elwin et Hermann Paetel. Ce dernier s'étant retiré le 1er avril 1884, Elwin Paetel resta seul chef de la maison qu'il dirige encore maintenant : c'est un homme de quarante ans qui a tout un long avenir devant les mains.

En 1874, les frères Paetel tentèrent une grosse affaire : la création de la *Deutsche Rundschau*, revue mensuelle, à laquelle la *Revue des Deux Mondes* a servi de type. Ce fut sur l'initiative de Jules Rodenberg que cette création se fit. Depuis longtemps déjà cet écrivain était poursuivi par l'idée d'un grand périodique à l'instar de Paris et de Londres. En 1861, il avait lancé le *Deutsches Magazin*, mais avec des ressources insuffisantes sans doute, car en 1863 le *Deutsches Magazin* s'éteignit doucement. Rodenberg passa à la direction du supplément littéraire du *Bazar*, journal de modes à tirage très considérable qui lui permit de se rendre compte des goûts et des besoins d'un certain public. En 1867, nouvelle expérience avec le *Salon*, qui vit encore actuellement. Le *Salon* n'étant pas cependant l'idéal de son fondateur, grâce sans doute à une résistance rencontrée chez l'éditeur du recueil, Jules Rodenberg quitta la rédaction en 1874 pour se vouer tout entier à la *Deutsche Rundschau*, pour laquelle il trouva les fonds nécessaires chez les frères Paetel. Ceux-ci n'eurent point cependant à se repentir de leur confiance et de leur hardiesse ; le semestre n'était pas écoulé que la *Deutsche Rundschau* avait dix mille abonnés, ce qu'aucune publication similaire n'avait jamais osé rêver. Le succès était donc éclatant ; aussi des imitations nombreuses ne tardèrent pas à surgir de tous côtés. Certaines ont disparu, d'autres ont passé par des fluctuations diverses : seule la *Deutsche Rundschau* est restée dans les mêmes mains, suivant la même ligne de conduite qu'aux premiers jours. De ceci il ne faudrait point conclure que la *Deutsche Rundschau* est la perfection même en tant que revue ; il n'en est rien.



Mais placée à un certain point de vue, créée pour un public déterminé, elle est difficile à supplanter dans les hautes classes sociales où elle recrute ses fidèles. Aujourd'hui la *Deutsche Rundschau* tire quinze mille et le chiffre moyen des honoraires qu'elle paye annuellement à ses collaborateurs est d'environ 70,000 marcs, pour le contenu de ses douze livraisons de cent soixante pages chacune. Ceci donne un minimum de cinq cents francs la feuille de seize pages et nous serions curieux de connaître la *grande* revue française accordant de semblables honoraires.

La *Deutsche Rundschau* est donc dans sa treizième année. Une table méthodique des quarante premiers volumes (années I-X) a été publiée et ne contient pas moins de cent soixante pages à deux colonnes, du format de la revue elle-même. Tous les hommes de mérite figurent dans cette table, soit pour les travaux qu'ils ont donné à la *Deutsche Rundschau,* soit pour les travaux dont ils ont été l'objet. La France y tient une large place, non point à cause de sa collaboration, car, chose assez étrange, il n'y a pas un seul article, une seule nouvelle, un seul roman signé d'un littérateur français, mais à cause des nombreuses études qui lui sont consacrées. Ces études sont pour la plupart d'une valeur incontestable; nous nous contenterons de rappeler celles de Georges Brandes sur *Flaubert, Balzac, Goncourt, Mérimée,* de Carl Hillebrand sur *les Débuts du socialisme, les Origines du parti légitimiste, la Fin de la royauté de Juillet,* etc.

Cependant la *Deutsche Rundschau* n'absorbait pas entièrement les frères Paetel; ils éditèrent non point surabondamment, mais des ouvrages d'un goût sévère. Parmi les romanciers, ils accueillirent et retinrent tout particulièrement Théodore Storm, nouvelliste dont nous chercherions en vain le pendant dans notre littérature, Wilhelm Jensen, écrivain d'une élévation de pensées et d'une originalité d'allures comme la littérature d'outre-Rhin en possède trop peu, Gustave Putlitz, aimable, gracieux et touchant, Alfred Meissner, le poète autrichien, mort dernièrement. Parmi les historiens, Lotheissen, avec son *Histoire de la civilisation en France au XVIIe et au XVIIIe siècle,* Pierson, avec son *Histoire de Prusse,* Wernicke, avec son *Histoire universelle,* en six gros volumes. Enfin, cette année, la librairie Paetel commence la publication d'un ouvrage considérable de lady Blennerhassett sur *Madame de Staël, ses amis et son influence en politique et en littérature.* Cet ouvrage comprendra trois volumes de quatre cents pages chacun. L'auteur le présente comme un hommage de la nation allemande pour le centenaire de 1789. Nous croyons inutile de dire que cet ouvrage est du plus haut intérêt pour nous; aussi une librairie parisienne s'est-elle déjà assurée le droit de traduction [1].

1. L'ornementation de première page pour cet article est empruntée au volume de luxe *Spanien* (l'Espagne), publiée par la maison Paetel. Lorsqu'il se sépara de son père, Hermann Paetel reprit la direction de l'*Allgemeiner Verein für Litteratur* (Société générale de littérature allemande), qui livre annuellement à chacun de ses membres, contre une cotisation de 18 marcs, quatre volumes imprimés avec luxe, reliés en demi-veau, dus aux premiers littérateurs ou savants de l'Allemagne. Les publications de la Société se vendent également mais à un prix plus élevé que le prix d'abonnement; aussi la prospérité de la Société ne va-t-elle que croissant, le nombre des adhérants augmentant sans cesse.

A Cologne, l'antique cité, nombre d'éditeurs également; nous mentionnerons *J.-P. Bachem* (depuis 1818) dont les publications se distinguent par un catholicisme fervent autant que par une exécution typographique très réussie, quand cet éditeur ne s'avise pas, sous prétexte de ne pas dépasser un nombre déterminé de feuilles, de prendre un caractère plus petit ou une justification plus serrée vers la fin du volume. Comme beaucoup d'autres éditeurs, Bachem a lancé des collections à bon marché : *Bachem's Roman-Sammlung,* à 2 marcs le volume relié de quatre cents pages, et *Bachem's Novellen-Sammlung,* à 1 marc le volume relié de deux cents pages. Ces collections ont eu, dans leur public, un grand succès, tant à cause de l'excellente condition matérielle dans laquelle elles se présentaient que de la valeur littéraire dont elles étaient pourvues. Il ne nous appartient pas d'apprécier si leur ardeur militante fut aussi pour une bonne part dans ce succès. Les autres volumes — romans et nouvelles pour la plupart — qu'édite la maison Bachem sont encore plus soignés à tous points de vue, leur prix remontant aux prix ordinaires de la librairie allemande et permettant à l'éditeur de se donner les coudées plus franches.

C'est le 12 août 1835 que fut fondée, à Bielefeld, en Westphalie, la maison *Velhagen et Klasing*, par l'association d'Auguste Klasing à la librairie d'Auguste Velhagen existant depuis une couple d'années. Auguste Velhagen, né en 1809, fit ses études au gymnase de Bielefeld, obéit à la loi militaire, puis, après avoir fait un stage de trois ans dans une librairie de Francfort-sur-le-Mein, s'établit libraire dans sa ville natale. Auguste Klasing, né en 1809 également, eut des destinées à peu près identiques jusqu'à cette date de l'association.

Leur entreprise ne manquait pas d'une certaine hardiesse. Bielefeld comptait alors quelque six mille habitants, et si l'industrie linière y était prospère, les besoins intellectuels y étaient restreints. De plus, une autre librairie existait dans la ville depuis dix-huit ans déjà, jouissant d'une bonne réputation. Mais si la vente de livres n'offrait qu'un avenir médiocre, la publication de livres leur offrait un champ plus vaste et des promesses de bénéfices plus gros. Les deux débutants ne supposaient pas que, pour faire fortune, un éditeur doit au moins se trouver dans un milieu favorable; or il n'y avait pas à Bielefeld de centre intellectuel ni une seule imprimerie à même de faire un tirage convenable. D'un autre côté, les associés ne disposaient que d'un capital relativement modeste; mais Velhagen et Klasing étaient jeunes, audacieux et imprudents même comme on ne l'est guère qu'à l'époque des jeunes années. Ils engagèrent une bonne partie de leurs fonds dans la création d'une imprimerie dont ils devaient être les principaux clients; ils débutèrent par une publication hebdomadaire, le *Musée français, choix de littérature tiré des meilleurs auteurs tant anciens que modernes* (huit pages grand in-8° par semaine); la rédaction avait été confiée à Wolff, professeur à l'Université d'Iéna, contre honoraires très élevés. Le succès dépassa toute attente; il fut immédiat et durable : le *Musée* vécut quatorze ans. Il eut pour résultats de mettre les jeunes éditeurs en relations avec toute l'Allemagne et de justifier leur présence à la foire de Leipzig dès 1837. D'autres publications suivirent avec des alternatives très variées; la plupart de celles qui réussirent n'y parvinrent que sur l'initiative des éditeurs qui ne craignaient pas d'avoirs recours, le cas échéant, à des sommités dont la coopération leur coûtait fort cher.

Néanmoins Velhagen et Klasing n'étaient point des Crésus et quand, après s'être mariés presque en même temps, ils obtinrent en 1840 l'agence générale de *la Colonia*, compagnie d'assurances contre l'incendie, ils considérèrent cela comme une excellente aubaine. Plus tard, ils représentèrent deux autres compagnies, et comme ces nouvelles fonctions apportaient un supplément de travail, l'un s'occupa plus spécialement des assurances et l'autre de la librairie. De cette façon, le métier d'éditeurs les fit subsister.

En 1839, ils commencèrent à faire paraître *le Théâtre français*, publié par C. Schütz (cent quatre-vingt-quatre volumes in-16 à 30 pfennigs le volume). La collection qui comprend toutes les époques de l'art dramatique français se répandit très rapidement et, à cause de son bon marché exceptionnel, fut utilisé dans nombre d'établissements d'instruction. Le prix minime avait été possible pour les éditeurs par l'importance de la vente et ensuite par l'ignorance profonde où l'on était encore alors de ce qui a nom la propriété littéraire. Velhagen et Klasing encaissaient de jolis bénéfices au détriment des auteurs et des éditeurs français, tout comme le faisaient les braves éditeurs belges à l'âge d'or de la contrefaçon.

L'année 1844 vit lancer le premier volume de la *Bible des polyglottes*, ouvrage d'une importance capitale donnant l'Ancien et le Nouveau Testament dans le texte original, la version des *Septante*, celle de la *Vulgate* et la traduction de Luther. L'ouvrage, qui forme un ensemble de 5,400 pages en quatre volumes, ne fut terminé qu'en 1855, après avoir failli n'être jamais achevé : depuis lors il a eu cinq éditions. Un second ouvrage du même genre, mais bien plus considérable, la *Bible théologico-homélitique*, de Lange, vit le jour en 1857. L'entreprise ne fut menée à bien qu'en 1877, avec la trente-sixième partie.

En 1864, Velhagen et Klasing firent un essai d'une tout autre nature en se chargeant de la publication d'un journal hebdomadaire illustré, *Daheim* (*le Foyer*), s'adressant tout particulièrement aux familles. Ce fut encore un succès et un succès bien marqué, malgré toute la défiance qu'avaient éprouvée les éditeurs au moment de mettre à exécution une aussi grosse affaire. Cependant aujourd'hui le *Daheim* est une force et une source de beaux profits, grâce à l'activité de ses propriétaires et aussi à l'acharnement de nombreux ennemis.

Les deux associés commencèrent, en 1876, deux séries de format différent, l'une in-8° et l'autre in-16 elzévir, des *Éditions de bibliophiles* qui sont très recherchées en Allemagne et dont plusieurs volumes sont déjà épuisés depuis fort longtemps. Rien n'a été négligé pour leur donner le cachet de véritables œuvres d'art, et ces éditions ont fait d'autant plus de sensation qu'elles n'ont pas de rivales jusqu'à présent, que je sache.

Actuellement, l'imprimerie Velhagen et Klasing comprend onze machines typographiques, deux presses à bras et plus de cent personnes. Elle est presque exclusivement absorbée par les publications de la maison. Celles-ci se sont augmentées d'ouvrages cartographiques assez nombreux et de volumes destinés à la jeunesse.

Nous nous arrêterons là de cette course rapide à travers le monde des livres en Allemagne, monde qui est assez compact et assez actif si l'on en juge par les résultats : en 1883, 14,802 écrits divers; en 1884, 15,607; en 1885,

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

16,305. La progression est donc toujours croissante et rien ne fait prévoir qu'elle s'arrêtera un jour.

Avant de prendre congé du lecteur, il nous sera permis sans doute de toucher quelques mots de deux grands éditeurs allemands postés à l'extérieur des frontières d'Allemagne : A. Hartleben et C. Gerold, de Vienne.

La maison A. Hartleben, fondée à Pesth en 1803 et transférée à Vienne en 1844, est certainement une de celles qui publient le plus et peut-être celle qui édite le plus de traductions d'auteurs français. Dans le catalogue très volumineux figurent, avec nombre d'ouvrages, Coquelin, Beaumont-Vassy, Élie Berthet, Ernest Capendu, Eugène Chavette, V. Cherbuliez, comtesse Dash, Gustave Droz, Alexandre Dumas père et fils, Paul Duplessis, Octave Feuillet, Paul Féval, Ernest Feydeau, Théophile Gautier, Victor Hugo, Paul de Kock, Montépin, Saintine, Sand, Soulié, Eugène Suë, et enfin, parmi les auteurs plus récents, Jules Verne, pour ses œuvres complètes, en édition de luxe et en édition populaire. Il s'est même produit récemment, à propos de ce dernier écrivain, aussi aimé en Allemagne que chez nous, un fait assez curieux : par suite des conventions littéraires entre l'Allemagne et l'Autriche, la propriété de la traduction des œuvres de Jules Verne tombait dans le domaine public. Aussitôt un éditeur de Leipzig, Albert Unflad, s'empressa de lancer une édition d'un prix très minime, créant une concurrence redoutable aux éditions de Hartleben; celui-ci n'hésita pas à baisser ses prix de façon à les rendre bien inférieurs à ceux de son concurrent qui répondit à cette mesure en réduisant ses propres prix de cinquante pour cent. Le débat en est là pour le temps : lequel des deux éditeurs aura non pas le dessus, mais le dessous dans cette lutte d'un nouveau genre? Un avenir, très prochain sans aucun doute, nous l'apprendra.

Joseph Gerold acquit en 1775 la librairie et l'imprimerie Kaliwoda; en 1776, il reçut le titre d'imprimeur de la cour et de l'Université; en 1780, celui de libraire de l'Université. Après sa mort, survenue en 1800, la maison fut dirigée par sa veuve d'abord, ensuite par son troisième fils, Carl Gerold, qui mourut en 1854. Depuis ce temps, la maison a pour firme commerciale *Carl Gerold's Sohn* (les fils de Carl Gerold); en 1856, elle devint librairie de l'Académie des sciences de Vienne.

Sans négliger la littérature et les beaux-arts, la librairie Gerold a plus spécialement édité des ouvrages scientifiques dont quelques-uns d'une importance exceptionnelle, — tels, par exemple, le *Voyage de la « Novara » autour du monde* (752 marcs), *la Statistique autrichienne* (dix volumes), *la Flore des Alpes* (plus de cinq cents planches en quatre volumes), le *Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum* (treize volumes), *l'Art dans la maison,* de J. Falke (90 marcs), *Campagnes du prince Eugène de Savoie,* publication faite par les soins du ministère de la guerre (parus à ce jour : dix volumes, plus de neuf mille pages avec quatre-vingt-dix cartes, 280 marcs), *Histoire de César,* par Napoléon III, le *Recueil d'arrêts en procédure civile* (vingt gros volumes), *Histoire de la littérature arabe,* de Hammer-Purgstall (sept volumes in-4°, formant plus de sept mille pages), et tant d'autres qu'il serait trop long d'énumérer. C. Gerold's Sohn ont également publié et publient encore de nombreux périodiques, ayant tous trait aux sciences.

De tout ceci, il résulte suivant nous que la librairie allemande est une industrie excessivement active, bien comprise et bien menée. Il résulte aussi qu'à de rares exceptions près, ce n'est qu'une industrie et non point une sorte de vocation artistique pour celui qui s'y consacre : on y fait de grandes fortunes, on n'y conquiert pas de réputation en dehors de celle de Crésus. Le livre luxueux n'est pas rare, tant s'en faut; le livre d'amateur est presque introuvable.

Comme nous l'avons dit, il y a des exceptions à cette règle générale et elles la confirment. Les lecteurs les retrouveront aisément en feuilletant les quelques pages que nous avons consacrées aux éditeurs et aux livres d'Allemagne et que nous terminons ici.

LOUIS DE HESSEM.

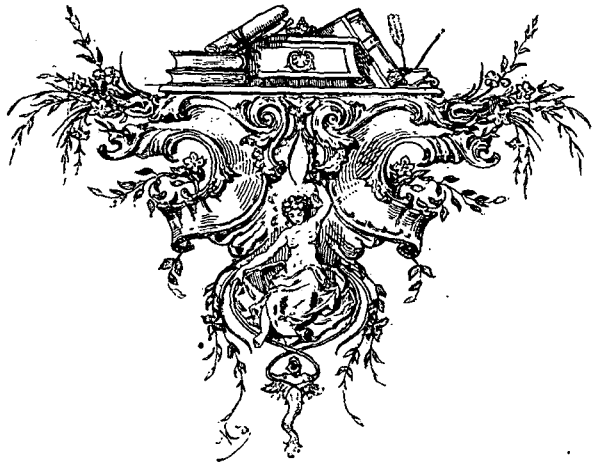

CHRONIQUE DU LIVRE

RENSEIGNEMENTS ET MISCELLANÉES

L'EXPOSITION TYPOGRAPHIQUE DE ROUEN

Il y a quatre cents ans, Guillaume Le Talleur éditait à Rouen ses *Cronicques de Normandie.*

A l'occasion de ce quatrième centenaire, un bibliophile rouennais, M. Édouard Pelay, eut l'idée d'organiser une exposition typographique. Plusieurs érudits et plusieurs collectionneurs se joignirent à lui : l'abbé Balavoine, Ch. Lormier, l'abbé Sauvage, Bouquet, Garetta, de Beaurepaire, Tougard, Lesens et Beaurain.

La réalisation de l'idée fut rendue facile par l'archevêque de Rouen, Mgr Thomas, qui offrit de mettre à la disposition des organisateurs les salles de la Bibliothèque du chapitre de la cathédrale, et bientôt, prêtés par divers amateurs, prêtés même par la Bibliothèque municipale, volumes et plaquettes rares vinrent en grand nombre.

Décorées de tapisseries, précédées d'un vestibule orné de châsses aux délicates statuettes, les salles de cette bibliothèque sont meublées de vitrines aux sculptures élégantes ; et de plus on y accède par un charmant escalier de pierre ajouré du xve siècle ; tel est le cadre véritablement artistique dans lequel se présente cette curieuse exposition.

La première salle — qui forme vestibule — est réservée aux volumes relatifs à l'histoire de la cathédrale et du chapitre de Rouen. On y trouve les différents écrits des évêques et des archevêques : *le Discours de saint Victrice à la louange des saints ; les Œuvres de Hugues d'Amiens et de Jean d'Avranches ; la Vie de saint Éloi*, par *saint Oüen ; le Journal des visites pastorales d'Eude Rigaud ; les Œuvres de François de Harlay, du cardinal de Bonnechose et de Mgr Thomas.*

Puis encore : *le Mercure de Gaillon, de l'imprimerie du château archiépis-*

copal, 1644, dont la *Société rouennaise des bibliophiles* a publié, il y a quelques années, une excellente réimpression — volume fort rare imprimé par les Maury ; — *l'Ode composée dans le chasteau de Gaillon sur la naissance de Mgr le duc d'Anjou, imprimée avec les caractères italiques des Maury ; la Conférence ou leçons spirituelles du S. Sacrifice de la Messe, 1640 ; Scholæ Rothomagensis Philosophia. Ex typis Archiepiscopalibus, apud L. Maury, typ., 1645 ;* une série d'ouvrages composés par des chanoines ; des pièces publiées à l'occasion du *privilège de saint Romain ; la Vie et martyre de saint Nigaise*, premier évêque de Rouen ; *la Normandie chrétienne* de Farin ; *Histoire des archevêques de Rouen*, par Dom Pommeraye ; *l'Oraison funèbre du cardinal de la Rochefoucauld*, dernier archevêque de Rouen avant la Révolution, dont deux éditions furent publiées à Munster en 1801.

Et enfin, dans un ancien chartrier Louis XV provenant des environs de Rouen, on a exposé toute une collection de missels, de processionnels, de graduels et de rituels à l'usage du diocèse de Rouen.

Dans la seconde salle, — décorée de châsses et de tapisseries, — celle qui a formé le premier plan du croquis que nous avons exécuté pour accompagner ces quelques lignes, sont exposés de superbes volumes reliés aux armes des archevêques de Rouen, des médailles et des jetons et les procès-verbaux des deux conciles tenus à Rouen, le premier par le cardinal de Bourbon, le second par Mgr Blanquet de Bailleul.

La troisième salle est exclusivement consacrée à Pierre et à Thomas Corneille. A une extrémité de cette salle une reproduction en bronze du célèbre buste de Caffieri se détache sur les boiseries sculptées, et de tous côtés sont exposés de rarissimes volumes ou des autographes précieux.

C'est le contrat de Marie *de Corneille* avec les signatures de Pierre et de Thomas Corneille. C'est l'original d'une *requête* rédigée et écrite par Pierre Corneille pour s'opposer au maintien d'une seconde charge d'avocat du roy aux eaux et forêts à la table de marbre de Rouen.

C'est l'exemplaire de *l'Imitation de Jésus-Christ* (1656) avec la signature du traducteur, et un autre exemplaire (édition de 1658) avec de nombreuses corrections de la main du grand poète. C'est encore le registre de la chambre des comptes contenant l'enregistrement des lettres de noblesse accordées par le roy à Corneille et à sa famille. C'est enfin *la série complète des éditions originales* des œuvres de Corneille, la collection des pièces publiées à l'époque de la querelle du *Cid, la Suite* et *le Mariage du Cid, la Vraie suite du Cid,* etc. Jusqu'à une traduction du *Cid* en vers allemands, publiée à Hambourg, quelques années seulement après l'apparition de cette pièce et une traduction de *Polyeucte* en vers hollandais.

Puis encore des pièces diverses de nombreuses éditions du théâtre, les œuvres complètes de Pierre et de Thomas Corneille et la *Rodogune,* illustrée d'une eau-forte de Mme de Pompadour.

Dans la quatrième salle — la plus vaste — ont pris place les grandes raretés. Ce sont d'abord les trois volumes imprimés à Venise (1483) et à Vérone (1480-1486) par le Rouennais Pierre Mauser, à côté desquels on a placé d'autres volumes dus à des Rouennais et datés l'un d'Italie (1501 et 1503) et imprimé par les frères Le Siguene, et l'autre de Lausanne imprimé, en 1493, par Jean Belot.

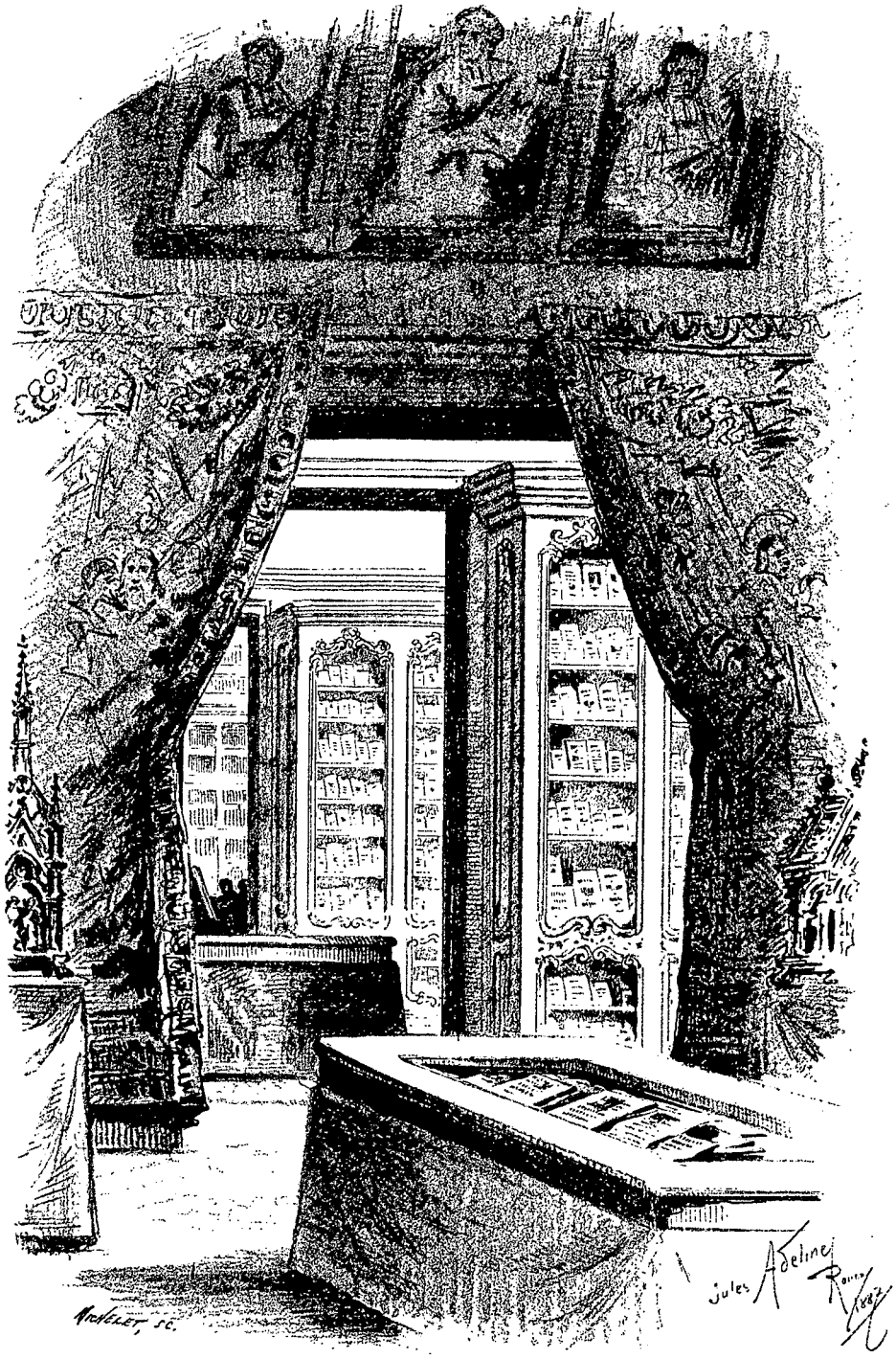

L'EXPOSITION DU QUATRIÈME CENTENAIRE DE LA « TYPOGRAPHIE ROUENNAISE »

Installée dans les salles du Trésor et de la Bibliothèque du Chapitre.

A côté d'eux et au milieu de la nombreuse série des Martin Morin et des Jehan Le Bourgeois — un Lancelot du Lac de ce dernier (1488) est une véritable curiosité — est exposé à la place d'honneur : le *Premier volume imprimé à Rouen avec date certaine : la Cronicque de Normandie imprimée par Guillaume le Talleur, natif et demeurant en la paroisse Sainct Lô au moys de may mil ccc quatre-vingt-sept!...* Saluez, bibliophiles, ce respectable volume; contemplez-le, non sans attendrissement, visiteurs profanes, c'est là le *clou* de l'exposition et si les bibliophiles assemblés, eux aussi, en jury d'exposition décernaient des médailles, c'est lui certainement qu'ils jugeraient digne de la médaille d'honeur! Eh sans doute, d'autres volumes sont venus depuis qui sont superbes. Eh sans doute, les impressions de Pierre Regnault (1489-1520), de Richard Goupil, de Richard Macé, de Pierre Olivié, de Violette, de Laurent Hastingue et de cent autres ne sont pas à dédaigner!

Les séries de livres d'Heures à l'usage de Rouen sont sans nul doute ornés de bois curieux ; on en trouve même dans le nombre qui sont de Simon Vostre. Les *Entrées* de Henri II et de Henri IV sont aussi bien précieuses; tirées à grand nombre jadis, devenues rares aujourd'hui, elles ont été aussi réimprimées à petit nombre pour « l'esbastement de quelques bibliophiles et non aultres »; sans doute, les volumes imprimés par Robert Feron, Mollard, Jean Osmont, par des Malassis — ancêtres des Poulet-Malassis auquel *le Livre,* il nous semble, a consacré un curieux article il y a quelque temps déjà; — sans doute les volumes sortis des presses de Richard l'Allemand, des Ferrand sont précieux, archiprécieux, mais la *Cronicque* de Le Talleur avec ses superbes caractères gothiques n'est-elle pas la véritable reine de cette salle, puisque d'ailleurs c'est en l'honneur d'elle que cette exposition a lieu?

Enfin, la cinquième salle, au milieu de laquelle se dressent les grands manuscrits du siècle dernier, nous montre d'autres volumes encore : ceux sortis des presses des Besongne (XVIIe et XVIIIe siècles), des Le Boucher, des Boulanger, des Lecrène Labbey.

Et l'exposition se termine par toute une série de volumes dus aux presses des imprimeurs rouennais contemporains : Péron, Boissel, L. Deshays, Cagniard, Leprêtre, Mégard, etc., etc., et, dans un certain nombre de vitrines, des clichés, des vieux bois, des jeux de cartes patriotiques ou autres, enluminés avec frénésie jadis, aujourd'hui décolorés par le temps, y donnent une note d'une exquise finesse au milieu des papiers jaunis d'autrefois et des éclatantes pages humides encore de la presse.

Réunir des volumes rares ou peu connus, grouper pendant quelque temps, pour faciliter les études et les recherches, des volumes disséminés dans les collections, tel a été le but des organisateurs de l'exposition. Que de noms d'imprimeurs rouennais, jusque-là inconnus, ont déjà été révélés; mais lorsque ces volumes seront dispersés, lorsqu'ils seront rentrés entre les mains de leurs possesseurs, avec quel intérêt on consultera le catalogue complet — et peut-être illustré de fac-similés — que le comité prépare, car ce catalogue sera un souvenir durable de cette exposition typographique et donnera la liste de tous les disciples rouennais de Gutenberg depuis quatre cents ans! J. A.

Shanghaï (Chine), 20 avril 1887.

A M. Octave Uzanne, directeur du *Livre*.

« Monsieur,

« Il y a quelques mois, vous vouliez bien donner place dans votre intéressant recueil à quelques détails inédits que je vous envoyais de Chine au sujet de deux notices que vous veniez de publier sur Armand Malitourne et Jules Hetzel; aujourd'hui je viens vous demander la même faveur à propos d'un autre disparu, Eugène Suë.

« Après avoir lu, dans votre livraison du 10 juin 1886, un article sur un nouveau livre de M. Legouvé, *Soixante ans de souvenirs,* lequel m'avait fait venir l'eau à la bouche, je me suis empressé de me faire expédier, en Chine, le volume lui-même, et je vous assure qu'il a tenu toutes les promesses que *le Livre* m'avait faites. Ces souvenirs si vrais, si vivants (aujourd'hui il faudrait peut-être dire si *vécus*), ont une saveur particulière quand on les lit à cinq mille lieues de la France et qu'on se retrouve par la pensée au milieu de ces personnages qui, à des titres divers, tiennent une si grande place dans l'histoire littéraire de la première partie de ce siècle. Sans les avoir aussi particulièrement connus que M. Legouvé, qui a été un peu plus que moi leur contemporain et beaucoup plus que moi leur confrère, j'ai cru cependant retrouver en eux quelques vieilles connaissances et j'ai lu avec un vif intérêt, et ce que je savais un peu déjà et ce que l'aimable académicien m'a appris et raconté avec tant de grâce.

« De toutes les personnalités auxquelles M. Legouvé a consacré ce premier volume qui me fait vivement désirer le second, où je trouverai beaucoup plus de connaissances, — celle qui se rapproche le plus du temps où j'ai pu voir de près le monde littéraire, est la figure d'Eugène Suë; M. Legouvé, — nous le savons par les circonstances généalogiques qu'il a si bien racontées et desquelles il résultait qu'Eugène Suë et lui avaient une sœur commune, *sans être parents*, — M. Legouvé était devenu l'ami intime d'Eugène Suë beaucoup plus, sans doute, par ces liens de famille un peu fortuits que par des affinités qui ne sauraient nous sauter aux yeux. Toujours est-il que cette longue intimité nous a valu sur une personnalité qui a fait grand bruit dans tous les mondes pendant une vingtaine d'années, des détails pleins d'intérêt et dont un grand nombre étaient ignorés du public. M. Legouvé a raconté avec beaucoup d'exactitude et apprécié avec beaucoup de justesse les trois phases qu'Eugène Suë a parcourues comme romancier et les légitimes succès qu'il y a obtenus; mais peut-être s'est-il un peu trop étonné de l'oubli dans lequel ses œuvres sembleraient être aujourd'hui tombées.

« Cette spécialité du roman qui, de 1830 à 1850, a pris dans notre littérature une place qu'elle n'y avait jamais occupée et s'est élevée à des hauteurs qui n'avaient jamais été atteintes, est parvenue, depuis quelques années, à de telles proportions, a trouvé un si grand nombre de lecteurs, a été tirée, s'il faut

en croire les *indiscrétions* des éditeurs, à un si grand nombre de *mille*, qu'il faut bien que les anciens se reposent sur les rayons des bibliothèques où quelques-uns ont trouvé une honorable retraite. Mais qui peut nous répondre que, si la marche ascendante continue, si les variétés de classification s'élargissent encore, si aux romans *réalistes*, *naturalistes*, *pessimistes*, *nihilistes*, etc., sans compter la pornographie, qui, chez nous, depuis quelque temps, a pris d'assez jolies proportions, viennent s'ajouter de nouvelles découvertes, les auteurs le plus en vogue aujourd'hui soient assurés d'un règne aussi long que celui de leurs glorieux prédécesseurs ?

« Mais il y a un côté chez Eugène Suë pour lequel M. Legouvé nous semble avoir été moins heureux; chez cette personnalité complexe il ne paraît pas avoir apprécié avec autant de justesse l'homme politique que l'homme littéraire et l'homme privé. Il est vrai que la faute en est peut-être beaucoup plus au modèle qu'au peintre et que, si M. Legouvé n'a pas mieux réussi à expliquer les avatars politiques d'Eugène Suë, à nous dire comment l'hôte assidu des salons de la duchesse de Rauzan était tout d'un coup devenu l'habitué des plus immondes caboulots de Paris et, après n'y avoir peut-être cherché d'abord que des sujets d'*études*, y avait trouvé un mandat législatif, c'est que la chose lui a paru bien difficile à expliquer.

« C'est sur ce dernier point que nous signalerons à M. Legouvé une erreur qui a son importance et qui est le principal motif, l'excuse, si l'on veut, de cette lettre.

« Eugène Suë, dit M. Legouvé, fut nommé représentant en 1848; il prit « place sur les bancs de la gauche et, le premier jour, il alla, par admiration, « s'asseoir à côté d'un poète illustre... »

« Si Eugène Suë avait été nommé représentant aux élections complémentaires du mois de juin 1848, en même temps que MM. Thiers, Changarnier et Victor Hugo, que les *réactionnaires* envoyèrent à l'Assemblée, il aurait trouvé « le poète illustre » sur les bancs de l'extrême droite, où il avait été s'asseoir et qu'il ne quitta qu'après la nomination de M. Fortoul au ministère de l'instruction publique... Mais ce fut le 28 avril 1850, à une élection *unique*, qu'Eugène Suë fut envoyé par le département de la Seine à l'Assemblée législative. Il faut avoir vécu dans ce temps-là pour savoir l'émotion que cette élection causa dans Paris ; la rente baissa de deux francs; il y eut bien des malles bouclées. Beaucoup voyaient, dans ce triomphe momentané du socialisme et du singulier représentant qu'il avait choisi, une menace à prompte échéance, et cet événement fut le prétexte de la célèbre loi du 31 mai, qui, un mois plus tard, faisait disparaître trois millions d'électeurs.

Une autre erreur que nous demanderons à M. Legouvé la permission de lui signaler, c'est ce qui concerne la *carrière médicale* d'Eugène Suë.

Elle n'a jamais été aussi été aussi sérieuse que son père l'aurait désiré, mais elle a été beaucoup plus longue et plus *régulière* que M. Legouvé ne paraît le supposer.

« Avant la vingtième année, Eugène Suë était attaché à l'hôpital de la maison militaire du roi, rue Blanche, aujourd'hui caserne de pompiers, et — détail bon à rappeler — il y avait pour camarades Véron (*le Bourgeois de Paris*) et Ferdinand Lenglé, plus tard joyeux vaudevilliste et en même temps administrateur

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des pompes funèbres. De là, et probablement par la *protection* de son père auquel il tardait de voir ce fils beaucoup trop mondain quitter Paris, Eugène Suë fut envoyé à l'hôpital militaire de Toulon en qualité de chirurgien sous-aide; il trouva là un chef, M. Trastour, légendaire dans la médecine militaire comme *dur-à-cuire*, et auquel il fit passer de bien mauvais moments en l'appelant toujours, avec un respect affecté, et comme aurait pu le faire le plus humble des infirmiers, *Monsieur le Major*. Peut-être Eugène Suë songeait-il déjà aux *scies* de Cabrion.

« De Toulon, Eugène Suë passa aux ambulances de l'armée d'Espagne et assista au siège de Cadix.

Ce ne fut qu'avec ces *états de services* qu'un peu plus tard il entra dans le service de santé de la marine, où il n'a jamais été que *chirurgien auxiliaire*. Tout ce qu'a raconté dans son livre M. Legouvé, avec sa bonne humeur et son charme habituels, sur la nomination d'Eugène Suë comme chirurgien *en chef* d'un bâtiment de guerre, sur la modestie avec laquelle il *passa la main* à son second, tout cela ne peut être que de la pure fantaisie, à moins qu'Eugène Suë, préludant à ses *romans maritimes*, n'ait ainsi raconté les choses à son ami.

« Un dernier détail pour terminer, et qui a bien son importance dans ce croquis supplémentaire ajouté au portrait de M. Legouvé : j'écrivais, dans le *Figaro* du 20 novembre 1882, l'entrefilet suivant :

« Plusieurs journaux ont annoncé, ces jours-ci, l'apparition prochaine d'un livre qui nous fait rêver, — un mauvais rêve !... Un littérateur sérieux se propose, paraît-il, de publier un travail, un *selectæ* d'un nouveau genre, extrait de deux romans du marquis de Sade, *Justine* et *Juliette*, heureusement fort oubliés aujourd'hui et qui n'ont guère laissé de trace que la création d'un mot nouveau : la littérature *sadique*. Le plus curieux, c'est que ce travail serait, dit-on, *très moral*... Attendons; mais profitons de l'occasion pour rappeler ce qui n'a jamais, croyons-nous, été remarqué, qu'Eugène Suë a eu la singulière fantaisie d'emprunter plusieurs noms d'un de ses romans les plus populaires, *le Juif errant*, à cet affreux livre du marquis de Sade qui s'appelle *Justine*, tels que *Rodin*, *Mlle de Cardoville*, etc. »

« Je doute qu'aucune suite ait été donné au projet en question, qui a sans doute motivé l'article que je relisais, il y a peu de temps, dans un charmant livre intitulé *Contre le flot* et dû à la plume si indépendante de M. Claveau. Les opinions de l'éminent critique sur *le divin marquis* sont absolument les miennes; il y a lieu de croire, d'après cet article, que, si un trop grand nombre d'*imitations* se sont produites, la *réimpression* a été interdite. Quant à Eugène Suë, qui ne pouvait pas être un admirateur de ce monstre, comment a-t-il pu avoir l'idée de lui emprunter les noms que je viens de citer ?... Mystère !

« Veuillez agréer, etc.

« J. D'ARÇAY. »

VENTE DE LIVRES PRÉCIEUX, MANUSCRITS ET IMPRIMÉS, PROVENANT DE LA BIBLIOTHÈQUE DE M. L. TECHENER (2e PARTIE), HOTEL DROUOT, DU 10 AU 14 MAI.

(Em. Paul, expert.)

Cette vente a produit près de 300,000 fr. Certains livres, qui passent rarement en vente d'ailleurs, ont atteint des prix excessifs. La lutte s'est concentrée entre les libraires des passages; le quai a peu donné. Quelques achats importants ont été faits aussi par des libraires étrangers.

N° 15. *Livre d'heures de François II*, in-8°, mar. bleu jans. doublé de vélin blanc, tr. dor., fermoirs (Trautz-Bauzonnet); 5,950 fr.

Magnifique et précieux manuscrit sur vélin, du milieu du XVIe siècle, à grandes marges; orné d'un grand nombre d'initiales peintes en or et de 23 miniatures.

N° 22. *Heures à l'usage de Paris.* Paris, 1510. Anthoine Vérard, in-8°, mar. bleu, dos orné et mosaïqué de mar. citron, doublé de mar. r., comp. de mosaïque, tr. dor. (Lortic); 2,040 fr.

Exempl. impr. sur vélin, ayant appartenu à notre grande tragédienne *Rachel,* dont il porte l'*ex-libris* avec sa devise : *Tout ou Rien.*

N° 75. *Bessarionis Cardinalis Niceni.* Venise, Alde, 1516; 2 parties en 1 vol. in-fol., riche rel. exécutée pour Grolier, avec son nom et sa devise; 5,500 fr.

Nos 87 à 96. *Les Caractères de Théophraste,* traduits par La Bruyère. 1688-1696, neuf éditions originales; et la dixième, publiée en 1699; ensemble, 10 vol. provenant de la bibliothèque du comte de Sauvage, dans une reliure uniforme de Trautz-Bauzonnet; mar. Lavallière, jans., dent. int., tr. dor.; 3,000 fr.

N° 169. *Discours de la joyeuse et triomphante entrée de Henri IV à Rouen.* Rouen, chez Raphaël du Petit Val, 1599; in-4°, mar. brun, fil., fleurs de lis, tr. dor.; 2,005 fr.

Livre très rare. Exempl. bien complet renfermant toutes les grav. sur bois tirées hors texte.

N° 172. *Le Sacre de Louis XV,* roy de France et de Navarre, dans l'église de Reims en 1722; in-fol., mar. r., tr. dor. (*Padeloup*); 1,205 fr.

Livre entièrement gravé, texte et pl.

N° 200. La Fontaine : 6 fig. in-8° d'*Eisen* pour les *Contes,* édition de 1762, dont *la Jument du Compère Pierre,* à l'état d'eau-forte; et 5 fig. dans des états particuliers pour *le Bât, le Diable en enfer, Joconde* et 2 pour *le Rossignol;* 1,065 fr.

C'est un gros prix, c'est le prix d'un bel exempl. de cette édition; mais quelles folies ne ferait-on pas pour avoir *le Rossignol* en état particulier!

N° 219. VOLTAIRE : 73 fig. de la *suite de Moreau* pour l'édition de Kehl, 1784, à l'état d'*eaux-fortes;* 2,800 fr.

N° 335. MOLIÈRE; *Portrait* in-8°, d'après Coypel, gravé par Ficquet. Épr. avant les noms des artistes, avec marge; 335 fr.

N° 273. *Recueil des plus beaux airs.* A Caen, chez Jacques Mangeant, 1616-26; 3 parties en 2 vol. in-12, mar. r., tr. dor. (Trautz-Bauzonnet); 870 fr.

Exempl. provenant des bibliothèques Duplessis, Solar, Chedeau et Bancel.

N° 295. *Homeri Opera.* 1488, 2 parties en 1 vol. in-fol., mar. Lavallière (Duru); 2,500 fr.

Première et magnifique édition d'Homère impr. aux frais des Nerli, à Florence.

N° 317. *C. Julii Hygini Augusti liberti fabularum liber...* 1535, in-fol., m. brun, rel. du XVIe siècle; 3,350 fr.

Édit. orig. des Fables attribuées au grammairien Hyginus. Belle reliure faite pour D. Canevari, médecin du pape Urbain VII.

N° 366. *Les Odes d'Olivier de Magny.* A Paris, chez André Wechel, 1559, mar. r. jans. doublé de m. bleu, riches compart. en style du XVIe siècle (Trautz-Bauzonnet); 950 fr.

Exempl. réglé, très grand de marges; hauteur : 165 mill.; provenant des bibliothèques Turquéty et Bancel.

N° 400. *Le Parnasse des Muses. Le Concert des enfants de Bacchus. Le second tome du Parnasse. Le second tome du Concert des enfants de Bacchus.* Paris, chez Charles Sevestre, 1633; ensemble 4 parties en 1 vol. in-12, mar. vert, doublé de mar. citron (Trautz-Bauzonnet); 1,210 fr.

N° 410. *La Gloire du Val de Grâce* (par Molière). Paris, chez Jean Ribou, 1669, in-4° de 24 p., fig., mar. r. (Thibaron); 605 fr.

Édition originale très rare.

N° 420. *La Henriade,* poème par Voltaire. Kelh, 1789, in-4°, papier vélin, mar. r., dos orné, tr. dor; rel. de l'époque; 1,370 fr.

On a remplacé dans cet exempl. les fig. de Moreau par celles de Queverdo, en deux états : eaux-fortes et avec la lettre.

N° 457. *Œuvres de Molière,* précédées d'une notice sur sa vie par Sainte-Beuve, vig. par Tony Johannot. Paris, Paulin, 1835, 2 vol. in-8°, mar. bleu à long grain, tr. dor. (Bauzonnet); 736 fr.

Bel exempl. de premier tirage, imprimé sur *papier de Chine.* Hetzel, qui en avait dirigé l'exécution, appréciait beaucoup la manière de Johannot et considérait ce livre comme un des mieux réussis de l'époque.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

N° 487. *Heliodori... libri decem.* 1552, in-fol., v. br., à riches compart. dor. et mosaïqués, dos fleurdelisé, tr. dor.; 12,000 fr.

Superbe reliure exécutée pour *Grolier* avec son nom et sa devise sur les plats. Exempl. ayant appartenu à Libri et à Léopold Double.

N° 500. *La Plaisante et joyeuse histoire du grand géant Gargantua.* Lyon, Étienne Dolet, 1542; — *Pantagruel...* Lyon, Étienne Dolet, 1542; — *Tiers livre.* A Paris, 1547; ensemble 3 parties en 1 vol. in-16, vélin à recouvr.; 14,100 fr.

Précieux exemplaire à toutes marques et *dans sa première reliure,* des trois premiers livres en *éditions rarissimes* du roman de Rabelais. Hauteur : 122 mill.

N° 521. *Mémoires et avantures* (sic) *d'un homme de qualité* (par l'abbé Prévost). Amsterdam, 1731, 7 vol. in-12, mar. bleu jans. (Thibaron-Joly); 375 fr.

On sait que le tome VII est l'édition orig. de *Manon Lescaut.*

N° 522. *Histoire de Manon Lescaut.* Paris, Didot, 1797, 2 vol. in-18, fig. de Lefèvre avant la lettre, papier vélin, mar. r. (Bozérian jeune); 640 fr.

N° 525. *Histoire de Gil Blas de Santillane*, par Lesage, vign. par Jean Gigoux. Paris Paulin, 1835; gr. in-8°, mar. r., fil., tr. dor. (Bauzonnet); 250 fr.

Exemplaire en *papier vélin fort* (non indiqué au catalogue), d'une conservation remarquable. C'est la tête de colonne d'une collection de livres illustrés. Sur ce papier il est presque aussi rare que sur chine.

N° 531. *Histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux* (par Charles Nodier). Paris, Delangle, 1830, gr. in-8°, cart., non rog.; 230 fr.

Cette facétie, débauche d'esprit de Nodier, est ornée de 50 grav. sur bois intercalées dans le texte. Cet exempl. est l'un des 6 tirés sur papier de Chine.

N° 535. *Madame Putiphar,* par Pétrus Borel. Paris, Ollivier, 1839, 2 vol. in-8°, demi-rel., mar. jonq., ébarbé (Bauzonnet-Trautz); 395 fr.

Édition orig. sur papier jonquille.

N° 600. *La Navigation du roi d'Écosse Jacques cinquième du nom.* Paris, 1583, in-4°, vélin; 4,100 fr.

Livre curieux aux armes de J.-A. de Thou.

N° 611. *L'Histoire notable de la Floride...* Paris, 1586, in-8°, vélin; 1,020 fr.

Édit. originale.

N° 624. *Pauli Jovi...* Florence, 1549, in-fol. v. brun, riches compartiments en or et en mosaïque, tr. dor.; 7,450 fr.

Exempl. de *Grolier* avec son nom et sa devise, provenant de la bibliothèque de Firmin-Didot.

N° 644. Appian Alexandrin... *Des Guerres des Romains...* le tout traduit

en français par feu Claude de Seyssel. A Lyon, 1544, in-fol., v. br. ant. tr. dor. et ciselée; 4,100 fr.

Riche reliure à compartiments genre Grolier, aux armes en mosaïque de Henri de Lorraine, duc de Guise, *dit le Balafré*.

N° 645. C. Crispi Salustii... *De Conjuratione Catilinæ*... Venitiis, Aldi... 1509; in-8°, car. ital., v. br., comp., tr. dor.; 3,550 tr.

Première édit. des Aldes. Exempl. grand de marges, aux armes de *François Ier*.

N° 656. *Le Premier (second et tiers) volume des chroniqs de France* (appelées *Chroniques de Saint-Denys*)... Paris, Anthoine Vérard, 1493; 3 tomes en 2 vol. in-fol. goth. à 2 colonnes, nombr. fig. sur bois, mar. r., dos orné, fil., tr. dor., rel. anc.; 2,905 fr.

Bel exempl. grand de marges. Le dernier exemplaire qui ait passé en vente, celui de la vente Potier (dit le catalogue), avait deux ff. refaits par Pilinski et a été adjugé 8,050 fr.

N° 658. *Le Premier (le second et le tiers) volume de Enguerran de Monstrelet*... Paris, Anthoine Vérard (vers 1500); 3 tomes en 2 vol. in-fol. goth., mar. vert foncé, comp. dor. et en mosaïque, doublé de mar. r., avec un semis de fleurs de lis d'or, gardes en soie moirée, r. ant., tr. dor. et ciselée (Lortic); 28,800 fr.

Exempl. sur *peau de vélin* contenant 6 grandes miniatures et 159 petites, toutes parfaitement gouachées. Il provient de la vente Didot de 1878, où il a été acquis au prix de 30,500 fr. Le feuillet qui était sur papier a été refait snr vélin par M. Pilinski. La reliure, chef-d'œuvre de Lortic, a figuré à l'exposition de 1878.

N° 678. *Advis d'un François*, à la noblesse catholique de France... A Tours. chez Jamet Mettayer, 1590, in-4° vél., fil., tr. dor.; 2,000 fr.

Exempl. aux armes de *Henri IV*.

N° 700. *La Grand'Monarchie de France*, composée par Claude de Seyssel. Paris, Vincent Sertenas, 1557, in-8°, mar. r., tr. dor. (Boyet); 780 fr.

Exempl. réglé de *J.-J. de Burc*, l'aîné.

N° 706. *Coustumes du pays de Normandie*. A Rouen, chez Martin Le Mégissier, 1588, in-4°, mar. grenat (Chambolle-Duru); 1,600 fr.

Précieux exempl. sur vélin ayant appartenu à Huet, évêque d'Avranches.

N° 722. *Gothorum Suenomque historia*... 1554; petit in-fol., fig. sur bois, lettres initiales avec vig., mar. La Vallière, comp. en mosaïque, tr. dor. et ciselée, rel. anc.; 6,350 fr.

Superbe reliure portant dans un compartiment de maroquin rouge les armes de *Henri II*, roi de France.

N° 733. *Histoire des ordres royaux*, hospitaliers militaires de Notre-Dame du Mont-Carmel et de Saint-Lazare de Jérusalem. Paris, Imprimerie royale,

1772, grand in-4°., front. et fig., mar. r., dos orné, fil., tr. dor., rel. anc.; 590 fr.

Exempl. en *grand papier*, aux armes de *Marie-Antoinette*, comme Dauphine de France.

N° 738. *En ce présent volume* sont contenues les vies de huit excellents et renommés personnages... Paris, Michel de Vascosan; 1543, in-fol., v. f. ant., riches comp. en mosaïque et dorés, genre Grolier, tr. dor.; 1,500 fr.

Première édition de la traduction des Vies de Plutarque; le travail, interrompu par la mort du traducteur, fut continué par Amyot.

VENTE DE LA BIBLIOTHÈQUE DE M. A. VULLIET, DE LAUSANNE (4° PARTIE), SALLE SILVESTRE, DU 14 AU 21 MAI.

(A. Durel, expert.)

Dans le catalogue, qui comprend 1,409 numéros, il y a peu de chose à signaler. Les ouvrages étaient pour la plupart dans une condition médiocre.

CHEVIGNÉ (comte Louis de) : *Les Contes rémois*. Dessins de Meissonier. Troisième édition. Paris, Michel Lévy frères, 1858, 1 vol. in-8°, br.; 113 fr.

FOÉ (Daniel de) : *Robinson Crusoé*, traduction de Petrus Borel... 250 grav. sur bois. Paris, Borel et Varenne, éditeurs, 1836; 2 vol. in-8°, demi-rel., ch. r., tr. jaspées; 13 fr.

L'exempl. était très rogné et réduit au format in-12, ce qui explique le bas prix auquel il a été vendu.

GAUTIER (Th.) : *Les Jeune France*. Paris, Eugène Renduel, 1833, in-8°, front., br., non rog., couv. imprimée; 180 fr.

Bel exempl. à toutes marges avec sa couverture imprimée et le frontispice de Célestin Nanteuil.

— *La Comédie de la mort*. Paris, Recoules, 1845, in-8°, fig., br., couv.; 175 fr.

Édition originale.

HUGO (Victor) : *Marie Tudor*. Paris, Eugène Renduel, 1833, in-8°, br., non rog., couv.; 228 fr.

Édition originale, front. de Célestin Nanteuil. Le catalogue dit : « Contrairement à l'indication donnée par le catalogue Noilly, le titre-courant de notre exemplaire ne porte pas ces mots : *Marie d'Angleterre*. » Alors lequel des deux est l'édition orig.? La discussion est ouverte.

O'NEDDY : *Feu et flamme*. Paris, 1833, in-8°, br., couv.; 95 fr.

Édit. orig., front. de Célestin Nanteuil.

VENTE DE LA BIBLIOTHÈQUE DE FEU M. JACQUES ADERT, DE GENÈVE. HOTEL DROUOT, DU 16 AU 21 MAI (1re PARTIE).

(Em. Paul, expert.)

Le catalogue contient une série très intéressante d'ouvrages originaux de Rodolphe Töpffer, décrits avec soin du n° 372 au n° 418.

Sous l'habile direction de M. Em. Paul, certains articles ont atteint des prix inconnus jusqu'ici.

Le Presbytère. Genève, 1832, front., in-8°, br., couv.; 151 fr.

Édition orig. du premier jet de cette nouvelle; front. litho. sur chine. Exempl. en *grand papier,* avec envoi.

L'Héritage. Genève, 1834, in-8°, br., couv.; 130 fr.

Édition orig. contenant (dit le catalogue) un fragment qui n'a pas été réimprimé dans les autres éditions.

Voyages du docteur Festus. Suite de 15 dessins autographiés, couv. bleue; 72 fr.

Planches d'essai.

Voyages et aventures du docteur Festus. Genève et Paris, 1840, in-8°, fig., br., couv.; 60 fr.

Édition orig. ornée d'un frontispice, de 6 fig. et d'une carte. Les dessins intercalés dans l'ouvrage sont différents de ceux indiqués au numéro précédent.

Excursions dans les Alpes (1832). S. l. n. d. (Genève, 1833); gr. in-8° obl., texte et dessins autographiés, couv.; 151 fr.

Seule édition publiée, ornée d'un frontispice et de 32 dessins à pleine page. Le texte est d'un copiste; les 5 p. d'introduction sont de la main de Töpffer.

Voyage à Milan (1833). S. l. n. d. (Genève, 1833), in-8° obl., texte et dessins autographiés, br., couv.; 56 fr.

Seule édition publiée, ornée d'un frontispice, d'une carte, de 6 dessins à pleine page et de 52 vig. L'introduction est de la main de Topffer, le texte est d'un copiste.

Voyage à Gènes (1834). Genève, 1835, in-4° obl., texte et dessins autographiés, demi-rel.; 80 fr.

Édition orig. ornée d'un front., d'une carte et de 95 vig. dans le texte.

Voyage à Chamonix (1835). S. l. (Genève), 1835, in-8° obl., texte et dessins autographiés, br., couv.; 111 fr.

Seule édition publiée, ornée d'un frontispice, de 2 dessins autographiés et de 21 vig.

Excursion dans l'Oberland (1835). S. l. (Genève), 1835, in-8° obl., texte et dessins autographiés, demi-rel., bas. verte; 71 fr.

Seule édition publiée, ornée d'un frontispice, d'une carte et de 63 vig. dans le texte.

Voyage en zigzag par monts et par vaux (1836). S. l. (Genève), 1836, in-8° obl., texte et dessins autographiés, br., couv.; 139 fr.

Seule édition publiée, ornée d'un frontispice, d'une carte gravée, de 19 grands dessins et de 95 vig.

Voyage aux Alpes et en Italie (1837). S. l. n. d. (Genève, 1837), in-8° obl., texte et dessins autographiés, br., couv.; 160 fr.

Édition orig. ornée d'un frontispice, d'une carte, de 18 grands dessins et de 103 vig.

Voyage autour du Mont-Blanc (1842). S. l. (Genève), 1843, in-4°, texte et dessins autographiés, br., couv.; 145 fr.

Édition orig. ornée d'un frontispice et de 48 grands dessins à pleine page.

Histoire de M. Jabot. Genève, 1833, in-8° obl., dessins autographiés avec légendes, en feuilles; 155 fr.

Édition orig. ornée d'un titre avec dessin et de 151 dessins autographiés, couv.; avec un autre titre et une autre préface différents.

Les Amours de M. Vieuxbois. Seconde édition, Genève, 1839, in-8° obl., dessins autographiés avec légendes., br., couv.; 135 fr.

Frontispice et 220 dessins.

Monsieur Pencil. Autographié à Genève par l'auteur, lith. de Schmid, 1840, in-8° obl., dessins autographiés avec légendes, br., couv.; 185 fr.

Édition orig. ornée d'un frontispice et de 214 dessins.

Le docteur Festus. Autographié par l'auteur, lith. de Schmid, à Genève (1840), in-8° obl., dessins autographiés avec légendes, br., couv.; 190 fr.

Édition orig. ornée d'un frontispice et de 209 dessins.

Il y avait d'autres ouvrages de Topffer qui se sont vendus moins cher : La première édition des *Voyages en zigzag;* Paris, Dubochet, 1844; gr. in-8°, demi-rel.; 46 fr. La première édition des *Nouveaux Voyages en zigzag;* Paris, Lecou, 1854, gr. in-8°,demi-rel.; 28 fr. Ces deux exempl. n'étaient pas en bonne condition, autrement ils eussent atteint des prix bien plus élevés. Il manquait à cette collection remarquable un ouvrage de Topffer, le plus rare de tous, d'ailleurs : *Les Nouvelles genevoises;* édition Dubochet, 1845, in-8°.

VENTE ÉMILE MERMET, DES 6 ET 7 JUIN, A L'HOTEL DROUOT.

(Em. Paul, expert.)

Réunion intéressante de livres anciens et modernes choisis avec goût. On y trouve notamment :

Les Fables de La Fontaine, fig. de Simon et Coiny. Didot, 1787, rel. anc., épr. avant les numéros, 450 fr.; — *Les Contes de La Fontaine,* éd. dite des

Fermiers généraux, 1762, rel. anc., 440 fr. ; — *Les Fables de Dorat,* rel. anc., 775 fr. ; — *Les Baisers de Dorat,* rel. de Trautz-Bauzonnet, 630 fr. ; — *L'Arétin,* d'Augustin Carrache, exempl. avec les 20 fig. (attribuées à Coiny) en deux états, eaux-fortes et avant la lettre, rel. de Lortic, 1,320 fr. ; — *Les Contes drolatiques,* de Balzac, 1832-38, 3 vol. in-8°, br., éd. orig. avec couvertures, 150 fr. ; — *Chants et Chansons populaires* de la France. Paris, Delloye, 1843, 3 vol. gr. in-8°, fig. de Trimolet, Daubigny, Meissonier ; exempl. cart., non rogné, avec couvertures et celles des séries, 415 fr. ; — *Le Diable boiteux*, de Lesage, ill. par Tony Johannot. Paris, Bourdin, 1840, br., exempl. de premier tirage, couverture, 24 fr. ; — *Le même,* sur *chine*, demi-rel., 61 fr. ; — *Gil Blas,* ill. par Gigoux. Paris, Paulin, 1835, br., couverture, 81 fr. ; — *La Pléiade.* Paris, Curmer, 1842, petit in-8°, mar. bleu, fig., non rogné, 160 fr. ; — *Paul et Virginie.* Paris, Curmer, 1838 (rue Sainte-Anne), gr. in-8°, demi-rel., avec la pl. de *la Jeune Bramine,* à l'étoile, 162 fr. ; — *Voyages de Gulliver.* Paris, Furne et Fournier, 1838, ill. de Grandville, 2 vol. in-8°, br., 102 fr.

VENTE B. JOUVIN, DES 31 MAI, 1er, 2 ET 3 JUIN. HOTEL DROUOT.

PREMIÈRE PARTIE.

(P. Fontaine, expert.)

Bibliothèque composée d'ouvrages de travail, ne contenant rien de saillant, quoi qu'en dise la préface signée par un ami du défunt. Nous signalerons quelques prix :

Contes et Nouvelles en vers, de La Fontaine, éd. dite des Fermiers généraux, rel. anc., 400 fr. ; — *Chants et Chansons populaires* de la France. Paris, Delloye, 1843, 3 vol. gr. in-8° ; et *les Chansons des provinces*, 1 vol., demi-rel., non rogné, 190 fr. ; — *Les Œuvres de Molière.* Paris, 1773, 6 vol. in-8°, fig. de Moreau, mar. r. (*Cuzin*), avec la seconde suite de Moreau, publiée par Renouard, 442 fr. ; — *Les Œuvres de Rabelais.* Paris, Dalibon, 1823, 9 vol. in-8°, pap. jésus vélin, ép. avant la lettre et eaux-fortes (*Thouvenin*), 240 fr. Très bel exempl. dans la rel. de l'époque. — *Les Cinq livres de Rabelais,* éd. Chéron. Paris, Jouaust, 1876, 5 vol. in-8°, fig. de Boilvin et autres ajoutées, exempl. en grand pap. demi-rel., non rogné, 156 fr. ; — *Salammbô,* par Gustave Flaubert. Paris, Michel Lévy, 1863, in-8°. demi-rel., éd. orig., exempl. en papier de Hollande, très rare, 190 fr. ; — *Œuvres complètes de Voltaire.* Paris, Renouard, 1819-25, 66 vol. in-8°, avec 147 fig. avant la lettre, exempl. en grand papier, veau rouge, tr. dor., 600 fr. ; — *Mémoires du duc de Saint-Simon.* Paris, Hachette, 1856, 20 vol. in-8°, pap. de Hollande (*Hardy*), 460 fr. ; — *L'Europe illustre,* avec 600 portraits d'Odieuvre. Paris, 1755, 6 vol. in-8°, veau écaille, anc. rel., 363 fr.

JULES BRIVOIS
(des Amis des livres).

CASANOVA INÉDIT

FRAGMENTS DIVERS

Les papiers de Casanova, conservés au château de Dux et que nous devons publier tour à tour, forment un dossier de notes littéraires et intimes si volumineux, que l'embarras pour nous est de coordonner toutes ces pièces, souvent très opposées. Avant d'aborder l'impression des correspondances qui sont considérables et qui méritent d'être éclaircies et revues, nous avons recherché les petits écrits de Casanova qui ne réclament aucune introduction et parlent d'eux-mêmes. — Le précis biographique qui suit est en quelque sorte le sommaire des fameux *Mémoires,* et cet abrégé de la main de Casanova est un document précieux pour tous les admirateurs de ce chevalier d'aventures.

I

PRÉCIS DE MA VIE

Ma mere me mit au monde à Venise, le 2 d'avril, jour de Paques, de l'an 1725. Elle eut la veille une grosse envie d'ecrevisse. Je les aime beaucoup.

Au bapteme, on m'a nommé Jacques Jerome. Je fus imbecille jusqu'à huit ans et demi. Apres une hemoragie de trois mois, on m'a envoyé à Padoue, où, gueri de l'imbecillité, je me suis adonné à l'étude, et à l'age de seize ans on m'a fait docteur, et on m'a donné l'habit de pretre pour aller faire ma fortune à Rome.

A Rome, la fille de mon maître de langue françoise fut la cause que le cardinal Acquaviva, mon patron, me donna mon congé.

Agé de dix-huit ans, je suis entré dans le militaire au service de ma patrie, et je suis allé à Constantinople. Deux ans après, étant retourné à Venise, j'ai quitté le metier de l'honneur, et prenant le monde aux dents j'ai embrassé le vil metier de joueur de violon : j'ai fait horreur à mes amis; mais cela n'a pas duré longtems.

A l'âge de *vingt et un* ans, un des premiers seigneurs de Venise m'adopta pour fils, et étant assez riche je suis allé voir l'Italie, la France, l'Allemagne, et Vienne où j'ai connu le comte Rozzendorff. Je suis retourné à Venise où, deux ans après, les inquisiteurs d'État venitiens, pour des raisons justes et sages, me firent enfermer *sous les Plombs*.

C'est une prison d'État d'où personne n'a jamais pu se sauver; mais moi, avec l'aide de Dieu, j'ai pris la fuite au bout de quinze mois, et je suis allé à Paris.

En deux ans j'y ai fait de si bonnes affaires que je suis devenu riche d'un million; mais j'y ai fait tout de même banqueroute. Je suis allé faire de l'argent en Hollande, puis je suis allé essayer des malheurs à Stutgard, puis des bonheurs en Suisse, puis chez M. de Voltaire, puis des aventures à Marseille, à Gênes, à Florence et à Rome, où le pape Mezzonico Vénitien me fit chevalier de Saint-Lateran et protonotaire apostolique. Ce fut l'an 1760.

Bonne fortune à Naples dans la même année. A Florence j'ai enlevé une fille, et l'année suivante je suis allé au congrès d'Augsbourg, chargé d'une comission du roi de Portugal. Le congrès ne s'y tint pas, et après la publication de la paix je suis passé en Angleterre, d'où un grand malheur me fit sortir l'année suivante *1764*. J'ai evité la potence, qui cependant ne m'aurait pas deshonoré. On ne m'auroit que pendu. Dans cette meme année j'ai cherché en vain fortune à Berlin et à Petersbourg; mais je l'ai trouvée à Varsovie dans l'année suivante.

Neuf mois après je l'ai perdue pour m'être battu en duel avec le général Bronicki au pistolet. Je lui ai percé le ventre, mais en trois mois il guerit, et j'en fus bien aise. C'est un brave homme.

Obligé à quiter la Pologne je suis allé à Paris l'an *1767*, où une lettre de cachet m'a fait décamper et aller en Espagne où j'ai eu de grands malheurs. A la fin de l'an 1768 on m'enferma dans le fond de la tour de la citadelle de Barcellone, d'où je suis sorti au bout de IIX semaines, et exilé d'Espagne. Mon crime fut mes visites nocturnes à la maitresse du vice-roi grande scelerate. Aux confins d'Espagne j'ai echappé aux sicaires, et je suis allé faire une maladie à Aix en Provence, qui me mit au bort du tombeau après dix-huit jours de crachement de sang.

L'an *1769*, j'ai publié en Suisse ma defense du gouvernement de Venise en trois gros volumes contre Amelot de la Houssaye.

L'année suivante, le ministre d'Angleterre à la cour de Turin m'envoya à Livourne bien recommandé. Je voulois aller à Costantinople avec la flotte russe, mais l'amiral Orlow ne m'ayant pas accordé les conditions que je voulois, j'ai rebroussé chemin, et je suis allé à Rome sous le pontificat de Ganganelli.

Un amour heureux me fit quiter Rome pour aller à Naple, et trois mois après un autre amour malheureux me fit retourner à Rome. Je me suis battu pour la troisieme fois à l'epée avec le comte Medici, qui mourut il y a quattre ans à Londres en prison pour dettes.

Ayant beaucoup d'argent, je suis allé à Florence, où le jour de la fete de Noel l'archiduc Léopold, mort empereur il y a quatre ou cinq ans, m'exila de ses États. J'avois une maitresse qui, par mon conseil, devint marquise de III à Bologne.

Las de courir l'Europe, je me suis déterminé à solliciter ma grace auprès des inquisiteurs d'État venitien. Par cette raison je suis allé m'établir à Trieste où deux ans apres je l'ai obtenue. Ce fut le 14 septembre an 1774. Mon entrée à Venise au bout de dix-neuf ans me fit jouir du plus beau moment de ma vie.

L'an 1782, je me suis brouillé avec tout le corps de la noblesse venitienne. Au commencement de 1783 j'ai quitté volontairement l'ingrate patrie, et je suis allé à Vienne. Six mois après, je suis allé à Paris avec intention de m'y établir; mais mon frère, qui y demeuroit depuis vingt-six ans, m'y fit oublier mes intérets pour les siens. Je l'ai delivré des mains de sa femme, et je l'ai mené à Vienne, où le prince Kaunitz sut l'engager à s'y établir. Il est encore moins vieux que moi de deux ans.

Je me suis placé au service de M. Foscarini, ambassadeur de Venise, pour lui écrire la depeche. Deux ans après, il mourut entre mes bras par la goute qui lui monta à la poitrine. J'ai alors pris le parti d'aller à Berlin, esperant une place à l'Academie; mais à moitié chemin le comte de Waldstein m'arretta à Teplitz, et me conduisit ici à Dux, où je suis encore, et où, selon l'apparence, je mourrai.

C'est le seul precis de ma vie que j'ai écrit, et je permets qu'on en fasse tel usage qu'on voudra.

Non erubesco evangelium.

JACQUES CASANOVA.

Ce 17 novembre 1797.

La vie de Casanova au château de Dux est assez obscure pour le biographe; mais à travers tous les papiers épars qu'il a laissés, on découvre tout ce que cette existence de subalterne avait d'ambigu et de mal défini pour l'amour-propre de l'aventurier; on n'est donc pas étonné de rencontrer des pages attristées comme celle que nous donnons ici.

II

COURTE REFLEXION D'UN PHILOSOPHE QUI SE TROUVE DANS LE CAS DE PENSER A SE PROCURER LA MORT

A Dux, sortant du lit le 13 décembre 1793,
jour dédié à Sainte-Lucie remarcable dans ma trop longue vie.

La vie m'est à charge. Quel est l'etre metaphysique qui me defend de me tuer. C'est la nature. Quel est l'autre être qui m'ordonne de me soulager du fardeau de la vie, dont je ne ressens plus le plaisir que foiblement, et les peines

avec force? C'est la raison. La nature est une lache qui, ne demandant qu'à se conserver, m'ordonne de sacrifier tout à son existence. La raison est l'être qui me rend ressemblant à Dieu, qui foule aux pieds l'instinct, et qui m'apprend à choisir le bon parti après avoir bien pesé les motifs. Elle me demontre que je ne suis homme que pour imposer silence à la nature lorsqu'elle s'oppose à l'action, qui seule peut remedier à tous mes maux. Elle me rend convaincu que le pouvoir que j'ai de me tuer est un privilège que Dieu m'a donné pour que j'apprenne que je suis superieur à tous les animaux qu'il a créés sur la terre, car il n'y a point d'animal qui se tue, ni qui pense à se tuer, à l'exception du scorpion qui ne s'empoisonne que quand le feu qui l'entoure lui démontre qu'il ne peut se sauver qu'en se brûlant. Cet animal se tue parce qu'il craint le feu plus que la mort. La raison enfin me dit imperieusement que je dois me tuer avec le divin oracle de Cen. *Qui non potest vivere bene non vivat male.* Ces huit paroles ont tant de force qu'il est impossible qu'un homme auquel la vie est à charge differe à se tuer d'abord qu'il les a entendues. *Amen.*

Casanova, qui pensait, comme Pic de la Mirandole, pouvoir traiter *de omni re scibili,* avait entrepris un très long poème intitulé *l'Albertiade,* dont il est souvent question dans sa correspondance. De ce poème il ne reste que l'argument sous forme de préface; il est assez curieux pour intéresser tous les Casanovistes.

PRÉFACE AU POÈME DE « L'ALBERTIADE »

Dans la solitude de Dux, dans le mois de novembre de l'année *1788,* mon seigneur le comte de Waldstein, dont je suis le bibliotecaire, en etant absent, j'ai conçu le projet de donner à la posterité un poeme epico-tragique en italien en octave rime dans le style du *Tasso.* Mon sujet sera la fin tragique d'un heros qui merite plus que plusieurs autres de passer à l'immortalité. Un poeme epique doit en être le monument. Le heros est Albert comte de Waldstein Vartemberg, duc de Fritzlande. Le titre de mon poeme sera *l'Albertiade,* ou le triomphe de la calomnie.

Rien ne sera fabuleux dans mon poeme que les ornemens necesaires au genre de l'Epopée. La Mythologie me le fournira bien plus heureusement qu'à *l'Henriade* de M. de Voltaire que nous autres Italiens n'avons jamais placé dans le nombre des poemes epiques.

Tout ce que je dirai de mon heros sera tiré des historiens contemporains, et beaucoup plus des memoires secrets du tems, que je me suis déjà procurés. Je me suis rendu maitre des negociations de M. de Feuquière, envoyé par le roi Louis XIII ambassadeur extraordinaire en Allemagne, qui ne furent jamais imprimées.

Le 3 de mars de l'année *1633,* les lettres secretes du chancelier Oxenstiern m'ont fourni des faits incontestables qui prouvent l'innocence et la grandeur d'ame de mon heros; et celles de Bernard de Saxe, duc de Weymar, et la

© 2007 Lyon — Editions « Les passeurs du temps » — editions.passeurs@free.fr

premiere lettre que le comte de Kinski, refugié de Boheme à Dresde, écrivit au duc de Fritzland en italien, qui jetta la semence premiere de sa catastrophe.

Je sais les offres et les assurances de la couronne de Boheme que lui donnerent les confederés d'Hailbrun, et les lettres qui lui furent ecrites auxquelles mon heros ne donna jamais de reponse, puisque celles que le comte de Kinski presenta furent toutes inventées par lui-meme. Ce fut par l'entremise du comte de la Tour que le heros comuniqua à Oxenstiern ses veritables intentions, ce qui déplut au cardinal de Richelieu qui ne pouvoit pas souffrir le chancellier.

Tout ce que les historiens italiens *Abbé Siri,* et Baptiste Nani, Venitien, disent sur le comte de Waldstein n'est fondé que sur le vraisemblable, et sur ce que la maison d'Autriche toujours jalouse devoit en agir hostilement vis-à-vis du duc, auquel elle avoit donné sujet d'un tres juste mecontentement.

Ferdinand II avoit positivement offensé Waldstein par la promotion de Maximilien duc de Bavière à la dignité électorale, l'ayant ensuite deposé pour complaire à l'electeur nouveau son ennemi capital; ce qui ouvrit la porte aux conquêtes des Suédois en Allemagne.

Mon poeme sera divisé en douze chants. Ce sera dans le premier que je representerai Dieu qui fait dans son auguste assemblée un decret qui decide que la translation des electorats doive etre fatale à la maison d'Autriche. Je cite l'exemple de la premiere dans la personne de Charle Quint qui n'eut point de plus grand ennemi que le duc Maurice de Saxe, qu'il avoit revetu de l'electorat. Le second exemple, je le tire de Ferdinand II, qui fut la cause de la juste colere du duc de Fridlande par la promotion dont je viens de parler; et le troisieme, je le prens de l'empereur Leopold qui a rencontré un second Arminius dans la personne de l'electeur Maximilien Marie, son gendre.

Rien ne sera hazardé dans mon poeme. Onze historiens celebres ne me permettront jamais d'envoyer à la posterité le moindre mensonge. Je demontrerai l'ambition de mon heros toujours combinée avec la vertu et toujours digne de la noblesse de son ame et de son illustre naissance, et je le prouverai dans l'offre qui lui fut faite par l'Espagne de cent millions d'or, et de le reconnoître pour roi de Frise, s'il eut consenti à faire la guerre à la Hollande. Waldstein, rejettant ses offres, augmenta la jalousie de l'empereur, au lieu de la diminuer. Je tiens cette verité du procurateur J. Baptiste Nani, qui dans son histoire de Venise s'est assuré une place dans le temple de memoire.

Je démontrerai que le duc de Fritlande n'eut jamais avec le cardinal de Richelieu aucune intelligence qui ait pu fournir aucun motif plausible à la mort violente que l'empereur lui envoya; et qu'il n'a jamais agi directement pour usurper la couronne de Boheme; et que ce fut une fable inventée par Piccolomini qu'il ait jamais conspiré contre la vie de Ferdinand.

Je dirai la raison que le comte d'Ognate, ambassadeur d'Espagne, eut pour porter l'empereur à l'horrible resolution de le faire tuer. Piasecki, historien polonois, sera mon auteur choisi, puisqu'en lui seul on trouve des verités que les autres historiens passent sous silence à cause de la crainte qu'ils eurent des empereurs regnants. J'écris dans un tems, où un grand Cesar nommé Joseph II, soit par elevation d'ame, soit par mepris aux historiens, ne se soucie pas de tout ce qui peut sortir de leurs plumes. Ainsi sans rien craindre je publierai avant que je meurre, à l'honneur de la verité, que la calomnie qui porta l'em-

pereur à faire assassiner mon heros fut enfantée par Octave Piccolomini, Italien, chevalier de Malte, vendu à l'ambassadeur espagnol. Après la mort de Waldstein, Piccolomini fu fait comte du S. Empire, duc d'Amalfi, chevalier de la Toison d'or, capitaine de la garde de l'empereur, et general de ses armées. Tout le crime de Waldstein ne fut que celui d'étre haï, par envie des principaux ministres de l'empereur, à cause de sa grande puissance et de ses grandes talens, et à cause du respect et de l'amour de ses soldats, qui l'adoroient par sa liberalité, et par sa grande experience.

Ce fut le *15* de fevrier de *1634* que notre heros fut tué à Egra, à coups d'allebarde par deux capitaines ecossois du regiment de Buttler. C'est pourtant l'ecossoise qui etoit la nation dans laquelle Waldstein avoit toute sa confiance.

Tous ceux qui furent appliqués à la torture pour tirer d'eux quelque circonstance qui pût ne pas faire douter du crime du duc ne purent rien dire, et ils furent malgré cela condamnés à mort, et entre autres son illustre ami le comte de Schafgotz, Silesien, dont les biens furent confisqués et donnés en partie au scelerat Piccolomini, inventeur de la calomnie.

Le procurateur Nani, qui connut particulièrement le duc de Fritlande, parle de lui ainsi. Telle fut la fin tragique d'Albert de Waldstein duc de Fridzlande, qui avoit par sa valeur dompté l'empire et fait trembler l'Europe. Il eleva la noblesse de sa naissance par la vertu militaire qui le fit monter du plus bas rang aux plus hauts degrés et à la plus grande fortune, d'autant plus respectable qu'il y fut porté par son merite et jamais sur les ruines d'autrui. Il fut accusé d'une grande ambition, de cruauté et de violence, qualités par lesquelles il a souvent affligé ses amis; mais dans le même tems ses ennemis même etoient obligés à admirer sa prudence, sa prevoyance et sa discipline. Il parut toujours superieur à sa fortune et aux evenemens : prevoyant et remediant à tout, il sembloit qu'il n'y eût pour lui ni difficultés, ni contretems. Il étoit toujours accoutumé à vaincre, et s'il lui arrivoit des revers, on disoit qu'il n'avoit pas voulu vaincre; telle étoit l'idée que le monde avoit de lui. Sa ferocité fut condamnée par quelques uns, mais l'on discernoit qu'il ne se portoit pas à des executions cruelles sans de grandes raisons : il ne punissoit jamais que pour extirper le crime, et aucun grand capitaine ne fut plus juste que lui dans les recompenses.

Voici son portrait que Sarasin nous fait : c'est un des plus beaux morceaux qu'on puisse trouver dans l'histoire generale.

Waldstein eut l'esprit grand et hardi, mais inquiet et ennemi du repos; le corps vigoureux et haut, le visage plus majestueux que agreable. Il fut naturellement fort sobre, ne dormoit quasi point, travailloit toujours, supportoit aisement le froid et la faim, fuyant les delices, et surmontant les incomodités de la goute et de l'age par la temperance et par l'exercice; parlant peu, pensant beaucoup; admirable à lever et faire subsister les armées, severe à punir les soldats, prodigue à les recompenser; toujours ferme contre les malheurs, civil dans le besoin, d'ailleurs orgueilleux et fier; ambitieux sans mesure, et envieux de la gloire d'autrui autant que jaloux de la sienne; implacable dans la haine, excessif dans la vengeance, prompt dans la colere; ami de la magnificence, de l'ostentation, et de la nouveauté, extraordinaire en apparence, mais ne faisant rien sans dessein, et ne manquant jamais du pretexte du bien public,

quoiqu'il rapporte tout à l'accroissement de sa gloire; meprisant la religion qu'il faisoit servir à sa politique. Artificieux au possible à paroitre desinteressé; au reste tres clayrvoyant dans les desseins des autres, très avisé à conduire les siens, tres adroit à les cacher, et d'autant plus impenetrable qu'il affectoit en public la candeur et la liberté, et blamoit en autrui la dissimulation dont il se servoit en toutes choses. Ayant etudié soigneusement la conduite de ceux qui d'une condition privée etoient arrivés à la souveraineté, il n'eut jamais que des pensées vastes, meprisant ceux qui se contentoient de la mediocrité. Enfin etant devenu à un tel point de grandeur, qu'il n'y avoit que des courones au-dessus de lui, il eut peut etre le courage à se procurer celle de Boheme sur l'empereur; il savoit que ce dessein etoit plein de peril et de perfidie, mais il meprisa le peril qu'il avoit toujours surmonté, et crut toutes les actions honetes quand on les faisoit pour regner.

Je represente M. de Feuquières comme son secret ennemi. Waldstein avoit fait un secret accord avec Arnheim, general de l'armée de Saxe, de bannir de l'Allemagne tous les Espagnols, de retablir l'Electeur palatin, et de chasser tous les jesuites qu'il ne pouvoit pas souffrir.

Le cardinal de Richelieu fut três affligé de sa mort, qui lui fit perdre toutes ses esperances.

En deux années de tems je suis sur de conduire mon poeme à la perfection. Je ne peux manquer de l'applaudissement de mes contemporains si je vis encore dix ans, et d'en jouir, et de l'honneur que la posterité rendra à mon nom pour avoir fait hommage à l'illustre maison, chez laquelle j'aurai terminé ma vie en qualité de bibliotecaire du comte Joseph, chef actuel de sa maison.

Dans la descente de mon heros aux enfers dans laquelle j'imiterai Homere, je trouve non seulement les Waldstein, mais ceux avec lesquels cette noble maison s'est alliée, ce qui rendra favorable à mon poème la plus grande noblesse de l'Allemagne.

Mon poeme aura le suffrage de toutes les maisons souveraines de Saxe et de plusieurs autres, et s'il ne plaira pas à l'Espagne et à Rome, je le souffrirai paisiblement. On ne peut pas plaire à tout le monde. La posterité jugera bien des qualités de mon ame lorsqu'elle verra dans mon poeme une marque de ma reconnoissance que je donne à mon seigneur le comte, qui, me plaçant chez lui, me garantit du danger de tomber dans la misere, comme il est arrivé à tant d'hommes de lettres beaucoup plus habiles que moi, qui moururent presque de faim! Je veux que cela soit connu du public, non pas après ma mort, mais pendant ma vie. Une pareille confession me fera plus d'honneur que les confessions que Rousseau voulut qu'on publie après sa mort.

J'imprimerai cet ouvrage sans chercher des souscriptions, et à mes frais. Il sera dedié à mon maitre, et son indulgeance sera ma grande recompense. Le portrait qu'il tient dans la chambre où il dort est celui du duc de Fridlande; il y a ajouté celui de Frederic II feu roi de Prusse. Il a dans son caractere plusieurs qualités du duc mon heros. Je suis sûr que mon ouvrage lui sera cher.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous avons retrouvé dans les papiers de Casanova deux versions différentes des *Réflexions sur la révolution française*. Nous publions ici la plus complète et la dernière en date. La première version de cette note était dédiée à la princesse de Clari, née princesse de Ligne.

RÉFLEXIONS SUR LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

On dit que ce Dux est un endroit delicieux, et je vois qu'il peut l'être pour plusieurs; mais pas pour moi, car ce qui fait mes delices dans ma vieillesse est independant du lieu que j'habite. Quand je ne dors pas, je reve, et quand je suis las de rever, je broye du noir sur du papier; puis je lis, et le plus souvent je rejette tout ce que ma plume a vomi. La maudite revolution de France m'occupe toute la journée.

La canaille qui s'en est emparée ne fait qu'immoler des victimes, entre lesquelles je trouve toujours quelqu'un de mes anciens amis condamné à mort precisement parce qu'il étoit digne de vivre. J'enrage. Il me semble toujours impossible que cela puisse durer; et cependant cela dure. Adorateur d'un Dieu et sûr de l'action eternelle d'une providence divine, je monte jusqu'à sa source, et n'y comprenant rien, je redescens, et pour me calmer je passe en revue une quantité de causes secondes de ce grand desastre. Noyé dans la vaste mer des combinaisons, je me sens tenté de devenir fataliste; mais dans l'instant même je me retracte, puisque je trouve evident que sans l'existence du dernier duc d'Orleans la revolution ne seroit pas arrivée. Mais on me dit que sa maudite existence étoit indispensable. Comment indispensable? Quelle necessité y avoit il que son pere epousat la princesse de Conti?

Mais cette même princesse de Conti n'auroit jamais mis au monde dans l'année *1747* le monstre, si l'abbé Des Brosses ne l'eut guerie des boutons qui la defiguroient au point que le duc de Chartres son mari ne pouvoit pas la voir. Quelle necessité y avoit il que l'abbé des Brosses, ignorant charlatan, allat porter sa pomade a Mme de Polignac au palais royal pour qu'elle la portat à la princesse que les pustules defiguroient? Les pustules disparurent, son mari la trouva jolie, et elle conçut le monstre : un tel monstre ne pouvoit sortir que de la quintessence d'un sang corrompu dans lequel s'étoit concentré tout le venin qui, avant l'application de la maudite pomade inondant la peau de la princesse, la rendoit hideuse. Qui osera me dire que ces evenemens étoient necessaires? C'est actuellement que nous le trouvons necessaires; mais pardieu ils ne l'étoient pas avant qu'ils arrivassent. Dieu avoit envoyé des boutons à la duchesse de Chartres, que le duc trouvoit épouvantable : l'enfer envoya la pomade qui devoit la guerir par un abbé qui n'étoit fait que pour etre meprisé. Le mauvais Génie de la monarchie françoise prevalut. Voici le fait.

Le pieux duc d'Orleans, fils du regent, vouloit marier son fils avec une princesse allemande; et cela seroit arrivé, si le grand prieur de France, fils naturel du même regent, n'eut fait devenir amoureux le duc de Chartres de la jolie princesse de Conti qui à l'age de quinze ans n'avoit rien de degoutant sur sa figure. Il fit parler le roi, et le mariage fut fait; mais les boutons étant sur-

© 2007 Lyon — Editions « Les passeurs du temps » — editions.passeurs@free.fr

venus d'abord, le mariage ne fut pas consommé, et trois ans s'étant écoulés sans que la princesse put guerir, on pensoit au moyen de faire declarer nul le mariage. Cela seroit arrivé sans l'abbé des Brosses sorti de l'enfer, dont la pomade lui netoya la peau en peu de jours. Se voyant redevenue belle, elle alla à la Comedie françoise, où le duc son époux se trouva par hazard dans la loge vis à vis. Il demanda qui elle étoit, on lui dit que c'étoit sa femme; mais il ne le crut que lorsqu'il s'en fut convaincu, allant d'abord lui faire compliment sur le retour de sa beauté à sa propre loge.

Le même soir après souper, le duc alla à l'appartement de la duchesse qui juoit un tri entourée de toute sa societé. On ouvre les batans, un page entre precedant l'epoux; la duchesse, agreablement surprise, se leve, lui allant au devant, se felicitant de le voir chez elle à une si belle heure.

« Je viens, madame, lui dit-il, rendre justice à vos charmes, et à m'acquiter de mes devoirs. Je viens vous faire, si vous voulez bien me le permettre, un duc de Montpensier. » La sublime saillie fit rire la charmante princesse, et comme de raison, fit dans un instant partir en pointe de pieds tous les assistans, entre lesquels se trouvoit le comte de Melfort, colonel du regiment d'Orleans. — Je tiens de sa propre bouche cette jolie histoire dans les mêmes termes avec lesquels je l'ai écrite. Neuf mois après, à la moitié du mois d'avril *1747*, la princesse accoucha du duc de Montpensier, qui quarante-sept ans après sa naissance mourut guillotiné, s'appellant *Egalité*. L'année suivante mourut le grand prieur. L'abbé des Brosses finit tragiquement. Le duc d'Orleans mourut trois ans après, et la mere d'Egalité finit de vivre l'an *1759*. Cette princesse fut galante : ce fut le seul defaut qu'elle eut si c'en est un. Voluptueuse, genereuse, bienfesente et rempli d'esprit, elle plaisanta jusqu'à sa derniere heure. Elle dit plusieurs fois à Mme de Bouflers que son fils étoit un tres mauvais sujet, qui ne promettoit rien de bon. On la calomnia, tout comme on n'a pas epargné le régent qui sauva la France, que nul crime n'a jamais souillé, et dont l'ame magnanime meprisa tout ce que la calomnie auroit pu dire, si Louis XV fut mort de sa mort naturelle dans le tems que sa vie étoit entre ses mains.

Méffions nous, madame, de tous ceux qui disent que cette revolution étoit necessaire. Ils demasquent leur façon de penser. Les seuls maux necessaires et inevitables sont les physiques, les orages, les tremblemens de terre, les eruptions des volcans, etc., etc. Les maux moraux ne peuvent étre jugés necessaires qu'aprés l'evenement par une sombre philosophie fataliste, car avant qu'ils arrivent, la *Prevoyance* et la *Precaution* pourroient les empecher de naitre.

Pour nous convaincre de la necessité de la revolution françoise, il faudroit nous prouver la necessité de l'existence des causes qui lui donnerent naissance. N'est-il pas evident que ces funestes causes ne dépendirent que de la volonté de certains hommes? Où est donc la necessité? Si on eut voulu autrement, la revolution ne seroit pas arrivée. Ce qui perdit la France fut la perfidie ou l'incapacité des ministres. Un État mal gouverné doit tomber dans le precipice. Voilà une necessité. Qu'on le gouverne bien, et il durera : voila une autre necessité. La science de gouverner n'est pas difficile. Tous ceux qui savent lire peuvent l'aprendre dans Macchiavelli et dans tous ceux qui ont écrit avant lui sur cette matiere. Ce sont des maneges qui font horreur; c'est vrai; mais,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'agissant de sauver la chose publique, il peut les employer, ou se disposer à la voir perdre. *Salus populi supremalex esto.* Macchiavelli a toujours raison. Le roi de France Louis *XVI* n'ayant ni voulu ni su rien prevoir, il n'y eut pas question de precaution. Le peuple s'empara de son royaume, et le tua. Malheureux roi! Il paya de sa vie; mais par sa mort expia-t-il le crime qu'il commit, precipitant dans un abime de maux sa nation, et toute son auguste famille dans la misere? Malheureux roi! Malheureux ministres qui ne surent pas l'enfermer comme imbecille! Malheureuse mort du duc de Bourgogne son frere ainé! Malheureuses combinaisons!

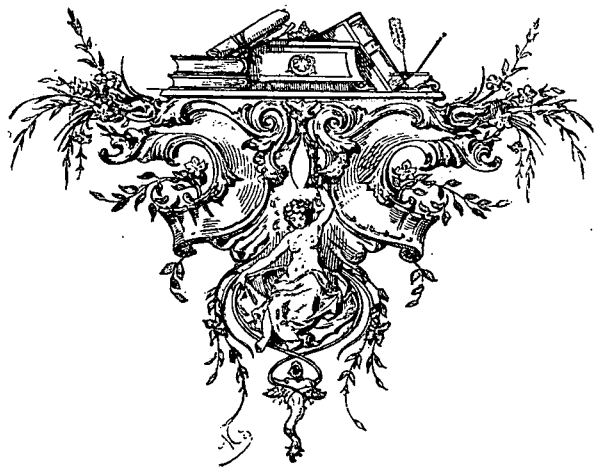

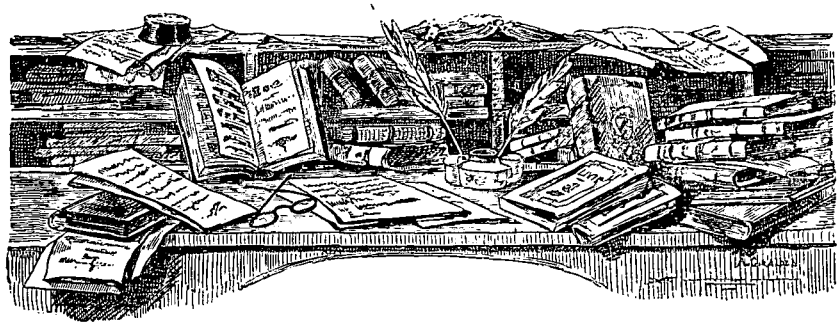

SOUVENIRS

A TRAVERS LES RAYONS DE MA BIBLIOTHÈQUE

JULES NORIAC

Le 23 août 1857, le *Figaro* eut une vogue inusitée.

Dans les cafés, dans les cercles, dans les réunions, le journal satirique du XIXe siècle était avidement dévoré, et la Province — cette précieuse toujours en retard en fait d'initiation, — la Province elle-même figarotait avec acharnement et redemandait des numéros.

Que voulait dire cela ?

Paris était calme. Richard Wagner ne l'avait pas encore mystifié ; Grille-d'Égout et la Goulue n'étaient pas nées; Succi et Merlatti non plus; on ne se précipitait pas encore aux courses de vaches et de veaux qui humilient les taureaux de la Camargue ; aucun scandale ne pointait à l'horizon et les chroniqueurs étaient aux eaux. Villemessant lui-même, le rédacteur en chef (le *patron,* comme on disait) de l'illustre feuille, se trouvait à Bade et avait confié l'intérim de sa dictature à son gendre Bourdin.

Qu'était-il donc arrivé ?

Une chose bien simple : M. de Villemessant avait longtemps refusé à un de ses rédacteurs l'insertion d'un certain article sous prétexte qu'il était trop long, et Bourdin venait de le laisser passer.

Le rédacteur s'appelait Jules Noriac.

L'article était intitulé : *Le 101e Régiment.*

Or ce *101e Régiment* avait révolutionné toute l'armée française, puis tous les amis de l'armée, puis les parents, puis les indifférents. Bref, cette étude humoristique avait désopilé les rates, et d'un bout à l'autre de la France, dans toutes les casernes et dans tous les *mess*, on se montrait du doigt le *sergent*, le *sargent*, le *chargent* et le *capitaine Grincheux !*

Le tirage du *Figaro,* qui était de onze mille, fut porté à vingt et un mille ce jour-là.

Ce succès fit ouvrir l'œil à de Villemessant qui était un aimable directeur assez fantaisiste, mais très entêté dans ses opinions. Il trouva, par la suite, que les articles de son rédacteur heureux n'étaient pas assez longs, mais il ne voulut pas modifier tout d'abord ses premières impressions.

« Noriac, disait-il, est un garçon très gentil, bien élevé ; il se tient bien, il a de l'esprit, de l'intelligence, du style, du savoir... Eh bien, c'est drôle, ce n'est pas mon homme ! Au contraire, voyez cet imbécile de X..., il est laid, il est bête, il écrit mal, il n'est ni distingué, ni propre, ni convenable. ...Eh bien, c'est drôle ! il me va ! »

Chacun son goût !

Six semaines seulement avant cet article *réussi*, Noriac avait débuté au *Figaro* par deux fantaisies assez longues : la *Monographie du Préjugé* et le *Manuel du Courriériste,* qui n'avaient pas été remarquées outre mesure et qui ne méritaient pas de l'être.

Les collaborateurs du *Figaro,* à cette époque, étaient — outre Bourdin et B. Jouvin, les gendres de Villemessant — Ch. Monselet qui donnait une série de scènes dialoguées sous le titre de : Théâtre du *Figaro ;* René de Rovigo, qui faisait le courrier de Paris ; Jean Rousseau, le Salon ; Murger, des Notes de voyage, sous le pseudonyme de Henry Schaunard ; Adolphe Adam qui publiait sa vie ; Duponty faisait les théâtres ; Léo Lespès, qui n'était pas encore Timothée Trimm, des articles de genre ; Eugène Wœstyne, des nouvelles à la main ; Henry de la Madelène, des silhouettes parisiennes. Et puis venaient Aurélien Scholl, dans ses articles de genre ; A. Wolf, qui envoyait des notes sur les villes d'eaux prussiennes ; Émile Solié, J. Habans, Louis Enault, L. Belmontet lui-même, qui publiait une satire en vers (comme Boileau) sur les femmes en 1857 ; la vicomtesse de Renneville avec ses articles de modes ; Jacques Offenbach avec ses correspondances ; et puis enfin A. Legendre, le petit père Legendre, caissier, employé, factotum, maître Jacques qui n'écrivait pas, mais signait.

J'en oublie, certes, et des meilleurs ; mais je n'écris pas l'histoire du *Figaro.*

Malgré son grand succès du *101e*, Noriac, cette année-là, ne put faire insérer que trois articles dans le journal, deux articles de nouvelles à la main, pas fameux ! et un article de genre intitulé *Conservatoire des actionnaires.*

Il est vrai qu'il était très paresseux !

Aujourd'hui, le *101e* n'existe plus, le colonel Ramollot l'a tué.

Le colonel Ramollot l'a tué, et je me demande qui est-ce qui tuera le colonel Ramollot ?

Ou plutôt non ! Le colonel Ramollot est déjà mort, mort naturellement : il n'était pas vrai ! Il ne pouvait pas vivre ! C'était un type de fantaisie, qui faisait rire sans arrière-pensée. Nul ne l'avait vu, nul ne l'avait connu ; on

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

disait : c'est bien ça ! parce que le type était drôle, excentrique, mais il eût été impossible de mettre son masque sur aucune figure. Les jurements, la façon de prononcer, les idées, les formules, tout cela est faux ! Je ne connais pas d'officiers supérieurs parlant de cette façon !

Noriac, lui aussi, faisait des imitations militaires; mais il était plus raconteur que mime; il s'écoutait parler, préparait ses effets et en riait tout le premier.

C'est de lui cette charge bien connue, — ce qui fait que tant d'autres se la sont appropriée, — et qui s'appelle : *Un Dragon dans les Lanciers.*

L'empereur passe sa revue. Fleury est à ses côtés, l'état-major les suit.

A cheval sur une chaise, il faut mimer le pas du cheval de l'empereur, le balancement du cavalier, les sonneries des clairons et des tambours qui battent aux champs. Tout à coup, l'empereur aperçoit, au milieu des lanciers, l'uniforme d'un dragon : « Fleury ! un dragon dans les lanciers ! » Fleury se détourne et avise un général de l'escorte, qui envoie son aide de camp, lequel, à bride abattue, va faire l'observation au colonel, qui s'informe près du capitaine, qui en réfère au lieutenant et celui-ci au *mar-chef* qui répond : « Il a permuté ! » La réponse reprend à l'envers le chemin de la question et le narrateur essoufflé, à cheval sur sa chaise, doit simuler le galop du colonel, le trot classique du capitaine, le trot anglais de l'aide de camp, et enfin le stoppage près de Fleury qui, renseigné, dit, au bout d'une demi-heure, à l'empereur qui n'y pensait plus : « Sire, il a permuté ! »

Je n'avais pas trouvé la finale assez brillante et j'avais ajouté ce mot de l'empereur : « C'est bien ! Portez-le pour la croix ! »

Noriac n'aimait pas cette conclusion qu'il trouvait invraisemblable, mais son histoire n'avait guère plus de semblant de vérité.

Noriac arriva à Paris à l'âge de quinze ans, ayant l'intention formelle de se préparer à Saint-Cyr; mais, comme tous ceux qui sont forts en version latine et en discours français, il avait escamoté ses humanités sous le gobelet de l'esprit et de la belle humeur. Ce petit tour de société, qui réussit à ceux qui ont des rentes, ne suffit pas à ceux qui ont besoin d'en gagner; Noriac mena la vie largement, sans regarder ni en avant ni en arrière; puis, un beau jour, en voyant le fond de sa bourse, il s'aperçut, non pas qu'il n'avait plus le sou, mais bien qu'il était riche d'ignorance, et, comme, chez les natures intelligentes, le départ de la fortune est souvent le rappel de la raison, il jugea à propos de compléter son éducation ébauchée. A cette époque, il avait vingt-deux ans.

Pendant qu'il mûrissait ce beau projet, un de ses parents éloignés, qui jadis l'avait initié aux beautés de l'histoire romaine et aux suavités de *l'Epitome historiæ græcæ,* après avoir perdu sa fortune en apprenant le français aux Belges, battait le pavé de Paris et racontait à tous les limonadiers et marchands de vin de la capitale les nombreuses désillusions qui avaient accueilli son professorat.

Noriac lui demanda des leçons, mais de saines leçons, données à jeûn. Le professeur accepta. De huit heures du matin à deux heures de l'après-midi, il se rendait chez son élève. Ils déjeunaient ensemble sobrement : on ne buvait que de l'eau. Quand Noriac était content de son professeur, il faisait servir

du café, et il n'ajoutait le petit verre de cognac que dans des circonstances exceptionnelles, comme la fête du roi ou le jour de l'an.

Tous deux gagnèrent à ce régime : le professeur perdit l'habitude de se griser et Noriac l'habitude de ne rien faire. Il était plaisant de voir l'élève donner des bons points à son professeur, suivant les progrès qu'il faisait.

Ce régime dura dix-huit mois. Au bout de ce temps, Noriac reprit ses habitudes et le professeur retourna à sa bouteille. Pourtant un jour, notre Limousin (ai-je dit que Noriac était né à Limoges?), notre Limousin, dis-je, eut la nostalgie du travail. Il tailla sa plume, alluma son cigare et griffonna quelques feuilles de papier. Cela lui sembla bon, il continua.

J'étonnerais beaucoup ceux qui l'ont connu en disant que ses premiers articles traitaient de l'art héraldique et furent très appréciés par les archéologues; mais cette littérature ne lui convenait pas; c'est à ce moment qu'il fit connaissance avec un courtier d'éditeur qui achetait à très bon marché la littérature anonyme.

Il lui arriva un jour de mettre le nez dans un livre italien et de s'amuser à déchiffrer cette langue. Mais, ô surprise ! c'est à devenir fou ! Il lit ! Il comprend ! Est-ce un rêve ? une hallucination ? Comment, il sait l'italien sans l'avoir appris?... Bref, après un moment de stupéfaction, il trouve le mot de l'énigme. Cette nouvelle qu'il lisait si couramment en italien, il l'avait jadis écrite en français... vendue et... fumée ! Et, ce que c'est que la voix du sang ! sous le costume italien et le nom supposé, Noriac avait reconnu son enfant.

Noriac fut, avec Aurélien Scholl et Frédéric de Courcy, un des fondateurs de *la Silhouette*, en décembre 1859. Le quatrième, qui avait gardé l'anonyme, mais qui avait fourni l'argent, s'appelait Crampon.

« Comme les mousquetaires d'Alexandre Dumas, l'amuseur par excellence, — dit Noriac dans sa première silhouette, — les rédacteurs de la *Silhouette* sont quatre. L'un porte de l'esprit, l'autre du savoir, l'autre du savoir et de l'esprit, et l'autre... l'autre ne porte rien : c'est moi.

« Encore une modestie qui m'honorerait si elle était sincère. »

La Silhouette, née le dimanche 11 décembre 1859, mourut au bout de neuf numéros, le dimanche 8 février 1860. C'est dans ses colonnes que débutèrent Catulle Mendès et Jules Claretie.

Dès le premier numéro, on vit arriver tranquillement aux bureaux du journal un petit homme en paletot marron, assez propre, ganté de coton noir et d'une physionomie assez bonasse. Il demande un numéro à titre gracieux, pour voir la nuance du journal, ayant l'intention de s'abonner si...

« Donnez un journal à monsieur ! » dit Noriac.

Le petit homme remercia, salua et sortit. Huit jours après le voilà revenu.

« Pas mal ! le premier, pas mal ! dit-il à l'employé; il faut voir si ça continuera.

— Nous l'espérons, monsieur, répondit l'employé.

— Eh ! eh ! tenez, monsieur, moi, par exemple, je suis dans les draps. Eh bien, il y a des pièces bien commencées qui sont brûlées à la fin. Les noirs surtout... Une cuisson trop prolongée... crac ! tout est perdu ! Du reste, je m'abonnerai si la nuance se maintient.

— Nous veillerons à la cuisson! dit Noriac de son cabinet. Donnez un numéro deux à monsieur! »

Le croirait-on? Le malin drapier revint neuf fois au journal et emporta toujours gratuitement son numéro. La neuvième fois, Noriac était là quand il se présenta.

« Bon! dit le marchand, décidément il me va, et si la nuance se soutient dans ce numéro, je m'abonnerai à partir du suivant.

— Donnez deux numéros à monsieur, dit Noriac, et, prenant les ciseaux de rédaction, — ciseaux moins ébréchés que ceux des *Pour extrait* des grands journaux, — il s'approcha délicatement du bourgeois et découpa au milieu du jupon de son paletot un petit carré de drap.

— Que faites-vous! s'écria le drapier.

— Je prends un échantillon de vos draps, répond Noriac, *et-si-la-nuance-me-convient,* je vous en achèterai une pièce. »

Le drapier court encore, maïs il avait eu gratis la collection du journal.

Revenons au 101e, car *le Cent Unième Régiment* est le seul livre qui restera de Noriac, s'il doit rester quelque chose de lui. Cet article — car ce n'est pas un livre — a eu plus de deux cents éditions jusqu'à présent. Noriac le vendit DEUX CENTS FRANCS à la *Librairie nouvelle,* qui appartenait alors à Bourdilliat.

C'est M. Calmann Lévy qui est actuellement propriétaire du livre.

Deux cents francs! une fois donnés! Et il y a des éditeurs qui font faillite!

Après le 101e, Noriac voulut tâter du roman philosophique et fit *la Bêtise humaine,* qui eut un certain succès (16 éditions); *le Grain de sable* (9 éditions); puis *la Dame à la Plume noire*, *les Mémoires d'un Baiser*, dont les éditions sont moindres. Tous ces livres qui, à leur apparition, il y a vingt-cinq ans, faisaient grand bruit, sont bien oubliés aujourd'hui, et cependant, dans ces champs délaissés, on pourrait encore glaner bien des choses.

J'ai connu Noriac, en 1859, alors que je faisais *la Causerie* avec Victor Cochinat. Il était venu me trouver avec Lucas, un ami du *Figaro,* au nom de Bourdin, gendre de M. de Villemessant, pour une affaire d'honneur qui n'eut pas de suites parce qu'elle ne devait pas en avoir. Le témoin de mon adversaire resta mon ami. C'était un grand beau garçon, ayant la tournure d'un officier en bourgeois, très gai, très franc, très spirituel. Il aimait à causer, racontait bien, mais lentement, en s'écoutant parler.

Je ne lui ai connu que trois défauts qui, d'ailleurs, n'ont nui qu'à lui-même : le jeu au café... où il faisait des parties interminables, le cigare ou la pipe dont il abusait et le noctambulisme.

En sortant du café, à minuit, Noriac prenait le bras d'un ami et ne le lâchait pas jusqu'à quatre heures du matin. C'étaient alors des causeries charmantes, des histoires amusantes, des confidences de romans sur le chantier. J'ai entendu ainsi toute *la Dame à la Plume noire* avant qu'il en eût écrit un mot. Quand la pluie tombait, on se réfugiait sous la marquise d'une boutique ou sous l'auvent d'une porte cochère, sans arrêter la conversation une seule minute, sans éteindre le cigare éternellement embrasé.

Une nuit, dans la rue Vivienne, comme nous longions tous deux le trottoir de la Bibliothèque, un passant, légèrement ému, mais qui, d'ailleurs,

2007 Lyon - Editions « Les passeurs du temps » - editions.passeurs@free.fr

cherchait querelle, le heurta en lui passant sous le nez une rose et en lui disant : « Elle sent bon, n'est-ce pas? » Noriac, très vif, se contint et me dit : « Tu vois cet homme, je ne le connais pas; il m'a l'air de chercher une affaire qu'il n'aura pas; mais ce qu'il ne cherche pas et qu'il va avoir, c'est le troisième numéro.

— Le troisième numéro! de quel journal?

— Tu n'y es pas, mon bon ami! Je vais t'expliquer cela. Vois-tu, dans la vie, il est bon d'être honnête, d'avoir de l'esprit, du talent, du génie même; mais cela ne suffit pas. La bêtise humaine, que j'ai étudiée, est une force bien supérieure à celle-là et qui ne peut être dominée que par une autre : la force brutale! On prend des leçons d'armes, c'est fort bien; ceci est pour ses pairs. On ne croise pas le fer avec tout le monde. Mais j'estime que la force musculaire doit être développée à l'égal de la force intellectuelle, et qu'on se fait d'autant mieux respecter qu'on a des biceps respectables. Tâte-moi ça! » ajouta-t-il en me tendant son bras.

C'était du fer.

« Donc, tu me comprends bien : quand on se sent fort, on est calme et on est digne. Les Hercules cassent les reins et n'écrasent pas les mouches! J'ai donc entretenu chez moi la force musculaire dont je suis doué et l'ai réglementée pour en être maître. A cet effet, laissant de côté revolvers, assommoirs et cannes, j'ai mis dans mon poing seul ma défense personnelle. Ce n'est pas de la boxe, qui admet la réplique, c'est mieux. Mon système n'a que trois numéros, tous trois concluants.

« Le numéro un s'appelle *l'Avertisseur.* C'est une bourrade qui avertit le sujet qu'il ne ferait pas bon de se frotter à moi. L'effet produit peut se comparer à un volant de machine qui vous attrape par hasard. Si le sujet est rageur, il se rebiffe; alors j'emploie le numéro deux : *le Délicat*, ainsi nommé par antithèse, car il peut tout aussi bien casser une dent que crever un œil. Le troisième numéro ne s'emploie que la nuit, je l'appelle *la Suffocante!* Celui-là coupe court à tout, il distance l'adversaire et le paralyse. Du reste, tu vas probablement en juger, car voici mon gaillard qui revient. »

L'inconnu revenait, en effet, le sourire aux lèvres et la rose à la main. Comme la première fois, en passant près de Noriac, il leva la fleur à la hauteur de sa figure; mais il n'eut pas le temps de le toucher. La *Suffocante* venait d'être donnée; l'homme, d'un bond, traversait la rue et s'étalait sur le trottoir opposé.

Là-dessus des cris, des gémissements et des sergents de ville.

Nous allons tous au poste de la rue de Richelieu. L'homme se plaint, accuse Noriac d'être l'amant de sa femme, etc., etc. Malheureusement, cette victime de la jalousie avait eu deux torts : l'un de s'être un peu trop alcoolisé pour insulter l'amant de sa femme, l'autre de s'être trompé sur l'identité du séducteur. Noriac ne connaissait ni la femme ni le mari. Le brigadier, cependant, voulait nous retenir tous et prit d'abord nos noms. Le *sujet* donna le sien, parfaitement inconnu; je donnai ensuite le mien en faisant observer que je n'étais qu'un simple spectateur de la bataille, et Noriac, qui pas un seul instant n'avait perdu son sang-froid, tira de sa poche une grande enveloppe.

« Je n'ai pas de carte sur moi, monsieur le brigadier, dit-il, mais voici une lettre qui vous dira qui je suis. »

C'était une invitation à un bal du duc de Morny.

Le brigadier s'inclina, nous fit des excuses et retint le pauvre mari, battu, pochard et mécontent.

J'ai souvent pensé, depuis, à la *Suffocante,* je n'ai jamais pu la donner.

Noriac n'était pas un homme de lettres dans l'acception complète de ce titre ; il lui eût été impossible de faire des vers, et son style lâché indiquait le peu de souci qu'il avait de la correction littéraire ; c'était plutôt un humoriste qui posait pour être philosophe.

Du reste, pour être juste, il n'a jamais été assez travailleur pour faire des lettres ; ses ennemis intimes, le noctambulisme, le jeu, étaient là pour l'en empêcher. Se couchant à quatre heures du matin, il se levait à midi, déjeunait jusqu'à deux, flânait jusqu'à six, dînait jusqu'à onze, et quand il ne jouait pas au café, ne restait pas au théâtre, ne causait pas avec des amis, il griffonnait hâtivement quelques lignes entre deux bouffées de cigare.

Ce qui l'a tué, ce brave garçon, c'est le noctambulisme et le cigare ; quant au jeu, il n'a pas été pour lui une passion, mais bien plutôt une habitude.

J'ai, je crois, esquissé dans ces quelques lignes la physionomie de Noriac, naïvement et fidèlement, tel que je l'ai connu ; d'autres, qui l'ont plus fréquenté que moi, pourront y ajouter des accents qui compléteront la ressemblance, et je viens maintenant me demander pourquoi, dans une revue qui s'appelle *le Livre*, j'ai parlé d'un homme qui la fréquentait si peu ? C'est qu'au bibliophile, au bibliomane, et même au bibliophobe, rien n'est indifférent, et que sur les rayons de la bibliothèque la plus petite brochure a la même valeur que le plus gros livre, comme le plus modeste nom est l'égal du plus illustre.

Sans faire injure à mon ami, assez spirituel pour m'approuver s'il pouvait me lire, c'est avec des débris que l'on reconstitue une époque. Le 101e est un de ceux-là.

Et combien de débris sont à jamais disparus !

L. Lemercier de Neuville

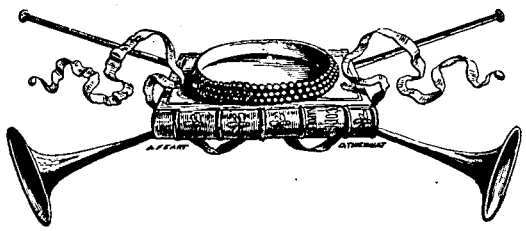



LES ARCHIVES

ET LA

BIBLIOTHÈQUE DE L'OPÉRA



AVANT d'entamer la description des archives et de la bibliothèque de l'Opéra, il me faut constater ce fait : que ce qu'on appelle la « Bibliothèque musicale de l'Opéra », c'est-à-dire la collection des partitions, copies de rôles, parties d'orchestre et de chœurs constituant le matériel d'exécution des ouvrages représentés à ce théâtre depuis sa fondation, soit depuis plus de deux siècles, ne doit pas être confondu avec la bibliothèque même de l'Opéra, laquelle comprend tous les ouvrages, publications musicales, estampes, etc., relatifs à l'histoire générale du théâtre tant en France qu'à l'étranger. La bibliothèque musicale proprement dite, dépendant essentiellement du théâtre et consacrée à son service, est placée sous la surveillance d'un bibliothécaire qui n'est autre que M. Ernest Reyer, membre de l'Académie des beaux-arts ; elle a été consciencieusement décrite par mon ami Théodore de Lajarte, dans un livre qui porte ce titre : BIBLIOTHÈQUE MUSICALE DU THÉATRE DE L'OPÉRA. *Catalogue historique, chronologique, anecdotique*, publié sous les auspices du ministère de l'instruction publique et des beaux-arts (Paris, Jouaust, 1878, 2 vol. in-8°). Quant à la bibliothèque publique, celle qui est jointe aux archives et au musée, elle est

confiée aux soins dévoués et intelligents de M. Charles Nuitter, qui porte le titre d'archiviste de l'Opéra, auquel, en qualité d'attaché, est adjoint M. Théodore de Lajarte.

Cette distinction était utile à faire, pour éviter toute confusion. Je vais maintenant m'occuper des archives, de la bibliothèque et du musée de l'Opéra, en traitant chacun d'eux séparément.

LES ARCHIVES

La Comédie française, grâce à son organisation, à la continuité d'une même Société d'artistes qui, depuis Molière, a toujours et sans interruption conservé elle-même son administration propre, a par cela même recueilli, conservé, classé tous les documents relatifs à cette administration : registres de recettes et dépenses, etc., enfin tout ce qui constitue ses archives, et l'on pense si elles peuvent être riches, depuis le précieux et justement fameux registre de La Grange jusqu'à ce jour. Il n'en est malheureusement pas de même en ce qui concerne l'Opéra, où les innombrables directions, qui succédèrent à celles de Lulli et qui se terminaient à l'envi par des liquidations désastreuses, laissaient disperser et détruire les pièces officielles les plus importantes, les papiers les plus précieux. De l'inventaire de 1748, le plus ancien que possède aujourd'hui l'Opéra, il résulte que, dès cette époque, il ne restait plus de registres ni de papiers antérieurs à 1721. A l'heure actuelle, on ne possède rien au delà de l'année 1735. Il est bon d'ajouter cependant que, même pour les premiers temps de l'histoire de ce théâtre, on a pu reconstituer en partie les archives, à l'aide de documents officiels conservés dans divers dépôts publics, notamment aux Archives nationales et à la Bibliothèque nationale ; de plus, et grâce à l'initiative de M. Nuitter, de nombreuses et intéressantes copies à la bibliothèque de la ville de Paris et aux archives de la préfecture de police, incendiés en 1871, pendant les événements de la Commune.

C'est seulement à partir de 1749 et de l'époque où l'administration de l'Opéra passe aux mains de la ville de Paris, sous la surveillance du prévôt des marchands, que les archives commencent à se former ; l'ordre s'établit, le contrôle est organisé ; les pièces, papiers, documents formant dossiers sont, sinon toujours soigneusement classés, du moins conservés ; et comme, par une chance heureuse, ils ne restent pas au théâtre même, mais sont déposés à ce qu'on appelait « le magasin » de l'Opéra, ils échappent à la destruction lors des deux incendies terribles de 1763 et 1781. Cependant, si, à mesure que les années s'écoulent, les archives s'accroissent logiquement, on ne semble guère en prendre d'autre souci. En 1815, le magasin n'existant plus, un rapport officiel constate qu'elles encombrent... les greniers du théâtre. « Depuis la Révolution, dit ce rapport, il n'a pas été possible, par le défaut de local, de donner une classification aux papiers de l'administration ; il y a dans cette partie essentielle un désordre qu'il est indispensable de faire cesser[1]. » Rien à ce sujet ne parut pressé sans doute, car près d'un demi-siècle après ce cri d'alarme, en 1860, les

1. *Archives nationales*, O. 1646o.

« vieux papiers » étaient encore déposés, pour ne pas dire enfouis, dans un grenier, au-dessus du foyer du public.

Ce n'est qu'à ce moment qu'on commença enfin à s'en occuper, et qu'un premier inventaire sommaire fut dressé. Puis, en 1861, lors du concours ouvert pour la construction d'une nouvelle salle, on inséra dans le programme un paragraphe relatif à l'installation des archives et de la bibliothèque. Ceci devenait sérieux, car on songea alors que, pour prendre soin de ces archives, il serait utile de les confier à un archiviste, et par une décision du directeur (M. Émile Perrin), ce poste fut créé et M. Nuitter en fut nommé titulaire, le 1er septembre 1863. Un arrêté ministériel du 16 mai 1866, portant réglementation du cahier des charges de l'Opéra, organisait définitivement les deux services des archives et de la bibliothèque. L'article relatif aux archives était ainsi conçu :

Un archiviste, nommé par le ministre, sera chargé de réunir et de mettre en ordre tous les dessins des décors anciens et nouveaux exécutés à l'Opéra, ainsi que les livres ou estampes donnés à ce théâtre ou acquis par lui, et de classer et cataloguer tous les titres et papiers relatifs à l'administration de l'Opéra depuis son origine.

C'est alors que, par un autre arrêté ministériel, en date du 20 juin 1866, M. Nuitter fut de nouveau nommé archiviste.

L'article qu'on vient de lire fut reproduit par l'article 42 de l'arrêté du 14 mai 1879, lequel contient en outre les dispositions suivantes :

Art. 36. — Il (le directeur) sera tenu de livrer aux archives de l'Opéra la maquette de chaque nouvelle décoration créée par lui, ainsi que les dessins des costumes.

Art. 37. — Dans le cas où l'autorisation de photographier des costumes ou autres objets du matériel aurait été accordée, deux exemplaires de ces photographies devront être déposés aux archives.

Classées enfin, inventoriées et régulièrement constituées, les archives de l'Opéra furent divisées en séries dont voici les principales :

Administration.

Arrêts du Conseil d'État. Lettres patentes, ordonnances.
Dépêches ministérielles.
Décisions. Délibérations.
Budgets. États du personnel. Engagements, congés.
Correspondance (auteurs, acteurs, etc.).
Projets. Plans d'organisation.
Jury littéraire.
Mises d'ouvrages.
Fêtes, bals, bénéfices.
Entrées.
Bâtiment. Inspection.
Soumission, traités, marchés.

Comptabilité.

Recettes à la porte. Locations et abonnements.
Redevances.
Baux.

Appointements. Gratifications. Feux. Pensions.
Honoraires d'auteurs.
Droit des indigents.
Frais de police et de sûreté.
Comptabilité espèces.
Comptabilité matières.
Ouvriers. Fournisseurs.

Le tout complété par les inventaires généraux et partiels.

D'une *Note relative aux archives et à la bibliothèque de l'Opéra,* j'extrais les renseignements suivants :

Il est inutile d'insister sur l'intérêt de ces divers documents, de ces volumineuses correspondances administratives et artistiques. Tous les ministres, depuis MM. de Maurepas et d'Argenson, y sont représentés par de nombreux autographes. Sous la Révolution, les arrêtés du Comité de salut public succèdent aux dépêches du ministre de la maison du roi. Plus tard, de l'an XI à 1807, les moindres autorisations de dépenses sont signées de la main du premier consul, puis de l'empereur, qui avait tenu à administrer directement — comme Louis XIV — son Académie de musique. Les dossiers du personnel, les dossiers relatifs à la mise en scène de chaque ouvrage représenté, sont remplis de la correspondance des auteurs, des artistes du chant et de la danse, et les noms les plus célèbres se lisent au bas de ces lettres, d'autant plus curieuses que presque toujours l'intérêt et l'amour-propre y sont en jeu.

La comptabilité n'offre pas des renseignements moins précieux pour l'histoire littéraire. Les registres des recettes présentent le tableau fidèle des destinées de chaque ouvrage; on peut y suivre jour par jour le succès des œuvres de Rameau, de Gluck, de Piccinni, et plus tard de Spontini, de Rossini et de Meyerbeer. Même en dehors de l'histoire littéraire, les archives de l'Opéra abondent en renseignements curieux que l'on ne s'attendrait pas à y trouver. Par exemple, sous l'ancien régime, toutes les locations de loges sont faites par baux passés devant notaires. Cette nombreuse série d'actes authentiques donne les noms et les titres de toutes les familles qui eurent une loge à l'Opéra de 1728 à 1789. Les documents relatifs à l'industrie ne sont pas moins intéressants : c'est ainsi qu'on trouve joints aux états de soumission des fournisseurs les échantillons de soieries, de rubans, de toiles, de draps, etc., avec leurs séries de prix, qui constituent une sorte d'histoire des tissus au commencement du siècle et avant l'introduction des machines et des nouveaux procédés.

Une des curiosités des archives consiste dans la collection des affiches de l'Opéra, qui malheureusement ne remonte pas au delà de 1803, mais qui est bien complète depuis lors. Une autre collection est d'un prix inestimable : c'est celle des archives de l'ancienne Comédie italienne, qui étaient entassées dans les combles de la salle Ventadour et qui a été acquise lors de la destruction si fâcheuse de cette salle adorable. Sauf quelques lacunes de peu d'importance, ces archives comprennent la série des registres et documents divers depuis la reconstitution de la Comédie italienne et son installation à l'Hôtel de Bourgogne en 1716, jusqu'en 1832.

Les archives de l'Opéra coururent un véritable danger lors de l'incendie de la salle de la rue Le Peletier, le 20 octobre 1873. Il n'est pas sans intérêt de reproduire ce récit de leur sauvetage, publié alors par l'archiviste lui-même, M. Charles Nuitter :

Une partie des archives de l'Opéra avait déjà été transportée au nouveau bâtiment, mais ce qui restait à l'ancien était encore considérable. Cinq pièces, situées à l'entresol dans l'aile gauche du bâtiment de la rue Drouot, étaient pleines de livres,

de cartons, de liasses de toutes sortes. L'archiviste avait dans son cabinet les inventaires, les répertoires, les catalogues, etc. Déjà la porte avait été enfoncée à coups de hache; M. Cœdès, souffleur du théâtre, insista heureusement pour que rien ne fût dérangé avant l'arrivée de M. Nuitter; M. Halanzier avait prié M. E. Perrin fils d'aller le chercher. Quand il arriva, l'incendie était dans toute sa force; l'eau n'était pas aussi abondante qu'on l'eût désiré. Les pompiers ne répondaient pas des bâtiments de la rue Drouot: il fallut commencer le sauvetage. M. Delbergue-Cormont, président de la chambre des commissaires-priseurs, mit à la disposition de M. Nuitter le personnel si habile de l'Hôtel des ventes, les voitures et les paniers. Plusieurs personnes, connaissant l'importance du dépôt des archives, avaient offert spontanément leur concours : M. Comte, sous-chef de bureau des souscriptions des Beaux-Arts, M. E. Perrin fils, M. Détournelle, contrôleur général de la Comédie française, M. Cœdès, souffleur du théâtre, d'autres encore, se mirent à l'œuvre, et, en moins d'une heure environ, cinquante paniers furent remplis avec soin et descendus par la fenêtre dans des voitures qui, une fois pleines, étaient traînées à bras à l'angle de la rue Richelieu, où elles étaient gardées par des sergents de ville. Avant quatre heures du matin, le commandant des sapeurs-pompiers déclara que les bâtiments de la rue Drouot ne couraient plus aucun danger. On suspendit alors le déménagement. Vers huit heures, les chevaux qui font le service de l'Hôtel des ventes étant arrivés, les voitures furent attelées et dirigées sur le nouvel Opéra, où, avant dix heures, tout était déposé, sans autre dommage qu'une grande confusion, facile, du reste, à réparer.

Déjà, à ce moment, M. Charles Garnier, architecte du nouvel Opéra, s'était occupé de l'emplacement et de l'aménagement des archives et de la bibliothèque, dont une partie, nous l'avons vu, était déjà déposée dans les bâtiments du boulevard des Capucines. Une jolie salle circulaire formait la bibliothèque et renfermait les archives, et une grande salle longue était destinée aux travailleurs. Mais l'installation, quoique très convenable, était défectueuse en ce sens que ces salles, situées au cinquième étage, n'étaient accessibles que par l'escalier de l'administration, communiquant avec tous les services intérieurs, ce qui offrait plus d'un inconvénient. Dans ces conditions, on ne pouvait y admettre réellement le public, et quelques érudits, quelques écrivains connus par la spécialité de leurs travaux, pouvaient seuls être admis à profiter des collections précieuses ainsi rassemblées. Nous verrons plus loin comment la bibliothèque put être transférée dans un local vraiment superbe, où les travailleurs trouvent toutes les facilités désirables. Quant aux archives, elles continuèrent de rester au faîte du bâtiment, ce qui n'empêche nullement, d'ailleurs, la communication des pièces qui en font un dépôt si riche, si utile et absolument unique en son genre.

LA BIBLIOTHÈQUE.

Dès l'année 1877, et en présence des difficultés qu'offrait aux travailleurs l'accès de la bibliothèque, située comme nous venons de le dire, la Chambre des députés se saisissait de cette question. Elle songeait à faire transporter les collections et à installer la salle de travail dans le pavillon ouest des bâtiments de l'Opéra, celui qui dans l'origine devait être affecté au service particulier du chef de l'État, et sa commission du budget recommandait au gouvernement l'étude de dispositions tendant à réunir dans ce pavillon « la riche bibliothèque musicale et dramatique, les précieuses collections d'estampes et de costumes que possède l'Opéra, et d'enrichir ainsi Paris d'une nouvelle bibliothèque pu-

blique consacrée à l'histoire du théâtre et de la musique [1] ». S'inspirant de cette idée, la Chambre vota, en 1879 et 1880, deux crédits de 100,000 francs chacun pour faire face aux dépenses nécessaires; les travaux furent menés activement et, dès 1881, la bibliothèque, installée de la façon la plus élégante et la plus confortable, put être ouverte régulièrement au public. Placée dans un local absolument indépendant des services du théâtre, ayant un accès spécial par la double rampe du pavillon ouest, qui donne sur la rue Gluck, elle est située au premier étage; elle comprend une vaste salle circulaire de lecture, magnifiquement éclairée, quatre petites salles, et la galerie formant bibliothèque pouvant contenir 12,000 volumes et qui est mise en communication par un monte-charge avec les dépôts situés à l'étage supérieur. Attenant à la bibliothèque se trouve une longue galerie qui renferme le petit musée de l'Opéra, dont il sera parlé plus loin.

Voici, relativement au public, les articles essentiels du règlement de la bibliothèque de l'Opéra :

Art. 7. — Les archives et la bibliothèque sont ouvertes au public du 16 août au 30 juin. Elles sont fermées à Pâques pendant une semaine.

Art. 8. — Le public y est admis tous les jours non fériés, de 11 heures du matin à 4 heures. A cet effet, il sera délivré une carte personnelle aux lecteurs qui en feront la demande au ministère [1]. Cette carte pourra être retirée en cas d'abus ou de fausse déclaration.

Art. 9. — Le prêt des livres ou partitions au dehors est formellement interdit.

Art. 10. — La communication des pièces d'archives peut ne pas être immédiate, dans le cas où des recherches spéciales seraient nécessaires

Voici le modèle de la carte dont il est question ci-dessus :

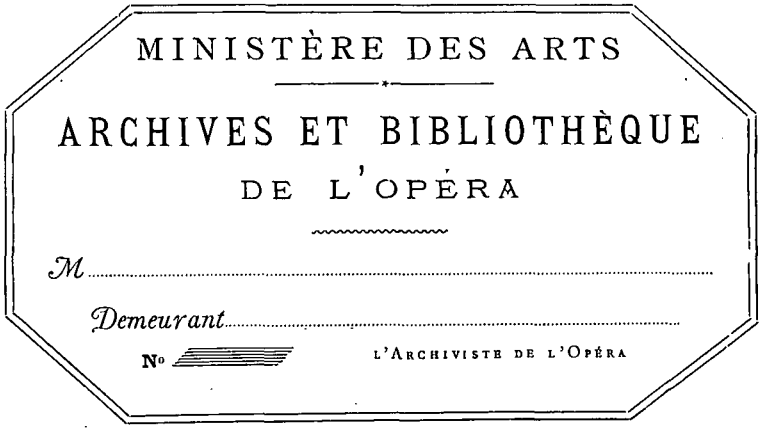

Avant l'organisation des archives, l'Opéra ne possédait pas un seul volume.

1. *Rapports faits au nom de la commission du budget*, session de 1877, nos 173 et 937, chap. LVI.

2. On remarquera que cette carte émane du ministère des arts. C'est qu'en effet la bibliothèque de l'Opéra fut ouverte au public à l'époque de ce ministère fugitif, dont le très intelligent et très dévoué titulaire était M. Antonin Proust.

C'est dire que la bibliothèque est de formation récente. A l'heure présente, pourtant, grâce à l'activité, à l'intelligence, au dévouement de M. Charles Nuitter, elle ne comprend pas moins de 10,000 volumes ou brochures, sans compter les collections de journaux, qui sont très considérables. De plus, elle renferme une série précieuse de plus de 70,000 estampes, provenant en grande partie d'attributions faites par le ministère des beaux-arts, de l'instruction publique, etc., et de dons divers. Parmi ces estampes, je signalerai tout particulièrement une collection très curieuse d'affiches illustrées, qui dans l'avenir sera fort utile pour l'histoire théâtrale de Paris. Le catalogue de la bibliothèque, dressé avec le plus grand soin et toujours à jour, est à la disposition des travailleurs, dans la salle même de lecture. Voici comment les livres y sont classés :

Histoire générale du théâtre.
Dictionnaires dramatiques. Répertoires.
Almanachs et annuaires dramatiques.
Biographie (auteurs, acteurs). Anecdotes. Mémoires.
Histoire de l'Opéra.
Histoire des théâtres autres que l'Opéra.
Répertoire des opéras et ballets.
Pièces de théâtre autres que les opéras et ballets
Ouvrages pour ou contre le théâtre.
Critique dramatique et musicale.
Écrits théoriques sur la musique.
Écrits sur le drame lyrique.
Poétique. Dramaturgie.
Art du comédien et du chanteur.
Danse. Chorégraphie.
Costume. (Recueils. Journaux de modes. Ouvrages sur le costume.
Mise en scène. Machines et décorations théâtrales.
Fêtes publiques.
Architecture théâtrale. Histoire des salles.
Législation dramatique. Règlements. Propriété littéraire.
Romans. Facéties. Tableaux de mœurs relatifs au théâtre.
Journaux de théâtre. Recueils périodiques.
Polygraphes (ayant traité du théâtre).
Bibliographie. Catalogues.
Les costumes civils.
Les costumes religieux.
Les costumes militaires.
Les costumes de théâtre et travestissements.
Les vues (paysages, architecture).
Les meubles, les objets d'art, les instruments de musique, etc. (Le tout classé par pays et par époques.)
Les plans de théâtre.
Les décorations théâtrales.
Les scènes théâtrales.
Les portraits et caricatures d'auteurs, compositeurs, acteurs, etc.

Bien que la bibliothèque soit de formation récente, elle s'est enrichie à diverses reprises de séries de divers genres et tout à fait remarquables. Une collection qu'il importe de signaler avant tout pour l'histoire du costume, c'est celle des dessins originaux exécutés pour les 200 opéras ou ballets représentés depuis 1803 et qui sont dus aux dessinateurs spéciaux de l'Opéra : Ber-

thélemy, Ménageot, Dublin, Garneray, Hippolyte Lecomte, MM. Lormier, A. Albert et Eugène Lacoste. A cette collection, il faut ajouter celle que la bibliothèque a acquise en 1876, à la vente Taylor, de 438 dessins de costume de l'Opéra au XVIIIe siècle, dessins provenant du dépôt des Menus-Plaisirs et parmi lesquels on en trouve de Watteau, de Boucher, d'Eisen, de Boquet, etc. Enfin, en 1879, à la suite d'un échange effectué entre le ministère des beaux-arts et celui des travaux publics, la bibliothèque a reçu une série extrêmement précieuse de dessins de costumes et de décors des XVIIe et XVIIIe siècles, qui se trouvait au Mobilier national. Si l'on ajoute à cela la collection des maquettes de tous les décors exécutés à l'Opéra depuis 1866, on se rendra compte de la richesse de la bibliothèque en documents originaux concernant le costume et la décoration scénique.

Pour ce qui est des livres proprement dits, la bibliothèque a fait, en ces dernières années, deux acquisitions particulièrement intéressantes : l'une est le fonds non vendu publiquement de la bibliothèque Taylor, particulièrement remarquable en ce qui se rapporte au théâtre étranger et certains manuscrits provenant de la bibliothèque incomparable de M. de Soleinne; l'autre est une collection, probablement unique en son genre, de livrets d'opéras italiens depuis la naissance du drame lyrique, collection formée avec le plus grand soin et qui comprend plusieurs milliers de pièces, dont beaucoup seraient aujourd'hui introuvables.

Il convient de signaler, d'autre part, une série de 179 partitions d'orchestre, depuis Lulli jusqu'à Gluck, provenant d'une importante collection de musique qui se trouvait à la Sorbonne (?) et qui a été partagée entre le Conservatoire et l'Opéra. Puis, choses précieuse, de nombreux autographes de compositeurs célèbres, parmi lesquels trois partitions de Rameau (*la Naissance d'Osiris, le Retour d'Astrée, Daphnis et Eglé*); deux actes de l'*Armide* de Gluck (le premier et le quatrième); six partitions de Spontini (*la Vestale, Fernand Cortez, Olympie, Agnès, Nurmahal, Alcidor*); de nombreux fragments *inédits* de *Guillaume Tell* et du *Siège de Corinthe* de Rossini, des *Huguenots* et de *Robert le Diable* de Meyerbeer; et enfin d'autres autographes de Grétry, Piccinni, Sacchini, Salieri, Lesueur, Berton, Méhul, Persuis, Gossec, Cherubini, Nicolo, Herold, Auber, Halévy, Donizetti, Adolphe Adam, Félicien David, Victor Massé, Richard Wagner, MM. Ch. Gounod, Ambroise Thomas, etc.

On voit quelle est la richesse et quelle est aussi l'originalité de la bibliothèque de l'Opéra, qui, je crois, n'a d'analogue dans aucune autre capitale. C'est un dépôt extrêmement précieux, qui a l'avantage de centraliser des documents jusqu'ici épars de divers côté. Par malheur, son budget est bien mince : il était de 10,000 francs dans ces dernières années, et il vient d'être réduit à 6,000 par suite des économies opérées par le parlement sur les chapitres des divers ministères. Il n'importe : la bibliothèque existe aujourd'hui et elle continuera de s'accroître et de s'enrichir, par le seul fait de son existence.

LE MUSÉE

Parlons maintenant du musée de l'Opéra, qui est une annexe de la bibliothèque et des archives. Sur un rapport de M. Antonin Proust, alors ministre

des arts, un décret du président de la République, en date du 24 janvier 1882, divisait les musées de France en deux catégories : d'une part, les musées de l'État; de l'autre, les musées des départements et des villes. D'après ce décret, les musées de l'État étaient les suivants : Louvre, — Luxembourg, — Versailles, — Saint-Germain, École des beaux-arts, — Cluny, — Sculpture comparée au Trocadéro, — Céramique de Sèvres, — Tapisserie des Gobelins, — Mobilier national, — Conservatoire des arts et métiers, — Conservatoire de musique, — Opéra.

C'était la première fois que le musée de l'Opéra était classé. Il était si jeune encore, et si modeste! Aujourd'hui même, il faut l'avouer, il ne saurait prétendre à rivaliser ni avec le Louvre, ni avec le Luxembourg. Si humble pourtant qu'il soit encore, lui aussi a son originalité, et le temps ne manquera pas de lui donner un jour l'importance qu'il doit avoir. Les amateurs y peuvent apprécier une série de dix maquettes, parfaitement éclairées au gaz, de dix des plus beaux décors exécutés pour l'Opéra. La place manquant pour exposer toutes celles qui existent, et dont quelques-unes faisaient partie de la très intéressante exposition théâtrale qui figurait au Champ de Mars en 1878, on a dû faire un choix, qui comprend les sujets suivants :

Robert le Diable, 3e acte (tableau des Nonnes), décor de MM. Rubé et Chaperon;

Guillaume Tell, 1er acte, décor de MM. Rubé et Chaperon;

Les Huguenots, 2e acte (Chenonceaux), décor de MM. J.-B. Lavastre et Despléchin;

Namouna, 2e acte, décor de J.-B. Lavastre;

Hamlet, 1er acte, 2e tableau (l'Esplanade), décor de MM. Rubé et Chaperon;

Le Tribut de Zamora, 2e acte, décor de M. J.-B. Lavastre;

Don Juan, 2e acte, 2e tableau (la Fête), décor de MM. J.-B. Lavastre et Despléchin;

Tabarin, 2e acte (le Pont-Neuf), décor de MM. Rubé, Chaperon et Jambon;

Sylvia, 1er acte, décor de M. Chéret;

Faust, 3e acte, 2e tableau (la Place publique), décor de M. Cambon.

La grande galerie contient douze bustes d'anciens artistes de l'Opéra, dont quelques-uns fort remarquables : Habeneck, chef d'orchestre (terre cuite); Fanny Cerrito, danseuse (marbre); Mme Gabrielle Krauss, cantatrice (terre cuite); Mme Pauline Viardot, id. (marbre); Mme Miolan-Carvalho, id. (terre cuite); Gardel, danseur (marbre); Duport, id. (bronze); Mlle Eugénie Fiocre, danseuse; Barroilhet, chanteur (bronze); Mme Cinti-Damoreau, cantatrice (marbre); Roger, chanteur (marbre); Emma Livry, danseuse (marbre).

Deux grandes vitrines placées devant les fenêtres contiennent, entre autres objets, des autographes musicaux de compositeurs célèbres : dans l'une, ceux de Richard Wagner, Félicien David, Ad. Adam, Auber, Halévy, Meyerbeer, Herold, Victor Massé, MM. Ambroise Thomas et Charles Gounod; dans l'autre, ceux de Louis de Lulli fils, Rameau, Grétry, Gossec, Haydn, Gluck, Méhul, Sacchini, Cherubini, Spontini et Rossini.

Aux murs, quelques toiles, dont une intéressante, représentant le fameux

Scaramouche de la Comédie italienne, tableau d'un peintre inconnu offert au musée par Paul Lacroix.

A l'entrée de la galerie, à gauche, le piano de Spontini, avec une plaque de cuivre portant cette inscription : *Piano ayant appartenu à G. Spontini, offert par Mme Erard à l'Académie nationale de musique, 1er octobre 1879*[1].

En dehors du musée, et notamment dans le cabinet particulier de M. Nuitter, on trouve divers objets qui y seront certainement classés un jour ou l'autre. Je citerai, entre autres : deux grandes et fort jolies aquarelles représentant les deux scènes finales du premier et du troisième acte du *Déserteur*, opéra-comique de Sedaine et Monsigny; trois dessins de costumes à la plume, de Boucher; une élégante aquarelle de Boquet représentant Mme Favart dans *les Trois Sultanes;* six aquarelles données par M. Régamey, reproduisant d'une façon très curieuse six têtes d'acteurs japonais.

Dans le musée sont encore exposés, outre un certain nombre de beaux dessins de décors et de costumes du XVIIIe siècle, plusieurs anciennes affiches de l'Opéra, de l'hôtel de Bourgogne, de la Comédie italienne et de divers autres théâtres.

En résumé, ce musée est une création fort utile, dont on peut facilement envisager l'importance future par celle qu'a acquise la collection d'objets d'art si curieuse, si riche, si intéressante, de la Comédie française. Si, comme nous le disions, il est modeste encore, chaque jour qui s'écoule lui apporte son contingent, et dix années à peine auront passé qu'il aura conquis sa place dans le monde de l'art et sera digne du théâtre admirable dont il porte le nom. Tout se tient d'ailleurs dans ces diverses collections de l'Opéra : les archives, la bibliothèque, le musée ; tout se lie étroitement entre elles, et ce tout forme un ensemble unique, intéressant pour le simple curieux, précieux pour le travailleur, utile au delà de ce qu'on pourrait dire pour l'histoire de l'art théâtral non seulement en France, mais dans tous les pays. Il est bon d'ajouter que ces collections sont confiées à la garde d'un homme profondément versé dans la connaissance générale de cette histoire considérée à tous ses points de vue, et qu'à son rare savoir M. Nuitter joint, ce qui est plus rare encore dans les fonctions qu'il exerce, l'obligeance la plus complète et la plus parfaite courtoisie. Voilà pourquoi la bibliothèque de l'Opéra, trésor libéralement ouvert à tous, est appelée à rendre d'immenses et inappréciables services.

1. On sait que Mme Erard était la belle-sœur de Spontini.

ARTHUR POUGIN.

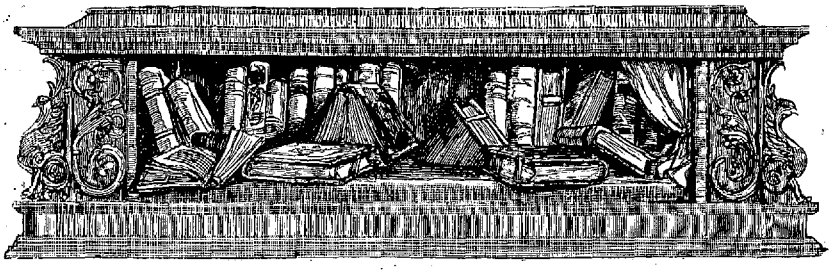

LES BIBLIOTHÈQUES

PARMI les nouvelles institutions des peuples civilisés, la bibliothèque tient sans aucun doute le premier rang.

L'importance qu'ont acquise les bibliothèques dans ces dernières années, les soins dont elles sont l'objet de la part des gouvernements, le public nombreux qui y accourt, tout démontre qu'elles sont devenues une institution nécessaire dans l'état actuel de la société, où la lecture et l'étude sont un besoin comme le manger et le boire, quelquefois même plus puissant.

En raison de cette importance même, on nous permettra d'exposer, sur l'arrangement des bibliothèques, une idée un peu bizarre, si l'on veut, et qu'on qualifiera peut-être d'utopie.

Aujourd'hui on a l'habitude de placer les livres dans des salles séparées, en les plaçant sur les rayons, suivant les matières dont ils traitent. Chaque salle représente une science et contient tous les livres qui s'y rapportent et que possède la bibliothèque.

Ici l'histoire ; là la philosophie ; d'un côté la physique ; de l'autre les mathématiques, la linguistique, et ainsi de suite. Or le mode d'arrangement, s'il a toujours été plein d'inconvénients, surtout pour les grandes bibliothèques, devient maintenant de plus en plus impossible et commence à être abandonné.

La masse des livres s'accroît de jour en jour ; pour les classer, il faut, je ne dis pas les lire d'un bout à l'autre, ni même les parcourir, mais enfin les examiner un peu et en bien considérer les principales divisions : travail difficile et long lorsqu'il s'étend à un nombre indéterminé de publications. Et puis les employés des bibliothèques ne peuvent avoir une science profonde et ency-

clopédique en même temps. Ils s'en tiendront à une classification strictement scientifique ; pour être compris, leur travail a besoin d'une clef ; et l'on doit s'informer d'abord de la façon dont le classificateur a envisagé le savoir humain, autrement dit, bien souvent entamer un cours complet de philosophie, car le théologien, le métaphysicien, le positiviste comprennent la science chacun à sa manière, et la divisent différemment.

Ou bien encore l'on s'en tient à une division pratique et commode pour les hommes d'étude, mais qui, sans diminuer en rien la fatigue et la difficulté de l'examen des livres, vous fait passer pour un empirique aux yeux du public. De plus, elle est la source d'une foule d'erreurs d'un côté, d'un grand mécontentement de l'autre ; car le classificateur, ne pouvant plus régler scientifiquement son travail, reste dans le doute quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, et l'homme d'étude qui, jugeant d'un très petit nombre de volumes, est sûr de son fait, se fâche d'être ainsi trompé dans ses recherches, et accuse et condamne sans pitié.

La division par matières, quelque soin, quelque méthode qu'on y apporte, est toujours fausse. Les barrières qui nous servent à délimiter les sciences sont aussi imaginaires que les cercles méridiens tracés par les géographes sur la surface du globe. Où est la limite exacte qui sépare la physiologie de la philosophie, l'archéologie de l'histoire, l'économie de la politique ? Où existe-t-il une classification assez savante pour compenser cette barbarie qui consiste à découper un auteur en autant de morceaux qu'il a composé d'ouvrages, et à distribuer ensuite le tout à droite et à gauche ? Ainsi donc l'unité de pensée que les critiques s'efforcent de montrer chez tous les grands écrivains devra être traitée comme une illusion par le premier bibliographe venu ? Est-il un seul homme, lecteur passionné d'Alighieri, par exemple, qui puisse laisser mettre *la Divine Comédie* parmi les poésies, comme une ode barbare de Carducci, et séparée du livre *De Monarchiâ* qui est un traité de politique, ou de celui *De Vulgari Eloquio*, qui est une œuvre de linguistique ?

Pourquoi ne pas mettre aussi bien *la Divine Comédie* avec les ouvrages politiques ? N'est-ce pas là une place qui lui revient de droit ? Pourquoi aussi ne pas la placer avec la philologie, comme source première de la langue italienne ? L'historien, le critique, le théologien, le philosophe, ne recherchent-ils pas tous l'Alighieri, livre exceptionnel, qui, pour trouver un *modus vivendi*, devrait être classé parmi les encyclopédies ? Et je vous laisse à penser quelle figure il ferait à côté du dictionnaire de MM. Trèves et Stafforello ! Si, au lieu de *la Divine Comédie*, qui, comme j'ai dit, est un livre exceptionnel, vous prenez une autre œuvre quelconque, la difficulté et l'absurdité ne sont pas moindres. Boccace, par exemple, peut être recherché par un philosophe, par un critique, par celui qui étudie l'histoire politique dans l'histoire littéraire, par celui enfin qui veut combattre l'ennui d'une journée pluvieuse : où le placerons-nous pour contenter tout le monde ? Et, comme vous pouvez le voir, je ne cite ici que des livres fort connus, qu'aucun homme instruit ne peut se permettre d'ignorer ; mais que dire ensuite de tous ces livres d'importance secondaire, dont on apprend souvent l'existence sur un catalogue ou devant les rayons mêmes de la bibliothèque ?

La difficulté redouble encore pour les œuvres des temps modernes et

pour celles de notre siècle. Aujourd'hui les sciences naissent comme des champignons (qu'on pardonne cette expression au désir d'en condamner l'abus), et chaque écrivain se présente au public avec sa science nouvelle, science déjà créée ou tout près de l'être. Dante, Luther, Gœthe, qui pour nous sont trois hommes, deviennent trois sciences pour les Allemands, qui dès le XVIe siècle avaient la luthérologie. En laissant de côté le ridicule de cette puérile imitation de Vico, il est certain que la manie de créer des sciences représente un besoin tout particulier à notre époque. De nos jours le penseur acquiert par l'analyse et la réflexion une originalité inconnue aux anciens : de là le besoin pour chaque individu de se faire un monde à lui, et avec ce monde une science.

Ce mot de *science,* réduit à sa plus simple expression, ne signifie rien autre que synthèse réfléchie, et par conséquent tout homme qui, par le moyen d'une plus ou moins longue et patiente analyse, sait s'élever jusqu'à une synthèse, peut dire qu'il a créé une science. Et comme l'analyse peut s'exercer indéfiniment et trouver à plaisir des sujets d'étude, vous voyez d'ici quel nombre indéterminé de sciences l'on peut produire à volonté. La statistique, la physiologie, l'économie politique, la sociologie, l'hygiène, la pédagogie, la philologie, tous noms de sciences nouvelles, qui comptent un peu plus d'un siècle d'existence, et auxquelles on pourrait en adjoindre bien d'autres : catalogue assez utile pour qui aurait le temps de le rédiger. Comment s'y prendra donc le bibliographe pour mettre un livre en place, avec cette multitude de classes que présente l'état actuel de la science ? Ne pas tenir compte des espèces pour ne voir que les genres ? Mais voici l'autre difficulté qui se présente, celle des genres doubles. La philosophie de l'histoire, par exemple, et la sociologie paraissent égales à première vue, comme ayant même but et mêmes moyens ; ce serait pourtant une bien grave erreur de mettre les œuvres d'Herbert Spencer au rang de la première, et la science de l'histoire de A. Marselli au rang de la seconde. Tous ces inconvénients, toutes ces difficultés communes aussi bien aux catalogues qu'à la disposition par matières, ne sont rien en comparaison de l'espace immense qu'exige, dans une grande bibliothèque, la classification scientifique des livres. Ceux-ci, augmentant d'un jour à l'autre en proportions géométriques, exigent que le bibliographe, prévoyant leur arrivée, leur réserve longtemps auparavant une place suffisante pour les contenir tous, et sa prévoyance, limitée par un manque voulu d'espace, ne pourra s'étendre au delà de quelques années ; une fois ce temps écoulé, il devra, ou refondre toute la bibliothèque, ou bien doubler, et tripler même les classifications.

Mais si on laisse de côté la classification scientifique, il faut avouer qu'aucune autre ne se présente tout d'abord à l'esprit, à moins qu'on ne songeât à donner aux livres une disposition alphabétique et à faire une bibliothèque catalogue ; cette idée ne serait peut-être pas si étrange qu'elle le paraît à première vue, si elle n'avait pas contre elle la variété des formats, car on ne peut certainement pas, par une raison élémentaire d'esthétique, si je puis m'exprimer ainsi, mettre les in-folio à côté des volumes in-16.

Il n'y aurait pas grand mal non plus à ce que la disposition des livres fût guidée par une combinaison, d'après la commodité, d'après le format surtout, laissant ainsi aux catalogues le dédale de la classification scientifique, et aux rubriques le désordre alphabétique.

Mais puisque l'ordre malgré tout est une chose toujours belle, toujours utile, même quand l'utilité n'en est pas évidente, pourquoi ne pas commencer à mettre en pratique, au moins pour en faire l'expérience, le mode de classement aussi logique que naturel offert par l'histoire? Pourquoi ne pas diviser les livres par époques et amener ainsi la bibliothèque à être une histoire littéraire qui se raconte d'elle-même? L'idée, je le répète, peut paraître une utopie; mais je la vois si pleine d'avantages immenses que j'en reste séduit. Disons d'abord que très rarement l'homme d'étude qui demande un livre ignore, à quelque chose près, l'époque de sa production; la simple indication de cette époque suffira à indiquer au bibliothécaire dans quelle salle elle se trouve renfermée; et, comme les siècles peuvent, suivant les circonstances accessoires, être divisés par espace de dix années, on peut savoir ainsi sur quel rayon le livre est placé. Ensuite le classificateur n'est plus astreint, pour mener son travail à bonne fin, à se retourner au milieu des abstractions de la philosophie; il pourra, au lieu de cela, avoir recours à l'érudition historique, dans laquelle presque tous les bibliographes sont naturellement versés, et s'il est parfois obligé de faire de longues recherches pour s'assurer d'une date, ce seront là des recherches fécondes, dont le résultat sera compris par tous également.

Il est vrai que pour certains livres de production fort ancienne, il est tout à fait impossible d'assigner une époque précise; les controverses dont ils sont l'objet et la diversité des avis empêcheraient que le lecteur et le classificateur pussent arriver là-dessus à une entente efficace; mais, outre que de tels ouvrages doivent être en petit nombre, et d'autant moins nombreux qu'ils sont plus anciens, il serait facile de trouver un remède à ce mal, en disposant des rayons spéciaux pour les livres de date incertaine et controuvée.

Mais la beauté et l'utilité de cette qualification, que je brûle de proposer, apparaît cent fois mieux encore, si l'on considère combien elle est logique et scientifique. La vraie classification par matières ne peut être que l'arrangement chronologique, et, en bien regardant, on trouvera entre Dante le poète et saint Thomas le théologien moins de différence qu'entre saint Thomas et Strauss, qu'entre Dante et Leopardi.

D'ailleurs l'histoire est devenue une science si universelle, si nécessaire, que toutes les autres études la supposent, et il est désormais inutile de lire un ouvrage sans avoir de notions générales plus ou moins claires sur l'époque à laquelle il fut écrit. Que serait Cicéron pour qui ne connaîtrait pas un peu les derniers événements de la République? Qui pourrait concevoir Dante en dehors des discordes civiles qui séparaient l'Italie au moyen âge? Que deviendrait enfin l'œuvre de Cervantes éloignée du pays et de l'époque qui l'ont inspirée? En somme, si le XIXe siècle est le siècle de l'histoire, je serais d'avis que les bibliothèques mêmes dussent se classer historiquement, et si l'on ne partage pas mon opinion, on me pardonnera facilement en pensant qu'elle m'a été suggérée par la propension générale de notre époque; aujourd'hui les arts deviennent, avec la recherche de la vérité, l'histoire populaire de la nature, la philosophie se réduit à l'histoire de la pensée humaine, et toutes les sciences physiques ne sont autre chose que l'histoire objective de la nature elle-même.

C'est pourquoi, d'après nous, la bibliothèque devrait être ce lieu dans lequel rien n'est laissé de côté pour le perfectionnement intellectuel de ceux qui

la fréquentent. Le public des bibliothèques ! S'imaginer la bibliothèque comme un endroit dont n'approchent que les seuls amateurs des études sérieuses, que les grands érudits et les grands savants, est une idée exagérée, qui a cours auprès de beaucoup de gens ; de même qu'il est nuisible de croire qu'il y ait une grande utilité à approvisionner les bibliothèques des romans de Jules Verne ou des nouvelles éditions elzéviriennes. Le public qui fréquente maintenant les bibliothèques est le vrai public qui les fréquentera toujours, et s'il y a encore lieu de se plaindre que les livres superficiels et légers soient plus recherchés que les livres sérieux, le seul remède à ce mal est de provoquer de plus en plus une solide et ample culture, et de se mettre à en composer, de ces livres, et à en publier.

Il est difficile qu'un grand savant ne possède pas une assez grande quantité de livres pour pouvoir normalement étudier dans sa propre demeure, comme il est encore plus difficile qu'un lecteur de Ponson du Terrail ne se procure pas dans quelque cabinet de lecture son abondante pâture quotidienne. Ainsi donc l'aristocratie comme la plèbe des lecteurs se tiennent loin de la bibliothèque, la laissant à la bourgeoisie du public lettré. Celle-ci peut se diviser en deux grandes catégories : les gens auxquels l'étude est une obligation professionnelle : le personnel enseignant, les étudiants, les journalistes, ceux qui exercent une carrière libérale, etc. ; et, en second lieu, ceux qui étudient par simple désir de cultiver leur esprit.

Les premiers, à dire vrai, pourraient être plus nombreux ; quant aux autres, j'ai peine à reconnaître qu'ils sont en bien petite quantité ..

G. P.





HONORÉ DE BALZAC

Vers 1832



HONORÉ DE BALZAC

En 1840

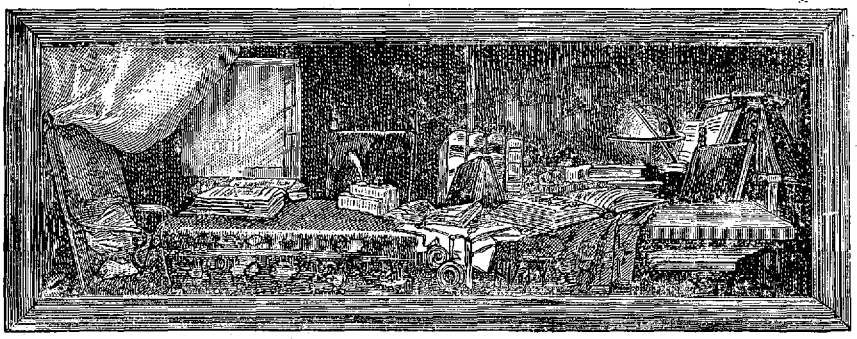

LES

MAITRES BIBLIOGRAPHES FRANÇAIS

ET LES GRANDS BIBLIOPHILES D'AUJOURD'HUI

M. LÉOPOLD DELISLE

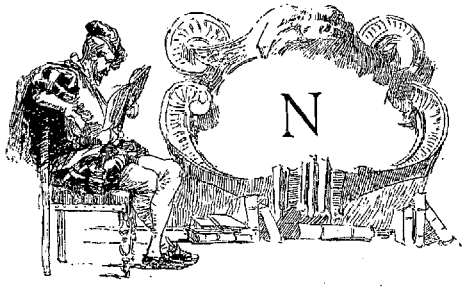

UL ne me contredira assurément si je constate que M. Léopold Delisle est aujourd'hui le premier paléographe et bibliographe du monde. Tous ceux qui ont l'honneur de le connaître de plus près savent, en outre, que l'homme est à la hauteur du savant, par son caractère élevé, par sa bienveillance inépuisable, même envers les plus humbles, par son ardent patriotisme. Aussi, en commençant la publication d'une série de notices sur les bibliographes les plus éminents et les bibliophiles les plus célèbres que la France possède en ce moment, ai-je cru légitime de placer, en tête de cette phalange de grands travailleurs et de grands passionnés dans le domaine immense du livre, l'illustre directeur de la Bibliothèque nationale. La seule chose qui trouble le bonheur que j'en éprouve, c'est le sentiment de mon insuffisance pour parler comme il conviendrait d'un homme de si haut mérite, de ses travaux si variés et si importants, qui ne cessent de jalonner la route du progrès, et d'accroître la gloire de l'érudition française. J'ose néanmoins espérer que tous ses admirateurs, et ils sont une légion, voudront

bien accorder leur approbation à ma tentative en raison de son objet, et cela en vertu de l'adage : *ut desint vires, tamen est laudanda voluntas.*

M. Léopold-Victor Delisle est né à Valognes (Manche), le 24 octobre 1826. De bonne heure s'est révélé chez lui un goût très vif pour les études relatives au moyen âge en France ; il y fut guidé et encouragé par M. de Gerville, alors le patriarche des antiquaires de Normandie (né en 1769), et c'est sous ses auspices qu'il vint à Paris en 1845 pour se faire admettre à l'École des chartes, dont il devint pensionnaire en 1847. Sur les bancs de l'école, il se fit remarquer par son ardeur au travail et par l'originalité de ses recherches. Dès la seconde année, il a publié, dans la *Bibliothèque de l'École des chartes,* un mémoire sur *Des Monuments paléographiques concernant l'usage de prier pour les morts* (tirage à part, 1847, in-8° de 51 p.), consacré plus spécialement à l'étude des rouleaux que, pendant le moyen âge, les communautés religieuses se transmettaient chaque année les unes aux autres, à la mort des évêques, des abbés ou d'illustres bienfaiteurs. Présenté au concours des antiquités nationales à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, ce mémoire fut l'objet (1849), de la part de M. Ch. Lenormant, d'un rapport très flatteur. Le savant académicien reconnaît d'abord que l'auteur a apprécié ces rouleaux « d'une manière ingénieuse et nouvelle, *même après les Bénédictins* », ce qui n'est pas peu dire. « Un œil sagace, dit-il ensuite, comme celui de M. Delisle, peut découvrir dans ces rouleaux des perles précieuses, comme par exemple une pièce de quatorze vers latins, fort élégants, écrits par Héloïse au monastère d'Argenteuil, en l'honneur du bienheureux Vital de Savigny, dont le rouleau funèbre figure aujourd'hui parmi les monuments historiques les plus remarquables de nos Archives nationales. Ce mémoire, limité à un sujet de peu d'étendue, est un morceau achevé ; et, pour un début dans la science, il serait difficile de rien produire qui montrât mieux tous les caractères de la maturité. » A ce premier mémoire était joint un second, bien plus important. C'était la thèse soutenue par M. Delisle à l'École des chartes, le 15 janvier 1849, pour l'obtention du diplôme d'archiviste-paléographe, thèse ayant pour sujet une étude sur *les Revenus publics en Normandie au* XIIe *siècle* (insérée dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, 1849, 1850, 1851), « sujet, dit M. Ch. Lenormant, plein de ténèbres et de difficultés, et qui exige la connaissance de la diplomatique, celle des médailles, de la jurisprudence, de l'économie politique et de l'administration ». M. Delisle, et c'est le trait caractéristique de sa forte intelligence, ne se laisse jamais rebuter par les difficultés d'une tâche ; bien au contraire, il les cherche et les aborde en homme sûr d'en avoir raison. Ce mémoire, presque un volume, témoigne d'un travail prodigieux et d'une érudition surprenante chez un jeune homme de vingt-deux ans. L'histoire monétaire du XIIe siècle y est singulièrement élucidée, et « l'histoire de l'impôt



LEOPOLD DELISLE

LE LIVRE — VIIIe Année — Neuve Quantin.

© 2007 Lyon — Editions « les passerelles du temps » — editions.ainay@free.fr

en France, ce sujet resté presque vierge, malgré son importance capitale, devra aux recherches de M. Delisle d'inappréciables éclaircissements ». Après ces éloges du rapporteur, qui ajoute que, parmi les travaux présentés au concours, ceux de M. Delisle offraient le plus d'originalité, il était naturellement désigné pour la première médaille; mais il n'obtint que la deuxième, s'effaçant galamment, avec la complicité chevaleresque de l'Académie, devant Mlle Dupont, savant éditeur des *Mémoires* de Philippe de Commynes [1].

Cette année même se révèle déjà le futur bibliographe par une étude relative à quelques *Documents sur les livres et les bibliothèques au moyen âge* (Bibl. de l'Éc. des ch., 1849), principalement en Normandie, et surtout sur celle de la cathédrale de Rouen. Ce modeste début était gros de promesses, aux yeux des gens compétents.

Concurremment avec ces mémoires, il travaillait à un ouvrage de longue haleine, dont le sujet avait été mis au concours par la Société des sciences, des lettres et des arts du département de l'Eure, ouvrage qui allait placer immédiatement le jeune érudit au premier rang des historiens ; ce sont des *Études sur la condition de la classe agricole et l'état de l'agriculture en Normandie au moyen âge.* Couronné et publié aux frais de la Société (Évreux, 1851, in-8° de LVI-758 p.), ce travail magistral reçut, en outre, de l'Académie des inscriptions, le grand prix Gobert (1851), renouvelé l'année suivante.

Ayant eu la chance de trouver aux Archives nationales un fragment inédit du rôle de l'échiquier de Normandie de l'année 1184, il le publia dans les *Mémoires* de la Société des antiquaires de cette province (*Magni rotuli scaccarii Normaniæ de A. D. ut videtur 1184 fragmentum ;* tirage à part : Caen, 1851, in-8° de 55 p.), dont il était un des membres les plus actifs. Il fit insérer dans le même recueil un *Mémoire sur les baillis du Cotentin* (tirage à part : Caen, 1851, in-8° de 59 p.), puis *le Cartulaire normand de Philippe-Auguste, Louis VIII, saint Louis et Philippe le Hardi* (Caen, 1852, in-4° de XL-396 p.).

La place d'un investigateur de cette force était tout naturellement au département des manuscrits à la Bibliothèque nationale ; il y fut nommé employé, par arrêté du 1er novembre 1852, en remplacement de M. Munk, sur la désignation de M. Guérard, dont il avait été l'élève à l'École des chartes, et qui l'avait associé, deux ans auparavant, à la publication des cartulaires de France. Notons ici que c'est en grande partie par ses soins que plus tard parurent, dans cette collection, les cartulaires de l'abbaye de Saint-Victor de Marseille (Paris, Firmin-Didot, 1857,

1. Antérieurement à ce concours, M. Delisle avait encore publié, dans la *Bibliothèque de l'École des chartes,* deux notices originales : *le Clergé normand au* XIIIe *siècle* (1847), et une *Notice sur un traité inédit du* XIIe *siècle, intitulé Miracula ecclesiæ Constantiensis* (1848).

2 vol. in-4°). Le 26 juillet 1853, il eut la douleur de perdre son ancien protecteur, devenu un ami cher, et il a consacré à la mémoire du vénérable doyen des antiquaires normands une notice pleine d'émotion (*Notice sur la vie et les ouvrages de M. de Gerville ;* Valognes, 1853, in-8° de 54 p.). Plusieurs sociétés s'occupant d'antiquités nationales s'empressèrent de l'admettre au nombre de leurs membres, et son rude labeur suffit pour apporter à toutes sa part de collaboration. Nous ne ferons que citer les notices suivantes : *Vie de Gaulin, abbé de Fleury et archevêque de Bourges,* par André de Fleury (Orléans, 1853, in-8° de 66 p. ; extr. des *Mémoires* de la Société archéologique de l'Orléanais) ; — *Examen de treize chartes de l'ordre de Grammont* (Caen, 1854, in-8° de 53 p. ; extr. des *Mémoires* de la Société des antiquaires de Normandie) ; — *Notice sur Orderic Vital* (Paris, 1855, in-8°, de 107 p. ; extr. de l'édition de ses œuvres publiées par M. Le Prévost pour la Société de l'Histoire de France) ; — *Mémoire sur une lettre inédite adressée à la reine Blanche par un habitant de la Rochelle* (Paris, 1856, in-8° de 47 p. ; extr. de la *Bibl. de l'École des chartes*), lettre confidentielle singulièrement intéressante. Ici se place un nouveau travail considérable qui confirma le monde savant dans la haute opinion qu'il avait de l'avenir de M. Delisle : c'est le *Catalogue des actes de Philippe-Auguste, avec une introduction sur les caractères et l'importance historique de ces documents* (Paris, 1856, in-8° de CXXVII-655 p.). L'année suivante, en offrant à l'Académie des inscriptions, de la part de l'auteur, un *Mémoire sur les actes d'Innocent III, suivi de l'itinéraire de ce pontife* (Paris, 1857, in-8° de 108 p.), M. N. de Wailly, un maître paléographe d'alors, a déclaré que son ancien élève y est entré dans des détails paléographiques inconnus jusque-là et qu'il a posé des règles qui ne permettent plus, comme cela avait lieu antérieurement, de confondre les actes des souverains pontifes Innocent II, Innocent III et Innocent IV.

Des services si éclatants rendus à la science historique imposaient M. Delisle au choix de la docte compagnie, qui ne se soustrait jamais à ce doux devoir en semblable occurrence, et, le 11 décembre 1857, il a été appelé à occuper le fauteuil du grand Racine, en remplacement d'Étienne Quatremère. Il a franchi le seuil de l'Institut à l'âge de trente et un ans, et, depuis près de trente ans, il ne cesse de rehausser sa gloire et d'y exercer une autorité légitime par son savoir incomparable. Dès l'année suivante, il fut nommé par l'Académie, à la place du comte Beugnot, membre du conseil de perfectionnement de l'École des chartes, pour ne plus quitter ces fonctions, car dès qu'il s'agit, dans la sphère de la paléographie et de la bibliologie, d'apporter des perfectionnements, M. Delisle est indispensable. Élu (7 septembre 1860) membre de la commission des Historiens des Gaules et de France, il prépara, de concert avec M. de Wailly, les deux derniers volumes (22e et 23e) de ce vaste

recueil commencé en 1738 par dom Bouquet, qui en publia huit volumes, continué par les religieux de la même congrégation, repris au tome XIV par l'Académie des inscriptions, et dont le tome XXIV est actuellement sous presse. Plus tard, une réimpression des vingt premiers volumes en ayant été reconnue nécessaire, en raison de la rareté de l'ouvrage, c'est naturellement M. Delisle, héritier du savoir et de la puissance de travail des Bénédictins, qui a été sollicité de veiller à ce que la nouvelle édition fût rigoureusement conforme à la première (Paris, Palmé, 1869-1880, 19 vol. in-fol.).

Après la consécration académique des hauts mérites du jeune savant, le gouvernement ne tarda pas, lui aussi, à reconnaître ses services par la croix de chevalier de la Légion d'honneur (11 août 1859). Les travaux de M. Delisle vont se succéder désormais avec une rapidité incroyable. Le public est émerveillé par la fécondité prodigieuse de certains romanciers ou auteurs dramatiques, qui cependant n'ont, en quelque sorte, qu'à écrire sous la dictée de leur imagination puissante. Plus extraordinaire encore est la fécondité de M. Delisle, car, dans le domaine de la haute érudition, une seule page quelquefois coûte de longues recherches, et l'imagination n'y est d'aucun secours. Néanmoins la masse de ses travaux est telle qu'elle inspire une certaine frayeur au bibliographe appelé à en dresser la liste. Et tandis que les auteurs des œuvres dont la trame est tissée par l'imagination subissent souvent les défaillances de cette séduisante, mais capricieuse collaboratrice, M. Delisle, solidement appuyé sur la science, est toujours sûr de lui-même. Chacun de ses livres, chaque mémoire, chaque note même est une nouvelle conquête : un perfectionnement ou une révélation. Explorateur intrépide, il ne s'attarde pas dans les sentiers battus et préfère pénétrer dans les recoins mystérieux du moyen âge, pour éclairer tel point resté obscur de l'histoire de cette époque, pour faire apparaître à nos yeux la société d'alors sous des aspects nouveaux, ou pour nous mieux faire connaître certaines manifestations de la vie intellectuelle de la vieille France.

Son activité se partage dès lors entre deux grands courants : l'un embrasse ses travaux relatifs à l'histoire politique, religieuse, judiciaire et artistique du moyen âge, tantôt comme synthèse, tantôt comme publication des textes; l'autre offre une large contribution à l'histoire littéraire et à l'inventaire raisonné des écrits de cette époque, c'est-à-dire à la bibliographie, tantôt indépendante, tantôt en rapport avec la Bibliothèque nationale. A la première catégorie appartiennent les travaux suivants depuis 1859 : *Fragments de l'histoire de Gonesse, principalement tirés des archives hospitalières de cette commune* (Paris, 1859, in-8° de 71 p.; extr. de la *Bibliothèque de l'École des chartes*); — *Lettre de l'abbé Haimon sur la construction de l'église de Saint-Pierre-sur-Dive adressée, en 1145 aux religieux de Tutbury (Angleterre),*

publiée pour la première fois (Paris, 1860, in-8° de 31 p.; extr. du même recueil); — *Vie du bienheureux Thomas Hélie de Biville, composée au* XIIIe *siècle par Clément; publiée avec une introduction et des notes* (Cherbourg, 1860, in-8° de 74 p.); — *Liste des compagnons de Guillaume le Conquérant à la conquête de l'Angleterre* (insérée dans le *Bulletin monumental* et dans le *Bulletin* de la Société des antiquaires de Normandie, Caen, 1862); — *Discours sur les sources diplomatiques de l'histoire de Normandie* (dans ce dernier recueil, Caen, 1863); — *Essai de restitution d'un volume des Olim, perdu depuis le* XVIe *siècle et jadis connu sous le nom de Livre pelu noir, ou Livre des enquêtes de Nicolas de Chartres* (Paris, 1863, in-4° de 168 p.), publié par le ministère d'État dans la collection des inventaires des Archives nationales, et dont le complément a paru sous le titre suivant : *Fragments inédits du registre dans lequel Nicolas de Chartres avait consigné les actes du Parlement de 1169 à 1298* (Paris, 1872, in-4°; extr. des *Notices et extraits des manuscrits*); — *Recueil des jugements de l'échiquier de Normandie au* XIIIe *siècle (1207-1270); suivi d'un Mémoire sur les anciennes collections de ces jugements* (Paris, 1864, in-4° de 289 p.; extr. des *Notices et extraits des manuscrits* et des *Mémoires* de l'Académie des inscriptions); — *Rouleaux des morts du* IXe *au* XVe *siècle, recueillis et publiés pour la Société de l'Histoire de France* (Paris, 1866, in-8° de VIII-549 p.), développement du premier travail de M. Delisle, dont nous avons parlé plus haut; c'est un recueil d'une sorte de lettres de faire part de décès, en usage dans l'église de France du VIIIe au XVIe siècle; — *Histoire du château et des sires de Saint-Sauveur-le-Vicomte, suivie de pièces justificatives* (Valognes et Paris, 1867, in-8° de XII-311 et 370 p.), travail où l'auteur expose magistralement un épisode de la guerre de Cent ans en Normandie; — *Recherches sur les comtes de Dammartin* (Paris, 1869, in-8° de 70 p.; extr. des *Mémoires* de la Société des antiquaires de France); — *Les Écoles d'Orléans au* XIIe *et au* XIIIe *siècle* (1869, in-8° de 16 p.; extr. de l'*Annuaire-Bulletin* de la Société de l'Histoire de France);— *Poème adressé à Adèle, fille de Guillaume le Conquérant, par Baudri, abbé de Bourgueil* (Caen, 1871, in-4° de 40 p.; extr. des *Mémoires* de la Société des antiquaires de Normandie), poème relatif à la conquête de l'Angleterre; — *Actes normands de la chambre des comptes sous Philippe de Valois* (1328-1350), *publiés pour la première fois* (Rouen, 1871, in-8° de III-442 p.), et *Chronique de Robert de Torigni, abbé de Saint-Michel, suivie de divers opuscules historiques de cet auteur et de plusieurs religieux de la même abbaye* (Rouen, 1872-1873, 2 vol. in-8° de LXXI-369 p., 1 f., et XIX-415 p., 2 f.), deux publications importantes, faites pour la Société de l'histoire de Normandie; — *Mandements et actes divers de Charles V (1364-1380), recueillis dans les collections de la Bibliothèque nationale, publiés et*

analysés (Paris, 1874, in-4° de XII-1036 p.), faisant partie de la *Collection de documents inédits sur l'histoire de France; — Deux lettres de Bertrand du Guesclin et de Jean le Bon, comte d'Angoulême,* de 1368 et 1444 (Paris, 1884, in-4° de 7 p., avec fac-similés; extr. de la *Bibl. de l'Éc. des chartes*), pièces importantes qui venaient d'être réintégrées aux Archives nationales; — *Testament de Blanche de Navarre, reine de France* (publié dans les *Documents des Archives des Basses-Pyrénées,* 1885, in-8°); — *Nouveau témoignage relatif à la mission de Jeanne d'Arc* (Paris, 1885, in-8° de 22 p.; extr. de la *Bibl. de l'École des chartes*), d'après un document contemporain découvert à la bibliothèque du Vatican[1]. Nous avons énuméré jusqu'au bout les publications de cette catégorie pour ne pas la scinder.

Passant à la bibliographie, dont M. Delisle ne s'était occupé qu'accidentellement avant 1860, mais avec une ardeur croissante depuis cette date, notons d'abord que ses travaux à cet égard se rapportent à trois ordres d'idées : études sur la formation des bibliothèques célèbres de manuscrits; description paléographique, bibliographique et littéraire d'un grand nombre de manuscrits importants, appartenant à des bibliothèques publiques ou privées; enfin inventaires des manuscrits de la Bibliothèque nationale et travaux relatifs à l'histoire de la formation de ce département. A la première section appartiennent, en fait de mémoires séparés : *Recherches sur l'ancienne bibliothèque de Corbie* (Paris, 1860, in-8° de 65 p.; extr. de la *Bibl. de l'École des chartes*); — *les Manuscrits de Colbert* (1863); — une *Notice sur le cabinet de Gaignères* (1868). Ces trois mémoires ont été lus à l'Académie des inscriptions et belles-lettres et sont devenus des chapitres d'un ouvrage dont nous aurons à parler plus loin.

Infiniment plus longue est la liste de ses mémoires sur des manuscrits isolés ou sur des œuvres littéraires du moyen âge. Nous citerons d'abord une *Notice sur un feuillet de papyrus découvert à la Bibliothèque impériale* (1865), lequel feuillet, joint à d'autres fragments conservés au même dépôt, a permis à M. Delisle de reconstituer une homélie inédite de saint Avit, publiée dans l'ouvrage collectif : *Études paléographiques et historiques sur des papyrus du VIe siècle, en partie inédits, renfermant les homélies de saint Avit et des écrits de saint Augustin* (Genève, 1866, in-4°). Nous avons ensuite à enregistrer, pour la période que nous arrêterons à l'année 1868, les monographies suivantes : *le Psautier d'Ingeburge* (Paris, 1867, in-8° de 12 p.; extr. de la *Bibl. de*

1. Il faut encore noter ici des travaux préparés par d'autres savants, mais mis en ordre et publiés par M. Delisle, tels que : *Mémoires et notes de M. Auguste Le Prévost pour servir à l'Histoire du département de l'Eure, recueillis et publiés par M. Léopold Delisle et Louis Passy* (Évreux et Rouen, 1862-1872, 6 part. in-8°); — *Documents sur les fabriques de faïences de Rouen, recueillis par Haillet de Couronne,* (Valognes, 1865, in-16 de IX-77 p. et 1 f.).

l'École des chartes) ; — *Note sur le manuscrit de Prudence* (n° 8084 du fonds latin de la Bibliothèque imp.), datant du ve siècle (même recueil, 1867, 7 p.) ; — *Notice sur un papyrus de la bibliothèque de lord Ashburnham* (Paris, 1867, in-8° de 16 p. ; extr. du même recueil) ; — *Notice sur le Cartulaire du comté de Rethel* (Paris, 1867, in-8° ; extr. de l'*Annuaire-Bulletin* de la Société de l'Histoire de France) ; — notices *Sur un manuscrit des Miracles de Notre-Dame, conservé au séminaire de Soissons*, et *Sur un palimpseste contenant des fragments de l'itinéraire d'Antonin,* lues à l'Académie en 1867 ; — *Notes sur quelques manuscrits de la bibliothèque de Tours* (Paris, 1868, in-8° de 20 p. ; extr. de la *Bibl. de l'École des chartes*), lues à l'Académie le 27 novembre 1868 ; — *Notes sur trois manuscrits à date certaine* (dans la *Bibl. de l'Éc. des chartes*, 1868).

En ce qui concerne le département des manuscrits de la Bibliothèque nationale, qui va absorber de plus en plus l'activité de M. Delisle, il a pensé qu'il était utile avant tout de donner une suite au catalogue des manuscrits latins publié en 1744, ne serait-ce que sous une forme très succincte. De là un *Inventaire,* dont les différentes parties, correspondant à des fonds divers, ont d'abord été insérées dans la *Bibliothèque de l'École des chartes* (1862 et suiv.), puis tirées successivement à part à un petit nombre d'exemplaires (Paris, 1863-1871, 5 part. in-8°, de 127, 132, 79, 77, 105-XLIII p.). Il embrasse 9,791 manuscrits, provenant pour la plupart des bibliothèques des abbayes, des couvents, etc., supprimés pendant la Révolution, et il met à jour l'inventaire de tous les manuscrits latins de notre grand dépôt public jusqu'au 1er août 1871.

En 1866, M. Delisle eut à éprouver une bien vive douleur, comme bibliophile et comme patriote. A la suite d'un récolement général opéré en 1848, on avait constaté à la Bibliothèque nationale la disparition d'un certain nombre de manuscrits précieux, et depuis on ignorait ce qu'ils étaient devenus. Ayant eu communication du volume imprimé, mais non mis dans le commerce, du catalogue des manuscrits de lord Ashburnham provenant de la collection Barrois, M. Delisle, avec sa merveilleuse sagacité, reconnut que beaucoup de ces manuscrits avaient été soustraits à notre grand dépôt public par des malfaiteurs inconnus, et il le démontra victorieusement pour trente-trois de ces volumes, et cela sans en avoir vu aucun ! Son mémoire : *Observations sur l'origine des manuscrits de la collection de M. Barrois* (Paris, 1866, in-8° de 72 p. ; extr. de la *Bibl. de l'École des chartes*) fit beaucoup de bruit, et le comte d'Ashburnham lui-même fut obligé de se rendre à l'évidence ; mais l'affaire ne put avoir alors aucune solution pratique. Il était réservé à M. Delisle de passer plus tard par de terribles angoisses à l'occasion de ces mêmes manuscrits et de bien d'autres encore, sujet sur lequel nous reviendrons tout à l'heure.

Nous arrivons à l'année 1868; qui fait époque dans les fastes de la bibliographie française, car elle vit paraître le premier volume d'un travail gigantesque, auquel M. Delisle, alors bibliothécaire au département des manuscrits (depuis 1866), s'était livré pendant plusieurs années avec un courage presque surhumain. En effet, pour le mener à bien, il lui avait fallu étudier un à un une trentaine de milliers de manuscrits et consulter un nombre fort respectable de livres imprimés. Cet ouvrage capital s'appelle : *le Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque impériale* (puis *nationale*) ; le sous-titre en indique suffisamment le contenu et l'importance : *Étude sur la formation de ce dépôt, comprenant les éléments d'une histoire de la calligraphie, de la miniature, de la reliure et du commerce des livres à Paris avant l'invention de l'imprimerie.* Notre grand bibliographe y a étudié, dans tous ses détails, autant que le permettent les documents qu'on a à cet égard, l'histoire des manuscrits possédés par les rois de France à commencer par Charlemagne, puis celle de la formation de la bibliothèque royale depuis Charles V, le plus illustre des bibliophiles couronnés. « J'ai accordé, dit M. Delisle, une large place à l'histoire des anciennes bibliothèques dont nous avons recueilli des débris plus ou moins considérables, et je n'ai pas craint de m'étendre quelquefois sur les travaux et les habitudes des savants ou des amateurs à qui nous devons une partie de nos richesses, et dont le nom est si souvent prononcé sans éveiller les souvenirs de reconnaissance auxquels ils ont des droits si bien acquis. » L'ouvrage est complété par l'insertion d'un choix d'anciens catalogues de livres, du XIe au XVe siècle. L'ensemble forme trois gros volumes (Paris, 1868, 1874, 1881, 3 vol. in-4° de XXIV-575 p. et 1 f., X-550 p. et 1 f., VIII-529 p. et 1 f.), auxquels s'ajoute un atlas (XIV p. et 51 planches), offrant un spécimen des écritures françaises depuis le VIe jusque vers la fin du XVe siècle, et une miniature, planches dont une description minutieuse, extrêmement instructive, se trouve au tome III. Ce beau monument, consacré à la gloire intellectuelle du pays, a été élevé sous les auspices de l'édilité parisienne, et compris dans la collection de l'*Histoire générale de Paris*, et la France à son tour devra une grande reconnaissance à M. Delisle pour l'avoir dotée d'un livre qui n'a pas son pareil au monde.

En même temps qu'il poursuivait la préparation du second volume de cet ouvrage, il ne manquait aucune occasion pour faire connaître de nouveaux manuscrits précieux et pour élucider des questions d'histoire littéraire. C'est ainsi qu'on lui doit, pour les années 1869 et 1870, les mémoires suivants : *Note sur un manuscrit de Tours renfermant des gloses françaises du XIIe siècle* (dans la *Bibl. de l'École des chartes*, 1869, 14 p.); — *Notice sur un recueil de traités de dévotion ayant appartenu à Charles V* (*ibid.*, 11 p.), volume acquis depuis par feu M. Ambroise-Firmin Didot, et qui est allé ensuite rejoindre ses anciens

camarades sur les rayons de la Bibliothèque nationale; — *Observations sur plusieurs manuscrits de la Politique et de l'Économique de Nicolas Oresme* (*ibid.*, 20 p.); — *Notice sur le Livre blanc de l'église du Mans* (*ibid.*, 1870, 17 p.); — *Le poète Primat* (*ibid.*, 9 p.).

Après la guerre, M. Delisle, nommé, le 17 mai 1871, conservateur du département des manuscrits en remplacement de M. N. de Wailly, reprend le cours de ses publications, dont il nous reste à énumérer celles qui sont du domaine de la bibliographie : une préface pour le *Monasticon Gallicanum*, ouvrage offrant une reproduction de cent soixante-huit vues topographiques des monastères de l'ordre de Saint-Benoît, congrégation de Saint-Maur, par les soins de M. Peigné-Delacourt (Paris, 1871, 2 vol. in-4°); — *Testament d'Étienne Baluze*, le savant administrateur et même le véritable créateur de la bibliothèque de Colbert (Paris, 1872, in-8° de 11 p.; extrait de la *Bibl. de l'École des chartes*); — *Notes sur les poésies de Baudri, abbé de Bourgueil* (Paris, 1872, in-4°; extr. de la *Romania*); — *Note sur le Catalogue général des manuscrits des bibliothèques des départements, suivi du catalogue de cinquante manuscrits* (Paris, 1873, in-8° de 53 p.); — *Mémoire sur les ouvrages de Guillaume de Nangis* (Paris, 1873, in-4° de 86 p.; extr. des *Mémoires de l'Académie des inscriptions*), qui avait été l'objet d'une lecture à l'Académie en 1869; — *Lettre à M. J. Lair sur un exemplaire de Guillaume de Jumièges, copié par Orderic Vital* (Paris, 1873, in-8°; extrait de la *Bibl. de l'École des chartes*); — *Anciennes Traductions françaises de la Consolation de Boëce, conservées à la Bibliothèque nationale* (Paris, 1873, in-8° de 32 p.; extrait du même recueil), où M. Delisle nous fait connaître huit traductions différentes, dont plusieurs n'avaient pas encore été signalées par les bibliographes (notice lue à l'Académie le 31 janvier 1873); — *Origine des archives du ministère des affaires étrangères. Documents* (Nogent-le-Rotrou, sept. 1874, in-8° de 19 p.; extr. du même recueil).

L'année 1874 est une date mémorable dans l'histoire de la Bibliothèque nationale : M. Delisle en fut alors nommé le directeur (10 sept.), en remplacement de M. Taschereau. Le savant hors ligne s'est montré, dans ses hautes fonctions administratives, un organisateur admirable. Grâce à son autorité incontestée, à son énergie et à son esprit de progrès, tout s'y améliore successivement pour le bien des travailleurs et le prestige de la France au dehors. Les anciennes pièces destinées aux lecteurs, où l'air, la lumière et l'espace étaient distribués trop parcimonieusement, ont fait place à de vastes salles où le labeur paraît plus séduisant, et qui au moins sont dignes de la première bibliothèque du monde. Les trésors qu'elle recèle, et qui n'étaient connus que de quelques-uns, sont maintenant étalés devant les yeux éblouis et ravis des visiteurs, dans une exposition permanente. Le vaillant directeur obtient aisément des dons

et des legs de la part des particuliers, des crédits exceptionnels de la part du gouvernement (car quel est le ministère qui oserait refuser le possible à un homme tel que lui ?), pour enrichir notre glorieuse *librairie* de tout ce qu'on peut arracher à la formidable concurrence internationale. Il ne cesse de s'ingénier pour offrir aux studieux toutes les facilités, en mettant à leur libre disposition les livres de consultation continuelle, en leur fournissant des catalogues imprimés ou manuscrits des acquisitions nouvelles, en simplifiant les rouages de cette machine compliquée qui remue journellement des milliers de volumes. Les réformes se font sans difficultés, car, par sa grandeur d'âme et son amour du bien, il inspire à tous ses collaborateurs un dévouement absolu. Si la Bibliothèque nationale avait toujours eu à sa tête des directeurs aussi vigilants et aussi soucieux de ses intérêts, on n'aurait pas à déplorer les déprédations qui y ont été commises dans le cours de ce siècle, et elle eût certes saisi tant de bonnes occasions qui s'étaient présentées pour acquérir à bon compte une quantité de livres précieux, dont les uns sont perdus pour la France à jamais, et dont elle a, depuis la nouvelle direction, racheté un bon nombre à des prix dix ou vingt fois plus élevés, heureuse encore de ne pas les avoir manqués définitivement.

Tous ces soucis de l'éminent administrateur général ne l'ont pas détourné un seul instant de ses études de prédilection, et puisqu'il ne cesse d'écrire, je ne puis cesser d'énumérer ses excellents travaux bibliographiques dont il nous dote chaque année avec une aisance sans égale. En voici la suite : *Notice sur un manuscrit mérovingien contenant des fragments d'Eugyppius, appartenant à M. Jules Desnoyers* (Paris, 1875, in-4° de 28 p., avec 6 pl. de fac-similés) ; — *la Bibliothèque nationale en 1875. Rapport* (Paris, 1876, in-8° de 52 p.; extr. de la *Bibl. de l'École des chartes*).

Ici je suis obligé de faire un arrêt pour rappeler plus particulièrement l'immense service que M. Delisle a rendu aux travailleurs par la publication de son *Inventaire général et méthodique des manuscrits français de la Bibliothèque nationale.* Avant l'apparition de ce livre, dont l'édition fait grand honneur à la librairie de M. H. Champion[1], on n'avait que l'ouvrage de M. Paulin Pâris contenant la description détaillée de 993 manuscrits français, et les deux volumes du *Catalogue* officiel (1868-1874), portant sur 3,766 premiers manuscrits du même fonds, mais dont l'abondance des détails ne saurait racheter l'absence obligatoire d'un classement méthodique qui intéresse tant les chercheurs. M. Delisle y a déjà pourvu pour plusieurs branches du savoir humain. Le premier volume de l'*Inventaire* (Paris, 1876, in-8° de CLIX-201 p.) est consacré à la théologie et comprend 2,428 manuscrits.

1. C'est aussi M. H. Champion qui depuis est l'éditeur habituel ou le dépositaire des publications de M. Delisle.

Il est précédé d'une introduction qui offre un résumé de l'histoire du département des manuscrits, un état de ses collections au 1er mai 1876, et un catalogue historique des principaux bibliothécaires, bibliophiles et établissements littéraires auxquels le département doit ses accroissements successifs. Le second volume (Paris, 1878, in-8° de 355 p.) embrasse la jurisprudence, les sciences et les arts, et comprend la notice de 5,380 manuscrits. Un appendice contient la réimpression de ses *Observations sur plusieurs manuscrits de la politique et de l'économique de Nicole Oresme* (1869) et de son mémoire sur *les Anciennes traductions françaises de la Consolation de Boèce* (1873). Prions Dieu, mes frères, pour qu'il veuille bien nous accorder la grâce de voir bientôt paraître la suite de cet ouvrage si utile !

Poursuivons la liste des travaux bibliographiques de M. Delisle : *la Bibliothèque nationale en 1876. Rapport* (Paris, 1877, in-8° de 66 p.; extr. de la *Bibl. de l'École des chartes*); — *Inventaire alphabétique des livres imprimés sur vélin de la Bibliothèque nationale* (Paris, 1877, in-8° de 175 p.), ouvrage anonyme, qui résume et complète le catalogue publié par Van Praet; — *Bibliotheca Bigotiana manuscripta : catalogue des manuscrits rassemblés au* XVIIe *siècle par les Bigot, mis en vente au mois de juillet 1706, aujourd'hui conservés à la Bibliothèque nationale* (Rouen, 1877, in-4° de XXXII-105 p.; publié par la Société des bibliophiles normands); — *Notice sur un livre à peintures exécuté en 1250 dans l'abbaye de Saint-Denis* (Paris, 1877, in-8° de 35 p. et 1 pl.; extr. de la *Bibl. de l'École des chartes*), dont s'est enrichie la Bibliothèque nationale, grâce à la libéralité de M. le duc de Trémoïlle; — *Notice sur cinq manuscrits de la Bibliothèque nationale et sur un manuscrit de la bibliothèque de Bordeaux contenant des recueils épistolaires de Bérard de Naples* (Paris, 1877, in-4° de 87 p.; extr. des *Notices et extraits des manuscrits*).

Jusqu'à ce moment les études de M. Delisle portaient généralement sur des manuscrits conservés en France; désormais il va profiter de ses rares loisirs pour visiter successivement les principales bibliothèques de l'étranger : celles de Rome, de Londres, de Bruxelles, de la Haye, de Leyde, de Copenhague, de Stockholm, etc., dans le but d'y examiner les manuscrits de provenance française. Nous devons à ces voyages bibliographiques plusieurs mémoires, tels que : *Notice sur vingt manuscrits du Vatican* (Paris, 1877, in-8° de 59 p.; extr. de la *Bibl. de l'École des chartes, 1876*); — *Notes sur quelques manuscrits du Musée britannique* (Paris, 1878, in-8° de 59 p.; extr. des *Mémoires* de la Société de l'Histoire de Paris), et d'autres encore qui seront indiqués à leur ordre chronologique.

L'exposition rétrospective de 1878 au Trocadéro, où ont figuré tant de chefs-d'œuvre de calligraphie et de peinture, a donné naissance à sa

notice sur *les Bibles de Théodulfe* (Paris, 1879, in-8° de 47 p.; extr. de la *Bibl. de l'École des chartes*, 1878) : elle lui avait permis d'en étudier parallèlement deux exemplaires exécutés au temps de Charlemagne, celui du trésor de la cathédrale du Puy et celui de la Bibliothèque nationale. Viennent ensuite : *Notice sur un manuscrit mérovingien de la bibliothèque d'Épinal* (Paris, 1878, in-4° de 19 p., avec 3 pl.); — *Notice sur les manuscrits de Bernard Gui* (Paris, 1879, in-4° de 287 p. et 8 pl.; extr. des *Notices et extraits des manuscrits*); — *Notice sur un manuscrit de Lyon renfermant une ancienne version latine inédite du Pentateuque* (Paris, 1879, in-4° de 4 p., avec 2 pl.; extr. de la *Bibl. de l'École des chartes*), découverte (1878) d'une haute importance pour l'histoire des textes latins de la Bible, et à l'occasion de laquelle il a démontré qu'un fragment de ce précieux manuscrit du VIe siècle avait été volé par Libri et vendu avec sa collection à lord Ashburnham; la démonstration fut telle (voir aussi *Bibl. de l'Éc. des chartes*, 1880) que le fils de celui-ci, après avoir d'abord combattu les conclusions de M. Delisle, finit par se rendre à l'évidence et restitua gracieusement en 1880 les feuillets soustraits. Cette visite dans la cité lyonnaise fournit encore à M. Delisle l'occasion d'examiner d'autres manuscrits, la plupart en lettres onciales, dont il a rendu un compte détaillé dans une *Notice sur plusieurs anciens manuscrits de la bibliothèque de Lyon* (Paris, 1880, in-4°, p. 363 à 403; extr. des *Notices et extraits des manuscrits*).

La même année aussi parurent ses *Mélanges de paléographie et de bibliographie* (Paris, 1880, in-8° de IX-505 p. et 1 f., avec un atlas), recueil de quinze mémoires, dont deux avaient déjà été publiés [*Un Livre à peintures exécuté en 1250 dans l'abbaye de Saint-Denis* (1877) et le *Pentateuque de Lyon* (1879), première notice sur ce livre, lue à l'Académie le 23 octobre 1878], et dont les autres ont pour sujet : le *Psautier de Lyon en lettres onciales* (notice lue à l'Académie le 9 août 1879); — *les Bulles sur papyrus de l'abbaye de Saint-Bénigne conservées à Ashburnham-Place et à Dijon;* — les *Manuscrits de l'abbaye de Silos acquis par la Bibliothèque nationale,* au nombre de quarante-deux, parmi lesquels de précieux manuscrits dits wisigothiques; — les *Manuscrits de l'Apocalypse de Beatus conservés à la Bibliothèque nationale et dans le cabinet de M. Didot;* — les *Manuscrits du cabinet de M. Didot acquis par la Bibliothèque nationale,* au nombre de onze; — *le Psautier de saint Louis et les deux manuscrits de Guillaume de Jumièges conservés à l'université de Leyde* (notice lue à l'Académie le 5 septembre 1879); — *Notes sur différents manuscrits de Belgique et de Hollande*, au nombre de vingt-trois; les *Ethiques, les Politiques et les Économiques d'Aristote, traduites et copiées pour le roi Charles V* (notice lue à l'Académie le 3 octobre 1879); — le *Livre d'heures du duc de Berry conservé*

dans la famille d'Ailly (notice lue à l'Académie le 23 mai 1879); — le *Livre d'heures du duc de Berry conservé à Bruxelles;* — la *Bibliothèque d'Anne de Polignac et les origines de l'imprimerie à Angoulême,* dont M. Delisle a découvert plusieurs spécimens inconnus, mais malheureusement fragmentaires, dans les couvertures des manuscrits de cette bibliothèque (notice lue à l'Académie le 18 avril 1879); — la *Bible de Charles le Chauve, lacérée en 1705, restaurée en 1878,* grâce à M. Delisle qui avait obtenu du Musée britannique la rétrocession, par voie d'échange, des treize feuillets enlevés de cette bible au siècle dernier, ainsi que de trois autres fragments, ce qui a permis de compléter quatre manuscrits importants de notre grand dépôt littéraire; — *Manuscrits divers acquis par la Bibliothèque nationale en* 1876, 1877 *et* 1878, en dehors des textes orientaux et grecs. — Et puisque l'occasion s'en présente, je prends la liberté de formuler le vœu que M. Delisle veuille bien réunir en volume ses autres mémoires bibliographiques dispersés dans des recueils, et par cela même peu accessibles.

La notice sur la *Donation de M. Paul E. Giraud* (Paris, 1881, in-8° de 19 p.; extrait de la *Bibl. de l'École des chartes*) a pour objet de faire connaître les volumes offerts à la Bibliothèque nationale par ce généreux bibliophile; nous souhaitons qu'il ait beaucoup d'imitateurs. — La *Notice sur deux livres ayant appartenu à Charles V* (1881, in-4° de 31 p.; extrait des *Notices des manuscrits*) est consacrée à deux manuscrits fort intéressants, dont l'un fait partie de la Bibliothèque royale de Belgique et l'autre appartient à M. L. Blancard. — Sous ce titre : *Le Livre de Marco Polo; fac-similé d'un manuscrit du* XIVe *siècle conservé à la Bibliothèque royale de Stockholm* (in-8° de 10 p., *Bibl. de l'École des chartes,* 1882), M. Delisle a fait réimprimer la lettre qu'il avait adressée au grand explorateur des mers polaires, M. Nordenskiöld, et que celui-ci inséra en tête de son édition héliographique dudit manuscrit ayant aussi appartenu au roi Charles V. — On est suffisamment renseigné par le titre au sujet du contenu des *Notices sur les anciens catalogues des livres imprimés de la Bibliothèque du roi* (Paris, 1882, in-8° de 37 p.), extrait du même recueil). — Dans son mémoire sur *l'Auteur du Grand Coutumier de France* (Paris, 1882, in-8° de 21 p.; extrait des *Mémoires* de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France), M. Delisle nous révèle le nom du compilateur de ce recueil célèbre, l'œuvre de Jacques d'Ableiges, d'abord secrétaire du duc de Berry, puis successivement bailli de Saint-Denis, de Chartres et d'Évreux; il démontre en même temps qu'il faut en rapporter la rédaction aux années 1387 à 1389.

Nous devons nous arrêter plus longuement sur l'année 1883 qui marque d'une façon exceptionnelle, glorieuse et douloureuse à la fois, dans sa vie de bibliophile et d'administrateur. On connaissait depuis longtemps de réputation la remarquable collection de manuscrits (4,000

environ) de lord Ashburnham. Elle se composait de quatre séries distinctes, dont les catalogues ont été publiés : fonds Libri, composé de 1,923 numéros, acheté en 1847 au prix de 200,000 francs; fonds Barrois (702 numéros), acquis en 1849 pour une somme de 150,000 francs; fonds Stowe (996 numéros), acheté la même année au prix de 200,000 francs; enfin un fonds de manuscrits (250 numéros) acquis depuis, soit isolément, soit par petits groupes. Dix mois à peine après la première acquisition, on savait déjà, mais sans pouvoir le préciser, que bon nombre des manuscrits vendus par Libri provenaient des vols commis par ce singulier commissaire du gouvernement et par ses complices inconnus, dans nos bibliothèques publiques. De nombreux écrits furent alors publiés à ce sujet dans tous les pays de l'Europe. Cependant, c'est à notre maître en bibliographie qu'est échu l'honneur de fournir, trente ans après, une démonstration éclatante des méfaits impudents de Libri, comme il avait victorieusement prouvé, en 1866, qu'une soixantaine de volumes de la collection Barrois étaient ou des manuscrits ou des fragments de manuscrits volés à la Bibliothèque nationale. Depuis longtemps déjà, M. Delisle caressait l'idée de récupérer tout notre patrimoine englobé dans la collection Ashburnham; mais il ne fallait pas songer à la réaliser du vivant de l'éminent bibliophile anglais. Il meurt le 22 juin 1878, et au commencement de l'année 1880, le jeune comte d'Ashburnham fait connaître son intention de vendre les manuscrits de son père. M. Delisle avec l'autorisation du ministre, entre en pourparlers avec l'administration du Musée britannique sur les mesures à prendre pour prévenir la dispersion de ce trésor paléographique et littéraire. L'accord se fait sur la base suivante : les manuscrits des fonds Libri et Barrois seraient acquis par le gouvernement français, le reste par le Musée britannique. Malheureusement le projet échoue, le propriétaire jugeant insuffisantes les offres qui lui sont alors faites de part et d'autre. Ces négociations, néanmoins, ne restent pas sans profit pour la France : grâce à un article de M. Delisle, dont nous avons parlé à sa date, le jeune lord Ashburnham a eu la courtoisie de nous rendre gracieusement les feuillets arrachés du *Pentateuque* de Lyon.

Le silence se fait autour de cette affaire pendant près de trois ans. Soudain M. Delisle apprend, au commencement de février 1883, que le comte d'Ashburnham offre au Musée britannique de lui céder l'ensemble de ses collections pour une somme de quatre millions, et que simultanément un agent américain apporte des propositions dans le même but. Que faire? Faut-il, surtout dans l'hypothèse que les offres de l'Amérique soient agréées, nous laisser ravir à jamais l'espoir de rentrer en possession de ce qui nous avait appartenu? Le moment est grave. C'est là qu'il faut admirer la vaillance de M. Delisle! Tout le monde sait que l'illustre directeur de la Bibliothèque nationale a pour elle toute la tendresse d'un

père, qu'il ne cesse de la parer autant qu'il le peut, et que, s'il avait à sa disposition les trésors de Golconde, ce serait pour les mettre aux pieds de sa fille chérie, afin que rien ne lui manquât. Or ici il ne s'agit pas de la faire rentrer elle seule dans son bien : il y a encore à défendre les intérêts de ses sœurs, moins augustes ; il y a à sauver des parcelles de notre patrimoine commun. Ce n'est plus le gardien d'une bibliothèque, c'est un grand Français qui va se mettre à l'œuvre. Alors il se multiplie, pareil au capitaine d'un navire en péril. Il adresse d'abord aux directeurs du Musée britannique (15 février 1883) une lettre vibrant de patriotisme, où il leur exprime de nouveau « le très vif et très légitime désir que la France éprouve de rentrer en possession de monuments précieux pour son histoire et pour sa littérature, qui lui ont été frauduleusement dérobés. » Mais sachant bien que le danger n'est pas de ce côté-là, il décide de frapper d'un interdit moral, aux yeux du monde civilisé, le fonds Libri (comme il l'avait fait pour la collection Barrois), en en dévoilant l'origine en partie impure, avec preuves à l'appui. En peu de jours il rédige un mémoire où il démontre, avec une précision mathématique, et sans les avoir vus, que les quatorze plus anciens manuscrits de ce fonds proviennent des vols commis dans nos bibliothèques de Lyon, de Tours, de Troyes et d'Orléans. Ce chef-d'œuvre d'intuition et de science, lu à l'Académie le 23 février[1], produit une grande sensation. Un journal étranger en parle en ces termes : « Le travail de M. Delisle est d'une logique serrée, d'une érudition qu'on trouvera difficilement en défaut ; l'auteur est de ceux auxquels la haute estime du monde savant de tous les pays donne une légitime autorité. Cette autorité est encore accrue par un caractère d'une admirable droiture, par une vie simple, vouée sans arrière-pensée aux labeurs les plus ingrats de la science. » Muni d'instructions ministérielles, M. Delisle se rend à Londres, et là on constate qu'il ne s'était point trompé dans ses déductions. D'après des indices plus ou moins probants, il dresse une liste d'environ deux cents volumes ou portefeuilles des fonds Libri et Barrois qui paraissent provenir des vols commis dans nos bibliothèques et dans nos archives. Les administrateurs du Musée britannique, reconnaissant la justice de nos réclamations, adoptent (17 mars) la combinaison en vertu de laquelle on demanderait au gouvernement anglais d'acquérir tous les manuscrits de lord Ashburnham, et qu'on rétrocéderait ensuite à la France les deux cents volumes désignés, moyennant le prix de 600,000 francs. Tout va donc à souhait, car il est hors de doute que notre parlement votera les fonds nécessaires. Nous pouvons dès lors nous livrer à la joie, grâce à M. Delisle, et un

1. Il a été publié dans le *Temps* du 25 février, et il en a été fait un tirage à part : *Les très anciens Manuscrits du fonds Libri dans les collections d'Ashburnham Place* (Paris, 1883, in-8°). Il a été ensuite réimprimé avec des notes dans les *Comptes rendus des séances de l'Académie*, 1883, p. 47-75, et il a aussi été fait un tirage à part de cette réimpression.

résultat aussi heureux mérité d'être porté à la connaissance du pays tout entier. L'occasion en est promptement fournie. A la séance de clôture du congrès annuel des sociétés savantes (31 mars), dont une des sections est dirigée par M. Delisle, en sa qualité de président de section au Comité des travaux historiques et scientifiques (il en est membre depuis plus de trente ans), M. Jules Ferry, président du conseil et ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, après avoir rapidement esquissé l'état de la question Ashburnham, qui passionnait alors les esprits, a prononcé ces paroles éloquentes, aux acclamations chaleureuses de toute l'assistance : « Il faut rendre hommage au savant éminent dont les titres scientifiques sont connus de tout le monde, mais dont le nom sera attaché désormais à cette reprise de notre héritage, à M. Léopold Delisle, administrateur et directeur de la Bibliothèque nationale. Oui, monsieur Léopold Delisle, vous avez été le grand ouvrier de cette affaire qui, pour des savants français, est véritablement une œuvre patriotique; on peut dire de vous que vous avez vu et que vous avez vaincu. Vous avez signalé ces manuscrits, vous les avez reconnus, sans y avoir jeté les yeux. Avec quelle sûreté de méthode! avec quelle sagacité merveilleuse! Et pas une de vos hypothèses qui n'ait été vérifiée, et vérifiée avec un tel éclat qu'aucune voix ne s'est élevée pour y contredire. Monsieur Léopold Delisle, au nom de M. le Président de la République et du Gouvernement, j'ai l'honneur de vous remettre les insignes de commandeur de la Légion d'honneur [1]. Nous voulons ainsi, non seulement honorer en vous le savant éminent, l'érudit incomparable, mais encore consacrer par cette distinction exceptionnelle cette noble passion qui est le véritable secret de votre clairvoyance, cette passion que vous nourrissez pour l'illustre dépôt confié à vos soins, passion ardente, passion éclairée, passion exclusive, qui nous révèle, à côté de l'homme de science, l'homme de cœur et le patriote! » La France entière a applaudi à cette distinction si largement méritée et aux paroles du ministre qui caractérisaient si bien la valeur de celui à qui elles étaient adressées.

La première enquête de M. Delisle sur les manuscrits volés par Libri ne portait, nous l'avons vu, que sur quatorze articles, de provenance diverse. Sans perdre de temps, il examine de près l'étendue des ravages commis à Tours, et, dans un long mémoire, il justifie, à l'aide de rapprochements péremptoires, que le fameux collectionneur franco-italien a enlevé de la bibliothèque de cette ville vingt-quatre manuscrits des plus importants, dont six fragments (*Notice sur les manuscrits disparus de la bibliothèque de Tours pendant la première partie du* XIXe *siècle*; Paris, 1883, in-4°, de 200 p.; extr. des *Notices et extraits des manuscrits*). Il en fait autant pour la bibliothèque d'Orléans (*Notice sur plusieurs*

1. Il avait été promu officier de cet ordre le 9 août 1877.

manuscrits de la bibliothèque d'Orléans; Paris, 1883, in-4°, de 83 p. et 2 pl.; extr. du même recueil.)

Au moment où tout le monde croyait à l'heureuse issue des négociations de M. Delisle, la Trésorerie anglaise refusa d'allouer les fonds nécessaires pour l'achat en bloc des manuscrits de lord Ashburnham, et la combinaison arrêtée avec le Musée britannique échoua pour la seconde fois. M. Delisle adressa alors au ministre un rapport où l'on trouvera des renseignements nouveaux sur les vols de Libri à la bibliothèque d'Orléans. Ce rapport, publié d'abord dans le *Journal officiel* du 2 juillet 1883, fut inséré ensuite dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, et il en a été fait un tirage à part (*les Manuscrits du comte d'Ashburnam. Rapport.* Paris, 1883, in-8°, de 23 p.). Il fut encore réimprimé *suivi d'observations sur les plus anciens manuscrits du fonds Libri et sur plusieurs manuscrits du fonds Barrois* (Paris, Impr. nat., 1883, in-4°, de 127 p.). En juillet de cette année, le gouvernement anglais a acquis pour le Musée britannique les manuscrits du fonds Stowe. En mai 1884, le gouvernement italien s'est rendu acquéreur de 1,823 manuscrits du fonds Libri[1], laissant de côté ceux qui avaient été signalés par M. Delisle comme dérobés à nos bibliothèques. Notre tour n'est pas encore venu, mais nous avons la conviction que la justice divine réserve à M. Delisle cette récompense nécessaire de ses nobles efforts. « Signaler sur la terre étrangère (avait-il dit dans son rapport) des manuscrits précieux pour notre histoire et pour notre littérature, que des mains infidèles ont soustraits à nos bibliothèques, c'est faire toucher du doigt la nécessité de les rapatrier, même au prix de sacrifices relativement considérables! » Puisque ce n'est qu'une question d'argent et que notre budget ne saurait actuellement supporter une charge supplémentaire trop lourde, pourquoi ne ferait-on pas appel au pays intellectuel dans le but de constituer une *Œuvre pour le rachat de nos captifs,* comme au temps jadis, et de solliciter une contribution de tous ceux qui s'intéressent au rapatriement de nos trésors ravis? Il a si largement contribué à la réussite de tant de projets, qu'il ne reculerait certes pas devant un nouveau sacrifice, et on serait ainsi tout prêt lorsque le moment décisif serait venu.

Après la cruelle déception que le sort a infligée au patriotisme de M. Delisle, il se replongea dans ses chers travaux, dans la bibliographie, cette grande consolatrice de ses adeptes affligés. Voici ses publications de ces dernières années, non compris celles qui ont déjà été mentionnées :

1. Depuis, M. Delisle, fit paraître une *Notice sur les manuscrits du fonds Libri conservés à la Laurentienne de Florence;* Paris, Impr. nat., 1886, in-4°, de 124 p. Il s'y trouve, à l'appendice, la liste des manuscrits qui avaient été réservés pour la France dans la combinaison avec le Musée britannique, liste rectifiée et complétée à la suite des nouvelles recherches.

Missel de Thomas James, évêque de Dol (Paris, 1883, in-8°, de 5 p.; extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes*); — *le Bréviaire de Colbert* (Paris, 1883, in-8°, de 4 p.; extrait du même recueil); — *l'Œuvre paléographique du comte Auguste de Bastard* (Paris, 1883, in-8°, de 26 p.; extrait du même recueil); — *le Premier Registre de Philippe-Auguste; reproduction héliotypique du manuscrit du Vatican* (Paris, 1883, texte de 20 p. in-4° et atlas in-fol. de 95 pl. reproduisant les 190 p. du manuscrit); ce premier registre des actes du grand roi, dont les éléments avaient été coordonnés et réunis dans sa chancellerie vers 1200, et d'où dérivent les six registres, conservés soit à nos Archives nationales, soit à la Bibliothèque nationale, avait disparu de notre Trésor des chartes avant le XVIe siècle; la reproduction que M. Delisle en a fait exécuter à ses frais par A. Martelli peut tenir lieu de l'original; — *Notice sur un manuscrit mérovingien de la Bibliothèque royale de Belgique* (Paris, 1883, in-4°, de 15 p., avec 4 pl. in-fol.; extrait des *Notices et extraits des manuscrits*); — *Avertissement* placé en tête du *Choix de documents géographiques conservés à la Bibliothèque nationale* (Paris, 1883, grand in-fol., 20 pl. en photogravure); — *Inventaire des manuscrits de la Bibliothèque nationale : fonds de Cluni* (Paris, 1884, in-8°, de XXV-413 p.), collection des manuscrits et des chartes provenant de cette abbaye célèbre, qui ont été cédés en 1881 à la Bibliothèque par la ville de Cluni; — *les Livres d'heures du duc de Berry* (Paris, 1884, gr. in-8°, avec 4 pl.; extrait de la *Gazette des Beaux-Arts*), dont un, particulièrement remarquable sous le rapport de l'art, fait partie de la bibliothèque de Mgr le duc d'Aumale; — *Le plus ancien manuscrit du Miroir de saint Augustin* (Paris, 1884, in-8°, de 10 p.; extrait de la *Bibl. de l'École des chartes*); — *le Sacramentaire d'Autun* (Paris, 1884, in-4°, de 13 p., avec 4 pl.; extrait de la *Gazette archéologique*); — *Notice sur un manuscrit de l'abbaye de Luxeuil, copié en 625* (Paris, 1884, in-4°, de 16 p., avec 4 pl.; extrait des *Notices et extraits de manuscrits*); — *Anciens catalogues des évêques des églises de France* (Paris, 1884, in-4°, de 71 p.; extrait de l'*Histoire littéraire de la France*); — *Authentiques de reliques de l'époque mérovingienne découvertes à Verzy* (Rome, 1884, in-8°, de 8 p., avec 2 pl.; extrait des *Mélanges de l'École de Rome*); — *Rapport sur les collections du département des imprimés de la Bibliothèque nationale* (Paris, 1885, in-8°, de 39 p.; extr. du *Bulletin des bibliothèques*); — *les Collections de Bastard d'Estang à la Bibliothèque nationale; catalogue analytique* (Nogent-le-Rotrou, 1885, in-8°, de XXII-336 p. et 1 f.), collections données par la famille et comprenant des chartes, des sceaux, des reproductions de peintures et ornements de manuscrits, etc.; — *Les Registres d'Innocent III* (11 p., dans la *Bibl. de l'École des chartes*, 1885), à l'occasion d'un précieux registre du ce pontife, offert à Sa Sainteté Léon XIII, par lord Ashburnham, registre qui avait

appartenu à la bibliothèque du Vatican; — *Le Manuel de Dhuoda* (Paris, 1886, in-8°; extrait des *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*); — *Mémoire sur l'École calligraphique de Tours au* IXe *siècle* (Paris, 1886, in-4°, de 32 p., avec 5 pl.; extrait des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*); — *Mémoires sur d'anciens Sacramentaires* (Paris, 1886, in-4°, p. 57 à 423, et atlas de 7 p. et 11 pl. in-fol.; extrait des *Notices et extraits des manuscrits*); — *Les Miracles de Notre-Dame, rédaction en prose de Jean Miélot* (in-8°, de 15 pp.; extrait du *Bulletin historique et philologique du Comité des travaux hist. et scient.*, 1886); — *Instruction pour la rédaction d'un inventaire des incunables des bibliothèques de France* (Lille, in-8°; extrait du *Bulletin des bibliothèques*, 1886); — *La Commémoration du Domesday-Book à Londres en 1886 : charte normande de 1088, communiquée au comité de cette fête au nom de la Société de l'Histoire de France* (1886, in-4°, de 8 p., avec pl.); — *Forme des abréviations et des liaisons dans les lettres des papes au* XIIIe *siècle* (in-8°, de 4 p. et 1 fac-similé; extrait de la *Bibl. de l'École des chartes*, 1887); — *Durand de Champagne, franciscain* (juin 1887, in-4°, de 32 p.; extrait de l'*Histoire littéraire de la France*, t. XXX).

Je vais clore cette liste par la mention d'un bien beau livre que vient d'éditer la Maison Quantin. C'est un *Album paléographique ou recueil de documents importants relatifs à l'histoire et à la littérature nationales reproduits en héliogravure, d'après les originaux des bibliothèques et des archives de la France, avec des notices explicatives, par la Société de l'École des Chartes* (Paris, 1887, gr. in-fol.). Cette publication, inspirée et dirigée par M. Delisle, contient de sa plume : 1° une *Introduction* (de 10 p.), où il passe en revue les reproductions de documents historiques et littéraires pour lesquelles on a employé en France ou à l'étranger l'héliogravure ou des procédés analogues; 2° sept notices explicatives, dont six portant sur des manuscrits du Ve au IXe siècle (Prudence; Poème chrétien de l'année 394; Psautier de Lyon; Grégoire de Tours, manuscrit de Cambrai; Bréviaire d'Alaric, manuscrit de Montpellier; Psautiers du temps de Charlemagne; Recueil de Saint-Martin; Psautier de Charles-le-Chauve), et la dernière sur un *Valère Maxime*, en français, et sur les *Grandes Chroniques* (XIVe siècle).

Tout cela cependant ne constitue pas encore l'ensemble des travaux de M. Delisle : il faut y ajouter de nombreuses petites notices, des discours, et une quantité de comptes rendus, disséminés dans bien des revues ou recueils, notamment dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*[1]. Néanmoins le lecteur est déjà suffisamment édifié sur la fécon-

1. Le cadre de cette revue ne me permettant pas de dresser ici une bibliographie complète de M. Delisle, je me réserve de la publier ultérieurement.

dité de ce cerveau puissant et sur l'importance de ses œuvres. Les écrits de M. Delisle, jusque dans leurs titres, reflètent parfaitement son caractère, fait de simplicité, de clarté et de modestie de vrai savant. Le style en est attachant par une élégante sobriété, et chaque sujet est coordonné selon les lois de la perspective que la bibliographie elle-même n'exclut point.

Parvenu au terme de la tâche que je m'étais imposée comme un titre d'honneur, bien qu'elle fût trop lourde pour mes moyens, je tiens à exprimer un vœu au nom de tous mes confrères en bibliographie. Il est reconnu, par de nombreux exemples, que cette science éminemment conservatrice, de même que la bibliophilie, assure la longévité à ses fidèles. Plaise à la Providence accroître encore cette grâce en faveur du maître qui fait tant d'honneur au pays, et lui permettre de marcher à cet égard sur les traces du vénéré doyen des étudiants de France! Quelle belle fête ce serait, et quel stimulant pour tous les amoureux du livre, que la célébration des noces de diamant de M. Léopold Delisle avec la Bibliographie! Je suis sûr que la digne compagne de sa vie, l'une des filles du grand Burnouf, serait la première à s'en réjouir.

GUSTAVE PAWLOWSKI,
Conservateur de la Bibliothèque Firmin-Didot.





LE

CARNET DE DICKENS

Je ne sais plus quel est l'original — ce devait être au moins un Anglais — qui, dans ces derniers temps, imagina de demander à chacun des écrivains vivants et célèbres de notre époque quelques détails sur leur façon de travailler et de composer. Les révélations furent abondantes, et notre homme se hâta de les publier, tout au long... On y trouvait force descriptions de cabinets de travail, de bibliothèques, toutes sortes de minutieux détails sur le pa-

pier dont se sert M. X..., sur les plumes et l'écritoire de M. Y..., sur le fauteuil de M. Z..., et c'était tout. Le résultat, d'ailleurs, était facile à prévoir : demander à un littérateur arrivé les ficelles de son métier, c'est demander à une jolie femme sur le retour de vous initier aux mystères de son cabinet de toilette. Ne vous dira-t-elle pas, en vous montrant, dans un sourire, ses dents d'une énigmatique blancheur : « Ce subtil parfum qui flotte autour de moi et vous enivre, ces roses des joues, cette neige du sein, tout ça, M'sieu, c'est la nature, la pure nature! » L'auteur, lui, étalera, avec un certain amour-propre, sous les yeux du profane, ses instruments de travail, mais le reste... « Ah! le reste, M'sieu, c'est le génie, le pur génie! »

Et pourtant, si de pareils documents pouvaient être sincères, — seulement un peu sincères, — de quel puissant intérêt ne seraient-ils pas revêtus! Pour un véritable artiste, qu'y aurait-il à la fois de plus émouvant et de plus instructif que de connaître la première sensation d'où telle œuvre, désormais illustre, est sortie, que d'assister à l'enfantement, à l'éclosion, au développement progressif de cette doctrine, de ce roman, de cette pièce?

Mais ce que les vivants taisent, les morts le disent parfois.

Certes j'applaudis avec ardeur au sentiment d'indignation qui a dicté dernièrement à mon ami Octave Uzanne quelques belles pages chaleureuses contre la légion, chaque jour plus envahissante, des « croque-morts de lettres ». Rien de plus écœurant que la vue de ces corbeaux fouillant cruellement un noble cœur, à peine refroidi, pour jeter en pâture à un public blasé et gouailleur les amertumes, les tristesses et les défaillances qui sont les sombres compagnes de la vie. Mais, si ces actes de « vampirisme *post mortem* » nous révoltent, parce qu'ils profanent l'intimité sainte, parce que la vie privée d'un homme, même d'un grand homme, appartient à lui seul et non pas au public, parce qu'enfin plus grand est le génie plus grand doit être le respect, il ne faudrait pas en conclure que le champ des recherches doive, au nom de la morale, être à jamais fermé. Ce qui nous appartient dans un écrivain, c'est son œuvre entière, c'est tout ce qui entoure son œuvre, tout ce qui, de près ou de loin, s'y rapporte, tout ce qui peut jeter sur l'ensemble ou sur les détails quelque clarté nouvelle. C'est de ce côté-là que les chercheurs doivent porter l'effort de leurs investigations s'ils veulent qu'elles soient vraiment dignes et vraiment utiles. En livrant à la méditation des songeurs et des travailleurs des documents aussi précieux, ils apportent leur pierre à l'édifice et c'est avec des matériaux semblables que nos descendants pourront écrire un jour l'histoire intellectuelle de notre époque.

Ces réflexions et quelques autres, dont l'exposition m'entraînerait trop loin, me poussent à donner aux lecteurs du *Livre* cette nouvelle étude, ou plutôt ce nouveau document sur Charles Dickens. Les curieux

superficiels y découvreront, j'espère, de quoi amuser leur curiosité; ceux qui pensent et aiment à approfondir ne liront pas ces pages sans une certaine émotion; elles les initieront, en quelque sorte, au *processus cérébral* d'un des esprits les plus vigoureux et les plus merveilleusement originaux qu'ait enfantés le XIXe siècle.

J'ai intitulé: *Carnet de Dickens* les extraits d'un manuscrit original trouvé parmi les papiers du grand écrivain anglais et contenant ses notes, ses suggestions pour des romans ou nouvelles projetés, ses observations et ses descriptions de caractères imaginaires et réels. Ce manuscrit, commencé en 1855, va jusqu'en 1866. Les notes dont il se compose se rapportent presque entièrement à l'art où Dickens excellait. Ce sont, ou des observations personnelles, ou des coups de crayon, parfois même toute une esquisse qui doivent trouver place dans l'œuvre en train ou dans l'œuvre projetée. Les lecteurs familiers du profond humouriste reconnaîtront au cours de ce travail certaines ébauches de personnages qui, parachevés dans ses livres, s'y révèlent avec une intensité de vie si extraordinaire. Pour les artistes, pour les gens voués au dur mais attrayant métier des lettres, ce carnet présente un attrait plus puissant encore: par ses suggestions pour des œuvres dont beaucoup, hélas! n'ont jamais été écrites, par ses peintures vives et vigoureuses des vices et des vertus, il leur révélera, pour ainsi dire, les pensées de prime-saut qui ont produit quelques chefs-d'œuvre, ou d'où tant de chefs-d'œuvre seraient sortis si la Faucheuse n'eût arrêté ce vaillant laboureur au milieu de son sillon.

Le style de ces notes est abrupt, plein d'abréviations, obscur parfois. Ce sont les jalons placés par l'ingénieur avant le tracé d'une route. Mais la forme est toujours originale, humouristique, étincelante et vive comme l'éclair; elle caractérise absolument Dickens, non seulement l'artiste, mais l'homme privé. Très souvent il parle à la première personne, comme pour s'incarner plus intimement dans l'individualité qu'il veut décrire. Tout cela constituait autant de sérieux obstacles pour le traducteur; mais, dans la solitude des longs hivers bretons, j'ai tant vécu avec Dickens, je l'ai tant aimé, je me suis si bien pénétré de son œuvre, il m'a été donner de passer tant d'heures charmantes dans l'intimité de sa correspondance que, peu à peu, je suis entré en lui, ma pensée a suivi le sillon tracé par la sienne, ses expressions les plus obscures me sont devenues claires, et là où le mot exact m'a laissé des doutes, l'intuition sympathique m'a révélé le sentiment. Aussi, ai-je quelque espérance d'avoir conservé à ces extraits un peu de la forme incisive, rapide, humouristique, qui, dans l'original, leur donne tant de saveur.

Un dernier mot, pour éviter les reproches de certains lecteurs pointilleux. Le manuscrit d'où sont tirées ces notes, *complètement inédites,* en France du moins, appartient à M. John Forster, qui, du vivant de

Dickens, fut son confident le plus intime et devint, après sa mort, son exécuteur testamentaire.

Chaque fois qu'une de ces notes se rapporte à un personnage ou à un épisode d'un roman paru, j'indique le nom du personnage ou de l'épisode. Ce sont les seuls commentaires que je me sois permis.

I

Notre maison. — Il faut qu'elle soit dans un quartier à la mode ; il nous faut un voisinage aristocratique! — Ah! voici notre affaire!... quelque chose de vraiment distingué! Une série de petites cellules obscures, une maison juste assez grande pour contenir une odeur épouvantable! Mais il y a un *duc* à côté!... Pas d'air, pas de lumière!... Mais pour voisin un *duc!* une atmosphère distillée par des écuries..., mais, pensez donc, une vraie duchesse, un vrai duc, tout à côté!... (*Origine de la Tribu des parvenus dans la Petite Dorrit.*)

II

Je suis une pauvre femme infirme : dans mon lit, dans ma chambre, toujours seule, depuis vingt, depuis vingt-cinq... Ah! depuis tant d'années! Je me figure que tout est encore comme autrefois... tout, les rues, les objets, le petit garçon avec lequel je me battais étant petite fille. Tout à coup, un événement inattendu me sort, m'emmène au milieu de la vie vivante. — Étrangeté de mes sensations! (*A servi peut-être au portrait de Mme Clenman dans la Petite Dorrit.*)

III

Monotonie d'une vie. — Le passeur d'une rivière non loin de la mer. Toujours là depuis son enfance ; il vit, il est jeune, il vieillit, il est heureux, il est malheureux, il change, il meurt... Pendant six heures la marée monte, elle descend pendant six heures : le bac passe de droite à gauche, il repasse de gauche à droite ; et le flot, battant la proue, chante éternellement le même air. (*Origine du gardien de l'Écluse dans Notre ami commun.*)

IV

Le monsieur à la large raie droite au milieu de la tête, agaçante comme une allée sablée entre deux gazons. Il vous présente toujours son allée : « Par ici, s'il vous plaît! Ni à droite ni à gauche, dans l'allée! Au milieu de l'allée, je vous en conjure!! Par sur les plates-bandes, je vous en supplie... l'allée, suivez l'allée!!! »

V

Je prends parti pour mes amis, non pas parce que je les aime, mais parce que je les appelle *mes* amis : ils sont connus de moi, ils ont été mis en circulation par moi, ils ont un brevet de moi; par conséquent, quand on les attaque, c'est comme si l'on m'attaquait moi-même. (*Caractère de Podsnap dans Notre ami commun.*)

VI

Un homme et sa femme, ou fille, ou mère... n'importe! — L'homme un réprouvé, un ruffian... la femme bonne, douce, instinctivement pieuse. Lui ne croit à rien et se moque de tout. Cependant un soupçon le hante... Il soupçonne sa compagne de prier *contre* lui, d'empêcher, par ses prières, la réussite des plans criminels qu'il conçoit: cette idée le tourmente; il en parle sans cesse : « S'il faut qu'elle prie, que ne prie-t-elle pour que je réussisse! Elle est ma ruine, j'en suis sûr! et elle appelle ça le *devoir!* Joli devoir, qui consiste à prier contre son plus proche parent! » (*Origine de Lizzie Hexham et de son père dans Notre ami commun.*)

VII

Début de roman. — Dans une maison de campagne : les nombreux invités prennent congé. Sourires des partants; sourires des maîtres de la maison. Différence des sourires. Catégories des sourires. La famille est enfin seule. Plus de sourires. Les invités sont passés au crible. Introduire ainsi les principaux personnages du roman.

VIII

Début. — Une maison brusquement quittée par ses maîtres, ruinés subitement. Les vieux meubles sont là, témoins familiers de toutes leurs joies et de toutes leurs douleurs. Dans l'office, sous chaque sonnette, des inscriptions : « Chambre de M. John », « Chambre de miss Caroline ». De vastes jardins bien tenus pour attirer les locataires, mais, dans les larges allées, pas une robe flottante : un paysage sans personnages. La salle de billard, la table couverte d'un drap, comme un cadavre ; grandes écuries sans chevaux, grandes remises sans voitures, grands escaliers sonores et vides. Le tout éclairé par un jour d'hiver brillant, froid, indifférent, cruel comme la vie!

IX

Pour le commencement d'une nouvelle. — Établir brusquement, au moyen d'un message électrique, des liens suprêmes d'intérêt entre deux

familles violemment opposées comme race, comme caractère, comme mœurs ; que résultera-t-il du choc de ces deux contraires ?... Débuter par décrire le message ; devenir soi-même le message... Le montrer traversant l'espace, passant au-dessus des continents et sous la profondeur des mers, — envoyé de la Destinée ! (Dickens a ajouté en marge : *Cette description, si elle était bien faite, serait belle.*)

X

Sujet pour une nouvelle. — Un certain officier de fortune fit la cour à la fille d'un avare supposé et lui persuada d'administrer un poison lent à son père malade, qu'elle soignait. Le père découvrit le crime de sa fille, la confessa, lui pardonna et dit : « Sois patiente, mon enfant, même si je guéris, je n'ai plus longtemps à vivre, et alors tu auras toute ma fortune... » Elle se repentit peu et, dominée par la même influence, renouvela son forfait parricide. Le père s'en aperçut, mais, cette fois se tut, et mourut sans rien dire, avec un sourire sardonique sur les lèvres. Entre le premier et le second attentat, il avait placé toute sa fortune en viager. Les meurtriers, furieux d'un crime qui ne leur rapportait rien, s'accusèrent mutuellement. Ils furent jugés, il y a quelques années, à Old Bailey et condamnés tous deux à être pendus.

XI

Un père marié jeune à une femme déplaisante admire, en toute innocence, la jeune femme de son fils : elle réalise pour lui l'idéal féminin. Le fils, au contraire, la dédaigne, la méprise, ne rend justice à aucune de ses qualités. Le père veille sur sa bru, la protège, travaille pour elle, souffre pour elle : il est continuellement partagé entre son affection pour son fils et son ressentiment contre le mari de la femme qu'il vénère.

XII

J'ai été élevé par ma mère, pauvre et triste ; je crois mon père mort. Un jour, j'apprends que mon père, c'est le monsieur qui vit là-haut, dans le grand château ; c'est le joli monsieur qui a une si jolie femme, une si jolie petite fille, un si joli chien, et que je rencontre tous les jours à la promenade et, tous les dimanches, au banc d'honneur à l'église.

XIII

Une jeune fille rompt avec son fiancé qui a manqué à l'honneur. Mais, en secret, elle l'aime toujours : à cause de cet amour unique, elle reste vieille fille. Elle s'occupe sans cesse de lui et ne le revoit jamais.

Enfin, dans sa dernière maladie, apprenant qu'il est seul, pauvre, grabataire, elle vient à lui, le soigne avec tendresse et lui ferme les yeux.

XIV

Marchandes de diamants, juives aux yeux éblouissants.: vendez vos joyaux ! —les pierres et les yeux !

XV

Une femme sentimentale et sèche rencontre un brave homme rubicond, comique et sans dessein. — « Lui ! s'écrie-t-elle, lui, mon destin ! » — « Son destin ? Moi ? Dieu bénisse mon âme, une sueur froide m'inonde rien que d'y penser ! — Moi, votre destin, vous vous trompez, madame, non, sur l'honneur j'en suis incapable ! » Mais elle persiste : « Vous êtes mon destin, rien ne peut l'empêcher ; mon destin doit s'accomplir ; allons, mon destin, venez à l'autel ! »

XVI

La complimenteuse enthousiaste et banale (salon littéraire) : « Je n'ai pas besoin d'ajouter, monsieur, quand je parle à un homme comme vous, à un homme d'un génie aussi transcendant, d'une expérience aussi universelle, à vous qui... » Ici madame s'interrompt et — comme elle est myope — elle vous dévisage à travers son lorgnon pour savoir à qui elle parle.

XVII

Une fille perdue qui ne veut pas devenir la maîtresse de tel jeune homme : « Oh ! qu'il y ait sur cette terre au moins un homme qui, me désirant, ne soit pas gratifié dans son désir ! Qu'il en existe un seul qui ne me voie pas dans ma dégradation ! » — Et cet homme auquel elle résiste est le seul qu'elle aime.

XVIII

Pauvre gentille petite nouvelle mariée, à la figure rose et blanche de joli bébé étonné... sa robe de cérémonie et sa nouvelle dignité la rendent toute chose : elle est contente et elle a envie de sangloter : elle nous parle avec un cœur très gros, de papa, de maman, de ses sœurs et du vieux logis qu'elle n'avait jamais quitté et où elle n'habitera plus jamais.

XIX

Quand les auteurs dramatiques français ou italiens se mêlent d'esquisser des types anglais, ils se livrent aux opérations les plus fantasma-

goriques ! — Dans une pièce du Gymnase de Paris où un premier ministre de la reine se ruine en spéculant malheureusement sur des obligations de chemins de fer (!), on voit un domestique très anglais qui répond au nom encore plus anglais de Tom Bob (! !)

Il est évident que ce digne serviteur a reçu de son parrain le prénom de Tom et qu'il est le fils d'un M. Bob et d'une Mme Bob. — Je me souviens d'avoir vu sur le grand théâtre de Gênes une adaptation d'un drame absurde de Dumas dont le titre est *Kean*. Au lever du rideau on découvrait ce grand tragédien étendu, ivre-mort, dans un fauteuil, vêtu d'une blouse bleue retenue par un ceinturon en cuir à boucle gigantesque : ce malheureux avait sur la tête un chapeau rouge, haut de trois pieds, en forme de pain de sucre ; il tenait à la main une bouteille à champagne avec l'inscription *rhum* écrite en énormes caractères et tournée vers le public : vingt fioles de cette même liqueur populaire dont les Anglais font, paraît-il, une effroyable consommation, jonchaient le parquet : enfin tous les compagnons de Kean étaient ornés d'une barbe et d'un glaive.

XX

Sur ces extrordinaires théâtres de France et d'Italie nos femmes portent toutes des voiles verts et, presque toutes, des cabas écarlates affectant la forme de cœurs monstrueux : quant à nous, représentants du sexe fort, on nous gratifie généralement d'un ventre à la Falstaff, d'un col inflexible et gigantesque, d'accroche-cœur et de pantalons en nankin jaune. Il y a là, pour moi, un mystère impénétré, car les auteurs de ces drames et de ces comédies, coudoient fréquentent quotidiennement des Anglais et des Anglaises pétris, à coup sûr, de vices, de vertus, de ridicules et de qualités, mais qui, du moins, ne ressemblent en rien aux personnages enfantés par l'imagination de ces écrivains.

XXI

Le vieil enfant — né de vieux parents — s'aperçoit que les parents des autres enfants sont jeunes — se figure qu'être vieux est une qualité distinctive de sa famille : prend des airs vieillots en conséquence.

XXII

Dans une certaine tribu de l'Afrique, lorsqu'une femme perd son enfant elle s'attache sur le front une petite image en bois, représentant un enfant, et lui offre chaque jour la nourriture, avant de manger elle-même.

XXIII

Un imposteur pauvre épouse une femme pour son argent : la femme l'épouse également pour son argent. Après le mariage la vérité éclate : « Des scènes, des récriminations ? A quoi bon ? Dignes de nous entendre, unissons-nous pour exploiter les imbéciles (*Origine du ménage Lamlle dans Notre ami commun.*)

XXIV

Je note ici (comme pouvant servir à une œuvre) les faits suivants qui m'ont été racontés par Bulwer. Ils prouvent une fois de plus que la réalité est souvent plus étrange que la fiction : il y a environ trois ans B. était venu s'installer dans les environs de Rochester pour prendre quelques esquisses : un jour qu'il travaillait dans la campagne, une voiture découverte, dans laquelle étaient assis un monsieur et une dame, s'arrêta devant lui. Le lendemain il revint au même endroit : — même voiture, mêmes personnages : le monsieur mit pied à terre et entra en conversation avec Bulwer : « Aimait les artistes — locataire grand château, là-bas, parmi les arbres — sorti d'Oxford — propriétaire dans Devonshire — n'y demeurait pas, pour raisons domestiques — serait très heureux de recevoir M. l'artiste à dîner demain. »

Mon ami accepta, trouva dans le château une magnifique bibliothèque : — « A votre disposition, dit le châtelain, auquel Bulwer avait découvert son nom et sa profession d'homme de lettres. — Restez avec nous — vous écrirez ici dessinerez ici — personne n'y vient. » Bulwer resta pendant *six mois :* Madame était la maîtresse de monsieur — une créature de vingt-cinq ans, adorablement jolie, qui se tuait en buvant. Monsieur était un de ces ivrognes qui ne semblent jamais ivres. C'était un homme profondément dépravé et vicieux, d'une érudition étonnante, connaissant toutes les langues du globe et théologien consommé. Deux autres visiteurs complètement fous, demeuraient dans le château ; l'un d'eux, bien connu à Paris, portait toujours dans la poche de sa redingote un bas de femme en soie rouge contenant une brosse à dents et une quantité considérable de louis d'or ; — l'autre — camarade de collège du châtelain — était complètement ruiné : il buvait toujours, toujours ! Il se relevait toutes les nuits, descendait dans la salle à manger et vidait toutes les carafes. Bulwer restait là, retenu, comme il me l'a dit, par une sorte de fascination diabolique, voulant voir quelle serait la fin d'un tel établissement. — Jamais de thé ni de café. Bière, champagne, brandy ! — Déjeuner : Gigot de mouton, bière, champagne, brandy ! — Lunch : Épaule de mouton, bière, champagne, brandy ! Dîner : tous les plats possibles (le revenu de monsieur étant de 175,000 francs), bière, champagne, brandy !

Monsieur avait épousé une femme de son pays, il était séparé d'elle, mais il en avait une fille. La mère, en haine de son mari, avait inculqué à l'enfant tous les vices les plus repoussants. Elle avait à cette époque treize ans et venait voir son père tous les mois : elle avait la conversation la plus grossière et était ivre du matin au soir. Elle et madame couraient la campagne en voiture découverte et tombaient continuellement dans les fossés : enfin madame, à force de boire, ne put bientôt plus quitter sa chaise longue. Le mal fit des progrès effrayants : elle délirait, avait des visions, voyait, sans cesse, une hideuse vieille chez laquelle elle logeait autrefois et criait à toute heure qu'elle voulait manger le cœur d'un certain gentleman inconnu. Bref elle mourut sur un sopha, dans d'atroces convulsions. Après l'enterrement tout le monde quitta le château. Quelques mois plus tard Bulwer rencontra l'homme au bas de soie qui lui dit que monsieur était mort de chagrin, son ami du delirium tremens et que la fille héritait de toute la fortune. Bulwer m'a affirmé que tout ceci était absolument authentique et les recherches que j'ai faites moi-même m'ont prouvé qu'il n'avait rien exagéré.

XXV

Tableau du marché aux cochons, à Boulogne-sur-Mer.

Personnages :

1. Une jeune et jolie paysanne, jupes courtes, bas bleus, bien tirés — assise sur son âne entre deux paniers qui contiennent chacun un cochon.

2. Un vieux fermier, en blouse, armé d'un fouet énorme, conduisant un « *four in hand* » de cochons qui se précipitent, tête baissée, dans toutes les boutiques.

3. Une charrette contenant un cochon immense, attaché par la tête et par les quatre pattes et qui par ses horribles grognements jette la terreur dans l'âme des six cent cinquante jeunes cochons présents sur le marché.

4. Le collecteur d'octroi, le chef orné d'un gigantesque képi : à travers ses jambes écartées un flot de petits cochons se glisse incessamment, échappant ainsi à la taxe.

5. Moi stupéfait à l'aspect mélancolique et résigné d'un rond de vénérables cochons attachés par une jambe à des pieux fichés en terre.

6. John Edmund Reade, poète anglais m'exprimant son admiration éternelle, inconscient de l'approche d'un joyeux cochon, récemment échappé à sa prison mouvante.

7. Prêtres, paysans, soldats.

C'est sur cette peinture si vive et si originale d'un coin de vie française que je veux terminer ces emprunts aux papiers posthumes de Charles Dickens. — En finissant je ne puis m'empêcher d'exprimer un regret : ce grand humouriste, ce profond observateur, cet artiste consciencieux, cette âme d'élite est peu ou mal connue dans notre pays : à part un petit noyau d'admirateurs pour lesquels l'idiome anglais n'a plus de mystères, tout le monde ignore l'œuvre complète de Dickens : et, cependant, il y a, dans ces trente ou quarante volumes, — pour ne parler point de l'esprit, de l'originalité, de l'imagination — il y a, dis-je, une peinture aussi entière, aussi fidèle, aussi impitoyable de la société anglaise, que la peinture de la société française dans l'immortelle *Comédie Humaine :* il y a plus encore, ce qui n'existe pas dans Balzac : un but constant vers le bien et le beau, vers l'amélioration du sort des classes pauvres, un chaste respect, sans hypocrisie, pour la morale et pour les scrupules du lecteur. L'œuvre de Dickens peut être mise dans les mains de tous et de toutes : il n'est pas un roman de lui, pas une nouvelle, pas une esquisse, qui n'élève notre âme vers ce qui est beau et grand, qui n'essaye d'éveiller en nous la tendresse et la pitié pour ce qui est faible et méchant, pour ceux qui pèchent et pour ceux qui souffrent. Mieux que quiconque — en dépit de Zola — il a prouvé que l'on pouvait être réaliste dans ses peintures et idéaliste dans sa doctrine, que l'on pouvait montrer, dans la créature humaine la plus abjecte, la marque divine qui prouve son origine !

Pourquoi donc, doué de qualités aussi admirables, Dickens est-il si mal apprécié chez nous ? Osons le dire : c'est que l'ensemble de son œuvre n'a jamais été présenté au public liseur comme elle devrait l'être : les traductions entreprises par la maison Hachette sont certes très consciencieuses : tout y est, excepté Dickens ! — Les traducteurs en s'attachant à la lettre, en s'acharnant sur le texte, n'ont oublié que le principal : *l'esprit*. Ils ont mis un manteau de plomb tellement lourd à ce génie alerte, vigoureux, primesautier, exubérant et étincelant, que le lecteur, au bout de la centième page, laisse tomber le livre et s'endort d'ennui.

Le mot d'ennui accouplé au nom de Dickens, roi du rire et des larmes, quelle anomalie étrange !

Quand donc une de ces admirables maisons d'édition qui sont l'honneur de notre typographie française entreprendra-t-elle pour l'œuvre de Charles Dickens ce que la maison Firmin-Didot a entrepris avec un si éclatant succès pour l'œuvre de Walter Scott ?

R. DU PONTAVICE DE HEUSSEY.

Rennes, juillet 1887.

PLANCHE EXTRAITE

DU

DICTIONNAIRE DE L'AMEUBLEMENT (H. HAVARD).



Bourdin del. Malaval, sc.

INTÉRIEUR DE CUISINE

D'APRÈS LE « MIRACLE DU TAMIS », PAR J. MOSTAERT.

(Musée de Bruxelles).

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions.ainay@free.fr

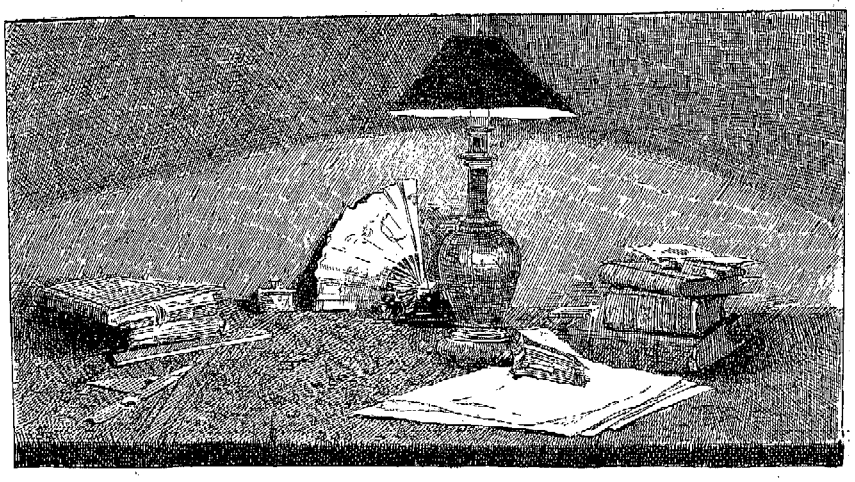

PIERRE-ANTOINE MOTTEUX

La biographie des auteurs forme une branche de l'histoire littéraire au moins aussi importante que la bibliographie proprement dite; elle comprend des catégories très diverses et admet de nombreuses spécialités : indépendamment des grands recueils généraux que de consciencieux érudits s'efforcent de tenir au courant autant que possible, il existe une multitude de biographies spéciales, dont la liste déjà longue n'est pourtant pas près d'être close encore. C'est ainsi que nous possédons des travaux particuliers sur la biographie des hommes d'État ou de guerre, des prêtres, des magistrats, des souverains, des femmes, des fous, des aveugles, des sourds-muets, des célibataires, des bâtards et de maintes autres classes d'individus qui se sont signalés, à un titre quelconque, dans la littérature ou dans les sciences. Toutes ces monographies biographiques, dont quelques-unes présentent un caractère d'excentricité incontestable, n'ont point épuisé la matière et il reste encore à traiter plus d'un sujet; il en est un notamment, qui, du moins à notre connaissance, n'a pas été étudié jusqu'à ce jour : c'est la « biographie des auteurs, qui

ont composé des ouvrages dans une langue autre que leur idiome maternel ». Nous ne voulons parler ici, bien entendu, que des langues vivantes, et non du grec, ni surtout du *latin* qui, jusqu'au siècle dernier et même dans le nôtre, est demeuré la langue universelle, commune à tous les savants. Ne serait-ce point cependant une étude curieuse et vraiment intéressante à faire, que de grouper avec ordre tous ces écrivains qui se sont rendus assez maîtres d'une langue qu'ils n'avaient point apprise au berceau, pour s'en servir et y exprimer leurs idées, avec autant de clarté et même d'élégance que s'ils n'en avaient jamais appris d'autre?

Le courageux érudit qui entreprendra de combler cette lacune de la bibliographie littéraire s'imposera à coup sûr un travail bien rude et des recherches considérables : il pourra pourtant trouver quelques secours dans certaines études partielles. Bientôt, si nous sommes bien informé, un des collaborateurs de cette Revue, le laborieux et patient M. H. S. Ashbee, doit nous donner le fruit de ses recherches sur « les Anglais qui ont écrit en français ». Nous ne doutons pas que son exemple ne soit promptement suivi dans d'autres pays et nous désirons vivement qu'un travail analogue soit entrepris dans le nôtre. Toutefois, il semble de prime abord que les Français ne se trouveront pas en majorité dans la future biographie qui nous occupe. Notre langue, en effet, est beaucoup plus étudiée chez les nations voisines que nous n'apprenons nous-mêmes les langues étrangères, et nous les possédons rarement assez bien pour être tentés de nous en servir autrement que dans de simples correspondances. Nous avons cependant sous les yeux un auteur qui fait remarquablement exception à ce que nous venons de dire : c'est un Français, Normand d'origine, nommé Pierre-Antoine Motteux, qui, en moins de six années, sut assez complètement s'assimiler la langue anglaise pour devenir l'un des plus féconds, sinon l'un des plus corrects écrivains du théâtre britannique.

C'est ce transfuge de notre littérature que nous allons étudier d'après un excellent travail que M. *Henri Van Laun* a publié dans ces derniers temps à Londres sous le titre suivant :

A Short History of the late Mr Peter Anthony Motteux a Native of France whilom. Dramatist China Merchant and Auctioneer who departed this life on the 18th of February 1718 (old style) being then precisely fifty-eight years old by Henri van Laun. — Privately Printed. S. l. n. d. — (Londres. J.-C. Nimmo and Bain. — In-8° de 43 pages. — Tirage à petit nombre sur beau papier vergé [1].)

1. Cette brochure est un tirage à part de la notice mise par MM. J.-C. Nimmo et Bain en tête de leur réimpression de la traduction de *Don Quichotte*, par Motteux. Cette magnifique édition est illustrée de seize belles compositions à l'eau-forte, spécialement dessinées par M. R. de Los Rios, artiste fort apprécié des amateurs français.

Il ne saurait être question de traduire *in extenso* cet intéressant essai qui paraîtrait un peu long, surtout à des lecteurs français. Nous nous bornerons à l'analyser, mais en le suivant pas à pas, car on ne saurait avoir un meilleur guide, pour la biographie de Motteux, que ce petit travail, fruit de longues recherches et rempli de faits soigneusement vérifiés par son consciencieux auteur.

Pierre-Antoine Motteux naquit à Rouen, le 18 février 1660; on n'a pas de détails sur son enfance et sur sa première jeunesse; on sait seulement qu'il était fils d'un simple marchand, Antoine *le* Motteux, dont les enfants passèrent en Angleterre, en 1685, lors de la révocation de l'édit de Nantes. Arrivé à Londres, le jeune Pierre-Antoine vécut, pendant quelques années, chez un de ses parents, qui était aussi son parrain, le sieur Paul Dominique, l'un des gros marchands de la Cité. Plus tard, notre auteur fut lui-même à la tête d'un grand magasin de marchandises des Indes, dans Leadenhall Street; c'est bien à tort que Walter Scott, dans son édition des œuvres de J. Dryden, prétend qu'il fut libraire; cette allégation n'est confirmée nulle part. Il occupa aussi un emploi assez important à la Grande Poste; il était, assure-t-on, chargé du bureau de la correspondance étrangère, place que sa connaissance des langues vivantes le mettait à même de remplir fort convenablement. Quand nous aurons ajouté qu'il s'occupa aussi de ventes aux enchères, soit comme expert, soit comme *auctioneer,* nous aurons dit à peu près tout ce que l'on sait de la vie privée de Motteux. Nous aurons, du reste, à reparler plus loin de sa fortune et de sa famille.

Il fallait que notre auteur fût doué de dispositions peu communes et qu'il eût beaucoup travaillé pour se familiariser aussi promptement qu'il le fit avec la langue de sa patrie d'adoption. Dès 1691, en effet, c'est-à-dire à peine six années après son expatriation, il fut en état de publier un recueil mensuel, espèce de miscellanées, intitulé *The Gentleman's Journal,* dont le numéro un parut le 1er janvier de cette même année. Ce recueil de mélanges, qui fut continué pendant trois ans, se composait de petits romans, d'histoire, de philosophie, de poésie, de musique, de traductions, etc., etc., le tout rédigé en formes de *Lettres à un gentilhomme de campagne.* Motteux dédia son premier volume au comte de Devonshire : « Vous unissez si naturellement, lui dit-il, la noblesse à l'affabilité, les plus hautes capacités à la plus délicate courtoisie, que vous devez être considéré comme un parfait modèle, même pour les gens les plus accomplis, et comme le meilleur des protecteurs par les plus humbles écrivains. » Notons, en passant, que Motteux sut toujours placer ses productions sous d'utiles patronages et qu'il n'épargna pas les louanges outrés à ses protecteurs; ce n'est certes pas là un des plus beaux côtés de son caractère.

Pour en revenir au *Gentleman's Journal,* le premier volume est bien

composé; il contient bon nombre de vers de Nahum Tate, Prior, Ch. Dryden, sir Charles Seydley, Durfey, Th. Brown, Sergeant, John Dennis et de beaucoup d'autres poètes. Motteux lui-même y inséra plusieurs pièces de sa composition; il est vraiment étonnant qu'au bout de si peu d'années il ait pu écrire d'aussi jolis vers que ceux qu'il fit pour une dame en lui envoyant un bouquet pour le *May-day* (1er mai); cette jolie petite pièce ne se compose que de sept quatrains, dont voici le premier :

You that adorn'd the meadows where I rove,
And lost in sorrows linger out my days,
Go, beauteous flowors, go to the nymph I love,
Whilst banish'd here her faithful lover stays.

En tête de son second numéro, Motteux prévient le public qu'il n'insérera dans son journal « rien qui puisse blesser les personnes, offenser la religion ou manquer aux convenances », et il termine son avertissement par ce trait qui trouverait souvent encore son application aujourd'hui : « Toute personne qui voudrait nous faire une communication n'a qu'à nous écrire au café de l'Enfant-Noir, dans Ave Maria Lane, *sans oublier de payer l'affranchissement.* » Chaque numéro comprenait de 26 à 36 pages, avec une ou plusieurs romances accompagnées de musique, et devait coûter un shilling. La deuxième année (428 pages) est dédiée à Charles Montague, l'un des lords de la Trésorerie; en tête on y remarque une vignette (une main tenant un bouquet), avec cette devise : *E pluribus unum.*

Ces deux premiers volumes sont en général bien faits et intéressants; il n'en est pas de même du troisième (258 pages seulement), beaucoup plus médiocre à tous égards.

En 1693, Motteux publia, à Londres, chez R. Bentley, une parodie en français de l'ode de Boileau sur la prise de Namur par Louis XIV, en 1692. Il est curieux d'en citer quelques fragments qui montrent que l'auteur n'avait pas encore oublié sa langue maternelle. C'est d'ailleurs d'une extrême platitude, dans la forme comme pour le fond. Le satirique Boileau accable de louanges le grand roi; Motteux, lui, ridiculise le roi de France et glorifie à outrance Guillaume d'Orange.

Bornons-nous aux spécimens suivants :

BOILEAU.	MOTTEUX.
Quelle douce et sainte ivresse	Grand druide, quelle ivresse
Aujourd'hui me fait la loi?	A ta muse fait la loi?
Chastes nymphes du Permesse,	Quel avorton du Permesse,
N'est-ce pas vous que je vois?	Quelle ode est-ce que je vois?
Accourez, troupe savante;	Cette montagne savante
Des sons que ma lyre enfante	De la souris qu'elle enfante
Ces arbres sont réjouis.	Va régaler nos coteaux;
Marquez-en bien la cadence;	Boileau marque la cadence;
Et vous, vents, faites silence :	Vieux Gaulois, faites silence,
Je vais parler de Louis.	Je vais parler en Despréaux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

BOILEAU.	MOTTEUX.
N'en doute point, c'est lui-même.	C'est Guillaume, c'est lui-même.
Tout brille en lui, tout est roi;	Tout brille en lui, tout est roi;
Dans Bruxelles, Nassau blême,	Dans Versailles Louis blême,
Commence à trembler pour toi.	Commence à trembler pour toi.
(Namur.)	
En vain il voit le Batave,	Il craint de voir le Batave,
Désormais docile esclave,	Au Français, docile esclave,
Rangé sous ses étendards.	Arracher les étendards;
En vain au lion belgique	Il craint le lion belgique,
Il voit l'aigle germanique	Il craint l'aigle germanique,
Uni sous les léopards.	Mais surtout les léopards.

Assurément Motteux n'était pas payé pour aimer beaucoup l'auteur de la révocation de l'édit de Nantes; mais il eût pu s'épargner, en cette circonstance, de bien mauvais vers que personne ne lui demandait, et une plus mauvaise action, qui malheureusement ne fut pas son unique faute en ce genre. De quelque injustice qu'un homme ait à se plaindre, il se rend à jamais méprisable quand il renie et insulte sa patrie.

En 1794, Motteux édita la traduction anglaise de *Rabelais,* par sir Thomas Urquhart. Ce fut lui qui écrivit entièrement l'introduction, qui est devenue quasi classique en Angleterre et dont on fait cas même en France. Nahum Tate, Pittis, Oldys, Drake, composèrent des vers en l'honneur de Rabelais; Motteux lui-même mit à la suite de sa préface une pièce de son cru, qui ne manque vraiment pas d'un certain parfum pantagruélique. Suivant son habitude, d'ailleurs, il eut bien soin de placer son ouvrage sous la protection d'un personnage puissant, lord Russell, créé plus tard comte d'Orford.

A la même époque il fit paraître sa traduction de l'*État présent du Maroc,* publié en français par P. de Saint-Olon, alors ambassadeur de France dans ce pays.

A l'occasion de la mort de la reine Marie, fille de Jacques II et femme de Guillaume III, décédé le 28 décembre 1694, Motteux se hâta de composer un poème de circonstance intitulé *Maria.* Cette pièce, chef-d'œuvre de platitude et de mauvais goût, dépasse de beaucoup sa parodie de l'ode de Boileau. Ses flatteries ne sont pas moins basses que celles qui furent si longtemps prodiguées à Louis XIV, et le taciturne roi d'Angleterre dut sans doute sourire de pitié, s'il lut jamais les vers où Motteux le traitait de « divin Guillaume » et célébrait sa « divine intrépidité ».

La même année, Motteux, qui cultivait également la poésie épigrammatique, écrivit quelques vers, en collaboration avec Nahum Tate, Richardson et d'autres littérateurs, pour tourner en ridicule l'*Athenian Society,* fondée en 1690 par l'auteur-libraire *John Dunton.*

Depuis cinq années que Motteux s'était fait connaître comme auteur, traducteur et éditeur, il n'avait point encore abordé la scène; c'est en 1696 qu'il se risqua, pour la première fois, à affronter le théâtre qui,

© 2007 Lyon — Editions « Les personnages du temps » — editions.arpa@free.fr

plus que ses autres productions, devait lui donner, sinon la gloire, du moins quelque réputation. Outre des prologues, épilogues et autres accessoires des pièces anglaises, il n'a pas composé moins de dix-sept ouvrages dramatiques, dont quelques-uns obtinrent vraiment du succès. A notre grand regret, il nous faut ici abréger beaucoup l'excellent travail de M. Henri Van Laun : le défaut d'espace ne nous permet pas de tout reproduire et bien des détails, précieux pour les lecteurs anglais, sont d'une moindre importance pour nous autres Français. Pour ne rien omettre d'utile cependant, nous allons citer toutes ces pièces, dans leur ordre de production, en résumant, à chaque article, les indications vraiment nécessaires, qu'on ne saurait se dispenser de donner, sous peine d'être incomplet.

1° *Love's a Jest;* comédie en cinq actes (in-4°), représentée, en 1696 au théâtre de Lincoln's Inn Fields.

Cette pièce, dédiée au lord Charles Clifford, de Lanesborough, en termes assez bas suivant l'usage d'alors, fut publiée avec une longue préface où l'auteur constatait son succès, en remerciant le public anglais de sa bienveillance envers un étranger. Il déclarait qu'il aurait bien fait quelques emprunts aux auteurs de son pays; mais Molière et les autres dramaturges ayant été déjà fort exploités, il n'y avait plus rien trouvé à prendre. Aussi a-t-il préféré s'adresser aux Italiens et leur emprunter deux ou trois scènes. Motteux émet ensuite cette opinion, qui contredit ce qui précède et qui semble au moins fort surprenante de la part d'un Français d'origine, c'est que si les auteurs anglais ont fait des emprunts aux nôtres, c'est moins par pauvreté d'imagination que par paresse, « car, dit-il avec Thomas Shadwell, notre bon naturel national (anglais) prend tout le clinquant français pour bon argent comptant, toutes les sottises françaises pour du véritable esprit ». Cette appréciation de Motteux est aussi mal fondée que ces vers de son épilogue, adressés aux « généreux Bretons », et dans lesquels il sollicite les applaudissements des dames « parce qu'il a constamment épargné leur pudeur ». Or, comme le fait très bien remarquer M. H. Van Laun, la pièce est fort libre et contient notamment deux chansons on ne peut plus licencieuses. L'intrigue de la comédie est assez plaisante, burlesque parfois; un des personnages se déguise en femme de chambre pour avoir accès près d'une jeune fille; on peut imaginer d'ici à quel libertinage a dû se livrer l'auteur sur une pareille donnée.

2° *The Loves of Mars and Venus,* pièce en trois actes et en musique, dédiée au colonel Codrington, 1696 (in-4°). Par une de ces singularités qu'on ne rencontre guère que dans le théâtre anglais, cette pièce fut représentée avec la comédie de Ravenscroft intitulée : *Anatomist, or the Shaw Doctor,* mais de telle façon qu'après chaque acte de l'*Anatomist,* on jouait un acte des *Amours de Mars et de Vénus.* Motteux trouva le

moyen d'y chanter cent fois les louanges de Guillaume III, qu'il ne manque pas de comparer au dieu de la guerre. Il y avait peu d'inconvénients, d'ailleurs, à entremêler les actes de Motteux avec ceux de la comédie de Ravenscroft; les *Amours de Mars et de Vénus* étant une de ces compositions dramatiques fort usitées sur la scène anglaise, jusqu'en 1720, et désignées, de l'autre côté de la Manche, sous le nom de *Masques*. Nous n'avons rien de comparable en France à ces sortes de compositions, que M. Castil-Blaze définit ainsi dans son excellente *Histoire du Théâtre et de l'Opéra* (t. IV, p. 110) : *Masque*, ancienne représentation théâtrale, genre de spectacle d'une pompe extraordinaire et bizarre; ensemble de musique, danses, constructions improvisées, peintures, festins, scènes parlées ou mimées entre des personnages allégoriques accoutrés avec un luxe prodigieux. » Ce mot : *Masque*, que notre mot : *mascarade* ne rendrait que très imparfaitement, désigne donc quelque chose qui n'est ni le ballet, ni la féerie, ni le divertissement de notre théâtre, mais qui est à la fois moins et plus que tout cela. Qu'on nous pardonne cette digression nécessaire pour donner une idée approximative d'un genre théâtral aussi commun en Angleterre qu'inconnu chez nous.

3° *The Novelty, or Every Act a Play,* pièce représentée également à Lincoln's Inn Fields, 1697 (in-4°), n'est pas moins bizarre que la précédente ; elle participe à divers genres et est due à plusieurs auteurs. Ainsi, le premier acte est une courte pastorale intitulée : *Thyrsis,* et écrite par *Oldmixon;* le second acte est une comédie imitée du français et a pour titre : *All without Money;* le troisième, *Hercules*, est un *masque* des plus médiocres ; le quatrième, *The Unfortunate couple,* est une tragédie écrite par *Filmer* et imitée de la tragédie du même auteur : *The Unnatural Brother;* enfin, le cinquième acte, *The Natural Magic,* est une farce dans le goût italien. Cette étrange production fut *arrangée* par *Ravenscroft* et Motteux qui en écrivit la plus grande partie et composa sûrement le prologue et l'épilogue.

4° *Europe's Revels,* intermède musical, 1697 (in-4°), fut composé à l'occasion de la paix de Ryswick, conclue au mois de septembre de cette même année. C'est une sorte de poème en l'honneur de Guillaume III et de l'Angleterre ; il fut débité en guise de prologue, au théâtre de Lincoln's Inn Fields.

5° *The Beauty in distress*, tragédie en cinq actes et en vers blancs, 1698 (in-4°). Cette pièce est mieux conçue que les autres; l'auteur, à l'imitation des Français, s'y est astreint à la règle des trois unités de temps, de lieu et d'action ; elle paraît avoir eu beaucoup de succès. Motteux la dédia à l'honorable Henry Heveningham, gentilhomme d'une ancienne famille de Norfolk ; il parle de son soin à observer la plus stricte moralité, ce qui ne cadre guère avec le ton de plusieurs de ses pièces, et il fait allusion à sa « triste fortune », ce qui indiquerait qu'il

n'était pas alors trop bien dans ses affaires. Cette conjecture est d'autant plus vraisemblable que, dans les *Poems on State Affairs* (London, 1703, t. II, p. 251), on trouve *A Dialogue between Motteux and Patron Heveningham*, satire dans laquelle notre auteur joue tout à fait le rôle d'un pauvre diable. Répétons que la plupart des dédicaces de Motteux sont toujours extrêmement humbles et sentent la mendicité.

6° *The Island Princess,* opéra, 1699 (in-4°), est tiré de la pièce du même nom composée par *Beaumont* et *Fletcher*. Cet opéra, dont la musique fut faite par *Purcell, Clarke* et *Leveridge,* fut joué à Drury Lane. On ne dit pas si Motteux et ses musiciens furent très applaudis.

7° *The Four Seasons,* intermède musical, 1699 (in-4°), fut ajouté par Motteux à l'opéra précédent. — Tout cela, suivant M. Van Laun, est au-dessous du médiocre et l'on peut à peine croire aujourd'hui qu'on ait présenté de pareilles pauvretés au public.

8° *Acis and Galatea,* masque, 1701 (in-8°), joué d'abord à Drury Lane, puis à Lincoln's Inn Fields, est tiré du treizième livre des *Métamorphoses* d'Ovide. Certaines scènes de cette pièce, dont la musique fut composée par *John Eccles*, sont plus que licencieuses.

9° *Britain's Happiness*, intermède musical, 1704 (in-4°), fut composé dans le but de servir de prologue à un opéra, qui ne fut peut-être jamais terminé, qui devait s'appeler : *The Loves of Europe,* et dont chaque acte devait représenter la manière de courtiser les dames, chez les diverses nations européennes.

10° *Arsinoë, queen of Cyprus,* opéra, 1705 (in-4°) ; quoique simplement traduit de l'italien, cet opéra semble avoir eu beaucoup de succès ; on le joua quinze fois de suite, ce qui était rare alors. — Quand on le reprit, deux ans après, il fut interprété par des chanteurs italiens et anglais, qui chantèrent leurs parties chacun dans sa propre langue !

11° *The Amorous Miser, or the Younger the Wiser,* comédie en trois actes, 1705 (in-4°), repose sur cette donnée assez commune : un vieil avare, Pedro, veut épouser une dame, dont son fils Frédéric est amoureux ; il stipule un dédit de 20,000 couronnes au cas où lui, Pedro, viendrait à rompre le contrat ; grâce au concours du valet Diego, qui éprouve singulièrement la patience de l'avare, on amène ce dernier à consentir au mariage de la dame avec Frédéric. — Dans son épilogue, Motteux se dépite contre le goût du jour qui semble se complaire aux bouffonneries italiennes.

« Il n'en était pas ainsi, dit-il, au temps de Ben-Jonson et de Shakespeare, qui vivaient à une époque où l'humour anglais pouvait seul plaire aux cœurs anglais. »

12° *The Temple of Love,* opéra pastoral, 1706 (in-4°). Malgré ses récriminations contre l'*Italian Squeak,* Motteux traduisit de l'italien même cet opéra qui fut représenté à Haymarket, en mars 1706 ; il ne

s'en trouva pas plus mal d'ailleurs, car cette production paraît avoir été bien accueillie.

13° *Thomyris, queen of Scythia*, opéra, 1707 (in-4°), composé sur de la musique italienne, fut représenté à Drury Lane ; certaines parties ont été traduites en italien et il est fort possible que, comme *Arsinoë*, cette pièce ait été interprétée à la fois dans les deux langues.

14° *Farewell Folly, or the Younger the Wiser,* comédie, 1707 (in-4°) ; cette pièce n'est guère qu'une transformation, un développement de *The Amorous Miser*, dont il est question plus haut. L'auteur y intercala des couplets et l'intermède musical suivant :

15° *The Mountebank, or the Humours of the Fair,* 1707 (in-4°), petite pièce fort licencieuse due à ce « charlatan », dont M. Van Laun fait cependant un certain cas, car il contient des caractères vraiment neufs ; l'un des personnages, Mimic, paraphrase d'une manière remarquable la pièce de Shakespeare, *All the World's a Stage.*

16° *Love's Triumph,* opéra, 1708 (in-4°), joué à Haymarket, est une adaptation libre d'un opéra italien et ne vaut ni plus ni moins que la plupart de ces sortes de translations. Il est dédié à Thomas Frankland, directeur général des postes, et par conséquent le grand chef de Motteux qui avait un emploi dans ce service. Il est probable que notre auteur se trouvait alors assez à l'aise, car, contrairement à ses précédentes dédicaces, celle-ci est empreinte d'un ton d'indépendance qui n'était point ordinaire à Motteux.

17° *Love dragoon'd* est une farce sans importance, qui ne paraît pas avoir été imprimée et sur laquelle ni M. Van Laun ni Baker ne donnent de renseignements précis ; il semble même douteux qu'elle ait été représentée.

Tel est dans son ensemble le théâtre d'Antoine Motteux ; il eût assurément mieux valu pour lui qu'il produisît moins et qu'il fît mieux ; car, hormis quelques érudits comme M. H. Van Laun, qui se souvient aujourd'hui de Motteux, auteur dramatique, même en Angleterre ? — Le moindre reproche qu'on puisse lui adresser, c'est de manquer d'originalité ; d'après son propre aveu, il ne se gênait guère pour emprunter, imiter, traduire ou adapter. Ce fut cependant un homme laborieux, ou qui devait avoir le travail bien facile, pour avoir pu composer tant d'ouvrages, au milieu des occupations que lui donnaient sa place et son commerce. Nous n'avons point, en effet, cité tous les écrits de Motteux ; on connaît encore de lui les productions suivantes :

Une traduction des quatrième et cinquième livres de Rabelais, *Pantagruel's Voyage to the Oracle of the Bottle* (with the Pantagruelian prognostication, other pieces of the author, and his historical letters), Londres, 1708. Comme pour la traduction d'Urquhart, dont on a déjà

parlé, Motteux a écrit une préface et des notes dont les éditeurs français de Rabelais n'ont pas dédaigné de faire usage.

En 1712, il fit paraître : *A Poem in Praise of Tea*, qui n'est pas sans mérite, et dans lequel il affirme son amour pour le thé, au détriment du café auquel il déclare renoncer.

Suivant *Lownde*, Motteux aurait participé à la traduction anglaise du Dictionnaire de Bayle et à celle des *Essais* de Montaigne; mais cela n'est pas prouvé.

Enfin, on lui doit une *Ode in Praise of Kent*, qui parut en 1719, un an après sa mort, et, comme nous l'avons dit, bon nombre de prologues, épilogues et autres poésies, disséminés dans maints recueils et dont on ne connaîtra sans doute jamais le chiffre exact.

Mais ce qui, plus que tous ses autres ouvrages, contribuera à faire vivre longtemps encore en Angleterre le souvenir d'Antoine Motteux, c'est sa belle et excellente traduction du *Don Quichotte*, de Cervantes, traduction bien supérieure à celles de *Thomas Shelton* et de *Stevens* et que n'ont pu faire oublier ni celle de *Ch. Jarvis*, ni même celle de *T. Smollett*. — La traduction de Motteux, dont la première édition parut en 1701, a été plusieurs fois réimprimée; toujours avec succès, et, aujourd'hui encore, c'est elle que les éditeurs anglais ont préférée à tous les autres pour leur belle réédition de *Don Quixote*.

Nous avons peu de chose à dire maintenant de Motteux, et ce qui nous reste à résumer n'a plus trait à l'homme de lettres, mais seulement à l'homme privé.

Arrivé en Angleterre, en 1685, âgé de vingt-cinq ans, il paraît s'être fort peu soucié de ses compagnons d'exil; il ne les fréquentait guère et n'allait sans doute pas au café de l'Arc-en-Ciel, dans Marylebone, lieu où se réunissaient ordinairement les réfugiés ; il préférait fréquenter les Anglais, sans doute parce qu'ils pouvaient lui être plus utiles. En 1696, quand il donna sa première comédie, *Love's a Jest*, où il parle peu révérencieusement des femmes et du mariage, il était encore célibataire. Il ne dut pas tarder à se marier, car il fit baptiser, le 3 octobre 1705, son premier fils, qu'il nomma *Antoine;* cinq ans plus tard, le 13 avril 1710, il en fit baptiser un autre sous le nom de *François*. — Les frères et les enfants de notre auteur laissèrent des descendants établis en Angleterre pendant tout le XVIIIe siècle; en 1819, on connaissait encore un personnage nommé John Motteux, résidant dans le comté de Norfolk. Depuis cette époque, on ne cite personne ayant porté ce nom dans la Grande-Bretagne, et fort probablement cette famille est aujourd'hui complètement éteinte.

Les rares biographes qui ont consacré quelques lignes à Pierre-Antoine Motteux s'accordent à lui attribuer une fortune considérable,

mais sans rien avancer à l'appui de leur dire ; — cette assertion n'est point accueillie par M. Van Laun qui démontre clairement que, pendant de longues années au moins, Motteux était dans une situation assez précaire. Plusieurs passages de sa correspondance, le ton souvent suppliant de ses dédicaces, les appointements peu élevés de son emploi à la poste (1,200 à 1,500 fr. au plus), ses nombreuses démarches comme marchand, expert, commissionnaire de ventes, semblent, à notre avis, confirmer pleinement cette opinion. — Tout au plus est-il permis de penser que, dans les dernières années de sa vie, Motteux était à l'abri du besoin ; mais rien n'indique qu'il eût réellement ce qu'on appelle de la fortune. Ajoutons que ses habitudes de débauche devaient contribuer singulièrement aussi à diminuer ses ressources et son bien-être.

Nous touchons ici un point scabreux de la vie privée de Motteux qui, ne respectant ni son âge ni son titre de père de famille, ne craignait pas de s'adonner à d'ignobles plaisirs. Il était d'ailleurs en cela conséquent avec ses principes, et l'on ne saurait s'étonner de rencontrer ces coupables faiblesses chez un auteur dont les ouvrages sont empreints, pour la plupart, de licence et d'immoralité. Il expia du reste cruellement ces vices par sa déplorable fin, arrivée dans les circonstances suivantes.

Le 18 février 1718, jour anniversaire de sa naissance, Motteux se rendit, vers neuf heures du soir, dans un débit de chocolat de Saint-James. Ayant rencontré une fille nommée Marie Roberts, il se fit conduire avec elle dans une maison mal famée de Star Court, où son cocher le quitta vers onze heures. — A une heure du matin, il avait cessé de vivre, et le chirurgien qu'on envoya chercher pour examiner son cadavre conclut à une mort violente par strangulation. La procédure criminelle ouverte au sujet de cette mort mystérieuse semble n'avoir abouti à aucun résultat.

La matrone, impliquée dans les poursuites avec trois filles et un soldat, soutint que Motteux avait succombé par suite d'excès vénériens et, malgré les constatations médicales maintenant la probabilité d'un crime, tous les inculpés finirent par être relâchés. On paraît avoir cru généralement, en France aussi bien qu'en Angleterre, que Motteux n'avait point été assassiné, mais qu'il avait été victime de ses étranges pratiques ; c'est du moins ce qui résulte de l'épitaphe satirique suivante, composée à l'occasion de son décès :

Ci-gît, qui par pure impuissance,
Faisant un trop puissant effort,
Mourut le jour de sa naissance
En serrant son col par trop fort.

Ainsi mourut, à cinquante-huit ans, Pierre-Antoine Motteux, qui fut enterré, le 22 février 1718, dans l'église Saint-André Undershaft.

« Il écrivit avec autant d'esprit que de facilité, dit M. Henri Van Laun en terminant son intéressant travail ; mais il eût pu mieux vivre et surtout mourir plus honorablement. » Nous sommes complètement de cet avis et, à tous égards, soit comme homme, soit comme auteur, nous ne pensons pas que notre pays ait beaucoup perdu à l'exil volontaire de ce transfuge littéraire.

FERNAND DRUJON.

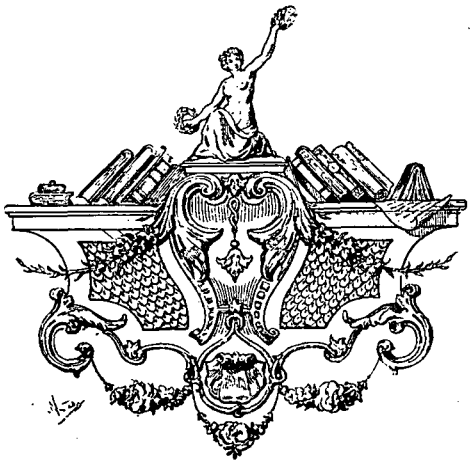



LA

TRAGÉDIE FRANÇAISE

AVANT CORNEILLE

La tragédie française est un fruit naturel de la Renaissance. Dans sa fervente restauration du culte de l'antiquité, celle-ci ne pouvait oublier la tragédie. C'est aux disciples de Ronsard, à Jodelle d'abord, à Grévin, aux frères de la Taille, que revient, un peu après le milieu du XVIe siècle, l'honneur de sa résurrection. Mais la tragédie n'est pour eux qu'une œuvre de collège, un exercice de lettré. Avec Robert Garnier, elle fait un pas de plus. Sans doute, la plupart des œuvres dramatiques ne sont encore que d'étroites et stériles imitations de l'antique, où il ne sut pas introduire l'étude des passions humaines; des fantômes sans action et sans vie, de longues déclamations terminées par une catastrophe, à la façon de Sénèque, dont l'action funeste commence dès lors à se faire sentir sur nos théâtres. Mais du moins il a élargi le champ tragique en joignant à ses pièces tirées de l'histoire grecque, romaine, ou sacrée, une *Bradamante* dont le succès se prolongea assez avant dans le XVIIe siècle, surtout en province, et qui, par le rôle que l'auteur a donné à Charlemagne et l'éloge qu'il y fait à plusieurs reprises de la

France, est en quelque sorte une pièce nationale. Et il l'emporte aussi sur ses prédécesseurs par la force et l'élévation, la régularité du plan, la correction et le rythme du style.

Si quelqu'un semblait propre par son caractère à donner à la tragédie naissante l'action, la vie, le mouvement qui lui manquaient, à jeter de la chair et du sang, des muscles et des nerfs sur cette ombre sans consistance, c'était le turbulent Antoine de Montchrestien, dont l'existence fut remplie d'agitations et traversée d'aventures extraordinaires qui en font le plus invraisemblable des romans de cape et d'épée. Mais, par un contraste qui n'est pas rare, si étrange qu'il paraisse d'abord, le talent de Montchrestien est aussi sage, aussi correct, aussi bien réglé que fut désordonnée sa conduite, et il n'a rien mis dans ses ouvrages de la fougue impétueuse de son caractère, du mouvement furieux qui emporta les actes de sa vie. Arrêtons-nous un moment, toutefois, à ce disciple de Garnier, qui termine le XVIe siècle et commence le suivant. Né quelques années plus tard qu'Alexandre Hardy, vers 1570, il débuta un peu avant lui, et il cessa juste au moment où celui-ci commençait. Toutes ses pièces tiennent entre 1596 et 1602 ou 1603, et de 1603 à 1621, date de sa mort, il fut détourné du théâtre par le cours aventureux de sa carrière.

On doit à Montchrestien cinq tragédies, dont quatre parurent dans l'édition de ses œuvres publiées en 1601, avec une *Bergerie* en prose mêlée de vers, et dont la dernière, *Hector*, ne vit le jour que dans l'édition de 1604, ce qui autorise à en reporter la composition à 1602 ou 1603. Dans ce nombre, il y a deux tragédies tirées de l'histoire sainte : *David* et *Aman*. Toutes présentent le même caractère. Elles sont coulées dans le moule de Garnier. Peu d'action, nulle invention, de longs développements où les beaux vers ne manquent pas, où l'on sent maintes fois un vrai poète, jamais ou presque jamais un poète tragique. L'influence de Sénèque est visible chez lui comme chez son maître. Ses pièces ne sont point divisées en scènes. Dans la *Carthaginoise*, par exemple, — nouvelle édition, « vestue d'un habit neuf et mieux séant », de la *Sophonisbe* qu'il avait publiée isolément d'abord en 1596, — chaque acte ne comprend habituellement qu'une scène suivie de chœurs; seul l'acte III peut passer pour en avoir deux, et il s'ouvre par le monologue d'une Furie : avec Montchrestien, la tragédie continue à être un pur exercice de rhétorique. Il n'apporte aucun élément nouveau; seulement le style a plus de *politesse* et de poésie; c'est par là que, tout en continuant la tradition de Garnier, il diminue l'intervalle qui sépare la tragédie de la Renaissance de notre grande tragédie classique.

On peut prendre l'*Escossaise ou le désastre* comme le type et la plus haute expression du talent de Montchrestien. L'*Escossaise* n'est autre que Marie Stuart, dont les malheurs et le supplice venaient d'émouvoir l'Europe. C'est la première fois que la tragédie abordait un sujet contemporain : il y a là une certaine initiative dont il est juste de lui tenir compte, quoiqu'il faille l'attribuer beaucoup moins à un esprit d'innovation dont il était complètement dépourvu qu'au désir de se concilier les bonnes grâces du roi Jacques Ier, à qui il a dédié sa pièce, et dans les États duquel il s'était réfugié après avoir tué le baron de Gourville. Les cinq actes de l'*Escossaise* ne sont que cinq longues scènes, suivies de stances. Le premier se passe entièrement entre la reine Élisabeth,

qui penche à la clémence, et un conseiller qui l'exhorte à se montrer impitoyable; le deuxième, entre Élisabeth et le chœur des États. Le troisième est rempli en grande partie par une lamentation de Marie Stuart, qui comprend plus de trois cent vingt-cinq vers, et le dernier par le long gémissement du maître d'hôtel sur la mort de la reine et par le récit du messager aux *dolentes damoiselles*.

On se rendra aisément compte par là de la lenteur et de la monotonie de cette pièce, où la tragédie est réduite à sa plus simple expression. Mais les images poétiques et même les beaux vers y abondent, surtout dans les chœurs. Ceux du premier acte, qui chantent en stances harmonieuses les délices du siècle d'or, et du cinquième, qui célèbrent et pleurent Marie Stuart en vers pathétiques et gracieux, dénotent un vrai poète lyrique. Ces stances ou ces chœurs, empruntés à la tragédie antique, persisteront longtemps encore, malgré quelques intermittences, dans la tragédie française : dans Tristan l'Hermite, dans Mairet, dans Rotrou, dans Scudéry, dans Corneille, où les strophes de Rodrigue et de Polyeucte ne sont nullement une innovation, mais, au contraire, une tradition déjà vieille; je ne dis pas dans Racine, chez qui les chœurs d'*Esther* et d'*Athalie* sont tellement en situation et commandés par le sujet qu'il serait absurde d'y voir un retour aux vieux usages.

Une autre observation que nous a suggérée pour la première fois la lecture de Montchrestien, c'est que les longues et interminables tirades y sont à peu près invariablement suivies d'un dialogue rapide et pressé où les interlocuteurs se répondent vers pour vers. Nous avons fait très souvent encore la même remarque en lisant les successeurs de Montchrestien, et il en est résulté pour nous la conviction qu'il y avait là un procédé traditionnel; mais ce qui n'était qu'une sorte de formule et de recette a été transformé par le génie de Corneille et élevé à une hauteur qui ne permet pas d'y voir autre chose que les plus sublimes inspirations du génie tragique.

La dernière tragédie de Montchrestien, celle qui appartient aux premières années du XVIIe siècle, *Hector,* est d'un style très inférieur à l'*Escossaise;* mais l'action en est moins nulle, et quoique la division matérielle en scènes n'y existe toujours pas, néanmoins on pourrait en établir plusieurs par acte. L'entrevue d'Hector avec Andromaque, qui s'efforce de le retenir au moment où il va affronter le combat fatal, et avec le petit Astyanax, contient de très beaux et très pathétiques passages. C'est d'ailleurs toujours le même système : longues conversations, chœurs, songe, récit final de la catastrophe.

La tragédie classique, telle qu'elle avait été esquissée par Jodelle, Garnier, Montchrestien, devait trouver son cadre naturel et sa forme définitive au XVIIe siècle. Mais celui qui ouvre cette période et qui en remplit presque à lui seul les vingt premières années, Alexandre Hardy, rompit pourtant tout d'abord avec la tradition fidèlement suivie depuis cinquante ans et entra dans une voie plus libre. Faut-il, comme on l'a fait plus d'une fois, le qualifier de révolutionnaire? Ce serait excessif, car la tradition était de bien fraîche date, et Hardy paraît avoir été guidé surtout par le désir et le besoin de faire vite. Les libertés qu'il prend sont surtout celles de l'improvisateur. Il n'a pas de système, il a plutôt des tendances, qui ne s'accusent pas seulement, il est vrai, dans ses ouvrages, mais qu'il formule dans ses préfaces, où il plaide pour les libertés de la

langue et où il répond aux critiques qui ont blâmé les licences de ses tragédies. Je le soupçonne seulement de n'avoir pensé à ces théories qu'après coup et pour se défendre. Il s'y étend peu, d'ailleurs, et c'est uniquement d'après ses œuvres qu'il faut le juger.

Si Hardy fut, comme le présente M. Nisard dans son *Histoire de la littérature française*, le chef d'une sorte d'insurrection contre la tragédie savante de la Renaissance, il le fut assurément sans trop y songer, sans aucune préméditation de se poser en chef d'école. C'était tout simplement un fournisseur dramatique qui s'était mis aux gages des comédiens dans des conditions de quasi domesticité[1] et qui alimentait leur théâtre en fabricant, suivant leurs convenances et leurs besoins, tout ce qui concernait son état. Comme il fallait aller vite, il prenait son bien partout, et n'avait guère le temps de se préoccuper ni des règles, ni de l'art, ni du style, moins encore de la postérité; et comme il s'agissait, en première ligne, de plaire au public et d'attirer les spectateurs, la tragédie de collège, la déclamation avec chœurs n'étaient plus de mise, et la nécessité qu'il devait sentir avant tout était celle de l'action.

On voit par là que les conditions d'infériorité littéraire où se trouvait placé Hardy n'étaient pas sans compensation. M. Guizot a très bien expliqué comment la fécondité devait être un élément heureux à cette date et comment la variété était peut-être plus nécessaire que le talent même pour fonder le succès d'un art qui s'adresse à la foule[2]. Le premier besoin de la tragédie était d'apprendre le mouvement et la vie : ce fut précisément ce que Hardy lui donna, mais ce qu'elle n'a point conservé.

Nous avons de lui quarante et une pièces, dont il a fait choix entre un beaucoup plus grand nombre d'autres, et qu'il recueillit dans sa vieillesse pour sauver de l'oubli, avec elles, un nom qui serait resté d'autant plus inconnu que les affiches des comédiens ne désignaient jamais l'auteur. S'il faut l'en croire, il n'aurait pas composé moins de cinq cents ouvrages. On lui en attribue généralement six cents; l'hyperbolique Scudéry ne lui en donne pas moins de huit cents, comme l'abbé de Marolles. On ne prête qu'aux riches, et une fois en si beau chemin, il n'en coûte rien de faire un pas de plus. Sur ce point, chacun a lutté d'exagération, comme pour Lope de Vega. Il écrivait une pièce en huit jours, dit Fontenelle; en trois, enchérit Gabriel Guéret, dont la phrase semble même indiquer nettement qu'il suffisait de ces trois jours non seulement pour la composition de l'ouvrage, mais pour qu'il arrivât à la représentation[3]. Guéret ajoute que bien souvent deux mille vers ne lui coûtaient que vingt-quatre heures, et Théophile, Gascon de naissance et poète, c'est-à-dire doublement Gascon, avait dit mieux encore, car selon lui il poussait quatre milliers de vers « tout d'une haleine ».

Tenons-nous-en aux quarante et une pièces qu'il a triées pour nous[4] : les

1. Voir *le Page disgracié*, de Tristan l'Hermite.

2. *Corneille et son temps*, un vol. in-8°, p. 137.

3. *Guerre des auteurs*, p. 61-2. Fontenelle, *Histoire du Théâtre français*.

4. Trente-quatre seulement, en ne comptant que pour une seule les *huit journées* de *Théagène et Chariclée*. — Six vol. in-8°. 1624-8.

titres mêmes de la plupart des autres ont péri. D'après un passage de la préface de son tome II, interprété à la lettre, nous conjecturons qu'il avait commencé à travailler pour le théâtre ou à se faire connaître, vers 1595; mais la première pièce qu'il ait recueillie: *les Amours de Théagène et de Chariclée,* est de 1601; les dernières, *Phraarte* et le *Triomphe d'Amour,* sont antérieures de quelques années à la *Mélite* de Corneille, que le vieux poète put voir pourtant avant de mourir.

Le théâtre d'Alexandre Hardy comprend des tragédies et des tragi-comédies en vers alexandrins, des pastorales en vers de dix syllabes. Il a emprunté ses sujets en grande partie à l'antiquité, parfois aux traditions et aux écrivains modernes. Tout lui est bon : il met à contribution Héliodore, Camerarius, Cervantes, du Rosset, Montemayor, aussi bien qu'Euripide, Plutarque et Lucien. Il ne connaît pas la division en scènes et se borne, comme ses prédécesseurs du siècle précédent, à diviser ses pièces en cinq actes. On y trouve tout ce qui peut en faire un des ancêtres plus ou moins inconscients du drame moderne, dont il a d'avance la plupart des libertés, littéraires ou morales : le mélange des genres et des tons dans la plupart de ses ouvrages ; la tragédie bourgeoise, par exemple, en *Scedase* ou l'*Hospitalité violée;* l'audace des situations, le mépris des règles posées par la Renaissance dans ses imitations de l'antiquité, mais qui n'avaient pas encore reçu leur formule définitive et leur consécration en quelque sorte officielle des mains de l'Académie.

Les *Amours de Théagène et Chariclée* ne comprennent pas moins de huit journées, chacune de cinq actes, qui déroulent tout simplement, à la façon d'une chronique, les aventures des deux amants dans l'ordre où il les a trouvées. La *Gigantomachie*, imitée en partie de Claudien et en partie de l'invention de Hardy, met en scène les combats des Titans et des Dieux, suivis du mariage d'Hercule avec Hébé, et va de la terre à l'Olympe, des antres de Lemnos aux enfers. La conception de ce *poème dramatique*, comme il l'appelle, faute de pouvoir lui donner un nom plus précis, fait songer à celles d'Homère et d'Eschyle : il n'y manque guère que le génie, mais il y manque absolument, comme à toutes les autres pièces de Hardy.

Il faut bien l'avouer, s'il a tout naturellement le système dramatique de ses contemporains Shakespeare et Lope de Vega, il n'en a que cela. Les libertés qu'il prend n'aboutissent pas chez lui comme chez eux à des beautés éclatantes et ne se justifient point par leurs résultats. Sous ses coups de brosse hâtifs et gauches on ne voit jamais naître une de ces grandes peintures à fresque où les caractères et les passions sont si largement peints. Ses licences dramatiques semblent n'avoir pour cause que la rapidité de son improvisation, le besoin d'écarter toutes les entraves et de se mettre à l'aise, — comme ses licences morales, la crudité des situations et du style, dénotent plus de grossièreté que de hardiesse. Les unes et les autres restent généralement stériles. Bref, ses pièces ne sont que des ébauches, où le temps, et la force de patience et l'art lui font également défaut pour tirer un parti sérieux des éléments qu'il a entre les mains, et son *déréglement* n'est pas du tout un principe qu'il pose, mais, au contraire, une insouciance de tous les principes.

On aurait tort de croire pourtant que Hardy fût absolument sans mérite. Son long succès s'explique par un certain nombre de qualités qu'il faut savoir

reconnaître et retrouver sous la rouille du temps, en se reportant à l'époque et en se rangeant, en imagination, parmi les spectateurs de l'Hôtel de Bourgogne. Quelques-unes de ses pièces, comme la *Marianne* et *Alexandre,* sont régulières et assez bien conduites. Ses plans, souvent informes ou extravagants, dénotent du moins un véritable tempérament dramatique, par l'instinct des situations, de l'effet, du coup de théâtre. Son style, fruste, négligé, plein de termes vieillis et de tours surannés, où la trivialité alterne avec le faux goût, la platitude avec la déclamation emphatique, a pourtant des accès de poésie et comme des éclaircies où il se dégage du lourd brouillard qui l'obscurcit d'ordinaire. Il ignore l'art de varier le ton de ses personnages, d'exprimer nettement, de conduire avec adresse et de tirer habilement parti; mais il a un sens qui supplée quelquefois à tous les autres sur la scène et auquel rien ne peut suppléer : le sens de l'action. Il la débarrasse de tout ce qui pourrait en entraver la marche, entre autres des chœurs, qui étaient la règle chez les tragiques précédents, et qui ne sont plus chez lui que l'exception. Si nous trouvons ses pièces ennuyeuses à la lecture, malgré toutes les libertés qu'elles prennent, il faut bien se dire qu'il n'en pouvait être de même pour les gens que ne rebutaient point les scories du style; pour des contemporains tout enivrés du théâtre naissant, et qui voyaient l'action, dans ses alternatives et ses péripéties, échauffée par le jeu des comédiens, se réaliser à leurs yeux.

Bien que le théâtre de Hardy — dont les divers volumes ont paru chez des libraires différents et dont le quatrième est même daté de Rouen, tandis que les autres sont de Paris — n'ait jamais été réimprimé dans son ensemble, et bien qu'il ait survécu de huit ans à sa dernière pièce connue et assisté à l'avènement de Rotrou, de du Ryer, de Mairet, de Corneille même, il ne tomba pas en discrédit aussitôt après sa mort. On voit par la *Comédie des comédiens* qu'on le jouait encore couramment en 1635 et que ses pièces continuaient à constituer le répertoire habituel des troupes ambulantes. Il est vrai que la *Comédie des comédiens* est de Scudéry, et que Scudéry, dont la fertilité, ironiquement célébrée par Boileau, devait s'incliner avec admiration devant la fécondité bien autrement prodigieuse du vieux poète, prend en toute occasion sa défense, le proclame son maître et le traite de grand homme. Je ne parle pas de Claveret, qui oppose tout simplement Hardy à Corneille. Sarasin ne l'a pas traité avec moins de considération : il lui reconnaît la gloire d'avoir « véritablement tiré la tragédie du milieu des rues et des échafauds des carrefours », et, après avoir appuyé sur la façon cavalière dont il traite l'unité de lieu, il ajoute : « Ce défaut ne mourut pas avec lui, non plus que la réputation de ses ouvrages. »

Pendant que Hardy occupait les théâtres, quelques auteurs subalternes se faisaient jouer à côté de lui, comme Nicolas Chrétien, sieur des Croix, et Billard, sieur de Courgenay. Parmi ses huit tragédies, Billard a eu du moins le mérite, à défaut d'autres, d'en consacrer trois à des sujets nationaux : *Mérovée, Gaston de Foix,* et surtout *Henri le Grand*, où il mit en scène l'assassinat du Béarnais l'année même de sa mort (1610), ce qui prouve tout au moins une singulière facilité de travail. Billard a tous les défauts de l'école de Garnier : il prodigue les monologues, les dissertations, les récits, les chœurs. Ses personnages se livrent à de longs discours, ou engagent entre eux des discussions oiseuses, qui suspendent sans cesse la marche de l'action. Nous avons des

chœurs de seigneurs, de pages, de Parisiens, de membres du Parlement et de maréchaux de France, et le chœur des pages, qui s'associent au jeune Dauphin pour maudire l'étude en termes énergiquement expressifs. Billard mêle aux vieilles formules des traits de vérité familière. Il fait ouvrir la pièce par un long soliloque de Satan, mais il fait parler les pages en pages, le jeune Dauphin à la fois en prince et en enfant. Sous son acoutrement gothique, çà et là un certain instinct du drame se fait jour, comme si, en dépit des conventions adoptées, ce sujet tout moderne, tout palpitant, brisait l'attirail dont il se garrotte. *Henri le Grand* est une pièce sans art, mais non sans intérêt, ni même sans un certain talent.

Les tentatives de Billard n'étaient point les premières dans le sens d'une tragédie nationale. Sans parler de l *Escossaise,* de Montchrestien, où la France demeurait visible au dernier plan, l'assassinat du duc de Guise avait inspiré à Pierre Mathieu, en 1589, une tragédie en vers détestables : la *Guisiade*, et à Nérée, en 1607, le *Triomphe de la Ligue*, où, malgré la barbarie des anagrammes sous lesquelles se déguisent les noms des personnages, on ne saurait méconnaître quelque mérite littéraire, des pensées mâles, exprimées avec vigueur, — et dont Racine ne paraît pas avoir dédaigné, dans son *Athalie*, d'imiter deux ou trois passages [1]. D'une valeur très inégale et conçue dans un esprit tout différent, ces ouvrages, qui n'étaient point destinés à la scène et n'y ont jamais paru, n'en étaient pas moins des tentatives intéressantes dans le genre du drame national, comme il n'a jamais entièrement cessé de s'en produire, sans que, par malheur, aucune d'elles ait obtenu l'un de ces succès décisifs qui entraînent les imitateurs et déterminent un courant. Ainsi encore, l'année qui suivit *Henri le Grand,* on vit paraître une *Jeanne d'Arques* (*sic*), par un auteur anonyme, dont le style se rapproche des Mystères, — et en 1614, la *Clotilde*, de Jean Prévost, pièce sans aucune valeur, qui met en scène la femme de Clovis, mais en choisissant dans sa biographie un fait inconnu, d'un intérêt purement local pour les habitants de Saint-Léonard, qui lui avaient fait une *commande* comme l'auteur l'explique naïvement lui-même dans son *argument.*

Pierre Brinon était un Normand, aussi bien que le sieur des Croix et Montchrestien : déjà cette race se signalait au théâtre, tandis que Pierre Corneille grandissait, en attendant son frère Thomas, et sans parler de Boisrobert et de Scudéry.

Il a laissé trois pièces qui mériteraient de n'être pas aussi complètement oubliées. Mais les seules qui se rattachent à notre sujet : *Baptiste ou la Calomnie* (1613), et *Jephté ou le Vœu* (1614), en sept actes, sont de pures et simples traductions du latin de Buchanan, qui n'ont sans doute jamais été jouées. Sans quoi, nous n'aurions pas manqué de leur faire la place méritée par le talent poétique de Brinon, qu'on peut comparer à celui de son compatriote et ami Montchrestien.

Le *Pyrame et Thisbé*, de Théophile (1617), est réellement la première qui élève le théâtre au-dessus de Hardy et qui jette un rayon dans cette nuit confuse où s'agite la tragédie au berceau. Suivant l'abbé de Marolles et Ch. Sorel,

1. Voir la *Bibliothèque du Théâtre français,* de La Vallière, t. Ier, p. 401.

ce fut avec les *Bergeries* de Racan, la *Silvie* de Mairet, puis l'*Amarante* de Gombauld, l'une des œuvres qui commencèrent à ébranler par comparaison la renommée et le succès du vieux poète, bien que Théophile fût un de ses admirateurs.

Tout en portant le cachet d'une œuvre de jeunesse, composée peut-être plusieurs années avant celle où elle semble avoir paru, d'un art très imparfait et d'un goût fort peu sûr, elle offre néanmoins assez de qualités brillantes pour expliquer l'effet qu'elle produisit. Les contemporains ne pouvaient être choqués comme nous de la conduite lente et gauche de cette tragédie, dont tous les personnages défilent sur la scène deux par deux, chacun avec son confident ou sa suivante, et échangent de longues conversations, abondantes en maximes, où ils dévoilent ingénument leur caractère. Le poète se préoccupe peu des nuances. Le roi de Babylone expose ses idées avec la tranquille assurance d'un despote oriental qui se croit au-dessus de l'humanité et de ses lois ; mais du moins il n'y a rien là qui choque l'histoire, au contraire, ni Narcisse ni Mathan ne font plus de façons avec Néron et Athalie que Syllar avec le roi, quoiqu'ils parlent en plus beaux vers. Leur morale est la même :

Dès qu'on leur est suspect, on n'est plus innocent,

dit Mathan en parlant des souverains. Et c'est absolument ce que dit aussi, en d'autres termes, celui de *Pyrame et Thisbé* à son confident Syllar, qui, après avoir tenté une représentation timide, finit par abonder dans son sens :

Car déplaire à son roy, c'est avoir fait un crime.

Thisbé est fort dégourdie. Dérangée dans sa rêverie amoureuse par sa nourrice Bersiane, elle la rabroue rudement, en la traitant de *fantôme*, de *vieux spectre d'ossements :*

Mon innocente humeur se moque de vos soins;
J'en suis esmue autant que du bruit d'une feuille,
Car je vis sans reproche.

A quoi la pauvre vieille répond, sur un vrai ton de nourrice et avec un anachronisme réjouissant :

Hé! le bon Dieu le veuille!

Mais Juliette n'a pas beaucoup plus de retenue, et l'on serait même tenté de croire quelquefois que Théophile s'est souvenu de la tragédie de Shakespeare, s'il n'était peu probable qu'il ait pu en avoir connaissance avant son voyage en Angleterre, qui est postérieur de quelques années. Pyrame, du moins, est plus dans son rôle naturel quand, avec la furie de son âge et de sa passion, il dit à son ami Disarque :

Je te hay, si tu es ennemy de mon aise.
Il faut que ton esprit à mon humeur se plaise,
Que tu perdes le soin de censurer mes pleurs...
Je veux que mon amy, sans feinte et sans réserve,
Dedans ma passion me complaise et me serve.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Théophile aime beaucoup ces débats qui rappellent les disputes de l'école et où chacun des interlocuteurs oppose argument à argument, pousse sa pointe et soutient sa thèse. Il s'y substitue aux personnages et c'est en réalité lui qu'on entend parler dans cette série d'amplifications formant autant de petits hors-d'œuvre. Un modèle curieux du genre est la scène (III, 1) où Syllar raisonne son complice, qui hésite et se sent pris de scrupules tardifs, pour le décider à frapper Pyrame. Parmi les arguments de tout genre qu'il emploie, il en est qui sentent le *libertin*. Il a menacé Deuxis de la vengeance du roi, qui saura l'atteindre partout, et comme celui-ci, moins accommodant que les assassins de *Macbeth*, répond qu'il préfère la mort à une vie honteuse bourrelée de remords, car il ira jouir d'un bienheureux repos aux champs Élysées, Syllar — j'allais dire Théophile — lui répond :

> Qu'on soit bien dans ce règne où Pluton tient sa cour,
> C'est un conte; il n'est rien de si beau que le jour.
> Le moindre chien vivant vaut mieux que cent cohortes
> De tigres, de lions ou de panthères mortes.

Quoique ce raisonnement soit à sa place dans la bouche où il le met, il est à craindre que Théophile ne l'ait développé avec une secrète complaisance, rendue suspecte par ses opinions connues, comme plus tard Cyrano de Bergerac, non moins suspect, fut accusé d'avoir prêté à Séjanus sa propre impiété dans *la Mort d'Agrippine*. Enfin lorsque le débat a reçu tous les développements réglés d'avance par le poète et qu'il y a épuisé toute sa provision d'arguments pour et contre, le complice se déclare subitement converti au moment où Syllar fait miroiter à ses yeux la riche récompense qu'il peut espérer, et le poète prend prétexte de là pour une nouvelle tirade sur l'or et sur la pauvreté :

> L'or, ce métal sorcier, corrompt tout par ses charmes...
> L'argent purge le crime et nous guérit de tout.

C'est ainsi qu'il procède toujours : par morceaux. Théophile est un poète, mais ce n'est pas un poète dramatique; il l'a reconnu et proclamé lui-même en parlant plus tard du *martyre* que lui avait causé ce « travail importun[1]. » *Pyrame et Thisbé* est un poème dialogué où l'auteur, s'exprimant par la bouche de ses personnages, cherche moins à les faire parler d'une façon vraie et naturelle que d'une façon brillante. Les *concetti* fourmillent. En empruntant le sujet de sa pièce à l'ouvrage de Gongora qui porte le même titre, Théophile lui avait également emprunté son style, autant du moins que le pouvait supporter la clarté naturelle de la langue française. On s'explique à la fois, par cette transposition en tragédie d'un poème — et d'un poème de Gongora — la forme peu dramatique de la pièce et les faux brillants dont elle est remplie. On a cité des milliers de fois les deux vers sur le poignard qui rougit de s'être lâchement souillé du sang de son maître. Il y en a bien d'autres du même goût:

> Voyez comme ce marbre est fendu de pitié,
> Et qu'à nostre douleur le sein de ces murailles,
> Pour recéler nos feux, s'entr'ouvre les entrailles.

1. *Élégie d'une dame.*

Même dans leurs conversations furtives, les deux amants font assaut d'esprit, d'ingénieuses pensées et de développements pittoresques.

Le dernier acte se compose en entier de deux monologues : un de Pyrame, qui a cent soixante-dix vers; l'autre de Thisbé, qui en a cent vingt; et l'acte précédent se terminait déjà de même, ce qui donne, pour conclure la pièce, une suite ininterrompue de trois monologues, formant un total d'environ trois cent vingt vers. Malgré ces gaucheries, Théophile ne manque point, par endroits, d'un certain instinct dramatique. Dans son allure sentencieuse, *Pyrame et Thisbé* a une verve juvénile qui se traduit surtout par un souffle ardent de poésie amoureuse et sensuelle. Le grand Corneille, en écrivant sa part de *Psyché,* s'est ressouvenu des vers où le jeune amant déclare à sa maîtresse qu'il est jaloux de tout ce qui la touche. L'invocation de Thisbé, venant au rendez-vous, à la lune, mère de l'ombre; au ruisseau, qu'elle prie d'abord de redoubler le bruit de son cours pour couvrir ses amoureux propos, puis de l'assourdir, pour ne point éveiller les Nymphes; enfin à l'Écho, qu'elle charge de porter à son ami un reproche pour son retardement; celle de Pyrame à la belle nuit, à la nuit douce et paisible qui vaut mieux pour lui que le plus beau jour, et les longues lamentations de tous deux, sur le corps l'un de l'autre, sont comme marquetées de beaux vers, au milieu de leurs traits de mauvais goût, et le dénouement, mis en scène avec un art insuffisant, n'en est pas moins d'une expression souvent très pathétique.

Ajoutons que ces deux monologues, le premier surtout, répondaient à une mode du temps. M. Saint-Marc Girardin a remarqué avec justesse que les lamentations d'un amant sur le tombeau de sa maîtresse morte ou qu'il croit morte sont un des lieux communs de notre théâtre au commencement du XVIIe siècle. Le long monologue de Pyrame est peut-être le premier exemple, certainement l'un des plus brillants, de ces *tombeaux* qu'on verra reparaître dans Mairet (*la Silvanire*), dans Tristan (*Panthée*), dans Rotrou (*l'Innocente Infidélité, Antigone*), etc., et il resta comme modèle, bien avant qu'on ne pût connaître le *tombeau* de *Roméo et Juliette.*

Deux ou trois ans après, vers 1620, débutait au théâtre un tout jeune auteur grâce auquel la tragédie allait faire un nouveau pas. Jean Mairet composait à seize ans, au sortir du collège, sa tragi-comédie de *Chriséide et Arimant,* tirée de *l'Astrée,* et qui d'ailleurs ne vaut rien, quoiqu'elle représente un progrès notable sur les pièces du vieux Hardy, qui occupait encore la scène; il n'en avait pas dix-huit, lorsqu'il donna *la Silvie,* dont le succès prodigieux et durable fonda sa renommée : « *La Silvie* et *la Chriséide,* a écrit Corneille dans sa *Réponse de *** à *** sous le nom d'Ariste*, étoient les saillies d'un jeune écolier qui craignoit encore le fouet. » Mairet lui-même avait parlé de ses deux pièces [1] en termes fort modestes et qui équivalent à ceux de Corneille; il leur appliquait le mot du psaume : *Delicta juventutis meæ ne obliviscaris.* Mais sous le coup de l'auteur du *Cid* il se rebiffa et répondit fièrement : « Pour ma *Silvie,* on ne saurait nier, ni vous aussi, qu'elle n'ait eu, quatre ans durant, toute la réputation que puisse jamais prétendre aucune pièce de théâtre; je n'en excepte pas même les vôtres. » Et il la rapproche du *Cid* avec

1. Épître en tête des *Galanteries du duc d'Ossone.*

une audace tranquille, non pour exalter son ouvrage, mais pour rabaisser celui de Corneille, en l'engageant à reconnaître ses larcins comme il reconnaît lui-même ceux qu'il a commis : « S'il est du Parnasse comme du paradis où l'on ne peut espérer d'entrer avec des biens mal acquis, tombez d'accord avec moi que nous en sommes exclus, si nous ne restituons pas publiquement la réputation illégitime que ces deux pièces nous ont donnée. »

Peu de poètes ont eu la précocité de Mairet et l'activité littéraire qu'il déploya dans sa jeunesse, mais qui cessa de bonne heure. Continuant une carrière si bien commencée, il donna *la Silvanire* à vingt et un ans, *le Duc d'Ossone* à vingt-trois, *Virginie* à vingt-quatre, *Sophonisbe*, son chef-d'œuvre, à vingt-cinq. Cette activité est d'autant plus frappante qu'il était alors attaché à la personne du duc de Montmorency, grand-amiral de France et gouverneur du Languedoc, et qu'il prit part avec lui à la guerre civile et religieuse contre les huguenots.

La Silvanire ou la Morte vive (1625), qui est encore, comme *la Silvie*, une tragi-comédie pastorale tirée de *l'Astrée*, ne rentre pas davantage, par sa composition purement romanesque et son genre intermédiaire, dans le cadre de ce travail. Mais elle marque une date dans l'histoire du théâtre. C'est véritablement à elle plutôt qu'à *Sophonisbe*, ou, à plus forte raison, à *l'Amour tyrannique*, quoi qu'on en ait dit souvent[1], que se rattache l'établissement chez nous de l'unité de lieu et de jour. En littérature comme en politique, il semblait que la France fût avide d'autorité, qu'on cherchât partout l'ordre et la discipline. On verra, en lisant la préface de *Silvanire*, que l'observation des unités n'y est pas un accident, mais un système raisonné. Le comte de Cramail et le cardinal de la Valette avaient engagé Mairet à composer une pastorale où il suivrait les règles pratiquées par les poètes italiens. Après examen, il reconnut, c'est lui qui parle, que ceux-ci avaient pris pour modèles les œuvres dramatiques de la Grèce et de Rome ancienne, et résolut de faire de même. Il insiste particulièrement sur l'unité de temps et de lieu, « règle de très bonne grâce et de très difficile observation tout ensemble ». L'Hôtel de Bourgogne et ses principaux auteurs alléguaient, pour ne point s'y plier, que les beaux effets ne peuvent se rencontrer que rarement dans un si court espace de temps; « que, de cent sujets de théâtre, il ne s'en trouvera possible pas un avec cette circonstance et qu'on serait plus longtemps à le chercher qu'à le traiter...; mais qu'importe-t-il du temps et de la peine, pourvu que la rencontre s'en puisse faire? Il est question du mieux, et non pas du plus ou du moins. »

Mairet allait prouver lui-même, dans sa *Sophonisbe* (1629), combien, avec la meilleure volonté du monde, il est parfois difficile de s'assujettir complètement à une pareille discipline, ou de donner carrière à tous les *beaux effets* sans déborder ce cercle inflexible. Ni l'unité de temps ni surtout l'unité de lieu n'y sont rigoureusement observés, car on ne voit vraiment guère la possibilité, à moins d'une convention poussée bien loin, qu'il n'y ait point un changement de lieu entre la première et la deuxième scène de l'acte III. De même entre la troisième et la quatrième de l'acte suivant. Le dernier acte enfin suppose nécessairement que la scène devait être divisée en plusieurs comparti-

1. D'après Segrais, pour celle-là, et d'après Sarasin, pour celle-ci.

ments, rapprochés pour les besoins de l'action, comme dans les Mystères. La réforme n'avait pas été adoptée en un jour, et le registre des décorations de l'Hôtel de Bourgogne nous montre encore cette disposition pour des pièces contemporaines du *Cid*.

C'est l'Italie, on l'a vu, qui était proposée comme modèle pour la régularité de ses poèmes dramatiques, en opposition à l'Espagne, où puisaient surtout nos écrivains de théâtre dont le génie était d'une allure plus libre. La *Sophonisbe* de Mairet est empruntée à l'Italie, au Trissin; mais il n'a pas suivi servilement son modèle et il a fait une œuvre originale. Peu de sujets ont inspiré plus de poètes dramatiques que celui de *Sophonisbe*. Il avait été déjà traité chez nous par Mellin de Saint-Gelais, Montreux et Montchrestien, pour n'en pas citer d'autres, et il devait l'être encore par Corneille et Voltaire. Dans ce long défilé, c'est la pièce de Mairet qui tient la tête; elle ne fut même pas détrônée par celle de Corneille, qui ne compte pas, il est vrai, parmi ses chefs-d'œuvre, et la tragédie de Voltaire n'en est qu'un remaniement assez malheureux. En apprenant que l'auteur du *Cid* refaisait sa *Sophonisbe*, Mairet s'en montra fort chagrin [1]. Il était entré dans la vieillesse et retiré du théâtre depuis vingt-six ans, mais son ouvrage demeurait en possession de la faveur publique et entretenait la renommée persistante de l'auteur. Aussi Corneille, passant l'éponge sur les lointains débats du *Cid*, ne crut-il pouvoir se dispenser de lui rendre un hommage éclatant dans son Avis au lecteur :

« Depuis trente ans que M. Mairet a fait admirer sa *Sophonisbe* sur notre théâtre, elle y dure encore, et il ne faut point de marque plus convaincante de son mérite que cette durée, qu'on peut nommer une ébauche ou plutôt des arrhes de l'immortalité qu'elle assure à son illustre auteur; et certainement il faut avouer qu'elle a des endroits inimitables et qu'il seroit dangereux de retâter après lui. Le démêlé de Scipion avec Masinissa et les désespoirs de ce prince sont de ce nombre : il est impossible de penser rien de plus juste, et très difficile de l'exprimer plus heureusement. L'un et l'autre sont de son invention : je n'y pouvois toucher sans faire un larcin; et si j'avois été d'humeur à me le permettre, le peu d'espérance de l'égaler me l'auroit défendu. J'ai cru plus à propos de respecter sa gloire et ménager la mienne par une scrupuleuse exactitude à m'écarter de sa route.. »

Il continue à jeter du baume sur la plaie en s'excusant d'avoir traité ce sujet après son prédécesseur, et le témoignage qu'il lui rend, d'un bout à l'autre de sa préface, est assurément l'un des plus flatteurs que pût souhaiter Mairet. Sa pièce était si répandue qu'elle avait réformé l'histoire, et que s'il faut en croire Saint-Évremont [2], une des raisons de l'insuccès du grand poète fut d'avoir rétabli la vérité des faits comme la vérité des mœurs, au lieu de faire mourir le vieux Syphax de la façon qu'avait imaginée Mairet, et de ménager « le goût des dames et l'esprit des gens de cour ». Il est vrai que, d'un autre côté, de Visé et l'abbé d'Aubignac ont précisément loué Mairet d'avoir pris sur lui de faire mourir Syphax, — pour ne pas montrer, dit le premier, Sophonisbe avec deux maris vivants, — et attendu, dit le second, qu'il « est

1. De Visé, *Nouvelles nouvelles*, 3e partie, 161.
2. *Dissertation sur l' « Alexandre » de Racine.*

plus à propos quelquefois de tuer un homme qui se porte bien dans l'histoire, que de conserver l'histoire contre les règles de la scène [1] ».

Mairet ne s'est point borné là : il a également tué Masinissa, qui survécut longtemps, en réalité, à son aventure avec Sophonisbe. Il en a donc pris à son aise avec l'histoire. On le lui pardonnerait plus volontiers que d'avoir changé ces personnages historiques en héros de roman : c'est là, sans doute, ce qui fit en grande partie le succès de son œuvre et ce qui en fait aujourd'hui la faiblesse. Le rideau se lève sur une querelle conjugale qui tient de la comédie : le vieux Syphax a surpris un billet d'amour envoyé par sa jeune femme à Masinissa, et il lui reproche avec amertume non seulement de le trahir, mais de le trahir pour un ennemi. Sophonisbe s'excuse le plus ingénieusement qu'elle peut, mais ses mensonges ne convainquent pas son époux, qui la chasse et, après s'être répandu en un monologue gémissant, s'épanche encore dans le sein de son général Philon et lui fait part du malencontreux billet, cependant que Sophonisbe, de son côté, se plaint de n'avoir pu faire parvenir à Masinissa l'expression de son amour, et que sa confidente la rassure en lui disant :

Je ne doute pas
Que ce jeune vainqueur ne cède à vos appas.

Sophonisbe est une dame qui va fort vite en besogne. Il est vrai que l'observation, tout au moins approximative, de la règle des vingt-quatre heures, ne permet pas à l'action de languir. Il a fallu entasser les événements outre mesure pour que le cadre tracé pût les contenir tous. On voit dans l'espace d'un jour Syphax découvrir l'amour de sa femme pour son ennemi Masinissa, et se livrer à sa jalousie comme époux, à son indignation comme roi ; Masinissa s'emparer de Cirta ; tomber, avec une chaleur tout africaine, amoureux de Sophonisbe, qui ne s'arrête pas à porter le deuil de son mari et n'hésite point à prodiguer au vainqueur les vives expressions d'un amour singulièrement pressé [2] ; l'épouser, se la voir arracher par Rome impitoyable, enfin Sophonisbe s'empoisonner, tandis qu'il se frappe d'un coup de poignard sur son cadavre. C'est beaucoup de choses en vingt-quatre heures ; aussi les préparations, les nuances, les transitions manquent-elles trop souvent, et nul sujet n'en demandait davantage. Pour ménager les convenances et sauver la dignité d'une femme qui va avec des paroles d'amour au-devant d'un vainqueur dont les mains sont encore rouges du sang de son mari, l'art infini d'un Racine n'eût pas été de trop. Mairet en reste bien loin. Il le remplace par le langage précieux de la galanterie. Dès cette première entrevue, l'un et l'autre se déclarent leurs sentiments en poussant le fin du fin. Mais, du moins, Sophonisbe meurt avec noblesse et dignité. Les imprécations finales de Masinissa contre Rome sont empreintes d'un véritable pathétique et ont comme l'accent anticipé de celles de Camille dans *Horace*. C'est avec raison que Corneille a loué l'élo-

1. *Dissertation sur la tragédie de M. Corneille, intitulée « Sophonisbe »*, dans le *Recueil de dissertations sur plusieurs tragédies de Corneille et de Racine*, par l'abbé Granet. Ce recueil contient plusieurs dissertations sur les deux *Sophonisbe*.

2. Cependant c'est une hyperbole de dire qu'ils vont jusqu'à « se donner des arrhes », comme l'a fait Fontenelle dans la *Vie de Corneille*.

quente expression du désespoir de Masinissa, qui n'est point bornée à la dernière scène seulement, et aussi ses débats avec Scipion, qui lui porte la volonté inflexible de Rome et qui, pour le décider à l'obéissance, pour calmer l'emportement de sa douleur, emploie tous les tons, recourt à toutes les armes.

Ce sont là de belles scènes, et il y en a plus d'une autre encore. L'une des plus belles et des plus touchantes est assurément celle où Masinissa, avant de se frapper, montre à Scipion le corps de Sophonisbe étendu sur le lit nuptial :

> O vue! ô désespoir! Regardez maintenant,
> O vous, consul romain, et vous, son lieutenant,
> Si je vous ai rendu l'aveugle obéissance
> Que votre autorité veut de mon impuissance,
> Ai-je été, qu'il vous semble, ou rebelle ou trop lent?...

La Harpe a eu beau jeu à relever le phébus des scènes d'amour, les incorrections et ce qu'il appelle les platitudes du style. La pièce n'en atteste pas moins, par sa correction relative, comme il le reconnaît d'ailleurs lui-même, et par l'alliance habituelle du naturel et de l'élégance, les progrès de la langue au théâtre. Les familiarités qui sentent la comédie se rencontrent encore plus d'une fois jusque dans Corneille; les inégalités et les défaillances disparaissent en grande partie dans le tissu général. En son ensemble, la *Sophonisbe* de Mairet a tout à fait le ton, la tenue, l'allure, le style de notre tragédie classique. On y trouve beaucoup de beaux vers, nobles et bien frappés, peu d'expressions et de tournures vieillies.

Sophonisbe demeure incontestablement son chef-d'œuvre. Mais parmi les six autres pièces qu'on lui doit encore, il serait injuste d'oublier *Marc-Antoine ou la Cléopâtre,* et *le Grand et dernier Soliman ou la mort de Mustapha*, qui sont toutes deux de la même année (1630). Mairet assure, dans la dédicace du *Marc-Antoine,* que c'est, de tous ses ouvrages, celui qu'il estime le plus, tant pour la noblesse du sujet que pour l'art et l'économie qu'il a mis à le traiter. Il avait déjà dit la même chose de sa *Virginie* (tragi-comédie), mais cette fois l'éloge se justifie mieux. Sans valoir la *Sophonisbe*, *Marc-Antoine* est une tragédie fort estimable, assez habilement conduite, quoique avec un peu de lenteur, et d'une versification parfois excellente. L'intérêt de l'œuvre est moins dans l'action que dans les sentiments. Les personnages y débitent souvent d'énormes tirades. La passion et le devoir s'y trouvent en présence, incarnés dans les personnages de Cléopâtre et d'Octavie, et si l'histoire n'a pas permis au poète de faire triompher le devoir sur l'amour; si même la passion coupable range à la fin le spectateur de son parti, non parce qu'elle est coupable, mais parce qu'elle est la passion et que le prestige dont elle jouit toujours au théâtre se double ici par un dénouement pathétique et par l'accent que lui prête l'approche de la mort, du moins Mairet a-t-il prêté au devoir, à l'amour légitime, à la fidélité conjugale, dans la bouche d'Octavie, des accents pleins de noblesse et de dignité, d'une tendresse modeste et vraiment touchante[1].

1 L'unité de lieu ne se trouve encore dans *Marc-Antoine* que d'une façon approximative, comme dans *Sophonisbe*. Dans plusieurs actes, à défaut d'un changement de décor, il faut admettre soit qu'il existait un décor double, soit tout au moins qu'on tirait une tapisserie.

Soliman est une pièce d'invention et d'intrigue romanesques, dont le style est plus lourd, moins correct, plus caduc en quelques-unes de ses parties que celui de *Sophonisbe;* mais cette remarque s'applique surtout aux premiers actes, et la forme, d'abord embarrassée, ne tarde pas à s'élever et à s'affermir. Il s'y rencontre des tirades cornéliennes :

> Sus donc, restes honteux d'une amour offensée,
> Tendresses et pitié, sortez de ma pensée!
> Au contraire, entrez-y, dépit, dédain, courroux,
> Haine, rage et fureur; je m'abandonne à vous.

La pièce est pleine de mouvement et de péripéties, très intéressante et très dramatique. Malgré les incidents qui le ralentissent d'une façon fâcheuse et l'infériorité du style, le dénouement, où la sultane découvre que le prétendu Mustapha qu'elle vient de faire envoyer à la mort, comme étant le rival de son fils au trône, est son propre fils, produit une impression véritablement tragique. Cela fait songer au dénouement du *Cresphonte* d'Euripide et de la *Mérope* de Voltaire, ou mieux encore, du *Trouvère,* à cela près qu'il s'agit d'un fils dans *Soliman,* et seulement d'un frère dans l'opéra. Ces substitutions d'enfants, avec les péripéties et les catastrophes qu'elles entraînent, et ces erreurs de personnes dont l'*Œdipe roi* a donné le modèle, se retrouvent d'ailleurs sans cesse dans notre tragédie.

Le grand et dernier Soliman ou la mort de Mustapha n'est pas précisément la première pièce turque de notre théâtre : dès 1560, Gabriel Bounyn avait donné *la Soltane,* pièce informe, qui roule sur un événement contemporain, et l'on pourrait citer deux ou trois autres *turqueries* non moins inconnues. Mais elle est la première qui compte, et le meilleure aussi qui est paru avant *Bajazet,* quoiqu'elle soit bien loin d'être un chef-d'œuvre. Il n'avait pas progressé depuis *Sophonisbe,* et après *Soliman* sa décadence s'accentua rapidement. Il ne donna plus, d'ailleurs, que quatre tragi-comédies, et quitta la carrière dramatique en 1637, bien qu'il n'eût pas trente-quatre ans, pour ne plus songer qu'à établir et à pousser sa fortune dans les grands emplois publics pendant le reste de sa longue vie, qui devait se prolonger au delà de quatre-vingt-deux ans. Il n'y a pas lieu de le regretter : en parcourant les dernières œuvres de Mairet, on ne saurait douter qu'il eût atteint dans *Sophonisbe* la plus haute expression de son talent, et que sa veine, malgré la force d'invention dont il se vante, ne fût à peu près tarie. On sait la part qu'il prit à la levée de boucliers contre l'auteur du *Cid :* était-ce bien la peine, puisqu'il disparaissait de la scène l'année suivante, ou plutôt l'année même où il avait publié l'*Épistre familière au sieur Corneille ?* Mais c'est peut-être pour n'avoir pu tuer *le Cid* et parce qu'il se sentait bien définitivement tué par lui, qu'il s'éclipsait ainsi tout à coup, confessant par là sa défaite plus haut qu'il ne l'eût pu faire la plume à la main, et obéissant au conseil que lui avait rudement donné l'auteur anonyme de l'*Avertissement au Besançonnois Mairet,* — peut-être Corneille lui-même : « Adieu et souvenez-vous... que, malgré vos impostures, *le Cid* sera toujours *le Cid,* et que, tant qu'on fera des pièces de cette force, vous ne serez prophète que parmi vos Allemands. » Quand Corneille n'était encore

que l'auteur de *la Veuve,* Mairet, qui était déjà l'auteur de la *Sophonisbe,* c'est-à-dire le premier des poètes dramatiques et qui ne se croyait point exposé à perdre son rang, avait adressé un madrigal flatteur à ce « rare écrivain de notre France »; mais lorsque Corneille eut écrit *le Cid,* il vit que la saison des madrigaux était passée, et il se rappela fort à propos le vers de Scudéry qu'il avait pu lire à côté des siens, et qui, un peu prématuré alors, trouvait maintenant si bien son application :

Le soleil est levé; retirez-vous, étoiles!

VICTOR FOURNEL.

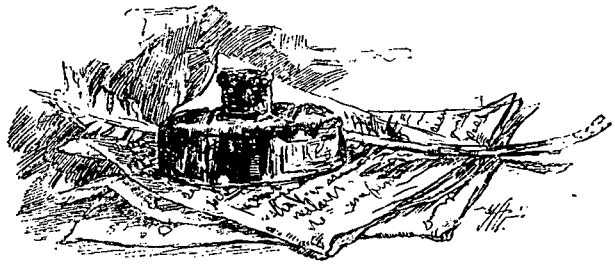

2007 Lyon - Editions « les passerelles du temps » - editions.arnay@free.fr

LES RELIGIEUSES BIBLIOPHILES

I

ELISABETH DE RICHELIEU

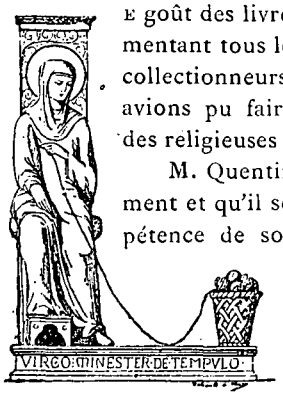

Le goût des livres ayant appartenu à d'illustres personnages augmentant tous les jours, il nous a paru intéressant de faire part aux collectionneurs de ces livres des quelques recherches que nous avions pu faire sur une des catégories les moins connues : celle des religieuses amies des livres.

M. Quentin-Bauchart, dans un splendide ouvrage paru récemment et qu'il serait superflu de louer, étant donnée la haute compétence de son auteur en matière bibliophilique, ne donne que quelques renseignements succincts sur ce sujet.

Nous n'avons pas la prétention de donner ici une monographie complète des religieuses ayant eu une bibliothèque, mais seulement mettre au jour les quelques documents que nous avons pu recueillir sur celles qui, par leur naissance ou leurs goûts littéraires, ont leur place marquée dans l'histoire des bibliophiles célèbres.

Une des moins connues parmi celles-ci est certainement Elisabeth de Richelieu, fille du maréchal, qui fut abbesse de Saint-Remy des Landes, puis abbesse du Trésor en 1714, de l'Abbaye au Bois et enfin de Paris.

De cette bibliothèque, deux manuscrits seulement sont parvenus jusqu'à nous ; l'un d'eux appartient à M. de Lignerolles que nos lecteurs connaissent trop pour qu'il soit nécessaire d'insister sur la richesse de cette collection hors ligne.

Le second, que nous décrivons plus loin et que nous avons découvert, nous a semblé, au point de vue artistique et littéraire, d'un trop grand intérêt pour le laisser ignorer aux curieux de cette si intéressante époque.

Ce manuscrit, de 145 pages de texte, d'une écriture fort belle, est orné de

quatre figures brodées en soie à double face, une pour chaque acte et terminé par un dessin à la plume. De format in-8° (220 mm. de hauteur sur 180 mm. de largeur), relié en maroquin rouge à triple filet, les armes des Richelieu dans un écusson en losange au centre, et le monogramme *E. R.* entrelacé et surmonté de la couronne ducale aux quatre angles.

DESCRIPTION DU MANUSCRIT

POÈME SUR SAINTE ÉLISABETH, *présenté à Madame de Richelieu, abbesse de Saint-Remy, au jour de Sainte Élisabeth, le vingtième de novembre de l'année 1705.*

Ce poème ou, pour être plus juste, cette tragédie, est divisée en quatre actes : le 1er a huit scènes, le 2e, quatre scènes, le 3e sept et le 4e cinq.

Cette pièce, œuvre d'une nièce restée inconnue de Mme de Richelieu, et entièrement écrite de sa main, commence par une très curieuse préface que nous reproduisons *in extenso*, en respectant scrupuleusement l'orthographe.

Je ne puis m'empêcher de vous faire souvenir, ma chère tante, qu'entre tous les deffauts qui sont dans l'ouvrage que je prends la liberté, après que vous l'avés voulu, le principal est de l'avoir entrepris sans connoître les règles du théâtre dont j'avoue l'ignorance sans rougir, je ne m'en suis jamais meslée, mais quelquefois de vous divertir; aussi ce qui seroit à d'autres une témérité punissable me tiendra peut-être lieu de mérite auprès de vous; ce poesme n'ayant pas la règle principale des tragédies et que je n'ay appris que depuis qu'il a esté fait dont l'avis est venu trop tard, qui est de choisir une action qui puisse se passer en vingt quatre heures, je l'avois mis en scenes ainsi que poura vous être joué en particulier comme j'en avois eu le dessein pour vous amuser quelques moments, permettes moi de vous dire le peu que j'ai changé et augmenté. J'ay ajouté le personnage d'Hégonde pour grossir la suite de sainte Élisabeth et celui d'Arsace auprès de la princesse Soffie pour apprendre mieux par lui ce que pensoit cette princesse; la Cour du prince Louis luy estant trop attachée pour avoir pris d'autres intérêts que ceux de ce prince, j'ay changé le nom de Tuatebourg, qui estoit en ce temps là la capitale de Turinge, pour prendre celui d'Herfort qui m'a plu davantage et qui est sa capitale aujourd'hui.

Il me semble après cela, avoir suivi fidellement cette vie, quoy que la princesse Soffie y paroisse un caractere bien mauvais et politique, il m'auroit été impossible de luy donner autant de méchanceté qu'elle en avoit et que j'aurois dû. Tant il est vray, ma chère tante, que je n'en sçait point tant rendre qu'on m'en sçait donner quelquefois.

En quelques endroits, je nomme saincte Elisabeth reine, par la permission que je m'en suis donnée, et croyant que la naissance Royale m'en donnoit le droit, j'ay cru aussi pouvoir m'authoriser sur ce que les princesses de Thuringe portoient autrefois la couronne, ce qui, ce me semble, ne s'accorde qu'aux reines. J'oste à Rodingerius une syllabe de son nom quand il se rencontre dans quelques scènes parce que cela convient mieux pour les vers.

Un dessin fort original sert de cul-de-lampe à cette préface; il représente le cœur d'Élisabeth montant au ciel, duquel descend le Saint-Esprit sous la forme d'une colombe tenant une palme dans son bec. Au-dessous de ce dessin se trouvent ces vers (?!!) :

Le cœur d'Elisabeth en quittant ces bas lieux,
Plaint d'amour pour son Dieu, s'envole vers les cieux
A la plus grande gloire de Dieu.

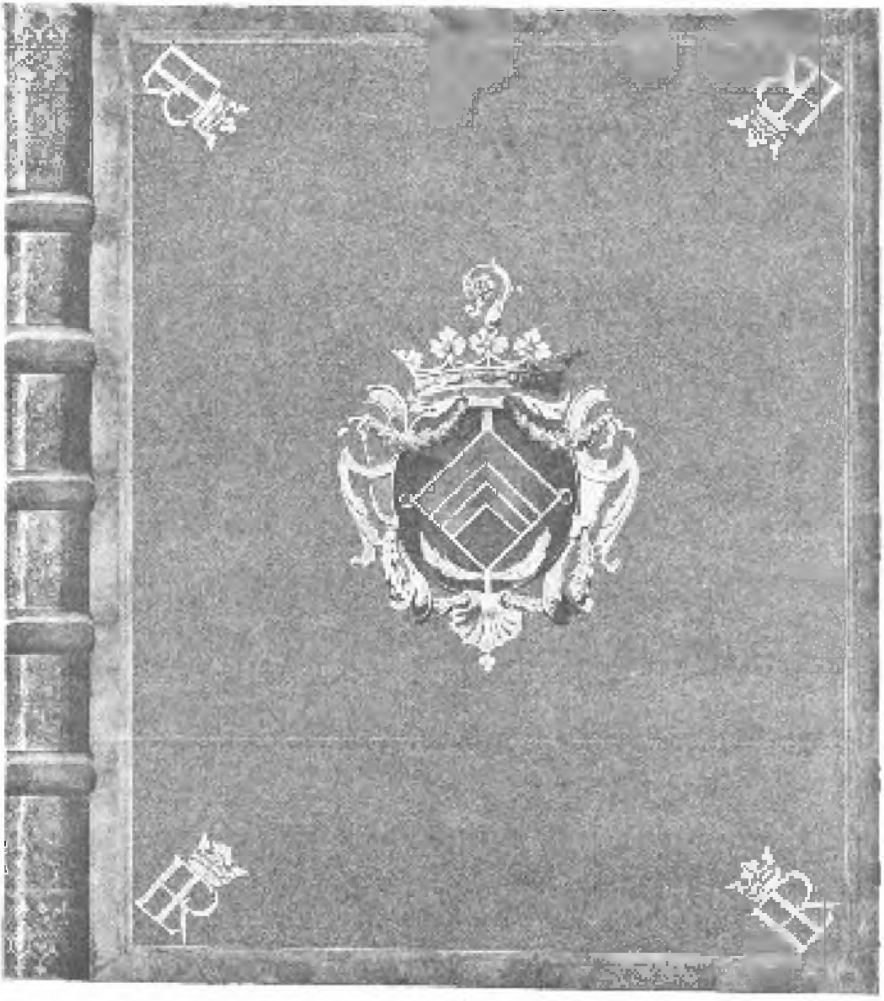

RELIURE AUX ARMES D'ÉLISABETH DE RICHELIEU

Exécutée sur le manuscrit du poème de *Sainte Élisabeth*.

DESCRIPTION DES BRODERIES

Premier dessin.

A droite un arbre, à gauche des fleurs ; au milieu un monticule sur lequel le prince Louis, en habit bleu, culotte rouge, tricorne et épée, a un genou appuyé.

Deuxième dessin.

Même paysage que le précédent. Élisabeth, vêtue d'une robe bleue et portant une couronne, cause avec un pèlerin.

Troisième dessin.

Élisabeth, couronnée, habillée d'une robe verte, converse avec Jutta, sa confidente, vêtue d'une robe rouge décolletée, bordée d'hermine; en haut un lustre.

Quatrième dessin.

Élisabeth, en robe violette, est assise au milieu, sur un canapé; au fond une fenêtre à carreaux irréguliers ; à droite et à gauche un grand rideau, qui laisse voir d'un côté une armoire, de l'autre deux pots de fleurs.

Les trois premiers dessins mesurent 150 mm. de hauteur sur 125 de largeur.

Il existe dans le corps du poème des corrections et des additions de la même main.

Les pages 54, 101 et 143 sont cartonnées.

(A suivre.)

ÉMILE MAHÉ.



CHRONIQUE DU LIVRE

Plusieurs de nos confrères publient une lettre de Boileau fort intéressante et qui parait inédite; du moins ne se trouve-t-elle dans aucune des éditions, même les plus complètes et les plus récentes, des œuvres de Boileau. Elle est adressée à Brossette, qui fut pendant de longues années l'ami et le correspondant du poète et, plus tard, son zélé et abondant commentateur. . . .

Auteuil, 3 novembre 1701.

Il est vray, monsieur, et vostre mémoire est fidelle sur ce point, que j'ay proposé à M. Racine un changement, je n'ose dire une correction, à un vers de *Phèdre*. Cela est de bien peu d'importance et ne mériteroit pas qu'on s'y arrestât; mais je ne puis me dispenser de répondre, en cette occasion, comme en toutes les autres, à vostre amicale curiosité. Voicy donc ce que j'ai pu retrouver dans mes souvenirs, déjà bien lointains, sur l'objet qui vous interesse.

C'est à Auteuil que M. Racine me lut, à diverses reprises, des fragments de sa tragédie que je considéray dès lors comme l'un des plus beaux ouvrages qui soient sortis de sa plume. Il me lut notamment, un soir, la scène du deuxième acte, dans laquelle Phèdre, « malgré soy perfide, incestueuse », s'il m'est permis de me citer, déclare son amour à Hippolyte.

C'est, vous le savés, l'une des plus belles de cette tragédie, qui en compte tant d'admirables. Je n'ai pas oublié l'impression que j'éprouvay à cette lecture, et à quel poinct je fus touché, par cet avœu d'une passion qui cherche d'abord à se desguiser, qui se descouvre involontairement peu à peu, et qui se termine par cette explosion si humaine et si pathétique :

Ah! cruelle! tu m'as trop entendue!

Toutesfois, au milieu de tant de beautés, je rencontray un vers qui fit naistre quelques scrupules dans mon esprit. Phèdre, exprimant le regret que Hippolyte, à cause de son jeune âge, ne soit point venu lui-même en Crète, pour combattre le Minotaure, dit :

. . . . . .
Par vous auroit péri le monstre de la Crète;
Malgré tous les détours de sa vaste retraite,
Pour en développer l'embarras incertain,
Ma sœur, du fil fatal eust armé vostre main...

Avec la liberté dont nous avions coutume d'user dans nos entretiens littéraires, j'avouay à M. Racine que ce vers :

Pour en développer l'embarras incertain,

ne me satisfaisoit point et que j'y voyois une équivoque. Je pensay bien qu'il s'agissoit, dans ce membre de phrase, du labyrinthe et de l'embarras que l'on éprouvoit à s'y diriger; mais, d'un autre costé, le verbe « développer » appeloit plustôt l'idée du fil dont Ariane avoit armé la main de Thésée.

J'exposay mes doutes à M. Racine. Ce grand homme qui avoit autant de modestie que de génie, et qui ne s'opiniastroit jamais dans son sentiment quand on lui donnoit de bonnes raisons pour l'en détourner, convint de fort bonne grâce qu'il y avoit, dans ce vers, quelque chose de louche, et il me dit qu'il verroit à le changer. Nous parlâmes d'autre chose ; mais, malgré moy, ce malheureux vers me revenoit toujours en teste, et je cherchois à donner un autre tour à la pensée qu'il exprimoit, selon moy, assés imparfaitement. Après avoir rêvé quelques minutes, je dis à M. Racine : « Que penseriés-vous d'un changement qui me vient en ce moment à l'esprit? » Et je luy recitay le passage ainsi corrigé :

Par vous auroit péri le monstre de la Crète;
Malgré tous les détours de sa vaste retraite,
Pour vous y ménager un facile chemin,
Ma sœur, du fil fatal eust armé vostre main.

M. Racine me loua fort de l'adresse et de la rapidité avec laquelle j'avois dénoué la difficulté. Il reconnust que ma correction faisoit disparoître toute ambiguïté et me promit d'en faire usage. Cependant, soit qu'il l'ayt oubliée, soit qu'il ayt préféré la première version, je ne l'ay point retrouvée dans la copie imprimée de sa tragédie.

Vous connoissés les sentiments avec lesquels je suis, monsieur, vostre très humble et très obéissant serviteur.

DESPREAUX.

SOUVENIRS

A TRAVERS

LES RAYONS DE MA BIBLIOTHÈQUE

BÉRANGER

I

AVANT de parler de l'illustre chansonnier, je dois dire comment j'ai été amené à faire sa connaissance, cela date de loin, hélas! mais le temps passe si vite qu'il me semble que c'était hier. — Mon père était un bibliomane et non pas un bibliophile, c'est-à-dire qu'il avait l'amour du livre, mais l'ignorance profonde de sa valeur. Aussi sa bibliothèque était-elle des plus étranges et ressemblait-elle un peu aux boutiques de bouquinistes. Il y avait de tout : du vieux, du neuf, des classiques, des romantiques, des originaux; des livres de science, des romans, des poésies, du théâtre, beau-

coup, et des brochures de toutes sortes. — Aujourd'hui ce méli-mélo est très curieux et j'y retrouve parfois des documents précieux. Il joignait à cela la manie de la collection. Notez que je dis la manie et non pas l'art, car ses collections étaient presque toutes incomplètes, n'ayant point les connaissances voulues ni l'argent nécessaire pour les mener à bonne fin. Étant enfant, cette bibliothèque m'était défendue, la clef en était toujours retirée, et je devais me contenter de regarder derrière les vitrines ces livres nombreux dont j'aurais si bien voulu connaître le contenu. A mesure que je grandis, mon père se départit de sa rigueur, mais jamais complètement; il me fallait désigner le livre que je voulais, il me le prêtait en me recommandant bien de ne pas le perdre, puis la clef de la bibliothèque était retirée. Pourtant j'aurais bien aimé à fouiller là-dedans, à feuilleter un livre, puis un autre, mais cela m'était défendu.

Parmi ces livres, il y avait une collection de dix-huit volumes in-32, reliés en veau, qui m'avait attiré l'œil. Sur le dos des trois premiers je pouvais lire : *Tragédies*, puis, sur le quatrième : *Comédies en vers*, et sur les deux suivants : *Comédies en prose*, mais sur les autres où il n'y avait que ce titre vague : *Ouvrages divers*, ma curiosité s'était éveillée.

Pourquoi : Ouvrages divers? Pourquoi ce manque de titre spécial? Cet inconnu mystérieux m'intriguait et je résolus à n'importe quel prix de connaître le contenu de ces volumes.

Je n'y réussis pas tout de suite, n'étant à la maison que pendant les vacances, mais enfin, un beau jour, mon père étant absent, je trouvai la clef de la bibliothèque imprudemment laissée sur la serrure et, ma foi, j'ouvris. — J'aurais été puni de ma curiosité, si j'y avais cherché quelque roman léger du XVIIIe siècle, mais j'y trouvai encore assez de choses intéressantes pour ne pas regretter mon indiscrétion et qui justifiaient amplement l'interdiction que m'en faisait mon père.

Ces in-32 n'étaient une collection que par le format; ils ne faisaient pas une bibliothèque spéciale. Ils avaient été formés avec des brochures parues un peu partout : chez Sanson, de la galerie de bois au Palais-Royal; chez Constant-Chantpie, Achille Desange, Baudoin frères, Touquet, Terry jeune, galerie de pierre, Palais-Royal; Jules Laisné, Jules Renouard, Johanneau, Garnier, Gendron, Caillot-Lemoine, Berquet, Béchet aîné et Cie, etc., etc. Les pièces de théâtre faisaient partie du Répertoire dramatique en miniature à 25 centimes publié par Sanson; les pamphlets n'avaient d'autre indication que celle de : *Chez les marchands de nouveautés*, ou *Chez les libraires du Palais-Royal*. Toutes ces publications dataient de 1826 à 1829.

Voilà ce qu'elles contenaient : d'abord les œuvres dramatiques des classiques : Ducis, Voltaire, Corneille, Beaumarchais, Molière, Regnard, Saint-Evremond, Fabre d'Églantine; puis les poésies de Parny, Bouf-



LES PORTRAITS DE BÉRANGER

Composition D'ÉMILE MAS

flèrs, M.-J. Chénier, Piron, Grécourt, Lafontaine (les *Contes*), Mme Deshoulières, Chapelle et Bachaumont, etc. Il y avait ensuite des brochures curieuses : *Le Nouveau dictionnaire théâtral ou mille et une vérités sur les acteurs, actrices, chanteurs, cantatrices, danseurs, danseuses de Paris,* avec leurs adresses (1827) ; *les Ministres en robe de chambre,* par Raban ; *le Manuel du Courtisan,* traduit des *Institutiones Aulicæ* de Eusèbe Meisner ; *la Berlue ; Halte-là ! ou la Terreur à Montrouge à l'occasion de la bataille des Jésuites perdue à Paris par l'abbé Lamennais en avril 1826 ; l'Ombre d'Escobar,* par T. Dinocourt ; *Guillaume Ledru à la Chambre des députés* (Budget de 1826), potpourri ; *Mr. Denticourt ou le Cuisinier d'un grand homme, tableau politique,* par M. Beuglant ; *les Jésuites,* épître par Barthélemy et Méry ; *les Jésuites peints par eux-mêmes ; Onguent pour la brûlure,* poème par Barbier d'Ancourt, de l'Académie française ; *Manuel du vaudevilliste ; Biographie des pairs de France ; Biographie de dames de la cour, par un valet de chambre congédié* (Eugène Constant Piton) ; *Dictionnaire anecdotique des nymphes du Palais-Royal ; Petit dictionnaire des girouettes, par une société d'immobiles ;* puis *les Omnibus du langage, les Omnibus de l'histoire, l'Origine des proverbes, l'Almanach du prophète Molin, l'Arithmétique du paresseux, le Barême mécanique,* et des pièces de théâtre curieuses comme : *les Victimes cloîtrées,* de Monvel ; *Malagrida ou le Jésuite conspirateur,* de l'abbé Delongchamps ; *le Saint déniché ou la Banqueroute des marchands de miracles,* du père Bougeant ; *le Tremblement de terre de Lisbonne,* de maître André, perruquier, dédié à Voltaire, etc. Enfin, à la fin d'un volume, les *Chansons nouvelles de Béranger.*

Si j'ai donné la nomenclature de ces livres, c'est pour que le lecteur ne supposât pas pis qu'il n'y avait, mais je mentirais si je n'avouais pas que les premiers que je lus furent les poésies de Piron, les contes de Lafontaine et les chansons de Béranger. C'était en 1847. Je venais d'avoir dix-sept ans. J'étais un homme !... du moins je croyais l'être.

Voilà de la pâture pour mes vacances, me disais-je, ne parlons pas de lecture, on oubliera que la clef est restée sur la bibliothèque et j'y puiserai à mon gré. Le fait est que j'ai tout lu à cette époque, par exemple je n'affirmerais pas que j'aie tout compris.

La poésie me charmait surtout, depuis longtemps je faisais des vers et c'était dans l'actualité que je cherchais mes inspirations. Beaucoup plus naïf que les jeunes gens de mon âge ne le sont aujourd'hui, j'avais le plus profond respect pour les poètes, dont je n'avais jamais vu aucun ; pour les comédiens, qui me semblaient être d'une nature spéciale, et enfin pour les célébrités de tout genre que j'admirais sans discussion. Le monde littéraire et théâtral me semblait être un paradis constellé d'étoiles et je ne trouvais rien de plus enviable que d'être connu. Avec

cela, j'avais une timidité de jeune fille et doutais beaucoup de moi. Quand je lisais dans les journaux les éloges des critiques aux auteurs, aux comédiens, je grillais d'envie d'être un de ceux-là qu'on exaltait, mais je sentais aussi que je n'avais encore rien fait qui pût mériter le moindre éloge.

A cette époque, Mlle Déjazet, — je ne disais pas Déjazet tout court, — chantait avec grand succès une romance de Frédéric Bérat : *la Lisette de Béranger*. La chanson faisait recette. J'avais appris la chanson après l'avoir entendu chanter au théâtre des Variétés par l'aimable comédienne. Quelque temps après, les journaux racontaient une anecdote : Mlle Déjazet était allée à Passy chez Béranger, elle lui avait chanté Lisette et le poète avait été très ému. Cette visite de la comédienne m'avait semblé charmante; j'y avais trouvé un sujet de poésie et j'y pensais constamment.

Par un beau matin de juillet il me prit envie de passer ma matinée au bois de Boulogne. J'adore les promenades solitaires, elles vous font bien mieux comprendre la nature; la solitude aiguise l'observation, elle rend les idées plus claires. La causerie avec soi-même est douce et encourageante. Ce bois est si charmant le matin! Les arbres encore humides exhalent des senteurs exquises; les oiseaux bavardent; les feuilles frisées par les rayons obliques du soleil ont des reflets d'émeraudes; l'herbe a les ondulations du velours et le silence, près des murmures confus de la grande ville, laisse si bien éclore les pensées qu'on peut les suivre et qu'on ressent le désir de les fixer. Je marchais au hasard, par les petits sentiers de préférence, pour ne pas être distrait par les promeneurs; à dire vrai, je ne pensais nullement aux merveilles naturelles que je voyais et dont je subissais l'influence; elles se fixaient dans mon esprit qui était ailleurs, comme le botaniste qui entasse sa récolte dans sa boîte, sans s'attarder à l'analyse de ses plantes, je savais que je les retrouverais plus tard, avec l'impression exacte qu'elles m'avaient produite à mon insu. Tous les poètes doivent être ainsi : au contraire des peintres, ce n'est pas devant la nature qu'ils peuvent la peindre. Le souvenir d'une chose vue l'idéalise bien plus que la présence réelle de l'objet dont les défauts ne peuvent se dissimuler. On peint mieux l'amour qu'on a eu que l'amour qu'on a. Aussi, au milieu de ce bois que j'admirais, ma pensée était-elle tout entière à cette visite faite par Déjazet à Béranger, et l'obsession devint telle que je m'assis au pied d'un arbre et, tirant un carnet de ma poche, je me suis mis à rimer. Le sujet prêtait; — je vous fais grâce des mauvais vers que je fis, mais en voici à peu près le sens : « Le vieillard est chez lui, il se promène dans son jardin, effeuillant à la fois ses souvenirs et ses roses. Tout à coup : Toc! toc! — Qui est là? — Une jeune femme se présente. — Lisette! s'écrie le chansonnier. Et c'était Lisette en effet, c'est-à-dire la gaieté, la jeunesse et l'amour! C'était aussi la

chanson! Le vieillard est ému, il y a bien de quoi! Et le voici tout rajeuni, égrenant avec la comédienne le chapelet des amours passées. Le chapelet était long, c'était presque un rosaire. »

J'ai rimé ces vers enfantins et innocents à deux pas de la demeure de Béranger, au bord de la mare d'Auteuil, couché dans l'herbe et curieusement entouré par un régiment de grenouilles qui me soufflaient mes rimes dans un langage batracien des moins mélodieux.

Avoir fait les vers, c'était bien, mais oser les envoyer, c'était autre chose. La maison du poète à deux pas, c'était tentant! mais pouvais-je lui remettre ce barbouillage crayonné et couvert de ratures. Les ratures me faisaient peur! Ce sont les coulisses de la pensée; on y voit toutes les défaillances, les hésitations, tout l'effort accompli dans la gestation; c'est le secret de l'auteur qu'il devrait toujours emporter avec lui. Il fallait se décider pourtant, car je sentais que la réflexion ferait triompher ma timidité.

Je quittai le bois et me dirigeai vers Passy. Ayant avisé un cabinet de lecture, j'y entrai et demandai du papier et de l'encre, puis je recopiai mes vers, signai, mis mon adresse et recouvris mon envoi d'une enveloppe.

Comment le faire parvenir maintenant? — Béranger demeurait rue des Moulins, mais j'ignorais le numéro, je ne pouvais pas m'adresser à toutes les portes; enfin, en rougissant, comme si je demandais l'adresse d'un mauvais lieu, j'interrogeai un passant. « Béranger? me répondit-il, c'est à cette maison où le facteur est arrêté. » Je pressai le pas, le facteur avait remis le courrier et se retirait, la vieille bonne allait refermer la porte, je la repoussai doucement et tendis ma lettre en disant : « Pour M. Béranger! »

Ouf! j'avais osé! C'en était fait! Qu'allait-il en advenir? Allait-il répondre? Oui. Béranger, comme Victor Hugo répondait aux lettres. J'attendis huit jours et voici celle que je reçus :

Je suis bien touché, monsieur, des vers aussi gracieux que spirituels que vous voulez bien m'adresser. Ils font allusion à une circonstance heureuse de ma vie, celle où Mlle Déjazet a eu la bonté de me chanter le charmant morceau de M. F. Beyrat (*sic*), œuvre aussi remarquable par les paroles que par la musique. Cette reine des actrices comiques de notre temps a fait mieux que de me chanter *Lisette,* elle m'a permis de l'en remercier en l'embrassant. C'était faire bien de l'honneur à un pauvre vieillard. Vous êtes jeune, monsieur, envoyez-lui vos vers; ils la charmeront, j'en suis sûr, et je suis sûr aussi qu'elle vous accordera avec plaisir la permission qu'elle m'a accordée. Je la prierai même de vous embrasser pour moi, et ce point vaudra mieux que tous les éloges que je pourrais donner à votre jeune muse.

Recevez, monsieur, avec mes remercîments, l'assurance de ma plus parfaite considération.

Votre tout dévoué, BÉRANGER.

Passy, 3 août 1847.

Cette lettre — je l'appris par cœur — me mit au comble de la joie. Béranger! l'illustre chansonnier, daignait m'écrire! Il me faisait des éloges sur mes vers! Je les prenais au comptant. Il m'introduisait chez Déjazet, la grande actrice! Et Déjazet m'embrassait! Je sentais déjà le baiser!

Ma mère jugea que cette lettre valait une visite. J'allais donc voir enfin le poète! Oh! je le regarderais bien! Mais que pourrais-je lui dire! Dans ma naïveté, je crus qu'il me demanderait à voir quelques-uns de mes vers. J'en mis dans ma poche, les moins mauvais.

Deux jours après, ma mère et moi, nous nous présentâmes rue des Moulins, n° 2. La vieille bonne nous ouvrit. Était-ce l'ancienne Lisette? — Plus rien ne l'indiquait. Le vieillard nous reçut dans un petit salon bourgeois très modeste. Ce fut ma mère qui parla, car moi je dus paraître bien niais; mais je ne trouvai pas un mot. Fatale timidité! Béranger la comprit; il m'encouragea et me répéta que mon billet était bon, que ce n'était pas celui de La Châtre (et pourtant!), bref, que l'échéance était à ma discrétion et qu'il ne serait point protesté. J'avais dix-sept ans alors, je crus à cela!

II

Quand ma joie fut un peu calmée, je songeai à mon baiser! Mais ma timidité fit encore des siennes. Douze fois j'allai chez Déjazet, qui demeurait alors passage Saulnier, n° 7. Les quatre premières fois, je n'osai pas sonner; les quatres suivantes, on me répondit que madame ne recevait pas, les quatre dernières que madame était sortie. A la dernière des dernières, quelle imprudence! Je laissai mon billet — ma lettre de Béranger à laquelle je tenais tant! — en annonçant que je me représenterais pour en toucher le montant.

Les mois se passèrent. J'attendais une lettre, je n'osais plus me présenter. Tant de déveine pour un baiser devait rejaillir sur la France. La révolution de 1848 arriva.

Permettez-moi de vous raconter la part que j'y pris.

En ce temps-là, comme aujourd'hui, il y avait des ministres, des hommes d'État, des ambitieux, des conspirateurs, du peuple mécontent, des satisfaits, des imbéciles, des indifférents et de la canaille! En ce temps-là, il y avait des jeunes gens comme aujourd'hui, avec cette différence qu'aujourd'hui ils se croient quelque chose et, pour la plupart, ne sont rien, tandis qu'autrefois ils étaient quelque chose — et beaucoup l'ont prouvé depuis — et ne se croyaient absolument rien que des étudiants gais, tapageurs peut-être, mais pas du tout hommes d'État. En ce temps-là, toute cette jeunesse s'amusait pour son compte; elle allait au bal pour danser, riait à pleine gorge, travaillait peu ou prou, mais travail-

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lait pourtant et ne songeait pas du tout à alléger le sort fatal de ces *pauvres travailleurs manuels* qui se font des rentes avec des grèves, ce qui n'est pas déjà si maladroit.

Comme je l'ai dit, j'habitais chez mes parents, rue de Trévise, mais tous les matins, dès sept heures, je me rendais au quartier latin, rue des Grès, je crois, chez un préparateur au baccalauréat nommé Lelarge, dont l'établissement doit encore exister aujourd'hui. Il m'arrivait parfois, quand j'avais trop veillé, d'être en retard et de ne plus oser me présenter au cours du matin; alors je me rendais chez des étudiants en médecine, anciens camarades de collège, qui m'initiaient, eux plus âgés d'un an ou de deux, aux mystères du Prado ou bien qui m'emmenaient dans un pavillon de dissection de la Clinique pour les voir s'escrimer du scalpel sur un cadavre acheté à frais communs.

Donc le 24 février 1848, ne soupçonnant pas, dans mon ignorance de la politique, les grands événements qui se préparaient, j'étais parti de la rue de Trévise, portant sous mon bras un paquet qui contenait un costume complet de Pierrot. Un Pierrot nouveau modèle! qui devait faire sensation au Prado, au bal masqué du lendemain. Ce costume devait être déposé chez un de mes amis qui logeait rue Sainte-Hyacinthe-Saint-Michel et revêtu par moi le lendemain soir, à l'heure où ma bonne mère avait coutume de me dire : « Surtout, prends garde au feu, éteins ta lumière ! »

Arrivé au bout de la rue, j'entends dire : « On fait des barricades sur le boulevard. » Tiens! pensais-je, je les verrai en passant. Sous le règne de Louis-Philippe cela n'avait rien d'extraordinaire. Je poursuivis mon chemin. A l'entrée de la rue Montmartre, je dus déposer mon pavé pour avoir le droit d'aller plus loin. Ce système ingénieux, cet impôt révolutionnaire était alors à la mode; aussi les barricades, dont l'érection avait été décidée par trois ou quatre meneurs, étaient-elles rapidement construites.

Les Halles formaient un véritable camp retranché; il y avait même des canons. Cet engin de guerre me fit faire un énorme détour, car je ne songeai pas un seul instant à revenir sur mes pas. Pouvais-je supposer que le Prado ne serait pas ouvert le lendemain! Après bien des crochets, j'arrivai enfin au Quartier. Mon ami était sorti. Je déposai chez lui mon paquet précieux et je me mis à sa recherche. Je le trouvai sur la place de l'Odéon, au milieu d'une foule d'étudiants qui organisaient la Légion des Écoles. La Légion des Écoles! titre ronflant! Légion sans chefs d'ailleurs, comme sans armes. J'oubliai bien vite le bal masqué; mes idées, pacifiques d'ordinaire, devinrent tout à coup très batailleuses; je songeai que mon devoir était de faire partie de la Légion des Écoles; qu'un jour il me serait reproché cruellement de m'être soustrait à cet engagement volontaire; je me rappelai la première Révolution, mon

cœur battit, je ne sais pas pourquoi, et c'est avec émotion, mais aussi avec fermeté que je m'écriai : « La Légion des Écoles ! j'en suis. »

On se donna rendez-vous pour le lendemain. Qu'allait-on faire ? Je n'en sais rien ; mais on allait se mettre en rang comme des soldats, aller quelque part, être regardé par les bourgeois qui auraient peur et rentreraient chez eux, pleins d'effroi. Ma bravoure, cependant, ne m'enleva pas la prudence. J'avais entendu parler de charges de sergents de ville, de coups de fusil, de barricades couvertes de cadavres ; je fis réflexion qu'isolé, je n'étais rien, et qu'il fallait me conserver pour faire partie de cette fameuse Légion. Je rentrai donc chez moi, mais en passant par les Champs-Élysées.

J'avais de bonnes jambes, mais j'étais exténué. Ma mère, le lendemain, ne voulut pas me laisser sortir ; mais j'échappai à sa surveillance. A une heure sonnant, je fus exact au rendez-vous de la place de l'Odéon. Nous étions deux cents. Où allions-nous ? Je le sus enfin : à l'Hôtel de Ville demander des armes. Il pleuvait. Nous étions deux cents quand nous partîmes de la place de l'Odéon ; sur la place de l'Hôtel-de-Ville, nous n'étions plus que soixante. La place était encombrée de monde ; des canons, mèche allumée, étaient rangés à la porte principale du monument. Une foule hideuse nous entourait. Tout le monde était armé : les uns avaient des fusils, d'autres des piques ou des hallebardes de théâtre ; les gamins de Paris — qui devaient plus tard s'appeler gavroches — avaient des pistolets aussi grands qu'eux. Les chefs de notre députation demandèrent à être introduits près du gouvernement provisoire.

On les fit entrer, nous attendîmes. Ce qui m'impressionna le plus, ce fut la mèche allumée des canons. Dans ma naïveté, je redoutais un accident ; ... si, par hasard, une étincelle allait s'égarer, nous étions mitraillés. Un camarade me dit que les canons n'étaient pas chargés, que la mèche allumée était *pour faire peur !* Cela me rassura. Enfin la députation revint, ayant à sa tête le citoyen Arago, ministre de la marine : « Venez, braves jeunes gens ; venez avec moi, je vais vous distribuer des armes ! — Nous partîmes. Il pleuvait toujours ! Nous longeâmes les quais et arrivâmes au ministère de la marine. La cour était pleine de gardes nationaux en uniforme. On nous fit entrer dans une petite salle basse, et là, un employé nous distribua des armes de tous les modèles ; ceux qui n'avaient pas de fusil prirent des baïonnettes ou des sabres. A mesure qu'on nous délivrait les armes, on inscrivait nos noms et nos adresses. Je fis comme les autres, je donnai un nom supposé et une adresse fausse. Pourquoi ?

La distribution terminée, on nous passa en revue avec la garde nationale, ce qui nous flatta. J'avais eu en partage une carabine assez lourde ; pendant la revue, comme je la caressais de l'œil, j'aperçus une

petite étiquette qui pendait à la gâchette. Je regardai et lus : *Fusil examiné et reconnu mauvais.* J'avertis mon voisin, qui poussa du coude le sien. Nous avions tous deux des armes de rebut! Je me rappelai alors la phrase du citoyen Arago : « Braves jeunes gens, je vais vous donner des armes ! » Je fus désarmé trois jours après par un poste du boulevard et n'en fus pas fâché, car j'avais l'épaule écorchée.

Depuis, quand j'entends parler de solidarité, d'ordre public, de civisme, de liberté, de loyauté politique, je songe à la carabine du citoyen Arago et regrette mon bal masqué du Prado où j'aurais mis mon beau costume de Pierrot qui, lui au moins, aurait été examiné et n'aurait peut-être pas été reconnu mauvais.

III

On comprendra aisément que, pendant ces époques troublées, je pensai peu à ma créance sur l'aimable comédienne ; mais quand les esprits furent un peu calmés, quoique les fonds fussent encore en baisse et quitte à n'avoir qu'un acompte, je tentai un dernier effort.

Je me présentai une dernière fois, la treizième! Chiffre fatal! Absente! Encore absente! Elle était au diable, au vert! Où va la Muse, où va le succès, où va l'amour ! Elle était loin des villes, de l'argent, des tracas, des ennuis, des déceptions et des importuns! ou plutôt, elle était, je crois, près d'un bon ami à elle, Van der Buch, le vaudevilliste, qu'elle a beaucoup aimé et beaucoup pleuré!

Dame ! Je ne savais pas cela!

Désespéré, j'entrai sous la porte cochère en face, presque en face, je la vois encore d'ici, et je griffonnai les *presque vers* suivants.

Cet appel que je faisais à la poésie m'avait semblé un coup de maître. Ne méritait-elle pas des vers aussi bien que Béranger? Il avait répondu, elle aussi répondrait. Puis je songeais au baiser. Est-ce elle qui m'embrasserait? alors faudrait-il riposter, ou bien me tendrait-elle la joue? Au résumé, j'étais bien embarrassé.

En attendant, le pied sur une borne, le carnet sur le genou, je confectionnai mon madrigal. C'était tout ce que l'on voudra, excepté de la poésie ; les rimes étaient d'une faiblesse déplorable et un horrible hiatus apparaissait dès le quatrième vers. Même pour des rimes bâclées sous une porte cochère, c'était affreux! Du reste, pour ma punition, les voici :

Madame,

En ce moment qu'on fait baisser la rente,
Vous profitez du grand manque d'argent.
C'est mal à vous ; je croyais cependant
Qu'un baiser en tous temps était *monnaie* courante,
Qu'on ne refusait pas et qu'on changeait souvent.

Peut-être, direz-vous, j'y mets trop d'insistance,
Et j'élève par trop la voix;
Enfin, je fais valoir mes droits
Sur un billet de complaisance.
Je n'ai pas plaisanté, mais tout est sérieux :
Ce baiser, ce billet qu'il vous faudra me rendre,
Car je tiens beaucoup à tous deux,
Envoyez-les moi; mais bien mieux,
Dites-moi de venir les prendre!

Quelles rimes! *argent, cependant, souvent, voix* et *droits, deux* et *mieux!* et la *monnaie courante!* Ce n'était pas un baiser que je méritais, c'était un soufflet. Déjazet le pensa peut-être, car elle ne me répondit pas.

Depuis ce temps, le nom de Déjazet est, dans mon esprit, inséparable de celui de Béranger, et quand j'entends chanter *le Dieu des bonnes gens,* je tends la joue... mais rien ne vient.

Quatorze ans après cette idylle, je fis la connaissance de *Lisette.*

Enfin!... me dis-je tout bas. Eh bien, non! je n'osai plus. Je vis une femme d'esprit aimable, gracieuse, charmante; je vis Déjazet enfin, mais je ne vis pas Lisette, et je n'osai pas lui parler de ma créance et de Béranger. Du reste, je venais parler d'affaires, et si les baisers les terminent, ils ne les commencent jamais. J'ajouterai que je ne fus pas plus heureux en affaires qu'en baisers, mais je passai une journée charmante à Seine-Port, où Richelieu-Lauzun-Garat demeurait tout l'été. Elle me montra le petit pavillon où Sardou écrivit *les Ganaches* ou *les Intimes,* je ne sais plus au juste. Les murs étaient couverts de portraits; il y en avait beaucoup de Laferrière. Elle avait une petite toilette Louis XV, chapeau de paille coüvert de fleurs naturelles, robe à paniers, en mousseline blanche à fleurs, souliers à hauts talons rouges, et tenait une ombrelle-canne à la main. De loin, elle paraissait quinze ans; mais de près... elle était maquillée comme au théâtre. Est-ce pour cela que le baiser, qui était destiné à sa joue, ne se posa que sur sa main?

Quant à Béranger, je ne le revis plus; mais le 17 juillet 1857, dans une petite chambre située au coin de la rue de Lancry et du boulevard Saint-Martin, je lui envoyai un dernier adieu : *le Dernier chant de Béranger,* chanson qui eut un certain succès à l'époque, pendant que son convoi, payé par l'État, passait sur le boulevard.

Il m'est arrivé souvent depuis de feuilleter la collection minuscule de mon père, et je n'ai jamais manqué de m'arrêter plus spécialement au volume qui contient les chansons de Béranger.

L. Lemercier de Neuville.

LE PAROLIER DE DON JUAN

A PROPOS

DU

CENTENAIRE DE *DON JUAN*

(1787-1887)



Si l'on s'avisait d'imprimer sur l'affiche du *Don Juan,* au-dessous de la mention : *musique de Wolfgang Mozart*, ces autres mots : *paroles de Lorenzo d'Aponte*, il est probable que, sauf quelques très rares bibliophiles, personne ne pourrait fournir des références sur ce d'Aponte si profondément effacé sous les traductions, les adaptations ou les déformations d'Un Chacun : friperies étalées sur la dépouille d'un véritable poète. — D'Aponte ne mérite certes pas d'être relégué parmi les librettistes de rencontre ; c'était un de ces types charmants et bizarres du XVIIIe siècle, un poète de cour doublé d'un aventurier de tréteaux, moitié savant, moitié pamphlétaire, grand donneur de sérénades, grand dégustateur de bouteilles, courtisant la brune ou la rousse sans prendre garde à la ruelle ou au ruisseau. Ce pauvre hère néanmoins sut créer un type exquis : *Don Giovanni,* que Mozart anima d'une empreinte surhumaine, et c'est ainsi que sont passés, à travers les siècles, les auteurs d'une divine œuvre, où le musicien et le parolier se sont soudés d'un indissoluble lien, car si Lorenzo d'Aponte y incarna sa chair avec sa con-

cupiscence, Wolfgang Mozart y insuffla son âme avec son idéalité; voilà pourquoi, en souvenir de cette création, l'on devrait toujours mettre au-dessous de *musique de Wolfgang Mozart, paroles de Lorenzo d'Aponte.*

I

On peut dire sans exagération que d'Aponte a ressuscité Don Juan ; on peut même avancer que d'Aponte n'a connu aucun des différents moules dramatiques, lyriques, comiques, où l'on avait successivement essayé de couler la statue de Don Juan, et il faut en vérité que le type soit bien caractéristique et bien vivace pour s'être dégagé nettement, comme on va le voir, de toutes les défroques dont il a été si largement affublé.

Ce fut peu d'années après la mort de Don Juan Tenorio y Salazar, conde de Maraña, au XVIe siècle, qu'un moine, Tirso de Molina, fit prendre un corps à la légende dans son *Burlador de Sevilla.* A la suite de la domination espagnole à Naples, des comédiens andalous durent sans doute l'y porter, car d'après Riccoboni, Don Juan y était déjà connu en 1620.— Onofrio Gilberti (1653), Andrea Cicognini (1670) et Andrea Verucci (1678) l'affublèrent successivement d'un costume misérable sous le titre de *Il Countato di piedra.* Ce fut la farce italienne qui l'amena en France, mais avili, arlequiné ; Villiers (1659) le fit représenter à l'hôtel de Bourgogne, Dosimond à Lyon et à Paris (1661). La beauté de l'idée ne pouvait échapper à la finesse de Molière, et son *Festin de pierre* (1663), tout imbu qu'il soit d'une philosophie déplacée, est déjà un battement d'ailes pour remonter à son niveau ; néanmoins Thomas Corneille (1676) et Rosimond (1669) (connu aussi sous le nom de Claude-La-Rose) ressuscitèrent encore cette esquisse imparfaite. De Paris, Don Juan sauta à Londres, mais la légende sévillane y effaroucha la censure dans *le Libertine Destroyed* de Thomas Shadwell (1676).

Quant à l'Allemagne, incapable de pressentir Don Juan, elle le relégua sur la scène des marionnettes *Das Steiner Gatsmahl,* où le séducteur transformé en polichinelle rossait le Commandeur ; puis Don Juan rebondissant de nouveau au sud, Goldini (1736) s'en empara pour son *Dissoluto punito.* Un dernier outrage lui était réservé, il devait venir d'un Espagnol, qui, méprisant ou peut-être ignorant le vieux Tirso de Molina, osa le refondre dans *No hay deuda que no se pague.*

Les vicissitudes musicales n'ont pas été moindres ; un opéra comique de Letellier (1713) joué à la foire de Saint-Germain; un ballet (!) par Gluck (1762), puis Righiani à Vienne (1777), Trillo à Naples (1763), et enfin Gazzanizzi à Venise (1785) tâchèrent en vain d'accorder leur diapason à la hauteur du thème et leurs noms rappellent le tapage discordant des préludes de l'orchestre.

Donc pour Don Juan, au rebours d'Ulysse, l'Odyssée a précédé l'Iliade, il y aurait toute une œuvre à improviser sur les transformations de Don Juan passant de l'Espagne à l'Europe entière.

Il est probable que d'Aponte n'a point connu Tirso de Molina, enfoui sous les décombres de ces bâtards de son œuvre, sans doute d'Aponte n'a pu entrevoir que dans les pantalonnades italiennes ou les marionnettes allemandes

la silhouette aussi grandiose que raccourcie de son héros ; il a donc fait plus que de le ressusciter, mieux que de le rajeunir, il l'a pressenti, conçu, galvanisé, et à notre époque de recherches réalistes, il est grandement intéressant d'examiner dans les mémoires de d'Aponte[1] jusqu'à quel point il a façonné ce prototype en le documentant sur lui-même.

II

On désirerait, pour pourtraire dAponte, plonger sa plume dans une encre chatoyante et la sécher avec de la poudre à la maréchale ; après les autobiographies de Benvenuto Cellini ou de Giacomo Casanova, l'Italie cherchera longtemps une créature plus typique et aussi aventureuse.

Il naquit à Ceneda, sous la férule du Conseil des Dix ; c'est bien un enfant de Venise pétri d'amour et de poésie, glissant à travers le monde, plus léger et plus fugace que les gondoles des lagunes. Élevé par charité, grâce à l'évêque Lorenzo d'Aponte dont il prit le nom, suivant l'usage vénitien de l'époque, on le destina tout d'abord à l'état ecclésiastique ; mais le jour où le hasard le jeta sur la place de Saint-Marc, oublieux du petit collet, il ne se souvint que de ses talons rouges, et sa première pirouette l'amena aux pieds d'une sorte de Manon flanquée, comme celle de l'abbé Prévost, d'un frère odieux. Par ailleurs le petit collet noir et les talons rouges faillirent être compromis dans l'alliance offerte par une jeune princesse napolitaine, dotée, à l'instar des héritières de Perrault, d'une cassette pleine de perles ; par bonheur pour Don Juan, le Conseil des Dix coffra la belle sous les murs d'un cloître ; mais aussitôt une autre aventure lui permit de rencontrer chez un vieillard masqué, à qui d'Aponte donnait l'aumône, un père philosophe, assez naïf pour lui offrir en mariage une fille délicieuse et riche, non plus d'un coffret, mais d'une corbeille bondée de sequins. Nommé professeur à l'Université de Trévise, ses succès littéraires lui attirent des jalousies, d'Aponte perd sa place et trouve un Mécène que bientôt d'autres aventures féminines le forcent à quitter pour Padoue ; là, ce fut un vrai Carême... poétique et gastronomique, et, après quarante jours passés aux olives et à l'eau clair, d'Aponte a l'audace de braver Venise et de s'attirer l'honneur de deux procès, le premier intenté par le Conseil des Dix pour un sonnet satirique, le second par le tribunal des Blasphèmes, en raison d'un certain jambon ingéré un vendredi. Ruiné, épeuré, d'Aponte s'enfuit en Autriche, à Goritz.

Ici s'ouvre dans les *Memorie* une idylle d'une fraîcheur savoureuse. D'Aponte tenant à la main son bagage, un Horace, un Dante et un Pétrarque, ne sachant pas un mot d'allemand, arrive dans une auberge tenue par une hôtesse inflammable. Prestissimo d'Aponte, à renfort de dictionnaire et d'œillades, l'assiège d'une déclaration et obtient bon souper, bon gîte et le reste !... Mais déjà sur la pente irrésistible des aventures, il rebondit jusqu'à Dresde, espérant être nommé poète de la Cour et n'y parvient point ; en revanche, admis chez des Italiens, faisant d'une pierre quatre coups, il s'amourache de deux sœurs qui toutes deux lui rendent ses tendresses.

Arrivé à Vienne, recommandé à Métastase, présenté à l'empereur, d'Aponte débute par un insuccès : *le Riche d'un jour*, de Salieri.

1. *Memorie di Lorenzo da Ponte di Ceneda, scritte da esso.* New-York, 1823-1830.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Au milieu de l'étrange fantasmagorie de ses Mémoires,... le livret de Don Juan ne tient pas une place énorme; il fut hâtivement brossé. D'Aponte ne confie ni d'où ni comment il s'en inspira ; il dit seulement que « le génie de Mozart exigeait un drame, vaste, multiforme et sublime ». Malgré cette prescience de l'immortalité à laquelle il allait être associé, d'Aponte travaillait simultanément *l'Arbre de Diane*, opéra mythologique pour Salieri, et *Assur*, opéra bucolique pour Martini. Le matin, paraît-il, d'Aponte lisait le Tasse afin de s'entraîner au premier, l'après-midi ; Pétrarque, quand il s'agissait du second; enfin le soir, *l'Enfer du Dante* pour se mettre au diapason de Mozart. « Je m'asseyais à ma table vers minuit, une bouteille de tokay à ma droite, mon écritoire à ma gauche, une tabatière pleine de tabac de Séville devant moi. Une jeune et belle personne habitait avec sa mère dans ma maison ; elle entrait dans ma chambre chaque fois que je sonnais, et j'abusais un peu de la sonnette, surtout quand je sentais ma verve se refroidir. »

Dès lors, d'Aponte transformé en poète de la Cour, devint le poète officiel des couronnements, enterrements, mariages ou baptêmes ; il décrit des cérémonies qui rappellent lointainement les divertissements de Watteau ; et la couleur rococo des Lancret et des Fragonard; en revanche, les fiançailles de d'Aponte avec une charmante Anglaise, Nancy *** rappellent les compositions patriarcales de Greuze. Il y aurait pour un illustrateur élégant et cythéréen, plus d'une gravure exquise dans ces feuilles anecdotiques d'un pauvre poète cigalier, plus d'un de nos librettistes ayant pignon sur la rue serait fort embarrassé de léguer un récit aussi attachant... mais... aussi attristant !... A la mort de Joseph II, d'Aponte, tombé en disgrâce, flotte de Vienne à Trieste, de Trieste à Dresde, de Dresde à Londres, de Londres à La Haye, rongé d'une misère noire que l'amour de Nancy seule adoucissait, mais qu'aggravait parfois l'ingratitude d'un ami, surtout quand cet ami était un délateur, entre autres le célèbre Casanova qui, paraît-il, choqua beaucoup la femme de d'Aponte par ses *énigmatiques manières*, sans qu'aucune explication nous détaille le pourquoi ou le comment, mais il est probable qu'une jeune Anglaise en lune de miel devait juger Casanova *very shocking !...*

Retournant à Londres une seconde fois, le poète de la Cour déchoit au rang d'*arrangeur* pour le compte d'un impresario du nom de Taylor, dont d'Aponte trace un portrait excessivement humoristique. La dégringolade de devait pas s'arrêter là: une faillite l'improvise libraire, puis éditeur, et le poète, redressant un peu son échine, en profite pour se faire imprimeur de ses propres ouvrages; la galère semblait se radouber quand une tempête la poussa jusqu'à New-York... où le parolier de *Don Juan* se ravale à devenir distillateur et cabaretier... sans tokay, hélas!... Naturellement, il usa de l'éternelle ressource des exilés, il enseigna l'italien, et, tout d'abord, grâce à l'évêque Moore, il eut plus de cinq cents élèves et consacra ses premiers écus à la construction d'une scène intime afin d'y jouer *Alfieri*. Au milieu de sa détresse, un rayon du soleil d'antan vint le réchauffer, grâce à Mozart; ce fut d'entendre *Don Giovanni* chanté par la Malibran. La pièce ayant été sur le point d'être abandonnée à cause des prétentions du ténor chargé de Don Ottavio, d'Aponte, fidèle au souvenir de son divin collaborateur, paya de sa poche les feux du chanteur.

A partir de cet instant, les pastels des *Memorie* s'assombrissent : faillites, prison, dettes, deuil, avanies, tout s'acharne sur le malheureux, jusqu'à la rédaction de sa vie, qu'il écrivit alors, et dont le souvenir devait être pour lui, suivant le mot de son poète préféré, la plus cruelle épine de ses douleurs.

Il mourut à Colombia-College, en 1838, dans la plus navrante des pauvretés. Il était écrit que ni le musicien, ni le parolier de *Don Juan* n'auraient les moyens de voyager dans l'autre monde... Mais quand on a fermé le livre, il nous reste dans la tête un bruit où s'entrechoquent, dans un *tutti* formidable, baisers et toasts, serments et sérénades, larmes et sanglots !... tout ce que Mozart a su orchestrer.

III

C'est d'un tel homme et d'une telle vie qu'est issu *Don Juan;* le libretto s'en ressent : bigarré, mouvementé, heurté dans le bouffon et le trivial, le sublime et le sombre, avec une vérité qui n'a d'égal... que la vérité. Le *Don Juan* de Lorenzo d'Aponte est le fils de celui de Tirso de Molina et le petit-fils de *Don Juan* de Tenorio y Salazar. Ces deux livrets sont les seules enveloppes sous lesquelles le séducteur sévillan ait pu revivre avec toute sa noblesse d'allure. On cherche, sans y réussir, le nom qui convient à cette œuvre; celui de *darmma gioso* dont l'affubla d'Aponte hurlerait sur l'affiche. Trop comique pour s'appeler drame, trop sinistre pour rentrer dans la comédie, chaque personnage y remplit exactement et rigoureusement le cadre prescrit, délayé dans la note précise, amusante et terrifiante, ce qui la rend si vivante. Doña Elvira, l'amoureuse délaissée, toujours fidèle, toujours infatigable, et n'arrivant que pour surprendre l'ingrat de conquête en conquête; doña Anna, l'amoureuse inassouvie, rancunière, dépitée, remorquant Don Ottavio, pauvre sire, moitié patito moitié sigisbée; Zerline, l'amoureuse preste, gaie, fine mouche qui sera une fine commère; Mazetto, vraie silhouette maritale, grotesque et niaise; enfin le chasseur pervers, Leporello, un maraud trembleur et menteur, Sancho Pança de ce don Quichotte de la Luxure, autant de portraits parachevés qui s'effacent peu à peu pour faire place aux vrais personnages du poème : la statue et don Juan, c'est-à-dire un homme et son remords, mais un homme demi-dieu, Prométhée de la passion, Titan de l'insouciance, reniant le passé, défiant l'avenir, oubliant l'aujourd'hui; artiste à son point de vue. Un homme plus et moins qu'un autre homme, créature et création absolument aristocratique, orgueilleuse de son vice, fière de son égoïsme, fascinante parce qu'elle est insaisissable, n'ayant qu'une loi, aimer... aimer... aimer... sans peur, sans honte, sans frein, et marivaudant avec sa dernière maîtresse l'impénitence finale, la bravade aux lèvres, l'ironie aux yeux, un Espagnol indompté et indomptable ! voilà le *Don Juan,* un poème comme on n'en avait jamais vu, une musique comme on n'en avait jamais entendu !... Et il faut reconnaître que ce fut vraiment le génie de l'immortel qui toucha du doigt le front de Mozart, et le même génie qui souffla à un pauvre troubadour besoigneux l'haleine d'un Shakespeare.

ARSÈNE ARUSS.

2007 Lyon Editions « Les passeurs du temps » editions.passeurs@free.fr

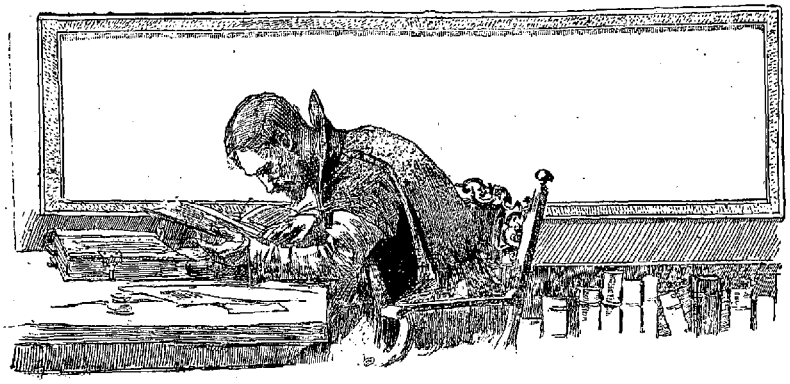

PÉTRARQUE ET LAURE

Les œuvres latines de Pétrarque, qui embrassent deux énormes in-folio, sont très discrètes, pour ne pas dire muettes. sur ses relations avec Laure. On comprend donc tout l'intérêt qui s'attache aux rares passages où il s'est plu à se faire lui-même le commentateur de ses *Sonnets*. Pourrait-on désirer un meilleur scoliaste? Les deux églogues suivantes, extraites de ses poésies pastorales, ont chacune pour objet un épisode de sa passion. Dans l'une, il montre l'influence salutaire que cet amour éthéré exerça sur son génie; dans l'autre, il déplore la perte de l'objet aimé.

M. Victor Develay, dont nous avons publié dernièrement la traduction du discours de Pétrarque au Capitole, a traduit ces deux églogues dont les vrais personnages, dépouillés du voile de l'allégorie, sont Pétrarque et Laure.

ÉGLOGUE III

Suit la troisième églogue, dite l'*Amour pastoral*. Les interlocuteurs sont Stupée et Daphné. Stupée est ainsi nommé de *Stupa*, étoupe, c'est-à-dire propension à s'enflammer. Car, par une inclination naturelle, le poète lui-même, ici nommé Stupée, a été porté vers l'art poétique, et l'on verra dans le cours de l'églogue combien grand est son penchant. Daphné est la poésie elle-même[1]. Daphné, en grec, désigne l'arbre que nous nommons laurier. Ce nom vient de Daphné, fille du fleuve Pénée, sur laquelle Ovide a écrit fabuleusement au livre premier des *Métamorphoses*. Les poètes sont ornés de son feuillage. Le poète termine l'églogue en rappelant que son couronnement a été célébré à Rome, au Capitole, avec l'approbation du Sénat.

1. Ici Pétrarque donne le change au lecteur. Daphné n'est autre que la dame de ses pensées, Laure de Noves.

L'AMOUR PASTORAL

STUPÉE, DAPHNÉ

STUPÉE. — Quelle sera la fin de mes prières et de votre fuite, ma bien-aimée? Arrêtez-vous, Daphné, je vous en prie, et prenez pitié des vôtres.

DAPHNÉ. — Celle qui a dédaigné Phébus, qui ne dédaignera-t-elle pas? Cherchez d'autres soucis; votre amour devient importun.

STUPÉE. — Tiraillé d'un côté par le travail, de l'autre par l'amour, je ne puis que vous adresser en tremblant quelques mots interrompus. Laissez-moi respirer un peu. Arrière la violence, la ruse et les embûches; déposez toute crainte, asseyez-vous et daignez entendre mes tourments.

DAPHNÉ. — Parlez donc et souvenez-vous de mettre un frein à vos mains avides.

STUPÉE. — Daphné, quand pour la première fois je vous aperçus seule, sur le rivage désert, je me suis demandé si je voyais une créature humaine ou une déesse. Votre manteau doré, d'une pourpre éclatante, embaumait l'air d'un parfum inaccoutumé; vos doux yeux étincelaient comme des étoiles et le vent faisait flotter sur vos épaules vos cheveux éblouissants. Je devins immobile. Le soleil luttait vainement contre vos rayons; tout votre corps brillait d'un éclat qui n'était point le nôtre, et je craignis que les dieux, en vous voyant, ne fussent épris d'amour et ne vous enlevassent avant que vous ne connussiez nos blessures ou les feux secrets d'un cœur embrasé. Je m'approche, et désirant vous découvrir l'origine de ma grave maladie, je tirai à peine un mot de ma gorge desséchée. D'un ton sévère, murmurant des mots inachevés, vous prîtes la fuite d'un air indigné. Votre démarche me le fit voir, car vos paroles restèrent au fond de votre âme et s'attachèrent à vos entrailles. Depuis ce jour, une pluie de larmes inonde mon pauvre cœur et les soupirs l'assiègent sans relâche. Ayez enfin pitié de moi, vous qui seule le pouvez, et mettez un terme à mes maux, si ma demande est juste, si mon récit est vrai.

DAPHNÉ. — Il me répugne de compter à combien d'hommes ma beauté a plu, combien d'amants elle a tourmentés. Elle a plu par-dessus tout à Phébus. Ce dieu, aux cheveux d'or, paré d'un arc brillant, puissant par son esprit et par sa lyre, fier d'avoir pour père Jupiter, s'est retiré couvert de mépris et de dédain. La rive du vieillard courbé[1] en a été témoin, et les nymphes le redisent dans les eaux de mon père. Qu'avez-vous donc pour que vous espériez pouvoir briser ce cœur de pierre?

STUPÉE. — Qui que vous soyez, si vous voulez jouir tranquillement d'un amour solide et d'une paix profonde, fuyez ce qui est au-dessus de vous, et gardez-vous des hautes cimes. Là règnent les mépris, les reproches et les disputes; des nuages noirs y sont amoncelés par des vents perpétuels. Je vous conseille même (quoique l'erreur publique dise le contraire), d'éviter vos pareils. Attachez-vous le cœur fidèle d'un moindre que vous; il vous témoignera une soumission absolue, d'humbles caresses et une douce crainte. Cette maxime est peu connue; tous recherchent les hauteurs. Plût à Dieu que je me fusse donné ce conseil! Mais l'amour me pousse, il m'entraîne vaincu et résistant à travers les hauteurs. Il a vaincu les dieux et mis une quenouille au bras d'Hercule. Vous, dont la liberté est entière, prenez garde à vous, Daphné.

DAPHNÉ. — Je loue votre conseil, mais vous ne répondez point à ce que je vous ai demandé d'abord : quel grand espoir nourrit vos amours?

STUPÉE. — Je passe sous silence tout ce que mon cœur a tu pendant trois lustres avec une grande discrétion, mes gémissements secrets, mes nuits sans sommeil et tous les tourments que cause le cruel amour quand il sévit. Aux yeux d'un juge bien-

1. Le fleuve Pénée, père de Daphné.

veillant, ce serait peut-être quelque chose, mettons toutefois que ce n'est rien. Oui, de telles souffrances sont dans ma destinée, cette violente passion est due à l'imprudente jeunesse. Je ne tairai point que j'ai cru que mon peu de talent pourrait vous plaire. J'ai essayé si par hasard l'art de l'harmonie me viendrait en aide, parce que vous étiez sensible aux accents de la Muse et non à l'éclat de l'or. Je craignais d'avoir encore tenté vainement cette voie, et il me semblait que je faisais entendre je ne sais quels sons rauques, jusqu'au moment où je ne rougis point de célébrer dans mes vers les Faunes et les Dryades avec une faveur égale. Souvent j'ai vu les chèvres, captivées par la douceur de mes chants, quitter leur rameau et me regarder avec admiration; j'ai vu les abeilles mépriser le cytise, les cigales muettes au cœur de l'été. Je me réjouissais, mais je n'eus foi en moi-même que le jour où le divin Argus [1] me dit : « Chante avec confiance. »

DAPHNÉ. — Et à juste titre, car lui seul pouvait de plein droit donner un tel ordre, lui seul connaissait un tel art. Mais si vous avez composé récemment quelques vers, récitez-les moi.

STUPÉE. — Daphné, mon repos, mon supplice et ma joie, prosterné à vos pieds, je vous adore, vous, ma seule maîtresse et mon ennemie. Vous êtes l'ornement des bois; vous êtes tout l'espoir des bergers. Des poètes éminents, d'illustres généraux vous ont aimée; le grand Jupiter vous aime et refuse de vous endommager de sa foudre dont il frappe toute la forêt. Vous, pour qui Apollon armé de l'arc, pour qui des dieux célèbres ont brûlé d'amour, vous enflammez maintenant Stupée, berger pauvre et qui voit avec une suprême indifférence un troupeau bien nourri. Il sera riche si ses vers vous paraissent beaux, Daphné.

DAPHNÉ. — Vous valiez plus que je ne croyais. Le respect que vous avez pour moi vous gêne. Ajoutez autre chose, peut-être pourrez-vous me plaire.

STUPÉE. — Un jour vers midi, quand mon amertume ou mon amour m'entraîne au fond des bois, soudain une voix plus douce que la voix humaine frappa mes oreilles. Je fus saisi d'étonnement. Le long d'un sentier herbeux, un petit ruisseau en pente roulait des cailloux brillants. L'endroit était élevé. En suivant le murmure de l'eau, j'aperçois sur la rive émaillée de fleurs, et à l'ombre d'un vert laurier, des jeunes filles qui dansaient aux applaudissements du ciel. Je me détourne vite. Alors celle de toute la troupe qui avait la voix la plus sonore me dit : « Puisque un rare destin dirige tes pas de ce côté, ose contempler des visages divins. » En disant cela, elle me prit la main. Toute crainte disparut, et commençant à pouvoir parler : « Pardonnez-moi, dis-je, ô déesse! L'erreur et l'amour m'entraînent. Hélas! je suis les traces éparses d'une beauté cruelle et inhumaine. Elle me fuit et ignore mes tourments. » A ces mots, la vierge souriant: « Nous savons tout, dit-elle. Tu poursuis à travers les précipices la Thessalienne Daphné. C'est une nouvelle connue depuis longtemps dans les bois sacrés d'Aonie. Marche avec assurance, car elle s'adoucira. Toutefois reçois d'abord ce rameau. » Elle détacha, de son pouce délicat, un rameau couvert de feuilles qu'elle me présenta et que je saisis d'une main avide. « Tu iras, me dit-elle, tu iras, et tu lui diras que tu as vu les neuf sœurs que le vulgaire ne peut voir, qu'aucun esprit imbu de soins profanes ne voit. Si elle t'en demande davantage, dis-lui que tu as vu celles à qui il n'est pas pas prudent de faire la guerre par la violence ou par la ruse. Pyrénée l'a montré en tombant du haut d'une tour [2]; les pies bavardes l'ont fait voir par leur voix et leur intelligence [3]. Dis-lui que tu les as vues errantes sur le mont sacré et au bord de la fontaine [4] qu'a fait jaillir d'un coup de pied le cheval ailé, né de la tête de Méduse [5]. Dis-lui que tu les a entendues chanter sur des tons différents

1. Robert II, roi de Naples.

2. Pyrénée, tyran de la Phocide, voulant poursuivre les Muses qu'il avait introduites par ruse dans son palais, se précipita du haut d'une tour et se tua.

3. Les neuf filles de Piérus, riche habitant de l'Emathie, ayant osé se mesurer avec les Muses et se venger de leur défaite par de mauvais traitements, furent changées en pies.

4. L'Hippocrène.

5. Pégase.

© 2007 Lyon Éditions « Les passeurs du temps » editions.passeurs@free.fr

tout ce qu'enserrent les neuf cercles inégaux ainsi que les divers mouvements de l'âme. Dis-lui de qui relève le doux amour de la gloire [1]; de qui le charme de la voix [2]; de qui l'étude [3]; de qui la vigueur de l'esprit [4]; de qui la culture d'un cerveau tenace [5]; de qui l'enthousiasme [6]; de qui le jugement [7]; de qui l'art de lire dans les cieux [8]; de qui la puissance de charmer les oreilles [9]. Dis-lui enfin: « Daphné, tournez de ce côté vos yeux qui me fuient. La reine de ce chœur harmonieux m'a donné ce rameau arraché de l'arbre pour que je levous montrasse. Elle vous conseille et vous ordonne de vous arrêter enfin derrière les traces de votre fuite en Thessalie [10]. » Quelque inflexible qu'elle soit, tu la verras touchée de pitié.

DAPHNÉ. — Et je suis touchée. Suivez-moi et courons sur cette colline.

STUPÉE. — Marchez, avec vous je gravirais sans peine les sommets de l'Olympe.

DAPHNÉ. — Savez-vous sur quelle colline vous êtes assis? combien est grande la majesté de ces lieux?

STUPÉE. — Cette cime maîtresse semble faire la loi aux collines d'alentour, et par un ciel serein domine les forêts.

DAPHNÉ. — Je me souviens que des bergers ont apporté ici leurs fronts victorieux ornés de guirlandes de fleurs et de la dépouille des arbres, traînés aux temples par des coursiers blancs comme la neige. J'assistais joyeuse et verdoyante à ce spectacle. J'aimais à voir les troupeaux captifs avec leur guide, les jeunes taureaux tristes, le riche butin amené des montagnes étrangères, les cris prolongés de la foule et les pompes retentissantes. L'or arraché par force aux griffons hyperboréens est venu là pour être appliqué à un noble usage. L'éléphant des Indes a apporté là sur son dos informe les richesses de l'Asie, il y a apporté aussi ses tours vacillantes. Bref, tout ce que la forêt dans sa fécondité a produit de toutes parts est rassemblé sur ce mont. Là ont siégé des sénateurs intègres; là a pris ses ébats une vive jeunesse; là ont joué de chastes jeunes femmes. Le plus grand des bergers a péri par surprise dans cet antre, et le bel Adonis n'a point échappé à la dent meurtrière des sangliers [11]. Mais laissons ce triste sujet. Les dieux même, dit-on, habitent ce sommet; c'est le roi des forêts, c'est la magnifique demeure de Jupiter tonnant. Ici Latone embrassant son fils, reconnue de la sibylle prophétique, fut montrée à un berger superbe [12]. Le jeune homme magnanime, objet de tes travaux [13], revenant des bois de la Libye qu'il avait conquise, a revu ces hauteurs, traîné sur des roues d'ivoire (tant s'accrut la fortune du lieu!) et avec lui le vieillard aux rudes accents [14]. Longtemps après d'autres, qu'il serait trop long de nommer, y vinrent en chantant, notamment votre cher Parthénias, qui joua du triple chalumeau [15]. Tous avaient le front ceint d'un vert laurier. Ici, quoique né sous un astre dissemblable, je vous tresserai une cou-

1. Clio.
2. Euterpe.
3. Thalie.
4. Melpomène.
5. Polymnie.
6. Erato.
7. Terpsichore.
8. Uranie.
9. Calliope.
10. Il faut se rappeler que Daphné, pour échapper aux étreintes d'Apollon, qui la poursuivait en Thessalie, fut changée en laurier.
11. Allusion à la mort de Jules César.
12. Suivant une légende, la sibylle aurait montré à l'empereur Auguste la nativité du Christ. Latone, mère de Phébus, désigne ici la Vierge, mère du soleil de justice.
13. Scipion, sur qui roule le poème de l'Afrique.
14. Le poète Ennius.
15. Virgile.

ronne d'un feuillage semblable. Donnez-moi le rameau que la reine sacrée de la fontaine de Castalie vous a confié. Gardez ce présent d'elle qui est en même temps le mien; laissez les autres soucis et soyez désormais à nous.

STUPÉE. — Maintenant je suis heureux de mes veilles; il m'est doux de me rappeler mes travaux.

ÉGLOGUE XI

La onzième églogue est la continuation de la précédente. Elle a pour titre *Galatée*, de γάλα, qui en grec signifie lait, et de θεόσ, qui veut dire déesse. Galatée, c'est-à-dire blanche déesse, est cette dame chérie dont il est fait mention dans l'églogue précédente. Trois interlocutrices sont introduites : Niobé, Fusca et Fulgida, par la raison que l'homme est un animal convoiteux, irascible et raisonnable. Or le poète désire voir cette femme vivante; il s'indigne et se plaint qu'elle soit morte; la raison réprime son désir et son emportement. Ces deux passions existent dans la poitrine, car l'irascibilité tire son origine du fiel et la concupiscence du foie. La raison domine au sommet de la tête. Niobé emprunte son nom à la malheureuse Niobé, épouse d'Amphion, dont parle Ovide au livre VIe des *Métamorphoses;* Fusca, à l'objet dont elle s'occupe souvent, la concupiscence figurant parmi les choses honteuses. Fulgida est ainsi nommée parce que rien n'est plus lumineux que la raison.

GALATÉE

NIOBÉ, FUSCA, FULGIDA

NIOBÉ. — Mène-moi, ma sœur, vers le tombeau et vers la pierre glacée du sépulcre.

FUSCA. — Pourquoi chercher, ma sœur, un aliment à tes larmes? Que désires-tu?

NIOBÉ. — Les gémissements sont le grand soulagement d'une grande douleur; les soupirs et les plaintes relèvent le cœur abattu. Une douleur concentrée tue l'âme; le meilleur remède d'un cœur affligé est de pleurer ouvertement. Que n'ai-je toujours pensé de même? Jamais le saisissement n'aurait changé mes entrailles en pierre; le silence m'a nui dans ma douleur. Mais laissons cela; conduis-moi maintenant où je désire pleurer librement.

FUSCA. — Suis ce chemin où tu verras des bœufs dont le cou est lié par des cordes à nœuds, sur un humble seuil des chiens nombreux qui veillent, et autour des barrières des molosses d'un gris cendré[1]. Ce lieu recouvre ta perte. Regarde en face. C'est là que repose Galatée, le plus bel objet que la nature ait créé sur la terre si l'amitié ne me trompe pas. Dépose là tout ce qui t'accable, embrasse le tombeau, couvre la pierre de tes baisers, parle à son ombre muette.

NIOBÉ. — Hélas! quelle étroite, quelle obscure demeure, pour une si grande beauté! Voilà ton domicile, Galatée, toi dont l'éclat a ébloui le soleil qui, t'avouant son égale, et tout aussitôt t'avouant supérieure à lui, fut saisi d'étonnement et se cacha tardivement dans les ondes. Vous vous arrêtez, étoiles, au couchant, tu joues, bouvier, avec la flèche de ta charrue; tu parcours, Jupiter, d'un front serein la voûte arrondie des cieux; tu t'avances avec ta faux, vieillard glacé[2], et avec tes armes, Orion[3]; tu poursuis ta route accoutumée, lune, et toi, rapide messager des dieux[4],

1. Pétrarque désigne ainsi d'une façon peu révérencieuse les Cordeliers dans l'église desquels Laure était enterrée à Avignon.

2. Saturne.

3. Grand chasseur, amant de Diane, que Jupiter changea en constellation.

4. Mercure.

et toi, Vénus, qui changes de nom tour à tour[1]. Tu reposes ici livide, Galatée bientôt terre et cendre, bientôt néant, à moins que ton âme ne vive au ciel et ne contemple tranquillement de là-haut tes amies en pleurs. Tu ne me réponds rien, moitié de mon âme et la meilleure moitié? Tends-moi la main, je t'en prie, s'il est au monde quelque bonne foi, si l'antique fidélité a survécu. Hélas! comment faire, ma sœur, pour renverser la pierre ennemie? Je serrerai dans mes bras le cadavre chéri, je le couvrirai de mes baisers, je l'emporterai, mourante, sur mon sein, je le placerai en le pressant contre mon cœur dans une chapelle et je le cacherai dans le sanctuaire des dieux. J'y ajouterai des honneurs que le monde célébrera perpétuellement, j'y ajouterai des chœurs de vierges, les rites vénérables et le culte d'une déesse. Il n'y manquera ni flambeaux ni chants répandant par toute la terre les louanges de cette femme. Oh! que cette pierre est dure! quel poids lourd et inerte! Je fléchis sous le fardeau, ma sœur, et je tombe épuisée de fatigue.

Fusca. — Lève-toi, ma sœur, lève-toi et prends garde de souiller, avec ce cadavre, ton corps sacré. Contente-toi du présent; tu attendras en vain le passé; l'oubli est la sauvegarde de celui qui aime. Rien ne saurait ramener le jour d'hier. La mort efface les soucis; la mort brise toutes les chaînes. C'est assez pleuré, la mort a détruit nos amours.

Niobé. — Que n'a-t-elle détruit également mes souffrances! Je l'ai espéré, car elle m'avait approché de bien près; hélas! elle m'a trompée. Je vis, mais malheureuse et réservée à toutes les douleurs.

Fusca. — Plus de modération. Voici Fulgida qui vient à toi par le chemin de gauche; elle est triste et son visage blâme tout bas tes plaintes.

Fulgida. — Malheureuses et aveugles que vous êtes, pourquoi regrettez-vous si amèrement ce qui est mortel? Pourquoi pleures-tu, Niobé? Commence donc plutôt à savoir supporter la vie telle que le sort cruel te l'a donnée et te la donnera. Moi aussi l'amour me tourmente et je suis touché de la perte des miens. Mais qu'y faire? Tu regimbes en vain contre l'aiguillon; la patience est la meilleure ressource des opprimés; l'âme, en les supportant, se rend bien des choses plus légères. Pourquoi ces gémissements? Galatée a dû mourir; maintenant elle sera immortelle. Être chagrin de son propre dommage ce n'est pas de l'amour; pleurer le bonheur d'autrui c'est de l'envie. Nous savons tous combien nous avons perdu et combien a perdu l'ingrat univers, mais nous le supportons. Vous, séchez vos pleurs, levez les yeux vers votre amie qui habite un meilleur séjour, et désirez le ciel quand vous quitterez la terre.

Fusca. — Fable! sur quelles ailes ce qui est terrestre gagnera-t-il le ciel?

Fulgida. — Sur des ailes éthérées. De même que la terre, le ciel revendique ce qui lui appartient.

Fusca. — Le vulgaire croit cela; moi, je n'approuve que le certain.

Fulgida. — Fusca, tu habites les lieux bas, moi j'occupe les sommets et j'observe d'en haut la position du ciel et de la terre.

Niobé. — Laissez ces vieilles obscurités et ce problème insoluble, et abandonnez la question entière à l'avenir. Fulgida, puisque tu connais les muses champêtres, compose plutôt pour ce tombeau une épitaphe que lira l'âge le plus reculé.

Fulgida. — Ici la belle Galatée a laissé son corps. Libre enfin elle fréquente les cieux, les palais du maître du tonnerre, les chœurs et la table des immortels. La mort a touché ses membres vermeils, ses blanches épaules, ses joues et ses yeux divins; elle a plongé dans les entrailles de la terre son visage serein. Qui s'attachera aux choses mortelles ou espérera imprimer ici-bas des traces durables? Que sont la naissance et la vertu? qu'est la richesse? qu'est la beauté? qu'est la jeunesse? qu'est la vie élégante? qu'est la gloire d'un grand nom? Elle avait tout cela, la main de la

1. Vesper, le soir; Lucifer, le matin.

mort lui a tout ravi. En regagnant sa demeure, elle s'est enfuie toute nue de sa prison aimée.

Niobé. — Elle n'est point toute nue celle que revêt la gloire, manteau de plus en plus éclatant et que le temps renouvelle. Toute femme plaisant ou désirant plaire par les manières, par l'esprit, par le chant ou la conversation, l'aura devant les yeux. Pour nous, tant que notre âme sera attachée à notre malheureux corps et nous forcera de vivre, et même chez les Mânes, sur les bords nébuleux du Léthé, nous porterons toujours au fond du cœur avec un pieux souvenir ce modèle de pudicité, cette beauté accomplie. Ton nom, Galatée, s'effacera de ma mémoire quand les astres s'échapperont de leurs orbites, quand les abeilles renonceront au miel, les colombes à leur nid, la tourterelle à sa moitié, le loup à sa proie, la chèvre à l'arbrisseau, la femme gardée à la ruse, le serviteur au mensonge.

Traduction par VICTOR DEVELAY.

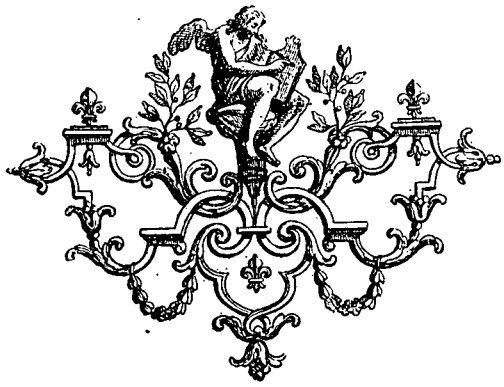

2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.passerelles.fr

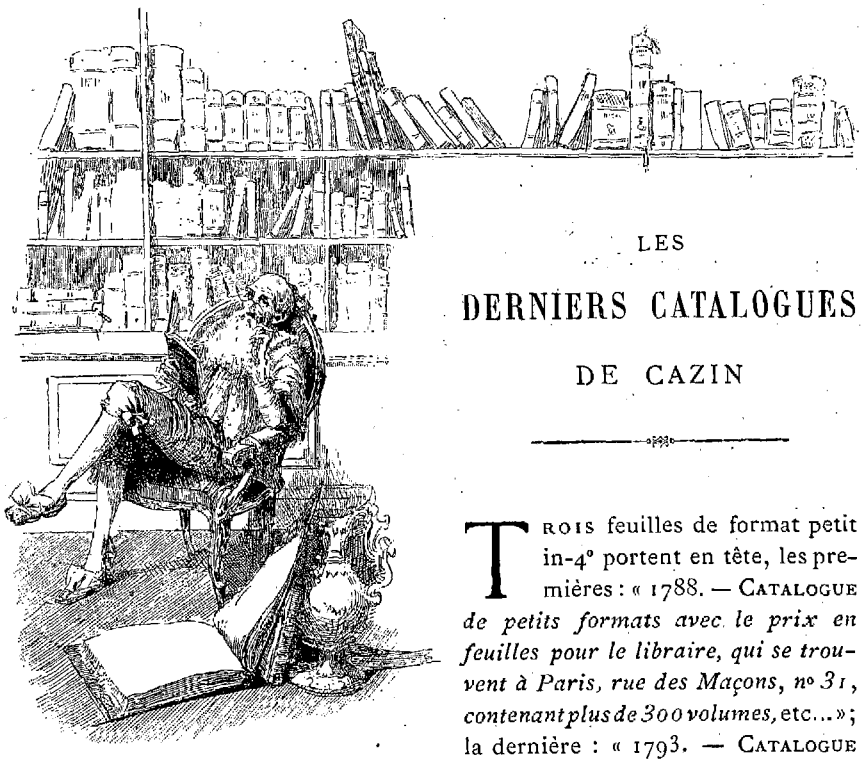

LES

DERNIERS CATALOGUES

DE CAZIN

Trois feuilles de format petit in-4° portent en tête, les premières : « 1788. — Catalogue *de petits formats avec le prix en feuilles pour le libraire, qui se trouvent à Paris, rue des Maçons, n° 31, contenant plus de 300 volumes,* etc... »; la dernière : « 1793. — Catalogue *des petits formats de* Cazin, *libraire, rue des Maçons-Sorbonne, n° 31, à Paris.* — Cette jolie collection contient plus de 350 volumes, etc... ». Ces feuilles forment (avec deux catalogues intégrants aux volumes de petit format in-18 du *Voyage sentimental...* A Londres, M.DCC.LXXXIX, tome II, pages 244 à 250; et de *l'Aminte* du Tasse... A Londres, M.DCC.LXXXIX, pages 165 à 176), une série complémentaire, après cinq séries de catalogues périodiques, qui se trouvent ajoutés soit au commencement, soit plus souvent à la fin d'un certain nombre de volumes de la collection Cazin.

Basé sur tous les catalogues divisés en six séries, dont les cinq premières sans lacune, après trente années d'incessantes recherches, *le Manuel du cazinophile* admet, comme appartenant sans conteste à la collection, toute publication figurant, ne fût-ce qu'à titre transitoire, dans la nomenclature de l'un ou de l'autre, en corroborant encore ces catalogues par de plus rares *Avis du libraire* que l'on retrouve, ajoutés aussi, comme eux, à la fin ou parfois au commencement de certains volumes spécifiés particulièrement dans ce manuel, qui donne ainsi très exactement leur ordre dans la collection.

Toutes ces pièces de l'époque, tous ces documents authentiques, irréfutables, seuls guides à suivre pour reconnaître, pour reconstruire intégralement la totalité des petits formats imprimés et publiés à Paris, suffisent à préciser, sans erreur possible, les nombreux volumes qui font partie d'une collection Cazin ; et leur réunion bien complète, un siècle après leur publication, ne paraissant pas une entreprise irréalisable, cet objectif fut envisagé sagement dès l'apparition de l'ouvrage erroné qui parut sous ce titre : *Cazin, sa vie et ses éditions, par un cazinophile de Cazinopolis*, M.DCCC.LXIII, édité par Brissart-Binet, libraire à Reims, imprimé à Châlons-sur-Marne.

La publication de cet ouvrage fit tout d'abord, dans une ville voisine et du même département, naître un second volume annoncé dans *le Bulletin du bouquiniste*, 277e numéro — 1er juillet 1868[1]. — Puis sa réimpression, en 1876-1877, [causa, peut-être encore prématurément, la publication d'un premier volume du *Manuel* presque à point après un quart de siècle de recherches ininterrompues, coïncidant dans son plan général, d'une manière assez parfaite, avec le travail de bibliographie rectificative : *Cazin et les petits formats,* dans lequel l'auteur, étant parvenu à réunir une vingtaine de catalogues, rétablissait très correctement, par eux seuls, les éditions réelles de Cazin.

Quant au *Manuel,* les cinq séries des catalogues périodiquement publiés, — mensuels de décembre 1780 à avril 1781 (1re série) et trimestriels d'avril 1781 à janvier 1786 (pour les quatre suivantes), — avec ceux d'une sixième série complémentaire ajoutés, leur faisant dépasser le chiffre de trente, laissèrent encore en doute que tous ceux publiés du vivant de Cazin fussent enfin réunis sans omission comme sans exception ; et ce doute y fut exprimé, pages 159-160, de cette manière : « N'existe-t-il, échappé jusqu'ici à toutes recherches, aucun catalogue inconnu, ignoré, pour remplir ce trop long intervalle embrassant quatre années, sorte de lacune entre les deux des petits formats de 1789 et celui de la feuille in-4° de 1793 imprimée à Reims peu de temps avant la mort de Cazin ? Sa nomenclature indiquerait peut-être aux années 1790, 1791, 1792, mêlés parmi les dix de cette période finale, d'autres ouvrages qui se rencontrent très souvent à la reliure des petits formats de Paris, sans que l'un ou l'autre des catalogues cités mentionne leur admission provisoire ou leur passage dans la collection. »

Une première justification, non moins tardive qu'inattendue, de la prévision témoignée dans ces lignes, vient, après dix années, se produire enfin par la découverte des deux premiers feuillets signaturés A, A 2, d'un dernier catalogue en petit format in-18 dont maint exemplaire aurait sans doute été conservé, comme de tous les périodiques antérieurs du même format, si quelque autre ouvrage, après les trois volumes des *Œuvres de Colardeau*, fût sorti de

1. *Cazin et les petits formats.* — Sous ce titre il sera prochainement mis sous presse un nouveau travail bibliographique sur les petits formats de la fin du XVIIIe siècle, comprenant : 1° une notice sur Cazin réduite aux seuls faits authentiques ; 2° une dissertation bibliographique ; 3° la description des véritables publications de Cazin ; 4° la description des Cazin douteux ; 5° les catalogues officinaux de Cazin ; 6° la description des *éditions lyonnaises* et de leurs *contrefaçons ;* 7° la description des ouvrages composant la *Bibliothèque amusante ;* 8° la description des ouvrages composant la *Collection complette de romans ;* 9° les catalogues officinaux des éditions lyonnaises de la Bibliothèque amusante et de la Collection complette de romans ; 10° un appendice consacré à toutes les collections de petits formats de la même époque, mais qui n'ont jamais été confondues avec les publications de Cazin ; 11° enfin des tables très complètes.

Cet ouvrage, orné d'un frontispice dessiné et gravé tout exprès, formera environ trois volumes format Cazin.

L'auteur, persuadé qu'en bibliographie les omissions sont plus faciles à réparer que les erreurs, s'est astreint à ne décrire que les volumes qui lui seront passés sous les yeux...

BULLETIN DU BOUQUINISTE. 12e année, page 370.

(*Un supplément au* Manuel du cazinophile, *presque achevé, dont la première partie actuellement sous presse paraîtra dans quelques semaines, donne une biblio-iconographie, avec leur historique, de toutes les collections des petits formats de la fin du* XVIIIe *siècle.*)

l'officine de Cazin. Néanmoins, bien que sa dernière et quoiqu'en 1794 il ait fait cartonner un avis à la fin du tome III de cette publication définitive, il n'est pas improbable que dans quelque exemplaire antérieurement vendu l'on ne retrouve encore entière cette pièce rarissime : « 1792. CATALOGUE DES PETITS FORMATS *qui se trouvent cul-de-sac du Coq-Saint-Honoré, n° 3, bureau du* Spectateur national, *contenant plus de 300 volumes, dont tous les ouvrages se vendront séparément, imprimés en beau papier, belle impression, belles gravures, en tout supérieures à celles de Lyon. On donnera tous les ans 15 à 18 volumes. Cette collection deviendra précieuse, tant par le choix des ouvrages que par la beauté des éditions. On peut faire un très joli choix des ouvrages qui la composent, pour les étrennes, soit reliés en maroquin ou reliure ordinaire.* »

Dans sa nomenclature, — incomplète malheureusement puisque l'on n'en a retrouvé que deux feuillets sur les six que donne un in-18, — parmi les ouvrages de poésie, à la page 4, ligne 9 : « *Délassement d'un paresseux,* 1 vol..., 3 liv. », omis au *Manuel* alors qu'aucun catalogue connu n'en faisait mention, vient prendre rang avant « *les Plaisirs de l'amour,* ou Recueil de contes, histoires et poèmes galans, 3 vol., fig. », portant le n° 139 d'après l'ordre d'inscription des ouvrages parus. Ne peut-on croire que le même catalogue, ou quelque autre antérieur d'une ou deux années, s'il en existe, indiquerait peut-être aussi, comme entrées dans la collection, les éditions en petit format in-18 des œuvres de Bertin, de Parny, publiées par Hardouin et Gattey[1] que l'on rencontre, ainsi que certains autres volumes à la reliure de Cazin, non moins souvent que l'ouvrage imprimé à Lille, annoncé par la librairie Onfroy dans le n° 137 du Supplément au *Journal de Paris,* mardi 28 décembre 1790 : *les [Délassemens d'un paresseux ;* par un C. R. d'E. A. C. D. L., membre de plusieurs académies, etc. (un chanoine retiré d'Estaires, ancien curé de Liancourt).

Corroboré par les susdites ŒUVRES DE COLARDEAU..., A PARIS, chez CAZIN, libraire, cul-de-sac du Coq-Saint-Honoré, n° 3, M.DCC.XCIII ; le dernier catalogue in-18 indique en outre au biographe futur du marchand libraire rémois[2], sa participation à la publication du *Spectateur national* dont les bureaux se trouvaient à la librairie de ce fameux bibliophile.

En présence de la réalisation — quoique encore partielle — des conjectures primitives, serait-il permis de soupçonner quelque découverte future (encore plus inattendue, il est vrai, mais non moins intéressante à coup sûr), d'un feuillet de catalogue spécial, particulier, d'ouvrages avec figures libres ou priapiques, mentionnant toutes ses publications licencieuses, obscènes, prohibées, vendues sous le manteau, que l'on ne peut mettre indistinctement au nom de Cazin sans quelque incertitude ; alors que les bibliophiles les plus

1. Au catalogue in-8° de l'an IX, — pages 21 à 24, — des successeurs propriétaires de la « Collection des petits formats Cazin, contenant 292 volumes brochés », suivant l'ordre alphabétique (reproduit textuel dans les 3° et 4° *Bulletins du cazinophile* de juillet et d'août 1877), figurent les œuvres de Bertin et les œuvres de Parny.

2. Sa biographie exacte est encore à faire, car on ne peut prendre au sérieux l'essai par trop fantaisiste de Brissart-Binet en tête de *Cazin, sa vie et ses éditions,* reproduit très bénévolement avec tous ses contes en l'air dans le *Grand dictionnaire* de P. Larousse et dans l'*Histoire du livre* d'E. Werdet.

experts savent à peine les distinguer parmi des contrefaçons et des imitations beaucoup trop nombreuses, qui trompent d'autant mieux qu'elles portent le plus souvent sa reliure ?

Bien que la librairie de Cazin ait été transférée, en 1792, au cul-de-sac du Coq-Saint-Honoré, n° 3, la dernière feuille in-4° imprimée à Reims par Piérard, datée de 1793, porte encore en tête du catalogue la mention : rue des Maçons-Sorbonne, n° 31 ; mais cette indication erronée est aisément explicable, la difficulté des relations ordinaires, peu quotidiennes et très mal suivies à cette époque tourmentée entre les grandes villes de province et la capitale, ayant, sans aucun doute, laissé l'imprimeur rémois dans l'ignorance de ce changement de domicile.

A. CORROENNE,
Bibliographe des petits formats Cazin.



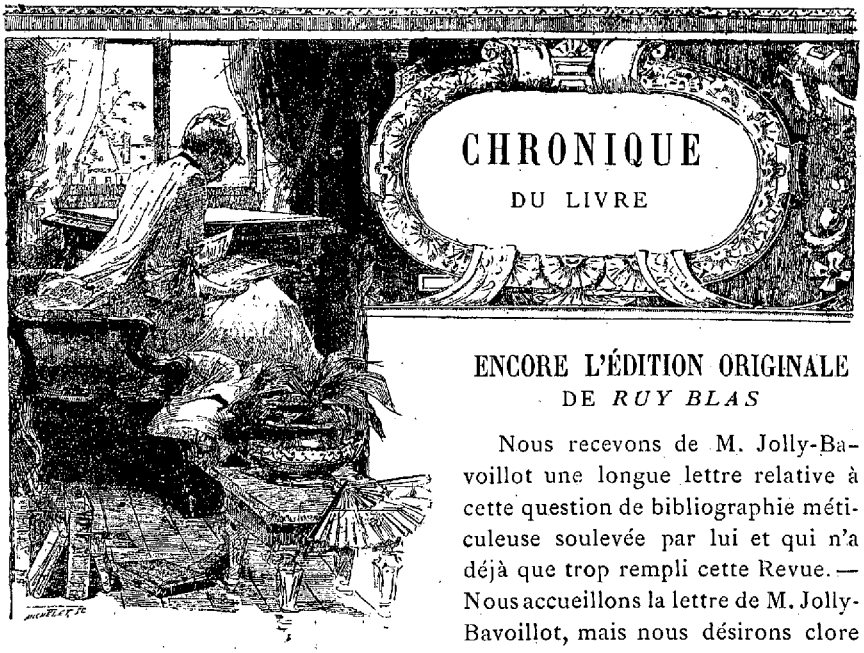

CHRONIQUE
DU LIVRE

ENCORE L'ÉDITION ORIGINALE DE *RUY BLAS*

Nous recevons de M. Jolly-Bavoillot une longue lettre relative à cette question de bibliographie méticuleuse soulevée par lui et qui n'a déjà que trop rempli cette Revue. — Nous accueillons la lettre de M. Jolly-Bavoillot, mais nous désirons clore un débat qui n'intéresse guère que les champions eux-mêmes; le public se désintéressant, nous le pensons, de ces vétilles de bibliomanie qui ne méritent point tant d'encre répandue. — Après cette lettre, il ne sera plus question ici de cette édition originale, quoi qu'il advienne.

« Mon cher directeur,

« Vous m'avez fait l'honneur d'en appeler à la haute compétence de M. J. Brivois pour résumer la question que j'ai soulevée à propos de l'édition originale de *Ruy Blas;* je vous en suis reconnaissant, cette intervention devant ajouter certainement au débat une importance qui n'est pas pour me déplaire.

« J'ai lu, avec un intérêt que vous comprendrez, le texte du jugement que M. Brivois a bien voulu, d'après cela, se charger de formuler contre mon dire.

« La première lecture ébranla quelque peu mes convictions, je dois l'avouer. M. Brivois avait trouvé quelque chose à m'opposer; il signalait un fait, un précédent, qui, logiquement soutenu, pouvait renverser toutes mes suppositions et fournir une solution définitive. Sur le moment, je souhaitai, vous pouvez m'en croire, qu'il en fût ainsi, et qu'un examen plus attentif des considérants présentés contre moi fût encore plus décisif que je ne l'avais entrevu d'abord. J'en aurais enfin fini avec cette préoccupation persistante. La question étant résolue, je n'aurais plus qu'à rédiger dans ce sens la note destinée à mon catalogue et je pourrais en toute liberté d'esprit voir à d'autres énigmes, sollicitant également mon attention.

« Car notez bien que, dans toute cette affaire, je n'ai d'autre souci que de trouver une solution satisfaisante, que j'accepterais d'où qu'elle vienne, mon cas étant simplement celui-ci : Je travaille au catalogue de ma bibliothèque, et, comme tout honnête bibliophile en a le devoir, je le voudrais annoter de telle façon que l'intérêt déjà considérable de ma collection ramantique fût sensiblement augmenté, par des notes explicatives très précises, sur tous les petits

mystères de l'époque la plus extraordinaire qui fût jamais au point de vue bibliographique. Or, pour en finir avec cette question de *Ruy Blas,* je ne pouvais que souhaiter un succès complet aux déductions de M. Brivois, mon rôle futur m'étant d'ailleurs clairement tracé par vous-même.

« Vous aviez demandé à M. Brivois de juger, dans la quinzaine et en dernier ressort, cette question qui vous paraissait incertaine encore, même après M. Derome.

« De son côté, M. Brivois, bravement, sans hésiter, vous avait répondu : « Vous m'avez demandé de mettre fin au débat... Je défère volontiers à votre désir... Voici mon arrêt sous forme de jugement. » L'affaire ainsi posée et réglée, vous conviendrez qu'il devait bien me paraître que je n'eusse plus rien à ajouter, bien que je me trouvasse quelque peu penaud, je vous l'avoue, en voyant enlevée de cette façon brillante une question qui m'avait coûté à moi tant de temps et de démarches.

« Il fallait donc me résigner et me taire, sans murmurer, et ma résolution fut dès lors de m'en tenir là, quelles que pussent être d'ailleurs mes impressions diverses après un plus ample examen. Vous le voyez, dis-je à mes amis, que ceci vous serve de leçon; n'oublions jamais, nous autres d'au delà des mers, que nous avons à Paris des juges impeccables, et gardons-nous de toute présomption, même en face de ce qui nous semble être l'évidence.

« Mais il se trouva que j'avais compté sans la galerie, sans un certain nombre de curieux, aussi intéressés que moi, paraît-il, à la question. Et mon silence se prolongeant, je reçus d'amis connus et inconnus plusieurs lettres me demandant si j'acceptais vraiment le jugement rendu contre moi; si la solution me semblait juste et s'il leur fallait renoncer à poursuivre l'acquisition difficile de l'in-18 de Leipzig, désormais sans valeur. Vous nous devez votre avis, me dirent-ils, vous n'avez pas le droit de vous dérober ainsi et de vous endormir dans les délices du bon point qui vous a été octroyé, aussi flatteur qu'il vous paraisse.

« C'était juste, et, ainsi mis en demeure, je compris qu'aussi imparfaitement que je le pourrais faire, mon devoir était de répondre à M. Brivois.

« M. Brivois, après tout, est un aimable compère; il a le livre gai, ce qui est une garantie de bonne entente, car, comme l'a dit un jour le légendaire Boireau, dans une occasion plus légère, il est vrai, mais qui a bien aussi son importance : « Quand on a fini de rire, on peut causer. »

« Causons donc. Et permettez-moi de reprendre un à un les arguments de M. Bridois, ce que je ferai aussi brièvement que possible. Ainsi ne m'étendrai-je pas sur certains considérants préléminaires, exposés plaisamment comme entrée en matière.

« Je ne m'arrêterai pas à ce que me fait dire M. Brivois : que je soutiens que l'in-18 de Leipzig est l'édition originale, parce que ledit in-18 porte sur sa couverture ces mots flamboyants : « Édition originale. » M. Brivois ajoutant lui-même que j'ai « d'abondance » parlé de toutes les démarches imaginables et de bien d'autres encore, à la recherche de preuves.

« Je ne me défendrai pas davantage du reproche de m'être adressé à des personnages morts depuis longtemps, M. Brivois me prouvant immédiatement en évoquant les mânes de Brunet et de Quérard (saluons!), que nous tous

tant que nous sommes, bibliophiles petits et grands, nous fréquentons assez volontiers ceux qui ne sont plus.

« Enfin, je ne prendrai pas la peine de défendre les catalogueurs de la banlieue et de la rive gauche, qui ne sauraient mieux se défendre eux-mêmes, qu'en nous donnant souvent dans leurs catalogues des notes aussi sérieusement intéressantes et justes que celle citée à propos de l'in-18 de Brockhauss, ces notes fussent-elles inspirées par un but mercantile, qu'il est assez plaisant d'ailleurs de reprocher à un marchand, libraire ou autre.

« Non, tout cela n'est pas sérieux, n'est-ce pas? La question n'est pas là. Passons.

« Où M. Brivois devient sérieux, c'est quand il entreprend l'examen matériel des trois exemplaires qui nous occupent. Suivons-le. La collection du premier, l'in-8° au nom de Delloye tout seul, est exacte. C'est celui-là qu'il faut considérer comme étant la première édition authentique. — Renvoyé à M. Parran qui ne le connaissait pas, car il nous présente comme tel le second exemplaire au nom de Delloye, Brockhauss et Avenarius. — Pour ce second-là M. Brivois ajoute une note à la quelle il faut s'arrêter. Il constate que dans l'exemplaire qu'il a sous les yeux, ou plutôt qu'on lui a mis sous les yeux, comme il le dit, le titre est un carton rapporté et collé sur l'onglet du feuillet correspondant. Je ne vois pas bien ce que cela peut prouver contre la valeur de l'in-18; M. Bridois ne s'explique pas. Mais il ne semble faire grand cas de cette remarque, puisqu'il la reproduit en conclusion comme argument décisif. Eh bien, j'en demande pardon à M. Brivois, mais je m'étonne qu'un bibliographe de sa compétence et de son expérience ait pu, sans autre examen et pour tirer de ce fait une conclusion quelconque, s'en rapporter au seul et premier exemplaire placé fortuitement sous ses yeux. N'est-ce pas encore et toujours cette éternelle histoire du voyageur anglais jugeant, par la première qui passe sous ses yeux, que toutes les femmes de France sont rousses?

« Mon exemplaire est falsifié, dit-il; donc tous les exemplaires sont falsifiés.

« Comment M. Brivois n'a-t-il pas compris que pour trouver une preuve quelle qu'elle puisse être dans un tel fait, il lui fallait établir que tous les exemplaires de cette catégorie sont dans la même condition, car un seul présenté sans ladite falsification met à néant son argument? Or cet exemplaire, je le possède, il était dans un cartonnage de l'époque que j'ai eu la conscience de casser, pour voir, comme font mes petits enfants avec leurs jouets, ce qu'il y avait dedans. Et je l'ai trouvé parfaitement intact, avec le titre et le feuillet correspondant sur la même feuille. J'ai de plus un exemplaire broché de la seconde édition, fausse édition évidemment et du même tirage que la première, comme c'est le cas pour presque tous les livres de V. Hugo à cette époque, et celui-là aussi est absolument intact. N'est-il pas clair, d'après cela, que l'exemplaire prêté par un ami, de bonne foi sans doute, mais imprudent (oh! les amis!), était un de la seconde édition, transformé en première par ce rapportage de titre? Falsification assez fréquente et que M. Brivois n'ignore pas. Que devient alors son argument si sérieux et si concluant?

« Ne puis-je à mon tour engager M. Brivois à se livrer au même examen sur d'autres volumes?

« Quant au troisième exemplaire, à l'in-18 de Brockhauss, M. Brivois con-

state comme moi qu'il est composé avec d'autres caractères que l'in-8°, que ce fait matériel est indéniable, et qu'il y a véritablement deux éditions. Donc acte.

« Mais là nous sommes trop d'accord pour qu'il soit nécessaire de s'y arrêter, nous y reviendrons plus loin. Quant à présent je me bornerai à faire remarquer que cet examen sérieux et sur lequel repose une bonne partie des considérants du jugement n'a, en définitive, d'autre résultat que de me donner raison sur l'existence de deux éditions distinctes. Passons.

« Venant ensuite à l'indication « d'édition originale » sur la couverture, M. Brivois nous explique ce fait par un précédent qui, si la similitude existe, devrait ôter au fait l'importance qu'on peut lui attribuer. Il établit que *la Chute d'un ange* a eu aussi deux éditions parues en même temps, l'une in-8° et l'autre in-18, portant sur le titre et sur la couverture cette même indication, et que personne n'a jamais prétendu pour cela que l'in-18 fût l'édition originale.

« Fort bien, je ne le conteste pas, mais ne puis-je répondre aussi logiquement que personne non plus n'a jamais prétendu que ce ne fût pas l'édition originale, la question n'ayant jamais été soulevée que je sache? C'est qu'en somme personne ne s'est jamais préoccupé de ce fait, par la simple raison sans doute qu'aucun exemplaire de cette édition disparue n'a jamais passé sous les yeux d'un amateur curieux. Le cas n'est pas le même d'ailleurs, et c'est cela qui pour moi détruit cet argument principal. Ces deux éditions de la *Chute d'un ange* sont signées du même éditeur ; elles ont été annoncées sous le même numéro dans le *Journal de la Librairie;* elles ne présentent donc rien d'énigmatique, et il n'y avait pas lieu vraiment de s'y arrêter.

« En réalité, qui nous dira si, là aussi, ce n'est pas l'édition in-18 qui fut tirée la première? M. Brivois en sait-il quelque chose?

« Un autre fait du même genre s'est encore produit peu après, avec *la Popularité*. Mais là non plus le cas n'est pas le même, puisque l'in-18 n'a été publié que l'année suivante, et qu'ainsi le doute ne peut exister sur la priorité de l'in-8°.

« Maintenant M. Brivois, pour nous faire comprendre la vraie signification de ces éditions in-18 et le seul but qu'elles pouvaient avoir, nous vante l'habileté de l'éditeur Ch. Gosselin, sur qui Delloye se serait réglé, et nous assure que par la publication simultanée des deux éditions, il avait trouvé le moyen topique de faire concurrence à la contrefaçon, ou plutôt de *l'écraser dans l'œuf*. Chercher un moyen de lutter contre la concurrence et y réussir dans une certaine mesure, c'est déjà bien ; mais prétendre du même coup tuer la contrefaçon, diable! voilà qui est une autre affaire. C'est aller beaucoup trop loin, à mon avis. Ch. Gosselin, avec son habileté, ne pouvait avoir une si haute prétention. Avouez, de plus, que s'il était aussi simple, aussi facile, d'obtenir ce résultat considérable, il y a vraiment lieu de regretter qu'on ait laissé se perdre la recette, et aussi de s'étonner qu'on en ait fait si peu d'usage à l'époque même.

« Quant à voir la même habileté dans cette désignation « d'édition originale » imprimée sans fondement sur la couverture d'une édition à bon marché, cela me semble quelque peu fantaisiste. M. Brivois n'ignore pas que les acheteurs à bon marché se préoccupent fort peu de la première ou de la seconde édition. Ceux qui, comme nous, sont pris de cette passion, d'aucuns disent de cette folie,

ne sont pas si nombreux et ne se laissent guère arrêter par le prix. Et puis, en somme, je le répéterai, si, comme vous l'affirmez, l'in-18 n'est pas l'édition originale, cette désignation est une simple supercherie. En quoi alors pouvait-il y avoir honneur et profit pour la grande maison Brockhauss et Avenarius à se prêter à cette tromperie? Du profit peut-être, mais de l'honneur! L'honneur de la maison, au contraire, ne risquait-il pas de s'y compromettre? Car les acheteurs, en supposant, comme vous le dites, que la couverture fût pour eux un appât, ne pouvaient manquer de demander la signification de cette désignation insolite, et dites-moi, je vous prie, quelle pouvait être l'explication honnête donnée par le libraire, en présence surtout des deux exemplaires in-8° prétendant aussi au titre d'édition originale.

« Avouons qu'il doit y avoir, qu'il y a certainement une autre raison, dans ce cas de *Ruy Blas,* pour expliquer cette désignation inusitée, comme il doit y avoir une raison pour expliquer l'adjonction des noms de Brockhauss et Avenarius sur une partie de l'édition in-8°? Comme encore il doit y en avoir une pour expliquer comment c'est l'édition in-18 qui fut tirée la première, quand Delloye devait avoir hâte, avant toute chose, de mettre en vente son in-8° attendu par le public, après la représentation de la pièce? Et cette raison, que je n'ai pas exposée d'abord avec tant d'autres, ne pouvant tout dire, ne serait-elle pas simplement que Brockhauss et Avenarius étaient les associés de Delloye dans la compagnie formée pour l'exploitation des œuvres de Victor Hugo? les commanditaires principaux peut-être, et qu'à ce titre ils avaient droit à imposer certaines conditions, dont l'une pouvait être de faire constater que leur in-18 était bien l'édition originale tirée la première, nous ne savons pourquoi?

« Quoi qu'il en soit, il faut conclure; je crois avoir répondu à toutes les affirmations de M. Brivois, et je tremble d'abuser de la patience de mes lecteurs. J'ai hâte de terminer.

« J'ai dit que l'édition in-18 avait été tirée la première : là est toute la question, et c'est sur ce point qu'il faudrait enfermer le débat si l'on voulait en finir. M. Brivois l'a passé sous silence, nous devons le regretter; peut-être n'y a-t-il qu'un malentendu. Mais il convient avec moi qu'il y a deux éditions distinctes; par là nous sommes déjà bien près d'être d'accord. Le serions-nous tout à fait s'il convenait aussi que c'est celle in-18 qui fut imprimée la première? Il me semble que oui. Et cependant, voilà ce qu'il y a de singulier dans ce débat, c'est que mes contradicteurs, à peu près d'accord avec moi sur ces deux points, prétendent néanmoins, mais sans l'expliquer il est vrai, que c'est l'édition in-8° qui doit être, malgré tout, considérée comme la première. Mais pourquoi?

« C'est donc qu'il existe des conventions que j'ignore, applicables dans tel ou tel cas? Si on me prouve qu'elles existent, je ne demande pas mieux que d'y souscrire. Mais quelles sont-elles?

« Je n'en connais qu'une, bien établie, qui dit que l'édition originale d'un livre est celle du premier tirage fait sous la forme de volume. Si c'est bien cela, il ne s'agit que de savoir si l'in-18 de *Ruy Blas* est bien dans ce cas-là. Or, les différences de texte constatées permettent de résoudre ce point par l'affirmative. Ce ne sont point de simples fautes de typographie comme on le prétend, mais bien des mots changés, des corrections faites évidemment par l'auteur lui-même, sur la copie d'un premier tirage. Corrections dont on ne

peut s'étonner d'ailleurs, si l'on examine les œuvres originales de Victor Hugo à cette époque, où le même fait se répète presque invariablement. J'en pourrais donner des preuves nombreuses, livres en main, avec toutes les éditions si complètes que je possède et qui me permettent de ne rien laisser au hasard. Je me contenterai de citer *Hernani*, dont la seconde édition, éditée par Barba, contrairement à ce que l'on croit généralement, est un second tirage très corrigé sur le texte de l'édition Mame. J'affirme qu'entre *Hernani* et *Ruy Blas*, la situation est exactement la même, quant aux différences dans le texte et aux corrections faites. Il me semble évident, dès lors, que, pour *Ruy Blas* comme pour *Hernani*, il y a eu deux tirages, le premier fait sur le manuscrit de l'auteur, le second sur ce premier corrigé. Pour ce qui est d'*Hernani*, il n'y a pas à élever de doute sur la priorité de l'édition Mame, puisque un temps bien marqué s'est écoulé entre les deux publications. Mais pourquoi ce qui est si incontestablement vrai pour *Hernani* ne le serait-il pas pour *Ruy Blas?* Est-ce simplement une question de temps? du temps écoulé entre ces deux tirages? Quelle est la longueur exacte de ce temps? Le sais-je! et cela importe-t-il?

« E. Sardou, le libraire de Bruxelles, qui depuis longtemps, paraît-il, s'occupait, lui aussi, de cet énigmatique *Ruy Blas* in-18, dit, dans une lettre datée de 1885 qui m'a été obligeamment communiquée, qu'il croit savoir que cet in-18 fut imprimé dix jours avant l'in-8° de Delloye. — Les preuves finiront peut-être par venir. — Mais dix jours ou un seul, qu'importe! Seulement, ces dix jours donnent largement le temps à l'auteur de corriger son texte, avant de procéder au tirage in-8° définitif. C'est encore un argument de plus.

« Il faut alors poser la question d'une façon très nette, très précise, de sorte que le débat, s'il y a lieu, se poursuive sur un seul point, un point unique, sans s'égarer davantage sur les autres détails particuliers à *Ruy Blas*. Par ce moyen, le débat se généralisant, la solution qui en sortirait deviendrait, quelle qu'elle fût, un précédent qui subsisterait et pourrait s'appliquer, dans l'avenir comme pour le passé, à tous les cas douteux du même genre. Je poserai donc la question simplement ainsi :

« Qu'est-ce qui constitue une édition originale, et à quoi la reconnaît-on?

« La réponse, il me semble, devra être la solution du point qui nous occupe.

C. JOLLY-BAVOILLOT.

New-York, septembre 1887.

N. D. L. R. — M. Brivois, avant même d'avoir pris connaissance de cette lettre, tient à nous prévenir qu'il ne répondra pas — à la bonne heure! — Que M. Bavoillot s'escrime dans le silence en faveur de son édition *Dulcinée!* Ici nous écrivons N i ni, c'est fini.

LES

VICISSITUDES DE LA MÉMOIRE DE PERRAULT

ET UN

RECUEIL OUBLIÉ DE SES ŒUVRES LES PLUS IMPORTANTES

I

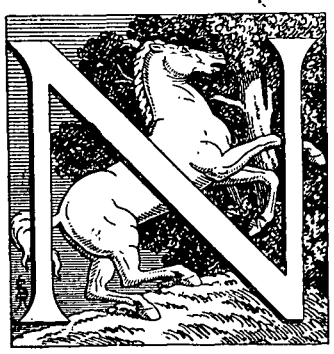

'ÉTAIENT les contes de fées qui tiennent les yeux de la postérité ouverts sur son nom, et ses *Hommes illustres* dont les cent quatre portraits sollicitent l'attention des amateurs d'art, on ne saurait presque plus que Charles Perrault a vécu. De son vivant, ni après sa mort, on n'a pris la peine de recueillir ses œuvres. L'obstacle apparent qui s'est dressé devant Perrault est qu'il n'a pas écrit un ouvrage de longue haleine. C'était un homme d'action plus qu'un écrivain. L'obstacle réel est que son opinion a été vaincue. C'était un homme de parti, un chef de file qui avait plus d'idées que de tempérament, à qui manquaient le don du style et l'esprit de persuasion. De plus, il avait affaire à une secte violente et infatuée. Son *Parallèle des anciens et des modernes,* fait au jour le jour, selon les besoins d'une polémique qui dura de longues années, acheva de le compromettre. Ni ses *Hommes illustres* qui avaient le même objet que son *Parallèle*, ni ses contes de fées qui étaient venus

après sa déconfiture, ne parvinrent à lui ramener des adeptes; il était d'ailleurs vieux, retiré, et il n'avait pas confiance. Sa thèse contre les anciens, reprise avec tant d'éclat, et un immense succès, bien que non durable, par les romantiques, n'était chez lui qu'une spéculation de l'esprit à laquelle il attachait peu d'intérêt, qu'il ne sut pas poser sur un terrain convenable. Il ne réussit qu'à lever un essaim de mouches bruyantes. Au lieu de lutter, il battit en retraite, content d'en être quitte à si bon marché. La mort le surprit avant que l'affaire ne fût réglée, ni même comprise, et on se hâta de l'oublier. Dix ans après son décès, il n'est plus question de lui.

Cela n'empêche pas Charles Perrault d'avoir été un moment un homme considérable du XVIIe siècle et la cause qu'il a défendue d'avoir triomphé en définitive. Ses hommes illustres ont été mis au Panthéon. Ce ne sont ni plus ni moins que les grands hommes du XVIIe siècle. Perrault a prévu leur avènement et ne l'a pas vu. Tel qu'il reste, quoiqu'on n'en ait plus l'impression et qu'il soit difficile aujourd'hui de s'en faire une idée, il a exercé une influence de fait, il convient de le répéter, que n'ont pas obtenue les hommes de génie mieux doués que lui et qui l'entouraient. Il a eu plus d'autorité que Boileau, on l'a plus discuté que Descartes. Mais l'infériorité du talent et du caractère, aussi bien que les difficultés de la situation, ne lui ont pas permis d'être au niveau de sa fortune. On l'a écarté purement et simplement. On a fait le vide autour de lui; l'humanisme vainqueur a proscrit ses livres ou les a jetés au panier.

L'*Histoire de la querelle des anciens et des modernes* d'Hippolyte Rigault (1856) a exhumé le nom de Perrault. Ce n'était point une apologie, au contraire. Rigault était un fervent défenseur de l'enseignement humaniste. Son histoire de la querelle des anciens et des modernes était une thèse de doctorat point impartiale, bien au-dessous du sujet. L'auteur ne pose pas la question sur son véritable terrain qui était celui-ci : les humanistes dans un intérêt césarien, hostile aux institutions féodales et au christianisme, ont-ils enté la civilisation de la décadence romaine sur le fond national des mœurs et des sentiments des nations occidentales, et mis de l'archéologie là où il y avait un esprit, des idées, un passé indigène à cultiver? Oui, ils ont fait cela. Rigault ne pouvait pas examiner la question sous cet aspect. Perrault, par insuffisance de savoir, ne l'avait pas fait non plus. Il s'était contenté d'opposer des noms propres à des noms propres, des ouvrages à des ouvrages. Les noms propres qu'il a préconisés sont devenus illustres; les ouvrages qu'il a mis en avant sont au rang des chefs-d'œuvre de la langue. La question n'en est pas plus avancée. C'était la cause du phénomène qu'il aurait fallu creuser, mettre en lumière, non des effets momentanés et partiels; les romantiques eux-mêmes n'ont pas abordé le problème avec franchise. Ils se sont bornés à

opposer des œuvres vivantes aux œuvres mort-nées de l'humanisme. Les œuvres romantiques demeurent. L'esprit qui les a dictées, et qui est l'opposé de l'esprit humaniste, s'est évanoui provisoirement, ou, du moins, a l'air d'être évanoui. Les choses restent en l'état jusqu'à nouvel ordre. Rigault voyait bien que le cas n'était pas réglé. Du reste, il feint de n'y pas comprendre grand'chose. » Le romantisme qui proclamait l'indépendance absolue du goût, écrit-il, crut faire preuve de logique en déclarant la guerre à l'antiquité; dans un manifeste, la préface de Cromwell, où il établissait sa généalogie, il annonça qu'il continuait l'œuvre d'émancipation commencée par Perrault et *se rattacha résolument aux modernes du* XVIIe *siècle.* » Les modernes du XVIIe siècle, dont il s'agit ici, c'étaient les jansénistes, c'était Descartes, c'était Bossuet, c'était Malebranche, c'était La Bruyère. Le romantisme se rattache à eux, en ce sens qu'il loue en eux la résistance à l'humanisme, hostile à la pensée, aux mœurs et aux traditions nationales. Les écrivains du XVIIe siècle étaient partisans « des sujets nationaux » proscrits par l'humanisme, d'accord avec la royauté, estimant que les sujets nationaux étaient dangereux, et Apollon peu susceptible de faire une émeute dans la rue. Les jansénistes ne sont pas parvenus à extirper la mythologie dont il y a la haine à chaque page de leurs écrits, mais les romantiques sont parvenus depuis à la rendre ridicule et à la chasser de la poésie et du théâtre. Rigault continue : « Le parti démocratique aurait dû garder quelque tendresse pour les souvenirs de la Grèce et de Rome; mais l'éducation classique, établie et consacrée en France par les ordonnances des rois, lui a paru sans doute faire partie des institutions monarchiques, et, à ce titre, a mérité sa défiance et sa disgrâce. Les utilitaires du XVIIIe siècle demandaient : — A quoi bon le grec et le latin ? Les utilitaires du XIXe siècle n'ont pas apparemment trouvé de réponse satisfaisante à la question de leurs ancêtres, car ils ont continué contre le grec et le latin la guerre qui désespérait Burmann et Périzonius. » Sans doute; mais où Rigault se trompe à fond, c'est quand il s'étonne de voir les partisans des idées religieuses faire cause commune contre l'humanisme avec les romantiques et les utilitaires. » Grande faute, à mon avis ! dit-il ; en se liguant avec les modernes contre l'antiquité, le parti religieux a fait les affaires des modernes, ennemi cent fois plus redoutable pour lui que cette pauvre antiquité, désarmée et inoffensive. » Eh ! non, ce sont les humanistes qui ont inventé l'athéisme à la romaine et préparé la voie aux utilitaires en faisant échec à l'idéalisme. Le parti religieux était dans son rôle ; sa cause était commune avec celle des romantiques qui proposaient d'en revenir au christianisme et au passé de la race outrageusement écartés par l'humanisme. Rigault verse des larmes. Il se console un peu en disant que les ruines ne sont pas irréparables. Il n'est pas rassuré néanmoins. Les romantiques ne sont plus qu'un souvenir ; la

guerre aux classiques de l'antiquité est interrompue. Rigault ne s'y fie pas et il a raison. « N'est-ce là, dit-il, comme le prédisent quelques esprits chagrins, qu'un délai de grâce accordé aux lettrés antiques ? » Bien certainement, c'est un délai de grâce et le délai tire à fin. Si Rigault était là, il verrait que dans l'université, on a substitué l'enseignement oral des lettres antiques aux exercices écrits, c'est-à-dire à l'enseignement réel des lettres anciennes. Ceci est vraiment le commencement de la fin. Rigault demande à composer, à confondre dans le même culte « tous les grands écrivains, quels que soient leur pays, leur langue et leur siècle ». Il ne l'obtiendra pas. Est-ce que l'humanisme, dans ses beaux jours, a fait la part de Dante, de Machiavel, de Shakespeare, de Milton, de Byron, de Gœthe, de Léopardi, ou seulement de Calvin ou de Montaigne qui sont au nombre des fondateurs de la langue française? Est-ce qu'il a fait la part de l'histoire et des institutions nationales, celle de Froissart, de Commines, de Montesquieu, de Chateaubriand, de Guizot, d'Augustin Thierry et d'autres qu'on pourrait citer? Non. Eh bien, l'indulgence qu'il n'a pas eue, on ne l'aura pas pour lui. Désormais le sort en est jeté.

II

Perrault est une victime des humanistes. Pourtant son nom revient à l'horizon. Les contes de fées l'ont recommandé aux amateurs et aux gens du monde. Ses *Hommes illustres* l'ont recommandé à ceux qui s'occupent d'art. Ils n'ont en vue que les portraits qui décorent l'ouvrage. Celui-ci a une autre portée Il vise à l'illustration des modernes, et il a réussi : ceux que Perrault a voulu illustrer sont illustres. On n'en sait pas gré à Perrault; ils seraient illustres sans son intervention; mais il a aidé à leur illustration et c'est ce qu'il faudrait se dire, ce qu'on ne se dit pas; on y viendra. Sainte-Beuve, qui était perspicace et qui était encore plus prudent, a vu poindre la gloire nouvelle de Perrault. Sainte-Beuve était d'origine romantique; d'autre part, il avait un pied dans le camp des humanistes. Il a tenu à ne mécontenter personne. Il a montré Perrault revenant, mais non le Perrault des *Hommes illustres* et du *Parallèle des anciens et des modernes.* Il a préféré montrer le Perrault artiste, courtisan, inventeur ingénieux et fécond, au fondateur d'académies, le bras droit de Colbert dans ses relations avec les gens de lettres et le monde des artistes. « Il a été de son temps, écrivait de lui Joseph Delorme dès 1851 — article du 29 décembre de cette année, publié dans *le Constitutionnel,* — il a été de son temps un homme à idées neuves, à inventions, fertile en projets et en entreprises, tourné vers l'avenir, confiant au génie moderne, et dans sa querelle avec les plus illustres partisans de l'antiquité, il n'a été qu'à demi battu. Que dis-je? à voir les

résultats croissants de la civilisation dans les arts et dans l'industrie, on peut dire que Perrault triomphe. » Oui.

Il avait commencé par là sa carrière qui a si mal fini. Ce n'était pas un écrivain. On peut admettre que ses défauts, sa vulgarité, son peu d'haleine comme poète, tiennent un peu à son éducation et beaucoup plus à son humeur d'homme d'action et non de spéculation. Son éducation avait été irrégulière et ses études hétéroclites. Il quitta prématurément les bancs du collège, afin de se livrer à la parodie de Virgile. Ils sont de lui et non de Scarron, comme onle croit communément, ces vers relatifs à l'ombre d'un cocher qui, chez les mânes,

... Tenant l'ombre d'une brosse,
Nettoyait l'ombre d'un carrosse.

Il confond dans ses lectures la Bible avec l'Histoire de France de De Serres, Tacite avec Tertullien, Virgile avec Quinault.

Avec ce bagage, il devient du premier coup un grand personnage. Pourquoi? parce qu'il plaît à Colbert, chez qui il entre, en 1662, comme premier commis à la surintendance des bâtiments du roi et, qu'on le remarque, ces bâtiments du roi, à la décoration desquels il se dévoue, lui feront créer l'Académie des inscriptions qui lui est due, l'Académie des sciences qui lui est également due, le feront entrer à l'Académie française, où son activité remuante fera des révolutions et lèvera le fameux lièvre des anciens et des modernes. C'est le commis de Colbert qui a des idées neuves dont la nouveauté consiste moins dans le fait de les avoir que dans celui d'avoir le pouvoir de les mettre à exécution. Ce n'est pas en matière de jurisprudence qu'il lui est donné de mettre ses idées à exécution, quoi qu'il en aie, car il écrit : « Les Institutes sont un livre excellent et le seul que je voudrais que l'on conservât en droit romain. Car, en dehors de ce livre qui est très bon pour fortifier le sens commun, hors les ordonnances et les coutumes qu'il serait utile de réduire à une seule pour toute la France, si cela se pouvait, de même que les *poids et mesures*, je crois qu'il faudrait brûler tous les autres livres de jurisprudence. » On l'a fait depuis.

Une idée encore plus neuve et qui eut des suites immédiates, grâce à la collaboration de Colbert, fut son Académie des inscriptions. Lui quatrième, avec l'abbé de Bourzeis, Chapelain et Cassagne, il fonde une réunion destinée à fournir des inscriptions et des devises pour les bâtiments du roi. L'institution deviendra (1701) le centre des études d'érudition en France. Cela commence par des enseignes (inscriptions) et des lettres majuscules (belles-lettres), puis des devises, dit Paul-Louis Courier, « pour les bonbons de la reine ». Une idée tout aussi neuve fut la publicité donnée aux séances de réception de l'Académie française (1671).

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Colbert lui avait demandé s'il était de l'Académie française, qui était alors une si petite institution que Colbert ne savait qui en était ni qui n'en était pas. Perrault n'en était pas. Colbert le fit admettre afin de savoir par lui ce qui s'y passait. Perrault, outre la publicité des réceptions dont la sienne fut le premier exemple, fit adopter le scrutin secret pour la nomination des membres. L'idée de la colonnade du Louvre donnée par lui à son frère Claude, en faveur de qui il fit créer l'Académie des sciences, est encore une de celles qu'il put voir réaliser. Mais son idée la plus neuve est sans contredit celle qui lui inspira son *Parallèle des anciens et des modernes*. Si Colbert n'était pas mort, et si l'on n'avait renvoyé Perrault de la surintendance des bâtiments du roi, elle aurait peut-être eu une autre fortune.

Quoi qu'il en soit, Perrault, homme de Colbert et son collaborateur actif, avait à ce double titre des ennemis nombreux. Il était, avec le vieux Desmarets de Saint-Sorlin, l'ancien confident de Richelieu, hostile au casuisme littéraire, qui avait été, depuis le commencement du règne, le pendant du casuisme théologique des jésuites. Boileau était à la tête de la coterie des casuistes littéraires et avait exécuté à ce titre les écrivains de l'école humaniste du XVIe siècle, celle du *Parnasse satirique* de Théophile, qui était vraiment trop avancée et compromettante. Perrault n'appartenait pas précisément à cette tradition. Il était plutôt de celle des partisans des sujets nationaux. Il n'était d'ailleurs pas suspect : il n'y avait plus en perspective ces bombes qui s'étaient appelées *le Cid* et *Polyeucte*. Il était particulièrement d'avis contre Boileau, qui en avait reçu la consigne, que le christianisme prêtait à l'inspiration poétique. Il tenta de le démontrer (1686) par son *Poème de saint Paulin*, dédié à Bossuet. La question de l'humanisme était derrière et Perrault le sentait bien ; aussi eut-il l'habileté de soutenir sa doctrine dans le *Poème de Louis le Grand*, consacré à célébrer la gloire du roi et lu à l'Académie française dans la séance du 16 janvier 1687. C'était prendre le diable par les cornes. Boileau, Racine et les casuistes furent indignés. Perrault, sans le dire, avait eu l'art de se cacher derrière le fragment de Pascal intitulé : *De l'autorité en matière de philosophie*, servant de préface au *Traité du vide* et jouissant d'un tel crédit qu'on l'a placé depuis en tête des *Pensées*. Il poursuivra, plus tard, sa pointe en faveur des modernes dans les *Hommes illustres* (1696-1701). Pour le moment, il s'en tient à paraphraser l'enseignement de Pascal :

> A former les esprits comme à former les corps,
> La nature en tout temps fait les mêmes efforts.
> Son être est immuable, et cette force aisée,
> Dont elle produit tout, ne s'est point épuisée.
> Jamais l'astre du jour, qu'aujourd'hui nous voyons,
> N'eut le front couronné de plus brillants rayons.

Perrault n'était pas de taille à conduire une lutte comme celle qu'il avait entreprise. Il tint néanmoins cinq ans la campagne. Le premier volume de son *Parallèle*, suivi du *Poème de Louis le Grand*, est de 1688, le quatrième de la fin de 1692. Le pis est qu'il manque de foi. Il est presque indifférent au succès. « Rien n'est plus agréable, écrit-il avec bonhomie dans la préface de son premier volume du *Parallèle*, que la diversité d'opinion en ces matières. » Ce n'est qu'un dilettante :

L'agréable dispute où nous nous amusons
Passera sans finir jusqu'aux races futures ;
Nous dirons toujours des raisons,
Ils diront toujours des injures.

Oui, mais que lui importe ? Le petit Chaperon rouge et sa mère-grand le préoccupent davantage.

On ne se doutait ni d'un côté ni de l'autre que l'économie entière de la civilisation est intéressée à cette affaire. Jusqu'aux romantiques, ce fut l'impression unanime en France. Grimm écrit avec désinvolture, dans ses *Mémoires* (t. IV, p. 164 de l'édit. de 1829) : « On a longtemps disputé en France sur la prééminence des anciens et des modernes, et il n'en est pas resté un bon livre. La dispute sur la préférence des auteurs est ordinairement la marque de la frivolité des esprits (comme le sien) ; elle ressemble à ces tracasseries d'étiquette qui s'élèvent dans les fêtes publiques où chacun se dispute le pas. » Là-dessus il cite une conversation de Benoît XIV avec le cardinal de Rochechouart, ambassadeur de France. Du temps de sa légation à Bologne, le pape avait vu deux sénateurs se battre à propos de la prééminence du Tasse sur l'Arioste. L'un des deux champions avait été laissé sur le carreau et disait en mourant : « Est-il possible qu'il faille périr dans la force de l'âge pour l'Arioste que je n'ai jamais lu ; et si je l'avais lu, je n'y aurais rien compris, car je ne suis qu'un sot ! »

Perrault était en état de parler ainsi. Mais les casuistes en *us*, dirigés par les jésuites et par Boileau ne lui pardonnèrent pas, ils firent sournoisement le vide autour de ses ouvrages et de ses idées. Les hommes qui n'étaient en partie illustres que pour lui en 1696 le sont devenus pour tout le monde. Mais ses écrits disparurent de la circulation. Comme le mérite du style ne les soutenait pas autrement, on finit bientôt par ne plus prendre garde à la manœuvre dont ils avaient été l'objet.

III

De nos jours, trois des qualités de Perrault, celle de conteur, d'artiste et d'ennemi de l'antiquité, l'ont rappelé à tous les souvenirs. Les contes de fées l'ont désigné aux gens du monde, à l'amour de l'enfance ; ses

travaux d'art aux artistes et aux amateurs; sa lutte contre les anciens aux romantiques et aux amis du XVIIe siècle. Mais ses œuvres ne sont toujours pas recueillies. Nous en voulons signaler ici à leur éditeur futur, car on les rééditera très certainement, le recueil le plus important, en dehors des *Contes* et du *Parallèle*. Il est anonyme, peu connu et intitulé : *Recueil de divers ouvrages en prose et en vers, dédié à Son Altesse Monseigneur le prince de Conti*. A Paris, chez Guillaume de Luynes, libraire-juré, au Palais, sous la montée de la cour des aydes à la justice, MDCLXXV, 1 vol. in-4° de 6 folios non chiffrés et 316 pages de texte, avec l'errata placé au bas du dernier feuillet, au verso. Il en existe une réimpression in-12 de 1676 encore plus inconnue que l'édition originale de 1675. Celle-ci est au fait de 1674. En effet, l'achevé d'imprimer pour la première fois est du 2 janvier 1675. L'exemplaire que nous avons sous les yeux est en grand papier, relié en veau, avec des armoiries sur les plats. Il porte sur le titre la signature de Baluze, bibliothécaire de Colbert : *Stephanus Baluzius tutelensis*, qui a écrit en face de la vignette du titre (l'ouvrage a deux autres vignettes de Sébastien Le Clerc et des lettres initiales ornées) : « M. Perrault, auteur de ce livre, est mort à Paris, dans la paroisse Saint-Benoist, le mercredy 16 mars 1703, à deux heures du matin. » Baluze note le moindre détail avec le scrupule qu'il signale lui-même dans son épitaphe dont il est l'auteur :

Il gît ici, le sire Étienne ;
Il a consommé ses travaux.
En ce monde, il eut tant de maux,
Qu'on ne croit pas qu'il y revienne.

Ce recueil de Perrault est publié par Le Laboureur, ami de Perrault. Dans sa dédicace au prince de Conti, Le Laboureur ne croit pas devoir recommander au prince le contenu du livre : « Toutes ces pièces, dit-il, ne sont que trop capables de se défendre elles-mêmes. » C'est pour sa propre personne que l'éditeur demande protection. Pourquoi ? Parce que l'ouvrage est un « larcin » qu'il a fait au roi. La plupart des morceaux de vers et de prose qui le composent sont relatifs au palais de Versailles. C'est la raison qui avait déterminé Perrault à les réunir dans un magnifique album dont il avait fait cadeau à la bibliothèque du château. On soupçonne que quelques-uns avaient déjà été imprimés. Lesquels ? On ne sait trop. Le Laboureur n'en dit rien. Peut-être sont-ce ceux qui sont intitulés : *la Voix d'Iris, le Portrait de la voix d'Iris, le Dialogue de l'Amour et de l'Amitié*, que Fouquet avait fait transcrire sur peau de vélin et orner de peintures, ce qui laisserait croire néanmoins que ces pièces n'avaient pas été mises à l'impression. On n'a pas non plus de texte imprimé des deux odes sur la paix des Pyrénées et sur le mariage du roi, qui valurent à Perrault la protection de Colbert et la fonction de secrétaire général de

la surintendance des bâtiments du roi. Il est difficile d'imaginer qu'on ne les ait pas publiées, comme on faisait alors, sur des feuilles volantes. Les deux morceaux de résistance du recueil sont entre des fragments intéressants : le discours de réception à l'Académie française (1671), le premier discours de réception non prononcé à huis clos, le *Poème de la peinture,* qui a plus de huit cents vers, dont quelques-uns sont fort originaux et mériteraient un examen à part, et *le Labyrinthe de Versailles.* Ce labyrinthe existe encore, comme on sait. Au bout de chaque allée se trouve une fontaine, et les allées s'entremêlent avec tant d'art qu'à chaque croisement, on aperçoit trois ou quatre fontaines, quelquefois six ou sept. Le bassin de chacune est orné d'animaux qui représentent les fables d'Ésope. « Ces animaux sont si bien faits au naturel, dit Perrault, qu'ils semblent être encore dans l'action qu'ils représentent; on peut dire même qu'ils ont encore en quelque façon la parole même que la fable leur attribue, puisque l'eau qu'ils se jettent les uns aux autres paroist non seulement leur donner la vie et l'action, mais leur servir comme de voix pour exprimer leurs passions et leurs pensées. » Perrault, qui est un homme de cour, observe de plus que les *Fables d'Ésope* prêtent toutes à des moralités galantes : « Mes maximes contenues dans ces fables, fait dire Perrault à Ésope dans un dialogue entre Apollon et l'Amour, serviront aussi aux amants pour se tirer d'une infinité d'embarras où ils se trouvent tous les jours. » C'est particulièrement à ce dernier usage que Perrault destine les moralités en vers gravées sur les fontaines du labyrinthe de Versailles en guise de commentaire des *Fables d'Ésope* représentées par des animaux en action. Il y a une quarantaine de ces moralités, la plupart de deux à cinq vers; la plus longue a dix vers. Il fallait se borner, à cause de leur destination. Dans le recueil imprimé, elles sont précédées d'un résumé en prose de la fable d'Ésope qu'elles commentent. Dans l'imprimé, Apollon, c'est-à-dire Perrault, exprime le désir que sa figure et celle d'Ésope soient mises à l'entrée du labyrinthe, Ésope comme auteur des fables et lui comme auteur des moralités gravées. A-t-on fait droit à cette requête? C'est ce que nous n'avons pas eu l'occasion de vérifier.

Qu'est devenu le manuscrit des œuvres diverses, par conséquent des moralités du labyrinthe? S'il existait encore, il pourrait servir à confronter les inscriptions avec l'imprimé. Les bibliographes n'ont signalé que cette impression de 1675 du *Labyrinthe de Versailles.* On peut cependant leur en signaler une qui a l'air d'être en même temps une œuvre d'art. En voici le titre tel que nous l'avons rencontré dans un catalogue : *Le Labyrinthe de Versailles*, explication en prose par Charles Perrault, et 39 fables de Benserade; traduction allemande des vers et de la prose par A. Müller, sans lieu ni date, mais Augsbourg vers 1690. Un vol. in-4°, orné de 51 estampes gravées par J.-U. Krauss.

On ne connaît pas non plus de réédition du *Poème de la peinture*. Voltaire, dans *la Henriade*, en a imité le début :

Doux charme de l'esprit, aimable poésie,
Conduis la vive ardeur dont mon âme est saisie,
Et meslant dans mes vers la force à la douceur,
Viens louer avec moi la Peinture, ta sœur
Qui, par les doux attraits dont elle est animée,
En séduisant mes yeux, a mon âme charmée.

Le peintre Le Brun est le héros du poète :

Et toi, fameux Le Brun, ornement de nos jours,
Favory de la nymphe et ses tendres amours,
Qui seul as mérité par ta haute science
D'avoir de ses secrets la haute confiance,
D'une oreille attentive écoute dans ces vers
Les dons et les beautez de celle que tu sers.

La peinture est la sœur de la poésie :

L'aisnée eut en naissant la parole en partage,
La plus jeune jamais n'en eut le moindre usage;
Mais ses traits et son teint ravirent tous les dieux.
Sa sœur charma l'oreille, elle charma les yeux.

Le fond du poème est l'éloge des couleurs naturellement :

Dès la pointe du jour, la diligente aurore
. . . . . .
Couvrit tout l'horizon d'un or luisant et pur,
Pour y répandre ensuite et le pourpre et l'azur.
Celui qui des saisons fournit l'ample carrière,
Fit toutes les couleurs avecque sa lumière;
Et ses rayons dorés, sur la terre et les eaux,
Furent de ce moment comme autant de pinceaux.

Dans notre exemplaire, Baluze traduit en marge les allusions. Perrault est déjà plein de la grandeur du siècle qu'il fut le premier à faire ressortir :

Quand le ciel veut donner un héros à la terre,
Aimable dans la paix, terrible dans la guerre,
Dont le nom soit fameux dans la suite des ans,
Il fait naistre avec lui des hommes excellents
Qui sont, par leur vertu, leur courage et leur zèle,
Les dignes instruments de sa gloire immortelle,
Et qui pour son amour, l'un de l'autre rivaux,
Le suivent à l'envy dans ses rudes travaux.

Perrault les énumère sous des noms mythologiques. Ce sont ses futurs hommes illustres. Colbert revient sans cesse. C'est lui qui

Voit tout, agit partout, semblable à la nature
Dont l'âme répandue en ce vaste univers,
Opéra dans les cieux (Cassini) sur la terre et les mers.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Il termine en évoquant l'avènement d'un art :

> Digne de la grandeur du roy que nous servons,
> Digne de la splendeur du siècle où nous vivons.

Le bonhomme avait la foi, et la postérité a ratifié ses jugements.

Il n'y a pas d'édition collective des œuvres de Perrault ; mais, ne fût-ce qu'au point de vue de l'histoire littéraire, il est nécessaire d'en avoir une. Au cours du XIXe siècle, outre de nombreuses éditions de ses contes et un poème inédit sur la chasse (Paris, Aubry, 1862, in-8°), on n'a édité de Perrault qu'un maigre volume dû à M. Collin de Plancy. Il contient, sous le nom d'*Œuvres choisies* (1 vol. in-8°, Paris, Brissot, Thivars et Dondey-Dupré, 1826), avec les *Contes* et les *Mémoires* (1 vol. in-12, Avignon-Paris, 1759), sept fables traduites de Faërne), quelques morceaux parmi lesquels l'*Apologie des femmes* (1694, in-8°), écrite contre Boileau, et *le Siècle de Louis le Grand* (520 vers) qui est de 1687. On y cherche en vain le *Poème de saint Paulin* (1686, in-8°), et *Adam ou la création de l'homme et sa réparation* (1 vol. in-8°, Paris, 1697, chez Coignard), avec des figures de Coypel que les bibliophiles commencent à payer cher dans les ventes. Il conviendrait aussi d'avoir un texte critique du *Parallèle des anciens et des modernes*.

L. DEROME.

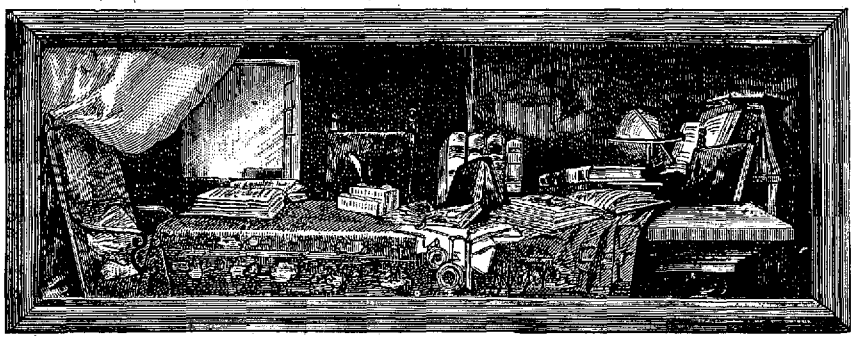

EDWARD BULWER, LORD LYTTON

I



Un livre vient de paraître à Londres, écrit par une femme, enfant de la pudique Albion, qui dépasse en révélations intimes et scandaleuses, en calomnies, en outrages, en violations de la vie privée, tout ce qui a été publié en ce genre depuis de nombreuses années : sous prétexte de venger la mémoire de son amie lady Bulwer-Lytton, dont tout le monde avait oublié et les œuvres médiocres, et la conduite excentrique, et les infortunes conjugales, cette demoiselle — c'est une demoiselle ! — a essayé de couvrir d'un manteau de crime et d'infamie une des gloires de son pays, un des hommes les plus extraordinaires, les plus merveilleusement doués qu'ait produits le XIXe siècle, le prodigieux auteur de *Paul Clifford*, d'*Eugène Aram* et des *Derniers jours de Pompei*.

Si ce pamphlet eût reçu de la critique et du public anglais le méprisant accueil qu'il mérite, si le silence se fût fait autour de lui, nous nous serions gardé d'en parler; mais le scandale a été bruyant, universel. Il a passé la Manche, l'Océan ; il dure encore. Pour beaucoup de lecteurs superficiels (et ce sont ceux-là qui forment l'opinion publique), Bulwer-Lytton est devenu un monstre. Pour l'honneur des gens de lettres, dont le grand romancier anglais fut la personnification la plus complète et la plus glorieuse, il convient de remettre les choses en place, de montrer, à côté de ce faux Bulwer, traître de



EDWARD-BULWER LORD LYTTON

mélodrame, hypocrite, empoisonneur et assassin, le vrai Bulwer, honnête homme autant qu'artiste profond, infatigable travailleur, cœur généreux, âme enthousiaste, esprit charmant. C'est en nous servant de fragments de mémoires inachevés, d'une correspondance volumineuse, de notes intimes laissées par le prestigieux écrivain et qui appartiennent maintenant à son fils, que nous allons essayer de le faire revivre pour quelques instants. Mais, auparavant, et pour n'y plus revenir, il nous faut dire quelques mots sur ce même ouvrage qui, ne Angleterre, a été l'occasion d'un scandale sans précédent[1].

Ce livre est intitulé *Vie de Rosina, lady Lytton,* avec ce sous-titre : *Publié pour venger sa mémoire*[2]; son auteur se nomme miss Louisa Devey. Cette miss Devey — elle l'avoue elle-même dans sa préface — est une de ces amies de la dernière heure dont les vieillards et les moribonds devraient toujours se méfier. Elle n'a point vécu de la vie de lady Lytton : elle s'est contentée de recueillir les récits, les papiers, les manuscrits de cette pauvre femme qui, toujours déséquilibrée, devait avoir, dans ses dernières années, l'esprit singulièrement troublé. Miss Devey a hérité de la défroque et des papiers ; douée de ce bon sens pratique qui est l'apanage de sa race, elle a compris que ces manuscrits pouvaient être d'un excellent rapport : de là son livre. Je ne vois, pour ma part, aucune autre raison à la publication de pareils documents. Du reste, c'est bien là le point sensible de la brave demoiselle; dans son avant-propos, avant d'être accusée, elle se défend d'avoir agi par intérêt : « Elle n'a eu qu'un but, s'écrie-t-elle : venger sa vieille amie, lui rendre un dernier service[3]. » La venger! de qui? De son mari? il est mort! Du public? il ne pense plus du tout à elle! Mais miss Devey était l'exécutrice testamentaire et littéraire de lady Lytton; peut-être a-t-elle reçu de la morte l'ordre de publier tout ou partie de ses manuscrits? J'ai examiné avec soin le testament de la défunte et je n'y ai trouvé aucune clause semblable. J'y lis bien que lady Lytton laisse ses papiers littéraires et autres aux misses Devey, mais je n'y lis nulle part qu'elle leur impose l'obligation de les livrer au public ni même qu'elle le désire. Je vais plus loin : je suis persuadé qu'elle ne le désirait pas. La femme de Bulwer a vécu neuf ans de plus que son mari, mort en 1873. Pourquoi donc, de son vivant, n'a-t-elle pas publié ses douloureuses revendications? Certes, cela eût été déplorable; mais, enfin, on eût compris cette véhémence de passion de la part d'une femme outragée. Elle ne l'a pas fait parce que, au fond d'elle-même, en dépit de sa haine, de cette flamme furieuse de vengeance qui consuma sa vie, elle avait la fierté du nom glorieux de celui dont elle avait été la première compagne; elle ne l'a pas fait parce qu'elle était mère, mère de ce fils qui continuait la gloire de son père et qu'elle eut la joie de voir nommer vice-roi des Indes. L'auteur de la *Vie de lady Lytton* n'est ni mère ni épouse; le contraire nous eût surpris. Mais encore ces monstrueuses accusations sont-elles étayées de quelques preuves sérieuses, de quelque document irréfutable?

1. Lord Lytton, dans les deux premiers volumes parus de la vie de son père, a inséré beaucoup de ces précieuses reliques.

2. *Life of Rosina, lady Lytton, published in vindication of her memory*, by Louisa Devey. 1 vol. gr. in-8°. London, Swan, Sonnenschein, Lowrey and Co. 1887.

3. Voir la Préface, p. 9, deuxième alinéa.

Examinons. La vengeresse a bâti son œuvre au moyen de tous ces *on-dit* sans valeur : cancans de journaux hostiles à la politique de lord Lytton, racontars de salons et de clubs, petites méchancetés de ratés envieux, grosses calomnies de bas-bleus évincés; elle s'est surtout servie des papiers de lady Lytton et principalement d'une sorte de roman autobiographique qui porte ce titre caractéristique : *Némésis*. Je ne voudrais en rien paraître irrespectueux de la mémoire de lady Bulwer-Lytton. Je la plains profondément; ses souffrances (surtout ses souffrances imaginaires), sa beauté, son esprit en font un objet de pitié pour tout homme de cœur. Cependant, il me sera bien permis d'établir cette vérité, qui ressort éclatante du livre même publié pour la venger : c'est qu'à partir du moment de la séparation jusqu'à l'heure de sa mort, lady Lytton a été victime d'une lésion cérébrale des mieux caractérisées; tous ses écrits, tous ses actes depuis cette époque, tous ceux cités par miss Devey sont autant de preuves essentielles de cette triste réalité. Névrose d'abord, la maladie croît d'année en année; la monomanie de la persécution, voilà sa forme principale; l'exagération, l'idée fixe, voilà les formes secondaires; enfin le point culminant, climatérique se produit à l'affaire des élections d'Hertfordshire dont je parlerai tout à l'heure. Inconsciemment, miss Devey nous fait assister à la progression détaillée et pour ainsi dire pathologique de la maladie; on croirait lire une « observation médicale » du docteur Luys ou du docteur Charcot. Que les lecteurs jugent.

I. — Lady Lytton part pour Paris. Ses soupçons commencent; *on* (*on*, c'est toujours son mari), on soudoie ses domestiques ; on la suit dans les rues; on l'espionne; on entre chez elle pour lui voler ses papiers. Il y a un certain avoué qui joue les traîtres avec une perfection de perversité dont le brave homme ne se doutait guère. On l'insulte à l'ambassade anglaise. Bref, elle est obligée de fuir.

II. — En Italie, répétition des mêmes faits avec aggravation. Espions de tous côtés, marquis italiens, comtes français, baronnes allemandes, plus une horrible fausse amie, miss Greene; les maîtres des hôtels où elle descend sont prévenus contre elle. En Suisse, un de ces industriels se permet, au bout de six mois, de demander le règlement de sa note. C'est une créature du *monstre* de « Monseigneur Mensonge », comme elle appelle toujours son mari.

III. — Elle revient en Angleterre. La maladie augmente, les phénomènes deviennent plus inquiétants; se trouvant à la campagne dans un hôtel, elle se figure qu'une jeune femme qui y demeure seule et qui essaye de faire sa connaissance est une maîtresse de son mari, envoyée par lui pour l'empoisonner; elle raconte que, prévenue à temps par une personne mystérieuse, elle a pu fuir. Elle se réfugie ailleurs : seconde maîtresse de *Monseigneur Mensonge*, second empoisonnement; cette fois elle a pris du poison ; *heureusement*, elle n'en a pas pris assez. La voilà à Londres. Elle apprend que sa fille est dangereusement malade; elle arrive à temps pour recevoir son dernier souffle. Au chevet de la pauvre enfant, elle voit son mari vieilli, brisé par la douleur, sanglotant, incapable de prononcer une parole. Elle rentre chez elle, consigne

cette mort dans sa *Némésis* et, de très bonne foi, raconte que sa fille est morte victime des mauvais traitements dont son père l'accablait.

IV. — Quelque temps après, Bulwer-Lytton se présente comme candidat à la Chambre des communes, devant les électeurs du Hertfordshire. Le grand romancier venait de terminer une éloquente improvisation dans laquelle il remerciait ses commettants de l'avoir choisi pour les représenter; tout à coup, furieuse, échevelée, une femme (la sienne) se précipite sur l'estrade, au milieu des cris, des rires, des exclamations de surprise de la foule. Du geste, elle réclame le silence et commence le discours le plus extraordinaire qu'il ait jamais été donné d'entendre à de sages électeurs anglais; elle raconte tous ses griefs et termine en s'écriant que, « réduite à la mendicité par ce monstre d'hypocrisie, elle en appelle à la pitié et à la charité de ceux qui viennent de choisir ce misérable pour leur député ». Cette fois, la mesure était comble. Bulwer fut obligé de prendre des précautions sérieuses; il les adoucit autant qu'il fut en son pouvoir. Sur l'avis des plus célèbres médecins de l'Angleterre, lady Lytton fut confiée à la garde d'un spécialiste qui l'entoura d'égards et de confort. On ne la garda que très peu de temps dans cette maison de santé; son fils l'y vint chercher et l'emmena avec lui dans les Pyrénées.

Je m'arrête ici. J'ai cité brièvement les faits principaux, sans détails, sans commentaires. Ne sont-ils pas concluants? L'exagération de ses allégations n'est-elle pas la preuve de leur fausseté? Sont-ce là les actes d'une personne sensée ou les divagations d'un esprit malade, d'une femme qui surexcite sans cesse sa manie et qui arrive (comme dans l'affaire d'Hertfordshire à ne plus raisonner ses actions, à la perte du sens moral?

Et cependant c'est sur des faits semblables que miss Devey se base. Ces faits, elle n'en a pas été le témoin oculaire; elle n'y a pris part d'aucune façon; elle les tient tous de lady Lytton vieillie, de ses papiers, de cette *Némésis,* et aussi de quelques vieux journaux du temps qui, dans leurs calomnies, visaient surtout le bras droit de lord Derby[1]. N'importe, cela lui suffit! Ni l'énormité de ces accusations, ni leur invraisemblance, ni leur contradiction, ni l'immense supériorité intellectuelle de l'accusé ne font hésiter cette miss. A la face du monde, elle proclame lord Bulwer-Lytton, le romancier admirable, l'éloquent homme d'État, le glorieux et fidèle serviteur de l'Angleterre, coupable de toutes les infamies. Il a tué sa fille, il a martyrisé sa femme, il l'a volée, séquestrée, affamée, empoisonnée. Dans ces crimes odieux de la vie privée, il a eu pour complice ou pour témoin tacite son fils, celui-là dont les poésies généreuses signées Owen Meredith faisaient battre nos cœurs d'Oxford-men aux jours de ma jeunesse, celui qui fut naguère le vice-roi des Indes et qui est, de l'avis de tous, un des premiers hommes politiques de l'Angleterre.

J'en ai dit assez. Miss Devey a osé prendre pour épigraphe cette belle devise : « La vérité est fille du temps. » Le temps a déjà voué aux ténèbres

1. Sous le ministère de lord Derby, sir Bulwer-Lytton était secrétaire d'État aux affaires étrangères.

de l'oubli son œuvre méchante et malsaine; cependant, celui qu'elle a voulu calomnier s'assied dans l'immortalité entre Walter Scott, l'ami de son enfance, et C. Dickens, l'ami de sa vieillesse.

II

L'Université de Cambridge possède, comme sa sœur aînée, l'Université d'Oxford, une « Chambre des débats » (*Union debating-club*) célèbre dans les fastes de l'histoire littéraire et politique de l'Angleterre. En effet, c'est de cette petite salle modeste[1] de l'Union que sont sortis les plus éloquents orateurs du parlement, les plus nobles poètes et les plus éminents écrivains de la Grande-Bretagne. Rien d'aussi curieux, d'aussi caractéristique que les réunions des membres de ce club. Là s'assemble, pour discuter les hautes questions de politique et de littérature, l'élite des étudiants de l'Université. Les réunions ont lieu le soir; la robe et la toque académiques sont de rigueur; dans la façon de procéder, on s'efforce d'imiter jusqu'à la minutie toutes les formes qui régissent la Chambre des communes. Dans ce parlement en miniature, il y a un « speaker », des leaders, des bancs du gouvernement et des bancs de l'opposition, des votes, des bills, des motions, que sais-je? Il y a surtout une éloquence primesautière, une franchise d'enthousiasme et une bonne foi de conviction qui ne se retrouvent plus au palais de Westminster. Or, un soir du mois de mars 1821, une animation particulière régnait dans la salle des débats de l'Union; il s'agissait d'un début attendu par tous avec une curiosité impatiente. Un étudiant à la tête puissante, à la figure pâle, aux yeux étincelants, venait d'électriser tous ces jeunes cœurs par un plaidoyer plein de flammes en faveur de la Révolution française[2]. Barrington Macaulay, c'était le nom de l'étudiant, était descendu depuis quelques secondes de l'espèce d'estrade qui servait de tribune, lorsque, dans l'espace vide, se dressa un tout jeune homme, presque un enfant. Le nouveau venu avait une physionomie spéciale où se mêlaient l'ironie, la tristesse et l'enthousiasme; ses yeux étaient grands et clairs, son nez fortement aquilin, son front vaste; son teint mat paraissait éclairé intérieurement; de longs cheveux aux boucles extrêmement soignées tombaient sur le rabat de sa toge; sa mise était d'une recherche quasi efféminée et sur ses mains blanches, qui sortaient des larges manches noires, des bagues étincelaient. Il y avait dans la pose de cet éphèbe, dans le calme de son regard et de son sourire, une sûreté, une possession de soi-même, une puissance latente qui surprenaient dans un être si jeune. Un grand silence se fit, et le débutant prit la parole. Bien qu'il succédât à Macaulay, il sut tenir dans un cercle magique toute cette bouillante jeunesse groupée autour de lui; sa voix chaude et vibrante, son éloquence tour à tour enthousiaste, ironique, brillante, remua profondément ces cœurs où florissaient encore toutes les illu-

1. Quand je dis « salle modeste », je parle d'autrefois. Aujourd'hui, l'Union, à Cambridge comme à Oxford, a pour demeure de véritables palais qui égalent en luxe et en confort les principaux clubs de Pall-Mall.

2. Je n'invente pas le fait pour augmenter l'intérêt de mon récit. On le trouvera mentionné dans les *Souvenirs de Cambridge*, par M. Gunning, p. 233, t. I.

sions. Lorsqu'il descendit au milieu d'eux, tous se précipitèrent vers lui, et, ce soir-là, se cimentèrent des amitiés qui durèrent toute une vie. Ce jeune orateur, qui venait ainsi prendre d'assaut un nid d'aigles, arrivait à l'Université précédé d'une réputation merveilleuse qui ressemblait plus à une légende qu'à la réalité. A quinze ans, il avait publié un volume de poésies dont Walter Scott avait dit qu'elles étaient l'œuvre d'un enfant de génie. Pendant toute une saison, il avait ébloui Londres par sa verve, son esprit, sa précocité. De grandes dames raffolaient de cet enfant extraordinaire. Enfin, à peine âgé de dix-sept ans, il avait failli mourir d'un cœur brisé (*broken heart*), à la suite d'une aventure d'amour. Il s'appelait George-Edward Bulwer-Lytton.

L'auteur des *Derniers jours de Pompéi* a écrit lui-même l'autobiographie détaillée de son enfance et de sa jeunesse. Son fils, dans l'ouvrage remarquable et malheureusement inachevé qu'il a consacré à la mémoire de son père, a livré au public anglais ce document précieux et qui nous fait entrer très avant dans le cœur et l'esprit de l'illustre écrivain. Nous regrettons que le cadre de cette revue ne nous permette pas de tout citer, car tout ici est d'un intérêt psychologique extraordinaire; mais les extraits qui suivent suffisent pour donner une idée de ce que devaient être l'âme et le cerveau de Bulwer-Lytton au moment où, âgé de vingt-cinq ans, il fit sa véritable entrée dans le monde des lettres par ce chef-d'œuvre qui s'appelle *Pelham*. Je dis sa véritable entrée, bien qu'il ait publié son premier ouvrage à l'âge de seize ans, bien qu'à vingt ans il ait écrit ce sombre pendant au *Werther* de Gœthe intitulé : *Histoire de Falkland*. Mais jusqu'à *Pelham*, jusqu'en 1828, Bulwer ne s'est considéré lui-même que comme un amateur brillant. Riche par les libéralités d'une mère qui ne savait rien lui refuser, jeune, aimant le plaisir, il écrivait alors en dilettante, pour se perfectionner, comme il l'a dit quelque part. Il avait surtout l'ambition du pouvoir; toutes ses aspirations se tournaient vers la politique. A lui, comme à Balzac, il fallut l'aiguillon de la dure nécessité pour que sa véritable vocation se révélât. Brouillé avec sa mère, n'ayant plus rien à attendre d'elle, nouvellement marié à une femme sans fortune, il se trouva face à face avec la pauvreté. Il l'attaqua de front, avec toute l'impétuosité, toute la foi de la jeunesse et du génie. Laissons-le nous décrire lui-même les principales périodes de sa vie.

« ... Je suis né à Londres un certain vingt-cinquième de mai, à huit heures du matin, au numéro 31 de Baker street, Portman-Square. Si quelque curieux impertinent désire connaître l'année de cet événement, qu'il s'informe ailleurs [1]; pour ma part, je déteste qu'on me dise la date de la naissance d'un homme dont j'admire la vie ou les œuvres. Je me forme à cet égard une opinion particulière, et je ne puis souffrir que la réalité vienne me donner un démenti. Jamais on n'arrivera à me convaincre qu'il a existé un jeune Arouet, et l'on aura beau me démontrer que Pétrarque est mort à soixante-huit ans, pour moi il aura toujours vingt-sept ans, l'âge qu'il avait lorsque, pour la première fois, il rencontra Laure. . . . . .

« ... L'événement capital de mon enfance, — comme les grandes dates de

1. 25 mai 1803.

l'histoire, il prend son origine dans la mort, — est celui-ci... Un matin, arriva chez ma mère un funèbre et grave messager drapé de noir... Mon grand-père, le fameux érudit, était mort subitement à sa campagne de Saint-Laurence... Son testament fut ouvert : il laissait à ma mère ses livres... Quelques jours plus tard, ils arrivèrent à Londres ; les lourds camions qui les portaient firent retentir les pavés de Marylebon, troublant la sieste des douairières de Nottingham-Place. Ils arrivèrent, les puissants nomades, les terribles destructeurs des antiques croyances, les éternels agitateurs, les conquérants du monde! Innombrables, redoutables, en légions pressées, ils arrivèrent apportant avec eux l'âme des générations disparues !... Cette arrivée fut mon siège de Troie, mon invasion de la Perse, ma Révolution française... Des mots ne peuvent peindre les sensations d'effroi, de curiosité, d'admiration, de ravissement que j'éprouvais au milieu de cette vaste cité de la mort. — Beaucoup de ces livres étaient écrits en langues étrangères ; j'en avais peur : ces caractères hiéroglyphiques me semblaient recéler de mystérieux secrets... J'en découvris enfin que je pouvais comprendre ; en vieillissant, le grand savant, fatigué d'études abstraites, s'était environné de romans et d'œuvres d'imagination. Il y avait, parmi ses livres, tout un trésor d'aventures de chevalerie, d'histoires de magiciens et de contes de fées. — Amadis des Gaules surtout me transporta. Je n'oublierai jamais les heures de jouissance intense passées, dans la grande salle à manger de notre maison à Londres, à dévorer les hauts faits d'armes et les périlleuses aventures du héros fabuleux... Notez que j'avais sept ans seulement, et que je pouvais à peine écrire lisiblement ; mais la graine était semée de la moisson que je récolte aujourd'hui. C'est alors que j'ai appris non seulement à aimer lire les romans, mais à réaliser dans mon imagination les faits qu'ils racontent. C'est à ces précoces et aventureuses études que j'attribue une passion qui m'a toujours hanté et qui me hante encore. Tous les romans que j'ai écrits ne sont que les produits plus ou moins complets de cette passion que les circonstances de ma vie m'ont toujours empêché de satisfaire : la passion de la vie active et de la vie guerrière. Ni ma santé incertaine, ni mes habitudes sédentaires, ni cette fausse philosophie dont j'ai été le disciple et qui, dans la guerre, ne voit que le crime, n'ont pu arracher de ma nature cette vocation pour la vie des camps : enfant, toutes mes aspirations tendaient vers la gloire militaire ; à peine majeur, j'ai acheté une commission dans l'armée, et sans mon mariage, qui sait... j'eusse été peut-être un très grand capitaine . . . . . .

« A l'âge de seize ans, je fus placé par ma mère à Ealing, chez le révérend Charles Wallington, Oxford-man de la vieille roche, sous les auspices duquel je devais me préparer aux examens de l'Université... A cette époque, mon cœur et mon esprit étaient tournés vers la poésie. Ma mère, avec le naïf orgueil d'une mère, avait montré à Wallington mes essais enfantins Il m'encouragea à « cultiver la Muse ». Je n'avais certes pas besoin d'encouragement... C'est alors que je conçus ce poème épique de la bataille de Waterloo, qui, si j'ai bonne mémoire, commençait par : « Réveille-toi, Muse. » C'est alors que je perpétrai un conte oriental des plus byroniens, rempli de rossignols, de palmiers et d'invocations... Ces efforts poétiques plaisaient à mon tuteur;... il en était si fier qu'il conseilla à ma mère de réunir mes élucubrations en un volume et de les publier... C'est ainsi que je me présentai pour la première fois au public an-

glais... Le volume était fort mince, la vente fut plus mince encore ; ... n'importe, je fus, dès lors, considéré comme un enfant prodige... L'illustre Walter Scott et le fameux Dr Parr m'écrivirent... Le Dr Wallington habitait à Ealing tout près de Londres ; c'est là que j'allai passer mes vacances. J'étais grand, très formé pour mon âge, doué d'une intéressante pâleur ; les femmes souriaient au poète enfant... Les invitations à mon adresse pleuvaient. Quelle douce flatterie pour un cœur maternel ! Ma mère cédait si bien, qu'à peine adolescent j'ai mené la vie d'un jeune homme. Les femmes d'âge indécis me reconduisaient dans leurs voitures ; elles disaient : « Ce n'est qu'un enfant ! » — Les jeunes me recherchaient comme cavalier ; elles disaient : « C'est presque un homme ! » — Et voilà comment j'ai eu l'infortune de jouir prématurément de ma jeunesse, et pourquoi j'ai renoncé à ses plaisirs à l'heure où j'aurais dû commencer à les goûter . . . . . .

. . . . . .

« Bien qu'avoisinant la métropole, le paysage qui entourait la demeure de mon bon maître était d'une douceur pastorale. On descendait le long des sentiers étroits et ténébreux jusqu'à de vastes prairies, à travers lesquelles ondoyait l'humble Brent, sinueuse et chatoyante. Seigneur ! avec quelle intensité je revois le vieil arbre noueux dont le large feuillage recouvrait l'eau tranquille... Est-il encore debout ? Hélas ! je ne sais, car jamais je n'ai osé retourner là-bas... Cette jeune vierge s'appelait Viola... Nous avions le même âge presque... L'espèce d'amour que nous ressentions l'un pour l'autre ne se peut décrire : il ressemblait si peu à ce que les hommes appellent ainsi ; c'était un sentiment si pur que jamais l'ombre d'une mauvaise pensée ne le traversa, et pourtant si passionné que jamais depuis je n'ai éprouvé d'émotion comparable à la violence de sa tumultueuse tendresse. Lorsque, de loin, je l'apercevais, mon cœur battait avec tant de force que je ne pouvais respirer ; mais dès qu'elle parlait, tout en moi se détendait, devenait calme. Le son de sa voix répandait dans tout mon être une étrange sensation de délicieux repos... Aujourd'hui, en comparant ce que je ressentais alors avec ce que j'ai ressenti depuis, je ne puis dire encore si c'était là réellement de l'amour. Je crois plutôt que c'était un sentiment infiniment meilleur, infiniment moins terrestre : Viola était trop céleste pour rester sur la terre ; elle passa dans ma vie comme un ange dans l'extase d'un fidèle... Je n'ai jamais dit son nom à aucun être vivant. Déchiré, maintenant, par cette haine envieuse qui ne respecte rien, je bénis mon silence. Repose en paix, douce sainte, entre les bras mystérieux de la pâle Dame ; — ton nom, du moins, ne sera jamais exposé à la noire méchanceté, aux basses calomnies qui, sans trêve et sans pitié, ont assailli celui de ton ami ! . . .

« Cette année-là (1821), quand vint l'été, je partis pour le pays des lacs anglais, seul, à pied, mon havre-sac sur le dos... Je partis, poussé par un sentiment impérieux qui n'était ni un besoin de distractions, ni une soif d'aventures ; là-bas, au sein de ces paysages mélancoliques et tendres, il y avait un point précis vers lequel j'étais attiré par une influence aussi passionnée, aussi sainte que celle qui appelle l'Arabe au tombeau de son prophète... J'allais également vers une tombe, tombe où, dans sa pureté, était enseveli pour toujours le doux roman de ma jeunesse ; or, tant que je ne me serais pas agenouillé la

nuit, sous les étoiles, devant cette fosse, et tant que je n'aurais pas prié là et souffert et sangloté, je sentais que ma vie ne pouvait être exorcisée du fantôme qui la hantait ; je sentais que mon cœur ne pourrait jamais plus s'ouvrir à l'amour d'une femme, que mon esprit ne pourrait jamais se mêler au mouvement de l'activité humaine. Je fis donc ce pèlerinage. Supplice mêlé de joie âpre et ténébreuse, nuit longue et solitaire, je vous ai chantés, je ne veux plus vous décrire !... Mais quand vint l'aurore, je sentis entrer en moi comme le flot d'une grande renaissance ; je renaissais à la vie, à l'espoir, et à la place de mon amour mort, je vis se dresser à l'horizon un amour aussi noble, aussi pur, l'amour de l'Humanité. »

Qu'on nous permette d'interrompre un instant ces extraits et d'appuyer sur cette dernière citation. Ce premier amour, ce désespoir premier forment l'événement dominant de la genèse sentimentale de Bulwer-Lytton. Cette nuit passée le front sur une tombe aura une influence capitale sur toute sa destinée ; le souvenir de cette douce apparition de sa jeunesse le suivra constamment dans la vie ; dans toutes ses œuvres, nous en retrouverons une trace qui, loin de s'affaiblir, devient plus vivace à mesure que l'écrivain approche du terme. Lorsqu'on est jeune, tout chante, même la Douleur ! et, au lendemain de cette funèbre veillée, le poète en écrivit l'histoire dans un poème intitulé *le Récit d'un rêveur* [1]. Jamais, à l'époque de son apogée, Bulwer ne s'est élevé d'une aile aussi puissante ; jamais la passion, la souffrance, tous les sentiments d'une âme vibrante, n'ont eu de plus éloquente expression ; jamais cris plus déchirants n'ont été les interprètes d'une souffrance humaine : cette fois-là, au moins, Byron a été égalé. — Pourtant, ce n'est pas dans ce poème qu'il faut chercher l'épitaphe de Viola, mais bien dans *Kenelm Chillingly*, le dernier roman tombé de la plume déjà défaillante du grand artiste. O force des souvenirs sacrés ! — Entre cette œuvre et le poème, cinquante années ont passé sur la tête du poète ; un demi-siècle de labeurs incessants, de succès, de déboires, d'amertumes intimes ; n'importe ! Dans cette œuvre dernière, le type de Viola, sous le nom de Lily, se dresse aussi charmant, aussi passionné, aussi mélancolique, aussi pur qu'au jour où sa forme gracieuse se reflétait dans l'onde de la paisible rivière !

« Mon père, écrit son fils, nous lisait à ma femme et à moi le manuscrit de *Kenelm*, et, à certains passages, les larmes jaillissaient de ses yeux. Je me souviens que le jour où il termina le chapitre qui décrit les tourments de Kenelm sur la tombe de Lily, il était profondément triste, affaissé et comme brisé ; il portait sur toute sa physionomie l'empreinte d'un chagrin poignant !... Nous ne connaissions pas alors la vérité, et nous nous étonnions que des créations de son cerveau pussent l'émouvoir à ce point... Hélas ! ce n'étaient point là des produits de son imagination... C'était un souvenir vivant qui saignait dans son cœur depuis cinquante années. »

1. *The tale of a dreamer. A poem*, by Edward Bulwer-Lytton. London, 1821.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

III

Après le récit pittoresque et verveux d'un tour pédestre dans la région des lacs anglais rendus célèbres par la présence de Wodsworth, de Coleridge et des autres Lakistes, après une description d'un voyage aventureux à travers les Highlands, le manuscrit de cette curieuse autobiographie du premier lord Lytton se clôt par l'histoire d'un séjour à Paris (1825). Il avait alors vingt-deux ans.

En voici les principaux passages :

« ... A Paris, je trouvai mon frère Henri[1] ; il avait quitté Cambridge sans y prendre de degré et était entré dans les *lifeguards*;... mais il vendit bientôt sa commission, car il méditait déjà d'entrer dans la carrière diplomatique où depuis il s'est distingué . . . . . .

« Au bout de peu de temps, je fus admis dans certains cercles de la société française, qui, d'ordinaire, s'ouvraient difficilement pour les étrangers de mon âge ; je devins un intime de quelques-uns des plus brillants salons de la vieille noblesse domiciliée au faubourg Saint-Germain, et je fus reçu avec une courtoisie marquée aux petites soirées des membres du gouvernement royal. Je dus ces faveurs, non à mon mérite personnel, mais à l'influence d'un protecteur précieux qui s'était pris d'affection pour Henri et pour moi ; c'était un prêtre irlandais du nom de Kinslea; mais, dans le monde, on ne l'appelait que « l'abbé ». Il était, si j'ai bonne mémoire, confesseur de Mme de Polignac, femme du ministre de Charles X, et jouissait de l'estime particulière de tous les chefs du parti légitimiste ; jésuite, il possédait cette solide instruction qui distingue la grande confrérie. C'était un politicien très remuant et très habile, mais, autant que j'en pouvais juger, sans aucune ambition personnelle . . .

« Parmi les maisons dont la fréquentation m'était le plus agréable, et où j'étais le plus aimablement reçu, je citerai surtout celle de la marquise de La Rochejaquelein, l'héroïne de la Vendée ; c'était une grande dame d'un abord quelque peu imposant, mais toute pleine de ce mélange de franchise, de bonté et de fierté aristocratiques qui constitue le charme particulier des personnages de l'ancien régime. Elle avait deux charmantes filles, une même me parut très jolie. Elles parlaient admirablement anglais toutes deux, moi très mal français ; elles s'amusaient à me reprendre ; nous riions, cela nous lia. — Dans la société anglaise, il n'existe aucune trace de ce bon ton particulier qui caractérisait ces survivants d'un monde antédiluvien ; une fois admis dans leur familiarité, il semblait vraiment que vous fissiez partie de la famille. La douceur cordiale de leurs manières avait quelque chose d'irrésistible, et, quoi qu'on pût penser de leurs préjugés politiques, on ne pouvait qu'admirer

1. Henri Bulwer-Lytton, lord Dalling, fameux diplomate anglais, né en 1801 et mort sans enfants en 1872. On a de lui : *Personnages historiques, Vie de John Temple, le vicomte Palmerston.*

l'élévation naturelle de leurs sentiments, le courage, l'honneur, la droiture, le respect de soi-même et des autres, une indépendance politique qu'aucune considération de fortune ou d'ambition ne pouvait leur faire perdre, telles étaient les qualités qui émanaient de leurs personnes, aussi naturellement qu'un parfum émane d'une fleur. Leurs infortunes avaient, sans doute, servi à corriger en eux beaucoup des défauts de leurs ancêtres ; ils avaient conservé tout entières la gaieté et la vieille galanterie françaises, mais ils ne faisaient plus, comme avant la Révolution, parade d'irréligion et d'immoralité : l'aisance de leur maintien était toujours noble, leur conversation pleine d'esprit et de liberté sans libertinage. . . . . »

Bulwer-Lytton revint en Angleterre au commencement de l'été de 1825 ; il sentait en lui les tumultueux bouillonnements d'une intelligence impétueuse et sans cesse grandissante ; son amour pour l'existence aventureuse et romanesque ne pouvait s'accommoder d'une vie sédentaire : ses dispositions naturelles le poussaient vers l'action plutôt que vers la contemplation. Il était né environné du retentissement formidable des conquêtes de Napoléon ; jeune, il avait entendu le coup de tonnerre de sa chute. A cette époque, toutes les nations étaient en armes, tous les hommes illustres étaient des guerriers ou des diplomates ; tous les héros de Walter Scott, de Byron, de Campbell étaient de glorieux et téméraires aventuriers. Le jeune écrivain aimait le danger pour lui-même ; la vie guerrière devait donc lui sourire. A peine de retour dans son pays, il acheta une commission dans l'armée.

Mais, à ce moment-là même, la destinée suscita sur sa route un événement des plus insignifiants en apparence, et qui devait cependant décider de toute sa vie future. Sans ce tout petit fait, l'Angleterre eût eu peut-être un grand général de plus ; elle eût eu certainement un grand romancier de moins. Mais, comme l'a dit un penseur allemand : « Il n'y a point de hasard ; nous devions nous rencontrer et nous nous sommes rencontrés ! »

[1] Le soir même de son arrivée à Londres, Bulwer courut chez sa mère, pour laquelle il avait une tendresse passionnée. Après les premiers embrassements : — « Quel ennui ! s'écria-t-elle ; j'ai positivement promis d'aller aujourd'hui chez miss Berry, et je ne puis manquer à cet engagement. Mais il y a peut-être une manière de tout arranger : venez avec moi ; nous trouverons bien un coin là-bas pour continuer notre causerie. »

Bien que fatigué de son voyage et d'humeur à n'apprécier que médiocrement les insipidités d'un thé littéraire, le fils obéissant s'habilla à la hâte et accompagna sa mère chez miss Berry ; là ils découvrirent un salon solitaire où ils étaient en train de renouveler leurs épanchements, lorsque Mme Bulwer-Lytton s'interrompit pour s'écrier :

« Regardez donc, Édouard. Quelle beauté admirable et singulière ! Qui peut-elle être ? »

S'appuyant légèrement sur le bras d'un vieillard à la tournure aristocra-

1. J'emprunte les traits principaux de ce récit final à la *Vie de Bulwer-Lytton*, par son fils.

tique, une jeune fille d'une beauté remarquable, très simplement vêtue de blanc, venait de paraître dans l'encadrement sombre de la porte. Un trouble singulier envahit le cœur du jeune homme en contemplant cette vierge qui s'avançait lentement vers lui, « orgueilleuse et les yeux baissés [1] » ! Pour nous servir de sa propre phrase : « Il pressentit qu'il était en face de sa Destinée. » Cette jeune fille s'appelait miss Rosina Doyle Wheeler ; il était en présence de celle à laquelle quelques années plus tard il devait donner son nom. Ce moment unique fut pour lui comme le premier coup d'archet de l'ouverture d'une existence nouvelle.

Pour tout autre que pour Bulwer, ce mariage eût été le commencement de la ruine, ce fut pour lui le levier du succès. Pendant deux années il avait lutté vainement pour obtenir le consentement maternel à son union avec miss Wheeler. En présence d'une volonté inflexible, il passa outre. Refusant, par un sentiment de fierté, l'aide pécuniaire que sa mère n'eût pas osé lui retirer, il déclara qu'il n'accepterait rien et qu'il se suffirait à lui-même... Le revenu du jeune ménage, réduit à ses seules ressources, était d'environ 4,000 francs ! N'importe ! Bulwer se sentait de force à soulever un monde. Il choisit aux environs de Reading une petite maison de campagne « Woodcot ». Il s'y enferma avec sa femme dans une solitude profonde et se mit à la tâche. Pour faire comprendre de quelle puissance de conception, de quelle fécondité, de quelle énergie, de quelle ténacité ce gigantesque travailleur était doué, il suffit de citer le fait suivant : en dix années (de 1827 à 1837), Bulwer-Lytton produisit douze romans en trois volumes chacun, tous très remarquables et dont quelques-uns sont de purs chefs-d'œuvre, deux poèmes de 300 pages chacun, un pamphlet politique, un drame en cinq actes, la totalité de son ouvrage intitulé : *l'Angleterre et les Anglais* (4 vol.) ; trois volumes de son *Histoire d'Athènes ;* enfin cinq volumes d'essais et de nouvelles ! — Notez que pendant les six dernières années de cette période, il fut un des membres les plus actifs de la Chambre des communes.

Voici quelques extraits d'une lettre qu'il écrivait en 1854 à un jeune débutant dans la carrière des lettres et qui expliquent sa façon de travailler et de comprendre le travail. « ... Beaucoup de personnes qui me voient très actif en politique, et très assidu dans les réunions mondaines, m'ont souvent demandé : « Où trouvez-vous le temps pour écrire vos livres ? Comment pouvez-vous arriver à produire autant ? » Ma réponse vous surprendra peut-être. J'arrive à produire autant en ne faisant jamais trop à la fois... Pendant ma longue carrière j'ai beaucoup voyagé, je me suis occupé d'affaires d'État, j'ai été beaucoup dans le monde, cela ne m'a pas empêché d'écrire plus de soixante-dix volumes dont beaucoup ont demandé des études et des recherches spéciales... Eh bien, monsieur, combien de temps pensez-vous que j'ai consacré aux lettres ? Jamais plus de trois heures par jour, et quelquefois moins, durant la

1. On connaît ces admirables strophes de Mme de Girardin sur ses débuts dans le monde :

Mon front était si fier de sa couronne blonde !
Anneaux d'or et d'argent tant de fois caressés !
Et j'avais tant d'espoir quand j'entrai dans le monde,
Orgueilleuse et les yeux baissés !

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

session parlementaire, par exemple. Mais pendant ces heures-là j'ai donné toute mon attention à ce que je faisais. Ce qui vous prouve que pour l'accomplissement d'un considérable labeur cérébral, ce qu'il faut surtout, c'est une application régulière et quotidienne. Jetez une fois par semaine un seau d'eau sur un rocher, vous ne l'entamerez pas ; mais une seule goutte tombant continuellement au même endroit finira par creuser la pierre la plus dure ! — On demandait à un aventurier politique qui s'était échappé de presque toutes les prisons de l'Europe comment il s'y était pris. — « Une lime aussi mince qu'un cheveu, répondit-il, suffit pour couper les barreaux de fer les plus épais, si seulement on a la constance de limer deux heures toutes les nuits. » — Ainsi, monsieur, dans ce noir donjon de l'ignorance, limez les barreaux avec ténacité et ils céderont un jour, vous rendant à l'air libre et à la céleste lumière ! Et peut-être, après tout, le génie n'est-il que la puissance de concentrer la pensée sur un seul point à la fois. »

Le premier résultat de cette solitude laborieuse fut l'apparition d'un roman en trois volumes, intitulé : *Pelham*. Tous ceux parmi nos lecteurs qui ont quelque teinture de littérature anglaise connaissent au moins de nom cette œuvre célèbre qui créa une révolution dans la société de Londres. Mais les quelques détails que nous donnons ici et que nous puisons dans les écrits du temps et surtout dans la correspondance et les notes de Bulwer-Lytton sont généralement inédits ou mal connus.

Un éditeur du temps du nom de Colburn avait été frappé du talent contenu dans *l'Histoire de Falkland*, et dès 1826 il disait au jeune auteur : « Faites-moi un roman en trois volumes et je vous promets de vous payer le manuscrit 500 livres (12,500 fr.). — « Je vous ferai un livre qui fera votre réputation », répondit tranquillement Bulwer. Un an après, au début de 1828, il lui envoyait le manuscrit de *Pelham*.

« M. Colburn, raconte Bulwer dans sa correspondance, remit immédiatement mon œuvre à son lecteur principal, M. Schubert, qui se hâta de passer condamnation en déclarant que c'était un ouvrage dénué de toute valeur... Il le confia alors au lecteur en second, M. Ollier, qui y découvrit un certain mérite, ce qui décida Colburn à lire *Pelham* lui-même. Après lecture, il fit venir ses deux employés et leur dit sans plus de formes : « Vous êtes deux sots. Ce roman sera le plus grand succès de cette année ! » — Puis, tout de suite, il envoya chez moi un employé, porteur d'un chèque de 500 livres. Je reçus l'employé moi-même ; il s'appelait M. Lumly ; je lui dis, il me l'a souvent rappelé depuis, que si Colburn eût refusé *Pelham*, je n'aurais jamais écrit un second roman ; je me serais entièrement consacré à la politique. »

Pelham parut le 10 juin 1828. Le retentissement fut immense, son succès foudroyant ne peut se comparer qu'à celui qui accueillit la publication du *Pickwick* de Charles Dickens. La vogue ne se confina pas en Angleterre. Dès le mois suivant un long et élogieux compte rendu paraissait à Paris dans la *Revue des Deux Mondes*. « Pour une fois, disait le critique français, l'opinion de Paris est d'accord avec l'opinion de Londres sur l'incontestable mérite de ce remarquable ouvrage. » Avant que l'année fût achevée, *Pelham* était traduit en français, en allemand, en italien et en espagnol, et voici une preuve bien curieuse de l'influence que cette création de Bulwer exerça sur la société fas-

hionable de l'époque. Dans une de ses lettres à son fils, lady Frances Pelham dit :

« A propos de complexion, je n'aime pas du tout cet habit bleu que vous portiez l'autre soir. Le noir vous sied à merveille ; c'est un fameux compliment vous faire ; car, pour que le noir lui aille, il faut qu'un homme soit d'une distinction extrême. »

Jusque-là les habits qu'on portait en soirée étaient de différentes couleurs : bruns, verts, bleus, selon la fantaisie de leurs propriétaires. Mais aussitôt après l'apparition de Pelham, tous les élégants se hâtèrent d'adopter exclusivement l'habit noir. Chacun d'eux se figurait, sans doute, avoir droit au « fameux compliment » décerné à Pelham par sa mère !

Le caractère du héros, *Pelham,* est la satire mordante du byronisme, ridicule dominant de la société anglaise à cette époque. — « A défaut d'autres mérites, écrivait lord Bulwer-Lytton longtemps après, cet ouvrage eut du moins celui de porter un coup mortel à la manie satanique qui rendait la jeunesse de 1828 ridicule et insupportable. On ne vit plus désormais dans les salons de jeunes gentlemen à l'œil fatal, à la cravate lâche, au teint cadavéreux, posés de trois quarts dans une encoignure ou tragiquement accoudés aux chambranles des cheminées. Les clercs d'avoués et les courtauds de boutique ne jouèrent plus aux corsaires incompris, sombres et couverts de crimes, et, si tant est que — ne comprenant pas l'ironie secrète de ma création de *Pelham* — ils imitèrent les travers de mon héros, cette imitation ne les rendait pas si profondément écœurants, ennuyeux et antinaturels. »

Beaucoup des personnages qui figurent dans le roman de Pelham sont des reproductions de types réels. Bulwer a avoué lui-même qu'en traçant le caractère de son héros il avait en vue de peindre son ami intime M. Villiers. Bedos, le valet de Pelham, est la portraiture exacte d'un domestique français au service de l'auteur avant son mariage. Le savant Clutterbuck n'est autre que le propre grand-père de l'auteur, le célèbre érudit Richard Warburton Lytton, auteur d'une tragédie écrite en hébreu ! Le poète Rogers est peint sous les traits de Wormwood et le beau Brummel sous ceux de Russelton. L'assassinat de Tyrrel est fondé sur un événement réel, l'assassinat d'un nommé Veace, tué en 1824 par un Grec de bas étage du nom de Thurtell.

Le second grand succès littéraire de Bulwer-Lytton vint de la publication de *Paul Clifford*, roman en trois volumes qui parut au commencement de 1830. Cet ouvrage très dramatique a pour but de peindre les mœurs des gentilshommes de grand chemin, « les Chevaliers du carrefour » (*Knights of the Cross*) comme ces messieurs se désignaient entre eux. L'Angleterre était infestée par ses redoutables bandits. Aucun voyageur n'était épargné. Dans ce roman Bulwer avait un objet plus noble que celui de décrire des scènes tragiques. Il voulait amener la réforme et la revision du code criminel de son pays. Cependant Louis Blanc s'est trompé lorsque, dans un article du *Temps* du 5 février 1864, il a écrit : « Ajoutez à cela que la peine de mort en Angleterre a contre elle aujourd'hui plus d'un livre sage et puissant. Puis-je omettre de mentionner le beau, le philosophique roman de sir E. Bulwer-Lytton : *Paul Clifford ?* » — Le roman de Paul Clifford n'est pas contre la peine de mort, mais contre l'abus de la

peine de mort. J'étonnerai sans doute certains lecteurs en leur apprenant qu'en 1830, le vol d'un cheval, d'un mouton, d'une vache, ou la soustraction d'une lettre étaient punis de *mort*. On pendit, de 1819 à 1825, 7,770 personnes en Angleterre et dans le pays de Galles, soit 89 pendus par an ! Il y avait 223 sortes de crimes qui entraînaient la peine de mort ! !

Le roman de Paul Clifford fit beaucoup pour stimuler l'opinion publique contre une législation aussi sanguinaire. Mais l'espace nous manque pour parler, comme elle le mériterait, de cette œuvre du grand romancier, d'autant plus que nous voudrions dire quelques mots avant de terminer d'un Bulwer bien peu connu et que nous appellerons le Bulwer sorcier et devin.

Bulwer-Lytton avait étudié avec cette ardeur qu'il apportait à toute chose l'astrologie, l'alchimie, la démonologie. Il était aussi versé dans les sciences occultes que Joséphin Péladan lui-même. Il a réuni le résultat de ses recherches patientes et continues, dans un roman étrange qui donne le vertige et le frisson et qui s'appelle *A strange story*. — Je ne crois pas que ce roman ait été traduit en français, et pourtant jamais Edgar Poë ou cet autre Américain démoniaque, Nathaniel Harnetow, n'ont écrit rien d'aussi positivement effrayant. Bulwer était-il un hermétique convaincu ? Nous serions assez tenté de le croire. Ces mystérieuses arcanes du monde invisible devaient avoir d'irrésistibles tentations pour son imagination puissante ; quoi qu'il en soit, il était l'ami des astrologues et devin lui-même.

Mais il est grand temps que nous fassions aux familiers du *Livre* notre révérence finale. Nous laissons donc Bulwer-Lytton sur le chemin de la gloire qui lui a été ouvert par *Pelham* et *Paul Clifford*. Il en parcourra rapidement toutes les étapes, consolé des amertumes de la vie réelle et des blessures de la calomnie par l'espérance, désormais réalisée, de laisser derrière lui le nom d'un vaillant artiste et d'un grand écrivain.

Nous ne terminerons pas sans remercier lord Lytton de l'aide et du plaisir que nous avons puisés dans la lecture de son bel ouvrage sur la vie de son père. Pendant que nous écrivions ces pages, nous avons appris que le gouvernement de la reine d'Angleterre avait désigné lord Lytton pour occuper le poste d'ambassadeur à Paris. Le monde des lettres français tout entier a accueilli avec joie cette nomination du fils de Bulwer-Lytton, fin lettré lui-même et digne descendant d'une des plus grandes gloires littéraires de notre XIXe siècle !

ROBERT DU PONTAVICE DE HEUSSEY.

Rennes, novembre 1887.

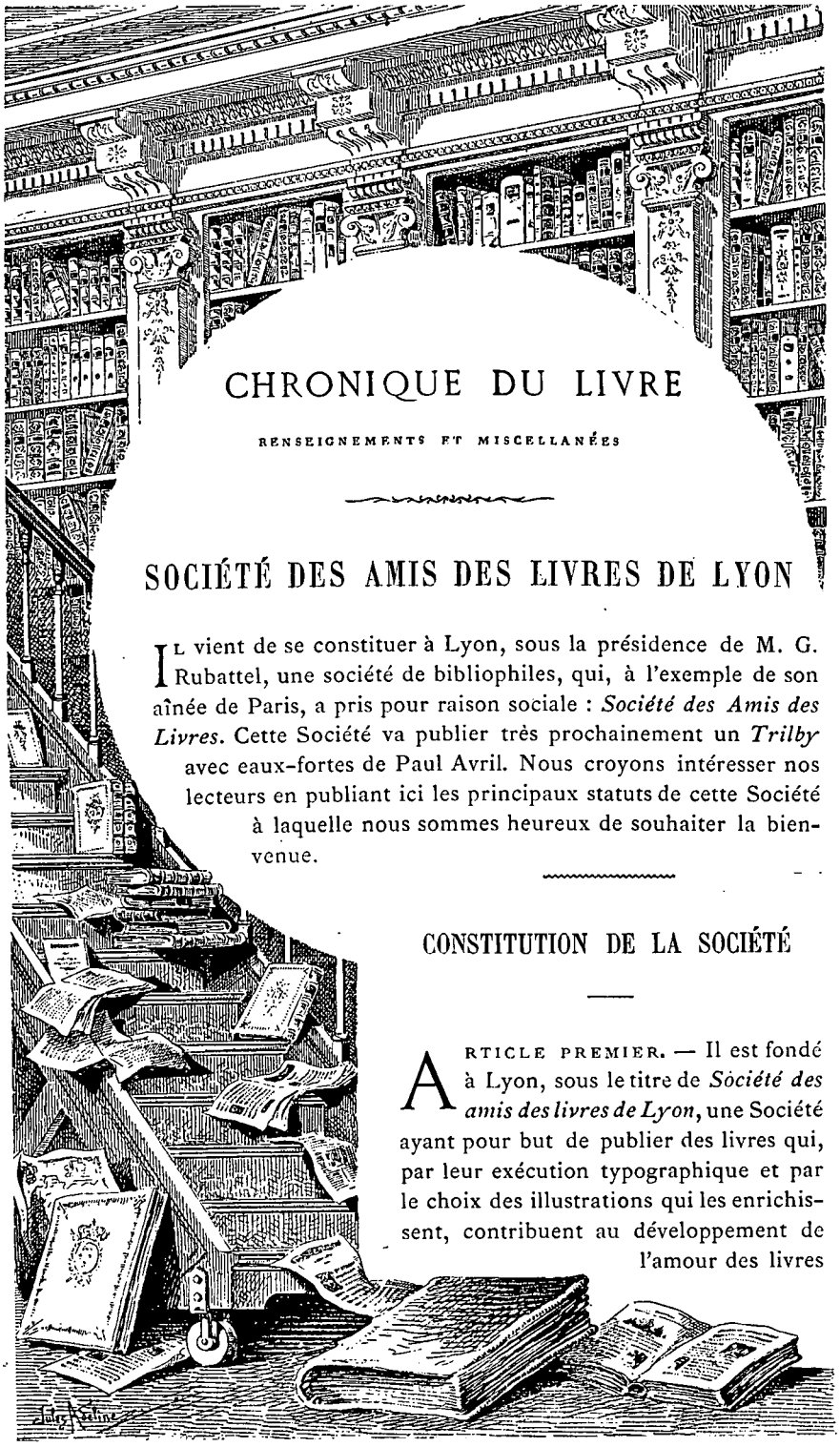

CHRONIQUE DU LIVRE

RENSEIGNEMENTS ET MISCELLANÉES

SOCIÉTÉ DES AMIS DES LIVRES DE LYON

Il vient de se constituer à Lyon, sous la présidence de M. G. Rubattel, une société de bibliophiles, qui, à l'exemple de son aînée de Paris, a pris pour raison sociale : *Société des Amis des Livres*. Cette Société va publier très prochainement un *Trilby* avec eaux-fortes de Paul Avril. Nous croyons intéresser nos lecteurs en publiant ici les principaux statuts de cette Société à laquelle nous sommes heureux de souhaiter la bienvenue.

CONSTITUTION DE LA SOCIÉTÉ

Article premier. — Il est fondé à Lyon, sous le titre de *Société des amis des livres de Lyon*, une Société ayant pour but de publier des livres qui, par leur exécution typographique et par le choix des illustrations qui les enrichissent, contribuent au développement de l'amour des livres

et soient un encouragement pour les peintres et les graveurs aussi bien qu'un motif d'émulation pour les imprimeurs français.

ART. 2. — Toute discussion politique ou religieuse est interdite dans les Assemblées de la Société.

ART. 3. — Toute personne d'une *parfaite honorabilité,* quels que soient son *sexe* ou sa *nationalité,* peut faire partie de la Société.

Le nombre des Sociétaires est limité à 50.

ART. 4. — En cas de contestation, les membres de la Société s'interdisent tout recours devant les tribunaux ; les difficultés qui pourraient s'élever seront tranchées par l'Assemblée générale ou par une commission nommée *ad hoc* par cette Assemblée.

ART. 5. — L'*exercice* de la Société commence le 1er février de chaque année.

ADMISSIONS, COMMISSION D'ADMISSION

ART. 6. — Chaque année, l'Assemblée générale élit au scrutin secret et à la majorité relative *six membres* qui, réunis au Comité, forment la *Commission d'admission.* Ces six membres sont renouvelables tous les ans par tiers, les membres sortants sont désignés par le sort; ils ne sont rééligibles qu'après une vacance d'un an.

ART. 7. — Toute personne désirant faire partie de la Société doit adresser une demande au Président signée par lui et par deux Sociétaires qui lui serviront de parrains.

ART. 8. — Chaque demande d'admission est distribuée par le Président à un des membres de la commission qui procède à une enquête sur le postulant.

ART. 9. — Tous les trois mois, et plus souvent si le nombre des demandes l'exige, le Président réunit la commission d'admission qui statue sur ces demandes d'après les rapports présentés par ses membres.

Pour délibérer valablement, la Commission (y compris le Comité) doit compter au moins cinq membres présents. — Les admissions comme les ajournements doivent, pour être prononcés, être votés par un minimum de quatre voix. En cas de partage, la voix du Président est prépondérante.

ART. 10. — En cas d'admission, le nouveau Sociétaire en est informé par lettre; il lui est remis un exemplaire du présent règlement et un engagement qu'il devra retourner au Secrétaire après l'avoir rempli.

En cas d'ajournement, la décision de la Commission est transmise aux parrains du postulant.

Les procès-verbaux des séances de la Commission d'admission ne doivent faire aucune mention des ajournements et les dossiers relatifs aux candidats ajournés devront être immédiatement détruits.

ART. 11. — Aucune admission ne sera faite du 1er décembre au 30 avril de l'année suivante.

ART. 12. — Le nombre des sociétaires étant de 50, lorsque ce nombre sera

atteint, aucune admission ne pourra avoir lieu, à moins qu'il ne se produise une vacance.

Les demandes seront instruites d'après les règles de l'art. 8; lorsqu'une vacance se produira, la Commission d'admission se réunira, lecture lui sera faite des rapports sur chaque candidature et le candidat qui réunira la majorité absolue des suffrages sera déclaré membre Sociétaire.

Si aucun candidat ne réunit la majorité absolue, l'élection sera renvoyée à trois mois.

RADIATIONS

ART. 13. — La première condition, pour être admis dans la Société, étant une honorabilité parfaite, dûment constatée par l'enquête d'un membre de la Commission d'admission, on peut espérer qu'aucune radiation ne deviendra nécessaire.

ART. 14. — Si cependant une plainte était déposée contre un Sociétaire entre les mains du Président, celui-ci devrait immédiatement réunir la Commission d'admission qui fera une enquête et rédigera un rapport.

Si ce rapport conclut à la radiation, le Président devra convoquer autant que possible une Assemblée générale qui statuera sur le rapport de la Commission.

ART. 15. — Pour prononcer la radiation, l'Assemblée générale devra se composer d'au moins la moitié des membres inscrits tant présents que représentés. Le vote aura lieu au scrutin secret.

Le procès-verbal de cette séance ne devra faire mention que de la décision de l'Assemblée. En cas de radiation, toutes les pièces du dossier seront immédiatement détruites.

DÉMISSIONS

ART. 16. — Tout membre qui désire cesser de faire partie de la Société doit adresser par écrit sa démission au Président avant le 1er juillet de chaque année, sinon il sera tenu de payer sa cotisation pour l'année suivante.

Aucun membre démissionnaire ne pourra de nouveau faire partie de la Société.

Le décès d'un Sociétaire équivaut pour ses héritiers à une démission régulièrement acceptée.

Le décès ou la démission d'un membre, non plus que sa radiation, ne constituent soit au profit du Sociétaire démissionnaire ou radié, soit au profit des héritiers du Membre décédé aucun droit de répétition sur les sommes par lui versées, ni sur l'actif de la Société.

ART. 17. — Les démissions écrites sont soumises par le Président à la Commission d'admission qui les accepte ou les refuse; sa décision est notifiée au membre démissionnaire. En cas de refus d'une démission, l'affaire est soumise à la prochaine Assemblée générale qui statue en dernier ressort.

COTISATIONS

ART. 18. — La cotisation annuelle est fixée à deux cents francs; elle est exigible au 28 février de chaque année, au plus tard.

Art. 19. — Tout nouveau Sociétaire doit payer, dans le délai d'un mois après son admission, la cotisation de l'année pendant laquelle il a été admis membre sociétaire.

ASSEMBLÉES GÉNÉRALES

Art. 20. — La Société se réunit en Assemblées générales ordinaires ou extraordinaires.

Art. 21. — Les membres absents peuvent se faire représenter aux Assemblées par des membres assistants ou confier leurs pouvoirs au Président. Une procuration en blanc est jointe dans ce but à toutes les lettres de convocation.

Chaque membre assistant aura droit à autant de voix qu'il aura reçu de procurations, plus la sienne, sans toutefois que le nombre de voix dont il dispose puisse dépasser cinq.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ORDINAIRE

Art. 22. — La Société se réunit en Assemblée générale ordinaire dans le mois de février de chaque année pour procéder :

1° A l'élection du Président;
— du Secrétaire;
— du Trésorier;
— de membres de la Commission d'admission;
— de délégués à la vérification de la comptabilité du Trésorier pour l'exercice en cours;

2° A l'approbation du bilan et des comptes présentés par le Trésorier;

3° Au choix, d'après les rapports du Comité, des ouvrages qui doivent être publiés par la Société s'il y a lieu;

4° A l'approbation du rapport présenté par le Président sur les ouvrages publiés pendant l'année par la Société s'il y a lieu;

5° A voir procéder à la destruction des volumes restés sans emploi ainsi que des planches, cuivres, esquisses, suites d'états, épreuves d'essai, planches refusées, etc., conformément aux dispositions de l'art. 51 du présent règlement;

6° A entendre lecture de la liste des nouveaux Sociétaires admis pendant l'année précédente s'il y a lieu;

7° Enfin à discuter toutes les propositions inscrites à l'ordre du jour de l'Assemblée.

Art. 23. — L'Assemblée générale ordinaire peut, par un vote, se transformer en Assemblée générale extraordinaire.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE EXTRAORDINAIRE

Art. 24. — Des Assemblées générales extraordinaires pourront être provoquées par le Président ou par une demande écrite signée de dix membres sociétaires au moins.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

PRÉSIDENCE

Art. 25. — La Présidence des Assemblées tant ordinaires qu'extraordinaires appartient au Président de la Société. Celui-ci dirige les débats, donne et retire la parole aux Sociétaires, fait procéder aux votes, maintient l'ordre et veille rigoureusement à ce que la discussion ne s'écarte pas de l'ordre du jour fixé pour l'Assemblée.

CONVOCATIONS, ORDRES DU JOUR

Art. 26. — Pour l'Assemblée générale ordinaire, les Sociétaires seront informés par lettre du jour fixé pour sa réunion, au moins vingt jours à l'avance. Pour les Assemblées extraordinaires, ce délai sera réduit à douze jours.

Les lettres de convocation pour les Assemblées contiendront l'indication du local où la réunion aura lieu et une procuration en blanc (art. 21 du règlement); de plus, les lettres pour les Assemblées extraordinaires devront mentionner les motifs de cette réunion.

Art. 27. — Quarante-huit heures au moins avant les Assemblées, les membres résidant en France doivent avoir reçu une nouvelle lettre de convocation indiquant l'ordre du jour de la séance et énumérant sommairement toutes les propositions qui devront être soumises à l'Assemblée.

PROPOSITIONS

Art. 28. — Tout Sociétaire qui désire faire une proposition à l'Assemblée générale doit faire connaître par écrit l'objet de cette proposition au Président, au moins huit jours avant la date fixée pour la réunion de l'Assemblée. Le Président est tenu de faire figurer ces propositions à l'ordre du jour.

Art. 29. — Toute proposition ayant pour but de modifier le présent règlement devra être signée par un nombre de Membres au moins égal au cinquième du nombre total des Sociétaires. Ces modifications ne seront régulières que si elles réunissent non seulement la majorité, mais un nombre de voix égal au moins au tiers du nombre total de Sociétaires.

DÉLIBÉRATIONS, PROCÈS-VERBAUX

Art. 30. — A l'ouverture de la séance, le Président fera signer la feuille de présence aux Sociétaires qui y assistent; procès-verbal sera également dresse des procurations délivrées par les membres absents, tant au Président qu'aux membres assistants : l'Assemblée aura le droit d'exercer son contrôle sur ces procurations.

Art. 31. — Pour qu'une délibération soit valable, à moins d'une disposition contraire du présent règlement, les Assemblées ordinaires ou extraordinaires devront comprendre, tant en membres présents qu'en membres représentés par des procurations, un nombre de participants au moins égal au tiers du nombre total des Sociétaires.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ART. 32. — Les votes ont lieu par assis et levés et, en cas de doute, au scrutin secret; chaque membre a droit à autant de bulletins qu'il a reçu de procurations, plus le sien. Le Comité fait l'office de Bureau.

ART. 33. — Les décisions sont prises à la simple majorité, sauf disposition contraire du présent règlement (art. 19, 29 et 54).

ART. 34. — A la fin de chaque Assemblée, lecture sera donnée par le Secrétaire du procès-verbal sommaire de la séance qui devra être approuvé par un vote de l'Assemblée.

ART. 35. — Les Assemblées, tant ordinaires qu'extraordinaires, s'interdisent absolument de discuter d'autres questions que celles portées à l'ordre du jour : dès que celui-ci sera épuisé, le Président devra faire procéder à la lecture du procès-verbal, et lever la séance immédiatement après le vote de l'Assemblée sur le procès-verbal.

FIN

DE LA PARTIE RÉTROSPECTIVE

DU *LIVRE*

Pour 1887



2007 Lyon - Editions « Les passeurs du temps » - editions.passeurs@free.fr

TABLE DES MATIÈRES

PAR LIVRAISONS

(Année 1887).

JANVIER.

Flâneries à travers mes souvenirs et les rayons de ma bibliothèque, par Lemercier de Neuville.
Les Tribulations d'un chef-d'œuvre; épisodes de la vie de Goldsmith, par R. du Pontavice de Heussey.
Chronique du *Livre*.

FÉVRIER.

Casanova inédit, publié par Octave Uzanne. Préface et avant-propos aux *Mémoires*.
Les Grands éditeurs d'Allemagne, par L. de Hessem.
Chronique du *Livre*.

MARS.

Viollet-le-Duc vignettiste, par J. Adeline.
Les Vicissitudes d'une grande bibliothèque (Carnavalet), par Gustave Fustier.
Chronique du *Livre*.

AVRIL.

Alexandre Dumas intime; Ida Ferrier, par Ch. Glinel.
Les Grands éditeurs d'Allemagne, par L. de Hessem.
Chronique du *Livre*.

MAI.

Portraits de la dame aux Camélias, par le comte de Contades.
Du Commerce des livres à la fin du XVIIIe siècle, par G. de Saint-Héraye.
Chronique du *Livre*.

JUIN.

La Direction générale de l'imprimerie et de la librairie, par Welschinger.
Chronique du *Livre*.

JUILLET.

La Bibliomanie en Angleterre, par an Old Book-Hunter.
Les Grands éditeurs d'Allemagne, par L. de Hessem.
Chronique du *Livre*.

AOUT.

Casanova inédit, par Octave Uzanne.
Jules Noriac, par Lemercier de Neuville.
Les Archives et la Bibliothèque de l'Opéra, par A. Pougin.
Les Bibliothèques, par G. P.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

SEPTEMBRE.

Les Maîtres bibliographes français; M. Léopold Delisle, par G. Pawlowski
Le Carnet de Dickens, par R. du Pontavice de Heussey.

OCTOBRE.

Pierre-Antoine Motteux, par F. Drujon.
La Tragédie française avant Corneille, par V. Fournel.
Les Religieuses bibliophiles; Élisabeth de Richelieu, par E. Mahé.
Lettre inédite de Boileau.

NOVEMBRE.

Souvenirs sur Béranger, par Lemercier de Neuville.
Le Parolier de *Don Juan*, par A. Arüss.
Pétrarque et Laure, par V. Develay.
Les Derniers catalogues de Cazin, par Corroënne.
L'Édition originale de *Ruy Blas*.

DÉCEMBRE.

Les Vicissitudes de la mémoire de Perrault et un recueil oublié de ses œuvres les plus importantes par L. Derôme.
Edward Bulwer, lord Lytton, par R. du Pontavice de Heussey.
Société des amis des livres de Lyon.

2007 Lyon - Editions « les passerelles du temps » - editions.alnay@free.fr

TABLE DES MATIÈRES

Archives (les) et la bibliothèque de l'Opéra, par A. Pougin, 242.

Bibliomanie (la) en Angleterre, par an Old Book-Hunter, 193.

Bibliothèques (les), par G. P., 252.

Bulwer-Lytton, par R. du Pontavice de Heussey, 364.

Carnet (le) de Dickens, par R. du Pontavice de Heussey, 278.

Casanova inédit, publié par Octave Uzanne, 225.

Chronique, 27, 58, 92, 127, 149, 183, 211, 320, 347.

Commerce (du) des livres à la fin du XVIIIe siècle, par G. de Saint-Héraye, 136.

Delisle (Léopold), par Gustave Pawlowski, 257.

Derniers (les) catalogues Cazin, par Corroënne, 343.

Direction (la) générale de l'imprimerie et de la librairie, par Welschinger, 161.

Dumas (Alexandre) intime; Ida Ferrier, par Ch. Glinel, 197.

Édition (l') originale de *Ruy Blas*, 347.

Flâneries à travers mes souvenirs, par Lemercier de Neuville, 1.

Grands (les) éditeurs d'Allemagne, par L. de Hessem, 45, 112, 201

Lettre inédite de Boileau, 320.

Motteux (Pierre-Antoine), par Fernand Drujon, 289.

Noriac (Jules), par Lemercier de Neuville, 235.

Parolier (le) de *Don Juan*, par A. Arüss, 331.

Pétrarque et Laure, par V. Develay, 336.

Portraits de la dame aux Camélias, par le comte de Contades, 129.

Religieuses (les) bibliophiles; Élisabeth de Richelieu, par E. Mahé, 317.

Société des amis des livres de Lyon, 379.

Souvenirs sur Béranger, par Lemercier de Neuville, 321.

Tragédie (la) française avant Corneille, par V. Fournel, 301.

Tribulations (les) d'un chef-d'œuvre ; épisodes de la vie de Goldsmith, par R. du Pontavice de Heussey, 12.

Vicissitudes (les) de la mémoire de Perrault et un recueil oublié de ses œuvres, par L. Derôme, 353.

Vicissitudes (les) d'une grande bibliothèque, par Gustave Fustier, 85.

Viollet-le-Duc, vignettiste, par J. Adeline, 65.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

TABLE DES GRAVURES

Balzac vers 1832 et en 1840. Portraits (Août).

Bellay (Joachim du). Héliogravure (Juin).

Béranger. Portraits; compositions d'Émile Mas (Novembre).

Bibliothèques-meubles (types de). Extrait du *Dictionnaire de l'ameublement*, par Havard (Novembre).

Brigitte. Gravure de la librairie Spemann (Février).

Brockhaus. Portrait (Avril).

Bulwer-Lytton. Portrait à l'eau-forte (Décembre).

Club (un) à Londres du temps de Goldsmith (Janvier).

Compositions de Viollet-le-Duc (Mars).

Dame (la) aux Camélias. Portrait (Mai).

Delisle (Léopold). Gravure à l'eau-forte de Manesse (Septembre).

Exposition du quatrième centenaire de la typographie rouennaise.

Intérieur de cuisine. Planche extraite du *Dictionnaire de l'ameublement*, par Havard (Octobre)

Lindau (Paul). Taille-douce (Juillet).

Reliure aux armes d'Élisabeth de Richelieu (Octobre).

2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.amay@free.fr

INDEX ALPHABÉTIQUE

DOCUMENTAIRE DES TITRES ET NOMS D'OUVRAGES CITÉS

A

Abrégé de l'histoire d'Angleterre, par Goldsmith, 19.
Académie des Inscriptions, ses origines, 357.
Académie des Sciences; ses origines, 358.
Acis and Galatea, pièce de Motteux, 296.
Ackermann, éditeur allemand, 202.
Adert, vente de sa bibliothèque, 222.
Albermale street club, Société littéraire anglaise, 21.
Albertiade (L'), poème de Casanova, 228.
Alchimiste (L'), drame d'Alexandre Dumas, 103; — dédicace de cette pièce, 104; — distraction de Dumas à ce sujet, 104.
Allemagne (L'), par Mme de Staël; menacée de suppression par la censure impériale, 165; — mesures prises par Savary, 166, 175.
Allgemein-Zeitung, 51.
Almanach des Muses, 145.
Almanachs. Leur multiplicité au XVIIIe siècle, 144.
Aman, tragédie de Montchrestien, 302.
Ameilhon. Bibliothécaire de la ville de Paris, 87; — fait affecter cette collection à l'Institut, 87; — est nommé bibliothécaire de l'Arsenal, 87.
Amorous (*The*) *Miser*; comédie de Motteux, 296.
Aponte (Lorenzo d'). Auteur du livret de *Don Juan*, 331; — sa vie, ses *Mémoires*, 333; — sa méthode de travail, 334; — ses séjours à Londres, 344; — sa fin misérable, 334; — sa mort, 335.
Archives de l'Opéra, 243.
Arsinoë, queen of Cyprus, opéra de Motteux, 296.
Ashburnham; ses manuscrits, 264, 271.
Auger, censeur sous la Restauration, 180.
Autographes (Vente d'), 63.
Avenarius, libraire allemand, 116.

B

Bachem, éditeur allemand, 207.
Balzac (Mme de), 104.
Barrois. ses manuscrits, 264.
Baudouin, imprimeur officiel de l'Assemblée nationale en 1790, 140.
Beauty (*The*) *in distress*, tragédie de Motteux, 295.
Bennet Langton, ses relations avec Goldsmith, 18.
Béraldi (Henri), son article sur la Bibliothèque Paillet, 149.
Béranger. Souvenirs sur le chansonnier, 321; — sa lettre à Lemercier de Neuville pour le remercier d'une pièce de vers, 325.
Bibliographisches Institut, maison allemande d'édition V. Meyer.
Bibliomanie (La) en Angleterre, 193.
Bibliothèque Carnavalet. Son histoire, 85; — fondée par Turgot, 86; — s'augmente du legs Moriau, 86; — des collections Bonamy et Tauxier, 86; — du P. Daniel et de Ménage, 87; — ses premiers bibliothécaires, 86; — les frères Ameilhon, 87; — la Bibliothèque passe à l'Institut, 87; — sa réorganisation, 88; — son incendie en 1871, 88; — son budget, état actuel des collections, 89; — M. Cousin, bibliothécaire actuel, 88; — revendique les anciens fonds donnés à l'Institut, 89.
Bibliothèque de l'Opéra, 246.
Bibliothèque royale, 147.
Bibliothèque universelle des dames, éditée par Panckoucke, 145.
Billard, auteur dramatique; son théâtre, 306.
Bleibtreu; son pamphlet : *Une Révolution dans la littérature*, 121.
Boileau. Lettre inédite à Brossette sur un vers de *Phèdre*, 320; — ennemi de Ch. Perrault, 158.
Boiste. Son *Dictionnaire* interdit par la censure, 169.

*

Bouquinistes au XVIIIe siècle, 146.
Bradamante, tragédie de Robert Garnier, 301.
Breitkopf, famille de libraires de Leipzig, 113; — leur début, leur marque typographique, 113; — conservent les caractères gothiques discrédités, 114; — leurs publications musicales, leurs recueils périodiques, 114.
Brinon, auteur tragique, 307.
Brissart-Binet, libraire, 343.
Britain's Kappiness, intermède de Motteux, 296.
Brochkaus, libraires à Leipzig, 115; — fondation de cette maison, 115; — édite le *Dictionnaire de la conversation*, 116; — succès de cet ouvrage, 116; — mort du chef de la maison, 116; — ses fils lui succèdent, 116; — fondent une succursale à Paris; — leurs publications, 116; — chefs actuels de la maison, 117; — importance de cette librairie, 117.
Bruckmann, éditeur allemand; ses publications artistiques, 202.
Bulwer-Lytton (Lady), 364.
Bulwer-Lytton, 364; son autobiographie, 369; — son roman *Kenelm-Chillinghy*, l'héroïne de ce roman, 372; — son séjour à Paris en 1825, 373; — son mariage, sa facilité de travail, ses œuvres, 375; son roman *Pelham*, succès du livre, 376; clef de cet ouvrage, 377; — son roman *Paul Clifford*, 377.
Bulwer-Lytton (Edward), fils du précédent; ses poésies, 367, 368.

C

Cabinet (Le) des manuscrits de la Bibliothèque impériale, par L. Delisle, 265.
Cabinets de lecture en Allemagne, 54, 120; — en France, surveillés par la censure, 1767.
Caligula, tragédie d'Alexandre Dumas, 103.
Carthaginoise (La), tragédie de Montchrestien, 302.
Casanova. Avant-propos et préface à ses *Mémoires*, 33; — sa naissance, 225; — son poème l'*Albertiade*, 228; — ses *Réflexions sur la Révolution française*, 232.
Catalogues de Cazin, 343.
Catalogues des ouvrages présentés par les éditeurs allemands à la foire de Leipzig, 112.
Cazin, ses derniers catalogues, 313.
Cazin et les petits formats, 344.
Cazin, sa vie et ses éditions, par Brissart-Binet, 343.
Censeurs, sous Napoléon Ier, 161; — leurs noms, leur traitement, 165; — ce que Napoléon pensait d'eux et de leurs rigueurs, 166, 167; — censeurs sous la Restauration, 180; — Voy. Censure et Direction générale de l'imprimerie.
Censure au XVIIIe siècle, ce qu'en pensait J.-J. Rousseau, 137; — détails sur cette institution, 138; — censure impériale en 1810, 161; — veut supprimer l'*Allemagne* de Mme de Staël, 165; — porte son attention sur les ouvrages traitant de l'ancienne monarchie et de la Révolution, 167; — sur les ouvrages religieux, 171; — obscènes, 176; — surveille les cabinets de lecture, 176; — censure sous la Restauration, 180; — supprimée, puis rétablie par Napoléon, 181. Voy. Censure et Direction générale de l'imprimerie.
Cent (Le) unième régiment, par Noriac, 235; — combien vendu, 239.
Chaplin, son portrait de la dame aux Camélias, 132.
Chartres (Duc de), 232, 233.
Chartres (Duchesse de), 232, 233.
Chatterton, sa mort, 12.
Cid (Le) attaqué par Mairet, 310.
Claretie (Jules), ses débuts littéraires, 238.
Classification des livres, 252.
Clef (Livre à), 377.
Coleman, directeur de Covent-Garden au XVIIIe siècle, 16, 20, 21, 23.
Collection Spemann, 55.
Colporteurs de livres au XVIIIe siècle, 138.
Commerce (Le) des livres à la fin du XVIIIe siècle, 136; — en Hollande, 137.
Conti (Princesse de), 232.
Corneille. Sa querelle avec Mairet, 310; — loue plus tard la *Sophonisbe* de ce dernier, 312.
Costenoble, éditeur allemand, 204.
Cotta, libraires allemands, 50; — fondation de l'*Allgemeine Zeitung*, 51; — leurs éditions de Gœthe et de Schiller, 52.
Cousin, bibliothécaire de la ville de Paris, 88.

D

Dame (La) aux Camélias. Voy. Duplessis (Marie)
David, tragédie de Montchrestien, 302
Dédicaces, 198.
Déjazet, 329, 329, 330.
Delasalle, censeur. Demande quelques changements au livre l'*Allemagne* de Mme de Staël, 165.
Delisle (Léopold), directeur de la Bibliothèque nationale, 257; — ses études à l'Ecole des chartes, ses premiers travaux, 258; — son entrée à la Bibliothèque nationale, 259; —

à l'Académie des Inscriptions, 260; — bibliographie de ses ouvrages, 261; — son mémoire sur l'origine des manuscrits de la collection Barrois-Ashburnham, 264; — son livre *le Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque impériale*, 265; — ses travaux de 1869 à 1874, 265; — est nommé conservateur du département des manuscrits, 266; — directeur de la Bibliothèque, 266; — son *Inventaire des manuscrits français*, 267; — ses travaux de 1874 à 1883, 270; — son intervention dans la question des manuscrits Ashburnham, 271; — ses récents travaux, 273.

Derôme. Sa thèse sur l'édition originale de *Ruy Blas*, 59, 183.

Des Brosses (Abbé), 232, 233.

Deutsche national Litteratur, collection de livres allemands, 56.

Deutsche Rundschau, 205.

Devey (Louisa), 365.

Dickens. Ses notes prises en vue de ses romans, 278.

Dictionnaire de la conversation, édition Brockhaus, succès de cet ouvrage, 116, 117; — édition de l'Institut bibliographique, 119, 120.

Dictionnaire universel de la langue française, par Boiste, ouvrage interdit, puis autorisé, 169.

Didot, imprimeur. Soumissionne et obtient l'impression des assignats, 140; — son traité pour l'impression des œuvres de Fénelon, 140.

Direction générale de l'imprimerie et de la librairie, de 1810 à 1815, 161; — sa création, 162; — ses titulaires, 164, 181. Voy Censure et Censeurs.

Don Juan de Marana, par A. Dumas. Détails sur cette pièce, 101; — le parolier de cet opéra, 331; — la légende et ses transformations, 332.

Dumas (Alexandre). Sa liaison avec Ida Ferrier, 99; — son *Don Juan*, rôle d'Ida dans cette pièce, 101; — appréciations de G. Sand sur la pièce et l'actrice, 101; brouillé avec V. Hugo, sa réconciliation avec lui, 102; — fait engager Ida au Théâtre-Français, 102; sa tragédie de *Caligula*, 103; — son drame l'*Alchimiste*, 103; — sa dédicace pour cette pièce, ses distractions à ce sujet, 104; — épouse Ida Ferrier, 105; — suites de ce mariage, 106; — embarras financiers de Dumas, 108, 109; — séparation de biens des deux époux, 108; — lettre de Dumas à la mort de sa femme, 110.

Duplessis (Marie). Ses portraits, 129; — Aquarelle de Roqueplan, 130; — portrait de Viénot, 131; — aquarelle d'Olivier, 131; — portrait de Chaplin, 132; — de Vidal, 134.

Dürr, libraire allemand, 120.

E

Éditeurs d'Allemagne, 45, 112, 201.

Édition originale de *Ruy Blas*, 59, 183, 347.

Encyclopédie méthodique, éditée par Panckoucke, 145.

Engelhorn, libraire allemand, 53; — ses éditions, 53; — édite l'ouvrage de Leixner *User Jahrhundert*, 54; — ses publications à bon marché, 54.

Escossaise (L'), tragédie de Montchrestien, 302.

Essarts (des), compilateur du XVIIIe siècle, 143.

Europe's Revels, pièce de Motteux, 295.

Exposition typographique de Rouen, 211.

F

Farewell Folly, comédie de Motteux, 297.

Fénelon, impression de ses œuvres, 139.

Ferrand. Voy. Ferrier.

Ferrier (Ida), 97; — sa naissance, 98; — ses débuts au théâtre, 98; — sa liaison avec Dumas, 99; — ses principales créations, 100; — appréciée par V. Hugo, 100; — G. Sand, 101; — Th. Gautier, 103; — son engagement au Théâtre-Français, 102; — joue dans *Caligula*, 103; — son portrait par Th. Gautier, 104; — son mariage avec Dumas, 105; suites de ce mariage, 106; séparation de biens, 108; — sa mort, 109; — lettre écrite à ce sujet par Dumas, 110; par G. Sand, 111; — ce que pensait Gautier d'Ida, 110.

Fiedrich, libraire allemand, éditeur de l'école réaliste allemande, 121; son journal *Magazin für litteratur*, 122; — ses publications, 122, 123.

Figaro (Le), publie le *Cent unième régiment*, son succès, 235; — ses collaborateurs en 1857, 236.

Flemming, éditeur allemand, 204.

Four (*The*) *Seasons*, intermède de Motteux, 296.

Frisner, premier imprimeur à Leipzig, 112.

G

Garnier (Robert), poète tragique, sa *Bradamante*, 301.

Gartenlaube, revue allemande, son tirage, 50

Gautier (Théophile), son portrait d'Ida Ferrier, 104; — ce qu'il pensait d'elle, 110.

Genlis (Mme de), ses démêlés avec la censure, 172.
Gens de lettres. Leur condition en Angleterre au XVIIIe siècle, 12, 15.
Gentleman's Journal, 291.
Geoffroy, critique. Protégé par la censure impériale, 171.
Gérold, éditeur allemand, 209.
Goldsmith (Olivier). Ses débuts littéraires, 11; — sa comédie *She stoops to Conquer*, 13; — sa comédie *The Good natured man*, 16; — détails sur sa vie, sa façon de travailler, 17; sa lettre à Bennett Langton au sujet de la première de ces pièces, 18; — publie un *Abrégé de l'histoire d'Angleterre*, 19; — son amitié pour le Dr Johnson, 19; — sa lettre à Coleman au sujet de la pièce *She stoops to Conquer*, 22; — répétition de cette pièce; 23; — la première représentation, son succès, 24.
Good (the) natured man, comédie de Goldsmith, 16.
Gravures. Voy. Livres à gravures.
Grote, éditeur allemand, 204.
Guy, libraire du XVIIIe siècle; sa détention à la Bastille, 144.

H

Hallberger, libraire-éditeur à Stuttgart, 46; — ses journaux illustrés, 46, 47; — ses livres à gravures, 47; chiffre d'affaires de cette maison, 48.
Hardy (Alexandre), auteur tragique, 303; — son théâtre, 304; — jugement de Nisard, 304; — de Scudéry, de Sarasin, 306.
Hartleben, éditeur allemand, 209.
Hector, tragédie de Montchrestien, 303.
Hertz, éditeur allemand, 204.
Hippocrate, ses œuvres annotées par Rabelais, 30.
Histoire de la querelle des anciens et des modernes, par Rigault, 364.
Histoire des croisades, par Michaud, louée par la censure, 173.
Hœrtel, libraires de Leipzig; leurs publications musicales, 115.
Hollande. L'imprimerie en ce pays au XVIIIe siècle, les contrefaçons, 137; — transactions entre libraires français et hollandais, 137.
Hommes (Les) illustres, par Perrault, 353, 356.
Hugo (Victor). Sa réconciliation avec A. Dumas, 162.
Humanisme (L'), 354.

I

Imprimerie. Date de son apparition à Leipzig, 112.
Imprimerie royale, 139.
Imprimeurs au XVIIIe siècle, 139; — obligations auxquelles les soumettait le décret de 1810, 162, 163; — imprimeurs libraires ordinaires du roi, 139.
Institut bibliographique. Voy. Meyer.
Institut de France; sa bibliothèque formée en partie avec les collections de la ville de Paris, 85; — réclamations de celle-ci, 89.
Inventaire général et méthodique des manuscrits français de la Bibliothèque nationale, par L. Delisle, 267.
Island (The) Princess, opéra de Motteux, 296.

J

Janke, éditeur allemand, 204.
Johnson (Dr Samuel), ami intime de Goldsmith, 19; — particularités sur sa vie, 19.
Jolly-Bavoillot. Sa thèse sur l'édition originale de *Ruy Blas*, 59, 183.
Jouvin. Vente de sa bibliothèque, 224.
Jubinal. Vente de sa bibliothèque, 77.
Juliette. Sade se défend d'être l'auteur de ce roman, 178.
Justine. Sade se défend d'être l'auteur de ce roman, 177.

K

Kenelm Chillinghy, roman de Bulwer Lytton, 372.
Krœner, libraires allemands, 50.

L

Labyrinthe (Le) de Versailles, pièce de Perrault, 361.
Lamb (Ch.). Son amour pour les livres, 195.
La Porte (Abbé de), compilateur du XVIIIe siècle, 143.
Leipzig. Commerce de la librairie en cette ville, 112.
Leixner. Son ouvrage *Unser Jahrhundert*, 54.
Lemercier de Neuville. Ses souvenirs sur Béranger, 321; — adresse des vers au chansonnier, 324; — réponse de celui-ci, 325; — prend part à la révolution de 1848, 326; — ses vers à Déjazet, 329.
Libraires français et hollandais; comment se faisaient leurs transactions au XVIIIe siècle, 137.
Librairie allemande, 45.
Librairie parisienne au XVIIIe siècle, 142.
Librairie à Stuttgart, 45; — à Leipzig, 112.

Libri, 271.
Litteratur-Kalender, 57.
Livres à clef, 377.
Livres censurés sous le premier Empire, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175.
Livres, leur classification, 252; — leur commerce à la fin du XVIIIe siècle, 136; — livres à gravures, 142, 145; — livres à la fin du XVIIIe siècle, mode des petits formats, des ouvrages à gravures, 142, 145.
Love dragoon'd, pièce de Motteux, 297.
Love's a Jest, comédie de Motteux, 294.
Love's Triumph, opéra de Motteux, 297.
Love of Mars and Venus, pièce de Motteux, 294.

M

Magazin für Litteratur, 122.
Mairet (Jean), auteur tragique, 310; — sa *Silvie*, 310; — il attaque le *Cid*, sa querelle avec Corneille, 310; — sa *Sophonisbe*, 311; — analyse de cette tragédie, 312; — tragédie de *Marc-Antoine*, 314; — de *Soliman*, 315; — quitte la carrière dramatique, 315.
Maître (Le) de forges, traduction allemande, 55.
Mandre (de). Vente de sa bibliothèque, 94.
Manuel du cazinophile, 343.
Manuel du courriériste, 236.
Manuscrits de la collection Barrois, 264.
Marc-Antoine, tragédie de Mairet, 314.
Marques typographiques, 113.
Mathieu (Gustave). Son livre *Parfums, chants et couleurs*, 2; — anecdotes sur ce poète, 4; archiviste de la mairie de Lyon, 49; — ses derniers moments, sa mort, 10.
Meaume. Vente de sa bibliothèque, 92.
Mémoires de Casanova, 33.
Mémoires de Lorenzo d'Aponte, 333.
Mendès Catulle). Ses débuts littéraires, 238.
Mercier. Son *Tableau de Paris*, renseignements qu'on y trouve sur l'imprimerie et la librairie, 136.
Mercure de France, 145.
Mermet. Vente de sa bibliothèque, 223.
Messkatalog. Voy. Catalogue.
Meyer (Joseph), libraire allemand. Fonde la *Bibliographische Institut*, 119; — édite un *Dictionnaire de la conversation*, 119; — ses autres publications, 119.
Michaud. Son *Histoire des croisades*, louée par la censure, 173.
Molina (Tissot de) et la légende de *Don Juan*, 332.
Monographie du préjugé, par J. Noriac, 236.
Montchrestien (de), auteur tragique, son théâtre, 302.
Montpensier (duc de), 233.
Morgand, libraire, 149.
Moriau (Antoine). Lègue sa bibliothèque à la ville de Paris, 86.
Motteux (Pierre-Antoine), 289; — sa famille, sa vie privée, 291, 298; — sa première publication, *Gentleman's Journal*, 291; — sa traduction de Rabelais, 293; — ses productions théâtrales, 293; ses autres travaux, 297.
Mountebank (The), pièce de Motteux, 297.

N

Napoléon Ier. Ce qu'il pensait de l'imprimerie, 163; — voit, au sujet de la censure, ses ordres dépassés, 166.
Noriac (Jules), 235; — *Le Cent unième régiment*, 225; — sa collaboration au *Figaro*, 236; — son *Manuel du courriériste*, sa *Monographie du préjugé*, 236; — sa jeunesse, 237; — fonde la *Silhouette*, 238; — ses autres publications, 239; — sa force physique, 239.
Novelly (The) or Every act a Play, pièce de Motteux, 295.

O

Ohnet (Georges). Traduction allemande du *Maître de forges*, 55.
Oldenbourg, éditeur allemand, 202.
Olivier. Son aquarelle représentant la dame aux Camélias, 131.

P

Paillet. Vente de sa bibliothèque, 149.
Panckoucke, imprimeur-libraire, 144; — fervent adepte de la Révolution, 144; édite le *Mercure de France*, l'*Encyclopédie*, la *Bibliothèque des dames*, 145.
Parallèle des anciens et des modernes, par Perrault, 354, 358.
Parfums, chants et couleurs, par G. Mathieu 2, 10.
Pâté d'imprimerie (Anecdote du XVIIIe siècle, relative à un), 138.
Paul Clifford, roman de Bulwer Lytton, 377.
Payne. Vente de sa bibliothèque, 324.
Pelham, roman de Bulwer Lytton, succès du livre, 376; — clef de ce roman, 377.
Perrault (Charles). Son caractère, son rôle au XVIIe siècle, 353; — ses *Hommes illustres*, 353, 356; — son *Parallèle des anciens et des*

modernes, 354, 358; — comparée à la thèse de Rigault, 354; — victime des humanistes, 356; — jugé par Sainte-Beuve, 356; — devient premier commis de Colbert, 357; — crée l'Académie des Inscriptions, 357; — entre à l'Académie française, 358; — crée l'Académie des Sciences, 358; — ses ennemis, 358, 359; son *Recueil de divers ouvrages en prose et en vers*, 360; — son *Labyrinthe de Versailles*, 361; — édition collective de ses œuvres, 363.
Pétrarque. Traduction des églogues III et XI, 336.
Phèdre. Lettre de Boileau au sujet d'un vers de cette pièce, 320
Pittié. Vente de sa bibliothèque, 158.
Pleasure (The) of a Book-Worms, 193.
Pœtel. Libraires-éditeurs, 205; — leur *Deutsche Rundschau*, 205; — leurs publications, 206.
Pommereul, directeur de l'imprimerie et de la librairie, 164.
Pyrame et Thisbé, tragédie de Théophile, 307.

R

Rabelais. Annote les œuvres d'Hippocrate, 30.
Racine. Lettre de Boileau au sujet d'un vers de *Phèdre*, 320.
Reclam (Philipp), libraire allemand. Ses publications, 120.
Recueil de divers ouvrages en prose et en vers, par Perrault, 360.
Réflexions sur la Révolution française, par Casanova, 232.
Révolution française. Voy. *Réflexions*.
Révolution (Une) dans la littérature, pamphlet de Bleibtreu, 121.
Rey, libraire du XVIIIe siècle; fait une pension viagère à la gouvernante de Rousseau, 144.
Richelieu (Élisabeth de), bibliophile, 317.
Rigault (H.). Son *Histoire de la querelle des anciens et des modernes*, 354.
Rohloff, imprimeur et libraire allemand, 116.
Romantisme (le), 354.
Roqueplan (Camille). Son aquarelle représentant la *Dame aux Camélias*, 130.
Royer-Collard. Directeur de l'imprimerie et de la librairie, 181.
Ruy Blas. L'édition originale, 59, 183, 347.

S

S barrée. Sa valeur, 61.
Sade (marquis de), emprisonné par ordre du premier consul, 177; — sa lettre au ministre de la justice; — se défend d'être l'auteur de *Justine*, 177; — de *Juliette*, 178; — enfermé à Sainte-Pélagie, à Charenton, 178; — prétendue cause de sa séquestration, 179; — sa mort, 179.
Saint-Albin (Ph. de). Vente de sa bibliothèque, 27.
Sainte-Beuve. Son jugement sur Perrault, 356.
Sand (George). Son appréciation sur le *Don Juan* de Dumas, 101; — sa lettre sur la mort d'Ida Ferrier, 111.
Sautreau, éditeur de *l'Almanach des Muses*, 145.
Savary. Ses rigueurs contre *l'Allemagne* de Mme de Staël, 166
Schauenburg, éditeur allemand, 202.
Schottlaender, libraire allemand, éditeur de la revue *Nord und Sud*, 203; — ses publications, 203.
Schultz, éditeur allemand, 201.
She stoops to Conquer, or the errors of a night, comédie de Goldsmith, 13; — lettres de lui au sujet de cette pièce, 18, 22; — difficultés pour la faire jouer, 20; — les répétitions, 23; — la première représentation, son succès, 24.
Silhouette (La), ses fondateurs; 238; — C. Mendès et J. Claretie y débutent, 238.
Silvie, tragédie, 310.
Société des amis des livres de Lyon, 379.
Soliman, tragédie de Mairet, 315.
Sophonisbe, tragédie de Montchrestien; 302; — tragédie de Mairet, 311; — louée par Corneille, 312; — analyse de cette pièce, 312.
Southey. Poète anglais; son amour pour les livres, 195.
Spemer, libraire allemand, 120.
Spemann, libraire allemand, 55; — ses publications, 55; — sa revue *Vom Fels zum Meer*, 56; — ses collections, 55, 56.
Staël (Mme de). Son livre *l'Allemagne*, 165, 166, 175.
Suë (Eugène). Sa carrière politique et médicale, 215

T

Tableau (Le) de Paris. Renseignements qu'on y trouve sur l'imprimerie et la librairie, 136.
Tauschnitz, libraire allemand, 120.
Techener. Vente de sa bibliothèque.
Temple (The) of Love, opéra de Motteux, 296.
Teubner, libraire allemand, 120.
Théophile, auteur tragique; sa pièce *Pyrame et Thisbé*, 307.
Thomyris, queen of Scythia, opéra de Motteux, 297.
Titze, libraire allemand, 120.
Tragédie française avant Corneille, 301.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Trewendt, libraire allemand, éditeur de la *Deutsche Revue*, 203.
Turgot fonde la bibliothèque Carnavalet, 86.

U

Universum (L'), journal illustré allemand, 119.

V

Velhagen et Klasing, éditeurs allemands, 207 ; — leurs publications, 208.
Vente de livres, 27, 127, 128, 157, 188 ; — Adert, 222 ; — S., 155 ; — Jouvin, 224 ; — Jubinal, 27 ; — M. D. C., 191 ; — de Mandre, 94 ; — Meaume, 92 ; — Mermet, 223 ; Payne, 124 ; — Pittié, 158 ; — Saint-Albin, 27 ; Techener, 217 ; — Vulliet, 221 ; — Conseils aux amateurs, 186.
Verne (J.). Traduction de ses œuvres, 209.
Vidal, son portrait de la dame aux Camélias, 134.
Vie de Rosina, lady Lytton, par Louisa Devey, 365.
Viénot, son portrait de la dame aux Camélias, 131.
Villemain, directeur général de l'imprimerie et de la librairie, 181.
Viola, héroïne du roman de *Kenelm Chillinghy*, 372.
Viollet-le-Duc, vignettiste, 65 ; — sa composition pour les *Voyages pittoresques dans l'ancienne France*, 66.
Vom Fels zum Meer, revue allemande, 56.
Voyages pittoresques dans l'ancienne France, dessin de Viollet-le-Duc pour cet ouvrage, 66.
Vulliet. Vente de sa bibliothèque, 221.

W

Waldstein-Vartenberg (comte de), 228
Weber, libraire allemand, ses publications, 118.

Z

Zoloë, ouvrage attribué au marquis de Sade, 179

FIN

2007 Lyon Editions « Les passerelles du temps » passerelles.temps@free.fr

1887

8e ANNÉE

PREMIÈRE LIVRAISON

10 JANVIER

No 85

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

A. SAUPHAR
Administrateur-Gérant

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.



LE LIVRE

— HUITIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 JANVIER 1887

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — FLANERIES A TRAVERS MES SOUVENIRS ET LES RAYONS DE MA BIBLIOTHÈQUE, par LEMERCIER DE NEUVILLE.

II. — LES TRIBULATIONS D'UN CHEF-D'ŒUVRE. — *Épisodes de la vie de Goldsmith d'après des documents nouveaux*, par R. DUPONTAVICE DE HEUSSEY.

III. — CHRONIQUE DU LIVRE. — RENSEIGNEMENTS, MISCELLANÉES, LIVRES AUX ENCHÈRES, ETC.

Illustrations hors texte : UN CLUB A LONDRES DU TEMPS DE GOLDSMITH.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges. — Petite Gazette du Bibliophile.*

II. — **Gazette bibliographique** : *Documents officiels. — Académie. Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — A travers les Revues étrangères. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux.*

III. — **Sommaire des publications périodiques françaises** : *Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux parus à Paris, d'après la liste des dépôts*, etc.

AVIS

Les Abonnements ne sont faits que pour une Année.

Paris.	40 fr.
Province.	42 fr.
Étranger (union postale).	46 fr.

On s'abonne aux bureaux de la Revue, **7, rue Saint-Benoît, à Paris,** chez tous les Libraires, ou à tous les Bureaux de poste.

Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne,** Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Sauphar,** administrateur-gérant.

AVIS.— Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les 7 années parues, en volumes brochés, au prix total de 210 fr.

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION, 7, RUE SAINT-BENOIT, PARIS.

BIBLIOTHÈQUE DES CHEFS-D'ŒUVRE DU ROMAN CONTEMPORAIN

JULES CLARETIE

MONSIEUR LE MINISTRE

Édition illustrée de 10 compositions par ADRIEN MARIE

GRAVÉES A L'EAU-FORTE PAR **WALLET**, TIRÉES HORS TEXTE

AVEC

UNE PRÉFACE INÉDITE

Tirage restreint à 1000 exemplaires. Prix de l'ouvrage broché..... 25 fr.
50 exemplaires sur Japon numérotés..... 100 fr.

ALEXANDRE DUMAS FILS

LA DAME AUX CAMÉLIAS

Publication de grand luxe, format in-4 carré, imprimée sur beau papier vélin, illustrée d'un beau frontispice en couleurs et en taille-douce, de 28 têtes de chapitres en héliogravure et en couleur, et de 10 eaux-fortes hors texte, gravées par CHAMPOLLION et MASSÉ, d'après les compositions de A. LYNCH..... 50 fr.

Tirage de luxe :

1° 100 exemplaires sur japon impérial, numérotés, avec 2 états des planches hors texte et 1 épreuve hors texte, sur japon volant, des têtes de chapitres. Prix..... 150 fr.
2° 30 exemplaires sur japon impérial, numérotés, avec 3 états de planches hors texte et 1 épreuve hors texte, sur japon volant, des têtes de chapitres. Prix..... 250 fr.

AVIS A NOS ABONNÉS

Pour répondre à des demandes réitérées, nous avons fait tirer à part, sur japon, avant la lettre, un petit nombre d'exemplaires des trois planches suivantes :

Autour de Mme Récamier
EAU-FORTE
de la livraison du 10 Juin 1836 du *Livre*

La Lecture à Cythère
EAU-FORTE
de la livraison du 10 Août 1886 du *Livre*

Portrait de Champfleury
EAU-FORTE
de la livraison du 10 Novembre 1886 du *Livre*

Prix de l'exemplaire..... 5 francs.

RELIURES ANCIENNES ET MODERNES

E. CARAYON

Relieur de l'Opéra et de la Comédie française

10, rue de Nesles, PARIS

RELIURES ET CARTONNAGES D'AMATEURS

EN MAROQUIN, VÉLIN ET TOILE

CARTONNAGES ARTISTIQUES EN VÉLIN

Avec dos et plats ornés à l'aquarelle.

MÉDAILLE D'OR. — PARIS 1878

JOSEPH GILLOTT

DE BIRMINGHAM

Recommande ses excellentes

PLUMES D'ACIER

connues du Monde entier sous les

N°s 303 et 404

EN VENTE CHEZ TOUS LES PAPETIERS

DÉPÔT

36, Bd SÉBASTOPOL — PARIS

LIBRAIRIE MODERNE (Maison QUANTIN, 7, rue Saint-Benoît, Paris).

COLLECTION D'ŒUVRES

DE

LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

Format grand in-18 jésus à 3 fr. 50 le volume

La LIBRAIRIE MODERNE publiera particulièrement des œuvres d'étude et d'observation littéraire (romans, critique, nouvelles, voyages, etc.), peu nombreuses, mais soigneusement choisies.

OUVRAGES PARUS :

CHIMÈRE
Par Eugène Mouton . . . . 1 vol.

CONTES MODERNES
Par Gaston Bergeret . . . . 1 vol.

CÉLESTE PRUDHOMAT
Par Gustave Guiches. . . . 1 vol.

LA BRÈCHE AUX LOUPS
Par Adolphe Racot . . . . 1 vol.

LA MARIE BLEUE
Par Ch. de Bordeu . . . . . 1 vol.

MAM'ZELLE VERTU
Par Henri Lavedan. . . . . 1 vol.

UN COUP DE FUSIL
Par Georges Duval. . . . . 1 vol.

AU COIN D'UN BOIS
Par Camille Debans. . . . . 1 vol.

OUVRAGES A PARAITRE :

AXËL
Par le Comte de VILLIERS DE L'ISLE-ADAM . . . . 1 vol.

LA GRANDE BABYLONE
Par Edgar Monteil. . . . . 1 vol.

LA BÊTE
Par Gustave Guiches . . . . 1 vol.

MIRAGE
Par Rioux de Maillou. . . . 1 vol.

LA MAL'ARIA
Par Henri Rochefort . . . . 1 vol.

LYDIE
Par Henri Lavedan. . . . . 1 vol.

LE DOCTEUR HATT
Par Paul Avenel . . . . . 1 vol.

L'administrateur-gérant : A. SAUPHAR.

1887

8e ANNÉE

DEUXIÈME LIVRAISON

10 FÉVRIER

N° 86

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

A. SAUPHAR
Administrateur-Gérant

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

P. AVRIL. DEL

LE LIVRE

— HUITIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 FÉVRIER 1887

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — CASANOVA INÉDIT, publié par OCTAVE UZANNE. — Préface et avant-propos aux *Mémoires.*

II. — LES GRANDS ÉDITEURS D'ALLEMAGNE, par L. DE HESSEM (STUTTGART).

III. — CHRONIQUE DU LIVRE. — RENSEIGNEMENTS, MISCELLANÉES, LIVRES AUX ENCHÈRES, ETC.

Illustrations hors texte : BRIGITTE, gravure de la librairie Spemann.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges. — Petite Gazette du Bibliophile.*

II. — **Gazette bibliographique** : *Documents officiels. — Académie. — Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — A travers les Revues étrangères. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux.*

III. — **Sommaire des publications périodiques françaises** : *Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux parus à Paris, d'après la liste des dépôts*, etc.

RELIURES ANCIENNES ET MODERNES

E. CARAYON

Relieur de l'Opéra et de la Comédie française

10, rue de Nesles, PARIS

RELIURES ET CARTONNAGES D'AMATEURS

EN MAROQUIN, VÉLIN ET TOILE

CARTONNAGES ARTISTIQUES EN VÉLIN

Avec dos et plats ornés à l'aquarelle.

MÉDAILLE D'OR, PARIS 1878

JOSEPH GILLOTT

DE BIRMINGHAM

recommande ses excellentes

PLUMES D'ACIER

connues du Monde entier sous les

N°s 303 et 404

En vente chez tous les Papetiers

DÉPOT : 36, B^d^ SÉBASTOPOL, 36

PARIS

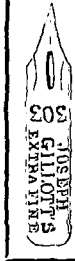



Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne,** Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Sauphar,** administrateur-gérant.

AVIS. — **Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les 7 années parues, en volumes brochés, au prix total de 210 fr.**

LA

Revue Internationale

Politique, Économique, Scientifique et Littéraire

paraissant à ROME le 10 et le 25 de chaque mois

PRINCIPAUX COLLABORATEURS:

MM. Ruggero Bonghi, Domenico Berti, Théodore de Bunsen, Henry Blaze de Bury, Boyer d'Agen, Émile Cère, François Coppée, Victor Champier, Eugenio Checchi, Maxime Du Camp, Edmondo de Amicis, Salvatore Farina, Geffcken, Henry Girard, Ludovic Halévy, Édouard Hervé, Paul Heyse, E. de Laveleye, P. S. Mancini, Max Müller, Alfred Marchand, Ed. Mautner, Mermeix, Alfred Mézières, George Moore, Ernest Naville, Ouida, Élise Orzeszko, Édouard Pailleron, Grazia Pierantoni, Ernesto Rossi, Charles Secretan, André Theuriet, Léon Tolstoï, Vernon Lee, Auguste Vitu, Janka et Stéphanie Wohl, Mrs Wood, etc., etc., etc.

PRIX DES ABONNEMENTS:

	Un an	Six mois	Trois mois
Pour l'Italie	40 fr.	22 fr.	12 fr.
Pour l'Étranger (Union postale) .	45 fr.	25 fr.	14 fr.
En dehors de l'Union postale . .	52 fr.	28 fr.	16 fr.

Prix du Numéro 2 fr. 50 c.

On s'abonne:

à ROME, aux Bureaux de la *Revue*, 51, Corso Vittorio Emanuele,

à PARIS, Librairie Fischbacher, 33, Rue de Seine,

et chez tous les libraires de Paris et de l'étranger.

A nos Lecteurs.

Fidèles à notre programme de réunir, au moyen d'une langue commune, les différentes manifestations du mouvement intellectuel de notre temps, nous informons nos lecteurs que nous allons donner à notre publication un plus grand développement au point de vue politique, littéraire, économique et scientifique. Toutes les questions d'actualité seront traitées dans nos pages par des écrivains éminents de tous les pays.

Nous annonçons en outre la publication du journal intime de **Benjamin Constant**, contenant des détails curieux sur les contemporains de cet homme remarquable. Nous donnerons aussi dans les premiers numéros de 1887 des lettres inédites de **J.-J. Rousseau.**

Avis très important. — *Toute personne qui nous adressera quatre abonnements d'un an, recevra un cinquième abonnement à titre gracieux.*

Un numéro spécimen sera envoyé gratuitement à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie contenant un timbre de trente centimes pour frais de port.

Florence, Imprim. de J. Pellas.

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION, 7, RUE SAINT-BENOIT, PARIS.

LA RENAISSANCE EN FRANCE

Par **LÉON PALUSTRE**

Directeur de la Société française d'archéologie

Illustrations sous la direction de EUGÈNE SADOUX

VIENT DE PARAITRE :

MAINE

(SARTHE ET MAYENNE)

FORMANT LA XIIIe LIVRAISON

In-folio broché. — Prix. . . . . **25 fr.**

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

BILLETS D'ALLER & RETOUR

A PRIX RÉDUITS

La Compagnie des chemins de fer de l'Ouest délivre, de Paris à toutes les gares de son réseau situées au-delà de MANTES, RAMBOUILLET, HOUDAN et GISORS, des billets d'aller et retour, comportant une réduction de 25 0/0. La durée de validité de ces billets est fixée ainsi qu'il suit :

Jusqu'à 75 kil. inclus, 1 jour; *de* 76 *à* 125, 2 jours; *De* 126 *à* 250 *kil.*, 3 jours; *de* 251 *à* 500, 4 jours; *Au-dessus de* 500 *kil.*, 5 jours.

Les délais indiqués ci-dessus ne comprennent pas les dimanches et jours de fête; la durée des billets est augmentée en conséquence.

ABONNEMENTS

SUR TOUT LE RÉSEAU

La Compagnie des chemins de fer de l'Ouest fait délivrer, sur tout son réseau, des cartes d'abonnement nominatives et personnelles, en 1re, 2e et 3e classes.

Ces cartes donnent droit à l'abonné de s'arrêter à toutes les stations comprises dans le parcours indiqué sur sa carte et de prendre tous les trains comportant des voitures de la classe pour laquelle l'abonnement a été souscrit.

Les prix sont calculés d'après la distance kilométrique parcourue.

La durée de ces abonnements est de trois mois, de six mois ou d'une année.

Ces abonnements partent du 1er de chaque mois.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST ET DU LONDON BRIGHTON

SERVICES DE PARIS A **LONDRES** PAR ROUEN, DIEPPE ET NEWHAVEN

EN 10 HEURES

DÉPART TOUS LES JOURS (Gare Saint-Lazare)

1° SERVICE DE JOUR (pendant la saison d'été) — **TRAVERSÉE EN 3 H. 3/4 :**

PAR TRAINS DE MARÉE RAPIDES A HEURES VARIABLES

Voyage simple :		*Aller et retour :*	
1re CLASSE	2e CLASSE	1re CLASSE	2e CLASSE
42 fr. 50	31 fr. 25	71 fr. 25	51 fr. 25

2° SERVICE DE NUIT (PENDANT TOUTE L'ANNÉE) :

PAR TRAINS PARTANT TOUS LES SOIRS (DIMANCHES COMPRIS) A 8 HEURES 50

1re CLASSE	2e CLASSE	3e CLASSE	1re CLASSE	2e CLASSE	3e CLASSE
42 fr. 50	31 fr. 25	22 fr. 50	71 fr. 25	51 fr. 25	40 fr. »

Librairie **HACHETTE & Cie**, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

LES GRANDS ÉCRIVAINS DE LA FRANCE

NOUVELLES ÉDITIONS

PUBLIÉES SUR LES MANUSCRITS, LES COPIES LES PLUS AUTHENTIQUES
ET LES PLUS ANCIENNES IMPRESSIONS, AVEC VARIANTES, NOTES, NOTICES,
PORTRAITS, ETC.

ŒUVRES
DE
BLAISE PASCAL

NOUVELLE ÉDITION

Publiée par M. PROSPER FAUGÈRE

TOME PREMIER

COMPRENANT

LES DOUZE PREMIÈRES LETTRES PROVINCIALES
LA RÉPONSE DU PROVINCIAL AUX DEUX PREMIÈRES LETTRES DE SON AMI
ET LA DÉFENSE DE LA DOUZIÈME LETTRE

Un volume in-8, broché. . . . . 7 fr. 50

A. GEFFROY
Membre de l'Institut

MADAME DE MAINTENON

D'APRÈS SA CORRESPONDANCE AUTHENTIQUE

CHOIX DE SES LETTRES ET ENTRETIENS

Deux volumes in-16, brochés. . . . . 7 fr.

GUSTAVE LARROUMET
Maître de Conférences à la Faculté des Lettres de Paris.

LA COMÉDIE DE MOLIÈRE

L'AUTEUR ET LE MILIEU

LA FAMILLE DE MOLIÈRE; LA BOURGEOISIE PARISIENNE AU XVIIe SIÈCLE
LA FEMME DE MOLIÈRE, SON ORIGINE ET SA LÉGENDE; LES AMIS DE MOLIÈRE
MADELEINE BÉJART; LAGRANGE
LES MŒURS THÉATRALES AU XVIIe SIÈCLE; MOLIÈRE ET LOUIS XIV
MOLIÈRE; L'HOMME ET LE COMÉDIEN

DEUXIÈME ÉDITION

1 volume in-16, broché. . . . . 3 fr. 50

PAUL STAPFER
Professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux.

MOLIÈRE ET SHAKESPEARE

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

NOUVELLE ÉDITION

1 volume in-16, broché. . . . . 3 fr. 50

L'administrateur-gérant : A. Saupiau.

1887

8e ANNÉE

TROISIÈME LIVRAISON

10 MARS

N° 87

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'EDITION

A. SAUPHAR
Administrateur-Gérant

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

PRUNAIRE SC. P. AVRIL. DEL.

LE LIVRE

— HUITIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 MARS 1887

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — VIOLLET-LE-DUC VIGNETTISTE, par JULES ADELINE.

II. — LES VICISSITUDES D'UNE GRANDE BIBLIOTHÈQUE, par GUSTAVE FUSTIER.

III. — CHRONIQUE DU LIVRE. — RENSEIGNEMENTS, MISCELLANÉES, LIVRES AUX ENCHÈRES, ETC.

Illustrations hors texte : COMPOSITIONS DE VIOLLET-LE-DUC.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Causons gravure**, chronique, par OCTAVE UZANNE.

II. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges. — Petite Gazette du Bibliophile.*

III. — **Gazette bibliographique** : *Documents officiels. — Académie. — Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — A travers les Revues étrangères. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux.*

IV. — **Sommaire des publications périodiques françaises** : *Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris.*

RELIURES ANCIENNES ET MODERNES

E. CARAYON

Relieur de l'Opéra et de la Comédie française

10, rue de Nesles, PARIS

RELIURES ET CARTONNAGES D'AMATEURS

EN MAROQUIN, VÉLIN ET TOILE

CARTONNAGES ARTISTIQUES EN VÉLIN

Avec dos et plats ornés à l'aquarelle.

MÉDAILLE D'OR, PARIS 1878

JOSEPH GILLOTT

DE BIRMINGHAM

recommande ses excellentes

PLUMES D'ACIER

connues du Monde entier sous les

Nos 303 et 404

En vente chez tous les Papetiers

DÉPOT : 36, Bd SÉBASTOPOL, 36

PARIS

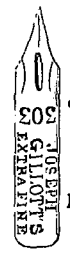



Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne**, Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Sauphar**, administrateur-gérant.

AVIS. — Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les 7 années parues, en volumes brochés, au prix total de 210 fr.

LA LIBERTÉ DE LA PRESSE EN FRANCE
AUX XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES.

HISTOIRE
DE
PIERRE DU MARTEAU
IMPRIMEUR A COLOGNE
(XVIIe-XVIIIe SIÈCLES)

Dédié à Messieurs les Membres de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de France.

PAR
Léonce JANMART DE BROUILLANT
De la Société des Bibliophiles de Belgique
Membre Correspondant de Sociétés Savantes Étrangères.

Cette fois encore, les abonnés au *Livre* se trouvent tout particulièrement favorisés.

Il entrait dans les vues de l'auteur, après avoir publié les diverses parties de cette histoire dans les colonnes des revues les plus en renom de France, de faire imprimer quelques exemplaires pour ses intimes. Cédant à des instances réitérées de la part de littérateurs, historiens, bibliophiles et bibliographes, il s'est résolu à dédier son livre à MM. les membres de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de France et à faire imprimer 500 exemplaires numérotés et portant le nom des souscripteurs. Point n'est besoin de dire qu'il n'y aura pas un exemplaire mis dans le commerce.

Nous disions plus haut que les abonnés au *Livre* se trouvaient favorisés; nous nous expliquons. L'auteur a décidé qu'avant de donner suite aux souscriptions, l'éditeur aurait à satisfaire tout d'abord aux demandes émanant des abonnés au *Livre*. C'est là, de sa part, une gra-

cieuseté excessive et une haute marque de déférence pour les rédacteurs du *Livre*.

Si nous considérons le nombre de bibliothèques publiques et de bibliophiles, on concevra sans peine que 500 exemplaires numérotés amèneront beaucoup de demandes et peu d'élus.

Depuis longtemps déjà le besoin se faisait sentir de voir résolu le difficile problème de l'existence ou de la non-existence de l'imprimeur Pierre du Marteau.

Tous ceux qui ont fait des études spéciales savent combien de difficultés présentait cette question bibliographique, que les essais de ses devanciers avaient laissée indécise. L'histoire de Pierre du Marteau n'est pas une simple description bibliographique, une fastidieuse nomenclature d'éditions qui n'aurait eu d'intérêt que pour peu de personnes.

C'est une œuvre qui est remplie de découvertes ingénieuses, de conclusions originales. C'est un ouvrage habile et neuf qui accuse une rare puissance de travail.

Comme la plupart des célèbres bibliographes de l'époque contemporaine, M. Janmart a étudié les bibliographes allemands si forts et si bons juges en cette science.

Cette étude a exercé sur lui une influence manifeste. D'immenses lectures lui ont fait acquérir une profonde et patiente érudition.

Toutefois, ce qui manque surtout à notre auteur, c'est de la familiarité; il n'a pas d'enthousiasme, il est sans naturel, il est plein de grandeur.

L'histoire de Pierre du Marteau est l'œuvre d'un esprit germanisé, rigide, étroit, systématique.

Jugeant les choses avec une liberté et un désintéressement d'homme qui est indépendant, sans être entraîné par les soins de sa renommée, sans chercher le moins du monde à éclipser la réputation de ses prédécesseurs en faisant ressortir le contraste qu'ils offraient avec lui, M. Janmart a laborieusement préparé son livre, qui fera époque dans l'histoire de l'imprimerie.

Disons-le en passant : pour composer des ouvrages de cette sorte, il faut avoir une vocation toute spéciale, une foi ardente, car elle ne rapporte, hélas! à l'auteur que peu ou point d'honneur, moins de profits encore, beaucoup de fatigues, des ennuis, des déboires et, qui plus est, exige de longs et coûteux voyages.

Pionnier courageux, M. Janmart ne s'est pas arrêté à ces considérations, il a abordé un travail difficile et l'a mené à bonne fin.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Sans contredit, la partie la plus remarquable de l'histoire de Pierre du Marteau est celle qui a pour titre : « Notice d'un livre intitulé : Histoire || des amours || du || grand Alcandre || en la qvelle sovs des noms || empruntez, se lisent les advantures amoureuses || d'un grand prince du dernier siècle ||.

|| A Paris ||

de l'imprimerie de la veusue Jean Guillemot || imprimeuse ordinaire de son Altesse Royale, rue des || Marmouzets proche l'église de la Magdeleine ||

MDCLII

« Si M. Paulin Paris eut la bonne fortune de retrouver les deux pre-
« miers feuillets de l'édition de 1652 des *Amours du grand Alcandre*,
« nous fûmes encore plus favorisé que lui, écrit notre Auteur, en décou-
« vrant dans la remarquable bibliothèque d'un très noble et très illustre
« personnage, S. A. R. Monseigneur le comte de Flandre, un exemplaire
« complet de cette édition. Ce prince, si connu dans le monde
« des bibliophiles et des savants pour sa profonde érudition, nous fit
« l'extrême honneur de mettre à notre disposition cet exemplaire pour
« que nous puissions en donner la description. »

Constatons ici que, sans la complaisance de ce prince, il ne nous aurait jamais été donné de goûter ce friand morceau de littérature.

Aussi, prenons-nous l'initiative, en notre nom et en celui de tous les lettrés, d'adresser tous nos remerciements à S. A. R. Mgr le comte de Flandre, neveu de S. A. R. Mgr le duc d'Aumale pour le service rendu aux belles-lettres.

Si M. Poirson, dans son *Histoire du règne de Henri IV* [1], a décrit d'une manière supérieure la vie publique de ce grand roi, M. Janmart de Brouillant n'a pas moins bien décrit la vie privée du héros de Voltaire.

Désormais ces deux livres seront placés côte à côte sur les tablettes de nos bibliothèques.

Après une note sur l'édition originale et la nomenclature des diverses éditions des *Amours du grand Alcandre* qui révèlent l'homme qui connaît son métier, notre Auteur fait la biographie de Roger de Saint-Lary, duc de Bellegarde et de Termes, et celle de Louise-Margue-

1. Ouvrage couronné par l'Académie française.

rite de Lorraine, princesse de Conti, « célèbre par son bel esprit et ses mœurs galantes », qui sont des modèles du genre.

Quant à l'analyse littéraire des *Amours du grand Alcandre,* tout en étant très exacte, très nette, elle est égayée de traits vifs, ingénieux, assaisonnés.

Que de digressions intéressantes! Que d'anecdotes piquantes! Il est bien vrai que la décence n'est pas toujours respectée. On trouve çà et là quelques expressions un peu libres. M. Janmart a l'habitude d'appeler les choses par leur nom, habitude qu'il aura contractée en lisant les œuvres du temps. Au reste cette histoire n'est pas écrite pour les jeunes filles, mais bien pour les érudits qui y trouveront un tableau fidèle des mœurs de l'époque.

L'auteur nous montre Henri IV dans son for intérieur et non sur un piédestal. C'est la vie intime du roi de la poule au pot qui se déroule à nos yeux.

Il règne une grande vitalité dans la narration, et le commentaire qui accompagne le chef-d'œuvre du duc de Bellegarde dénote un esprit d'observation très étendu.

On rencontre des passages que nos plus grands historiens n'eussent certes pas désavoués. Citons-en un qui servira de preuve à ce que nous avançons.

La famille d'Entragues, une des plus mercantiles que la France ait connues, attira Henri IV au château de Malesherbes, pour lui faire voir la belle Henriette, leur fille, dont ils espèrent qu'il tombera éperdument amoureux. Ce qui, en effet, se réalise. Une fois pris au trébuchet, la famille ne veut fournir au Roi l'objet de ses amours que moyennant une promesse de mariage.

« *Henri n'est pas aveugle, s'écrie notre Auteur. Gascon roué, il veut* « *bien feindre de tomber au piège que lui tend sa maîtresse, il lui donne* « *sa parole et s'empresse de formuler sa promesse. Cependant, tout en* « *étant sous le charme fascinateur d'Ismène, il se sent dans une position* « *excessivement fausse, il ne parvient pas à se dissimuler tous les embar-* « *ras que cet acte de folie amoureuse lui réserve pour l'avenir.*

« *Agité violemment, flottant dans l'indécision, il s'en va faire l'aveu* « *de sa faute à Sully.*

« *Quelle scène touchante, digne, grandiose que celle où Henri, avec les* « *traits bouleversés d'un coupable, présente d'une main tremblante à son* « *ministre la promesse de mariage que lui a dictée la vénale et insatiable* « *maison d'Entragues.*

« *Sully reçoit avec effroi « ce honteux papier ». La lecture de chaque « mot, dit-il dans ses Mémoires, est pour lui un coup de poignard.*

« *Ah! rien n'égale cet attachement, ce sublime dévouement pour son « Roi.*

« *Cette âme loyale frémit en réfléchissant au mépris, au ridicule que « vaudra à son maître ce fatal écrit.*

« *Pendant qu'il lit, Henri l'observe, il voit se peindre sur son visage « le souci, la peine, le désespoir même; à certains moments il se détourne « pour cacher sa rougeur, il cherche à gagner son confident, il l'inter- « rompt, tantôt s'accusant, tantôt s'excusant*

« *Sully a fini. Muet, immobile, il remet au Roi son papier « foible- « ment ».*

« *Henri, sous le coup de l'agitation d'esprit la plus vive, tourmenté « de mille inquiétudes, anxieux, s'écrie : « Ha! ha! parlez librement et « ne faites point tant le discret. »*

« *Le Roi espère encore, il tâche d'amadouer Sully, en l'assurant, à « diverses reprises, qu'il ne se fâchera pas, qu'il peut dire et faire, en « toute sûreté, tout ce qu'il a dans l'esprit. Un long silence accueille ces « paroles. Tout à coup, mû d'une noble et légitime conviction, Sully prend « son élan, il enlève le papier des mains du Roi et le met en pièces sans « mot dire.*

« *Quel courage! Sully pénétré d'admiration pour Henri ne veut à « aucun prix jeter un blâme sur lui, il préfère lui montrer, au péril de « sa place, de ses honneurs, de ses richesses, de sa vie même, ce qu'il « entend qu'il fasse de sa maudite promesse.*

« *Mais le Roi, outré de dépit, blessé dans ses amours les plus chères, « d'un ton fort, sec, âpre, s'exclame : « Je crois que vous êtes fou ! »*

« *Sully en ce moment suprême, avec une froideur très respectueuse, « se contenant admirablement, avec une grande assurance, lui fait cette « réponse incomparable : « Il est vrai, sire, que je suis fou; et plût à Dieu « que je le fusse tout seul en France! »*

« *Sully n'a pas trahi son devoir, il attend avec confiance son sort.*

« *C'en est fait, le Roi est profondément irrité; exaspéré de la har- « diesse de son serviteur, il va se venger, il va bannir à jamais Sully pour « sa témérité. Mais non, Henri maîtrise sa passion, il aime la vérité, il « apprécie la sincérité extrême de son confident. Il sort sans proférer « une parole. Voilà une des plus belles pages de l'histoire de France! « Jamais on ne vit souverain plus magnanime, conseiller plus intègre.*

« *Cette scène inspirera peut-être un jour quelque peintre. La repré-*

« *sentation sera d'un profond enseignement pour les ministres, peu sou-*
« *cieux des intérêts du monarque et de l'Etat, qui sacrifient tout pour*
« *conserver leur portefeuille. L'auteur pourrait écrire au-dessous de son*
« *œuvre* : « *Plutôt mourir que de ne pas faire son devoir.* »

Bref, tout en ne faisant pas de l'histoire de Pierre du Marteau un fétiche, à Dieu ne plaise! nous disons que c'est l'œuvre d'un littérateur distingué, d'un bibliophile accompli, d'un savant bibliographe.

COMTE A. DE S***

HISTOIRE DE L'IMPRIMEUR

PIERRE DU MARTEAU

Un beau volume in-8° colombier, orné d'un portrait de l'auteur et d'une planche en héliogravure d'après une gravure ancienne, tiré à 500 exemplaires numérotés sur papier de Hollande, avec le nom des Souscripteurs imprimé en regard du titre. PRIX. . . . . **25** fr.

Édition à 10 exemplaires sur papier du Japon, avec 2 suites des planches.

PRIX. . . . . **50** fr.

Une Édition spéciale, in-4°, avec grandes marges, impression sur papier whatman, avec 8 planches hors texte en 3 états: 1° avec lettre sur papier de Hollande; 2° avant lettre sur papier du Japon; 3° avant lettre, en sanguine, sur papier whatman.

PRIX. . . . . **150** fr.

Paris. — Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît.

2007 Lyon - Editions « les passeurs du temps » - editions.passeurs@free.fr

Isidore LISEUX, Librair^-Éditeur, 25, rue Bonaparte, PARIS.

En souscription, pour paraître fin mars courant

Deux comédies italiennes du XVIe siècle

LA CALANDRA du Cardinal de BIBIENA

LA MANDRAGORE de MACHIAVEL

Traduction nouvelle et littérale, par ALCIDE BONNEAU

Deux volumes in-16, tirés à 250 exemplaires. *Ensemble* . . . . **20** fr.

DISCOURS SUR L'IMPUISSANCE de l'homme et de la femme, par VINCENT TAGEREAU, Angevin. Réimprimé sur la deuxième édition *(Paris, 1612)*.

Un volume in-16, tiré à 250 exemplaires. . . . . **20** fr.

CURIOSA

ESSAIS CRITIQUES DE LITTÉRATURE ANCIENNE, IGNORÉE OU MAL CONNUE

Par ALCIDE BONNEAU

Un volume petit in-8°, papier de Hollande (200 exemplaires) . . **20** fr.

(Recueil des Notices insérées dans mes éditions, de 1876 à 1885.)

Les Amateurs qui enverront directement leurs souscriptions à l'Éditeur recevront les volumes franco, *recommandés, aux prix nets ci-après:*

La Calandra et **la Mandragore**, ensemble, *net*. . . . . 15 fr.
Discours sur l'impuissance. . . . . » . . . . . 15 fr.
Curiosa. . . . . » . . . . . 15 fr.

ILLUSTRATIONS

DES

ŒUVRES DE FRÉDÉRIC LE GRAND

PAR

AD. MENZEL

PRÉFACE ET NOTICES PAR LOUIS GONSE

GRAVURES SUR BOIS

PAR O. VOGEL, A. VOGEL, FR. UNZELMANN ET H. MULLER

200 Planches

TIRÉES SUR FOND TEINTÉ CHINE ET CONTENUES DANS DEUX CARTONS ORNÉS DE FERS SPÉCIAUX

PRIX DE L'OUVRAGE : **65** FR.

Il a été tiré 25 exemplaires sur papier des manufactures impériales du Japon.
Chaque exemplaire de ce tirage sera vendu: **125** fr.

MOROT FRÈRES ET CHUIT, ÉDITEURS

LIBRAIRES DE L'ÉCOLE NATIONALE DES BEAUX-ARTS

18, RUE DE L'ANCIENNE-COMÉDIE, 18. — PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION, 7, RUE SAINT-BENOIT, PARIS.

POUR PARAITRE EN AVRIL PROCHAIN

BOUQUINEURS ET BOUQUINISTES

DU

PONT-ROYAL AU PONT-MARIE

PHYSIOLOGIE DES QUAIS PARISIENS

PAR

OCTAVE UZANNE

Ouvrage orné d'environ **cent** *dessins dans le texte, par* **Émile Mas**

et d'un frontispice à l'eau-forte par MANESSE.

Un volume in-8° de 250 pages, sur beau papier vélin, à petit tirage numéroté, imprimé à la presse. — Prix . . . . . 10 fr.

50 exemplaires sur Japon, numérotés de I à L au prix de. . . . . 40 fr.

50 exemplaires sur Chine, au prix de 40 fr.; numérotés de LI à C, au prix de . . . . . 40 fr.

NOTA. — Cet ouvrage de haute curiosité littéraire et bibliographique contiendra dix chapitres consacrés à l'histoire bouquinière des quais de la Seine, à la statistique de la Brocante, au négoce des livres, à la Physiologie des Étalagistes, des Bouquineurs et Bouquineuses, etc. Ce sera assurément le livre le plus complet écrit jusqu'ici sur ce sujet. — Tiré à nombre limité, ce nouvel ouvrage d'Octave Uzanne sera accueilli avec faveur par tous les amoureux des livres.

Nous recevons dès aujourd'hui les souscriptions aux exemplaires de luxe et ordinaires. Nous inscrirons les numéros par ordre de réception des demandes.

DU MÊME AUTEUR

Pour paraître en mai

LE PAROISSIEN DU CÉLIBATAIRE

Observations Psychologiques et Morales sur l'état du Célibat

Ouvrage orné de onze compositions de A. LYNCH, gravées par GAUJEAN

Un volume in-8° sur vergé de Hollande, imprimé à 1,000 *exemplaires numérotés*. . . . . 20 fr.

Tirage de luxe : 50 japon, 25 whatman et 25 chine, à . . . . . 50 fr.

Les souscriptions sont reçues dès ce jour à notre Librairie.

AVIS. — Les quatre volumes qui forment la collection de la **Physiologie et des Ornements de la Femme** sont **TOUS ENTIÈREMENT ÉPUISÉS**, et nous ne pourrons répondre, à l'avenir, aux demandes qui nous seraient faites relativement à **Son Altesse la Femme** et à **la Française du Siècle.**

L'administrateur-gérant : A. SAUPHAR.

1887

8e ANNÉE

QUATRIÈME LIVRAISON

10 AVRIL

N° 88

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

A. SAUPHAR
Administrateur-Gérant

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

PRUNAIRE. SC. P. AVRIL. DEL.

LE LIVRE

— HUITIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 AVRIL 1887

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — ALEXANDRE DUMAS INTIME : IDA FERRIER, par Ch. Glinel.

II. — LES GRANDS ÉDITEURS D'ALLEMAGNE. — LEIPZIG, par L. de Hessem

III. — CHRONIQUE DU LIVRE. — RENSEIGNEMENTS, MISCELLANÉES, LIVRES AUX ENCHÈRES, ETC.

Illustrations hors texte : PORTRAIT DE BROCKHAUS.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges. — Petite Gazette du Bibliophile.*

II. — **Gazette bibliographique** : *Documents officiels. — Académie. — Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — A travers les Revues étrangères. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux.*

III. — **Sommaire des publications périodiques françaises** : *Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris.*

RELIURES ANCIENNES ET MODERNES

E. CARAYON

Relieur de l'Opéra et de la Comédie française

10, rue de Nesles, PARIS

RELIURES ET CARTONNAGES D'AMATEURS

EN MAROQUIN, VÉLIN ET TOILE

CARTONNAGES ARTISTIQUES EN VÉLIN

Avec dos et plats ornés à l'aquarelle.

MÉDAILLE D'OR, PARIS 1878

JOSEPH GILLOTT

DE BIRMINGHAM

recommande ses excellentes

PLUMES D'ACIER

connues du Monde entier sous les

Nos 303 et 404

En vente chez tous les Papetiers

DÉPOT : 36, Bd SÉBASTOPOL, 36

PARIS

Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne**, Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Sauphar**, administrateur-gérant.

AVIS. — **Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les 7 années parues, en volumes brochés, au prix total de 210 fr.**

Librairie **HACHETTE & Cie**, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

ŒUVRES

DE

GEORGE ELIOT

TRADUITES DE L'ANGLAIS AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

Par A. F. D'ALBERT-DURADE

LE MOULIN SUR LA FLOSS

Deux volumes in-16, brochés . . . . . **2 fr. 50**

ADAM BEDE

NOUVELLE ÉDITION

Deux volumes in-16, brochés . . . . . **2 fr. 50**

LA CONVERSION DE JEANNE

Un volume in-16, broché . . . . . **1 fr. 25**

TRIBULATIONS

DU

RÉVÉREND A. BARTON

ROMAN DE **M. GILFIL**

Un volume in-16, broché . . . . . **1 fr. 25**

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION, 7, RUE SAINT-BENOIT, PARIS.

BIBLIOTHÈQUE DES CHEFS-D'ŒUVRE DU ROMAN CONTEMPORAIN

VIENT DE PARAITRE :

GUSTAVE FLAUBERT

SALAMMBÔ

ÉDITION ILLUSTRÉE DE 10 COMPOSITIONS

PAR **A. POIRSON**

GRAVÉES A L'EAU-FORTE

Par Mme **LOUVEAU-ROUVEYRE, MM. L. MULLER et G. MERCIER**

TIRÉES HORS TEXTE

Tirage restreint à 1,000 exemplaires sur papier à la cuve. — Prix, broché. . **25** fr.
— — 50 — numérotés sur papier japon. — Prix. . **100** fr.
Relié en demi-chagrin, à coins, tête dorée. — Prix. . . . . **32** fr.
Relié en demi-maroquin, à coins, tête dorée. — Prix. . . . . **40** fr.

Chaque volume de la collection est de format petit in-4° anglais. Le papier, de pur fil, a été fabriqué expressément pour cette suite d'ouvrages. Les eaux-fortes sont tirées hors texte sur papier à la cuve, fort et légèrement teinté. Les caractères, type Didot moderne, gravés spécialement, sont entretenus à l'état de neuf. La couverture est en papier whatman bleuté, repliée, avec un médaillon en or repoussé en relief. Les tirages ont été exécutés à petit nombre pour donner rapidement à cette collection un précieux caractère de rareté.

OUVRAGES PRÉCÉDEMMENT PARUS :

GUSTAVE FLAUBERT. — **Madame Bovary.**
OCTAVE FEUILLET. — **Monsieur de Camors.**
HONORÉ DE BALZAC. — **Le Père Goriot.**
GEORGE SAND. — **Mauprat.**
ED. et J. DE GONCOURT. — **Germinie Lacerteux.**
JULES CLARETIE. — **Monsieur le Ministre.**
ALEXANDRE DUMAS FILS. — **La Dame aux Camélias.**

Isidore LISEUX, Libraire-Éditeur, 25, rue Bonaparte, PARIS.

VIENT DE PARAITRE :

BONNEAU (Alcide). — **Curiosa**, in-8°, papier de Hollande . . . . . 20 fr.
Une édition sur papier ordinaire paraîtra ultérieurement.

TAGEREAU. — **Discours sur l'impuissance**, in-16. . . . . 20 fr.

BIBIENA. — **La Calandra**, comédie,
MACHIAVEL. — **La Mandragore**, comédie, } 2 vol. in-16. Ensemble. 20 fr.

CATALOGUE N° 7 DE LIVRES D'OCCASION

Envoi FRANCO, recommandé.

L'administrateur-gérant : A. SAUPHAR.

1887

8e ANNÉE

QUATRIÈME LIVRAISON

10 MAI

N° 89

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

A. SAUPHAR
Administrateur-Gérant

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

PRUNAIRE. Sc.

P. AVRIL. DEL.

LE LIVRE

— HUITIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 MAI 1887

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — LES PORTRAITS DE LA DAME AUX CAMÉLIAS, par le Comte DE CONTADES.

II. — DU COMMERCE DES LIVRES A LA FIN DU XVIIIe SIÈCLE, par B.-G. DE SAINTE-HÉRAYE.

III. — CHRONIQUE DU LIVRE. — RENSEIGNEMENTS, MISCELLANÉES, LIVRES AUX ENCHÈRES, ETC.

Illustrations hors texte : PORTRAIT INÉDIT DE LA DAME AUX CAMÉLIAS.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Le Public, les Écrivains et la Réclame,** par OCTAVE UZANNE.

II. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges.* — PETITE GAZETTE DU BIBLIOPHILE.

III. — **Gazette bibliographique :** *Documents officiels. — Académie. — Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — A travers les Revues étrangères. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux.*

IV. — **Sommaire des publications périodiques françaises :** *Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris.*

RELIURES ANCIENNES ET MODERNES

E. CARAYON

Relieur de l'Opéra et de la Comédie-Française

10, rue de Nesles, PARIS

RELIURES ET CARTONNAGES D'AMATEURS

EN MAROQUIN, VÉLIN ET TOILE

CARTONNAGES ARTISTIQUES EN VÉLIN

Avec dos et plats ornés à l'aquarelle.

MÉDAILLE D'OR, PARIS 1878

JOSEPH GILLOTT

DE BIRMINGHAM

recommande ses excellentes

PLUMES D'ACIER

connues du Monde entier sous les

N°s 303 et 404

En vente chez tous les Papetiers

DÉPOT : 36, B[d] SÉBASTOPOL, 36

PARIS

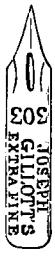

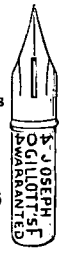

Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne,** Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Sauphar,** administrateur-gérant.

AVIS. — Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les 7 années parues, en volumes brochés, au prix total de 210 fr.

Supplément au numéro du 10 Mai 1887 du « **LIVRE** »

ERNEST THORIN, ÉDITEUR
LIBRAIRE DU COLLÈGE DE FRANCE ET DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE
7, rue de Médicis, à Paris

MANUEL

DES

ANTIQUITÉS ROMAINES

PAR

THÉODORE MOMMSEN & JOACHIM MARQUARDT

TRADUIT DE L'ALLEMAND SOUS LA DIRECTION DE

M. Gustave HUMBERT

Professeur honoraire à la Faculté de droit de Toulouse, ancien Procureur général près la Cour des comptes, ancien Garde des sceaux, Vice-Président du Sénat.

EN VENTE

TOME PREMIER

LE DROIT PUBLIC ROMAIN, par Th. MOMMSEN, traduit par M. Paul-Frédéric GIRARD, professeur de droit romain à la Faculté de droit de Montpellier. Tome 1er. Un beau volume grand in-8° raisin, *franco* . . . . . **10 fr.**

N. B. — *Plusieurs volumes sont sous presse et ne tarderont pas à paraître.*

Chaque volume du *Manuel des Antiquités Romaines* sera vendu séparément.

Le **Manuel des Antiquités romaines** formera 14 beaux volumes grand in-8° raisin ainsi divisés :

PREMIÈRE SECTION

Le Droit public romain, par Th. MOMMSEN, traduit de l'allemand avec l'autorisation de l'auteur et de l'éditeur allemand, par Paul-Frédéric GIRARD, professeur agrégé de droit romain à la Faculté de droit de Montpellier. 7 volumes.

1re partie : La magistrature, 2 vol. — 2e partie : Les différentes magistratures, 3 vol. — 3e partie : Le Peuple et le Sénat, 2 vol.

DEUXIÈME SECTION

L'Administration romaine, par J. MARQUARDT, traduite de l'allemand avec l'autorisation de l'auteur et de l'éditeur allemand.

1re partie : Organisation de l'Empire romain, traduite en français par MM. A. WEISS et Paul LOUIS-LUCAS, professeurs agrégés à la Faculté de droit de Dijon. — 2e partie : L'organisation financière et l'organisation militaire, traduites en français par M. E. VIGIÉ, doyen de la Faculté de droit de Montpellier, lauréat de l'Institut de France. — 3e partie : La Religion, traduite en français par M. BRISSAUD, professeur agrégé à la Faculté de droit de Toulouse.

TROISIÈME SECTION

La Vie privée des Romains, par J. MARQUARDT, traduite de l'allemand en français, avec l'autorisation de l'auteur et de l'éditeur allemand, par MM. Paul LOUIS-LUCAS et A. WEISS, professeurs agrégés à la Faculté de droit de Dijon.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

SAISON D'ÉTÉ DE 1887

VOYAGES A PRIX RÉDUITS

En NORMANDIE, en BRETAGNE, en ANGLETERRE

BILLETS DE BAINS DE MER

Valables du Jeudi soir au Lundi soir

Prix des billets (Aller et Retour) :

	1re CLASSE	2e CLASSE
Dieppe	30 fr. »	22 fr. »
Le Havre, Trouville, Étretat, Fécamp, Honfleur, Caen, etc.	33 »	24 »
Cabourg, Dives, Beuzeval, Houlgate, Luc, Langrune	37 »	27 »
Saint-Aubin, Bernières, Courseulles	38 »	28 »
Cherbourg	55 »	42 »
Granville	50 »	38 »
Saint-Malo, Paramé, Dinard, Saint-Énogat, Saint-Lunaire	66 »	50 »

etc..., etc..., etc...

BILLETS D'EXCURSIONS

Valables pendant un mois

PERMETTANT DE VISITER LES POINTS LES PLUS INTÉRESSANTS

DE LA NORMANDIE ET DE LA BRETAGNE

11 Itinéraires différents

Le prix varie, selon la longueur du parcours, entre **60** et **130** fr. en 1re classe, et **45** et **110** fr. en 2e classe.

BILLETS D'EXCURSION DE PARIS AU MONT SAINT-MICHEL (via Foligny)

Valables pendant six jours, avec passage facultatif par Granville, au retour

1re classe . . . . . **56** fr. » | 2e classe . . . . . **45** fr. »

BILLETS DE PARIS A LONDRES

Avec faculté de s'arrêter à Rouen, Dieppe, Brighton, etc.

Trajet en 10 heures.

DEUX DÉPARTS PAR JOUR PENDANT L'ÉTÉ

BILLETS D'ALLER ET RETOUR VALABLES UN MOIS

71 fr. **25** en 1re classe ; — **51** fr. **25** en 2e classe ; — **40** francs en 3e classe.

BILLETS SIMPLES VALABLES HUIT JOURS

42 fr. **50** en 1re classe ; — **31** fr. **25** en 2e classe ; — **22** fr. **50** en 3e classe.

Pour plus de renseignements, s'adresser à la gare Saint-Lazare (bureau des correspondances)

L'administrateur-gérant A. SAUPHAR.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Librairie **HACHETTE & Cie**, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

LES

GRANDS ÉCRIVAINS DE LA FRANCE

NOUVELLES ÉDITIONS

PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION DE M. **AD. RÉGNIER**, MEMBRE DE L'INSTITUT

SUR LES MANUSCRITS,
LES COPIES LES PLUS AUTHENTIQUES ET LES PLUS ANCIENNES IMPRESSIONS,
AVEC VARIANTES, NOTES, NOTICES, PORTRAITS, ETC.

ŒUVRES

DU

CARDINAL DE RETZ

NOUVELLE ÉDITION

REVUE SUR LES AUTOGRAPHES ET LES PLUS ANCIENNES IMPRESSIONS

et augmentée

DE MORCEAUX INÉDITS, DE VARIANTES, DE NOTICES, DE NOTES,
D'UN LEXIQUE DES MOTS ET LOCUTIONS REMARQUABLES, D'UN PORTRAIT,
DE FAC-SIMILÉ, ETC.

Mise en Vente

DU

TOME SIXIÈME

Par M. R. CHANTELAUZE

contenant

AVERTISSEMENT — INTRODUCTION — LETTRES ÉPISCOPALES
PIÈCES JUSTIFICATIVES

Un volume in-8, broché. . . . . 7 fr. 50

EN VENTE

TOME I. — Avertissement. — Notice biographique. — Notice sur les Mémoires. — Mémoires, 1re partie (1613-1643) ; — 2e partie (1643-1648). — Appendice. — Additions et corrections.

TOMES II à IV. — Mémoires, suite et fin de la 2e partie.

TOME V. — Mémoires, 3e partie. — Pamphlets. — Appendice. — La conjuration du comte de Fiesque. — Notice.

TOME VII. — Lettres et mémoires sur les affaires de Rome. — Pièces justificatives.

Chaque volume in-8, broché. . . . . 7 fr. 50

Bibliothèque nationale. Département des Estampes : *Inventaire des pièces dessinées ou gravées relatives à l'histoire de France, conservées au département des manuscrits dans la collection Clairambault, sur l'Ordre du Saint-Esprit,* rédigé par M. A. FLANDRIN, sous-bibliothécaire au département des estampes. 1 vol. in-8, broché. . . . . 10 fr.

— *Inventaire des Dessins et Estampes relatifs au département de l'Aisne,* recueillis et légués à la Bibliothèque Nationale par M. E. Fleury, rédigé par M. BOUCHOT, sous-bibliothécaire au département des estampes. 1 vol. in-8, broché. . . . . 5 fr.

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION, 7, RUE SAINT-BENOIT, PARIS.

POUR PARAITRE INCESSAMMENT

LA DERNIÈRE FEUILLE

POÈME

Par O.-V. HOLMES

TRADUIT DU TEXTE AMÉRICAIN PAR **B.-H. GAUSSERON**

ILLUSTRATIONS PAR G. WHARTON EDWARDS & F. HOPKINSON-SMITH

Un beau volume in-4° contenant des illustrations dans le texte et 22 planches hors texte en phototypie. Reliure artistique en parchemin blanc.

PRIX : **25** FRANCS

Le tirage a été strictement limité à 800 exemplaires **numérotés.**

Les planches ayant été détruites, il ne sera jamais fait de nouvelle édition.

N. B. — Voir dans la *Gazette du Bibliophile* (page 263) l'article concernant cet ouvrage.

VIENT DE PARAITRE

L'ANE

DE LUCIUS

Traduction de Paul-Louis COURIER

Illustrations de POIRSON

4 en-têtes et 12 gravures formant pages, imprimés en aquarelles typographiques à fond d'or

ENCADREMENT BLEU CLAIR

OUVRAGE FAISANT PARTIE DE LA « **Petite Collection antique** »

Un charmant volume in-32 colombier, sur papier vélin. . . . . **10** fr.
Cinquante exemplaires numérotés sur papier du Japon. . . . . **25** fr.

12 VOLUMES PRÉCÉDEMMENT PARUS

I. **Apulée** : L'Amour et Psyché.
II. **Longus** : Daphnis et Chloé.
III. **Musée** : Héro et Léandre.
IV. **Ovide** : Les Amours.
V. **Tatius** : Leucippe et Clitophon.
VI. **Lucien** : Dialogue des courtisanes.
VII. **Virgile** : Les Bucoliques.
VIII. **Anacréon et Sapho** : Poésies.
IX. **Apollonius de Rhodes** : Jason et Médée.
X. **Horace** : Odes et Épodes.
XI. **Théocrite** : Les Idylles.
XII. **Properce** : Les Élégies.

L'administrateur-gérant : A. SAUPHAR.

1887

8e ANNÉE

SIXIÈME LIVRAISON

10 JUIN

N° 90

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

A. SAUPHAR
Administrateur-Gérant

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

PRUNAIRE SC. P. AVRIL DEL.

LE LIVRE

— HUITIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 JUIN 1887

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — LA DIRECTION GÉNÉRALE DE L'IMPRIMERIE ET DE LA LIBRAIRIE (1810-1815), par HENRI WELSCHINGER.

II. — CHRONIQUE DU LIVRE. — RENSEIGNEMENTS, MISCELLANÉES, LIVRES AUX ENCHÈRES, ETC.

Illustrations hors texte : JOACHIM DU BELLAY, héliogravure d'après la maquette originale d'ADOLPHE LÉOFANTI. (Salon de 1887.)

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Les Publications posthumes,** par OCTAVE UZANNE.

II. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges.* — PETITE GAZETTE DU BIBLIOPHILE.

III. — **Gazette bibliographique :** *Documents officiels. — Académie. — Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — A travers les Revues étrangères. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux.*

IV. — **Sommaire des publications périodiques françaises :** *Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris.*

AVIS

Les Abonnements ne sont faits que pour une Année.

Paris.	40 fr.
Province.	42 fr.
Étranger (union postale).	46 fr.

On s'abonne aux bureaux de la Revue, **7, rue Saint-Benoît, à Paris,** chez tous les Libraires, ou à tous les Bureaux de poste.

Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser. à **M. Octave Uzanne,** Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Sauphar,** administrateur-gérant.

AVIS.— Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les 7 années parues, en volumes brochés, au prix total de 210 fr.

MAISON QUANTIN

Compagnie générale d'Impression et d'Édition

7, rue Saint-Benoît, Paris.

Vient de paraître :

PORTRAITS & FANTAISIES

PAR

Le comte G. DE CONTADES

LES QUARTIERS DE LA DAME AUX CAMÉLIAS. — L'HOMME AU CAMÉLIA. — ARMAND MALITOURNE

POULET-MALASSIS. — EUGÈNE SÜE CLUBMAN

UNE SOIRÉE CHEZ LISZT. — UN SOIR CHEZ ASTLEY. — LA FIN DE SALOMÉ.

Portrait inédit de **MARIE DUPLESSIS,** gravé à l'eau-forte

Un élégant volume in-16 sur papier vergé de Hollande. Prix. . . . . **10** fr.

TIRAGE A 500 EXEMPLAIRES

Librairie A. FERROUD, 192, boulevard St-Germain, PARIS.

AVIS

TIRAGE SPÉCIAL DE LA MAISON

Pour ajouter à *la Dame aux Camélias,* Édition Quantin

PORTRAIT DE MARIE DUPLESSIS

D'APRÈS L'ORIGINAL

CONSERVÉ A SAINT-ÉVROULT-DE-MONTFORT

Paru dans *LE LIVRE* du 10 mai 1887

ET LES

QUARTIERS DE LA DAME AUX CAMÉLIAS

Par LYNCH

Paru dans *LE LIVRE* du 10 décembre 1885

Le Portrait, tiré en noir et en sanguine sur japon. . . . . **10** fr.

— sur hollande. . . . . **6** fr.

Les Quartiers, en noir et en sanguine, sur japon. . . . . **10** fr.

— sur hollande. . . . . **6** fr.

Librairie spéciale d'architecture, **THÉZARD & Cie**, éditeurs, à Dourdan
(Seine-et-Oise).

VIENT DE PARAITRE

LA 125e LIVRAISON DE

L'ARCHITECTURE POUR TOUS, par MM. BEZENCENET, GATEUIL et DAVIET, architectes.

Habitations modernes telles que maisons à loyer, hôtels privés, cités ouvrières, constructions économiques, constructions communales, édifices publics, maisons de campagne, villas, constructions rurales, chalets, etc., avec les plans, coupes, élévations et détails.

Une livraison par mois, 96 planches par année. — Abonnement annuel, **12** fr.

Dix années parues. — La onzième (1887) est en cours de publication.

Chacune des dix premières années se vend séparément au prix de **15** fr.

LA 137e LIVRAISON DU

RECUEIL DE MENUISERIE PRATIQUE, par N. GATEUIL et DAVIET, architectes.

Menuiserie mobile et dormante. — Menuiserie du bâtiment. — Menuiserie pour constructions rurales. — Mobiliers d'église. — Devantures et intérieurs de magasin, etc. — Nombreux détails et profils à grande échelle.

Une livraison par mois, 96 planches par année. — Abonnement annuel, **12** fr.

Onze années parues. — La douzième (1887) est en cours de publication.

Chacune des onze premières années se vend séparément au prix de **15** fr.

LA 137e LIVRAISON DU

RECUEIL DE SERRURERIE, par N. GATEUIL et DAVIET, architectes.

Grosse serrurerie : planchers, charpentes en fer, marquises, etc., etc. — Résistance des fers. — Serrurerie courante. — Grilles de clôture. — Portes-Grilles. — Rampes d'escaliers. — Banquettes d'appui. — Panneaux, impostes. — Pentures, etc. — Avec de nombreux détails à grande échelle.

Une livraison par mois, 96 planches par année. — Abonnement annuel, **12** fr.

Onze années parues. — La douzième (1887) est en cours de publication.

Chacune des onze premières années se vend séparément au prix de **15** fr.

LES GRANDS ARCHITECTES FRANÇAIS des époques Louis XV et Louis XVI.

Reproduction des œuvres les plus remarquables de J.-Fr. BLONDEL, de DENEUFFORGES, de Ch. DELAFOSSE, de SALEMBIER et de LE CANU. En autographie, par Albert de KORSAC.

220 planches, *imprimées d'un seul côté* sur beau papier satiné, renfermées dans un joli carton toile rouge, titre doré. Prix : **40** fr.

RECUEIL de MARBRERIE & MONUMENTS FUNÉRAIRES, par N. GATEUIL, architecte.

Deux volumes in-4°, chacun de 100 planches. Prix : **80** fr.

Chaque volume se vend séparément.

1er VOLUME. — **Mobilier d'Église** : Autels. — Fonts baptismaux. — Bénitiers. — Chaires à prêcher. — Saintes-Tables, etc. — 100 planches dans un carton. Prix : **40** fr.

2e VOLUME. — **Monuments funéraires** : Tombeaux de tous styles et de tous prix, depuis les plus simples jusqu'aux chapelles ordinaires et riches, avec *modèles de lettres gravées en relief*. — 100 planches dans un carton. Prix : **40** fr.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

BAINS DE MER

Billets d'Aller et Retour à Prix réduits valables du Vendredi au Lundi

De PARIS aux Gares suivantes :	1re classe	2e classe
	FR.	FR.
DIEPPE (Criel, Fuys, Pourville, Berneval)	30 »	22 »
LE TRÉPORT	33 20	25 60
CANY (Veulettes, les Petites-Dalles, Saint-Pierre-en-Port)	33 »	24 »
SAINT-VALERY-EN-CAUX (Veules)		
LE HAVRE (Ste-Adresse, Bruneval)		
FÉCAMP, LES IFS (Yport, Étretat)		
TROUVILLE, DEAUVILLE, VILLERS-SUR-MER, HONFLEUR, CAEN		
CABOURG (Le Home-Varaville)	37 »	27 »
DIVES, BEUZEVAL (Houlgate)		
LUC-Lion-sur-Mer, LANGRUNE (Prix pour le parcours total)		
St-AUBIN, BERNIÈRES COURSEULES, VER-s/-M (Prix pour le parcours total)	38 »	28 »
BAYEUX (Arromanches, Asnelles), etc.	40 »	30 »
COUTANCES (Agon, Coutainville, Règneville)	57 »	44 »

De PARIS aux Gares suivantes :	1re classe	2e classe
	FR.	FR.
ISIGNY (Grandcamp, Ste-Marie-du-Mont)	44 »	33 »
VALOGNES (St-Vaast de la Hougue, Quinéville)	50 »	38 »
CHERBOURG	55 »	42 »
GRANVILLE (St-Pair, Donville)	50 »	38 »
St-MALO-St-Servan (Paramé-Dinard, St-Enogat, St-Lunaire, St-Briac)	66 »	50 »
LAMBALLE (Erquy-Val-André, la Garde-de-St-Cast, Piéneuf)		
SAINT-BRIEUC (Portrieux, St-Quay)	68 »	51 »
LANNION (Perros, Guirec)	79 »	59 »
MORLAIX (St-Jean-du-Doigt)	81 »	61 »
ROSCOFF (Ile de Batz)	85 »	64 »
SAINT-NAZAIRE	66 »	50 »
EAUX THERMALES		
BAGNOLES de l'Orne, par Briouze	45 »	34 »
FORGES-LES-EAUX (S.-Inférieure)	21 45	16 05

Départ du Vendredi au Dimanche. — Toutefois, ces Billets sont valables le Jeudi par les trains partant de Paris dès 6 h. 30 du soir. — Retour le Dimanche et Lundi seulement. — Les billets pour **St-Malo, Lamballe, St-Brieuc, Lannion, Morlaix, Roscoff et St-Nazaire** seront valables au retour jusqu'au mardi inclus. — Les deux coupons d'un billet d'*aller* et *retour* ne sont valables qu'à la condition d'être utilisés *par la même personne;* en conséquence, la *vente* et *l'achat* des coupons de retour sont interdits.

EXCURSIONS

SUR LES CÔTES DE NORMANDIE ET EN BRETAGNE

Billets circulaires, valables pendant un mois (1)

1re CLASSE. 2e CLASSE.

1er ITINÉRAIRE — 60 fr. » — 45 fr. »
Paris. — Rouen. — Le Havre — Fécamp. — Saint-Valery. — Dieppe. — Le Tréport. — Arques. — Forges-les-Eaux. — Gisors. — Paris.

2e ITINÉRAIRE — 60 fr. » — 45 fr. »
Paris. — Rouen. — Dieppe. — Saint-Valery. — Fécamp. — Le Havre. — Honfleur ou Trouville-Deauville. — Caen. — Paris.

3e ITINÉRAIRE — 80 fr. » — 65 fr. »
Paris. — Rouen. — Dieppe. — Saint-Valery. — Fécamp. — Le Havre. — Honfleur ou Trouville. — Cherbourg. — Caen. — Paris.

4e ITINÉRAIRE — 90 fr. » — 70 fr. »
Paris. — Granville. — Avranches. — Mont-St-Michel — Dol. — Saint-Malo. — Dinan. — Rennes. — Le Mans. — Paris.

5e ITINÉRAIRE — 100 fr. — 80 fr. »
Paris. — Cherbourg. — Coutances. — Granville. — Avranches. — Mont-St-Michel. — Dol. — St-Malo. — Dinan. — Rennes. — Le Mans. — Paris.

1re CLASSE. 2e CLASSE.

6e ITINÉRAIRE — 100 fr. » — 80 fr.
Paris. — Rouen. — Dieppe. — Saint-Valery. — Fécamp. — Le Havre. — Honfleur ou Trouville — Caen. — Cherbourg. — Coutances. — Granville. Dreux. — Paris.

7e ITINÉRAIRE — 120 fr. — 100 fr.
Paris. — Rouen. — Dieppe. — Saint-Valery. — Fécamp. — Le Havre. — Honfleur ou Trouville. — Caen. — Cherbourg. — Coutances. — Granville. — Avranches. — Mont-St-Michel. — Dol. — St-Malo. — Dinan. — Rennes. — Laval. — Le Mans. — Chartres. — Paris.

8e ITINÉRAIRE — 120 fr. — 100 fr.
Paris. — Granville. — Avranches. — Mont-St-Michel. — Dol. — St-Malo. — Dinan. — St-Brieuc. — Lannion. — Morlaix. — Roscoff. — Brest. — Rennes. Le Mans. — Paris.

9e ITINÉRAIRE — 130 fr. — 110 fr.
Paris. — Caen. — Cherbourg. — Coutances. — Granville. — Avranches. — Mont-St-Michel. — Dol. — St-Malo. — Dinan. — St-Brieuc. — Lannion. — Morlaix. — Roscoff. — Brest. — Rennes. — Vitré. — Laval. — Le Mans. — Chartres. — Paris.

NOTA. — Les prix ci-dessus comprennent les parcours en bateaux et en voitures publiques, indiqués dans les Itinéraires.

Les Billets sont délivrés à Paris, aux Gares Saint-Lazare et Montparnasse, et aux Bureaux de Ville de la Compagnie.

(1) La durée de ces billets peut être prolongée d'un mois, moyennant la perception d'un supplément de 10 0/0, si la prolongation est demandée, aux principales gares dénommées aux itinéraires, pour un billet non périmé.

ISIDORE LISEUX, Libraire, 19, Passage Choiseul, PARIS

En Distribution : **Catalogue** DE LIVRES ANCIENS ET MODERNES, à prix nets.

Vient de Paraître : **Catalogue annoté** DE MES ÉDITIONS (1885-1887). — Ce Catalogue n'est pas distribué; il est adressé *franco*, sur demande, aux Amateurs ou Libraires qui m'ont fait précédemment un achat direct de **5** francs au moins, ou qui joindront à leur demande une somme de **5** francs, remboursable en livres.

Dernières Publications : **Curiosa**, essais critiques de Littérature ancienne, ignorée ou mal connue, par ALCIDE BONNEAU. — **La Calandra**, comédie du cardinal de BIBIENA. — **La Mandragore**, comédie de MACHIAVEL.

On est prié de noter ma nouvelle adresse

CHEMINS DE FER DE L'EST

VOYAGES CIRCULAIRES

En ALLEMAGNE, en AUTRICHE et en SUISSE

La Compagnie des chemins de fer de l'Est vient de reprendre la délivrance de Billets de voyages circulaires à prix réduits qui permettent aux touristes de visiter un grand nombre de villes et de sites remarquables dans l'Est de la France, en Allemagne, en Autriche et en Suisse, notamment Nancy, Metz, les bords du Rhin, Mayence, Francfort, Strasbourg, Baden-Baden, Carlsruhe, Heidelberg, Nuremberg, Stuttgart, Munich, Salzbourg, Vienne, Ischl, le Tyrol, la Suisse orientale, Zurich, Bâle et Belfort.

De plus la Compagnie de l'Est a profité de l'ouverture de la magnifique route de l'Arlberg pour établir par cet itinéraire de nouvelles combinaisons de voyages circulaires à travers la Suisse, le Tyrol, l'Autriche, la Hongrie et l'Allemagne.

Pour les prix, les conditions et les itinéraires, consulter les livrets spéciaux des voyages circulaires qui sont délivrés gratuitement, à Paris, à la gare de l'Est et dans les bureaux succursales de la Compagnie.

RELIURES ANCIENNES ET MODERNES

E. CARAYON

Relieur de l'Opéra et de la Comédie française

10, rue de Nesles, PARIS

RELIURES ET CARTONNAGES D'AMATEURS

EN MAROQUIN, VÉLIN ET TOILE

CARTONNAGES ARTISTIQUES EN VÉLIN

Avec dos et plats ornés à l'aquarelle.

Administration du LIVRE

7, RUE SAINT-BENOIT

Pour répondre au désir de plusieurs de nos abonnés, nous donnons ci-après le prix de nos reliures et de nos cartonnages :

Reliure 1/2 chagrin, tête dorée, fers spéciaux	7 fr. le vol.
Reliure 1/2 maroquin, avec coins, fers spéciaux	12 fr. le vol.
Cartonnages d'amateur	5 fr. le vol.

Chaque année forme 2 volumes.

18, RUE DES MATHURINS
PRÈS DE L'OPÉRA

LE HAMMAM

BAINS TURCO-ROMAINS

SUDATION
MASSAGE
LAVAGE
PISCINE
SALONS DE REPOS
SALON DE COIFFURE
PÉDICURE, BUFFET
HYDROTHÉRAPIE COMPLÉTE
SALLE DE GYMNASTIQUE.

BAIN DES DAMES 47, Bd HAUSSMANN

SPÉCIALITÉ

DE

PLUMES D'ACIER

MÉDAILLE D'OR. — PARIS 1878

JOSEPH GILLOTT

DE BIRMINGHAM

Recommande ses excellentes

PLUMES D'ACIER

connues du Monde entier sous les

N°s 303 et 404

EN VENTE CHEZ TOUS LES PAPETIERS

DÉPÔT

36, Bd SÉBASTOPOL — PARIS

L'Administrateur-Gérant : A. SAUPHAR.

DICTIONNAIRE
DES
Antiquités grecques et romaines

D'APRÈS LES TEXTES ET LES MONUMENTS

Contenant l'explication des termes qui se rapportent aux mœurs, aux institutions, à la religion, aux arts, aux sciences, au costume, au mobilier, à la guerre, à la marine, aux métiers, aux monnaies, poids et mesures, etc., et en général à la vie publique et privée des anciens.

OUVRAGE RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ D'ÉCRIVAINS SPÉCIAUX, D'ARCHÉOLOGUES ET DE PROFESSEURS

SOUS LA DIRECTION

de CH. DAREMBERG et EDM. SAGLIO

et enrichi de 3,000 figures d'après l'antique

Dessinées par P. SELLIER et gravées par M. RAPINE

Mise en Vente du TOME PREMIER

(Lettres A à C)

1re PARTIE. (A-B). — Un vol. in-4, broché . . . . . 23 fr. 75
2e PARTIE. (C). — Un vol. in-4, broché. . . . . 29 fr. 50

Ce dictionnaire se composera d'environ vingt fascicules grand in-4°. Chaque fascicule comprend 20 feuilles d'impression (160 pages) et se vend . . . . . 5 fr.

Les onze premiers fascicules sont en vente.

NOUVEAU DICTIONNAIRE
DE
Géographie universelle

CONTENANT :

1° LA GÉOGRAPHIE PHYSIQUE

Description des grandes régions naturelles, des bassins maritimes et continentaux, des plateaux, des chaînes de montagnes, des fleuves, des lacs, de tous les accidents terrestres.

2° LA GÉOGRAPHIE POLITIQUE

Description circonstanciée de tous les États et de toutes les contrées du globe; tableau de leurs provinces et de leurs subdivisions; description des villes et en particulier de toutes les villes de l'Europe; vaste nomenclature de tous les bourgs, villages et localités notables du monde; population d'après les dernières données officielles; forces militaires, finances, etc.

3° LA GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE

Indication des productions naturelles de chaque pays, de l'industrie agricole et manufacturière, du mouvement commercial, de la navigation, etc.

4° L'ETHNOLOGIE

Description physique des races; nomenclature descriptive des tribus incultes; études sur les migrations des peuples, la distribution des races et la formation des nations.

5° LA GÉOGRAPHIE HISTORIQUE

Histoire territoriale des Etats et de leurs provinces; description archéologique des villes et de toutes les localités notables.

6° LA BIBLIOGRAPHIE

Indication des sources générales et particulières, historiques et descriptives,

PAR **VIVIEN DE SAINT-MARTIN**

Président honoraire de la Société de géographie de Paris.

ET **L. ROUSSELET**

Mise en Vente du TOME TROISIÈME

(Lettres K à M)

Un vol. in-4, broché. . . . . 31 fr.

L'ouvrage formera 4 vol. grand in-4°, du même format que le *Dictionnaire de la langue française de Littré*, imprimés sur trois colonnes. — La publication a lieu par fascicules de 10 feuilles (80 pages).

Les 37 premiers fascicules sont en vente. — Chaque fascicule se vend 2 fr. 50 c. — Par exception, le prix du 24e fascicule est de 2 fr. et celui du 37e, de 3 fr. 75.

Tome Ier (A.-C.). 1 vol. broché. 27 50
Tome II (D.-J.). 1 vol. broché. . . . . 32 »
La demi-reliure en chagrin se paye en sus, par volume. . . . . 5 »

J. HETZEL et Cie
18, RUE JACOB

A. QUANTIN
7, RUE SAINT-BENOIT

PARIS

ŒUVRES INÉDITES DE VICTOR HUGO

VIENT DE PARAITRE

CHOSES VUES

IMPRESSIONS ET SOUVENIRS

CHAPITRES PRINCIPAUX

L'Émeute du 12 mai 1839.
La Mort du duc d'Orléans.
Les Funérailles de Napoléon,
Attentats Lecomte et Joseph Henri.
Visite à la Conciergerie.
Académie et Chambre des Pairs.
Teste et Cubières. — Le Duc de Praslin.
Journal : 1846 et 1847.

La Fuite de Louis-Philippe.
Villemain. — Béranger.
La Mort de Balzac.
Assemblée nationale.
Le 15 Mai.
L'Espion Hubert.
Tapner.
Thiers et Rochefort.

Un fort volume grand in-8° cavalier

PRIX : **7 FR. 50**

Il a été tiré, en outre, de cette édition, 50 exemplaires numérotés, savoir :

Nos 1 à 10 sur papier du Japon . .	**50** fr.	Nos 21 à 30 sur papier de Chine. . . .	**30** fr.
— 11 à 20 sur papier Whatman . .	**40** fr.	— 31 à 50 sur papier de Hollande. .	**20** fr.

En Vente aux mêmes Librairies

THÉATRE EN LIBERTÉ
3e ÉDITION

LA FIN DE SATAN
3e ÉDITION

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION, 7, RUE SAINT-BENOIT, PARIS.

Vient de paraître :

ŒUVRES POSTHUMES

ET

CORRESPONDANCES INÉDITES

DE

CHARLES BAUDELAIRE

PRÉCÉDÉES

D'UNE ÉTUDE BIOGRAPHIQUE

Par Eugène CREPET

UN VOLUME IN-8 CAVALIER DE PLUS DE 400 PAGES CONTENANT :

1° Un beau portrait inédit de Charles BAUDELAIRE, avec dédicace à son ami Auguste Malassis, reproduit en héliogravure par DUJARDIN.

2° Un fac-similé d'un curieux autographe.

TIRAGE RESTREINT

Prix, broché. . . . . **10** fr.
30 exemplaires numérotés sur Hollande. . . . . **20** fr.

L'administrateur-gérant : A. SAUPHAR.

1887

8e ANNÉE

SEPTIÈME LIVRAISON

10 JUILLET

N° 91

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

A. SAUPHAR
Administrateur-Gérant

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

PRUNAIRE. SC. P. AVRIL. DEL.

LE LIVRE

— HUITIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 JUILLET 1887

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — LA BIBLIOMANIE EN ANGLETERRE, par AN OLD BOOK-HUNTER.

II. — LES GRANDS ÉDITEURS D'ALLEMAGNE. — A TRAVERS L'ALLEMAGNE, par L. DE HESSEM.

III. — CHRONIQUE DU LIVRE. — RENSEIGNEMENTS, MISCELLANÉES, LIVRES AUX ENCHÈRES, ETC.

Illustrations hors texte : 1° PORTRAIT DE PAUL LINDAU (taille-douce); 2° L'EXPOSITION DU QUATRIÈME CENTENAIRE DE LA « TYPOGRAPHIE ROUENNAISE ».

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Choses vues, de Victor Hugo.**

II. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges.*

III. — **Gazette bibliographique** : *Documents officiels. — Académie. — Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — A travers les Revues étrangères. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux.*

IV. — **Sommaire des publications périodiques françaises** : *Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris.*

RELIURES ANCIENNES ET MODERNES

E. CARAYON

Relieur de l'Opéra et de la Comédie-Française

10, rue de Nesles, PARIS

RELIURES ET CARTONNAGES D'AMATEURS

EN MAROQUIN, VÉLIN ET TOILE

CARTONNAGES ARTISTIQUES EN VÉLIN

Avec dos et plats ornés à l'aquarelle.

MÉDAILLE D'OR, PARIS 1878

JOSEPH GILLOTT

DE BIRMINGHAM

recommande ses excellentes

PLUMES D'ACIER

connues du Monde entier sous les

Nos 303 et 404

En vente chez tous les Papetiers

DÉPOT : 131, Bd SÉBASTOPOL

PARIS

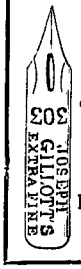



Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne,** Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Sauphar,** administrateur-gérant.

AVIS.— Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent à titre de prime, les 7 années parues, en volumes brochés, au prix total de 210 fr.

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION, 7, RUE SAINT-BENOIT, PARIS

Vient de paraître :

L'EUROPE EN 1887

Par Sir CHARLES DILKE

Avec une Préface de l'auteur, écrite spécialement pour l'édition française

Un fort volume in-8° cavalier. . . . . Prix : **7 fr. 50**

Cet ouvrage, où l'auteur a traité avec une rare compétence les questions internationales du jour, est un précieux document sur la situation actuelle de l'Europe.

BIBLIOTHÈQUE DES CHEFS-D'ŒUVRE DU ROMAN CONTEMPORAIN

Vient de paraître :

A. DE LAMARTINE

RAPHAËL

PAGES DE LA VINGTIÈME ANNÉE

ÉDITION ILLUSTRÉE DE 10 COMPOSITIONS PAR AD. SANDOZ

Gravées à l'eau-forte par CHAMPOLLION, tirées hors texte.

Tirage restreint à 1,100 exemplaires sur papier à la cuve. — Prix, broché. . **25** fr.
— — 50 — numérotés sur papier japon. — Prix . . **100** fr.
Relié en demi-chagrin, à coins, tête dorée. — Prix. . . . . **32** fr.
Relié en demi-maroquin, à coins, tête dorée. — Prix. . . . . **40** fr.

Chaque volume de la collection est de format petit in-4° anglais. Le papier, de pur fil, a été fabriqué expressément pour cette suite d'ouvrages. Les eaux-fortes sont tirées hors texte sur papier à la cuve, fort et légèrement teinté. Les caractères, type Didot moderne, gravés spécialement, sont entretenus à l'état de neuf. La couverture est en papier whatman bleuté, replié, avec un médaillon en or repoussé en relief. Les tirages ont été exécutés à petit nombre pour donner rapidement à cette collection un précieux caractère de rareté.

OUVRAGES PRÉCÉDEMMENT PARUS :

GUSTAVE FLAUBERT. — **Madame Bovary.**
OCTAVE FEUILLET. — **Monsieur de Camors.**
HONORÉ DE BALZAC. — **Le Père Goriot.**
GEORGE SAND. — **Mauprat.**
ED. et J. DE GONCOURT. — **Germinie Lacerteux.**
JULES CLARETIE. — **Monsieur le Ministre.**
ALEXANDRE DUMAS FILS. — **La Dame aux Camélias.**

DERNIER VOLUME PARU :

GUSTAVE FLAUBERT

SALAMMBÔ

Édition illustrée de 10 compositions par A. POIRSON, gravées à l'eau-forte par Mme LOUVEAU-ROUVEYRE, MM. L. MULLER et G. MERCIER, tirées hors texte.

CHEMINS DE FER DE L'EST

VOYAGE CIRCULAIRE EN SUISSE

(OBERLAND BERNOIS ET LAC DE GENÈVE)

AVEC SÉJOUR FACULTATIF DANS LES PRINCIPALES VILLES DU PARCOURS

Les Compagnies des Chemins de fer de l'Est et de Paris-Lyon-Méditerranée délivrent aux touristes qui désirent visiter la **Suisse centrale,** l'**Oberland Bernois** et le **Lac de Genève,** des billets à prix réduits, valables pendant trente ou soixante jours, avec franchise de 25 kilog. de bagages.

Les principaux points de l'itinéraire sont : Paris, Belfort, Bâle, Olten, Lucerne (Lac des Quatre-Cantons), Alpnach, Brienz (Giessbach), Interlaken, Thoune, Berne, Fribourg, Lausanne, Genève, Culoz et Paris.

Cet intéressant voyage peut s'effectuer indifféremment en partant par la ligne de l'Est (*Belfort-Delle-Bâle* ou *Belfort-Mulhouse-Bâle*) et en revenant par celle de Lyon, ou bien dans le sens inverse.

La délivrance des billets a lieu à Paris, aux gares et aux bureaux succursales des Chemins de fer de l'Est et de Lyon, aux prix suivants :

Billets valables pendant 30 jours : 1re classe, 152 fr. 95; 2e classe, 119 fr. 35;
— 60 jours : 1re classe, 166 fr. 40; 2e classe, 129 fr. 50.

VOYAGE CIRCULAIRE EN SUISSE

ET DANS LE GRAND-DUCHÉ DE BADE

AVEC SÉJOUR FACULTATIF DANS LES PRINCIPALES VILLES DU PARCOURS

La Compagnie des Chemins de fer de l'Est délivre aux touristes qui désirent visiter le Nord-Est de la Suisse et le Grand-Duché de Bade, des billets à prix très réduits, valables pendant trente jours, donnant droit au transport gratuit de 25 kilog. de bagages sur tout le parcours.

Les principaux points de l'itinéraire sont : Paris, Belfort, Bâle, Lucerne (Lac des Quatre-Cantons), Zurich, Glaris, Linthal, Coire, Constance, Schaffhouse ou Donaueschingen, Neuhausen (Chute du Rhin), ou Willingen, Baden-Baden, Strasbourg, Nancy et Paris.

Cet intéressant voyage peut s'effectuer en partant par la ligne de Paris à Belfort et à Bâle, et en revenant par celle de Strasbourg à Nancy et à Paris, ou bien dans le sens inverse.

La délivrance des billets a lieu à Paris, à la gare de l'Est et dans les bureaux succursales de la Compagnie, aux prix de 176 fr. 50 en 1re classe et de 133 fr. en 2e classe.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST ET DU LONDON BRIGHTON

SERVICES DE PARIS A **LONDRES** PAR ROUEN, DIEPPE ET NEWHAVEN

EN 10 HEURES

DÉPART TOUS LES JOURS (Gare Saint-Lazare)

1° SERVICE DE JOUR (pendant la saison d'été) — **TRAVERSÉE EN 3 H. 3/4 :**

PAR TRAINS DE MARÉE RAPIDES A HEURES VARIABLES

Voyage simple :		*Aller et retour :*	
1re CLASSE	2e CLASSE	1re CLASSE	2e CLASSE
42 fr. 50	31 fr. 25	71 fr. 25	51 fr. 25

2° SERVICE DE NUIT (PENDANT TOUTE L'ANNÉE) :

PAR TRAINS PARTANT TOUS LES SOIRS (DIMANCHES COMPRIS) A 8 HEURES 50

1re CLASSE	2e CLASSE	3e CLASSE	1re CLASSE	2e CLASSE	3e CLASSE
42 fr. 50	31 fr. 25	22 fr. 50	71 fr. 25	51 fr. 25	40 fr. »

L'Administrateur-Gérant : A. SAUPHAR.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

EXCURSIONS

SUR LES CÔTES DE NORMANDIE ET EN BRETAGNE

Billets circulaires, valables pendant un mois (1)

1re CLASSE. 2e CLASSE.

1er ITINÉRAIRE — 60 fr. » — 45 fr. »
Paris. — Rouen. — Le Havre — Fécamp. — Saint-Valery. — Dieppe. — Le Tréport. — Arques. — Forges-les-Eaux. — Gisors. — Paris.

2e ITINÉRAIRE — 60 fr. » — 45 fr. »
Paris. — Rouen. — Dieppe. — Saint-Valery. — Fécamp. — Le Havre. — Honfleur ou Trouville-Deauville. — Caen. — Paris.

3e ITINÉRAIRE — 80 fr. » — 65 fr. »
Paris. — Rouen. — Dieppe. — Saint-Valery. — Fécamp. — Le Havre. — Honfleur ou Trouville. — Cherbourg. — Caen. — Paris.

4e ITINÉRAIRE — 90 fr. » — 70 fr. »
Paris. — Granville. — Avranches. — Mont-St-Michel — Dol. — Saint-Malo. — Dinan. — Rennes. — Le Mans. — Paris.

5e ITINÉRAIRE — 100 fr. — 80 fr. »
Paris. — Cherbourg. — Coutances. — Granville. — Avranches. — Mont-St-Michel. — Dol. — St-Malo. — Dinan. — Rennes. — Le Mans. — Paris.

1re CLASSE. 2e CLASSE.

6e ITINÉRAIRE — 100 fr. » — 80 fr.
Paris. — Rouen. — Dieppe. — Saint-Valery. — Fécamp. — Le Havre. — Honfleur ou Trouville — Caen. — Cherbourg. — Coutances. — Granville. Dreux. — Paris.

7e ITINÉRAIRE — 120 fr. — 100 fr.
Paris. — Rouen. — Dieppe. — Saint-Valery. — Fécamp. — Le Havre. — Honfleur ou Trouville. — Caen. — Cherbourg. — Coutances. — Granville. — Avranches. — Mont-St-Michel. — Dol. — St-Malo. — Dinan. — Rennes. — Laval. — Le Mans. — Chartres. — Paris.

8e ITINÉRAIRE — 120 fr. — 100 fr.
Paris. — Granville. — Avranches. — Mont-St-Michel. — Dol. — St-Malo. — Dinan. — St-Brieuc. — Lannion. — Morlaix. — Roscoff. — Brest. — Rennes. Le Mans. — Paris.

9e ITINÉRAIRE — 130 fr. — 110 fr.
Paris. — Caen. — Cherbourg. — Coutances. — Granville. — Avranches. — Mont-St-Michel. — Dol. — St-Malo. — Dinan. — St-Brieuc. — Lannion. — Morlaix. — Roscoff. — Brest. — Rennes. — Vitré. — Laval. — Le Mans. — Chartres. — Paris.

NOTA. — Les prix ci-dessus comprennent les parcours en bateaux et en voitures publiques, indiqués dans les Itinéraires.

Les Billets sont délivrés à Paris, aux Gares Saint-Lazare et Montparnasse, et aux Bureaux de Ville de la Compagnie.

(1) La durée de ces billets peut être prolongée d'un mois, moyennant la perception d'un supplément de 10 0/0, si la prolongation est demandée, aux principales gares dénommées aux itinéraires, pour un billet non périmé.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

BAINS DE MER

Billets d'Aller et Retour à Prix réduits valables du Vendredi au Lundi

De PARIS aux Gares suivantes :	1re classe	2e classe
	FR.	FR.
DIEPPE (Criel, Puys, Pourville, Berneval)	30 »	22 »
LE TRÉPORT	33 20	23 60
CANY (Veulettes, les Petites-Dalles, Saint-Pierre-en-Port)	33 »	24 »
SAINT-VALERY-EN-CAUX (Veules)		
LE HAVRE (Ste-Adresse, Bruneval)		
FÉCAMP, LES IFS (Yport, Étretat)		
TROUVILLE, DEAUVILLE, VILLERS-SUR-MER, HONFLEUR, CAEN		
CABOURG (Le Home-Varaville)	37 »	27 »
DIVES, BEUZEVAL (Houlgate)		
LUC-Lion-sur-Mer, LANGRUNE (Prix pour le parcours total)		
St-AUBIN, BERNIÈRES COURSEULES, VER-s/-M (Prix pour le parcours total)	38 »	28 »
BAYEUX (Arromanches, Asnelles), etc.	40 »	30 »
COUTANCES (Agon, Coutainville, Règneville)	37 »	44 »

De PARIS aux Gares suivantes :	1re classe	2e classe
	FR.	FR.
ISIGNY (Grandcamp, Ste-Marie-du-Mont)	44 »	33 »
VALOGNES (St-Vaast de la Hougue, Quinéville)	50 »	38 »
CHERBOURG	55 »	42 »
GRANVILLE (St-Pair, Donville)	50 »	38 »
St-MALO-St-Servan (Paramé-Dinard, St-Enogat, St-Lunaire, St-Briac)	66 »	50 »
LAMBALLE (Erquy-Val-André, la Garde-de-St-Cast, Piéneuf)		
SAINT-BRIEUC (Portrieux, St-Quay)	68 »	51 »
LANNION (Perros, Guirec)	79 »	59 »
MORLAIX (St-Jean-du-Doigt)	81 »	61 »
ROSCOFF (Ile de Batz)	85 »	64 »
SAINT-NAZAIRE	66 »	50 »
EAUX THERMALES		
BAGNOLES de l'Orne, par Briouze	45 »	34 »
FORGES-LES-EAUX (S.-Inférieure)	21 45	16 05

Départ du Vendredi au Dimanche. — Toutefois, ces Billets sont valables le Jeudi par les trains partant de Paris dès 6 h. 30 du soir. — Retour le Dimanche et Lundi seulement. — Les billets pour **St-Malo, Lamballe, St-Brieuc, Lannion, Morlaix, Roscoff et St-Nazaire** seront valables au retour jusqu'au mardi inclus. — Les deux coupons d'un billet d'*aller* et *retour* ne sont valables qu'à la condition d'être utilisés *par la même personne;* en conséquence, la *vente* et *l'achat* des coupons de retour sont interdits.

Librairie **HACHETTE & Cie**, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

LES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

Vient de paraître :

MONTESQUIEU

Par ALBERT SOREL

En vente :

VICTOR COUSIN

Par M. JULES SIMON

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

MADAME DE SÉVIGNÉ

Par M. GASTON BOISSIER

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Pour paraître incessamment :

GEORGE SAND	VOLTAIRE	TURGOT
Par M. CARO	PAR	**Par M. LÉON SAY**
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE	**M. FERDINAND BRUNETIÈRE**	DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

En préparation :

Villon, par M. Gaston PARIS, membre de l'Institut.
D'Aubigné, par M. Guillaume GUIZOT, professeur au Collège de France.
Racine, par M. Anatole FRANCE.
Boileau, par M. Ferdinand BRUNETIÈRE.
Rousseau, par M. CHERBULIEZ, de l'Académie française.
Joseph de Maistre, par le vicomte Eugène-Melchior DE VOGUÉ.
Lamartine, par M. DE POMAIROLS.
Balzac, par M. Paul BOURGET.
Musset, par M. Jules LEMAITRE.
Sainte-Beuve, par M. TAINE, de l'Académie française.
Guizot, par M. G. MONOD, directeur de la *Revue historique*.

CHAQUE VOLUME EST CONSACRÉ A UN ÉCRIVAIN DIFFÉRENT ET SE VEND SÉPARÉMENT

Prix du volume in-16 broché, avec un portrait en photogravure, 2 fr.

L'administrateur-gérant : A. SAUPHAR.

1887

8e ANNÉE

HUITIÈME LIVRAISON

10 AOUT

N° 92

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

A. SAUPHAR
Administrateur-Gérant

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

PRUNAIRE. SC. P. AVRIL. DEL.

LE LIVRE

— HUITIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 AOUT 1887

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — CASANOVA INÉDIT, publié par OCTAVE UZANNE.

II. — JULES NORIAC, par LEMERCIER DE NEUVILLE.

III. — LES ARCHIVES ET LA BIBLIOTHÈQUE DE L'OPÉRA, par ARTHUR POUGIN.

IV. — LES BIBLIOTHÈQUES, par G. P

Illustrations hors texte : PORTRAITS DE BALZAC VERS 1832 ET EN 1840.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Zigzags littéraires à travers l'œuvre de Balzac,** par OCTAVE UZANNE.

II. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges.*

III. — **Gazette bibliographique :** *Documents officiels. — Académie. — Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — A travers les Revues étrangères. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux.*

IV. — **Sommaire des publications périodiques françaises :** *Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris.*

RELIURES ANCIENNES ET MODERNES

E. CARAYON

Relieur de l'Opéra et de la Comédie-Française

10, rue de Nesles, PARIS

RELIURES ET CARTONNAGES D'AMATEURS

EN MAROQUIN, VÉLIN ET TOILE

CARTONNAGES ARTISTIQUES EN VÉLIN

Avec dos et plats ornés à l'aquarelle.

MÉDAILLE D'OR, PARIS 1878

JOSEPH GILLOTT

DE BIRMINGHAM

recommande ses excellentes

PLUMES D'ACIER

connues du Monde entier sous les

Nos 303 et 404

En vente chez tous les Papetiers

DÉPOT : 131, Bd SÉBASTOPOL

PARIS

Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne,** Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Sauphar,** administrateur-gérant.

AVIS.— Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent à titre de prime, les 7 années parues, en volumes brochés, au prix total de 210 fr.

CHEMINS DE FER DE L'EST

VOYAGE CIRCULAIRE EN SUISSE

(JURA BERNOIS ET OBERLAND BERNOIS)

AVEC SÉJOUR FACULTATIF DANS LES PRINCIPALES VILLES DU PARCOURS

Les Compagnies des Chemins de fer de l'Est et de Paris-Lyon-Méditerranée ont organisé, comme les années précédentes, un voyage circulaire à prix réduits qui permet aux touristes de visiter l'**Est de la France** et **la Suisse** (**Oberland Bernois**), ainsi que les sites si pittoresques du **Jura Bernois.**

Les principaux points de l'itinéraire sont : Paris, Belfort, Bâle ou Delle, Lucerne (Lac des Quatre-Cantons), Alpnach, Brienz (Giessbach), Interlaken, Thoune, Berne, Neuchâtel, Pontarlier et Paris.

Cette attrayante excursion peut s'effectuer indifféremment en partant par la ligne de l'Est et en revenant par celle de Lyon, ou bien dans le sens inverse.

Les billets, valables pendant trente jours, donnent droit au transport gratuit de 25 kilog. de bagages ; ils sont délivrés, à Paris, aux gares et aux bureaux succursales des Chemins de fer de l'Est et de Lyon, aux prix suivants :

Viâ Belfort, Delle, Delémont, Bienne :

1re classe, 138 fr. 95 c.; 2e classe, 108 fr. 85 c.

Viâ Belfort, Petit-Croix, Bâle, Delémont, Bienne :

1re classe, 145 fr. 25 c.; 2e classe, 113 fr. 55 c.

VOYAGE CIRCULAIRE DANS LES VOSGES

La Compagnie des Chemins de fer de l'Est vient d'organiser un voyage circulaire pour visiter Belfort et les Vosges, une des contrées les plus pittoresques de la France.

Afin de faciliter aux touristes cette intéressante excursion, des billets à prix très réduits sont délivrés, du 15 mai au 15 octobre, à Paris, à la gare de l'Est et aux bureaux succursales de la Compagnie. Ces billets sont valables pendant quinze jours et donnent droit à s'arrêter dans toutes les villes du parcours, notamment à Epernay, Nancy, Lunéville, Saint-Dié, Fraize, Gérardmer, Arches, Épinal, Remiremont, Cornimont, Saint-Maurice-Bussang, Bains, Ailevillers, Plombières, Luxeuil-les-Bains, Lure, Giromagny, Belfort, Port-d'Atelier, Langres, Chaumont et Troyes.

On peut partir indifféremment par la ligne de Paris à Nancy et revenir par celle de Belfort à Paris, ou *vice versa.*

Les prix sont de 85 fr. en 1re classe et 65 fr. en 2e classe.

Les voyageurs ont droit au transport gratuit de 30 kilog. de bagages sur tout le parcours.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST ET DU LONDON BRIGHTON

SERVICES DE PARIS A **LONDRES** PAR ROUEN, DIEPPE ET NEWHAVEN

EN 10 HEURES

DÉPART TOUS LES JOURS (Gare Saint-Lazare)

1° SERVICE DE JOUR (pendant la saison d'été) — **TRAVERSÉE EN 3 H. 3/4 :**

PAR TRAINS DE MARÉE RAPIDES A HEURES VARIABLES

Voyage simple :		*Aller et retour :*	
1re CLASSE	2e CLASSE	1re CLASSE	2e CLASSE
42 fr. 50	31 fr. 25	71 fr. 25	51 fr. 25

2° SERVICE DE NUIT (PENDANT TOUTE L'ANNÉE) :

PAR TRAINS PARTANT TOUS LES SOIRS (DIMANCHES COMPRIS) A 8 HEURES 50

1re CLASSE	2e CLASSE	3e CLASSE	1re CLASSE	2e CLASSE	3e CLASSE
42 fr. 50	31 fr. 25	22 fr. 50	71 fr. 25	51 fr. 25	40 fr. »

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

EXCURSIONS

SUR LES CÔTES DE NORMANDIE ET EN BRETAGNE

Billets circulaires, valables pendant un mois (1)

1re CLASSE. 2e CLASSE.

1er ITINÉRAIRE — 60 fr. » — 45 fr. »
Paris. — Rouen. — Le Havre — Fécamp. — Saint-Valery. — Dieppe. — Le Tréport. — Arques. — Forges-les-Eaux. — Gisors. — Paris.

2e ITINÉRAIRE — 60 fr. » — 45 fr. »
Paris. — Rouen. — Dieppe. — Saint-Valery. — Fécamp. — Le Havre. — Honfleur ou Trouville-Deauville. — Caen. — Paris.

3e ITINÉRAIRE — 80 fr. » — 65 fr. »
Paris. — Rouen. — Dieppe. — Saint-Valery. — Fécamp. — Le Havre. — Honfleur ou Trouville. — Cherbourg. — Caen. — Paris.

4e ITINÉRAIRE — 90 fr. » — 70 fr. »
Paris. — Granville. — Avranches. — Mont-St-Michel — Dol. — Saint-Malo. — Dinan. — Rennes. — Le Mans. — Paris.

5e ITINÉRAIRE — 100 fr. — 80 fr. »
Paris. — Cherbourg. — Coutances. — Granville. — Avranches. — Mont-St-Michel. — Dol. — St-Malo. — Dinan. — Rennes. — Le Mans. — Paris.

1re CLASSE. 2e CLASSE.

6e ITINÉRAIRE — 100 fr. » — 80 fr.
Paris. — Rouen. — Dieppe. — Saint-Valery. — Fécamp. — Le Havre. — Honfleur ou Trouville — Caen. — Cherbourg. — Coutances. — Granville. Dreux. — Paris.

7e ITINÉRAIRE — 120 fr. — 100 fr.
Paris. — Rouen. — Dieppe. — Saint-Valery. — Fécamp. — Le Havre. — Honfleur ou Trouville. — Caen. — Cherbourg. — Coutances. — Granville. — Avranches. — Mont-St-Michel. — Dol. — St-Malo. — Dinan. — Rennes. — Laval. — Le Mans. — Chartres. — Paris.

8e ITINÉRAIRE — 120 fr. — 100 fr.
Paris. — Granville. — Avranches. — Mont-St-Michel. — Dol. — St-Malo. — Dinan — St-Brieuc. — Lannion. — Morlaix. — Roscoff. — Brest. — Rennes. Le Mans. — Paris.

9e ITINÉRAIRE — 130 fr. — 110 fr.
Paris. — Caen. — Cherbourg. — Coutances. — Granville. — Avranches. — Mont-St-Michel. — Dol. — St-Malo. — Dinan. — St-Brieuc. — Lannion. — Morlaix. — Roscoff. — Brest. — Rennes. — Vitré. — Laval. — Le Mans. — Chartres. — Paris.

NOTA. — Les prix ci-dessus comprennent les parcours en bateaux et en voitures publiques, indiqués dans les Itinéraires.

Les Billets sont délivrés à Paris, aux Gares Saint-Lazare et Montparnasse, et aux Bureaux de Ville de la Compagnie.

(1) La durée de ces billets peut être prolongée d'un mois, moyennant la perception d'un supplément de 10 0/0, si la prolongation est demandée, aux principales gares dénommées aux itinéraires, pour un billet non périmé.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

BAINS DE MER

Billets d'Aller et Retour à Prix réduits valables du Vendredi au Lundi

De PARIS aux Gares suivantes :	1re classe	2e classe
	FR.	FR.
DIEPPE (Criel, Puys, Pourville, Berneval)	30 »	22 »
LE TRÉPORT	33 20	23 60
CANY (Veulettes, les Petites-Dalles, Saint-Pierre-en-Port)	33 »	24 »
SAINT-VALERY-EN-CAUX (Veules)		
LE HAVRE (Ste-Adresse, Bruneval)		
FÉCAMP, LES IFS (Yport, Étretat)		
TROUVILLE, DEAUVILLE, VILLERS-SUR-MER, HONFLEUR, CAEN		
CABOURG (Le Home-Varaville)	37 »	27 »
DIVES, BEUZEVAL (Houlgate)		
LUC-Lion-sur-Mer, LANGRUNE (Prix pour le parcours total)		
St-AUBIN, BERNIÈRES, COURSEULES, VER-s/-M. (Prix pour le parcours total)	38 »	28 »
BAYEUX (Arromanches, Asnelles), etc.	40 »	30 »
COUTANCES (Agon, Coutainville, Règneville)	57 »	44 »

De PARIS aux Gares suivantes :	1re classe	2e classe
	FR.	FR.
ISIGNY (Grandcamp, Ste-Marie-du-Mont)	44 »	33 »
VALOGNES (St-Vaast de la Hougue, Quinéville)	50 »	38 »
CHERBOURG	55 »	42 »
GRANVILLE (St-Pair, Donville)	50 »	38 »
St-MALO-St-Servan (Paramé-Dinard, St-Enogat, St-Lunaire, St-Briac)	66 »	50 »
LAMBALLE (Erquy-Val-André, la Garde-de-St-Cast, Pléneuf)		
SAINT-BRIEUC (Portrieux, St-Quay)	68 »	51 »
LANNION (Perros, Guirec)	79 »	59 »
MORLAIX (St-Jean-du-Doigt)	81 »	61 »
ROSCOFF (Ile de Batz)	85 »	64 »
SAINT-NAZAIRE	66 »	50 »
EAUX THERMALES		
BAGNOLES de l'Orne, par Briouze	45 »	34 »
FORGES-LES-EAUX (S.-Inférieure)	21 45	16 05

Départ du Vendredi au Dimanche. — Toutefois, ces Billets sont valables le Jeudi par les trains partant de Paris dès 6 h. 30 du soir. — Retour le Dimanche et Lundi seulement. — Les billets pour **St-Malo, Lamballe, St-Brieuc, Lannion, Morlaix, Roscoff et St-Nazaire** seront valables au retour jusqu'au mardi inclus. — Les deux coupons d'un billet d'*aller* et *retour* ne sont valables qu'à la condition d'être utilisés *par la même personne;* en conséquence, la *vente* et *l'achat* des coupons de retour sont interdits.

1887

8e ANNÉE

NEUVIÈME LIVRAISON

10 SEPTEMBRE

N° 93

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

A. SAUPHAR
Administrateur-Gérant

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

PRUNAIRE. SC. P. AVRIL. DEL.

LE LIVRE

— HUITIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 SEPTEMBRE 1887

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — LES MAITRES BIBLIOGRAPHES FRANÇAIS : M. LÉOPOLD DELISLE, par GUSTAVE PAWLOWSKI.

II. — LE CARNET DE DICKENS, par ROBERT DU PONTAVICE DE HEUSSEY.

Illustrations hors texte : PORTRAIT DE M. LÉOPOLD DELISLE, gravure à l'eau-forte de MANESSE.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et medicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges.*

II. — **Gazette bibliographique :** *Documents officiels. — Académie. — Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — A travers les Revues étrangères. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux.*

III. — **Sommaire des publications périodiques françaises :** *Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris.*

RELIURES ANCIENNES ET MODERNES

E. CARAYON

Relieur de l'Opéra et de la Comédie-Française

10, rue de Nesles, PARIS

RELIURES ET CARTONNAGES D'AMATEURS

EN MAROQUIN, VÉLIN ET TOILE

CARTONNAGES ARTISTIQUES EN VÉLIN

Avec dos et plats ornés à l'aquarelle.

MÉDAILLE D'OR, PARIS 1878

JOSEPH GILLOTT

DE BIRMINGHAM

recommande ses excellentes

PLUMES D'ACIER

connues du Monde entier sous les

Nos 303 et 404

En vente chez tous les Papetiers

DÉPOT : 131, Bd SÉBASTOPOL

PARIS

Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à M. **Octave Uzanne**, Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Sauphar**, administrateur-gérant.

AVIS.— Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent à titre de prime, les 7 années parues, en volumes brochés, au prix total de 210 fr.

CHEMINS DE FER DE L'EST

VOYAGE CIRCULAIRE DANS LA SUISSE ORIENTALE, L'ENGADINE

ET LE SUD DU GRAND-DUCHÉ DE BADE

AVEC SÉJOUR FACULTATIF DANS LES PRINCIPALES VILLES DU PARCOURS

La Compagnie des Chemins de fer de l'Est vient d'organiser, comme l'année dernière, un voyage circulaire à prix très réduits dans la Suisse orientale et le sud du Grand-Duché de Bade.

Les principaux points de l'itinéraire sont : Paris, Troyes, Chaumont, Belfort, Bâle, Baden, Zurich, Ragatz, Coire, Sargans, Rorschach, Romanshorn, Constance, Schaffhouse, Neuhausen (chute du Rhin), Bâle, Belfort et Paris, ou vice versa.

A Coire, les touristes peuvent effectuer, en dehors du voyage circulaire, différentes excursions très intéressantes dans la Haute-Engadine.

Les billets, valables pendant trente jours, sont délivrés, à Paris, à la gare de l'Est et dans les bureaux succursales de la Compagnie, aux prix de 126 fr. 85 en 1re classe et de 89 fr. 55 en 2e classe.

VOYAGES CIRCULAIRES DE VACANCES

A itinéraires facultatifs

La Compagnie des Chemins de fer de l'Est délivre, pendant la saison des vacances, du 1er juillet au 15 octobre, des billets à prix très réduits de voyages circulaires sur son réseau pour des parcours d'au moins 300 kilomètres. L'itinéraire est composé au gré des voyageurs, de manière toutefois à former un circuit complètement fermé, c'est-à-dire que le voyageur doit revenir à son point de départ.

Pendant la même période, les Compagnies de l'Est et de Paris-Lyon-Méditerranée délivrent des billets semblables, permettant d'effectuer, en empruntant les deux réseaux, des parcours totaux de 500 kilomètres et au-dessus.

Les voyageurs peuvent s'arrêter à toutes les gares desservies par les trains et situées sur l'itinéraire.

CHEMINS DE FER DE L'EST

DE PARIS EN ITALIE

PAR LE SAINT-GOTHARD

De nouveaux services rapides viennent d'être organisés entre Paris et Milan, viâ Troyes, Belfort, Bâle, Lucerne et le Saint-Gothard.

Le voyage de Paris à Milan se fait actuellement en moins de vingt heures, par cette route qui est la plus courte.

Des voitures directes de 1re classe effectuent le trajet entre Paris et Milan par le train partant de Paris (Est) à 8 h. 40 du soir, et au retour par le train quittant Milan à 9 h. 55 du matin.

A Milan, les voyageurs trouvent des correspondances pour toute l'Italie.

Des billets directs de 1re et de 2e classe sont délivrés par la Compagnie de l'Est, à sa gare de Paris et dans ses bureaux succursales, pour Milan, Venise, Florence, Rome, Naples, Brindisi, etc., etc.

La Compagnie de l'Est délivre, en outre, des billets d'aller et retour, à prix réduits. pour Milan, Chiasso, Luvino et Venise.

MAISON QUANTIN
COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION
7, rue Saint-Benoit, Paris.

EN SOUSCRIPTION

Pour paraître en Novembre prochain

LE MIROIR DU MONDE

Notes et Sensations de la Vie Pittoresque

PAR

OCTAVE UZANNE

AVEC 160 ILLUSTRATIONS DE PAUL AVRIL.

Un volume petit in-4° de 190 pages environ, imprimé en caractères Didot, tirage sur vélin de Hollande, illustré à chaque page de dessins en couleur ou en bronze, reproduits d'après des compositions polychromes ou des dessins monochromes de Paul Avril, en taille-douce et en chromotypographie. Couverture originale tirée en taille-douce. Tirage limité à 2000 exemplaires numérotés, plus 200 exemplaires sur papier du Japon.

Le volume sur vélin de Hollande, prix	50 *francs.*
100 exemplaires sur japon, format normal du volume, numérotés de CI *à* CC	100 —
100 exemplaires sur grand japon, tous paraphés par l'auteur, numérotés de I *à* C.	150 —

Un emboîtage-liseuse en véritable cuir japonais polychrome, doublé de satin broché, avec coins intérieurs de cuir du Japon a été fait pour la moitié des exemplaires ordinaires et les japons. Le prix en est fixé à 8 francs pour les papiers ordinaires et petit japon, et à 12 francs pour les grands papiers du Japon.

Le Miroir du Monde donne le reflet des principaux tableaux de la vie élégante. Il est divisé en dix chapitres : le Monde et la Société, — les Arts et les Lettres, — l'Intérieur, — l'Étude, — l'Amour, — le Voyage, — les Sports, — la Table, — le Rêve, — la Campagne. Chaque page de ce livre à grandes marges est illustrée par Paul Avril de dessins d'une grande variété de composition et d'exécution, dans les notes les plus diverses et les tonalités les plus complexes. Toutes ces illustrations sont interprétées tour à tour par la taille-douce, la chromotypographie et par tous les procédés de gravures en relief. A l'aquarelle succède le fusain, au fusain le lavis, au lavis le camaïeu; aux larges compositions font suite des sujets d'ornement tirés en or et en bronze; tantôt le dessin empiète sur l'ampleur des marges, tantôt il se faufile dans le texte, s'y marie ou y fait cadre avec une fantaisie toujours harmonieuse et une originalité qui dépasse tout ce qui avait été précédemment fait pour des ouvrages appréciés comme *l'Éventail* et *l'Ombrelle*.

M. Octave Uzanne, au milieu de ce luxe décoratif, a fait œuvre d'observateur et de moraliste. Il a voulu que son livre, fait pour être feuilleté, pris et repris, pût être parcouru et pour ainsi dire picoré de l'œil par le lecteur, à l'aventure. De là ces notes, ces observations sur la vie courante, ces maximes, ces essais, ces pensées formulées nettement, dans un esprit de synthèse très moderne, qui en fera le succès.

Le tirage de ce livre hors ligne a été fait à un nombre infiniment plus restreint que celui des ouvrages précédemment parus. L'auteur a tenu à assurer à son livre, par un tirage très limité, non seulement une vogue du moment, mais aussi une place durable dans l'estime des collectionneurs et bibliophiles, qui prisent à juste titre la rareté d'un bel ouvrage qu'aucun trafic de librairie ne peut vulgariser ou déprécier. — Ce livre ne sera donc sous aucun prétexte réimprimé, et l'auteur du *Miroir du Monde* tient à en donner lui-même l'assurance au public.

L'administrateur-gérant : A. Sauphar.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

1887

8e ANNÉE

DIXIÈME LIVRAISON

10 OCTOBRE

Nº 94

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

A. SAUPHAR
Administrateur-Gérant

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

PRUNAIRE. SC.

P. AVRIL. DEL.

LE LIVRE

— HUITIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 OCTOBRE 1887

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — PIERRE-ANTONIN MOTTEUX, par FERNAND DRUJON.

II. — LA TRAGÉDIE FRANÇAISE AVANT CORNEILLE, par VICTOR FOURNEL.

III. — LES RELIGIEUSES BIBLIOPHILES : ÉLISABETH DE RICHELIEU, par ÉMILE MAHÉ.

IV. — CHRONIQUE : UNE LETTRE INÉDITE DE BOILEAU.

Illustrations hors texte : 1° INTÉRIEUR DE CUISINE (planche extraite du *Dictionnaire de l'Ameublement*, de H. HAVARD) ; 2° RELIURE AUX ARMES D'ÉLISABETH DE RICHELIEU.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges.*

II. — **Gazette bibliographique** : *Documents officiels. — Académie. — Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — A travers les Revues étrangères. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux.*

III. — **Sommaire des publications périodiques françaises** : *Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris.*

RELIURES ANCIENNES ET MODERNES

E. CARAYON

Relieur de l'Opéra et de la Comédie française

10, rue de Nesles, PARIS

RELIURES ET CARTONNAGES D'AMATEURS

EN MAROQUIN, VÉLIN ET TOILE

CARTONNAGES ARTISTIQUES EN VÉLIN

Avec dos et plats ornés à l'aquarelle.

MÉDAILLE D'OR, PARIS 1878

JOSEPH GILLOTT

DE BIRMINGHAM

recommande ses excellentes

PLUMES D'ACIER

connues du Monde entier sous les

N°s 303 et 404

En vente chez tous les Papetiers

DÉPOT : 131, Bd SÉBASTOPOL

PARIS

Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne**, Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Sauphar**, administrateur-gérant.

AVIS.— Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent à titre de prime, les 7 années parues, en volumes brochés, au prix total de 210 fr.

CHEMINS DE FER DE L'EST

VOYAGE CIRCULAIRE DANS LA SUISSE ORIENTALE, L'ENGADINE

ET LE SUD DU GRAND-DUCHÉ DE BADE

AVEC SÉJOUR FACULTATIF DANS LES PRINCIPALES VILLES DU PARCOURS

La Compagnie des Chemins de fer de l'Est vient d'organiser, comme l'année dernière, un voyage circulaire à prix très réduits dans la Suisse orientale et le sud du Grand-Duché de Bade.

Les principaux points de l'itinéraire sont : Paris, Troyes, Chaumont, Belfort, Bâle, Baden, Zurich, Ragatz, Coire, Sargans, Rorschach, Romanshorn, Constance, Schaffhouse, Neuhausen (chute du Rhin), Bâle, Belfort et Paris, ou vice versa.

A Coire, les touristes peuvent effectuer, en dehors du voyage circulaire, différentes excursions très intéressantes dans la Haute-Engadine.

Les billets, valables pendant trente jours, sont délivrés, à Paris, à la gare de l'Est et dans les bureaux succursales de la Compagnie, aux prix de 126 fr. 85 en 1re classe et de 89 fr. 55 en 2e classe.

VOYAGES CIRCULAIRES DE VACANCES

A itinéraires facultatifs

La Compagnie des Chemins de fer de l'Est délivre, pendant la saison des vacances, du 1er juillet au 15 octobre, des billets à prix très réduits de voyages circulaires sur son réseau pour des parcours d'au moins 300 kilomètres. L'itinéraire est composé au gré des voyageurs, de manière toutefois à former un circuit complètement fermé, c'est-à-dire que le voyageur doit revenir à son point de départ.

Pendant la même période, les Compagnies de l'Est et de Paris-Lyon-Méditerranée délivrent des billets semblables, permettant d'effectuer, en empruntant les deux réseaux, des parcours totaux de 500 kilomètres et au-dessus.

Les voyageurs peuvent s'arrêter à toutes les gares desservies par les trains et situées sur l'itinéraire.

CHEMINS DE FER DE L'EST

DE PARIS EN ITALIE

PAR LE SAINT-GOTHARD

De nouveaux services rapides viennent d'être organisés entre Paris et Milan, viâ Troyes, Belfort, Bâle, Lucerne et le Saint-Gothard.

Le voyage de Paris à Milan se fait actuellement en moins de vingt heures, par cette route qui est la plus courte.

Des voitures directes de 1re classe effectuent le trajet entre Paris et Milan par le train partant de Paris (Est) à 8 h. 40 du soir, et au retour par le train quittant Milan à 9 h. 55 du matin.

A Milan, les voyageurs trouvent des correspondances pour toute l'Italie.

Des billets directs de 1re et de 2e classe sont délivrés par la Compagnie de l'Est, à sa gare de Paris et dans ses bureaux succursales, pour Milan, Venise, Florence, Rome, Naples, Brindisi, etc., etc.

La Compagnie de l'Est délivre, en outre, des billets d'aller et retour, à prix réduits, pour Milan, Chiasso, Luvino et Venise.

MAISON QUANTIN
COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION
7, rue Saint-Benoit, Paris.

EN SOUSCRIPTION

DICTIONNAIRE

DE

L'AMEUBLEMENT

ET DE

LA DÉCORATION

DEPUIS LE XIIIe SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS

PAR

HENRY HAVARD

L'ouvrage formera 4 magnifiques volumes in-4°. Chaque volume contiendra, au minimum, 512 pages à deux colonnes, illustrées de nombreuses gravures dans le texte. Chaque volume comportera en plus un minimum de 64 grandes planches hors texte, en couleur.

L'ensemble des 4 volumes renfermera donc plus de 2,000 pages à deux colonnes, plus de 2,500 gravures dans le texte et un minimum de 256 grandes planches hors texte et en couleur.

(Voir dans la présente livraison la PLANCHE EN COULEUR que nous donnons comme spécimen.)

Mode et durée de la publication

La publication du **Dictionnaire de l'Ameublement et de la Décoration** commencera le 1er novembre 1887. Il paraîtra à cette date le premier volume complet.

Les trois autres volumes suivront à raison d'un volume tous les dix mois, au minimum.

Les volumes sont publiés non rognés, mais avec une reliure souple et des fers spéciaux frappés sur cuir japonais : ils peuvent être ainsi conservés dans les rayons de toute bibliothèque.

PRIX

Chaque volume séparément, reliure souple . . . . . 55 fr.
L'ouvrage complet en quatre volumes, reliure souple . . . . 200 fr.

L'auteur de cet ouvrage occupe un rang à part dans la critique d'art. En France, ses ouvrages sont dans toutes les mains; à l'étranger, son autorité est partout reconnue. Président du jury de l'ameublement à l'Exposition universelle d'Amsterdam, il a pénétré dans toutes les industries d'art pour en étudier les détails et la pratique; membre du Conseil supérieur des Beaux-Arts, il est depuis longtemps familiarisé avec les hautes théories de l'enseignement; membre du comité des sociétés de Beaux-Arts des départements, il a été deux fois appelé à présider les réunions annuelles de la Sorbonne.

L'administrateur-gérant : A. SAUPHAR.

1887

8e ANNÉE

ONZIÈME LIVRAISON

10 NOVEMBRE

N° 95

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

A. SAUPHAR
Administrateur-Gérant

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

PRUNAIRE. SC. P. AVRIL. DEL.

LE LIVRE

— HUITIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 NOVEMBRE 1887

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — SOUVENIRS SUR BÉRANGER, par LEMERCIER DE NEUVILLE.

II. — LE PAROLIER DE DON JUAN, à propos du centenaire de cet opéra, par ARSÈNE ARÜSS.

III. — PÉTRARQUE ET LAURE, par VICTOR DEVELAY.

IV. — LES DERNIERS CATALOGUES DE CAZIN, par A. CORROËNNE.

V. — CHRONIQUE DU LIVRE : *Encore l'Édition originale de Ruy Blas.*

Illustrations hors texte : 1° LES PORTRAITS DE BÉRANGER; 2° TYPES DE BIBLIOTHÈQUES-MEUBLES (extraits du *Dictionnaire de l'Ameublement*, de H. HAVARD).

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et medicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges.*

II. — **Gazette bibliographique** : *Documents officiels. — Académie. — Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — A travers les Revues étrangères. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux.*

III. — **Sommaire des publications périodiques françaises** : *Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris.*

RELIURES ANCIENNES ET MODERNES

E. CARAYON

Relieur de l'Opéra et de la Comédie française

10, rue de Nesles, PARIS

RELIURES ET CARTONNAGES D'AMATEURS

EN MAROQUIN, VÉLIN ET TOILE

CARTONNAGES ARTISTIQUES EN VÉLIN

Avec dos et plats ornés à l'aquarelle.

MÉDAILLE D'OR, PARIS 1878

JOSEPH GILLOTT

DE BIRMINGHAM

recommande ses excellentes

PLUMES D'ACIER

connues du Monde entier sous les

N°s 303 et 404

En vente chez tous les Papetiers

DÉPOT : 131, Bd SÉBASTOPOL

PARIS

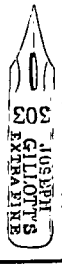



Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne**, Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Sauphar**, administrateur-gérant.

AVIS.— Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent à titre de prime, les 7 années parues, en volumes brochés, au prix total de 210 fr.

Supplément au numéro du 10 Novembre 1887 du « LIVRE »

MAISON QUANTIN
COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION
7, rue Saint-Benoit, Paris.

EN SOUSCRIPTION

Pour paraître le vingt de ce mois

LE

MIROIR DU MONDE

Notes et Sensations de la Vie Pittoresque

PAR

OCTAVE UZANNE

AVEC 160 ILLUSTRATIONS DE PAUL AVRIL

Un volume petit in-4° de 190 pages environ, imprimé en caractères Didot, tirage sur vélin de Hollande, illustré à chaque page de dessins en couleur ou en bronze, reproduits d'après des compositions polychromes ou des dessins monochromes de Paul Avril, en taille-douce et en chromotypographie. Couverture originale tirée en taille-douce. Tirage limité à 2000 exemplaires numérotés, plus 200 exemplaires sur papier du Japon.

Le volume sur vélin de Hollande, prix . .	50 *francs.*	
100 exemplaires sur japon, format normal du volume, numérotés de CI *à* CC. . .	100 —	ENTIÈREMENT SOUSCRITS.
100 exemplaires sur grand japon, tous paraphés par l'auteur, numérotés de I *à* C.	150 —	

Un emboîtage-liseuse en véritable cuir japonais polychrome, doublé de satin broché, avec coins intérieurs de cuir du Japon, a été fait pour la moitié des exemplaires ordinaires et les japons. Le prix en est fixé à 8 francs pour les papiers ordinaires et petit japon, et à 12 francs pour les grands papiers du Japon.

Il ne reste plus en souscription qu'environ 300 exemplaires ordinaires à 50 francs

Le Miroir du Monde donne le reflet des principaux tableaux de la vie élégante. Il est divisé en dix chapitres : le Monde et la Société, — les Arts et les Lettres, — l'Intérieur, — l'Étude, — l'Amour, — les Voyages, — le Sport, — la Table, — le Rêve, — la Campagne. Chaque page de ce livre à grandes marges est illustrée par Paul Avril de dessins d'une grande variété de composition et d'exécution, dans les notes les plus diverses et les tonalités les plus complexes. Toutes ces illustrations sont interprétées tour à tour par la taille-douce, la chromotypographie et par tous les procédés de gravures en relief. A l'aquarelle succède le fusain, au fusain le lavis, au lavis le camaïeu; aux larges compositions font suite des sujets d'ornement tirés en or et en bronze; tantôt le dessin empiète sur l'ampleur des marges, tantôt il se faufile dans le texte, s'y marie ou y fait cadre avec une fantaisie toujours harmonieuse et une originalité qui dépasse tout ce qui avait été précédemment fait pour des ouvrages appréciés comme *l'Éventail* et *l'Ombrelle*.

M. Octave Uzanne, au milieu de ce luxe décoratif, a fait œuvre d'observateur. Il a voulu que son livre, fait pour être feuilleté, pris et repris, pût être parcouru et pour ainsi dire picoré de l'œil par le lecteur, à l'aventure. De là ces notes, ces observations sur la vie

CHEMINS DE FER DE L'OUEST ET DU LONDON BRIGHTON

SERVICES DE PARIS A **LONDRES** PAR ROUEN, DIEPPE ET NEWHAVEN

EN 10 HEURES

DÉPART TOUS LES JOURS (Gare Saint-Lazare)

1° SERVICE DE JOUR (pendant la saison d'été) — TRAVERSÉE EN 3 H. 3/4 :

PAR TRAINS DE MARÉE RAPIDES A HEURES VARIABLES

Voyage simple :		*Aller et retour :*	
1re CLASSE	2e CLASSE	1re CLASSE	2e CLASSE
42 fr. 50	31 fr. 25	71 fr. 25	51 fr. 25

2° SERVICE DE NUIT (PENDANT TOUTE L'ANNÉE) :

PAR TRAINS PARTANT TOUS LES SOIRS (DIMANCHES COMPRIS) A 8 HEURES 50

1re CLASSE	2e CLASSE	3e CLASSE	1re CLASSE	2e CLASSE	3e CLASSE
42 fr 50	31 fr. 25	22 fr. 50	71 fr. 25	51 fr. 25	40 fr. »

CHEMINS DE FER DE L'EST

DE PARIS EN SUISSE ET EN ITALIE

PAR LE SAINT-GOTHARD

Les trains rapides indiqués ci-après seront maintenus pendant l'hiver 1887-1888, de sorte que les voyageurs qui emprunteront l'itinéraire du Saint-Gothard trouveront les mêmes facilités de transport que pendant la saison d'été.

Départs de Paris (Est), à 8 h. 40 du soir et 8 h. 40 du matin ;
Arrivées à Milan, à 5 h. 35 du soir et 7 h. 38 du matin.
Départs de Milan, à 9 h. 40 du matin et 8 heures du soir ;
Arrivées à Paris (Est), à 6 h. 36 du matin et 6 heures du soir.

A Milan, les voyageurs trouvent des correspondances directes pour Vérone, Venise, Bologne, Florence, Rome, Naples, etc.

AVIS A NOS ABONNÉS

Pour répondre à des demandes reitérées, nous avons fait tirer à part, sur japon, avant la lettre, un petit nombre d'exemplaires des trois planches suivantes :

Autour de Mme Récamier
EAU-FORTE
de la livraison du 10 Juin 1886 du LIVRE

La Lecture à Cythère
EAU-FORTE
de la livraison du 10 Août 1883 du LIVRE

Portrait de Champfleury
EAU-FORTE
de la livraison du 10 Novembre 1886 du LIVRE

Prix de l'exemplaire. . . . . 5 francs.

A. FERROUD, libraire-éditeur, 192, boulevard Saint-Germain, PARIS.

CATALOGUE
DE
LIVRES RARES ET CURIEUX
ANCIENS ET MODERNES

Provenant de la Bibliothèque de M. E.-T. Ch***

DONT LA VENTE AURA LIEU

A L'HOTEL DES COMMISSAIRES-PRISEURS

rue Drouot

SALLE N° 4, à deux heures précises

ISIDORE **LISEUX**, libraire, 19, Passage Choiseul, PARIS.

Dernières Publications :

Ananga-Ranga, par KALYANA MALLA . . . . . **40** fr. »
La Chanson de la Figue, par ANNIBAL CARO . . . . . **40** fr. »
L'Hecatelegium de PACIFICO MASSIMI . . . . . **60** fr. »
Jadis, par ALEXANDRE PIEDAGNEL.
Sur papier du Japon. . . . . **30** fr. »
— de Hollande. . . . . **20** fr. »
Discours sur l'impuissance, par TAGEREAU . . . . . **20** fr. »
La Calandra, du cardinal de BIBIENA. . . . . **9** fr. »
La Mandragore, de MACHIAVEL. . . . . **6** fr. »
Curiosa, par ALCIDE BONNEAU.
Sur papier de Hollande . . . . . **15** fr. »
Sur papier ordinaire. . . . . **7** fr. **50**

CATALOGUE ANNOTÉ de mes Éditions (1875-1887). Envoi franco sur demande accompagnée de 5 francs, remboursables en livres.

En distribution : CATALOGUES DE LIVRES D'OCCASION.

Achat et échange de livres anciens et modernes.
Recherches de Livres rares. — Renseignements bibliographiques, etc.

Correspondence in English or French.

GRUEL & ENGELMANN
LIBRAIRES — RELIEURS — ÉDITEURS
448, RUE SAINT-HONORÉ, PARIS

OUVRAGES DE GRAND LUXE

L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST

Traduction de l'abbé F. DE LAMENNAIS

EXÉCUTÉE EN OR ET EN COULEUR PAR LA CHROMOLITHOGRAPHIE D'APRÈS LES PLUS BEAUX MANUSCRITS DU XIIIe AU XVIe SIÈCLE.

Un magnifique volume in-4° composé de 102 encadrements variés et de 4 grands sujets en miniature, suivi d'une notice archéologique explicative par M. H. MICHELANT, conservateur à la Bibliothèque nationale.

Il reste un très petit nombre d'exemplaires en carton, **750** *fr.*

Nouvelle Publication

MANUEL HISTORIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE

DE L'AMATEUR DE RELIURES

Par LÉON GRUEL, relieur.

Un volume in-4° cavalier de 186 pages de texte orné de nombreux bois et tailles-douces, et enrichi de 66 grandes planches fac-similés de reliures inédites, dont 58 sont reproduites par l'héliogravure et 8 par la chromolithographie, tiré à 1,000 exemplaires numérotés, divisés comme il suit :

N°s 1 à 50, ex. sur papier du Japon des Manufactures Impériales. . . . . **200** fr.
— 51 à 300, ex. sur papier des Vosges teinté à la forme . . . . . **125** fr.
— 301 à 1,000, ex. sur beau papier vélin de Rives. . . . . **70** fr.

Librairie **HACHETTE & Cie**, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

LES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

GEORGE SAND

Par E. CARO, de l'Académie française

Un volume in-16, avec un portrait en photogravure, broché. . . . 2 fr.

EN VENTE

VICTOR COUSIN

Par M. JULES SIMON

De l'Académie française

MADAME DE SÉVIGNÉ

Par M. GASTON BOISSIER

De l'Académie française

MONTESQUIEU

Par ALBERT SOREL

POUR PARAITRE INCESSAMMENT

VOLTAIRE

Par M. FERDINAND BRUNETIÈRE

TURGOT

Par M. LÉON SAY, de l'Académie française

EN PRÉPARATION

Villon, par M. Gaston PARIS, membre de l'Institut.
D'Aubigné, par M. Guillaume GUIZOT, professeur au Collège de France.
Racine, par M. Anatole FRANCE.
Boileau, par M. Ferdinand BRUNETIÈRE.
Pascal, par M. HAVET, memb. de l'Institut.
Rousseau, par M. CHERBULIEZ, de l'Académie française.
Joseph de Maistre, par le vicomte Eugène-Melchior DE VOGUÉ.
Lamartine, par M. DE POMAIROLS.
Balzac, par M. Paul BOURGET.
Musset, par M. Jules LEMAITRE.
Sainte-Beuve, par M. TAINE, de l'Académie française.
Guizot, par M. G. MONOD, directeur de la *Revue historique.*

Chaque volume est consacré à un écrivain différent et se vend séparément

Prix du volume in-16 avec un portrait en photogravure, broché, 2 fr.

LES

CAHIERS DU CAPITAINE COIGNET

(1776-1850)

PUBLIÉS D'APRÈS LE MANUSCRIT ORIGINAL

Par LORÉDAN LARCHEY

ET ILLUSTRÉS PAR **J. LE BLANT**

Un magnifique volume in-4° contenant 48 grandes planches en héliogravure d'après le procédé DUJARDIN, et 66 dessins intercalés dans le texte.

Broché, **30** fr. — Cartonné richement, avec fers spéciaux, tranches dorées, **40** fr.

LA

VERTU EN FRANCE

Par **MAXIME DU CAMP,** de l'Académie française

Un magnifique volume in-8° jésus, illustré de gravures sur bois dessinées par DUEZ, MYRBACH, TOFANI et E. ZIER

Broché, **7** francs. — Cartonné, tranches dorées, **10** francs

ESSAIS SUR L'ALLEMAGNE IMPÉRIALE

Par **ERNEST LAVISSE**

Un volume in-16, broché.. . . . . 3 fr. 50

L'administrateur-gérant : A. SAUPHAR.

1887

8e ANNÉE

DOUZIÈME LIVRAISON

10 DÉCEMBRE

N° 96

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'EDITION

A. SAUPHAR
Administrateur-Gérant

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

PRUNAIRE. SC.

P. AVRIL. DEL.

LE LIVRE

— HUITIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 DÉCEMBRE 1887

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — LES VICISSITUDES DE LA MÉMOIRE DE PERRAULT, par L. Derôme.
II. — EDWARDS-BULWER, LORD LYTTON, par R. du Pontavice de Heussey.
III. — CHRONIQUE DU LIVRE: *La Société des Amis des Livres de Lyon.* —
Illustrations hors texte : Portrait à l'eau-forte de Bulwer-Lytton.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Les livres d'étrennes pour 1888.**

II. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges.*

III. — **Gazette bibliographique :** *Documents officiels. — Académie. — Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — A travers les Revues étrangères. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux.*

IV. — **Sommaire des publications périodiques françaises :** *Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris.*

RELIURES ANCIENNES ET MODERNES

E. CARAYON

Relieur de l'Opéra et de la Comédie française

10, rue de Nesles, PARIS

RELIURES ET CARTONNAGES D'AMATEURS

EN MAROQUIN, VÉLIN ET TOILE

CARTONNAGES ARTISTIQUES EN VÉLIN

Avec dos et plats ornés à l'aquarelle.

MÉDAILLE D'OR, PARIS 1878

JOSEPH GILLOTT

DE BIRMINGHAM

recommande ses excellentes

PLUMES D'ACIER

connues du Monde entier sous les

Nos 303 et 404

En vente chez tous les Papetiers

DÉPOT : 131, Bd SÉBASTOPOL

PARIS

Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne,** Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Sauphar,** administrateur-gérant.

AVIS.— **Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent à titre de prime, les 7 années parues, en volumes brochés, au prix total de 210 fr.**

NOUVELLES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

Formats in-8 et in-4

ÉDITIONS DE GRAND LUXE

JEANNE D'ARC

(1412-1431)

PAR J. MICHELET

UN VOLUME IN-8° RAISIN, CONTENANT 10 EAUX-FORTES

DE BOILVIN, BOULARD, CHAMPOLLION, COURTRY, GÉRY-BICHARD,
MILLIUS ET MONZIÈS

D'après les dessins de BIDA

Broché, **20** fr. — Relié en chagrin avec fers spéciaux, tranches dorées, **28** fr.

Il a été tiré 50 exemplaires sur papier de Hollande, 25 exemplaires sur papier du Japon et 15 exemplaires sur papier de Chine. Tous ces exemplaires sont numérotés. — Prix de chaque exemplaire sur papier de Hollande, **40** fr.; sur papier du Japon, **80** fr.; sur papier de Chine, **120** fr.

LA BELGIQUE

PAR CAMILLE LEMONNIER

Un magnifique volume in-4

ILLUSTRÉ DE 384 GRAVURES SUR BOIS

Dessinées par

A. DE BAR, BARCLAY, PH. BENOIST, H. CATENACCI, H. CHAPUIS, CH. CHAUVET
E. CLAÜS, H. CLERGET, J. DELVIN, A. DEROY, J. FÉRAT
FERDINANDUS, G. GAREN, E. VAN GELDER, CH. GOUTZVILLER, TH. HANNON
A. HEINS, A. HENNEBICQ, J. DE LA HOESE, A. HUBERT, J. KNOFF, F. VAN KUYCK
Mlle LANCELOT, D. LANCELOT, AM. LYVEN
MATTHIS, F. MELLERY, C. MEUNIER, E. PUTTAERT, RIOU, E. SEILDRAYES
P. SELLIER, A. SIROUY, SLOM, JAN STABBAERTS, H. STACQUET, J. TAELMANS, TAYLOR, TOFANI
H. TOUSSAINT, DE UYTTERSCHAUT, E. VERDYEN, P. VERHAERT
J. VERHEYDEN, TH. VERSTRAETE, G. VUILLIER, TH. WEBER

et contenant une carte

Broché, **50** fr. — Relié richement, avec fers spéciaux, tranches dorées, **65** fr.

Formats in-4 et in-8

LES CAHIERS
DU CAPITAINE COIGNET
(1776-1850)

PUBLIÉS D'APRÈS LE MANUSCRIT ORIGINAL

PAR

LORÉDAN LARCHEY

ET ILLUSTRÉS PAR **J. LE BLANT**

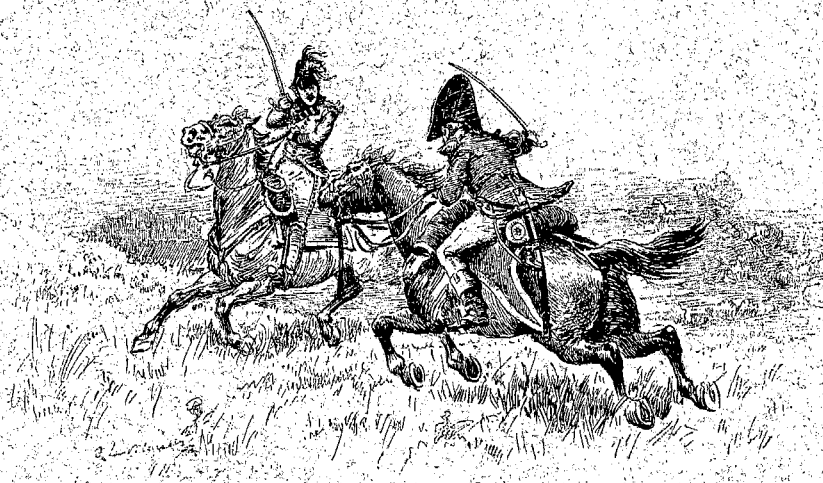

Un magnifique volume in-4

CONTENANT 18 GRANDES PLANCHES EN HÉLIOGRAVURE D'APRÈS LE PROCÉDÉ DUJARDIN,
et 66 dessins intercalés dans le texte.

Broché, **30** fr. — Cartonné richement, avec fers spéciaux, tranches dorées, **40** fr.

Il a été tiré 25 exemplaires sur papier du Japon et 15 exemplaires sur papier de Chine. Tous ces exemplaires sont numérotés. Prix de l'exemplaire sur papier du Japon, **90** fr. ; sur papier de Chine, **60** fr.

A.-E. NORDENSKIOLD

LA SECONDE EXPÉDITION SUÉDOISE
AU GRÖNLAND

OUVRAGE TRADUIT DU SUÉDOIS AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR CH. RABOT

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-8 JÉSUS CONTENANT 2 CARTES TIRÉES A PART, 139 GRAVURES ET CARTES DANS LE TEXTE

Broché, **15** fr. ; relié richement, tranches dorées, **20** fr.



Le sergent Coignet prenant le fort de Hanau.
Fac-simile typographique d'une héliogravure des *Cahiers du Capitaine Coignet*.

Format in-4

LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET TRÈS RICHEMENT ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

ANNÉE 1887

Elle contient les voyages

De M. Prjevalski, de Zaissansk au Thibet et aux sources du fleuve Jaune; de M. Charles Grad, Alsace; de M. Boulangier, à Merv; de M. H. Krafft, aux Châteaux du roi de Bavière; de MM. R. Cagnat et H. Saladin, en Tunisie; de M. Désiré Charnay, au Yucatan; de M. Aylic Marin, aux îles Fidji; de M. Victor Giraud, aux lacs de l'Afrique équatoriale; de M. E. Ordinaire, dans le pays des Campas; de Mme Dieulafoy, dans la Susiane; de M. Ch. Rabot, en Laponie; de M. Émile Daireaux, dans la république Argentine; de M. Savorgnan de Brazza, dans l'Ouest Africain; de M. Eug. Noël, à Rouen,

Est illustrée de 500 gravures sur bois

Dessinées par

A. DE BAR — S. BARCLAY — A. BERTRAND — BIDA — DIEULAFOY
E. GIRARDET — HILDIBRAND — KOHL — D. LANCELOT — Mlle LANCELOT — P. LANGLOIS — LIX
MÉAULLE — E. MEUNIER — H. MICHEL — MYRBACH
NIEDERHAUSERN-KŒCHLIN — NORMAN — Y. PRANISHNIKOFF — RIOU — A. RIXENS
E. RONJAT — SALADIN — P. SELLIER — SIROUY — TAYLOR
TOFANI — G. VUILLIER — TH. WEBER

Et renferme 25 cartes ou plans

Prix de l'année 1887, brochée en un ou deux volumes, 25 francs

Le cartonnage en percaline se paye en sus : En un volume, 3 fr. — En deux volumes, 4 fr.
La demi-reliure chagrin, tranches dorées : En un volume, 6 fr. — En deux volumes, 10 fr.
La demi-reliure chagrin, tranches rouges semées d'or : En un volume, 7 fr. — En deux volumes, 12 fr.

LES VINGT-HUIT PREMIÈRES ANNÉES SONT EN VENTE

Les années 1870 et 1871 ne formant ensemble qu'un seul volume, la collection comprend actuellement 27 volumes, qui contiennent 360 voyages, environ 15500 gravures, 500 cartes ou plans, et se vendent chacun le même prix que l'année ci-dessus annoncée.

Une table analytique et alphabétique des 25 premiers volumes est sous presse.

Format grand in-8

LE JOURNAL
DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

POUR LES ENFANTS DE 10 A 15 ANS

ANNÉE 1887

Les quinze premières années de ce nouveau recueil forment trente magnifiques volumes grand in-8 et sont une des lectures les plus attrayantes que l'on puisse mettre entre les mains de la jeunesse. Elles contiennent des nouvelles, des contes, des biographies, des récits d'aventures et de voyages, des causeries sur l'histoire naturelle, la géographie, l'astronomie, les arts et l'industrie, etc., par

Mmes BARDÉ, S. BLANDY, CAZIN, CHÉRON DE LA BRUYÈRE, COLOMB, GUSTAVE DEMOULIN
EMMA D'ERWIN, ZÉNAÏDE FLEURIOT, ANDRÉ GÉRARD
JULIE GOURAUD, MARIE MARÉCHAL, L. MUSSAT, P. DE NANTEUIL, OUIDA, DE WITT NÉE GUIZOT
MM. ASSOLLANT, H. DE LA BLANCHÈRE, LÉON CAHUN, RICHARD CORTAMBERT, ERNEST DAUDET, F. DILLAYE
MAXIME DU CAMP, LOUIS ÉNAULT, J. GIRARDIN, AIMÉ GIRON, A. GUILLEMIN, H. JACOTTET
CH. JOLIET, ALBERT LÉVY, XAVIER MARMIER, MAYNE-REID, ERNEST MENAULT, EUGÈNE
MULLER, P. PELET, L. ROUSSELET, G. TISSANDIER, ETC.

et sont

ILLUSTRÉES DE 8000 GRAVURES SUR BOIS

DESSINÉES PAR

É. BAYARD, PH. BENOIST, BERTALL, CAIN, H. CASTELLI, CATENACCI, CRAFTY
J. DAVID, C. DELORT, GODEFROY-DURAND, A. FAGUET, J. FÉRAT, A. FERDINANDUS, C. GILBERT, GOBIN
HUBERT-CLERGET, JEANNIOT, P. KAUFMANN, F. LIX, A. MARIE, MYRBACH, A. DE NEUVILLE
P. PHILIPPOTEAUX, F. POIRSON, Y. PRANISHNIKOFF, F. RÉGAMEY, P. RENOUARD, P. RICHNER
RIOU, E. RONJAT, SAHIB, E. THÉROND, TOFANI, G. VUILLIER, TH. WEBER, E. ZIER

Prix de chaque année brochée en deux volumes : 20 fr.

Chaque semestre, formant un volume, se vend séparément, 10 fr.
Le cartonnage en percaline rouge, tranches dorées, se paye en sus par volume, 3 fr.



Un logis pour le prix de Rome (École des Beaux-Arts).
Gravure extraite du *Journal de la Jeunesse*.

Format grand in-8

HISTOIRE DES GRECS

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A LA RÉDUCTION DE LA GRÈCE EN PROVINCE ROMAINE

PAR

VICTOR DURUY

MEMBRE DE L'INSTITUT, ANCIEN MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

NOUVELLE ÉDITION

REFONDUE ET ENRICHIE D'ENVIRON 2000 GRAVURES D'APRÈS L'ANTIQUE ET DE 160 CARTES OU PLANS



TOME II

TROISIÈME PÉRIODE : DEPUIS LES GUERRES MÉDIQUES JUSQU'AU TRAITÉ D'ANTALCIDAS

Un magnifique volume in-8 jésus

ILLUSTRÉ DE 276 GRAVURES D'APRÈS L'ANTIQUE

et accompagné de cartes et de planches en couleurs

Broché : **25** francs. — Relié richement, avec fers spéciaux, tranches dorées : **32** francs.

En vente : Tome Ier : *Formation du peuple grec*. 1 vol. avec 5 chromolithographies, 808 gravures et 9 cartes ou plans ; broché, 25 fr. ; relié richement, avec fers spéciaux, tranches dorées, 32 fr.

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

Cette nouvelle édition de l'*Histoire des Grecs*, par VICTOR DURUY, formera trois volumes in-8 jésus, d'environ 800 pages chacun. Elle est publiée par livraisons. Le prix de chaque livraison, composée de 16 pages et protégée par une couverture, est de 50 centimes. Il paraît une livraison par semaine depuis le 22 mai 1886.



Eschyle.
Gravure extraite de l'*Histoire des Grecs*.

Format in-8

NOUVELLE
GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE
LA TERRE ET LES HOMMES
PAR
ÉLISÉE RECLUS

TOME XIII : L'AFRIQUE MÉRIDIONALE

Un magnifique volume in-8 jésus

CONTENANT 5 CARTES EN COULEURS, 170 CARTES INSÉRÉES DANS LE TEXTE ET 80 GRAVURES SUR BOIS

Broché, **30** fr. — Relié richement, avec fers spéciaux, tranches dorées, **37** fr.

GÉOGRAPHIE DE L'EUROPE
Complète en 5 volumes

TOME Ier : **L'EUROPE MÉRIDIONALE**
(GRÈCE, TURQUIE, PAYS DES BULGARES, ROUMANIE, SERBIE ET MONTAGNE NOIRE, ITALIE, ESPAGNE ET PORTUGAL)
1 vol. avec une carte d'ensemble, 4 cartes en couleurs, 184 cartes dans le texte et 85 gravures; nouvelle édition, revue et corrigée, 30 fr.

TOME II : **LA FRANCE**
1 vol. avec une grande carte de la France, 10 cartes en couleurs, 218 cartes dans le texte et 87 gravures; nouvelle édition, revue et corrigée, 30 fr.

TOME III : **L'EUROPE CENTRALE**
(SUISSE, AUSTRO-HONGRIE ET EMPIRE D'ALLEMAGNE)
1 vol. avec 10 cartes en couleurs, 220 cartes dans le texte et 78 gravures, 30 fr.

TOME IV : **L'EUROPE SEPTENTRIONALE**
(**nord-ouest** : BELGIQUE, HOLLANDE, ILES BRITANNIQUES)
1 vol. avec 6 cartes en couleurs, 205 cartes dans le texte et 81 gravures, 30 fr.

TOME V : **L'EUROPE SCANDINAVE ET RUSSE**
1 vol. avec 9 cartes en couleurs, 201 cartes dans le texte et 76 gravures, 30 fr.

GÉOGRAPHIE DE L'ASIE
Complète en 4 volumes

TOME VI : **L'ASIE RUSSE**
(CAUCASIE, TURKESTAN, SIBÉRIE)
1 vol. avec une carte d'ensemble, 7 cartes en couleurs, 81 cartes dans le texte et 88 gravures, 30 fr.

TOME VII : **L'ASIE ORIENTALE**
(EMPIRE CHINOIS, CORÉE ET JAPON)
1 vol. avec 2 cartes d'ensemble, 5 cartes en couleurs, 162 cartes dans le texte et 90 gravures, 30 fr.

TOME VIII : **L'INDE ET L'INDO CHINE**
1 vol. avec 3 cartes d'ensemble, 4 cartes en couleurs, 205 cartes dans le texte et 84 gravures, 30 fr.

TOME IX : **L'ASIE ANTÉRIEURE**
(AFGHANISTAN, BALOUTCHISTAN, PERSE, TURQUIE D'ASIE, ARABIE)
1 vol. avec une carte d'ensemble, 5 cartes en couleurs, 166 cartes dans le texte et 84 gravures, 30 fr.

GÉOGRAPHIE DE L'AFRIQUE
Complète en 4 volumes, avec l'*Afrique méridionale* annoncée ci-dessus

TOME X : **L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE**
1re *Partie* : BASSIN DU NIL
SOUDAN ÉGYPTIEN, ÉTHIOPIE, NUBIE, ÉGYPTE.
1 vol. avec 3 cartes en couleurs, 111 cartes dans le texte et 56 gravures, 20 fr.

TOME XI : **L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE**
2e *Partie* : TRIPOLITAINE, TUNISIE, ALGÉRIE MAROC ET SAHARA.
1 vol. avec 4 cartes en couleurs, 160 cartes dans le texte et 83 gravures, 30 fr.

TOME XII : **L'AFRIQUE OCCIDENTALE**
(ARCHIPELS ATLANTIQUES, SÉNÉGAMBIE ET SOUDAN OCCIDENTAL)
1 vol. avec 3 cartes en couleurs, 126 cartes dans le texte et 65 gravures, 25 fr.

La reliure avec fers spéciaux, tranches dorées, se paye en sus 7 fr. par volume.

CONDITIONS ET MODE DE PUBLICATION

La *Nouvelle Géographie universelle* est publiée par livraisons. Chaque livraison, composée de 16 pages protégées par une couverture, et contenant au moins une gravure ou une carte tirée en couleur, et généralement plusieurs cartes insérées dans le texte, se vend 50 centimes. Il paraît une livraison par semaine depuis le 8 mai 1875. L'ouvrage formera environ 18 volumes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

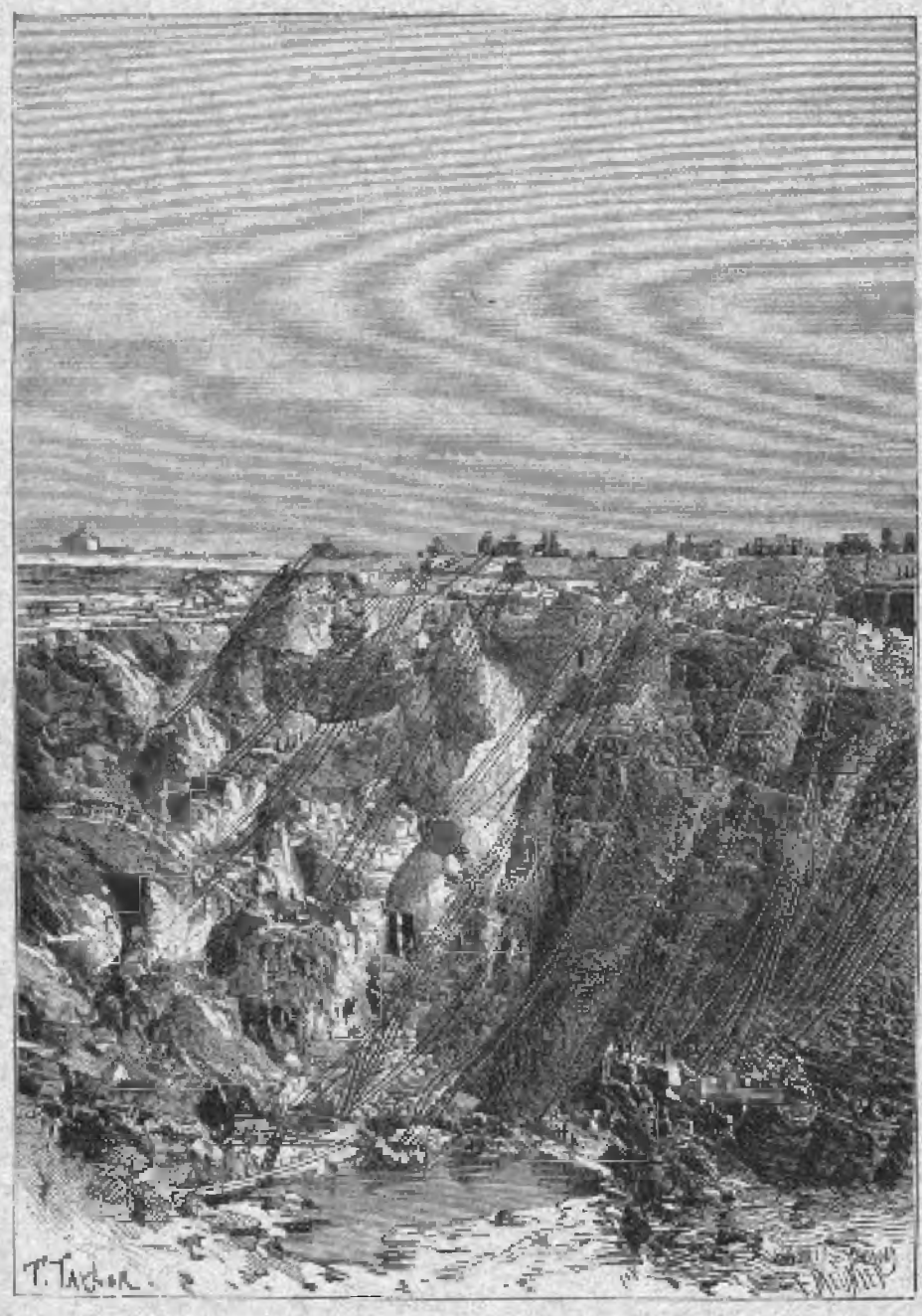

Mine de diamants de Kimberley.

Gravure extraite de la Nouvelle Géographie universelle.

Format grand in-8

L'ATMOSPHÈRE

MÉTÉOROLOGIE POPULAIRE

PAR

CAMILLE FLAMMARION

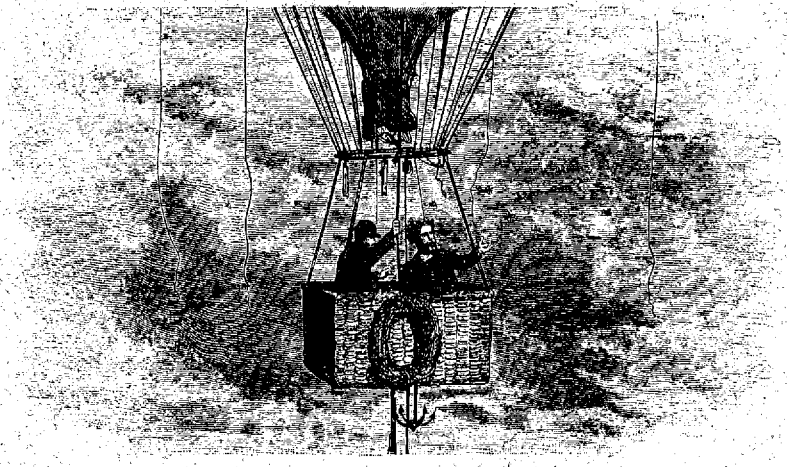

Un magnifique volume grand in-8

CONTENANT PLUS DE 300 FIGURES, 17 PLANCHES EN COULEURS

ET 16 CARTES

Broché, **12** francs; cartonné avec fers spéciaux, tranches dorées, **16** francs.

DERNIÈRES

SCÈNES HUMORISTIQUES

PAR

R. CALDECOTT

Un magnifique album in-4 oblong

ILLUSTRÉ DE NOMBREUSES PLANCHES EN CHROMOTYPOGRAPHIE

Cartonné, **8** fr.



Pluie et soleil.

Gravure extraite de *l'Atmosphère*, par Camille Flammarion.

Format in-8

LA VERTU EN FRANCE

PAR

MAXIME DU CAMP

de l'Académie française

Un magnifique volume in-8 jésus

ILLUSTRÉ DE 45 GRAVURES SUR BOIS

dessinées par

DUEZ, MYRBACH, TOFANI ET E. ZIER

Broché, **7** francs. — Cartonné, tranches dorées, **10** francs

NOS GRANDES ÉCOLES

MILITAIRES ET CIVILES

ÉCOLE NAVALE — ÉCOLE SPÉCIALE MILITAIRE — ÉCOLE POLYTECHNIQUE
ÉCOLE CENTRALE DES ARTS ET MANUFACTURES
ÉCOLE DES BEAUX-ARTS — ÉCOLE DE MÉDECINE — ÉCOLE DE DROIT
ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE — ÉCOLE FORESTIÈRE

PAR

LOUIS ROUSSELET

Un magnifique volume in-8 jésus

ILLUSTRÉ DE GRAVURES SUR BOIS

dessinées par

A. LEMAISTRE, FR. RÉGAMEY ET P. RENOUARD

Broché, **7** francs. — Cartonné, tranches dorées, **10** francs.



La pâtisse.
Gravure extraite de *la Vertu en France*, par Maxime du Camp.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Format in-8

NOUVELLE COLLECTION IN-8

A L'USAGE DE LA JEUNESSE

Chaque volume broché, **4** fr. — Cartonné en percaline à biseaux, tranches dorées, **6** fr.

SECOND VIOLON

PAR

J. GIRARDIN

UN VOLUME ILLUSTRÉ DE 112 GRAVURES

D'après **TOFANI**

AU GALADOC

PAR

Mlle Z. FLEURIOT

UN VOLUME ILLUSTRÉ DE 60 GRAVURES

D'après **E. ZIER**

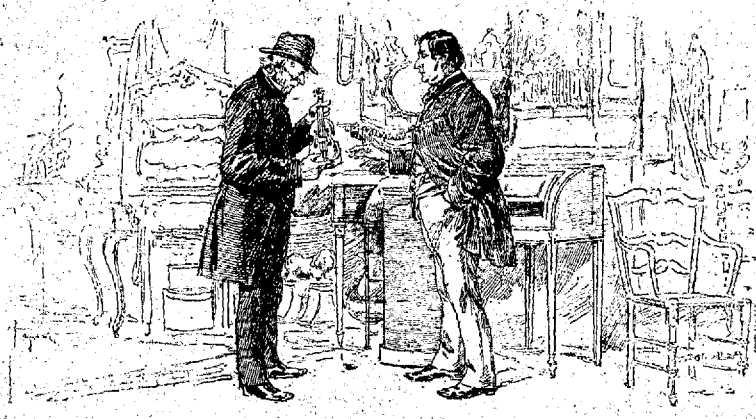

L'achat du violon.
Gravure extraite de *Second violon*, par J. Girardin.

DANIELLE

PAR

Mme J. COLOMB

UN VOLUME ILLUSTRÉ DE GRAVURES

d'après **TOFANI**

UN PATRIOTE

AU XIVe SIÈCLE

LES HÉROÏNES D'HARLEM — UNE HEUREUSE FEMME
Scènes historiques

PAR

Mme DE WITT, NÉE GUIZOT

UN VOLUME ILLUSTRÉ DE GRAVURES

d'après **E. ZIER**

MON JOURNAL

RECUEIL MENSUEL POUR LES ENFANTS DE CINQ A DIX ANS

Publié sous la direction de Mme Pauline KERGOMARD et de M. Charles DEFODON

6e ANNÉE, 1886-1887

UN VOLUME IN-8, ILLUSTRÉ DE NOMBREUSES GRAVURES SUR BOIS. CARTONNÉ, **2** FR. **50**

NOUVELLE COLLECTION IN-8

A L'USAGE DE LA JEUNESSE

Le volume broché, 4 fr.

CARTONNÉ EN PERCALINE A LISSAUX, TRANCHES DORÉES, 6 fr.

CAPITAINE

PAR Mme P. DE NANTEUIL

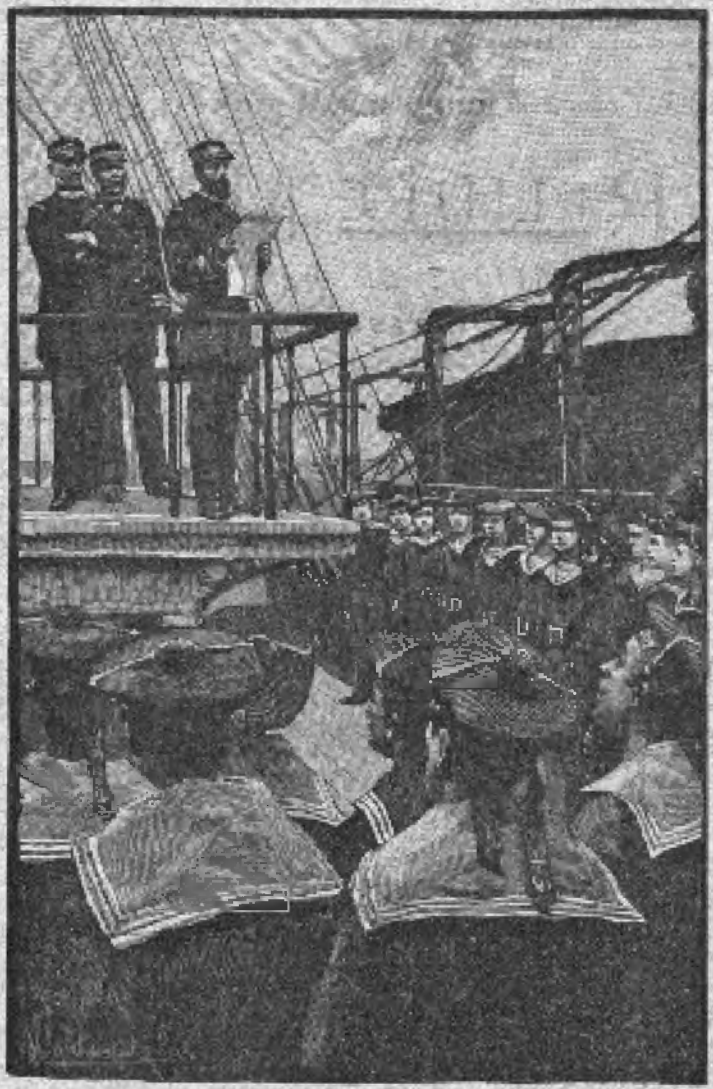

Un volume illustré de 12 gravures d'après Michaud.

ÉDOUARD ROUVEYRE, Editeur et Commissionnaire, rue Jacob, 45, Paris.

LA RELIURE DE LUXE

LE LIVRE ET L'AMATEUR

Par L. DERÔME

Un beau volume in-8 jésus de 260 pages imprimé avec grand luxe, en caractère type Didot.

Illustration de *Soixante-trois planches* (nouveaux types de reliures) *entièrement inédites*, et reproduites d'après les originaux par Aron frères. Titre imprimé en trois couleurs.

Tirage à **900 exemplaires**, tous numérotés à la presse, et imprimés sur papier vélin teinté, à la forme, fabriqué spécialement pour cet ouvrage. . . . . **25** francs.

Tirage exceptionnel à **60 exemplaires**, tous numérotés à la presse, paraphés par l'Auteur et l'Éditeur. Impression sur beau papier du Japon, encollé et glacé, des manufactures de Tokio. . . . . **80** francs.

Couverture sur *Peau d'âne*, imprimée en noir et bronze, d'après la composition de A. Giraldon.

LA RELIURE MODERNE

ARTISTIQUE ET FANTAISISTE

Par OCTAVE UZANNE

Un beau volume in-8 jésus de 280 pages imprimé avec grand luxe, en caractères type Didot.

Illustration de *Soixante-douze planches entièrement inédites*, tirées en noir ou en couleur, et reproduites d'après les originaux par P. Albert Dujardin. Titre imprimé en trois couleurs.

Tirage à **1500 exemplaires**, tous numérotés à la presse, et imprimés sur papier vélin teinté, à la forme, fabriqué spécialement pour cet ouvrage. . . . . **25** francs.

Tirage exceptionnel à **100 exemplaires** tous numérotés à la presse, paraphés par l'Auteur et par l'Éditeur. Impression sur beau papier du Japon, encollé et glacé, des manufactures impériales de Tokio. . . . . **80** francs.

Couverture en *Reliure moderne fantaisie*, impression sur maroquin, en noir, or et bronze vert.

LA RELIURE ANCIENNE

Recueil de *Cent seize planches* gravées sur cuivre et reproduisant les reliures artistiques des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, ayant appartenu à Grolier, Henri II, François Ier, Diane de Poitiers, Marguerite de Valois, Louis XIII, Mazarin, etc., exécutées par Le Gascon, Clovis et Nicolas Eve, Hardy Mennil, Beauzonnet, Belz-Niédrée, etc.

Introduction par GUSTAVE BRUNET

Un beau vol. in-4 jésus, imprimé sur papier vélin à 100 exemplaires numérotés. **50** fr.
50 exemplaires numérotés, imprimé sur papier de Chine. . . . . **75** fr.
50 exemplaires numérotés, imprimé sur papier du Japon . . . . . **100** fr.

Cette collection se compose de la reproduction de 116 reliures de diverses époques; les unes remontent à plusieurs siècles en arrière; ce sont ces diptyques, œuvres des sculpteurs qui décoraient les livres liturgiques; les autres révèlent toute l'habileté des plus distingués des artistes contemporains. Dans le cours de cette collection se trouvent les noms de François Ier, Grolier, Henri II et la belle Diane, Canevari, Henri III, de Thou, Louis XIII, Le Gascon, Mazarin et bien d'autres qu'il serait trop long d'énumérer. L'*Album* offre aux amateurs des points de comparaison d'un vif intérêt; il présente une histoire authentique des progrès de *L'Art de la Reliure*; il met sous les yeux des émules de Le Gascon, de Pasdeloup, de Derôme, des modèles qu'ils ne se lasseront pas d'étudier, et (complément des deux ouvrages annoncés ci-dessus) rendra de véritables services aux Bibliophiles, aux Libraires et aux Relieurs.

J. Hetzel et Cie 1 Etrennes 1888

Éducation **Bibliothèque Illustrée** Récréation

Les Nouveautés pour 1888 sont précédées du signe ✝

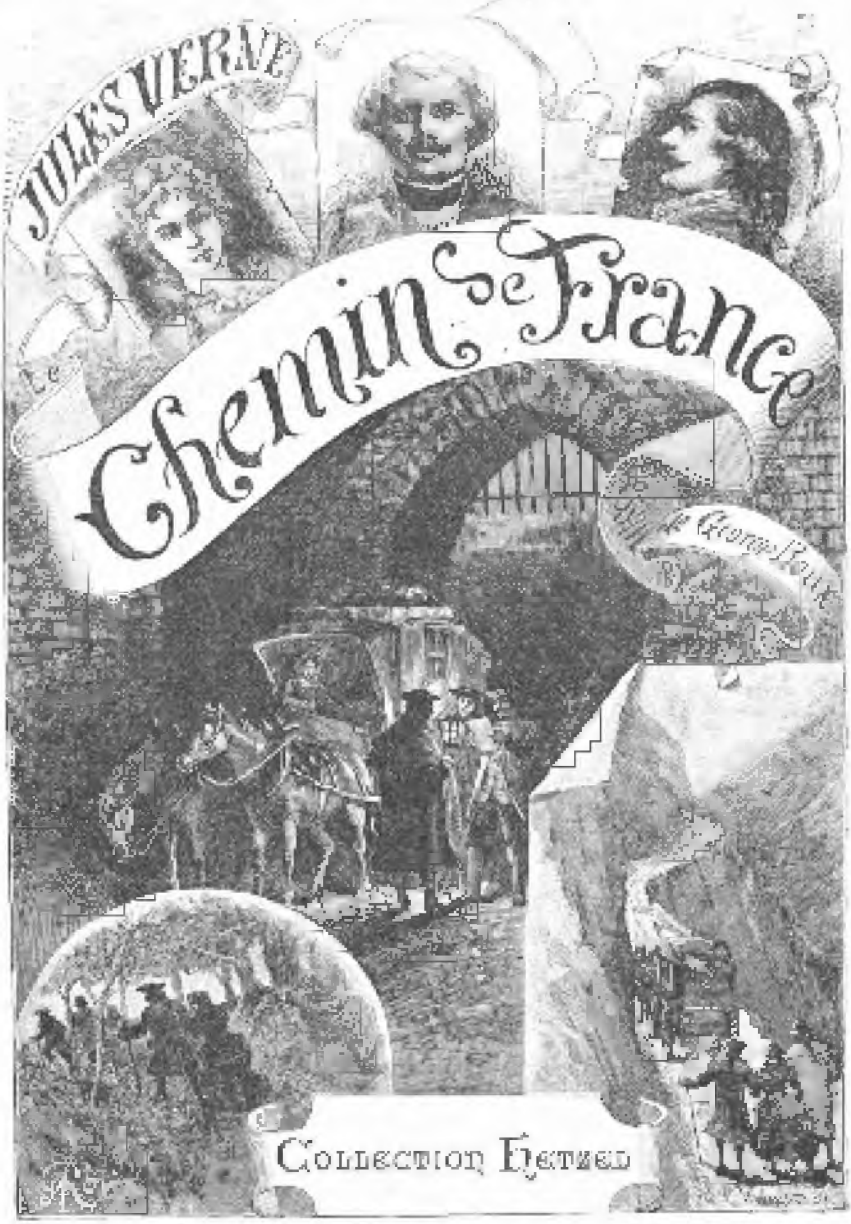
JULES VERNE
Le Chemin de France
Collection Hetzel

500 Volumes J. Verne, P. J. Stahl, J. Mary, E. Legouvé, Ch. Nodier, Musset, Ost. Feuillet, Alp. Daudet, G. Sand, A. Dumas, V. Hugo, De Lapinde, J. Sandeau, L. Boussenard, H. Malot, Gruyard, Chaussée Lucie, Viollet-le-Duc, Colmars et Riche, Maeterlinck, S. Blanche, Damian, E. Mayer, De Chevilly, Ch. Clément, Hubert-Lange, Gennevoye, Bogart, Desnoyers, De Bréhat, Flammarion, Decius, Du Temple, L'Aracine Roy, Gouzy, Cassain, Lermont, Benedict, etc., etc.

Couronné par l'Académie française

Journal de toute la **Famille**

Vingt-quatrième Année

Magasin Illustré d'ÉDUCATION et de RÉCRÉATION

Fondé par **P.-J. STAHL** en 1864

et

SEMAINE DES ENFANTS

réunis, et dirigés par

J. Verne • J. Hetzel • J. Macé



Abonnement

Un An

Paris. . . . . **14** fr.
Départements **16** fr.
Union . . . . **17** fr.

En **Préparation** pour 1888



JULES VERNE — Dessins de Benett
Deux Ans de Vacances

E. LEGOUVÉ, de l'Académie française
Une Élève de seize ans

S. BLANDY — Dessins de Geoffroy
Le Fils de Veuve

M. BERTIN — Dessins de P. Destez
Les Douze

ANDRÉ LAURIE — Illustré
Un Roman inédit

CARTERON
L'Étude des Beaux-Arts
etc., etc.

RIDER HAGGARD — Dessins de Riou
Les Mines de Salomon

Variétés Littéraires et Scientifiques
Illustrations par les meilleurs artistes

LA COLLECTION COMPLÈTE DU

Magasin d'Éducation et de Récréation

46 *volumes in-8 illustrés — Brochés,* **322** *fr. — Cartonnés,* **460** *fr. — Reliés,* **552** *fr.*

Un volume séparé — Broché, **7** *fr. — Cartonné,* **10** *fr. — Relié,* **12** *fr.*



Magasin d'Éducation ET DE RÉCRÉATION



ANNÉE 1887
Tomes 45-46

2 beaux volumes in-8° illustrés de 250 dessins

ANNÉE 1887
Tomes 45-46

Chacun, Broché, **7** *fr. — Cartonné,* **10** *fr. — Relié,* **12** *fr.*



Les Tomes I à XXIV
renferment comme œuvres principales :



Les Tomes XXV à XLVI
renferment comme œuvres principales :



JULES VERNE : L'Ile mystérieuse, Les Aventures du Capitaine Hatteras, Les Enfants du Capitaine Grant, Vingt mille lieues sous les mers, Aventures de trois Russes et de trois Anglais, Le Pays des Fourrures, Michel Strogoff. — La Morale familière (cinquante contes et récits), Les Contes Anglais, La Famille Chester, Histoire d'un Ane et de deux jeunes Filles, La Matinée de Lucile, Le Chemin glissant, Une Affaire difficile, L'Odyssée de Pataud et de son chien Fricot, de P.-J. STAHL. — La Roche aux Mouettes, de Jules SANDEAU. — Le nouveau Robinson suisse, de STAHL et MULLER. — Romain Kalbris, d'Hector MALOT. — Histoire d'une maison, de VIOLLET-LE-DUC. — Les Serviteurs de l'Estomac, Le Géant d'Alsace, L'Anniversaire de Waterloo, Le Gulf-Stream, La Grammaire de mademoiselle Lili, Un Robinson fait au collège, de Jean MACÉ. — Le Denier de la France, La Chasse, Le Travail et la Douleur, A Madame la Reine, Un Premier Symptôme, Sur la Politesse, Un Péché véniel, Diplomatie de deux Mamans, etc., de E. LEGOUVÉ. — Petit Enfant, Petit Oiseau, L'Absent, Rendez-vous ! La France, La Sœur aînée, L'Enfant grondé, etc., par Victor DE LAPRADE. — La Jeunesse des Hommes célèbres, de MULLER. — Aventures d'un jeune Naturaliste, Entre Frères et Sœurs, de Lucien BIART. — Le Petit Roi, de S. BLANDY. — L'Ami Kips, de G. ASTON. — Causeries d'Economie pratique, de Maurice BLOCK. — Les Vilaines Bêtes, de BÉNÉDICT. — Vieux Souvenirs, Départ pour la Campagne, Bébé aime le rouge, de Gustave DROZ. — Le Pacha berger, de LABOULAYE. — La Musique au foyer, de P. LACOME. — Histoire d'un Aquarium, Les Clients d'un vieux Poirier, de E. VAN BRUYSSEL. — Histoire de Bébelle, de DICKENS. — Pâquerette, de H. FAUQUEZ. — Le Petit Tailleur, de A. GÉNIN. — Curiosités de la vie des Animaux, par P. NOTH. — Notre vieille Maison, de H. HAVARD. — Le Chalet des Sapins, par P. CHAZEL. — Ce qu'on faisait à un bébé quand il tombait, par F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ, etc., etc. Les petites Sœurs et les petites Mamans, Les Tragédies enfantines, Les Scènes familières, textes de P.-J. STAHL, etc., etc.



JULES VERNE : Nord contre Sud, Un Billet de Loterie, L'Étoile du Sud, Kéraban-le-Têtu, L'École des Robinsons, La Jangada, La Maison à vapeur, Les Cinq cents millions de la Bégum, Hector Servadac. — JULES VERNE et ANDRÉ LAURIE : L'Épave du Cynthia. — P.-J. STAHL : Maroussia, Les Quatre Filles du docteur Marsch, Le Paradis de M. Toto, La Première Cause de l'avocat Juliette, Un Pot de crème pour deux, La poupée de mademoiselle Lili. — STAHL et LERMONT : Jack et Jane, La Petite Rose. — LUCIEN BIART : Monsieur Pinson, Aventures de deux enfants dans un parc. — E. LEGOUVÉ, *de l'Académie* : Leçons de lecture, etc. — VICTOR DE LAPRADE, *de l'Académie* : Le Livre d'un Père. — A. DEQUET : Mon Oncle et ma Tante. — A. BADIN : Jean Casteyras. — E. EGGER, *de l'Institut* : Histoire du Livre. — J. MACÉ : La France avant les Francs. — CH. DICKENS : L'Embranchement de Mugby. — ANDRÉ LAURIE : Le Bachelier de Séville, Une Année de collège à Paris, Scènes de la vie de collège en Angleterre, Mémoires d'un Collégien, L'Héritier de Robinson. — P. CHAZEL : Riquette. — Dr CANDÈZE : La Gileppe, Aventures d'un Grillon, Périnette. — C. LEMONNIER : Bébés et Joujoux. — HENRY FAUQUEZ : Souvenirs d'une Pensionnaire. — J. LERMONT : Les jeunes Filles de Quinnebasset. — F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ : Histoire d'une bande de canards, La Vieille Casquette, etc. — TH. BENTZON : Un Conte d'hiver en Alsace, Le Petit Violon, etc. — BÉNÉDICT : Le Noël des petits Ramoneurs, Les charmantes Bêtes, etc. — A. GENIN : Marco et Tonino, Histoire de deux Pigeons de Saint-Marc. — F. DIENY : La Patrie avant tout. — C. LEMAIRE : Le Livre de Trotty. — G. NICOLE : Le Chibouk du Pacha, etc. — GENNEVRAYE : Théâtre de Famille, La petite Louisette. — BERTIN : Voyage au Pays des Défauts, Les deux Côtés du mur. — PERRAULT : Pas-Pressé, Les Lunettes de Grand'Maman. — B. VADIER : Blanchette, Comédies. — L.-A.-REY : Les Travailleurs microscopiques. — BLANDY : L'Oncle Philibert. — GOUZY : Voyage au Pays des Étoiles, Promenade d'une Fillette autour d'un Laboratoire. — Pierre et Paul, Les petits Bergers, par un PAPA, etc., etc.

Illustrations par ATALAYA, BAYARD, BENETT, BECKER, CHAM, GEOFFROY, L. FRŒLICH, FROMENT, LAMBERT LALAUZE, LIX, ADRIEN MARIE, MEISSONIER, DE NEUVILLE, PHILIPPOTEAUX, RIOU, G. ROUX, TH. SCHULER, etc.

N. B. — La plus grande partie de ces œuvres ont été couronnées par l'Académie française.







NOUVEAUTÉS

JULES VERNE — 85 Dessins de BENETT
Nord contre Sud
Un volume in-8 illustré
Broché, **9** *fr.* — *Cartonné,* **12** *fr.* — *Relié,* **14** *fr.*

Volumes in-8 illustrés

Broché, **7** *fr.* — *Cartonné,* **10** *fr.* — *Relié,* **11** *fr.*

La Vie de Collège dans tous les Pays :

ANDRÉ LAURIE — Dessins de ATALAYA
Le Bachelier de Séville

BÉNÉDICT — Dessins de A. MARIE
La Madone de Guido Reni

S. BLANDY — Dessins de A. MARIE
L'Oncle Philibert

J. LERMONT d'après S. MAY — Dessins de P. DESTEZ
Les Jeunes Filles de Quinnebasset

Magasin d'Éducation et de Récréation
Année 1887 (tomes 45-46)
(*Relié,* **12** *fr.*)





Volumes in-8 illustrés

Brochés, **4** *fr.* **50** — *Cartonnés,* **6** *fr.*

41 Dessins de G. ROUX — JULES VERNE
Le Chemin de France

Dessins de J. GEOFFROY — P. PERRAULT
Pas-Pressé

Dessins de TOURNOIS — P. GOUZY
Promenade d'une Fillette autour d'un Laboratoire

Petite Bibliothèque Blanche

Volumes in-16 illustrés
Brochés, **1** *fr.* **50** — *Cartonnés,* **2** *fr.*

Dessins de GEOFFROY — M. BERTIN
Voyage au Pays des Défauts.

Dessins de L. FLAMENG — E. MULLER
Récits enfantins.

Albums Stahl

En Noir, *Bradel,* **3** *fr.* *Cartonné,* **5** *fr.*
En Couleurs, *Br.* **1** *fr.* *Cartonné,* **2** *fr.* **50**

J. GEOFFROY
L'Age de l'Ecole.

R. TINANT
Du haut en bas.

L. FRŒLICH
Pierre et Paul.

J. GEOFFROY
L'Ane gris.

PREMIER AGE

Bibliothèque de Mlle Lili

ET DE

SON COUSIN LUCIEN

120 ALBUMS STAHL

IL y a des lecteurs qui ne sont pas hommes encore et à qui il faut des lectures et des images pour leurs premières curiosités. Ce public innombrable et frêle n'a pas été oublié. Les *Albums Stahl* leur donnent de piquants ou de jolis dessins accompagnés d'un texte naïf. La naïveté est celle qu'un ingénieux esprit, comme Stahl, peut offrir. Elle a ses malices légères et sa gaieté tendre. Les dessins ont de la fantaisie dans la vérité. Bégayements heureux, rires argentins, ce sont là les effets que produisent ces albums caressants. Il y a beaucoup de gros livres et de travaux ambitieux qui n'ont pas la même utilité.

GUSTAVE FRÉDÉRIX. (*Indépendance Belge*,)



Albums en noir à 3 *fr. — Cartonnés,* 5 *fr.*

BECKER (L.). . L'Alphabet des Oiseaux.	FATH. . . . . Pierrot à l'école. — Gribouille.
— . . . . . L'Alphabet des Insectes.	— . . . . . Les Méfaits de Polichinelle.
COINCHON (A.). Histoire d'une Mère.	— . . . . . Jocrisse et sa Sœur.
DETAILLE. . . . Les bonnes Idées de Mlle Rose.	— . . . . . Une folle Soirée chez Paillasse.
FATH. . . . . Le Docteur Bilboquet.	— . . . . . La Famille Gringalet.

Bibliothèque de Mademoiselle LILI et de son Cousin LUCIEN

Albums en noir à 3 fr. — Cartonnés, 5 fr.



L. FRŒLICH

Alphabet de Mlle Lili.	Mademoiselle Lili aux eaux.
Arithmétique de Mlle Lili.	Mlle Lili à la campagne.
Grammaire de Mlle Lili.	La Fête de Mademoiselle Lili.
L'A perdu de Mlle Babet.	Monsieur Toc-Toc.
Bonsoir, petit père.	1er Chien et 1er Pantalon.
Les Caprices de Manette.	1er Cheval et 1re Voiture.
Les Commandements du grand-papa.	Premières Armes de Mlle Lili.
La Crème au chocolat.	L'Ours de Sibérie.
Un drôle de Chien.	Cerf-agile.
La Fête de Papa.	La Salade de la grande Jeanne.
Journée de Mademoiselle Lili.	Les Jumeaux.
Jujules à l'école.	La Journée de M. Jujules.
Le Jardin de M. Jujules.	Mlle Lili en Suisse.
Le Petit Diable.	La Poupée de Mlle Lili.
	† Pierre et Paul.

FROMENT	La Boite au Lait.
FROMENT	Histoire d'un Pain rond.
FROMENT	La petite Devineresse.
FROMENT	Le petit Escamoteur.
FROMENT	Le petit Acrobate.
GEOFFROY	Le Paradis de M. Toto.
GEOFFROY	1re Cause de l'avocat Juliette.
GEOFFROY	† L'Age de l'Ecole.
GRISET	La Découverte de Londres.
JUNDT	L'Ecole buissonnière.
LALAUZE	Le Rosier du petit Frère.
LAMBERT	Chiens et Chats.
LANÇON	Caporal, chien du régiment.
MARIE	Le petit Tyran.
MATHIS	Les deux Sœurs.
MÉAULLE	Robinsons de Fontainebleau.
PIRODON	Histoire de Bob aîné.
PIRODON	Histoire d'un Perroquet.
PIRODON	La Pie de Marguerite.
SCHULER (Th.)	Les Travaux d'Alsa.
VALTON	Mon petit Frère.



Albums en noir, — Bradel, 4 fr. 50 — Cartonnés, 6 fr.



CHAM	Odyssée de Pataud.
FRŒLICH	Mademoiselle Mouvette.
FRŒLICH	La Révolte punie.
FRŒLICH	Petites Sœurs et Petites Mamans.
FRŒLICH	Monsieur Jujules.
FRŒLICH	Vge de Mlle Lili autour du monde.
FRŒLICH	Vge de Découvertes de Mlle Lili.
FROMENT et STAHL	La Belle Petite Princesse Ilsée.
FROMENT et STAHL	La Chasse au volant.
GREENWOOD (J.)	Aventures de Trois vieux Marins.
GREENWOOD (J.)	Pierre le Cruel.
SCHULER (Th.)	Le 1er Livre des petits Enfants.
VAN BRUYSSEL	Histoire d'un Aquarium.

Premier Age

Bibliothèque de Mlle Lili

ET DE SON COUSIN LUCIEN

Albums en Couleurs

Bradel, **1** *fr.* — *Cartonnés*, **2** *fr.* **50**

L. FRŒLICH

Chansons et Rondes de l'Enfance

Huit Planches

Au Clair de la lune.
La Boulangère a des écus.
Le Bon Roi Dagobert.
Cadet-Roussel.
Il était une Bergère.
Girofflé-Girofla.
Compère Guilleri



Chansons et Rondes de l'Enfance

Huit Planches

Malbrough s'en va-t-en guerre.
La Marmotte en vie.
La Mère Michel.
Monsieur de la Palisse.
Nous n'irons plus au bois.
La Tour, prends garde!

Scènes Comiques — Sujets divers

Huit Planches

La Revanche de François.
Sur le Pont d'Avignon.
Le Moulin à paroles.
La Bride sur le cou.
Le Cirque à la Maison.
Hector le Fanfaron.
Jean le Hargneux.
Mademoiselle Furet.
Monsieur Cèsar.
Le Pommier de Robert.



Huit Planches

Les Pêcheurs ennemis.
Une Chasse extraordinaire.
La Guerre sur les toits.
La Revanche de Cassandre.
Un Voyage dans la Neige.
† Du haut en bas.

Huit Planches

J. GEOFFROY
Monsieur de Crac.
Don Quichotte.
Gulliver.
† L'Ane gris.
Le pauvre Ane.



Huit Planches

ADRIEN MARIE
Mademoiselle Suzon.

Huit Planches

DE LUCHT
La Pêche au Tigre.
La Leçon d'Équitation.
Les trois Montures de John Cabriole.

Huit Planches

BECKER
Une drôle d'École.

MATTHIS
Métamorphoses d'un Papillon.

Huit Planches

M. COURBE
L'Anniversaire de Lucy.

TROJELLI
Alphabet musical de Mlle Lili.

P. JAZET
L'Apprentissage du Soldat.

BIBLIOTHÈQUE d'ÉDUCATION et de RÉCRÉATION

Ouvrages pour Enfants de 6 à 10 ans

Petite Bibliothèque Blanche



VOLUMES

gr. in-16 illustrés

à **1** fr. **50**

Cartonnés

genre aquarelle

2 fr.



AUSTIN.	Boulotte.
BAUDE	Mythologie de la Jeunesse.
BERTIN (M.)	Les deux côtés du mur.
BERTIN (M.)	† Voyage au Pays des Défauts.
BIGNON.	Un singulier petit Homme.
CHAZEL.	Riquette.
CERVILLE (DE) . . .	Histoire d'un trop bon Chien.
DEVILLERS	Les Souliers de mon voisin.
DICKENS (Ch.)	L'Embranchement de Mugby.
DIÉNY.	La Patrie avant tout.
DUMAS (A.).	La Bouillie de la comtesse Berthe
FEUILLET (Octave) .	La Vie de Polichinelle.
GÉNIN (M.).	Le Petit Tailleur Bouton.
GÉNIN (M.).	Marco et Tonino.
GÉNIN (M.).	Les Pigeons de Saint-Marc.
GÉNIN (M.).	Un petit Héros.
GENNEVRAYE. .	Petit Théâtre de famille.
GOZLAN (Léon).	Le Prince Chènevis.
KARR (Alphonse).	Les Fées de la mer.
LA BÉDOLLIÈRE (DE).	La Mère Michel et son chat.
LACOME.	La Musique en famille
LEMAIRE (C.). . . .	Le Livre de Trotty.
LEMOINE	La Guerre pendant les vacances.
LEMONNIER (C.) . . .	Bébés et Joujoux.
LEMONNIER (C.) . . .	Histoire de huit Bêtes et d'une Poupée.
LOCKROY (S.)	Les Fées de la famille.
MULLER (Eugène). .	† Récits enfantins.
MUSSET (P. DE). . .	M. le Vent et Mme la Pluie.
NODIER (Ch.).	Trésor des fèves et Fleur des pois.
NOEL (Eugène) . . .	La Vie des Fleurs.
OURLIAC (E.).	Le Prince Coqueluche.
PERRAULT	Les Lunettes de grand'maman.
SAND (George) . . .	Gribouille.
STAHL (P.-J.).	Les Aventures de Tom Pouce.
VAN BRUYSSEL. .	Les Chevaux d'un vieux poirier.
VERNE (Jules). . .	Christophe Colomb.
VERNE (Jules). . .	Un Hivernage dans les glaces.
VIOLLET-LE-DUC. .	Le Siège de la Rochepont.





Les Nouveautés pour 1888 sont précédées du signe †.



Bibliothèque d'Éducation et de Récréation

Volumes in-8 illustrés

Le Bachelier de Séville



Par André Laurie. — Dessins de Atalaya

Spécimen des gravures

Bibliothèque d'Éducation et de Récréation

JEUNES GARÇONS

Enfants de 8 à 12 ans

JEUNES FILLES

Volumes in-8 illustrés à 4 fr. 50

Cartonnés : 6 fr.



ALONE (F.) . . . . . Autour d'un lapin blanc.
BENTZON (TH.) . . . . . Pierre Casse-Cou.
BIART (LUCIEN). . . . . Voyage dans un parc.
BIART (LUCIEN) . . . . . Entre Frères et Sœurs.
BRÉHAT (DE). . . . . Aventures de Charlot.
LEMAIRE (C.) . . . . . La petite Madeleine.
DEQUET (A.) . . . . . Mon Oncle et ma Tante.
FATH (G.). . . . . Un drôle de voyage.
GÉNIN. . . . . La Famille Martin.
GRAMONT (DE) . . . . . Les Bébés.



RATISBONNE . . Dernières scènes de la Comédie. | VADIER (B.) . . Blanchette. (Hre d'une Chèvre).
STAHL (P.-J.). La Famille Chester. | P. PERRAULT . † Pas-Pressé.

Volumes in-8 illustrés à 7 fr.

Cartonnés : 10 fr.

SAUVAGE. La petite Bohémienne.

SÉGUR (Comte DE). Fables.

STAHL. Contes et Récits de morale familière (*couronné par l'Académie*).

STAHL. Histoire d'un Ane et de deux jeunes Filles (*couronné par l'Académie*).

STAHL. Les Histoires de mon Parrain.



Reliés : 11 fr.

DESNOYERS. Jean-Paul Choppart.

MACÉ (J.). Histoire de deux marchands de Pommes.

MACÉ (J.). Contes du petit Château.

MACÉ (J). Théâtre du petit Château.

MULLER (EUG.). Les Animaux célèbres.

RATISBONNE. La Comédie enfantine (*couronnée*).

Les Contes de Perrault

illustrés par GUSTAVE DORÉ. — Préface de P.-J. STAHL

Album in-folio

Cartonnage riche,

Fers spéciaux, 25 fr



Album in-folio

Reliure d'amateur, 30 fr.

Grande Edition, 70 fr.

Bibliothèque d'Éducation et de Récréation

GARÇONS | ENFANTS de 10 à 14 ans | FILLES

Cartonnés, **6** *fr.* — **Volumes in-8° illustrés à 4 fr. 50** — *Cartonnés,* **6** *fr.*



Aldrich.	Un Écolier américain.
Bentzon	Pierre Casse-Cou. Yette.
Aston.	L'Ami Kips.
Chazel (P.)	Le Chalet des Sapins.
Erckmann-Chatrian. . . .	Les Vieux de la vieille.
Gouzy (P.)	Voyage d'une Fillette au pays des Etoiles.
Gouzy (P.)	Promenade d'une Fillette autour d'un laboratoire.
Kaempfen.	La Tasse à thé.
Muller.	La Morale en action par l'histoire.
Néraud	La Botanique de ma fille.
Stahl.	Mon 1er Voyage en Mer.
Stahl et Wailly.	Contes célèbres anglais.



Cartonnés, **10** *fr.* — **Volumes in-8° illustrés à 7 francs** — *Reliés,* **11** *fr*





Badin.	Jean Casteyras.
Bréhat (de). . .	Les Aventures d'un petit Parisien.
Candèze. *Contes et Romans de l'histoire naturelle.*	Aventures d'un Grillon.
	La Gileppe.
	Périnette.
Gennevraye.	Théâtre de famille.
—	La petite Louisette.
Macé (J.).	Histoire d'une Bouchée de pain.
—	Les Serviteurs de l'Estomac.
Malot (H.).	Romain Kalbris.
Muller	La Jeunesse des Hommes célèbres.
Sandeau (J.).	La Roche aux Mouettes.
Stahl.	Les Patins d'argent (*couronné*).
Stahl et Lermont.	Jack et Jane.
—	La petite Rose et ses sept Cousins.





Jeunes Filles **Bibliothèque d'Education et de Récréation** Jeunes Gens

Cartonnés, **10** *fr.* | Volumes in-8 illustrés à **7 fr.** | *Reliés,* **11** *fr.*

La Vie de Collège dans tous les Pays



ANDRÉ LAURIE

La Vie de Collège en Angleterre.
Mémoires d'un Collégien
Une Année de Collège à Paris.
Un Écolier hanovrien.
Tito le Florentin.
Autour d'un Lycée japonais.
† Le Bachelier de Séville

Romans d'Aventures

ANDRÉ LAURIE

Le Capitaine Trafalgar.
L'Héritier de Robinson

J. VERNE ET A. LAURIE
L'Épave du Cynthia.

STEVENSON ET LAURIE
L'Ile au Trésor.



BÉNÉDICT. . . . . † La Madone de Guido Reni.
BIART (Lucien).. Deux Amis.
BOISSONNAS (B.) Une Famille pendant la guerre *(couronné).*
CAUVAIN (H.).. . Le Grand Vaincu.
DAUDET (A.). . . Histoire d'un Enfant.
DAUDET (A.). . . Contes choisis pr la Jeunesse.
GRIMARD (E.). . La Plante.
HUGO (Victor). . Le Livre des Mères.
LAPRADE (V. DE). Le Livre d'un Père.
LEGOUVÉ (E.) . . Nos Filles et nos Fils.
LEGOUVÉ (E.). . La Lecture en Famille.
LERMONT (J.).. . † Les jeunes Filles de Quinnebasset.
STAHL (P.-J.). . Maroussia *(couronné).*
STAHL (P.-J.). . Les quatre Filles du Dr Marsch
STAHL (P.-J.). . Les quatre Peurs de notre Général *(couronné).*
SANDEAU (J.). . . Madeleine *(couronné).*
SANDEAU (J.).. . Mlle de la Seiglière.

TEMPLE (DU). . . Les Sciences usuelles.
TEMPLE (DU). . . Communications de la pensée.
TOLSTOÏ. . . . . Enfance et Adolescence.
VERNE et D'ENNERY. Les Voyages au Théâtre.

VERNE (Jules). *Découverte de la Terre.* Relié, 12 fr.
- Les premiers Explorateurs.
- Les grands Navigateurs du XVIIIe siècle.
- Les Voyageurs du XIXe siècle.

VIOLLET-LE-DUC. Histoire d'une Maison.
VIOLLET-LE-DUC. Histoire d'un Dessinateur.

Les Voyages Involontaires



LUCIEN BIART

Monsieur Pinson.
La Frontière indienne
Le Secret de José.
Lucia Avila.

Aventures de Terre et de Mer

MAYNE-REID — *Œuvres choisies*

Le Désert d'eau.
Les jeunes Esclaves.
Les jeunes Voyageurs.
La Montagne perdue.
Le petit Loup de mer.
La Sœur perdue.
William le Mousse.
La Terre de feu.
Les Chasseurs de chevelures.
Les Exploits des jeunes Boers.
Les Emigrants du Transwaal.
Les Planteurs de la Jamaïque.
Les Robinsons de terre ferme.
Les Naufragés de l'île de Bornéo.
Les deux Filles du Squatter.
Le Chef au bracelet d'or.



Cartonnés, **12** *fr.* | Volumes grand in-8 à **9 fr.** | *Reliés,* **14** *fr.*

BIART (Lucien). Avent. d'un jeune Naturaliste.
BLANDY (S.). . . Les Epreuves de Norbert.
FLAMMARION. . . Histoire du Ciel.
GRIMARD (E.). . Le Jardin d'Acclimatation.
MEISSAS (DE) . . Histoire sainte.
VIOLLET-LE-DUC. Histoire d'une Forteresse.
VIOLLET-LE-DUC. Hist. de l'Habitation humaine.
VIOLLET-LE-DUC. Hist. Hôtel de ville et Cathédrale

Nord contre Sud



Par Jules Verne — Dessins de L. Benett

Saint-Augustine (Floride). — Spécimen des gravures des *Voyages Extraordinaires*.

Jeunes Gens

Voyages Extraordinaires

Jeunes Filles

Couronnés par l'Académie



Nord contre Sud (85 dessins de BENETT, et une carte).

Jules Verne

28 Volumes in-8° illustrés

Brochés, **243** *fr.* 50

Cartonnés, **326** *fr.* — *Reliés*, **379** *fr.*

Chaque volume broché, **4** *fr.* **50** — *Cart.*, **6** *fr.*

Deux ouvrages réunis en un volume broché, **9** *francs*

Cartonné, **12** *fr.*; *Relié*, **14** *fr.*

† Le Chemin de France.	
Robur-le-Conquérant.	— Un Billet de Loterie.
L'Etoile du Sud.	— L'Archipel en feu.
L'Ecole des Robinsons.	— Le Rayon-Vert.
Les Cinq cents millions de la Bégum.	— Les Tribulations d'un Chinois.
Le Docteur Ox. — Une Ville flottante.	— Le Tour du Monde en 80 jours.
Cinq Semaines en Ballon.	— Voyage au centre de la Terre.
De la Terre à la Lune.	— Autour de la lune.
Les Indes-Noires.	— Le Chancellor.
Trois Russes et Trois Anglais.	— Une Ville flottante.



Mathias Sandorf (111 dessins de BENETT, et une carte).

Chaque volume broché, **9** *fr.* — *Cartonné*, **12** *fr.*

Relié, **14** *fr.*

† Nord contre Sud.	Le Pays des Fourrures.
La Jangada.	Kéraban-le-Têtu.
Michel Strogoff.	La Maison à vapeur.
Un Capitaine de quinze ans.	Hector Servadac.
Vingt mille lieues sous les mers.	Les Aventures du Capitaine Hatteras.



La Découverte de la Terre forme jusqu'à ce jour trois beaux volumes, illustrés de 342 illustrations, fac-similé de dessins anciens de cartes, et présente tout l'attrait d'un roman.

Broché, **10** *fr.* — *Cartonné*, **13** *fr.* — *Relié*, **15** *fr.*

Les Enfants du Capitaine Grant.	J. VERNE et LAVALLÉE. Géographie de la France (édition revue et corrigée).
Mathias Sandorf.	
L'Ile mystérieuse.	

Broché, **7** *fr.* — *Cartonné*, **10** *fr.* — *Relié*, **12** *fr.*

La Découverte de la Terre { Les premiers Explorateurs. / Les grands Navigateurs du XVIIIe siècle. / Les Voyageurs du XIXe siècle.

Les Voyages au Théâtre (VERNE et D'ENNERY). *Relié*, **11** *fr.*

POUR TOUS LES AGES

Volumes in-8° illustrés à 10 fr.

Cartonnés, **13** *fr.* —◈— *Reliés*, **15** *fr.*

HECTOR MALOT
Sans Famille *(Couronné)*
Illustré par BAYARD

L. BIART, d'après CERVANTÈS
Don Quichotte de la Jeunesse
Illustré par TONY JOHANNOT

Ch. CLÉMENT
Michel-Ange
Raphaël
et
Léonard de Vinci
167 Dessins



LA FONTAINE
Fables illustrées

MOLIÈRE
Théâtre
Préface de SAINTE-BEUVE

J. MICHELET

Histoire de France
5 volumes in-8 illustrés
CHACUN :
Broché : **7** francs. — Cartonné : **10** francs
Relié : **12** francs

Histoire de la Révolution
4 volumes in-8 illustrés, Brochés : **5** francs
2 vol. in-8 illustrés, chacun, cartonné : **13** francs
Relié : **15** francs

Erckmann-Chatrian



Romans Nationaux
Romans Populaires
Romans Alsaciens
Chaque vol. gr. in-8 illustré : **10** fr.
Cartonné : **13** fr. — Relié : **15** fr.

Histoire d'un Paysan
Un volume in-8 illustré : **7** fr.
Cartonné : **10** fr. — Relié : **12** fr.



ŒUVRES COMPLÈTES
de
Victor Hugo

Édition définitive, NE VARIETUR
D'APRÈS LES MANUSCRITS ORIGINAUX

46 Volumes in-8

46 volumes in-8° de 500 pages environ.

Brochés, **345** fr.
Reliés, **460** fr.



PRIX du Volume

Broché, **7** fr. **50**
Relié, **10** fr.

POÉSIE
I. — Odes et Ballades. (*Preface inédite*). 1 vol.
II. — Les Orientales. — Les Feuilles d'automne. . . . . 1 vol.
III. — Chants du Crépuscule. — Voix intérieures. — Rayons et Ombres. . . . . 1 vol.
IV. — Les Châtiments . . . . . 1 vol.
V-VI. — Les Contemplations. . . . . 2 vol.
VII-X. — La Légende des Siècles. . . . . 4 vol.
XI. — Chansons des Rues et des Bois. . 1 vol.
XII. — L'Année Terrible. . . . . 1 vol.
XIII. — L'Art d'être grand-père . . . . . 1 vol.
XIV. — Le Pape. — La Pitié suprême. — Religions et Religion. — L'Ane. . . . . 1 vol.
XV-XVI. — Les Quatre Vents de l'Esprit. 2 vol.

PHILOSOPHIE
I. — Littérature et Philosophie mêlées. . 1 vol.
II. — William Shakespeare. . . . . 1 vol.

HISTOIRE
I. — Napoléon le Petit. . . . . 1 vol.
II-III. — Histoire d'un Crime. . . . . 2 vol.
LE RHIN. . . . . 2 vol.
VICTOR HUGO RACONTÉ. . . . . 2 vol.

DRAME
I. — Cromwell. . . . . 1 vol.
II. Hernani. — Marion de Lorme. — Le Roi s'amuse. . . . . 1 vol.
III. Lucrèce Borgia. — Marie Tudor. — Angelo. (*1 acte inédit*). . . . . 1 vol.
IV. — Ruy-Blas. — La Esmeralda. — Les Burgraves . . . . . 1 vol.

ROMAN
I. — Han d'Islande . . . . . 1 vol.
II. — Bug-Jargal. — Dernier Jour d'un Condamné. — Claude Gueux. . . . . 1 vol.
III-IV. — Notre-Dame de Paris. . . . . 2 vol.
V-IX. — Les Misérables . . . . . 5 vol.
X-XI. — Les Travailleurs de la mer (précédés de l'Archipel de la Manche) . . 2 vol.
XII-XIII. — L'Homme qui rit. . . . . 2 vol.
XIV. — Quatrevingt-treize (*complet*). . . . 1 vol.

ACTES ET PAROLES
I. — Avant l'exil. . . . . 1 vol.
II. — Pendant l'exil. . . . . 1 vol.
III. — Depuis l'exil. . . . . 1 vol.

POUR ILLUSTRER CETTE ÉDITION :
Suite de 100 Dessins
de
FRANÇOIS FLAMENG

Gravés à l'eau-forte par
MM. Daumont, Duvivier, Léopold Flameng, Géry-Bichard, Lalauze, H. Lefort, De Los Rios, L. Lucas, J.-L. Massard, Mongin, Teyssonnières, Toussaint, etc., et publiés en
10 Séries à **15** fr. Les 6 premières Séries sont en vente.

Chaque série est livrée dans un élégant carton et contient 10 gravures précédées d'une feuille de garde sur laquelle est imprimée l'explication du sujet représenté.

Œuvre poétique elzévirienne de Victor Hugo

Formant **10** Volumes in-18 raisin
ÉDITION ELZÉVIRIENNE SUR PAPIER VERGÉ DE HOLLANDE
Dessins et ornements par E. FROMENT
Chaque volume se vend séparément broché

Odes et Ballades.	1 vol.	**7** fr. **50**	Rayons et Ombres.	1 vol.	**4** fr. »
Les Orientales.	1 vol.	**4** fr. »	Les Contemplations. 2 vol. à 7 50.		**15** fr. »
Feuilles d'Automne	1 vol.	**4** fr. »	La Légende des siècles. . .	1 vol.	**7** fr. **50**
Chants du Crépuscule. . . .	1 vol.	**4** fr. »	Chansons des rues et des bois, 1 vol.		**7** fr. **50**
Voix intérieures.	1 vol.	**4** fr. »			

Les 10 volumes brochés, **57** fr. **50** — Reliure d'amateur, **97** fr. **50**

Motteroz — Imp. réun. C, Paris — 6380.

SUPPLÉMENT AU N° DE DÉCEMBRE 1887 DU LIVRE

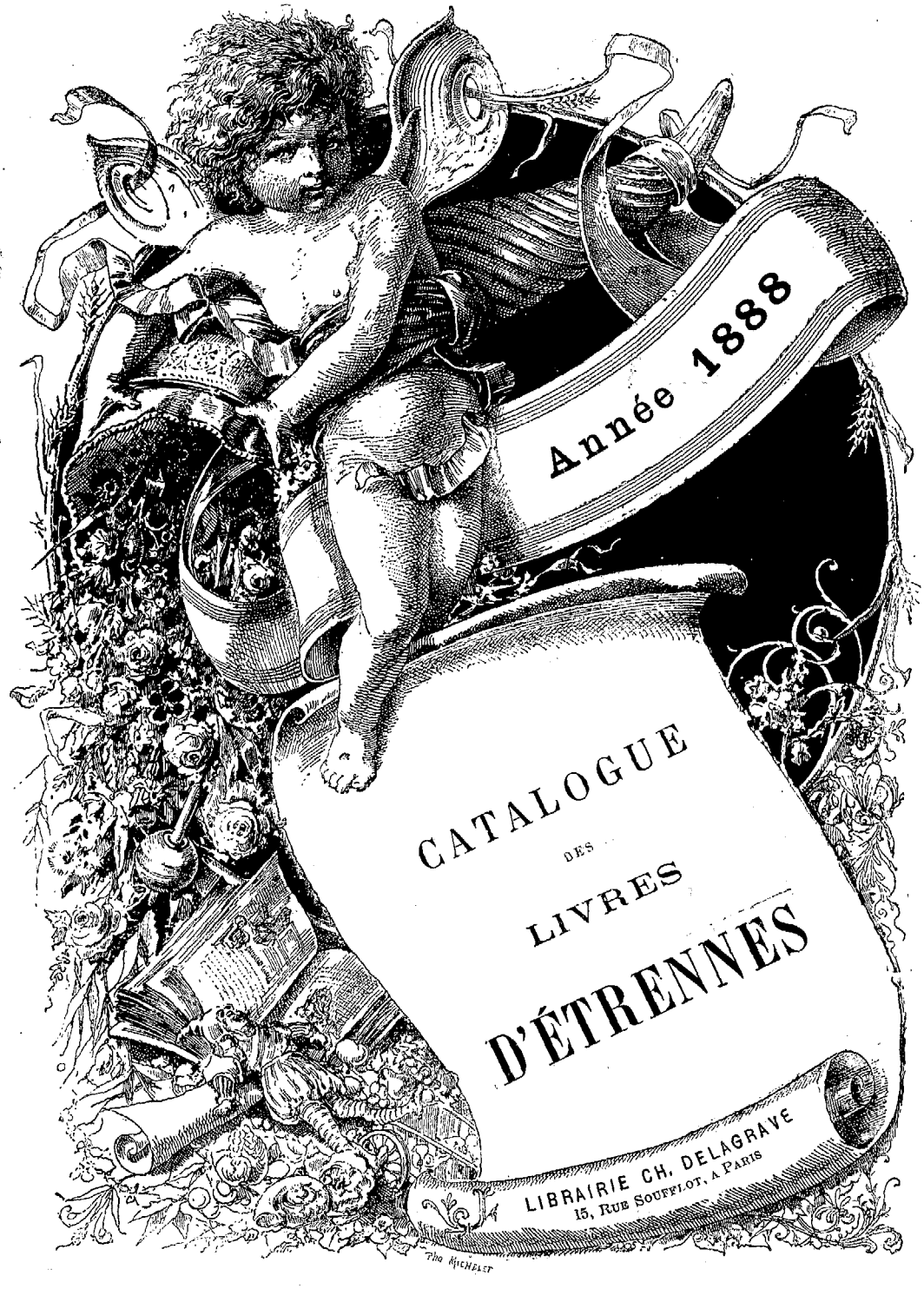



Dessin de B. DE MONVEL extrait de *Saint Nicolas*.

NEUVIÈME ANNÉE — 1888

ST NICOLAS

JOURNAL ILLUSTRÉ

POUR GARÇONS ET FILLES

PARAISSANT

le Jeudi de chaque semaine

COLLECTION

Les huit années parues, 1880-1887, forment chacune un magnifique volume illustré, format petit in-4. Chaque vol., br., 18 fr.; avec belle rel., fers spéc., tr. blanches, 22 fr.; tr. dor., 23 fr.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

PARIS ET DÉPARTEMENTS.	Un an. . .	18 fr.
	Six mois..	10 fr.
ETRANGER.	Un an. . .	20 fr.
	Six mois..	12 fr.

Envoi franco d'un spécimen sur demande.



Gravure extraite de *Saint-Nicolas*.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

MUSÉE DES FAMILLES

1888 — 35e ANNÉE

LECTURES DU SOIR

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois
par livraisons illustrées de 32 pages sur 2 colonnes.

Conditions d'abonnement

Un an : Paris, 14 fr. — Départements, 16 fr.
Union postale, 18 fr.
Un numéro : Paris, 60 c. — Départ., 70 c.

ENVOI GRATUIT
D'UN
SPÉCIMEN
SUR
DEMANDE

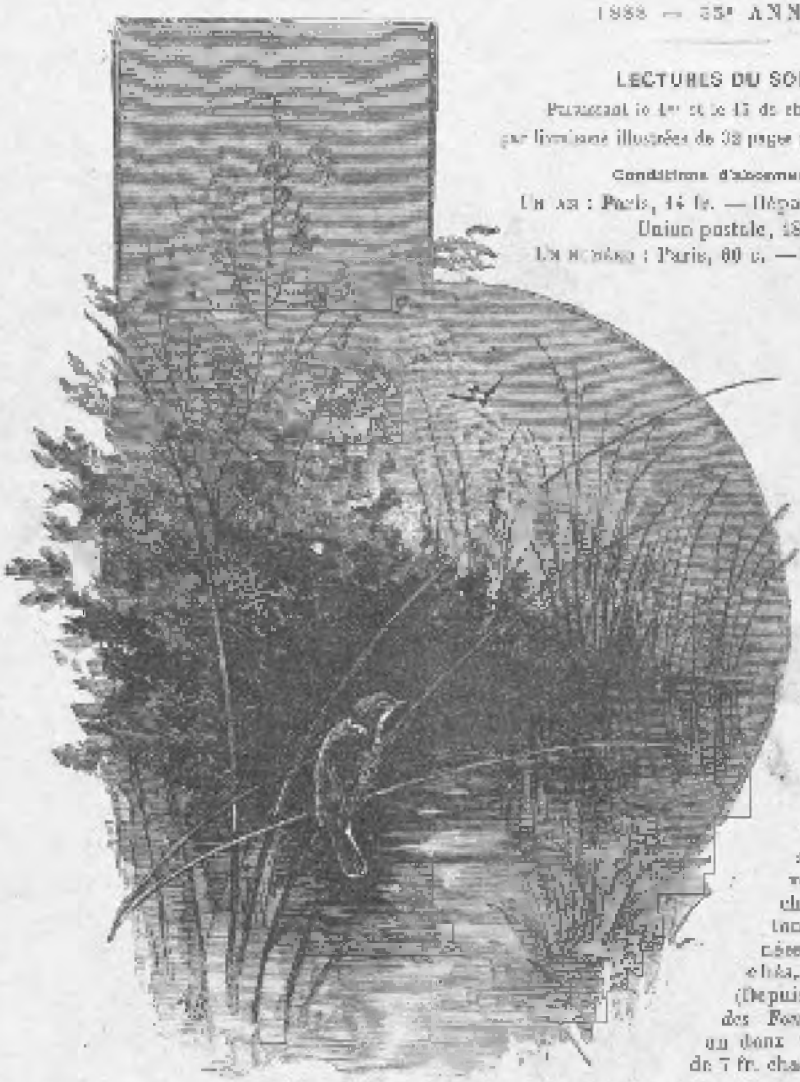

COLLECTION
DU
Musée des Familles

Les 48 premiers volumes du *Musée des Familles* se vendent brochés, chacun 4 fr. — Les tomes 45 à 59, années 1879-1887, brochés, chacun 7 francs. (Depuis 1880, le *Musée des Familles* forme par un deux volumes du prix de 7 fr. chacun.)

Gravure
exclusive du *Musée des Familles*.

Reliure ordinaire, 1 fr. 50 en plus par volume; reliure nouvelle, toile pleine, à biseaux, tranches blanches, en plus, 3 fr. 50; avec tranches dorées, 4 fr. 50. — Reliure en un volume de chaque année, à partir de 1883 : toile pleine à biseaux, tr. blanches, 4 fr.; tr. dor., 5 fr.

ALBUM-CONFIDENCES DU MUSÉE DES FAMILLES

Soit volume in-12 oblong, maroquin plein, titre et tranches dorée. 9 fr.

La feuille de confidences, 10 cent.; 25 feuilles avec titre et tables, 1 fr. 50; 50 feuilles, 2 fr. 75; 100 feuilles, 5 fr.

© 2007 Lyon — Éditions « les passerelles du temps » — editions.ainay@free.fr

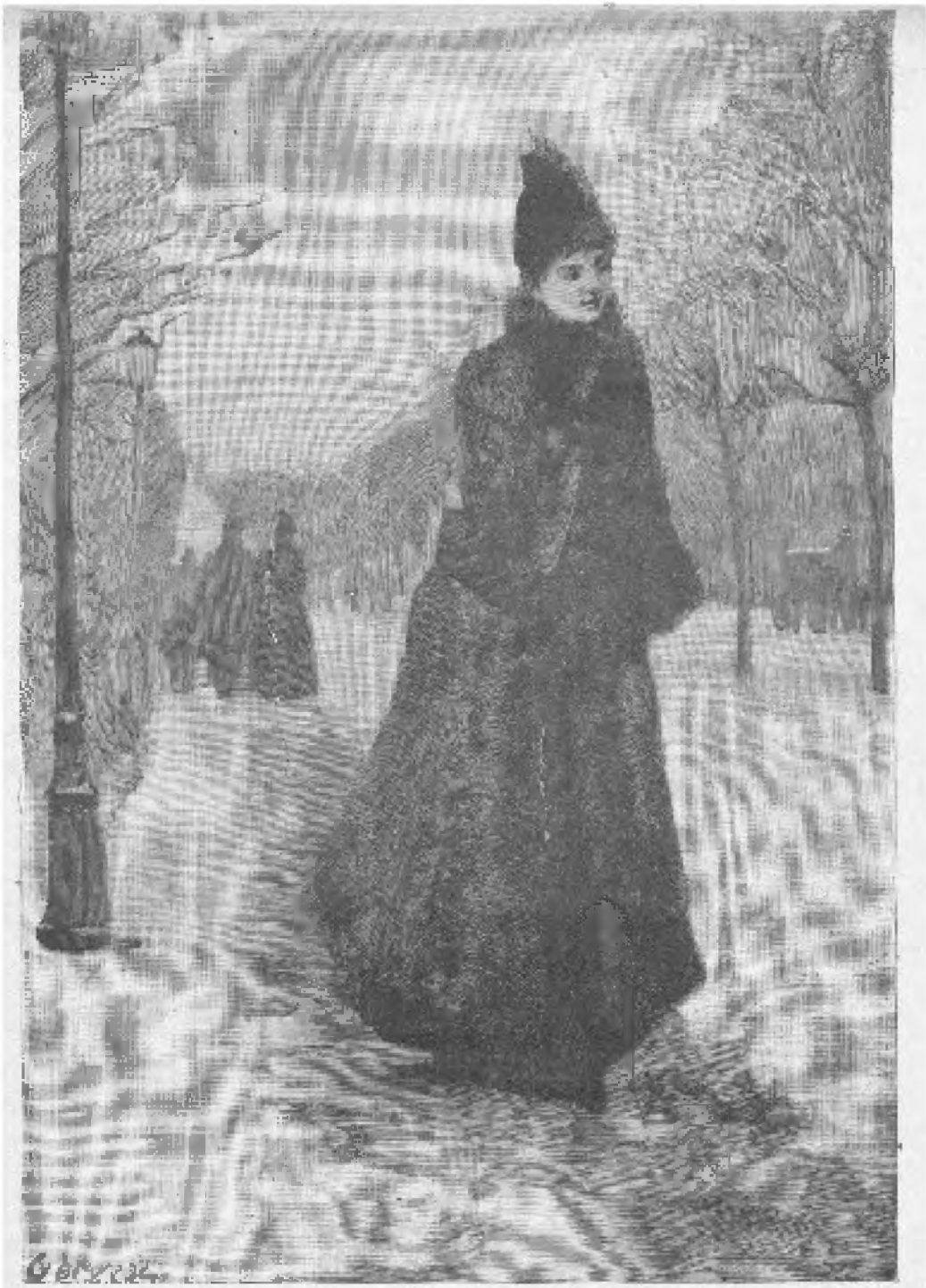

Gravure extraite du Musée des *Familles*.

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions.ainay@free.fr

REVUE
DES
ARTS DÉCORATIFS

ORGANE OFFICIEL DE LA SOCIÉTÉ DE L'UNION CENTRALE DES ARTS DÉCORATIFS

Consacré à toutes les questions spéciales à l'enseignement professionnel et aux industries d'art

CULPTURE, ORFÈVRERIE, BIJOUTERIE, CÉRAMIQUE, BRODERIE, TISSAGE, AMEUBLEMENT, PAPIER PEINT, ETC.

Ayant pour objet la décoration des appartements

Chacun annuellement forme un magnifique volume de 500 pages in-4 avec nombreuses planches hors texte.

Paraît le 15 de chaque mois. — HUITIÈME ANNÉE

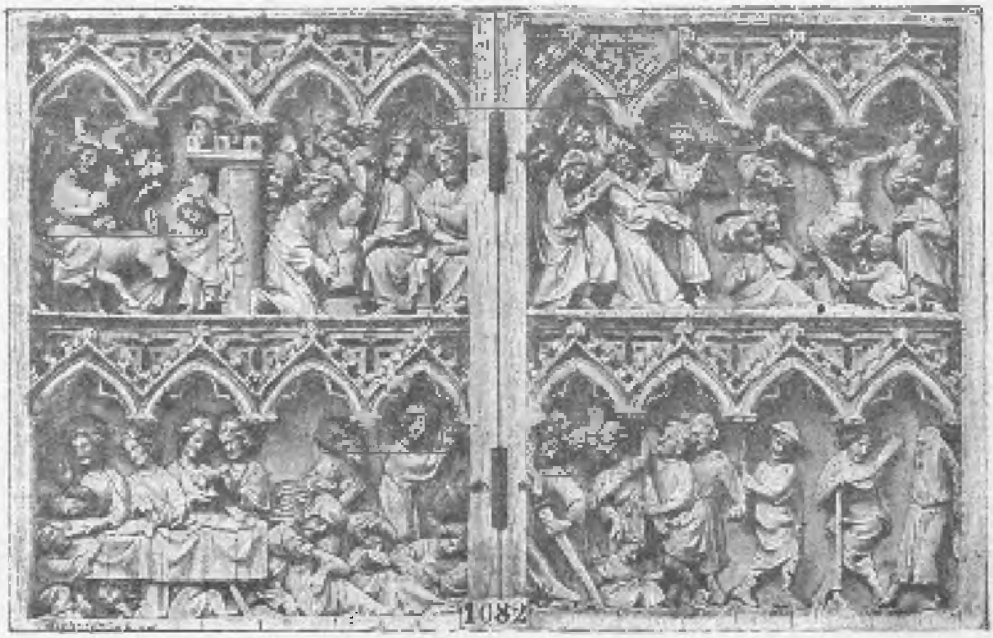

RÉDACTEUR EN CHEF : VICTOR CHAMPIER

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

Henri Bouchot, Germain Bapst, Ph. Burty, Franz Cats, Champfleury, A. de Champeaux, L. Courajod, Corroyer, A. Darcel, Georges Duplessis, Didron, L. Falize, Eug. Fontenay, L. de Fourcaud, H. Fourdinois, Henri Havard, Paul Gasnault, Eug. Guillaume Ed. Guillaume, Lipmann, G. Mantz, Eug. Muntz, Lucien Magne, Ant. Proust, P. Sédille, etc.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Un an : Paris, 25 fr. — Départements, 26 fr. 50 — Union postale, 28 fr. — Un numéro : 2 fr. 50

Les Abonnements partent du 1er juillet

Chaque numéro de 32 pages in-4, contient de nombreuses gravures dans le texte et des planches hors texte.

COLLECTIONS DE LA REVUE DES ARTS DÉCORATIFS

Années 1880-81. 20 fr.	Années 1882-83. 25 fr.	Années 1884-85. 25 fr.	Années 1886-87. 25 fr.
— 1881-82. 25 fr.	— 1883-84. 25 fr.	— 1885-86. 25 fr.	

© 2007 Livres & Editions « Les passerelles du temps » - CC BY-NC-ND 3.0



Gravure extraite de la Revue des Arts décoratifs.

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions.ainay@free.fr

VOLUMES ILLUSTRÉS FORMAT IN-8 JÉSUS

Chaque vol., br., 10 fr. — Relié toile, biseaux, fers spéc., tr. dor., 13 fr. — Demi-reliure, fers spéc., tr. dor., 14 fr.



LE PETIT LORD

Par EUDOXIE DUPUIS

ILLUSTRATIONS DE BIRCH

LES HÉRITIERS DE JEANNE D'ARC

PAR

FRÉDÉRIC DILLAYE

Illustrations

DE A. SANDOZ

Gravure extraite du volume *Le Petit Lord*.

E. DUPUIS

LES

Héritiers de Montmercy

Illustrations de BIRCH et SANDOZ

E. DUPUIS

UN DÉSHÉRITÉ

Illustrations de SANDOZ

H. GRÉVILLE

LE VŒU DE NADIA

Illustrations d'A. MARIE.

S. BLANDY

MONT SALVAGE

Illustrations de SANDOZ

CH. DE CHARLIEU

LA

MISSION DU CAPITAINE

Illustrations de SANDOZ

LOUIS ULBACH

L'ESPION DES ÉCOLES

Illustrations de C. LARSSON

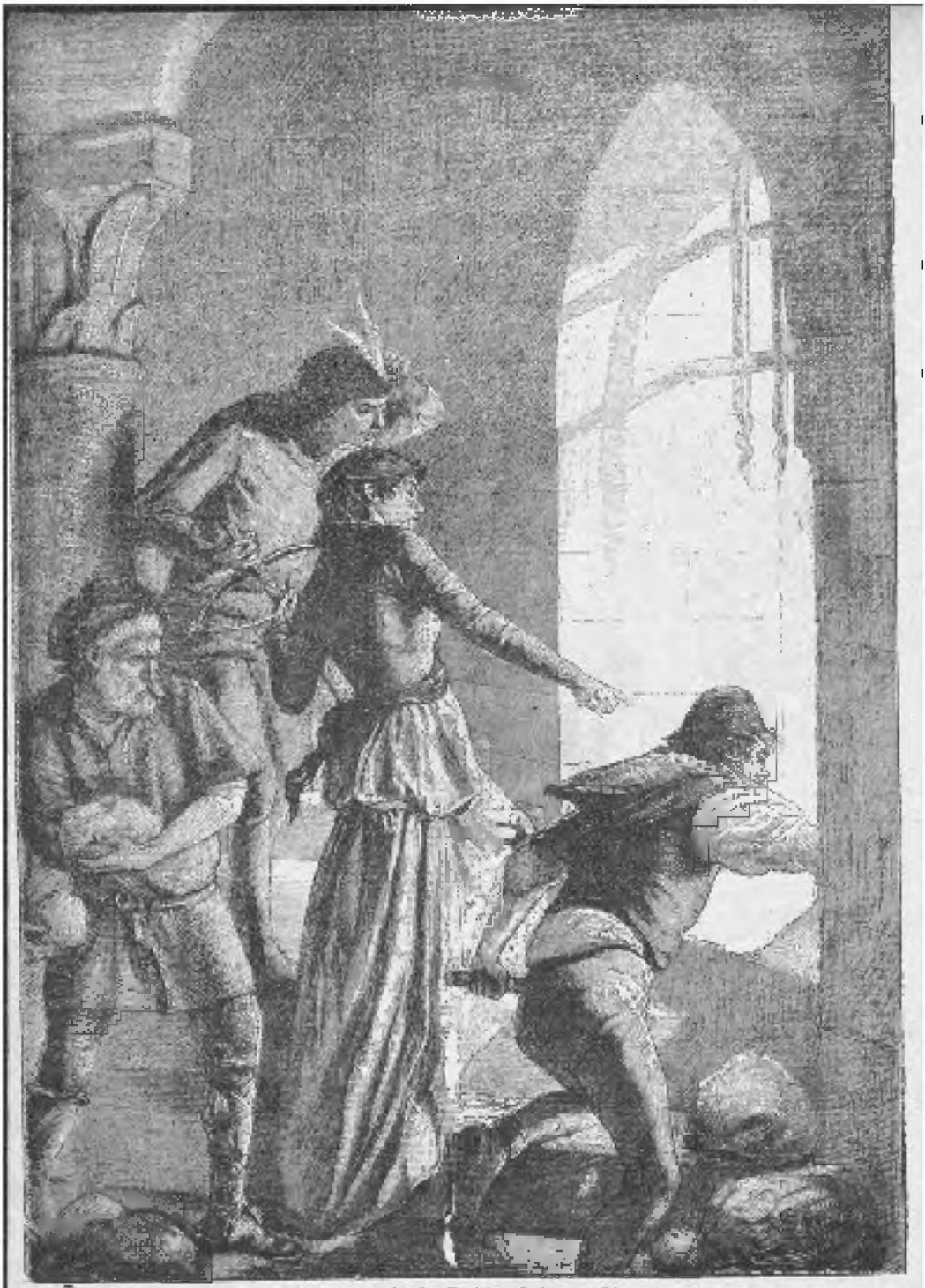

Gravure extraite des *Héritiers de Jeanne d'Arc*.

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions.ainay@free.fr

PÉTIS DE LA CROIX

Les Mille et un Jours

CONTES PERSANS

ÉDITION A L'USAGE DE LA JEUNESSE PAR **EUDOXIE DUPUIS**

Avec plus de cinq cents compositions par **Gaillard**



Gravure extraite des *Mille et un Jours.*

Un magnifique volume in-8, broché . . . . 25 fr. | Relié demi-chagrin, fers spéciaux, tr. dor. . 32 fr.
Relié toile pleine, biseaux, tr. dor. . . . 30 fr. | Ex. numér. sur vélin : 50 fr. — sur Japon : 100 fr.

RENÉ MÉNARD

LA MYTHOLOGIE

DANS L'ART ANCIEN ET MODERNE

Ouvrage orné de 600 gravures dont 32 hors texte.

Le Monde vu par les Artistes

GÉOGRAPHIE ARTISTIQUE

Ouvrage orné de plus de 600 grav. et de nombreuses cartes.

Chaque ouvrage : Très fort volume in-8 jésus, br., 25 fr. — Avec riche rel., fers spéc., tr. dor., 32 fr. — Avec rel. amateur, tête dor., tr. ébarbées, 35 fr. — Exemplaires numérotés sur Hollande, br., 50 fr.

VOYAGE AU CAMBODGE

L'ARCHITECTURE KHMER

PAR L. DELAPORTE

Lieutenant de vaisseau, chef de la mission d'exploration aux monuments Khmers (1873).

Un beau vol. gr. in-8 jésus, orné de gravures hors texte, de nombreux dessins et d'une carte. Br. 20 fr.
Relié, dos chagrin, plats et tr. dor., fers spéciaux., 28 fr. — Exemplaires numérotés sur vélin, br. . 40 fr.

LA FARCE
DE MAITRE PATHELIN

COMÉDIE MOYEN AGE, arrangée en vers modernes

PAR GASSIES DES BRULIES

AVEC 16 PLANCHES EN TAILLE-DOUCE PAR **BOUTET DE MONVEL**

Magnifique album in-8, avec couverture de luxe, 10 fr. — Exemplaire sur japon, 40 fr.



Gravure extraite de la *Farce de maître Pathelin*.

BIBLIOTHÈQUE DE RÉCRÉATION DU BIBLIOPHILE JACOB

VOLUMES ILLUSTRÉS DE NOMBREUX DESSINS ET DE GRAVURES COLORIÉES HORS TEXTE

Chaque vol. br., 7 fr. 50 ; relié toile, fers spéc., tr. dor., 10 fr.; demi-ch., fers spéc., tr. dor., 12 fr.

Les Enfants dans la famille, illustrations de FERDINANDUS.

Histoires d'autrefois, illustrations de KAUFFMANN.

Contes littéraires du bibliophile Jacob, illustrations de KAUFFMANN.

Aventures d'un petit orphelin, illustrations de FERDINANDUS.

JEAN DÉPERET

Par Mme LION, ILL. DE FERDINANDUS

In-4, br., 10 fr.; rel. tr. dor., 14 fr.

JEANNE D'ARC

Par Joseph FABRE, ÉDITION ILLUSTRÉE

In-8, br., 10 fr.; rel. toile, tr. dor. 14 fr.

DANS MILLE ANS

Par E. CALVET

ILLUSTRATIONS DE V. NEHLIG

SOUVENIRS MARITIMES

Traduits de l'amiral Werner par NOE

ILLUSTRATIONS DE GINOS

Chaque ouvrage, un magnifique vol. grand in-8 jésus, br., 12 fr. 50 ; rel, toile, fers spéc., tr. dor., 16 fr. 50 ; demi-chagrin, tr. dor., 17 fr. 50 ; avec fers spéc., 18 fr. 50

LA COMÉDIE ENFANTINE

PAR LOUIS RATISBONNE

137 compositions de B. de Monvel. — Ouvrage couronné par l'Académie française

Un vol. in-12, br., 3 fr. 75 ; —relié percaline, tr. dorées, 5 fr. 50

Les trois petits Mousquetaires

Par Emile DESBEAUX

PRÉFACE D'ALEXANDRE DUMAS FILS

Illustrations de Bayard, Ferdinandus, Scott, Giacomelli, Monginot, Semechini, etc.

LE LIVRE DES PETITS

POÉSIES

Par Jean AICARD

53 COMPOSITIONS DE GEOFFROY

Chaque volume petit in-4, papier teinté, broché, 5 fr. — Relié toile, avec fers spéciaux, tr. dor. 8 fr.



Gravure extraite du *Livre des Petits*

HISTOIRE

DE

L'ÉCOLE SPÉCIALE MILITAIRE DE SAINT-CYR

PAR

UN ANCIEN SAINT-CYRIEN

52 PLANCHES HORS TEXTE EN PHOTOTYPIE, DESSINS DE JAZET

Un magnifique volume grand in-8. Broché, **20** fr. Relié toile, tranches dorées, **25** fr.

Avec reliure demi-chagrin, tr. dorées, 28 fr. — Avec rel. amateur, tête dorée, tranche ébarbée, 30 fr. — Exemplaires numérotés, sur papier de Hollande, 50 fr.; sur papier du Japon, 80 fr.

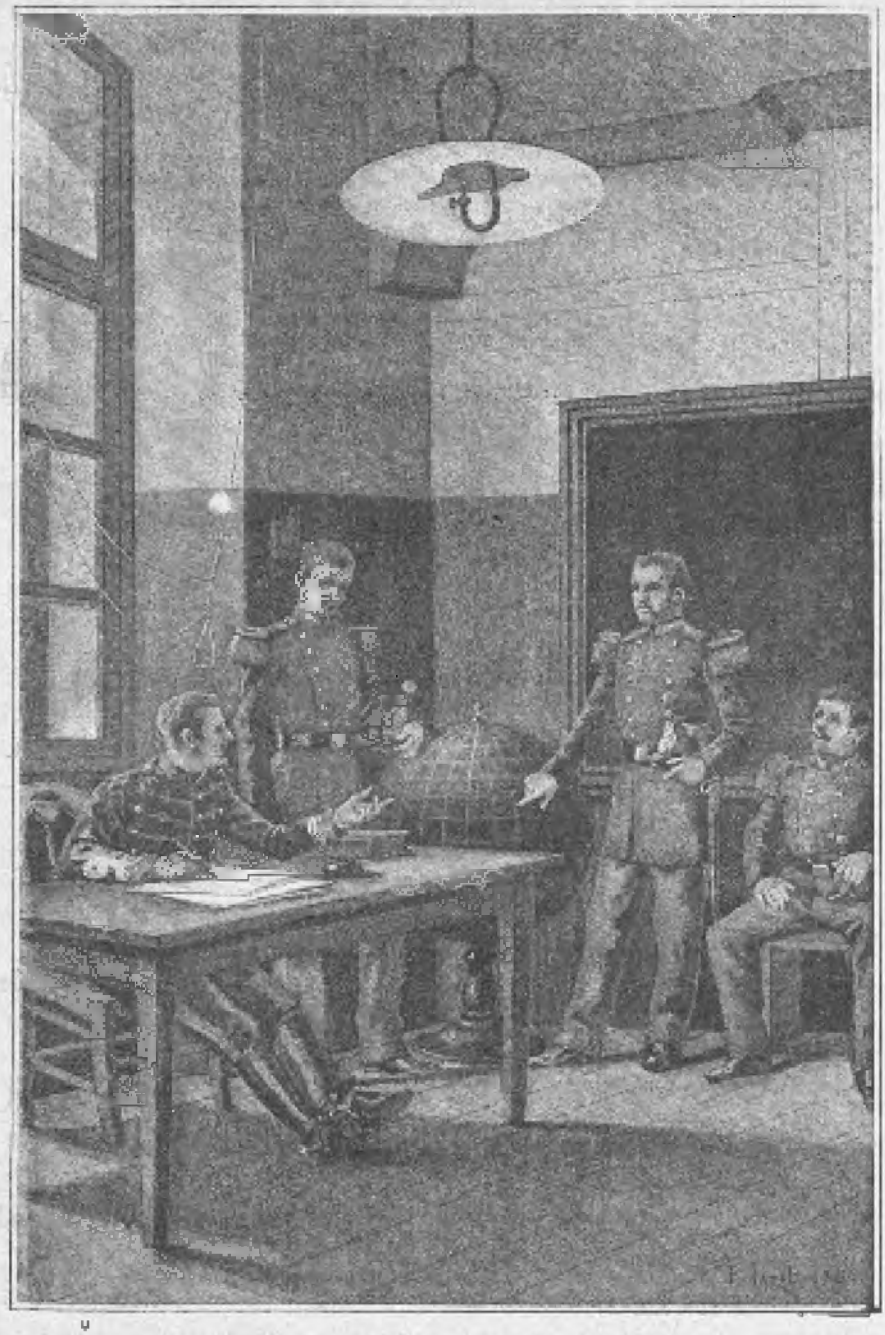

Gravure extraite de l'*Histoire de l'École spéciale militaire de Saint-Cyr*.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

VOLUMES ILLUSTRÉS, FORMAT GRAND IN-8 PITTORESQUE

Br., 5 fr.; — Reliés toile, fers spéciaux, tr. dor., 7 fr. 50

LE TONKIN

Par STÉPHANE DUMOULIN

Illustrations de DICK DE LONLAY.

L'AFRIQUE PITTORESQUE

Par VICTOR TISSOT

Illustrations de DE BAR, KIRSCHNER, etc.

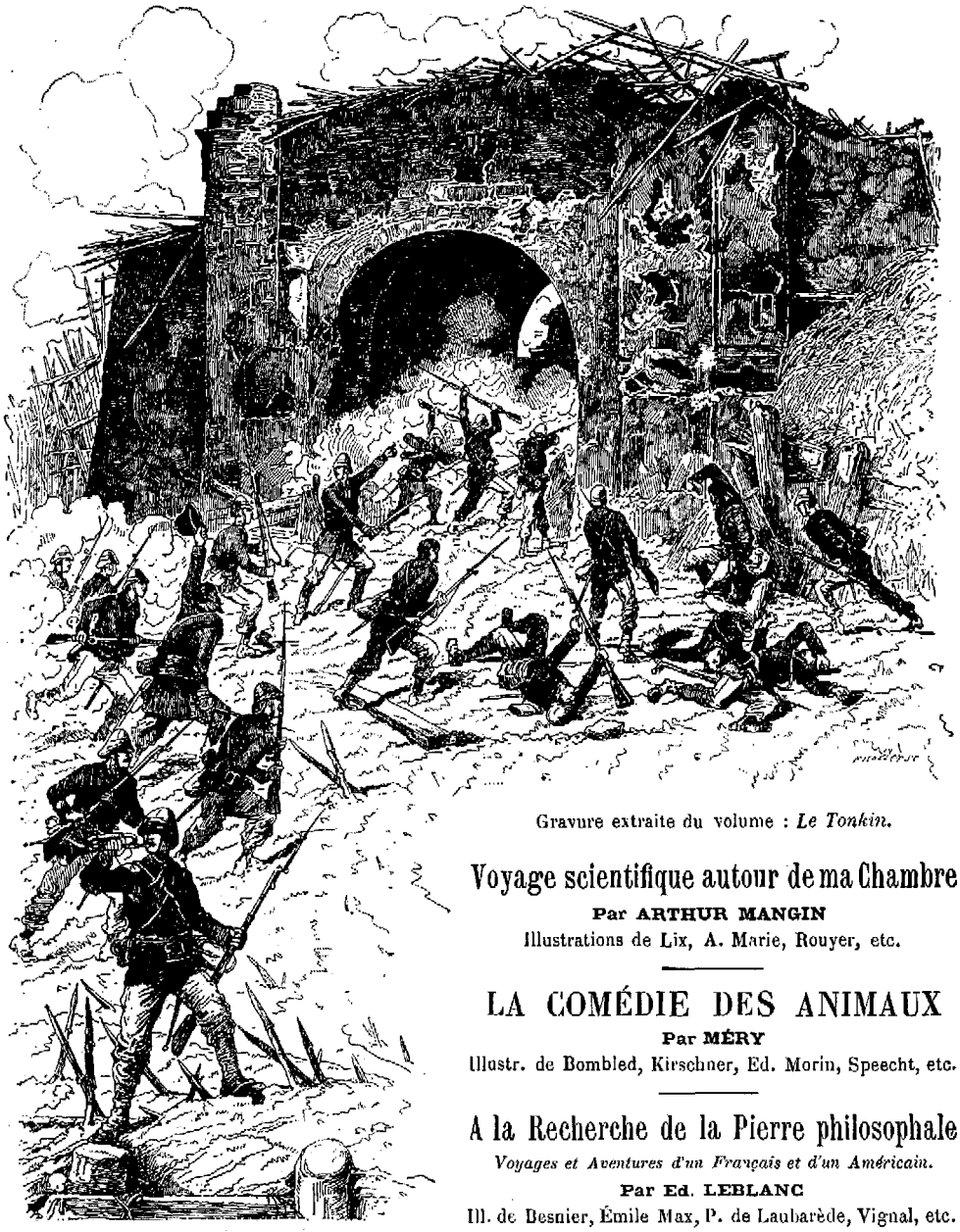

Gravure extraite du volume : *Le Tonkin.*

Voyage scientifique autour de ma Chambre

Par ARTHUR MANGIN

Illustrations de Lix, A. Marie, Rouyer, etc.

LA COMÉDIE DES ANIMAUX

Par MÉRY

Illustr. de Bombled, Kirschner, Ed. Morin, Speecht, etc.

A la Recherche de la Pierre philosophale

Voyages et Aventures d'un Français et d'un Américain.

Par Ed. LEBLANC

Ill. de Besnier, Émile Max, P. de Laubarède, Vignal, etc.

LA GUERRE, récit épisodique d'un siège au XVIe siècle, par Carlo du Monge; suivi de : *Le Secret du fer*, par Protche de Viville, et *Les Lansquenets*, par Ernest d'Hervilly. Illustrations de Poirson, Atalaya, Rochling.

COLLECTION DE VOLUMES ILLUSTRÉS PETIT IN-4

Br. 3 fr. 90. Rel. tr. dor. 5 fr. 40

BAUDEL..... **Un an à Alger**, illustrations de DE BAR, SPECHT, etc.

DANIEL BERNARD..... **La Chasse au phénix**, illust. de H. CLERGET, VIERGE, etc.

DU CHATEAU (PIERRE). **Souvenirs d'un petit Alsacien**, illustr. de GIRARDET.

DUPUIS (EUD.)..... **Les disciples d'Eusèbe**, illustrations de COURBOIN.

— ..... **Les entreprises d'Harry**, illustration de BEARD, JUNCLING.

DUPUIS (EUD.)..... **A la recherche d'une ménagerie**, illustrations de FABER.

LEILA HANOUM..... **La nouvelle Scheherasade.** illustrations de FERDINANDUS,

LÉOUZON LE DUC..... **Impressions et souvenirs du voyage dans les pays de Nord**, illustrations de BRETON CLERGET, LIX.

NARJOUX (F.)..... **Histoire d'une ferme**, illustrations de l'auteur.



Gravure extraite du volume *Vie et Aventures de Trompette.*

COLLECTION DE VOLUMES ILLUSTRÉS

PETIT IN-4.

Br. 3 fr. Rel. tr. dor. 5 fr. 25.

ANCEAUX (J.). **Vie et aventures de Trompette**, illustrations de B. DE MONVEL.

ASSOLANT (A.). **La chasse aux lions**, illustrations de J. GIRARDET.

BERTIN (MARTHE)..... **Madame Grammaire et ses enfants**, ouvrage couronné par l'Académie française, illustrations par GINOS.

— ..... **La petite maison rustique**, illustrations de CLERICE.

DU CHATEAU (PIERRE). **Le roman de Christian**, illustrations de SANDOZ.

PORCHAT (J.-J.)..... **Trois mois sous la neige**, illustrations par CH. DONZEL.

PIAZZI (A.)..... **Pharos**, illustrations de SANDOZ.

SEGARD (CH.). ..... **La succession du roi Guillèri** illustrations de B. DE MONVEL.

TITMARSH..... **La rose et l'anneau**, traduction par Mélanie Talandie, illustrations par POIRSON.

VOLUMES ILLUSTRÉS FORMAT PETIT IN-4

Br., 2 fr. 50 ; Reliés, percal., fers spéciaux, tr. jaspées, 3 fr. 60 ; tr. dorées, 4 fr. 70.

AURY (V.). . . . . **De Fil en Aiguille**, illustrations de GAILLARD, KAUFFMANN.
BERTHIN (Marthe) . . . . **Les Épreuves de Jean**, illustrations de E. DE LIPHART.
DAUPHIN (L.). . . . . **L'Éducation musicale de mon cousin Jean Garrigou**, illustrations de LÉONCE PETIT.
LEMERCIER DE NEUVILLE. **Les Pupazzi de l'enfance**, illustrations de B. de MONVEL.
— **Les Contes de Saint Nicolas**, illustrations de B. DE MONVEL, H. DE MONTAUT, GEOFFROY, KAUFFMANN, SANDOZ.
LÉONCE PETIT. . . . . **Les Comédiens malgré eux**, illustrations de l'auteur.
NAJAC (R. DE). . . . . **Le Nid de Pinson**, illustrations de GEOFFROY, KAUFFMANN.
PIAZZI (Adrianna).. . . . **Sans souci**, illustrations de B. DE MONVEL.
— . . . . **Les petites Conteuses**, illustrations de GILBERT, KAUFFMANN.
SÉGARD (Ch.). . . . . **Bébés et Papas**, illustration de FERDINANDUS.
TALANDIER (M.) . . . . . **Histoire des mois**, illustrations de KAUFFMANN.

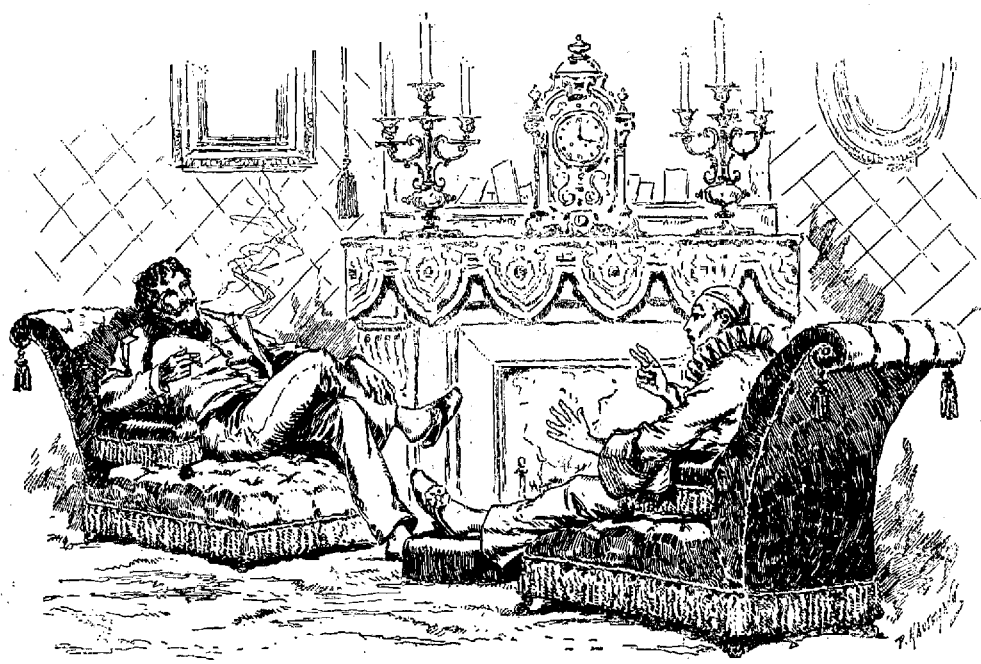

Gravure extraite du *Nid de Pinson*.

VOLUMES ILLUSTRÉS FORMAT PETIT IN-4

Br., 2 fr. 10; Reliés, percal., fers spéciaux, tr. jaspées, 3 fr. 10; tr. dorées, 4 fr. 30.

AURY (V,). . . . . **La Mésange**, illustrations de JUNDT.
DUPUIS (E.). . . . . **Les Souhaits de Tommy**, illustrations de BEARD, SÉMÉCHINI.
— . . . . . **Un peu paresseuse**, illustrations de HOPKINS, FABER, etc.
— . . . . . **La Danse des lettres**, illustrations de TOFANI, B. DE MONVEL, etc.
— . . . . . **Le Cirque en chambre**, illustrations de BEARD, KAUFMANN.
— . . . . . **Hors de l'œuf**, illustrations de DONZEL, GEOFFROY, etc.
LABESSE ET PIERRET. . . **Le Nid de Grand-Maman**, illustrations de FRAIPONT.
LÉONCE PETIT. . . . . **Les Sept métiers du Petit Charles**, illustrations de l'auteur.
NAJAC (R. DE). . . . . **Les Lettres d'oiseaux**, illustrations de KAUFFMANN, TRAVIÈS, etc.
RATISBONNE (L.). . . . . **Les petits Hommes**, illustrations de DE BEAUMONT.
— . . . . . **Les petites Femmes**, illustrations de DE BEAUMONT.

VOLUMES FORMAT GRAND IN-8 RAISIN

Illustrés par Bertall, de Bar, Bossuet, Ferdinandus, Gilbert, Hubert-Clerget, Janet-Lange, Kaufmann, etc., etc.

Chaque vol., br., 3 fr. 60. — Relié, toile anglaise, tr. jaspées, 3 fr. 60; tr. dorées, 3 fr. 90
Relié demi-chagrin, tr. jaspées, 5 fr. 75; tr. dorées, 6 fr. 75

Abbot (M.). — **En Chine.**
Antichan (P.). — **La Tunisie, autrefois et aujourd'hui.**
Beauchamp. — **Les promenades du Dr Bob.**
Bertrand (Marie de). — **Les Grandes Époques de la Peinture.**
Chaudeau (A.). — **Les Grandes Compagnies.**
Dallas (Ch.). — **Les récits de la Grève.**
Delaunay (H.). — **Scènes de la Révolution française.**
Girard (J.). — **Les rivages de la France autrefois et aujourd'hui.**
Gramont (R. de). — **Récits d'un Aéronaute.**
Jacob (le bibliophile). — **Contes littéraires.**
— — **Histoires d'autrefois.**



Gravure extraite *Les Curiosités de l'Allemagne du Nord.*

Janet (J.). — **Contes, récits et nouvelles.**
— **Causeries littéraires.**
La Blanchère (R. de). — **Les Animaux racontés par eux-mêmes.**
— — **Sous les eaux.**
La Landelle (G. de). — **Histoires maritimes.**
Lemon (A.). — **Comment les bêtes travaillent.**
— — **Curiosités de l'histoire des bêtes.**
Muller (E.). — **Mémoires d'un Franc-Tireur.**
— — **Un Français en Sibérie.**
— — **Les Écoliers de Châlons.**
Nayeux (R. de). — **Histoires chevaleresques.**
Reynaud (W.). — **Histoires de l'art.**
Tissot (V.). — **Curiosités de l'Allemagne du Nord.**
— — **Curiosités de l'Allemagne du Sud.**
Tissot (A.).... **Les Poètes du Foyer.**

VOLUMES FORMAT IN-8 CARRÉ

Illustrés par Gilbert, Hubert-Clerget, Lis, Manuel, Morel, Scott, Traviès, etc.

Chaque vol., br., 0 90. — Relié toile anglaise, fers spéciaux, tr. jaspées, 1 60; tr. dorées, 1 95

Bertal (J.)..... **Les Demoiselles du Tertuig.**
Bergerat (Marie de). **La Veillée de Noël.**
Capendu (E.)..... **Ange le Diapoule.**
Fillié (P.)..... **Chasse aux Castors dans l'Amérique Russe.**
— **Chasse à l'Éléphant à Ceylan.**
La Blanchère (H. de). **Chasses et notres. Causeries de l'oncle Yabio.**
La Blanchère (R. de). **Une histoire de tous les jours.**
Gouvernet Marie..... **Véridique histoire de Brigitte et de son cousin Jacot.**
Margin (A.)..... **Les Mémoires d'un Chêne.**
Merlan (A.)..... **A travers l'Albanie.**
Rodier (E. E.)..... **Trois contes chinois.**
Perceval (V.)..... **Les rêves de Julie.**

© 2007 Lyon — Éditions « les passerelles du temps » — editions.ainay@free.fr

VOLUMES FORMAT IN-8 CAVALIER

Illustrés par de Bar, Gaillard, Godefroy-Durand, Hubert-Clerget, Lix, B. de Monvel, Ed. Morin, etc.

Chaque vol., br. : **1 80** — *Relié toile anglaise, fers spéciaux, tr. jaspées* : **2 60** — *tr. dor.* : **2 95**

Dr Beauregard..... **Nos Parasites.**
Dr Bernard..... **De Cherbourg à Brest.**
— ..... **De Lorient à Toulon.**
Bloch..... **Les Mères des grands Hommes.**
— ..... **Épouses et Sœurs.**
Cocheris (Mme P.)..... **Histoires sérieuses sur une pointe d'aiguille.**
Deltour (F.) et Rinn. **La Tragédie grecque.**
Fénelon..... **Les Aventures de Télémaque.**
Frédé (P.)..... **Voyage au cap Nord.**
Graffigny (H. de).... **Voyages fantastiques.**
Hameau (Mme)..... **Une enfant sans mère.**
La Blanchère (H. de).. **Les Amis des plantes et leurs ennemis.**
La Blanchère (H. de).. **Récits de pêche et de voyages.**
La Fontaine..... **Fables choisies.**
Muller (E.)..... **Entretiens de science familière.**
— ..... **Le Prince du feu.**
Rassat (J.)..... **La très joyeuse et très plaisante histoire des faits, gestes et prouesses du bon Chevalier Bayard, par le Loyal serviteur, arrangée et traduite en style moderne.**
Thierry (Aug.)..... **Récits des temps mérovingiens, extraits avec notice spéciale.**

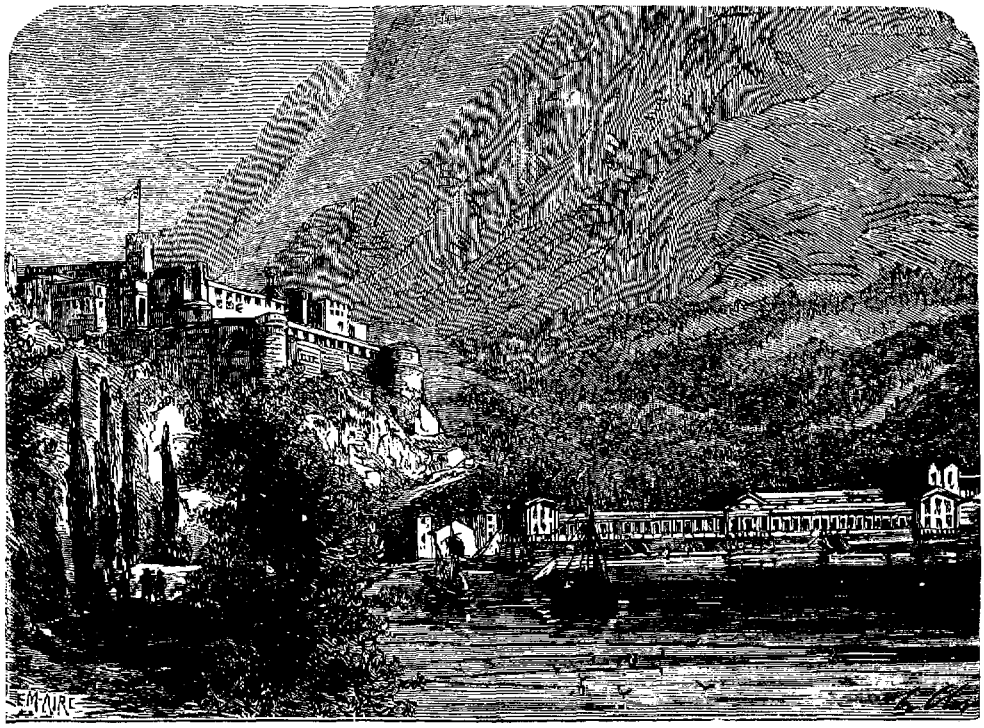

Gravure extraite du volume *De Lorient à Toulon*.

VOLUMES FORMAT IN-8 CARRÉ

Illustrés par de Bar, Duplaix-Destouches, Hubert-Clerget, Kirschner, Lix, Adrien Marie, Scott, etc., etc.

Chaque vol. br. : **1 15** — *Relié toile anglaise, fers spéciaux, tr. jaspées* : **1 80** — *tr. dorées* : **2 10**

Antichan (P.)..... **Le Pays des Kroumirs.**
Comettant (O.)..... **Les Compositeurs illustres de notre siècle.**
Coote (W.)..... **L'Océan Pacifique.**
Deslys (Ch.)..... **Les Orfèvres français.**
Frédé (P.)..... **Chasses aux pirates malais.**
— **Voyage en Arménie et en Perse.**
Genevay (A.)..... **La Chute d'une dynastie.**
— **La Fin de l'esclavage aux États-Unis.**
— **Les Deux frères de Witt.**
Gidel. (Ch.)..... **Morceaux choisis de prosateurs français, depuis le XVIIe siècle (2 volumes).**
Grand (G.)..... **Nouvelles anglaises.**
Grangeon (Mme)..... **De la cave au grenier, excursions enfantines à travers la maison.**
Kohn-Abrest (F.).... **L'Egypte et la Tripolitaine.**
Kohn-Abrest (F.).... **En Algérie.**
Mangin (A.)..... **La Pluie et le beau temps.**
— **Voyage à la Nlle-Calédonie.**
Marcel (Etienne).... **Chroniques d'autrefois** (*Soulèvement populaire au m.-âge.*)
Muller (E.)..... **Causeries sur les grandes découvertes modernes**
— **Causeries familières sur la nature et les sciences.**
Navery (Raoul de)... **Les Mystères de Jumièges.**
Neukomm (Ed.)..... **Les Étapes d'un bataillon scolaire.**
Porchat (J.-J.)..... **La Vie et la mort de Jeanne d'Arc.**
— **Vie de saint Louis.**
Ségalas (A.)..... **Récits des Antilles.** — **Le Bois de la Soufrière.**
Vitu (Aug.)..... **Histoire de la Typographie.**
Wallut (Ch.)..... **Sur les rives de l'Amazone.**
— **L'Oasis.**

COLLECTIONS D'ALBUMS

PÉRIPÉTIES CYNÉGÉTIQUES
DE M. MAC-ARDS
Par NIDRACH. Magnifique album, 32 dessins, dont 8 en chromo. Prix. 50 fr.

NICHÉES D'ENFANTS
Texte en vers par ERNEST D'HERVILLY, illustré en coul. par KLEINMICHEL.
Album in-4, cartonnage gélatiné. Prix. 6 fr. 50

L'ÉDUCATION DE PETIT PIERROT

Par Tante NICOLE

14 COMPOSITIONS DE J. GEOFFROY. — Un album in-4, cartonné. . . . . 3 fr.



Gravure extraite de l'Éducation de Petit Pierrot.

ALBUMS HUMORISTIQUES

Dessins en chromo par RODOLPHE-TINANT. — Chaque album in-4, cartonné. . . . 5 fr.

L'Alleluia Arlequin, traduit par Léon Valade.
Fantaisies moyen-âge, facétiées collignées par Maurice Richard BAILLEVENT.
Aux trousses du diable, par Ernest D'HERVILLY.
Deux contre un, ou les villes d'une constitution, divertissement mythologique et médical, par Ernest D'HERVILLY.
Nouvelles Fantaisies moyen-âge, Cartes de fous racontées par MAUPRÉSIDENT.

© 2007 Lyon — Éditions « les passerelles du temps » — editions.ainay@free.fr

ALBUMS EN COULEURS

Par ANDRÉ et L. LAWSON, texte par E. DUPUIS. — Chaque album in-4, cart. . 5 fr.

En remontant. — Vieux proverbes sur de nouveaux airs. — Huit jours dans un aquarium.
Le Tour du monde en coquille de noix.

RONDES DE SAINT-NICOLAS, par Léon VALADE, mus. de Léopold DAUPHIN, ill. de MONVEL. In-4, cart. . . 3 fr.

ALBUMS IN-4, A 2 FRANCS

Drôles de Bêtes, par ROBERT-TINANT. — **Drôles de Gens,** par ROBERT-TINANT. — **Le Chat de la mère Michel,** par HOPKINS. — **Les Etudes de Petit-Pierre,** texte et dessins par GEORGES FATH.

Toinette et Toto à la campagne, par A. LINDEN. 14 grav. en coul. par KAUFFMANN. 1 alb. in-4, cart. 1 fr. »
Aventures extraordinaires de Serpolet et de son ami Coincoin, par LINDEN. Ill. de MOREL. In-4, c. 1 fr. »
Album artistique de la France et des colonies, orné de 30 chromos. in-8 oblong. . . . . 3 fr. 50

PRÉDICTIONS ET CONSEILS DE SAINT NICOLAS

ORACLE DE ENFANT

Ce recueil constitue un véritable oracle qui, pour être particulièrement à l'usage des enfants, n'en est pas moins destiné à la distraction de la famille entière. Dans une longue liste de questions très diverses, le consultant choisit celle qu'il veut adresser à l'oracle. Il fait ensuite intervenir le hasard en piquant, les yeux fermés, sur des tableaux de *points,* dont le nombre se retranche du chiffre correspondant à la question. Le nombre restant le renvoie à tel ou tel des tableaux où, par suite de combinaisons très ingénieuses, il arrive sans erreur possible à la réponse de l'oracle; cette réponse — sous un tour généralement plaisant et enjoué — prend la forme soit de la prévision proprement dite, soit du conseil, soit du trait malicieux, qui égaye sans blesser jamais.

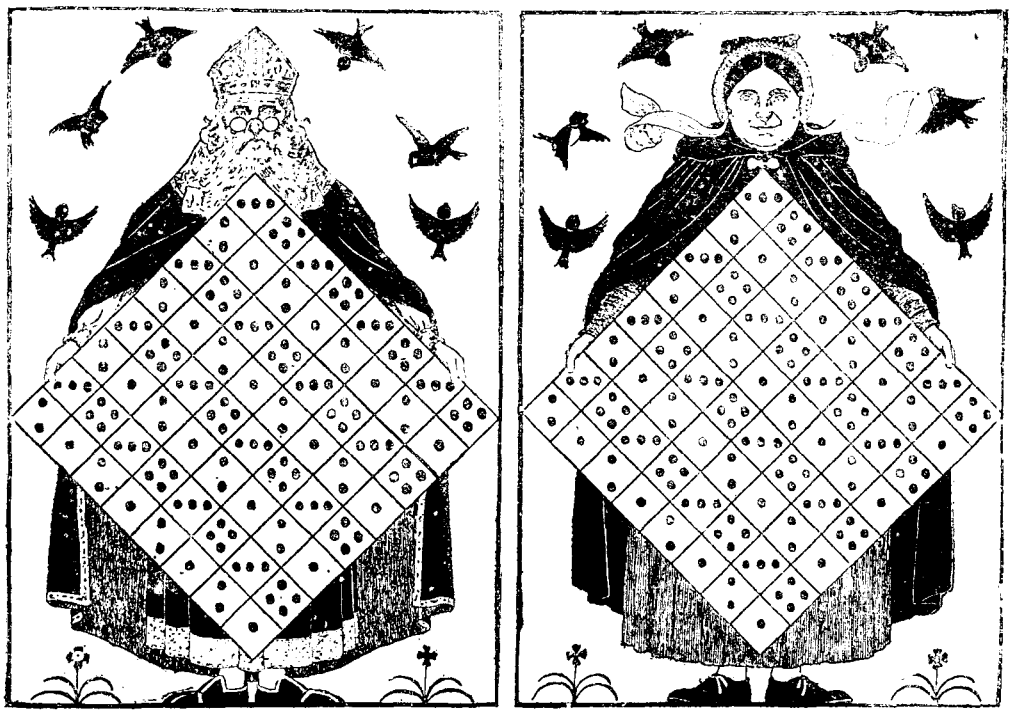

Tableau à consulter, tiré de l'album

Les **Prédictions et Conseils de Saint Nicolas,** élégant et portatif album, illustré par B. DE MONVEL, tirage de luxe, noir et rouge, couverture en couleur gélatinée. Prix : **5** fr.

VOYAGES DANS TOUS LES MONDES

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE, publiée sous la direction de M. Eugène MULLER, conservateur à la bibliothèque de l'Arsenal. — Volumes in-16 de plus de 300 pages avec couverture en couleur. Chaque volume broché, 1 fr. Très élégamment relié, fers spéciaux, tête dorée, 2 fr. — *SONT EN VENTE* :

Histoire comique des Etats et Empires de la lune et du soleil, par CYRANO DE BERGERAC. — **Histoire des flibustiers-aventuriers américains au XVIIe siècle,** par A.-O. EXMELIN. — **Voyages des poètes français des XVIIe et XVIIIe siècles,** racontés par eux-mêmes. — **La France à vol d'oiseau au moyen âge,** par Aug. CHALLAMEL. — **Les Grands voyages de découvertes dans l'antiquité,** par ANTICHAN.

ENCYCLOPÉDIE EN TROIS GRANDS DICTIONNAIRES GÉNÉRAUX

DICTIONNAIRE GÉNÉRAL DE BIOGRAPHIE ET D'HISTOIRE

DE MYTHOLOGIE, DE GÉOGRAPHIE ANCIENNE ET MODERNE COMPARÉE, DES ANTIQUITÉS ET DES INSTITUTIONS ROMAINES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES

Par MM. Ch. DEZOBRY et Th. BACHELET

2 volumes grand in-8 jésus, de plus de 3,000 pages, à 2 colonnes. 7e édition. Brochés, 25 fr.;
La reliure se paye en sus : demi-chagrin, 8 fr.; percaline, 5 fr.

DICTIONNAIRE GÉNÉRAL DES LETTRES

DES BEAUX-ARTS ET DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

Par MM Th. BACHELET et Ch. DEZOBRY

4e édition. 2 vol. gr. in-8 jésus, de 1,800 pages à 2 col.; avec figures. Brochés, 25 fr.
La demi-reliure en chagrin, pour les deux volumes, se paye 6 fr. 50; en percaline anglaise : 4 fr. 50

DICTIONNAIRE GÉNÉRAL DES SCIENCES

THÉORIQUES ET APPLIQUÉES

Par MM. PRIVAT-DESCHANEL et FOCILLON

2e édition, 2 vol. gr. in-8 jésus, de 2, 620 pages à 2 col. ill d'environ 3,000 grav. Brochés.. 32 fr.
La demi-reliure en chagrin se paye, pour les 2 vol., 8 fr. en percaline anglaise : 5 fr.

COMÉDIES ENFANTINES, à 2, 3, 4 et 5 personnages, pour les enfants de 6 à 12 ans, par Eudoxie Dupuis. 1 vol. in-12, br., 3 fr. 50; relié..... 4 fr. 75

HISTOIRE DU MONT-BLANC et de la vallée de Chamonix, par Stephen d'Arve. 1 vol. in-12, br., 3 fr. 50; relié..... 4 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE LILAS. Volumes in-12 illustrés, percaline anglaise, fers spéciaux, tranches dorées..... 3 fr. 50

Mme Amis. *Le carnet d'Hélène.* — Assolant (A.). *Récits de la vieille France.* — E. Dupuis. *La Merlette, la France en zigzag.* — Fabre (H.). *Le Ciel, la Terre, la Physique, les Auxiliaires, les Serviteurs, Zoologie, Botanique, l'Industrie, le Ménage, la Plante, le Livre des champs.* — Gavard et Périer. *Vie et voyages de Livingstone.* — Hément (F.) *Menus propos sur les sciences.* — *De l'Instinct et de l'intelligence.* — Lamy (de). *Les Causeries du juge de paix.* — Linden (A.). *Les Historiettes du grand-papa Gilbert,* — Mesplet. *Une année à la ferme.* — C. de Montmahou. *Notions de botanique.* — R. de Najac. *Contes à mon perroquet.*

AVANT LE COLLÈGE, par C. Lamarre. In-12, br. 3 fr. 50 | **AU COLLÈGE,** par C. Lamarre. In-12, br. Prix..... 3 fr. 50

Petite Bibliothèque des connaissances utiles, par A. Linden. 25 albums de 16 pages in-8, avec gravures coloriées dans le texte; chaque album, » fr. 30

LE PANTHÉON LITTÉRAIRE

CHEFS-D'ŒUVRE DE L'ESPRIT HUMAIN

Volumes grand in-8, à deux col. Chaque volume rel. toile tr. jasp., 7 fr. 75; *tr. dorées,* 8 fr. 50

THÉOLOGIE

Monuments primitifs de l'Eglise chrétienne..... 1 vol.
S. Jérôme. Œuvres diverses 1 —
Choix d'ouvrages mystiques.... 1 —
Lettres édifiantes..... 4 —
Livres sacrés d'Orient..... 1 —
Fleury. Œuvres diverses.... 1 —

SCIENCES PHILOSOPHIQUES

Bacon. Œuvres philosophiques. 1 vol.
Descartes. Œuvres philosophiques..... 1 —
Montaigne Œuvres compl. 1 —
Moralistes français: **Charron, Pascal, La Rochefoucauld, La Bruyère, Vauvenargues**..... 1 vol.

BELLES-LETTRES

Petits poèmes grecs..... 1 —
Les Mille et un Jours, contes persans..... 1 —
Les Mille et une Nuits, contes arabes..... 1 —

HISTOIRE

Hérodote, Ctésias, Arrien. 1 vol.
Polybe, Hérodien, Zozime. Histoire de la République romaine. 1 vol.
Thucydide et **Xénophon.** Œuvres complètes..... 1 vol.
Flavius Josèphe. Œuvres complètes..... 1 vol.
Gibbon. Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain, 2 vol.

HISTOIRE DE FRANCE

Anonyme grec; Dorothée, Théodule ou **Thomas Magister; Ramon Muntaner ; Bernard d'Esclot ; Anonyme sicilien.** Chroniques étrangères..... 1 vol.
Froissart. Chroniques de France et d'Angleterre. — **Anonyme.—Jean le Maigre**, dit **Boucicaut.** Le livre des faits (1327 à 1408). 3 vol.
Anonyme. Chronique de Du Guesclin. — **Cabaret d'Oronville; Christine de Pisan ; Juvénal des Ursins ; Miguel de Werms; Baudoin d'Avesmes; Guillaume de Gaian ; Mignon de Rochefort**..... 1 vol.
Enguerrand de Monstrelet. Chroniques (1402-1445)..... 1 vol.
Georges Chastelain. Chroniques des ducs de Bourgogne (1444-1469). 1 vol.
Mathieu de Coussy ; Jean de Troyes; Guillaume Gruel. — Anonyme: Chronique de la Pucelle et de son procès.—**Guy de Laval; Perceval de Boulgumark; Mathieu Thomassin: Christine de Pisan; Pierre de Fenin. — Anonyme** : Journal d'un bourgeois de Paris.—**Anonyme** : Poème anglais sur la bataille d'Azincourt. 1 vol.
Philippe de Commines; Guillaume de Villeneuve; Olivier de la Marche; Charolais; Jean Boucher..... 1 vol.
Jacques du Clercq; Francisco de Trasne ; Saad-Eddin-Effendi. Le Febvre de Saint-Remy, Bonamy..... 1 vol.
Loyal serviteur. Histoire de Bayard. — **Guillaume de Marillac; Antoine de Laval; Jacques Bonaparte; Robert de la Marck; Louise de Savoie; Martin et Guillaume du Bellay**..... 1 vol.
Blaise de Montluc. — Mémoires de 1525 à 1570..... 1 vol.
Jean de Saulx-Tavannes: Boyvin du Villars. Mémoires..... 1 vol.
Bertrand de Salignac de la Mothe Fénelon; G. de Coligny; Cl. de la Chastre; G. de Rochechouart; M. de Castelnau; J. de Mergey; E. de la Noue, dit **Bras-de-Fer; A. Gamon; J. Philippi; H. de la Tour d'Auvergne**, vicomte **de Turenne; G. de Saulx-Tavannes; Marguerite de Valois; J.-A. de Thou; J. Choisnin; M. Merle**..... 1 vol.
De la Place ; Regnier de la Planche; Th. Agrippa d'Aubigné; F. de Rabutin..... 1 vol.
Robert Maquereau; les deux **Hurault; J. Pape; J. Gillot; F. Chrestien; N. Rapin; Pithou; Passerat; G. Durand**.... 1 vol.
Palma Cayet; M. de Marillac; de Villeroy; Ch. de Valois (1576 à 1604)..... 3 vol.
Jeannin (Président). Négociations (1598 à 1620)..... 1 vol.

Chaque volume contient la matière **10 à 12** *volumes in-8. — Les volumes d'un* **même ouvrage** *ne se vendent pas séparément.*

Histoire générale du Costume, civil, religieux, militaire; du IVe au XIIe siècle, par R. Jacquemin. Ouvrage orné de 48 planches hors texte, dessinées, gravées et coloriées par l'auteur. Un beau vol. in-4 raisin, broché, 30 fr.— Relié demi-chagrin, fers speciaux..... 40 fr.
Voyage en Australie et en Nouvelle Zélande, par Anna Wickers. 1 vol. grand in-8, avec illustrations, broché, 15 fr. — Relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 19 fr. — Demi-chagrin, fers spéciaux, tr. dorées... 21 fr.

ATLAS DE GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE

AVEC NOTES STATISTIQUES, HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES

Par le lieutenant-colonel NIOX

Professeur à l'Ecole supérieure de guerre.

32 *cartes,* dont 18 *simples* de 0m,30 sur 0m,40 et 14 *doubles* de 0m,40 sur 0m,60.

1. Planisphère. — 2. Bassin de la Méditerranée (double). — 3. Europe physique. — 4. Europe géologique. — — 5. France politique — 6. France géologique. — 7. France au 1.600.000e partie Nord (double). — 8. France au 1.600,000e partie sud (double). — 9. Europe centrale (double). — 10. Allemagne au 1.600.000e, partie Ouest (double). 11. Allemagne au 1.600,000e partie Est (double). — 12. Grandes Alpes. — 13. Suisse. — 14. Italie. — 15. Péninsule des Balkans (double). — 16. Espagne et Portugal. — 17. Iles Britanniques. — 18. Russie, Suède et Norvège. — 19. Empire Russe. — 20. Caucase et Pamir. — 21. Indo-Chine. — 22. Asie (double). — 23. Algérie et Tunisie (double). — 24. Sénégal et Niger. — 25. Zambèse et Congo. — 26. Afrique (double). — 27. Amérique anglaise. — 28. Etats-Unis (double). — 29. Amérique du Sud (double). — 30. Océanie (double). — 31-32. Ethnographie et frontières françaises.

Mode de publication.

L'Atlas, sera publié par livraisons de 4 cartes simples ou de 2 cartes doubles au prix de 5 fr. la livraison. Chaque carte est accompagnée d'environ 4 pages de texte in-4 donnant d'intéressants renseignements statistiques historiques et géographiques. — Il paraîtra environ deux livraisons par trimestre. Chaque carte simple se vend séparément 1 fr. 25. Chaque carte double 2 fr. 50. Une couverture formant album se vend 3 fr. 50.

GLOBES TERRESTRES

NOTA. — *Le nickelage des 1/2 méridiens et des cercles et méridiens se paye 20 0/0 en sus du prix.*

NUMÉROS.	CIRCONFÉRENCES.	Montés sur pied bois. PRIX A Paris.	Montés sur pied bois. PRIX En province, franco.	Inclinés sur l'écliptique, pied bois. PRIX A Paris.	Inclinés sur l'écliptique, pied bois. PRIX En province, franco.	Inclinés sur l'écliptique, pied fonte bronzée. PRIX A Paris.	Inclinés sur l'écliptique, pied fonte bronzée. PRIX En province, franco.	Demi-méridien cuivre, pied bois. PRIX A Paris.	Demi-méridien cuivre, pied bois. PRIX En province, franco.	Cercle et méridien cuivre. PRIX A Paris.	Cercle et méridien cuivre. PRIX En province, franco.
Nouvelles Sphères terrestres, dressées par M. CH. PÉRIGOT, et dessinées par M. MOUREAUX,											
0	» 40	5 »	6 25	6 50	7 75	7 50	9 »	9 »	10 50	12 50	15 »
1	» 50	6 50	8 50	7 50	9 50	8 50	11 »	10 »	12 50	18 »	22 »
2	» 80	10 »	13 50	12 »	15 50	14 »	18 »	18 »	22 »	30 »	35 »
3	1 »	15 »	20 »	16 50	21 50	18 »	23 »	24 »	29 »	40 »	47 »
Sphères terrestres dressées par MM. CH. LAROCHETTE, et L. BONNEFOND.											
1	» 60	10 50	13 »	12 50	15 »	13 »	16 50	18 »	20 50	34 »	38 »
2	» 90	15 »	19 50	17 »	21 50	19 »	24 »	25 »	29 »	46 »	55 »
3	1 20	31 »	39 »	34 »	42 »	36 »	46 »	46 »	54 »	86 »	96 »
4	1 60	52 »	64 »	56 »	68 »	57 »	72 »	72 »	84 »	142 »	157 »
Sphère terrestre noms écrits en anglais, et méridien de *Greenwich.* — Dessiné par PARQUET.											
»	0 72	9 50	13 »	11 50	15 »	13 50	17 50	17 50	21 50	29 50	34 50
La même, avec les noms en français, portant le méridien de Greenwich en bleu et celui de Paris en noir.											
»	0 72	9 50	13 »	11 50	15 »	13 50	17 50	17 50	21 50	29 50	34 50

GRANDS ATLAS, dressés par A. BRUÉ.

Éditions, revues et complétées par E. LEVASSEUR, de l'Institut, prof. au Collège de France.

1° **Atlas universel de géographie, physique, politique,** ancienne; du moyen âge, moderne et contemporaine de toutes les parties du monde, 67 feuilles grand raisin, donnant 67 cartes principales et 85 suppléments. 1 volume in-folio, demi-reliure, 75 fr. ;

2° **Atlas de géographie moderne.** 50 feuilles grand raisin. 1 vol. in-folio, demi-reliure, 60 fr.

3° **Atlas de géographie ancienne et moderne.** 36 feuilles grand raisin. 1 vol. in-folio, demi-reliure, 40 fr. ;

4° **Atlas de géographie moderne.** 21 feuilles grand raisin. 1 vol. in-folio, demi-reliure, 25 fr.

PETIT ATLAS

de géographie générale renfermant 24 cartes, et précédé de notices statistiques : Superficies, mesures, populations, voies de communications, lignes télégraphiques, cables, courants, températures, altitudes, budgets, armées, flottes, mesures, monnaies, etc.

FORMAT DE POCHE. 1 vol. in-8 écu, avec cart., toile souple, fers spéciaux, tr. rouges..... 3 fr.

DICTIONNAIRE DE LA SANTÉ ou **Répertoire d'hygiène pratique** à l'usage des familles et des écoles, par le docteur J.-B FONSSAGRIVES. — 1 beau volume grand in-8 jésus à deux colonnes. — Prix : broché, 15 fr. relié ,percaline, tranche jaspée, 17 fr. 50; relié demi-chagrin, tr. jaspée, 18 fr. 50

L'AGRICULTURE FRANÇAISE, par Louis GOSSIN. 1 beau volume grand in-8, orné d'une carte agricole, de nombreuses gravures et de 40 planches d'animaux dessinées par Isidore Bonheur, Rouyer, Milhau, Mlle Rosa Bonheur, et gravées par Adrien Laveille et Leblanc. — Prix : broché, 30 fr.; relié en demi-chagrin, 34 fr.

OUVRAGES DE M. JOSEPH FABRE

Jeanne d'Arc libératrice de la France, avec fac-simile d'une lettre signée par Jeanne d'Arc. In-12, br. 3 fr. 50
Procès de condamnation de Jeanne d'Arc, d'après les textes latins des procès-verbaux officiels, traduction avec éclaircissements; ouvrage accompagné du fac-simile des attestations autographes établissant l'authenticité du manuscrit du procès-verbal de condamnation qui se trouve à la bibliothèque de la Chambre des Députés. In-12 broché..... 3 fr. 50
Procès de réhabilitation de Jeanne d'Arc, d'après les textes latins authentiques des procès-verbaux officiels. Traduction avec éclaircissements et avec appendice. 2 vol. in-12, brochés..... 7 fr. »
Washington libérateur de l'Amérique, suivi de la Révolution américaine et Washington (documents et éclaircissements). In-12, broché..... 3 fr. 50
Les Libérateurs antiques ou l'héroïsme civique. In-12, broché..... 2 fr. »

L'ANNÉE MUSICALE, par C. BELLAIGUE. 1 v. in-12, br., 3 fr. 50

Un Siècle de musique française, les poésies de Henri Heine, Robert Schumann, Mors et Vita, les chœurs bohémiens de Moscou, par C. BELLAIGUE. In-12, br. 3 fr. 50
Le Roman au temps de Shakespeare, par J.-J. JUSSERAND. In-12, br..... 2 fr.
Curiosités artistiques de Paris, par RENÉ MÉNARD. Un vol. in-12, br., 4 fr. — Relié percaline..... 5 fr.
Histoire des Beaux-Arts, par RENÉ MÉNARD. Art antique, Moyen âge, Temps modernes. 3 vol. in-12 Chaque vol., br., 2 fr., relié percaline..... 2 fr. 60
Gian et Hans. Le dossier de Raimbaud, par MARC MONNIER in-12, br..... 3 fr. 50
La Justice du monde, par ALAIN D'ORLY, in-12, broché..... 3 fr. 50
Scènes classiques et modernes et Monologues, à 2, 3, 4 et 5 personnages, avec de nombreuses annotations sur la manière de dire et de jouer, par LÉON RICQUIER, in-12, br..... 3 fr. 50

ROME AU SIÈCLE D'AUGUSTE

Voyage d'un Gaulois à Rome à l'époque du règne d'Auguste et pendant une partie du règne de Tibère, accompagné d'une description de Rome sous Auguste et sous Tibère.

Par Ch. DEZOBRY

4 vol. in-8, vignettes dans le texte et illustrations en taille-douce. Br., 32 fr.—Reliés demi-chagrin. 40 fr.

HISTOIRE DES CROISADES

Par MICHAUD

De l'Académie française

Appendice par HUILLARD-BRÉHOLLES

4 vol. in-8 cavalier avec gravures sur bois et sur acier et une carte des itinéraires des Croisades.
Brochés, 24 fr. — Reliés..... 32 fr.

Abrégé de l'Histoire de France de Michelet, *Moyen âge, Temps modernes, Précis de la Révolution française* 3 vol. in-12, avec cartes. Chacun, broché, 4 fr. — Relié toile, tr. jasp., 4 fr. 50. — Demi-chag., tr. jasp. 6 fr.
PLUTARQUE. **Vie des hommes illustres de la Grèce** (éditionDauban). 2 vol. in-8 rel. tr. dorées.. 13 fr. 50
— **Vie des hommes illustres de Rome** (édition Dauban). 2 vol. in-8 rel. tr. dorées..... 13 fr. 50
Histoire des anciens peuples de l'Orient, avec nombreuses illustrations d'après les monuments authentiques, par Louis MÉNARD. In-12, broché..... 5 fr. »
Histoire des Israélites, d'après l'exégèse biblique, avec illustrations par LE MÊME. In-12, broché..... 2 fr. »
Histoire des Grecs, avec nombreuses illustrations, par LE MÊME. 2 forts vol. in-12, brochés..... 7 fr. 50
LES GRANDES ÉPOQUES DE LA FRANCE, des origines à la Révolution, par MM. G. HUBAULT et MARGUERIN. 1 vol. gr. in-8, orné de plus de 200 vignettes, par Godefroy-Durand, br., 12 fr. — Cart. toile, tr. dor., 15 fr. — Demi-rel. chag., tr. dorées..... 17 fr. »
NOS GLOIRES NATIONALES. Grands hommes et grandes journées, Images et Récits, par G. HUBAULT. Joli album, comprenant 24 gravures coloriées, texte en regard, avec belle couverture coloriée, cartonné, 3 fr. — Percaline, titre doré sur le plat..... 4 fr. »

THÉATRE COMPLET DE RACINE, édition nouvelle, par N.-M. BERNARDIN. 4 vol. in-12, br. 12 fr. Cart. percaline et réunis dans un etui..... 16 fr.

THÉATRE DE PIERRE CORNEILLE, édition nouvelle, par M. Félix HÉMON 4 vol. in-12, br. 12 fr. Cart. percaline et réunis dans un étui..... 16 fr.

Chefs-d'œuvre des prosateurs français du dix-neuvième siècle, par V. TISSOT et L. COLLAS. In-12, broché, 5 fr. Cartonne percaline, 6 fr. 25. Relie, dos chagrin, plats toile, 7 fr.

PASCAL. **Pensées**, avec études sur les **Pensées de Pascal** et la **préface de Port-Royal**, par E. HAVET. 2 vol. in-8, br..... 8 fr. »
— **Les Provinciales**, nouvelle édition, par LE MÊME. 2 vol. in-8, br..... 7 fr. 50
CORNEILLE. **Chefs-d'œuvre**, avec notices par E. CHASLES. 1 v. in-8 sur pap. de Hollande, br. 6 fr. »
— *Le même*, in-12, br..... 2 fr 50
RACINE. **Chefs-d'œuvre**, avec notices par E. CHASLES. 2 vol. in-8, br..... 7 fr. »
— *Le même*, 2 vol. in-12, br..... 5 fr. »
VOLTAIRE. **Lettres choisies**, par Eug. FALLEX. 2 vol. in-8, reliés demi-chagrin, tr. dor..... 13 fr. 50
— *Le même*, 2 vol in-12, br..... 5 fr. »
— **Extraits en prose**, philosophie, histoire, littérature, mélanges, par LE MÊME. In-12, br..... » »
DIDEROT. **Extraits**, philosophie, beaux-arts et belles-lettres, correspondance, mélanges, par LE MÊME. In-12, cart..... 2 fr. 75
— **Opuscules**. Tome I : Lettre sur les sourds et muets. — Essai sur la peinture. — Paradoxes sur le comédien. 1 beau vol. sur papier vergé et teinté, in-12, br. 3 fr. 50 Relié toile..... 4 fr.

LA PÊCHE ET LES POISSONS, Nouveau dictionnaire des pêches, par Henri DE LA BLANCHÈRE, précédé d'une préface par Auguste DUMÉRIL, nouvelle édition entièrement refondue, avec nombreuses illustrations dans le texte, exécutées par A. MESNEL, d'après les photographies faites sur nature par l'auteur. Un fort volume in-8, broché..... 30 fr.
LE LIVRE DE LA FERME ET DES MAISONS DE CAMPAGNE, formant une véritable encyclopédie de plus de 2,000 pages illustrées :
La grande et la petite culture, les meilleures méthodes et les instruments en usage, les moyens d'amélioration. Elevage des bestiaux, éducation des abeilles et des vers à soie, entretien des basses-cours, des volières et des colombiers, des étangs, laiteries et laitages, pisciculture. Animaux et insectes utiles ou nuisibles. Taille des arbres, pépinières, greffage, vigne, vendange, vinification. Jardinage, culture des fleurs, des légumes, des bosquets, des parterres. Chasse, pêche, gibier, poissons, meutes, lignes et filets. Hygiène domestique, plantes officinales, recettes. Economie rurale, comptabilité agricole, par M. P. JOIGNEAUX. Nouvelle édition 2 forts volumes in-8 jésus, br.... 32 fr.
La demi-reliure en chagrin se paye en sus... 8 fr.
HISTOIRE NATURELLE DES CHAMPIGNONS comestibles et vénéneux, par G. SICARD, ouvrage renfermant 75 planches coloriées, in-4, broché, 50 fr. Relié..... 55 fr.

© 2007 Livre - Editions - les passionnés du livre - Editions Jean-Claude

ÉPHÉMÉRIDES P. JOIGNEAUX

CALENDRIER A EFFEUILLER POUR 1888

Un beau bloc sur un dessin en chromolithographie..... 1 fr. 50

Menus propos sur les sciences, par Félix HÉMENT. Grand in-8, ill. Br., 5 fr.; rel. perc. tr. dor..... 7 fr. »
L'Instinct et l'Intelligence, par LE MÊME. 1 beau vol. illustré. Broché, 3 fr. 50; cart. perc., tr. dor.. 5 fr. »
Les Inventeurs et leurs inventions, par Henri FABRE. 1 beau vol in-8. Br. 3 fr. 50; cart. percal... 5 fr.
Lectures scientifiques de botanique, par LE MÊME. 1 beau vol in-8. Br. 3 fr. 50; cart. percaline... 5 fr. »
Lectures scientifiques sur la zoologie, par LE MÊME. 1 beau vol. in-8. Br. 3 fr. 50; cart. percaline. 5 fr. »
Souvenirs entomologiques, par LE MÊME. 1 beau volume in-12. Broché, 3 fr. 50; cartonné percaline.. 4 fr. 50
Nouveaux Souvenirs entomologiques, par LE MÊME. 1 beau vol. in-12. Br. 3 fr. 50 cart. percal... 4 fr. 50
Souvenirs entomologiques. Troisième série, par LE MÊME. In-8, br..... 5 fr. »
Simples notions sur la chimie à l'usage des gens du monde, par LE MÊME. 1 beau volume in-12. Broché, 3 fr. 50; cartonné percaline..... 4 fr. 50

JEUX GÉOGRAPHIQUES

Pour plus de détails et pour la règle des jeux, voir le prospectus spécial.

Le Touriste. Jeu de dés, Voyages circulaires sur les lignes de chemins de fer de France et de l'étranger. Prix avec les accessoires et le cornet de dés..... 1 fr.
Sont en vente : N° 1. Paris à Marseille. — N° 2. Paris à Berlin. — N° 3. Paris à Vienne.

Loto national. FRANCE. Ce jeu de famille très amusant même pour les grandes personnes, n'a pas la banalité du jeu de loto ordinaire. C'est une récréation instructive. Prix du jeu renfermé dans une élégante boîte..... 15 fr.

Le Magister. Jeux d'histoire et de géographie. Chaque jeu contient 58 cartes avec la règle et deux tables explicatives. — *En vente :* Hist. de France, 7 jeux. — Géographie complète de la France, 8 jeux. Chaque jeu, 1 fr.

Dominos géographiques. Ce jeu a pour but de graver dans la mémoire des enfants la configuration du cours des fleuves et de leurs affluents, le nom des villes qui les bordent.

Chaque bassin se vend séparément, avec carte-guide et règle du jeu au prix de :

Seine.... 0 fr. 60 | Rhône... 1 fr. 20 | Garonne.. 1 fr. 20 | Loire..... 1 fr. 80

Jeu du Tour du Monde. Ce jeu instructif et récréatif a été installé sur le globe de M. E. LEVASSEUR. Rien de plus ingénieux que les vignettes dessinées sur ce globe pour inspirer le goût des voyages, les grandes découvertes, la faune et la flore des différentes contrées. Prix du jeu rendu *franco*..... 42 fr.

NÉCESSAIRE GÉOGRAPHIQUE

Il se compose d'une magnifique boîte façon ébène, avec l'écusson argenté de l'*Institut géographique de Paris*, double fond, serrure... Il renferme tout ce qui est indispensable pour le dessin, l'orientation, le coloris d'une carte geographique.

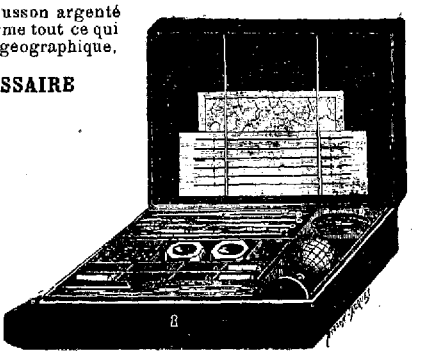

DÉTAIL DES ARTICLES CONTENUS DANS LE NÉCESSAIRE

Un petit globe miniature, par E. LEVASSEUR, monté sur pied, bois noir verni ;
Une collection de petites cartes muettes ;
Une boussole de 0,07 carré, renfermée dans une boîte en acajou, avec chape en cuivre ;
Un compas de réduction ;
Un grand compas avec pièces de rechange, tire-lignes, porte-crayon, etc.
Un compas balustre avec tire-lignes et porte-crayon.
Un tire-lignes ;
Un curvimètre, instrument de poche servant à mesurer rigoureusement les lignes courbes sur les plans et cartes géographiques ;
Huit bâtons octogones de couleurs extra-fines pouvant donner toutes les teintes conventionnelles de l'état-major ;
Un bâton d'encre de Chine superfine ;
Deux godets en cristal taillé ;
Des pinceaux, équerres, crayons, un double décimètre, un rapporteur, un bâton de colle à bouche, de la gomme, des punaises en cuivre, un pistolet, des plumes à dessin, etc., etc. — Prix franco..... 35 fr.

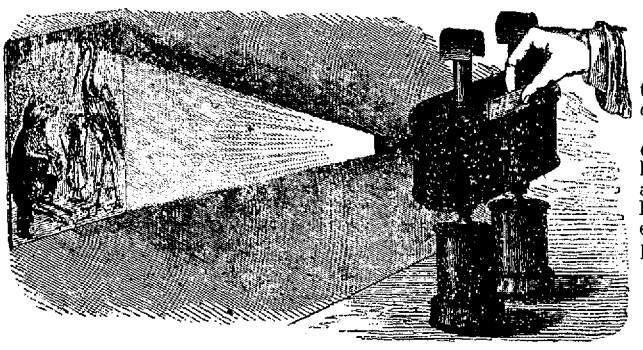

LAMPADORAMA

Servant à l'amusement et à l'instruction des enfants. — Indispensable aux dessinateurs et aux artistes.

Cet élégant appareil qui se pose sur deux lampes ordinaires et se manie avec la plus grande facilité, projette avec un agrandissement considérable et avec leurs couleurs propres toutes les images et même les objets opaques qu'on lui présente.

Prix : **10** francs.

Voir le prospectus spécial.

Imprimerie D. Dumoulin e Cᵉ, rue des Grands-Augustins, 5 à Paris.

Louis WESTHAUSSER, Editeur, rue de l'Abbaye, 10, Paris.



ÉTRENNES 1888

AD. DE CHAMISSO

HISTOIRE MERVEILLEUSE
DE
PIERRE SCHLÉMIHL
OU
L'HOMME QUI A VENDU SON OMBRE

Suivie d'un choix de poésies

Traduction par Auguste Dietrich
Ouvrage illustré de 106 dessins de Henri Pille

Prix, broché, 15 fr. — Cartonné, 20 fr. —
Reliure d'amateur, 25 fr.

JOHN GRAND-CARTERET

LA FEMME EN ALLEMAGNE

Un volume grand in-8 richement illustré. Prix broché, 15 fr. Cartonné, tête dorée. 20 fr.

RAPHAËL & GAMBRINUS, OU L'ART DANS LA BRASSERIE

Un volume in-16 grand jésus, illustré par nos meilleurs artistes. 7 fr. 50

LES MŒURS ET LA CARICATURE

EN ALLEMAGNE — EN AUTRICHE — EN SUISSE

Un vol. gr. in-4, ill. de 325 pl. en noir et en couleur. Br., 25 fr. — Rel., tête dor., 30 fr.

ERNEST D'HERVILLY

LES HEURES ENFANTINES

Charmant album, in-4, illustré de nombreuses gravures en couleur et en noir : Prix. . . . . 6 fr.

L'AGE D'OR DE L'ENFANCE

Un magnifique vol. grand in-4, orné de 13 chromolithographies accompagnées d'un texte très amusant. Relié toile, tranches dorées : Prix. . . . 12 fr.

A, B, C DE L'ART

Nouvel album orné de 300 dessins, de nombreux modèles à colorier, et une palette garnie de couleurs. Le tout, dans un magnifique carton. 12 fr.

PENSÉES D'UN GAMIN DE PARIS

PAR

Un Écrivain pas bégueule, mais anti-pornographe

Un beau vol. in-16, auec couverture illustrée, dessins de Coll-Toc, Fau, Viollier. Prix. . . . . 6 fr.

Collection in-18, à 3 fr. 50

Comte Léon Tolstoï

NAPOLÉON
ET LA CAMPAGNE DE RUSSIE

4e ÉDITION

L'OFFICIER ALLEMAND
SON ROLE DANS LA NATION

Par un Officier d'Infanterie.

RUSSOW

LA QUESTION D'ORIENT

Trad. par **M. Reynaud**, Lieut. au 19e dragons.

NOTA. — Grand choix de livres à images, et d'albums pour les enfants de tout âge. Consulter le catalogue général qui est envoyé franco sur demande.

ANCIENNE LIBRAIRIE PICARD-BERNHEIM ET Cie

ALCIDE PICARD ET KAAN, ÉDITEURS

RUE SOUFFLOT, 11, PARIS.

GEORGES GROSJEAN

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

1789-1799

D'APRÈS LES TÉMOIGNAGES CONTEMPORAINS ET LES HISTORIENS MODERNES

PRINCIPAUX AUTEURS CITÉS. — *Contemporains* : Marquis de Ferrières, Loustalot, Prud'homme, Servan, etc. — *Modernes* : Aulard, L. Blanc, Champion, Despois, H. Martin, Michelet, Mignet, E. Quinet, Rambaud, Taine, Thiers, etc.

Préface de M. Charles BIGOT

Ouvrage dédié à M. F.-A. AULARD, chargé de cours à la Faculté des lettres de Paris.



Gravures de Duplessis-Bertaux, Prieur, Monnet, Swebach-Desfontaines, Ozanne, Fragonard, Girardet, Carle Vernet, etc. — Portraits de Bonneville.

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-8 GRAND JÉSUS, TITRE ROUGE ET NOIR

Prix : Broché, double couverture parcheminée . . . . . **10** fr.
— Relié, pleine toile, tranche dorée. . . . . **10** fr.
— Relié, demi-chagrin, plats toile, tranche dorée . . . . . **12** fr.

Suite des Publications de la **Librairie PICARD-BERNHEIM et Cie**. Alcide PICARD et KAAN, éditeurs.

G. DERENNES

LES CŒURS HÉROÏQUES

JEAN SENNERÈDE — ÉTIENNE RISPAUD
LE MARIAGE DE CATHERINE — LE DRAPEAU DU CANADA
MÈRE JEUSS — SŒUR ET PATRIE
L'EXPIATION

Illustré de 20 compositions de F. Massé

Un beau volume in-8 raisin, titre rouge et noir.
Riche reliure, toile dorée, tr. dorée . . . **3 fr. 80**

PAUL ERCIAL

TOMINETTE

NOMBREUSES ILLUSTRATIONS
PAR
PAUL HERCOUËT

Un beau volume in-8 raisin, titre rouge et noir.
Riche reliure, toile dorée, tr. dorée . . **3 fr. 80**

BEAUX VOLUMES IN-8 CARRÉ, RICHE RELIURE TOILE, TR. DORÉE : 2 FR. 50

LEILA HANOUM

HISTOIRES DE TOUS PAYS

ILLUSTRATIONS DE GENILLOUD

NELLY LIEUTIER

UN OISEAU DE PROIE PARISIEN

ILLUSTRATIONS DE FOCILLON

ALFRED SÉGUIN

SI J'ÉTAIS GRAND !

ILLUSTRATIONS DE GERLIER

L. FRANÇAIS

L'INTELLIGENCE DES BÊTES

ILLUSTRATIONS DE GREENAWAY.

Mme W. DE CONINCK

Le Cœur et l'Esprit des Bêtes

ILLUSTRATIONS DE GREENAWAY

* * *

Anecdotes sur la Vie des Animaux

ILLUSTRATIONS DE GREENAWAY.

NELLY LIEUTIER

Les Visites à grand'mère

ILLUSTRATIONS DE PAUL HERCOUET

A. CLAYTON

Amour sacré de la patrie

NOMBREUSES ILLUSTRATIONS.

PAUL BONDOIS

VICTOR HUGO

SA VIE, SES OEUVRES

Un beau vol. in-8 carré, avec portrait et autographe.
Riche reliure toile, tr. dorée : **2 fr. 50**

COLLECTION PRUNAIRE

NOS GRANDS HOMMES

Album de portraits gravés par A. PRUNAIRE
et imprimés en chromotypographie.
24 sujets. — *Reliure toile, tr. dorée.* . . . **2 fr.**

ALBUMS IN-4 ÉCU, ILLUSTRÉS, RICHE RELIURE TOILE DORÉE : 2 FR. 25

Histoire authentique du célèbre Jean le Diot.
La Princesse enchantée.
Le Secret du lion.
Comment un baudet se fit élire roi des lions.
Petit doigt.
La Fille aux roses.
Le Chat, le Coq et la Faucille.

A. PICARD ET KAAN
ÉDITEURS
11, RUE SOUFFLOT, 11

PARIS

MAURICE DREYFOUS
ÉDITEUR
13, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE, 13



LES

ROBINSONS

DE LA

MONTAGNE

PAR

J. GROS ET W. REYMOND

ILLUSTRÉ

DE 35 GRANDES COMPOSITIONS, 34 TÊTES DE CHAPITRES ET 34 CULS-DE-LAMPE

PAR

FRÉDÉRIC MASSÉ

Un beau vol. in-8 jésus, titre rouge et noir. Prix : riche reliure toile dorée, tr. dorée, **5 fr. 50**

Suite des Publications des **Librairies A. PICARD et KAAN et Maurice DREYFOUS**

FRÉDÉRIC ORTOLI

LES CONTES DE LA VEILLÉE

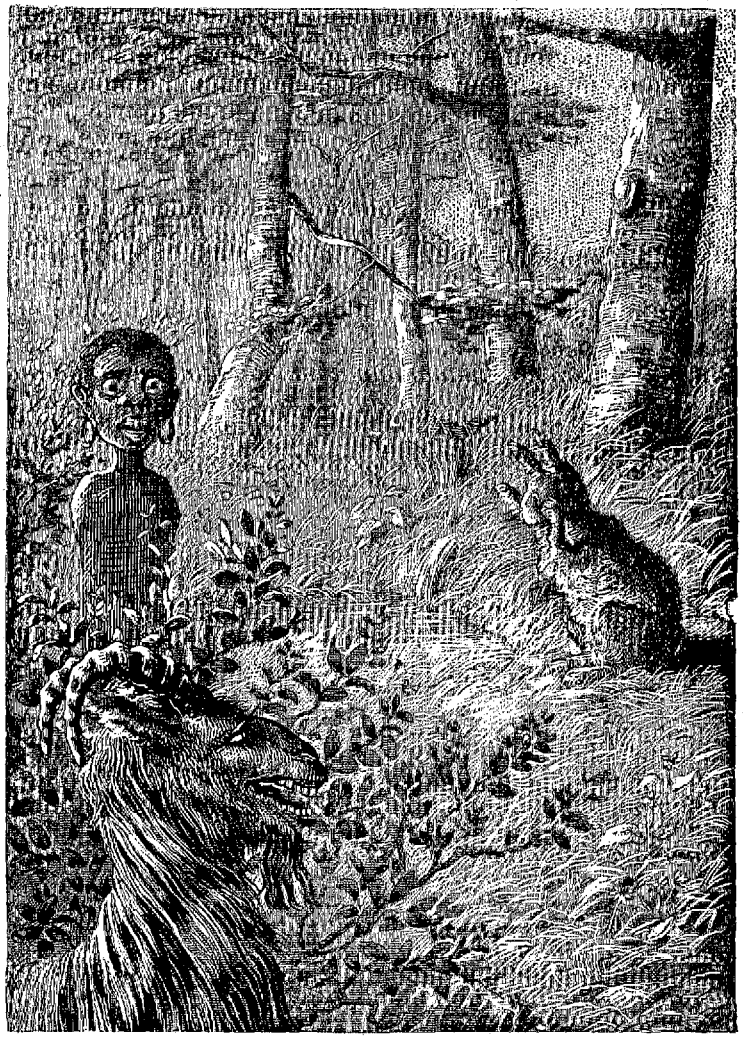

OUVRAGE SUPERBEMENT ILLUSTRÉ

de 31 grandes compositions, 31 titres ornés et 31 culs-de-lampe

PAR

G. ROBERT KEMP

Un beau volume in-8 jésus, titre rouge et noir. Riche reliure, toile dorée, *tr.* dorée : **5** fr. **50**

A. PICARD ET KAAN
ÉDITEURS, RUE SOUFFLOT, 11, A PARIS.

MAURICE DREYFOUS
ÉDITEUR, RUE DU FAUB.-MONTMARTRE, 13, PARIS.

BIBLIOTHÈQUE COLONIALE ET DE VOYAGES

CHAQUE VOLUME, RELIÉ, TRANCHES DORÉES, FERS SPÉCIAUX. — Prix . . . . . 3 FR. 50

DENIS DE RIVOYRE

LES FRANÇAIS

A OBOCK

1 beau volume in-8 carré, contenant 23 gravures et 2 cartes.

HENRI A. COUDREAU

LES FRANÇAIS

EN AMAZONIE

1 beau volume in-8 carré, contenant 21 gravures et 1 carte.

FERNAND HUE

LES FRANÇAIS

A MADAGASCAR

1 beau volume in-8 carré, contenant 18 gravures et 1 carte.

A. CHALAMET

LES FRANÇAIS

AU CANADA

1 beau volume in-8 carré, contenant 10 gravures et 1 carte.

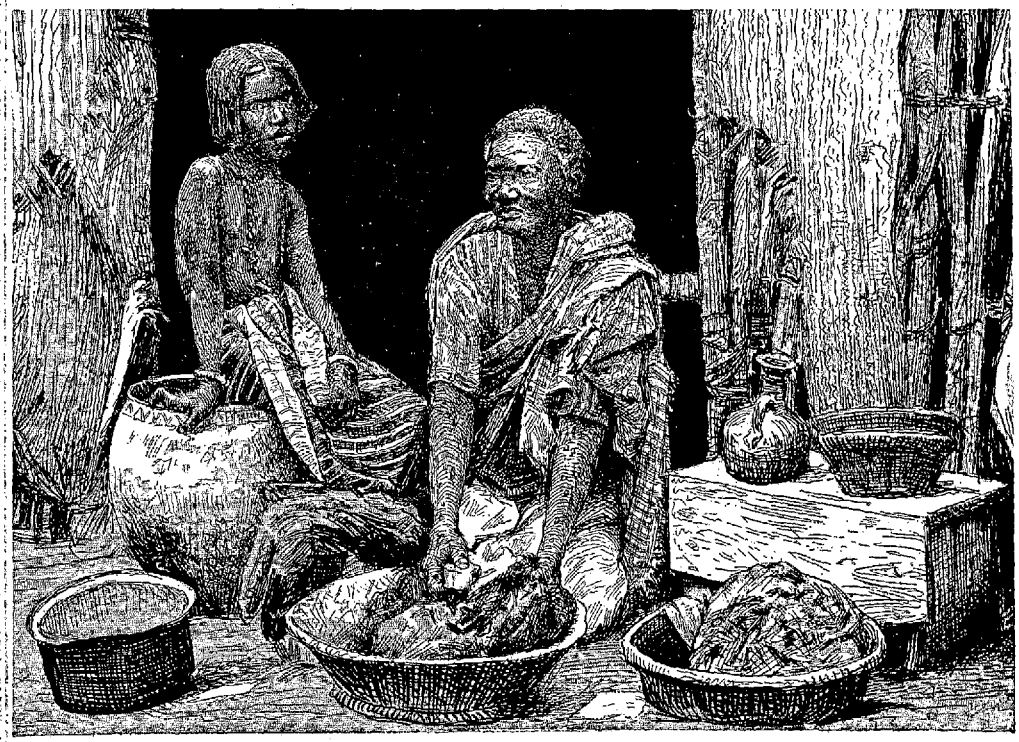

Blanchisseuses de Massouah. (Gravure extraite de *Les Français à Obock.*)

JULES GROS

LES FRANÇAIS

EN GUYANE

1 beau vol. in-8 carré, contenant 25 gravures et 2 cartes.

JULES GROS

ORIGINES DE LA CONQUÊTE

DU TONG-KIN

1 beau volume in-8 carré, contenant 27 gravures et 1 carte.

ÉMILE TESTARD ET Cie, ÉDITEURS
RUE DE CONDÉ, 10, A PARIS.



VIENT DE PARAITRE

Un superbe volume in-8

POUR ÉTRENNES

LE

POMPON VERT

PAR

Gustave TOUDOUZE

115 ILLUSTRATIONS

DE JEANNIOT



PRIX DU VOLUME

Broché . . . . . 20 fr.
Reliure d'amateur . . . . . 25 fr.

C'est le livre de l'Espérance, le bréviaire de la Patrie, où les enfants de France apprendront l'amour du pays, où tous, grands et petits, trouveront une leçon de courage. Il ne se contente pas d'émouvoir, de passionner, d'amuser : il est l'impression poignante du passé, un exemple pour l'avenir. Écrite dans un style tour à tour simple et vivant dans sa dramatique éloquence, coupée de saillies étourdissantes de gaieté, cette œuvre du vrai patriote, du romancier émouvant que sa haute valeur littéraire a déjà fait couronner deux fois par l'Académie française, est de celles qui ont leur place assurée dans toutes les bibliothèques; elle s'adresse en effet à tous, amateurs, bibliophiles, artistes, aussi bien qu'aux enfants, grâce aux emarquables dessins dont l'excellent peintre militaire G. JEANNIOT a illustré le volume avec un rare talent.

ÉMILE TESTARD ET Cie, ÉDITEURS, RUE DE CONDÉ, 10, PARIS

ÉTRENNES DES BIBLIOPHILES

Les Mois

PEINTURES DE L'ANCIEN HOTEL DE VILLE

PAR

ALEXANDRE CABANEL

GRAVÉES AU BURIN PAR ACHILLE JACQUET

Ouvrage honoré d'une souscription du ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

Un magnifique album renfermant 12 planches, format demi-colombier, gravées au burin par ACHILLE JACQUET, d'après les remarquables panneaux décoratifs de l'ancien Hôtel de Ville de Paris, peints par ALEXANDRE CABANEL, et détruits en 1871.

Cet album contient, en outre, un titre et un faux titre imprimés en rouge et noir par G. CHAMEROT, avec un fleuron gravé par A. JACQUET, d'après une composition originale de CABANEL.

Tirage des douze planches et du frontispice par G. SALMON.

TITRES DES DOUZE PLANCHES

JANVIER. *Le Pèlerin. Les Contes du foyer.*	JUILLET . . *Les Moissonneurs.*
FÉVRIER. *La Mascarade*	AOUT . . . *Les Fruits.*
MARS . . *L'Inondation.*	SEPTEMBRE. *La Vendange.*
AVRIL. . *Le Réveil de la Nature*	OCTOBRE. . *La Chute des Feuilles.*
MAI. . . *Les Amours*	NOVEMBRE . *La Chasse.*
JUIN. . . *Les Foins.*	DÉCEMBRE . *L'Étude.*

TIRAGE A 500 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS A LA PRESSE

Nos **1** à **100**. — 100 exemplaires sur papier des *Manufactures Impériales du Japon* portant sur le faux-titre les signatures autographes de MM. ALEXANDRE CABANEL et ACHILLE JACQUET . . . . . **175** fr.

101 à **500**. — 400 exemplaires sur papier de *Chine* appliqué. . . . **120** fr.

TOTAL. 500 exemplaires.

LIBRAIRIE FURNE
JOUVET ET Cie, ÉDITEURS
RUE PALATINE, 5, PARIS.

NOUVEAUTÉ

L'EXPÉRIENCE DU GRAND-PAPA

PAR ÉLIE BERTHET

Un beau volume in-4 écu, illustré de 101 grav. sur bois et de sept grandes compositions par C.-E. MATTHIS



PRIX : Br., 5 fr.; relié toile rouge avec plaques or, noir et argent, tr. dorées, biseaux, 6 fr. 50

Suite des Publications de la Librairie **JOUVET et Cie.**

NOUVEAUTÉ

Collection d'Albums in-4 écu, imprimés en couleur

CHAQUE ALBUM CONTIENT UN CONTE INÉDIT ET SEIZE COMPOSITIONS TIRÉES EN COULEUR

Broché, 1 fr. 25; cart. avec biseaux, 1 fr. 50

TEXTE ET DESSINS PAR G. GAULARD

PELÉ LE SALE

GUILLERI. HISTOIRE D'UN CHEVAL

MONSIEUR ET MADAME CADICHON, ANES SAVANTS

La Mère Cadichon et ses quatre enfants

NOUVEAUTÉ

LA CORBEILLE DES FÉES

Par Mme la Vicomtesse DE FORSANZ

AVEC UNE PRÉFACE DE M. LE VICOMTE **DE LA VILLEMARQUÉ**, DE L'INSTITUT

Un joli volume in-16, illustré de 13 compositions hors texte par C.-E. MATTHIS. Br. 3 fr. »
Relié en toile rouge, avec plaques or et noir, tr. dorées. . . . . 4 fr. 25

LES DEUX GASPARDS

Par C.-E. MATTHIS

Un charmant volume in-4, illustré de 33 compositions, par C.-E. MATTHIS. Broché. 5 fr. »
Relié en toile rouge, avec plaques or, noir et argent, biseaux, tr. dorées . . . . . 6 fr. 50

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

45 exemplaires sur papier du Japon, numérotés à la presse. Prix, broché. . . . . 25 fr. »

LA VEILLÉE AU PAYS BRETON

Par L. MANESSE

Un superbe volume in-4 écu, illustré de 82 grav. sur bois. Dessins hors texte par C.-E. MATTHIS.
Broché. . . . . 5 fr. »
Relié en toile rouge, avec plaques or, noir et argent, biseaux, tr. dorées. . . . . 6 fr. 50

NOS PETITS DIABLES

Par ALBERT GIRARD

OUVRAGE PRÉCÉDÉ D'UNE LETTRE DE **M. FRANÇOIS COPPÉE**, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Deuxième édition. — Un beau volume in-4, illustré de 82 gravures sur bois. Dessins hors texte de F. BOURDIN. Broché. . . . . 5 fr. »
Relié en toile rouge, avec plaques or, noir et argent, biseaux, tr. dorées. . . . . 6 fr. 50

Suite des Publications de la Librairie **JOUVET et Cie.**

NOUVEAUTÉ

LA TÂCHE DU PETIT PIERRE

Par JEANNE MAIRET

(Mme CHARLES BIGOT)

Charmant volume in-4 écu, illustré de 46 gravures, dessins hors texte par FERDINANDUS

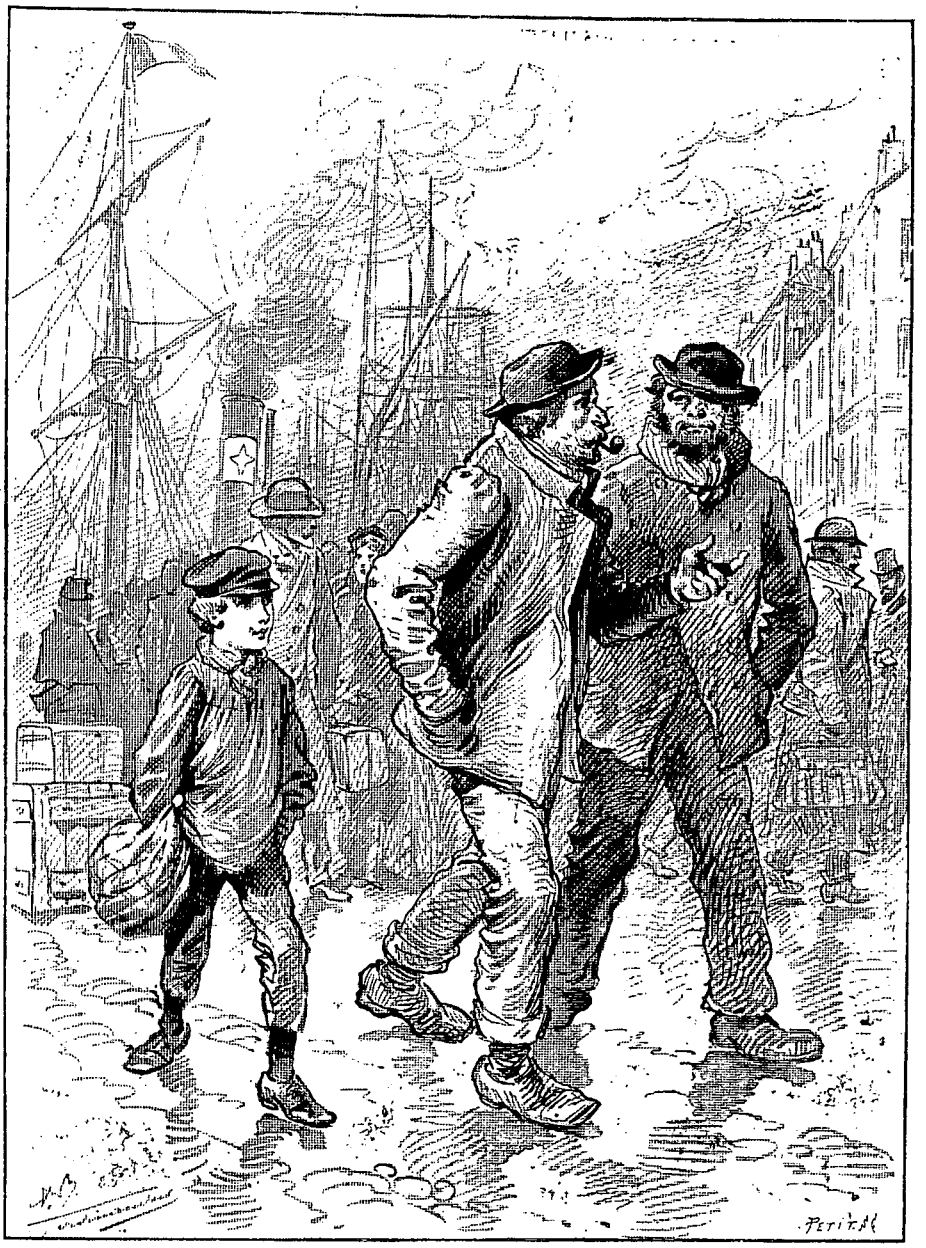

Broché : 5 fr.; relié en toile rouge avec plaques or, noir en argent, tr. dorées, biseaux, 6 fr. 50

NOUVEAUTÉ

PIQUE TOTO

LA PAIX ET LA GUERRE

PAR C.-E. MATTHIS

Magnifique vol. in-4 écu, illustré de 45 dessins par C.-E. MATTHIS.



Br., 5 fr. — Relié en toile rouge avec pl. or, noir et argent, tr. dorées, biseaux, 6 fr. 50

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

25 exemplaires sur papier du Japon, numérotés à la presse. Prix, broché, 25 fr.

Suite des Publications de la Librairie **JOUVET et Cie**.

BIBLIOTHÈQUE INSTRUCTIVE

COLLECTION DE VOLUMES IN-16 ILLUSTRÉS

Brochés, **2** fr. **25**. — Cartonnés en toile rouge ou Lavallière, avec plaques or et noir, tranches dorées, **3** fr. **50**
Reliés en demi-maroquin poli, tête dorée, reliure d'amateur, **4** fr. **50**
(30 volumes parus)

NOUVEAUTÉS

TAHITI et les colonies françaises de la Polynésie, par H. LE CHARTIER; ouvrage précédé d'une lettre-préface par M. FERD. DE LESSEPS. 1 vol., 23 gravures et 2 cartes.

LA GRANDE PÊCHE (les tortues de mer, les animaux inférieurs), par le Dr H.-E. SAUVAGE, directeur de l'Etablissement aquicole de Boulogne-sur-Mer. 1 vol., 70 gravures.

LES INVISIBLES, par FABRE DOMERGUE, docteur ès sciences. 1 vol., illustré de 120 gravures sur bois.

LES GRANDS CONQUÉRANTS, par AD. DESPREZ. 1 vol., illustré de 50 gravures sur bois.

LE LIÈGE et ses applications, par H. DE GRAFFIGNY. 1 vol., orné de 50 gravures.



Femmes tahitiennes habitant Papaete. (Gravure extraite de *Tahiti*, par H. Le Chartier.)

BARBOU (A). **Les généraux de la République.** 1 vol., 30 grav.

BROSSELARD (H.). **La Mission Flatters** au pays des Touareg-Azdjers. 1 vol., 30 grav. et 1 carte.

CANIVET (Ch.). **Les Colonies perdues** (le Canada et l'Inde). 1 vol., 65 grav.

CERFBEER DE MEDELSHEIM. **L'Architecture en France.** 1 vol., 126 grav.

DEPPING (G.). **Le Japon.** 1 vol., 47 grav. et 1 carte.

DESPREZ (A.). **Les Grandes Souveraines.** 1 vol., 50 grav.

DUBARRY (A.). **La Mer.** 1 vol., 90 grav.

— **Le Boire et le Manger.** 1 vol., 126 grav.

FIGUIER (LOUIS). **L'Art de l'éclairage.** 1 vol., 114 grav.

— **Les Aérostats.** 1 vol., 53 grav.

FONVIELLE (W. DE). **Histoire de la lune.** 1 vol., 72 grav.

GOURDAULT (G.). **L'Homme blanc au pays des noirs.** 1 vol., 70 grav. et 1 carte.

HERVÉ (G.). **L'Égypte.** 1 vol., 37 grav. et 1 carte.

LAIR (A.). **L'Héroïsme français.** 1 vol., 55 grav.

LE CHARTIER (H.). **La Nouvelle-Calédonie et les Nouvelles-Hébrides.** 1 vol., 45 grav. et 2 cartes.

LEPAGE (A.). **Nos Frontières perdues.** 1 vol., 80 grav. et 13 cartes

MANESSE (L.). **Les Paysans et leurs seigneurs** avant 1789. 1 vol., 50 grav.

MARGUERITTE (Général). **Les Chasses de l'Algérie.** 1 vol., 85 grav.

MARTIN (HENRI). **Jeanne d'Arc.** 1 vol., 20 grav.

MENAULT (E.). **Les Insectes nuisibles à l'agriculture et à la viticulture.** 1 vol., 105 grav.

QUESNOY (Dr F.). **L'Algérie.** 1 vol., 100 grav. et 1 carte.

RAWTON (O. DE). **Le Combat pour la vie.** 1 vol., 90 grav.

— **Les Plantes qui guérissent et les Plantes qui tuent.** 1 vol., 130 grav.

SAUVAGE (Dr H.-E.). **La Grande Pêche** (les Poissons.) 1 vol., 87 grav.

TISSOT VICTOR). **La Chine.** 1 vol., 65 grav.

A. ROGER ET F. CHERNOVIZ, Éditeurs

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 7, A PARIS.

LES LIVRES SAINTS

ET LA CRITIQUE RATIONALISTE

HISTOIRE ET RÉFUTATION DES OBJECTIONS DES INCRÉDULES CONTRE LA BIBLE

Par l'abbé F. VIGOUROUX

Prêtre de Saint-Sulpice, auteur du *Manuel biblique*

AVEC DES ILLUSTRATIONS D'APRÈS LES MONUMENTS

Par M. l'Abbé L. DOUILLARD

Architecte, membre du jury de l'École des Beaux-Arts.

L'ouvrage formera 4 forts volumes.

Édition de luxe, format in-8, papier teinté. Prix du volume . . . . . 7 fr.
Édition économique, format in-16, papier teinté. Prix du volume . . . . . 4 fr.

Il a été tiré 50 exempl. sur hollande, 15 fr.; 10 exempl. sur japon, 25 fr.

ONT PARU : LES TOMES I, II ET III. (*Le tome III vient de paraître*).

Les deux premiers volumes de cet ouvrage racontent la guerre faite par les incrédules aux livres saints. Le troisième répond aux objections de tout genre, soulevées par les libres penseurs contre le *Pentateuque*. Il établit d'abord l'origine mosaïque du Pentateuque, en s'appuyant sur des arguments qui n'avaient jamais encore été mis en œuvre. — Il montre ensuite l'accord de la Cosmogonie biblique avec la science moderne. — La question si débattue de la Chronologie biblique lui fournit matière à une étude complète. — L'unité de l'espèce humaine est démontrée à son tour avec tous les développements désirables. — Toutes les difficultés concernant Adam et les hommes antédiluviens, l'état de l'homme primitif, le péché originel, le paradis terrestre, les géants, le déluge, etc., sont résolues l'une après l'autre. Le mythisme appliqué à l'histoire patriarcale, est exposé et jugé comme il le mérite. L'histoire de la sortie d'Egypte, le séjour au Sinaï et enfin la loi mosaïque, sont vengés de toutes les attaques de l'incrédulité.

64 gravures, dont plusieurs hors texte, sont choisies de telle sorte, qu'avec leur secours, tout homme de bonne foi peut se rendre compte par lui-même de la justesse des réponses faites aux objections, empruntées par les libres penseurs à la géologie et à la paléontologie. Celle que nous reproduisons ci-dessous prouve que, contrairement à l'assertion des rationalistes, l'art d'écrire était connu à l'époque de Moïse.

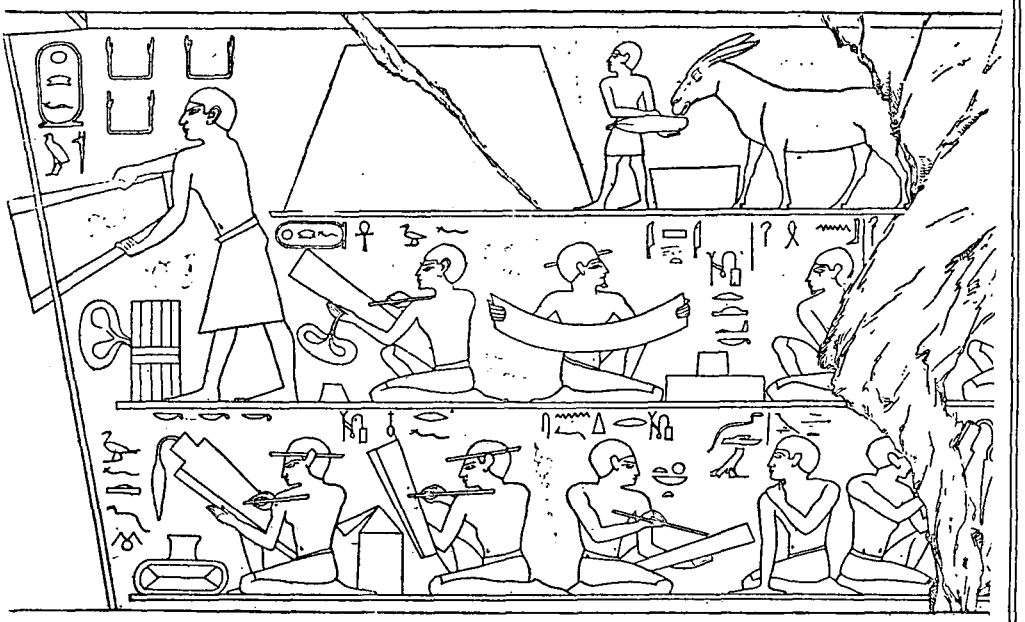

Scribes égyptiens, avec leurs instruments à écrire, d'après un tombeau de la IVe dynastie.

Abbés BACUEZ et VIGOUROUX

5e ÉDITION

MANUEL BIBLIQUE

4 vol. in-12, avec grav. explicatives. br. 14 fr. — Avec carte de la Palestine . . . 14 fr. 50

A. ROGER ET F. CHERNOVIZ, Éditeurs

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 7, A PARIS.

ÉTRENNES 1888

MONOGRAPHIE

DU

TEMPLE DE SALOMON

Par le R. P. PAILLOUX

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-FOLIO, TEXTE ELZÉVIR, IMPRIMÉ PAR JOUAUST

Avec gravures sur bois par GUSMAN, lettrines historiées par CIAPPORI, et 26 planches et dessins hors texte par TOGNALLO.

Papier vélin glacé, reliure toile, avec fers spéciaux . . . . . 100 fr.
Reliure amateur, demi-maroquin, coins, tête dorée . . . . . 125 fr.

TIRAGE DE LUXE, AVEC ÉPREUVES DES GRAVURES AVANT LA LETTRE

50 exempl. numérotés sur hollande. . . . 150 fr. — 10 exempl. numérotés sur japon. . . . . 200 fr.

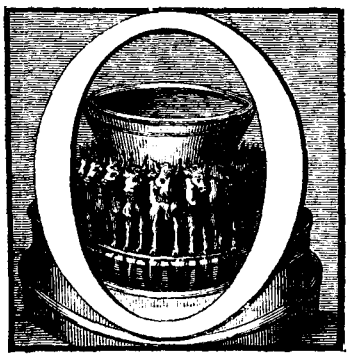

PINION DE LA PRESSE. — *L'Univers* : « Ce magnifique volume n'est pas un livre de fantaisie; c'est une œuvre de théologie et d'architecture, un ouvrage monumental, disent avec quelque fierté les éditeurs, sur le plus grand et le plus célèbre édifice qui ait existé au monde... Sa place paraît marquée dans les bibliothèques des divers établissements où est honorée et étudiée la science religieuse. » (Léon AUBINEAU.)

Le Monde : « Le beau livre du R. P. Pailloux vient enfin de paraître. Si notre attente fut mise à l'épreuve, notre espérance est dépassée. C'est un ouvrage remarquable à tous égards et d'une originalité incontestable. »

Le Correspondant : « Un savant jésuite, le R. P. Pailloux, vient de publier un ouvrage considérable, qui marquera parmi les plus beaux travaux de la science contemporaine... C'est une monographie sans rivale, qui s'appuie sur les bases les plus respectables, et qui n'intéressera pas moins les croyants que les érudits. » (Louis JOUBERT.)

Le Figaro : « Le R. P. Pailloux vient de publier un très grand et très beau volume, dans lequel sont renfermés les fruits de ses patientes et érudites études... Rien n'est laissé dans le doute; tout y est rapporté mesuré à une coudée près... Je puis, sans crainte d'être contredit, avancer que c'est une des œuvres les plus considérables qui aient été publiées sur l'antiquité hébraïque. » (Ph. GILLE.)

Le Morning Post « La *Monographie du Temple de Salomon* doit être considérée comme l'un des plus grands efforts littéraires de l'année 1885 et même du XIXe siècle. » (OWEN LEWIS.)

Civiltà cattolica, 17 ottobre 1885. — « L'Opera che qui s'annunzia à' nostri lettori è un ad quelle cui meritamente si puo et deve tributare l'onorato titolo di monumentale..... »

Em. TERQUEM, rue Scribe, 19, à Paris.

Les plus jolies Étrennes utiles à offrir

SONT LES

BIBEIOTHÈQUES TOURNANTES

BREVETÉES S. G. D. G.

DIX-NEUF MODÈLES SONT ACTUELLEMENT EN VENTE OFFRANT A TOUS LES INTÉRESSES LES DISPOSITIONS LES PLUS VARIÉES.

MODÈLE N° 2

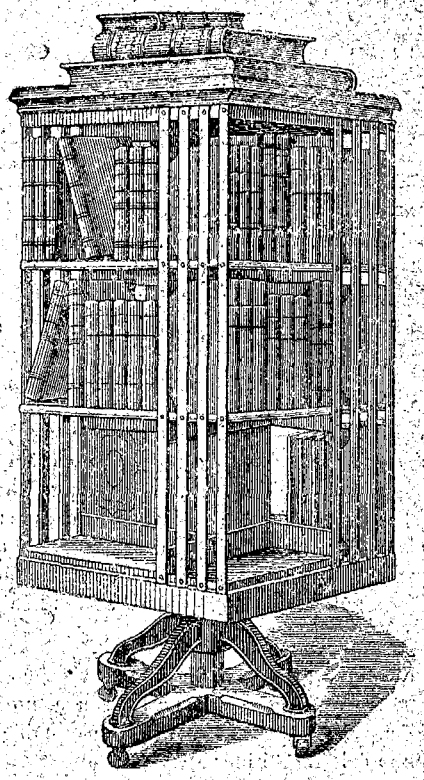

PRIX

Noyer d'Amérique	170 fr.
Acajou ou bois noir ciré	200 fr.

MODÈLE N° 18

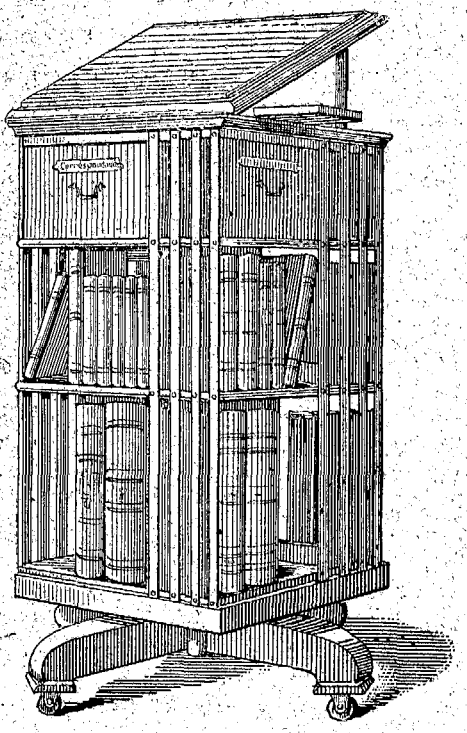

PRIX

Noyer d'Amérique	250 fr.
Acajou ou bois noir ciré	300 fr.

L'installation nouvelle de notre maison dans un quartier plus central que celui précédemment occupé au boulevard Saint-Martin nous permet, à l'occasion des Étrennes, d'avoir en magasin un choix très varié de **Bibliothèques tournantes** et autres articles énumérés d'autre part.

Envoi franco du catalogue illustré de 24 pages donnant les devis, prix et dessins de 19 modèles différents.

Em. TERQUEM, rue Scribe, 19, Paris.

Em. TERQUEM, rue Scribe, 19, à Paris.

Les plus jolies Étrennes utiles à offrir

SONT LES

BIBLIOTHÈQUES TOURNANTES

BREVETÉES S. G. D. G.

DIX-NEUF MODÈLES SONT ACTUELLEMENT EN VENTE, OFFRANT A TOUS LES INTÉRESSÉS LES DISPOSITIONS LES PLUS VARIÉES

MODÈLE N° 11

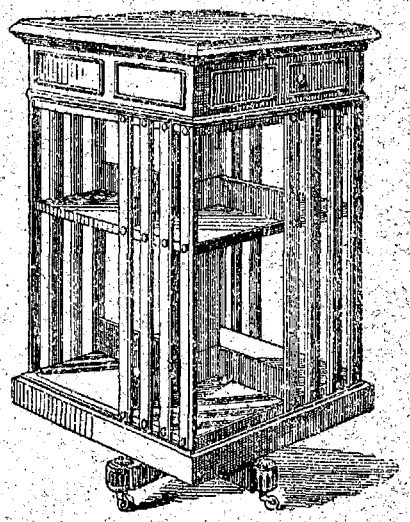

PRIX

Acajou, moulures cuivre,
Meuble de grand luxe. . . . . 300 fr.

MODÈLE N° 5

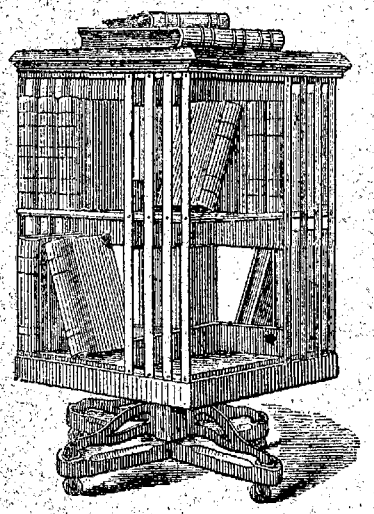

PRIX

En noyer d'Amérique. . . . . 140 fr.
En acajou ou bois noir ciré. . . . 170 fr.

APPUI-LIVRES A COULISSE

Cet article, très élégamment fini, est un complément d'étagère sur une table ou sur un bureau.

Prix: 10 fr.

AU CHOIX:
NOYER
BOIS NOIR
ACAJOU

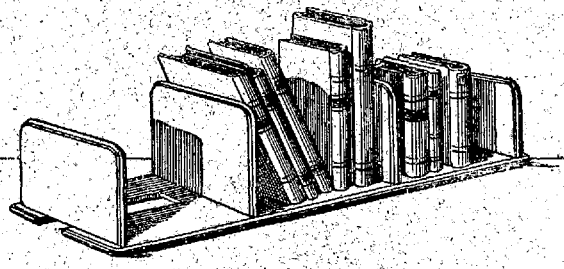

Prix: 10 fr.

AU CHOIX:
NOYER
BOIS NOIR
ACAJOU

Autres articles brevetés s. g. d. g. exploités par la maison:

Appui-livres mobiles. Prix, 2, 3 et 3 fr. 50 la paire.		Presse relieur.	6 fr.
Chevalet.	20, 25 et 40 fr.	Porte-Dictionnaire	35 fr.
Reliure mobile	3 à 7 fr.	„ Scrap-book "	4 à 15 fr.

Envoi franco du catalogue illustré de 24 pages, donnant les devis, prix et dessins de 19 modèles différents de Bibliothèques tournantes, etc., etc.

Em. TERQUEM, rue Scribe, 19, Paris.

LIBRAIRIE GÉNÉRALE DE L'ARCHITECTURE ET DES TRAVAUX PUBLICS

ANDRÉ, DALY fils & Cᵉ, ancienne maison DUCHER & Cᵉ

ÉDITEURS, RUE DES ÉCOLES, 51, A PARIS

ÉTRENNES UTILES

TRAITÉ PRATIQUE D'AQUARELLE

ENSEIGNÉE PAR L'ASPECT. — LA FIGURE ET LE GENRE

PAR G. GÉRARD, ARTISTE PEINTRE

22 LEÇONS ET 12 AQUARELLES

Ouvrage adopté par la Ville de Paris pour les Écoles municipales de dessin et les bibliothèques des Ecoles spéciales. — Médaillé par la Société des cours normaux des jeunes filles.

ÉDITION DE LUXE. — 12 planches imprimées par les procédés de la chalcogravure. 3 feuilles d'esquisses pour les premiers essais et une Notice explicative, in-8 br. — Prix : en carton, toile chagrinée, dorure sur le plat. . . . . 60 fr.

ÉDITION ORDINAIRE. — Même composition que ci-dessus, les planches imprimées en chromolithographie. — Prix en carton, avec couverture . . . . . 30 fr.

La Notice, brochure de 70 pages, se vend à part. . . . . 5 fr.

MUSÉES DU LOUVRE ET DE CLUNY

MEUBLES ANCIENS

Relevés d'après les originaux à l'échelle de 10 cent. pour mètre

Par **CH. RUPRICH**, Architecte; dessinés par **E. BAJOT**

Un beau volume grand in-4. — 80 planches en héliogravure; 78 modèles différents. Table explicative. — En cours de publication. — Prix, en carton. . . . . 80 fr.

MONUMENT GAMBETTA

SOUSCRIPTION ET PROGRAMME. — COMMENTAIRE DES PROJETS AUBÉ-BOILEAU ET MONOGRAPHIE

Par l'architecte **L.-C. BOILEAU Fils**

Un vol. grand in-4 de 76 pages. — 24 figures dans le texte. — 20 planches en héliogravure impression à deux teintes. — Prix, en carton. 50 fr.

L'ORNEMENT DES TISSUS, depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours, par DUPONT-AUBERVILLE. — Art ancien. — Moyen âge. — Renaissance. — XVIIᵉ et XVIIIᵉ siècles. 1 fort vol. in-fol. 100 planches en couleurs, or et argent, contenant chacune plusieurs motifs. Texte explicatif. — Prix: en carton, titre doré, 150 fr. Belle reliure avec fers spéciaux. 165 fr.

AMOURS ET FIGURES DÉCORATIVES. Compositions allégoriques, par MM. les professeurs GONIN, MOSGARI, SOAVE et DAUCK. — Plafonds. — Groupes. — Médaillons, etc. — Album gr. in-4°, 35 planches reproduites d'après les originaux. — Prix: en carton. . . 100 fr.

MAGASIN DES ARTS ET DE L'INDUSTRIE. Collection de modèles de l'*Art industriel* moderne, dans tous les pays et sous toutes ses formes : Meubles, Bronzes, Serrurerie, Orfèvrerie, Bijouterie, Sculpture, etc. — 8 vol. in-4°, contenant plus de 5,000 motifs; notices historiques. Prix : cartonné, 130 fr. En carton, 120 fr. Chaq. vol. séparément en carton. 15 fr.

LES COSTUMES ANCIENS ET MODERNES, par HOTTENROTH. 1 vol. grand in-4°. — 120 planches en chromolithographie. — Texte avec figures. — Prix : en carton . . . . 80 fr.

LES STATUES DES DOUZE APOTRES, de la chapelle de Rieux, au musée de Toulouse, photographiées par M. E. DELON. Texte historique. — Album gr. in fol. 12 planches 25 fr.

LES STYLES. 1 vol. grand in-4°, sur beau papier. — 700 gravures classées par époques, accompagnées de notices, par Paul ROUAIX. — *Antiquité* : Styles égyptien, étrusque, grec, romain, gréco-romain, byzantin. — *Moyen âge* : Styles roman, gothique. — *Transition* : Styles Louis XII, Renaissance, Louis XIII, Louis XIV, Louis XV, Louis XVI, Empire. — *Art oriental* : Styles arabe, persan, indien, chinois, japonais. — Lexique des mots les plus usités en archéologie et en art. — Prix : broché. . . . . 30 fr.

LIBRAIRIE GÉNÉRALE DE L'ARCHITECTURE ET DES TRAVAUX PUBLICS
ANDRÉ, DALY fils & Cᵉ, ancienne maison DUCHER & Cᵉ
ÉDITEURS, RUE DES ÉCOLES, 51, A PARIS

ÉTRENNES UTILES

LE TRÉSOR CALLIGRAPHIQUE

Par LOUIS SEGHERS
Dessinateur-calligraphe du roi des Belges

RECUEIL DE LETTRES, LETTRINES, LETTRES INITIALES DU MOYEN AGE

Un magnifique Album de 46 planches, la plupart en couleurs; impression de luxe. — Prix en carton, percaline rouge (43 sur 32), avec fer artistique sur le plat. 55 fr.

ALBUM DE LETTRES ANCIENNES

Initiales, fragments, etc., extraits de missels, bibles, manuscrits, etc., du douzième au dix-neuvième siècle, recueillis, dessinés, gravés et imprimés par Louis SEGHERS, calligraphe de S. M. le roi des Belges.

CINQUIÈME ÉDITION

ALBUM GRAND IN-4°. 24 PLANCHES, DONT PLUSIEURS EN COULEUR. — TABLE

Prix : cartonné, avec couverture en plusieurs couleurs . . . . . 5 fr.

OUVRAGES DIVERS

MANUEL D'HISTOIRE DE L'ART, par A. DESTREMEAU. — Antiquité. — Moyen âge. — Renaissance. — Ère moderne. 1 vol., 58 gravures dans le texte. — Prix, broché. 2 fr. 50

COURS PRATIQUE DE COUPE DES PIERRES, par J. LAUNOY. — 1 vol. de texte. — Atlas de 24 planches. — Prix, broché . . . . . 10 fr.

ÉLÉMENTS DE GÉOMÉTRIE DESCRIPTIVE, avec notions de Géométrie élémentaire, par J. LAUNOY. — 1 volume de texte et 9 planches. — Prix, broché.. . . . . 3 fr.

NOUVEAU DICTIONNAIRE BIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE DES ARCHITECTES FRANÇAIS (jusqu'en 1885), par Ch. BAUCHAL. 1 fort vol. gr. in-8. — Prix, broché. 20 fr.

ALBUM DE FLEURS. — Études et compositions, par Mᵐᵉˢ A. JUMONT. — Fleurs naturelles: 5 séries de 12 planches. — Prix : chaque série, en noir, 6 fr., coloriée à la main. . 24 fr.

GUIDE DESCRIPTIF DU MONT SAINT-MICHEL, par Ed. CORROYER, architecte. — In-18 col. de 167 pages, orné de 61 dessins de l'auteur. — Prix, cartonné. . . . 3 fr. 50

GRAMMAIRE ÉLÉMENTAIRE DU DESSIN APPLIQUÉ AUX ARTS INDUSTRIELS, par CERNESSON. — 1 vol. 30 planches gravées, avec texte illustré. Prix. 20 fr.

CAHIERS DES ÉLÈVES, par CERNESSON, dressés conformément au *Programme officiel*. — Cours élémentaire, Moyen, Supérieur.—130 pl. en 7 cahiers progressifs.—Ensemble. 13 fr.

L'ÉCOLE INDUSTRIELLE. — Enseignement pratique, par HUGEL, professeur. — 24 planches en autographie. — Mécanique, Serrurerie, Menuiserie, etc., etc. — Prix. . . 10 fr.

NOTIONS DE SYLVICULTURE, par E. MUEL. — 1 vol. in-8, 67 figures. Prix, broché : Deux exemplaires pour un aux élèves des Ecoles normales. — Aux particuliers . . . 6 fr.

LA DÉCORATION GÉOMÉTRIQUE (Noir et Blanc), par FAURÉ, architecte. Album grand in-8. — 582 compositions variées. — Prix, cartonné, 6 fr.; broché. . . . . 5 fr.

Envoi franco du Catalogue sur demande.

P. LETHIELLEUX, ÉDITEUR, RUE CASSETTE, 4, A PARIS.

LE MARIAGE

PAR

LE T. R. P. J.-M.-L. MONSABRÉ

Des Frères Prêcheurs.

CETTE PUBLICATION EST DÉDIÉE A MONSEIGNEUR RICHARD

ARCHEVÊQUE DE PARIS

ET PARAIT PRÉCÉDÉE D'UNE LETTRE DE SA GRANDEUR

1° Splendide volume in quarto, cadres rouges, orné de 5 grandes gravures bistre hors texte, 11 têtes de chapitres, lettrines, etc. *Broché*. . . . . **20** »

Il a été tiré de cette édition :

15 ex. sur Japon impérial, numérotés de 1 à 15. *Broché*. **120** »
25 — sur papier de Hollande — 16 à 40. — **40** »
25 — sur papier Whatman — 41 à 65. — **60** »

2° Un beau volume in-octavo carré, sans gravures. *Broché*. **7 50**
— — Reliure toile anglaise, coins tête dorée. **10** »

PRIX DES VOLUMES RELIÉS	Édition in-quarto	Édition in-octavo
N°s 1. Demi-chagrin, coins, tête dorée	**30** »	**12** »
— 2. Demi-maroquin, coins, tête dorée	**34** »	**14** »
— 3. Demi-maroquin, coins, tranches dorées	**36** »	**15** »
— 4. Chagrin plein à biseaux, dorures sur plats, gardes chromos	**50** »	**25** »
— 5. Maroquin poli à biseaux, charnières, gardes chromos . .	**60** »	**32** »
— 6. Veau moucheté, dentelle or	**72** »	

Sous ce titre : LE MARIAGE, l'éditeur P. Lethielleux, 4, rue Cassette, vient de faire paraître en un magnifique volume petit in-4°, un livre composé par le R. P. Monsabré, avec les Conférences et les Instructions du carême de 1887. C'est à la sollicitation de plusieurs hommes graves, ecclésiastiques et laïques, nous dit le P. Monsabré lui-même dans sa préface, qu'il a transformé ces conférences pour en composer un livre qu'on pût offrir *aux gens mariés et aux jeunes gens qui se marient*. En cédant à ces instances, l'éloquent orateur de Notre-Dame peut se rendre le témoignage qu'il a fait une bonne œuvre, car la véritable notion du mariage a été altérée en un grand nombre d'esprits, plus ou moins imprégnés des préjugés et des erreurs qui ont cours dans l'opinion publique et la littérature contemporaine, et que le pouvoir civil a la prétention de légaliser.

Nous ne voulons aujourd'hui qu'annoncer cet ouvrage, *non moins remarquable par la richesse et le bon goût de l'exécution* que par *la haute valeur des enseignements qu'il contient*. Nous y reviendrons pour en faire mieux *ressortir toutes les beautés*. (*L'Univers*, 13 août 1887.)

LA MODE ARTISTIQUE

RECUEIL DE MODES

LES PLUS NOUVELLES ET LES PLUS RECHERCHÉES

Dessinées et lithographiées avec le plus grand soin ; les épreuves sont imprimées à deux teintes sur papier extra-fin, coloriées et retouchées à l'aquarelle.

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois.

LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er ET DU 15 DE CHAQUE MOIS

Envoyer un mandat sur la Poste au nom de M. GUSTAVE JANET

Avenue de l'Observatoire, 14, à Paris.

PRIX DE L'ABONNEMENT

1re ÉDITION

PARIS : UN AN, 18 fr.; SIX MOIS, 9 fr. — DÉPARTEMENTS : UN AN, 22 fr.; SIX MOIS, 11 fr.
ÉTRANGER. — *Union postale :* UN AN, 26 fr.; SIX MOIS, 13 fr. — *Pays ne faisant pas partie de l'Union :* UN AN, 30 fr.; SIX MOIS, 15 fr.

2e ÉDITION, avec Patrons découpés

PARIS : UN AN, 26 fr.; SIX MOIS, 13 fr. — DÉPARTEMENTS : UN AN, 31 fr.; SIX MOIS : 15 fr. 50.
ÉTRANGER. — *Union postale :* UN AN, 36 fr.; SIX MOIS, 18 fr. — *Pays ne faisant pas partie de l'Union :* UN AN, 42 fr. — SIX MOIS, 21 fr.

ABONNEMENT AUX PATRONS SEULS

PARIS : UN AN, 8 fr.; SIX MOIS, 4 fr. — DÉPARTEMENTS : UN AN, 9 fr.; SIX MOIS, 4 fr. 50.
ÉTRANGER. — *Union postale :* UN AN, 10 fr.; SIX MOIS, 5 fr. — *Pays ne faisant pas partie de l'Union :* UN AN, 12 fr.; SIX MOIS, 6 fr.

PRIX DU NUMÉRO

1re édition.	—	Paris : 1 fr.;	Départements : 1 fr. 25;	Etranger : Union postale, 1 fr. 50;	Pays hors de l'Union, 2 fr.
2e	—	— 2 fr.;	— 2 fr. 50;	— — 3 fr. »:	— 4 fr.
Patron.	—	1 fr.;	— 1 fr. 25;	— — 1 fr. 50;	— 2 fr.

MODES & COSTUMES HISTORIQUES FRANÇAIS & ÉTRANGERS

DESSINÉS ET GRAVÉS PAR PAUQUET FRÈRES

D'APRÈS LES MEILLEURS MAÎTRES DE CHAQUE ÉPOQUE ET LES DOCUMENTS LES PLUS AUTHENTIQUES

Premier volume. — COSTUMES FRANÇAIS depuis le Ve siècle jusqu'à nos jours, contenant 96 planches, grand format, avec titre et table; chaque planche coloriée à la main et retouchée à l'aquarelle :

En feuilles. . . . . 48 fr.
— avec étui . . . . . 52 fr.
Reliure riche, tranche dorée. . 60 fr.

Deuxième volume. — COSTUMES ÉTRANGERS de tous les pays du monde, contenant 96 planches, grand format, avec titre et table; chaque planche coloriée à la main et retouchée à l'aquarelle :

En feuilles. . . . . 48 fr.
— avec étui . . . . . 52 fr.
Reliure riche, tranche dorée. . 60 fr.

Ce n'est pas une œuvre vulgaire que nous recommandons ici aux abonnés de la MODE ARTISTIQUE, c'est le fruit du travail de plusieurs années de deux artistes émérites, dont l'éloge venant de notre bouche pourrait paraître suspect, si le talent qui a présidé à cette œuvre ne parlait plus haut que notre dire.

Cet album est un véritable musée historique, où l'on peut étudier les transformations du costume, qui ont suivi celles des mœurs et des usages, et dont la grande dame, tout aussi bien que la couturière, peut tirer grand profit pour créer des nouveautés, en mélangeant des fantaisies d'un siècle avec celles du siècle suivant, et en remettant l'ensemble au goût du jour, qui, reconnaissons-le, cherche tout particulièrement les réminiscences des temps passés.

Bureaux des MODES ET COSTUMES HISTORIQUES, avenue de l'Observatoire, 14.

ALBUM DE CHASSE, dessiné et gravé par PAUQUET frères. Un vol. contenant 70 pages de texte et 8 planches coloriées à la main et retouchées à l'aquarelle; reliure fr. dorée. 10 fr.

Une série de **COSTUMES DE LOUIS XVI** coloriés, composés de 24 planches. . . 12 fr.

PUBLICATIONS DE LA LIBRAIRIE FIRMIN-DIDOT ET Cie
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56, PARIS.

NOUVELLE PUBLICATION

ROGER PEYRE

NAPOLÉON Ier

ET SON TEMPS

HISTOIRE MILITAIRE, LETTRES, SCIENCES ET ARTS

Ouvrage illustré
de 12 planches en couleur et environ 300 gravures
d'après
CARLE, VERNET, DUPLESSIS-BERTAUX, BOILLY,
GROS, PRUD'HON, GÉRARD, DAVID, ISABEY, GIRODET, GÉRICAULT, LANGLOIS, LETHIÈRE,
GUÉRIN, INGRES, DEBRET, GAUTHEROT, MEYNIER,
THÉVENIN, HORACE VERNET, BELLANGÉ, PHILIPPOTEAUX, CHARLET, RAFFET,
BACLER D'ALBE, BAJETTI, DEBUCOURT, MAC-LISE, ADAM.

Un volume in 4 de 600 à 700 pages.

Broché : 30 fr. ; relié avec plaque spéciale : 40 fr. ; reliure amateur : 40 fr.

Cet ouvrage fait suite à la collection P. LACROIX

Le volume que nous présentons au public n'est pas une simple biographie comme le titre pourrait le faire croire ; c'est l'histoire de toute une époque. Mais un homme a si bien dominé cette époque, a si bien fait sienne la France d'alors que son nom résume son temps.

Un tel rôle fut-il utile, fut-il nuisible ?

C'est ce que les philosophes et les politiciens discutent ; c'est ce que notre livre s'interdit d'apprécier. Il lui suffit d'accumuler des documents et des faits, et de faire une narration vivante et fidèle, qui permette à chacun de tirer la conclusion.

Et l'exposé seul de cette histoire est assez saisissant. C'est une nation associant son énergie et sa persévérance au génie de celui qui marche accompagné, selon ses propres paroles, *du dieu de la fortune et du dieu de la guerre*. C'est une longue épopée militaire qui entraîne un peuple à travers l'Europe, au gré de son caprice et de ses triomphes. C'est un vainqueur qui dicte ses volontés aux nations voisines, et donne entre temps à la France ses lois, son code, ses institutions. « Il peut tout, il sait tout, il veut tout. » L'art lui-même lui obéit ; ce sont ses triomphes, ses fêtes, ses œuvres, que la peinture et la sculpture enregistrent, et rediront longtemps encore après lui.

Aussi l'illustration d'un pareil volume s'indique-t-elle clairement ; elle peut suivre le texte pas à pas. Jamais les grands événements de la politique contemporaine n'ont plus vivement inspiré les artistes. Leur œuvre est là il n'y a qu'à la reproduire ; et ainsi notre livre sera le parfait reflet de l'époque.

Nous ne pouvons citer ici tous les artistes célèbres dont notre gravure s'est efforcée de rendre le genre et les plus remarquables compositions, et qui nous apportent de si utiles renseignements, tant au point de vue militaire qu'au point de vue de l'art, de la vie publique et privée. Ce sont tous ceux dont le nom est lié à l'histoire de l'Empire et bien d'autres, de David à Ingres, de Debucourt à Isabey.

A côté des œuvres des maîtres, qui s'imposent, nous avons cru devoir reproduire des documents moins connus peut-être, mais intéressants à coup sûr et qui rendent bien la physionomie d'une époque : caricatures, scènes de mœurs, gravures courantes françaises et étrangères, ces dernières curieuses surtout dans le moment où la France s'étendait sur l'Europe. Il était impos-

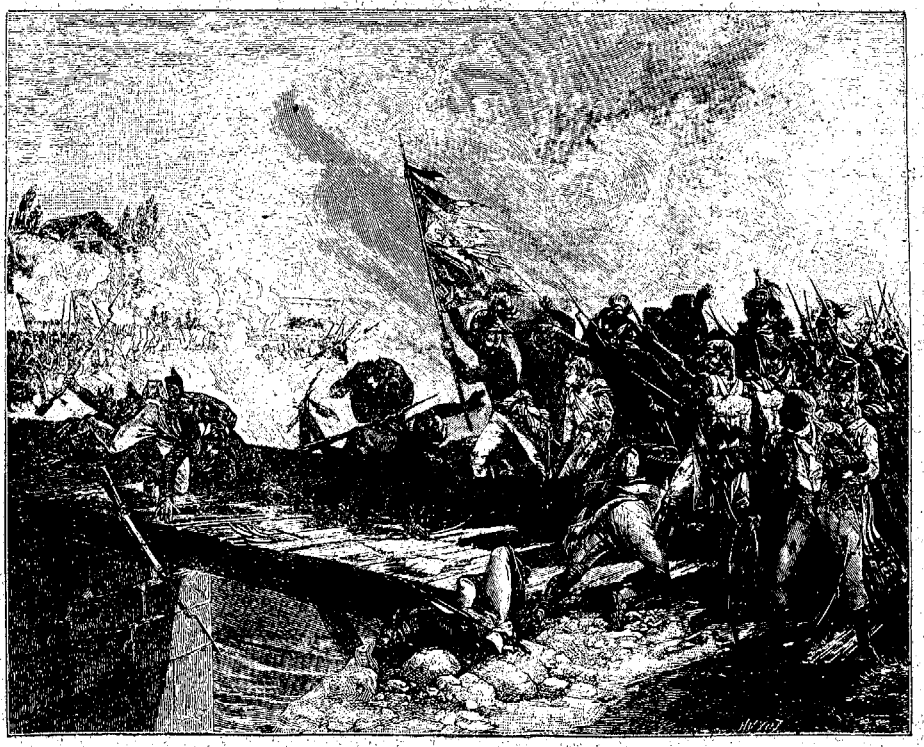

BONAPARTE A RIVOLI (Tableau de Philippoteaux, Musée de Versailles.)

sible de ne pas parler de la légende, qui est la suite de l'histoire et qui en fait partie ; elle est représentée dans l'illustration par les types inoubliables de Charlet et de Raffet. Tout en donnant, en effet, la première place aux documents de l'époque même, il nous eût paru regrettable de laisser de côté certaines grandes œuvres qui en ont, dans la suite, marqué le souvenir et la consécration. Des toiles signées après 1830, Horace Vernet, Bellangé, Philippoteaux, devaient trouver rang dans une histoire de l'Empire.

Tel est l'ordonnancement de l'ouvrage. Il fait suite à la collection du bibliophile Jacob, qui s'était attaché à faire revivre les gloires des siècles passés. Le siècle qui se termine a eu aussi les siennes. M. Roger Peyre s'est chargé de nous en montrer le commencement. Il l'a fait avec la sûreté et l'impartialité de l'historien qui sait que l'histoire parle plus haut et mieux que les hommes. Le temps, du reste qui éloigne tout, lui a facilité la tâche ; pour l'époque impériale l'aigreur n'est plus de mise, encore moins l'indifférence ; car au-delà des fautes de la politique et des mauvais calculs de partis, il y a la génération d'abord, pleine de jeunesse, d'enthousiasme et d'élan généreux, en un mot, la France.

Suite des Publications de la Librairie **FIRMIN-DIDOT et Cie**

Nouvelle publication

EDMOND ET JULES DE GONCOURT

MADAME

DE POMPADOUR

Nouvelle Édition

REVUE ET AUGMENTÉE DE LETTRES ET DOCUMENTS INÉDITS

ET ILLUSTRÉE DE 57 REPRODUCTIONS SUR CUIVRE

PAR DUJARDIN

D'après les gravures du temps

Le succès de l'ouvrage de MM. de Goncourt, *la Femme au XVIIIe siècle*, que nous avons publié l'an dernier, nous a engagés à faire paraître aussi *Mme de Pompadour*. Nous avons donné les mêmes soins à l'impression du texte, nous nous sommes adressés au même artiste réputé pour son habileté à reproduire fidèlement les estampes précieuses que nous lui avons confiées cette année comme la précédente. Nous avons l'espoir que les amateurs, qui ont mis un si grand empressement à accueillir le premier volume, voudront bien réserver à côté de lui, dans leur bibliothèque, une place pour y mettre celui-ci.

PRIX DU VOLUME : BROCHÉ. **30** FR. — RELIÉ. **40** FR.

IL A ÉTÉ TIRÉ

75 exemplaires sur Japon, numérotés de 1 à 75 au prix de. . . . . **100** fr.

Et 100 exemplaires sur papier vélin, numérotés de 76 à 175, au prix de.. **50** fr.



Gravure tirée de *Madame de Pompadour*.

Suite des Publications de la Librairie **FIRMIN-DIDOT et Cie.**

NOUVELLE PUBLICATION

BERNARD O'REILLY

DOCTEUR EN THÉOLOGIE, DOCTEUR ÈS LETTRES

VIE

DE

LÉON XIII

SON SIÈCLE, SON PONTIFICAT, SON INFLUENCE

COMPOSÉE D'APRÈS DES DOCUMENTS AUTHENTIQUES,

PRÉCÉDÉE DE DEUX LETTRES DE LEURS EMINENCES

LES CARDINAUX PAROCCHI ET GIBBONS

ET D'UNE PRÉFACE

DE SA GRANDEUR MONSEIGNEUR GERMAIN

Édition française entièrement refondue et annotée avec soin

PAR P.-M. BRIN, P. S. S.

Professeur de théologie dogmatique

UN VOLUME GRAND IN-8, ILLUSTRÉ DE 2 PHOTOGRAVURES, DE 8 CHROMOLITHOGRAPHIES ET DE 320 GRAVURES SUR BOIS

ÉDITION DE LUXE

Broché, 15 fr.; reliure demi-chagrin avec la plaque, 20 fr. — reliure d'amateur 20 fr.

C'est répondre à l'attente universelle, que de publier la *Vie de Léon XIII.*

Cette *Vie*, comme le prouve la letttre de Son Éminence le cardinal Parocchi, a été composée sur des documents authentiques, puisés aux meilleures sources.

Le Saint-Père lui même, non content de bénir et d'encourager l'auteur, a daigné lui faire remettre un *Mémoire* fort précieux, où sont relatés un grand nombre de faits absolument ignorés du public. Grâce à ce manuscrit, le livre que nous offrons non seulement à tous les amis de la papauté, mais aussi à tous les admirateurs des belles et nobles existences, sera pour la plupart une vraie révélation.



LÉON XIII d'après un dessin fait par F. Lenbach en 1884.

EPIGRAPHE INSCRITE PAR LÉON XIII SOUS L'UN DE SES PORTRAITS

DE SE IPSO

AN. MDCCCLXXXIV

Justitiam colui; certamina longa labores
Ludibria, insidias, aspera quæque tuli.
At fidei vindex non flectar; pro grege Christi
Dulce mori, ipsoque incarcere dulce mori.

TRADUCTION

De la justice, ami, je connus ici-bas
Les labeurs et l'outrage et les âpres combats ;
Mais, vengeur de la foi, debout sous la tempête,
Jamais l'adversité n'aura courbé ma tête ;
Pour le troupeau du Christ, il est doux de périr,
Et même emprisonné, doux encor de mourir !

Suite des Publications de la Librairie **FIRMIN-DIDOT et Cᵉ**.

WALTER SCOTT

ILLUSTRÉ

ONT PARU LES ROMANS SUIVANTS

IVANHOÉ. — QUENTIN DURWARD. — KENILWORTH. — ROB ROY. L'ANTIQUAIRE. — LES PURITAINS D'ÉCOSSE. — GUY MANNERING. — LA JOLIE FILLE DE PERTH. — WAVERLEY. — LA PRISON D'ÉDIMBOURG. — LE MONASTÈRE. — REDGAUNTLET L'ABBÉ. — LA FIANCÉE DE LAMMERMOOR, SUIVI DU NAIN NOIR. — CHARLES LE TÉMÉRAIRE. — WOODSTOCK.

Chacun de ces romans forme un beau volume grand in-8 jésus, et est illustré de nombreuses gravures sur bois

FENIMORE COOPER

ILLUSTRÉ

TRADUCTION FRANÇAISE DE M. P. LOUISY

ÉDITION ILLUSTRÉE PAR M. ANDRIOLLI

ONT PARU LES ROMANS SUIVANTS

LE DERNIER DES MOHICANS. — LES PIONNIERS.

LA PRAIRIE. — L'ESPION

Chacun de ces romans forme un beau volume in-8 jésus.

Broché	10 fr.
Cartonné percaline avec fers spéciaux	13 fr.
Relié dos chagrin, plats toile, tranches dorées	15 fr.
Reliure d'amateur	15 fr.

SPÉCIMEN DES GRAVURES

DU WALTER SCOTT ET DU FENIMORE COOPER ILLUSTRÉS



« Le Capitaine Launton reconnaît le colporteur dans le sauveur de Sarah. »
(Gravure tirée de l'*Espion*.)

Suite des Publications de la Librairie **FIRMIN-DIDOT et Cie**.

NOUVELLE PUBLICATION

BIBLIOTHÈQUE DES MÈRES DE FAMILLE

ILLUSTRÉE

Tous ces ouvrages, publiés sous la direction de Mme Emmeline Raymond, rédactrice de la *Mode illustrée*, sont inspirés par une pensée morale qui permet de les mettre dans les mains de toutes les jeunes filles.

PRIX

Cart. perc., fers spéciaux, tr. jaspées. . . **3 80** | Cart. perc., fers spéciaux, tr. dorées. . . . **4 20**

Relié genre demi-reliure, tranches dorées. . **5** fr.

ÉTIENNE MARCEL

LA FAMILLE DU BARONNET
DESSINS DE P. VIDAL

DYMITR LE COSAQUE
DESSINS DE FERNANDEZ

Mlle MARYAN

LA FAUTE DU PÈRE
DESSINS DE R. LACKER

Mlle MARIE MARÉCHAL

L'HOTEL WORONZOFF
DESSINS DE S. REICHAN

UN MARIAGE A L'ÉTRANGER
DESSINS DE MONTADER

E. MARLITT

LA SECONDE FEMME
DESSINS DE P. MERWART

LE SECRET DE LA VIEILLE DEMOISELLE
DESSINS DE P. KAUFFMANN

Mme S. BLANDY

LA BENJAMINE
DESSINS DE THADOME

ED. LABESSE

AUTOUR DU POÊLE
Contes et récits, trad. du suédois, de R. GUSTAFFSON
ILLUSTRÉS DE 40 DESSINS

Mme G. DEMOULIN

LE ROMAN D'UN APPRENTI
Illustré de 26 gravures dont 16 hors texte
PAR Q. DE BEAUREPAIRE

SPÉCIMEN DES GRAVURES

DE LA BIBLIOTHÈQUE DES MÈRES DE FAMILLE ILLUSTRÉE.



« Je me suis juré, » dit Célestin, « d'étrangler, de ces mains que voilà, le premier qui oserait toucher au bonheur de Madame la Baronne. » (Gravure tirée de *Un Mariage à l'étranger.*)

Suite des Publications de la Librairie **FIRMIN-DIDOT et Cie.**

NOUVELLE PUBLICATION

BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE

ILLUSTRÉE

PRIX DU VOLUME IN-8° JÉSUS

Cartonné percaline, tranc. dorées.	**5** fr. **50**	Relié genre demi-rel., tr. dorées.	**6** fr. »
Relié genre demi-rel., tr. jaspées.	**5** fr. **50**	Reliure amateur.	**8** fr. »

PREMIÈRE SECTION

L'ANCIENNE FRANCE

L'ARMÉE FRANÇAISE
DEPUIS LE MOYEN AGE JUSQU'A LA RÉVOLUTION

LA CHEVALERIE
ET LES CROISADES

LE LIVRE
ET LES ARTS QUI S'Y RATTACHENT

HENRI IV ET LOUIS XIII

LES ARTS ET MÉTIERS
AU MOYEN AGE

L'INDUSTRIE ET L'ART DÉCORATIF
AUX DEUX DERNIERS SIÈCLES

LE THÉATRE ET LA MUSIQUE
JUSQU'EN 1789

L'ÉCOLE ET LA SCIENCE
JUSQU'A LA RENAISSANCE

Ces huit volumes, dont l'illustration est tirée des grands ouvrages de P. Lacroix, contiennent chacun 300 p. de texte, 150 à 200 gravures sur bois et une chromolithographie.

OUVRAGES DIVERS

DANIEL DE FOË
ROBINSON CRUSOÉ
IN-4°

DE LA BLANCHÈRE
LA PÊCHE AUX BAINS DE MER
IN-4°

A. DESJARDINS
JEANNE D'ARC
IN-4°

DE CHERVILLE
HISTOIRE NATURELLE EN ACTION
IN-4°

Suite des Publications de la Librairie **FIRMIN-DIDOT et Cᵉ.**

BIBLIOTHÈQUE AMUSANTE
ET INSTRUCTIVE

FORMAT IN-12 ILLUSTRÉ

Joli cart., imit. toile, fers spéciaux, **75** cent. — Cart. percal., fers spéciaux, tr. jaspées, **1** fr.
Cart. percaline, fers spécaux, tr. dorées, **1** fr. **25**

AVENTURES LOINTAINES
DANS L'AMÉRIQUE DU SUD (ALASKA)
Par PIERRE FRÉDÉ

JEANNOT LAPIN
Par G. de CHERVILLE

LA FERME DU MANOIR
Par PAUL DELTUF

LA PÊCHE AUX PERLES
Par Pierre FRÉDÉ

FORMAT PETIT IN-8° ILLUSTRÉ

Cart. imitat. toile, fers spéciaux, **1** fr. **25**. — Cart. percaline, fers spéciaux, tr. jaspées, **1** fr. **50**
Cart. percaline, fers spéciaux, tr. dorées, **1** fr. **75**. — Relié genre d.-rel., tr. jaspées, **2** fr. **25**

LES CATACOMBES DE ROME
Par B. DE LAGRÈZE

GASPARD L'AVISÉ
Par G. DE CHERVILLE

LA CONQUÊTE DE L'ALGÉRIE
JUSQU'A LA PRISE DE CONSTANTINE
Par Paul GAFFAREL

LES CINQ SOUS DU JUIF ERRANT
Par AIMÉ GIRON

FORMAT IN-8° ILLUSTRÉ

Cart. imit. toile, fers spéciaux, **1** fr. **75**. — Cart. percaline, fers spéciaux, tr. jaspées, **2** fr.
Cart. percaline, fers spéciaux, tr. dorées, **2** fr. **25**. — Rel. genre d.-rel., tr. jaspées, **2** fr. **75**

AU PAYS DES NÈGRES
PEUPLADES ET PAYSAGES D'AFRIQUE
Par V. TISSOT et C. AMÉRO

POMPÉI
Par B. DE LAGRÈZE

LES CRIS DE PARIS
Par V. FOURNEL

LE POLE NORD
Par V. TISSOT et C. AMÉRO

E. BERTAUX, Editeur, rue Serpente, 25, à Paris.

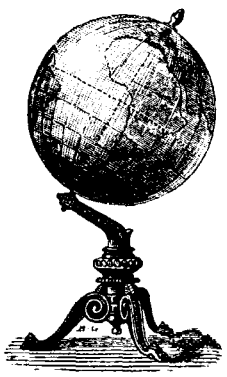

N° 4

GLOBES TERRESTRES ET CÉLESTES

PAR

DELAMARCHE et Ch. DIEN

Revus et corrigés par E. DESBUISSONS

Editions très soignées. Prix réduits

GLOBE DELAMARCHE

33 cent. de diam., mod. n° 4. — Prix : 30 fr.

GLOBE DUBAIL

38 cent. de diam., mod. n° 4. — Prix : 45 fr.

GLOBE Ch. DIEN

50 cent. de diam., mod. n° 4. — Prix : 90 fr.



N° 8.

ATLAS DE GÉOGRAPHIE EN RELIEF

DRESSÉS SOUS LA DIRECTION

DE

HENRI MAGER

1° **Atlas élémentaire en relief.** 1 volume in-4, contenant 12 cartes gravées et coloriées, dont 9 en relief. Cartonné, 4 fr. — Demi-reliure toile . . . . . 5 fr.

2° **Atlas complet en relief.** 1 volume in-4, contenant 28 cartes gravées et coloriées, dont 25 en relief. Cartonné, 8 fr. — Demi-reliure toile . . . . . 9 fr.

ATLAS UNIVERSEL

DE GÉOGRAPHIE PHYSIQUE, POLITIQUE ET HISTORIQUE

Par GROSSELIN-DELAMARCHE

Contenant 116 cartes gravées et coloriées, dont 10 cartes neuves.

Un vol. gr. in-4, relié toile, avec fers spéciaux. Prix . . . . . 18 fr.

OBSERVATOIRE DES SALONS

OU L'ASTRONOMIE PAR LES IMAGES

Par J. LAURENDEAU

Monture en carton, 25 fr. ; monture en métal, 30 fr.

Nota. — Les familles peuvent passer, avec cet appareil scientifique, une soirée pleine d'attraits et très instructive. On se sert de cet appareil en le posant devant une croisée pendant le jour ; le soir, on place une bougie derrière, et l'on obtient alors l'aspect lumineux que les astres présentent au télescope ; les étoiles étant perforées brillent avec l'illusion de la réalité. Une brochure ou légende explicative accompagne chaque appareil.

CARTE GÉNÉRALE DE LA LUNE

Dressée sous la direction de CAMILLE FLAMMARION, par G. M. Gaudibert

Dessinée par Léon Fenet

Magnifique épreuve de gravure mesurant 0m,90 sur 1 m. 20

Prix : en feuille, 8 fr. ; collée sur toile, montée et vernie. . . . . 14 fr.

LIBRAIRIE DE LA BIBLIOTHÈQUE CARDINAL

RUE DE RENNES, 51, A PARIS.

Pour paraître vers le 20 décembre

JENNY DAVIS

LE JOURNAL D'ANNE-MARIE

DÉCOUVERT ET PUBLIÉ CLANDESTINEMENT

PAR SA GRANDE SŒUR

Un volume grand in-8. — Cinquante exemplaires sur Hollande (en partie souscrits).

BIBLIOTHÈQUE CARDINAL

PRÊT DE LIVRES PAR ABONNEMENT

SALLE DE TRAVAIL

CATALOGUE

THÉOLOGIE — PHILOSOPHIE ET SCIENCES — ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE

HISTOIRE (GRANDES COLLECTIONS HISTORIQUES) — VOYAGES

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS (ROMANS, THÉATRE) — POLYGRAPHES

REVUES FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES

Ce Catalogue n'est pas une simple nomenclature. Il contient une foule de renseignements historiques, bibliographiques et littéraires, l'analyse d'un grand nombre d'ouvrages, des Tables spéciales pour faciliter l'usage des collections importantes et une **Table générale** des auteurs. Les Romans (20,000 volumes) sont classés à part, par ordre alphabétique.

Un volume grand in-8 de 900 colonnes compactes.

La première partie a paru, la seconde est sous presse. — Le prix du catalogue sera ultérieurement fixé.

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION, RUE SAINT-BENOIT, 7, PARIS.

NOUVEAUTÉ DE 1888

LE MONDE PITTORESQUE ET MONUMENTAL

L'EXTRÊME ORIENT

(INDO-CHINE, CHINE ET JAPON)

Par Paul BONNETAIN



Un beau volume grand in-8° imprimé avec luxe, comprenant plus de 600 pages et environ 450 dessins d'après nature. Cet ouvrage contient, en outre, une **Carte générale de l'Extrême Orient**, une **Carte de la Cochinchine actuelle** et une **Carte du Tonkin** dressée d'après les documents les plus récents.

Broché, avec couverture imprimée en chromotypographie sur papier du Japon. . . . . 30 fr.
Relié sous étoffe, avec gravure en camaïeu, d'un genre absolument nouveau. . . . . 37 fr.
Demi-reliure d'amateur, dos et coins maroquin, tête dorée. . . . . 40 fr.

Précédemment parus

LES ENVIRONS DE PARIS

Par Louis BARRON

Un vol. gr. in-8, illustré de **500** dessins d'après nature

PAR G. FRAIPONT

L'ANGLETERRE, L'ÉCOSSE et L'IRLANDE

Par P. VILLARS

Un volume grand in-8, illustré de **600** dessins d'après nature.

NOTA. — **Nous recommandons ces magnifiques volumes de la collection du MONDE PITTORESQUE ET MONUMENTAL, d'une richesse d'illustration inusitée, comme les plus belles étrennes à donner et comme l'ornement des bibliothèques les plus sérieuses.**

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION, RUE SAINT-BENOIT, 7, PARIS.

NOUVEAUTÉS DE 1888

LA CÔTE D'AZUR

D'HYÈRES A GÊNES

PAR STÉPHEN LIÉGEARD

L'exemplaire :
Br., 25 fr.
Avec reliure artistique,
32 fr.

Un fort volume de 500 pages grand in-4,
contenant 200 gravures dans le texte
et 25 grandes illustrations hors texte.
Papier teinté chamois.

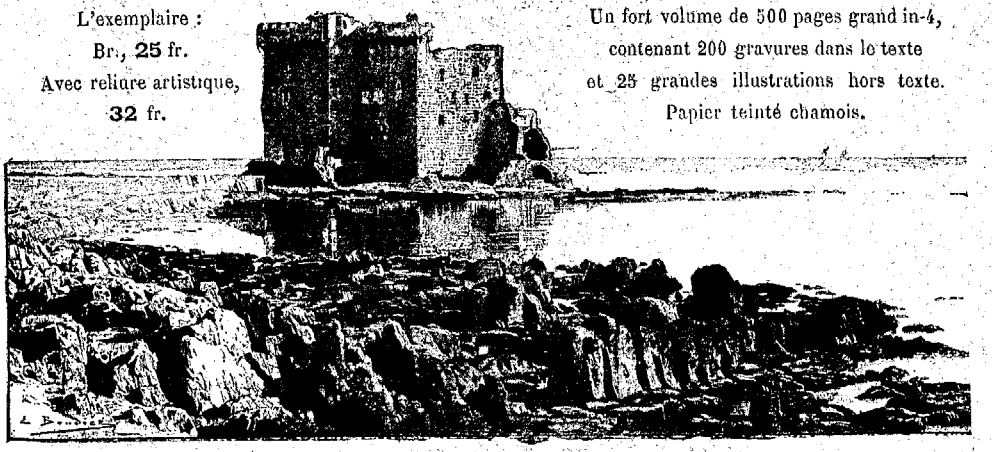

AU KURDISTAN

EN MÉSOPOTAMIE ET EN PERSE

Par HENRI BINDER

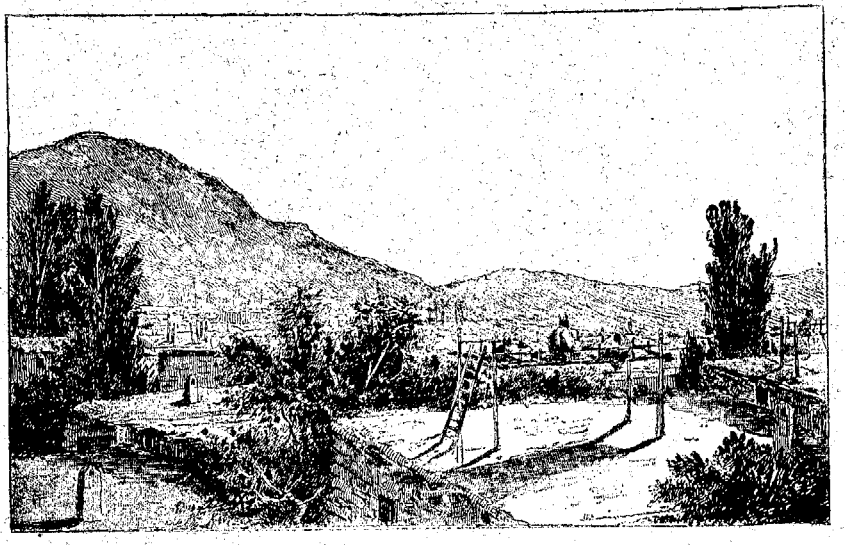

Un vol. gr. in-8 de 460 p., illustré de 200 phototypies et d'un frontispice en couleurs par DANGER.

Prix du volume, broché. . . . . 25 fr. | 25 ex. sur whatman, nos 21 à 45. . . . . 50 fr.
Cartonné . . . . . 30 fr. | 20 ex. sur japon impérial, nos 1 à 20. . . . 60 fr.

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION, RUE SAINT-BENOIT, 7, PARIS

NOUVEAUTÉ DE 1888

RAPHAËL

Par LAMARTINE

Un vol. in-4 de 290 pages, imprimé avec le plus grand luxe

ILLUSTRÉ DE 10 EAUX-FORTES GRAVÉES PAR CHAMPOLLION

D'APRÈS LES DESSINS DE AD. SANDOZ

Edition sur papier de fil, dans la BIBLIOTHÈQUE DES CHEFS-D'ŒUVRE DU ROMAN CONTEMPORAIN. *Br.* **25** fr

Edition spéciale pour étrennes, sur papier vélin. Richement reliée, **30** fr.

Ouvrages déjà parus dans cette Bibliothèque

LA DAME AUX **CAMÉLIAS** avec une nouvelle préface DE **A. DUMAS fils**

—

Compositions DE LYNCH gravées par Champollion GAUJEAN et MASSÉ

—

Tirage à petit nombre

Edition sur papier vélin. 50 fr.

Demi-reliure chag. avec coins. 65 fr.



Mme BOVARY par G. FLAUBERT

—

M. DE CAMORS par O. FEUILLET

—

LE PÈRE GORIOT par H. de BALZAC

—

MAUPRAT par G. SAND

—

GERMINIE LACERTEUX Par J. et Ed. De Goncourt

—

M. le MINISTRE par J. CLARETIE

—

SALAMMBO par G. FLAUBERT

—

Chaque vol. **25** fr.

NOTA. Les illustrations de ces ouvrages étant toutes imprimées en taille-douce, nous ne pouvons en donner ici de représentation exacte.

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION, RUE SAINT-BENOIT, 7, PARIS.

NOUVEAUTÉS DE 1888

(COLLECTION CALMANN LÉVY)



LE ROMAN D'UN JEUNE HOMME PAUVRE

Par OCTAVE FEUILLET, de l'Académie française

ÉDITION DE GRAND LUXE, RICHEMENT ILLUSTRÉE

Un volume sur vélin, contenant de nombreux dessins de L. MOUCHOT, gravés par F. MÉAULLE, et un grand portrait de l'auteur, gravé à l'eau-forte par WALLET.

Broché à l'anglaise, couverture en couleurs, **25** fr. — Relié artistique, **32** fr.

Il a été tiré 100 *ex. sur papier du Japon, numérotés de* 1 *à* 100. — *Prix :* **100** *fr.*

LA COUSINE BETTE

Par H. DE BALZAC

Un vol. in-4°, illustré de 10 dessins de G. CAIN, gravés à l'eau-forte par GAUJEAN et GÉRY-BICHARD

TIRAGE RESTREINT A 1000 EXEMPLAIRES. BROCHÉ, **25** FR.

50 *ex. numérotés, sur Japon, réimposés sur grand format, avec double suite des eaux-fortes,* **100** fr.

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION, RUE SAINT-BENOIT, 7, PARIS.

NOUVEAUTÉ DE 1888

LE MIROIR DU MONDE

NOTES ET SENSATIONS

DE LA VIE PITTORESQUE

Par OCTAVE UZANNE

AVEC **160** ILLUSTRATIONS DE PAUL AVRIL

Un volume petit in-4 de 190 pages environ, imprimé en caractères Didot, tirage sur vélin de Hollande, illustré à chaque page de dessins en couleur ou en bronze, reproduits d'après des compositions polychromes ou des dessins monochromes de Paul Avril, en taille-douce et en chromotypographie. Couverture originale tirée en taille-douce. Tirage limité à 2,000 exemplaires numérotés, plus 200 exemplaires sur papier du Japon.

Le volume sur vélin de Hollande, prix. . . **50** *francs.*

100 *exemplaires sur japon, format normal du volume, numérotés de* CI *à* CC. . . . **100** —

100 *exemplaires sur grand japon, tous paraphés par l'auteur, numérotés de* I *à* C. **150** —

(Tous les exemplaires sur Japon sont épuisés).

Un emboîtage-liseuse en véritable cuir japonais polychrome doublé de satin broché, avec coins intérieurs de cuir du Japon, a été fait pour la moitié des exemplaires ordinaires et les japons. Le prix en est fixé à **8** francs pour les papiers ordinaires et petit japon, et à **12** francs pour les grands papiers du Japon.

Spécimen en relief d'une gravure du *Miroir du Monde*

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION, RUE SAINT-BENOIT, 7, PARIS.

NOUVEAUTÉS DE 1888

DICTIONNAIRE
DE L'AMEUBLEMENT ET DE LA DÉCORATION

DEPUIS LE XIIIe SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS

Par HENRI HAVARD

TOME I

UN MAGNIFIQUE

VOLUME

DE 600 PAGES IN-4

à 2 colonnes

CONTENANT

803 GRAVURES

dans le texte



TOME I

64 GRANDES PLANCHES

HORS TEXTE

en chromotypographie

Reliure souple à fer

SUR CARTON-CUIR

PRIX :

55 francs.

Cet ouvrage fondamental comprendra un minimum de 4 volumes d'importance égale à celle du tome I, qui seront terminés pour 1889.

On peut souscrire dès maintenant à l'ouvrage complet, pour le prix de 200 francs, au lieu de 220 francs. Si l'ouvrage formait 5 volumes, le souscripteur les posséderait néanmoins pour le même prix. — Remise d'usage en sus.



Un beau volume in-4

de 500 pages

sur vélin teinté

PRIX

Broché, 25 fr.

Illustré de plus

de 700

dessins originaux

PRIX :

Cartonné, 30 fr.

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION, RUE SAINT-BENOIT, 7, PARIS.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ENSEIGNEMENT DES BEAUX-ARTS

PUBLIÉE SOUS LE PATRONAGE DE L'ADMINISTRATION DES BEAUX-ARTS

Honorée d'un *Prix Montyon* par l'Académie française, et du *Prix Bordin* par l'Académie des Beaux-Arts.

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : **M. JULES COMTE**

Ancien Inspecteur général des Écoles de beaux-arts, Directeur des Bâtiments civils et Palais nationaux.

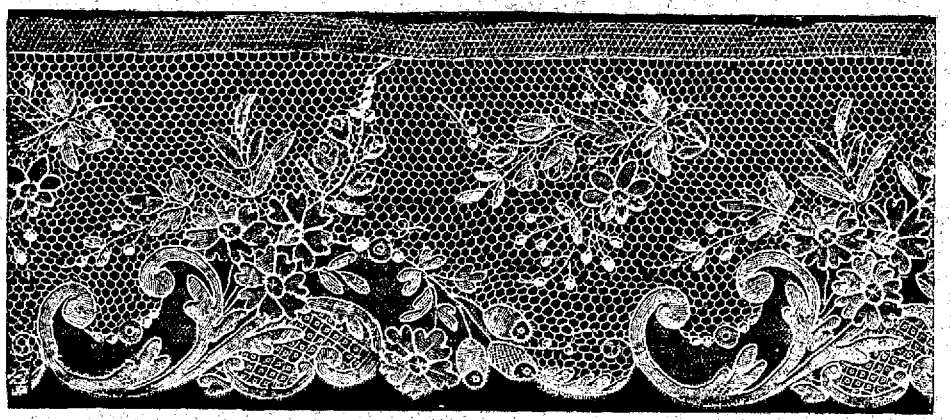

Volumes parus en 1887

LA FAÏENCE
PAR M. DECK

L'ART CHINOIS
PAR M. PALÉOLOGUE

Chaque vol. in-4 anglais, sur papier teinté, contient environ 400 p. illustrées de 100 à 200 gravures inédites.

Broché. . . . . 3 fr. 50

L'ARCHÉOLOGIE ÉGYPTIENNE
PAR M. MASPÉRO

BRODERIE ET DENTELLES
PAR M. ERNEST LEFÉBURE

Le vol., dans un cartonnage artistique . . . . . 4 fr. 50
Reliure pour distributions de prix. 5 fr. »
Demi-reliure d'amateur. . . . . 6 fr. »

Volumes parus précédemment

Anatomie artistique (l'), par M. MATHIAS DUVAL. 1 vol.
Archéologie étrusque et romaine (l'), par M. MARTHA. 1 vol.
Archéologie grecque (l'), par M. MAX. COLLIGNON. 1 vol.
Art byzantin (l'), par M. BAYET. 1 vol.
Art de la verrerie (l'), par M. GERSPACH. 1 vol.
Art japonais (l'), par M. LOUIS GONSE. 1 vol.
Composition décorative (la), par M. HENRY MAYEUX. 1 vol.
Gravure (la), par M. H. DELABORDE. 1 vol.
Lexique des termes d'art, par M. J. ADELINE 1 vol.
Livre, L'illustration, La reliure (le), par M. HENRI BOUCHOT. 1 vol.
Manuscrits et la Miniature (les), par M. LECOY DE LA MARCHE. 1 vol.
Meuble (le), t. I et II, par M. ALFRED DE CHAMPEAUX. 2 vol.
Mosaïque (la), par M. GERSPACH. 1 vol.
Musique (la), par M. H. LAVOIX fils. 1 vol.
Monnaies et Médailles, par M. F. LENORMANT. 1 vol.
Mythologie figurée (la), par M. MAX COLLIGNON. 1 vol.
Peinture anglaise (la), par M. ERNEST CHESNEAU. 1 vol.
Peinture flamande (la), par M. A.-J. WAUTERS. 1 vol.
Peinture hollandaise (la), par M. H. HAVARD, 1 vol.
Peinture italienne (la) t. Ier, par M. GEORGES LAFENESTRE. 1 vol.
Précis d'Histoire de l'art, par M. BAYET, 1 vol.
Procédés modernes de la gravure (les), par M. A. DE LOSTALOT. 1 vol.
Tapisserie (la), par M. EUG. MUNTZ. 1 vol.

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION, RUE SAINT-BENOIT, 7, PARIS

NOUVEAUTÉS DE 1888

LA DERNIÈRE FEUILLE

POÈME PAR **O.-V. HOLMES**. — TRADUIT DU TEXTE AMÉRICAIN PAR B.-H. GAUSSERON

Illustrations par G. WHARTON EDWARDS et F. HOPKINSON-SMITH

Un beau vol. in-4 imprimé à 800 ex. numérotés, contenant des illustrations dans le texte et 22 planches hors texte en phototypie. Reliure artistique en parchemin blanc. . . . 25 fr.

LES PRÉCURSEURS DES FÉLIBRES

Par FRÉDÉRIC DONNADIEU

Un vol. in-8 raisin de 350 pages, illustré de 22 portraits et vues hors texte, gravés à l'eau-forte par Paul MAUROU, et orné d'en-têtes et culs-de-lampe.

Tirage limité à 500 exemplaires. — PRIX : 40 FRANCS

PETITE BIBLIOTHÈQUE DE POCHE

LE BARBIER DE SÉVILLE. Un vol. in-32 sur hollande, illustré de 5 eaux-fortes de Eugène ABOT, d'après VALTON. Prix, broché (*couverture imprimée en bleu sur japon*).. **6** fr.

Précédemment parus

VOYAGE AUTOUR DE MA CHAMBRE. Eaux-fortes de C. DELORT.

LE MARIAGE DE FIGARO. Dessins de VALTON gravés à l'eau-forte par ABOT.

TURCARET. — 5 compositions de VALTON gravés à l'eau-forte par GAUJEAN.

Chaque volume de cette collection, relié en demi-chagrin, avec coins, tête dorée, dos orné. . **10** fr.

PUBLICATIONS ILLUSTRÉES EN COULEURS

SWIFT

LES VOYAGES DE GULLIVER

TRADUCTION NOUVELLE PAR **B.-H. GAUSSERON**. — ILLUSTRATIONS PAR POIRSON

Un beau vol. gr. in-8, orné de 245 gravures de 6 à 10 tons de couleurs.

DEUX ÉDITIONS DISTINCTES DES VOYAGES DE GULLIVER

I. *Pour la première fois*, traduction in extenso.

II. Edition spéciale à la jeunesse.

GOLDSMITH

LE VICAIRE DE WAKEFIELD

TRADUCTION NOUVELLE PAR **B.-H. GAUSSERON**. — ILLUSTRATIONS PAR POIRSON

Un beau vol. gr. in-8, orné de nombreuses aquarelles de 6 à 10 tons de couleurs.

Ces 2 vol. brochés, couverture en couleurs, **20** fr. *Reliés en peau de crocodile avec mosaïque,* **25** fr.

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION, RUE SAINT-BENOIT, 7, PARIS.

NOUVEAUTÉ DE 1888

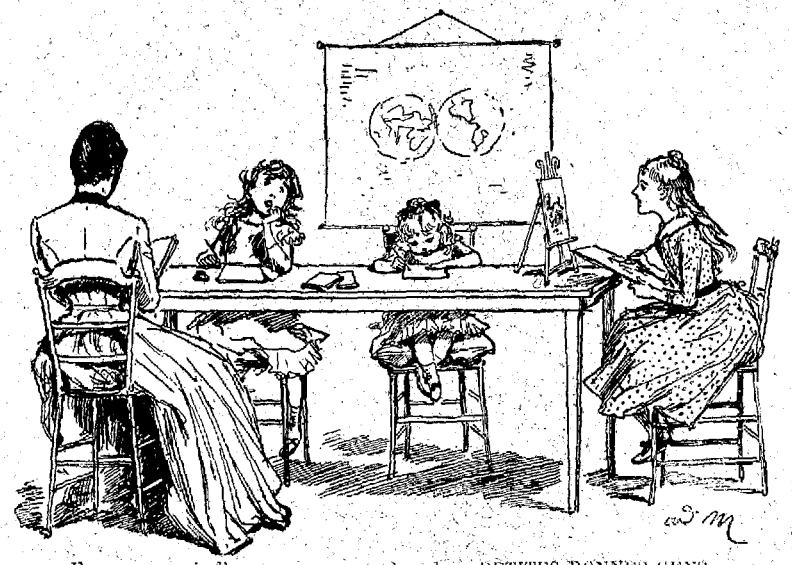

Epreuve en noir d'une gravure en couleur des « PETITES BONNES GENS »

PETITES BONNES GENS

PAR Mme JULIE DE MONCEAU. — ILLUSTRATIONS D'ADRIEN MARIE

Un joli volume in-4 avec gravures en deux tons, cartonnage toile et couverture en plusieurs couleurs. **5** fr.

Précédemment parus

Histoire versifiée et humoristique de la France avant la République, par V. THIÉRY. *Nombreuses illustrations* de KAUFFMANN.
Un volume in-8 sur vélin. . . . . 10 fr.
Cartonnage humoristique, tr. dor. 13 fr.

Les Légendes de France, par H. CARNOY. *Illustrations* de ZIER. Broché. . . . 5 fr.
Riche reliure. . . . . 8 fr.

Les Farfadets (*Légendes bretonnes*), par MÉLANDRI. *Illustrations* de RIVIÈRE. Riche cartonnage en couleur. . . . . 4 fr.

NOUVEAUTÉ DE 1888

HISTOIRE D'UN PAQUEBOT

PAR LOUIS TILLIER ET PAUL BONNETAIN.

100 DESSINS PAR MONTADER

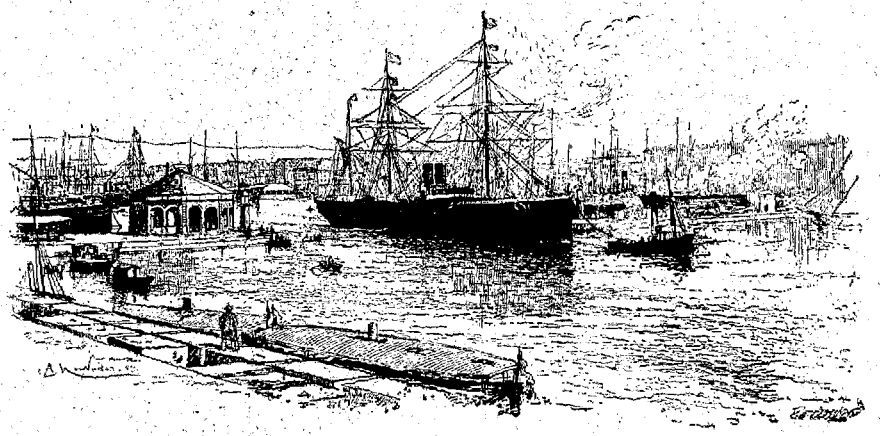

Prix du volume broché. . . . . **7** fr. **50** | Richement relié. . . . . **10** fr.

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION, RUE SAINT-BENOIT, 7, PARIS

NOUVEAUTÉS DE 1888

BIBLIOTHÈQUE DE LA FAMILLE



FORMAT IN-8°

300 PAGES DE TEXTE

Nombreuses illustrations.

PRIX DU VOLUME

Broché . . . . . 7 fr. 50

Richement cart. . . 10 fr. »

AU PAYS DES FÉES

PAR M. DE ROCHEMONT

ILLUSTRATIONS DE MÉS

LE SOLDAT

PAR M. CHARLES LESER

ILLUSTRATIONS D'EUG. CHAPERON

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉDUCATION MATERNELLE

Le vol. br., avec couverture en coul., **2** fr. **25**; Relié bleu et or, tranches dorées. **3** fr. **50**

NOUVEAUTÉS DE 1888

Hans Mertens, par H. CARNOY, illustrations de CHOVIN.
Les Rogimbot, par Mme Noémi BALLEYGUIER, illustrations de ZIER.
Les Cœurs aimants, par Mme DE WITT, née GUIZOT, illustrations de Jules GIRARDET.
Bouton d'or, par Mme DE SOBOL, illustrations de LŒVY, STEINLEN et TOFANI.
Les Vingt-huit jours de Suzanne, par TANTE JANE, illustrations de G. FRAIPONT.

Précédemment parus

La Nuit de Noël, par CARNOY, illustrations de CHOVIN.
Mademoiselle Trymbalmouche, par Mme BALLEYGUIER, illustrations de ZIER.
Récits de l'oncle Paul, par P. BONHOMME, illustrations de P. KAUFFMANN.
L'Hiver à la campagne, par Mme DE WITT, née GUIZOT, illustrations de CHOVIN.
L'Enfant des Vosges, par Julie de MONCEAU, illustrations de Alexis LEMAITRE.
Histoire de Germaine, par A. QUANTIN, illustrations de P. KAUFFMANN.

BIBLIOTHÈQUE ENFANTINE ILLUSTRÉE

Le vol. broché avec couverture en couleurs, **80** cent.; avec cart. en couleurs, **1** fr. **25**

NOUVEAUTÉS DE 1888

Mignonnettes, par Mme Noémi BALLEYGUIER, illustrations de VAVASSEUR.
Mémoires de Cigarette, par THÉO CRITT, illustrations de STEINLEN.

Précédemment parus.

Scènes enfantines, par M. DE BOSGUÉRARD, orné de nombreuses illustrations.
Contes aux tout petits, par P. ANDRIVEAU, avec 38 gravures.
Le Petit monde, par Mme Amélie DE WAILLY, orné de nombreuses gravures.
Bébés en vacances, par Mme HAMEAU, illustrations de plusieurs artistes.

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION, RUE SAINT-BENOIT, 7, PARIS

ENCYCLOPÉDIE ENFANTINE

HONORÉE DE SOUSCRIPTIONS DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DE LA VILLE DE PARIS

ALPHABETS

24 grav. en couleurs

Couverture en couleurs et vernie avec cartonnage souple.

A B C du premier âge
0 fr. **60**

Alphabet usuel
1 fr. **25**



ALBUM-ALPHABET

Grand in-4

27 belles illustrat. en couleur

Par E. de LIPHART

Nombr. gravures en noir

Couverture en couleur et vernie

Cartonnage fort et solide

Prix : **2** fr. **50**

ALBUMS

Ire SÉRIE, grand in-4, à **1** fr. **25**

NOUVEAUTÉ DE 1888

LE DORMEUR ÉVEILLÉ

LES ANIMAUX DOMESTIQUES
AU PAYS DES FLEURS
ALI-BABA OU LES 40 VOLEURS

IIe SÉRIE, in-4, à **0** fr. **75**

NOUVEAUTÉS DE 1888

GARGANTUA
PETITE POUCETTE

DON QUICHOTTE
ROBINSON CRUSOÉ

IIIe SÉRIE, petit in-4, à **0** fr. **40**

NOUVEAUTÉS DE 1888

JEAN DE L'OURS
PAUL DANS LA LUNE
GUIGNOL

L'OISEAU BLEU
SEPT D'UN COUP !
LE BARON DE KRACK

IVe SÉRIE, in-8, à **0** fr. **25**

NOUVEAUTÉS DE 1888

BARBE BLEUE
FOLLE JOURNÉE

PIERROT
L'ASSAUT DU MOULIN
LE CHAT BOTTÉ

Ve SÉRIE, petit in-8, à **0** fr. **15**

NOUVEAUTÉS DE 1888

IL ÉTAIT UNE BERGÈRE
LE CHEVALIER DU ROI
A B C DES TOUT PETITS
MONSIEUR DE LA PALISSE

MALB'ROUGH
CADET-ROUSSELLE
LA MÈRE MICHEL
LE ROI DAGOBERT

VIe SÉRIE à **0** fr. **10**

NOUVEAUTÉS DE 1888

LA FÊTE DE JEANNE
LE MARIAGE DE TOTO
LA PREMIÈRE POUPÉE
LE VOYAGE DE LUCIE
LE JARDIN DE JULIETTE

VOLUMES-ALBUMS

NOUVEAUTÉS DE 1888

Le Voyage de Mademoiselle Rosalie, par VALLERY-RADOT, dessins d'ADRIEN MARIE. Le vol. Cart. . . . . **1** fr. **50**

Album d'images sur papier fort. 1re, 3e, 4e séries. Chaque série, cartonnée. . . . . **3** fr. **50**

Les Jardins de Paris. Ill. par J. GRIGNY. Cart. 3 fr. 25
La Journée de Bébé. Ill. par F. BOUISSET. Cart. 3 fr. 25

Les Bébés d'Alsace-Lorraine. Illustré par F. BOUISSET. Cartonné. . . . . 2 fr. »

Imagerie artistique d'un genre entièrement nouveau, comprenant actuellement **68** images, format 28 × 38, toutes imprimées en chromotypographie. Les dessins sont confiés à des artistes de talent. La gravure et l'impression sont exécutées avec le plus grand soin. Prix de la feuille. . . . . **5** centimes.

Album des connaissances utiles. 4 feuilles du format de notre *Imagerie artistique*. Prix de la feuille. . . . . **5** centimes.

J. HETZEL & Cᵉ, rue Jacob, 18. — **A. QUANTIN**, rue St-Benoît, 7.

ÉDITION DÉFINITIVE SUR LES MANUSCRITS ORIGINAUX

DEVANT COMPRENDRE TOUTES LES ŒUVRES PARUES OU A PARAITRE

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
VICTOR HUGO

46 VOLUMES

IN-8 CAVALIER

De 500 à 600 pages.



CHAQUE VOLUME

7 FR. 50

relié 10 fr.

ÉDIION DE LUXE, COMPRENANT DE NOMBREUX PASSAGES INÉDITS

POÉSIE

I.	Odes et Ballades (*Préface inédite*)	1 vol.
II.	Orientales. — Les Feuilles d'automne	1 vol.
III.	Les Chants du crépuscule.— Les Voix intérieures.— Les Rayons et Ombres.	1 vol.
IV.	Les Châtiments.	1 vol.
V-VI.	Les Contemplations.	2 vol.
VII-X.	La Légende des siècles	4 vol.
XI.	Chansons des Rues et des Bois	1 vol.
XII.	L'Année terrible	1 vol.
XIII.	L'Art d'être Grand-Père.	1 vol.
XIV.	Le Pape. — La Pitié suprême. — Religions et religion. — L'Ane	1 vol
XV-XVI.	Les quatre Vents de l'Esprit.	2 vol.

DRAME

I.	Cromwell.	1 vol.
II.	Hernani. — Marion de Lorme. — Le Roi s'amuse.	1 vol.
III.	Lucrèce Borgia. — Marie Tudor. — Angelo. (*Un acte inédit.*)	1 vol.
IV.	Ruy Blas. — La Esmeralda. — Les Burgraves.	1 vol.

ROMAN

I.	Han d'Islande.	1 vol.
II.	Burg-Jargal. — Le dernier jour d'un Condamné. — Claude Gueux.	1 vol.
III-IV.	Notre-Dame de Paris.	2 vol.
V-IX.	Les Misérables.	5 vol.
X-XI.	Les Travailleurs de la mer (précédés de l'Archipel de la Manche).	2 vol.
XII-XIII.	L'Homme qui rit.	2 vol.
XIV.	Quatrevingt-treize (complet).	1 vol.

HISTOIRE

I.	Napoléon le Petit.	1 vol.
II-III.	Histoire d'un crime.	2 vol.

PHILOSOPHIE

I.	Littérature et Philosophie mêlées.	1 vol.
II	William Shakespeare.	1 vol.

ACTES ET PAROLES

I.	Avant l'exil (1841-1851).	1 vol.
II.	Pendant l'exil.	1 vol.
III.	Depuis l'exil.	1 vol.
LE RHIN (complet).		1 vol.

ŒUVRES POSTHUMES INÉDITES

Le Théâtre en liberté.		1 vol.
I. La fin de Satan.		1 vol.
I. Choses vues.		1 vol.

J. ROTHSCHILD, Éditeur, Rue des Saints-Pères, 13, Paris.

VIENT DE PARAITRE :

Souvenirs d'un Savant Français

A TRAVERS UN SIÈCLE — SCIENCE ET HISTOIRE DE 1780 A 1865

Par **LÉON DUFOUR**, *Membre de l'Institut*

Un volume in-8°, avec portrait et vignettes. — Prix. . . **7 fr.**

Ce Livre est le Mémorial d'un de nos plus grands savants de ce siècle. — Il retrace les actes de sa longue vie, les faits curieux pendant la Révolution, le Consulat, le Premier Empire, auxquels il était témoin, la guerre en Espagne, et surtout ses relations au point de vue scientifique avec Cuvier, Laplace, Biot, Geoffroy St-Hilaire, Pelletan, Lamarck, *etc.*

MISE EN VENTE :

EMPOISONNEURS ET EMPOISONNÉS

VENINS ET POISONS

LEUR PRODUCTION — LEURS FONCTIONS

PENDANT LA VIE — DANGERS ET UTILITE POUR L'HOMME

PAR **A. COUTANCE**

Professeur aux Écoles de Médecine

Un volume grand-in-8°, 436 pages, imprimé sur beau papier avec Entêtes et Lettres ornées. — Prix : **10** fr.

SOMMAIRES

Le Poison. — Le Poison dans le monde minéral, dans le règne animal. — Le Venin — L'Envenimation. — Les Serpents. — Toxicité chez les Plantes. — Poison dans le genre humain. — Curare. — La Civilisation multiplie le Poison. — Empoisonnement du Sol, de l'Air et des Eaux. — Le Poison est partout — Poisons autorisés. — Comment le poison tue.

VIENT DE PARAITRE :

PUBLICATION DE GRAND LUXE, PETIT IN-FOLIO

VILLE ET VILLAGE

Par LOUIS ÉNAULT

Ouvrage de luxe d'après B. Auerbach, orné de 124 gravures, dont beaucoup de page entière; texte imprimé en rouge et noir. Le volume est relié, sous une couverture tirée typographiquement sur papier du Japon en *huit* couleurs; dessin par Fraipont; tête ou tranches dorées. . . . . **20** fr.

Cette nouvelle publication d'un de nos plus sympathiques écrivains a pour base une des plus jolies fantaisies d'Auerbach. La mise en scène en fait une œuvre d'art exquise. Louis Énault a su l'empreindre de cette fraîcheur, de cette grâce et de cette honnêteté de sentiment qui ont fait la fortune de tous ses romans.

Prix. . . . . .

VIENT DE PARAITRE :

NOS

ZOUAVES

PAR

PAUL LAURENCIN

HISTORIQUE — ORGANISATIONS

FAITS D'ARMES

LES RÉGIMENTS — VIE INTIME

Très joli volume imprimé sur papier teinté avec 100 Illustrations par les artistes suivants : Beaucé, E. Bellangé, H. Bellangé, Berne-Bellecour, Bocourt, Charrier, G. Claris, Detaille, d'Otémar, Protais, Horace Vernet, Yvon.

LES PRINCIPAUX CHAPITRES DE

NOS ZOUAVES

SONT

Les faits d'armes en Algérie, en Crimée, en Kabylie, en Italie, au Mexique et la Guerre de 1870

Superbe vol. avec 100 grav. Prix : **8** fr. — Relié : **10** fr.

VIENT DE PARAITRE

PRÉCIS DE PÉTROGRAPHIE

Introduction à l'étude des Roches

Traduit d'après **A. DE LASAULX** par **H. FORIR**

Avec deux introductions de MM. les professeurs G. DEWALQUE (de Liége) et CH. DE LA VALLÉE-POUSSAIN (de Louvain)

Un fort volume, relié en toile. — Prix. . . . . **5 fr.**

J. ROTHSCHILD, Éditeur, 13, Rue des Saints-Pères, Paris.

Vient de paraître : GRANDE PUBLICATION DE LUXE, FORMAT IN-FOLIO

LES GRANDS MAITRES DE LA RENAISSANCE

LES ARTS EN ITALIE

ICONOGRAPHIE DES CHEFS-D'ŒUVRE DE LA PEINTURE, DE LA SCULPTURE ET DE L'ARCHITECTURE

Ouvrage de luxe, in-folio, grandeur de 38 sur 55 centimtres, avec 45 Eaux-fortes, 2 Planches sur Cuivre et 325 Illustrations

Publié sous les Auspices de SA MAJESTÉ LE ROI HUMBERT IER

TEXTE ET ILLUSTRATIONS :

L'Ouvrage est divisé en deux parties bien séparées : **l'Introduction et les Descriptions des 45 Planches.**

Le texte forme 200 pages in-folio, ornées de 325 gravures. Il dépasse comme richesse typographique et en illustrations tout ce qui a été publié jusqu'à ce jour sur l'Italie.

Les Gravures sont si nombreuses et dessinées avec une telle exactitude, qu'en parcourant le livre on se forme une idée chronologique très exacte de toutes les Écoles depuis le moyen âge jusqu'au XVIIIe siècle.

La première partie, écrite par M. GEORGES LAFENESTRE, forme trois tableaux séparés :

L'Architecture, la Sculpture, la Peinture.

Nous y faisons figurer pour la première fois *l'École d'Athènes de Raphaël*, reproduction directe d'après le Carton du Maître qui est à l'Ambrosienne. — Cette Planche est gravée sur cuivre et tirée en bistre.

La deuxième partie forme une **Iconographie de l'Art italien,** contenant en eaux-fortes, 45 chefs-d'œuvre des plus grands maîtres. Les descriptions sont faites par les sommités de l'Art en France et en Italie. Chaque Collaborateur résume son opinion sur le tableau ou sur la sculpture, et en général sur le Maître même. Le texte est orné d'une en-tête et d'un cul-de-lampe, reproduisant d'autres Chefs-d'œuvre du même Maître.

L'Illustration consiste donc en 45 eaux-fortes exécutées par les premiers Artistes, en 2 Planches gravées sur cuivre, et en 325 Illustrations dans le texte.

EAUX-FORTES ET PLANCHES :

Nous donnons ci-après les Noms des Maîtres et leurs Tableaux ou Sculptures, reproduits sur les 45 Eaux-fortes:

1. *Les Tombeaux des Scaligeri à Vérone.* — 2. DONATELLO, *David enfant, vainqueur de Goliath.* — 3. FRA GIOVANNI ANGELICO, *Le couronnement de la Vierge.* — 4. ANDREA VERROCCHIO, *Bartolomeo Colleoni*, statue équestre. — 5 et 6. JEAN BELLIN, *La Vierge et l'Enfant Jesus.* — *Le Couronnement de la Vierge.* — 7. MELOZZO DA FORLI, *Sixte IV et Platina.* — 8. FILIPPINO LIPPI, *La Vision de saint Bernard.* — 9. FRA BARTOLOMMEO DELLA PORTA, *Salvator Mundi.* — 10. ANDRÉ DEL SARTE, *L'Annonciation.* — 11. DOSSO-DOSSI, *Circé.* — 12 à 14. MICHEL-ANGE, *La Vierge et l'Enfant.* — *Pietà.* — *La Création de l'homme.* — 15. LE SODOMA, *Sainte Catherine.* — 16. LE GIORGIONE, *La Vierge avec saint François et saint Libéral.* — 17. PALMA VECCHIO, *Sainte Barbe.* — 18 à 24. LE TITIEN, *La Bella.* — *Miracle de saint Antoine.* — *La Pala des Pesaro.* — *L'Assomption.* — *L'Amour sacré et l'Amour profane.* — *La Vénus.* — *La Vierge, saint François et saint Blaise.* — 25. SÉBASTIEN DAL PIOMBO, *Saint Jean Chrysostome et autres saints.* — 26 à 31. RAPHAEL, *Son portrait.* — *La Vierge à la Chaise.* — *Sainte Cécile.* — *Portrait de Léon X.* — *La Messe de Bolsène.* — *Portrait d'une anonyme, dit la Velata* (la Femme voilée). — 32 BENVENUTO CELLINI, *Le Persée.* — 33. ROMANINO, *La Vierge adorée par des Franciscains.* — 34. LE CORRÈGE, *Saint Jérôme.* — 35. ALESSANDRO MORETTO, *Le Couronnement de la Vierge.* — 36. LE PARMIGIANINO, *Saint Segond.* — 37. LE TINTORET, *Le Miracle de saint Marc.* — 38 et 39. PAUL VÉRONÈSE, *Le Mariage de Sainte-Catherine.* — *Le temps et l'Histoire.* — 40. MICHEL-ANGE DE CARAVAGE, *Mise au Tombeau.* — 41. GUIDO RENI, *L'Aurore.* — 42. JOSEPH RIBERA, *Pietà.* — 43. SALVATOR ROSA. *La Forêt des Philosophes.* — 44. BONAZZA, *L'Adoration des Rois.* — 45. LE TIEPOLO, *Départ d'Antoine et de Cléopâtre.*

NOMS DES COLLABORATEURS TIRAGE — PRIX DE VENTE

Les Noms des Auteurs sont :

Le marquis Baldassini. — **C.-J. Cavallucci,** Prof. à l'Acad. des Beaux-Arts à Florence. — **G. Lafenestre,** conserv. au Musée national du Louvre. — **Q. Léoni,** Secr. perp. de l'Acad. romaine de St-Luc. — **Paul Mantz,** Directeur honoraire des Beaux-Arts. — **M. Maroni,** Prof. à Ancône. — **Tullo Massarani,** Sénateur correspondant de l'Institut. — **P.-G Molmenti,** Prof. à l'Institut des Beaux-Arts à Venise. — **G. Mongeri,** de l'Acad. des Beaux-Arts de Milan. — **L. Mussini,** Directeur de l'Académie des Beaux-Arts de Sienne, correspondant de l'Institut. — **C. Ricci,** Bibliothécaire à l'Université de Bologne. — **De Thémines de Lauzières.** — **Charles Yriarte,** Inspecteur des Beaux-Arts.

Tirage de l'Ouvrage. — Il a été tiré deux éditions, l'une à 200 exemplaires numérotés à la presse sur papier simili Japon très fort.

L'autre, imprimée à 25 exemplaires numérotés sur Japon de la fabrique impériale, contient deux états des 45 Eaux-fortes, sur Japon avant la lettre et sur simili Japon avec légende. Après épuisement de ces 225 exempl. l'ouvrage ne sera jamais réimprimé.

Il est publié sous les Auspices de S. M. le roi HUMBERT Ier ; la dédicace se trouve dans une reproduction de *la Victoire ailée* du Musée de Brescia, gravée sur cuivre et tirée à part.

Format et Prix. — La Publication forme un très fort volume in-folio, de 38 centimètres de largeur sur 55 centimètres de hauteur. Il est délivré en feuilles dans un carton de luxe avec rabattants ; les eaux-fortes sont protégées par des feuillets roses. Le poids de l'exemplaire dépassant 10 kilog., il ne pourra être expédié en France et à l'Étranger, qu'en grande vitesse et en port dû.

Le Prix des Exempl. sur Japon est de ***300 fr.***
Sur simili Japon. . . . . ***200 fr.***

Vient de Paraître : OUVRAGE DE GRAND LUXE IMPRIMÉ A 1,100 EXEMPLAIRES, EN 4 ÉDITIONS NUMÉROTÉES

LES HOMMES DE CHEVAL

LES GRANDS MAITRES — L'ÉQUITATION SAVANTE — LES ÉCUYERS DE CIRQUE — LES HOMMES DE CHEVAL — LES CAVALIERS
LES STEEPLE-CHASSERS

Publication illustrée de 160 Portraits et Chromotypographies, sur l'Équitation depuis Baucher à nos Jours.

Ouvrage précédé d'une lettre du **Général l'Hotte** et d'une préface du **Colonel Guérin,** traitant de l'instruction équestre, de la gymnastique, de l'escrime, du menage, etc.

Les 160 portraits et illustrations imprimés en chromotypographie, en bistre et en noir sont par les artistes suivants :

Berne-Bellecour, Bodmer, Chaperon, comte de Clermont-Gallerande, de Condamy, Cotlisson, Courboin, Cousturier, Léon Couturier, Crafty, Delort, Desmoulins, Detaille, Dick de Lonlay, le baron Finot, Franck-Cinot, Gavarni, Geniloud, Goubie, Grandjean, Jacquet, Jazet, Jeanniot, Laguillermie, de Liphart, Lunel, Lajoux, Adrien Marie, Paul Merwart, Morin de Neuville, G. Parquet, du Paty, Aimé Perret, Princeteau, Ralli, Régamey, Rochegrosse, Saintpierre, princesse Terka Jablonowska, Uzès, Marquet de Vasselot, Yvon, etc.

DIVISION ET CONTENU DE L'OUVRAGE

1re PARTIE. — *Le Comte d'Aure et Baucher.*
2e PARTIE. — *Le Général l'Hotte.* — *Lieutenant-Colonel Guérin.* — *Commandant Dutilh.* — *Colonel de Lignières.* — *Lieutenant-Colonel Piétu.* — *Maxime Gaüssen.* — *Comte de Montigny.* — *Général baron Faverot.* — *Colonel Chaverondier.* — *Capitaine Raabe.* — *Lenoble du Teil.* — *Victor Franconi.* — *Commandant Lunel.*
3e PARTIE. — *Ernest Molier.*
4e PARTIE. — *S. A. Mgr le Duc d'Aumale.* — *Mackensie-Grieves.* — *Jules Pellier.* — *Vicomte de Tournon.* — *Elie Gasson.* — *Capitaine Dernè.* — *Charles Coates.* — *Marquis de Talleyrand-Périgord.* — *F. Musani.* — *Baron de Curnieu.* — *Général Fleury.*
5e PARTIE. — *Maréchal de Mac-Mahon.* — *Général de Galiffet.* — *Général Marquis d'Espeuilles.* — *M. Chabot.* — *Prince de Sagan.* — *Paul de Lapeyrère.* — *M. de Sonis.* — *Duc de la Rochefoucauld-Bisaccia.* — *Duc de Camposelice.*
6e PARTIE. — *Comte Joseph Rochaïd-Dahdah.* — *Vicomte de Villebois-Mareuil.* — *Baron d'Étreillis.* — *Baron J. Finot.*

TIRAGE DES ÉDITIONS ; PRIX DE VENTE

Les Hommes de Cheval sont imprimés en 4 éditions :

10 exemplaires sont tirés sur *parchemin* et contiennent les portraits en deux états, sur parchemin et sur papier bleuté ; prix de chaque exemplaire en carton de luxe, **500** francs.

80 exemplaires sur velin teinté *de Hollande*, fabriqué spécialement pour l'ouvrage, avec portraits en deux états, prix **100** francs.

40 exemplaires sur *peau d'âne* avec portraits en deux états, prix **75** francs.

970 exemplaires sur simili Japon avec portraits imprimés en bistre sur papier bleuté, prix **50** francs.

L'ouvrage est délivré sous double couverture. Après la vente des 1100 exemplaires, l'ouvrage ne sera jamais réimprimé.

Tous les exemplaires sont numérotés à la presse.

© 2007 Ligeia "Éditions « les passionnés du temps »" ... ligeia.asso.fr

J. ROTHSCHILD, Éditeur, Rue des Saints-Pères, 13, Paris.

PUBLICATIONS D'ÉTRENNES

Florence, par Charles Yriarte. — Histoire de Florence, les Médicis, les Humanistes, les Lettres, les Arts (Architecture, Peinture, Sculpture, etc.). — Ouvrage de grand luxe, in-folio, faisant pendant à *Venise.*

Un volume de 400 pages de texte, imprimées sur beau papier teinté avec 500 illustrations et 6 planches sur cuivre, dont 80 grandes gravures formant page entière (14 imprimées en couleur et 42 sur papier très fort); 100 dessins représentant des lettres ornées, entourages, culs-de-lampe des XIVe et XVe siècles ; 150 gravures représentant des vues pittoresques, architecture, monuments, sculptures, tombeaux, bronzes, fontaines, médailles, orfèvreries, etc.: 75 dessins de fresques, peintures, miniatures ; et cent portraits environ d'hommes illustres, peintres, sculpteurs.

Prix de l'ouvrage complet en carton de luxe. **60** fr.

Dans une belle reliure en demi-maroquin, couleur crème, avec une mosaïque des armes de Médicis en chromo au milieu, et ornements d'après les plus beaux monuments florentins en or et en noir sur les plats, tranches dorées, Prix..... **80** fr.

La Vie d'un Patricien de Venise au XVIe siècle, d'après les Papiers d'Etat des Archives des Frari, par Charles Yriarte. — *Ouvrage couronné par l'Académie française.*

Edition de luxe grand in-8, illustrée de 136 gravures, dont 16 tirées hors texte et 8 planches sur cuivre, d'après les Monuments du Temps et les Fresques de Paul Véronèse. — Prix: 30 fr. ; relié demi-maroquin avec fers spéciaux, 40 fr.; cinquante exemplaires sont imprimés sur japon..... **60** fr.

Rimini. — Histoire d'un Condottière au XVe siècle. — Etudes sur les lettres et les arts à la cour des Malatesta. Un vol. in-8, imprimé avec luxe en elzévir, avec 200 gravures d'après les monuments du temps. Prix : 25 fr.; relié toile, 30 fr. ; relié en demi-maroquin, 32 fr.; sur papier de Japon, numéroté..... **60** fr.

Les Médaillons de l'Empire romain. — Numismatique antique, allant du règne d'Auguste jusqu'à Priscus Attale, par W. Froehner, *ancien Conservateur du Louvre.* Ouvrage de luxe in-4, orné de 1,310 gravures. Prix : 40 fr. ; relié..... **45** fr.

Le Musée de Marine au Louvre. — Histoire, Description, Construction, Statistique des Navires à rames et à voiles, par Edmond Paris, *Vice-amiral, Conservateur au LouvreMembre, de l'Institut.*

Belle publication de luxe grand in-folio (format 58 sur 40 centimètres), sous ouverture perchemінée, tirée en trois couleurs ornée de 60 planches phototypiques inaltérables et de 200 vignettes, imprimée sn caractères elzéviriens. sur papier teinté ; les planches d'après les modèles et les dessins du Louvre. Prix 200 fr.; reliure de luxe et à coins. Planches montées sur onglets. **240** fr.

La Vie antique. — Manuel d'archéologie grecque et romaine, d'après les textes et les monuments figurés. Traduit d'après la 3e édition de E. Guhl et W. Koner, par G. Trawinski, *Sous-Chef au Ministère des Beaux-Arts,* revue par O. Riemann, *Maître de Conférences à la Sorbonne,* et précédée d'une Introduction par Albert Dumont, *Membre de l'Institut, Directeur de l'Enseignement supérieur.* — Publication couronnée par l'Académie française. — 2e édition française entièrement revue et augmentée de texte et de nombreuses gravures.

1re partie : *La Grèce.* Un fort volume de 500 pages in-8, avec 600 vignettes. — **10** fr. ; relié.. **12** fr.

2e partie : *Rome.* Un volume de 548 pages avec 500 vignettes. — Prix, **10** fr.; relié toile, **12** fr.

Le prix des deux parties achetées ensemble est de **15** fr. broché ; relié toile en 1 vol **20** fr.; relié toile en 2 vol. séparés..... **21** fr.

Le Gibier-Poil. — Les Quadrupèdes de la Chasse. — Leur description, mœurs, acclimatation, chasse, avec un Précis illustré du *Chien courant,* par le Marquis de Cherville, 3e édition. Superbe pendant à l'ouvrage ci-après. Belle publication sur papier teinté avec 30 eaux-fortes sur zinc, imprimées en couleurs, et 70 vignettes dessinées par Karl Bodmer. Sous couverture de luxe japonaise maroquinée, broché, **12** fr. ; relié, **15** fr. ; sur papier de Hollande, **25** fr. Les deux volumes (*le Gibier-Plume* et *le Gibier-Poil*) se vendent, pris ensemble, brochés, 20 fr.; reliés, 24 fr. ; sur papier de Hollande..... **40** fr.

Le Gibier-Plume. Les Oiseaux de Chasse. — Description, mœurs, acclimatation, chasse, par le marquis de Cherville. — 3e édition, revue et augmentée de 4 chromos et d'une introduction générale sur le *Fusil.* Superbe volume imprimé avec luxe sur papier teinté avec 34 chromotypographies et 64 vignettes par E. de Liphart. Sous couverture de luxe japonaise maroquinée, 12 fr.; relié 15 fr. ; sur papier de Hollande, 25 fr. Les deux volumes (*le Gibier-Poil* et *le Gibier-Plume* se vendent, pris ensemble, brochés, 20 fr. ; reliés, 24 fr. ; sur papier de Hollande..... **40** fr.

Rome. — Autour du Concile. — Croquis et souvenirs d'un artiste à Rome, par Charles Yriarte. Un volume in-8 de 320 pages, avec 90 Eaux-fortes et Illustrations, par Heilbuth, Detaille, Godefroy Durand, Lix, Bocourt, Wallet, de Liphart, Charles Yriarte., ete. 2e Edition, Prix : 8 fr.; Relié..... **10** fr.

Les Plantes à Feuillage coloré. — Recueil des espèces les plus remarquables servant à la décoration des parcs et des jardins, des serres et des appartements ; précédé d'une Introduction, par Charles Naudin, *Membre de l'Institut.* Deux vol. in-8, avec 120 chromotypographies et 120 vignettes représentant les plantes récemment acclimatées en Europe. 4e Edition. Prix des deux volumes, 60 fr.; reliés. **70** fr.

J. ROTHSCHILD, Editeur, Rue des Saints-Pères, 13. Paris.

Les Orchidées. — Histoire iconographique, organographie, botanique, classification, géographie, collections, commerce, culture, maladies, emploi, description, avec une revue détaillée de toutes les espèces cultivées en Europe, par E. De Puydt. — Un volume grand in-8, avec 242 vignettes et 50 chromos. dessinées d'après nature et coloriées à la main. **30 fr.**; relié..... **35 fr**

Flore pittoresque de la France. — Botanique illustrée contenant : Anatomie, Physiologie, Classification, Herborisation et Description de toutes le plantes françaises, indigènes et cultivées. Suivie de quatre Études spéciales sur la Flore fossile et sur les Plantes au point de vue de l'utilité agricole, horticole et forestière. Ouvrage grand in-4, 500 pages de texte imprimées sur papier teinté, illustrées de 1,000 gravures, dont beaucoup de pages entières, et accompagné d'une Carte agricole de la France et d'un Atlas de 82 planches en chromo retouchées à la main. — Publication de grand luxe, faite sous la direction de J. Rothschild et avec le concours de MM. Gustave Heuzé, *Inspecteur général de l'agriculture ;* Bouquet de la Grye, *Conservateur des forêts ;* Stanislas Meunier, *du Muséum*, J. Pizzetta, *Lauréat de l'Institut*, et B. Verlot, *Chef de l'École de botanique au Muséum*. 3e Edition. — Prix : **35 fr.**; relié demi-maroquin, tranches dorées.. **40 fr.**

Au Hasard du Chemin. — Voyage de jeunes naturalistes de la Manche aux Alpes. Etudes pittoresques des Bêtes, des Plantes et des Pierres. Leur description, station, classification, mœurs, usages, récolte et conversation, par M. et Mme Stanislas Meunier. — Un volume imprimé avec luxe sur papier teinté, très grand in-8 jésus, 400 pages ornées de 666 gravures. Il y a deux éditions de cette jolie publication : l'édition de luxe avec 20 chromos et planches hors texte dessinées par
Allongé..... **20 fr.**
Relié..... **25 fr.**
L'édition sans les 20 planches..... **15 fr.**

L'Art des Jardins. — Parcs, Jardins et Promenades. — Etude historique, Principes de la composition des Jardins, et des Parcs, Plantations, décoration pittoresque et artistique. Traité pratique et didactique, par le Baron Ernouf. 3e édition entièrement refondue, publiée avec le concours de A. Alphand, *Inspecteur général, Directeur des travaux de la Ville de Paris*. Publication de luxe in-4°, ornée de 500 illustrations représentant des plans de Jardins anciens et modernes, petits Jardins, Parcs modernes, Jardins de ville, Kiosques, Maisons d'habitation, Ponts, Tracés, Détails pittoresques, Accidents de terrain, Arbres, Effets d'arbres, Plantes ornementales, etc., augmentée des plus jolis Squares de la ville de Paris, avec la disposition des Plantes, et des plans des Parcs et Jardins les plus réussis de MM. Alphand, le comte Choulot Barillet-Deschamps, Meyer, Kemp, Neumann, Hirsefeld, etc., dessins pouvant tous servir d'excellents modèles. — Ouvrage essentiellement pratique à l'usage de tout propriétaire de Jardin (du plus petit au plus grand Parc), des Ingénieurs, Horticulteurs, Régisseurs, Architectes, etc., etc. — Impression en elzévir et sous couverture de couleur, sur peau d'âne, **20 fr.**; en cartonnage de luxe, **25 fr.**; sur papier de Hollande (Van Gelder), **30 fr.**; sur Japon.... **40 fr.**

Musée entomologique illustré. — Histoire iconographique en 3 volumes, publiée par une réunion d'entomologistes français et étrangers, avec 122 chromolithographies retouchées à la main, 1050 vignettes, représentant en couleur les Insectes, Chenilles, Chrysalides, Métamorphoses, les Plantes dont ils vivent, et leur Organisation, Mœurs, Chasse et Classification. — Chaque volume se vend séparément :

Les Coléoptères. — Description générale suivie d'une histoire naturelle des Coléoptères d'Europe. Un vol. in-4, avec 48 planches en couleur et 335 vignettes. Prix, 30 fr.; relié..... **35 fr.**

Les Papillons. — Description générale suivie d'une histoire iconographique des Lépidoptères d'Europe, par A. Depuiset. 2e Edit. Un vol. in-4, avec 50 pl. en couleur et 260 vign. Prix, 30 fr.; relié... **35 fr.**

Les Insectes. — Histoire naturelle des *Orthoptères*, des *Névroptères* (Libellules, Ephémères, Friganes, etc.); des *Hyménoptères* (Abeilles, Guêpes, Fourmis, Ichneumons); des *Hémiptères* (Punaises, Cigales, Pucerons, etc.); des *Diptères* (Mouches, Cousins, Oestres, etc.); des *Aptères* (Lépismes, Podures, Puces, Poux). Un vol. in-4, orné de 20 planches en couleur et 460 vignettes. Prix : 30 fr.; relié..... **35 fr.**

Musée ornithologique illustré d'Europe. — Classification, Synonymie, Description et Mœurs des Oiseaux d'Europe, leur Portrait ainsi que leurs OEufs et Nids, en couleur, avec texte par O. des Murs. Ouvrage de grand luxe, in-8 jésus, formant 920 pages de texte et 345 chromos. Cette publication forme 4 parties, en 5 volumes et est du prix de 200 fr. en prenant toutes les parties ensemble.
La division de l'ouvrage est comme suit, et le prix de chaque partie vendue à part est :

1re partie : **Les Oiseaux d'Eau ou Palmipèdes**, avec 212 pages de texte et 80 planches Prix : 50 fr. — 2e partie : **Les Oiseaux de Rivage et de Terre (Echassiers et Coureurs)**, avec 188 pages de texte et 65 planches. Prix : 45 fr. — 3e partie (en 2 volumes) : **Les Oiseaux des Champs et des Bois (y compris Pigeons, Corbeaux, Pies, Geais) ou les Passereaux**, avec 325 pages de texte et 150 planches. Prix : 80 fr. — 4e partie : **Les Oiseaux de Proie**, avec 200 pages de texte et 50 planches. Prix..... **40 fr.**

La reliure demi-maroq., plats toile, tranches dorées, est de 5 fr. par volume ; la reliure demi-maroq. à coins, plats papier, tête dorée, est de..... **6 fr.**

Les Poissons d'Eau douce et de Mer. — Synonymie, Description, Mœurs, Frai, Pêche, Iconographie des espèces composant plus particulièrement la faune d'Europe, par H. Gervais et R. Boulart, *Aides naturalistes au Muséum*, avec une Introduction par Paul Gervais, *Membre de l'Institut, Professeur au Muséum*. Trois volumes grand in-8, avec 850 pages de texte, 130 vignettes et 260 splendides chromotypographies. — Chaque volume se vend séparément : Tome I. *Les Poissons d'eau douce*, **30 fr.**; relié, **35 fr.** — Tome II. *Les Poissons de mer* (1re partie), **45 fr.**; relié, **50 fr.** — Tome III. *Les Poissons de mer* (2e partie), **45 fr.**, relié. **50 fr.**

CLICHÉS GALVANOPLASTIQUES DE

" THE ILLUSTRATED LONDON NEWS "

THE ENGLISH AND FOREING ELECTROTYPE AGENCY

LUDGATE HILL, 19, LONDRES

(Adresse télégraphique : ELECTRAGT-LONDRES)

a été chargée par les propriétaires de l'*Illustrated London News* de la vente exclusive de clichés des gravures parues dans ce journal.

Pour faciliter l'emploi de ces clichés en France, *The Electrotype Agency* a nommé comme représentant

M. FERD. SCHLUTER, RUE GUÉNÉGAUD, 27, A PARIS

chez qui l'on trouvera à consulter les recueils annuels, aussi bien que les publications du *English Illustrated magazine; Builder; Pictorial World; Illustrated Sporting and Dramatic News; Queen; Field; Lady's Pictorial*, etc., etc.

N. B. — Le prix des *clichés* de l'**Illustrated London News** est **15** centimes le centimètre carré, avec les droits pour une année, les clichés ne devant être utilisés que dans les publications de l'acheteur. Les demandes arrivées le matin seront expédiées le lendemain.

THE ENGLISH AND FOREIGN ELECTROTYPE AGENCY, jouissant depuis 1873 de la confiance des principaux éditeurs, à Paris comme à Londres, se charge du placement des **Clichés galvanoplastiques** dans tous les pays. Elle représente uniquement à Londres presque tous les journaux illustrés de l'Europe.

MM. les Éditeurs sont invités à envoyer sous bande des épreuves de leurs bois originaux avec les conditions de vente.

LUDGATE HILL, 19, LONDRES

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 8 ET 10, A PARIS.

R. P. LÉOPOLD DE CHÉRANCÉ
De l'Ordre des Frères mineurs capucins.

SAINTE MARGUERITE

DE CORTONE

1247-1297

OUVRAGE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DES FRÈRES PROVINCIAUX DE FRANCE

AVEC APPROBATIONS

Du Rme P. BERNARD d'ANDERMATT, ministre général de l'Ordre,
de Mgr FREPPEL, évêque d'Angers, de Mgr ROBERT, évêque de Marseille,
et de Mgr SÉBAUX, évêque d'Angoulême.



MARGUERITE ET LES SŒURS PAUVRETTES A L'HOPITAL DE LA MISÉRICORDE
D'après une fresque attribuée à Ambrogio Lorenzetti.

UN BEAU VOLUME IN-8

ILLUSTRÉ DE DEUX EAUX-FORTES

De MM. PAUL LE RAT & MAURICE DEVILLE

SIX HÉLIOGRAVURES DE DUJARDIN, D'APRÈS LES BAS-RELIEFS DE JEAN DE PISE

Compositions de Hervier, dessins et gravures sur bois

25 frontispices de chapitres en couleurs

Prix : broché, 10 fr.; joli cartonnage, fers spéciaux, 12 fr.; demi-reliure amateur, tête dorée, avec coins, 15 fr.

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-EDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 8 ET 10, PARIS.

ALBUMS POUR LA JEUNESSE

ILLUSTRATIONS DE M. B. DE MONVEL

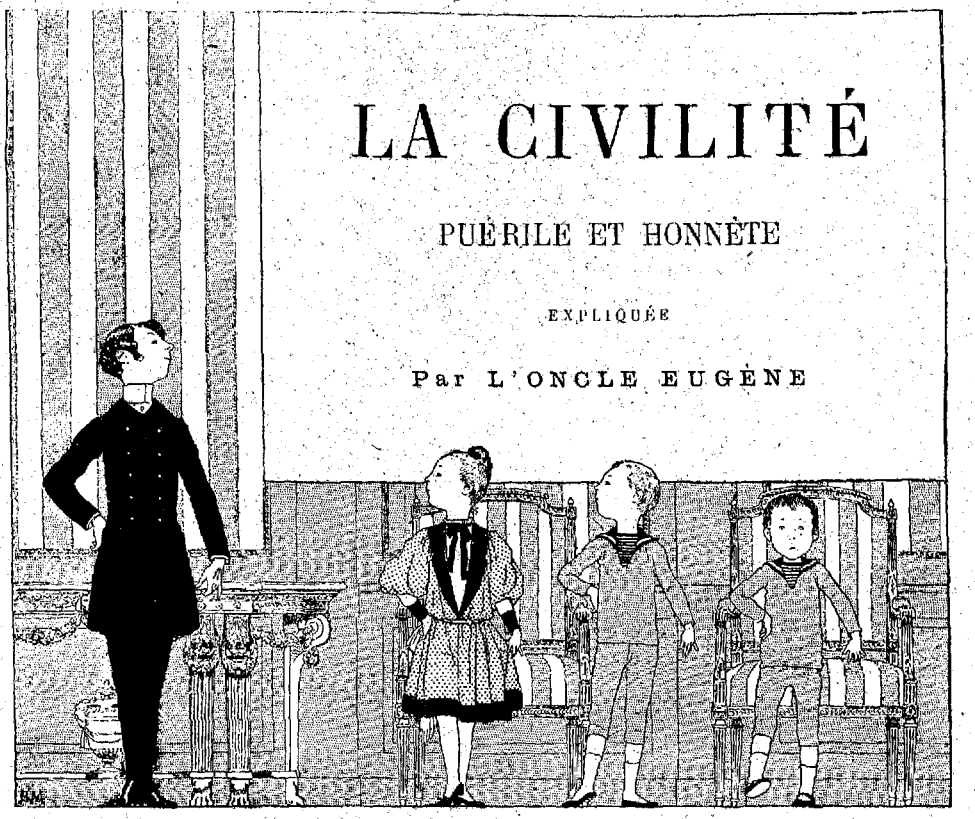

Un beau volume-album in-4° oblong
Richement illustré en couleurs, élégant cartonnage avec fers spéciaux. — Prix. 10 fr.

VIEILLES CHANSONS
ET RONDES
POUR LES PETITS ENFANTS
Notées, avec accompagnements faciles
PAR
CH.-M. WIDOR

CHANSONS DE FRANCE
POUR
LES PETITS FRANÇAIS
Notées, avec accompagnements faciles
PAR
J.-B. WECKERLIN

Chaque volume-album in-4° oblong, illustré en couleurs, jolie reliure or et étoffe. Prix. 10 fr.

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 8 ET 10, PARIS

ALBUMS POUR LA JEUNESSE

MARS

COMPÈRES ET COMPAGNONS



Un beau volume album in-4 oblong richement illustré en couleurs. Élégant cartonnage avec fers spéciaux. Prix : 10 fr.

NOS CHÉRIS

CHEZ EUX — A LA VILLE — A LA MER — A LA CAMPAGNE — DANS LE MONDE

Un beau volume-album in-4 oblong richement illustré en couleurs, élégant cartonnage avec fers spéciaux. — Prix : 10 francs.

Perdue, par H. GRÉVILLE, illustrations de Fréd. RÉGAMEY. Un beau volume grand in-8 raisin. Prix : broché, 8 fr.; cart. toile, tr. dorées, 10 fr.; demi-rel., 12 fr.; demi-rel. amateur. . . . . 13 fr.

Cœurs vaillants. Nouvelles historiques, par Raoul DE NAVERY. In-8 illustré de 50 grav. sur bois. Br., 10 fr.; cart., 13 fr.; rel. 14 fr.

Le Vœu de Nadia, par H. GRÉVILLE, illustr. d'Adrien MARIE. Un beau vol. in-8 raisin. Prix : br., 10 fr.; cart. toile, 13 fr. 50; demi-rel., 14 fr. 50; rel. amateur. 16 fr.

Les Aventures de Martin Tromp, par Raoul DE NAVERY. Un jol. vol. gr. in-8 enrichi d'un grand nombre de dessins de G. FATH. Broché, 8 fr.; cart., 10 fr.; relié. . . 12 fr.

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-EDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 8 ET 10, PARIS.

ALBUMS POUR LA JEUNESSE

CRAFTY

LA CHASSE A TIR

NOTES ET CROQUIS

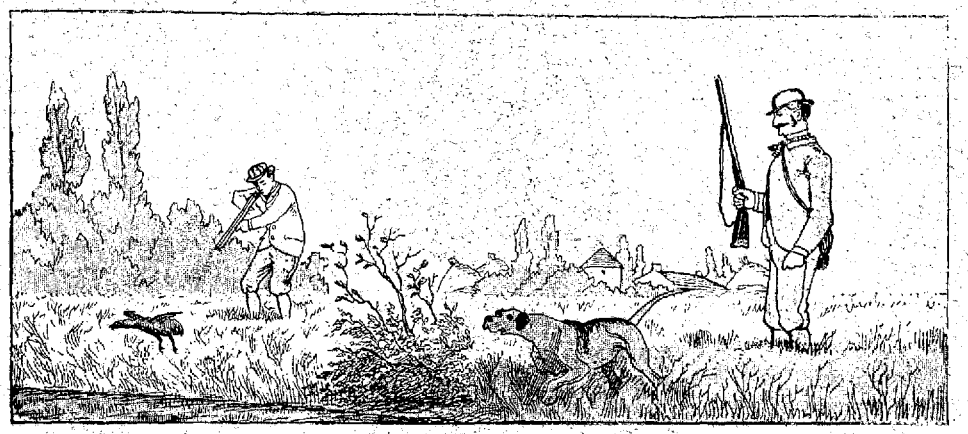

Un beau volume album in-4 oblong, richement illustré en couleurs.
Elégant cartonnage avec fers spéciaux. Prix . . . . . 10 fr.

L'ÉQUITATION

PUÉRILE ET HONNÊTE

Petit Traité à la plume et au pinceau

Un volume album in-4 obl., richement illustré en coul. — Elég. cart., fers spéc. 10 fr.

CTE DE BEAUVOIR

VOYAGE AUTOUR DU MONDE

AUSTRALIE — JAVA, SIAM, CANTON — PÉKIN, YEDDO, SAN FRANCISCO

UN BEAU VOLUME IN-8 JÉSUS, RICHEMENT ILLUSTRÉ

Prix : broché, 12 fr.; — cartonné, 15 fr.; — relié, 16 fr.

Le même ouvrage. Un vol. gr. in-8 colombier, enrichi de 116 gravures, cartes, plans et *fac-simile*.
Dixième édition, sur fort vélin. Broché, 20 fr.; cartonné, 24 fr.; relié, 25 fr.

VICTOR TISSOT

LA RUSSIE ET LES RUSSES

KIEW ET MOSCOU

LA HONGRIE

DE L'ADRIATIQUE AU DANUBE

Chacun de ces ouvrages forme un magnifique volume grand in-8 colombier richement illustré.
Prix : broché, 20 fr.; cart., 24 fr.; demi-chagrin, 25 fr.; demi-rel. amateur, 27 fr.

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-EDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 8 ET 10, PARIS.

BIBLIOTHÈQUE DE LA JEUNESSE

LUCIEN BIART

GRAND-PÈRE MAXIME

HISTOIRE D'UN VIEUX CHIMISTE ET DE DEUX ORPHELINS

Illustrations de L. MOULIGNIÉ

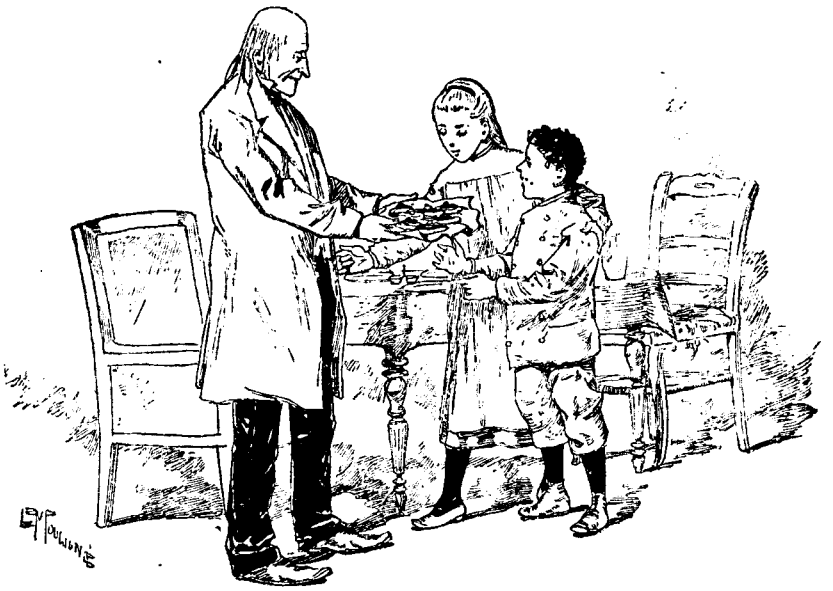

Beau vol. in-8 richement illustré. Broché, 10 fr. — Elégant cart., fers spéciaux, 12 fr.

QUAND J'ÉTAIS PETIT

HISTOIRE D'UN ENFANT RACONTÉE PAR UN HOMME

Illustrations de M. B. DE MONVEL

Un beau volume in-8 richement illustrée en noir et en couleur. Prix, broché, 10 fr.
Elégant cartonnage avec fers spéciaux, 12 fr.

Contes de Saint-Santin, par le marquis DE CHENNEVIÈRES, illustrations de Léonce PETIT. Un beau vol. in-8 raisin. Prix : broché, 8 fr.; cart., 10 fr.; relié. . . . . 12 fr.

Les Contes de ma mère, recueillis et illustrés par BERTALL. Un joli vol. illustré. Prix : broché, 7 fr.; cart., 10 fr.; relié. . . . 11 fr.

Les Cataractes de l'Obi. Voyage dans les steppes sibériennes, par Georges FATH. Un beau vol. in-8 enrichi de nombreuses gravures. Prix : broché, 8 fr.; cart., 10 fr.; relié . . . . . 12 fr.

Prisonniers dans les glaces, par Georges FATH. Un beau volume in-8 richement illustré. Broché, 8 fr.; cart., 10 fr.; relié. . 12 fr.

E. PLON, NOURRIT ET Cie. IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 8 ET 10, PARIS.

PUBLICATIONS HUMORISTIQUES

EN DÉPLACEMENT



CHASSES A COURRE

EN

FRANCE

ET EN

ANGLETERRE

PAR

Donatien Levesque

Illustrations

DE

S. ARCOS



Un beau volume in-8 anglais, très élégant cartonnage amateur, tête dorée, fers spéciaux en couleurs. Prix, 20 fr.

LA COMÉDIE DU JOUR

SOUS LA RÉPUBLIQUE ATHÉNIENNE

PAR ALBERT MILLAUD

ILLUSTRÉ DE PRÈS DE 400 DESSINS DE **CARAN D'ACHE**

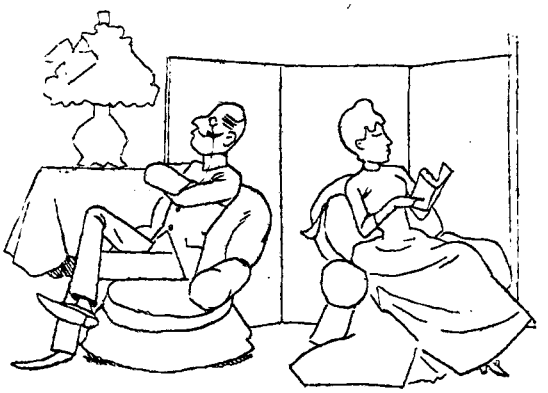

UN MARIAGE DE CONVENANCES

Un magnifique volume grand in-8 colombier. — Prix, broché, 20 fr.; cart. fers spéciaux, 24 fr.; demi-chagrin, 25 fr.; demi-reliure amateur, 27 fr.

AMSTERDAM ET VENISE, par HENRY HAVARD. *Deuxième édition.* — Un beau volume grand in-8. 7 eaux-fortes par L. FLAMENG et GAUCHEREL, et 124 gravures sur bois. Br, 20 fr.; cart.,24 fr.;relié,25 fr.

AUX BAINS DE MER D'OSTENDE, par MARS. Album in-4 renfermant plus de 100 dessins en noir et en couleurs. — Prix. . . . . 10 fr.

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 8 ET 10, PARIS.

CRAFTY

LA PROVINCE A CHEVAL | PARIS A CHEVAL

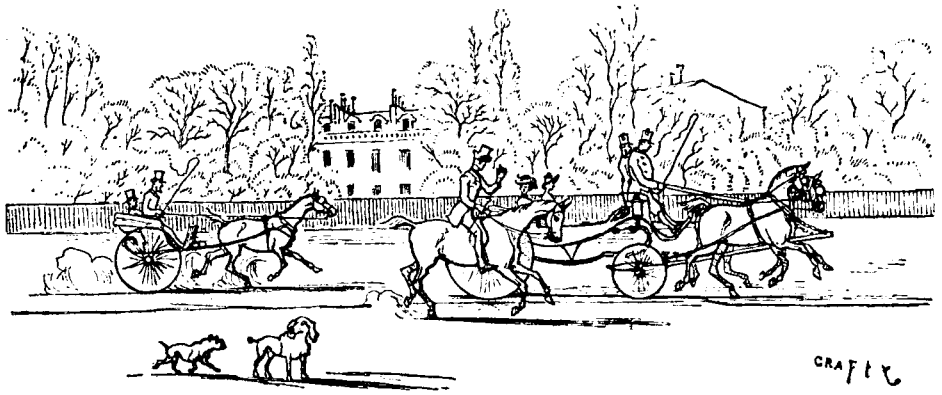

Chacun de ces ouvrages forme un magnifique volume grand in-8 colombier, enrichi d'un grand nombre de vignettes intercalées hors texte et dans le texte.

Prix : br., 20 fr.; cart., 24 fr.; 1/2 chagrin, 25 fr.; 1/2 reliure amateur, 27 fr.

LES MAITRES ITALIENS AU SERVICE DE LA MAISON D'AUTRICHE

LEONE LEONI

ET

POMPEO LEONI

SCULPTEURS DE CHARLES-QUINT ET DE PHILIPPE II

Par Eugène PLON

Ouvrage couronné par l'Académie des beaux-arts, prix Bordin (1887)

Un magnifique volume, enrichi d'une soixantaine de planches hors texte, eaux-fortes de Paul Le Rat, héliogravures, etc. — Prix : broché, 50 fr.; cartonné toile, fers spéciaux, 60 fr.; demi-rel. amateur, 70 fr.; demi-rel. maroquin poli, tête dorée, signée Canape-Belz, 100 fr.

Exempl. d'artistes, numérotés. Prix : 100 fr. — Exempl. papier de cuve, numérotés. Prix : 200 fr.
Exempl. sur Japon, numérotés. Prix : 300 fr.

BENVENUTO CELLINI

ORFÈVRE, MÉDAILLEUR, SCULPTEUR

RECHERCHES SUR SA VIE ET SUR SON ŒUVRE

Par Eugène PLON

Un superbe vol. in-4. Prix : br., 60 fr.; demi-rel. amateur, 80 fr.; demi-rel. maroq., 100 fr.

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 8 ET 10, PARIS.

PRINCE GEORGES BIBESCO

AU MEXIQUE

1862

COMBATS ET RETRAITE DES SIX MILLE

DESSINS DE P. JAZET



UN BEAU VOLUME IN-8. — PRIX : BROCHÉ, 20 FR. ; RELIÉ, 25 FR.

AU TONKIN

ET DANS LES MERS DE CHINE

SOUVENIRS ET CROQUIS (1883-1885)

PAR

ROLLET DE L'ISLE, ingénieur de la marine.

Un magnifique volume in-8
illustré de plus de 500 dessins en noir et en couleurs.
Prix, élégamment cartonné, 12 fr.

A TRAVERS L'ASIE CENTRALE

LA STEPPE KIRGHIZE — LE TURKESTAN RUSSE
BOUKHARA — KHIVA
LE PAYS DES TURCOMANS ET LA PERSE

PAR Henri MOSER

Très beau volume in-8 colombier, illustré de plus de 170 gravures, 16 héliotypies et une carte. — Br., 20 fr.; cart., fers spéciaux, 24 fr.; demi-chagrin, 25 fr.; demi-reliure amateur, 27 fr.

LES

BATAILLES D'AUTREFOIS

LES ORIGINES DE LA TACTIQUE FRANÇAISE

PAR LE Colonel HARDY DE PÉRINI

AVEC PRÉFACE DE M. MÉZIÈRES
de l'Académie française.

2 vol in-8. — Prix : broché, 20 fr.; relié, 26 fr.

SAHARA ET SAHEL

UN ÉTÉ DANS LE SAHARA — UNE ANNÉE DANS LE SAHEL

PAR Eugène FROMENTIN

Nouvelle édition.

Un superbe volume in-8 colombier, illustré de douze eaux-fortes par Le Rat, Courtry et Rajon; d'une héliotypie et de quatre gravures en relief. — Prix, broché, 20 fr.; demi-chagrin, 25 fr.; demi-reliure amateur, 27 fr.

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 8 ET 10, PARIS

SAINT
FRANÇOIS D'ASSISE

I. Vie de Saint François. — II. Saint François après sa mort.

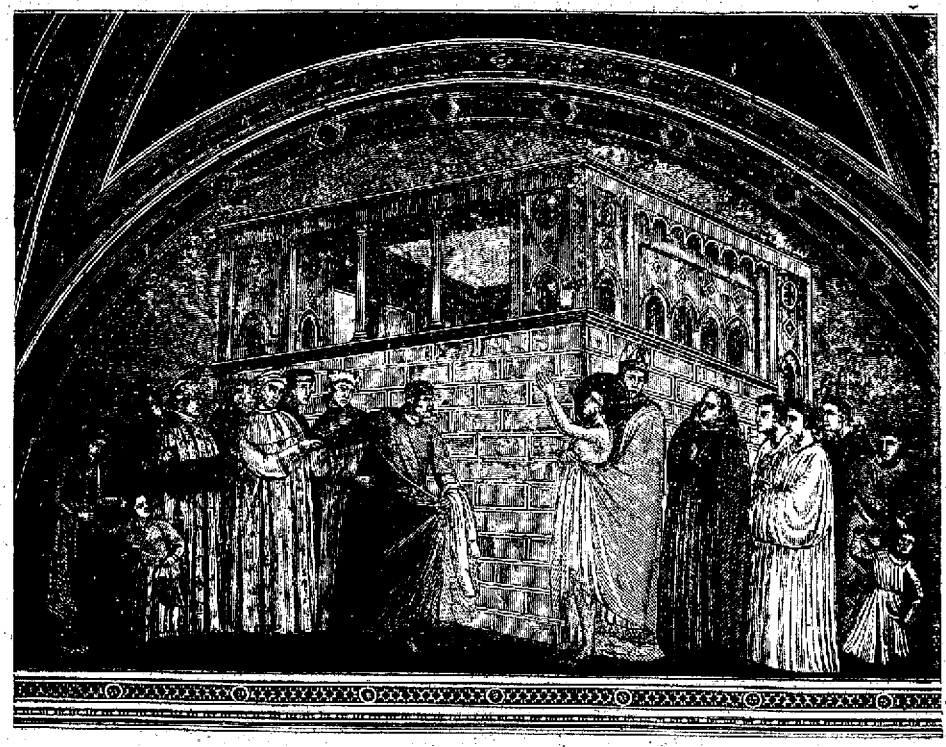

En présence de l'évêque d'Assise, François renonce à l'héritage paternel
Florence, église de Santa-Croce. — Fresque de la chapelle des Bardi, par Giotto.

Un beau volume in-4 jésus format de luxe, de 450 pages, très richement illustré.
Br., 50 fr. — Cart., 60 fr. — D.-rel. chagrin plaque spéciale mosaïque, tr. dorée, 70 fr.
Demi-reliure amateur, avec coins, tête dorée, 70 fr.

VICTOR GUÉRIN

LA TERRE SAINTE
(Première partie)
SON HISTOIRE — SES SOUVENIRS — SES SITES
SES MONUMENTS

LA TERRE SAINTE
(Deuxième partie)
LIBAN — PHÉNICIE — PALESTINE OCCIDENTALE
ET MÉRIDIONALE — PÉTRA — SINAI — ÉGYPTE

Ouvrage couronné par l'Académie française. Prix Montyon.
Chaque vol. : br., 50 fr.; cart., 60 fr.; demi-chagrin, 70 fr.; demi-maroq., 70 fr.

22 Rue de la Banque PARIS

Veuve J. BOYVEAU

LIBRAIRIE ÉTRANGÈRE

22 Rue de la Banque PARIS

LANGUES ÉTRANGÈRES

GRAND CHOIX

DE

BEAUX VOLUMES EN LANGUES ÉTRANGÈRES

POUR

CADEAUX DE NOEL, JOUR DE L'AN, ETC.

Abonnements à tous les JOURNAUX ÉTRANGERS, REVUES, MAGAZINES, etc

ENVOI GRATUIT DE CATALOGUES DÉTAILLÉS.

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

7, rue Saint-Benoit, Paris.

ENCYCLOPÉDIE PÉDAGOGIQUE DE

L'ENSEIGNEMENT DU DESSIN

I. — Cours élémentaire de Dessin géométrique et d'Ornement, par EDME COUTY. 30 planches.

II. — Cours général de Dessin d'Ornement et d'Architecture, par CH. CHIPIEZ. 18 planches.

MODÈLES EN RELIEF

I. — Collection élémentaire CHIPIEZ. 32 modèles plâtre.

II. — — — BOURGOIN. 16 modèles plâtre.

COURS COMPLET DE DESSIN DE FIGURE

Modèles en relief — le Doryphore — l'Antinoüs — (hauteur 1m,20).

Moulages sur nature, avec dessins correspondants, exécutés par J.-P. LAURENS.

ANATOMIE

Cours complet d'Anatomie humaine, par MATHIAS DUVAL. 12 planches.

Modèles en relief. — Tête osseuse plein relief. — Tête osseuse bas-relief. — Myologie de la tête.

C. MARPON & E. FLAMMARION, imprimeurs-éditeurs, r. Racine, 26, près l'Odéon, Paris

Vient de paraître

ALPHONSE DAUDET

TRENTE ANS DE PARIS

NOMBREUSES ILLUSTRATIONS DE

MONTÉGUT, ROSSI, PICARD, ETC.

Un volume in-18 (Collection Guillaume). . . . . 3 fr. 50
Relié toile, plaque. . . . . 5 fr. »
En belle reliure d'amateur. . . . . 6 fr. »

Ouvrages du même auteur dans la même Collection

TARTARIN SUR LES ALPES

ÉDITION ILLUSTRÉE DE 150 COMPOSITIONS

PAR MM.

MYRBACH, ARANDA, DE BEAUMONT, ROSSI, MONTENARD

Frontispice et couverture,
aquarelles de Rossi, Portrait de l'auteur

Un volume in-18. . . . . 3 fr. 50
Rel. toile plaque. . . . . 5 fr. »
En belle reliure d'amateur. . . . . 6 fr. »

AVENTURES PRODIGIEUSES DE TARTARIN DE TARASCON

ÉDITION ILLUSTRÉE PAR

J. GIRARDET, MONTÉGUT, DE MYRBACH,

PICARD, ROSSI

Un volume in-18. . . . . 3 fr. 50
Reliure toile, plaque. . . . . 5 fr. »
En belle reliure d'amateur. . . . . 6 fr. »

SPIRE BLONDEL

GRAMMAIRE DE LA CURIOSITÉ

L'ART INTIME ET LE GOUT EN FRANCE

Ouvrage illustré de 25 planches hors texte et de 190 vignettes

ILLUSTRATIONS DE MM. BOURDIN, FRAIPONT,

GENILLOUD, GRIVAZ, HUMBERT, LENOIR, MONCHABLON, MIKEL, ER. ROUVEYRE, SCOTT, WALKER.

Un volume grand in-8. Prix, broché . . . . . 20 fr.
En belle reliure d'amateur, avec coins. . . . . 25 fr.

C. MARPON & E. FLAMMARION, imprimeurs-éditeurs, r. Racine, 26, près l'Odéon, Paris

VIENT DE PARAITRE

LOUIS JACOLLIOT

LES MANGEURS DE FEU

Illustrations de PARYS

Un vol. gr. in-8, br., 9 fr.; rel. toile, tr. dor., plaque, 13 fr.; rel. 1/2 chag., tr. dor., 14 fr.



OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

C. AMERO

TOUR DE FRANCE D'UN PETIT PARISIEN

Un vol. gr. in-8 illustré par J. FÉRAT, br., 9 fr.; toile, tr. dor., 13 fr.; rel. 1/2-ch., tr. dor., 14 fr.

C. MARPON & E. FLAMMARION, imprimeurs-éditeurs, r. Racine, 26, près l'Odéon, Paris

VIENT DE PARAITRE

LOUIS BOUSSENARD

LES CHASSEURS DE CAOUTCHOUC

ILLUSTRATIONS DE J. FÉRAT

Un vol. gr. in-8, br., 9 fr.; rel. toile, tr. dor., plaque, 13 fr.; rel. 1/2 ch. tr. dor., 14 fr.



OUVRAGES DE LOUIS BOUSSENARD

Chaque vol. se vend : Br., 9 fr.; rel. toile, tr. dor., plaque, 13 fr.; 1/2 ch., 14 fr.

Aventures d'un héritier à travers le Monde. 1 vol. gr. in-8, illustr. par J. FÉRAT.

Aventures périlleuses de trois Français au pays des diamants. 1 vol. gr. in-8, illustré par J. FÉRAT.

Tour du Monde d'un gamin de Paris. 1 vol. gr. in-8, illustré par FÉRAT.

Aventures d'un Gamin de Paris au pays des lions. 1 vol. gr. in-8, illustré par CASTELLI.

Aventures d'un Gamin en Océanie. 1 vol. gr. in-8, illustré par J. FÉRAT.

Robinsons de la Guyane. 1 vol. gr. in-8°, illustré par J. FÉRAT.

C. MARPON et E. FLAMMARION

ÉDITEURS

26, rue Racine **PARIS** rue Racine, 26

Ouvrages DE CAMILLE FLAMMARION

Éditions grand in-8 jésus

Ouvrage couronné par l'Académie française,

ASTRONOMIE POPULAIRE (80e mille). Un beau volume in-8 jésus de 840 pages. Ill. de 300 grav., 7 chromolith., cartes célestes, etc.

Prix : broché . . . . . 12 *fr.*
— *relié toile, tr. dor.* . . . . . 16 *fr.*
— *demi-chagrin* . . . . . 18 *fr.*

LES ÉTOILES et LES CURIOSITÉS DU CIEL, supplément de l'Astronomie populaire. Description complète du Ciel étoile par étoile, constellations, instruments, etc. (40e mille). 1 vol. gr. in-8 jésus, ill. de 400 grav. et de chromolithographies.

Prix : broché . . . . . 12 *fr.*
— *relié toile, tr. dor.* . . . . . 16 *fr.*
— *demi-chagrin* . . . . . 18 *fr.*

LES TERRES DU CIEL. Voyage astronomique sur les autres mondes et description des conditions actuelles de la vie sur les diverses planètes du système solaire. Ouv. illustr. de photographies célestes, vues télescopiques, cartes et nombreuses fig. 1 vol. gr. in-8 jésus. (Format de l'Astronomie populaire.)

Prix : broché . . . . . 12 *fr.*
— *relié toile, tr. dor.* . . . . . 16 *fr.*
— *demi-chagrin* . . . . . 18 *fr.*

LE MONDE AVANT LA CRÉATION DE L'HOMME. Origines du monde. — Origines de la vie. — Origines de l'humanité. — Ouvrage illustré de 400 figures, 5 aquarelles, 8 cartes en couleur. Un volume gr. in-8 jésus.

Prix : broché . . . . . 10 *fr.*
— *relié toile tr. dor., plaque* . . . . 14 *fr.*
— *demi-chagrin* . . . . . 16 *fr.*

NOUVEAUTÉ 1887

LA CRÉATION DE L'HOMME et les premiers âges de l'humanité, par H. du Cleuziou, ouvrage ill. de 350 fig., 5 grandes planches tirées à part, 2 cartes en couleur.

Prix : broché . . . . . 10 *fr.*
— *relié toile, tranches dor., pl.* . . . 14 *fr.*
— *demi-chagrin* . . . . . 16 *fr.*

C. MARPON et E. FLAMMARION

ÉDITEURS

26, rue Racine **PARIS** rue Racine, 26

. . . .

Alphonse Daudet. *LA BELLE-NIVERNAISE. Histoire d'un vieux bateau et de son équipage. Édition de grand luxe, illustrée par Montégut, de 200 gravures dans le texte et de 21 planches à part tirées en phototypie. Un beau volume in-8 jésus.*

Prix : broché. . . . . . 10 *fr.*
— *relié toile, tr. dor. pl. or.* . . . . . 14 *fr.*
— *demi-chagrin, tr. dor.* . . . . . 16 *fr.*

EDITION SPÉCIALE POUR LA JEUNESSE

Hector Malot. *LA PETITE SŒUR. Un beau volume grand in-8 jésus, ill. par Chapuis, Dascher, G. Guyot, H. Martin, Mouchot, Rochegrosse, Vogel, gravures de Méaulle.*

Prix : broché. . . . . . 10 *fr.*
— *relié toile, tr. dor.* . . . . . 14 *fr.*
— *demi-chagrin, tranches dorées.* . . 16 *fr.*

Ouvrage couronné par l'Académie française.

Marie-Robert Halt. *HISTOIRE D'UN PETIT HOMME, édition de grand luxe ornée de près de 100 gravures. Un volume grand in-8 jésus.*

Prix : broché. . . . . . 10 *fr.*
— *relié toile, tranches dorées* . . . . 14 *fr.*
— *demi-chagrin, tranches dorées.* . . 16 *fr.*

— *LA PETITE LAZARE, édition de grand luxe illustrée par Gilbert. Un vol. grand in-8 jésus.*

Prix : broché. . . . . . 10 *fr.*
— *relié toile, tranches dorées.* . . . . 14 *fr.*
— *demi-chagrin, tranches dorées.* . . 16 *fr.*

LA VIE DE VICTOR HUGO

Par ALFRED BARBOU

Édition illustrée

PAR ÉMILE BAYARD, CLERGET, GIACOMELLI, J.-P. LAURENS, LIX, VOGEL

Dessins de Victor Hugo, gravés par Méaulle

Un vol. grand in-8 jésus. — Prix, broché. . . . . 6 fr. 50
Relié toile, tranches dorées, plaque. . . . . 10 fr. »

Nouveautés

POUR

Étrennes

Éditions

grand in-8 jésus

GARNIER Frères, rue des Saints-Pères, 6, à Paris.

FRANÇAIS ET ALLEMANDS

Histoire anecdotique de la guerre de 1870-1871, par DICK DE LONLAY

Niederbronn, Wissembourg, Frœschviller, Châlons, Reims, Buzancy, Bazeilles, Sedan

120 GRAVURES COLORIÉES — DESSINS, CARTES ET PLANS DE BATAILLES

Nouvelle édition, revue et augmentée de nouveaux documents

1 vol. grand in-8 jésus, broché (couverture coloriée). . . . . 12 fr.
Relié toile dorée, plaque spéciale coloriée . . . . . 16 fr.

FRANÇAIS ET ALLEMANDS

PAR **DICK DE LONLAY**

**

SARREBRUCK, SPICKEREN, RETRAITE SUR METZ, PONT-A-MOUSSON, BORNY

40 DESSINS DE L'AUTEUR, CARTES ET PLANS DE BATAILLES

1 vol. in-8 broché (couverture coloriée), 3 fr. 50; relié toile, dorée, plaque spéciale coloriée. 6 fr.

*Ce volume est le deuxième de l'*HISTOIRE ANECDOTIQUE DE LA GUERRE FRANCO-ALLEMANDE. *Le volume * paru l'année dernière qui a eu un si grand succès, comprend : Niederbronn, Wissembourg, Freschwiller, Châlons, Reims, Buzancy, Bazeilles et Sedan (broché, 3 fr. 50; relié toile, plaque spéciale, 6 fr.). Chaque volume forme un tout complet.*

Albums pour les enfants

Format in-4, impr. en chromo, cartonné, dos toile, couv. chromo. . . . . 6 fr.
Relié toile, tranche dorée, plaque spéciale. . . . . 8 fr.

HISTOIRE DE DON QUICHOTTE

Par MIQUEL DE CERVANTÈS SAAVEDRA, traduction de FLORIAN

Edition illustrée de gravures en couleurs d'après les dessins de Jules DAVID, vignettes sur bois d'après les dessins de G. STAAL. 1 vol.

VOLUMES PRÉCÉDENTS

Je saurai lire.	Contes de Mme d'Aulnoy.	Animaux sauvages et domestiq.
Je sais lire.	Choix de Fables de La Fontaine.	Robinson Crusoé.
Petit voyage en France.	Contes de Perrault.	Nouveau voyage en France.

NOUVEAU
DICTIONNAIRE NATIONAL
OU DICTIONNAIRE UNIVERSEL
DE LA LANGUE FRANÇAISE

Répertoire encyclopédique des Lettres, de l'Histoire, de la Géographie, des Sciences, des Arts et de l'Industrie

Par BESCHERELLE aîné

Ancien Dictionnaire de BESCHERELLE entièrement refondu.

Le *Nouveau Dictionnaire national de Bescherelle* forme quatre magnifiques volumes en caractères neufs et très lisibles, contenant 4,000 pages ou 16,000 colonnes, qui représentent la matière de 400 volumes in-8. Cet ouvrage est orné de nombreuses vignettes et imprimé sur papier grand raisin glacé et satiné.

Brochés, **90** fr. — Reliés demi-chagrin, plats toile, **110** fr.

LIBRAIRIE VICTOR PALMÉ, RUE DES S.-PÈRES, 76, A PARIS.

LES

SAINTS ÉVANGILES

Traduction nouvelle

PAR

HENRI LASSERRE

Publiée avec l'*Imprimatur* de l'Archevêché de Paris.

GRANDE ÉDITION IN-4, REVUE ET CORRIGEE

ILLUSTRÉE D'APRÈS LES CHEFS-D'ŒUVRE DE TOUS LES TEMPS ET DE TOUS LES PAYS

Scènes évangéliques, Cartes, Vues, Paysages de la Terre sainte.

PRIX : BROCHÉ, **25** FRANCS

CARTONNÉ, **30** FR. — RELIÉ, DOS CHAGRIN, FERS SPÉCIAUX, TRANCHES DORÉES, **35** FR.

Sur la demande d'un grand nombre d'Évêques, de Prêtres et de Fidèles, la Société générale de librairie catholique présente aujourd'hui au public une magnifique et grandiose édition des *Saints Evangiles*, traduits par M. Henri Lasserre. L'illustration en est faite avec la reproduction des chefs-d'œuvre des maîtres : Raphaël, Michel-Ange, fra Angelico, Andrea del Sarte, etc., etc.; avec les cartes de la Palestine et de la région du lac de Galilée; avec les vues innombrables des lieux célèbres et des sites sacrés où se sont accomplies les scènes Évangéliques. — A l'occasion de cette édition artistique et monumentale, il nous semble opportun de dire quels ont été, à son sujet, le verdict des suprêmes autorités qui gouvernent l'Église, et le sentiment du peuple chrétien [1].

La portée de cette « Traduction nouvelle des Saints Évangiles » et le but qu'elle vise, qui est de faire rentrer ce livre divin, trop oublié, dans les mains de chaque Fidèle, semblent avoir frappé, avant tout et avant tous, le souverain chef de l'Église. A peine le Saint-Père a-t-il eu sous les yeux le Livre et la Préface, dans laquelle l'auteur expose la méthode inaugurée par lui, que Sa Sainteté a donné au cardinal Jacobini, secrétaire d'État du Saint-Siège, l'ordre d'écrire et de faire transmettre par la Nonciature de France à M. Henri Lasserre les quelques paroles suivantes, qui n'ont pas besoin de commentaire pour qui connaît les formes si discrètes et si réservées de la cour Romaine :

« Le Saint-Père a régulièrement reçu la traduction française des Saints Évangiles, que vous avez entreprise et parachevée, aux applaudissements et avec l'approbation de l'autorité archi-

1 L'*Imprimatur* signifie qu'après avoir fait examiner un ouvrage, l'autorité diocésaine DÉCLARE qu'il ne renferme rien de contraire à la doctrine de l'Église ou à l'édification des Fidèles. C'est ainsi que s'exprime la *Semaine religieuse* de Paris, commentant et définissant la valeur exacte de l'*Imprimatur*.

épiscopale (*con plauso e con l'approvazione di cotesta Curia Arcivescovile*). Sa Sainteté me donne mission d'adresser ses louanges *au dessein dont vous vous êtes inspiré dans l'exécution et dans la publication de cette œuvre pleine d'intérêt;* et Elle me charge de vous faire connaître les vœux qu'Elle forme *pour que le but que vous poursuivez, et que vous indiquez dans la Préface de votre livre, soit pleinement atteint.* — L. Cardinal Jacobini. »

Un mois après cette lettre du Vatican, S. E. le Cardinal-vicaire de Sa Sainteté, l'illustre cardinal Parocchi, n'a pas même voulu attendre d'avoir achevé la lecture de l'ouvrage pour en dire à l'auteur son appréciation. Et voici en quels termes :

« Je regrette, dit-il (à cause de mes nombreuses occupations durant ces jours de Noël), de



LA MULTIPLICATION DES PAINS. — D'après Schnorr, École allemande.

n'avoir pas eu encore le temps de lire *toute votre œuvre.* Mais *de ce que j'en ai lu,* je ne puis faire mieux que de répéter le jugement de la *Voce della Verita :*

« Le célèbre auteur de l'*Histoire de Notre-Dame de Lourdes,* Henri Lasserre, vient de publier « une traduction française des Saints Évangiles qui est une illumination de génie. Lasserre a « traduit les Évangiles suivant la vraie disposition première du texte, qui est toute semblable « à celle des livres ordinaires et susceptibles d'une lecture courante... Il a été aussi fidèle au « texte qu'à la plus pure langue française... Lasserre a rendu sa vie et sa beauté au Livre « sacré, qui offrira désormais une lecture pleine de saveur et d'attrait. »

« En effet, la version est très élégante; *et elle est tellement claire,* qu'elle paraît être tout d'abord non seulement une traduction, mais une vraie paraphrase. Je n'hésite pas à affirmer que la diffusion de votre ouvrage sera très utile pour la lecture du Nouveau Testament. »

Les vœux de Rome ont été exaucés. Vingt-cinq éditions en moins de dix mois attes-



LE DÉMON SEMANT L'IVRAIE, d'après Abraham Bloemaert. École hollandaise (1565-1647).

tent ce fait considérable : que, par suite de cette traduction si vivante et si vraie, les ***Saints Evangiles***, suivant le but du traducteur et les désirs de Léon XIII, commencent à redevenir la lecture habituelle, l'aliment viril et les quotidiennes délices des enfants de l'Église. En plusieurs chaires de France déjà, on lit publiquement dans cette traduction les Évangiles du Dimanche. Aux catéchismes, aux écoles catholiques, on donne en prix le Livre divin : il est devenu le présent religieux des fêtes de famille.

L'adhésion de la presse chrétienne a été unanime. L'*Univers*, le *Monde*, la *Croix*, la *Défense*, le *Français*, la *Gazette de France*, l'*Autorité*, le *Pays*, le *Soleil*, le *Matin*, etc., les semaines religieuses et les journaux catholiques de province ont tous été d'accord pour proclamer, tantôt par des plumes laïques, tantôt par des plumes ecclésiastiques, que cette traduction des Saints Évangiles arrivait à son heure et était faite pour ce siècle.

Rien, on peut le dire, n'a manqué à la gloire de ce livre, pas même, perdues çà et là sans écho au milieu du dédain public, ces pauvres oppositions jalouses de la critique étroite qui depuis l'origine du monde n'ont jamais fait défaut aux œuvres grandes et bonnes qui se sont accomplies ici-bas.

A tous ces signes de la bénédiction de Dieu sont venues se joindre les approbations d'un grand nombre de hauts dignitaires du clergé, Évêques et prêtres, professeurs et directeurs de grands séminaires, qui ont félicité publiquement le nouveau traducteur de la Parole sainte, lui disant toute leur joie au nom de l'Église et tout le bien qu'ils espèrent d'une semblable publication.

Non seulement les Évêques, qui étaient à l'avance bien disposés pour l'œuvre et pour l'ouvrier, goûtent le charme intime de cette version toute moderne et toute française ; mais ceux-là mêmes qui ont ouvert ce volume avec prévention et un certain sentiment d'hostilité inquiète changent d'avis en le lisant. Voici ce qu'écrit à M. Henri Lasserre l'évêque de La Rochelle et de Saintes, Mgr Ardin :

« Je m'étais permis de vous faire observer à Lourdes, au mois de septembre dernier, que l'œuvre que vous aviez entreprise me semblait *difficile et périlleuse*. Je suis heureux de constater *que vous avez victorieusement triomphé des difficultés et évité les périls*.

« Le travail si littéraire et si attrayant que vous donnez à la France est vraiment digne des nobles et glorieux sentiments qui vous animent. *Il produira dans les âmes tout le bien que vous en attendez*. »

L'évêque de Grenoble, Mgr Fava, s'exprime ainsi :

« J'ai éprouvé à lire ces *Saints Evangiles* une vraie joie. Je me plaisais à écouter Notre-Seigneur parlant en notre langue française, et, grâce à votre initiative quelque peu audacieuse, le discours du Maître, sans l'entrave des versets, coulait majestueux, onctueux et abondant.

« — Certainement, me disais-je, le latin sera toujours le langage royal des Romains, que l'Église, reine des nations, gardera jusqu'à la fin du monde... Toutefois, le français, fils du latin, porte bien en lui plusieurs traits de la grandeur paternelle.

« C'est vous, Monsieur, qui m'inspiriez cet orgueil patriotique. »

L'évêque de Rodez, Mgr Bourret, adresse en ces termes son approbation à M. Lasserre :

« Vous avez fait une chose *très utile* que de vulgariser, si j'ose parler ainsi, ces saintes narrations de nos origines chrétiennes ; *et je puis dire que vous y avez réussi*. Sans vous éloigner du

sens littéral, ce qui ne serait pas permis, vous avez su donner une physionomie *vivante*, je dirais presque moderne, à ces dialogues et à ces expositions des Saints Evangiles. C'est une traduction vécue et parlée, si vous me permettez ce langage de nos modernes romantiques.

« On sent que vous êtes hanté du souvenir de *Notre-Dame de Lourdes*, et que vous voulez donner à votre nouveau livre le charme et la séduction de son aîné... A mon jugement, il s'en faut de peu, — s'il s'en faut même de quelque chose, — qu'il n'ait cette double qualité. Laissez-le donc aller, sous la bénédiction de Dieu, où vous avez voulu l'envoyer, sur toutes les tables et dans tous les foyers chrétiens... »

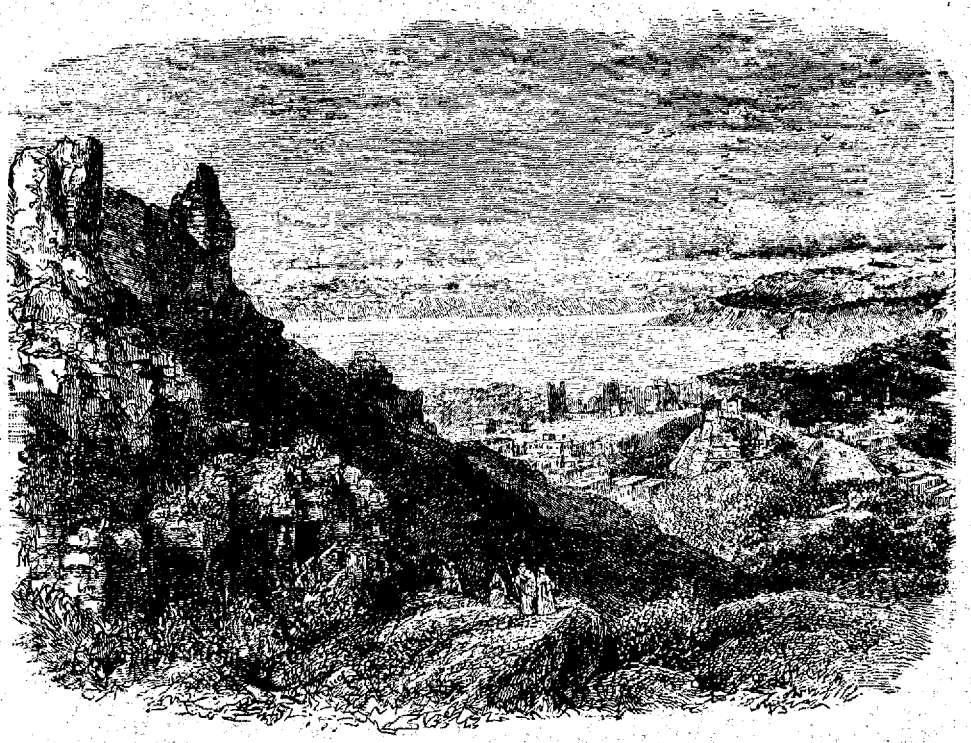

PAYSAGE DE GALILÉE.

Combien d'autres lettres, datées d'Aix et d'Arles, d'Ajaccio, d'Angoulême, de Limoges, d'Avignon, d'Albi, d'Oran, etc , etc., classées par ordre alphabétique, et dont chaque jour augmente le nombre, combien d'autres lettres épiscopales pourraient ici trouver leur place, si l'espace ne faisait défaut! Mais, en attendant qu'on les publie peut-être toutes un jour, nous avons voulu au moins en grouper ici quelques-unes qui sont arrivées à la première heure ou qu'amenait le cours des idées, pour faire connaître aux enfants de l'Église le sentiment et le jugement des Évêques, et pour travailler ainsi à la propagation de ce livre, afin, comme le dit si bien Mgr de Rodez, que, sous la bénédiction de Dieu, il aille de plus en plus où son auteur a voulu l'envoyer, sur toutes les tables et dans tous les foyers chrétiens.

LIBRAIRIE **VICTOR PALMÉ**, RUE DES S.-PÈRES, 76, A PARIS.

LE

LITTORAL DE LA FRANCE

PAR

CHARLES-FÉLIX AUBERT

(V. VATTIER D'AMBROYSE)

Ouvrage couronné par l'Académie française (Prix Marcelin Guérin)

ILLUSTRATION

PAR SCOTT, BRUN, LALANNE, TOUSSAINT, FRAIPONT, CIAPPORI, CAUSSIN, DUBRÉ

CHAPON, KARL, SAINT-ELME-GAUTIER

VIENT DE PARAITRE : 5e PARTIE

COTES LANGUEDOCIENNES

DU CAP CERBÈRE A MARSEILLE

UN VOLUME IN-4

QUATRE VOLUMES ONT DÉJA PARU

1re PARTIE. — UN VOLUME

COTES NORMANDES

DE DUNKERQUE AU MONT-SAINT-MICHEL

2e PARTIE. — UN VOLUME

COTES BRETONNES

DU MONT-SAINT-MICHEL A LORIENT

3e PARTIE. — UN VOLUME

COTES VENDÉENNES

DE LORIENT A LA ROCHELLE

4e PARTIE. — UN VOLUME

COTES GASCONNES

DE LA ROCHELLE A HENDAYE

CHAQUE PARTIE SE VEND SÉPARÉMENT

Et forme un volume d'environ 600 pages, orné de plus de 300 gravures dans le texte et de nombreuses planches hors texte et cartes, tirées en couleur. — Br. 20 fr.

Cart., plaques spéc., tr. dorées. 25 fr. — Relié dos chagrin, plaq. spéc., tr. dor. 30 fr.

AVANT-PROPOS DU CINQUIÈME VOLUME

Lorsque nous avons entrepris le voyage exigé pour la continuation de notre travail, nous pensions fermement qu'un seul volume suffirait, et nous nous apprêtions à suivre le littoral méditerranéen tout entier.

Mais, dès les premières stations, nous reconnûmes combien était grande notre erreur.

A la vérité, après les aspects rocheux de notre frontière maritime pyrénéenne, les étangs, les sables, les marais allaient se succéder jusqu'au delà des embouchures du Rhône.

Cependant, de l'apparente monotonie, se dégageaient bientôt les reliefs les plus imprévus ; mais, du milieu de ces lagunes, surgissaient les souvenirs les plus attachants.

Et, en effet, ce n'a pas été sans regret que nous avons dû parcourir rapidement cette région sud-ouest méditerranéenne, trop peu visitée, trop oubliée, car elle es enveloppée, avec la plus inconcevable légèreté, dans une sorte de réprobation tacite

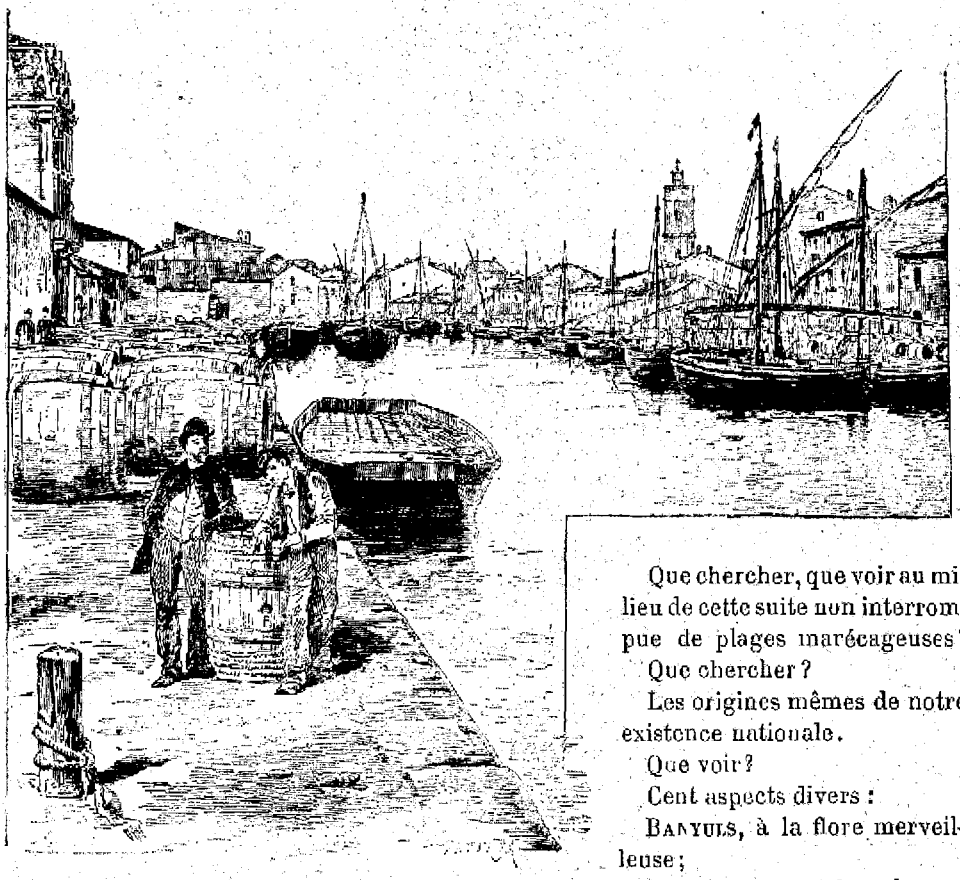

MARSEILLAN (Hérault). Gravure de la 5e partie.

Que chercher, que voir au milieu de cette suite non interrompue de plages marécageuses?

Que chercher ?

Les origines mêmes de notre existence nationale.

Que voir ?

Cent aspects divers :

BANYULS, à la flore merveilleuse ;

PORT-VENDRES, à la rade protectrice ;

COLLIOURE, à la grève fortifiée ;

LEUCATE, si pittoresquement dressé entre les rives de ses étangs, gardant la mémoire d'une admirable héroïne ;

GRUISSAN, le bourg lacustre, à l'ermitage poétique ;

AGDE, toute noire sous ses laves, toute fière de ses falaises basaltiques ;

CETTE, la jeune ville triomphante ;

MAGUELONE, le vieux *Port-Sarrazin*, arraché à la destruction complète ;

AIGUES-MORTES, surgissant toute retentissante encore du souvenir des Croisades ;

LES SAINTES-MARIES, à la légende aussi touchante que pleine d'idéal ;

LA CAMARGUE et ses paysages étranges ;

LA CRAU, cette Arabie-Pétrée de la France ;

LIBRAIRIE **VICTOR PALMÉ**, RUE DES S.-PÈRES, 76, A PARIS.



COSTUME DES ARLÉSIENNES.

Le Rhône, ce roi des fleuves français;
Nîmes, Arles, ces villes encore romaines;
Les Martigues, ce reflet de Venise. . . .

Ah ! rien ne manque en attrait à ce voyage, tout d'abord réputé aussi peu intéressant que fatigant. Et ce n'est pas sans une véritable confusion qu'il nous a été donné de l'avouer en présence de nombreux étrangers.

Pourquoi ne pouvions-nous plutôt faire partager notre enthousiasme à de nombreux Français !

Ce volume nouveau, conduisant du *cap Cerbère à Marseille*, comblera-t-il, du moins, notre désir d'intéresser nos compatriotes à leur propre pays ?

Nous le souhaitons ardemment, et notre espoir ne sera pas trompé, s'il n'a fallu, pour le réaliser, qu'une absolue sincérité.

Nulle fatigue, nul labeur ne nous ont fait reculer, et ce que nous disons reste l'impression de « choses vues ».

A défaut de toute autre qualité, ce livre, comme les précédents, est une œuvre de bonne volonté énergique, mise au service de la cause de la Patrie.

Voilà pourquoi nous la présentons avec confiance au Public, à la Presse, si fidèles, depuis cinq années, à nous encourager.



GITANOS. — PERPIGNAN.
Spécimen des gravures des *Côtes languedociennes*.

Voilà pourquoi, sans prendre le loisir d'un repos peut-être urgent et mérité, nous allons bientôt nous diriger vers la seconde partie du littoral de la Méditerranée et la visiter depuis *Marseille jusqu'à la frontière italienne*. A l'an prochain ! répéterons-nous donc de nouveau.

Nos lecteurs diront ensuite si la tâche assumée a été bien et suffisamment remplie !

CH.-F. AUBERT.
V. Vattier d'Ambroyse

ÉDITION ARTISTIQUE

DE LA

VIE DES SAINTS

PAR

Mgr PAUL GUÉRIN

AUTEUR DES PETITS BOLLANDISTES

ILLUSTRÉE AVEC LE PLUS GRAND SOIN

Par YAN' DARGENT

12 aquarelles groupant les Apôtres, les Martyrs, les saints Ouvriers, les saintes Femmes, les saintes Pénitentes, etc. — 24 lettres ornées. — 12 titres symboliques. — 365 encadrements, avec environ mille sujets inédits se rapportant à la vie de chaque Saint.

DEUX VOLUMES IN-4

Prix : Broché. . . . . **60** fr.

Riche cartonnage, plaques spéciales, tranches dorées. . . . . **70** fr.

Reliure demi-chagrin, plaques spéciales, tranches dorées. . . . . **80** fr.

Le même ouvrage, relié en un seul vol. . **65** et **70** fr

Il a été tiré 50 exemplaires sur japon.

Les deux vol., brochés : **200** fr.



SAINT REMI, 1er OCTOBRE. — Spécimen des encadrements de la *Vie des Saints* illustrée.

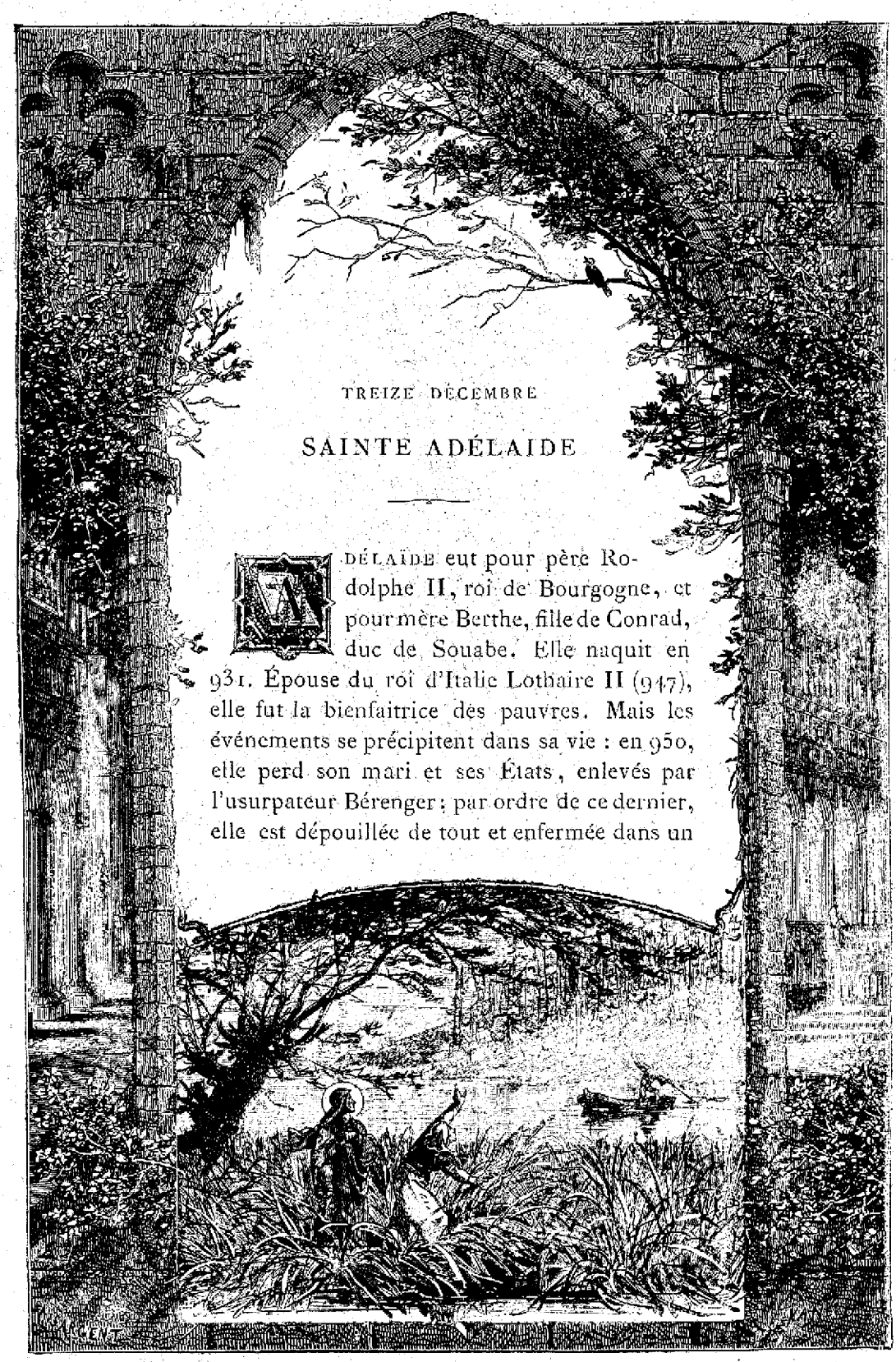

TREIZE DÉCEMBRE

SAINTE ADÉLAIDE

ADÉLAÏDE eut pour père Rodolphe II, roi de Bourgogne, et pour mère Berthe, fille de Conrad, duc de Souabe. Elle naquit en 931. Épouse du roi d'Italie Lothaire II (947), elle fut la bienfaitrice des pauvres. Mais les événements se précipitent dans sa vie : en 950, elle perd son mari et ses États, enlevés par l'usurpateur Bérenger ; par ordre de ce dernier, elle est dépouillée de tout et enfermée dans un

Spécimen du texte et des encadrements de la *Vie des Saints*.

LIBRAIRIE **VICTOR PALMÉ**, RUE DES S.-PÈRES, 76, A PARIS.

ÉDITION ARTISTIQUE

DE

NOTRE-DAME

DE LOURDES

PAR

HENRI LASSERRE

TOME Ier

QUATRIÈME GRANDE ÉDITION

UN BEAU VOLUME IN-4

ILLUSTRÉ D'ENCADREMENTS VARIÉS A CHAQUE PAGE

ET DE CHROMOLITHOGRAPHIES

PRIX

Broché.	25 fr.
Cartonné, avec plaques spéciales.	30 fr.
Relié, dos chagrin, fers spéciaux, tranches dorées, ou demi-reliure d'amateur	35 fr.

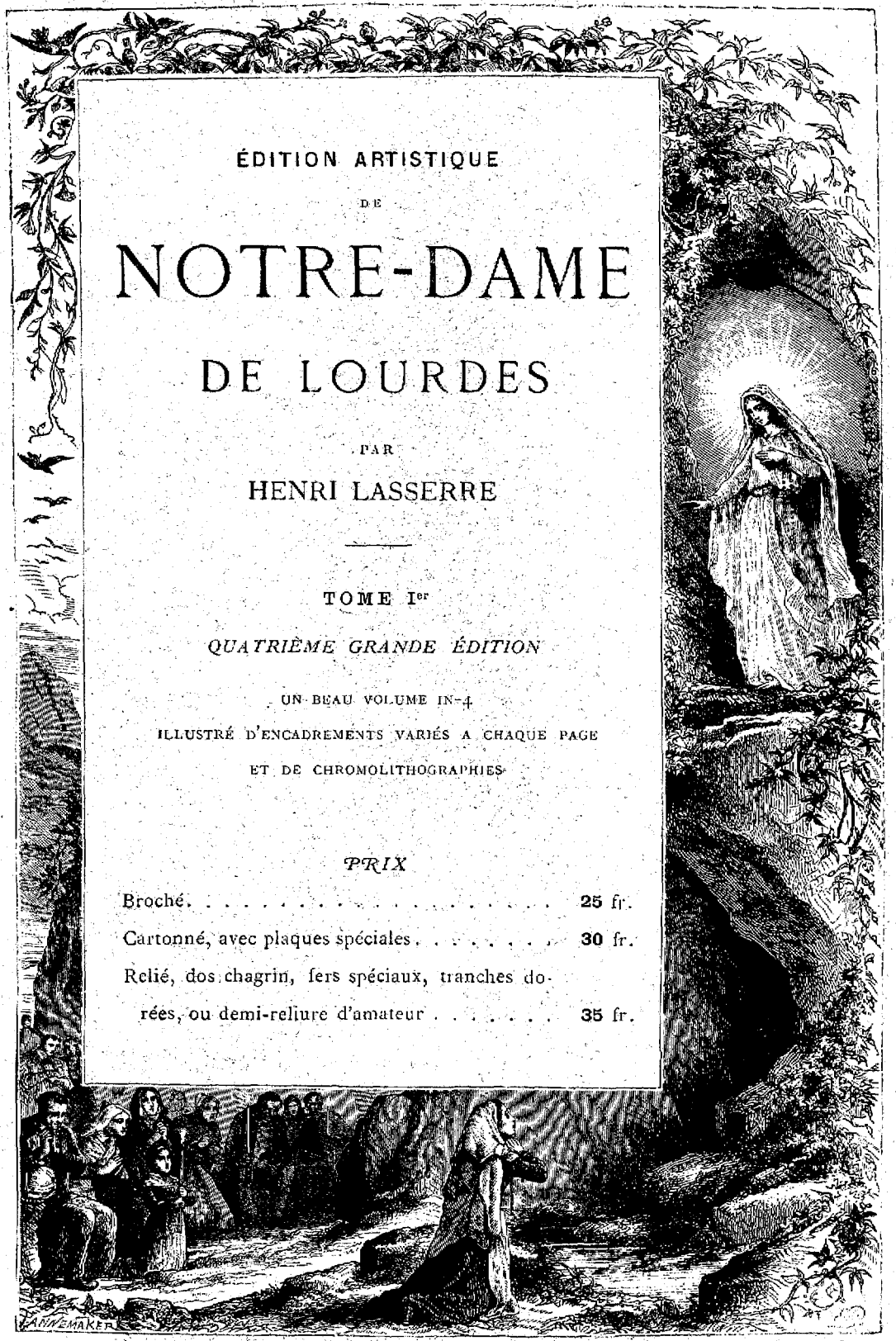

LIBRAIRIE **VICTOR PALMÉ**, RUE DES S.-PÈRES, 76, A PARIS.

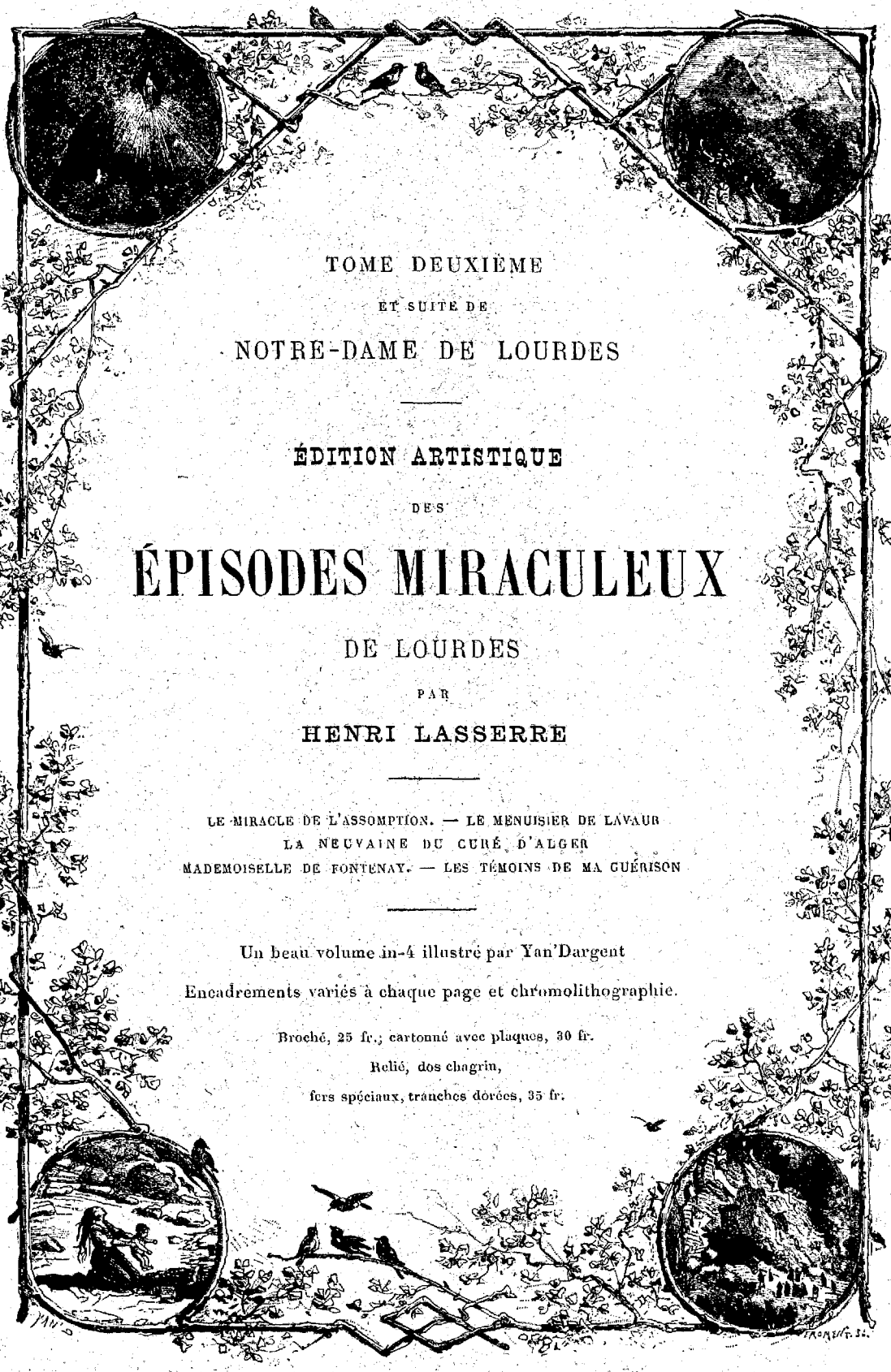

TOME DEUXIÈME

ET SUITE DE

NOTRE-DAME DE LOURDES

ÉDITION ARTISTIQUE

DES

ÉPISODES MIRACULEUX

DE LOURDES

PAR

HENRI LASSERRE

LE MIRACLE DE L'ASSOMPTION. — LE MENUISIER DE LAVAUR
LA NEUVAINE DU CURÉ D'ALGER
MADEMOISELLE DE FONTENAY. — LES TÉMOINS DE MA GUÉRISON

Un beau volume in-4 illustré par Yan'Dargent

Encadrements variés à chaque page et chromolithographie.

Broché, 25 fr.; cartonné avec plaques, 30 fr.

Relié, dos chagrin,

fers spéciaux, tranches dorées, 35 fr.

CHRISTOPHE COLOMB

PAR LE COMTE

ROSELLY DE LORGUES

TROISIÈME GRANDE ÉDITION

UN BEAU VOLUME IN-4

Illustré d'encadrements variés à chaque page, de chromolithographies, culs-de-lampe et têtes de chapitres

DE YAN'DARGENT, CIAPPORI, VIERGE, ETC.

PRIX

Broché	25 fr.
Cartonné toile, avec plaques spéciales	30 fr.
Relié, dos chagrin, tranches et ornements dorés.	35 fr.
Relié amateur, dos et coins chagrin, tranche supérieure dorée	35 fr.

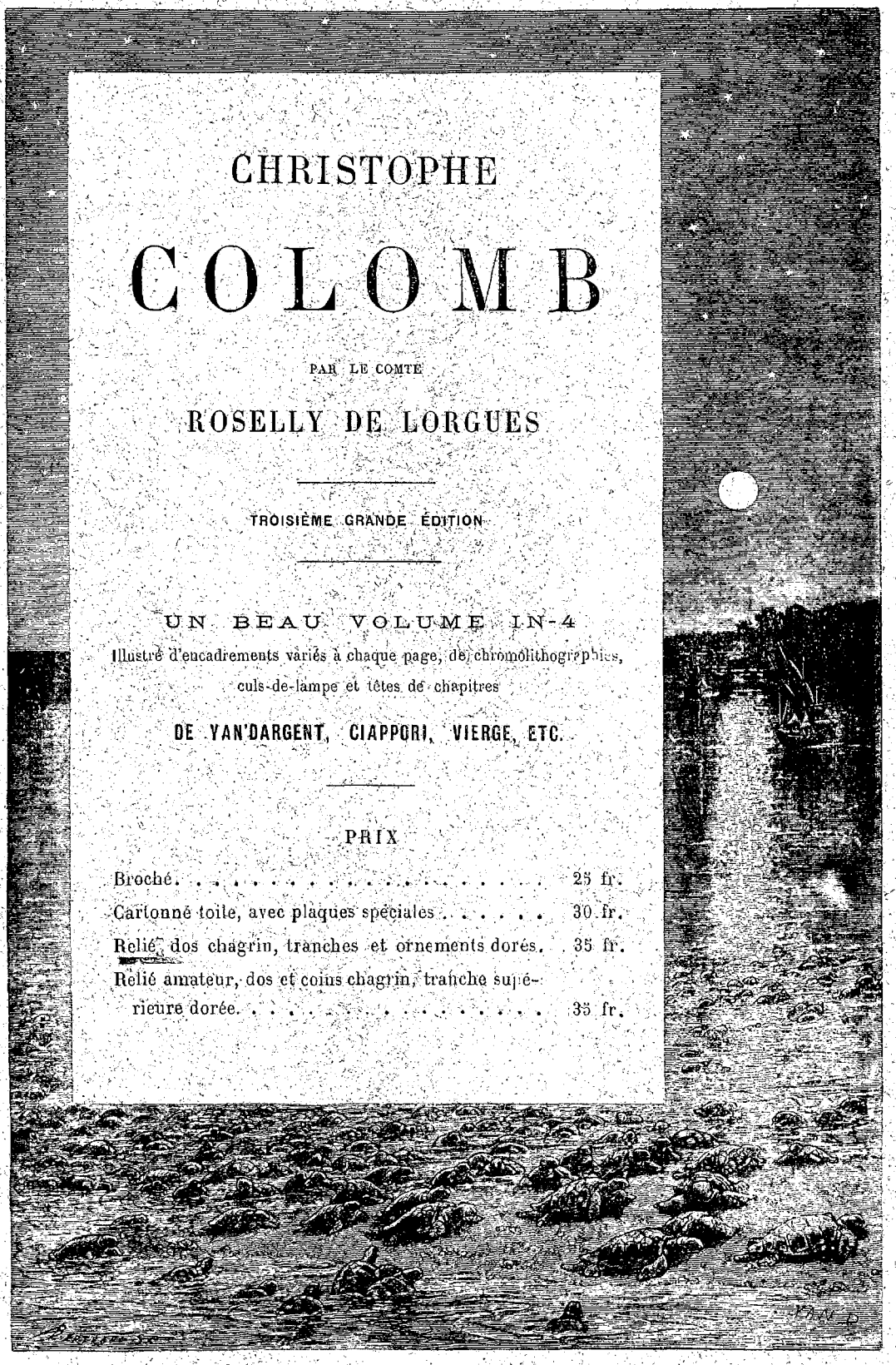

LIBRAIRIE **VICTOR PALMÉ**, RUE DES S.-PÈRES, 76, A PARIS.

JÉRUSALEM

SOUVENIRS

D'UN

VOYAGE EN TERRE SAINTE

PAR

J.-T. DE BELLOC

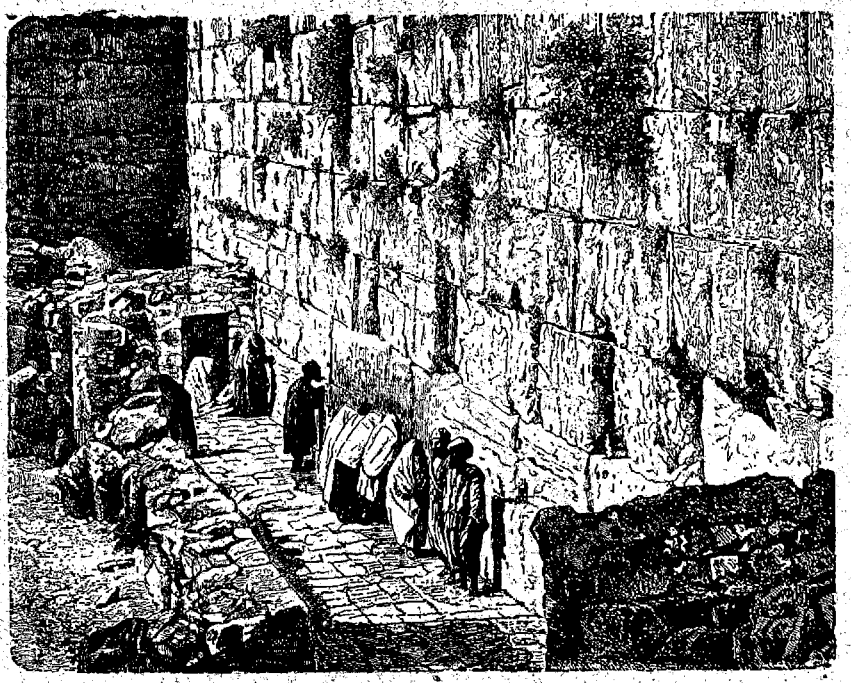

MUR SALOMONIEN OU LES JUIFS VONT PLEURER LE VENDREDI.

MAGNIFIQUE VOLUME IN-8

SPLENDIDEMENT ILLUSTRÉ DE NOMBREUSES GRAVURES

DESSINS AU PROCÉDÉ ET PHOTOGRAVURES DANS LE TEXTE ET HORS TEXTE.

Broché	15 fr.
Cartonnage de luxe, fers spéciaux	20 fr.
Reliure demi-chagrin	24 fr.

LIBRAIRIE **VICTOR PALMÉ**, RUE DES S.-PÈRES, 76, A PARIS

LA CHEVALERIE

PAR

LÉON GAUTIER

PROFESSEUR A L'ÉCOLE DE CHARTES,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

GRAND PRIX GOBERT



LA MÊLÉE.
(Spécimen des frises de *La Chevalerie.*

UN MAGNIFIQUE VOLUME GRAND IN-4 DE 800 PAGES

ILLUSTRÉ DE 25 GRANDES COMPOSITIONS HORS TEXTE, DE 30 FRISES

Par Luc-Olivier Merson, E. Zier et G. Jourdan

DE 40 LETTRINES ET CULS-DE-LAMPE PAR CIAPPORI

ET D'ENVIRON 150 GRAVURES DANS LE TEXTE PAR FICHOT, E. GARNIER, LIBONIS ET SELLIER

Broché . . . . . 40 fr.
Richement cartonné toile, avec plaques spéciales, tranches dorées. . 45 fr.
Relié dos chagrin, plats toile, avec plaques, ou reliure amateur. . . 50 fr.

LIBRAIRIE **VICTOR PALMÉ**, RUE DES S.-PÈRES, 76, A PARIS.

MON DEUXIÈME VOYAGE AUTOUR DU MONDE

A TRAVERS L'HÉMISPHÈRE SUD

PORTUGAL, SÉNÉGAL, BRÉSIL, RÉPUBLIQUE ARGENTINE, CHILI, PÉROU

Par ERNEST MICHEL



GAUCHO JOUANT DE LA GUITARE DANS LA PAMPA

UN BEAU VOLUME IN-8, ILLUSTRÉ DE NOMBREUSES VIGNETTES DANS LE TEXTE ET HORS TEXTE

Broché, 6 fr. — Cart., plaque spéciale, tr. dor., 8 fr. — Demi-reliure, plats toile, tr. dor., 10 fr.

CHRISTOPHE COLOMB

PAR LE COMTE ROSELLY DE LORGUES

ÉDITION POPULAIRE

ORNÉE DE 86 TÊTES DE CHAPITRES, CULS-DE-LAMPE, 5 PLANCHES HORS TEXTE ET UNE CARTE

Un beau et fort volume in-8 carré. Broché, 6 fr. — Cartonné, plaque spéciale, tranches dorées, 8 fr.

Demi-reliure, plats toile, tranches dorées, 10 fr.

LIBRAIRIE **VICTOR PALMÉ**, RUE DES S.-PÈRES, 76, A PARIS.

SAINTE CÉCILE

ET

La Société romaine

AUX DEUX PREMIERS SIÈCLES

PAR DOM GUÉRANGER

ABBÉ DE SOLESMES



SAINTE CÉCILE, VIERGE ROMAINE ET MARTYRE. — Sculpture d'Ét. Maderno, à Rome.

UN BEAU VOLUME GRAND IN-8, ORNÉ DE GRAVURES

Broché	8 fr.	Relié dos chagr., plats toile, tr. dor.	12 fr.
Cart. à biseau, plaques spéc., tr. dor.	10 fr.	Relié chagrin plein, tr. dorées . . .	20 fr.

ALEX. DE SAINT-ALBIN

HISTOIRE ILLUSTRÉE DE PIE IX

ET DE SON PONTIFICAT

Édition revue et augmentée, ornée du portrait de Pie IX et de nombreuses gravures

Trois beaux volumes in-8. Br., 18 fr.; Reliés dos chagrin, plats toile, tr. dor., 30 fr.

Depuis le 1er octobre 1887, la Librairie **Léon TECHENER**
EST TRANSFÉRÉE
RUE SAINT-HONORÉ, 219, AU COIN DE LA RUE D'ALGER.

PUBLICATION TERMINÉE

LES GEMMES ET JOYAUX DE LA COURONNE
AU LOUVRE

Texte par **M. BARBET DE JOUY**, membre de l'Institut
Planches par **Jules JACQUEMART**
Introduction par **M. A. DARCEL**, directeur du Musée de Cluny.

Cette superbe publication est entièrement terminée, elle comprend la description historique et critique, et la reproduction par la gravure, à la grandeur des originaux, des vases, coupes, aiguières et autres objets, taillés dans le cristal de roche, le lapis, dans les sardoines, les jaspes et les agates, enrichis de montures d'orfèvrerie et souvent de pierres fines, qui sont exposés au Louvre. — L'ouvrage entier, 31 livraisons, est imprimé (texte et planches) sur un magnifique papier jésus vergé de la plus belle qualité, fabriqué exprès par les papeteries du Marais et de Sainte-Marie. Prix . . . . . 300 fr.

Pour plus de détails, demander les *Prospectus et Bulletins de souscription*.

HISTOIRE DE LOUISE DE LORRAINE
REINE DE FRANCE
Par le comte DE BAILLON

Un volume petit in-8 de 286 pages, portrait dessiné et gravé à l'eau-forte, par GILBERT. 5 fr.
Papier de Hollande . . . . . 10 fr.

LES POÉSIES INÉDITES DE CATHERINE DE MÉDICIS
Par ÉDOUARD FRÉMY
Premier secrétaire d'ambassade.

Joli volume in-12 de 273 pages . . . . . 4 fr.

ÉTUDES SUR FRANÇOIS Ier
SA VIE PRIVÉE ET SON RÈGNE
PAR FEU PAULIN PARIS, DE L'INSTITUT

Publiées d'après le manuscrit et annotées **Par M. GASTON PARIS**, de l'Institut.
Deux vol. in-8, 16 fr. — Papier vergé, tiré à 50 exemplaires. 32 fr.

Les Historiettes de Tallemant des Réaux. Seule édition complète publiée par PAULIN, PARIS et MONMERQUÉ. 6 vol. In-12 . . . . . 24 fr.

Lettres de Marie de Rabutin-Chantal marquise de Sévigné. Édition, revue, annotée et avec une introduction, par M. Silvestre de Sacy, de l'Académie française. 11 volumes in-12, ornés deux portraits par Jules JACQUEMART. Edition complète . . . . . 55 fr.

La France au temps des Croisades, ou Recherches sur les mœurs et coutumes des Français au XIe et XIIe siècles, par le vicomte de VAUBLANC. 4 vol. in-8, papier vélin, collé, avec plus de 80 sujets gravés sur bois. (*Beau livre de bibliothèque*) . . . . . 32 fr.

BIBLIOTHÈQUE SPIRITUELLE
17 volumes
Imitation de Jésus-Christ
Introd. à la vie dévote. — Sermons de Bossuet, etc.
Publiée par SILVESTRE DE SACY
de l'Académie française
avec préfaces littéraires

PUBLICATIONS
DE
PAULIN PARIS
Membre de l'Institut.
Romans de la Table ronde. — Chroniques de Saint-Denis.
Aventures de maître Renart, etc.

Chaque ouvrage se vend séparément

Plusieurs exemplaires de tous ces ouvrages sont reliés et peuvent être offerts en cadeaux.

☞ **Bibliopoliana** (Nos X et XI), catalogue de livres anciens, rares et curieux en vente aux prix marqués.

f

A. HENNUYER, Imprimeur-Editeur, rue Laffitte, 47, Paris.

Les Exploits d'un Arlequin

PAR

RAOUL DE NAJAC

DESSINS DE F. LIX

Un volume in-4 illustré de 30 gravures hors texte tirées en bistre.

Prix : br., 10 fr. ; rel. toile, fers spéc. tirés en coul. 13 fr.

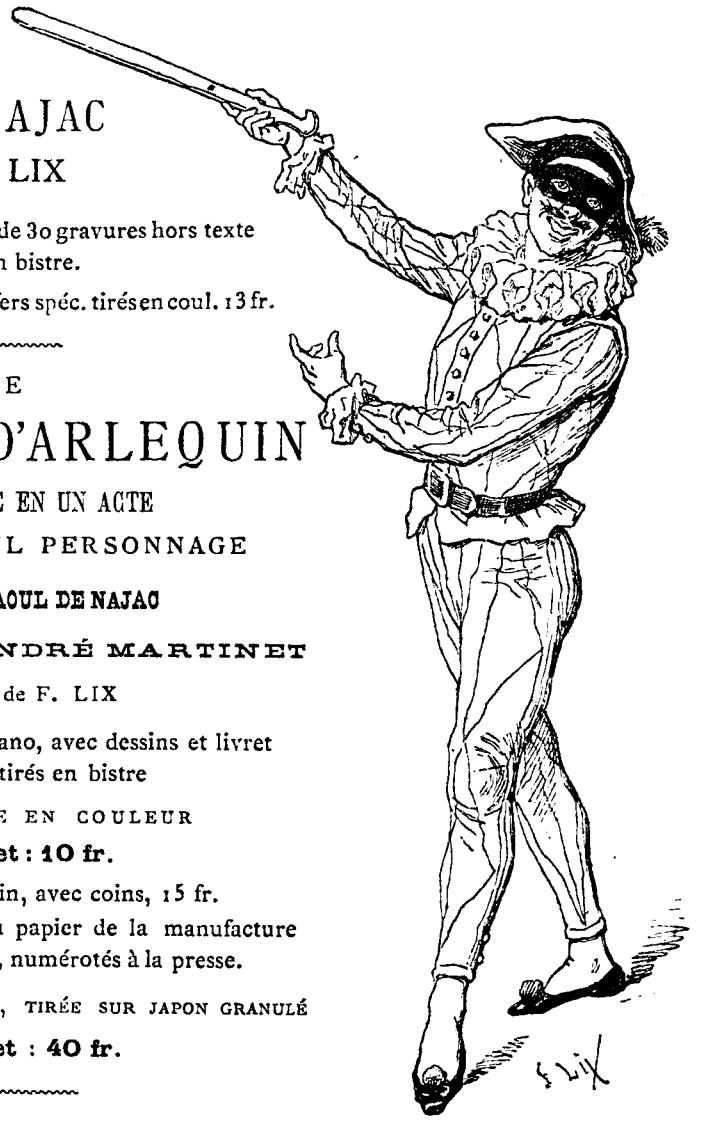

LE

RETOUR D'ARLEQUIN

PANTOMIME EN UN ACTE

ET A UN SEUL PERSONNAGE

Livret de RAOUL DE NAJAC

MUSIQUE DE ANDRÉ MARTINET

Dessins de F. LIX

Partition in-4 pour piano, avec dessins et livret en regard tirés en bistre

COUVERTURE EN COULEUR

Prix net : 10 fr.

Relié demi-chagrin, avec coins, 15 fr.

35 exemplaires sur beau papier de la manufacture impériale du Japon, numérotés à la presse.

COUVERTURE EN COULEUR, TIRÉE SUR JAPON GRANULÉ

Prix net : 40 fr.

Le *Retour d'Arlequin* offre le double attrait d'une pièce amusante et d'un album de dessins suivant, pour ainsi dire, pas à pas, ainsi que la musique, le livret de la pantomime.

Le succes obtenu, l'hiver dernier, par la pantomime dans les salons parisiens, a inspiré à l'auteur du *Retour d'Arlequin* la pensée de retracer la vie d'un émule du célèbre Deburau. Lix a prêté également le concours de son grand talent à cette œuvre nouvelle de Raoul de Najac.

A. HENNUYER, Imprimeur-Éditeur, rue Laffitte, 47, Paris.

BIBLIOTHÈQUE NOUVELLE DE LA JEUNESSE

LE NEVEU DE SADI

CONTE PERSAN

Par F. DE CLARAMOND

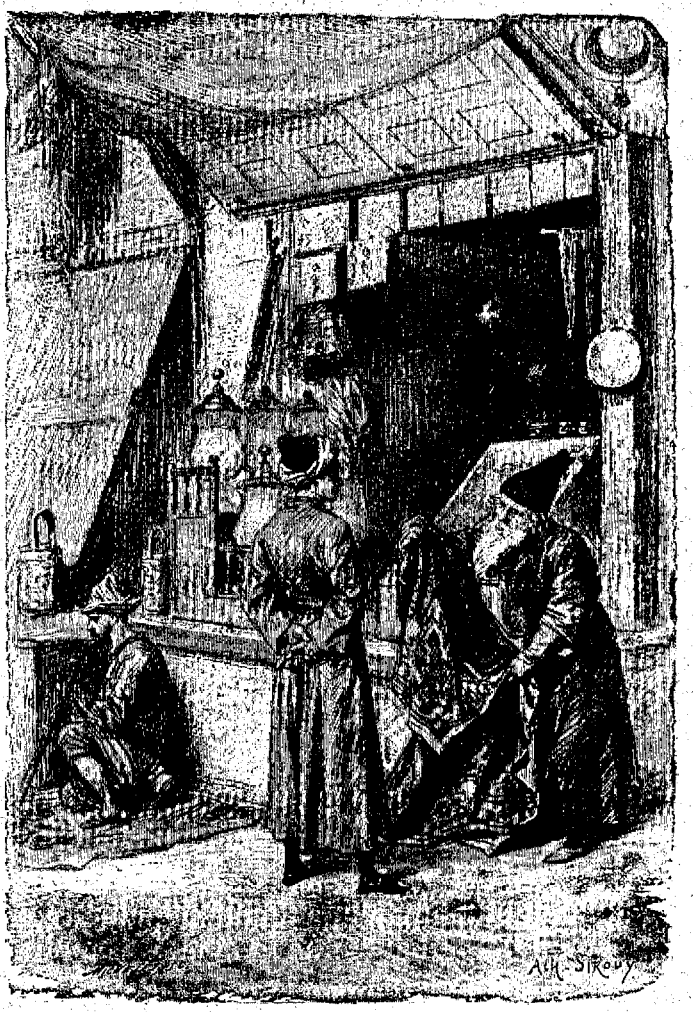

Un volume petit in-8, illustré de 16 gravures hors texte par Achille Sirouy.
Prix : broché, 2 fr. 25 ; relié toile, tranche dorée, 3 fr. 50

LES HÉROÏNES DU DEVOIR

Par PAUL GÉLIÈRES

La guetteuse du Quesnoy — La maison Colombel — La mère Champagne — La femme a Benoît

Un volume petit in-8, illustré par F. Lix et Kauffmann. — Prix : broché, 2 fr. 25
relié toile, tranche dorée, 3 fr. 50

ÉDITIONS JOUAUST

ÉDITIONS JOUAUST

ÉTRENNES D'AMATEURS

Librairie des BIBLIOPHILES, rue de Lille, 7, Paris.

OUVRAGES A GRAVURES IMPRIMÉS SUR PAPIER VERGÉ, CHINE, WHATMAN

GRANDES PUBLICATIONS ARTISTIQUES

Grand in-8, papier de Hollande.

La Fontaine (Fables de). *Édition des 12 peintres.* 12 dessins d'artistes contemporains. 2 vol. . . 70 fr.
Imitation de Jésus-Christ, traduction de Marillac. Dessins d'H. Lévy, gravés par Waltner. 1 vol. 30 fr.
Molière (Théatre de). Dessins de Louis Leloir, gravés à l'eau-forte par Flameng. 8 vol. . . . . 240 fr.
Faust, de Gœthe traduction d'Alb. Stapfer, préface de P. Stapfer. Dessins de J.-P. Laurens, gravés par Champollion. 1 vol. . . . . 35 fr.

COLLECTION BIJOU

In-16, papier vélin de Hollande.

Dessins d'Ém. Lévy et Giacomelli. Cadres rouges.
Atala. 1 vol. . . . . 20 fr.
Psyché, de La Fontaine. 1 vol. . . . . 20 fr.
Aminte, du Tasse. 1 vol. . . . . 20 fr.
Anacréon, traduction et préface de Maurice Albert. 1 vol. . . . . 20 fr.

BIBLIOTHÈQUE DES DAMES

In-16, papier de Hollande.

Un frontispice de Lalauze par volume.

La Princesse de Clèves, de Mme de Lafayette. 1 vol. . . . . 8 fr.
Contes des fées, de Mme d'Aulnoy. 2 vol. . 15 fr.
Mme des Houllières. (Poésies de). 1 vol. . . 7 fr.
Marianne (La Vie de), de Marivaux. 3 vol. . 25 fr.
Lambert (Mme de). Œuvres morales. 1 vol. 7 fr. 50
Souvenirs de Mme de Caylus. 1 vol. . . . . 7 fr.
Lettres à Émilie sur la Mythologie. 3 vol. . 22 fr.
Valérie, de Mme de Krudener. 1 vol. . . . . 8 fr.
Mémoires de Mme Roland. 2 vol. . . . . 18 fr.
Éducation des Filles, de Fénelon, préface de O. Gréard. 1 vol. . . . . 7 fr. 50

PETITE BIBLIOTHÈQUE ARTISTIQUE

In-16, papier de Hollande.

Perrault (Contes). Eaux-fortes de Lalauze. 2 vol. 30 fr.
Robinson Crusoé, avec eaux-fortes de Mouilleron. 4 vol. . . . . 40 fr.
Paul et Virginie. Eaux-fortes de Laguillermie. 20 fr.
Gil Blas. Eaux-fortes de Los Rios. 4 vol. . . 45 fr.
Physiologie du goût, de Brillat-Savarin. *Cinquante et une planches à l'eau-forte*, par Lalauze, tirées dans le texte. 2 vol. . . . . 60 fr.
Chansons de G. Nadaud, avec eaux-fortes de Morin. 3 vol. . . . . 40 fr.
Diable boiteux. Eaux-fortes de Lalauze. 2 vol. 30 fr.
Roman comique. Eaux-fortes de Flameng. 3 vol. 35 fr.
Mille et une Nuits, avec eaux-fortes de Lalauze. 10 vol. . . . . 90 fr.
Le Diable amoureux, de Cazotte. Préface de Gérard de Nerval. Eaux-fortes de Lalauze. . . . . 20 fr.
Contes fantastiques d'Hoffmann. Eaux-fortes de Lalauze. 2 vol. . . . . 36 fr.
Histoire de Don Quichotte. Dessins de J. Worms, gravés par de Los Rios. 6 vol. . . . . 75 fr.
La Fontaine (Contes de). Dessins d'Ed. de Beaumont, gravés par Boilvin. 2 vol. . . . . 35 fr.
La Fontaine (Fables de). Dessins d'Em. Adan, gravés par Le Rat. 2 vol. . . . . 40 fr.
Florian (Fables de). Dessins d'Em. Adan, gravés par Le Rat. . . . . 20 fr.
Werther, de Gœthe, traduction nouvelle de Mme Bachellery. Eaux-fortes de Lalauze. . . . . 20 fr.
Les Quinze Joyes de Mariage. Vingt et une eaux-fortes de Lalauze. . . . . 30 fr.
Mes Prisons, de Silvio Pellico, traduction nouvelle de F. Reynard. Dessins de Bramtot, gravés par Toussaint. . . . . 20 fr.

(*Voir ci-après la suite des Publications.*)

NOTA. — *Pour avoir les listes complètes de ces collections, demander le CATALOGUE.*

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES (SUITE)

PIERRE SCHLÉMIHL

OU

L'HOMME QUI A PERDU SON OMBRE

PAR ADELBERT DE CHAMISSO

Suivi d'un choix de ses Poésies, traduit par Mme BACHELLERY

DESSINS DE MYRBACH

imprimés dans le texte

PRÉFACE PAR HENRY FOUQUIER

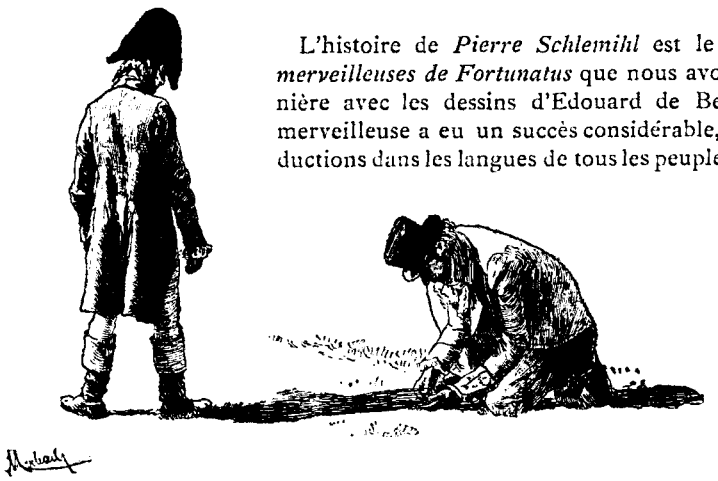

L'histoire de *Pierre Schlemihl* est le pendant des *Aventures merveilleuses de Fortunatus* que nous avons publiées l'année dernière avec les dessins d'Edouard de Beaumont. Cette légende merveilleuse a eu un succès considérable, et il en a paru des traductions dans les langues de tous les peuples civilisés. C'est l'histoire d'un homme qui a vendu son ombre au diable et qui, lassé des déboires que lui vaut l'absence de cette ombre, fait de vains efforts pour la reconquérir.

L'auteur de *Pierre Schlemihl* est Adelbert de Chamisso, un Français établi en Allemagne, qui composa cette histoire pour amuser les enfants d'un de ses amis. Aussi est-ce un livre *qui peut être mis dans toutes les mains*. Il a été écrit en allemand, mais l'auteur en a fait lui-même une traduction française, qui est celle que nous publions. Nous y avons ajouté un choix des poésies de Chamisso, qui comptent parmi les meilleures et les plus populaires de l'Allemagne, et dont nous avons confié la traduction à Mme Bachellery.

Un volume in-8 grand colombier, tiré à petit nombre sur beau papier vélin . . . 15 fr.
Cartonné . . . . . 17 fr.
15 ex. sur Chine fort, à 30 fr. — 35 ex. sur Japon, à . . . . . 40 fr.

Dans le même format, et faisant le pendant de cet ouvrage

AVENTURES MERVEILLEUSES DE FORTUNATUS

AVEC DESSINS D'ÉDOUARD DE BEAUMONT

PRÉFACE PAR HENRI FOUQUIER

Mêmes prix que pour PIERRE SCHLÉMIHL

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES (SUITE)

BIBLIOTHÈQUE ARTISTIQUE MODERNE

NOUVELLES DE MÉRIMÉE

La Mosaïque

AVEC PRÉFACE DE JULES LEMAITRE

Dessins de J. J. ARANDA, de BEAUMONT, BRAMTOT, LE BLANT, MERSON, MYRBACH, SINIBALDI

Gravés par

LE RAT, LALAUZE, TOUSSAINT, CHAMPOLLION, GÉRY-BICHARD, MANESSE, EM. BULAND

1 volume in-8 écu sur vélin de Hollande à la forme	30 fr.
25 chine et 25 whatman, *double épreuve des gravures*	60 fr.
In-8 raisin : 150 vélin de Hollande à la forme	50 fr.
20 chine fort et 20 whatman, *double épreuve des gravures*	100 fr.
10 JAPON *à la forme, triple épreuve des gravures*	150 fr.

La Mosaïque est le titre sous lequel Mérimée avait réuni ses premières nouvelles, qui sont aussi ses plus célèbres. Nous avons cru répondre à sa pensée en faisant aussi une mosaïque du travail artistique que nous avons joint à son œuvre. Aussi cette nouvelle édition de ses nouvelles sera-t-elle une des publications les plus curieuses pour les amateurs de gravures.

LE CHEVALIER DES TOUCHES, de BARBEY D'AUREVILLY. *Six dessins de J. LE BLANT et portrait, gravés par CHAMPOLLION.*

1 vol. in-8 écu, sur vélin Hollande à la forme	27 fr. 50
25 chine et 25 whatman, *double épreuve des gravures*	55 fr. »
In-8 raisin : 100 vélin de Hollande à la forme	45 fr. »
20 chine fort et 20 whatman, *double épreuve des gravures*	90 fr. »
10 JAPON, *triple épreuve des gravures*	135 fr. »

JOCELYN, de LAMARTINE. *Neuf dessins de BESNARD, gravés par DE LOS RIOS, et portrait*

1 volume in-8 écu, vélin de Hollande à la forme	30 fr.
25 chine et 25 whatman, *double épreuve des gravures*	60 fr.
In-8 raisin : 150 vélin de Hollande à la forme	50 fr.
20 chine fort et 20 whatman, *double épreuve des gravures*	100 fr.
10 JAPON *à la forme, triple épreuve des gravures*	150 fr.

GRAZIELLA, de LAMARTINE. *Six dessins de BRAMTOT, gravés par CHAMPOLLION*

1 volume in-8 écu, sur vélin de Hollande à la forme	25 fr.
25 chine et 25 whatman, *double épreuve des gravures*	50 fr.
In-8 raisin : 150 vélin de Hollande à la forme	42 fr.
20 chine fort et 20 whatman, *double épreuve des gravures*	84 fr.
10 JAPON, *triple épreuve des gravures*	125 fr.

Dans la même collection : **Contes d'Alphonse Daudet**, avec *eaux-fortes de Burnand.* 1 vol., 30 fr. — **Le Roi des Montagnes**, d'ABOUT, avec *dessins de Delort*, gravés par MONGIN. 1 vol., 30 fr. — **Le Capitaine Fracasse**, de Th. GAUTIER, avec *dessins de Delort*, gravés par MONGIN. 3 vol., 75 fr. — **Une Page d'amour**, de ZOLA, avec *dessins d'Ed. Dantan*, gravés par DUVIVIER. 2 vol., 45 fr.. — **Servitude et grandeur militaires**, d'Alfred DE VIGNY, avec *dessins de J. Le Blant et portrait, gravés par* CHAMPOLLION. 1 vol., 30 fr.

(Voir ci-après la suite des publications.)

Publications diverses

LE LIVRE D'OR DU SALON

DE PEINTURE ET DE SCULPTURE

Catalogue descriptif du Salon de 1887, avec préface de G. Lafenestre. *Quatorze planches* à l'eau-forte reproduisant des tableaux et sculptures de MM. *Besnard*, *Cabanel*, *Cormon*, *Dagnan*, *Dantan*, *Frémiet*, *Lambert*, *Lhermitte*, *Morot*, *Muenier*, *Rochegrosse*, *Roll*, *H. Saintin*, *Verlet*, — gravés par LOS RIOS, LE RAT, L. MASSARD, DE BILLY, TOUSSAINT, SALMON, LALAUZE, DUVIVIER, RAMUS, MANESSE, CHAMPOLLION, DAUMONT, ABOT. In-8 colombier (9e année). . . . . 25 fr.

Sur papier de Hollande, 35 fr. — Sur Whatman, *double épreuve des gravures*. . . 50 fr.

Mêmes prix pour les années précédentes.

Psyché. Tragédie-ballet de Molière. Édition de très grand luxe, in-4 raisin, ornée de 6 grandes planches et de 6 culs-de-lampe gravés à l'eau-forte par CHAMPOLLION. Tiré à 200 exemplaires sur papier de Hollande . . . . . 75 fr.

Comédiens et Comédiennes : *Théâtres divers.* Texte par F. Sarcey. In-8 raisin, orné de *seize portraits* gravés par GAUCHEREL. . . . . 40 fr.

Acteurs et Actrices du temps passé : *La Comédie française.* Texte par Ch. Gueullette. In-8 raisin, orné de *quatorze portraits* gravés par Lalauze. . . . . 35 fr.

Peintres et Sculpteurs. PREMIÈRE SÉRIE : *Artistes décédés de 1870 à 1880.* Texte par Jules Claretie. In-8 raisin, orné de *seize portraits* gravés par MASSARD. . . . . 40 fr.
DEUXIÈME SÉRIE : *Artistes vivant en janvier 1881* . . . . . 40 fr.

L'Épée et les Femmes. Texte et fleurons par ED. DE BEAUMONT. *Cinq dessins originaux* de MEISSONIER. 1 volume in-8 colombier. . . . . 30 fr.

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE CLASSIQUE IN-16, 3 FR. LE VOL.

EXEMPLAIRES AVEC CARTONNAGE ARTISTIQUE, DORÉS EN TÊTE, LE VOL. : 4 FR.

REGNIER. *Satires.* 1 vol.
BOILEAU. *Œuvres poétiques.* 2 vol.
MONTESQUIEU. *Grandeur et Décadence des Romains.* 1 vol.
LA ROCHEFOUCAULD. *Maximes.* 1 vol.
LA BRUYÈRE. *Les Caractères.* 2 vol.
CORNEILLE. *Théâtre.* 5 vol.
RACINE. *Théâtre.* 3 vol.
REGNARD. *Théâtre.* 2 vol.
MOLIÈRE. *Théâtre.* 8 vol.
MARIVAUX. *Théâtre.* 2 vol.
MALHERBE. *Poésies.* 1 vol.
Satire Ménippée. 1 vol.
HAMILTON. *Mémoires de Grammont.* 1 vol.
DIDEROT. *Œuvres choisies.* 6 vol.
CHAMFORT. *Œuvres choisies.* 2 vol.
RIVAROL. *Œuvres choisies.* 2 vol.
COURIER (P.-L.). *Œuvres.* 3 vol.
BOSSUET. *Oraisons funèbres.* 1 vol.
— *Discours sur l'histoire universelle.* 2 vol.
ANDRÉ CHÉNIER. *Poésies.* 1 vol.
RABELAIS. 4 vol.
MONTAIGNE, en 7 vol. — Tomes I à VI.
VOLTAIRE, en 12 vol. — Tomes I et II.
STERNE, *Voyage sentimental.* 1 vol.
Sacountalâ, de Calidâsâ. 1 vol.

Ces éditions, très soignées comme texte, et comme exécution typographique, et recouvertes de leur élégant cartonnage, sont un charmant cadeau qui unit le luxe au bon marché.

LIBRAIRIE **Félix ALCAN**, boulevard St-Germain, 108, Paris.

BIBLIOTHÈQUE
SCIENTIFIQUE INTERNATIONALE

Publiée sous la direction de M. Em. Alglave

59 VOLUMES PARUS

Beaux volumes in-8, la plupart illustrés, reliés en toile anglaise, avec fers spéciaux. **Prix : 6 francs.**
Les mêmes, demi-reliure amateur, dos et coins veau, tranche supérieure dorée . . . . . 10 fr.

PHYSIOLOGIE

BERNSTEIN. Les Sens. *illustré.*
MAREY. La Machine animale, *illustré.*
PETITGREW. La Locomotion chez les animaux, *illustré.*
ROSENTHAL. Les Nerfs et les Muscles, *illustré.*
JAMES SULLY. Les Illusions des Sens et de l'Esprit, *illustré.*
DE MEYER. Les Organes de la parole, *illustré.*

PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE

BINET et FÉRÉ. Le Magnétisme animal, *illustré.*
LUYS. Le Cerveau et ses fonctions, *illustré.*
CHARLTON BASTIAN. Le Cerveau et la Pensée chez l'homme et les animaux. 2 vol., *illustrés.*
BAIN. L'Esprit et le Corps.
MAUDSLEY. Le Crime et la Folie.
LÉON DUMONT. Théorie scientifique de la sensibilité.
PERRIER. La Philosophie zoologique avant Darwin.
MANTEGAZZA. La Physionomie et l'Expression des sentiments, *illustré.*
STALLO. La Matière et la Physique moderne.

ANTHROPOLOGIE

DE QUATREFAGES. L'Espèce humaine.
JOLY. L'Homme avant les métaux, *illustré.*
HARTMANN. Les Peuples de l'Afrique, *illustré.*

ZOOLOGIE

ROMANES. L'Intelligence des animaux, avec Préface de M. Edmond Perrier. 2 volumes.
HARTMANN. Les Singes anthropoïdes et leur organisation comparée à celle de l'homme, *illustré.*
SCHMIDT. Descendance et Darwinisme, *illustré.*
SCHMIDT. Les Mammifères dans leurs rapports avec leurs ancêtres géologique, *illustré.*
HUXLEY. L'Ecrevisse (introduction à la zoologie), *illustré.*
VAN BENEDEN. Les Commensaux et les Parasites du règne animal, *illustré.*
LUBBOCK. Fourmis, Abeilles et Guêpes. 2 vol., *illustrés.*

BOTANIQUE — GÉOLOGIE

TROUESSART. Les Microbes, les ferments et les moisissures, *illustré.*
DE SAPORTA et MARION. L'Evolution du règne végétal (les Cryptogames), *illustré.*
DE SAPORTA et MARION. L'Evolution du règne végétal (les Phanérogames). 2 vol. *illustrés.*
COOKE et BERKELEY. Les Champignons, *illustré.*
DE CANDOLLE. Origine des Plantes cultivées.
DE LANESSAN. Le Sapin (introduction à la botanique), *illustré.*
FUCHS. Volcans et tremblements de terre, *illustré.*

CHIMIE

BERTHELOT. La Synthèse chimique.
WURTZ. La Théorie atomique.
SCHUTZENBERGER. Les Fermentations, *illustré.*

ASTRONOMIE — MÉCANIQUE

SECCHI (le Père). Les Etoiles, 2 vol., *illustrés.*
YOUNG. Le Soleil, *illustré.*
THURSTON. Histoire de la Machine à vapeur, 2 vol., *illustrés.*

PHYSIQUE

BALFOUR-STEWART. La Conservation de l'énergie, *illustré.*
TYNDALL. Les Glaciers et les Transformations de l'eau, *illustré.*
VOGEL. La Photographie et la Chimie de la lumière, *illustré.*

THÉORIE DES BEAUX-ARTS

BRUCKE et HELMHOLTZ. Principes scientifiques des Beaux-Arts, *illustré.*
ROOD. Théorie scientifique des Couleurs, *illustré.*
P. BLASERNA et HELMHOLTZ. Le Son et la Musique, *illustré.*

SCIENCES SOCIALES

HERBERT SPENCER. Introduction à la science sociale.
HERBERT SPENCER. Les Bases de la morale évolutionniste.
A. BAIN. La Science de l'éducation.
BAGEHOT. Lois scientifiques du développement des nations.
DE ROBERTY. La Sociologie.
DRAPER. Les Conflits de la science et de la religion.
STANLEY JEVONS. La Monnaie et le mécanisme de l'échange.
BRIALMONT (le Général). La Défense des Etats et les camps retranchés, *illustré.*
WHITNEY. La Vie du Langage.

A LA MÊME LIBRAIRIE, VIENT DE PARAITRE

L'ACADÉMIE DES SCIENCES

HISTOIRE DE L'ACADÉMIE. — FONDATION DE L'INSTITUT NATIONAL. — BONAPARTE, MEMBRE DE L'INSTITUT.

Par ERNEST MAINDRON

Un beau volume in-8 cavalier avec 53 gravures, 8 planches hors texte et 2 autographes d'après des documents originaux, broché. . 12 fr.

ff

LIBRAIRIE HAAR et STEINERT, C. HAAR, successeur, 9, rue Jacob, Paris.



STIELER

GRAND

ATLAS UNIVERSEL



Edition pour la France, avec texte explicatif et un Vocabulaire allemand-français de termes de géographie

95 CARTES COLORIÉES GRAVÉES SUR CUIVRE

Un beau volume in-folio, demi-reliure cuir de Russie. . . . . 90 fr.

ATLAS GÉNÉRAL

37 CARTES COLORIÉES GRAVÉES SUR CUIVRE

Un beau volume grand in-8, relié. . . . . 8 fr.

Perthes, Taschen-Atlas (ATLAS DE POCHE). 27 cartes color. grav. sur cuivre, cart., 2 fr. 75



LE

LIVRE ILLUSTRÉ

DES



PATIENCES

60 JEUX DE PATIENCE

AVEC FIGURES INDIQUANT L'ARRANGEMENT DES CARTES, IMPRIMÉ EN ROUGE ET NOIR

Un beau volume in-8, relié. . . . . 6 fr. 50

LIVRES D'ÉTRENNES EN ALLEMAND

OUVRAGES DE LUXE

LIVRES POUR LA JEUNESSE

LIBRAIRIE HENRI ANIÉRÉ
A. BROUSSOIS, RUE DUPUYTREN, 4, A PARIS

VIENT DE PARAITRE LA NOUVELLE ÉDITION DE

L'ART
DE
BIEN TENIR UNE MAISON

Par Madame la comtesse DE BASSANVILLE

UN BEAU VOLUME IN-12, **3 fr. 50**

Il reste quelques exemplaires numérotés, format in-8° sur papier de Hollande, de la première édition. — Prix broché . . . . . 6 fr.

Les Salons d'autrefois, souvenirs intimes par le même auteur, préface de Louis ENAULT. 4 vol. in-12. — Prix broché . . . . . 10 fr.

CHAQUE SÉRIE SE VEND SÉPARÉMENT

1re SÉRIE : Madame la princesse de Vaudemont. — Isabey. — Madame la comtesse de Rumfort. — M. de Bourienne, 1 vol. . . . . 2 fr. 50

2e SÉRIE : La comtesse Bagration. — La vicomtesse Merlin. — Madame de Mirbel. — Madame Campan. 1 vol. . . . . 2 fr. 50

3e SÉRIE : Casimir Delavigne. — La marquise d'Osmond. — Kalkbrenner. 1 vol. . . . . 2 fr. 50

4e SÉRIE : La duchesse de Laviano. — Madame Boscari de Villeplaine. — Madame Ortila. — Pradier. 1 vol. . . . . 2 fr. 50

ENCYCLOPÉDIE DE LA SANTÉ

Par le Dr JULES MASSÉ

Chacun des volumes ci-dessous, format in-12 broché, se vend séparément. 2 fr. 50

L'Art de soigner les malades.
La Médecine des accidents.
Maladies viriles.
Avis au clergé.
Petites et grandes misères.
Petit Dictionnaire de la santé.

Magasin de l'Enfance chrétienne, par le même auteur, ouvrage illustré de nombreuses gravures. 4 volumes in-8 brochés. — Prix . . . . . 12 fr.

HISTOIRE DE LOUIS-PHILIPPE ET DE L'ORLÉANISME

Par CRÉTINEAU-JOLY

Deux beaux volumes in-8. — Prix . . . . . 8 fr.

LA VIE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

OU LES SAINTS ÉVANGILES EXPLIQUÉS

Par l'abbé BRISPOT

3 vol. gr. in-8, illustrés d'un grand nombre de magnifiques gravures sur acier. Broché. 10 fr.

NOS PÈRES

MŒURS ET COUTUMES DU TEMPS PASSÉ

Par le marquis DE BELLEVAL

1 fort vol. in-8 broché. — Prix . . . . . 3 fr.

Encyclopédie des ouvrages de dames, par THÉRÈSE DE DILLMONT. 1 vol grand in-8, riche cartonnage, tête dorée . . . . . 3 fr. 50

Saint Paul, sa vie et ses œuvres, par M. Vidal, curé de Notre-Dame de Bercy, 2 volumes in-8 brochés . . . . . 10 fr.

V^E P. LAROUSSE ET CIE, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE MONTPARNASSE, 19, ET RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 49, A PARIS.

NOUVELLE PUBLICATION



Cet ouvrage, qui n'a d'équivalent dans aucune littérature, est un *Musée en miniature* où se trouvent **reproduites** et **expliquées** les plus pures productions de l'art, depuis Phidias jusqu'à Rude, depuis Raphaël et Michel-Ange jusqu'à Ingres et Delacroix. L'enfant voit, comprend, admire; son jugement se forme, son goût s'épure, et les auteurs atteignent le but élevé qu'ils se sont proposé : l'éducation du goût par le culte du beau et du vrai

Un *Frontispice* dessiné par M. Luc-Olivier Merson et gravé par M. Ch. Baude, plus de **125** *gravures* reproduisant avec la plus grande vérité les chefs-d'œuvre décrits, — texte composé en *caractères elzéviriens*, — *tête de page* et *cul-de-lampe* à chaque chapitre, — tels sont les principaux éléments qui font de ce livre une **véritable œuvre d'art.**

Ouvrage honoré d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique.

Un fort volume in-8, br., 2 fr.; reliure d'étrennes, tr. dor., 4 fr.

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE DE GAUTHIER-VILLARS
SUCCESSEUR DE MALLET-BACHELIER
Quai des Grands-Augustins, 55, Paris.

PUBLICATIONS RÉCENTES

ANNUAIRE pour l'an 1888, publié par le Bureau des Longitudes; contenant le *Récit d'un voyage magnétique en Orient*, par ANTOINE D'ABBADIE, membre de l'Institut.

In-8 de près de 900 pages, avec fig. dans le texte. Broché, 1 fr. 50. Cartonné . . . . 2 fr.

Pour recevoir l'Annuaire franco par la poste, dans tous les pays faisant partie de l'Union postale, ajouter 35 c.

CONNAISSANCE DES TEMPS ou des mouvements célestes, à l'usage des Astronomes et des Navigateurs, pour l'année 1889, publiée par le Bureau des Longitudes, contenant une *Table des positions géographiques*. Grand in-8 de plus de 950 pages, avec cartes.

Broché, 4 fr. — Cartonné . . . . . 4 fr. 75

Pour recevoir le volume *franco*, dans les pays de l'Union postale, ajouter 1 fr.

L'année 1890 est *sous presse*.

Depuis le Volume pour l'année 1879, le prix de la CONNAISSANCE DES TEMPS a été abaissé à 4 fr., malgré les augmentations considérables introduites dans ce Recueil. — Les Mémoires qui composaient autrefois les *Additions* sont publiés dans les ANNALES DU BUREAU DES LONGITUDES ET DE L'OBSERVATOIRE ASTRONOMIQUE DE MONTSOURIS.

DAVANNE. — La Photographie Traité théorique et pratique. 2 volumes grand in-8, avec figures, se vendant séparément, 1886.

Ire PARTIE : *Leçons élémentaires. — Historique. — Épreuves négatives. — Principes communs à tous les procédés négatifs. — Épreuves sur albumine, sur collodion, sur gélatinobromure d'argent, sur pellicules, sur papier*, avec 120 fig. dans le texte et 2 planches de photographie instantanée. . . . . 10 fr. »

IIe PARTIE : *Épreuves positives : Daguerréotype. — Épreuves sur verre et sur papier. — Épreuves aux sels de platine, de fer, de chrome (procédé au charbon). — Impressions photomécaniques. — Divers : Agrandissements. Métrographie. Stéréoscope. Les couleurs en photographie. — Notions élémentaires de Chimie ; sensibilisée* . . . . (*Paraîtra en janvier 1888.*)

FAYE (H.), membre de l'Institut et du Bureau des Longitudes. — **Sur l'origine du**

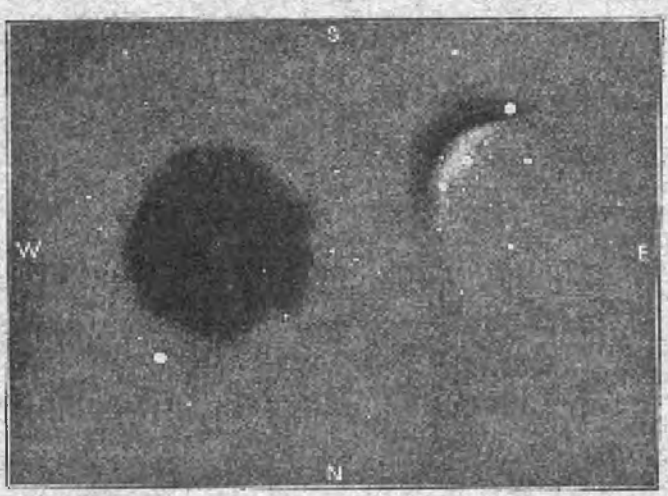

Trous dans la voie lactée.

Monde, *Études cosmogoniques des anciens et des modernes*. 2e édition. Un beau volume in-8, avec figures dans le texte . . . . . 6 fr.

GIRARD (Aimé), Professeur à l'Institut agronomique. — **Recherches sur le développement de la Betterave à sucre.** Grand in-8, avec 10 belles planches en héliogravure; 1887. . . . . 6 fr.

HALPHEN (G.-H.), Membre de l'Institut. — **Traité des fonctions elliptiques et de leurs applications.** 3 volumes grand in-8.

Ire Partie. *Théorie des fonctions elliptiques et de leurs développements en séries*; 1886. 15 fr.

IIe Partie. *Applications à la Mécanique, à la Physique, à la Géométrie et au Calcul intégral.* (*S. pr.*) IIIe Partie. *Théorie de la transformation; application à l'Algèbre et à la théorie des nombres* . . . . . (*Sous presse.*)

JAMIN (J.), Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, et **BOUTY**, Professeur à la Faculté des Sciences. — **Cours de Physique de l'Ecole Polytechnique.** 3e édition, augmentée et entièrement refondue. 4 forts volumes in-8 de 3896 pages, avec 1494 figures dans le texte et 14 planches sur acier, dont 2 en couleur; 1883-1887. (*Autorisé par décision ministérielle.*)

On vend séparément

Tome I. — 15 fr.

1er fascicule : *Instruments de mesure, Hydrostatique* (Cours de Mathématiques spéciales); avec 148 fig. dans le texte et 1 pl. . . 5 fr. »

2e fascicule: *Actions moléculaires*, avec 92 fig. dans le texte. . . . . 4 fr. »

3e fascicule : *Gravitation universelle, Electricité statique*, avec 110 figures dans le texte et 1 planche. . . . . 6 fr. »

Tome II. — Chaleur. — 15 fr.

1er fascicule : *Thermométrie, Dilatations* (Cours de Mathématiques spéciales); avec 98 figures dans le texte. . . . . 5 fr. »

2e fascicule : *Calorimétrie*, avec 48 figures dans le texte et 2 planches. . . . . 5 fr. »

3e fascicule : *Théorie mécanique de la chaleur, Propagation de la chaleur;* avec 47 figures dans le texte. . . . . 5 fr. »

Tome III. — Acoustique; Optique. — 22 fr.

1er fascicule : *Acoustique;* avec 122 figures dans le texte. . . . . 4 fr. »

2e fascicule: *Optique géométrique* (Cours de Mathématiques spéciales); avec 139 figures dans le texte et 3 planches. . . . 4 fr. »

3e fascicule: *Etude des radiations lumineuses, chimiques et calorifiques; Optique physique;* avec 249 figures dans le texte et 5 planches dont 2 pl. de spectres en couleur. 14 fr. »

Tome IV. — Electricité dynamique; Magnétisme. 20 fr.

1er fascicule: *La pile. Phénomènes électrothermiques et électrochimiques;* avec 154 figures dans le texte. . . . . 6 fr. »

2e fascicule : *Les aimants. Magnétisme. Electromagnétisme. Induction;* avec 230 figures dans le texte et 1 planche. . . . 9 fr. »

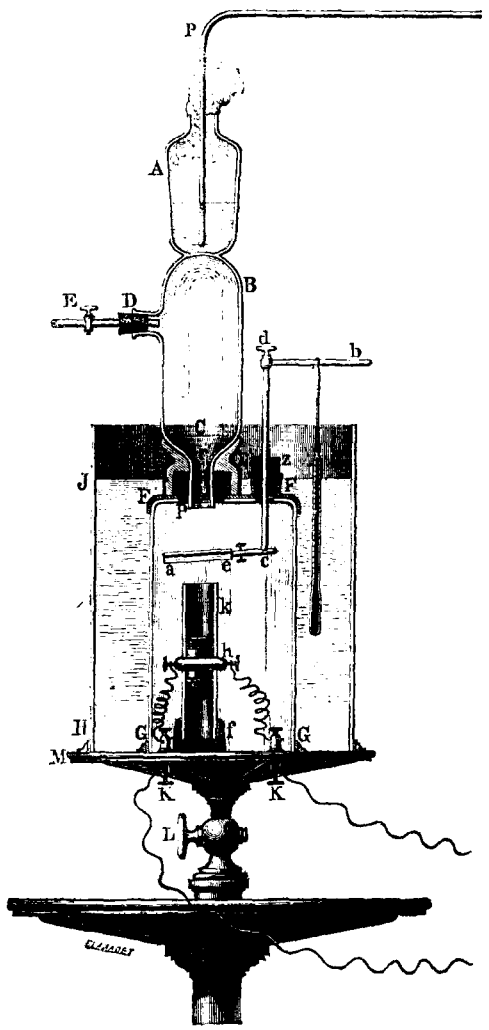

3e fascicule : *Applications de l'électricité. Complément* sur les principales découvertes faites pendant la publication de l'ouvrage. *Table*

générale par noms d'auteurs, et *Table générale des matières par ordre alphabétique;* avec 55 figures dans le texte. . . . . 3 fr. »

Le 1er fascicule du Tome I, les 1er et 2e fascicules du Tome II et le 2e fascicule du Tome III comprennent les MATIÈRES EXIGÉES POUR L'ADMISSION A L'ECOLE POLYTECHNIQUE. Les élèves de Mathématiques spéciales qui posséderont ces quatre fascicules auront ainsi entre les mains le commencement d'un grand Traité qu'ils pourront compléter ultérieurement, si, poursuivant l'étude de la Physique, ils se préparent à la Licence ou entrent dans une des grandes Ecoles du Gouvernement.

JAMIN (J.) et BOUTY. — Cours de Physique à l'usage de la classe de Mathématiques spéciales. 2e édition. Deux vol. in-8, avec 433 figures et 6 planches; 1886. 18 fr. »

ON VEND SÉPARÉMENT :

TOME Ier. — *Instruments de Mesure. Hydrostatique. Thermométrie. Dilatations.* . 12 fr. »

TOME II. — *Calorimétrie. Optique géométrique.* . . . . . 8 fr. »

L'ASTRONOMIE : Revue mensuelle d'Astronomie populaire, de Météorologie et de Physique du globe, donnant le tableau permanent des découvertes et des progrès réalisés dans la connaissance de l'Univers, publiée par Camille FLAMMARION, avec le concours des principaux Astronomes français et étrangers. — La REVUE paraît le 1er de chaque mois, depuis 1882, par numéros de quarante pages.

7e ANNÉE. — PRIX DE L'ABONNEMENT :

Paris: 12 fr. — Départements: 13 fr. — Etranger: 14 fr. — Prix du numéro : 1 fr. 20.

PRIX DES ANNÉES PARUES :

Tome Ier, 1882 (10 numéros, avec 134 figures).

Broché . . . . . 10 fr.
Relié avec luxe. . . . . 14 fr.

Tome II, 1883 (12 numéros, avec 172 figures).

Broché . . . . . 12 fr.
Relié avec luxe. . . . . 16 fr.

Tome III, 1884 (12 numéros, avec 172 figures).

Broché . . . . . 12 fr.
Relié avec luxe. . . . . 16 fr.

Tome IV, 1885 (12 numéros, avec 160 figures dont une en couleur).

Broché . . . . . 12 fr.
Relié avec luxe. . . . . 16 fr.

Tome V, 1886 (12 numéros, avec 150 figures).

Broché . . . . . 12 fr.
Relié avec luxe. . . . . 16 fr.

Tome VI, 1887 (12 numéros, avec 140 figures).

Broché. . . . . 12 fr.
Relié avec luxe. . . . . 16 fr.

Cette *Revue* a pour but de tenir tous les amis de la science au courant des découvertes et des progrès réalisés dans l'étude générale de l'Univers. Elle donne, au jour le jour, le tableau vivant des conquêtes rapides et grandioses de l'Astronomie contemporaine. Des éphémérides font connaître aux amateurs de la plus belle et de la plus vaste des sciences l'état du ciel et les observations les plus intéressantes à faire soit à l'œil nu, soit à

l'aide d'instruments de moyenne puissance. Chaque numéro est illustré de nombreuses figures explicatives sur les grands phénomènes célestes. Absolument correcte au point de vue scientifique, la Revue est [illegible]

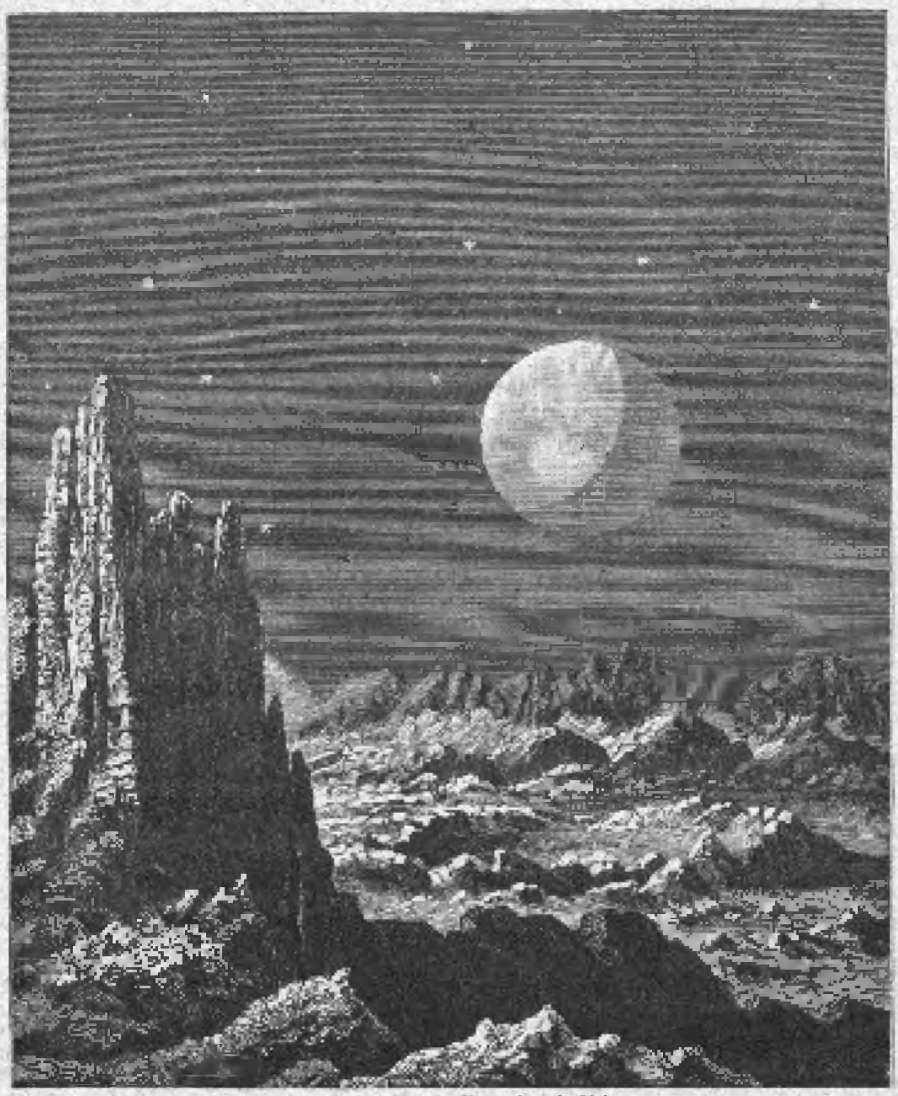

Paysage lunaire. La Terre dans le Ciel.

pulaire, et ses rédacteurs suivent la voie ouverte par M. Camille Flammarion, qui a toujours su présenter la science sous une forme agréable. Aussi peut-on dire que sa lecture est aussi intéressante pour les gens du monde que pour les savants. — Un numéro est envoyé gratuitement comme spécimen.

LAURENT (H.), Examinateur d'admission à l'École Polytechnique. — **Traité d'Algèbre**, à l'usage des candidats aux Écoles du Gouvernement. Nouvelle édition, revue et mise en harmonie avec les derniers programmes, par MARCHAND, ancien élève de l'École polytechnique. 3 volumes in-8 :

1re PARTIE. — *Algèbre élémentaire*, à l'usage des Classes de Mathématiques élémentaires, 4e édition, 1887. . . . . 4 fr.

IIe Partie. — *Analyse algébrique*, à l'usage des Classes de Mathématiques spéciales. 4e édition, 1887. . . . . 4 fr.

IIIe Partie. — *Théorie des équations*, à l'usage des Classes de Mathématiques spéciales, 3e édition, 1881 . . . . . 4 fr.

Cette édition renferme plus de 300 Exercices, tirés autant que possible des Œuvres des grands maîtres; la solution est indiquée pour les Exercices les plus difficiles. On s'est proposé, dans cet Ouvrage, de développer le Programme des connaissances exigées pour l'entrée aux Ecoles du Gouvernement. Toutefois, on ne s'est point astreint à suivre ce Programme à la lettre, et l'on a donné de l'extension aux théories les plus intéressantes. Nous citerons en particulier celles des polynômes entiers, des déterminants, des imaginaires, des séries, ainsi que ce qui a trait à l'analyse combinatoire et aux éléments du Calcul différentiel.

LÉVY (Maurice), Membre de l'Institut, Ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, Professeur au Collège de France et à l'Ecole centrale des Arts et Manufactures. — **La Statique graphique et ses applications aux constructions.** 4 volumes grand in-8 avec 4 Atlas, même format.

Ire Partie. — *Principes et applications de Statique graphique pure.* Grand in-8 de XXVIII-349 pages, avec Atlas de 26 planches; 1886. . . . . 22 fr. »

IIe Partie. — *Flexion plane. Lignes d'influence. Poutres droites.* Gr. in-8 de XIV-345 pages, avec figures dans le texte et un Atlas de 6 pl.; 1886. . . . . 15 fr. »

IIIe Partie. — *Arcs métalliques. Ponts suspendus rigides. Coupoles et corps de révolution.* Grand in-8 de X-418 pages, avec Atlas de 6 planches; 1887 . . . . . 17 fr. »

IVe et dernière Partie. — *Ouvrages en maçonnerie. Systèmes réticulaires à lignes surabondantes. Index alphabétique des matières contenues dans les quatre parties.* Grand in-8 de X-348 pages, avec Atlas de 4 planches; 1888. . . . . 15 fr. »

MARIE (Maximilien), Répétiteur de Mécanique et Examinateur d'admission à l'Ecole Polytechnique. — **Histoire des Sciences mathématiques et physiques.** Petit in-8, caractères elzévirs, titre en deux couleurs.

Tome Ier. — 1re période. *De Thalès à Aristarque.* — 2e période. *D'Aristarque à Hipparque.* — 3e période. *D'Hipparque à Diophante;* 1883. . . . . 6 fr. »

Tome II. — 4e période. *De Diophante à Copernic.* — 5e période. *De Copernic à Viète;* 1883. . . . . 6 fr. »

Tome III. — 6e période. *De Viète à Kepler.* — 7e période. *De Kepler à Descartes;* 1883. . . . . 6 fr. »

Tome IV. — 8e période. *De Descartes à Cavalieri.* — 9e période. *De Cavalieri à Huygens;* 1884. . . . . 6 fr. »

Tome V. — 10e période. *De Huygens à Newton.* — 11e période. *De Newton à Euler* (1re partie); 1884. . . . . 6 fr. »

Tome VI. — 11e période. *De Newton à Euler* (suite); 1885. . . . . 6 fr. »

Tome VII. — 11e période. *De Newton à Euler* (suite); 1885. . . . . 6 fr. »

Tome VIII. — 11e période. *De Newton à Euler* (suite et fin). — 12e période. *D'Euler à Lagrange;* 1886. . . . . 6 fr. »

Tome IX. — 12e période. *D'Euler à Lagrange* (fin). — 13e période. *De Lagrange à Laplace;* 1886. . . . . 6 fr. »

Tome X. — 13e période. *De Lagrange à Laplace* (fin). — 14e période. *De Laplace à Fourier;* 1887. . . . . 6 fr. »

Tome XI. — 15e période. *De Fourier à Arago;* 1887 . . . . . 6 fr. »

Tome XII et dernier. — 16e période. *D'Arago à Abel et aux géomètres contemporains;* 1887. . . . . 6 fr. »

MOUCHEZ (Amiral), Membre de l'Institut et du Bureau des Longitudes, Directeur de l'Observatoire de Paris. — **La Photographie astronomique à l'Observatoire de Paris et la Carte du ciel.** In-18 jésus, avec figures dans le texte et 7 planches hors texte,

dont six photographies de la Lune, de Jupiter, de Saturne, de l'amas des Gémeaux, etc., re-

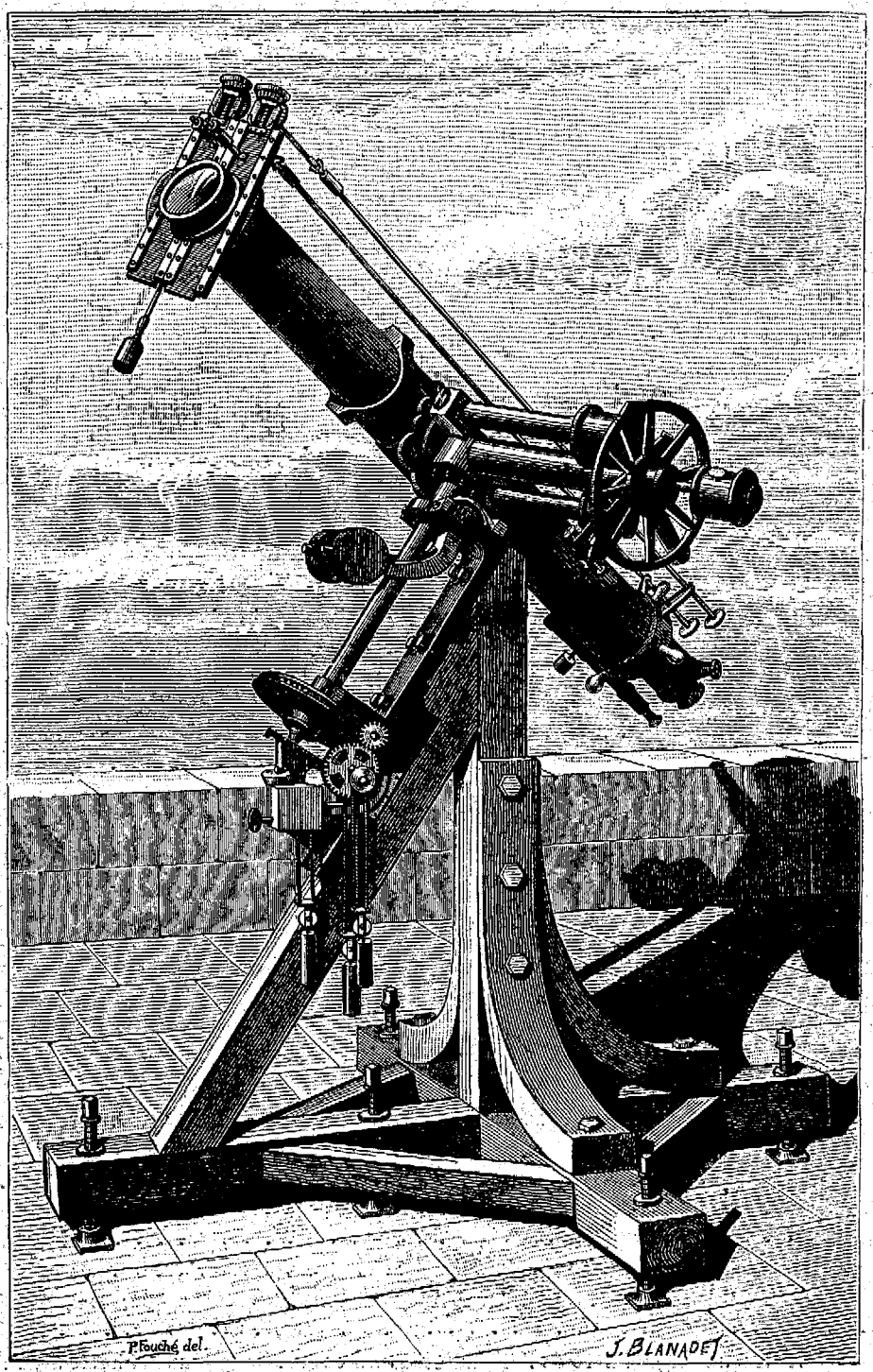

Héliomètre.

produites par l'héliogravure, la photoglyptie, etc., et 1 planche sur cuivre; 1887. 3 fr. 50

WEYHER (C. L.). — **Sur les tourbillons, trombes, tempêtes et sphères tournantes.** *Etudes et expériences.* In-8 avec figures; 1887. . . . . 2 fr. 50

WOLF (C.), Membre de l'Institut, Astronome de l'Observatoire. — **Les hypothèses cosmogoniques.** *Examen des théories scientifiques modernes sur l'origine des mondes*, suivi de la traduction de la *Théorie du Ciel* de KANT. In-8 . . . . . 6 fr. 50

NOUVEAUTÉS PHOTOGRAPHIQUES

AGLE. — Manuel de Photographie instantanée. In-18 jésus, avec nombreuses fig. dans le texte; 1887. . . . . 2 fr. 75

Aide-Mémoire de Photographie pour 1888, publié sous les auspices de la Société photographique de Toulouse, par C. FABRE. Treizième année, contenant de nombreux renseignements sur les procédés rapides à employer pour portraits dans l'atelier, les émulsions au coton-poudre, à la gélatine, etc. In-18, avec fig. et spécimen.

Prix: Broché. . . . . 1 fr. 75
Cartonné. . . . . 2 fr. 25

Les volumes des années précédentes, sauf 1879, 1881 *et* 1883, *se vendent aux mêmes prix.*

AUDRA. — Le gélatinobromure d'argent. Nouv. tirage. In-18 jésus. . . 1 fr. 75

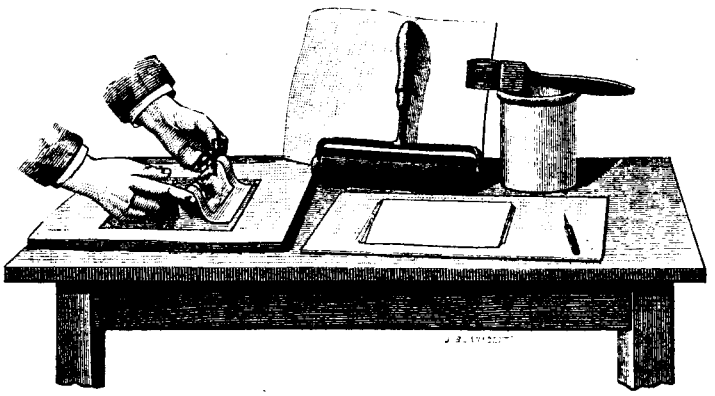

BADEN-PRITCHARD (H.). — **Les Ateliers photographiques de l'Europe.** Descriptions, particularités anecdotiques, procédés nouveaux, secrets d'atelier.) Traduit de l'anglais sur la 2e édit., par CH. BAYE. In-18 jésus, avec figures dans le texte . . . 5 fr. »

On vend séparément :

1er FASCICULE : *Les ateliers de Londres.* . . . . . 2 fr. 50
2e FASCICULE : *Les ateliers d'Europe.* . . . . . 3 fr. 50

BATUT (Arthur). — **La Photographie appliquée à la reproduction du type d'une famille, d'une tribu ou d'une race.** In-18 jésus, avec 2 phototypies de portraits synthétiques. . . . . 1 fr. 50

COLSON. — La Photographie sans objectif. In-18 jésus, avec planche. 1 fr. 75

DUMOULIN. — La Photographie sans laboratoire. *Agrandissement simplifié.* In-18 jésus; 1886. . . . . 1 fr. 50

GEYMET. — Traité pratique de gravure et d'impression sur zinc par les procédés héliographiques. 2 volumes in-18 jésus, se vendant séparément:

Ire Partie : Préparation du zinc; 1887 . . . . . 2 fr. »
IIe Partie : Méthodes d'impression. — Procédés inédits; 1887. . . . . 3 fr. »

GEYMET. — Traité pratique de gravure sur verre par les procédés héliographiques. In-18 jésus. . . . . 3 fr. 75

KLARY. — L'éclairage des portraits photographiques. 6e édition, considérablement augmentée. In-18. . . . . 1 fr. 75

LONDE. — La Photographie instantanée. In-18 jés., avec très belles fig. . 2 fr. 75

PIZZIGHELLI et HUBL. — La Platinotypie. Exposé théorique et pratique d'un procédé photographique aux sels de platine, permettant d'obtenir rapidement des épreuves inaltérables. Traduit sur la deuxième édition allemande par Henry Gauthier-Villars. 2e édit. augmentée. In-8, avec une platinotypie spécimen. 3 fr. 50

ROUX (V.). — Traité pratique de gravure héliographique en taille-douce, sur cuivre, bronze, zinc, acier, et de galvanoplastie. In-18 jésus ; 1886. . . 1 fr. 25

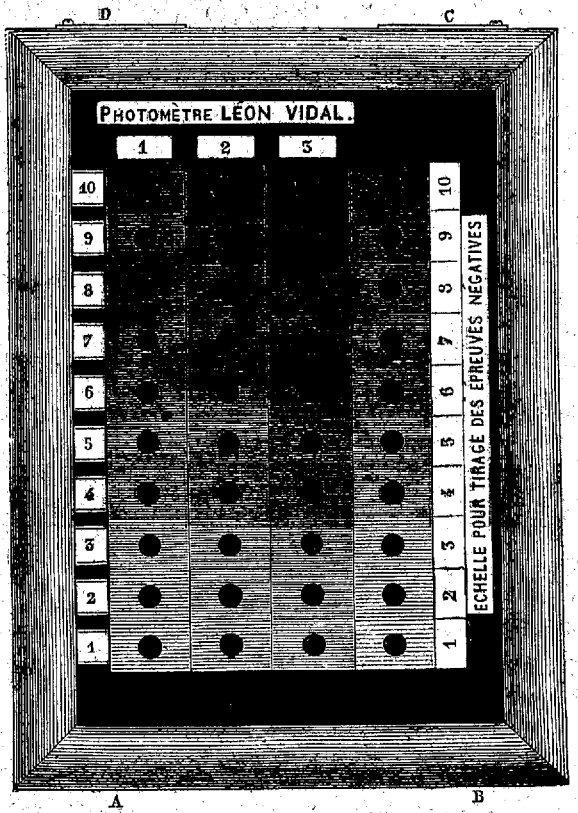

ROUX (V.). — Traité pratique de Photographie décorative appliquée aux arts industriels. Photocéramique et lithocéramique. Vitrification. Emaux divers. Photoplastie. Photogravure en creux et en relief. Orfèvrerie. Bijouterie. Meubles. Armurerie. Epreuves directes et reports polychromiques. In-18 jésus. . . . . 1 fr. 25

ROUX (V.). — Formulaire pratique de Phototypie, à l'usage des préparateurs et imprimeurs des procédés aux encres grasses. In-18 jésus. . . . . 1 fr. »

TISSANDIER (Gaston). — La photographie en ballon, avec épreuve d'un cliché obtenu à 600 mètres au-dessus de l'île Saint-Louis, à Paris. In-8, avec fig. . . 2 fr. 25

VIALLANES (H.), Docteur ès sciences et Docteur en médecine. — **Microphotogra-**

phie. La Photographie appliquée aux études d'Anatomie microscopique. In-18 jésus, avec une planche phototypique et figures. . . . . 2 fr. »

VIDAL (**Léon**). — **Manuel du touriste photographe.** 2 volumes in-18 jésus, avec 2 planches spécimens et nombreuses figures, se vendant séparément :

Ire Partie : Couches sensibles négatives. — Objectifs. — Appareils portatifs. — Obturateurs rapides. — Pose et Photométrie. — Développement et fixage. — Renforçateurs et réducteurs. — Vernissage et retouche des négatifs. . . . . 6 fr. »

IIe Partie : Impressions positives aux sels d'argent et de platine. — Retouche et montage des épreuves. — Photographie instantanée. — Appendice indiquant les derniers perfectionnements. — Devis de la première dépense à faire pour l'achat d'un matériel photographique de campagne et prix courant des produits les plus usités. . . . . 4 fr. »

VIDAL (**Léon**). — **La Photographie des débutants.** Procédé négatif et positif. In-18 jésus, avec figures dans le texte. . . . . 2 fr. 50

VIEUILLE (**G.**). — **Guide pratique du photographe amateur.** In-18 jés. 2 fr. »

VOGEL. — La Photographie des objets colorés avec leurs valeurs réelles. Traduit de l'allemand par Henry Gauthier-Villars. In-8, avec figures dans le texte et 3 planches dont 2 en couleur. Broché, 6 fr. Cartonné. . . . . 7 fr. »

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

TITRES DES PUBLICATIONS.	FORMAT	PÉRIODICITÉ	PARIS	FRANCE et Algérie	UNION POSTALE
			fr.	fr.	fr.
Annales de la Faculté des Sciences de Toulouse	In-4	Trimestriel	25	28	28
Annales scientifiques de l'École normale supérieure	In-4	Mensuel	30	35	35
Bulletin astronomique, publié sous les auspices de l'Observatoire de Paris, par F. Tisserand	Gr. in-8	Mensuel	16	18	18
Bulletin de la Société française de Photographie	Gr. in-8	Mensuel	12	12	15
Bulletin de la Société internationale des Électriciens	Gr. in-8	Mensuel	25	27	27
Bulletin de la Société mathématique de France	Gr. in-8	6 Nos	15	16	16
Bulletin des Sciences mathématiques, publié par G. Darboux et J. Tannery	Gr. in-8	Mensuel	18	20	20
Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des Sciences.	In-4	Hebdomad.	20	30	34
Journal de l'Ecole polytechnique (2 cah. par an). Prix de chaque cahier.	In-4	Semestriel	12	12	12
Journal de mathématiques pures et appliquées, fondé par Liouville, continué par Resal, et publié, depuis 1885, par Camille Jordan.	In-4	Trimestriel	30	35	35
Journal de physique théorique et appliquée, fondé par d'Almeida, publié par E. Bouty, A. Cornu, E. Mascart et A. Potier	Gr. in-8	Mensuel	15	15	15
Journal de l'industrie photographique, organe de la Chambre syndicale de la Photographie	Gr. in-8	Mensuel	7	7	7
L'Astronomie. Revue mensuelle d'Astronomie populaire, de Météorologie et de Physique du Globe, publiée par Camille Flammarion.	Gr. in-8	Mensuel	12	13	14
Nouvelles Annales de mathématiques, rédigées par Brisse et Rouché.	In-8	Mensuel	15	17	17
American Journal of Mathematics pure and applied. Editor in chief Simon Newcomb	Gr. in-4	Trimestriel	30	30	30
Bulletin de l'Association belge de Photographie	Gr. in-8	Mensuel	27	27	27
Mathésis. Recueil mathématique à l'usage des écoles spéciales et des établissements d'instruction moyenne, publié par Mansion et Neuberg	Gr. in-8	Mensuel	9	9	9

Les abonnements sont faits pour un an et partent de Janvier. — Envoyer un mandat de poste ou valeur sur Paris à M. Gauthier-Villars, Éditeur, quai des Grands-Augustins, 55, à Paris. On peut aussi s'abonner sans supplément de frais, en versant le prix de l'abonnement dans un des bureaux de poste de France et de l'Union postale. — Lorsque l'abonnement n'est pas payé en souscrivant, le prix est augmenté de 50 centimes pour frais de remboursement.

LIBRAIRIE **C. REINWALD**, RUE DES SAINTS-PÈRES, 15. — PARIS.

BIBLIOTHÈQUE DES SCIENCES CONTEMPORAINES

Publiée avec le concours des savants et des littérateurs les plus distingués.

I. **La Biologie**, par le Dr LETOURNEAU. 3e édition. 1 volume. — Prix, broché, 4 fr. 50; relié, toile anglaise. . . . . 5 fr.

II. **La Linguistique**, par ABEL HOVELACQUE. 3e édition. 1 volume. Prix, broché, 4 fr.; relié, toile anglaise . . . . . 4 fr. 50

III. **L'Anthropologie**, par le Dr TOPINARD, avec préface du professeur Paul Broca. 4e édition. 1 vol. — Prix, broché, 5 fr.; relié, toile anglaise. . . . . 5 fr. 75

IV. **L'Esthétique**, par EUGÈNE VÉRON, directeur du journal l'*Art*.— Origine des arts. — Le Goût et le Génie. 1 vol. — Prix, broché, 4 fr. 50; relié, toile anglaise. . . . . 5 fr.

V. **La Philosophie**, par M. ANDRÉ LEFÈVRE. 2e édition. 1 vol.— Prix, broché, 5 fr.; relié, toile anglaise . . . . . 5 fr. 75

VI. **La Sociologie** d'après l'Ethnographie, par le Dr CH. LETOURNEAU. 2e édition. 1 vol. — Prix, broché, 5 fr.; relié, toile anglaise. . . . . 5 fr. 75

VII. **La Science économique**, par YVES GUYOT. 2e édition 1 vol. — Prix, broché, 5 fr.; relié, toile anglaise . . . . . 5 fr. 75

VIII. **Le Préhistorique**. Antiquité de l'homme, par GABRIEL DE MORTILLET, professeur d'anthropologie préhistorique. 2e édition. 1 vol. — Prix, broché, 5 fr.; relié, toile anglaise. . . . . 5 fr. 75

IX. **La Botanique**, par J.-L. DE LANESSAN, professeur agrégé d'histoire naturelle à la Faculté de médecine de Paris. 1 vol. — Prix, broché, 5 fr.; relié, toile anglaise. . . 5 fr. 75

X. **La Géographie médicale**, par le docteur A. BORDIER. 1 vol. — Prix, broché. 5 fr.
Le cahier des 21 cartes explicatives se vend séparément en sus du prix du volume 2 fr. — Les exemplaires reliés en toile anglaise, avec les cartes insérées aux endroits utiles, se vendent. 7 fr. 50

XI. **La Morale**, par EUGÈNE VÉRON. 1 vol.— Prix, br., 4 fr. 50; relié, toile anglaise. 5 fr.

XII. **La Politique expérimentale**, par LÉON DONNAT. 1 vol.— Prix, broché, 5 fr.; relié, toile anglaise. . . . . 5 fr. 75

XIII. **Les Problèmes de l'histoire**, par PAUL MOUGEOLLE. 1 vol. — Prix, broché, 5 fr ; relié, toile anglaise. . . . . 5 fr. 75

XIV. **La Pédagogie**, par C. ISSAURAT. 1 vol. — PRIX, broché, 5 fr.; toile anglaise. 5 fr. 75

TIRYNTHE

LE PALAIS PRÉHISTORIQUE DES ROIS DE TIRYNTHE

RÉSULTAT DES DERNIÈRES FOUILLES

Par Henri SCHLIEMANN

AVEC UNE PRÉFACE DE M. LE PROFESSEUR F. ADLER ET DES CONTRIBUTIONS DE Dr W. DÖRPFELD

VOLUME GRAND IN-8 JÉSUS

Illustré d'une carte, de 4 plans, de 24 planches en chromolithographie et de 188 gravures sur bois.

Cartonnage anglais non rogné, avec titre en noir. . . . . 32 fr.
Relié en demi-maroquin, plaques spéciales en or et noir, doré sur tranches. . . . . 40 fr.

Suite des Publications de la Librairie **C. REINWALD**

PHYSIOLOGIE DU PLAISIR

Par le Professeur MANTEGAZZA

Sénateur du royaume d'Italie, Président de la Société anthropologique.

TRADUIT ET ANNOTÉ PAR M. COMBES DE LESTRADE

Un volume in-8. . . . . 6 fr.

L'HOMME SELON LA SCIENCE

SON PASSÉ, SON PRÉSENT, SON AVENIR

OU

D'OÙ VENONS-NOUS ? — QUI SOMMES-NOUS ? — OÙ ALLONS-NOUS ?

Par le Docteur Louis BÜCHNER

Traduit par le Docteur Ch. LETOURNEAU

Un volume in-8, orné de nombreuses gravures. . . . . 7 fr.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Force et Matière. Sixième édition française, traduite par A. Regnard. 1 vol. in-8 avec le portrait de l'auteur. . . . . 7 fr.

Conférences sur la Théorie darwinienne de la transmutation des espèces et de l'apparition du monde organique. Traduit de l'allemand, d'après la seconde édition, par Aug. Jacquot. 1 vol. in-8 . . . . . 5 fr.

La Vie psychique des bêtes. Traduit par le docteur Ch. Letourneau. 1 vol. in-8 avec gravures. Broché, 7 fr.; relié toile, tranches dorées. . . . . 9 fr.

Lumière et Vie. Trois leçons populaires d'histoire naturelle. Traduit de l'allemand par le docteur Ch. Letourneau. 1 vol. in-8. . . . . 6 fr.

Nature et Science. Etudes, critiques et mémoires, mis à la portée de tous. Deuxième volume. Traduit de l'allemand par le docteur Gustave Lauth (de Strasbourg). 1 vol. in-8. . . . 7 fr.

LA VIE ET LA PENSÉE

ÉLÉMENTS RÉELS DE PHILOSOPHIE

Par Émile BURNOUF, Directeur de l'Ecole d'Athènes.

Un volume in-8, avec 20 figures dans le texte. . . . . 7 fr.

OUVRAGES DE ERNEST HAECKEL

Professeur de zoologie à l'Université d'Iéna.

Histoire de la Création des Êtres organisés d'après les lois naturelles. Conférences scientifiques sur la doctrine de l'évolution en général et celle de Darwin, Gœthe et Lamarck en particulier, traduites de l'allemand par le Dr Letourneau et précédées d'une introduction par le professeur Ch. Martins.— Troisième édition. 1 vol. in-8, avec 15 planches, 19 gravures sur bois, 18 tableaux généalogiques et une carte chromolithographique. Cartonné à l'anglaise. . . . . 12 fr. 50

Lettres d'un voyageur dans l'Inde, traduites de l'allemand par le Dr Ch. Letourneau. — 1 volume in-8. Cartonné à l'anglaise . . . . . 8 fr.

Suite des Publications de la Librairie **C. REINWALD.**

LE LIVRE DE LA NATURE

LEÇONS ÉLÉMENTAIRES DE PHYSIQUE, D'ASTRONOMIE, DE CHIMIE
DE MINÉRALOGIE, DE GÉOLOGIE, DE BOTANIQUE, DE PHYSIOLOGIE ET DE GÉOLOGIE

Par le Dr FRÉDÉRIC SCHŒDLER

TRADUIT SUR LA 18e ÉDITION ALLEMANDE, PAR ADOLPHE SCHELER ET HENRI WELTER

DEUX VOLUMES IN-8
Avec 1026 gravures dans le texte, 2 cartes astronomiques et 2 planches coloriées.

Broché . . . . . 12 fr.
Relié toile, tranches jaspées. . . . . 14 fr.
Relié, avec plaque spéciale et tranches dorées. . . . . 16 fr.

MOEURS ROMAINES DU RÈGNE D'AUGUSTE

A LA FIN DES ANTONINS

Par L. FRIEDLÆNDER, Professeur à l'Université de Kœnigsberg.

TRADUCTION LIBRE FAITE SUR LE TEXTE DE LA DEUXIÈME EDITION ALLEMANDE

Par Ch. VOGEL

4 volumes in-8, brochés. . . . . 28 fr.
Reliés en demi-maroquin, tranches peigne. . . . . 35 fr.

LEÇONS
SUR
LES ANIMAUX UTILES ET NUISIBLES

LES BÊTES CALOMNIÉES ET MAL JUGÉES

Par le Professeur **CARL VOGT**

Traduites de l'allemand par M. G. BAYVET. Revues par l'auteur et accompagnées de gravures sur bois.

TROISIÈME ÉDITION

OUVRAGE COURONNÉ PAR LA SOCIÉTÉ PROTECTRICE DES ANIMAUX

Un vol. in-12. — Prix, broché, 2 fr.; cartonné. . . . . 2 fr. 50

AUTRES OUVRAGES DE CARL VOGT

Lettres physiologiques. Première édition française de l'auteur. 1 vol. in-8 de 754 pages, 110 gravures sur bois. Cartonné toile . . . . . 12 fr. 50

Leçons sur l'Homme, sa place dans la création et dans l'histoire de la terre. Traduite par J.-J. Moulinié. 2e édition, revue par Edmond Barbier. 1 volume in-8, avec gravures intercalées dans le texte. Cartonné toile. . . . . 10 fr.

Suite des Publications de la Librairie **C. REINWALD.**

LA VIE ET LA CORRESPONDANCE
DE
CHARLES DARWIN
PUBLIÉES PAR SON FILS
M. FRANCIS DARWIN
TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR HENRY C. DE VARIGNY
Docteur ès sciences.

2 volumes in-8, avec gravures et portraits. — Prix : cartonné à l'anglaise. . . . . 20 fr.

Le premier volume vient de paraître. Le second volume le suivra incessamment.

OUVRAGES DE CH. DARWIN

L'Origine des espèces au moyen de la sélection naturelle ou la Lutte pour l'existence dans la nature. Traduit par Edmond Barbier. 1 volume in-8. Cartonné à l'anglaise. Prix . . . . . : 8 fr.

De la Variation des Animaux et des Plantes à l'état domestique. Traduit par Ed. Barbier, préface par Carl Vogt. 2 vol. in-8, avec 43 gravures sur bois. Cartonné à l'anglaise. . . . . 20 fr.

La Descendance de l'Homme et la Sélection sexuelle. Traduit de l'anglais par Edmond Barbier, préface de Carl Vogt. Troisième édition française. 1 vol. in-8, avec grav. sur bois. Cartonné à l'anglaise. . 12 fr. 50

L'Expression des Emotions chez l'homme et les animaux. Traduit par Samuel Pozzi et René Benoit. 2e édition, revue. 1 vol. in-8 avec 21 grav. sur bois et 7 photographies. Cart. à l'anglaise. . . . . 10 fr.

Voyage d'un Naturaliste autour du Monde, fait à bord du navire *Beagle*, de 1831 à 1836. Traduit de l'anglais par E. Barbier. 1 vol. in-8, avec gravures sur bois. Cart. à l'anglaise. . . . . 10 fr.

Les Mouvements et les Habitudes des Plantes grimpantes. Traduit de l'anglais sur la 2e édition par le docteur Richard Gordon. 1 volume in-8 avec 13 figures dans le texte. Cartonné à l'anglaise . . . . 6 fr.

Les Plantes insectivores. Traduit de l'anglais par Edm. Barbier, précédé d'une introduction biographique et augmenté de Notes complémentaires par le professeur Charles Martins. 1 vol. in-8 avec 30 figures dans le texte. Cart. à l'anglaise . . 10 fr.

Des Effets de la Fécondation croisée et directe dans le règne végétal. Traduit de l'anglais par le docteur E. Heckel, professeur à la Faculté des sciences de Marseille. 1 vol. in-8. Cart. à l'anglaise. . . 10 fr.

Des différentes Formes de Fleurs dans les plantes de la même espèce. Traduit de l'anglais par le docteur Ed. Heckel, précédé d'une Préface du professeur Coutance. 1 vol. in-8 avec 15 gravures dans le texte. Cartonné à l'anglaise . . . . 8 fr.

La Faculté motrice dans les Plantes, avec la collaboration de Fr. Darwin fils. Traduit de l'anglais par le Dr E. Heckel. 1 vol. in-8 avec grav. Cart. à l'anglaise . . . 10 fr.

Rôle des vers de terre dans la formation de la terre végétale. Traduit par M. Levêque, préface par M. Edmond Perrier. 1 vol. in-8, avec 15 gravures sur bois intercalées dans le texte. Cart. à l'anglaise. . . . . 7 fr.

Les Récifs de corail, leur structure et leur distribution. Traduit de l'anglais d'après la seconde édition par M. L. Cosserat, professeur agrégé de l'Université. 1 vol. in-8 avec 3 planches. Cart. à l'anglaise. . . . 8 fr.

RECHERCHES ANTHROPOLOGIQUES
DANS
LE CAUCASE
Par Ernest CHANTRE
Sous-directeur du Muséum de Lyon, directeur de la Revue « *Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'homme.* »

4 VOLUMES DE TEXTE GRAND IN-QUARTO
Avec gravures, planches et cartes, et accompagnés d'un atlas au tome II.
En tout cinq volumes grand in-4. — Prix : 300 francs.

Suite des Publications de la Librairie **C. REINWALD.**

LE MONDE TERRESTRE

AU POINT ACTUEL DE LA CIVILISATION

NOUVEAU PRÉCIS DE GÉOGRAPHIE COMPARÉE, DESCRIPTIVE, POLITIQUE ET COMMERCIALE

Avec une Introduction, une Indication des Sources et Cartes et un Répertoire alphabétique

Par CHARLES VOGEL

Conseiller, ancien Chef de Cabinet de S. A. le prince Charles de Roumanie.

L'ouvrage complet en 3 vol., divisés en 5 parties. Prix, broché, 60 fr.; cart. toile angl., 66 fr.; relié en demi-maroquin. . . . . 72 fr.

BRÉMER (F.). — **Hertha ou l'histoire d'une âme**, par Frédérica Bremer. Traduit du suédois par M. A. Geoffroy. 1 vol. in-12 . . . . . 3 fr. 50

BRET-HARTE. — **Scènes de la vie californienne** et esquisse de mœurs transatlantiques, par Bret-Harte, traduis par M. Amédée Pichot. 1 vol. in-12. . . . . 2 fr.

BROUGHTON (Miss). — **Comme une fleur**, autobiographie, traduite de l'anglais, par Auguste de Viguerie. 2e édition revue. 1 vol. in-12, imprimé avec encadrement en couleur. Relié toile anglaise, tr. dor., et plaque spéciale . . . . . 5 fr.

Choix de Nouvelles russes, de Lermontoff, de Pouschkine, Von Wiesen, etc. Traduit du russe, par M. J.-N. Chopin. 1 vol. in-12. . . . . 2 fr.

DELTUF (P.). — **Les Tragédies du foyer**. 1 vol. in-12. . . . . 2 fr.

HEYSE (P.). — **La Rabbiata et d'autres Nouvelles**, traduites de l'allemand, par M. G. Bayvet et E. Jouveaux. 1 vol. in-12. . . . . 2 fr.

LUBBOCK (Sir John M. P.). — **Les Insectes et les Fleurs sauvages**, leurs rapports réciproques, traduit par Edmond Barbier. 1 vol. in-12, avec 131 gravures dans le texte. Broché, 2 fr. 50; relié toile anglaise, plaque spéciale. . . . . 3 fr.

LUBBOCK (Sir John M. P.). — **De l'origine des Métamorphoses et des Insectes**, traduit par J. Grolous. 1 vol. in-12, avec de nombreuses gravures dans le texte Broché, 2 fr. 50; relié toile anglaise, plaque spéciale. . . . . 3 fr.

MANTEGAZZA (P.). — **Une Journée à Madère** Traduit de l'italien, par Mme C. Thiry. 1 vol. in-12. Broché . . . . . 2 fr.

MARSH (Mrs.). — **Emilia Wyndham**, par l'auteur de « Two old men's tales; Mount Sorel, etc. » Traduit librement de l'anglais. 2 vol. in-12 réunis en un seul. . . . . 3 fr.

POMPERY (E. de). — **La Vie de Voltaire**. L'homme et son génie. 1 vol. in-12. Br. . 2 fr.

STRAUSS (David-Frédéric). — **Voltaire**. Six conférences. Ouvrage traduit de l'allemand sur la troisième édition par Louis Narval. 1 vol. in-8. Broché. . . . . 7 fr.

VOLTAIRE. — **Œuvres choisies**. Édition du centenaire (30 mai 1878). 1 vol. in-12 de 1000 pages, avec portrait de Voltaire . . . . . 2 fr. 50

WITT (Mme de). — **La Vie des deux côtés de l'Atlantique**, autrefois et aujourd'hui, traduit de l'anglais par Mme de Witt. 1 vol. in-12. . . . . 2 fr.

NOUVEAU DICTIONNAIRE UNIVERSEL

DE LA

LANGUE FRANÇAISE

RÉDIGÉ D'APRÈS LES TRAVAUX ET LES MÉMOIRES DES MEMBRES DES

CINQ CLASSES DE L'INSTITUT

ENRICHI D'EXEMPLES EMPRUNTÉS AUX ÉCRIVAINS, AUX PHILOLOGUES ET AUX SAVANTS LES PLUS CÉLÈBRES DEPUIS LE XVIe SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS

Par M. P. POITEVIN

Nouvelle édition, revue et corrigée. — Deux volumes in-4, imprimés sur papier grand raisin.

Prix de l'ouvrage complet, **40** fr.; relié en maroquin très solide, **50** fr.

E. CRETTÉ, Libraire, Galerie Véro-Dodat, 1 et 3, Paris

L'ART EN ALSACE-LORRAINE

Par RENÉ MÉNARD

Paris, 1876, imprimerie Claye; un magnifique volume in-8, grand colombier de 558 pages, sur beau papier fort.

Cet important ouvrage renferme **17 magnifiques eaux-fortes** hors texte, **35 grandes gravures également hors texte,** sur fond Chine, et **317 sujets divers** intercalés dans le texte, soit **369 belles illustrations** représentant des œuvres du plus haut intérêt; le tout exécuté sous la direction de M. Léon Gaucherel, d'après les documents fournis par l'auteur.

Outre l'explication des nombreuses gravures, le texte de ce livre donne une histoire complète de l'*Art en Alsace-Lorraine* depuis la domination romaine jusqu'à nos jours.

Le Moyen Age, la Renaissance, le dix-septième et le dix-huitième siècle sont particulièrement développés. On y trouve également la topographie artistique et monumentale de ces deux provinces et la biographie des artistes contemporains alsaciens et lorrains.

Prix, broché, au lieu de 40 fr. . . . . **12** fr.
En reliure riche, dos et plats ornés, tranches dorées, au lieu de 50 fr. . . . **16** fr.

L'ART DANS LA MAISON

GRAMMAIRE DE L'AMEUBLEMENT

Par HENRY HAVARD

Paris, 1884, un fort volume grand in-8, illustré de nombreuses planches hors texte (noir et couleur) et de 300 vignettes, d'après les dessins de Corroyer, E. Bayard, Lancelot, Scott, etc.

Reliure riche du bureau, dos et plats ornés, tranche or. Au lieu de 32 fr. . . **18** fr.

LE MUSÉE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Art — Biographies artistiques — Littérature — Voyages
Nouvelles

Années 1879, 1880 et 1881 ; collection complète. Les 6 volumes in-4, de 420 pages chacun, illustrés de plus de 2,000 gravures.

Prix, brochés, au lieu de 48 fr., les 6 volumes . . . . . **9** fr.
Dans une élégante reliure percale rouge, ornements sur plats, têtes dorées, tranches ébarbées, non rognées. Au lieu de 66 fr., les 6 volumes . . . . . **20** fr.

LE DESSIN

REVUE DE L'ART ET DE L'ENSEIGNEMENT

CONTENANT DE NOMBREUX MODÈLES, DESSINS ET FAC-SIMILÉS
REPRODUITS PAR LES PLUS RÉCENTS PROCÉDÉS PHOTOGRAPHIQUES

Années 1884, 85 et 86

Trois volumes in-4 illustrés, renfermés chacun dans un élégant cartonnage toile.

Les 3 volumes, au lieu de 120 fr. . . . . **30** fr.

Cette publication est très soignée, très intéressante, et indispensable à toute personne s'occupant de dessin, peinture, etc.

LES CAUSERIES FAMILIÈRES

Par Mme LOUISE D'ALCQ

1880-1884

Cinq beaux volumes in-4 illustrés, reliure neuve, cartonnage gaufré, tranches blanches.

Les 5 volumes, au lieu de 110 fr. . . . . **20** fr.

Ce recueil est le plus utile et le plus attrayant que l'on puisse placer sur la table de la famille. — Véritable encyclopédie des connaissances féminines, on y trouve, avec un choix remarquable de nouvelles, poésies, jeux d'esprit, charades, etc., un cours complet d'économie domestique, tenue de maison, savoir-vivre, recettes, etc.

C'est le cadeau le plus charmant à offrir à une dame ou à une jeune fille.

Envoi sur demande de nos catalogues périodiques d'ouvrages d'occasion.

G. MASSON, ÉDITEUR

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 120, EN FACE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, PARIS.

LA NATURE

REVUE DES SCIENCES

ET DE LEURS APPLICATIONS AUX ARTS ET A L'INDUSTRIE

RÉDACTEUR EN CHEF : **GASTON TISSANDIER**

TOMES 28 ET 29

(ANNÉE 1887)

Prix de chaque volume broché. **10** fr.; richement relié. . . . . **13** fr. **50**

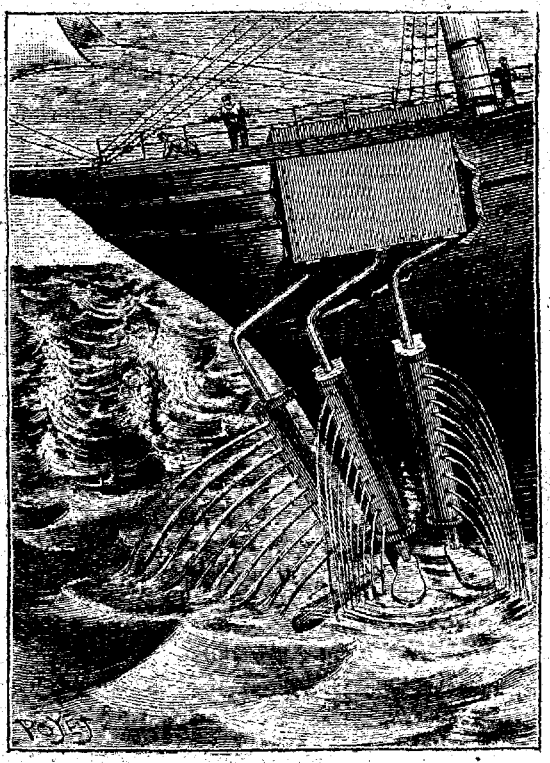

APPAREIL POUR LANCER L'HUILE A LA MER

(Figure extraite du tome 29 de *La Nature*).

La Nature paraît le samedi de chaque semaine. Chaque numéro est formé de 16 pages à deux colonnes, avec de nombreuses gravures dans le texte.

Le journal forme chaque année deux beaux volumes de bibliothèque, avec 300 gravures sur bois, dont la collection est une véritable encyclopédie des découvertes et des travaux scientifiques de la France et de l'étranger.

Il a été publié une table des matières des dix premières années (1873 à 1882). Accompagnée d'une table par noms d'auteurs et d'une table des gravures, elle forme un volume du même format que *La Nature ;* le prix en est de **10** francs. — Le trentième volume commence avec le numéro 757 (3 décembre 1887).

PRIX DE L'ABONNEMENT

PARIS : Un an (*deux volumes*). . . .	20	DÉPARTEMENTS : Un an (*deux vol*). .	25 fr. »
— Six mois (*un volume*)	10 fr.	— Six mois (*un vol*).	12 fr. 50

Alfred DEGORCE, Éditeur, rue de Verneuil, 22, Paris.

(LIBRAIRIE GÉNÉRALE DE VULGARISATION.)

EXCELLENTS OUVRAGES POUR ÉTRENNES

CHEFS-D'ŒUVRE DU THÉATRE FRANÇAIS

Format grand in-8 jésus anglais, 450 à 500 pages, avec nombreux portraits

Notice sur chaque auteur. — Étude critique générale de son Théâtre.
Analyse et histoire de chacune des Pièces publiées et Notices sur les principaux interprètes depuis la première représentation jusqu'à l'époque actuelle.

Chaque pièce est précédée d'un titre FAC-SIMILÉ exact de la première édition

Par JULES FAVRE

Professeur agrégé, Docteur ès lettres, Lauréat de l'Académie française.

Prix de chaque volume : Reliure à biseaux, toile, tranches dorées. **8** fr.

CORNEILLE

PIÈCES CHOISIES

Le Cid, Horace, Cinna, Polyeucte, Le Menteur.

RACINE

PIÈCES CHOISIES

Andromaque, Britannicus, Phèdre, Athalie, Les Plaideurs.

On ne saurait trop recommander les deux ouvrages ci-après :

Chaque vol. gr. in-8 jésus. — Prix : Reliure biseaux, toile, avec tranches dorées. **6** fr.

LE

SOL DE LA FRANCE

MONTAGNES ET PLAINES

Avec gravures, Vues, etc., etc.

Par PAUL GAFFAREL

Professeur agrégé à la Faculté des Lettres de Dijon, Vice-Président du Club Alpin Français,
Médaille d'or de la *Société Topographique française*.
(Séance solennelle à la Sorbonne, 6 novembre 1887.)

LA MARINE

ET

LES GRANDS MARINS FRANÇAIS

Avec Gravures, Portraits, etc.

Par RAOUL POSTEL

Ancien Magistrat aux Colonies.

ÉTRENNES DE MÉNAGE

En vente : 200 exemplaires *seulement*.

BONNE CUISINE. Dumont. — *PARFAIT PATISSIER*. Dumont.

Reliure toile, fers spéciaux, même prix que le simple cartonnage.

3 francs chaque Manuel.

Les 200 exemplaires, toile, offerts spécialement pour Étrennes seront expédiés dans l'ordre des demandes jusqu'à épuisement des 200 exemplaires.

LIBRAIRIE DE L'ART, cité d'Antin, 29, Paris.

VIENT DE PARAITRE

FEUILLETS GLANÉS

Un magnifique volume in-8 grand colombier.

RENFERMANT

Vingt Poésies inédites, d'après vingt Eaux-fortes

COLLABORATEURS

POÈTES

JEAN AICARD, TH. DE BANVILLE, LÉONCE BENEDITE, HENRI BERNÈS
PAUL BOURGET, FRANÇOIS COPPÉE, *de l'Académie française*, ADRIEN DÉZAMY
PIERRE GAUTHIEZ, PHILIPPE GILLE, AIMÉ GIRON, ÉMILE GOUDEAU
CHARLES GRANDMOUGIN, FÉLIX JEANTET, ANDRÉ LEMOYNE
CATULLE MENDÈS, JEAN RAMEAU, ARMAND SILVESTRE, JOSÉPHIN SOULARY
SULLY-PRUDHOMME, *de l'Académie française*, ANDRÉ THEURIET

PEINTRES

BERNIER, BLANCHARD, F. BONVIN, F. BOUCHER, CHAPLIN, CONSTABLE
F. ERHMANN, G. FERRIER, FRAGONARD, GALBRUND
J. HENNER, Q. DE LA TOUR, MEISSONIER, G. METSU, J.-F. MILLET
P. POTTER, G. RICARD, STEINHEIL

AQUAFORTISTES

CH. DE BILLY, BOILVIN, BRUNET-DEBAINES, DAUMONT, DIDIER
L. FLAMENG, LÉON GAUCHEREL, GAUJEAN, DE GONCOURT, ED. HÉDOUIN, JACQUEMART
A. LALAUZE, ALPH. LEROY, MARTIAL, RAJON, CH. WALTNER

ENCADREMENTS, FRISES, CULS-DE-LAMPE ET RELIURE

DESSINÉS PAR J. HABERT-DYS

Tirage en bistre des gravures et du texte.

Prix, relié. . . . . 30 fr.
10 exemplaires sur japon, numérotés à la presse. . . 100 fr.

BOUSSOD, VALADON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE CHAPTAL, 9, A PARIS

LUDOVIC HALÉVY

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Vient de paraître

L'ABBÉ CONSTANTIN

ILLUSTRÉ

PAR Mme MADELEINE LEMAIRE

UN VOLUME IN-4° RAISIN, ORNÉ DE 36 PLANCHES, BROCHÉ

De tous les livres de notre temps qu'une femme peut lire et laisser ensuite sur la table de son salon, pas un peut-être n'a obtenu un succès égal à celui de *L'Abbé Constantin*. Mais il manquait à ce beau livre la suprême consécration d'une édition de grand luxe où l'illustration fût, s'il était possible, à la hauteur du texte. Madame Madeleine Lemaire, l'artiste de notre temps qui a su le mieux rendre aux fleurs la vie même, qui, dans ses grandes aquarelles, a su donner le mieux l'impression de la femme d'aujourd'hui, a bien voulu se charger d'orner *L'Abbé Constantin*. Elle y a merveilleusement réussi et elle a imprimé à cette gracieuse illustration un cachet d'exquise *mondanité* qui en fait un des plus charmants livres de ce temps-ci, qui en fera un des livres les plus curieux du XIXe siècle, quelque chose comme a été le *Monument du costume* de Moreau le Jeune, ce chef-d'œuvre de la représentation de la vie élégante au siècle dernier.

PRIX

Sur papier vélin teinté, avec les planches imprimées en noir. . . . . **60** fr.
Sur même papier, en-tête et culs-de-lampe en camaïeu, planches hors texte en noir. **100** fr.

Il a été tiré en outre sur Japon 250 ex. numérotés

DU N° 1 AU N° 50

Exemplaires accompagnés de trois suites des 36 planches tirées à part

1° Une suite imprimée en camaïeu sur satin crème. — 2° Une suite imprimée en camaïeu différent du précédent, sur papier Whatman. — 3° Une suite imprimée en bistre sur papier Japon.

Chaque exemplaire est orné d'un dessin à l'aquarelle différent, peint par Mme Madeleine LEMAIRE, sur le faux titre. Toutes les épreuves sont tirées avant la lettre et portent une remarque spéciale gravée à l'eau-forte. La remarque a été effacée après ce premier tirage.

Prix de l'exemplaire, 500 fr. — Les 50 exemplaires sont souscrits.

DU N° 51 AU N° 250

Exemplaires avec deux suites des 36 planches tirées à part.

1° Une suite imprimée en camaïeu sur Whatman. — 2° Une suite imprimée en bistre sur Japon.

Toutes les épreuves sont tirées avant la lettre.

Prix de l'exemplaire, broché, 200 fr. — La reliure, 25 fr. en sus.

BOUSSOD, VALADON ET Ce, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE CHAPTAL, 9, A PARIS

FORMAT IN-4 JÉSUS

CONTES DE PERRAULT

74 AQUARELLES

PAR

ÉD. DE BEAUMONT

DEUX VOLUMES IMPRIMÉS AVEC GRAND LUXE

L'illustration de M. Édouard de Beaumont est une délicieuse fantaisie où l'artiste, tout en copiant le texte le plus pur de Perrault, s'est amusé à y jeter des aquarelles, qui tantôt saillent hors de la justification et couren sur les marges, tantôt montent sur le texte lui-même, l'enveloppent, l'enserrent, le noient en quelque façon, mais sans que la netteté du caractère — le plus bel italique du XVIIe siècle — en soit atteinte ou diminuée.

Ces deux volumes imprimés en format in-4 jésus, sur papier à la cuve spécialement fabriqué par les papeteries du Marais, comprennent soixante-quatorze aquarelles reproduites en fac-similé. Jamais, on peut l'affirmer, la gravure en couleur, même au XVIIIe siècle, n'a atteint cette perfection, cet éclat, cette qualité de tons, cette diversité, cette finesse dans les modelés, cette exquise douceur dans les chairs : ce sont les originaux mêmes, avec leur touche brillante, leur coloration claire et gaie, qui font de chacune des pages comme un bouquet printanier. On ne saurait offrir de plus galantes étrennes, et il n'est point de femme élégante qui ne veuille avoir ce livre sur sa table au mois de janvier.

BARBE BLEUE

LA BELLE AU BOIS DORMANT

41 pl. en couleur imprimées en taille-douce.

Prix : 250 fr.

CENDRILLON

LES FÉES

33 pl. en couleur imprimées en taille-douce

Prix : 200 fr.

Reliure très riche du XVIIe siècle, imitation maroquin du Levant, fers dorés sur les plats, gardes satin crème, dentelles dorées, tête dorée. — Prix par vol. : 50 fr.

LIBRAIRIE MONDAINE

ANCIENNE MAISON
DEGORCE-CADOT

A. BŒSWILLWALD
DIRECTEUR

rue de Verneuil, 9
PARIS

LIVRES D'ÉTRENNES

AVENTURES
D'UN
PETIT GARÇON
PRÉHISTORIQUE
EN
FRANCE
PAR
ERNEST D'HERVILLY

—

NOMBREUSES ILLUSTRATIONS
D'APRÈS
les Dessins originaux
DE
FÉLIX RÉGAMEY



UN BEAU VOLUME
in-4 écu
Tirage de luxe
avec
FRONTISPICE
DESSINS HORS TEXTE
FAUX TITRES
TÊTES DE CHAPITRES
ET CULS-DE-LAMPE

—

Prix : broché,
9 fr.
Richement cartonné,
fers spéciaux,
12 fr.
Relié demi-chagrin,
plats toile,
13 fr.





A Georgette, ma fille bien-aimée.
Je t'offre, — c'est le plus modeste des présents,
Ce livre, écho d'un temps qui n'eut rien de féerique,
L'histoire d'un petit garçon préhistorique,
Faite pour ton esprit et tes yeux de dix ans.
ERNEST D'HERVILLY.

LIBRAIRIE MONDAINE

ANCIENNE MAISON DEGORCE-CADOT — A. BŒSWILLWALD DIRECTEUR — rue de Verneuil, 9 PARIS

LIVRES D'ÉTRENNES

ET

PATATI

ET

PATATA

PAR

ANDRÉ

VALDÈS

—

Ce délicieux ouvrage. illustré de **36 dessins** dus au crayon fin et spirituel de **Ch. Clérice** orné d'une couverture signée **Félix Régamey** forme 1 beau volume in-8 raisin imprimé avec luxe et se vend Broché, 7 fr. Richement cart. avec fers spéciaux 10 fr. Reliure demi-chagrin tr. dorée, 11 fr.



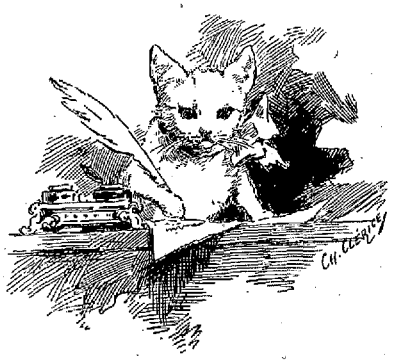



Dans ces petits contes, l'auteur promène à plaisir son jeune auditoire à travers la vie réelle, ou l'enlève dans les sphères radieuses de la pure fantaisie.

Ils intéresseront les enfants de même que les mamans, car ils sont écrits et illustrés avec goût; ils renferment plus d'une leçon salutaire sous une forme attachante.

LIBRAIRIE MONDAINE

ANCIENNE MAISON DEGORCE-CADOT

A. BŒSWILLWALD DIRECTEUR

rue de Verneuil, 9 PARIS

LIVRES D'ÉTRENNES

FEUX ET FLAMMES

SOUVENIRS DE GARNISON

PAR

ÉMILE SECOND

—

ILLUSTRATION

PAR

FÉLIX RÉGAMEY

—

Un beau volume

in-8 cavalier.

Tirage de luxe

en deux couleurs,

couverture coloriée.

Prix : 5 fr.



BIEN qu'on ait beaucoup écrit sur Jeanne d'Arc, il reste encore beaucoup à dire.

Raoul Postel a su présenter son héroïne sous un jour nouveau; il a fouillé les annales et les ouvrages du temps, et, sous une forme concise et très attachante, nous fait connaître Jeanne d'Arc et l'influence qu'elle a exercée sur son époque, tout cela rendu intelligible pour les enfants.



Un beau volume in-18, broché, 3 fr. 50.

Richement cartonné, avec fers spéciaux et tr. dorée, 5 fr.

A L'OCCASION DU *CINQUANTENAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES*

Paraîtra le 10 décembre, à la **Librairie Mondaine**

HISTOIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

Par Édouard MONTAGNE, délégué du Comité de la Société des Gens de Lettres, remplaçant **Emmanuel GONZALÈS**

AVEC UNE PRÉFACE DE JULES CLARETIE. — DOUZE BEAUX PORTRAITS HORS TEXTE

Un beau volume in-8 raisin. Edition de luxe. — Prix, broché . . . . . 10 fr.
Avec les portraits tirés sur papier de Hollande, 12 fr. — Sur papier du Japon . . . . . 14 fr.
20 exemplaires numérotés tirés sur papier de Hollande, 25 fr. — 10 sur Japon. . . . . 35 fr.

LIBRAIRIE MONDAINE

LES SUCCESSEURS DE DEGORCE-CADOT, ÉDITEURS, RUE DE VERNEUIL, 9, A PARIS.

A. BŒSWILLWALD, DIRECTEUR

VIENNENT DE PARAITRE

LA DONNA È MOBILE

ROMAN PARISIEN

Par EUGÈNE GUYON

Prix . . . . . 3 fr. 50

SALADE RUSSE

NOUVELLES

Par Joseph MONTET

Beau volume elzévir. — Prix . . . . . 3 fr. 50

LA VÉNUS DE BRONZE

Par Henri DEMESSE

Un beau volume . . . . . 3 fr. 50

POUR LE CINQUANTENAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

Par Édouard MONTAGNE

Avec une préface de JULES CLARETIE. — 12 beaux portraits hors texte

UN FORT VOLUME IN-8 RAISIN. — ÉDITION DE LUXE

Broché, 10 fr.; avec portraits tirés sur hollande, 12 fr.; avec portraits tirés sur japon, 14 fr.; 28 ex. numérotés, sur hollande, 25 fr.; 10 ex. numérotés sur japon, 35 fr.

LIVRES D'ÉTRENNES

ERNEST D'HERVILLY. **Aventures d'un petit garçon préhistorique en France.** Un beau volume in-4 écu. 53 illustrations par F. RÉGAMEY. Broché, 9 fr. Cartonné toile, tranches dorées, 12 fr. Relié demi-chagrin . . . . . 13 fr.

ANDRÉ VALDÈS. **Et patati et patata.** Couverture de Félix RÉGAMEY, illustrations de Ch. CLÉRICE. Un volume. Broché, 7 fr.; cartonné, tranches dorées, 10 fr.; relié satin, 11 fr.; relié demi-chagrin . . . . . 11 fr.

ÉMILE SECOND. **Feux et Flammes. Souvenirs de garnison.** Compositions hors texte et belle couverture de Félix RÉGAMEY. Un beau volume imprimé avec luxe, deux tirages en couleur. . . . . 5 fr.

BIBLIOTHÈQUE MONDAINE. — COLLECTION IN-18 A 3 FR. 50

CHARLES CHINCHOLLE. **La Grande Prêtresse.**

ALPH. DE CALONNE. **Bérengère.**

JEAN DESTREM. **Drames en cinq minutes.**

ANDRÉ VALDÈS. **Lélia Montaldi.**

RAOUL POSTEL. **Jeanne d'Arc.** Broché, 3 fr. 50; relié, tranches dorées. . . . . 5 fr.

Clichés français et étrangers pour Livres et Journaux illustrés.

MAISON A. BALLOT

V^VE BALLOT & FILS, SUCC^RS

RUE VISCONTI, 20, PARIS.



N° 18260. — JEANNE D'ARC.

ILLUSTRATIONS POUR JOURNAUX, LIVRES DE PRIX, CLASSIQUES, ROMANS, ALMANACHS, ETC.,

DÉPOT DES PRINCIPALES COLLECTIONS DE CLICHÉS

des maisons françaises et étrangères et de tous les journaux illustrés.

ENVOI GRATUIT D'ÉPREUVES.

GRAVURE SUR BOIS ET SUR ZINC

D'APRÈS CROQUIS, DESSINS OU PHOTOGRAPHIES

LIBRAIRIE J.-B. BAILLIÈRE & FILS

RUE HAUTEFEUILLE, 19, PRÈS DU BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS.

BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE CONTEMPORAINE

A 3 FR. 50 LE VOLUME BROCHÉ. — 5 FR. RELIÉ

Nouvelle collection de volumes in-16,
comprenant 300 à 400 pages, imprimés en caractères elzeviriens et illustrés de figures intercalées dans le texte.

22 VOLUMES SONT PUBLIÉS. — DERNIERS VOLUMES PARUS

LES PYGMÉES
Par A. de QUATREFAGES
Professeur au Muséum, membre de l'Institut.
1 *vol. avec figures.*

LES ANCÊTRES
DE
NOS ANIMAUX
DANS LES TEMPS GÉOLOGIQUES
Par Albert GAUDRY,
Professeur au Muséum, membre de l'Institut.
1 *volume avec 49 figures.*

SOUS LES MERS
Campagnes d'explorations du *Travailleur* et du *Talisman.*
Par le Marquis de FOLIN.
1 *vol. avec 45 figures.*

LE LAIT
Par DUCLAUX
Professeur à la Faculté des sciences de Paris.
1 *volume avec figures.*

LES ABEILLES
Par Maurice GIRARD
Président de la Société entomologique de France.
1 *vol. avec 30 fig. et 1 pl.*

L'HOMME AVANT L'HISTOIRE
Par Charles DEBIERRE
Professeur agrégé à la Faculté de médecine de Lille.
1 *volume avec 84 figures.*



JEUNE FILLE DE LA NOUVELLE-GUINÉE
(De Quatrefages, *Les Pygmées.*)

LA GALVANOPLASTIE
LE NICKELAGE, LA DORURE, L'ARGENTURE, ET L'ÉLECTRO-MÉTALLURGIE
PAR
E. BOUANT
1 volume avec 24 figures.

LA NAVIGATION AÉRIENNE
ET LES BALLONS DIRIGEABLES
PAR
H. de GRAFFIGNY
1 volume avec 40 figures.

MAGNÉTISME ET HYPNOTISME
PAR
le docteur A. CULLERRE
1 *vol. avec 28 fig.*

LA SUGGESTION MENTALE
et l'action à distance des substances toxiques et médicamenteuses
Par les doct. H. BOURRU et P. BUROT
Professeurs à la Faculté de médecine de Rochefort.
1 *vol. avec fig.*

HYPNOTISME
DOUBLE CONSCIENCE
ET
ALTÉRATIONS DE LA PERSONNALITÉ
Par le docteur AZAM,
Professeur à la Faculté de médecine de Bordeaux,
Préface par le professeur CHARCOT.
1 *vol. avec fig.*

LE SOMNAMBULISME
PROVOQUÉ
Par H. BEAUNIS
Professeur à la Faculté de médecine de Nancy.
1 *volume avec figures.*

LE CERVEAU
ET L'ACTIVITÉ CÉRÉBRALE
Par le Dr Al. HERZEN
Professeur à l'Académie de Lausanne.
1 *volume.*

La Prévision du temps
ET LES PRÉDICTIONS MÉTÉOROLOGIQUES
par
G. DALLET.
1 *volume avec 38 figures.*

Suite des Publications de la Librairie **J.-B. BAILLIÈRE et Fils**

LES MERVEILLES DE LA NATURE

Par A.-E. BREHM

OUVRAGE COMPLET

9 vol. grand in-8, à deux colonnes, de chacun 800 pages, avec environ 6,000 figures dans le texte et 176 planches hors texte . . . . . 99 fr.

Séparément : chaque volume broché. . . . . 11 fr.
Chaque volume relié en demi-chagrin, plats toile, tranches dorées . . . 16 fr.

VIENT DE PARAITRE

LES POISSONS ET LES CRUSTACÉS

Édition française par E. SAUVAGE et J. KUNCKEL D'HERCULAIS

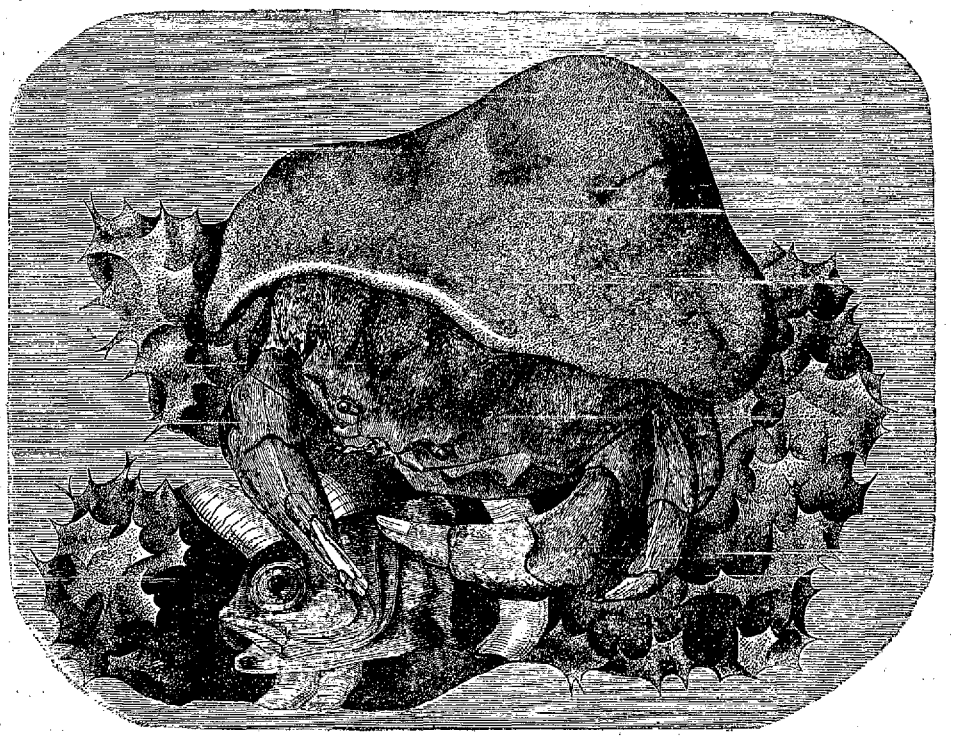

Un vol. gr. in-8 de 836 p., avec 789 fig. et 20 pl. sur papier teinté, br. 11 fr.; relié. . 16 fr.

Les Races humaines et les Mammifères, édition française par Z. GERBE. 2 vol. gr. in-8, avec 770 fig. et 40 planches . . . . . 22 fr.

Les Oiseaux, édition franç. par Z. GERBE. 2 vol. gr. in-8, avec 500 fig. et 40 planches. 22 fr.

Les Reptiles et les Batraciens, édition française par E. SAUVAGE. 1 vol. gr. in-8 de 726 pages avec 524 fig. et 20 planches . . . . . 11 fr.

Les Insectes, les Myriopodes, les Arachnides, édition française par J. KUNCKEL D'HERCULAIS. 2 vol. gr. in-8, avec 2,060 figures et 36 planches . . . . . 22 fr.

Les Vers, les Mollusques, les Echinodermes, les Zoophytes et les Protozoaires, et les animaux des grandes profondeurs, édit. franç., par A.-T. DE ROCHEBRUNE. 1 vol. gr. in-8, avec 1,200 figures et 20 planches . . . . . 11 fr.

Suite des Publications de la Librairie **J.-B. BAILLIÈRE et Fils.**

LES PLANTES DES CHAMPS ET DES BOIS

EXCURSIONS BOTANIQUES

Printemps — Été — Automne — Hiver

Par **Gaston BONNIER**, Professeur à la Faculté des sciences de Paris.

1 vol. in-8 de 600 pages avec 873 figures dans le texte et 30 planches, dont 8 en couleur.

Dessinées d'après nature par **E. MESPLÈS.**

Broché : 24 fr. — Cartonné : 26 fr. — Relié : 28 fr.

ATLAS MANUEL DE BOTANIQUE

ILLUSTRATIONS DES FAMILLES ET DES GENRES

DE PLANTES PHANÉROGAMES ET CRYPTOGAMES

avec texte en regard

Par **J. DENIKER**, docteur ès sciences.

Dessins par **Riocreux, Cusin, Nicolet, Chevrier, Chediac**, etc.

Introduction par M. le professeur CAUVET.

1 vol. in-4 de 400 pages, avec 200 planches in-4, comprenant 3,300 fig. Cartonné. . 30 fr.

LE CHEVAL

EXTÉRIEUR, STRUCTURE ET FONCTIONS, RACES

Dessins par **Ed. CUYER**, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts.

Texte par **E. ALIX**, vétérinaire de l'armée.

Un vol. grand in-8 de 800 pages de texte avec figures et un atlas de 16 planches coloriées, découpées et superposées. Ensemble 2 volumes cartonnés. . . . . 60 fr.

Ouvrage s'adressant tout spécialement aux sportmen, aux éleveurs, et à tous les hommes de cheval.

DU SPITZBERG AU SAHARA

ÉTAPES D'UN NATURALISTE

Par le Professeur **Charles MARTINS**

1 vol. in-8 de 600 p. avec 16 pl. hors texte sur papier teinté et couverture en chromo . 10 fr.

SCIENCE ET NATURE

REVUE INTERNATIONALE ILLUSTRÉE DES PROGRÈS DE LA SCIENCE ET DE L'INDUSTRIE

4 beaux vol. gr. in-8 à deux colonnes, avec environ 1000 fig. Brochés. . . . . 40 fr.
Avec cartonnage artistique. . . . . 54 fr.

Chaque volume se vend séparément : broché, 10 fr. — Cartonné, 13 fr. 50

HOMMES FOSSILES ET HOMMES SAUVAGES

ÉTUDES D'ANTHROPOLOGIE

Par **A. de QUATREFAGES**, de l'Institut (Académie des sciences), prof. au Muséum d'hist. naturelle.

1 beau vol. in-8 de 650 pages, avec 200 figures et une carte coloriée. . . . . 15 fr.
Avec cartonnage d'amateur, fers spéciaux . . . . . 18 fr.

JEUX ET RÉCRÉATIONS SCIENTIFIQUES

Applications faciles des mathématiques, de la physique, de la chimie et de l'histoire naturelle

Par le docteur **A. HÉRAUD.**

1 vol. in-18 jésus de 600 pages, avec 250 figures, cartonné . . . . . 6 fr.

LES POISSONS DES EAUX DOUCES

Par **Émile BLANCHARD**, membre de l'Institut.

1 vol. gr. in-8, 32 pl. sur papier teinté et 151 fig., br., 16 fr. — Relié, tr. dor. . 20 fr.

Amand GUÉRINET, LIBRAIRE, rue du Faub. St-Martin, 140, Paris.

LE COSTUME

LES ARMES, BIJOUX, OBJETS MOBILIERS, USTENSILES, ETC,

CHEZ LES PEUPLES ANCIENS ET MODERNES

TEXTE ET DESSINS PAR FRÉDÉRIC HOTTENROTH

Deuxième édition

UN VOLUME IN-4 RENFERMANT

120 planches en chromolithographie reproduisant 3780 figures ;— **78** gravures dans le texte ; **17** lettres ornées ; — **96** pages de texte historique et descriptif, tables explicatives des 4,260 figures reproduites en couleur et en noir. — Prix, richement cartonné . . 80 fr.

Cet ouvrage, qui dépasse, en son genre, tout ce qui a été publié jusqu'à ce jour, a sa place marquée dans toutes les bibliothèques d'art. L'immense quantité des matériaux et surtout la perfection du dessin le rendent indispensable aux artistes.

Compositions d'oiseaux et de fleurs, par FÉLIX ALBERT. 20 pl. coloriées au pinceau. 30 fr.

LES OISEAUX CHEZ EUX

Études d'après nature par N. VIVIEN. — 1 album in-fol. de 20 pl. en photographie. . . 50 fr.
2e série : 1 album in fol. 14 planches en couleur. Prix. . . . . 35 fr.
3e série : — 15 — — . . . . . 35 fr.

Les artistes et les gens du monde trouveront, dans ces compositions d'un peintre de talent essentiellement personnel, des inspirations et des modèles qu'aucune publication analogue ne leur a jamais offerts.

Vignettes, fleurons, culs-de-lampe, etc. ; par EISEN, CHOFFARD, MARILLIER, COCHIN, GRAVELOT, BABEL, DE SAINT-AUBIN, DUNKER, etc. 300 sujets environ. 32 planches. . . . . 50 fr.
Illustrations des œuvres de DORAT, d'ARNAUD, suite au vol. précédent, 20 planches. 30 fr.
Vignettes des Idylles de Gessner, par LE BARBIER. 32 planches en phototypie. . 35 fr.
Fragments tirés des Musées d'Italie, par FRAGONARD, gravés par SAINT-NON. 18 pl. 18 fr.

COMPOSITIONS DÉCORATIVES, par CLEIS

45 pl. en photolithographie . . . . . 60 fr.

LANG

ALBUM DE CHIFFRES

COURONNES & MONOGRAMMES DE TOUS STYLES

26 planches, relié. . . . . 30 fr.

BOUCHER

AMOURS ET FIGURES DÉCORATIVES

12 planches, reproduites d'après les originaux. 12 fr.

L'ORNEMENT VÉGÉTAL

Par Adolphe PICARD

Suite à l'*Ornementation fleurie* ; Edition en phototypie, 20 pl., dans un élégant carton. 60 fr.
— photographie, 20 pl., — 80 fr.

LIBRAIRIE DE RETAUX-BRAY, ÉDITEUR

RUE BONAPARTE, 82, A PARIS

Généraux et chefs de la Vendée militaire et de la Chouannerie, par MM. DE LA SICOTIÈRE, JOUBERT, JANNIART DU DOT, René BAZIN, Alcide LEROUX, René VALETTE, Gustave BORD, marquis DE SURGÈRES, comte D'ESTOURBEILLON, Ollivier DE GOURCUFF, vicomte Hip. LE GOUVELLO, Edmond BIRÉ, DE ROCHEBRUNE, Arthur des NOUHES, etc. Un magnifique vol. gr. in-4 orné de 20 grands portraits d'après les maîtres et d'un grand dessin de M. de Rochebrune. Riche cartonnage percaline, avec ornements spéciaux d'après des dessins de M. de Rochebrune. Prix. . . . . 40 fr.

Le même en feuilles. . . . . 34 fr.

Biblia sacra, ad usum sacri ordinis Cartusiensis. 2 vol. in-folio raisin de 749 et 600 pages entourées d'un double filet, sur papier vergé à la forme. . . . . 180 fr.

Edition à l'usage exclusif des Chartreux, imprimée par eux et divisée selon leurs usages non plus en versets, mais en terminaisons : les accents prosodiques, les *points* à exécuter dans le chant, ce qui fait de cette édition — l'unique qui ait jamais existé en ce genre — un vrai tour de force typographique — ajoutons qu'elle est un chef-d'œuvre d'impression, d'une simplicité, d'une noblesse, d'une pureté admirables. L'ouvrage, tiré à petit nombre, n'était point destiné au commerce ; nous avons pu néanmoins en obtenir quelques exemplaires.

De Imitatione Christi libri quatuor, novis curis edidit et ad fidem codicis Aronensis recognovit Petrus Eduardus PUYOL, prælatus domesticus, superior sancti Ludovici Francorum in Urbe. 1 magnifique vol. petit in-4, imprimé en deux couleurs avec le plus grand soin, par les *Chartreux*, broché. . . . . 25 fr.

Demi-reliure dos et coins chagrin, plats papier, tranches dorées ou tranche supérieure seule dorée. . . . . 35 fr.

Demi-reliure, dos et coins maroquin du Levant poli, plats papier, tranches dorées ou tranche supérieure seule dorée. . . . . 40 fr.

Notre Saint-Père le pape Léon XIII a daigné accepter la dédicace de cet ouvrage.

Dans la séance que l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a tenue le 11 décembre 1885, M. WALLON, secrétaire perpétuel, a rendu compte en ces termes de ce beau livre :

Au nom de Mgr Puyol, supérieur de Saint-Louis-des-Français, à Rome, j'offre à l'Académie une magnifique édition de l'*Imitation de Jésus-Christ*. L'auteur, dans une savante introduction, passe en revue les manuscrits du texte, qu'il rapporte à deux familles, l'une germanique, l'autre italienne, et les éditions qui ont reproduit tantôt la première, tantôt la seconde avec de nombreuses variantes. Il donne les motifs qui l'ont porté à choisir le texte d'Arone, qui offre le type primitif de l'Italie, et il le donne intégralement, sauf quelques fautes évidentes, dont il a d'ailleurs dressé la liste, en telle sorte qu'on peut les remettre à leur place et retrouver le calque exact du manuscrit. Il observe l'orthographe latine qui a prévalu en France aujourd'hui ; il conserve la division des quatre livres en chapitres et en paragraphes, en ajoutant par chapitre un numérotage des phrases pour les coupures des paragraphes, afin de rendre les références plus faciles. L'accent tonique a été marqué avec soin. Les homophonies de la langue latine du moyen âge se dégagent ici avec éclat pour la première fois. Des tables méthodiques classent sous certains chefs les matières contenues dans le livre. Mgr Puyol n'a omis aucun des moyens capables d'aider à la méditation de ce livre : renvoi aux passages anologues, citations de l'Écriture. L'impression de l'ouvrage est tout à fait digne du soin qu'a pris l'éditeur de nous donner un texte parfait.

Cette édition du livre de l'*Imitation* est d'une beauté typographique de premier ordre, et les mains qui ont donné leurs soins à l'impression ont produit une œuvre que l'on ne peut comparer qu'à ces magnifiques éditions romaines du siècle dernier, où, rien n'étant donné au luxe de l'ornementation, tout est réservé à la beauté des caractères.

Histoire de sainte Thérèse, d'après les *Bollandistes*, ses divers historiens et ses œuvres complètes. Ouvrage approuvé par NN. SS. les évêques de Bayeux, de Nantes, de Vannes, de Séez, de Coutances, d'Autun, d'Angoulême, de Newcastle et d'Anthédon, 5e édition, revue et corrigée. 2 beaux vol. grand in-8 raisin, caractères elzéviriens, têtes de chapitres, culs-de-lampe, lettrines, encadrement rouge, portrait, carte, etc. Prix, broché. . . . . 15 fr.

Monseigneur de Ségur, Souvenirs et récit d'un frère. Septième édition. 2 beaux vol. In-8 raisin ; caractères elzéviriens, têtes de chapitres, culs-de-lampe, lettrines, encadrement rouge, titre et couverture rouge et noir, papier teinté, deux photogravures de Goupil, représentant, l'une Mgr de Ségur en 1860, l'autre un grand dessin fait par Mgr de Ségur en 1847. Prix, broché. . . . . 13 fr.

Relié dos et coins maroquin du Levant poli, plats papier, tranche dorée ou tranche supérieure seule dorée. . . . . 25 fr.



Librairie du Bibliophile

BRUNOX, successeur de DAFFIS et de WILLEM

PUBLICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES ET DE BIBLIOPHILES, GRAVURES ET PORTRAITS
EXPERTISES, ACHAT ET VENTES PUBLIQUES DE BIBLIOTHÈQUES

Rue Guénégaud, 7, près le Pont-Neuf, Paris.

Pour paraître à la fin de l'année :

LE BIBLIOPHILE

ILLUSTRÉ DE GRAVURES DONT PLUSIEURS EN TAILLE-DOUCE TIRÉES EN COULEURS

Portraits : Henri d'Orléans, duc d'Aumale ; Jules Janin, Alexandre Dumas (2 portraits), Michelet, Paul Lacroix (2 portraits).

Gravures : La Liseuse, La Première arrivée, par Gustave Jacquet ; L'Amateur de livres ; 20 reproductions de pages de la *Première et de la Seconde édition* de l'ÉVENTAIL. (Gr. in-8, Paris, Quantin, 1882). Gravures inédites de Paul Avril ; Gustave Doré, Monument élevé à Alexandre Dumas ; reproductions d'autographes, etc.

Biographies : Henri d'Orléans, duc d'Aumale, par G. de Brandicourt ; Paul Lacroix, par M. du Seigneur ; Jules Janin, par Piédagnel, etc.

Vo[illegible]és : BIBLIOPHILES ET BIBLIOMANES par Paul Lacroix (dernière œuvre, entièrement inédite du Bibliophile Jacob). Les Joies du Bibliophile, les Fêtes littéraires. Classification bibliographique des diverses sortes d'exemplaires de l'ÉVENTAIL et de l'OMBRELLE. Livres illustrés de dessins originaux, etc., etc.. — Table analytique et onomastique (300 articles).

Couverture ornée d'une composition en couleur, tirée en taille-douce, de Paul Avril.

Tirage à petit nombre sur Victoria Note-Paper, 15 fr. ; sur Japon, avec doubles épreuves. 50 fr.

Viennent de paraître

TAILLES-DOUCES BICOLORES

POUVANT ÊTRE JOINTES EN FRONTISPICES A DES PUBLICATIONS DE LUXE RÉCENTES

MADAME DE POMPADOUR	LA FEMME A L'ÉVENTAIL D'AVRIL	JULES JANIN
Pour l'ouvrage des DE GONCOURT	Pour l'*Éventail* d'UZANNE	Pour la *Dame aux Camélias*

PEAUX PORTRAITS GRAVÉS, POUR JOINDRE EN FRONTISPICES A LEURS ŒUVRES :

LES FRÈRES DE GONCOURT — GÉRARD DE NERVAL — HENRI MURGER

Prix de chaque planche sur Japon impérial, in-4 . . . . . 3 fr.

Illustrations de Moreau le jeune pour MOLIÈRE

Suite complète de 33 gravures et un portrait. — Tirage de choix, sur les planches retouchées et avant l'aciérage, à 25 ex. numérotés sur japon impérial in-4, avec emboîtage artistique, 40 fr.

Le format de cette belle collection permet de l'intercaler dans les éditions de tout format.

Nous avons les **6 fleurons de Moreau**, sur vergé ou chine monté, 8 fr. ; chine volant, 10 fr.

N.-B. Il nous est interdit d'annoncer ici les prix de notre **Suite d'estampes de Coypel pour illustrer Molière** *(la plus jolie, la moins chère et la plus intéressante de toutes les suites publiées)*. Prière de nous en demander le prospectus ainsi que

LE BIBLIOPHILE PARISIEN

Catalogue trimestriel illustré d'ouvrages rares, curieux, singuliers, piquants ou intéressants.

Prospectus détaillé illustré envoyé gratis

CHEVAL DESCRIPTION, RACES, Soins, Aliments, Hygiène, etc., par LEMICHEL ✻, Vétérin[re] en 1er. N[lle] édition, 216 p., 70 grav. Ce beau livre, simple, pratique, **INDISPENSABLE** à chaque amateur ou possesseur de cheval, **lui offre tout ce qu'il doit savoir.** **2 francs.** ***Librairie BRUNOX,*** **7, rue Guénégaud, PARIS**

Prospectus détaillé illustré envoyé gratis

CHEVAL DESCRIPTION, RACES, Soins, Aliments, Hygiène, etc., par LEMICHEL ✻, Vétérin[re] en 1er. N[lle] édition, 216 p., 70 grav. Ce beau livre, simple, pratique, **INDISPENSABLE** à chaque amateur ou possesseur de cheval, **lui offre tout ce qu'il doit savoir.** **2 francs.** ***Librairie BRUNOX,*** **7, rue Guénégaud, PARIS**

Sous presse : TRIUMPHE DE HAULTE FOLIE

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES ÉDITEURS

DONT LES PUBLICATIONS SONT ANNONCÉES DANS LA PRÉSENTE LIVRAISON

	Pages.
Alcan (Félix)	89
André, Daly fils et Cie	4-5
Baillière (J.-B.) et fils	2e Cahier jaune.
Ballot (Ve) et fils	2e Cahier jaune.
Bertaux (E.)	23
Boussod, Valadon et Cie	2e Cahier jaune.
Boyveau (Ve J.)	54
Broussois (A.)	91
Brunox (Georges)	2e Cahier jaune.
Cretté (E.)	111
Degorce (Alfred)	116
Delagrave (Ch.)	Encartage.
Dentu (E.)	92-93
English and Foreign Electrotype Agency	44
Firmin-Didot et Cie	10-22
Garnier frères	62
Gauthier-Villars	95-103
Guérinet (Armand)	2e Cahier jaune.
Haar (C)	90
Hachette et Cie	En tête.
Hennuyer (A.)	82-83
Hetzel (J.) et Cie	Encartage.
Hetzel (J.)-Quantin (A.)	38
Hinrichsen (W)	24-25
Hugues (Eugène)	104-105
Jouvet et Cie	1er Cahier jaune.
Larousse (Ve P.) et Cie	94
Laurens (H.)	8-9
Lehec	Encartage.
Lethielleux	6
Lévy (A.)	Couverture.
Librairie de l'Art	Encartage. 2e Cahier jaune.
Librairie des Bibliophiles	84-88
Librairie de la Bibliothèque Cardinal	26
Librairie Mondaine	2e Cahier jaune.
Magasin Pittoresque	114-115
Maison Quantin	Encartage. 27-37, 54
Marpon (C.) et Flammarion (E.)	55-61
Masson (G.)	112-113
Michelet (A.)	2e Cahier jaune.
Mode artistique	7
Moquet (Vve)	Encartage.
Palmé (Victor)	63-80
Picard (Alcide) et Kaan	1er Cahier jaune.
Plon (E.), Nourrit et Cie	45-53
Reinwald (C.)	106-110
Retaux-Bray	2e Cahier jaune.
Roger (A.) et Chernoviz (F.)	1er Cahier jaune. 1
Rothschild (J.)	39-43
Rouveyre (Édouard)	En tête.
Techener (Léon)	81
Terquem (Em.)	2-3
Testard (Emile) et Cie	1er Cahier jaune.
Westhausser (Louis)	1er Cahier jaune.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST ET DU LONDON BRIGHTON

SERVICES DE PARIS A **LONDRES** PAR ROUEN, DIEPPE ET NEWHAVEN

EN 10 HEURES

DÉPART TOUS LES JOURS (Gare Saint-Lazare)

1e SERVICE DE JOUR (pendant la saison d'été) — **TRAVERSÉE EN 3 H. 3/4 :**

PAR TRAINS DE MARÉE RAPIDES A HEURES VARIABLES

Voyage simple :		*Aller et retour :*	
1re CLASSE	2e CLASSE	1re CLASSE	2e CLASSE
42 fr. 50	31 fr. 25	71 fr. 25	51 fr. 25

2e SERVICE DE NUIT (PENDANT TOUTE L'ANNÉE) :

PAR TRAINS PARTANT TOUS LES SOIRS (DIMANCHES COMPRIS) A 8 HEURES 50

1re CLASSE	2e CLASSE	3e CLASSE	1re CLASSE	2e CLASSE	3e CLASSE
42 fr. 50	31 fr. 25	22 fr. 50	71 fr. 25	51 fr. 25	40 fr. »

CHEMINS DE FER DE L'EST

DE PARIS EN SUISSE ET EN ITALIE

PAR LE SAINT-GOTHARD

Les trains rapides indiqués ci-après seront maintenus pendant l'hiver 1887-1888, de sorte que les voyageurs qui emprunteront l'itinéraire du Saint-Gothard trouveront les mêmes facilités de transport que pendant la saison d'été.

Départs de Paris (Est), à 8 h. 40 du soir et 8 h. 40 du matin ;
Arrivées à Milan, à 5 h. 35 du soir et 7 h. 38 du matin.
Départs de Milan, à 9 h. 40 du matin et 8 heures du soir ;
Arrivées à Paris (Est), à 6 h. 36 du matin et 6 heures du soir.

A Milan, les voyageurs trouvent des correspondances directes pour Vérone, Venise, Bologne, Florence, Rome, Naples, etc.

Librairie A. LÉVY, 13, rue Lafayette, PARIS

HISTOIRE ANCIENNE

DE L'ORIENT

JUSQU'AUX GUERRES MÉDIQUES

PAR

FRANÇOIS LENORMANT

Membre de l'Institut.

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

CONTINUÉE PAR

M. ERNEST BABELON

Attaché au Département des Médailles et Antiques de la Bibliothèque nationale.

NEUVIÈME ÉDITION

Revue, corrigée, considérablement augmentée et illustrée de 12 Cartes et 5 Chromolithographies, tirées en couleurs, et de près de 1,200 Cartes et Gravures tirées dans le texte.

SIX BEAUX VOLUMES GRAND IN-8°

Prix du volume broché..... 18 fr.
— cartonné richement, avec fers spéciaux..... 24 fr.
— reliure d'amateur..... 26 fr.

FABLES

DE

LA FONTAINE

RÉIMPRESSION DE LA CÉLÈBRE ÉDITION DE 1755

Sur les beaux caractères de Didot aîné

Accompagnées de 276 Compositions d'OUDRY, gravées en fac-similé.

Quatre forts volumes in-4° raisin, tirés sur magnifique papier vélin fort.

Prix de l'ouvrage broché..... 270 fr.

Il a été tiré un certain nombre d'exemplaires sur papier de Hollande et sur papier du Japon.

Prix : 75 exemplaires sur papier du Japon..... 810 fr.
100 exemplaires sur papier de Hollande..... 540 fr.

LE CABINET DES ANTIQUES

A LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Choix des principaux monuments de l'Antiquité, du Moyen Age et de la Renaissance conservés au Cabinet des Médailles et Antiques de la Bibliothèquenationale

PAR

ERNEST BABELON

Attaché audit département.

L'ouvrage se composera de 60 planches in-4° colombier en eau-forte, héliogravure ou chromo tirées sur magnifique papier de Hollande et 60 notices avec croquis dans le texte, précédées d'une introduction avec eau-forte, contenant l'historique du Cabinet des Antiques.

Prix de l'ouvrage, qui paraîtra en 3 livraisons..... 90 fr.

Il a été tiré pour les amateurs quelques exemplaires, texte sur papier de Hollande et planches sur papier du Japon

Prix..... 135 fr.

La 1re Livraison, contenant 20 planches et notices et l'introduction, vient de paraître

L'administrateur-gérant : A. SAUPHAR.

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

— *Archives des Écrits de ce temps* —

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

NEUVIÈME ANNÉE



PARIS

MAISON QUANTIN
Imprimeur-Éditeur

OCTAVE UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

1888

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

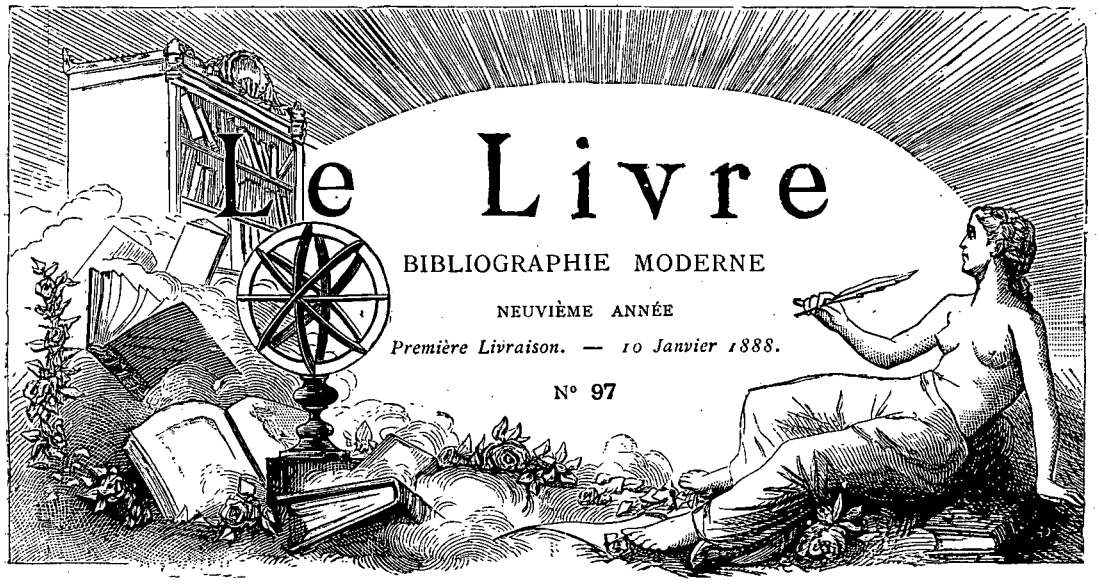

L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Les Bibliophiles collectionneurs, par OCTAVE UZANNE. — **Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Histoire. — Beaux-Arts. — Géographie. — Bibliographie-Mélanges. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.**

LES BIBLIOPHILES COLLECTIONNEURS

Le bibliophile et la collection. — La cristallisation du goût chez le bibliophile bibelotier. — Les livres et les objets d'art. — Une histoire des bibliophiles collectionneurs : l'ex-libris archimédien de Poulet-Malassis. — Les Racontars illustrés *d'un vieux collectionneur.* — Le Toqué *Charles Cousin. — Le* Grenier du Toqué. *— Physiologie du* Toqué. *— Dernières vicissitudes des* Mœurs du temps *de La Popelinière. — Le luxe des* Racontars. *— La* chromotypographie *de la maison Danel, de Lille. — Un type de vieux graveur : Cattelain. — Le crâne de* l'Architoqué.

Le collectionneur n'est pas en général très porté vers la bibliophilie, mais il est assez rare qu'un bibliophile affiné et très au fait des choses du passé ne soit pas quelque peu bibelotier et accumulateur de pièces curieuses et de bonne marque.

Le collectionneur se spécialise ; tel *fait* le meuble, la céramique, les étains ou les médailles, alors que tel autre s'adonne aux grès, aux étoffes, aux gravures ou aux bronzes. L'un se jette dans le vieil argent, l'autre dans les ivoires, celui-ci ne recherche que les éventails, celui-là ne voit que les armures ; chacun demeure cantonné dans sa province, exclusivement absorbé dans une passion à œillères. — Le bibliophile, au contraire, montre des tendances plus volages ; ses connaissances chaque jour plus nombreuses et mieux assises lui créent un tact spécial, un flair délicat ; son jugement s'éclaire d'une seconde vue pour tout ce qui touche à l'art rétrospectif et sa monomanie bouquinière, au début limitée, le conduit très insensiblement mais assez logiquement à la polymanie des choses rares et précieuses. C'est que l'amour du livre est complexe et qu'il touche à la fois à l'art bibliopégique, à l'iconophilie et à l'autographie et à toutes les manières de reproductions de l'idéologie. — Un bibliophile digne de ce nom connaîtra l'armorial de France aussi bien qu'un fils de preux ; il possédera l'esprit des devises, la notion des emblèmes et par là même les origines et les provenances de toute production d'art marquée de la plus mince effigie de ses possesseurs ; le bouquin le mènera à tout par suite d'une sorte d'omniscience heureuse acquise jour par jour dans la fréquentation des grands esprits de l'humanité, et aussi par le maniement des livres historiquement historiés, par la lecture des cata-

logues, par la figure gravée, par l'*ex libris* et principalement, avant tout, par une curiosité insatiable qui ne paraît s'égarer dans la généralité que pour mieux se concentrer par la déduction ; toutes les œuvres d'art ayant entre elles les plus grandes corrélations.

***

Rien n'est plus intéressant à étudier que la cristallisation singulière qui s'opère dans le cerveau d'un amoureux du livre ; l'observation du transformisme des hyménoptères n'est pas plus étrange : le bibliophile se chrysalide dans sa bibliothèque et se révèle papillon dans la recherche du bric-à-brac ; on le croit ermite dans son cocon maroquiné, il se révèle *ailé* tout à coup dans l'ardeur de sa chasse au bibelot. — D'abord fidèle au livre janséniste, il s'est laissé séduire insensiblement par la fanfare des dorures et le damasquinage des petits fers ; peu à peu il est devenu sensible aux *ex libris* et aux *ex dono*, puis l'estampe de premier tirage lui a inoculé son virus terrible : l'illustromanie l'a gagné. Il a voulu des livres uniques enrichis de dessins originaux, de lettres autographes, d'épreuves avec remarques ; si bien que, sous une reliure de choix, le livre est devenu chez lui un objet d'art, une pièce rare plutôt faite pour la vitrine que pour le rayon de la bibliothèque. — Ce bijou bibliographique, ce bibelot de la folie interfoliée a réclamé jalousement un cadre, un milieu de couleurs et de contrastes artistiques ; solitaire dans sa niche vitrée, il a appelé près de lui en compagnonnage le missel à chasuble d'argent, le drageoir et la miniature ; il a exigé qu'on le couchât sur une vieille étoffe aux tons mourants et aux fleurs délicieusement animées, il a eu des exigences de petite maîtresse et a fait naître dans l'esprit de son possesseur cette collectionomanie furieuse dont celui-ci deviendra à l'avenir l'inassouvie victime.

***

Le livre et l'objet d'art sont faits pour compagnonner de concert ; jamais ils ne hurlent de se trouver ensemble ; qu'ils soient ou non concitoyens ou contemporains, ils s'accordent à merveille en d'exquises natures mortes : ce vieux maroquin à écusson royal ne ressort-il pas finement près de ce bougeoir de cuivre flamand, et ce veau porphyre ne semble-t-il point mirer ses marbrures dans l'éclat de ces verreries de Murano ou le brillant de ces faïences de Delft ? — Ce joli Cazin à justaucorps pâle, aux tranches dorées, ne paraît-il pas épouser l'esthétique de cette tabatière guillochée et comprendre l'abandon de cet éventail aux fines gouaches à la Watteau ? — Ce gros Richelet pansu et nourri d'épithètes de gras ragoût jure-t-il de s'appuyer mi-ouvert contre ce bahut Renaissance où des Vénus *jean-goujonniennes* étalent en bas-reliefs les hauts reliefs de leurs appas rigides ? — Sur ces tapis de mosquée, sur ces coussins orientaux, parmi ces bronzes, ces laques, ces terres cuites, ces tapisseries à verdures, les livres honnêtement vêtus ont-ils jamais apporté une note discordante ? — Ils aiment le luxe et le relèvent, ils meublent mieux que tout, car ils enferment mystérieusement la sagesse ou la folie ; ce sont de jolis flacons qui contiennent les réconfortants ou les toxiques de notre esprit lassé et assombri.

Les livres hors d'un décor d'art et de goût offrent un aspect froid, terrible et presque inquisitorial ; ils rappellent les cabinets des reviseurs, les études d'avoués ou de notaires, les salles universitaires ; il nous les faut aimables à l'œil, dans la chaleur d'un nid vivant et moelleux, éloignés de la pédanterie ou de la philosophie monastique ; nous aimons à les contempler rieurs et humains, alignés côte à côte comme de beaux régiments d'élite, soutachés, passementés de dorures, irradiés de tonalités diverses, provocants comme des houzards de la pensée, avec la gaîté du titre flambant comme le plumet d'un schapska. — Ils doivent être présents devant nous, en belle lumière, entourés de choses fines, délicates et gracieuses, fixes dans le rang, entre des colonnettes sveltes et bien ouvrées ; sur la corniche qui les domine, il nous plaît de lire leur apothéose sous la forme de bustes, de statuettes et de figurines antiques, alternées de poteries et de faïences qui arrêtent le jour sur l'émail de leurs ventres décorés de fantaisies polychromes. Le soir, aux feux de la lampe anglaise ou du lustre hollandais, nos chers amis nous retournent le soleil de leurs dorures du fond clair-obscur de leurs rayons, et nous les chérissons davantage, car ils semblent, eux aussi, nous contempler à la tâche, nous encourager de leur esprit de corps et nous inviter à élever une œuvre à laquelle ils feront place en se serrant un peu. L'entourage donne aux livres plus d'expression ; l'art dans toutes ses manifestations leur prête un je ne sais quoi de plus accueillant, de plus réjoui, de plus intime ; les vieilles étoffes, les gobelins, les cuirs fauves et mordorés d'Italie et d'Espagne, les velours de Gènes, les bois sculptés les mettent en valeur et leur ôtent cette austérité, cette rectitude de lignes, cette froideur qu'on voit aux bibliothèques de tant de bibliophiles sur l'esprit desquels le goût et l'entente de l'arrangement du *home* ne saurait avoir prise.

***

L'histoire des bibliophiles collectionneurs n'a jamais été entreprise ; Félibien ne l'a qu'indiquée et M. Feuillet de Conches, dans ses *Causeries d'un curieux,* a pointé seulement quelques notes dans ses jolis bavardages *ab hoc et ab hac.* Dans l'inventaire des richesses d'art de la France on retrouverait souvent leurs noms — depuis ceux de La Croix du Maine, de Guillaume Colletet, de Colbert, de Mazarin, de l'abbé de Marolles jusqu'à ceux du duc de La Vallière, de Crozat, de la comtesse de Verrue, du président de Brosses, du comte de Caylus, de Gaignières, de Laborde, de La Popelinière, des frères Lacurne de Sainte-Palaye, de Séroux d'Agincourt, de Mme de Pompadour et de Vivant-Denon. — La nomenclature de ces grands iconobibliophiles serait amusante à poursuivre jusqu'au duc d'Aumale, au baron Pichon, aux frères de Goncourt, au duc de Sutherland et à lord Ashburton. — On verrait dans cette histoire surprenante ce que l'amour effréné du beau, parfois joint à une arrière-pensée spéculative, a produit de réunions merveilleuses de livres, de tableaux, de pièces autographes, de gravures, de faïences, de meubles et de dessins, collections qui ont rendu des services éminents à l'étude des lettres et de l'art français en donnant l'empreinte et la clef des transformations du génie national.

Aujourd'hui, à de rares exceptions près, les conditions de la vie, l'exiguïté des logis, le mercantilisme et la contrefaçon à outrance ne permettent guère les grandes collections en galeries ou en cabinets, il faut se restreindre et *bric-à-braquer* dans le bibelot et le document, *faire la curiosité* en flâneur, en antiquaire et se généraliser dans les jolies choses décoratives ou bien se spécialiser dans une note voulue, dans un département très limité. — Je sais tel bibliophile collectionneur d'affiches, qui, s'il tirait parti littérairement de ses cartons bondés de pièces lithographiées ou typographiées, pourrait écrire la plus étrange des histoires de la librairie française au XIXe siècle, aidé de la philosophie de la réclame et de l'esprit des dessins du temps.

Tel autre qui ne réunit que les titres et couvertures de livres depuis la période romantique nous donnerait, s'il le voulait bien, une admirable *bibliographie des livres annoncés et qui n'ont jamais vu le jour,* résumant dans cette œuvre l'histoire de notre cérébralité fiévreuse concevant encore plus d'ouvrages qu'elle n'en peut produire. — Un troisième bibliophile, collectionneur d'*ex libris* et d'*ex dono* des hommes illustres depuis le début du siècle, formerait certainement une monographie ayant force de dictionnaire, très utile à consulter par tous les chercheurs et bibliologues actuels. — Que ne donnerait pas la collection si elle n'employait toutes les facultés de ses apôtres dans le seul classement de ses pièces, la méthode de sa formation et l'affolante perspective d'*arriver au complet !*

Mais ce serait cesser d'être collectionneur que de déclarer close une collection qui forcément n'est jamais dans sa plénitude, et le bibliophile qui, à mon avis, a trouvé la plus jolie devise, l'*eurêka* moderne, est certainement Archimède Poulet-Malassis, qui campait hardiment à la colle, sur chacune de ses trouvailles une eau-forte de Braquemont montrant un livre ouvert éclairé par ce grand cri de joie victorieuse : JE L'AI, et dans ce triomphe de don Juan on sent que rien n'est fini et qu'il y a le sous-entendu : *A d'autres maintenant.*

***

Les vagues observations qui précèdent me sont inspirées par un royal in-4° d'olympienne allure qui ouvre ses feuillets de japon impérial à l'éclosion de l'année nouvelle, forçant l'admiration par l'exubérance et l'inouïsme de son luxe, bravant l'œil par son éclat, provoquant la critique par la perfection même de son exécution chromo-typographique — un livre de fermier général aussi fou que Bourret, aussi entendu que de Laborde et non moins malicieux que d'Arlincourt.

Cette somptuosité, digne d'un Beaujon bibliophile, porte à son fronton : *Racontars illustrés d'un vieux collectionneur,* par Charles Cousin[1], auteur du *Voyage dans un grenier* et vice-président de la Société des amis des livres. — En dessous de ce titre, le bibelotier bibliomane eût pu inscrire : « Mes bouquins, mes faïences, mes tableaux, mes dessins, mes autographes », car il ne s'agit ici que de ses récoltes dans la haute brocante artistique, littéraire et humaine, — l'amitié faisant partie de cette dernière série.

On se souvient du *Voyage dans un grenier,* qui fit sensation il y a, hélas ! dix ans, en 1878, lors de sa mise en vente chez Morgand et Fatout, en leur boutique des Panoramas, alors aussi pétillante de vie que le Rœderer mousseux à marque blanche. Le livre fut enlevé comme une jolie femme, à la consternation des bibliophiles podagres et peu pressés ; il eut une *presse* enthousiaste et fut un événement aussi bien au boulevard Bonne-Nouvelle, où régnait Conquet, Dauphin de sa gloire, qu'au passage Choiseul, où

1. Les *Racontars illustrés d'un vieux collectionneur,* par Charles Cousin. Paris, Librairie de *l'Art,* 1 vol. in-4°, de 350 p. sur japon — Edition à 500 ex. en 1 vol. 150 fr. Edition à 100 ex. en 2 vol. 300 fr. ; Édition à 50 ex. en 2 vol. avec 7 tirages successifs des planches, 500 fr.

trônait Rouquette, gasconnant au milieu d'une élite d'admirateurs de Trautz à son apogée. — Le *Voyage dans un grenier* se paye aujourd'hui, dans les ventes, en bonnes valeurs de chemins de fer d'avant les conventions ; il est plus ruineux qu'un voyage à Cythère, mais presque aussi capiteux et moins nuisible aux jarrets, si élevé que le placent les enchères, bien haut, très haut... au-dessus du niveau des concierges.

***

L'auteur, M. Charles Cousin, a pour surnom *le Toqué ;* on ne le désigne pas autrement dans le Landerneau des antiquaires; parler du *Grenier* et du *Toqué,* c'est parler d'un paradis à perspectives de faïences, à horizons maroquinés, à ciels plafonnés par Watteau et Lancret, un paradis où poussent des buissons d'autographes, où s'élèvent des murailles de dessins, où chantent les couleurs des Delft, des vieux Nevers et des Urbino, où dansent les figurines de Tanagra, et où les heures sonnent dans des horloges qui firent retentir leurs timbres pendant les massacres de la Saint-Barthélemy. — C'est dans ce grenier que le *Toqué* laisse échapper son araignée mentale pour y tisser sa toile fantaisiste, où il se plaît à coucher comme dans un hamac ses monstrueuses jouissances de possesseur repu mais inassouvi ; c'est là qu'il aime à attirer, véritable *formica-leo ,* les pauvres prolétaires du Livre et les gagne-petit de la collectiomanie pour les voir, d'un œil satanique et sournoisement bon, crever de dépit devant la ploutocratie de ses merveilles flambantes de rareté et d'inestimable prix, car le *Toqué* a les allures d'un Méphistophélès gras et antropophage qui aurait dévoré Faust à la « sauce Marguerite » pour accrocher dans sa panoplie sa rapière et son feutre, avec l'arrière-pensée d'arracher, grâce à ces touchantes reliques, toute une partition manuscrite au maître Gounod.

Le *Toqué* avoue très ingénuement avoir déjà décroché plus de douze lustres du banquet de la vie; en dépit de ces confidences, c'est bien le plus gaillard jouvenceau à barbe blanche qui se puisse voir. Droit, ferme, ramassé sur lui-même comme un lion aux aguets, il est toujours prêt à sauter à califourchon sur la calvitie de l'occasion pour y pincer son unique cheveu ; il bondit plutôt qu'il ne marche ; tempêtueux, alerte, toujours emballé pour l'acquisition de la veille ou pour celle du lendemain, souriant à la vie qui lui rend ses sourires avec profusion, bon homme, affable et très disert, épistolaire avec fougue, le très aimable Charles Cousin sait mettre ses partners en appétit de bien-être, et dans son *Grenier* je puis dire qu'on se pâme à tout âge.

***

Les visites chez lui ne sont pas des sinécures; vous entrez après avoir frappé les trois coups « de la clémente amitié », et l'ex-grand maître des corporations maçonniques vient ouvrir l'huis avec sa joie tout en dehors, montrant son visage plein et rosé, comme auréolé d'une sensualité rabelaisienne. Vous pensez vous asseoir et causer : ceci n'est pas de jeu. Vite aux vitrines et préparez toute la palette de vos épithètes admiratives, depuis l'*exquis* et le *fin* jusqu'à l'*admirable* et au *renversant,* car vous n'aurez pas une minute de répit, et le terrible hôte lui-même vous précédera hardiment dans la louange de tous les objets qui font sa religion, — l'unique, hélas !

« Tenez, cher ami, ce plat de Lille, quel dessin! quel coloris! quel émail. C'est le plus beau type connu; en l'empaquetant de billets de mille, vous ne donneriez pas son prix... il me revient à cent cinquante louis; c'est donné... »

Vous approuvez... Il poursuit : « Ce candélabre que vous tenez pour allumer votre cigare, voyez-moi ça... c'est du *nanan,* une pure merveille d'argent ciselé, du Louis XIV le plus *copurchic.* Bérain a dû en faire le dessin... Rothschild voudrait me le souffler, mais *bernique!* »

Un temps, puis... : « Ah! vous admirez cette horloge!... J'vous crois, mon bon; elle mérite vos suffrages. Signée! s'il vous plaît, et fleurdelisée, avec portrait du Roi-Soleil enfant, couronne royale et *tout le bataclan;* trouvée en Lorraine, avec actes de provenance; le beau du beau, je vous assure. Spitzer pourrait faire sonner sur ma table mille écus qu'il ne l'aurait pas ! »

Et le *Toqué* va, vient, s'agite, se démène, exhibe des reliures, des bonbonnières et des montres, laissant ruisseler l'enthousiasme sur sa collection, maudissant à l'avance ses héritiers, alors qu'il se décidera à mourir de rire, la seule façon de se dérelier qu'il consente à admettre, sa devise de bibliophile étant : « *Jean s'en alla comme il étoit venu.* »

***

Le *Toqué* est un richard, le *Toqué* est un veinard, le *Toqué* est un roublard; — il a tous les atouts dans les mains, et il les joue sans barguigner et sans tourner autour du pot : *Le roi, la dame, le valet, l'as* et... *je vous tonds.* — Il opère en *cinq sec* toutes ses opérations de bric-à-brac, avec une philosophie à la Descartes. « *C'est beau, donc c'est rare; c'est rare, donc j'achète.* » Vlan! — Très électique, il donne du nez et du flair partout, et se montre essentiellement polymaniaque; l'art dans toutes ses formes et productions lui semble accessible; il sort, il ambule, il pérégrine dans le

but d'amasser, et il pourrait chanter cette vieille ronde d'un roi d'ancienne féerie :

Antiquaire savant
Je voyage souvent,
Et j'ai là sous la main
Tous les trésors du genre humain.

L'*Architoqué*, pour tout dire, semble avoir mis sa toquade en actions au porteur, en souscrivant à tout, selon la formule de Bias : *Omnia mecum porto.* — C'est une sorte de *Cousin Pons* très moderne, un Cousin Pons avec apparat, qui n'a rien d'un fouisseur et qui aime *grolièrement* ses raretés pour lui et ses amis. Point de ces allures à la Lignerolles modestement harpagoniennes; rien de caché, tout exposé comme une joyeuse conscience; vaniteux sans doute, mais qui ne l'est point dans la possession, en dehors de l'égoïste ombrageux qui est vanitivore par jouissance occulte. Vaniteux comme un amoureux charmé de la sensation produite par sa maîtresse; et sa maîtresse à lui, le *Toqué*, c'est la démonomanie de la collection sagement reléguée au grenier des Bérangères ivresses.

***

Le *Toqué* est bibliophile, iconophile, isophile, gynophile, chromotypophile, démesurément polyphile; il est encore gastrolâtre et adéphagique, cynégétique, hypergeunétique et arthritique à la fois. Il a élevé dans le temple de sa toquade un autel à la physiocratie et dans les cryptes une chapelle à la déesse Raison; si sa furie ne s'arrête, le Grenier de la rue de Dunkerque menacera bientôt les dépendances de la gare du Nord, aux destinées de laquelle il préside.

Mais avant tout, l'ami Charles Cousin demeure fidèle au bouquin et à la bibliofolie. Sa bibliothèque classico-romantique, éroto-sophique et bibliopégi-mosaïste est encore à ses yeux l'endroit *select* de son musée; il y cultive les moralistes et les déments, les poètes et les doctrinaires, les précieux et les gourmés, les académiques et les intransigeants, les utopistes et les prêtres de la raison pure. Tout l'intéresse, tout le tente, tout le passionne; son esprit est omnivore; il va de Caro à Mallarmé, de Lamartine à Rollinat, de Sainte-Beuve à Péladan, de Guizot à Touchatout. Il ne déteste point non plus, le monstre, les fleurs du mal cristallisées à la cantharide, et il possède un de ces petits Enfers capable d'incendier toutes les virginités de son arrondissement. — N'a-t-il pas acquis, il y a quinze jours à peine, le plus célèbre livre de la collection damnable de feu Haukey, les fameux *Tableaux des mœurs du temps* de La Popelinière, avec les gouaches de Carême sur vélin, une merveille du XVIIIe siècle, badin jusqu'au martinet, un rêve de miniatures humides de passion, un songe capiteux plein de nudités et de turgescences... persanes, comme l'histoire de *Zaïra*. — Ce livre, au demeurant moins brutal que *la Terre* et d'une exquise gentillesse de style, le *Toqué* se l'est offert au poids de vingt mille livres tournois... une bagatelle, mais une bagatelle qui passe au masculin, rappelant le Bagatelle du comte d'Artois, la folie d'antan, à cette heure où l'on élevait des châteaux face à face, pour s'éblouir et se faire échec sur le damier de la fortune.

***

Ces magnifiques *Racontars d'un vieux collectionneur* m'ont si bien mis en veine de *parlote* sur l'auteur, que j'allais oublier de m'occuper du livre où l'or et l'argent se relèvent en bosse, où le Japon étale sa nacre, où les reproductions abondent dans un pêle-mêle inattendu. — L'éditeur a soin de nous prévenir que cette édition des *Racontars*, exécutée *tout à fait en ami* et presque au prix de production par le maître imprimeur Danel, de Lille, revient à 75,000 francs... La note du bon négociant japonais Mitsui, ajoute-t-il (pas un ami, celui-là) dépasse à elle seule 16,000 francs.— *Juge un peu !* dirait le Marseillais.

La Librairie de *l'Art* a pris le livre des *Racontars* en son giron de la cité d'Antin, mais six libraires ont voulu prendre la lieutenance de ce quartier général et l'état-major des dépositaires se compose de Conquet, de Théophile Belin, de Francis Greppe, de Morgand, de Porquet et de Rouquette. — Palsambleu! messeigneurs, le roi de France et de Pologne comptait moins de mignons ! — Ce précieux bouquin étant tiré en totalité à 650 exemplaires, chaque lieutenant du royaume de Rouam doit débiter une moyenne de cent *copies*, comme disent nos voisins d'outre-Manche. En vérité, au prix où est la brioche, il faudrait n'avoir point 150,000 livres de rentes pour hésiter une minute... La surenchère se fera tôt : « Allons ! voyons !... faites vos jeux, messieurs ! laissez-vous éblouir par les *Racontars* c'est un placement de père de famille, à l'égal des *bons* du Crédit foncier.

Pour moi, ces *Racontars* m'étourdissent plus encore qu'ils ne me séduisent; j'en trouve tout fort beau, papier, images, dorures, caractères, autographes, mais cette solennité m'intimide un peu, et si le texte était moins bon enfant, moins sans façon et moins *à la papa*, vrai, j'irais endosser l'habit de gala et ganter du beurre frais pour tourner ces feuillets très moirés au milieu desquels l'imposition des caractères montre des gracieusetés rigides de menuet.

Cependant, dès les premières pages, le *Toqué* déboutonne son gilet et nous montre une affabilité si familière que le décorum se dérobe aussitôt avec la crainte de l'incorrection, et l'on court se mettre en pantoufles et en robe de chambre pour popoter avec lui au coin du feu.

Car, il n'y a pas à dire, avec ce compagnon de voyage sans gêne, on pousse le mépris des convenances jusqu'à la bouffarde anglaise; on prend les *Racontars* sur son genou supérieur, on se prélasse, on se dandine le ventre à l'aise, et on semble se dire *in petto :* « Allons, maintenant, mon vieux *Toqué*, tu peux y aller! apologétise-toi et apologétise-nous, en route pour ta *bibelotière.* »

Nous voici partis ;... superbe départ! Le bonhomme collectionneur nous lit une longue lettre de lui à son très cher camarade Octave Feuillet et nous sort un portrait dédicacé de l'auteur de *la Morte.* On salue. — Suivent deux lettres du *toqué* à trente-six carats, l'une au sieur Fernique, ingénieur et photographe, l'autre au typographe lillois Danel, puis la *Papillonne* se montrant pour la première fois, l'ami Cousin nous mène dans un paysage animaliste de Van Marcke pour nous rincer l'œil dans la lumière du Nord. Vous pensez faire un peu de plein air, mais déjà votre compagnon vous murmure ses *juvenilia* avec des échappées sur le style épistolaire d'Octave Feuillet frisant la trentaine. Une reliure de Padeloup exécutée en mosaïque sur un *Daphnis et Chloé* clôt ce souvenir de jeunesse.

Tous les chapitres se succèdent avec cette incohérence réaliste ;... je dis *réaliste*, car le collectionneur est le plus abracadabrant causeur de la création; il passe de Pierre à Paul, du XIIe siècle aux époques *anti-Grévytiques,* de Palissy à Thouvenin, de Rubens à Gouttières, avec toutes les saccades et coups de marteau de sa passion polymorphe. — Cousin ne manque pas à la tradition, il fait cascader la logique et danse un pas de fille de l'air devant la méthode ; *in naturalibus veritas;* le collectionneur peut être incohérent; l'antiquaire positif et méticuleux n'est plus qu'un catalogueur qui a droit au *ɀutisme* de tous les toqués.

Dans les *Racontars*, toutes les histoires sont brochées, sinon cousues, sans suite, et ce procédé, pour inquiétant qu'il soit, exprime bien l'insensiisme du bric-à-brac. — Dans toute collection multiforme moderne, on sent la déroute des arts battus et dispersés par le temps ; il y a là un fouillis de débandade très pittoresque et très charmant mais aussi très indiscipliné ; ces spécimens de tous les temps, de toutes les conceptions et industries, de tous les pays, offrent l'aspect de soldats disloqués apportant un bout d'histoire glorieuse de leur patrie d'origine. — Le vieux collectionneur n'a pas été par trente chemins ; il a été par douze et a zigzagué partout avec l'ivresse d'amour-propre de la possession. Il nous a mis au fait de ses relations, de ses amitiés, de ses présidences, de ses entreprises diverses ; il a bouquiné dans la bibliothèque de ses souvenirs en nous montrant tous les grands et petits cousins à la mode de Lorraine qui sont en lui à demeure, et qu'il hébergera jusqu'au dernier quart d'heure de Rabelais.

Un seul mot pourrait peindre ce livre en sous-titre, c'est le mot d'*Autographologie* ou d'*Égoscriptomanie*, mais comme le *Toqué* ne s'est affolé que pour des hommes et des choses connus et parfois remarquables, ses bavardages ont toujours un côté assez curieux et humoristique.

Voyez plutôt les autographes qu'il a fait facsimiler pour la plus grande joie des graphologues ; on y rencontre le duc d'Aumale, Edmond About, Baudelaire, le marquis de Belloy, le duc de Bourgogne, Voltaire, Delvau, Coppée, Firmin Didot, Jules Ferry, Gavarni, Gérard de Nerval, André Gill, Émile de Girardin, Léon Gozlan, Littré, Ferdinand de Lesseps, Louise Michel, le duc d'Orléans, Eugène Paillet, le baron Pichon, Émile Picot, le baron James de Rothschild, Jules Simon, Auguste Villemot, Régamey et Henri Béraldi. — La liste est louable.

Parmi les portraits, nous voyons Coquelin aîné, d'après une aquarelle de Madrazzo; Feuillet, Édouard de Saisset, le prince de Galles, Massol, Reclus, le général Turr, M. A. Maury, Eugène Paillet, le président des *Amis des livres*, le duc d'Aumale en costume de général de division, et enfin le *Toqué* lui-même, *Cousinus ipse,* dans son Grenier avec une allure méditative et Victorhugotienne très frappante.

Les reproductions de faïences de Rouen, d'Italie, de Delft, de Lille et d'Allemagne ont une place notable ; ce sont des coupes, des assiettes, des pichets, des bannettes, des plaques polychromes qui ont été facsimilés avec une perfection inouïe. Pour ce qui concerne les reliures, il faut les voir; les originaux ne sont pas plus reluisants, plus nets, plus emballants; le maroquin est reproduit avec une telle fidélité que l'œil s'y trompe, et les petits fers sont poussés avec un brio extraordinaire.

*
* *

C'est à la maison Danel, de Lille, que revient l'honneur de ces reproductions chromotypographiques dont elle semble avoir le secret, et plus particulièrement à MM. Bigot-Danel et Weber, di-

recteurs d'art de cette vaste imprimerie du Nord. Ces reliures, ces faïences, ces reproductions d'aquarelles qui ornent ce superbe volume des *Racontars* sont tirées aux encres vernissées avec six, huit, dix clichés de report et répérées avec un soin extrême. Il faut voir dans l'édition à 500 francs les suites nombreuses des *étalons* de chaque couleur pour comprendre l'incommensurable difficulté de ce travail, qui est le suprême de la typographie moderne. Ce qu'il faut de recherches, d'essais, de tâtonnements, de mélanges de tons, d'épreuves et de contre-épreuves pour atteindre cette perfection de rendu est entièrement inimaginable ; il faut avoir passé soi-même aux presses, avoir lutté contre les mises en train, mélangé la pommade des couleurs et calculé la propriété des marbres et des rouleaux pour être à même de juger des efforts dissimulés dans l'admirable harmonie de ces planches enluminées. — Ici la reproduction est directement obtenue d'après l'objet d'art, sans l'interprétation auxiliaire du dessinateur, et telle assiette, tel plat qui nous charme par la fidélité, la netteté de son tirage, a demandé plusieurs mois d'étude, de lutte et de désespérance avant d'avoir obtenu ce fini dans l'émail et cette délicatesse dans la décoration.

Bien que la chromotypographie se soit généralisée en ces derniers temps, et alors même que trois ou quatre imprimeries parisiennes fassent de véritables chefs-d'œuvre dans ce genre, il est équitable de reconnaître que la maison Danel possède une manière qui lui est propre et qui consiste à fournir des fac-similés d'objets d'art obtenus par des procédés à elle, lesquels dépassent tout ce que l'on est susceptible de faire ailleurs d'autre façon.

A côté de ces merveilles polychromes, la taille-douce a largement droit de cité dans l'ouvrage du *Toqué*. Le graveur Cattelain, qui possède la maîtrise de l'eau-forte et du burin, et qui a la prestigieuse facilité d'enlever sur cuivre des portraits sans calque, a fait mordre quantité de planches, reprises à la pointe sèche et qui sont d'une très belle facture indépendante; il a également retouché par une habile cuisine du bronze des photogravures de Dujardin, dans lesquelles il a fait disparaître les teintes grises et neutres et la monotonie du procédé qui ont si souvent besoin d'être réveillées et *asticotées* par une main d'artiste.

Un type, ce Cattelain, un original qui méritait d'être connu et mis en lumière. Sous la Commune, il joua un rôle comme chef de la sûreté, et le vieux collectionneur lui doit, paraît-il, une belle chandelle... qu'il s'est chargé d'allumer aujourd'hui. — Charles Cousin nous raconte cet épisode du second siège où il fut mis si singulièrement en présence du graveur ami d'André Gill. C'est un joli chapitre de ce livre, qui se termine par une charmante nouvelle de Cattelain écrivain, illustrée par le japonisant Félix Régamey avec l'esprit et le talent qu'on lui connaît.

*
* *

Je pensais, en ébauchant ce chapitre sur les *Bibliophiles collectionneurs,* pouvoir faire visite à divers *cabinets-galeries* d'amateurs parisiens, dont le *home,* les goûts et curiosités valent qu'on les décrive; mais le vieux collectionneur avec tous ses racontars et son impitoyable faconde m'a arrêté en chemin et j'ai si bien feuilleté son livre aux rutilantes richesses, je me suis si étourdiment laissé prendre aux jeux de physionomie de ce Lorrain mâtiné de Normand que je n'ai point entendu les heures prendre leur vol dans le sablier du temps; me voici donc réduit à la portion congrue.

Encore aurai-je laissé une silhouette suffisante de l'*Architoqué?* — Aurai-je montré ce que ce Gagne de la bibliomanie cache de fêlures, de craquelages et d'agrafes sous l'émail de sa toquade? C'est peu probable. Il n'est pas un bipède collectionneur qui ne vaille une bonne plaquette biopsychographique, car, sous l'ostentation apparente de la folie aimable, on aimerait à découvrir et à mettre en saillie lumineuse bien des particularités enfouies, des passions latentes, des idiosyncrasies étranges; on se plairait à cataloguer les mille et une singularités de ces cerveaux à rouages complexes, à retirer en un mot la lumière de dessous le boisseau.

Un botaniste a écrit un jour un gros ouvrage sur la *Flore de la place Vendôme,* un autre a décrit *les Parasites du fraisier de Bernardin de Saint-Pierre.* La flore et les parasites d'un esprit collectionneur seraient non moins curieux à inventorier, car il y aurait là du touffu et du grouillant à analyser à la loupe et au microscope d'une physiologie philosophique.

Adonc, *Toqué,* livre-moi ton crâne constellé de protubérances ! Je l'attends ce crâne étoilé comme un verre ! Je serai ton Lavater sans aucune collaboration de Gall; je décrirai tes infiniments petits passionnels et donnerai un appendice à ton bouquin princier sous ce titre : *la Cousinière d'un vieux collectionneur,* par un Vice-Présidé de la *Société des Amis des livres.*

OCTAVE UZANNE.

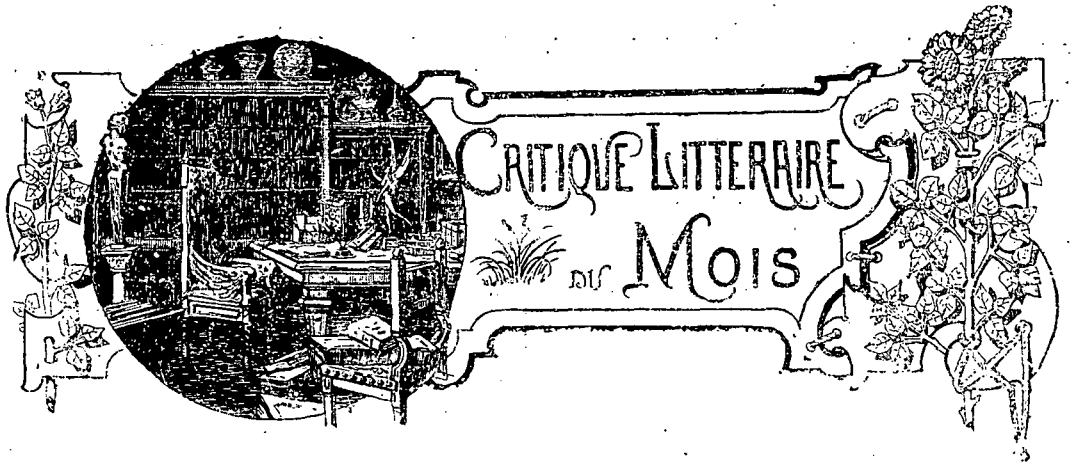

ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES

Mensonges, par Paul Bourget. Un vol. in-18 jésus. Paris, 1887. Alph. Lemerre, éditeur. — Prix : 3 fr. 50.

M. Bourget poursuit le cours de ses travaux et de ses succès. A chaque œuvre nouvelle, on s'écrie : « Il est en progrès ! » Cette fois, c'est vrai : ce roman qu'il intitule *Mensonges* est d'un bout à l'autre intéressant. Les caractères et les évolutions des sentiments et des idées y sont aussi finement analysés que dans les précédents; la composition, en dépit de longueurs et de minuties fatigantes parfois, en est plus alerte et moins froide. Le sujet est des plus simples, ce qui n'est pas un défaut, c'est la mise en œuvre qui lui donne tout son prix.

Un jeune poète, René Vincy, qu'un début triomphant au théâtre fait d'un seul coup passer dans la catégorie des célébrités, est produit dans le monde par son confrère et ami, Claude Larcher, son aîné de dix ans, et dès longtemps maître d'une brillante situation dans les lettres. Vincy est ébloui et en même temps écœuré dès ses premiers pas dans la société mondaine. (Quelle satire que la peinture de ce monde !) Il a d'instinct le goût du luxe, de la haute vie; et d'inclination l'amour du vrai et du beau. Il compare aux splendeurs et aux raffinements dont il vient de s'approcher l'existence étroite, le train médiocre de la petite bourgeoisie dont il est, à laquelle le riverait pour toujours un mariage projeté avec une jeune fille, charmante, mais pauvre et de famille obscure. Est-il besoin de dire qu'il prend en pitié cette médiocrité et cette obscurité bourgeoise, qu'il se fond au contraire en admiration et en élans passionnés aussitôt qu'il s'aperçoit qu'il a fixé l'attention d'une femme de ce monde élégant et riche ? — Cette Mme Moraines possède la beauté, la grâce, un certain esprit; elle a trente ans — notez-le, — elle est extraordinairement habile à découvrir au premier coup d'œil le point faible de René Vincy. Elle sait se donner toutes les apparences des qualités, des vertus qui lui manquent le plus : tout en elle est mensonge, sauf sa beauté. Elle flatte le jeune homme dans sa vanité d'auteur et le touche dans ses fibres d'homme à grand sentiment; elle veut se passer la fantaisie d'avoir son poète, elle joue la madone pour se faire mieux aimer, et très corrompue au fond se réjouit de supposer qu'en devenant la maîtresse de René elle pourrait bien lui apporter l'initiation à l'amour. — Naturellement le petit jeune homme naïf et vaniteux s'englue des deux pattes et du bec. Il croit à la pureté de cette femme, se reproche, ô candeur ! d'être l'occasion, bien plus, la cause de sa chute; mais aussi combien son orgueil s'en augmente ! Il y va de tout son cerveau et s'imagine même y aller de tout son cœur. Il est si heureux de friper des jupons de soie, du linge fin, des dentelles! Et tout à coup il est obligé, absolument obligé de reconnaître que la charmante Mme Moraines — qui pourtant s'est prise à son propre jeu et l'aime avec passion — n'est qu'une femme sans mœurs, vendue à l'amour d'un vieillard qui pourvoit à son luxe, pour qui elle trompe son mari, et qu'elle trompe au profit de son amant de cœur, le petit poète. Elle a menti dès la première minute, menti toujours, — excepté pourtant quand elle se donne à lui, s'il vous plaît, — et la découverte est si cruelle au jeune homme qu'il n'en peut supporter la pensée : ce n'est point de ne plus l'avoir qu'il est navré, car il l'aurait encore s'il voulait; c'est d'avoir été trompé sur la qualité de l'ange. Il était assez naïf pour se persuader encore qu'une femme peut bien tromper son mari, mais jamais son amant. Et, sans souci de sa sœur qui l'idolâtre, de la pauvre Rosalie Offarel, sa fiancée dédaignée, dont il a brisé le cœur, sans égard pour aucun de ses devoirs, il se tire un coup de revolver dans la poitrine, — pour se punir, j'aime à le croire, de son révoltant égoïsme et de sa pitoyable vanité.

Mais égoïsme, vanité, amour cérébral, c'est bien là ce qu'a voulu peindre M. Paul Bourget; l'effet démoralisant du succès immédiat sur un poète, capable peut-être d'écrire une jolie saynète en vers, mais, il faut le dire, animé de mesquines ambitions, avide

de la gloriole plutôt qu'amoureux de son art, le romancier l'a parfaitement analysé et mis en relief. Son personnage est ainsi fort intéressant, non pas en lui-même à cause de son caractère, mais bien plutôt pour la beauté du travail dont il est le sujet. Si l'on prend ce jeune René Vincy pour ce qu'il est, convenons-en, il ne mérite aucune compassion. Je ne tiens pas à ce que le héros d'un roman soit *sympathique ;* mais M. Bourget semble gratifier le sien d'une indulgence complaisante et vouloir vous faire partager cette indulgence. Certes il est, à cette époque, nombre de gens qui ferment les yeux sur les défaillances, pis encore sur les faillites morales de certains personnages, en ne tenant compte que d'une chose : « C'est qu'ils sont si intelligents ! » Eh bien ! non, cette si grande intelligence n'est pas une excuse. Et quand M. René Vincy ayant pris une Marneffe pour un ange parce qu'il est fier d'être « aimé par une femme du monde », se reconnaît tout à coup réduit au rôle d'amant de cœur d'une femme entretenue, — un troisième rôle, — je ne compatis pas à ses maux ; il me semble que ce n'est pas mal fait.

S'il ne s'agit que de le juger en tant que personnage observé et de décider si le portrait est ressemblant, personne ne refusera à M. Bourget une sincère admiration ; car des pieds à la tête, et dans chacune de ses attitudes, dans chacune de ses démarches, le personnage est réel, tangible : on l'a devant les yeux. — Et pourtant il est d'une catégorie spéciale, ce n'est pas tout le monde ; il appartient à une classe, à un groupe, c'est un homme de lettres. Il est vrai que l'espèce s'en est tellement multipliée !

Et d'ailleurs René Vincy n'est pas l'unique personnage ainsi traité de main de maître. Tous, sans exception, tous, depuis le lourd et bon Fresneau, et l'aigre Mme Offarel jusqu'à Mme Fresneau, la sœur idolâtre de la gloire fraternelle, et Mme Moraines, la mondaine de l'avenue Murillo, la maîtresse de René, tous sont saisis dans le fond de leur âme et dans la forme de leur être, avec une sûreté de coup d'œil et de trait tout à fait magistrale.

Et l'existence incohérente de Claude Larcher, ses amours déshonorées, cette contradiction attristante de la force du talent et de la faiblesse du caractère, qui l'eût mieux comprise et plus vigoureusement retracée ? Et Desforges, le baron quinquagénaire qui prend l'amour à doses réglées, et philosophe profond, d'une immoralité bien assise, dirige Mme Moraines, même après qu'il s'aperçoit qu'elle l'a joué, voilà un type curieux et artistement développé ! Tout ce monde vit de la vie réelle, et l'on a raison de dire qu'à ce point de vue, *Mensonges* est un chef-d'œuvre.

Il a cette supériorité sur le précédent, *André Cornélis*, de n'être pas une seule minute ennuyeux ; mais, au demeurant, il intéresse plus qu'il n'émeut. Je ne lui en ferais certes pas un grief, si d'autres ne voulaient y trouver cette note émouvante et n'affirmaient qu'il fera pleurer les jeunes gens. Il faut espérer qu'ils ont le sens plus juste ; et je crains bien plutôt qu'ils ne trouvent le poète Vincy un heureux gaillard et ne se moquent de ses susceptibilités.

Car M. Bourget n'a pas ménagé le piment aphrodisiaque dans son œuvre. L'idéalisme sensuel qui est au fond de son talent s'y est fait jour de terrible et séduisante façon. M. Catulle Mendès pourrait seul rivaliser avec lui dans l'art de décrire « une toilette pour adultère » et de faire voir la prise de possession de René par Mme Moraines sur le petit lit de la chambre du jeune homme.

La scène du rendez-vous de Desforges et de la même Mme Moraines dans l'appartement secret de la rue du Mont-Thabor est du même pinceau et de la même couleur. Si c'est là ce qui fait s'écrier un critique du *Journal des Débats*, que M. Bourget « porte en lui un nouveau génie du christianisme », le symptôme est étrange. Il est vrai qu'il y a dans le roman un personnage d'abbé chef d'institution à qui M. Bourget rend hommage. Il le présente comme une forte tête, une intelligence supérieure, un prêtre de haute inspiration. Mais ce pauvre abbé Tacon quand il est en scène, ne débite que des lieux communs dans un langage désespérément banal. Et de fait il n'y a pas de nécessité qu'il soit plus original ni plus éloquent.

Une chose qui nous étonne, c'est qu'un écrivain qui se pique de vérité comme M. Bourget ait laissé échapper des inadvertances comme celles-ci : le père de Fresneau, *ancien chef d'institution tombé en faillite.* — Un chef d'institution ne peut être déclaré en faillite. — René Vincy *ignore quels sont les jours de représentation à l'Opéra.* Ce ne serait pas extraordinaire s'il était simple étudiant. Mais cette ignorance est invraisemblable chez un poète qui a une pièce jouée au Théâtre-Français avec un succès exceptionnel ! et surtout cinq mois après le succès de cette pièce ! — Et cette pièce en UN acte, M. Bourget nous apprend qu'*en cinq mois, elle a rapporté déjà 25,000 francs* à l'auteur. Ça ne s'est jamais vu ! M. Bourget a calculé comme si à chaque représentation la recette avait obtenu le maximum, et, erreur plus grave, comme si chaque soir le Théâtre-Français avait donné le même spectacle. Or une pièce, grande ou petite, quel que soit son succès, n'y est jamais donnée plus de quinze fois par mois, et les 8,000 francs de recette ne sont pas de tous les soirs : même du temps de M. Perrin.

Il serait oiseux de louer le style de M. Bourget ; cependant on peut dire qu'il a plus de nerf encore, plus de souplesse, plus de couleur, dans ce roman que dans les autres. Seulement pourquoi ne bannit-il pas, lui, poète, un mot aussi discordant qu'*administratrice*, et pourquoi écrit-il, lui, lettré de premier ordre, *se fut en allé*, et avec récidive ? Je sais bien qu'il y a un exemple de Hugo, dans un vers des *Contemplations.*

Mais Hugo a eu tort de commettre un solécisme et Bourget tort de l'imiter. Ce serait sans importance chez un écrivailleur. Chez un écrivain de mérite, c'est fâcheux. On peut s'autoriser de sa négligence.

Si du reste nous nous attardons à relever ces vétilles, c'est que dans un ouvrage si voisin de la per-

fection, on souffre davantage de ce qui s'y rencontre d'imparfait. PZ.

Madame Chrysanthème, par PIERRE LOTI, dessins et aquarelles de Rossi et Myrbach, gravures de Guillaume frères. Paris, Calmann Lévy, 1888. Un vol. gr. in-8°. Prix : 10 francs.

Tout le monde connaît cette jolie collection Guillaume, qui naguère offrait au public le *Tartarin sur les Alpes*, d'Alphonse Daudet. Elle vient de s'enrichir — c'est bien le mot — des *Chants du soldat*, de Paul Déroulède ; de *François le Champi*, de G. Sand ; et du nouveau roman de Pierre Loti, *Madame Chrysanthème*. Dans ce nouveau roman, Pierre Loti nous raconte, comme dans *Azıyadé*, comme dans *le Mariage de Loti*, l'histoire d'un de ses mariages exotiques, disons plus exactement, ses amours passagères avec une jeune Japonaise de Nagasaki : Mlle Chrysanthème. Elle est charmante, cette Nipponne, avec ses yeux à longs cils, ses cheveux noirs arrangés en deux grandes coques lustrées, ses bras ambrés, délicats et jolis, sa taille fluette perdue dans son fourreau de soie bleu marine. Et comme elle est touchante dans sa soumission, dans ses câlineries discrètes, chantant, en s'accompagnant sur sa longue guitare, des airs tristes comme ceux d'une Mignon japonaise. En vérité, nous trouvons que Pierre Loti est injuste pour elle : car il ne l'aime pas sa Nipponne, il la traite en Européen dédaigneux, et, le cruel qu'il est, il le lui fait sentir souvent. Pour lui, c'est « une poupée », dont le calme et l'immobilité l'étonnent sans doute. Et cependant toute sa faute est d'être une Nipponne, d'avoir les mœurs étrangement tranquilles et respectueuses, cérémonieuses de son pays. La différence en effet est grande avec Aziyadé, la Grecque ; avec Barahu, la Tahitienne ; avec Fatou-gaye, la négresse khassonkée ; ce n'est pas la femme voluptueuse des harems de Stamboul, ni la petite sauvage du Sénégal ou de la Cythère océanienne : il s'en faut de beaucoup, et le très passionné P. Loti n'y a peut-être pas trouvé son compte. Mais c'est précisément ce sentiment nouveau de tristesse dédaigneuse qui donne à cette nouvelle œuvre de Pierre Loti un caractère tout particulier. Dans les autres romans de l'auteur on était ému par les destinées presque tragiques de ses héroïnes : ici l'on est ému par le délaissement de cette petite créature qui reste si complètement indifférente à son amant. Mais pourquoi aussi Pierre Loti, au lieu de se marier par intermédiaire, par les soins d'un courtier matrimonial, le sieur Kangourou, très connu, paraît-il, dans la marine, pour rendre aux officiers ces sortes de services, pourquoi n'a-t-il pas attendu le hasard d'une rencontre, dans ces rues montueuses de Nagasaki ? Il aura peut-être trouvé la Nipponne de son cœur ; il aurait reçu le coup de foudre, comme la chose faillit lui arriver le 4 septembre, où une petite *mousme* (jeune fille) lui apparut, sur un de ces ponts tapissés de mousses grises, en plein soleil, se détachant à la manière des fées éblouissantes sur un fond de vieux temples noirs et d'ombres, retenant sa robe d'une main et la faisant plaquer au bas de ses jambes, pour se donner l'air plus svelte. Loti fût devenu amoureux comme un fou et eût passé à Nagasaki, au bruit perpétuel des cigales, et dans le parfum enivrant des lotus, quelques-uns des plus beaux mois de sa vie. D'où il faut tirer cette moralité, qu'en amour il faut tout attendre de soi-même, ou du hasard, et « rien des agences ». Telle est l'affabulation légère sur laquelle Pierre Loti a brodé les plus délicieux, les plus pittoresques dessins exotiques que sa main, si experte cependant, ait jamais tracés.

Quand on a lu *Chrysanthème*, on ne croit pas seulement avoir vu le Japon, il semble qu'on y a vécu, qu'on a habité dans ces demeures à la fois si simples et au goût si raffiné, où l'art se cache dans les détails infiniment petits, et où vraiment il ne déplairait pas de vivre quelques mois, même à côté de Mme Chrysanthème. Pauvre Chrysanthème qui comptait la veille du départ de Loti les belles pièces d'argent que celui-ci lui avait données pendant leur mariage, mais qui ne les aurait peut-être pas comptées si le bel officier lui avait donné un peu de son cœur, comme aurait fait Yves, s'il n'avait pas été le « frère Yves ».

Pierre Loti dans ce nouveau roman est toujours le merveilleux écrivain que l'on sait, mais avec quelque chose de plus triste, de plus amer que dans ses œuvres précédentes, si pleines de jeunesse, et pour tout dire d'amour partagé. E. A.

Bon-Repos, par PHILIPPE CHAPERON. Paris, Alphonse Lemerre, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Un comédien retrouve, par un hasard tout à fait inattendu, son ancienne maîtresse dans une maison de campagne des environs de Paris, vivant avec sa fille et son gendre, ancien avoué, vieux et riche. A la suite des événements de 1870-71, l'avoué s'étant réfugié en province, Mme Paillat, sa femme, et le comédien, Luzun, se trouvent seuls à Versailles, et dans la ville saccagée par les Prussiens. Luzun s'est battu dans les francs-tireurs. Il paraît un héros à la jeune Mme Paillat, qui, écœurée d'avoir pour mari un vieillard poltron, se donne violemment à lui. Les temps calmes revenus et la ville réparée, Luzun est admis dans l'intimité de la famille et finit par vivre sous le même toit, entre la mère et la fille, — l'une sa maîtresse de jadis, l'autre sa maîtresse d'aujourd'hui, et le mari heureux et confiant. Un jour, cependant, ou plutôt une nuit, M. Paillat, malade et préoccupé depuis quelque temps, trouve sa femme descendant, en un costume qui ne laissait pas place à l'équivoque, de la chambre de l'artiste. Il tombe dans l'escalier et, après une maladie cérébrale, reste fou. La vie commune chez le fou, à côté du fou, se complète et se resserre entre Luzun et Mme Paillat, sous les yeux de la mère qui sait tout et accepte tout, parce qu'elle ne veut pas que sa fille apprenne jamais que Luzun a été son amant. M. Paillat meurt. Luzun en profite pour, sous prétexte de convenances, faire cesser la

vie commune. Il est peu après surpris par sa maîtresse en commerce d'amourettes avec une grisette, ressaisi, absorbé, surveillé et affiché sous mille considérations de respect humain. Mais l'image du mari mort fou le hante, l'obsède et l'attire, lui aussi, à la folie. Il faut l'enfermer dans une maison d'aliénés, où il succombe bientôt. On lui fait des funérailles de comédien, et ce que deviennent les deux femmes, le romancier ne vous le dit pas.

Ce n'est point un monde très propre que M. Philippe Chaperon fait évoluer dans son livre; mais il s'en tire avec talent et sans peindre, sous couleur de naturaliste, ses personnages avec de l'ordure. Il n'en met réellement que ce que chacun d'eux en comporte.

Maison ouverte, par Paul Margueritte. Paris, Albert Savine; 1887. Un vol. in-18°. — Prix : 3 fr. 50.

Un brave marchand de bois enrichi se fait gruger sa fortune par trois ou quatre familles de parents et autant d'amis parasites. Sa femme, Mme Breux, devient folle; sa fille se sauve avec un cabotin de café-concert; son fils, Philippe, ayant grandi au milieu des scandales et des saletés journalières dont la maison paternelle était le théâtre, les nerfs détraqués, mais au fond honnête et généreux, se met à boire et finalement va mourir de la fièvre jaune en Amérique. Le père Breux ruiné, désespéré, se jette du haut d'une maison et tombe sur un matelas; on lui ampute les deux jambes, et il meurt d'une pleurésie quelques années après.

C'est un entassement de vilenies, un grouillis d'infamies ignobles et puantes à soulever le cœur le plus robuste. L'auteur ne manque pas de talent et sait adapter son style au sujet. Je voudrais pouvoir lui faire d'autres éloges.

La petite fée, par Albert Cim. Paris, Albert Savine. 1888. Un vol. in-18. — Prix: 3 fr. 50.

La petite fée, « poignante et véridique histoire des aventures d'une grande dame et de ses amours avec un artiste de café-concert », — ainsi s'exprime la *Prière d'insérer*, — ne forme qu'une mince partie de ce volume. Une nouvelle d'une certaine étendue, *Jean le Bancal*, et deux autres récits de plus courte haleine, *Trop d'amour!* et *le Neveu de M. le curé*, complètent un recueil qui mérite d'être lu, autant par la variété des sujets que par la manière personnelle et sincère dont ils sont traités. L'auteur de *l'Institution de demoiselles*, sans viser si haut que dans ce dernier roman, ne se montre pas ici inférieur à lui-même. La langue dans laquelle il écrit est bonne et saine; il s'entend à conduire un récit et à expliquer les caractères en faisant agir les personnages, ce qui est, à mon avis, un des plus grands secrets de l'art; enfin il sait que l'humanité, composée d'êtres faibles et passionnés, compte autre chose que des canailles ou des crapules, et il ne confine pas son amour du document à l'étude de la pourriture et des déjections sociales. On peut prendre ce livre avec confiance: ni le sens esthétique ni le bon goût n'y sont choqués, et la lecture en est intéressante et récréative.

B.-H. G.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Les Cahiers du capitaine Coignet (1776-1850), publiés d'après le manuscrit original, par Lorédan Larchey; illustrés par J. Le Blant. Un vol. in-4°, 294 pages. Paris, Hachette, 1888.

Voici un livre rare, entre les amusants de notre époque, d'autant plus rare qu'il a pour origine la moins extraordinaire, pour ne pas dire la plus commune, qu'on imagine. Ce serait vraiment l'occasion de répéter: *habent sua fata*... sans le ridicule double de citer du latin, à propos d'un très brave soldat de la France, qui ne savait pas le français. Mais c'est ainsi, — et bien en vain l'on clamera: Pourquoi ces choses et non pas d'autres? — L'écrivain particulier dont il s'agit avait le rayon, de même qu'avait l'étoile celui dont il devait être l'Homère en demi-solde et l'historien, peu officiel et académique sans doute, mais tout de même préférable à bien d'autres. Peut-être les lecteurs de l'avenir sacrifieront-ils à ce *styliste* rudimentaire, mais doublé d'un conteur de la race des Froissart, les lourdes machines politiques, et courtisanesques à leur façon, des Lanfrey et des Lung. Il est assez drôle aussi que nous ayons à parler de Coignet, le jour même où l'on nous annonce la mort du quasi-centenaire Emile Marco de Saint-Hilaire, dont l'œuvre a presque autant fait pour la fameuse

légende que Thiers, Victor Hugo et Béranger lui-même. Marco présenta cette particularité d'être l'unique exemple d'un acte d'ingratitude de Napoléon III, empereur énigmatique, chez lequel n'apparut jamais bien clairement (c'est un titre devant l'humanité) que la reconnaissance envers les compagnons et les auxiliaires des jours d'épreuves.

Il y a quelques années, une grande librairie publia, sous la responsabilité d'un homme connu et honoré dans les lettres, l'érudit ingénieux et spirituel Lorédan Larchey, auteur de nombreux ouvrages qui ont valu un sérieux crédit à son nom, un volume destiné à inaugurer une série de mémoires patriotiques, et intitulé *les Cahiers du capitaine Coignet*. Bientôt après cette publication, il circula parmi les bons juges — c'est-à-dire les esprits indépendants et les connaisseurs amis du vrai — l'agréable rumeur qu'un livre original nous était né et qu'il fallait lire celui-ci. Lancé d'abord dans un format quelconque, sur un papier *à l'économie*, n'attirant l'attention ni par le luxe, ni par l'art, ni par la publicité faite autour de lui, ce volume, à tournure provinciale, fit son « petit bonhomme de chemin », — excusez la populaire image, si bien à sa place ici, — sous le couvert des recommandations verbales d'un lecteur séduit, et d'autres qui voulaient bien l'être aussi.... réclame excellente au reste, et non moins profitable qu'honnête. Nous n'avons vu — toute proportion gardée — d'autre exemple de succès déterminé par une pareille aventure, qu'à propos de *la Guerre et la Paix* de Tolstoï, débité d'abord chez nous à trois cents exemplaires dans une édition vendue au profit d'une œuvre de bienfaisance. Donc, M. Lorédan Larchey eut assez vite le devoir de faire un nouveau tirage des *Cahiers*, avec une préface retraçant l'origine du manuscrit et la physionomie très intéressante de l'auteur. De *la personne* de ce dernier, nous ne dirons rien, laissant le soin d'en parler à qui s'en acquittera mieux que nous, à tous les titres. En effet, le rédacteur en chef du *Livre* a connu un peu par lui-même, et beaucoup par tradition directe, le vieux capitaine Coignet dont nous avons pu, pour notre compte, entrevoir la physionomie dans une lettre de M. Paul Bert à M. Lorédan Larchey. Notre ancien résident au Tonkin parle avec grande sympathie et d'affectueux regrets, du grognard napoléonien, sur les genoux duquel il fut bercé. Coignet avait été traqué sous la Restauration, comme conspirateur, en société, comme eût dit M. Scribe, avec le père du grand ami de Gambetta. On le voit, nous n'avons pas affaire à un mythe, mais à un être, disparu seulement d'hier, et que nous aurions pu très bien voir et entendre, si le hasard de nos pérégrinations nous avait déposé une heure dans certain café de la ville d'Auxerre. Précisons: Coignet aura été le Béranger en prose, et le partisan symbolique et *vécu* de celui que le poète des « Souvenirs du peuple » a célébré beaucoup par enthousiasme, chose essentielle dans la vie de l'art et du sentiment, et pas mal non plus par esprit de parti. chose nécessaire à la popularité.

Ceux qui sont, comme nous, du mauvais côté de la quarantaine et ont grandi dans une ville de province ont connu, dans leur enfance, de ces vieux officiers en retraite, mariés à des maîtresses d'école ou à des patronnes d'ateliers de couture ou de modes, antiques rabâcheurs, assez mécontents. Leurs yeux, presque éteints, avaient reflété les cieux brûlants d'Égypte, le soleil d'Austerlitz, l'incendie de Moscou, et le fulgurant éclair du regard de leur dieu... *Deux yeux, deux étoiles*, c'était Napoléon! écrivait, en 1812, Frédéric Foerster, un des *chasseurs noirs* d'Allemagne. Ils pouvaient être, ces vieux débris, plus ou moins adonnés à la bouteille et au cotillon; mais il émanait d'eux un souffle de probité, un amour de l'honneur, et si l'on peut dire, une propreté dans la gêne, qui rachetaient bien des ridicules et des défauts, et valaient bien aussi l'effroyable règne des mœurs rapaces et fouineuses qui nous guettaient. Jean-Roch Coignet n'était qu'une unité dans les cinq cent mille individus de ce type, mais cette unité est la seule qu'on nomme. Cela suffit. Il est un *representative-man*, et c'est sous ses traits que l'avenir se figurera la personne historique et sociale qu'est le soldat de Napoléon. Il y a ceci de bon au moins pour l'écrivain et le philosophe dans l'éclipse dynastique des Bonaparte, que l'on peut parler de Napoléon sans être suspect d'intentions politiques. Parlons-en donc. Il y a eu dans cet être prodigieux deux hommes : un chef d'armée et un chef d'État, dont les plus fiers actes sont livrés aux disputes des hommes, et le plus grand poète des âges modernes, ce que personne ne conteste. Il fut la poésie de ce siècle, et d'autant plus certainement que tous les autres poètes se sont inspirés de lui. Le fait que cette poésie, au lieu d'être limitée, comme celle des rimeurs de métier, à l'admiration d'une classe d'intelligences et contenue dans des livres, a débordé dans des actes et a brillé sur tout l'univers. Telle est la caractéristique de ce génie. On se rappelle ce trait d'un militaire ou diplomate autrichien, qui, traversant nos lignes pendant la campagne de Bonaparte en Italie, rapporte que tous ses soldats parlaient de lui comme de leur maîtresse. Notez que nous n'insistons même pas, pour expliquer un pareil prestige, sur ce grand amour de la France, pur de toute alliance avec l'étranger, et nous ne nous donnerons pas le facile déplaisir de mettre en regard les abominables lettres, écrites en 1810 par le prince français qui devait s'appeler vingt ans plus tard notre roi. Nous retrouvons exactement, dans les Cahiers de Coignet, cet ouvrage d'un illettré, qui ne savait même pas lire à trente-cinq ans, non seulement, dans son ordre modeste, une pièce historique de réelle valeur, mais aussi le plus juste témoignage d'une conception de la société et d'un certain état d'âmes, pendant et même après le règne de Napoléon Ier.

Le capitaine Coignet, mort à Auxerre, était un fils du département de l'Yonne, où il naquit à Druyes-les-Belles-Fontaines, le 16 août 1776. C'est après sa soixante-douzième année accomplie, qu'il rédigea les neuf *Cahiers* qui porteront son nom bien plus loin qu'il ne l'avait rêvé, le brave capitaine; il les termina en juillet 1850. Coignet était un enfant du peuple,

maltraité au foyer de la famille, et recueilli par bonheur chez un honnête marchand de chevaux dont il devint le domestique et l'homme de confiance. Nous le voyons, dans le premier Cahier, tour à tour enfant malheureux, puis charretier, berger, garçon d'écurie. Aussitôt qu'il fut en âge de porter les armes, Coignet alla *rejoindre*, et le deuxième Cahier nous raconte sa vie militaire jusqu'à la bataille de Montebello. Il fut ensuite de toutes les affaires de l'Empire et suivit l'homme-siècle, auquel il eut souvent affaire personnellement, depuis Marengo jusqu'à Waterloo, en passant par Austerlitz, Iéna, Moscou, Smolensk, Lutzen et Reims. Son récit de Marengo est une page de prix, dans son genre, admirable, et traversé de ces réflexions bien personnelles, qui donne une saveur unique à l'ouvrage. Après Marengo, où il dut de n'être point décapité par un sabre autrichien, à l'épaisseur de sa chevelure, Coignet fut rencontré en fort mauvais point par deux officiers dont l'un avait été précisément sauvé par lui de la mort à Montebello. « Ils me prirent la main, dit Coignet. Que c'est beau la reconnaissance! J'en sentirai le prix toute ma vie. » Ensuite, il nous raconte une pointe en Espagne. Dans le quatrième Cahier, nous voyons Coignet, le *premier soldat* décoré par le premier consul, « au dôme des Invalides », le 14 juin 1804; Coignet empoisonné par un agent de Cadoudal, son retour au pays, le camp de Boulogne et la première campagne d'Autriche. Les campagnes de Prusse et de Pologne, le banquet entre soldats russes et français à Tilsitt, Coignet caporal, la campagne d'Espagne et d'Autriche, telle est la matière du cinquième Cahier. Le sixième nous dit la rentrée en France, les fêtes du mariage de Napoléon et de Marie-Louise; Coignet faisant fonctions de sergent instructeur, de chef d'ordinaire et de vaguemestre. Le septième Cahier renferme la grande tragédie, c'est-à-dire la campagne de Russie, Coignet nommé lieutenant au petit état-major impérial, et la retraite de Moscou. Le huitième nous présente Coignet capitaine et nous rend les campagnes de 1813 et 1814, les adieux de Fontainebleau et la visite à Coulommiers. Le Cahier neuvième et dernier n'offre pas moins d'intérêt que le plus vivant des huit autres: il nous entretient de Coignet en demi-solde, des Cent-jours, de Coignet soumis à dix ans de surveillance, de son mariage, de la révolution de juillet 1830, et des années suivantes qui virent Coignet promu officier de la Légion d'honneur. Nous n'en finirions pas si nous nous arrêtions à relever tous les récits captivants et toutes les observations curieuses dont fourmille ce livre. Entre tant d'autres, nous rappellerons le portrait du général Dorsenne, les conquêtes amoureuses d'un soldat de Napoléon, etc., etc. Citons encore la visite de la reine Louise de Prusse à Napoléon: « Dieu! qu'elle était belle avec son turban autour de la tête! » s'écrie le sincère Coignet. Voilà de ces riens qui nous montrent la vérité, et c'est bien ainsi que parle la nature. Autre trait, digne de l'histoire, celui-ci, et qui nous montre le roman de cœur des nations, aussi variable et capricieux que celui des individus. Dans ses souvenirs de l'étranger, Coignet, écho sans doute de cent mille autres, témoigne une sympathie reconnaissante pour les Allemands, et quelque rancune envers les Polonais.

On le voit, c'est justement notre Iliade — celle dont Gautier a dit qu'Homère ne l'inventerait pas — que nous apportent ces pages, tracées par l'un de ses Achilles, par un *homme de bonne volonté*, suivant l'expression très heureuse et très fertile en suggestions rassurantes, de M. Lorédan Larchey. Il serait puéril de ne pas voir que nous avons affaire ici à un dévot de l'*autre*. Il y en eut plus d'un comme cela en France et ils n'ont pas été les moindres Français. Coignet, du moins, raisonne son culte pour le chef merveilleux dont le nom réchauffe encore, au fond de nos villages, une centaine de vieux cœurs qui vont bientôt s'éteindre.

Retiré du service, Coignet passa le reste de sa vie à Auxerre. Habitué d'un café fréquenté par les commis-voyageurs, il y recruta le premier auditoire de ses souvenirs *répétés*, et les acheteurs *exhortés*, du recueil où il les fixa. On le répète, c'est âgé de plus de soixante-douze ans que notre capitaine commença d'écrire sa vie, et, vraiment, ce grand âge n'avait rien enlevé à l'énergie et à la constance de son âme. Après sa mort, il voulut qu'une part du modeste bien laissé par lui fût employée à un banquet offert à ses anciens souscripteurs, et aux commis-voyageurs de passage à Auxerre, le jour de ses funérailles. Auxerre n'a pas perdu le souvenir des *émotions* de ces deux jours de festoiement à l'antique. Pour conclure, l'âme d'un *bon homme* nous apparaît à travers ces pages. Ce *bon homme* nous lègue un livre charmant et que la vogue réclame. Quel joli tour de votre roue, ô fortune littéraire, et comme la gloire dans ce genre est divertissante à suivre, en ses fantasques progrès! Enfin, qu'on le veuille ou point, le livre de Coignet, par son charme original, s'est ouvert le chemin de notre cœur, alors que tant d'autres plus ambitieux ont fini, par leur nombre monotone, à obstruer celui de notre esprit. J'apprécie beaucoup les dessins de M. Le Blant; mais l'étude de cette partie de l'ouvrage revient à une plume plus compétente que la nôtre en matière artistique. L. D.

L'intelligence des animaux, par G.-J. Romanes, secrétaire de la Société linnéenne de Londres pour la zoologie, précédée d'une préface sur *l'Évolution mentale*, par Edm. Perrier, professeur d'histoire au Muséum d'histoire naturelle de Paris. Deux vol. in-8° de la *Bibliothèque scientifique internationale*, avec figures. Paris, Félix Alcan, 1887. — Prix : 12 francs.

Très petite est la place faite aux inductions, à l'argumentation; très grande, celle qui est faite aux observations. Le livre porte bien la marque du génie anglais.

Le premier chapitre, l'auteur l'a consacré aux animaux inférieurs, les protozoaires, les cœlentérés, les échinodermes, les annélides, et, en ce chapitre qui est très court, il revient sur les quelques principes et

quelques définitions formulés dans l'*Introduction ;* au deuxième chapitre, il parle des mollusques et n'insiste pas, mais voici le troisième : *les fourmis*, et des faits relatés avec la plus grande concision, des faits en très grand nombre. Certains de ces faits ont été seulement observés et constatés; la production de tous les autres, la plupart, a été provoquée en quelque manière : l'observateur, se faisant expérimentateur, a modifié intentionnellement les conditions de production, et il a comme dressé des tables de présence, des tables d'absence, des tables de variation. Les faits relatés sont en grand nombre, avons-nous dit; qu'on en juge : ils se rapportent à l'odorat des fourmis, à leur sens de direction; ils sont phénomènes de mémoire, ils témoignent d'un esprit de nationalité; ils laissent démêler le jeu des passions, mesurer les émotions; ils accusent un mode de communication, un langage; ils permettent de reconnaître un plan d'éducation et d'autres faits : les fourmis ne se défendent pas d'exploiter les pucerons et elles ont leurs bêtes de somme et elles admettent l'esclavage; elles entreprennent des guerres, elles attaquent des places fortes, elles font des razzias; point de bandes improvisées, elles ont une véritable organisation militaire et des règles de discipline, des règles de tactique; elles ont un service des travaux publics et une organisation du travail, un service de l'agriculture, elles récoltent, moissonnent et emmagasinent, car elles ont des greniers, elles reconnaissent la propriété et pratiquent l'hospitalité; elles ont leurs récréations, leurs jeux, leurs cérémonies. Après les preuves données par les fourmis de l'exercice d'une certaine raison, la fixation des limites de leur intelligence, puis l'étude anatomique des centres nerveux. Ce troisième chapitre est le plus étendu, mais dans tous les autres, des observations aussi précises quant aux manifestations les plus diverses de l'activité intellectuelle chez les invertébrés, chez les vertébrés; en celui-ci, il est parlé de l'intelligence des abeilles et des guêpes, en cet autre, de celle des termites, en cet autre encore, de celle des araignées et des scorpions, et en ce dernier du premier volume, de celle de quelques coléoptères, de quelques insectes diptères et aussi des larves. Dans le second volume, dix chapitres; y sont consignées nombre d'observations sur les signes d'intelligence fournis par des poissons, par des batraciens et des reptiles, des rongeurs, par l'éléphant, le chat, le renard, le loup, le cheval, le chien, le singe.

La Fontaine, en l'une de ses fables, nous montre des rats qui, cherchant leur vie et venant de trouver un œuf, sont fort en peine; un quidam paraissant, maître renard, ils avisent fort ingénieusement et ils emportent leur trouvaille on sait comment.

> Qu'on m'aille soutenir, après un tel récit,
> Que les bestes n'ont point d'esprit.

Le poète et conteur leur en voudrait accorder autant qu'on en accorde aux enfants. Différence de degrés entre l'intelligence des bêtes et celle des hommes ? Non point tout à fait et il a une théorie, il s'en explique. M. Romanes et M. Perrier, l'auteur de la préface, tiennent pour une simple différence des degrés, M. Perrier surtout.

M. Perrier, traitant de l'évolution mentale, semble bien vouloir donner à entendre que l'homme est un simple parvenu. Descartes, rappelle-t-il, a distingué entre l'homme et la bête; or la bête n'est pas un automate. Soit, mais il faudrait accepter ceci que la raison est en germe dans l'animal, qu'il pourrait y avoir à distinguer encore entre l'humanité et l'animalité. L'homme juge que certaines choses qui sont ne doivent pas être, qu'il fait ne se doivent pas faire. La forme du jugement n'a rien d'exclusivement humain, mais le contenu ? Le contenu ne suppose-t-il pas chez l'homme quelque « qualité » ou « puissance » essentiellement caractéristique ? Et tout se peut-il ramener, réduire à la sensation et à la conservation de l'énergie ? Nous ne voulons pas autrement insister, aussi bien M. Perrier n'exprime-t-il qu'en passant cette assertion que nous avons relevée. Il parle de l'instinct et de l'intelligence et la thèse qu'il soutient, lui et M. Romanes, a son intérêt.

« Nous considérons avec Herbert Spencer, dit M. Perrier (*préface*, p. xxvii), les réflexes comme le point de départ de toute évolution mentale; nous admettons comme lui qu'ils peuvent donner directement naissance à une première catégorie d'instincts; nous admettons encore que par l'addition d'un rudiment de conscience les actes instinctifs deviennent intelligents, c'est grâce à cela que l'instinct peut être modifié; mais nous différons du philosophe anglais en ce qu'il n'admet pas le retour à l'inconscience des modifications d'abord intelligentes de l'instinct; en ce qu'il n'admet pas qu'aucun instinct ait dû être nécessairement intelligent à un moment donné. Lewes exagère en sens inverse, comme le dit M. Romanes, lorsqu'il pense que tous les instincts ont dû être d'abord intelligents; il y a certainement une première catégorie d'instincts nés directement des réflexes. Darwin et H. Milne-Edwards attribuent les modifications de l'instinct à des variations spontanées, inconscientes, fixées par la sélection naturelle; ils ne paraissent pas attacher une grande importance à l'action modificatrice de l'intelligence. Sans repousser, tant s'en faut, l'action de la sélection naturelle, même dans le cas des modifications intellectuelles, ce sont ces dernières que nous considérons comme les plus importantes. »

Dans son *Introduction*, M. Romanes, qui laisse de côté la question de l'origine des instincts et la théorie de l'évolution, regarde comme il dit aux traits saillants qui caractérisent l'instinct. « L'instinct implique des opérations intellectuelles, c'est par là que l'action instinctive se distingue de l'action réflexe. » D'où ces définitions : L'action réflexe est une adaptation nervo-musculaire, sans participation intellectuelle; elle est l'effet du mécanisme héréditaire, du système nerveux, lequel est constitué de manière à agir sous l'influence de provocations déterminées et fréquentes, en produisant certains mouvements adaptés, mais inconscients. L'instinct, c'est chez l'homme

ou chez les animaux une opération mentale ayant pour but un mouvement adopté, elle est antérieure à l'expérience individuelle; la connaissance du rapport entre les moyens et les fins n'est pas nécessaire et l'opération s'accomplit d'une manière uniforme dans les mêmes circonstances, chez tous les individus de l'espèce. Pour la raison ou intelligence, elle est la faculté qui préside à l'adaptation intentionnelle des moyens au but; elle implique la connaissance consciente du rapport entre les moyens et la fin et peut fonctionner dans des circonstances aussi nouvelles pour l'individu que pour l'espèce. — D'où aussi cette vue : « Si l'organisme multiplie ses adaptations, il y a là un fait qui sort des limites de l'action réflexe telle qu'elle a été définie; il est en effet impossible que l'hérédité ait pourvu d'avance à des innovations ou à des modifications de son mécanisme, du vivant de l'individu. » Les organismes n'héritent pas toutes les qualités, toutes les aptitudes; ils en acquièrent, grâce à la conscience et à l'intelligence.

Des faits, beaucoup de faits dans ces deux volumes, mais, résolus ou non, des problèmes aussi et des problèmes qui sont d'importance. F. G.

POÉSIES

Parnasse de la jeune Belgique.

Paris, Léon Vanier, 1887. — Un vol. in-8°.

La jeune Belgique chante à Bruxelles et lieux circonvoisins; mais elle fait éditer son Parnasse à Paris, luxueusement et chez Vanier, le poète des jeunes qui pensent qu'à l'âge où est la civilisation, tout nouveau-né a dix mille ans. Voici la liste fidèle de ces poètes des bords de la Senne : Emile van Arenbergh, Paul Berlier, André Fontainas, Georges Garnir, Iwan Gilkin, Valère Gille, Octave Gillion, Albert Giraud, Théodore Hannon, Paul Lamber, Charles van Lerberghe, Grégoire Le Roy, Maurice Maeterlinck, Léon Montenaeken, Fernand Severin, Lucien Solvay, Hélène Swarth et Max Waller, — *the last not the least.* Je vois bien là dedans un certain nombre de noms belges ou flamands; mais, en lisant leurs vers, je ne vois rien qui ne soit bien français, dans les défauts comme dans les qualités. Quelques-uns de ces poètes sont de grande race, ont de la force, de l'originalité véritable, et pour tout dire, du tempérament. Tel celui qui ouvre le recueil, M. Émile van Arenbergh, dans son apostrophe à l'Océan :

Crois-tu, sombre Océan, parce que l'homme mêle
Quelque chant fugitif à ta plainte éternelle,
Crois-tu que nul de nous n'ait en lui tes sanglots,
Et que le désespoir soit le secret des flots?

Dans les pièces, trop courtes, trop peu nombreuses, qu'il a données, je regrette d'y trouver par places une afféterie et une préciosité qui gênent la liberté de sa grande allure.

Un poète qui, comme M. Iwan Gilkin, s'éprend d'une sœur d'hôpital et lui dit :

Dans le grouillis rougeâtre et gluant des viscères,
Des muscles découpés, des tendons mis à nu,
Des nerfs, où vibre encore un vouloir inconnu,
Des glandes qu'on incise et des flasques artères,

Tu plonges tes deux bras polis, avidement,
Tandis qu'erre un divin sourire sur tes lèvres,
Et que sur son chevet où bondissent les fièvres,
Le moribond t'appelle et parle doucement;

Car ton visage, pur comme un marbre, te donne,
Sous ta coiffe de toile et ton noir chaperon,
O vierge au bistouri, vierge au cœur de Huron,
Le resplendissement serein d'une madone...

n'est pas un poète ordinaire, et je l'admirerais sans réserve, si j'avais le cœur assez solide pour ne pas être ému en voyant, sur chacun des vers de cette poésie macabre, grouiller les vers du charnier.

M. Valère Gille est un poète mystique et torturant, — c'est torturé que je voulais dire, qui cisèle des chutes de sonnets comme celle-ci :

. . . . . Et pour que soit le repentir,
Le Christ semble revivre encor son agonie.

Le descriptif, c'est M. Octave Gillion, l'ami des faubourgs, du vieil arbre et des vieilles choses, et qui donne son adresse et sa profession au lecteur, en disant :

Et je rentre chez moi, bien loin, à la campagne,
Où je suis constructeur de châteaux en Espagne.

M. Albert Giraud, qui, si je ne me trompe, fait, entre deux strophes, de la critique quelconque quelque part, aspire à être *hors du siècle*, où il se trouve apparemment déplacé. Il aime les cuirs de Cordoue et les flatte, il me semble, en ces peu cohérentes hyperboles :

. . . . . Puissants, fauves et chimériques,
Vous conservez encor des reflets d'Amériques,
Et vous songez dans l'ombre, éblouis et vermeils,
O cuirs en qui survit l'âme des vieux soleils!

Puis il rencontre des yeux, et il dit à la personne qui les possède :

Tes yeux! ô tes chers yeux! ô jeunesse! ô vieillesse!
O le regard si jeune et si vieux qui me laisse
Le regret d'être jeune et celui d'être vieux!

Les chers yeux verts peuvent se clore et dormir là-dessus. Ce leur sera plus sain que de chercher à comprendre. — M. Albert Guiraud connaît, en outre, de

Rouges lèvres d'enfants, pareilles à des mûres
Dont le sang saignerait doucement dans son cœur.

et une personne (est-ce celle dont les yeux sont pareils à des eaux printanières?) qui parle de telle façon que

..... Sous l'orgueil du sang, des mots fiers et splendides
Se cabrent dans sa voix comme des étalons!

Il voit, entre autres choses, dans les regards d'un reître, peint à l'huile, « des flaques de sang, de femmes et d'entrailles ». Toutes ces choses sont fort effrayantes dans le présent, et l'on ne se sent rassuré pour l'avenir qu'en se rappelant que ce poète supra-sensible et extra-sensé nous dit en un sonnet :

Il neige du silence en mon cœur vaste et sombre.

M. Théodore Hannon s'en prend aux foires et kermesses flamandes et fait monter au nez de celle qu'il aime les senteurs des « lards, denses exhalaisons, aux nutritives pestilences »! Il dit à une femme maigre qu'il

Aime son ostéologie
Où s'insèrent des nerfs d'acier.

Il aime aussi — à moins que ce ne soit la même — une autre femme qui s'appelle Jane, dont le « clavier de nerfs aux notes détraquées,

Pleure le lamento des cœurs ivres d'ennuis,

et il dit, en manière de louange :

Jane est vannée, — et l'est superlativement!

M. Paul Lamber nous mène au cirque, où, d'ailleurs, il nous retient peu. M. Charles van Lerberghe ne fait pas seulement de petites pièces mignardes et musquées; il fait un grand poème, *Solyane*, dont le fragment publié contient des choses vraiment remarquables, comme on peut s'en convaincre par ce spécimen :

Du calme de mes mains j'adoucirai mon âme;
Ou dans mes robes au ciboire descellé,
Parmi ma floraison de lis inviolé,
Mes lourds cheveux brodés de mes mains inflétries,
Je les élargirai semblables aux soieries
Lourdes et pleines d'ombre...

M. Grégoire Le Roy, un des poètes qui ont le plus fourni au recueil, nous fait de lamentables confidences :

Sur les fenêtres de mon cœur
Deux pâles mains se sont collées :
Mains de douleur et de malheur,
Mains de la mort, mains effilées...

Ce n'est pas une disposition physiologique très gaie. Rien d'étonnant qu'il termine par ce souhait apitoyant :

Oh! que je pleure encor, que je pleure!
Que je souffre et me lamente, moi!
Que je pleure de toi, que je meure!
Oh! oui, que je meure un peu de toi!

Comme chez feu Nicolet, nous allons de plus fort en plus fort, et nous arrivons aux *Tentations* de M. Maurice Maeterlinck :

O les glauques tentations,
Au milieu des ombres mentales,
Avec leurs flammes végétales
Et leurs éjaculations
Obscures de tiges obscures,
Dans le clair de lune du mal
Éployant l'ombrage automnal
De leurs luxurieux augures!

J'imagine que ces choses-là n'ont point de secret pour M. Mallarmé, et je me résigne à ne pas comprendre. Je donnerais tous les vers de ce style, quelque sublimement décadent qu'il soit, pour *Peu de chose*, de M. Léon Montenaeken, qui, pourtant, a je ne sais quoi de déjà vu :

La vie est vaine ;
Un peu d'amour,
Un peu de haine...
Et puis — bonjour!

La vie est brève :
Un peu d'espoir,
Un peu de rêve...
Et puis — bonsoir!

M. Fernand Severin sait aussi parler la langue des dieux de manière à être entendu de l'oreille des hommes. Il est d'autant plus désappointant de l'ouïr se livrer à des harmonies trop subtiles pour nos sens mortels, comme dans *les Mort-nées*.

Voici naître soudain de nobles plaintes d'âmes,
Ainsi les blancs regrets des timides enfances,
L'ineffable parler des voix faibles et femmes
Nous priant à venger d'anciennes offenses.

M. Lucien Solvay peint agréablement les Watteau et parle, dans ses deux courtes pièces, un français net et spirituel. Mme Hélène Swarth me semble ignorer aussi les voluptés intellectuelles de la déliquescence. Sans être encore bien original, son talent est de ceux qui intéressent parce qu'on en aperçoit des germes et des bourgeons qui promettent moissons et fruits.

Le volume se clôt sur une assez longue série de morceaux, par M. Max Waller, dont j'ai grand plaisir à saluer le talent personnel et primesautier. La note ironique s'accorde, sur son instrument, avec la note émue, et il atteint des effets très vifs, sans avoir la moindre idée de révolutionner langue et rythme et d'envelopper je ne sais quel sens possible dans l'insanité des expressions.

Veux-tu venir avec moi? Viens
Dans la longueur du crépuscule :
Nous nous dirons des tas de riens
Sur un ton doux et ridicule.

En somme, cette publication collective des jeunes poètes belges prouve que l'art a, chez nos frères de

Bruxelles, des adeptes convaincus et fervents. Elle prouve aussi que le talent ne manque pas parmi eux, et tous les reproches que je peux adresser à quelques-uns d'entre eux, c'est d'en faire un mauvais ou risible usage. Disons à leur décharge que l'exemple leur est venu de certains poètes parisiens.

B.-H. G.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

La vie privée d'autrefois, par ALFRED FRANKLIN. Deux volumes in-18 jésus. Paris, Plon, Nourrit et Cie, édit., 1887. — Prix : 6 francs.

Ce très curieux ouvrage, M. Alfred Franklin l'a composé d'après des documents originaux ou inédits; et qu'il nous renseigne de piquante façon sur les arts et métiers, les modes, les mœurs, les usages des Parisiens du XVIe au XVIIIe siècle ! C'est une monographie de la vie de Paris, une chronique rétrospective du mouvement de la rue, de la forme des relations de société et de l'existence domestique. Un de ces volumes est spécialement consacré aux soins de toilette et au savoir-vivre; mille petites particularités y sont consignées avec autant de discernement que d'agrément. Si le chapitre des chapeaux ne se trouve pas chez Aristote, le chapitre des perruques se lit avec intérêt chez M. Alfred Franklin. Et ce qui peut consoler nos contemporains, hommes ou femmes, que l'on raille à propos de teintures ou de postiches, c'est que nos aïeux et nos aïeules, jusqu'à la plus lointaine antiquité, ne se faisaient point faute de réparer par les cosmétiques et les artifices du coiffeur les dégâts de l'âge ou de la maladie. La civilité de nos ancêtres est pour nous le sujet de bien des étonnements. Mais au fond, dans une chose toute conventionnelle comme la forme extérieure de la politesse, il faudrait ne s'étonner d'aucun changement, d'aucun contraste. L'historique des bains chauds à Paris est une partie intéressante de ce volume. Apprenez qu'en 1761 Paris ne comptait encore qu'une dizaine de bains chauds, possédant chacun de douze à quinze baignoires, quand un sieur Poitevin imagina d'en établir un sur la Seine même; le bateau qu'il organisa fut amarré près du pont Royal, en face des Tuileries.

M. Alfred Franklin ne pouvait se dispenser de dire quelques mots de certains sujets scabreux. Par exemple, recherchant les secrets de la toilette, il ne pouvait passer sous silence la coutume de l'épilation. Pour concilier le respect des bienséances avec ses devoirs d'écrivain consciencieux, il a réservé pour un appendice facile à détacher du volume les renseignements qui s'adressent surtout aux érudits. C'est fort sagement fait.

Le second volume étudie *l'Annonce et la réclame*, et *les cris de Paris*.

L'annonce et la réclame tiennent trop de place dans la vie contemporaine pour qu'on ne soit pas bien aise d'apprendre par quels procédés elles se répandaient et même le prix qu'elles coûtaient. Les recherches de M. Alfred Franklin sur ce point remettent en lumière des us et coutumes très caractéristiques de la vie d'autrefois. Nos journaux, nos avis divers, nos circulaires, nos lettres de faire part, nos affiches, tout ce qui constitue aujourd'hui la publicité était représenté par des crieurs fonctionnaires publics qui criaient dans les rues les actes officiels, les marchandises, les objets perdus, les enterrements, les convocations, les réunions de confréries, etc.

Comme de nos jours, les marchands ambulants parcouraient la ville en tous sens, remplissant l'air de mélopées bien connues des bourgeoises et des servantes. De ces cris de Paris, célèbres encore il y a quelque quarante ans, nous n'entendons plus guère que celui du marchand de mouron pour les petits oiseaux et celui du marchand de cresson de fontaine, « la santé du corps! »

M. Alfred Franklin sauve de l'oubli nombre de ces cris pittoresques. Toute marchandise était criée : les fleurs et le poivre, le vieux fer et les vieux souliers, les noisettes, châtaignes, oignons, salades, etc., et les vieux habits, et le savon, et les mottes à brûler, et les oublies, une légère pâtisserie cassante presque entièrement disparue; à peine la retrouve-t-on en quelques fêtes foraines.

Le criage, service public, dit M. Franklin, dépendit d'abord du domaine royal. Les crieurs officiels, rémunérés par les particuliers, payaient en retour à l'État une redevance qui devint peu à peu la source d'un important revenu. Ces crieurs remplissaient en même temps les fonctions de contrôleurs. Ce sont les seuls dont nous possédions les statuts.

Comme les marchands de vins au détail, *à broche*, comme on disait alors, payaient à la ville un impôt pour chaque pièce qu'ils mettaient en perce, leurs crieurs avaient pour mission et de contrôler le nombre des tonneaux entamés et d'activer la vente. Le crieur surveillait la préparation du vin, le regardait tirer et

le dégustait. Puis les taverniers leur remettaient un broc rempli de vin et un vase, et les crieurs s'en allaient par la ville crier le bon vin, vantant sa qualité et son prix, le donnant à goûter aux bourgeois qui passaient.

Le roi, qui avait de grandes vignes dans l'Orléanais, faisait venir ses vins à Paris et déclarait officiellement qu'il allait mettre en vente sa récolte.

Chaque tavernier en recevait une partie et devait la débiter pour le compte du monarque par l'intermédiaire des crieurs. Pendant les cinq ou six semaines que durait la vente du vin royal, aucun autre vin ne pouvait être vendu.

Détail à noter: tout crieur avait le droit de demander aux buveurs attablés quel prix le marchand leur avait fait, et de crier le prix indiqué par eux. Lorsque le marchand lui fermait sa porte, le crieur devait annoncer *le prix du roy*, « *le feur lou roy*, » et le tavernier ne pouvait plus refuser de vendre à ces conditions. On nommait *feur lou roy* le prix auquel le roi avait vendu ses vins.

Les particularités relatives aux crieurs des autres corps de métier sont rapportées plus brièvement. M. Alfred Franklin a eu l'heureuse idée de reproduire en appendice de ce second volume le poème de Guillaume de la Villeneuve, du XIIIe siècle, intitulé *les Crieries de Paris*, en prenant soin d'expliquer par des notes concises les vieux mots tombés en désuétude.

Ajoutons que de nombreuses reproductions de gravures anciennes ornent cet ouvrage très-parisien d'un écrivain aussi fin qu'érudit. PZ.

Histoire du prince de Bismarck (1847-1887), par EDOUARD SIMON. Un vol. in-8°. Paris, Ollendorff, 1887. — Prix: 7 fr. 50.

L'histoire du roi-empereur Guillaume est suivie de l'histoire du prince de Bismarck; c'est naturel, et M. Édouard Simon devait se trouver amené à donner ce complément à son premier et remarquable ouvrage. Après avoir montré la tête, il montre le bras; car, à l'encontre de l'opinion généralement répandue, M. Simon voit dans l'empereur le véritable initiateur, l'homme de l'idée, et dans M. de Bismarck un instrument. Instrument merveilleux de force et d'intelligence, à coup sûr, sans lequel le vieil empereur serait peut-être resté infiniment plus loin du but poursuivi; mais instrument néanmoins. Il le compare, après tant d'autres, à Richelieu. Il lui voit avec le ministre de Louis XIII de nombreux points de ressemblance; mais il insiste sur ce que « le maître du chancelier allemand ne ressemble pas à celui du cardinal français ». Il le compare aussi à M. de Cavour et discerne en celui-ci le modèle et le maître de l'homme d'État prussien. L'avenir nous apprendra si l'Italie n'aura pas à payer cher pour cette gloire, et aussi pour l'amitié dont M. de Bismarck depuis longtemps la comble.

Sans s'attarder aux origines de la famille des Bismarck, ni aux détails de l'enfance et de la jeunesse de son héros, M. Simon le prend dès ses débuts dans la vie politique et le suit jusqu'au moment où l'histoire d'hier se confond avec l'histoire de demain, c'est-à-dire jusqu'à l'heure présente. Il est inutile de dire que ce travail est consciencieux, fait sur les plus authentiques documents, et qu'il porte partout la marque d'un esprit solide, judicieux et désintéressé. Je lui ferais bien un reproche de cette dernière qualité, et j'avoue que je regrette de ne pas trouver dans ces savantes et raisonnables pages un peu de la flamme pamphlétaire, de cette belle et purifiante flamme qui brûle tout.

Non pas que le livre ne soit fait, en somme, à un point de vue français. Mais on serait tenté de croire que ce ton — indéniable bien que peu marqué, — l'auteur l'a accepté des circonstances — lesquelles font qu'il écrit en France et en français — bien plus qu'il ne l'a puisé dans son sentiment ou sa conviction. Mais je suis trop ennemi des procès de tendance pour insister.

Avec un grand sens historique, M. E. Simon constate dans l'œuvre du prince de Bismarck « un cachet de non-achevé » et « quelque chose de flottant, non sous le rapport du but, mais sous celui des moyens ». On pourrait mieux dire, mais il serait difficile de dire plus vrai. L'idéal du prince de Bismarck, fondateur, sous le roi Guillaume, de l'absorbante suprématie de la Prusse sur l'Allemagne, ne saurait être le même que celui de la nation allemande, qui « demande à asseoir l'unité nationale sur la base du régime parlementaire ». Il y a lutte entre l'idée prussienne et l'idée allemande, et M. Edouard Simon, qui signale avec force et netteté cet antagonisme, ne prend point la responsabilité d'en présager l'issue.

Mémoires et correspondances du comte de Villèle. Tome premier. Un vol. in-8°. Paris, Perrin et Cie, 1887.

Un mot d'avant-propos anonyme, que je trouve, pour dire humblement ma pensée, mal écrit en un beau style de chancellerie, nous avertit que les *Mémoires* de M. de Villèle, à la rédaction desquels leur auteur se mit mal volontiers et tard, sont restés inachevés, et que, « interrompus vers la fin du récit de l'année 1816 », ils ne se trouveront « représentés pour la plus grande partie de sa carrière politique que par des correspondances et par quelques fragments rédigés par lui en vue de l'œuvre qu'il ne lui a pas été donné de conduire à son terme ». Ce premier volume comprend « la partie de ses *Mémoires* concernant sa jeunesse, qu'il avait rédigée en vue de ses enfants Ces souvenirs d'un officier de marine, s'ils ne touchent que de fort loin aux événements politiques, feront du moins connaître les impressions que subirent ses jeunes années et les péripéties qui ont contribué à le conduire jusqu'à la maturité. » Il contient en outre toute la rédaction achevée de M. de Villèle, jusqu'au vote du budget de 1816. Encore la correspondance de M. de Villèle avec son père tient-elle une place considérable dans les derniers chapitres.

© 2007 Livre « Editions » les instruments du temps » — Editions Jérôme Millon

Ce n'est point ici le lieu de juger à nouveau l'homme au nom duquel restent attachés quelques-uns des plus impopulaires souvenirs de la Restauration. On ne s'étonnera pas que ses *Mémoires* et ses lettres présentent sa ligne de conduite et ses actes comme il les voyait lui-même, c'est-à-dire comme les plus justes selon sa conscience et les plus sages dans l'intérêt de la royauté. Car si le talent et le génie même se trompent, ils ont bien rarement la faculté de le reconnaître et ils réussissent presque toujours à se persuader que leurs échecs et les désastres qui les suivent sont la faute de tout, excepté d'eux.

Laissant de côté ces questions politiques, sur lesquelles chacun a son opinion déjà faite, je dois signaler tout particulièrement le charme des pages où M. de Villèle raconte son enfance et ses campagnes comme officier de marine.

B.-H. G.

BIBLIOGRAPHIE — MONOGRAPHIE

— Singularités — Compilations — Curiosités littéraires —

Les Chroniques de Jean Tarde, chanoine théologal et vicaire général de Sarlat, *contenant l'histoire religieuse et politique de la ville et du diocèse de Sarlat depuis les origines jusqu'aux premières années du* XVIIe *siècle,* annotées par le vicomte GASTON DE GÉRARD, membre de la Société historique du Périgord, précédées d'une introduction par M. Gabriel Tarde, membre de la même société. Un volume in-4°. Paris, H. Oudin et Alphonse Picard, 1887.

« Considérant l'histoire de ce pays de Périgord comme partie de la Guiene, et la Guiene, partie de la France, je trouve ici, tant que on peut recueillir des escrits des anciens, que nos devanciers y ont changé six fois d'estat et de gouvernement jusques à présent. Le premier doibt être compté avant la venue et conqueste de César, le second soubz la domination de l'empire romain, le troisiesme soubz la tyrannie des Visigoths, le quatriesme sous (*sic*) l'obeyssance des François qui nous commanderent un temps en qualité de roys et puys en qualité de ducs, le cinquiesme sous la subjection des Anglois en titre de ducs et le sixiesme soubz la royauté françoise. Ces mémoyres sont divisés selon ces six estats, qui réduisent ce livre comme en six tables où sont représentées les choses les plus remarcables qui sont venues à ma cognoissance et qui méritent d'être sceues principalement par ceux qui habitent ce pays sarladois, pour n'estre estymés d'estranges dans leur patrie. » C'est en ces termes que Jean Tarde établit les grandes divisions chronologiques de ses chroniques de l'église de Sarlat, diocèse et pays sarladois. Ce Jean Tarde est né en 1561 ou 1562 à la Roque de Gajac, près de Sarlat, avec le véritable génie de l'histoire. Non seulement il dresse la liste successive de tous les prélats qui ont gouverné l'église de Sarlat, il s'applique à fixer les souvenirs des événements qui se sont passés en ce pays sarladois « desquels l'histoire de France ne fait aucune mention et qui méritent néanmoins que la mémoire en soit conservée à la postérité ». Et en effet, il le dit plus loin : « Puisque Dieu nous faist naistre avec un désir de sçavoir, ne pouvant avoir la cognoissance de ce qui doibt arriver après nous, c'est beaucoup de plaisir de sçavoir ce qui s'est passé avant nous. » Avec la rigueur d'un historien moderne, il cite scrupuleusement ses sources. Les particularités qui concernent la guerre des Anglais, c'est de Froissart et « aultres bons autheurs » qu'il les a recueillies, mais principalement des mémoires de la maison de ville ; quant aux troubles causés par les religionnaires et aultres choses passées depuis 1560, il les rapporte pour la plupart sur la foi de ses propres yeux. En outre, il dresse une excellente carte du pays sarladois, reproduite en ce volume. Ce digne chanoine était donc un savant, un vrai savant, fort ennemi des religionnaires sans doute, mais d'esprit large ; il est grand admirateur de Galilée, qu'il va visiter à Florence et qui lui donne un verre de télescope. Car Jean Tarde s'est très occupé d'astronomie et a laissé de nombreux écrits à ce sujet, où l'on peut trouver, même aujourd'hui, à glaner d'utiles observations. L'érudition sera reconnaissante à M. le vicomte de Gérard et à M. Gabriel Tarde d'avoir édité en ce bel in-quarto le texte authentique de *Chroniques* tant de fois pillées, citées et surtout altérées.

C.

Notes sur des imprimeurs du Comtat-Venaissin et de la principauté d'Orange et *Catalogue des livres imprimés par eux qui se trouvent à la Bibliothèque de Carpentras*, par M. PELLECHET. Un vol. gr. in-8°. Paris, Alphonse Picard, 1887.

Carpentras possède une riche et intéressante bibliothèque dont l'établissement remonte à la mort de l'évêque Georges d'Ornos, en 1452, et dont l'importance fut considérablement accrue par un autre évêque, dom Malachie d'Inguimbert (1735). Un savant et très consciencieux bibliothécaire, M. Lambert, a publié en 1862 un catalogue de ses manuscrits, qui est un précieux monument bibliographique en même temps qu'une histoire de la bibliothèque faite par un homme qui l'aimait et qui la connaissait dans le passé comme dans le présent. M. Pellechet a consacré une partie du temps qu'il emploie si fructueusement à la bibliographie à relever les ouvrages sortis des presses d'Avignon, d'Apt, de Carpentras et d'Orange que l'on conserve à la bibliothèque de Carpentras. Il les a vus tous, à l'exception de ceux qui sont mêlés aux manuscrits dans les cartons et liasses de l'ancien fonds ou dans la collection Tissot, pour l'examen desquels le temps lui a manqué. C'est dire qu'il reste encore à glaner après sa moisson. Il aurait voulu offrir également aux érudits le catalogue des incunables de Malachie d'Inguimbert, où se trouvent de magnifiques éditions italiennes. Mais le comité de surveillance n'a pas cru pouvoir lui accorder certaines facilités de travail indispensables à un savant qui ne peut faire de Carpentras sa résidence que pour une période limitée. C'est aux bibliographes locaux de réparer le tort que l'observation supra-exacte des règlements de leur bibliothèque cause à la bibliographie en général. En finissant sa préface, M. Pellechet nous promet, comme consolation, le catalogue des beaux incunables de la bibliothèque de Versailles, sortis, pour la plupart, des imprimeries de Paris et de Cologne, et tout différents de ceux qu'il a déjà enregistrés dans un beau catalogue des incunables de Dijon, publié en 1886.

Le présent ouvrage n'est pas une simple nomenclature, ni même simplement une nomenclature descriptive et raisonnée. Il contient des détails de première main sur les imprimeurs des quatre villes nommées plus haut; détails puisés, pour la plus grande partie, dans les archives municipales et départementales.

Des pièces intéressantes — dont la moins curieuse n'est pas le préambule d'une sorte de procès intenté par l'université d'Avignon contre J. Bramereau, imprimeur des thèses soutenues par les élèves des Jésuites, lesquels conféraient les titres de bachelier, de maître et de docteur, au préjudice des privilèges de l'Université — ajoutent de l'attrait au travail de M. Pellechet, dont plusieurs tables ou index facilitent l'usage. Je regrette qu'il se soit borné à donner la table alphabétique des ouvrages *anonymes;* une table double complète, de titres et d'auteurs, n'est jamais de trop dans des ouvrages de cette nature.

B.-H. G.

BEAUX-ARTS

Fables de La Fontaine *avec les figures d'*OUDRY. Quatre volumes in-4°, chez A. Lévy.

L'illustration par Oudry des *Fables* de La Fontaine ne jouit pas, parmi les amateurs des publications du XVIIIe siècle, de la grande réputation qu'elle semblerait mériter. Il y en a de plus agréables, de plus coquettes; il y en a peu de plus magistrales et surtout de mieux soutenues dans leur ensemble.

Malgré la date, 1755, l'influence du XVIIe siècle y est encore dominante; la grâce y manque quelquefois; la nature n'y est pas observée d'assez près et, chose étrange, Oudry, qui est resté surtout un animalier, y triomphe principalement dans les scènes à personnages.

Ses dessins, esquisses de peintre largement ébauchées, ont dû, pour servir de modèles aux graveurs, être repris par Cochin fils. Il les aurait dénaturés et rendus siens ce qui rend plus surprenant encore le caractère peu *dix-huitième* de cette œuvre du milieu du siècle.

Quoi qu'il en soit, cette série de 275 planches, plus 2 portraits, demeure un monument de premier ordre. Non seulement chaque fable y est représentée mais plusieurs fables ont inspiré plusieurs planches à l'artiste : il y en a 5 pour *le Meunier, son fils et l'âne,* si bien qu'il serait possible de se passer du texte pour suivre le développement de l'histoire.

Nous avons dit qu'Oudry excellait surtout dans les scènes à personnages. Le *Testament expliqué par Esope, le Charlatan, les Devineresses, le Bassa et le marchand, le Rieur et les poissons, la Mort et le bûcheron, le Savetier et le financier* sont des tableaux comparables aux meilleures planches de Moreau et supérieurs à la plupart de celles du Molière de Boucher, beaucoup trop vanté.

La Vieille et les deux servantes produit l'effet d'un Rembrandt; — *le Lion amoureux, l'Oracle et l'impie, le Laboureur et ses enfants,* forment des estampes de premier ordre, dignes des plus belles collections; — devant *l'Homme qui court après la fortune,* on dirait d'un Rubens.

L'art de la décoration, le sentiment des mesures se révèlent dès la première planche, où la Cigale et la Fourmi sont placées avec un goût infini sur une magnifique draperie. Les vastes paysages y sont nombreux et variés: dans *le Chameau et les bâtons flottants*, la mer elle-même est rendue avec la grandeur de son infini.

Cette illustration présente même une source précieuse de documents pour les ameublements de l'époque, fidèlement exposés dans *le Rat de ville et le rat des champs*, *la Chatte métamorphosée en femme*, *la Goutte et l'araignée*, *les Médecins*, un véritable chef-d'œuvre. Une architecture curieuse, et sans doute exacte, se révèle dans l'*Astrologue qui se laisse tomber dans un puits*, *les Grenouilles qui demandent un roi*, etc. La société tout entière, avec ses costumes et ses mœurs, défile dans les deux planches du *Singe et du léopard*. Dans *Phœbus et Borée*, *le Statuaire et la statue de Jupiter*, toutes les fois qu'ils se présentent l'artiste fait superbement intervenir les Dieux.

Et le miroir magique de cette longue suite de tableaux se déroule sous les yeux du lecteur sans le lasser, par leur variété incessante, sans que son admiration cesse de s'accroître, car, contrairement à l'habitude, l'œuvre *crescit eundo* et les derniers livres sont les mieux soignés et les plus beaux.

La gravure de ces planches fut dirigée par Cochin fils, avec l'art et l'autorité qu'on lui sait; mais la collaboration ne fut pas anonyme et chaque planche est signée de son auteur, tous élèves dignes d'être des maîtres, et qui le furent.

Dans une préface pleine de modestie et de mérite, les éditeurs de 1755, Desaint et Saillant, exposent au public les soins qu'ils apportèrent à cet ouvrage. Ils disent comment Oudry « étudia ces fables et sçut si bien s'approprier dans ses desseins les idées du poète, que l'on diroit en quelque façon que la même Muse s'est servie du crayon de M. Oudry pour nous les tracer d'une manière aussi poétique qu'ingénieuse et naturelle. Aussi peut-on à juste titre l'appeler lui-même le La Fontaine de la peinture... »

Heureux temps de la librairie où des éditeurs pouvaient concevoir de tels livres, trouver de tels artistes pour les exécuter... et des amateurs pour les acheter!

Il est certain qu'ils furent en grand nombre à cette époque. Malgré le chiffre élevé du tirage, les exemplaires, surtout ceux en bon état, étaient devenus rares. M. A. Lévy a eu une excellente idée de réimprimer cet ouvrage en se servant des ressources parfaites que donne l'héliogravure moderne. Personne ne doit se plaindre de ces restitutions. Les heureux amateurs qui possèdent dans leur bibliothèque de beaux exemplaires de l'édition princeps n'en verront pas pour cela diminuer le prix, — et un plus grand nombre d'élus seront appelés à contempler de belles choses.

Le tirage des planches est parfait. La typographie, due à la maison Protat, de Mâcon, est digne de tous éloges, et les caractères choisis ont la majesté qui convient. Seuls certains culs-de-lampe laissent à désirer et auraient mérité une retouche de gravure plus sérieuse.

En somme un fort bel ouvrage déjà illustré avec une abondance peu commune. Il se prête cependant à recevoir d'autres suites de gravures : la grandeur des pages, la beauté des marges, l'espacement et la lisibilité du texte tout les appelle. Le champ des recherches est, en cette matière, presque illimité pour les collectionneurs. Je me permettrai de leur rappeler la belle illustration moderne de Delierre publiée en 1879 par Quantin ; les deux ouvrages sont à posséder, pour ajouter à celui-ci les gravures de celui-là, ou réciproquement.

Le monument Gambetta. Un album in-folio. Librairie André, Daly fils et Cie.

Le Livre ne fait pas de politique. Il sera cependant permis à l'auteur de ce petit article bibliographique de rappeler deux souvenirs. Le premier remonte à la Commune. C'était à Londres, pendant la semaine ardente, et les journaux anglais écrivaient avec une satisfaction mal déguisée que « tout Paris brûlait ». Dans une famille tenant table d'hôte venait d'arriver un colonel prussien. L'homme était grossier et, au milieu du dîner, appelait son domestique pour qu'il descendît ses uniformes et ses armes à faire tâter et admirer par les dames. Sans respect du vaincu il piétinait sur la France, insultant ses défenseurs. Quelqu'un prononça le nom de Gambetta. L'homme fit une pose et finit par s'écrier : « Je ne puis pas dire du mal de celui-là, car nous l'admirions tous ».

Plus tard, à Paris, dans un dîner tout intime, Gambetta, l'œil narquois et content de l'effet qu'il produisait, s'amusait aux dépens de Chanzy. Comme on s'en étonnait : « C'est que cet animal-là, dit-il enfin, voudrait rentrer à Strasbourg avant moi! »

La France devait un beau monument à Gambetta et à la Défense nationale, confondus dans la même idée. Le projet de MM. Aubé et Boileau fils a été choisi; il ne s'agit pas ici de faire l'examen critique du monument, mais bien de l'ouvrage que vient de publier M. Boileau fils.

Il ne déplaît pas de voir un artiste expliquer son œuvre et en raconter la genèse : des maîtres anciens ont donné cet exemple. Le projet ayant été primé au concours, l'auteur se trouve devant le succès acquis et n'est point tenu à la modestie. L'opinion publique ratifiera-t-elle le jugement du jury? C'est précisément pour aller au-devant d'elle, pour la disposer au mieux de ses intérêts que l'auteur a choisi le moment opportun de cette publication.

M. Boileau expose d'abord ses idées sur la collaboration du statuaire et de l'architecte. Michel-Ange et d'autres étaient le tout à la fois, mais les temps sont venus où tout se spécialise. Comme nous sommes personnellement admirateur du monument, nous ne saisirons pas cette occasion pour avancer que tout s'amoindrit.

La partie vraiment intéressante de cet ouvrage est

celle où l'auteur expose ses théories générales sur les monuments commémoratifs. Leur forme doit répondre à leur destination et aux souvenirs qu'ils évoquent. Cette vérité connue est ici bien expliquée et développée avec un réel sentiment artistique; c'est un excellent chapitre d'un traité général des beaux-arts.

M. Boileau fils passe en revue les plus importants des autres projets du concours. Sous prétexte d'en expliquer l'idée, ce dont les auteurs ne l'ont point prié, il les critique légèrement. En passant, il se montre assez sévère pour le monument de la place de la République. Ce chapitre est de trop. M. Boileau dépasse aussi les bornes permises d'un orgueil légitime quand il donne la forme de son monument, obélisque tronqué et couronné, comme une « trouvaille » qui deviendra typique dans l'avenir.

La partie typographique de ce bel album est médiocre. Ses vingt planches sont fort bien exécutées. A côté de la précision nécessaire à un ouvrage spécialement destiné aux architectes, il se dégage des figures gravées par Ouleway et Ruet un grand sentiment artistique, digne de l'œuvre de M. Aubé.

L'art de bâtir sa maison, par J. Boussard. Librairie des imprimeries réunies.

Le titre de cet ouvrage ne dit pas assez qu'il s'agit d'une maison isolée. Or cet isolement est le plus souvent une impossibilité dans les grandes villes; l'auteur, qui le prend de haut avec ses idées et qui n'admet pas de salut en dehors d'elles, a le tort de sacrifier ainsi toute une population intéressante. Nous avons vu, dans les rues de Paris, plusieurs maisons de rapport signées Boussard ; elles ne se rapprochaient en rien, parce qu'elles ne le pouvaient pas, du type dont la préconisation fait l'objet de cette étude.

L'auteur, Bourguignon et fier d'appartenir à ce centre de la vieille Gaule, commence par entonner un air dithyrambique en honneur de l'art gaulois. Il s'emporte contre le mot *gallo* qu'il considère comme une épithète injurieuse. Nous ne l'avions jamais trouvée que qualificative, et, quand on dit gallo-romain, il semble que l'on veuille simplement exprimer que l'objet ainsi qualifié procède de l'art gaulois en même temps que de l'art romain. D'ailleurs tout bon patriote que l'on puisse être, avec M. Boussard il faudrait en prendre son parti, et, en admettant qu'il y eût dégénérescence, un art gallo-romain ne pourrait pas être un art gaulois dégénéré entre les mains des Romains.

Et M. Boussard présente à l'appui de son art prétendu autochtone des monuments, des objets de décoration, des ustensiles de ménage. Mais... ils sont tous romains... Plusieurs même ont été, il l'avoue, découverts en Italie.

La confusion se poursuit d'ailleurs dans la conclusion de ces prémisses. La maison idéale que construit M. Boussard est une maison de Grèce ou d'Italie. Il lui faut le ciel bleu et la température chaude, tant pour l'effet de sa silhouette que pour la possibilité de son habitation.

M. Boussard m'objectera qu'il y en a eu en Gaule et que notre climat n'a point changé. Je lui répondrai que ces constructions n'ont été qu'une importation romaine et que la meilleure preuve qu'elles ne répondaient point à nos besoins, c'est qu'on ne les a point continuées, même au temps de la Renaissance, si fanatique de l'antiquité.

La maison moderne est généralement laide, malgré de récents et louables efforts. Certaines habitations, cubes percés de trous, sont odieuses. M. Boussard est en cela de l'avis de bien du monde ; mais où je crains que l'opinion publique ne se sépare de M. Boussard, c'est pour accepter son modèle gallo-romain — gaulois tout court, s'il le veut absolument — comme le type attendu du beau et du confortable.

Les illustrations de cet ouvrage ont été tracées d'une plume lourde et épaisse. L'exécution typographique, caractères, papier, format, épaisseur du volume formerait, sans cela, un ensemble absolument parfait.

Architecture religieuse : *Évolution historique de la construction des églises chrétiennes,* par Alphonse Gosset. Grand in-4° à 2 colonnes, de 18 pages et 2 grandes planches doubles. Paris, André, Daly fils et Cie, 1887.

Il est impossible d'exposer d'une façon plus concise, mais en même temps plus claire et plus complète dans ses lignes essentielles l'évolution de l'architecture religieuse depuis les basiliques romaines jusqu'à nos jours, que ne l'a fait M. Alphonse Gosset en cette vaste plaquette. Églises à nefs, églises à coupoles, perfectionnement du plan des basiliques, substitution de l'ogive au plein cintre, création des flèches, des portails, nouvelles églises à coupoles, églises modernes, tout ce mouvement d'art y est suivi dans son enchaînement rigoureux à travers les siècles. La décoration intérieure des églises forme la matière d'un chapitre remarquable. Appliquant finalement les théories qui se dégagent de cette étude, l'auteur termine son travail par l'exposition d'un projet d'église à coupole d'une grande élégance. En deux longues planches, chargées de dessins et de plans, on retrouve la figuration de tous les styles dont la description occupe le texte.

E. C.

GÉOGRAPHIE

— Voyages — Mœurs et Coutumes —

Pékin. Souvenirs de l'empire du Milieu, par Maurice Jametel, chargé du cours de langue chinoise à l'École des langues orientales. Un vol. in-18. Paris, librairie Plon, 1887.

Shanghaï, Tien-tsin et Pékin sont les trois centres d'observation choisis par M. Maurice Jametel pour étudier la Chine, les Chinois et la vie chinoise. M. Jametel n'appartient pas à l'école des vulgarisateurs ou prétendus tels, « vulgarisateurs d'idées fausses » qui en sont arrivés à se persuader peut-être et à persuader au public que, pour bien juger et apprécier, *sans parti pris*, un pays et ses habitants, il faut ne l'avoir pas visité et n'en point connaître la langue. Il ne ménage pas les sarcasmes aux géographes en chambre et parle avec une douce ironie de ces autres voyageurs que l'attrait de l'inconnu et la facilité des communications conduisent jusque dans les parages les moins fréquentés du globe, jeunes gens riches en général et intelligents, mais qui ne font que traverser les pays qu'ils visitent; d'où le nom de *globe-trotters*, trotteurs du globe, sous lequel les désigne la société anglaise, qui en compte beaucoup parmi ses membres. M. Maurice Jametel a donc séjourné en Chine; en outre, il est sinologue; j'ajoute qu'il a beaucoup d'esprit. Si les deux premiers titres donnent une valeur spéciale à ses récits, le dernier leur donne le charme et les fait lire. Le grand secret de l'attrait de ce volume, l'auteur nous le livre; il est vrai qu'il n'est pas à la portée des voyageurs en chambre, ni même des *globe-trotters*. Pendant son séjour en Chine, M. Jametel consignait dans son journal les événements de la journée, en reproduisant ses conversations avec les indigènes. Et de ces entretiens, il a fait la moelle de ses *Souvenirs*.

E. C.

SCIENCES

— Philosophie — Morale —

Histoire de la psychologie des Grecs, par A.-Ed. Chaignet, recteur de l'Académie de Poitiers, correspondant de l'Institut. Tome premier, *Histoire de la psychologie des Grecs avant et après Aristote*. Un vol. in-8°. Paris, Hachette et Cie, 1887.

L'auteur de *la Vie et les écrits de Platon* est aussi l'auteur de *la Psychologie de Platon*, mais en ce dernier ouvrage et dans toutes celles de ses études qui semblaient exiger surtout une grande intelligence philosophique, dans son étude sur Pythagore, dans son étude sur Aristote, il a surtout prouvé son érudition. Aujourd'hui encore dans cette *Histoire de la psychologie des Grecs*, dans le premier volume du moins de cette histoire, le seul qui ait paru, il se montre érudit plutôt que vraiment philosophe.

Il n'entend pas que la spéculation psychologique doive se borner à l'étude de la représentation et de ses lois, sous les conditions de l'expérience possible, aux postulats, aux inductions qu'une telle méthode autorise; il estime que la psychologie critique tout comme la psychologie de l'évolution, repose sur un concept d'ordre métaphysique et il déclare qu'on ne saurait se livrer à quelque analyse de la nature et des facultés de l'âme, si l'on se refuse à nourrir quelque conception métaphysique que ce soit. C'est en nourrir une, dit-il, que parler de substance, d'essence; une autre que parler de conscience et d'états de conscience. Gardons-nous de toute discussion; mais une question : la psychologie est-elle un chapitre de la métaphysique? ou la métaphysique un chapitre de la psychologie? M. Chaignet, croyons-nous — nous n'en sommes pas assuré — confond tantôt les deux, et tantôt distingue entre elles; regardant et donnant à regarder aux doctrines professées avant Socrate, il explique les théories métaphysiques par la conscience que l'on commençait de prendre de soi-même : l'*un*, c'est nous, le *plusieurs*, c'est nous; conception métaphysique, mais tout en même temps vue psychologique de l'intelligence ordonnatrice.

Il y avait quelque difficulté à supposer une psychologie toute constituée pour ensuite rapprocher, en te-

© 2007 Limit - Editions « les instruments du temps » - Editions Annie Gilbert

nant compte des différences de terminologie, les vues des philosophes anciens des vues de nos philosophes contemporains; il n'y en avait pas à faire l'histoire de la psychologie en distinguant entre les enseignements des diverses écoles de l'antiquité. M. Chaignet, parce qu'il est érudit, s'est contenté d'écrire des études mi-partie biographiques, mi-partie bibliographiques; pour chacun des grands penseurs, une étude; et une étude pour Hippon, une pour Alcméon, une pour Eudème, une pour Aristoxène; il fallait faire emploi de toutes les notes prises.

L'auteur a pris soin d'indiquer les passages des commentateurs, scoliastes auxquels il s'en est référé; ces indications ne laissent pas de donner quelque prix à cette nouvelle histoire de la psychologie des Grecs.

F. G.

Problèmes de morale sociale, par E. Caro, de l'Académie française. Nouvelle édition. Un vol. in-12. Paris, Hachette et Cie, 1887. — Prix, 3 fr. 50.

Il y a douze ans passés que parut dans le format in-8° la première édition des *Problèmes de morale sociale*. M. Caro venait à peine de donner le bon à tirer de l'édition nouvelle que la mort le prenait.

Ce volume composé, d'études diverses, ne manque cependant pas d'unité : une même idée rapproche et relie la critique de *la morale indépendante* et celle des *doctrines contemporaines sur le droit naturel;* et l'examen du droit de punir et l'analyse critique du progrès social, ainsi que les réflexions sur la destinée humaine d'après les nouvelles écoles scientifiques. Cette idée, c'est la résistance à l'invasion des sciences positives dans les sciences morales, et spécialement dans la morale sociale. M. Caro l'expose avec une clarté magistrale : assurément les adversaires qu'il combat ont rarement vu leurs thèses exposées plus clairement, voire par eux-mêmes. Ce que prétend la science positive, c'est que « le système des choses se réduit à une série de mouvements transmis et restitués sous forme de chaleur, de lumière, d'électricité, d'actes réflexes, de sensations et d'instincts qui deviennent la pensée et la volonté. La conscience ne marque plus l'avènement inexpliqué d'un mode nouveau; elle marque uniquement le dernier échelon de la série;... la chimère du libre arbitre s'évanouit; le monde moral se révèle enfin sous son véritable aspect, comme la dernière forme et le plus haut degré du monde physique. La science positive le ressaisit tout entier en y introduisant l'ordre invariable des conditions, la détermination des résultats, le calcul des prévisions infaillibles. »

Cette prétention, M. Caro la combat; quelle que soit la forme de la doctrine et le nom qui la distingue, il résumait l'ancienne tendance. Le *naturalisme*, le *déterminisme*, et le *positivisme* sortent de la même conception et vont se perdre dans la doctrine de l'*évolution*, qui n'est rien moins qu'une tentative d'explication universelle, la plus hardie qui ait été proposée de nos jours sur l'origine et la fin des choses. M. Caro constate que ces idées se répandent bien au-delà des régions savantes où elles sont nées, et c'est à cette influence, affirme-t-il, qu'il faut attribuer le développement extraordinaire des théories contemporaines qui, sous les formes les plus variées, nient l'origine supérieure de la justice et la réduisent à un fait physiologique ou à un instinct.

La conséquence c'est que, sous l'action lente mais irrésistible de ces idées, la conscience humaine se décompose et s'énerve.

Le but de M. Caro est dès lors bien défini : c'est de porter la guerre sur le terrain même de l'école évolutionniste, et de dresser contre ce drapeau tout battant neuf la vieille bannière du spiritualisme. C'est ainsi qu'il montre que le darwinisme, si chaudement soutenu par les libres-penseurs démocrates, est au fond une théorie entièrement aristocratique qui confère l'intégrité des droits, la direction, l'initiative et la plus haute de toutes les fonctions, celle du progrès, aux classes privilégiées.

Il n'entre pas dans nos intentions de disserter ici sur la substance même des thèses rivales. Notre devoir est de proclamer que la méthode de M. Caro est aussi honnête que ses desseins. Avant d'entrer en discussion il a tout lu, tout comparé; il parle des philosophes qu'il contredit avec le respect d'un homme qui sait le prix de l'effort intellectuel et avec l'ardeur d'un esprit convaincu. On a fréquemment reproché à l'honorable académicien le soin extrême apporté à son style; on inférait de son souci de bien dire qu'il ne disait rien de bon en soi. C'est fort injuste. Il y a mieux que des phrases bien faites dans l'œuvre de M. Caro, et particulièrement dans l'ouvrage qu'il a intitulé *Problèmes de morale sociale*. Qu'il soit un penseur original, qu'il ait engendré des idées neuves, on ne saurait l'affirmer; mais il possédait admirablement l'art de critiquer les idées d'autrui. Sa dialectique est élégante, adroite, vive et sensée; si l'argument n'est pas toujours triomphant, il est rare qu'il ne soit pas produit de façon à donner à l'esprit la satisfaction qu'on éprouve à voir un coup bien porté. Et qu'il ait pris plaisir — un plaisir noble et délicat pour sûr — à n'exprimer qu'en une langue polie et harmonieuse des pensées évidemment généreuses, ce n'est point ce qui me fâche. Il y a bien assez de gens à ne point parler français.

Or, de tous les ouvrages de M. Caro, celui-ci est peut-être celui qui se lit le plus facilement. D'abord les questions traitées sont de nature à frapper même ceux qui ne sont point les amants de la Muse austère de la philosophie; et l'auteur ayant à cœur de faire pénétrer dans le cercle élargi des lecteurs de tout ordre la réfutation des thèses qu'il jugeait pernicieuses a dépensé beaucoup de soins à rendre son style limpide et simple.

PZ.

© 2007 Livre - Editions « Les Instruments du temps » - Editions Arnaud Bordas

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

Les Orateurs politiques de la France, par M. Chabrier. Un vol. in-18. Paris, librairie Hachette, 1887.

Professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand, M. Chabrier vient de découvrir, ou plutôt de mettre en exploitation une mine de modèles d'éloquence jusqu'à présent négligée. Il a choisi dans l'œuvre de nos orateurs politiques les éléments d'un recueil de morceaux où l'on puisse suivre la tradition de l'éloquence parlementaire dans la parole de nos hommes d'État les plus célèbres. A la suite d'une introduction où l'auteur cite particulièrement, de Philippe le Bel à Louis XIII, Anne du Bourg, Calvin, les Guises, le Colloque de Poissy, l'Hospital et les Parlements, l'ouvrage est divisé en trois parties : l'ancien régime, la Révolution et l'Empire, la Restauration. La première partie ne pouvait être la plus riche; cependant L'Hospital, Du Vair, Henri IV, Richelieu, comptent parmi les plus éloquents de nos hommes politiques. La Fronde et Broussel fournissent la matière d'un chapitre intéressant. Dans la deuxième partie, on trouvera quelques-uns des plus célèbres discours prononcés dans les assemblées de la Révolution par Mirabeau, Barnave, l'abbé Maury, Vergniaud, Danton. Napoléon exigeait un chapitre spécial; M. Chabrier le lui a consacré et lui emprunte de belles pages où revivent les campagnes d'Italie, d'Égypte, Austerlitz, la campagne de France, l'île d'Elbe et les cent jours. La Restauration amène sur le devant de la scène politique le maréchal Ney, le maréchal Moncey, Royer-Collard, de Serre, le maréchal Gouvion Saint-Cyr, le général Foy, Manuel, le duc de Broglie, Chateaubriand. M. Chabrier ferme son livre à 1830.

Utile au point de vue classique, cette œuvre, dans la suite d'événements qu'elle rappelle, rendra peut-être de plus grands services encore à quiconque s'intéresse à la politique générale de notre pays, car elle met en lumière les vues des hommes qui ont exercé une action importante sur ses destinées.

E. C.

SCIENCES DIVERSES

— Physique — Mathématiques — Sciences occultes — Sciences appliquées à l'industrie — Technologie

Nouveau Dictionnaire de chimie, comprenant les applications aux sciences, aux arts, à l'agriculture et à l'industrie, par Émile Boulant. — Premier fascicule, A — Chaleur.

La chimie a aujourd'hui un siècle d'existence et l'on peut dire que les progrès accomplis par cette science dans cet espace de temps relativement court sont immenses. Aussi les traités de chimie pure et appliquée sont-ils nombreux; les uns cherchent à grouper et à réunir dans une cause unique les principales théories qui ont cours, les autres étudient une branche spéciale ; ainsi la chimie appliquée à l'industrie, la chimie anatomique et pathologique, etc.

Le *Nouveau Dictionnaire de chimie* de M. Boulant, sans négliger les théories générales, fait une large part aux applications pratiques de toute nature : les propriétés des corps usuels, leur analyse, les fabrications industrielles les plus importantes, les méthodes et appareils y sont exposés d'une façon claire et concise. C'est ainsi qu'à l'article *Céramique*, M. Boulant, loin de se contenter de décrire brièvement la classification des poteries, a préféré donner une description détaillée et intéressante des différentes terres cuites, faïences, porcelaines et biscuits, leur décoration par la couleur, le lustrage, etc.

Ce n'est donc pas seulement aux spécialistes, industriels ou médecins que s'adresse le *Nouveau Dictionnaire de chimie*. Il sera consulté avec fruit par tous ceux qui, sans pouvoir en faire l'objet spécial de leurs études, désirent se tenir au courant des progrès accomplis par cette science.

L'ouvrage paraît en cinq fascicules de 240 pages chacun et comprendra 400 figures; le deuxième fascicule est en cours d'impression.

Le prix de l'ouvrage complet est de 40 francs.

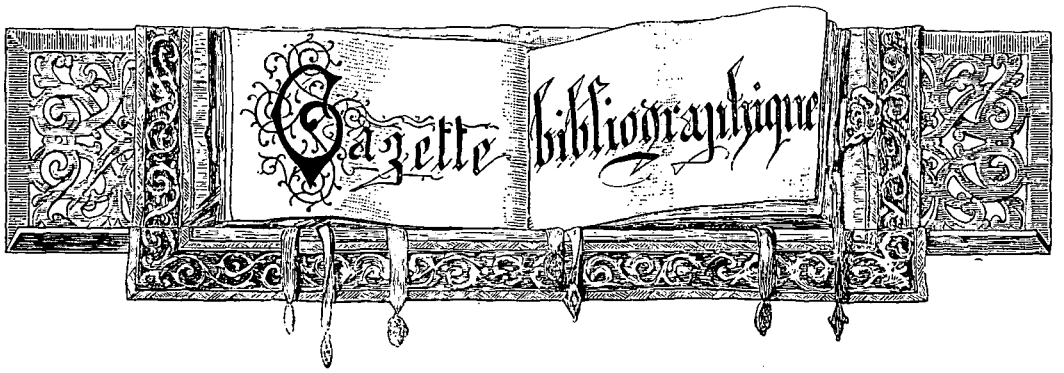

Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois. — Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES ; *Mesdellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français. — Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province.* — LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

INSTITUT.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 25 novembre.

Ouvrages présentés. — Strasmaier : *Textes babyloniens; inscriptions du roi Nabonid.* — De Saint-Jullien et Bienaymé : *Histoire des droits d'entrée et d'octroi à Paris.* — Dr Hamy : *Études ethnographiques et archéologiques sur l'exposition coloniale et indienne de Londres.*—Julliot et Prou : *Le Livre des reliques de l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif, de Sens.* — Molinier : *Étude sur quelques manuscrits des bibliothèques d'Italie concernant l'Inquisition et les croyances hérétiques du XIIe au XVIIe siècle.*

Lectures. — A. Weill : Les traces de remaniements dans les tragédies d'Eschyle. — Chodzkiewicz : Lettre au sujet d'une découverte en Silésie de trois tombeaux des premiers siècles de notre ère.

Communication. — De Nolhec : Un nouvel autographe de Pétrarque.

Séance du 2 décembre.

Ouvrages présentés. — Darmesteter : *Les origines de la poésie persane.* — Darmesteter : *L'Apocalypse persane de Daniel.* — Darmesteter : *Le Parsisme, sa place dans l'histoire.* — D'Eichtal : *La Langue grecque.* — Charrier : *Description des monnaies de la Numidie et de la Mauritanie.* — P. de Nolhac : *La Bibliothèque de Fabio Orsini.* — E. Molinier : *L'Orfèvrerie limousine à l'Exposition de Tulle en 1887.*

Lecture. — Deloche : Les monnaies d'or de Théodebert Ier.

Séance du 9 décembre.

Ouvrages présentés. — P. d'Arc : *Le Culte de Jeanne d'Arc au XVe siècle.* — Guiraud : *Les Assemblées provinciales dans l'Empire romain.* — L. Moreau : *L'Album Caranda.* — Engel et Serrure : *Répertoire des sources imprimées de la numismatique française.* — Boissier : *Nouvelles explorations épigraphiques et ethnographiques en Tunisie.*

Lecture. — Lecoy de la Marche : Louis XI et la succession de Provence.

Communication. — Le Blant : Inscription latine inédite de l'époque des Antonins.

Séance du 16 décembre.

Après la lecture du procès-verbal de sa dernière réunion, l'Académie a levé sa séance, suivant l'usage, en apprenant le décès de l'un de ses membres libres, M. Charles Robert.

On trouvera à la place accoutumée une notice nécrologique concernant cet érudit.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 26 novembre.

Ouvrage présenté. — L'Abbé Rambaud : *Économie sociale et politique; la science de la vie.*

Séance du 3 décembre.

Ouvrages présentés. — Garsonnet : *Textes de droit romain à l'usage des facultés de Droit.* — Barberet ; *Monographies professionnelles,* t. IV. — Mme veuve Faucher : *Léon Faucher, biographie et correspondance* (Nouvelle édition).

Lecture. — Guyan : L'irréligion de l'avenir.

Séance du 10 décembre.

Lecture. — Boutroux : Étude sur le philosophe allemand Jacob Bœhme.

Communication. — J. Simon : A propos du *Turgot*, de M. Léon Say.

Séance du 17 décembre (séance annuelle).

La séance publique annuelle de l'Académie a eu lieu le 17 décembre, sous la présidence de M. Zeller, assisté de MM. J. Simon et Gréard.

M. Zeller a présenté le rapport sur les prix décernés cette année par l'Académie et dont voici la liste :

Prix du Budget : Section de philosophie.— MM. Joyau et Alfred Binet, chacun 1,500 francs.

Section d'histoire générale et philosophique. — Le prix, d'une valeur de 2,000 francs, est accordé à M. Octave Vigier.

Prix Victor Cousin (6,000 fr.). — M. Charles Huit.

Prix Gegner (4,000 fr.). — M. Picavet.

Prix Odilon Barrot. — Le prix n'est pas décerné. Une récompense de 3,000 fr. est accordée à M. Ch. Dauvillier.

Prix du comte Rossi (4,000 fr.). — M. Albert Delatour.

Prix Stassart (3,000 fr.). — M. Albert David-Sauvageot.

Prix Bordin (2,500 fr.). — M. Paul Regnaud.

Prix Joseph Audiffred (2,000 fr.). — M. Ferraz.

M. Jules Simon a terminé la séance par la lecture d'une notice sur Louis Reybaud, l'auteur de *Jérôme Paturot* et des *Études sur les réformateurs socialistes*, qui fut membre de l'Académie.

On trouvera plus loin des extraits de cette notice très curieuse.

Séance du 24 décembre.

Ouvrage présenté. — Ishibashi : *Résumé statistique de l'Empire du Japon.*

ACADÉMIE DES SCIENCES.

Par son testament du 24 juillet 1865, M. Louis La Case, docteur en médecine à Paris, a fondé à l'Académie des sciences, trois prix d'une valeur de 10,000 fr. chacun, à décerner aux auteurs des meilleurs travaux sur la physiologie expérimentale, la chimie et la physique.

Sur les rapports des commissions, ces trois grands prix viennent d'être attribués comme il suit :

Physiologie expérimentale : M. Charles Rouget.
Physique : MM. Henry frères, astronomes.
Chimie : M. Moissan, de l'École de pharmacie.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

Société nationale des antiquaires de France. — La Société nationale des antiquaires de France a procédé au renouvellement de son bureau pour l'année 1888. Ont été élus :

Président : M. A. Longnon, de l'Institut.
Premier vice-président : M. E. de Rozière, de l'Institut.
Deuxième vice-président : M. G. Schlumberger, de l'Institut.
Secrétaire : M. l'abbé Duchesne, maître de conférences à l'École des hautes études.
Secrétaire adjoint : M. de Boislisle, de l'Institut.
Trésorier : M. Ed. Aubert.
Bibliothécaire-archiviste : M. Pol Nicard.
Membre de la commission des fonds : M. Ant. Héron de Villefosse, de l'Institut.
Membre de la commission des impressions : M. l'abbé H. Thédenat.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

FRANCE

Création de bibliothèques circulantes dans la banlieue de Paris. — Dans sa séance du 23 décembre dernier, le Conseil général du département de la Seine a voté un crédit de 2,250 fr. pour la création de bibliothèques circulantes dont les ouvrages formeraient le fond commun des bibliothèques communales de la banlieue et seraient prêtés, pendant un temps déterminé et à tour de rôle, aux bibliothèques les plus pauvres.

Bibliothèque de l'École de droit, à Paris. — M. A. Mercier vient d'être nommé conservateur adjoint de la bibliothèque de l'École de droit.

Bibliothèque de la ville de Bordeaux. — Le Conseil municipal de la ville de Bordeaux vient de voter un crédit de 350,000 fr. pour l'installation de la Bibliothèque dans l'ancien couvent des Dominicains. — Le musée d'antiquités, qui contient comme on sait de nombreuses inscriptions romaines, sera également transféré dans ce couvent et y occupera le rez-de-chaussée.

ÉTRANGER

Angleterre. — *Bibliothèque shakspearienne.* — Sous ce titre, *le Journal des Débats* du 14 novembre a publié une communication que nous nous faisons un devoir de mettre sous les yeux de nos lecteurs :

« Le *Memorial* de Shakspeare, à Strafford-sur-Avon, comprend un théâtre, une galerie de tableaux

et une bibliothèque. La bibliothèque contient 2,000 volumes, dont 1,400 sont des éditions complètes ou partielles, toutes anglaises; le contingent étranger ne comprend que 200 volumes. Le comité du *Memorial* adresse un appel aux amis de Shakspeare à l'étranger. Il recevra avec reconnaissance tous les ouvrages relatifs à Shakspeare et à son œuvre, et d'une façon générale tous les ouvrages relatifs à la littérature dramatique en Angleterre et à l'étranger. (Il est permis de regretter cette extension du programme, qui fera perdre au *Memorial* son caractère purement shakspearien.)

« Les membres du club anglo-américain de Paris, qui ont récemment offert une fête aux comédiens de la Comédie-Française, à la suite de la représentation d'*Hamlet*, forment un comité pour acheter et offrir au *Memorial* les ouvrages français relatifs à Shakspeare et à la littérature dramatique. La présidence du comité sera, dit-on, offerte à M. Mounet-Sully. M. Got a offert son concours.

« Les adhésions au comité central et les offres, quelles qu'elles soient, en livres ou en argent, sont centralisées par M. Hawley, bibliothécaire du *Shakspeare Memorial*, Stratford-sur-Avon, Angleterre. »

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— Paris — Province — Étranger —

FRANCE

— M. l'abbé Vigouroux poursuit ses études sur *les Livres saints et la critique rationaliste, histoire et réfutation des objections des incrédules contre la Bible.* L'avant-dernier volume de cet ouvrage, qui doit en comprendre quatre, a paru, agrémenté d'illustrations, chez les éditeurs Roger et Chernovicz.

— La 110e livraison de la *Grande Encyclopédie* contient la biographie du philosophe *Barni*, traitée magistralement par M. E. Beaussire, et celle du révolutionnaire *Barras*, due à la plume si compétente de M. Aulard. Plusieurs autres articles étendus et fort intéressants, notamment *Barque* et *Barre* (termes de marine), et *Baromètre*, important travail de physique signé par M. Joannis, complètent cette livraison.

Nous engageons nos lecteurs à souscrire à cet important, ouvrage dont le prix est de 500 fr. payables 10 fr. par mois. — Un prospectus-spécimen est adressé gratuitement et *franco* sur demande.

— M. Schottmüller vient de consacrer deux importants volumes aux Templiers. L'ouvrage a paru chez l'éditeur berlinois Mittler.

— Vient de paraître le 12e fascicule du *deuxième Supplément* au *Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle*, de Pierre Larousse.

Les causes célèbres sont représentées dans ce fascicule par le récit des affaires Baffier, Barbier, Ballerich, Barré et Lebiez; la critique littéraire, par une analyse de la correspondance de Balzac; la critique musicale, par une étude sur le théâtre Wagner à Baireuth; la chorégraphie, par la liste des ballets exécutés depuis quelque dix ans. On ne lira pas sans intérêt la minutieuse description, au point de vue politique et ethnographique, de la péninsule des Balkans, les faits et gestes de la bande noire de Montceau-les-Mines, et la législation du bannissement des princes. Parmi les nombreuses biographies du 12e fascicule, qui ne comprend pas moins de 420 articles, nous citerons celle du sultan de Zanzibar, Bargasch-ben-Saïd, dont les démêlés avec l'Allemagne ont attiré récemment l'attention de l'Europe.

— M. Faligan, docteur en médecine et docteur ès lettres vient de donner à la librairie Hachette une *Histoire de la légende de Faust.*

— *F. Rabelais à Montpellier (1530-1538), étude biographique d'après les documents originaux*, tel est le titre d'une plaquette parue à Montpellier chez l'éditeur Coulet et qui a pour auteur M. A. Dubouchet.

— La Société des bibliophiles de Guyenne a distribué à ses membres le deuxième volume de la *Chronique du parlement de Bordeaux*, par Jean de Métivier.

— Une *Esquisse d'une histoire des théâtres de Paris de 1548 à 1635* vient de paraître à la librairie Dupret. L'auteur de cet opuscule, M. Rigal, maître de conférences à la Faculté des lettres d'Aix, a l'intention

de poursuivre son travail et d'étudier dans une série de volumes ce qu'était notre théâtre à la fin du XVIe et au commencement du XVIIe siècle.

— L'éditeur Picard vient de publier des *Notes sur les imprimeurs du Comtat-Venaissin et de la principauté d'Orange,* et le *Catalogue des livres imprimés par eux qui se trouvent à la bibliothèque de Carpentras.* Ce travail est l'œuvre de M. Pellechet.

— M. le marquis de Granges de Surgères vient de publier à Paris, à la librairie Picard, le premier volume d'une *Iconographie bretonne* ou liste de portraits dessinés, gravés ou lithographiés de personnages nés en Bretagne ou appartenant à l'histoire de cette province, avec notices biographiques. Un second et dernier volume paraîtra dans le courant de cette année.

— La librairie Larose et Forcel vient de faire paraître une *Bibliographie des œuvres de Mignet.* M. E. de Rozière est l'auteur de ce travail.

ÉTRANGER

Allemagne. — Les *Souvenirs*, de Gustave Freytag ont paru à Leipzig, chez l'éditeur Hirzel.

— M. F. Muncker vient de faire paraître chez Gœschen, à Stuttgart, le premier volume d'une étude considérable sur Klopstock.

— Le duc Ernest II de Saxe-Cobourg-Gotha, oncle du roi actuel de Belgique, vient de publier à la librairie Besser (W. Hertz), de Berlin, le premier volume de ses *Mémoires.*

— Tout dernièrement aussi ont paru chez J.-B. Metzler, à Stuttgart, les *Mémoires* du comte de Dürckheim, ancien préfet et ancien inspecteur général des télégraphes en France sous le second empire.

— Une des publications populaires les plus intéressantes qui paraissent en Allemagne est l'*Universal-Bibliothek* que publie l'éditeur Philippe Beclam (Paris, Ghio). Cette bibliothèque vraiment universelle ne comprend pas seulement les œuvres les plus célèbres de la littérature allemande, mais encore des traductions allemandes du français, du russe, des langues scandinaves, de l'espagnol, de l'italien et même du polonais et du tchèque. Les derniers fascicules parus montrent bien cette intéressante diversité de genres et de littératures. Comme œuvres allemandes nous y trouvons : trois nouvelles de Ferd. Gross ; une monographie curieuse du baiser (*der Kuss*), par Schœnthan, prose et vers; des tableaux de la vie d'écolier du baron de Gaudy, sous le titre de *Schuler-Liebe*; trois pièces de théâtre (la célèbre comédie de Kleist, *la Cruche cassée; les Comédiens de l'Empereur,* drame de Wartenburg; *la belle Hongroise*, vaudeville de Mannstaedt et de Weller) ; et enfin *les Idylles* et les *Lieder* de Woss, l'auteur de la belle idylle de *Louise.* Il faut y joindre aussi le roman champêtre *Uli, le valet de ferme*, en dialecte helvétique, de Jeremias Gotthelf, autrement dit Albert Bitzius. Les littératures étrangères sont représentées par un roman russe : *les vieux Nids,* de Michaïlow, et un poème dramatique d'Ibsen, *Pierre Gynt.* Pour la France, cette bibliothèque est précieuse en ce qu'elle vulgarise les œuvres des littératures scandinaves et slaves (russe, polonais et tchèque; danois, norwégien et suédois) dont l'accès sans cela nous serait plus difficile.

Angleterre. — *La Revue critique d'histoire et de littérature* nous apprend que M. Conrad, qui publia il y a deux ans une biographie de George Eliot, doit faire paraître prochainement un ouvrage du même genre : *Thackeray, ein Peissimist als Dichter.*

— Berthold Auerbach aura lui aussi son biographe; M. Bettelheim prépare en effet une étude sur le célèbre romancier.

— M. Caine vient de donner à la librairie Walter Scott, de Londres, une *Vie de Samuel Taylor Coleridge.* Cette biographie a paru dans la collection des *Great writers,* collection qui comprend déjà, en autant de volumes distincts, des études sur Dickens, Longfellow et Rossetti.

Espagne. — M. Perez Pastor vient d'achever un important travail bibliographique : *la Imprenta en Toledo. Descripcion bibliografica de las obras impresas en la imperial ciudad desde 1483 hasta nuestros dias.*

L'ouvrage est en vente à Madrid, chez le libraire Tello.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION

en France et à l'Étranger

FRANCE

— M. Céleste, bibliothécaire-adjoint de la ville de Bordeaux, se propose de faire paraître sous peu une importante étude sur Montesquieu.

L'ouvrage, nous dit-on, contiendra nombre de lettres inédites de l'auteur de l'*Esprit des Lois*.

— On annonce pour paraître en février ou mars un petit ouvrage de M. E. Farcy: *Gustave Doré, 1832-1883*, qui sera édité par la librairie Pincebourde. Nous en reparlerons lors de sa publication.

— Les éditeurs lyonnais Vitte et Perrussel annoncent la prochaine publication d'un volume qui aura pour titre: *Frédéric Ozanam, sa vie et ses œuvres*. M. Ch. Huit, professeur honoraire de l'Institut catholique de Paris, est l'auteur de cette étude.

— L'administration de la *Revue des questions historiques* prépare une *table* des vingt premiers volumes de ce recueil.

ÉTRANGER

Allemagne. — Le libraire C. W. Fritzch, de Leipzig, prépare une édition populaire des œuvres complètes de Richard Wagner. Cette publication se fera en 31 livraisons à 60 pfennigs (75 centimes) et comprendra environ 3,000 pages.

— La reine de Roumanie, en littérature Carmen Sylva, doit faire paraître incessamment chez E. Strauss, à Bonn, une traduction du roman *Pêcheur d'Islande*, de Pierre Loti.

Angleterre. — Une Anglaise, miss Bella Duffy, doit faire paraître sous peu une étude sur *Madame de Staël*.

Italie. — Les *Mémoires* de Garibaldi, écrits par lui-même en italien, vont, dit la *Revue critique*, paraître chez l'éditeur Barbera. Ils s'étendent jusqu'à l'année 1874.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

Propriété littéraire et artistique. — Nous avons, dans notre livraison du mois de novembre dernier, sommairement parlé du Congrès tenu à Madrid par l'Association littéraire et artistique internationale. Le *Bulletin* de cette Association contient, dans son numéro de décembre 1887, le rapport de son secrétaire général sur le Congrès.

La causerie si remarquée sur le théâtre, la littérature et les arts que M. Victor Fournel publie depuis quinze ans dans *le Correspondant*, sous ce titre : *les Œuvres et les hommes*, et qui paraissait d'abord tous les deux mois, puis toutes les six semaines, devient mensuelle à partir du dernier numéro. Les abonnés ne s'en plaindront pas. Ils pourront y suivre désormais de plus près tout le mouvement littéraire et artistique de notre temps.

Comité de l'Association littéraire internationale. — Le comité de l'Association littéraire internationale vient de renouveler son bureau pour la session 1887-1888.

Ont été élus: présidents, MM. Louis Ratisbonne, Adolfo Calzado et Tony Robert-Fleury; vice-présidents, MM. Armand Dumaresq et Ladislas Mickiewicz; trésorier, M. Joseph Kugelmann.

Le congrès de Madrid ayant décerné à M. Jules Lermina le titre de secrétaire perpétuel du comité d'hon-

neur, M. Charles Ebeling a été nommé secrétaire général du comité exécutif.

On vient de vendre à l'hôtel Drouot, au prix de 200 francs, la curieuse lettre suivante de Marat :

« 1783, septembre.

« Monsieur et cher ami,

« Très assurément point de lettre ministérielle encore. Je l'attends avec résignation. Mais ce qui me fait peine, c'est que depuis longtemps je n'ai point de lettres de mon bon ami M. de Saint-Laurens. Les trois dernières lettres adressées à Mme de Saint-Laurens ne font pas même mention de moi.

« Je vois par la dernière que les affaires de la Trinité touchent à leur fin. Je vous en fais mon compliment très sincère. Vous voilà bientôt créateur d'une nouvelle et grande colonie. Dans les concessions que l'on vous fera, n'oubliez pas d'y faire inscrire pour un petit coin un philosophe qui aime la campagne.

« Qui sait si son goût ne le portera pas un jour à se retirer dans un coin de la terre, où il trouvera un ciel serein et riant. Mais, confiné dans sa tranquille retraite, il vous prie de croire que son bonheur ne serait pas complet, s'il ne pouvait quelquefois vous aller demander à dîner. C'est assez vous dire qu'il veut être votre plus proche voisin.

« Je suis parmi mes fourneaux du matin au soir. Je dérobe un instant à mes creusets pour goûter le plaisir de m'entretenir avec vous.

« Je vous embrasse de toute mon âme.

« MARAT. »

« Paris, ce 8 septembre 1783.

Quelle différence avec le futur style du farouche « ami du peuple. »

Un manuscrit de Pétrarque. — Un manuscrit de Pétrarque vient d'être reconnu à la Bibliothèque nationale par M. de Nolhac, maître de conférences à l'École pratique des hautes études.

M. L. Delisle l'avait signalé déjà, mais sans indiquer qu'il avait fait partie de la bibliothèque du célèbre poète. Le manuscrit contient une traduction latine de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Les marges des pages de l'*Iliade* sont couvertes de curieuses scolies ou annotations de la main de Pétrarque lui-même et qui, mises bout à bout, rempliraient le quart d'un volume in-8°. La traduction est l'œuvre d'un Calabrais, nommé Pilate, médiocre helléniste; elle fut faite spécialement pour Pétrarque, qui, ne sachant pas le grec et désirant ardemment goûter les beautés du grand poète épique, avait voué les dernières années de sa vie à l'étude de la langue d'Homère, d'Aristote et de Platon.

Travaux des élèves de l'École française de Rome. — L'Académie des inscriptions et belles-lettres vient de recevoir du ministre de l'instruction publique le rapport concernant les travaux de nos pensionnaires à l'École française de Rome.

M. Cordier a fait des recherches à Naples sur la Maison d'Anjou et est allé à Barcelone pour relever des documents sur la captivité de Charles II en Aragon.

M. Noirot a découvert dans les bibliothèques de l'Italie méridionale et de la Sicile des manuscrits contenant des ouvrages sacrés antérieurs à 1400, un manuscrit français du XVe siècle et des lettres de Mazarin datées de 1660.

M. Auvray s'occupe du dépouillement des registres de Grégoire IX. Il a trouvé des manuscrits concernant l'histoire de France, des lettres de Pierre de Blois et un obituaire de l'église de Lyon.

M. Gsell poursuit ses études sur le règne de Domitien, sur la *Magna mater Idæa* et sur la déesse *Roma*.

M. Duvau s'occupe des idiomes italiques et de quelques traités de Cicéron.

M. Macé travaille à une étude sur Pétrone.

M. Michon entreprend un travail sur le livre d'Arnobe.

M. Pélissier prépare sa thèse sur Louis XII et le Milanais.

M. Derousseaux poursuit ses recherches en vue d'une édition d'Athénée et de la publication de divers traités de Lucien. Il s'est encore occupé du texte d'Hérodote et de la revision des manuscrits de Cicéron.

Les subventions littéraires du conseil municipal de Paris. — Parmi la série de crédits votés par le conseil municipal de Paris dans sa dernière séance nous remarquons les suivants :

Publication de la bibliographie révolutionnaire de Paris, 13,000 francs.

Histoire générale de Paris, 56,000 francs.

M. Émile Deschanel et sa candidature à l'Académie française. — On sait que M. Émile Deschanel avait posé sa candidature au fauteuil du baron de Viel-Castel. Il vient d'adresser à M. Camille Doucet la lettre suivante:

« Monsieur le secrétaire perpétuel,

« Lorsque mes amis avaient songé à ma candidature pour le fauteuil de M. Cuvillier-Fleury, il était question de M. Claretie pour le fauteuil de M. Caro. Mais du moment où mon ami M. Claretie se présente au fauteuil de M. Cuvillier-Fleury, je ne veux pas me porter contre lui, et je vous prie de vouloir bien faire connaître à l'Académie que je ne suis pas candidat.

« Veuillez, monsieur le secrétaire perpétuel, agréer l'assurance de ma haute considération.

« EMILE DESCHANEL. »

Louis Reybaud. — Voici les principaux passages de la notice lue par M. Jules Simon à la séance publique annuelle de l'Académie des sciences morales et politique :

« Marie-Roch-Louis Reybaud est né à Marseille le 15 août 1799. Il fit de bonnes études au collège de Juilly. Son père était négociant. Il fit pour sa maison de nombreux voyages dans le Levant et en Amérique. Possesseur à vingt-neuf ans d'une petite fortune, il quitta Marseille pour Paris et le commerce pour les lettres.

« Je dirai d'abord ici qu'il a été homme de lettres toute sa vie, et qu'il n'a jamais été autre chose ; ni professeur, ni administrateur, ni homme d'affaires en quelque genre que ce soit. Rien ne lui aurait été plus facile que d'avoir une place après 1830. Il était ami de M. Thiers, qui connaissait son mérite. Il fut député pendant quelques années, et député très occupé dans les grandes commissions. Il ne voulut ni rien demander ni rien accepter. Sa plume lui suffisait; il fut toute sa vie indépendant par sa position comme il l'était par son caractère.

« Il chercha longtemps sa voie. Il fit des vers, des récits de voyages, des romans, des pamphlets, de l'histoire, de l'économie politique. A ne consulter que cette nomenclature, il faut dire de lui que c'est un polygraphe. Il a dû ses plus grands succès à l'économie politique.

« De même, dans un autre ordre d'idées, il était arrivé par un long circuit à ses opinions définitives. Il avait été républicain avant la République, quand les républicains étaient bien clairsemés et bien persuadés eux-mêmes que la République ne reviendrait plus. Elle revint, en 1848, et quand elle fut revenue, Louis Reybaud, qui était un républicain de la veille, et qui, à ce titre, pouvait prétendre à tout, ne se sentit pas, en se tâtant, très convaincu d'être un républicain du lendemain. Ce qu'il vit de plus clair dans ses convictions, c'est qu'il était à la fois très conservateur et très libéral. Il fut ennemi de l'Empire, parce que l'Empire n'était pas libéral; il accueillit avec empressement la République libérale de M. Thiers. Quand la République, par une confusion dont l'histoire offre plusieurs exemples, prit des mesures contre la liberté de conscience au nom de cette liberté même, son ferme esprit resta fidèle à ses opinions de 1848 et de 1872. Il était de ceux qui professent qu'on ne peut être sûr d'aimer et de comprendre la liberté que quand on aime et quand on comprend la liberté des autres.

« Après avoir fait paraître un certain nombre de volumes assez médiocres, M. Louis Reybaud publia dans la *Revue des Deux Mondes* une série d'articles sur Saint-Simon, Fourier, Owen, Auguste Comte, dont le succès fut universel. Il avait enfin trouvé le sujet qu'il devait traiter en maître, avec une précision, une impartialité, une clarté que personne (à la connaissance de M. Jules Simon) ne devait porter aussi loin que lui. C'est pour ces belles études que, quelques années après, M. Louis Reybaud fut appelé à siéger à l'Académie des sciences morales et politiques. Il va sans dire que *Jérôme Paturot*, publié en 1843, fut loin de nuire à son élection.

« M. Louis Reybaud, qui ne se vante jamais, dit qu'il a eu le triste honneur d'introduire le mot de socialisme dans la langue française. C'est une assertion dont je suis hors d'état de vérifier l'exactitude. Avant de commencer l'histoire des socialistes modernes, il rappelle en quelques mots celle des socialistes anciens. Ce sont des prédécesseurs glorieux, puisqu'ils comptent parmi eux Platon, Thomas Morus et Fénelon. Quand il publia son chapitre sur les saint-simoniens, l'école n'était pas, comme aujourd'hui, entrée dans l'histoire. Enfantin n'avait eu autour de lui que des jeunes gens, presque des adolescents. Ils étaient dispersés comme famille, mais ils étaient vivants et même puissants, car la plupart étaient des esprits d'élite qui s'ouvrirent dans le monde une large trouée. Le livre de M. Louis Reybaud n'était ni un pamphlet ni une apologie. Il ne voulait satisfaire ni les ennemis de toute innovation ni les adversaires de toute tradition. Il put, en entrant chez nous, se trouver assis, sans éprouver aucun embarras, à côté d'un des représentants les plus illustres de l'école et de la famille saint-simonienne.

« Levez-vous, monsieur le comte, vous avez aujourd'hui de grandes choses à faire. » C'est avec ces mots que Saint-Simon, dès l'âge de dix-sept ans, se faisait éveiller tous les matins. Il servit sous Washington et fut colonel à vingt-trois ans. Mais, la campagne finie, il quitta pour toujours la carrière militaire. Dès sa première jeunesse, il rêvait de fonder une grande école scientifique et un grand établissement industriel. Il n'avait que dix-neuf ans quand il envoya au vice-roi du Mexique un mémoire sur la jonction des deux océans au travers de l'isthme de Panama. Il trafiqua, pendant la Révolution, sur les domaines nationaux : il lui fallait de l'argent, comme moyen d'action. A peine enrichi, il s'entoura de savants dont il fut le Mécène.

« Il se maria pour étudier le mariage, vécut un an dans le luxe et acheva de se ruiner. Le grand seigneur, l'ancien spéculateur enrichi fut contraint d'accepter une place de copiste au Mont-de-Piété, qui lui rapportait mille francs par an. Il se passait de feu en hiver et vivait de pain et d'eau, pour fournir aux frais d'impression de ses livres. Pour avoir écrit que si la France perdait ses cinquante premiers savants, ses cinquante premiers artistes, ses cinquante premiers industriels, etc., en tout ses trois mille premiers savants, artistes et artisans, il lui faudrait au moins une génération entière pour réparer ce malheur, mais qu'elle pouvait perdre sans périr et même sans souffrir, Monsieur frère du roi, Monseigneur le duc d'Angoulême, tous les princes du sang, tous les ministres d'État, tous les évêques, tous les juges et les dix mille propriétaires les plus riches parmi ceux qui vivent noblement, c'est-à-dire à ne rien faire, la Restauration lui fit un procès. Il le gagna. Il était exaspéré par la persécution et la misère. Il se tira un coup de pistolet, mais la balle n'ayant atteint aucune

des parties organiques, il en fut quitte pour la perte d'un œil. Il vécut encore jusqu'en 1825. *Le nouveau Christianisme* est l'œuvre de ses dernières années; et je remarque en passant que la plupart des pourfendeurs de christianisme finissent par un nouveau christianisme.

« Dans les derniers jours de sa vie, il avait trouvé le moyen de fonder *le Producteur*. Là se réunirent ses disciples, ayant à leur tête Enfantin et Bazard. *Le Producteur* ne put se soutenir. Ils eurent recours aux conférences de la rue Taranne, d'où sortit *l'Exposition de la doctrine*, puis à *l'Organisateur*, publication hebdomadaire. Enfin, au commencement de 1831, Pierre Leroux leur apporta *le Globe*. Ce fut leur époque glorieuse. La discorde se mit entre les deux chefs quand Bazard, esprit plus pratique, refusa de suivre Enfantin dans les conséquences extrêmes de la doctrine. Les fidèles, les persévérants restèrent groupés autour d'Enfantin, qui leur donna asile dans une maison qu'il possédait à Ménilmontant. Ils prirent l'habit, chantèrent des hymnes, adoptèrent une règle, et pour compléter la ressemblance avec les institutions monacales, furent visités par la misère. Les uns prêchaient à Paris et en province la nouvelle doctrine; d'autres louaient leurs bras pour un salaire et se résignaient aux plus humbles besognes. Ils furent sauvés, c'est-à-dire dispersés, en 1832, par un arrêt de la cour d'assises.

« Telle est l'histoire de la secte. La doctrine est plus difficile à résumer, parce qu'elle aborde tout, depuis la nature divine jusqu'à l'organisation de la propriété, du travail et de la famille. Louis Reybaud la juge assez sévèrement en disant qu'elle ne se compose que de plagiats.

« Selon lui, elle n'est ni plus ni moins méritante au point de vue religieux que les autres réformes au petit pied tentées de nos jours « dans l'une et l'autre « église, dissidente ou orthodoxe ». Elle n'a pas même l'éclat de la comédie théophilanthropique jouée vers la fin du siècle dernier. Dans les sphères de l'illuminisme et du mysticisme, les saint-simoniens copient sans les égaler Saint-Martin et Swedenborg; ils sont panthéistes en métaphysique; dans leur théocratie, ils refont les hiérophantes, les brames, les mages, les druides, les scaldes, en demandant à l'affection une obéissance absolue que ces prêtres, « mieux avisés », demandaient à la terreur. Leur morale n'est guère plus neuve. C'est, pour les relations entre les sexes, de l'épicuréisme compliqué de polygamie ou de polyandrie; le tout aggravé, au profit du prêtre, de quelque chose qui ressemble de bien près à l'ancien droit du seigneur.

. . . . . .

« Ce qui est surtout condamnable chez les saint-simoniens, c'est la théorie de la femme libre et l'intervention du couple sacerdotal dans le mariage. Ce fut l'échec d'Enfantin. Il avait fait dresser à côté du sien, pour la femme-pontife, un trône qui resta vacant. « La femme ne vient pas », disait-il mélancoliquement. Elle vint au contraire, non pour siéger, mais pour protester. Mme Bazard se chargea de la condamnation qui fut écrasante.

« A la fin de ses belles études, M. Louis Reybaud rassemble tous les réformateurs devant lui, et, laissant de côté leurs différences, il leur montre que tous leurs systèmes reposent sur l'hypothèse suivante :

« L'homme consentira à abdiquer sa liberté en « toutes choses, même dans le choix et la pratique « d'un état, et il se trouvera heureux dans cette dé- « pendance absolue, pourvu que le pouvoir auquel « il se soumet ne se trompe jamais dans la réparti- « tion des fonctions ni dans celle des bénéfices. » Ils ne se demandent ni les uns ni les autres comme on obtiendra cette abdication, ni si elle est possible, ni si elle a quelques chances d'être durable, ni si l'homme comblé de tous les biens, mais privé de toute liberté, peut être appelé heureux. Ils ne s'occupent pas non plus de la désignation du chef de la société. L'apôtre dit comme Louis XIV : « L'État, c'est « moi. » Pourquoi vous? Et après vous, qui sera-ce? Un dictateur désigné par son prédécesseur? Ou un dictateur élu? Ou un dictateur héréditaire? Sera-ce un homme ou un collège? Un collège ou une caste? D'où viendra à cet homme, ou à ce collège, ou à cette caste l'autorité? De l'institution divine? de la tradition? de la force? Menues questions qui ne méritent pas d'être traitées. On établit en forme d'axiomes qu'il n'y a pas d'association sans maître, ni de maître sans toute-puissance et sans omniscience. Augustin Thierry, qui suivit quelques temps les idées de Saint-Simon, se plaignit à lui de recevoir des doctrines toutes faites et des ordres absolus. « Je ne comprends pas d'association sans un maître, « lui dit Saint-Simon d'un air rogue. — Et moi, ré- « pondit Augustin Thierry, je veux être un homme. » Il le quitta. La société fait comme lui. Elle quitte les socialistes, qui ôtent à l'humanité les sources de la vie.

« Nous voulons être des hommes. La condition de l'homme est d'avoir une famille, unie par les liens étroits du devoir et de l'amour, où il est tour à tour protégé et protecteur, qui lui donne le bonheur et le reçoit de lui, pour laquelle il veut travailler et souffrir, qui lui rend le travail aimable et lui adoucit, lui ennoblit le sacrifice; de choisir selon ses goûts et ses aptitudes sa tâche dans l'atelier universel; de garder les fruits de son travail, ou du travail et de l'épargne de ses pères; de puiser, dans cette possession, pour lui et pour les siens, la sécurité d'abord, et l'indépendance, aussi chère que la sécurité; d'obéir seulement à la loi qu'il a faite ou consentie, et aux magistrats qu'il a institués pour interpréter cette loi et la faire exécuter; de disposer librement de sa pensée; de manifester hautement sa foi devant Dieu e devant les hommes, à la seule condition de respecter les droits et la liberté d'autrui. Comme il faut des aliments à nos corps, il faut à nos âmes la famille, la propriété, la liberté, la foi. Le vrai progrès est de rendre la famille plus sainte et plus chère, la propriété plus solide et mieux répartie, la liberté

mieux comprise et plus complète, la foi plus ferme et plus éclairée. Vous parlez de progrès, et comme si vous vous étiez égarés dans la nuit profonde, chaque pas que vous faites dans vos voies diverses vous ramène à la barbarie. Vous êtes des démolisseurs à faire trembler, et des réformateurs pour rire.

« Le temps a marché depuis Louis Reybaud. Les réformateurs s'appelaient Saint-Simon, Fourier, Pierre Leroux. Les nôtres sont d'un autre calibre. S'ils sont inférieurs par le talent, ils sont très supérieurs par les qualités d'action. Il y a moins d'écrivains et de philosophes, mais il y a des conspirateurs en quantité. Nous avons affaire à présent à des algébristes qui ne savent ce que c'est que pitié et sympathie. Pour eux tout ce qui est sentiment est faiblesse. La réforme sociale est un problème à résoudre, une bataille à gagner. En un mot, nous n'avons plus devant nous des maîtres et des disciples, mais des meneurs et des bataillons. Ils ont à la bouche le mot de Proudhon : « Ceci tuera cela », et diffèrent surtout sur la façon de s'y prendre.

« M. Jules Simon a terminé par quelques mots sur le fameux *Jérôme Paturot*. L'auteur des études sur le socialisme moderne a été, pour le public, pendant bien des années, l'*auteur de Jérôme Paturot*. Il en est ainsi pour un grand nombre d'écrivains qui ont dans leur bagage une œuvre qui efface toutes les autres, bien que ce ne soit pas toujours la meilleure. Tout ce qu'on peut dire aujourd'hui de *Jérôme Paturot*, c'est que c'est un livre de bonne grâce et de bonne humeur, qui a l'heureuse et singulière fortune de n'épargner et de ne blesser personne. »

Société des gens de lettres; cinquantième anniversaire de sa fondation. — Le 11 décembre dernier a eu lieu le cinquantième anniversaire de la fondation de la Société des gens de lettres.

Les membres du comité se sont d'abord rendus au cimetière du Père-Lachaise et ont déposé une couronne sur la tombe de Louis Desnoyers, le créateur de la Société. M. Élie Berthet, qui s'associa en 1837 aux efforts de Desnoyers, a prononcé un discours.

Le comité est allé ensuite au cimetière Montmartre où a été récemment inhumé Emmanuel Gonzalès, qui fut pendant de longues années le délégué de la Société. Là, c'est M. Édouard Montagne qui a placé au nom de ses collègues une couronne sur le monument de son prédécesseur, dont il s'est plu à rappeler les mérites.

Le lendemain, la Société des gens de lettres a fêté sa prospérité dans un grand banquet donné à l'Hôtel continental.

Au dessert, M. Jules Claretie, président, a prononcé un fort joli discours, dont voici les principaux passages :

« Messieurs,

« L'année 1837, qui vit la prise de Constantine, l'ouverture du musée de Versailles et l'inauguration du premier chemin de fer de Paris à Saint-Germain-en-Laye, put voir encore un spectacle plus inattendu : des gens de lettres qui, tout à coup, s'entendaient entre eux! J'ai ouvert tout à l'heure de vieux journaux portant la date du 11 décembre 1837, et j'ai cherché s'il était question, soit dans *les Débats*, soit ailleurs, de la fondation de la Société des gens de lettres. Eh bien! messieurs, je vais vous blesser dans votre juste orgueil : il n'en est pas du tout question. Au Théâtre-Italien, ce jour-là, on donna la première représentation de *Lucia de Lammermoor*, avec Rubini et Tamburini; dans le feuilleton, Hector Berlioz rend compte assez froidement du *Domino noir* d'Auber, qu'on venait de jouer le 2 décembre; Jules Janin annonce la mort d'Alfred Johannot, qui illustrait alors, avec Tony, les livres d'étrennes; Saint-Marc Girardin ouvre son cours à la Sorbonne, et Balzac fait paraître son *César Birotteau*. Voilà tout. Mais c'est assez, et pourtant le journal n'a pas tout dit. Il est vrai que les reporters n'existaient point en 1838.

« S'ils avaient existé, ils auraient appris que, la veille, un homme de lettres de beaucoup d'esprit, l'auteur de *Jean-Paul Chopart* et de *Robert-Robert*, avait réuni chez lui, dans son cabinet de la rue de Navarin, quatorze écrivains environ et leur avait demandé si, au lieu de se laisser dépouiller par les contrefacteurs en demeurant isolés et faibles, il ne conviendrait pas d'unir leurs efforts et, comme disait Beaumarchais, de former le carré contre l'ennemi. Nous avons perdu, grâce au défaut de reportage, le discours de Louis Desnoyers et les répliques de ses collaborateurs; mais nous avons parmi nous les témoins de cette conférence et, notre vieil ami Gonzalès n'étant plus là pour célébrer la fondation d'une Société à laquelle il avait voué sa vie, c'est à notre cher Élie Berthet que nous avons, hier, délégué l'honneur de payer à Louis Desnoyers la dette de notre reconnaissance. »

M. Claretie a souhaité ensuite la bienvenue à la délégation de la Société des auteurs anglais, qui apportait les félicitations de lord Tennyson, et il a terminé par ces éloquentes paroles :

« Pourquoi l'œuvre de Louis Desnoyers a-t-elle prospéré? C'est que notre fondateur nous avait tracé la voie à suivre : sacrifice de la vanité de chacun à l'intérêt de tous; dévouement, concorde et fraternité.

« Ce qui a fait la durée et la prospérité de notre œuvre, c'est que nous avons toujours oublié ce qui nous divise le plus, la politique, pour ce qui nous rapproche le plus, l'art et les lettres.

« Nous savons que ce qu'il y a de meilleur dans notre France, ce qui est son rayonnement et son génie, c'est le livre et c'est le théâtre. L'étranger nous juge parfois un peu trop vite sur des livres un peu trop bruyants, sur des polémiques un peu trop cruelles... Mais on joue une de nos pièces et on s'aperçoit que l'esprit français est toujours vivace; on pénètre dans notre littérature et l'on se convainc bientôt de l'immortalité de l'âme française!

« Notre Société a tenu à honneur de garder, lumi-

neuse toujours, une étincelle de ce feu sacré, et il y a cinquante ans, messieurs — que de révélations et d'événements en cinquante ans! — il y a cinquante ans que la règle fraternelle de nos fondateurs est suivie. Dans cinquante ans, ceux qui célébreront le centenaire de la Société pourront dire, j'espère, que le demi-siècle qui s'ouvre a valu le premier. Nous n'y serons pas, à cette fête... Je me trompe, j'entends les protestations des jeunes : Vous y serez... et ceux qui seront là pourront rendre aux successeurs de Louis Desnoyers et de ses amis l'hommage que nous leur apportons. Ils pourront dire de nous ce que nous disions de ceux qui nous ont précédés : ils ont bien mérité des lettres françaises parce qu'ils ont donné aux écrivains le moyen de s'entr'aider et de s'affranchir; qu'ils soient remerciés et glorifiés parce qu'ils ont apporté aux gens de lettres la possibilité de vivre qui assure la dignité, le prix du labeur qui assure la liberté! »

Enfin, M. Claretie, en termes très gracieux, a remercié de leur présence M. Camille Doucet, président de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques, et M. Goblet qui, étant ministre de l'intérieur, a autorisé la loterie de la Société des gens de lettres et a exercé en sa faveur « la haute magistrature de la bonté ».

Très touché, M. Goblet a développé avec éloquence cette idée que, plus on avançait dans la politique, plus on s'apercevait qu'on trouvait des consolations dans les lettres. « Les littérateurs ne connaissent pas l'indépendance du cœur, » a dit l'ancien président du conseil, et, un peu après, au milieu des sourires : « C'est ici que nous voyons la véritable concentration. » La Société des gens de lettres ne peut que grandir; dans un souhait patriotique, M. Goblet voit dans cinquante ans la Société prospère au milieu de la France glorieuse.

M. Camille Doucet, secrétaire perpétuel de l'Académie française, a pris ensuite la parole. Nous sommes heureux de pouvoir reproduire en entier son discours :

« Chers confrères,

« Comme si ce n'était pas assez de leur donner un bon dîner, l'usage veut encore que, dans les circontances solennelles, le maître de la maison se lève au dessert pour adresser à ses invités des compliments qui les couvrent de confusion.

« Notre cher président ayant très gracieusement accompli sa tâche, je vous demande la permission de prendre à mon tour la parole pour lui répondre par des remerciements et aussi par des reproches. Oui, des reproches! Et c'est par là que je commence.

« On m'a traité comme un étranger, en m'invitant à cette fête, quand j'aurais eu le droit d'y venir de mon plein gré, pour mon propre compte et sans la permission de personne. Cela, il est vrai, m'a valu une belle place d'honneur; mais si je suis fier de représenter ici la Société des auteurs et compositeurs dramatiques, j'aime pourtant à vous apprendre peut-être que, vous devançant presque tous, j'entrais, il y aura bientôt cinquante ans, dans cette petite Société d'alors, aujourd'hui si grande, dont après un demi-siècle je me réjouis de fêter avec vous, à cette table, le glorieux anniversaire.

« Je n'étais pas trop vieux, il y a cinquante ans, et je n'avais encore presque rien écrit, mais la Société naissante n'y regardait pas de si près. A vrai dire, elle n'y regardait pas du tout.

« Je vais vous en donner la preuve.

« Un jour, c'était un dimanche comme aujourd'hui, traversant, entre une heure et deux, le passage Véro-Dodat, je fus accosté tout à coup, et presque appréhendé au corps, par un grand bel homme, plein de bonne humeur et d'esprit, que je ne connaissais guère, mais qui, connaissant tout le monde, voulait bien, ce jour-là, se croire mon ami et se faire mon protecteur. J'ose à peine vous le nommer, tant il vient de mourir tristement. Ce joyeux confrère chargé d'ans et d'infirmités, ne se ressemblant plus à lui-même, c'était Émile Marco de Saint-Hilaire!

« — As-tu vingt francs? me dit-il, en me faisant, je ne sais pourquoi, l'honneur de me tutoyer; as-tu vingt francs?

« Quelques années plus tard, trop instruit par l'expérience, j'aurais peut-être été capable de répondre non. J'en serais bien puni à cette heure.

« Je les avais, ces fameux vingt francs, et, cédant sans doute à l'orgueil de posséder une si grosse somme, je me hâtai de répondre oui.

« — Eh bien alors! mon cher enfant, viens avec moi; tu vas être membre de la Société des gens de lettres.

« — Moi?

« Je le suivis.

« Au bout du passage, à gauche, rue de Grenelle-Saint-Honoré, dans une grande salle qui s'appelait *Idalie*, je crois, siégeaient, je les vois encore, quelques amis de mon ami.

« Je n'en connaissais qu'un.

« Vous les connaissez tous! La postérité a gardé leurs noms, et nous, c'est avec reconnaissance que nous honorons leur mémoire.

« C'étaient nos frères aînés; nos jeunes ancêtres! C'étaient les premiers fondateurs de cette bonne république ouverte, dans laquelle, je le répète à sa louange, tous les amis des lettres peuvent entrer un jour pour vingt francs.

« Pour avoir le plaisir de parler d'eux avec vous ce soir, j'aurais voulu qu'il me fût permis de revendiquer avant tout un titre ancien, que je dus un peu au hasard et qu'on paye aujourd'hui plus cher, par du travail et du talent!

« Et maintenant, mes chers confrères, devenant plus grave et vous demandant pardon de la promenade familière que je vous ai forcés de faire avec moi dans mon passé, dans le vôtre, le représentant des auteurs dramatiques est heureux de confirmer par des assurances d'amitié réciproque et de cordiale confraternité tout ce que notre cher président, que j'en remercie, a bien voulu si bien dire de l'union nécessaire et indissoluble de nos sociétés jumelles.

« Au nom de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques, je bois à la Société des gens de lettres, à la jeunesse de ses cinquante ans, à sa prospérité présente et future!

« Quand je parle de sa prospérité, qui me fait songer à la nôtre, comment, de mon côté, n'en reporterais-je pas aussi l'honneur à celui qui, dans nos mauvais jours, prenant de tout son pouvoir et de tout son cœur fait et cause pour les deux Sociétés en péril, releva l'une et sauva l'autre? »

Les applaudissements qui ont accueilli la fin de ce discours ayant cessé, M. Campbell Clarke a prononcé quelques mots au nom des littérateurs anglais. Puis M. Élie Berthet a établi un parallèle entre la première réunion des quelques hommes groupés autour de Desnoyers et la puissante Société des gens de lettres à laquelle cette réunion a donné naissance.

Enfin M. de Bornier a lu une pièce de vers qu'il avait composée pour la circonstance, et M. Arsène Houssaye a bu à Balzac et à Alfred de Musset, demandant que l'érection de la statue qui leur est due ne se fasse plus désormais longtemps attendre.

Ventes d'autographes. — A l'hôtel Drouot a eu lieu une vente intéressante d'autographes. Signalons une lettre qui donne une idée de l'instruction de la comtesse du Barry :

« Monsieur Buffault

« Je profite de loffre que Monsieur Buffault ma fait dun sac de douse cent livre par semaine, j'ai tant de gens qui de mande et si peut à leur donner qu'il faut les contenter.

« Je vous et attendu mercredi toute la premidi. Jespère avoir bientôt le plaisire de vous voire et vous reuouveler lassurance des sentiments que js vous et vouë.

« La comtesse Du Barry.

« De Louvenciennes, 16 octobre 1780.

Vendue 50 fr.

— Un jeune musicien désespéré, ayant des idées de suicide, avait écrit à Jules Janin pour lui demander conseil; le célèbre critique lui adressa une lettre de huit pages, dont nous détachons le passage suivant:

« J'ai été aussi malheureux que vous; j'ai gagné cinquante francs par mois dans une pension de Chaillot où j'enseignais le grec et le latin à des enfants mal venus. Eh bien! je travaillais mes leçons six fois par semaine, et c'était un rude orchestre à conduire. Aussitôt que ma tâche était accomplie, je me mettais à l'œuvre pour mon propre compte et j'étudiais. Et du diable si j'ai songé à me tuer une seule fois; du diable si je me suis posé un seul instant en beau ténébreux, en homme incompris!... J'avais vingt ans comme vous les avez, et cela suffisait à ma joie, à ma fortune, à mes fêtes de chaque jour! J'avais des amis aussi, de bons amis, pauvres aussi... Et me voilà vieux, ou peu s'en faut, ne regrettant pas un seul jour de ma vie... Ne lisez pas sans contrôle les mauvais livres que nous faisons les uns et les autres, ce sont là de mauvaises lectures pour les esprits oisifs, pour les cœurs inoccupés, pour les âmes mécontentes. Méfiez-vous-en! Méfiez-vous de tout ce qui n'est pas l'art calme et bien pensant, l'art des maîtres et du bon sens. Lisez les bons livres; ils vous apprendront que la vie est chose sérieuse et que l'on apprend à vivre... en vivant.

« 15 septembre 1853.

« Jules Janin. »

Adjugée à 150 francs.

— La vente des quinze manuscrits de Félicien David n'a produit que 1,005 francs.

La partition originale du *Saphir,* manuscrit de 675 pages, a été vendue 250 francs.

Le recueil des morceaux de musique composés par Félicien David pendant son voyage en Orient, en 1834, manuscrit de 84 pages, a été payé 215 francs; *l'Océan,* 27 pages, 50 francs; *Cri de charité,* 36 francs; *le Bédouin,* 25 francs.

Ces manuscrits sont les derniers provenant de la succession du compositeur; le produit de cette vente, ajouté à celui de deux adjudications précédentes, servira à parfaire la somme nécessaire à la construction du monument, par Chapu, qu'on doit lui ériger drns le cimetière du Pecq. Malheureusement, ces trois ventes n'ont pas donné ce que l'on en attendait et il manque une somme de 2,500 francs pour commencer les travaux.

Dans la même vente, on a adjugé à 810 francs une correspondance de Buffon se composant de 47 lettres formant 95 pages.

La protection internationale des œuvres de l'esprit. — Le récent congrès littéraire qui a eu lieu à Madrid et dont nous avons entretenu nos lecteurs a suggéré à M. Ambroise Rendu les réflexions suivantes, que nous trouvons dans le journal *le Soleil* (n° du 2 novembre 1887).

« Il semble qu'une bonne loi sur la propriété intellectuelle serait bien facile à faire. La formule pourrait être réduite à quelques mots : *La propriété artistique et la propriété littéraire sont des propriétés.* Il n'en faudrait pas plus, en effet, pour assurer aux auteurs et aux artistes, dans leur pays d'origine comme dans les autres pays civilisés, une protection complète. Malheureusement, cette formule est trop simple et les législateurs semblent s'accorder pour refuser aux conceptions de l'esprit, aux créations de la pensée, le caractère et les privilèges d'une propriété.

« C'est bien une propriété, disent-ils, et nous le proclamons très haut, mais ce n'est pas une propriété comme les autres; c'est une propriété métaphysique. Avec un mot comme celui-là, qui ne signifie pas grand'chose, on écrase toutes les revendications, on réfute tous les arguments. *Métaphysique!* Le *sans dot* de Molière n'eut jamais plus d'à-propos ni de puissance.

« Sous l'empire de cette théorie, la propriété métaphysique est éphémère et fragile. Qu'on en juge, d'ailleurs : Si j'ai fabriqué une malle, je peux et j'ai toujours pu poursuivre l'étranger qui aurait voulu me la prendre. Mais si j'ai écrit un livre ou peint un tableau, je me trouvais, tout récemment encore, désarmé contre les usurpations ; et l'on traduisait ou l'on copiait mon œuvre sans vergogne et sans danger de l'autre côté du Rhin et des Pyrénées. Cette propriété métaphysique ne trouvait pas à l'étranger de juges pour la défendre. Il en a été ainsi très longtemps et, sans la persévérance d'un groupe de littérateurs et de jurisconsultes, la question n'aurait pas fait un pas. Mais quelques hommes résolus et dévoués ont commencé, voici bientôt quinze ans, un pèlerinage à travers l'Europe. Des congrès fréquents leur ont permis d'exposer leurs idées, de les semer dans les grandes capitales, et ils ont réussi à intéresser les gouvernements à leur œuvre. De tous ces efforts et de tous ces congrès, dont le dernier vient d'avoir lieu à Madrid, est née une convention très compliquée qui est destinée à rassurer les auteurs.

« Nous disons très compliquée, et l'expression est exacte, car il n'a pas fallu moins de vingt articles, plus un article additionnel et un protocole de clôture, pour consacrer cet axiome de droit naturel : la propriété des œuvres de l'esprit est une propriété respectable.

« Nous n'en sommes pas encore, bien entendu, à assimiler le livre ou le tableau à une malle. La métaphysique ne le permet pas. Si l'idée de propriété est admise, les diplomates ont eu soin de l'envelopper de réticences et de restrictions. Cependant c'est un résultat, et, quoique incomplet, il faut s'applaudir de l'avoir obtenu, d'autant plus que la France a pris l'initiative et a sa bonne part du succès.

« Passons donc en revue les textes de cette convention protectrice qui met la propriété littéraire sous l'égide des lois internationales dans sept pays d'Europe, un d'Afrique et un d'Amérique[1].

« Depuis le mois dernier, ces différentes nations sont constituées à l'état d'union et reconnaissent aux auteurs, dans tous les pays qui ont adhéré à la convention, les mêmes droits que dans leur pays d'origine. Voilà le principe ; nous verrons tout à l'heure les exceptions.

« Quelles sont les œuvres qui jouiront de la protection internationale ? La convention prend soin d'en donner une énumération très détaillée.

« L'expression « œuvres littéraires et artistiques » comprend les livres, brochures ou tous autres écrits ; les œuvres dramatiques ou dramatico-musicales, les compositions musicales avec ou sans paroles ; les œuvres de dessin, de peinture, de sculpture, de gravure ; les lithographies, les illustrations, les cartes géographiques ; les plans, croquis et ouvrages plastiques relatifs à la géographie, à la topographie, à l'architecture ou aux sciences en général ; enfin toute reproduction quelconque du domaine littéraire, scientifique ou artistique qui pourrait être publiée par n'importe quel mode d'impression ou de reproduction.

« Voilà qui est bien. Mais la restriction vient aussitôt. Le droit de propriété, en ce qui touche les traductions, est limité à dix années, à partir de la publication. Par contre, le traducteur est protégé comme l'auteur lui-même.

« Les auteurs dramatiques sont également protégés pendant dix ans contre les représentations à l'étranger.

« Cette restriction du droit de l'auteur, cette limitation de sa propriété sont certainement des concessions arrachées par les représentants des pays où la contrefaçon s'épanouissait jadis. Mais, en matière de droit et de propriété surtout, les concessions peuvent être de véritables abdications. Si l'auteur français est sûr de conserver sa vie durant, en France, la propriété de son œuvre ; s'il peut la laisser à ses enfants qui en jouiront longtemps encore après lui, comment admettre que son droit, de l'autre côté des frontières, sera limité à dix années ? Singulière propriété que celle-là !

« On dira bien, en faveur des auteurs de la convention, qu'il fallait d'abord faire proclamer le principe et que cette proclamation devait être payée de quelques sacrifices.

« Fort bien. Mais quel est donc ce sacrifice ? On reconnaît la propriété de l'auteur et on la limite à dix ans. Ce délai expiré, il ne pourra plus alors tirer parti de son œuvre et l'édition commencée deviendra improductive. Passe encore pour les romans qui ont une vogue passagère ; mais pour les œuvres de longue haleine, les ouvrages scientifiques ou historiques qui ne s'épuisent que lentement, le délai de dix ans paraîtra certainement insuffisant.

« Il est vrai que pendant ce délai l'auteur est bien protégé. S'il faut en croire la convention de 1887, il n'aura à craindre ni les *adaptations* ni les *arrangements*, ces larcins littéraires qui savent si bien se dissimuler et qu'il est si difficile d'atteindre. Une définition diplomatique trace désormais la voie aux créateurs de livres ou d'opéras. Les appropriations interdites sont celles qui ne constituent que des reproductions sous une forme quelconque, avec des additions, changements ou retranchement non essentiels et ne présentant pas le caractère d'une œuvre originale. La question d'appréciation sera réservée, d'ailleurs, aux tribunaux locaux.

« Nous convenons qu'il était difficile d'agir autrement dans une convention faite de concessions. Mais il faut avouer que les auteurs ont là un bon billet. Pillés, ils ne trouveront des juges que dans le pays de leur plagiaire. C'est une ressource singulièrement précaire, car nous savons tous quels trésors d'indulgence les tribunaux des pays à contrefaçon ont toujours témoignés pour leurs nationaux.

« On pourrait citer encore dans la convention, à côté des lacunes ou des trompe-l'œil, quelques naïvetés bien inutiles. En voici une, par exemple : « Il

1 Les pays contractants sont : l'Allemagne, la Belgique, l'Espagne, la France, la Grande-Bretagne, Haïti, l'Italie, la Suisse, la Tunisie.

« est entendu que, s'il s'agit d'une œuvre pour « laquelle le droit de traduction est dans le domaine « public, le traducteur ne peut pas s'opposer à ce que « la même œuvre soit traduite par d'autres écri- « vains. »

« Quoi qu'il en soit de ces critiques, que l'on pourrait multiplier si l'on analysait chacun des articles de la convention, il n'en est pas moins certain qu'elle réalise un progrès sensible. C'est, avons-nous dit, un premier pas et il faut rendre hommage aux patients efforts de ceux qui l'ont préparé. On a reconnu solennellement le principe de la propriété intellectuelle, on a élevé des barrières temporaires contre les contrefacteurs. Sans doute, on en arrivera à reconnaître un jour qu'il faut aller plus loin et déclarer que la propriété des œuvres de l'esprit est aussi respectable que les autres, dans les limites nécessaires que les législations de chaque pays lui assignent.

« Mais les conquêtes durables ne sont pas l'œuvre d'un jour ni d'un traité. »

Émile de Girardin. — Le journal la Liberté. — Sous le titre de *Paris-Canard,* M. Charles Virmaître, ancien secrétaire de la rédaction de *la Liberté,* a publié chez l'éditeur Savine un livre rempli d'anecdotes amusantes et de souvenirs curieux. Nous en extrayons les principaux passages du chapitre consacré à Émile de Girardin et à *la Liberté :*

« Il a existé deux *Libertés,* on pourrait même dire trois.

« La première, celle de M. Ch. Muller, qui avait pour devise : hors de l'Église pas de salut, fut créée le 16 juillet 1865 ; c'était un journal en chambre, une sorte d'annexe du *Journal des villes et campagnes.*

« Émile de Girardin acheta *la Liberté* pour trente mille francs. M. Muller stipula qu'il en resterait le rédacteur en chef, mais quelques jours après la signature du traité, Girardin refusa la copie de M. Muller, et fit disparaître son nom des manchettes. Grande fureur de M. Muller, échange de lettres ; finalement, M. Muller dut se retirer ; c'était au commencement de 1866.

« Après six mois d'existence, la première *Liberté* tirait à peine à cinq cents exemplaires : la seconde, après quinze jours, tirait à vingt mille.

« C'est qu'en dehors du maître, *la Liberté* avait pour collaborateurs une pléiade d'écrivains remarquables : MM. *Clément Duvernois, Vermorel,* H. Pessard, *Paul de Saint-Victor,* Castagnary, les deux de Fonvielle (Arthur et Wilfrid), *de Gasperini,* Léon Cahun, Oscar de Poli, *Xavier Eyma,* Vigier de Mirabal, *Baron Brisse, Jacques Valserre, Jean Tapié,* Paulin Caperon et E. Siebecker.

« Le secrétaire de la rédaction était votre humble serviteur.

« Dieu, dit-on, créa le monde en six jours et se reposa le septième. Émile de Girardin fut plus fort que Dieu, il créa les mondes en un jour et ne se reposa jamais. *Ces mondes* étaient la division des *faits divers* sous la rubrique à laquelle chacun appartenait : les généraux au *monde militaire,* les crimes au *monde judiciaire,* les prêtres au *monde religieux,* etc., etc.

« *La Liberté* ne fut pas, comme beaucoup se le sont imaginé, créée dans un but politique, pour soutenir une idée, défendre un principe. *La Liberté* fut une *affaire,* comme *la Presse,* comme *la France,* comme tous les journaux créés par Émile de Girardin, car, avant d'être un grand journaliste, Girardin était un grand spéculateur.

« C'est lui qui, le premier, imagina de faire payer les *nécrologies.*

... « Monsieur Virmaître, m'écrivait-il, je vois encore « six lignes consacrées aux obsèques de M. Félix San- « dau.

« Je vous ai écrit, il y a cinq jours, de ne plus admettre ces lignes qu'autant qu'elles auraient été « payées à MM. Lagrange et Cerf.

« Veuillez vous entendre avec M. Clément Duver- « nois afin que ces insertions n'aient pas lieu *gratuitement!*

« Vingt et une lignes à la soirée de M. Pierre Véron, « du *Charivari,* quand vous avez omis *la Ménagère..,* « C'est abusif! »

« Pendant que tout le monde le croyait préoccupé de saper le régime impérial, il s'interrompait d'écrire ses fameux articles si commentés dans les cercles politiques pour m'adresser des notes semblables à celles-ci :

« Mettez-vous à jour avec toutes les annonces, ré- « clames et faits Paris : n'en laissez pas en retard, « afin de ne pas donner à MM. Lagrange et Cerf un « prétexte de se refroidir et de se ralentir ; la question « des annonces est en résumé la question d'existence « du journal au prix de 54 francs. Il est d'ailleurs « bon que vous en ayez beaucoup. Faites aussi passer « la *Revalescière!* »

« Sur le chapitre des économies, il était passé maître ; quelques-uns des rédacteurs chargés des *échos* pour le *monde parisien* démarquaient sans façon les confrères ; vite un ukase.

« Monsieur Virmaître,

« Règle :

« Retrancher de la copie de M. de Poli tout ce qui « est copié sur les autres journaux, alors même que « je vous l'envoie. Je ne puis tout lire. »

« Deuxième ukase, cette fois collectif à MM. Clément Duvernois et H. Pessard :

« Il faudrait apprendre à lire *l'Indépendance* et les « journaux qui ont des correspondances, afin de « savoir tirer de ces correspondances tout ce qu'elles « peuvent contenir de curieux, de vivant, d'opportun. »

« Bien que M. de Girardin m'écrivît qu'il ne pouvait tout lire, rien ne lui échappait ; il s'occupait des plus petits détails ; c'était vraiment un homme prodigieux.

« Voici en bloc une série de notes qui le prouvent :

« Monsieur Virmaître,

« Je vois dans les journaux du soir et du matin « beaucoup de faits que je ne retrouve pas le lende- « main reproduits et cités par *la Liberté*.

« Aucun ne doit être omis.

« Sachez vous faire de la place : il ne doit rester sur « le marbre que ce qui peut y demeurer sans vieillir « et sans moisir.

« La *préférence à tout ce qui est emprunté* aux « autres journaux qu'il faut *dépouiller* le matin avec « le plus grand soin. Les citer toujours scrupuleuse- « ment, de telle sorte que le lecteur puisse se dire : « la *Liberté* me donne tout ce qui paraît d'intéres- « sant, d'amusant, etc., dans les autres journaux. »

. . . . . .

« Votre coupeur est-il entré en fonctions? Pas une « nouvelle, pas un fait donné par un des journaux « que vous recevez ne doit échapper aux filets de *la* « *Liberté*, s'ils sont bien jetés, bien tendus et bien « relevés. Il faut que les lecteurs de *la Liberté* sachent « qu'ils trouveront tout dans *la Liberté*. Ce doit « être l'ancienne *Estaffette* mieux faite. »

. . . . . .

« Pourquoi n'a-t-on pas mis le feuilleton de Mme J. « de Moncel ?

« Il y avait de la place, car j'avais marqué sur « l'épreuve qu'on pouvait ajourner le procès-verbal « signé L. de Gaillard et Girardin. Avec le feuilleton, « le numéro aurait eu meilleur air et nous aurions « eu pour aujourd'hui, où la matière fera défaut, « toutes les citations sur *la Liberté*.

« Numéro manqué !!! »

. . . . . .

« Quand vous avez adopté une chose bonne, y per- « sister! Ne plus l'oublier ! Ne pas la laisser tomber « en désuétude !

« Vous ne soignez pas assez l'*emploi de la journée !*

« Et la distribution que vous donniez et que vous « ne donnez plus?...

« ... Cependant, c'était bon !

« ... Comme nous payons la Bourse et le programme « des théâtres comme si on les composait à nouveau « chaque jour, faites-les renouveler très souvent... « La bourse et le programme des spectacles com- « mencent à s'user, — dites à Victor de les recom- « poser à neuf pour demain ! »

. . . . . .

« Pour tenir lieu de bulletin de Bourse, je vous en- « verrai demain un feuilleton de même hauteur, ce « qui rendra le journal plus facile à faire.

« Il n'y aura donc (au moyen d'entrefilets) qu'à mé- « nager sur la *une* l'espace nécessaire à l'article sur « la séance pour la deuxième édition.

« A la deuxième édition, on retranchera le feuil- « leton que je vous ai envoyé ce matin et qu'on pourra « composer aujourd'hui et dont on pourra faire un « cliché demain matin. »

. . . . . .

« Madre (c'était le vendeur) a prévenu M. Bic (l'ad- « ministrateur) que les libraires fermeraient demain « dimanche, jour de Pâques.

« Fournier (le mécanicien) a exprimé le désir d'avoir « un jour de congé.

« Néanmoins je réponds que *la Liberté* paraîtra « demain.

« Mais si tous les libraires ferment, il y aura alors « moins d'importance à paraître avant l'heure des « télégrammes.

« Causez de cela avec M. Duvernois, Bic, Madre et « Victor. »

. . . . . .

« Voir à l'imprimerie comment on peut arriver à « une production simultanée plus considérable, pen- « dant l'heure de 4 à 5 heures.

« Avez-vous mis la main sur ceux qui prennent les « DOUZE EXEMPLAIRES qui manquent ? »

. . . . . .

« Les ukases de M. de Girardin étaient un ther- momètre. En lisant ses petits papiers, nous étions exactement renseignés sur l'état de son esprit; jamais il ne fut au beau fixe. Je me souviens d'une note des plus curieuses; elle nous était adressée collective- ment, à Clément Duvernois, Hector Pessard et moi; je la reçus à dix heures du matin :

« Dans les faits qui sont *révisés,* retrancher impi- « toyablement et avec soin toutes ces qualifications « qui exhalent l'obséquiosité et surtout la presse « officielle et officieuse; ne jamais mettre :

« Son Altesse,

« Son Excellence.

« Mettre :

« Le Prince, la Princesse,

« Le Ministre des...

« On dirait d'un journal écrit à plat ventre par des « surnuméraires aspirant à un emploi de commis « dans les bureaux de M. Duruy.

« G. »

« Quelques heures plus tard, je remettais person- nellement à l'huissier de service, au ministère d'État, une lettre autographe d'Émile de Girardin dont l'en- veloppe portait cette suscription :

« *A Son Excellence !!...*

« Le grand succès de *la Liberté* fut celui-ci : Émile de Girardin, tout en ayant l'œil aux affaires sérieuses, laissait à chacun de ses rédacteurs une grande somme de liberté. Si l'un d'eux commettait une faute, une bourde, un oubli, il m'écrivait simplement ceci :

« — Vous préviendrez M. X... qu'à la fin du mois « il cessera de faire partie de la rédaction. »

« Sa décision était toujours irrévocable, aucune considération ne pouvait le fléchir.

« Les bureaux de la *Liberté* étaient très amusants; Paul de Saint-Victor venait régulièrement à trois heures, alors que les *formes* étaient sous presse; il me demandait ses *épreuves :*

« — J'ai oublié une virgule, me disait-il, mon article sera défiguré; faites vite corriger.

« — Mais le journal est sous presse, c'est impossible.

« — Je me plaindrai à Girardin.

« En effet, il se plaignait, et arrivait de bonne heure, en même temps que Girardin, pour juger du galop que j'allais recevoir; il glissait son pouce dans la poche de son gilet et attendait Girardin, qui tenant à ménager l'illustre critique, me disait que j'aurais dû faire arrêter les machines, etc., etc. Cette scène se reproduisait chaque fois que Saint-Victor publiait un article.

« Paul de Saint-Victor n'était pas bien vu aux Tuileries. Lorsque MM. de Vaux et Aylic Langlé, sur le désir exprimé par l'impératrice, dressèrent une liste d'*invités littéraires* pour les séries de Compiègne, cette annotation l'accompagnait dans les papiers des Tuileries :

« Paul de Saint-Victor, exclusivement feuilleto-« niste, médiocrement élevé, existence peu régulière, « très détesté de ses confrères. »

« Il va sans dire qu'à la suite de cette note aimable, notre confrère avait été impitoyablement rayé de la liste des invités.

« Une figure curieuse était celle du turbulent Léon Cahun; venu du fond de l'Égypte, il avait apporté avec lui le sans-gêne des Orientaux. Il était à l'étroit dans la salle de rédaction; il craignait sans cesse que le plafond ne s'écroulât sur sa tête. A son début, il fut en butte à l'égoïsme de Duvernois, qui ne voulait pas de nouveau visage, redoutant toujours de voir éclipser son étoile par un inconnu. C'était une lutte curieuse. Chaque fois que Cahun publiait un article, Duvernois biffait la signature. Girardin m'écrivait pour me demander pourquoi? Je ne savais que lui répondre. Sans doute il comprit mon silence, car un matin, il m'écrivit : « Dites à MM. Pessart et Clé-« ment Duvernois que je ne comprends pas l'hostilité « dont M. Cahun est l'objet et que je veux que sa « signature, à partir d'aujourd'hui, figure au bas de « ses articles. » En *post-scriptum*, il ajoutait : « Mettez « l'article de M. Cahun en premier-Paris, celui de « M. Clément Duvernois en second. »

« Ce fut une révolution. Clément Duvernois bouda comme un enfant. Le lendemain il fit dire qu'il était malade; mais comme la fin du mois était proche, il se ravisa et Cahun ne fut plus inquiété.

« Cahun a fait son chemin : il est bibliothécaire à la Mazarine.

« Clément Duvernois était un type à part; collaborateur d'un petit journal, il fut tout à coup, du jour au lendemain, mis en lumière par Girardin, dans *la Liberté* qui était le journal en vogue, lu tout particulièrement par Napoleon III.

« Dès les premiers jours de son entrée à *la Liberté*, Clément Duvernois, qui était ambitieux, se posa en maître; il voulait régner sans partage et comprit le parti qu'il pouvait tirer de la situation. Son ambition augmenta en raison de son succès, car il était renseigné sur les inquiétudes de l'empereur, causées par la guerre que lui faisait *la Liberté*, par une jeune femme qui se faisait appeler la comtesse de C..., laquelle, dit on, était une amie intime de l'empereur. Elle venait au journal et ne craignait pas de salir ses jupes dans l'affreux escalier. Les typos disaient qu'elle était amoureuse de Duvernois; les plus clairvoyants flairaient une intrigue politique; ceux-ci ne se trompaient pas.

« J'ignore quelle était la combinaison projetée; toujours est-il qu'un matin Clément Duvernois et Hector Pessard quittèrent *la Liberté* et que *l'Époque* fut fondée.

« Voici ce qui me fut raconté sur ce départ.

« M. Dusautoy, tailleur de l'empereur, demeurait alors rue de Laval. Napoléon III le fit demander et lui déclara qu'il voulait fonder un journal, qu'il avait jeté les yeux sur un jeune homme, Clément Duvernois, parce que Girardin, discrédité, pouvait l'attaquer tant qu'il voudrait, que cela n'avait aucune conséquence, tandis que Clément Duvernois, qui avait le même talent, le gênait, et qu'en se l'attachant d'un ennemi il faisait un ami.

« Le journal *l'Époque* parut, mais avec un insuccès des plus complets.

« M. Castagnary, le critique ordinaire du maître d'Ornans, daignait quelquefois apparaître. Il laissait généralement sa gaieté chez lui; il était navré de son métier de critique dramatique. Suivant lui on n'écrivait plus que des ordures; la grande époque, celle de 1830, était passée. A la bonne heure en ce temps-là, on faisait des pièces !

« Ce qui n'empêchait que dans ses articles de critique, il trouvait admirables *les deux Sœurs* et *la Fille du millionnaire*, deux pièces d'Émile de Girardin, qui n'avaient pourtant rien de commun avec la grande époque qui lui était si chère; ce qui prouve qu'il est des accommodements avec la conscience du critique lorsqu'il s'agit de juger les œuvres du patron !

. . . . . .

« A intervalles réguliers on voyait arriver le père Gagne. C'était un grand vieillard, sanglé dans une redingote noire, le cou emmaillotté dans une immense cravate de satin noir. Il était à cette epoque rédacteur en chef du *Journalophage, de l'Espérance*, du *Théâtre du Monde*, de *l'Uniteur du monde visible et invisible;* il entrait, ou plutôt se glissait timidement dans mon cabinet et me priait de lui insérer un quatrain, ce que Girardin refusait impitoyablement. D'autres journaux accueillaient sa prose et ses vers, ou plutôt ses prophéties. En voici une assez curieuse :

« Congrès sauveur des peubles et des rois.

« Sont enregimentés, payés, les gens de lettres, « dont un triple abandon fait des fous ou des « traîtres.

« Supprimons les journaux et tous leurs Lucifers.

« Le journal c'est le crime infernal qui déborde.

« S'il ne meurt aujourd'hui, demain mourra le « monde. »

« Le père Gagne n'était pas aussi toqué qu'on voulait bien le dire. C'était un homme pratique ; il utilisait sa femme comme réclame.

« Quand elle allait chercher ses provisions chez le boucher, il épinglait une de ses professions de foi après sa robe, et lui recommandait de prendre le chemin le plus long et de stationner devant les magasins, afin que les passants eussent le temps de lire son affiche.

« A peine sortait-elle de la porte cochère que le père Gagne lui criait de la fenêtre :

« — Rosalie, marche doucement. Sans cela on ne verrait pas sur ton dos que je suis le *candidat universel.* »

. . . . . .

Vente d'un manuscrit de la Guirlande de Julie. — On vient de vendre moyennant 15,900 francs un précieux manuscrit sur vélin composé de quarante feuillets, la *Guirlande de Julie*, pour Mlle de Rambouillet, « escript par N. Jarry, 1641 », aux armes de Mlle de Rambouillet. On sait que le duc de Montausier offrit à Mlle de Rambouillet, pour le jour de sa fête, deux manuscrits de ce livre célèbre qu'on a appelé le chef-d'œuvre de la galanterie. Le premier de ces manuscrits, qui est le plus précieux, fut adjugé à la vente de la bibliothèque du duc de la Vallière et fut payé 14,500 livres; il appartient actuellement à Mme la duchesse d'Uzès de Mortemart.

A propos de manuscrits, relatons un petit commerce auquel se livrent des industriels allemands. Ils font prendre copie des manuscrits et ouvrages authentiques rares et uniques; des faussaires imitent les caractères, le papier ou parchemin et même les enluminures.

Il paraît que la France est tout particulièrement choisie pour l'écoulement de cette marchandise de contrebande. Mais il y a mieux, paraît-il : les éditeurs en question ont à leur solde des écrivains qui composent, au besoin, des ouvrages inédits, dont le sujet a toujours trait à quelques légendes locales, à quelques faits historiques spéciaux.

Dans le midi de la France, on essaye de vendre ceux qui ont trait aux gloires méridionales, faits d'armes ou poésies. Vers le nord, on dirige également les chroniques qui se rapportent à la région.

Le roman la Terre ; *lettre de M. Zola.* — Cette lettre est adressée à M. Lepelletier qui, dans *l'Écho de Paris*, avait fait une critique amicale mais sévère de *la Terre*. L'écrivain défend son œuvre, et voici quelle est son argumentation :

« Il y a de la vigne à la lisière de la Beauce; les vignobles de Montigny, près desquels j'ai placé Rognes, sont superbes. Tous les noms que j'ai employés, sauf celui de Rognes, sont beaucerons.

« Il n'est pas vrai que la fatigue soit contraire à Vénus: demandez aux physiologistes. Si vous croyez que les paysans ne reproduisent que le dimanche et le lundi, je vous dirai d'y aller voir!

« La lutte politique dans les villages n'est point aussi âpre, ouvertement, que vous le pensez : tout s'y passe en manœuvres sourdes. Mes Charles sont copiés sur nature; et puis, c'est vrai, eux et Jésus-Christ sont la fantaisie du livre. Est-ce qu'à l'ironie de la phrase vous n'avez pas compris que je me moquais ?

« La vérité est que l'œuvre est déjà trop touffue et qu'il y manque pourtant beaucoup de choses. C'est un danger de vouloir tout mettre, d'autant plus qu'on ne met jamais tout.

Du reste, c'est là l'arrière-plan, car mon premier plan n'est fait que des Fouan, de Françoise et de Lise : la terre, l'amour, l'argent.

M. Alexandre Dumas; sa jeunesse. — Un rédacteur du *Voltaire* a eu la conversation suivante avec M. Alexandre Dumas :

« Comme je disais à M. Dumas : « Nos plus distin- « gués moralistes n'admettent pas que Pierre Clé- « menceau tue sa femme parce qu'elle est menteuse, « sensuelle et adultère. Votre morale est cruelle, » il sourit et me répondit :

« J'ai toujours été sermonneur, à vingt ans surtout. « Je commence à l'être un peu moins, car je m'aper- « çois que cela ne sert à rien. *L'Affaire Clémenceau* « est une autobiographie. C'est ainsi que je veux la « défendre. »

« Et, comme je m'étonnais:

« — Je ne prétends pas, reprit-il, avoir jamais assassiné une femme. D'ailleurs, jeune homme, ce n'est pas à un chroniqueur que je m'en confesserais. Mais j'ai beaucoup aimé ma mère dont l'histoire est douloureuse. C'est ce côté de ma vie qui m'a inspiré le roman dont vous m'entretenez.

« Maintenant que toutes ces choses sont loin, je puis vous en parler sans trop de gêne. Aussi bien des journalistes, et notamment la *Revue d'art dramatique* ont raconté les quatre ans que j'ai vécu rue Pigalle avec ma mère. Nous avions chacun notre appartement sur le même palier.

J'écrivais dans les journaux ; je publiais *le Docteur Servans, le Régent Mustel, Diane.*

« Cette période eût été terrible, car depuis 1848 mon père n'était plus à même de m'aider, si l'affection de ma mère n'eût infiniment adouci l'âpreté de mes premiers efforts vers le succès. Douze ans plus tard, en 1866, quand j'écrivis *l'Affaire Clémenceau*, j'étais encore ému de cette tendresse de nos chagrins partagés, je me plus à lui rendre un hommage filial qui enchanta ses derniers mois. Je l'ai perdue en 1868.

« Avez-vous lu dans *le Temps* les souvenirs de Legouvé sur la pension Goubaux ? C'est la pension où j'ai été élevé et que j'ai mise dans mon roman. Goubaux, qui est dans l'histoire le fondateur du collège Chaptal, à ses heures perdues de pédagogue, avait écrit avec mon père *Richard d'Arlington*. Quand j'eus huit ans, mon père écrivit à ma mère, qu'il avait perdue de vue, de me conduire chez Goubaux.

« Vous savez qu'il s'agit dans mon roman d'un enfant naturel, du fils d'une pauvre fille abandonnée, qui travaille pour vivre.

« Ma mère était, en effet, couturière. Elle obtint de devenir directrice de la lingerie chez M. Goubaux. J'étais très malheureux à cause de mes camarades, tous fils légitimes. Ma mère, vraiment admirable, m'exhortait et m'aimait.

« Si j'ai quelque générosité dans l'âme et quelque énergie de lutteur, je le dois à ces misérables années. »

Auguste de Châtillon; son portrait. — Le musée de la Ville de Paris, à l'hôtel Carnavalet, vient de recevoir un legs intéressant.

La veuve du célèbre éditeur romantique, Mme Renduel, morte récemment au château de Beuvron, dans la Nièvre, a légué à M. Jules Cousin, pour le musée de Paris, le portrait de son mari fait au plus brillant moment de la période romantique par le peintre-poète Auguste de Châtillon.

Ce portrait, daté de 1836, est de l'année même où Châtillon fit le portrait de Victor Hugo avec son fils François-Victor entre les genoux, qui obtint un si grand succès à l'exposition des portraits du siècle, en 1883. Le portrait de Renduel, scrupuleusement vêtu à la mode romantique, est des plus curieux. Nous espérons pouvoir bientôt faire graver une belle eau-forte pour les lecteurs du *Livre* que ce portrait intéresse.

La correspondance de Mme Cornu et de Napoléon III. — De temps à autre quelques journaux annoncent que M. Ernest Renan va publier la correspondance inédite adressée par Louis-Napoléon Bonaparte à sa sœur de lait, Mme Cornu.

Rappelons à ce sujet que le manuscrit de ces lettres est actuellement à la Bibliothèque nationale, où il fut déposé en 1875, à la mort de Mme Cornu, qui, par testament, chargeait M. Ernest Renan de la publication éventuelle de cette correspondance.

Mme Cornu soumettait cette publication à deux conditions essentielles : un délai de dix ans et l'autorisation des héritiers de l'empereur.

Le délai de dix ans écoulé, M. Renan écrivit, en 1885, à l'impératrice et lui demanda l'autorisation de se conformer au vœu testamentaire de Mme Cornu. L'impératrice refusa.

M. Renan a plusieurs fois déclaré que la publication de ces lettres n'offrirait qu'un intérêt assez secondaire; elles n'ont nullement l'importance politique que plusieurs leur avaient attribuée, d'ailleurs sans les connaître.

Une partie de cette correspondance n'est pourtant pas complètement inédite.

Un historien anglais, Blanchard Jerrold, voulant écrire une vie de Napoléon III, demanda, pour s'éclairer sur le véritable caractère de son personnage, à Mme Cornu de lui confier son manuscrit. Mme Cornu s'empressa de prêter à Jerrold ses lettres, et celui-ci copia les plus intéressantes, dont il donna le fac-similé dans son ouvrage.

M. Becq de Fouquières. — M. Anatole France a consacré l'une des dernières chroniques littéraires qu'il donne au journal *le Temps* à M. Becq de Fouquières, dont nous annonçons le décès plus loin. Il y a là sur les éditeurs d'André Chénier, dont M. de Fouquières fut, comme on sait, un admirateur passionnée, de curieux détails qu'on ne lira pas sans intérêt.

« C'est sa vie tout entière que M. Becq de Fouquières consacra à la gloire d'André Chénier.

« Pour se préparer à sa tâche d'éditeur, non seulement il étudia fragment par fragment, vers par vers, mot par mot les œuvres inachevées de son auteur, mais encore il le suivit pas à pas dans son existence terrestre et il revécut la vie que le poète avait vécue, cette vie courte et pleine, si généreusement dédiée à l'amitié, à l'amour, à la poésie et à la patrie, cette vie toute chaude de mâles vertus. Il fréquenta les amis d'André, les de Pange, les Trudaine, les Brézais. Il aima les femmes qu'André avait aimées ; il s'attacha aux ombres charmantes des Bonneuil, des Gouy d'Arsy, des Cosway, des Lecoulteux et des Fleury. Bien plus : il partagea les études du poète comme il en partageait les plaisirs. Le fils de Santi L'Homaca avait appris le grec avec amour et, pour ainsi dire, naturellement. Il vivait en commerce intime avec la muse hellénique et la muse latine. M. Becq de Fouquières fréquenta, sur la trace du jeune dieu, Homère et Virgile, les élégiaques latins, la pléiade alexandrine, Callimaque, Aratus, Méléagre et l'*Anthologie*, et Théognis et Nonnos. Il ne négligea pas les faiseurs de petits romans, les diégématistes ; il n'oublia ni Héliodore d'Émète, ni Achille Tatius, ni Xénophon d'Antioche, ni Xénophon d'Éphèse. Il n'oublia personne, hormis toutefois Théodore Prodrome, qui composa, comme vous savez peut-être, *les Aventures de Rhodate et de Dosiclès*. M. Becq de Fouquières faillit en ce point. Il ne lut pas *les Aventures de Rhodate et de Dosiclès*. Or, c'est précisément dans ce livre, c'est à Théodore Prodrome que Chénier a emprunté un de ses chefs-d'œuvre, *le Malade :*

Apollon, dieu sauveur, dieu des savants mystères...

« M. Reinhold Dezeimeris le lui fit bien voir dans une élégante et subtile dissertation.

« C'est là un exemple frappant et digne d'être médité. Nous avons tous notre talon d'Achille. Si bien préparés que nous soyons à la tâche qui nous incombe, il y a toujours un Théodore Prodrome qui

nous échappe. Il faut nous résoudre à ne pas tout savoir, puisque Becq de Fouquières lui-même a ignoré une des sources de son poète.

« C'est en 1862 que cet éditeur plein d'amour donna sa première édition critique des poésies d'André Chénier. Dix ans plus tard, il en donnait une seconde bien améliorée et beaucoup enrichie, tant pour la notice que pour le commentaire. (Charpentier, in-18.)

« Peu après, en 1874, M. Gabriel de Chénier publia la sienne. C'était un robuste vieillard que M. Gabriel de Chénier. A quatre-vingts ans, il portait haut la tête ; ses épaules athlétiques s'élevaient au-dessus de celles des autres hommes. Son visage était immobile et blanc, mais ses yeux noirs jetaient des flammes. Il avait blanchi paisiblement dans un bureau du ministère de la guerre, mais il semblait revenir, comme un autre Latour-d'Auvergne, de quelque armée de héros dont il eût été le doyen. Un de nos confrères dont j'ai oublié le nom, un jeune journaliste, l'ayant rencontré chez le libraire Lemerre admira cette robuste vieillesse et le prit pour un homme des anciens jours.

« Il courut à son journal annoncer en frémissant qu'il venait de voir l'oncle d'André Chénier. En réalité, il n'avait vu que le neveu. M. Gabriel de Chénier était le fils d'un des frères d'André, Louis-Sauveur. Ce beau vieillard manquait absolument d'atticisme. Il avait beaucoup tardé à publier les œuvres de son oncle, et il voulait mal de mort à ceux qui l'avaient devancé dans cette tâche. Il ne les nommait jamais par leur nom : il disait le *premier éditeur* pour désigner Latouche, à qui il reprochait également d'être menteur, voleur et borgne. « La notice du premier « éditeur, affirmait-il, est un conte fait à plaisir. » Et il disait encore : « Le premier éditeur, qui était privé « d'un œil et qui ne voyait pas très nettement de « l'autre, a mal lu. »

« Il accusait formellement le premier éditeur de lui avoir volé les manuscrits d'André Chénier. La mort de ce « premier éditeur » n'avait pas calmé sa haine. Il est à remarquer qu'il ne s'était plaint de rien tant qu'avait vécu Latouche. Ce Latouche, pour être juste, n'avait manqué ni de tact ni de goût en publiant les poésies d'André. S'il fit subir au texte sacré quelques changements dont nous sommes justement choqués aujourd'hui, il servit bien, en définitive, la gloire du poète, alors inconnu. Mais M. Gabriel de Chénier ne voulait pas qu'on touchât à son oncle. C'était un homme extrêmement jaloux. Et, comme il avait l'esprit très simple, il s'imaginait que tous ceux qui s'occupaient d'André Chénier étaient des bandits. Il ne mettait pas la moindre nuance dans ses sentiments. Il poursuivait vigoureusement, d'une haine égale, la mémoire de M. de Latouche et la personne de M. de Fouquières. Il appelait celui-ci « l'éditeur critique de 1862 et 1872 », prenant garde de jamais le nommer plus expressément. En vérité, c'était un vieillard irascible.

« M. Becq de Fouquières l'était allé voir autrefois, avant de rien publier. Mais dès la première entrevue il avait été traité en ennemi.

« Cet homme sent la pipe », avait dit M. de Chénier pour expliquer son antipathie. En effet, il n'aimait pas le tabac, et il gardait depuis sa jeunesse la certitude que les fumeurs étaient tous des débauchés et des romantiques. M. de Fouquières, qui portait des moustaches, lui parut l'un et l'autre. M. de Chénier avait les mœurs du jour en abomination. On n'aurait pas pu lui tirer de la tête cette idée que la débauche est une invention contemporaine. Il l'attribuait à la littérature. Tel était le neveu d'André Chénier. Mais quoi qu'il dît, à ses yeux, le grand tort de M. Becq de Fouquières, celui qui ne pouvait se pardonner, était de s'occuper des poésies d'André. Il y parut en 1874 quand M. Gabriel de Chénier exposa ses griefs dans son édition tardive. Il fit là d'étranges reproches à « l'éditeur critique de 1862 et 1872 ». Celui-ci, par exemple, ayant dit innocemment qu'André Chénier avait traduit des vers de Sapho au collège de Navarre, l'ombrageux neveu en fut tout courroucé. Il répliqua, au mépris du témoignage d'André lui-même, que cela n'était pas, que cela n'avait pu être. Et il ajouta : « On n'aurait pas plus toléré alors qu'aujourd'hui, « dans un collège, qu'un élève ait en sa possession les « poésies de Sapho. » M. Becq de Fouquières dut sourire doucement des raisons du vieillard. J'ai le droit d'en sourire aussi peut-être, car, précisément, j'ai lu Sapho au collège, dans un petit volume de l'édition Boissonnade, où la pauvre poétesse tenait fort peu de place. Hélas ! le temps n'a respecté qu'un petit nombre de ses vers. J'ajouterai que plus tard ce même volume passa, avec le reste de ma collection des poètes grecs, dans la bibliothèque du père Gratry de l'Oratoire, dont l'ardente imagination se nourrissait de science et de poésie. Au fait, que croyait donc M. Gabriel de Chénier des poésies de Sapho ? S'imaginait-il, par hasard, qu'il y eût dans ces beaux fragments de quoi ternir l'innocence, déjà expirante, du jeune André ? Ce serait une étrange méprise.

« La querelle de MM. Becq de Fouquières et Gabriel de Chénier restera mémorable dans l'histoire de la république des lettres. M. de Fouquières avait cité le mot bien connu de Chênedollé : « André Chénier « était athée avec délices. » Le neveu répondit avec assurance : « André, qui avait une intelligence si supé« rieure, qui savait si bien admirer les merveilles de la « nature et comprendre les grandeurs infinies de l'uni« vers, ne pouvait être supposé atteint de cette infir« mité de l'esprit humain qu'on appelle l'athéisme, que « par un homme qui aurait été l'ennemi de la philoso« phie du XVIIIe siècle. » Ces paroles respirent la conviction, mais elles ne prouvent rien. Il demeure certain que l'idée de Dieu est absente de la poésie d'André Chénier. M. de Chénier voulait que son jeune oncle, qu'il protégeait, fût pieux et chaste. Il se fâcha tout rouge quand M. Becq de Fouquières soupçonna des maîtresses au poète des *Élégies*, au chantre érotique de *la Lampe*. Ces soupçons étaient assez fondés, pourtant. André lui-même a dit quelque part : « Je « me livrai souvent aux distractions et aux égarements « d'une jeunesse forte et fougueuse. » On savait que cette Camille « éperdument aimée » n'était autre

que la belle Mme de Bonneuil, dont la terre touchait à la forêt de Sénart. Amélie, Rose et Glycère ne semblaient pas tout à fait des fictions poétiques, non plus que les belles et faciles Anglaises dont André a immortalisé les formes dans de libres épigrammes grecques. On parlait de Mme Gouy-d'Arcy, de la belle mistress Cosway, en qui le poète vantait

> La paix, la conscience ignorante du crime,
> Et la sainte fierté que nul revers n'opprime.

« Il semblait bien que l'ardent et fier jeune homme eût goûté la beauté de la femme jusqu'au pied de l'échafaud, il semblait qu'il eût alors regardé d'un œil ardent cette *jeune captive*, cette duchesse de Fleury dont Mme Vigée-Lebrun a dit : « Son visage « était enchanteur, son regard brûlant, sa taille celle « qu'on donne à Vénus, et son esprit supérieur. »

Mais M. Gabriel de Chénier déclara, d'un ton qui n'admettait pas de réplique, qu'il n'y avait ni Bonneuil, ni d'Arcy, ni Cosway, ni Fleury; qu'Amélie, Rose et Glycère n'avaient jamais existé, et que c'était un bien bon jeune homme que l'oncle dont il était le neveu. « De ce qu'André, dit-il, put quelquefois « prendre part aux soupers où se trouvaient réunis ses « jeunes amis de collège et des beautés faciles, de ce « que dans ses élégies on trouve la trace de ces excep- « tions à ses habitudes studieuses et tranquilles, il ne « faut pas conclure que sa vie fût dissipée et livrée « à des plaisirs échevelés. » Et feignant de croire que « l'éditeur critique de 1862 et 1872 » a fait d'André un débauché, le grave neveu s'écrie : « Il a agi ainsi « pour expliquer et justifier peut-être les dissipations et les folles orgies de nos jours ». Cela n'est-il pas admirable et n'avais-je pas raison de vous dire que cette querelle est vouée à l'immortalité ?

« Après avoir découvert avec tant de perspicacité le mobile auquel obéissait M. Becq de Fouquières, son entêté contradicteur ajoute : « Ils ont prétendu « qu'André avait été amoureux d'un grand nombre de « femmes... Il n'en était pourtant rien, et ce qui le « prouve, c'est la fraîcheur, c'est la vivacité de l'amour « qu'il exprime. Un homme blasé par les plaisirs, ras- « sasié de maîtresses, n'a plus l'imagination si fraîche, « si ardente, si féconde. » Qu'en dites-vous ?... Mais il ne s'en tient pas là ; il lance un dernier argument qui révèle toute sa candeur : « André, dit-il, avait trop « de philosophie pour user des choses jusqu'à l'abus ». M. Becq de Fouquières, ai-je besoin de le dire, ne crut jamais à un André Chénier si raisonnable. Il persista à le voir violent, fougueux, excessif, se donnant sans mesure à tout ce qui sollicitait son âme mobile et prompte, ardent à l'amour, à la haine, au travail, plein de vie et d'âme et de génie.

Quant à M. de Chénier, il n'était pas homme à en démordre. Tout au plus accorda-t-il que Fanny, la vertueuse Fanny, avait réellement existé, et que peut-être André l'avait aimée. « Mais, se hâte-t-il d'ajouter, « cet amour, si amour il y eut, ne fut jamais un amour « comme on l'entend aujourd'hui. » Hélas ! on l'entend aujourd'hui tout de même qu'autrefois. Ce sont les choses de l'amour qui changent le moins. Et si quelque jeune curieuse demande aujourd'hui, comme autrefois l'héroïne d'Euripide : « Qu'est-ce donc qu'aimer » ? il faudra lui répondre encore avec la vieille Athénienne du poète : « O ma fille, la chose la plus « douce à la fois et la plus cruelle ! »

« C'est ce que pensait, sans doute, M. Becq de Fouquières. Il était indulgent, car il savait que les hommes ne valent que par les passions qui les animent, et qu'il n'y a de ressources que dans les fortes natures.

« Il avait vu son dieu, son André, jeter d'abord au hasard les flammes de son ardente jeunesse. Puis, se calmant, se purifiant chaque jour par le travail, la réflexion et la souffrance, atteindre enfin, en quelques années, aux chastes mélancolies de l'amour idéal. Tel est, en effet, le sentiment qu'inspira au poète, dans les derniers mois de sa vie, la muse pudique, la douce hôtesse de Luciennes, la charmante Mme Laurent Lecoulteux.

« Cette dame, la Fanny du poète, était, comme on sait, la fille de la belle Mme Pourrat, dont Voltaire avait vanté la grâce et l'esprit. Or, Fanny, pour lui laisser son nom d'amour et d'immortalité, Fanny avait une sœur, la comtesse Hocquart, qui vécut assez longtemps pour apporter son témoignage aux générations nouvelles. Cette dame a dit d'André, qu'elle avait souvent vu chez sa mère et chez sa sœur : « Il était à la fois rempli de charme et fort « laid, avec de gros traits et une tête énorme. »

« C'est précisément ainsi qu'il nous apparaît sur le portrait que Surée peignit à Saint-Lazare, le 29 messidor an II. Mais à l'idée de cette tête énorme et de ces gros traits, M. Gabriel de Chénier se fâcha tout rouge contre Mme Hocquart et contre « l'éditeur critique de 1862 et 1872 », qui avait recueilli son propos. Sans s'arrêter à une maxime du poète qui écrivit dans le canevas de son *Art d'aimer* cette pensée consolante : « Les beaux garçons sont souvent si « bêtes », le zélé neveu cria à la calomnie : « Tout le « monde sait, dit-il, qu'André n'était pas laid, qu'il « n'avait pas de gros traits et que ses yeux gris bleu, « n'étaient point petits. » Il affirme qu'André était beau et il veut le prover en citant ces lignes d'une lettre que lui avait autrefois adressée le général marquis de Pange : « J'ai connu votre oncle. J'ai retrouvé ses « traits en vous, dès le premier moment que je vous « ai vu. »

« Ce pauvre M. de Chénier n'était pas capable de faire une bonne édition : il faut pour cela savoir douter ; et c'est ce qu'il ignorait le plus, bien qu'il ignorât généralement toutes choses. Son édition est pourtant utile. On la recherche justement, moins encore parce qu'elle est bien imprimée que parce qu'elle contient plusieurs morceaux inédits, tirés des manuscrits conservés dans la famille. M. Becq de Fouquières fit un petit volume tout exprès pour relever les bévues de M. de Chénier. Il les releva avec autant de sûreté que de grâce. Il y mit du savoir et n'y mit point de méchanceté. Il fallait qu'il fût attaqué injustement pour qu'on sût à quel point il était

galant homme. En cela encore je l'estime heureux. Il n'a point vécu en vain ; il laisse de bonnes éditions d'un grand poète, qui fut aussi un excellent prosateur, un écrivain nerveux et concis. On ne sait pas assez qu'André Chénier compte, pour sa prose, parmi les grands écrivains de la Révolution. Sans M. Becq de Fouquières on ne le saurait pas du tout. M. Becq de Fouquières a réalisé le dessein que formait Marie-Joseph Chénier, dans l'enthousiasme fugitif de ses regrets, quand il disait éloquemment :

> Auprès d'André Chénier, avant que de descendre,
> J'élèverai la tombe où manquera sa cendre,
> Mais où vivront du moins et son doux souvenir
> Et la gloire et ses vers dictés pour l'avenir.

« Ce monument, que Marie-Joseph n'éleva point, est enfin achevé : c'est la double édition critique (*poésie 1872, prose 1886*). Si, comme le veut M. Renan, les esprits envolés de cette terre s'assemblent dans les Champs-Élysées selon leurs goûts et d'après leurs affinités, s'ils forment des groupes harmonieux, à coup sûr M. Becq de Fouquières entretient en ce moment François de Pange et André Chénier sous l'ombre des myrtes. Assise près d'eux, sur un banc de marbre, Fanny joue avec son petit enfant qu'elle a retrouvé. M. de Fouquières demande au poète si le fragment qui commence : *Proserpine incertaine*, est authentique, bien que M. Gabriel de Chénier ne l'ait point admis dans son texte, et il réclame instamment des vers inédits pour une édition céleste. Que ferait-il parmi les ombres s'il n'éditait point ? Il serait doux de penser que les choses fussent ainsi là où nous irons tous. De rigoureuses doctrines y contredisent, peut-être, mais un excellent académicien qui aime beaucoup les livres, M. Xavier Marmier, incline à croire qu'il y a des bibliothèques dans l'autre monde. »

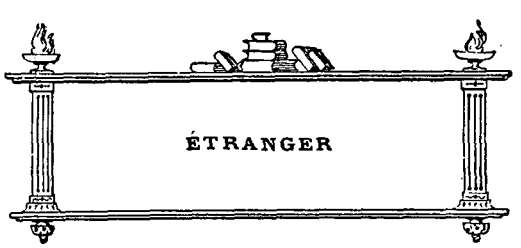

Allemagne. — *Une statue à Henri Heine.* — Un comité vient de se former à Düsseldorf pour élever une statue à Henri Heine.

L'impératrice d'Autriche a envoyé 50,000 marks au comité.

Exposition des produits de la librairie à Leipzig. — Une exposition des produits de la librairie et des arts qui s'y rattachent aura lieu à Leipzig, au mois d'avril prochain, à l'occasion de l'inauguration de la nouvelle Maison des libraires allemands.

Angleterre. — *Shakspeare ou François Bacon ?* — *Le Temps* publie l'intéressante notice qui suit :

« On sait qu'il existe depuis une trentaine d'années, dans le monde anglo-saxon, un parti littéraire assez nombreux, sinon très influent sur l'opinion, qui veut attribuer au chancelier François Bacon la paternité des drames signés par Shakspeare. Cette thèse excentrique a donné lieu déjà à de nombreuses polémiques et servi de sujet à toute une littérature spéciale. Elle n'a jamais obtenu grande prise sur le public ; mais elle n'en compte pas moins des fanatiques. De ce nombre est M. Ignatius Donelly, littérateur et érudit américain, ancien membre du Congrès de Washington. Le bruit s'étant répandu dernièrement que M. Donelly avait fait, à l'appui de la thèse antishakspearienne, des découvertes absolument décisives, un journaliste de New-York s'est rendu auprès de lui, dans le Minnesota, afin de savoir la vérité.

« M. Donelly lui a exposé son système, qui est la reproduction et le développement de tous les arguments déjà connus ; puis il est arrivé à la trouvaille qui lui est propre et qu'il désigne sous le nom de *grand cryptogramme baconien*. Ce ne serait rien moins que l'aveu de la paternité de François Bacon, exprimé en écriture chiffrée dans la grande édition in-folio des œuvres de William Shakspeare. D'après cette théorie, empêché par des motifs variés d'avouer pendant sa vie qu'il écrivait les drames joués et imprimés sous le nom de Shakspeare, le chancelier aurait pris ses précautions pour que la postérité ne pût se méprendre sur le véritable auteur, et c'est de cette déclaration chiffrée que M. Donelly serait parvenu à trouver la clef.

« Il est parti de cette idée que François Bacon devait à peu près sûrement avoir formulé sa réclamation posthume, et qu'en ce cas il devait l'avoir libellée à peu près comme suit : « Moi, François Bacon, « de Saint-Albans, fils de Nicolas Bacon, garde des « sceaux, ai écrit ces drames qui portent le nom de « William Shakspeare. » Sur quoi, il s'est mis à chercher avec ardeur, dans diverses éditions du théâtre de Shakespeare, les mots *Francis, Bacon, Nicolas, William, Shakes* ou *Shak, peere* ou *speare*.

« Ces mots, il les trouvait bien séparés, et cela dans des passages où ils semblaient avoir été introduits en quelque sorte de force, mais sans pouvoir établir entre eux une connexité ou leur donner un sens continu. Pendant plusieurs années, M. Donelly a poursuivi cette recherche avec l'acharnement d'un bénédictin, sans arriver à aucun résultat. Mais enfin il est devenu l'heureux possesseur d'une édition aussi célèbre que rare des œuvres de Shakspeare et de *cinq ans avant celle de François Bacon*. Et, d'emblée, il a remarqué dans cette édition monumentale des singularités absolument inexplicables sans l'hypothèse d'un texte cryptographique : des mots imprimés en italique, par exemple, sans qu'aucune raison apparente motivât ce changement ; des parenthèses superflues, des points et des virgules placés contrairement à toutes les règles, etc., etc.

« M. Donelly a naturellement conclu de ces circonstances que l'édition in-folio avait été imprimée spécialement en vue d'un texte chiffré, et que les singu-

larités en question répondaient aux exigences du chiffre. Il s'est remis à l'étude et il a bientôt découvert que plusieurs mots importants pouvaient être trouvés *en multipliant le numéro de la page par le nombre des mots en italique contenus dans la première colonne*.

« Par exemple, en prenant la page 53 des *Histories* et en multipliant ce nombre par celui des mots en italique dans la première colonne, 7, on obtient 371. Or, *Bacon* se trouve être le 371e mot. A la page 67, on obtient *Saint-Albans* par le même procédé.

« De ces faits et d'un certain nombre d'autres qui ne sont pas moins curieux, M. Donelly conclut que le texte de l'édition de 1623 contient une déclaration cryptographique dont le chiffre est basé sur la ponctuation, sur les mots en italique et sur les parenthèses.

« Il n'a pas encore achevé de déchiffrer cette déclaration, mais il croit être en bon chemin d'y arriver et se montre assuré de mettre hors de doute que les drames signés par William Shakspeare sont en réalité l'œuvre de François Bacon. Nous attendrons, pour analyser ce grand procès, que toutes les pièces de la procédure soient portées devant le public.

La Terre. *Protestation contre ce roman.* — *La Pall Mall Gazette* a publié une lettre qu'un membre du « National liberal Club », M. J.-A. Wilson, a adressée à son directeur pour protester contre la vente, permise en Angleterre, d'une traduction en anglais de *la Terre*, d'Émile Zola.

Autriche. — *Confiscation du roman* la Terre. — Un éditeur de Budapest, M. Grimm, ayant publié sous le titre *Mutter Erde* une traduction de *la Terre*, l'édition a été confisquée en vertu d'une disposition des lois autrichiennes. Cette disposition, qui a uniquement pour but de supprimer la chose visée, n'entraîne pas de poursuites contre l'auteur du délit, qui a même le droit de recourir aux tribunaux pour faire juger sur la confiscation opérée par ordre du ministère public; — mais en attendant il n'en reste pas moins dépossédé.

Il n'a pas encore paru en Allemagne de traduction de *la Terre* sous forme de volume.

Russie. — *Les revues russes.* — Depuis quelque temps paraissent dans *le Figaro* d'intéressantes études sur les principaux périodiques de l'étranger.

Voici l'une de celles qui ont été récemment données ; elle traite des revues publiées en Russie.

« C'est à Katkoff que les deux plus importantes des revues russes doivent leur fortune. Il était le directeur du *Messager russe* et il rédigeait la chronique sociale du *Messager de l'Europe*. On est effrayé des dimensions de ces recueils ; ils sont démesurés comme l'empire dont ils reflètent les aspirations. Dostoiewski portant sur le bras un de ses derniers romans disait avec fierté : « Il pèse cinq bonnes livres! » De même, si l'on appréciait les revues russes au poids, elles seraient sans rivales sur le globe. *Le Messager russe* a près de 500 pages; *le Messager de l'Europe* et *l'Antiquité russe* n'arrivent pas tout à fait à ce chiffre, mais ils se rattrapent sur le format. Dans la librairie moscovite le grand in-octavo a des proportions inconnues chez les peuples de l'Occident. On se fait difficilement une idée de l'énorme quantité de prose que doivent absorber les recueils périodiques publiés dans l'empire des czars. Au XVIIIe siècle, une société de francs-maçons russes, recrutée dans l'élite de la société, s'était formée pour l'encouragement des lettres. La *Société typographique*, c'était le nom de cette entreprise charitable, achetait les yeux fermés tout ce qu'on venait lui offrir. La prose, les vers, le roman, la philosophie, l'histoire, les traductions, le bon, le médiocre, le pire étaient payés suivant un tarif uniforme. C'était de la littérature à la toise. Les résultats de l'opération furent médiocres. L'atelier de charité qu'avaient ouvert les francs-maçons ne mit en lumière aucun talent inconnu, mais on n'en doit pas moins rendre justice au délicat expédient imaginé par une association de philanthropes pour empêcher de malheureux lettrés de mourir de faim.

« A lire certaines pages des revues russes, on est parfois tenté de se demander si les procédés mis en pratique par les francs-maçons du XVIIIe siècle pour encourager la littérature ont été entièrement abandonnés. Toutefois nous devons reconnaître que les articles entièrement dénués d'intérêt sont en somme assez rares. Il serait d'ailleurs injuste de rendre les écrivains responsables de cette absence complète de variété qui distingue les grands romans périodiques de Russie. Ils sont obligés de tenir compte des goûts de leurs lecteurs ; ils s'adressent à un peuple qui veut se nourrir de sa propre substance. Pas de dissertations religieuses, qui tourneraient facilement à l'hérésie ; pas d'économie politique, car les Slaves ont trop d'imagination pour aimer les chiffres ; pas d'articles scientifiques, très peu de questions sociales, la critique littéraire reléguée dans un bulletin spécial ; en revanche, beaucoup d'histoire, beaucoup de roman, beaucoup de poésie. Il va de soi que l'histoire, la poésie, le roman doivent être moscovites jusqu'aux moelles ; il n'est pas permis de parler d'autre chose que de la Russie.

« La *Rousskaïa Starina*, *l'Antiquité russe*, est la revue modèle. Elle donne à ses lecteurs de l'histoire à haute dose. Elle répond à un besoin national, aussi compte-t-elle dix-huit années de succès. Sans négliger les vieux souvenirs du XVIIIe siècle et l'époque de 1812, ce recueil fait aux événements contemporains une très large place ; dans un seul numéro nous n'avons pas relevé moins de quatre grands articles sur la guerre de 1877. Tout en faisant la part du lion à l'histoire, la *Starina* ne refuse pas l'hospitalité à la poésie. Les chants du poète paysan Drojjina ont obtenu un grand succès auprès du public russe. Comme on le voit, les anciens serfs ont réparé le

temps perdu. A peine émancipés, ils se sont mis à faire des vers ; c'est le dernier mot de la civilisation.

« Il y a dans *le Messager russe* un peu plus de variété que dans l'austère *Starina*. Sans négliger tout à fait l'histoire, l'ancienne revue de M. Katkoff publie beaucoup de romans et de récits de voyages. Nous avons hâte d'ajouter que dans les excursions des explorateurs moscovites il n'est jamais question de l'Amérique du Sud ou de l'Afrique équatoriale. Un Slave qui a conscience des destinées de sa race n'éparpille pas son activité et son énergie sur des régions où ne doit jamais s'étendre l'influence de la Russie. Un Anglais voyage pour des cotonnades de Manchester et distribuer des bibles, un Allemand pour faire concurrence aux marchandises françaises, un Russe pour préparer la prise de possession d'un domaine qui doit tôt ou tard appartenir au grand empire. Un des anciens collaborateurs de M. Katkoff raconte son séjour sur la Montagne sainte ; un autre va visiter la Macédoine ; un troisième, sous prétexte d'errer *à travers les terres et les mers*, s'arrête longtemps en Syrie. Dans une grande revue, qui a pour titre *le Messager de l'Europe*, dont nous nous occuperons un peu plus loin, nous trouvons un compte rendu détaillé d'explorations faites dans l'Asie et la Chine.

« Une partie de l'énorme recueil que dirigeait l'apôtre du panslavisme était consacrée aux questions de politique extérieure. Toutefois cette histoire de l'Europe, écrite pour ainsi dire au jour le jour par un des plus grands publicistes de ce siècle, n'avait pas autant d'intérêt qu'on serait tenté de le croire. Le bulletin du *Messager russe* n'était pas autre chose qu'une reproduction d'articles de *la Gazette de Moscou*.

« Toujours lui, lui toujours !.. Katkoff qui était à la tête de l'une des plus célèbres maisons d'enseignement de Russie, le *Lycée du feu grand-duc Nicolas*, Katkoff, qui écrivait chaque jour dans *la Gazette de Moscou* et dirigeait *le Messager russe*, trouvait encore le temps de rédiger la chronique sociale du *Messager de l'Europe*. Il est vrai qu'il est mort à la peine. Mais on n'est pas moins étonné de la prodigieuse vigueur intellectuelle de cet homme, qui a pu résister à un pareil travail jusqu'à l'âge de soixante-sept ans. La livraison d'août du *Messager de l'Europe* contient le dernier article qui soit sorti de la plume de l'illustre écrivain. Une petite croix placée à côté de la signature indique que l'auteur est mort pendant l'impression. Il est à regretter que le sujet traité par Katkoff expirant ait un caractère trop technique pour intéresser les lecteurs français. On sait que le directeur du lycée Nicolas était très versé dans les questions pédagogiques. Les ministres Tolstoï et Delianoff n'ont fait que traduire par des ukases ses idées sur la réorganisation de l'enseignement public en Russie. Dans les dernières pages qu'il ait écrites, le grand publiciste, ayant le pressentiment de sa fin, expose les réformes universitaires réalisées sous son influence pendant les dix dernières années : modifications apportées au régime intérieur des collèges de Moscou, développement des écoles primaires, précautions prises pour empêcher les facultés de l'État de devenir des pépinières de nihilistes. Katkoff avait refusé un portefeuille, exemple de désintéressement bien rare dans l'empire des czars ; mais en réalité il était beaucoup plus puissant qu'un ministre ; il parlait au nom de l'opinion publique et ses conseils étaient toujours écoutés. La succession politique et littéraire de l'illustre défunt a été partagée. M. Pasoukhine, un des hauts fonctionnaires du ministère de l'intérieur, prend la direction de *la Gazette de Moscou* et le prince Tzerteleff devient rédacteur en chef du *Messager russe*. Ces caprices du sort ne sont pas rares dans l'histoire de la presse. La revue panslaviste par excellence tombe entre les mains d'un grand seigneur circassien.

« Le *Messager de l'Europe* est la plus austère des revues russes. Des romans lugubres comme *la Forêt noire* et *la Prison;* des monographies de personnages célèbres dans leur pays, mais dont les noms difficiles à prononcer n'ont jamais franchi les frontières de l'empire; beaucoup d'histoire, des bulletins de l'intérieur et de l'étranger, une partie bibliographique très développée, telle est la table des matières de ce recueil immense, où nous retrouvons, à peu de chose près dans un seul volume, l'équivalent de la *Starina* et du *Messager russe*.

« Signalons toutefois une différence : la partie politique, à peine effleurée dans la première de ces publications et dépourvue d'originalité dans la seconde, puisqu'elle se réduisait en somme à des reproductions d'articles de *la Gazette de Moscou*, occupe dans *le Messager de l'Europe* une place considérable. Tout en faisant une large part aux exigences du panslavisme, les rédacteurs de ce recueil n'ont pas renoncé sans arrière-pensée aux traditions du règne de Nicolas. Ils sont au fond du cœur restés absolutistes et tout ce qui, de près ou de loin, ressemble à de la propagande révolutionnaire leur inspire une vive répugnance. D'autre part ils sont loin de s'associer à la haine implacable de Katkoff et de ses amis contre l'Allemagne. L'article de M. Slowinski sur *l'entente franco russe et les illusions internationales* mérite une attention toute particulière.

« Les conclusions de cet écrivain, sans être tout à fait inquiétantes, sont de nature à inspirer de sérieuses réflexions à ceux qui désirent un rapprochement imposé par la situation actuelle de l'Europe. L'accord contre l'ennemi commun n'est peut-être pas aussi facile qu'on serait en général porté à le croire et, en lisant *le Messager russe*, on saisit sur le vif le mal que peuvent faire des manifestations indiscrètes et des personnalités trop bruyantes.

« La *Russische Revue* ne diffère des autres revues russes que par les dimensions du format et par la langue. La censure ne permettrait pas une importation à jet continu de littérature allemande en Russie.

Le recueil édité plutôt que dirigé par M. Hammerschmidt se rédige sur place. Aucun article n'est envoyé de Leipzig ou de Berlin. Au reste, en lisant la liste des rédacteurs, il est facile de reconnaître des noms originaires de la Finlande ou des provinces de la Baltique : Jürgensohn, Aurich, Vaclik, etc... Un peu suspects à raison du sang étranger qui coule dans leurs veines, ces sujets quasi-allemands de l'empereur Alexandre III sont tenus à une extrême réserve. Ils font de l'histoire à outrance, de l'histoire anodine, bien entendu, qui ne heurte pas de front les aspirations du panslavisme.

« La biographie des médecins grecs, anglais ou italiens venus à la cour des czars du XVIIe et du XVIIIe siècles, les premiers essais de navigation à vapeur sur la Néva et le Volga, les relations diplomatiques entre la Russie et la Perse sont des sujets qui peuvent être traités à fond sans exciter les récriminations des vieux Slaves et les sévérités de la censure. La *Russische Revue* pousse la prudence jusqu'au point de ne mentionner dans son bulletin bibliographique, et même dans ses annonces de librairie, que des ouvrages russes, sans signaler jamais aucun livre allemand,

« Comment d'énormes volumes tels que les livraisons mensuelles de la *Starina*, du *Messager de l'Europe* et du *Messager russe* peuvent-ils trouver des milliers de lecteurs? Pour s'expliquer le succès de ces recueils périodiques dont les dimensions monumentales nous étonnent, il faut par la pensée se transporter en Russie. Une nombreuse élite, — facile à recruter dans un pays qui compte cent millions d'habitants, — des classes supérieures plus instruites que dans le reste de l'Europe, une vie intellectuelle très intense, un certain nombre de questions qui surexcitent à la fois l'amour de la patrie et les instincts de la solidarité de la race, une société interrogeant ses propres annales avec une curiosité passionnée et impatiente de s'affranchir de tout élément étranger, il n'en faut pas davantage pour faire comprendre les causes de la prospérité de ces publications, qui répondent à un besoin national.

« Ajoutons l'influence exercée par le climat. Dans les régions hyperboréennes, les gros volumes sont une ressource précieuse pour passer les interminables soirées d'hiver. D'ailleurs, c'est le propre des peuples enfants ou des sociétés rajeunies que d'aimer les longues histoires. M. de Vogüé a raison de dire, dans son étude sur Dostoiewski que « le roman fran« çais se fait de plus en plus léger, preste à se glisser « dans un sac de voyage pour quelques heures de che« min de fer, tandis que le lourd roman russe s'ap« prête à trôner longtemps sur la table de famille ».

« Nous n'avons pas le droit de nous enorgueillir de ce rapprochement. Les petits livres sont le produit d'une civilisation raffinée, mais fatiguée. Les récits de Dostoiewski, hérissés de descriptions sans fin, de digressions et de divagations à perte de vue, sont des modèles de concision auprès des romans de chevalerie qui ont fait les délices de la France pendant la période la plus héroïque de son histoire. Heureux les peuples qui aiment les gros volumes ! L'avenir leur appartient. »





FRANCE

— M. Pierre-Charles Robert, dont nous avons annoncé le décès en donnant le compte rendu des séances de l'Académie des inscriptions, était né à Bar-le-Duc, le 20 novembre 1812.

Ancien élève de l'Ecole polytechnique, d'où il était sorti dans l'arme du génie, il professa un cours de législation et d'administration militaire à l'École d'application de l'artillerie et du génie.

Il fit ensuite les campagnes de Crimée et d'Italie, remplit les fonctions de directeur au ministère de la guerre, et fut nommé, en 1867, intendant général inspecteur. En 1870-71, il fut intendant en chef de l'armée de la Loire. Il était président du comité d'administration en 1877, lorsqu'il fut atteint par la limite d'âge et mis à la retraite.

M. Robert avait été promu commandeur de la Légion d'honneur en 1865. Ses nombreux travaux archéologiques le firent élire, en 1871, membre libre de l'Académie des inscriptions, en remplacement de Mérimée. On doit à ce savant archéologue, qui a fait partie de la commission des Arènes de Lutèce, un grand nombre d'ouvrages des plus remarquables.

Nous citerons : *Recherches sur les monnaies des évêques de Toul*, 1844 ; — *Études numismatiques sur une partie du nord-est de la France*, 1852 ; — *Recherches sur les monnaies et les jetons des maîtres échevins de Metz et description des jetons divers*, 1854 ; — *Coup d'œil général sur les légions romaines*, 1867 ; — *Numismatique de Cambrai*, 1862 ; — *Sigillographie de Toul*, 1868 ; — *Epigraphie gallo-romaine de la Moselle*, 1873 ; — *Numismatique de la province du Languedoc*, etc. Il a en outre collaboré au *Recueil* de l'Académie des inscriptions et à de nombreuses revues.

— On annonce la mort de M. André Albrespy, membre de la Société des gens de lettres.

M. Albrespy était né à Montauban en 1833.

Outre sa collaboration à un grand nombre de journaux et de revues, M. Albrespy laisse les ouvrages suivants : *Influence de la liberté et des idées religieuses et morales sur les beaux-arts*, 1867 ; *De l'enseignement des arts dans les écoles primaires de France*, 1872 ; — *Comment les peuples deviennent libres*, 1875.

— Nous apprenons la mort de M. le vice-amiral Siméon Bourgeois, décédé subitement à l'âge de soixante-douze ans. Il ne nous appartient pas de suivre l'amiral Bourgeois dans sa carrière navale et politique.

Rappelons toutefois qu'il avait acquis beaucoup de réputation par ses travaux sur la construction du navire moderne et par ses découvertes relatives aux nouveaux propulseurs. Il a partagé avec M. Dupuy de Lôme le prix de l'Académie des sciences destiné au savant qui aurait fait accomplir le plus de progrès à la machine à vapeur.

Il était également l'auteur d'ouvrages très remarquables dont l'un : *Recherches théoriques et expérimentées sur les propulseurs hélicoïdes*, a contribué à faire adopter l'hélice.

Il collaborait tout dernièrement à la *Nouvelle Revue*.

— M. Henri Demare, dessinateur de talent, vient de mourir à l'âge de quarante-deux ans.

Henri Demare avait, depuis vingt ans environ, donné des dessins dans la plupart des journaux illustrés.

— M. Ernest Dréolle, né en 1829 à Libourne, est mort à Paris le 15 novembre 1887.

On connaît le rôle politique joué par M. Dréolle ; nous n'avons pas à nous en occuper ici ; rappelons seulement qu'il a collaboré d'une façon assidue au *Pays*, au *Constitutionnel* et à la *Patrie*. Parmi ses travaux littéraires ou politiques, on doit mentionner : *Éloge biographique de Maurice Quentin de la Tour*, 1856 ; — *M. Billaut, étude biographique*, 1863 ; — *les Jeux publics en France*, 1872 ; — *Napoléon IV, souvenirs de Chislehurst*, 1873.

— On annonce la mort de M. Jules Duval, un tapissier très connu qui avait autrefois obtenu quelques succès comme auteur dramatique.

Il avait été, en effet, le collaborateur de Lambert Thiboust dans la comédie des *Poseurs*, qui fut créée par Arnal au théâtre des Variétés.

— M. Fernand Evrard, qui pendant le siège de Paris et la Commune eut une conduite au-dessus de tout éloge, vient de mourir. Il laisse un livre : *Souvenirs d'un otage*.

— Une erreur de rédaction nous a fait annoncer la mort de M. Quentin-Bauchart le bibliophile connu.

Il ne s'agit pas du bibliophile, heureusement, M. Ernest Quentin-Bauchart est jeune, vivant et militant; c'est le père de celui-ci qui est décédé le mois dernier à un âge avancé.

— On annonce la mort, à Douai, de M. Jules-Augustin Fleury, ancien recteur de l'Académie de cette ville.

M. Fleury était né à Paris en 1812.

M. Fleury est l'auteur d'une *Histoire d'Angleterre* restée classique.

— On annonce la mort du docteur Achille Foville, inspecteur général des établissements de bienfaisance, décédé à l'âge de cinquante-cinq ans.

Il était l'auteur de plusieurs ouvrages spéciaux importants : les *Aliénés aux États-Unis* et les *Aliénés en 1870*.

— Un autre médecin, M. le docteur Giraudet, professeur d'anatomie à l'Ecole de médecine de Tours et auteur de travaux historiques estimés, relatifs à la Touraine, vient de succomber également.

— Auguste-Charles Lahure, le célèbre imprimeur, est décédé à Paris, le mois dernier, des suites d'une apoplexie séreuse, dans l'appartement qu'il occupait, rue Saint-Dominique.

Il était âgé de soixante-dix-huit ans.

M. Charles Lahure a attaché son nom au développement rapide de l'imprimerie et de l'édition française de 1843 — époque où il s'associa à M. Crapelet — jusqu'à l'année 1869, où il céda sa maison à ses fils, dont l'un, M. Alexis Lahure, la gère en ce moment avec son beau-frère, M. Bauche.

Charles Lahure a fondé le premier journal illustré à bon marché qui ait paru à Paris, sous le titre de *Journal pour tous;* il a édité la collection des romans étrangers que Hachette a continuée depuis; les collections de chefs-d'œuvre antiques, le code civil de Demolombe, la *Semaine des enfants,* sans compter un grand nombre d'autres publications périodiques. Il a été, en outre, imprimeur du Sénat, de la cour de cassation et de la Société d'histoire de France.

Charles Lahure était adoré de son personnel et de ses ouvriers, qui, en 1862, lui offrirent une médaille d'or, pour le remercier de ses nombreux actes de générosité.

L'année précédente, il avait reçu la croix de la Légion d'honneur.

— M. Auguste Lemaire, ancien professeur de rhétorique à Louis-le-Grand, est mort au mois de décembre à Briancourt, sa ville natale, où il s'était retiré depuis près de quarante années.

M. Auguste Lemaire était âgé de quatre-vingt-six ans.

Neveu du célèbre éditeur des classiques latins, il avait achevé l'édition commencée par son oncle. On lui doit aussi une grammaire française.

— On annonce d'Amiens la mort de M. Achille Le Sellyer, avocat à la cour, décédé dans sa quatre-vingt-septième année.

C'était un jurisconsulte de talent. On lui doit un ouvrage important : *Traité du droit criminel français.* Il est également l'auteur d'une étude sur les *Éléments de l'acoustique musicale.*

— M. Le Chauvine de l'Étang, de Bordeaux, vient de mourir en cette ville. Il s'était dévoué à l'œuvre dite des bons livres et avait donné à cette association un développement considérable.

— M. Léopold Limayrac, ancien député du Lot, à l'Assemblée nationale de 1871, vient de mourir à Montauban. Il était l'auteur d'un livre sur le *Moyen âge,* qui avait obtenu, en 1886, un prix de l'Académie française.

— M. Marcelin, de son vrai nom Planat, vient de mourir des suites d'une maladie de cœur, à l'âge de cinquante-neuf ans.

Il avait commencé sa réputation par de spirituels croquis au *Journal amusant.* Quelques années plus tard, en 1862, il fondait la *Vie parisienne,* dont le succès, depuis vingt-cinq ans, n'a fait que s'affirmer.

— L'ancien supérieur des Oratoriens, le R. P. Petitot, un des meilleurs prédicateurs de notre temps, vient de mourir.

Il laisse de nombreux écrits.

— Nous apprenons la mort imprévue et prématurée de M. Eugène Yung. Il avait été à l'École normale le contemporain d'About et de Sarcey. Professeur, il s'était signalé par une thèse sur Henri IV écrivain, qui est un ouvrage d'agréable et délicate lecture. Entré plus tard aux *Débats,* il y prit une part brillante aux luttes du parti libéral contre l'empire. Ce fut lui qui organisa, quelques années avant la guerre, de grandes conférences dont on se souvient encore et qui eurent un succès retentissant.

Mais son œuvre capitale, ç'a été *la Revue politique et littéraire, la Revue bleue,* comme le public l'appelle depuis longtemps déjà, et comme son directeur a fini par l'intituler. Eugène Yung a réellement créé cet organe, qui lui doit la place qu'il a prise dans les lettres françaises. Il s'occupait de sa *Revue* avec une infatigable activité ; lisant lui-même tous les articles, corrigeant toutes les épreuves, retouchant au besoin le travail de ses collaborateurs avec un sens très fin de l'attente et des préférences du lecteur ; mettant toutes ses relations au service de *la Revue,* et sans cesse occupé à former, à côté de l'état-major des

écrivains connus, un bataillon de jeunes, qui pussent un jour les remplacer. C'est ainsi qu'il a révélé au public et peut-être à eux-mêmes bien des talents qui ont déjà marqué ou qui marqueront. Son cabinet de direction était aussi hospitalier que son salon. Le charme et la sûreté de son commerce retenaient tous ceux qu'avaient attirés sa bienveillance et la facilité de son accueil ; et personne n'a compté plus d'amis que lui. Le coup qui l'emporte leur cause de sincères et profonds regrets.

ÉTRANGER

Allemagne. — Au mois d'octobre dernier est mort, âgé de soixante-dix-sept ans. Jacob Auerbach, auteur de plusieurs ouvrages sur l'histoire des Juifs en Allemagne. Auerbach était le frère du romancier.

— Un romancier très connu en Allemagne sous le pseudonyme d'Ernst Pitawal est mort à Dresde au mois d'octobre dernier. Il s'appelait de son vrai nom von Derenroth.

— On annonce de Cassel, la mort, à l'âge de soixante-sept ans, du Dr Fulda qui s'était occupé de questions d'histoire littéraire.

— L'Université de Prague a perdu l'un de ses professeurs, M. Lindner, fort versé dans les sciences philosophiques et pédagogiques.

— M. Reifferscheid, professeur de philologie à Strasbourg, est mort en cette ville au commencement dn mois de novembre dernier. Il n'était âgé que de cinquante-trois ans.

— On annonce la mort, à Berlin, de M. Othon Janke, un des principaux éditeurs de cette ville.

M. Janke avait publié les romans de Spielhagen, d'Alfred Meissner, etc., et des traductions de romans, entres autres une traduction des romans d'Eugène Sue.

Angleterre. — La Société nationale d'agriculture vient d'être informée de la mort de deux grands agronomes anglais.

L'un, M. John Algernon Clarke, qui vient de mourir à l'âge de soixante ans, était le créateur du *Journal des Chambres d'agriculture*, et a donné un grand nombre de travaux au *Journal de la Société royale d'agriculture d'Angleterre*.

L'autre, M. William Macdonald, qui n'avait que quarante-trois ans, était depuis quinze ans le directeur du *Nord British Agriculturist*.

— Le British Museum vient de perdre un de ses conservateurs, M. William Reid. Il était attaché au département des estampes et a donné un *Catalogue raisonné des œuvres de Cruikshand*.

— M. Jones, auteur de nombreux travaux sur la littérature celtique du pays de Galles, vient de mourir âgé de cinquante-deux ans. La plupart de ses livres ont été écrits sous le pseudonyme d'Idris Wychan.

Italie. — A Milan, vient de mourir, à l'âge de quarante-quatre ans, Ugo Capetti, critique musical et dramatique de *la Lombardia*.

Venu à Milan de Vérone, où il avait pendant longtemps brillamment collaboré à *l'Adige*, Capetti s'était fait, depuis 1885, une large place dans la presse milanaise.

Russie. — M. Guillaume de Kotzebue, dernier fils du grand auteur dramatique et littérateur allemand, vient de mourir.

Né en 1813, il a eu une brillante carrière diplomatique, occupant les postes de ministre de Russie à Carlsruhe, Dresde et à Berne.

Sous le pseudonyme d'Augustohn, il a publié plusieurs œuvres littéraires, parmi lesquelles une comédie, *l'Ami dangereux*, qui a obtenu, en 1865, un grand succès sur le théâtre royal de Dresde.

— Le *Journal des économistes* contient dans sa livraison du mois de décembre dernier un article nécrologique consacré à un économiste distingué, le Dr Mieczilas Bocheneck, né à Cracovie en 1840.

Parmi ses nombreuses publications, on cite son ouvrage sur *l'Impôt foncier en rapport avec le système des impôts sur le rendement*.

© 2007 Libri Éditions « les passionnés du livre » Editions Arts et Métiers

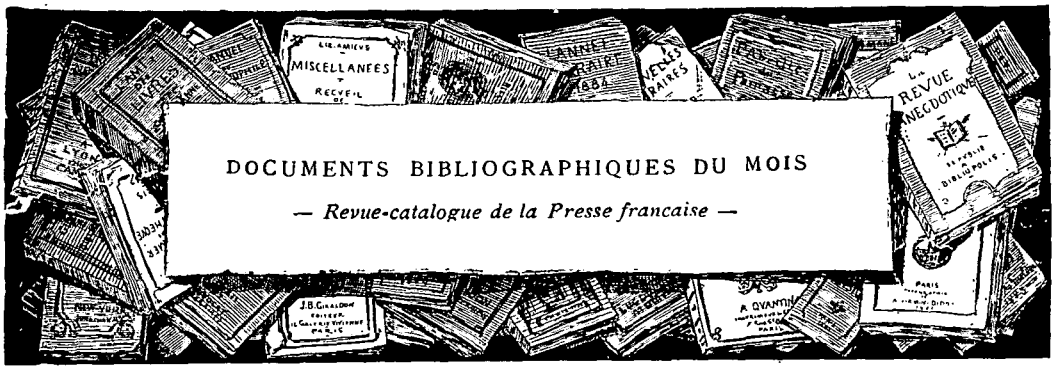

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Tribunaux.

ART (15 novembre). P. Leroi : Le Salon de 1887. — E. Molinier : La Faïence à Venise. — (1er décembre). P. Leroi : Le Salon de 1887. — De Fabriczy : Esquisses d'un voyage en Italie. — ARTISTE (novembre). Ch. Garnier : Art et progrès. — G. Schéfer : Jean-Paul Laurens. — Vicomte H. Delaborde : Notice sur la vie et les ouvrages de Th. Ballu. — Bonnefoi : La Boëtie et Montaigne. — J. Desclozeaux : Les albums d'enfants.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES CHARTES. (5e livre). Brutails : Bulle originale de Silvestre II pour la Seo de Urgel. — L. Delisle : Le missel et pontifical d'Étienne de Loypeau, évêque de Luçon. — Langlois : Rouleaux d'arrêts de la Cour du roi au XVIIIe siècle. — Stein : L'origine champenoise de l'imprimeur Nicolas Jenson. — Bouchot : Les portraits peints de Charles VII et d'Anne de Bretagne à la Bibliothèque nationale. — L'évangéliaire de sainte Marguerite, reine d'Écosse. — BULLETIN DU BIBLIOPHILE (novembre-décembre). Ch. Ephrussi : Le Songe de Poliphile. — P. d'Arc : Bibliographie des ouvrages relatifs à Jeanne d'Arc. — Lettres inédites de Condorcet à Lorgna. — *Histoire amoureuse des Gaules.* — Carnet d'un bibliophile. — BULLETIN DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE POITIERS (novembre). Hanriot : L'Ecole française d'Athènes. — Parmentier : La littérature du cinquième centenaire de l'Université de Heidelberg. — Ernault : *Le Quintilien* de M. Hild et les Allemands. — Eymard : Lucrèce étudié par M. Munto. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DU PROTESTANTISME FRANÇAIS (novembre). Lelièvre : Anne du Bourg avant son incarcération à la Bastille. — Pradel : Extrait d'une lettre à l'archevêque de Toulouse, 1788. — Weiss : Discours de Rabaut-Pommier, fait à l'occasion de l'édit de tolérance, 1788. — Lods : Supplément à l'étude bibliographique sur l'édit de tolérance.

CONTROVERSE ET CONTEMPORAIN (novembre). Corluy : Les Évangiles apocryphes. — Moser : But et objet de l'enseignement secondaire. — A. Rastoul : Louis Veuillot. — Thibault : Les juifs à travers le monde. — CORRESPONDANT (25 novembre). Le maréchal comte de Moltke. — Coste de Beauregard : La jeunesse du roi Charles-Albert. — A. de Lenclos : Le canal des deux mers. — Abbé Reulet : Le cardinal Guibert dans les dernières années de sa vie. — Carron : Le socialisme d'État en Angleterre et en Italie. — (10 décembre). De Falloux : Mémoires d'un royaliste. — *** : Le maréchal comte de Moltke. — Costa de Beauregard : La jeunesse du roi Charles-Albert. — Abbé Reulet : Le cardinal Guibert. — P. Lallemand : La Bruyère historien. — De Fitz-James : Les congrès viticoles (1869-1887). — L. Joubert : *Le Comte de Paris*, par le marquis de Flers.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (26 novembre). La question présidentielle et la question constitutionnelle. — Une enquête sur les prix de détail. — Le vignoble espagnol et ses débouchés. — Lettres d'Angleterre : la situation monétaire et le loyer de l'argent. — Les relations économiques de l'Allemagne et de la Russie. — Les îles Philippines et Carolines. — (3 décembre). La situation intérieure et les intérêts publics. — Les professions libérales et les professions commerciales en France. — L'assurance obligatoire : Caisse de retraite allemande pour la vieillesse et l'invalidité. — Le mouvement social aux États-Unis. — (10 décembre). Les dépenses des localités en France, en Italie et en Angleterre. — La liberté de l'industrie minérale et la création de caisses de prévoyance obligatoires. — La Chine : le pays, les habitants, les institutions. — Les discussions de la Société d'économie politique : Pour quelles raisons les sociétés de crédit mutuel, les banques populaires et autres institutions de petit crédit ont-elles échoué en France, tandis qu'elles ont réussi en Allemagne, en Italie et en Belgique?

GAZETTE ANECDOTIQUE (15 novembre). La commission du budget et les maisons d'éducation de la Légion d'honneur. — Séance publique annuelle des cinq académies. — La statue de Voltaire *jeune*. — Le futur empereur d'Allemagne. — Origines des souverains de l'Europe. — Vers français d'Allemand. — Victor Hugo et la guillotine. — Le centenaire de *Don Juan*. — (30 novembre). La quinzaine. — Proportions inattendues prises par l'affaire des décorations. — Poursuites ordonnées contre M. Wilson. — Duel Rochefort-Marouck. — Renversement du ministère Rouvier. — Crise ministérielle et crise présidentielle. — Le capitaine Coignet. — Théâtres; concerts du Châtelet. — *Varia* : Statistique ministérielle. — La scène à supprimer. — La première pièce de Pailleron. — Le poète Pottier. — L'orthographe de Napoléon. — Les mots de la quinzaine. — Petite gazette. — Nécrologie. — Variétés : Légende du mari aux deux femmes. — GAZETTE ARCHÉOLOGIQUE (nos 9 et 10). De Champeaux et Gauchery : Les travaux d'architecture et de sculpture exécutés par Jean de France, duc de Berry. — Schweisthel : L'image de Niobé et l'autel de Zeus Hypatos. — De Nolhac :

De quelques manuscrits à maniatures de l'ancien fonds Vatican. — Révillont : Une statue de chien au musée Égyptien du Louvre. — Molinier : Le reliquaire de la vraie Croix au trésor de Gran (Hongrie). — S. Reinach : La Vénus drapée au musée du Louvre. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (décembre). P. Mantz : Une tournée en Auvergne; La Chaise-Dieu, Moulins. — Bouchot : Le portrait peint en France au XVIe siècle. — Frœhner : Une collection de terres cuites grecques. — H. Lavoix : Le vase arabe du marquis Alfieri. — De Chennevières : Exposition de gravures du siècle. — P. Teste : Bibliographie des ouvrages publiés en France et à l'étranger sur les beaux-arts et la curiosité.

L'HOMME (10 octobre). De Mortillet : La rage, Saint-Hubert et Pasteur. — P. Nicole : Histoire naturelle de l'Être suprême. — La crémation à Milan. — (25 octobre). De Mortillet : L'église et la science. — Société d'anthropologie de Paris. — (10 novembre). Ph. Salmon : Tumulus avec dolmen et cromlech de Kerlescan. — Dr Maurel : De la longueur comparée des deux orteils dans les races mongoles. — Dr Fauvelle : Des mystifications dans les sciences anthropologiques.

INDÉPENDANT LITTÉRAIRE (15 novembre). Les Portugais au Brésil. — L. Roger : Frédérick-Lemaitre. — (1er décembre). Séance annuelle de l'Académie française. — F. Rabbe : Les rieurs de la Révolution; le chevalier de Champcenetz. — INSTRUCTION PUBLIQUE (19 novembre). Florisoone : G. Sand. — Martha : Les orateurs contemporains d'Antoine et de Crassus. — Petit de Julleville : Les préfaces de Racine. — Le Journal des Goncourt. — *La morale des stoïciens*, par Mme J. Favre. — (26 novembre). Matinée : Machiavel politique et historien. — Croiset : Le Timée de Platon. — Martha : Les orateurs sous la République; Hortensius. — La grammaire grecque de Kock. — (3 décembre). M. Philibert : Les PP. Bouhours et Le Moyne. — Crouslé : Lamennais. — Cartault : L'œuvre d'Ovide; *Les Métamorphoses*. — Monet : *Étude sur la conjuration de Catilina*, de Salluste, par Thiancourt. — (10 décembre). Formont : Les églogues latines de Dante et de Giovanni del Virgilio. — Petit de Julleville : L'amitié des quatre grands poètes du siècle de Louis XIV. — Les lettres et les épigrammes de Racine contre Port-Royal. — Martha : César et les orateurs de son parti. — Pigeonneau : Les questions coloniales à la Convention. — INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 novembre). Lettres de Mérimée à Panizzi. — Les Deveria. — La bibliothèque choisie du genre humain. — Titres de romans. — OEuvres de Labiche. — Invention du canon rayé. — Chanson de Lamartine. — H. Maret, auteur dramatique. — Mémoires du baron Desgenettes. — Atelier d'Horace Vernet. — Projet pour transformer l'Élysée national en bibliothèque. — (10 décembre). Collections bizarres. — Eug. de Pradel. — Tombeau de Massillon. — Précurseurs de M. Pasteur. — Les Hydropathes. — Le chevalier d'Eon. — Poisson d'avril. — Maupertuis. — Le trafic des croix de la Légion d'honneur au ministère de la guerre pendant la Restauration.

JEUNE FRANCE (novembre). A. Lefèvre : Etudes philosophiques; De la nature des Dieux. — J. de Marthold : Fauteuils académiques; le fauteuil de M. Caro. — JOURNAL DES SAVANTS (novembre). G. Boissier : OEuvres de Tacite. — Ad. Franck : L'irréligion de l'avenir. — B. Saint-Hilaire : Esoma de Körös. — J. Bertrand : OEuvres complètes de Laplace. — JOURNAL DES ÉCONOMISTES (décembre). F. Passy : Le mouvement psychologique. — Raffalovich : Un document américain sur les primes à la marine marchande. — Ch. Benoist : L'alcoolisme en France. — Strauss : La question monétaire. — Bodenheimer : Le Conseil de l'agriculture allemand et ses récentes délibérations. — Bérard-Varagnac : L'économie politique et l'Institut de France sous le Directoire, d'après M. J. Simon. — De Puynode : *Histoire des grèves*, par Ch. Renault. — Benoist : *Le Paradoxe de l'égalité*; par P. Laffitte.

MAGASIN PITTORESQUE (15 décembre). L'Abbaye-aux-Bois. — Industries fondées sur la chimie. — Canada; le palais de glace. — Une fontaine à Jérusalem. — Appareils modernes à l'usage des chimistes. — MATÉRIAUX POUR L'HISTOIRE DE L'HOMME (octobre). Piette : De l'erreur de Buffon qui a pensé que le renne vivait encore dans les Pyrénées au XIVe siècle. — Salmon : Contribution à l'étude de la géographie préhistorique de la France. — MOLIÉRISTE (décembre). Thalasso : Molière en Turquie. — E. Lapierre : Molière illustré; *Critique* et *Impromptu*. — A. Salles : Molière au collège.

NATURE (19 novembre). Le chemin de fer funiculaire de Hong-Kong. — Progrès de l'ostréiculture en France. — Moteur à gaz et dynamo combinés pour l'éclairage électrique domestique. — Le matériel des pompiers de Paris. — Le jabiru d'Australie. — La conessine. — Les bateaux en papier. — La télégraphie sans fil conducteur. — (26 novembre). Les ponts en acier. Le pont du Fust sur le Roubion, à Montélimar. — L'ascension du ballon l'*Arago*. — Les veaux à deux têtes. — La téléphonie internationale. Le téléphone de Paris à Bruxelles. — Expérience du pendule de Léon Foucault au Panthéon de Paris. — (3 décembre). La saccharine. — Le tremblement de terre du 6 avril 1580, en France. — Les cadrans solaires. — Transport des torpilleurs par voie ferrée. — L'alimentation d'eau de la Chaux-de-Fonds (Suisse). — Le mécanisme du vol des oiseaux éclairé par la photochronographie. — (10 décembre). Les pétroles de Galicie. — Le ballon *l'Arago* perdu en mer. — Le chant. Etude physiologique de la voix humaine. — Vague de fond observée dans le lac de Goplo (Prusse), le 27 mai 1887. — Plantes bulbeuses d'appartement. — La nouvelle expédition de Stanley. — Cadrans d'horloges à aiguilles et chiffres d'heure lumineux. — La chimie de l'amateur. — NOUVELLE REVUE (15 novembre). Tatistcheff : Paul Ier et Bonaparte. — G. G. : Les nouvelles lois militaires. — De Marcère : Le cardinal de Bonnechose et la Société contemporaine. — Hennequin : Charles Dickens, étude analytique. — Général Cosseron : Metz pendant la guerre de 1870, d'après le nouvel ouvrage de M. A. Duquet. (1er décembre). Vice-amiral Bourgeois : La défense des côtes et les torpilleurs. — Wickersheimer : La politique coloniale. — L. Dorez : Jules Lacroix. — Thiébault-Sisson : Puvis de Chavannes et son œuvre. — Tatistcheff : La vérité dans l'histoire.

POLYBIBLION (octobre). F. Boissier : Romans, contes et nouvelles. — Comptes rendus dans les sections de jurisprudence, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique : Droit de propriété littéraire. — L'ancienne Université de Bordeaux. — Un correspondant de Dom Mabillon et de Dom Ruinart. — (Novembre). Blondel : Biologie. — P. de Nolhac : Beaux-arts et archéologie. — Comptes rendus dans les sections de théologie, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique : Librairie du pape d'Avignon. — Catalogues des bibliothèques publiques, etc.

RÉVOLUTION FRANÇAISE (novembre). A. Debidour : Un soldat de fortune sous la Révolution; le général Grangeret. — Santhonax : Le culte de la Raison en province. — Aubert : Les amis de la Constitution à Digne. — Chassin : La

pétition des domiciliés et le Parlement en 1789. — Aulard : Une lettre de Ph. Rühl. — REVUE GÉNÉRALE D'ADMINISTRATION (octobre). De Crisenoy : Les Conseils généraux en 1887. — Du remplacement des adjoints dans les communes où la municipalité compte au moins trois représentants. — (Novembre). Lavallée : La Question du juge ordinaire en matière administrative à propos du projet de loi sur les conseils de préfecture. — Célières : De l'Assistance publique dans les communes rurales appliquée aux malades incurables et indigents. — Lefournier : De la compétence en matière de souscriptions ou offres de concours pour travaux publics. — REVUE ALSACIENNE (décembre). Le vice-amiral Conrad. — Pélissier : Henri IV, Bongars et Strasbourg. — Rabany : Les généraux alsaciens de 1815 à 1870. — Gerspach : Les dessins de Van der Meulen. — Engelhardt : La tribu des bateliers de Strasbourg et les collèges de Nantes gallo-romains. — REVUE D'ANTHROPOLOGIE (15 novembre). Dr Verneau : La taille des anciens habitants des îles Canaries. — Dr Topinard : L'anthropologie criminelle. — Reclus : Contribution à la sociologie des Australiens. — Castelfrance : Les villages lacustres et palustres et les terremares. — REVUE D'ART DRAMATIQUE (1er octobre). Saint-Vall : J.-J. Rousseau, auteur dramatique. — Brunschwig : Le confident dans le théâtre moderne. — (15 octobre). Cadol : Les agioteurs dramatiques, auteurs, directeurs. — Trolliet : Les drames de Beaumarchais et sa théorie du drame. — (1er novembre). G. Ferry : Vaudevillistes anciens et vaudevillistes modernes. — A. Copin : Les sonnets de Shakespeare. — A. Baluffe : Un comédien de campagne au XVIIe siècle : Ch. Dufresne. — REVUE DU CERCLE MILITAIRE (20 novembre.) Le rôle des batteries à cheval en campagne. — Le service d'exploration actuel de la cavalerie dans les armées étrangères. — (4 décembre). De la photographie en ballon. — Les torpilleurs de la marine allemande. — Lettres inédites du maréchal Pélissier. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (14 novembre). Puschmann : Alexandre de Tralles. — Brandès : Le poème Chrétien Laudes Domini. — Furnivall : Allusions à Shakespeare — Macray : Le voyage au Parnasse. — Charmasse : Colletet. — Reuss : Louis XIV et l'église protestante de Strasbourg. — (21 novembre). Lévi : Le roman d'Alexandre. — Holub : OEdipe roi. — Busch : Le cardinal Wolsey. — Bourgeois : Neuchâtel et la politique prussienne en Franche-Comté. — De La Gorce : Histoire de la seconde République française. — Egli : Histoire de la toponomastique. — (5 décembre). Tahmuras : Le Code social des Parsis. — Cavvadias : Catalogue du musée central. — Meyer : Fragments d'une vie de saint Thomas de Cantorbéry. — Zella : Frédéric le Grand philosophe. — Stein : Archives pour l'histoire de la philosophie. — (12 décembre). Anderson : La peinture au Japon. — Plessis : Études critiques sur Properce. — Combes : Profils et types de la littérature allemande. — C. Rousset : Les commencements d'une conquête. — REVUE DES DEUX MONDES (15 novembre). Duc de Broglie : La seconde lutte de Frédéric II et de Marie-Thérèse. — Barthélemy Saint-Hilaire : La Philosophie et les sciences. — Jurien de la Gravière : L'Expédition du Tage. — L. Ganderax : *Sœur Philomène* et *l'Abbé Constantin* au théâtre. — (1er décembre). Duc de Broglie : La lutte de Frédéric II et de Marie-Thérèse. — G. Perrot : La question homérique. — A. Rambaud : Le duc de Richelieu en Russie et en France. — Valbert : Le politique et le politicien. — Brunetière : Théophile Gautier. — REVUE GÉNÉRALE (15 novembre. — La papauté et l'Europe. — Une autobiographie de Corot. — H. Quet : Bruxelles; souvenirs de voyage. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (novembre). Deschamps : Pierre Belon, naturaliste et explorateur. — Leclercq : L'influence arabe et mahométane à Madagascar. — Levasseur : Les forces productives de l'Australasie britannique. — Delavaud : La Société de géographie de Bordeaux. Foncin : La formation territoriale des principaux États civilisés. — REVUE D'HISTOIRE DIPLOMATIQUE (n° 4). Funck-Brentano : Le droit naturel au XVIIe siècle. — Duc de Broglie : Lettres de Louis XV au comte de Coigny. — D'Harcourt : Négociations relatives à un projet d'établissement colonial français en 1845. — Pingaud : Jean de Bry à Joseph Bonaparte. — Geoffroy : Origines de la diplomatie. — REVUE INDÉPENDANTE (décembre). De Wyzewa : Les livres. — Mans : Chronique bruxelloise. — De Wyzewa : Les paysans de M. Zola. — De Bonnières : Gloire d'assassin — M. Barrès : Sous l'œil des barbares. — Rosny : Les Corneilles. — REVUE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE (novembre). Jean-Hippolyte Tandonnet. — Ch. Cœuil : Les Français et la nouveauté. — R. Maury : André Gill. — (Décembre). J. Berge : Une revue franco-russe. — O. de Gourcuff : Les derniers ronsardiens. — Salmson : Troyon chez Dupré. — Kermar : L'abbaye de Westminster. — REVUE MARITIME ET COLONIALE (novembre). Desclozeaux : Le premier établissement des Français en Algérie (1664). — Dr Bayol : Voyage en Sénégambie. — Degouy : Études sur les opérations combinées des armées de terre et de mer. — Chabaud-Arnault : L'établissement naval de Colbert. — Crémazy : Notes sur Madagascar. — REVUE DU MONDE LATIN (décembre). Lerolle : Le budget des cultes. — De Santa-Anna Nery : La place de Para. — Formont : Vittoria Colonna, marquise de Pescaire. — J. Blancard : Les Klephtes et les Armatoles. — Ch. Fuster : Eugène Rambert. — REVUE PHILOSOPHIQUE (novembre). A. Binet : La vie psychique des micro-organismes. — Ribot : L'attention volontaire. — Regnaud : Observations sur quelques conditions logiques du langage. — *Essai sur le libre arbitre*, par Fonsegrive. — *Le kantisme et le positivisme*, par Vallet. — *L'Éducation du caractère*, par Martin. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (19 novembre). A. Viguié : Histoire de la liberté religieuse en France; le premier centenaire de l'Édit de tolérance. — G. Paris : La légende du mari aux deux femmes. — *Les héros, le culte des héros et l'héroïsme dans l'histoire*, par Carlyle. — *Journal de Papillon de la Ferté*, par E. Boysse. — (26 novembre). Larroumet : De Molière à Marivaux. — *Histoire des œuvres de Th. Gautier*, par de Lovenjoul. — *La Souris*, par Ed. Pailleron. — (3 décembre). De Récy : Ch. Gounod. — Chailley : L'Indo-Chine française. — Mézières : Athènes, à propos des *Lettres athéniennes* de M. le comte de Moüy. — *Ménage et finances de Voltaire*, par Nicolardot. — Hugues Le Roux : *La Tosca*, par V. Sardou. — (10 décembre). Les préliminaires de la paix avec la Chine. — *Le Miroir du monde*, par Oct. Uzanne. — REVUE RÉTROSPECTIVE (nos 83-84.) Relation du colonel Chapelle et du commandant Chapuis sur le passage de la Bérésina (1812). — Extraits des gazetins de la police secrète. — Catéchisme impérial en 1806. — REVUE DE LA RÉVOLUTION (novembre). G. Bord : Napoléon et ses derniers historiens. — Baudouin : Les vestiges de la Révolution. — H. Taine : La Provence en 1790-91. — V. Fournel : Fourcade et Gouchon, orateurs du faubourg Saint-Antoine. — REVUE SCIENTIFIQUE (19 novembre). Janssen : L'âge des étoiles. — Le Chatelier : Les lois de l'équilibre. — Clémence Royer : Etude sur les notions de nombre chez les animaux. — (26 novembre). Laboulbène : Harvey et la circulation du sang. — Le Chatelier : Les Musulmans au XIXe siècle. — Les chemins de fer en France et en Amérique. — Le filage de l'huile. — (3 décembre). Duponchel : Les variations normales de la température. — Petit : Un savant d'il y a deux siècles : Jean Méry. — Dufour : Influence de la lumière sur les plantes. — *L'électricité et ses applications usuelles*, par Michaut. — (10 décembre.) Dastre : La chaire de physiologie de la Sorbonne. — Dallet : Les écritures chiffrées. — L'île de Socotora. — Godard : La

© 2007 Livre — Editions « Les instruments du livre » — Editions Jean-Michel Place

diffusion de la chaleur. — *L'Européen dans les pays chauds*, par de Groote. — *L'homme avant l'histoire*, par Debierre.

SEMEUR (10 décembre). Poésies, par F. Mistral, Chantavoine, Canivet, E. Dupont, F. Melvil, Ch. Fuster. — J. Levallois : Hector Malot. — Kobus : Clovis Hugues. — Marcel Fouquier : Puvis de Chavannes. — F. Loliée : Le paradoxe. — Pages oubliées (A. Theuriet, F. Coppée). — SPECTATEUR MILITAIRE (15 novembre). Brunet : Les compagnies alpines en 1747. — Général Thoumas : Le général Friant. — Brun : Les manœuvres du 9e corps en 1887. — Lehautcourt : Les expéditions françaises au Tonkin. — (1er décembre). L. Brun : La Légion d'honneur. — W. : Les grandes batailles de Metz. — P. Lehautcourt : Les expéditions françaises au Tonkin. — Les troupes alpines.

TOUR DU MONDE (5, 12, 19 novembre). De Brazza : Voyage dans l'Ouest africain. — (3 et 10 décembre). E. Noël : Rouen. — TRADITION (décembre). G. Vicaire : Frère Jean Gallet. — Ch. Buet : La légende du Bœuf de Saint-Jacques. — Desrousseaux : Monstres et géants; Martin et Martine. — P. Bourde : Un voceri de l'île de Corse. — H. Carnoy : Les anciennes éditions de Boccace.

REVUES ÉTRANGÈRES

Allemagne.

Centralblatt für Bibliothekswesen.

SEPTEMBRE. — Dr Falk : Les éditions du bréviaire de Mayence. — Roth : L'imprimerie de Friedberg, à Mayence et ses produits.

OCTOBRE. — Brambach : Exposition de la bibliothèque du grand-duché de Bade au Congrès géographique de Carlsruhe. — Gottlieb : Manuscrits de la bibliothèque de Bobbio. — Velke : Fête de Gutenberg à Mayence. — Köhler : Le Catalogue des dissertations académiques.

NOVEMBRE-DÉCEMBRE. — Dr Hennen : Comparaison bibliographique des livres pieux imprimés à Trèves, dont la publication fut provoquée par l'Exposition de la Sainte-Tunique en 1512. — Weale : Remarques sur les missels de Mayence et de Trèves.

Deutsche Revue (décembre). Munz : Le dernier conclave. — Vambéry : Situation de l'Angleterre en Orient. — Tamm : Le pôle austral. — Büchner : Les sciences naturelles et la société moderne.

Deutsche Rundchau (décembre). Lessing : Les collections artistiques de Moscou. — Geffeken : Le duc de Broglie. — Grimm : La nouvelle édition de Gœthe. — Marloth : L'Allemagne en Afrique.

Gesellschaft (décembre). Abel : Du contresens. — Bierbaum : La galerie du comte Schark à Munich.

Magazin für Litteratur (n° 48). Weschsler : Richard Wagner. — Darapsky : Un chapitre de l'histoire de la littérature péruvienne. — Heiberg : Du mouvement de la librairie allemande. — Eckstein : La propriété littéraire.

Nord und Sud (décembre). Hubner : Antonio Canovas. — P. Lindau : Un roman naturaliste.

Vom Fels zum Meere (n° 4). Heigel : Bonaparte. — Luthmer : Le musée Rothschild à Francfort-sur-le-Mein.

Italie.

REVUE INTERNATIONALE (10 novembre). O. Gubernatis : A travers le Cachemire. — Douliot : L'hypnotisme et la médecine. — Neulat : La constitution du royaume de Roumanie. — E. Humbert : La découverte des étoiles. — (10 décembre). Jacini : Le principe de la neutralisation internationale appliqué au Saint-Siège. — Lo Forte-Randi : Un humoriste anglais ; Lawrence Sterne. — A. Baluffe : Fléchier inconnu. — Chevassus : La question monétaire en Angleterre. — Melegari : *La Souris*, d'Edouard Pailleron.

Espagne.

MATINÉES ESPAGNOLES (31 octobre et 7, 15 et 22 novembre). E. Castelar : Sémiramis. — La société de Madrid, — Dr Bernard : Une excursion à Tanger. — (1er et 7 décembre). E. Castelar : Sémiramis.

Suisse.

LECTURE (décembre). Les mauvais livres. — L'alcoolisme. — Choix de fables à l'usage des écoles. — La vertu en France. — Le logement de l'ouvrier et du pauvre. — La pédagogie sociale. — Le chemin de France. — Contes de Dickens.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 novembre 1887 au 15 décembre 1887)

DÉBATS. Nov : 22. *Mensonges*, par P. Bourget. — 23. *Turgot*, par L. Say. — 24. *La Terre*, par M. E. Zola. — 29. *Le Temps passé, mélanges d'histoire et littérature*, par M. et Mme Guizot. — Déc. : 1. *Les Études classiques avant la Révolution*, par l'abbé Sicard. — 7. M. Jules Lacroix. — Les Mémoires d'Ernest II, duc de Saxe-Cobourg. — 13. La politique extérieure du second Empire, par Rothan.

ÉCHO DE PARIS. Nov. : 22. De la malveillance en littérature (les *Mémoires* de Goncourt). — 23. Sainte-Beuve.

— 24. M. Edouard Pailleron. — 28. *La Terre*, par E. Zola. — Déc. : 1. Une lettre de Zola, à propos de son roman *la Terre*.

ESTAFETTE. Nov. : 22. M. Zola.

ÉVÉNEMENT. Nov. : 17. Emmanuel Gonzalès. — 19. *La Terre*, par E. Zola. — Déc. : 15. Pierre Loti.

FIGARO. Nov. : 21. Fouquier : *Mensonges*, par P. Bourget. — 26. Un scoliaste : M. de Lovenjoul. — E. Moreau : Pallas Athéné. — Déc. 10. Ph. Gille : *Madame Chrysanthème*, par P. Loti. — A. Daudet : Villemessant. — E. Asse : Poètes et amoureux. — Fougeron : Shakespeare détrôné. — A. Ernst : Le dernier amour d'Alfred de Musset.

GAULOIS. Nov. : 22. L'amour et le roman (*Mensonges*, par Bourget.) — Déc. : 9. A. Hepp : A propos du livre de M. Romain Vienne, sur la Dame aux camélias. — 12. Alfred de Musset.

GAZETTE DE FRANCE. Nov. : 20. Histoire de l'Église de France pendant la Révolution et l'Empire. — 27. *Lettres athéniennes*, par le comte de Mouy. — Déc. : 4. *Curiosités littéraires et historiques*, par Montégut. — *John Aubrey*, par Montégut. — 11. Mémoires et correspondance du comte de Villèle.

GIL BLAS. Nov. : 16. *Alphonsine*, par H. Malot. — 19. Henri Meilhac. — Déc. : 13. Alf. de Musset.

JUSTICE. Nov. : 21. Journal des Goncourt. — Texte et questions sur Danton. — 23. L'exposition des gravures du siècle. — 29. Shakespeare détrôné. — Déc. : 1. Le mouvement philosophique. — 5. La famille et la jeunesse d'Hébert. — 9. *Dictionnaire de l'ameublement*, par Havard.

LIBERTÉ. Nov. : 30. Lady Hamilton. — Déc. : 1. *Turgot*, par L. Say. — 8. Correspondance de L. Faucher. — 17. Le mouvement littéraire en Russie, en Pologne et en Bohême.

MONDE. Nov. : 20. Lettres du comte de Maistre. — 29. Les maisons Lemerre, Paul Baudry et Dupont. — Déc. : 6. *L'abbé Maury*, par Mgr Ricard. — 7. La librairie Hetzel. — 9. La mission nationale de Jeanne d'Arc.

MONITEUR UNIVERSEL. Nov. : 18. *Histoire de la Constitution civile du clergé*. — 22. Les lettres du cardinal Mazarin pendant son ministère. — 28. Le journalisme américain. — *Vie de l'abbé Lagarde*. — 29. Le mariage de la princesse Palatine d'après de nouveaux documents. — Déc. : 2. *Éducation et instruction*, par O. Gréard. — 3. Les livres de Moïse et leur marque d'auteur. — 9. *Histoire de la monarchie de Juillet*, par Thureau-Dangin. — 10. Un patriote russe ; Polovieff. — 13. Le lendemain d'Iéna.

NATIONAL. Nov. : 22. M. Edouard Pailleron. — Déc. 14. *Turgot*, par L. Say.

OBSERVATEUR FRANÇAIS. Nov. : 27. *George Sand*, par Caro.

PARIS. Déc. : 4. Critique de critiques ; *la Terre*, par E. Zola.

PARTI NATIONAL. Nov. : 28. *La duchesse d'Angoulême et les deux Restaurations*, par Imbert de Saint-Amand. — 30. Voyage d'exploration à travers l'œuvre de Th. Gautier.

PATRIE. Nov. : 25. *La Terre*, par E. Zola. — Déc. : 2. *Les Cahiers du capitaine Coignet*, par L. Larchey. — 8. *Les Bourbons de France*, par A. de Césena.

REPUBLIQUE FRANÇAISE. Nov. : 23. *Mensonges*, par P. Bourget. — 24. Faut-il laisser tout lire aux jeunes gens ? — Déc. : 7. La Société des gens de lettres. — 10. *Histoire de la Restauration*, par E. Hamel.

SOLEIL. Nov. : 17. *Les Bourbons de France*, par de Césena. — *Le comte de Paris*, par le comte de Flers. — 18. La Salle et les frères. — 24. Le Paysan, à propos du roman *la Terre*. — 7. Un aubergiste poète ; Paul Harel. — 12. *Histoire des œuvres de Théophile Gautier*, par de Lovenjoul.

TEMPS. Nov. : 18. *L'Histoire du peuple d'Israël*, par A. Renan. — 20. Les débuts de M. Pailleron. — 22. L'Histoire des sciences. — Sainte-Hélène ; Napoléon constable à Londres. — 24. La Correspondance de Darwin. — 28 et 29. Shakespeare a-t-il existé ? — Déc. : 2. *Contre le flot*, par Claveau. — 4. *Madame Chrysanthème*, par P. Loti. — 6. Monographie du paradoxe. — 8. L'âme de l'enfant. — 10. Louis XVIII jugé par M. de Villèle. — 11. *Shakespeare et les tragiques grecs*, par P. Stapfer.

UNIVERS. Nov. : 21. *Histoire de la littérature française au* XVIIe *siècle*, par Follioley. — 23. Le *Liber pontificalis*. — 24. *Vie de Mgr de la Bouillerie*. — 28. Les sources grecques de l'Evangile de saint Jean. — 29. M. Cuvillier-Fleury.

VOLTAIRE. — Nov. : 18. *Mensonges*, par P. Bourget. — 29. Shakespeare a-t-il existé ? — Déc. : 11. *Madame Chrysanthème*, par P. Loti.

L'Administrateur-Gérant : A. SAUPHAR.

© 2007 Livre - Editions « les instruments du temps » - Editions Ancre & Livre

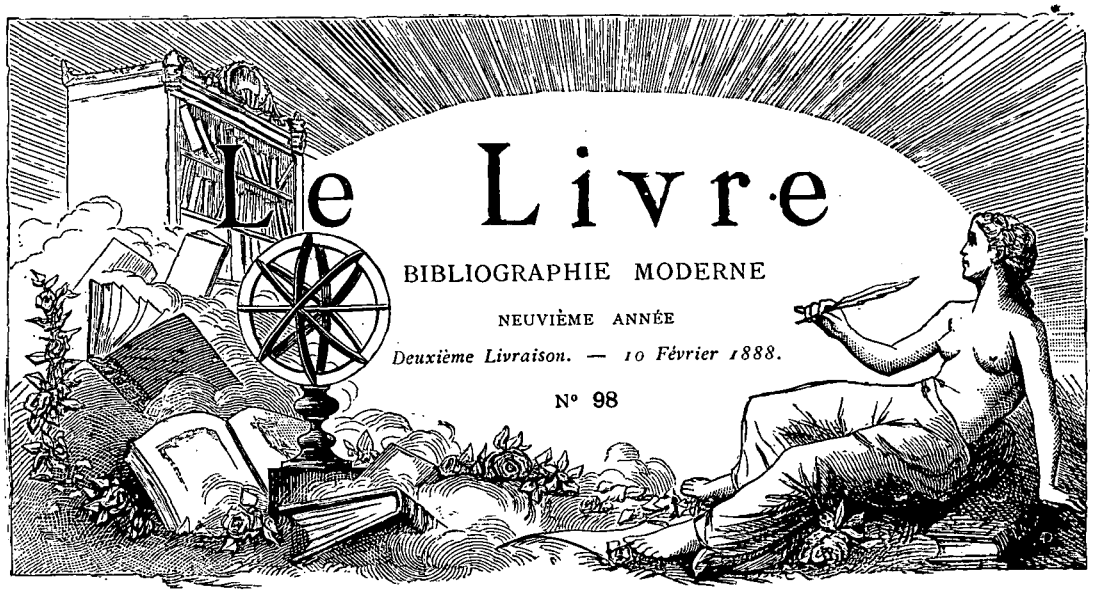

L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Histoire. — Beaux-Arts. — Géographie. — Bibliographie-Mélanges. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.

— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

Le fiancé d'Yvonne, par MARY SUMMER. Paris, Calmann Lévy; 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur de ce livre est parmi ceux qui connaissent le mieux l'époque de la Révolution. Ses précédents ouvrages le prouvent assez. Celui-ci le prouve encore, et comme par surérogation. Ses guerres vendéennes, dans la première partie, et la vie des émigrés au milieu de la société londonienne, dans la seconde, donnent lieu à une série de tableaux d'une vérité saisissante. Mme Mary Summer est aussi à l'aise quand elle décrit les mœurs et les aspects de Londres que lorsqu'elle peint les campements vendéens, les sites du Bocage, les chefs et les soldats du parti royaliste et les chefs et les soldats bleus. Mais tout cela n'est que le cadre de son œuvre, cadre fouillé d'une main savante et experte, habile à toutes les délicatesses comme à toutes les audaces de son art. Quand à l'œuvre elle-même, il la faut la lire pour se faire une idée du charme qui s'en dégage. Le jeune héros, Adhémar de Kerbrac, y mène de front une double idylle, parmi des aventures héroïques et sanglantes, et, après avoir vu sa fiancée, Yvonne, assassinée au moment où elle le sauvait, perd volontairement Henriette de Clairevaux, qu'il avait sauvée, pour la rencontrer, bien plus tard, un jour que, vieux général de l'Empire, écloppé et rhumatisant, il prenait le soleil sur un banc des Tuileries. — Ils se reconnaissent sans se le dire, poussant jusqu'au bout le sacrifice de l'abnégation et se contentant, l'un et l'autre, de ce qu'il y a « de plus doux au monde, après le bonheur », du souvenir, qui reste jeune quand tout vieillit.

Le talent de l'auteur du *Fiancé d'Yvonne*, exquisement féminin par toutes les qualités de grâce, de tendresse, de sympathie, se montre étrangement viril partout où le demande l'action tragique qu'il raconte. A la fois savant, dramatique, enjoué, amoureux, passionné pour ce qui est noble, généreux et vaillant, ce livre mérite d'être signalé entre ceux dont la lecture est attachante pour l'esprit et réconfortante pour le cœur.

Pour les Enfants, par le comte LÉON TOLSTOÏ; première traduction française, par B. Tseytline et E. Joubert. Paris, Albert Savine; 1888. Un vol. in-18. — Prix: 3 fr. 50.

On a réuni dans ce volume un nombre assez considérable de morceaux écrits spécialement pour les

enfants, ou plus particulièrement à leur portée. La plupart sont empruntés au journal de pédagogie que rédigea longtemps Léon Tolstoï sous le titre de *Jasnaïa Poliana*, nom du domaine du comte, aux environs de Toula. Il en est, comme *Une chasse à l'ours*, qui sont des chefs-d'œuvre de simplicité et de vérité absolue. On le sent, à ne point s'y méprendre, à travers l'insuffisance de la traduction. A ce sujet — et soit dit en passant — les Anglais rendent justice aux traductions françaises des œuvres de Tolstoï en les déclarant supérieures à celles qu'ils ont dans leur langue; mais nous nous flatterions ridiculement si nous ne reconnaissions pas combien cette supériorité est relative et n'atteint qu'un niveau déplorablement bas. A chaque page, on se heurte à des locutions russes revêtues de mots français, mais aussi impossibles à comprendre pour le lecteur de France que l'eût été l'original. On en pourrait citer des exemples bien nombreux dans ce dernier volume, qui semble pourtant être le produit d'une collaboration où l'un apportait son russe et l'autre son français. Sans insister sur ce point, — capital pourtant, — on reconnaît facilement la griffe de l'auteur de *Guerre et Paix* dans ces courts récits, anecdotes morales, descriptions d'histoire naturelle, chasses émouvantes, histoires pour les moujiks, etc. Ce n'est pas que leur valeur esthétique et morale soit la même à tous, et j'avoue humblement qu'il y en a quelques-uns où je la cherche et ne la trouve pas. L'histoire intitulée *le Moujik et les Concombres*, qui rappelle *la Laitière et le Pot au lait* de notre fabuliste, est à la fois assez caractéristique et assez brève pour mériter d'être donnée ici à titre de spécimen.

« Un jour, un moujik s'en fut chez un maraîcher pour lui voler des concombres. Il se glissa parmi les concombres, et pensa :

« Voilà, je vais en emporter un sac et les vendrai. Avec l'argent j'achèterai une petite poule. La poule me pondra des œufs, les couvera et fera éclore des poussins. Je nourrirai les poussins, et les vendrai. Alors j'achèterai un cochon de lait — une petite truie; la truie me cochonnera des petits cochons. Je vendrai les cochons, et j'achèterai une jument. La jument me poulinera des poulains; je nourrirai les poulains, je les vendrai. J'achèterai une isba et je planterai un potager. Je planterai un potager, j'y sèmerai des concombres. Je ne me les laisserai pas voler, je ferai bonne garde; je louerai des surveillants que je mettrai dans mes concombres; et moi, m'approchant d'eux, je leur crierai: « Hé! holà! ouvrez l'œil! »

« Il criait si fort que les surveillants l'entendirent; ils sortirent et ruèrent de coups le moujik. »

Je n'ai pas le don de m'extasier sur ces sublimités-là. Un grand morceau esthétique, psychologique et pédagogique sur la question de « si c'est de nous que les enfants des moujiks doivent apprendre à écrire, ou si c'est nous qui devons aller à leur école », et où la question est résolue dans le dernier sens, ne m'enthousiasme pas davantage. Je répugne quelque peu à croire qu'il suffise d'être un petit paysan à l'instruction à peine ébauchée et aux sensations irraisonnées et incomplètes pour composer et écrire d'admirables œuvres d'imagination. « Enseigner, élever un enfant, dit le comte Tolstoï, comme résumé de son expérience, mais c'est une chimère, une absurdité, pour cette simple raison que l'enfant est bien plus près que moi, que tout adulte, de cet idéal d'harmonie, de vrai, de beau, de bien, auquel je prétends le hausser. La conscience de cet idéal vit en lui plus intense qu'en moi. » Cette dernière assertion me paraît dépasser les plus audacieuses fantaisies d'un cerveau bien portant.

Dans une étude très sympathique que M. Matthews Arnold consacrait l'autre jour au comte Tolstoï dans la *Fortnightly Review*, le critique anglais, parlant de la mission religieuse et moralisatrice à laquelle l'écrivain russe se croit appelé, déclare qu'il est arrivé à la conclusion que le comte Tolstoï n'a peut-être pas bien fait d'abandonner son œuvre de poète et d'artiste, et qu'il y aurait avantage pour lui à le reprendre. Je le crois comme lui; mais le vœu est, je le crains, platonique. Depuis que le comte Léon Tolstoï a trouvé son chemin de Damas, ce qui lui paraissait bon lui paraît mauvais, et ce qui lui paraissait mauvais lui paraît bon. C'est un phénomène cérébral que rien ne saurait détruire, mais qui n'affecte pas tout le monde en même temps que lui.

La Grande Prêtresse, par CHARLES CHINCHOLLE. Roman parisien, Librairie mondaine, 1887. Un vol. in-18. — Prix: 3 fr. 50.

C'est à dégoûter de nier le libre arbitre et de proclamer la toute-puissance des motifs. Un homme passionné et faible rencontre par hasard une jeune fille qui tombe, sans préméditation de la part de l'homme, et inconsciemment de sa part, à elle, sous son influence magnétique. Il se sert de cette jeune fille pour accomplir dans l'ombre, et au risque de la compromettre irrémissiblement, une œuvre de vengeance sur des personnages vils et nauséabonds, mais qui, du moins, lorsqu'ils font des bassesses et des crimes, opèrent eux-mêmes. Eva, obéissant aux suggestions de M. de Gilis, assassine, et met le désordre et la ruine dans une famille, en se faisant aimer à la fois du père et du fils. Tout en lui commandant cette série d'exploits, M. de Gilis abuse d'elle en s'imaginant qu'il presse dans ses bras la grande prêtresse Çakhymouna, fille du brahmane Nhi-Ram, venue à Paris avec son père pour préparer les voies au retour de l'Occident dans le giron de l'antique religion hindoue, et qui aime M. de Gilis en Brahma, Shiva, Vishnou et Mâyâ, tandis que M. de Gilis l'aime charnellement et frénétiquement. Sans nous arrêter aux miracles et thaumaturgies des deux brahmanes, père et fille, la fin de tout ceci est que, grâce à Mâyâ, la puissante déesse, et à Çakhymouna, sa grande prêtresse Eva est mise au courant de sa vie inconsciente, et, reconnaissant d'abord qu'elle est enceinte, puis qu'elle est enceinte des œuvres de M. de Gilis, s'assigne une date pour mourir. Par un phénomène d'auto-suggestion bien plus fréquent qu'on ne

pense, au dire de M. Chincholle, elle meurt juste à l'heure qu'elle s'était fixée. Quant à M. de Gilis, il s'empoisonne sur le sein de Çakhymouna, en broyant entre ses dents une perle creuse pleine d'un poison subtil que la grande prêtresse porte toujours à son cou. Celle-ci, ayant détruit sa dépouille mortelle en l'aspergeant de fluor, l'emporte avec elle dans l'Inde sous la forme d'un bouquet de lotus.

Ce que j'aime le mieux dans ce livre, c'est l'étude, très ferme et très étudiée, des mœurs bourgeoises en ce qu'elles ont de laid, dans la famille du notaire honoraire Delagrange. Quant au reste, c'est la redite éternelle de la passion plus forte que la raison, et portant en elle-même je ne sais quelle légitimité redoutable, enveloppée et assaisonnée de tout ce que l'imagination peut permettre d'hypothèses et de rêves, en partant des phénomènes que l'hypnotisme offre à l'observation des savants.

Il y a ici, comme dans plusieurs romans parus en ces temps derniers, l'évidente intention de suivre, de devancer et d'exagérer même le mouvement des esprits vers ces expériences et ces mystères. Question de librairie à part, on peut se demander s'il ne vaudrait pas mieux laisser ce domaine aux médecins, avec l'espoir qu'ils n'y marcheraient que d'un pas prudent et bien assuré.

Eva, par Giovanni Verga. Roman traduit de l'italien par A. Mouraux; avec un portrait de l'auteur par Théophile Bérengier. Paris, Albert Savine; 1887. Un vol. in-18. — Prix: 3 fr. 50.

M. Giovanni Verga est un des chefs de l'école qui en Italie fait le pendant de notre école naturaliste en France, du *vérisme.* Un littérateur de valeur peu commune, M. Edouard Rod, l'auteur de *la Course à la mort,* s'est donné la peine de traduire un des romans de ce *vériste,* les *Maravoglia,* publié aussi chez l'éditeur Savine, et que j'ai eu l'occasion de signaler naguère à nos lecteurs. Celui-ci, sans vouloir établir des comparaisons oiseuses et difficilement justes, sera peut-être plus au goût du grand public dans notre pays. Il appartient à la première manière de l'auteur et est, de fait, sa seconde production. Cette première manière, pour emprunter les expressions du traducteur, M. A. Mouraux, dans sa belle et instructive préface, « a de grandes affinités avec le naturalisme attendri de l'auteur des *Lettres de mon moulin* et des *Contes du lundi* », tandis que la seconde, celle dont relèvent *les Maravoglia,* « ressemble souvent, à s'y méprendre, au réalisme plus puissant de M. Guy de Maupassant. » « M. Verga, ajoute M. Mouraux, a de ce dernier l'observation froide et profonde, souvent cruelle et toujours sobre. » Trop sobre, peut-être, si j'en crois mon impression, que je suis aise, d'ailleurs, de voir confirmée par cette remarque restrictive : « Il est bon de dire cependant que l'auteur italien, tout en suivant ou en pressentant les nuances de sentiment les plus subtiles et les plus délicates, se contente trop fréquemment de les effleurer, abandonnant à son lecteur une part de travail trop grande et le laissant avant de l'avoir profondément ému. »

Conçu et écrit dans une note plus chaude et plus vibrante, le roman d'*Eva* est considéré par les critiques italiens comme « un roman passionnel du genre français ». C'est l'histoire d'un jeune peintre, Henri Lanti, qui rencontre une étoile de la danse, Eva, laquelle s'éprend de lui et lui impose sa passion. Mais dès qu'elle s'est donnée à lui, il la veut sans partage et l'enlève au théâtre pour la plonger avec lui dans la misère. L'amour ne résiste point à cette dure épreuve; le charme se rompt, la danseuse remonte sur les planches, et le peintre se réfugie dans son art. Il est devenu célèbre — et phtisique — lorsqu'il revoit Eva et se sent repris aux entrailles par le mal d'amour qui ne pardonne pas. Jaloux et d'une passion également incurable, il tue en duel un des amants d'Eva, et s'en va « mourir auprès de ses parents, qu'il retrouve bons comme autrefois malgré « qu'ils ont souffert pour lui ».

Ce drame, si tristement et si prefondément humain, M. Mouraux nous le donne en une version énergique et élégante, digne de l'original, et qui peut consoler de ne pas lire le texte même de M. Verga.

Les Indiscrets. *Types administratifs,* par A. de Catalan, ancien chef divisionnaire des contributions indirectes. Poitiers, P. Oudin, 1887. Un vol. in-18.

Voilà un livre que les employés aimeront, et qui fera aimer les employés. L'auteur, qui les a vus comme il faut voir pour sympathiser et comprendre, en vivant au milieu d'eux et de leur vie, nous donne une galerie dont les types, pour être tous pris dans une même administration, n'en sont pas moins variés. Régie, droits réunis, contributions indirectes, de quelque nom qu'on appelle les aides ou l'excise, M. de Catalan n'a rien à y apprendre et peut tout en apprendre aux autres. Il le fait dans un style vif, alerte, imagé, plein d'humour, à la Sterne quand Sterne a l'esprit français, avec des anecdotes que ses souvenirs lui présentent en foule, et qu'il choisit toujours parmi les plus gaies, les plus intéressantes et les plus caractéristiques. Ce n'est pas de la satire; ce n'est pas — encore moins — une étude grave et austère, trahissant une main habituée à rédiger la prose administrative: c'est bien plutôt ce que les gens de lettres d'il y a trente ou quarante ans — des ancêtres! — appelaient des *physiologies.* Un quatrain que l'auteur a inscrit au fronton de son pimpant édifice donne exactement le ton des pages charmantes que c'est ma bonne fortune de signaler au lecteur.

> Effleurer l'épiderme est toute ma devise.
> Parmi vous, gens du fisc, s'il en est que je vise,
> Nul ici n'est nommé. Qui se reconnaîtra,
> Certes ne dira mot, et peut-être en rira.

Si j'avais l'honneur d'être un *indiscret* et que je m'y reconnusse, il me semble que je ne pourrais guère me tenir de le dire, et que, l'ayant dit, j'en rirais

davantage. La raillerie de M. de Catalan est si fine, et à la fois si douce, si bonne, disons le mot, si paternelle, qu'elle est comme une caresse à celui qu'elle atteint. Je ne parle pas, bien entendu, des méchants et des mauvais, que le moraliste stigmatise chemin faisant, d'autant plus efficacement, je crois, qu'il recherche toujours les circonstances atténuantes et ne demande qu'un prétexte à être indulgent.

Ce livre, illustré de croquis spirituels, sera lu beaucoup et longtemps. Au grand public, il fera mieux connaître une classe d'employés dont les fonctions ont pendant longtemps soulevé l'antipathie; aux employés eux-mêmes il rappellera leurs devoirs et leur fera mieux comprendre qu'il n'est point de position où l'on ne puisse être à la fois un homme de devoir, un homme de goût et un homme bon.

Romola ou Florence et Savonarole, par George Eliot, roman traduit de l'anglais, avec l'autorisation de l'auteur, par A.-F. d'Albert-Durade. Paris, Hachette et Cie. 2 volumes in-12. — Prix: 1 fr. 25 le volume.

Il est toujours bon de traduire les grandes œuvres des grands écrivains. On ne saurait donc qu'applaudir à la publication de *Romola*, un des romans où George Eliot a mis le plus de son savoir historique, de son talent d'écrivain et de sa connaissance du cœur. Intéressant comme tableau vivant et coloré de la vie florentine au moment le plus mouvementé de l'histoire de Florence, il vaut surtout par la peinture des caractères. Savonarole, Romola, et son indigne époux Tito Meléma, qui sont les principaux, attestent la puissance d'analyse et de description psychologique de la romancière anglaise. Ceux qui ne peuvent pas lire ce remarquable ouvrage dans le texte trouveront, dans la traduction que nous en donne aujourd'hui M. A.-F d'Albert-Durade une copie suffisante pour leur faire comprendre la grandeur et la beauté de l'original. Ce sera pour eux un plaisir mêlé d'un regret.

M. d'Albert-Durade met cette publication sous le patronage de M. Schérer, critique illustre et sénateur. Il serait injuste de ne pas lui donner le bénéfice de cette recommandation.

Lalie Spring, par René Maizeroy. Paris, C. Marpon et Flammarion. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Lalie Spring, une fille à qui un gentilhomme de contrebande pose un énorme lapin et qui se fait épouser par un gentilhomme de bon aloi, est une étude assez drôle et bien fouillée, avec un ou deux types mondains, tels que l'épicier La Frime et la soubrette de Lalie, aussi bien réussis que les trois types principaux. Mais *Lalie Spring* n'occupe que cinquante-huit pages, dans ce livre qui en contient plus de trois cents. Le reste est fait à l'aide de nouvelles et fantaisies déjà publiées dans la partie littéraire de certains journaux, si j'ai bonne mémoire. Cela fait paraître d'autant plus étrange, non pas le titre unique, puisque c'est désormais passé en coutume, mais l'affirmation du petit papier « à insérer », que « c'est la vie des bains de mer avec toutes ses folies et ses extravagantes aventures qui fait le *fond* (58 pages sur 300!) de ce volume dont le succès s'est affirmé aussitôt par plusieurs éditions ».

On trouve, du reste, dans tous ces récits le talent habituel de styliste maniéré, affété et violent à la fois qui caractérise les écrits de M. Maizeroy. Je comparerais volontiers le style et la pensée de cet écrivain à une euphorbiacée qui ne manque ni de vigueur ni d'éclat, mais qui distille un suc vénéneux.

Karita, par Charles Diguet. Mention honorable de l'Académie française. Nouvelle édition. Paris, Perrin et Cie, 1888. Un vol. in-18.

Un artiste est à la recherche de la beauté idéale incarnée dans une femme pour pouvoir la matérialiser artistement dans un bloc de marbre; l'ayant trouvée, il parvient, en dépit de sa condition de femme riche, pieuse et amoureuse de son mari, à l'amener à poser pour lui *l'ensemble*. La statue faite, le mari, venant à l'improviste visiter l'atelier, la voit et la reconnaît. Indignation, fureur froide d'époux jaloux et de grand seigneur humilié. L'artiste, plus repentant que s'il avait pris au duc sa duchesse au lieu d'en faire un double marmoréen, lui livre la statue, qu'il envoie secrètement à son château d'Angeville. Le jour de la fête du village, le duc, qui a convié le sculpteur, le fait avec lui monter en un ballon, qui a pour lest la caisse contenant la statue « d'où leur vint tout le mal ». En l'air, le duc déclare que puisque sa femme a été vue par deux hommes, ces deux hommes ne verront plus rien ni l'un ni l'autre, et il fait jouer une soupape par laquelle la statue tombe en se brisant en éclats; le ballon, délesté, s'enlève à des hauteurs fantastiques, le duc succombe à l'asphyxie, et le peintre a juste assez de force pour trouver le moyen de faire un trou à l'aérostat, qui, dégonflé, tombe en mer, où une barque de Honfleur recueille les aéronautes, l'un cadavre, l'autre encore vivant. Après une suprême entrevue, la duchesse reste veuve inconsolable et en proie aux éternels remords. Quant à Rodolphe, l'artiste, il part pour le Mexique, « emportant au fond de son cœur un amour inassouvi ».

La subtile description de ces états maladifs et insolites de l'âme est, paraît-il — c'est l'Académie qui le proclame — œuvre édifiante et morale. Je me garderai d'aller là contre, tout en m'étonnant à part moi. Le talent de l'écrivain est hors de contestation, et j'avoue que j'ai pris un plaisir, que ne nous ménagent guère nos auteurs de roman, à lire ce drame psychologique, écrit dans une langue ferme, saine et franche beaucoup plus que les situations et les scènes qu'elle dépeint. J'en suis d'autant plus à mon aise pour regretter d'y avoir rencontré des phrases comme celle-ci : « Le nu, blanche lumière, pose son pied timide sur l'étroite margelle qui sépare deux précipices : d'un côté le genre grotesque, de l'autre le libertinage. » N'est-ce pas à supposer que l'auteur a

fait un faux pas en dehors de la margelle, du premier côté! B.-H. G.

Les Rois en exil, par ALPHONSE DAUDET. Un vol. in-16 elzévir. Paris, Alphonse Lemerre, 1887. — Prix : 6 francs.

La Petite Bibliothèque contemporaine de l'éditeur Alphonse Lemerre s'est enrichie du roman si curieux et si amusant d'Alphonse Daudet, *les Rois en exil.* C'est peut-être celui de ses ouvrages où toutes ses qualités d'observateur et d'écrivain, de peintre et de poète s'épanouissent le plus librement. Le dessous du roman, c'est un drame navrant qui ne remonte jamais tout entier à la surface; Daudet n'a pas voulu assombrir son récit; il s'est contenté de poser en pied cette élégiaque et sympathique figure de la reine Frédérique, courageuse, ferme, mère dévouée, âme vraiment royale.

Les misérables fredaines de ce roi d'Illyrie, c'est pour l'ironie répandue dans tout le livre, qu'il les châtie. L'on ne trouverait guère dans toute la littérature contemporaine un type mieux étudié, mieux présenté, plus réel, que ce Tom Lévis, l'homme de l'agence de la rue Castiglione qui loue et vend tout ce que l'on veut. Au point de vue du style, on fait de bien curieuses découvertes, en relisant à quelques années de distance *les Rois en exil.* On y relève de ces audaces réussies, de ces négligences heureuses, de ces expansions laconiques, imagées et fortes, transportées de la rue ou du club dans l'écrit littéraire; ce serait une introduction blâmable de l'argot, si l'emploi n'en était si discret, si sûr, si topique. Voilà de la réalité frappante et convaincante, et l'œuvre est bonne et haute et saine, si triste qu'en soit le fond, si risqué qu'en soit le détail, parce que sa tendance est de toucher les facultés élevées, de donner le branle à la sensibilité délicate, à l'inverse de ces représentations grossières de la plus grossière nature dont se fait un mérite M. Zola. Autre chose est de pénétrer dans le fond des âmes au moyen des indices du langage et des attitudes propres des individus ou des classes, autre chose de recueillir et consigner servilement les plus communs phénomènes qui s'échappent du corps, pour l'affliction de nos sens.

Les Œillets de Kerlaz, par ANDRÉ THEURIET. Un vol. in-18 jésus. Paris, 1887, Alphonse Lemerre, éditeur. — Prix : 3 fr. 50.

Encore un volume de nouvelles! oui, mais qui mérite d'être lu, celui-là; il est fait pour réhabiliter dans l'opinion du public ce genre de livres, à l'égard duquel la maladroite profusion de certains éditeurs a soulevé la défiance. Par une réaction assez naturelle, les éditeurs répugnent maintenant à accueillir les volumes de nouvelles. Ils en ont publié en masse sans discernement; ils voudraient ne plus en publier du tout! Double erreur. Il y a quantité de lecteurs qui aiment les récits courts, à condition qu'ils soient bien tournés, écrits avec soin, gais ou émus, gaulois ou tragiques.

Ceux que M. André Theuriet a réunis ici sont plutôt imprégnés d'une émotion mélancolique. Le plus gai, c'est le *Vin de mai,* qui rappelle un peu la *Chambre d'ami* d'Edmond About. *Les Œillets de Kerlaz,* c'est l'histoire touchante d'un brave et simple cœur de jeune fille bretonne, qui a mis toute la puissance de son âme dans son premier et son seul amour; un amour déçu. *Méline* est tout le contraire d'Anne de Ploudaniel, l'héroïne de Kerlaz : cette paysanne coquette, ardente au plaisir, réussit à devenir une horizontale haut cotée dans le monde galant; elle aussi capture un prince russe : la scène où le père Dondon vient pour lui faire honte et finit par l'admirer et lui demander de l'argent est bien posée; elle a le tort, toute vraie qu'elle soit, de manquer de nouveauté. Le *Fossoyeur, Fleurs de cyclamen, Physiologie du mariage* et le *Fragment du journal d'une pensionnaire naïve,* autant de pages charmantes : épisodes vivement contés par un homme d'esprit qui se sert de la bonne langue française avec autant de respect que d'ingéniosité. PZ.

Sur la piste, par lady M. MAJENDIE, traduit de l'anglais par B.-H. Gausseron et illustré de nombreux dessins. Un vol. in-16. Broché, 2 fr. — Paris, maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît.

La maison Quantin vient d'inaugurer la publication d'une collection de romans anglais contemporains. *Sur la piste,* par lady M. Majendie, une des *authoresses* les plus aimées du public dans tous les pays de langue anglaise, est un roman comme on sait les écrire de l'autre côté du détroit, où l'étude des caractères et l'intérêt tragique de l'action s'allient à une honnêteté de morale et à une pureté de sentiments qui en font des livres de tous les âges et de toutes les conditions. Le lecteur français trouvera dans *Sur la piste,* non seulement une peinture des mœurs anglaises prises sur le vif dans une famille de la bonne bourgeoisie, mais encore — et ce ne sera pas là le moins piquant — une peinture des mœurs françaises vues par un Anglais; car une grande partie de l'action se déroule en France, dans une petite ville de Bretagne et à Bordeaux. A propos de la fameuse baguette divinatoire, les redoutables questions de l'hypnotisme et de la suggestion, qui, de nos jours, passionnent et épouvantent les esprits, sont traitées avec audace et certitude dans ce récit, où l'héroïne, délicieuse jeune fille, sincère, aimante et pure, est, vis-à-vis du meurtrier de son père, l'instrument inconscient et irrésistiblement conduit, de la justice et de l'expiation.

Le volume, joliment illustré de dessins curieusement empreints de couleur locale, et édité avec le soin et le goût qui caractérisent toutes les publications de la maison Quantin, est en vente au prix de 2 francs.

Quant à l'élégance et à l'exactitude parfaite de la traduction, le nom du traducteur, M. B.-H. Gausseron, en est le sûr garant.

Dans cette nouvelle et intéressante bibliothèque

seront publiés successivement les ouvrages de Walter Besant, miss Braddon, Ella J. Curtis, James Grant, Joseph Hatton, Dora Russel, Wm. Westall, Bret Harte, Adeline Sergeant, Wilkie Collins, John S. Winter, G.-M. Fenn, W. Clark Russell, Dora Russel, H. Rider Haggard, George R. Sims, Ouida, Annie S. Irvan, Kath S. Macquoid, etc., etc. Sous presse : *Sabina Zembra* et *les Deux Jumeaux*.

Tous ces ouvrages, absolument inédits, paraîtront en France au fur et à mesure de leur publication en Angleterre.

Nous souhaitons à la maison Quantin tout le succès que mérite une innovation aussi heureuse autant pour son intérêt que pour son bon marché. Nous devons dès aujourd'hui la féliciter pour la forme élégante qu'elle a su donner à cette nouvelle collection.

La Tête-Noire, par GUSTAVE TOUDOUZE. Paris, Victor Havard, 1888. Un vol. in-18.

Trois nouvelles différentes de ton et d'époque, mais égales par le talent, composent ce nouveau volume des œuvres, toujours en progrès, de M. Gustave Toudouze. La première, celle qui donne son nom au volume, nous apporte l'Orient à Paris dans les amours prodigieuses et charmantes du fils de la bayadère Balaja, amenée et perdue en France par des bohémiens de l'Inde, et du pêcheur Galuchot, avec la bayadère Rati, compagne d'un vieux brahme en mission dans les pays d'Occident et habitant, rue de La Rochefoucauld, une sorte d'Inde en miniature. C'est un vrai coup de fortune que la trouvaille de ce type extraordinaire répondant au nom de Galuchot, tour à tour pêcheur, avec son père, d'éperlans dans la Marne, zouave en Afrique, pompier à Paris, mort, enterré, ressuscité, parlant et lisant à vingt ans passés le tamoul que sa mère lui avait parlé jusqu'à sa mort, arrivée lorsqu'il n'avait que six ans, et finalement, après avoir rôti ses moelles à la passion de flamme et d'épices de Rati, épousant la fille du premier restaurateur de Joinville-le-Pont, à qui son père fournissait le poisson pour les fritures. Ce qu'il y a de couleur extra-locale — y compris des cormorans à goître, qui m'ont l'air de pélicans — dans cette maison et ce jardin mystérieux de la rue de La Rochefoucauld, et ce qu'il y a de recherches dans le tissu de ce récit qui se déroule si facilement et semble couler de source, la richesse et le chatoiement du style, l'ardeur et l'ingéniosité de l'inspiration, les touches rapides dont le peintre éclaire, comme en se jouant, les replis obscurs du cœur humain, ce sont là choses dont la lecture de ces remarquables pages peut seule donner une adéquate idée.

La seconde nouvelle, *la Chouette*, nous reporte, sans nous sortir du temps présent, aux haines et aux passions des luttes de la chouannerie. Le vieux Blanc, Mathieu Croisille, qui vit avec la vision de son père, massacré devant lui par les Bleus, et que le désir fixe de la vengeance rend fou d'une folie terriblement tragique, est une figure qui, lorsqu'on l'a vue, hante à jamais la mémoire.

Enfin, dans *l'Icone*, M. G. Toudouze se montre familier avec une des époques les plus troublées et les moins connues de l'histoire. Il raconte, avec un charme pénétrant et une abondance de détails qui lui donnent la vie, une légende byzantine du temps des empereurs iconoclastes. Cette succession de récits si divers et si frappants fait preuve chez le jeune écrivain d'une souplesse, d'une *versatility*, comme disent les Anglais, qui est un des plus précieux privilèges du talent. B.-H. G.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

La Vertu en France, par MAXIME DU CAMP, de l'Académie française. Ouvrage illustré de 45 gravures dessinées sur bois par Myrbach, Tofani et Ed. Zier. — Paris, Hachette et Cie, 1887. Un vol. gr. in-8°.

M. Maxime du Camp, après avoir étudié, disséqué, dénoncé et montré comme derrière un verre grossissant les verrues de Paris et les vices de ceux qui l'habitent, fait trêve un instant à un labeur si général pour nous donner une monographie de la vertu en France. Le changement lui doit être agréable et rafraîchissant. Je n'oserais pas dire que son talent y soit aussi à l'aise. Cette monographie se compose, d'ailleurs, d'une série de biographies, choisies parmi les prix Montyon qui ont semblé à l'auteur les plus caractéristiques et qui « représentent les dévouements dans ses diverses manifestations ». On y trouve la parenté filiale, les servantes, le brocanteur, le marin, le soldat, le nègre et la négresse, le comédien, l'ambulancière, l'institutrice, le prêtre, le collégien, le cocher, et, couronnement nécessaire, la sœur de cha-

rité. On y trouve bien d'autres choses encore, y compris un loup-garou, une Alsacienne et une fusillée vivante. Là-dessus, M. Maxime du Camp nous déclare qu'il lui est prouvé « qu'aucune forme de la vertu n'est négligée en France »; ce dont nous sommes enchanté, si, comme il semble, il en doutait.

Le livre est édité avec un certain luxe banal, que connaissent ceux qui fréquentent les publications de la maison Hachette; il est illustré de grands bois qui ne manquent pas d'allure, même quand ils sont, comme il arrive deux ou trois fois, d'une laideur qui touche à l'absurde; enfin il est gros et ne coûte pas cher. Voilà bien des conditions pour qu'il se vende beaucoup et longtemps. Ainsi soit-il.

Comédies en un acte, par Ernest Legouvé, de l'Académie française, avec préface (théâtre complet). — Paris, Paul Ollendorff, 1887; un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

L'aimable et sympathique fils du *Mérite des femmes*, M. Ernest Legouvé, a réuni en un volume les productions de sa carrière dramatique, en ajoutant quelques mots de préface en tête de celles qui lui semblent mériter d'être plus particulièrement présentées au public. C'est ainsi qu'il nous apprend que *la Fleur de Tlemcen* est en partie due à Mérimée, que *la Cigale chez les Fourmis* était à l'origine une comédie de Labiche intitulée *les Fourmis*, qu'à propos de *A deux de jeu*, Napoléon III, avant la guerre de 1870, dévoila à M. Febvre, de la Comédie française, sa secrète pensée d'aller à Berlin; que *Ma Fille et mon bien* n'a été jouée que deux fois chez l'auteur, qui n'a pas « osé l'aventurer sur le Théâtre-Français parce qu'elle a trop peu d'action », mais qui la trouve « agréable à la lecture »; que l'idée d'Anne de Kerviler, où un homme est tourmenté du besoin de se confesser, pour parler comme M. Jules Simon, lui « semblait nouvelle et forte »; que *l'Agrément d'être laide* forme, en prose, le pendant de la pièce en vers de Mme de Girardin : *le Bonheur d'être belle*, et que ce dialogue a « l'avantage d'être un fragment qui forme un tout »; que le *Pamphlet*, pour avoir « çà et là un ton un peu trop effervescent, un peu déclamatoire », n'en est pas moins une étude de caractère contemporain, ayant pour modèle et pour type Émile de Girardin, « créature tourmentée, dont toute la vie ne fut qu'une lutte entre ses bons et ses mauvais instincts »; que *Autour d'un berceau* est une bien petite pièce remplie par un beau rôle, un rôle de femme, qui est une « mère ingénue, une épouse ingénue, une femme jalouse ingénue », « rôle qui a vingt ans », mais qu'il faut jouer ou lire « comme s'il en avait seize »; que le vrai titre d'*Un jeune homme qui ne fait rien* pourrait être *l'École des oisifs* et que M. Bressant y a mieux joué le rôle de Maurice que M. Ernest Legouvé ne le lisait — et bien d'autres choses encore qu'il faut laisser aux amateurs le soin et le plaisir de chercher dans ce volume.

« Toutes ces comédies peuvent se jouer dans les salons et les châteaux », affirme l'éditeur. Elles n'ont pas besoin, avec le nom de leur auteur, d'autre recommandation. B.-H. G.

Histoire des œuvres de Théophile Gautier, par M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul (Charles de Lovenjoul). Deux beaux volumes de cinq à six cents pages chacun. Paris, librairie Charpentier, 1887.

C'est une fière époque littéraire — quoi que l'on puisse dire et qu'il advienne, — celle où le premier rang n'est point offert (étant déjà occupé par des Lamartine, des Victor Hugo, des Alfred de Musset, des Balzac) à de tels hommes que l'auteur d'*Eloa* et de *Grandeur et servitude militaires*, que l'auteur des *Iambes* et d'*Il Pianto*, que l'auteur d'*Émaux et Camées* et d'*Italia*. Je sais bien que ces classements, à physionomie de loi générale, ont surtout un intérêt historique, une vertu de *constitution*, si l'on peut dire, et ne vont pas toujours avec les préférences secrètes des individus. Je sais bien aussi que l'avenir se prive de partager nos amours, oublie nos choix et n'enregistre pas tous nos arrêts. Au reste, cet *avenir* dont on nous rebat les oreilles n'est destiné lui-même à vivre un jour et signifier quelque chose, que lorsqu'il sera *présent*... et, à ce titre, il ne s'occupe volontiers que de lui-même. On ne lui voit jamais alors le goût ni le loisir de bâtir des gloires avec des cendres; s'il en allume, c'est avec les foyers qui flambent sous ses yeux, et il reçoit toutes faites les renommées des âges antérieurs à lui, sauf à s'y intéresser plus ou moins... souvent, il faudrait dire : moins. En résumé, ce sont les contemporains, et cela malgré les phrasiers qui dressent les listes pour la postérité; seulement, de ces listes les unes s'envolent et les autres demeurent. Quelle illusion ou quelle astuce de prétendre que l'homme ignoré de son temps puisse être glorieux chez les autres!

Donc ce n'est pas une figure du premier plan que notre siècle va léguer aux siècles qui suivront avec le nom de Théophile Gautier; mais cette figure n'en a pas eu moins son éclat propre, et même elle a brillé parmi celle des maîtres légendaires. Théophile Gautier comptait de son vivant tout un peuple d'admirateurs, une légion de disciples passionnés; enfin il eut une clientèle sincère d'amis lecteurs, dans la vérité même du mot, cette fois, et non selon la formule professionnelle. Entre ces disciples, on en trouve un, par exemple, pour ne citer que celui-là, devenu à son tour le chef et l'oracle d'une école nombreuse, et qui traita publiquement Théophile Gautier de « poète impeccable », de « parfait magicien ès lettres français ».

Cet écrivain délicieux fut à la tête de ceux qui nous ont le plus charmé. Au sortir du collège, ses vers, ses contes, ses récits de voyage : *la Comédie de la mort*, *Jettatura*, *Tra los Montes*, etc., devinrent aussitôt de nos livres préférés; il est tel aussi de ses ouvrages ultérieurs que nous retrouvons dans nos souvenirs, évoquant une peine endormie, une sus-

pension d'inquiétude : *Spirite*, entre autres, au style reposant et d'un si doux fantastique! Enfin, nous croyons être d'entre les gens reconnaissants et respectueux envers la mémoire de Gautier et pouvoir dire que nous l'aimons. Cependant, qui oserait parler de son attachement à cette mémoire, à la vue du livre annoncé plus haut, et devant le témoignage de prédilection et de zèle que nous devons à M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul? Ce nom est loin d'être inconnu dans le monde littéraire français; tous ceux qui lisent savent que M. de Spoelberch, membre de la plus haute aristocratie belge, a publié sur Balzac un livre très curieux, et désormais inséparable de l'œuvre complète du grand romancier. Il est aussi l'auteur d'un joli volume de vers. Il y aurait au surplus un très intéressant portrait à crayonner de cet ardent lettré dont la collection unique et incomparable de journaux et de livres, installée dans une belle maison de Bruxelles, mérite d'être classée parmi les raretés de cette grande et charmante ville. Si quelque cataclysme devait engloutir tous les imprimés français de ce siècle, le désastre serait réparable, grâce à M. de Spoelberch de Lovenjoul. La partie la moins intéressante de cette étude ne sera point le travail consacré par M. de Spoelberch à Balzac, dont les admirateurs traitent justement « le vicomte » en arbitre suprême dans toute question balzacienne. Le récit des démarches et des anxiétés du « vicomte » à la mise à sac de la maison de Balzac, aussitôt après la mort d'une pauvre octogénaire en pleine ruine, le rachat des papiers et correspondances pillés ou jetés au vent... tout cela formerait un chapitre saisissant de notre vie littéraire au terme de ce siècle. M. de Spoelberch a montré plus de passion amicale, si c'est possible, envers Théophile Gautier. On peut dire, après avoir lu les deux volumes occasion de cette notice, que pas une ligne de ses quarantes années employées à écrire n'a dû échapper au regard attentif et aux minutieuses recherches du « scoliaste » de Gautier, ainsi que l'appelle le gendre même du poète, dans une éloquente fantaisie. Le premier de ces deux volumes, exactement de quatre cent quatre-vingt-quinze pages, contient deux portraits de Gautier, à vingt ans d'intervalle, je suppose, et un autographe. Il s'ouvre sur une introduction amusante et substantielle, où M. de Spoelberch a inséré quatre lettres inédites de T. Gautier, qui nous en disent long sur cette intime sensibilité et ce fond de tendresse, soigneusement cachés au regard du vulgaire sous un air d'indolence fataliste et de paradoxal scepticisme, qui donnaient une note si personnelle à l'esprit de Gautier. Gautier, justement célèbre comme poète, critique et conteur, fut avant tout un des hommes d'esprit du siècle, et cela lui constitue une place à part (et presque isolée) dans le monde du romantisme. Ces quatre lettres sont adressées, l'une — et celle-ci est tout à fait navrante — à ses sœurs; la suivante à sa fille Judith; les autres à Sainte-Beuve et à M. Armand Baschet. Ce dernier document est d'un grand prix; c'est un récit fait par Gautier lui-même, en réponse à la prière d'un érudit, de sa carrière et de ses travaux, à la date de 1851. Ensuite, nous voyons défiler sous nos yeux, année par année, de 1830 à 1851, tous les ouvrages de Gautier, au fur et à mesure de leur publication, avec toutes leurs variantes. sans oublier quantité de morceaux inédits ou introuvables, tels que les pages sur Hoffmann, Henri Heine, etc. Le tome second nous offre d'abord un troisième portrait de Théophile Gautier, tout emmitouflé de fourrures à la russe, d'après une photographie exécutée à Saint-Pétersbourg au commencement de 1859, durant le voyage qui nous a valu deux volumes exquis. Vers le milieu du tome second se trouve un quatrième portrait — rapporté à 1865 ou 1866, — de Gautier tel qu'il est resté devant notre souvenir, tel que nous l'avons entretenu, tel que chacun l'a pu voir, dans quelque théâtre, un soir de première. On y trouve encore l'autographe d'une page des *Tableaux du siège*, recueil de morceaux admirables que l'histoire cette fois — et quelle histoire! — réclame au même titre que l'art. Le poète a chèrement payé ce chef-d'œuvre de pittoresque angoisse et de désespoir contenu. La douleur et les privations de *l'année terrible* ont, sans doute, porté le coup fatal à l'âme très désolée du grand écrivain. Ce faux impassible est mort d'une maladie de cœur. Le tome second embrasse, comme le premier, un cycle de vingt années : celles qui vont de 1852 à 1872. Il comprend le relevé de tous les feuilletons de théâtre, de tous les Salons et articles séparés, sur les sculpteurs et les peintres, quantité de morceaux inédits, — entre autres la charmante épître monorime à M. Charles Garnier, en réponse à une invitation à dîner. Ce volume est précieux encore comme répertoire de variantes vraiment curieuses et instructives, sans parler d'un grand nombre de billets et de lettres qu'on est charmé de ne pas avoir perdus.

L. D.

The Story of same famous Books, by Frederick Saunders. London, Elliot Stock, 1887. Un vol. pet. in-8°.

Les volumes dont M. Elliot Stock compose sa *Bibliothèque de l'amoureux des livres* (*The Book-Lover's Library*) sont tous édités avec la même élégance et le même soin; mais ils ne sont pas tous de la même valeur. M. F. Saunders, au début de sa préface, cite cette phrase de Thackeray : « Si l'on pouvait écrire une histoire secrète des livres, et si les pensées et les intentions intimes de l'auteur pouvaient être notées en marge de cette histoire, combien de volumes insipides deviendraient intéressants, et combien d'ennuyeux récits éveilleraient l'attention du lecteur! » C'est indiquer nettement le but poursuivi et c'est en même temps marquer d'un trait sûr ce qui manque au livre de M. Saunders. C'est une compilation assez indigeste de faits traînant partout et de citations prises à des sources accessibles au *general reader*, comme on dit de l'autre côté du détroit. Un passage de Thomas Hood est confirmé par un mot de Mme de Genlis, ce qui dénote un tempérament cri-

tique tout particulier chez l'auteur. Mais à quoi bon insister? Le livre a du moins une utilité, et par cela même un mérite : il réunit en quelques pages une certaine quantité d'anecdotes, de renseignements et de racontars littéraires épars dans les notices biographiques et bibliographiques de cent à deux cents volumes dus à des écrivains plus ou moins fameux.

A Century of Ballads, collected, edited, and illustrated in fac-simile of the originals, by JOHN ASHTON. London, Elliot Stock, 1887. Un vol. in-4°.

M. John Ashton a recueilli un nombre considérable de poésies populaires, chansons ou complaintes, publiées au XVIIe siècle, et il en fait un magnifique volume édité avec un luxe intelligent par M. Elliot Stock, bien connu des lecteurs du *Livre* et de tous les bibliophiles que les productions de la presse anglaise ne laissent pas indifférents. Ces poésies, qui tiennent à toutes les époques une place considérable dans l'histoire intellectuelle et littéraire de l'Angleterre, sont comprises sous le terme général de *ballades*. Elles se distinguent de la chanson proprement dite, ou *song*, en ce que celle-ci est « courte, légère, vive, sans grande portée, fondée le plus souvent sur un rien, ou traitant l'inépuisable thème de l'amour »; tandis que la *ballade* est « beaucoup plus longue et consiste, soit en un simple récit en vers sans prétentions, soit dans le développement de quelque maxime morale ou de toute une série de préceptes. « C'était, dès le temps de Shakespeare (voyez *Winter's Tale*, acte IV, scène III), la forme naturelle de la littérature populaire; les colporteurs les offraient dans tous les pays, les chantant par les rues dans les villes et villages; et ce que proclamait une ballade, nul ne doutait que ce ne fût vrai.

La collection donnée ici, toute restreinte qu'elle soit, suffira cependant pour montrer quelle énorme puissance elles avaient à former l'opinion publique, dans une nation ignorante. Aussi Fletcher, dont M. Ashton rapporte le mot, avait-il raison de dire : « Que je fasse la ballade d'une nation, et peu m'importera qui fait ses lois. » On ne saurait mesurer l'influence que les ballades de la période du *Commonwealth* ont eue sur l'une et sur l'autre partie. Elle a dû être immense. L'invective, les grossièretés, les personnalités s'échangeaient sans retenue des deux côtés, et l'on en pourrait faire un volume qu'il serait curieux de mettre en regard de nos mazarinades. Ici, l'auteur les a négligées, à une exception près (*The king enjoyes his own again*), parce qu'il avait pour but, non pas de retrouver le contre-coup des événements politiques sur l'esprit populaire, mais de donner des spécimens de la ballade au XVIIe siècle, en tant qu'elle reflète la vie normale et les mœurs du temps.

« Malheureusement, ajoute-t-il, — et je partage vivement ses regrets — un très grand nombre de ces ballades ne conviendraient pas à la délicatesse outrée du goût contemporain, et il en est beaucoup qui ne peuvent en aucune façon se publier. Pourtant, bien que nous soyons trop raffinés pour admettre le franc parler de nos ancêtres, rien ne prouve qu'ils fussent pires que les hommes et les femmes d'aujourd'hui, où nos journaux sont pleins de tous les crimes sociaux les plus horribles et les plus révoltants qu'il soit possible de concevoir; — le meurtre, le vol à main armée, l'incendie, l'escroquerie, etc., sont devenus des beaux-arts, tandis qu'ils étaient alors exécutés gauchement et faciles à découvrir. Il serait donc peu juste de condamner un siècle passé comme grossier et brutal parce que les gens y écrivaient et y imprimaient comme ils parlaient, et cela sur des sujets scabreux, avec une franchise naïve qui fait penser à la primitive innocence. » Nous y perdons le plus piquant — je veux dire le plus épicé. Mais la pudeur de nos contemporains, de nos contemporains anglais surtout, est d'une telle susceptibilité que c'est à faire douter de leur vertu.

M. F. Ashton a divisé ce recueil en neuf sections : ballades de mœurs, ou *sociales;* ballades superstitieuses, ou *surnaturelles;* ballades historiques; ballades d'amour; ballades à boire; ballades marines; ballades navales et militaires; ballades des ports; ballades locales et diverses. Il est clair que toutes ces divisions rentrent dans la première et que, depuis le premier jusqu'au dernier, ces morceaux de poésie populaire sont riches en traits de mœurs, comme en renseignements sur les coutumes, les goûts, les costumes, la manière de vivre, en un mot, de l'époque dont elles sont comme un produit spontané.

Les bois de ces vieilles chansons, dont l'aspect est toujours si original et souvent si amusant dans leur art enfantin, ont été reproduits avec un scrupule d'exactitude qui est ici une véritable preuve de goût. Les autres ornements typographiques, dont M. Elliot Stock est prodigue dans ses publications, ne manquent pas à ce beau volume, aussi intéressant pour le bibliophile pur que pour l'ami des littératures primitives.

Souvenirs sur Tourguéneff, par ISAAC PAWLOVSKI. Paris, Albert Savine, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume vient à son heure, au moment où le flot de livres, de brochures et d'articles soulevé par la mort du grand littérateur russe s'étant retiré, l'on se demande naturellement, en entendant de nouveau son nom : « Au fait, pourquoi n'en parle-t-on plus? » Et l'on écoute, avec un attrait fait de souvenirs et aussi du sentiment intime que l'on contribue à réparer l'injustice de l'indifférence et du rapide oubli, ce que M. Isaac Pawlovski a encore à nous en dire. J'y rencontre des choses déjà lues en plus d'un livre, comme les anecdotes à propos de Schiller et de Gœthe appréciés par Victor Hugo. Mais qui donc ne raconte pas plusieurs fois la même chose? La figure de Tourguéneff apparaît dans ces pages telle que nous nous la représentions; celle d'un Slave artiste et bon, avec toutes les inégalités d'une nature raffinée et naïve, et d'un tempérament où la passion, même violemment

déchaînée, n'exclut pas un certain calme. La lecture du livre offre un véritable intérêt, et l'on y trouvera certains détails jetant du jour sur les dessous de la littérature internationale depuis vingt-cinq à trente ans. L'histoire des relations entre Tourguéneff et Léon Tolstoï est particulièrement instructive et piquante.

Rabelais légiste : *Testament de Cuspidius* et *Contrat de vente de Culita,* traduits avec des éclaircissements et des notes, et publiés pour la première fois d'après l'édition de Rabelais, par ARTHUR HEULHARD, avec deux fac-similés. Paris, A. Dupret; 1887, in-16. — Prix : 2 fr. 50.

Rabelais avait étudié le droit avant d'étudier la médecine, probablement à Bourges, sous Alciat, et très certainement avec J. de Boysson, fameux professeur de Toulouse, qui était son ami. Ces points établis, M. Arthur Heulhard montre que Rabelais a accepté comme authentiques deux pièces fausses : le *Testament de Cupidius* et le *Contrat de vente de P. Culita,* qu'il fit imprimer chez E. Gryphe, avec épître dédicatoire à Aimery Bouchard, sans se douter que le *Testament* avait été fabriqué par Pomponius Lætus et le *Contrat* par Jean Jovian Pontanus, une soixantaine d'années auparavant. Ces deux pièces sont pourtant curieuses à plus d'un titre, comme pastiche et comme exercice de style; elles le seraient même par cela seul qu'elle ont excité la curiosité de Rabelais. M. A. Heulhard nous en donne la traduction fidèle dans le courant de l'étude qu'il leur consacre, et en réimprime le texte latin à la fin de son intéressant opuscule, donnant, comme il le dit lui-même, une véritable « seconde édition » d'un ouvrage dont l'original est introuvable, en dehors de l'exemplaire sans doute unique que la Bibliothèque nationale possède et qui est resté ignoré de M. Rathery, jadis conservateur de la bibliothèque et éditeur de Rabelais.

Keats, by SIDNEY GOLVIN. London, Macmillan and C°, 1887. Un vol. pet. in-8°. — Prix : 1 sh. 6 s.

Ce nouveau volume de la série des *English men of letters,* éditée sous la direction de M. John Morley, a fait, dans *l'Athenæum* du 20 août dernier, le sujet d'un article remarquable que je demande la permission de traduire en français pour les lecteurs du *Livre.* Il me semble qu'ils ne verront pas sans intérêt ce spécimen de la critique que nos voisins exercent sur les œuvres de leurs poètes nationaux; et, en tout cas, ils auront sur *Keats,* si peu connu chez nous, une étude beaucoup plus approfondie et plus complète que si je donnais en courant mes impressions et mon sentiment. Cet avantage empêchera peut-être qu'on ne trouve l'article trop long. Je l'ai, du reste, abrégé, en en retranchant tout ce qui est particulier pour intéresser l'étranger peu au courant de la littérature du pays.

« Sans doute, dit le critique anonyme anglais, le temps présent est particulièrement riche en hommes dont les talents et les connaissances sont si variés qu'ils peuvent allier le pouvoir de produire des œuvres solides et durables avec la faculté de satisfaire le goût du public d'aujourd'hui pour les œuvres qui ne sont ni solides ni durables, et n'ont pas besoin de l'être. Ce n'est point parmi ceux-ci, capables d'écrire d'une manière intéressante et brillante pour les revues et journaux, et capables également de produire de la haute critique littéraire, ou d'importants ouvrages scientifiques originaux, qu'il faut compter M. Sidney Golvin. Il appartient à une catégorie d'écrivains entièrement différente, hommes moins prêts à toutes les besognes, et qui, positivement incapables de produire une œuvre négligée, doivent toujours donner tout ce qu'ils peuvent, ou cesser de donner rien. Bien que, dans le volume que nous avons sous les yeux, l'auteur exprime le regret que « le manque de santé et de loisir ait si longtemps retardé l'exécution de la tâche à lui confiée », nous soupçonnons que le même besoin passionné d'être complet qui caractérisait son étude sur les beaux-arts dans *l'Encyclopedia britannica,* et sa monographie de Lander, dans la série qui nous occupe, doit, en une certaine mesure, être responsable du retard. On ne peut guère s'attendre à ce qu'un écrivain déploie la rapidité d'un journaliste si, en préparant une monographie pour une des nombreuses et éphémères collections qui se chassent les unes les autres de la vitrine des libraires, il est aussi soigneux dans le choix et la coordination de ses preuves et aussi défiant de tout témoignage humain et de la noire traîtrise des *faits* que s'il écrivait pour l'immortalité. Un écrivain qui, pour faire une place à un fait nouvellement découvert ou à une nouvelle interprétation d'un fait connu, serait, suivant toute apparence, parfaitement capable d'arrêter l'impression au dernier moment ou d'effacer un chapitre entier, doit se voir quelque peu distancé de nos jours de rapidité littéraire. Mais si c'est là une infirmité, c'en est une pour laquelle nous avouons ressentir une profonde sympathie. En effet, une biographie, n'est-ce pas une chose solennelle, et n'est-ce pas là la disposition d'esprit dans laquelle toute biographie devrait être écrite ? Et surtout n'est-ce pas là la disposition d'esprit dans laquelle devrait être écrite la biographie d'un poète comme Keats ? Keats mourut jeune (à l'âge où la plupart des poètes ne font que de commencer à produire de bonnes choses). L'abîme entre ses dernières et ses premières poésies est, en ce qui concerne le jugement artistique, si vaste, que la chronologie exacte de chacun de ses vers est de la dernière importance pour le critique qui veut suivre le développement de ce génie unique. Si nous considérons les plus grands miracles de l'art, nous verrons que dans nul champ de l'activité humaine il ne faut autant de ce don rare que nous appelons sens commun que dans les antilibéraux. La poésie, comme nous le disons lorsque nous opposons la méthode d'Homère à ces méthodes moins fidèles que les complexités de la vie moderne imposent, en une certaine mesure, aux écrivains postérieurs, doit « toujours réfléter la vie de la Nature ou la vie de l'Homme ; autrement elle est

sans valeur ». Or c'est en accomplissant la tâche qu'Homère trouvait si aisée et que les poètes ont depuis trouvée si difficile, de garder le miroir artistique pur, que le jugement artistique, cette faculté que dans la vie commune nous appelons bon sens, entre en fonctions ; et c'est cette faculté qui devint si forte chez Keats, après avoir été si faible. Nous nous expliquons : on peut dire des compositions de la Nature, et aussi des compositions de ce mystérieux tisserand, qu'on l'appelle Hasard ou Circonstances, dont la tapisserie reproduit la prodigieuse légende humaine, ce qu'on disait autrefois des tableaux de Timanthes, « qu'il y a toujours dans ses compositions plus de sens qu'elles n'en expriment matériellement ». Et de fait, la vie de la Nature est si riche en symboles, la vie de l'homme suggère une telle complexité, un tel enchevêtrement d'émotions, chaque objet, dans l'univers, en un mot, est une source si éloquente, non seulement de milliers de vérités, mais de milliers de fantaisies et de rêves, que choisir sagement et bien est une des premières qualités indispensables à l'artiste ; et même, d'après la théorie de Shakespeare (à s'en rapporter à une strophe bien connue de *the Rape of Lucrece*), choisir est l'essence et la fin de l'art. Sans, toutefois, aller jusqu'à dire avec Shakespeare, qu'en art, Achille peut être figuré par sa lance, nous affirmons du moins que la difficulté du choix artistique, la difficulté de tenir l'œil constamment fixé sur la facette de la Nature qui seule est essentielle à l'objet qu'on se propose, n'est vaincue par l'artiste, que son instrument soit le marbre, la couleur ou les mots, qu'après ce travail de la chair et de l'esprit que nous appelons le développement artistique ; et aussi que cette difficulté varie selon la nature de l'art. Dans la sculpture elle est moindre que dans la peinture ; elle est moindre dans la peinture que dans la poésie.

Mais, dans la poésie même, cette difficulté varie grandement selon la forme métrique ; elle n'atteint son apogée que dans les vers rimés. Nous avons, il est vrai, émis ailleurs l'idée que le principe de la rime en vigueur dans l'Europe moderne peut être fait responsable, en une grande mesure, pour cette exubérance romantique et cette absence apparente de règles dans les méthodes qu'on oppose si souvent à la pureté du style classique. Dans la chaleur de la composition, la recherche d'une rime évoque soudain une inspiration, une pensée, une émotion depuis longtemps oubliée, qui, si elle s'accorde avec la situation, ne s'y accorde peut-être qu'en partie ; et alors bien forte est la tentation du rimeur de s'égarer. Bien qu'au début le jugement du rimeur puisse discerner assez bien la faiblesse du rapport de l'image qu'a suggérée la rime, il faut qu'il l'écarte résolument et tout de suite, ou des désastres s'ensuivront : en effet, dans l'art aussi bien que dans la vie ordinaire, il est étonnant combien vite le jugement cède à l'une quelconque des autres facultés. Le rimeur qui hésite à rejeter les imaginations qui n'ont point de convenance au sujet, ou qui n'en ont qu'une partielle, est perdu. S'y arrêter, c'est se familiariser, et se familiariser c'est, dans la plupart des cas, commencer à les aimer ; et dès lors les rejeter devient impossible. Plus l'esprit du poète est riche, et plus nombreuse, plus bruyante est la foule des imaginations que suggère à l'âme du poète tout contact avec le monde extérieur. La difficulté de concentrer sa vision sur le seul objet qui doit être vu est en proportion de l'activité des yeux qui voient. Ce n'est pas, d'ailleurs, dans la littérature moderne seulement que ceci se montre ; on le voit même chez les poètes grecs dont l'instrument — purement quantitatif et non rimé — était si flexible que la vision poétique ne devait être troublée qu'à un léger degré par les exigences de la forme (ceux qui parlent tant de la sévérité du moule poétique chez les Grecs sont portés à penser trop à Sophocle et point assez à Eschyle et à Pindare). Mais en ce qui regarde la poésie moderne, c'est sans doute la raison pour laquelle il est arrivé que deux récits surchargés comme *Venus and Adonis* et *Endymion* (où les exigences de l'art narratif sont complètement ignorées) ont été écrits par deux poètes dont l'un (Shakespeare) est en fait, et dont l'autre (à ce que M. Colvin pense) a le droit d'être parmi les plus grands qui aient paru en Angleterre. Pour Keats, la manière dont il commença à sacrifier la sincérité de l'expression aux exigences de la forme, et comment, en une année ou deux, il domina ces exigences, montre la plus grande de toutes les qualités du génie, le don du développement et du progrès : et c'est pourquoi la chronologie exacte de ses poèmes est d'une telle importance. En effet, cela pose jusqu'à un certain point les questions de savoir si Keats, dans le cas où il eût vécu, aurait continué de progresser dans la même proportion, et, ceci admis, dans quelle direction son génie aurait marché. Nous nous sommes naguère risqué à affirmer que c'eût été dans la ligne romantique, et non plus dans la ligne classique, lorsque nous avons examiné sa *Poetry of Wander* dans ces colonnes. Nous disions alors :

« Toute brève que fut sa vie, Keats, qui avait déjà traversé si rapidement tant d'écoles et de modes poétiques, entrait à ce moment dans une nouvelle direction. Le poème *the Eve of St-Mark* commence, et celui de *la Belle dame sans merci* fixe et établit ce qui aurait pu être une nouvelle période et un nouveau départ dans la vie poétique de ce merveilleux artiste. A ce moment, moment tardif dans sa vie, sa barque courait à pleines voiles vers l'île enchantée où les vieux auteurs de ballades avaient écrit leurs chants, et où le magicien Coleridge siégeait seul alors. »

Il ne faut pas oublier que, différent en cela de tous ses grands contemporains, Keats était l'artiste dans son type pur et simple, et qu'il expérimenta successivement tous les styles avec une assiduité que lord Tennyson seul a surpassée. Tandis que non seulement Wordsworth, Byron et Shelley, mais même Coleridge au milieu de ses rêves, se tourmentaient de questions politiques et sociales, Keats poursuivait son chemin dans les sentiers de l'art seul, étudiant

les « styles » pendant qu'ils étudiaient les dynasties...

Dans la réalité et la vérité, et en dépit de ses crises de nerfs au sujet de Fanny Brawne dont on a fait tant de bruit, Keats n'eut qu'une seule grande passion — l'amour de l'art... Parmi les cinq grands poètes de ce qu'on appelle la Renaissance romantique, Wordsworth, Scott, Coleridge, Shelley et Keats, ce n'est que dans les trois derniers que nous voyons la *subtilité* de l'esprit romantique. Tandis que Scott toujours et Wordsworth souvent, adoptèrent une diction commune à la prose et à la poésie terre à terre, Coleridge, Schelley et Keats mirent en œuvre toutes les subtiles couleurs du romantisme. Tandis que le but de Scott et de Wordsworth était de mettre le poète en rapport avec le lecteur au moyen d'un style aussi transparent et direct que possible, enlever le lecteur à cette terre vulgaire, au delà « des lueurs de la lune », et lui parler dans la langue du pays des fées était celui que Shelley et Coleridge, avec toute leur politique, désiraient atteindre tout autant que Keats.

Mais quant au rang que doit occuper Keats vis-à-vis des autres grands poètes de son temps, c'est là un point qui ne pourra jamais être établi. Tout ce qu'un critique, quel qu'il soit, peut dire d'un quelconque de ces poètes, c'est : « Celui-ci me plaît davantage. » Encore est-il indubitable qu'il y a une partie très importante de la fonction du poète dans laquelle Keats doit être mis au-dessous de Coleridge et de Shelley, — je veux dire la faculté d'inventer des mètres. On ne peut guère savoir s'il la possédait à aucun degré, car ce n'est que dans les odes qu'il s'y essaya ; et ici ce n'est pas la structure de la strophe qui est admirable, mais bien la merveilleuse façon dont elle est traitée. Mais par la perfection absolue du style, par le mélange de force aisée et de grâce facile, il ne serait pas difficile de montrer que les odes de Keats n'ont point été surpassées dans la littérature d'aucune nation. Comment a-t-il pu se faire qu'elles aient été écrites par un si jeune homme, avec une telle éducation et dans un tel milieu ? Cette question embarrassera toujours ceux qui étudient Keats, autant qu'elle les attirera.

Non que nous soyons porté à attacher trop d'importance au fait qu'il n'avait pas reçu d'éducation et qu'il n'avait aucune ou presque aucune connaissance des langues ; car si nous considérons son cas en le rapprochant des cas de Shakespeare, de Burns et de Villon, nous trouverons que ne connaître que sa langue maternelle, mais la connaître bien, — sentir, comme le sentait tout poète grec, que sa langue maternelle est le seul et inévitable instrument d'expression, — peut être pour un poète un avantage dans la production de ces phrases trouvées, de ces merveilleux exemples de la magie des mots, qui, dans le monde moderne, distinguent le troubadour du trouvère. Mais que, dans un milieu où il avait d'un côté les familiarités insolentes de l'école *cockney* et de l'autre les vulgarités byroniennes du goût populaire, il ait réussi à désapprendre suffisamment pour être capable d'écrire si jeune l'*Ode on a grecian Urn* et l'*Ode to a Nightingale*, c'est là une énigme dont le pendant serait difficile à trouver dans l'histoire de la poésie.

France et Allemagne. *Les deux races*, par Matyas Vallady. Paris, Paul Ollendorff, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Je ne sais dans quelle province française est né M. Matyas Vallady, mais son livre est bien français, et de toute la France. Non pas qu'il ait systématiquement cherché les sujets de blâme en Allemagne et les sujets d'éloge chez nous. Sa main est dure quelquefois pour ses compatriotes, si son cœur leur est toujours tendre ; et son esprit a partout pour règle d'être impartial. Ce livre est une étude de psychologie nationale, — et, dans les circonstances, d'histoire politique, — de haute valeur. Le sujet est traité avec une évidence indéniable. Les tableaux des mœurs sont peints sur le vif, et la perspicacité de l'auteur a profondément, *sub cute*, pénétré le cuir allemand. Quant à la France, il lui adresse de fortes et saines paroles que j'ai grand plaisir à redire : « Nous ne comptons plus assez sur cette fougue et cette bravoure, forcément endormies pour l'instant dans nos cœurs. Qu'en temps ordinaire nous les laissions sommeiller, rien de mieux. Que nous tâchions d'acquérir à côté d'elles les qualités modernes de la patience, de la discipline et du sang-froid, c'est parfait ; que nous nous félicitions de la possession de soi, du calme que déploie notre peuple si nerveux, si facile à exciter, nous avons cent fois raison. Mais à l'heure des luttes suprêmes, ne retardons pas le réveil, n'empêchons pas le rebondissement superbe de la vaillance enthousiaste, du vieux *toupet* gaulois qui, depuis seize ans, n'ose plus lever sa tête fière comme un jeune coq, son symbole chez nos aïeux... » Et il conclut, avec une spirituelle crânerie : « La France en a vu bien d'autres. Un coup de tête la fait choir ; un coup de collier la relève. »

M. Matyas Vallady nous donne ce livre comme le précurseur d'un long ouvrage plus étudié, plus compréhensif, plus complet. Il a cru qu'il pouvait être utile, dit-il, de « jeter en avant d'une longue œuvre de recherches scientifiques, comme un peloton de cavalerie légère en avant d'une armée en marche, celles de ses conclusions qui déjà lui apparaissent clairement ». Il a bien fait, et ses éclaireurs font bien augurer des grosses troupes qui suivront. B.-G. H.

La Vie rustique, par André Theuriet ; illustrations de Léon Lhermitte. Paris, Launette et Cie, 1888. Un vol. in-8° jésus. — Prix : 20 francs.

Ce n'est pas seulement un livre d'étrennes et un livre de bibliophile que le superbe volume si artistement illustré par Léon Lhermitte, ce maître du fusain et l'un des meilleurs peintres de la vie des champs ; c'est aussi, c'est surtout, grâce au talent d'André Theuriet, un livre de lettré, un régal pour les appréciateurs du beau style et de la poésie. C'est

à ce point de vue tout spécial que nous venons parler ici de cette œuvre, où l'écrivain a su réunir avec un rare bonheur sous une forme pittoresque tout ce qui touche à *la vie rustique*.

Six grandes divisions principales donnent immédiatement une large vision de l'existence champêtre, dans le plein air de la Nature; ce sont : *la Ferme*, *le Blé*, *la Vigne*, *le Chanvre*, *En forêt*, *le Village*. Nous assistons successivement à tous les travaux des champs, à toutes les récoltes dans leur curieuse genèse, à la naissance du pain, aux diverses transformations de la vigne avant d'arriver au tonneau, à la vie si particulière de la forêt, que le poète connaît intimement dans ses productions, dans ses ressources, dans son âme et dans ses industries. Une saveur délicieuse émane de ces pages où flotte l'arome des dessous de bois. Enfin, après avoir débuté par l'intéressante peinture d'une ferme en pleine activité, André Theuriet nous conduisant, pour terminer, au village nous mêle aux tableaux les plus mouvementés, qui sont une fête des yeux et une jouissance de l'esprit; l'enfance, les fiançailles, les noces, même la vieillesse et la mort, tout y est conté, tout y est analysé, mais aucune tristesse ne se joint à cette fin inévitable, que le paysan accueille stoïquement, sans peur et sans regrets, comme un homme qui ne s'est jamais épouvanté de voir le cimetière planté au cœur même du village, autour de l'église.

Une grande sérénité règne dans ce beau livre, qui nous semble l'étude la plus délicate et la plus complète que la littérature nous ait encore donnée sur la vie rustique; il est vrai qu'elle est due à un poète exquis doublé d'un émouvant romancier. G. T.

Victor Hugo, par E. Dupuy, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur au lycée Henri IV. Un vol. in-8° de la collection des *Classiques populaires*, édités par H. Lecène et H. Oudin. Paris, 1887.

Ayant accepté la tâche de présenter Victor Hugo à la jeunesse, M. Dupuy s'est défendu de porter quelque jugement que ce fût sur l'œuvre du maître. Nous n'osons l'en blâmer tout à fait, ni l'en louer complètement.

Il ne convient pas, a-t-il pensé, de parler à des enfants comme on parle à des hommes. Dans un journal, dans une revue, un auteur a le droit, il a le devoir de faire, d'une œuvre quelconque, telles critiques qui lui semblent, à lui, méritées; il a un tour d'esprit original, il a une personnalité, il est, de plus, un caractère, et c'est tant mieux pour les lecteurs qui ont — la supposition, du moins, n'a rien d'offensant — la liberté de souscrire ou non aux jugements formulés. Il n'en va pas de même si l'on s'adresse à l'enfance; pour les enfants, les jugements littéraires ou autres sont des arrêts; et leur intelligence les retient, elle les emmagasine.

Nous entendons ces raisons, et pourtant, une question : N'est-il pas possible, en procédant, bien entendu, d'une autre façon que le professeur de botanique, par exemple — car il ne s'agit pas de leçons de *choses*, comme on dit, — n'est-il pas possible d'amener les jeune sintelligences à juger par elles-mêmes? bien ou mal, peu importe. Il nous semble, à nous, que l'éducation intellectuelle consiste précisément en ceci : l'exercice de l'intelligence. On peut objecter que ces jeunes intelligences sont portées à se croire infaillibles; que leurs jugements, à demi suggérés, à demi personnels, ils les tiendront aussitôt pour définitifs, et qu'en fait ils le seront. Mais apprendre à un enfant à juger, c'est lui apprendre à douter : l'objection ne nous paraît pas fondée.

M. Dupuy a éprouvé trop de scrupules. Il lui fallait se garder de montrer autant de hardiesse que M. Dumas fils, ou autant de subtilité que M. Stapfer — ce lui était facile, — et — ce qui était moins aisé — il devait se défendre de se répéter lui-même. Mais, dans son livre, rien que les arguments des pièces les plus connues des *Orientales*, des *Contemplations*, des *Voix intérieures*, des *Châtiments*; les « arguments » des drames et romans, et avec les exposés des « sujets » des poèmes des dissertations sur l'amour des enfants, sur la pitié, sur le dévouement.

Il en vient, à une page, à la *Tristesse d'Olympio* et il écrit : « Qui n'a lu cette sonate pathétique où gémit le souvenir douloureux de l'amour passé, tandis que le bois, la fontaine, les chambres de feuillage, jadis témoins et complices de ces tendresses, poursuivent, dans l'oubli de tout, leur rythme régulier, fatal, inconscient, et enchantent d'autres amoureux de leurs sereines harmonies? Qui n'a comparé cette élégie inoubliable au *Lac* de Lamartine, au *Souvenir* d'Alfred de Musset? Qui n'a cru, à vingt ans, que des trois poètes traitant le même sujet, Hugo fût le moins inspiré? Qui peut le croire après avoir vécu? Les vers profonds, révélateurs du mystère de l'âme, surgissent ici à chaque strophe; ils traversent la trame de l'œuvre comme autant de traits lumineux. » Des vers sont cités, et M. Dupuy reprend : « Et quelle couleur revêt ici la pensée!... »

A propos de *Cromwell*, il parlera de « mannequins habillés », et il dira, présentant *Hernani*, que « la loi des contrastes domine fortement les conceptions dramatiques »; feuilletant le recueil des *Chansons des rues et des bois*, que « la préoccupation littéraire jette une ombre de pédantisme ». Point d'autres réserves.

Les enfants regardent aux histoires plutôt qu'au talent des conteurs, et nous en voulons à M. Dupuy, qui — après s'être contenté de quelques exclamations sur la couleur pour faire admirer l'artiste chez Hugo, après s'être contenté des réserves indiquées pour laisser comprendre que l'artiste a peut-être parfois manqué de goût — s'est appliqué à nous montrer un Hugo photographe, un Hugo grand penseur. A la page 177, il écrit : « Ce n'est pas une succession de mètres ou une combinaison de rythmes qui constitue un poème; c'est avant tout une pensée neuve ou profonde, un germe intellectuel, pour ainsi dire, doué de vie, doué de passion, et comme l'âme d'une plante se répandant en rameaux d'une structure déterminée, s'épanouissant dans une frondaison dont le caractère

est immuable, aboutissant à des fleurs, à des fruits dont la naissance et le développement sont la suprême expression de cette vie végétative. Plus un poème est digne de ce nom, plus on trouve à l'origine, et comme à la base de l'œuvre, de sève nourricière ou de pensée. » Cela ressemble à du pathos, mais l'auteur plus loin s'exprime plus clairement. « Ce serait donc trahir le poète que d'étudier seulement dans son ouvrage la couleur des tableaux, le relief des portraits, la pathétique des sujets, le tragique des situations, l'éloquence du verbe imagé, la puissance du rythme. Il faut avant tout remonter à la source de ces beautés et s'attacher au principe générateur, à la pensée originelle. » Victor Hugo s'est donné comme une sorte de *Vates* et la foule ne lui a pas refusé ce titre. Parce qu'elle l'a cru sur parole ? Non, pas tout à fait; mais parce que, attentive aux mots qui sont signes des sentiments qu'elle aimerait d'éprouver, elle a trouvé ces mots-là à toutes les pages de ceux des volumes qu'elle a lus. L'enfant, qui ressemble aux hommes et aux femmes de la foule, — de grands enfants, — entend fort bien les grands mots, il les entend tout seul; point n'était besoin de les lui souligner, et il importait, au contraire, de le mettre en défiance, de lui montrer que Victor Hugo était fort capable de se laisser prendre aux artifices de sa poésie, de se laisser duper, — c'était, au reste, à son honneur, — qu'il n'était ni un penseur, ni un savant, ni un Pascal, ni un Kant; que son ignorance l'a servi, que plus au fait des doctrines professées et vulgarisées de son temps, il les eût acceptées et repétées par besoin de popularité et n'eût pas écrit *Religions et religion*. Ce qui importait, c'était d'apprendre à la jeunesse à sentir les beautés incomparables de certaines œuvres du poète, d'insister moins sur l'ordonnance des sujets, sur « la couleur des tableaux, le relief des portraits », etc., et plus sur les procédés de l'artiste. En tant qu'artiste, Hugo a été un novateur et un maître : il importait encore de le faire voir. F. G.

Les précurseurs des Félibres, par Frédéric Donnadieu ; illustrations de Paul Maurou. Ouvrage qui a obtenu le premier prix offert par le ministère de l'instruction publique au concours de la Société des Félibres de Paris. Un beau volume orné de 22 portraits et vues à l'eau-forte; nombreux en-têtes et culs-de-lampe. — Paris, maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît. — Prix : 40 francs.

La renaissance littéraire à laquelle les Félibres ont attaché leur nom et qui se recommande par les œuvres, aujourd'hui consacrées, de Mistral, d'Aubanel, de Roumanille, etc., a eu, comme toutes les renaissances, ses *précurseurs*. Ce sont eux que le nouvel ouvrage, édité par la maison Quantin, vient mettre en lumière au moment précis où le monde savant et lettré, après avoir étudié les œuvres des Félibres, se demande quelles furent leurs origines immédiates. On trouvera dans *les Précurseurs des Félibres* la réponse à cette intéressante question. L'auteur, M. Frédéric Donnadieu, bien connu dans le félibrige, dont il préside la maintenance languedocienne, est à cet égard d'une compétence incontestée, et nul mieux que lui ne pouvait donner du relief et de la vie aux *portraits littéraires* de ses *précurseurs*.

Ceux-ci ne sont pas tous également célèbres, mais ils sont tous également intéressants.

A côté d'écrivains d'une notoriété scientifique éclatante, comme Moquin-Tandon, de l'Institut, ou d'une renommée littéraire indiscutable, comme Castil-Blaze, qui se montrent là sous le jour nouveau de poètes gracieux, humoristiques et piquants, en languedocien ou en provençal, on en trouvera d'autres moins connus, mais qui méritent, par la grâce et l'originalité de leurs inspirations, d'avoir plus d'accès auprès du public. Telles sont Fabre d'Olivet, Jacques Azaïs, le marquis de la Fare-Alais, etc.

Jasmin, le plus populaire et le plus grand de nos Précurseurs, le poète aimé et applaudi à la fois de l'élite et des foules, celui dont Lamartine, Sainte-Beuve, Nodier, Villemain, Augustin Thierry consacrèrent le génie et proclamèrent la gloire, Jasmin y est étudié à fond dans sa vie et dans ses œuvres, avec des détails inédits communiqués par le fils du poète.

Toutes les citations d'œuvres des *Précurseurs* sont accompagnées d'une traduction française qui permettra même aux personnes les plus étrangères aux idiomes languedociens ou provençaux de se rendre compte du mérite des auteurs que les *Précurseurs des Félibres* sont appelés à faire mieux connaître ou à révéler.

L'auteur et l'éditeur n'ont pas voulu présenter cette œuvre au public sans un entourage brillant d'illustrations : portraits, vues, etc. Il fallait à ces études littéraires d'une physionomie et d'une saveur toutes particulières, où le sérieux des recherches n'exclut pas le piquant de l'anecdote — et où telle page intéresse l'histoire générale de la littérature française, celle notamment qui a trait à un moment à peu près ignoré et véritablement psychologique des débuts de *Victor Hugo*, — il fallait, disons-nous, un cadre artistique emprunté à la vie, aux mœurs ou à la nature des belles contrées que baignent les flots bleus de la mer latine. C'est ce cadre que lui a donné un artiste connu par ses succès aux derniers Salons. M. Paul Maurou se révèle dans cette œuvre comme un aquafortiste des plus habiles, sachant faire jouer et vibrer sur la pierre des monuments la chaude lumière des pays du soleil.

Les portraits et eaux-fortes hors texte sont au nombre de vingt-deux. En outre, vingt-huit dessins originaux forment autant d'en-têtes et de fins de chapitre des plus intéressants.

Les Précurseurs des Félibres s'adressent donc aussi bien aux lettrés curieux des influences sociales d'une littérature, des transformations du langage ou de la saveur des idiomes populaires qu'aux artistes et aux amateurs de la beauté extérieure des livres. Le tirage de celui-ci, limité à 500 exemplaires numérotés, et dont le nom de l'éditeur garantit la parfaite

© 2007 Limit « Editions » des publications du temps » « Editions » des publications du temps »

exécution, ne peut manquer d'augmenter rapidement sa valeur par la rareté.

Paris-Canard, par Charles Vimaitre. — Paris, Albert Savine, 1888. — Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Volume curieux, plein des souvenirs piquants d'un journaliste de l'Empire qui s'est survécu. On voit défiler là, outre Girardin, gâte-sauce de génie dont M. Vimaître a été longtemps le premier marmiton, les silhouettes plus ou moins étudiées de Paul de Saint-Victor, Thiers, Castagnary, baron Brisse, Hector Pessard, Jules Vallès, Félix Pyat, Monselet, Mirès, Commerson, About, Marchal de Bussy, pour lequel M. Vimaître n'a pas les indulgences de M. Drumont, Pipe-en-Bois (Cavalier), Glatigny, Gill, Pilotell, Raoul Rigault, Étienne Arago, Havin, Victor Noir, Puissant, Francis Enne, Grégory Ganesco, Guyot-Montpayroux, Détroyat, Guillemot, Henri Rochefort, Zola, Tolain, Méry, Baudelaire, Ludovic Halévy, etc., etc., sans compter les croquis de personnages politiques ou financiers, les vues d'ensemble comme le chapitre sur la presse à l'époque de la Commune, et les descriptions d'antres littéraires comme le *Rat mort* et les cabinets de rédaction. Tout cela nous reporte dans un monde déjà lointain, et l'on s'étonne de le retrouver si vivant et si peuplé de nos propres contemporains, sans songer que nous-mêmes, pour la plupart, nous avons vécu et agi dans ce monde-là. Mais les temps sont changés, et les hommes des générations précédentes ont changé aussi et pris le ton et le tour d'esprit de la génération nouvelle. Ce qui fait l'originalité de M. Charles Vimaître, c'est qu'il est resté le même au milieu de cet universel changement. Il personnifie bien parmi nous le journalisme parisien de 1860 à 1870. Son livre est d'ailleurs écrit avec le sans-façon d'une nouvelle à la main de ces temps reculés. C'est ainsi que, parlant de certains individus enclins au mal, il dit que « leur morale est bornée au nord par la cour d'assises, au sud par la gendarmerie, au midi par la police correctionnelle ». Cette rose des vents à trois points cardinaux, dont les deux derniers sont le même, ne laisse pas que d'être amusante. Mais on peut encore s'amuser autrement — et s'instruire — en lisant *Paris-Canard*.

B.-H. G.

Ménage et finances de Voltaire, par Louis Nicolardot. Nouvelle édition. Deux vol. in-18 jésus. Paris, E. Dentu et Cie, édit., 1887. — Prix : 7 francs.

Voici trente ans et plus que parut la première édition de cet ouvrage : M. Louis Nicolardot voulait prouver au nom de la raison, au nom de la science que Voltaire était avare et fripon. Il s'y croyait obligé pour avoir cité deux anecdotes « qui décèlent en lui des habitudes d'avarice et de friponnerie ». L'une est celle des bougies :

A Potsdam, Voltaire se faisait assurer deux bougies par jour, ainsi qu'une certaine quantité de sucre, de café, de thé et de chocolat. Il faisait vendre les douze livres de bougie qu'on lui donnait par mois ; et pour s'éclairer chez lui, il avait soin tous les soirs de revenir plusieurs fois dans son appartement, sous différents prétextes, et de s'assurer chaque fois de l'une des bougies allumées dans les salles de l'appartement du roi, et de n'en rapporter aucune.

L'autre est celle de cet habit que Voltaire emprunta pour porter un deuil de cour, qu'il fit ajuster à sa taille et rendit ainsi rétréci au prêteur.

Partant de là, M. Nicolardot fouilla toute la correspondance de Voltaire et de ses amis, tous ses livrets de comptes, ses actes de vente et d'achat, titres de propriété, etc., et comme il s'agissait de démontrer que le philosophe de Ferney était un fripon et un avare, de tourner dans le sens de cette démonstration tous les renseignements recueillis.

M. Nicolardot nous trace d'abord l'histoire de la fortune de Voltaire et nous le montre peu confiant avec ses débiteurs, prêtant à des taux exorbitants et idolâtrant les rentes viagères.

Sans entrer dans une discussion superflue, nous ferons remarquer seulement que ce n'est pas un crime d'aimer les rentes viagères, c'est une façon particulière de comprendre le placement, et quant au taux exorbitant, M. Nicolardot nous signale des prêts à 4 pour 100 consentis aux vassaux de Ferney et ajoute que le taux ordinaire de Voltaire chez les financiers était 5 pour 100. Ce n'est pas de quoi se scandaliser ? Il essayait de tirer, nous assure M. Nicolardot, un plus gros intérêt quand il faisait des avances aux princes. Ce n'est pas bien extraordinaire, car les affaires de ces princes qui empruntaient à Voltaire étaient assez dérangées et ne garantissaient guère un remboursement exact. Nous voyons, d'après M. Nicolardot lui-même, que le philosophe capitaliste était obligé de recourir aux supplications pour se faire restituer par portions les sommes prêtées.

Mais M. Nicolardot triomphe quand il peut imprimer que, dans une lettre de 1754, M. Dupont *laisse entendre* que Voltaire prêtait de l'argent à 15 ou 20 pour 100. M. Dupont le *laisse entendre;* pour M. Nicolardot, c'est le droit de l'affirmer.

Ce petit exemple est le type du procédé de M. Nicolardot. Il annonce d'abord une énormité imputée à Voltaire, et après analyse cela se réduit à une interprétation faite par M. Nicolardot de ce qu'un personnage assez obscur *laisse entendre.*

Le chapitre des *dépenses de Voltaire* est un réquisitoire contre la lésinerie du spirituel auteur; pourquoi ? Parce que Voltaire recherchait une résidence somptueuse au meilleur marché possible ! Mais il n'eût pas été si spirituel s'il l'eût cherchée au plus cher possible.

Si M. Nicolardot examine les *libéralités de Voltaire,* il y découvre toujours un motif d'intérêt et même de cupidité. Ce lui est sujet d'étonnement et d'indignation que le propriétaire de Ferney ne se soit précipité à son coffre-fort pour en tirer une forte somme chaque fois qu'un pauvre diable, auteur ou non, lui adressa une supplique. Mais un homme qui a réussi

à faire fortune dans l'art ou la littérature, ou au barreau ou dans la médecine se voit accablé de sollicitations par tous les ratés de sa profession. Et s'il avait la naïveté de vider sa bourse dans leur poche, lui, le travailleur, l'homme de talent, se ruinerait pour entretenir les paresseux ou les incapables.

M. Nicolardot cite une lettre d'un sieur de Bonneval qui est bien un complet chef-d'œuvre d'ingénieuse mendicité. Et cette autre d'une espèce d'avocat nommé Mannory qui jure qu'il sera un aigle du barreau et fera une fortune considérable ; mais, pour l'instant, il est sans domicile et sans habit, d'où il conclut qu'il est naturel que Voltaire lui procure l'un et l'autre.

Voltaire se moque de ces quémandeurs ; il peste contre une importunité, et il a de bonnes raisons. Il a été refait maintes fois ; il sait même que des gens à qui il a prêté de l'argent ont écrit contre lui. Mais le procédé de M. Nicolardot est exquis : quand il recueille une insinuation contre Voltaire, elle se transforme tout de suite en certitude dans son esprit ; quand il rencontre un démenti ou une accusation de Voltaire, il hausse les épaules en disant : « Quelle apparence que ce soit vrai ! »

Au demeurant, M. Nicolardot n'a fabriqué qu'un pamphlet ; l'esprit de parti lui a troublé l'esprit et gâté la dialectique. Mais au moins peut-on admettre sa bonne foi et surtout tenir compte du labeur considérable qu'il s'est imposé pour un si mince résultat. Il cite une foule de traits fort jolis, de lettres très curieuses. Mais à quoi bon tant d'efforts ? Quand il serait vrai que Voltaire a voulu créer autour de son château, sur son domaine une ville pour donner une plus-value à ses terres ; quand il aurait essayé de ruiner le commerce de Genève en installant des ateliers d'horlogerie dans ses maisons ; quand il aurait doublé la valeur de son domaine ; quand il aurait eu pour moindre défaut de n'être point prêteur ; quand enfin il aurait eu toute sa vie, comme l'assure M. Nicolardot, des maîtresses qui ne lui coûtaient rien ; en quoi tout cela peut-il diminuer notre opinion ? Ce qui reste et ce qui compte de Voltaire, c'est son esprit et son influence sur la vie publique, sur les idées de son temps.

M. Nicolardot a beau terminer son ouvrage par la citation d'une strophe de Victor Hugo qui houspille Voltaire, et rappeler le mot d'un rédacteur du *Siècle*, que « le châtiment de Voltaire, de cet homme d'esprit, c'est d'être devenu le dieu des imbéciles ». Qu'importe ? Ceux qui faisaient de Voltaire un dieu ne veulent plus de dieu du tout. L'homme est mort, son esprit survit ; M. Nicolardot ne l'a pas tué.

George Sand, par E. Caro, de l'Académie française. Un vol. in-12. Paris, Hachette et Cie, édit., 1887. — Prix : 2 francs.

La mort a surpris l'éminent académicien avant que ce volume eût paru ; s'il a goûté la joie de l'écrire, il a été privé du plaisir de recevoir les louanges méritées. Cette étude sur George Sand est certainement un des meilleurs ouvrages de M. Caro et un modèle de critique. L'agrément du style ne se sépare pas de la valeur des idées. Après avoir fait son profit des analyses substantielles, des discussions concises et nettes, le lecteur revient sur les pages déjà lues pour la satisfaction de retrouver la langue harmonieuse et ferme, élégante et précise que M. Caro emploie sans effort. De la première à la dernière page se manifeste une admiration, et on peut le dire, une affection du critique pour son sujet qui se communique au lecteur. Toutefois cette admiration n'est pas aveugle, et cette affection ne tombe pas dans la partialité. Mais n'est-ce point une condition pour bien parler de l'œuvre que d'éprouver de la sympathie pour l'auteur ? N'est-ce point, surtout lorsqu'il s'agit d'un écrivain comme George Sand, une nécessité même, pour être capable de pénétrer dans ses vues, de s'identifier par instants à sa nature, à ses émotions, et de pouvoir ainsi expliquer les origines et les développements de l'œuvre par les mouvements de l'âme de l'auteur ?

L'ouvrage se divise en cinq chapitres. Le premier retrace les années d'enfance et de jeunesse de George Sand ; M. Caro y démêle les origines et la formation de son esprit. Le second est l'histoire de ses œuvres, fondée sur l'ordre et la succession psychologique de ses romans. La première période de sa vie littéraire, dit M. Caro, est toute au lyrisme spontané, personnel : elle commence en 1832 avec *Indiana* et s'étend jusqu'en 1840, avec *la Dernière Aldini*.

La seconde période comprend les romans publiés de 1840 à 1848 environ ; le système s'y fait jour et refoule l'émotion dans certaines limites. Les idées politiques, l'influence des doctrines socialistes y prennent une large part. Une troisième période embrasse les années pendant lesquelles Mme Sand est disputée au roman et en partie usurpée par des tentatives dramatiques, sans parler de la collaboration qu'elle donne momentanément aux *Bulletins du ministère de l'intérieur*. Puis elle revient entièrement au genre où elle excelle, et la longue série d'œuvres charmantes qu'elle produit prouve la fécondité et le renouvellement de son esprit. Cette division des périodes n'est pas sans intérêt, car elle correspond réellement à des états d'âme différents que M. Caro caractérise en maître psychologue.

Le chapitre où il décompose les sources de l'inspiration de George Sand est sans contredit le point capital de cette étude : « Dans le sens rigoureux du mot, il n'y a pas de doctrine chez Mme Sand : c'est une imagination qui s'épanche en liberté, ce n'est pas une théorie qui se développe... trois sources d'inspiration semblent intarissables chez Mme Sand : l'amour, la passion de l'humanité, le sentiment de la nature... Il semble, à l'en croire, que l'amour est l'unique affaire de la vie, que la vie elle-même, c'est-à-dire l'action sous ses formes les plus variées, n'ait pas d'autre objet ni d'autre emploi... Il est presque l'unique devoir de la vie. Mme Sand vous l'expliquera en disant qu'il vient de Dieu... Y céder, c'est faire acte pie ; y résister serait un sacrilège ; le blâmer dans les autres une impiété. » ... Mais le vice

© 2007 Livre « Editions » les instruments du temps « Editions privées et libres »

secret de presque tous les amours dans Mme Sand, c'est l'idéalité sensuelle... Une des conséquences de la théorie sur l'origine providentielle de la passion est cet axiome romanesque que l'amour égalise les rangs. « Toutefois n'est-ce pas forcer le sens des mots que de voir une *théorie* dans ces inspirations ardentes d'une sensibilité sans règles? Jamais, dit M. Caro, on n'a porté une candeur plus éloquente dans le paradoxe, ni une loyauté plus enthousiaste dans l'erreur. »

Dans le chapitre suivant M. Caro examine quelle part George Sand fait à l'imagination et quelle part à l'observation. On a souvent tranché la question d'un mot : « Idéaliste et romanesque, Mme Sand n'observe pas. » M. Caro la défend de ce reproche; et ce lui est l'occasion de noter en passant son sentiment sur ce qu'il appelle des « dynasties » littéraires, de Balzac aux Goncourt et à Daudet, de Zola à Bourget et à Maupassant. Il prouve que George Sand savait voir et retracer exactement ce qu'elle avait vu ; et non seulement la nature, les paysages qu'elle n'a jamais décrits de *chic*, mais *de visu;* mais aussi les êtres vivants, et tout leur entourage. « Elle est en même temps qu'une merveilleuse artiste d'inventions superbes une psychologue pénétrante dans presque toutes ses œuvres, dans certaines parties au moins. » M. Caro apporte les preuves à l'appui de son jugement. « Ce qui a donné le change, ajoute-t-il, sur l'absence prétendue de la faculté d'observation de George Sand, c'est qu'il arrive un moment, même dans ses plus belles fictions, où le romanesque s'introduit à forte dose dans le roman, l'absorbe tout entier et efface tout le reste. Le romanesque, c'est l'exaltation dans la chimère; il marque l'âge d'une génération et la date d'un livre ; il se reconnaît à la manière d'aimer (surtout à la façon de dire qu'on aime), à la manière de concevoir et d'imaginer les événements, à la manière plus ou moins agitée et surexcitée d'écrire. » Et le critique avance que l'on pourrait, dans la plupart des romans de George Sand, fixer les proportions variables de ces deux éléments qu'elle emploie : le chimérique poussé à l'outrance, et le réel finement observé. « C'est là, ajoute-t-il, que se révèlerait le grand défaut de cette belle imagination créatrice. Elle ne sait pas composer une œuvre; elle ne sait y conserver ni l'unité du sujet, qui change souvent, ni l'unité de ton dans les caractères, qui s'altèrent sans cesse. Elle n'a d'avance arrêté ni le but ni les proportions... De là ce contraste saillant dans ses œuvres : l'entrain, la fougue, les merveilleux préludes, le commencement enchanteur de presque toutes ses fictions, des plus belles ; puis, à un certain moment, il se produit une sorte de fatigue. La richesse des développements devient de la prolixité, le récit se traîne en méandres inutiles ; le style aussi se lasse et se néglige. Et cependant il faut bien finir. On finit, mais c'est une fin de raison, non d'inspiration. »

Son style mériterait une étude à part. « Dès le début, sa langue était formée, déjà ample et souple, pleine de mouvement et de feu. Le long travail d'une vie littéraire ne fit que la développer; il ne la créa pas. George Sand écrivait en prose comme Lamartine en vers; c'était pour tous les deux une sorte de fonction de la vie; ils la remplissaient sans l'avoir étudiée... Ni l'un ni l'autre ne furent des artistes de travail et de volonté; ils furent des artistes de nature; ils étaient nés grands écrivains, ils l'étaient dès la première page. »

M. Caro examine les destins du roman dans la société contemporaine, et il écrit sur ce sujet quelques pages d'une savante et curieuse analyse. En ce qui concerne les romans de Mme Sand en particulier, il conclut qu'on y reviendra. « Elle attirera de nouveau les générations nouvelles par l'éclat de sa poésie. » Elle les consolera de l'excès et du débordement du naturalisme contemporain.

Le dernier chapitre représente la vie intime de George Sand à Nohant. Il est plein de charme et de délicatesse, et l'on est heureux de voir quel hommage distingué sait rendre cet esprit si poli, si fin, si cultivé, si élégant, qui fut M. Caro à cette femme de grande bonté et de grand talent qui fut George Sand.

Les Secrets de l'amour conjugal. *Guide des gens mariés*, par le Dr Morigny. Un vol. in-18 jésus. Paris, 1888. Arnould. — Prix : 3 fr. 50.

Rien de neuf dans ce volume, dont le titre a le tort de tendre une amorce à la curiosité des jeunes gens candides. Les intentions de l'auteur sont, il faut le dire tout de suite, beaucoup meilleures. Il s'adresse sérieusement aux gens mariés, leur donne de bons conseils, les encourage à ne point esquiver les effets naturels du rapprochement conjugal, et il appelle à la rescousse pour les persuader des dangers physiques des pratiques immorales le Dr Bergeret et ses ouvrages sur les *Fraudes dans l'accomplissement des fonctions génératrices*, Michelet et ses livres mystico-érotiques *la Femme* et *l'Amour*, et même le physiologiste italien Mantegezza, depuis peu en faveur dans la librairie française. Dans les *Secrets de l'amour conjugal*, M. Morigny expose les règles de l'hygiène de la grossesse et de l'allaitement, et en ce qui concerne l'accouchement se prononce en faveur du secours de la sage-femme ; il reconnaît la nécessité du divorce, et pour être complet indique même la durée du deuil qu'impose le veuvage. Toutefois, déclare-t-il, « les signes extérieurs ne signifient rien, et les regrets ne se mesurent pas à la longueur d'un voile. Que de femmes ont oublié depuis longtemps le défunt, alors qu'elles s'habillent encore de vêtements noirs ! »

Au demeurant, ce volume renferme des renseignements qu'on retrouve partout : autant vaut, quand on les ignore, les prendre là qu'ailleurs. PZ.



Chevauchées poétiques sur Pégase, par Jules Nollée de Noduwez. Recueil d'odes, d'épîtres, de fables, de satires, de sonnets, etc. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1887; un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

L'*etc.* du titre de ce recueil de vers cache, entre autres choses, une préface. C'est dommage, à mon avis. Car, si les vers sont presque partout agréables, souvent spirituels, et quelquefois émus et inspirés dans leur négligence, — qualités qu'il est toujours agréable de découvrir et de proclamer, — la préface est, à mon goût du moins, un assez chétif morceau. M. Jules Nollée de Noduwez, pour qui Alphonse Karr est une autorité sans réplique, un critique dont les jugements valent des arrêts de cour de cassation, est d'avis que la rime n'a dans les vers français qu'une importance secondaire, que le hiatus n'est une faute que lorsqu'il est désagréable à celui qui le commet, et qu'enfin le poète « ne vit guère que de sentiments, d'émotions, de passion ». J'entends bien que c'est la poésie qu'il a voulu dire. Là-dessus il rompt quelques lances contre MM. Leconte de Lisle et Théodore de Banville, dont l'armure est à l'épreuve d'armes mieux trempées; il fait son tour de remerciements à la presse pour les articles consacrés à ses publications précédentes, tout comme le pourrait faire un abonné de *l'Argus;* il explique le titre qu'il a choisi en ces termes limpides : « Mon titre ne porte que sur le cheval, non sur celui qui le monte », et en avant les chevauchées! Ce sont, la plupart, de jolis vers de société, des élégies qui font songer à Lamartine avec un regret, des fables qu'on voudrait que La Fontaine eût mises en vers, des satires où Boileau se mâtine de Gilbert, des épîtres où *cher* rime avec *chercher*, et autres élucubrations pour lesquelles l'indulgence est d'autant plus de mise que leur auteur se donne le ridicule de se poser en juge sévère et en barde inspiré.

Canti e versioni di Giacomo Leopardi, publicati con numerose varianti di su gli autografi recanatesi, da Camillo Antona Traversi. Città di Castello, S. Lapi, 1887. Un vol. in-12. — Prix : 5 francs.

L'auteur a eu l'occasion de copier dans la famille Leopardi tous les manuscrits autographes ou écrits par la comtesse Paolina des œuvres de Leopardi, qui y sont conservés avec un soin jaloux. Ces manuscrits comprennent : la traduction du premier livre de *l'Odyssée;* la traduction du second livre de *l'Énéide,* avec préambule au lecteur; l'*Hymne à Neptune,* avec les notes; le poème sur *le Monument du Dante* qui se prépare à Florence; le poème *A Angelo Mai; le Soir du jour de fête,* idylle; l'idylle *A la Lune; la Lune ou la Mémoire; le Songe;* l'idylle aussi intitulée *le Songe; Imitation;* le *Chant par une dame malade* d'une maladie longue et mortelle; *le Souvenir, idylle.* Ces quatorze morceaux, dont plusieurs ont une grande importance dans l'œuvre du poète, sont reproduits avec de nombreuses variantes, toujours d'un grand intérêt lorsqu'il s'agit d'étudier un écrivain de cette valeur.

L'éditeur, M. Camillo Antona Traversi, fait précéder cette publication d'une savante introduction, où l'admiration et l'amour pour Leopardi éclatent à chaque ligne. Il indique d'autres bibliothèques qui doivent, d'après lui, contenir d'autres manuscrits de son poète, et il ne s'arrêtera certainement pas dans ses recherches avant d'en avoir obtenu l'accès. Dans son esprit, le volume aujourd'hui publié sera comme une préface à l'édition critique qu'il prépare, et dont une partie est déjà sous presse, de toutes les poésies de Leopardi, collationnées sur tous les imprimés et tous les manuscrits connus. Le monument a été entrepris par des mains zélées et dignes, et l'on ne peut qu'en souhaiter le prompt achèvement.

Le Missel, par Raoul Pascalis. Paris, Alphonse Lemerre, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

L'auteur « offre en pensée ces pages de dévotion mystique comme un encens pieux et discret de sympathie élective .... à quelques-uns... à si peu! aux poètes néo-platoniciens, frères en idéal et en poésie, aux initiés-voyants de l'art symbolique ». Je ne dois pas être parmi ce peu-là. Je me fais malaisément l'idée de ce qu'est un « poète néo-platonicien » et encore moins — je ne m'en fais pas du tout l'idée — de ce qu'est un « initié-voyant de l'art symbolique ». Quoi qu'il en soit, je suis heureux de sentir le talent, l'inspiration, la sincérité d'impression sans le cherché et le raffiné de la forme, qui caractérisent les vers de M. Raoul Pascalis. Je ne l'admire guère, il est vrai, quand il écrit des choses comme celles-ci;

Quelle neige magique et quels lls enchanteurs,
Fleuris sur quelle cime aux froideurs boréennes,
Pétrissent le Paros de tes chairs lyléennes
Et t'amalgament dans une entité d'accords!

Mais voici qui donne mieux sa véritable note :

Mon âme est une église où montent dans les soirs
Les oraisons d'amour et les tendres cantiques,
Où brûlent des parfums endormeurs et mystiques
Balancés dans le vol léger des encensoirs.

Ou encore, dans l'hymne qu'il consacre à la gloire de son adorée madone :

Ton sein veiné d'azur, où le désir vient battre,
Ton sein est le revers d'une coupe d'albâtre
Par le burin des Dieux finement ciselé.
Au lait des voluptés virginales gonflé,

Il est l'eucharistique et sacro-saint ciboire
Où mon rêve assoiffé de ton être vient boire
Et puiser comme un peu de ta suavité.
Il est le globe au fin tissu pâle et lacté
Que brode le fil bleu de ton sang, et qu'incruste
Le rubis de ton cœur, — merveille de ton buste!

Je serais désolé — et étonné — que la madone, la vierge divine à qui M. Raoul Pascalis adresse des cantiques, et dévotieusement consacre un poétique *Missel,* ne fût pas une femme, et une femme moins mystique que le poème où elle est chantée.

Les Lys noirs, par Alber Shonney. Paris, Georges Carré, 1888. Un vol.

Ce n'est point un faiseur de vers ordinaires qui peut écrire ce qui suit :

AURORE.

Comme un Gaulois blessé, l'héroïque soleil
Déchirait de ses mains sa plaie éblouissante,
Et les flots de son sang, plein de joie et vermeil,
Ruisselaient et riaient sur la terre vivante.

Ivre de son courage et de sa pureté,
Tu buvais avec moi les rayons de sa vie,
Et tu m'environnais de gloire, ô ma beauté,
Pareille au matin d'or en ta grâce hardie!

Le souffle virginal et tout-puissant des cieux
Nous portait les parfums des forêts et des plaines,
Et des frissons d'espoir couraient, forts et joyeux,
Des brins d'herbe tremblants aux planètes lointaines,

Comme si la nature, admirant notre cœur,
Imitait ses élans, et pleine de notre âme,
Frissonnait tout entière au vent de mon bonheur,
Comme au vent du matin une riche oriflamme.

Mais ce poète est hanté d'idées politico-sociales et historico-mystiques qui lui font adresser à l'Anté-Christ des strophes intitulées *Sorath,* où il annonce, « apparaissant au rouge ciel », le Messie qui

Viendra réaliser pour jamais sur la terre,
Par concentration des forces du mystère,
L'Église immuable et l'empire universel.

Ces idées lui font chanter, en face des lis blancs qui « sont la foi », les lis noirs, qui sont « l'absolu », et qui croissent « au cerveau du grand Hiérophante ». Elles lui dictent cette affirmation superbe :

J'ai creusé hardiment les arcanes anciens,
Et les lois du salut social, je les tiens.

Elles l'entraînent à des hauteurs de langage dont l'école de la déliquescence s'était jusqu'ici réservé le monopole :

Tu sentiras ton cœur trembler un vague effroi
De ce triste regard et ce front de lumière.

Elles le poussent invinciblement enfin — car il est franc jusqu'envers lui-même — à cet aveu qui me dispense de conclure :

J'ai vécu d'une haute et superbe chimère;
Moins que l'abaissement la folie est amère.

B.-H. G.

Merlin, poème breton, par Louise d'Isole. Deuxième édition, revue et corrigée, avec une préface de Louis Fréchette. Paris, Alphonse Lemerre, 1887. Un vol. in-12.

Ce poème breton est présenté au lecteur par un littérateur canadien, M. Louis Fréchette, car « les Canadiens sont un peu fils de Bretons ». Ils sont, en tout cas, Français d'origine et de cœur, comme les Bretons le sont de fait. Les vers que M. Louis Fréchette patronnent méritent, sans doute, son patronage. On éprouve en les lisant un double charme : « Celui d'une antique légende druidique racontée avec un accent de modernité toute parisienne... C'est vif et léger comme une ritournelle d'Offenbach et attendrissant comme ces naïves mélodies dont la note simple et touchante a si délicieusement bercé notre enfance. C'est attrayant même dans la bizarrerie de l'ensemble, dans l'agencement un peu pêle-mêle des détails. » Je m'en rapporte au jugement de M. Fréchette et conseille au lecteur de le contrôler par lui-même. Une longue note « à lire pour l'intelligence du poème » a été judicieusement placée au seuil de l'œuvre par l'auteur pour en expliquer les obscurités et les lacunes apparentes. « Les landes bretonnes, dit Mme Louise d'Isole, ne savent que rougir leurs bruyères, que dorer leurs genêts. Elles écoutent les échos qui vibrent à l'horizon, comme elles entendent l'airain de leurs cloches, sans demander qui produit les sons, sans regarder d'où viennent les chants. A l'oiseau qui traverse leur immensité, elles ne disent jamais : « Où vas-tu? » — Imitant une si louable discrétion, je me garderai bien de demander à l'auteur autre chose que ce qu'elle nous dit spontanément, et j'y trouve, je le déclare, amplement de quoi me contenter.



HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

L'homme avant l'histoire, par Ch. Debierre, professeur agrégé à la faculté de médecine de Lyon; avec 84 figures intercalées dans le texte. Un vol. in-16 de la *Bibliothèque scientifique contemporaine.* Paris, J.-B. Baillière et fils, 1888. — Prix : 3 fr. 50.

Nous savons des esprits qui, attachés à telle ou telle religion positive, reprochent à la *science* de tâcher à séparer les « enseignements » de la *religion;* mais combien de ceux qui s'adonnent aux recherches scientifiques — nous ne parlons pas de ceux qui, sans s'y adonner, sans autrement s'y intéresser, se contentent d'en célébrer les résultats — entendent tout comme les esprits que nous avons dits les mots science et religion, en font deux sortes de philosophies dogmatiques! Ceux-là voudraient que l'une de ces deux philosophies fût complètement subordonnée à l'autre, et ceux-ci opposent l'une, la vraie, à l'autre, qui est la fausse. M. Debierre taille certain récit de la Genèse; il prend bien son temps. Le plus fâcheux, à notre sens du moins, est qu'il témoigne, ce faisant, d'une mentalité toute regrettable, à notre sens encore.

M. Debierre, qui ne sait pas douter — disons vite ce dont nous l'incriminons — manque absolument de l'esprit critique.

Il en manque lorsque, s'en tenant à l'exposition pure et simple des explications fournies quant à la formation de la croûte terrestre, quant à la nature et à l'origine de l'homme, il tranche d'un mot les diverses questions. Celles des hypothèses qu'il admet ne sont pas pour lui des hypothèses; si dans les solutions des problèmes posés il trouve la preuve de la nécessité de l'évolution, il ne se demande point si ces deux idées de nécessité et d'évolution n'ont pas été d'abord par lui insérées dans les données; mais laissons cela. Différentes théories ont été émises, soutenues par des intelligences qui tiennent d'ailleurs ou tiennent pour la doctrine chère à notre auteur, et notre auteur ne les discute pas. Celle-ci, déclare-t-il, est à accepter, et celle-là, il la faut rejeter.

Il manque de l'esprit critique encore quand, sortant du domaine de la préhistoire, — et il n'avait pas à en sortir — il induit, induit, et ne trouve que l'intérêt pour fondement de la morale; que la crainte, la crainte la plus chimérique, comme commencement de la religion. Toutes les questions psychologiques, esthétiques, sociales, il les résout avec une aisance qui ne laisse pas mesurer la somme de travail dépensée à les étudier. C'est que l'étude n'est pas nécessaire à qui possède les premières vérités, à qui connaît par avance les grandes lois régissant l'ensemble des choses; l'esprit d'examen serait nuisible, et il faut se garder de trop approfondir : les faits généraux vérifient les grandes lois préconçues, et les faits généraux expliquent les faits particuliers.

Nous venons d'exprimer en toute franchise le déplaisir que nous avons ressenti à trouver dans le livre de M. Debierre les marques d'un dogmatisme assez étroit; disons, par contre, les qualités que son livre laisse paraître. Son défaut d'esprit l'a servi en quelque manière, et en trois cents pages, sans fatigue pour les lecteurs — nous souhaitons seulement qu'ils soient, eux, disposés à la controverse, — il a pu rapporter tout ce qui a été fait en géologie, en ethnologie, en archéologie; toutes les théories ou explications, ou essais de chronologie, sont par lui reproduites rapidement et dans un ordre excellent; il n'a rien omis non plus des interprétations auxquelles ont donné lieu certaines trouvailles.

Neuf chapitres : les terrains et âges tertiaires; les terrains et âges quaternaires; chronologie paléontologique, chronologie archéologique; l'homme tertiaire et l'homme quaternaire; l'âge de la pierre taillée et l'âge de la pierre polie; l'âge du bronze et l'âge du fer; puis les questions d'origine, bimanes et quadrumanes; le monogénisme et le polygénisme. Le livre se ferme sur cette phrase : « Si la réalité visible et tangible rappelle à l'homme qu'il se rattache au reste des animaux, elle lui rappelle aussi qu'il doit se dire avec orgueil que ce qu'il est, il le doit à lui-même, consolante pensée qui est à la fois une satisfaction et un espoir. » Sous la plume d'un déterministe, d'un évolutionniste, la phrase peut étonner. Qu'importe? Nous considérons le livre comme un résumé, comme l'exposé de théories intéressantes; l'exposé est partiel, qu'importe encore? nous le recommandons parce qu'il est assez complet et parce qu'il est très clair. F. G.

Mémoires du général Dirk van Hogendorp, comte de l'Empire, etc., publiés par son petit-fils M. le comte D.-C.-A. van Hogendorp. La Haye, Martinus Nijhoff, et Paris, G. Pedone-Lauriel, 1887. Un vol. in-8°.

Dans ses *Souvenirs d'un aveugle,* Jacques Arago raconte la rencontre qu'il fit, en des circonstances émouvantes, d'un vieux général de l'Empire, en une solitude brésilienne, faisant du vin d'oranges et récoltant des bananes et du café, mais n'ayant pas un morceau de pain à lui offrir. C'était le général Hogen-

dorp, aide de camp de l'empereur, gouverneur de Hambourg, à qui Napoléon, dans son testament de Sainte-Hélène, léguait cent mille francs. Le général confia à Arago ses *Mémoires*, que celui-ci ne s'engageait à publier qu'à une certaine condition et qu'en fait il ne publia point. Un autre manuscrit, envoyé en Europe après la mort du général Dirk van Hogendorp, est publié aujourd'hui par les soins du petit-fils du général. Ces Mémoires, tout en n'ayant que la prétention de raconter véridiquement la vie de l'auteur, renferme des détails historiques importants et parfois inattendus sur les affaires et les gens de l'époque (1761-1814). Hogendorp avait, dans son jeune âge, servi sous le grand Frédéric; plus tard, il fut ministre de la guerre en Hollande, sous le roi Louis, et enfin il s'attacha fidèlement à la France et à l'empereur. Après les Cent-Jours, il resta encore quelques années à Paris, où il publia (1817) un mémoire intitulé : *Du système colonial de la France sous le rapport de la politique et du commerce;* puis il se retira au Brésil, où il s'occupa de travaux agricoles et vécut dans les conditions que nous avons dites. Il y mourut le 29 octobre 1822.

On trouvera dans ces mémoires des vues sinon nouvelles, du moins supputées sur des arguments nouveaux, sur la politique de Napoléon et particulièrement sur ses relations avec ses frères. On y trouve aussi des appréciations sévères sur certains actes et sur certains hommes, surtout sur Davout, prince d'Eckmühl. La lecture en est attachante, bien que la rédaction soit celle d'un soldat et non d'un homme de plume, et je n'hésite pas à dire que cette publication contribue à faire mieux connaître la période héroïque de notre histoire contemporaine.

Les ancêtres de nos animaux dans les temps géologiques, par ALBERT GAUDRY, membre de l'Institut, professeur de paléontologie au Muséum d'histoire naturelle. Avec 49 figures intercalées dans le texte. Paris, J.-B. Baillière et fils, 1888. Un vol. in-16. — Prix : 3 fr. 50.

M. Albert Gaudry, après avoir exposé dans de savantes monographies les résultats de ses belles recherches sur les animaux fossiles découverts par lui à Pikermi et à Mont-Leberon, a eu l'heureuse pensée de présenter sous une forme moins technique et plus attrayante ses idées sur les enchaînements du monde animal. Il nous fait assister au spectacle de la nature pendant les âges géologiques; il nous montre les grands mammifères éteints qui peuplaient les paysages primitifs et qui, transformés par une lente évolution, sont devenus nos commensaux et nos serviteurs. Un côté très original de l'esprit de M. Albert Gaudry, c'est que la science, loin d'ébranler pour lui la doctrine des causes finales et la croyance en la Providence, lui fournit des arguments nouveaux et inattendus, et qu'il voit dans les théories de Darwin, dont il est l'adepte et l'admirateur, l'explication du plan formé par le Créateur. Je ne discute pas ici des questions de cette nature : elles sont trop discutables pour une Revue comme la nôtre. Mais c'est là une manière de voir qui, venant d'un savant de premier ordre, mérite d'être signalée, étant faite pour exciter également la sympathie des uns et la curiosité des autres.

Histoire du peuple d'Israël, par ERNEST RENAN, membre de l'Institut, professeur au Collège de France. Tome premier. Paris, Calmann Lévy, 1887. Un vol. in-8°.

Le premier volume de l'*Histoire du peuple d'Israël*, que M. E. Renan nous promet depuis bien des années déjà, s'arrête à David, roi de Jérusalem, et, outre une préface plus qu'intéressante, piquante par endroits, contient deux livres : le premier suivant les Beni-Israël à l'état nomade jusqu'à leur établissement dans le pays de Chanaan; le second étudiant les Beni-Israël à l'état de tribus fixées, depuis l'occupation du pays de Chanaan jusqu'à l'établissement définitif de la royauté de David. C'est le complément de l'*Histoire des origines du christianisme*, conçue par l'auteur depuis plus de quarante ans et dont toutes les autres parties ont été successivement édifiées, on sait avec quelle érudition, quel charme et quel éclat. Ce complément, comme il arrive parfois, est une préface ou, du moins, une introduction. « Les origines du christianisme remontent aux grands prophètes qui ont introduit la morale dans la religion, vers 850 avant Jésus-Christ; le prophétisme du XIXe siècle a lui-même sa racine dans l'antique idéal de la vie patriarcale... qui avait été une réalité dans un passé lointain de la tribu israélite. » Après avoir expliqué pourquoi, dans son désir de tracer les grandes parties de son œuvre de manière à ne pas se laisser surprendre par le temps, il a remis à la fin ce qui est logiquement au commencement, M. Renan nous donne à la fois une promesse et un espoir. « A l'heure qu'il est, dit-il, la rédaction de ce grand travail est arrêtée jusqu'à l'époque d'Esdras, c'est-à-dire jusqu'à la constitution définitive du judaïsme. Si je venais à mourir, on pourrait publier cet ensemble, qui formerait trois volumes. Seulement, les deux derniers volumes n'auraient pas le degré de maturité de celui-ci. Si je vis, le second volume paraîtra dans un an; le troisième dans deux ans. Au cas où après cela j'aurais encore de la force, je ferais en un volume l'histoire du temps des Asmonéens. Ainsi je rejoindrais la *Vie de Jésus* et j'aurais tout à fait achevé le cycle que j'ai voulu parcourir. » Il faut croire que ce grand ouvrier achèvera son œuvre et qu'il lui sera donné d'enchaîner jusqu'au dernier chaînon la suite subtile de ses savantes hypothèses avant d'aller là où toutes les notions de la vie future deviennent certitude ou néant.

M. Renan avertit les gens avec une honnêteté qui ne laisse à personne le droit de lui faire un crime de son dilettantisme de croyant sceptique. « Malgré les efforts qu'on a faits, dit-il, pour ne pas sacrifier en ce livre l'admiration à la critique et conserver au doute ses droits, on sait bien que l'histoire d'Is-

© 2007 Livre « Editions « les marionnettes du temps » « Editions droits réservés »

raël, ainsi écrite, mécontentera deux classes de personnes. D'abord les Israélites exaltés qui veulent tout ou rien et ne sont contents que si on présente le caractère et le rôle d'Israël sur le ton d'une constante apologie... Cette histoire mécontentera également les esprits étroits à la française, qui n'admettent pas qu'on fasse l'histoire de temps sur lesquels on n'a pas à raconter une série de faits matériels certains. Des faits de ce genre, il n'y en a point dans l'histoire d'Israël avant David. » Mais, ajoute-t-il avec une puissance d'assertion qui, pour ne pas lui être habituelle, n'en a que plus d'autorité, « le fait est que, sur des époques antérieures à l'histoire proprement dite, on peut encore savoir beaucoup de choses ». Le correctif, d'ailleurs, ne tarde pas à se montrer. « Il ne s'agit pas, en de pareilles histoires, de savoir comment les choses se sont passées; il s'agit de se figurer les diverses manières dont elles ont pu se passer. » Pour ce qui est du jugement sur les hommes, « toute phrase doit être accompagnée d'un *peut-être*. Je crois faire, dit M. Renan, un usage suffisant de cette particule. Si on n'en trouve pas assez, qu'on en suppose les marges semées à profusion. On aura alors la mesure exacte de ma pensée. » Cela nous trouble un peu lorsque M. Renan nous présente des portraits à physionomie tranchée, comme celui du brigand David, par exemple.

Quoi qu'il en soit des doutes qui hantent son esprit lucide et subtil, et qu'il sait si bien faire passer dans l'esprit du lecteur, il réclame pour le présent volume comme pour la *Vie de Jésus* « un peu de l'indulgence qu'on a coutume d'accorder aux voyants et dont les voyants ont besoin. Même (c'est ainsi qu'il conclut sa préface), quand j'aurais mal conjecturé sur quelques points, je suis sûr d'avoir bien compris dans son ensemble l'œuvre unique que le souffle de Dieu, c'est-à-dire l'âme du monde, a réalisée par Israël. »

Le lecteur, charmé par l'art avec lequel l'auteur met en œuvre son érudition, et entraîné par le mouvement et la souplesse d'une pensée à la fois ondoyante et claire, ne demandera pas mieux que de partager cette assurance, tout en admirant les connaissances si spéciales et si étendues de l'historien-philosophe, et l'incomparable talent de l'écrivain.

B.-H. G.

Notes pour servir à l'histoire de la guerre de 1870, par Alfred Darimon, ancien député de la Seine. Un vol. in-12. Paris, Ollendorff, 1888. — Prix : 3 fr. 50.

Les notes que publie un des anciens *Cinq* ont trait plutôt aux derniers jours de l'Empire qu'à la guerre proprement dite. Elles donnent sur les causes qui ont amené la lutte quelques détails peu connus et sans doute inédits; mais elles ne parlent en aucune façon des événements militaires de la campagne. Il n'en est pas moins intéressant de trouver sous la plume de l'ancien député de l'opposition rallié à l'empereur quelques faits intimes que la nouvelle situation politique de M. Darimon le mettait à même de connaître tout particulièrement. De tels souvenirs sont toujours utiles à consulter; ils sont pour les historiens futurs de précieux renseignements, en même temps qu'ils font pénétrer le public dans les coulisses du grand drame qui va s'exécuter. On ne trouvera pas dans ces notes de récit suivi. Elles ont été recueillies au hasard des confidences, des observations que l'auteur a pu faire et des documents qui ont passé sous ses yeux.

Voici, du reste, les principaux événements sur lesquels M. Darimon s'est étendu : la mission du général Lebrun à Vienne; — la maladie de l'empereur; — la candidature Hohenzollern; — la déclaration du 6 juillet; — la demande de garantie; — l'interpellation Duvernois; — la crise ministérielle; — l'incident d'Ems; — le télégramme de M. de Bismarck; — la séance du 15 juillet; — l'opinion du prince Napoléon; — les projets d'alliance; — la préparation de la guerre; — l'emprunt; — les premières défaites; — la chute du ministère du 2 janvier; — la mission du prince Napoléon; — les indiscrétions des journaux; la régence; — le câble électrique; — le 4 septembre.

C. M.

BEAUX-ARTS

Le Cabinet des antiques à la Bibliothèque nationale, par Ernest Babelon. — Un vol. in-folio, avec planches. 1re livraison.

Dans un autre ordre d'idées, mais dans le même domaine artistique où elle aime à se maintenir, la librairie A. Lévy, coutumière du fait, publie un autre ouvrage d'une beauté impeccable, car il reproduit d'une façon parfaite les beautés suprêmes de l'art antique.

Les premières collections d'antiquités se formèrent au moyen âge dans les sacristies des églises, mais on donna, soit par ignorance, soit par parti pris, de fausses attributions religieuses aux objets de provenance le plus visiblement païenne. Charlemagne, qui fit un voyage en Orient — voyage imaginaire conservé pieusement dans la mémoire des siècles qui le suivirent, — en rapporta une telle quantité de joyaux, de gemmes et d'objets précieux que tous lui furent attribués. Sans remonter aussi haut, c'est à Charles IX

que nous devons la formation du cabinet des antiques, qu'il installa au Louvre. Les Valois étaient cruels, mais ils aimaient les arts. Henri IV transporta la collection à Fontainebleau pour la mettre mieux à l'abri des dangers de la guerre qu'il redoutait par expérience. Il se plaisait à l'enrichir, quand il fut frappé et mourut trop tôt pour ce musée comme pour la France, sans transmettre ses goûts à Louis XIII.

Mais Gaston d'Orléans reprit pour son compte la tradition et, en 1660, il légua à son neveu Louis XIV les antiquités merveilleuses et innombrables qu'il avait réunies dans son château de Blois et dans son palais du Luxembourg. Léguer au roi, léguer à l'Institut ou léguer à la France, maintenant c'est tout un : ces habitudes sont de tradition dans la maison d'Orléans, et le mérite est moins de donner, quiconque possède pouvant le faire, que d'avoir su réunir, ce qui n'est le propre que des délicats.

La collection royale devint alors si importante et si riche qu'un logement spécial, récemment aménagé et décoré, lui fut donné au Louvre sous la garde du savant abbé Bruneau.

En 1666, après la mort tragique de Bruneau, la collection fut transportée du Louvre à la rue Vivienne, près « du logis de M. de Colbert » où se trouvait déjà la Bibliothèque.

Autre déménagement en 1684, cette fois pour Versailles, Louvois voulant donner au roi le plaisir d'avoir sous la main ces médailles et objets qu'il aimait à toucher. Le goût de Louis XIV fut d'ailleurs utile à la collection, qui s'enrichit de nombreuses acquisitions sous son règne et aussi sous la Régence.

En 1741, le nouveau conservateur, Claude Gros de Boze, ramena à Paris le musée voyageur et l'installa dans les appartements de la marquise de Lambert, situés sur les arcades qui couvraient alors la rue Colbert du côté de la rue Richelieu. Cette installation fut magnifiquement organisée : Natoire, Vanloo décorèrent les plafonds, et les plus habiles ciseleurs de l'époque sculptèrent les ors des médailliers. Les acquisitions et les dons continuèrent. En 1765, le comte de Caylus offrit au roi sa collection célèbre, dont il avait publié lui-même le catalogue.

L'époque révolutionnaire, si fatale à l'art partout ailleurs, est particulièrement profitable au cabinet des antiques. Par suite de la déclaration de l'Assemblée législative d'octobre 1790, tous les biens de l'Église devinrent propriété nationale. Combien d'objets précieux furent dispersés! Mais beaucoup aussi entrèrent, pour n'en plus sortir, dans divers musées publics et notamment rue Colbert; en livrant à l'Assemblée nationale les clefs du trésor de la Sainte-Chapelle, Louis XVI demanda lui-même que le fameux camée de Tibère fut conservé au cabinet des médailles, et l'on fit heureusement droit à sa requête.

L'abbé Barthélemy, le vénérable et savant auteur du *Voyage du jeune Anacharsis*, défendit pendant les jours sombres de la Convention le trésor dont il avait la garde et qui était sacré. Il mourut sur la brèche de fatigue et de chagrin, mais après avoir tout protégé.

Les conquêtes de l'Empire firent affluer dans notre collection nationale les trésors de l'étranger, dont les plus importants furent sans doute restitués en 1815, mais dont nombre restèrent. L'empereur d'ailleurs fit chercher et réunir de tous côtés ces témoins des gloires antiques qui lui rappelaient la sienne. Sous la Restauration, les réunions et les acquisitions continuèrent, notamment, en 1830, celle du célèbre trésor de Bernay.

En 1862, le duc de Luynes fit don au cabinet des antiques de son incomparable collection, qui dépassait de beaucoup celle du comte de Caylus et de Gaston d'Orléans. Jamais legs de telle valeur n'avait encore été fait, et si noblement. Du coup, comme le voulait le duc de Luynes, le cabinet des antiques et des médailles ne craignait plus de rival dans le monde.

Mais cette donation rendit trop étroites les salles cependant si belles et si commodes des arcades Colbert. Il fallut déménager encore, ce qui se fit en 1865.

Depuis, les anciens appartements de la marquise de Lambert ont entièrement disparu, pour le deuil de l'art, et il n'en reste que l'eau-forte gravée en tête de cet ouvrage.

Aujourd'hui, à peu près entre la rue des Petits-Champs et la place Louvois, s'ouvre, ou plutôt se tient fermée, une porte bâtarde qui semble être l'entrée d'une prison dépendant du poste de police voisin. C'est l'entrée honteuse du domicile actuel du cabinet des antiques; l'escalier est digne de la porte, et si les salles sont assez claires, l'ensemble constitue une installation médiocre, indigne des incomparables collections que la France semble cacher comme une pauvresse qui dissimulerait un bijou, alors qu'elle devrait les étaler avec un légitime orgueil. En 1872, on sut trouver, après nos désastres, 200,000 francs pour acheter les monnaies gauloises de Saulces; trouvera-t-on enfin de nos jours, bien que les savants soient généralement de médiocres courtiers d'élection, les sommes nécessaires pour terminer l'installation de notre grande bibliothèque et de ses annexes aussi riches qu'elle-même?

Telle est, rapidement faite, l'analyse de la sobre et savante préface que M. Ernest Babelon a placée en tête du bel ouvrage dont il commence la publication.

Le reste de cette première livraison est formé de vingt grandes planches, accompagnées chacune d'une notice rédigée avec ce souci de l'exactitude et de la vérité qui est le propre de la science moderne.

Sauf peut-être quelques dessins à la plume reproduits en creux pour leur donner un faux air d'eaux-fortes, ces planches sont d'une exécution parfaite. Il faut en vérité admirer les ressources de l'héliogravure moderne. Voici la planche 11, qui représente un bas-relief de Mino da Fiesole : que vaut ce morceau de marbre haut de 49 centimètres? Deux sous pour un maçon et cinq cent mille francs pour un Rothschild. Mais, entre ces deux questions d'argent, le monde savant, celui de l'art, celui du goût, les fervents du beau enfin, légion heureusement innombrable et par

qui vivent les sociétés, tous se réjouiraient de posséder un bel et rare objet qui est rue Richelieu, rue Richelieu seulement, et qui là même peut être détruit par un incendie ou une émeute. Eh bien, ce n'est pas trop affirmer que de prétendre qu'ils le posséderont, et pour une somme infime, en possédant la simple estampe éditée par M. A. Lévy, gravée par M. Dujardin et imprimée en couleur par M. Eudes. C'est l'original lui-même; la couleur est reproduite, la forme est fidèlement représentée ; cela n'est rien, mais l'impression intime est rendue, le choc artistique est ressenti; cela est tout, et c'est cela qui est merveilleux. Pas pour la reproduction des reliefs, car la perfection est atteinte, mais quelques progrès à faire encore pour les tableaux, et l'art sera affranchi, universalisé, mis à la portée de tous pour la grandeur et l'éducation des peuples. Ce ne sera pas une des moindres gloires du XIXe siècle.

GÉOGRAPHIE

Voyages — Mœurs et Coutumes —

Luçon et Palaouan. *Six années de voyage aux Philippines*, par ALFRED MARCHE. Ouvrage contenant 68 gravures et 2 cartes. Un vol. in-16 de la collection des Voyages illustrés. Paris, 1887. Librairie Hachette.

M. Alfred Marche n'est pas un inconnu pour les lecteurs du *Livre :* nous avons déjà rendu compte ici de ses *Trois voyages dans l'Afrique occidentale :* Sénégal, Gambie, Casamance, Gabon, Ogooué. Aujourd'hui, M. A. Marche nous apporte le récit de ses excursions dans la province de Malacca et dans l'archipel des Philippines. Chargé par le ministère de l'instruction publique d'une mission scientifique dans l'archipel Indien, de 1879 à 1885, il s'est attaché à réunir le plus de renseignements possible sur les populations des pays qu'il visitait, sur leurs mœurs, sur leurs croyances, leurs origines, et à rassembler les divers spécimens de leur industrie. Cette dernière partie de sa tâche a enrichi le Muséum d'histoire naturelle et le musée du Trocadéro d'environ 4,000 objets de toute sorte, appartenant à la zoologie, à la botanique et à la minéralogie : crânes et squelettes d'hommes, de mammifères, d'oiseaux, peaux d'animaux, pièces conservées dans l'alcool, nombre d'insectes et d'échantillons botaniques, collection d'ethnographie. Au point de vue géographique, il a pu reconnaître quelques parties du pays encore mal connues, relever le tracé de quelques cours d'eau, et prendre ou rectifier les altitudes de diverses montagnes. Le volume où l'auteur a consigné toutes ses observations se divise en deux parties. La première est consacrée à la presqu'île de Malacca, à Pérak, Manille, aux provinces de Laguna, de Tayabas et à celles du Nord-Ouest, de Luçon à la presqu'île des Bicols et à l'île de Marindaque. Dans un second voyage, M. Alfred Marche parcourt les îles de Palaouan, de Cuyo, de Balabar, les îles Calamianes, quelques parties encore des Philippines et, après maints contre-temps, revient à Saïgon, où il s'embarque pour la France, fier d'avoir bien rempli sa mission, mais la santé délabrée. E. C.

Mémoire sur le Périple d'Hannon, par M. AUGUSTIN MIR, ancien capitaine de vaisseau. Un vol. in-8°. Emile Perrin, éditeur. Paris.

Cet opuscule, aussi intéressant que rempli d'érudition, élucide un point curieux de l'histoire de la navigation. M. Augustin Mir, qui a maintes fois exploré les côtes d'Afrique, apporte dans l'examen et l'interprétation des textes anciens, particulièrement du journal de bord de l'amiral carthaginois, l'expérience d'un marin consommé, jointe à la finesse d'esprit et à la logique serrée d'un lettré de la bonne école. P. Z.

En Corse, *Correspondances adressées au « Temps »*, par PAUL BOURDE. Un vol. in-18 ; Paris, Galmann Lévy, 1887. — Prix : 3 fr. 50.

Il fallait du courage pour écrire ces lettres au *Temps;* il y fallait, outre du courage, une qualité plus rare encore — nous ne voulons pas parler du talent d'écrivain qu'elles laissent paraître ; on sait, du reste, que M. Bourde n'en manque pas ; ses lettres du Tonkin l'avaient bien fait voir; — il fallait savoir observer et savoir poursuivre une enquête, il fallait pouvoir apprécier les faits dans leurs causes prochaines et lointaines, dans leurs suites, et, pour ces appréciations, ces jugements, posséder une science morale, sociale, politique. M. Bourde a recueilli ses lettres, il les a réunies en volume. Il y a plaisir et profit à les relire; plaisir pour le lettré et profit pour l'homme politique.

Insistons sur le profit. La Corse souffre de la politique des politiciens; cette politique est le mal que signale M. Bourde, et il indique le remède : une

© 2007 Livre « Editions » des instruments du temps « Editions anciennes »

autre politique. « Tant que les abus restent à demi ignorés, ils paraissent tolérables; dès qu'ils sont signalés et patents, le point d'honneur rend plus pressant le devoir de les détruire. » Dans le volume un appel au gouvernement, qui ne saurait supporter plus longtemps que dans un département français il n'y ait vraiment ni droit ni justice; que des magistrats, des administrateurs, par peur de compromettre leur carrière, se fassent les complaisants de clans; et que les administrés, les justiciables restent persuadés que rien ne se règle autrement que par la faveur. Dans le volume, encore des sujets de réflexion : « La Corse, en effet, présente à l'état aigu, c'est-à-dire dans les plus belles conditions d'étude, l'exemple d'un mal dont nous commençons à sentir les premières atteintes sur le continent. C'est l'ingérence des députés dans l'administration. »

Les lettres sont distribuées en plusieurs chapitres qui portent pour titres — les principaux : — *le Caractère corse, la Politique corse, les Justices de paix, A la conquête du « Sugillo », l'Esprit de clan en exercice, la Criminalité, les Timides, Ce que nous coûtent les mœurs corses.* Et les deux chapitres, disons les trois, qui peuvent surtout faire réfléchir, sont ceux où l'auteur nous parle du goût pour les emplois (combien de fils de cultivateurs, sur le continent, pensent déjà à devenir fonctionnaires!), où il parle de la politique, occupation absorbante de tant de gens qui n'ont aucune conviction théorique, qui n'ont même aucune conception de cette politique qui n'est que suite d'intrigues et de marchandages : avoir de l'entregent et vendre son vote contre promesses de faveurs; où il dit ces faveurs : décharges d'impositions, transaction insignifiante en cas de fraude constatée, évaluation avantageuse en cas d'expropriation, dispense du service militaire; où il suppute les sommes dépensées en Corse depuis le commencement du siècle, où il montre l'état de l'agriculture, du commerce dans cette île, dont le sol est si riche pourtant.

A la suite des lettres sur la Corse, deux lettres sur la Grèce. Mêmes observations, mêmes conclusions. Les mêmes causes : l'ingérence des députés dans l'administration, les complaisances des administrateurs produisent les mêmes effets : la démoralisation d'abord, l'appauvrissement ensuite.

A nos hommes d'État d'aviser! F. G.

Le pays du Cant. — *Le Cant dans la vie sociale anglaise,* par Sidney Whitman, traduit de l'anglais sous la direction de l'auteur. Un vol. in-18. Paris, maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît. — Prix broché : 3 fr. 50.

Le pays du Cant, c'est l'Angleterre. Le mot et la chose sont essentiellement britanniques. *Le Cant,* c'est l'hypocrisie qui se dissimule dans la vie courante anglaise sous les dehors de l'austérité, de la rigidité de principes, de la tenue, de la *respectability.*

M. Sidney Whitman dit sans ménagements leur fait à ses compatriotes; il leur reproche leur manque de franchise, leur *Cant,* dont il montre les ravages dans la société anglaise.

Après avoir défini le *cant,* après en avoir indiqué l'origine, M. Whitman le suit dans toutes les phases de la vie sociale anglaise, dans les mœurs, dans la presse, dans la politique, dans les principes. C'est toute une révélation que ce livre et, ce qu'il y a de plus piquant, c'est que dans cet ouvrage écrit par un Anglais pour les Anglais l'auteur a donné libre carrière à son esprit; il a parlé à cœur ouvert, sans rien cacher, sans rien atténuer.

En lisant le *Pays du Cant,* la vie sociale anglaise apparaît éclairée d'un nouveau jour avec une franchise et une sincérité que pouvait seul se permettre un Anglais résolu à tout dire. M. Whitman a déjà eu à subir les conséquences de sa hardiesse; la presse anglaise a fait le silence autour de son livre, sans le discuter, sans le réfuter; elle n'a pas compris qu'en agissant ainsi elle confirmait d'une façon éclatante tout ce qu'il nous dit du *Pays du Cant.*

La Belgique, par Camille Lemonnier. Ouvrage contenant 323 gravures sur bois et une carte. Un grand volume in-4° de 756 pages. Paris, librairie Hachette, 1887.

« Turenne eut tout », dit l'admirable La Fontaine, qui n'y va pas par quatre chemins quand il aime les gens... et l'on voit qu'il savait placer excellement ses tendresses. Nous, qui avons aimé la Belgique comme on aime une personne, nous disons qu'elle aussi a tout. Les plus beaux paysages de mer, de fleuves, de grottes, de vallées, de plaines et d'arbres; des merveilles d'archéologie civile et religieuse; des musées qui sont les temples de l'art et des sanctuaires qui sont des galeries de chefs-d'œuvre; un nom inscrit entre ceux de l'Italie et de l'Espagne — ces deux prestiges — au firmament de l'idéal et de l'art; une histoire, au vibrant héroïsme, tragique et sensuelle tour à tour, et qui, dès avant la guerre de Cent ans et durant ce plein siècle tout sinistre, se confond, avec la nôtre, ou tout au moins s'y rattache, jusqu'aux guerres de la première République, jusqu'à Waterloo, jusqu'à la fondation du nouveau royaume par nos armes, jusqu'au siège d'Anvers arrosé du sang de nos soldats; un peuple industrieux, brave, hospitalier,... des femmes cordiales et belles, voilà la Belgique. Et, en voilà bien assez, j'estime, pour excuser les seuls défauts sensibles d'un peuple favorisé de tant d'avantages, c'est-à-dire quelque infatuation devant une série de bonheurs où son énergie revendique une grande part légitime... et pour excuser, avouons-le, ce que Napoléon disait de la faiblesse qui se sent appuyée par la force. Une autre raison, également sérieuse, rend d'autant plus excusable ce double défaut que des circonstances récentes les auront certainement amendés. Les événements de mars 1886, où fut gravement compromise la paix sociale chez nos voisins, les auront désormais pénétrés de l'impartialité des caprices de la fortune... et quant

à la fameuse *neutralité*, origine de leur antique superbe, ils ont découvert qu'elle peut éventuellement leur servir à se battre contre tout le monde. Mais écartons ces cauchemars d'un avenir toujours maussade, et replongeons-nous dans le toujours charmant passé. *L'heureuse Belgique*, comme on parlait alors, fut pour nous un mot du foyer, — *un household word*, dirait Dickens ; — c'est un mot enchanté, évoquant le souvenir fidèle d'une répétition de voyages toujours aimables ; c'est une sphère où ont vécu nos souvenirs et nos rêves, et traversée par nos aventures aussi. D'abord, nous l'entendîmes nommer quotidiennement aux jours de notre enfance, alors que les échos du foyer domestique, au pays natal, rendaient presque tous encore l'accent flamand ; alors que Bruxelles était presque autant que Paris la capitale morale de toute une de nos provinces, alors que la plupart de nos familles se ramifiaient avec celles du pays voisin et fraternel, et qu'à défaut du même parler belge, le même français impropre, incorrect et perverti était parlé par ceux-ci et ceux-là. Passé le milieu du chemin de la vie, suivant l'image dantesque, dans l'âge où nos pensées commencent à se traduire d'ordinaire plutôt en souvenirs qu'en projets, et en résignations qu'en espérances, l'homme voit, aux heures de rêverie, son âme moins vaste qu'autrefois s'ajuster encore cependant aux cadres de ses primitifs souhaits. Par exemple, s'il a surtout mené la vie de voyageur à travers le monde et les livres, il verra souvent revenir les fantômes des villes, les harmonies des paroles qui l'ont attiré et ravi dans ses anciens jours. Ainsi, nos premiers désirs deviennent nos plaisirs derniers. Cette sensation, dont on pourrait multiplier les exemples divers et même contradictoires, nous l'avons éprouvée, nous, au regard de la terre la plus proche de notre terre, et de quelques cités, sœurs vénérables des nôtres, dans les lointains de notre commune histoire. Jamais, nous n'avons entendu, sans un tressaillement intime, les noms de Gand, de Bruges et d'Anvers, ni rencontré de leur histoire dans un livre, sans préférer ce livre aux autres. Jamais nous n'avons manqué l'occasion d'écrire nous-même à la gloire de ces villes. Tournai, Audenarde, Courtrai, Louvain, Blankenberghe, Ostende ne nous virent jamais insensible. Nous n'avons jamais sans une sorte de révérence filiale franchi l'hôpital Saint-Jean, ni sans une mélancolie philosophique et reposante, erré le soir par les rues claustrales et les quais romantiques de la ville aux belles filles — *formosis Bruga puellis* — ou bien à l'ombre noire des vieux palais du Gand de Charles-Quint, ou bien pénétré dans la crypte et dans le cloître de Saint-Bavon, ou dans les halles de la ville de Jansénius.

Est-il bien nécessaire d'ajouter à cette déclaration d'amour que nous avons fait notre pâture des principaux ouvrages consacrés à ce sol privilégié? Ah! ne jouons pas au fouilleur d'archives, ni « aux documents inédits ». Parmi les anciens, c'est-à-dire les anciens de trois cents ans, nous n'avons guère à produire qu'une *Totius Belgii Descriptio*, d'après l'italien de Ludovico Guicciardino, ouvrage souvent cité par de nombreux historiens et d'un prix considérable à nos yeux. Parmi les modernes et les actuels, nous avons interrogé avec fruit ou lu avec plaisir : *les Délices de la Belgique*, livre un peu démodé de M. Alphonse Wauters, à la date de 1845 ; *la Belgique illustrée*, ouvrage dû à la collaboration d'écrivains et artistes nationaux, et dont les élégantes livraisons nous comptèrent parmi leurs plus sympathiques souscripteurs ; *la Flandre à vol d'oiseau*, par M. Henry Havard, écrivain dont l'originale simplicité n'est plus à louer, et qui excelle à fondre dans des pages de la plus aimable lecture, le document fruste des archives dix fois séculaires, le jugement ou la note du critique d'art, l'humour de l'observateur parcourant le monde et les petits événements de la vie de voyageur. Je cite pour mémoire l'*Histoire de la peinture flamande*, par M. Alfred Michiels, où cet écrivain s'est efforcé de nous rendre aussi l'aspect des grandes villes belges, au temps de leurs grands artistes. C'est un enrichissement notable pour ce catalogue d'élite que *la Belgique* de M. Camille Lemonnier. Depuis environ une huitaine d'années, *le Tour du monde* a donné en primeur à son public immense, qui les a infiniment goûtées, les parties successives de ce bel ensemble, dont nous félicitons l'auteur aussi volontiers que nous l'en remercions. M. Camille Lemonnier tient la tête du mouvement littéraire dans son pays, mouvement qui présenterait les aspects les plus curieux, au regard du critique, dans ses rapports avec les préoccupations nouvelles de nos propres écrivains. La présente école de poètes et romanciers belges, que rien ne différencie des nôtres, est un fait des plus intéressants devant le réveil d'aspirations flamingantes dont on nous entretient journellement. Le beau travail de M. Camille Lemonnier est divisé en neuf parties (autant que de provinces), c'est-à-dire : le Brabant, la province d'Anvers, la Flandre orientale, la Flandre occidentale, le Hainaut, la province de Namur, la province de Liège, le Luxembourg, le Limbourg. Il ne faudrait pas moins d'un autre volume pour rendre compte de toutes les matières de celui-ci. Puisque nous devons renoncer à une analyse complète, du moins signalerons-nous avec chaleur dans le travail exceptionnellement heureux de M. Camille Lemonnier, sa restitution précieuse du vieux Bruxelles, du Bruxelles historique, et de toutes ces singularités, si l'on peut dire, invincibles, qui, dans le banal des villes flétries par le *tourisme*, séduisent et arrêtent le moraliste et le philosophe. Nous louerons de même les pages sur Louvain, Aerschot, Diest, Tirlemont, Léau, Malines. Bruxelles est sans doute la première ville de la Belgique; mais Anvers possède une égale renommée à travers le monde. Son panorama est vivant et divers, ses coins pittoresques, ses légendes de l'Inquisition, ses souvenirs de Philippe II, son port, ses églises, ses musées, son Rubens, sa maison Plantin — un de nos meilleurs souvenirs de voyages, — enfin tout ce qui fait charmante et prestigieuse cette capitale de la couleur, de la pensée et des affaires nous est rendu par M. Camille Lemonnier dans un style digne de ce

riche sujet. Tamise et les paysages de l'Escaut, Gand et ses admirables expositions de fleurs, ses béguinages, ses canaux et ses monuments; Termonde et Audenarde, et Courtrai, et l'Ypres d'autrefois et la Cité-Fantôme d'aujourd'hui nous préparent ainsi qu'il convient à notre entrée à Bruges, paradis de tableaux et musée de maisons. Notre peintre à la plume s'est montré à la hauteur de ces puissants et délicats *motifs* : l'hôpital Saint-Jean, la misère à Bruges, etc., etc. Nous avons été particulièrement sensible à ses dessins de Bruges intime, de la pluie et de la neige à Bruges, de Bruges au printemps, l'été, l'hiver. Damme, fantastique de décoloration et d'évanouissement, Ostende, Blankenberghe, Heyste, Nieuport, Furnes ont tous, malgré les flétrissures dudit *tourisme*, leur odeur d'art, d'histoire et de légende. Mais nous rentrons dans la *noire* réalité avec le Borinage, Mons, Mariemont et Charleroi. Tournai, Namur, Dinant et les grottes des bords de la Meuse, Liège et son palais des princes-évêques, immortalisé par Walter Scott; le pays spadois où semble *revenir* l'ombre de Charlemagne, oncle de Roland; Bouillon, Hasselt, le camp de Beverloo et Tongres ont tous été traités par un maître artiste de la plume, doublé d'un savant homme et d'un homme de volonté. L. D.

Travels in Tunisia, *with a glossary, a map, a bibliography and fifty illustrations*', by Alexander Graham and H. S. Ashbee. London, Dulau and Cie, 1887; un vol. gr. in-8°.

Il y a quelque temps, MM. A. Graham et H. S. Ashbee publiaient deux intéressants fascicules, ornés d'illustrations à la fois pittoresques et savantes, sur la Tunisie et l'Algérie, dont j'eus le plaisir de rendre compte ici même. De ce premier travail est sorti, comme l'être parfait de l'embryon, un fort beau volume édité avec luxe par les libraires bien connus de Soho-Square, MM. Dulau et Ce. Peut-être un autre volume suivra-t-il celui-ci et traitera-t-il particulièrement de l'Algérie. Il semble que le champ soit moins propre à donner une récolte abondante et originale, le pays étant depuis longtemps étudié, exploré, exploité, ouvert à tous et visité par tous. Je crois cependant que deux étrangers, dont l'un est un homme spécial, un des membres les plus distingués de l'Institut Royal des architectes de la Grande-Bretagne, et l'autre un littérateur érudit, fin, curieux, admirablement au courant du mouvement intellectuel européen et initié aux particularités les plus intimes de l'esprit des races latines, seraient à même de porter sur notre déjà ancienne colonie des jugements où nous pourrions puiser d'utiles leçons.

Après d'intéressantes remarques générales et plusieurs chapitres consacrés à Tunis et aux lieux circonvoisins, le livre dont je m'occupe aujourd'hui conduit le lecteur à travers quantité de localités peu connues, comme Sousse, M'saren, El-Djem, Mahedia, Sfax, Gabès, Kairouan, Sbeitla, Kasserine, Sbiba, Zanfour, Aïn-Hedjah, Dongga, Teboursouk, El-Kef, Chemtou, etc. Un chapitre décrit spécialement les usages de la vie domestique et les mœurs des populations diverses dont est peuplée la Tunisie; enfin l'ouvrage est complété par un glossaire des mots et locutions arabes employés dans la relation, et par un très beau travail, bibliographique comprenant : 1° les livres sur Carthage et Utique (histoire et archéologie); 2° les livres sur la Tunisie, ou sur des villes ou districts séparés de ce pays; 3° les livres traitant incidemment de la Tunisie; 4° les livres sur les États barbaresques et leurs pirateries, chaque fois que la Tunisie y est intéressée; 5° les articles des mémoires et journaux de sociétés savantes, collections de voyages, encyclopédies, revues et autres publications périodiques; 6° les manuels et dictionnaires de conversation en langue arabe; 7° quelques ouvrages qui, sans traiter de la Tunisie en particulier, donnent indirectement des notions sur la religion, les coutumes, les antiquités ou la langue de ce pays, dans les temps anciens ou dans les temps modernes; 8° enfin un choix d'ouvrages d'imagination se rapportant à la Tunisie.

Des figures photographiques ou des héliogravures, dans lesquelles un emploi discret de la couleur donne aux perspectives un fuyant et aux premiers plans un relief singulièrement appropriés aux objets représentés; des restaurations et des mensurations d'anciens édifices ajoutent à la valeur des descriptions du texte toujours impuissantes, quelque fidèles et colorées qu'elles soient, à donner l'idée exacte de la configuration et de l'aspect des choses quand elles ne sont pas interprétées et éclairées par le dessin. Enfin de nombreux bois, exécutés avec une netteté et une entente architecturale dont on ne saurait trop faire l'éloge, achèvent de faire de ce livre, qui est une mine de renseignements précieux, un véritable ornement de bibliothèque. Je ne connais pas de publication française qui offre sur la Tunisie une lecture à la fois aussi attrayante et aussi instructive, et il est bien dommage que parmi les nombreuses personnes en France pour lesquelles ce pays a un intérêt de jour en jour plus grand si peu puissent en profiter.

B.-H. G.

SCIENCES

— Philosophie — Morale —

L'éducation des femmes par les femmes, par M. Octave Gréard, de l'Académie française, vice-recteur de l'Académie de Paris. Un vol. in-12. Paris, Hachette et Cie. — Prix : 3 fr. 50.

L'éducation de la femme est devenue depuis quelques années un sujet permanent de controverses passionnées. La création des lycées et collèges de jeunes filles, qui a marqué le triomphe des partisans du perfectionnement intellectuel de la femme, a soulevé de nombreuses critiques, qui n'étaient pas toutes inspirées par l'esprit de parti et les intérêts privés mis en péril par la concurrence de l'État.

Faut-il croire avec Chrysale qu'une femme est suffisamment instruite « quand son esprit se hausse à connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausses »?

La boutade de Molière marquait simplement la protestation d'un esprit sensé, pratique et honnête contre l'abus ridicule des bas-bleus, contre la tendance à faire des femmes savantes, c'est-à-dire des savantasses, des pédantes, des incomprises, de fausses muses, et à préparer ainsi le recrutement non des mères de famille, mais des courtisanes de tout ordre.

La question a presque toujours été mal posée, et au XIXe siècle plus encore qu'au XVIIe; nos tendances égalitaires, en surexcitant l'amour-propre et la vanité des familles, les ont de plus en plus portées à croire que tous les enfants sont dignes de la même éducation et capables de profiter de la même instruction. Il eût fallu se demander quelle éducation convient à telle jeune fille destinée à vivre riche dans un monde élégant; laquelle convient à telle autre, de condition modeste, qui sera trop heureuse d'épouser un petit commerçant ou un employé inférieur, devra raccommoder son linge et débarbouiller ses enfants elle-même.

Il faudrait considérer à quelle *classe* appartient ou appartiendra la jeune personne qu'il s'agit d'instruire et d'éduquer.

Mais les *immortels principes* portent en eux-mêmes l'abolition des classes. Donc, donnons à tous les garçons, à toutes les filles la même instruction, et la plus étendue possible, car tous sont, virtuellement, de futurs ministres, toutes sont, non moins virtuellement, de futures institutrices.

M. O. Gréard, qui a beaucoup contribué à l'organisation de l'enseignement secondaire et supérieur des jeunes filles, voudrait que cet enseignement fût uniquement confié à des femmes. C'est une idée assez juste en elle-même, qui a le double avantage de remettre la direction des esprits féminins à des esprits de même sexe, à qui l'on suppose, à cause de cela, une plus fine et plus directe expérience des caractères qu'il s'agit de former et des défauts naturels qu'il est nécessaire de corriger, et surtout de ménager des situations honorables et plus ou moins lucratives aux femmes qui se seront cuirassées de diplômes.

Si le premier avantage n'est pas évident pour tout le monde, le second est incontestable. Et la Ligue pour l'émancipation de la femme ne peut que le prôner et féliciter les auteurs de cette organisation. La femme affranchie du secours et, par là, de la tutelle de l'homme, c'est le résultat le plus apparent de l'extension de l'enseignement des jeunes filles. Il ne s'agit, bien entendu, que du secours et de la tutelle de l'homme qui pourrait être le mari; elle n'échappe à cette protection que pour se mettre sous la dépendance des fonctionnaires, ses supérieurs hiérarchiques. Mais on peut remarquer qu'une femme, indignée d'être soumise à l'autorité maritale, se trouve généralement flattée de sa subordination à une autorité hiérarchique, pourvu que son chef soit un homme et non une femme.

Les intentions de M. O. Gréard sont excellentes, et l'œuvre dont il a pris en main la cause et la direction importe assurément à l'avenir de notre société. Notre critique ne vise donc pas l'éminent vice-recteur de l'Académie de Paris, mais le courant singulier d'opinion qui, sous le couvert de la démocratie, pousse à *aristocratiser* indistinctement tout ce qu'il y a de filles en France.

L'ouvrage que M. O. Gréard intitule *l'Éducation des femmes par les femmes* est une série d'études sur les Françaises que leur esprit a le plus illustrées et qui se sont le plus préoccupées de l'éducation des jeunes filles. L'auteur a fort à propos repris et analysé leurs idées; seulement il s'occupe, lui, de l'éducation des filles de toute condition et de toute origine en général, tandis que Mme de Sévigné, Mme d'Épinay et Mme de Lambert ne se préoccupaient que de ce qui pourrait convenir à leurs propres enfants, dont la situation dans le monde était parfaitement définie, et par conséquent leurs principes ne pouvaient convenir — sauf quelques idées générales de morale commune — qu'à des enfants de situation analogue. Mme de Maintenon étendait bien sa sollicitude à un plus grand nombre, mais encore toutes les élèves de Saint-Cyr appartenaient-elles à une classe distincte de la société, avaient-elles un rang, des traditions, des relations, un avenir déterminés.

Ces illustres dames ne sont point les seules à qui l'érudit académicien demande des avis et des inspirations; il étudie aussi les idées pédagogiques de Mme Necker, de Mme Roland, et même un dernier

volume comprendra Mme de Genlis, Mme Campan, Mme Guizot, Mme de Rémusat, Mme Necker de Saussure.

La première impression du lecteur en ouvrant cet ouvrage, c'est de la surprise. A peine Mme de Sévigné a-t-elle rempli les premières pages, le portrait qu'il rencontre dans un livre sur l'*Éducation des femmes par les femmes*, c'est celui de Fénelon; un peu plus loin se présente celui de Rousseau. C'est qu'en réalité les femmes n'ont rien inventé, même pour l'éducation des femmes ; toutes celles qui ont écrit sur la matière ont tiré leurs idées de deux hommes, Fénelon et J.-J. Rousseau. Il est donc naturel que M. Gréard nous ramène d'abord aux chefs de file, aux chefs d'école, si vous préférez, et nous voyons encore l'influence de Fénelon s'exercer sur Mme de Maintenon et Mme de Lambert, et celle de Rousseau sur Mme d'Épinay, Mme Necker, Mme Roland.

Ce n'est pas ici le lieu de disserter sur des détails de théorie pédagogique et de rechercher, par exemple, si Fénelon montre trop de complaisance pour l'élève, trop d'indulgence et de mollesse? Mais, en ce qui concerne uniquement les filles, nous ne pouvons nous retenir de citer le passage le plus topique de son livre d'éducation :

« La femme, écrit Fénelon, n'a point à gouverner d'État ni à faire la guerre. Ni la politique, ni la jurisprudence, ni la philosophie ne lui conviennent. Elle a une maison à bien régler, un mari à rendre heureux; elle est chargée de l'éducation des garçons jusqu'à un certain âge, des filles jusqu'à ce qu'elles se marient; de la conduite des domestiques, de leurs mœurs, de leur service, du détail de la dépense. Connaître le génie des enfants, prévenir les passions naissantes, inculquer à propos les bonnes maximes, diriger, avec bienveillance et raison, les affaires intérieures du ménage, donner à propos et faire accepter de sages conseils, tels sont les principaux devoirs imposés par la nature à la femme. En un mot, elle doit être l'âme du foyer.

« Ce serait faire fausse route que de diriger l'esprit des jeunes filles vers les hautes spéculations de la science pure; leur cerveau ne se prête pas sans courbature à de tels efforts. Une éducation féminine rationnelle devra comporter les enseignements et les agréments utiles à l'épouse et à la mère. »

M. O. Gréard a, plus que personne, qualité et autorité pour faire prédominer dans le système d'éducation des jeunes filles ces sages et honnêtes principes du pédagogue qu'il analyse avec tant de pénétration et qu'il commente avec un talent si sympathique, dans un style aussi élégant que ferme et précis.

PZ.



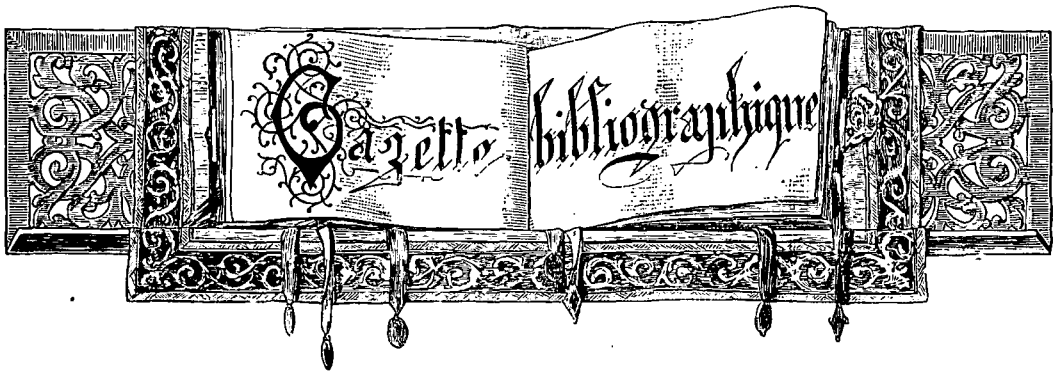

Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois. — Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES ; *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français. — Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province.* — LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

INSTITUT.

Commission centrale administrative. — La commission centrale administrative de l'Institut vient d'être composée comme il suit, pour 1888 :

Académie française : MM. X. Marmier et C. Rousset ; M. Camille Doucet, secrétaire perpétuel.

Académie des inscriptions et belles-lettres : MM. L. Delisle et Deloche ; M. Wallon, secrétaire perpétuel.

Académie des sciences : MM. Becquerel et Frémy ; MM. J. Bertrand et Pasteur, secrétaires perpétuels.

Académie des beaux-arts : MM. Questel et Bailly ; M. le vicomte Delaborde, secrétaire perpétuel.

Académie des sciences morales et politiques : MM. Barthélemy Saint-Hilaire et Aucoc ; M. Jules Simon, secrétaire perpétuel.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 23 décembre.

Ouvrage présenté. — Ch. Nisard : *Guillaume du Tillot, ou un valet ministre et secrétaire d'État.*

Communication. — P. Pontbriant : Découverte à Pierrelate (Drôme) d'un tombeau en forme d'auge.

Dans cette séance, l'Académie a procédé à l'élection de quatre correspondants étrangers.

M. Sickel a été élu en remplacement de M. Gozzadini, décédé à Bologne.

M. Bühler a été élu en remplacement de M. Lott, décédé à Halle (Saxe).

M. Evans, à Londres, a été élu en remplacement de sir Henry Rawlinson, de Londres, élu associé étranger.

M. Helbig, à Rome, a été élu en remplacement de M. Heuzen, décédé dans cette ville.

Séance du 30 décembre.

Ouvrages présentés. — Darmesteter : *Points de contact entre le Mahâbhârata et le Shâh-Namâh.* — Basset : *Recueil de textes et documents relatifs à la philologie berbère.* — Bel Kassem ben Sedive : *Cours de langue kabyle.* — Ibn Hicham : *Traité de flexion et de syntaxe arabes.* — Reinach : *Les Monnaies juives.* — Delisle : *Biographie de M. Claude Rossignol.*

L'Académie a, dans cette séance, procédé au renouvellement de son bureau. M. le marquis d'Hervey de Saint-Denis, vice-président sortant, a été élu président pour l'année 1888. M. Barbier de Meynard a été élu vice-président.

L'Académie a ensuite nommé trois correspondants français, MM. le Dr Reboud, Ch. Joret et Ulysse Chevalier en remplacement de MM. de Boissieu, Francisque Michel et Célestin Port, les deux premiers décédés et le troisième élu membre libre de l'académie.

L'Académie s'est enfin occupée du renouvellement des commissions annuelles, qui se trouvent ainsi composées pour 1888 :

Commission du prix Gobert : MM. Delisle, Viollet, L. Gautier, A. de Barthélemy.

Commission des travaux littéraires : MM. Ravaisson,

Renan, Maury, Delisle, Hauréau, de Rozière, G. Paris, Alex. Bertrand, Schlumberger, Héron de Villefosse.

Commission des Écoles françaises d'Athènes et de Rome : MM. Delisle, Girard, Heuzey, Perrot, Weill, Meyer, Boissier et Croiset.

Séance du 6 janvier.

Ouvrages présentés. — Mazou : *La Commanderie des Antonins à Aubenas, en Vivarais.* — Jullien-Laferrière et Musset : *L'Art en Saintonge et en Aunis* (fasc. 15 et 16). — De Laurière : *La mosaïque romaine de Girone (Espagne).* — A. Dumont : *Les céramiques de la Grèce propre* (4e fasc.). — Peyre : *Histoire générale de l'antiquité.* — Xéropol : *Études historiques sur le peuple romain.* — Max Müller : *Biographies of words and the homes of the Aryas.*

Au cours de la séance il a été procédé par la voie du scrutin à la nomination de diverses commissions pour 1888. Les commissions se composent ainsi qu'il suit :

Commission du nord de l'Afrique : MM. Renan, Pavet de Courteille, Duruy, Perrot, Schefer, Maspero, Héron de Villefosse, Heuzey.

Commission du prix Duchalais (numismatique du moyen âge) : MM. Deloche, Schlumberger, de Barthélemy, Héron de Villefosse.

Commission du prix Bordin (la législation des capitulaires) : MM. de Rozière, Deloche, d'Arbois de Jubainville, Viollet.

Autre commission du prix Bordin (histoire d'Edesse) : MM. Renan, Derenbourg, Pavet de Courteille, Schefer.

Commission du prix Brunet (le meilleur travail bibliographique sur les ouvrages d'histoire et de littérature du moyen âge) : MM. Delisle, Hauréau, Gaston Pàris, Meyer.

Commission du prix Stanislas Jullien (le meilleur ouvrage relatif à la Chine) : MM. Pavet de Courteille, Schefer, Oppert, Maury.

Commission du prix Delalande-Guérineau (études d'antiquité classique) : MM. Girard, Perrot, Ravaisson, Bréal.

Commission du prix de la Grange (publication des anciens poètes de la France) : MM. Gaston Pàris, Meyer, Gautier, Luce.

Donation. — Un Américain de Paris, M. Loubert, a écrit à l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres) pour proposer la fondation à ses frais d'un prix triennal de 3,000 francs, en rentes 3 o/o sur l'État français.

Ce prix serait décerné à un ouvrage sur les deux Amériques, se rapportant à l'une des parties suivantes : histoire et géographie historique, archéologie, ethnographie, linguistique et numismatique.

L'une des conditions de cette donation c'est qu'un exemplaire de l'ouvrage couronné sera envoyé au *Columbia college*, à New-York; et à la *New-York historical Society* de la même ville.

L'Académie a accepté provisoirement cette généreuse donation.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 7 janvier.

Ouvrages présentés. — De Crisenoy : *Les Conseils généraux.* — O. Noël : *Les Chemins de fer en France et à l'étranger.* — L. Say : *La Santé des nations*, par Adam Smith. — De Sybel : *Histoire de l'Europe pendant la Révolution française.* — Peyre : *Histoire générale de l'antiquité.* — Du Chatellier : *Évêché et ville de Kemper; documents inédits.* — Rochaïd : *Marine marchande et colonies.* — P. Leroy-Beaulieu : *Précis d'économie politique.* — Compayré : *Cours de pédagogie théorique et pratique.* — Compayré : *Notions élémentaires de psychologie.* — Compayré : *Cours de morale théorique et pratique.* — Regnaud : *Origine et philosophie du langage.*

L'Académie a dans cette séance élu un correspondant français, M. Ferrand, en remplacement de M. Demolombe, et un correspondant étranger, M. Bogesitch, en remplacement de M. Thonissen, nommé associé étranger.

Séance du 13 janvier.

Ouvrages présentés. — De Harlez : *La religion nationale des Tartares orientaux Mandchous et Mongols comparée à la religion des anciens Chinois.*

Lecture. — Heuzey : Deux cylindres de la région syrienne; le prétendu chapeau hittite. — De la Blanchère : Note sur une série de carreaux en terre cuite découverts en Tunisie.

Communication. — Héron de Villefosse : Épigraphie de la Gaule romaine.

ACADÉMIE DES SCIENCES.

L'Académie des sciences vient d'entrer en possession du legs que lui a fait M. Leconte, de Rouen. Les revenus d'un capital d'environ 500,000 francs seront, d'après les termes du testament, attribués tous les trois ans aux auteurs de découvertes nouvelles en mathématiques, physique, chimie, histoire naturelle, sciences médicales, ainsi qu'aux auteurs d'applications nouvelles de ces sciences.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

Société des études historiques. — La société décernera cette année un prix à l'auteur de la meilleure histoire de la Compagnie des Indes (1719-1770).

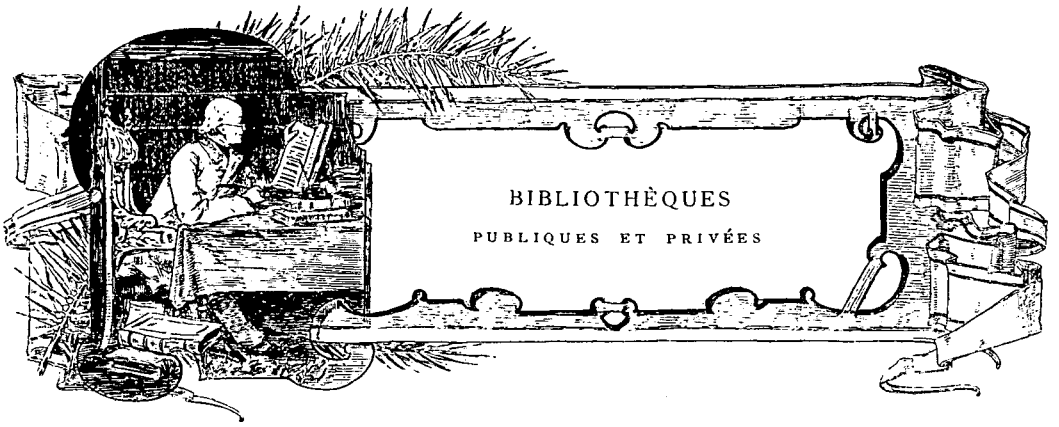

FRANCE

Bibliothèque de l'Institut. — Un regrettable accident s'est produit à l'Institut : un tuyau de conduite d'eau s'est crevé dans la nuit du 31 décembre. Les angles de trois étages de la bibliothèque ont été inondés ; environ 2,300 volumes ont été endommagés. Parmi ceux-ci, quelques-uns sont rares : on peut citer notamment le *Recueil de l'Académie de Turin*, seul exemplaire qui existe en France ; les grands plans de l'*Histoire, de l'art en Espagne ;* un livre sur Charles-Quint ; l'*Histoire des rois de Hongrie*, par Kabona, que M. Mignet désirait consulter et qu'on eut tant de peine à se procurer. Il est difficile d'évaluer le dommage causé par cet accident. Quelques-uns des volumes en seront quittes pour de grandes taches jaunes au travers des pages. Cela diminue leur valeur marchande ; mais comme les livres de la bibliothèque ne sont jamais mis en vente, ce point n'a pas grande importance. Malheureusement, les reliures de la plupart des volumes trempés sont perdues. Le cuir a joué, s'écaille, éclate. Il faudra tout refaire et il y aura de ce chef une grosse dépense.

Les salles de la bibliothèque ne sont pas chauffées d'ordinaire, par crainte d'incendie. Mais actuellement des poêles ont été établis dans chacune des pièces inondées et il y règne une température d'étuve. Les volumes trempés bâillent et présentent leurs feuillets ouverts à l'évaporation. Il y en a sur les rebords des rayons, sur les côtés, partout. Une partie de la collection du *Journal des Débats* a été atteinte et les couvertures, étalées, se gondolent sous la chaleur. La nuit, des garçons de salle surveillent les poêles, pour éviter tout danger.

La commission administrative de l'Institut s'est réunie dès que le malheur a été connu. Elle a obtenu que les tuyaux de secours ne fussent plus remplis d'eau et elle a pris les mesures nécessaires pour réparer le désastre.

Cet accident inspire au *Journal des Débats* les réflexions suivantes :

« Il nous semble que, dans cette affaire, une certaine part de responsabilité doit incomber au service des bâtiments civils, qui est chargé d'assurer la sécurité des bibliothèques et qui les inonde, sous prétexte de les préserver de l'incendie. Depuis la perte de la fameuse bibliothèque d'Alexandrie — qui ne fut pas, d'ailleurs, un cas fortuit — on se défie du feu. Encore faudrait-il que les précautions fussent moins dangereuses.

« Il y a quatre ans, en octobre 1884, si notre mémoire nous sert bien, un accident tout à fait analogue à celui que nous signalons plus haut s'était produit aux Archives nationales. Trois étages avaient été inondés par le débordement d'un réservoir. Les papiers mouillés n'avaient pas, heureusement, d'importance considérable. L'accident ne coûta guère que du travail au personnel. Mais, plus récemment, il y eut une autre inondation. L'eau s'amassait déjà dans un plafond qui dominait une pièce remplie de papiers précieux et délicats, lorsqu'on s'aperçut du danger. Depuis lors, on s'est gardé d'envoyer de l'eau dans les tuyaux, de sorte que tout l'argent dépensé en plomberie demeure perdu.

« A la Bibliothèque nationale, il ne s'est pas encore produit d'accident, mais on se défie à peu près autant de l'eau que du feu. L'administration a obtenu que tous les tuyaux fussent entourés d'un manchon protecteur. Cela a coûté fort cher et rend très difficile la recherche des fuites, mais du moins on risque moins d'être inondé.

« A la bibliothèque de l'Institut, les robinets de secours sont placés de telle façon que l'homme qui irait les ouvrir, en cas d'incendie, se vouerait à une mort presque certaine, sans d'ailleurs qu'il eût grande chance d'atteindre son but. Les architectes, en maintenant l'eau en pression dans les conduites, ne paraissent pas avoir prévu la force d'expansion de l'eau congelée, ce qui est cependant un phénomène aussi connu que l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie. Aujourd'hui, il n'y a plus de danger de ce côté, puisque les tuyaux sont vides ; mais, d'autre part, on peut se demander s'il était très urgent de construire tant de tuyaux qui ont été nuisibles et paraissent devoir n'être jamais d'aucune utilité.

« L'accident survenu à la bibliothèque de l'Institut a été découvert le samedi matin par un employé, qui donna l'alarme. Mais, si le hasard n'avait pas conduit cet employé dans le corps de bâtiment où la fuite s'était déclarée, le samedi, le dimanche et le lundi étant jours de fête et de congé pour le personnel, le désastre aurait pu prendre des proportions énormes.

LES BIBLIOTHÈQUES DES HOPITAUX A PARIS

Depuis quelques années, les bibliothèques des internes des hôpitaux ont pris une grande extension, grâce au concours généreux du conseil municipal.

Hôtel-Dieu. — La bibliothèque, fondée depuis sept ans, compte 1,500 volumes reliés. Une somme de 2,000 francs lui a été attribuée par le conseil municipal, en 1877; 500 francs chaque année depuis 1878. Les internes payent une cotisation mensuelle.

Hôpital de la Charité. — La bibliothèque, fondée par le Dr Passant, a été transférée dans un vaste local. Elle a reçu des dons importants de MM. Closel, S. Boyer, Bouillaud et Farcy. Elle reçoit 400 francs du conseil municipal.

Hôpital de la Pitié. — La bibliothèque a été fondée, en 1869, par les internes. Elle est entretenue par les cotisations mensuelles des internes et reçoit une subvention du Conseil municipal. Elle compte 1,200 volumes.

Hôpital Lariboisière. — La bibliothèque compte 1,900 volumes et reçoit 500 francs du conseil municipal.

La bibliothèque des internes en pharmacie reçoit une subvention de 300 francs pour l'entretien.

Hôpital Tenon. — Dès l'ouverture de l'hôpital, en 1878, il a été fondé, par les internes une bibliothèque. Un don de 2,000 francs, puis une subvention de 500 francs chaque année, votée par le conseil municipal, ont enrichi cette bibliothèque.

Hôpital Necker. — A la fin de 1878, la bibliothèque comptait 50 volumes provenant de dons : elle compte aujourd'hui 1,000 volumes.

Hôpital Beaujon. — La bibliothèque, placée dans un local attenant aux chambres des internes, et qui ne comptait guère que 300 volumes en 1878, en renferme maintenant plus de 2,000.

Hôpital Cochin. — La bibliothèque a reçu du conseil municipal 1,000 francs en 1877, et les autres années une subvention de 400 francs.

Les autres hôpitaux possèdent également des bibliothèques d'internes, qui reçoivent des subventions du conseil municipal.

Bibliothèque du château de Saint-Blacard. — Nous avons à déplorer la perte de cette bibliothèque, entièrement détruite par le feu le mois dernier.

Elle renfermait de nombreux documents historiques et la plus grande partie des papiers et archives de la famille des Gontaut-Biron.

ÉTRANGER

Angleterre. — *British Museum.* — On a découvert au British Museum deux volumes déposés au département de la topographie et des cartes, contenant les dessins originaux d'Androuet Du Cerceau pour ses *Plus excellents Bâtiments de France.* Ils avaient fait partie de la bibliothèque du roi Georges III, donnée au musée par son fils et successeur Georges IV.

Ils figurent au catalogue de cette collection dans la partie réservée aux cartes, estampes et dessins, mais la description qui suit immédiatement celle du volume des *Plus excellents Bâtiments* n'indique pas que ce sont des dessins, ce qui a fort probablement dépisté les chercheurs en leur donnant à croire que c'était simplement un double recueil de planches.

Ce sont deux volumes in-folio, d'une reliure française ancienne, en maroquin rouge, qui ont été subséquemment timbrés des armes de Georges III et qui portent au dos : *Bâtiments de France par Du Cerceau*, t. Ier et t. II respectivement. Le premier volume est formé de 63 grandes feuilles de parchemin offrant les dessins, plans, élévations et détails d'ornementation des châteaux royaux et autres, en commençant par Blois et Amboise pour finir par Bury, en suivant l'ordre de la suite des planches gravées. A la fin du volume sont insérés six dessins, sur papier ceux-ci, pour certaines planches des *cinq ordres.* Le second volume est de 58 feuilles de parchemin, commençant par les dessins du Louvre pour finir par ceux de Gaillon et de Neaulne. On voit par cette courte description que l'ordre est interverti, et que pour suivre la numération des planches gravées le tome II devait devenir tome Ier.

Parmi les dessins, il y en a qui se trouvent là en double, avec des corrections, des changements de détails qui relèvent l'intérêt du recueil. Chaque volume porte, sur son premier feuillet de garde, l'inscription : *Des livres de M. l'abbé Le Normant,* d'une vieille écriture du commencement du XVIIe siècle.

Italie. — *Bibliothèque Victor-Emmanuel.* — La bibliothèque Victor-Emmanuel, à Rome, vient d'acquérir deux manuscrits intéressants. La premier renferme 135 portraits de princes et princesses de la maison d'Este ; on trouve dans le second trois traités en latin sur divers jeux, dont le jeu d'échecs.

Russie. — *Bibliothèque populaire de Saint-Pétersbourg.* — Le conseil municipal de Saint-Pétersbourg vient de fonder en cette ville une bibliothèque populaire qui, dès son ouverture, n'a point cessé d'être assidûment suivie.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— PARIS — PROVINCE — ÉTRANGER —

FRANCE

Vient de paraître à la librairie Quantin : *le Barbier de Séville*, in-32 de près de 200 pages, imprimé sur papier vergé fort, avec cinq eaux-fortes par Valton, gravées par Abot. — Prix : 6 francs.

Ce volume fait partie de la collection artistique publiée sous le titre de BIBLIOTHÈQUE DE POCHE, inaugurée par le *Voyage autour de ma Chambre*, de Xavier de Maistre, et continuée brillamment par le *Mariage de Figaro* et *Turcaret*.

Ces gracieux petits livres ont pleinement réussi. Leur succès est dû à la perfection du tirage, fait sur un papier de Hollande fabriqué spécialement à leur format commode, qui justifie bien le titre adopté pour cette collection.

L'illustration des deux chefs-d'œuvre de Beaumarchais a été confiée à des artistes du talent le plus délicat. Les délicieuses compositions de Valton, gravées par l'habile aquafortiste Abot et imprimées en taille-douce sur le papier même du texte, reproduisent en tête de chacun des actes une des principales scènes de la comédie.

Le volume contient, en outre, un très joli portrait de Beaumarchais, dessiné par Valton d'après un portrait du temps.

— Il vient de paraître à la maison Quantin un important ouvrage sous ce titre : *Bibliographie des principales éditions originales des écrivains francais du* XVe *au* XVIIIe *siècle*, par Jules Le Petit. Un vol. in-8° de 600 pages. Prix : 35 francs.

Ce volume est destiné, croyons-nous, à rendre de grands services aux bibliophiles et libraires; il prendra place, à côté des ouvrages tant consultés de Brunet, de Quérard, de Picot, de Harrisse, de Cohen et d'Otto Lorenz.

On y trouve non seulement la description minutieuse des principales éditions originales de nos meilleures écrivains français (éditions en grande partie négligées par Brunet), mais encore la reproduction exacte des titres (au nombre de 300 environ) de ces éditions.

L'auteur a pensé que cette *bibliographie figurée* pourrait faciliter aux chercheurs et aux lettrés la distinction entre les vraies éditions bonnes et estimées et les contrefaçons sans valeur, distinction que les notes les plus exactes ne suffisent pas toujours à établir.

Chaque article se termine par une liste des prix que les différents exemplaires ont atteints dans les principales ventes ou chez les libraires, depuis quarante ans.

L'ensemble de ce travail offre donc un double intérêt, littéraire et pratique, commercial même; et il s'adresse autant à ceux qui font des éditions anciennes de nos grands écrivains l'objet de leurs études, qu'à ceux qui recherchent ces éditions au simple point de vue de la collection.

Nous en rendrons compte prochainement en détail.

— Le dernier ouvrage de M. Pierre de Nolhac, travailleur infatigable, est consacré à *Érasme en Italie*. Ce livre, qui a paru chez Klincksieck, contient douze lettres inédites d'Érasme.

— La première partie de l'étude historique et critique que M. le vicomte H. Delaborde consacre à *Marc-Antoine Raimondi* vient de paraître à la librairie de l'Art en un superbe volume in-4°, orné de nombreuses illustrations.

— Les éditeurs Perrin ont fait paraître le premier tome des *Mémoires et correspondance du comte de Villèle*. — L'ouvrage doit former quatre volumes.

— La librairie Clouzot, à Niort, met en vente un *Recueil de notes sur l'église réformée de Fontenay-le-Comte et ses pasteurs*, par M. B. Fillon. Cet ouvrage contient de précieux renseignements sur Luther, Calvin, Rabelais et Antoine Augereau, l'imprimeur de la reine de Navarre.

— M. Jacques Ballieu a fait tirer à part et mettre en vente chez l'éditeur Dupret l'article qu'il avait donné à la *Revue d'art dramatique : Un amer littéraire au* XVIIIe *siècle ; le dîner du bout-du-banc*.

— M. Bizos, doyen de la Faculté des lettres d'Aix, vient de faire paraître une intéressante plaquette sur *Prévost Paradol et les souvenirs de son enseignement à la Faculté aixoise*.

— Un membre de l'Académie de Stanislas, M. F. des Robert vient de consacrer une étude sur *la vie et les œuvres de Mme Tastu*. Cette brochure n'est point dans le commerce.

ÉTRANGER

Allemagne. — La cinquième édition de l'*Etymologisches Wœrterbuch der Romanischen Sprachen* de F. Diez vient de paraître à Rouen, chez le libraire Marcus. Elle contient un appendice de M. Aug. Scheler.

— L'éditeur W. Spemann, de Stuttgart, continue avec la plus grande activité la publication de sa *Deutsche National litteratur*, collection des classiques qui se distingue par son élégance et la modicité de son prix autant que par sa correction et l'abondance des notes et des commentaires. Les derniers volumes édités sont : *Wieland* (tome I), *Gœthe* (34e volume), *Jean-Paul* (VI), *les Ménestrels* (I), *Immermann* (I).

De la *collection Spemann* (1 marc le volume in-18, reliure toile élégante, titre rouge et noir) ont paru : 276-277-279 : *Discours du prince de Bismarck ;* 278 : *le Livre des lieder*, de Henri Heine.

- La librairie Schwetschke, de Brunswick, publie une traduction du volume que Sen Brinke, un auteur hollandais, a consacré à *Zola et ses œuvres.*

Allemagne. — Voici quelques sommaires de revues allemandes.

Deutsche Rundschau (janvier) : Georges Brandès : Émile Zola. — R. Marloth : L'Allemagne en Afrique. — P. Spetta : Beethoveniana. — Achelis : Développements de l'ethnologie moderne. — Sous les tilleuls, scènes de la vie berlinoise. — Deux lettres de F. Mendelssohn.

Nord und Süd (janvier) : H. Diels : Les guérisons miraculeuses dans l'antiquité. — I. Tourguéneff : Une soirée à Sorrente. — R. Lowenfeld : Conrad Ferdinand Meyer. — Paul Lindau. Un grand procès : quel est l'assassin ?

Vom Fels zum Meer : n° 5 : Un projet de théâtre scientifique populaire. — A. Roberts : Un coin de Normandie. — B. Katscher : La rue à Londres. — E. Nagel : Aventures en Afrique. — E. Forster : Une visite à Gœthe. — E. Sellinz : Une nouvelle machine à calculer.

Magazin für Litteratur : n° 51 : E. Wechsler : Auteurs viennois. — n° 52 : Les fêtes à propos de l'anniversaire du poète Vondel, à Cologne. — n° 1 (1888) : C. Bleibtren : Les maximes de La Rochefoucauld. — n° 2 : Louis de Hessem : *La Terre* de Zola. — n° 3 : L. Fuld : A propos de l'interdiction de *la Terre.*

Gesellschaft (janvier) : H. Heiberg : Un vieux conte. — E. Mauerhof : Le mensonge dans les œuvres littéraires. — C. Alberti : Les théâtres de Berlin.

Deutsche Dichtung (1er et 15 janvier) : E. Wichert : Séparée. — R.-M. Werner : Physiologie de la poésie lyrique. — O. Artung : Carl Becle. — Le Burg-théâtre de Vienne et le drame allemand (d'après des documents inédits). — Karl Frenzel : Jules Rodenberg.

— M. Max Nordau vient de faire paraître un nouveau roman : *la Maladie du siècle.* Ce livre n'a pas rencontré, même en Allemagne, d'unanimes approbations.

Belgique. — Les bibliophiles s'abonneront à l'élégant recueil bi-mensuel que l'éditeur Kistemaeckers vient de mettre en vente à Bruxelles : *le XVIIIe Siècle galant et littéraire.*

Imprimée avec un luxe remarquable, semée de croquis et de culs-de-lampe nombreux, cette gazette du siècle des marquisettes publie des contes grivois et des nouvelles de la plus exquise mignardise, et tous les documents scandaleux du temps.

Peut-être serait-il imprudent de la laisser aux mains des jeunes filles, mais tous les délicats et tous les collectionneurs se précipiteront sur cette délicieuse publication toute embaumée du parfum défunt des boudoirs de nos aïeules.

La première année est en vente et forme un superbe in-8° de 400 pages, texte compact et contenant plus de 200 mignonnes gravures.

Le XVIIIe Siècle n'est imprimé *que pour ses abonnés exclusivement* — et sous aucun prétexte il n'en est vendu de livraisons séparées. — Le tirage en est limité (15 francs par an).

L'éditeur Kistemaeckers vient également de faire paraître un petit volume, imprimé en couleurs, et qui est à la fois une œuvre audacieuse et des plus curieuses dans sa sauvage brutalité.

Cela s'appelle la *Litanie des pouacres* et le titre en est justifié, car l'auteur, M. Boyer d'Agen, le romancier de la *Gouine*, s'est efforcé d'y dépeindre les caractères les plus saillants de la société contemporaine, et cela sous la forme austère et lamentable des litanies catholiques! C'est ainsi que nous voyons défiler devant nos yeux : l'Assassin, — l'Ivrogne, — le Gueux, — le Bourgeois, — le Paysan, — la Femme honnête et celle... qui ne l'est pas! — etc., etc.

Suisse. — Parmi les récentes publications suisses, il convient de citer les *Dernières poésies* d'Eugène Rambert (Lausanne, Rouge, 1888, in-16) et une étude historique de M. James Chambrier : *Rois d'Espagne ; de Charles IV à Alphonse XII* (Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1888, in-12).

Hollande. — Le cinquième volume de l'importante *Histoire d'Amsterdam*, ouvrage auquel M. Ter Gouw consacre tous ses soins, vient de paraître.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION

en France et à l'Etranger

FRANCE

Publications historiques de la ville de Paris. — Dans la séance du 30 décembre, le conseil municipal de la ville de Paris a, sur le rapport de M. Depasse, autorisé la publication :

1° De deux plans de Paris en 1789 et 1794;

2° D'un répertoire des manuscrits relatifs à la Révolution française, par M. Tuetey;

3° D'un ouvrage : *les Clubs contre-révolutionnaires*, par M. Augustin Challamel.

Un crédit de 22,000 francs est inscrit pour cet objet.

MM. Félix Frank et Adolphe Chenevière doivent publier à la librairie Cerf une *lexique de la langue de Bonaventure Despériers.*

Nous avons eu occasion de parler de la publication qu'entreprend l'éditeur Monnier sous ce titre : *l'Age du romantisme.* La dernière livraison était consacrée à Mérimée. Trois fascicules sont sous presse ; dans l'un M. Gédalge étudiera *Berlioz et la musique romantique ;* dans les deux autres, M. P. Burty nous montrera *Jean Gigoux peintre et vignettiste.*

L'éditeur A. Colin va mettre en vente une *Histoire de la civilisation contemporaine en France,* par M. A. Rambaud, formant le complément de l'*Histoire de la civilisation française* du même auteur.

M. Michel Delines, que nos lecteurs connaissent déjà par l'emprunt que nous lui avons fait d'un extrait de son dernier ouvrage : *la France jugée par la Russie,* corrige les épreuves d'un nouveau volume : *Tourguéneff inconnu.*

— M. G. Michel va faire paraître dans la *Petite Bibliothèque économique* publiée par Guillaumin une étude sur *Vauban et la dime royale.* Viendront ensuite dans la même collection : *Bentham,* par Mlle Raffalovick ; *Adam Smith,* par M. Courcelle-Seneuil. Sont en préparation : *Hume,* par M. Léon Say ; *Michel Chevalier,* par M. Leroy-Beaulieu ; *Fourier,* par M. Ch. Gide; *Bastiat,* par M. de Foville; *Quesnay,* par M. Yves Guyot ; *Turgot,* par M. Robinot ; *John Stuart Mill,* par M. Roquet ; *Sully,* par M. Chailley et *Wolowski,* par M. E. Levasseur.

ÉTRANGER

— L'éditeur Kistemaeckers de Bruxelles prépare une édition de haut ragoût qui sera intitulée : *le Livre d'heures satyrique et libertin de la fin du siècle.* Ce volume parodie page par page un livre d'heures catholique ou orthodoxe, avec des encadrements miniatures en couleurs à chaque page, qui représentent les stations, les étapes de l'amour. L'auteur garde provisoirement l'anonyme; quant au dessinateur... il ne signera pas. Mais le secret sera bientôt celui de polichinelle.

Espagne. — M. Picatoste poursuit ses *Études sur la grandeur et la décadence de l'Espagne.* Le troisième volume de cet important ouvrage va paraître à Madrid chez l'éditeur Hernando.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

Distinctions honorifiques. — Par décret, en date du 31 décembre 1887, ont été promus au grade de chevalier dans l'ordre national de la Légion d'honneur : MM. Albert Mérat, homme de lettres; Ferdinand Brunetière, homme de lettres ; Jules Lemaître, homme de lettres; Ernest Leroux, libraire-éditeur; Léon Hugonnet, publiciste; Eugène Pitou et Bertin, journalistes.

Parmi les nouveaux officiers de l'instruction publique, nous remarquons MM. Belin et Dreyfous, éditeurs ; Raoul Frary; Albert Cim, Bourgeat, Firmin Javel et Louis Serizier, journalistes.

MM. Baude de Maurcelay, Irénée Blanc, Capelle, Gouin, Paul Eudel, Bouvet, René de Cuers, publicistes ou journalistes, ont reçu les palmes d'officiers d'académie, ainsi que MM. Lamiraült, Mantoux, Laurens et Wiener, éditeurs; Chéret, dessinateur lithographe; Blanchot, ancien gérant du cercle de la Librairie.

Livres à l'index. — Un décret de la Sacrée-Congrégation de l'Index, en date du 20 décembre 1887, condamne et proscrit les ouvrages suivants :

E. Ledrain : *Histoire d'Israël*, 1re et 2e parties. Paris, Lemerre, éditeur, 1879-1882.

P. Lenormant : *les Origines de l'histoire d'après la Bible et les traditions des peuples orientaux*. Paris, 1880-1884.

H. Lasserre : *les Saints Évangiles*, traduction nouvelle. Paris, 1887.

Le dépôt légal. — Les départements qui ont, l'année dernière, donné le plus gros appoint au dépôt légal, sont :

Pour les volumes : Seine-et-Oise, 840 volumes; Indre-et-Loire, 798; Rhône, 726; Seine-Inférieure, 566; Haute-Vienne, 557; Seine-et-Marne, 453; Meurthe-et-Moselle, 440; Somme, 426; Gironde, 412.

Pour les journaux, revues, livraisons : Somme, 1,654 publications; Bouches-du-Rhône, 1,590; Seine-Inférieure, 1,457; Gironde, 1431; Nord, 1,292; Indre-et-Loire, 864; Meurthe-et-Moselle, 856.

Les départements qui ont le plus faible contingent sont : la Guadeloupe, 1 volume; la Réunion, 5; Lot, 6; Charente, 6; Haute-Saône, 9; Yonne, 11; Haute-Loire, 12; Oran, 13; Landes, 14; Corse, 15.

Hautes-Pyrénées, 24 publications; Loiret, 36; Oise, 48; Haute-Loire, 49; Nièvre, 51; Haute-Saône, 53; Alpes-Maritimes, 65.

La donation de Chantilly et la délégation de l'Institut à Bruxelles. — Nous avons annoncé qu'une délégation de l'Institut devait porter à Bruxelles la médaille offerte au duc d'Aumale, par l'Institut, en remerciement de la donation de Chantilly.

Cette médaille, œuvre du graveur Chaplain, est grande de neuf centimètres de diamètre. Elle représente d'un côté le duc d'Aumale, de l'autre le château de Chantilly, à vol d'oiseau. Elle ne porte aucune inscription.

On a frappé trois exemplaires de cette médaille, tous trois offerts au duc d'Aumale, l'un en or, l'autre en argent, le troisième en bronze.

La matrice n'a pas été détruite, car on en tirera un exemplaire pour chaque membre de l'Institut. Et plus tard, lorsqu'on donnera des prix avec les revenus du domaine de Chantilly, chaque lauréat recevra une médaille.

Cette médaille a été remise, le 29 décembre dernier, au duc d'Aumale, par la délégation qui se composait de MM. Renan, Jules Simon, Bertrand et Wallon.

M. Renan a adressé au duc une allocution dans laquelle il l'a remercié de la magnifique donation qu'il a faite à l'Institut. Il a fait l'éloge des services que le duc a rendus à la France et qu'il vient de compléter si noblement.

Il a dit que non seulement le duc avait fait à la science une donation comportant des revenus considérables, mais encore qu'il y avait ajouté de superbes collections amassées depuis un demi-siècle.

En terminant, M. Renan a exprimé les regrets qu'éprouve l'Institut des circonstances qui tiennent le prince éloigné de la France.

Le duc d'Aumale a répondu en faisant l'éloge des services rendus à la France par l'Institut.

Il a félicité M. Chapelain, l'auteur des médailles commémoratives, et s'est entretenu avec les différents membres de la délégation.

Réception de M. Gréard à l'Académie française. — La réception de M. Gréard à l'Académie française a eu lieu le 19 janvier dernier. C'est M. le duc de Broglie qui a répondu au récipiendaire.

Nous détachons du discours du vice-recteur de l'Académie de Paris le passage relatif à Mme Swetchine sur la vie et les œuvres de laquelle le comte de Falloux écrivit, en 1859, un livre fort remarqué :

Il (M. de Falloux) revenait de son voyage d'Angleterre lorsqu'il fut admis dans l'intimité de Mme Swetchine. Il ne s'y laissa pas engager du premier coup. Le fonds d'indépendance que toute sa vie il a conservé envers tout le monde le tint longtemps en défiance : cette domination, sous laquelle il voyait ceux qui l'avaient une fois acceptée courber humblement la tête, l'inquiétait. A peine s'y fut-il prêté à son tour qu'il subit le charme. Je ne crois pas que personne ait été plus près du cœur de Mme Swetchine. C'est lui qui a reçu son dernier soupir, publié ses lettres et ses pensées; et il n'est pas d'œuvre dont il ait suivi la fortune avec plus de sollicitude. Son amour filial ne l'a-t-il pas quelquefois entraîné? Mme Swetchine avait mérité, ce semble, qu'on fît un choix dans ses papiers, et qu'on laissât sous le voile où elle s'enveloppait tout ce qu'elle avait voulut retenir d'elle-même. « La piété solide est discrète », disait-elle sagement. Une conscience délicate et habituée à se recueillir peut indéfiniment se repaître de ses extases : c'est toute la vie des cénobites. On ne se maintient pas longtemps avec l'intérêt pour les autres à ce ton de sublimité. Les sentiments les plus élevés ou les plus touchants ne sauraient se passer, pour plaire, d'un peu de détente et de variété. Lirait-on Mme de Sévigné, si à ces chères radoteries sur sa fille elle ne mêlait sans cesse des nouvelles de la cour et de la ville, toute sorte de jugements exquis, même de propos sans conséquence? Il y a d'ailleurs trop souvent chez Mme Swetchine un raffinement de spiritualité qui embarrasse. Mme de Sévigné aurait demandé qu'on lui épaissît tout cela, et je doute que le grand sens de Mme de Maintenon, si vite averti par les égarements de Mme Guyon des dangers de la doctrine du pur amour, eût encouragé les agapes mystérieuses qui réunissaient à minuit, dans la chapelle voisine du salon, les fidèles de la maison.

Mais si Mme Swetchine avait trop gardé de souvenir des pratiques de l'Orient, si trop souvent elle se laisse ravir à des coups d'aile qui l'emportent dans les nuages, qu'elle solidité de raison chaque fois

qu'elle est ramenée sur terre par les conseils que ses amis lui demandent! Elle a la note juste pour toutes les situations, le mot libérateur pour tous les cas de conscience. Dans la petite société d'élite qui se presse autour d'elle comme autour d'une mère, Montalembert, Lacordaire, de Tocqueville, — je ne parle que de ceux qui ne sont plus, — on se dispute sa clairvoyante tendresse. Dès qu'il eût pris sa place, M. de Falloux se sentit contristé comme les autres, quand la porte s'ouvrait pour de nouveaux venus. Chacun voulait l'avoir à soi et elle n'interdisait à personne de croire qu'il était le préféré, l'unique. Pour tous, elle est le frein et l'aiguillon, l'aiguillon surtout. Ce qui achève la vertu à ses yeux, c'est l'action. Son salon, dit M. de Falloux, était un foyer chrétien; et de ce foyer sortirent la plupart des œuvres de propagande religieuse, qui, sous la direction du P. Lacordaire et du P. Ravignan, de Frédéric Ozanam et d'Armand de Melun, se sont multipliées pendant les dernières années du gouvernement de Juillet, les unes tournées vers les plus hautes régions de la société parisienne, les autres appropriées aux classes populaires. M. de Falloux s'engagea dans la milice des jeunes missionnaires qui se partageaient les faubourgs. Chaque semaine, il allait, du banc d'œuvres des paroisses, évangéliser les ouvriers, en leur racontant la vie des saints; et c'est à Mme Swetchine, à l'ardeur de la vie morale qui rayonnait en elle, qu'il rapportait le succès comme l'inspiration de sa parole. Sans M. de Falloux, on n'aurait pas connu peut-être, certainement on connaîtrait moins bien Mme Swetchine; il semble que M. de Falloux n'aurait pas pris complètement possession de lui-même. C'est elle, il le déclare, qui le fit entrer dans la vie sérieusement chrétienne.

Obsèques de M. Auguste Maquet. — Voici le discours prononcé aux obsèques de M. Auguste Maquet par M. Ludovic Halévy, au nom de la Société des auteurs dramatiques :

« Messieurs, dans les premières pages de ses *Impressions de voyage en Espagne*, Alexandre Dumas a fait en peu de lignes le plus ressemblant des portraits de celui qui est là, dans ce cercueil, entouré des amis de la dernière heure, des amis à qui sa mémoire restera toujours chère.

« Auguste Maquet, écrivait Alexandre Dumas, étant, « après moi, l'homme qui travaille le plus au monde, « sortait peu, se montrait peu, parlait peu. »

« Oui, voilà bien celui que nous avons connu et aimé. Le travail a été la grande passion de sa vie. Auguste Maquet était, à dix-huit ans, en 1831, professeur suppléant d'histoire au lycée Charlemagne, et, dans sa dernière lettre, écrite il y a huit jours à peine, il disait à son ami, M. Ritt, directeur de l'Opéra :

« Je rentrerai à Paris pour assister mardi prochain « à la répétition de *la Dame de Monsoreau*, et je ne « vous quitterai plus jusqu'à la première représen- « tation. »

« Mardi prochain, c'était avant-hier, et, la veille, Maquet était mort, et il n'est rentré à Paris que pour y recevoir nos adieux en cette très douloureuse journée.

« 1831-1888! Il y a près de soixante ans entre ces deux dates, près de soixante ans d'une très noble existence vouée tout entière au travail et à l'honneur.

« Presque au début de sa carrière littéraire, pendant une quinzaine d'années, Auguste Maquet a été le très fidèle collaborateur du conteur merveilleux, du grand homme de théâtre, de l'auteur de ces œuvres populaires qui gardent encore ajourd'hui et garderont toujours le charme et l'éclat d'une éternelle jeunesse.

« Cette collaboration fut d'abord anonyme, et voici comment les deux noms d'Alexandre Dumas et d'Auguste Maquet furent jetés pour la première fois au public, dans un immense applaudissement.

« C'était au théâtre de l'Ambigu, le 27 octobre 1847, le soir de la première représentation du drame des *Mousquetaires*, qui a pris sur l'affiche, une dizaine d'années plus tard, le titre de *Vingt ans après*. Dumas devait signer seul, et Maquet était là avec les siens, dans une baignoire. Un jeune homme, un tout jeune homme se trouvait dans une loge voisine. Il est ici aujourd'hui parmi nous, venant rendre un suprême hommage à celui qui a été si étroitement associé au triomphe de son père.

« Ce jeune homme n'avait publié qu'un petit volume de vers, *les Péchés de jeunesse*. Il n'en est pas resté là, et vous savez, messieurs, comme l'héritage de la gloire paternelle s'est miraculeusement accru entre ses mains. Mais enfin, ce soir-là il n'était encore que le petit Dumas venant assister à une victoire du grand Dumas.

« On avait déjà joué les deux tiers du drame, et l'effet de la pièce avait été considérable. La porte de la baignoire où se trouvait le jeune homme s'ouvrit tout à coup. C'était Dumas. « Sais-tu ce que je vais « faire, dit-il à son fils, si la pièce marche ainsi « jusqu'à la fin? Je ferai nommer Maquet. Nous « serons ici à merveille pour jouir de sa surprise et « de sa joie. »

« Et, à une heure du matin..., celui qui m'a raconté ces choses était mieux que personne à même de les bien savoir; je n'ai que le regret de ne pas les dire aussi bien qu'il me les disait..., donc, à une heure du matin, Mélingue proclamait les deux noms de Dumas et de Maquet.

« M. Alexandre Dumas fils entend encore aujourd'hui, après tant d'années écoulées, les cris de joie qui partirent de la loge voisine, et il voit encore Maquet se jeter en pleurant dans les bras de Dumas.

« L'auteur de *Henri III* et de *Mademoiselle de Belle-Isle* n'était-il pas, d'ailleurs, assez riche de gloire pour pouvoir, sans crainte de s'appauvrir, laisser publiquement à Auguste Maquet sa part, sa très légitime et très large part dans tous ces succès légendaires : *les Mousquetaires, la Reine Margot, le Chevalier d'Harmental, Monte Cristo*, etc., etc.?

« Mais il n'est pas, hélas! messieurs, de collaborations éternelles... et le jour vint de la séparation

pour ceux que la passion du travail avait si longtemps et si heureusement réunis.

« Ce fut alors que, par des œuvres personnelles qui obtinrent de longs et retentissants succès, entre autres *la Belle Gabrielle* et *la Maison du Baigneur*, Auguste Maquet sut montrer le talent le plus original et le plus vigoureux.

« Et sa vie continua, dans le travail toujours; et, si la mort n'était venue brusquement l'enlever, tout plein de force et de jeunesse d'esprit, Maquet, dans peu de jours, à l'Opéra, le soir de la première représentation de *la Dame de Monsoreau*, Maquet aurait encore entendu son nom proclamé en même temps que le nom d'Alexandre Dumas.

« Mais Auguste Maquet, messieurs, n'a pas seulement travaillé pour lui, il a aussi travaillé pour nous, pour nous tous, auteurs dramatiques.

« En l'absence de notre président, M. Camille Doucet, retenu en ce moment loin de nous par un devoir impérieux, j'ai l'honneur de représenter aujourd'hui la Société des auteurs et compositeurs dramatiques, et j'ai le devoir de dire quels motifs particuliers nous avons d'exprimer tous nos sentiments de profonde gratitude pour celui qui a été, pendant de longues années, l'âme de notre Société.

« De 1851 à 1881, Auguste Maquet a fait presque constamment partie de la commission des auteurs dramatiques. Il a été, pendant ces trente ans, quatre fois vice-président et quatorze fois président de la Société des auteurs.

« Les anciens de la commission — et je suis de ceux-là — savent quel dévouement passionné Maquet a mis au service de notre association.

« Président de ce tribunal de famille qui a bien souvent à juger de très graves et très délicates questiens, Maquet apportait dans ces fonctions une exquise courtoisie et une impeccable droiture.

« Il parlait peu, sortait peu, se montrait peu », a dit Alexandre Dumas. Oui, quand il s'agissait de ses intérêts et de ses affaires; mais, quand il s'agissait de nos intérêts et de nos affaires, je puis attester que Maquet parlait, sortait et se montrait.

« Sous une apparence quelque peu froide et réservée, Maquet cachait une extrême tendresse et une véritable grâce de cœur. Que de bien il a fait, et avec quel tact, quelle délicatesse, quelle discrétion !

« Certes, il est bien d'avoir été un homme de grand esprit et de grand talent, mais il est encore mieux d'avoir été un homme de grande bonté et de grand cœur, et il y avait ces deux hommes dans Auguste Maquet.

« Président de notre commission pendant les trois dernières années de l'ancienne Société des auteurs, Maquet a travaillé plus et mieux que personne à la rédaction de ces statuts de 1879 qui ont assuré la force et la prospérité de notre association.

« Il a été de ceux qui ont voulu que le prélèvement fût aussi large que possible sur les droits d'auteur, de ceux qui ont eu le bonheur de réussir, afin que l'on pût faire également aussi large que possible, par des pensions et des secours, la part de ceux envers qui la vie s'est montrée rigoureuse.

« C'est à peine si, avant 1879, nous pouvions tous les ans distribuer une dizaine de mille francs; nous pouvons en donner aujourd'hui plus de quatre-vingt mille. Notre Société ne fait plus seulement, comme autrefois, œuvre de perception; elle est devenue une véritable association de protection et d'assistance mutuelle.

« Et cela, en grande partie, grâce à la haute intelligence et à la persévérance dévouée d'Auguste Maquet. Il est juste qu'il en soit remercié au nom de tous ceux dont les chagrins ont pu être apaisés et les misères adoucies, et j'apporte sur cette tombe le témoignage ému de l'affection et de la reconnaissance de toute cette grande famille qu'il a tant aimée et qui gardera fidèlement son souvenir. »

Inauguration du monument d'Edmond About. — Le monument élevé au cimetière du Père-Lachaise, à la mémoire d'Edmond About, a été inauguré le 22 décembre décembre dernier.

Plusieurs discours ont été prononcés.

M. Ernest Renan a, le premier, pris la parole, au nom de l'Académie française.

Après avoir vanté l'œuvre du statuaire et retracé la carrière d'ardente activité d'Edmond About, M. Renan s'est ainsi exprimé :

« About fut celui qui continuait avec le moins de mélange notre ancienne tradition. Il avait la qualité dominante de l'esprit français, l'honnête droiture, la clarté. Voltaire fut avant tout un esprit honnête; About le fut aussi au plus haut degré. Demander à de tels hommes de porter éternellement un masque sur leur visage, d'accepter docilement ces conventions, souvent puériles, auxquelles le grand nombre a peu de mérite à se soumettre, c'est demander à la lumière de ne pas aller en ligne droite. L'atmosphère où ils vivent est d'une transparence absolue; le mystère n'a pas de sens pour eux; comme la lumière électrique, ils fouillent tous les replis et rendent le mensonge difficile; les ridicules qu'ils aperçoivent, il leur est impossible de ne pas les stigmatiser. »

About était un patriote, dit M. Renan :

« Un amour fort, d'ailleurs, un amour dominant était le principe moral de cette âme que des critiques superficiels ont qualifiée de frivole. C'était l'amour de cette pauvre France, à laquelle il devait ce qu'il y avait de meilleur en lui. Les partis qui se succédaient au pouvoir avec une rapidité désespérante eussent voulu que, pour leur être fidèle, il refusât de leur survivre. Mais la France existait toujours pour lui, après la ruine des partis. Son patriotisme, aux jours d'épreuve, sut être éloquent et courageux. »

. . . . . .

. . . . . .

« Si About se laisse quelquefois égarer par les aux jugements de cette sorte, il en fut surtout vic-

time. Ah! grande dureté de notre temps! Les adversaires se déchirent, se méprisent. A voir combien ils sont sévères les uns pour les autres, on les croirait vertueux, et pourtant, si un vrai sentiment moral inspirait leurs attaques, ils seraient indulgents. Oh! quand verrons-nous élever un temple au pardon réciproque et à l'oubli? A vrai dire, je crains que le temple de mes rêves ne soit le cimetière. La paix, qui ailleurs n'est qu'une chimère, ici seulement devient une réalité. Bientôt, je crois, nous dirons avec l'*Ecclésiaste :* Heureux les morts!

« Notre confrère n'eut pas même cette récompense qu'ont d'ordinaire les vieux lutteurs, d'assister tranquilles, sur la fin de leur vie, aux batailles des autres. Au moment où il allait prendre possession du fauteuil où vos suffrages l'appelaient, la mort est venue le prendre. Nous n'avons pas eu la joie de le voir siéger parmi nous. Telle est l'âpreté qu'a prise de nos jours la bataille de la vie, qu'on ne relève plus ses morts. Grâce à vous, messieurs, grâce aux talents de l'artiste dont l'œuvre vient de vous être révélée, l'avenir saluera, en ce lieu, l'image vraie d'un des hommes qui de nos jours ont le plus ajouté à cette masse de raison qui, faible encore, s'augmente de siècle en siècle par l'effort de toutes les grandes âmes et de tous les bons esprits. Derrière les nuages qui s'amoncellent, il y a encore un ciel bleu et de chauds rayons. Quand l'heure de l'impartialité sera venue, bien des adversaires reconnaîtront qu'ils ont travaillé sans le savoir à la même œuvre. Tous alors proclameront qu'About fut un de ceux qui ont le plus aimé, à une heure critique s'il en fut, le progrès et la liberté. »

M. Jules Claretie a pris ensuite la parole au nom de la Société des gens de lettres et de la Société des auteurs dramatiques.

Après avoir parlé de « cet esprit de Gaule alerte, amusant, pétillant et savoureux comme un vin généreux et léger » qu'Edmond About a prodigué à travers ses livres, ses comédies, ses préfaces et ses polémiques, M. Claretie a ajouté :

« Je me rappelle l'étonnement et le tapage causés par son premier livre. About revenait d'Athènes et, rapportant de l'Hymette moins de miel que d'abeilles, il nous donnait allègrement des pages ironiques sur la *Grèce contemporaine*, sur le *Roi des Montagnes*. Il semblait qu'il eût fait là-bas provision de sel attique pour en cribler les descendants d'Aristophane. Les vaillants compatriotes de Botzaris prirent leur parti de ces *Orientales* d'un nouveau genre et ils pouvaient se dire, après tout, que c'était encore la Grèce qui donnait de son esprit à ce fils de France. »

Il a terminé ainsi :

« Nous étions voisins, About et moi, et pendant de longues années, bien souvent, quand je sortais, passant inévitablement sous ses fenêtres, que de fois je le voyais, là-haut, sur son balcon, seul, ou à côté de ses enfants, et me saluant de quelque sourire! J'avais si bien pris l'habitude de le voir, que parfois il m'arrive encore de lever la tête, comme s'il était encore là... Il n'est plus là, mais le voici revivant dans le bronze, souriant toujours, tenant à la main ce livre sur la Grèce qui a été son premier sourire, et à ses côtés son *Alsace*, qui a été son dernier amour... Il n'est plus là, mais les années ont passé sans toucher à sa mémoire, et nous nous retrouvons, tous, ses amis fidèles à son nom, autour de sa tombe, et, comme au premier jour, nous lui apportons notre salut et notre hommage au nom de ceux qui l'ont connu, qui l'ont admiré et qui l'ont aimé! »

Une allocution de M. Chambreland, au nom des habitants des Landes, en souvenir du livre *les Échasses de maître Pierre;* un discours de M. Thivet-Rapide, au nom des ouvriers typographes; enfin, une causerie familière de M. Francisque Sarcey ont terminé la cérémonie.

M. Édouard Pailleron; sa première pièce. — Elle fut écrite au lycée, nous dit la *Gazette anecdotique*, et ne vit jamais le jour de la publicité. C'était une tragédie, intitulée *Inès, ou le Brazero*, que Pailleron avait composée pendant la classe, en collaboration avec un de ses camarades nommé Dutrou, et en dépit de la surveillance de son « pion », qui s'appelait Mazerat.

Anatole France raconte longuement cette histoire dans sa chronique du *Temps*, à l'aide des souvenirs mêmes de Pailleron à ce sujet :

« Quand la pièce fut terminée, l'enthousiasme de la classe de seconde était immense; mais il s'y mêlait quelque perplexité. On s'inquiétait des destinées du chef-d'œuvre. Le faire jouer était difficile, le faire imprimer coûteux. Enfin, un élève proposa d'envoyer le drame à Victor Hugo, alors à Guernesey, en lui demandant aide et conseil. Cet avis fut adopté avec enthousiasme. Une lettre fut soigneusement rédigée. L'adresse même ne fut point mise à la légère. Loin de là!

« L'adresse donc, dit Pailleron dans son journal, la simple adresse tracée sur l'enveloppe, que de méditations elle nous coûta!... Nous voulions qu'elle renfermât et laissât transparaître tout un monde de pensées, récriminations contre le pouvoir, sympathie pour l'exilé, admiration pour le poète.

« Je ne sais pas si la suscription à laquelle nous nous arrêtâmes exprimait tout cela, mais elle n'était, à coup sûr, ni longue ni banale.

« Elle n'avait que trois mots et un seul point d'exclamation :

« *Victor Hugo*
« *Océan!* »

Victor Hugo répondit. Victor Hugo répondait toujours. On sait le style ordinaire de ses épîtres à la jeunesse : « Votre aurore a sacré mon crépuscule. Vous portez une étoile au front. *Ex imo*, Victor

Hugo. » Il écrivit donc : « Vous êtes l'avenir, je suis le passé; vous arrivez, je pars; vous entrez dans la lumière, j'entre dans l'ombre. » Mais d'aide, de conseil, point! La jeunesse est confiante; la jeunesse est généreuse. La classe de seconde, qui avait tant espéré de la lettre de Victor Hugo, ne fut point déçue en la lisant. On oublia ce qu'on avait demandé, et on fut tout à l'orgueilleuse joie d'avoir reçu une page du maître. On se passait le précieux autographe de main en main. Il en résulta quelque désordre à l'étude. Le pâle Mazerat essaya de confisquer la lettre, mais il dut céder devant la colère indignée de la classe et rendre ce papier glorieux.

Vente d'autographes. — On a vendu le mois dernier, à l'hôtel Drouot, une collection d'autographes provenant en partie de feu Violet d'Épagny, auteur dramatique et directeur de l'Odéon. Cette collection contenait un grand nombre de lettres d'artistes et d'auteurs dramatiques, ainsi que plusieurs documents manuscrits pouvant intéresser l'histoire des théâtres de Paris.

La vente a produit 4,174 fr. 50. Voici les prix les plus intéressants :

Lettre d'Andrieux, poète comique et académicien, au comte Joseph-Bonaparte de Survilliers, qu'il appelle son bienfaiteur. Cette lettre, du 27 février 1828, contient sur la situation politique d'alors l'appréciation suivante : « Le jésuitisme nous gagne, les prêtres nous débordent de tous les côtés. Si cela continue, ils seront bientôt autant et plus riches qu'ils ne l'étaient avant la Révolution. Ils sont déjà beaucoup plus puissants qu'ils ne l'étaient en 1780. Ils deviennent très redoutables et il est difficile de prévoir s'ils finiront par subjuguer et abêtir complètement la majorité des Français, ou s'ils perdront entièrement leur autorité, ce qui n'arrivera peut-être qu'à la suite d'un changement de religion qui pourrait être précédé et suivi de guerre civile... », adjugée 26 francs.

Épître de Balzac, demandant des places pour une seconde représentation, 50 francs.

Correspondance intime de la comtesse Dash avec d'Épagny, 36 francs.

Le manuscrit de la *Princesse de Bagdad*, avec corrections et annotations par Alexandre Dumas fils, 115 francs.

315 lettres originales, écrites à d'Épagny par des littérateurs, artistes, directeurs de théâtres, etc., 315 francs.

Lettre de Victor Hugo invitant M. d'Épagny à grossir le nombre des poètes éminents qui doivent venir entendre une lecture de *Cromwell*, 36 francs.

Diverses lettres de Scribe, relatives à plusieurs de ses pièces, vendues de 25 à 52 francs.

Plusieurs dossiers contenant des lettres d'acteurs et d'écrivains célèbres, une, entre autres, signée Thiers, relative à Mlle Leverd, ont été adjugés de 15 à 100 francs.

Deux précieux manuscrits contenant le journal inédit de Joanny, célèbre tragédien, adjugés 610 fr.

Faillites de libraires et imprimeurs. — Un rapport du président du tribunal de commerce du département de la Seine fait connaître que le nombre des faillites a été, pour 1887, de 1,926. Nous avons relevé, dans les noms des faillis, trente noms d'imprimeurs ou de libraires.

École du Livre. — Les plans de l'École du Livre viennent d'être approuvés par le conseil d'architecture de la ville de Paris.

Dans une réunion de la commission du conseil municipal, il a été entendu que les plans et devis, après revision, seraient présentés le plus tôt possible au vote du conseil. La dépense s'élèverait à 900,000 francs.

Soutenance de thèses. — M. Amélineau, maître de conférences à l'École des hautes études, a soutenu les deux thèses suivantes pour le doctorat devant la Faculté des lettres de Paris, en Sorbonne, le 11 janvier dernier.

Thèse latine, *De historia lausiaca;* thèse française, *le Gnosticisme égyptien.*

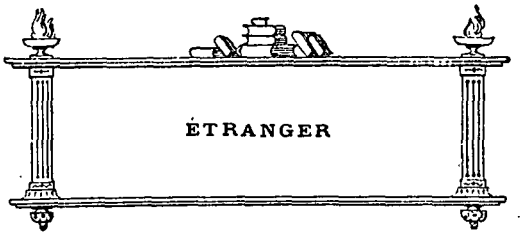

Angleterre. — *Le centenaire du « Times ».* — Il y a eu, le 1er janvier dernier, un siècle que le *Times* a paru pour la première fois.

En réalité, il y a plus de cent ans que la plus célèbre des feuilles anglaises existe; il y a cent trois ans; mais ce n'est que le 1er janvier 1788 que le *Daily universal Register* abandonnait ce titre pour celui qu'il a conservé depuis de : *the Times.*

Fondé par M. John Walter, qui, d'abord armateur, se fit imprimeur après avoir perdu sa fortune, le *Times* est toujours resté la propriété de la famille du fondateur, et c'est encore M. Walter, le troisième du nom, le petit-fils de John Walter Ier, qui possède actuellement le *Times.*

Le *Times* n'a pas, dès le début, été très prospère. Le succès fut lent à venir, et ce n'est guère qu'après un quart de siècle d'efforts que sa réputation était définitivement faite et son avenir assuré.

Retracer l'histoire du *Times* serait faire l'histoire universelle de tout un siècle, car un des éléments du succès du *Times* fut le soin qu'il apporta, dès sa fondation, à tenir ses lecteurs au courant de tout ce qui se passait à l'étranger, où il entretenait à grands frais des correspondants qui le tenaient informé des événements du jour.

Bien des fois, au commencement du siècle, à l'époque des guerres de Napoléon Ier, le *Times* reçut et publia les nouvelles des grandes batailles avant

que le gouvernement fût informé. Il avait aussi une indépendance d'allures très mal vue des hommes d'État du temps, et M. Walter essuya des humiliations sans nombre. On alla même jusqu'à le mettre en prison. Entre temps, on interceptait des correspondances qui étaient adressées au journal et on lui faisait toutes les misères possibles.

Mais le gouvernement avait affaire à forte partie, et rien ne rebuta M. Walter, qui organisa un système de courriers spéciaux à l'usage de son journal, et qui, un jour, entre autres, se fit expédier d'Écosse à Londres, par des exprès montés, le compte rendu d'un important discours politique qu'il publia avant tous ses concurrents. Cela lui coûta 5,000 francs; mais déjà la fortune lui souriait, et il pouvait faire de ces coups hardis.

Entre les mains de son fils et de son petit-fils, le journal fondé par John Walter alla de succès en succès et arriva graduellement à la position exceptionnelle qu'il occupe dans la presse européenne. Ce qui a contribué dans une large mesure à ce résultat, c'est le soin que les propriétaires du journal ont toujours mis à choisir leurs *editors* ou rédacteurs en chef. Le plus célèbre de ceux qui se sont succédé à la direction du *Times* était M. John Delane qui, pendant vingt-cinq ans, a su porter sans faiblir cette écrasante responsabilité.

Il faut avoir fréquenté les bureaux de rédaction des journaux anglais pour se faire une idée du travail qu'accomplit un *editor*. Ce n'est pas qu'il s'épuise à fournir de la *copie*. L'*editor*, au contraire, n'écrit jamais une ligne dans le journal qu'il dirige, mais il sait tout, voit tout, lit tout et, surtout, inspire tout ce qui, dans le journal, a trait à la politique intérieure ou extérieure.

L'*editor* arrive en général au bureau du journal entre neuf et dix heures, et n'en sort qu'à trois heures du matin. Pendant ce temps, il a lu toutes les dépêches et les lettres que le télégraphe et la poste lui ont apportées, toutes les lettres qui lui sont adressées, depuis les communications officielles émanant d'un ministère jusqu'à la réclamation d'un touriste anglais arrêté par un gendarme français, qui l'a rencontré occupé à dessiner un peu trop près d'une place forte

Pendant les sessions parlementaires, il a aussi lu les interminables discours prononcés à Westminster, et sur le vu d'une dépêche, sur la nouvelle d'un événement important qui s'est passé à Saint-Pétersbourg, à Vienne, à Berlin, à Paris, à New-York, sur une phrase d'un discours-ministre; ce discours eût-il été prononcé à deux heures du matin, il a immédiatement décidé la ligne de conduite à suivre, la politique à adopter, et, en quelques phrases rapides, il indique à un *leader writer*, convoqué aussitôt, le canevas de l'article d'une colonne et demie, — c'est la longueur traditionnelle, — qui sera imprimé à quatre heures du matin et déjà en route pour la province.

Il est de règle que ces articles, ces commentaires ne doivent pas être remis au lendemain; aussi quelle sûreté de jugement, quelle habitude de la politique, quelle connaissance de l'opinion publique et du jeu des partis il faut posséder pour faire un *editor* du *Times!*

M. Delane, il faut le dire — et c'est, d'ailleurs, un fait reconnu par tous en Angleterre, de sorte qu'on peut le répéter sans blesser aucune susceptibilité — est resté le seul *editor* que *le Times* ait eu. Homme du monde, il dînait en ville, fréquentait les salons et les clubs, et, de ce commerce avec tout ce que l'Angleterre compte d'illustrations dans la politique, dans les administrations, dans les lettres, dans les arts, il recueillait une ample moisson de faits, d'informations, d'impressions qu'il savait à merveille utiliser pour *le Times*.

Pendant vingt-cinq ans, de 1850 à 1875, *le Times* a occupé une position unique. Grâce à ses immenses revenus, tirés des annonces qui remplissent chaque jour ses colonnes, il publiait des dépêches, des lettres de l'étranger qu'aucun autre journal n'était en mesure de se procurer; il avait des informations rapides et sûres telles qu'aucun concurrent ne pouvait en obtenir. De plus, loin d'être en butte aux persécutions des hommes d'Etat, il recevait leurs confidences et souvent même leur collaboration lui était acquise.

Lord Salisbury, dit-on, alors qu'il n'était que lord Robert Cecil, a collaboré régulièrement au *Times;* lord Bramwell et M. Léonard Courtney, pour ne citer que ces personnages connus, sont, de notoriété publique, collaborateurs de ce journal. Enfin, l'impartialité, l'austérité même du *Times* étaient tellement reconnues que ses articles avaient une importance une signification tout à fait exceptionnelle.

En est-il de même aujourd'hui? Oui et non. *Le Times* a toujours d'excellentes correspondances étrangères, des articles de fond bien pensés et bien écrits; mais il n'a plus le monopole, en quelque sorte, de ces informations et de ce mérite littéraire qui faisaient de lui, autrefois, un agent politique hors ligne. La presse à bon marché, le grand journal quotidien à un penny, dont le créateur est M. Lawson, le fondateur du *Daily Telegraph*, a fait depuis une vingtaine d'années de si grands et si rapides progrès, que *le Times*, qui fut longtemps l'unique journal politique anglais, a actuellement des rivaux formidables qui lui sont rarement inférieurs, et dans bien des cas même, le distancent.

Sans doute, *le Times* a eu, le premier, un fil entre Paris et Londres; mais bientôt *le Daily Telegraph* en avait un, puis *le Standard* imitait *le Daily Telegraph*. *Le Times* a eu pendant la guerre de Crimée comme *war-correspondent* le célèbre Dr Russell; mais *le Daily News* a eu, depuis, MM. Gahan et Archibald Forbes, et, pendant la guerre franco-allemande, aucun journal n'a été ni mieux ni plus rapidement renseigné que le journal libéral.

Plus récemment, pendant la guerre du Soudan, *le Daily Chronicle* et *le Daily Telegraph* publiaient les nouvelles les plus complètes avant *le Times*. Je ne parle pas du *Standard* ni du *Morning Post* parce que, presque au début de la campagne, les corres-

pondants de ces deux journaux furent tués dans une bataille entre les troupes anglaises qu'ils suivaient et les Soudanais.

Que si, maintenant, nous passons à ce qui a lieu journellement, *le Daily Telegraph* publie chaque jour sous la rubrique : « Paris au jour le jour » deux colonnes de nouvelles parisiennes fort intéressantes et d'une allure alerte et gaie qui en rend la lecture des plus attrayantes. *Le Standard*, lui, a tous les matins une série de dépêches télégraphiques de Paris, de Vienne, de Berlin et de Saint-Pétersbourg qui, pour la sûreté des informations et la précision des détails, ne le cèdent aux correspondances d'aucun journal, sans en excepter *le Times*. C'est *le Standard* qui, le premier, a eu la nouvelle du combat de Pendjeh, en Afghanistan, et celle d'une tentative d'assassinat contre l'empereur de Russie. Actuellement, on considère les correspondances étrangères du *Standard*, prises dans leur ensemble, comme les meilleures de la presse londonienne.

Il n'est donc pas étonnant que *le Times*, avec de pareils concurrents, n'ait plus la position unique qu'il avait il y a encore une douzaine d'années. Cela ne veut pas dire qu'il ait rétrogradé ; mais cela prouve que ses rivaux ont marché avec une rapidité extraordinaire.

Et ce n'est pas seulement à Londres que la presse anglaise lutte victorieusement contre *le Times;* c'est en province où il y a des organes dont l'influence se fait sentir jusqu'à Londres même sur les questions de politique intérieure. Je citerai, parmi les plus importantes feuilles provinciales, *le Manchester Guardian*, *le Liverpool Mercury*, *le Western Morning News*, *le Leeds Mercury;* en Écosse, *Scotsman* et *le Dundee Advertiser* et, en Irlande, *le Freeman's Journal*.

Toutefois, *le Times* a su conserver son prestige, et, après une carrière si bien remplie, après une existence d'un siècle, pendant laquelle on n'a eu à lui reprocher ni une bassesse, ni une défaillance, et pendant laquelle il n'a jamais cessé de faire preuve du patriotisme le plus sincère, bien que parfois exagéré, les propriétaires et les directeurs de ce journal ont bien le droit d'être fiers de célébrer, comme ils le font aujourd'hui, le centenaire du *Times*.

Les journaux du soir à Londres. — Voici sur les journaux qui paraissent le soir à Londres quelques renseignements que nous empruntons au *Journal des Débats :*

L'apparition d'un nouveau journal quotidien du matin ou du soir est toujours un événement important à Londres où la création d'un organe politique est une entreprise considérable au point de vue financier, commercial, industriel même. On compte qu'il faut, pour fonder un journal viable, une mise de fonds de 120,000 livres sterling ou 3 millions de francs. En effet, il ne s'agit pas seulement de trouver un bureau de rédaction, de réunir un certain nombre de collaborateurs et d'écrire des articles que l'on fait imprimer par un maître imprimeur; il faut, avant que le premier numéro puisse paraître, avoir des fonds, un local et une imprimerie, avec machines et tout ce qui s'ensuit et avoir assuré à Londres et dans les provinces un service de distribution pouvant fonctionner rapidement dès le début.

C'est ce qu'a dû faire M. T.-P. O'Connor avant de lancer le premier numéro du *Star* qui a paru aujourd'hui. Imprimé sur papier blanc, ayant à peu près le format d'un journal français, quatre pages, *le Star* a fort bonne mine et est imprimé en caractères lisibles. Il se vend un demi-penny (5 centimes). Voilà pour son aspect.

En politique, *le Star* sera radical, comme il le dit dans sa profession de foi en deux colonnes.

L'organe de M. T.-P. O'Connor promet d'être un rival sérieux pour les autres journaux du soir qui sont actuellement aussi nombreux que les journaux du matin, c'est-à-dire sept.

Le plus ancien journal du soir est *le Globe* qui date de 1803. Whig depuis sa fondation jusqu'en 1866, *le Globe* est devenu conservateur et, comme il aime à le dire, constitutionnel. Il a à peu près le format du *Petit Journal*, mais à huit pages et se vend 1 penny (10 centimes). Il est assez hostile à la France et s'imprime sur papier rose. *Le Globe* est beaucoup lu et est, dit-on, le plus prospère des journaux du soir londoniens.

Pendant longtemps *le Globe* n'eut que des concurrents insignifiants, bien que *l'Evening Star* soutînt la lutte pendant plusieurs années et arrivât même à obtenir la faveur du public; mais ce journal disparut et, des anciens concurrents du *Globe*, il ne reste aujourd'hui que *l'Evening Standard*, fondé en 1857, et qui est l'édition du soir du *Standard*. Ce journal reproduit les informations du *Standard* et publie les nouvelles reçues dans la matinée, plus quelques petits articles de fantaisie bien écrits. Dans la saison parlementaire, il donne, dans ses éditions successives, d'excellents comptes rendus des séances; enfin, il se fait surtout remarquer par ses comptes rendus judiciaires qui sont les plus complets et les plus exacts.

L'Evening Standard, cela est à noter, est l'unique exemple d'une édition du soir d'un journal du matin ayant pu se maintenir. Nous avons vu que *l'Evening Star* avait disparu; il en fut de même d'une édition du soir du *Daily Telegraph*, *l'Evening Telegraph*, qui n'eut que quelques numéros.

Plus heureuse fut *la Pall Mall Gazette*, fondée en 1865, et comme le disait son en-tête, « écrite par des gentlemen pour des gentlemen ». Imprimée sur papier teinté, *la Pall Mall Gazette* s'est vendue 2 pence (20 centimes) jusqu'en 1882, où, pour mieux soutenir la concurrence de *la Saint-James' Gazette*, elle abaissa son prix à 1 penny. Journal radical, indépendant et fantaisiste, *la Pall Mall Gazette* rechercha la sensation, la nouvelle à effet. On se souvient de sa campagne contre les « scandales de Londres », dont le retentissement fut si grand, Presque tous les jours, elle publie des dessins, des croquis, donnant tantôt le portrait d'un personnage éminent, d'un mort illus-

tre, d'un criminel célèbre, tantôt une illustration représentant une éviction en Irlande ou les ruines d'un théâtre incendié. *La Pall Mall Gazette* prétend avoir inventé le « nouveau journalisme »; mais en Amérique, et même en France, le journal aux nouvelles à sensation, qui donne le fait important du jour sans détails superflus et sous une forme alerte et littéraire, n'est pas inconnu.

La Saint-James' Gazette, qui date de 1880, est le journal antiradical par excellence. Elle est fort bien rédigée et publie de temps en temps de très remarquables articles sur la politique étrangère. Elle ne fait à la fantaisie qu'une très petite place; mais parfois elle a des articles très amusants. Elle a eu, un jour, une histoire de décoration accordée par un gouvernement étranger au rédacteur en chef d'un organe radical, qui était un petit chef-d'œuvre d'esprit et de malice.

La Saint-James' Gazette a pour *editor* M. Frédéric Greenwood, qui a été le premier *editor* de *la Pall Mall Gazette.*

L'Echo, fondé en 1868, est le premier journal du soir à un sou qui ait vu le jour à Londres. Pendant la guerre franco-allemande, son tirage atteignit un chiffre fabuleux et il publiait je ne sais combien d'éditions par jour. C'est même à la soif de nouvelles qu'éprouvait à cette époque le public anglais qu'il doit son succès. *L'Echo* a plusieurs fois changé d'aspect Il avait à l'origine huit pages comme celles de *la Pall Mall Gazette;* il en a maintenant quatre semblables à celles des journaux français. *L'Echo* publie dans ses colonnes des extraits en français des journaux de Paris; c'est ce qui constitue son originalité. Il est, de plus, radical.

Enfin, il y a encore *l'Evening News* qui est conservateur et a le même format que *l'Echo:* journal à un demi-penny, il a un tirage considérable.

Bien que tous ces organes s'intitulent journaux du soir, ils ne sont en réalité que des journaux du matin qui paraissent plus tard que les autres. A midi ils sont sous presse.

En outre, ils n'ont pas de correspondants à l'étranger ni en province et ne donnent, en fait de nouvelles, que celles que leur envoient les agences de la presse. Leurs articles politiques, étant écrits le matin, traitent non la question du jour, mais celle de la veille; et, quant aux éditions successives, elles ne diffèrent les unes des autres, la plupart du temps, que parce que la dernière contient un télégramme Reuter plus ou moins insignifiant qui n'était pas dans les premières. Lorsque le parlement siège, ces journaux publient des comptes rendus des séances jusqu'à six ou sept heures; mais, comme on n'aborde les questions intéressantes que vers cinq heures, ces comptes rendus laissent encore beaucoup à désirer.

On peut, sans exagération, dire que le journal du soir est encore à faire à Londres, c'est-à-dire le journal du soir ayant des correspondances de la province et de l'étranger, datées du jour même, et des articles écrits dans l'après-midi.

Quel est l'homme hardi qui le fera?

Belgique.

Union internationale pour la protection des œuvres littéraires et artistiques.

LÉOPOLD II, roi des Belges,

A tous présents et à venir, salut.

Vu la loi du 30 septembre 1887, portant approbation de la convention concernant la création d'une Union internationale pour la protection des œuvres littéraires et artistiques conclue à Berne, le 9 septembre 1886, entre la Belgique, l'Allemagne, l'Espagne, la France, la Grande-Bretagne, Haïti, l'Italie, la Suisse et la Tunisie;

Vu l'article 14 de ladite convention et le n° 4 du protocole de clôture y annexé;

Sur la proposition de nos ministres des affaires étrangères et de l'agriculture, de l'industrie et des travaux publics,

Nous avons arrêté et arrêtons :

Art. 1er. MM. les libraires-éditeurs, imprimeurs ou détaillants quelconques faisant le commerce d'objets protégés par *l'Union internationale* du 9 septembre 1886, sont invités à dresser l'inventaire de tous les ouvrages publiés ou en cours de publication avant le 5 décembre 1887, d'après des ouvrages édités dans un des États de l'Union et dont la reproduction ne serait plus permise aux termes de l'article 14 de la convention précitée.

Art. 2. L'exposition et la vente de ces exemplaires sera rendue licite par l'apposition d'un timbre spécial, qui sera faite par les soins du département de l'agriculture et de l'industrie.

Les ouvrages en cours de publication ne pourront être achevés et mis en vente que si les parties parues avant le 5 décembre 1887 ont été revêtues du timbre dont il s'agit.

Art. 3. Les possesseurs de clichés, bois et planches gravés de toute sorte, ainsi que de pierres lithographiées ou d'autres appareils d'impression d'ouvrages originairement publiés dans les États de l'Union et constituant des reproductions désormais interdites, sont également invités à en fournir l'inventaire.

Art. 4. Les appareils dont il est question à l'article précédent pourront être utilisés jusqu'au 5 décembre 1889, après qu'ils auront été revêtus d'une estampille spéciale.

Les exemplaires qui auront été fabriqués avant le 5 décembre 1889, au moyen d'appareils revêtus de l'estampille, devront être timbrés pour pouvoir être mis en vente.

Ce timbre ne sera appliqué que jusqu'au 1er janvier 1890.

Art. 5. Les inventaires dont il est question aux articles 1er et 3 seront certifiés exacts par les intéressés; ils devront être envoyés au ministère de l'agri-

culture, de l'industrie et des travaux publics avant le 5 janvier prochain.

Les ouvrages et appareils quelconques d'impression portés à ces inventaires pourront seuls être timbrés.

Art. 6. Les inventaires devront être dressés d'après les modèles annexés au présent arrêté. Après avoir été dûment remplis par les intéressés, ils seront remis aux agents chargés de l'estampillage, qui les renverront au ministère de l'agriculture, de l'industrie et des travaux publics, munis de leur visa et avec leurs observations, s'il y a lieu.

Art. 7. L'application du timbre dont il est question aux articles 3 et 4, § 1er, se fera du 5 février au 4 mars 1888. Elle se fera gratuitement.

Art. 8. A partir du 5 mars 1888, toute réimpression non autorisée de publications originairement mises au jour dans l'un des États de l'Union internationale et non tombées dans le domaine public, qui serait mise en circulation dans un but commercial quelconque sans être revêtue du timbre, sera considérée comme une contrefaçon.

Art. 9. Toute reproduction frauduleuse ou falsification des timbres sera passible des peines édictées par les lois.

Art. 10. Notre ministre de l'agriculture, de l'industrie et des travaux publics est chargé de l'exécution du présent arrêté.

Donné à Bruxelles, le 15 novembre 1887.

LÉOPOLD.

Par le roi :

Le ministre des affaires étrangères,

Le prince DE CHIMAY.

Le ministre de l'agriculture, de l'industrie et des travaux publics,

Chevalier DE MOREAU.

MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE, DE L'INDUSTRIE ET DES TRAVAUX PUBLICS.

Exécution de la loi du 30 septembre 1887, approuvant l'Union internationale pour la protection des œuvres littéraires et artistiques, conclue le 9 septembre 1886, entre la Belgique, l'Allemagne, l'Espagne, la France, la Grande-Bretagne, Haïti, l'Italie, la Suisse et la Tunisie (*Moniteur* du 30 octobre 1887).

Inventaire des reproductions non autorisées d'ouvrages originairement publiés dans l'un des États désignés ci-après et dont la mise en vente n'est désormais permise que si elles sont revêtues du timbre prescrit par l'arrêté royal du 15 novembre 1887, qui règle l'exécution de l'Union internationale : l'Allemagne, l'Espagne et les territoires dépendant de la couronne espagnole, la France et toutes ses colonies, la Grande-Bretagne et l'Irlande et toutes les colonies et possessions étrangères de S. M. Britannique, Haïti, l'Italie, la Suisse et la Tunisie.

Le présent inventaire, dûment rempli, daté et si-

Déclaration de M. .....[1].

NUMÉRO D'ORDRE.	ÉTAT DANS LEQUEL A PARU L'ŒUVRE ORIGINALE — (Suivre l'ordre des États indiqué ci-dessus)	TITRE DES OUVRAGES NOMBRE DE VOLUMES, INDICATIONS DES TOMES OU DES LIVRAISONS AINSI QUE DE L'ÉDITION — (Indiquer : *A*, les livres. — *B*, les compositions musicales. — *C*, les cartes, plans et estampes. Pour les ouvrages en cours de publication, mentionner les volumes ou livraisons parus.	NOM de L'AUTEUR ou du COMPOSITEUR	NOMBRE d'exemplaires	OBSERVATIONS
		Voir ci-dessous la formule finale du déclarant[2].			Voir ci-dessous la formule finale de l'agent chargé de l'estampillage[3].

1. Indiquer les noms, prénoms, domicile et qualité.

2. *Formule finale pour le déclarant, à transcrire à la suite de son inventaire.* — Le soussigné certifie qu'il possède les ouvrages portés au présent inventaire et demande qu'ils soient estampillés, afin de pouvoir en continuer la vente ; il certifie, en outre, qu'ils ont été imprimés avant le 5 décembre 1887.

A ....., le ..... 1887.

(Signature.)

3. *Formule de l'agent chargé de l'estampillage.* — Le soussigné certifie avoir estampillé les exemplaires désignés au présent inventaire.

A ....., le ..... 1888.

(Signature.)

gné, devra être renvoyé à M. le ministre de l'agriculture, de l'industrie et des travaux publics, service de la librairie, rue de l'Orangerie, n° 3, à Bruxelles, avant le 5 janvier 1888. — Inutile d'affranchir.

Approuvé pour être annexé à notre arrêté du 15 novembre 1887.

LÉOPOLD.

Par le roi :

Le ministre des affaires étrangères,

Le prince DE CHIMAY.

Le ministre de l'agriculture, de l'industrie et des travaux publics,

Chevalier DE MOREAU.

Circulaire du ministre de l'agriculture, de l'industrie et des travaux publics à MM. les gouverneurs. — Une convention concernant la création d'une Union internationale pour la protection des œuvres littéraires et artistiques a été conclue à Berne, le 9 septembre 1886, entre la Belgique, l'Allemagne, l'Espagne, la France, la Grande-Bretagne, Haïti, l'Italie, la Suisse et la Tunisie.

L'accession de la France au traité emporte celle de toutes ses colonies. L'accession de la Grande-Bretagne comprend le Royaume-Uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande et toutes les colonies et possessions étrangères de S. M. Britannique. Enfin, l'adhésion de l'Espagne à la convention emporte celle de tous les territoires dépendant de la couronne espagnole.

Le *Moniteur* du 30 octobre dernier contient la loi qui approuve cet acte international, lequel entrera en vigueur le 5 décembre prochain.

Le principe général sur lequel repose le traité est défini à l'article 2, qui dispose que « les auteurs ressortissant à l'un des pays de l'Union ou leurs ayants cause, jouissent dans les autres pays, pour leurs œuvres, soit publiées dans un de ces pays, soit non publiées, des droits que les lois respectives accordent actuellement ou accorderont par la suite aux nationaux ».

Ces dispositions s'appliquent également aux éditeurs d'œuvres littéraires ou artistiques publiées dans un des pays de l'Union et dont l'auteur appartient à un pays qui n'en fait pas partie.

Aux termes de l'article 14 du traité, celui-ci, sous les réserves et conditions à déterminer, s'applique à toutes les œuvres qui, au moment de son entrée en vigueur, ne sont pas encore tombées dans le domaine public dans leur pays d'origine.

La protection stipulée dans la convention a donc une portée rétroactive.

Toutefois, et en vertu des réserves stipulées à l'article 14, l'impression non autorisée des ouvrages en cours de publication au 5 décembre prochain, date de la mise en vigueur du traité, pourra être achevée; ceux-ci, ainsi que ceux qui seraient déjà imprimés à cette date, pourront être mis en circulation et en vente, sous la condition qu'un timbre spécial soit apposé par les soins de mon département, sur les exemplaires commencés ou achevés avant la date rappelée ci-dessus.

Ces mesures sont également applicables aux traductions non autorisées d'œuvres originairement publiés dans l'un des États de l'Union.

D'autre part, les appareils de réimpression, tels que clichés, bois et planches gravés de toute sorte, ainsi que les pierres lithographiées existant au 5 décembre prochain, et constituant des reproductions non autorisées d'ouvrages mis au jour dans l'un des États de l'Union, pourront encore être utilisés pendant un délai de deux ans, après avoir été revêtus d'une estampille spéciale et les exemplaires provenant de ces clichés, bois, etc., devront également être munis d'un timbre pour pouvoir être mis en circulation ou en vente.

Un arrêté royal du 15 de ce mois, dont je vous remets ci-joint quelques exemplaires, règle les mesures destinées à assurer l'exécution de ces diverses stipulations.

Aux termes de cet arrêté, les intéressés sont invités à dresser l'inventaire de toutes les reproductions non autorisées de publications originairement mises au jour dans l'un des États de l'Union qu'ils possèdent et dont la convention interdit à l'avenir la mise en vente, soit que ces ouvrages soient terminés, soit que des parties seulement en aient paru.

Les possesseurs de clichés, bois et planches gravés de toute sorte, ainsi que de pierres lithographiées ou autres appareils d'impression, constituant, aux termes du traité, des reproductions illicites, devront également en fournir l'inventaire.

L'arrêté royal ci-dessus détermine le modèle de ces deux catégories d'inventaires; j'ai l'honneur, monsieur le gouverneur, de vous en adresser des exemplaires que vous voudrez bien faire répartir entre les libraires, éditeurs, imprimeurs, etc., de votre province, en leur faisant connaître que s'ils ont des publications ou des appareils à faire timbrer, ils doivent en envoyer le relevé directement à mon département, avant le 5 janvier prochain (art. 5 de l'arrêté royal précité); passé ce délai, ils ne seront plus acceptés.

Les inventaires devront être certifiés exacts, et les exemplaires ou objets d'impression qui y seront indiqués pourront seuls être estampillés.

L'estampille ayant pour but de déterminer les exemplaires qu'on peut continuer à répandre, les appareils de réimpression qu'on peut continuer à utiliser, il sera nécessaire, monsieur le gouverneur, d'informer les intéressés qu'après la date fixée pour l'application du timbre, tout exemplaire de réimpression non autorisée d'un ouvrage publié originairement dans l'un des États de l'Union, qui se trouverait dans le commerce sans être muni du timbre, ou provenant d'objets de reproduction qui n'auraient pas été estampillés, sera considéré comme une contrefaçon.

Les diverses stipulations rappelées ci-dessus, relatives à la confection des inventaires et à l'estampillage des ouvrages, sont également applicables aux

reproductions non autorisées, faites à l'étranger, d'ouvrages originairement publiés dans l'un des États de l'Union et importés en Belgique.

Enfin, monsieur le gouverneur, un dernier point sur lequel l'attention des intéressés devra également être appelée, c'est que la convention n'a pas maintenu les formalités de dépôt ou d'enregistrement qui étaient encore exigées dans quelques-uns de nos traités.

Aux termes de l'article 11, pour que les auteurs des ouvrages soient, jusqu'à preuve du contraire, considérés comme tels et admis en conséquence devant les tribunaux des divers pays de l'Union à exercer des poursuites contre les contrefaçons, il suffit que leur nom soit indiqué sur l'ouvrage en la manière usitée.

Pour les œuvres anonymes ou pseudonymes, l'éditeur dont le nom est indiqué sur l'ouvrage est fondé à sauvegarder les droits appartenant à l'auteur. Il est, sans autres preuves, réputé ayant cause de l'auteur anonyme ou pseudonyme.

Je vous prie, monsieur le gouverneur, de prendre immédiatement les mesures nécessaires pour donner aux instructions qui précèdent, ainsi qu'à l'arrêté royal du 15 de ce mois, la plus grande publicité et notamment de faire en sorte qu'ils parviennent, sans retard, à la connaissance des intéressés.

Le Ministre de l'agriculture,
de l'industrie et des travaux publics,

Chevalier DE MOREAU.

Russie. — *La censure en Russie.* — On sait qu'en Russie, certaines personnes connues peuvent obtenir l'autorisation de recevoir les livres étrangers interdits par la censure, à la condition, bien entendu, qu'elles ne feront point circuler ces ouvrages. Cette autorisation n'est accordée qu'après le payement d'un droit qui, primitivement fixé à 60 copecks, vient d'être porté à 80 depuis le commencement de cette année.

A ce propos ajoutons que la censure russe a reçu cent soixante-huit demandes en autorisation de recevoir *la Terre*.

Pologne. — *Mickiewicz; son monument funéraire.* — La ville de Cracovie va élever un monument à la mémoire du célèbre poète polonais Mickiewicz, qui fut professeur de slave au Collège de France.

La somme affectée à cette œuvre est de 400,000 fr., recueillis dans une souscription nationale.

Ce monument sera le plus grand de ce genre en Europe, car il n'aura pas moins de 15 mètres de hauteur.

C'est le sculpteur Godebsky, un de nos compatriotes, auteur du monument de Théophile Gautier au cimetière Montmartre, qui en a obtenu au concours l'exécution.

Le bloc se compose de deux parties : la base ayant à ses angles quatre figures allégoriques représentant les principaux personnages de l'œuvre du poète; un bas-relief le représentant dans sa chaire au Collège de France, entouré de ses auditeurs Quinet, Michelet, etc., etc.

Ce soubassement est surmonté d'un autre piédestal, en style Renaissance, ayant en haut-relief Apollon sur Pégase, tendant une palme au poète assis au faîte du monument et couronné par la Patrie.

États-Unis. — *Le Journalisme américain.* — Nous empruntons au *Moniteur universel* l'intéressant article que voici sur le journalisme américain :

« Le journalisme a subi depuis dix ans de grandes transformations aux États-Unis; il s'est modifié, comme les autres branches d'industrie, dont il partage d'ailleurs la bonne et la mauvaise fortune. Le contre-coup des crises commerciales se fait sentir par une diminution dans le chiffre des annonces. La plupart des articles de consommation journalière, le sucre, la farine, les vêtements sont devenus meilleur marché; les journaux n'ont pas échappé à cette tendance universelle. Il est vrai que, d'autre part, la consommation a progressé.

« *Le New-York Herald*, qui s'est longtemps vendu 4 cents (20 centimes), a abaissé son prix à 3 cents (15 centimes), afin de concourir sur un pied de plus grande égalité avec *le New-York Sun*. Ces deux rivaux tiraient, en 1883, chacun à environ 120,000 numéros par jour. *Le New-York World* suivit cet exemple, mais la réduction du prix de cette feuille n'émut pas beaucoup les propriétaires des deux autres grands journaux du matin. Cependant *le World* devait être le pionnier du bon marché et tenter la vente à 2 cents (10 centimes). Il avait eu bien des vicissitudes; quoique rédigé avec talent, il n'avait jamais touché la corde sensible dans le public, ni rapporté beaucoup d'argent. Il avait passé dans les mains de Jay-Gould, le grand spéculateur, qui, au printemps 1883, le vendit à Joseph Pulitzer, un Allemand, qui avait pratiqué le journalisme dans les États de l'Ouest.

« En 1882, le prix de vente du *World* avait déjà été réduit à 2 cents (10 centimes); c'est un dernier moyen tenté pour galvaniser une feuille qui se mourait. Lorsque M. Pulitzer le prit en main, le tirage du *World* était tombé à 15,000 par jour.

« M. Pulitzer inaugura des procédés de presse inconnus dans les États de l'Est et habituels dans la région de l'Ouest; il appartenait à une classe de *sensational newspaper men* dont le style et les allures n'avaient pas été jugés favorablement jusque-là. Il annonça que, sous sa direction, *le World* allait changer entièrement; les hommes, les méthodes, les mesures, le but, la politique, les principes, les intérêts, les sympathies, tout serait différent. Il a tenu sa promesse et il a forcé les directeurs des autres journaux du matin à marcher dans la voie qu'il avait tracée.

« Tout d'abord *le World* fit une place prédominante au reportage; il engagea un état-major de reporters jeunes, actifs, infatigables, qui firent la chasse aux

nouvelles de toute nature et de tout ordre, qui fournirent au public des informations et des indiscrétions, dont il finit par devenir très friand. Une nuée d'interviewers assiégea les gares, les débarcadères des bateaux, les hôtels; si la victime refusait de répondre, on décrivait longuement sa toilette, on délayait les quelques mots qu'on lui avait arrachés. Des correspondants furent stationnés dans toutes les places importantes du pays, avec ordre d'employer le télégraphe sans réserve; ils furent mieux payés que les correspondants des autres journaux. Le câble transatlantique fut employé à transmettre non seulement les grosses nouvelles politiques, mais jusqu'aux cancans les plus insignifiants de Londres et de Paris. Les nouvelles d'Europe, télégraphiées au *World*, étaient plus détaillées que ce que donnaient *le Times* et *le Standard* de Londres.

« En même temps, les lecteurs étaient informés de toutes les phases nouvelles de l'entreprise : M. Pulitzer voulait n'importe comment frapper leur imagination. Le style du *World* perdit toute recherche, toute élégance, mais le journal gagna chaque jour du terrain.

« Il progressa aux dépens du *Sun* et du *Herald*. *Le Sun* cessa de publier, chaque lundi, le chiffre de son tirage durant la semaine antérieure; sa circulation, qui avait été longtemps de 120,000 numéros par jour, déclina au-dessous de 100,000. *La Tribune* et *le New-York Herald* furent moins touchés; mais cependant *le Times* abaissa son prix de 4 à 2 cents, *la Tribune* de 4 à 2 cents (septembre 1883), *le New-York Herald*, quelques jours plus tôt, de 3 à 2 cents.

« Depuis lors, quatre années se sont écoulées, et quels ont été les effets de cet abaissement de prix? D'après *le Westminster Review*, *le New-York Herald* écoule 21,000 numéros de moins par jour qu'avant 1883; *le Times* a pu gagner 5,000 à 6,000 sur un tirage de 30,000. *Le World* tire chaque matin près de 200,000 exemplaires, au lieu des 15,000 de 1883. Le bon marché seul n'a pas fait le succès de M. Pulitzer, qui a su créer un organe flattant le goût du public pour le sensationnel. *Le World* marche en tête du journalisme. Son directeur a le flair de découvrir ce qui intéresse le public; il publie des nouvelles que, il y a dix ans, personne n'aurait songé à imprimer. Il paraît que les feuilles qui ont fait le plus de progrès aux États-Unis sont celles qui ne sont inféodées à aucun parti, qui ont conservé leur indépendance.

« Aux États-Unis et au Canada, on rencontre 15,240 publications périodiques, avec un tirage de 30,165,250. 13 publications tirent plus de 150,000 exemplaires; 12, plus de 100,000. Parmi ces 25 périodiques, 13 sont hebdomadaires, 7 mensuels, 4 quotidiens, 1 bi-mensuel.

« Si l'on prend en main les journaux de New-York, on voit que l'information tient une place prédominante, tandis que les articles de discussion, les *leaders*, sont réduits à un quart ou à une moitié de colonne.

« Les reporters ne touchent point d'appointement fixe, mais sont payés à la ligne, ce qui amène le délayage.

« La concurrence est très vive sur le terrain des numéros du dimanche. *La Tribune* a pris l'initiative en augmentant son numéro quotidien de 24 colonnes supplémentaires; le dimanche, le numéro était plus soigné que d'habitude, et contenait les articles de critique littéraire, artistique, musicale. Le succès fut considérable et amena des imitations. Aujourd'hui, certains de ces numéros du dimanche ont de 168 à 224 colonnes, dont moins de la moitié est consacrée aux annonces. Ils se vendent 15 centimes.

« Les annonces ont augmenté considérablement depuis 1880. *La Tribune*, *le Times*, *le Herald* et *le Sun* ne consacrent pas beaucoup plus de place à l'annonce qu'il y a huit ans, et cela parce que, lorsque l'offre d'annonce devint plus forte, ils élevèrent le prix de la ligne de 25 à 33 pour 100.

« Les annonces du *World* ont grandi d'une colossale manière, et cela dans un sens qui n'avait pas été prévu. Le directeur du *New-York Times* avait exprimé l'idée, en 1879, que l'annonce à bon marché ne saurait être cultivée par des journaux à énorme circulation. « La femme de chambre qui cherche une « place à 15 dollars par mois ne peut pas s'adresser « pendant longtemps à 100,000 lecteurs; pour cela « elle fera bien mieux de s'adresser à un bureau de « placement; de même, le maître qui cherche une « cuisinière n'aura pas l'idée de faire une annonce. » Ces prévisions ont été déçues. *Le New-York World*, avec un tirage moyen de 175,000 par jour, a inséré, pendant les sept premiers mois de l'année 1887, 342,657 annonces d'offres ou de demandes de places, plus que tous les autres journaux réunis. La *petite annonce* est donc la plus lucrative à cultiver pour les journaux à grand tirage. »

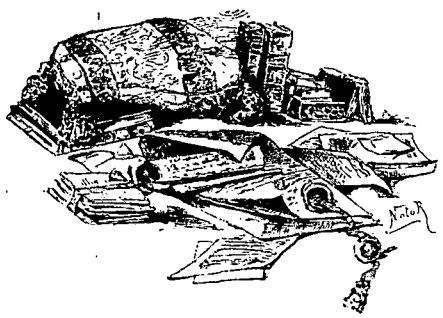



FRANCE

— Les lettres et l'Académie viennent de faire une perte irréparable. M. Eugène-Marie Labiche, né à Paris le 6 mai 1815, est mort dans sa ville natale le 23 janvier dernier.

Après avoir fait son droit, il suivit sa vocation qui le dirigeait vers les lettres. D'abord il s'essaya dans les petites nouvelles et le sonnet, mais bientôt il écrivait sa première pièce, *Monsieur de Coislin ou l'Homme infiniment poli*, avec Marc Michel. La réussite fut assez encourageante pour que Labiche n'abandonnât plus sa plume d'auteur comique. Les pièces qu'il a fait jouer au Vaudeville, au Palais-Royal, aux Variétés, au Gymnase s'élèvent à une centaine environ et la plupart sont connues de tous. On les joue en province, à Paris et à l'étranger. Il suffira de rappeler les titres de quelques-unes d'entre elles : *Embrassons-nous, Folleville*, le *Chapeau de paille d'Italie*, la *Perte de la Cannebière, Edgar et sa bonne, l'Affaire de la rue de Lourcine, la Cagnotte, les Trente millions de Gladiator, la Station Champbaudet.* D'autres enfin comme *Célimare le bien-aimé, le Misanthrope et l'Auvergnat, le Voyage de M. Perrichon, le Plus heureux des trois*, sont, depuis longtemps classées parmi nos meilleures comédies.

La publication de ses œuvres en volume n'avait pas peu contribué à montrer la place qu'occupait cet auteur dramatique où l'observation la plus fine s'allie à la plus franche gaieté, dans notre littérature. De nombreuses éditions en furent vendues, si bien que l'on songeait à en publier une plus complète et comprenant toutes ses œuvres.

Voici la biographie de Labiche écrite par lui-même, biographie destinée, croyons-nous, à une encyclopédie.

« Eugène Labiche, né à Paris le 6 mai 1815, fit ses études au collège Bourbon, depuis Bonaparte, Condorcet, Fontanes. Pas fort en thème. Quelques petits succès en version et en discours français. En somme, s'est réservé pendant les années de collège. Bachelier ès lettres, licencié en droit, fit au sortir du collège (1834), en compagnie de trois amis, un voyage en Suisse, en Italie et en Sicile. Tous les soirs, Labiche consignait ses impressions sur de petits cahiers que Nadar a recopiés sur un gros registre avec des illustrations,

« Il donna en 1835 quelques articles dans différents journaux ; *l'Essor, la Revue de France, le Chérubin, la Gazette des théâtres.* Il publia en 1839 un roman introuvable aujourd'hui, *la Clef des champs.* Sa première pièce fut jouée au Palais-Royal, le 2 juillet 1833. Elle s'appelait *Monsieur de Coislin.* Sa dernière pièce qui est du 5 janvier 1877, avait pour titre *la Clef* et fut jouée au Palais-Royal. Labiche a donc travaillé pour les différents théâtres de Paris pendant trente-neuf ans. Il a fait jouer 170 pièces. Il est officier de la Légion d'honneur. Ses principaux collaborateurs furent Marc Michel, Lefranc, Edouard Martin et Delacour. Il a collaboré avec deux académiciens : *le Prix Martin*, en collaboration avec Emile Augier, et *la Cigale chez les Fourmis*, avec Ernest Legouvé.

Il s'est marié à vingt-six ans, il a un fils. Il a acheté en 1853 une très grande terre en Sologne, de 900 hectares, qu'il fait valoir lui-même. Il a défriché des landes, planté des bois, construit des fermes, il a la passion de l'agriculture, il la préfère à celle du théâtre. Il a été nommé maire de sa commune. Il est resté à son poste pendant l'invasion. Il a subi souvent les Prussiens, mais il a mis son amour-propre à résister à toutes leurs réquisitions. Sa commune n'a donné ni un pain, ni une botte de paille, ni un grain d'avoine. Il a résigné ses fonctions de maire volontairement il y a deux ans. Il est resté du conseil municipal. C'est sa dernière gloire.

« Eugène Labiche. »

Labiche eût dû ajouter :

Élu membre de l'Académie française, le 26 février 1880 en remplacement de M. Saint-René Taillandier, officier de la Légion d'honneur.

— M. R. de Chantelauze, ancien bibliothécaire du Sénat et historien distingué, est mort à Paris le mois dernier. Il était né en 1821 à Montbrison.

Parmi les nombreux ouvrages de M. de Chantelauze, il convient de citer : le *Cardinal de Retz et l'affaire du Chapeau*, ouvrage couronné par l'Académie française, qui lui a décerné le grand prix Gobert; le *Cardinal de Retz et ses missions diplomatiques*, d'après les documents inédits du ministère des affaires étrangères; *Louis XIV et Marie Mancini ;* les *Portraits historiques* de Philippe de Comines, du grand Condé, de Mazarin, de Frédéric II, de Louis XV et Marie-Thérèse, etc.

Il a donné encore : *Marie Stuart, son procès, son*

exécution, d'après le journal inédit de Bourgoing (prix Bordin de l'Académie française); *Louis XVII, son enfance, sa prison et sa mort au Temple*, d'après des documents inédits.

Son dernier ouvrage est intitulé les *Derniers chapitres de mon Louis XVII ;* il est relatif à la découverte des ossements de Louis XVII dans le cimetière Sainte-Marguerite.

M. Chantelauze laisse par testament sa bibliothèque et ses collections d'antiquités à l'Institut.

— M. Auguste Maquet, le romancier et auteur dramatique bien connu, est mort le 9 janvier dernier dans son château de Sainte-Mesme (Seine-et-Oise.)

Auguste Maquet était né à Paris en 1813. Il avait fait ses études au collège Charlemagne où, dès l'âge de dix-huit ans, il était nommé professeur suppléant.

Sa première œuvre, un drame intitulé *Bathilde*, qu'il avait présentée à Anténor Joly, directeur de la Renaissance, fut remaniée par Alexandre Dumas père qui, de ce jour, fit du jeune auteur son principal collaborateur.

Cette collaboration dura jusqu'en 1851, époque à laquelle des contestations d'intérêt y mirent un terme.

En dehors de cette collaboration qui comprend de nombreux ouvrages dont le succès fut retentissant, citons parmi les œuvres personnelles de M. Maquet, *le Beau d'Angennes, la Belle Gabrielle, le comte de Lavernie, la Maison du Baigneur, la Rose blanche*, etc.

M. Maquet a donné au théâtre, d'abord avec M. Dumas, *les Mousquetaires, la Reine Margot, le Chevalier de Maison-Rouge, Monte-Cristo, Catilina, le Chevalier d'Harmental, la Guerre des femmes* et *la Dame de Monsoreau*, avec M. J. Lacroix, *Valéria* et *la Fronde*, et seul *le Comte de Lavernie, la Belle Gabrielle, Dettes de cœur, la Maison du baigneur*, et *le Hussard de Bercheny*, sans compter de nombreux vaudevilles.

M. Auguste Maquet était officier de la Légion d'honneur.

— On annonce la mort de M. le docteur Alphonse Bertherand, médecin principal des armées, membre correspondant de l'Académie de médecine, directeur-fondateur de la *Gazette médicale de l'Algérie*. Il avait publié un grand nombre d'ouvrages médicaux.

— Arsène de Cey, romancier et auteur dramatique, et dont le vrai nom était de Chaise de Cahagne, vient de mourir à Paris. Un de ses vaudevilles, *Quand on n'a pas le sou* (1854), a eu plusieurs centaines de représentations. Il avait quatre-vingt-un ans.

— M. Courgeon, inspecteur général honoraire de l'Université, vient de mourir. Ses *Récits de l'histoire de France* furent connus, il y a vingt ans, de tous nos écoliers.

— Les journaux ont enregistré le décès de M. Fabre d'Eglantine, petit-fils du célèbre conventionnel.

Il avait été pendant de longues années employé aux archives du ministère de la marine. Il était en retraite depuis quelques années.

M. Fabre d'Eglantine n'était pas marié ; avec lui le nom s'éteint.

— M. Godin, fondateur du Familistère de Guise, ancien député de l'Aisne, est mort subitement à Guise, le 11 janvier.

Né à Esquehéries le 26 janvier 1817, M. Godin était un simple ouvrier quand il fonda un petit atelier d'appareils de chauffage qui fut transporté plus tard à Guise et devint une grande usine.

Professant des opinions socialistes, il voulut appliquer ses théories et inaugura, sous l'empire, l'association actuelle connue sous le nom de Familistère.

Député de l'Aisne le 8 février 1871, il ne se représenta pas en 1876, afin de se consacrer exclusivement à l'œuvre du Familistère et à la vulgarisation des idées sociales. Il a publié, à cet effet, divers ouvrages, notamment : *Solutions sociales, le Gouvernement, Mutualité sociale*, etc. Il a fondé la revue hebdomadaire le *Devoir*.

Il travaillait, quand la mort l'a frappé, à un ouvrage sur l'organisation gouvernementale qui est à peu près terminé et qui sera publié prochainement.

— On annonce la mort de M. Auguste Nicolas, auteur des *Études philosophiques sur le christianisme* et de nombreux ouvrages de haute doctrine catholique. M. Auguste Nicolas est mort à Versailles.

— M. Le Blant, directeur de l'École française à Rome, a fait connaître à l'Académie des inscriptions et belles-lettres la mort de M. Hippolyte Noiret, élève de l'École française. On lui doit un volume sur les *Lettres d'Apostolis*, érudit grec du xve siècle, et divers articles insérés dans les *Mélanges* publiés par l'École française.

— L'un des précurseurs du collectivisme, M. Constantin Pecqueur, vient de mourir, complètement oublié, à Taverny-Saint-Leu. Né à Arleux (Nord) en 1801 M. Pecqueur avait été de 1848 à 1851, sous-bibliothécaire de l'Assemblée nationale. Il a publié un grand nombre d'ouvrages, dont un intitulé : *Des intérêts du commerce, de l'industrie, de l'agriculture et de la civilisation en général sous l'influence des applications de la vapeur*, fut couronné, en 1858, par l'Académie des sciences morales et politiques.

— Nous apprenons la mort à l'âge de soixante ans de M. Charles-Nicolas Pellerin, imprimeur à Epinal, fondateur de la célèbre imagerie qui porte son nom.

— Le R. P. de la Vaissière, membre de la Compagnie de Jésus, vient de mourir. Il laisse un important ouvrage sur *Madagascar*.

— Nous apprenons la mort de M. Venet, l'un des plus anciens collaborateurs du *Monde*.

ÉTRANGER

Allemagne. — On annonce la mort à Leipzig de M. Volkmar, éditeur-libraire, dont la maison est considérée comme la plus grande librairie de commission d'Allemagne.

Angleterre. — M. Humpidge, chimiste qui s'était fait connaître par plusieurs travaux originaux et des traductions, est mort dans le pays de Galles au mois de novembre 1887.

— On annonce également la mort de M. William Robertson, directeur du collège royal vétérinaire de Londres. Ses nombreux travaux sont fort estimés. Il a été le propagateur des méthodes de M. Pasteur sur la prophylaxie des maladies charbonneuses.

Belgique. — M. Jules Van Praet, ministre de la maison du roi, vient de mourir à Bruxelles à l'âge de quatre-vingt-un ans. Il été né à Bruges en 1806.

M. Jules Van Praet fit ses études de philosophie à Paris où il fut envoyé à l'âge de quatorze ans et étudia le droit à l'université de Gand. Ayant obtenu son diplôme de docteur en droit, il ne voulut pas professer comme avocat et préféra se consacrer à l'étude de l'histoire. La ville de Bruges le nomma conservateur de sa bibliothèque.

— M. Adolphe Siret, membre de l'Académie royale de Belgique et auteur de l'utile *Dictionnaire des peintres de toutes les Écoles depuis l'origine de la peinture jusqu'à nos jours*, vient de mourir à l'âge de soixante-dix ans.

Italie. — On annonce la mort, à Lucques, du professeur Francesco Carrara, jurisconsulte distingué, dont plusieurs ouvrages remarquables en matière de droit font autorité.

Ce fut lui qui, sur l'invitation du gouvernement suisse, rédigea le code pénal actuellement en vigueur dans ce pays.

Suisse. — On annonce de Lutry, près de Lausanne, en Suisse, la mort, à l'âge de cinquante ans, du poète populaire Marguerat. Ouvrier boulanger à quinze ans, Marguerat était devenu l'un des littérateurs et des politiciens les plus estimés de la Suisse romande.

Danemark. — Un des savants les plus distingués le docteur en philosophie Schjellerup, vient de mourir à Copenhague.

M. Schjellerup a écrit plusieurs ouvrages sur l'astronomie; il fut fait, en 1855, docteur en philosophie de l'Université d'Iéna. Son ouvrage le plus célèbre — en langue française — fut publié en 1874 à Saint-Pétersbourg. C'est *la Description des étoiles fixes*.

Il se distingua aussi par sa connaissance des langues sémitiques et des langues de l'extrême Orient, le japonais et le chinois. Il a fait un dictionnaire anglais-chinois, qui est en usage dans le service télégraphique en Chine.

Il était membre d'honneur de presque toutes les sociétés savantes en Europe.

Russie. — Les membres de l'Académie des beaux-arts de Saint-Pétersbourg viennent de perdre leur doyen, M. Besanoff, décédé à l'âge de soixante-dix ans.

États-Unis. — Nous apprenons le décès, à Woods-Hall (Massachusetts), de M. Spencer Fullerton Baid, docteur en droit, directeur du Musée national des États-Unis.

Les études de ce savant sur les oiseaux, les poissons, les crustacés et l'entomologie de l'Amérique du Nord, ses rapports et ses divers travaux, sont considérés comme des modèles de clarté et d'analyse scientifique.

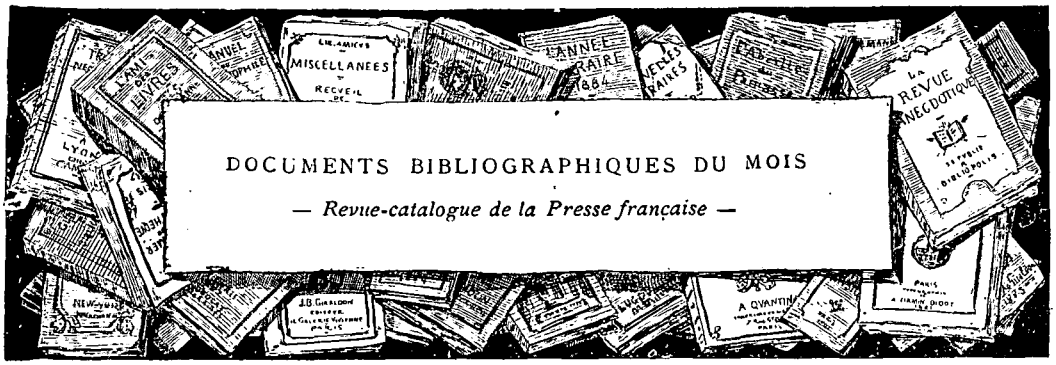

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Tribunaux.

ANNALES DE L'ECOLE DES SCIENCES POLITIQUES (janvier). E. Beaussire, de l'Institut : Les attributions de l'État. — L. Delavaud : La politique coloniale de l'Allemagne. — M. Ostrogorski : De l'organisation des partis politiques aux Etats-Unis. — E. Meyer, chef du cabinet du sous-secrétaire d'État des colonies : Le protectorat en Tunisie. — G. Lefèvre-Pontalis : La mission du marquis d'Eguilles en Écosse auprès de Charles Édouard (1745-1746). — Champagnole : Le compte du patrimoine dans la comptabilité publique italienne. — L'ART (15 décembre). L. Gauchez : Rue Trompette, n° 6, à Saint-Germain-en-Laye. — Melani : Decus Pelagi. — P. Leroi : Le Salon de 1887. — (1er janvier). A. Badin : Gustave Guillaumet. — Henriet : Question d'esthétique ; le titre. — L'ARTISTE (décembre). Sutter-Lauman : Les de Goncourt et leur journal. — Schéfer : Jean-Paul Laurens. — Leprieur : L'exposition des gravures du siècle. — Dupré : Voltaire à vingt-cinq ans. — A. Valabrègue : A travers Bruges, notes de voyage. — P. B. : La madone du bourgmestre, par Hans Holbein.

BULLETIN DE L'ACADEMIE DES INSCRIPTIONS (juillet-août-septembre). Bertrand : Notes sur les fouilles de Saint-Maur-les-Fossés. — Derenbourg : Le sarcophage de Tabuit, roi de Sidon. — De la Blanchère : Note sur une mosaïque représentant le cortège de Neptune. — E. Le Blant : Note sur une pierre gravée publiée par Gruter. — Havet : La tachygraphie italienne du xe siècle. — BULLETIN DES BIBLIOTHÈQUES ET DES ARCHIVES (n° 2). Décret et arrêté relatif à l'organisation des Archives nationales. — Liste des nouveaux ouvrages admis par la commission des bibliothèques populaires. — Rapport sur la situation des Archives nationales, départementales, communales et hospitalières pendant l'année 1886. — BULLETIN DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE POITIERS (décembre). Richard : La géographie du Poitou. — Hild : Balzac et Boileau. — Ducros : Gœthe et le romantisme français. — Hild : Les fouilles de Saintes et M. Mommsen. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DU PROTESTANTISME FRANÇAIS (décembre). Ch. Read : La petite-fille d'Agrippa d'Aubigné devant la légende et l'historien. — Weiss : La situation politique et religieuse de la France en octobre 1564. — Arnaud : La quatrième guerre de religion dans le Velay. — Weiss : La littérature de la réforme française.

CONTROVERSE ET CONTEMPORAIN (décembre). Abbé Fillion : L'idée centrale de la Bible. — Robiou : La théorie des mythes dans les écoles naturalistes. — A. Rastoul : Louis Veuillot. — Crozat : Du surmenage intellectuel et de ses remèdes. — E. Michel : L'Australie. — CORRESPONDANT (10 janvier). De Falloux : Mémoires d'un royaliste. — O. de Vallée : Le prince de Bismarck (1847-1887). — Le Trésor de la Rocque : Les finances de la République. — Coste de Beauregard : La jeunesse du roi Charles-Albert. — De Ganniers : A qui appartiendra le Maroc. — A. Boucher : Rome le jubilé de Léon XIII et l'Italie.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (17 décembre). Les dépenses des localités en France, en Angleterre et en Italie. — Une nouvelle carrière pour les femmes ; les employés dans les administrations publiques. — La statistique des revenus en Angleterre, en Prusse et en Saxe. — Le mouvement économique et social aux États-Unis et au Canada — Le traité de commerce franco-italien. — Le développement des téléphones en Europe. — (24 décembre). Les syndicats, les accaparements de stocks et la hausse des métaux et valeurs de mines. — Une nouvelle carrière pour les femmes ; les employés dans les administrations publiques. — La Chine et les étrangers ; la religion et les étrangers. — L'alcool et la législation. — La question du blé en Allemagne. — (31 décembre). Les syndicats, les accaparements de stocks et la hausse des métaux et des valeurs de mines. — Une étude sur Turgot. — La constitution de groupes socialistes parlementaires. — (7 janvier). Le réseau des chemins de fer d'Europe et les constructions récentes. — La Chine et les étrangers ; la civilisation et le commerce de l'Occident. — La crise économique et la commission des valeurs de douane. — La République argentine : la province de Santa-Fé.

GAZETTE ANECDOTIQUE (15 décembre). Les camelots. — M. Grévy. — M. Sadi Carnot. — Ph. Rousseau. — Lord Lytton. — Sardou plagiaire. — V. Hugo en exil. — Dictons russes. — Lettres de G. Sand. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (janvier). H. Hymans : Quentin Metsys. — L. Courajod : Les véritables origines de la Renaissance. — A. Michel : Exposition de Puvis de Chavannes. — Garnier — La manufacture de Sèvres en l'an VIII. — Gerspach : Les mosaïques de Belloni. — Hymans : Le Saint François d'Assise de Van Eyck.

L'HOMME (25 novembre). Les inférieurs; l'hystérique. — Salmon : Le décret pour l'expropriation des monuments mégalithiques de la commune de Carnac. — Exposition des sciences anthropologiques de 1889.

INDEPENDANT LITTÉRAIRE (15 décembre). A propos de l'anniversaire d'Alfred de Musset. — INSTRUCTION PUBLIQUE (17 décembre). Crouslé : La critique littéraire XIXe siècle. — Cartault : Les *Fastes* d'Ovide. — Petit de Julleville : *Phèdre* et Pont-Royal; la conversion de Racine. — Pigeonneau : Les colonies sous le Directoire. — (26 décembre). Crouslé : La critique littéraire au XIXe siècle. — Huit : L'infinitif dans les langues classiques. — Cartault : Les *Fastes* et les *Pontiques*. — Pigeonneau : Les colonies sous le Directoire. — (31 décembre). Waddington : La volonté et le libre arbitre. — Larroumet : Marivaux. — Petit de Julleville : Racine historiographe. — Pigeonneau : Les colonies sous le Consulat. — (7 janvier). L'imitation de l'Allemagne en France. — Les langues vivantes. — La production philosophique en 1887; historiens et critiques. — Martha : Les orateurs contemporains de Cicéron. — Pigeonneau : Les colonies sous l'empire. — Huit : L'édition massaliotique de l'*Iliade*, par M. Gamber.

INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 décembre). Collections bizarres. — Ex-libris. — Lettres de Mérimée à Panizzi. — Bibliothèque choisie du genre humain. Oubliés du XIXe siècle. — Victor Hugo et Sainte-Beuve. — La chanson du roi Dagobert. — Manuscrits de Marat. — Comment l'acteur Regnier comprenait le théâtre. — (10 janvier). *Un été à la campagne*. — L'âme de la femme au Concile de Trente. — Errata célèbres. — Dictons et proverbes usuels. — Le chevalier d'Eon. — Edmond About poète. — Les mémoires du baron Desgenettes. — Alfred de Musset à Bade. — Conversion d'un écrivain. — La première Expositon. Lettre de La Monnoye à l'abbé Nicaise.

JOURNAL DES ÉCONOMISTES (janvier). Raffalovich : Le marché financier en 1887. — Levasseur : La théorie du salaire. — J. Simon : Louis Reybaud. — Chailley : Le protectionnisme aux États-Unis. — F. Passy : Étude sur la colonisation et l'agriculture au Canada.

MOLIÉRISTE (janvier). Thalasso : Molière en Turquie. — G. Monval : La chaise de Mascarille et le tombeau du Commandeur. — Lapierre : Molière illustré; le *Mariage forcé*. — D'Estrée : Une lacune inexpliquée. — Bapst : Pocquelins et Poquelins. — Vicomte de Grouchy : Le père de Molière.

MONDE POÉTIQUE (décembre). M. Souviau : La versification de Molière. — De Tannenberg : La poésie espagnole contemporaine; José Zorrilla.

NATURE (17 décembre). L'éclairage électrique des navires et la traversée nocturne du canal de Suez. — Les ascenseurs hydrauliques dans la maison. — Le micocoulier. — Bouées téléphoniques. — Les cadrans solaires. — Combustion spontanée. — Cerfs-volants chinois. (24 décembre). La statue de C.-E. de Baër, à Dorpat. — Le chemin de fer transcaspien. — Le nouveau frein de l'artillerie française. — L'ombromanie. — Siphon automatique intermittent à air comprimé. — La photographie pratique. Organisation d'un atelier. — (31 décembre). Application de la photographie à la météorologie. — Les bières françaises. — Rideau de fer de théâtre. — Les tramways à air comprimé. — Un petit chinois sans bras. — Le bateau à pétrole de M. Lenoir. — Nouveau procédé de préparation de l'aluminium, du silicium, du magnésium, etc., et de leurs alliages. — Antipyrine et mal de mer. — Moulage de la fonte sur la dentelle, la broderie et les feuilles. — Les sources thermales de Kouripan (Java). — (7 janvier). Les dompteurs de lions. — Superficie et population des contrées de la terre. — Electricité pratique. — Procédé pour rompre le fer. — Le dock hydraulique de San-Francisco. — Invention des allumettes chimiques. — Un parasite du serpent Python. — Un ixode du Sénégal. — La photographie au théâtre. — (14 janvier). Le train de bois flottant de la Nouvelle-Écosse. — Plats d'insectes. — Les produits du Tonkin. — Thermomètre rotatif. — Le cyclone vélocipédique. — Nouveautés photographiques. — La chlamydosaure de King. — Le refoulement des eaux potables de la Chaux-de-Fonds, en Suisse. — Le canal d'Anvers au Rhin. — La mécanique des jouets. — Les nouveautés du jour de l'an 1888.

NOUVELLE REVUE (15 décembre). P. Loti : Un bal a Yédo. — Tatistcheff : Pierre Ier et Bonaparte. — Thiébaut-Sisson : L'art élégant; Prosper d'Epinay. — (1er) janvier). Un bal à Yédo. — Le ministère de la guerre et le haut commandement. — A. Manier : Nos rivières. — Frary : La question du surmenage. — Ed. Rod : Giacomo Léopard. d'après des publications nouvelles. — Payrot : Elisée Reclus.

POLYBIBLION (décembre). Visenot : Récentes publications illustrées. — Comptes rendus dans les sections de théologie, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique : Ecole des chartes; — Congrès bibliographique; — Le culte de Jeanne d'Arc au XVIe siècle; — La bibliographie universelle de Marucelli.

RÉVOLUTION FRANÇAISE (décembre). Aulard : Les archives révolutionnaires du Sud-Ouest. — Et. Charavay : Les sénateurs du Consulat et de l'Empire ayant fait partie des assemblées républicaines. — P. Gaffarel : L'opposition républicaine sous le Consulat. — B. de Saint-Pierre et la Révolution. — Discours de Danton. — REVUE D'ADMINISTRATION (décembre). Laneyrie : La nouvelle organisation municipale à Lisbonne. — Martinet : Une société de sauveteurs volontaires. — Ch. Mehl : La situation financière des départements. — REVUE ARCHEOLOGIQUE (novembre-décembre). H. de Villefosse : Fragments de la frise du temple de Magnésie du Méandre, nouvellement découverts. — Heuzey : La masse d'armes et le chapiteau assyrien. — Revellat : Notice sur une inscription tumulaire d'une flaminique découverte à Antibes. — De Villefosse : Inscriptions provenant du Maroc et de la Tunisie. — Deloche : Cachets et anneaux de l'époque mérovingienne. — Guillemaud : Inscriptions gauloises; nouvel essai d'interprétation. — De Nolhac : Nicolas Audebert, archéologue orléanais. — REVUE D'ART DRAMATIQUE (15 novembre). Cadornin : La comédie en France avant Molière. — F. Larcher : Worms. — (1er décembre). G. Ferry : Th. Barrière et V. Sardou. — A. Copin : Sonnets de Shakespeare traduits en vers français. (15 décembre). — L. Moland : Souvenirs dramatiques des environs de Paris; le Port-à-l'Anglais. — De Veyran : M. Sardou et la critique. — REVUE DE L'ART FRANÇAIS (novembre). Vaillant : Le peintre tourangeau Arnould Ferrand (1601-1622). Coyecque : Documents notariés sur Jullien de Hongrie, Errard, J.-B. de Champagne, peintres, et L. Rocher, architecte. — Ginoux : Les sculpteurs Veirier et Dubreuil, les peintres Achard et Nolaire. — Jouin : L'église de la Madeleine de 1828 à 1830. — REVUE DES ARTS DECORATIFS (novembre). Gerspach : Études sur la manufacture des Gobelins. — Lippmann : L'art dans les armes et les armures au XVIe siècle. — Champier : Les destinées des joyaux de la couronne; la *Côte de Bretagne* au musée du Louvre. — REVUE DU CERCLE MILITAIRE (18 décembre). La fortification de campagne et les nouveaux obus-torpilles. — Étymologies de mots militaires. — (25 décembre). Au Mexique; combat et retraite des six mille. — Le mariage des officiers en Allemagne. — Les sociétés coopéra-

tives militaires. — (1er janvier). Expérience de photographie des projectiles pendant le tir. — Lettres inédites de M. Thiers. — Le vice-amiral Bourgeois. — (8 janvier). Les opérations de cavalerie allemande en Sologne au mois de décembre 1870. — Le landsturm allemand. — (15 janvier). Le métropolitain aérien au point de vue militaire. — L'artillerie russe. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (26 décembre). Hüffer : Saint Bernard, abbé de Clairvaux. — Robiquet : Le poète Dorat. — Boileau, œuvres poétiques, édition Gazier. — De Zeissberg : Sources de l'histoire de la politique de l'Autriche pendant les guerres de la Révolution française. — (2 janvier). Causeret : La langue de la rhétorique et de la critique littéraire dans Cicéron. — Kitchin : Introduction à l'étude du provençal. — S. Luce : Philippe Le Cat. — Delaborde : Coligny. — Chevot : Étude sur la vie et les œuvres de P. Le Moyne. — S. Maine : Essais sur le gouvernement populaire. — (9 janvier). Réville : La religion à Rome sous les Sévères. — Langlois : Le règne de Philippe le Hardi. — Ferrat : Spiritualisme et libéralisme. — REVUE DES DEUX MONDES (15 décembre). C. Rousset : La conquête de l'Algérie. — D'Haussonville : Les lieux de détention provisoire; le vagabondage et la mendicité. — Grimaux : La Jeunesse de Lavoisier d'après des documents inédits. — Rothan : La Prusse et son roi pendant la guerre de Crimée. — E. Gebhardt : Les Borgia; Alexandre VI. — L. Ganderax : *La Souris* par M. Pailleron; *La Tosca* par M. Sardou. — (1er janvier). G. Boissier : La Conversion de saint Augustin. — Rothan : La Prusse et son roi pendant la guerre de Crimée. — D'Haussonville : Les prisons départementales et le système cellulaire. — Valbert : Les mémoires d'Ernest II, duc de Saxe-Cobourg-Gotha. — REVUE GÉNÉRALE (15 décembre). L. Ulbach : Souvenirs du congrès de Madrid. — (1er janvier). L. Ulbach : Souvenirs du congrès de Madrid. — La question romaine et la question de la papauté. — P. Elzéar : Le Parnasse de la jeune Belgique. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (décembre). Drapeyron : Toponymie et topographie. — Tessier : Voyages de deux bourgeois au Maroc; De Fez à Mekinez. — Meyners d'Estrey : L'Arménie et les Arméniens — Deschamps : Pierre Belon, naturaliste et explorateur. — Delavande : La société de géographie de Marseille. — Foncin : La formation territoriale des principaux États civilisés. — Coudreau : Les tribus indiennes de la Guyane. — REVUE D'HISTOIRE DIPLOMATIQUE (janvier). D'Avril : Négociations relatives au canal de Suez. — Stein : Un faux diplomate au XVIIe siècle. — Walizewski : L'évolution de la politique française en Orient au XVIIIe siècle. — De Maulde : Les ducs d'Orléans en Lombardie avant Louis XII. — REVUE HISTORIQUE (janvier-février). P. Monceaux : Le grand temple du Puy-de-Dôme; Le Mercure gaulois et l'histoire des Arvernes. — Philippson : Etudes sur l'histoire de Marie Stuart; Les lettres de la cassette; Les dépositions judiciaires. — Faguier : Le père Joseph et Richelieu. — R. de Maulde : La mère de Louis XII. — REVUE INDÉPENDANTE (janvier). I. Laforgue : Les deux pigeons. — E. Hennequin : Le poétique et le prosaïque. — P. Bonnetain : Une préface inédite. — G. Guiches : La pudeur de Sodome. — Dujardin : Ballade des authentiques courtisanes. — Kahn : Chronique de la littérature et de l'art. — Mans : Chronique bruxelloise. — REVUE INTERNATIONALE DE L'ENSEIGNEMENT (novembre). Liard : Les universités de France en 1789. — Carrau et Lavisse : Ouverture des conférences de philosophie et d'histoire à la Faculté des lettres de Paris. — Lyon. — Caen : L'agrégation des facultés de droit. — (Décembre). Hayem : M. Vulpian. — Liard : Les universités de France en 1789. — Debon : L'enseignement commercial, ce qu'il est et ce qu'il devrait être. — REVUE MARITIME ET COLONIALE (décembre). Les chemins de fer du Tonkin. — Degouy : Étude sur les opérations combinées des armées de terre et de mer. — M. Bayol : Voyage en Sénégambie. — Busson : Les établissements de pêche et le domaine public maritime. — REVUE DU MONDE LATIN (janvier). Marlet : Bussy d'Amboise. — Vanel : Un pélerinage au tombeau de Jean Népomucène. — A. Berget : Les ballons dirigeables. — V. Balaguer : La chanson de Noël. — REVUE PHILOSOPHIQUE (décembre). Ch. Fère : Note sur les conditions philosophiques des émotions. — Binet : La vie psychique des micro-organismes. — Adam : Pascal et Descartes; les expériences du vide. — Tarde : Travaux récents sur la psychologie criminelle. — De Roberty : *L'ancienne et la nouvelle philosophie*. — *La vie et la pensée*, par Burnouf. — *Nouvelles études de psychologie et de morale*, par Bouiller. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (17 décembre). J.-J. Weiss : L'incohérence politique. — Histoire contemporaine; les préliminaires de la paix avec la Chine. — *Piron ou la vie littéraire à Dijon pendant le XVIIe siècle*, par Durandeau. — *Madame Chrysanthème*, par P. Loti. — (24 décembre). Ch.-L. Livet : Les anciens noëls. — Les préliminaires de la paix avec la Chine. — Livres d'étrennes. — (31 décembre). J.-J. Weiss : M. Eug. Yung. — Henri IV écrivain, d'après M. Eug. Yung. — Discours prononcés aux obsèques de M. Yung. — (7 janvier). J. Lemaître : Paul Verlaine et les poètes symbolistes et décadents. — A. Barine : Le mariage de Thomas Carlyle d'après une correspondance récemment publiée. *Le littoral de la France* par Vattier d'Ambroyse. — (14 janvier). Bérard-Véragnac : M. Gréard. — Larroumet : Les comédiens et les mœurs. — Ch. Bigot : Ameublement et décoration. — *Pierre et Jean* par Guy de Maupassant. — REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES (janvier). Abbé Delarc : Le pontificat d'Alexandre II. — Abbé Vacandard : Saint Bernard et le schisme d'Anaclet II en France. — Lecoy de La Marche : Louis XI et la succession de Provence. — Sciout : Le Directoire et la maison de Savoie. — Allard : L'enseignement secondaire dans l'ancienne Rome. — Lecestre : Un mémoire inédit du cardinal de Richelieu contre Cinq-Mars. — REVUE DE LA RÉVOLUTION (décembre). De Bled : Hommes d'esprit et causeurs de la Révolution ; Les abbés Maury et Delille, Longuet, Sénac de Meilhan, Montlosier. — Taine : La Provence en 1790 et 1791. — Baudouin : Les vestiges de la Révolution. — Quesvers : Un curé constitutionnel et révolutionnaire; Mattei. — Müller : La disette en 1795. — REVUE SCIENTIFIQUE (17 décembre). Mathias Duval : L'aphasie depuis Broca. — Dastre : Les travaux de P. Bert. — Belzung : Recherches sur l'amidon et les grains de chlorophylle. — *L'Extrême Orient*, par Bonnetain. — (24 décembre). Richet : La respiration et la température. — Zaborowski : Les populations du Caucase. — Fubini : Michel Fodéra, sa vie et ses œuvres. — Viala : La vigne aux États-Unis. — (31 décembre). M. Eug. Yung. — La *Revue scientifique* de 1864 à 1888. — Moleschott : L'unité de la science. — Grimaux : La création des *Annales de chimie*. — Séance annuelle de l'Académie des sciences. — (7 janvier). De Lanessan : L'Indo-Chine française. — Lemoine : Etres infiniment petits et infiniment anciens. — Barré : L'astronomie fabuleuse. — (14 janvier). Janssen : La photographie céleste. — Pozzi : Broca et la morphologie du cerveau. — G. Petit : Les écluses de Panama. — Expériences de bactriothérapie. — REVUE DES TRADITIONS POPULAIRES (novembre). Légendes mythologiques lettones. — Souvenirs des fées dans le Gard. — Iconographie traditionnelle des églises de la haute Bretagne. — Superstition de la Suisse romande. — Légendes du nord de l'Ecosse. — Coutumes de mariage. — Légendes du bas Berry.

SPECTATEUR MILITAIRE (15 décembre). Aperçu sur notre situation militaire. — De Fonvielle : La catastrophe du ballon l'*Arago*. — Les grandes batailles de Metz. — P.

Lehautcourt : Les expéditions françaises au Tonkin. — (1er janvier). Le bilan de l'année 1887. — Aperçu sur notre situation militaire. — De Fonvielle : La fin de l'*Arago*. — Lehautcourt : Les expéditions françaises au Tonkin. — Organisation actuelle de l'armée en Indo-Chine.

TOUR DU MONDE (17 et 24 décembre). Labonne : Un mois dans l'archipel des Fœroé. — (7 et 14 janvier). Mme Dieulafoy : Journal des fouilles de Suse.

REVUES ÉTRANGÈRES

Angleterre.

The contemporary Review (décembre). Elmslie : Le premier chapitre de la Genèse.

The Academy (19 novembre). Davis : L'occupation anglaise de Tanger (1661-1684).

The Antiquarian (décembre). Gomme : Réunions publiques en plein air. — Ramsay : Comptes d'Edouard IV. — Cox : Notes sur Chester.

Italie

REVUE INTERNATIONALE (10 janvier). Blaze de Bury : Mes souvenirs de la *Revue des Deux Mondes*. — Boughi : La politique étrangère de l'Italie. — F. Loliée : Les immoraux. — Les banques et la circulation fiduciaire en Italie.

Suisse

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE (Janvier). Numa Droz : L'anarchie économique en Europe. — L. Quesnel : Léon XIII. — Ph. Godet : L'esprit de Marc Monnier. — Lullin : La glace, sa production et ses applications.

LECTURE (janvier). Catalogue raisonné ou guide pour servir à l'achat de bons livres. — Essais d'histoire de l'art. — Le Comte de Paris. — Luther d'après Luther. — Œuvres de François Coppée.

Espagne

MATINÉES ESPAGNOLES (30 décembre et 7 janvier). L. Pauliat : L'Espagne et Gibraltar.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 décembre 1887 au 15 janvier 1888)

AUTORITÉ. Janv. : 2. Le pèlerinage de Philippe de Voisins en 1490. — 12. L'adaptation littéraire.

DÉBATS. Déc. : 16. La langue grecque ; Mémoires et notices, par d'Eichthal. — 17. Caro : George Sand. — 24. La politique extérieure du second empire ; M. Rothan et ses ouvrages. — 29. Les bandits de Bénarès ; Edgar Quinet avant l'exil. — Janv. : 2, 3. *L'éducation de la bourgeoisie sous la République*, par Manouvrier ; *Neufchâtel et la politique prussienne en Franche-Comté*, par Bourgeois.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE. Janv. : 12. Auguste Maquet.

ÉCHO DE PARIS. Déc. : 26, 27. M. Édouard Pailleron. — 31. *Mensonges*, par P. Bourget. — Janv. : 9. La critique.

ÉVÉNEMENT. Déc. : 24. M. de Pressensé et les gens de lettres. — Janv. : 1. Shakespeare. — 11. De la sincérité en littérature. — 13. M. Gréard.

FIGARO. Déc. : 19. A. Wolff : La critique. — Janv. : 7. A. Daudet : Une lecture chez E. de Goncourt. — G. de Maupassant : Le roman. — 10. Auguste Maquet.

GAULOIS. Déc. : 19. Mme de Pompadour. — Janv. : 4. Gustave Flaubert. — M. Ch. Nisard. — 6. A. Glatigny.

GAZETTE DE FRANCE. Déc. : 17, 18. *La Musique et le document humain*, par de Valori. — 20. *Le Littoral de la France*, par Vattier d'Amboyse. — 25. — Amédée Pichot. — Janv. : 1. *La vertu en France*, par Max. du Camp. — 13. Auguste Maquet.

INTRANSIGEANT. — Déc. : 26. *Napoléon et son temps*, par R. Peyre.

JUSTICE. Déc. : 18. La Pompadour, par E. de Goncourt. — 19. Les débuts de Carnot. — 22. Le Pétrole et ses sources. — 29. Contribution à l'étude des Bopyriens. — Janv. : 6. *Napoléon et son temps*, par R. Peyne. — 9. *Le Miroir du monde*, par Oct. Uzanne. — 12. Religions et sectes religieuses contemporaines.

LIBERTÉ. Déc. : 16. *Le Miroir du monde*, par Octave Uzanne. — 29. Sainte-Beuve et l'enseignement classique. — Janv. : 4. *Histoire des œuvres de Balzac*, par de Lovenjoul. — 6. Les *Mémoires d'un royaliste*, par M. de Falloux. — 13. Auguste Maquet. — *Pierre et Jean*, par Guy de Maupassant.

MONDE. Déc. : 23. Un atlas archéologique de la Bible. — 25. *Vie de Léon XIII*, par O'Reilly. — 29. *Étude sur la conjuration de Catilina*, par Thiaucourt. — Janv. : 4. *La Destinée*, par le R. P. Félix. — 5. La maison Palmé. — Les ennemis de Chapelain. — 6. *La libre-pensée contemporaine*, par l'abbé Canet. — 7. La librairie Blériot.

MONITEUR UNIVERSEL. Déc. : 16. *Mensonges*, par Bourget. — 17. *Les dernières persécutions du IIIe siècle*,

par Alard. — 19. Georges de Scudéry et ses tragi-comédies. — 20. Carnot et le 18 fructidor. — 29. Sieyès diplomate. — Janv.: 4. *Le Merveilleux et la Science*, par l'abbé Méric. — 6. *Turgot*, par L. Say. — 7. *Vie de Léon XIII*, par O'Reilly. — 9. Les chroniques de Jean Tarde annotées par M. de Girard. — Nivelle de la Chaussée et la comédie larmoyante. — 10. Mazarin. — 13. Le livre de *Job* traduit en vers.

NATIONAL. Janv. : 4. *Thérésine*, par A. Delpit. — 11. Aug. Maquet.

OBSERVATEUR FRANÇAIS. Janv. : 9. *Histoire des œuvres de Balzac*, par Lovenjoul.

PARIS. Janv. : 4. *La vérité sur la Dame aux camélias*, par M. Romain Vienne.

PARTI NATIONAL. Déc. : 16. *George Sand*, par M. Caro. — Janv. : 7. La Révolution française et Napoléon.

PATRIE. Déc. : 16. Etudes critiques sur l'histoire de la littérature française. — 22. *La Donna è mobile*, par E. Guyon, — Janv. : 6, 13. *Peintres français contemporains*, par Ch. Bigot. — 9. Le musée de la Comédie française.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Déc. : 20. Le Margrave de Bayreuth. — Janv. : 7. Bibliographie révolutionnaire. — 10. Le British Museum et la Bibliothèque nationale. — L'histoire de Paris pendant la Révolution française. — 12. *Histoire du peuple d'Israël*, par Renan.

SOLEIL. Déc. : 17. La reine Caroline. — Mathilde et le comte Struensée. — 27. Livres de province. — Janv. : 11. *Madame de Pompadour*, par E. et J. de Goncourt.

TEMPS. Déc. : 16, 29, 30. Croyance et civilisation, par Secrétan. — 18. *Dictionnaire de l'ameublement*, par Havard. — *Le Miroir du monde*, par O. Uzanne. — 20. *L'Affaire Clémenceau*, par A. Dumas. — Janv. : 6. M. de Chantelauze. — 11. Auguste Maquet. — 13. Le dossier complet du cardinal de Retz.

UNIVERS. Déc. : 17. Les écoles chrétiennes depuis la Révolution jusqu'en 1830. — 18. *Vie de Léon XIII*, par O'Reilly. — 22. et Janv. : 6, 9. Le P. Fournet, fondateur des Filles de la Croix. — 9. La Bible dans Shakespeare. — 10. L'histoire par la critique. — 11. *Pensées et fragments*, par l'abbé Laveyrière.

VOLTAIRE. Janv. : 6. Henri Heine et Tourguéneff. — 7. M. Guy de Maupassant et la critique. — 9. *Le Miroir du monde*, par Oct. Uzanne. — 10. M. Guy de Maupassant. — 12. Dumas et Maquet.



L'Administrateur-Gérant : A. SAUPHAR.

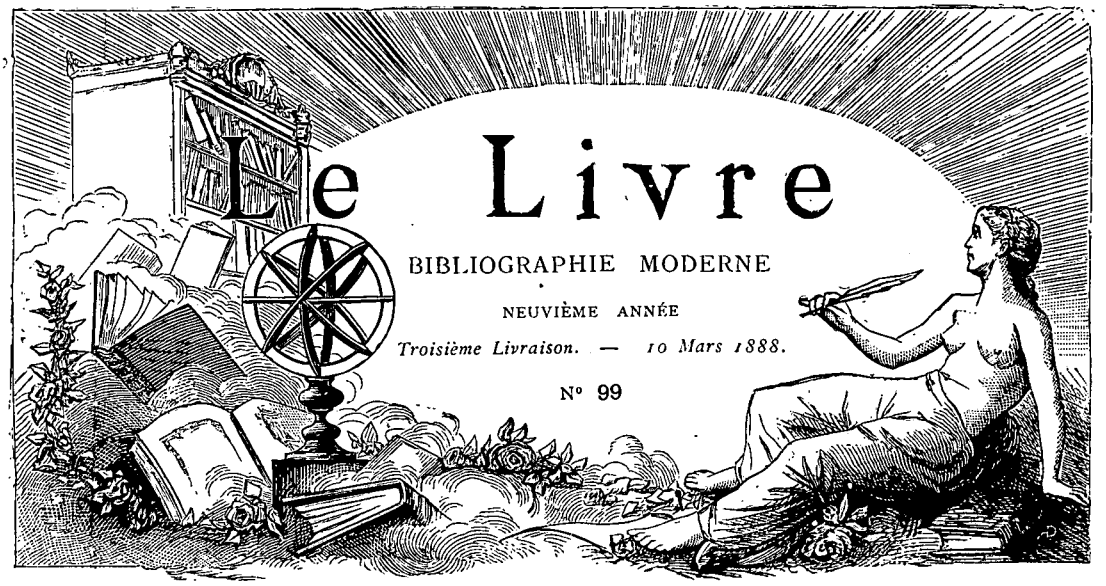

L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Histoire. — Beaux-Arts. — Géographie. — Bibliographie-Mélanges. — Gazette bibliographique. — Dooument bibliographiques, etc.

— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

Amour d'aujourd'hui, par DANIEL LESUEUR. Un vol. in-18 jésus. Paris, Alphonse Lemerre, 1888. — Prix : 3 fr. 50.

Voici un roman d'autant plus curieux, pour les amateurs de vérité, qu'il fleure par son amertume, par son « je ne sais quoi » de confidentiel et d'intime, l'autobiographie, et qu'il vise avec une tenace âpreté une personnalité à demi devinée du monde politique. Tout y est, sauf les noms. La griffe féminine déchire à chaque instant le papier, balafre le visage d'homme que l'auteur se plaît cependant à peindre avec une sorte de passion, de fureur d'amour pleine de rancune, de regrets et de volupté. Ce récit d'amour, cette histoire si connue de la fille séduite, rendue mère, puis abandonnée, prennent ici une saveur très particulière par l'exactitude minutieuse des détails vrais, par l' « au jour le jour » du roman vécu dans toutes ses péripéties, par le violent contraste des séductions plastiques du héros et de son caractère égoïste, de sa sensualité implacable. La figure de Renée, en dehors de la sympathie irrésistible qu'elle éveille par le drame poignant de son malheur, par sa faute, par sa famille si intéressante, a une sorte d'attrait étrange, souvent charnel, par le côté sensuel et ardent qu'elle trahit à chaque instant, dans ses moindres relations avec Lionel Duplessier. C'est peut-être l'impression dominante de ce volume, ce qui en émane le plus violemment que cette explosion des sens en ce corps de femme, que cet emportement de passion qui lui dévore la chair et la jette pâmée, frémissante, livrée d'avance, entre les bras de son amant. Aussi pardonnera-t-on l'espèce de monotonie forcée, de tonalité grise, causées par un récit entièrement composé, on le sent, avec des notes récoltées heure par heure. Le résumé de cette œuvre intéressante, c'est un vilain caractère d'homme dans une enveloppe faite pour plaire, et une délicate, tendre, charmante âme de femme, dans une chair d'ardente amoureuse. *Amour d'aujourd'hui* est en outre écrit en cette langue claire, correcte et agréable qui est la marque distinctive de Daniel Lesueur, et qui lui a valu l'attention des lettrés.

Le Jupon, par JULES VIDAL. Un vol. in-18 jésus. Paris, Victor Havard, 1888. — Prix : 3 fr. 50.

Le talent de Jules Vidal, ainsi qu'on a pu le constater en lisant ses précédentes œuvres, consiste surtout, en dehors des délicates qualités de style et d'ob-

servation de l'écrivain, dans l'espèce de philosophie gouailleuse et raillarde avec laquelle il fait évoluer ses personnages sous les yeux du lecteur. Il n'y a ni amertume voulue ni pessimisme trop accentué dans sa peinture de la vie moderne, mais plutôt un amusant parti pris de laisser les individus patauger naïvement dans leur sottise, dans leur naïveté, dans les mille petits défauts, qui sont la comédie de l'existence et la joie vengeresse de l'observateur. Jules Vidal semble dire, en traçant ses types, plutôt par leurs actes que par une description de leur être plastique : « Voilà, c'est comme cela qu'ils sont, mes bonshommes. Écoutez-les, hein! Regardez-les aller et venir, et instruisez-vous. » Et l'on s'instruit, et l'on s'amuse, et l'on s'intéresse à ces conversations paradoxales, pétillantes ou banales, selon la valeur du causeur, mais toutes dessinant à merveille la sottise ou le degré d'intelligence de celui qui parle. Le héros du livre est un garçon original, désiré par toutes les femmes, et évoluant parmi elles, attiré tantôt par l'une, tantôt par l'autre, sans pouvoir se décider franchement à aller plus loin, se contentant d'une espèce de libertinage sentimental; *le Jupon* le séduit, le fascine, en même temps que de lui se dégage l'attraction bizarre qui fait qu'une femme ne peut le voir sans aller à lui. Après mille hésitations, une fuite désespérée devant le mariage, il revient et épouse la seule femme qu'il ait vraiment désirée et aimée. Il faudrait pouvoir citer tous les passages curieux et neufs de ce livre, où remue une vie endiablée, où roulent les hypocrisies, les jalousies, les cupidités, tout le flot des petites ordures humaines, — tout cela traité en une langue souple, bien vivante, montré en des scènes saisissantes de vérité? Ce qui ressort et reste de cette lecture, c'est une remarquable disposition de l'auteur pour le théâtre, dans la manière d'établir le dialogue, de mimer la conversation, de heurter les gens entre eux en la bousculade des passions et des appétits.

Le Nommé Perreux, par PAUL BONNETAIN. Un vol. in-18 jésus. Paris, G. Charpentier et Cie, 1888. — Prix : 3 fr. 50.

Je ne crois pas qu'on ait jamais peint avec une intensité aussi pénétrante la nostalgie du foyer, la nostalgie du pays et la nostalgie de la femme, que dans le livre remarquable que Paul Bonnetain vient de consacrer à la vie militaire sous ce titre amer et mélancolique : *le Nommé Perreux*. D'autres ont parlé du soldat, d'autres nous ont montré les misères, les désespérances, les tortures du métier; aucun ne me paraît avoir donné la note originale et émotionnante que je trouve dans ce livre, d'une simplicité voulue de style, d'une simplicité forcée d'action, parce qu'elle est l'image implaçable de la vérité. Il est vrai que l'écrivain possédait des ressources que les autres pouvaient ne pas avoir, et qu'il lui a suffi de puiser dans ses notes, dans sa mémoire, dans sa chair même, pour en tirer cette œuvre vécue, soufferte et si étonnamment rendue. Il a su, sans intrigues banales, sans ficelles, par le seul déroulement des faits, nous émouvoir au plus profond du cœur, en traçant tout bonnement l'histoire du petit soldat français, pris au moment où il quitte sa mère pour aller rejoindre ses camarades de l'infanterie de marine, à Toulon, à la caserne du Mourillon, vivant de cette âcre et énervante vie de caserne; d'abord désolé, écœuré, puis peu à peu réconforté, chauffé par les espoirs patriotiques, par l'exemple des autres, par tout ce qu'il y a de beau et de noble dans l'âme humaine; enfin, ivre d'une joie particulière lorsqu'il part pour les colonies, pour Cayenne, et y trouvant un curieux mélange de désillusions et de petites jouissances, jusqu'à la mort, loin des siens, loin du pays, après des tortures morales et physiques de toute sorte. Ce livre, malgré ses peintures douloureuses, n'est pas de ceux qui désespèrent et donnent l'horreur du métier militaire, parce qu'il contient autre chose que le tableau connu des dégradations pénibles du soldat ; un souffle de vie, d'espoir l'anime, le soutient : il éveille les idées de patrie, les désirs de gloire, les consolants espoirs. Toute la partie consacrée au séjour de Perreux aux colonies achève de donner à ce roman son parfum particulier, son attirant arome exotique, mais en même temps il est la note la plus émouvante du livre, celle où flotte épandue, touchante, irrésistible, la triple nostalgie, admirablement peinte par l'écrivain, la nostalgie du foyer, de la patrie et de la femme, les trois coups de couteau en plein cœur, en pleine chair, dont meurt *le Nommé Perreux*.

Chonchette, par MARCEL PRÉVOST. Un vol. in-18 jésus. Paris, A. Lemerre, 1888. — Prix : 3 fr. 50.

Ah! délicieuse et troublante *Chonchette*, pourquoi votre créateur s'est-il montré si cruel vis-à-vis de vous? Pourquoi a-t-il semblé se complaire, par son implacable préface, à vous enlever cet attrait, cette séduction, la vérité, la croyance en votre personne mignonne, touchante et si captivante? Comment, c'est donc possible, vous n'existez pas, vous n'avez pas existé, vous n'existerez jamais! Vous n'êtes qu'une invention d'un écrivain, qu'une figure fictive, née dans le cerveau de l'auteur! Eh bien! non, ce n'est pas vrai, complètement du moins. Et, tout d'abord, je me révolte contre une des assertions de l'auteur, puisque, à mon avis, l'intérêt n'est pas dans la fable même de ce roman, mais bien plutôt dans les mille détails vrais dont il a parsemé son œuvre, dont il a édifié son personnage. Le vrai, le vécu, l'entendu, l'observé, sont là tout au long du roman, comme pour mieux donner tort à ses théories, pour le faire se contredire, pour lui dire que l'imagination n'est pas la seule source où se soit trempée sa plume, où se soit fécondé son talent. *Chonchette*, oui, vous êtes une figure réelle, palpable! Dame, ce n'est pas comme cette pauvre Louise, silhouette fantomatique, fugitive, tout à fait passagère et volante, figuration de rêve et de vague souvenir, ou que cet excellent, trop excellent Jean d'Escarbit, marin idéal, sans un corps bien solide! Mais vous, *Chonchette*, je vous

© 2007 Livre « Editions » des instruments du temps « Editions privées et libres »

connais, je vous ai vue, je vous sais enfin ! Et l'histoire vous absorbe, vous tient, vous captive, par ses mille fils ténus, jusqu'à certaine page fatale où apparaissent l'auteur, l'invention, le souffle de gros mélodrame noir venant enlever sa vraisemblance à cette affabulation charmante, si fine, si délicate jusque-là. Était-il bien nécessaire de corser ainsi le roman avec ce coup de théâtre sinistre, si connu, de faire renaître de ses cendres la scène du père et du fils de l'amant, de recommencer d'imagination, ce qui est plus grave encore, la fable des amoureux ne pouvant s'épouser parce qu'ils sont peut-être frère et sœur ? — Nous aimons mieux jeter un voile sur cette dernière partie du livre, pour ne conserver que sa note lumineuse et exquise, la figure, le personnage de *Chonchette*.

Thérésine, par ALBERT DELPIT. Un vol. in-18 jésus. Paris, Paul Ollendorff, 1888. — Prix : 3 fr. 50.

Toujours, à travers les œuvres d'Albert Delpit, souffle quelque idée noble et chevaleresque qui arrache le roman aux banalités de la vie, au terre à terre, fait battre le cœur du lecteur et le séduit. Dans *Thérésine*, pour rendre le contraste plus frappant encore, pour mieux émouvoir et remuer, il a peint une curieuse lutte entre la chair et l'esprit, une âme de femme, s'échappant de la gangue grossière qui l'attache au sol, à la matérialité des plaisirs, pour se diriger ardemment vers les sentiments les plus grands, les plus purs, les plus dignes d'admiration. On se passionne dès le début pour cette malheureuse fille, victime d'une fatalité de naissance, victime aussi d'un tempérament sensuel, et qui arrive à faire preuve d'un rare dévouement, s'efforçant, par une vie exemplaire, par une charité hors ligne, de racheter ses inconscientes fautes d'autrefois. Il n'y a pas d'étude plus attachante que le récit de ses transformations successives, que l'analyse de ses luttes contre la destinée, contre elle-même, contre tous les dangers, toutes les tortures que lui suscite son malheureux passé. Ce serait déflorer cette œuvre passionnante que de raconter la trame de ce drame d'amour d'un sentiment si élevé, qui débute au café-concert avec la pancarte blanche portant ce simple mot *Thérésine*, pour se terminer à la pierre tombale, où se gravera le même surnom *Thérésine*, bien que, durant toute sa vie, la pauvre créature se soit toujours efforcée de mériter celui de Thérèse, et qu'elle ait prouvé à Phinéas Dawitt, à Robert Clavière qu'elle pouvait être la plus méritante, la plus fidèle des épouses. Ce qui donne une couleur pittoresque à ce beau roman, c'est que Delpit a eu l'ingénieuse idée de le faire passer en partie au milieu de ces merveilleux paysages de la Louisiane, qu'il connaît si bien et qui lui ont servi de berceau.

Le Pays natal, par BOYER D'AGEN. Un vol. in-18 jésus. Paris, Victor Havard, 1888. — Prix : 3 fr. 50.

De la couleur, de la couleur, et encore de la couleur !... Trop de couleur ! Un tel envahissement de couleur, un tel tapage de choses aveuglantes que l'œil en est troué comme par les soleils d'un feu d'artifice, que l'oreille en est crevée comme par une succession brisante de sonorités trop aiguës. Telle est, à première lecture, l'impression que vous fait ce livre curieux et éblouissant, intitulé par M. Boyer d'Agen *le Pays natal*. Certes, l'auteur en est pétri de cette terre natale, il en est nourri, il en est même congestionné ; elle lui sort par les yeux, par la bouche, par tous les pores, en gerbes étincelantes, et c'est à la fois son défaut et sa qualité, car cela fatigue autant que cela séduit. Du reste, que de choses charmantes dans ce livre, autobiographie palpitante, où l'écrivain a mis tout son amour pour sa mère et tout son amour pour son pays, de si indissoluble façon que, pas plus que lui, on ne saurait séparer l'un de l'autre. Assurément, le jour où M. Boyer d'Agen aura un peu canalisé son exubérance et châtié sa langue, en se débarrassant d'une extrême tendance à l'amphigouri, aux périodes plus brillantes que compréhensibles, il produira une œuvre de valeur, car il possède toutes les promesses du talent.

L'Enfer parisien, par HUGUES LE ROUX. Un vol. in-18 jésus. Paris, Victor Havard, 1888. — Prix : 3 fr. 50.

Ce n'est pas le terrible et désolant : *Vous qui entrez, laissez toute espérance*, de l'enfer du Dante, que Hugues Le Roux pourrait tracer au fronton de son remarquable et vivant livre *l'Enfer parisien*, mais au contraire quelque rassurante inscription, toute baignée de larmes apaisantes, une formule d'encouragement, d'espoir, car ce volume porte en lui non seulement la description de toutes les misères et de toutes les infamies de Paris, mais aussi le remède aux maux, le soulagement aux souffrances, la goutte d'eau qui peut rafraîchir, éteindre l'éternelle brûlure des éternelles flammes d'enfer.

Certes, les vices et les crimes y grouillent dans un pêle-mêle qui fascine, impressionne, terrifie même ; mais l'émotion, l'adoucissement, les bonnes larmes y sont provoqués par des tableaux consolants ou touchants, quand on pénètre, à la suite de l'écrivain, dans *le Dispensaire Furtado-Heine*, dans *l'Asile des femmes et des enfants*, pages poignantes qui remuent doucement le cœur. On s'y remet des angoisses, des cauchemars causés par la vision des assassins, par le spectre des assassinés, par ces sépulcrales silhouettes de guillotine ou de folie qui jettent çà et là autour du lecteur leurs tentacules d'araignées monstres, de bêtes affolantes et ténébreuses. L'humour même s'y fait complice de l'auteur, lorsqu'il aborde les questions piquantes de *la Mode*, des *Modistes*, la philosophie et la psychologie, en traitant de l'amour de la femme et de mille autres sujets particulièrement séduisants. Ce recueil de choses vues, étudiées à fond, sera l'une des plus riches mines de documents que l'on nous ait données depuis longtemps, et *l'Enfer parisien* est assuré d'un vif succès auprès de tous les gourmands de choses cachées, auprès de tous les gourmets de pièces

de vérité apportées à l'histoire contemporaine, à la vie de chaque jour.

La Cousine, par Léon Barracand. Un vol. in-18 jésus. Paris, Victor Havard, 1888. — Prix : 3 fr. 50.

C'est une délicate et fine étude psychologique que le nouveau roman de M. Léon Barracand : *la Cousine*. D'une tonalité adoucie, estompée, procédant des Feuillet et des Sandeau, l'œuvre conserve toujours, jusque dans les situations vives, un rare cachet de distinction, en même temps que de hautes qualités de style et de limpidité. Nous sommes heureux de pouvoir conseiller ce livre sain et honnête, dont les personnages sont tracés avec une grande conscience d'artiste. Il étudie, au milieu d'un intérêt toujours croissant, les débats de cœur d'un jeune homme, le duc Sulpice de Craonne, entre plusieurs femmes, avant de le faire arriver au seul véritable amour, en lui donnant pour épouse Adrienne de Néry, *la Cousine*, qui l'aime depuis qu'elle le connaît. A côté de cette partie passionnelle du roman, il y a une partie philosophique fort heureusement traitée, montrant les hésitations et les débats du jeune homme entre le spiritualisme et le matérialisme, tandis que son corps se débat et hésite entre l'amour grossier et l'amour pur. C'est un livre de délicat et de lettré.

G. T.

Scènes de la vie de château, par Ouida, traduit de l'anglais avec la permission de l'auteur par Hephell. Un vol. in-12 ; Paris, Hachette et Cie, édit. 1887. — Prix : 3 francs.

Personne plus que nous n'a souhaité que les lecteurs français fussent initiés aux chefs-d'œuvre des littératures étrangères. Mais aussi ne faudrait-il pas tomber dans l'excès, et par cette seule considération qu'il est étranger, anglais ou russe, croire un roman excellent, et ajouter à l'encombrement de la librairie par la surabondance des traductions.

Les *Scènes de la vie de château* sont d'un écrivain renommé. Cette renommée sans doute a pu abuser le traducteur ; il arrive au meilleur romancier de commettre une œuvre médiocre. C'est le cas de Ouida : ce volume est profondément ennuyeux : du bavardage, des conversations, qui peut-être représentent exactement les propos tenus dans le monde aristocratique anglais, pendant un séjour à la campagne, mais qui n'en sont pas moins fastidieuses, décousues, sans but, sans fond ; il s'y mêle des traits de politique, on y cite et on y raille M. Gladstone et M. Grévy, M. Bradlaugh et lord Salisbury ; mais rien de précis ni d'intéressant ne se dégage de ce verbiage. Les caractères des personnages sont à peine esquissés, et cependant c'est encore le côté par où l'auteur révèle son talent : ces gens-là sont dessinés, s'ils ne sont pas peints.

Le plus curieux pour nous dans ce roman, c'est que l'écrivain anglais fouaille très franchement ses compatriotes, et déclare que la pudique Albion est en proie à la décadence, tout autant qu'on nous accuse de l'être. Il nous montre lady Usk s'ingéniant, par une indulgence dont elle gémit au fond d'elle-même pour l'immoralité tolérée, à réunir dans son château de Surrenden des femmes sans leurs maris, des maris sans leurs femmes, et appariant de bonne grâce des couples irréguliers, tout simplement parce que « elle veut qu'on s'amuse chez elle ». Elle met donc à faciliter les rencontres, sans paraître s'en douter, une complaisance que son mari taxe justement d'immoral. Mais lui-même n'est-il pas enchanté que sa femme, pour lui être agréable, invite sans son mari lady Dulcie Wawerley, dont la compagnie lui est particulièrement agréable ? Par extraordinaire, un mariage va résulter de ces réunions bizarres, un célibataire et une veuve y ayant pris part. Et lord Usk dit à sa femme : « Je serais très heureux si le résultat d'une de vos réceptions était d'unir dans les liens du mariage deux de vos invités. D'ordinaire, elles sont plutôt suivies de divorce. — Bah ! mais les Wawerley ne sont pas encore en instance pour l'obtenir », dit lady Usk en regardant son mari du coin de l'œil.

Lord Usk fit un geste d'humeur, tout en s'efforçant de dire : « Et nous aussi, reprit-il, nous faisons toujours bon ménage, n'est-il pas vrai ? — Sûrement », répondit Dorothée.

Voilà qui donnerait bonne idée de la valeur de la dignité conjugale en Angleterre, s'il fallait prendre les romanciers pour des commissaires enquêteurs. Après l'indulgence réciproque des gens mariés, l'ingénuité des jeunes filles. Écoutez les deux filles de lord et de lady Usk ; elles n'ont point encore fait leur entrée dans le monde :

« — Vous disiez tout à l'heure que lord Branddlin adore Xenia Sobaroff, dit la cadette à l'aînée. Eh bien, alors pourquoi ne s'épouseraient-ils pas ? — On peut s'aimer sans s'épouser. — Qu'est-ce qui arrive alors ? — Tiens ! mais on se marie à un autre, et on a des adorateurs. C'est ce que je compte faire, moi. »

Voilà qui est terriblement catégorique, et les jeunes Anglaises et les petits garçons anglais que fait apparaître l'auteur anglais sont d'une précocité et d'une émancipation bien inquiétantes.

Au moins ne nous attribuera-t-on plus le monopole de la démoralisation et de l'impudeur.

P. Z.

Œuvres de Léon Cladel. — N'a qu'un œil. Un vol. petit in-12, sur vélin teinté. Paris, 1887, Alph. Lemerre, édit. — Prix : 6 francs.

La nouvelle édition de ce roman plébéien et provincial est précédée d'une longue préface de M. Edmond Picard, intitulée : *Léon Cladel en Belgique*. L'épisode le plus notable des souvenirs rassemblés dans cette préface est celui de la grande colère de Cladel, contre un poétereau belge qui composa une pièce intitulée : *Au lion de Waterloo*. L'auteur y méprise Napoléon et ensuite la France vaincue. M. Picard l'a lue à Cladel ; et celui-ci se levant furieux, au

milieu de la lecture, s'écria : « Taisez-vous, sacrebleu! Non, c'est trop fort. Quel polisson, quelle brute! quelle canaille! Dire que c'est en français que ce bâtard d'un bouc allemand s'est permis d'écrire ces turpitudes! » Cette patriotique indignation fait plus d'honneur à M. Léon Cladel que son roman *N'a qu'un œil*. Il avait conçu la noble ambition d'écrire le roman de la plèbe ; « il rêvait, déclare-t-il, telle épopée ouvrière et paysanne, où laboureurs, forgerons, carriers, pâtres, mariniers, bûcherons, mineurs, etc., tous les serfs autrefois inféodés à la glèbe et maintenant mercenaires salariés, prolétaires suant d'ahan et gémissant sous le joug capitaliste, eussent figuré chacun à sa place et dans son jour. » Et M. Cladel s'enorgueillit « de n'avoir jamais renié sa caste, la petite, excuse! la grande; oublié une classe, la basse, — oh! pardon, la haute! » S'il ne l'a reniée, M. Clavel ne l'a guère flattée, et pour la glorifier n'a trouvé mieux que de la montrer, d'une part, misérable et pitoyable sans doute, mais, de l'autre, grossière, furieuse, ignoble. Et animé de plus de haine contre les « castes » supérieures, — pardon! inférieures, — que d'amour pour la plèbe souffrante et gémissante, il a composé un roman dont le moindre tort est de manquer d'intérêt, et qui, en maints passages, semble fabriqué par Léo Taxil plutôt que par Léon Cladel. — Heureusement l'écrivain de talent se retrouve en de nombreuses pages, toutes parfumées de la poésie de la plèbe, toutes vibrantes des émotions simples des paysans en contact avec la nature naturante. PZ.

Paule Sainte-Reine, par BENJAMIN GUINAUDEAU. Un vol. in-18 jésus; Paris, 1888. Paul Perrin, édit., — Prix : 3 fr. 50.

C'est l'honneur d'être admis dans les bibliothèques de jeunes filles, et particulièrement de jeunes filles chrétiennes qu'ambitionne M. Benjamin Guinaudeau. Il présente son héroïne comme un modèle de dévouement filial. Paule Sainte-Reine est de la famille des mystiques. Affligée de voir son père s'éloigner de la religion, elle offre à Dieu le sacrifice de son amour et sans prendre le voile, renonce au mariage que lui propose un jeune homme qu'elle aime; elle espère qu'en retour Dieu lui accordera la faveur d'insuffler la grâce à M. Sainte-Reine. Et courageusement pour que rien ne manque au sacrifice, elle assiste au mariage d'une de ses amies avec celui qu'elle a repoussé. Malgré cette douleur volontairement subie, le père ne redevient pas vite chrétien. Et la jeune fille peut commencer à redouter que l'holocauste de son amour virginal n'ait pas été agréable à Dieu. Mais tout à coup elle reçoit une lettre d'un pays lointain : c'est un prêtre qui lui annonce que son père est mort, mais mort en chrétien. Paule pleure beaucoup, mais sa peine est allégée par la pensée du salut éternel de son père. — Nous n'entreprendrons pas de discuter les tendances du roman de M. Guinaudeau. Le cas de Mlle Paule Sainte-Reine eût pu être étudié de façon plus émouvante et plus psychologique. Mais pour M. Guinaudeau, ce n'est pas un cas, c'est un exemple ; il en est encore à la conception du « cruel Dieu des Juifs » avec qui l'homme fait des marchés sous forme de vœux et de sacrifices.

Les séduoteurs, par GYP. Un vol. in-18 jésus; Paris, 1888, Calmann Lévy, édit. — Prix : 3 fr. 50.

Méfions-nous, m'étais-je dit en prenant en main le nouveau livre de Gyp. Toujours la même chose, le même froufrou de mots soi-disant parisiens, le même contraste cherché de la position distinguée, du mauvais ton des personnages ! Rien que de déjà vu et entendu !

Et puis le livre ouvert, dès la première page voilà de l'imprévu, et d'une jolie drôlerie. Devinez ! en cent ! vous ne trouverez pas : Gyp dédie les *Séducteurs* à qui ? A M. Jules Lemaître : il est dit que cet homme heureux sera comblé par les génies propices. Que peut-il manquer à son bonheur maintenant que Gyp a inscrit son nom au seuil d'un de ses recueils croustillants ?

Et pourquoi cette dédicace ? Oh ! le motif est précieux : on le découvre au début et à la fin du volume. Parce que Gyp se moque de la littérature de M. Ohnet que M. Lemaître a malmenée avec une rudesse justifiée par l'engouement morbide du public pour l'auteur du *Maître de forges*.

Pour être juste, avouons que la parodie d'une parade dramatique selon la formule de M. Ohnet est un médiocre ragoût. D'abord on ne parodie pas le genre de M. Ohnet : la charge ressemble trop à l'original, quoi qu'on fasse. Gyp retrouve tous ses avantages et sème de bonne critique quand elle relève les bévues énormes de ce romancier lorsqu'il met en scène le grand monde et décrit ses amusements, dont il n'a pas la moindre notion. Mais dans tout cela où sont les séducteurs ? Ils y sont, soyez sans crainte : vous les trouverez surtout dans deux scènes très amusantes, et qui ont tout le train des choses connues par expérience — indirecte, je suppose. — C'est d'abord le tête-à-tête de Mlle de Plirt avec le petit de Trumble, qui manque de savoir faire, puis avec le vieux d'Oronges, qui en a trop, ce qui les laisse l'un et l'autre au même résultat négatif; c'est ensuite le *Débutant*, Fryleux, inhabile à inspirer à Mlle d'Houbly le désir de recommencer l'épreuve. Au milieu de tout ce caquetage, agréable de temps à autre dans un périodique, et bientôt fatigant dans les pages continues d'un volume, il se rencontre de-ci de-là quelque trait bien féminin, un aperçu ingénieux, une révélation curieuse des façons de sentir, de juger, de raisonner, surtout de déraisonner de la femme du monde dévoyée, que Gyp prétend connaître depuis le bout des ongles jusqu'au fond de ce qui lui sert de cœur. Ce qui est notable, c'est que ces personnes-là sont toujours assoiffées de nouveau, d'inédit, et ennuyées de ne pas découvrir en elles un sens de plus chaque fois qu'elles commettent ou ont envie de commettre une faute.

Et puis on se laisse prendre à ces histoire de galanterie plus factice que réelle : on a beau se dire :

« c'est comme les précédentes »; on va tout de même d'une page à l'autre, parce que c'est le même esprit piquant et prompt, menaçant à chaque ligne d'une polissonnerie, à demi esquissée. P. Z.

Nathalie Madoré, par Abel Hermant. Paris, G. Charpentier et Cie, 1888. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Il y a vraiment une bien curieuse révélation des mœurs et des amours de la jeunesse moderne dans l'amère et originale étude qu'Abel Hermant intitule *Nathalie Madoré*. Le heurt charnel de cette sèche, égoïste et si étonnamment correcte figure de Pierre Cottereau et de cette pauvre nature anémique, molle, soumise, si fatalement vouée aux maternités de hasard, si déplorablement féconde, puis peu à peu passionnée et sentimentale, de Nathalie Madoré, vous donne une sensation de saisissement, d'indicible souffrance : on en a froid au cœur et des pointes d'aiguille vous entrent en pleines prunelles, au contact de ces pages. Tant de netteté implacable, d'un côté, tant de servitudes sans révoltes de l'autre, remuent le lecteur jusqu'aux fibres intimes et le torturent férocement. Ah ! c'est une cruelle histoire, et on la sent si vraie, si vécue, si sentie, qu'on en a le frisson comme en face des monstruosités mystérieuses qui rampent sous nos conventions sociales et que, de temps à autre, quelque hardi fouilleur de chair humaine met à nu. Il eût pu carrément appeler son roman *Un collage à froid*, de cette expression bien significative et qu'il emploie avec tant de justesse au cours de son œuvre. Rien dans le cœur de cet homme, de ce jeune homme de vingt ans; nulle émotion, nulle sensibilité, une férocité glaciale de mâle satisfaisant un besoin brutal, sans aucun souci de l'être sur lequel il assouvit cet appétit. Le talent d'analyse et de dissection d'Abel Hermant s'est largement donné matière dans cette étude poussée à fond, sans faiblesse, sans concession aux nerfs du lecteur, à la sensibilité des lectrices. On a besoin de voir, en parallèle de Pierre et de Nathalie, le continu grouillement d'amour et de sensualité de Louise et de Théo, les comparses de ce ménage à quatre, pour s'arracher à l'étreinte douloureuse que vous font subir les souffrances de la malheureuse Madoré. En résumé, un livre amer, sarcastique, sans aucune prétention moralisatrice, mais un vivant tableau de l'égoïsme du mâle. C'est frappé en creux, d'une manière inaltérable, d'un outil qui burine l'âme et la chair impitoyablement, et *Nathalie Madoré* restera la peinture exacte et littéraire d'une jeunesse amoureuse qui manquait aux études de mœurs modernes.

Folie d'amour, par Mme Hector Malot; Paris, G. Charpentier et Cie, 1888. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

C'est bien un roman de femme que la *Folie d'amour*, qui sert de début dans les lettres à Mme Hector Malot, un roman de femme, c'est-à-dire entièrement fait avec du rêve au lieu de réalité, ou paraissant tel. Invraisemblable et délicat, touchant et fou, tout d'imagination, de sensibilité, tel s'offre ce livre qui rappelle un peu d'abord la *Modeste Mignon* de Balzac, mais qui s'en éloigne immédiatement par le vaporeux, l'insaisissable, le gracieusement faux et irréel de la fable. Naïve et chevaleresque, candide en son effronterie, poétique en son dévergondage, absolument ignorante de l'homme, Delphine est une de ces héroïnes fantaisistes qui ne tiennent que par un fil bien mince à l'humanité. Malgré cela, peut-être aussi à cause de cela, on lira cet élégant roman, écrit en une langue limpide et solide. Il trouvera bon accueil auprès des femmes, dont l'âme et l'esprit s'ouvrent plus volontiers aux visions et aux rêveries de l'amour qu'à ses réalités. G. T.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS.

Le Billet de mille, par A. Matthey. Paris, Charpentier. — Prix : 3 fr. 50.

189-H-981 (suite et fin du *Billet de mille*), par A. Matthey. In-18. Charpentier. — Prix : 3 fr. 50.

L'Amant légitime, par Gilbert Stenger. Un vol. in-18. Paris, P. Ollendorff. — Prix : 3 fr. 50.

La Petite Marthe, histoire parisienne, par Henri Leriche. Un vol. in-18. Ollendorff. — Prix : 3 fr. 50.

Maxime Éverault, par Léo Rouanet. Paris, A. Savine. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

L'Homme roux, par Rachilde. Librairie illustrée. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Au pays des Mauresques, par Théo-Critt. Paris, Marpon et Flammarion. — Prix : 3 fr. 50.

Paris qui danse, par Louis Bloch et Saquari. Librairie illustrée. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Barines et Moujiks, mœurs russes, traduction N. A. Kolbert. Plon et Cie. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Madame Adonis, par Rachilde. Paris, Ed. Monnier. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Femme et Prêtre, par Claire Vautier. Paris, Marpon et Flammarion. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

L'École de Yasnaïa Poliana, par le comte Léon Tolstoï. Paris, A. Savine. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le Chalet des pervenches, par Du Boisgobey. Paris, Plon et Cie. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Sur l'Estrelle, par Henry de Braisne. Paris, Perrin et Cie. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Il y a cent ans, roman historique, par le marquis de Cugnac. Niort, L. Clouzot. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Drichette, par Jeanne Leroy. Paris, Marpon et Flammarion. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

La Ferme des Gohel, par Charles Canivet. Paris, in-16, Marpon et Flammarion. — Prix : 0 fr. 60.

Évangile d'amour, par Henri Pagat. Paris, Edinger. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Vaillante, par Jacques Vincent. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1888. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

La Femme d'un autre, par Dostoïevski. Paris, Plon Nourrit et Cie, 1888. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

La Terre dans le roman russe, par Michel Delines. Un vol. in-18 jésus. Paris, Librairie illustrée. — Prix : 3 fr. 50.

L'idée de ce livre se trouve tout entière dans ces quelques lignes qui lui servent de conclusion : « La terre russe ne pourra jamais élever sa voix contre la littérature russe. Tous ses écrivains, les plus grands et les plus humbles, n'ont eu pour elle que des paroles de reconnaissance; tous ils l'ont traitée en mère nourricière, à qui ils sont eux-même redevables de toutes les lumières qu'ils ont acquises. »

Pour le démontrer, M. Michel Delines extrait de nombreuses pages — scènes, tableaux ou descriptions — de Grégorovitch, de Tourguéneff, de Tolstoï, de Tchédrine; c'est à Tolstoï qu'il fait les plus larges emprunts; les trois quarts à peu près du volume sont composés de citations, travail vraiment trop facile, qui fournirait peut-être une conférence suffisamment intéressante, mais ne forme pas un livre.

Classiques populaires, édités par la librairie Lecène et Oudin. Volumes in-8°, illustrés. **Plutarque,** par J. de Crozals, professeur à la Faculté des lettres de Grenoble; — **J.-J. Rousseau,** par L. Ducros, professeur à la Faculté des lettres de Poitiers; — **Virgile,** par A. Collignon, professeur de rhétorique au lycée de Nancy.

Ces ouvrages, composés par des professeurs distingués de l'Université d'après un plan uniforme, sont aussi intéressants qu'instructifs. C'est la vie et l'œuvre de chaque auteur étudiés et résumés de la façon la plus claire et la plus substantielle. Pour Plutarque, la difficulté grandissait de choisir dans l'abondance des *Vies des hommes illustres;* M. de Crozals a fait un choix judicieux et maintenu une sorte d'unité entre ces sujets variés en traçant avec un art très estimable de composition et de proportion de grands tableaux de l'histoire grecque et de l'histoire romaine; il n'a pas oublié le moraliste que fut Plutarque; il a écrit un chapitre original sur la méthode du biographe et les causes de sa popularité en France dans les temps modernes : il les trouve dans le goût toujours plus vif du public pour les détails et les anecdotes, qui sont la menue monnaie de l'histoire : Plutarque apparaît ainsi comme l'inventeur et le prince du reportage.

Dans son volume sur Rousseau, M. Ducros s'est surtout attaché à analyser le peintre de la nature. Il a laissé de côté la politique et n'a parlé du pédagogue que juste assez pour faire connaître l'importance et l'originalité de ses idées. Il a étendu largement la partie biographique, très habilement composée du reste à l'aide des citations mêmes de Jean-Jacques. Toutefois, nous aurions aimé que M. Ducros fût plus sévère pour ce grand écrivain qui fut un fort vilain homme, pour ce philosophe orgueilleux et déclamateur. Il l'a sans doute blâmé de ses mauvaises actions, mais pas assez, à notre avis : il eût été bon, dans un livre dédié à la jeunesse, de mettre en évidence la honteuse contradiction des paroles et des actes; il est utile d'inspirer à nos jeunes Français le mépris et la haine des faux apôtres, beaux diseurs, grands prêcheurs de morale et de politique, qui pour leur compte propre se gardent bien de régler leur vie sur leurs principes.

Qui aura lu le *Virgile* de M. Collignon connaîtra ce poète latin autant qu'on peut le souhaiter à un homme qui n'en fait pas sa lecture ordinaire. Ce livre, compendieux et bien proportionné, fait grand honneur au talent didactique de l'érudit professeur.

Racine. — Esther, par Jules Wogue, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur agrégé au lycée de Saint-Quentin. Un vol. petit in-8°. Cartonnage anglais, avec un portrait de Racine. Paris, Quantin, et Picard et Kaan, éditeurs, 1887.

Cette édition nouvelle d'*Esther* fait partie de la Bibliothèque de l'enseignement secondaire spécial, publiée sous la direction de MM. Eugène Manuel, inspecteur général de l'instruction publique, et Dupré, inspecteur d'académie à Paris. Le plan uniforme

adopté pour les ouvrages de cette collection comporte une notice sur l'auteur, une appréciation sur l'ouvrage, un commentaire perpétuel au bas des pages, et un lexique de la langue spéciale de l'auteur; quand il s'agit d'une pièce de théâtre, l'annotateur ajoute après chaque acte un jugement analytique. Le texte choisi pour ces éditions est celui de la collection des Grands écrivains de la France.

Sous une direction aussi sûre que celle de M. Eugène Manuel, qui possède à la fois la délicatesse du poète, l'érudition du professeur de premier ordre et l'expérience des besoins de l'enseignement, ces éditions ne peuvent manquer de réunir toutes les qualités désirables. Le travail très intéressant, très complet et surtout fort discret de M. Wogue en est un exemple excellent. Ses notes sont toujours judicieuses, son commentaire précis.

Dans la catégorie des œuvres dramatiques, a paru déjà la comédie de Racine, *les Plaideurs*, annotée par M. Th. Comte, et bientôt va paraître *l'Avare*, annoté par M. Pontsevrez.

La partie matérielle de ces livres a été aussi soignée que le travail littéraire. Ce sont de véritables éditions de luxe — à bon marché — qui devront séduire les écoliers et leur inspirer le goût et le respect du livre.

La Vie d'une femme du monde, par Mme Jules Samson. In-8°. Hennuyer, éditeur. Paris, 1888. — Prix : 3 fr. 50.

Sous ce titre, Mme Jules Samson enseigne aux jeunes filles les conventions mondaines et les notions d'économie domestique indispensables à toute future maîtresse de maison. C'est un code du cérémonial, augmenté de conseils pratiques sur la tenue d'un ménage. La forme n'en est point ennuyeuse, le fond n'en est pas inutile; et l'éditeur a donné tous ses soins à l'aspect matériel du volume. Que demander de plus? PZ.

Montesquieu, par Edgar Zévort, ancien élève de l'École normale supérieure, recteur de l'Académie de Caen. Un vol. in-8° de la collection des *Classiques populaires,* édités par H. Lecène et H. Oudin. Paris, 1887.

Il n'appartenait pas à M. Zévort de faire de l'œuvre de Montesquieu une étude au sens propre du mot, et il y aurait injustice à rapprocher son travail de celui que fit paraître, il n'y a pas longtemps, M. Sorel.

Celui de M. Sorel est destiné à des lecteurs qui ne sont pas tout à fait ignorants de la littérature philosophique et politique du XVIIIe siècle, à des lecteurs qui ont quelque jugement déjà et quelque goût. Celui de M. Sorel? mais il force à la lecture même de Montesquieu, et M. Scherer, qui ne pouvait se méprendre ni quant aux intentions de l'auteur, ni quant à la portée de l'étude conduite suivant ces mêmes intentions, a seulement voulu dire *comment il faut lire Montesquieu;* — on n'a pas oublié l'article si suggestif de l'éminent critique.

Pour M. Zévort, il n'avait à donner qu'une sorte de conférence, et cette conférence qu'il a donnée en effet est tout simplement parfaite. Ceux qui l'entendront ne connaîtront pas certes cette « figure énigmatique et presque équivoque » qu'a été Montesquieu, comme le dit, et assez justement, M. Schérer; mais c'est que, pour une pareille connaissance, il faut certaine ouverture d'intelligence et certains affinements d'esprit; ils sauront, du moins, la place qu'occupe Montesquieu dans notre littérature, ils sauront les travaux qu'il entreprit, dans quelles dispositions d'esprit et avec quelle volonté.

Montesquieu est l'homme de deux livres, tous les autres, contes exceptés — et on les peut négliger — tous les autres ne sont que des chapitres de ces deux ouvrages; cela a été dit, répété, et M. Zévort le conteste. A-t-il bien raison? Ce demi-sceptique, ce demi-dilettante, comme dirait M. Bourget, Montesquieu est quelque peu de la famille de Montaigne en même temps que de celle de La Bruyère; M. Zévort ne pouvait insister sur ces délicatesses et sur cette indifférence en somme qui font de Montesquieu un tout autre homme que Rousseau, — et sur combien d'autres points encore ils sont dissemblables : l'un, plus charitable, l'autre, plus dévoué; l'un, plein d'indulgence en dépit de ses fines railleries (la finesse n'en exclut pas toujours la puissance), l'autre philosophe zélé et moraliste sévère.

M. Zévort devait tâcher à montrer en Montesquieu l'écrivain de grand talent, le penseur subtil qui devisait, sans beaucoup d'ordre ni de méthode peut-être, mais avec quelque hardiesse, sur l'esprit des lois civiles et politiques, sur les conditions d'existence des sociétés humaines; il n'a pas failli à cette tâche; bien au contraire, il l'a remplie excellemment.

F. G.

Literary Epochs : *Chapters on noted periods of intellectual activity,* by George-F. Underhill. London, Elliot Stock, 1887. Un vol. petit in-8°.

L'auteur, jurisconsulte du *Middle Temple,* s'est donné la tâche de prouver que les hommes de génie, dans l'histoire littéraire, se présentent par périodes et par groupes, et que la littérature reflète les événements et le tour d'esprit contemporains. Ce sont là des découvertes pour M. George Underhill, je le veux croire; mais il est vraiment trop bon de prendre la peine de nous y initier. Tout le monde le savait depuis longtemps, — excepté lui. Il apporte d'ailleurs, dans sa démonstration, le sérieux solennel et l'allure pontifiante qui caractérisent les enfonceurs de portes ouvertes.

Thèse à part, cependant, le livre est original par plusieurs côtés, et, comme spécimen du beau style anglais, mérite d'être lu. Les époques littéraires choisies pour appuyer l'opinion — si nouvelle! — de l'auteur, sont l'antiquité classique, le moyen âge italien, ou, plus exactement, la renaissance italienne, le siècle d'Élisabeth, le siècle de Louis XIV, le siècle de la reine Anne, la Révolution française avec ses reten-

tissements en Europe, et la période américaine commençant avec l'indépendance des États-Unis.

Tout en ressassant des idées générales qui ont déjà passé par tant de blutoirs que toute substance nourrissante en est enlevée et qu'il n'en saurait plus sortir que du son, M. George Underhill a, sur certains points, des vues particulières qui, sous la pompe et l'apprêt du langage dont il les revêt, ne laissent pas que d'être amusantes ou d'avoir du piquant. Je n'en rapporterai que quelques exemples pris surtout dans les pages qu'il consacre à la littérature de notre pays. Laissant donc de côté les chapitres sur les Grecs, les Latins et les Italiens, laissant à l'appréciation des Anglais ce qu'il dit de Shelley, de Byron, de Coleridge, et à celle des Américains les quelques réflexions rapides dont il les juge dignes, je me contenterai de signaler qu'il attribue à Louis XIV personnellement la fondation de l'Académie; qu'il ne voit, au XVIIe siècle, en France, que deux vrais poètes, d'un rang secondaire, il est vrai, La Fontaine et Boileau, le premier étant d'ailleurs un plagiaire, et le second un rimeur de libelles diffamatoires; que Racine n'a ni imagination, ni invention, ni véritable connaissance du cœur humain, et ne se recommande, en somme, que par « le poli de sa diction »; que Corneille est un grand homme, mais qu'il était trop pauvre, et que, sans l'influence de Malherbe, il aurait peut-être dépassé Shakespeare; enfin que Molière, incomparable par l'union de la force, du burlesque et de la comédie raffinée en un même ouvrage, n'a aucun droit à être appelé du nom de poète, et détruit l'intérêt de ses pièces en coulant chaque personnage dans un moule étroit et absolu. « Il prend, dit en propres termes ce critique plein d'assurance, un certain personnage, comme par exemple un joueur, dans la pièce *le Joueur*, et de la première ligne à la dernière, d'un bout à l'autre de l'action, ce personnage est un joueur, et rien autre chose qu'un joueur. » Nous laisserons le lecteur sous l'impression de ce jugement, infiniment moins cruel pour Molière que flatteur pour Regnard.

B.-H. G.

Dictionnaire d'étymologie française, d'après les résultats de la science moderne, par AUGUSTE SCHELER; 3e édit., revue et augmentée. Un vol. in-4°. Bruxelles, M. Falk, édit., et Paris, Bouillon et Vieweg, édit., 1888.

La première édition de cet important ouvrage parut en novembre 1861, deux ans avant l'apparition des premiers fascicules du Dictionnaire de Littré; les linguistes lui firent tout de suite un accueil des plus honorables et très mérité. M. Auguste Scheler, docteur en philosophie et lettres, membre de l'Académie royale de Belgique, bibliothécaire du roi des Belges et du comte de Flandre, professeur à l'université de Bruxelles, est un savant aussi passionné que consciencieux : cela se voit à son souci constant de perfectionner son dictionnaire à plusieurs reprises. Une deuxième édition, publiée en 1872, lui avait permis déjà de faire profiter son ouvrage des travaux de Diez, de Littré, et même de M. Auguste Brachet, quoique le *Dictionnaire étymologique de la langue française* de ce dernier lui ait fourni une moins abondante moisson de remarques nouvelles. Ce n'est point pour employer une formule consacrée que M. Auguste Scheler inscrit sur la troisième édition : « revue et augmentée ». Sans doute il n'a rien modifié dans le plan ni dans l'ordonnance de la méthode; mais avec le scrupule du véritable savant, qui, loin de s'indigner des critiques, en recueille ce qui peut l'éclairer, il a fait quelques suppressions, d'une part, et de l'autre des rectifications et des « ajoutés » comme il dit. On accuse si volontiers les compatriotes de M. Auguste Scheler de contrefaçon qu'il est juste tout au moins de signaler la loyauté simple et la gratitude méritoire avec lesquelles il cite et remercie ceux dont les travaux lui ont servi à remanier certains articles de son livre : tels MM. Gaston Paris et Paulin Meyer, comme rédacteurs de la *Romania*, revue philologique créée à Paris en 1872, et le professeur docteur Gustave Grober, de Strasbourg, directeur de *la Zeitschrift für romanische Philologie*, fondée en 1877.

M. Scheler ne s'est pas borné à faire œuvre d'érudit compilateur : ce n'est pas seulement la fleur et le fruit des recherches de ses émules ou de ses maîtres qu'il a recueilli et consigné; en mainte occasion il émet une opinion personnelle, discute celle des autres philologues et propose une solution originale le plus souvent très justifiée. Il a du reste le courage de ne pas prétendre trancher d'autorité les problèmes encore insolubles, et d'avouer qu'il doute quand la chose est douteuse, et qu'il ignore quand il n'a pu percer le mystère de l'origine d'un vocable. L'objet essentiel de chacun de ses articles est d'établir le type immédiat d'où procède le mode français qu'il étudie. Il ne s'engage dans les développements, discussions, raisonnements que si ce type est contesté, ou si le rapport de forme ou de sens entre le primitif proposé et le vocable en question présente de l'obscurité ou soulève des doutes légitimes. La méthode que s'est imposée l'auteur l'obligeait à s'abstenir de reproduire les diverses applications passées ou actuelles d'un mot, — sauf les cas exceptionnels où des considérations, tenant au fond du sujet, lui en faisaient un devoir. Le cadre de ce travail ne comprend, en principe, que les vocables de la langue actuelle entrés dans la circulation commune, M. Scheler nous en prévient; il exclut par conséquent les mots appartenant à la terminologie des sciences spéciales, des arts et métiers; mais l'exclusion n'est pas absolue, sa rigueur n'atteint que les termes restés en dehors de l'usage général.

Le seul reproche que l'on puisse adresser à M. Scheler, c'est d'avoir laissé à nombre d'articles une forme un peu désordonnée, parfois de l'obscurité, défauts de rédaction qui ne gâtent cependant pas le fond scientifique des explications, et qui tiennent à la préoccupation d'être concis. M. Scheler le reconnaît lui-même, il en fait son *meâ culpâ* de la meilleure grâce et avec l'honnête modestie du monde. Aussi

ne lui ferons-nous pas un grief irrémissible, et tant de bonnes qualités recommandent son ouvrage à l'estime des érudits et des simples lettrés, de ceux qui savent et de ceux qui veulent apprendre, que nous ne lui marchanderons pas les éloges.

On pouvait aussi regretter que le savant professeur n'eût pas fait précéder son livre d'une introduction dans laquelle auraient été méthodiquement exposées les lois principales qui ont présidé à la formation et à la transformation successives des mots français. L'excuse qu'il en donne est assez plausible : des aperçus de ce genre se rencontrent ailleurs, dit-il, et un travail développé sur cette matière, traitée du reste en substance dans la grammaire de Diez, eût considérablement grossi le volume. — Par ces raisons, M. Scheler se réservait d'en faire l'objet d'une publication spéciale. Il l'a fait paraître en 1875, trois ans après la deuxième édition de son grand ouvrage, sous le titre : *Exposé des lois qui régissent la transformation française des mots latins.* — Puisqu'il donnait une nouvelle édition de son Dictionnaire, il n'eût pas été, ce nous semble, mauvais ni pour lui ni pour le lecteur que cet exposé se retrouvât en tête; l'augmentation de volume n'eût pas été excessive, et l'inconvénient, en tout cas, eût été moindre que l'avantage. PZ.

Le Chercheur. Journal mensuel, 28, rue de Lyon, Paris. 2 francs par an.

Il y a longtemps que nous voulions signaler à nos lecteurs cette petite revue qui entre dans sa troisième année et qui a trouvé un succès mérité. Elle n'a rien de littéraire, mais nos lecteurs seront par elle intéressés, ce qui est bien, et amusés, ce qui est mieux encore.

Louis Figuier a décrit les grandes inventions. M. Arthur Good, ingénieur et rédacteur en chef du *Chercheur*, s'est proposé de décrire les petites. Il donne des descriptions et des dessins des divers bibelots vendus sur les boulevards et qui disparaissent à la suite d'une vogue éphémère; il ne rougit pas de les décrire avec autant de soins que s'il s'agissait d'une locomotive ou d'une invention électrique importante. Sous le titre de *Recréation*, il ajoute à chaque numéro une série d'expériences amusantes qui feront le bonheur des grands et des petits enfants. C'est un plaisir à bon marché que nous recommandons à nos amis.

POÉSIES

Vibrations, par Jean Bertheron. Un vol. in-18. Paris, 1888. Paul Ollendoff, édit. — Prix : 3 fr. 50.

Que l'on m'accorde d'abord que du moment où une femme barbotte dans l'encrier et livre son élucubration au public, il n'est plus question d'une femme, mais d'un auteur; et que, parlant de son livre, le critique est tenu non de galanterie, mais de franchise. Ce postulat accordé, avouons sans feinte que le volume signé d'un pseudonyme masculin par une dame qui a soin de nous informer de son véritable sexe au moyen d'une préface écrite par un ami, ce volume vient inutilement grossir le tas des galimatias rimés.

On pourrait se contenter de sourire de cette facilité déplorable ou de ce stérile effort, si les louanges hyperboliques de la préface n'appelaient un jugement plus considéré et, partant, plus sévère. Le vers a beau être enflé, redondant, l'idée n'en est pas moins banale, et l'on ne saurait sérieusement prendre l'auteur de *Vibrations* pour un « savant qui connaît sur le bout du doigt l'histoire des civilisations les plus anciennes », parce qu'il a dans un amphigouri recommencé ce lieu commun de l'antithèse de la Rome païenne des césars et de la Rome chrétienne des pontifes, bien que cette pièce, intitulée *Rémus et Romulus*, soit pour lui l'occasion de faire rimer *romain* avec *palatin*.

De qui se moque le préfacier, du public ou de l'auteur, quand il présente comme « un heureux pastiche des essais poétiques des temps où le cliquetis des armures se mêlait au bruit des baisers » des ballades où l'on trouve des pauvretés comme cette strophe :

Oh! sur les sombres parvis
Dans les ardentes chapelles,
Les châtelaines fidèles...
Oh! sur les sombres parvis!...

Et puis quoi? et la ballade se termine ainsi :

J'ai déjà trois fois mon âge,
Ne me parlez pas d'amour!

Qu'est-ce que c'est que d'avoir trois fois son âge? Les mots s'enfilent pour la rime comme des grains vides sur un fil de fer, ce qui nous vaut de la poésie claire et fine comme ceci :

La colombe chère
Vient de s'envoler;
Son âme, *ô mystère,*
Ne pourra, sur *terre,*
Plus se consoler.

Quel mystère? Hé, c'est dans l'air et non sur la terre que ce désagrément l'atteint puisqu'elle s'est envolée! Et quel est ce charabia de la colombe et de son âme, qui ne vont pas ensemble? et à la strophe suivante, c'est encore plus compliqué : « Son cœur est resté blotti sur la branche ». Donnez tout de suite comme titre à la pièce *Rébus;* nous saurons ce que veut l'auteur.

Jean Bertheron commet d'étranges inadvertances sous l'influence de la métromanie. Il (ou plutôt elle) envoie des boucles anciennes à Monseigneur X..., et elle écrit parlant à ces boucles :

Depuis le jour où vos lumières
A la cour du grand Roi-Soleil
Brillaient aux souliers de mes pères
Dans ce menuet solennel.

Ah! combien de pères avait-elle dans un seul me-

nuet, si solennel qu'il fût? La solennité de ce menuet royal impressionne si vivement Jean Bertheron que du coup elle donne *solennel* pour rime à *soleil,* et qu'à la stance qui suit elle en oublie la syntaxe, et ridiculement écrit :

..... Mon bras profane
De votre sort s'est rappelé...

Et ces contes que M. Fournier a la complaisance de trouver ressemblant à ceux de Boccace ou de Musset, peut-on rien de plus filandreux, de plus vulgaire, de plus long! Le *Coucou* est encore celui qui au début prend le plus d'allure, mais il s'alanguit bientôt et s'éternise outrageusement ; et l'on trouverait difficilement une lecture plus pénible que celle de la *Voyante* se traînant de la démarche boiteuse du vers de douze pieds.

Jean Bertheron, nous révèle le préfacier, est une femme du vrai monde, une jeune femme. Je suis convaincu qu'elle est charmante, que son esprit est cultivé, et nul ne lui refusera comme femme l'hommage auquel a droit toute femme de bon ton, qui sait sourire et causer; mais, comme poète, les lecteurs sincères lui refuseront aussi justement leur admiration, et ses amis désintéressés devront lui conseiller de ne pas récidiver. PZ.

Errant, par LÉONCE DE LARMANDIE. Un vol. in-18 jésus. Alphonse Lemerre, Paris, 1887. — Prix : 3 francs.

A travers l'Espagne, le Maroc, l'Italie et l'Autriche, M. de Larmandie a promené ses yeux et son âme; il en a vu, il en a senti les charmes naturels, la clarté vive des jours et la sereine lueur des nuits. Il a compris et admiré les chefs-d'œuvre que l'art a semés sur ces terres privilégiées : l'émotion a donné le branle à la faculté d'expression du poète, et comme d'autres rapportent de lointains voyages des albums de croquis au crayon ou d'aquarelles, il a rassemblé ses impressions et ses souvenirs en un léger volume de jolis vers. La description naturellement abonde; par bonheur, cette forme un peu froide et facilement monotone est réchauffée par un sincère sentiment de la beauté, et une louable vigueur de style : par exemple, s'il nous veut montrer un *Torse* vu à Rome :

Brutalement tordu, raccourci, démembré,
Ce tronc prodigieux d'un corps démesuré
Semble un chêne massif et noueux, dont le faîte
Et la base ont été broyés par la tempête.

Le morceau continue, accentuant la physionomie de « ce colossal débris, ce moignon de statue ».

La grâce n'est pas absente quand le sujet est gracieux :

Reine tombée, en proie au souvenir amer,
Étendue au sein bleu de l'indolente mer,
Dont la houle flottant sur les houles profondes
Illumina les quatre océans des deux mondes,
Quand je te vois languir en un vague sommeil
Aux blancheurs de ta lune, aux feux de ton soleil.

Ainsi débute une jolie pièce consacrée à Venise.

Le souffle héroïque passe aussi dans l'âme de M. de Larmandie si des lieux parcourus surgissent les grands souvenirs de l'histoire : le morceau écrit dans l'île Lobau et intitulé *Essling* en est la preuve.

Ce recueil mérite donc l'accueil bienveillant et la sévère attention de la centaine de lettrés qui en France lisent les vers. PZ.

Poèmes sincères, de MARTIAL BESSON, avec une *lettre-préface* de Léon Cladel. Un vol. in-18 jésus. Paris, Alphonse Lemerre, 1887. — Prix : 3 francs.

« Instituteur primaire, vous exercez quotidiennement votre apostolat et néanmoins vous trouvez le temps de rimer on ne peut mieux, oui, ma foi! » C'est la première phrase de la *lettre-préface.* Voici la seconde : « Vos vers, vous dira-t-on, ne sont pas écrits selon telle ou telle formule et vous n'êtes point un partisan de l'art pour l'art; à cela, répondez : Oui, je m'en flatte! » Les autres n'ajoutent rien à cette déclaration qui étonne venant du romancier que l'on connaît, un styliste s'il en fut. Que « Danton soit plus digne d'être célébré dans une ode ou dans un hymne que mademoiselle *Suivez-moi jeune homme* », on le peut accorder; est-ce à admettre que le mérite d'un héros célébré dans une ode ou dans un hymne fasse la valeur de cet hymne ou de cette ode?

Ouvrons le volume; tournons les pages.

Artiste, à coup sûr, M. Besson ne l'est pas. Ses vers laissent, la plupart, beaucoup à désirer. Mais, après la lecture de la *lettre-préface,* s'attendant à trouver seulement des morceaux de prose rimée, on prise encore les vers de l'instituteur. Les vers, ils ne sont pas très inférieurs à ceux que nous donne M. Coppée. Après la lecture de la *lettre-préface,* on pouvait, par contre, espérer — ou craindre — de virulentes apostrophes dans une langue nullement édulcorée : M. Besson chante la chanson des époux, il chante la chanson d'avril :

Voici la saison d'errer par les bois :
Avril fait craquer les bourgeons des branches;
Les sentiers bordés d'aubépines blanches,
Sont pleins de parfums et de douces voix.

Donc, chaque matin, dès qu'un rayon rose
Enluminera l'Orient vermeil,
Dispos et narguant le lâche sommeil,
Je laisserai là le chevet morose.

. . . . . .

Point de pièces pour célébrer Danton. M. Cladel a à la fois servi et trahi l'auteur des *Poèmes sincères.*

Le Romancero provençal, avec la traduction française littérale, par FÉLIX GRAS. Un vol. in-18 jésus. Paris, Albert Savine; et Avignon, J. Roumanille, 1887. — Prix : 4 francs.

Le pape, les Juifs, les Sarrasins, les Hongrois, Jésus avec Maia, Magdeleine et Marthe; et les pêcheurs de la mer provençale, et les châtelaines du

pays de la Durance, du Rhône, du Ventoux, des Alpines, ce sont les personnages des ballades ou romances. Naïveté cherchée et foi voulue; le poète, même alors, surtout alors qu'il chante Jésus errant à travers la Camargue, semble un païen. Ainsi nos collégiens célèbrent Icare ou Deucalion. Les vers provençaux du poète sont, au reste, comme les vers latins de nos meilleurs rhétoriciens.

Ne disons plus notre ennui à voir Flamingants, Catalans, Provençaux s'appliquer à redonner vie au patois, dialecte, si l'on veut, des vendeurs d'herbes et des marchands de poissons sur les marchés. Leur tentative ne nous plaît pas et le dessein qu'elle accuse nous plaît moins encore.

M. Gras protesterait si on l'accusait de caresser quelque rêve d'autonomie pour sa Provence :

J'aime ma Provence plus que ta province;
J'aime la France plus que tout!

Ne nous défendons donc pas de goûter ses ballades ou romances. Elles ont la grâce du bibelot moderne, reproduction plus ou moins fidèle de quelque objet d'art ancien, bassin, aiguière; elles peuvent ravir, enchanter, non le paysan des environs de Carpentras ou de Tarascon, mais le dilettante parisien.

A la fin du volume, quelques airs populaires sur lesquels le poète aime de chanter des ballades; ce sont de simples phrases musicales, mais qui ont leur originalité et leur charme. F. G.

La Chanson de l'homme, par Édouard Guillaumet. Préface par Émile Michelet. Paris, Alphonse Lemerre, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

C'est le poète Émile Michelet qui présente au public le poète Édouard Guillaumet. Et il le fait avec d'autant moins d'embarras qu'il est convaincu — du moins, il faut l'en croire — que le public, ne lisant jamais les préfaces, n'entendra pas sa présentation. Je n'y vois, pour ma part, nul inconvénient. Du moment qu'on parle pour son plaisir, les auditeurs importent peu, et leur opinion encore moins.

M. Émile Michelet — dont j'ai, quoi qu'il en pense, lu la préface — trouve le titre du recueil de son confrère en poésie, M. Édouard Guillaumet, fort prétentieux; mais il loue cette prétention, un poète, paraît-il, n'en ayant jamais assez. *Insatiabile genus!* Le fait est que je vois bien, dans ces vers tantôt moqueurs, tantôt irrités, tantôt ardents de désirs ou de mépris, les chansons d'un homme; mais *la Chanson de l'homme,* le cri modulé à l'infini qui pousse l'humanité dans sa traversée du rien au néant, mon oreille ne le perçoit point. Malgré quelques pièces à fracas — sans échos d'ailleurs, — telles que *la Tour de Babel, le Martyr des races, la Dernière Aurore,* l'homme ne me paraît pas exprimé au vif dans son essence poétique par les pièces de vers que M. E. Guillaumet distribue sous ces trois chefs : *Héros, Fantoches* et *Martyrs.* Le talent de l'auteur n'est point méprisable; mais il en est tant d'autres dont il en faut dire autant! Voici le début d'un petit morceau philosophique intitulé *Doute éternel :*

Oh! mon Dieu! que la vie est triste et monotone!
Comme on voudrait mourir, si l'on savait, hélas!
Où le cœur que dessèche une brise d'automne,
Doit aller sommeiller, vide d'espoir et las!

Cette aspiration craintive n'est point neuve, et le poète le proclame en son titre. Mais il aurait dû nous faire la grâce de la rajeunir par la forme; ou, s'il y était impuissant, nous en faire grâce tout à fait. Veut-on quelque chose de plus original? Je choisis — car les citations courtes sont obligatoires ici — le sonnet *Au cabaret,* qui me paraît être un bon échantillon du talent de l'auteur quand il se montre avec tous ses avantages :

La lèvre humide encor du rhum ou du genièvre,
Les hoquets de l'ivresse élargissant leur col,
Des marins, revenus de l'Inde ou du Mogol,
Aux murs du cabaret fixent leur regard mièvre.

Immobiles, muets, les doigts tremblants de fièvre,
Bestiaux sans pensée attachés au licol,
Dans les tiédeurs d'orgies et les senteurs d'alcool,
Ils sont là, chacun d'eux frissonnant comme un lièvre,

Quelques-uns, abrutis, assommés, sans remords,
Sur les bancs du taudis s'affaissent ivres-morts;
D'autres, la pipe aux dents dont la flamme livide

Éclaire d'un reflet leurs nez en floraison,
Regardent en rêvant, les yeux remplis de vide,
Les flocons de fumée emporter leur raison!

En somme, il n'y a point de raison pour refuser à M. Édouard Guillaumet de s'enrôler dans la légion des poètes contemporains. Bon pour le service! A qui le tour? B.-H. G.

Rayons brisés, poésies par Robert Dryal. Un vol. in-16. Paris, A. Lemerre, 1888. — Prix : 3 francs.

C'est un premier recueil. L'auteur, ce semble, est encore très jeune. Soyons-lui donc indulgent : n'allons pas lui reprocher de n'avoir pas su garder au cabinet la plupart des pièces publiées et qui ne laissent paraître aucun mérite d'aucune sorte, et puisque dans le volume il se trouve plusieurs morceaux assez bien venus en somme, regardons à ceux-ci seulement.

Signalons-en quelques-uns.

Très banal, parce que très humain, le sentiment exprimé dans la pièce intitulée : *En voyant reverdir les arbres;* l'expression n'est pas d'un habile, elle n'est pas non plus d'un ouvrier tout à fait inexpérimenté. Mieux composé et intéressant, le morceau qui a pour titre : *Ville ensevelie;* le poète dit d'abord les morts couchés en ces villes que recouvrirent si longtemps les cendres du Vésuve; nous leur ressemblons souvent, ajoute-t-il,

Car ceux-là sont nombreux, dans nos cités vivantes,
Que la souffrance un jour dessèche jusqu'au cœur,

© 2007 Livre « Editions » des bibliothèques du Canada « Editions anciennes du Canada »

Et mieux ensevelis qu'en les laves mouvantes
Dans leur désespoir sombre, ou lugubre, ou moqueur.

Aussi, souffle mortel sous qui l'homme succombe,
Quand tu viens effleurer leur tête sans effroi,
Tu ne mets rien qu'un peu de poudre dans la tombe,
Car la mort qui prend l'âme est passée avant toi !

Signalons encore cette autre pièce : *les vrais Martyrs :*

. . . . . .

On les a vus marcher, tous ces premiers chrétiens,
Souriants au supplice, abandonner leurs biens,
Et sans trouble quitter leurs villes et leurs familles.
Les instruments de fer, dans leurs efforts puissants,
N'arrachaient pas un cri, même aux adolescents,
N'arrachaient qu'un sourire aux douces jeunes filles.
Car ils mouraient remplis d'espérance et de foi.
Eh ! que leur importait la colère d'un roi ?
N'allaient-ils pas chanter d'éternelles louanges,
Dans le divin séjour du Roi des rois ? Leurs yeux
Jusqu'au dernier moment s'élevaient vers les cieux :
Ils croyaient voir descendre et monter les archanges !

* * *

Mais ces temps sont passés. Les martyrs d'aujourd'hui
Ont des fronts sur lesquels aucun rayon n'a lui ;
Ils ont interrogé vainement les espaces,
Et n'ayant devant eux ni guide ni flambeau,
Ils marchent sans espoir, lentement au tombeau,
Supplice plus cruel que les bêtes rapaces !
Ils ont heurté du front en tous sens leur prison,
Mais ils n'ont obtenu pour réponse qu'un son
Qu'ils ont tous entendu dans le gouffre s'éteindre,
Avec un bruit profond, sourd et lugubre... Bien
Qu'ils n'aient pas d'auréole et qu'ils n'affirment rien,
Voilà les vrais martyrs, voilà ceux qu'il faut plaindre !

Ces strophes ne sont pas dépourvues de toute valeur. P. G.

Les Ravenelles, par Antoine de Bengy-Puyvallée. Un vol. in-18 jésus. Paris, Alphonse Lemerre, éditeur, 1888. — Prix : 3 francs.

Les *Ravenelles* sont des giroflées, si j'en crois Littré. Le rapport du titre avec la substance du volume ne m'apparaît pas évident. Les titres des diverses parties ne sont pas mieux choisis, sauf un seul, *Sonnets du temps jadis;* celui-ci au moins dit ce qu'il veut dire. Mais qu'importe ce détail ? Les vers de M. de Bengy-Puyvallée ne sont pas tous à dédaigner; et l'on peut lui pardonner nombre de sonnets banals et vides, en considération de quelques heureuses rencontres, celle-ci par exemple :

Un chant d'alouette lulu,
Dans la gaîté des matinées,
Réveille sous ses fleurs fanées
Mon cœur tremblant, irrésolu.

Poème éternellement lu ;
Dans les brumes illuminées
J'ai revu mes jeunes années ;
Il fait soleil, mais il a plu.

Sur l'herbe mouillant ta pantoufle
Déjà tout étincelle ; un souffle
Allume pétale et couleurs.

Presque en chantant la brise essuie
Dans sa caresse, à l'œil des fleurs,
Toutes les larmes de la pluie.

Çà ne dit pas grand' chose, et cette pantoufle traînant dans l'herbe n'est assurément pas d'une poésie raffinée. Ce n'est pourtant point le plus mauvais des sonnets enfilés le long des *Ravenelles.* Pour ne pas faire de peine à l'auteur qui manifeste de-ci de-là un sentiment délicat, une pointe d'émotion sincère, parmi des vers trop semblables à des bouts-rimés, nous déclarerons que ce n'est pas le meilleur non plus. Et ce meilleur, nous laisserons aux lecteurs des *Ravenelles* la surprise de le découvrir. P. Z.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

La Révolution dans une petite ville, par Raoul Rosières. Un vol. in-12. Paris, Laisney, éditeur, 1888. — Prix : 3 fr. 50.

La petite ville dont M. Raoul Rosières nous présente la monographie, restreinte à la période révolutionnaire, c'est Meulan (Seine-et-Oise). Excellent travail, plus curieux même qu'on ne supposerait : comme le fait remarquer l'auteur, nous ne connaissons la Révolution que dans les grandes villes ; M. Taine a bien cité un certain nombre de petites localités où s'est perpétré quelque fait sanglant, mais il en cite à peine une centaine. C'est peu en une nation qui comprend plus de 35,000 communes, non comptés les hameaux. « Pour être à même de porter un jugement valable, complet sur le caractère général de la Révolution, il nous reste encore à explorer ce monde, à peine entrevu, des paysans et de la bourgeoisie provinciale. »

Le récit des événements dont Meulan fut le théâtre

de 1789 à 1796 ne comprend pas d'épisodes émouvants, mais il relève bien des particularités significatives que la grande histoire a dédaignées, ou n'a pas aperçues. M. Raoul Rosières nous donne, ce qui vaut la peine d'être examiné, la psychologie d'une petite ville, d'un microcosme, dans la crise; il marque d'une façon instructive l'action constante de la disette sur les dispositions des esprits, les menus détails du fonctionnement de la nouvelle organisation administrative, le mode de recrutement des volontaires, etc. Le détail pittoresque ne manque pas : par exemple, la description des fêtes nationales, dans lesquelles les cortèges de prêtres en chasubles étaient remplacés par des théories chantantes de jeunes filles en robes blanches : ce qu'elles chantaient, c'était, comme de juste, des hymnes patriotiques, ou soi-disant tels. C'est une institutrice qui se charge de recruter parmi ses élèves toutes les jeunes filles nécessaires aux cérémonies, et souvent même elle pousse le zèle jusqu'à payer leur parure, dépense que le conseil lui rembourse ensuite. Faut-il une déesse de la Raison ou de la Liberté, elle s'emploie à la trouver aussi et, forte de son ascendant de *cousine à Robespierre*, s'en va chez le père de la jeune fille qu'elle juge la plus digne de jouer ce rôle auguste : « Citoyen, dit-elle, il me faut ta fille pour être déesse. — Mais, citoyenne, il y en a de bien plus belles qu'elle dans Meulan. — N'importe, j'ai jeté les yeux sur elle, *c'est ta fille qu'il me faut* (oh! oh! oh!) — Prenez-la, citoyenne, elle est à vous... » L'auteur dit tenir ce fait d'un contemporain, présent à l'un de ces entretiens.

L'ouvrage de M. Rosières est orné d'une gravure à l'eau-forte par Félix Oudart, un artiste de talent remarqué plusieurs fois au Salon, représentant la vieille église Notre-Dame de Meulan, de style transitoire entre le roman et le gothique, qui a été démolie en 1885. Ce n'est point perdre son temps que de parcourir ce petit livre : les indications qu'il donne, les réflexions qu'il suggère ne se circonscrivent pas à la seule petite ville de Meulan; on peut sans abus les généraliser et les appliquer à bon nombre de communes où les choses ont dû se passer de même. PZ.

Souvenirs d'un dragon de l'armée de Crimée : avril 1854 - juillet 1856, par CH. MISMER. Un vol. in-18; Paris, 1887. Librairie Hachette.

On ne refera pas l'admirable livre d'Alfred de Vigny, *Grandeur et servitude militaires*, non plus que le récit de la bataille de Waterloo de Stendhal; mais tout souvenir sincère de la « vie des camps » — pour reprendre une façon de dire très juste, tombée en désuétude, je ne sais pourquoi, — tout jugement sur l'existence du soldat en campagne porté par un témoin de bonne foi, pris dans le rang jusqu'au grade d'officier supérieur, peut-être même d'officier général, toujours nous donnera la confirmation par analogie des émotions, des sentiments et même des faits rapportés par les deux grands écrivains. Telle est l'impression que nous laisse la lecture des *Souvenirs d'un dragon de l'armée de Crimée*, ce vif récit des illusions et des déceptions de l'auteur, jeune engagé volontaire, brigadier, rien de plus, dans un régiment de cavalerie, après quatre ans de service, rendant ses galons pour passer dans un autre régiment et partir pour la Crimée avec l'ambition légitime d'y conquérir l'épaulette, revenant enfin deux ans après avec l'unique galon d'argent de maréchal des logis, ayant eu à peine l'occasion de tirer le sabre du fourreau. Toutes les pages de ce livre, sans exception, sont vivantes, parce qu'elles ne nous parlent que de choses réellement vues et vécues. Et, incidemment, que de réflexions justes! Notamment, aux pages 140 et suivantes, sur l'incommodité de notre costume militaire, malgré les incessantes transformations que chaque ministre tour à tour lui fait subir et dont le soldat, qui n'est pas consulté, quoiqu'il en soit victime, fait si prompte justice en campagne. Quelle vérité aussi dans le sentiment des regrets éprouvés — en dépit des cruelles souffrances supportées en ces deux longs hivers et des blessures de l'ambition déçue — lorsque le moment est enfin venu de quitter la terre d'Orient et la vie de la tente, vie aventureuse, poétique et grande, pour retomber dans la plate et minutieuse servitude de la vie de garnison! M. Ch. Mismer communique ses impressions au lecteur et les lui fait partager sans aucune affectation déclamatoire, par la simplicité même et la bonne humeur du récit, que l'on suit d'un bout à l'autre avec l'intérêt que toujours s'attache toute parole sincère.

E. C.

Guerre de 1870-1871. — Les grandes batailles de Metz, par ALFRED DUQUET. Un vol. in-12 avec cinq cartes; Paris, Charpentier, 1888. — Prix : 3 fr. 50.

M. Duquet a entrepris, après tant d'autres, de dire la vérité sur la guerre de 1870 et sur les grandes batailles qui l'ont inaugurée. Son premier essai, relatif aux luttes de l'armée de Mac-Mahon, a provoqué dans la presse militaire une certaine défiance; l'auteur se plaint en effet « du déchaînement produit dans tout ce monde de généraux et de fonctionnaires, chez les parents, les amis des personnages atteints, meurtris, blessés mortellement ». Ceux qui se souviennent, en effet, des pages de son premier ouvrage, *Frœschwiller*, *Châlons*, *Sedan*, conviendront que M. Duquet n'avait pas toujours observé les règles de l'impartiale histoire et que ses aperçus, pour être vrais peut-être, rappelaient, un peu trop, dans leur forme, le polémiste et le reporter.

Nous ne ferons pas le même reproche à sa nouvelle étude. Écrite plusieurs années après la première, elle s'est ressentie de la maturité acquise par l'écrivain. Mettant à profit l'immense somme de documents parus jusqu'à ce jour, M. Duquet a exposé ses critiques dans une forme plus sobre, plus digne d'un historien sérieux. Il a procédé souvent par citations pour les faits militaires proprement dits, abritant ses descriptions techniques sous l'égide d'écrivains autorisés. Il nous a donné ainsi une physionomie aussi exacte que possible, très pittoresque et très vi-

vante des luttes homériques de l'armée du Rhin et a dressé une fois de plus le sombre bilan des responsabilités; en tête reste toujours celui que l'unanimité d'un conseil de guerre a déclaré coupable, l'ex-maréchal Bazaine. C. M.

Abrégé de l'Histoire de la civilisation depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, par CH. SEIGNOBOS, docteur ès lettres, avec figures dans le texte; Paris, G. Masson, 1888.

Il nous en souvient, parlant ici même de l'*Histoire de la civilisation* de M. Seignobos, nous avons formulé quelques réserves. Cette *histoire*, destinée aux jeunes gens qui suivent les cours de l'enseignement secondaire, nous semblait un peu bien dogmatique. Mais, si l'on s'adresse aux enfants de nos écoles primaires, on doit s'efforcer bien moins de leur permettre de juger par eux-mêmes que de leur offrir comme un vaste tableau en clair, avec les grandes lignes seulement de la suite des civilisations, et l'*abrégé*, bien qu'encore un peu chargé de détails, est le tableau qu'il fallait présenter. Les grandes révolutions intellectuelles, morales, religieuses n'y sont pas esquissées en traits assez forts, et les simples changements politiques sont, quelques-uns du moins, trop nettement accusés; mais les divisions du tableau sont heureuses, et l'enfant prendra aisément une vue d'ensemble des événements accomplis; il en comprendra assez bien, autant que le peut faire un enfant, la signification et la portée.

Essais sur l'Allemagne impériale, par ERNEST LAVISSE. Un vol. in-16; Paris, Hachette et Cie, 1888. — Prix : 3 fr. 50.

Ces *Essais*, on les connaît : tous ont été publiés dans la *Revue des Deux Mondes*. Rappelons-en les titres et indiquons la date de la publication : — *L'invasion dans le département de l'Aisne* (15 novembre 1871); — *Une visite au parlement d'Allemagne* (15 juin 1877); — *Les partis socialistes en Allemagne* (15 septembre 1873); — *Les élections au parlement d'Allemagne* (1er mars 1874); — *L'émigration allemande* (1er janvier 1874); — *La crise économique en Allemagne* (15 novembre 1876); — *Notes prises dans une excursion en Allemagne* (15 juillet 1886); — *L'état politique de l'Allemagne* (1er juillet 1887.

D'autres études ont été faites et publiées sur le socialisme en Allemagne, sur l'émigration allemande, qui ont la même valeur, sinon une valeur plus grande que celle de l'éminent professeur. Les causes de la crise économique avaient déjà été démêlées quand il a pris soin de les analyser à son tour; on peut seulement estimer qu'il l'a fait avec une grande sagacité. Mais l'essai sur l'invasion en 1870 est une page d'histoire qui, relue dix-sept ans après qu'elle a été écrite, fait plus que raviver des sentiments douloureux; mais le journal de voyage, on l'a pu rapprocher des notes, si remarquables de cet écrivain qui vient de passer *Un mois à Berlin* — c'est sous ce titre qu'elles ont été publiées, — et le journal n'a rien perdu à ce rapprochement; mais l'étude sur l'état politique de l'Allemagne, ce ne sont pas uniquement les diplomates français qui l'ont lue lentement et phrase après phrase.

Le recueil de ces *Essais* est précédé d'un *avant-propos* dans lequel, tout à la fin, se trouve raconté un rêve. Nous abrégeons le récit que l'on retrouvera : Guillaume Ier, empereur d'Allemagne, est mort; son fils, malade, à qui revient le pouvoir impérial, parle aux rois et princes qui font cercle autour de lui; il leur dit : « L'humanité se donne au cours des siècles des tâches diverses; demain ne peut ressembler à aujourd'hui. Le passé nous a laissé la guerre; mais le présent, qui souffre et qui étouffe dans une atmosphère chargée de haine, veut la paix. Le moment est venu de réconcilier les hommes avec les hommes... J'ai ordonné à mes troupes d'évacuer leurs garnisons d'Alsace-Lorraine. » Faisant une allusion très directe à cette partie de l'*avant-propos* de M. Lavisse, M. Colani, qui est peut-être bien l'auteur du *Mois à Berlin*, a écrit dans *la République française :* « Ce n'est pas l'occupation de l'Alsace-Lorraine, mais l'ambition césarienne de la Prusse qui menace la paix. Dans son for intérieur elle nous reproche non des projets de revanche, mais notre indépendance. Nous sommes, en face d'un nouveau Philippe, les défenseurs de cette partie du monde; notre cause est celle de l'Europe, et, soyez-en persuadés, ceux-là mêmes qui se sont laissé enchaîner nous rendront grâces un jour de n'avoir point fléchi devant l'idole. »

Très juste est la remarque de M. Colani, mais lui fallait-il paraître la faire à M. Lavisse? M. Lavisse qui a lui-même qualifié son rêve d'insensé, et qui, le contant, n'a pas supposé la neutralisation de l'Alsace-Lorraine comme la cause, mais comme l'effet d'une détente, est, à tout considérer, du même avis que le rédacteur si autorisé de *la République française;* il l'a bien montré et dans son *avant-propos* et dans la dernière des études qu'enferme le volume : *A bello ad bellum*, et le grand empire du centre — quand et comment s'effondrera-t-il? Le socialisme sera-t-il l'instrument? — est condamné à fausser l'œuvre de la civilisation. F. G.

Charlotte de Bourbon, princesse d'Orange, par le comte JULES DELABORDE. Un vol. in-8°; Paris, Fischbacher, 1888.

M. le comte J. Delaborde, qui s'est constitué l'historien de la grande famille protestante des Coligny, sur lesquels il a publié cinq volumes des plus remarquables, nous donne aujourd'hui une très intéressante et savante étude sur Charlotte de Bourbon, femme de Guillaume de Nassau, prince d'Orange, l'une des plus belles figures du patriotisme français au XVIe siècle. Nulle femme, par sa piété, ses vertus, par le charme de ses exquises qualités, n'a fait plus d'honneur à son temps et à sa maison. Née en 1546 ou 1547, Charlotte de Bourbon était la quatrième des

cinq filles de Louis II de Bourbon, duc de Montpensier. Son père était le chef de cette branche cadette des Bourbon-Montpensier détachée au XVe siècle de celle des Bourbon-Vendôme, rois de Navarre, et qui s'éteignit en la personne de Marie de Bourbon, duchesse de Montpensier, femme de Gaston duc d'Orléans, et mère de la célèbre mademoiselle de Montpensier. Son père, très ardent catholique, l'avait destinée d'abord à la vie religieuse. Elevée près de sa tante maternelle Louise de Long-Vic, abbesse de Jouarre, elle lui succéda même dans cette dignité, en 1559, alors qu'elle avait douze ans seulement. Mais contrainte dans sa vocation, elle protesta contre ses vœux dès que la mort de sa mère et le second mariage de son père avec Catherine de Lorraine lui eurent rendu quelque indépendance. Encouragée par Jeanne d'Albret et portée vers les opinions de la Réforme, elle quitta, en 1572, l'abbaye de Jouarre et se retira à Heidelberg, près de l'électeur palatin Frédéric III, qui lui avait offert un refuge. Elle avait alors vingt-cinq ans. Pendant les trois ans qu'elle resta à la cour de l'électeur, elle entretint les relations les plus suivies avec sa sœur la duchesse de Bouillon et les plus célèbres calvinistes de France : Pierre Boquin, Doncau, F. Dujou, les Coligny surtout. Guillaume de Nassau, le héros de l'indépendance des Pays-Bas, conçut pour elle une telle estime, mêlée à un sentiment plus tendre, qu'en 1475 il demanda sa main. Le mariage fut célébré à la Brielle le 12 juin. Cette union, qui fut toujours parfaitement heureuse, fut malheureusement bien courte : elle dura huit années seulement. Charlotte mourut à Anvers, le 6 mai 1582, peu de jours après l'attentat commis par Jauréguy sur son mari qui, deux ans plus tard, devait périr sous la main d'un nouvel assassin. Elle laissa de profonds regrets dans les Pays-Bas et même en France. M. Jules Delaborde a fait revivre cette touchante figure avec un art et une science tout à fait remarquables. — L. A.

Le culte de Jeanne d'Arc au XVe siècle, par Pierre Lanéry d'Arc, avocat à la cour d'appel d'Aix, membre et lauréat de plusieurs sociétés savantes. Orléans, H. Herluison, 1887, broch. in-8°.

Dans une élégante brochure de 34 pages, tirée à 100 exemplaires sur papier de Hollande, un descendant de la famille de Jeanne d'Arc, sans doute, M. Pierre Lanéry d'Arc, a recueilli et publié d'intéressants documents, desquels il appert que l'héroïque vierge de la France fut même de son vivant l'objet d'un culte assez répandu. La thèse qu'il soutient ne saurait être l'objet d'aucun doute ; mais il n'en est pas moins utile d'en avoir réuni les preuves de toute nature comme il l'a fait. Il se propose cependant encore un autre but d'utilité plus pratique à son gré. C'est à presser la canonisation, depuis si longtemps en instance de la bonne Pucelle. Il donne même la formule de la prière qu'on devra lui adresser lorsque l'Eglise l'aura reconnue pour sainte, prière, dont nous affirme M. Pierre Lanéry d'Arc, les termes ont été « dictés par l'Esprit de Dieu ». Pour nous, sainte ou non, Jeanne d'Arc est sacrée, car elle est la personnification pure et sublime de la France secouant le joug. Mais il est curieux, et à un certain point de vue, touchant, d'apprendre que, dans la famille, les *voix* n'ont pas cessé de se faire entendre. B.-H. G.

Les grands Révolutionnaires, par Charles d'Héricault. Un vol. in-4° publié en cent livraisons illustrées à dix centimes. Paris, Perrin (librairie académique Didier) ; Lille, librairie de la Société de S. Charles Borromée ; 1888.

Le centenaire de la Révolution aura lieu l'année prochaine, à moins qu'il n'ait pas lieu, car on parle d'ajourner l'exposition universelle qui devait en être le plus bel ornement et la consécration. Quoi qu'il arrive, et rien n'est sûr par le temps qui court, on se prépare au centenaire de la Révolution par une polémique ardente sur les idées, les choses, les hommes d'il y a cent ans. On s'y est pris de bonne heure. Il y a des années que la discussion est ouverte, et elle n'est pas près de finir. M. Taine a jeté dans cette discussion le poids de sa plume ; les événements et les doctrines aux prises ont pris soin d'envenimer le débat. Il y a deux manières de célébrer le centenaire de la Révolution et deux courants correspondants : celui de ceux qui approuvent les souvenirs de la Révolution et cherchent à en pousser les principes à l'extrême. En face de lui, il y a le courant de la résistance, le courant de la tradition nationale, de la conservation sociale et religieuse. M. Charles d'Héricault est de ce dernier courant. On le connaît : il a mis une opiniâtreté laborieuse à défendre par des livres, par son almanach, par des publications variées ce qu'il estime avec raison être la vérité, la paix civile, l'avenir de la société française contre les utopistes, les sectaires, ceux qui essayent de faire de la haine une religion. Ce qu'il appelle aujourd'hui *la France révolutionnaire* n'est pas un livre tout à fait nouveau. Il a paru il y a deux ou trois ans sous le titre de *la Révolution*. C'était un livre d'une valeur artistique considérable. Le succès l'a consacré. La réédition de l'ouvrage a une intention différente : c'est une œuvre de propagande publiée par livraisons, tirée à 220,000 exemplaires, destinée à être répandue dans un autre milieu que *la Révolution*. Elle a d'ailleurs été refondue entièrement, pourvue d'illustrations nouvelles avec un texte augmenté d'un tiers. Ce n'est pas une histoire de la Révolution, c'en est plutôt la légende. Cette légende se compose de récits particuliers, à la portée de tout le monde, non de dissertations vides et banales sur un thème usé par les historiens et les pamphlétaires. Il ne s'y agit guère que des hommes et de ce qu'on appelle *les grandes journées* de la Révolution, depuis la convocation des états généraux le 4 mai 1789 jusqu'au 18 brumaire qui vit naître le Consulat. L'auteur, est-il dit dans la livraison spécimen que nous avons sous les yeux, « a étudié jusque dans leurs épisodes les moins connus les grandes journées légendaires : *la prise de la Bastille, la fête de la Fédération, la journée du 20 juin, les massacres*

du 10 août, les journées de thermidor, la fête de l'Être Suprême... Enfin il a complété son travail par une étude pleine de faits et d'anecdotes sur l'ancien régime, sur la cause de la Révolution, et sur le nouveau régime. » Les gravures de choix, reproductions originales, portraits, autographes, caricatures, costumes, ne seront pas le moindre relief de cette publication intéressante. L. D.

La guerre de Chypre et la bataille de Lépante par le vice-amiral JURIEN DE LA GRAVIÈRE, membre de l'Institut; 2 volumes in-18, formant 460 pages; ouvrage accompagné de quatorze cartes et plans. Paris, librairie Plon et Cᵉ, 1888.

Une heureuse coïncidence a fait paraître cet ouvrage le jour même de l'élection de son auteur à l'Académie française. Nous avons trop souvent, à cette place, nommé M. le vice-amiral Jurien de la Gravière parmi ceux dont le choix nous paraîtrait justifié pour commenter ce résultat favorable, autrement que par nos cordiales félicitations. Nous y ajouterons une simple réserve, toute à l'éloge du candidat élu. Il nous semble qu'un assez grand nombre de gens ont été trop modestes pour le nouvel académicien, et que lui-même en a peut-être donné l'exemple. Sans doute, il y a suffisamment de *décoratif*, comme on dit à présent, dans le personnage d'un amiral, et assez d'acceptable dans une carrière hautement signalée par la vaillance et l'érudition, et d'une loyauté splendide, pour expliquer chez tout groupe d'élite le désir de s'annexer un homme honnête et illustre. Cependant, nous semblerait-il, on n'a point assez dit que les titres littéraires du marin en feraient à eux seuls le digne confrère des *écrivains* de l'Académie. Nous estimons que M. d'Audiffret-Pasquier — sans parler de plusieurs autres — ne voudrait pas nous contredire. L'auteur des *Campagnes d'Alexandre*, de *Doria et Barberousse*, des *Chevaliers de Malte et la marine de Philippe II*, pour ne citer que certains de ses principaux livres, combine en lui l'historien, le lettré et le penseur dans la mesure qui produit un *immortel* de bonne venue et au-dessus de la moyenne. Ce que nous avons toujours personnellement goûté sous la plume de M. l'amiral Jurien de la Gravière, c'est, dans la trame d'un récit, où l'étude des informations véridiques s'allie aux mérites d'une langue châtiée, ces retours sur les émotions de la conscience humaine devant les grandes scènes de la guerre maritime, ces rapprochements — sur le théâtre toujours le même de nos luttes différentes — entre les batailles d'il y a vingt siècles et les mêlées d'il y a vingt ans... et surtout ces évocations de la parole des poètes au seuil de ces discours historiques et guerriers. C'est ainsi que Shakespeare lui-même nous accueille à l'entrée du nouvel ouvrage de M. Jurien de la Gravière par l'allocution du Sénat de Venise à Othello, « employé contre l'ennemi du genre humain, le Turc qui vient de préparer une expédition formidable contre Chypre ».

Le tome premier de cet ouvrage est consacré à *la guerre de Chypre* et s'ouvre sur une substantielle et très littéraire préface d'une cinquantaine de pages, y compris l'avertissement. La première partie intitulée *le cri d'alarme* nous dit l'avènement de Pie V et de Selim II, l'arsenal de Venise, les chiourmes vénitiennes, les galères chrétiennes, les Uscoques, l'occupation de Chio et de Naxie par les Turcs, inquiétudes et mort du grand-maître Jean de la Valette, le nouveau grand-maître Pieto-di-Monte, les corsaires de Malte dans le Levant, Oulouch-Ali, roi d'Alger et beylerbey d'Afrique, l'incendie de l'arsenal de Venise, sanglante défaite du général Saint-Clément le 9 juillet 1570, glorieuse défense de la galère *Sainte-Anne*, supplice de Saint-Clément. La deuxième partie, sous ce titre *les généraux alliés*, traite successivement : Le tchaous Cubath, rupture de la paix entre la Sublime Porte et la république de Venise, intervention du souverain pontife, départ de la flotte ottomane pour Chypre, indifférence ou impuissance des princes chrétiens, Marc-Antoine Colonna et Jean-André Doria, inaction de la flotte chrétienne, prise de Nicosie par les Turcs, la flotte alliée sur la côte de Caramanie, débats orageux entre les généraux, la flotte se replie sur Candie. La troisième partie, intitulée : *La Sainte Ligue*, comprend : le zèle de Pie V, don Juan d'Autriche, Ali pacha successeur de Piali, et Sébastien Veniero successeur de Zainne, prise de Famagouste, cruauté des Turcs. — Le tome deuxième, également divisé en trois parties : *La concentration, les préliminaires du combat, et la journée du 7 octobre 1575*, nous dit: les opérations de la flotte ottomane sur la côte de Dalmatie, départ de Veniero pour Messine, la période de découragement et de sombres augures, l'arrivée de don Juan à Messine, le 29 août 1571. Départ, ordre de marche et ordres de combat, la grande traversée de Messine à Corfou, nouveaux délais, reconnaissances et exercices, les conseils de guerre de Lépante, dénombrement de la flotte ottomane, la discorde au camp, la veillée des armes, l'ennemi en vue, la formation en bataille, la mêlée, après la victoire, recensement des pertes subies par les deux armées, les discoureurs, le mouillage de Sainte-Maure, le retour, la période d'allégresse, mort de Pie V, dissolution de la Ligue, mort de don Juan.

Le lecteur se fera aisément une idée par cette analyse sommaire de l'ensemble et des détails de ce livre de lecture à la fois instructive et captivante, dont nous ne saurions faire un meilleur éloge, qu'en le déclarant digne des précédents travaux du même auteur. Cet éloge, nous le lui adressons très volontiers et en toute sincérité. L. D.

Don Carlos et Philippe II, par le comte CHARLES DE MOÜY, ambassadeur de France à Rome. Un vol. in-16; 3ᵉ édition, 1888; Paris, Paul Perrin, éditeur.

Cet ouvrage fut, il y a vingt-six ans, le début de M. de Moüy dans la littérature historique, début brillant, qui lui valut un prix académique. Depuis ce quart de siècle, l'écrivain a consolidé sa renommée par la publication des *Lettres du Bosphore* et des

Lettres athéniennes, pleines de charme, remplies de descriptions colorées, de réflexions instructives ou piquantes sur les gens et sur les choses, spécialement sur les choses d'art; en même temps le diplomate poursuivait sa carrière avec un succès rapide et mérité : il en atteignait le plus haut rang en recevant l'ambassade de Rome.

Aux dernières élections de l'Académie française, il était candidat, et si son bagage littéraire est facile à porter, les qualités précieuses d'aimable esprit, d'archéologue érudit, d'observateur sagace des mœurs des peuples chez lesquels il a vécu, suffisaient non pas à imposer, mais à justifier le choix de M. de Moüy par la compagnie du quai Conti. Son échec récent n'est donc pas un empêchement dirimant à une victoire future.

Le livre que M. de Moüy consacre aux rapports de don Carlos et de Philippe II fut en son temps une sorte de restitution de la vérité contre la légende. La mort mystérieuse de l'Infant, exploitée au théâtre par Schiller, puis par Verdi, paraît comme un crime de plus sur la mémoire de ce sombre roi, surnommé le démon du Midi. M. de Moüy, en fouillant les contrées inexplorées, en recueillant les témoignages trop négligés des écrivains espagnols, établit que don Carlos mourut de vilaine mort peut-être, si l'on entend par là une mort occasionnée par la folie, mais non point de mort violente donnée par une main impie.

L'analyse minutieuse de toute la vie psychique et des mœurs de don Carlos permet à l'historien de définir son caractère, ses tendances; il ne doute pas que l'Infant ne soit un jour tombé en démence. Il ne nie pas que son père ait usé de rigueur envers lui; mais c'est après que les violences du prince, l'excès de son disentiment avec le roi, ses desseins manifestes de troubler le royaume et de renverser son père, eurent forcé celui-ci à prendre les mesures que tout gouvernement a le devoir de prendre, dit M. de Moüy, pour assurer sa tranquillité.

Don Carlos fut donc enfermé; sa fureur s'en accrut; il abusa de l'eau glacée; la dysenterie le saisit; il commit des excès de table, puis passant à l'excès contraire, il refusa toute nourriture et finalement périt à la dernière période de la désorganisation cérébrale et du délabrement intestinal.

L'historien rapporte les détails les plus précis et les plus intéressants sur le régime de la captivité du prince; il en cite soigneusement les sources autorisées de ses informations. Et scrupuleux jusqu'au bout, il clôt son volume par des pièces justificatives qui corroborent sa thèse. Au mérite d'avoir découvert ces documents, M. de Moüy joint celui de les avoir utilisés avec une méthode prudente et une ingénieuse dialectique. D'autres depuis ont pu reprendre le problème; ils ne l'ont pas résolu autrement ni plus complètement; l'honneur d'être le premier en date n'est pas le seul qui reste à l'auteur de *Don Carlos et Philippe II*.

BEAUX-ARTS

L'Art dans l'habitation moderne

par M. Lucien Magne; Paris, librairie Didot.

Il ne s'agit pas ici d'un ouvrage, mais de la mise en luxueuse brochure d'une conférence faite à la bibliothèque de l'Union centrale des arts décoratifs. On ne peut donc demander à cet exposé nécessairement rapide d'une question aussi vaste d'être détaillé et complet. Mais il s'en dégage ce qui doit se dégager des conférences — on ne pourrait en dire autant de bien des gros livres — une notion simple et claire des vérités essentielles.

L'habitation est une des applications les plus utiles de l'art. Elle doit être avant tout adaptée aux besoins de l'homme; or ces besoins, par conséquent les formes qui en résultent, varient suivant les sociétés. — L'art vrai est toujours franc; il faut accuser franchement les matériaux que l'on emploie. Que chaque chose soit d'abord parfaite en elle-même, de dimensions appropriées aux services à rendre, et ne vous occupez pas autrement de l'ensemble; il se trouvera naturellement que l'effet général sera pittoresque et heureux.

Est-ce là des vérités banales ? Non, sans doute, puisqu'elles sont si souvent méconnues. Un dégagement a-t-il besoin d'avoir la même hauteur de plafond qu'un salon ? Non, certes, et l'on reste saisi devant cette vérité si simple. Cependant, nous parlons, bien entendu, des hôtels isolés et non des appartements où nécessité fait loi, — ne voit-on pas partout des couloirs où l'on gèle et des salons où l'on étouffe ?

La conférence de M. Magne a dû être suivie surtout par de jeunes hommes, futurs artisans ou architectes : ils en auront tiré grand profit. Les gens du monde se rattraperont en lisant ce petit livre. La maison, *le home*, joue un rôle capital dans les mœurs d'un peuple. Quand on est bien chez soi, l'on y vit, et c'est là que l'on trouve le mieux la sagesse et la vie. Mais que nos architectes n'oublient pas de réserver une place à la bibliothèque. Je regrette de ne pas en avoir vu dans les plans dont M. Magne a généreusement illustré son ouvrage.

Les gravures, reproductions directes d'après la photographie, sont d'une fidélité absolue et d'un effet supérieur à celui des meilleurs dessins. L'ensemble est parfaitement imprimé, ce qui n'est pas facile dans l'espèce.

Fantaisies décoratives, par HABERT-DYS, Paris, Librairie de l'Art. — Prix : 60 centimes.

Dans son numéro de janvier 1887, *le Livre* a consacré un long et éloquent article aux six premières livraisons de cet ouvrage, qui venaient de paraître. Les six dernières sont aujourd'hui publiées, et l'album est au complet.

C'est un magnifique ouvrage, d'une originalité surprenante, et nous y revenons avec plaisir. Les artisans et les artistes y trouveront une mine inépuisable; telle planche — comme les planches 26 et 27, par exemple — représente à elle seule une petite encyclopédie décorative. Les motifs à en détacher sont innombrables : cinquante en copiant seulement, cinq cents en s'inspirant des données premières. Telle autre planche, au contraire, — nous citerons le n° 29, est un véritable tableau, complet et magistral, donnant la plénitude de la sensation artistique.

Dans notre premier article, nous avons fait quelques réserves critiques, regrettant de ne pas trouver dans ces pages la note caractéristique d'un genre défini. Eh bien, nous avions tort. La fantaisie ne se définit point, pas plus que la grâce. Or nous sommes ici en plein dans le domaine du rêve, rêve du crayon et du pinceau, mariage de la forme et de la couleur et, quoi qu'il en soit, rêve éblouissant. De l'air ! des ailes ! ces pages sont pleines de lumière et d'envolées, d'imprévu et de charme. Du goût, il y en a partout; les fautes de goût, s'il y en a quelques-unes, encore sont-elles matière à discussion.

M. Habert-Dys a fait œuvre de maître, qui restera. Il faut reconnaître qu'il a été merveilleusement secondé par M. Gillot, le graveur-imprimeur de ces quarante-huit planches irréprochables.

L'Art chinois, par M. PALÉOLOGUE (Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts, couronnée par l'Académie des beaux-arts et par l'Académie française). Un vol. in-4° illustré de 150 gravures; Paris, maison Quantin. — Prix : 3 fr. 50.

La « Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts », fondée et dirigée par M. J. Comte, vient de s'enrichir d'un nouveau volume, l'*Art chinois*, par M. Paléologue, secrétaire d'ambassade. « Dans un temps, écrit l'auteur en sa préface, où la critique a porté ses efforts sur des sujets si variés et par des voies si diverses qu'elle semble n'avoir rien laissé d'inexploré dans le domaine des connaissances accessibles, l'art chinois a eu la singulière fortune d'échapper à toute recherche. Parmi tant d'excellents travaux où l'on s'est proposé d'assigner à la civilisation de l'empire du Milieu sa place dans l'histoire du monde et de déterminer sa signification dans le développement de l'humanité, il n'en est pas un qui présente sur les manifestations esthétiques du génie chinois des idées générales ni des vues particulières. » Dans de pareilles conditions, une étude sur l'art chinois était délicate à écrire. M. Paléologue était tout particulièrement désigné pour l'entreprendre : les notes d'art qu'il a recueillies pendant son séjour à la légation de France à Pékin ont été la base de son travail; les collections particulières ou publiques de Paris et de Londres, et le fonds chinois de la Bibliothèque nationale lui ont fourni tous les documents nécessaires pour compléter ou rectifier ses impressions de voyage. Le volume qu'il publie aujourd'hui est la première esquisse qui ait été faite de l'art chinois et de son histoire. On lira avec un vif intérêt les chapitres consacrés à l'architecture, à la peinture, au travail du bronze, à la ciselure du jade, à la fabrication des émaux cloisonnés. Mais la partie de l'ouvrage qui nous paraît la plus importante et la plus originale est celle qui traite de l'évolution historique de l'art en Chine, au contact des civilisations étrangères. « Contrairement à une opinion qui est admise, même par des personnes d'une critique exercée, j'ai été amené, dit l'auteur, à penser que la Chine n'est pas demeurée immuable à travers les siècles et fermée au monde extérieur, mais que les actions puissantes, parties du dehors, ont insensiblement modifié ses traditions et transformé les conceptions de ses artistes; j'ai essayé de montrer que de grands courants d'influences sont venus, tour à tour, de la Chaldée et de l'Assyrie, de l'Inde, de l'empire romain, des pays arabes, de la Perse, etc. » C'est un point qu'on lui saura gré d'avoir éclairé par un grand nombre d'exemples et de documents. Ajoutons que l'*Art chinois* est enrichi d'environ 150 dessins par M. H. Guérard, l'excellent graveur de la *Gazette des beaux-arts*.

Broderies et Dentelles, par M. ERNEST LEFÉBURE (Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts, couronnée par l'Académie des beaux-arts et par l'Académie française). Un vol. in-4° illustré de nombreuses gravures. Paris, maison Quantin. — Prix : 3 fr. 50.

Sous ce titre paraît aujourd'hui, dans la collection fondée et dirigée par M. J. Comte, un nouveau volume, tout spécial, qui introduit la critique historique dans un domaine où elle avait rarement pénétré. L'auteur nous fait parcourir avec une grande compétence l'histoire de tout ce qui s'est fait d'important avec l'aiguille ou avec les fuseaux. Il examine en détail les œuvres les plus saillantes qui nous restent des siècles passés, et nous mène, sans effort, à travers toutes les contrées du globe pour nous faire apprécier les travaux des brodeuses ou des dentellières de tous les pays.

De nombreuses gravures faites d'après les dessins de M. Faucher-Gudin, et d'autres obtenues d'après les reproductions photographiques d'objets existant

dans nos musées ou nos grandes collections, aident à comprendre les explications contenues dans le texte.

Aussi ce volume deviendra-t-il indispensable à tous les artistes et les archéologues, qui ne trouveraient réunis nulle part ailleurs des documents aussi bien classés sur la broderie et les dentelles.

Mais c'est surtout auprès du public féminin que son succès est assuré; il fera doctrine partout où l'on enseigne les travaux manuels spéciaux aux jeunes filles. Les écoles de dessin y puiseront des avis inspirés par un sentiment artistique très sincère et très éclairé.

Tous ceux qui voudront écrire sur les travaux des femmes seront obligés de recourir au résumé si savant et si clair à la fois de M. Lefébure, destiné à occuper une place à part dans cette *Bibliothèque* unique en son genre, dont chaque volume nouveau complète et fortifie l'unité.

The Makers of Venice. Doges, conquerors, painters and men of letters. By Mrs. Oliphant, author of *the Makers of Florence*. With illustrations by R. R. Holmes, F. S. A.; Lond., Macmillan and C°, 1887; 1 vol. in-8°.

Le grand ouvrage de M. Yriarte sur Venise est bien connu et fort apprécié en Angleterre. Celui de Mrs. Oliphant ne lui doit rien et, sans lui faire tort auprès des lecteurs d'outre-Manche ou d'outre-Océan, se fera sa place et son succès. Mrs. Oliphant, l'auteur, je pense, de tant de romans qui ont rendu ce nom populaire, a déjà publié sur Florence un livre descriptif de la nature de celui-ci. Ce premier travail lui fut, dit-il dans son introduction, relativement facile, « car Florence est une cité pleine des ombres des grandes figures du passé ». Mais avec Venise il en va tout autrement. Après l'enchantement de la première heure, l'enthousiasme excité par la glorieuse vision de cette splendeur unique, le chercheur se sent envahir par un frisson de découragement. C'est que Venise est, si l'on peut dire, la seule personnalité que l'on rencontre à Venise : les hommes s'agitent, passent, disparaissent sans s'être montrés; partout et toujours, on ne voit que la figure mystérieuse, hautaine, impossible et impitoyable de l'État vénitien. Mrs. Oliphant n'en a pas moins réussi à dégager de ces annales impersonnelles des caractères typiques aux traits accusés comme ceux des plus belles médailles.

Le livre est divisé en quatre parties : 1° *les Doges*, subdivisé en cinq chapitres consacrés plus spécialement aux Orseoli, aux Michieli, à Enrico Dandolo, à Pietro Gradenigo et à la décadence de cette haute magistrature; 2° *Sur terre et sur mer*, qui comprend quatre chapitres, dont le premier nous présente les grands voyageurs : Niccolo, Matteo et Marco Polo; le second, qui a pour titre : *Un héros populaire*, retrace la vie et les exploits de Carlo Zeno, qui, au XIVe siècle, arracha Venise des mains de Gênes, sa rivale alors triomphante; viennent ensuite les soldats de fortune, personnifiés dans Carmagnola et Colleoni; 3° *les Peintres*, parmi lesquels l'auteur considère les trois Bellini qu'elle appelle les trois maîtres primitifs, et leur successeur Carpaccio; un second chapitre traite des peintres de la génération suivante, et un troisième est tout entier consacré au Tintoret; 4° *les Hommes de lettres* : en tête l'hôte de Venise, Pétrarque; puis les historiens, puis les grands imprimeurs de la famille des Alde, dont l'ancre glorieuse forme cul-de-lampe à la dernière page.

L'utilité et l'agrément pratiques de l'œuvre remarquable de Mrs. Oliphant seraient sensiblement accrus par l'addition d'un index des noms propres et mieux encore par une table analytique un peu détaillée.

B.-H. G.

GÉOGRAPHIE

— Voyages — Mœurs et Coutumes —

La Côte d'azur, d'Hyères à Gênes, par Stéphen Liégeard. Un fort volume de 500 pages, grand in-quarto contenant 200 gravures dans le texte et 25 grandes illustrations hors texte. — Paris, 1888, maison Quantin.

Le titre, *la Côte d'azur*, rien que le titre, sans aller plus loin, serait déjà une trouvaille et une trouvaille de poète; il invite, il attire, il sollicite le lecteur qui sait très bien de quelle côte, de quelle mer on va l'entretenir. Quelle mer serait-ce, si ce n'est pas la Méditerranée? et quelle côte, si ce n'est celle dont la courbe s'arrondit mollement d'Hyères à Gênes, égrenant, comme autant de perles, sur l'azur de son manteau, Saint-Raphaël, Fréjus, Cannes, les îles de Lérins, l'Estérel, Grasse, Antibes, Nice, la route de la Corniche, Monaco, Menton, Bordighera, Ospedaletta, et San-Remo? Et par le fait, en les nommant, ces villes heureuses, ces terres fleuries, que baise le soleil et que baigne le flot d'azur, il se trouve que j'ai nommé

les têtes de chapitre où s'encadre le détail pittoresque du beau et bon livre de M. Stéphen Liégeard. Têtes de chapitre, ai-je dit, car ce n'est pas seulement, on le pense bien, à ces principales étapes du littoral que s'arrête notre guide. Non seulement il décrit tout le pays qu'il traverse sur le parcours de l'un à l'autre point, mais il rayonne autour de chaque centre, ne laissant pas la moindre parcelle inexplorée de la région où il nous conduit, la fouillant, l'étudiant, et nous la présentant avec la science d'un géographe, l'érudition d'un archéologue, la curiosité d'un collectionneur de traditions populaires, la patience de l'historien, la juste vision de l'artiste également doué du double sens de la ligne et de la couleur, la fantaisie du chroniqueur parisien, le sentiment du poète et la langue souple et chaude d'un vrai lettré. De tels attraits pouvaient suffire et assurer la fortune du livre de M. Stéphen Liégeard. Mais l'éditeur a voulu de son côté faire assaut de luxe descriptif avec l'auteur et fixer en nos souvenirs l'image même de ces enchantements du regard. Il y a déployé une somptueuse profusion : vingt-cinq dessins de pleine page et deux cents dessins de plus petite dimension jetés dans le texte au bon endroit. Nulle part, dans le volume, ni au titre, ni à la table, ni au bas des dessins je n'ai trouvé trace du nom de l'artiste qui, d'une plume si élégante, si féconde et si exacte, a su varier ainsi ces deux cent vingt-cinq compositions ; nous aurions eu grand plaisir à lui adresser ici personnellement les éloges qui en bonne justice lui sont dus. Mais par cela même que ces dessins sont vraiment de qualité rare, sentons-nous redoubler d'autant plus nos regrets de voir la gravure sur bois comme moyen de reproduction à peu près exclusivement et partout — notamment sur ce livre — remplacée par les procédés de gravure dérivés de la photographie. Nous ne connaissons pas les dessins originaux de *la Côte d'azur* ; nous serions bien surpris cependant si la photogravure avait fidèlement rendu en chacun d'eux la richesse des valeurs que l'artiste y avait certainement multipliées et nuancées à l'infini. Ce n'est pas incidemment que je tenterai de faire le procès de la gravure photographique, et je n'ignore pas que la cause de la gravure sur bois serait perdue d'avance auprès de l'opinion régnante si je voulais la plaider. Mais sur ce terrain la patience nous est facile, car nous avons la conviction que ladite cause sera jugée en appel avant qu'il soit longtemps, et triomphera glorieusement de tous les procédés dont la vogue éclipse pour le moment sa vieille illustration. Ce qui n'empêche, tel quel, *la Côte d'azur* d'être, je le répète, un beau et bon livre qui durera. E. C.

SCIENCES

— Philosophie — Morale —

La Morale des Stoïciens. par Mme Jules Favre (née Velten). Un vol. in-16; Paris, Félix Alcan, 1888. — Prix : 3 fr. 50.

Nous aimons ce livre, encore que la morale des Stoïciens y apparaisse étrangement faussée ; ce livre le fait aussi bien voir, l'auteur est un caractère, dans la plus belle acception du mot.

Mme Jules Favre n'a pas étudié la philosophie stoïcienne; des stoïciens, elle ignore les théories substantialistes, déterministes, évolutionistes, et comment, en dépit d'une doctrine qui avait son principe hors de la conscience, ils ont pu constituer la grande école du devoir, la grande école de la liberté de l'âme. elle ne le sait. Dieu est par eux invoqué et la Providence glorifiée; reproduisant, sous divers titres : *Rapports de l'âme avec Dieu* (Dieu dans l'homme, divinité de l'âme, foi, culte, prière, soumission, imitation de Dieu, pureté, droiture), *Culture morale et moyens de culture* (examen de soi, humilité, détachement de la vie), *Devoirs de l'homme envers ses semblables* (fraternité, charité, bonté, bienfaisance), reproduisant, disons-nous, des extraits de Sénèque, d'Épictète, de Marc-Aurèle, de tous les autres stoïciens, elle les a interprétés et elle a présenté la morale stoïcienne comme une morale chrétienne avant la lettre, nous dirions presque comme la morale catholique, le sentiment de la personnalité et la conscience de soi jouant seulement un autre rôle que celui que leur permet de jouer l'Église romaine. Mme Jules Favre a faussé la morale stoïcienne, mais son livre est pour fortifier les bonnes volontés et les forcer à la pratique du devoir. Il faut recommander ce manuel de morale pratique. F. G.

Les Sceptiques Grecs, par Victor Brochard, maître de conférences suppléant à l'École normale supérieure, — ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques (prix Victor Cousin). Un fort vol. grand in-8°, imprimé à l'Imprimerie nationale ; Paris, 1887, Félix Alcan, éditeur.

Dire de l'ouvrage de M. Victor Brochard qu'il est d'un érudit, parfaitement maître de toutes les circonstances de la question qu'il traite, serait un éloge

aussi naïf que banal. Mais, tout en possédant à fond un sujet, on le peut traiter avec plus ou moins d'art, de talent, et d'agrément. Or le travail très étendu, très copieux, consacré par M. Brochard aux sceptiques Grecs se recommande par des qualités de composition et de style qui en rendent la lecture fort intéressante.

Le savant professeur pose d'abord les antécédents du scepticisme en deux chapitres ayant pour objet, l'un la philosophie antesocratique, l'autre Socrate et les socratiques. Le corps de l'ouvrage se divise en quatre livres : I. *L'Ancien scepticisme*, dont les deux têtes les plus importantes et inégalement illustres sont Pyrrhon et Timon de Phlionte; l'un et l'autre sont soumis par M. Brochard à une critique aussi franche qu'ingénieuse. II. *La nouvelle académie*, avec Arcésilas, Carnéade, et ses successeurs, Philon de Larisse et Antiochus d'Ascalon. C'est à Carnéade que l'auteur accorde le plus d'attention; il le réhabilite et le rend sympathique, en le délivrant du soupçon de sophisme qui pesait injustement sur sa mémoire; il démontre et sa bonne foi doctrinale et sa probité désintéressée : en Carnéade ne se retrouve pas le caractère distinctif du sophisme qui est de changer d'opinion ou de n'en point avoir au gré de son intérêt, de faire métier de son art; après de grandes et honorifiques charges, il mourut pauvre et ne voulut jamais battre monnaie avec ses doctrines. « L'impression qu'on garde de la lecture des discussions de Carnéade, c'est qu'il parle toujours sérieusement. On sent en lui, avec un art admirable, le souci d'éclairer et de convaincre, il a le respect de lui-même, de son art et de ses auditeurs. » — III. *Le Scepticisme dialectique*. Le chef d'école est Œnésidème; sa vie, ses doctrines, ses rapports avec l'héraclitéisme, retiennent longtemps M. Brochard, et ce n'est pas sans profit. — IV. *Le Scepticisme empirique*, représenté par les médecins sceptiques, Mériodote et Sextus Empiricus. M. Brochard y distingue deux parties, l'une destructive, l'autre constructive, et nous fait assister à un travail de pensée du plus haut intérêt.

Il ne nous est pas possible ici de suivre l'excellent professeur dans les détails de ses analyses et de sa critique; nous devons plutôt mettre en relief sa conclusion, qui rend bien l'idée dominante de sa méthode et de sa conviction philosophique.

La conclusion de M. Brochard repousse le scepticisme, mais avec un grand esprit de justice, il ne repousse pas les sceptiques qu'il honore comme des penseurs vigoureux. « La pensée ne saurait tout expliquer. Mais après tout, cela n'est pas sûr et il ne faut, comme disaient les sceptiques, décourager personne. Mais si la science parfaite peut un jour être atteinte, c'est une espérance qu'il faut ajourner : on l'a compromise à vouloir la réaliser trop tôt. Pour le présent et pour longtemps encore, la vérité, en ce qui concerne le monde, renfermera encore quelque chose d'imparfait et de provisoire : elle ne sera qu'une hypothèse vérifiée. »

Le doute au surplus a une importance différente selon qu'il attaque ou la science positive, ou les idées métaphysiques ou les lois morale. « Si la science positive se contente, dit M. Brochard, de cette sorte de certitude qu'on appelait jadis probabilité, il serait téméraire de penser que la métaphysique puisse s'élever plus haut. Elle aussi procède par conjectures, par hypothèse, par divination. Son infériorité à l'égard de la science, c'est qu'elle n'a pas les moyens de vérifier directement, de contrôler par l'expérience des hypothèses : c'est pourquoi il convient de réserver le nom de certitude aux hypothèses vérifiées, et de donner le nom de croyances aux vérités métaphysiques. Toutefois il ne faut rien exagérer; si par métaphysique on entend, ainsi qu'il arrive quelquefois, l'analyse de l'entendement, la critique de la raison, la vérité peut être atteinte aussi sûrement que dans les sciences de la nature, car les opérations de l'esprit sont des faits au même titre que les autres phénomènes naturels, et une théorie de l'entendement, tenue d'être d'accord avec eux, se trouve par là même soumise à un facile et perpétuel contrôle. Si la métaphysique est l'explication de l'univers, comme il est impossible d'embrasser d'un coup d'œil la totalité des faits, le contrôle direct est impossible. C'est pourquoi les systèmes de métaphysique offriront toujours de beaux risques à courir : ils seront toujours des pensées dont il faudra s'enchanter soi-même. »

Quant à la morale, elle présente, affirme M. Brochard, au point de vue de la certitude un caractère tout particulier. Lorsqu'il s'agit de l'idée du devoir, suivant une profonde remarque de Kant, la question n'est plus de savoir si elle a un objet au sens ordinaire du mot : on ne demande pas si le devoir est toujours accompli sur la terre. L'idée du devoir est un idéal, une règle que l'esprit trouve en lui-même et qu'il s'agit de faire passer dans ses actes. Le fait ici ne précède plus l'idée : il doit se modeler sur elle..... une fois que l'autorité du devoir a été reconnu (et il importe peu que ce soit par obéissance ou par persuasion), le doute a disparu. Nul ne peut faire que l'idée du devoir ne soit absolument certaine pour quiconque s'est décidé à lui obéir. Ni les démentis de l'expérience ni les cruautés de la vie ne sauraient affaiblir la fermeté du stoïcien : le monde peut s'écrouler sans ébranler sa foi. C'est assurément le type le plus parfait de certitude que nous puissions connaître.

Les dernières lignes du remarquable ouvrage de M. Victor Brochard marquent au libéralisme une largeur de vues trop sage, trop originale et trop rare pour que nous manquions à les citer. « Si nous condamnons le scepticisme, écrit-il, nous ne devons méconnaître ni ses mérites ni les concessions que nous avons dû lui faire. Si la science a pu se constituer définitivement, c'est à condition de faire droit à ses principales objections; elle a triomphé avec lui plutôt que contre lui. Quoi qu'on ait pu dire, l'école sceptique est une grande école : elle a contribué pour sa bonne part au progrès de l'esprit humain, elle a apporté sa pierre à cet édifice qu'elle déclarait impossible. En dépit des apparences, Pyrrhon, Carnéade, Œnésidème, Agrippa ont bien mérité de l'esprit hu-

main. Cette science dont ils n'ont pas voulu, s'élevant plus haut qu'eux, grâce à eux, peut les compter parmi ses précurseurs. »

L'ouvrage de M. Victor Brochard est de ceux qui durent, parce que le fond en est solide et la forme agréable. La nature même des problèmes soulevés et controversés dans cette volumineuse étude attire et retient l'esprit. L'auteur a donc le droit d'espérer du succès même auprès de ceux qui ne sont point spécialement, par goût ou par profession, adonnés à la philosophie, pour peu qu'ils aient des humanités, comme on disait jadis. P. Z.

Pour l'histoire de la science hellène, par Paul Tannery. Un vol. in-8°; Paris, Félix Alcan, édit., 1887. — Prix : 7 fr. 50.

Ce volume fait partie de la collection historique des grands philosophes. Sous le titre modeste et singulier qu'il lui donne, M. Paul Tannery rassemble de longues et scrupuleuses études sur les opinions et les doctrines scientifiques des premières écoles philosophiques de la Grèce. De Thalès à Empédocle, il a soumis à sa critique très compétente les dogmes et les hypothèses, s'astreignant à rechercher les fragments des philosophes physiciens, et les traduire. M. Paul Tannery, ancien élève de l'École polytechnique, directeur des tabacs du Lot-et-Garonne, présente son ouvrage comme le résultat de dix ans de méditations et lectures. Le travail considérable que renferme ce volume n'exigeait sans doute pas un moindre temps, et cette persévérance commande déjà le respect; le résultat obtenu doit concilier à l'auteur l'estime et la reconnaissance des savants et des philosophes; il a fait preuve d'un esprit philosophique et d'un esprit scientifique (c'est tout un quand il s'agit de vrais savants) tout à fait digne de ces maîtres antiques auxquels il s'est attaché; c'est, de plus, un érudit et un helléniste. — Cette étude sur les origines de la science en général mériterait une analyse beaucoup plus détaillée que nous ne le pouvons entreprendre ici. N'ayant pas la possibilité de nous étendre beaucoup, force nous est de nous restreindre trop : c'est la nature de l'ouvrage qui le veut. P. Z.

La logique de l'absolu; *une loi de l'esprit humain et sa partie philosophique*, par Edmond Braun. Un vol. in-18; Paris, Perrin et Cie; 1887.

Et tout d'abord nous ne comprenons pas très bien la première partie du titre donné à l'opuscule. L'auteur prétend à prouver que sous tous les systèmes philosophiques, moins un, apparaît, avoué ou non, inconscient ou non, le besoin de découvrir, de posséder l'absolu. L'absolu, pour le chef de telle école, c'est Dieu; c'est l'impératif catégorique pour le chef de telle autre; autant d'écoles et de systèmes philosophiques, autant, ou à peu près, d'absolus. Une première conclusion est — nous empruntons la formule à notre auteur — que *la recherche de l'absolu est une loi constante et indestructible de l'esprit humain*. Ne relevons pas le mot *loi* dont on abuse; n'allons pas montrer ce qu'il y a d'étrange tout au moins à parler d'une *loi de l'esprit* à propos de systèmes qui font à la volonté libre dominer l'entendement, à propos de systèmes qui n'ont rien d'intellectualiste; cette *loi*, on ose la qualifier de constante quand précisément on signale comme y échappant les esprits positivistes, et voilà qui n'est pas d'un bon logicien; nous n'insistons pas. Mais où se trouve le logique propre de l'absolu, en quoi se manifeste-t-il?

C'est sans doute par *la portée philosophique de la loi de l'esprit humain*. M. Braun cite M. Caro, qui s'en était pris à M. Richet, celui-ci ayant écrit: *L'intelligence de l'homme a certaines tendances presque irrésistibles et ni l'éducation ni l'instruction ne sauraient lutter contre elle.* « Que prouvent ces appels à la vie spirituelle et ces protestations en faveur de l'idéal, sinon que l'âme ne se laisse pas enfermer dans l'horizon des faits sensibles, qu'elle ne pourra jamais s'acclimater dans le monde du mécanisme, qu'elle a besoin de respirer du côté des idées? Et c'est pour cela qu'elle cherche obstinément son issue vers la lumière, vers la raison. Rassurons-nous donc... Ne laissons pas tomber à terre sans les relever ces espérances et ces paroles de foi échappées à quelques penseurs dont la science n'a pas rempli l'attente et qui cherchent au delà, sans trop se soucier s'ils se contredisent... » et comme l'éloquent professeur de philosophie M. Caro a, poursuivant, invoqué éloquemment la *perennis quædam philosophia* de Leibniz, M. Braun ajoute:

« Cette *perpétuelle philosophie*, c'est celle qu'affirme et enseigne le spiritualisme traditionnel et chrétien qui défend l'absolu partout où il se rencontre, sous toutes les formes où il se manifeste. Et si la loi que nous venons de signaler est la condamnation de toute philosophie contraire, elle est, en revanche, une preuve éclatante et positive du spiritualisme. »

Faut-il comprendre que les absolus *contradictoires* de M. Spencer et de M. Renouvier, de M. Richet et de M. Lachelier sont pourtant *logiquement* le seul et même absolu? Mais oui. « Telle est, dit M. Braun, la logique de l'absolu que l'homme, quoi qu'il fasse, ne peut ni se passer d'absolu en général, ni se passer des vérités absolues qu'a de tout temps soutenues le spiritualisme. » Combien qui sont spiritualistes sans le savoir! Ils vont l'apprendre: il n'y a, au vrai, qu'une philosophie, le spiritualisme.

L'évolution de l'idée de Dieu. *Un nouveau système spiritualiste*, par P.-T. Thomson. Un vol. in-16, Albi, Nouguiès; 1887.

L'auteur nous dit qu' « un peu d'étude et beaucoup de réflexion » l'ont amené, d'abord, à constater que la forme qu'a revêtue jusqu'à ce jour le spiritualisme est définitivement condamnée par la science contemporaine; ensuite, à reconnaître qu'il ne s'était rien produit toutefois qui pût nous détourner de concevoir une nouvelle philosophie spiritualiste en accord complet avec la science, un nouveau spiritualime qui,

plus que l'ancien, « serait un puissant aiguillon pour entraîner l'homme dans la voie du progrès, en même temps qu'elle donnerait une égale satisfaction à ses espérances supra-terrestres ».

Cette dernière partie de la déclaration de M. Thomson mérite qu'on s'y arrête; elle témoigne d'une certaine attitude mentale qui n'est pas très commune.

A vrai dire, hormis ce membre de phrase que nous avons rapporté textellement, nous ne voyons rien, dans tout le livre, qui soit digne d'une sérieuse attention.

M. Thomson se juge tenu d'emprunter à la science — à la science contemporaine, peu importe! — les matériaux destinés à entrer dans sa construction; se tenant pour ainsi dire obligé intellectuellement, il ne prouve pas, certes, si par la science il entend l'ensemble des sciences de déduction et d'induction; qu'il se rende bien compte des rapports de ces sciences avec la philosophie sans épithète, et, s'il fait de la science une sorte de philosophie déjà, qu'il se soit seulement essayé à la critique des conditions de la connaissance. Plus d'étude eût été nécessaire.

Nous n'oserions ajouter: plus de réflexion aussi; mais M. Thomson qui veut un édifice — il ne nous en montre que la charpente, — un édifice qui ne soit pas seulement habitable pour la pensée humaine, qui le soit encore pour la volonté se sentant intéressée à agir d'une façon ou d'une autre, nous offre une bâtisse qui pouvant bien avoir nom monisme, ou panthéisme, si l'on préfère, nous semble, à nous du moins, assez peu permettre à qui l'habitera de conserver des « espérances ultra-terrestres ». Au lieu du Dieu *in esse*, un Dieu *in fieri;* l'inconscient se fait conscient, Dieu devient, et les consciences individuelles sont destinées à se fondre en ce Dieu-devenir : pas de Dieu personnel et pas de personnes humaines.

Mais laissons cette philosophie, qualifiée de nouveau système spiritualiste. L'auteur s'est occupé de la nature et de la qualité des matériaux à employer; il s'est préoccupé avant tout de la convenance morale de la construction à élever; or penser pareille convenance, c'est penser à qui et en vue de quoi quelque philosophie doit convenir; c'est penser à notre activité, et, à notre activité, une fin; c'est subordonner l'exercice de l'intelligence à la volonté. C'est là même ce qui est intéressant.

L'homme selon le transformisme, par Arthur Vianna de Lima, docteur ès sciences, Un vol. in-16 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine;* Paris, Félix Alcan; 1888. — Prix: 2 fr. 50.

L'ouvrage est divisé en deux parties.

Dans la première, l'auteur s'attache — un peu à montrer les relations géologiques de l'homme avec les anthropoïdes, les traits communs, les similitudes certaines — beaucoup à relever les caractères « prétendus spéciaux de l'homme », puis à démontrer que cette « caractéristique différentielle absolue » dont parlent les spiritualistes, plus ou moins entachés de religiosité, est absolument contredite par les données de l'anatomie comparée, de la physiologie, de l'embryologie. Cette caractéristique, dit-il, ils l'invoquent pour le besoin de leur cause; elle n'existe pas; au regard de la science, des différences morphologiques, mais point de différences organiques. Mais à M. Vianna de Lima, qui est beaucoup trop affirmatif, on pourrait faire le reproche même qu'il adresse aux spiritualistes: c'est à savoir de défendre une cause, lui aussi; quelques-unes des pages des chapitres II et III, *les singes et l'homme fossiles, l'homme primitif actuel,* laissent paraître plutôt le souci de combattre des adversaires que la préoccupation de faire œuvre de science. Ils n'ont pas affermi la royauté, ceux qui se sont prouvés plus royalistes que le roi, et M. Vianna de Lima est plus darwiniste que ne le fut Darwin.

La deuxième partie a pour titre *les Facultés mentales;* elle comprend quatre chapitres intitulés: *l'Instinct et l'intelligence, les Instincts sociaux et l'évolution de la morale, l'Evolution du langage, la Religiosité.* L'auteur prétend à montrer : 1° que « l'instinct, c'est l'habitude héréditaire », les actions instinctives ayant d'abord été des actes d'intelligence, des actes qui témoignaient de la faculté de réflexion et du génie inventif des individus; — on sait la thèse soutenue récemment par M. Ed. Perrier dans son introduction à la traduction française du dernier ouvrage de M. Romanes. — 2° Il entend établir — d'autres ont fait la même tentative — que la moralité se fonde sur l'intérêt. « Tout état social, si rudimentaire qu'il soit, implique une certaine moralité; celle-ci se développe de plus en plus à mesure que l'on passe à des formes d'association supérieures. » 3° Argumentant presque uniquement sur les dispositions de l'appareil vocal, il s'applique à démontrer que la « parole » est un développement progressif du langage animal. « Rudimentaire à ses débuts, notre langage est devenu graduellement plus riche d'intonations et d'idées » et a acquis, grâce à un perfectionnement toujours croissant, cette précision qui a fait de lui, réciproquement, un merveilleux élément du progrès intellectuel. 4° *Il prouve* que le sentiment religieux, loin d'être une faculté primitive et distinctive de l'homme, inhérente à sa nature, ne correspond purement qu'à un état transitoire qui n'est même pas nécessaire et universel. Il dit dans une note: « L'irréligiosité toujours croissante des nations qui sont à la tête de la culture est un fait incontesté. » — Nous le contestons, pour notre part. Et de quelle culture est-il parlé ? de la culture intellectuelle ? C'est M. Vianna de Lima qui a raison fondant la civilisation sur la science? ou M. Secrétan qui ne suppose pas de civilisation possible sans la croyance? — En cette même note, d'autres assertions: « Sans parler des nombreux esprits *d'élite* qui se sont défaits de toute espèce de croyance religieuse », — déjà M. Hæckel a fait de l'adhésion au monisme la marque des intelligences supérieures; — sans parler de ces esprits d'élite, « depuis les philosophes athées du passé, jusqu'à ces savants de notre époque pour lesquels *Dieu* est une hypothèse superflue, il est, en effet, certain que la majorité des hommes devient de

plus en plus indifférente pour tout ce qui tient à la religion »; — un exemple, sans doute, les fêtes du jubilé pour les catholiques, l'action exercée par les congrégations mahométanes, — « la religion » — nous achevons de transcrire la phrase — « est plutôt une survivance toute conventionnelle et de surface, qui a peu ou point d'influence dans leurs actions (les actions de la majorité); beaucoup y tiennent pour des raisons diverses, mais au fond sans y croire. »

La seconde partie de l'ouvrage offre assurément moins d'intérêt que la première. Moins bonne est la seconde partie de la plaidoirie.

La psychologie physiologique, par G. Sergi, professeur d'anthropologie à l'université de Rome, traduit de l'italien par M. Mouton, professeur de philosophie au collège d'Armentières. Un vol. in-8 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine;* Paris, Félix Alcan; 1888. — Prix: 7 fr. 50.

C'est à l'instigation de M. Espinas que ce travail de traduction a été entrepris; c'est avec son aide qu'il a été poursuivi; c'est sous ses auspices qu'il a été publié. Le titre de l'ouvrage traduit ne serait pas déjà une manière d'indication, que le souci prouvé par l'auteur des *sociétés animales* de faire connaître aux étudiants français les leçons de l'anthropologiste italien laisserait suffisamment entendre quel enseignement se trouve donné en ces leçons. Le souci de M. Espinas en est encore garant: les leçons de M. Sergi ne sont pas une simple exposition d'un enseignement déjà professé.

La psycho-physiologie est un chapitre de la philosophie à la mode, et peut-être en sera-t-il de cette philosophie comme il en a été de la doctrine condillacienne; peut-être aussi se trouvera-t-il, plus tard, quelque hardi penseur, qui, mettant à profit certaines observations et réflexions nouvelles quant aux « rapports du physique et du moral », pour rappeler l'ancienne expression, se fera chef d'école, comme s'est fait Maine de Biran après avoir été le disciple de Condillac; mais ne parlons pas de la doctrine de l'évolution, du déterminisme, de l'utilitarisme, à laquelle M. Sergi adhère pleinement, passons sur celles de ses leçons où il traite de *la vie psychique individuelle* et refait *l'histoire abrégé de l'évolution de la vie psychique de l'humanité* (p. 170 et suiv.); où il montre que *l'évolution et l'hérédité psychique ont les mêmes caractères que celles des organismes* (p. 320 et suiv.); où il découvre *l'origine des sentiments moraux* (p. 337 et suiv.); où il dit que *intelligence* et *choix* sont *expressions contradictoires* (p. 436); où il établit qu'il ne saurait y avoir pour l'homme de *responsabilité,* au sens où le mot est entendu généralement, mais seulement *imputabilité* (p. 440).

L'ouvrage est divisé en cinq livres: au premier, des définitions, puis l'étude des sensations; au deuxième, l'étude des centres nerveux et l'analyse de la pensée; au troisième, l'étude de l'épiphénomène de conscience; au quatrième, l'analyse des sentiments; au cinquième, enfin, celle du mouvement, de la volonté des volitions.

« Déterminer l'objet de la psychologie n'est pas chose facile; c'est une tâche qui exige une recherche spéciale. Car les phénomènes psychiques ayant une base physiologique, il est difficile de trouver une distinction absolue entre eux et les phénomènes physiologiques » (p. 8). Cette distinction *absolue,* M. Sergi ne le trouve pas en effet: les mêmes phénomènes sont tantôt conscients et tantôt inconscients; on ne peut fonder la distinction sur la conscience. Mais il y a les fonctions de nutrition et les fonctions de relation, — sans parler des fonctions de reproduction; — et la psychologie, dit-il, ne peut avoir pour objet les phénomènes de la vie de nutrition bien qu'ils soient conscients, parce que leur conscience est hors de leurs centres de production: les centres de relation sont le siège de la conscience et la psychologie doit étudier les faits qui se passent dans ces centres, bien que ces mêmes faits constituent aussi une partie de l'objet de la physiologie.

L'irritabilité, la sensibilité font l'objet d'un chapitre ou deux, puis vient cette question, souvent posée: la sensation est-elle perception? M. Sergi la résout affirmativement; il donne raison à Herbart, sans rejeter tout à fait la théorie de Wundt. « La sensation est déjà perceptive dès son apparition; la perception devient ensuite un fait développé et distinct, qui a besoin d'une activité particulière... La sensation est un avertissement de la présence d'un objet externe sans qu'on le connaisse encore. La *qualité* de la sensation — l'auteur distingue trois caractères de la sensation: *l'intensité, la qualité, la tonalité* — constitue le caractère perceptif, lequel se développe continuellement avec la sensation même; c'est-à-dire que l'activité psychique, déjà mise en action par des excitations sensitives, grâce au rapport qu'elle a sans cesse avec l'extérieur, grâce aussi à la concomitance et à la coopération de toutes les sensations, en vient dans son développement à analyser et à examiner toutes ces modifications. Elle s'élève ainsi à une nouvelle forme et à une nouvelle manière d'être plus complexe et plus variée. Si l'élément représentatif ne se trouvait pas déjà dans la sensation, on ne sait pas comment et d'où il pourrait dériver, puisqu'il n'y a aucune autre source de la perception que la communication avec le monde extérieur par la sensation. »

M. Sergi représente les phénomènes par ce schéma:

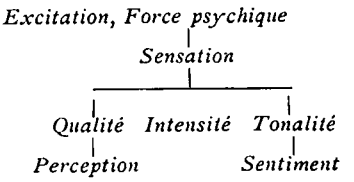

L'auteur établit ensuite une division des sensations et discute ingénieusement les théories de Helmholtz, de Weler.

Au deuxième livre, après avoir distingué entre la

forme ou image totale d'un objet et la forme ou image partielle de ce même objet, il dit appeler *idée* cette dernière partie seulement de la représentation. « L'image totale est un produit de la sensation représentative, en prenant la sensation au sens étendu que je lui ai donné; l'image partielle est un produit de la perception débarrassée de l'élément affectif au *ton* de la sensation. A l'idée correspond un *nom;* objectivement, elle est un nom; subjectivement, une *pure* image mentale. » Suit une étude de la perception dite syncrétique, de la perception dite analytique; la pensée, qui est la sensibilité transformée, généralise, abstrait; il y a alors perception de relation; la raison n'est pas un phénomène différent de celui de la pensée, « ils constituent au fond un seul et même phénomène sous des formes diverses ». Les idées d'espace, de temps, comme toutes les autres idées, sont un produit de l'activité psychique, et la première excitation à leur production est encore un mouvement physico-chimique.

Le livre consacré à *la conscience* n'est pas pour nous le meilleur, il s'en faut. « La conscience, dit M. Sergi, est une sorte d'organisme qui est la forme psychologique de l'organisme animal vivant. C'est un complexe et c'est une unité, c'est quelque chose de composé et de simple à la fois. La conscience est comme la vie qui repose dans tous les éléments et dans tout l'organisme... le centre principal de la conscience, le cerveau peut être considéré comme le centre d'une sphère qui a pour rayons les nerfs conducteurs du centre à la périphérie. A la périphérie se trouvent la plus grande divergence des conducteurs sensibles et les sources de sensations dans les organes spéciaux. Il y a plus, les voies motrices sont coordonnées aux voix sensitives par les organes spécifiques, les muscles; elles sont coordonnées en partie dans le sens des rayons mêmes, et entièrement au centre de cette sphère organique. Le centre, le cerveau, n'est pas une unité comme un point, mais un complexe de points non séparés, mais liés entre eux et communiquant les uns avec les autres... » L'auteur discute sur la conscience et les consciences; il décrit et décompose les phénomènes d'association, de reproduction.

Dans les livres quatrième et cinquième, la psychologie proprement dite, telle du moins que nous l'entendons, occupe plus de place que la physiologie. La psychologie de l'auteur, nous l'avons assez fait connaître, et l'on devine, du reste, quelle morale il fonde sur sa psychologie.

L'auteur n'est pas toujours d'accord avec Lotze, avec Bain, avec Wundt; il a ses vues propres qu'il s'applique à justifier; son livre est certainement intéressant.

F.-G.

La méthode conscientielle, *essai de philosophie exactiviste,* par Léon de Rosny. Un vol. in-8°; Paris, Félix Alcan, 1887. — Prix : 4 francs.

Dans ces dernières années, et sans parler des remarquables travaux des chefs de l'école criticiste, un Américain, M. Abbot, un Anglais, M. Clay, un Russe, M. A. Spir, ont abordé et tâché à résoudre le plus important des problèmes de la philosophie, le problème de la connaissance. A ce même problème, M. Léon de Rosny, qui avoue être peu au fait des disputes des philosophes contemporains, s'est efforcé, il y a tantôt vingt-cinq ans, de trouver une solution. Il a médité alors, pris des notes et rédigé un travail. Il publie aujourd'hui cette étude.

En même temps que sous ce titre de *Méthode conscientielle* il fonde le criterium philosophique sur « la coïncidence des appels de la conscience avec les jugements de la raison, sur la confirmation des concepts rationnels par les verdicts approbatifs de la conscience », il présente déjà une application de sa méthode, un essai d'explication systématique de la nature de l'homme et des choses. L'essai d'explication, sur lequel, d'ailleurs, il espère pouvoir revenir quelque jour, pour le modifier peut-être, pour le compléter à coup sûr, cet essai, disons-nous, ne nous semble pas des plus heureux : des contradictions et de grandes, de très grandes lacunes. Nous n'entendons pas très bien les rapports qu'il pense reconnaître entre le mouvement et la substance, et nous ne voyons pas davantage comment il peut admettre la coexistence de « la conscience universelle » et d'une certaine liberté individuelle. Nous préférons les chapitres consacrés au criterium de la méthode; en ceux-là, qui nous paraissent bien commander l'attention, l'auteur justifie le verdict approbatif de la conscience, il explique comme se génère le sentiment conscientiel, il invoque l'intuition qu'il oppose au tâtonnement : l'intuition ne peut tromper, écrit-il, « parce que l'intuition possède par le fait même de sa nature spontanée, indépendante de toute action spéculative de l'individu pensant qui la subit, une virtualité supérieure à la puissance rationnelle de l'être isolé, une force absolue qui appartient à la conscience universelle. L'individu actif dans ses raisonnements est passif dans ses intuitions. L'intuition appartient à la portion fatale de son organisme moral, comme le raisonnement à la partie libre. »

M. de Rosny relève de l'école hégélienne aux enseignements de laquelle adhérait plus ou moins la génération qui a précédé la nôtre; peut-être après avoir pris connaissance des ouvrages philosophiques publiés en France dans ces quinze dernières années, échappera-t-il à l'influence allemande. Attendons de ce travail, encore intéressant, la seconde édition, corrigée et complétée, qu'il nous promet.

La conscience psychologique et morale dans l'individu et dans l'histoire, par Ludovic Carrau, directeur des conférences de philosophie à la Sorbonne. Un vol. in-12; Perrin et Ce; 1887. — Prix : 4 fr.

Dans le volume six études, dont les trois premières ont trait à la conscience psychologique et morale considérée dans l'individu, et les trois dernières, à la conscience psychologique et morale considérée dans l'histoire.

Les origines de la conscience, de la pensée et de la volonté, selon H. Lewes, tel est le titre de la première étude. L'auteur, qui est spiritualiste, analyse et détaille la thèse du philosophe anglais. Lewes entendait la conscience comme un agrégat d'éléments psychiques : il identifiait le sujet et l'objet. M. Carrau conteste qu'une totalité de consciences distinctes et séparées puisse faire notre conscience telle qu'elle se saisit elle-même, une et indivisible ; il tient pour les deux substances spirituelle et matérielle contre les matérialistes qui n'en admettent qu'une seule, la seconde, contre ceux des phénoménistes qui n'en admettent aucune.

Dans la deuxième étude, *la folie au point de vue psychologique*, M. Carrau expose les observations et théories de MM. Despine et Mandsley, il expose sa théorie ensuite. La folie est héréditaire souvent ; souvent elle résulte d'un accident physiologique ; nombreux, très nombreux sont les cas où la cause est psychologique ; elle est due alors à une surexcitation des passions. « Peut-être ne serait-il pas téméraire d'avancer que c'est pour trop s'aimer soi-même, se complaire trop en soi-même, faire de soi-même le but unique de toute activité, que l'homme, j'entends l'homme raisonnable et libre, par une juste et terrible punition, est exposé à devenir pour soi-même un étranger, *alienus*. » On risque de perdre sa liberté à ne point s'attacher à demeurer libre ; on ne saurait, par contre, subir les atteintes de la folie quand on observe la loi morale.

Très remarquable également la troisième étude, *la responsabilité morale dans certains états analogues à la folie et chez les criminels*. Le crime en soi n'est pas héréditaire ; le criminel n'est pas un fou comme le pensent et le proclament tant de criminalistes italiens. Le criminel est responsable. Il cède à ses passions. Eh ! sans doute, mais les passions ne sont pas irrésistibles. Il n'y aurait irresponsabilité vraiment que pour l'homme, qui, d'un caractère doux et inoffensif, en viendrait à commettre un crime sans être mû par aucune passion ; celui-là serait un fou.

La théorie de l'évolution est discutée dans la quatrième étude. Avec beaucoup de raison, selon nous, M. Carrau montre qu'à abaisser autant qu'il le fait, l'état intellectuel et moral de l'homme primitif, M. Spencer rend incompréhensible, inconcevable même, l'idée du progrès, et partant l'idée de l'évolution. Le concours des forces extérieures et des énergies inconscientes n'explique pas tout ; la raison est aussi une des puissances qui gouvernent le monde moral et préparent le triomphe de la raison.

Cette quatrième étude était intitulée : *l'humanité primitive et l'évolution sociale, selon M. Herbert Spencer ;* le titre de la cinquième est : *la philosophie de l'histoire et la loi du progrès*. L'auteur établit que le progrès ne saurait s'expliquer par des lois nécessaires. Nous pensons comme lui ; mais pourquoi conserve-t-il l'expression de *loi du progrès* ? Il en fait la première des lois historiques, lesquelles sont essentiellement distinctes des lois physiques, chimiques, historiques. Pour nous, il est une loi morale ; pour nous, le progrès et la décadence résultent de l'observation ou de la non-observation de la loi morale par des individus libres qui font ainsi leur histoire. Il nous semble qu'on peut parler de lois régissant les faits historiques, des phénomènes encore, et qu'on ne peut parler de lois régissant le progrès.

La sixième étude complète la quatrième ; l'auteur regarde *à l'évolution de la morale et à la moralité chez les sauvages*. M. Spencer abaisse l'homme primitif ; M. Carrau relève le sauvage, le représentant de l'homme primitif ; il voit, chez lui, autre chose que les manifestations d'énergies inconscientes. Le sauvage, montre-t-il et fort bien, ne cède pas à toutes ses passions ; il distingue entre ses sentiments ; il estime le courage, et il conçoit un idéal du courage ; il se devine obligé, il devine un *devoir faire* et un *devoir s'abstenir*.

De ces six études, qui se complètent l'une l'autre, nous n'aimons pas beaucoup la première, — c'est que nous ne relevons pas de la même école que M. Carrau ; la quatrième, nous la jugeons insuffisante, et nous n'avons pu nous défendre de formuler quelques objections parlant de la cinquième. N'empêche que toutes n'aient leur intérêt, et que le volume ne soit à lire. F. G.

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

L'impôt et la question sociale, par le Solitaire. Un vol. in-16 ; Paris, A. Ghio ; 1887. — Prix : 3 fr. 50.

Les révolutionnaires, les possibilistes et blanquistes lisent peu Proudhon ; il faut des dogmes à leur intelligence que le catholicisme a préformée ; qu'il soit anathème, s'écrieront-ils, parlant du « Solitaire », s'ils parcourent seulement les premières pages du livre dont nous venons de transcrire le titre.

Le « Solitaire » ne sait pas écrire et ne sait pas composer ; nous le regrettons presque. Non que, dans son travail, il se trouve une seule pensée originale que nous eussions pu souhaiter de voir recueillir : il critique peu, et mal, quand il le fait, les thèses de Ménier, de MM. Yves Guyot et Henry Maret ; il se contente, le plus souvent, de leur opposer certaines assertions de Proudhon, et sous la forme même que ce grand discuteur les avait exprimées.

Mais de se qualifier de révolutionnaire et de ne se croire pas tenu à répéter les théoriciens allemands du socialisme, c'est un mérite ; c'en est un autre de ne pas récriminer contre le luxe dont jouissent quelques-uns, contre le capital dont chacun n'a pas sa part, de ne pas exiger qu'on recoure uniquement aux contributions directes et progressives. L'impôt, veut montrer l'auteur, doit être indirect; il doit atteindre le produit, non le revenu, ni le capital. La question sociale sera résolue le jour où l'on se résoudra à faire de la circulation des produits l'unique objet de l'impôt.

De l'auteur nous avons lu un livre naguère dont les chapitres se tenaient ou à peu près; ils renfermaient aussi quelques considérations intéressantes. Ce livre : *la Femme ne doit pas travailler, elle ne doit pas rester oisive,* valait mieux à coup sûr que ce travail sur *l'impôt et la question sociale.*

La Vérité sur la propriété et le travail. *Les Problèmes du paupérisme,* par Louis Morosti. Un vol. in-16; Paris, A. Ghio; 1887. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur, avant d'aborder les problèmes du paupérisme, ne s'est guère préoccupé de résoudre d'autres problèmes, ceux de l'éthique, ceux de la philosophie du droit; il ne semble même pas s'être enquis de tout ce qui a été dit ou écrit touchant le fondement de la propriété, les conditions du travail. Les critiques qu'il émet, quant à ce fondement, quant à ces conditions, ne portent que sur les termes de quelques formules, sur des mots. Son livre enchantera peut-être M. Malon et ses amis; il ne nous satisfait en aucune façon.

Les rapports des hommes entre eux *doivent* être tout autres; pourquoi : *doivent* ? L'égalité est invoquée, mais par l'égalité que faut-il entendre ? Ce n'est pas la justice, au sens kantien, ni le respect de la personne. C'est l'intérêt individuel ? ou l'intérêt général ? Mais des « intérêts » ne *doivent* pas être sauvegardés ; on les assure si on le peut, dans la mesure qu'on le peut. Fallait-il réprouver le droit de propriété tel que le définit notre code, sous prétexte que ce droit n'est que « le droit des plus forts », pour, ensuite, faire, en somme, appel à la force ? — Il n'y aura pas de plus forts ni de plus faibles, objectera M. Morosti, et l'égalité qui est *de justice* sera maintenue.

M. Morosti n'a pas résolu les problèmes du paupérisme. F. G.

La France vraie (Mission des Français), par Saint-Yves d'Alveydre. Un vol. in-18 de 542 pages. Paris, 1887, Calmann Lévy.

L'auteur a publié tour à tour depuis 1882 : *la Mission des souverains, la Mission des ouvriers, la Mission des Juifs.* Aujourd'hui ce n'est pas à une classe sociale isolée qu'il s'adresse, c'est à la France entière. Il divise son œuvre en deux parties : l'une, *Pro domo,* où il oppose « le vrai Paris » au « Paris fou » (M. Saint-Yves est né à Paris, de là le sous-titre *pro domo*); le Paris faux faisant un vacarme de possédés, grouillant dans toutes les fanges appelées hontes et vices, plaisirs impurs et impuissances ; le Paris vrai voguant dans l'azur silencieux parmi des étoiles appelées gloires, vertus, travail, génie. La seconde partie du volume intitulée *Pro Patria* tend à démontrer la loi du salut de la patrie cherchée dans l'histoire de France. Et finalement il nous montre la France vraie exerçant, en ce moment même, son autorité sociale par la prédication religieuse, par la diffusion des arts et des sciences et par la charité ; exerçant de même son second pouvoir social par la pratique de la justice et l'organisation de la défense nationale ; forte enfin du troisième pouvoir social par le travail agricole et industriel qui lui permet de porter le poids de la dette publique, de payer les budgets et de prodiguer son or comme elle prodigue son sang. On serait mal fondé à accuser M. Saint-Yves d'Alveydre de pessimisme. Il a même trouvé un remède à la crise économique dans le fonctionnement d'un « grand collège économique, comprenant cinq facultés : finances, agriculture, industrie, commerce, main-d'œuvre » et poursuivant l'amélioration de la situation économique par la représentation technique et solidaire des intérêts. E. C.

Les nouvelles institutions de bienfaisance. *Les Dispensaires pour enfants malades; l'Hospice rural,* par le Dr A. Foville, inspecteur général des établissements de bienfaisance et d'aliénés, avec dix plans. Un vol. in-16. Paris, J.-B. Baillière et fils, éditeurs; 1888. Prix : 3 fr. 50.

Les dispensaires pour enfants malades ne sont pas encore nombreux dans notre pays; on n'en compte que sept : le dispensaire du Dr Gibert, au Havre, le dispensaire municipal de Clermont-Ferrand, celui du premier arrondissement de Paris, celui de la Société philanthropique de la rue de Crimée, à Paris, les deux dispensaires du bureau de bienfaisance de Rouen, le dispensaire Dolfus, au Havre, enfin la magnifique fondation Furtado-Heine, à Paris. M. le Dr Foville nous les fait tous connaître successivement; il nous montre la disposition des locaux, le personnel, le nombre des malades, la nature des maladies, puis la situation financière, les dépenses annuelles après les dépenses de premier établissement. Il conclut : « Les dispensaires ne procurent pas seulement un soulagement actuel et immédiat aux enfants malades des classes indigentes, ils ont aussi pour effet de leur préparer un meilleur avenir, en offrant les moyens de traiter et de guérir, dans le jeune âge, un grand nombre d'affections qui, si elles étaient restées abandonnées, sans soins, auraient dégénéré en infirmités chroniques et incurables, mettant les adultes dans l'impossibilité de se rendre utiles, soit d'eux-mêmes, soit à la société. Les dispensaires exercent, en outre, une influence morale des plus salutaires en resserrant les liens de famille et en répandant dans leur clientèle de très utiles notions d'hygiène publique et privée. » La création de

nouveaux établissements doit être, ajoute-t-il, favorisée, encouragée. Les heureux succès obtenus par M. le Dr Gibert ont fait, au reste, l'objet de certaines communications de la part de savants hygiénistes étrangers dans plusieurs villes d'Europe et d'Amérique, et, déjà, sur le modèle du premier dispensaire créé au Havre, il en a été fondé à Genève, à Mulhouse, à Saint-Pétersbourg, à Rio-de-Janeiro; on parle d'en fonder un à Londres.

A ses monographies, M. de Foville a joint le texte de divers documents administratifs relatifs aux dispensaires et une analyse, avec plan à l'appui, du projet d'hospice rural par le Dr du Mesnil. F. G.

L'Année politique : 1887, par André Daniel. Un vol. in-18 jésus. Paris, G. Charpentier et Cie, éditeurs. — Prix : 3 fr. 50.

C'est la quatorzième année dont M. André Daniel nous présente le bilan succinct, précis, documentaire, accompagné d'un index raisonné, d'une table chronologique et de pièces justificatives.

Ce volume offre un intérêt tout particulier en raison des événements qui ont marqué l'année 1887 en France. Si cette année fut stérile au point de vue législatif, « elle a donné à la France un nouveau Président de la République, trois ministères, une menace, heureusement déjouée, de dictature militaire, un attentat provoqué par la violence des polémiques de presse (Aubertin contre Jules Ferry), une crise extérieure comme elle n'en avait pas vu depuis douze ans », à l'occasion de l'affaire Schnœbelé.

M. André Daniel ne borne pas son travail à la politique intérieure ; il suit avec une égale exactitude le développement des affaires extérieures, s'attachant de plus près à celles qui intéressent la France. Point n'est besoin de rééditer les phrases toutes faites sur l'utilité d'un pareil *compendium*. Pas un journaliste sérieux, pas un homme politique, ne s'en passe.

PZ.

SCIENCES DIVERSES

— Physique — Mathématiques — Sciences occultes — Sciences appliquées à l'industrie — Technologie

Le Droit de la Guerre, par Émile Accolas. Un vol. in-12. Paris, Ch. Delagrave, 1888. — Prix : 75 centimes.

Ce volume est le douzième de cette collection d'ouvrages de vulgarisation publiés sous le titre général : *le Droit mis à la portée de tout le monde;* mais l'auteur, M. Accolas, de qui l'on connaît le beau commentaire du Code civil, ne pouvait se borner à exposer purement et simplement, un jour, les règles régissant les successions, un autre jour, les principes dominant celles des lois qui regardent au contrat de mariage : il a des vues philosophiques qui lui sont propres, et il ne s'est pas défendu de joindre et d'opposer aux textes dont il est permis de se réclamer les règles qui lui sembleraient, à lui, devoir être admises.

En ce volume-ci, l'auteur, après MM. Funck-Brentano et Albert Sorel, après M. Calvo, dit les droits et les obligations des belligérants, des alliés, des neutres, tels que les ont définis les écrivains qui font autorité ou consacrés certaines conventions. « La guerre n'est point une relation d'homme à homme, mais une relation d'État à État, dans laquelle les particuliers ne sont ennemis qu'accidentellement, non point comme hommes, ni même comme citoyens, mais comme soldats. » C'est sur cette déclaration de Jean-Jacques — et non de Portalis — que se fonde M. Accolas pour approuver ou critiquer les doctrines qui prévalent sur un point ou un autre; et ces doctrines, il les expose en treize chapitres qui portent pour titres : Théorie générale du droit de la guerre; Déclaration de guerre et ses effets; Belligérants; Alliés; Moyens de nuire à l'ennemi; Droits et devoirs des États belligérants par rapport à l'État ennemi, en cas d'occupation du territoire ennemi; Droits et devoirs des États belligérants par rapport aux ressortissants de l'État ennemi; Droits et devoirs des États belligérants par rapport à la propriété sur terre des ressortissants de l'État ennemi ; Relations d'ordre pacifique, soit entre les ressortissants des États belligérants, soit entre les États belligérants eux-mêmes; Fin de la guerre; Traités de paix; Clauses des traités de paix qui sont contraires au droit des peuples sur eux-mêmes; Coutumes particulières à la guerre maritime. Dans un appendice il parle de la neutralité.

Il est individualiste, on ne l'ignore pas, et il argue des principes de l'individualisme pour réprouver toute conquête de territoire. *A chacun, dans toutes les sphères, la plus complète possibilité, selon le Droit, de disposer de lui-même; à chacun, la plénitude de sa liberté...* (p. 111), d'où « toute clause d'un traité de paix qui stipule un remaniement de territoire, et n'indique, ou ne suppose pas, comme condition essentielle, le consentement des populations — la consultation ou la manifestation la moins douteuse possible

de leur plus libre volonté — toute cession de territoire, faite en dehors du consentement des populations et sans ce consentement, toute conquête en un mot, est en dehors du Droit et contre le Droit » (p. 112).

Ce petit traité tout populaire ne saurait manquer d'être accueilli avec faveur.

La Grande pêche (*les poissons*), par le Dr H.-E. SAUVAGE, avec 87 gravures.

Le Liège et ses applications, par HENRY DE GRAFFIGNY, avec 50 grav. Deux vol. in-16 de la *Bibliothèque instructive*. Paris, Jouvet et Cie, 1887. — Prix du volume broché : 2 fr. 25.

Il nous semble, à nous, que de ces deux volumes c'est le second qui est le plus propre à exciter l'intérêt des adolescents. D'abord, les monographies du liège ne sont pas nombreuses — nous parlons, bien entendu, de monographies à l'usage de la jeunesse, — et, à son intention, le monde de la mer a été souvent décrit : le livre de M. Sauvage viendra certainement, pour nos jeunes gens, après bien d'autres qui les auront plus ou moins initiés aux mœurs des poissons, tandis que le sujet traité par M. de Graffigny aura, probablement, tout l'attrait de la nouveauté. Ensuite, l'histoire des « applications » du liège est un chapitre de la grande histoire de l'industrie humaine, et nos jeunes gens, s'ils sont, plus que nous, capables d'avoir quelque considération pour la hardiesse du plongeur, de ressentir une vive admiration pour le courage du marin, comme nous, et nous ne le constatons pas sans regret, ils font cas surtout du savoir, de ce qui relève de l'intelligence.

Lequel de ces deux volumes est le mieux composé ? Le premier, suivant nous. Un chapitre y est consacré aux tortues de mer et à l'écaille, un autre à la pourpre des anciens, un autre à l'huître; autant de chapitres, autant de sujets distincts, tous traités en toute simplicité. Dans le second, beaucoup moins d'ordre : l'auteur ne manque pas de revenir deux ou trois fois sur les mêmes indications; deux et trois fois il redit comme se devrait cultiver le chêne-liège, et puis, à quels divers usages l'on fait servir le liège; enfin il propose à l'admiration des jeunes gens ces reproductions de cathédrales avec des bouchons de liège!

Mais notre comparaison des deux volumes est assez inutile : les enfants ont leurs préférences qu'ils fondent sur des raisons que nous ne démêlons toujours pas; il se peut même, ces deux volumes leur étant donnés, que, comme ils disent, ils *les préfèrent tous deux*, ce en quoi ils n'auront pas tout à fait tort.

F. G.

Les Mémoires d'Antoine ou **Notions populaires de morale et d'économie politique**, par ANTONIN RONDELET. Nouvelle édition. Un vol. in-18. Paris, 1887; Librairie académique Perrin.

Publiés il y a une trentaine d'années, les *Mémoires d'Antoine* furent tout de suite classés au rang des bons livres dont la mission spéciale est de répandre parmi les classes populaires de saines notions de morale et des idées justes sur leurs propres intérêts. Cette biographie fictive d'Antoine, l'ouvrier charpentier parti de son village, arrivant à la fortune et retournant finalement au village dont il devient maire, est un cadre qui, pour n'être pas nouveau, ne répond pas moins d'une façon parfaite à son objet et que M. Antonin Rondelet a rempli avec une réelle entente des questions qu'il avait à traiter. Mais de tels livres vont-ils au public en vue duquel ils sont écrits ? Ce n'est pas qu'ils ne soient très lus. Celui-ci, couronné par l'Académie française, a eu de nombreuses éditions successives. Il est épuisé en librairie depuis vingt ans. Il va retrouver un nouveau regain auprès de la génération nouvelle.

E. C.

L'Année scientifique et industrielle ou *Exposé annuel des travaux scientifiques, des inventions et des principales applications de la science à l'industrie et aux arts, qui ont attiré l'attention publique en France et à l'étranger*, accompagné d'une nécrologie scientifique, par LOUIS FIGUIER. Trente et unième année (1887). Un vol. in-16. Paris, Hachette et Cie, 1888. — Prix : 3 fr. 50.

Le célèbre vulgarisateur, M. Louis Figuier, en est au trente et unième volume de *l'Année scientifique et industrielle* qu'il a fondée, et chaque année marque un progrès dans cette si utile publication. L'astronomie, la météorologie, la physique, la chimie, la mécanique, les arts de construction, l'histoire naturelle, les voyages scientifiques, l'hygiène publique, la médecine et la physiologie, l'agriculture, les arts industriels, les expositions, les Académies et Sociétés savantes et enfin la nécrologie, sont tour à tour passés en revue avec une compétence que depuis longtemps nul ne conteste et une exactitude aussi complète que le cadre de l'œuvre le permet.

Les éditeurs rendraient un véritable service à la cause de la vulgarisation en entreprenant de publier une table analytique des matières contenues dans les trente premiers volumes de la collection; table qu'on refondrait tous les dix ans en y ajoutant l'indication des sujets traités dans l'intervalle. Ce secours, offert aux recherches du lecteur et du curieux, doublerait la valeur d'une série où s'accumulent chaque année tant de renseignements.

B.-H. G.

La prévision du temps et les prédictions météorologiques, par G. DALLET, avec figures intercalées dans le texte. Un vol. in-16, de la *Bibliothèque scientifique contemporaine*. Paris, J.-B. Baillière et fils; 1887. — Prix : 3 fr. 50.

Le dessein de M. Dallet a été de faire connaître comment et à l'aide de quels instruments on procède aux observations météorologiques, et de montrer comme on peut très légitimement induire, de la présence de tels ou tels phénomènes atmosphériques en un lieu déterminé, l'apparition, à plus ou moins

© 2007 Livre - Editions - les instruments du temps - Editions Annie Gilbert

courte échéance, de tels et tels changements de l'état du ciel en d'autres lieux. Dans un premier tiers de son volume il décrit rapidement, les divers instruments : baromètres, thermomètres, psychromètres, pluviomètres, anémomètres, actinomètres; dans un autre tiers il énonce les lois aujourd'hui admises, il expose quelques théories, la théorie des cyclones, la théorie des gradients; et, dans le dernier enfin, après avoir traité, toujours aussi clairement, des centres de pression, de la direction et de l'intensité des vents, de l'utilité des prévisions pour les marins, il passe aux prévisions qui se fondent, celles-là, sur des observations plus complexes, aux prévisions dites de changement de temps et qui intéressent les agriculteurs; il parle des grandes périodes, périodes de neuf ans, de dix-neuf ans, puis il discute ou justifie certaines prédictions populaires, celles de la lune rousse, de la Saint-Médard, d'autres encore.

Dans le volume beaucoup de tableaux indiquant les grandes chaleurs et les grands froids des deux derniers siècles, le nombre moyen des jours de pluie, la quantité de pluie tombée à différentes latitudes, etc.

Le volume est fort bien composé; il est d'une lecture facile. Nous souhaiterions qu'il fût l'objet d'une recommandation de la part du ministère de l'instruction publique. F. G.

Cours d'arithmétique, par M. L. Desmons, professeur au lycée Janson de Sailly. Un beau vol. in-8° relié à l'anglaise. Paris, Quantin et Picard et Kaan, édit.; 1888.

Cet ouvrage, destiné à la première année d'enseignement secondaire spécial, fait partie de la Bibliothèque nouvelle publiée sous la direction de MM. Eugène Manuel, inspecteur général de l'instruction public, et Victor Dupré, inspecteur d'académie à Paris. Tous les volumes en sont édités avec un soin luxueux, en beaux caractères, sur papier de choix; leur bonne mine doit donner envie d'apprendre au plus paresseux.

L'arithmétique de M. Desmons, ancien élève de l'École normale supérieure, est composée avec une méthode simple et rédigée en langage clair et précis. L'auteur a eu l'heureuse idée de faire suivre la théorie d'un exemple raisonné, c'est-à-dire d'un problème posé, expliqué, démontré et résolu; de façon que l'élève s'accoutume plus rapidement à faire lui-même l'application de la règle avec son raisonnement personnel. De nombreux problèmes nouveaux complètent le volume, facilitant et abrégeant la tâche du professeur, et garantissant l'élève contre les oublis ou les omissions. PZ.

Histoire des sciences mathématiques et physiques, par M. Maximilien Marie, t. XII. In-8°. Paris, Gauthier-Villars, édit. 1888.

Ce volume de la consciencieuse et savante *Histoire des sciences mathématiques et physiques* va d'Arago à Abel et aux géomètres contemporains; il clôt la seizième période déterminée par M. Maximilien Marie. L'auteur est, comme on sait, répétiteur de mécanique, examinateur d'admission à l'École polytechnique. Il serait oiseux de louer sa compétence. Le présent volume contient d'abord un exposé méthodique et critique des progrès des sciences mathématiques et physiques pendant la période qui s'étend de 1786 à 1802 : la mécanique physique, la théorie des ondulations, les problèmes de la polarisation de la lumière y sont plus particulièrement étudiés.

La seconde partie du volume comprend les biographies des savants appartenant à cette période par leur naissance et dont les plus illustres sont Arago, Robinet, Chasles, Chevreul, Clapeyron, Daguerre, Faraday, Flourens, Fresnel, Herschell, Magendie, Poncelet, etc. Une table générale des matières des tomes I à XII termine cet intéressant et instructif volume. PZ.



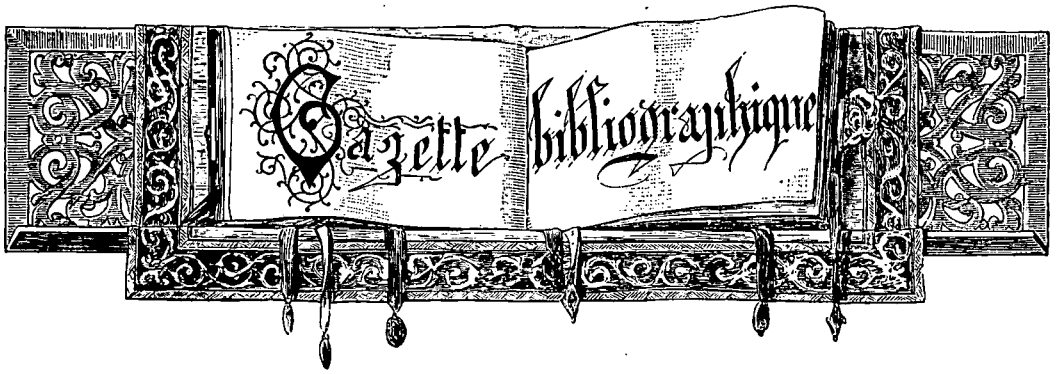

Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois. — Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES ; *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français. — Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province.* — LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX : *Procès de presse et de librairie.*

DOCUMENTS OFFICIELS

RAPPORT

AU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Sur les Bibliothèques et les Archives.

Paris, le 21 janvier 1888.

« Monsieur le Président,

« Les bibliothèques et les archives n'étaient guère fréquentées autrefois que par un petit nombre d'érudits et de littérateurs. Dès lors, le service en était facile et pouvait, sans graves inconvénients, être confié à des personnes auxquelles on pouvait attribuer une sorte de bénéfice littéraire. Aussi l'administration a-t-elle souvent cédé au désir généreux de venir en aide à des hommes de lettres peu fortunés. On le lui a beaucoup reproché, trop même à mon sens; l'administration ne faisait que suivre en cela l'impulsion générale, et les lecteurs de cette époque étaient d'ailleurs bien différents de ceux d'aujourd'hui.

« Mais l'heureuse expansion de l'enseignement a produit dans les bibliothèques et les archives, comme partout, les meilleures transformations. Les travailleurs et les curieux ont tout à coup afflué en ces établissements jadis si peu remplis; et pour répondre à cette masse avide de recherches, d'indications de toutes sortes, depuis les plus simples jusqu'aux plus élevées, un personnel nouveau est devenu nécessaire. Aujourd'hui, en effet, c'est un métier que d'être bibliothécaire, un métier délicat et laborieux; il y faut apporter des connaissances spéciales et un zèle qui ne trouve d'ordinaire sa récompense que dans le devoir accompli.

« La tâche de bibliothécaire est presque toujours impersonnelle; et quelle besogne ingrate que de dresser des inventaires; quel soin minutieux que rédiger de savants catalogues! Quel exercice de patience, s'il est permis de le dire, que d'aider des lecteurs sans préparation ou de caractère difficile!

« L'administration, tout en appréciant la valeur scientifique de l'ancien personnel, se rendait compte de ce qui lui manquait pour remplir tout son rôle; elle ne pouvait se refuser aux nécessités actuelles, et d'ailleurs, le public la pressait chaque jour plus vivement. Aussi a-t-elle pris les mesures que la situation rendait indispensables. Les bibliothèques et les archives ont été organisées en véritables administrations hiérarchisées, et des règlements récents ont réservé tous les postes à des candidats justifiant d'études professionnelles.

« L'œuvre à accomplir ne peut être achevée que par le temps; elle serait, toutefois, fort incomplète si, en appelant un personnel nouveau, l'administration ne s'efforçait de lui assurer un avenir.

« Une des conséquences naturelles de l'ancienne assimilation des emplois d'archivistes, bibliothécaires, etc., à des bénéfices littéraires, a été le maintien indéfini des titulaires dans des postes que leur âge ou leur santé ne leur permettait plus d'occuper. De là, dans l'avancement, une lenteur exagérée et de nature à décourager le personnel actif, dont la besogne augmente en raison même de cette immobilisation.

« C'est pour remédier à ces inconvénients que j'ai l'honneur de présenter à votre approbation le décret ci-joint. Il fixe une limite obligatoire à la durée des services. A la vérité, la loi de 1853 a donné à l'administration une faculté qu'elle ne compte point abandonner, la faculté d'admettre les fonctionnaires à faire valoir leurs droits à la retraite dès l'âge de

soixante ans, et même, dans des conditions exceptionnelles, à cinquante ans. Mais la loi ne contraint pas à exercer ce droit, tombé, dans les bibliothèques et les archives, en telle désuétude qu'une idée de défaveur s'attache à toute mise à la retraite.

« Afin de faire cesser ces errements, le décret soumis à votre signature propose de liquider d'office les pensions de retraite du personnel de ces établissements à soixante ans pour les commis, gardiens, hommes de peine, etc.; à soixante-cinq ans pour les conservateurs adjoints, sous-chefs, archivistes, bibliothécaires et sous-bibliothécaires, et à soixante-dix ans pour les fonctionnaires d'un ordre supérieur. Cette gradation, qui pourrait d'abord surprendre, est basée sur la nature différente des services exigés de ces fonctionnaires. L'activité physique est surtout nécessaire aux commis, gardiens, etc. Quant aux autres, il importe aux intérêts du Trésor qu'ils demeurent plus longtemps, et cela n'est pas moins utile à l'administration et au public, qui bénéficient de leur expérience.

« Mais le présent décret ne saurait atteindre sans cruauté ceux qui, entrés trop tard dans le service, ont dépassé l'âge de la retraite sans s'y être acquis des droits par le nombre d'années réglementaire.

« Il y a là des situations exceptionnelles bien dignes d'égards et qui n'opposent d'ailleurs au projet actuel qu'une entrave transitoire. Ces situations, en effet, ne se reproduiront pas, puisque, en vertu des nouveaux règlements, on n'est plus nommé que dans des conditions d'âge permettant d'acquérir en temps utile des droits à la retraite. Il est bien entendu qu'il sera tenu compte de ces situations passagères.

« Toutefois, même pour le personnel régulièrement retraitable, des mesures générales et immédiates auraient un caractère de sévérité, presque de brutalité injustifiée. Elles seraient d'ailleurs préjudiciables à l'intérêt du service. Je vous proposerai, en conséquence, de décider que ces mesures seront prises successivement, mais que le décret devra être exécuté en son entier dans une période de trois ans.

« Veuillez agréer, monsieur le Président, l'assurance de mon profond respect et de mon entier dévouement.

« LÉOPOLD FAYE. »

Le Président de la République française,

Sur le rapport du ministre de l'instruction publique, des cultes et des beaux-arts,

Vu les lois sur les pensions civiles des 9 juin 1863 et 17 août 1876,

Vu le décret du 16 mai 1887,

Vu les décrets des 17 juin 1885 et 7 avril 1887,

Décrète :

« *Article premier.* — Le personnel des Archives nationales, de la Bibliothèque nationale, des bibliothèques Sainte-Geneviève, Mazarine et de l'Arsenal, sera mis d'office à la retraite d'après les règles suivantes :

« 1° Les commis, employés et hommes de service, à l'âge de soixante ans;

« 2° Les sous-chefs de section, les archivistes, les conservateurs adjoints, les bibliothécaires et les sous-bibliothécaires, à l'âge de soixante-cinq ans;

« 3° Les fonctionnaires d'un grade supérieur à ceux qui sont énoncés au paragraphe précédent, à l'âge de soixante-dix ans.

« *Art. 2.* — Le présent décret sera exécuté à mesure que les circonstances le permettront. Toutefois, il devra avoir reçu sa pleine et entière exécution dans un délai de trois ans.

« *Art. 3.* — Le ministre de l'instruction publique, des cultes et des beaux-arts est chargé de l'exécution du présent décret.

« Fait à Paris, le 23 janvier 1888.

« CARNOT. »

« Par le Président de la République :

« Le ministre de l'instruction publique, des cultes et des beaux-arts,

« LÉOPOLD FAYE. »

Le Président de la République française,

Sur le rapport du ministre de l'instruction publique, des cultes et des beaux-arts,

Vu le décret du 17 juin 1885,

Décrète :

« *Article premier.* — L'article 16 du décret du 17 juin 1885, portant réorganisation des services de la Bibliothèque nationale, est modifié ainsi qu'il suit :

« Les traitements sont fixés de la manière suivante :

. . . . . .

« Commis, de 1,600 à 3,000 francs.

Ouvriers et gagistes.

« Chef de l'atelier de reliure, de 2,000 à 2,500 fr.

« Relieurs de l'atelier intérieur, de 1,500 à 2,200 fr.

« Relieuses de l'atelier intérieur, de 900 à 1,400 fr.

« Colleurs de l'atelier d'estampes, de 1,200 à 1,800 francs.

« Chef du service et préposés au service de nuit et au service de surveillance, de la salle de travail et du magasin, de 1,800 à 2,200 francs.

« Hommes de service de 1re classe, de 1,400 à 1,800 francs.

« Hommes de service de 2e classe, de 1,100 à 1,300 francs.

« Concierges femmes et femmes de service, de 500 à 800 francs.

« *Art. 2.* — Le ministre de l'instruction publique, des cultes et des beaux-arts est chargé de l'exécution du présent décret, qui aura son effet à partir du 1er février 1888.

« Fait à Paris, le 24 janvier 1888.

« CARNOT. »

« Par le Président de la République,

« Le ministre de l'instruction publique, des cultes et des beaux-arts,

« LÉOPOLD FAYE. »

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

INSTITUT.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 13 janvier.

Lecture. — De la Blanchère : Note sur une série de carreaux en terre cuite à figures, découverts en Tunisie.

Communications. — E. Le Blant : Au sujet des fouilles opérées à Rome dans les catacombes de Sainte-Priscille. — Heuzey : Sur le symbole chaldéen du vase jaillissant. — Héron de Villefosse : Inscriptions trouvées à Feurs (Loire) et Digne (Basses-Alpes).

Séance du 20 janvier.

Ouvrages présentés. — Du Châtelin : *L'évêché de Kemper; documents inédits.* — Noulet et Chabonneau : *Deux manuscrits provençaux du* XIVe *siècle.* — Lavoix : *Catalogue des monnaies musulmanes de la Bibliothèque nationale.*

Communications. — D'Arbois de Jubainville : Le *cucullus* et la *braca.* — E. Le Blant : Sarcophages chrétiens de la Gaule.

Au cours de la séance, le secrétaire perpétuel a rappelé à l'Académie que M. Laubat lui a fait donation d'une rente destinée à fonder un prix triennal de 3,000 francs, à décerner au meilleur ouvrage imprimé sur l'Amérique du Nord (histoire et géographie historique, archéologie, ethnographie, linguistique et numismatique. Le donateur déclare consentir à ce que l'Académie détermine la nature des travaux sur lesquels devra porter le concours, pourvu que le sujet indiqué soit conforme aux termes de la fondation.

Il a été également donné avis à l'Académie d'un legs d'une rente de 1,000 francs qui lui a été fait par M. Saintoux pour la fondation d'un prix annuel dont l'Académie désignera le sujet.

Séance du 27 janvier.

Ouvrages présentés. — G. Bapst : *Les fouilles de Siverskaia.* — De Ruble : Agrippa d'Aubigné; *Histoire universelle,* t. II. — G. Bapst : *Du rôle économique des joyaux dans la politique et la vie privée pendant la seconde moitié du* XIVe *siècle.* — Havet : *Cours élémentaire de métrique grecque et latine.* — Auvray : *Source de la « Vita Roberti Regis » du moine Kelgaud.* — S. Luce : Froissart; *Chroniques,* t. VIII. — Havet : *La tachygraphie italienne du* X^e^ *siècle.* — Molinier : *Vie de Louis le Gros, suite de l'histoire du roi Louis VII.* — Merlet : *Des assemblées de communautés d'habitants dans l'ancien comté Dunois.* — Magne : *Les vitraux de Montmorency et d'Ecouen.*

Communication. — Renan : Inscription bilingue, phénicienne et grecque découverte au Pirée.

Séance du 3 janvier.

Ouvrage présenté. — R. Prou : *Monographie des monnaies mérovingiennes.* — S. Luce : *Bibliographie des ouvrages relatifs à Jeanne d'Arc.*

A la fin de la séance, l'Académie s'est formée en comité secret pour discuter les titres des candidats à la place d'académicien libre devenue vacante par suite du décès de M. l'intendant général Robert.

Ces candidats sont : M. Menaut, Mowat, de la Borderie, de Ruble, Émile Pirot, Aloïs Reiss, Hamy.

Séance du 10 février.

Communication. — Ravaisson : Sur une tête et un torse, débris de copies antiques de la Vénus de Gnide.

— L'Académie a remis au concours, pour 1891, le prix Odilon Barrot, de 6,000 francs, sur le sujet : « Histoire du droit public et privé en Lorraine sur les trois évêchés, depuis le traité de Verdun jusqu'en 1789. »

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 21 janvier.

Ouvrage présenté. — Ch. Grad : Les assurances ouvrières en Allemagne.

Lecture. — E. Bontroux : Le philosophe allemand Jacob Bahme.

Séance du 28 janvier.

Ouvrage présenté. — Boumais et Paulus : *La France en Indo-Chine.*

Lecture. — Beaussire : Questions du droit des gens. — Burin des Roziers : Note sur un *Manuel de l'administration des mines.*

Communication. — Note sur l'*Album de statistique graphique de 1886,* publié par le ministère des travaux publics.

Séance du 4 février.

Ouvrages présentés. — Lehr : *Manuel théorique et pratique des agents diplomatiques et consulaires français et étrangers.* — Lagasse : *Les sociétés coopératives belges.*

Lecture. — J. Levallois : Une évolution philosophique au commencement du XIXe siècle (Senancour).

Séance du 11 février.

Lectures. — J. Levallois : Senancour. — E. Rendu : Le comte Sclopis.

Au cours de la séance, l'Académie a nommé, dans la section de morale, un membre ordinaire, à la place vacante par suite du décès de M. Caro.

Voici, avec les noms des candidats, le résultat du scrutin auquel 37 votants ont pris part :

MM.	Charles Waddington. . .	19 voix. Élu.
	Edmond de Pressensé. . .	13
	Funk-Brentano	3
	Ludovic Carrau.	2
	Gabriel Compayré	0

SOCIÉTÉS SAVANTES.

Académie des sciences, arts et belles-lettres de Caen. — Cette académie décernera en 1889 le prix Lair à l'auteur de la meilleure *Étude sur Thomas Corneille.* Ce travail devra comprendre les traductions du poète, ses ouvrages de grammaire et ses travaux géographiques. Le prix est de 2,000 francs. Les mémoires devront être envoyés le 30 juin 1889, dernier délai.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

FRANCE

Archives nationales. — Par décret en date du 25 janvier 1888, M. Gustave Servois, archiviste paléographe, inspecteur général des archives et des bibliothèques, ancien préfet, est nommé garde général des Archives nationales, en remplacement de M. Alfred Maury, admis à faire valoir ses droits à une pension de retraite.

Bibliothèque de l'Arsenal. — Par décret en date du 25 janvier 1888, M. Georges Robertet, ancien professeur de l'Université, chef du bureau des bibliothèques au ministère de l'instruction publique, des cultes et des beaux-arts, est nommé administrateur de la bibliothèque de l'Arsenal, en remplacement de M. Edouard Thierry, admis à faire valoir ses droits à une pension de retraite.

Bibliothèque de l'Union centrale des Arts décoratifs. — L'Union centrale des Arts décoratifs a décidé de donner un plus grand développement aux collections de la bibliothèque qu'elle possède place des Vosges, 3. En même temps qu'elle exposait, dans la galerie des conférences de cet établissement, un choix de modèles propres à l'enseignement du dessin fait dans le fonds de son atelier de moulages, elle entreprenait la création d'un recueil de gravures d'ornement anciennes et modernes et de reproductions photographiques.

La première partie des collections est dès maintenant mise à la disposition du public. Elle comprend une suite de modèles classés chronologiquement, dans laquelle on trouve les aspects successifs de la décoration intérieure de l'habitation avec tous les détails qui composent son ameublement. D'autres portefeuilles montrent l'histoire de la ferronnerie et de la serrurerie, celle de la bijouterie et de la joaillerie ainsi que celle de l'orfèvrerie civile et religieuse. Une division destinée à prendre un développement considérable est consacrée à la décoration du livre et comprend la suite des frontispices, des encadrements, des culs-de-lampe et des vignettes, depuis les impressions xylographiques du xve siècle, jusqu'aux gracieuses illustrations du dernier siècle et jusqu'à notre époque.

Par suite du développement donné à ces séries de gravures, la bibliothèque de l'Union centrale sera désormais en mesure de répondre aux demandes qui lui seraient adressées pour l'étude des diverses manifestations de la production artistique.

ÉTRANGER

Suisse. — *Bibliothèque de la ville de Zurich.* — M. Tiesing vient d'être nommé conservateur de la bibliothèque de la ville de Zurich.

Angleterre. — *La Bibliothèque nationale et le British Museum.* — Le *Temps* a publié tout récemment un article qui a fourni matière à une intéressante polémique. Il s'agit d'une comparaison entre le mérite et les avantages du *British Museum* et de la *Bibliothèque nationale.* Ces deux grandes bibliothèques rivales, celle de Paris et celle de Londres, ont publié récemment la statistique du chiffre de lecteurs qu'elles reçoivent en un an et du nombre de livres qu'elles communiquent aux lecteurs. Le *Temps* affirme que cette statistique n'est nullement à la gloire de notre établissement national. Il en résulte, dit-il, que le *British Museum* communique dans l'année environ cinq fois plus de livres que notre Bibliothèque, et cela, à trois fois plus de lecteurs. Un tel phénomène mérite, à coup sûr, qu'on le remarque et qu'on en recherche les causes.

Ces causes sont fort simples — toujours d'après le *Temps.* Elles se réduisent, en somme, à ce fait que le *British Museum* facilite de toutes façons au public lettré l'accès de ses trésors, tandis que notre Bibliothèque semble prendre à tâche de rebuter ce public. Les détails de la comparaison sont instructifs :

« Le *British Museum* est ouvert de neuf heures du matin à huit heures du soir en toute saison (grâce à la lumière électrique établie dans sa salle de travail depuis neuf ans déjà). La Bibliothèque nationale n'est ouverte que de dix heures du matin à quatre heures après midi, et pendant ce court espace de

temps tout ce qui peut être imaginé pour rebuter le lecteur est mis en usage par les employés. Non seulement il faut attendre très longtemps pour obtenir un livre (parfois plusieurs jours), mais chaque lecteur est considéré *à priori* comme un malfaiteur, et, pour prévenir les effets de la manie du vol qu'on semble supposer innée chez lui, il n'est pas de combinaisons compliquées auxquelles on n'ait recours. A peine entrez-vous dans la salle du travail, qu'un fonctionnaire en uniforme vous met dans la main un *bulletin personnel*, sur lequel vous avez à inscrire votre nom et votre adresse, en vous gardant avec soin d'y ajouter la moindre mention des livres que vous désirez. Vous remettez ce *bulletin* à un sous-conservateur, qui vous largue alors un *bulletin de demande* ou deux au plus, pour y inscrire à nouveau vos nom et adresse et cette fois, le titre du volume demandé. Si ce livre ne se trouve pas dans le catalogue des ouvrages historiques, ou dans un pauvre petit catalogue des livres publiés dès 1881 — les seuls qui soient accessibles au public, vous devrez porter avec soin sur votre bulletin le lieu et la date de publication du volume, ou vous vous exposez à l'attendre indéfiniment.... Mais supposons le volume trouvé. Croit-on qu'il arrive immédiatement au lecteur? Il s'en faut de beaucoup : le volume est d'abord remis à un employé qui en inscrit le titre, le numéro, etc., sur le bulletin n° 1, qui l'abandonne à lui-même. Alors seulement, et en prenant ses aises, un nouveau fonctionnaire en uniforme l'emporte avec une pile d'autres volumes et finit par vous le remettre en faisant sa tournée.

« Voulez-vous partir, c'est toute une affaire. Il faut rapporter le volume au détenteur du bulletin n° 1 et bien s'assurer qu'on le marque *rendu*. Le cerbère qui veille à la porte ne vous laisserait point passer sans ce document. Il y a plus : il ne vous laissera pas sortir, même avec ce document, si vous emportez un objet quelconque ressemblant à un livre, que ce soit un portefeuille, une serviette d'avocat ou un simple cahier de deux sous : cela nécessite un *laisser-passer* spécial, signé par un conservateur.

« Ajoutons que pendant tout le cours de vos travaux vous avez l'avantage de vous voir surveillé par un gardien en uniforme et chapeau à claque, qui ne vous perd pas de l'œil.

« Si le livre que vous demandez a une valeur particulière, vous ne pourrez le consulter qu'à la *table de la réserve*, où siège, sur un fauteuil élevé, un autre employé qui a pour fonction de vous surveiller.

« On ne vous fournit ni plumes ni papier buvard : tout ce qu'une administration paternelle vous alloue, c'est de l'encre; cette encre est contenue dans un récipient octogone, très lourd et difficile à glisser dans la poche; sans quoi on peut tenir pour certain qu'il serait enchaîné.

« Outre la salle de travail, il y a une salle publique ouverte au public sans carte et contenant environ 80,000 volumes. Là aussi les précautions les plus minutieuses sont prises pour que le lecteur n'emporte pas la moindre portion de la fortune publique.

« Enfin les bulletins de la Bibliothèque nationale sont gardés par elle au lieu d'être rendus au lecteur, ce qui l'oblige à renouveler ses écritures vingt fois de suite si vingt fois de suite il a besoin du même volume. »

On peut se demander, continuait le *Temps*, ce que la Bibliothèque nationale fait de ces précieux bulletins, si elle les collectionne et les classe par séries. Elle pourrait au moins, dans ce cas, s'en servir pour faire la statistique des ouvrages les plus fréquemment demandés et la communiquer au public. Mais sa seule préoccupation paraît être d'empêcher ce malheureux public d'arriver aux livres dont elle a la garde.

Ajoutons, comme dernier détail, que notre Bibliothèque nationale n'a pas à sa disposition la *moitié* de la somme annuelle que le *British Museum* peut consacrer à des achats de livres et de manuscrits. De telle sorte qu'au lieu de conserver sa supériorité, au moins pour la beauté de ses collections, elle tend de plus en plus à perdre cette avance. Le *Temps* disait encore qu'il ne faut pas oublier tous les perfectionnements introduits depuis cinq ou six ans au *British Museum*, la salle spéciale des « journaux et périodiques », si commode pour les travailleurs; son admirable collection de « dessins originaux », qui s'arrondit tous les jours; son « cabinet des estampes », déjà plus complet que le nôtre, même en ce qui touche aux artistes français.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

PARIS. — PROVINCE. — ÉTRANGER.

FRANCE

— Une nouvelle édition — la troisième — du *Dictionnaire d'étymologie française*, par A. Scheler, a paru chez Vieweg.

— Les questions d'économie rurale intéressent en France un grand nombre de personnes, et cela doit être, puisque l'agriculture constitue une des branches les plus importantes de la richesse nationale. Un traité des *Bâtiments ruraux*, à la fois clair et technique, conçu sur les données les plus neuves, com-

prenant la description des habitations des cultivateurs, des logements d'animaux, des locaux destinés à l'emmagasinement des récoltes ou des produits, des constructions propres à recueillir et conserver les fumiers et engrais divers, est inséré dans la 117e livraison de la *Grande Encyclopédie*, qui contient en outre un article intéressant sur le *Battage des céréales*. — On souscrit à l'ouvrage complet au prix de 500 francs, payables 10 francs par mois.

— *La Musique de Rollinat*. — « C'est le prolongement de la poésie », s'écria un jour Leconte de Lisle après l'audition de quelques mélodies du poète des *Névroses* et de *l'Abîme*, chantées au piano par l'auteur. Les musiciens — de métier — se complaisent à reprocher à ces mélodies ce qu'ils appellent des incorrections de style. Nous leur répondrons : Si vous le voulez, cela n'est pas de la musique, c'est plus beau que de la musique! Toujours greffée sur de précises paroles de nature où sur de profondes et souvent cruelles analyses du cœur de l'homme, elle semble constamment doubler la valeur des mots et les rend en quelque sorte *lumineux*. Ne cherchez rien de comparable à aucun maître connu. Tâchez d'imaginer les plus beaux vers des *Fleurs du mal* ou des *Névroses* dégageant leur âme en ondes sonores, soudain violentes comme les plus violentes passions, soudain plus douces que l'amour, plus bleues que les yeux bleus, plus fraîches que les roses, toujours ensorcelantes. De la musique étrange! pense-t-on d'abord. De la musique naturiste, vient-on à se dire après quelques auditions. De la musique toute nue! et prodigieusement mariée cependant aux transparentes et miroitantes pierreries d'une harmonie qui enveloppe et côtoie la mélodie, comme feraient d'autres mélodies sœurs de la mélodie première. Qui interprétera de tels chants? Des initiés, des curieux d'art d'abord, et un jour, par fatigue des éternelles sérénades d'opéras, après une tentative heureuse d'un amateur audacieux, les salons parisiens tout entiers, plus dilettantes, plus avides que l'on ne pense, de subtiles sensations, mais paresseux de découvertes et ne croyant qu'avec méfiance à l'apparition d'un talent réel, surtout s'il est dénoncé comme original.

Après les trente mélodies déjà parues chez Hartmann et Lemoine, dix autres sont mises en vente par Félix Mackar, 22, passage des Panoramas : *la Chanson des yeux, la Neige, Nuit tombante, Tranquillité, les Deux serpents, l'Aboiement des chiens dans la nuit, les Yeux morts, la Maladie, la Folie, les Larmes du monde*.

C'est là un événement artistique sur lequel nous attirons l'attention des lecteurs du *Livre*.

— M. l'abbé Fabre, auquel ses études littéraires sur le XVIIe siècle ont valu une récompense de l'Académie française, vient de consacrer un volume aux *Ennemis de Chapelain*. Le livre a paru chez Thorin.

— Vient de paraître le 14e fascicule du 2e *Supplément au grand Dictionnaire universel du XIXe siècle* de Pierre Larousse.

Les 413 articles de ce fascicule sont d'un intérêt tout actuel. Parmi les très nombreuses biographies qu'il renferme, nous citerons notamment celles de Claude Bernard, de Paul Bert, de Bersot, de Berthelot, de Bidel, du peintre Besnard, de Sarah Bernhardt et du comte de Beust, dont les *Mémoires* viennent de paraître en Autriche. Le traité de Berlin, dont la violation par les Bulgares agite depuis deux ans les chancelleries, est méthodiquement expliqué dans chacune de ses dispositions essentielles, et la conférence africaine, tenue dans la capitale de la Prusse en 1884-85, fait l'objet d'un article spécial. Citons aussi deux longues études sur le Benthamisme et le Berkeleyisme, un remarquable travail sur la benzine, des renseignements nouveaux sur les bibliothèques, etc. — Prix du fascicule : 1 fr. 10.

— M. Lintilhac, agrégé de l'Université, vient de consacrer une étude à Beaumarchais. Le volume a paru à la librairie Hachette, sous ce titre : *Beaumarchais et ses œuvres; précis de sa vie et histoire de son esprit, d'après des documents inédits*.

— La cinquième livraison de *l'Age du romantisme* vient de paraître; elle est consacrée à Prosper Mérimée.

— M. Jules Lemaître fait paraître à la librairie Lecène et Oudin la première série de ses *Impressions de théâtre*. Voici le sommaire de ce volume : Corneille, Molière, Racine, Shakespeare, A. Vacquerie, Murger, G. Sand, A. de Musset, A. Dumas fils, Meilhac et Halévy, Meilhac, Gondinet, Renan; la décoration des comédiens; les ballets; Tolstoï, Crémieux, Gyp, et *la Vie Parisienne*.

— Signalons l'apparition d'un nouveau volume de M. Imbert de Saint-Amand. Ce livre est une étude sur *Mme de Girardin*.

— Les membres de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France viennent de recevoir le tome XIV des *Mémoires* de la Société, ainsi qu'une planche photogravée représentant le Pont-au-Change et le Palais en 1787.

— Sous ce titre : *Un érudit au XIXe siècle*, M. le docteur Ch. Dufay, sénateur, vient de publier chez Rouquette une très importante étude in-8° de 300 pages (prix : 6 francs) sur notre très cher et regretté collaborateur Armand Baschet et son œuvre.

Ce livre n'est pas une sèche et froide biographie. C'est une véritable résurrection.

Par un procédé physio-psychologique qui décèle tout d'abord la profession de l'auteur, M. le Dr Dufay fait apparaître aux yeux de tous ceux qui ont connu Baschet, le lettré original, le chercheur infatigable, le camarade amusant qui savait se faire aimer de tous — même de ses créanciers.

Compatriote d'Armand Baschet, l'auteur le prend dès son enfance et montre la maison paternelle, dont les fenêtres avaient pour horizon l'élégante façade François Ier du château de Blois. Il attribue aux premières impressions qu'en reçut l'enfant, le développement de son goût passionné pour les merveilles de la Renaissance.

Par une évolution naturelle, il arriva que l'histoire du XVIe siècle séduisit plus tard cet esprit curieux et amoureux des grandes choses de la littérature et des beaux-arts.

De là ses excursions à travers l'Europe, ses séjours dans les bibliothèques et les archives, en Angleterre, en Allemagne, en Autriche, en Italie, — à Venise surtout, qui était devenue pour lui une seconde patrie.

C'est là qu'il fit la découverte des documents qui furent l'origine de ses ouvrages les plus importants. C'est à l'aide des *Relazioni* des ambassadeurs vénitiens, ces investigateurs perspicaces, auxquels rien n'échappait, que Baschet a écrit l'histoire secrète des événements et des hommes de cette époque prodigieuse. Récit cent fois plus intéressant qu'un roman d'aventures, et dont M. le Dr Dufay a fait une analyse qu'aimeront à parcourir ceux qui n'ont pas à leur portée les livres d'Armand Baschet déjà devenus rares.

L'auteur raconte, non sans émotion, les derniers moments de son ami, et termine son travail par un résumé bibliographique des œuvres de cet érudit du XIXe siècle.

— M. R. Cagnat vient de faire paraître à la librairie Vieweg la troisième livraison de la traduction de l'*Histoire romaine* de Mommsen.

— Le directeur de la *Revue rétrospective*, M. Paul Cottin, vient de faire paraître la *Correspondance inédite du marquis d'Éguilles*, d'après les autographes originaux conservés à la bibliothèque de l'Arsenal et au ministère des affaires étrangères. Cette correspondance s'étend de l'année 1745 à 1748. Une étude historique sur le protégé de Bachaumont ouvre ce volume.

— M. Darantière, l'imprimeur-éditeur dijonnais, vient de faire paraître une nouvelle plaquette : *les Volontaires du canton de Nuits de 1791 à 1793*. L'auteur de cet opuscule est M. Émile Bergeret, de Nuits.

— M. Ch. d'Héricault fait paraître en livraisons illustrées et de format in-4°, à la librairie Didier, une histoire de *la France révolutionnaire*. La compétence de M. d'Héricault, pour tout ce qui touche à cette période de notre histoire, nous est un sûr garant du succès qui accueillera cet ouvrage.

— La librairie de la *Revue indépendante* vient de publier une nouvelle œuvre de M. Francis Poictevin : *Paysages*.

— Le septième fascicule de l'ouvrage de M. H. Béraldi sur *les Graveurs du XIXe siècle* vient de paraître. Ce fascicule, qui contient 90 noms, va de *Gavarni* à *Guérard*.

— M. René Kerviler vient de faire paraître le quatrième fascicule de son *Répertoire général de biobibliographie bretonne*. Il comprend les lettres BARBEC.

ÉTRANGER

Allemagne. — En ces temps derniers, les traductions de livres français ont fait fureur en Allemagne; nous citerons entre autres : *Tentation* et *Zita*, de H. Malot, chez Eugelhorn, à Stuttgart; *Poésies* d'Alfred de Musset, chez S. Schottlaender, à Breslau; *Un violon russe*, de H. Gréville, chez Reichel frères, à Augsbourg; *Histoire d'hiver*, de Melchior de Vogüé; *Renée Mauperin*, de Goncourt, chez Reclam, à Leipzig.

— La librairie Asher et Ce de Berlin (Peelman et Ce, à Paris, 18, rue de l'Ancienne-Comédie), annonce une nouvelle édition du grand *Webster's Dictionnary of the english language*. La publication sera complète en 15 livraisons et achevée cette année.

— Nous signalons avec empressement à tous ceux de nos lecteurs qui aiment la lecture attentive et instructive des grandes œuvres, la nouvelle édition que donne la librairie Henninger, de Heilbronn (Paris, Peelman et Cie, 18, rue de l'Ancienne-Comédie), du *Faust* de Gœthe, avec introductions, notes, commentaires, variantes et glossaire, par K.-J. Schröer.

Faust ainsi annoté ne forme pas moins de deux volumes, qui d'ailleurs se vendent séparément : le premier *Faust*, c-304 pages, et le second *Faust*, CXIV-440 pages, soit en tout plus de 950 pages tant pour le texte que pour le commentaire. C'est dire avec quelle patience infatigable le second suit le premier pas à pas, ligne à ligne, et, en faisant assister à la genèse de chaque pensée du grand écrivain, permet la compréhension complète d'une œuvre inégale, souvent diffuse, mais incontestablement grande. Le travail de M. Schröer est une besogne de bénédictin; des nombreuses éditions annotées de *Faust*, celle-ci est sans contredit une des meilleures, sinon la meilleure.

Le même éditeur a publié dernièrement, dans sa collection des *Deutsche Litteraturdenkmale des 18 und 19 jahrhunderts* (monument de la littérature allemande du XVIIIe et du XIXe siècle), deux volumes : *die Mä hresse*, une comédie de K.-G. Lessing, le frère du grand Lessing, et le *Buch der Lieder* de Henri Heine. L'attrait de ces éditions est dans l'étude qui précède chaque volume et aussi dans cette circonstance que les éditeurs s'efforcent de rétablir scrupuleusement les textes primitifs.

— Il est à Stuttgart deux hommes dont la collaboration date depuis quelques années seulement et n'en a pas moins donné les résultats les plus remarquables : nous voulons parler du professeur J. Kürschner et de l'éditeur W. Spemann. Cette entente amicale semble d'ailleurs reposer sur des affinités de tempérament, car si M. Kürschner a la hardiesse de concevoir des œuvres de la plus grande importance, M. Spemann a plus de hardiesse encore en engageant des capitaux considérables dans les entreprises tentées par M. Kürschner: la confiance qu'ils ont en eux a eu ceci de bon jusqu'à présent que, grâce aux sacrifices résolument faits par chacun d'eux, ils sont toujours arrivés au succès le plus éclatant. Leur mérite est d'autant plus grand que le plus souvent ils se lançaient dans des voies nouvelles, en plein inconnu. Ainsi ont vu le jour et ont continué vaillamment à marcher de l'avant la *collection Spemann* (environ deux cents volumes actuellement) dont il s'est vendu des centaines de mille d'exemplaires; la *Deutsch national-Litteratur* (près de cent volumes parus), édition luxueuse et savante, à très bas prix, des auteurs classiques allemands; *Vom fels gum Meer*, une revue mensuelle illustrée, donnant pour un marc (1 fr. 25) une centaine de pages à trois colonnes et une centaine de dessins. Voici maintenant un *Dictionnaire de la conversation* d'un genre tout nouveau et d'une allure très originale. Cet ouvrage a sur ses pareils de très considérables avantages: il contient d'abord les mêmes éléments et donne tous les renseignements qu'on peut demander à une publication de ce genre, mais il constitue en outre un dictionnaire *complet* de la langue allemande dont tous les mots sont relevés et accompagnés de leur signification dans les langues suivantes: *bohémien, danois, anglais, espagnol, français, grec, hollandais, hongrois, italien, latin, russe* et *suédois*, soit *deux langues mortes* et *dix langues vivantes*. De plus, une colonne supplémentaire, placée près de la marge extérieure de chaque page, donne la liste alphabétique de tous les mots de ces douze langues, sans classement par langue, de sorte que l'on peut y chercher et y trouver un mot quelconque et en obtenir la signification tout en ignorant à quelle langue il appartient. De ceci il résulte donc que le *Pierer's Konversation-Lexikon*, refondu par M. Kürschner, renferme un dictionnaire de la conversation, un dictionnaire complet de la langue allemande et *vingt-quatre* dictionnaires complets de langues étrangères.

On comprend aisément les mérites de M. Kürschner, qui n'a pas reculé devant une tâche aussi énorme, mais il faut aussi accorder les plus sincères éloges à l'éditeur Spemann qui publie l'ouvrage à un prix de moitié moins élevé que celui des autres dictionnaires de la conversation existant actuellement. L'ouvrage de M. Kürschner paraîtra (à Paris chez Peelman, 18, rue de l'Ancienne-Comédie) en 230 livraisons à 50 centimes et formera 12 volumes de chacun 800 pages à trois colonnes compactes, ornés de 74 cartes coloriées et de 320 planches dont un grand nombre de coloriées également. Comme exécution matérielle, il peut rivaliser avec tous les ouvrages similaires qui coûtent au moins 200 francs en général.

Nos plus vives félicitations à MM. Kürschner et W. Spemann qui sont avant tout des hommes de progrès et payent de leur personne pour faire triompher leurs idées.

— A. Hartleben, le grand éditeur de Vienne, annonce une belle édition illustrée richement des œuvres de P. K. Rosegger, l'écrivain autrichien populaire entre tous dans son pays.

A Vienne également vient de paraître, sur l'initiative des imprimeurs de la ville, un ouvrage important : *Wiens Buchdruckergeschichte, 1482-1882* (Histoire des imprimeurs viennois). Cette publication forme deux forts volumes illustrés et coûte 60 francs (100 exemplaires numérotés sur papier à la cuve, au prix de 100 francs); elle a pour auteur A. Mayer et pour éditeur W. Frick (Peelman et Cie; à Paris, 18, rue de l'Ancienne-Comédie).

A Vienne encore, une grande revue bi-mensuelle *Wiener Mode* (La mode viennoise), éditée avec le plus grand luxe, à laquelle son directeur — Ziegler, le traducteur de Zola — sait donner une allure toute particulière, grâce à un supplément littéraire dont toutes les parties sont signées par les premiers écrivains nationaux.

— Les mémoires du duc Ernest de Saxe-Cobourg-Gotha, dont nous annoncions dernièrement la publication, ont eu un grand succès; trois fortes éditions ont déjà été écoulées. Seul le tome premier a paru et, bien que le manuscrit soit terminé, les deux derniers volumes ne seront pas édités avant longtemps : leur publication est suspendue jusqu'à nouvel ordre, pour motifs politiques.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION

en France et à l'Etranger

FRANCE

— Le livre de Henry Houssaye : *1814*, annoncé depuis longtemps, doit paraître ce mois-ci. A en juger par les quelques chapitres publiés dans la *Revue des Deux Mondes*, ce livre, qui reconstitue l'histoire de la fin de l'Empire et des premiers jours de la Restauration au moyen des seuls documents des archives françaises et étrangères, suscitera de vives polémiques.

— Plusieurs lecteurs du *Livre* ou amis inconnus de son rédacteur en chef nous demandent à quelle époque paraîtront deux ouvrages précédemment annoncés : la *Physiologie des quais de Paris* et le *Paroissien du célibataire*.

Le premier de ces ouvrages sera mis en vente dans le courant d'avril.

Quant au *Paroissien*, l'auteur se réserve le soin de parfaire ce livre qui ne verra sans doute le jour qu'en octobre prochain sous son format petit in-8°, tirage à mille exemplaires numérotés, les exemplaires de luxe étant *presque entièrement* souscrits.

— On annonce la prochaine mise en vente du tome IV de l'*Histoire de la guerre civile en Amérique*, par M. le comte de Paris.

Le Molière Leman-Lemonnyer. — On se demandait si cette superbe publication, arrêtée si malencontreusement par les procès d'illustrateurs à éditeur et par la débâcle du libraire Lemonnyer, devait jamais continuer; les souscripteurs de cette œuvre magistrale étaient dans une sombre inquiétude dont nous sommes heureux de les pouvoir tirer.

Une société anonyme s'est formée pour la continuation de ce grand *Molière*, et M. Emile Testard a été choisi comme éditeur de cette société.

D'ici peu de mois nous espérons voir paraître un nouveau fascicule du *Molière* Leman, qui dès lors, il le faut espérer, se poursuivra jusqu'à la fin, dotant ainsi notre librairie d'un Molière incomparable par la beauté et la précision de l'illustration.

— Le duc de Broglie va réunir en volume la série d'articles qui ont paru dans la *Revue des Deux Mondes* sur *Marie Thérèse, impératrice*.

— On n'a point oublié le succès qui a accueilli l'étude consacrée par MM. Lucien Perey et Gaston Maugras à la princesse de Ligne; on nous annonce un nouveau volume de M. Perey : *Histoire d'une grande dame au* XVIIIe *siècle; la comtesse Hélène Potocka*.

— L'auteur de *la Terre* travaille en ce moment à un nouvel ouvrage qui aura pour titre : *Un rêve*.

— La librairie Privat, de Toulouse, annonce une *Bibliothèque méridionale* qui comprendra les éditions des œuvres des principaux troubadours, accompagnées d'introductions, notes et glossaires. Cette série s'ouvrira par l'édition de *Bertrand de Born*, due à M. Thomas, et dont l'impression est presque achevée.

— M. Georges Bertin doit nous donner une *Madame de Lamballe* étudiée d'après des documents inédits. Le livre est édité par les soins de la *Revue rétrospective*.

— L'éditeur Conquet met en souscription pour paraître le mois prochain un nouveau volume de J. Claretie : *Bouddha*. L'édition, de format in-16, sera tirée à 400 exemplaires numérotés. Le livre sera illustré de : 1 frontispice, 5 en-têtes et 5 culs-de-lampe, dessinés par Robaudi et gravés par Nargeot. Le volume, suivant les papiers et les états des planches, se vendra 50, 30 et 15 francs.

— *Les Amies de Balzac*, tel est le titre d'un volume que M. Gabriel Ferry va faire paraître chez Calmann Lévy.

— *La Société des amis des livres de Lyon*, dont nous donnions récemment les statuts, vient d'éditer *Trilby*, de Ch. Nodier, avec des illustrations de Paul Avril. Le livre va paraître sous peu de jours, format in-8°.

— L'éditeur Dupret annonce comme devant paraître cette année dans sa Collection bleue les ouvrages suivants : F. Lefranc : *Une maladie littéraire les Décadents*; — J. Tellier : *l'Érudition romantique*; — A. Copin : *les Maisons historiques de Paris*; — M. Barrès : *Huit jours chez M. Renan*; — Hugues Le Roux : *Alphonse Daudet*; — de Veyran : *les Peintres de la mer*; — H. Olivier : *les Maudits et les Décadents*; — G. Ferry : *Vaudevillistes anciens et vaudevillistes nouveaux*.

ÉTRANGER

Allemagne. — La librairie Hertz, de Berlin, annonce la prochaine apparition du premier volume d'une biographie de Schiller, par M. Otto Brahm.

— Une étude biographique sur les frères Schlegel doit paraître prochainement. Elle a pour auteur M. J. Minor.

Angleterre. — MM. Furnivall et Pollard préparent une nouvelle édition de *Chaucer*. Cette édition aura six volumes et ne contiendra que les œuvres authentiques.

— M. Yonge prépare pour la Collection des grands écrivains anglais une *Vie de Walter Scott*.

Italie. — Les *Mémoires* de M. Minghetti vont être incessamment publiés; ils ne comprendront pas moins de quatre volumes.

Russie. — M. Kawczynski, docent à l'Université de Leopol, fait imprimer en ce moment en français un livre sur le rythme en général et particulièrement sur les origines et l'histoire de la versification rythmique. M. Kawczynski, qui a déjà publié en polonais deux importants mémoires sur ce sujet, professe sur beaucoup de points des opinions absolument contraires à celles de la plupart des philologues actuels et prétend les appuyer uniquement sur des textes.

L'ouvrage paraîtra à Paris, chez le libraire Vieweg, dans le courant de cette année.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

La *Revue des Deux Mondes: Souvenirs de M. Blaze de Bury*. — M. Blaze de Bury est aujourd'hui parmi les derniers survivants des écrivains qui furent à la *Revue des Deux Mondes* les collaborateurs de la première heure. Il publie dans la *Revue internationale* tous les souvenirs de sa vie littéraire qui, de près ou de loin, se rattachent à l'histoire du recueil que fonda et dirigea Buloz. Quand on se rappelle les noms de tous les écrivains français qui figurent aux tables de la *Revue des Deux Mondes*, on devine le prix des souvenirs de M. Blaze de Bury. C'est une riche collection d'anecdotes intéressantes et de vivants portraits. C'est, en de légères et rapides esquisses, l'évocation d'un demi-siècle d'art et de littérature.

Nous voudrions citer ici, au hasard de notre lecture, quelques fragments du premier article paru dans la *Revue internationale*.

Voici un joli croquis de Victor Cousin dans les bureaux de la rue Saint-Benoît.

« Cousin, avant de monter au premier étage causer avec Buloz, s'arrêtait en bas chez Gerdès qu'il abordait par ce préambule sacramentel prononcé en s'asseyant :

« Je sortais de l'Académie et je me suis dit : Allons voir comment va Gerdès, ce bon Gerdès!

« Puis tout à coup, sur un ton moins oratoire et de l'air distrait d'un homme pipant au vol un souvenir en risque de s'égarer : A propos, mon bon Gerdès, il me semble que nous devons avoir un petit compte. Si nous profitions de l'occasion pour le régler, qu'en pensez-vous, mon brave ami ?

« Avec Buloz, son emphase s'humanisait. Il se faisait modeste, célébrait très haut l'extraordinaire bon sens de « son cher directeur », et prêchait partout la discipline. C'était simplement une manière de parler, car au fond il ne concédait rien, et je l'ai vu souvent livrer des batailles pour maintenir l'intégrité de son grand style en présence du cher directeur et l'empêcher d'éteindre une seule de « ces nobles flam- « mes dont brûlait le cœur de Condé. »

De Villemain, M. Blaze de Bury nous conte une anecdote qui révèle quelle bonté de cœur il dissimulait sous une écorce rugueuse :

« Un jour que je venais lui recommander pour l'un des prix à distribuer l'ouvrage d'un poète de talent mort depuis à la peine et que nous avons tous connu :

« — Un tel, me dit-il; mais vous oubliez donc que nous lui avons donné le prix Lambert l'année dernière ?

« — Vous vous trompez, cher maître, c'est il y a deux ans.

« — N'importe, c'est repasser trop tôt; qu'il revienne l'année prochaine.

« — Et, en attendant... car il a femme et enfants et se meurt de la poitrine...

« — Que voulez-vous que j'y fasse ? l'Académie n'est pourtant pas un hôpital.

« — Et presque aussitôt quittant ce ton bourru :

« — Il a femme et enfants, dites-vous ? Eh bien, envoyez-le-moi... J'y songe ; non, ne me l'envoyez pas ; tenez, remettez-lui ceci sans me nommer.

« Et je le vis prendre au hasard en un tas de bouquins un méchant petit volume des *Dialogues de Lucien*, dans lequel il fourra trois billets de cent francs. »

Et ce trait rappelle à M. Blaze de Bury un pareil trait de Lamartine :

« Reconduisant un hôte un soir d'hiver, il s'aperçoit sur le palier qu'il fait très froid et que son visiteur — un pauvre diable de confrère en Apollon — n'a pas de paletot. Il le rappelle à grande hâte :

« — Monsieur ! monsieur !

« L'autre monte.

« Un manteau, celui de Lamartine, pendait au râtelier de l'antichambre. Lamartine le décroche, le jette sur les épaules du visiteur et, fermant vite la porte au verrou, lui crie du dedans :

« — Vous alliez oublier votre manteau. »

Le portrait de Gustave Planche n'est point flatté. M. Blaze de Bury, tout en reconnaissant à Planche l'intégrité du caractère et la sûreté de l'homme du métier, n'a de goût ni pour sa critique étroite, impuissante à comprendre le génie de Victor Hugo ou celui de Balzac, ni pour son style dogmatique, autoritaire, qui procède par « formules et ritournelles ». Quant à l'homme, il était d'un abord assez répugnant, et là-dessus M. Blaze de Bury est d'accord avec tous ses contemporains.

« Contraste bizarre, cet idéaliste épuré, ce critique des bords de l'Eurotas était le plus malpropre des cyniques ; il n'avait aux lèvres que Phidias, Platon, Raphaël et se plaisait aux mœurs d'un loqueteux. Ceux-là mêmes qui lui pardonnaient ses points de vue et ses antagonismes systématiques fuyaient son approche en se bouchant le nez. *Res sacra miser*, mais l'orgueil qui se drape en de sordides haillons, faut-il aussi le respecter ? Buloz s'ennuyait tout le premier de cette pose funeste à la bonne hygiène de son cabinet de rédaction où Gustave Planche s'installait invariablement tous les après-midi de deux à six. On patientait pourtant jusqu'à l'hiver, histoire de ne blesser aucune susceptibilité ; mais les premiers froids servaient de prétexte pour solliciter la mise au rancart d'une friperie décidément infectieuse.

« — Mon pauvre ami, soupirait Buloz, je vois plains ; vous devez geler dans ces vêtements de coutil.

« — Heu ! heu ! répondait Planche flairant une avance.

« Et Buloz qui n'en voulait pas donner, prévoyant l'emploi immédiat que son philosophe en ferait, Buloz tranquillement continuait :

« — Gerdès va vous accompagner à la Belle Jardinière, vous y choisirez un complet d'hiver et ce sera lui qui réglera.

« Le lendemain, transformation à vue ; un Planche chaudement vêtu, étoffé, lavé, invraisemblable, l'usage étant que Gerdès profitât de la circonstance pour conduire aux bains le catéchumène.

« Cela durait ainsi quatre ou cinq jours, pendant lesquels nous jouissions d'un Planche à l'eau de Cologne, frais, reluisant et battant neuf ; puis, brusquement, un matin, l'ancien masque rentrait en scène et l'immonde souquenille de coutil remplaçait les beaux vêtements neufs vendus au marchand d'habits pour quelques pistoles dont le buvetier du carrefour avait eu l'étrenne. L'argent glissait entre ses doigts ; un jour, il hérite de 20,000 fr., les fourre dans un sac et va se promener en Italie, tirant à mesure jusqu'au dernier sou ; quand le sac fut vide, il revint prendre sa place à la *Revue*. C'était le neveu de Rameau. Où travaillait-il ? On cite un certain café de la rue Taranne, mais il ne s'y rencontrait qu'à l'heure des dissertations. Sainte-Beuve avait, passage du Commerce, un réduit caché qu'il n'ouvrait qu'aux initiés et sur un frappement cabalistique. Planche minutait sa copie dans les lieux publics où les hasards de la beuverie le conduisaient. »

De « beuverie » en « beuverie », Planche mourut, tué par l'alcool.

Bibliothèques et bibliothécaires. — Le rapport du ministre de l'instruction publique sur les bibliothèques et les archives a été généralement apprécié en termes sévères par toute la presse.

Notre collaborateur M. Victor Fournel a pris texte de ce rapport pour écrire au sujet des bibliothèques et des bibliothécaires un charmant article que nos lecteurs nous sauront certainement gré de reproduire ici :

« Un décret du ministre de l'instruction publique vient de jeter le trouble dans l'intéressant microcosme des bibliothécaires. Pour les profanes, il n'a l'air de rien, ce décret ; mais les intéressés en ont compris du premier coup toutes les conséquences, sans même avoir besoin de lire le rapport dont il est accompagné et qui en dévoile nettement le but. En fixant la limite d'âge pour la mise à la retraite du personnel des Archives nationales et des quatre grandes bibliothèques parisiennes qui appartiennent à l'État, le ministre ne vise à rien moins qu'à l'élimination des gens de lettres et à leur remplacement successif, du haut en bas de la hiérarchie, par des hommes de la carrière.

« C'est toute une petite révolution. Les bureaux l'emportent. La victoire est à l'École des chartes. Mais les ministères passent, si les bureaux ne passent pas, et les décrets deviennent quelquefois caducs bien longtemps avant d'être arrivés à l'âge mûr.

« Il me semble que le décret eût dû commencer par séparer les archives des bibliothèques, au lieu

dé les confondre comme à plaisir. Pour les archives, il faut des archivistes, rien de plus naturel, comme pour un civet il faut un lièvre (à moins que ce ne soit un simple lápin), et les archivistes sont formés à l'École des chartes. Mais pour les bibliothèques, est-il donc indispensable d'avoir régulièrement suivi la filière et fait ces études professionnelles dont parle le ministre ?

« Cela est si peu indispensable que beaucoup d'excellents bibliothécaires, et même de bibliographes renommés, n'ont nullement passé par l'École, pour laquelle, d'ailleurs — ai-je besoin de le dire ? — je professe une considération sincère. Ni Brunet ni Quérard, pour me borner à ces deux maîtres du genre, n'avaient franchi le seuil de l'École des chartes : croyez-vous qu'ils fussent impropres à dresser des catalogues ? M. Taschereau n'était point un homme de la carrière ; il n'avait pas monté degrés par degrés tous les échelons de la hiérarchie, et M. Taschereau, qui était d'ailleurs, il faut lui rendre cette justice, un des êtres les plus désagréables de la création et qui avait élevé l'absence d'urbanité jusqu'à la hauteur d'un principe, ne fut-il pas — sauf ce point, qui n'a rien à voir, avec la discussion présente — un administrateur modèle, qui a introduit dans le règlement de la Bibliothèque une foule de réformes sérieuses et pratiques ?

« Pourtant la Bibliothèque nationale est certainement celle qui, par son importance exceptionnelle, par la multiplicité de ses services, par la tâche laborieuse que l'affluence des lecteurs, le nombre et la nature des demandes, la difficulté des recherches imposent à son personnel, exige le plus, à tous les degrés, des hommes du métier.

« Je veux faire toutes les concessions possibles à M. le ministre. J'admets, je proclame même que ces places de bibliothécaires ne doivent pas être distribuées absolument comme des sinécures, et j'admets aussi — mais cette concession se retourne contre les bureaux — qu'elles ont été données plus d'une fois à la faveur et tout à fait de travers, à quelque romancier ou poète capable de prendre Brunet, l'auteur du *Manuel du libraire*, pour le comédien dont les inimitables grimaces ont réjoui nos pères dans le *Désespoir de Jocrisse*.

« Il est clair que si l'on eût choisi Labiche pour le bombarder bibliothécaire, M. Léopold Delisle aurait fait ses réserves, et que je ne conseillerais à aucun ministre de déléguer M. Meilhac ou M. Ludovic Halévy à la confection du catalogue des ouvrages de jurisprudence. Qu'en conclure ? Tout simplement qu'on a bien fait de ne pas songer à Labiche et qu'on fera bien de ne pas songer à Meilhac ; mais nullement qu'il faille exclure de la même façon d'autres écrivains, érudits, critiques, quelquefois même romanciers, qui aiment les livres et qui les connaissent.

« Un des choix les plus singuliers dont on ait jamais pu s'autoriser contre la nomination des hommes de lettres aux fonctions de bibliothécaire, fut celui d'un écrivain charmant nommé en 1853 conservateur de la bibliothèque Mazarine. Jules Sandeau — pourquoi ne pas le nommer ? il est mort, et cette révélation, qui n'en sera pas une pour beaucoup de mes lecteurs, ne peut faire aucun tort à sa mémoire — était un homme aimable et un romancier excellent, mais fait pour remplir cette place aussi bien que je pourrais l'être pour diriger le cotillon dans un bal. On la lui avait donnée comme on donnait jadis un bénéfice à un abbé de cour, mais il aurait fallu que ce fût un de ces bénéfices tels qu'en demandait Scarron, si simple qu'il suffit de croire en Dieu pour le remplir, et l'on aurait dû stipuler qu'il n'aurait à faire acte de présence que le jour de l'émargement. Une place de bibliothécaire décernée dans ces conditions ressemblerait à ces pensions qu'on distribuait autrefois aux gens de lettres sur le *Mercure*.

« Il fallait voir Jules Sandeau dans sa cage pendant la semaine où revenait sa condamnation à la bibliothèque forcée. Jamais les grands lions roux de l'Atlas, derrière les barreaux de leur loge, n'ont paru plus consumés par la nostalgie du désert que l'auteur de *Marianna*, cloué sur son fauteuil de cuir, par celle de son cigare et de sa rêverie au coin du feu. Les légendes les plus extraordinaires sur la façon dont il s'acquittait de sa tâche passaient de bouche en bouche et sont arrivées jusqu'à nous. En voici une, que je ne garantis pas, car c'est peut-être un bruit que les archivistes ont fait courir :

« Au bureau central où ils sont assis, les bibliothécaires ont, devant ou derrière eux, dans des rayons spéciaux, les classiques de la bibliographie, depuis le Père Lelong jusqu'à Quérard et O. Lorenz, pour les consulter eux-mêmes et les communiquer au lecteur qui a besoin d'une indication. Un travailleur s'approche du bureau où Jules Sandeau, pareil à un doux ruminant, songeait, les yeux mi-clos, à *Mademoiselle de la Seiglière*, ou peut-être simplement à une bonne flânerie au soleil dans les Champs-Élysées :

« — Pardon, monsieur, la *Bibliothèque* du père Lelong, s'il vous plaît !

« Sandeau s'éveille lentement de son *kief* :

« — Ce n'est pas ici, monsieur. (*Avec une nuance de compassion*) : ici, c'est la bibliothèque Mazarine.

« — Vous ne me comprenez pas, monsieur. Tenez... là... derrière vous.

« Jules Sandeau se retourne d'un mouvement plein de condescendance ennuyée, et embrassant du regard le panorama qui se déroule sous les fenêtres :

« — Derrière moi, monsieur ! dit-il avec un étonnement paisible, derrière moi, c'est la Seine.

« Je crois bien que l'histoire est trop jolie pour être authentique. J'y sens la touche d'un bibliothécaire du métier, resté conservateur adjoint pendant que Sandeau lui passait sur le corps. Serait-elle vraie, elle prouverait simplement qu'il faut savoir choisir parmi les gens de lettres, et nous ne disons pas autre chose.

« Nous n'avons pas besoin de sortir de la Mazarine pour démontrer que la chose n'est pas seulement possible, mais facile. J'imagine que Sainte-Beuve, qui y resta jusqu'en 1848, ne devait pas être trop dé-

placé dans cet emploi ni M. de Sacy non plus. Philarète Chasles, bien qu'il fût un irrégulier, s'acquittait consciencieusement de ses devoirs de bibliothécaire, et il a laissé çà et là, sur les catalogues de la Mazarine, des témoignages de son zèle. Aujourd'hui encore, la bibliothèque compte parmi ses conservateurs, M. Ferdinand Fabre, l'auteur des *Courbezon* et de l'*Abbé Tigrane*, et je ne crois pas que personne puisse accuser l'excellent romancier d'être au-dessous de sa tâche.

« Lorsque j'étais étudiant, — hélas! comme dit la chanson, je parle de longtemps, — je fréquentais beaucoup la bibliothèque Sainte-Geneviève, dont les trois quarts des *employés* étaient des hommes de lettres. Je les appelle des employés parce qu'ils en faisaient le métier. Il y avait là, assis à de petites tables tout autour de la salle, et toujours prêts à grimper aux galeries pour rapporter le volume demandé, Al. Dufaï, Trianon, Alfred des Essarts, Augustin Challamel, etc. Au bureau central, à côté de M. Pinçon, qui avait été coiffeur pendant trente ans et n'avait passé ni par l'École des chartes ni par les bureaux, on voyait apparaître tantôt Xavier Marmier, qui n'était pas encore de l'Académie française, mais qui fut toujours grand bouquiniste et grand bibliophile, et M. Ferdinand Denis, qui passait déjà pour un vieillard en ce temps-là et qui aura quatre-vingt-dix ans dans trois mois. Ajoutez à cette liste sommaire M. Cucheval- Clarigny, qui ne la déparera pas trop, à ce qu'il me semble.

« Entre toutes les grandes bibliothèques de Paris, l'Arsenal a toujours particulièrement servi d'asile aux gens de lettres. C'était, pour ainsi dire, une tradition dans la maison, et nulle part ils n'ont jeté plus d'éclat. Le nom de Charles Nodier aurait dû protéger ses successeurs. Et l'aimable bibliophile Jacob! Encore un qui n'avait pas suivi la filière, qui n'avait pas monté un par un tous les degrés de la hiérarchie! Ce n'en était pas moins le modèle des conservateurs, amoureux du livre, dont il était à la fois friand et goulu, affable, empressé, serviable, toujours prêt à donner dix renseignements pour un, et qu'on ne pouvait consulter sans éveiller aussitôt sa curiosité et sa mémoire, sans s'exposer à le voir immédiatement, malgré son âge, courir de salle en salle, grimper à l'échelle, et revenir avec une charge d'in-quarto dans les bras. A dire vrai, il était prudent de ne pas se fier sans contrôle à ses consultations et on ne tardait pas à s'apercevoir qu'il en fallait beaucoup rabattre : il avait trop d'imagination et prenait facilement ses hypothèses pour des réalités.

« Je ne parle pas de M. Laurent (de l'Ardèche); ce fut une nomination purement politique. Aujourd'hui, ou plutôt hier, l'administrateur de l'Arsenal était M. Édouard Thierry, dont il serait superflu de faire l'éloge comme érudit, comme critique et comme écrivain. A ce triple titre, il tenait parfaitement sa place à la suite de Charles Nodier et de Paul Lacroix. Je me permets même de croire qu'il faisait meilleure figure à la tête de cette grande bibliothèque, — la plus riche de Paris, dans la partie qu'il connaît le mieux, c'est-à-dire en pièces de théâtre, — que le chef de bureau, fort distingué, je n'en doute point, par lequel on vient de le remplacer. Je sais bien que M. Édouard Thierry est dans sa soixante-quinzième année; mais la vieillesse, tant qu'elle n'est point la caducité, n'est pas un obstacle à des fonctions exemptes de toute fatigue matérielle. Le modèle peut-être le plus accompli des bibliothécaires, Van Praët, qui a laissé une mémoire impérissable rue de Richelieu, rendait encore des services à quatre-vingt-dix ans et Paul Lacroix n'est mort qu'à soixante-dix-huit ans, sans avoir éprouvé le besoin de prendre sa retraite.

« Que d'autres gens de lettres dans cette magnifique bibliothèque de l'Arsenal, dont le seul tort est de s'ouvrir dans un quartier perdu et d'imposer un long voyage à ses habitués : Eugène Muller, H. de Bornier, Louis Ulbach, hier encore P. Malitourne, qui est mort, et Lorédan-Larchey, qui, je crois, a donné sa démission! Pensez-vous que, pour être un homme de lettres, M. Lorédan-Larchey, qui est aussi un curieux, un philologue, un virtuose de l'érudition, ne fût pas un excellent bibliothécaire?

« C'est M. Édouard Thierry qui a ouvert l'hécatombe décrétée par l'administration. Si l'on applique les règles posées par le décret, M. Louis Ulbach le suivra dans la retraite, et bien d'autres ensuite. Mais voici mieux et qui pourrait suffire à juger la mesure : dans cette même bibliothèque de l'Arsenal, il y a, depuis six ou sept ans, un écrivain connu, tout récemment encore critique littéraire d'un grand journal, et qui a publié beaucoup d'éditions très estimées avec notes et notices, des auteurs du XVIIIe siècle. Entré comme surnuméraire, cet écrivain, que je ne veux pas nommer, est toujours surnuméraire aujourd'hui : il a dépassé la cinquantaine, et il ne lui reste d'autre parti à prendre que de donner sa démission, après avoir sacrifié six années de sa vie, à l'âge où les années sont précieuses, au Minotaure administratif. Charmante récompense! Aimable couronnement d'un surnumérariat qui a été aussi laborieux que gratuit.

« Si de ces grandes bibliothèques nous passons à celles de Fontainebleau et de Compiègne, qui appartiennent également à l'État et que le ministre n'a aucune raison de laisser en dehors d'une mesure générale ; à celle de la Ville de Paris, du Sénat et de la Chambre, que, Dieu merci, le décret n'atteint pas, nous voyons partout les gens de lettres, — critiques, romanciers, poètes même, — tenant parfaitement leur place. J'en parle en homme désintéressé, qui n'est rien, pas même officier d'académie, et qui ne veut rien être : est-il une ambition à la fois plus modeste, plus naturelle et plus légitime que celle qui pousse un écrivain à souhaiter le titre de bibliothécaire? J'ai un ami conservateur dans l'une des grandes bibliothèques de Paris. Il y demeure ; il a un cabinet de travail silencieux et un jardin où, les soirs d'été, il relit La Fontaine et Fénelon. Il vit en sage dans cette retraite, loin du monde, au milieu des livres qui sont ses amis, heureux de les avoir toujours sous la main, de s'en approprier le suc, de les com-

muniquer aux autres et de les leur révéler. Il est là dans son cadre. Que de fois ne me suis-je pas dit tout au fond du cœur, en lui serrant la main et en le voyant satisfait de son sort : *Hoc erat in votis !* J'ai bien fait de ne point céder à l'entraînement. Qui sait si je ne serais pas encore aujourd'hui surnuméraire et réduit à donner ma démission, comme l'infortuné confrère dont je viens de vous parler ?

Les débuts littéraires d'Eugène Labiche. — M. R. Alexandre vient de donner sous ce titre dans la *Revue politique et littéraire* un intéressant article dont nous extrayons les passages suivants :

« ... Peut-être le lecteur sait-il déjà que Labiche, avant d'aborder le théâtre, s'essaya dans plusieurs journaux et revues. Né en 1815, il fit ses premières armes en 1834, c'est-à-dire à l'âge de dix-neuf ans, dans un recueil intitulée *l'Essor*, revue de format in-8°, qui, comme l'indiquait un prospectus que rien n'effrayait, embrassait « tout ce qui est du ressort de la littérature, de la philosophie, des sciences et des arts ». Ce recueil était dirigé par un certain Tyrtée Tastet, qui était auteur dramatique à ses heures, et présentait au public pour la réalisation de son vaste programme une pléiade de jeunes collaborateurs.

« Nous y rencontrons pour la première fois le nom de Labiche au bas d'un article intitulé: *Pauvre femme!* qui occupait modestement trois pages du journal. Il est écrit d'un bout à l'autre dans un sentiment de mélancolie poétique au travers duquel on ne pouvait certes pas entrevoir la tournure d'esprit par laquelle l'auteur devait un jour se faire remarquer...

. . . . . .

« A *l'Essor* qui n'avait vécu qu'une année succéda *le Chérubin*, autre revue tirée sur papier rose où nous relevons les nom d'Achille Jubinal, Auguste Lefranc, Ferdinand Dugué, Emmanuel Gonzalès.

« Outre quelques articles de critique théâtrale, Labiche publia dans ce recueil une correspondance datée d'Arona, sur les bords du lac Majeur. Il donna une description de la statue monumentale de saint Charles Borromée.

« Un autre numéro (13 novembre 1834) contient un récit de voyage, intitulé *De Paris à Melun ; études de diligence.* On y trouve de fines et humoristiques observations sur les voyageurs en général et sur les compagnons de route de l'auteur en particulier.

« *Le Chérubin* cessa à son tour de paraître; Labiche s'attacha à la rédaction de la *Revue des théâtres*, organe plus important, fondé par Victor Herbin, et donna, en janvier 1836, la *Tirelire de Jean Rotrou*, article qu'on a pu lire dans un des suppléments du *Figaro* (21 mars 1880).

« Vers la fin de la même année, Labiche nous donne une *Histoire politique et dramatique de la ville de Rueil*, en trois lettres écrites soi-disant par un naturel du pays...

« Citons aussi dans la *Revue de France* une étude de Labiche sous la rubrique: *Révolution de mots...*

« C'est vers 1836 que Labiche écrivit son roman: *la Clef des champs*, qui n'aurait été imprimé qu'en 1839, et qui contient des traits de la plus piquante observation sur les mœurs de la petite bourgeoisie. Ce volume, tiré à très petit nombre, est aujourd'hui introuvable.

« Nous terminerons le relevé des articles de journaux en mentionnant un autre roman dû à une conception des plus originales, qui fut encore publié dans la *Revue des théâtres*. Cela s'appelait *le Bec dans l'eau* et devait être écrit par huit rédacteurs du journal dont plusieurs sont devenus célèbres: Ed. Thierry, Marc Michel, Labiche, G. d'Avrigny, J. Belin, le rédacteur en chef, A. Séville, A. Second et A. Lefranc. Deux d'entre eux restèrent les plus fidèles collaborateurs de Labiche. L'ouvrage devait se composer de seize chapitres, chacun des auteurs se chargeant d'en écrire deux dans l'ordre que le hasard fixerait. Il n'y avait rien du reste d'arrêté d'avance sauf le titre de l'ouvrage.

« Ce bizarre procédé de collaboration, qui rappelle un peu celui des auteurs de *la Croix de Berny*, produisit une sorte de roman dont les premiers chapitres, que nous avons parcourus, n'avaient après tout pas trop mauvaise tournure...

. . . . . .

« Nous arrivons enfin à l'époque où Labiche eut le plaisir inoubliable de voir représenter sa première pièce.

« Nous parlerons seulement pour mémoire d'une certaine *Cuvette d'eau*, que signale la *biographie* d'Eugène de Mirecourt sans nous donner aucune indication précise. Nous pensons qu'il s'agit d'un manuscrit qui fut présenté à quelque petit théâtre de Paris et ne put encore être admis à l'honneur d'affronter le feu de la rampe.

« C'est le 2 juillet 1838 que fut donné sur le théâtre du Palais-Royal *Monsieur de Coyllin*, comédie en un acte de MM. Marc Michel, Lefranc et Labiche.

. . . . . .

« La pièce est amusante et fut fort bien accueillie du public.

. . . . . .

« Ce premier succès des trois jeunes auteurs devait malheureusement leur attirer un assez vif désagrément et donner à Labiche, tout fraîchement pourvu du titre de licencié en droit, l'occasion de mettre bientôt ses études en pratique.

« La plupart des traits du caractère de M. de Coyllin, rapportés dans les *Mémoires* de Saint-Simon, avaient déjà fourni à M. Paul de Musset le sujet d'une étude qui avait été publiée quelques mois auparavant dans la *Revue de Paris* sous ce titre: *l'Homme le plus poli de France et de Navarre.* Estimant que les auteurs de *Monsieur de Coyllin* s'étaient servis de son travail, il leur intenta un procès, prétendant toucher une part de droits d'auteur dans les bénéfices de cette pièce. Le jugement fut rendu

le 2 juillet 1839, juste un an jour pour jour après la première représentation. Le tribunal repoussa les prétentions du demandeur en ce qui concernait sa part de collaboration, mais condamna les trois auteurs à lui payer trois cents francs de dommages-intérêts, comme ayant fait quelques emprunts au texte de son article.

« Le soir même où fut joué *Monsieur de Coyllin*, nos trois auteurs, cachés sous le pseudonyme de Mme Laroche, donnaient sur le petit théâtre du Luxembourg, autrement dit *Bobino*, *le Capitaine d'Arcourt* ou la *Fée du château*. Était-ce un drame ou une comédie ? Nous n'avons pu trouver aucun renseignement à cet égard.

« Peu de temps après, ils faisaient encore représenter sur le théâtre du Panthéon, *l'Avocat Loubet*. C'était un drame, cette fois, et des plus noirs. Il était tiré d'une nouvelle de Mme H. Armand qui devint plus tard Mme Ch. Reybaud... Le succès fut tellement sérieux que le maître du café du théâtre fit peindre sur les panneaux de son établissement les principales scènes du drame. Ces auteurs, qui s'étaient d'abord dissimulés sous le nom de Paul Dandré, se démasquèrent dès qu'ils furent rassurés sur le sort de leur pièce.

« Le 4 avril 1839, Labiche donna avec Lefranc, au théâtre Saint-Marcel, un drame dont le titre était : *la Forge des châtaigniers* et qui fut fort applaudi... Citons encore *la Peine du talion*, drame en trois actes représenté en juin 1839 sur le théâtre du Luxembourg. Lefranc et Labiche avaient emprunté leur titre et leur sujet à une très attachante nouvelle de Ch. de Bernard, que l'on peut lire dans le volume intitulé *le Nœud gordien*.

« Ce drame n'eut à cette époque que peu de représentations ; il fut repris plus tard avec succès sur le théâtre Beaumarchais (5 novembre 1848).

« Mentionnons enfin comme appartenant aux débuts de Labiche *l'Article 960* ou *la Donation* (avec Ancelot), joué au Vaudeville le 20 août 1839, et le *Fin mot* aux *Variétés*, le 21 juillet 1840... »

Obsèques de M. Chantelauze ; discours de M. François Coppée. — Voici le texte du discours prononcé aux obsèques de M. Chantelauze par M. François Coppée, qui était un des amis intimes de l'auteur du *Cardinal de Retz* :

« Messieurs,

« Celui à qui nous venons adresser un suprême adieu était de ces hommes chez qui la modestie égale le mérite ; de plus, il avait en toutes choses un goût singulièrement délicat, et sa mémoire s'offenserait des pompes et des exagérations ordinaires d'un éloge funèbre. Il convient cependant qu'un ami retrace en traits rapides, devant le cercueil de cet historien d'élite, une vie consacrée tout entière au travail et au besoin de la vérité.

« Né d'une excellente famille forézienne, à qui le gouvernement de la Restauration a dû un ministre fameux par son dévouement et sa fidélité, François-Régis Chantelauze débuta, jeune encore, dans la diplomatie ; mais il abandonna bientôt cette carrière pour se livrer exclusivement à sa passion des recherches historiques, et l'on peut dire que, depuis plus de trente ans, son existence a été celle d'un bénédictin. Vous vous rappelez, vous tous, ses amis, son étroit cabinet de la rue Jacob, qui n'avait d'ailleurs d'une cellule que la dimension, car il était orné des livres précieux et des purs objets d'art patiemment réunis par ce fureteur à l'instinct infaillible, par ce collectionneur dont les rares heures de loisir se passaient chez les bouquinistes et chez les marchands de curiosités. C'est là que, solitaire et sédentaire, pendant des années et des années, sans se reposer un seul jour, il est resté courbé sur sa lente et sûre besogne ; c'est là que ses beaux yeux pleins de lumière, clos, hélas ! à jamais, cherchaient sans cesse, dans l'amoncellement des volumes et des dossiers ouverts, la page suggestive, la phrase d'où jaillit la certitude, le mot évocateur et révélateur ; c'est là que cet infatigable ouvrier débrouillait de ses doigts agiles l'écheveau des intrigues de la Fronde ; c'est là que ce juge clairvoyant, et doué d'une pénétration pour ainsi dire géniale, devinait jusqu'aux plus secrètes arrière-pensées d'un personnage qu'il admira toujours sans en être jamais dupe, de ce Catilina français dont il a peint un portrait impérissable, de ce cardinal de Retz, dont il disait à Sainte-Beuve, dans une charmante saillie : « Auprès de lui, Talleyrand n'est qu'un enfant de chœur. »

« Le cardinal de Retz ! Désormais ce nom ne sera plus prononcé sans qu'on parle de Chantelauze. Sans doute il a d'autres titres à la reconnaissance des lettrés et des érudits. Son étude sur le procès de Marie Stuart lui a mérité l'admiration et les éloges de Mignet, du maître qui connaissait le mieux, à coup sûr, ce drame pathétique. Je sais peu de pages plus terribles, dans leur simplicité, que celles où Chantelauze a établi, sur la captivité, sur les souffrances, sur la mort du Dauphin au Temple, des vérités définitives. Mais l'œuvre maîtresse de notre ami, c'est son *Cardinal de Retz* ; et, bien que le monument soit inachevé, on chercherait en vain, dans les plus formidables labeurs littéraires, quelque chose de comparable à ces huit gros volumes compacts, écrits d'un style clair, sobre et substantiel, où rien n'est abandonné à la conjecture et à l'hypothèse, où toutes les assertions sont irréfutablement justifiées, où sont résolues, à force de méthode, de recherche profonde et de robuste critique toutes les énigmes qu'offrent la vie et le caractère de Paul de Gondi, où est éclairé, en un mot, jusqu'en ses replis les plus obscurs le génie puissant et scélérat de ce Florentin d'origine en qui semble avoir revécu l'âme de Machiavel.

« Tant de travaux, tant de nobles travaux, avaient naturellement acquis à Chantelauze la haute estime de l'Académie française ; elle lui avait décerné, à deux reprises, le grand prix Gobert, et la seule modestie du lauréat l'avait empêché de devenir plus tôt

un candidat. Tout récemment, il s'était enfin décidé à cette démarche légitime, encouragé par des amis qui se réjouissaient de lui donner cette marque de leur sympathie. A présent, ce cercueil est là pour prouver une fois de plus, à eux et à lui, la vanité du titre d'immortel. Mais Chantelauze laisse à l'Académie autre chose que le souvenir d'un bon historien et d'un écrivain de race; par une clause généreuse de son testament, il lègue à la bibliothèque de l'Institut ses riches et importantes collections de manuscrits, de livres, de portraits et d'estampes sur le XVIIe siècle, et il acquiert ainsi de nouveaux droits à la reconnaissance et aux regrets douloureux d'une compagnie où sa place était marquée.

« Je voudrais encore, messieurs, vous dire quelques mots des qualités privées de notre ami. Ce très savant homme fut un excellent homme, et, par un phénomène remarquable, celui qui avait appliqué sa pensée à dénouer le nœud des pires intrigues et qui avait démonté, pièce à pièce, le mécanisme dangereux et compliqué d'un cerveau de conspirateur, conserva, jusqu'à la fin de sa vie, la bonté naïve, la candeur d'âme d'un enfant. Mais ai-je besoin d'insister? Vous l'avez tous connu, apprécié, aimé. Vous vous rappelez en ce moment combien cet homme d'éducation exquise avait en même temps de naturel et de bonhomie. Vous avez éprouvé combien il était affectueux, loyal et fidèle; vous avez été gagnés bien des fois par sa gaieté communicative, par la grâce de cet esprit qui s'amusait tant lui-même de ses innocentes malices, par ce bon rire qui venait d'un si bon cœur.

« Je ne troublerai pas par plus de paroles l'émotion de vos souvenirs. Disons adieu sans grandes phrases à l'ami qui ne les aimait pas, ou plutôt disons-lui au revoir : car tous ceux qui gardent l'espérance en une vie future ne peuvent se résigner à croire qu'ils le quittent aujourd'hui pour toujours. Il a vécu selon l'honneur, il a été simple et bon, il a beaucoup travaillé. Il est dans le paradis des honnêtes gens. »

La maison de campagne de Molière. — On vient de restaurer, à Meudon, la maison de campagne d'Armande Béjard, femme de Molière. Cette dernière en fit l'acquisition en 1676, trois ans après la mort de son mari, d'un sieur Claude Laborie, secrétaire du roi. Cette demeure historique, d'un caractère architectural primitif, du commencement du XVIIe siècle, est passée entre différentes mains, et en dernier lieu à l'orientaliste M. Dulaurier, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, qui la fit classer parmi les monuments historiques.

Dernièrement, M. Dulaurier fils avait découvert dans cette maison, sous plusieurs couches de papier, des peintures murales qui ornaient le salon de l'infidèle Armande; elles consistent en frises, médaillons et panneaux du plus beau style Louis XIV.

Société du Folk-Lore. — La société du *Folk-Lore*, qui a pour but de recueillir les chansons, légendes et contes populaires, a constitué ainsi son bureau pour 1888 :

Président : M. Charles Ploix, président de la Société de linguistique; vice-présidents : MM. Michel Bréal, de l'Institut; docteur Hamy, directeur du musée du Trocadéro; Loys Brueyre, auteur des *Contes populaires d'Angleterre* et l'un des plus ardents promoteurs du Folk-Lore; secrétaire général : M. Paul Sébillot.

Dans l'assemblée générale où a eu lieu cette élection, sous la présidence de M. Girard de Rialle, M. Paul Sébillot a fait connaître d'intéressants renseignements sur le développement pris par le Folk-Lore :

« Nous avons, a-t-il dit, la satisfaction de constater que notre Société commence à être connue et appréciée à l'étranger. Nous comptons comme sociétaires le British Museum, les bibliothèques d'Oxford, de Saint-Pétersbourg, de Weimar, l'université d'Amsterdam, etc. Nombre de savants étrangers sont devenus nos collègues, entre autres MM. W. Ralston, R. Kœhler, Andrew Lang, W. Gregor, Schuchardt, dont la notoriété est européenne. En France, nous avons inscrit, en 1887, 109 membres nouveaux. Notre Revue, qui contenait 32 pages en 1886, 48 en 1887, en contiendra 64 cette année-ci. D'autre part, une série de réimpressions d'ouvrages rares est à l'étude. »

L'assemblée a décidé, en principe, l'organisation d'un musée du *Folk-Lore* et des conférences destinées à propager le goût des traditions populaires.

La statue de Lamarck. — Quelques disciples et admirateurs de Lamarck ont décidé d'ouvrir une souscription dont le produit est destiné à élever une statue au grand naturaliste.

Les journaux parisiens en 1827. — Le total des journaux qui se publiaient à Paris en 1827 — un document de l'époque en fait foi — était de 57, comprenant toutes les publications quotidiennes, hebdomadaires, etc., politiques, littéraires, scientifiques, nationales, étrangères, etc.

Aujourd'hui, les seuls journaux politiques et quotidiens dépassent de beaucoup ce chiffre de 57.

Voici la moyenne du tirage de quelques-uns de ces journaux dans les cinq premiers mois de 1827 : *Constitutionnel*, 19,732; *Débats*, 12,638; *Quotidienne*, 5,624; *Journal des Villes et des Campagnes*, 3,433; *Étoile*, 3,338; *Moniteur*, 3,095; *Courrier français*, 2,932; *Journal de Paris*, 2,535; *Gazette de France*, 1,575; *Gazette des Tribunaux*, 1,380; *Spectateur*, 574; *Globe*, 470; et enfin le *Figaro*, 465.

Le cervelet de Voltaire. — *L'Intermédiaire des chercheurs* dit qu'un certain Mitouard fils, pharmacien, 10, rue du Bouloi, possédait en 1801 le cervelet de Voltaire.

« Son père avait embaumé le grand homme et obtenu de la famille la permission de conserver « le siège du génie de Voltaire », comme le disait pompeusement Mitouard.

« En l'an VII, le propriétaire de cette relique l'offrit au ministre de l'intérieur, François de Neufchâteau, pour qu'elle fût « un des principaux ornements du Muséum d'histoire naturelle ». Neufchâteau estima que le cervelet de Voltaire trouverait une place plus digne de lui à la Bibliothèque nationale. Un rapport, demandé par le ministre, concluait en ce sens; mais le dépôt ne fut pas effectué, puisque, en 1830, Mitouard offrit vainement encore au ministre de l'intérieur cette « pièce anatomique » (toujours d'après Mitouard).

« Le neveu du pharmacien ne fut pas plus heureux que son oncle; l'Académie française refusa le don que lui faisait M. Verdier, et l'un des derniers biographes de Voltaire, M. Paul Avenel, assurait, en 1867, que le cervelet de l'illustre écrivain, promené de dépôt en dépôt, était revenu à cette époque, entre les mains de Mlle Mitouard, arrière-petite-fille du premier détenteur. — Où se trouve-t-il aujourd'hui ? »

Legs à l'Académie française. — Mme Kastner-Boursault, veuve de M. Georges Kastner, membre de l'Institut, vient de léguer à l'Académie française la somme de 55,000 francs pour la fondation de divers prix.

La « Revue politique et littéraire ». — Le conseil d'administration de la *Revue bleue* vient de désigner comme directeur de cette publication, en remplacement de M. Eugène Yung, récemment décédé, M. Alfred Rambaud, professeur à la Faculté des lettres.

Soutenance de thèses. — M. V. Barberet, agrégé des lettres, professeur au lycée de Dijon, a soutenu les deux thèses suivantes pour le doctorat devant la Faculté des lettres de Paris.

Thèse latine. — *De Columellæ vitâ et scriptis.*

Thèse française. — Lesage et le théâtre de la Foire.

ÉTRANGER

Allemagne. — *Le commerce des livres à Leipzig et à Berlin.* — Jusqu'ici Leipzig passait pour être la ville de l'Allemagne où le commerce de la librairie était le plus actif; depuis quelques années Berlin lui fait une concurrence sérieuse qui, en 1885 s'est accusée par une différence à son actif de 80 publications, tandis qu'en 1886 Leipzig est de nouveau en avance de 248. On édite surtout à Berlin les livres de droit, de sciences et d'art militaire.

Un manuscrit de Richard Cœur-de-Lion. — On a découvert à la bibliothèque de Trèves un intéressant manuscrit.

C'est un fragment d'un vieux poème français, dont l'auteur, d'après les notes qui se trouvent au bas du texte, ne serait autre que Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre.

Jeté par une tempête sur les côtes de Dalmatie, à son retour de Terre-Sainte, Richard avait été retenu prisonnier par l'empereur Henri VI, à Mayence, puis au château de Trifels, où le retrouva son favori le poète Blondel.

C'est pendant sa captivité en Allemagna qu'il aurait composé ce poème qui a pour titre : *Sainte Nonna et son fils saint Devy.*

Suisse. — *La presse périodique en Suisse.* — La Suisse possède aujourd'hui 776 journaux et revues périodiques, ou 812 si l'on ajoute les 36 publications officielles de l'administration fédérale. Le canton de Zurich vient en tête avec 123 journaux, mais si l'on considère la population des cantons, Bâle et Genève passent avant lui.

De ces 776 journaux, 491 sont publiés en langue allemande, 229 en français, 17 en italien, 3 en romanche, et 10 en anglais, polonais et russe. Enfin, 26 sont publiés en deux, trois, et même quatre langues. Il y a 13 de ces journaux dont la création remonte au siècle passé.

Russie. — Le comte Léon de Tolstoï venait de publier le treizième volume de ses œuvres complètes *Sur la vie*, quand on a appris que la censure avait donné l'ordre de saisir cet ouvrage et d'en détruire tous les exemplaires.

© 2007 Livre - Editions - les publications du livre - Editions Jean-Claude Lattès

NÉCROLOGIE

FRANCE

— Le peintre Édouard de Beaumont est mort le mois dernier, à l'âge de soixante-sept ans.

Il ne nous appartient pas de retracer ici l'œuvre du peintre; disons seulement qu'il avait illustré de croquis à la plume très alertes plusieurs ouvrages : les *Aventures de Fortunatus*, les *Contes de La Fontaine* et *Brantôme*. Avant de tomber malade, il avait entrepris d'illustrer les œuvres d'Alfred de Musset.

Édouard de Beaumont a écrit, il y a quelques années, une amusante plaquette : *Un drame dans une carafe*, dont Louis Leloir fit les illustrations. Il travaillait assidûment en ces derniers temps à un *Dictionnaire de l'épée*, qu'il a pu terminer avant de mourir. Les amis dévoués qu'il avait auprès de lui se proposent de publier un jour cet ouvrage.

— Nous apprenons la mort de M. Marc Constantin, homme de lettres, auteur des paroles d'un grand nombre de chants et chansons, ainsi que de plusieurs œuvres théâtrales.

M. Marc Constantin, qui appartenait à la rédaction du *Petit Journal*, est décédé à l'âge de soixante-dix-huit ans.

— La dernière livraison de la *Revue d'anthropologie* annonce la mort, à l'âge de cinquante-quatre ans, du professeur Dally, ancien président de la Société anthropologique de Paris. M. Dally a beaucoup écrit : dans les journaux de médecine, dans les publications de psychologie et dans celles d'anthropologie. Il a donné de nombreux articles à l'*Encyclopédie des sciences médicales*.

— On annonce de Chauny le décès de M. Dutaillis, auteur de recherches historiques sur nos traditions, nos proverbes, nos locutions populaires, etc.

— M. Henri de Pène, décédé au mois de février, était né à Paris, le 25 avril 1830. Il fit de bonnes études au collège Rollin et eut des succès au concours général.

Il venait de commencer son droit lorsque la fortune de son père, engagée dans de grandes affaires, fut compromise par la Révolution de 1848.

Il se tourna alors avec ardeur vers la politique et écrivit avec les fils de Victor Hugo, à *l'Événement*. Attaché par les relations de son père aux journaux légitimistes, il fut, depuis le mois d'octobre 1849 jusqu'au 2 décembre, secrétaire de la rédaction de *l'Opinion publique*. M. de Pène y fit la chronique sous le nom de *Frédérick*. Il y publia les *Esquisses portugaises*. Au milieu de ces travaux, il acheva son droit; puis, s'étant marié, il résolut de vivre de sa plume. Il fit, dans le journal *le Nord* et dans *le Figaro*, sous le pseudonyme de Remo, des causeries très remarquées.

M. de Pène fut attaché depuis à *l'Indépendance belge*, à *la Revue européenne*, à *la France*. Rédacteur en chef de *la Gazette des étrangers*, il s'associa avec M. E. Tarbé des Sablons pour fonder *le Gaulois;* puis il le quitta pour transformer *la Gazette* en un autre grand journal politique, *Paris*, qui vécut trois mois et reparut sous le titre de *Paris-Journal*.

M. de Pène a publié successivement un recueil de ses chroniques sous les titres de : *Paris intime* (1859), *Paris aventureux* (1860), *Paris mystérieux* (1861), *Paris viveur* (1862), *Paris effronté* (1863), *Paris amoureux* (1864).

Il a fait représenter à Bade, en 1861, avec Mlle Augustine Brohan, une comédie en trois actes : *A la campagne*.

Enfin sur le tard il fit deux romans : le premier, *Trop Belle*, a été couronné par l'Académie; le second, *Née Michon*, a paru l'année dernière.

— M. Hubbard, secrétaire général de la questure de la Chambre des députés, est mort le 21 février dernier au palais Bourbon. Une fluxion de poitrine, que les médecins croyaient avoir conjurée, l'a enlevé en quelques heures.

Il était âgé de soixante ans.

M. Hubbard, qui avait appartenu à la presse et, en dernier lieu, avait collaboré à *la République française* comme rédacteur de la partie économique et financière, avait été nommé, en 1879, secrétaire général de la questure, lorsque Gambetta devint président de la Chambre.

M. Hubbard a publié une *Histoire de la littérature contemporaine en Espagne* et une *Histoire contemporaine de l'Espagne*, en six volumes, dont nous avons entretenu les lecteurs du *Livre*.

— La Société française de numismatique et d'archéologie vient de perdre, le 20 janvier, son président, M. le vicomte de Ponton d'Amécourt, né à Paris en 1825. M. de Ponton d'Amécourt laisse de nombreux ouvrages sur la numismatique mérovingienne et carlovingienne.

— On annonce, de Blois, la mort de M. Charles Richard, correspondant à Paris du *Journal d'Indre-et-Loire*, qui avait publié, dans *le Figaro*, plusieurs nouvelles et qui était l'auteur d'un roman intitulé : *Peur de la vie*.

— M. Maurice Thiébault, le bibliophile alsacien bien connu, vient de mourir à Strasbourg.

M. Thiébault avait consacré une partie de sa fortune à réunir des écrits rares relatifs à l'histoire d'Alsace, et à faire réimprimer un certain nombre d'ouvrages uniques se rapportant à cette histoire, afin de les empêcher de se perdre ou de tomber dans l'oubli.

— On annonce aussi la mort de M. Ludovic de Vauzelles, conseiller honoraire à la cour d'Orléans, décédé à l'âge de soixante ans, à Hyères. M. de Vauzelles s'était fait connaître par des recueils de vers et des tragédies antiques, comme *Alceste*, *Polyxène*, et encore par des drames historiques, comme *les Chevaliers de Rhodes*.

ÉTRANGER

Allemagne. — On annonce la mort à Leipzig, à l'âge de quatre-vingt-sept ans, du célèbre orientaliste Fleischer, doyen des professeurs de l'université de cette ville et rédacteur du *Journal de la Société orientale allemande*.

Parmi ses publications, nous citerons : une édition de l'*Historia ante-islamica*, d'Abulfeda; le commentaire du *Coran de Beidhawi; les Cent dictons d'Ali;* la traduction des *Colliers d'or*, de Samachschari; la traduction de la *Grammaire de la langue persane*, de Mirza-Mohamet-Ibrahim.

— Oscar Pletsch, le célèbre dessinateur de scènes enfantines, dont beaucoup d'œuvres sont devenues populaires en France grâce à l'éditeur J. Hetzel, est mort le 12 janvier, à Niederlösonitz, près de Dresde. Il était âgé de cinquante-sept ans.

— Wilhelm de Braumüller, directeur de la librairie Braumüller et fils, de Vienne, est mort le 15 janvier. Il était à la tête de la maison depuis 1884 seulement; la maison elle-même date de 1783.

Angleterre. — Sir Henry Sumner Maine, un des historiens les plus considérables de l'Angleterre, est mort à Cannes le mois dernier. Né en 1822, il était à vingt-cinq ans *regius professor* à l'Université de Cambridge, où il avait fait de brillantes études. Son premier grand ouvrage, *Ancient Law*, qui date de 1861, eut un succès comparable à celui de l'*Origine des espèces*, de Darwin, paru vers la même époque, et révolutionna l'histoire des origines du droit anglais.

Dès l'année suivante, il était nommé dans l'administration des Indes *legal member of the governor-general's council*, fonction qu'avait occupée Macaulay. C'est à cette occasion qu'il publia plusieurs études sur l'Inde et ses coutumes dans les revues et les journaux anglais auxquels il collaborait assidûment. En 1875, il donnait des *Leçons sur l'histoire primitive des institutions*, et en 1883 des *Dissertations sur les lois et les coutumes primitives*. En 1877, il avait été promu à la *Mastership*, au Trinity-College de cette même Université de Cambridge, et il cumula ces fonctions avec celle de membre du Conseil des Indes. M. Gladstone lui offrit la place de *chief-clerk* à la Chambre des communes, après la démission de sir Erskine May, en 1886, mais il la refusa; sa chaire de droit international, où il avait succédé à sir William Harcourt, lui prenait, disait-il, tout son temps. Son ouvrage le plus célèbre, *Popular government*, parut en 1885; des fragments en avaient été publiés dans la *Quarterly Review*. Il donna lieu à de très vives controverses qui ne sont pas épuisées.

— M. Dale, philologue distingué, est mort au mois de janvier dernier à Oxford.

Autriche. — Les journaux autrichiens enregistrent le décès de M. le Dr Lipp, qui laisse de nombreux travaux sur l'archéologie.

— Le R. P. Auguste Fischer, l'ancien confesseur de l'empereur Maximilien, — qui l'avait assisté dans ses derniers moments, — vient de mourir dans un petit village de la haute Autriche.

Le Père Fischer laisse des *Mémoires* qu'on dit très curieux, mais qui ne paraîtront que dans dix ans.

— Il vient de mourir à Vienne un anatomiste distingué, M. Lauger d'Edenberg, qui laisse de nombreux ouvrages.

— On annonce de cette même ville le décès, survenu le 30 novembre dernier, de M. Przystanski, professeur de philosophie à la Faculté de Varsovie.

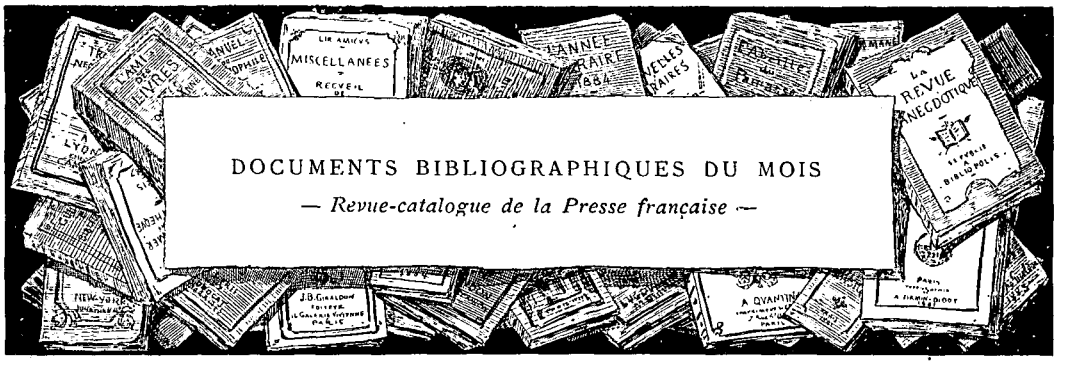

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Tribunaux.

ANNALES DE BRETAGNE (janvier). Dupuy : Les épidémies en Bretagne au XVIIIe siècle. — J. Loth : Un logogriphe breton-français de la fin du XVIe siècle. — Luzel : Chansons bretonnes inédites. — ANNALES DE L'EST (n° 1). Debidour : Le général Grangerot. — Diehl : Cours d'archéologie. — Pfister : L'Alsace et la Lorraine, de 511 à 843. — Lichtenberger : La légende du Niebelungen dans la vallée du Rhin. — ART (15 janvier). P. Lefranc : M. Sardou. — Ad. Badin : Gustave Guillaumet. — F. Henriet : Question d'esthétique ; le titre. — (1er février). Ad. Badin : Gustave Guillaumet. — E. Molinier : La faïence à Venise. — E. de Chennevières : Une correspondance d'amateur (1760-1790). — ARTISTE (janvier). E. Muller : Au pays de Millet. — De Chennevières : Souvenirs d'un directeur des Beaux-Arts; les collectionneurs ; M. de la Salle. — E. Ledrain : Palmyre et ses inscriptions. — Benedite : L'exposition des œuvres de M. Puvis de Chavannes. — L. de Veyran : Les peintres de la mer contemporains ; Lepic, A. Paris. — C. Leymarie : François Bonvin.

BULLETIN DU BIBLIOPHILE (janvier). Livres et éditions rares ; bibliophiles et bibliothèques célèbres. — Le coup d'État du 18 fructidor raconté par Talleyrand. — Racontars d'un vieux collectionneur. — *Bibliographie du Dauphiné*, par J. Ferrand. — BULLETIN DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE CAEN (janvier). Denis : De l'éloquence de Lysias et de Démosthène. — Gasté : Vie de saint Alexis. — Coville : Leçon d'ouverture du cours d'histoire de la Normandie. — BULLETIN DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE POITIERS (janvier). Causeret : Comment s'est formée la langue de la critique littéraire chez les Grecs et chez les Latins. — Hild : Histoire topographique d'Athènes. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE PARIS (novembre-décembre). Papiers des Marnefs, libraires parisiens du commencement du XVIe siècle. — L'orfèvrerie et la lingerie parisiennes en Italie au XVe siècle. — Notice sur l'ancien collège des Dix-Huit. — Un document nouveau relatif à la fondation de l'Imprimerie Nationale. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DU PROTESTANTISME FRANÇAIS (janvier). Bernus : Le ministre de Chandieu (1534-1591). — Ch. Read : La petite-fille d'Agrippa d'Aubigné devant la légende et l'histoire. — Un écho du procès d'Anne du Bourg à la Sorbonne. — Lefranc : La famille de Calvin à Noyon.

CONTROVERSE ET CONTEMPORAIN (janvier). E. Méric : Etude sur l'hypnotisme. — Bourgain : Les biens du clergé sous Louis XIII. — Laurens : La logique de Stuart Mill. — Richard : Les romans de la Table ronde et la légende du Saint-Graal. — CORRESPONDANT (25 janvier). Ch. Demay : Les Allemands en Syrie. — Moser : Léon XIII et les vers latins. — D'Antioche : Les dernières campagnes du général Changarnier en Afrique. — Costa de Beauregard : La jeunesse du roi Charles-Albert. — (10 février). Morillon : L'approvisionnement de Paris en cas de guerre. — De l'Espée : Les mémoires de Mac-Clellan. — Abbé de Broglie : Les nouveaux historiens d'Israël à propos du dernier livre de M. Renan. — De Mandat-Grancey : La brèche aux buffles ; un ranch français dans le Dagota. — Coste de Beauregard : La jeunesse du roi Charles-Albert. — D'Antioche : Les dernières campagnes du général Changarnier.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (14 janvier). Les assurances agricoles en Alsace. — Le mouvement économique aux États-Unis : les revenus et les dépenses de l'État en 1887. — Les discussions de la Société d'économie politique : les caisses d'assurances obligatoires en Allemagne. — La liberté de la spéculation. — (21 janvier). Les associations ouvrières d'entreprises de travaux publics et les faveurs ministérielles. — Le commerce extérieur de la France pendant l'année 1887. — L'avenir de nos finances. — Les finances de la Russie : le budget de prévision pour 1888. — La Perse d'aujourd'hui. — (27 janvier). L'entreprise de Panama : la durée et le coût d'exécution d'un canal à écluses. — La question de la viande. — Les caisses de secours des ouvriers mineurs et la situation financière des Compagnies minières. — Le mouvement économique aux États-Unis. — Les conversions et la dette en Prusse. — (4 février). L'entreprise de Panama : l'évaluation du trafic probable ; conclusion. — La législation sur le travail des enfants. — Les pertes que la France a éprouvées par le phylloxera. — L'Australie et la production des laines. — (11 février). Le renouvellement du privilège de la Banque de France ; la situation respective de la Banque et de l'Etat. — Le mouvement économique et financier en Allemagne. — L'avenir de nos finances. — Le mouvement économique au Canada. — Eloge de Frédéric Bastiat, par M. A. Courtois.

GAZETTE ANECDOTIQUE (31 décembre). Le testament

de Mme Boucicaut. — (15 janvier). Une délégation de l'Institut à Bruxelles. — Le nouveau directeur de l'Opéra-Comique. — MM. Porel, Emile Bergerat et Emile Blémont. — Mort de M. Chantelauze — Discours de M. François Coppée. — Les décorations au XVIe siècle. — Une lettre de Bonvin. — Décadents et antidécadents. — Le tombeau du cardinal de Retz. — Un drame de Musset. — (31 janvier). Exposition des œuvres de Guillaumet. — Edouard de Beaumont. — M. Octave Gréard et M. le duc de Broglie. — Trois élections à l'Académie française. — Mac-Mahon et les prétendants. — L'espoir en Dieu. — Des vers de Sardou. — Chateaubriand et La Fontaine. — Le parisianisme de Montaigne. — Voltaire critique d'art. — Le bâillement au théâtre. — Une lettre inédite de Boileau. — Le testament de M. Viennet. — GAZETTE ARCHEOLOGIQUE (nos 11 et 12). Héron de Villefosse: Anse d'amphore en bronze, appartenant au musée du Louvre. — Martha: Note sur une sirène en terre cuite trouvée à Vulci. — S. Reinach: La Vénus drapée au musée du Louvre. — Courajod: Sculptures en bronze de Filarète. — De Linas: Le reliquaire de Pépin. — Müntz: Fresques inédites du XIVe siècle à la Chartreuse de Villeneuve (Gard). — Frœhner: Le mariage de Pan. — Flouest et Bazin: Le dieu gaulois au marteau. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (février). S. Reinach: La Vénus de Cnide. — Champier: M. Galland et l'enseignement de l'art décoratif. — Ch. Yriarte: Les relations d'Isabelle d'Este avec Léonard de Vinci, d'après des documents réunis par A. Baschet. — P. Lefort: Ph. Rousseau et François Bonvin. — Darcel: La technique de la bijouterie ancienne. — E. Bonnaffé: V. Gay.

INDÉPENDANT LITTÉRAIRE (15 janvier). De la Ville de Mirmont: Jason et Médée. — *La conscience psychologique et morale dans l'individu et l'histoire,* par Carrau. — (1er février). Magnabal: La poésie lyrique à l'Université de Madrid. — INSTRUCTION PUBLIQUE (14 janvier). Ch. Huit: L'infinitif dans les langues classiques. — Crouslé: La critique française avant le XIXe siècle. — Cartault: Biographie de Perse. — Dupuy: Origine et formation des municipalités. — (28 janvier). P. Janet: M. Caro. — La liberté de l'enseignement à l'Académie française. — Pigeonneau: La maison d'Autriche. — Petit de Julleville: La retraite de Racine. — INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 janvier). Hennique de Chevilly. — Les descendants de Poniatowski. — Le jeu de dominos. — Dickens. — *Journal de Fidus.* — Un vers du *Roi s'amuse.* — Relations diplomatiques des ducs de Bourgogne. — Les papiers de Bernardin de Saint-Pierre. — Voltaire voleur. — La bibliographie de Paul Lacroix. — Les tapisseries de la couronne. — (10 février). OEuvres de Labiche. — Générosité des libraires. — La médecine dans le roman à la fin du XIXe siècle. — Iconographie de Robespierre. — Carrière médicale de Flaubert. — Mort de P.-L. Courier. — Claude Rabet. — Tirage des livres au XVIIIe siècle. — Parodies de Michelet. — Le procès d'avril 1834. — Mariage du feu duc de Broglie. — Comédiens révolutionnaires. — L'ordre des Trois Toisons d'or et la Légion d'honneur.

JEUNE FRANCE (janvier). Ch. Buet: André Zapolitho — Assanis: L'Église devant la Révolution. — De Marthold: Le fauteuil de Cuvillier-Fleury. — JOURNAL DES ÉCONOMISTES (février). H. Baudrillart: *Turgot,* par M. L. Say. — Du Puynode: Les nouvelles recherches de l'économie politique. — Van den Berg: La circulation monétaire et fiduciaire aux Indes orientales néerlandaises. — Lacombe: Les débats financiers du parlement. — La distribution de la fortune en Angleterre. — H. Valleroux: Arguments pour le socialisme d'État. — Le privilège de la Banque de France. —

JOURNAL DES SAVANTS (janvier). Barthélemy Saint-Hilaire: Les Oupanishades. — Ch. Levêque: Essai sur le libre arbitre. — Haureau: Canciones Sueciæ morales. — Dareste: Histoire des avocats au Parlement de Paris. — Müntz: La tradition antique au moyen âge.

MAGASIN PITTORESQUE (15 février). Dans l'échoppe d'un juif d'Alger. — L'élève de Léoni. — Le château-d'eau de Dijon. — Arrivée d'une diligence. — Sur les lectures du premier âge. — Anna-Lætitia Barbault. — Le château de La Rochefoucauld. — Une visite à Port-Royal-des-Champs. — MATÉRIAUX POUR L'HISTOIRE DE L'HOMME (novembre). Pallary: Les dolmens de Puig-Noulous (Pyrénées-Orientales). — De Chatelier: Etudes de crânes et squelettes découverts dans le Finistère. — (Décembre). De Goy: Sépultures antiques en Berry. — La grotte de Nemroud, à Saint-Moré (Yonne). — MONDE POÉTIQUE (janvier). Zénon-Fière: Les anthologies belges. — Tancrède Martel: La comédie au XVIIe siècle. — Marre: Un poète portugais contemporain, Gomes de Amorim.

NATURE (21 janvier). La neige et le règne animal. — Tissus de toiles d'araignées. — Les travaux du canal de Panama. — Les chrysanthèmes. — Astronomie. — Le nouveau phonographe d'Edison. — Tricycle à vapeur. — (28 janvier). Le dog-cart de M. Magnus Volk. — La croisade contre les pigeons. — La prothèse chirurgicale. — Le centenaire de l'Australie. — Influence des bouteilles sur le vin. — Un pied de vigne en Californie. — Le dessèchement du Zuyderzée. — Les bières françaises. — Causerie photographique. — (4 février). Les vieilles citadelles japonaises. — Le lac souterrain des Douzes (Lozère). — Le centenaire de la Pérouse. — Causerie photographique. — Gros bloc dressé sur la moraine du glacier de Görner (Valais). — Les dompteurs de lions. — La dynamite; sa fabrication industrielle. — Appareil pour expériences à haute température au sein d'un gaz sous pression élevée. — Congrès pour l'étude de la tuberculose. — Soie artificielle. — Les nouveaux chemins de fer à crémaillère. — Le mode de propagation du son des détonations des armes à feu. — Pont sur la Manche; projet de M. Hersent. — L'ours noir d'Amérique. — Photo-poudre. — Pierre Belon.

NOUVELLE REVUE (15 janvier). Levasseur: Six semaines à Rome. — Masseras: Les finances des Etats-Unis, de 1861 à 1887. — Carrichon: L'exécution des dames de Noailles (1794). — Benedite: La peinture orientaliste et Guillaumet. — Le Vieil: Vieux hôtels, vieux souvenirs (le quartier du Marais, à Paris). — Rouire: Une page de l'histoire des guerres puniques; bataille entre Xantippe et Régulus. — (1er février). Vice-amiral Bourgois: La défense des côtes et les torpilleurs. — Levasseur: Six semaines à Rome. — Masseras: La dette américaine. — De Turenne: Les mines d'or du Transvaal. — Demonbynes: Les réformes de l'instruction criminelle. — Rodocanachi: Un épisode peu connu de l'histoire de France. — Halpérine: *La Puissance des ténèbres* sur la scène française.

POLYBIBLION (janvier). Visenot: Dernières publications illustrées. — F. Boissier: Romans, contes et nouvelles. — Comptes rendus dans les sections de théologie, jurisprudence, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique: nécrologie; Institut; mémoires et documents scolaires.

REVUE GÉNÉRALE D'ADMINISTRATION (janvier). Sanlaville: Du délit de diffamation commis par les conseils municipaux. — Laneyrie: La nouvelle organisation municipale à Lisbonne. — REVUE ALSACIENNE (janvier).

Thiébault-Sisson : Les propos de table de la vieille Alsace. — Longchamp : Mme Saint-Huberty. — Nicot : L'école d'application de Metz. — Muller : La production des truffes en Alsace-Lorraine. — L'arbre de Noël. — REVUE D'ANTHROPOLOGIE (15 janvier). Docteur Collignon : Répartition de la couleur des yeux et des cheveux chez les Tunisiens sédentaires. — Lapouge : De l'inégalité parmi les hommes. — Hansen et Topinard : La couleur des yeux et des cheveux en Danemark. — Favier : Le recrutement militaire dans les cantons de Saint-Omer. — Deniker : Le préhistorique en Allemagne. — REVUE D'ART DRAMATIQUE (janvier). Bizos : Regnard et la Comédie italienne. — Olivier : Tolstoï chez lui. — Larcher : Mlle Dudlay et la tragédie au Théâtre-Français. — (15 janvier). G. Ferry : Vaudevillistes anciens et vaudevillistes nouveaux. — Codornia : La Comédie avant Molière. — Baluffe : Molière chez le prince de Conti. — Deviolaine : La comédie contemporaine. — REVUE DES ARTS DECORATIFS (décembre). Courajod : Le montage des œuvres d'art. — L. Hague : Des vitraux de Montmorency. — Benedite : La chinoiserie au XVIIIe siècle. — (janvier). Perissé : Le moulage à cire perdue. — REVUE DU CERCLE MILITAIRE (janvier, 22). Du remplacement des munitions sur le champ de bataille. — Le duel dans l'armée allemande. — De l'organisation défensive des États. — (janvier, 29). La fortification en présence de l'artillerie nouvelle. — Le projet de loi sur la landsturm. — L'organisation défensive des États. — (Février, 5 et 12). Esquisse de la frontière austro-russe. — Les écoles militaires en Italie. — L'organisation défensive des Etats. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (janvier 23). Wright : Notules syriaques. — Clédat : La chanson de Roland. — Pakscher : La chronologie des poésies de Pétrarque. — Pellechet : Les imprimeurs du Comtat-Venaissin. — Scherer : Grimm. — L. M. : Les bureaux de la guerre sous la Terreur. — Gemœhling : les Fririou. — Firmery : Jean-Paul Richter. — Wastenfeld : Les collaborateurs des annonces savantes de Gœttingue. — (30 janvier). Basset : Contes populaires berbères. — Duruy : Histoire des Grecs. — Vinkestein : Les sources du *De Viris*. — Gentile : Tibère selon la critique moderne. — Leroux : Chartes de la Marche et du Limousin. — De Nolach : Erasme en Italie. — De Grammont : Alger sous la domination turque. — Ingold : L'Église et l'Oratoire. — Saint-Honoré. — Geiger : Annuaire de Gœthe. — (février, 6). Derenbourg : Jean de Capoue. — Brochard : Les sophistes grecs. — Delbrück : Les guerres des Perses et celles des Bourguignons. — De Kermaingant : Jean de Thumery. — Auguez : Henri IV en Allemagne. — Vingtrinier : Le dernier des Villeroy. — (février, 13). Lang : Mythe, rituel et religion. — Gache et Dumény : Archéologie grecque. — J. de la Gravière : Les chevaliers de Malte et la marine de Philippe II. — La Barre-Duparcq : Henri II. — Rigal : Les théâtres de Paris. — Blasendorf : Blücher. — REVUE DES DEUX MONDES (15 janvier). H. Taine : La formation de la France contemporaine. — M. du Camp : La fausse indigence; la charité efficace. — La Macédoine et la Serbie. — C. Rousset : La conquête de l'Algérie; Bugeaud et ses lieutenants. — De Varigny : L'Océanie moderne. — Brunetière : La littérature personnelle. — (1er février). Taine : La formation de la France contemporaine. — Cucheval-Clarigny : Le Parlement et le budget. — P. Monceaux : Apulée magicien; histoire d'une légende africaine. — Bellaigue : La nature dans la musique. — J. Rochard : L'éducation des filles. — Valbert : Léon Faucher et sa correspondance. — Brunetière : Les métaphores de Victor Hugo. — REVUE DE L'ENSEIGNEMENT (janvier). François : Le baccalauréat. — Perrens : L'enseignement public à Florence aux XIVe et XVe siècles. — Legrand : *Eugénie Grandet*. — Sourian : Euclion et Harpagon. — REVUE GÉNÉRALE (15 janvier). De Lanessan : L'Indo-Chine française. — *Portraits de maîtres* par E. des Essarts. — Ch. de Larivière : *Mme de Pompadour* par MM. de Goncourt. — *Napoléon Ier* par M. R. Peyre. — (1er février). Moncey : La préface de *Pierre et Jean*, de M. G. de Maupassant. — De Lanessan : L'Indo-Chine française. — Ch. de Larivière : *Le Père Bouhours*, par M. G. Doncieux. — *Beaumarchais*, par M. Bonnefon. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (janvier). Drapeyron : Les Catalans. — Camena d'Almeida : Le rôle et les effets climatologiques des forêts. — Delavaud : La Société de géographie de l'Est. — Foncin : La formation territoriale des principaux États civilisés. — Le manifeste géographique du colonel sir Ch. Warez. — REVUE DE L'HISTOIRE DES RELIGIONS (novembre-décembre). Bouet-Maury : La légende d'Abgar et de Thaddée et les missions chrétiennes à Edesse. — Massebiau : Le traité de la vie contemplative de Philon et la question des Thérapeutes. — REVUE INDÉPENDANTE (février) Raffaelli : Caractères de la Ligue. — Rosny : Tornadres. — C. Lemonnier : Les peintres flamands à Munich. — J. Moréas : *Aucassin et Nicolette*. — J. Ajalbert : Le p'tit. — G. Kahn : Eventails. — REVUE INTERNATIONALE DE L'ENSEIGNÉMENT. (janvier). Cartault : M. Eugène Benoist. — D'Arvert : L'instruction publique à Paris. — L'enseignement supérieur devant le conseil municipal de Paris. — REVUE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE (janvier). Clarens : Jules Breton, peintre et poète. — Alaux : Qu'est-ce qu'une littérature? — Bournand : Artistes contemporains; Geffroy et Mosler. — Salmson : Le métier dans l'art; la statuaire — REVUE MARITIME ET COLONIALE (janvier). Busson : Les établissements de pêche et le domaine maritime. — Crémazy : Notes sur Madagascar. — Régis : Le Tonkin en 1883. — Dr Bayol : Voyage en Sénégambie. — REVUE DU MONDE LATIN (février). Ch. Alexandre : Le général Le Flô. — Lefebvre Saint-Ogan : La Société italienne de la Renaissance. — L. Marlet : Bussy d'Amboise. — F. Doria : La guerre d'indépendance au Brésil. — Even : Hypnotisme et suggestions. — REVUE DE PARIS ET DE SAINT-PETERSBOURG (février). A. Sylvestre : Les poètes de la guerre. — F. Pyat : Souvenirs littéraires. — Robinet de Cléry : Bazaine. — M. Barrès : Renan. — De Villiers de l'Isle-Adam : La suggestion devant la loi. — REVUE PHILOSOPHIQUE (janvier). Espinas : L'évolution mentale chez les animaux. — Paulhan : L'associationisme et la synthèse psychique. — Adam : Pascal et Descartes. — *Le magnétisme animal* par Baréty. — REVUE POLITIQUE ET LITTERAIRE (janvier, 21). Guy de Maupassant : Les femmes et l'esprit en France. — Darmesteter : La poésie anglaise; miss Mary Robinson. — G. Larroumet : Les comédiens et les mœurs. — *Turgot*, par M. Léon Say. — *La vérité sur la Dame aux Camélias*, par M. Romain Vienne. — (28 janvier). Ch. Bigot : Le roman psychologique contemporain; *Mensonges*, par M. Bourget. — Le prince de Battenberg. — De Récy : La musique et le sentiment religieux. — Alexandre : Les débuts littéraires de Labiche. — *Histoire de la monarchie de Juillet*, par Thureau-Dangin. — *Nivelle de la Chaussée et la Comédie larmoyante*, par Lanson. — (4 février). Buisson : Edgar Quinet avant l'exil. — Séailles : M. Puvis de Chavannes. — Sacher-Masoch : La bataille de Gdow; Féodosia. — A. Barine : Au Japon, à propos des contes de fées. — *Les Précurseurs des Félibres*, par M. Donadieu. — (11 février). P. Foncin : L'alliance française. — Darmesteter : Miss Robinson. — Séailles : M. Puvis de Chavannes. — REVUE RETROSPECTIVE (nos 85, 86). Mémoires inédits de Roustam, mameluck de Napoléon Ier. — Etats de services de la Tour d'Auvergne. — Arrestation du général Le Flô. — Une lettre de Guillotin. — (Nos 87, 88). Mémoires inédits de Roustam. — Correspondance inédite de Vandenbourg. — Traversée et prise du navire l'*Aventurier* (1779). — Les mœurs sous le Directoire. — REVUE DE LA RÉVOLUTION (janvier). V. du Bled : Hommes d'esprit et causeurs

de la Révolution. — La Terreur dans le Nord et le Pas-de-Calais. — Combes : Malesherbes et de Sèze devant la Convention. — De la Sicotière : L'affaire des décorations en 1824. — C. Bord : Bonaparte et Louis XVIII. — Comte Molé : Les Cent jours. — Le ballet du pape. — REVUE SCIENTIFIQUE (21 janvier). Duclaux : Microbes, poisons et maladies. — Debierre. : L'anatomie comparée et les sciences naturelles. — Grad : La question de l'alcool en Allemagne. — Les aérostiers militaires au Tonkin. — (28 janvier). Fouqué : La propagation des secousses à travers le sol. — Jousset de Bellesme : L'acclimatation de nos poissons d'eau douce au Chili. — F. Darwin : La vie de Ch. Darwin. — Bourgeat : Les formations coralligènes du Jura. — (4 février). Chauveau : Le travail physiologique et son équivalence. — Pasteur : La destruction des lapins. — Piderit : La physionomie de la bouche. — (11 février). Fouqué : La propagation des secousses à travers le sol. — Les nouveaux règlements d'artillerie de campagne. — La Faculté de médecine de Paris en 1887. — Colomb : Recherches sur les stipules. — ROMANIA (avril-octobre). Bonnardot : Fragments d'une traduction de la Bible en vers. — Meyer : Notice du manuscrit 1137 de Grenoble, renfermant divers poèmes sur saint Fanuel, sainte Anne, Marie et Jésus. — Meyer : Notice sur un manuscrit interpolé de la *Conception* de Wace. — Meyer : Fragments d'une ancienne histoire de Marie et de Jésus. — Muret : Eilhart d'Oberg et sa source française. — Morel-Fatio : Textes castillans inédits du XVIIIe siècle. — G. Paris : Un poème inédit de Martin Le Franc. — E. Picot : Le monologue dramatique. — G. Paris : Une question biographique sur Villon.

SEMEUR (10 et 25 janvier). G. Renard : La Renaissance de l'idéalisme. — Pontsevrez : Paul de Molènes. — Wagnon : La littérature guerrière en Allemagne. — Melvil : Pierre Loti et *Madame Chrysanthème*. — Durocher : M. Renan chez lui. — Ch. Fuster : Auguste Dorchain. — Bazan : Mme H. Gréville. — D'Oleyres : *La puissance des ténèbres* et la critique russe. — SPECTATEUR MILITAIRE (15 janvier). Brun : L'Infanterie française d'après la loi de juillet 1887. — Aperçu sur notre situation militaire. — P. Lehautcourt : Les expéditions françaises du Tonkin.

TOUR DU MONDE (janvier, 21 et 28; 4 février). Mme Dieulafoy : A. Suse, Journal des Familles. — TRADITION (15 janvier). G. Paris : La légende du mari aux deux femmes. — Bérenger-Féraud : Etude sur le drac du Rhône. — Luzel : La mort de Guillaume le Conquérant. — Martin : La tradition de l'Antechrist en Alsace. — H. Carnoy : Saint Nicolas et les trois enfants dans le saloir. — Sinval : Superstitions et légendes russes.

REVUES ÉTRANGÈRES

Allemagne

HISTORISCHES JAHRBUCH (janvier). Seidenberger : Les luttes des corps de métier à Mayence au XVIe siècle contre les nobles et le clergé. — Ehses : Les décrétales des papes et le divorce de Henri VIII. — Lamprecht-Bruder : Les principes des nouvelles recherches économico-historiques.

DEUTSCHE REVUE (février). A. Schäffle : La préparation à la guerre. — S. Münz : Francesco Crispi. — Lamezan : Le droit et la société. — Zelau : L'Atelier des maîtres viennois.

NORD UND SUD (février). F. Gross : Alphonse Daudet (avec portrait à l'eau-forte). — Paul Heyse : Le plus pénible des devoirs, tragédie en un acte. — P. d'Eulenbourg : La politique prussienne il y a cent ans. — Lettres inédites de Mendelssohn.

DEUTSCHE RUNDSCHAU (février). La situation actuelle de la gravure sur cuivre. — Neményi : Vingt ans de constitution en Autriche-Hongrie. — W. Loewe : Souvenirs sur le général Pfuel.

UNSERE ZEIT (janvier). L. M. : Le chemin de fer russe du Pacifique. — H. Reimann : Jenny Lind. — (Février.) J. Schott : La réorganisation militaire en France. — G. Diercks : L'Espagne depuis la mort d'Alphonse XII. — K. Spitteler : La conception dramatique en France. — H. Stern : Les révolutions de la Russie.

DEUTSCHE RICHTUNG (février). J.-V. Scheffel : Epîtres de Säckingen. — *Le Burgtheater* de Vienne et le drame allemand. — K.-E. Franzos : Etude sur Scheffel. — F. Muncker Wilhelm Hertz.

VOM FELS ZUM MEER (n° 6). H.-J. Klein : Trombes et cyclones. — A. Schroeder : Le centenaire de Byron. — K. Laswitz : Le monde des atomes. — E. Sasse : Les lois numériques dans l'histoire universelle. — E. de Hesse-Wartegg : Le carnaval au Yucatan.

BLATTER FUR LITERARISCHE UNTERHALTUNG (1 à 6). Luther comme sujet dramatique. — A. Friedmann : La parodie. — W. Rullmann : Émile Zola et le public. — R. Waldmüller : Un roman japonais. — O. Speyer : Essais de F. Grégorovius. — G. Portig : Littérature esthétique. — A. Schlossar : Histoire littéraire. — H. Reimann : Correspondance entre Listz et Richard Wagner. — O. Muller : Une renaissance du Parcival.

MAGASIN FUR LITTERATUR (4 à 7). J. Fastenrath : La poésie catalane au XIXe siècle. — H. Semmig : France et Allemagne. — J. Fastenrath : Un pamphlet espagnol contre Zola. — A. Buchner : *Beaucoup de bruit pour rien* à Paris.

GESELLSCHAFT (février). H. Semmig : Comment les Français découvrirent le royaume de Vénus. — K. Reichert : Tristan et Isolde.

Angleterre.

QUATERLY REVIEW (janvier). Vie et lettres de Darwin. Le roman catholique en Angleterre.

Belgique.

REVUE DE BELGIQUE (janvier). Leclerq : Esquisse sur Walter Scott. — Monseur : Travaux récents sur les origines de la littérature grecque.

Espagne.

MATINEES ESPAGNOLES (janvier 15, et 22). Fugairon : Rochefort et Loti. — Le salon de M. Thiers. — (7 février). L'éducation d'une fille noble au XVIIIe siècle.

Suisse.

LECTURE (février). Philosophie et religion. — Souvenir du cinquantenaire de la Société de belles-lettres de Neufchâtel. — Album poétique illustré. — Portraits littéraires. — Poètes et prophètes de l'Ancien Testament. — Abrégé de l'histoire de la civilisation.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE (février). Glardon : La Société théosophique et le monde occulte. — P. Godet : L'esprit de Marc Monnier. — De Florian : le Maroc. — Tallichet : Le rachat des chemins de fer par l'Etat. — Ed. Rod : Le mouvement littéraire en Italie. — Jeanne Mairet : Le journal de Marie Bashkirtseff.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 janvier au 15 février 1888)

AVANT-GARDE INDÉPENDANTE. Janv.: 17. Pontsevrez: *Pierre et Jean*, par G. de Maupassant. — 31. Pontsevrez: *Le Bonheur*, par Sully-Prudhomme.

DÉBATS. Janv.: 17. La peinture anglaise à l'exposition royale du jubilé. — 19. *La morale des Stoïciens. — Montaigne, moraliste et pédagogue*, par Mme J. Favre. — 21, 28. E. Lavisse: Un Italien de la Renaissance à la cour d'Espagne ; Pierre Martyr d'Arrighera. — 31. *Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans*, par le comte de Baillon. — Févr.: 1. *Trente ans de Paris*, par A. Daudet. — 6. *Le Bonheur*, par Sully-Prudhomme. — 7. Une intrigante de la Restauration ; Mlle de Millo. — 8. Gustave Guillaumet. — 11. A. Heurteau: *Pierre et Jean*, par G. de Maupassant. — 14. *Mémoires d'un royaliste*, par le comte de Falloux.

ÉCHO DE PARIS. Janv.: 21. M. Guy de Maupassant. — 21. Eugène Labiche. — Févr.: 8. Émile Augier. — 10. *La Puissance des ténèbres*. — 15. Béranger et Musset jugés par Baudelaire.

ÉVÉNEMENT. Janv.: 17. Condorcet. — 19. Le roman et la critique. — 25. E. Labiche. — 28. *Le dîner du bout du banc*, par J. Ballieu. — Févr.: 2. Littérature et bibliothèque mêlées. — 9. *Le Train jaune*, par C. Toudouze. — 10. *Le Bonheur*, par Sully-Prudhomme.

FIGARO. Janv.: 19. Le comte de Felloux. — 24. Labiche. — Févr.: 11. Le centenaire de Byron.

GAULOIS. Janv.: 24. Labiche. — Févr.: 4. Nos bibliothécaires. — 6. *Rana*, par M. de Borelli.

GAZETTE DE FRANCE. Janv.: 22. Œuvres littéraires de Napoléon Bonaparte. — 27. Labiche. — 29. *Mensonges*, par P. Bourget. — Fév.: 2. La vie sociale en Turquie. — 5. *Histoire des œuvres de Th. Gautier*, par de Lovenjoul.

GIL BLAS. Janv.: 25. Labiche. — 30. *Pierre et Jean*, par G. de Maupassant. — Févr.: 15. Nestor: *Paysages*, par F. Poictevin.

JUSTICE. Janv.: 16. Les mémoires inédits de Billard-Varennel. — Févr.: 2. *Histoire de l'Académie des sciences*, par Maindron. — 13. Lakanal à Bergerac.

LIBERTÉ. Janv.: 18. Souvenirs d'un diplomate allemand. — 22. *Éva Barner*, par P. Murius. — 25. Eug. Labiche. — 25 et févr.: 10. Les relations de Bonaparte et de Louis XVII. 31. Au pays des Mauresques, par Théo-Critt. — Févr.: 6. A propos des bibliothèques. — 12. *Apulée magicien*, par Monceaux. — 13. *La Puissance des ténèbres*, par Tolstoï.

MONDE. Févr.: 10. La librairie Lecoffre.

MONITEUR UNIVERSEL. Janv.: 23, 26. Fév.: 6, 9. Le Niagara. — 17. Le bannissement d'un ministre ; Mazarin. — 27. *La Côte d'azur*, par S. Liégeard. — 28. La revue des patois gallo-romans. — 31. Le duc d'Angoulême à Bordeaux en 1814. — Févr.: 7. Un monument à Robert Sorbon. — 9. *Nivelle de la Chaussée et la comédie larmoyante*, par G. Lanson. — 10. *Éléments d'histoire littéraire*, par R. Doumic. — 11. Les missionnaires catholiques et le Thibet. — 14. La Prusse et son roi pendant la guerre de Crimée.

NATIONAL. Janv.: 17. *Pierre et Jean*, par G. de Maupassant. — 18. Le vrai d'Artagnan.

OBSERVATEUR FRANÇAIS. Janv.: 17. Ch. Maurras: La propriété littéraire. — 29. *Histoire de la seconde République française*, par P. de la Gorce.

PARIS. Janv.: 18. La Société libre des lettres et des beaux-arts. — 19. Le Dictionnaire de Pégase.

PARTI NATIONAL. Janv.: 31. Le théâtre de Labiche. — Févr.: 3. *Le Bonheur*, par Sully-Prudhomme. — 10. *Chonchette*, par M. Marcel Prévost. — 12. Dumas père et Béranger. — 14. *La Puissance des ténèbres*, par Tolstoï.

PATRIE. Janv.: 23. *Journal de Papillon de la Ferté*, par Boysse. — 29. Labiche. — Févr.: 10. *Thérésine*, par A. Delpit.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Janv.: 16. Les Carnot. — 19. E. des Essarts: A. de Vigny ; le pessimisme et l'idéalisme. — 22. La Prusse et son roi pendant la guerre de Crimée. — 25. F. Sarcey: Labiche. — Févr.: 6. *Les Séducteurs*, par Gyp. — 9. Roustam, mameluck de Napoléon Ier. — 10. Girard Terburg, d'après des documents nouveaux.

SOLEIL. Janv.: 20. L'Académie française. — 23. Histoire des ducs d'Uzès, par M. d'Albiousse. — Jean d'Armagnac et Urbain Grandier, par M. A. Barbier. — La chevalerie lorraine, par le baron Digot. — 25. La bible, traduction Ledrain. — Févr.: 1. Le monde du comique et du rire. — 5. Bibliothèques et bibliothécaires. — 8. *Le Bonheur*, par Sully-Prudhomme. — 13. *La Puissance des ténèbres*, par L. Tolstoï. — La réforme et la Ligue en Champagne. — Lettres originales conservées dans les archives municipales (1526-1598), par M. Hérelle. — Histoire du Ménil et de ses seigneurs, par A. Joubert. — L'armée à Bordeaux, par M. Communay, 1887.

TEMPS. Janv.: 21. MM. Gréard et Falloux. — 29. A. France: Le darwinisme dans la poésie et le roman. — 31. Le téléphone à grande distance et ses difficultés. — Févr.: 14. La doctrine de l'évolution en astronomie.

UNIVERS. Janv.: 17. M. Chantelauze.

VOLTAIRE. Févr.: 2. *Le Bonheur*, par Sully-Prudhomme. — 15. Les auteurs dramatiques.

JURIDICTION CRIMINELLE

Cour de cassation (chambre criminelle).

Audience du 5 janvier 1888.

Diffamation. — Preuve des faits diffamatoires. — Article 52, loi du 29 juillet 1881. — Notification. — Délai. — Déchéance. — Jugement par défaut. — Opposition.

Aux termes de l'article 52 de la loi du 29 juillet 1881, le prévenu de diffamation qui entend fournir la preuve des faits diffamatoires doit faire certaines notifications dans les cinq jours de la notification de la citation.

Ces notifications et le délai dans lequel elles doivent être réalisées sont prescrits à peine de déchéance du droit de faire la preuve, et cette déchéance est tellement d'ordre public qu'il n'appartient même pas au plaignant de renoncer à s'en prévaloir. A plus forte raison en est-il ainsi lorsque la partie civile s'en est simplement rapportée à la justice.

Et même en cas de jugement par défaut, le délai de cinq jours pour faire les notifications court, non de l'opposition, mais de la première citation.

Ainsi jugé, par le rejet du pourvoi formé par M. Drumont contre un arrêt de la Cour de Paris, qui lui avait refusé le droit de faire la preuve des faits allégués contre M. Marcel Desprez.

La chambre criminelle, après avoir entendu le rapport de M. le conseiller Chambareaud, les plaidoiries de Mes Lelièvre et de Ramel, avocats, et les conclusions conformes de M. l'avocat général Loubers, a rendu l'arrêt suivant :

« La Cour,

« Statuant sur la fin de non-recevoir opposée d'office au moyen relatif à l'offre de preuve ;

« Vu les articles 35 et 52 de la loi du 29 juillet 1881 ;

« Attendu que les demandeurs régulièrement cités le 17 décembre 1886, pour l'audience du tribunal correctionnel de la Seine du 5 janvier suivant, à la requête de Desprez, partie civile, comme prévenu du délit de diffamation par la voie de la presse, n'ont demandé à faire la preuve des imputations diffamatoires qu'après l'expiration du délai de cinq jours imparti par l'article 52 de ladite loi ;

« Que le délai irritant a pour point de départ exclusif la citation donnée aux prévenus et que ce délai ne saurait être prorogé pour la simple non-comparution des prévenus à l'audience pour laquelle ils ont été cités ;

« Que la déchéance édictée par l'article 52 de la loi du 29 juillet 1881 est absolue ; qu'elle doit être prononcée par le juge, encore que la partie diffamée renoncerait à s'en prévaloir ou s'abstiendrait de l'opposer ; qu'elle doit l'être surtout, lorsque, comme dans l'espèce, la partie civile s'en est rapportée à justice ;

« Qu'en rejetant comme inadmissible la preuve offerte alors que les prévenus auraient dû être déclarés déchus du droit de proposer cette preuve, l'arrêt attaqué n'a pu violer les textes invoqués par le pourvoi ;

« Qu'il n'y a lieu, dès lors, de statuer sur le moyen proposé ;

« Et attendu, d'ailleurs, que l'arrêt est régulier dans la forme ;

« Rejette. »



L'Administrateur-Gérant : A. SAUPHAR.

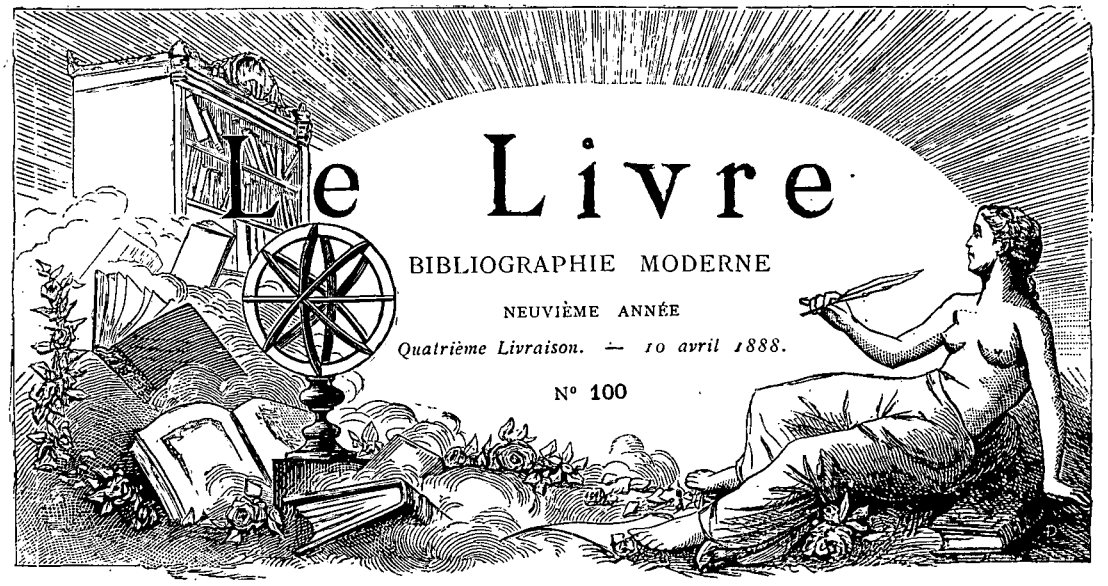

L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Les Amateurs d'autographes, par Octave Uzanne. — **Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Histoire. — Beaux-Arts. — Géographie. — Bibliographie-Mélanges. — Petite Gazette du Bibliophile à l'usage des initiés,** par O. U. — **Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.**

LES AMATEURS D'AUTOGRAPHES

Le Livre et l'Autographe. — M. Feuillet de Conches et ses Causeries d'un Curieux. *— Parallèle du Bibliophile et de l'Amateur d'Autographes. — Les chercheurs d'Autographes dans l'ancienne Rome. — Histoire des* Autographophiles *français. — Les livres illustrés de lettres autographes. — La Graphologie et les Graphologues. — Bibliographie de l'Amateur d'Autographes. — La chanson du marchand de manuscrits. — La collection et le catalogue Alfred Bovet. — Les à propos de M. Philippe Godet sur le Catalogue Bovet. — Considérations générales sur les autographes.*

Quel est le bibliophile qui n'ait été mordu plus ou moins profondément par la passion des autographes! — S'il en existait un seul, je le renierais, car il témoignerait d'une incuriosité littéraire et physiologique tellement méprisable, que l'amour des livres ne serait plus chez lui qu'un pauvre paradoxe de vanité baguenaudière et sotte, une superficielle manie d'être neutre, une métriopathie indigne de l'analyse des psychologues. — L'autographe! mais c'est le complément du livre, c'est parfois sa paraphrase et presque toujours la pierre de touche de l'esprit et du caractère de l'écrivain; c'est le contrôle du passé, c'est la lumière de l'histoire, c'est l'expression la plus spirituellement vivante qui reste des choses mortes.

L'ouvrage imprimé expose l'auteur en représentation, il le pare, il le drape, il le farde, il le grandit derrière les feux de la rampe; il nous montre l'homme paradant avec l'orgueil et les hypocrisies sociales; il ne nous livre de lui que ce qu'il veut bien volontiers montrer de ses coquetteries morales et de ses sensations maniérées; mais le document autographe est plus révélateur : il apporte avec soi l'éclat et la crudité du jour réel; il divulgue les sentiments jaillissant de l'émotion subite, les abandons intimes, les pathologies intellectuelles; il se présente palpitant encore dans les soubresauts de la plume, dans la forme des lettres, dans la construction et la ponctuation de la phrase, qui trahissent parfois l'enthousiasme, le trouble, la nervosité ou la passion de l'épistolier.

« Les seuls documents vraiment irrécusables, — écrivait l'auteur des *Causeries d'un Curieux*, — ce sont les monuments de première main, les révélations des pièces originales, les lettres intimes. Ce sont proprement les pièces justificatives des annales des peuples. Les lettres autographes appartiennent à cette partie toute morale de l'histoire, entièrement distinctes du simple récit des faits, mais qui doit y rester inséparablement attachée. C'est la vérité, sinon constamment la plus sûre, du moins la plus probable; j'entends ces lettres écrites au courant de la plume, lettres familières où l'homme s'échappe en confidences intimes, soit au milieu des affaires publiques, dans la chaleur même de l'action, soit à ces heures d'abandon disputées aux devoirs publics et aux distractions du monde, et non ces épitres étudiées après coup, ces documents rédigés à loisir pour les besoins de causes à gagner ou à venger. Ainsi, tels personnages, que le prestige de la naissance, de la célébrité ou de traditions acceptées sans critique ne laissait apercevoir ailleurs que sous l'apparence du grand costume et sous le mensonge d'un visage d'emprunt, se dépouillent devant vous dans leurs lettres; vous les voyez peints à nu et par eux-mêmes, et vous causez avec eux de plain-pied comme avec vos pairs. — Dans l'histoire, on dédaigne trop l'étude de l'homme intime; c'est cependant par l'homme que se fait l'histoire. On dédaigne les petites passions; d'elles cependant viennent de grands résultats; on fera fi des lettres, quand parfois un simple billet en dira plus qu'un gros livre. Les correspondances, même d'un individu obscur et ignoré, pourvu qu'elles soient authentiques, jettent du jour sur un fait d'histoire ou fournissent des détails précieux de mœurs : tant a de prix un peu de vérité. »

M. Feuillet de Conches, qui fut certes un bibliophile de premier ordre et d'une rare originalité, n'aurait point laissé ces *Causeries d'un Curieux*, ouvrage impérissable aux yeux des érudits, si la douce manie de l'autographe ne lui était venue d'assez bonne heure pour lui permettre de réunir l'admirable série de pièces historiques, qui, son bon sens critique aidant, lui ont fait édifier les quatre volumes que nous aimons tous à lire et à consulter à tous propos.

La passion des livres peut sommeiller et s'éteindre par lassitude ou encombrement du logis, le goût de l'autographe est indestructible. Le bibliophile peut montrer de la froideur et de la passivité même devant les rayons de ses livres alignés dans un ordre qui, à ses yeux, doit demeurer immuable; l'autographomane, lui, reste sans trêve sur le qui-vive, dans une activité fébrile, éperonnant ses désirs en épinglant ses *desiderata* toujours inassouvis. — Celui-là, vis-à-vis d'une armoire bondée d'auteurs maroquinés et armoriés, peut à la rigueur mettre la clef sous la porte et dire : « Mon siège est fait, mes classiques ou mes romantiques originaux sont au complet; » celui-ci, au contraire, vivra toujours en amorce dans le provisoire, dans l'éternelle perspective du nouveau à trouver. De même que l'existence de l'iconophile, sa vie devient furieusement affairée; il classe, il classe, il classe sans cesse; il coordonne ses pièces, les relit, les annote, les enchemise, les catalogue; ici les littérateurs, là les poètes, puis les généraux et chefs d'armée, les orateurs, les gens de robe, les politiciens, les rois, les princes, les grandes amoureuses, tout un monde vivant dans ces dossiers!

Mieux que le bibliophile érudit, qui, quoique fier de ses connaissances, doit songer que d'autres sont aussi bien nourris que lui du suc des bons auteurs, le collectionneur d'autographes se sent au fait des choses originales, des confidences, des notes intimes des plus grands esprits, et il se grise *in petto* de connaître seul ce que tout le monde ignore, et d'avoir les mains pleines de vérités, qu'il lui est permis de rendre publiques, à l'heure où sa fantaisie lui donnera le désir de la notoriété.

Il est rare que l'amateur d'autographes ne soit pas doublé d'un bibliophile, car le livre imprimé interprète aussi souvent la pièce manuscrite que l'autographe éclaire le livre d'une révélation nouvelle et de faits qui en corroborent ou en dénaturent la vérité admise. Il est plus fréquent, — il faut bien le dire, — de voir le bibliophile dédaigner l'autographe; j'entends parler du bibliophile traditionnaire et spéculateur, de l'ami des livres *en belle condition,* sous reliure aux armes, avec grandes marges et témoins. Car le bibliophile actif et moderne, qui se fait une bibliothèque plutôt qu'il ne se la forme par échange de banknotes, celui-ci aimera sûrement l'autographe, le recherchera, en ornera ses livres en tête et en queue, leur donnant ainsi une véritable valeur originale qui restera toujours à l'honneur de son goût de lettré, de son intelligence de chercheur et de délicat.

*
* *

Bien que Peignot, dans ses *Recherches sur les Autographes* ne fasse remonter le goût des pièces manuscrites qu'au XVIIIe siècle, il demeure assuré que cette passion pour les écrits personnels des littérateurs a existé de toute antiquité.

Martial, dans une de ses épigrammes, montre quel prix les bibliophiles de l'ancienne Rome

attachaient aux corrections et *addenda* d'auteur.

« Vous voulez, dit-il à son ami Pudens, que je corrige pour vous mes livres de ma propre main, c'est m'estimer et m'aimer trop, en vérité, que de vouloir ainsi posséder l'original de mes sottises. »

Suétone (ch. LXXXVII) écrit d'autre part : « Les *autographæ* d'Auguste montrent que dans les discours familiers il se servait de plusieurs locutions singulières... J'ai aussi remarqué que dans ses manuscrits il ne divisait pas les mots, et qu'au lieu de rejeter à la ligne suivante les lettres excédentes d'un vers, il les mettait sous les dernières de cette ligne, en les entourant d'un trait. »

C'est encore Suétone qui nous dira, parlant de Néron : « J'ai eu entre les mains des tablettes où se trouvaient des vers de lui, fort connus et entièrement de son écriture; on voyait bien qu'ils n'étaient ni copiés, ni écrits sous la dictée d'un autre, mais qu'ils étaient le fruit de sa pensée, tant il y avait de corrections et de ratures. » — Ces deux citations suffiront à nous prouver que les Romains tenaient en haute estime les écrits originaux de leurs grands hommes et qu'ils étaient non moins chercheurs, annotateurs, amis des textes et des variantes que nous le sommes aujourd'hui.

Parmi les collectionneurs de l'ancienne Rome, les autographologues citent les noms du poète Pomponius-Secundus, mentionné par Pline l'Ancien; celui du consul Mucianus et du sophiste Libanius — trois Romains qui, grâce à leurs tablettes précieuses, voient leurs noms gravés sur le livre d'or des amateurs d'autographes.

M. Etienne Charavay, dans la très intéressante et érudite notice qu'il a écrite pour le catalogue de M. Alfred Bovet, dont je parlerai plus loin, résume mieux que personne l'histoire des collections d'autographes depuis le moyen âge jusqu'à nos jours. Après avoir passé légèrement en revue le goût dominant des manuscrits au XIVe siècle et celui de l'*Album amicorum,* deux siècles plus tard, en Allemagne et dans les Pays-Bas, le savant et disert paléographe nous donne un aperçu curieux de l'histoire qui serait à faire de toutes les collections d'autographes depuis la Renaissance jusqu'à l'heure présente.

« C'est à Philippe de Béthune, frère de Sully, et à son fils Hyppolite, écrit-il, que revient l'honneur d'avoir constitué la première collection d'autographes proprement dite. A l'aide de leurs archives de famille et de celles des maisons de Nevers et de Montmorency, ils formèrent au commencement du XVIIe siècle, une collection de lettres originales de personnages illustres, classés par règnes, qui comprend sept cents cinquante volumes, et qui est un des ornements de notre Bibliothèque nationale.

« Après eux, Antoine Loménie de Brienne, les Du Puy, Fabri de Pereic, les Godefroy, Baluze, André Du Chesne, joignirent l'autographe aux livres et aux curiosités de leurs cabinets, mais leur maître à tous fut Roger de Gaignières. Ce gentilhomme, né en 1644, consacra son temps et sa fortune à réunir toutes sortes de curiosités, avec l'aide de son valet de chambre, Barthélemy Rémi, qui devint son bibliothécaire. Il rechercha avec ardeur les autographes, et eut la bonne fortune de sauver de la destruction les papiers de Jean Bourré, le secrétaire de Louis XI, les correspondances de Roger de Bellegarde, et nombre de parchemins dont la Chambre des Comptes s'était débarrassée inconsidérément. Il réunit ainsi plus de vingt-cinq mille pièces, tant en originaux qu'en copies. Il eut l'heureuse inspiration de faire don de son cabinet à Louis XIV, le 29 février 1711. Grâce à cette générosité, le fonds Gaignières est actuellement un des plus importants de notre Bibliothèque nationale et une des sources les plus précieuses pour les historiens. — Gaignières mourut le 27 mars 1715, et son nom, qui est justement cher aux érudits, ne doit pas l'être moins aux amateurs d'autographes. — « Au XVIIIe siècle, poursuit M. Étienne Charavay, le président Bouhier, les d'Hozier, les Clairambault furent des chercheurs d'autographes; la bibliophilie devint à la mode. En France, à la fin du XVIIIe siècle et au commencement du XIXe, nous trouvons, parmi les amateurs d'autographes, l'oratorien Adry, l'érudit écrivain Charles Pougens, le marquis Germain Garnier, Dom Brial Auguis, le bibliographe Barbier, l'académicien Auger, les libraires Crapelet et de Bure, le numismate Mionnet; le plus hardi chercheur de cette époque fut Villenave, auquel on doit la découverte et la conservation de milliers de documents. Parmi ses émules et ses successeurs, il faut citer le dramaturge Guilbert de Pixérécourt, les bibliographes Renouard et Brunet, Joseph Tastu, Bérard, le rédacteur de la charte de 1830, Gallois, Soleinne, le marquis de Chalabre, Labouisse-Rochefort, la marquise de Dolomieu, la comtesse de Castellane, Lalande, Montmerqué, de l'Académie des inscriptions, le baron Feuillet de Conches, le célèbre compositeur Cherubini, le comte d'Auterive, l'abbé Lacoste, le marquis de Flers, le philosophe Victor Cousin, le célèbre critique Sainte-Beuve, le libraire Dentu, etc., etc. »

M. Étienne Charavay, en citant ces très importants collectionneurs, ne remarque pas que les amateurs d'autographes ont décuplé depuis la Révolution et que le nombre des ventes de pièces

originales manuscrites a si prodigieusement augmenté, que l'on peut compter aujourd'hui autant de ventes en un mois qu'il y en avait en une seule année vers 1840 ou 1850.

Les amateurs d'autographes se sont multipliés avec surabondance depuis cinquante ans, chacun suivant sa voie, taquinant sa marotte ou enfourchant son *dadà;* le signe distinctif du siècle étant la spécialisation de tout collectionneur, les curieux d'épîtres ou de pièces littéraires se sont tous cantonnés dans un genre dont ils ne sortent point. Tel amateur recherchera les musiciens, tel autre les acteurs et actrices, celui-ci donnera ses soins aux poètes de la Renaissance, celui-là ne verra, ne comprendra que les académiciens; les plus avisés accumuleront les auteurs modernes, hypothéquant l'avenir et antidatant la postérité; les puristes resteront en arrêt sur Bossuet, Pascal, Labruyère ou Corneille; les Moliéristes aux aguets tâcheront de surprendre ce fameux autographe indéniable et impeccable du maître, qui, jusqu'ici, échappe à leurs investigations; les modérés enfin, partagés entre leur goût pour le livre et le document direct, s'efforceront de munir chaque ouvrage estimable de leur bibliothèque d'une belle page manuscrite de l'auteur, se rapportant autant que possible au sujet traité.

Il est curieux de constater que c'est au bibliophile Guilbert de Pixérécourt que l'on doit l'introduction en France de cette ingénieuse illustration des livres par lettres d'auteur.

« Les autographes, dit ce célèbre dramaturge, dans la préface de son *Catalogue* (1841), n'étaient pas réunis en collection il y a quarante ans; on rencontrait quelquefois, dans les ventes de livres, un ou deux volumes dans lesquels le propriétaire avait rassemblé pêle-mêle une centaine de lettres plus ou moins curieuses et fort étonnées, le plus souvent, de se trouver ensemble; c'est à la vente de l'abbé de Tersan (1805) que j'ai vu pour la première fois un casier assez étendu rempli de cartons qui contenaient des lettres autographes... C'est aussi dès cette époque, ajoute l'auteur de *Cælina ou l'Enfant du mystère*, que j'ai conçu la pensée d'ajouter des lettres autographes à mes livres. »

Le bon Pixérécourt a fait école, et j'ose bien espérer que cette *biblio-autographomanie* se développera chez nous chaque jour davantage. — L'avouerai-je? un beau livre bardé d'autographes, interfolié de lettres, muni d'annotations d'auteur ou d'éditeur littéraire, m'est plus sensible, sous une enveloppe ordinaire, que les plus tapageuses éditions vêtues par Trautz et enrichies à l'intérieur de cent états de gravures et vignettes avant toute lettre, en première morsure et le reste... — Le but d'un bibliophile de goût affiné est de distinguer ses propres volumes, de leur créer une physionomie originale, d'y faire revivre l'auteur et l'esprit de l'auteur autant que possible, et, à cet effet, de se mettre en quête de toutes les pièces qui peuvent contribuer à faire de tel ou tel ouvrage un véritable reliquaire. — Je troquerais volontiers, pour ma part, contre une action de la Banque de France, au cours de 1880, un exemplaire de la *Légende des siècles*, édition d'origine, avec nombreuses pièces manuscrites de Victor Hugo ajoutées, dessins à la plume du maître en guise de gardes, critiques autographes de Sainte-Beuve ajoutées, lettres de Gautier et de Balzac y relatives; le tout habillé d'une façon spéciale avec un fragment de l'habit d'académicien que porta Hugo à sa réception, et dont les palmes vertes me seraient plus précieuses que les entrelacs d'or du plus fameux relieur. — Qu'on ne me dise pas qu'un tel exemplaire ait été impossible à établir il y a quelques dix ans; il était, au contraire, réalisable et au delà, aussi réalisable que le serait pour nous aujourd'hui de vêtir *la Terre*, de M. Zola, en peau de truie de Medan, ce maroquin symboliquement naturaliste.

Le bibliophile qui saurait à propos autographier tous ses livres formerait la bibliothèque la plus originale et la plus utile; j'en sais trop peu qui se livrent à cette intelligente recherche et je ne me souviens pas depuis dix ans avoir vu plus de deux ou trois ventes dont tous les ouvrages fussent munis de lettres d'auteur. — On y viendra en masse, et, croyez-moi, la lettre est préférable aux *fumés*, aux cartons et aux états de gravures. Elle est sensible aux yeux, à la mémoire, à l'imagination; elle parle au cœur et à l'entendement, car comme le pensait si judicieusement le baron de Trémont, elle est à la fois une émanation de l'esprit par la pensée et du corps par la main qui en a tracé l'expression. Elle agit surtout sur notre imagination en faisant revivre à nos yeux son auteur dans les plus intimes détails de sa vie intellectuelle.

L'autographe revient de droit au livre comme l'esquisse au tableau, comme l'exilé à sa patrie, comme l'oiseau à son nid; le devoir du bibliophile est d'établir autant que possible le parallèle direct entre l'œuvre définitive, sous l'aspect matriciel de la lettre imprimée, et l'œuvre de première sensation et de premier jet qui surprend l'auteur à nu avant qu'il ait eu le temps de vêtir et de peigner ses phrases.

Puis, ne l'oublions pas, la graphologie est là, science encore dans son berceau, mais qui voit venir à elle de tous les points du globe les mages de la déduction logique, adeptes innombrables qui accumulent les preuves par une argumenta-

tion serrée et par une vérité subtile qui, chaque jour, se fait plus éclatante. La graphologie qui, au siècle prochain, comptera autant de fervents que de citoyens éclairés, car, quoi qu'on en puisse dire, elle révélera l'absolue psychologie qui apparaît toute enclose dans l'écriture humaine.

***

La Bibliographie des ouvrages indispensables à la bibliothèque d'un amateur d'autographes peut se résumer ainsi que suit, tant pour la partie critique que pour la partie analytique, je ne parle que des principaux ouvrages français:

1° *Recherches historiques et bibliographiques sur les autographes et l'autographie,* par Gabriel Peignot. Dijon, 1836; in-8°, 90 pages.

2° *Manuel de l'Amateur d'autographes*, par P. Jules Fontaine, Paris, 1886; in-8°, 362 pages. Ce recueil avait été précédé, en 1834, d'un petit opuscule tiré à 100 exemplaires intitulé: Des collections d'autographes et de l'utilité qu'on en peut retirer (28 p.).

3° *Bulletin de l'autographophile*, par Jules Fontaine, in-8°, 5 numéros de 1836 à 1838.

4° *Dictionnaire des pièces autographes volées aux bibliothèques publiques de la France, précédé d'observations sur le commerce des autographes,* par Ludovic Lalanne et Henri Bordier. Paris, Panckoucke, 1855; in-8° de 315 pages.

5° *Les Autographes en France et à l'étranger*, portraits, caractères, anecdotes, curiosités, par M. de Lescure. Paris, Jules Gay, 1865 ; in-8° de XII et 344 pages.

A cette nomenclature sans commentaires, il convient d'ajouter les périodiques tels que *l'Amateur d'autographes* depuis sa fondation ; *le Cabinet de l'amateur* d'Eugène Piot; les *Isographies* diverses faites à l'exemple de la publication de Bérard en 1828; les nombreux recueils graphologiques, fixant l'art de juger les hommes d'après leur écriture ; *l'Autographe* de Villemessant publié en 1864 avec un si grand succès, enfin les catalogues Donnadieu, Dawson-Turner, Boilly, A. Sensier, Benjamin Fillon, Alfred Morrison, de Londres, et Alfred Bovet, qui renferment d'innombrables fac-simile et constituent de véritables isographies qui sont de première utilité pour la vérification de l'authenticité des écritures.

Ce ne sont donc pas les Documents qui manquent aux amateurs d'autographes en herbe et en gerbes; ils peuvent aller aux sources, elles sont abondantes et claires. On ne saurait croire l'intérêt qu'il y a, même pour un bibliophile modéré à se plonger dans *l'autographiana*, on y rencontre partout des surprises charmantes, des souvenirs chers à l'esprit, des notes singulières, des curiosités qui s'étendent sur toutes les branches de l'histoire et de l'art.

L'ouvrage de M. de Lescure, qui affecte l'allure physiologique et anecdotique, m'a tout particulièrement charmé ; ce voyage au pays des autographes est fait par un curieux alerte et bon compagnon de route ; il cause, il rit, il chante même, et j'ai plaisir à reproduire en partie la chanson du *Marchand d'autographes,* qui est une circulaire aux amateurs, sur le vieil air *Vive la lithographie!*

Voici cette malicieuse *chanson du Marchand:*

Messieurs, j'ai des autographes
De tous temps, de tous pays;
Signatures et paraphes
Que je vends non garantis.

Savant prince ou saltimbanque,
Courtisanes ou valets,
J'ai, hors des billets de banque,
Toutes sortes de billets.

Vous verrez dans mes cartons
Des Molière, des Newton;
Vous verrez le Balafré,
Bobèche et Galimafré.

Car l'autographomanie
Sur tous jettant son grappin,
Place l'homme de génie
Près du sot ou du coquin.

. . . . . .

Je vous offre en attendant
Messieurs, ce Pierre le Grand;
Il peut braver l'examen,
Bien qu'il soit sur du Weinen.

Reconnaissez l'âme ardente
Du vainqueur de Marengo
Dans cette page éloquente;
On en peut pas lire un mot.

Cet ordre est de Charles neuf,
Malgré son air un peu neuf;
Mais de ce qui fait son prix
Combien vous serez surpris,

C'est que depuis une année
(Ici la date en fait foi),
Une fièvre cutanée
Avait emporté ce Roi.

A cent francs le Frédéric,
A deux cents le Garrick,
A cinq cents francs Cotillon,
A mille écus Trestaillon.

Dans l'ardeur qui vous transporte
Dépensez comme des fous;
Mais au pauvre à votre porte
Ne refusez pas deux sous.

Achetez aveuglément
Et profitez du moment ;
Cette noble passion
Se nourrit d'illusions.

Si le dégoût allait suivre
Et ralentir son essor,
On vendrait au poids du cuivre
Ce qu'on paye au poids de l'or.

Messieurs, j'ai des autographes
De tous temps, de tous pays,
Signatures et paragraphes
Que je vends non garantis.

L'auteur de cette complainte burlesque est, paraît-il, inconnu; je crois que si l'on avait cure... de gratter M. de Lescure, on arriverait, je vous assure, à le confesser de cette forfaiture. — Voilà où mène l'isographie de la rime!

*
* *

J'ai là sur ma table depuis près de dix mois, sinon davantage, un volumineux in-4°, de LIV et 880 pages qui forme bien le plus superbe ouvrage qui ait jamais été imprimé tant en France qu'à l'étranger sur le sujet qui nous occupe. Ce monument, car c'en est un, et du plus triomphal aspect, porte pour titre à son fronton : *Lettres Autographes composant la Collection de M. Alfred Bovet,* décrites par Étienne Charavay, ouvrage imprimé sous la direction de Fernand Calmettes[1].

Ce livre sera fréquenté comme une cathédrale par tous les dévots d'autographes, car en dehors de ses quarante héliogravures en relief et de ses deux mille reproductions en fac-simile dans le texte, les directeurs de cette formidable publication y ont fait jouer toutes les grandes orgues des *Te Deum* glorieux en l'honneur des personnages célèbres qui semblent s'y êtes donné rendez-vous. Ce Panthéon, divisé en dix chapitres, renferme par classes successives 1° *Les chefs de gouvernements;* — 2° *Les hommes d'État et personnages politiques;* — 3° *Les demi-dieux de la Révolution française;* — 4° *Les guerriers;* — 5° *Les savants et explorateurs;* — 6° *Les écrivains;* — 7° *Les artistes dramatiques ;* — 8° *Les peintres, sculpteurs et architectes;* — 9° *Les Huguenots;* — 10° enfin, *Les femmes.* — Pas galant, le catalogueur; moi, j'aurais donné le pas aux princesses! — Du chevalier français tel est le caractère.

Chacune de ces séries contient le fin du fin, le *gratin* de l'histoire politique, artistique et littéraire; c'est une collection générale de grand curieux qui assurera une immortalité digne d'envie à l'amateur d'élite qui l'a formée avec un goût si pur, si délicat, si sévère, et avec une intelligence mise au service d'une prodigieuse activité, car ce trésor a été réuni à travers toute l'Europe en moins de dix-huit ans de recherches.

M. Alfred Bovet est encore aujourd'hui un bibliophile jeune et militant, car il n'a point jusqu'ici défrisé la cinquantaine. Riche industriel, lettré très fringant, ami de l'art dans toutes ses expressions, ce collectionneur ardent a commencé sa merveilleuse collection d'autographes (vendue plus de cent mille francs il y a deux ans) à cet âge où l'étudiant se soucie de l'Isographie généralement aussi peu que de son *Gradus ad Parnassum.* — Neufchatellois d'origine et français de cœur, Alfred Bovet dépensa à la chasse des documents manuscrits toute la véhémence de sa jeunesse, et ce n'est pas seulement a prix d'argent, mais surtout à force de persévérance, de volonté, de finesse et de flair qu'il est parvenu à collationner cette réunion de pièces de premier ordre, dont l'impression, en tant que simple analyse, compose une si magistrale publication.

« Parmi les catalogues d'autographes, écrit M. Étienne Charavay, en tête de cette publication, le catalogue de la collection Alfred Bovet est exceptionnel. Il est la résultante d'efforts nombreux, et il a bénéficié de toutes les tentatives précédentes.

L'analyse des pièces a été la plus grande préoccupation de M. Charavay. Résumer le texte avec concision et clarté, reproduire in extenso les lettres les plus importantes, choisir le passage typique, éclairer par des notes ce qui était obscur, tel a été son but constant; — aussi a-t-il réussi dans la perfection à nous donner une œuvre supérieurement aménagée où l'esprit du flâneur erre sans fatigue, où l'œil butine à loisir, où l'érudit trouve aussitôt ce qu'il cherche. — C'est un répertoire admirable, égayé par ses illustrations en fac-simile, par ses planches gravées en creux et par la surprenante diversité des documents présentés.

« Lorsque, pour des motifs particuliers, M. Alfred Bovet décida la vente de sa collection, il

1. Ce livre a été tiré à 500 exemplaires, dont 320 mis dans le commerce à la librairie Charavay à 150 francs; 240 sur vergé teinté, 60 sur vélin blanc et 20 sur papier impérial du Japon. Il est imprimé sur papier de luxe avec encadrement rouge à chaque page.

voulut suivre l'exemple de Benjamin Fillon et d'Alfred Sensier. Il me proposa de rédiger un catalogue rationnel et d'unir nos efforts pour créer un type plus parfait que les précédents ; j'acceptai avec plaisir, et je me suis dévoué à cette œuvre capitale à laquelle j'ai consacré trois années de ma vie. »

Ainsi que le remarque son catolographe, M. Alfred Bovet appartient à l'école de ceux qui considèrent un livre comme une œuvre d'architecture dont tous les éléments doivent se combiner de manière à présenter à l'œil l'apparence de la grandeur et de l'harmonie. Pour réaliser ce rêve, l'éminent autographophile a confié la direction typographique et artistique de son catalogue à un de ses amis, le peintre Fernand Calmettes, ancien élève de l'École des chartes, qui se trouvait préparé par de patientes études à la conduite d'un travail aussi méticuleux. Comme imprimeur, il a adopté Motteroz, qui, répondant à sa confiance, a imprimé le plus bel ouvrage qui soit sorti et qui sortira peut-être jamais de ses presses. Les filets rouges qui encadrent le texte et le titre courant, la beauté du caractère sur ce superbe vergé in-4°, la pureté de tirage des zincs, cachets et clichés isographiques, tout a concouru, dans la mise en œuvre de cet ouvrage, à créer un véritable chef-d'œuvre de conception, d'ingéniosité et de typographie, et je ne crois point m'avancer en disant qu'il demeurera longtemps comme le vrai prototype des isographies futures. — Se trouvera-t-il jamais cependant un autre Bovet qui consente à dépenser le capital de cinq mille livres de rente, pour établir un monument analogue si utile à l'intérêt des lettres et de l'histoire. Je ne pense point.

Je voudrais pouvoir analyser ce livre géant page à page, mais la plus sommaire étude m'entraînerait très loin, très loin vers les confins de la grosse brochure. Il ne m'est permis que de juger l'ensemble sous peine de sombrer dans l'opuscule. M. Philippe Godet, un érudit et un délicat poète Neufchatellois, s'est essayé à mesurer les seules proportions du colosse et aussitôt il a vu naître un petit livre qui s'est enflé graduellement dans des épaisseurs très justifiées[1].

Cependant M. Philippe Godet ne s'est pas amusé aux bagatelles de l'autographe, il n'a passé qu'une revue hâtive de la collection Bovet, et il s'est montré aussi sobre et concis que possible, ayant à regarder cinq siècles d'histoire à vol d'oiseau. Je renvoie les curieux, sinon au catalogue Bovet, du moins, si les proportions de ce formidable monument et le prix d'entrée les intimide, au petit livre-guide de M. Godet, le Joanne de ce royaume de l'autographe. — Avec ce *vade-mecum,* ils pourront se former une idée des richesses de ce domaine où les hommes célèbres se survivront glorieusement à eux-mêmes, grâce aux moindres lignes tracées de leur main aux heures d'affection, d'inquiétude ou de plaisir, selon l'expression fugitive du moment.

Je le disais bien et je le répète, la collection Bovet est le Panthéon le plus peuplé, le plus sonore et le plus ingénieusement construit que l'on ait encore élevé, par la Bibliopée, aux immortels de l'univers.

***

Les amateurs d'autographes sont légion aujourd'hui en France et à l'étranger, et tous ceux que cette passion a envoutés peuvent être considérés comme incurables. L'autographe ne lâche pas ses heureuses victimes, car il se dégage de tous ces papiers remués par les fervents amoureux du document historique comme un vague spiritisme qui met en communion de pensée les vivants et les morts. — M. Bovet, dont je parlais à l'instant, après avoir créé cette immense collection encyclopédique sur la splendeur de laquelle on verra longtemps briller son nom, pouvait penser à se reposer en cultivant ses roses ou ses dahlias, mais il était écrit qu'il mourrait dans la peau d'un actif autographomane. Sa collection à peine vendue, il s'est remis à constituer une histoire de la musique par les musiciens, et, depuis quatre ou cinq années déjà, il est reparti en voyage au pays des orchestrants avec une ardeur diatonique, chromatique et enharmonique, grâce à laquelle nous verrons un jour paraître un nouveau catalogue enchanteur de tous les disciples de la muse Euterpe. — Un supplément à Fétis.

Les autographophiles sont d'autant plus fidèles à leur passion qu'elle ne les a pas frappés par coup de foudre, mais qu'elle s'est insinuée lentement en eux par une infiltration constante et longtemps inaperçue. La plupart d'entre eux vous diront qu'ils ne songeaient point à établir une collection sérieuse dès le début; ils réunissaient des lettres d'auteurs connus comme les collégiens font des timbres-postes, par curiosité et plaisir intellectuel; des amis leur fournissaient des doubles, ils achetaient de ci de là une pièce chez Eugène ou Étienne Charavay, ou bien un dossier chez A. Voisin avec lequel les relations sont si aimables, mais ils n'avaient point de prétentions

1. *Scripta manent. — Causeries à propos de la collection d'autographes* de M. Alfred Bovet, par Philippe Godet. Neufchâtel, Attinger frères, imprimeurs, 1887. In-8° carré de 120 pages, tiré à 400 exemplaires non mis dans le commerce.

dans leurs recherches. Un jour en classant leur butin, ils se sont découverts plus riches qu'ils ne l'auraient pensé et la tarentule leur est venue.

C'est alors que, résolus au *grand œuvre* comme les alchimistes d'antan, ils se sont plu à dévorer les catalogues de vente, ces catalogues si étranges dans lesquels on sent la difficulté qu'éprouvent les rédacteurs à caractériser la célébrité. Ils ont parcouru ces longues listes où le *grand musicien, l'auteur distingué, la fameuse danseuse, le romancier en renom, le savant jurisconsulte, l'éminent agronome, le poète délicat, l'érudit bibliophile, le médecin éclairé, la femme de lettres célèbre, le publiciste autorisé* se coudoient et défilent, étiquetés comme dans un musée Tussaud des gloires défuntes et contemporaines.

Ils ont acheté, acheté, acheté, en spécialisant leurs recherches sur tels ou tels personnages, et, le temps aidant, ils ont constitué une collection unique dont ils vivent, car elle a apporté dans leur existence, naguère monotone, toutes les agitations des saines convoitises, tous les petits bonheurs de la classification, toutes les joies réelles du document inédit, exprimant des sentiments mis au jour pour d'autres qu'eux-mêmes, mais qu'ils sont charmés de partager et dont ils finissent par se croire les plus surs confidents, à force d'intimité factice avec ces glorieux disparus.

Il est à remarquer que ce sont les amateurs formant des collections *spéciales* qui contribuent le plus à l'augmentation du prix des autographes, parce que, lorsqu'ils en trouvent qui entrent dans leur *spécialité*, ils enchérissent souvent pour se compléter au delà du prix jusque-là établi. Et ces prix se maintiennent ensuite, parce qu'on en tient note et qu'on les cite aux ventes postérieures

Le baron de Trémont, qui a fait cette dernière observation, remarque également que c'est un grand avantage d'être jeune lorsqu'on commence une collection d'autographes : on a le temps d'attendre les bonnes occasions, dit-il avec justesse, et l'on peut différer ses achats. Plus tard, on est pressé de jouir, car les années sont limitées, et si l'on tient à avoir certaines pièces qui ne se présentent souvent qu'à de longs intervalles, il ne faut pas les laisser échapper. Un de nos principaux collectionneurs se rendit adjudicataire d'une lettre autographe du général vendéen Charette, fort rare, en disant : « Il y a vingt-cinq ans que je l'attends. »

Les prix assignés aux autographes nous donnent une suprême consolation en nous permettant de constater que l'élevation des enchères est toujours proportionnelle à la valeur réelle du personnage et non à sa réputation. — Le succès public n'influe guère sur les transactions commerciales des pièces manuscrites, et ce m'est une joie véritable de suivre les dernières ventes et d'y observer que tous les tripoteurs politiques, tous les perturbateurs de la tranquillité de la rue, les orateurs, les romanciers vantés, bien que sans fonds, les décadents de tout les âges, les deliquescents de toutes les époques ne trouvent pas acquéreurs, même au-dessous du franc. — L'amateur d'autographe rend des verdicts plus purs que ceux des conseillers à la Cour de Paris et je pense que les pioupious d'Auvergne ne trouveraient pas de quoi alimenter leur marmite s'il leur fallait vendre dans ce but les épîtres fades du brav'général livré à la détrempe populaire.

Une lettre de Hugo se vendra toujours aussi chère qu'une épître de Bonaparte et plus qu'un décret autographe de Louis-Philippe, — et c'est justice.

OCTAVE UZANNE.

Paris, 6 avril 1888.



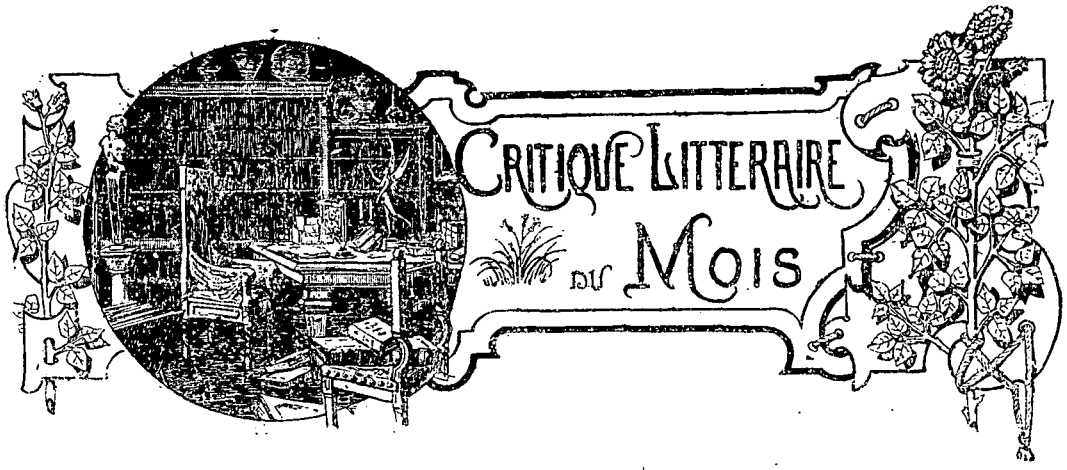

ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES

Sous l'œil des Barbares, par MAURICE BARRÈS. Paris, A. Lemerre, 1888. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

La fantaisie métaphysique que M. Maurice Barrès vient de publier sous ce titre mystérieux, presque mystique, *Sous l'œil des Barbares*, ne saurait s'appeler un roman ni une étude de mœurs ; c'est plutôt l'analyse inquiète, tourmentée, d'un esprit qui voudrait se dégager des formules usées, des liens de la réalité, ayant l'obsession de ce qui se fait en littérature. On sent une âpre recherche de la chose nouvelle, de la forme qui doit succéder à ce que nous voyons autour de nous. C'est une succession d'états d'âme, de sensations plus spiritualistes que matérielles, de visions curieuses décrites avec un art sincère, en une langue épurée, délicatement ouvrée. Cela commence, ainsi qu'une création de monde, par des paysages idylliques, des personnages indécis, noyés d'une brume de matinée rose, un jeune homme, une jeune fille, un philosophe monté sur un âne. Les figures n'ont pas de contours, les êtres presque pas de corps ; les idées seules sont précises, nettes, comme une affirmation de la domination de l'esprit sur la matière. Le rêve tourne à travers les fleurs, serpente entre les arbres, enlace un corps nu de femme, puis gravit les degrés magnifiques d'un temple hautain, tabernacle de la Sagesse qu'assiège le flot hurlant des Barbares, et nous assistons à des scènes grandioses du haut du Sérapéum, avant d'arriver aux temps modernes, aux visions de Paris et des choses contemporaines. Il y a là un effort considérable, une véritable angoisse d'art, une torture de lettré, qui ne sauraient laisser insensibles ceux qui ont la sensation pénétrante, l'empoisonnement divin de la littérature. Des brouillards génésiques de ce livre où se débat une intelligence en proie aux morsures de la curiosité artistique, naîtra sans doute quelqu'un : c'est l'embryon plein de promesses où germe le talent, encore replié sur lui-même avant de s'élancer victorieusement à travers la vie.

Volonté, par GEORGES OHNET. Paris, Paul Ollendorff, 1888. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Déjà, dans *Serge Panine*, son premier roman et son premier succès, Georges Ohnet nous avait montré jusqu'où peut aller le caractère chez la femme, et il avait peint avec une sorte de passion heureuse la figure si intéressante de Mme Desvarennes ; il s'agissait alors d'une mère défendant sa fille contre un gendre, d'une créature énergique, rompue aux luttes de l'existence. Cette fois c'est une jeune fille que le romancier jette en pleines batailles de la vie, une pauvre ouvrière, issue de parents riches et nobles, mais tombée dans la misère et obligée de travailler pour gagner son pain ; c'est ensuite une épouse défendant son mari contre une autre femme, une maîtresse. Cette Hélène de Graville, belle et honnête, li l'a douée d'une volonté qui devient le pivot du livre, celui autour duquel va tourner l'action, avec cette précision, cet enchaînement logique des faits et des événements qui trahissent immédiatement le talent scénique de l'auteur, son art particulier de la conduite d'une pièce, son incontestable entente de l'effet à produire, de l'émotion à remuer, de la sensibilité à soulever. Mise en contraste violent avec cette Diana Olifaunt, l'Anglaise séduisante, mais de basse et fangeuse naissance, elle prend tout le relief énergique de la vertu sur le vice, de la vie honnête et chaste sur l'existence débauchée et infâme. Les obstacles s'accumulent entre elle et ceux qu'elle aime ; Hélène les attaque en face, les brise, les surmonte, et par son énergie passionnée, par sa *Volonté*, reprend à la gueuse Louis Hérault, ce mari à l'âme faible, au cœur facile, à la chair lâche, que la courtisane anglaise lui a enlevé. Ce ne sont pas là, du reste, les seuls personnages intéressants de ce roman, appelé au même succès que les précédentes œuvres de Georges Ohnet ; il faut successivement citer Émilie Lereboulley, la jeune infirme, que les amertumes, les déboires, le sentiment de son infirmité et de son manque de beauté ont tournée vers une sorte de mi-

santhropie caustique s'exerçant aux dépens de tous ; — Clément de Thauziat, l'intime, l'inséparable, le Méphistophélès beau et triomphant de ce malléable et docile Faust, Louis Hérault ; — le sénateur Lereboulley, l'amant de Diana et son banquier ; — James Olifaunt, le mari complaisant de l'enchanteresse Anglaise ; — Mme Ve Hérault, la bonne vieille grand'mère de Louis, — tous les acteurs de ce drame plein de larmes et d'émotion, et qui rappellera les gros succès de l'auteur du *Maître de forges*.

Un Dilemme, par J.-K. Huysmans. Paris, 1888, Tresse et Stock. Un vol. in-32. — Prix : 2 francs.

Ce qui caractérise la nouvelle œuvre de J.-K. Huysmans, c'est l'art saisissant avec lequel il fait sortir de ses personnages l'implacable et égoïste férocité de la bourgeoisie de province. Il est impossible d'imaginer quelque chose de plus lâche, de plus dégradant, et en même temps de plus correct avec les conventions sociales de certains milieux bourgeois, que la conduite de ces deux parfaits gredins d'honnêtes gens, M. Lambois et son beau-père, le notaire Le Ponsart, vis-à-vis de l'infortunée créature qui a été la maîtresse de leur fils et petit-fils, Jules Lambois, décédé à Paris, laissant cette femme enceinte de lui. Les retorses roueries d'avoué, les canailles finauderies provinciales avec lesquelles Me Le Ponsart arrive à étrangler Sophie Mouveau entre les tenailles de l'atroce *Dilemme*, — avoir été la maîtresse de Jules, et dans ce cas elle n'a droit à rien du tout, — ou, avoir été sa bonne, et alors il lui revient une somme de 33 fr. 75, représentant trois semaines de gages, — sont décrites avec ce talent d'analyse, cette netteté de dissection qui ont donné à Huysmans la place si méritée qu'il a conquise parmi nos premiers lettrés, nos meilleurs observateurs de la bête humaine, dans ses hideurs et ses barbaries. Il y a là une succession de scènes et de tableaux mi-comiques, mi-tragiques, avant d'arriver à la mort de la pauvre diablesse de Sophie, renvoyée du domicile de son amant avec ses 33 fr. 75, après avoir été recueillie par une brave femme de papetière marchande de journaux, qui vous donnent froid au cœur, tellement on les sent impitoyablement vrais, tellement ils peignent avec de vivantes couleurs l'égoïsme de couperet du principal bourreau, le grand-père Le Ponsart. C'est avec un frisson qu'on ferme ce terrible livre où la raillerie est aiguë et macabre comme le rire sinistre de la tête de mort sous la bêche du fossoyeur.

Une Ève nouvelle, par Jean Herrère. Paris, Paul Ollendorff, 1888. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Empreint d'une certaine philosophie mystique, ce livre, qui a de vagues parfums d'autobiographie, des tournures de journal de fillette, ne manque pas de quelque intérêt par sa forme, plus que par le mince et monotone sujet qu'il traite. C'est l'histoire d'une jeune fille riche, adorant son papa, regrettant longuement, bien longuement, de n'être pas un homme, et finissant par s'éprendre d'un jeune médecin, ni beau ni riche, mais garçon de grande valeur scientifique. Des détails assez jolis, beaucoup de phraséologie nuageuse, une excessive tendance à philosophailler à tout propos et même sans raison, telles sont les notes dominantes de ce volume, d'une lecture relativement facile.

Histoires insolites, par le comte de Villiers de l'Isle-Adam. Paris, Librairie moderne, 1888. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

On connaît la tournure d'esprit, l'originalité imaginative du comte de Villiers de l'Isle-Adam, et ses écrits ont toujours une forme recherchée, fouillée, qui empoigne le littérateur et lui fait suivre avec une vive curiosité les fantaisies à travers lesquelles le paradoxal écrivain aime à promener sa plume. La vingtaine de contes variés que l'auteur intitule *Histoire insolites* est aussi amusante par la variété des sujets traités que par l'exubérance d'humour qui les fait saillir hors du cadre. Il serait difficile de citer l'une de ces étonnantes histoires au détriment des autres, et il sera plus juste de dire qu'elles se tiennent au même niveau de bizarrerie attirante, qu'elles revêtent la même séduisante étrangeté et ne peuvent manquer d'amuser violemment le lecteur. G. T.

Le Frère lai, par Hugues Le Roux, dessins de Jules Garnier. Paris, Librairie moderne, 1888. Un vol. in 18. — Prix : 3 fr. 50.

Elles ne sont pas gaies, pour la plupart, les histoires que M. Hugues Le Roux a réunies sous le titre collectif de *Le Frère lai*, lequel, suivant l'usage, n'appartient en réalité qu'à la première nouvelle du volume. La lecture n'en est pas moins attachante, et, en dépit, ou peut-être à cause du serrement de cœur, on passe, sans s'arrêter, de l'une à l'autre, jusqu'à la vingt-deuxième, qui clôt le recueil. Je ne crois pas qu'on puisse supporter, sans interruption et diversion, un pareil nombre d'histoires gauloises, croustillantes, tonitruantes parfois, où se complaît la gaieté de tel et tel conteur. Les larmes ont une source profonde et coulent longtemps, sans qu'on désire les voir tarir ; l'émotion qui empoigne, entraîne aussi ; et l'on se fatigue encore moins vite de la douleur que du rire. C'est ainsi que j'explique l'attrait puissant de ces pages où M. Hugues Le Roux a brodé des arabesques de sa fantaisie tous les sujets où l'égoïsme, la vanité bête et cruelle, l'insensibilité mystique, la cupidité, les fatalités de la passion ou de la vie, les préjugés imbéciles et impitoyablement féroces, les tristesses inertes et les mélancolies indulgentes des espoirs brisés et des amours déçus, s'incarnent en des personnages que nous coudoyons partout, lorsqu'ils ne sont pas nous-mêmes, mais que seul le poète observateur sait voir et montrer.

Si je faisais ici une critique minutieuse et un épluchage de mots, je soulignerais sans doute çà et

là quelques expressions, certains termes, qui, dans la langue de M. Hugues Le Roux, me paraissent employés un peu autrement qu'ils ne le sont dans notre bonne vieille langue française. Mais c'est là exubérance de jeunesse ou fumée d'école; et il est bien plus profitable et agréable pour tous d'insister sur l'impression d'âpre amertume et d'ironique résignation qui se dégagent de ces tableaux, où sont peints, avec autant de vérité que de sympathie, les misères et les maux de l'être humain. B.-H. G.

Le Froc, par ÉMILE GOUDEAU. Paris, Paul Ollendorff, 1888. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

M. Émile Goudeau, dans son nouveau roman *Le Froc*, nous conte l'aventure très particulière et très curieuse d'un défroqué, d'un enfant de la province, né dans un milieu essentiellement clérical, voué dès sa naissance à la tonsure, élevé dans un séminaire où il se débat contre le filet dont son entourage l'enveloppe peu à peu, puis, le jour de l'ordination, foulant aux pieds l'hostie consacrée et fuyant au milieu des cris de la foule. Un avocat libre-penseur le recueille, le réconforte, l'encourage dans sa révolte et l'envoie à Paris. Jeté en pleine société parisienne, pauvre d'abord, riche ensuite, après la mort de son père, il s'y éprend follement d'une jolie femme qui commence par le repousser, puis répond à son amour à la suite d'une tentative de suicide du malheureux. Mais, à chaque instant, la folie du *Froc* le saisit, c'est comme la tunique de Nessus collée à sa peau, buvant son sang, et il épouvante tellement sa maîtresse, que celle-ci le quitte. Il finit, tué d'un coup de feu anonyme dans le coin de campagne où il se réfugie, mais où les paysans le redoutaient comme sorcier. M. Émile Goudeau, en une langue d'un modernisme aigu et excitant, a peint d'une manière colorée ce drame humain qui révèle des mœurs originales, un morceau d'époque contemporaine peu exploré, surtout de cette façon-là et avec ces aperçus philosophiques. G. T.

Le Train jaune, par GUSTAVE TOUDOUZE. Un vol. in-18. Paris, Victor Havard, 1888. — Prix 3 fr. 50.

Les journalistes qui traitent avec le plus d'autorité et de talent les questions de critique littéraire et de morale humaine, les conférenciers qui sont l'écho grossissant du succès ont fait un bruit de gloire autour du nouveau roman de M. Gustave Toudouze; et il n'y a là rien de trop, aussi bien pour les efforts constants de l'auteur dans tant de productions remarquables, que pour le mérite intrinsèque de l'œuvre récente. Il ne faudrait pas croire, en effet, que cette émotion de la critique et du public ait été soulevée seulement par le problème d'intérêt social toujours actuel, sur lequel M. Toudouze a tissé la trame de son récit. Il n'est guère de roman publié en France, — et c'est un des gros reproches que nous adressent le *cant* anglais et le piétisme allemand, — qui n'ait, pour nœud ou pour dénouement, l'adultère. Les livres sur le mariage, contre le mariage, pour le mariage et autour du mariage ne se comptent plus, et il s'en publie tous les ans quelques douzaines. Ce n'est donc pas que les aliments font défaut à l'appétit toujours en éveil du public. Mais leur abondance même l'a rendu apathique, indifférent et dégoûté. Les plats et les sauces lui sont offerts sans interruption, mais toujours les mêmes, à peine variés par l'ingéniosité et l'imprévu de nouvelles appellations. Il n'a qu'à les goûter pour les reconnaître, et il s'en détourne, en étant plus que rassasié. S'il se presse, au contraire, autour du livre de M. Toudouze, c'est qu'il rencontre enfin quelque chose qui n'est point banal. Ce qui l'y retiendra, c'est que ce livre est profondément humain.

On connaît le sujet : une jeune femme, belle, froide, mère de deux enfants, mariée à un honnête homme de chef de bureau, correct, méticuleux, un peu bilieux, point galant, convaincu que sa femme est heureuse, et ne voyant rien au delà de la régularité placide et monotone d'une vie de ménage. Puis, tout à coup, en présence d'un beau garçon, artiste, donjuaniseur, — le musicien Rocadour, — un éveil formidable des sens. La femme résiste, tout en s'énervant; son caractère devient inégal, injuste, querelleur; et le mari, qui n'y comprend rien, s'irrite maladroitement, l'exaspère, la pousse au gouffre où le bonheur de la famille s'engloutira. Ceci est une partie capitale dans le roman. Qui veut savoir jusqu'à quel point un mari d'intelligence moyenne, d'honnêteté parfaite et de sentiments affectueux peut changer toutes ses qualités en des défauts que sa femme ne lui pardonnera pas et dont elle se vengera dans les bras d'un autre, n'a qu'à lire ces pages de M. Gustave Toudouze. Vient alors la peinture navrante de la lente désagrégation de cet intérieur, si bien cimenté au dehors; les craintes, bientôt changées en un besoin de provocation méprisante, de la femme infidèle; son invincible malaise devant ses enfants qui sentent, avec leur infaillible instinct, le changement, le décroissement de l'amour maternel, déséquilibré comme le reste. Enfin la lettre anonyme, qui prévient le mari. La stupeur, l'impossibilité de croire, la nécessité du soupçon s'imposant, l'espionnage, et la conviction qui pénètre, comme un coup de poignard. Dès lors, les projets de vengeance et de châtiment, le revolver acheté, toutes les précautions froidement prises pour tuer les deux traîtres et savourer leur mort. Mais les deux innocents! Qui a le droit de faire jaillir toute cette boue sur leur nom, de mettre à leur avenir l'indélébile tache de sang? Et que deviendront-ils lorsque le père, sans fortune, sans place après le scandale, défendra, devant la cour d'assises, son crime de justicier et ne gagnera à son acquittement que la misère certaine pour ses enfants et pour lui? Ces réflexions sont sages et vraies; elles jettent de l'huile sur les vagues tumultueuses de sa colère, et il se résout à s'en tenir à la loi. Constat de flagrant délit d'adultère, scène admirable où le pauvre père, seul avec ses enfants, excuse la mère qui les a quittés et verse à ces petits

tout le lait de la tendresse humaine, divorce à petit bruit, et, immédiatement après, dans les premiers embrassements de l'amant et de l'amante devenus libres, la vision vengeresse des regrets, du remords et de l'inéluctable châtiment.

Intimement liés à cette action si simple et si poignante dans sa vérité, se meuvent des personnages trop indispensables à la marche et à la moralité du drame pour qu'on puisse les appeler épisodiques. Je veux parler surtout de Lucien Tavenel et de sa jeune femme, la cousine de l'épouse adultère, ménage idéal où se trouve réuni ce qui fait la plénitude de l'amour, — la communion des esprits et l'attraction mutuelle des sens, — et du sculpteur Morion, haute et noble figure, dont la rude et franche parole, comme la voix du chœur dans la tragédie antique, dégage des passions éphémères, des préjugés et des égoïsmes sociaux, la sereine justice et l'éternelle vérité. Il loue M. Pisan, le mari trompé, d'avoir jeté son revolver et remis sa cause à la loi. « Place, s'écrie-t-il, au mari raisonnable, qui a pour lui sa conscience d'honnête homme, l'estime de ceux qui l'entourent et le connaissent!... Place au mari dont on ne dira rien, dont on ne rira pas, parce que ce sera le père de famille, sacrifiant un faux amour-propre au bonheur, au repos des siens!... Place au mari qui ne fera pas trembler, parce que le crime n'efface pas le crime, et qu'il n'y aura plus qu'un père marchant dans la vie, appuyé sur ses enfants, dont il a héroïquement sauvé l'honneur, le vrai, le seul honneur celui-là, sans se préoccuper des sifflets de merles de la foule imbécile!... »

Je ne sais, mais je ne puis m'empêcher de croire qu'à cette solution qu'il approuve, Morion en préférerait une autre plus large, plus noblement généreuse, impossible au chef de bureau que nous connaissons, mais qu'un homme qui, comme le sculpteur, a descendu jusqu'au fond les spirales du cœur humain et qui en est revenu sans haine pour l'humanité, aurait la courageuse indulgence de concevoir et d'imposer.

Madame Phaéton, par Clovis Hugues. Un vol. in-18; Paris, G. Charpentier et Cᵉ, 1888. — Prix : 3 fr. 50.

L'histoire d'une immense, générale et lamentable dégringolade. L'ouvrière de cette longue et lugubre catastrophe est une jeune fille, mal élevée dans un pensionnat, névrosée de naissance, qui, seule, sans mère, négligée par son père, se donne au premier homme qu'elle rencontre, à son cocher Baptiste. L'oncle de Mˡˡᵉ de Lacoreille, démocrate et socialiste en dépit de son frère aîné et de ses nobles ancêtres, adopte Baptiste, et les deux amants se marient. Mais en devenant baron, Baptiste n'a pas cessé d'être cocher. Sa femme ne tarde pas à s'en apercevoir, et à s'apercevoir en même temps que ce qu'elle avait pris pour un amour éternel n'était que la satisfaction de la première fringale des sens. De la constatation d'une expérience manquée à l'essai d'expériences nouvelles, il n'y a qu'un pas, et les femmes du tempérament de la baronne de Lacoreille ont vite fait de le franchir. Le mari découvre qu'il est trompé, et, d'un bras de palefrenier robuste, administre à sa femme une correction *dans les grands prix*. Séparation, et chute de plus en plus profonde, jusqu'aux restaurants de nuit et au trottoir. Pendant ce temps le père se laisse engluer par une amie de pension de sa fille, se ruine, ruine son frère, devient gâteux sans cesser d'être paillard, et se trouve, au hasard d'une rencontre de nuit, en tête à tête dans une chambre d'hôtel, avec sa fille que, sans la reconnaître, il a suivie dans la rue. Bref tout finit par des suicides : le père se brûle la cervelle, la fille se noie, et le brave cocher de mari va mourir sur la tombe de sa mère, dans le cimetière de son village, avec son fouet à côté de lui.

Le récit de ce pèlerinage dans le vice et de cet enlisement dans la boue est mené avec un grand brio de style et une grande richesse de personnages épisodiques groupés avec art autour des acteurs principaux. L'auteur en a tiré tout ce qu'il a pu, et en a fait un gros volume où les longueurs s'acceptent sans protestation, parce qu'il est poète, qu'il a le diable au corps et qu'il intéresse toujours. Il affectionne le discours indirect, ce que j'appellerai le monologue documentaire, moyen commode d'exposer les moindres nuances de l'état psychologique des personnages et qui est souvent d'un grand effet, mais dont l'emploi constant ne laisse pas que de fatiguer à la fin, comme tout procédé dont on ne fait pas un usage discret. Il y aurait à signaler dans ce volume bien d'autres choses que M. Clovis Hugues y a mises, théories sociales, mœurs religieuses, allusions d'homme politique militant. Mais ce n'est guère ici notre rôle de les rechercher, et les lecteurs, que le livre mérite d'avoir en grand nombre, — je me ferais scrupule de lui souhaiter des lectrices, — sauront bien les y trouver.

Paris païen, par Tancrède Martel. Un vol. in-18; Paris, Albert Savine, 1888. — Prix : 3 fr. 50.

M. Tancrède Martel ne chôme guère, tout empressé qu'il est à offrir de quoi charmer le chômage des autres. En même temps que son édition, — que j'appellerais monumentale si l'adjectif n'était écrasant, — des œuvres littéraires de Bonaparte, il nous donne, chez le même éditeur, Savine, une série de contes, de fantaisies, de souvenirs, de critiques et de variétés, écrits avec verve, bourrés de choses piquantes, et, à part les exagérations et grossissements qui constituent, dans l'art dramatique et dans les arts plastiques, la mise au point, ayant le mérite d'un document sur le Paris contemporain. *Paris païen* se recommande aussi par une gaieté de bon aloi, ce qui devient de plus en plus rare en ce temps de névrose, de pessimisme, d'hypocondrie, de bile et de jaunisse. Sans vouloir choisir parmi les pages spirituellement aimables de ce volume, je citerai de préférence celles où l'auteur raconte ce qu'il a vu

ou appris de Victor Hugo, et les deux chapitres intitulés *Comment on devient Parisien* et *Madame de Sévigné et la cuisine à l'huile*. Le premier est une bonne bouffonnerie, bien réussie, et le second une brillante fantaisie littéraire, récréation d'un esprit curieux et chercheur.

Le Roman du Roman, par EDGAR MONTEIL; Paris, Alphonse Piaget, 1888, un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

M. Edgar Monteil a entrepris une série d'études de mœurs auxquelles il donne un titre commun : *Études humaines*, et des sous-titres comme : *Société française. — Mœurs de province.* Cet appareil balzacien ne me déplaît pas, vu d'un certain côté. Les malintentionnés y découvriraient peut-être une certaine présomption confinant à l'outrecuidance. Je n'y vois, et les juges désintéressés n'y voient avec moi, que le sentiment qu'a de sa force un jeune écrivain à qui ne sont interdits ni les longs espoirs ni les vastes pensées, et qui craint d'autant moins de s'engager vis-à-vis du public qu'il a mieux montré, par ce qu'il a déjà fait, ce qu'il peut faire encore.

Les derniers livres de M. Edgar Monteil, *La Bande des Copurchics* et *La Grande Babylone*, ont été de francs succès. Je ne parle pas du *Grand village* qu'on ne pourra guère s'empêcher de vouloir relire après *Le Roman du Roman*. Je ne vois pas de raison pour qu'il n'en soit pas de même de ce nouveau volume que je signale aujourd'hui. A moins que l'analyse âpre et impitoyable à laquelle il se livre de la cupidité, de la jalousie, de l'esprit d'intrigue et de haine, des petitesses et des vilenies de toutes sortes qui fleurissent trop souvent dans nos trous de province n'indisposent contre lui une très grande partie des liseurs de romans. Mais encore ne sont-ce point ceux-là qui font la réputation à laquelle tiennent les véritables artistes de lettres, et n'en est-il que bien peu qui, comme le notaire Moniat, le triste héros de M. Edgar Monteil, soient disposés à se reconnaître dans le miroir qui leur renvoie la laideur de leurs traits.

Un caractère particulier, et qu'on n'a peut-être pas assez mis en relief, c'est le naturel simple et sans pose, ne sentant ni l'effort ni le procédé, avec lequel il ne se départ jamais du ton approprié à la nature de son récit. Ni son style ni sa pensée n'idéalisent à faux les bourgeois dont il fait l'anatomie morale. Ce n'est ni sécheresse ni impuissance, car style et pensée s'élèvent et se poétisent dès qu'une lueur de poésie ou de noblesse éclaire l'âme d'un de ses personnages. C'est habileté d'instrumentiste, dédaignant toute ficelle et tout truc, et ne cherchant l'effet que dans la notation simple et précise de la sensation.

La Ferme à Goron, par HENRI BEAUCLAIR. Un volume in-32; Paris, Tresse et Stock, 1888. — Prix : 2 francs.

Goron, boutiquier retiré, vit du produit d'une petite ferme qu'il a, sur les bords de la Seine, au-dessus de Rouen. Son fermier, à fin de bail, n'obtenant pas la diminution qu'il désire, se retire, et Mme Goron se met en tête de faire valoir la ferme elle-même. Le mari, paresseux et ivrogne, laisse faire sa femme, qui, tout doucement et sans cesser un moment d'être fort satisfaite d'elle-même, en arrive à être obligée de vendre le bien. L'argent est versé au notaire le matin, et le soir le notaire, entaché de modernité et dévoré de cocottes, met la clef sous la porte et file avec la caisse on ne sait où. Mme Goron a une attaque de nerfs, et M. Goron, qui, en attendant sa femme, buvait du cidre dans une auberge du bord de l'eau, se laisse tout doucement glisser dans la Seine, où, à la Toussaint suivante, sa veuve vient, en bateau, jeter des fleurs, espérant que quelques-unes iront le trouver.

Telle est l'histoire. L'auteur la raconte en faisant parler à ses Normands un patois de fantaisie. Les caractères y sont vrais, je le crois, mais ne présentent aucun relief, et je ne sais rien de plus désolant que cette peinture d'êtres et d'objets vulgaires à teintes plates. Le talent ne manque pas; pourquoi en faire, de parti pris et de propos délibéré, un si médiocre usage?

Pour la prochaine édition, je signale à corriger une faute qui fait toujours se pâmer d'aise, à nos dépens, nos bons voisins : *English* ne s'écrit pas *Englisch*.

B.-H.-G.

Nouvelles histoires incroyables, par JULES LERMINA. Un volume in-18 jésus; Paris, Albert Savine, édit., 1888. — Prix : 3 fr. 50.

Plus terribles encore qu'incroyables, ces histoires à la manière d'Edgard Poe. Tout le mérite qu'on peut avoir à s'assimiler les procédés de son modèle, M. Jules Lermina le possède. Mais si les procédés sont de l'invention d'un autre, son imagination est bien personnelle. Il sait fort habilement exploiter ce mélange de traits précis et d'indications vagues si propre à frapper l'esprit du lecteur et à le ballotter du fantastique au réel, si bien que l'impression de terreur résultant du merveilleux le dispose à *croire que c'est arrivé*. Les éléments matériels, les détails circonstanciels sont toujours agencés avec une telle adresse, que l'on a beau s'en défendre, l'on est pris comme dans un réseau. On finit par être persuadé que le *Pommier* d'Aubervilliers a vraiment suivi Jacques l'étrangleur; on ne cesse de palpiter au récit de l'audacieuse et criminelle comédie montée et jouée par Frédéric Orléac, dans le *Tout pour le tout*, et s'il est incroyable qu'il ait risqué si gros jeu que de se loger une balle dans la tête, en calculant son trajet, afin de donner à penser qu'il a été lui même victime de l'assassin de sa femme assommée de sa main, par contre, avec quelle curieuse prudence tous les faits qui entourent le crime et en dépendent sont étudiés et groupés! Ce feuilletoniste machinant son crime à la façon d'un de ses romans, et se laissant deviner par un psychologue amateur plus fort que tous les juges d'instruction; le jeune homme qui assassine

master Hughes dans le *Conte d'Or*, et l'avocat qui sauve sa tête, tout en pénétrant avec une étonnante perspicacité le mode et le motif du crime; le pseudo-fou de *Barabi-Bibari*, qui devient fou tout de bon après son meurtre accompli, voilà des types fort ingénieusement créés et mis en scène.

Au fond c'est toujours le crime et la folie qui fournissent la matière; mais le talent de M. Lermina est précisément de décomposer ce qui ne serait qu'un fait divers vulgaire, de le rattacher par une série de déductions d'une rigoureuse logique à des causes et à des effets imaginaires, empreints de surnaturel, mais en somme plus croyables que ne l'ose dire le titre.

L'important est que le livre soit intéressant; il l'est d'un bout à l'autre, et troublant comme un magasin de cauchemars.

Le style est parfaitement approprié aux sujets, sans recherche, net, courant, atteignant l'effet naturellement parce que l'effet sort moins du mot que de l'idée. Je supplie seulement M. Jules Lermina de ne pas contribuer à vulgariser une grosse bévue orthographique que commettent nombre de rédacteurs de journaux, parmi ceux même qui ont une teinture de grammaire : qu'il ne laisse pas imprimer *il concluEra*, comme si le verbe était *concluer* et non conclure.

Je serais bien fâché que les *Nouvelles histoires incroyables* ne se vendissent pas à plusieurs éditions, ne fût-ce que pour prouver une fois de plus que le public goûte aussi bien un recueil de nouvelles bien faites qu'un roman bâclé.

Le Sang, par Noel Kolbac. Un volume in-18; Paris, Marpon et Flammarion, édit. 1888. — Prix : 3 fr. 50.

Malgré les lettres rouges du titre sur la couverture, malgré cette qualification saugrenue : *Roman magique*, imprimée en sous-titre; malgré tout l'attrait de l'autorité que peut avoir une préface d'un écrivain aussi illustre que M. Jehan Soudan, malgré l'air cabalistique d'une épigraphe tirée de l'ouvrage même, malgré tout cela, et d'autres choses encore d'un goût plus mauvais, par quoi M. Kolbac a cru suppléer au talent qui lui manque jusqu'à présent, cette élucubration poncive, souillée d'un détail répugnant, qui lui sert de pivot, ne mérite pas qu'on s'y arrête.

Toute l'originalité de M. Kolbac consiste à expliquer l'avilissant attachement d'un jeune homme sans volonté à une espèce de fille publique, par ce fait que son ignoble maîtresse lui a fait boire, mêlé à un breuvage quelconque, le *sang impur*..... vous m'entendez bien : quel philtre d'amour! — Le malheureux finit par devenir fou, il étrangle la femme, et se suicide dans un cabanon de Sainte-Anne. — Histoire banale, malpropre, dépourvue d'intérêt; le style? il n'y en a pas. M. Kolbac abuse de l'aphorisme : « Il faut écrire comme on parle. » Et il écrit comme ceux qui parlent sans choix ni délicatesse. L'art est totalement absent de ce volume de début. M. Kolbac s'est trop pressé de livrer sa prose à l'imprimeur. PZ.

Un Politicien américain, roman, par F. Marion Crawford. Préface par Alfred Darimon. Un volume in-18; Paris, 1888; Dentu, éditeur.

Le roman nouveau du jeune et célèbre écrivain américain apporte en son œuvre une note tout à fait imprévue. Il soulève le voile qui nous masquait une des faces les plus curieuses des mœurs sociales aux États-Unis. Il met en pleine lumière le discrédit qui s'est attaché aux hommes politiques, à la carrière politique devenue une profession, un métier, un moyen de fortune, tout au moins de profits acquis malhonnêtement au détriment de l'État. De là cette réaction, ce dédain qui a gagné les classes lettrées, cultivées et riches, et que professe en particulier la haute société de Boston, car elle forme une aristocratie plus exclusive assurément que pas une des aristocraties du vieux monde. Cependant, en sa constante poursuite de l'idéal, M. Marion Crawford n'a pas calqué son héros sur le type le plus général du politicien actuel. Ainsi que le fait remarquer M. Alfred Darimon dans la préface qui ouvre le volume, John Harrington est, à proprement parler, « le politicien de l'avenir », celui dont la ligue des honnêtes gens seule peut amener l'avènement. Encore faut-il pour cela que ceux-ci se décident à sortir des retraites où les tient confinés le dégoût des mœurs politiques aujourd'hui régnantes. Le roman de Crawford est un éloquent appel en ce sens, en même temps qu'une délicate analyse de « l'amour discret s'élevant dans l'âme d'un homme qui n'avait jusque là connu que l'ambition ». E. C.

Charles d'Arin, par Paul de Champeville. Librairie Moderne, Paris, 7, rue Saint-Benoît. Un vol. — Prix : 3 fr. 50.

Dans *Charles d'Arin*, l'auteur, avec une grande délicatesse d'analyse, s'attache à suivre les effets d'une doctrine intransigeante et étroitement dévote sur une âme tendre et généreuse, qui se trouve ainsi déchirée entre des lois impraticables et les plus irrésistibles impulsions de la nature humaine. Un délicieux roman d'amour captive le lecteur, et le dénouement, imprévu autant que logique, est une des pages les plus émouvantes de ce livre destiné à classer le nom de son auteur parmi ceux des jeunes écrivains les plus justement en évidence.

Sabina Zembra, par William Black, traduit de l'anglais par B.-H. Gausseron et illustré de nombreux dessins. Deux vol. in-16; 1er vol. Paris, maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît. — Prix : broché, 2 francs.

Nous annoncions tout récemment le premier volume d'une nouvelle collection de romans anglais contemporains entreprise par la maison Quantin dans les meilleures conditions de succès. L'œuvre si originale et si attachante de lady Magendie, *Sur la piste*, est suivie à court intervalle par un grand roman en deux volumes d'un des plus féconds et des plus bril-

lants romanciers de la Grande-Bretagne, M. William Black.

Sabina Zembra, le nouveau livre du célèbre écrivain, ajoutera encore à sa grande réputation, et c'est avoir la main heureuse que de choisir cette œuvre pour le faire mieux connaître aux lecteurs français. Conception d'un esprit vigoureux, ce roman développe des situations d'une poignante intensité et déroule toute une série de faits de la vie réelle d'un intérêt rare et captivant. Le réalisme de l'auteur, — sans rien présenter de choquant et sans se prendre aux vilenies et à l'ordure, — est animé d'un tel souffle que ses personnages semblent vivre de leur vie propre devant nous, et que nous nous trouvons spectateurs non seulement de leurs actes publics, mais des motifs intimes qui les leur inspirent. Nous voyons en plein la vanité gonflée de vent de sir Anthony Zembra, membre du Parlement, dans les artifices qu'il emploie pour rendre son nom populaire et pour faire distinguer sa famille au milieu de la société élégante de Londres. Nous suivons avec une sympathie et une émotion croissantes les phases si diverses et souvent cruelles de la destinée de Sabina Zembra, fille dédaignée de sir Anthony, que son dévouement à toutes les souffrances pousse aux plus admirables sacrifices, et que son mépris pour ce qui est faux et affecté dans les conventions sociales conduit à faire un imprudent mariage et rend précisément victime de ces conventions. Fred Foster, son mari, est un homme de sport si complètement absorbé dans les choses du turf qu'il semble que ses moindres pensées se rapportent aux paris et aux courses de chevaux. A côté de ce caractère, merveilleusement dessiné d'un crayon sûr et impitoyable, Walter Lindsay, un peintre de grand talent et du plus grand cœur, est le type idéal de l'amant dévoué à celle qu'il aime jusqu'à la plus héroïque abnégation. Ce ne sont là, d'ailleurs, que les personnages principaux autour desquels se groupent et se meuvent une infinité d'autres, tous vivants et de physionomie assez frappante pour se graver durablement dans la mémoire du lecteur.

La partie descriptive de l'ouvrage n'est ni moins vraie, ni moins réussie. Dans le tourbillon de la vie de Londres, au milieu des artistes de l'Académie royale de peinture, dans les réunions mondaines, aux bains de mer de Brighton, en Irlande, sur les bords du Shannon, le lecteur est transporté où le veut le génie de l'auteur, et tout prend autour de lui couleur et relief.

M. B.-H. Gausseron a traduit le roman de William Black avec le soin heureux qu'il apporte toujours non seulement à rendre la pensée de l'auteur, mais à faire passer dans le français les caractères propres du style et l'impression particulière qu'il produit.

Le premier volume, joliment illustré, comme son prédécesseur, de nombreux dessins curieusement empreints de couleur locale, et édité avec le soin et le goût qui caractérisent toutes les publications de la maison Quantin, est en vente au prix de 2 francs. Le second volume sera mis en vente incessamment.

Dans cette intéressante bibliothèque seront publiés successivement les ouvrages de Walter Besant, miss Braddon, Ella J. Curtis, James Grant, Joseph Hatton, Dora Russel, Wm. Westall, Bret. Harte, Adeline Sergeant, Wilkie Collins, John S. Winter, G.-M. Fenn, W. Clark Russell, Dora, H. Rider Haggard, George R. Sims, Ouida, Annie S. Irvan, Kath. S. Macquoid, etc., etc... Sous presse : *Les Deux Jumeaux*.

Tous ces ouvrages, absolument inédits, paraissent en France au fur et à mesure de leur publication en Angleterre.

Nous souhaitons à la maison Quantin tout le succès que mérite une innovation aussi heureuse autant pour son intérêt que pour son bon marché. Nous devons dès aujourd'hui la féliciter pour la forme élégante qu'elle a su donner à cette nouvelle collection.

Évangile d'amour, par Henri Pagat. Un vol. in-16. Edinger, éditeur. — Prix : 2 francs.

Meurt-on d'amour ?

Combien de fois le public a-t-il posé cette question et de combien de manières différentes, philosophes et romanciers ont-ils répondu, les uns tenant pour l'affirmative, les autres pour la négative ?

Dans son nouveau roman, *Evangile d'amour*, Henri Pagat répond fermement : oui, on meurt d'amour.

Et ne croyez pas que son amoureux soit un éphèbe alangui, fatigué de corps et de cerveau. Non, Gilbert Harno est un beau garçon, d'âme élevée, d'intelligence vaste, d'esprit profond ; un mâle physiquement et moralement.

Mais toute sa jeunesse a été consacrée à l'étude, aux voyages ; son cœur ne s'est point émietté précocement dans les mille passionnettes de l'existence parisienne. Aussi, lorsque le hasard le met en présence de la jeune fille de beauté séduisante, de qualités fortes et sérieuses, en laquelle il pressent la digne compagne de sa vie, il s'écrie : « Mon cœur ne battra que pour elle. »

Mais soudain un abîme se creuse entre elle et lui, abîme infranchissable et au fond duquel leurs deux cœurs se brisent : c'est la religion.

D'une grande honnêteté de conscience, Gilbert refuse de s'abaisser à certaines compromissions qu'il juge humiliantes et il s'éloigne.

Certes, il ne vivra pas en anachorète, il voudra s'étourdir, il cherchera dans des amours passagères, dans des intrigues de salon, l'oubli de l'aimée.

Ce sera en vain ; un cœur comme le sien n'aime qu'une fois. Il a construit d'airain son idole ; rien ne pourra l'attaquer, rien ne pourra l'amoindrir.

Et lorsque, fatigué de lutter, épuisé par d'inutiles regrets, par d'ardentes aspirations, il tombe, c'est bien l'amour qui l'a tué.

Telle est, en quelques lignes, l'analyse du drame poignant que Henri Pagat a écrit en une langue sobre et claire. Ajoutons que tous les personnages, depuis les premiers rôles jusqu'aux comparses, sont tellement vivants, se meuvent avec un naturel si parfait, qu'on se demande si c'est là le produit de l'imagination de l'auteur ou le simple récit d'une histoire vraie.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS.

Le Gros Péché de l'abbé Millet, par Jules Lemaire. Paris, A. Ghio. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

La Fille du Diable, par Ouida. Deux vol. in-18. — Paris, Plon et Cie. — Prix : 7 francs.

L'Amie de pension, par Laurent Doillet. Paris, V. Havard. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Les Amours de Bidoche, par Octave Pradels, illustrations de Job. Paris, Marpon et Flammarion. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Péchés de chasse, par Marc de Bruss. Paris, Marpon et Flammarion. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Contes du Palais, par la Presse judiciaire. Paris, Marpon et Flammarion. In-18.— Prix : 3 fr. 50.

La Famille Carmettes, par Mme Octave Mirbeau (Alice Regnault). Paris, Charpentier. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le Crucifix de Marzio, par F. Marion Crawford. Dentu. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Les Vertueuses. — Viviane, par J. Larocque. Paris, A. Piaget. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Noëls flamands, par Camille Lemonnier. Un vol. in-18; Paris, 1887, Albert Savine.

M. Camille Lemonnier est un écrivain belge de beaucoup de talent, poète et coloriste par nature, violemment réaliste par tempérament et dont on ne laisse pas volontiers traîner sur toutes les tables les œuvres, si remarquables qu'elles soient : *l'Hystérique, les Charniers, le Mâle, Happe-Chair,* etc., etc. Mais si, en ces études cruelles, l'auteur n'a pas hésité à étaler les plaies sociales les plus douloureuses, en son nouveau livre, au contraire, il s'est attaché à décrire « les mœurs tranquilles, la médiocrité des existences, un état d'humanité simple et cordiale » dans certaine partie du peuple belge restée fidèle à ses coutumes traditionnelles. Pour avoir déplacé son foyer d'observation, l'auteur des *Noëls flamands* n'a rien perdu de ses dons de coloriste ni de ses facultés d'émotion poétique; seulement sa palette s'est chargée de teintes d'un moins violent éclat et son émotion s'est mitigée de gaieté souriante, honnête, tendre et de douce mélancolie. Entre ces contes de Noël, réunis ici au nombre de neuf, je ne saurais auquel donner la préférence; il en est de bien touchants, comme *Fleur-de-blé,* la *Noël du petit joueur de violon,* et de bien doux et charmants, comme les *Bons Amis,* la *Sainte-Catherine au moulin,* la *Saint-Nicolas du batelier,* et il n'en est pas un qui ne soit écrit pour ravir lecteurs et lectrices de tout âge. L'on y mange et l'on y boit presque autant que dans les nouvelles alsaciennes d'Erckmann-Chatrian, qu'ils rappellent par le choix du milieu non géographique mais social; c'est apparemment que la table est une des grandes joies des pauvres gens en ces pays déjà du Nord. Les *Noëls flamands,* convenablement illustrés, dorés sur tranches et cartonnés de rouge avec plats également dorés, feraient un excellent livre d'étrennes.

Les Hommes de cheval, depuis Baucher, par le baron de Vaux. Un vol. grand in-8° accompagné de 160 portraits et illustrations en noir et en couleur; Paris, 1888, J. Rothschild, éditeur.

D'un volume qui vise ostensiblement à être un livre de luxe, nous devons, surtout dans cette revue, considérer avant toute chose la façon. Or, il a fort bonne apparence, à première vue, ce volume sous la couverture volante qui sert de garde à la véritable couverture, blanche, celle-ci, et parée d'une élégante et spirituelle composition en couleur où l'habile artiste, P. Jazet, a résumé l'idée de l'ouvrage en un défilé de six cavaliers représentant les principales variétés de l'homme de cheval. En tête, l'instructeur de Saumur en habit à la française sous l'aiguillette d'or, en culotte de peau, hautes bottes à l'écuyère, portant le chapeau en bataille, ouvre la marche, tranquille et grave, au pas du grand cheval de troupe rassemblé dans les quatre rênes de la bride et du filet, suivi à la même allure par un piqueur en habit rouge et le cor en bandoulière, puis à la file par un cuirassier, un jockey, un cavalier en habit de ville et finalement par un capitaine instructeur de Saint-Cyr, rejoignant le défilé en sautant une barrière fixe. Elles sont fort nombreuses les pages en couleur qui accompagnent et illustrent les chapitres du baron de Vaux; plus

nombreux encore sont les artistes qui ont concouru à la décoration du volume : la couverture cite quarante-trois noms suivis d'un *etc.*, ce qui s'explique par le fait que l'on trouve, entremêlés aux aquarelles de pleine page, quantité de portraits en bistre et de croquis en noir dispersés dans le texte. — Imprimé avec soin, en beaux caractères, sur simili-japon, par les presses de G. Fischbach de Strasbourg, le livre justifierait pleinement la très louable ambition de l'éditeur, si le tirage des illustrations était aussi réussi que celui de la partie exclusivement typographique. Malheureusement, il est fort loin d'en être ainsi. La mode est à la couleur; nous ne songeons pas à nous en plaindre, tant s'en faut. La couleur et la libre délinéation des motifs pittoresques, contrastant avec la symétrie et avec le ton uniformément noir du texte, est pour le regard une fête dont les moines miniaturistes avaient déjà compris et réalisé la séduction il y a dix siècles. Mais il y a couleur et couleur, les procédés récents d'impression en couleur n'ont pas encore dit leur dernier mot, tous ceux qui tentent de les appliquer n'en sont pas également maîtres, et l'imprimerie G. Fischbach, à en juger d'après ce volume, a, semble-t-il, de nouveaux efforts à faire pour les posséder complètement. Il arrive fréquemment, en ces planches des *Hommes de cheval*, que les clichés divers d'une même planche ont été mal repérés; de la une confusion de contours qui rend l'image à peu près illisible. Elle l'est tout à fait dans quelques cas où le tirage est lourd, pâteux, en quelque sorte boueux. Mais ce défaut ne tient pas seulement à l'inexpérience dans le maniement du procédé d'impression en couleur, car nous le retrouvons également dans certaines planches en bistre ou en noir. Nous croyons pouvoir l'attribuer à une erreur de calcul qui pèse lourdement sur tout l'ouvrage. Sans oser l'affirmer, n'ayant pas vu les dessins originaux, nous inclinons à penser que ces dessins ont été réduits à une échelle proportionnelle infiniment trop petite, car il n'est pas supposable que tant d'artistes différents se soient rencontrés dans la même faute initiale, de dessiner leurs compositions en des dimensions évidemment trop petites.

Malgré nos restrictions sur ce point, nous ne saurions douter du bon accueil que réserve à l'excellent livre du baron de Vaux le public spécial auquel il s'adresse; et l'on viendrait nous dire que les 1,250 exemplaires de l'édition sont épuisés que nous n'en serions nullement surpris. Telle est, en effet, l'heureuse et légitime fortune réservée aux écrivains qui s'adressent à une famille de lecteurs nettement déterminés pour les entretenir de leur sujet favori avec l'autorité d'une longue expérience; et c'est le cas du baron de Vaux, qui, en outre, a su multiplier en son œuvre les anecdotes et les traits biographiques du caractère le plus varié, en même temps qu'éviter toute aridité de langage technique; de telle sorte qu'il a fait des *Hommes de cheval* un livre d'une lecture attrayante, amusante, des plus faciles, et, ajouterai-je, nécessaire pour tout homme qui se pique d'avoir quelque notion de tout.

Le comte d'Aure et Baucher, les deux grands écuyers de la première moitié du siècle, représentants de méthodes adverses, sont les deux figures capitales du volume et autour desquelles viennent se grouper et pivoter toutes les autres figures, depuis le général L'Hotte et le lieutenant-colonel Guérin, qui, sous des formes différentes, nous présentent l'œuvre du baron de Vaux, jusqu'aux écuyers et écuyères de cirque. C'est dire que l'auteur n'a rien oublié, rien négligé pour que son œuvre fût complète. E. C.

Histoire de Beaumarchais, par GUDIN DE LA BRENELLERIE; mémoires inédits publiés sur les manuscrits originaux, par Maurice Tourneux. Un vol. in-12 jésus; Paris, 1888. Plon, Nourrit et Cie.

Paul-Philippe Gudin de la Brenellerie, né à Paris le 6 juin 1738, était, comme Beaumarchais, fils d'un horloger distingué ; sa famille était rattachée par des liens mal connus au pays de Vaud: Il se destina de bonne heure aux lettres, malgré le conseil *dissuasif* de Voltaire, et devint l'ami, le confident de Beaumarchais, dont son frère puîné, Philippe-Jean Gudin de la Ferlière, devait être un jour le caissier.

Gudin de la Brenellerie fit au théâtre plusieurs essais malheureux : ses tragédies manquaient de sérieux et d'ampleur. Ce qui n'empêche point M. Mary Lafon, comme le rappelle avec une malicieuse raillerie M. Tourneux, de lui attribuer un honneur excessif, en dévoilant à l'Europe lettrée un fait inouï, scandaleux : les *Mémoires* par lesquels Beaumarchais avait passionné l'opinion et préparé une révolution judiciaire et sociale, les comédies qu'on avait applaudies sur tous les théâtres du monde n'étaient pas son œuvre, mais celle de l'infortuné Gudin! Ce pauvre Gudin qui, non content de ses défaites dramatiques, s'escrima dans le genre épique en composant la *Napliade,* et mal satisfait de la gloire de l'épopée, voulut encore conquérir celle que donnent les œuvres historiques, et entreprit une *Histoire de France,* restée inédite.

Par bonheur pour lui, pour sa mémoire d'écrivain, il eut l'inspiration et l'occasion de s'attacher à un homme dont le nom devait être immortel, et son nom accolé à celui-là sort de l'oubli. Les mémoires retrouvés et publiés par le sagace érudit, M. Maurice Tourneux, dont tous les lettrés connaissent les recherches et apprécient le jugement sûr, sont remplis de renseignements curieux; les uns sont nouveaux, d'autres complètent ou rectifient certains détails déjà connus. Ce qui est frappant, et ce qui met le lecteur un peu en garde, c'est l'admiration sans réserve de Gudin pour tout ce qui est de Beaumarchais, les actions et les œuvres. On peut dire qu'il l'adore, et son affectueuse partialité l'amène parfois à de singulières indulgences d'apologiste. Par exemple, racontant comment le docteur Dubourg cherchait à détourner sur lui-même la protection que le comte de Maurepas accordait à Beaumarchais, il ne sut rien de mieux que de conseiller à ce ministre de ne pas trop se

confier à « un homme léger qui entretenait des filles », Gudin ajoute innocemment : « Le comte, qui n'avait jamais vu un grand mal dans cet amusement, qui savait que l'amour des femmes est souvent le grand véhicule qui nous porte vers le bien, qu'il est presque toujours l'effet et la preuve d'un grand caractère,... ne lui retira pas sa confiance. »

Il est indéniable que ce grand caractère, ou, pour mieux dire, ce caractère énergique, capable de toutes les entreprises et de toutes les résistances, Gudin ne l'attribue pas gratuitement à Beaumarchais. Il prouve, par le récit détaillé de toutes les luttes soutenues par le spirituel et mordant auteur, quelles fécondes ressources d'ingéniosité et de volonté il possédait et utilisait, toujours prêt à l'action et dédaigneux de la plainte qui affaiblit, disait-il, qu'il s'agisse de la grosse affaire de l'édition complète de Voltaire, dont Beaumarchais consent à courir les risques, en installant une imprimerie dans le vieux fort de Kehl, ou de sa campagne contre les comédiens pour les obliger à payer les droits d'auteur d'après un compte régulier, ou de sa conduite pendant la Révolution, de l'affaire des fusils, de sa vie à Hambourg, les mémoires de Gudin relatent une foule de particularités intéressantes, pour la plupart ignorées jusqu'à ce jour, et parfois même ce n'est pas sur Beaumarchais seul qu'ils nous révèlent quelque épisode inédit : entre autres celui qui a trait à la captivité de la reine au Temple (p. 425).

M. Maurice Tourneux a été bien inspiré de livrer à l'impression ce manuscrit presque négligé des historiens de Beaumarchais; M. de Loménie en avait retrouvé la copie nette en 1850, et M. Tourneux estime qu'elle ne lui fut pas aussi inutile qu'il a bien voulu le dire. Le travail de Gudin, rédigé entièrement en 1809, ne parut point, par un scrupule très honorable de l'auteur. La veuve de Beaumarchais s'était alarmée de quelques passages où Gudin, vieux philosophe du XVIIIe siècle, montrait trop qu'il n'avait « rien appris et rien oublié ». Avec une déférence touchante, dit M. Tourneux dans son excellente notice, Gudin accomplit le plus dur sacrifice peut-être qu'on puisse exiger d'un écrivain, et le manuscrit rentra dans son tiroir.

Gudin de la Brenellerie mourut à Paris le 26 février 1812. — La publication de son *Histoire de Beaumarchais* arrive d'autant plus à propos que la thèse récente de M. Lintilhac, ouvrage remarquable qui ne laisse plus rien à dire sur Beaumarchais, a ramené une fois de plus dans le courant de l'actualité littéraire la personne et les œuvres de l'auteur du *Barbier de Séville.*

Œuvres choisies de Diderot. Un vol. in-18 jésus. Paris, 1888; Alph. Lemerre, édit. — Prix : 3 fr. 50.

C'est à une bonne intention de M. Eug. Fallex que nous devons ce volume, destiné par lui-même aux lettrés et aux amateurs, philosophes, artistes, etc. Il y a réuni quelques-uns des opuscules de Diderot qui ont été qualifiés *petits chefs-d'œuvre,* à savoir la *Lettre sur les sourds et muets,* où il disserte avec une si judicieuse perspicacité sur les mérites des langues et particulièrement sur ceux de la langue française, et incidemment sur la valeur de l'expression propre aux beaux-arts; — l'*Essai sur la peinture,* un modèle de critique d'art, dont aucun de nos salonniers contemporains ne peut montrer le pendant, et le *Paradoxe sur le comédien,* si spirituel, si profondément vrai dans sa forme légère.

Ces trois opuscules valent toute une esthétique, et mieux qu'une esthétique, car toute pédanterie en est absente.

Il n'est pas dans mes desseins de faire ici le compte rendu de ces opuscules de Diderot ; mais il me paraît intéressant de remettre en lumière ce qu'il jugeait des peintres ses contemporains en 1765, tant le même jugement convient à nos peintres d'aujourd'hui : ce qui tendrait à prouver que si les artistes ont pullulé, l'art n'a pas progressé.

« Pourquoi y a-t-il si peu d'artistes qui sachent rendre la chose à laquelle tout le monde s'entend ? Pourquoi cette variété de coloristes, tandis que la couleur est une en nature ? » Et il répond à la question par la disposition de l'organe d'abord, ce qui est la réponse commune, mais aussi par le caractère du peintre.

Et il dit avec tristesse :

« Il y a dans presque tous nos tableaux une faiblesse de concept, une pauvreté d'idée, dont il est impossible de recevoir une secousse violente, une sensation profonde. »

Cette déclaration ne pourrait-elle servir d'exorde et de conclusion aux comptes rendus annuels du Salon depuis bon nombre d'années ?

Assurément tout le monde a lu ou croit avoir lu ces écrits de Diderot. M. Fallex a fait fort bien de nous donner l'occasion de les relire. On y trouve chaque fois de bonnes choses à prendre. PZ.

La Bible, par E. Ledrain. Traduction nouvelle d'après les textes hébreu et grec. Tome III. *L'Hexateuque.* I. *Genèse. — Exode.* Paris, Alphonse Lemerre, 1887. Un vol. in-8°. — Prix : 7 fr. 50.

Tout en réservant les questions d'exégèse, — discussion et doctrine, — pour un volume spécial qui fermera et couronnera l'œuvre, M. E. Ledrain, en abordant les livres de la Bible attribués à Moïse, devait prévenir le lecteur de l'impossibilité où il était de s'en tenir à la thèse traditionnelle, que tout dément. En quelques pages liminaires substantielles, où il condense avec une clarté précise, et en les appuyant de l'indication sommaire des preuves ou des raisons, les résultats auxquels est arrivée sa critique, il démêle, dans les cinq livres de Moïse et dans celui de Josué, le travail superposé, et souvent mal soudé, de trois rédacteurs d'époques différentes. Il y a longtemps déjà qu'on est d'accord pour reconnaître dans l'Hexateuque deux documents caractérisés, l'un par le nom d'Elohim, l'autre par le nom de Jahvé, donnés à Dieu. « Un rédacteur *jéhoviste* a donné la dernière

forme au Pentateuque et au livre de Josué, en prenant pour base un écrit *élohiste*, dont on pourrait encore reconstruire les parties essentielles », disait M. E. Renan dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 novembre 1855, en se faisant l'écho des exégètes d'outre-Rhin. « Mais, fait justement remarquer M. E. Ledrain, cela n'explique point encore toutes les répétitions et les variantes contradictoires de l'Hexateuque. Un même fait est souvent raconté de trois façons différentes, ou bien de deux manières, mais dans deux récits où paraît le nom d'Elohim. » De là la nécessité d'ajouter à l'élohiste et au jahviste un deuxième élohiste. Et c'est précisément l'œuvre de ce deuxième élohiste qui doit être considérée comme la source la plus ancienne. Elle semble avoir été écrite avant l'écrasement des tribus en 721. On la rencontre « dans la Genèse, davantage encore dans l'Exode et les Nombres, et à forte dose, mêlé au jahviste, dans Josué. » Le jahviste vivait au temps du prophétisme, vers le milieu du VIIIe siècle avant notre ère, et dans le royaume de Juda. Au contraire du deuxième élohiste, qui est presque exclusivement narrateur, « il a mis dans son œuvre quelques éléments de législation », et ses lois et préceptes sont partout fortement empreints de l'esprit prophétique. La partie qui reste pour le premier élohiste est avant tout un code, non une histoire. Ici M. E. Ledrain démontre brièvement, mais avec beaucoup de force, que « des lois de diverses époques, et groupées souvent en des recueils différents, bien qu'ayant un caractère commun, ont été réunies ensemble, ajustées au récit du premier élohiste, et constituent, dans la Thora, ce qu'on peut appeler le *Code sacerdotal*. La narration appartient bien à un seul auteur, le premier élohiste, mais non la législation, qui est venue se greffer sur son récit. » Travail qui n'a pas été d'un jour, car « après la promulgation solennelle du *Code sacerdotal*, l'an 444, devant Esdras et Néhémie, celui-ci n'en a pas moins continué à s'enrichir de textes nouveaux (ceux qui sont relatifs à Kippour, par exemple), de telle sorte qu'il n'a guère pu être fermé que dans le IVe siècle avant notre ère. »

Mais ce n'est pas tout. Le *Deutéronome*, « antérieur au *Code sacerdotal*, constitue un livre à part, avec un auteur distinct », en outre des additions qui sont venues le grossir à partir du chapitre XXVIII. Il semble, d'ailleurs, que le rédacteur du *Deutéronome* ait connu les récits du deuxième élohiste et du jahviste tels qu'ils s'étaient fusionnés dès le VIIIe siècle avant notre ère. Il aurait ainsi écrit sous Josias, tandis que les additions dateraient du temps de l'exil.

Enfin le livre de Josué, trop intimement uni aux livres précédents pour qu'on puisse l'en séparer, a été composé, à l'aide d'un texte primitif interpolé et remanié sous l'influence du *Code sacerdotal*, postérieurement au *Deutéronome*, et même, sous sa forme actuelle, après le retour de Babel.

Les pages où M. E. Ledrain explique comment tout ce long travail de tant d'hommes et de tant de siècles a été mis sous le nom de Moïse, « du plus ancien guide de la nation, de celui qui avait été par excellence l'homme d'Elohim », ont ce charme pénétrant et persuasif que sait donner à ses paroles l'homme qui sent vivement et profondément, lorsqu'il veut communiquer aux autres son sentiment ou sa sensation. L'Allemand Ewald avait montré, il y a longtemps déjà (*Geschichte des Volkes Israel bis Christus*, 1854, vol. II) que le nom de Moïse, resté dans l'ombre sous les juges et les premiers rois, n'était devenu illustre et national que dans le cours des deux cents ans qui précédèrent la chute du royaume de Juda. L'envahissement presque soudain de cette personnalité, absorbant tout autour d'elle et postérieurement à elle, et incarnant, pour ainsi dire, en un type synthétique le développement et l'évolution de tout un peuple, peut sembler un phénomène étrange et quasi incroyable à ceux qui s'en tiennent aux aspects superficiels de l'histoire. Ce phénomène, M. E. Ledrain ne le fait pas seulement comprendre, je le répète; il le fait sentir, et cela avec une émotion si communicative, une autorité si souveraine qu'au bout de trois pages le lecteur est entraîné à conclure avec lui : « Rien, du reste, n'est plus vrai que les contes et les inventions des poètes et des peuples naïfs. Cela est infiniment plus certain que l'histoire même, et doué d'une autre infaillibilité. Les vieux poèmes et les vieux récits nous rendent, sans nous tromper, l'âme des anciennes civilisations, l'homme dans ses premiers rêves et dans les premiers efforts de sa pensée tandis que souvent l'histoire nous égare sur les événements mêmes les plus proches de nous. »

M. E. Ledrain est un orientaliste de premier ordre, un linguiste au courant de toutes les variétés de formation et de transformation du langage et des signes qui le représentent, un critique sûr dont le jugement a pour guide la connaissance exacte et toujours présente de toutes les données et de tous les faits philologiques et historiques relatifs au groupe des nations dans lequel le peuple juif évolua; — voilà pourquoi sa traduction est une œuvre de haute érudition et de parfaite bonne foi, fixant définitivement nombre de points controversés, jetant une vive clarté sur l'ensemble des livres bibliques, et ne laissant obscurs que quelques points de détail qu'il signale aux lecteurs inattentifs, en les limitant le plus possible pour le bénéfice des exégètes qui viendront après lui. Mais c'est aussi un penseur, un artiste et un poète; — et voilà pourquoi il sait faire jaillir, de la lettre morte hébraïque, dans sa vérité vibrante et nue, la légende, je veux dire la vie intellectuelle et morale de cette civilisation juive si étrangère et si lointaine, mais essentiellement humaine, avec la poignante énergie qui étreint les entrailles de l'homme moderne, et lui échauffe le cœur en illuminant son cerveau.

Les Misères du siècle, par le Dr ADOLPHE PIÉCHAUD, avec une lettre-préface par M. Jules Simon, de l'Académie française. Paris, C. Marpon et E. Flammarion. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre n'est point une œuvre purement scientifique, ne s'adressant qu'à un public restreint. Il est

fait pour intéresser tous les lecteurs encore capables de lire autre chose que les romans à ordures ou à sensations. L'auteur a voulu faire une œuvre morale, profitable à tous, et surtout à ceux qui sont atteints ou menacés des maux qu'il décrit. Il s'est attaché, dans une série d'études, où la forme littéraire ne nuit pas à l'exactitude scientifique, à exposer les effets et à indiquer la prophylaxie et la thérapeutique générale des grandes plaies de notre temps. Tour à tour il traite des cérébraux, des névropathes, de la criminalité chez les enfants, des alcooliques et des amaurotiques et aveugles. Ce dernier article, tout intéressant qu'il soit, n'a point la portée morale que le Dr Piéchaud attribue à l'ensemble de son livre ; il n'en expose pas moins une des infirmités qui, de nos jours, sont devenues, par leur fréquence, un véritable fléau. Une sixième partie, sous le titre de *Varia*, s'occupe de la rage (le livre étant dédié à M. Pasteur, on voit ce que l'auteur peut en dire), des sœurs hospitalières, à propos de la laïcisation des hôpitaux dont il est un adversaire déclaré, du charlatanisme, d'hygiène, et de l'incendie de l'Opéra-Comique spécialement au point de vue de la toxicité des gaz.

Tout cela forme un livre attrayant et utile, dont on doit remercier l'auteur, même en ne partageant pas toutes ses opinions et en refusant d'admettre certaines de ses doctrines.

La princesse Tarakanoff, par Grégoire Danilewsky, suivi de *Aux Indes!* traduit du russe, par Henry Olivier, avec une préface de Arsène Houssaye. Paris, A. Dupret, 1888. Un vol. in-8°. — Prix : 3 fr. 50.

Ce sont deux narrations historiques dramatisées, menées d'une allure rapide et où la passion se traduit en faits plus qu'en paroles. La princesse Tarakanoff, probablement la fille de l'impératrice Élisabeth, rêva un instant de partager la couronne des czars avec la grande Catherine, ou de la lui arracher, et elle mourut de la phtisie dans un donjon, après une détention longue et cruelle. *Aux Indes!* raconte la tentative que fit Pierre Ier pour ouvrir à son empire un débouché commercial dans les Indes par la Tartarie et le Khanat de Khiva ; tentative qui échoua des deux côtés, par la faute, paraît-il, des intendants, fournisseurs et gouverneurs concussionnaires, et dans laquelle toute l'armée expéditionnaire de Khiva fut massacrée ou vendue en esclavage. Les efforts de la fille de Lefort, Eudoxie Kassatkine, pour retrouver son mari, qui faisait partie de l'expédition, ajoutent ici l'intérêt romanesque à l'intérêt historique.

Grégoire Danilewsky doit-il, comme le fait entendre M. Arsène Houssaye dans sa préface, prendre rang à côté et même au-dessus des Tourgueneff, des Tolstoï et des Dostoiewsky, j'ai peine à le croire. Sa manière est d'ailleurs d'un ordre tout différent, et se prête mal à une comparaison qui aboutirait à un classement. Mais je suis bien de l'avis du spirituel et éternellement jeune écrivain lorsqu'il dit que la critique française décerne à tant d'auteurs étrangers les plus grands éloges, non seulement parce qu'ils ont du talent, mais aussi et surtout parce qu'ils viennent de loin.

Les Œuvres de Molière avec notes et variantes, par Alphonse Pauly. Tome Ier. Paris, Alphonse Lemerre. Un vol. in-12. — Prix : 2 fr. 50.

On sait de quel soin et de quel goût d'archaïsme M. Alphonse Pauly marque les éditions qu'il donne des écrivains du XVIIe siècle. Le *Molière* est, nul ne l'ignore, de ceux qu'il a choyés le plus, et la publication à bon marché qu'en fait Lemerre mérite d'être signalée. Ces petits volumes à 2 fr. 50 qui, sans être de la typographie de luxe, sont encore de la typographie coquette, mettent à la portée de tous la langue française d'il y a deux cents ans dans ses manifestations les plus éclatantes et avec toutes ses caractéristiques d'idiotismes et d'orthographe. C'est un véritable service rendu aux lettres, puisque c'est en mettre les chefs-d'œuvre à la portée du plus grand nombre ; et c'est aussi un véritable service rendu au public, puisque c'est lui faciliter l'accès et l'intelligence de ces merveilles.

Outre une étude assez complète et fort piquante dans sa concision, sur Molière, ce premier volume contient *l'Estourdy*, *le Dépit amoureux*, *les Précieuses ridicules* et *Sguanarelle*. M. Pauly a fort judicieusement cru bon d'y ajouter les arguments et les deux épitres que l'on trouve dans la première édition de cette dernière pièce, donnée par le sieur de Neuf-Villenaine. Quelques pages de notes sobres, mais substantielles, et d'intéressantes variantes achèvent de donner à ce travail un caractère à la fois pratique et érudit. Il n'y a qu'à souhaiter que la suite ne s'en fasse pas longtemps attendre.

Napoléon Bonaparte.— *Œuvres littéraires* publiées d'après les originaux et les meilleurs textes avec une introduction, des notes historiques et littéraires et un Index, par Tancrède Martel. Tome Ier. Portrait du général Bonaparte, dessiné par Th. Bérenger. Paris, Albert Savine, 1888. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Cette importante publication a pour but de remettre en lumière tout ce qui, dans les écrits de Napoléon, a une valeur littéraire, ou même une valeur de curiosité littéraire. Les morceaux qu'il composa à partir de l'âge de dix-huit ans, de 1787 à 1791, n'ont guère, en effet, qu'un mérite de curiosité. Voici le plan que les éditeurs ont arrêté, et qui divise l'ensemble en treize parties : 1° Œuvres de jeunesse ; 2° Poésies ; 3° Histoire de la Corse ; 4° Pamphlets et polémiques ; 5° Lettres choisies ; 6° Lettres politiques et militaires ; 7° Harangues et discours ; 8° Proclamations ; 9° Législation et politique ; 10° Mémoires militaires ; 11° Histoire des campagnes d'Égypte et de Syrie ; 12° Critique ; 13° Morale et philosophie. Le premier volume, qui vient de paraître, va des Œuvres de jeunesse aux Lettres choisies inclusivement.

© 2007 Livre « Editions » des documentalistes du monde « Editions de l'Oeuvre »

Il comprend de plus, outre les notes et commentaires dont le texte est partout éclairé et enrichi, une étude sur *Bonaparte, homme de lettres*, morceau de premier ordre, où M. Tancrède Martel déploie une érudition spéciale et un talent de critique vraiment rares.

Ce n'est point ici le lieu pour soumettre le génie littéraire de Napoléon, non plus que son génie militaire et administratif, à une analyse nouvelle, ni pour arriver à un jugement semblable ou opposé à ceux qu'a déjà rendus maintes fois la critique. Avec cette publication le lecteur se formera son jugement lui même, s'il n'aime mieux se laisser guider par M. Tancrède Martel, ce qui lui sera facile et charmant, pourvu qu'il ne redoute pas de verser dans l'admiratif. B.-H. G.

Les Lettres de Mme de Grignan, par M. Paul Janet, membre de l'Institut. Paris, Isidore Liseux, 1888. Un vol. in-16. — Prix : 5 francs.

Pendant les vacances, M. Paul Janet, philosophe en Sorbonne, penseur spiritualiste et écrivain délicat, a occupé et charmé ses loisirs en lisant les lettres de Mme de Grignan. Cette lecture a ceci de piquant, c'est que les lettres de Mme de Grignan ont été détruites. Non pas toutes, à la vérité. Il en existe une vingtaine à peu près, dont quelques-unes à son mari, où il ne faut s'attendre « à rien qui ressemble à de l'amour »; deux à sa fille, avec des fragments; plusieurs à des amis, et enfin quelques lettres d'affaires. Quant à celles qu'elle écrivait en réponse aux effusions de sa mère, les plus intéressantes, celles que M. Janet s'est récréé et délecté à lire, « elles sont perdues et, selon toute apparence, irrévocablement perdues ». Mais le subtil philosophe ne s'embarrasse pas pour si peu. « Nous avons, dit-il, voulu lire et nous avons lu les lettres de Mme de Grignan, où elles sont encore, c'est-à-dire dans les lettres de Mme de Sévigné... Il est vrai que ce sont la plupart du temps des allusions plus que des citations, et que la curiosité est plutôt excitée que satisfaite. Mais les citations n'y manquent pas; les analyses sont souvent claires et précises, et combien d'auteurs anciens dont nous n'avons pas de fragments plus complets et plus exacts! »

Il y a un grand charme à être initié à ce mode original de lecture par M. Paul Janet, charme qui s'augmente encore de tout l'attrait que l'éditeur Liseux, artiste en typographie, donne à ses publications à petit nombre et sur papier de choix. L'auteur sait y éviter toute sécheresse et la vivifie par les réflexions, les portraits et les jugements qu'il y sème avec cette prodigalité qui n'épuise jamais les vrais riches. Dès le début, il peint en deux phrases Mme de Grignan. Elle ne paraît pas, dit-il, « avoir eu plus que sa mère l'âme tournée à la passion de l'amour. Le dérivatif que Mme de Sévigné trouvait dans l'amour maternel, Mme de Grignan le rencontra dans l'amour du pouvoir et des grandeurs. » Le magistral portrait qui clôt cet aimable et savant volume est contenu dans ces lignes comme un tableau dans l'esquisse.

Je ne peux résister au plaisir de citer encore le trait malicieux que l'adepte convaincu des doctrines métaphysiques décoche aux purs physiologistes, pour mot de la fin : « Les partisans de l'atavisme et de l'hérédité auront fort à démêler dans cette étonnante famille, où la grand'mère était une sainte, le père un duelliste, la mère une adorable païenne et un écrivain de génie, la fille un philosophe et le fils un enfant charmant, et qui compte enfin parmi ses proches, Bussy, un libertin fanfaron, écrivain galant et l'un des bons juges de son temps en matière de goût. Qui expliquera comment tous ces traits divers et opposés, ces originalités si vives et si contraires, viennent d'une même souche ou de deux seulement? Il y a là hérédité de génie et d'esprit, cela n'est pas douteux; mais une telle hérédité, quand elle amène de telles différences, est encore une création. » N'est-ce pas bien spirituel? Sans compter le profit, la lecture de ce petit livre offre partout le même agrément. B.-H. G.

Les Grands Écrivains de la France: Œuvres de J. de La Fontaine, nouvelle édition par Henri Regnier, t. IV. Paris, Hachette, 1887. Un vol. in-8°, I-III, 580 pages.— Prix : 7 fr. 50.

Avec ce quatrième volume des *Œuvres de La Fontaine*, que publie M. Henri Regnier, dans la collection des grands écrivains de la France entreprise par la librairie Hachette, commencent les *Contes*, qui, ici comme ailleurs, sont toujours placés après les *Fables*, nous ne savons trop pourquoi, puisque la première édition de celles-ci est de 1668-1669, tandis que le premier recueil des *Contes* est antérieur de trois ans. C'est en effet dans un petit volume in-12, publié en 1665 chez Claude Barbin, sous le titre de *Nouvelles en vers tirée (sic) de Boccace et de l'Arioste*, par M. de L. F., que parurent *Joconde, ou l'Infidélité des femmes*, et *le Cocu battu et content*. Le *Journal des savants*, qui était moins grave et moins ennuyeux qu'aujourd'hui, en rendit compte, dès le 26 janvier 1665, dans un article de Denis de Gallo. Ce quatrième volume, le premier des *Contes*, contient les deux premières parties, pour lesquelles M. H. Regnier a suivi le texte de Paris, 1669, en y joignant en notes les variantes des autres éditions du temps et des manuscrits de Conrart qui sont à la Bibliothèque de l'Arsenal.

Le savant éditeur ne s'est écarté de ce texte, et à titre d'exception, que pour le conte *les Cordeliers de Catalogne*, par cette raison excellente que, dans l'édition de 1669, La Fontaine n'a corrigé l'édition originale de 1667 (Cologne) que pour échapper à la censure et pouvoir paraître en France avec privilège du roi. La comparaison entre les deux textes de 1667 et de 1668, est curieuse au point de vue de la biographie de La Fontaine et des adoucissements, des ménagements que lui commandait sa sécurité personnelle. La première partie des *Contes* en contient onze; la seconde, seize. Dans cette édition vraiment savante de M. H. Regnier, chacun d'eux est précédé de ce que nous appellerons sa généalogie littéraire. Rien

n'est curieux à suivre comme cette filiation d'une même histoire, et les transformations qu'elle subit en passant des littératures de l'Orient dans celle des conteurs du moyen âge, et des écrivains de la Renaissance italienne et française. Ce travail de généalogiste littéraire, souvent extrêmement difficile, a été très bien fait par M. Henri Regnier, dont il faut louer également les excellentes et abondantes notes sur la langue de La Fontaine dans ses *Contes*. Grand lecteur des écrivains du XVIe siècle, et même de leurs prédécesseurs, l'on ne peut vraiment apprécier complètement le style de La Fontaine et souvent saisir toute sa pensée qu'en rapprochant perpétuellement ses expressions et celles de ses devanciers, Rabelais, la reine de Navarre, Bonaventure des Periers, Noël du Fail, et tant d'autres. Nous ne dirons pas que la lecture des *Contes*, accompagnée de tout cet appareil d'érudition, soit aussi facile que dans les éditions courantes ; mais il ne faut pas oublier que nos classiques méritent mieux que d'être lus à la légère, même quand il s'agit de La Fontaine, et que d'ailleurs il est toujours facile de lire d'abord le texte, pour revenir ensuite aux notes quand on veut approfondir et pénétrer au cœur même de l'écrivain. E. A.

L'Art de vivre, par FONTENEILLES. Un élégant petit volume in-12, orné d'en-têtes et de culs-de-lampe, et imprimé à très petit nombre sur papier teinté. Paris, Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît. — Prix broché : 5 francs.

Sous le pseudonyme de Fonteneilles se cache un écrivain bien connu, dont l'aptitude à parler des choses mondaines n'est pas contestée même par les mondains. Pour plus de sûreté cependant, M. Fonteneilles s'est entouré de renseignements puisés aux meilleures sources féminines faisant autorité. Il a pu ainsi rédiger un recueil vivant, amusant et en même temps très exact de toutes les manifestations de la vie mondaine. Sur les mille et un cas douteux du code de la bienséance et des usages, *l'Art de vivre* a sa réponse. Une œuvre de cette nature était attendue depuis longtemps; elle a sa place marquée à tous les foyers élégants, et se présente sous la forme d'un charmant petit volume, imprimé avec le plus grand soin.

Sadi Carnot, par G.-A. HUBBARD. Une élégante plaquette, petit in-8° de 32 pages, illustrée d'un beau portrait gravé à l'eau-forte, et contenant un autographe reproduit en fac-similé. Paris, Maison Quantin, Compagnie générale d'impression et d'édition, 7, rue Saint-Benoît. — Prix : 75 centimes.

La Maison Quantin vient de publier une intéressante biographie du Président de la République, par G.-A. Hubbard, député de Seine-et-Oise.

Cette brochure, accompagnée d'un portrait à l'eau forte par Wallet, et d'un fac-similé d'autographe, contient des détails intéressants sur l'élection du Président de la République, à laquelle l'auteur a été directement mêlé.



Œuvres poétiques de François de Maynard, publiées avec notice et notes, par G. GARRISSON, t. III. Paris, Lemerre, 1888. Un vol. in-16 de 374 pages. — Prix : 7 fr. 50.

Une des plus intéressantes réimpressions de nos anciens auteurs qui aient été faites dans ces derniers temps est celle des poésies de Maynard, dont l'édition que nous en donne M. Garrisson est aujourd'hui achevée avec ce troisième volume. Né à Toulouse en 1582 et issu d'une famille originaire de Sainte-Spirié, aujourd'hui Saint-Ceré, en Quercy, et mort dans cette petite ville en 1646, François de Maynard fut, avec Bacon, l'élève et le véritable successeur poétique de Malherbe : c'est par ce double anneau que le XVIIe siècle classique, nous voulons dire La Fontaine, Molière et les autres, se relient au XVIe siècle dont Malherbe et Régnier sont les derniers représentants. Quoique élevé à l'école poétique de Malherbe, et sous la méthode plus rigoureuse de ce maître sévère, Maynard lui est cependant très différent au moins par le genre auquel il s'est appliqué. C'est, en effet, surtout dans l'épigramme et dans le sonnet que Maynard excelle; et l'on sait que Malherbe était plus pindarique. De sa vie on a peu de chose à dire. Comme ses ancêtres, il fut homme de robe. Il avait cependant débuté par une charge de cour auprès de Marguerite de Valois, première femme de Henri IV, qu'il suivit à Paris en 1605, et dont il fut le secrétaire des commandements jusqu'à la mort de cette princesse en 1615. Mais nommé peu après, en 1618, président du présidial d'Aurillac, il remplit ces fonctions presque jusqu'à sa mort. Ce fut pendant son premier séjour à Paris, où il s'était lié avec les membres de cette petite académie que Marguerite réunissait autour d'elle, Desportes, Régnier, Savaron, Du Pleix, que Maynard publia, en 1613, son premier recueil intitulé : *les Œuvres de François Menard, dédiées à Mgr le marquis d'Ancre*, à Paris, chez F. Jacquin. Maynard ne s'y montre pas encore original : c'est un imitateur de la Pléiade, avec quelque penchant de plus pour la pastorale, genre qui commençait à être en vogue. Bien que Maynard n'eût pas jugé ce recueil digne d'entrer plus tard dans ses œuvres définitives, il en reçut cependant beaucoup d'honneur parmi ses contemporains qui le placèrent dès lors parmi les meilleurs poètes de son temps.

Le Philandre, poème, Tournon, 1619, et Paris, Math. Hénault, 1623, est une pastorale en trois mille vers de huit syllabes, d'une facture brillante, aux vers

faciles et harmonieux, mais où l'auteur n'échappe pas à la monotonie du sujet. L'amitié de Malherbe, qu'il connut vers cette époque, ne tarda pas à donner une autre tournure à son génie et à en faire, avec Racan, le plus brillant adepte de l'école nouvelle. C'est sur ces dernières œuvres, que le poète a réunies dans le recueil de 1646, et à la publication duquel il ne devait survivre que quelques mois, qu'il sut juger Maynard, c'est par elles qu'il a pris rang parmi nos écrivains les plus remarquables. Le tome III de l'édition donnée aujourd'hui par M. Garrisson reproduit ce recueil paru sous ce titre : *les Œuvres de Maynard*, à Paris, chez A. Courbé, 1646. Mais le nouvel et très excellent éditeur ne s'est pas borné là : il y a ajouté non seulement le recueil de 1613 et le *Philandre* de 1619, mais encore toutes les pièces publiées par Maynard dans divers recueils contemporains, les pièces de l'édition de 1638-1639, non imprimées en 1646 les poésies publiées après la mort du poète, et enfin les vers inédits d'après les manuscrits des bibliothèques de Paris, de Toulouse et du Vatican. L'édition de M. Garrisson est ainsi, dans toute l'acception du mot, une édition définitive, celle qu'attendait la mémoire de François Maynard. E. A.

Les Clairières, par J. Germain-Lacour. Un vol. in-18 jésus. Alphonse Lemerre, éditeur. Paris, 1888. — Prix : 3 francs.

De l'esprit en jolis vers, des idées fines, adroitement tournées et retournées, un style clair, sobre et gracieux, tels sont les mérites peu communs de la plupart des petites pièces réunies par M. Germain-Lacour sous le titre un peu vague *les Clairières*. Dans les clairières, on trouve un frais repos ; M. Germain-Lacour a-t-il voulu signifier que sa poésie est fraîche et reposante? Son titre alors n'est pas mal approprié à la matière. Le jeune poète, en effet, ne s'emporte pas, il ne s'enflamme guère ; il semble se surveiller attentivement pour arrêter un trop fol élan, dont sa malice normande se défie ; il se moquerait un peu de lui-même s'il laissait échapper un cri trop passionné. — La pièce la mieux composée, la mieux inspirée et la mieux écrite du volume est, à notre sens, l'*Exil des fleurs*. Le poète y met en comparaison la destinée des fleurs méridionales expédiées de loin pour les deuils et pour les fêtes des cités du Nord, et le sort plus modeste et plus heureux de celles qui meurent sur leur tige, sans quitter le sol natal. Un grand charme de poésie attendrie, une pensée qui va bien au delà des mots exprimés et des limites apparentes du sujet, voilà ce qui donne plus de prix à ce morceau.

J'en veux citer au moins quelques vers :

. . . . . Pour nous il faut qu'on réunisse
Les douces fleurs de Grasse aux douces fleurs de Nice :
Violettes, lilas et roses à foison.

Il en faut pour nos deuils, il en faut pour nos fêtes.
Des parfums, nous rions! Nous pleurons, des parfums!
Lilas aux fiancés! Violette aux défunts!
L'autel attend, tout blanc! et les tombes sont prêtes!

Et les wagons de fer passent, chargés de fleurs.
Des pays du soleil aux pays de la neige
Couronnes et bouquets viennent faire cortège,
Le bouquet à la joie et la couronne aux pleurs.

Mais les fleurs : « Quel bourreau que l'homme, disent-elles ;
Est-ce donc si charmant de nous faire mourir?
Ou l'homme nous croit-il, pour n'en pas trop souffrir,
L'insensibilité des froides immortelles?

Erreur! Pour nous mourir et souffrir sont tout un.
Et pourquoi l'homme enfin ne veut-il pas comprendre
Que nous avons aussi notre douleur à rendre
L'âme de la couleur et l'âme du parfum?

. . . . . .

Le *Conte d'hiver* mérite aussi des éloges, plus d'éloges, je l'avoue, que nombre de piécettes mièvres où l'auteur se complaît à des subtilités de sentiment, opérations de l'esprit plus que du cœur.

Enfin, il me faut quereller M. Germain-Lacour, toute poésie à part, de l'abus qu'il commet des dédicaces : son livre a l'air d'une chapelle expiatoire.

P. Z.

Sous les pommiers, par Paul Harel. Deuxième édition. Paris, Alphonse Lemerre, 1888. Un vol. pet. in-8°.

A qui dirai-je que M. Paul Harel est un artiste de talent, à l'inspiration primesautière, au sentiment honnête, à l'expression franche, au cœur vigoureux et sain? L'Académie française a couronné son volume *Aux champs*, et ne lui avait point demandé s'il savait arroser le poulet à la broche, retourner l'omelette dans la poêle, chauffer une friture et faire un roux. Aubergiste à l'enseigne de la « Croix de Saint-André », à Echauffour, en un bon coin de la Normandie, M. Paul Harel n'en est pas moins poète, comme son grand-père, aubergiste au même lieu, et plus que son père, avocat. Il paraît que cela étonne M. Ludovic Halévy et surprend M. Jules Simon, sans compter je ne sais quel philologue « ironique et doux ». Si M. Paul Harel ne le consignait aux premières lignes de son avant-propos, j'aurais peine à croire à cet étonnement d'un homme d'esprit et à cette surprise d'un philosophe. Je trouve assez raisonnable et ingénieux qu'un poète se repose ou se console de la cuisine de la vie par la cuisine sur ses fourneaux. Quoi qu'il en soit, aubergiste authentique, M. Paul Harel n'est pas plus frelaté ni sophistiqué dans sa poésie. De ses plats comme de ses vers s'exhalent la bonne odeur de campagne, faite d'aliments sains et d'aromates simples, ail, thym, serpolet, laurier. Le poète est bien un peu mystique, et je ne jurerais pas que profitant de quelque rêve, le ragoût ne brûle quelquefois et le potage ne « passe par-dessus ». Mais si, faute d'un moine, l'abbaye ne chôme pas, le repas est assez copieux pour que, faute d'un plat, on n'en

mange pas moins. D'ailleurs, le poète-cuisinier assigne convenablement leur place respective à ses deux arts lorsqu'il dit :

Le poète est toujours prêt, mais le cuisinier
Travaille en actions et non pas en paroles ;
Et a chimère est vaine au fond des casseroles.

Quoi qu'il en soit, écoutez, voici de mâles et beaux accents :

. . . . . Là-bas, le trèfle rouge
Brille entre l'orge épaisse et le sainfoin tremblant
Le trèfle, où le soleil éclatant luit et bouge.
Tache la plaine en feu de son carré sanglant.

La campagne toujours a des gloires superbes,
Mais quels féconds labeurs, mais quels joyeux hymens,
Si tous les bons oisifs allaient s'offrir aux gerbes,
Si le flot des absents remontaient nos chemins!

O Terriens échappés, la Terre vous réclame!
Quand de ses habitants la chaumière est en deuil,
Celui dont le foyer n'a pas perdu sa flamme
Voit un rayon de paix illuminer son seuil.
. . . . . .

Ah! que le déserteur s'arrête et qu'il revienne
Vers la ferme, à l'endroit où ses pères sont morts.
Du métier désappris que l'absent se souvienne,
C'est le travail des champs qui nous rendra les forts.

Pourquoi plier devant la chimère impuissante?
Nous voulons le terrien debout, poitrine au vent ;
Un corps sain peut marcher sans une âme pensante ;
Le laboureur futur nous le voulons savant,

Fier, aimant son village avec idolâtrie,
Fraternel et croyant, mais, devant l'étranger,
Assez terrible encor pour venger la Patrie,
Si quelque peuple essaye un jour de l'outrager!

Et c'est pourquoi Paul Harel, prêchant d'exemple, s'est maintenu aubergiste et paysan. Cette ligne de vie délibérément tracée, non moins que ses œuvres littéraires, le sacre un vrai poète.

Nuovi Canti, di Maria Alinda Brunamonti, nata Bonacci. Città di Castello, S. Lapi. 1887. Un vol. in-12.

Je ne sais si l'aimable auteur de ces vers est fort connue outre-monts, je veux dire en France. Pour mon compte, le présent volume me la révèle, et je suis heureux de signaler à ceux qui partageaient mon ignorance, un sincère et charmant poète de plus. Je n'essayerai pas de traduire en courant les morceaux les plus délicieux de ce recueil, qui en contient tant : ce serait enlever son parfum à la fleur, son éclat au papillon. Mais je recommande à tous les gourmets de lettres qui aiment à s'asseoir parfois au banquet de la poésie italienne, — et ils sont nombreux en France, — des pièces lyriques comme *Inno ai monti d'Italia, Due cieli, Canto oltramondano,* mis dans la bouche d'une jeune fille qui vient de mourir, *Forforescenza marina, Fra cielo e mare;* des pièces descriptives et philosophiques de grande envergure et de haut vol, comme *Microscomo* et *la Terra;* les idylles exquises qui terminent le volume; les vers à Andrea Maffei en réponse à une belle pièce adressée à Alinda Brunamonti et que l'auteur a reproduite ici; un autre morceau d'un souffle ému à la mémoire du même poète (*Inno all Musa. Alla memoria di Andrea Maffei*), et bien d'autres que je ne nomme pas pour n'avoir pas l'air de dresser une table des matières. Un joli portrait orne ce volume qui fait honneur à la typographie italienne et popularisera certainement le talent si sympathique et si fin de Mme Maria Alinda Brunamonti. B.-H. G.

Poésies complètes de Gustave Le Vavasseur. Édition entièrement revue et corrigée : *Juvenilia; Poésies fugitives ; Farces et moralités; Sylves politiques*; *Fantaisies.* Un vol. in-18. Paris, A. Lemerre, 1888.

M. Gustave Le Vavasseur n'a pas été sans lire les œuvres des poètes, ses contemporains, les *Iambes* de Barbier, les *Poésies* de Bouilhet, les *Poèmes barbares et antiques* de Leconte de Lisle, les *Odes* de Banville, la *Justice* de Sully-Prudhomme, mais à Barbier, mais à Bouilhet, à de Banville et à Sully Prudhomme, il n'a certainement rien emprunté. Il est resté *lui;* on peut le regretter.

Boileau avait des qualités que nous sommes généralement trop portés à méconnaître; les poètes du XVIIIe siècle laissent paraître une grâce tout aimable et qui captive. M. Gustave Le Vavasseur converse en vers pour ne rien dire de bien attachant; ses vers, il les construit suivant l'ancienne méthode, et la grâce leur manque.

Il rime richement; mérite médiocre.

Dans ce premier volume de la nouvelle édition, entièrement revue et corrigée, les « poésies » sont distribuées sous cinq titres différents, où, parmi les *Farces et moralités,* deux farces ou moralités ont quelque valeur pourtant : le petit acte de *Don Juan barbon* et la parade de *Pierrot couveur et roi.* L'auteur les qualifie d'essais dramatiques. Que ne s'est-il refusé de s'essayer aussi à l'épître et à la satire! Peut-être eût-il mieux fait de se résoudre à chausser le cothurne ou le brodequin. F. G.

Petits Poèmes, par Stephan Bordèse. Un vol. in-18 jésus. Paris, 1888. A. Dentu, éditeur. — Prix : 2 francs.

M. Stephan Borden a le vers facile et l'inspiration courte. Le morceau le plus étendu de son petit recueil est une paraphrase en vers de six pieds d'une bergerade de Florian, que celui-ci avait lui-même imitée de Gessner. Assurément l'idée est tout au moins singulière de condamner à la coupe du vers la prose cadencée de Florian. La prime jeunesse excuse seule de telles erreurs, et c'est une si belle excuse! M. Bordèse a un faible pour l'idylle : il en a

composé une autre intitulée *Ulna*. Diane, jalouse d'un chasseur nommé Tircis, y joue un rôle peu conforme au caractère consacré de l'austère déesse. Parny a bien un peu, dans *les Déguisements de Vénus*, ébréché sa réputation, mais M. Bordèse ne nous prévient même pas qu'il déguise la blonde vierge. Tircis le chasseur, — il fut si longtemps berger dans les idylles qu'il avait bien le droit de changer de métier, — est tué par Diane, et Ulna qu'il aimait et qui l'aime, se tue de désespoir en maudissant la déesse. La bergerade finit dans le sang.

M. Bordèse réussit les petits vers en forme de chanson : il y apporte une certaine grâce aisée qui rachète l'insuffisance de l'expression; nous ne pouvons voir dans ces essais que le passe-temps d'un lettré sans prétention, rimant pour son plaisir, sans souci de la rénovation de la poétique contemporaine. Pour le juger comme poète, il est juste que nous attendions de lui une œuvre où sa pensée se manifeste plus personnelle.

PZ.

PETITE GAZETTE DU BIBLIOPHILE

A L'USAGE DES INITIÉS

Le septième volume des **Graveurs du XIXe siècle**, *Guide de l'amateur d'estampes modernes*, vient de paraître, avec l'éclat de sa gaieté et la pyrotechnie de sa verve Béraldique, à la librairie Conquet. — Ce tome, qui continue la lettre G de ce Dictionnaire iconographique des graveurs du siècle, va de *Gavarni* à *Guérard*.

Henri Beraldi, le très cher et très mordant iconocatalographe, se montre éblouissant, rutilant, abracadabrant d'esprit, de bon sens et de belle humeur dans *les rez-de-chaussées de notes* de ses chapitres consacrés à Gavarni, à Gigoux, à Granville et à Grévin. Il résume délicieusement l'humour parisienne et la philosophie spéciale à Gavarni et à Grévin, dont il cite tour à tour les légendes les plus typiques. Je voudrais pouvoir recueillir les plus jolis *Beraldiana* de ce volume, mais je ne me sens pas le courage de transcrire tant d'esprit en petit texte; il faudrait tout prendre et mettre à sec mon encrier. J'y renonce, préférant comme dans la chanson de l'*Invalide* redonner l'invitation : *Allez donc y voir (bis)*...

Il vous épat'ra, Bourgeois,...
D'Beraldi L'art iroquois.

Revenons au sérieux, d'où ce diable d'homme nous a banni par ses torpillantes fantaisies. Cinq frontispices, quatre à l'eau-forte et un en lithographie, ornent ce précieux fascicule. Garen, Chauvel, Gaujean, Foulquier y ont déployé leur talent et nous donnent toute une variété d'exécutions dans la pointe, la morsure et l'aquatinte. — Je ne sais si les bibliophiles s'arrachent les exemplaires des *Graveurs du XIXe siècle*, tirés à très petit nombre; si cela n'est point, ils ont grand tort et je les plains; je ne connais point d'ouvrage plus moderne, plus vivant, plus amusant et plus instructif à la fois. Ce que Beraldi a enfoui de notes, de portraits à la plume, d'idées originales sur la passion des livres dans ce catalogue de fantaisiste, est inénarrable. — Il a incontestablement l'iconographie gaie et il enlumine tout ce qu'il touche. On ne le lit pas, on le boit : pour un catalogue de gravures, il faut bien avouer que c'est un comble.

Conquet a déjà publié beaucoup de volumes charmants, bien venus et d'une grâce parfaite. J'ai pu le louer fréquemment sans toujours mettre une sourdine à mes sincères éloges; j'avoue cependant que jamais, jusqu'ici, il n'était, à mon sens, parvenu à la maîtrise éditoriale comme il vient d'y atteindre par la publication de ses **Mémoires du comte de Grammont**. (Un vol. in-8°. Prix : 120 fr.)

C'est la perfection même que ce livre; une typographie éclatante, en caractères antiques, d'un bel œil, bien justifiés dans les marges; un papier vélin de fine pâte et des gravures... quelles gravures!! Des chefs-d'œuvre; je ne crains pas de le dire : de véritables chefs-d'œuvre de composition et de reproduction.

C'est au peintre Delort que l'éditeur s'est adressé, et cet illustrateur de naissance, qu'on croyait voué aux tableaux du genre XVIIIe siècle, s'est remarquablement révélé dans l'éclatante série de sujets qu'il vient de produire en pleine atmosphère lumineuse du plus vivant XVIIe siècle.

Les trente-trois compositions qu'il a semées dans les *Mémoires de Grammont* sont absolument exquises d'allure, de mouvement, de disposition et d'ingéniosité. C'est toute une reconstitution qu'a faite là Delort, mais une reconstitution qui ne sent point la minutie de la recherche et de l'érudition d'art; une reconstitution où l'esprit moderne du moment se fait jour. Tout cela est d'un goût parfait; les grands tableaux hors texte sont admirablement mis en scène, avec des plans bien étudiés et compris, et des perspectives toujours heureuses; quant aux petits sujets du livre, ils sont *Meissoniéresques*, fins, délicats, légers, égayant la tête de page par la synthèse écrite du chapitre, ou mourant dans des culs-de-lampe d'un savoir-faire surprennnt.

J'ai été ravi de cette illustration, et « je nage dans la joie », comme dirait Sarcey. Il était impossible de mieux faire; Foulquier est distancé, et dans ces compositions d'une belle venue, mouvementées, sans tricheries, aimables à l'œil, Ch. Delort a donné la mesure d'un talent de premier ordre.

Je ne connaissais pas le graveur L. Boisson, prix de Rome pour le burin, mais oncques n'oubliera

ce nom dorénavant. Ce Bouguereau buriniste est un prodigieux intérprète, un consciencieux, un probe, qui n'escamote aucune difficulté et qui rendrait des points aux plus propres et brillants aciéristes des anciens keepsakes anglais. C'est le graveur pur et sans tache, l'*Agnus Dei* du cuivre, un modèle d'excellence, de loyauté et de patience. Les planches qu'il exécute défient les loupes et les lentilles les plus fortes. Au grossissement même, on ne découvre ni bavure ni barbe, l'impeccabilité même et le génie du *rendu* jusque dans les demi-teintes et les vigueurs. Conquet mérite un bon point pour avoir restitué au livre cette honnêteté du burin trop longtemps négligée.

Je ne ferai qu'un reproche à ce livre superbe, c'est son portrait d'Hamilton, qui rappelle trop les planches des *Grands écrivains*, avec une roideur guindée et un emperruquement solennel.— Il est trop grand pour cette édition et pas assez personnel dans l'originalité de sa mise sur cuivre. Je l'eusse voulu plus petit, dans un léger cadre allégorique. Ceci est une vétille.

C'est à mon ami et collaborateur B.-H. Gausseron qu'est due la préface et la revision du texte de ces mémoires si fréquemment publiés. La préface est érudite et spirituelle, et je la louerais longuement si je ne connaissais l'incurable modestie de son auteur; elle est surtout peu banale, pleine de vues originales et d'aperçus psychologiques très heureux; elle est digne, en un mot, de ce bel ouvrage, qui sera considéré par la suite comme un *dix-neuvième* hors ligne, à moins que nos petits neveux bibliophiles n'aient perdu tout sens esthétique, tout esprit et toute vision, ce qui n'est pas impossible, à vrai dire, du train dont vont les choses. — Les *Mémoires de Grammont* sont imprimés à 700 exemplaires, dont 200 grand papier, déjà tous enlevés comme des brioches; les 500 exemplaires sur vélin du Marais seront vite casés comme des actions au porteur dont la prime est prévue de longue date. — *Bibliophiles,... veillez!*

La **Société des amis des livres de Lyon**, dont les statuts de constitution ont été publiés il y a quelques mois ici même, vient de donner le premier témoignage de son existence par la publication de **Trilby, ou le Lutin d'Argail**, *nouvelle écossaise*, par Charles Nodier. Cette édition a été tirée à *45 exemplaires numérotés*, dont 35 pour les membres de la Société, 8 offerts en présent et 2 pour le dépôt légal. Le tirage est fait sur papier vergé de van Gelder; le format est petit in-8° et le texte didot largement interligné sur étroite justification en belles marges. C'est Motteroz, l'imprimeur parisien, qui a tiré le premier pour MM. de Lyon.

On sent à la première vue de ce livre, que les publicateurs ont désiré se rapprocher le plus possible, comme ensemble de l'édition originale, du chef-d'œuvre de Nodier; ils ont réussi à merveille. Cette édition est de bon goût, d'un luxe distingué, peu éclatant, d'une sobriété voulue et d'une correction parfaite. Paul Avril a été choisi pour l'illustration, et il a composé et gravé à l'eau-forte pour cet ouvrage un frontispice, une tête de chapitre, un cul-de-lampe et neuf illustrations hors texte, très cherchées, très fouillées, d'une grâce un peu mièvre, qui s'encadrent heureusement dans ce petit livre d'une allure si falotement romantique.

Je prise tout particulièrement la gravure d'Avril mordue en premier état à l'eau-forte pure et reprise à l'aquatinte, selon les bons principes du début du siècle. Ce procédé d'interprétation donne à l'illustration le moelleux du dessin original, et il s'harmonise avec l'esprit et la couleur locale du livre et l'époque où parut *Trlby*. Le petit portrait de Nodier, soutenu par un lutin qui vient en culispice, est un bijou de composition et une adorable gravure typique.

En un mot, les *Amis des livres* de Lyon ont débuté sous d'heureux auspices; leur *Trilby* à quarante-cinq exemplaires atteindra une cote élevée; il contient des épreuves en deux états de chaque planche, et le seul reproche que je leur adresserai, à ces très chers co-bibliolâtres du Rhône, c'est d'avoir commis un crime de lèse-unité et donné un croc-en-jambe à l'ensemble *originel* de leur publication, en tirant les eaux-fortes hors texte *sur japon*, alors que le vergé de Hollande du livre se prêtait si bien au tirage des jolies gravures d'Avril.

Nous *enjaponisons* trop les livres, mes frères, je vous le dis en vérité! Pour certains romantiques, rien n'est beau que le vergé, le vergé seul est aimable.

C'est égal! — les *Amis des livres de Lyon* sont en passe de faire la barbe aux cinquante dîneurs du Lion d'or de Paris. Ils ne sont que trente-cinq...! trente-cinq! oh! mes amis,... trente-cinq! nombre fatidique et heureux! De plus, ils n'ont pas de correspondants, ils détruisent les cuivres, ils sont *farouches, inexorables*, ils ne font pas de commerce; Bernoux et Cumin pourraient menacer de se suicider qu'on ne leur accordait pas un seul exemplaire. — A la bonne heure! voilà qui est bien, qui est juste, qui est digne! — Ils ne publient point des *Mariages de Paris*, cette chinoiserie de mes collègues, *Amis des livres de Paris*, qui vaut bien raisonnablement cent sous et qu'on nous force à envelopper d'un billet de cent!... Il est vrai,—et je le dis outrecuidamment,— que MM. de Lyon ne feront pas de sitôt une Petite *Aline, Reine de Golconde* aussi roublardement pomponnée que celle que MM. de Paris ont vu naître récemment... Mais aussi aurons-nous jamais le courage de nous réduire à trente-cinq! Trente-cinq : O. Paillet!... — Piet, fluvial trésorier, songez-y — trente-cinq... à ce nombre vous fuiriez en Belgique, sauvant la caisse où quarante mille francs dorment sans emploi. — O bibliofolie! que d'insanités tu nous fais commettre! que de propos saugrenus tu nous fais tenir!

Il manque aux *Amis des livres de Lyon* une marque typographique symbolisant avec fierté leur attitude intransigeante. Je leur propose un *Lion*, héraldiquement campé, à la crinière hirsute, à la gueule rogue et menaçante, tenant sous sa griffe écartée un livre ouvert avec cette devise : *Je le garde.*

Si cette devise et cette marque sont adoptées, les *Amis des livres de Paris* feront une maladie sérieuse,

pour cause d'examen de conscience... Les marchands du temple pâliront. — *Je le garde!* quelle devise aristocratique et harpagonienne! — J'avoue cependant que, pour *les Mariages de Paris* nous aurions pu adopter à l'unanimité le cri d'indignation professionnelle : *Je le lave!*

Soyons miséricordieux!

Les iconomanes moliéristes, — et ils sont légion, paraît-il, — peuvent exulter de plaisir, car le libraire-éditeur Damascène Morgand leur a préparé un festin de l'œil aussi somptueux qu'il leur était possible de le rêver en publiant une suite d'**Illustrations pour le théâtre de Molière**, dessinées et gravées à l'eau-forte par Edmond Hédouin. Depuis dix années cette suite était *en train;* dans tous les cénacles où sévit l'illustromanie, on s'inquiétait de ce monument élevé à la gloire de Molière, on s'informait de son état d'avancement, y attachant avec raison plus de curiosité que s'il se fût agi de la tour Eiffel. — De temps à autre, Morgand exposait à sa vitrine un nouveau dessin d'Hédouin, et les commentaires marchaient :

« Avez-vous vu le *dernier* du Molière Hédouin?

— Oui, certes... rudement bien!... Qu'en pensez-vous?

— Oh! étonnant,... au point que je me demande si je ne ferai point casser les reins à mon vieux veau *Molière-Boucher* pour y adjoindre la suite Morgand en trois états sur japon!

— Bigre!... trois états sur Japon, cinquante-cinq louis, cher ami, c'est roide!

— Je ne dis pas non, mais aussi, songez que je me procurerais quelques belles pièces du Molière-Leman, puis « du Molière-Jouaust-Leloir; Cuzin m'enveloppera le tout dans un maroquin à la Duseuil... Vous voyez quel triomphant ouvrage je me ferai.

— Une folie, mon ami, qui vous coûtera de quatre à cinq mille!

— Pour Molière, cela ne les vaut-il pas! »

Partout le Molière-Hédouin troublait la quiétude des bibliophiles ploutocratiques, chacun disait à son relieur : « J'attends la suite Hédouin pour vous donner mon exemplaire de 1734 avec les estampes successives de Coypel, de Boucher, de Moreau le Jeune, de Leloir et autres. »

Pendant ce temps, Hédouin travaillait avec persévérance, se consacrant entièrement à son œuvre, qu'il considérait comme capitale. Difficile à satisfaire, il composait jusqu'à cinq à six fois la même illustration, démolissant ses échafaudages, reconstruisant ses personnages, changeant ses plans, n'attaquant le cuivre que lorsqu'il se trouvait à peu près sûr de la complète harmonie de sa planche.

La première livraison a enfin vu le jour; elle se compose d'un titre et de dix-huit estampes; la seconde livraison et dernière paraîtra sous quinzaine.

Je n'entreprendrai point d'expliquer toutes les suites qui ont été tirées, depuis les épreuves à l'eau-forte pure signées par l'artiste, jusqu'aux épreuves avec lettres et encadrement. J'avouerai simplement priser davantage les suites sans cadre, le cadre alourdissant toujours l'ensemble de la vignette.

De la suite A à la suite P, il y a une variété de tirages incroyable; — c'est tout un tableau de Barème que fournit le prospectus spécial; — les deux livraisons formeront un total de trente-quatre sujets, plus un frontispice allégorique avec un portrait de Molière d'après Mignard, dont l'original est à Chantilly.

M. Morgand a bien fait les choses : toutes les eaux-fortes d'Hédouin sont tirées sur papier à filigrane exécuté pour cette œuvre spécialement; le tirage est restreint et fait minutieusement sous l'œil du maître, toutes en épreuves d'artiste.

Et elles sont charmantes, ces eaux-fortes! blondes, transparentes, vaporeuses, légères, veloutées! — A peine effleuré par la pointe, le cuivre a su rendre toutes les douceurs et toutes les mollesses du crayon; jamais Hédouin n'a mieux fait.

Quelle science de composition dans la décoration, dans les fonds et les perspectives! C'est à la fois théâtral et réel, d'une mise en scène bien vivante sans être aucunement naturaliste. Un Molière qui vit dans le mirage de notre imagination, sans éclat cherché, sans pétards de noirs, dans une note *flou* et distinguée.

Ce qui me charme surtout chez Hédouin, c'est que son talent ne date point, ni par ses costumes, ni par ses physionomies, ni par l'expression de sa pointe; son art, moins prétentieusement documenté que celui de Leloir, est aimable et ne sent point les tortures de recherches de notre fin de siècle; il vise plus l'ensemble que le détail, c'est là un mérite qui n'est pas mince et dont je ne saurais trop le louer.

M. Morgand, pour cette illustration moliéresque a dû s'imposer de lourds sacrifices; cent mille francs sont partis de sa caisse, je suppose, avant l'apparition des premières livraisons; j'aime à penser que les bibliophiles lui feront *banco* et que l'opération sera non moins brillante que l'œuvre produite.

La Maison Quantin a publié, il y a quelques jours, une charmante plaquette de 45 pages, format petit in-4° : **le Rosier de Madame Husson**, par Guy de Maupassant; cette nouvelle inédite, imprimée à 1000 exemplaires numérotés (prix 20 fr.) et 50 exemplaires sur papier du Japon à 50, dont 10 avec aquarelle originale d'Habert Dys sur le faux titre, au prix de 100 francs.

La grande originalité de ce coquet petit ouvrage consiste dans la disposition des pages qui toutes sont délicieusement encadrées de dessins en couleur par Hubert Dys, un maître artiste qui a longtemps donné au journal l'*Art* ses fantaisies supérieurement composées.

C'est le livre-album dans toute son ingéniosité, que cet ouvrage, où l'esprit de l'auteur se trouve paraphrasé page à page par le crayon d'un ornemaniste éminent; c'est une innovation également dans la conception du livre moderne, et je me plais à croire que le succès accueillera cette tentative hardie d'une mai-

son d'édition dont la devise semble être « toujours de l'avant », lorsqu'il s'agit d'inventer du nouveau et de l'original à outrance.

La nouvelle de Maupassant est du reste, comme toujours, d'une adorable fraîcheur de style et d'imagination, écrite avec cette sobriété, cette clarté, cet entrain de plume qui ont assuré à notre confrère une place au premier rang dans le genre où brilla Mérimée. En dehors des nombreuses compositions d'Habert Dys, *le Rosier de Madame Husson* est encore illustré de deux eaux-fortes, un frontispice et une tête de chapitre gravés finement par Abot, d'après les dessins de Jules Desprès.

Ce livre, imprimé sur solide vélin du Marais, en caractères didot, mérite l'accueil bienveillant de tous les amis d'ouvrages modernes; c'est la première fois que Maupassant est bibliographiquement habillé avec le luxe et l'élégance qui conviennent si bien à sa magistrale valeur d'écrivain.

Émile Testard et Cie, les éditeurs de l'*Édition nationale,* ont terminé le mois dernier, avec un agréable succès, la publication du *Théâtre de Victor Hugo* en une série de quatre volumes in-4°.

Ils vont maintenant poursuivre et achever, cette année même, la publication des *Poésies,* dont dix volumes sont déjà en vente.

Le premier fascicule du onzième volume, **les Chansons des rues et des bois**, vient de paraître.

Il contient dix-huit illustrations intéressantes. Citons tout d'abord une planche hors texte gravée à l'eau-forte par Masson, d'après un dessin original de Joseph Blanc. Puis de nombreuses planches en photogravure dans le texte, dont quelques-unes sont remarquables, entre autres : *Paupertas;— Le Poète bat aux champs; — Interruption à une lecture de Platon; — Quand les guignes furent mangées; — Senior est Junior,* etc. M. Gumery est un jeune peintre de beaucoup d'avenir, et je me plais à constater le charme de ses agréables compositions.

Il est incontestable que, depuis une année environ, l'*Édition nationale de Victor Hugo* s'est énormément améliorée, grâce aux efforts assidus et à la bonne entente directoriale de M. Émile Testard. J'aimerais beaucoup à louer sans restriction ce jeune et actif éditeur, qui a su nous donner parfois des illustrations hors texte de premier ordre, telles que cette magnifique eau-forte de Gaujean, d'après Lucien Mélingue, placée au début du troisième acte de *Ruy-Blas,* et cette autre planche réellement supérieure de Mongin, encore d'après Mélingue, qui clôt le *Ruy-Blas;* mais à côté de ces envolées vers l'art pur, n'est-il pas déplorable de regarder les méchantes compositions de Dupin, que le talent de graveur d'Eugène Abot n'a pu sauver. Cela n'est ni conçu ni dessiné et vient déparer malheureusement ce *Ruy-Blas* dont les planches hors texte sont si largement interprétées.

J'adjure Testard de se montrer plus difficile à l'avenir. Hugo ne mérite pas ces têtes d'actes, dignes tout au plus de Rocambole.

Émile Testard doit publier une édition de la *Chronique de Charles IX,* de Mérimée, avec dessins d'Édouard Toudouze, et diverses autres publications qui seront superbes, si j'en juge d'après les artistes qu'il a choisis; mais qu'il surveille bien ses graveurs : il faut qu'il se montre sans pitié pour le médiocre. Une belle publication, comme une jolie femme, ne fait pardonner sa beauté que si elle reste impeccable dans sa mise et dans ses allures. La jalousie cherche toujours le défaut de la cuirasse, et les bibliophiles sont jaloux à l'extrême de la perfection des beautés qu'ils convoitent.

Je signalerai, pour mettre fin à cette causerie bouquinière, quelques menus ouvrages de curiosité : **le Dîner du bout du banc**, par Jacques Bailleu, qui donne une érudite reconstitution d'un cénacle littéraire très fameux au dernier siècle. Dans la petite *Bibliothèque Charpentier,* je ferai mention de deux nouvelles impressions : *le Chevrier,* de Ferdinand Fabre et les *Pensées du cardinal de Retz,* extraites de ses Mémoires. Joli livre de chevet que celui-ci et d'un machiavélisme profond et révélateur. Enfin, chez P. Arnould, dans la *Petite bibliothèque portative* in-16, je vois paraître les *Contes et Nouvelles de La Fontaine,* avec deux petites eaux-fortes de Fraipont.

Oh! cette Bibliographie La Fontainienne, qui donc la pourrait tenir à jour! — On réimprime le *Bonhomme* de toutes parts; c'est la tapisserie de Pénélope, sans cesse à reprendre et à augmenter. Il paraît, bon an mal an, dix éditions des *Contes de La Fontaine;* on croit que c'est fini, nenni! comme on disait au XVIIe siècle, en manière de pointe, La Fontaine coule toujours : les âges n'endigueront point ce flot montant typographique et iconographique; — l'homme et la cruche iront toujours à La Fontaine. — Sur cet *à peu près,* sauvons-nous.

OCTAVE UZANNE.



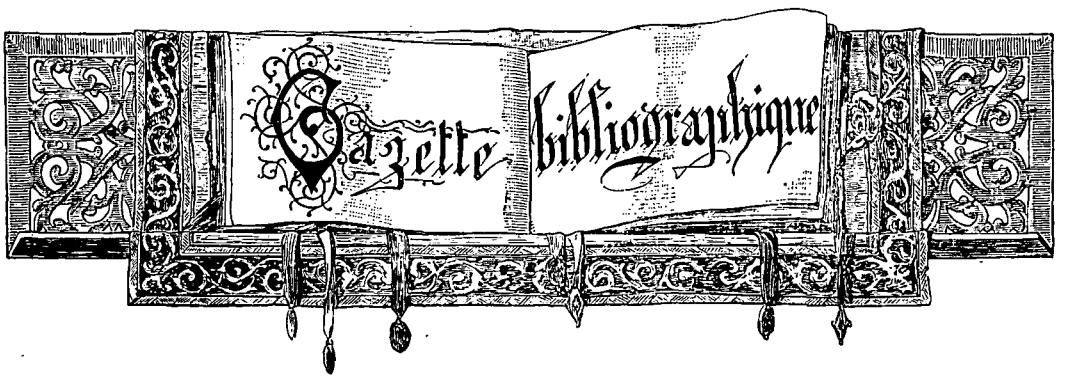

Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois. — Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES : *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français. — Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province.* — LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX : *Procès de presse et de librairie.*

DOCUMENTS OFFICIELS

INSTITUT — SOCIÉTÉS SAVANTES

INSTITUT.

ACADÉMIE FRANÇAISE.

Depuis le 21 février, l'Académie française à tenu deux séances par semaine, le mardi et le jeudi, à trois heures, pour s'occuper des nombreux concours de prix et entendre les rapports des commissions.

Dans sa séance du 28 février, elle a décerné le prix d'éloquence à l'*Étude sur Honoré de Balzac* inscrite sous le numéro 2, et portant pour épigraphe : *La volonté peut et doit être un sujet d'orgueil bien plus que le talent.* L'auteur de cette étude est M. Augustin Cabat, substitut du procureur de la République près le tribunal de la Seine. La valeur du prix est de 3,000 francs.

Les candidats au fauteuil de Labiche. — M. André Theuriet vient de poser sa candidature à l'Académie française, ce qui, en ajoutant les noms de MM. Henri Meilhac et Thureau-Dangin, porte à trois le nombre actuel des postulants au fauteuil de Labiche.

ACADÉMIE DES SCIENCES.

L'Académie des sciences vient d'entrer en possession du legs de 110,000 francs que lui a fait Mlle Anne-Marie Fœhr, décédée à Paris en 1887, pour la fondation d'un prix annuel qui portera le nom de prix « Gabriel Bellion ». Ce prix sera décerné aux savants qui auront écrit des ouvrages ou fait des découvertes profitables à la santé de l'homme ou à l'amélioration de l'espèce humaine.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

L'Académie des sciences morales et politiques a mis au concours les sujets suivants : Prix du budget, section de morale : Exposer, d'après les œuvres de saint Jean-Chrysostome, quelles étaient les mœurs de son temps, et discuter, au point de vue moral, la manière dont il les juge (2,000 fr.; terme : 31 déc. 1889). — Section générale et philosophique : 1° Exposer les institutions politiques, judiciaires et financières du règne de Philippe-Auguste (2,000 fr.; terme : 31 déc. 1888); 2° Politique étrangère de l'abbé Dubois (2,000 fr.; terme : 31 déc. 1891). — Prix Odilon Barrot : l'Académie a prorogé, jusqu'au 31 décembre 1888, l'histoire de l'enseignement du droit en France avant 1789. — Prix Rossi : Histoire économique de la valeur et du revenu de la terre au XVIIe et au XVIIIe siècle en France (4,000 fr.; terme : 31 déc. 1889). — Prix Bordin, section de morale : La morale dans l'histoire (2,500 fr.; terme : 31 déc. 1890); section d'histoire générale : Étudier l'histoire de la constitution de la propriété foncière chez les Grecs, en s'arrêtant à la conquête romaine (2,500 fr.; terme : 31 déc. 1889).

Dans sa séance du 18 février, la même académie a entendu la lecture du décret approuvant l'élection de M. Waddington comme membre titulaire, en remplacement de M. Caro.

Le nouvel élu a pris place aussitôt parmi ses nouveaux confrères.

En comité secret, l'Académie a accepté provisoirement la donation que vient de lui faire M. Barrères, ancien consul de France à Jérusalem, d'une rente de 2,000 fr. à décerner chaque année en divers prix.

Enfin elle a, dans sa première séance de mars, décerné le prix Jean Raynaud (10,000 fr.), à M. Fustel de Coulanges, le savant historien des constitutions et des mœurs de l'antiquité hellénique.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

L'Académie des inscriptions et belles-lettres a procédé à l'élection d'un membre libre, en remplacement de M. Ch. Robert, décédé. M. Ménant, conseiller à la cour de Rouen, a été élu, au troisième tour de scrutin, par 22 voix. On doit à ce magistrat un grand nombre de travaux sur les inscriptions assyriennes.

Elle a été invitée par le ministre des affaires étrangères à se faire représenter à l'inauguration du musée du Bardo, à Tunis, qui a lieu en même temps que l'exposition agricole et le concours hippique, c'est-à-dire du 27 avril au 6 mai.

Le secrétaire perpétuel de cette académie vient d'être autorisé à accepter la donation annuelle de 1,000 francs 3 o/o sur l'État français, qui a été faite à l'Académie par M. Loubat, Joseph-Florimond. Cette somme sera appliquée à la fondation d'un prix triennal, sous le nom de *Prix Loubat*, qui sera décerné à un ouvrage imprimé sur l'Amérique du Nord et traitant d'histoire et de géographie historique, archéologie, ethnographie, linguistique et numismatique.

ACADÉMIES DE PROVINCE.

L'Académie de Toulouse met au concours pour 1889 la question suivante : *Recherches sur l'histoire du pays toulousain pendant la guerre de Cent ans.* Un prix de 500 fr. sera décerné à l'auteur du meilleur mémoire déposé.

L'Académie normande publie le programme de son sixième concours, pour 1888 :

1re section. — Poésie : Une romance destinée à être mise en musique. Recueil de poésies dont la limite est fixée à mille vers.

2e section. — Prose : Nouvelle, conte ou légende, formant environ vingt-quatre pages.

3e section. — Théâtre : Lever de rideau en vers ou en prose, en un acte, n'ayant pas plus de quatre personnages.

4e Section. — Musique, chant et piano : Une mélodie avec accompagnement. Piano seul : Valse de salon. Chant seul : Chœur à voix mixtes. Musique militaire : Ouverture, avec réduction au piano.

Les envois devront être adressés à M. Albert Hue, président de l'Académie normande, à Carentan (Manche).

SOCIÉTÉS SAVANTES.

Le congrès de MM. les délégués des Sociétés savantes de Paris et des départements s'ouvrira, au ministère de l'instruction publique, le mardi 22 mai 1888, à midi et demi. Les journées des mardi 22, mercredi 23, jeudi 24 et vendredi 25 mai seront consacrées aux travaux du congrès. La séance générale aura lieu dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, le samedi 26 mai, à deux heures précises.

— Le congrès des sociétés des beaux-arts des départements se tiendra à la même époque. Les délégués ne se réuniront plus comme précédemment à la Sorbonne, où aura lieu seulement la séance de clôture présidée par le ministre. C'est à l'École des beaux-arts, dans la salle de l'hémicycle, que se feront les lectures des mémoires présentés au comité.

L'Association philotechnique et l'art du livre. — L'association philotechnique vient de rouvrir la section *du Livre*, 21, rue de Fleurus, sous la direction de M. Ramé, pour les cours théoriques, et de M. Engel père, pour la partie technique. Ces cours ont lieu à huit heures et demie du soir, aux jours suivants :

Lundi : *Théorie et histoire de la reliure*, par M. Ramé. Les origines du livre, de l'imprimerie, de la reliure; le livre de papyrus et le parchemin; le livre de l'antiquité et du moyen âge; le livre depuis l'imprimerie, etc. — Mercredi : *Cours pratique*, par M. Engel. Exécution des différentes opérations qu'exige la reliure. Préparateur : M. Stein. — Vendredi : *Dessin*, par M. Meyer. Ornement, styles des diverses époques du livre. — Samedi : *Chimie*, par M. Loviton. Usage des acides, métaux, matières colorantes, etc.

Des conférences seront faites par des professeurs compétents sur diverses spécialités de la profession (endossure, couvrure, dorure, etc.).

Société des Gens de lettres. — Le comité a décidé qu'il ouvrirait en 1889, à l'occasion de l'exposition universelle, un congrès littéraire international analogue à celui qui a été présidé par Victor Hugo en 1878. M. Jules Simon a accepté la présidence du congrès.

Association littéraire et artistique internationale. — Cette association a décidé que son onzième congrès se tiendrait en septembre prochain, à Venise.

L'Imprimerie nationale. — La commission chargée d'examiner l'organisation et le fonctionnement de l'Imprimerie nationale s'est réunie au ministère de la justice, sous la présidence de M. Fallières. Elle s'est prononcée pour le maintien de l'Imprimerie nationale, qu'elle considère comme une institution indispensable. Faisant appel à tous les hommes spéciaux

capables de lui fournir des renseignements sur toutes les questions se rattachant au fonctionnement de cet établissement, elle a nommé, pour les travaux préparatoires, une sous-commission qui tient ses séances dans les bâtiments de l'imprimerie.

Le Journal des Savants. — La commission du budget, tout en inscrivant cette année encore le crédit demandé pour le *Journal des Savants*, invite l'administration à résilier le traité qui la lie à cet égard à la maison Hachette jusqu'au 31 décembre 1888. On remarque d'abord que ce traité est tout à l'avantage d'une des parties contractantes : les frais et risques sont à l'État, les bénéfices à l'éditeur.

Mais c'est là le petit côté de la question. Le *Journal des Savants* a un très glorieux passé ; il a compté parmi ses rédacteurs : Fontenelle, Leibnitz, Voltaire, Laplace, Daunou, Hase, Littré. S'est-il maintenu au niveau de sa réputation? Si l'on se donne la peine d'en parcourir la collection, on y trouvera bien des articles médiocres qui, adressés sans nom d'auteur à nos revues courantes, eussent mérité souvent les honneurs du panier.

« D'autre part, ajoute M. Burdeau, le rapporteur, les notices que contient le journal sont bien loin de constituer, comme le voulait Colbert, premier fondateur du recueil, un compte rendu de l'ensemble des écrits dignes d'estime publiés en Europe. Une faible partie de ces écrits y est seule prise en considération, et les plus remarquables n'y ont pas toujours place. »

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

Avis. — Le secrétaire de la rédaction du *Livre* recevra avec reconnaissance tous les renseignements que messieurs les conservateurs et bibliothécaires de France et de l'étranger voudront bien lui faire parvenir, et il en sera scrupuleusement tenu compte dans cette partie de *la Gazette bibliographique*.

FRANCE

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Les bâtiments. — La Bibliothèque nationale est aujourd'hui complètement isolée et se trouve ainsi à peu près garantie contre les accidents extérieurs. Elle contient : 1° Un Département des Imprimés, composé de *cinquante kilomètres* de rayons, sur lesquels reposent 2,200,000 volumes, dont une grande partie est formée de livres rares et précieux. Ces rayons se développent sur cinq étages de planchers en fer à jour, éclairés seulement par le haut. Jamais on n'y allume de lumière et le chauffage ne s'y fait qu'au moyen d'appareils à air chaud ; 2° un Département des Manuscrits, riche de 100,000 volumes ; 3° une Exposition de l'Histoire de l'écriture et de l'imprimerie installée dans la galerie Mazarin, décorée par Romanelli et dont le complément de décoration a fait l'objet d'un concours des Gobelins ; 4° une Salle de lecture qui possède 20,000 volumes ; 5° une Section très riche de cartes et plans ; 6° un Département des estampes, qui compte plus de 2,500,000 pièces conservées dans 15,000 volumes et 4,000 portefeuilles ; 7° une Exposition des sciences géographiques ; 8° des archives ; 9° la Salle où se trouvent les fameux globes de Coronelli et des appareils de cosmographie et d'astronomie de la plus grande valeur ; 10° un Département de médailles et antiques possédant plus de 150,000 médailles, monnaies, etc.

Le nombre des lecteurs a été l'année dernière de 58,961. En 1867, il n'était que de 34,472.

Département des manuscrits — La Nature (25 février) contient un article de M. Charles Letort sur le département des manuscrits à la Bibliothèque nationale, où nous puisons les renseignements suivants. Depuis l'année dernière, la grande galerie qui a formé pendant des siècles la salle de travail des imprimés, et qui était occupée encore, en 1881, par la salle publique de lecture, est devenue la salle de travail du Département des manuscrits. L'aménagement y est excellent et même luxueux. Chacune des tables, dont l'ensemble offre 75 places, est finement sculptée dans le style des consoles et des panneaux de chêne qui entourent la salle, et coûte, paraît-il, 1,700 francs. La lumière est abondante et arrive de côté, comme il convient. Tout autour de la salle, sur des rayons jusqu'à la hauteur de deux mètres, tous les instruments de recherches, livres de référence imprimés ou manuscrits, catalogues, bibliographies, répertoires, dictionnaires, sont mis à la libre disposition des travailleurs.

Malgré ces améliorations, les manuscrits ne disposent encore que d'un espace tout à fait insuffisant. Les collections, qui occupent près de 5,200 mètres de rayons, sont disséminées en des locaux souvent assez éloignés de la salle de travail, ce qui rend parfois difficile la communication aux hommes d'étude. Ces collections comprennent de 95,000 à 100,000 volumes et se répartissent en *fonds*. Ainsi les *fonds orientaux* comptent plus de 19,000 volumes et sont divisés en fonds hébreu, samaritain, syriaque, sabéen, éthiopien, copte, arménien, géorgien, arabe, persan, turc, hindostani, berbère, sanscrit, indien, tamoul, telinga, canara, pâli, cambodgien, siamois, birman,

singhalais, tibétain, malais, javanais, madécasse, chinois, batta et le fonds des papyrus égyptiens ;

Le fonds des mélanges, composés surtout des papiers d'orientalistes comme Anquetil du Perron, Ariel, Burnouf, Champollion, Fourmont, Sylvestre de Sacy, etc. ;

Les traductions d'ouvrages orientaux, les livres imprimés en Orient, et les archives d'une commune de Corée, rapportées par l'amiral Rose ;

Le fonds grec, avec 4,700 volumes, divisé en ancien fonds, fonds Coislin, et supplément ;

Le fonds latin : de 20,000 à 22,000 volumes ;

Le fonds français : environ 30,000 volumes ;

Les fonds des langues modernes, comprenant le fonds italien, espagnol, portugais, allemand, néerlandais, anglais, scandinave, celte, basque, slave, valaque, albanais, et le fonds de divers dialectes africains, américains, mexicains, polynésiens.

Il y a en outre d'importantes collections spéciales, comme celle de l'histoire des diverses provinces de France, qui compte 3,000 volumes environ, et d'autres bien connues des érudits sous les noms suivants: Baluze, Bréquigny, Brienne, Clairambault, Colbert, de Camps, Duchesne, Dupuy, Fontanieu, Joly de Fleury, Lancelot, Moreau, Parlement, Picot, Renaudot, Sérilly, Visconti.

Enfin le Cabinet des titres, contenant de précieux documents généalogiques, classés dans un millier de cartons, auxquels on ajoute les carrés de d'Hozier, les papiers de Chérin, etc.

Tout cela ne sera commodément logé et installé pour le service que lorsque le Département des manuscrits aura été mis en possession des galeries qui doivent lui être réservées dans les bâtiments à élever sur les terrains depuis si longtemps disponibles, le long de la rue Vivienne.

Retour des manuscrits volés par Libri. — Nous résumons, d'après les journaux qui ont donné les détails les plus complets sur cette affaire, et notamment d'après *le Temps, le Figaro, la Liberté* et *le Matin*, les négociations si bien menées par l'administrateur général de la Bibliothèque nationale, M. Delisle, et qui ont abouti à la réintégration d'un lot considérable de manuscrits, volés par Libri et vendus par lui à lord Ashburnham.

Le comte Guglielmo Libri-Carucci n'était pas un aventurier banal. Il était arrivé à Paris en 1830, de Florence, sa ville natale, où il s'était compromis dans les agitations politiques. Libri jouissait déjà, comme mathématicien, d'une assez grande notoriété. Sa qualité de savant et de patriote lui valut l'amitié et la protection de François Arago. Naturalisé Français le 2 janvier 1833, il fut aussitôt appelé à faire partie de l'Académie des sciences (section de géométrie) en remplacement de Legendre. Les honneurs dès lors tombèrent sur lui comme grêle. Décoré de la Légion d'honneur, nommé rédacteur du *Journal des savants*, promu, grâce à M. Guizot, inspecteur des bibliothèques de France, Libri était certes digne de se survivre comme savant ; mais c'est surtout comme *inspecteur* qu'il devait s'immortaliser...

En ce temps-là, nombre de bibliothèques des départements étaient un peu laissées à l'abandon. Elles avaient été formées pour la plupart à la suite de la Révolution, avec des volumes imprimés ou manuscrits provenant de divers couvents et châteaux, et qui avaient été inventoriés sans beaucoup de minutie. Le service était fait généralement à titre gracieux par des lettrés de la localité, qui avaient leur tour de garde, comme dans la milice bourgeoise, et qui éprouvaient de véritables jouissances à aller à la découverte à travers le précieux pêle-mêle confié à leurs soins. Les catalogues étaient à l'état d'ébauche. On avait bien une idée des véritables raretés qui étaient la gloire de la bibliothèque; il y avait un certain nombre de manuscrits à miniatures, d'incunables curieusement reliés, de livres d'heures de provenances illustres que l'on offrait discrètement à l'admiration des visiteurs ; mais, par respect, on ne les regardait presque jamais de très près. Les pièces, même uniques, n'avaient pas toujours été collationnées avec méthode ; la plupart des manuscrits étaient restés sans pagination. Les honnêtes conservateurs volontaires n'étaient pas des policiers ; à chaque instant, ils avaient des surprises et des chagrins. C'était, dans un très vieux livre, un trou laissé par une initiale ornée ou une miniature que quelque brute avait découpée pour la coller dans un album, en emportant du même coup, naturellement, un fort morceau de texte au verso. D'autres fois, dans un ouvrage plus moderne, c'était une figure hors texte qu'on avait enlevée d'un coup de canif. L'espoir de constater et de réprimer ces actes de vandalisme était maigre. On s'était généralement borné à frapper le titre d'un cachet, et le fragment arraché ne portait aucune espèce de marque d'origine ; les dégâts étaient d'ailleurs commis bien plus fréquemment par stupidité pure qu'avec une pensée de spéculation, les coupables n'ayant qu'une idée très inexacte de la valeur des vieux bouquins qu'ils détérioraient avec ce sans-gêne.

Libri, lui, ne pécha point par ignorance. On devine quelles facilités lui donnait sa situation d'inspecteur. Il tenait à étudier les raretés et, naturellement, on le laissait en tête-à-tête avec elles, même en dehors des jours et des heures d'ouverture de la bibliothèque. Des pièces curieuses ne se retrouvèrent point ; mais les disparitions d'ouvrages complets furent l'exception ; seulement, peu à peu, quand on s'avisa de revoir en détail des livres précieux ordinairement exposés à travers les carreaux d'une vitrine, les érudits s'étonnèrent de rencontrer des lacunes imprévues et de ne plus découvrir le passage qui les avait particulièrement intéressés. On ne se décide pas du jour au lendemain à diriger ses soupçons sur un faut fonctionnaire chargé justement de recommander la vigilance ; pourtant l'ensemble des plaintes fut tel que les investigations de la justice ne comportaient plus d'obscurité à la veille de la révolution de Février. Les pièces de l'enquête judiciaire

vinrent aux mains du gouvernement provisoire. Des experts furent commis, Libri prit la fuite et fut, un peu après, condamné par contumace à dix ans de réclusion. Outre les ventes qu'il avait déjà effectuées en Italie, en Angleterre et même en France, et dont le produit atteignait un demi-million, il emportait avec lui une bibliothèque de plus de 30,000 volumes, qui ne lui avaient coûté que la peine de les cueillir aux rayons de nos bibliothèques publiques.

Le comte Libri avait, d'ailleurs, de qui tenir. Son père avait été condamné en 1816 par la cour d'assises du Rhône, pour crime de faux en effets de commerce.

Cependant c'était un si savant homme que ce Libri, et surtout si aimable, que nombre de membres de l'Institut et de hauts personnages de l'Université ne pouvaient se résigner à le considérer comme un voleur. Aussitôt que le courant de la réaction se fut dessiné, il se drapa en proscrit politique, en victime de l'animosité des hommes de Février, et réussit à passionner pour sa cause des hommes considérables. Le sceptique Prosper Mérimée fut un des plus ardents : pour cautionner la vertu de Libri, cet écrivain ami de sa tranquillité personnelle se transforma en Don Quichotte, vengeur de l'opprimé; après le coup d'État, il crut tenir la réhabilitation de son ami et se jeta dans la lice tellement à corps perdu qu'il brava jusqu'au martyre; un article publié par lui dans *la Revue des Deux Mondes* du 15 avril 1852 lui attira quinze jours de prison. Les brochures apologétiques pullulèrent pendant près de dix ans. Mme Libri, avec tout un cortège de personnages éminents qui lui avaient délivré des attestations et des consultations, en appela par voie de pétition au Sénat. Le rapporteur fut M. Bonjean, qui étudia longtemps et consciencieusement l'affaire et conclut à l'ordre du jour. Quand Libri mourut, en 1869, l'opinion publique n'hésitait plus : ses vols étaient avérés.

Amateur, que sa passion changeait en recéleur, le comte d'Ashburnham acheta un lot de ces livres et de ces manuscrits volés.

« A sa mort, en 1883, dit M. Léopold Delisle dans son rapport, le Musée britannique se proposait d'acquérir tous les manuscrits d'Ashburnham Place moyennant une somme de 100,000 livres sterling (4 millions de francs). Si l'acquisition avait été faite dans ces conditions, l'administration du Musée britannique aurait consenti à nous rétrocéder pour 600,000 francs un lot de 166 manuscrits, formant 200 volumes ou portefeuilles, qui, d'après des indices plus ou moins probants, paraissaient provenir de vols commis dans nos bibliothèques ou dans nos archives.

« Mais, au dernier moment, le gouvernement anglais refusa d'allouer les fonds nécessaires pour l'acquisition de ces collections. L'occasion semblait à tout jamais perdue, lorsqu'un libraire honorablement connu dans toute l'Europe, M. Trübner, vint à Paris, le 30 septembre 1887, m'entretenir du projet qu'il avait conçu de rendre à la France les manuscrits dont la perte nous était si sensible, et en même temps de placer dans une bibliothèque publique d'Allemagne un volume jadis conservé à Heidelberg, qui avait été incorporé en 1656 dans la bibliothèque du roi, avec les collections des frères Dupuy (le recueil de poésies allemandes, formé vers la fin du XIIIe siècle, par les soins de Rudiger Manessé, dont l'histoire a été racontée en détail par F.-H. Von du Hagen). Contre l'abandon de ce volume et le payement d'une somme d'argent dont le montant restait à fixer, M. Trübner se faisait fort de nous ménager la restitution des 166 manuscrits réclamés par nous dans la bibliothèque du comte d'Ashburnham.

« La cession d'un volume tel que le recueil de Manessé constitue évidemment une dérogation aux règlements et aux usages de la Bibliothèque nationale; mais plusieurs précédents justifiaient cette proposition, qui fut acceptée par le prédécesseur de M. Faye, M. Spuller.

« Pour trouver le complément de la somme, continué M. Delisle, l'idée me vint d'appliquer à la rançon de nos manuscrits le capital d'une rente de 4,000 francs en 3 o/o, provenant d'un legs fait sans aucune condition à la Bibliothèque nationale par feu le duc d'Otrante. Un décret rendu le 16 novembre 1887, sur avis du Conseil d'État, autorisa l'aliénation de cette rente, sous la condition d'en affecter le produit au rachat des manuscrits Libri et Barrois. Jamais plus noble emploi n'aurait pu être fait de la fondation du duc d'Otrante, dont le nom restera ainsi associé à l'un des plus nobles événements des annales de la Bibliothèque nationale au XIXe siècle.

« Ceci convenu, je me suis rendu à Londres, assisté de M. Julien Havet, bibliothécaire au Département des imprimés, et de M. Henri Moranvillé, sous-bibliothécaire au Département des manuscrits. Nous y avons reconnu et reçu des mains de M. Trübner les 200 volumes ou portefeuilles formant les 166 articles du fonds Libri et du fonds Barrois, dont la liste avait été arrêtée par M. Paul Meyer, par M. Julien Havet et par moi le 9 mars 1883, communiquée, le même jour, à l'administration du Musée britannique et insérée dans un document dont l'impression fut ordonnée le 27 juillet suivant par la Chambre des communes. »

Il reste maintenant à reconstituer dans leur état primitif les manuscrits dont les morceaux, plus ou moins mutilés, ont servi à former des plaquettes dans la bibliothèque de Barrois. M. Delisle aura à se concerter avec différents établissements sur les conditions auxquelles la Bibliothèque nationale pourra rétrocéder les fragments du fonds Libri qui ont jadis fait partie des manuscrits appartenant à divers dépôts publics de Paris ou des départements.

La valeur des manuscrits retrouvés est considérable. Quinze volumes sont antérieurs à Charlemagne. L'un d'eux surtout est un grand volume écrit en lettres onciales, orné de peintures barbares, et qui est de la plus haute importance pour l'histoire de l'art. C'est l'unique monument d'une époque aussi ancienne qui existe dans aucune bibliothèque de France. Libri s'était aussi procuré des manuscrits

très anciens d'auteurs classiques latins, Virgile, Lucain, Stace, Cicéron. Ce sont des copies faites à l'époque carlovingienne et d'une grande utilité pour les savants qui veulent rétablir dans leur pureté primitive les textes antiques. Il y a des textes très remarquables de l'ancienne littérature française, et surtout de la littérature provençale. Enfin on trouve une série de papiers historiques modernes, tels que des minutes des dépêches de Richelieu, des lettres ou mémoires de grands savants français, des lettres originales de Descartes et de Fermat, le grand mathématicien. Citons encore deux petits volumes inestimables entièrement remplis de notes et de dessins de Léonard de Vinci.

Quant au recueil Rudiger Manessé, cédé à l'Allemagne, la Bibliothèque nationale en possède une reproduction photographique, faite il y a quelques années, aux frais du grand-duc de Bade, à l'occasion du jubilé de l'Université d'Heidelberg. Pour les travailleurs, cette reproduction est l'équivalent exact de l'original.

Vol à la Bibliothèque nationale. — Le 14 mars, dans la soirée, un bibliothécaire au Département des imprimés demandait communication dans la salle de travail du Département des manuscrits d'un volume de la collection de Lorraine, contenant un diplôme d'Othon Ier, sur lequel il avait différentes vérifications à faire. Il ne fut pas peu étonné de constater que ce diplôme avait été violemment arraché du volume. Il fit immédiatement part de sa découverte à M. Deprez, conservateur, et à ses collègues. Ceux-ci se mirent alors à rechercher dans les bulletins de demande que chaque lecteur est obligé de remplir le nom de celui qui avait, en dernier lieu, demandé communication de ce volume. Ils ne tardèrent pas à apprendre que le lecteur à qui on avait communiqué ce manuscrit s'appelait Chevreux et demeurait rue de la Nation. Les garçons interrogés déclarèrent que ledit Chevreux, qu'ils connaissaient bien, se faisait remarquer par des allures singulières.

On rechercha alors les bulletins de demande qui portaient son nom, et on examina les volumes dont il avait eu communication. On s'aperçut bien vite que ces volumes avaient presque tous subi des mutilations semblables à celles que l'on venait de signaler. On constata, en outre, que Chevreux avait eu l'imprudence de mettre sur l'un de ses bulletins de demande non seulement la cote du manuscrit qu'il désirait, mais le numéro de la pièce qu'il devait voler.

On arriva ainsi à constater qu'une soixantaine de diplômes des IXe, Xe, XIe, et XIIe siècles avaient été volés dans les collections de Lorraine et de Bourgogne. La liste put en être dressée d'une manière à peu près complète. Le commissaire de police du quartier, M. Rolly de Balnègre, avait reçu sur Chevreux les renseignements les plus circonstanciés; mais ils devaient rester inutiles, car le voleur est venu se faire prendre lui-même. Ne sachant pas qu'il était soupçonné, il est allé, dans l'après-midi, à la Bibliothèque. L'agitation bien naturelle qu'a produite son entrée dans la salle lui a donné l'éveil. Il ne s'est même pas assis. Il reprenait le chemin de la porte lorsqu'il a été arrêté par un garçon et conduit au secrétariat. C'est là que deux agents sont venus le prendre pour le mener au commissariat de police. Il a fait, devant M. Delisle et M. Rolly de Balnègre, des aveux complets. Une perquisition opérée immédiatement chez lui et chez une de ses sœurs a amené la découverte de toutes les pièces dont on avait constaté la disparition.

Il est encore difficile de savoir quel est le mobile qui l'a poussé à accomplir un pareil acte de vandalisme. Le grattage de l'estampille de presque toutes les pièces volées par lui semblerait indiquer qu'il avait l'intention de les vendre. Chevreux est un jeune homme de vingt-deux ans, d'une mise très correcte.

Départements des médailles et antiques. — Le ministre de l'instruction publique vient de charger M. Henri Lavoix de dresser le catalogue des monnaies musulmanes de la Bibliothèque nationale.

Bibliothèque de l'Arsenal. — Depuis le 19 mars, les salles de lecture de la bibliothèque de l'Arsenal, qui se fermaient à trois heures, restent ouvertes jusqu'à quatre heures.

Les Papyrus du musée du Louvre. — On vient de dérouler au musée du Louvre un superbe papyrus rapporté par M. Adolphe Cattani de sa mission dans la haute Égypte. Ce document, l'un des plus beaux du genre, a *vingt-deux* mètres de long. C'est le plus grand papyrus que possède notre musée national.

Musée de Cluny. — On vient d'exhumer des caves et des mansardes du musée de Cluny quantité de pierres portant des inscriptions historiques, et qu'on est en train d'appliquer contre les murs de la façade du vieil hôtel, qui a vue sur le jardin.

Bibliothèque de l'Université. — Le conseil général des Facultés de Paris s'est réuni à la fin de février, sous la présidence de M. Gréard, vice-recteur. Il a décidé l'échange régulier des publications académiques entre l'Université de Paris et l'Université Laval de Québec.

Il a, en outre, approuvé le rapport présenté par M. Himly, au nom de la commission de la bibliothèque de l'Université. Ce rapport constate que la bibliothèque est assidûment fréquentée par les étudiants et que le prêt des livres y est très abondant.

Bibliothèque de la Préfecture de la Seine. — A l'heure où nous écrivons, la bibliothèque administrative de la préfecture de la Seine, installée au pavillon de Flore, doit être transportée à l'Hôtel de Ville et

devenue publique. Elle occupe une vaste salle, bien éclairée, située au-dessus du salon des Fêtes.

Cette bibliothèque, fondée il y a une dizaine d'années, forme deux sections, l'une française, l'autre étrangère, et comprend 23,000 volumes environ dont la valeur est évaluée à plus de 200,000 francs. La section française est composée de 12,000 volumes ou documents achetés ou donnés par les ministères, les administrations publiques, les départements, le Sénat et la Chambre des députés. Cette dernière collection forme environ 300 volumes. L'inventaire des archives départementales antérieures à 1790 réunit un total de 136 volumes. La section étrangère présente une collection très précieuse de 17,000 volumes obtenus pour la plupart par voie d'échange avec les 247 administrations étrangères qui correspondent avec la préfecture de la Seine. On a acheté 103 ouvrages sur l'organisation communale de l'étranger (Europe et États-Unis), sur l'hygiène publique, les prisons, les hospices, enfin sur la législation étrangère.

Du reste, la bibliothèque administrative va faire imprimer le catalogue de tous les ouvrages qu'elle possède.

Les bibliothèques d'art industriel. — M. Gréard a déposé sur le bureau de l'Académie des sciences morales et politiques une *note sur les bibliothèques d'art industriel de la ville de Paris.*

C'est en 1885 que ces bibliothèques ont été créées. On en compte actuellement trois, installées: l'une boulevard Montparnasse, et deux autres dans le deuxième et dans le onzième arrondissement.

Celle du onzième arrondissement porte le nom de *Bibliothèque Formey.*

Ces établissements possèdent environ trente mille ouvrages ou estampes provenant de dons ou acquis à l'aide de subventions du conseil municipal de Paris. Le nombre des prêts sur place ou à domicile s'est élevé à 23,051. Du mois de juillet au mois de novembre, la moyenne a oscillé entre 1,500 et 2,000. Le maximum, 3,225 environ, est atteint en janvier; le minimum, 733, en juillet.

Dans ces bibliothèques se font des conférences, dont le sujet varie suivant l'industrie de la région. Ces conférences seront réunies en volumes dont l'ensemble constituera un véritable cours d'éducation professionnelle, fait par des hommes rompus à la pratique de leur art ou de leur industrie.

On ne saurait, dit M. Gréard, en terminant, trop féliciter l'administration municipale de cette heureuse innovation.

Bibliothèque de l'Union des arts décoratifs. — Il n'est pas sans intérêt d'indiquer le nombre des artistes et artisans qui ont travaillé, pendant l'année 1887, à la bibliothèque de l'Union centrale des arts décoratifs; il s'élève à 3,867. Ces lecteurs n'ont pas consulté moins de 5,734 ouvrages.

En outre, l'Union centrale des arts décoratifs donnera son concours le plus actif à la création des bibliothèques industrielles d'arrondissement de la ville de Paris. Des dons de moulages, de gravures, etc., seront faits à ces établissements par la Société de l'Union centrale, qui ne veut rester étrangère à aucun des efforts tentés en faveur de l'enseignement industriel.

Bibliothèque de la ville de Rouen. — Le nouveau musée-bibliothèque de la ville de Rouen, qui vient d'être définitivement et complètement ouvert au public, renferme toutes les collections littéraires et artistiques de la ville: tableaux, sculptures et dessins, bibliothèques municipales, galeries d'estampes et de gravures se rapportant à l'histoire locale, musée céramique. L'édifice a été commencé en 1876, sur les plans de l'architecte Sauvageot. Il a coûté environ 3,456,000 francs.

La galerie des estampes est divisée en trois salles. La partie réservée aux plans et dessins ayant trait à l'histoire locale portera le nom de salle Querrière; la partie centrale, où seront exposés et conservés les plus rares et les plus beaux spécimens de la gravure ancienne, s'appellera salle Dutuit. La troisième enfin sera consacrée aux œuvres de nos aquafortistes et lithographes modernes. Les principaux donateurs, à qui cette galerie doit son existence, sont la direction des beaux-arts le journal *l'Art*, le *Journal des Artistes*, et M. Dutuit.

Ces détails ne font pas double emploi avec ceux que M. Adeline a si spirituellement donnés, dans la dernière *livraison*, aux lecteurs du *Livre*, et ses jugements conservent toute leur valeur.

Don aux bibliothèques militaires. — Mme veuve Guzman offre la biographie de son fils, intitulée *le Commandant Guzman*, par le lieutenant-colonel Dumas, à chacune des bibliothèques militaires de garnison abonnées à la *Revue du cercle militaire.*

ÉTRANGER

Les Bibliothèques en Europe. — La Bibliothèque nationale est la plus considérable du monde et renferme environ 2,200,000 volumes.

Il ne s'ensuit, pas dit le *Moniteur universel*, que la France soit le pays le plus riche en bibliothèques. Elle en compte 500, renfermant 4,598,000 volumes et 135,000 manuscrits, soit 12.5 volumes par 100 habitants, tandis que l'Autriche possède aujourd'hui 577 bibliothèques, contenant 5,475,798 volumes, sans compter les cartes et les manuscrits, — ce qui fait un chiffre de 26.8 volumes par groupe de 100 habitants. L'Autriche serait ainsi le pays de l'Europe le plus riche en bibliothèques. En effet, l'Italie possède, paraît-il, 493 bibliothèques et 4,349,281 volumes, plus 330,570 manuscrits ou 16.2 volumes par 100 habitants. La Prusse, avec 398 bibliothèques, possède 2,640,450 volumes et 58,000 manuscrits ou 11 volumes par 100 habitants. La Grande-Bretagne n'a que 200 bibliothèques avec 2,871,493 volumes et

26,000 manuscrits. La Russie possède 145 bibliothèques seulement: le nombre de ses volumes est de 952,000 avec 24,300 manuscrits, soit 1.3 volume par 100 habitants. La Bavière a 169 bibliothèques avec 1,368,500 ouvrages et 24,600 manuscrits.

Si l'on considère les bibliothèques isolément, la plus considérable, après notre Bibliothèque nationale, est le British Museum avec un million de volumes; puis la Bibliothèque royale de Munich: 800,000 volumes; Berlin: 700,000 volumes; Dresde: 500,000; Vienne: 420,000.

Les Universités d'Oxford et d'Heidelberg possèdent chacune une bibliothèque ne contenant pas moins de 300,000 volumes.

La bibliothèque du Vatican, à Rome, compte seulement 30,000 ouvrages, mais elle contient plus de 25,000 manuscrits.

Angleterre. — *British Museum. Un Révérend vandale.* — Un clergyman, Rév. J. Niblock Stuart, a été condamné, pour avoir mutilé un volume à la bibliothèque du British Museum, à une amende de 5 livres sterling et au payement de 2 shil. 6 pence pour réparation du dommage.

Homère et le British Museum. — M. E. Maunde Thompson donne, dans la *Classical Review* d'avril, un catalogue des manuscrits d'Homère conservés au British Museum. Il se propose de dresser l'inventaire de tous les manuscrits d'auteurs classiques qui peuvent se trouver en Angleterre.

Vols à la Bibliothèque publique de Birmingham. — On a récemment volé à la bibliothèque publique (*Free Library*) de Birmingham un certain nombre de livres, parmi lesquels plusieurs volumes rares et précieux. Ces livres, par une irrégularité regrettable, n'étaient pas, paraît-il, revêtus du cachet de la bibliothèque.

États-Unis. — *La Newberry Library, à Chicago.* — Nous avons reçu de Chicago le premier rapport annuel des directeurs de la Newberry Library, fondée en exécution d'un testament de M. W. L. Newberry, mort le 6 novembre 1868. Elle compte maintenant 6,457 volumes et 4,907 brochures. L'histoire américaine y est plus particulièrement représentée (4,500 vol.). Elle occupe un édifice qui a été construit au prix de 166,250 dollars, soit 831,250 fr.

Chine. — *Incendie du musée de Confucius.* — Le musée de Confucius, établi au tombeau même du grand réformateur chinois, près de la ville de Loo, dans la province de Shan-Tung, vient d'être détruit par un incendie. D'immenses trésors en orfèvrerie, en argenterie, en joaillerie, des urnes et des vases aussi précieux par l'art que par la matière, étaient accumulés dans la maison de Confucius, de même que les textes et les commentaires de ses livres, gravés en pierre, en marbre et en albâtre. Presque tout a été la proie des flammes.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— Paris — Province — Étranger —

Avis. — Le secrétaire de la rédaction du *Livre* prend la liberté de prier MM. les directeurs de revues, éditeurs et libraires, de lui adresser les informations qu'ils désirent porter à la connaissance du public, touchant les publications nouvelles, les ouvrages en préparation, les articles littéraires ou bibliographies parus ou à paraître, les catalogues, ventes, etc., tant en France qu'à l'étranger.

FRANCE

N. B.— Voici les récentes publications de la maison Hachette intéressant les bibliophiles et archéologues: *Inventaire des dessins et estampes relatifs au département de l'Aisne, recueillis et légués à la Bibliothèque nationale par M. Edmond Fleury*, rédigé par M. H. Bouchot; *Inventaire des pièces dessinées et gravées relatives à l'Histoire de France, conservées au département des manuscrits dans la collection Clairembault sur le Saint-Esprit*, par M. A. Flandrin; *Catalogue des manuscrits danois, islandais, norvégiens et suédois de la Bibliothèque nationale de Paris*, dressé par M. Olof Skaebne-Skalholt; *Bibliographie des Sociétés savantes de la France*, par M. E. Lefèvre-Pontalis; *Bibliographie des travaux historiques et archéologiques publiés par les Sociétés savantes de la France*, par M. Robert de Lasteyrie.

— La librairie Firmin-Didot et Cᵉ offre aux jeunes lecteurs et lectrices de la « Bibliothèque des mères de famille », que dirige avec l'autorité et le talent

que l'on sait, Mme Emmeline Raymond, quatre nouveaux volumes bien faits pour soutenir la réputation de cette série, si aimée des jeunes gens, et si appréciée des mamans et des papas. En voici les titres : *Sabine,* par Mme Colomb, dont l'éloge n'est plus à faire dans cette littérature spéciale ; *la Comtesse Xénie,* par Georges du Vallon ; *Deux fiancées,* par Mlle Trouessart, et *Charmant,* par Mlle Louise Mussat. Le titre de ce dernier ouvrage est une épithète applicable à tous les autres.

Le Bottin des libraires. — Le libraire-commissionnaire E. Renard, fait savoir aux intéressés qu'il vient de faire paraître le *Complément du répertoire des dix mille adresses d'amateurs* (livres, gravures, dessins, autographes et curiosités), au prix de huit francs.

Cette publication, dont la première partie, mise en vente à douze francs, est à peu près épuisée, est surtout destinée aux libraires et aux experts rédigeant les catalogues de vente publique ou à prix marqués, aux commissaires-priseurs, avoués ou notaires de province, ayant des ventes de curiosités à faire connaître, enfin aux amateurs eux-mêmes qui peuvent y trouver les noms et adresses d'autres collectionneurs.

Une œuvre de Jean Richepin. — Jean Richepin fait paraître dans la *Revue nouvelle* de ce mois, la première partie d'un nouveau roman : *Césarine.* — Il travaille en même temps à un volume de vers qu'il intitulera *le Paradis du Diable,* et auquel il compte mettre la dernière main cet été, face à face avec la mer, où il a puisé déjà tant de vigoureuses et originales inspirations.

— M. Ernest Babelon a donné chez A. Lévy le premier fascicule d'un grand ouvrage sur le *Cabinet des antiques à la Bibliothèque nationale* (in-folio avec planches).

La Grande Encyclopédie. — Cette publication affirme de jour en jour sa valeur. Dans la lettre B, qu'elle a entamée il n'y a pas très longtemps, nous trouvons déjà, au milieu d'une foule d'articles pleins de renseignements précis, exacts, souvent neufs et toujours attrayants, à signaler d'une façon toute spéciale un travail très complet sur la *Batterie,* qui est l'unité de combat de l'artillerie, arme si importante dans la guerre moderne, ainsi que sur les *Batteries de la marine* et les *Batteries flottantes ;* une véritable histoire anecdotique des croisades, pleine de détails héroïques et romanesques, à propos de la biographie des *Baudouin ;* une étude capitale, où rien n'est négligé au point de vue de la géographie, de l'anthropologie, de l'ethnographie, de la démographie, de la géographie politique, de la législation, de la géographie économique et de l'histoire sur la *Bavière,* le seul des États de l'Allemagne qui conserve encore une sorte d'autonomie dans l'empire des Hohenzollern, enfin un très bel article de M. Maurice Tourneux sur *Beaumarchais,* à propos duquel des recherches récentes ont rallumé l'attention du public.

Revue rétrospective. — Le tome septième de ce recueil publié par MM. Paul Cottin et Georges Bertin, et uniquement consacré à la reproduction de pièces inédites et intéressantes pour l'histoire des XVIIIe et XIXe siècles, vient de paraître, 55, rue de Rivoli. Il contient une remarquable correspondance de Charles Vanderbourg avec Geoffroy Schweighœuser, de 1802 à 1823, des rapports de police extraits des Archives de la Bastille, une pièce de vers sur les pages du roi (1715), des lettres d'un sous-officier du premier empire, etc., un Index alphabétique. Prix, 4 fr.

Nouveaux périodiques et journaux quotidiens. — La *Revue aéronautique* a publié sa première livraison en janvier (Masson éditeur). Elle se propose pour but d'aider à dégager l'aéronautique des notions vagues, des conceptions rudimentaires, des utopies empiriques et des supercheries des acrobates, pour lui faire prendre définitivement, parmi les sciences exactes, la place importante qui lui est réservée. Provisoirement, et pour se conformer à la rareté actuelle des études spéciales, elle a dû adopter le mode trimestriel de périodicité, se réservant de paraître à intervalles plus rapprochées dès que l'état de la science aéronautique l'y autorisera. Le grand format qu'elle a choisi permettra l'insertion des gravures, des diagrammes et des reproductions en glyptographie de grandes dimensions. Le texte aura de de 28 à 40 pages, selon l'affluence ou l'étendue des communications dignes d'intérêt. Le premier numéro comprend, entre autres travaux, un exposé de l'état actuel de l'aéronautique par le directeur de la revue, M. Henri Hervé, *la Photographie en ballon,* par M. Gustave Tissandier, et *la Navigation aérienne,* par M. le commandant Renard.

— MM. Jundt, Massebieau, Messegez, Puaux et Sabatier viennent d'entreprendre la publication *d'Annales de bibliographie historique,* sur le modèle de la *Revue critique.* (Prix : 5 fr. par an ; librairie Fischbacher).

— M. Jacques Lozère, écrivain connaissant à fond, au témoignage de ses amis et des bons juges, les questions qui touchent à tous les sports, vient de faire paraître le premier numéro de sa *Revue du Turf.*

— Le premier numéro des *Études religieuses, philosophiques, historiques et littéraires,* revue mensuelle publiée par les R. P. de la Compagnie de Jésus, a paru le mois dernier. Cette publication était suspendue depuis 1880.

— L'éditeur Boulanger vient de fonder la *Revue*

pour tous, journal illustré de la famille, avec des collaborateurs comme Claretie, Coppée, A. Daudet, Ohnet, J. Verne, etc., etc. Elle coûte 12 francs par an et donne 40 pages de texte tous les quinze jours.

Nous avons sous les yeux le premier numéro, celui du 1er mars : il entame trois romans signés Ohnet, Claretie et Gréville, une nouvelle de Daudet, des vers de Theuriet, des études très intéressantes sur la navigation aérienne, sur San-Remo, etc., avec de belles gravures. Papier soigné, format élégant et commode, voilà beaucoup d'éléments de succès.

— Le 4 février a paru le premier numéro d'une feuille hebdomadaire, dont le titre, *Samedi-Revue*, est emprunté au *Saturday Review* de Londres, et qui est, comme celle-ci, politique et littéraire à la fois. Dans son programme, la rédaction estime que « les réformes sociales, financières, administratives, dont dépend le relèvement de la patrie, ne peuvent être réalisées que par la monarchie historique dont M. le comte de Paris est le représentant. »

— Nous avons à souhaiter la bienvenue à un journal nouveau qui vient au moment propice, en raison de l'intérêt qui s'attache aux entreprises coloniales : *les Tablettes coloniales*, « organe hebdomadaire des possessions françaises d'outre-mer » ; puis à un autre, *le Passant*, « journal-affiche, littéraire, illustré, hebdomadaire ».

N'oublions pas *le Voyageur illustré*, moniteur des chambres syndicales des voyageurs de commerce. Directeur : M. Charles Mallet, ex-président, fondateur de la Société de protection mutuelle des voyageurs de commerce.

— Le 10 mars dernier a paru un nouveau journal politique quotidien, l'*Union française*, sous la direction de M. Paul Duhamel.

Dans son programme, l'*Union française* déclare « qu'elle veut se faire l'écho de tous ceux qui produisent, qui travaillent et qui, fatigués des théories, exigent des actes ». Sa rédaction littéraire est soignée, et nous aurons l'occasion d'en reparler plus d'une fois, sans doute.

ÉTRANGER

Allemagne.—Un manuel bibliographique des livres et cartes publiés de 1883 à 1887, par MM. Karl Georg et Léopold Ost, est en publication chez Fr. Cruse, à Hanovre. L'ouvrage a pour titre : *Schlagwort. Katalog. Verzeichniss der Bücher und Landkarten in sachlicher Anordnung. 1883 bis 1887*. Il comprendra 800 pages in-octavo.

— La table des matières des douze premiers volumes des *Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Litteratur* a paru à la librairie Niemeyer, de Halle. Elle est due à M. C. Dorfeld et comprend 61 pages.

— Nous nous faisons un devoir de signaler la splendide publication *Die Graphischen Künste* (Vienne, VI, Luftbadgasse, 17), qui, outre un texte fort intéressant et instructif, luxueusement imprimée, ne donne pas moins, dans son premier numéro pour 1888, de cinq grandes planches hors texte, d'après Heda, Wouwerman, Kalf (?), E. van der Poel (?) et Paul Potter.

— La grande revue *Deutsche Rundschau*, publie, dans son numéro de février, un article signé von W. Loewe, sur l'état présent de l'art de la gravure sur cuivre. L'auteur y rend honnêtement hommage au talent et à la fécondité des artistes français.

— L'*Illustrirte Zeitung* (25 février) donne un intéressant portrait d'Arthur Schopenhauer, vieillard, et une notice sur le célèbre philosophe pessimiste, par Ludwig Salomon, à l'occasion de son centenaire. Schopenhauer naquit le 22 février 1788.

— Nous remarquons dans le *Magazin für Litteratur* (nos 8 à 11) plusieurs articles importants : R. Koeber, Arthur Schopenhauer, Louis de Hessem : Œuvres posthumes et correspondances de Baudelaire. — C. Alberti : Idéalisme et bourgeoisisme. — E. Mauerhof : Errements de la critique.

— L'éditeur Max Moltke publie deux fois par mois une nouvelle revue bibliographique, sous le titre *Der Bücherfreund, l'Ami des livres*.

Amérique du Sud. — *La Tipographia Argentina* est le titre d'un nouveau journal traitant des arts graphiques, qui vient de paraître à Buenos-Ayres.

Angleterre. — Chapman et Hall annoncent une traduction de *Plus d'Angleterre*, sous le titre de *The Last Days of England*.

— Chez l'éditeur Elliot Stock, *How to write the History of a Family*, par W. P. W. Phillimore, et le huitième volume de *The Gentleman's Magazine Library*, édité, comme les précédents, par G. Laurence Gomme, méritent d'être signalés aux amateurs et aux érudits. Ces ouvrages sont imprimés avec luxe, à petit nombre, et il y a toujours une partie des exemplaires tirée sur des papiers de choix.

— L'œuvre historique de Mr. Henry Bradley, *The*

Goths, se publie chez Mr. T. Fisher Unwin, dans la collection *The Story of Nations*.

— Vient de paraître un ouvrage pratique comme on excelle à en écrire en Angleterre : *The Laws of Every-day Life*, par Mr. Arnold Forster.

— Mr. Oscar Browning, *fellow* de l'Université de Cambridge, vient de publier, aux frais de la *Royal Historical Society*, un volume qui jette un jour des plus intéressants sur la rupture de la paix d'Amiens et sur les causes qui rallumèrent la guerre, en 1803, entre la France et la Grande-Bretagne. Ce livre est à peu près exclusivement composé de dépêches de lord Whitworth et autres diplomates, conservées au *Record-Office* ou Archives britanniques, et qui voient le jour pour la première fois.

— Routledge et fils ont publié, avec un très grand succès, la traduction des lettres adressées au *Temps* par Philippe Daryl, de 1886 à 1887, sous le titre *Ireland's Disease* (*la Maladie de l'Irlande*). Nous souhaitons que l'édition française du même livre, intitulée *les Anglais en Irlande*, excite parmi nous la même curiosité et gagne autant de suffrages.

— Le professeur Nichol a ajouté à ses *Tables of European and American History, Literature and Art*, des colonnes contenant les noms et dates des auteurs d'ouvrages scientifiques ainsi que les dates des grandes inventions. MM. Maclehose publient cette nouvelle édition.

— Miss Gordon, la sœur du malheureux héros de Khartoum, publié chez MM. Macmillan et Cie, un volume de lettres de son frère.

— Le 1er mars a paru le premier volume d'une série de biographies d'hommes d'État anglais, commencée par les mêmes éditeurs : *William the Conqueror*, par Mr. Freeman. Le 1er avril paraît *Wolsey*, par Mr. Creighton; le 1er mai, *William III*, par Mr. Traill, et successivement *Olivier Cromwell*, par Mr. Frederic Harrison et *Henry II*, par Mrs. J. R. Green.

Cette maison annonce encore un volume de poésies par Mr. Lowell et *Half-Length Portraits*, galerie de portraits littéraires, par Mr. Henry James.

— Chez Reeves and Turner : une édition nouvelle des œuvres du vieux poète Drayton, éditées par le révérend R. Hooper; un volume sur l'art par Mr. William Morris; *The Oglander Memoirs*, etc.

— Mrs. Smith, Elder et Cie viennent de publier *Robert Elsmere*, roman par Mrs. Humphry Wood.

Périodiques anglais. — Parmi les articles intéressants du journal hebdomadaire *The Academy*, nous remarquons (18 février) : W. P. Courtney, *English Newspapers, etc.* (*Les journaux anglais, Chapitres de l'Histoire du Journalisme*), par H. R. Fox Bourne; (3 mars) : une étude sur la traduction des mémoires du duc de Broglie (*Personal Reminiscences of the late duc de Broglie*, transl. and ed. by R. L. Beaufort; Lond., Ward and Downey), signée William O'Connor Morris, un compte rendu de l'ouvrage de M. G. Eug. Simon sur la Chine, dont la traduction a été publiée chez Sampson Low et Cie (10 mars) : enfin un article approbateur sur le *Manuel historique et bibliographique de l'amateur de reliures*, par Léon Gruel, relieur.

— A lire dans l'*Athenæum* du 4 février un article intéressant sur les ascensions alpines, à propos de l'ouvrage récent *The Pioneers of the Alps*, par C. D. Cunningham et W. de W. Abney (Lond., Sampson Low and Co); (18 février) : *la Science de la pensée*, par F. Max Müller, et *Biographie des mots aryens sur la Demeure des Aryas*, par le même (25 février : *la Science de la Pensée*, etc., par Max Müller (2e article); *Ceux qui ont fait Venise*, par Mrs. Oliphant.

— M. Charles Yriarte a terminé dans le numéro de février du *Blackwood's Edinburgh Magazine*, son étude sur César Borgia. Mr. Théodore Martin expose la polémique récemment soulevée par la prétendue découverte de l'Américain Ignatius Donnelly, qui soutient, après quelques autres, d'ailleurs, que les tragédies de Shakespeare sont l'œuvre de Francis Bacon. Après avoir lu son étude, il ne peut guère rester de doutes, même dans l'esprit le plus prévenu, sur l'inanité de cette théorie. On y apprend, en outre, chemin faisant, que la première édition des *Comedies, Histories and Tragedies* de William Shakespeare, l'in-folio de 1623, contient tout près de 20,000 fautes d'impression. Citons encore les comptes rendus du livre de Mrs. Oliphant sur Venise et de celui de Mr. Kinglake sur l'Invasion de la Crimée.

— *The Bookworm* de mars (Lond., Elliot Stock) est, comme toujours, plein de choses attrayantes pour les bibliophiles, même pour ceux dont la bibliophilie n'a rien de cosmopolite ou d'international. C'est ainsi qu'après une étude sur les portraits de Shakespeare (*Shakespeare's Physiognomony*), et des renseignements sur les premières éditions de Dickens, nous trouvons une note sur l'exemplaire de l'*Imitation* ayant appartenu à J.-J. Rousseau et découvert, en 1827 par Tenant de Latour et un article sur les origines de l'imprimerie (*De Ortu typographiæ. Coster versus Gutenberg*).

— Mr. Gladstone est toujours l'érudit amoureux d'Homère que l'on sait. Il publie dans la *Contemporary Review* (fév.) une étude savante et approfondie sur Hérê, la Junon des poèmes homériques. — A signaler au lecteur français, dans la livraison de mars, un article de Karl Blind sur les mémoires de Garibaldi et une étude sur le pessimisme russe (*Mystical Pessimism in Russia*), signé N. Tsakni.

— Mr. George Moore donne à la *Fortnightly Review* de février une vive, spirituelle et brillante étude sur Tourguéneff, dont il fit la connaissance au bal de l'Élysée-Montmartre. J'y note en passant cet aveu et ce jugement, l'un et l'autre dépourvus d'artifice : « Tolstoï, je ne l'ai pas lu, mais ce n'est que du Gaboriau à la sauce mythologique, et encore d'un ordre inférieur. » — Comment se fait-il que, dans un recueil anglais, on imprime *Hertzel et Cie*, au lieu de Hetzel? Je croyais que la presse française avait le monopole de ce genre d'erreurs.

— De même que le nom de Dante Rossetti pénètre en France, le nom de Baudelaire devient familier aux oreilles anglaises. M. Garnet Smith consacre au triste et merveilleux poète, dans le *Gentleman's Magazine* de février, un article qui dénote une connaissance complète et sympathique de son sujet. Il s'étonne qu'on ait jamais rien vu d'immoral dans les *Fleurs du mal*, et range Baudelaire parmi les satiriques pessimistes à côte de Juvénal et d'Apulée. Pour le style, il le compare aussi à saint Augustin et à Tertullien. Mais il semble ignorer absolument le volume d'œuvres posthumes récemment publiés par M. Crépet; et le *René* de Chateaubriand s'appelle pour lui *Réné*.

Nous signalons aux moliéristes le parallèle indiqué, plutôt que tracé par Mr. Henry M. Trollope entre Molière et Thackeray, à propos de *Vanity Fair* et du *Misanthrope*, auquel il consacre un intéressant article dans la même livraison du célèbre magazine. Il résume son jugement sur les deux personnages principaux de la comédie en un mot qui mérite d'être retenu : « Le misanthrope et la coquette ont l'un et l'autre un défaut commun : chacun d'eux pense trop à soi. »

Les nombreux lecteurs français qui admirent les romans de George Eliot seront bien aises de lire dans la livraison de mars l'article intitulé *George Eliot and Jane Welsh Carlyle*, par Annie J. Ireland. Jane Carlylé est la femme du grand écrivain, historien, penseur et, avant tout, styliste, Carlyle.

— *The Magazine of Art* (mars) contient quelques articles d'un intérêt particulier. M. J. Pendèrel-Brodhurst y continue ses études pittoresques sur la forêt de Fontainebleau; M. Peter Macnab y consacre quelques pages à Benvenuto Cellini, à propos de son autobiographie qui vient d'être traduite en anglais par John Addington Symonds; et enfin M. Richard Heath y passe en revue, avec des illustrations bien choisies et dont une ou deux sont vraiment curieuses, les portraits de Napoléon Ier.

— *The Saturday Review* du 18 février a, entre autres, les articles suivants : les Confessions d'un éditeur; la Banque de France; les Contes de Perrault (*Perrault's Tales*, edited with Introduction, by Andrew Lang; Oxford, 1888).

Dans le numéro du 25, les amateurs de l'art japonais liront avec intérêt un essai intitulé *Japonese Woodcuts*, sur la gravure sur bois au Japon, à propos du traité sur les arts du Japon de Mr. Anderson, et du catalogue qu'il a dressé des peintures et dessins chinois et japonais conservés au British Museum. L'auteur de l'article ne semble pas avoir eu connaissance du nouveau volume de la « Bibliothèque d'enseignement des beaux-arts », *l'Art chinois*, par M. Paléologue.

— On remarque dans la *Westminster Review* (février) : la Fédération de l'empire britannique : le Canada et les États-Unis; l'Éducation supérieure des femmes; Réminiscences sur le cardinal Richelieu. (Il s'agit des *Mémoires de M. le comte de Rochefort*. Cologne, P. Marteau, 1,700.)

Nouveaux périodiques. — L'éditeur David Nutt a publié le premier numéro d'une *Archæological Review*.

— En mars a paru la première livraison d'une revue musicale trimestrielle, *The Meister*, organe de la « Wagner Society », sous la direction de W. Ashton Ellis.

États-Unis. — D. Appleton et Cie, de New-York, ont mis en vente, le 1er mars, *The Case of Mohammed Benani*, récit contemporain dont la scène est au Maroc, et une traduction de *la Neuvaine de Colette*.

Shakespeare, Bacon et Mr. Ignatius Donelly. — Le livre de Mr. Ignatius Donelly sur Shakespeare et Bacon, qui a soulevé une si ardente polémique avant d'avoir paru, était formellement annoncé pour le mois de février à New-York. On en parlera peut-être moins après qu'avant. — Dans un ordre d'idées moins effarouchant, l'éditeur M. E. Benjamin vient de publier un important volume sur Shakespeare, par Mr. Appleton Morgan (*Shakespeare in Fact and Criticism*).

L'Abbé de l'Épée des États-Unis. — MM. Henry Holt

et C° publient la vie de Thomas Hopkins Gallaudet, fondateur de l'enseignement des sourds-muets en Amérique. Son nom de famille dit assez l'origine de ce bienfaiteur de l'humanité.

— Mentionnons parmi les nouvelles publications de MM. Houghton, Mifflin et Cie, *The Second Son*, par MM. Oliphant et T.-B. Aldrich; *A Masque and other Poems*, par le Dr S. Weir Mitchell; *Beyond the Shadow and other Poems*, par Stuart Stern; *Idyls and Lyrics of the Ohio Valley*, par J.-J. Piatt, etc.

— On annonce à grand fracas, de l'autre côté de l'Atlantique, un volume de poésies par Mr. Peacock, sous ce titre : *Poems of the Plains*.

— T.-B. Peterson et frères, de Philadelphie, publient une édition collective des ouvrages d'Émile Zola, en vingt et un volumes à 75 cents (3 fr. 75) le volume. *La Terre*, traduite par M. George B. Cox, a pour titre : *The Soil*. Ils mettent aussi en vente : *The Major's Love, or the sequel of a crime*, roman du temps de la guerre de l'Indépendance, par Ella Brown Price.

Périodiques américains. — Dans son numéro de février, *The American Bookmaker* annonce une étude sur le célèbre relieur anglais Roger Payne, avec un spécimen bien choisi, quoiqu'un peu lourd, de son talent comme doreur.

L'*Atlantic Monthly*, pour mars, consacre quelques pages de sympathiques éloges au journal des Goncourt. Il conclut par ces mots : « A en juger par les deux volumes publiés, il n'est pas impossible que, pour l'intérêt profond, absolu, au double point de vue littéraire et humain, le journal ne mérite d'être mis au-dessus de tous les autres ouvrages des deux illustres écrivains. »

— Le numéro de février du *Harper's Magazine* ne contient pas moins de deux articles d'écrivains français. Le critique d'art bien connu, Philippe Burty, consacre quelques pages chaudement sympathiques, comme en peuvent juger tous les lecteurs du *Livre*, où elles ont été reproduites dans la livraison dernière, à un grand artiste graveur, Félix Buhot. Parmi les eaux-fortes données comme spécimens de son talent se trouve son propre portrait. Celui qui rédige ces notes ne peut s'empêcher d'exprimer le plaisir qu'il a eu à revoir autoburinés, si l'on peut dire, les traits mûris et creusés par la vie de celui dont il fut le camarade au lycée Henri IV, aux jours de la gaie jeunesse et des durs débuts.

Le second article a pour titre *le Socialisme à Londres*, et est signé J.-H. Rosny. L'auteur de *Nell Horn* et du *Bilatéral* a prouvé qu'il connaît à fond son sujet.

— Max O'Rell, l'auteur de *John Bull et son Ile*, donne au *Lippincott's Magazine* de mars un aperçu des lettres et des critiques que lui valent ses ouvrages sur les mœurs et la société anglaises. Son esprit fait admirablement valoir les sottises de ses correspondants. On sait que Max O'Rell est le pseudonyme de M. Paul Blouet.

Périodiques nouveaux. — Une publication bibliographique américaine qui avait cessé de paraître, *Book-Notes*, de Mr. Sidney S. Rider, Providence, R. I., a repris sa publication. Les amateurs de bibliographie de l'autre côté de l'Atlantique s'en réjouissent unanimement.

— La *Brinckerhoff Printing and Publishing Company*, de New-York, a fait paraître, le 10 février, le premier numéro d'un nouveau périodique illustré intitulé *The Publishing World*.

— Signalons encore le premier numéro du *Journal of American Folk-Lore*, organe de la société de l'histoire légendaire et populaire d'Amérique (*The American Folk-Lore Society*), et *Garden and Forest*, qui a dû paraître à New-York à la fin du mois dernier.

Italie. — *Périodiques.* — *Nuova Antologia*, revue des sciences, des lettres et des arts, qui paraît deux fois par mois à Rome, consacre un long et intelligent article à *Paolo Bourget*. L'auteur, M. E. Panzacchi, est fort au courant des œuvres de nos romanciers contemporains, et ne se prive pas, à propos de M. Bourget, de parler de MM. Zola et Guy de Maupassant. L'intérêt que la littérature française excite en Italie se manifeste encore dans ce recueil par les comptes rendus sympathiques qu'on y donne de *Pierre et Jean*, de *Trente ans de Paris*, par Daudet, et de *Vélasquez* par Paul Lefort. Il est regrettable que les citations francaises, nombreuses et toujours à propos, soient quelque peu défigurées par les fautes d'impression.

— Le troisième fascicule de la *Revista Contemporanea* (1er mars), récemment fondée à Florence par M. Angelo de Gubernatis, contient, outre une masse de renseignements et d'appréciations littéraires, et au milieu d'autres articles remarquables à divers points de vue, le commencement d'une intéressante étude par Andrea Lo Forte Randi, sur Jonathan Swift, avec ce titre alléchant : *Un pessimista inglese*. La même revue promet la publication prochaine d'un travail de M. James Darmesteter sur les Chants populaires des Afghans.

— La *Revue internationale*, qui se publie à Rome,

en français, promet pour cette année, en outre des souvenirs de M. Henri Blaze de Bury sur la *Revue des Deux Mondes*, *la Jeunesse de Madame de Warens*, par Albert de Monlet, *Histoire anecdotique de la Cour de Rome à travers les siècles*, d'après des documents inédits tirés des archives romaines, des lettres inédites de Mazzini, de Jean-Jacques Rousseau, et de Mme de Staël, *Ma Première Prose* par Edouard Pailleron, *Madame de Krudner*, par Dora d'Istria, *Fantaisie* par Gustave Droz, *Étude sur Joseph de Maistre* par le vicomte E. M. de Vogüé, une version française du roman de Mr. Rider Haggard : *She*, un roman de Louis Ulbach, *Histoire de la passion moderne* par Frédéric Loliée, etc., etc.

Pologne. — Nous avons reçu le numéro 6 (15 mars) d'une revue illustrée, publiée à Cracovie (Krakôw) et intitulée *Swiat*, qui est d'une superbe exécution typographique et d'une merveilleuse originalité d'illustration. Les procédés les plus divers, y compris le monochrome en bleu violet, y sont employés avec beaucoup de goût artistique et un vrai bonheur dans le résultat. La partie bibliographique de la revue rend un compte flatteur du récent numéro du *Livre* où se trouve l'étude de M. *Gustawa Pawlowskiego* sur Mme de Pompadour.

Portugal. — J.-J. de Mesquita Pimentel a commencé, à Porto, la publication d'une revue mensuelle, intitulée *Mensageiro Litterario*, où une large place est faite à la bibliographie.

Suisse. — Paraît à Berne, le 15 de chaque mois, *le Droit d'auteur*, organe officiel de l'Union internationale pour la protection des œuvres littéraires et artistiques. Prix d'abonnement annuel : Suisse, 5 fr. Union postale, 5 fr. 60. Autres pays, 6 fr. 80.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION

en France et à l'Etranger

FRANCE

— L'éditeur Alcan publiera prochainement dans le recueil des *Instructions données aux ambassadeurs et ministres de France*, deux volumes particulièrement intéressants, l'un de M. Louis Farges relatif à la *Pologne*, l'autre de M. G. Hanoteau, député, relatif à *Rome*.

— M. Aulard, chargé de cours à la Faculté des lettres de Paris, est autorisé à publier, dans la collection des documents inédits de l'Histoire de France, un « Recueil des actes du comité de Salut public avec la correspondance officielle des représentants en mission et le registre du Conseil exécutif provisoire ».

— M. Hippolyte Carnot, fils du Président de la République, sous-lieutenant au 27e d'infanterie, est détaché momentanément au bureau historique du ministère de la guerre, afin de rechercher dans les archives les documents pouvant servir à l'histoire de son régiment, qu'il se propose d'écrire.

— *Les Chimères.* Sous ce titre paraîtront, dans quelques mois, une suite de trente poèmes en prose de M. Jules Destrée. Édition de luxe et tirée à petit nombre. Le volume sera précédé d'une étude sur le poème en prose, par J.-K. Huysmans.

— Le R. P. Félix, poursuivant la publication de ses sermons inédits de Notre-Dame, vient de mettre sous presse son deuxième volume intitulé : *l'Éternité*, pour faire suite à la *Destinée*, arrivé en peu de semaines à la deuxième édition.

— M. Émile Michel travaille à un grand ouvrage sur *Rembrandt, sa vie et ses œuvres*, qui doit paraître à la librairie Hachette.

— D'après le *New-York Herald*, Mme Patti prépare son autobiographie, qui sera publiée à Londres et à Paris.

— La maison Hachette va publier prochainement, sous ce titre : *Au ministère de l'instruction publique*, les discours que M. E. Spuller a prononcés comme grand-maître de l'Université.

— *Le Décadent*, revue littéraire bi-mensuelle, annonce un nouveau volume « imminent » du maître Paul Verlaine, à paraître chez l'éditeur Léon Vanier, sous le titre *Amour*. On conçoit notre impatience d'entendre une fois de plus chanter l'apôtre du Décadisme.

— La famille de Viollet-le-Duc prépare la publication de la correspondance de cet artiste éminent : nul doute que certaines lettres ne réveillent, après

plus de dix ans au moins, et quelques-unes, après quarante ans, l'admiration des disciples et peut-être aussi une certaine polémique encore mal assoupie.

ÉTRANGER

Allemagne. — La maison Bruckmann de Munich prépare, sous le titre *Monuments de la sculpture grecque et de la sculpture romaine* (*Verlags-Anstalt für Kunst und Wissenschaft*) un ouvrage de la plus haute importance dont le texte sera fourni par H. Brunn. Les gravures, d'un format maximum de 30×42, seront des phototypies inaltérables, reproductions fidèles des photographies prises directement et spécialement sur les originaux. L'ouvrage paraîtra (à Paris, chez Peelmann et Cie, 189, boulevard Saint-Germain), en 80 livraisons, comprenant chacune cinq planches.

— On annonce que le second volume de l'ouvrage que lady Blennerhassett consacre, en allemand, à Mme de Staël, est sous presse. Le troisième et dernier doit paraître à l'automne.

— G. Grote, de Berlin, annonce une grande publication d'art, confiée aux soins de MM. Julius Meyer et Wilhelm Bode : *Die Gemälde-Galerie der Königlichen Museen zu Berlin, Mit erläuterndem Text.* L'ouvrage aura 4 volumes, les deux premiers consacrés aux écoles italienne, espagnole et française, les deux autres aux écoles allemande et hollandaise. Il y aura de 25 à 27 livraisons grand in-folio, dont le prix est fixé à 30 marks; 25 exemplaires sur japon, numérotés à la presse, avec épreuves d'artiste, se vendent 100 marks la livraison, et 80 exemplaires sur papier de Chine, également numérotés, 60 marks.

— La librairie E. Keil de Leipzig (Paris, Peelmann et Cie, 189, boulevard Saint-Germain) prépare une édition illustrée des œuvres complètes de Mlle Marlitt, dont presque tous les romans ont été traduits et publiés dans la *Mode illustrée*, par Mme Raymond. Cette édition comprendra environ 70 livraisons.

— L'art allemand vient de trouver deux nouveaux historiens : l'un, H. Kmackfuss, fait paraître chez Velhagen et Klasing, à Bielefeld, une *Histoire de l'art allemand*, illustrée de 750 gravures en 5 livraisons à 4 marks; l'autre, W. Lübke, bien connu déjà pour de nombreux ouvrages sur l'art, prépare, sous le même titre, un travail plus considérable, — douze livraisons, — qui s'étendra aux arts d'agrément et aux arts industriels et sera richement illustré de bois et de cuivres; il paraîtra chez Paul Neff, à Stuttgart (Peelmann et Cie, 189, boulevard Saint-Germain, à Paris).

— L'ouvrage posthume du Dr Wilhelm Scherer, de Berlin, intitulé *Poetik*, est actuellement sous presse. C'est M. Richard M. Meyer qui donne ses soins à l'édition.

Angleterre. — George Bell et fils vont publier les poèmes de George Morine, mort depuis seize ans environ, et dont presque toutes les œuvres sont encore inédites.

— Le poète anglais Robert Buchanan vient de terminer une ode intitulée *The New Covenant* (*le Nouveau Covenant*), composé à l'occasion de l'Exposition internationale de Glasgow. La musique en a été confiée au Dr A. C. Mackenzie, directeur de l'Académie royale de musique.

— La série des *Great Writers* s'enrichira, en avril, d'une vie de Bunyan, le mystique auteur du *Pilgrim's Progress*, par Mr. Venables.

— MM. Cassell et Cie vont publier un travail de vulgarisation sur l'histoire politique de l'Irlande pendant les deux derniers siècles, par Mr. A. K. Connell, sous le titre *The Irish Union — Before and After.*

— Lady Dilke s'occupe d'un ouvrage sur l'histoire de l'art. Elle étudie particulièrement la fondation des académies en France.

— On promet une seconde édition, avec additions nombreuses, du répertoire si utile aux bibliophiles, intitulé *The Directory of Second-Hand Booksellers.*

— Mr. G. Dobson s'est chargé d'écrire la vie du prince Gortschakoff, dans la collection intitulée *Statesmen Series.*

— Les Reliques de Coleridge ne sont pas encore toutes exposées au culte des fervents. Mr. W. F. Taylor recueille les notes marginales dont le poète philosophe a couvert les livres de sa bibliothèque, conservés au British Museum, et il se propose de les publier prochainement.

— L'éditeur Elliot Stock annonce que le prochain volume de sa collection connue sous le nom de *Book Lovers' Library* (Bibliothèque des amoureux des livres) sera un recueil d'histoires incohérentes, par Mr. W. A. Clouston, l'auteur de *The Story of Sindibad.*

— Les notes que Mr. Charles P. Johnson a publiées l'an dernier dans l'*Athenæum* pour servir à une bibliographie des écrits de W. M. Thackeray, vont paraître chez le même éditeur, en six volumes, avec des additions considérables, des portraits et d'autres intéressantes illustrations. Le volume ne sera tiré qu'à

550 exemplaires, dont 50 sur grand papier, avec figures avant la lettre.

— L'auteur de la biographie de Keats, dont nous rendions compte récemment, Mr. Sidney Colvin, est sur le point de publier chez MM. Macmillan, une édition des lettres du poète à sa famille et à ses amis. Les lettres d'amour n'entreront pas dans cette publication.

Macmillan promet encore :

Roman Literature in relation to Roman Art, par le Rév. Robert Burn.

— L'éditeur des *Canterbury Poets* publiera le mois prochain un choix des poésies de Philip Bourke Marston, sous le titre *Song Tide : Poems and Lyrics of Love's Joy and Sorrow*.

— Mr. E. A. Petherick commence dans la *Torch* une bibliographie de l'Australasie.

— MM. Longman préparent une édition des conférences, essais et lettres de feu sir Joseph Napier, baronnet. L'introduction est l'œuvre de sa fille.

Les mêmes éditeurs annoncent : *A Missing Chapter of the Indian Mutiny*, par le lieutenant général Charles Lionel Showers, documents nouveaux sur la révolte des Cipayes dans l'Inde.

— Les éditeurs Oliphant, Anderson et Février, promettent pour ce printemps, entre autres ouvrages, trois romans : *Seventy Times Seven*, par miss Adeline Sergeant; *In Glenovan*, scènes de la vie villageoise en Écosse et début d'un nouvel écrivain, M. B. Fife, et *Doris Cheyne*, par Annie S. Swan, avec des illustrations représentant des paysages du district des lacs, où se déroule le roman.

— L'éditeur C. W. Olley, de Belfast, a sous presse un roman de Mr. John Shaw, *The Golden Halcombes*.

— Annoncé chez Redway : Un éloge de la bière : *In Praise of Ale; or Songs, Ballads, Epigrams, and Anecdotes relating to Beer, Malt and Hops*, par W. T. Marchant.

— Sampson Low, Marston et Cie annoncent pour ce printemps : *Three Cruises of the Blake*, par Alexander Agassiz; *The Italian Masters*, par le professeur Attwell; *Turbans and Tails*, croquis réalistes d'Orient, par A. J. Bamford; *A Thought on Reader's Thoughts*, par Stuart Cumberland; *Pictures of East Anglian Life*, par le docteur P. H. Emerson; *Before the Curfew and Other Poems*, par Oliver Wendell Holmes; *Tent Life in Tiger Land*, souvenirs de chasse d'un pionnier dans un district frontière de l'Inde, par l'Hon. James Inglis; *Inowadi Yami*, ou vingt ans d'expériences personnelles dans l'Afrique méridionale, par J. W. Matthews; *London of To-Day, 1888*, par C. E. Pascoe; *The Land of Pink Pearl*, souvenirs d'un long séjour dans les Bahamas, par L. D. Powles; *Near and Far*, croquis d'un pêcheur à la ligne en Grande-Bretagne et dans les colonies, par William Senior; *Shakespeare Heroines*, avec des illustrations d'après les plus grands peintres anglais contemporains, gravées par les procédés Goupil; *Birds in Nature*, par R. Bowdler Sharpe; *Adventures of a House Boat*, par William Black; *Bonaventure*, pastorale en prose qui a la Louisiane pour théâtre, par G. W. Cable; *Beyond Compare*, par Charles Gibbon; une biographie de Nathaniel Hawthorne, et, chose importante pour les bibliographes, *English Catalogue of Books for 1887*.

— Mr. R. L. Stevenson travaille à deux romans; l'un, dont l'action, paraît-il, est mêlée à la guerre d'Espagne, s'appellera *Harry Shovel*; l'autre portera ce titre qui a l'attrait d'une énigme : *The Master of Ballantrae : full account of the strange manner of his life and death, edited from the papers of the late Ephraim Maekellar, A. M., late Steward on the Durrisdeer Estate.*

— Sous le titre de *Chants of Labour* (*Chants du travail*), MM. Swan Sonnenschein et Ce annoncent la publication prochaine d'un certain nombre de poésies par Burns, Shelley, Walt Whitman, W. Morris, etc., adaptées à des airs populaires. Le volume sera orné d'un frontispice, d'un titre gravé et d'une couverture illustrée, d'après les dessins de Mr. Walter Crane.

— Les éditeurs Tillotson, de Bolton, ont pris des arrangements pour publier les réminiscences du comédien J. L. Coole, racontées par lui-même et rédigées par Joseph Hatton.

— MM. Ward, Lock et Ce annoncent comme devant prochainement paraître un ouvrage curieux sur l'Irlande par Mr. D.-R. Mc. Anally, avec de nombreuses illustrations par Mr. D.-R. Heaton. Le titre est alléchant : *Irish Wonders : Ghosts, Pookas, Leprechauns, Banshees, Fairies, Witches, and other Marvels of the Emerald Isle.*

— La maison d'édition Frederich W. Wilson et frères, de Glasgow, publiera prochainement la biographie de Walt Whitman, le poète américain si longtemps contesté des *Leaves of Grass*, écrite par un compatriote, Mr. W. S. Kennedy, de Belmont, Massachusetts, avec quelques pages de Mr. J.-A. Symonds.

— Sir George Whitmore, l'officier qui a étouffé les récents soulèvements des naturels en Nouvelle-Zé-

lande, ne tardera pas à publier le récit de cette tentative.

— *Une Revue internationale.* — On annonce pour mai une nouvelle publication mensuelle, qui aura pour caractère d'être internationale. Elle s'appellera probablement *the Universal Review.*

Australie. — Un auteur australien, Mr. Arthur Patchett Martin, prépare un ouvrage intitulé *The English in Australia.*

États-Unis. — La maison Cassell et Cᵉ, de New York, a sous presse un nouveau livre satirique de P. Blouet, *alias* Max O'Rell, intitulé *John Bull Junior.*

— Le dessinateur américain Edward Dewson travaille à un livre qu'il pense faire paraître vers l'automne; il sera intitulé *Hints and Helps to Amateurs.*

— MM. Fords, Howard et Hubbert annoncent un livre du juge Tourgée, sous le titre énigmatique de *Black Ice* (*Glace noire*).

— MM. J. B. Lippincot et Cⁱᵉ, New-York, ont sous presse *Stanley's Expedition for the Relief of Emin Pasha,* d'après ses lettres, par Mr. Wauters; *Half-Hours with the Best Foreign Authors,* par Ch. Morris (4 vol.); *Pleasant Waters,* mœurs des Américains du Sud, par Graham Clayton; *Over the Divide, and other Verses,* par Marion Manville; *Too Curious,* roman par Edward J. Goodman.

— La D. Lothrop Company prépare une longue série d'ouvrages destinés à faire connaître l'Amérique aux Américains d'une manière agréable et profitable à la fois. La collection s'appellera *The Story of the States* et sera sous la direction générale de Mr. Elbridge S. Brooks. La même maison annonce : *About Giants,* par Isabella Smithson; *The Doctor of Deane,* par Mary T. Palmer; *Ethel's Year at Ashton,* par Mrs. S. E. Dawes, *Margaret Regis,* par Annie H. Ryder, *Profiles* par C. M. Livingston; *Volcanoes and Earthquakes,* par Samuel Kneeland, etc.

— Parmi une grande quantité de livres que promet la maison Putman, nous remarquons *Before the Dawn,* histoire du temps de la Jacquerie, par G. Dulac; *The Life of Lincoln,* par Noah Brooks; *The Fall of New France, 1755-1760,* par Gerard E. Hart, président de la Société pour les études historiques de Montréal; *Bibliotheca Jeffersoniana,* par Hamilton B. Tompkins, etc.

— Roberts frères continuent leur publication de la traduction de Balzac. Ils ont en préparation l'autobiographie d'Adélaïde Ristori et la vie de Hannah More par Charlotte M. Yonge, pour leur série intitulée *Famous Women* (*les Femmes fameuses*).

— MM. Ticknor et Cᵒ annoncent pour ce mois-ci la correspondance de Mendelssohn et de Moscheles éditée luxueusement, avec de nombreuses et belles illustrations; un nouveau roman de Mark Hopkins, et *Ethics of Boxing and Manly Sports,* par John Boyle O'Reilly. Ils promettent encore : *Haward Reminiscences,* par le docteur Peabody, et un volume d'essais posthumes par Mr. Whipple, intitulé *Outlooks on Society, Literature and Politics.*

— Mr. George W. William vient de terminer un drame intitulé *Panda,* où il déroule les horreurs de la traite des noirs. On sait que Mr. G. W. William, avantageusement connu par ses travaux historiques, est le meilleur écrivain qu'ait produit la race nègre aux États-Unis.

— *Coquelin aîné auteur en Amérique.* — Coquelin aîné fournit un article au *Harper's Magazine* de ce mois. C'est un comédien qui a bien toutes les cordes.

Nouveaux périodiques. — MM. Moulton, Wenborne et Cᵒ, de Buffalo, annoncent, pour le 1ᵉʳ mai, un journal bibliographique mensuel, *Bibliographer and Reference List,* qui enregistrera toutes les publications ayant trait à la littérature américaine et anglaise, et publiera des articles intéressant les libraires, les bibliothécaires et les amateurs de livres. Nous lui souhaitons de ne pas faire double emploi avec le *Publisher's Weekly.*

Italie. — M. Angelo de Gubernatis annonce pour l'année prochaine une nouvelle édition entièrement refondue de son *Dizionario Internazionale degli Scrittori viventi.* On est prié de faire parvenir toutes les notices concernant la biographie des écrivains contemporains à l'auteur (comte de Gubernatis, Villino Vidyâ, Florence). L'ouvrage paraîtra chez l'éditeur Louis Nicolai, à Florence, à partir de janvier prochain, par livraisons mensuelles. Il sera rédigé en français sous ce titre : *Dictionnaire international des écrivains du jour.*

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères. —

FRANCE

L'acte de naissance de Mirabeau. — On écrit d'Aix (21 février) : Un bibliophile érudit vient de découvrir dans la paroisse Saint-Esprit l'acte de naissance de Mirabeau, que l'on fait naître généralement près de Nemours. L'un des témoins fut le marquis de Villeneuve, qui signa : premier marquis de France.

Un manuscrit d'art inédit. — Le libraire A. Poultel, 9, rue Victor-Cousin, offre un ouvrage inédit, sous ce titre : *Palais de Fontainebleau,* mesuré par G. F. Robit (1804-1854), inspecteur général des bâtiments de la Couronne et architecte de la ville de Compiègne. C'est un manuscrit grand in-folio, d'une écriture très nette, contenant environ 60 planches coloriées, qui représentent dans tous ses détails la description complète (intérieur et extérieur) du palais, y compris le parc, avec des vues et perspectives des différentes parties du château; dessins à la plume et au lavis. — Le libraire en demande mille francs.

Documents sur les commencements de l'imprimerie. — Dans la dernière livraison de la *Bibliothèque de l'École des Chartes* pour 1887, M. L. Delisle reproduit deux notes contenues dans deux volumes du XVe siècle appartenant à la Bibliothèque nationale, et qui ont une certaine importance pour l'histoire des origines de l'imprimerie. La première, relative à Pierre Schoiffer, avait déjà été signalée par de Bure et publiée incorrectement par Petit-Radel (*Recherches sur les bibliothèques anciennes et modernes,* p. 225). L'autre, sur un exemplaire du *Psalterium virginis Mariæ* de 1498, apprend que ce livre a été imprimé en Suède, dans un couvent de Chartreux, aux frais de noble dame Ingeburge, épouse de Sténon Sture.

L'Histoire et le Centenaire de 1789. — Nous apprenons qu'en dehors des deux grandes associations politiques pour la commémoration de la Révolution française, il vient de se constituer, à un point de vue purement scientifique, un comité d'études pour la préparation historique du Centenaire de 1789.

Ce comité que la mort a privé de son président, M. H. Carnot, a pour but de préparer une sorte d'exposition rétrospective de la Révolution française (conférences, musées, publication de textes inédits, réimpressions, établissement d'une *Société de l'histoire de la Révolution*). Il fait appel à tous les amis de la Révolution française, sans distinction de parti.

Association franco-russe. — Il vient de se créer à Paris une association artistique et littéraire franco-russe dont le but est d'initier la France aux œuvres de la littérature et des arts en Russie et de répandre davantage dans ce dernier pays les productions françaises littéraires et artistiques.

Cette Société organisera à Paris des expositions et des concerts, et publiera des traductions et des éditions des auteurs russes.

Parmi les membres de cette association figurent des artistes peintres, tels que MM. Bonnat, Jean-Paul Laurens, Detaille, Gérôme, Bouguereau; des sculpteurs : MM. Paul Dubois, Mercié, Chapu, etc.; des musiciens : MM. Gounod, Saint-Saëns, Massenet, Ambroise Thomas; des littérateurs : MM. Alexandre Dumas, Alphonse Daudet, Coppée, Bourget, Claretie, Émile Augier, Xavier Marmier, etc., ainsi que beaucoup d'hommes du monde.

Les présidents des trois sections, choisis par le comité de l'Association sont : M. Bonnat pour les beaux-arts, M. Ambroise Thomas pour la musique et M. Alexandre Dumas pour la littérature.

Les statues. — On inaugurera prochainement, sur la place Maubert, la statue d'Étienne Dolet, imprimeur, qui fut brûlé en 1546.

Ce monument avait été mis au concours en 1886, par le conseil municipal de Paris, et le projet de MM. Guilbert, sculpteur, et Blondel, architecte, fut adopté.

Le piédestal représente : *la Ville de Paris relevant la Libre Pensée.*

Deux bas-reliefs de côté représentent l'arrestation d'Étienne Dolet, à Lyon, et son exécution, à Paris, sur la place Maubert. Sur ce piédestal, Étienne Dolet se dresse debout, les mains liées attendant le moment du supplice.

Il y a un vers, — tout à fait dans le goût de l'époque, — et qui rappelle d'un trait l'attitude du martyr et de la foule au moment du supplice :

Non dolet, ipse Dolet, sed pia turba dolet.

« Il n'a pas une plainte, lui Dolet, mais le peuple ému proteste ! »

On aimerait à voir ce vers gravé sur le piédestal.

— Une statue du poète Victor de Laprade, ancien membre de l'Académie française, doit être érigée à Montbrizon, dans le courant du mois de juin prochain. La Société historique et archéologique du Forez, qui a pris l'initiative de ce monument, a invité l'Académie à se faire représenter à l'inauguration. L'Académie a accepté l'invitation et a spécialement chargé M. François Coppée, successeur de M. de Laprade, de prendre la parole en son nom.

— On a inauguré, le dimanche, 26 février, à Genève, le buste de Marc Monnier, ancien professeur de littérature à la Faculté de la grande cité suisse. Marc Monnier était Français et avait été élevé en Italie; mais il fit en Suisse presque toute sa carrière. Il y était très populaire parmi les étudiants, et c'est une Société d'étudiants, la « Société des belles-lettres », qui prit l'initiative de l'hommage rendu à sa mémoire.

Le buste en bronze de Monnier, œuvre de M. Dufaure, est placé dans une des salles de l'Université de Genève. La cérémonie d'inauguration, précédée de fêtes littéraires, a été célébrée dans la grande salle de l'Université.

Le soir, un banquet a réuni plus de deux cents convives du monde littéraire et universitaire.

Les plaques historiques. — L'administration va faire poser des plaques commémoratives sur les maisons ci-après désignées :

1, cité Frochot (rue de Laval), où est mort Victor Massé.

23, rue Thérèse, où s'élevait autrefois la maison où est mort l'abbé de l'Épée.

3, rue Louis-le-Grand, habitée par l'architecte Louis.

4, quai des Célestins, maison habitée par Barye.

2, rue d'Auteuil, angle rue du Pont-du-Jour, emplacement de la maison de campagne de Molière.

9, rue Saint-Placide, maison où est né Hégésippe Moreau.

23 *bis*, rue Richelieu, maison où Mignard est mort.

Place Saint-Michel, angle rue de l'Hirondelle, emplacement d'une maison habitée par Ambroise Paré.

56, rue Saint-Lazare, maison habitée par Carle et Horace Vernet.

Enfin, une plaque apposée place du Petit-Pont rappellera les noms des soixante-deux héros parisiens du siège de 886.

Congrès catholico-bibliographique. — Le conseil d'administration de la Société bibliographique (195, boulevard Saint-Germain) avait convié tous les hommes d'études à son second congrès bibliographique, qui s'est tenu à Paris du 3 au 6 avril.

Soixante-douze rapporteurs avaient été chargés d'étudier le mouvement intellectuel depuis dix ans et de faire connaître les récents travaux publiés dans les divers domaines de la théologie, de la jurisprudence, des sciences et arts, des belles-lettres et de l'histoire.

Des hommes qui se sont voués à la diffusion des bons livres ont dû examiner, dans une seconde section spéciale, la littérature populaire et les bibliothèques circulantes dans les divers pays de l'Europe, notamment en France, en Angleterre, dans les pays scandinaves, etc.

La commission d'organisation avait donné des soins particuliers à la troisième section, consacrée à l'étude des bibliographies générales ou particulières, si utiles pour quiconque s'intéresse aux productions de la science contemporaine.

Enfin, dans une quatrième et dernière section, ont été signalées les sociétés d'étude et de propagande qui, dans des domaines spéciaux, poursuivent un but analogue à celui de la Société bibliographique et s'efforcent, pour employer les termes du programme, « de réunir dans une pensée et une action communes tous les hommes d'intelligence et de cœur qui, ne séparant pas les intérêts de la religion des intérêts de la science, veulent s'opposer aux progrès de l'erreur et travailler à la diffusion des saines doctrines ». Ces rapports sont réunis dans un volume que recevront tous les adhérents. Le prix de la souscription est de dix francs.

La réunion des imprimeurs, libraires et papetiers, à Limoges. — Le 4 février a eu lieu, à la préfecture de Limoges, une réunion des représentants de l'imprimerie, de la lithographie, de la papeterie et de la librairie. Plusieurs imprimeurs et lithographes ont adhéré en principe à l'Exposition de 1889 et ont décidé de s'entendre en vue d'exposer collectivement. Les fabricants de papier ont résolu de se concerter avec leurs confrères de Saint-Junien dans le même but. La petite ville de Saint-Junien est un centre de fabrication du papier paille et du papier goudron.

ÉTRANGER

Allemagne. — *Le centenaire de Schopenhauer.* — A l'occasion du centième anniversaire de la naissance de Schopenhauer, le 22 février, on a placé des plaques commémoratives sur les maisons où sa mère et lui sont nés, à Dantzig. On ne pouvait faire moins pour l'homme qui, entre bien d'autres plaisirs, n'en eut point de plus grand que celui de médire de la vie, — tout en sachant fort bien en jouir.

M. Louis Noiré, le philologue allemand qui s'était mis à la tête du comité de propagande pour l'érection d'un monument au philosophe, — projet ajourné d'ailleurs, pour insuffisance dans le total des souscriptions jusqu'ici recueillies, — donne à la revue *Nord und Sud* du 1er mars, une étude approfondie,

sur le système de Schopenhauer, système que M. Caro et M. Ribot surtout ont déjà magistralement exposé et jugé en France.

Suppression de la Terre *de Zola, à Berlin.* — On se rappelle que la traduction allemande de *la Terre*, de M. Zola, a été saisie en Prusse par ordre supérieur. Tous les libraires de Berlin chez qui la saisie avait été opérée ont été invités à se présenter le 16 mars devant le tribunal de cette ville. La citation porte que le parquet se propose de « mettre hors d'usage les exemplaires encore existants de la traduction allemande de *la Terre*, la justice ayant acquis la conviction que des exemplaires de cette traduction ont été exposés, en 1885, à la vitrine de diverses librairies de Berlin, par conséquent dans des endroits accessibles au public, et que le contenu de ce roman est immoral ». L'exposition de la traduction tombe sous le coup des articles 184, 41, 42 du Code pénal allemand.

Angleterre. — *Une découverte à Stratford-sur-Avon.* — Une découverte qui, au point de vue littéraire, peut offrir la plus haute importance, vient d'être faite à Stratford-on-Avon, la ville natale de Shakespeare. Le hasard a mis au jour, dans une pièce dépendant de l'école communale de Stratford, plus de 3,000 anciens documents tout couverts de poussière, quelques-uns rongés en partie par les rats.

La commission des archives de la ville vient de charger le bibliothécaire de « Shakespeare House » de compulser et de classer ces vieilles paperasses et de lui en faire connaître le contenu.

On s'est déjà assuré que des centaines de pièces de cette bouquinerie se rapportent aux années où Shakespeare résidait à Stratford et à celles où il se trouvait à Londres; ce qui est curieux c'est que la trouvaille a été faite précisément dans un des locaux de l'école où, il y a trois siècles, Shakespeare a passé ses plus jeunes années. Au cours de travaux d'amélioration et d'agrandissement, l'attention a été attirée par une porte dont l'existence n'était pas soupçonnée, tant elle semblait faire partie intégrante du mur. De l'autre côté de cette porte, on a trouvé une pièce jonchée des vieux papiers et bouquins dont nous venons de parler. La pièce renfermait, en outre, des objets anciens qui ont aussi de la valeur.

On attend avec impatience la divulgation du contenu des documents.

Byron à Moscou et à Montevideo. — Le centième anniversaire de lord Byron vient d'être célébré avec solennité et enthousiasme par la Société littéraire de Moscou. Il l'a été de même dans l'Amérique du Sud, à Montevideo. C'est une idée qui doit sembler bien russe à la majorité du public anglais.

Reliques des Stuart. — *L'Athenœum* annonce qu'il est question, l'hiver prochain, d'organiser à Londres, dans la New Gallery, 121, Regent Street, une exposition de choses curieuses ou intéressantes ayant appartenu à l'ancienne maison royale des Stuart, tableaux, portraits, manuscrits, objets d'usage personnel. On y verra des lettres écrites par Marie Stuart la veille de son exécution, le livre d'heures dont elle se servit à l'heure fatale, et beaucoup d'autres souvenirs.

La Clarendon Press et les impressions de luxe. — Un critique de *l'Athenœum* (3 mars), en rendant un compte très favorable de l'édition anglaise que Mr. Andrew Lang vient de donner des *Contes de Perrault* (*Perrault's Popular Tales*, Oxford, Clarendon Press), fait assez justement remarquer que la *Clarendon Press*, qui est l'imprimerie de l'Université, sort de son domaine en fabriquant des éditions de luxe dont le prix est au-dessus de la portée de la plupart des lecteurs.

Statistique des journaux dans le Royaume-Uni. — Il se publie dans le Royaume-Uni 2,177 journaux, tant quotidiens qu'hebdomadaires. Londres en a pour sa part 454; les comtés anglais, 1,273; l'Écosse, 189; l'Irlande, 158; le Pays de Galles, 82, et les îles, 21. Il paraît, en outre, 1,508 revues ou magazines, dont 399 ont un caractère religieux.

États-Unis. — *Les Bibliophiles de New-York.* — *The Evening Sun* nous fournit quelques détails sur les bibliophiles de New-York. Un des plus typiques est Mr. Brayton Ives, qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme, qu'on a surnommé le Napoléon de la finance, et dont, paraît-il, il n'est pas même parent. C'est lui qui possède la fameuse bible de Gutemberg ou de Mazarin, qu'il a payée 15,000 dollars. Il recherche passionnément les premières éditions. Mr. H. C. Bunner, le directeur du *Puck*, charme ses loisirs à faire des vers de société et à collectionner les œuvres de ceux qui en ont fait ou qui en font. Mr. Thomas J. Mackay a un joli cabinet de bibliophile, dont un des morceaux les plus précieux est une pièce inédite de John Howard Payne, intitulée *Un duel en Espagne*. La collection d'exquises reliures par les plus fameux maîtres que possède Mr. S.-P. Avery suffirait à pousser au suicide un bibliophile jaloux. Mais le collectionneur le plus riche en merveilles est Mr. Robert Hoe, du Grolier Club. Mr. Edmond C. Stedman a un grand nombre de manuscrits et de livres annotés par Edgar Poe. Mr. Brander Matthews s'occupe des livres relatifs au théâtre en Amérique, en France et en Angleterre. Mr. George W. Vanderbilt s'attache aux éditions de luxe ou à petit nombre des écrivains modernes. Mr. Laurence Hutton a une collection d'affiches théâtrales sans rivale dans le pays. Mr. W.-C. Prime a donné tout son amour aux reliures en peau de truie. Enfin, Mr. Charles de Kay se fait une bibliothèque spéciale d'ouvrages sur la littérature de l'Irlande et sur celle de l'Orient.

Ce qu'on dit de notre Revue. — Nous avons pensé qu'il serait intéressant pour nos lecteurs de connaître les jugements que la critique porte, soit en France, soit à l'étranger, sur notre publication, qu'ils suivent avec une fidélité qui est pour nous le compliment le plus flatteur et la meilleure récompense. Nous y trouverons, de notre côté, des avertissements, des indications qu'il nous appartiendra de mettre à profit.

Le *Journal des Arts* consacre deux colonnes au dernier numéro du *Livre*, « excellente revue du monde littéraire ». Après avoir parlé de l'article où M. Jules Adeline, « le spirituel aquafortiste rouennais », rend compte de l'inauguration de la bibliothèque de Rouen, et sur lequel le rédacteur se promet de revenir, il cite un long passage de l'étude de M. Octave Uzanne sur M. Félix Buhot, étude « écrite dans cette langue colorée, primesautière, audacieuse jusqu'à l'outrance, qui caractérise le talent du jeune et brillant écrivain ».

Le Courrier de l'Art mentionne aussi ce travail : « Nous ne saurions, dit-il, trop chaleureusement recommander à nos lecteurs la très attachante étude que consacre, dans la livraison du 10 mars du *Livre, Revue du monde littéraire*, M. Octave Uzanne à un artiste du talent le plus original et le plus sympathique aux délicats, nous avons nommé M. Félix Buhot. »

The American Bookseller disait en février : « *Le Livre* de janvier a pour article principal une charmante description de la bibliothèque de Mme de Pompadour, avec un aperçu de sa carrière de bibliophile; de collectionneur, d'artiste, etc. L'article est orné d'un agréable portrait (héliotype à l'encre bleue) de cette femme célèbre. »

C'est aussi l'appréciation de *The Nation* (16 fév.) : « Mme de Pompadour est présentée sous un jour fort avantageux, comme bibliophile, comme artiste et comme protectrice des arts, par M. Gustave Pawlowski dans *le Livre* de janvier... Le charmant pastel de La Tour, qui est au Louvre, et qui n'a jamais été gravé d'une façon satisfaisante, est ici reproduit en ton monochrome (bleu).

Ce journal n'est pas aussi satisfait de la livraison du mois dernier : « Il n'y a pas grand'chose, dit-il, pour exciter l'attention dans *le Livre* de février, dont le seul ornement hors page est un curieux portrait de Théophile Gautier, gravé à l'eau-forte d'après une photographie prise en 1856. » (*The Nation*, 1er mars.)

The Academy, qui a tant d'autorité en Angleterre comme journal de critique littéraire et artistique, n'est pas du même avis. On lit dans son numéro du 25 février : « *le Livre* de février contient un article tout à fait excellent pour un périodique de ce genre, *Voyage autour de Félix Arvers*, par M. Charles Glinel, qui a fait du poète au « sonnet unique » une étude spéciale, et qui a découvert tout ce qu'il est possible d'apprendre sur son compte... L'article est illustré par un portrait d'Arvers dans le style de 1830, — portrait qui ne manque pas de caractère, mais où un front extrêmement fuyant et des lèvres entrouvertes, presque semblables à celles des nègres, ne donnent pas l'impression de la beauté. »

De son côté, la curieuse publication que dirige avec tant d'intelligence et d'érudition Mr. Joseph Knight, *Notes and Queries*, ne trouve pas *le Livre* du 10 février indigne de l'arrêter. « Il donne, dit-elle, une étude détaillée sur Félix Arvers, l'auteur du superbe sonnet commençant par :

Mon âme a son secret, ma vie a son mystère,

dont il publie en même temps une version jusqu'ici inédite et quelque peu différente du texte généralement accepté. Le texte est accompagné d'un dessin représentant Arvers vu de profil. La bibliothèque d'une dame anglaise au XVIIIe siècle est la traduction d'un article du spectateur d'Addison. Une autre traduction de l'anglais reproduit un article récemment paru dans l'*Athenœum* sur le *Keats* du professeur Colvin. Un bon portrait de Théophile Gautier donne à cette livraison un attrait particulier. »

Il nous sera permis d'annoncer ici, pendant que nous parlons de nous-même, qu'à partir de la présente livraison, le secrétariat de la rédaction du *Livre* est confié à M. Bernard H. Gausseron, qui est plus particulièrement chargé de la *Gazette bibliographique*, et à qui l'on est prié d'adresser toutes les communications qui peuvent y être relatives.



FRANCE

Nous apprenons la mort de M. Gabriel Azaïs, le poète méridional, auteur de *Las Vesprados de Clarac* et de *Don Reprin*.

— Armand Barral de Montauvrard, rédacteur au *Radical*, est mort le 12 mars, à l'âge de trente-trois ans. Quoique élevé dans un milieu aristocratique, M. de Barral montra dans sa jeunesse des opinions politiques très avancées. Lorsque la Commune éclata à Paris, il avait seize ans. Il n'en fut pas moins bombardé juge d'instruction. Son extrême jeunesse servit d'excuse à de Barral, qui fut acquitté par les conseils de guerre à l'issue de la Commune.

— *Le Monde* nous apprend la mort de M. Jean Barrier, qui avait été le gérant de ce journal de 1842 à 1857. En même temps, il en était un des rédacteurs les plus assidus, et après qu'il eût cédé la gérance à M. Tacconet, il resta durant de longues années attaché à la rédaction.

— On annonce la mort de M. Blancsubé, député de la Cochinchine, né à Gap en 1834. M. Blancsubé avait fondé en ces derniers temps un journal, *le Réveil colonial*, spécialement destiné à défendre les intérêts de ses commettants.

— Nous venons d'apprendre la mort de M. Henri Blaze de Bury. Ange-Henri Blaze, dit de Bury, du nom de sa mère, qui était d'origine anglaise, était né à Avignon en 1813. Son père, compositeur et écrivain dramatique, l'associa de bonne heure à ses travaux. Dès 1836, sous le pseudonyme de Hans Werner, il fut un des collaborateurs les plus actifs de *la Revue des Deux Mondes*, dont le directeur, Buloz, avait épousé sa sœur aînée. Parmi les nombreuses productions de ce talent fécond et distingué, on doit citer une traduction du *Faust* de Gœthe (1840) et de ses poésies lyriques (1843), *Rosemonde*, légende illustrée (1841), un recueil de vers (1842), *Écrivains et poètes de l'Allemagne* (1846); *la Nuit de Walpurgis* (1850); *Souvenirs et récits des campagnes d'Autriche* (1854); *les Kœnigsmark* (1855); *Intermèdes et poèmes* (1859); *les Salons de Vienne et de Berlin* (1861), qu'il publia anonymement; *le Décaméron*, comédie en vers jouée à l'Odéon (1861); *le Chevalier de Chasot* (1862); *Meyerbeer et son temps* (1865). Critique musical d'une grande valeur, M. Blaze de Bury publia une grande quantité de feuilletons et de revues sur cet art; il en reste un livre important intitulé *les Musiciens contemporains* (1859), sur Rossini, Mozart et Beethoven. Il donnait depuis quelques mois à *la Revue internationale* de Rome de curieux souvenirs sur *la Revue des Deux Mondes* et ses rédacteurs, *Buloz I regnante*.

— M. Jacques de Brazza, frère cadet de notre commissaire général au Congo, vient de mourir à Rome, à l'âge de vingt-neuf ans, des suites d'une fièvre typhoïde.

Reçu docteur en médecine à Paris, en 1882, il avait été chargé l'année suivante, par le ministère de l'instruction publique, d'une mission scientifique dans le Congo. C'est à lui que le Muséum d'histoire naturelle doit la très belle collection de poissons, d'insectes, d'oiseaux, d'armes et de produits divers qu'on a inaugurée à son retour du Congo en 1886 et qui porte son nom. M. Jacques de Brazza était membre de la Société de géographie.

— Le fils du Carnot « organisateur de la victoire », père du président de la République actuel, M. Lazare-Hippolyte Carnot, vient de mourir (17 mars). Il était né à Saint-Omer en 1801. Ce n'est pas ici le lieu de retracer sa carrière politique, fort honorable, qui le conduisit à un fauteuil inamovible au Sénat.

Dans sa jeunesse, il embrassa avec ardeur les doctrines saint-simoniennes et rédigea *l'Exposition générale de la doctrine saint-simonienne*. Cependant, quand l'école abandonna son caractère purement philosophique pour se transformer en secte religieuse, il se sépara publiquement de ses amis. Ses études de *la Revue encyclopédique* datent de cette époque.

Parmi ses nombreuses œuvres, nous citerons : *Gunima*, nouvelle traduite de Van der Welve; *Chants helléniens*, de Wilhem Muller; *Mémoires de Henri Grégoire, ancien évêque de Blois; Quelques réflexions sur la domesticité; Des devoirs civiques et militaires; Sur les prisons et le système pénitentiaire; Mémoires de Bertrand Barrère; De l'esclavage colonial; Lazare Hoche; Mémoires sur Carnot par son fils; la Révolution française*, résumé historique, etc. Enfin, il travaillait depuis longtemps à un ouvrage sur *l'Allemagne pendant la guerre de l'Indépendance en 1819*.

Il était membre de l'Académie des sciences morales et politiques.

— Mme Émilie Carpentier, membre de la Société des gens de lettres, officier d'Académie, vient de mourir à l'âge de cinquante-six ans.

— On annonce la mort de M. Alexis Chassang, inspecteur général de l'enseignement secondaire et officier de la Légion d'honneur. Il était né à Bourg-la-Reine (Seine) le 2 avril 1827.

Ancien élève de l'École normale supérieure, M. Chassang fut reçu docteur ès lettres en 1852; son *Histoire du roman et de ses rapports avec l'histoire dans l'antiquité grecque et latine* fut, en 1861, couronnée par l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il publia ensuite successivement plusieurs études sur l'art grec et des ouvrages classiques, notamment un Dictionnaire grec-français, des grammaires françaises, latine et grecque. Il a collaboré à diverses publications, et, après la mort de M. Bouillet, l'auteur du *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie*, il avait été chargé de la revision de cet ouvrage.

Il y avait déjà plus d'un an qu'il avait cessé de vivre pour le travail. Une cruelle maladie s'était abattue sur sa tête, comme le rappelle M. Francisque Sarcey dans l'article ému qu'il lui a consacré (*la République française*, 15 mars), et l'on peut dire que la mort a été pour lui une délivrance.

— Nous apprenons la mort de M. Claude, sénateur des Vosges.

Il était âgé de soixante-cinq ans.

Il avait pris position, dès les premières années de l'empire, dans le mouvement libéral, qu'il servit constamment de sa personne, de sa plume et de son argent. Il fut, en 1860, l'un des principaux fondateurs du journal *le Temps*.

— On annonce de Toulouse la mort, par suicide, de M. Antonin Fouga, ex-rédacteur en chef de *la Marseillaise*, journal radical de cette ville.

— Le *Journal d'Indre-et-Loire* annonce la mort de M. Henri Fournier, directeur des ateliers de la librairie Mame à Tours, à l'âge de quatre-vingt-huit ans.

— De Limoges, on annonce la mort de M. Albert Guillemot, rédacteur en chef du *Courrier du Centre*.

— Le docteur Constantin James a succombé le 12 mars aux suites d'une fluxion de poitrine.

Le docteur Constantin James était une figure éminemment parisienne, et il comptait de nombreux amis dans la presse, dans les sciences et dans les arts.

Né en 1803, à Bayeux, il publia, dès le début de sa carrière scientifique, de nombreux ouvrages sur les phénomènes physiques de la vie, le système nerveux, les névralgies, l'hydrothérapie, les eaux minérales. On lui doit aussi un *Voyage scientifique à Naples;* un livre élégant intitulé *Toilette d'une Romaine au temps d'Auguste, Cosmétiques d'une parisienne au* XIXe *siècle;* une brochure sur *les Causes de la mort de l'empereur*, et de nombreux mémoires sur différents sujets.

— L'abbé Ledain, conservateur du cabinet des médailles de Metz et numismate distingué, vient de mourir à l'âge de soixante-dix-neuf ans. Il avait publié, en 1867, un ouvrage estimé sur les antiquités des musées de Mayence, de Wiesbaden, des villes du Rhin moyen et de la Basse-Moselle.

— On annonce la mort, à Strasbourg, de M. Hippolyte Leroux, chef de la vieille imprimerie qui porte son nom, et qui publie l'almanach catholique bien connu, *le Grand Messager boiteux*.

— Le général Perrier, directeur du service géographique au ministère de la guerre, membre de l'Académie des sciences et du Bureau des longitudes, et président du conseil général du Gard, vient de succomber à Montpellier.

François Perrier, né à Valleraugue (Gard), le 18 avril 1833, descendait d'une famille de protestants des Cévennes.

Parmi ses travaux scientifiques, il faut citer : la jonction trigonométrique des côtes de France et d'Angleterre, la triangulation et le nivellement de la Corse, la triangulation de l'Algérie, comprenant la détermination d'un arc de parallèle de dix degrés d'amplitude, reprise de la grande méridienne de France; enfin la jonction géodésique et astronomique de l'Espagne avec l'Algérie par-dessus la Méditerranée, qui lui a fait le plus grand honneur.

— *La Patrie* du 18 mars annonce la mort d'un de ses collaborateurs, M. Jules Picon, à l'âge de trente-sept ans.

— M. Pingeot, avocat bien connu au Palais et rédacteur du journal *la Loi*, vient de mourir après une très longue maladie, à l'âge de trente-sept ans.

ÉTRANGER

Allemagne. — Un des érudits les plus connus dans le domaine de la littérature romane et germanique du moyen âge, M. Karl Bartsch, professeur à l'Université de Heidelberg, est décédé dans cette ville, le 20 février, dans sa cinquante-sixième année. Outre

diverses éditions de vieux poèmes allemands, M. Bartsch a publié une *Chrestomathie de l'ancien français,* « un livre de lecture » provençal, des études sur le *Nibelungenlied,* etc. Il était aussi poète à ses heures, ainsi que le montre un volume de vers, paru en 1874.

— Le Dr Rudolph Haase, directeur de la banque des hypothèques de Bohême, à Prague, ancien rédacteur de la *Bohemia* et de la *Prager Zeitung,* est mort le 9 février, à l'âge de soixante-dix-sept ans.

— On annonce, d'Autriche, la mort (janvier), à Czernowitz, du chevalier Joseph Hordynski von Jedkowicz, rédacteur du journal *Bukowyna.*

— On annonce la mort du dramaturge autrichien Michael Klapp.

— Albert Lindner, né le 24 avril 1831 à Sulza, en Thuringe, est mort le 24 février à l'asile des aliénés de Dalldorf, près de Berlin. Outre quelques nouvelles, on a de lui de nombreux drames, dont les principaux sont : *Brutus und Collatinus, Stauf und Welf, Katharina II, Die Bluthochzeit, Marino Falieri, Don Juan d'Austria.* On annonce sa biographie, par A. von Hanstein, chez Max Schildberger, à Berlin.

— Moriz Barach, connu sous le pseudonyme de Dr Märzroth, écrivain humoristique, romancier, auteur dramatique et journaliste, né en 1818, à Vienne, est mort à Salzburg le 14 février.

— Nous apprenons la mort du célèbre économiste wurtembergeois Mohl.

— Le directeur du jardin zoologique de Berlin, M. Schmidt, est mort le mois dernier.

— On annonce la mort du Dr Ernst Leberecht Wagner, professeur de pathologie et de thérapeutique à la Faculté de médecine de l'Université de Leipzig, auteur d'ouvrages remarquables sur la médecine. Né à Dehlitz, près de Weissenfels, en 1829, il est mort à Leipzig, le 10 février.

Angleterre. — On annonce la mort de l'orientaliste George Percy Badger, l'auteur d'un des meilleurs lexiques anglais-arabes. Il était né en 1815. Envoyé par l'évêque de Londres comme délégué auprès des historiens du Kurdistan, il trouva dans sa mission les éléments de son important ouvrage *The Nestorian and their Rituals.* Sans parler des nombreux services qu'il rendit aux savants et aux hommes d'État anglais en Orient, on a de lui, entre autres publications savantes : *The History of the Seyyids and Imâns of Oman, Christianity and its relations to Islâm, Description of Malta and Gozo, The Government and its Relation with Education and Christianity in India, The Travels of Ludovico Varthema in India and the East, 1503-8.*

— M. James Clarke, qui fut pendant près de trente ans l'éditeur de la revue *The Christian World,* est mort le 24 février; il était né en 1824. Il débuta par être rédacteur parlementaire au *Morning Star.* Outre *The Christian World,* il imprima sa direction ou donna ses soins à de nombreuses publications périodiques d'un caractère analogue, telles que *The Sunday School Times, The Christian World Magazine, The Literary World, The Christian World Pulpit, The Family Circle, The Rosebud.* Il était propriétaire du *Nonconformist and Independent.* Mr. Clarke avait réuni une bibliothèque dont il était très fier, et qui contenait, outre presque tous les livres récents de la littérature anglaise, un bon nombre d'éditions rares.

— Un vétéran du journalisme anglais, Mr. James Clephan, de Newcastle-on-Tyne, est mort le 25 février, dans sa quatre-vingt-troisième année. Il dirigea pendant plus de vingt ans le *Gateshead Observer* et passa ensuite au *Newcastle Daily Chronicle.* Il avait commencé par être ouvrier typographe à Edimbourg, où il travailla à la composition de quelques-uns des romans les plus fameux de Walter Scott.

— Le *Field* a fait une perte sensible dans la personne de Mr. Coleman, ancien professeur à Cirencester, chargé, depuis vingt-trois ans, des questions d'agriculture dans cette publication. Il laisse un livre, classique dans son genre : *The Cattle, Sheep and Pigs of Great Britain* (*les bêtes bovines, ovines et porcines de la Grande-Bretagne*).

— On annonce la mort de Mrs. Craik, née Mulock, survenue le 12 janvier dernier. Mrs. Craik a publié anonymement un des romans les plus populaires en Angleterre, *John Halifax, Gentleman,* et plusieurs autres ouvrages, parmi lesquels il faut citer *A Woman's Thoughts upon Women* (*Pensées d'une femme sur les femmes*).

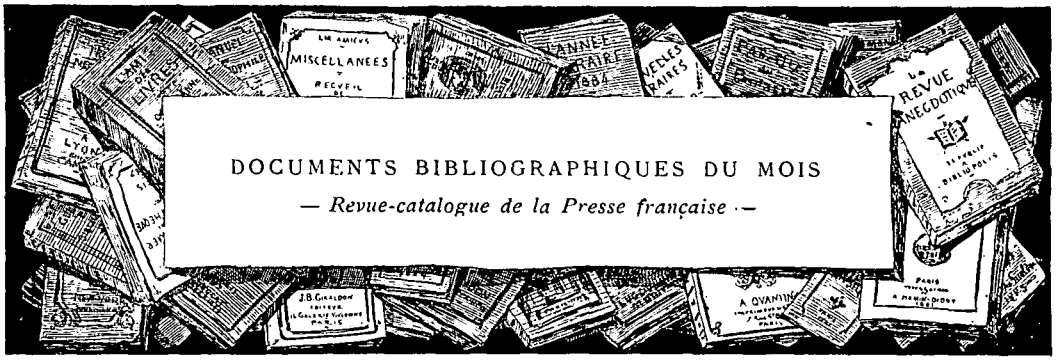

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Tribunaux.

ANNÉE MILITAIRE (15 mars). La question italienne. — L'hygiène dans l'armée. — La vie militaire à l'étranger. — ART (15 février). A. Venturi : Les arts à la cour de Ferrare. — Francesco del Cossa. — F. Lefranc : Nos auteurs dramatiques. — Alexandre Dumas père. — Notre Bibliothèque. — (1er mars). Ludovic Lalanne : Une lettre inédite de Nicolas Mignard. — A. Venturi : Les arts à la cour de Ferrare. — Émile Molinier : La faïence à Venise (suite). — (15 mars). Ludovic Lalanne : Un dessin inédit de Germain Drouais. — Paul Leroi : Exposition de la Société des aquarellistes français. — Henry de Chennevières : Miniaturistes et orfèvres de cour. — L. Gauchez : Les catalogues du musée d'Amsterdam.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE. (mars). Henri Jacottet : Poètes modernes de l'Angleterre, Alfred Tennyson.

CORRESPONDANT (25 février). Marie Dronsart : Poète et diplomate. — Lord Lytton et son œuvre. — F. Bouillier : Petits plaisirs et petits déplaisirs. — F.-X. Kraus : L'histoire de l'art chrétien en Allemagne. — (10 mars). Vicomte de Gontaut-Biron : L'empereur Guillaume. — Marie Dronsart : Lord Lytton et son œuvre (fin). — COURRIER DE L'ART (5 mars). Edmond Bonaffé : Propos de Valentin. — Alfred Milani : *Courrier de Milan.*

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (18 février). Le renouvellement du privilège de la Banque de France; les modifications proposées aux statuts actuels. — Le commerce extérieur de la France pendant le premier mois de 1888. — Le régime administratif et douanier du Tonkin. — Lettres d'Angleterre : la situation monétaire et commerciale; le service postal entre l'Angleterre et les Indes; la nouvelle loi sur les marques de fabrique; les projets de loi de la session parlementaire en matière économique et commerciale, etc. — (25 février). La politique coloniale et le budget. — Les chemins de fer prussiens en 1886-1887. — La question de la viande : les sociétés coopératives et les syndicats. — Le mouvement économique et social aux États-Unis : les grèves et les fermetures d'usines aux États-Unis; les lois contre les spiritueux; diminution du nombre des débits, etc. — (3 mars). De l'emploi des fonds des caisses d'épargne. — La désorganisation du service forestier. — Le nouveau tarif relatif aux produits italiens. — La situation économique de l'Espagne; les progrès généraux; l'Espagne agricole. — Affaires municipales et départementales : l'affranchissement des communes et le département de Paris; les pouvoirs du maire de Paris; colonies futures d'enfants assistés; les enfants moralement abandonnés : la laïcisation agressive, etc. — Les conditions du rétablissement de l'équilibre financier : quelques symptômes de reprise des affaires. — L'enquête sur la propriété bâtie. — Les ressources militaires de l'Europe, d'après un écrivain allemand. — Le mouvement économique aux Etats-Unis : la grève de la *Reading Company* et l'intervention du parlement; le succès des grèves dans les différents pays; explication théorique des résultats, etc. — La concurrence faite au commerce de l'Angleterre. — (17 mars). La législation sur les salaires : les réformes proposées; la paye par huitaine. — La situation économique de l'Espagne : l'industrie, le commerce; l'esprit de progrès. — La véritable portée des réformes sociales en Allemagne. — L'avénement du nouvel empereur.

GAZETTE ANECDOTIQUE (15 février). Une comédie de G. Sand. — Jules Claretie jugé par J.-J. Weiss. — La vertu d'Armande Béjart. — Le manuscrit de *Télémaque* et Fénelon devant la police. — (29 février). L'incident Daudet-Tourguéneff. — Bévues et erreurs littéraires. — Charlotte Corday et ses adorateurs. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (1er mars). Emile Michel : Les van de Velde (1er article). — M. W. Bode : La Renaissance au musée de Berlin. — Les ministres italiens au XIVe siècle (3e article). — Henri Hymans : Quentin Matsys (2e article). — Alfred Darcel : La technique de la bijouterie antique (2e article).

INDÉPENDANT LITTERAIRE (15 février). F. Rabbe : Lord Lytton, ambassadeur d'Angleterre à Paris, I. Sa généalogie littéraire. — Adrien Wagnon : Dresde, la Florence des bords de l'Elbe. — (2 mars). F. Rabbe : Lord Lytton, II. Son œuvre poétique. — Amédée Renault : Romantisme et naturalisme (réponse à M. Octave Mirbeau). — (15 mars). Albert Savine : Les mémoires d'un romantique espagnol, José Zorilla. — F. Rabbe : Lord Lytton. Son œuvre poétique (fin). — Louis Roger : Jenny Maria. — INSTRUCTION PUBLIQUE (3 mars). A. Nisard : Nos derniers humanistes (fin). — R. Amarus : Les productions philosophiques en 1887. — (10 mars). *** : La crise de l'enseignement secondaire en Allemagne. — Crouslé : Les disciples de Voltaire — (17 mars). Ch. Huit :

© 2007 Lyon — Editions « Les Instruments du Temps » — Editions Jérôme Millon

Le sophiste de Platon. — Cours de M. Cartault : La satyre littéraire dans les œuvres de Perse.

JEUNE FRANCE, REVUE LIBRE (février). Anatole Cerfberr : Félix Pyat intime. — JOURNAL DES ÉCONOMISTES (mars). G. de Puynode : Quelques-unes des nouvelles recherches de l'économie politique. — Mlle Sophie Raffalovich : Les anarchistes de Boston. — Ch. Benoist : Sir Henry Sumner Maine. — JOURNAL DES SAVANTS (février). Paul Janet : Mme de Maintenon. — Alfred Maury : Anne Boleyn. — Ch. Lévêque : Essai sur le libre arbitre.

LA LECTURE (10 mars). Flammarion : Le mascaret. — Loti : Un vieux. — Goncourt : Idées et sensations. — Coppée : Mars. — Chavette : Le guillotiné par persuasion. — Geffroy : Croquis de Mars. — LES LETTRES ET LES ARTS (mars). Guy de Maupassant : Sur l'eau (suite). — Ernest Chesneau : Lady Lilith. — Henri Laujol : Miremande. — Théophile Gautier fils : Le gendarme rouge (2e partie). — Louis Ganderax : La religion au théâtre.

MAGASIN PITTORESQUE (29 février). Germont de Lavigne : Après les vêpres siciliennes. — Ch. Alexandre : La maison natale de Lamartine. — Ed. Garnier : Janot, ou les battus payent l'amende. — Ch.-Er. Guignet : Illusions d'optique. — Ferdinand Denis : La coupe d'Atahualpa. — (15 mars). J. Girardin : Trois sur trois cents ! — C. Hammarby : maison de campagne de Linné. — A. de Quatrefages : Charles Darwin. — MATINÉES ESPAGNOLES, NOUVELLE REVUE INTERNATIONALE EUROPÉENNE (22-29 février). Don Juan de Valera : Le « Bermegino » ou les salamandres bleues. — Maurice Reynold : La dompteuse. — MOLIÉRISTE (février). Ed. Thierry : Le scandale dans la comédie de Molière. — Eugène Lapierre : Molière illustré. — Les plaisirs de l'île enchantée et la princesse d'Élide. — (mars). L. Claretie : La Turquie dans Molière. — E. Lapierre : Molière illustré. — Don Juan.

NATURE (18 février). Docteur Z. : La locomotion terrestre. — Les anciennes voitures de voyage. — L'éclipse totale de la lune du 28 janvier 1888. — J. Poisson : Les produits du Tonkin (suite). — Gaston Tissandier : La tour Eiffel. — G. T. : Les aérostats de la mission française en Chine. — (25 février). Charles Letort : Le département des manuscrits à la Bibliothèque nationale. — Le fac-similé d'un tremblement de terre. — Le grand pont de Forth, en Écosse. — Stanislas Meunier : La tortue monstre de Perpignan. — Les hommes sans bras. — Conseils aux amateurs d'histoire naturelle. — Maurice Maindron : La chasse aux papillons. — La mécanique des jouets. — Le *Ouistiti parisien*. — (3 mars). Gaston Tissandier : Le général Perrier. — Sinety de Sigoyer : Le premier vaisseau français comparé à un navire cuirassé moderne. — E. Oustalet : L'ours noir d'Amérique (suite). — Les fourmis comestibles au Brésil. — (10 mars). G. T. : Les rubis artificiels. Expériences de MM. Frémy et Verneuil. — Sifflets chimiques. — E. H. : Les lampes à incandescence de grande puissance lumineuse. — Le marquis de Nadaillac : Empreintes fossiles de pas humains, découvertes dans le Nicaragua. — Paul Chevallier : La réforme du calendrier. — Gaston Tissandier : Les industries parisiennes. — Une fabrique de poupées. — Kircher : La tour de Babel. — (10 mars). G. T. Gatrostomie. Une remarquable opération chirurgicale, suivie d'alimentation stomacale. — Les volcans du Japon. — Les mines d'argent d'Australie, à Silverton (Nouvelle-Galles du Sud). — Daniel Bellet : Le canal maritime de Manchester. — Albert Tissandier : Les temples souterrains de l'Inde. — E. Oustalet : L'ours noir d'Amérique (suite et fin). — Jacques Léotard : Les Pyrénées vues de Marseille. — NOUVELLE REVUE (1er mars). F.-T. Perrens : L'énigme de Machiavel : à propos de ses nouveaux historiens. — Marquis de Castellane : Essais de psychologie politique : Talleyrand (fin). — La comtesse de Mercy-Argenteau : César Cui : Esquisse critique. — G. Mourey-Scatoun : Poèmes d'Edgar Allan Poe. — F. Bataille : Poésie : Coquetterie : Mon village du Doubs. — E. Rod : Les mémoires de Garibaldi. — (15 mars). Comte Paul Vasili : La société de Paris. — Le monde politique. — Vicomte G. d'Avenel : La magistrature au XVIIe siècle, sous Richelieu. — Fergus : La langue française avant et après la Révolution. — Études sur les origines de la bourgeoisie moderne (1re partie). — H. de Chennevières : La salle des portraits d'artistes au musée du Louvre. — Thiébault Sisson : Le musée de l'Ermitage et la collection Braun. — Luchaire : Deux livres, E. Quinet : La Jeunesse ; J. Michelet : Mon journal.

PARIS ILLUSTRÉ (25 février). La vie de Paris (chronique). — Gaston Jollivet : L'année d'une Parisienne (suite). — H. Lavedan : Sire (suite). — Armand Dayot : Au pays des veuves. — (3 mars). Gaston Jollivet : L'année d'une Parisienne (suite). — H. Lavedan : Sire (suite et fin). — H. B. : Le château de Blois. — (17 mars). L'empereur Guillaume. — L'année d'une Parisienne. — POLYBLION (mars). De Bernon : Jurisprudence. — Le comte de Bizemont : Géographie et voyages.

REVUE ALSACIENNE (février). Ch. Dollfus : Eugène Seinguerlet. — Léon Pélissier : Henri IV, Bongars et Strasbourg (suite). L'industrie alsacienne. — REVUE ARCHEOLOGIQUE (janvier-février). Salomon Reinach : L'Hermès de Praxitèle. — E. Renan : Inscription phénicienne et grecque découverte au Pirée. — E. Muntz : L'anti-pape Clément VII, essai sur l'histoire des arts à Avignon vers la fin du XVe siècle. — Deloche : Études sur quelques cachets et anneaux de l'époque mérovingienne (suite). — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (20 février). G. d'Eichthal : La langue grecque. Rhétorique française faite par le roi Henri III, par J. Camus. — G. Boissier : Mme de Sévigné, Jules Simon, Cousin. — (27 février). Landes : Contes tchames. — A. et M. Croiset : Histoire de la littérature grecque. — Gasté : Olivier Basselin et le vau-de-vire. — De Weilen : Joseph dans le drame du XVIe siècle. — Schmeding : Victor Hugo. — (5 mars). Reynaud : Origine et philosophie du langage. — Dietz : Les études classiques sans latin. — Maneuvrier : L'éducation de la bourgeoisie sous la République. — Keelhof : La question des humanités. — (12 mars). Riess : Atlas biblique. — Virgile, p. p. Kloucek ; Hygin, p. p. Domaszewski ; La Nouvelle Edda, III, p. p. Jonsson ; Album paléographique de l'École des chartes ; Catalogue Rothschild, II. — Kœhler : Deux légendes de Herder. — REVUE D'ANTHROPOLOGIE (15 mars). Marcelin Boule : Essai de paléontologie stratigraphique de l'homme. — Le Carguet et Topinard : La population de l'ancien pagus Cap-Sizun (Pointe-du-Raz), contribution à l'anthropologie de la Basse-Bretagne. — De Lapouge : L'hérédité dans la science politique. — Docteur Berenger-Feraud : Note sur la légende d'Ibiscus chez les Provençaux et de nos jours. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (mars). G. Marcel : Un précurseur de Brémontier, Amanieu de Ruat. — P. Foncin : La formation territoriale des principaux États civilisés (fin). — REVUE DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE ET DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR (1er mars). E. Z. : Le budget de l'instruction publique en 1888 ; la réforme de l'enseignement secondaire. — Olivier Billaz : Un poète du Rouergue (François Fabié). — (15 mars). La question du surmenage intellectuel. — H. Pauthier : Le français et l'enseignement français à Constantinople. — REVUE DES

© 2007 Livre « Editions » des bibliothèques du temps « Editions de Paris »

DEUX MONDES (15 février). Camille Rousset : La conquête de l'Algérie. Le gouvernement du maréchal Bugeaud. III. L'Ouarensenis, prise de la Smala, rupture du maréchal et de Changarnier. — A. Bardoux : Madame de Custine, d'après des documents inédits. I. Sa jeunesse. — Cunisset-Carnot : La querelle du président de Brosses avec Voltaire. — (1er mars) Augustin Filon : Les historiens anglais. II. W.-E.-H. Lecky. — Le vicomte d'Avenel : L'extension du fonctionnarisme depuis 1870. — Alfred Fouillée : La crise actuelle de la métaphysique. I. La Métaphysique et la poésie de l'idéal. — Emile Gebhart : Un problème de morale et d'histoire. Les Borgia. II. L'œuvre politique et la catastrophe. — Le marquis de Saporta : Les associations forestières. Leurs renouvellements successifs et leur filiation présumée. — Mme Marguerite Poradowska : Sroul, de Lubartow, d'après Adam Szymanski. — F. Brunetière : Les éditions originales. — (15 mars). Emile Montégut : Heures de lecture d'un critique. Pope. — Camille Rousset : La conquête de l'Algérie. Le gouvernement du maréchal Bugeaud. IV. Constantine, les oasis, les bureaux arabes, la Kabylie. — A. Bardoux : Madame de Custine. II. Chateaubriand et madame de Custine, d'après des documents inédits. — Eugène-Melchior de Vogüé : *La Puissance des ténèbres*, de Léon Tolstoï. Réflexions d'un spectateur. — REVUE DU CERCLE MILITAIRE (26 février). La carte d'Afrique au 2,000,000e. — Don aux bibliothèques de garnison. — (11 mars). Le siège de Bougie en 1874. — Quelques étymologies maritimes. — (18 mars). La neutralité de la Savoie septentrionale et les chemins de fer français. — REVUE DU MONDE LATIN (mars). Hector de La Ferrière : Les projets de mariage de Marguerite de Valois. — Horatius : La littérature contemporaine en Espagne (2e partie). — REVUE FELIBRÉENNE (janvier-février). E. Arles : Les fêtes d'Amédée Pichot, avec notes de voyages d'H. Fouquier. — Mistral : Arles et la beauté. — A. de Rochas : Une cour d'amour à Lyon au XVIe siècle. — Eugène d'Auriac : Pierre Goudouli, étude littéraire. — REVUE GÉNÉRALE (15 février). Charles Beauquier : Le maître de Palestrina, Claude Goudimel. — Charles de Larivière : Les mémoires du comte de Falloux. — (1er mars). J. Barbey d'Aurevilly : Crétineau-Joly, histoire de Louis-Philippe d'Orléans et de l'Orléanisme. — (12-15 mars). Henri Quet : L'exposition des aquarellistes. — REVUE GÉNÉRALE D'ADMINISTRATION (février). — Martinet : Les différentes formes de l'impôt sur le revenu. — Paul Feillet : De l'assistance publique à Paris (suite). — Personnel des archives nationales et des bibliothèques. — REVUE HISTORIQUE (mars-avril). Paul Monceaux : Le grand temple du Puy-de-Dôme, le Mercure gaulois et l'histoire des Arvernes (suite et fin). — G. Fagniez : Le Père Joseph et Richelieu. La préparation de la rupture ouverte avec la maison d'Autriche, 1632-1635 (suite). — H. François de la Noue et la conversion du roi. — Baron Du Casse : La reine Catherine de Westphalie, son journal et sa correspondance. — Louis Savinhiac : L'Espagne et l'expédition du Mexique. Une lettre inédite du maréchal Prim. — REVUE ILLUSTREE (1er mars). H. de Chennevières : Henry Becque. — Henry Becque : Sonnets. — Pages posthumes de Henri Heine. — REVUE INDÉPENDANTE (mars). Jules Barbey d'Aurevilly : Trois poèmes de Wordsworth. — Paul Verlaine : *Contes de fées*. — Stanislas Rzewuski : La littérature russe contemporaine. — Léon Dierx, Tola Dorian, José Maria de Hérédia, Jean Lahor, Claudius Popelin, Jean Richepin : Poésies. — REVUE PHILOSOPHIQUE (mars). Ch. Richet : Les réflexes psychiques. — P. Janet : Les actes inconscients et la mémoire pendant le somnambulisme. — B. Perez : L'art chez l'enfant. Le dessin. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (18 février). Hugues Le Roux : A propos de *la Puissance des ténèbres*, de Tolstoï. — N. Pierson : Rivarol et M. Renan. L'universalité de la langue française. — (25 février). Henri Berr : L'histoire des romans de M. Alphonse Daudet. — (3 mars). André Lebon : L'Europe d'aujourd'hui, d'après un livre récent de Charles Dilke. — Emile Beaussire : La liberté des théâtres. — Gabriel Monod : Michelet et son journal intime. — (10 mars). Jean de Bernières : Le prototype de d'Artagnan. — P. Mariéton : Le dernier Albigeois. Les Grilhs de M. Fourès. — (17 mars). Ernest Lavisse : La place de l'empereur Guillaume dans l'histoire. — Le bluet rouge, ballade tchèque. — Paul Desjardins : *Le Bonheur*, de M. Sully Prudhomme. — REVUE RETROSPECTIVE (nos 89, 90). Mémoires inédits de Roustam (suite). — Fête de la rosière de Romainville. — REVUE SCIENTIFIQUE (18 février). Cheysson : Comment se fait la statistique. — E. Lagrange : La fatigue et l'entraînement. — (25 février). A. Le Chatelier : Les musulmans au XIXe siècle. — (3 mars). Chauveau : Le mécanisme de l'immunité. — J. Bertillon : L'état sanitaire de Gennevilliers. — H. Lafitte : Nouveau procédé de cryptographie. — (10 mars). Berger : L'Exposition universelle de 1889. — A. Gervais : La puissance militaire de la Russie. — (17 mars). Chamberland : Les divers modes de la contagion. — G. Pouchet : Les nouvelles galeries du Muséum d'histoire naturelle. — REVUE SOCIALISTE (mars). Le revenant. — B. Malon : La vie des sociétés. — Louis Fiaux : La prostitution des filles mineures.

SAMEDI-REVUE (10 mars). L. de La Brière : L'abbé Frémont. — Urbain Guérin : Le Gothard. — (17 mars). Rasoumowski : En Allemagne. — Jacques de Biez : Un portrait d'artiste. — Ch. L. : Au collège de Juilly. — Jean Guiran : Beaumarchais. — SPECTATEUR MILITAIRE (1er février). Pierre Lehautcourt : Les expéditions françaises au Tonkin (suite). — (1er mars). Commandant de Gaubert : Observations critiques sur les lois et règlements militaires. — Pierre Lehautcourt : Les expéditions françaises au Tonkin (21e article). — (15 mars). Commandant Grondin : Frédéric III, roi de Prusse, empereur d'Allemagne. — L. Brun : Jeunes et vieux.

TOUR DU MONDE (18 février). Gaston Vuillier : Le Val d'Andorre. — (25 février et 3-17 mars). Émile Daireaux : Voyage à la Plata. Trois mois de vacances.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 février au 15 mars 1888)

Nous continuerons à indiquer ici les articles de la presse quotidienne qui nous auront paru mériter, à un titre littéraire ou documentaire, de surnager sur l'océan d'indifférence et d'oubli où s'engouffre chaque jour tant de prose. Avant la nomenclature, forcément succincte et sèche, à laquelle nous devons nous borner, nous tenons à signaler particulièrement un article du *Temps* (25 février), qui a eu dans le monde lettré un grand retentissement, et où M. Anatole France exé-

cute avec une incomparable maestria *Volonté* et l'auteur de *Volonté*; une étude de M. Ed. Scherer, intitulée : *L'Artiste et la Critique*, dans le même journal (24 février), où l'éminent écrivain discute pied à pied, avec ses qualités et ses défauts accoutumés, mais avec une grande force, les théories de la préface, déjà fameuse, du dernier livre de M. Guy de Maupassant; les confidences si spirituelles et si piquantes que M. Hector Pessard continue à donner au *Figaro*, et qu'il appelle : *Mes petits papiers*, et enfin une campagne vigoureusement menée, dans *l'Estafette*, contre les imperfections et les abus de notre enseignement universitaire par un homme qui, certainement, voit de près les choses dont il parle et qui signe d'un pseudonyme caractéristique : Heurtar.

CONSTITUTIONNEL. Mars : 6. Pierre Bertrand : Études slaves, la mort d'Ivan Iliitch. — 12. Y. : Causerie (la mort des grands rois).

DÉBATS. Fév. : 21. Jules Simon : Mémoires d'un royaliste, par le comte de Falloux. — 28. Henri Chantavoine : Romans et romanciers. — Mars : 7. André Hallais : Les romanciers et l'histoire contemporaine. — 11, 13. Charles Malo : Guillaume Ier.

ECHO DE PARIS. Févr. : 15. Albert Dubrujeaud : Le train jaune. — 18. Albert Dubrujeaud : Propos d'un « Bourgeois de lettres ».

ESTAFETTE. Févr. : 21. Jules Case : Conversation avec un Barbare. — Mars : 7. Michel Pauper : L'amour en cheveux blancs. — 8. Edmond Deschaumes : Le vaudeville. — 11. Francisque Sarcey : Chronique (Mon journal, de Michelet). — 12. Adolphe Tavernier : Meilhac et la collaboration.

ÉVÈNEMENT. Févr. : 17. Guillaume Livet : Sa Bassesse l'Amour.

GAZETTE DE FRANCE. Févr. : 17. Simon Boubée : Réalistes russes et réalistes français. — Mars : 2. Simon Boubée : Un successeur de Jules Janin (M. Jules Lemaître). — 4. Armand de Pontmartin : Le comte de Paris, par le marquis de Flers.

JUSTICE. Févr. : 18. Gustave Geffroy : Le nommé Perreux.

LIBERTÉ. Mars : 6. Les amis des livres et les Racontars d'un vieux collectionneur.

MONITEUR UNIVERSEL. Mars : 2. Δ Φ : Thérésine. — 10. Emmanuel Cosquin : Questions religieuses. Renaissance et réformes en Allemagne à propos d'un livre récent (Histoire de l'Université d'Ingolstad, par le P. Ch. Verdière, Paris, P. Lethielleux).

NATIONAL. Févr. : 16. L'adultère moderne.

PARIS. Fév. : 16. Arsène Alexandre : Esquisse d'un romantique. — Mars : 2. Louis Ulbach : Femme et reine. — 9. Le train jaune, par G. Toudouze.

PARTI NATIONAL. Févr. : 17. : Le train jaune, par G. Toudouze. — Mars : 16. Francisque Sarcey : une ère nouvelle, par Jean Herrère.

PATRIE. Févr. : 24. Hippolyte Fournier : Le train jaune, par G. Toudouze.

PAYS. Févr. : Jean Gascogne : Léon Faucher.

RADICAL. Févr. : 21. Jean de Montmartre : Le paysan russe. — Mars : 2. Georges Lefèvre : Marie Duplessis.

REPUBLIQUE FRANÇAISE. Févr. : 13. Le train jaune, par G. Toudouze. — 16. W. : Turgot. — Mars : 13. Francisque Sarcey : L'agrégation des femmes. — 15. Francisque Sarcey : La mort de Chassang.

SOLEIL. Févr. : 15. H. de Kerohant : L'Indo-Chine française. — 29. Charles Canivet : Thérésine, par M. Albert Delpit. — Mars : 18. Charles Canivet : Racontars illustrés d'un vieux collectionneur, par Charles Cousin.

TEMPS. Mars : 9. Ed. Scherer : Le bonheur, par Sully Prudhomme. — 11. Anatole France : A propos d'une étude de M. Bardoux sur Mme de Custine.

VOLTAIRE. Févr. : 14. Moujiks et bourgeois. — 21. L. Serizier : Le mariage au XXe siècle.



L'Administrateur-Gérant : A. SAUPHAR.

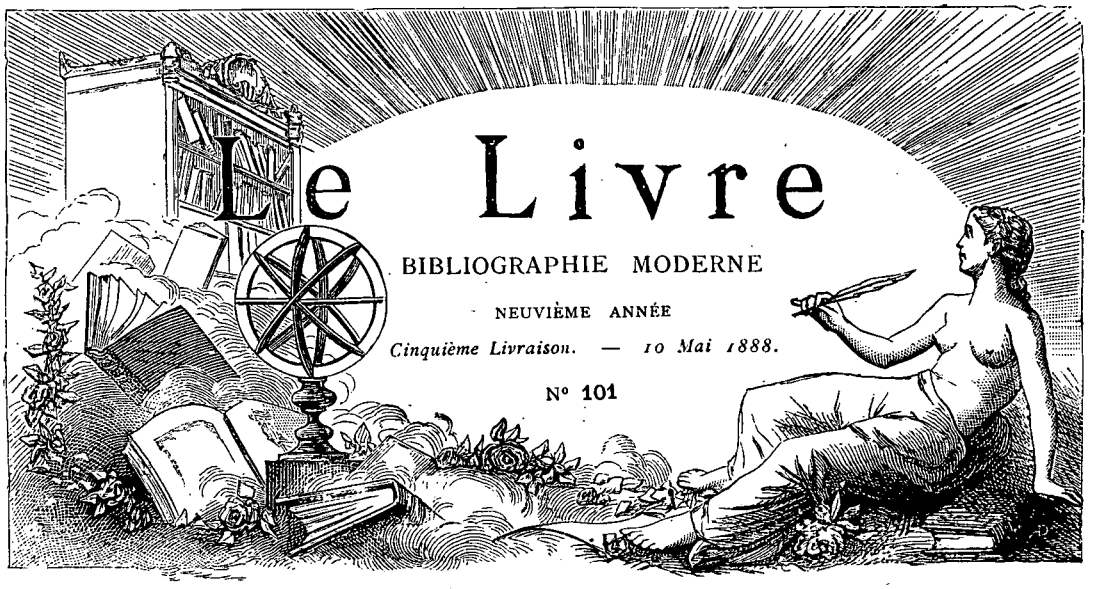

L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE

SOMMAIRE GENÉRAL

Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Histoire. — Beaux-Arts. — Géographie. — Bibliographie-Mélanges. — Petite Gazette du Bibliophile à l'usage des initiés, par O. U. — **Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.**

ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES

La Gloriole, par Albert Wolff. Paris, Victor Havard, 1888. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le cinquième volume des *Mémoires d'un Parisien,* qui vient de paraître sous ce titre très clair et très net : *la Gloriole,* est l'un de ceux où se révèle avec le plus de puissance et de persuasion le talent tout particulier du maître chroniqueur Albert Wolff. Ce sont, résumés en quelques traits définitifs, soulignés d'une philosophie railleuse, débordante d'esprit et de bon sens, des portraits pris sur le vif, en pleine humanité, de tous ceux qui, à Paris surtout, vivent, souffrent et meurent du mal de la vanité, de cette rougeole épidémique, si facile à attraper, si difficile à guérir. Il faut voir avec quelle verve l'écrivain fouaille tour à tour les artistes, les élégants, les écrivains, les politiques, les cabotins, les filles, montrant d'un mot acéré la tare de chacun, le vice de l'une, la plaie honteuse de l'autre, et comment il sait, avec son art personnel, en tirer la moralité. Ce n'est ni un louangeur aveugle du temps passé, ni un détracteur obstiné des époques nouvelles; c'est surtout, avant tout, le peintre de ce qui est, tel que cela est, dans son mouvement et dans son action. Il lui suffit de regarder autour de lui pour trouver des sujets d'observation, des types originaux, et il les classe d'une manière définitive dans cette collection de malades, les uns gravement atteints, les autres légèrement touchés, mais tous empoisonnés de ce mal étrange, si humain, si parisien, *la Gloriole.*

Conscience, par Hector Malot. Paris, Charpentier et Cie, 1888. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le problème soulevé par Hector Malot est de ceux qui passionnent les psychologues, tous les fouilleurs de la cervelle humaine; il s'agit en effet, dans ce roman, de savoir si l'homme est assez maître de sa volonté pour étouffer en lui le remords, après avoir commis un crime, si sa *Conscience* le laissera jouir, en paix et toujours, de la tranquillité momentanée, de la fortune, acquises par le meurtre. Sans prendre parti ni pour ni contre, mais en laissant cependant deviner ses préférences de moraliste pour la théorie du remords, Hector Malot nous peint avec son talent

habituel cette lutte curieuse dans le cas étrange et bien original du Dr Saniel.

Fils d'humbles cultivateurs, rude à la fatigue, au mal, au travail, frugal, sans vices, Saniel arrive à force de labeur à se créer une position dans la médecine; mais, juste au moment de toucher le but, il manque d'échouer pour une misérable dette de 3,000 francs. Alors, mettant froidement en pratique ses théories personnelles, qui n'admettent pas la *Conscience* chez un être fort et résolu, il égorge un homme d'affaires pour le voler, arrive, grâce à ce crime, à payer ce qu'il doit, asphyxie de même une pauvre paralytique, unique témoin du meurtre, parvient aux plus hautes positions. Mais des obstacles inattendus ont surgi; il a dû, pour rester impuni, laisser condamner aux travaux forcés un innocent, le propre frère de sa maîtresse, plus tard devenue sa femme, et, à la suite du second crime, le remords obsède ses nuits, dévore son sommeil. La *Conscience*, si nettement niée par lui, ne lui laisse aucun repos.

Hector Malot a écrit là une saisissante étude, conduite avec une grande habileté, analysée d'une manière neuve et amusante qui passionnera le lecteur. On est absolument empoigné par le récit, et on reste dans l'attente émue des faits nouveaux qui vont se produire, de cette succession de petits événements, minimes en apparence, de capitale importance pour le Dr Saniel, car ils peuvent conduire à la découverte du véritable assassin, à son arrestation, à sa perte. Il faut voir comment cet homme impitoyable, comment cette nature de fer, sont ployés, chaque jour un peu plus bas, sous le poids grandissant et terrible de l'implacable *Conscience*. G. T.

Mon ami Hilarius, par Paul Lindau. Paris, Librairie moderne, 1888. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le romancier allemand Paul Lindau est un des plus intéressants écrivains étrangers de notre génération, et quand bien même un brevet de talent ne lui eût pas été décerné par la flatteuse préface d'Émile Augier, sa nouvelle œuvre *Mon ami Hilarius* suffirait à nous prouver la délicatesse et le souci d'art qui émanent de ses récits. Cette histoire d'un fou qui croit que tous ceux qui l'entourent ont perdu la raison, et vivant ainsi heureux dans sa folie, est certainement d'un saisissant effet, quoique touchant par certains points à la célèbre nouvelle de Poë *le Système du docteur Goudron et du professeur Plume*. Deux autres nouvelles complètent le volume, ce sont l'énigmatique figure *Hélène Jung* et le palpitant récit *Henri*, qui donne le frisson d'un drame sanglant passé près de vous.

A cœur perdu, par Joséphin Péladan. Paris, G. Édinger, 1888. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Avec une persévérance diabolique, qui nous semble digne d'une meilleure cause, M. Joséphin Péladan poursuit la publication de l'étrange collection, ayant pour titre général *la Décadence latine*, décadence dont sa littérature même subit bizarrement l'influence. Son nouveau roman, *A cœur perdu*, nous remet en présence du fameux mage Nebo et de l'étonnante princesse Paule, pour nous faire assister à la lutte longuement décrite de l'amour platonique contre l'amour des sens. Fatalement, Nebo le platonicien succombe, après une série d'épreuves et de tentations qui l'entraînent peu à peu à la chute charnelle. Un dérèglement de magisme poussé jusqu'aux dernières limites, un curieux délire à froid, qui analyse méthodiquement les spasmes, les délires, les baisers, les tentations de la chair et du cœur, des pages d'une réelle éloquence, un talent incontestable, tel est le résumé de ce livre, où le vent de la folie voulue souffle peut-être encore plus âpre, plus violent, que dans les précédentes œuvres de Joséphin Péladan.

L'Oubli, par Georges Glatron. Paris, Victor Havard, 1888. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le nouveau roman *l'Oubli*, que vient de publier Georges Glatron, est certainement l'œuvre la plus complète et la mieux pensée qu'ait écrite l'écrivain de talent, auquel nous devons déjà un certain nombre d'ouvrages dénotant le pur et sincère littérateur. En cette histoire d'adultère, mais d'un adultère tout particulier, absolument original, puisque le crime ne s'accomplit pas, il nous montre avec une science délicate des nuances, une impitoyable analyse des déchirements du cœur, les ravages que peut accomplir dans l'âme tendre, presque enfantine, d'un brave homme, cette redoutable pensée, avoir été trompé par la femme que l'on adore. Aussi rien ne peut-il amener *l'Oubli* en ce cœur dévasté, ni le pardon, ni la vie reprise en commun, ni les mille liens des habitudes anciennes. Georges Glatron a composé là une œuvre intime qui émeut profondément, et nous nous faisons un devoir de la signaler à tous les amoureux des lettres, à tous ceux qui aiment la vérité et l'art.

Claire Éverard, par Edmond Lepelletier. Paris, G. Charpentier et Cie, 1888. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Mettant en scène des personnages épisodiques d'un curieux intérêt, comme le député Dubourg, l'actrice Lucie Lenoir, le roman de M. Edmond Lepelletier est surtout l'analyse d'une passion tourmentée, le drame d'un ménage qui roule de l'amour au divorce, sans que rien ne puisse entraver cette chute. *Claire Éverard* est une figure très spéciale, étudiée avec vigueur par l'écrivain et bien analysée sous tous ses aspects changeants. Il serait trop long de donner d'une façon détaillée l'affabulation du ménage Jarry, et ce serait déflorer le roman; mais nous pouvons signaler au lecteur la succession de scènes touchantes, celle où le mari essaye de vaincre l'implacable volonté de sa femme, les amusantes aventures galantes du député, les séances de la Chambre

et du Sénat, le dénouement tragique dans sa simplicité : cela suffit pour assurer le succès de *Claire Everard*.

L'abbé Jules, par Octave Mirbeau. Paris, Paul Ollendorff, 1888. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

C'est une œuvre qui déchaînera sans doute bien des colères, bien des révoltes, bien des indignations que le nouveau roman d'Octave Mirbeau, *l'Abbé Jules*, et c'est cependant un des livres les plus remarquablement puissants et originaux de notre littérature contemporaine. Il est d'une hardiesse, d'un osé, d'un rythme sonore, qui font plaisir à voir, à entendre, par ce temps de banalité courante, de convenu, d'édulcoré; mais, justement, ces ardeurs de tempérament, cette fermeté convaincue et implacable effaroucheront les trembleurs, les timides, toute la cohue de lièvres qu'engendrent les fins de siècle. C'est aussi que le lecteur, habitué aux fadeurs hypocrites, aux mensonges sucrés, à toute la mascarade de la mondanité vicieuse et bégueule, prendra trop au pied de la lettre, trop au détail cru, trop à la verdeur implacable du mot ou de l'acte, ce qui n'exprime en réalité que l'explosion énorme de la nature, que le grand triomphe des forces vitales, des forces naturelles, brisant les mille et ridicules entraves mises à notre essor par la routine, par les mœurs, par les religions, par les lois absurdes, par toutes ces chaînes maladroites dont on emprisonne la chair.

Pour ceux qui n'auront pas compris la haute et magistrale philosophie de ce roman, pour ceux qui, étroitement, s'en tiendront aux peintures hardies et terribles de ce livre, sans en deviner la tendresse émue et la violente poussée d'humanité, *l'Abbé Jules* n'apparaîtra que comme un monstre obscène, un sacrilège épouvantable, le faune du blasphème, le terrifiant génie de tous les crimes et de toutes les dépravations. Pour nous, c'est la saisissante image du combat éternel de la nature et de l'homme, la lutte grandiose contre les hypocrisies religieuses et sociales, une explosion volcanique vomissant les laves, les cendres, les boues puantes, la fumée, mais aussi la flamme qui éclaire tout, le feu qui purifie tout. Scories, impuretés, tentations honteuses, immondices du sang surchauffé, tout s'efface et disparaît devant cette immense clarté, qui est comme l'apothéose de la nature triomphante.

Le type peint par Octave Mirbeau, avec une réelle maîtrise et un art des plus élevés, n'est pas une figure d'imagination ; c'est un portrait d'une farouche ressemblance, c'est un homme qu'il a connu, étudié, fouillé au fond des chairs, au fond du cœur, et dont il s'est emparé pour personnifier admirablement le grand révolté douloureux, attendri, emporté, et si atrocement, si véritablement humain, qu'il voulait montrer ballotté de la douceur à la violence, de la vertu au vice, secoué perpétuellement entre les étroites conventions de la société et les impitoyables lois de la nature. D'un bout à l'autre du volume il ne se dément pas et reste bien le même, ce prêtre extraordinaire, tour à tour furieux, passionné, rebelle, ou affectueux, d'une tendresse allant jusqu'aux larmes, apitoyé et touchant.

Et ce n'est pas la seule figure remarquable du livre. Quoi de plus empoignant que ce personnage d'un autre âge, le vieux père Pamphile, qu'on dirait détaché de quelque missel d'autrefois, descendu du portail de quelque cathédrale gothique, échappé d'une verrière moyen âge, pour faire revivre la foi aveugle et sourde des temps passés, le mysticisme extatique des époques de croisades ou de bûchers! Puis, c'est l'évêque, le doux et peureux vieillard, que *l'Abbé Jules* rudoie, compromet, insulte ou implore, suivant que ses fureurs ou ses tendresses le reprennent, donnant ainsi en face de cet être irrésolu et faible, l'image de la succession troublante des saisons, vis-à-vis de ce chétif, l'homme, représentant, par ses bourrasques coléreuses et ses apaisements charmants, les douceurs du printemps après les glaciales morsures de l'hiver, les sérénités de l'automne après les dévorantes ardeurs de l'été. Le contraste est d'autant plus marqué, d'autant plus sensible qu'il se produit en cette figure particulière, le prêtre catholique, que les règles inhumaines de sa religion séparent à jamais de la nature, mettent ainsi en constante révolte avec les lois les plus exigeantes du sang, et condamnent à un martyre incessant, toujours renouvelé, d'où sortent plus de malheurs, plus de crimes, plus de cataclysmes que de bonheurs et de vertus.

Autour de *l'Abbé Jules*, et comme pour mieux le mettre en valeur, pour le compléter, s'agitent M. et Mme Dervelle, son frère le médecin de province et sa belle-sœur que scandalisent sa conduite, ses propos, le mystère de sa vie ; puis Robin, le juge de paix de Viantais, Mme Robin, leur fils Georges ; le cousin Debray, l'ancien militaire, grand chasseur de putois, — toutes figures épisodiques, qui prennent un singulier relief sous la plume colorée d'Octave Mirbeau et donnent bien le mouvant tableau des inquiétudes, des jalousies, des peurs, des lâchetés et des convoitises haineuses remuées autour de l'abbé, autour de sa fortune.

Ce sera donc un livre discuté que le roman de Mirbeau, mais il n'en restera pas moins l'une des œuvres les plus vraiment audacieuses et personnelles qu'un homme de grand talent ait écrite, le plus vibrant appel à la toute-puissance de la nature qu'on ait lancé au milieu de la tourbe des livres sans idées, des productions inutiles dont nous sommes inondés.

L'honnête Vernon. Mœurs contemporaines, par Jules Vander. Paris, E. Dentu, 1888. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

M. Jules Vander nous prévient qu'il soutient une thèse dans la couverture de son livre, où se lit cette épigraphe : « Les hommes ont plus de préjugés que de principes. Le fond de leur vertu, c'est la peur. » Une préface explique au long ce qu'il veut prouver et pourquoi il a choisi comme forme de démonstra-

tration le roman. « L'homme, croyant trouver dans le mal un intérêt, commettrait bien plus de mauvaises actions, s'il n'avait pas peur des lois, de la justice, de la foudre, d'un fétiche, de quelque chose enfin de défini en raison de la valeur de ses facultés intellectuelles. Sa vertu est une superstition... Dans mon roman, un criminel, assuré par la condamnation d'un innocent de l'impunité la plus complète, meurt dans une agonie de désespoir. Les péripéties qu'il a traversées, depuis la conception du crime jusqu'à son exécution, et pour se soustraire aux recherches de la justice, ont été si terribles qu'à force d'émotions énervantes, elles ont usé ses forces. Le mal porte en lui son châtiment. L'homme en a peur, et c'est là sa vertu. » Ce fondement de la morale, à la vérité, me semble caduc. L'honnête Vernon qui assassine et laisse envoyer au bagne un innocent, sa femme, l'instigatrice et la cheville ouvrière du crime, son complice, franc cynique, qui a réduit le mal en théorie et que nul scrupule ne retient, une pauvre coquette qui d'un mot pourrait sauver l'innocent et qui, y ayant réfléchi, ne le fait pas de peur de se compromettre aux yeux de son mari, la victime, enfin, le jeune de Grandval, qui accepte la mort ou l'ignominie avec joie comme un sacrifice fait à la réputation de celle qu'il aime, tous ces personnages ne me paraissent pas travailler de concert à la démonstration poursuivie. La peur, cette vertu suprême de la méprisable humanité, n'en arrête pas un seul, non pas même le plus poltron de tous, que la peur pousse justement aux plus horribles forfaits; et l'unique personnage qui se conduise noblement trouve, dans un idéal chevaleresque et désintéressé, l'héroïsme qui le met au-dessus des funestes conseils de la peur, *malesuadus pavor*.

Ceci dit, je me hâte d'ajouter que M. Jules Vander a fait une œuvre solidement charpentée, pleine d'intérêt, impitoyablement observée, rendue avec une intensité de passion, une sobriété de moyens et une sincérité qui ont, sur l'esprit du lecteur, le plus puissant effet. On a rarement pénétré plus avant, dans le bourbier grouillant qui se cache au fond du cœur humain, et lorsque Mme Vernon, poussant son époux indécis au meurtre, lui reproche de n'avoir pas le courage d'exécuter ce qu'il a bien le courage de désirer, on croit entendre, dans le cadre moderne de notre monde bourgeois, la terrible lady Macbeth.

Contes populaires de différents pays, recueillis et traduits par Xavier Marmier, de l'Académie française. Deuxième série. Paris, Hachette et Cie, 1888. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Voici la nomenclature exacte des nationalités auxquelles les contes et légendes de ce second volume sont empruntés : Irlande, Italie, Inde, Bohême, Angleterre, Espagne, Caucase, Russie, Turquie, Islande, Suède, Danemark, Mongolie, Serbie, Finlande, Allemagne, Norvège, Alsace, Suisse, Bulgarie, ancienne Germanie, pays musulmans, Amérique du Nord, pays des Odjibaus, Palestine. Il est à croire que le fin littérateur et le polyglotte accompli qui a nom Xavier Marmier n'a pas traduit tout cela sur les originaux, et que c'est de seconde main qu'il a recueilli plusieurs de ces histoires. Elles sont, d'ailleurs, heureusement choisies, en général, et ne manqueront pas d'intéresser les esprits curieux que rien n'affriande comme la naïveté des littératures primitives. Je reprocherais bien à ces récits, de provenance si diverse, d'être tous baignés dans une sorte d'atmosphère commune, vague et terne, comme des Trouilleberts ou des Corots de brocante. Mais mon œil est peut-être trop grossier pour apercevoir le soleil à travers la finesse de ces tons gris, et je consens à être persuadé que c'était ainsi qu'il fallait faire, puisque c'est ainsi que M. Xavier Marmier a fait. Ce que je voudrais toutefois, ce serait, avant chaque légende, ou tout au moins chaque série de légendes, un mot qui me renseignât sur les sources où l'auteur a puisé et sur le traitement qu'il a fait subir à ce qu'il en tirait. Toute la valeur de l'œuvre est, à mon avis, là dedans ; et c'est justement ce qu'on ne nous donne point.

L'ami Manso, par B. Perez Galdós. Roman traduit avec l'autorisation de l'auteur, par Julien Lugol. Paris, Hachette et Cie, 1888. Un vol. in-16. — Prix : 1 fr. 25.

Le romancier Perez Galdós est à la tête de la jeune école espagnole. Nous avons eu occasion ici déjà de parler de l'école et de l'écrivain. Nous n'y reviendrons que pour signaler cette œuvre, nouvelle pour les lecteurs français, à leur attention, qui sera récompensée, *l'Ami Manso* étant, en outre de ses mérites comme étude de mœurs et de caractères, intéressant dans sa trame et souvent amusant dans ses enjolivements et détails. Le traducteur sait son métier, et, comme il sympathise avec son auteur, il le livre sans le trahir. H.-H. G.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS.

Les Petits Potins militaires, par Théo-Critt. Paris, Ollendorff. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le Général Coooyo, mœurs haïtiennes, par Edgar La Selve. Paris, E. Dentu. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Une chercheuse, par Louis Janvier. Paris, Marpon et Flammarion. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

La Pointe au corps, par Paul Mahalin. Paris, Tresse et Stock. Deux vol. in-18. — Prix : 7 francs.

Le Royaume de Saba, roman d'aventures fantastiques, par A. de Sauvenière. Paris, Marpon. — Prix : 3 fr. 50.

L'Envers des feuilles, par Catulle Mendès. Paris, Paul Ollendorff. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Une Fille, par Guy-Valvor. Paris, A. Savine. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Retour fatal, par Paul Manz. Paris, A. Ghio. In-18. Prix : 3 fr. 50.

L'Héritage d'Hélène, par Mme Rivier. Paris, Sauvaitre. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

La Veuve au bois dormant, par Gustave Claudin. Librairie illustrée. In-18 — Prix : 3 fr. 50.

Le Paysan et la Paysanne pervertis, par Restif de la Bretonne, adaptation en un volume, par Maurice Talmeyr. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le Canon, par Jules Perrin. Paris, Ollendorff. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

L'Amie de pension, par Laurent Doillet. Paris, Victor Havard, 1888. In-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

La Vénus de Paris, par Boyer d'Agen. Paris, Victor Havard, 1888. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Mon journal (1820-1823), par J. Michelet. Un vol. in-18. Paris, C. Marpon et E. Flammarion; 1888. — Prix : 3 fr. 50.

Après *Ma jeunesse*, J. Michelet nous donne, de par delà la vie et par les mains de celle qui sut, en lui donnant beaucoup d'elle, s'identifier si parfaitement à lui, *Mon journal*. C'est l'époque aride et tourmentée des premières luttes, où l'on cherche sa voie, où le souci de la vie matérielle s'oppose, et, en ces années d'ardente et forte jeunesse, sert parfois de frein utile aux entraînements des passions intellectuelles qui, suivant un mot de lui, l'ont dévoré. C'est le moment des amitiés naïves et fraternelles, et rien n'est plus touchant que le commerce de ces deux âmes coulées dans le même moule, qui, de leurs noms terrestres, s'appelèrent Michelet et Poinsot. Celui-ci mourut jeune, étudiant encore la médecine, sans avoir en rien donné sa mesure. Le souvenir qui est consigné dans ces confidences intimes de Michelet et les quelques lettres qui y sont recueillies suffisent désormais pour que son nom ne périsse pas. D'ailleurs, et sans aller contre le jugement sympathique et enthousiaste de Michelet, il ne me semble pas que l'être moral fût, chez l'un et chez l'autre, identique, ni même équivalent. Cette impression, je ne peux que la noter, mais elle vaudrait la peine d'être analysée et justifiée. Peut-être d'autres l'auront-ils comme moi en lisant cette trop brève correspondance de deux êtres qui se comprenaient et s'aimaient.

On sait que l'amour de la femme était entré déjà dans le cœur du jeune Michelet et y avait fait une profonde et douloureuse blessure, bien lentement cicatrisée. Vers ce temps, la blessure se rouvrit; il se sentit repris tout entier à la suite d'une rencontre imprévue et eut grand'peine à rétablir son équilibre moral. Son honnêteté, sa franchise envers lui-même, le sentiment du droit qu'il portait si haut, l'idéal enfin de pureté quasi mystique qu'il se fit toute sa vie de l'amour et du mariage, triomphèrent de cette crise, et, quelque temps après, il épousait Mlle Rousseau, dont il appréciait, tout près de lui, depuis des années, le charme et les vertus. Il a passé ses examens d'agrégation; il a été initié durement aux calculs d'intérêt des entrepreneurs de littérature et de certains éditeurs loups-cerviers; il a senti l'atteinte des jalousies de confrère, des suspicions de sacristie, des patronages dont les caresses finissent en étranglement. Il a souffert de tout cela, s'en est indigné, affligé, et a continué son chemin. Le voilà au seuil de l'École normale. Nous l'y retrouverons dans un nouveau volume annoncé comme devant être publié bientôt.

Ce qu'il y a de particulièrement intéressant, outre l'histoire des facultés affectives, qui furent toujours si puissantes chez Michelet, c'est le tableau jour par jour, je dirais presque le diagramme, de son évolution intellectuelle. On suit ses tâtonnements, ses doutes, ses conquêtes, ses excursions dans la linguistique, sa prise de possession de la philosophie, où l'on voit déjà, fortement accusée, sa poussée vers l'histoire, dont il fera, non sans y annexer de nombreuses provinces, son domaine définitif.

Mme Michelet a écrit pour ce volume quelques pages de préface, où je vois bien, quelque peu spiritualiste que je sois, que l'âme de son mari n'est pas morte. Elle voit, elle sait, elle sent mieux que personne que cette âme ne saurait mourir. Et, ici, l'on me saura gré de rapporter ses paroles :

« ... Si vos hommes de génie, dit-elle, ont, pour la plupart, exercé une action bienfaisante pendant leur vie, combien plus, après leur mort, « quand les temps « sont venus ! » Une fois ressuscité, c'est pour toujours ! N'y a-t-il pas plus de deux mille ans que l'humanité s'occupe des grands morts de l'antiquité ? Elle

s'en occupe, elle en parle, elle les discute ou les interroge, comme s'ils allaient se présenter pour lui répondre et prendre leur part de l'entretien commencé. Oui, c'est le privilège de ces immortels conducteurs de l'humanité de rester à jamais les contemporains de tous les âges... Et voilà que lui aussi, Michelet, a laissé à son tour, en remontant, un puissant sillage... »

Merci à la femme de cœur, d'intelligence et de talent, qui nous permet d'y lancer notre barque derrière lui. B.-H. G.

L'Année littéraire, par Paul Ginisty, avec une préface par Jules Lemaître. Un vol. in-18 jésus. Paris, Charpentier, 1888. — Prix : 3 fr. 50.

De même que MM. Noël et Stoullig colligent chaque année leurs comptes rendus de toutes les pièces jouées de janvier à décembre sur les scènes de Paris, de même M. Paul Ginisty a cru rendre service aux chercheurs en rassemblant sous le titre de *l'Année littéraire* les notices bibliographiques qu'il publie chaque semaine dans un journal parisien. C'est la troisième année de son recueil qui vient de paraître. Les articles de M. Ginisty ne sont pas sans intérêt ni sans mérite : cependant était-il bien nécessaire de les faire revenir en volume ? Ils ne sont pas d'une grande ressource pour le bibliophile ni pour l'homme qui se livre à un travail d'érudition, M. Ginisty ne fournissant aucun renseignement sur l'édition des volumes ; et au point de vue purement littéraire ils sont insuffisants, M. Ginisty ne parlant pas de tous les ouvrages publiés et n'accordant pas une égale attention à tous ceux qu'il cite, sans que la valeur réelle des livres soit toujours la raison déterminante de sa préférence.

Le plus piquant de cette *Année littéraire*, c'est la préface de M. Jules Lemaître. Ce critique distingué se plaint justement de la surabondance des romans ; il est certain que rien n'est plus facile que de fabriquer un mauvais roman. Il en sort par douzaine, tous les mois, des maisons d'édition ; jamais les éditeurs ne se sont montrés aussi incapables de discernement, aussi impropres à exercer une industrie qui suppose au moins un certain sens de la littérature. La flagellation que M. Jules Lemaître fait subir à la horde des romanciers d'ordre inférieur est donc bien méritée.

Mais où il devient tout à fait amusant, c'est quand il déclare son dégoût de tout ce qui n'est pas un pur chef-d'œuvre. Son cerveau délicat ne peut plus recevoir qu'une manne spirituelle extrafine ; ainsi les dieux ne se nourrissaient que d'ambroisie. M. Lemaître fait un paquet des vingt-cinq ou trente romanciers de seconde qualité qui, selon lui, vont à la remorque de Daudet, Zola ou Maupassant, et ce paquet, il le relègue dans un coin, le salue de loin d'un petit bonjour dédaigneux et n'y touche plus. Si encore ce n'était que cela ! Mais le cas de M. Jules Lemaître est beaucoup plus grave ; les vrais maîtres eux-mêmes qu'il reconnaît — tout en insinuant qu'il a ses réserves à faire — même ceux-là, il ne lira plus rien d'eux. Et pourquoi, grand Dieu ! Parce que M. Jules Lemaître est doué d'un sens critique si pénétrant qu'il connaît d'avance tous les romans que pourront écrire et Daudet, et Zola et Maupassant. Il voit tout, cet homme, il entend tout, il sait tout, jusqu'aux plus secrètes pensées des écrivains en mal de conception !

M. Jules Lemaître ne se décidera désormais à ouvrir un roman nouveau que d'après l'indication de M. Paul Ginisty : car, par un retour de pitié pour les trente romanciers de second ordre, M. Lemaître accorde que « chacun d'eux a son esprit, son cœur, ses souvenirs, son expérience et ses souffrances à lui, et un moment arrive toujours où cela paraît ». Il se pourrait donc qu'il y eût dans un livre quelque beauté isolée digne d'être goûtée de M. Lemaître. Mais comment le saurait-il ? C'est là que M. Ginisty triomphe dans son rôle de défouisseur... « Et puis nous vous avons, mon cher Ginisty ! s'écrie M. Jules Lemaître, vous êtes notre guide Joanne littéraire. » N'y avait-il pas jadis à la cour de nos rois un emploi d'officier de bouche avec le titre spécial de *conseiller du Roy essayeur des mets* ?

Dans l'ordre intellectuel, le grand critique établit une charge analogue au profit de M. Paul Ginisty. On voit bien que M. Jules Lemaître est revenu de province. PZ.

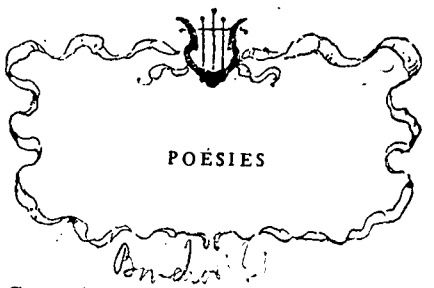

Les Symboles, 1re série, un vol. G. Charpentier, éditeur. — Prix : 3 fr. 50.

« J'ai eu l'idée de suivre la pensée religieuse dans son évolution à travers les âges, depuis l'aurore des temps historiques jusqu'à notre époque ; et surtout j'ai voulu, dans un grand nombre de mes poèmes, résumer l'esprit d'une religion, au lieu d'emprunter aux diverses croyances des thèmes poétiques ne portant pas sur ce qui en est la véritable essence. »

Tel est le programme des *Symboles* que M. Bouchor formule lui-même dans une curieuse préface qui est l'histoire intellectuelle de son âme.

L'auteur nous y décrit ses premières croyances, sa soif ardente de l'idéal, sa recherche douloureuse de la vérité ; son émotion profonde quand Dieu semble lui apparaître derrière un voile de symboles ; puis l'évanouissement de l'être ineffable dont il attendait la révélation.

Mais cette désillusion finale ne le décourage pas.

« Rien ne diminua mon respect pour les croyances religieuses, et même je leur rendis une plus entière justice. Moins épris des rêves merveilleux qu'elles avaient suscités en moi, je les aimai davantage pour

leur bienfaisante action dans le passé. Je les envisageai surtout comme des morales, et je bénis en elles les sources où avait bu l'humanité haletante dans sa longue route vers la justice. »

N'est-il pas curieux, lecteur, de voir surgir une pareille manifestation de l'esprit humain à cette époque frivole et névrosée où tant d'auteurs, sans en excepter les poètes, vont chercher la gloire dans les boudoirs et les cabarets? N'est-il pas curieux et émouvant de voir cet homme, que son amour profond pour l'humanité revêt d'un caractère presque sacerdotal, s'enfoncer sous les voûtes mystérieuses des cathédrales; voir dans le kaléidoscope mystique des vitraux surgir la vision de son rêve; entendre dans les fugues de S. Bach et de Hændel les voix célestes qui le mettent en rapport avec l'esprit de Dieu?

N'est-il pas étonnant de le trouver dans les pagodes de l'île Ceylan ou dans les mosquées de l'Asie, quand tant d'autres vont en soirée chez Mme Adam?

De cette ardente foi, de cet amour inassouvi de la vérité, de cette superbe indifférence pour les questions mesquines du jour, il devait forcément sortir un beau livre. Et malgré les difficultés inouïes du sujet, malgré les études scientifiques qui parfois rognent l'aile à l'inspiration, la première série des *Symboles* est une œuvre de premier ordre.

Le prologue s'adresse à ce Dieu qu'il a cru entrevoir. Viennent ensuite des légendes égyptiennes; puis une curieuse interprétation du mythe d'Adam et Ève, un résumé des doctrines de la kabbale, un magnifique poème, *Istar,* fragment d'une épopée babylonienne; de superbes hymnes qui sont la synthèse des religions indoues et persanes; puis enfin les mythes grecs et la mythologie des Scandinaves.

Quoique tout le volume soit d'une égale beauté, nous ne pouvons résister au désir de citer cette idylle de l'époque platonicienne, que le poète a intitulée *Nuit d'été :*

Vierge aux profonds regards, Théano, chère aimée,
Voici le tendre éveil de ton âme charmée;
Viens, l'aube de l'amour se lève dans tes yeux.
La mer a des baisers presque silencieux;
Regarde-la mourir longtemps sur le rivage...
Ne me redoute plus; viens. Ce chemin sauvage
Où la mélisse exhale une exquise senteur,
Vers la fraîche forêt nous mène avec lenteur.
La lune, cette nuit, ne brille pas entière;
Mais sur le pâle azur, comme un fil de lumière,
Je vois distinctement son merveilleux anneau.
Sa clarté t'enveloppe, ô chère Théano.
Son gracieux mystère à ta beauté se mêle;
Te voici lumineuse et divine comme elle.
Ah! tes regards songeurs, tout le ciel est en eux...
Les pins laissent tomber leurs cônes résineux;
L'air embaume; la terre est blanche de narcisses...
Aimons-nous, Théano : j'ai peur que tu ne glisses;
Ne tremble point : mes bras t'enlacent doucement.
Aphrodite a pour nous un sourire clément.
Les parfums de la nuit me pénètrent de joie;
Et, tandis que la mer paisible nous envoie
La lointaine musique et son grand souffle amer,
Les pins harmonieux chantent comme la mer,
Que de cette heure unique et sainte il te souvienne!
Entends-moi, Théano : devant les dieux soit mienne.
Un cœur inviolable aime ton chaste cœur.
Accablé d'une étrange et divine langueur,
J'ai souvent écouté, dans la molle Lydie,
Les flûtes modulant leur lente mélodie.
Puis les dieux ont peuplé de songes mon sommeil;
Homère m'a nourri de chants plein de soleil;
Même j'ai médité la parole des sages;
Mais il n'est rien de beau comme les beaux visages.
Le tien, seul entre tous, est le visage aimé;
Et, bien qu'en cette chair ténébreuse enfermé,
Je me souviens par toi des beautés éternelles;
Car dans tes sombres yeux, dans l'or de tes prunelles;
O virginale amie au sourire voilé,
Brille le monde heureux d'où je fus exilé...

. . . . . .

Les heures vont s'enfuir d'un vol doux et rapide.
Tout sommeille; à nos pieds brille la mer limpide.
La lune s'est cachée; et tandis que, rêvant,
Je jette dans la nuit mes paroles au vent,
Tu lèves tes regards vers les claires étoiles.
Je te vois qui frémis sous tes pudiques voiles...
Ah! pour te contempler par des millions d'yeux,
Que ne suis-je le ciel vivant et radieux!

Est-il une chanson d'amour plus douce et plus caressante dans un paysage plus divinement grec!

Mais si l'un des ancêtres du poète vécut jadis sur cette terre fortunée, le sang clair des races du Nord coule aussi dans ses veines. Car ce n'est que par un phénomène d'atavisme que je puis m'expliquer l'intuition de ces vers :

La Vie et la Mort.

Les hommes aux yeux bleus, les guerriers de ma race
Vont s'offrir aux baisers du glaive sans cuirasse;
Ils marchent dans leur sang généreux et vermeil.
Que mes frères sont beaux, quand brillent au soleil
Leurs cheveux teints de pourpre ou leur crinière blonde!
Ils brandissent la pique et font siffler la fronde.
J'aime nos chars de guerre, et nos coursiers divins
Au poitrail magnifique, au cou large, aux pieds fins :
On voit tourbillonner le flot noir de leurs queues
Au plus dru des combats, parmi les lances bleues.
Vainqueurs, nous revenons chargés d'un lourd butin.
Puis, après le partage et le bruyant festin,
Ces hommes, dont mes chants apaisaient les colères,
Écoutent retentir ma harpe aux cordes claires.
Car ils aiment la vie en méprisant la mort.
Sur eux plane l'Épée : un jour, tel est leur sort,
Ils seront abattus par cette vierge ailée.
Qu'importe que ce soit demain? Dans la mêlée,
A l'heure de mourir, leur défaillante voix
Lance le cri de guerre une dernière fois!

Et plus loin :

C'est au bord de la mer, durant les nuits d'été,
Que se révèle à nous l'antique vérité.
Nous écoutons le bruit des vagues; et leur plainte
Est pour nous une voix mystérieuse et sainte.
Nous parlons leur langage aux aigles des rochers.
Qu'une alouette chante, et nos cœurs sont touchés.
La pierre, sous nos pieds, parfois crie et s'anime,
Et pour nous l'univers est un discours sublime.

La foule peut frémir au rythme des chansons,
Mais non pas nous comprendre; et seuls nous connaissons
Les âges de la lune, et le lieu solitaire
Où le soleil caché rêve loin de la terre.
Dans le trouble avenir, moi, je plonge mes yeux.
Je peux, en plein midi, voiler d'ombres les cieux,
Par un jour de juillet faire tomber la neige,
Disperser l'ennemi sans bouger de mon siège,
Détruire, par des noirs et soudains tourbillons,
Le fruit dans les vergers, l'orge dans les sillons.
Si notre amour est fort, nos haines sont tenaces.
Malheur à qui nous brave et rit de nos menaces!

Voilà, certes, de beaux vers et d'une forme éminemment française, car M. Bouchor continue la tradition de Chénier, d'Alfred de Vigny et de Lamartine, n'ayant pris aux diverses écoles que ce qu'il a cru pouvoir l'adapter à son génie personnel.

Le Bonheur, poème par M. Sully Prudhomme, de l'Académie française. Un vol. in-18 jésus. Paris, Alphonse Lemerre, édit. Prix : 3 francs.

Les volumes de vers abondent, la poésie est rare. Depuis longtemps, nul poète ne nous a donné une œuvre aussi pleine de pensée, aussi parfaite de forme, que le poème publié par M. Sully Prudhomme. Le maître qui cisela tant de sonnets irréprochables, qui anima d'une si tendre chaleur et imprégna d'une si émouvante mélancolie les poèmes des *Stances et Poèmes*, des *Solitudes*, des *Vaines tendresses*, est une âme particulièrement douce et méditative; repliée sur elle-même après avoir connu le choc des passions et des tristesses humaines, elle s'est dédoublée pour ainsi dire, et, s'élevant au-dessus des joies et des peines qui ne sont que phénomènes, elle en a voulu pénétrer la cause, analyser l'origine et reconnaître le but. Tourmenté du fuyant problème de la signification de l'existence, le penseur qui possède un si merveilleux instrument d'expression s'est mis à la poursuite du sphinx ironique que les métaphysiciens appellent du nom de Vérité, et les moralistes du nom de Bonheur.

En se livrant à cette recherche qui procure aux esprits supérieurs tant de délicieuses angoisses, M. Sully Prudhomme ne force point sa nature; il cède à une inclination qui, si elle n'est pas innée, fut du moins très précoce. Nous en apercevons la première influence et la première trace dans la traduction en vers du poème philosophique de Lucrèce, entreprise à vingt ans environ, au milieu du vacarme des forces du fer, du feu et de la vapeur, des usines du Creusot. — Le secret de la Nature, de la création des êtres et de leur destinée, l'attire et le préoccupe de plus en plus. L'union souvent pénible et les divorces, douloureux toujours, des forces physiques et des forces morales de l'univers, lui sont un sujet constamment renouvelé de méditation grave, mais non pas amère; le poète porte au fond de son cœur une pitié tendre qui arrête sur ses lèvres la malédiction, et il trouve dans la croyance à l'immortalité de l'essence pure de l'âme une raison de supporter avec sérénité les impuretés de la vie actuelle. Il y a en lui un original mélange de stoïcisme et d'épicurisme; comme Épicure, il prône le dogme du Bonheur, et c'est comme Épicure qu'il le comprend et le définit, ce bonheur, quiétude introublée de l'âme dégagée de crainte et d'ignorance; il admet, en même temps que Zénon, la fatalité des maux extérieurs, l'inutilité de l'irritation contre l'ordre des choses et la beauté morale de la résignation. Mais, remontant d'un essor généreux plus haut que les conceptions de Zénon et d'Épicure, il prend comme terme suprême de l'évolution de l'âme vers le Bonheur, la charité et le sacrifice.

Le poème du *Bonheur* n'est pas un accident, une production isolée d'un poète séduit par un sujet plus ou moins soudainement suggéré; c'est le terme normal d'un *processus* intellectuel dont on peut suivre les étapes brillantes dans la carrière de M. Sully Prudhomme. De la traduction partielle du poème de Lucrèce au poème sur le ballon *le Zénith*, puis au poème du *Destin*, et à cette œuvre magistrale, *la Justice*, c'est le même mouvement d'esprit qui se continue, se précise, s'élargit et produit le poème nouvellement publié. L'illustre et encore jeune académicien a consacré sans regret quatre années de suite, quatre années de réflexion et d'étude, à ce labeur artistique, avec un égal souci de la justesse de l'expression, de l'harmonie et de la couleur du style, de la cadence du rythme et de la sonorité du vers.

L'idée-mère du poème est simple : Faustus et Stella, qui se sont aimés en vain sur la terre, sont morts; ils se rencontrent ressuscités dans une autre planète exempte des laideurs de celle-ci. Ils sont eux-mêmes purifiés de toutes les infirmités humaines, de toute limitation de leur puissance de sentir et de penser. Ils se reconnaissent, s'aiment pleinement, et sont heureux enfin dans leur ivresse réciproque.

Pourtant, un jour, ils éprouvent le manque de quelque chose, sans quoi leur félicité se gâte; l'ardeur du sacrifice les enflamme, ils veulent revenir sur terre apporter le secret du bonheur. Mais la terre est déserte; pendant les milliers d'années écoulées comme un jour dans leur paradis, les races humaines ont péri. Un mystérieux besoin s'agite en Stella : rendre l'homme à la terre; elle croit que la nouvelle race serait heureuse avec la pleine assurance que le fruit des vertus est le souverain bien. Faustus résiste d'abord, prévoyant les malheurs possibles de la race future. Mais Stella le séduit, comme aux premiers jours du monde Ève aveuglait Adam. Et ce couple, que l'auteur de cette terre laisse disposer imprudemment d'une espèce, va céder à l'entraînement de l'amour générateur, quand heureusement la suprême berceuse, la Mort,

... tournant le dos au globe inférieur,
Vers le plus glorieux séjour et le meilleur,
Ravit éperdument le couple magnanime.
. . . . . .
L'entier Paradis s'ouvre, et la Mort les dépose
Où la félicité devient l'apothéose!

Tel est, à grands traits, l'argument du poème, avec

sa conclusion pessimiste. Mais ce serait une indigne trahison de s'en tenir à cet aperçu superficiel : l'auteur et le lecteur auraient également droit de s'en plaindre.

La première partie, *les Ivresses*, retrace les joies qui, par tous les sens, pénètrent dans l'âme de Faustus et de Stella. Ici-bas, nous n'avons qu'une incomplète perception des saveurs et des parfums, des formes et des couleurs, de l'harmonie et de la beauté ; ressuscités dans cet autre monde supposé par le poète, les deux amoureux goûtent les sensations absolues. Pour expliquer leur rencontre, M. Sully Prudhomme rajeunit l'hypothèse des âmes sœurs prédestinées à se rejoindre et séparées sur terre par les obstacles vulgaires. Cette page est un des morceaux les plus beaux du livre ; dussions-nous abréger sur le reste, il faut le citer :

Quand la plus délicate et la plus noble force,
La vie, eut de la terre enfin percé l'écorce,
L'Amour aveuglément ne pourvut qu'à peupler.
Moins soigneux d'assortir que pressé d'accoupler,
Lançant par tous les yeux ses chaînes et ses flammes,
Il remit au hasard la rencontre des âmes.
Quel homme n'a parfois dans un vague regret
Senti comme un appel lointain qui l'attirait,
L'appel d'une inconnue, au fond la seule aimée,
Qui dort dans un tombeau séculaire enfermée,
Ou ne devra fleurir que longtemps après lui,
Ou respire, présente en vain, dès aujourd'hui ?
Tous deux, sans aborder sur le même rivage,
Auront passé, traînant leur double et long veuvage ;
Et si, par la nature, époux prédestinés,
Deux êtres par miracle en même temps sont nés
Au même lieu, bercés par la même nourrice,
Le sort n'a pas pour eux désarmé son caprice :
C'est quelque préjugé, c'est un obstacle humain
Qui leur défend, alors, de se donner la main.
Enfin, douleur suprême, encore plus cruelle !
Quand il ne reste plus à leur foi mutuelle
Que l'échange muet des regards pour serment,
La tombe peut s'ouvrir sous l'un d'eux brusquement,
Et l'autre penché seul au bord du précipice,
En tâte l'ombre épaisse, aux malheureux propice.
Mortel entraînement par Faustus éprouvé !
Cet idéal de grâce et de vertu rêvé,
Celle qu'avait daigné lui choisir la Nature,
De toute éternité, pour compagne future,
Pour fiancée unique, en la formant exprès,
Il avait pu la voir et l'adorer de près.
Ils s'étaient dès l'enfance, avant l'âge où l'on aime,
Rencontrés, reconnus, promis, à l'instant même.
Oh ! ne sourions pas de leur précoce émoi :
La graine sent frémir toute la plante en soi ;
Il n'en pointe qu'un brin sous sa tunique rase,
Mais qui la foule aux pieds ne sait ce qu'il écrase ;
Dans ce germe est écrite et vit toute la fleur,
Et ce que l'aube y verse est déjà la chaleur.
L'Idylle avait pris fin dès leur adolescence.
Ils apprirent un jour, hélas ! que la naissance
Dressait un mur entre eux, plus terrible à percer
Qu'aux élus de l'amour ne l'est à traverser
La double immensité du temps et de l'espace
Pour se joindre tel jour sur tel astre qui passe.
Leur terrestre aventure est oiseuse à narrer :
Tant de cœurs nés jumeaux se sont vu séparer !

L'analyse pénétrante de leurs sensations dans cet Éden posthume, M. Sully Prudhomme l'avait préparée dans son intéressant ouvrage en prose de *la Psychologie de l'artiste*. Que de passages à citer dans cette peinture des ivresses versées par la Nature bienveillante aux êtres purifiés ! Car là Faustus contemple :

L'appariment parfait, sur terre sans exemple,
Des puissances de l'âme et des forces du corps,
L'expressive beauté qui naît de leurs accords.
Et de ces affranchis les sereins hyménées
Où, par ce libre nœud, l'un à l'autre enchaînées,
Dans deux êtres divers joints éternellement,
Se complètent la force et la grâce en s'aimant.

La deuxième partie est plus abstraite ? elle a pour titre et pour objet *la Pensée :* le poète y passe en revue la science et la philosophie.

L'homme ne peut être heureux tant qu'il sait qu'il ignore quelque chose : l'ignorance complète est la félicité de la brute ; la science parfaite, le bonheur de l'être intelligent. Mais le doute est un poison terrible, que sur terre le penseur absorbe malgré lui, dans l'effort même qu'il tente vers la vérité. Faustus et Stella ont vu et compris ; mais la curiosité est sans cesse en éveil, elle est l'aiguillon qui nous presse toujours vers la nouveauté. Et Stella, prise d'inquiétude, ne peut s'empêcher de confier sa crainte à Faustus :

Je ne dois qu'à ton goût mes grâces.
Le long temps qu'à les voir tu passes
N'en use-t-il pas la valeur ?
Ne se peut-il que tu t'en lasses,
Malgré leur immortelle fleur ?
Comme pour écraser le doute à sa naissance,
Faustus couvre soudain d'un baiser véhément
Les lèvres de Stella, les presse longuement ;
Et l'épouse a pleuré, mais de reconnaissance.

Ce mouvement passionné, cette situation dramatique, M. Sully Prudhomme l'interrompt pour passer en revue les systèmes philosophiques et scientifiques. Le poète a été séduit par l'idée d'un noble tableau de tout l'effort de l'esprit humain tâtant la Vérité à travers les erreurs. Il faut bien l'avouer, cette partie du poème ne vaut pas toute la peine qu'elle a dû coûter à M. Sully Prudhomme : l'inspiration se trouve resserrée dans des formules nécessairement étroites, trop précises pour n'être pas sèches ; mais il serait injuste de juger que c'est là la forme de poésie de la science que M. Sully Prudhomme conçoit et préconise. Il n'a pas cru pouvoir éliminer de son poème cet inventaire des systèmes attestant la vitalité et la hardiesse du génie de l'homme. Mais ce n'est qu'une part bien petite dans une œuvre large et grande, et ne servît-elle qu'à montrer avec quel soin scrupuleux le poète a voulu pénétrer au fond de la connaissance et comprendre la science, elle serait déjà, sinon admirable, du moins très digne de respect et d'estime.

Tout de suite après, du reste, la poésie reprend son vol : la troisième partie, *le Suprême Essor*, c'est le

réveil dans le cœur de Faustus et de Stella de la sublime Charité. Pourrions-nous, dit-il, entendant l'appel de nos frères terrestres,

Lisant dans leurs regards l'effroi qui les oppresse,
Nous sentir dans la joie innocemment heureux,
Et riches d'un savoir qui leur serait utile,
N'en faire qu'un usage infécond et futile,
Espérant pour nous seuls, ne rien tenter pour eux?

Ils se décident au sacrifice et au retour sur la terre.

L'homme a disparu. Quel admirable tableau de ce monde veuf de l'humanité ! Quelle richesse de traits et quelle puissance de sympathie ! C'est alors que Stella est prise du désir de recommencer le genre humain. Et le Dieu n'attendait que cette idée de la femme généreuse dans son imprudence même, et le consentement non moins généreux de l'homme plus prévoyant, pour leur ouvrir par la Mort définitive le suprême paradis.

Pas une de ces deux cents pages qui ne soit belle de sa beauté propre et ne reçoive un éclat nouveau de la lumière de l'ensemble. Ce poème platonicien est soulevé d'un bout à l'autre par l'inspiration la plus noble, et quelque répugnance que le vulgaire ressente à l'égard de la poésie, et malgré le surcroît de défiance qu'inspire la poésie philosophique, il n'est pas de lettré qui puisse se dispenser de le lire, pas d'âme délicate et sensible qui n'en soit profondément émue.

P. Z.

THÉATRE

Une Première par jour, *Causeries sur le théâtre*, par Albert Soubies. Paris, A. Dupret, 1888. Un vol. in-18. — Prix : 5 fr.

Dans une courte préface, M. Albert Soubies raconte qu'ayant à faire, pour le courrier théâtral du journal *le Soir*, quelques éphémérides, il chercha une disposition nouvelle et crut la trouver en ne parlant que des premières représentations. Ce sont ces petits articles, revus et augmentés d'un nombre considérable d'autres inédits, qu'il publie dans ce livre. « J'ai, dit-il, recherché avant tout ce qui n'est pas banal, et, quand je n'ai pas devisé des pièces *célèbres*, c'est qu'il me semblait difficile d'en dire quelque chose de nouveau. Pour éviter la monotonie, j'ai fait la même part à l'ancien répertoire et au répertoire contemporain, et j'ai donné une place égale à la littérature et à la musique, aux pièces gaies et aux pièces sérieuses. Les œuvres qui ont été représentées en France m'ont seules occupé.

« L'exactitude est le premier mérite d'un tel ouvrage; je m'y suis attaché scrupuleusement. Je n'ai pas craint de citer les volumes où j'ai puisé; ce ne sont pas des dictionnaires. Je n'ai consulté ceux-ci que pour ne pas reproduire ce qu'ils contiennent. On ne peut se flatter d'avoir mis dans ce livre de l'esprit et du style; mais on peut affirmer qu'on y a apporté beaucoup de soin, car il ne faut pour cela que de la bonne volonté. »

M. A. Soubies a trop bien dit, dans ces quelques lignes, ce qu'il a voulu faire et ce qu'il a fait, pour que je sois tenté de le dire autrement. J'ajoute, cependant, que cette « suite de causeries de tout genre : renseignements historiques, curiosités dramatiques, jugements, parallèles, rectifications, souvenirs personnels, anecdotes », est pleine de piquant et d'imprévu, et que, pas plus que l'érudition spéciale, l'esprit et le style ne manquent à l'auteur.

Le volume est très heureusement pourvu d'un index alphabétique étendu, où les titres des œuvres sont en petites majuscules quand ces œuvres font l'objet d'une notice spéciale, et en italiques dans le cas contraire, tandis que les noms de personnes sont en caractères ordinaires; disposition ingénieuse qui introduit une grande clarté dans ce catalogue, et facilite singulièrement les recherches.

B.-H. G.

Œuvres de Regnard, *avec Notices et notes*, par Alexandre Piédagnel. *Théâtre*, tome 1er. Un vol. petit in-12 elzévir, sur papier de Hollande. Paris, 1888, Alphonse Lemerre, éditeur. — Prix : 5 fr.

Si M. Alphonse Lemerre est coupable de lâcher sur les devantures des libraires quantité de recueils de vers médiocres, il faut lui reconnaître le mérite d'avoir créé une collection charmante de nos classiques avérés et de nos contemporains qui seront classiques le siècle prochain. Éditeur et imprimeur, M. Lemerre a droit à tous les éloges; il a prouvé un goût délicat et sûr, et beaucoup fait avec les Jouaust, les Quantin, les Perrin de Lyon, pour mettre et maintenir au premier rang dans le monde l'imprimerie française et restaurer l'amour des beaux livres.

Dans la collection des contemporains il donnait il y a peu de temps une nouvelle édition des *Amoureuses* d'Alphonse Daudet, ces poésies d'une grâce un peu prétentieuse où se combattent plutôt qu'elles ne s'allient la naïveté juvénile et le raffinement artistique. Aujourd'hui, c'est le premier tome des œuvres de Regnard qui se recommande aux amateurs. Il contient *la Sérénade, le Bal, le Joueur, le Distrait, le Retour imprévu, Attendez-moi sous l'orme.* Un beau portrait, gravé par Frédéric Massé, d'après H. Rigaud, orne ce volume. La notice et les notes ont été rédigées par M. Piédagnel, l'érudit critique; c'est dire qu'elles sont d'une élégante concision et d'une précision judicieuse : ni superfluité, ni omission grave. Le texte adopté pour cette réimpression soignée est celui de l'édition de 1714, « chez Pierre Ribou, quay des Augustins, à la descente du Pont-Neuf, à l'image Saint-Louis ».

Comédies de Térence, traduction nouvelle, par M. Hinstin, avec le texte latin; tome II, Alphonse Lemerre, éditeur, Paris, 1888. Prix : 5 fr.

La traduction de M. Hinstin se recommande par l'exactitude de l'interprétation et l'élégance du style; nul mieux que lui n'a senti et rendu la délicatesse du poète latin.

Ce tome contient l'*Héautontimorumenos* et le *Phormion.*

Le troisième ne tardera pas à paraître. M. Alph. Lemerre a été bien inspiré de faire entrer le comique latin dans sa jolie collection d'auteurs classiques; espérons qu'il ne s'en tiendra pas à celui-là; on nous a parlé jadis d'une traduction de Virgile que devait entreprendre M. Leconte de Lisle; Lucrèce a déjà tenté M. Sully Prudhomme qui s'est arrêté trop tôt. Les hommes de goût souhaitent que M. Alphonse Lemerre poursuive ces projets : malheureusement les hommes de goût capables d'acheter les traductions des poètes antiques ne pullulent pas.

P. Z.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Histoire ancienne de l'Orient jusqu'aux guerres médiques, par François Lenormant et Ernest Babelon. Neuvième édition, revue, corrigée, considérablement augmentée et illustrée de nombreuses figures d'après les monuments antiques. Six vol. in-4°. Paris, A. Lévy, 1881-1888.

La connaissance historique de l'Orient est, on peut le dire, une conquête de la science contemporaine. Les hommes de quarante ans ont appris l'histoire dans des livres et avec des professeurs qui ne possédaient, sur les anciens peuples asiatiques, que des notions tronquées, fausses ou ridicules. L'Égypte avait bien été ouverte par Champollion dès le commencement du siècle, et l'air si longtemps enfermé dans ses hypogées se répandait peu à peu dans le monde savant; de simples romanciers vaillamment y descendaient, et Théophile Gautier en rapportait *le Roman de la Momie.* Mais les écoles ne se laissaient guère pénétrer, et ce qu'on y apprenait de plus clair sur l'Égypte, c'était encore ce qu'en racontent Hérodote et les livres hébreux. Quelques esprits curieux, avec des réserves et une timidité qu'on accusait presque de subversive audace, essayaient pourtant de faire adopter par l'enseignement universitaire les résultats des investigations des savants. Les résumés de M. Guillemin et de M. Robiou marquent parmi ces premières et généreuses tentatives. Mais c'est à M. Lenormant que revient l'honneur d'avoir gagné la cause de la vérité historique contre la routine, l'indifférence et le parti pris. Son *Manuel d'histoire ancienne de l'Orient,* dont la première édition parut en 1868, força toutes les résistances et réforma l'enseignement de l'histoire dans nos écoles. Les éditions se succédèrent, se corrigeant, s'augmentant, se modifiant toujours dans le sens du mieux; si bien, qu'au bout de treize ans, l'auteur, tout en conservant un abrégé à l'usage des classes (*Histoire du peuple juif* et *Histoire des peuples de l'Orient et de l'Inde*), entreprit de donner à son œuvre le développement et le caractère d'un grand travail de vulgarisation, dont le sixième et dernier volume a paru tout récemment.

Comme il arrive trop souvent, l'initiateur n'a pu aller jusqu'à la fin. La mort l'a brusquement arrêté au milieu de travaux considérables et variés, qu'il pouvait, sans présomption, se croire capable d'achever et de faire suivre par d'autres. Mais si la science historique a perdu avant l'heure un de ses plus laborieux et de ses plus intelligents pionniers, le public n'en aura pas moins l'histoire d'Orient, que Lenormant avait rêvée pour lui. A partir du quatrième volume, un savant, dont le nom fait autorité, qui fut le disciple et l'ami de Lenormant, M. Ernest Babelon, a repris l'édifice interrompu et en a mené la masse imposante jusqu'au couronnement. On se ferait difficilement une idée de ses proportions et de son ensemble si l'on n'en connaissait le plan succinct.

Le tome premier est consacré aux origines, aux races et aux langues. M. Lenormant, qui était un des rares vrais savants chez qui les faits historiques n'ébranlent pas la foi religieuse, ne craint pas de reconnaître et de proclamer l'autorité des récits bibliques. Il les rapproche des traditions des autres peuples de l'antiquité sur les premiers âges et étaye d'arguments nouveaux un raisonnement inductif dont l'invention ne lui appartient pas. Les dix générations d'ancêtres antédiluviens, le déluge, le berceau de l'humanité post-diluvienne, la tour de Babel, passent devant nos yeux avec un immense appareil d'érudition, où l'auteur s'applique à faire la part du mythe, tout en leur attribuant, en maints endroits, le caractère de réalité du fait. Ce sont là questions sur lesquelles il est peut-être sage de s'abstenir de prendre parti soi-même; mais il était indispensable d'indiquer

celui que l'écrivain a cru devoir adopter. Ceci dit, on ne peut qu'admirer la magistrale exposition que nous présente M. Lenormant des vestiges matériels de l'humanité primitive, des divisions des races qu'il rapporte toutes à une espèce unique, de l'origine et du développement du langage, où il voit une œuvre humaine dans laquelle la réflexion et la raison jouent un rôle, de la naissance et des perfectionnements de la pictographie et des écritures hiéroglyphiques et idéographiques, aboutissant à l'invention de l'alphabet phénicien, père de tous les autres, si l'on excepte l'alphabet cunéiforme des Perses.

Les tomes deuxième et troisième sont pris par l'Égypte et les Égyptiens. Après la description du pays et l'examen des sources de son histoire, M. Lenormant étudie la période que l'on désigne sous le nom de l'*Ancien empire,* depuis les origines jusqu'à la onzième dynastie avec laquelle commence le Moyen Empire et l'importance de Thèbes. Une brillante peinture de l'état de la société et de la civilisation sous la XIIe dynastie, l'invasion et la domination des Pasteurs, nous conduisent jusqu'à la XVIIIe dynastie, qui inaugure le Nouvel Empire ou l'époque des grands conquérants égyptiens. Puis vient, vers la fin de la XXe dynastie, la décadence graduelle de la monarchie, jusqu'à ce que les Éthiopiens, ayant mis à mort les représentants de la XXIVe dynastie, établissent leur domination sur l'Égypte entière. Dès lors, l'Égypte est une proie qu'on se dispute, et, malgré les efforts des rois Saïtes (665-523), elle finit par tomber aux mains des Perses, qui en font une satrapie de leur empire.

Cette narration historique, si lucide et si bien liée dans toutes ses parties, ne suffisait pas à épuiser ce vaste sujet. L'auteur n'a pas trop d'un volume pour dire le nécessaire sur la civilisation, les mœurs et les monuments de l'Égypte. Cette partie, où l'érudition de détail et le talent descriptif sont essentiels, est digne, à tous les points de vue, de l'écrivain à qui l'on doit les *Paysages de la Grande-Grèce* et une grande partie du texte des *Chefs-d'œuvre de l'art antique.*

C'est au tome quatrième que commence la rédaction de M. Ernest Babelon. Il a soin, d'ailleurs, de nous avertir que le fond est de lui, comme la forme; car, s'il a conservé plus d'une page du *Manuel* primitif et utilisé, autant que le cadre le permettait, les autres travaux d'érudition publiés par Lenormant dans le domaine de l'assyriologie et des études sémitiques, il n'a eu à mettre en œuvre ni notes, ni ébauche, Lenormant n'en ayant point laissé. Cette déclaration n'était pas inutile pour qu'on pût faire la part de chacun dans un travail qui engage, vis-à-vis des savants et de tout le public, une si grande responsabilité. Mais nous n'étonnerons personne en disant que, sans une différence dans le système de transcription des noms propres et une précision un peu plus sèche dans le récit, à peine pourrait-on s'apercevoir de la substitution. Les connaissances sont aussi sûres, et la doctrine et la méthode sont les mêmes.

Ce quatrième volume s'occupe des Assyriens et des Chaldéens et est composé sur le même plan que l'histoire de l'Égypte; il est, comme celle-ci, suivi d'un autre volume, le cinquième, consacré à la civilisation assyro-chaldéenne. Mais le sujet ne comportait pas d'aussi vastes développements que l'Égypte; aussi la seconde partie de ce cinquième volume est-elle prise par l'histoire des Mèdes et des Perses jusqu'à la mort de Cyrus. Avec Cambyse (529 avant Jésus-Christ) commencent la décadence de l'empire perse et le sixième et dernier volume, dont la plus grosse portion est attribuée aux peuples israélites, chananéens, arabes, phéniciens et carthaginois.

Le plan primitif, tel que M. Lenormant l'avait conçu, comprenait en outre l'histoire de l'Inde; elle occupe tout un livre dans la troisième édition du *Manuel.* L'auteur, il est vrai, n'y attachait pas la même importance qu'au reste de son travail. Il s'en explique dans la préface de cette neuvième édition : « Je dois confesser franchement, dit-il, mon insuffisance et l'impossibilité où j'ai été de recourir à autres choses qu'à des traductions des documents originaux pour la partie relative à l'Inde. Je ne suis pas, en effet, sanscritiste, et je tiens à ne pas paraître prétendre savoir ce que j'ignore en réalité. » Cette déclaration, si digne dans son honnête simplicité, n'a plus sa raison d'être. L'éditeur a pensé que le groupe était complet ainsi, que l'Inde et l'extrême Orient, ayant eu des civilisations à part et n'étant entrés que très tardivement en rapport avec les anciens peuples dont nous sommes issus, il n'y avait pas lieu de leur donner une place dans cette Histoire ancienne de l'Orient *classique,* si je puis me servir ici de ce terme pour synthétiser ma pensée. Il est difficile d'être d'un autre avis et il ne reste qu'à souhaiter, sur l'Inde et sur la Chine, un ouvrage monumental comme celui de MM. Lenormant et Babelon, et édité dans les mêmes conditions de luxe, de correction, d'intelligence et de goût.

Me sera-t-il permis d'exprimer un regret? En parlant, dans sa préface, de l'illustration si abondante et si riche dont le texte est partout accompagné, M. Lenormant écrivait : « Aucune part n'a été laissée à la fantaisie, et je crois pouvoir dire qu'on n'y trouvera rien d'oiseux ni d'une valeur suspecte. Toutes les gravures ont été empruntées à des monuments d'une authenticité incontestable et, autant que possible, contemporains des événements auxquels ils se rapportent. » Je suis loin de m'inscrire en faux contre cette assertion, qui était une promesse; sur les douze cents illustrations, ou environ, que contiennent ces six volumes, on aurait peine, j'aime à le reconnaître, à en trouver qui ne soient pas intéressantes ou instructives. Mais je voudrais qu'elles fussent toutes originales; il est fâcheux, à mon sens, qu'un nombre assez grand d'entre elles soient empruntées à des ouvrages, très autorisés, sans doute, mais aussi accessibles au public que l'Histoire ancienne de l'Orient elle-même, ce qui risque de leur faire faire double emploi.

Quant aux cartes, fort nombreuses, insérées dans le texte ou tirées séparément, on peut s'en rapporter à M. Lenormant lorsqu'il dit qu'elles « ont toutes été dressées, d'après les documents les plus récents et les

plus sûrs, par M. J. Hansen, dont le nom seul est une garantie ». B.-H. G.

Mes Petits Papiers. *Deuxième série, 1871-1873*, par Hector Pessard. Un vol. gr. in-18; Paris, librairie moderne, maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît. — Prix : 3 fr. 50.

On se rappelle quel succès a accueilli la publication de la première série des *Petits Papiers*, de M. Hector Pessard, consacrée aux événements de la fin de l'Empire. La deuxième série de ces mémoires vient de paraître, et le second volume obtiendra un succès encore plus vif que le premier, par la piquante mise en scène des principaux personnages mêlés encore aujourd'hui à la vie politique, par les amusantes révélations et les curieux documents qu'il contient sur une période bien rapprochée, et cependant déjà un peu oubliée, de notre histoire contemporaine. Il sera impossible de parler du gouvernement de M. Thiers et de l'Assemblée de Versailles, sans avoir recours à ces *Petits Papiers*, écrits d'une plume alerte et acérée qui a su faire de la politique et de l'histoire avec esprit et indépendance.

Le Maréchal de Moltke, par ***. Paris, librairie moderne, maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît. — Prix : 3 fr. 50.

Au moment où, sous la pression du vœu unanime de l'armée et du bon sens public, la question du chef d'état-major général permanent est à la veille de recevoir une solution favorable, ce livre sur le grand chef de l'armée allemande vient à son heure, et emprunte aux circonstances politiques un frappant intérêt d'actualité.

L'auteur, un des officiers supérieurs les plus en vue de notre état-major, a étudié en véritable écrivain cette haute figure. Les campagnes du vieux maréchal sont décrites d'une allure rapide et décidée, comme elles ont été menées, et l'auteur en profite pour développer avec une compétence toute particulière et une excessive clarté la question si nouvelle et si peu connue de la concentration moderne. Quoique touchant aux plus hauts sujets militaires, ce livre les présente sous une forme si saisissante qu'il intéressera tous les lecteurs : impossible de rien lire de plus dramatique que le tableau de la bataille de Sedan, qui le termine.

Le maréchal de Moltke, plus encore que l'empereur Guillaume qui vient de mourir, est le grand artisan de nos désastres militaires; à ce titre, il n'est pas un Français qui ne doive le connaître, pour tirer de sa vie les enseignements qui pourraient servir un jour à la revanche de la France.

La Prusse et son roi pendant la guerre de Crimée, par G. Rothan. Un vol. in-8; Paris, Calmann Lévy, éditeur, 1888. — Prix : 7 fr. 50.

M. Rothan, qui se présentait il y a quelques jours à l'Académie française, et qui, dans quatre ouvrages remarquables et qui ont eu beaucoup de succès, a raconté les antécédents diplomatiques de la guerre franco-allemande, semble faire aujourd'hui une passagère excursion sur un domaine étranger, en étudiant la politique de la Prusse vis-à-vis de nous pendant la guerre de Crimée. Il n'en est rien cependant. Ce sujet se rattache étroitement à ce vaste tableau qu'il a entrepris de tracer de notre diplomatie dans ses rapports avec le nouvel ordre de choses qui existe aujourd'hui en Allemagne et, on peut dire, en Europe. Comme il le montre, en effet, la guerre de Crimée, malgré la grande situation qu'elle a value à la France, contient en germe les causes primordiales de nos déconvenues diplomatiques de 1866 et de nos revers de 1870. C'est grâce à cette guerre que l'Italie, qui n'y prit qu'une part presque nominale, parvint à se glisser au rang des grandes puissances, à figurer comme telle au Congrès de Paris, et que se posa désormais cette question italienne qui a déjà tant fait de mal à la France. En provoquant aussi au sein de l'Empire germanique l'antagonisme des deux grandes puissances allemandes, dont l'une, l'Autriche, penchait vers la France et l'Angleterre, l'autre, la Prusse, vers la Russie, elle a hâté peut-être la solution, si funeste pour nous, que donnèrent à ce problème la victoire de Sadowa d'abord, puis celle de Sedan. Il s'en fallut de peu alors que la Prusse ne se jetât sur notre frontière de l'Est, pendant que nos meilleures troupes étaient occupées en Crimée, et si elle ne le fit pas, ce fut seulement parce que son armée n'avait pas encore reçu la forte organisation que son souverain actuel lui donna plus tard. M. Rothan a tracé cet épisode de notre histoire diplomatique avec les qualités de lucidité et de vigueur qui lui sont habituelles. Seulement il se laisse un peu trop entraîner à des déductions hasardeuses que lui aurait évitées un sentiment d'impartialité plus complet. E. A.

Rattazzi et son temps. Deux vol. in-8°. Paris, Dentu, édit.; 1881 et 1887. — Prix : 16 francs.

« Une nuit du mois de juin 1873, dans une chambre tristement éclairée, assise au chevet d'un mourant, une enfant de deux ans endormie sur mes genoux, je pris une résolution, dit Mme Rattazzi : c'était de présenter sous ses traits véritables la grande figure de l'homme dont j'eus l'honneur de porter le nom. »

Cet engagement laborieusement tenu nous vaut les deux forts volumes, complets aujourd'hui, intitulés *Rattazzi et son temps;* car l'auteur s'est bien vite aperçu que, pour retracer la vie et l'œuvre de l'homme de l'État, il lui fallait en même temps faire l'histoire du peuple auquel il appartenait, aux destinées duquel il a collaboré.

Et l'histoire de l'Italie depuis un demi-siècle se rattache par tant de côtés à celle des grandes puissances européennes que le cadre s'agrandit à mesure que l'intérêt s'étend.

L'ouvrage de la veuve de l'ancien ministre piémontais renferme certainement de fort curieux souvenirs,

mais, à vrai dire, il ne révèle rien qui ne fût connu déjà ou qui méritât de l'être, soit dans les grands faits, soit parmi les détails, particularités, anecdotes.

En l'écrivant, Mme Rattazzi a obéi, assure-t-elle, à un double désir : rendre un hommage éclatant, glorifier celui dont elle porta le nom, et montrer l'affection qu'elle et lui ressentaient pour la France.

Il nous est pénible de constater que si l'intention était bonne, l'effet n'est pas conforme. Rattazzi ne ressort pas agrandi du livre de sa veuve; c'est son talent d'avocat, de parleur, sa souplesse italienne, qui sont surtout poussés en relief. Sans doute son libéralisme, son amour pour sa patrie sont très honorables; mais il n'est pas besoin d'être spécialement homme d'État pour posséder et pratiquer ces vertus. Ce qui fait un grand politique, c'est la consistance des idées, des doctrines, la large conception d'un plan complet et la poursuite logique de sa réalisation. Rien de cela n'apparaît nettement dans la vie politique de Rattazzi telle que nous la retrace sa veuve; elle nous le montre variant d'opinions et de sentiments, et elle attribue ses opinions successives à l'influence des milieux différents qu'il traverse ou fréquente. Il est vrai qu'elle déguise ces métamorphoses sous cette formule ingénieuse autant que fallacieuse : « Les idées politiques de Rattazzi s'étaient généralisées et élevées à la fois. »

Cette *généralisation*, cette *élévation* consistaient à devenir le fervent apôtre de l'occupation de Rome par le roi Victor-Emmanuel après en avoir été l'adversaire, et à prêcher l'ingratitude envers la France et l'alliance avec la Prusse après avoir fait à la première des protestations d'amour toutes méridionales.

C'est assurément le côté par où les deux gros volumes de Mme Rattazzi peuvent intéresser les Français. Ils sont à cet égard très instructifs, très copieusement documentaires, provenant d'une femme de talent qui se proclame amie de la France.

Or, d'un bout à l'autre, malgré elle, transparaît un sentiment plus ou moins malveillant pour notre pays, pour notre nation. Ce n'est pas l'expression qui est malveillante, — puisque Mme Rattazzi voudrait qu'on la crût nôtre, — c'est le fond intime de l'esprit.

Raconte-t-elle la bataille de Magenta, elle se complaît à constater le désavantage initial des Français. Elle répète coup sur coup avec une malice trop facilement devinée : « On ne voyait ni Mac-Mahon, ni Niel, ni Canrobert... Mac-Mahon ne donnait pas signe de vie et les Français faiblissaient à vue d'œil. » — Nous savons bien à quel point étaient mauvaises les dispositions prises par Napoléon III et l'imprudence coupable avec laquelle il hasarda notre armée. Cependant il ne faudrait pas exagérer les risques de défaite courus par nous, afin de reporter sur les Sardes tout l'honneur de la victoire finale. Et précisément Mme Rattazzi voudrait donner à entendre que le sort de la journée fut décidé par la seule intervention des Bersagliers de Fanti. Ils sont venus, c'est vrai, à quatre heures de l'après-midi : ils ont décidé de la victoire, mais parce que depuis le matin l'armée française incomplète supportait, par des prodiges de valeur, tout l'effort de l'armée autrichienne tout entière et tenait les destins en suspens. Mac-Mahon n'arrivait pas, c'est encore vrai; mais c'est qu'il attendait les Sardes, il les attendait à dix heures du matin, et c'est à quatre heures après-midi qu'ils débouchèrent sur le champ de bataille. Et Mme Rattazzi elle-même ne peut qualifier leur retard que « d'étrange »; et elle ajoute : « Les Piémontais opéraient avec une lenteur inexplicable, comme s'il se fût agi d'autre chose que du sort de leur pays... Le roi n'apprit que fort tard l'état réel des choses; il s'en souciait peu, du reste, et son état-major encore moins. » Cela se passe de commentaires.

Au fond, le grand grief de Rattazzi et des Italiens contre la France, c'est la question romaine. Aussi quand elle relate les menées audacieuses de Garibaldi, sans pouvoir masquer la mollesse du gouvernement italien à l'égard de l'agitateur, Mme Rattazzi s'étonne que le cabinet des Tuileries voie avec défaveur l'anarchie de Turin et de l'Italie. Et elle souligne ironiquement d'un double trait le mot ANARCHIE qui cependant correspondait assez exactement à la situation.

Avec une étourderie bien féminine, Mme Rattazzi veut à la fois nous faire croire à la sympathie de son mari pour la France et montrer ses vrais conseils au roi d'Italie; or voici les termes — cités par elle — dans lesquels il écrivait à Victor-Emmanuel, au lendemain de Sadowa, à l'heure où l'Italie, vaincue sur terre et sur mer par l'Autriche, allait néanmoins profiter comme devant des victoires de son alliée du moment. « Personnne ne s'opposera et ne jalousera notre augmentation de territoire, prévue d'ailleurs depuis longtemps, excepté la France peut-être, qui demandera, selon son usage, une compensation équivalente... Tout le monde redoute l'ambition de Napoléon. Donc, tout le monde doit le voir de mauvais œil saisir cette nouvelle proie (la Vénétie, qu'il s'agissait d'ailleurs de rétrocéder à l'Italie), qui pourrait plus tard lui servir pour nous imposer une alliance qui ne saurait nous être agréable et encore moins utile. »

Si l'on veut voir plus explicitement encore de quelle façon se traduisent l'amitié et la reconnaissance de Rattazzi pour la France, qu'on relise les discours prononcés par lui au parlement italien les 18, 20 et 21 décembre 1867, que sa veuve a pieusement reproduits ou résumés, pour notre édification autant que pour l'honneur de l'orateur.

Survient la guerre de 1870 et notre écrasement. Le prince Napoléon se rend à Florence. D'une conversation entre Rattazzi et lui, ce passage est à noter : « On ne confond pas Napoléon avec la France, monseigneur, dit le premier; les Italiens aiment intérieurement la France et se sentent entraînés vers elle; ils abhorrent Napoléon. » Voilà pourquoi l'Italie ne secourra pas son alliée de 1859 contre son autre alliée de 1866. — Plus loin, Rattazzi répond au prince Napoléon, qui lui demande s'il prendrait la parole au parlement pour engager le cabinet à intervenir en

© 2007 Livre « Editions » des publications du temps » — Editions Arvin Channel

faveur de la France : « S'il s'agissait de la France, oui, car moi, j'aime la France; mais comme, dans le cas actuel, il s'agit uniquement de l'empire ou plutôt de Napoléon III et de l'impératrice Eugénie, *jamais! non, jamais!* »

C'est par cette subtile distinction entre la France et le gouvernement impérial qu'on essaye de nous donner le change sur la malveillance foncière de l'Italie. Guillaume de Prusse ne déclarait-il pas aussi qu'il faisait la guerre au gouvernement de France et non à la nation? Mais après Sedan, après la captivité et la déchéance de Napoléon III, l'Italie a changé d'attitude? point. Le plus curieux endroit peut-être du volumineux ouvrage de Mme Rattazzi est le récit de la farce italienne jouée par les rusés ministres de Victor-Emmanuel, — et par le roi lui-même vraisemblablement, — en face de M. Thiers, y compris l'acte du conseil de guerre, dans lequel est admis le vieillard français. Il y eut deux heures de joie, lui, dont la marotte était de se croire un grand organisateur de batailles : il exposa son plan de campagne aux généraux italiens. « Cialdini le pressa énergiquement sur son cœur en le proclamant le plus grand stratégiste des temps actuels. D'autres, plus réservés, se contentèrent de lui serrer la main et de lui dire : « C'est « splendide; mais peut-on le faire? »

Seulement, le lendemain, le ministre des finances, M. Sella, refusait l'argent nécessaire à la mobilisation des soixante mille hommes qu'il s'agissait d'envoyer en France, et des soixante mille autres qu'on devait avoir sur le pied de guerre pour la défense du territoire italien. Et le quatrième jour après le fameux conseil de guerre, « M. Visconti Venosta, *avec des larmes dans la voix*, annonça à M. Thiers que l'avis unanime des généraux était que le plan de M. Thiers n'offrait aucune chance de réussite et que l'armée italienne ne devait pas, ne pouvait pas s'engager dans cette guerre de Titans. » De M. Thiers, tout malin qu'il fût, les Italiens s'étaient amusés comme d'un bouffe.

Au demeurant, dès longtemps l'Italie méditait de se retourner contre la France et de chercher son point d'appui en Prusse. Et le promoteur, ou tout au moins un des premiers partisans et conseillers de l'alliance prussienne, ce fut Rattazzi. Et l'assertion de Mme Rattazzi est étrange, qui impute à M. Thiers la responsabilité d'avoir converti le politique italien à l'idée de sympathiser avec les puissances du Nord et même à regarder l'Autriche comme l'alliée du lendemain.

C'est à Rattazzi que sa veuve attribue l'honneur d'avoir discipliné l'Italie, nous ne contredisons pas; qu'elle le propose à l'admiration de son pays, c'est fort bien; mais à la sympathie du nôtre, c'est différent : tout son ouvrage nous prouve que Rattazzi n'aimait la France que du bout des lèvres. Ce n'est pas une mémoire qui puisse nous être chère.

Pour terminer, Mme Rattazzi, comparant les différents grands États d'Europe à l'Italie, conclut que ceux-là n'ont réalisé leur unité que lentement, péniblement, et encore certains, comme l'Allemagne, *pro forma* seulement; tandis que celle-ci, grâce au génie diplomatique de Cavour, et surtout et plus encore au génie de législateur et d'organisateur de Rattazzi, effectua la sienne rapidement et complètement; l'auteur conclut que l'Italie est la plus intelligente, la plus active et la plus belle des nations. Elle oublie d'ajouter la plus heureuse, car elle a réussi par le mérite des autres et son insuffisance personnelle, comme le prouvent, sans remonter plus haut, Custozza et Larissa. — Il est juste d'y ajouter comme facteur important l'astuce naturelle qui, en politique, a parfois plus d'effet que la franchise du cœur et la force de l'épée. PZ.

Les Vosges en 1870 et dans la prochaine campagne, par un ancien officier de chasseurs à pied. Un vol. in-4°, avec cartes en chromolithographie et deux croquis. Rennes, Hyacinthe Caillière, libraire-éditeur. — Prix : 4 francs; franco par la poste, 4 fr. 50.

« La prochaine campagne!!! » Que de choses terribles, menaçantes, cruelles, que de craintes et d'espérances pour un cœur français, sont comprises dans ces trois mots! — L'idée seule de la prochaine campagne, où se décidera en dernier ressort la destinée de notre patrie, ne devrait-elle pas faire cesser les mesquines agitations de la politique et les luttes pernicieuses entre les partis? Mais, hélas! s'il est vrai que la sagesse habite encore notre terre, ce n'est point parmi nos bruyants politiciens que la déesse aux yeux froids s'est réfugiée; au milieu de leurs discussions tapageuses, des rivalités de leurs ambitions et de leurs appétits effrénés, ils ont vite oublié le passé et ils ne voient plus l'avenir. La guerre avec l'Allemagne est un spectre menaçant qu'ils montrent ou qu'ils voilent, selon les besoins de leur cause ou plutôt de leurs intérêts. Heureusement, la majorité des officiers de notre brave armée ne ressemble en rien à ces aveugles « agités « du suffrage universel. La blessure de la défaite saigne toujours dans leurs cœurs; silencieusement, ils se préparent à la lutte suprême. La solitude et le recueillement des garnisons provinciales sont propices à leurs études et à leurs méditations patriotiques. Le livre que nous avons sous les yeux, dû à la plume d'un ancien officier de chasseurs à pied, est le résultat d'études et de méditations semblables.

L'auteur a pris comme sujet : *les Vosges en 1870 et dans la prochaine campagne*. Il a divisé son livre en quatre chapitres : dans le premier, il fait du massif vosgien une description rapide, claire et précise, — insistant surtout sur les principaux points stratégiques et sur le plus ou moins d'importance des différentes places militaires. — Le second chapitre, le plus intéressant de l'ouvrage pour la généralité des lecteurs, est consacré à la relation détaillée de la campagne de 1870 dans les Vosges. Le récit de l'auteur est d'une impartialité absolue. On sent qu'il n'a subi aucune influence, et il n'a pas craint de porter un coup droit à la réputation de ces illustres guerriers : « les francs-tireurs des Vosges ». Les événements et les incidents militaires

sont tracés d'un pinceau sobre et vigoureux; je citerai tout particulièrement la description de Nompatelize; cette description est accompagnée d'un croquis du champ de bataille, qui permet de suivre l'action dans ses phases diverses. — Dans son troisième chapitre, l'écrivain militaire examine la campagne des Vosges en 1870, au point de vue de la tactique. — Enfin, dans le quatrième, il expose un essai personnel d'organisation défensive du massif vosgien; il le fait avec beaucoup de modestie, et, sans aucun doute, ce qu'il dit mérite une sérieuse considération. Mais nous n'avons, nous, aucune compétence pour juger de la valeur du plan qu'il préconise; nous nous contentons de nous incliner devant les grands noms de Berwick, de Lecourbe et de Kuhn, que l'auteur, en terminant, cite à l'appui de ses opinions.

En résumé, cette étude est digne de tout éloge; elle est sincère, claire, approfondie, vraiment patriotique; elle n'est pas faite à coups de livres, mais elle nous paraît le fruit d'observations tenaces et personnelles. Nous sommes persuadés que, fidèle à son arme, « l'officier de chasseurs à pied » a fait *à pied* de longues excursions à travers cet admirable pays des Vosges, où la nature a entassé ses forêts merveilleuses, ses majestueuses montagnes, ses vallées pleines d'ombre, de lumière et de torrents sonores, pour en faire les témoins impassibles des luttes sanglantes de la pauvre Humanité!

Les Vosges en 1870, imprimé par Alphonse Leroy et édité par Hyacinthe Caillière avec leur soin et leur bon goût habituels, contient des cartes et des croquis disséminés dans l'ouvrage qui en rendent la lecture plus facile et plus attrayante. R. H.

Inventaire analytique du ministère des affaires étrangères : Papiers de Barthélemy, ambassadeur de France en Suisse (1792-1797), publiés sous les auspices de la commission des archives diplomatiques, par M. Jean Kaulek. Un vol. in-8°. Paris, 1887, Félix Alcan.

Nous nous bornons aujourd'hui à annoncer la publication du premier volume des *Papiers de Barthélemy*, nous proposant de revenir sur cet intéressant ouvrage, quand paraîtra le second volume annoncé pour une date très prochaine. E. C.

Ahmed le Boucher : la Syrie et l'Égypte au XVIIIe siècle, par Édouard Lockroy. Paris, Paul Ollendorff, 1888. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Cette histoire de l'aventurier qui devint maître de la Syrie, tint en échec Bonaparte devant Acre, mourut en 1808, dans la pleine jouissance d'un pouvoir incontesté, dans l'assouvissement journalier de ses sanguinaires fantaisies, et laissa, au milieu des populations dont il avait été le tyran et le bourreau, la mémoire d'un saint vénéré, est une page étrange entre toutes celles que nous offrent les annales prodigieuses et incohérentes du monde oriental. M. Lockroy a su en faire un récit saisissant, en n'y mettant que la vérité historique et en n'introduisant aucun élément hypothétique ou romanesque dans un sujet où la réalité dépasse toutes les combinaisons de l'imagination la plus outrée. A côté de ces qualités de narrateur, M. Lockroy, qui a, dans tout ce qu'il entreprend, tout le talent et l'esprit qu'il faut avoir, fait preuve d'une perspicacité d'homme d'État. L'Orient, pense-t-il, nous réserve encore bien des surprises. La vie s'est, pour ainsi dire, retirée de lui. « Il a vieilli sans se transformer. Il a dit son dernier mot. Mais il a conservé assez de vitalité et d'énergie pour créer à la civilisation bien des embarras et des résistances. » Il n'est donc pas sans intérêt de connaître ce que fut, il y a un siècle, cet Orient immobile : nous saurons ainsi exactement ce qu'il est aujourd'hui et ce qu'il sera demain. Cette connaissance nous importe. « Tout ce qui touche à la Turquie, à l'Asie Mineure et à l'Afrique préoccupe ceux qui ont souci de l'avenir et de la prospérité de notre pays. La France, depuis la conquête de l'Algérie et l'annexion de la Tunisie, est devenue une puissance mahométane... Elle entretient des relations avec la Syrie où, il y a vingt-sept ans, elle envoyait ses soldats; elle trafique avec l'Égypte, où, il y a six ans, on massacrait ses colons. Le monde de l'islam est un peu le sien. » Rien ne peut lui être indifférent de ce qui contribue à la faire pénétrer plus avant dans ce monde, à lui en donner l'image nette, l'intelligence raisonnée. A ce titre, le livre de M. Lockroy, remarquable par l'art de la composition et du style, important par les documents inédits et originaux sur lesquels il s'appuie, est précieux par les données qu'il nous fournit sur les aspects physiques et sur le fonds moral des pays et des hommes de l'Orient. B.-H. G.

Histoire d'une grande dame au XVIIIe siècle : la comtesse Hélène Potooka, par Lucien Perey. Un vol. in-8°. Paris, Calmann Lévy, 1888. — Prix : 7 fr. 50.

Dans un premier volume paru l'an dernier, l'aimable et savante personne que le public connaît sous le pseudonyme de Lucien Perey avait tracé l'histoire de la jeunesse de cette séduisante Hélène Massalska, nièce du prince Massalski, évêque de Wilna, qu'en 1771 Mme Geoffrin avait, à l'âge de huit ans, placée à l'Abbaye-aux-Bois, pour y être élevée au milieu des filles de la plus haute noblesse de France, pour lesquelles cette maison religieuse, qui avait alors pour abbesse Marie-Magdeleine de Chabrian, avait remplacé, avec celle de Penthemont, la maison de Saint-Cyr, un peu démodée et réservée d'ailleurs à la noblesse pauvre. Rien n'était plus charmant que le tableau, tracé par la petite princesse Hélène dans des notes juvéniles, de ce couvent où s'épanouissaient tant de fraîches figures, où se donnaient déjà carrière tant de vifs esprits. Mlle Massalska n'était sortie du couvent que pour devenir, en 1779, la femme du prince Charles de Ligne, fils aîné du prince de Ligne, si célèbre par sa bravoure et son esprit, type merveilleux d'une société qui n'avait plus que quelques

années à vivre. Ce mariage, qui semblait contracté sous de si heureux auspices, n'avait pas cependant tenu ses promesses, et quand le prince Charles mourut au combat de la Croix-aux-Bois contre les soldats de Dumouriez, la princesse de Ligne demandait son divorce pour épouser le comte Vincent Potocki. C'est sur cet épisode que s'était fermé le volume, laissant le lecteur incertain sur la destinée ultérieure de l'aimable Hélène Massalska.

Un livre si agréable et si bien accueilli du public ne pouvait en rester là. De nouveaux documents sont arrivés en foule entre les mains de l'auteur, qui est habitué du reste à ces bonnes fortunes et en a aussi lui-même découvert d'autres en grand nombre. Il a fait du tout l'usage très habile qu'il en sait faire, et voilà comme il nous donne aujourd'hui la suite de l'histoire d'Hélène Massalska, qui n'est plus la princesse de Ligne, mais la comtesse Potocka. La pauvre femme, d'ailleurs, ne gagna pas au change. Il serait même plus exact de dire qu'elle y perdit. Le prince de Ligne, dont la tendresse n'avait qu'un tort, celui d'être un peu trop paternelle pour une jeune femme aussi vive, aussi passionnée que la princesse Hélène, était en somme un mari très attentif, et un homme doué de grandes qualités du cœur et de l'esprit. Le comte Potocki ne fut qu'un bel homme, qui fit éprouver à sa malheureuse femme tous les tourments de la jalousie, et non sans cause. Rien n'est intéressant comme de suivre tous les mouvements de l'âme de la comtesse Potocka, toutes les tempêtes qui s'élèvent dans son sein. Nous y assistons au drame intime le plus émouvant : c'est la nature prise sur le fait dans des lettres où, sans calcul, souvent sans mesure, la pauvre femme, qui ne vit que pour son mari, ne laisse parler que son cœur. Il est impossible de ne pas être touché, remué, et de ne pas se sentir pris de sympathie pour la comtesse Potocka. Et cependant ne fut-elle pas elle-même l'auteur de ses maux? Elle qui souffre tant, parce qu'elle aime, avait-elle hésité à faire souffrir les autres, quand elle forçait le comte Potocki à divorcer, et qu'elle prenait la place de cette comtesse Anna Potocki qui, elle aussi, aimait son mari, et dont elle brisait sans pitié la vie, pour assurer ce qu'elle croyait son bonheur?

Mais l'on ne songe guère à cela quand on lit le livre de Lucien Perey. On reste toujours sous le charme de ce style rapide, prenant avec une facilité merveilleuse le ton exact qui convient à chacun de ces épisodes, où apparaissent tour à tour la luxueuse existence des grands seigneurs polonais, les plaines sauvages de l'Ukraine, les dernières convulsions de la Pologne expirante, l'élégance raffinée de la cour de Saint-Pétersbourg à la fin du règne de Catherine, l'invasion des armées républicaines en Belgique et en Hollande, la société du Belvédère à Vienne; puis la cour de Napoléon, l'entrée des alliés à Paris, enfin le Congrès de Vienne. Ces scènes si diverses disent assez la vie voyageuse que mena la comtesse Potocka. C'est à Paris qu'elle mourut presque subitement, en 1815, seule, n'ayant auprès d'elle que la fille unique qu'elle avait eue de son premier mari, Sidonie de Ligne, et qui, par une combinaison de famille bien étrange, avait épousé le fils que le comte Potocki avait eu de son mariage avec la comtesse Anna. E. A.

Le Commandant Guzman, par le lieutenant-colonel F. Dumas, officier de la Légion d'honneur, ingénieur civil, licencié en droit. Deuxième édition. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1887. Un vol. in-8°.

Dans le désastre de Sedan, le capitaine d'artillerie Guzman, qui faisait partie de l'état-major impérial, fut fait prisonnier par la Prusse, et ayant, comme tous les membres de l'état-major, signé l'engagement de ne pas porter les armes contre l'ennemi pendant la durée de la guerre, put rentrer en France. Le gouvernement de la Défense nationale l'envoya à New-York, avec mission de surveiller l'exécution de marchés considérables passés en Amérique pour la fourniture de fusils et de canons. Il s'y conduisit non seulement avec intégrité, — je ne songerais pas, même en face des défaillances de toute sorte qui marquèrent ces temps déplorables, à en faire un sujet d'éloges pour un officier français, — mais avec une intelligence et une fermeté hautement reconnues plus tard par la Commission d'enquête. Passé chef d'escadron à l'ancienneté en 1875, il eut à subir coup sur coup des déceptions amères et finit par demander sa retraite, qui lui fut accordée en 1882. Il mourut quatre ans après, presque jour pour jour. Le commandant Guzman, qui fut un officier de haute valeur et de dévouement mal récompensé, a laissé chez ceux qui l'ont connu de près le souvenir d'un cœur excellent et d'une intelligence d'élite; il fut, en outre, un savant remarquable : il a attaché son nom à une invention, le dynamoteur, qui porte probablement en germe des applications à l'utilisation de la force motrice des vagues et à la direction des ballons dont personne ne peut déterminer la portée. M. le lieutenant-colonel F. Dumas a donc fait œuvre utile en élevant à la mémoire de son ami ce monument pieux, qui est, de plus, une contribution utile à l'histoire de nos luttes contemporaines et des progrès de la science pendant ces dernières années. Il a trouvé le moyen d'y faire entrer par surcroît un plaidoyer en faveur des doctrines spiritualistes et une profession de sa foi en l'immortalité de l'âme. Je ne songe pas à lui en faire un reproche, mais je ne puis m'empêcher de croire que les lecteurs eussent été contents à moins.

B.-H. G.

Erasme en Italie. *Étude sur un épisode de la Renaissance, accompagnée de douze lettres inédites d'Érasme,* par Pierre de Nolhac, maître de conférences à l'École des hautes études. Un vol. in-16. Paris, C. Klincksieck, 1888.

L'opuscule, qui est d'un érudit, est aussi surtout pour les érudits. Point de jugements critiques sur les travaux qu'Érasme fit publier en Italie, ni sur son *Éloge de la folie* qu'il semble bien avoir conçu et préparé dans les derniers temps de son séjour dans le nord de la péninsule, mais seulement des rensei-

gnements puisés aux sources les plus sûres, après combien de recherches, on le peut deviner, quant à la date de l'arrivée de l'illustre latiniste à Turin, à Bologne, à Venise, à Padoue, à Ferrare, à Sienne, quant à la durée de ses voyages à Florence, à Rome, à Naples, quant à l'emploi de son temps à Bologne, puis dans la maison même d'Alde Manuce, à Venise, et encore à Sienne, quant au commerce, enfin, qu'il eut l'heur d'avoir avec tant de personnages de marque, tant de savants professeurs, qui, dans leurs leçons et par leurs traductions, tâchaient à faire revivre l'antiquité. Les renseignements sont très précis; ils sont donnés sans nulle sécheresse pourtant, et à travers les pages de l'étude de M. de Nolhac, la figure d'Érasme apparaît toute vivante.

C'est aussi une heureuse trouvaille que celle de nouvelles lettres de l'auteur des *Adages*. Avec quelle curiosité ne les lira-t-on pas! F. G.

Mémoires et souvenirs, de Sébastien Commissaire, ancien représentant du peuple. Deux vol. in-16. Paris, Garcet et Nisius, éditeurs, et Lyon, Meton, libraire-éditeur, 1888. — Prix : 6 francs.

Les deux volumes de M. Sébastien Commissaire ne nous apprennent rien de bien neuf, si ce n'est ce qui le concerne personnellement. Ils n'ont pas l'intérêt des mémoires qui révèlent des particularités curieuses et cachées d'une époque, les dessous de l'histoire, qu'ils expliquent et parfois modifient; ils n'ont pas non plus l'importance que de tels écrits peuvent tirer du grand rôle joué par l'auteur ou de l'originalité de son talent et de la nouveauté de ses idées. — Le seul côté intéressant de ces deux volumes, beaucoup trop longs, c'est de montrer l'évolution sociale d'un homme d'humble origine, qui s'instruit et s'éduque lui-même, tout en maniant l'outil, en travaillant au métier de tissage, et accomplissant même son service militaire; la politique le prend, à la fin du règne de Louis-Philippe; les Lyonnais trouvent malin un jour de faire député un ouvrier, et Sébastien Commissaire est envoyé à l'Assemblée de 1848. Compromis dans les échauffourées de juin 1849, il fut arrêté à Saverne et subit successivement dans les prisons de Doullens, de Belle-Isle-en-Mer, et de Corti en Corse, une détention d'une dizaine d'années. Gracié en 1859, il revint à Lyon, portant au front l'auréole du martyr. La révolution du 4 Septembre amena pour M. Commissaire des compensations honorables. Il fut nommé gouverneur des châteaux de Saint-Cloud et de Meudon, et plus tard il reçut la lucrative sinécure d'entreposeur des tabacs de Lyon. C'est ainsi que finissent les farouches adversaires des abus et du favoritisme! — M. Commissaire apparaît dans ses *Mémoires* comme un de ces braves gens, au cœur droit, à l'intelligence simple, beaucoup plus fiers du savoir qu'ils ont eu le mérite d'apprendre que gênés de ce qu'ils ignorent; un de ces comparses politiques, en somme, que le flot des aspirations démocratiques, les concessions pseudo-machiavéliques des bourgeois timorés et les hasards des révolutions arrachent à leur sphère naturelle, sans aucune utilité pour les intérêts généraux et sans profit réel peut-être pour leur propre bonheur, à moins qu'ils ne trouvent comme fin de carrière une bonne perception ou un entrepôt de tabacs, conclusion qui n'avance en rien la fortune de la France ni la réforme démocratique. PZ.

Histoire de la Société des gens de lettres, par Édouard Montagne. Préface de Jules Claretie. Paris, Librairie mondaine. Un vol. in-8°; fig.

Depuis décembre 1837, jour où Louis Desnoyers, alors directeur du *Siècle*, fonda la *Société des gens de lettres*, cette institution a rendu assez de services aux écrivains individuellement et, par suite, à la littérature en général, pour que tout ce qui se rapporte à son histoire soit utile à connaître, lorsqu'on s'intéresse au mouvement intellectuel contemporain. François (de Neufchâteau) avait bien, dès 1802, essayé de centraliser et de solidariser les efforts et les intérêts de la *République des lettres*, comme on disait encore, en fondant une *Société en faveur des savants et des hommes de lettres*, ouverte au public tout entier. Mais cette Société, institution de protection bien plus que de confraternité et d'appui mutuel, dura peu. De nouveau, comme le disait Balzac, « notre famille littéraire s'en allait éparse dans les mille sentiers de la publicité; on a voulu la grouper, la constituer fortement, sagement, dans des conditions d'unité imposante. On a entendu créer un centre où les forts tendissent la main aux faibles, où les ressources de l'association vinssent en aide aux misères de l'isolement. » Et l'on y a réussi. Sans être aussi convaincu que l'éminent auteur de la préface, M. Jules Claretie, que tout ce qui s'est fait dans la Société a été bien fait, et que les passions peu avouables, disons le mot, les vilenies de la nature humaine ne s'y soient de temps en temps fait jour, je reconnais hautement et avec tous qu'à ces réserves près, auxquelles n'échappe aucune institution humaine, l'œuvre de la Société des gens de lettres est bonne et qu'il n'y a point d'exagération à dire qu'elle mérite bien de la patrie.

Il y a plusieurs années déjà qu'une commission spéciale avait été nommée, au sein même de la Société, pour faire l'histoire de sa formation, de ses développements et de ses travaux. Mais des causes diverses, dans lesquelles la mort a été le grand facteur, avaient empêché cette commission de remplir sa tâche. Seuls, MM. Élie Berthet et Charles Joliet avaient individuellement taillé quelques pierres, amené à pied d'œuvre quelques matériaux pour l'édifice projeté. La Société a donc choisi un délégué spécial, M. Montagne, pour compulser ses archives et rédiger, du moins, sa chronique. « C'est moins une histoire sans doute que des mémoires familiers que nous donne aujourd'hui M. Montagne, dit fort justement M. Claretie; mais combien de faits intéressants, combien de noms illustres ne rencontre-t-on point dans ces pages, échos des séances de nos comités! Ce livre valait la peine d'être publié : il ajoute un chapitre à

l'histoire littéraire de ce temps. Chapitre documentaire, où les faits sont classés à leur date et sans phrases par un annaliste scrupuleux. Ce livre est, on peut le dire, la collection des bulletins de notre grande armée littéraire. Avec un profond scrupule et une conscience rare, M. Montagne les a réunis depuis longtemps et les publie aujourd'hui. C'est le don d'avènement qu'il offre, pour le cinquantenaire, à la Société maintenant solide et respectée.

Ajoutons que de nombreuses gravures, suffisamment exécutées et bien venues, donnent les portraits ressemblants des membres les plus célèbres de la Société.

B.-H. G.

BIBLIOGRAPHIE — MONOGRAPHIE

— Singularités — Compilations — Curiosités littéraires —

L'État de la liberté de la presse en France aux XVIIe et XVIIIe siècles. — *Histoire de Pierre du Marteau*, imprimeur à Cologne, par LÉONCE JANMART DE BROUILLANT, de la Société de l'Histoire de France. Paris, maison Quantin, 1888. Beau volume gr. in-8° jésus de II-324 pages, illustré de deux eaux-fortes et de plusieurs gravures fac-similés d'estampes anciennes. — Tiré sur papier de Hollande, à 500 exemplaires numérotés à la presse. — Prix : 25 francs ; plus 10 exemplaires sur papier impérial du Japon. — Prix : 50 francs.

Voici l'une des plus intéressantes et plus savantes monographies bibliographico-littéraires qui aient paru en ces derniers temps : nous n'avons pas besoin d'insister sur la beauté de son exécution matérielle ; la description qui précède et le nom des éditeurs suffisent de reste à en faire comprendre la perfection ; mais nous ne saurions trop attirer l'attention des bibliophiles et des lettrés sur l'inappréciable valeur de son contenu. C'est un travail de premier ordre, dans lequel l'auteur, avec une patience et une érudition admirables, a élucidé et résolu d'une manière définitive deux problèmes importants, l'un de bibliographie proprement dite, l'autre d'histoire littéraire.

Il n'est point de question qui ait davantage piqué la curiosité des bibliophiles et suscité de plus ardentes discussions parmi les bibliographes et les savants, que celle de savoir s'il existait au XVIIe siècle, à Cologne, un imprimeur du nom de *Pierre du Marteau ;* les auteurs qui ont opiné à ce sujet peuvent se partager en trois groupes : le premier, dans lequel figurent A. de Reume, Paulin Paris, le comte de Laborde, admet cette existence ; — le second, représenté par M. Émile Weller, en admet la possibilité ; — le troisième, qui la nie formellement, compte parmi ses adhérents les G. Brunet, les E. Picot, Barbier, P. Lacroix, Renouard, etc. Il faut reconnaître que les disciples du premier groupe ont mis quelque complaisance à admettre l'existence de Pierre du Marteau ; ils lui ont bien facilement accordé, avec une longévité peu ordinaire, le don d'ubiquité, puisque, d'une part, il existe des livres au nom du célèbre imprimeur depuis 1660 jusque vers la fin du XVIIIe siècle, et que, de l'autre, on trouve, sous les mêmes dates et avec ce même nom, des ouvrages portant comme lieux d'origine : Cologne, Amsterdam, Rouen, Coblentz, Pétersbourg, Londres, Paris, Liège, etc. — M. Janmart de Brouillant, avec une érudition et une clarté parfaites, nous donne la solution de ces mystères.

Il n'y a jamais eu d'imprimeur du nom de Pierre du Marteau, ou Pierre Marteau, ou Pierre Hammer, etc., car ce nom a subi maintes modifications et additions ; c'était un nom fictif, un masque adopté par les libraires (soucieux de concilier les intérêts de leur commerce avec la nécessité de sauvegarder la bonne renommée de leur maison), afin de pouvoir impunément faire pénétrer en France, où la police des livres était alors si sévère, d'innombrables productions politiques ou religieuses, polémiques ou hétérodoxes, satiriques ou plus que badines, tranquillement préparées, à l'abri de tout danger, sur leurs presses habituelles. De là vient l'intérêt que présentent ces productions d'un si immense secours pour ceux qui veulent avoir une connaissance approfondie du règne de Louis XIV et des sentiments réels qu'inspirait le grand roi à l'étranger.

A notre grand regret, nous sommes forcé de passer vite sur cette première partie du beau livre de M. Janmart de Brouillant ; nous pouvons à peine indiquer combien sont curieux les détails qu'il donne sur la police des livres, sur les moyens employés par les historiens aussi bien que par les libellistes

pour en esquiver les rigueurs, sur l'excellente bibliographie qu'il dresse des productions si diverses et si nombreuses de la collection Pierre du Marteau ; — n'omettons pas toutefois d'en résumer les conclusions. Après les fortes preuves rassemblées par notre auteur, il reste acquis « que *Pierre du Marteau n'a jamais existé.* C'est un pseudonyme emprunté à quelque apprenti imprimeur que dut connaître, à Paris, le premier éditeur qui le prit. Ce fut Jean Elzevir, imprimeur à Leyde, qui, en 1660, s'en servit pour la première fois, et cela pour la publication du *Recueil de diverses pièces servans à l'histoire de Henry III, roy de France et de Pologne* (Cologne, chez Pierre du Marteau, MDCLX, pet. in-12 de 474 pages). Après lui, les imprimeurs hollandais, belges, rouennais, en font un fréquent usage et font subir à cette adresse des variations multiples. Ce fut en 1685 que, pour la première fois, le nom de Pierre du Marteau apparut dans la presse allemande, qui lui imposa, à son tour, des changements aussi nombreux que variés. »

Ceci dit, sans insister davantage sur cette première section si importante au point de vue historique et bibliographique, passons à la seconde partie de la magnifique et précieuse étude de M. Janmart de Brouillant (p. 147-321).

Le *Recueil* précité, portant, pour la première fois, en 1660, ce nom d'imprimeur Pierre du Marteau, et qui eut douze réimpressions, la dernière datée de 1720, se compose d'une huitaine de pièces, dont la seconde, qui ne compta, en tout, pas moins de vingt-sept éditions, collectives ou séparées, jusqu'en 1786, — n'est autre chose que le célèbre ouvrage : *Histoire des amours du grand Alcandre en laquelle sous des noms empruntez, se lisent les advantures amoureuses d'un grand prince du dernier siècle,* par M. L. P. D. C. — Ce livre qui, comme personne ne l'ignore, a pour principal héros le roi Henri IV, est attribué, sur la foi de ces initiales, par la plupart des écrivains, à Louise-Marguerite de Lorraine, dite Mlle de Guise, bien plus connue, par la suite, sous le nom de Mme la princesse de Conti, femme d'un esprit vraiment remarquable, auteur de l'amusant roman anecdotique intitulé : *les Adventures de la cour de Perse,* etc. (1629).

Cette attribution de l'*Alcandre* à la princesse de Conti est-elle bien fondée ? se demande M. de Brouillant. — Non, affirme-t-il, et s'appuyant sur la sagacité et l'autorité de M. Paulin Paris, il démontre, par de bonnes preuves et par les meilleurs arguments, que c'est au duc *Roger de Bellegarde*, grand écuyer de France, l'un des familiers du Béarnais et l'un des plus brillants seigneurs du temps, qu'appartient la paternité de cette œuvre charmante, « la plus haute expression du roman historique au XVIIe siècle ». — En effet, dit-il en substance, *Milagarde* (autrement dit la princesse elle-même) joue dans le livre le rôle le moins honorable ; elle est trompée par *Florian* Roger de Bellegarde), par *Crisante* (Gabrielle d'Estrées), sa grande ennemie ; elle dispute inutilement à celle-ci le cœur d'*Alcandre* (le roi) ; elle prétend vainement l'emporter en beauté sur sa rivale, qui véritablement était plus belle. On va, dans le roman, jusqu'à l'accuser d'un sentiment d'envie, d'un grand désir de vengeance contre Crisante. Or une femme n'avouera jamais rien de pareil, et l'on peut assez comprendre par ces passages que les *Amours d'Alcandre* ne sauraient être l'œuvre de la princesse de Conti. — Une autre attribution, bien plus vraisemblable, se présente naturellement ; le héros de toutes les aventures, ce n'est pas le roi, ce n'est pas Crisante, ce n'est pas Milagarde, ce n'est pas *Ismène* (Henriette d'Entragues), — l'homme qui trompe constamment la jalousie d'Alcandre, qui lui enlève toutes ses maîtresses, qui reçoit toutes les confidences, évite tous les dangers, ne fait pas une seule faute de conduite, c'est Florian. On ne lit pas en propres termes qu'il fut beau, spirituel, aimable ; mais chaque phrase, pour ainsi dire, laisse entendre qu'il était pourvu de tous ces avantages, et à de pareils signes, il n'est guère possible de ne pas reconnaître dans Florian le véritable auteur des *Amours d'Alcandre.*

Ce point établi, et après une excellente biographie du séduisant Roger de Bellegarde, notre auteur procède à une analyse littéraire du roman, dans laquelle il prodigue les remarques judicieuses, les notes instructives et les détails ignorés. C'est un travail important, d'une lecture charmante, qu'il nous est impossible malheureusement de suivre même à grands pas. C'est, en même temps qu'une peinture exquise de la vie intime du Béarnais et de la belle Gabrielle, un véritable chapitre de notre histoire. Aussi, en terminant ce trop court aperçu, ne saurions-nous dire à qui le remarquable ouvrage de M. Léonce Janmart de Brouillant devra plaire davantage, des bibliographes qui y trouveront une mine de renseignements précieux, des érudits qui recherchent le curieux et le nouveau, ou des lettrés toujours prêts à faire bon accueil à une œuvre consciencieuse, non moins attrayante par l'extrême intérêt du fond que par le charme de la forme littéraire. PHIL. MIN.

Bibliographie des principales éditions originales d'écrivains français du XVe au XVIIIe siècle, par JULES LE PETIT. Ouvrage contenant environ 300 fac-similés de titres des livres décrits. Paris, maison Quantin, 1888. Gr. in-8° de VIII-583 pages. — Couverture artistique, tirage à nombre restreint sur papier de luxe. — Prix : 35 francs.

Comme toutes les belles et bonnes choses qui se collectionnent et qui font le délassement et les délices des honnêtes gens, les livres sont soumis aux caprices de la vogue ; aussi pourrait-on faire une amusante étude sur les variations de la bibliophilie et sur ses causes, seulement depuis cent ans. Qui ne se souvient, par exemple, de la faveur dont jouissaient, pendant la première moitié de ce siècle, tous les classiques elzévirs, les savantes éditions *variorum* et ces confortables in-quarto *ad usum Delphini*, tombés aujourd'hui, sauf de rares exceptions, dans un discrédit voisin du dédain ? On objectera peut-être que la publication de meilleurs textes a rendu presque

inutiles ces éditions si recherchées jadis, mais qui ne sont plus à la hauteur de l'érudition moderne. Cette excuse ne serait pas mal trouvée si tous ceux qui se mêlent à présent de former une bibliothèque pouvaient se piquer d'autant de savoir que leurs devanciers. Or quiconque a fréquenté les seigneurs de ce temps, possesseurs de riches bibliothèques, a pu se rendre compte à merveille qu'acquérir des livres, puis les lire, sont deux choses très différentes et que tout amateur n'est pas forcément doublé d'un érudit. A l'amour, pour eux-mêmes, des trésors littéraires antiques, a succédé tour à tour le goût de nos vieux poètes, des romantiques, des conteurs, des Restif, des livres à gravures sur cuivre et sur bois, toutes spécialités encore très fort en honneur, mais qui semblent avoir subi plus ou moins de dépréciation. A l'heure actuelle, ce sont les éditions originales de nos grands écrivains qui, si l'on peut ainsi dire, tiennent le haut du pavé dans le monde bibliolâtresque. C'est assurément une catégorie des plus dignes de faveur et d'estime ; malheureusement elle n'est pas à la portée, non seulement de toutes les bourses, mais aussi des collectionneurs quelconques. Sans parler des écus qu'il faut largement répandre, l'ardeur, la finesse, le goût et le flair ne suffisent pas pour « faire » en ce genre difficile à aborder fructueusement ; il faut en outre tout un petit bagage de connaissances spéciales pour se livrer à la chasse de ces « livres vielz et anticques », aussi rares que généralement mal connus et qui sont l'occasion de bien des mécomptes pour les amateurs ordinaires. Que d'infortunés bibliophiles, en effet, ont maintes fois payé au poids de l'or de vulgaires contrefaçons pour de précieuses éditions originales ! Que d'écrivains, et non des moins lettrés, sur la foi de titres trompeurs et de dates similaires, ont souvent bourré leurs récits de citations fautives prises dans des éditions falsifiées et incorrectes !

Aux uns et aux autres, il manquait un guide sûr, complet et commode, qui leur rendît les services que tirent constamment les amateurs d'autres spécialités des excellents travaux de P. Lacroix, d'Asselineau, de Cohen, de Brivois, etc., etc. — Jamais, jusqu'à ce jour, on n'avait consacré une étude d'ensemble aux éditions originales de nos grands auteurs ; il fallait compulser vingt recueils, parcourir cent catalogues pour se renseigner exactement sur l'identité et la valeur d'un *princeps* français ; que de pertes de temps, que d'insuccès vont être désormais épargnés aux bibliophiles et aux travailleurs par le précieux et remarquable ouvrage que vient de nous donner M. Jules Le Petit !

M. Jules Le Petit n'a pas besoin d'être présenté à nos lecteurs qui le connaissent de reste, tant par les aimables études qu'il a publiées dans *le Livre*, que par les articles qui lui ont été consacrés à diverses reprises, notamment à l'occasion de son agréable et luxueux volume, depuis longtemps épuisé, intitulé : *l'Art d'aimer les livres et de les connaître, Lettres à un jeune bibliophile* (Paris, chez l'auteur, 1884, pet. in-8° de 200 pages, spirituellement illustré à l'eau-forte par Alfred Gérardin). Ses publications sur *l'Ornementation des livres* (dans *la Gazette des beaux-arts*) témoignent de son goût artistique ; — ses travaux sur *Montaigne* et sur *les Premiers textes de Boileau* sont de sûrs garants de son érudition ; enfin, vingt années passées dans un commerce quasi journalier avec les plus célèbres amateurs, au milieu des plus belles collections que le marteau du commissaire-priseur a dispersées et reformées en notre temps, l'ont mis à même d'acquérir des connaissances et de recueillir des documents qui lui ont fourni l'idée et les moyens d'entreprendre la tâche énorme dont il nous offre aujourd'hui les résultats. Il était, on le voit, bien préparé à aborder ce difficile et patient labeur, dont on ne saurait ici faire connaître tous les mérites sans dépasser de beaucoup les limites d'un simple compte rendu. Il faut donc nous contenter d'indiquer sommairement le plan suivi par l'auteur ; mais le peu que nous allons dire pourra suffire à faire comprendre et apprécier la valeur de cet admirable travail.

La *Bibliographie des principales éditions originales d'écrivains français du* XVe *au* XVIIIe *siècle* renferme, sauf erreur, 309 ouvrages appartenant exclusivement à la classe de la littérature (poésie, roman, contes, morale, théâtre, satire, critique, etc.) ; elle commence au *Roman de la Rose* (1485-?) et finit au *Voyage autour de ma chambre* (1794). Tous les auteurs français, qui se sont distingués entre ces deux dates extrêmes, n'y sont point représentés et ceux qui y figurent ne le sont que par leurs meilleures ou plus célèbres productions. Toutefois, on peut affirmer qu'il n'est point de chef-d'œuvre de la pensée de l'esprit et du style ayant vu le jour dans cette période de plus de trois siècles, qui n'ait trouvé place en cette étude. M. Jules Le Petit a pris soin de répondre lui-même aux critiques que pourraient susciter certaines éliminations et d'indiquer les motifs qui ont déterminé son choix. — « Les auteurs, dit-il, qui figurent dans ce travail sont d'abord ceux dont notre pays peut s'enorgueillir, et ensuite quelques-uns dont les œuvres, sans avoir une aussi haute valeur littéraire, sont l'objet des convoitises des bibliophiles, pour d'autres motifs. Les livres choisis sont, autant que nous avons pu nous les procurer, les meilleurs de ces écrivains, et après cela ceux qui sont encore recherchés des amateurs. » — Voilà qui est clair et net et qui explique bien pourquoi, forcé de se restreindre, il a dû procéder surtout par sélection. S'il avait voulu, en effet, mentionner en son œuvre tous ceux qui ont obtenu une célébrité suffisante, ce n'est pas un volume qu'il lui eût fallu composer, mais deux ou trois et peut-être davantage, s'il avait consacré à tous des notices semblables à celles qu'il a rédigées ici. Jamais, jusqu'à présent, on n'a décrit les livres avec plus d'exactitude et de scrupuleuse fidélité. Le *Manuel du libraire* est, à cet égard, de beaucoup dépassé et les récents travaux de M. Harrisse (*Bibliographia Colombiniana*) et de M. Émile Picot (*Catalogue James de Rothschild*) peuvent seuls donner l'idée à leurs heureux possesseurs de ce qu'est

l'ouvrage de M. J. Le Petit. Encore celui-ci l'emporte-t-il sur ses devanciers par une particularité sans précédent et qui fait de la *Bibliographie des éditions originales* un livre unique en son genre, c'est celle-ci : MM. Harrisse et Picot ont très abondamment prodigué les fac-similés dans leurs beaux répertoires; mais, quelque nombreuses qu'elles soient, ces reproductions ne s'appliquent qu'à une partie des articles; les autres ouvrages n'étant décrits qu'au moyen des caractères typographiques ordinaires. M. J. Le Petit a fait bien plus et mieux : sur les 309 ouvrages qu'il présente, *il n'en est pas un seul* dont le titre et souvent le colophon ne soient reproduits en fac-similés rigoureusement exacts, même au point de vue des dimensions. A ce titre, cette bibliographie ne fait pas moins honneur à la patience de l'auteur qu'à l'habileté des éditeurs qui l'ont si luxueusement exécutée; quiconque est un peu initié à l'art typographique se rendra compte, d'après ce qui précède, des incroyables difficultés que l'imprimeur a eu à vaincre pour établir une mise en pages correcte avec plus de 300 fac-similés de formes et de mesures aussi variées que le sont ceux qui illustrent l'ouvrage; aussi est-il telle feuille qui a dû être remaniée presque totalement jusqu'à cinq fois avant le tirage définitif. Ce sont là des mérites « matériels » que ne peuvent guère apprécier la plupart des collectionneurs; il semblait bon de les signaler avant de faire connaître les autres qualités de l'œuvre qui nous occupe.

Les livres y sont classés dans l'ordre rigoureusement chronologique, ce qui, grâce à la succession des fac-similés, forme une sorte de musée typographique, où les progrès de l'imprimerie se déroulent sous nos yeux; un double index alphabétique final permet de retrouver instantanément l'auteur ou l'ouvrage anonyme auquel on s'intéresse. Nous n'entreprendrons pas d'énumérer même les noms et les titres les plus célèbres qui se rencontrent, nous nous bornerons à choisir un seul article pour faire comprendre le système adopté par l'auteur de cette merveilleuse bibliographie.

Soit, par exemple (pages 336-345), le livre de *La Rochefoucauld,* dont M. Jules Le Petit nous décrit trois éditions. — La première est celle de la Haye, 1664, petit in-8° de 79 pages, édition hollandaise, quasi clandestine, véritable édition *princeps* de cet impérissable ouvrage. Après le fac-similé du titre, le bibliographe consacre une page à faire connaître les particularités de caractères, de format, d'origine qu'elle présente, le nombre des maximes qu'elle contient, les hypothèses auxquelles elle a donné lieu, les travaux critiques dont elle a été l'objet. — Il passe à la seconde, édition *avouée* considérée jusqu'à ce jour comme véritablement originale et qui vit le jour à Paris (Claude Barbin, 1665, in-12); naturellement, il donne les mêmes indications de détail que pour la précédente; puis il fait savoir qu'elle a eu deux *émissions,* présentant, par suite de remaniements et de cartons, d'importantes différences; ces changements, ces variantes, il les reproduit fidèlement, page par page, de telle sorte qu'il n'est pas possible de commettre d'erreurs au sujet de ce précieux volume. — Il décrit enfin la cinquième édition (1678, in-12), la dernière publiée du vivant de La Rochefoucauld, et rapporte avec la plus minutieuse exactitude les différences qu'elle présente avec les autres, ses notables augmentations (504 maximes au lieu de 188 à l'origine) et toutes les particularités propres à instruire et à guider le bibliophile.

Ce qui accroît l'intérêt et l'importance du travail de M. J. Le Petit, c'est qu'il ne rapporte rien d'après les allégations d'autrui, sinon après les avoir soigneusement contrôlées; tous les livres dont il parle, il les a vus, tenus et examinés lui-même; souvent même il a comparé, dans les collections publiques et particulières, divers exemplaires d'une même édition; il a pu noter ainsi certaines différences jusqu'ici insoupçonnées et dévoiler parfois de curieux *trucs* des libraires d'antan.

Enfin, et ce n'est pas là, pour bien des gens, le moindre attrait de son ouvrage, il fait suivre chaque volume d'un relevé des prix qu'il a atteints, depuis moins de cinquante ans, dans les *auctions* les plus fameuses et cette juxtaposition n'est pas sans inspirer bien des réflexions sur la fortune des livres et sur le développement de la passion bibliophilique. C'est ainsi, pour nous en tenir à notre exemple, qu'il nous montre le *La Rochefoucauld* de 1665 suivre une progression constante depuis 1844, date à laquelle il se vendait 62 francs à la vente Nodier, pour atteindre, en 1887, chez Morgand, le prix énorme de 1,500 fr. Certes, il s'en faut que tous les ouvrages aient suivi la même progression; mais, même pour les moins recherchés, c'est par centaines et par milliers de francs qu'on se les dispute; l'amateur assez opulent et assez heureux pour pouvoir réunir sur ses rayons tous les livres qui figurent en ce magnifique inventaire devrait les payer ensemble de plus d'un demi-million.

On doit comprendre d'après tout ceci pourquoi, ne voulant faire qu'un volume, M. J. Le Petit a dû limiter ainsi le nombre des auteurs dont il a parlé; le développement de ses articles ne lui permettait pas d'en admettre davantage. Il faut le remercier de nous avoir, dès maintenant, donné une œuvre qui nous eût manqué longtemps encore s'il l'avait rendue plus volumineuse. — Les amateurs, les lettrés et les travailleurs ne perdront rien pour attendre; car, s'il faut en croire un passage de sa préface, il se propose de donner une suite à cette entreprise excellente. Souhaitons qu'il veuille bien satisfaire aux espérances qu'il nous fait concevoir et que le succès considérable obtenu par ce premier volume l'incite à continuer cette œuvre si bien faite, non moins utile à la bibliographie pure qu'à l'histoire littéraire et qui, dès à présent, classe sans conteste son auteur au rang des grands bibliographes de notre pays.

BEAUX-ARTS

— Archéologie — Architecture — Arts industriels —

Les Arts modernes de l'illustration, sous la direction de Carl von Lützow. I. *La Gravure sur bois.* Un magnifique vol. grand in-4° contenant 48 planches hors texte et 254 illustrations dans le texte. Vienne, Gesellschaft für vervielfältigende Kunst, 1887. — Prix : 36 francs.

La *Société de propagation des arts graphiques* de Vienne, qui publie **Die graphisohen Künste,** la revue artistique peut-être la mieux fabriquée, et qui fait graver de remarquables estampes telles que *la Fête de tous les saints* de Dürer, et *l'École d'Athènes* de Raphaël, vient d'éditer un ouvrage de premier ordre, sur lequel nous attirons la sérieuse attention des amateurs.

L'ouvrage entier (écrit en allemand) doit embrasser tous les procédés contemporains de reproductions graphiques et former 4 volumes. Le premier, actuellement terminé, est consacré à la gravure sur bois ; le second, paru en partie, traitera de la gravure en taille-douce; les autres, rapidement conduits, comprendront l'eau-forte, la lithographie, l'héliogravure et les nombreux procédés de gravure chimique.

Le premier volume, formant d'ailleurs un tout complet, est précédé d'une importante introduction du savant Dr de Lützow, une des autorités scientifiques et artistiques de l'Allemagne, à qui l'on doit, pour ne citer qu'un de ses ouvrages, le grand *Atlas des monuments de l'art.* Cette introduction n'est pas spéciale à la gravure sur bois; elle embrasse l'ensemble des reproductions graphiques. C'est une véritable histoire, théorique et pratique, de l'art de l'illustration.

Le XIXe siècle est une époque de grandes transformations et de grands progrès pour les arts graphiques. Leur tendance, leur but toujours poursuivi et souvent atteint est de se rapprocher de la Nature. Or, pour eux, la Nature est le tableau, la statue, le dessin qu'ils ont à reproduire. L'exactitude, non pas seulement celle de l'effet, mais la précision des formes est la qualité maîtresse. Il ne faut plus de ces « belles infidèles » du XVIIIe siècle, estampes sans doute gracieuses, mais ressemblant peu au modèle.

Après avoir été à peu près abandonnée pendant deux siècles, la gravure sur bois est remise en honneur, surtout par l'Anglais Thomas Bewick; au même moment, les frères Unger travaillent en Allemagne au relèvement de la xylographie, Blasius Höfel en Autriche, et surtout le maître contemporain, Louis Richter, chef des écoles de Dresde et de Leipzig. Mais, dit M. de Lützow, les Français étaient depuis longtemps les maîtres pour les *vignettes* et les *vues* : « Le livre, comme œuvre d'art harmonique entre le texte et les gravures, a atteint en France, depuis quarante ans, une hauteur où l'Allemagne arrive à peine aujourd'hui. »

La même justice est rendue à la France pour la lithographie ; ses grands progrès pour le noir et la chromo, sont dus à l'Alsacien Engelmann. Encore ne parle-t-on pas assez de Lemercier, mort il y a deux ans, chargé d'années et de gloire, après avoir, par ses mains et son esprit, poussé cet art aux dernières limites de la perfection. La taille-douce aussi, Henriquel-Dupont en tête, fut toujours, en France, maîtresse et inspiratrice du mouvement artistique. Elle y fut d'ailleurs protégée d'en haut : la chalcographie du Louvre avait remplacé celle du Vatican.

Quant aux procédés modernes, enfants de la chimie et de la photographie, l'auteur les montre brièvement pour ce qu'ils sont : une aurore qui sera prochainement un éclatant soleil. Ils ne détrôneront pas les anciennes méthodes, en ce sens seulement qu'on peut être artiste en étant graveur et que telle planche présente de ce fait un ragoût personnel des plus intéressants. Mais traduction sera toujours plus ou moins trahison, et il est incontestable que la reproduction directe, soit de l'œuvre d'art originale, soit de la nature, quand elle sera dégagée de l'obscurité alourdie des demi-teintes, donnera seule la perception nette du vrai, l'expression même de la réalité qui est l'idéal poursuivi.

L'ouvrage, entrant ensuite dans le corps du sujet, poursuit l'histoire de la gravure sur bois, pays par pays, avec l'autorité de rédacteurs spéciaux.

M. Wilhelm Hecht, artiste graveur lui-même de premier ordre, pouvait mieux que personne parler de la gravure en Allemagne. Il l'a fait en deux chapitres, le premier consacré aux grands ouvrages illustrés en général, et le second plus particulièrement aux journaux et aux revues. La méthode suivie est de donner l'exemple à côté de la dissertation, un spécimen de la gravure elle-même. Comme la sélection est faite avec un grand discernement, il serait difficile de faire un choix dans ce choix et il faudrait citer la table entière des 302 illustrations qui illuminent le volume. Nous préférons donner, autant que

possible, l'esthétique de chaque pays, et ce sera une pure question de recherche artistique, car le métier en lui-même est possédé partout d'une façon à peu près parfaite. La gravure allemande recherche surtout l'effet; elle aime les oppositions, quelquefois brutales, de noir et de blanc. Les illustrations célèbres de Menzel, pour l'histoire de Frédéric le Grand, gravées par A. Vogel, sont le type du genre. On peut placer le *fumé* loin de son œil, à plusieurs mètres; la gravure sera toujours lisible, car elle procède par grandes masses. Les tailles sont profondes et l'impression doit en être facile. Une grande vigueur, mais aussi une lourdeur inévitable. Ces illustrations allemandes sont évidemment pour satisfaire au goût du public allemand, car les graveurs eux-mêmes, quand ils travaillent pour l'étranger, notamment pour l'Angleterre, ce qui leur arrive souvent, sont parfaitement capables d'une plus grande finesse.

Le Dr de Lützow a repris la plume pour le chapitre consacré à la gravure en Autriche-Hongrie. Sans être bien marquée, la différence est sensible : l'art autrichien est plus léger. Mais il faut reconnaître que Vienne n'apporte pas un contingent d'illustrations comparable, même de loin, à ceux de Munich, de Berlin, de Leipzig et de Stuttgart, en suivant, pour ces quatre centres de la librairie allemande, l'ordre progressif de leur importance actuelle. Vienne prendra sa revanche avec la gravure en taille-douce.

Le chapitre considérable consacré à la France ne pouvait être confié mieux qu'à M. Henri Bouchot, indiqué non seulement par sa situation de conservateur adjoint au Cabinet des Estampes, mais par l'autorité que lui ont donnée ses dernières publications, notamment son ouvrage *le Livre*, remarqué dans la remarquable Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts de la maison Quantin.

La gravure sur bois française est typiquement représentée par les illustrations de J. Gigoux pour le *Gil Blas* de Dubochet, les Tony Johannot de Curmer et de Hetzel, les Grandville édités par Henri Fournier et non par les Garnier qui n'ont été que les vendeurs des *Fables de La Fontaine*. Pour ces trois artistes, les graveurs sont au-dessous du modèle. Bien qu'il fût surtout lithographe, Raffet donna aussi, chez Furne, des illustrations gravées sur bois. Lavoignat a sculpté, d'après Meissonier et autres des gravures à l'aspect d'eaux-fortes; de même Rouget, d'après Charles Jacque. Puis vient la grande école des graveurs qui eurent à interpréter les innombrables et splendides dessins de Gustave Doré : Doms, Laplante, Pannemaker, surtout Pisan. Doré jetait en grandes masses ses conceptions géniales, avec une verve furieuse, sans fixer les contours, plaquant souvent au lavis ses effets de lumière et d'ombre. Ses graveurs devaient le deviner, le corriger quelquefois : à côté du maître, ils faisaient aussi œuvre de créateurs, et leur mérite fut extrême. Ils ne sont pas suffisamment représentés dans cet article, et, par une étrange concession à l'amour-propre allemand, ce ne sont point les bois originaux de la *Sainte Bible* de Mame qui sont cités, mais bien les galvanos vendus pour l'édition d'Hallberger. Il y a de grandes lacunes dans cet exposé de la gravure française. Boetzel, entre autres, un de nos plus grands graveurs, n'y figure point. On y cherche en vain les admirables *Galeries publiques de l'Europe*, d'Armengaud, imprimées par Claye en 1856, pour la première fois sur des presses mues par la vapeur. Sans doute, ces bois, presque tous gravés par Pannemaker à une époque où la galvanoplastie n'était pas appliquée, se seraient trouvés, s'ils existent encore, trop usés pour donner une idée convenable de ce qu'ils étaient dans leur fraîcheur. Mais pourquoi les ouvrages de librairie proprement dite, si nombreux et si beaux dans ces dernières années, ne sont-ils pas représentés? Pour n'en citer qu'un, *l'Oiseau* ou *l'Insecte* de Michelet, dessins de Giacomelli gravés en grande partie par Méaulle, aurait donné une note charmante et qui fait défaut. Les journaux seuls, *le Monde illustré*, *l'Illustration*, *le Magasin pittoresque*, *l'Art*, sont largement mis à contribution avec les gravures, fort belles d'ailleurs, de Bellenger, Froment, Leveillé, Thérond, Baude et de Révérend Dochy. Nous croyons deviner la cause de ces regrettables lacunes, car il faut la chercher ailleurs que dans la compétence indiscutable de M. Bouchot : nos éditeurs sont sans doute les coupables. Pour pouvoir les reproduire, il fallait obtenir d'eux la communication de leurs clichés; ils y auront mis une bonne volonté relative. S'ils n'avaient manqué que l'occasion de se tailler une excellente réclame, nous resterions fort indifférent; mais, par leur faute, la gravure française ne brille pas comme elle le devrait dans ce rendez-vous artistique, et c'est un manque de patriotisme difficile à pardonner. Aussi sommes-nous embarrassé de caractériser ici la gravure française. D'après les spécimens donnés, elle serait assez lourde et comme moins en possession de son métier que les autres, alors qu'elle aurait pu prouver au contraire qu'elle sait être à la fois ferme et douce, vigoureuse et gracieuse.

La gravure anglaise, par M. Klinkicht, et la gravure nord-américaine, par M. Koehler, forment deux chapitres importants. Elles procèdent de la même école et, là, la dissemblance est profonde avec le style allemand. Si, dans les grands journaux comme *the Graphic*, l'effet est nécessairement recherché, les livres et les revues d'art se préoccupent surtout du fini et du velouté de l'exécution. Ces gravures sont généralement d'une impression difficile. Pour rendre leurs finesses, il faut bon papier, bonne encre, bon metteur en train; les praticiens savent quelles surprises elles réservent quand on veut les traiter d'une façon médiocre. Elles ont toute la délicatesse et tout le charme de grandes dames. D'une facture essentiellement moderne, ces bois délicats varient à l'infini leurs tailles toujours serrées et produisent, dans la traduction des rêves du crayon, des effets d'une douceur pénétrante. Les États-Unis sont plus affinés encore que la Grande-Bretagne. Sans doute, nombre de gravures du *Magazine of Art* et de l'*Art-Journal* sont de tout premier ordre; mais nous ne connaissons rien qui soit comparable aux illustrations — non pas

une par hasard, mais presque toutes — du *Harper's Monthly*, du *Century Magazine*, du *Saint-Nicholas*, des innombrables livres pour enfants qui se publient au delà de l'Océan. S'il faut ici décerner le prix de la gravure sur bois, nous n'hésitons pas à le remettre aux mains des graveurs américains. Ils sont, pour vrai dire, merveilleusement secondés par les imprimeurs, car ce n'est pas à grand luxe et à petits nombres que se tirent leurs épreuves, mais couramment et à des centaines de mille d'exemplaires. Saluons-les et imitons-les, car, bien que cet ouvrage ne leur donne pas une place suffisante, ils ont incontestablement devancé leurs confrères du vieux monde, qui ont commencé par être leurs maîtres.

Tous les pays européens sont scrupuleusement passés en revue. M. Hymans traite de la Belgique, M. Taurel de la Hollande; rien de particulier pour ces deux écoles, qui dérivent autant de l'art français que de l'art allemand.

M. Scheu a eu peu à dire de l'Italie, pour n'en point dire de mal. L'Espagne, traitée par M. Pedro de Madrazo, est autrement en progrès : *la Ilustracion española* est un des meilleurs journaux illustrés qui existent; ses gravures sont artistiques et vigoureuses, et les éditeurs de Barcelone, pour ne point être cités ici, produisent de fort beaux volumes.

M. Norden, en écrivant le chapitre de la Russie, a constaté avec raison qu'elle n'avait presque plus, en qualité, de progrès à faire. Des graveurs tels que Baranowski, Raschewski, Sserjakow, W. Mathé, Holewinski, nous les citons à plaisir dans ce pays prétendu barbare, peuvent supporter toute comparaison.

M. Carl Brun n'a rien pu reproduire de bien important pour la Suisse. Le Danemark, par M. S. Muller, est représenté surtout par une gravure hors ligne de Hendriksen. M. Dietrichson nous montre, pour la Suède et la Norvège, deux gravures d'Engberg qui sont deux chefs-d'œuvre et qui terminent dignement cette belle galerie.

Nous avons dit, et nous y revenons, car c'est le point capital, que l'illustration de cet ouvrage comporte quarante-huit planches hors texte et deux cent cinquante-quatre gravures dans le texte. Mais ce qu'il nous faut dire maintenant, c'est comment sont imprimées ces illustrations. C'est une merveille pour tout le monde et un étonnement pour les gens du métier. Ces gravures ne sont point originales, cela est entendu puisqu'il s'agissait de donner des types des illustrations éditées dans ces cinquante dernières années. C'était donc une nécessité et ce n'est point une critique, car, à moins d'avoir cent gros volumes sous la main, il est impossible de former plus beau bouquet. Mais il a fallu imprimer soit sur des bois déjà fatigués par un premier tirage, soit sur des galvanos où les tailles sont toujours plus ou moins bouchées et les traits plus ou moins épaissis. Eh bien, nous avons pu comparer beaucoup de ces réimpressions avec les éditions originales : elles ne leur sont pas égales, elles leur sont supérieures ! C'est un tour de force qui n'a pu être obtenu qu'à force de patience dans la mise en train et la retouche des clichés, et par un sentiment artistique que le directeur de cette publication — sans doute le Dr de Lützow — a dû inspirer à tous les ouvriers qui y ont mis la main.

Si, comme il n'est pas permis d'en douter et comme la partie déjà exécutée du second volume en donne l'assurance, cet ouvrage, d'ailleurs d'un bon marché inexplicable, se continue comme il a commencé, ce sera un des plus beaux monuments élevés à la gloire des arts de l'illustration. Nous rendrons compte des volumes suivants au fur et à mesure de leur apparition.

A. Q.

Gentile Bellini et Sultan Mohammed II; *notes sur le séjour du peintre vénitien à Constantinople* (1479-1480) d'après les documents originaux en partie inédits, par L. Thuasne, avec huit planches hors texte. Paris, E. Leroux, 1888, in-4°.

Nous venons de lire avec le plus vif intérêt l'étude très fouillée que vient de publier M. L. Thuasne sur le séjour à C. P., à la Cour de Sultan Mohammed II, du peintre Gentile Bellini.

On n'avait, jusqu'à ce jour, que des renseignements très succincts et des plus contradictoires sur cet épisode de la vie du grand artiste vénitien, lorsque la découverte d'un témoignage authentique faite dans un manuscrit oublié de la Bibliothèque nationale, du Vicentin Giovan Maria Angiolello, qui vivait à la cour du sultan alors que Gentile y travaillait, a permis à l'auteur de suppléer à cette absence de renseignements et de préciser la nature des rapports qui s'établirent pendant près de quinze mois entre le peintre vénitien et son terrible Mécène.

On est charmé et consolé tout à la fois de voir cette figure terrible du conquérant de Constantinople se dérider et comme sourire sous l'influence bienfaisante de l'art, et de découvrir derrière le despote impitoyable un souverain sensible aux manifestations de l'esprit, un protecteur éclairé des lettres et des savants, un empereur dont les hautes qualités forçaient, de son temps même, l'admiration et le respect de ses adversaires.

M. Thuasne énumère et étudie avec une compétence singulière les différents travaux exécutés par G. Bellini à C. P. et s'étend avec de grands détails sur les trois œuvres principales du maître : la colonne de Théodose, la médaille et le portrait de Sultan Mohammed II. Pour donner à sa démonstration une portée plus grande, l'auteur a enrichi son travail de la reproduction par la gravure et la phototypie des œuvres qu'il analyse, permettant ainsi au lecteur de juger par lui-même de la valeur de l'argumentation.

L'annotation copieuse qui accompagne le texte montre à la fois l'érudition de l'auteur et ses scrupules à restreindre le champ de l'hypothèse pour ne présenter que des faits qui s'appuient sur des documents.

Nous tenons à signaler ce travail comme une contribution importante à l'histoire de l'art vénitien

au XVe siècle; et le succès qui l'a accueilli est la confirmation probante de notre appréciation. H. W.

Histoire de la céramique grecque, par OLIVIER RAYET et MAXIME COLLIGNON. Paris, Decaux, gr. in-8°. — Prix : 40 francs.

Ouvrage posthume. Dans un avant-propos plein de dignité, M. Collignon rend un pieux hommage à la mémoire de son ami Rayet, enlevé trop tôt à la science et aux arts, et semble vouloir lui reporter tout l'honneur de ce grand travail. Mais Olivier Rayet, dont la mort « a mis à néant toutes les espérances qu'on était en droit de fonder sur son brillant passé », aurait voulu lui-même qu'on ne rendît à César que ce qui lui appartenait, et M. Collignon ne doit pas s'effacer avec une modestie trop grande. Ainsi qu'il doit le reconnaître, il a entièrement composé de nombreux et importants chapitres de l'ouvrage, et mis sur pied l'ensemble du volume. Pour ne citer que deux titres, si Rayet a fait preuve dans ses *Monuments de l'art antique* de ce haut sentiment artistique qui est la consécration de la grande érudition, M. Collignon a montré dans son *Archéologie grecque* qu'il savait allier, qualité si rare, la précision de la science au charme de la vulgarisation. *L'Histoire de la céramique grecque* sera un succès dans le monde savant : il est de toute justice qu'il soit également réparti entre les deux auteurs.

Il est difficile, quand on ne les suit pas dans les revues savantes et dans les bulletins spéciaux, de se rendre compte des travaux de l'archéologie moderne. Ses recherches vont jusqu'aux plus petits détails de l'investigation. Souvent, comme font les vrais savants du monde médical, une observation est notée sans utilité immédiate ou du moins sans rapport apparent avec une théorie scientifique quelconque. C'est un document isolé. C'est la constatation d'un fait, constatation désintéressée, car cette note profitera à un autre chercheur. Chacun ainsi apporte sa pierre à l'édifice en reconstruction, jusqu'au jour où vient l'architecte.

MM. Rayet et Collignon sont aujourd'hui les metteurs en œuvre des innombrables études antérieures sur la question; après les analystes — *quorum pars magna fuerunt* — ils arrivent en synthétiseurs; ils établissent la doctrine. Des fouilles ultérieures pourront ajouter quelques éclaircissements, allonger quelques chapitres, apporter quelque lumière confirmatrice; mais l'ensemble de l'œuvre n'en sera plus modifié. Ce n'est pas que « le siège soit fait », la science moderne n'écrivant plus de morceaux de bravoure; mais *l'Histoire de la céramique grecque* est écrite.

La matière première, les diverses terres de Grèce si propices aux fines couleurs et à l'émail sont géographiquement et chimiquement passées en revue. Voici les premiers essais surpris sur place, dans l'examen, chronologiquement fondé, des hésitations de l'art naissant. Puis l'influence orientale, toute-puissante sur les modes et sur les mœurs, transporte en Grèce les formes de l'Asie. C'est au VIe siècle avant notre ère que les styles s'unifient dans les fabriques d'Athènes. Alors sont décrits les vases à figures noires, les amphores panathénaïques, les vases à figures rouges, les vases à fond blanc, ceux ornés de relief et en forme de figurines. De la Grèce, la poterie se transporte dans l'Italie méridionale où elle est suivie par les auteurs. Enfin la céramique architectonique, qui jouait un si grand rôle dans la construction des édifices grecs, est reconstituée à l'aide des nombreux fragments dont la coloration est encore clairement indiquée.

C'est un ouvrage de grande bibliothèque publique et de musée, par la forme et par le fond; mais, comme il a été maintenu en format moyen, ce sera aussi un livre de rayons de bibliophiles. Enfin, si les nombreux collectionneurs céramistes en font, comme ils le doivent, l'acquisition, l'éditeur trouvera dans la vente la récompense de sa courageuse initiative.

Il faut en effet du courage pour entreprendre, par ce temps de surproduction artistique, des éditions de cette importance. Nous souhaitons d'autant plus un succès mérité à celle-ci que nous croyons savoir, bien que rien ne l'indique dans sa rédaction et qu'il forme un tout complet, que ce volume devait, dans des projets primitifs, n'être que le tome Ier d'une vaste encyclopédie céramique. L'histoire complète de l'art si charmant et si varié de la terre, représenté par une dizaine de volumes de cette envergure, serait une collection unique et splendide à la réalisation de laquelle doivent pousser la critique... et le public.

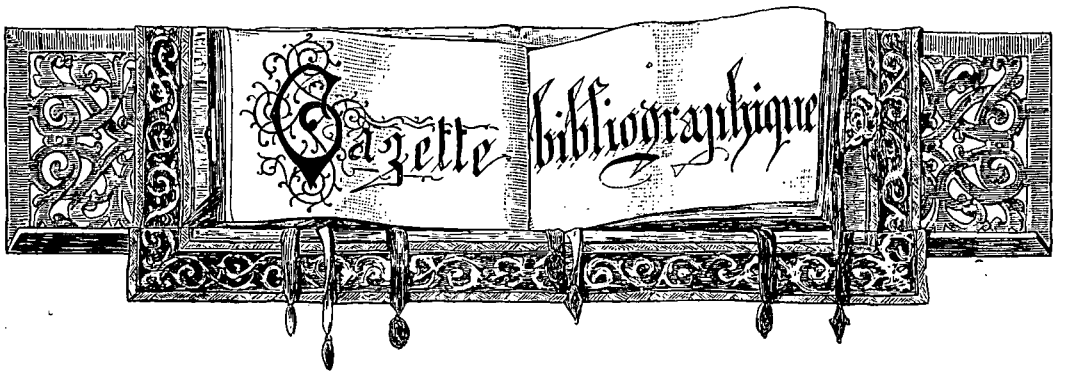

Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois.* — *Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES : *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de science récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français.* — *Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province.* — LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX : *Procès de presse et de librairie.*

DOCUMENTS OFFICIELS

L'industrie du livre à l'Exposition universelle de 1889. — Le ministre du commerce et de l'industrie, par arrêté en date du 23 mars, a nommé membres des comités d'installation, pour l'imprimerie et la librairie : MM. Georges Masson, Eugène Plon, Doniol, directeur de l'Imprimerie nationale, et Paul Ollendorff; et pour la papeterie, la reliure et le matériel des arts de la peinture et du dessin : MM. Dumont, Engel père, Hild et Eugène Vacquerel.

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

INSTITUT.

Le buste de Mariette à l'Institut. — La direction des beaux-arts a fait livrer à l'Institut de France le buste en marbre blanc de Mariette bey, le célèbre égyptologue, décédé, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. L'œuvre est du statuaire Jacquemart.

Les délégués de l'Institut au Conseil supérieur de l'instruction publique. — L'Académie française a délégué M. Jules Simon pour la représenter au conseil supérieur de l'instruction publique. L'Académie des sciences y envoie M. Faye, et l'Académie des sciences morales et politiques, M. Beaussire.

PRIX ACADÉMIQUES.

L'Académie française a décerné, à la fin de mars, son prix de poésie (concours Archon-Despérouses) : 1,500 francs ont été alloués au vicomte de Borelli, auteur du volume intitulé *Rana;* la même somme à M. Frédéric Plessis, auteur d'un recueil intitulé *la Lampe d'argile.* Les 1,000 fr. de surplus sont attribués à M. Peyrefort, pour *la Vision.*

M. de Borelli a eu déjà un prix de poésie, il y a quelques années pour une pièce intitulée *Sursum corda!* Son concurrent de cette année, M. Plessis, est professeur à la Faculté de Caen.

L'Académie a décidé, dans la même séance, que le sujet du concours d'éloquence pour 1890 serait les *Contes de Perrault.*

Le 12 avril, statuant sur les propositions faites au nom de la commission du concours Langlois et de la commission du concours Montyon pour les ouvrages utiles aux mœurs, l'Académie adopte la conclusion des rapports de ces commissions.

En conséquence, le prix Langlois de 1,500 francs est partagé par moitié entre les deux ouvrages suivants : *Histoire de la conquête de la Nouvelle-Espagne,* par le capitaine Bernal Dias del Castillo, traduit de l'espagnol par M. José Maria de Heredia, et *l'Empereur Akbar,* un chapitre de *l'Histoire de l'Inde au XVIe siècle,* par le comte de Naer, traduit par M. Bouet-Maury.

La somme de 19,000 francs, à laquelle s'élevait

pour cette année le montant de la fondation Montyon, est répartie de la manière suivante :

Deux prix de 2,000 francs chacun sont décernés, l'un à la thèse de doctorat de M. G. Lanson, *Nivelle de La Chaussée et la Comédie larmoyante*, l'autre à trois volumes sur *la Théorie de la grande guerre*, publiés par M. le colonel de Vatry, d'après le grand ouvrage de M. le général de Clausewitz;

Quatre prix de 1,500 francs à chacun des ouvrages suivants : *l'Expérience de grand-papa*, par M. Elie Berthet; *Capitaine*, par Mme de Nanteuil; *Ce que femme veut*, par M. Jacques Vincent; *la Tâche de Petit-Pierre*, par Mme Charles Bigot;

Et neuf prix de 1,000 francs chacun aux neuf ouvrages suivants : *les Iles Hawaï*, par M. Marcel Monnier; *l'Enfant préhistorique*, par M. Ernest d'Hervilly; *Cœurs droits*, par Mme Calmon; *les Cœurs héroïques*, par M. G. Derenne; *la Folle de Virmont*, par M. Barencey; *Cinquante mille francs dans l'Océan Pacifique*, par M. Albert Davin, lieutenant de vaisseau; *la Vie d'une femme du monde*, par Mme Jules Samson; *Liaudette*, par M. Gabriel Marc; *la Mesure du mètre*, par M. W. de Fonvielle.

Le vulgaire se demandera peut-être en quoi *les Iles Hawaï*, *l'Enfant préhistorique*, *la Mesure du mètre*, *la Grande guerre*, peuvent bien être utiles aux mœurs. Mais l'Académie voit clairement ce que les yeux des profanes ne soupçonneraient même pas.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Une enquête académique. — L'Académie des sciences morales et politiques a chargé M. Baudrillart de continuer l'enquête qu'elle poursuit depuis plusieurs années sur les *populations agricoles de France*, enquête dont le second volume, comprenant le Maine, la Touraine, l'Anjou, la Vendée, les Deux-Sèvres, la Flandre, la Picardie, l'Artois, l'Ile-de-France, va paraître prochainement.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Une élection à l'Académie des inscriptions. — L'Académie des inscriptions et belles-lettres a procédé dernièrement à l'élection d'un membre dans la section des inscriptions et médailles. M. Deloche a été élu en remplacement de M. Charles Robert, décédé.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

Société des études historiques. — La Société des études historiques a constitué son bureau pour 1888 ainsi qu'il suit : Présidents honoraires : MM. J.-C. Barbier, premier président à la Cour de cassation, et Camille Doucet, secrétaire perpétuel de l'Académie française; président : M. le général Favé, membre de l'Institut; vice-présidents : MM. J. Flach, professeur au Collège de France, et Marbaux, ancien conseiller d'État; secrétaire général : M. G. Joret-Desclosières; secrétaires adjoints : MM. Dufour et de Boisjoslin; administrateur : M. Ludovic Racine.

Société de géographie commerciale. — La Société de géographie commerciale a tenu, le 20 mars, sa grande séance annuelle.

Après la lecture de la correspondance, M. Binder expose son voyage dans le Kurdistan et sur les frontières turco-persanes. Il s'étend principalement sur les routes, les moyens de voyager, les productions et l'avenir du pays.

M. Pigeonneau, vice-président de la Société, présente ensuite le rapport de la commission des prix.

Le prix Berge (grande médaille d'or) est décerné à M. Paul Leroy-Beaulieu, membre de l'Institut, pour son ouvrage sur l'Algérie et la Tunisie, publié en 1887.

La médaille Crevaux a été décernée à M. Émile Darraux, pour son livre intitulé : *les Mœurs et la vie à la Plata*, résultat de dix ans de séjour et d'études dans ce pays.

La médaille Dupleix a été accordée à M. Cotteau pour son voyage dans le Caucase et dans le territoire transcaspien.

La médaille Caillié est obtenue par M. Rolland, ingénieur des mines, pour les puits artésiens creusés sous sa direction dans l'Oued-Rir. La nouvelle médaille La Pérouse aura pour premier titulaire M. Raoul, pharmacien de la marine, qui a créé un jardin botanique à Taïti.

Enfin, les médailles offertes par la chambre syndicale des négociants commissionnaires sont accordées à MM. Soller, explorateur du Maroc; Camille Gautier, qui a relevé l'itinéraire de Saïgon à Luang-Prabang; et Chaffaujon, pour son voyage au Venezuela et aux sources de l'Orénoque.

Le cercle Saint-Simon (Société historique), qui occupait l'immeuble style Renaissance situé au coin du boulevard Saint-Germain et de la rue Saint-Simon, a été sur le point de se dissoudre. Il avait été fondé, il y a six ans, dans le but de créer à Paris un lieu de réunion analogue à ce que possèdent l'Angleterre dans l'Athenæum-Club de Londres, l'Espagne dans l'Ateneo de Madrid, et la Belgique dans l'Athénée de Bruxelles. Absolument littéraire, le jeu y était interdit. Le cercle Saint-Simon avait groupé des hommes appartenant aux carrières et aux opinions les plus variées; il possédait des salles où des conférences très suivies étaient faites, et une bibliothèque fort riche; il faisait paraître également des bulletins et des publications spéciales. Pendant cinq années le nombre des membres du cercle avait été en augmentant et avait atteint le chiffre de 573; mais cette année il était tombé à 507, et comme les charges restaient les mêmes, tandis que les recettes diminuaient, le comité, composé de MM. Monod, président, Lavisse et Sorel, vice-présidents, Mayrargues, tréso-

rier, et Péaux, secrétaire, s'est vu forcé de prendre des mesures décisives. Il se voyait acculé à la nécessité d'une liquidation finale, s'il n'avait trouvé à alléger de beaucoup son loyer en se logeant dans l'hôtel des Sociétés savantes.

La Société des gens de lettres et M. Lucien Descaves. — Les candidats qui se présentent pour faire partie de la Société des gens de lettres doivent préalablement remplir les conditions suivantes :

I. Remettre au siège de la Société :

1° Une demande d'admission en qualité de sociétaire, adressée au Comité, signée du candidat et apostillée par deux parrains, membres de la Société;

2° L'acte de naissance du candidat;

3° La nomenclature des œuvres du candidat;

4° Un exemplaire d'œuvres imprimées, représentant *au moins* deux volumes in-8°, soit un minimum de 400,000 lettres;

5° Une adhésion aux statuts de la Société, signée par le candidat. A cet effet, un exemplaire des statuts est adressé à tout homme de lettres qui en fait la demande au délégué;

6° Si le candidat est une femme mariée, l'autorisation de son mari conformément au Code civil.

II. Déposer entre les mains du délégué, au siège social (art. 19 des statuts) :

1° Quarante francs pour premier apport social, ci.....	40 fr.
2° Le montant de l'apport annuel de l'année courante, ci.....	12 »
	52 fr.

Dans ces conditions statutaires, M. Lucien Descaves, fils d'un graveur bien connu, écrivain de talent, à quelque école qu'il appartienne, auteur de quatre romans qui ont eu du retentissement, ayant pour parrains M. Ernest Daudet et M. Paul Bonnetain, s'est présenté pour faire partie de la Société et a été repoussé. De là protestations, appel à l'opinion publique, scandale. Il paraît, d'ailleurs, qu'il peut se représenter au bout de trois mois, et qu'il est sûr, cette fois, d'être reçu. *Risum teneatis.*

— *Le bureau de la Société des gens de lettres.* — Le comité de la Société des gens de lettres, dans sa séance du 26 mars 1888, a procédé à la formation de son bureau pour l'exercice 1888-1889.

Ont été élus :

Président : M. André Theuriet (à l'unanimité). — Vice-présidents : MM. Gourdon de Genouillac et Émile Richebourg. — Rapporteurs : MM. Édouard Grimblot et Arthur Arnould. — Questeurs : MM. Félix Jahyer, Edmond Thiaudière.

Secrétaires : MM. Édouard Cadol, Charles Chincholle. — Suppléants : MM. Camille Le Senne et Élie Fourès.

Trésorier : M. Charles Valois. — Bibliothécaires-archivistes : MM. Eugène d'Auriac et Henri Demesse. — Rédacteur de la chronique : M. F. Jahyer. — Délégué du comité : M. Édouard Montagne (à l'unanimité).

ÉTRANGER

Italie. — *Autre académie.* — Sous ce titre : *le Charivari* nous révèle l'existence de l'*Académie romaine de l'Immaculée-Conception.* Elle a pour but de célébrer de toutes manières la Vierge mère et sans tache.

Hollande. — *Concours de la Société pour l'avancement des sciences naturelles.* — La Société pour l'avancement des sciences naturelles, de la médecine et de la chirurgie, à Amsterdam, vient de mettre au concours la question suivante, dont le prix est de 300 florins, plus une médaille d'or de la valeur de 30 ducats :

« Faire la part qui revient aux chimistes français, anglais, allemands et néerlandais, dans l'élaboration et l'adoption du système de Lavoisier, en expliquant les différences nationales qui existent à ce sujet. »

Les mémoires devront être adressés, avec un billet cacheté contenant le nom et le domicile de l'auteur, à M. Tilanus, secrétaire général de la Société, à Amsterdam, avant le 31 décembre.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

Avis. — Le secrétaire de la rédaction du *Livre* recevra avec reconnaissance tous les renseignements que messieurs les conservateurs et bibliothécaires de France et de l'étranger voudront bien lui faire parvenir, et il en sera scrupuleusement tenu compte dans cette partie de *la Gazette bibliographique.*

FRANCE

Bibliothèque nationale.

La conquête de M. Delisle. — Les cent soixante-dix manuscrits volés par Libri et Barrois à nos collections, et que M. Léopold Delisle a si heureusement fait restituer à la France, sont exposés en ce moment à la Bibliothèque nationale, dans la salle du Parnasse français.

Toutes ces pièces — manuscrits et autographes —

sont du plus haut intérêt. Il y a, entre autres, un *Pentateuque* du VIIe siècle, orné de dix-neuf grands dessins, qu'on peut estimer à 150,000 francs. C'est le seul manuscrit à peintures antérieur à Charlemagne qui existe en France.

A côté de ce *Pentateuque* — c'est au *Temps* que nous empruntons ces détails — se trouve un manuscrit irlandais ou hiberno-saxon, probablement du VIIIe siècle, contenant les quatre évangiles. Le commencement de chaque évangile est orné d'enluminures très remarquables, qui sont d'autant plus intéressantes à examiner qu'elles permettent de voir dans quelle mesure nos enlumineurs se sont inspirés des Irlandais.

Vient ensuite une trentaine de manuscrits carolingiens des IXe et Xe siècles. Les uns contiennent les textes des classiques latins, tels que Cicéron, Justin, Virgile, Horace, Lucain et Stace. Le Justin notamment est célèbre, car il a servi à établir le texte des œuvres de cet auteur. D'autres manuscrits ont trait à la grammaire et à la dialectique. Un autre comprend la loi romaine des Wisigoths : il a été utilisé par les éditeurs du Code théodosien. Dans un manuscrit du fonds Barrois se trouve la loi salique.

A côté de ces ouvrages se place un psautier en écriture tironienne ou sténographie romaine. Comme l'écriture tironienne a été employée par les clercs des écoles du Bas-Empire et des temps féodaux jusqu'au XIIe siècle, on avait rédigé des dictionnaires et surtout des psautiers pour familiariser les étudiants avec la valeur des signes conventionnels. Le psautier tironien qui figure dans la collection, sous le numéro 24, a appartenu autrefois au président Bouhier.

La plupart de ces manuscrits carolingiens sont magnifiques comme écriture. Il y a un Saint Augustin écrit par Adalbaldos, religieux de Saint-Martin de Tours, un des plus célèbres calligraphes français de la première moitié du IXe siècle, qui est de toute beauté. Une histoire de Cassiodore est également fort remarquable.

Parmi les manuscrits des siècles suivants, il convient de citer celui qui contient la vie de saint Alexis et le poème français de Herman de Valenciennes sur la sainte Vierge. Cet ouvrage peut remonter à la fin du XIIe siècle. Son texte est l'un de ceux qui ont été le plus utilement employés pour étudier les premiers développements de la langue française. Dans le même ordre d'idées se place le *Credo* de Joinville, unique exemplaire de cet opuscule de notre vieil historien.

Signalons encore deux superbes manuscrits provenant de la bibliothèque de Charles V.

Dans les cartons du fonds Libri, il y avait un grand nombre d'autographes. Tel un billet de Michel-Ange du 6 février 1523, et deux cahiers de notes et dessins de Léonard de Vinci. On sait que l'illustre peintre se plaisait à varier les distractions de son puissant esprit. L'un de ces deux cahiers est rempli de figures géométriques. L'autre est plein d'esquisses d'architecture. Ils figurent, à côté du *Pentateuque* et du manuscrit irlandais, comme les documents les plus rares de la collection.

Les pièces historiques sont nombreuses. Citons un Mémoire du cardinal de Richelieu sur les mesures à prendre pour résister à la flotte anglaise, et dans lequel se trouve cette curieuse observation : « Mandés moi vostre advis de ceus à qui on doit donner les pataches de Dieppe. Je désire plus tost de gros mariniers, vaillants, nourris dans l'eau de la mer et la bouteille, que des chevaliers frisés. Car ces gens-là servent mieux le Roy. »

Une lettre de la Grande Mademoiselle à son père, Gaston d'Orléans, se distingue par son écriture toute virile, qui rappelle bien le caractère de la femme.

Donnons enfin le texte, probablement inédit, d'une lettre adressée par Henri IV à sa maîtresse, la marquise de Verneuil :

« Mon cher cœur,

« J'ai voulu estre un jour ycy devant que vous escryre, pour voyr le cours du marché. Je vous dyré donc, que les dames sont venues reloger céans, et lors quyls (qu'elles) en estoyent partyes, yls (elles) avoyent lessé tous leurs meubles aus chambres, de peur que l'on ne les merquat (donnât) à d'autres. La vyelle (vieille) dyt quelle devyent maladyve et quelle n'est plus propre pour la cour. Ma fame luy respondyt quelle devoit plus prandre garde à sa santé qu'à chose du monde, et quelle n'estoyt plus jeune. — Ce n'estoyt pas la reponce quelle vouloyt. — Elle fayt fort la retenue; l'on ne san soucye gueres. La serpante (car les luizards (lézards) ne font point de mal) est plus souple et plus cajolante que jamays; mais lon sayt tout ce que lune et lautre ont dyt et vous asseure quyls (qu'elles) sont fort étonées. Tout le monde le connoyt.

« La marquise de Magnelé vynt ansoyr (hier soir) ceans, quy ne les oublia pas. Yl y auroyt de quoy ranplir la feuylle sy javoys le loysyr et sy je nestoys poynt pareseux. Contantès vous pour anuyt (aujourd'hui) de cecy. Et changent *de propos, je vous dyré que je vous ayme fort, que sy vous estes sage vous ne serès que trop heureuse, que je suys fort contant de vous que je bese un mylyon de foys.*

« H. »

Les mots en italique sont soulignés dans l'original.

On voit quel intérêt présentent, à titres divers, les manuscrits et autographes exposés actuellement à la Bibliothèque nationale. Aussi ne saurait-on savoir trop de gré à M. Léopold Delisle d'avoir su mener à bien la tâche délicate qu'il s'était proposée.

Les manuscrits grecs. — La librairie Alphonse Picard a mis récemment en vente la seconde partie de l'*Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale*, par M. H. Omont. Le tome III est sous presse.

La Bibliothèque de la ville de Paris. — En 1742, un conseiller de la Ville de Paris, nommé Baizé, avait

réuni dans sa maison de la rue Saint-Antoine une riche collection de documents relatifs à l'histoire de Paris. Cette collection fut achetée par Antoine Moriau, procureur du roi et de la Ville, qui l'installa dans l'ancien hôtel d'Angoulême, rue Pavée, au Marais, où il demeurait, et il la légua libéralement à la Ville.

Telle est l'origine de la Bibliothèque municipale.

Quand l'Institut fut créé, le bibliothécaire de la commune, Ameilhou, ancien prêtre défroqué, qui en fut nommé membre, fut chargé d'organiser la bibliothèque des nouvelles Académies républicaines. Il trouva plus facile et plus simple de puiser dans la bibliothèque qu'il était chargé de conserver, et, sur sa proposition, le Directoire prit un arrêté aux termes duquel la bibliothèque dite de la Commune était mise à la disposition de l'Institut national des lettres, des sciences et des arts.

Lorsque la préfecture de la Seine fut organisée, on pensa à doter Paris d'une nouvelle bibliothèque municipale. Le préfet Frochot s'en occupa et la bibliothèque de la Ville de Paris fut reconstituée sur des bases d'abord modestes, dans une simple maison de la rue Saint-Antoine. C'est le comte de Chabrol qui la transféra à l'Hôtel de Ville. Elle s'était enrichie progressivement dans le cours du siècle et elle comptait soixante mille volumes quand elle brûla jusqu'au dernier livre avec l'Hôtel de Ville, en 1871.

Pour la seconde fois, la bibliothèque de la Ville avait disparu.

On la reconstitua et elle fut rétablie rapidement, grâce à la générosité de son bibliothécaire, M. Jules Cousin, qui apporta sa bibliothèque personnelle, et grâce aux nombreuses acquisitions que fit faire la Ville. Aujourd'hui, plus riche que jamais, elle possède 80,000 volumes, 60,000 estampes, 25,000 médailles et une belle collection d'anciens plans.

Mais le conseil municipal trouve ces richesses insuffisantes et, remontant à l'origine de la bibliothèque de la Ville, se croit en droit de posséder davantage.

C'est M. Lamouroux, conseiller municipal, qui, en 1885, dans un rapport sur la bibliothèque et le musée historique de la Ville de Paris, a signalé qu'à l'époque du Directoire, la bibliothèque dite de la Commune avait été mise arbitrairement et illégalement à la disposition de l'Institut national.

La Ville réclame donc aujourd'hui tous les livres, estampes, plans, etc., qui faisaient partie de la bibliothèque municipale et qui se trouvent dans les bibliothèques de l'État où le décret du Directoire les a placés, au mépris des volontés formelles des donateurs et principalement d'Antoine Moriau.

L'État refusant cette restitution, la Ville va, dit-on, en appeler aux tribunaux.

Musée Guimet. — Nous empruntons au *Courrier de l'Art* (13 avril) les détails suivants :

Le musée Guimet, destiné à conserver les collections réunies par M. Guimet au cours de ses voyages en Orient et données par lui à la Ville de Paris, est presque terminé. Il est situé sur la place d'Iéna et est la reproduction exacte d'une maison de Pompéi.

Au premier étage seront les bureaux et la bibliothèque, riche de 14,000 volumes. Elle renferme des manuscrits sur feuilles de palmier et 6,000 ou 7,000 volumes imprimés en chinois et en japonais, qui traitent des religions de l'extrême Orient.

L'inauguration doit en avoir lieu au mois de juin.

La Bibliothèque de la nouvelle École de médecine. — L'ancienne bibliothèque de l'École de médecine, qui faisait face au secrétariat, est destinée à loger le musée Orfila. Le nouveau local soulève, avant l'ouverture, des protestations qui s'accentueront avec l'usage.

C'est, dit *le Figaro*, une galerie qui mesure quatre-vingt-dix mètres de long et qui correspond dans toute son étendue à la colonnade du premier étage, boulevard Saint-Germain. Elle absorbe tous les bruits du quartier, elle emmagasine tous les roulements d'omnibus, avec une continuité affolante. Il eût été plus pratique de l'installer à l'angle du boulevard et de la rue Hautefeuille, dans une salle à peu près carrée, où le service des employés eût été commode. Dans l'intérêt de l'effet, on a préféré la construire sur une étroite langue de terrain comprise entre le *grand amphithéâtre* et le *boulevard*, ce qui rend le service et la surveillance également difficiles.

Si le local offre un nombre de places supérieur à l'ancien, il a l'inconvénient d'abaisser le nombre des rayons. Mais ce qui irrite absolument le sens commun, c'est cette extravagante idée d'avoir percé les fenêtres à quatre mètres au-dessus du plancher. La moitié de la bibliothèque se trouve ainsi plongée dans l'ombre, et quand les murs, couverts de livres, auront perdu la blancheur qui réfléchit la lumière, quand le plafond sera terni par la fumée du gaz, on n'y verra goutte à midi. L'opinion du professeur Fournier est formelle sur ce point. Il y a là un vice originel contre lequel il est peu de remèdes.

L'avenir de la Bibliothèque s'annonce comme aussi lamentable que le présent. Et cependant il y avait urgence extrême à corriger les défauts dont on se plaint dans la salle de lecture actuelle, mal éclairée, mal chauffée, mal surveillée, où les armoires vermoulues ne ferment pas, où les tables sont délabrées, où les travailleurs ne trouvent pas toujours place vacante et, découragés par la pauvreté de l'installation, perdent le goût et l'habitude d'y venir compléter leurs recherches.

Bibliothèque typographique. — Le 18 mars a eu lieu l'ouverture de la Bibliothèque typographique de la rue de Savoie. La bibliothèque est ouverte les mardis et vendredis, de huit heures et demie à dix heures du soir, et le dimanche matin de neuf heures et demie à onze heures et demie. La salle de lecture est ouverte à tous les travailleurs du Livre. Le prêt à domicile

n'est accordé qu'aux membres de divers syndicats fédérés de la corporation du Livre résidant à Paris.

Vols à la bibliothèque d'Évreux. — Un vol de livres assez considérable a eu lieu récemment à la bibliothèque d'Évreux dans la collection connue sous le nom de collection Maulvault, du nom du donateur. Les volumes ainsi soustraits par un des habitués de la bibliothèque étaient revendus à des libraires de Paris. Plainte a été portée au Parquet, et des recherches ont été immédiatement poursuivies par la police. Vingt-six des volumes dérobés ont été retrouvés à la librairie Morgand, à Paris. Le montant des achats faits par M. Morgand s'élève à 3,420 francs. Un certain nombre d'ouvrages ainsi achetés ont été revendus. Parmi ces œuvres se trouvait la fameuse édition des *Contes et Nouvelles*, de La Fontaine, dite des Fermiers généraux, en deux volumes petit in-8°, ornée de magnifiques gravures, que le libraire avait payée 500 francs. Les *Idylles* de Berquin, en un volume, avaient été payées 900 francs et revendues 1,000 francs. On a retrouvé chez MM. Morgand, Durel, Fontaine et Rouquette : un *Lucien*, traduction de Perrot d'Ablancourt (1709); les *Pastorales*, de Némésien et de Calpurnius, traduites en français (1744); les *Œuvres* de Régnier (1746); les *Satyres nouvelles*, de Senecé (1695); le *Cabinet satyrique*, ou *Recueil de vers piquants et gaillards;* deux autres éditions des *Contes et Nouvelles*, de La Fontaine (1732); l'*Hypnérotomachie*, ou *Discours du Songe de Polyphile* (1546); ce dernier vendu 65 francs. Les autres livres manquants sont, pour la plupart, des plus licencieux. Trois livres ultra-décolletés, qui sont restés à la bibliothèque d'Évreux, ont été dépouillés de leurs planches, qui représentaient des sujets extrêmement grivois. Dans tous les livres vendus et retrouvés, le timbre de la bibliothèque avait été effacé à l'aide d'une substance chimique qui a laissé sur le papier comme la trace d'un lavage et dont on recherche la composition. Les détournements ayant été commis par un officier de la garnison, un capitaine nommé Grandmange, l'autorité militaire a été saisie de l'affaire.

ÉTRANGER

Angleterre. — *Un catalogue de « Circulating Library ».* — La propriétaire de la *General Subscription Circulating Library*, à Reading (Angleterre), miss Langley, nous adresse le catalogue des livres de son cabinet de lecture. C'est un fort beau volume in-8°, de près de 400 pages, à 52 lignes par page, doré sur tranches, et fort élégamment cartonné. Les ouvrages étrangers, dont les livres français forment la très grande majorité, sont catalogués à la fin du volume, de la page 361 à la page 375.

Italie. — Le Musée Borgia a reçu dernièrement sept manuscrits arméniens qui ont, paraît-il, une grande valeur. Ils comprennent : les Évangiles, les hymnes de l'Église arménienne, un calendrier, et les œuvres philosophiques de Proclus.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— Paris — Province — Étranger —

Avis. — Le secrétaire de la rédaction du *Livre* prend la liberté de prier MM. les directeurs de revues, éditeurs et libraires, de lui adresser les informations qu'ils désirent porter à la connaissance du public, touchant les publications nouvelles, les ouvrages en préparation, les articles littéraires ou bibliographiques parus ou à paraître, les catalogues, ventes, etc., tant en France qu'à l'étranger.

FRANCE

Le Salon de peinture; les comptes rendus artistiques. — Le *Figaro* a commencé la publication de son salon annuel, *Figaro-Salon*. Ayant les mêmes qualités et la même valeur que les précédents, il est assuré de trouver dans le public le même succès.

De son côté, *l'Illustration* consacre au Salon son numéro du 28 avril. Les reproductions, fort nombreuses, sont en général bien venues, et quelques-unes donnent vraiment, toutes proportions gardées, l'impression de l'original. La critique du Salon est confiée à M. Gabriel Séailles, le jeune professeur de philosophie dont les ouvrages sur l'esthétique ont été si remarqués.

Enfin, *last but not least*, nous avons reçu le catalogue illustré, publié pour la peinture et la sculpture par la librairie d'art de Ludovic Baschet. Ce catalogue, qui renferme la liste des exposants et peut servir de guide, ne contient pas moins de 289 pages

de reproductions, dont plusieurs avec deux ou trois sujets différents. L'exécution, pour être sommaire, n'en est pas moins artistique, et la collection de ces catalogues formera une intéressante histoire en images de l'art contemporain (1 vol. in-8°; 3 fr. 50).

Les Caricaturistes français. — A propos de l'exposition de la caricature contemporaine ouverte à l'École des beaux-arts, la maison Quantin vient de faire paraître, sous le titre : *les Maîtres de la Caricature française au XIXe siècle,* un curieux album in-4°, contenant 120 fac-similés en noir et en couleur, et une notice par Armand Dayot.

Le Dictionnaire de l'Ameublement. — Le tome II du *Dictionnaire de l'Ameublement,* de M. H. Havard, vient de paraître à la Maison Quantin. Comme le précédent, ce volume est illustré de nombreuses gravures dans le texte et contient près de 70 grandes planches hors texte et en couleur.

La littérature française à l'étranger. — Notre littérature du moyen âge, langue d'oc et langue d'oil, est de plus en plus ardemment étudiée en Europe. Mr. S. L. Lee vient de publier la troisième et dernière partie de son édition de *Huon of Bordeux* pour la *Early English Text Society* (Lond., Trübner); le Dr Wendelin Förster donne une édition du *Chevalier au Lyon,* de Chrestien de Troyes (*Der Löwenritter.* Halle, Niemeyer), et M. W. Bernhard met pour la première fois au jour les œuvres d'un troubadour du XIIIe siècle, N'at, ou Ato, qui florissait à Mons, près de Toulouse (*Die Werke des Trobadors N'at de Mons.* Heilbronn, Henninger). Pendant ce temps, on s'amuse en France à estropier *la Chanson de Roland,* sous prétexte d'en faire une « traduction archaïque et rhythmée » (L. Clédat. — Paris, Lercux).

Le Molière Lemerre. — L'édition de Molière, faite par les soins de M. A. Pauly, chez A. Lemerre, et depuis longtemps épuisée, a atteint dans les ventes un prix fort élevé. Pour répondre à un grand nombre de réclamations, la voilà rééditée à 2 fr. 50. Nous avons déjà rendu compte du tome Ier. Le tome II vient de paraître, et sera également bien accueilli des lettrés.

— Avec *Choses vues* commence, dans la bibliothèque Charpentier, la publication des œuvres inédites de Victor Hugo. D'un prix modéré et d'un format commode, ce livre est assuré de trouver un très bon accueil auprès du public. C'est le complément indispensable de l'œuvre du grand poète.

— Notre collaborateur et ami Champfleury vient de publier chez Dentu *le Musée secret de la caricature,* qui forme le complément de son histoire de la caricature en France en cinq volumes. M. Champfleury a réuni dans cet ouvrage les spécimens des plus curieuses fantaisies de l'imagination orientale, dont la verve satirique n'offre pas de moins intéressants sujets d'études à l'historien que les compositions du même genre de l'art européen.

— Notre rédacteur en chef Octave Uzanne publie, à la Maison Quantin, un ouvrage d'érudition et de fantaisie qui sera vite recherché par le public lettré. Titre : *les Zigzags d'un curieux,* « causeries sur l'art du Livre et la littérature d'art ». — Ce petit ouvrage in-18, de 300 pages, orné d'un frontispice à l'eau-forte et imprimé sur vergé à 1,000 exemplaires, forme en quelque sorte le tome II de *Nos Amis les livres,* parus en 1886.

Le nouveau roman d'Émile Zola. — Émile Zola a commencé la publication de son nouveau roman, *le Rêve,* illustré par Jeanniot, dans *la Revue illustrée.* C'est une histoire d'une absolue chasteté; elle peut être mise entre les mains de toutes les femmes et même des jeunes filles. C'est le roman d'une enfant pauvre, passionnée et pure, dont les souhaits se réalisent au travers des souffrances poignantes de son cœur.

Un roman ethnologique. — Nous tenons à signaler d'une façon particulière un beau volume, joliment illustré, que Carla-Maria vient de faire paraître chez Picard et Kaan, sous le titre : *Une Idylle au Cachemire.* L'auteur, dont le pseudonyme cache, en même temps qu'un homme du monde accompli, un ardent voyageur, un professeur habile et un savant éminent, a su faire entrer le sentiment si vif qu'il a de l'Orient dans un récit simple et frais qui peut charmer tous les âges en les instruisant.

— La Librairie des bibliophiles (7, rue de Lille), qui a inauguré dernièrement par *le Paysan,* de M. Jean Sigaux, *Mademoiselle Abeille,* de Ferdinand Fabre, et *Une Dot,* de Legouvé, sa *Petite Bibliothèque française,* publie aujourd'hui le quatrième fascicule à 50 centimes de cette charmante collection. C'est *Dans l'Argonne,* un émouvant et patriotique récit que M. Jules de Glouvet a écrit spécialement pour cette collection, et qui forme un élégant petit volume in-18, imprimé en caractères elzéviriens par Jouaust et Sigaux.

— M. G. Rothan, ancien ministre plénipotentiaire, publie, dans la série des « Souvenirs diplomatiques », *la Prusse et son roi pendant la guerre de Crimée.*

— M. Armand Gasté, l'éminent professeur à la Faculté des lettres de Caen, vient de publier une deuxième édition, revue et corrigée, de son étude historique, critique et philologique sur les serments de

Strasbourg (Paris, Ve Eugène Belin et fils). C'est une monographie complète, et où ne manquent pas les aperçus originaux, d'un sujet d'importance capitale pour l'histoire de notre langue. Le même écrivain insère, dans *le Bulletin de la Société des beaux-arts de Caen* (7e vol., 4e cahier), un mémoire d'un intérêt archéologique considérable sur un chapiteau très curieux de l'église Saint-Pierre de Caen. Ce mémoire, très moderne d'esprit et très érudit à la fois, est illustré de trois belles planches phototypiques. — La décentralisation intellectuelle, qu'on réclame de tant de côtés, sera faite quand ceux qui la réclament produiront beaucoup de travaux de cette valeur.

Documents sur Douai et les communes environnantes. — Un catalogue de plans anciens et nouveaux, de vues de villes, châteaux, sièges et batailles, vient de nous parvenir. C'est un collectionneur du Nord, M. Lucien Crépin, de Douai, qui a publié cet intéressant travail, qu'il adresse gratuitement contre toute demande affranchie, et qui contient la nomenclature d'un choix sérieux de gravures et de dessins.

Paris qui passe. — Les chroniqueurs du *Parti national*, MM. Paul Belon et Georges Price, donnent en volume les articles publiés par eux au jour le jour dans ce journal sous le titre de *Paris qui passe* (Albert Savine, 1 vol. in-18 ; 3 fr. 50). L'auteur de *la Vie à Paris*, M. Jules Claretie, attache à cette revue littéraire, artistique et mondaine de l'année 1887 une préface qui est pour le volume une recommandation en même temps qu'un attrait de plus.

La Grande Encyclopédie. — Le cinquième volume de *la Grande Encyclopédie* (Ladmirault et Cie, 61, rue de Rennes) vient de paraître. Il contient la suite de la lettre B.

Nous signalerons particulièrement aux historiens les curieuses biographies des *Baudoin*, rois de Jérusalem, l'article *Bavière, les Banquets civiques* et les indiscrétions sur *les Banquets maçonniques*. Les savants et les amateurs de science seront satisfaits des remarquables articles publiés sur *la Balance* et sur *le Baromètre*. Les questions maritimes et militaires, *Bataille, Bataillon, Batterie, Bateaux à vapeur*, sont traitées à fond et frapperont l'armée autant que le public. Les économistes et les jurisconsultes trouveront dans ce volume des détails complets sur les mots *Banque, Banqueroute*, etc. Enfin tout le monde lira avec fruit les études publiées sur les mots *Bain, Baleine, Ballon*, avec intérêt les articles *Ballade, Basoche*, avec curiosité les biographies de Balzac, d'Aug. Barbier, de Barthélemy Saint-Hilaire, celles de Mme du Barry et de Mlle Baretta.

De nouveaux progrès ont été réalisés : l'illustration plus soignée prend une véritable valeur artistique. Ce nouveau volume contient plus de 500 figures de tout genre et des cartes en couleur hors texte parfaitement exécutées.

Larousse for ever! — Viennent de paraître : le quinzième et le seizième fascicule du deuxième supplément au *Grand Dictionnaire universel du* XIXe *siècle*, de Pierre Larousse.

Ces fascicules contiennent des articles d'un grand intérêt. Les amateurs y liront un compte rendu (avec musique) de *Boccace*, le charmant opéra-comique de Suppé ; — un article général sur la Biologie ; — une biographie très détaillée du prince de Bismarck ; — un exposé sur la conquête de la Birmanie par les Anglais ; — un tableau politique et littéraire de la Bohême contemporaine ; — Bière (fabrication de la) ; — Birmingham ; — Blancs d'Espagne et Blancs d'Eu ; — *Blasphèmes* (de Jean Richepin) ; — Blé ; — Boissons.

Le mot Bonaparte a fourni la matière d'importants articles, parmi lesquels nous relevons, les biographies des princes Jérôme, Victor et Louis, l'analyse des ouvrages du colonel Iung sur Bonaparte et son temps et sur Lucien Bonaparte, etc. Deux colonnes sont consacrées aux magasins du Bon Marché. Parmi les articles humoristiques, nous citerons les curieux détails sur les Bonneteurs et les Bookmakers. La Bosnie est l'objet d'une étude historique intéressante, et les progrès de la Botanique sont exposés avec une saisissante clarté. Citons enfin la biographie anecdotique du général Boulanger. — Prix du fascicule : 1 fr. 10. Librairie Ve P. Larousse, 19, rue Montparnasse.

Un nouvel index. — *La Revue des questions historiques* a publié la table générale et détaillée de ses vingt premiers volumes. Celle des vingt volumes suivants va être mise sous presse. — Voilà de la besogne utile !

Nouveaux périodiques et journaux quotidiens. — Sous le titre de : *Bulletin des travaux de l'Université de Lyon*, les professeurs des différentes facultés de Lyon ont fondé une revue trimestrielle résumant, au fur et à mesure, leur œuvre et celle de leurs élèves, depuis la Faculté de médecine jusqu'à la Faculté de droit, en passant par la Faculté des lettres et la Faculté des sciences. C'est, en d'autres termes, une sorte d'encyclopédie au jour le jour de la science et de la littérature lyonnaises.

La publication d'un bulletin de ce genre excitera l'émulation des savants et des lettrés de la région, assurés désormais que leurs efforts ne seront point perdus et que le flambeau allumé par leur travail ne demeurera point enseveli sous le boisseau. Elle aura cet autre avantage de synthétiser les différentes branches de l'activité intellectuelle, dont les produits, épars aujourd'hui çà et là dans les revues techniques, ne sont guère connus que des spécialistes, au grand détriment de la culture générale.

Le premier fascicule de ce *Bulletin*, publié par

l'éditeur Storck, est du meilleur augure pour les succès futurs.

L'Université de Lyon avait déjà l'une des publications scientifiques les plus intéressantes qui soient au monde : les *Archives de l'anthropologie criminelle*, fondées et dirigées par l'éminent Dr Lassagne. Si *le Bulletin des travaux de l'Université* tient ses promesses, il ne dérogera point à cet honorable précédent.

— *L'Instruction*, journal hebdomadaire illustré, sous la direction de M. Maurice Wahl, professeur au lycée Lakanal, a récemment commencé sa publication. Chaque numéro contient un cours d'histoire, un cours de géographie, un cours de grammaire historique, un cours de littérature française, un cours de mathématiques, un cours de comptabilité, un cours de physique, un cours d'allemand, un cours d'anglais, des variétés sur la littérature étrangère, sur les actualités, etc., etc., et donne autant de matière qu'un volume classique ordinaire. — Toute cette science ne coûtera que 50 centimes par semaine. C'est vraiment le fourneau philanthropique des intelligences.

— *L'Illustré moderne* : tel est le titre du nouveau journal à images qui vient de paraître ; directeur : Gustave Gœtschy.

L'Illustré moderne a ceci de nouveau qu'en dehors de ses trois pages de dessins et de son texte, il publie, dans chacun de ses numéros, seize pages d'un roman inédit illustré, dont la livraison se détache pour former volume, grâce à un système de pointillé combiné très ingénieusement.

Le roman d'ouverture s'appelle *Rose de mai;* il est signé Armand Silvestre.

— Le dimanche 8 avril a paru le premier numéro du *Parti ouvrier*, journal politique quotidien à 5 centimes, né d'une scission dans la rédaction du *Cri du peuple*.

ÉTRANGER

Allemagne. — A paru récemment à Berlin, chez Paul Hennig, *Der Deutsche Reichstag, Seine Geschichte, Organisation, Rechte und Pflichten*, par Clemens Freyer, qui est comme un manuel — officiel — des droits et surtout des devoirs du Parlement allemand.

— Signalons à ceux de nos lecteurs qui ont quelque goût pour le roman allemand une heureuse innovation de *la Deutsche Verlags-Anstalt* de Stuttgart : cette maison vient de créer une édition de luxe de sa *Deutsche Roman-Bibliothek* qui, sous cette nouvelle forme, donne tous les quinze jours une livraison de 160 à 200 pages, format petit in-8°, sur papier vergé teinté, à 40 pf., soit 50 centimes, la livraison. Le mode de publication permet de détacher les différentes parties d'un même ouvrage pour les réunir en volumes ne gardant aucune trace qu'un titre courant de la forme primitive de mise en vente ; on obtient ainsi de très beaux volumes de bibliothèque au prix moyen de 75 centimes, ce qui est d'un bon marché extraordinaire, — les volumes ayant de 250 à 350 pages et l'exécution typographique étant très belle. (A Paris, chez les éditeurs Peelman et Cie, 189, boulevard Saint-Germain.)

— Pour les amateurs de roman aussi :

Spielhagen vient de faire paraître un nouveau volume, *Noblesse oblige*, qui en est déjà à sa quatrième édition (chez Stackmann, à Leipzig).

Dans le flot montant des romans, citons encore :

Der Zug nach dem West et *Arme Maedchen!* de Paul Lindau, études de mœurs berlinoises fort discutées, mais d'une valeur littéraire incontestable ; *Basilla*, récit fort attachant de E. de Wolzogen ; *Sommerfrischen*, cinq agréables nouvelles de H. Villinger ; *Wolken und Sunnschein*, un réjouissant recueil de récits villageois de L. Anzengruber, un maître du genre. Tous ces volumes ont paru chez l'éditeur W. Spemann, de Stuttgart.

Glück und Geld, de G. Reuter, dont les paysages empruntés à l'Égypte moderne ont quelque chose de saisissant. (W. Friedrich, éditeur à Leipzig.)

Ziel und Ende, de Kapff-Essenther, une Viennoise dont le talent s'affirme nettement avec un singulier mélange de fantaisie, d'observation et de causticité. (Verlags-Magazin, à Zurich.)

Schriftsteller-Roman, de Berthe de Suttner, étude fort curieuse de la situation actuelle de l'homme de lettres dans la société allemande. (Dresde, Pierson, éditeur.) Mme de Suttner est regardée avec raison comme un des plus remarquables écrivains de l'Autriche moderne. Comme tous les précédents, ce volume est en vente chez les éditeurs Peelman et Cie, 189, boulevard Saint-Germain.

— Ferdinand Gross, le feuilletoniste viennois, vient de publier chez Wilhelm Friedrich, à Leipzig, sur *Werther en France*, une étude fort spirituelle et fort amusante.

— Breitkopf et Haertel, les éditeurs bien connus de Leipzig, mettent en vente (à Paris, chez Peelman et Cie, 189, boulevard Saint-Germain), en deux luxueux volumes, *la Correspondance entre F. Liszt et Richard Wagner*, de 1841 à 1861. C'est là une publication d'un intérêt vraiment puissant, dans laquelle on retrouve tout entiers deux hommes qui sont deux glorieuses figures de notre siècle : Liszt, aimable, bon, complaisant, dévoué, plein d'admiration pour

son ami et d'oubli pour lui-même; Richard Wagner, inégal, morose, rarement confiant en la fortune, souvent désespéré. Le second volume contient, en annexe, le texte original de quelques lettres écrites en français par Liszt; nous tenons d'ailleurs de source certaine que la même maison prépare, pour paraître l'hiver prochain, une édition française de cette *Correspondance.*

L. Ramann publie chez les mêmes éditeurs la suite de son travail très remarquable et très consciencieux sur *Liszt, l'homme et l'artiste :* cette première partie du deuxième et dernier volume va de 1841 à 1850. La seconde partie est en préparation.

— Une revue consacrée aux arts du dessin (la gravure et ses dérivés), envisagés au point de vue vulgarisateur, vient de se créer à Vienne, sous le titre de *Chronik für vervielfaltigende Kunst.* Elle paraît tous les deux mois, en livraisons de douze pages in-folio, avec gravures et suppléments, et coûte par an 4 marks, soit 5 francs.

— A Stuttgart (Emil Hänselmann), on annonce un nouveau périodique illustré, sous le titre de *Für Yung und Alt. Ein Buch für das deutsche Hans* (*Pour les jeunes et les vieux. Livre du foyer allemand*). Il forme chaque année un volume de dix-huit livraisons.

— On annonce, chez S. Fischer, de Berlin, une nouvelle feuille satirique, intitulée *Deutsche Wespen, les Guêpes allemandes.* Alphonse Karr et Aristophane n'ont qu'à se bien tenir.

Une revue hispano-allemande. — M. J. Lopez Lapuya vient de fonder une revue littéraire, politique et commerciale, qui se publie en espagnol et en allemand. Elle a pour titre *die Spanisch-Deutsche Revue.*

Angleterre. — W. Allen et Cie font paraître un volume sur la Palestine (*Palestine Illustrated*), par sir Richard Temple, avec trente-deux chromolithographies d'après les dessins de l'auteur, et trois cartes.

— On publie une nouvelle édition des poèmes de Mr. Browning. Le premier volume, contenant *Pauline* et *Sordello,* vient de paraître. L'édition sera complète en seize volumes.

— MM. Cassell et Cie publient une *Vie de Guillaume Ier*, par Mr. Archibald Forbes.

— Ils annoncent aussi un nouveau roman intitulé : *Quatre-Vingt-Neuf* (*Eighty-Nine*).

— Chapman et Hall ont mis en vente récemment le nouveau volume de l'histoire du théâtre français entreprise par Mr. Frederick Hawkins. Il a pour titre : *the French Stage in the Eighteenth Century.*

— Les mêmes éditeurs donnent un volume d'essais par Mr. W. L. Courtney, intitulé : *Studies, New and Old.*

— Chatto et Windus annoncent, pour ce mois-ci, *The Devil's Die* (*le Dé du Diable*), roman en trois volumes, par Mr. Grant Allen.

— Kegan Paul, Trench et Cie publient la relation d'un voyage récent de Mr. J.-J. Aubertin à travers les États-Unis, les îles Hawaï, le Canada, la Colombie, Cuba et les îles Bahama. Le titre est caractéristique : *A Fight with Distances* (*Lutte contre les distances*).

— On annonce en Amérique et en Angleterre un nouvel ouvrage de Max O'Rell : *Impressions of America and the Americans.*

— L'éditeur Murray annonce l'ouvrage en deux volumes de Mr. Sydney Buxton, intitulé : *Finance and Politics.*

— J. C. Nimmo vient de donner une édition à bon marché du *Benvenuto Cellini* de Mr. Symond, qui était déjà épuisé et rare.

— L'éditeur Nutt annonce, outre *Poems,* par Mr. Henley, un nouveau livre de Mr. Oscar Wilde : *Five Fairy Tales* (*Cinq contes de fées*), illustré par Mr. Walter Crane et par Mr. Jacomb Hood; et les études de Mr. Albert Nutt sur le Saint-Graal (*Studies in the Legend of the Grail*). Ce dernier volume fait partie des publications de la *Folk-Lore Society.*

— Mr. William Sharp fait paraître un petit volume de vers sous ce titre : *Romantic Ballads and Poems of Phantasy.*

— Chez Elliot Stock : *Nature's Fairyland,* ou excursions par les bois, les prés, les rivières et le rivage, par H. W. S. Worsley-Benison, naturaliste fort distingué.

— Mr. Alfred Pollard, du British Museum, fait paraître, chez l'éditeur David Stott une édition d'*Astrophel and Stella,* par sir Philip Sidney.

— La maison Marcus Ward et Cie, de Londres, publie en édition de grand luxe, les scènes dramatiques grecques de Mr. Warr, sous le titre de *Echoes of Hellas,* avec quatre-vingt-deux dessins en rouge et en noir de Mr. Walter Crane.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— Ward et Downey annoncent : *Idle Tales*, par Mrs. Riddell, et *Miracle Gold*, roman en trois volumes, par Mr. Richard Dowling.

— On annonce chez Whittaker et Cie de Londres, une nouvelle et moins chère édition du *Dictionary of Argot and Slang*, de notre compatriote A. Barrère.

— Les éditeurs Frederick, W. Wilson et Frère, de Glasgow, publient une tragédie de Mr. John Davidson, intitulée : *Smith*. Mr. Davidson a déjà écrit un drame bien accueilli par la critique anglaise : *Bruce*.

Amérique du Sud. — Nous avons reçu le premier numéro des *Annales del museo Michoacano*, imprimé à Morelia. La vie littéraire s'affirme de plus en plus dans l'Amérique espagnole.

Belgique. — La librairie E. Deman, de Bruxelles, annonce *la Tentation de saint Antoine*, album lithographique de dix planches in-folio, dessins de M. Odilon Redon. Prix de souscription : 40 francs. Depuis le 15 avril, les exemplaires restant sont portés à 50 francs. Le tirage est à soixante exemplaires seulement (pierres barrées). Cette œuvre continue la série des albums, la plupart dès à présent introuvables, *Dans le rêve; Hommage à Goya; la Nuit*, etc.

— L'*Anthologie des prosateurs belges* a récemment paru à Bruxelles. Le volume est un bel in-8° de près de cinq cents pages, imprimé avec soin par la maison Ve Monnom. Les morceaux vont de 1795 à 1887, et appartiennent à cinquante-cinq écrivains. Chaque auteur est caractérisé en une courte étude.

États-Unis. — D. Appleton et Cie, de New-York, annoncent un volume de Julian Hawthorne, intitulé : *David Poindexter's Disappearance* et autres récits, ainsi qu'un roman de Howard Seely, *A Nymph of the West*. Le premier paraît aussi en Angleterre, chez MM. Ward et Donwey.

— *Shakespeare et Ignatius Donnelly*. — Le grand ouvrage sur le cryptogramme (n'imprimez pas cryptogamme, s. v. p.), découvert par M. Donnelly dans les œuvres que l'on connaît comme étant de Shakespeare et qu'il attribue à Bacon, aura paru (1er mai) au moment où nous mettons sous presse. Mais la cause est entendue d'avance.

— Les éditeurs américains Funk et Wagnalis mettent en vente un volume de morale humoristique dirigée contre la danse, les théâtres, le jeu et autres damnables et vainement damnés plaisirs. Il est intitulé : *Better Not*, par J.-H. Vincent, chancelier de l'Université de Chantauqua, et un livre d'éducation pratique et familière adressé aux jeunes filles, *A Bundle of Letters to Busy Girls*, par Grace H. Dodge.

— *Paul et Virginie* vient d'être retraduit en anglais par Clara Bell, écrivain des États-Unis, et publié chez Gottsberger.

— La maison D. Lothrop et Cie a mis en vente : *My Wonder Story*, par Anne K. Benedict; *Margaret Regis and some other Girls*, par Annie H. Ryder; *An Ocean Tramp* (*Un vagabond de l'Océan*), par Philip H. Haywood.

— Porter et Coates, de Philadelphie, ont publié, vers le milieu d'avril, le quatrième volume de l'*Histoire de la guerre civile en Amérique*, par le comte de Paris.

— Roberts et Frères publient une traduction de l'*Histoire du peuple d'Israël* de M. Renan.

— Ch. Scribner et Fils annoncent *the Early Days of Mormonism*, par J. H. Kennedy.

— Le *Shakespeare Society* de New-York a publié récemment le premier volume d'une nouvelle édition du grand poète dramatique anglais; elle s'appellera le *Bankside Shakespeare*. Chaque pièce sera imprimée à part à la Riverside Press (Houghton, Mifflin et Cie), à cinq cents exemplaires numérotés.

— Ticknor et Cie, de Boston, publient : *Agatha Page : A Parable*, par Isaac Henderson; *Isidra*, roman mexicain, par Willis Steell.

— R. Worthington et Cie annoncent un piquant livre de voyage par Louise T. Sheldon : *Yankee Girls in Zulu Land*, avec illustrations.

— La ville des Mormons, Salt Lake City, nous envoie le premier numéro (mars) d'une revue illustrée dont tous les collaborateurs appartiennent à l'Utah. Elle a pour titre *The Western Galaxy*. *Galaxy* signifie la *brillante* réunion, l'essaim de beautés.

Hollande. — Nous avons reçu la première livraison de *Internationales Archiv für Ethnographie*, revue publiée à Leyde, chez P. W. M. Trap (Paris, Ernest Leroux), par les soins de M. J. D. E. Schmeltz, conservateur du musée ethnographique de Leyde. Elle a pour rédacteurs réguliers MM. Krist. Bahnson, de Copenhague; Guido, Cora, de Turin; G. J. Dozy, de Noordwijk; E. Petri, de Saint-Pétersbourg, et L. Serrurier, de Leyde, sans compter toute une phalange de collaborateurs dont les noms ont une célébrité scientifique européenne. Cette belle publication vise avant tout « à la description des docu-

ments jusqu'ici inexplorés », et doit « servir de trait-d'union entre tous les musées et tous ceux qui s'intéressent à la science anthropologique ». Outre les figures semées abondamment dans le texte, elle donne des planches en couleur d'une exécution vraiment remarquable. Rien n'est, du reste, négligé matériellement pour en faire une publication de luxe, irréprochable au point de vue typographique.

Italie. — Vient de paraître une *Bibliografia numismatica delle Zecche Italiane* (moyen âge et temps modernes), par Francesco et Ercole Gnecchi.

— Les successeurs de Le Monnier, à Florence, poursuivent la publication des œuvres inédites de Carlo Cattaneo; recueillies par Agostino Bertani. Le cinquième volume contient les écrits sur l'économie politique.

— Sous le titre de : *le Due mogli di Napoleone I*, l'éditeur Zanichelli, de Bologne, a publié une importante étude historique et psychologique sur Joséphine Beauharnais et sur Marie-Louise, par Ernesto Masi.

— Nous avons reçu le premier numéro d'une nouvelle revue publiée à Florence sous la direction du Dr Guido Biagi, bibliothécaire de la Marucelliana, et intitulée *Rivista delle Biblioteche.* Nous y remarquons, entre autres articles d'intérêt, *le Prêt des manuscrits,* par le professeur N. Anziani; *les Examens des bibliothécaires* par le directeur de la *Revue; Documents inédits pour l'histoire de la bibliothèque laurenzienne,* par B. Podestà.

— Il nous arrive de Milan le premier fascicule de *Revista italiana di Numismatica*, sous la direction du Dr Solone Ambrosoli, conservateur du cabinet des médailles de Brera. C'est une revue trimestrielle qui coûte 20 francs en Italie et 22 francs dans les pays de l'Union postale. Elle formera chaque année un volume de cinq cents pages environ, avec planches de médailles.

Japon. — Le premier exemplaire de la traduction japonaise de la Bible vient de paraître à Tokio. Cette traduction présentait de nombreuses difficultés : beaucoup d'animaux, d'oiseaux, d'insectes, d'arbres dont parlent les Livres saints n'existent pas au Japon, et il a fallu trouver des équivalents, ce qui n'a pas toujours été facile.

Les frais de traduction et d'impression ont été supportés, pour l'Ancien Testament, par la Société biblique d'Écosse, et pour le Nouveau Testament, par la Société biblique américaine, dont un des membres, le docteur Hepburn, a surveillé et dirigé les travaux des traducteurs.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Etranger

FRANCE

— M. Alphonse Daudet a remis, le mois dernier, à son éditeur, M. Lemerre, le manuscrit complet de son nouveau roman : *l'Immortel.*

— M. Désiré Nisard, qui vient de mourir, avait, depuis quelque temps déjà, remis à son éditeur des *Mémoires* qui ne devaient paraître qu'après sa mort.

Sans nul doute, celui-ci publiera prochainement cette œuvre posthume, qui ne peut manquer d'exciter la plus vive curiosité.

— M. S. Dosson travaille à une histoire de la littérature latine, qui paraîtra probablement chez Hachette et Cie.

— On annonce pour décembre le tome III de la *Bibliographie des œuvres de Voltaire,* par M. Georges Bengesco. Le quatrième et dernier volume, qui sera consacré aux *Œuvres complètes,* aux *Œuvres choisies,* aux principaux *Extraits* et aux ouvrages apocryphes, paraîtra en 1890.

— Empressons-nous de signaler un plat de haute saveur aux amateurs friands de morceaux littéraires pimentés d'une forte originalité.

Lequel de nos lecteurs ne connaît de nom Jean-Paul, le fameux, le paradoxal Jean-Paul? Aucun sans doute. Lesquels en revanche l'ont lu? Très peu sans doute, et l'une des meilleures raisons, c'est que de cet auteur allemand presque rien n'a été traduit en France. Notre collaborateur, Louis de Hessem, a donc eu une excellente idée en préparant une version française d'un curieux petit travail dans lequel Jean-Paul s'est abandonné à son extraordinaire verve et à son amour du paradoxe. Titre : *De la bêtise.* Le volume, qui sera orné d'un joli portrait à l'eau-forte signé Le Nain, et tiré à 525 exemplaires seulement, est l'objet de tous les soins de jeunes éditeurs, MM. Peelman et Cie, 189, boulevard Saint-Germain,

qui veulent faire un petit bijou de ce livre, leur début.

Nous y reviendrons, du reste, au moment voulu.

— M. Arsène Houssaye vient de terminer un drame en trois actes, intitulé *Diane*. Il a l'intention de le présenter au théâtre de l'Odéon.

— *La Société des bibliophiles bretons et de l'histoire de Bretagne*, dont le siège est à Nantes, a sous presse le tome Ier des *Œuvres nouvelles* de Des Forges Maillard, et les derniers fascicules des *Chroniques de Bretagne* d'Alain Bouchart. Elle a voté, dans sa séance du 4 avril, la publication d'une édition nouvelle de la *Vie des saints de Bretagne*, par le Père Albert le Grand, édition qui sera illustrée par MM. Charles Toché, Busnel et d'autres artistes bretons.

— *La Revue contemporaine*, que dirigeait sous l'Empire M. Alphonse de Calonne, va reparaître prochainement, sous la forme hebdomadaire, avec la collaboration de MM. le marquis de Barbentane, Barbey d'Aurevilly, Boucher d'Argis, Bouquet de la Grye, le marquis de Cherville, Édouard Hervé, Georges Lafenestre, Leconte de Lisle, de Parieu, Paul Perret, etc.

— On annonce l'apparition très prochaine de la *Revue d'histoire contemporaine*, fondée avec le concours de plusieurs écrivains en renom et des capitaux suffisants pour lui assurer une longue existence.

Cette publication, dont le titre est un programme, s'occupera d'une manière spéciale des questions historiques se rapportant aux vingt dernières années.

De plus, cette Revue poursuivra le développement de la part attribuée à l'histoire contemporaine dans les programmes d'enseignement.

ÉTRANGER

Allemagne. — A l'occasion du centenaire du poète patriote Rückert, né le 16 mai 1788, sa famille va publier les *Lebenserinnerungen* (Réminiscences), qu'il a laissés et qui sont restés inédits.

— On annonce comme devant paraître prochainement, chez l'éditeur Otto Janke, de Berlin (Peelman et Cie, 189, boulevard Saint-Germain, à Paris), un ouvrage qui fera certainement sensation : ce sont des notes sur l'empereur Guillaume recueillies par Louis Schneider, son lecteur; elles vont de 1849 à 1873 et ont été revues, rectifiées par le monarque lui-même, qui, avant sa mort, en a autorisé la publication; elles formeront trois volumes.

— Une *Revue de l'art chrétien*, richement illustrée, verra incessamment le jour à Dusseldorf; elle sera mensuelle et dirigée par M. Schnützen, du chapitre de Cologne. L'assemblée générale des catholiques d'Allemagne a pris elle-même l'initiative de cette publication, qui se trouvera à Paris chez Peelman et Cie, cités plus haut.

Angleterre. — Le traducteur anglais des *Mille et une Nuits*, sir Richard Burton, vient de terminer le sixième et dernier volume des *Nuits supplémentaires* (*Supplemental Nights*). Il travaille maintenant à une sorte d'historique, de biographie, si l'on peut dire, de l'œuvre à laquelle il a consacré tant d'années, et qui doit faire tressaillir en leur tombe les os de feu Galland.

— Chapman et Hall ont sous presse la Biographie de W.-E. Förster, par Mr. Wemyss Reid. Elle formera deux volumes ornés de portraits et d'autres illustrations.

— La *Clarendon Press*, Oxford, annonce comme devant prochainement paraître : *the Morphology of Knowledge*, par B. Bosanquet, 2 vol.; *An Essay on the History of the Process by which the Aristotelian Writings arrived at their Present Form*, par feu Richard Shute; *History of the Rebellion*, de Clarendon, éditée par le Rév. W. D. Macray, 6 vol.; *the Minor Poems*, de Chaucer, édités par le prof. Skeat, etc., etc.

— Mr. Sidney W. Clarke, secrétaire du Club littéraire de Hull, met sous presse un volume consacré au théâtre, sous le titre : *Chronicles of the Stage*.

— Le prochain ouvrage de Mr. Percy Fitzgerald aura pour titre : *The Chronicles of Bow Street Police Court*, 2 vol., avec de nombreuses illustrations.

— La maison Macmillian va publier en un volume les œuvres posthumes en prose d'Arthur Hugh Clough, avec un choix de ses lettres et une biographie, par sa veuve.

— On annonce pour paraître incessamment : *Our English Shores* (*Nos côtes anglaises*), par Mr. William Miller, avec de nombreuses reproductions de dessins à la plume par l'auteur, chez Oliphant, Anderson et Ferrier.

— Une nouvelle édition de *Renaissance Studies*, par Mr. Pater, que prépare la maison Macmillian, contiendra un chapitre nouveau sur l'école de Giorgione; la conclusion, qui avait été retranchée de la seconde édition, sera rétablie dans celle-ci.

— Mr. John E. Price prépare un ouvrage sur les vestiges romains de Londres, où il reconstituera la physionomie exacte de la vieille colonie romaine. Ce travail paraîtra d'abord dans l'*Archæological Review*.

— Mr. E.-J. Rapson, de Saint-John's College, Cambridge, prépare la traduction du *Daçakumaracaritam*, de Dandir, qui sera publié par MM. Trübner dans leur *Oriental series*.

— Elliot Stock promet un volume sur les légendes et traditions du Yorkshire, par le rév. Thomas Parkinson.

— Il met, en outre, en souscription un livre qui ne peut manquer d'intéresser les amateurs de légendes, traditions et *folk-lore* en général. Il a pour titre *The Counting-out Rhymes of Children, their antiquity, origin and wide distribution*. L'auteur, Mr. Henry Carrington Bolton, y a rassemblé huit cent soixante-treize exemples, en dix-neuf langages différents, de ces chants enfantins où les nombres jouent un rôle prépondérant, comme dans celui-ci, qui nous a amusés et amuse encore nos enfants de ses rimes léonines et naïves :

Un, deux, trois, j'irai dans les bois,
Quatre, cinq, six, cueillir des cerises,
Sept, huit, neuf, dans un panier neuf;
Dix, onze, douze, elles seront toutes rouges!

S'il ne figure pas dans les vingt et un exemples français recueillis par Mr. Bolton, voilà une addition toute trouvée à l'édition prochaine.

— La maison Swan Sonnenschein promet à brève échéance *The History of South Africa, 1486-1691*, par G. M. Theal; *Ireland in' 98*, d'après les manuscrits du Dr R. Madden, par J.-B. Daly; *Sierra Leone*, ou le *Tombeau du Blanc*, par G. A. Lethbridge Banbury; *Samoa*, ou le *Dernier Blanc sur la grève*, par W.-B. Churchward; *Life in the Cut*, par Amos Reade; *the Russian Peasantry*, par Stepniak, une traduction de la *Science des Religions* d'Émile Burnouf, par J. Liebe, etc., etc.

— Mr. Aaron Watson vient de mettre la dernière main à un roman intitulé *Through Lust of Gold*, quelque chose comme *la Soif de l'or*.

— Les *illustrés* du XVIIIe siècle vont paraître, en reproductions pour les gravures et en traductions pour le texte, chez les éditeurs Wizetelly et Cie. Le premier volume de la collection contiendra *les Baisers* et *le Mois de mai* de Dorat. Nous souhaitons succès à l'aventure. On l'a tentée en France sans avoir lieu de s'en féliciter, croyons-nous. Il y a peut-être plus de chances pour qu'en Angleterre les *so-called* amateurs souscrivent à ces reproductions. Les vrais bibliophiles, là comme ailleurs, n'en seront que plus ardents à rechercher les éditions originales.

Belgique. — On annonce pour ce mois-ci un nouveau roman de M. Georges Eckhoud, *la Nouvelle Carthage*, chez Kistemaekers. Le même écrivain prépare, en outre, *Schrabadans*, roman où il étudie les mœurs pénitentiaires, *les Frères Mitsu*, nouvelle consacrée à la population des pêcheurs d'Ostende, une traduction de *la Duchesse de Malfi* de Webster, avec une étude sur les contemporains de Shakespeare, qui doit paraître à Paris, chez Jouaust. Enfin il travaille, avec M. Albert Giraud, le poète auteur de *Hors du siècle*, à un drame national intitulé *Kees Dorik*, dont l'éditeur Deman donnera une édition de luxe, à tirage restreint.

États-Unis. — On annonce les mémoires de miss Alcott, la femme écrivain qui vient de mourir, où elle raconte sa jeunesse et où se pressent des souvenirs pleins d'intérêt sur les Hauwthorne, les Emerson et les Channing.

— Mr. James Wood Davidson va faire paraître chez John B. Alden, de New-York, *the Poetry of the Future* (*la Poésie de l'avenir*). Celui qui nous en donnerait une dans le présent serait le bienvenu.

— Un bibliographe américain, Mr. Booker, rédacteur du *Library Journal*, va publier une liste des bibliothèques particulières existant aux États-Unis et possédant plus de mille volumes. Pour l'État de Massachusetts seul, il en compte au delà de cent.

— T. Y. Crowell et Cie publieront prochainement une *Vie du général La Fayette* à la portée des enfants, par Mrs. Lydia Hoyt Farmer, qui a eu à sa disposition, paraît-il, certains documents inédits.

— Houghton, Mifflin et Cie publieront prochainement un roman de Mrs. Margaret Deland, connue par un recueil de jolis vers.

— Lee et Shephard annoncent plusieurs livres sur l'Orient : *See the Land her Easter Keeping*, par Charles Kingsley; *Arise, my Soul, Arise*, — l'équivalent anglais de *Sursum corda!* — par Sarah Flower Adams; *the Message of the Bluebird*, par Irene E. Jerome, et un recueil de passages tirés des poètes orientaux sous le titre de *Gladness of Easter*. Tous ces volumes seront illustrés.

— *La littérature du ventre aux États-Unis.* — Le *Publisher's Weekly* de New-York (17 mars) nous informe qu'un écrivain déjà connu par ses ouvrages culinaires et gastronomiques prépare, depuis plusieurs années, un dictionnaire historique et anecdotique des idiotismes, locutions et mots français et anglais appartenant à l'art culinaire. Il ne le publiera qu'autant que les demandes qui lui parviendront seront en nombre suffisant pour garantir le succès.

Inde. — Un savant hindou, le pandit Hrishi Kesh Shatri de Woking, prépare une traduction en sanscrit du *Hamlet* de Shakespeare et du *Rasselas* de Johnson.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

Un document sur la famille de Molière. — Il y a quelque temps, on a découvert à Fontainebleau, dans l'étude de Me Gaultry, un acte portant la signature de Jean Poquelin, père de Molière. Il s'agit d'un marché de fournitures conclu à Fontainebleau avec le roi de France par Jean Poquelin :

« L'acte a été passé par Claude Letellier, « notaire « royal et garde-notes héréditaire », le 29 mai 1631. Jean Poquelin, orthographié *Poquellin*, associé avec un autre bourgeois de Paris, nommé Estienne Lhoste, s'oblige à livrer, dans un délai maximum de vingt jours, à Paris, entre les mains du trésorier extraordinaire des guerres, une fourniture de 300 matelas, de 300 paillasses, 300 chevets de coutil, 300 mantes ou couvertures, 600 paires de draps. Le roi, de son côté, payera aux fournisseurs une somme de 8,550 livres tournois.

A la date de ce marché, Molière avait neuf ans et quelques mois; sa mère, Marie Cressé, la première femme de Jean Poquelin, vivait encore. »

Lettres inédites de Napoléon Ier. — On vient de découvrir, dans le grenier de M. Verheyen van Estvelt, juge du canton de Boksmeer (Hollande), la correspondance particulière échangée entre l'empereur Napoléon et son frère Louis, roi de Hollande. Le paquet de lettres était accompagné d'un billet par lequel le roi Louis déclarait confier ces pièces à la garde de M. Verheyen van Estvelt, son secrétaire particulier, lequel était grand-père du juge de canton actuel de Boksmeer. On procédera à un inventaire minutieux de cette volumineuse correspondance, que la presse de Hollande considère, dès maintenant, comme pouvant avoir une importance considérable pour la période de l'histoire de la Néerlande pendant laquelle le roi Louis occupa le trône.

Le congrès bibliographique international. — Le congrès bibliographique international, qui s'est tenu, comme nous l'avions annoncé, du 3 au 6 avril, dans l'hôtel de la Société de géographie, sous la présidence de M. le marquis de Beaucourt, a clos ses travaux en émettant les vœux suivants :

1° Qu'il soit fait appel aux érudits et aux Sociétés savantes pour la publication de monographies scolaires départementales, diocésaines et communales;

a. Pour l'ancien régime,

b. Pendant la Révolution.

2° Qu'on dresse une bibliographie méthodique de l'histoire de l'enseignement primaire;

3° Qu'on publie un recueil des décrets des conciles provinciaux français, des ordonnances synodales des diocèses de France relativement à l'enseignement populaire;

4° Qu'on réimprime certains ouvrages rares relatifs à l'histoire et à la pédagogie des petites écoles de France sous l'ancien régime.

Les Expositions. — L'*Exposition des caricaturistes.* — L'Exposition des maîtres français de la *caricature* au XIXe siècle, dont l'idée est due à M. de Courcy, président de l'Œuvre de secours aux veuves et orphelins des marins français, s'est ouverte jeudi 19 avril, à l'École des beaux-arts.

La salle du rez-de-chaussée de l'École, où figurent les bustes de Daumier et de Gavarni, commandés par la direction des beaux-arts à MM. Injalbert et Alfred Lenoir, est transformée en un salon de lecture où l'on peut feuilleter d'intéressants albums, prêtés par des collectionneurs.

Le premier étage, divisé en cinq salles, renferme environ six cent cinquante peintures, aquarelles, dessins, lithographies, choisis avec le plus grand soin parmi les œuvres des caricaturistes et des peintres de mœurs du siècle, depuis Boilly, Isabey, Karl Vernet, Bosio, etc., jusqu'à Cham et Gill.

Les recettes de cette intéressante exposition seront versées entre les mains de M. Alfred de Courcy, pour grossir les fonds de secours de l'Œuvre si intéressante dont il est président.

Exposition de l'art français sous Louis XIV et Louis XV. — L'Œuvre de l'hospitalité de nuit a entrepris une exposition de l'*Art français sous Louis XIV et sous Louis XV.*

Les difficultés eussent été grandes si tout d'abord le comité n'avait rencontré auprès de l'administration la plus grande bonne volonté. Parlant au nom des pauvres qu'elle abrite chaque soir, l'Hospitalité de nuit savait d'avance qu'elle aurait tous les bons vouloirs, et c'est ainsi que la direction des beaux-arts a mis à sa disposition deux grands éléments de succès en lui prêtant pour l'exposition le local de l'ancien

hôtel de Chimay et de nombreux objets appartenant au mobilier national.

Exposition de l'histoire du travail et des sciences anthropologiques. — M. P.-L. Laforêt a soumis à la commission supérieure d'organisation rétrospective du travail et des sciences anthropologiques une proposition tendant à représenter, sur huit scènes différentes, l'histoire complète du théâtre depuis son origine jusqu'à nos jours. On y verrait les Mystères et Moralités, les Farces et Sotties, le Chariot de Thespis, les Parades du Pont-Neuf, le Théâtre de la foire, les Marionnettes et les Ombres chinoises, le Théâtre de la Révolution et les Funambules. Les scènes seraient disposées de manière à permettre au public de passer successivement devant chacune d'elles.

Un concours poétique en province. — L'Académie des Muses santones vient de publier le programme de son concours poétique de 1888. L'Académie fera imprimer à ses frais le meilleur volume de vers qui lui sera présenté; l'auteur recevra gratuitement trois cent cinquante exemplaires de son œuvre, et le prix offert par le président de la République lui sera décerné. Ce prix consiste en deux pièces de la Manufacture nationale de Sèvres. Il y aura plusieurs autres prix.

Le programme complet du concours est adressé à toute personne qui en fait la demande à M. Victor Billaud, secrétaire de l'Académie, à Royan (Charente-Inférieure).

Les Statues. — *La Fontaine.* — Le sculpteur Dumilatre vient de terminer la maquette en plâtre de la statue de La Fontaine. Elle est exposée, depuis le 1er avril, rue des Tuileries, dans un local accordé par l'État.

Au centre d'un hexaèdre, sur lequel on pourra s'asseoir, l'artiste a dressé un piédestal au sommet duquel est placé le buste de La Fontaine. A droite de ce piédestal se dresse le groupe principal : l'*Apothéose de La Fontaine*, entre la *Gloire* et le *Génie de la Fable*, représentés; l'une sous les traits d'une femme qui jette des fleurs au pied du buste, et l'autre sous ceux d'un enfant portant une verge et un masque.

A gauche, au pied du piédestal, un *Lion* se dresse majestueux.

Les fables les plus connues sont représentées par quelques animaux : un singe et un chat, le corbeau et le renard, l'alouette et ses petits.

Ce monument aura sept mètres de hauteur; l'hexaèdre, huit mètres de large. La sculpture sera en bronze; la partie architecturale en roche des Vosges. L'architecte est M. Jourdain. Le sculpteur s'est adjoint M. Ducros pour la partie ornementale.

Le monument définitif sera élevé au Ranelagh de Passy.

On sait que les frais de cette statue doivent être couverts par une souscription nationale qui reste ouverte. On trouvera à l'exposition un registre où l'on peut s'inscrire.

Le Dictionnaire des mots et des choses. — Nous avons grand plaisir à annoncer que la centième livraison du *Dictionnaire illustré des mots et des choses*, par MM. Larive et Fleury, est en vente chez Georges Chamerot. Ce grand ouvrage formera environ cent quarante livraisons à cinquante centimes.

C'est d'abord un dictionnaire français des plus complets et des meilleurs au point de vue étymologique; et puis, c'est une perpétuelle leçon de choses. Les auteurs n'ont pas laissé échapper une seule occasion de faire un article développé sur tous les mots qui le comportent.

La géographie a été traitée avec tous les développements qu'elle entraîne; cent trente cartes tirées en deux teintes dans le texte, et douze cartes hors texte en plusieurs couleurs, dressées spécialement pour le dictionnaire, sous la direction du savant géographe, M. Paul Pelet, seront insérées dans le texte et formeront un atlas complet.

Les questions de médecine, d'hygiène, d'agriculture, d'architecture, et celles concernant l'archéologie du moyen âge, ont été aussi très développées.

L'illustration, très riche, est souvent artistique. Tous les dessins sont inédits. L'exécution typographique ne laisse rien à désirer.

Enfin ce dictionnaire, qui est à lui seul une petite bibliothèque, coûtera très peu cher aux souscripteurs : soixante francs, quel que soit le nombre de livraisons, et encore par versements espacés.

La propriété littéraire. — Nous devons signaler dans *la France judiciaire* d'avril une très intéressante étude, avec exemples à l'appui, sur la question de la propriété littéraire, au point de vue du collaborateur si souvent imposé dans les œuvres dramatiques, par M. Louis Signorino, avocat à la cour d'appel, à la fin du travail de M. Ch. Allezard, intitulé : *Aperçu juridique sur l'exercice du droit d'auteur.*

M. Paul Bourget jugé par le Décadisme. — *Le Décadent*, revue littéraire bi-mensuelle, nous informe qu'il tire à six mille, dont quatre mille abonnés, ce qui, à son compte, représente de deux à trois cent mille lecteurs. C'est la grandeur de la décadence. — Le numéro du 15-31 mars contient un article du directeur, M. Anatole Baju, sur M. Paul Bourget, où ce dernier est traité assez cavalièrement. Aux yeux de M. Anatole Baju, M. Paul Bourget a bien l'air de ne pas connaître du tout le cœur féminin qu'il veut mettre à nu. Chez lui, un viveur n'aime pas autrement qu'un simple employé du Bon Marché. Il ne scinde pas la vie humaine en deux périodes, « la première faite de sentimentalisme, la seconde de curiosité ». Et comme le directeur du *Décadent* se demande « quel plaisir on peut trouver avec une femme qu'on a déjà possédée deux ou trois fois, si ce n'est pour l'expérience de pratiques rares ou de raffinements

inédits », il n'est pas étonnant qu'il s'écrie, en parlant de l'auteur de *Mensonges :* « Quand on l'a lu, peut-on s'empêcher de crier : faux, faux, faux ? » — Décidément le *Décadisme* a ses heures de gaieté.

— *L'Estafette* annonce que, tenant à satisfaire sa nombreuse clientèle universitaire, elle publie chaque jour, en dehors des chroniques si goûtées de Francisque Sarcey, un *Bulletin de l'Enseignement*, des articles appréciés sur l'*Instruction primaire* de E. Cassagne, et des études très remarquables de Heurtar, qui traite, chaque vendredi, des questions relatives à l'*Enseignement secondaire* et à l'*Enseignement supérieur*, surtout au point de vue de l'*Enseignement spécial*.

De plus, M. Edouard Petit, agrégé de l'enseignement spécial, docteur ès lettres, qui, si nous sommes bien informés, a plus d'un nom dans les colonnes du journal, donne chaque mardi tantôt une *Causerie historique*, tantôt une *Causerie géographique*, où il passe en revue tout ce qui s'est fait, dit ou écrit d'important touchant ces deux sciences en France et à l'étranger.

Le Bulletin bibliographique international. — La librairie H. Welter (59, rue Bonaparte) publie sous ce titre un catalogue, dont l'utilité pratique ne saurait faire doute.

Il paraît le 25 de chaque mois. Chaque numéro, composé de 16 pages à 2 colonnes, comprend entre 400 et 450 titres de nouveautés avec indication : 1° du *format;* 2° du *lieu de publication;* 3° du *nom de l'éditeur;* 4° du *prix original* dans la monnaie du pays d'origine; 5° du *nombre de pages* pour les volumes en ayant moins de 100. Les douze numéros d'une année forment, avec leur table, un beau volume de 250 pages environ, donnant les indications les plus précises sur 5,000 à 6,000 publications nouvelles (livres et périodiques).

Le prix de l'abonnement est fixé : pour la France, à 5 francs avec la table, et à 3 francs sans la table. Pour l'étranger, à 5 fr. 75 avec la table, et 3 fr. 75 sans la table.

— Le *Bulletin du bibliophile*, publié par Léon Techener, et dont le numéro de février nous parvient en même temps que celui de mars, est à lire d'un bout à l'autre. Signalons spécialement un « Catalogue des impressions françaises, portant l'adresse : A Cologne, chez Pierre du Marteau », par Léonce Janmart du Brouillant; *les Bibliophiles du Conseil municipal*, exposé des revendications de la ville de Paris contre la Bibliothèque nationale, et le *Carnet d'un Bibliophile*, véritable mine de renseignements curieux et inattendus.

Dans le numéro de mars, le comte E. de Barthélemy donne une notice sur les Saulx-Tavannes en Bourgogne pendant la Ligue, un compte rendu de la restitution des manuscrits volés par Libri, et le Catalogue de la Bibliothèque de Palerme.

ÉTRANGER

Allemagne. — *Un Faust inconnu.* — Le professeur Erich Schmidt a, dit-on, découvert, dans les archives de Gœthe, à Weimar, un plan développé du second Faust, inconnu jusqu'ici. La nuit du Walpurgis y manque, et il s'écarte en plusieurs autres détails de l'œuvre telle qu'elle nous est parvenue.

L'Exposition graphique, à Leipzig. — L'exposition graphique qui a lieu en ce moment à Leipzig renfermera une *Collection de Revues spéciales de la librairie et de l'industrie du livre.* Cette collection réunie par l'Export-Journal (G. Hedeler, Leipzig) doit comprendre toute la littérature périodique de ces branches dans tous les pays et dans toutes les langues. Il paraît à peu près 200 revues spéciales de ce genre dans le monde entier. Elles seront représentées à peu près toutes à cette exposition en un numéro de date récente.

— Le *Centralblatt für Bibliothekswesen* (avril-mai) publie en français un travail bibliographique qui n'est certes pas sans utilité : *Inventaire sommaire des Tables générales des périodiques historiques en langue française*, par Henri Stein. Cet inventaire comprend tous les périodiques qui traitent « de l'histoire ou des sciences qui s'y rattachent, comme l'ontéologie, l'art, la numismatique, la philologie et l'histoire du droit; et naturellement, ajoute l'auteur, j'ai mentionné les périodiques qui traitent de tous les genres de science et d'histoire accessoirement, comme la *Nouvelle Revue* ou la *Revue de Belgique* ». On ne s'étonnera pas que cet inventaire, tout consciencieux qu'il puisse être, soit resté incomplet. *Le Livre* y est omis, en bonne et nombreuse compagnie d'ailleurs.

— A signaler dans la *Deutsche Revue* d'avril une étude de M. Moriz Carriere, sur la culture intellectuelle en Allemagne et en France à propos de M. Renan : *Frankreichs und Deutschlands Kulturaufgeben Ein Friedensbrief an Ernst Renan.*

— La *Deutsche Rundschau* (avril) publie *Die Einführung der franzosischen Regie durch Friedrich den Grossen, 1766. Akademische Rede zurn 26 januar.* (*Introduction du système administratif français par Frédéric le Grand*), par Gustave Schmoller, et une étude très remarquable de F. X. Kraus sur le philosophe Antonio Rosmini.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— Dans le *Nord und Süd* de Paul Lindau (avril), M. Paul Marsop, de Munich, donne une intéressante étude sur le musicien Hans von Bülow. Le portrait de Bülow à l'eau-forte sert de frontispice à ce numéro d'une des revues d'Allemagne les mieux faites.

— Nous trouvons encore en parcourant les grands périodiques allemands du mois d'avril :

Dans *Unsere Zeit*, un article assez long de E. Burger sur le volume *Pro Patria* de Jules Legoux, et une étude sur *la situation politique de la Perse en 1888*.

Dans la *Deutsche Dichtung*, la suite d'une série d'études sur le *Burgtheater de Vienne et le drame allemand* (documents inédits), un travail critique, clair, sobre, net de B. Ruttenauer sur *Wilhelm Jensen*, l'un des grands romanciers modernes d'Allemagne, enfin les deux premiers actes du *Maître de Palmyra*, poème dramatique d'Adolphe Vilbrandt.

Dans le *Magazin für die Litteratur : la Tosca et la Souris* par Alexandre Büchner, un article sur lady Brassey et miss Mulock par Eug. Oswald, un autre sur la *Poésie* lyrique par le comte de Schack, grand poète lui-même, enfin un article de Iagow sur *la Puissance des ténèbres* au Théâtre-Libre.

Dans les *Blätter für litterarische Unterhaltung* : Léon Wespy : La littérature allemande en France. — O. Speyer : Correspondance d'Andersen. — F. Walther : Mémoires du comte de Montgelas. — R. Waldmuller : Les poésies d'Alfred de Musset. — B. Münz : Le dernier roman de Spielhagen. — B. Münz : Schopenhaueriana. — A. Friedmann : Romans et nouvelles.

Dans la *Wiener Mode*, une esquisse charmante de C. Karpelès sur *Henri Heine et les femmes*.

Un catalogue de libraire allemand. — La librairie ancienne Ludwig Rosenthal, de Munich, a récemment publié son cinquante-neuvième catalogue, qui mérite d'être signalé à l'attention des bibliophiles. Les incunables, les heures, les livres à figures, les grands ouvrages sur les beaux-arts, les livrets rares et précieux y figurent en grand nombre, avec des descriptions étendues qui paraissent fort exactes. Ces descriptions sont presque toujours en français, en français quelque peu tudesque, de ci et de là, mais que l'on peut comprendre partout. Parmi les curiosités figure un poème religieux italien, commençant par (nous transcrivons littéralement) :

A non se puo bon principio fare
senza la grazia dello eterno idio.

Et finissant par :

Ancor pregamo quella alta regina
matre di Cristo nostro saluatore
che per noi priegi sera e matina.

S. l. n. d., ni nom d'imprimeur, vers 1480; goth., 4 f. à 32 lignes, in-4°.

Le libraire ajoute (littéralement toujours) : « Ouvrage absolument inconnu, tant pour le texte poétique, tant pour l'impression; aucun bibliographe, aucun savant ne l'a connu jusqu'aujourd'hui. Prodigieusement rare! » Et il le cote 400 marks. — N'y a-t-il point quelqu'un de nos lecteurs qui possède cette rareté et ne connaît point son bonheur ?

Statistique de la librairie. — *Le Börsenblatt* du 25 janvier donne le tableau suivant de la production de la librairie dans l'empire allemand, l'Autriche et la Suisse :

	1886	1887
1. Œuvres collectives, histoire de la littérature, bibliographie .	432	439
2. Théologie	1.517	1.456
3. Droit, politique, statistique, etc.	1.362	1.369
4. Médecine, art vétérinaire . . .	1.016	1.082
5. Histoire naturelle, chimie, pharmacie	1.044	867
6. Philosophie	138	126
7. Éducation, livres de classe en allemand, etc.	1.916	2.063
8. Ouvrages pour l'enfance. . . .	397	464
9. Archéologie classique et orientale, mythologie.	565	585
10. Langues modernes, ancienne littérature allemande.	570	585
11. Histoire, biographie, mémoires.	800	722
12. Géographie, voyages	429	370
13. Mathématiques, astronomie . .	224	223
14. Art militaire, hippologie. . . .	404	389
15. Commerce et manufactures . .	680	725
16. Bâtiments, machines, chemins de fer, mines, etc.	437	377
17. Forêts et sport.	122	81
18. Économie domestique, agriculture, horticulture.	416	452
19. Belles-lettres.	1.461	1.402
20. Beaux-arts, sténographie . . .	657	648
21. Littérature populaire, almanachs	757	729
22. Franc-maçonnerie	16	16
23. Mélanges	497	387
24. Cartes	395	415
	16.253	15.972

Zola et Daudet en Allemagne. — Deux de nos romanciers ont eu dernièrement les honneurs d'une longue étude dans les revues allemandes.

Émile Zola (dans la *Deutsche Rundschau*) a été analysé consciencieusement par Georg Brandes, qui cependant n'a vu l'homme que dans les détails et non dans l'ensemble. Le travail abonde en remarques judicieuses sur les « procédés » de Zola, mais ne parvient pas à donner les grandes lignes caractéristiques du grand romancier. Brandes a manqué complètement de largeur de vues, et en dehors de la constatation de ce fait que Zola, naturaliste en théorie, est romantique en pratique, rien ne se peut conclure de cette étude.

Alphonse Daudet s'est vu mieux défini par F. Gross, dans *Nord und Süd*. Le travail de Gross n'est pas simplement analytique, d'ailleurs, il est aussi biographique, ce qui est plus aisé à mener à bien. Le morceau est d'un style très alerte, et Gross parle en homme qui connaît son sujet; il trouve à Daudet les plus grandes affinités avec Dickens et termine en disant que Daudet peut être regardé par les Allemands comme *un des leurs*. Ceci nous semble quelque peu hasardé. Nous ne savons quel secret plaisir M. Gross a à écrire obstinément *Erneste* pour Ernest (Daudet).

Amérique du Sud. — Nous avons reçu le sixième numéro de *la Revista Puertorriqueña*, revue publiée à Porto-Rico, sous la direction de M. Fernandez Juncos, et nous sommes heureux de signaler aux amateurs de littérature hispano-américaine ce recueil, bien rédigé et bien informé.

Statistique de la librairie en Amérique et en Angleterre. — Nous empruntons au *Publisher's Weekly*, de New-York, le tableau comparatif suivant de la production des livres en Amérique pour les deux années 1886 et 1887 :

	1886	1887
Fiction	1.080	1.022
Ouvrages pour la jeunesse	458	487
Droit	469	438
Théologie et religion	377	353
Education; langues	275	283
Histoire littéraire et miscellanées	388	251
Poésie et théâtre	220	221
Biographie, mémoires	155	201
Descriptions, voyages	159	180
Beaux-arts, livres illustrés	151	175
Science médicale, hygiène	177	171
Histoire	182	157
Sciences politiques et sociales	174	143
Arts utiles	112	123
Sciences physiques et mathématiques	148	76
Vie domestique et rurale	46	61
Sports et divertissements	70	48
Humour et satire	17	26
Philosophie et morale	18	21
	4.676	4.437

En Angleterre il a été publié 4,410 ouvrages nouveaux et 1,276 rééditions, formant un total de 5,686, soit 476 de plus qu'en 1886.

Angleterre. — *Une déception.* — On se rappelle qu'il y a quelque temps on avait trouvé dans un ancien bâtiment de la ville de Stratfort-sur-Avon, qui servait d'école, des liasses de vieux papiers remontant à deux ou trois siècles. Tous les shakespeariens d'Angleterre s'émurent de la découverte, et l'on se crut assuré de faire d'amples moissons de documents nouveaux sur le poète de Stratford. Hélas! après un consciencieux dépouillement, il a fallu reconnaître qu'on s'était fait des illusions.

Des contemporains de Shakespeare sont nommés souvent dans les actes; mais sur Shakespeare même, pas un mot, pas une note qui puisse donner une indication ou fournir matière à controverse.

Les héroïnes de Shakespeare. — Un des meilleurs journaux illustrés de Londres, le *Graphic*, a eu l'ingénieuse idée de publier les portraits gravés des héroïnes de Shakespeare et il a demandé aux plus célèbres peintres anglais les tableaux d'après lesquels seraient exécutés ces portraits. L'exposition de ces vingt et une toiles est une des plus intéressantes de Londres. Le président de l'Académie royale, sir Frédérick Leighton, a peint une *Desdémone;* M. Alma-Tadema une *Portia* très remarquable; Mme Alma-Tadema une *Catherine de France*. Citons encore la *Jessica* de M. Luke Fildes.

Les Romanciers français en Angleterre. — L'éditeur Wizetelly, qui s'occupe beaucoup de publications étrangères, communique à la *Pall Mall Gazette* quelques renseignements sur l'accueil fait en Angleterre aux œuvres de nos compatriotes. Viennent en première ligne : Gaboriau et du Boisgobey; on vend annuellement jusqu'à 100,000 exemplaires de leurs livres.

C'est ensuite Zola qui fait fureur dans la pudibonde Angleterre. Il s'y vend par semaine 1,000 volumes de ses œuvres.

M. Georges Ohnet arrive bon troisième : M. Wizetelly a vendu 60,000 « Ironmaster » (traduction du *Maître de forges*).

Une adaptation anglaise de *Fromont jeune et Risler aîné*, de Daudet, n'a pas eu de succès; la vente n'a atteint qu'un chiffre de 6,000 exemplaires. En revanche, la traduction de *Sapho* est allée à 170,000.

La librairie à bon marché. — L'éditeur anglais J. W. Arrowsmith déclare avoir vendu 348,000 exemplaires du roman intitulé *Called Back*, et, depuis 1884, plus d'un million de ses romans à 1 shilling (1 fr. 25).

L'anglais et le volapük. — M. Melville Bell entreprend de prouver que l'anglais est l'idiome qui se prête le mieux à servir de langue universelle. Le seul obstacle, c'est son orthographe difficile et nullement méthodique. Il remédie à ce défaut par un alphabet corrigé et augmenté de plusieurs lettres. Voilà qui menace terriblement le volapük.

Pourtant le volapük fait son petit bonhomme de chemin, même en Angleterre, et son grand-prêtre en France, M. Kerckhoffs, a le plaisir de voir ses œuvres traduites de l'autre côté du détroit, ainsi que celles du professeur allemand Kirchhoff.

The Bookworm d'avril est encore plus intéressant que d'ordinaire. Citons, en courant, deux morceaux

sur la femme, ennemie des livres en proportion que le mari les aime davantage, l'un en prose : *Fair enemies of books* (*Lang's Library*), l'autre en vers : *A Bookman's complaint of his Lady* (Richard Le Gallienne), l'histoire de Langlès sauvant, pendant la Révolution, les livres de la Bibliothèque nationale (*A Life risked for a Library*), *De ortu typographiæ*, par William Blades, *la Chasse aux livres à Paris* (*Book-Hunting in Paris*), petit article dont une citation empruntée à M. O. Uzanne fait les frais, etc.

— A lire dans *The Fortnightly Review* pour mars : *The Study of English literature*, par le professeur Dowden, si avantageusement connu par ses études sur Shakespeare et sur Shelley, et *Guy de Maupassant*, par Henry James.

The Forum (avril) donne une analyse de l'art du romancier dans l'article intitulé : *The Element of Life in Fiction*, par Edward P. Roe.

The Gentleman's Magazine (avril) offre aux collectionneurs une étude sur les affiches de théâtre : *The Play Bill : its origin and development*, par Percy Fitzgerald. Elle s'arrête avec l'acteur Garrick, en 1776.

The Magazine of Art, de la maison Cassel et Cie, Londres, Paris, New-York et Melbourne, contient, dans son numéro d'avril, entre autres articles intéressants et artistement illustrés, *The Barbizon School; Jean-Baptiste Corot*, par David Croal Thomson; *Crazes in Art : Pre-Raphaelitism and Impressionism*, par W.-P. Frith; *A personal view of Japanese Art*, par Mortimer Menpes; *Old Masters of Sculpture at the Royal Academy*, par Alfred Higgins.

— On remarque dans *The National Review* (avril) : *The Devil in the Middle Ages* (*le Diable au moyen âge*), par A. C. Champneys, et *Pindar and Athletics, ancient and modern* (*Pindare et les Jeux athlétiques, dans l'antiquité et les temps modernes*), par le Très Rév. le Lord Évêque de Saint-Andrews.

The Nineteenth Century pour avril donne une curieuse et chaude étude sur Ben Jonson, par Algerman Charles Swinburne.

— Nous avons lu avec plaisir, dans *The Saturday Review* du 14 avril, un long et élogieux compte rendu de l'ouvrage du baron de Vaux, *les Hommes de cheval*. Le même numéro contient un bon article sur les lettres de Charles Lamb.

Belgique. — *Le grand prix de littérature belge.* — M. Camille Lemonnier vient d'obtenir, à l'unanimité des voix, le grand prix quinquennal de littérature en Belgique. Ce prix, d'une valeur de 5,000 francs, et qui n'avait pas été décerné depuis dix ans, couronne la haute situation littéraire de l'auteur du *Mâle*, du *Mort*, des *Charniers*, de *Happe-Chair*. Toutefois, ce n'est pas pour l'ensemble de ses œuvres que le jeune et célèbre écrivain vient d'obtenir cette récompense nationale. Celle-ci vise uniquement le grand livre qu'il a publié à la fin de l'an dernier, chez Hachette, sous le titre : *la Belgique*. Cette fois, l'âpreté d'observation familière au maître belge n'était plus en jeu, mais uniquement le talent littéraire; et sur ce terrain tout le monde s'est trouvé d'accord.

— *Un prix de 25,000 francs.* — La Société des sciences, des arts et des lettres du Hainaut a publié le programme de ses concours de 1888. Le prix annuel de 25,000 francs, institué par Léopold II, sera accordé en 1888 à l'auteur du meilleur ouvrage sur cette question : « Enseignement des arts plastiques en Belgique et moyen de développer l'art en Belgique et de le porter à un niveau de plus en plus élevé. » Pour 1889, la question est : « Des progrès de l'électricité comme moteur et comme moyen d'éclairage, des applications qui en sont ou en peuvent être faites, et des avantages économiques qui sont appelés à résulter de l'emploi de l'électricité. » Le concours de 1888 n'est ouvert qu'aux écrivains de nationalité belge.

Bulgarie. — *Un concours historique en Bulgarie.* — La Société bibliographique bulgare, siégeant à Sophia, a mis au concours la question suivante : « Histoire de l'éducation des Bulgares en Russie, principalement de 1830 à 1880. » L'ouvrage doit être déposé le 1er décembre 1889 et peut être rédigé en une langue slave quelconque. Le prix est de 2,000 fr.

Chine. — On a envoyé, dit *The Graphic* (24 mars), à un fabricant de papier américain un journal imprimé sur du papier fait avec des toiles d'araignée. C'est une feuille légère, presque transparente, de 11 pouces sur 14, contenant deux colonnes de matière bien imprimée. Le papier a été fabriqué à Hong-Kong avec la toile de l'araignée blanche sacrée des Chinois.

États-Unis. — *Un nouveau démolisseur de Shakespeare.* — Le général J. Watts de Peyster, publiciste américain d'une remarquable fécondité, vient d'apporter son mot à la polémique engagée sur Shakespeare. Dans une brochure intitulée *Was the Shakespeare after all a myth?* il soutient que le grand dramaturge n'était qu'un éditeur, adaptateur et compilateur habile dans son métier.

L'*American Book-Maker* est un des journaux techniques les mieux faits de ceux qui s'occupent de l'art du livre. Le numéro du mois donne des spécimens

de reliure, de décorations, titres, culs-de-lampe, etc., dignes d'attention. Il contient des appréciations fort sensées et érudites sur la reliure française et sur les qualités propres de la gravure sur bois en France et en Amérique.

The Library Journal, de New-York (février), donne une nomenclature des bibliographies, catalogues et listes de références relatives à l'Amérique, dressée par M. Paul Leicester Fords. Nous devons la signaler aux bibliophiles français — et ils sont nombreux — qui collectionnent les impressions américaines.

Le journal *The Nation*, de New-York, insère dans son numéro du 28 mars une lettre signée E. S., qui est pleine de renseignements sur Dickens et sur son séjour à Gênes.

Hongrie. — Nous avons reçu une publication de Budapest (Hornyánski Viktor Kiadása), intitulée *Magyar Müvészek* (*Les Artistes Hongrois*), et qui, par le luxe de la typographie, l'originalité et l'abondance des illustrations, fait le plus grand honneur à la presse hongroise.

Italie. — *Le journal de Caroline d'Autriche.* — M. Rosati, conservateur du musée du roi d'Italie, à Naples, vient de faire une trouvaille précieuse dans la bibliothèque du palais royal. C'est un gros volume écrit tout entier de la main de la reine Caroline d'Autriche, contenant jour par jour les événements sanglants de 1799, célèbres dans les fastes de l'histoire napolitaine, ainsi que des informations très précises sur les relations de la cour avec l'Angleterre et ses représentants à Naples : Nelson, sir Hamilton et la femme de celui-ci, dont on connaît la liaison avec Nelson.

Il Bibliophilo, de Bologne (février-mars), consacre un long article au catalogue d'autographes de la collection Alfred Bovet. Signalons aussi une liste de livres interdits à Venise par la censure politique pendant le XVIIIe siècle.

Pologne. — *Une statue à Mickiewicz.* — La ville de Cracovie va élever un monument à la mémoire du célèbre poète polonais Mickiewicz, qui fut professeur de slave au Collège de France.

La somme affectée à cette œuvre est de 400,000 fr. recueillis dans une souscription nationale.

Ce monument sera un des plus grands de ce genre en Europe, car il n'aura pas moins de 15 mètres de hauteur.

Mickiewicz a déjà son médaillon dans une des salles du Collège de France, en face de celui de Michelet.

Russie. — *Exposition typographique à Riga.* — A l'occasion du 300e anniversaire de la fondation de la première imprimerie à Riga, les typographes de cette ville ont l'intention d'organiser une exposition internationale de produits de l'art typographique.

Turquie. — *Statistique de la librairie à Constantinople.* — La statistique que publie tous les ans le capitaine Stabb, de Smyrne, sur la Turquie, nous apprend que les livres publiés à Constantinople, dans le cours de la dernière année de l'hégire, se répartissent ainsi : 107 ouvrages en turc; 49 en grec; 41 en américain; 8 en français; 3 en anglais; 4 en bulgare; 3 en hébreu et 1 en volapük! Constantinople possède 40 imprimeries et autant d'imprimeries lithographiques.

Japon. — *Une imprimerie japonaise.* — Dans les ateliers d'impression d'un journal japonais, la fonte complète de caractères comprend 50,000 types, dont 3,000 sont d'un usage courant. Les caractères sont disposés sur des rayons dans l'atelier, comme des livres dans une salle de lecture, et les compositeurs vont et viennent à travers le bâtiment, faisant leur choix de types et prenant en même temps un salutaire exercice.

— L'empereur du Japon, dit *le Figaro*, trouvant que la liberté de la presse est nuisible aux intérêts du trône, vient de donner à son ministre de l'intérieur le droit de suspendre ou de supprimer tout journal qui paraîtrait dangereux pour la sûreté de l'État.





FRANCE

— M. Hippolyte Blot, membre de l'Académie de médecine, agrégé, membre de la Société de chirurgie, ancien président de cette Société, vient de mourir à l'âge de soixante-cinq ans.

Parmi ses principaux travaux, citons : sa thèse de doctorat sur l'albuminurie des femmes; note sur une nouvelle application de l'auscultation obstétricale au diagnostic de l'hydrocéphalie, etc. Il avait de plus imaginé un perforateur du crâne, très ingénieux et très pratique, qui porte son nom.

— On nous annonce la mort du docteur Ch. Brame, décédé à Paris dans sa soixante-quinzième année.

Charles Brame, élève et ami de M. Chevreul, a été pendant trente-deux ans professeur de chimie à l'école de médecine de Tours. Il laisse de nombreux travaux et mémoires inédits.

— Nous apprenons la mort de M. Louis Dramard, décédé à Alger dans sa trente-neuvième année.

M. Dramard était un écrivain de mérite dans le parti républicain socialiste.

— M. Georges Marie, ancien rédacteur du *Journal des Débats* et du *Télégraphe,* correspondant de *la Dépêche* de Toulouse, est mort à Cannes, après six mois d'une cruelle maladie; il n'était âgé que de trente-quatre ans.

— M. Désiré Nisard, membre de l'Académie française et doyen de cette compagnie, est mort (25 mars) dans sa propriété de San-Remo, la villa Maria-Nisard. Il était âgé de quatre-vingt-deux ans.

Né le 20 mars 1806 à Châtillon-sur-Seine (Côte-d'Or), M. Nisard entra en 1826 au *Journal des Débats,* qu'il quitta bientôt pour entrer au *National,* avec Armand Carrel, son ami.

Sous la monarchie de Juillet, il prit une grande part aux querelles littéraires de l'époque, se déclara dès le début pour les classiques contre les romantiques, et publia, en 1834, son premier livre, *les Poètes latins de la décadence,* qui fit grand bruit.

M. Nisard fut successivement maître de conférences à l'École normale et professeur au Collège de France, où il remplaça Burnouf dans la chaire d'éloquence latine.

En 1850, il entra à l'Académie française, où il reçut successivement MM. Ponsard, le duc de Broglie et Cuvillier-Fleury.

En 1855, son cours fut troublé par des scènes tumultueuses qui prirent l'importance d'un événement politique. Inspecteur général de l'enseignement secondaire, il prit une très grande part à la réorganisation de l'École normale, dont il fut nommé directeur en 1857.

Il fut fait sénateur en quittant la direction de l'École normale, le 18 novembre 1867.

Il laisse, outre ses ouvrages de critique littéraire, un grand nombre de brochures et d'articles publiés, pour la plupart, dans la *Revue des Deux Mondes,* dont il fut de tout temps un des collaborateurs assidus.

— M. Pascal, ancien préfet de la Gironde, ancien sous-secrétaire d'État au ministère de l'intérieur, s'est donné la mort le 23 mars. Il était né en 1828. Il avait fondé *le Progrès libéral* de Toulouse pour combattre le second empire. Depuis il s'était rallié aux idées bonapartistes, et était devenu un partisan militant du prince Jérôme. On a de lui des brochures sur la revision de la Constitution.

— M. Jules Philippe, député de la Savoie, qui vient de mourir âgé de soixante ans (23 mars), avait été ouvrier imprimeur; il a publié plusieurs travaux remarquables sur l'histoire de la typographie, notamment un volume sur les premiers imprimeurs parisiens.

— On annonce de Montpellier la mort subite dans cette ville de M. Planchon, directeur du Jardin des plantes de Montpellier, professeur de sciences naturelles à la Faculté de médecine, professeur de botanique à l'École supérieure de pharmacie, membre correspondant de l'Académie des sciences. Il était né à Ganges en 1823. Ses travaux sur le phylloxéra avaient rendu son nom populaire dans toute la région du Midi.

— Nous avons appris la mort de M. Augustin Roger, avocat à la Cour d'appel, ancien secrétaire de

la rédaction du *Droit*, et auteur, avec M. Sorel, de la compilation intitulée : *Codes et lois usuelles classées par ordre alphabétique*. Il a aussi publié un ouvrage sur la saisie-arrêt. Il était âgé de cinquante-huit ans.

— Mme Maurice Rouvier est morte dans sa villa de Saint-Jean, à Nice, après une assez longue maladie.

Noémie Cadiot, née vers 1832 d'un père qui avait appartenu à la presse sous la Restauration, avait été mariée en premières noces avec M. Constant (*Eliphas Lévi*), dont elle fut séparée judiciairement quelques années après. Veuve de son premier mari, elle épousa en 1875 M. Maurice Rouvier, député des Bouches-du-Rhône.

Élève de Pradier, elle a figuré aux Salons annuels sous le nom de Noémi Constant, puis sous le pseudonyme de Claude Vignon, dont elle signait également ses reproductions littéraires.

Parmi celles-ci, nous citerons quatre volumes de comptes rendus du Salon (1851-1855); puis des romans : *Jeanne de Mauguet*, mœurs de province (1861, in-18); *Récits de la vie réelle* (1861, in-18); *Victoire Normand* (1862, in-18); *les Complices* (1863, in-18); *Un drame en province* (1863, in-18); *Un naufrage parisien* (1869, in-18); *Château-Gaillard* (1874, in-18); *Élisabeth Verdier* (1875, in-18); les *Drames ignorés* (1876, in-18); *Révoltée* (1879), etc.

On attribue à Mme Claude Vignon des comptes rendus quotidiens des séances du Corps législatif (1868-1870), signés H. Morel dans le *Moniteur*, et une correspondance également quotidienne adressée à l'*Indépendance belge* sur les séances de l'Assemblée nationale à Versailles.

— M. Julien Travers vient de mourir à Caen, dans sa quatre-vingt-septième année. Professeur de littérature latine à la Faculté des lettres de cette ville, il avait pris sa retraite en 1856, avec le titre de professeur honoraire. Il était le doyen de toutes les sociétés savantes de Normandie.

On doit à M. Travers de nombreux travaux littéraires, parmi lesquels il faut citer : *la Pitié sous la Terreur*, drame en vers; *les Algériennes*, *Deuil*, *Gerbes glanées*, poésies, plusieurs éditions de textes anciens, au milieu desquelles se distingue celle des poésies complètes de Vauquelin de la Fresnaye, l'une des plus belles œuvres de la typographie provinciale (imprimée à Caen), et d'innombrables études insérées dans les *Mémoires* de l'Académie de Caen. A ses obsèques, qui ont eu lieu le 11 avril, M. Armand Gasté, professeur à la Faculté des lettres de Caen et érudit de premier ordre, et M. de Beaurepaire, secrétaire de la Société des antiquaires de Normandie, ont prononcé des discours qui témoignent, en même temps que des sympathies de l'amitié, de l'influence très réelle qu'il exerçait dans son milieu.

ÉTRANGER

Allemagne. — Ewald August Kœnig, l'un des plus féconds romanciers de l'Allemagne, est mort le 9 mars, à Cologne, âgé de cinquante-cinq ans. Il a publié plus de cent cinquante volumes de romans ou nouvelles.

— Ferdinand de Schmid, poète de valeur qui a rendu populaire son pseudonyme de Dranmor, est mort à Muri (Suisse), le 9 mars également. Il était né en 1823.

— Le 16 mars est mort à Munich Ludwig Steub, romancier très connu, qui empruntait le plus souvent ses sujets à son étroite, mais pittoresque patrie, le Tyrol; il était âgé de soixante-seize ans. Il a publié une douzaine de volumes, et son œuvre la plus réussie est une nouvelle intitulée *la Rose de Sewi*.

— D'Allemagne nous viennent encore les nouvelles de la mort de Sally Gumbinner, journaliste de Berlin, âgé de soixante et onze ans (20 février); de Herquet, l'historien de la Frise orientale, et du professeur A. Riehm, de Halle.

Angleterre. — Le fondateur et, pendant quelques années, le rédacteur en chef de la *Theological Review*, le Dr Beard, est mort en mars dernier. Il laisse un ouvrage en deux volumes sur Port-Royal.

— M. Doyne Courtenay Bell, critique d'art et historien, est mort le 26 mars, à l'âge de cinquante-sept ans. Son ouvrage le plus important est une monographie de la chapelle de Saint-Pierre, dans la Tour de Londres.

— M. Robert Chambers, le chef de la maison d'édition bien connue d'Édimbourg, est mort le 23 mars. Il avait publié avec son père, le Dr Chambers, un poème sur la ville de Saint-Andrews. Il est aussi l'auteur d'un manuel estimé sur le *golf*, sorte de jeu de paume très en vogue en Angleterre. Depuis 1874, il avait pris la direction du *Chamber's Journal*, qu'abandonnait M. James Payn.

— L'*Archi-Druide* du pays de Galles, M. Evan Davies, *alias* Myfyr Morganweg, est mort le 23 février à Pontypridd, comté de Clamorgan, dans sa quatre-vingtième année. Il débuta par des poésies dans le dialecte de son pays; mais il s'adonna bientôt entièrement à l'étude de l'archéologie celtique, et devint le chef du néo-druidisme, dont il exposa et soutint les doctrines en plusieurs gros ouvrages, comme *Gogoniant Hynafol y Cymry* (*l'Antique gloire des Cambriens*), et *Hynafiaethan Barddas* (*les Antiquités du Bardisme*).

— L'auteur de *Sussex Folk and Sussex Ways*, le révérend John Coker Egerton, est mort le 20 mars.

— Le bulletin de la *Société de géographie* (17 février) annonce la mort d'Abraham Fornander, juge de l'île Maoui, îles Hawaï, auteur d'un ouvrage estimé, *The Polynesian Race* (1er novembre 1887), et celle du R. P. Augustin Fischer, connu par ses travaux sur l'histoire et la bibliographie du Mexique.

— On annonce la mort de Georges Godwin, dont l'opinion faisait autorité en Angleterre pour tout ce qui se rapporte à l'architecture et aux arts décoratifs. On lui doit *London Shadows, Another Blow for life, The Churches of London*, etc. Il fut pendant longtemps le rédacteur en chef du journal *The Builder* (*le Constructeur*) et écrivait fréquemment dans *The Art Journal*. Il était vice-président de la Société des architectes anglais.

— On annonce la mort de M. L.-A. Goodeve, professeur de droit à l'University College, Bristol, et auteur de plusieurs ouvrages sur la science qu'il enseignait.

— On annonce la mort à Londres de l'Écossais James Mac Gavin Greig (23 mars), qui s'était fait une réputation dans le journalisme en Amérique. Il vécut longtemps à Paris, 66, rue Notre-Dame-des-Champs.

— Nous recevons de Londres la nouvelle de la mort du révérend William H. Hoare, auteur de *Outlines of Ecclesiastical History before the Reformation*, et d'autres ouvrages théologiques ou de controverse, à l'âge de soixante-seize ans.

— Nous avons à enregistrer la mort d'une femme de lettres née en 1799, Mme Mary Howitt, Mary Botham de son nom de famille. Mariée dès 1823 à William Howitt, elle publia, en collaboration avec son mari, beaucoup de vers et de nouvelles en prose, ainsi qu'un livre de critique littéraire, *The Literature and Romance of Norther Europe*. Elle a aussi beaucoup écrit seule. On peut citer un poème dramatique, *The Seven Temptations*, un long roman, *The Cost of Caergwyn*, une histoire, *A popular History of the United States*, et une quantité d'ouvrages pour les enfants, sans compter de nombreuses traductions du danois et du suédois. Elle avait perdu son mari en 1879, sa fille aînée, Mme A.-A. Watts, l'auteur d'*An art student in Munich*, en 1884. Mme Mary Howitt écrivait encore l'année dernière dans le magazine *Good Words*. Elle est morte le 30 janvier.

— On annonce la mort (7 février) de sir William Johnston, fondateur de la grande maison W. et A.-K. Johnston, d'Édimbourg, si connue dans le monde entier par ses publications géographiques. Il était âgé de soixante-quinze ans.

— Nous apprenons la mort d'un érudit de premier ordre, le révérend Charles William King, né en 1818. On a de lui de nombreux ouvrages d'un intérêt spécial et qui font autorité, tels que *the Natural History, ancient and modern, of Precious Stones and Gems and of the Precious Metals* (1865); *Antique Gems and Rings* (1872, 2 vol.); *Early Christian Numismatics and other Antiquarian Tracts* (1873), et *the Gnostics and their Remains, Anient and mediœval*. Ce dernier ouvrage est malheureusement défiguré par de nombreuses fautes d'impression.

— Une des premières doctoresses de la faculté de Paris, Mme Ann Kingsford, vient de mourir à Londres. Elle avait été reçue docteur en 1880, avec une thèse sur *l'alimentation végétale chez l'homme*. Elle retourna à Londres et y ouvrit un cabinet médical où elle ne tarda pas à avoir une très belle clientèle féminine. Mme Kingsford fut toute sa vie un apôtre convaincu et ardent des doctrines mystico-végétariennes. Elle faisait aussi partie de la société contre la vivisection. Elle est morte de phtisie, en pleine jeunesse. Sur sa demande expresse, sa dépouille mortelle a été incinérée. On a d'elle un volume de nouvelles : *Rosamunda the Princess, and other Tales*.

— L'*Athenæum* du 17 mars consacre une longue notice au Dr Robert Gordon Latham, qui vient de mourir (9 mars). Philologue, médecin, ethnologiste, il s'était acquis une célébrité européenne. Outre des traductions du scandinave, des éditions savantes, et de nombreux articles dans les journaux et revues, on peut citer de lui *Norway and the Norwegians, The English Language, The Varieties of man, Man and his migrations, The Ethnology of Europe, The Ethnology of the British Colonies, The Ethnology of the British Isles, The native Races of the Russian Empire, Comparative Etymology*, etc. Il laisse quelques manuscrits qui méritent d'être publiés, et particulièrement un important travail sur les Eddas.

— M. Thomas Lister, de Barnsley, naturaliste et poète, est mort le 25 mars, dans sa soixante-dix-huitième année. Outre de nombreux articles scientifiques, il laisse trois volumes de vers : *the Rustic Wreath, Temperance Rhymes* et *Rhymes of Progress*.

— Un des plus savants et des plus convaincus champions du libre échange, M. Augustus Mongredien, vient de mourir dans sa quatre-vingt-deuxième année. Outre son ouvrage de fiction *(Frank Allerton : an Autobiography*, 3 vol.) et son « Histoire du mouvement libre échangiste » (*History of the Free Trade Movement*, il a écrit de très nombreuses brochures sur la plupart des questions ou des incidents écono-

miques dignes d'exciter l'intérêt. Sa mort met en deuil tout le Cobden-Club.

— Le philosophe et historien James Cotter Morison vient de mourir à l'âge de cinquante-sept ans, dans sa maison de Hampstead, près Londres. Il laisse en Angleterre d'unanimes regrets auxquels s'associeront ses nombreux amis de France. Il avait longtemps habité notre pays et parlait notre langue avec une rare élégance; il l'écrivait aussi avec une grande facilité; plusieurs de ses essais ont été composés par lui en français.

Ses principaux ouvrages, comme historien, sont une Vie de saint Bernard, un essai sur Mme de Maintenon, et des études sur Gibbon et sur Macaulay. Ces deux dernières font partie de la belle collection de monographies publiées par John Morley (*English men of letters*). Comme philosophe, il laisse un ouvrage inachevé, dont le premier volume, publié peu avant sa mort, est intitulé : *The Service of Man, an Essay towards the Religion of the Future,* et a donné lieu à de très vives controverses. Les idées qui y sont exprimées se rapprochent, dans leur ensemble, de celles de Comte, dont Morison, comme tant d'esprits éminents en Angleterre, avait très profondément subi l'influence. Il était un des fondateurs de la *Fortnightly Review* et collaborait assez régulièrement à l'*Athenæum.*

Ce que la mort de Cotter Morison a de particulièrement douloureux est qu'il a été frappé avant que l'œuvre de sa vie fût achevée. Depuis de longues années il amassait des matériaux pour écrire une histoire de la monarchie française et des différentes phases par lesquelles elle avait passé avant de recevoir, sous Louis XIV, sa forme autocratique définitive. De cet immense labeur, il ne reste que des fragments épars et des lambeaux qu'il est question de réunir, mais qui ne donneront qu'une idée bien insuffisante de ce qu'eût produit un artiste aussi consommé que Morison.

M. James Cotter Morison était un bibliophile émérite; sa *Library,* où nous avons été reçu avec une si grande cordialité à Londres, était merveilleusement aménagée et remplie d'ouvrages de la plus grande rareté, admirablement reliés par Bedford et autres relieurs appréciés de l'autre côté du détroit. James Cotter Morison faisait partie du *Rabelais Club* qui se réunit à Londres environ tous les mois.

— Un collaborateur assidu de *Saturday Review,* le révérend H. N. Oxenham, est mort récemment. On a de lui des ouvrages théologiques et polémiques importants.

— On annonce la mort, survenue le 29 février, d'un fécond journaliste et écrivain anglais, Mr. Horace Stebbing Roscoe Saint-John, qui collabora à l'*Athenæum,* au *Leader,* au *Daily Telegraph,* au *Times,* au *Standard,* etc. Il laisse deux livres estimés : *The British Conquests in India* et *History of the Indian Archipelago.*

— Nous apprenons la mort de l'ancien rédacteur en chef du *Glasgow Herald,* le Dr Stoddart, auteur de poésies distinguées.

— Le révérend Edmund Tew, recteur de Patching et collaborateur assidu de *Notes and Queries,* est mort le 29 mars.

— Edward Reid Vyvyan, collaborateur assidu de *Notes and Queries,* et éditeur d'une réimpression des *Annalia Dubrensia,* est mort à Londres le 20 mars.

— Le journaliste anglais qui dirigeait le journal de sport *The Field* depuis plus de trente ans, M. Walsh, est mort le 12 février. Il avait d'abord exercé la médecine; mais le succès de ses deux ouvrages : *The Greyhound* et *British Rural Sports,* publiés sous le pseudonyme de Stonehenge, lui firent définitivement abandonner sa première profession.

— On annonce la mort de l'archéologue Thompson Watkin (23 mars), à Liverpool, âgé de cinquante-deux ans. Il laisse deux ouvrages importants : *Roman Lancashire* et *Roman Cheshire,* où il étudie les vestiges de la domination romaine dans ces deux comtés.

— Un grand pêcheur, M. Thomas Westwood, est mort le 13 mars, à Bruxelles, à l'âge de soixante-douze ans. On lui doit *the Chronicle of the complete Angler* (*Chronique du parfait pêcheur à la ligne,* 1864); une *Bibliotheca Piscatoria,* et plusieurs volumes de vers : *Poems* (1840), *the Burden of the Bell* (1850), *Berries and Blossoms* (1855), *the Quest of Sancgreall* (1868), etc. C'était aussi un bibliophile ardent, et l'on se souvient encore de la vente de sa bibliothèque spéciale de livres relatifs à la pêche, en 1871.

Belgique. — On annonce de Bruxelles la mort de M. Bourson, doyen des journalistes belges. Après avoir collaboré au *Courrier des Pays-Bas,* il était devenu le directeur du *Moniteur belge.* M. Bourson était d'origine française.

— M. Théophile Ernoud, fondateur et directeur du journal la *Belgique militaire,* vient de mourir à Bruxelles.

Danemarck. — Le comte Sponneck, économiste et homme d'État danois, est mort dernièrement à Copenhague. Il était né le 16 février 1815.

Espagne. — On nous annonce d'Espagne la mort du docteur Thomas Santero y Moreno, doyen de la Faculté royale des médecins du palais.

La science perd en lui un de ses plus illustres champions. Il écrivit des ouvrages très remarqués, dont quelques-uns obtinrent des médailles d'or aux expositions de Vienne et de Paris.

États-Unis. — On annonce la mort de miss Alcott (mars), qui a écrit de si délicieux livres sur les enfants. Elle était née en 1832.

— A la Nouvelle-Orléans est mort le capitaine John Augustin, journaliste (4 février).

— Le *Publisher's Weekly* de New-York consacre une longue notice (25 février), à Mr. Alfred Smith Barnes, chef d'une très importante maison d'éditions classiques. Il était né en 1817 et était entré dans les affaires dès l'âge de seize ans. Il est mort le 17 février. Ses fils, depuis plusieurs années déjà, le remplaçaient dans la direction de l'immense établissement qu'il avait fondé.

— On annonce la mort de Frederick C. Brightly (24 janvier). Il a publié des ouvrages estimés de jurisprudence, notamment le *Brightly's Digest*. Il était né en 1812, dans le comté de Suffolk, en Angleterre.

— On annonce la mort du général Quincy Gillmore, qui a joué un rôle important pendant la guerre de sécession. Il laisse plusieurs ouvrages remarquables sur l'art militaire.

— M. Walter Ingram, le plus jeune fils de M. Herbert Ingram, membre du Parlement pour Boston et fondateur de l'*Illustrated London News*, vient de périr, à l'âge de trente-trois ans, à Berbera, sur la côte orientale d'Afrique, où il s'était rendu d'Aden pour assister à une partie de chasse. Il a été tué par un éléphant qu'un des chasseurs avait atteint d'une balle.

— On annonce la mort du général David Hunter Strother, qui donna au *Harper's Magazine* plusieurs articles très remarqués sur les États du Sud. Il avait pris le pseudonyme original de *Porte-Crayon*, pseudonyme d'autant mieux choisi qu'il illustrait sa prose de dessins humoristiques. Ces morceaux ont été réunis en un volume appelé : *Virgina Illustrated*. Il était né en 1816.

— Garret Walker, collaborateur fécond d'un grand nombre de *magazines*, est mort récemment à la Nouvelle-Orléans.

Inde. — Le pandit Bhaguanlal Indraji est mort le 16 mars, à Walkeshwar. Il laisse inachevée une histoire de Gujerat (Guzerate), et un grand nombre de manuscrits qu'il lègue à la *Royal Asiatic Society* (branche de Bombay).

Italie. — De Trieste on annonce la mort (mars) d'un numismate italien très distingué, M. Carlo Kunz, dont les travaux inédits sont, paraît-il, bien supérieurs, en valeur et en nombre, à ceux qu'il donna de son vivant à l'*Archeografo triestino* et à plusieurs autres recueils, tels que la *Rivista della Numismatica antica e moderna*, le *Bullettino di Numismatica italiana*, le *Periodico di Numismatica e Sfragistica*, etc. On a aussi de lui des Miscellanées (*Miscellanea di Numismatica*. Venise, 1867).

— Un écrivain fécond et populaire à Milan, M. Pietro Molinelli, vient de mourir à Asso (Lecco). Parmi ses nombreuses œuvres, originales ou traduites, on peut citer : *Manuale per la lettura dei classici; Adolescenza femminile; Letture per gli studenti del ginnasio e dei licei*, etc.

— Nous apprenons la mort de M. Giuseppe Murgeri, qui fut professeur de l'histoire de l'art à l'Académie de Mantoue, et un des brillants collaborateurs de la *Perseveranza*. On a de lui, entres autres travaux, un *Guida di Milano*. Il était dans sa soixante-seizième année.

— On annonce de Brescia la mort du professeur Giuseppe Picci, bien connu par son livre *Guida allo studio della belle lettere*. Il était né à Bormio en 1800.

— Le directeur d'une des plus importantes revues d'Italie, la *Nuova Antologia*, M. Francesco Protonotari, vient de mourir à Florence, âgé de cinquante et un ans. Il était professeur d'économie politique à l'Université de Pise.

Russie. — La Société littéraire russe a perdu son président, M. Victor Gaïevski (14 mars). Avocat, il collaborait aussi au *Messager de l'Europe*, et auparavant au *Contemporain*. Son étude sur le poète Delvig est tout à fait remarquable.

— Vsivolod Garchine, le romancier bien connu, vient de mourir âgé de trente et un ans. Garchine a été trouvé en bas de son escalier, les membres fracassés, mais respirant encore. Il était rentré tard, après avoir passé gaiement la nuit avec des camarades. Arrivé au quatrième étage, il a perdu l'équilibre et il est tombé dans la cage de l'escalier.

Entre autres œuvres remarquables, on a de lui des nouvelles militaires : *Quatre jours*, *Souvenirs du soldat Ivanov* et *Une fleur rouge*, histoire poignante d'un fou qui s'énamoure d'une fleur. Il venait lui-même de se guérir d'une maladie mentale lorsqu'il écrivit cette étude sur la folie.

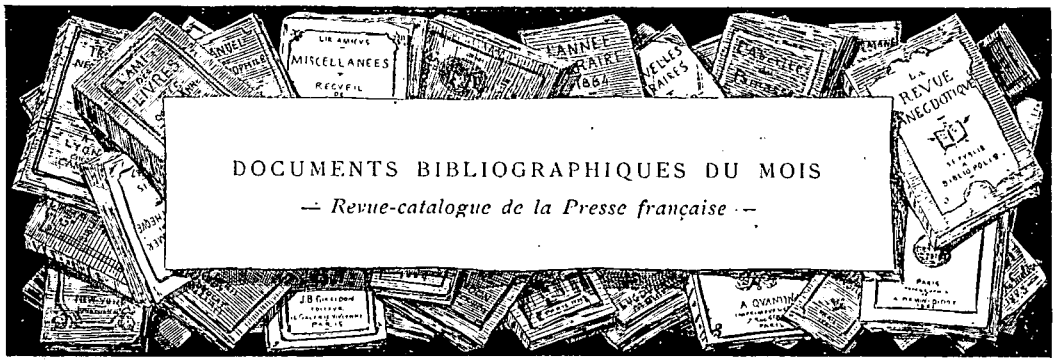

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Tribunaux.

ANNALES DE L'ÉCOLE LIBRE DES SCIENCES POLITIQUES (avril). Sorel (Albert) : Les discordes de la coalition en 1793. — A. Leroy-Beaulieu, de l'Institut : L'église russe et l'autocratie. — R. Kœchlin : La politique française au congrès de Rastadt, 1797-1799 (suite). — Correspondance. Pasmentry : L'action éducatrice des puissances étrangères au Japon. — ANNÉE MILITAIRE (15 avril). Guillaume Ier; l'empereur soldat. — La vie militaire à l'étranger. — ART. (N° 572.) Quelques charges d'artistes. Un dessin inédit de Germain Drouias, par Ludovic Lalanne. — 10e Exposition de la société d'aquarellistes français, par Paul Leroi. — Miniaturistes et orfèvres de cour, par Henry de Chennevières. — Les catalogues du musée d'Amsterdam, par L. Gauchez. — *Gravures hors texte.* — Eau-forte de W. Hole, d'après le tableau de Monticelli. — Photochromotypie extraite des Racontars illustrés d'un vieux collectionneur. — (N° 573.) Le dôme d'Orvieto, par H. Mereu. — Quelques aperçus sur Jean Holbein le jeune, par E. Del Monte. — Miniaturistes et orfèvres de cour, par Henry de Chennevières. — *Gravures hors texte.* — Le tailleur. Eau-forte de A. Masson, d'après le tableau de Bordes. — L'Art et la Science, composition de Charles Eisen, qui a fait partie de la collection du comte Jacques de la Béraudière. — ARTISTE (mars). Pierre Gauthiez : Eugène Delacroix. — Émile Blémont : Dialogue des immortels.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE (avril). Henri Jacottet : Alfred Tennyson (seconde partie). — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES BEAUX-ARTS DE CAEN (7e vol., 4e cahier). Gasté : Un chapiteau de l'église Saint-Pierre de Caen. — Tesnière : Un christ de Girardon. — Jules Carlez : Pacini et l'opéra italien. — Armand Bénet : L'orgue de l'église Saint-Jean de Caen. — BULLETIN DE L'IMPRIMERIE ET DE LA LIBRAIRIE (1er avril). Auguste Vitu : Les premiers imprimeurs. — X. : Un grand collectionneur (suite et fin). — BULLETIN MENSUEL DE L'ASSOCIATION GÉNÉRALE DES ÉTUDIANTS DE PARIS (mars). Cours et conférences — Informations. — Nécrologie.

CORRESPONDANT (25 mars). Vicomte de Meaux : Les Oratoriens de Juilly et le comte de Falloux. — A. de Lapparent : La géologie en chemin de fer. — Paul Lallemand : Un rêve de poète. — (10 avril). H. Delorme : Mémoires et correspondance du comte de Villèle. I. — Charles François : Les noms des départements français.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (24 mars). Les envahissements municipaux : les entreprises d'éclairage, d'eaux, de transport, de téléphones, gérées par les municipalités. — Un nouveau manifeste socialiste. — Le mouvement économique aux États-Unis. — Le budget et l'exploitation des chemins de fer par l'État en Prusse. — (31 mars). Les trois sortes de démocratie : l'instruction publique et le déclassement dans la démocratie française. — Le mouvement économique et financier en Allemagne. — La situation des campagnes : l'enquête agricole de 1888. — Les puissances musulmanes et les congrégations religieuses. — (7 avril). De la direction à donner à la politique française. — Le commerce agricole international en 1887. — La viticulture en Hongrie. — Le trafic sur les voies navigables allemandes. — Un traité de la science des finances. — (14 avril). La situation de la France. — La dépense des constructions scolaires et universitaires depuis 1878. — Les puissances musulmanes et les congrégations religieuses. — Les discussions de la Société d'économie politique de Paris : serait-il conforme à l'utilité sociale de restreindre la dévolution héréditaire *ab intestat,* en l'arrêtant par exemple au sixième degré? L'héritage a-t-il une bonne ou funeste influence sur le développement de la richesse publique? — La situation économique du littoral méditerranéen depuis le tremblement de terre de 1887.

FRANCE JUDICIAIRE (avril). Louis Signorino : Etude de propriété littéraire; le collaborateur imposé. — Ch. Allezard : Aperçu juridique sur l'exercice du droit d'auteur.

GAZETTE ANECDOTIQUE (15 mars). Noël Parfait : Les cendres de Marceau. — Dame justice au moyen âge. — (31). La Société des gens de lettres et M. Lucien Descaves. — George Sand mère de famille. — (15 avril). La popularité. — Un mystère au XIXe siècle. — Victor Hugo inédit. — GAZETTE ARCHÉOLOGIQUE. (Nos 1-2.) Eug. Müntz : Fresques inédites du XIXe siècle à la chartreuse de Villeneuve (Gard). — H. Bazin : Hypnos, dieu du sommeil, ses représentations dans les musées et collections du sud-est de la France. — M. Théoxénon : Les fouilles récentes de l'Acropole d'Athènes. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (1er avril). Charles Yriarte : Edouard de Beaumont et son legs d'armes au musée de Cluny. — Paul Mantz : La caricature moderne. — Edouard Bonnaffé : Les faïences de Saint-Porchaire.

INDÉPENDANT LITTERAIRE (1er avril). Alber

Savine : Les mémoires d'un romantique espagnol; José Zorilla (fin). — Albert Gerès : M. Désiré Nisard. — (15). F. Rabbe : Les rieurs de la Révolution. II. Le vicomte de Mirabeau. — Julien Berr de Turique : Le caveau. — A. Sémiane : La grande Marnière, et M. Georges Ohnet. — INSTRUCTION PUBLIQUE (24 mars). Maxime Formont : Les traductions de Dante. — (31). Ch. Huit : Le *Sophiste* de Platon (suite). — (7 avril). Maxime Formont : Les traducteurs de Dante (fin). — (14). André Baudrillart : Histoire de la littérature française au XVIIe siècle. — A. Croiset : La réforme des programmes. — INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX (10 avril). Questions sur deux citations relatives à la Vendée. — Une histoire de la noblesse d'Auvergne. — Calendriers publics. — Quelle est la véritable Laure de Pétrarque? — Une préface de Leconte de Lisle à retrouver. — Tirages à part des dissertations et biographies contenues dans les *Bibliothèques universelles et historiques*, et *anciennes et modernes*, de Jean Leclerc. — Le Molière, journal hebdomadaire. — Réponses : Les ex-libris des bibliophiles. — Où sont les papiers de Bernardin de Saint-Pierre. — Numéros saisis de la *Vie parisienne*. — De la classification des notes et extraits. — Pétrus Borel. — Les centenaires des théâtres. — L'esprit des journaux. — Nicolas et Clovis Eve, relieurs.

JEUNE FRANCE, REVUE LIBRE (mars). Anatole Cerfberr : Félix Pyat intime (fin). — J.-E. Schmitt : L'ascension de N.-S. J.-C. — JOURNAL DES ÉCONOMISTES (15 avril). Théorie de l'agriculture, par M. Louis Passy. — Conversion de la dette anglaise, par M. Ar. Raffalovich. — Revue des publications économiques de l'étranger, par M. Maurice Bloch, membre de l'Institut. — Chemins de fer et voies navigables, par M. Paul Muller. — La liberté de l'industrie législative, par M. Ch. Limouzin. — La production et la consommation du vin en France et à l'étranger, par M. H. de Beaumont. — JOURNAL DES SAVANTS (mars). Gaston Boissier : Corpus inscriptionum latinarum. — Paul Janet : Madame de Maintenon. — E. Müntz : La tradition antique au moyen âge.

MAGASIN PITTORESQUE (31 mars). Joseph Frœlich, par M. Ed. Garnier. — Nicolas Bouilly, par M. E. Lesbazeilles. — Les nourrices, par M. H. Bouchot. — Ravages des loups dans la Beauce, par M. L. Merlet. — Nécessité et moyen de pourvoir à l'élevage du poisson d'eau douce, par M. Albert Larbalétrier. — MATINÉES ESPAGNOLES (15 mars). Guelfes et Gibelins, par Emilia Pardo Bazan. — Le *Bermegino* préhistorique, ou les salamandres bleues, par don Juan Valera. — Les manuscrits de Libri, par Schalck de la Faverie. — MOLIÉRISTE (avril). E. Thierry : Le Misanthrope. — P. d'Estrée : La mort de Rosimond. — L. de La Pijardière : Le maître d'armes et le maître à danser pendant la Révolution. — MONDE DE L'ESPRIT (mars-avril). Une exposition de portraits de l'époque de la Révolution. — L'avenir du leibnizianisme. — De la nature du rêve.

NATURE (24 mars). Les fouilles de Saintes, par Louis Audiat. — Les pluies de sang, par Gaston Tissandier. — Sur la destruction des lapins en Australie et dans la Nouvelle-Zélande, par L. Pasteur, de l'Institut. — La houille en France, par V. Dagnan. — Conseils aux amateurs d'histoire naturelle (suite); préparation des papillons, par Maurice Maindron. — (31 mars). Le nouveau port du Havre. — La faune des tombeaux, par P. Mégnin. — Les stations zoologiques. L'aquarium des Sables-d'Olonne, par le docteur Verneau. — L'essence de rose en Bulgarie. — Le premier voyage aérien, raconté par Benjamin Franklin (document inédit), par B. Franklin. — (7 avril). Le portrait composite, par Félix Hément. — L'Association française pour l'avancement des sciences; congrès d'Oran. — Un paquebot de 10,500 tonnes. — *Smithsonian Institution* de Washington (États-Unis). — Un tatou nain, par Maurice Maindron. — La navigation électrique sous-marine, par E. H. — (14 avril). — Tempête de neige ou *blizzard* aux États-Unis, 12 et 13 mars 1888, par Gaston Tissandier. — Baleines franches dans les eaux d'Alger, par Pouchet de Beauregard. — La grotte de Trebiciano, par E.-A. Martel. — Essence de bois de rose par J. S. — Torpilleur électrique sous-marin, de M. Waddington. — Hospice d'animaux et refuge d'oiseaux, dans les Indes, par Albert Tissandier. — NOUVELLE REVUE (1er avril). Jean Richepin : Césarine. — Jules Zeller : La frontière franco-allemande au XIVe siècle. — Frédéric Gailot : Napoléon Ier, d'après quelques livres récents. — Fergus : La langue française avant et après la Révolution; étude sur les origines de la bourgeoisie moderne. — Paul Guigou : Maurice Bouchor. — (15 avril). Jean Richepin : Césarine (suite). — Mlle Marie-Anne de Bovet : Le Saint-Simon de l'Angleterre. — Emmanuel des Essarts : Désiré Nisard.

PARIS ILLUSTRÉ (24 mars). L'année d'une Parisienne (suite), par Gaston Jollivet. — Les surprises du divorce, par Périnet. — (31 mars). Nuits d'hiver, par Gilbert Stenger. — Les Pitres. — (7 avril). L'armée française par Ed. Detaille. — POLYBLION (avril). Firmin Boissin : Romans, contes et nouvelles. — Dom Paul Piolin : Hagiologie. — Comptes rendus. — Bibliographie.

REVUE ALSACIENNE (mars). Charles Rabany : Un diplomate alsacien, M. Gustave Rothan. — Ernest Lehr : Un mot sur les armoiries de l'Alsace (avec gravures). — Altermann : L'Alsace de mon temps (avec gravures). — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (19 mars). Collilieux, La couleur locale dans l'Enéide. — Stickel, Le cantique des cantiques. — Delaville Le Roulx, La France en Orient au XIVe siècle. — Catalogue Rothschild. — Léopold Delisle, Deux notes sur des impressions du XVe siècle. — (26). Salomon Reinach, Traité d'épigraphie grecque. — Roberts : Introduction à l'épigraphie grecque. — Diez, Dictionnaire étymologique des langues romanes, 5e édition, par Scheler. — Scheler, Dictionnaire d'étymologie française, 3e édition. — Vauthier : Népomucène Lemercier. — Chemisso, Schlemihl, par Dietrich. — (2 avril). Kuenen, Les livres historiques de la Bible. — Lecoy de La Marche : Le XIIIe siècle littéraire et scientifique. — Pradel : Le poète Ranchin. — Wünsche et Mahrenholtz : Jugements sur les poètes allemands. — (9). Laroche : Le Français et l'esprit d'analyse. — Aleksandrow : Le poète national de la Lithuanie, Donalitius. — Le mystère de Sainte-Barbe, par Ernault. — Ephrussi : Le songe de Poliphile. Satyre Ménippée, par Frank. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (avril). J. Girard : Les tremblements de terre. — De Bellet : Les Anglais en Birmanie. — L. Delavaud : Le mouvement géographique. — REVUE DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE (1er avril). E. Z. : Revue de quinzaine. — De la vie corporelle au lycée; des moyens de développer l'éducation physique. — Elections au conseil supérieur de l'Instruction publique. — REVUE DE PARIS ET DE SAINT-PÉTERSBOURG. Juana, par Georges de Peyrebrune. — Les larmes de Sainte-Beuve, par Arsène Houssaye. — Le dessous des cartes, par Jean Lorrain. — Philosophes du siècle, par Jean-Paul Clarens. — Sortilège, par Armand Silvestre. — Félix Arvers, par Philibert Audebrand. — Henri Lasserre et la Congrégation de l'Index, par Mgr X... — Paroles d'outre-tombe, par Clésinger. — Quelques définitions, par Paul Hennequin. — Parterre de beauté, par Violette. — Philosophie de l'art, par Édouard Lhôte. — Au Lido, par Henri de Braisne. — Poésies, par Claudius Popelin, Emile Gondeau, Rodenbach, Léopold Stapleaux, de

Montferrier. — (15 avril). Camille Flammarion : Voyage dans le ciel. — Arsène Houssaye : Esquiros. — Angel de Miranda : Canovas romancier. — Emmanuel des Essarts : Perrault et ses contes. — Jean Rameau : Lupienne. — C.-H. Dyne : La névrose. — Joséphin Peladan : Études de femmes d'après nature. — J.-H. Rosny : Le hanneton. — Lord Lytton : La rose et la ronce. — Edouard Lockroy : Les vaincus de la vie. — REVUE DES DEUX MONDES (1er avril). Une chaire de psychologie expérimentale et comparée au Collège de France, par M. Paul Janet, de l'Institut de France. — Le roman étrange en Angleterre; Robert-Louis Stevenson, par Th. Bentzon. — Le deuil d'Allemagne, par M. le vicomte Eugène-Melchior de Vogüé. — Une école coloniale à Paris, par M. Edmond Plauchut. — La sardine, par M. Georges Pouchet. — (15 avril). La vocation du comte Ghislain (1re partie), par M. Victor Cherbuliez, de l'Académie française. — Jacob Ruysdael, par Emile Michel. — Les gueux d'Espagne; Lazarillo de Tormes, par M. Arvède Barine. — Un historien catholique de la réforme; M. Jean Janssen, par M. J. Bourdeau. — REVUE DES TRADITIONS POPULAIRES (janvier). Raoul Rosières : Le refrain dans la littérature du moyen âge. — Paul Sébillot : La fête des rois. — Julien Tiersot : Chansons de conscrits. — A. Giry : Les inégalités sociales. I. L'origine des seigneurs. — Loys Brueyre : Le chat de Whittington. — G. Le Calvez : La mort en basse Bretagne. — REVUE DU CERCLE MILITAIRE (25 mars). — Les établissements militaires et l'industrie en Russie. Les papiers militaires du lieutenant-général marquis de Vibraye. — (31). Composition et emplacement actuels des corps d'armée austro-hongrois. — Les établissements militaires et l'industrie en Russie (fin). — Le 16e légers en Espagne, épisode de la campagne de 1809. — (8 avril). La photographie astronomique. — Les manœuvres de Vérone en 1887 (avec croquis). — (15). Le cheval pur sang propre au service de la cavalerie. — Le recrutement de l'armée allemande. — L'archipel des Philippines et Mindanao. — REVUE DU MONDE LATIN (avril). Comte Hector de La Ferrière : Les projets de mariage de Marguerite de Valois. — Ch. Gidel : Ronsard. — REVUE GÉNÉRALE. (1er avril). Edmond Deschaumes : Ignotus; les hommes de mon temps (journalistes). — (15). Philibert Audebrand : Histoire d'un mouchard; Mémoires inédits d'un journaliste. — Jean Honcey : Le bonheur, poème de M. Sully Prudhomme. — REVUE INDÉPENDANTE (avril). E. E. : Bibliographie d'un volume inédit de Jules Laforgue. — Maurice Barrès : M. le général Boulanger et la nouvelle génération. — Madame A. Daudet : Feuillets intimes. — Stéphane Mallarmé : Actualité. — J.-H. Rosny : Le septième sens. — REVUE INTERNATIONALE DE L'ENSEIGNEMENT (15 mars). De l'importance des questions économiques dans l'antiquité, par M. Paul Guiraud. — Notes sur l'enseignement de l'histoire dans les Universités de Leipzig et de Berlin, par M. Albert Lefranc. — La question des rhétoriques supérieures, par M. C. Bayet. — REVUE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE (mars). Jean Berge : Le bonheur. — François Fabié : Histoire d'un drame. — Walter Homstein : Œuvres et critiques. — Vicomte Ulric : La dame de Montsoreau. — REVUE PHILOSOPHIQUE (avril). Janet (Paul) : Introduction à la science philosophique. I. La philosophie est-elle une science? — Dunan : L'espace visuel et l'espace tactile. — II. Observations sur des aveugles. — Charles Richet : Les réflexes psychiques (2e article). — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (24 mars). Michelet : L'unité française. — Victor Duruy : Démosthène et Philippe de Macédoine. — Léon Mariller : Nos facultés protestantes de théologie. — Léo Quesnel : Souvenirs de Mme Ristori. — Manoïlovitch et Winnicki : Le poète serbe Djuro Yakchitch. — (31). H. Bernard : Autour d'une cloche, conte de Pâques. — René de Récy : Un critique d'art, Blaze de Bury. — Ch. Epheyre : Ce que voulait saint Pierre, fantaisie philosophique. — Sacher-Masoch : Choses vécues. — (7 avril). Charles Bigot : Désiré Nisard, souvenirs de l'Ecole normale. — Gyp : Feu Longchamp. — Notes et impressions. — (14). Albert Sorel : Tolstoï historien. — Emile Bourgeois : La question de l'École des chartes. — Henri Laujol : Un poète mort jeune, Jacques Richard. — Hector Pessard : Notes et impressions. — REVUE RETROSPECTIVE, nos 91-92. Une académie politique au XVIIIe siècle. Le club de l'entresol. — Voyageurs militaires à Berlin (1878). — REVUE SCIENTIFIQUE (24 mars). Charles Richet : La physiologie et la médecine. — A. Le Châtelier : Les musulmans au XIXe siècle (fin). — Baret : Les Européens dans la république Argentine. — (31). Association française pour l'avancement des sciences : Session d'Oran (1888). — Loye : Recherches expérimentales sur les morts par la décapitation. — (7 avril). Charles Richet : La médecine et la physiologie. — Variations de la personnalité, par MM. Bourru et Burot. — (14). Th. Ribot : La psychologie contemporaine. — Ch. Grad : Les populations slaves de l'Allemagne.

SAMEDI-REVUE. (24 mars). G. Demanche : La Renaissance littéraire chez les Bulgares. — A. Marmontel : Souvenirs d'un vieux musicien. — (31). L. de La Brière : Le père Monsabré. — Albert Hirvoix : Les discours du comte Albert de Mun. — (7 avril). Victor Fournel : Désiré Nisard. — (14). Georges Hope : En Angleterre. — L. de La Brière : La Société des gens de lettres. — SEMEUR (10 avril). Dr R. Rubaud : L'hypnotisme dans la littérature. — Henri Gréville : A. Douchain, Pontsevrez, A. Giron, Mme René Calmettes. — H. Barbau : Poésies. — A. Godard : Les recettes du garde des sceaux. — Adolphe Chenevière : Les tramways. — Emmanuel des Essarts : M. Jules Lemaître. — Noël Bazan : L'atelier de Falguière. — Fritz Kobus : Une anthologie belge. — SPECTATEUR MILITAIRE (1er avril). L. Samion : Lettres sur la stratégie. — Baron Étienne Hulot : Notes sur l'organisation militaire au Canada. — C. Boissonnet : Les grandes charges militaires (4e article). — (15). N. Desmaysons : L'empereur Guillaume Ier. — Commandant Grandin : Frédéric III, roi de Prusse, empereur d'Allemagne. — L. Brun : Songe et réalité.

TOUR DU MONDE (24 mars-7 avril). Camille Doubs Cinq mois chez les Maures nomades du Sahara occidental; 1887. — (14). Victor Giraud : Les lacs de l'Afrique équatoriale. — TRADITION (15 mars). Gabriel Vicaire : La chanson des rois en Bugey. — Achille Millien : Le galant qui tue sa mie, ballade. — Henry Carnoy : Les guerriers dormants (suite). — Augustin Chabosseau : Les légendes des vierges nomades. — (15 avril). Dr Stanislas Prato : La beauté des femmes dans les poètes provençaux et la tradition populaire. — Gabriel Vicaire : Beau page de la rime (poésie). — J.-B. Bérenger-Féraud : Etude sur le drac du Rhône. — La Mau-mariée, chanson du Perche. — Jean Broussali : L'Arménie et ses traditions. — Cantique de Saint-Hubert. — Frédéric Chevalier : Les traditions de l'atelier. — Roumanille : Les danseurs de Jonquières. — Le Houn dou Boeu.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 mars au 15 avril 1888)

CONSTITUTIONNEL. Avril : 15. Victor Faveau : L'électricité humaine.

LES DÉBATS. Mars : 20, 27 et 30. E. Lavisse : L'empereur Frédéric. — Avril : 3. Paul Bourget : Un roman d'analyse : *Sous l'œil des barbares*, par M. Maurice Barrès. — Avril : 14 : Henri Chantavoine : J. Michelet, Mon journal.

LE XIXe SIÈCLE. Avril : 12. Henry Fouquier : La vie de Paris (Mlle Rouvier).

L'ECHO DE PARIS. Mars : 21. Albert Dubrujeaud : Comédie de société.

L'ESTAFETTE. Mars : 23. Heurtar : Inspecteurs généraux et régionaux. — 30 Emile Bergerat : Le prêtre dans le roman.

L'ÉVÉNEMENT. Mars : 18. Jean Lorrain : Henry Blaze de Bury. — 23. Jean Lorrain : L'abbé Jules. — 24. Vertuchou : L'affaire Coppée.

LE FIGARO. Mars : 17. Paul Bonnetain : La Société des gens de lettres. — 22. François Coppée : A l'empereur Frédéric III. — 26. Albert Wolff : A Henri Heine, au cimetière Montparnasse. — 29 Philippe Gilles : Conscience, par Hector Malot. — Avril : 9. Albert Wolff : Courrier de Paris (Paulin-Ménier). — 14. Ernest Renan : La double prière. — XXX : Petite chronique des lettres. — Gustave Geffroi : Maladies littéraires, le Moliérisme. — G. Labadie-Lagrave : Coquelin, critique dramatique.

GAULOIS. Mars : 24. Émile Michelet : La littérature morbide (à propos du roman de M. Mirbeau, *l'Abbé Jules*. — 30. Cucheval-Clarigny : La presse en 1831.

GAZETTE DE FRANCE. Mars : 31. Simm : Nisard. — Avril : 15. Armand de Pontmartin : Thérésine, par Albert Delpit.

GIL BLAS. Mars : 21. Hugues Le Roux : Autographes à vendre. — 26. Coqhardi : La guerre contre Zola. — Avril : 12. Paul Ginisty : Un mystère. — 13. Abraham Dreyfus : Pour Ohnet.

JUSTICE. Mars : 21. Gustave Geffroy : Gens de lettres. — 25. Gustave Geffroy : Pierrot. — Avril : 13. Gustave Geffroy : Noctambulisme.

LIBERTÉ. Avril : 15. X. : A travers champs (Brébant, restaurateur des lettres).

LE MONITEUR UNIVERSEL. Mars : 30. Δ. Φ. : M. Désiré Nisard. — Avril : 15. J. R. : Chansons populaires.

PARIS. Mars : 18. Arsène Alexandre : Les vérités scandaleuses (à propos de la vente Bonvin). — 27. Joyeuse : Le théâtre funèbre. — Avril : 13. Caribert : Le restaurateur des lettres. — 14. Georges Montorgueil : Les amies de Balzac.

LE PARTI NATIONAL. Mars : 23. Francisque Sarcey : Ahmed le Boucher, par Edouard Lockroy. — 30. Francisque Sarcey : Le Froc, de M. Émile Gondeau. — Avril : 1. Jules Tellier : Souvenirs d'enseignement. — 4. Victor Fournel : Alexandre Dumas et « le Mousquetaire » : — 14. Paul Belon : Paris qui passe (Charles Monselet). — 15. Georges Price : Paris qui passe (le dictionnaire de l'Académie).

LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Mars : 21. Francisque Sarcey : L'affaire Scapin. — Avril : 6. Francisque Sarcey : Un professeur de l'ancienne roche (Constant Portelette). — 11. Francisque Sarcey : Blaze de Bury. — 13. Francisque Sarcey : La censure et les censeurs.

LE SIÈCLE. Avril : 7. L. Lariche : Maurice Bouchor.

LE SOIR. Mars : 29. Ad. Coste : Thomas Carlyle : le culte des héros.

LE TEMPS. Mars : 23. Le cardinal de Retz : *L'exil et la Fronde ecclésiastique*. — 24. Une grande dame au XVIIIe siècle. — Avril : 4. Albert Sorel : Nouvelles études sur Henri IV et Richelieu. — 13. J.-B. Laglaize : Une représentation du mystère de la Passion. — 15. Anatole France : La mort et les petits Dieux.

L'UNION FRANÇAISE. Mars : 26. Francis Framée : Un nouvel éducateur. — 28. Emile Gondeau : Chronique (D. Nisard). — Edouard Petit : semaine historique (le vendredi). — Lefranc : semaine dramatique (le lundi).

L'Administrateur-Gérant : A. SAUPHAR.

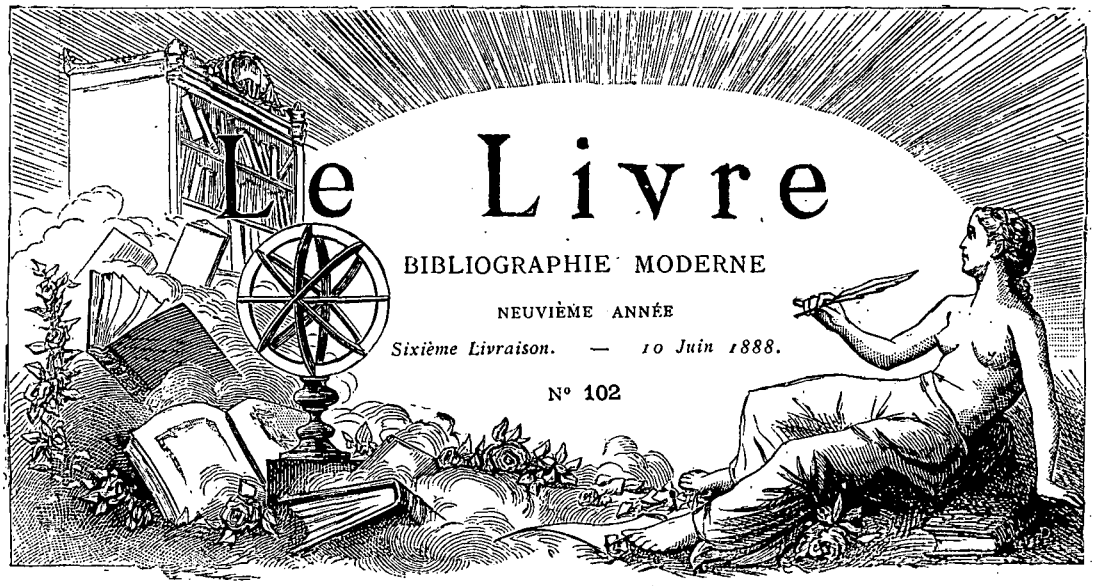

L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Histoire. — Beaux-Arts. — Géographie. — Bibliographie-Mélanges. — Gazette bibliographique. — Dooments bibliographiques, etc.

ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES

Marc Fane, par J.-H. Rosny. Paris, Librairie moderne, 1888. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

C'est un livre de grande tendresse, un livre de sagesse raisonnante, d'enseignement amusant, de gaieté simple et sincère, que ce *Marc Fane*, dans lequel J.-H. Rosny vient de donner le récit exact d'existences apitoyantes, curieuses, passionnément observées et suivies dans le vif de la vie, dans l'intense de l'âme et de la chair.

Il semble qu'à mesure que Rosny fait un pas de plus dans la voie littéraire, il se montre, chaque fois, plus puissant, plus sûr de lui-même qu'au début pourtant si remarquable de sa carrière. Pas une de ces défaillances, pas un de ces retours en arrière ou de ces stationnements coutumiers à tant d'autres : il creuse un sillon sûr et continu. Il y a peu de temps, deux ans à peine, que ce nom a été prononcé pour la première fois dans le monde des lettres, et déjà il tient une place solide, il occupe un poste de combat de première ligne. Ce n'est pas seulement, comme les superficiels pourraient le croire ou vouloir l'insinuer, par l'originalité des aperçus, par la singularité de certaines épithètes, par le voulu de substantifs et d'adjectifs neufs, empruntés aux sciences et devant ainsi, selon l'auteur, participer au progrès le plus réel de nos temps, à la marche en avant encore hésitante sur d'autres points, que Rosny a pu se faire si brillamment connaître et devenir une des têtes en vue de la jeunesse littéraire contemporaine; mais c'est aussi par la novation des sujets, par leur diversité, par l'envergure de la pensée et par le relief singulièrement saisissant de la phrase. La constante préoccupation des phénomènes physiques, des lois de la nature, des états variables et influençants de l'atmosphère ambiante, achève de faire, de chacune des œuvres du jeune romancier, un livre remarquable parmi les autres productions, lui insuffle une originalité incontestable, qui séduit ou ne séduit pas, peu importe, mais qui caractérise à la fois une littérature et un écrivain personnels.

Déjà dans *Nell Horn*, en 1886, l'étonnante étude londonienne qui est comme une révélation de Londres intime, plus encore dans *le Bilatéral*, puis dans *l'Immolation*, *les Xipéhuz*, on avait lu avec une surprise émue, avec un naissant appétit d'admiration, cette

langue, cette coloration des objets, qui arrachaient le roman à la banalité des moules connus; *Marc Fane* nous apporte encore un progrès dans le sens créé par l'écrivain. L'œuvre subit une véritable sélection naturelle, les types s'en dégagent plus intuitifs, plus nets, plus pénétrants. C'est un talent qui s'est simplifié, concentré, comme ramassé sur lui-même dans des périodes plus nerveuses, plus solides, donnant à la phrase, aux idées, aux peintures et aux expressions, un élan, une souplesse de ressort : il y a là un évident progrès.

Son héros, *Marc Fane*, le télégraphiste, est un véritable héros, une âme grande et forte, avec ses moments d'humaine faiblesse, ses tendresses béantes pour les petits, ses extases de poète raisonneur devant la nature, ses abattements, ses relèvements, ses luttes; on sent une vie existante, un portrait, l'autobiographie. Les personnages qui gravitent autour de Marc sont également d'une exquise qualité de vraie humanité : l'oncle Honoré Fane, le mégalocéphale; les trois enfants, Victor, Marine, Rite; la touchante silhouette de couveuse grave, Gilberte, leur mère; la printanière Adrienne, avec la bouffée chaude qui soulève l'âme et la chair de Marc; enfin les chefs des partis ouvriers, Garoulle, Digues. La délicatesse profonde, l'émotion sentie, soufferte, avec lesquelles sont traités tous les charmants passages relatifs aux enfants, ne sauraient être lus par un père ou une mère, par une femme, même par un sceptique, sans remuer au fond de leur cœur l'attendrissement. Rien de vivant, de prenant les larmes ou le rire, comme la vue de ces petits êtres s'agitant sous les yeux du lecteur dans les phases de chaque jour, les repas, la narrée des contes pour les amuser, les questions, les sommeils, et puis cette heure terrible où la maladie fait agoniser la pauvre Rite sur les bras du père qui la promène, fou de douleur, essayant de retenir dans le petit corps adoré le souffle s'en allant peu à peu, et les joies de la guérison, du lent retour à l'existence. Ensuite viendront les belles chimères politiques et sociales de Marc Fane, et la partie bien étonnante de ses amours, une étude très spéciale de l'afflux printanier, vue d'une manière toute particulière, dont aucun autre livre ne saurait donner l'idée, le flair de mâle vers les chairs féminines, l'idylle quasi-mystérieuse avec la fille d'usine, les amours adultères avec la femme mariée, cette Adrienne dont le brusque départ laissera dans le cœur de l'amoureux un trou rouge et saignant, comme d'un morceau de sa chair enlevé. Enfin l'exécution de Marc Fane, à la salle Lévis, est un de ces tableaux de réunion publique où excelle Rosny, un vrai remueur de foules; on croit y percevoir les clameurs de la masse populaire coupant les périodes de l'orateur, le choc de bataille roulant les chaises, les cannes, les poings fermés, autour des poitrines défoncées, des têtes fendues, l'arrivée de la police, tout cela rendu avec une extraordinaire vigueur.

C'est là une œuvre vaillante qui achèvera la fortune littéraire d'un rare analyste, d'un cerveau curieusement doué, et nous sommes heureux de pouvoir clouer ce nom de Rosny parmi ceux des écrivains qui auront apporté une saveur nouvelle à notre littérature, qui auront fourni un arome personnel dans la poussée de talents jeunes et vigoureux dont elle s'honore.

Les Oiseaux bleus, par CATULLE MENDÈS. Un vol. in-18 jésus. Paris, Victor Havard, 1888. — Prix: 3 fr. 50.

Quelles délicieuses et charmantes fantaisies Catulle Mendès enferme dans ce joli écrin qu'il intitule *les Oiseaux bleus!* C'est le plus riche assortiment de ces joyaux rares, de ces étincelantes pierreries que le maître écrivain sait ciseler avec un art si extraordinaire et monter avec un goût si exquis. Oiseaux bleus, rêves d'azur, féeries d'une séduction toute spéciale, ce volume contient tout ce que l'imagination d'un poète de talent peut créer de plus délicat, de plus tendre, de plus fait pour toucher le cœur des femmes, pour éveiller la curiosité de leur esprit et faire adorablement battre leur corsage. La langue, d'une inimaginable richesse de couleur, d'un rythme parfait, donne à ces histoires curieuses une valeur littéraire qui les grave dans le cerveau : c'est la caresse frissonnante d'une aile d'oiseau de paradis, le triomphe de l'idéal et de la grâce.

Fils adoptif, par L.-P. DE BRINN-GAUBAST. Un vol. in-18 jésus. Paris, Librairie illustrée, 1888. — Prix: 3 fr. 50.

Malgré le talent incontestable montré en plus d'une page de ce livre par M. L.-P. de Brinn-Gaubast, il est impossible de reconnaître à l'auteur l'originalité qu'il se flatte de posséder et qu'il prétend longuement décrire dans une verbeuse préface de dix-huit à vingt pages. Nous regrettons de le dire à M. de Brinn-Gaubast, mais il n'a pas plus inventé le *Vérisme*, qu'il n'a fait une œuvre personnelle en écrivant *Fils adoptif*. Le Vérisme existait avant qu'il en parlât, et la priorité en revient à l'école décadente; quant à son roman, véritable pastiche de la manière noire de Jules Vallès, il n'est que le décalque affaibli du terrible et inoubliable *Jacques Vingtras*, avec les mêmes violences voulues, les mêmes malédictions contre sa mère, la même allure générale, la même coupe de style et de phrases. *Fils adoptif*, histoire d'un enfant malheureux et tant soit peu martyr, n'apporte donc ni une idée neuve ni une forme nouvelle, et c'est bien inutilement que l'on y chercherait toutes les réformes, toutes les novations que l'auteur espère apporter dans le roman. En dehors de ces prétentions, qui sentent un peu trop la grande jeunesse voisine du collège, l'œuvre a des parties intéressantes et prouve chez l'écrivain de sincères ardeurs littéraires.

Cyniques, par GEORGES BEAUMES. Un vol. in-18 jésus. Paris, A. Piaget, 1888. — Prix : 3 fr. 50.

M. Georges Beaumes, un jeune, un inconnu, vient de faire un fort intéressant début dans le roman

de mœurs champêtres, malgré certains vocables pris à Cladel; on devine immédiatement en lui un fervent de littérature, un futur observateur de la vie telle qu'elle est, dans ses nuances, dans ses intimités, dans son mouvement. Aussi ne peut-on manquer d'être attiré par ce sincère, en dépit de grosses inexpériences, perçant çà et là à travers l'œuvre et montrant qu'il n'est pas encore en possession de ses moyens. Nous lui reprocherons surtout sa facilité, un lâché trop visible dans l'écriture, qui a besoin d'être soignée davantage, serrée de plus près, travaillée et revue avec plus de persévérance. Mais l'étude est particulière, la vision assez juste, de ces paysans exploitant la virginité de leur fille, au profit de leur bien-être, de leur avidité de la terre, et la vendant au richard, au jeune maître que chatouille et excite cette fruste jeunesse campagnarde. Pour nous qui nous attachons surtout à l'arrivée d'un jeune, à ce que son premier livre peut contenir de promesses, plus qu'à ce qu'il donne réellement, nous croyons deviner, à travers les maladresses, les impressions d'auteurs, les influences de lectures qui écrasent *Cyniques*, un avenir réel; mais il faudra que le romancier ait moins de hâte de se produire, ne gaspille pas trop vite ses ressources intellectuelles et fouille plus âprement, plus longuement, ses sujets. Le talent, en dehors du don de naissance, est fait de patience et de tenaces études, toujours renouvelées.

Les pauvres gens, par Th. Dostoïevsky. Un vol. in-18 jésus. Paris, Plon, Nourrit et Cie. — Prix : 3 fr. 50.

L'excellente traduction de M. Victor Derély nous donne aujourd'hui l'œuvre de début de cet étonnant écrivain russe, Th. Dostoïevsky, qui, depuis la publication de *Crime et Châtiment*, s'est trouvé occuper tout à coup en France une place de premier ordre dans la littérature contemporaine aux côtés de Tolstoï, de Gogol, de Tourguéneff. Comme l'indique le titre, il s'agit de gens de basse condition, peu fortunés, dont l'histoire touchante se déroule au milieu d'événements d'une extrême simplicité. C'est la pénétrante narration d'une vie de dévouement, que rien ne peut lasser, que rien ne peut entraver, d'un pauvre être sublime dans sa misère et qui ne se plaint pas de son sort, n'enviant jamais les autres. Une délicieuse figure de jeune fille, mise en regard du héros, répand sur l'œuvre entière un charme profond et contribue à en faire un livre de douloureuse et communicative pitié.

G. T.

Les Lauriers sont coupés, par Édouard Dujardin. Avec un portrait de l'auteur gravé à l'eau-forte par Jacques-E. Blanche. Un vol. in-16. Paris, librairie de la Revue indépendante, 1888. Prix : 6 francs.

Ce long monologue nous traîne à travers toutes les incohérences, incertitudes et impuissances d'un jeune névropathe qui, se figurant qu'il aime une fille de théâtre, lui donne tout l'argent qu'il a et même un peu de celui qu'il n'a pas, mais manque absolument du courage nécessaire pour lui dire qu'il entend coucher avec elle. Quand il est bien convaincu de cette vérité, il fait de l'héroïsme économique en se décidant à ne plus la revoir. « Non, je ne la reverrai plus; je ne la dois plus revoir; à jamais elles ont péri, les possibilités d'aimer à elle et moi; et rien n'est plus que l'infinie tristesse des indéniables inutilités. » Et voilà! Les lauriers sont coupés.

Quant au style de cette œuvre profondément psychologique, il est d'un art raffiné. On vient d'en voir un échantillon. En voici un autre, le début : « Un soir de soleil couchant, d'air lointain, de cieux profonds; et des foules confuses qui vont; des bruits, des ombres, des multitudes, des espaces infiniment en l'oubli d'heures étendus; un vague soir... »

Les points suspensifs ne m'appartiennent pas. Ils sont dans le texte et servent, apparemment, de transition au second alinéa, dont je transcris la première période :

« Car sous le chaos des apparences, parmi les durées et les sites, dans l'illusion des choses qui s'engendrent et qui s'enfantent, est en la source éternelle des causes, un avec les autres, un comme avec les autres, distinct des autres, semblable aux autres, apparaissant un le même et un de plus, un de tous donc surgissant, et entrant à ce qui est, et de l'infini des possibles existences, je surgis. »

Ce petit péristyle donne envie de visiter l'édifice, n'est-il pas vrai?

Une « bibliographie », imprimée avant la table des matières, nous offre des renseignements, d'une importance excessive, et qui pourront sans doute aux Saumaises futurs sauver bien des tortures : « *Les Lauriers sont coupés* a été publié dans les numéros 7-10 de *la Revue indépendante* (mai-août 1887). Le texte présent apporte quelques variantes.

« La date de composition est avril 1886 à avril 1887 »

Eh bien, la perfection dans l'art est chose si difficile à atteindre qu'en un an de travail ardent, l'auteur, dont le talent génial et la science acquise ne peuvent faire de doute pour personne, n'est pas parvenu à sarcler toute idée de bon sens et toute expression naturelle de ces 139 pages. Ce n'est pas la bonne volonté qui manque et il y fait tous ses efforts; mais la tâche est trop lourde, et il ne peut s'empêcher de se montrer çà et là, comme par éclairs, ce qu'il est véritablement, un poète et un écrivain.

Le livre est offert « en hommage au suprême romancier d'âmes, Racine ». Où bornerez-vous votre triste et hautaine ironie, jeunes hommes qui ne vous moquez pas que des vivants?

B.-H. G.

Le Canon, par Jules Perrin. Un vol. in-18 jésus. Paris, Paul Ollendorff, 1888. — Prix : 3 fr. 50.

L'étude très spéciale de M. Jules Perrin sur l'artillerie, bien qu'elle ait, dans la donnée, dans l'allure générale, dans cette sorte de respect mystique et d'apothéose du *Canon*, trop de points de contact avec

le Cavalier Miserey d'Abel Hermant, et sa vision du *Régiment*, ce qui lui enlève de l'originalité, complète cependant très heureusement la série des romans qui donnent la peinture nette et implacable des mœurs militaires modernes. Sans atteindre à la haute valeur du *Nommé Perreux* de Paul Bonnetain, cette étude si remarquable du soldat des colonies, de l'héroïque fantassin de marine, sans avoir l'amertume pénétrante des *Misères du sabre* de Lucien Descaves, *le Canon* apporte cependant un document nouveau dans l'espèce et vient souligner, sans les égaler, les œuvres similaires. Ce roman servira à augmenter, grâce à sa note particulière, cette observation du monde de l'armée, monde jusqu'alors peu connu, présenté sous des couleurs fausses et trop maquillé de patriotisme échevelé. Cette fois, nous voyons l'armée sous son jour véritable, dans sa dureté nécessaire, dans sa discipline brutale et telle qu'il convient à la férocité de la Guerre.

G. T.

Je dis non, par Wilkie Collins. Roman traduit de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur, par Camille Valdy. Deux vol. in-12. Paris, Hachette et Cie, 1888.

Le nouveau roman de Wilkie Collins — nouveau puisqu'il vient d'être traduit dans la collection Hachette — est d'un genre essentiellement *sensational*. Il y a là dedans un monsieur qui se tue dans un hôtel avec le rasoir d'un autre voyageur, parce qu'une institutrice, à qui il avait proposé le mariage en secondes noces, lui avait répondu : « Je dis non »; une aubergiste qui vole la bourse de l'assassiné et qui craint d'être convaincue de l'assassinat; le propriétaire du rasoir, qui, naturellement recherché par la police comme le moteur de son instrument et le perpétrateur du crime, devient clergyman, se fait adorer des femmes et voudrait bien épouser la fille de l'assassiné, laquelle préfère pour son mari un homme habile et honnête qui fut son maître de dessin. Tout cela finit, comme il convient, par la justification des innocents, un mariage assorti et la disparition des personnages qui gêneraient à la dernière heure.

La traduction, comme à l'ordinaire, est faite avec ce talent spécial qui donne à un roman, anglais par les mœurs, par les caractères, par le style, par les pensées, l'attrait qu'un fait divers émouvant, délayé en deux volumes, peut avoir pour le lecteur. B.-H. G.

Une princesse indienne avant la conquête, roman historique, par Désiré Charnay. Un vol. in-18, 311 pages. Librairie Hachette et Cie, 1888.

L'auteur de cet ouvrage, un des collaborateurs ordinaires du *Tour du Monde*, est connu par un livre intitulé : *les Anciennes villes du nouveau monde*, où il a recueilli le fruit de ses voyages d'explorations au Mexique et dans l'Amérique centrale de 1867 à 1882. C'est donc par des études positives et personnelles qu'il s'est préparé au tableau imaginaire, récemment offert par lui à notre examen, et qui nous suggère des réflexions de diverse nature. Quel est celui de nous, à tous les degrés de l'échelle sociale, qui n'a rêvé de remonter l'immémoriale série des êtres dont il est issu, et de contempler à telle date de l'histoire et de la civilisation, la physionomie, les mœurs et l'état de son ancêtre direct? Cette satisfaction, avec beaucoup d'autres, fut et sera toujours refusée aux enfants des hommes... A peine, les fils des dieux, comme on appelait jadis les héros et les monarques, sont-ils en possession de suivre leur lignée au delà de plusieurs siècles. Pour le commun de nous autres, la nuit et l'insondable commencent à l'arrière grand-père.

Dans cet ordre de souhaits, les collectivités appelées races et peuples sont-elles mieux partagées que les individus? D'innombrables livres semblent ici rompre le sommeil des bibliothèques et répondre affirmativement à cette question. Il n'est pas douteux que les documents abondent et se multiplient à chaque heure, sur la vie matérielle et sur les aspirations des diverses contrées de l'Europe, il y a des centaines d'années... Mais chaque parti les lit et les interprète à sa manière. Ces eaux abondantes ne laissent donc pas d'être troubles. Sans attacher aucune ironie au roman historique, — nous lui avons dû, grâce à la magie de Walter Scott, quelques heures enchantées de notre jeunesse, — cependant, il nous rappelle malgré nous, à cette heure, le mot du peintre : « Ah! vous peignez des anges! Vous en avez donc vu, des anges? » Visiblement, l'auteur d'*Une princesse indienne* n'a pas vu davantage Guerrero et Flamme-Pure, que Marmontel, auteur des *Incas*, n'avait vu Ataliba et Las Casas. Et cependant, Marmontel, tout en écrivant selon le goût de son époque, disait lui-même de son livre : « Il y a trop de vérité pour un roman et pas assez pour une histoire. » En reprenant courageusement un genre abandonné, M. D. Charnay ne s'est fait, sans doute, pas l'ombre d'une illusion sur l'intérêt qu'éveillera sa tentative dans le présent monde littéraire, parmi les adeptes du *vu* et du *coudoyé*. Il serait juste pourtant, quand on aura fait les réserves que les inclinations différentes auront dictées sur la partie romanesque du livre, d'y reconnaître en mainte page de curieux et pittoresques renseignements sur « la civilisation dans l'Amérique du Nord, avant l'arrivée des Espagnols. Cette civilisation, dit M. Charnay, ne se bornait pas au Mexique, comme on le croit généralement; et si le peuple aztèque est à peu près le seul que l'on connaisse, c'est parce que la conquête de Mexico fut la première de ces conquêtes étonnantes... et que les exploits de Cortès sont devenus tout à fait populaires... mais il y en avait d'autres, qui, moins exaltés par l'histoire, nous ont cependant laissé des monuments plus vastes, plus beaux, et des preuves d'une civilisation plus avancée. Parmi ceux-là, nous pourrons citer Texcoco... les provinces de Tabasco et de Chiapas,... le Guatemala et surtout le Yucatan, où des temples superbes et des palais magnifiques, se rencontrent à chaque pas dans les forêts qui couvrent aujourd'hui le sol de la

Péninsule. » C'est ce prestigieux pays, décrit dignement par l'auteur, qui sert de cadre aux événements d'*Une princesse indienne avant la conquête*.

L. D.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS.

Contes de la forêt, par André Theuriet. Un vol. in-16. Charpentier. — Prix : 4 francs.

Lutèce, roman historique, par J.-B. Laglaize. Un vol. in-18. Marpon et Flammarion. — Prix : 3 fr. 50.

Les Maris de Dolorès, par François Oswald. Paris, Librairie illustrée. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Autour du lit, par Albert Delvallé. Paris, Dentu, in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Entre conjoints, par Léon Gaudillot. Bruxelles, Kistemaeckers. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Les Planches, roman moderne, par Jean Blaize. Paris, Librairie illustrée. — Prix : 3 fr. 50.

Glénaveril, par Lord Lytton, traduction Louise d'Alq. Librairie Hachette, in-18. — Prix : 1 fr. 25.

La Possession, par Marcel Lheureux. Paris, Charpentier. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Une conscience d'homme, par Charles Epheyre. Un vol. in-18. Ollendorff. — Prix : 3 fr. 50.

L'Homme de quarante ans, par Ch. Legrand, roman moderne. Librairie illustrée. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Ceux de Poblipnaïa, par Rechetnikow. Paris, A. Savine. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Leurs mensonges, par Ange Benigne. Paris, A. Savine. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Pauvres petites femmes, par Gyp. Paris, Calmann Lévy. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Un Lovelace, par Henry de Braisne. Paris, Sauvaitre. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Journal des Goncourt (1866-1870). Paris, G. Charpentier et Cie, 1888. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Plus on avance dans ces étonnants *Mémoires de la vie littéraire*, qui porteront dans l'histoire l'inoubliable notation de *Journal des Goncourt* et seront la plus vivante image de toute une partie du XIXe siècle, plus on se sent saisi de tous côtés par le puissant parfum de vérité, qui est comme la caractéristique de ce recueil unique en son genre; plus on est successivement empoigné aux sens, à l'imagination par cette œuvre, ainsi que par l'étroit enveloppement d'un monde réel, du monde qui nous entoure, qui vit autour de nous. Si cette sensation intense est plus sensible encore, plus marquante dans ce troisième et dernier volume que dans les précédents, c'est que l'action se rapproche davantage, c'est qu'elle touche à des événements dont l'écho bourdonne encore dans nos oreilles, c'est qu'elle nous montre le mouvement littéraire provoqué par les Goncourt, à sa période palpitante, unie à notre vie actuelle; c'est aussi qu'elle relate la pleine prise de possession de leur talent, les luttes de leur maturité d'hommes et de littérateurs, achevant d'établir à coups de volumes, à force de créations de premier ordre, cette œuvre qui leur assure une place à part dans la littérature contemporaine.

En dehors de la partie documentaire, sans laquelle il sera impossible plus tard de reconstituer la physionomie vraie de nos principaux écrivains, en dehors des renseignements d'art et de lettres d'une valeur inappréciable, en dehors de ces croquis de quelques lignes, de ces silhouettes enlevées en deux ou trois touches, qui donnent un tableau, une physionomie, un caractère d'une précision parfaite, les deux points culminants de ce volume resteront le portrait magistral de la princesse Mathilde, complété d'année en année, peint dans tous les moments de la vie avec une affection qui n'exclut pas la sincérité, et les derniers instants de Jules de Goncourt, racontés par le survivant des deux frères, le cri du cœur le plus pénétrant et le plus éloquent qu'ait poussé la douleur humaine.

George Sand, Gustave Flaubert, Sainte-Beuve, Théophile Gautier, Renan, Taine, Berthelot, Dumas fils, Paul de Saint-Victor, Michelet, Zola vont et viennent à travers le livre, dans une atmosphère am-

biante qui les complète, les explique et leur donne l'allure même de la vie. Les épisodes se succèdent, tantôt simplement curieux, de pure observation littéraire, tantôt décrivant la genèse d'une de ces maîtresses études, comme *Madame Gervaisais*, qui a inspiré la plupart des analyses hystérico-religieuses de ces derniers temps, tantôt apportant un document absolument neuf à l'histoire contemporaine, ainsi l'anecdote relative à Guillaume de Prusse après Sadowa : il n'y avait que des romanciers, des observateurs sagaces du cœur humain pour noter cet aveu terrible arraché à l'ivresse d'un roi et peignant un caractère d'homme, une nature. Les dîners de Magny fournissent encore quelques-unes de leurs étonnantes conversations, sténographiées au sortir des lèvres de Gautier, de Renan, de Flaubert, de Taine, de Sainte-Beuve. Certains des épisodes narrés ont une couleur qui en fait des bijoux sertis à part dans l'écrin du volume, tel le démaillotement d'une pharaonesque momie de femme, que suit de près cet autre démaillotement, plus sinistre, plus épouvantant, celui de la haute courtisane, la Païva, effroyable momie de la grande prostitution.

Mais les années passent, 1866, 1867, 1868, 1869, et arrive l'heure terrible, 1870, l'année de sang pour la France, année de deuil pour les lettres, année où va s'éteindre cette vive et brillante intelligence, Jules de Goncourt.

Ne fût-ce que pour la partie consacrée aux souffrances, à l'agonie, à la mort du grand écrivain, ce livre devrait rester, si tant d'autres raisons n'en faisaient pas un monument impérissable. C'est en caractères lapidaires qu'Edmond de Goncourt a gravé pour l'éternité ces pages, admirables de sentiment, d'éloquence tragique, de vérité désespérée, de sincère humanité. On le suit pas à pas dans les angoisses suprêmes de son affection pour celui qui va le quitter, lui laissant l'accablante tâche de continuer seul l'œuvre commencée à deux, lui laissant aussi l'immense crève-cœur de recueillir seul la couronne de gloire méritée par tous deux. Et ce n'est pas là le côté le moins émouvant de cette perte que de voir partir, avant la moisson des lauriers si durement conquis, celui qui avait eu sa part du labeur énorme, de l'âpre et renaissant souci littéraire, des espoirs et des désespoirs, et qui mourait tué par son amour de l'art, par sa passion des lettres. Edmond de Goncourt a versé là toutes ses larmes, tout son cœur, notant jour par jour cette lutte pénible contre la mort jusqu'à la crise finale. C'est là-dessus, sur une dernière page trempée de pleurs, que se ferme le troisième volume, le dernier destiné à paraître du vivant du maître, et qui clôt la série des livres de ce journal, le catéchisme littéraire de notre fin de siècle. G. T.

Paris bienfaisant, par Maxime du Camp, de l'Académie française. Un vol. in-18 de 546 pages. Paris, librairie Hachette et Cie, 1888.

Sous quelque aspect qu'on le regarde attentivement, ou bien qu'il s'offre par hasard à nos yeux distraits, Paris occupe le regard et charme la rêverie. C'est un thème inépuisable d'examens et d'études, un spectacle toujours intéressant où fourmille la vie. C'est un sujet qui se prête aux aperçus les plus variés, aux jugements les plus contradictoires, mais qui échappe aux définitions rigoureuses. Si l'on prétend qu'il s'en dégage l'impression d'*unité* intellectuelle et psychologique, comme on parle à présent, rien n'empêche non plus de répondre à cela qu'il y a plus d'éloignement entre certains quartiers de Paris qu'entre des nations différentes. S'il vous plaît de l'opposer à la province, le moins expert aura vite fait de vous montrer plusieurs *provinces* dans chaque arrondissement de Paris, à commencer par ce monotone *Tout Paris*, qui est justement la province de Paris. Il est hors de discussion que Paris consacre l'esprit; mais il estampille et propage aussi la sottise. Il a le cœur desséché, ce Paris, dites-vous, par le scepticisme, la vanité, l'âpre vent des plaisirs; comme tous les voluptueux, il manque de tendresse... et, cependant, Paris recèle une joie propre, je veux dire le choc quotidien de ces rencontres, de ces « retrouvers », entre gens venus de tous les coins de la France ou des profondeurs de notre passé. Et ces cris de joyeuse surprise dont résonne à chaque minute l'écho des murs de Paris, et qu'on dirait des souffles et des éclairs d'amitié! A Paris, on se perd sans doute; mais à Paris aussi l'on se retrouve. Assurément, nous admettons que l'on n'aime point Paris. L'amour souffle où il veut... où *il peut* serait mieux dit encore. Cependant, il est une façon de critiquer Paris et de rendre son animosité contre lui, qui trahit soit la bêtise, soit l'ambition impuissante, ou la petitesse jalouse, ou la rancunière obscurité. Le cas est rare, et la plupart d'entre nous rarement s'interrogent eux-mêmes sur les plus vifs plaisirs que leur ait valus ce monde, sans que la réponse intérieure ne fût, parmi les souvenirs préférés, l'évocation de courses matinales par un clair soleil, sur les quais du fleuve de Paris, de cette Seine, la joie de l'univers. On a souvent parlé — des criminels ou plutôt des fous auraient même voulu le provoquer — d'un antagonisme moral entre *provincial* et *parisien*. A l'heure même où nous sommes, la question n'est pas sans alarmer des observateurs qui ne font pas métier de pessimisme. En vérité, rien n'est Parisien qui n'est pas tout *Français*... rien n'est *Français* sans être un peu Parisien. Les académies, les beaux-arts, les états-majors, le commerce, l'industrie, les salons sont peuplés à Paris des originaires de toutes nos provinces. Les accents normand, périgourdin, provençal résonnent sous tous les toits de Paris, et Paris donne à tout ce monde, du membre de l'Institut au garçon de restaurant, de l'écrivain à la bouquetière, sa bonne grâce, son activité, sa belle humeur, son intelligence et sa politesse. « Paris n'est pas une ville, c'est un monde », disait François Ier. Paris est une merveille, disent communément les bonnes gens. Si cette merveille disparaissait, on ne verrait sans doute jamais revenir, dans le monde assombri et dépivoté, sa pareille ni son égale. Depuis Rome, il n'y eut pas une telle autre

capitale des pensées, des terreurs et des joies. Paris est un mystère. Un homme que ce mot de mystère ne satisfait pas, et dont l'esprit étudie avec bonheur le mécanisme même des émotions et l'origine et les acteurs des événements qu'on voudrait cacher sous des brouillards et dénaturer avec des mots, c'est M. Maxime du Camp. Jusqu'alors connu par des recueils de poésies, des romans, des souvenirs de voyages et des travaux sur la peinture, M. M. du Camp s'est constitué depuis un quart de siècle — avec un grand et légitime succès — l'analyste fidèle, le vigilant témoin de Paris. Il nous l'a rendu dans des ouvrages qui ont puissamment remué l'opinion à la date de leur apparition. *Paris, ses organes, ses fonctions, sa vie,* et *les Convulsions de Paris* ont vu leurs dix volumes nécessiter de nombreuses rééditions, depuis ces années déjà nombreuses elles-mêmes. Plus près de nous, sans quitter son champ d'observation, M. Maxime du Camp s'est attaché principalement à ramener au jour ce qui se cache de pitié agissante, de dévouée tendresse pour le malheur, sous les airs frivoles et sous les menaces terribles que veulent seulement reconnaître dans Paris des esprits plus frivoles encore. Déjà, dans cet ordre, nous devions à M. Maxime du Camp un excellent livre : *la Charité privée à Paris,* qui eut aussi plusieurs éditions. Le même accueil favorable est réservé, sans doute, au volume que nous annonçons, et dont la noble inspiration s'exprime dans ces trois lignes de l'avant-propos. « Quand tout ce qui a fait l'attrait de la vie s'est étiolé, une seule chose reste inébranlable, grandissant à mesure qu'on la contemple de plus près, belle, vigoureuse, digne d'émulation : c'est la bonté. » Dans ce *Paris bienfaisant,* qui dictera, nous l'espérons, à son auteur d'autres livres dignes de leurs aînés, M. Maxime du Camp abordé successivement, dans cinq chapitres captivants et substantiels : les libérées de Saint-Lazare, le patronage des libérés, les associations protestantes, la charité d'Israël, et l'assistance par le travail. L. D.

Beaumarchais et ses œuvres, *Précis de sa vie et histoire de son esprit,* d'après des documents inédits, avec un portrait et un fac-similé, par E. Lintilhac, agrégé de l'Université, docteur ès lettres. Un vol. in-8° de VI-442 pages. Paris, 1887, librairie Hachette.

Un illustre écrivain anglais me demandait un jour de lui définir ce que nous entendons, en France, par le mot « esprit », et de lui en citer des exemples. « Lisez Chamfort, Beaumarchais, Voltaire », lui répondis-je. Le nom de Beaumarchais s'était présenté à ma pensée avant même celui de Voltaire. Cela ne m'arriverait pas désormais après avoir lu l'ouvrage de M. Lintilhac, ce livre définitif sur Pierre-Augustin Caron « qui se donnera un jour pour second nom de baptême de Beaumarchais ». J'ignorais alors « combien était lent et curieux chez lui le travail de la lime, combien étaient capricieuses et inégales les allures de sa verve », combien est laborieux l'effort de cet esprit qui paraît tout de primesaut. Cependant, comme il est convenu qu'en matière d'art, sinon d'esprit, le temps ne fait rien à l'affaire, l'auteur du *Barbier de Séville* et du *Mariage de Figaro* n'en demeure pas moins l'une des figures les plus représentatives (*representative man*) de nos lettres françaises. Cette figure n'avait-elle donc jusqu'ici tenté la curiosité d'aucun de nos modernes historiens littéraires, que M. Lintilhac ait pu en un tel sujet réunir la matière d'un volume si considérable (450 pages compactes in-8°) et une matière neuve? L'hypothèse est bien improbable. En effet, et pour ne citer que le travail le plus récent, déjà nous possédions l'étude magistrale, et considérable aussi, que M. de Loménie a consacrée au même personnage sous le titre : *Beaumarchais et son temps* (2 vol. in-8°). Mais on remarquera la nuance qui différencie les deux titres précisément. M. de Loménie dit : « Beaumarchais et *son temps* » ; M. Lintilhac : « Beaumarchais et *ses œuvres* ». La différence n'est pas motivée seulement par la probité littéraire, qui interdit l'usurpation d'un titre antérieurement adopté par un autre écrivain; elle est également justifiée par la double et très différente intention qui a présidé à l'une et à l'autre tâche. De son propre aveu, M. de Loménie a voulu imprimer à son œuvre un caractère spécialement biographique et historique. Il avait donc négligé, de propos délibéré, la plus grande partie des documents littéraires inédits conservés dans les archives de la Bibliothèque nationale, dans celles de la Comédie française et dans les mains de l'un des descendants mêmes de Beaumarchais. De ses patientes investigations dans cette mine, qu'il nomme quelque peu irrévérencieusement les « précieuses paperasses », M. Lintilhac a ramené un fragment du *Barbier de Séville,* tel que l'auteur l'écrivit d'abord pour la comédie italienne, et découvert, entre un projet de commerce avec l'île d'Oléron et une statistique des forces militaires des Peaux-Rouges, le manuscrit primitif des *Mémoires contre Goezman,* glané feuille à feuille dans un ballot de factures; *cinq* manuscrits d'*Eugénie; six* des *Deux amis;* le manuscrit du *Barbier* en cinq actes; *deux* du *Compliment de clôture;* un du *Mariage de Figaro;* des brouillons en prose et en vers de *Tarare* et de sa préface, « auxquels, dit M. Lintilhac, nous avons pu assigner avec certitude, et non sans surprise, la date de 1775 »; un manuscrit de *la Mère coupable;* deux de *Jean-Bête à la foire,* une parade, des saynètes, un projet de drame, une comédie en cinq actes d'un auteur anonyme, mais retouchée de sa main même, les manuscrits de tous les mémoires jusqu'aux *Six époques,* une quantité de lettres, de petits vers, d'airs notés, de brouillons de toute sorte, et enfin une soixantaine de feuilles de pensées et de maximes.

Rapprochant tous ces documents, « ces copeaux épars sur le chantier », comme Beaumarchais lui-même les désigne, et les comparant aux œuvres définitives, M. Lintilhac a su composer le tableau où il nous montre l'éducation tardive, mais opiniâtre, de Beaumarchais, les tâtonnements de son génie nais-

sant, ses procédés de composition, les incertitudes de son goût, toutes les métamorphoses de sa verve humoristique et satirique, depuis les gravelures plaisantes de ses parades jusqu'aux plus comiques saillies de ses mémoires et de ses comédies. C'est donc bien exactement l'histoire de l'esprit de Beaumarchais que l'auteur, avec un sens critique remarquable, a restituée au moyen de ces documents inédits et présente méthodiquement exposée aux admirateurs du grand écrivain.

Ceux-ci seront en outre reconnaissants à l'éditeur d'avoir placé en tête du volume une reproduction — même phototypique — de l'admirable portrait de Beaumarchais par le grand pastelliste Perronneau, l'émule souvent heureux de La Tour. E. C.

La France provinciale. — *Vie sociale ; Mœurs administratives.* Par René Millet. Paris, Hachette et Cie, 1888. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Je ne connaissais aucun ouvrage de M. René Millet. Celui-ci me révèle un écrivain de tempérament, qui a l'ambition d'être un penseur. Je n'ai que des éloges à donner au premier : netteté de la forme, pittoresque, chaleur, imprévu, élan, il a les qualités maîtresses d'un prosateur puissant et original. Quant au second, je demande à suspendre mon jugement. Pour être apprécié comme penseur, M. René Millet a besoin, me semble-t-il, de penser davantage. A côté de vues ingénieuses ou profondes, de données justes, de conséquences franchement ou subtilement tirées, d'observations prouvant une rare sagacité à pénétrer les dessous et à démêler les complexités, il a des partis pris, des entraînements irraisonnés, des raisonnements qui sont des arguties, des déductions qui blessent le bon sens, et des associations d'idées contradictoires. La préface est un réquisitoire contre Paris. Son livre est, d'un bout à l'autre, la démonstration que la province, sans Paris comme tête et comme cœur, est impuissante à se conduire, à penser, à avoir conscience d'elle-même. Il soulève, d'une main imprudente et malhabile, les cendres sanglantes et encore chaudes de nos désastres ; et il y voit que le réveil du patriotisme dans nos provinces françaises date de l'époque où l'Assemblée de Bordeaux, continuée par celle de Versailles, n'avait plus de forces pour combattre l'étranger, mais en trouvait de nouvelles pour combattre des Parisiens. Il nous révèle que les hommes de sa génération ont appris l'histoire dans le *Contrat social*, et il ne nous donne point l'époque où sa génération apprenait l'histoire, — ce qui ne laisserait pas d'être curieux, eu égard au manuel insolite dont elle se servait. Enfin, il nous annonce oraculairement que « c'est aux époques de crise qu'il importe le plus d'éprouver la solidité des assises nationales, pour garder son sang-froid au milieu des orages ». Sa conclusion définitive est, d'ailleurs, dans les termes d'une banalité bizarre qu'il choisit pour l'exprimer, aussi consolante qu'on la peut attendre d'un chêne de Dodone ou d'une sibylle à trépied. La voici : « La France est une nation assez robuste pour soutenir les épreuves que sa destinée lui réserve encore. Elle a franchi les premières phases de cette mue intérieure que l'on s'accorde à considérer comme inévitable chez la plupart des nations civilisées. En dépit d'un désarroi passager, notre pays, qui cherche depuis cent ans l'assiette de son gouvernement, renferme les meilleurs éléments de résistance et d'organisation. » C'est aimable et point compromettant.

M. René Millet connaît d'ailleurs par expérience et sympathie la plupart des sujets dont il parle, et sait s'approprier suffisamment le reste par une remarquable faculté d'intuition. B.-H. G.

Au ministère de l'instruction publique, 1887. — *Discours, allocutions, circulaires.* — Par E. Spuller. Un vol. in-12. Paris, 1888. Hachette et Cie, éditeurs. — Prix : 3 fr. 50.

Pour avoir été ministre, on n'en est pas moins homme, et même homme de lettres ; et l'on n'échappe pas aux petites faiblesses humaines. De toutes, la plus innocente, celle que l'on se pardonne le plus volontiers, n'est-ce pas l'impression et la réunion en volume des discours qu'on a prononcés, des articles qu'on a publiés, et même de ceux qu'on aurait voulu prononcer ou publier ? Que rien ne soit perdu de ce qu'on a pensé, clairement ou non, et exprimé avec ou sans talent... *Exegi monumentum !*... S'il n'était pas bien indispensable aux contemporains ni aux petits-neveux de M. Spuller de pouvoir retrouver en un même livre les paroles qu'il sema dans le vent en qualité de grand maître de l'Université, au moins découvre-t-on une raison politique au soin qu'il a pris de ne les point laisser éparses, et le talent n'en est pas absent. Il a voulu conserver la trace de son passage au ministère et maintenir le souvenir des efforts qu'il a tentés pour y rendre service à l'instruction publique ; on ne saurait l'en blâmer. Il eût seulement fallu choisir parmi ces allocutions, trop souvent semblables au fond ; M. Spuller perd plus qu'il ne gagne à l'indiscrétion du recueil : il a plus l'air d'un habile rhétoricien, variant le développement d'une matière, que d'un orateur nourri de pensées et nourrissant son auditoire d'idées neuves ou renouvelées de la racine à la fleur. — On retrouve là les discours prononcés au congrès des sociétés savantes, à la distribution des récompenses au Salon de 1887, à l'inauguration de la statue d'Armand Carrel, à celle de la statue d'Henri Martin, au concours général des lycées de Paris et de Versailles, à l'inauguration de l'École professionnelle nationale d'Armentières, et vingt autres allocutions de moindre importance, dont certaines ne sont autre chose que des lieux communs proprement accommodés à une circonstance banale.

PZ.

Portraits de maîtres, par Emmanuel des Essarts. Paris, Perrin et Cie, 1888. Un vol. in-18.

M. Emmanuel des Essarts, poète lui-même, ou je me trompe fort, a une intelligente et large sympa-

thie pour les poètes, même pour ceux qui parlent en prose. Dans ces portraits, qu'il destine surtout à la jeunesse, à qui « il sied d'enseigner que l'on ne s'inscrit au nombre des grands écrivains qu'en s'attachant, comme Théophile Gautier, à l'étude et à l'assimilation de tous les modèles du passé », il nous montre tour à tour Chateaubriand, Lamartine, Alfred de Vigny, George Sand, Béranger, Sainte-Beuve, Michelet, Théophile Gautier, Victor de Laprade, Edgar Quinet, Victor Hugo, et pour tous ces génies, — ou esprits — si différents de nature, de force et d'élévation, il a l'admiration à la fois facile et raisonnée. Il n'est point de ceux qui regardent Victor Hugo comme une bête, et Théophile Gautier comme un ahuri, fou de style. Pour lui, « un seul homme a été tour à tour un second Eschyle, un autre Shakespeare, un nouveau Corneille, et lui-même, c'est-à-dire un enfantement inconnu de la Muse », et cet homme est Victor Hugo. Pour lui, Théophile Gautier est « l'homme au front de penseur, aux yeux de lion, le grand artiste et le poète rare », peintre, graveur, ciseleur, « à son heure le plus ému des poètes », dont il faut apprécier et aimer le génie, sous peine de « ne rien comprendre à la tradition gallo-latine dont il fut l'un des représentants les plus authentiques ». Après cela, on peut écouter, sans grand dommage, ses jugements les plus indulgents, et prendre les notes qui plaisent au cours des leçons, parfois un peu doctrinaires, sentant la chaire et le pensum, qu'il fait au lecteur bénévolement attentif. M. Emmanuel des Essarts a une valeur qui lui est propre, et a déjà imprimé sa marque sur la littérature de ce siècle; mais n'aurait-il que son admiration et son enthousiasme pour les grands écrivains et les beaux écrits, il mériterait bien du public, auquel il s'adresse avec une chaleur communicative. Quand c'est devant le génie que l'encens brûle, il est encore glorieux d'être l'encensoir.

B.-H. G.

POÉSIES

Les Soirs, par Émile Verhaeren, Bruxelles. — Edmond Deman, éditeur.

Un poète, celui-ci, et, très imprévu, très soudain, très impressif, sorti des brumes du Nord, avec la clameur, par moment, rauque et discorde des vierges barbares se ruant à la douleur, à la gloire, à la mort. — En des perceptions de nature et de rêve, un cœur orageux et torpide, un hautain et froid esprit, les mépris de la vie, du réel, du tangible pour mieux s'abîmer aux crépuscules pleins de larves et de fantômes qu'évoque le cruel et volontaire reploiement en soi. — Et toujours un vacillement de la raison par-dessus des mers de nuit, les eaux mortes des songes sans espoir, les croupissantes mares de l'ennui intérieur que ne délivre aucune aile. — Ainsi s'avère en son troublant mirage des soirs — le nostalgique et téméraire poète, — téméraire jusqu'à faire de son livre parfois un lit d'hôpital ou il découpe sa chair spirituelle, anxieux de la folie qu'il suspecte au fond.

L'inconscience gaie et le tic-tac débile
De la tranquille mort des fous, je l'entends bien.

C'est, ailleurs — et peut-être l'impression en persiste-t-elle le plus nettement — comme la funèbre veillée où quelqu'un se regarde se décomposer vivant, cherchant en ses plaies le ver destructif et final, — et se pleure mort sous les mensonges et les effrois de la vie. Effrois, mensonges sont les glas qui, par les visions de jour et de nuit, tintent, ramenant tout au dédain de la réalité illusoire et mauvaise. Et toutefois nul pleur puéril sur soi, nulle pente à la sentimentalité maniaque. Les poumons de fer, beuglant ici le désespoir terminal, n'ont rien à voir avec les grelottements de l'élégie. Mais bien plutôt, c'est la lutte et le cri sauvage au bord du trou, les mains et les dents qui mordent la paroi croulante, la volonté de regarder sans y rouler les ténèbres en soi, sous soi, hors de soi — les ténèbres d'où ces *Soirs* sont sortis et qui brament avec des voix humaines. Un état exceptionnel de l'esprit, en ces vers durs, âpres, — inharmoniques? non, mais d'une musique de fer et de cailloux choqués — fait lever dans l'esprit des images de chaos, la peur des créations monstrueuses et cette *chimaera bombynans in vacuo* — cette chimère bourdonnant et tissant dans le vide — qui seule, les temps évolus, s'entendra encore par les étendues.

Les aspects, pour le visionnaire poète, se chimérisent de sa propre souffrance sans cause et qui n'est pas le pessimisme, mais plus encore l'épouvante de se sentir emporté vers ses bourbeux Léthés. Arbres, horizons, ciels, mares, — tout ce qui s'évoque de sa rencontre avec les Soirs a l'air de surgir en des espaces saturniens et glaciaires, en des veilles de cataclysme, avec un geste de bataille qu'ensuite endort l'horreur de l'accompli. Et c'est cette sensation toujours de n'être plus et de lutter pour être encore qui donne au morbide livre son originalité, plus forte qu'aucune autre. Concerté, retors, çà et là sibyllin, un volontaire artiste — d'étude plus que de jet — y apparaît, musicien d'effets rares, peintre impressionniste de lumières consternantes et subtiles, mime mimant avec ses mots la douleur, démenti souvent par sa visée, mais toujours hardi, étincelant encore en ses obscurités, — artiste inégal, maladroit, raboteux, comme les soirs septentrionaux — ses *Soirs* — alourdi de nuées, mais de qui toujours, par quelque trou du vers, flambe le Verbe comme une épée.

Un soir. . . . . .
Pourrit par au delà les plaines diminuées
Et fortement, avec les poings de ses nuées,
Sur l'horizon verdâtre écrase les soleils.

Ailleurs ;

Une lune souffrante et pâle s'entrevoit
Et se mire aux égouts où des clartés pourrissent,

Et c'est le peintre.

... Le cœur des hommes d'ombre,
Non des banals victorieux
Dont l'orgueil fait, soudain, les yeux.

Et c'est le mime.

Les soirs crucifiés sur l'horizon, les soirs
Saignent dans les marais leurs douleurs et leurs plaies,
Dans les marais, ainsi que de rouges miroirs
Placés pour refléter le martyre des soirs,
Des soirs crucifiés sur l'horizon, les soirs !

Et c'est le musicien.

Puis le poète continue :

Vous les Jésus, pasteurs qui venez par les plaines
Chercher les troupeaux clairs pour les clairs abreuvoirs.
Voici monter la mort dans les adieux des soirs,
Jésus, voici saigner les toisons et les laines,
Et voici Golgotha surgir sous les cieux noirs.

Les soirs, crucifiés sur les Golgothas noirs,
Portons-y nos douleurs et nos cris et nos plaies ;
Voici que passe au loin Jésus pasteur d'espoirs,
Qui s'en revient, tout seul, des lointains abreuvoirs,
Les soirs crucifiés sur l'horizon, les soirs !

X.

Premières Amours, par Émile Pierret. Un vol. in-18. Paris, Alphonse Lemerre ; 1888. — Prix : 3 fr. 50.

En ouvrant ce volume de chez Lemerre, je croyais à un recueil de poésies. C'est un roman. Roman de la vingtième année, et poésie encore, par conséquent. Mais il n'est pas donné à tout le monde d'avoir eu ces vingt ans-là. Un jeune homme sort du collège, sans regret, et s'éprend de sa voisine de campagne, Mlle de Barsac, âgée de vingt-huit ans déjà, et que sa mère, veuve et Américaine de naissance, a élevée dans une liberté qui lui a permis de juger de bonne heure les hommes et le mariage de manière à peu estimer les uns et avoir horreur de l'autre. Mais ce n'est pas un caprice de sentiment qui sollicite Gaston : il est pénétré de ce véritable amour, d'autant plus fort qu'il est plus jeune, et qui, lorsqu'il naît et croît en un cœur vierge, ne s'en peut plus déraciner. Aussi finit-il par être vainqueur. Victoire à la Pyrrhus, hélas ! et dont il ne faut qu'une pour anéantir le conquérant. Mlle de Barsac, sa mère morte, sa fortune perdue par les spéculations d'un oncle, sa santé ébranlée, ne peut, au milieu des ruines croulantes qui l'entourent, garder plus longtemps son masque d'insensibilité devant celui qui n'a cessé de l'adorer. Mais le lendemain, elle se ressaisit, et, plutôt que d'accepter, déjà vieille et ruinée, le sacrifice de cette jeune et généreuse vie qu'elle sait à elle, elle entre au couvent. Le livre se clôt sur la lettre où elle annonce au bien-aimé cette suprême décision.

Tout cela est plein de sève, non point sans longueurs, sans inexpérience, ni sans une pointe de déclamation. La littérature y est en excès, mal commun de notre temps, où, débordant du cerveau, elle envahit si souvent le cœur. Mais cela est jeune, ardent, écrit dans une bonne langue, et, somme toute, même sous l'expression conventionnelle ou d'apparat, naïvement et véritablement senti. C'est ce qui ne se rencontre pas tous les jours. B.-H. G.

Hors du siècle, par Albert Guiraud. Un vol. in-8°. Paris, Léon Vanier, 1888. Prix : 3 fr. 50.

Il n'y a pas longtemps que j'ai eu à caractériser rapidement ce poète au milieu des autres poètes, ses compatriotes et amis, qui forment le Parnasse de la jeune Belgique. Le volume qu'il vient de publier chez Vanier n'est point de nature à me faire changer de sentiment. Le talent très réel, à la fois héroïque et mystique, de M. Albert Guiraud est gâté par la pose, par le parti pris, par le procédé, et je le préférerais moins laborieusement parfait et plus sincère. Je reste dans le domaine de l'art pur, sans m'inquiéter de savoir ce qu'il y a de vain orgueil dans le cerveau d'un artisan de vers lorsque, s'adressant aux « petits rimeurs », ses confrères, il s'écrie :

Je vous présenterai de ma main despotique,
Une liqueur si fière en sa pourpre mystique,
Que vous semblerez boire un coucher de soleil !

Ou encore :

Je suis un des derniers de la race divine,
Et, mieux que les grands Sphinx dans l'énigme allongé,
Mon âme engloutira celui qui la devine !

Si elle n'avait pour se nourrir que ses victimes, elle risquerait fort, j'imagine, de mourir d'inanition; car, pour être deviné, encore faut-il cacher un sens.

Le motif de l'ouverture est, du reste, un *Odi profanum vulgus, et arceo* qui eût effarouché l'épicurisme aristocratique d'Horace :

La multitude abjecte est par moi détestée,
Pas un cri de ce temps ne franchira mon seuil;
Et pour m'ensevelir loin de la foule athée,
Je saurai me construire un monument d'orgueil.

Exegi monumentum... Il n'y aurait vraiment qu'à dire : *Requiescat in pace,* et à le laisser sous sa dalle. Mais il ne faut pas prendre les poètes au mot. Celui-ci chante l'amour, — impossible ou non, — l'enfance l'océan, l'art, et jusqu'aux chemins de fer :

A travers le fracas, les feux et les fumées,
Je regarde passer, les vitres allumées,
Un train vertigineux, comme un vaste éclair noir.

Il me paraît que plus d'un cri de ce temps a su franchir son seuil.

Il est plus moderne encore, je veux dire plus dans le courant des actualités que, dans sa superbe, il

affecte d'ignorer, lorsqu'il nous prédit un *annonciateur*,

Cher annonciateur des soldats qui naîtront
Du seuil déshonoré de ces temps impassibles,
Salut! Je sens flotter et chanter sur ton front
Des drapeaux invincibles!

lequel n'est, comme il appert, qu'une sorte de général Boulanger idéal,

Ignorant comme un Dieu, benin comme un animal,
O fier enfant de proie!...

Je ne me serais pas arrêté si longtemps sur cette œuvre et sur ce poète, si M. Albert Guiraud n'avait à un degré très élevé tous les dons qui font le poète. Pour être un grand poète, il ne lui manque que de sentir simplement — même les choses les plus complexes, — et de les exprimer directement, sans s'être fait d'avance une tête, des gestes et une voix qui outrent la nature.

Il a sûrement des choses intéressantes à dire à ses contemporains; plus sûrement encore il a le besoin de les leur dire. De qui se moque-t-il donc quand il prétend être « hors du siècle »? S'il n'était pas de ce temps, il n'y ferait pas le bruit qu'il y fait.

B.-H. G.

Nos poètes, un vol., par JULES TELLIER (DUPRET); **Poésies de Sully Prudhomme, 1879-1888,** un vol. (LEMERRE); **Fleurs des ruines,** un vol., par M. ANDRÉ LEMOYNE (LEMERRE); **les Extases,** un vol., par M. JEAN BERGE (le même); **Du silence,** un vol., par M. RODENBACH (LEMERRE); **les Révoltes,** un vol., par M. CHEVALIER (LEMERRE); **la Vie sombre,** dizains, un vol., par M. J. R. G. (LEMERRE); **les Brumes d'or,** un vol., par M. BAL (LEMERRE); **Poésies familières,** un vol., par M. E. LEFEUVE (ALCAN-LÉVY); **Des sonnets,** un vol., par M. PAUL MANIVET (LEMERRE); **Strophes artificielles,** un vol., par M. DARRENS (LEMERRE).

Je ne connais pas M. Tellier qui vient de faire, sur *Nos poètes,* un livre bien agréable. Mais j'imagine volontiers, d'après ce livre, que M. Tellier est élève en quelque collège, et qu'il y a M. Jules Lemaître pour professeur d'humanités. Il est aisé de retrouver dans *Nos poètes* l'application de toutes les règles qui caractérisent le genre, éminemment sympathique, de la dissertation de collège. C'est d'abord le remplacement de toute critique approfondie par de minutieuses classifications. M. Tellier juge nos poètes par d'incessantes accolades : il distingue les *maîtres,* les *aînés,* les *rustiques,* les *lyriques,* les *habiles,* les *baudelairiens,* les *philosophes,* les *symbolistes* et les *décadents.* Lorsqu'il se voit contraint à apprécier un poète, il y emploie le second des procédés du genre : la comparaison. Il dit de M. X. qu'il est au-dessus de M. Z. pour l'invention, à son niveau pour les images, et sensiblement au-dessous pour le souffle ou la correction. Troisième caractère : l'érudition facile des noms, titres et dates de la littérature ancienne. M. Tellier demande qu'on fasse chez nous une *Anthologia Palatina:* il appelle M. Theuriet Théocrite, à propos de Mme Ackermann, il compare les vers de Lucrèce et ceux de Pentadius. Le genre de la dissertation de collège comporte des règles de luxe, réservée aux élèves brillants. M. Tellier ne les néglige point. Il sait, par exemple, que rien n'est gracieux comme l'emploi de certaines fictions: un dialogue entre deux âmes d'opinion contraire, une lettre d'un sceptique avec la réponse qu'on y fait, etc. Et, dans son collège, M. Tellier a M. Lemaître pour professeur d'humanités. Jamais il ne mentionne un poète sans nous faire connaître sur lui le jugement de M. Lemaître : aimable et délicate flatterie que son professeur lui revaudra, n'en doutons pas, au jour de la distribution des prix. Mais il fait mieux : il imite la manière de M. Lemaître. Il dandine ses admirations au-dessus des poètes avec un scepticisme de bon aloi. Ayant à juger M. Soulary, qui a fait des sonnets en grand nombre, et M. de Hérédia, qui est aujourd'hui le plus parfait honneur de notre poésie, il se demande si le moment ne serait pas venu de rendre à M. Soulary le sceptre du sonnet, histoire de donner à M. de Hérédia l'occasion de se reposer la main. Le paradoxe même, à la condition d'être tempéré, n'épouvante pas M. Tellier. Il soutient (après Lemaître, il est vrai) que M. Coppée est un ironiste; il exalte le génie de M. Moréas; il traite M. Dierx de méchant poète, M. Bourget d'aristocrate, et M. Mallarmé de farceur. M. Mallarmé, qui est, comme on sait, professeur de l'Université, ne se serait-il pas attiré la sévérité de M. Tellier en lui octroyant quelque pensum? — Et M. Tellier, comme il est un bon élève, est encore un bon camarade. Il cite quelque part, comme étant les plus beaux vers du siècle, des vers de M. de la Tailhède qui, par leur naïve gaucherie, nous montrent bien leur auteur comme le confrère de M. Tellier aux récréations du collège.

Par quel hasard M. Tellier, après avoir consciencieusement classé une centaine de poètes, a-t-il trouvé, dans les dernières pages de son livre, quelques réflexions vraiment belles et profondes sur la situation présente de la poésie? Il a constaté plus de vingt poètes jeunes et géniaux, auxquels il a, d'avance, distribué l'avenir : M. Le Goffic, M. Moréas, M. de la Villehervé, M. de la Tailhède, M. Guigou : et voici qu'il s'aperçoit, en terminant, que la poésie française agonise, sans espoir de se relever. « Les décadents, dit-il, ont fait un dernier effort pour ramener l'attention sur la poésie : ils ont échoué : et ils ont fait seulement qu'on a perdu l'habitude de soigner la forme du vers. Les aînés se sont découragés, et les nouveaux venus se découragent de même; et il n'y aura bientôt plus personne à se fatiguer pour un art qui n'intéresse personne. » On ne peut nier que cette conclusion soit la vérité même. Et la lecture des derniers ouvrages de nos poètes ne paraît pas faite pour en atténuer la tristesse.

Voici un maître, cependant, M. Sully Prudhomme. Mais son cas est bien singulier. Il a choisi, d'une façon de plus en plus exclusive, le genre qui convient le moins à notre conception moderne de la poésie,

© 2007 Limit - Editions - les instruments du temps - Editions Alain Baudry

le genre de la poésie philosophique. Tandis que la philosophie tend à se spécialiser, à exprimer un ordre défini de sentiments, et que la poésie, au risque de périr, doit devenir sans cesse plus nette, jetant par-dessus bord les formules lyriques qui l'ont si longtemps entravée, M. Sully Prudhomme essaye de concilier la poésie la plus correcte et la philosophie la plus positive. Son poème de *la Justice*, plusieurs chapitres du *Bonheur*, issus de ce chimérique désir, sont vraiment à peine comparables au *Jardin des racines grecques*, ou à la célèbre *Géométrie* en vers alexandrins. Et cependant, à mesure que M. Sully Prudhomme semble s'éloigner davantage de la poésie véritable, qui doit être une expression musicale de sentiments passionnés, il lui arrive plus souvent d'exprimer, malgré lui, des sentiments de ce genre et d'insérer, parmi ses inutiles dissertations, des poèmes adorables.

L'élégant volume qu'il vient de publier dans la petite collection Lemerre, et qui contient *le Prisme* et *le Bonheur*, se trouve être ainsi tout ensemble le plus ennuyeux et le plus charmant de ses ouvrages. Il y a surtout dans *le Bonheur* des dialogues en strophes de rythmes divers, où la philosophie joue fort peu de rôle, et dont la musique un peu lente et un peu voilée, sous la richesse des rimes, traduit excellemment quelque vague plaisir, tendre, délicat et hautain.

M. André Lemoyne (embranchement des *rustiques*) apparaît à M. Tellier comme : 1° dépourvu d'invention ; 2° dépourvu de souffle ; 3° ayant le sens de la perfection ; 4° digne de recevoir la visite de Virgile, qui reconnaîtrait en lui son petit-fils. Le dernier recueil de ce rustique, *Fleurs des ruines*, débute par des poèmes anticésariens qui vont le brouiller avec le général Boulanger : mais Virgile et le général Boulanger lui-même pardonneraient tout à M. Lemoyne s'ils pouvaient lire le petit poème de *Léda* où ne manque point l'invention, ni le souffle, ni un sens très pur de la perfection.

Si M. Tellier avait connu les vers de M. Bérge, il aurait certainement créé pour lui la catégorie des extatiques. M. Berge chante successivement *les Extases de l'esprit*, *les Extases des sens*, *les Extases du cœur*. Mais ces extases apparaissent plutôt comme les brillants exercices d'un jeune homme s'entraînant à déployer, sur tous les sujets, une heureuse et aimable facilité. Il y a cependant de fort jolis vers dans *les Extases des sens*.

Il est dommage qu'on ne sente point, dans les vers de M. Rodenbach, une façon entièrement personnelle de penser ou de dire. Un effacement de toutes les couleurs trop vives, une délicatesse subtile de contours, témoignent l'influence des premiers vers de M. Coppée ; et il y a une recherche d'harmonies alanguies, d'un rythme de mélopée traînant et continu qui semble une imitation de M. Verlaine. Et c'est dommage : car les poèmes nouveaux de M. Rodenbach, infiniment supérieurs à ses poèmes précédents, sont, d'un bout à l'autre du petit volume, infiniment agréables ; il est rare même de trouver aujourd'hui un recueil d'une forme plus élégante et d'une grâce plus égale.

Dans *les Révoltes*, poème politique et socialiste à la façon du *Pape*, de Victor Hugo, on voit paraître déjà les symptômes de ce relâchement de la discipline poétique que signalait M. Tellier. La forme est correcte, mais évidemment la part d'improvisation est grande dans ces vers d'un emportement un peu monotone et un peu facile. Quelques chansons brutales, cependant, ont des sonorités assez éclatantes : puis il faut savoir gré à M. Chevalier de la perspective des États-Unis d'Europe qu'il ouvre devant nous, dans son épilogue.

Des pensées fixes ou émues dans *la Vie sombre*, de M. J. R. G., des sonnets souvent gracieux dans *les Brumes d'or*, de M. Bal, des pièces d'un sentiment élevé dans *les Poésies familières*, de M. Lefeuve, n'empêchent point ces trois volumes de confirmer encore la sombre constatation de M. Tellier. Le souci de la forme parfaite et impeccable décroît chez les poètes nouveaux : et nos goûts se sont tellement habitués à cette perfection que nous souffrons de ne la point trouver dans un volume, pour méritoires que soient les choses qui l'y ont remplacée.

M. Manivet publie une vingtaine de sonnets dans un fastueux volume in-quarto. Ce sont les sonnets d'un jeune homme, fringants, alertes, et d'une correction suffisante. Mais pourquoi M. Manivet, dans son sonnet-préface à M. Soulary, se plaint-il d'être « cloué sur le Golgotha », de « gravir le calvaire », de « souffrir des souffrances divines » ; et pourquoi s'adresse-t-il à lui-même ces vers résignés :

> Car il n'est pas de dieu sans couronne d'épines :
> L'immortalité germe à l'ombre de la croix.

Quelle est donc cette croix que porte M. Manivet, en vue de l'immortalité qui ne peut lui manquer ? Ne serait-ce point, simplement, l'ennui d'avoir reçu et dû publier dans son livre un sonnet de M. de Pontmartin, à lui adressé, et débutant par ces vers :

> Ciel ! que viens-je d'apprendre ! On veut faire de vous
> Un avoué, nourri de chiffres, de grimoires !

M. Darrens écrit en prose ses poèmes. C'est, dit-il, que leurs sujets ne lui paraissent pas assez beaux pour mériter l'honneur d'être par lui mis en vers. Il serait effectivement malaisé de trouver dans ces *strophes artificielles* une idée un peu neuve, ou un tour de phrase un peu personnel. Mais ne semble-t-il pas que le poème en prose, au lieu d'être un simple asile des sujets de poème abandonnés, devrait être un genre particulier, exigeant des soins spéciaux. Ainsi l'ont entendu Baudelaire et M. Mallarmé, et M. Morice, qui ont fait en prose de véritables poèmes rythmés et musicaux. Les strophes de M. Darrens ressemblent exclusivement à ces matières de vers latins (M. Tellier me comprendra) que dictent les professeurs des collèges à ceux de leurs élèves qui ont de hautes ambitions.

Et l'on se console en songeant que, si nos jeunes poètes faisaient de meilleurs poèmes, il n'y aurait

cependant personne pour les lire. Mais pourquoi les résignations les plus philosophiques ne vont-elles point sans un peu de tristesse! R. L.

Pantoums, par CHRISTIAN CHERFILS. Un vol. in-18°. Paris, Alphonse Lemerre, 1888. — Prix : 3 fr. 50.

J'ai parcouru ces 150 pages,— ou à peu près,— de quatrains redoublés, sur des thèmes le plus souvent descriptifs, dans lesquels le second et le quatrième vers du premier deviennent le premier et le troisième du second, et, au bout de cette cantilène, je suis revenu au premier poème du volume, intitulé *Fugue et pantoum*, que je donne comme échantillon du reste.

Les musiciens possèdent la fugue :
On dirait les deux ailes de l'oiseau! —
Pour le rêve ingrat, qu'il dompte et subjugue,
Le Pantoum est comme un double réseau :

On dirait les deux ailes de l'oiseau;
C'est le verbe aimer, qu'un duo conjugue;
Le Pantoum est comme un double réseau :
Les musiciens possèdent la fugue!

Ah! qu'ils la gardent, et ce poète ses *Pantoums*, pourvu que nous puissions, nous, prendre la fuite!

B.-H. G.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

1814, par HENRY HOUSSAYE. Un vol. in-18 de 647 pages, accompagné d'une carte dressée par l'auteur. Paris, librairie académique Didier, Perrin et Cie, éditeurs, 1888.

Mil huit cent onze, ô temps où des peuples sans nombre!...

1811... Ainsi débute un des plus admirables poèmes de Victor Hugo sur le fils nouveau-né de Napoléon Ier, à l'apogée d'une mortelle puissance et dans l'éblouissement d'un prestige de gloire, unique aux yeux du monde. Vraiment, si, dans le siècle le plus épique de notre France, qui est peut-être le dix-neuvième, — et cela sans même y comprendre les dix années antérieures à son état civil, — on affecte de chercher en vain une épopée (j'entends l'épopée en vers et imprimée), c'est que, prévenus ou aveugles, nos yeux sont fermés à la lumière. Que l'on rassemble, en les coordonnant en un seul volume, tous les vers consacrés par Victor Hugo, qui fut lui-même un empereur de poésie, à l'empereur Napoléon, — le seul amour de son cœur, j'imagine... tout au moins l'éternelle obsession de son génie, depuis les *Chants du crépuscule* jusqu'aux *Châtiments* et même aux *Quatre vents de l'esprit*, — et vous aurez le poème épique faussement regretté, tout à fait en rapport avec nos modernes cerveaux et conforme à ce que nous pouvons admettre du genre. Mille journées à peine séparent ce fulgurant *1811*, terme extrême de fortune, du *1814*, de M. Henry Houssaye, qui vit la chute du soleil. Ces trois années cependant enrichirent de chants merveilleux la récente épopée, surtout la troisième, qui est par elle-même cette Iliade qu'Homère n'inventerait pas. Jamais l'empereur ne livra de plus grands actes à l'imagination de l'avenir. Cette année tragique et sublime, où la fatalité en personne combat Napoléon, vient de trouver un digne et définitif historien dans un auteur qui, jeune encore, a sa place parmi nos talents les plus estimés. A la liste déjà longue des louables travaux de M. Henry Houssaye, ce livre ajoute un titre éclatant, il consacre une phase d'existence vouée aux belles-lettres et à l'étude de l'histoire et des beaux-arts. *1814* obtient un succès incontesté. Des ouvrages du même ordre parus dernièrement, il est le seul qui ait aussi bien satisfait l'attente du public, en intéressant les amis de la justice et de la vérité.

Ce succès est sans doute des plus honorables pour l'écrivain, dont il couronne à la fois le talent reconnu et l'honnête caractère, inattaquable aux sophismes et aux tentations d'alentour; mais il honore aussi ce divin bon sens, qui est comme le sel de la terre en France, et qui finit toujours par triompher des sottises de la mauvaise foi politique. Certes, chacun rend hommage au souffle entraînant de généreux patriotisme qui ferait, à lui seul, du livre de M. Henry Houssaye l'un des meilleurs d'à présent; pareillement, les connaisseurs apprécient l'étonnant assemblage et la mise en œuvre des pièces innombrables dont chacune a défilé sous les yeux du docte historien; mais on salue d'abord dans ce livre une protestation venue à son heure, de l'exactitude, *cette raison d'un jour*, et de la poésie, *cette raison de toujours*, contre les vues et les dires à côté, et contre la doctrine de platitude qui paraissent prétendre à tenir nos esprits.

Devant les travaux de ces militaires singuliers et encore plus curieux historiens, les Charras, les Iung et autres seigneurs de même intérêt, une réaction se sentait dans l'air, non pas en faveur de Napoléon qui

est mort, mais des droits de notre intelligence qui entend vivre... et librement. Nul n'ignorait au reste que de pareils écrits secondaient seulement des vanités, des rancunes ou des arrangements politiques quelconques. Il est une façon de parler de Napoléon qui donne la mesure et la qualité d'un cerveau. Qu'on le traite de catastrophe, de fléau, d'oppresseur, de monstre dont la terre était lasse..., nous concevrons cela (moins volontiers sans doute que la passion enthousiaste soulevée encore par son nom); mais il nous est donné de l'admettre encore. Qu'on le traite de niais, d'incapable à la guerre, comme l'ont fait certains messieurs, alors nous pensons tout de suite à ce cocasse bohème de la rive gauche, ce Cabaner, qui disait : « Mon père était un homme petit, rageur, *dans le genre* de Napoléon Ier, mais pas aussi crétin. » Les Iung et autres sont précisément des historiens *dans le genre* de Cabaner. On se rappelle, parmi les traits inouïs dont fourmille l'œuvre ennuyeuse et maintenant dédaignée d'un de ces messieurs, les spirituelles ironies sur le français incorrect d'un petit Corse de douze ans, les doutes sur le courage de l'homme d'Arcole, et ce qui, dans l'espèce, était un joli comble, les diatribes contre les misères de famille et d'intérieur de Napoléon. Cependant, personne, pas même le génie, ne doit être incriminé pour ces choses qui arrivent à tout le monde.

Il nous souvient qu'après la déchéance du second empire, et devant le peu de probabilité d'une restauration bonapartiste, un dévot de l'homme nous dit : « On y gagnera peut-être ceci, que nous pourrons désormais parler de Napoléon Ier avec amour et transport, sans faire acte de politique, — ces actes-là sont toujours ténébreux, — mais seulement pour la splendeur de parler comme on aime... pour rien... pour le plaisir. »

La grande ombre des Invalides qui avait de quoi se consoler de tous les outrages, avec Victor Hugo, Lamartine, Chateaubriand, Balzac, Gœthe et Byron, accueillera d'un geste auguste le *1814* de M. Henry Houssaye, qui, sans un soupçon d'arrière-pensée politique, — mais, bien sûr, avec l'amour incorruptible au cœur de ce qui est noble et beau, et nous enlève aux tristes vilenies de notre condition, — vient d'élever un monument digne de cette mémoire... et cela, au risque de déplaire à des groupes utiles, à toute une belle société, qui, pour souiller un nom de gloire, s'est unie à la tourbe des imbéciles et des universels destructeurs. Cependant, il ne faudrait pas croire que tout soit illusion et prestige dans le culte jadis voué à Napoléon Ier par tant de petit monde mort pour lui et par ces incorrigibles poètes qui seront toujours reconnaissants, même aux fléaux, d'avoir régénéré, d'un peu de délire, l'humanité qui ne vit pas seulement de pain. La nation sentit que son grand amour allait à qui l'aimait pareillement; aussi, devant l'attitude des royalistes pendant la durée de l'empire, et la bassesse à jamais flétrie de la plupart d'entre eux, à l'entrée des alliés sur notre sol, on devine que les merveilles de résistance opérées par Napoléon, dans la campagne de France, prodige le plus grand d'une carrière incroyable, lui aient fait en l'âme populaire une auréole qu'on a bien vu resplendir au retour des cendres... et quelques années plus tard.

Le thème de ces considérations, de nature philosophique et générale, fait l'objet d'une étude rigoureuse, détaillée jusqu'à la minutie, irréfutable, dans le travail de M. Henry Houssaye. Ce n'est qu'indirectement l'apologie d'un homme; mais c'est, de la plus franche manière, celle d'un peuple généreux, qui fut très beau dans ce malheur extrême; peuple soldat, ouvrier et paysan qui vient de trouver son type, assuré de l'avenir, dans ce capitaine Coignet, dont les *Cahiers* nous furent une révélation. Coignet, de l'Élysée des braves, applaudit au *1814* d'Henry Houssaye, œuvre nationale et fortifiante; mais il laisse à d'autres le soin d'admirer et d'établir qu'aucune des affirmations de l'auteur ne s'offre à nous sans sa documentation précise et comme notariée.

C'est proprement un récit de faits de guerre par un homme qui s'entend à ces choses et passionnément les observe. On sait ce qu'une telle entreprise, en dehors de la puissance de travail, des dons de mémoire et des qualités de composition, exige de lucidité dans l'esprit. M. Thiers déclarait l'intelligence la qualité maîtresse de l'historien; il a raison, s'il voulait dire la double intelligence : celle qui comprend et celle qui fait comprendre. Il nous semble que l'auteur de *1814* possède les deux. On le félicitera justement aussi d'avoir eu la force de se limiter, — malgré les appels séduisants et divers du sujet, — dans le récit exclusif des événements de 1814, qu'il sait on ne peut mieux, — il en a dressé lui-même la carte, — et excelle à nous faire connaître. Les travaux antérieurs de M. Henry Houssaye, d'abord son remarquable livre de début sur *Alcibiade,* et ses ouvrages successifs sur *Athènes, Rome et Paris,* le *Premier siège de Paris, Apelle,* la *Loi agraire à Sparte,* ses études sur les écrivains et les artistes contemporains, nous avaient démontré, chez leur auteur, avec l'étendue des connaissances, la richesse des aptitudes; cependant, le formidable amas de pièces, de témoignages, de correspondances rassemblées dans *1814,* la fermeté de la discussion et la mise en œuvre des preuves, nous ont presque surpris, comme si nous n'avions pas dû y être préparés.

Nous aimons à reproduire partiellement le texte même de l'auteur, établissant aux premières lignes de son livre les trois époques distinctes de la campagne de France. « La première, qui s'étend du 25 janvier au 8 février, est marquée par les progrès menaçants des alliés. La situation paraît désespérée. Napoléon ne compte plus sur ses troupes; à peine s'il compte encore sur lui-même. Son seul, son suprême espoir, c'est une faute de l'ennemi... » — « La seconde période, signalée par tant de victoires, pleine de tant d'espérances, s'ouvre le 9 février et se ferme le 26 février. Tout change; la faute stratégique attendue par Napoléon, les alliés l'ont commise. Napoléon bat dans chaque rencontre Blücher et Schwarzenberg... Vainqueur dans dix combats en vingt jours, Napoléon a rétabli l'équilibre, il a l'of-

fensive, il espère la victoire... » — « La troisième période commence le 27 février par le combat de Bar-sur-Aube, et se termine le 30 mars par la bataille de Paris. Le sort journalier des armes tourne contre l'empereur, les événements le trahissent, ses admirables manœuvres, les sublimes efforts de ses soldats n'aboutissent qu'à *des victoires blessées à mort*. Durant cette troisième phase de la guerre, cependant, il y a encore bien des alternatives, il y reste encore bien des espérances. Trois fois le génie indomptable de Napoléon est au moment de rappeler la fortune, trois fois les alliés sont menacés, perdus peut-être; mais le hasard se fait leur complice, il les sert, et il les sauve. C'est principalement cette dernière époque de la campagne, la moins bien connue et la plus dramatique, que nous avons racontée en prolongeant le récit jusqu'à l'abdication, et en mêlant aux détails de l'histoire militaire les développements de l'histoire générale. Nous n'avons point, d'ailleurs, négligé de montrer les commencements de l'invasion. Dans les premiers chapitres, on suivra les armées alliées depuis le Rhin jusqu'à l'Aube, Napoléon en ses retraites savantes et en ses foudroyants retours, les diplomates de Châtillon au milieu de leurs laborieuses négociations. On verra la France ruinée et abattue, travaillée par les mécontents et les conspirateurs, saccagée par les Cosaques et les Prussiens, d'abord surprise et patiente, puis révoltée et vengeresse... » — « Pour ce livre, nous nous sommes servi exclusivement de documents originaux. A dix pages près, nous avons réussi à faire ce récit sans recourir au texte des historiens... les Allemands et les Russes nous ont fourni aussi beaucoup de pièces originales... Le *Krieg in Frankreich*, par exemple, n'est, à proprement parler, qu'un recueil de dispositions et d'ordres de marche... ».

L'espace nous manque, à notre sincère regret, pour fournir ici la preuve du scrupule extraordinaire que M. Houssaye apporte à l'emploi des documents originaux qui, « bien qu'également authentiques, ne méritent pas la même crédibilité... un ordre écrit le matin d'une bataille, par exemple, ou un rapport rédigé le lendemain ». On le voit, l'intelligence justement préconisée — et pour cause — par M. Thiers égale, chez M. Houssaye, le souci de l'exactitude qui manquait, dit-on, parfois à l'*Histoire de l'Empire*.

L'ouvrage que nous signalons est partagé en huit livres qui traitent successivement de : I. La France en 1814, tableau d'une main sûre et fertile en traits dont la justesse donne mieux le sentiment de la vie que l'exagération de couleurs, à l'usage des fantaisistes et des somnambules de certaine école historique. — II. Le combat de Bar-sur-Aube, la marche de Blücher sur Paris, et la capitulation de Soissons. Ce funeste événement, qui eut des conséquences irréparables sur la marche ultérieure de la campagne, occupe un des chapitres les plus importants du grand ouvrage de M. Henry Houssaye. — III. Les batailles de Craonne et de Laon, et le Hurrah d'Alhis. — IV. La révolution de Bordeaux, les esprits à Paris, la cinquième séance du congrès de Châtillon, la victoire de Reims, inquiétude des alliés et ralentissement de leurs opérations. — V. Retour offensif de Napoléon sur l'Aube, les deux journées de la bataille d'Arcis-sur-Aube, les opérations de Blücher et de Marmont. — VI. La marche de Napoléon sur les communications de l'ennemi, les deux combats de Fère-Champenoise, la marche des alliés sur Paris, Napoléon à Saint-Dizier, la dernière victoire, retour de l'armée vers Paris. — VII. La régence et la défense de Paris, les alliés devant Paris, la bataille de Paris, la capitulation de Paris, la cour de France. — VIII. L'entrée des alliés à Paris, le gouvernement provisoire à Paris, la régence à Blois, Napoléon à Fontainebleau, la défection de Marmont, l'abdication.

Ce sec résumé, pour mieux dire, ce relevé de chapitres dénonce l'intérêt puissant du nouveau livre de M. Henry Houssaye; mais il ne saurait donner l'idée des mérites de gravité, de chaleur et d'esprit tour à tour, dont l'a décoré l'écrivain. Notre embarras serait grand si nous devions choisir entre les pages où l'artiste, l'observateur et le *vrai* patriote, qui sont dans notre historien, s'affirment au milieu de sévères récits, hérissés de chiffres et de notes justificatives. Nous aurions voulu citer la page charmante de jeunesse et d'ardeur, consacrée à l'héroïsme des jeunes soldats qu'on appelait *les Maries-Louises*, et celle où l'inqualifiable auxiliaire prêté à l'ennemi par des royalistes, tels que les chevaliers de Rougeville et Brunel, nous fait bondir le cœur d'indignation et de dégoût, trois quarts de siècle après. Nous regrettons aussi de ne pouvoir emprunter, à l'histoire de la capitulation de Soissons, le triste rôle du général Moreau, dont l'inexcusable faiblesse, si elle ne méritait pas tout à fait le nom de trahison, méritait les dernières rigueurs du conseil de guerre. Plus tard, sous la Restauration, ce général Moreau fut glorifié par son digne collègue, le général Dupont, le capitulateur de Baylen. On revoit comme ce gouvernement devait être, dès ses premiers actes, sympathique au pays et flatteur pour l'orgueil national outragé. Nous aimons mieux finir sur un mot précieux, auquel devait répondre, cinquante-six ans plus tard, le fameux *Oh! les braves gens!* du vieux Guillaume devant les charges de notre cavalerie à Sedan.

Dans un des combats de Bar-le-Duc, « le roi de Prusse, impassible au milieu du feu et répondant à Schwarzenberg qui le conjurait de s'éloigner : « Où « est votre place, mon cher général, là est aussi la « mienne », ne pouvait s'empêcher d'admirer les élans héroïques des soldats de Leval. « Ces charges, disait-il, sont parmi les plus beaux faits d'armes dont j'ai été témoin. »

Cela console un peu de tant de lugubres souvenirs, des temporisations, peut-être voulues, d'un Augereau, et surtout de la honte criminelle d'un Bernadotte, général français commandant le feu contre ses anciens frères d'armes. Par ce trait et par tant d'autres qui échauffent le livre, on devinerait qu'il n'est pas seulement l'œuvre d'un auteur justement accrédité, mais aussi d'un brave défenseur de notre chère patrie.

L. D.

Mémoires d'un royaliste, par le comte DE FALLOUX, de l'Académie française. Deux vol. in-8°. Paris, 1888. Librairie académique Didier. Paul Perrin et Cie, édit.

Avant même qu'il fût sorti de la maison de l'éditeur, cet ouvrage posthume de M. de Falloux a provoqué, parmi les monarchistes, les plus ardentes discussions. C'est que la situation de cet homme politique dans son parti ne fut pas moins singulière que ne fut grand son talent d'écrivain et d'orateur, et chaleureuse sa conviction d'apôtre. Il dit lui-même dans ces mémoires qu'il a vécu, légitimiste dans la disgrâce du roi, et catholique ultramontain dans la disgrâce du pape.

« A ces deux singularités, dit M. Jules Simon dans un remarquable article consacré à l'homme politique autant qu'à l'académicien, j'en ajoute une autre. C'est qu'ayant dès l'âge de quarante ans, malgré une carrière éclatante et un talent d'homme d'État universellement reconnu, pris la résolution de vivre à la campagne en dehors du pouvoir et des assemblées, et l'ayant fidèlement tenue, il n'en a pas moins été considéré toute sa vie comme un militant. A la vivacité des polémiques soulevées par son nom, on croirait qu'il vient de quitter la scène; et il y a trente-cinq ans qu'il en est sorti... »

Et résumant son appréciation du caractère et du talent de l'apôtre intéressé de la liberté de l'enseignement, M. Jules Simon, mieux placé que personne pour en saisir et en comprendre la force et les vicissitudes, dit ceci : « Je comprends, après l'avoir lu, l'amitié passionnée qu'il a inspirée à des esprits d'élite. ... Son talent est certainement hors de pair. Il n'a rien créé, ni rien laissé; mais il a été, de tout ce que nous avons vu, l'un des témoins les plus clairvoyants et l'un des plus habiles, sinon des plus influents conseillers... Il n'avait renoncé qu'à tenir le gouvernail, et il conservait dans sa retraite tous les goûts et toutes les habitudes d'un homme du monde éclairé, qui s'est détaché de tout et ne se désintéresse de rien. »

Les deux gros volumes des mémoires embrassent une période de plus de soixante ans. M. de Falloux est né en 1811 : la première partie du tome Ier raconte avec beaucoup d'agrément l'enfance et la jeunesse du jeune Angevin. Il retrace là des portraits bien curieux ; il a le trait rapide, précis, caractéristique. C'est avec bonne grâce, sans vanité et sans fausse honte, qu'il avoue ses succès de collégien en province et ses petites déconvenues à Paris, et la pauvreté noblement supportée et la fortune accueillie et employée aussi noblement. Les études littéraires et les œuvres de charité se partagent la première jeunesse de cette âme toujours en mouvement qui de toutes les occupations de la pensée préfère celle qui ressemble le plus à l'action et qui s'y mêle, l'éloquence. Il avait tout d'un apôtre : la foi, l'accent et la lumière; la charité ne lui manquait pas non plus.

Introduit de bonne heure et d'emblée, grâce à ses relations de famille, auprès des personnages les plus considérables dans la politique, il fut remarqué et désigné pour un rôle important : le régime parlementaire favorisait mieux que tout autre les aptitudes de M. de Falloux.

Les élections générales de 1842 l'envoyèrent à la Chambre des députés, et bientôt il y prit position avec tant d'éclat qu'il dut être compté comme un des plus importants du parti légitimiste.

Nous n'avons pas à refaire ici la biographie de M. de Falloux. Notre objet est borné à l'analyse succincte de ses mémoires. Après avoir noté comment il indique son entrée dans la politique militante, il nous faut dire qu'il passe rapidement sur les premières années de sa vie parlementaire, semble avoir hâte de se souvenir de la révolution de 1848, et qu'il se plaît à reprendre les péripéties de cette crise de république aboutissant à la présidence du prince Louis comme au prologue fatal de l'empire. C'est sous le gouvernement républicain que la question de la liberté de l'enseignement fut de nouveau portée à la tribune : et c'est le sort de cette question d'être toujours ressuscitée sous le régime républicain par les ennemis de la République, c'est la destinée de cette liberté d'être toujours conquise par ceux qui n'ont pas de plus grand désir que de restreindre ou supprimer toutes les autres, et même celle-là, dès le jour qu'ils sont maîtres du pouvoir.

La question romaine est, avec la liberté de l'enseignement, ce qui passionne le plus M. de Falloux. Il l'expose et en retrace les diverses phases avec une clarté parfaite et un si grand art d'avocat convaincu que si l'on ne se mettait en garde on finirait par être persuadé qu'il a raison.

Le second tome s'ouvre sur la revision de la Constitution en 1851. L'histoire se recommence : ce chapitre et celui qui le suit, intitulé *le deux décembre*, reçoivent des événements une couleur d'actualité surprenante et instructive. Un passage de ce chapitre (le XIXe) mérite tout à fait d'être cité : il est trop typique pour être laissé de côté : c'est de M. de Maupas qu'il s'agit : étant préfet à Toulouse, M. de Maupas avait demandé à l'avocat général, en l'absence du procureur général à la cour de Toulouse, des mandats d'amener contre plusieurs membres du Conseil général. Le magistrat du parquet sollicita d'abord communication des indices accusateurs et des commencements de preuves. — Des preuves ! répliqua le préfet, des preuves ! Voilà bien les fins de non-recevoir des magistrats tièdes ou hostiles ! Les preuves sont inutiles contre des ennemis notoires. Les sentiments suffisent ! » Cette théorie étant péremptoirement repoussée par l'avocat général, M. de Maupas attendit le retour du procureur général qui soutint son subordonné : — On ne peut signer, dit-il, de tels mandats sans connaître au moins quelques-unes des pièces qui les autorisent. — Les pièces ne vous manqueront pas, répondit M. de Maupas, poussé à bout ; mes agents les introduiront eux-mêmes au domicile des accusés ! »

C'est pendant que cet incident était porté à l'Ély-

sée que M. de Maupas était nommé préfet de police. Ce choix annonçait la résolution de recourir à tous les genres d'expédients et à tous les exploits de la force. Il annonçait en même temps aux fonctionnaires qu'ils ne devaient pas craindre de se compromettre, qu'ils seraient soutenus et récompensés à tout prix.

Autre incident curieux à rappeler, celui de l'amendement Thouret qui rendait inéligibles les membres des familles ayant régné sur la France. M. de Falloux le conte avec un humour mêlé de malice et de regret. Thouret retira son amendement après que les termes maladroits et l'accent étranger du prince Louis Bonaparte qui le combattait, eurent provoqué le rire de toute la Constituante. Il crut une épigramme suffisante et son amendement inutile. Le deux décembre fut la riposte du prince Louis.

Le rôle de M. de Falloux prit d'autant plus d'importance que son parti paraissait plus complètement vaincu, et qui pis est plus divisé dans sa défaite. Les dix-huit années de l'empire, et tout aussi bien les premières années de la troisième république contribuèrent à fonder, à agrandir le renom d'honnête homme et de roi impossible du comte de Chambord : la question de la fusion ne cessa d'occuper et d'affaiblir les royalistes ; l'empire dut une partie de sa vitalité à cette divergence des forces monarchistes, ceux dont la foi avait besoin d'être soutenue par des œuvres, préférant finalement se rallier au régime existant plutôt que se morfondre en une stérile inaction. Sur le terrain politique et sur le terrain religieux, M. de Falloux demeura fidèle à ses idées, qui n'étaient pas chez lui des idées de rencontre.

Une scène bien curieuse à relever dans la seconde moitié du tome II, c'est l'audience impériale où M. de Falloux vint présenter à la sanction de l'empereur l'élection du Père Lacordaire à l'Académie française, en remplacement de M. de Tocqueville. On ne peut manquer d'y distinguer cette phrase dite par M. de Falloux à Napoléon III s'étonnant de l'hostilité du clergé : « Le clergé a non seulement donné des preuves de déférence à l'empire, mais je suis convaincu qu'il a souvent étonné et peut-être scandalisé l'empereur par des empressements qui ressemblaient à de l'adulation. »

Pour les monarchistes à leur point de vue spécial, et pour les simples lecteurs au point de vue historique, la correspondance de M. de Falloux avec M. le comte de Chambord offre un égal intérêt. Il ne s'agit pas ici de l'analyser, mais d'en marquer la place dans l'ouvrage examiné. Les appréciations de M. de Falloux sur M. Thiers, chef du gouvernement, en sont le corollaire, et l'historique des négociations monarchiques en 1873, closes par la lettre de Salzbourg, l'épilogue définitif. La mort de M. le comte de Chambord termina quelques années après toutes les illusions et confondit toutes les espérances.

Est-il besoin de dire que pas une page de ces volumineux mémoires n'est fatigante à lire, qu'aucun détail ne paraît superflu, et que, toute opinion à part, on sent la joie précieuse d'être en commerce avec un esprit d'élite, une conscience inflexible, et avec un maître écrivain aussi sûr de sa langue que de sa pensée.

PZ.

Saint Maurice et la légion thébéenne, par J. Bernard de Montmélian, chanoine honoraire de Saint-Maurice, avocat de Saint-Pierre de Rome, membre agrégé de l'Académie de Savoie. Deux vol. in-18, formant 836 pages. Paris, librairie Plon et Cie, 1888.

La liste de *précédents ouvrages du même auteur*, plus longue encore que celle de ses titres, publiée en tête de celui-ci, atteste que l'honorable chanoine est tourmenté par le démon du *gendelettre* et n'est pas insensible aux honneurs de cette profession. Ne le voyons-nous pas, en effet, lauréat de l'Académie des muses santones, aussi bien que de l'Académie de Savoie ? Avant tout, il est juste d'établir que M. Bernard de Montmélian ne vouant ses loisirs et n'employant ses talents qu'à des travaux de piété et d'édification, aucun reproche ne saurait l'atteindre, excepté sous la forme de critique littéraire, s'il y avait lieu. Il ne peut donc être question de lui, que très faiblement, dans la physionomie vraiment curieuse que nous entrevoyons de l'homme d'église doublé d'un homme de lettres ordinaire, c'est-à-dire traitant de toute matière, comme les autres. Il nous a été donné plusieurs fois, et tout récemment, de rencontrer ce type, exceptionnellement digne du portraitiste à la plume. Croyez bien que nous ne mêlons aucune envie de satire à cette suggestion ; nous nous sommes toujours abstenu d'une ligne qui pût blesser le prêtre, figure d'idéal et d'abnégation. Il n'est permis qu'aux journalistes *ultras*, plus catholiques que Pie IX et Léon XIII, de bafouer ou de flétrir tel évêque ou tel curé. Mais le prêtre, édité chez Lemerre et Dentu, courant l'article, et devenu notre confrère de la Chaussée-d'Antin, appartient sans réserve à notre examen, et vaut, je le répète, une étude à part. S'il est convenu d'une part que la passion littéraire est la plus forte et la plus tenace, que la vanité de l'écrivain dépasse peut-être toutes les autres, que l'âge lui-même et la maladie n'entament pas le despotisme de la plume,... alors jugez des effets moraux de cette folie, combinée avec le sentiment de domination et d'impeccabilité d'une âme vraiment sacerdotale... sans oublier la candeur qui lui fera prendre au sérieux et au tragique tout compliment et tout reproche. M. de Montmélian, avec son *Poème de Job*, son *Poème de la Vierge*, son *Histoire de sainte Solange*, échappe tout à fait à cet ordre de considérations. Il y échappe davantage encore, si c'est possible, avec ce *saint Maurice*, que nous annonçons, où éclate la fougue d'une conviction intraitable. Nous aimons mieux ce genre, nous l'avouons. Comme il est interdit à tout militaire de rien publier sans l'aveu de son ministre, aucun prêtre ne devrait écrire, avec l'approbation de ses supérieurs, que des ouvrages tels que celui-ci. Ayant constaté son langage d'apologétique enflammée et militante, comme il convient au sujet, nous nous bornerons à relater

sommairement le contenu de ces deux volumes, auxquels ne fera point défaut une clientèle recueillie.

Le tome Ier comprend : l'État de l'Église et de l'Empire romain aux IIIe et IVe siècles ; la Dernière grande persécution ; l'Époque du martyre de la légion thébéenne ; Coup d'œil sur la Thébaïde et le Vallais ; la Légion thébéenne et son primicier Maurice ; le Récit du martyre ; les Deux légendes ou les actes des martyrs d'Agaune ; le Massacre d'autres soldats apôtres et martyrs présumés thébéens ; l'Authenticité du martyre de la légion thébéenne ; l'Histoire du culte de saint Maurice et de ses compagnons dans le passé et dans le présent ; les Corps des martyrs, reliques diverses de saint Maurice, leur odyssée ; les Églises et les monastères dédiés à saint Maurice et à ses compagnons. La liste de ces édifices embrasse presque toutes les villes du territoire français, un grand nombre de celles d'Italie, d'Espagne et du reste de l'Europe, sans omettre l'Amérique. Saint Maurice et ses compagnons sont aussi les patrons d'ordres chevaleresques et militaires. L'appendice présente des pièces et documents d'un intérêt particulier. L. D.

La Légende de Metz, par le COMTE D'HÉRISSON. Un vol. in-18. Paris, Paul Ollendorff, 1888. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur est un des faiseurs de livres bruyants les plus sonores — je veux dire les plus creux — de ce temps fertile en tapages. On se rappelle *le Cabinet noir*. Les révélations n'y révélaient que ce qui n'était pas caché, et le scandale annoncé fit long feu. Dans un autre ordre d'idées l'effet est ici sensiblement le même. Le comte d'Hérisson prétend, sinon réhabiliter Bazaine, du moins « établir le bilan exact des responsabilités ». On lit le livre ; on y trouve accumulés des « documents », c'est-à-dire des citations de mémoires et plaidoyers publiés depuis longtemps et connus de tous ceux qui ont voulu les connaître ; on y rencontre des accusations, justifiées pour la plupart, contre un certain nombre de chefs militaires et politiques du temps ; on y voit l'opinion du prince de Bismarck sur la défense du maréchal à Metz ; le procès y est exposé, commenté, discuté, condamné. Tout ceci avec la plus entière bonne foi et avec la plus honnête conviction, nul ne saurait en douter. Mais je crois qu'ils seront rares, ceux qui, connaissant déjà l'histoire de la dernière campagne de Bazaine, y substitueront dans leur esprit cette *Légende de Metz*. B.-H. G.

Hoche en Irlande, 1795-1798, *d'après des documents inédits : lettres de Hoche, délibérations secrètes du Directoire, mémoires secrets de Wolf Tone*, par G. ESCANDE, député. Un vol. in-18 de la collection elzévirienne. Paris, Félix Alcan, 1888. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur a pris parti, il le confesse, pour la Révolution contre le prétendu loyalisme des monarchistes, pour le Directoire contre les Cinq-Cents, contre une administration « aussi funeste à la France qu'une invasion ennemie », et, puisque, sous le Consulat et sous l'Empire, on s'est gardé, à dessein, de mettre à sa place, dans l'histoire de la veille, le pacificateur de la Vendée, qu'on a laissé, au contraire, planer sur la mémoire du jeune héros, du grand citoyen, d'étranges soupçons, il a pris parti encore pour Hoche, qui n'a jamais voulu que la grandeur de son pays, contre Bonaparte qui n'a jamais songé qu'à sa propre fortune. On ne se fait pas l'avocat d'une cause parce que, relatant les projets conçus et les faits accomplis, on ne se défend point de juger, ni de condamner la perfidie d'un Villaret-Joyeuse, ni d'applaudir à la générosité de caractère, à l'énergie de l'un de nos plus grands généraux. M. Escande a fait œuvre d'historien.

Dans les six premiers chapitres, il nous dit la politique extérieure de l'Angleterre : l'Angleterre ne prête pas aux puissances alliées contre nous un concours désintéressé ; s'emparer de nos ports, conquérir nos colonies, c'est le but qu'elle poursuit. Il nous dit la politique du parlement à l'égard de la malheureuse Irlande, les rigueurs qu'il entend qu'on exerce, les concessions qu'il fait, puis annule : l'Irlande est prête à se soulever ; des proscrits et des exilés viennent demander notre appui ; que dix mille hommes opèrent une descente sur les côtes et l'indépendance de la verte Érin est proclamée.

Tous ces faits sont connus, aussi bien n'est-ce pas en ces premiers chapitres que réside le grand intérêt du livre. Mais M. Escande nous fait connaître l'esprit des bureaux du Trésor, de la guerre, de la marine, en l'an V (ch. VIII), il nous montre par quels moyens criminels on ne réussissait que trop bien à contrarier les préparatifs de l'expédition projetée : les Conseils récriminent, la presse calomnie, et des agents, secondant les résistances dissimulées de quelques commandants supérieurs de la marine, prêchent la révolte aux soldats, ils les poussent à la désertion. Les vaisseaux mettent voiles au vent, plusieurs abordent ; mais Hoche n'est pas là, on méprise ses ordres, on se retire (ch. IX à XII).

Le récit de cette malheureuse expédition est émouvant : ce sont des Français qui ont fait échouer le projet de descente !

Signalons un autre chapitre, celui dans lequel l'auteur, qui a travaillé d'après des documents dignes de créance, prouve l'insanité de l'accusation odieusement lancée contre Hoche ; non, Hoche n'a pas prémédité, de concert avec Barras, un coup d'État ; non les soldats de Sambre-et-Meuse n'étaient pas venus à quelques lieues de Paris pour dissoudre par la force les assemblées.

M. Escande fait discrètement quelques rapprochements entre cette époque et la nôtre. Ces rapprochements s'imposaient. N'avons-nous pas vu des journalistes français favoriser les mauvais vouloirs d'un ambassadeur chinois et préparer une ovation au vaincu de Lang-Son ? N'avons-nous pas vu une Chambre faire tomber un cabinet dont le chef venait de nous donner une colonie nouvelle ?

Les partis ont toujours les mêmes passions, toujours ils injurient aux meilleurs serviteurs. F. G.

Souvenir d'un savant français. — A travers un siècle. — 1780-1865. *Science et histoire,* par Léon Dufour, membre correspondant de l'Institut. Avec portraits et vignettes. Un vol. in-8°. — Paris. J. Rothschild, 1888.

Les fils d'un savant botaniste et entomologiste, mort en 1865, ont accompli un devoir de piété filiale en publiant les notes et souvenirs rédigés par leur père durant sa longue et laborieuse vie. Ces souvenirs en effet, en fixant les traits moraux de l'homme, le font aimer davantage et donnent à ceux qui ne le connaissaient pas le spectacle d'une existence où l'honneur, le travail, la science et la bonté n'ont point laissé de place aux éléments mauvais ou inférieurs de la nature humaine.

L'œuvre de Dufour n'est point éclatante. Elle est solide. Elle ne dépasse guère, en son retentissement, l'enceinte des sociétés savantes dont il faisait partie, et le petit monde de chercheurs et de savants intéressés aux mêmes sciences, aux mêmes recherches que lui. Elle n'en reste pas moins comme une pierre, ou plutôt une assise, dans l'édifice de tout un quartier des connaissances de notre époque. Il n'est que juste que la physionomie vraie de ce vaillant et intelligent ouvrier soit offerte à la vue, à la vénération de tous.

On y trouvera autre chose. Sans cesser d'être personnels, si personnels, par endroits, qu'on se prend à sourire de la bonne naïveté de l'auteur, ils donnent une foule de renseignements, de croquis, d'esquisses et de jugements à la volée, à propos de presque tous les personnages qui ont marqué, non seulement dans les sciences, mais dans les lettres et la politique, depuis quatre-vingts ans. Je recommande l'entrevue avec Louis-Philippe, à qui M. Dufour fut présenté par son ami Bugeaud; et je ne peux résister au plaisir de citer ces deux silhouettes qui se font dos à dos dans une même page :

« Le ministre se leva en sursaut pour nous recevoir. — Homme de petite taille, quarante ans, maigre, pâle, visage plat, allure vulgaire, sans dignité, vif, spirituel, tête très petite; il s'empressa de nous faire voir une caricature qui venait de paraître à son sujet sous le nom de *Baptême d'un nouveau doctrinaire;* on s'en égaya beaucoup.

« Le 5 mai, je fus présenté au célèbre orateur parlementaire Guizot, par Bugeaud... Cinquante ans, taille moyenne, cheveux châtains peu fournis, figure régulière, physionomie grave, digne, très expansive, parole des plus faciles. Je lui parlai du collège de Saint-Sever, qui lui avait été signalé comme un des bons collèges communaux;... il me dit que notre collège serait pourvu d'une chaire d'histoire naturelle, ce qui n'a jamais eu lieu. » — Tout naïf savant qu'il soit, il n'a pas l'air de s'en étonner!

B.-H. G.

BEAUX-ARTS

Dictionnaire de l'Ameublement et de la Décoration depuis le XIIIe siècle jusqu'à nos jours, par M. Henry Havard, deuxième volume, D-H, in-4° de 626 pages à deux colonnes, illustré de 64 planches hors texte en chromotypographie et de 956 vignettes dans le texte. Paris, 1888. Maison Quantin.

Prudemment l'auteur et les éditeurs du *Dictionnaire de l'Ameublement et de la Décoration* ne s'étaient pas engagés à livrer aux souscripteurs chacun des volumes à venir avant un délai de dix mois tour à tour, espace de semaines qu'ils estimaient nécessaire pour en assurer la bonne fabrication. Mais ils avaient compté sans la grande expérience acquise au cours de l'exécution du premier et qui devait se traduire par une notable économie de tâtonnements, d'essais, d'efforts renouvelés, donc par une sérieuse épargne de temps; — ils avaient compté aussi sans le zèle de l'auteur à presser l'accomplissement de son œuvre; sans la propre ardeur des éditeurs à activer la production d'un des plus beaux livres qui soient encore sortis de leurs presses; sans la hâte manifeste du public à être mis en possession de la suite de l'ouvrage magnifique, à la fois savant et charmant, intéressant, amusant même, dont la première partie, en son infinie variété, avait si vivement séduit l'intelligence et les yeux des lecteurs de tout âge, alimenté la conversation le soir, cet hiver, autour de la table, sous la lampe de famille. Et surtout, quelque légitimes que fussent leurs espérances, fondées comme elles l'étaient sur la conscience de n'avoir rien négligé, d'avoir tout fait pour approcher autant que possible de la perfection, chacun en ce qui le concernait, en leur tâche commune, — M. Henry Havard et la maison Quantin, lorsqu'ils réclamaient ce délai de dix mois, avaient calculé sans tenir compte du succès et de l'énergie, de la puissante activité, de la fièvre généreuse qu'il communique à ceux qui l'ont su mériter. Et voilà comment, grâce à cette erreur de calcul, *felix culpa,* grâce à cette force nouvelle, le succès, dompteur d'obstacles, inspirateur de tous les sacrifices — nous avons eu en mai au lieu de septembre, c'est-à-dire quatre mois plus tôt que

nous n'avions le droit de l'attendre, le tome second du *Dictionnaire de l'Ameublement et de la Décoration.*

Il faut bien se garder de supposer que cette économie de temps ait été obtenue au détriment de quelque détail de fabrication en tout ou partie du livre, et que le deuxième volume puisse être en quoi que ce soit inférieur au premier; ce serait méconnaître étrangement le caractère de l'écrivain en même temps érudit et lettré, passionnément attaché à cette œuvre à laquelle il a voué déjà quinze années de sa vie, et le caractère aussi de la maison qui porte fièrement sa devise *Liber libro.* Et en effet, comparons-nous les deux tomes, nous sommes bien forcé de constater que s'il y a entre eux quelque inégalité, elle est toute au bénéfice du dernier paru. La preuve en est facile à donner; c'est une simple question d'arithmétique. Le premier contenait 512 pages, l'autre en contient 626, soit, à deux colonnes : 228 colonnes de plus; voilà pour l'abondance des matières. Quant à la richesse de l'illustration, si les deux volumes présentent un nombre égal de planches hors texte en couleur, celui des vignettes encadrées dans le texte est presque le double du chiffre promis au début : 956 au lieu de 500.

L'accueil fait au *Dictionnaire* par le public, la quantité des souscriptions dont il a été l'objet dès l'origine et qui — selon la coutume en matière de publications morcelées — augmenteront naturellement à chaque volume nouveau, en raison du progrès accompli vers le monosyllabe *Fin;* la faveur, si grande déjà, dont témoigne le chiffre vraiment considérable de trois mille exemplaires vendus, en moins de six mois, d'un ouvrage de 200 francs, — prix minimum, non point cher, mais élevé, — ce succès ira grandissant d'autant plus que M. Henry Havard et la maison Quantin ont pris à cœur, non pas de justifier seulement, mais de dépasser de beaucoup ce que l'on attendait de leur collaboration. Je ne sais... ces heureux collaborateurs ne m'ont pas fait leurs confidences, mais je ne serais pas surpris à l'extrême si, du train dont vont les choses, les quatre volumes annoncés du *Dictionnaire de l'Ameublement* figuraient bien et dûment achevés, sur la table du salon de la maison Quantin, au palais du Champ de Mars, avant la clôture de l'Exposition du centenaire de 89.

Ce second volume, pourtant, commençant avec la lettre D, ne franchit pas la lettre H qu'il comprend tout entière : total, cinq lettres. Le précédent s'arrêtait à la fin du C. Par conséquent, en deux tomes, nous ne possédons encore que huit lettres, le tiers de l'alphabet. Ce premier tiers, à la vérité, est le plus riche de mots. Néanmoins, il semble difficile que deux autres tomes seulement puissent suffire et contenir le reste de la matière, ou l'on augmentera notablement le nombre des pages en chacun d'eux, ou l'on ajoutera un cinquième volume, pour le plus grand bénéfice des souscripteurs actuels et au grand dam des retardataires qui payeront pour leur négligence.

Dans un premier article (numéro de novembre 1887) sur le *Dictionnaire de l'Ameublement et de la Décoration,* nous avons dit, pensons-nous, tout ce que le lecteur avait intérêt à connaître de la partie matérielle, du format, de la disposition typographique, des divers modes d'illustration en noir et en couleurs, de la qualité du papier, du tirage, etc., nous n'avons plus à y revenir, nous ne pourrions que nous répéter; arrêtons-nous donc de préférence à la partie littéraire.

M. Henry Havard reste naturellement fidèle, en cette suite, au plan d'ailleurs excellent, très large, très complet qu'il s'était tracé. On peut classer sous trois rubriques les mots de la langue de l'art : les mots abstraits, les mots concrets et les mots mixtes; les premiers représentant une idée, tels les mots *art, beau, goût;* les seconds, un objet ou un groupe d'objets concourant au même ensemble, comme *chaise, dais, écurie;* les derniers enfin, ayant des acceptions diverses qui renvoient ces mots tantôt à l'une, tantôt à l'autre des deux premières classes, par exemple, *décor* et ses dérivés, *forme,* etc. Je cite ce dernier mot parce qu'il a fourni à M. Havard l'occasion de rectifier une erreur commise par Viollet-le-Duc, et par tous les archéologues après lui, dans la description d'une espèce de banc portant le nom de *forme* au moyen âge. Le premier soin de l'auteur est de donner une très claire définition du mot; puis s'il s'agit d'un mot concret, il étudie l'objet au point de vue technique et le suit dans ses transformations à travers le temps; s'il s'agit d'un mot ou d'un sens abstrait, ou bien encore d'une branche d'art, il en fait l'histoire avec un luxe de détails véritablement méritoire, dressant même la liste des artistes qui s'y sont fait un nom jusqu'au XIXe siècle. On trouvera des exemples de tels tableaux chronologiques aux mots *ébénisterie, émail.*

L'un des mots nécessairement les plus importants du *Dictionnaire de l'Ameublement et de la Décoration* est, à la lettre D, le mot *Décoration* précisément. Il est traité d'une façon tout à fait remarquable au double point de vue technique et historique. Mais il nous semble — nous demandons bien pardon à l'auteur si nous nous trompons — nous croyons comprendre, aux termes de la définition donnée par lui, que M. Henry Havard n'établit aucune distinction de sens entre les mots *arts décoratifs* et *arts industriels;* l'un se serait tout bonnement substitué à l'autre, il y a peu d'années, dans notre vocabulaire artistique, et sans motif bien sérieux, puisque ce motif ne nous est pas présenté. Or la lutte pour rayer de la langue l'expression *arts industriels* date de loin déjà et fut très passionnée. Il faut remonter à l'année 1848 pour en retrouver la première manifestation, en un rapport adressé au prince président de la République. C'est ce mouvement qui fit adopter quinze ans plus tard, au moment de la fondation de l'*Union centrale,* la périphrase mal venue des *beaux-arts appliqués à l'industrie,* remplacée après 1870, par la locution *Arts décoratifs.* Assurément, de grands artistes, tels que Barye, Klagmann, avaient le droit de protester contre la qualification d'*artistes industriels* comme créateurs de modèles et de proclamer « l'unité de l'art ». Mais

si, effectivement, le nom d'*artiste industriel* est absurde, il n'en est pas du tout de même du mot *art industriel* qui doit être conservé parallèlement au mot *art décoratif*. Les deux expressions ont leur raison d'être, ayant un sens parfaitement distinct. Nous entendons par *arts décoratifs* tous les arts qui ont pour effet de décorer, d'orner, de rendre agréable aux yeux par un *procédé quelconque* l'apparence première d'un objet ou d'un groupe d'objets dont la destination, fixée d'avance, répond à quelque utilité de la vie sociale. Nous entendons très spécialement, au contraire, par *arts industriels* ceux des arts décoratifs qui, *par des moyens mécaniques industriels*, multiplient un modèle donné à un nombre voulu d'exemplaires. — Tous les arts industriels appartiennent donc à la généralité des arts décoratifs, mais certains arts décoratifs seulement appartiennent à la classe des arts industriels. — Peut-être M. Henri Havard se réservait-il d'établir cette distinction à la lettre I, au mot *industriel*, peut-être au contraire, ne l'admet-il pas. Dans le doute, nous devions lui soumettre notre opinion très réfléchie, très arrêtée sur ce point.

Avec tout le public artiste, nous avons hâte de voir le tome troisième, puis la fin du *Dictionnaire de l'Ameublement et de la Décoration*, de cette œuvre vraiment unique qui propose et résout tant de questions d'esthétique, en même temps qu'elle nous ouvre l'intimité de notre vie nationale surprise dans l'abandon de ses usages domestiques pendant cinq cents ans. E. C.

Les maîtres de la Caricature française au XIXe siècle. Magnifique album grand in-8° imprimé sur vélin et contenant 115 fac-similés de grandes caricatures en noir et 5 fac-similés de lithographies en couleur, avec une notice de M. Armand Dayot, illustrée de nombreuses vignettes originales. Couverture fantaisiste en deux tons, ornée d'un dessin de Villette. Paris, maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît. (Édition du Figaro.) — Prix, broché : 6 francs ; 50 exemplaires sur Japon à 20 francs.

Sous ce titre, la maison Quantin vient de faire paraître un album d'une curieuse originalité, qui est comme la synthèse de l'art de la caricature au XIXe siècle.

Une brillante notice de M. Armand Dayot, inspecteur des beaux-arts, où se trouve résumée toute l'histoire de la caricature de ce siècle et qui est semée d'amusantes vignettes originales, ouvre ce recueil où l'art et la gaieté s'unissent de la façon la plus heureuse. Il suffit, pour s'en convaincre, de relever les noms des artistes qui le composent.

L'Album des maîtres de la Caricature comprend : une trentaine des plus curieuses lithographies de Daumier, avec les célèbres blanchisseurs, en couleur; des dessins inédits de Gustave Doré; de très beaux Gavarni; des Gill qu'avait interdits la censure; le portrait, si rare, de G. Flaubert et celui de Sainte-Beuve par Giraud ; les meilleurs Grandville; le superbe Goulatromba de Victor Hugo; des Isabey en couleur; des Henri Monnier inconnus; des Mayeux enluminés. Puis viennent Benjamin, Beaumont, Boilly, Cham, Charlet, Decamps, Durandeau, Hadol, Léonce Petit, Philippon, Pigal, Raffet, Traviès, Vernet, etc., etc, En tout 115 compositions reproduites en noir et 5 en couleur.

Toutes ces planches, originales, ont été choisies parmi les œuvres les plus caractéristiques et les plus rares de chacun des artistes.

Cet album destiné, dans la pensée des auteurs, à prolonger le souvenir de l'Exposition de la caricature qui vient de s'ouvrir si triomphalement à l'École des beaux-arts, ne peut manquer d'obtenir un très grand succès, si nous ajoutons que les reproductions, d'une exactitude absolue, ont été exécutées avec le soin qu'apporte la maison Quantin à tout ce qui passe sous ses presses.

Peintres français contemporains, par Ch. Bigot. Un vol. in-18. Paris, 1888. Librairie Hachette.

Nous n'en sommes plus à compter, tant ils se multiplient, les volumes qui, sous des titres peu différents de celui-ci, se succèdent en librairie en ramenant sous nos yeux, sinon tout à fait le même défilé, au moins un chapelet très peu varié de noms de peintres. Comment se fait-il que les auteurs, qui certes ne se sont point donné le mot, aient choisi pour objet d'étude, au même moment, précisément les mêmes artistes qui, n'étant point tous de premier ordre, ne s'imposaient pas nécessairement à leur attention? Le mystère est facile à percer. Cette conformité dans le choix des sujets tient à ce que ces livres sont, non point l'œuvre d'une conception réfléchie de l'écrivain, mais simplement des composés d'articles nécrologiques dont la succession fut déterminée par les fatalités de la mort. On est donc plutôt porté à s'étonner de ne point rencontrer dans les uns certains noms de peintres décédés qui se trouvent dans les autres; mais ces lacunes confirment ce que nous venons de dire de leur composition tout accidentelle; elles sont la conséquence naturelle des hasards de la collaboration des écrivains aux journaux ou aux revues.

C'est ainsi que le livre de M. Ch. Bigot nous entretient de neuf peintres fort inégaux en mérite et dont le rapprochement n'est motivé par rien. Je lis successivement les pages que le critique a consacrées à notre grand peintre héroïque Eugène Delacroix, à Corot, le tendre paysagiste virgilien, à Eugène Fromentin, le peintre de la lumière et de la couleur, mort glorieusement si jeune qu'il n'a laissé que la préface de son œuvre, à Isidore Pils, le peintre de notre armée ignorante de la défaite, à Bastien Lepage mort trop jeune, lui aussi, avant d'avoir atteint à l'équilibre de son talent en ses recherches de sincérité, à M. Meissonier, le seul artiste vivant parmi ceux qu'étudie M. Ch. Bigot,

> Meissonier dont la touche, au travers de la loupe,
> Semble être le produit d'un pinceau de géant.

a dit Claudius Popelin; à Paul Baudry qui sut rajeunir les formes et les sujets classiques par l'élégance du dessin et la distinction de la couleur dans la peinture décorative, à F. Millet, enfin, le peintre tragique de la bête de somme humaine écrasée sous le fardeau du péché originel : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. » Certes d'un auteur tel que M. Ch. Bigot, qui est en même temps qu'un écrivain de race un critique très délié, très pénétrant, jugeant dans l'indépendance d'une pensée très élevée, la lecture de ces chapitres isolés est extrêmement intéressante et suggestive. Mais notre regret est d'autant plus grand de ne point voir de tels dons appliqués à une œuvre préconçue. Nous nous demandons pourquoi Delacroix figurant ici, Ingres n'y figure pas; pourquoi Corot, Millet et non Théodore Rousseau; car en dépit de ses mérites très réels, le livre fermé, il nous est très difficile d'en former le souvenir de quelque grande vue d'ensemble soit historique, soit esthétique. E. C.

La Peinture à l'Eau, *Aquarelle, Lavis, Gouache, Miniature,* par Jules Adeline, avec 5 planches en couleur et 145 figures dans le texte. Paris, maison Quantin, Compagnie générale d'impression et d'édition, *7,* rue Saint-Benoît. Un vol. in-8°. — Prix : 6 francs.

Le nouveau volume de M. Jules Adeline comporte quatre grandes divisions : Aquarelle, Lavis, Gouache, Miniature, et contient une description très complète de l'outillage et des procédés d'exécution particuliers à chacun de ces genres. C'est surtout un traité pratique qu'une table détaillée permet de consulter rapidement.

A l'appui des renseignements précis et véritablement utiles, le livre contient plusieurs planches en couleur qui indiquent à l'artiste, en même temps que la marche à suivre pour arriver à un résultat, le système de coloration des effets. C'est une sorte de décomposition des tons de l'aquarelle qui permettent de bien saisir les avantages et les inconvénients des divers procédés.

Une planche d'ensemble indique les principaux effets obtenus à l'aide des colorations superposées. D'autres, la différence d'intensité qui peut être obtenue avec certaines teintes, suivant que cette même teinte est passée à plein pinceau ou à pinceau presque sec. C'est ainsi que la manière d'ébaucher une fleur à l'aquarelle, à l'aide de couleurs transparentes, ou à la gouache, c'est-à-dire à l'aide de couleurs opaques, est présentée d'une façon très claire. Le volume traite aussi du Lavis et de la Miniature, et les *cinq planches en couleur* renferment près de *cinquante exemples,* tandis que les *cent quarante-cinq figures dans le texte* précisent encore les détails donnés dans chaque chapitre.

C'est un ouvrage utile et pratique au plus haut point, qui donne les plus précieux renseignements aux aquarellistes.



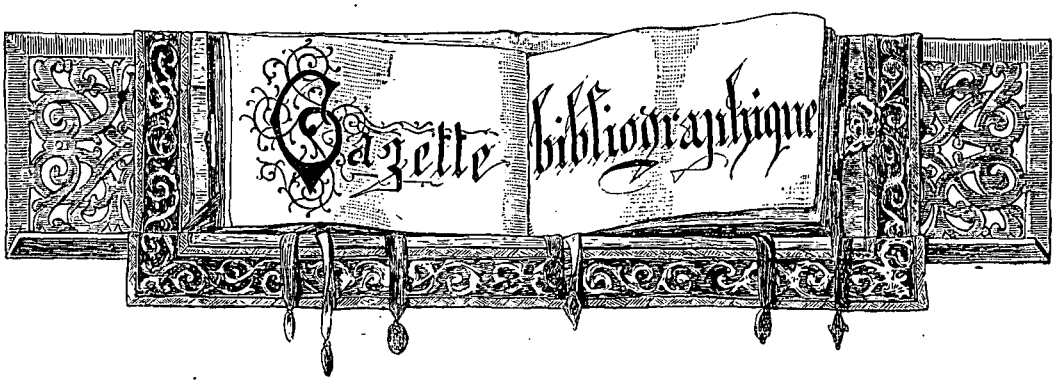

Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois. — Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES : *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de science récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français. — Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province.* — LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

INSTITUT.

Les délégués de l'Institut au Conseil supérieur de l'instruction publique. — L'Académie des inscriptions envoie pour délégué au Conseil supérieur M. Jules Girard, et l'Académie des beaux-arts, M. le vicomte H. de Laborde. Nous avons déjà annoncé que M. Jules Simon y représenterait l'Académie française, M. Faye, l'Académie des sciences, et M. Beaussire, l'Académie des sciences morales et politiques.

ACADÉMIE FRANÇAISE.

M. Meilhac, académicien. — L'Académie française a élu, le 26 avril, un successeur à M. Labiche.

Trois candidats étaient en présence, l'historien Thureau-Dangin, le romancier André Theuriet et le vaudevilliste Meilhac, un des plus fidèles et des meilleurs collaborateurs de feu Labiche. C'est lui qui a recueilli la succession.

Le fauteuil, tout en changeant d'occupant, ne change pas de destination ; on y verra seulement, comme disent les Anglais, *an old friend with a new face.*

Ce fauteuil, qui est le trente-deuxième de la docte compagnie, a été successivement occupé par treize immortels dont voici les noms : 1634, Racan ; — 1670, P.-C. de la Chambre ; — 1693, La Bruyère ; — 1696, abbé Fleury ; — 1726, J. Adam ; — 1736, Seguy ; — 1761, Rohan-Guémenée ; — 1795, Target ; — 1806, cardinal Maury ; — 1815, F.-X. Montesquieu ; — 1832, Jay ; — 1854, S. de Sacy ; — 1880, Labiche.

Les prix de l'Académie française. — L'Académie française continue sa grande distribution annuelle de récompenses. Voici la suite du palmarès (Pour le commencement voir notre dernier numéro) :

Prix Botta : consacré particulièrement à récompenser des ouvrages littéraires composés par des femmes :

Une médaille d'honneur aux *Pensées d'une reine,* par Carmen Sylva. Sur les 5,000 francs restant disponibles, 2,500 francs à Mme Arvède Barine pour ses *Portraits de femmes ;* et 2,500 francs à Mme Anaïs Ségalas, pour ses *Poésies pour tous.*

Prix Thérouanne : 1,500 francs à *Paris et la Ligue sous le règne de Henri III,* par M. Robiquet, avocat à la cour de cassation ; 1,500 francs à M. de Lanzac de Laborde, pour son ouvrage sur *Jean-Joseph Mounier,* et 1,000 francs à M. Félix Faure pour *les Assemblées de Vizille et de Romans.*

Prix Bordin : 3,000 francs partagés par portions égales entre : *Au Mexique. — Combats et retraite des six mille,* par le prince Georges Bibesco ; *la France provinciale,* par M. René Millet, et *la Côte d'azur,* par M. Stephen Liégeard.

Prix Gobert : le grand prix est décerné de nouveau à M. Albert Sorel, pour son ouvrage sur *l'Europe et la Révolution française.* — Second prix : M. François Delaborde, pour une étude sur *l'Expédition de Charles III en Italie.*

Prix Marcelin Guérin : 1,500 francs à M. Henri Lemonnier, pour une *Étude historique sur la condition privée des affranchis aux trois premiers siècles de l'Empire romain.* 1,000 francs à M. A. Jacquet, pour *la Vie littéraire dans une ville de province sous Louis XIV.* Pareille somme à M. Paul Laffitte, pour *le Paradoxe de l'égalité.* Les 1,500 francs restant sont partagés par moitié entre *Un pèlerinage au pays d'Évangeline,* par M. l'abbé Casgrain, et *l'Histoire des*

œuvres de Balzac et *Un dernier chapitre des œuvres de Balzac*, par M. le vicomte de Lovenjoul.

Cette récompense obtenue par un écrivain belge est très flatteuse.

Nous ajouterons qu'elle est méritée. Nous avons été des premiers à signaler dans différentes chroniques les mérites des travaux de M. le vicomte de Spoelberch et les services inestimables qu'il a rendus aux lettres.

L'Académie française a rendu justice au labeur intelligent de l'éminent historiographe littéraire.

Prix Vitet : 5,000 francs à M. Ferdinand Fabre; les 1,500 francs de surplus à M. Louis Gallet, auteur de plusieurs poèmes d'opéras et d'un volume de vers intitulé *Patria*.

Prix Maillé de Latour-Landry : M. Léon Séché, pour son volume de vers *la Chanson de la vie*.

Le prix Lambert est partagé entre deux hommes de lettres, M. Jules Penaud et M. Léon Ricquier.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Une élection. — L'Académie des sciences morales et politiques a nommé M. Henry Reeve, de Londres, associé étranger, en remplacement de M. Sumner-Maine, décédé.

La distribution des prix de l'Académie des sciences morales et politiques. — Prix Joseph Audiffred, en faveur des ouvrages les plus propres à faire aimer la vertu et la patrie : 5,000 francs à M. Arthur Chuquet, pour ses trois volumes : 1° *la Première invasion prussienne;* 2° *Valmy;* 3° *la Retraite de Brunswick;* 2,500 francs à M. l'abbé Camille Rambaud pour son livre : *Économie sociale et politique* ou *Science de la vie;* 1,000 francs à M. Alexandre Martin, pour son livre : *l'Éducation du caractère,* et 500 francs à M. Louis Vignon pour *la France dans l'Afrique du Nord. Algérie et Tunisie.*

Prix Wolowski, pour le meilleur ouvrage de droit publié dans les six dernières années : 3,000 francs à MM. Lyon-Caen et Renaud pour leur *Précis de droit commercial;* 1,000 francs à M. André Weiss, pour son *Traité élémentaire de droit;* 500 francs à M. Ernest Lehr, pour un *Traité de droit civil anglais* et 500 francs à M. Edmond Villery, pour un *Précis de droit criminel.*

Prix Bordin (section de la législation, droit public et jurisprudence) : *la Mer territoriale : Études sur le principe de la souveraineté et les conditions légales de la navigation dans les eaux qui en dépendent,* par M. Imbert-Latour, avocat à la cour d'appel, a obtenu une récompense de 1,000 francs. Le prix de 2,500 fr. n'a pas été décerné.

Prix Bordin : (De l'amélioration des logements d'ouvriers) : 1,000 francs à M. Charles Bertheau, procureur de la République à Romorantin, et 500 fr. à M. Antony Roulliet, avocat à Paris.

Prix Gegner, fondé en faveur d'un écrivain philosophe qui a contribué au progrès de la science philosophique : M. Picavet, bibliothécaire à la Faculté des lettres de Paris (4,000 fr.).

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Élections. — M. Deloche a été élu dans la section des inscriptions et médailles, en remplacement de feu M. Ch. Robert, et M. Fr. de Miklosich comme associé étranger, en remplacement de M. Fleischer, décédé.

ACADÉMIE DES SCIENCES.

Élections. — M. de Bussy, successeur de Dupuy de Lôme à la direction des constructions navales, a été élu membre de l'Académie des sciences, dans la section de géographie et navigation, en remplacement du général Perrier, décédé.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

Congrès des sociétés savantes. — Le 22 mai, a eu lieu, au ministère de l'instruction publique, l'ouverture du Congrès annuel des sociétés savantes.

Les travaux du congrès ont duré cinq jours. Il s'était partagé en deux sections. La première a tenu ses séances au ministère de l'instruction publique et la seconde à l'École des beaux-arts. La séance générale de clôture a eu lieu le samedi 26 mai, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, sous la présidence du ministre de l'instruction publique.

Société d'histoire diplomatique. — Cette Société, présidée par M. le duc de Broglie, vient d'entrer dans la troisième année de son existence. Elle compte près de six cents membres recrutés surtout parmi les personnages politiques de tous les pays. Elle a pour organe une revue paraissant tous les trois mois, chez Ernest Leroux, 23, rue Bonaparte, et qui a déjà publié d'importants travaux et de curieux documents.

Société de l'Histoire de la Révolution. — Voici un extrait des statuts de la Société, tels qu'ils ont été votés dans l'Assemblée générale du 15 mars dernier :

I. — Il est institué une Société de l'histoire de la Révolution française. Son siège social est rue de Furstenberg, 4, à Paris.

L'objet de la Société est :

De faire prévaloir la méthode scientifique dans les études sur la Révolution française.

D'offrir un point de ralliement aux personnes qui, à Paris et dans les départements, s'occupent de l'Histoire de France depuis 1789.

De publier des textes inédits ou rares et des œuvres originales touchant l'histoire de France depuis 1789.

D'organiser des conférences historiques à Paris et dans les départements.

De préparer la prochaine commémoration de la Révolution française (Comité d'études pour la préparation historique du Centenaire de 1789).

II. — La Société se compose de membres fondateurs et de membres adhérents. Les membres fondateurs sont les personnes qui ont versé, une fois pour toutes, une somme d'au moins 500 francs. Les membres adhérents versent une cotisation annuelle de 20 fr. Les uns et les autres reçoivent gratuitement toutes les publications de la Société.

Fondée par Hippolyte Carnot, qui en était le président actif, la Société a arrêté, par égard pour la mémoire de son fondateur, que les fonctions de président resteraient vacantes pendant quelque temps encore.

D'autre part, M. Carnot, président de la République, a accepté d'être président d'honneur de la Société, dont M. Aulard est le secrétaire général.

Société de géographie. — La première assemblée générale de 1888 de la Société de géographie a eu lieu au commencement de mai, sous la présidence de M. Ferdinand de Lesseps, qui a procédé à la distribution des récompenses.

M. Gabriel Bonvalot reçoit une médaille d'or pour sa traversée du Pamir (1886-1887). MM. Capus et Pépin, ses deux compagnons de voyage, reçoivent chacun une médaille de bronze rappelant leur expédition.

Médaille d'or, prix Logerot : M. le docteur René Verneau, pour sa monographie des îles Canaries (1877-1887).

Médailles d'or : le R. P. Roblet, travaux relatifs à Madagascar (1873-1883) ; M. Jean Chaffanjon, exploration du haut Orénoque (1886-1887).

Médaille d'argent grand module : M. François Coillard, voyages au Zambèze (1886).

Après la distribution des récompenses, M. Marcel Monnier a fait une très intéressante conférence sur sa traversée de l'Amérique méridionale, du Pacifique au Para.

Association littéraire et artistique internationale. — Cette association vient de choisir comme agent général M. Henri Lévêque. C'est elle qui a dernièrement commmuniqué à la presse française l'importante nouvelle que la reconnaissance de la propriété littéraire par les États-Unis était décidée en principe, et que le bill, présenté par les plus grands éditeurs, au premier rang desquels figurent Harper et Appleton, serait voté par le Congrès.

Une nouvelle école supérieure spéciale. — Une école de sociologie, de philosophie et de pédagogie, fondée par l'initiative privée, a été inaugurée le 15 mai, 16, rue Cadet, sous les auspices du syndicat de l'enseignement. Dans le programme qui nous a été remis, nous voyons que les trois sections de l'école comprennent un cours « d'enseignement supérieur, phisophique et synthétique des sciences et de leurs applications à l'évolution sociale ».

Un concours pédagogique. — La Société nationale d'éducation de Lyon destine un prix de 500 francs au meilleur mémoire inédit, en langue française ou étrangère, sur ce sujet : *Étude comparée des programmes de l'enseignement des jeunes filles, en France et à l'étranger à l'époque actuelle.* Les mémoires devront être adressées, *franco*, avant le 1er janvier 1889, à M. Mathey, secrétaire général de la Société nationale d'éducation, rue Vaubecour, 7.

Assemblée extraordinaire de la Société des gens de lettres. — Vers le milieu d'avril a eu lieu, à l'hôtel Continental, une assemblée générale extraordinaire de la Société des gens de lettres.

Cette réunion avait été provoquée, à la suite de l'incident Lucien Descaves, par 37 sociétaires qui demandaient la revision des statuts.

Le comité, par la bouche de M. André Theuriet, président, a déclaré qu'il ne croyait pas le moment opportun pour procéder à une revision totale ou partielle.

Le conseil judiciaire de la Société a, de son côté, rappelé qu'une demande de reconnaissance d'utilité publique permettant à la Société de recevoir des legs, et, par conséquent, d'enrichir sa caisse de retraites et de secours, était pendante devant le Conseil d'État, et fait observer qu'il serait bon d'attendre que ces démarches aboutissent avant de proposer la revision des statuts.

La minorité revisionniste dirigée par MM. Harry Alis, Pontsevrez, Paul Bonnetain, etc., a formulé une demande tendant à substituer à l'examen des candidatures par le comité un simple enregistrement des deux volumes ou des « quatre cent mille lettres » obligatoires.

On a voté à mains levées, et les partisans d'une modification des statuts se sont trouvés réduits de 37 à 11. Le *statu quo* est donc maintenu.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

Avis. — Le secrétaire de la rédaction du *Livre* recevra avec reconnaissance tous les renseignements que messieurs les conservateurs et bibliothécaires de France et de l'étranger voudront bien lui faire parvenir, et il en sera scrupuleusement tenu compte dans cette partie de *la Gazette bibliographique*.

FRANCE

Bibliothèque nationale. — Nous n'entreprenons pas d'enregistrer toutes les critiques qui se font jour dans la presse française et étrangère contre le fonctionnement des services dans notre grand établissement de la rue Richelieu. Il y a des gens que rien ne contente, d'autres qui trouvent tout mieux ailleurs que chez eux, bon nombre qui blâment les autres de leur propre maladresse, et plusieurs qui ne dédaignent pas de juger ce qu'ils n'ont pas étudié ou même ce qu'ils n'ont pas vu du tout. Si nous nous arrêtons un instant à l'article que M. L. Lariche a inséré dans le *Siècle* du 29 avril, à propos de M. Meilhac et de la Bibliothèque nationale, c'est que les observations y sont le plus souvent justes, et qu'il met le doigt sur quelques plaies, — plaies, d'ailleurs peu profondes et faciles à cicatriser. Nous passerons sur la pénurie prétendue des Meilhac et Halévy dans le catalogue de la bibliothèque. M. Lariche, qui n'est pas un familier de l'endroit, n'avait pas besoin de consulter le catalogue des acquisitions pour demander et obtenir des ouvrages que la Bibliothèque possède assurément à titre de dépôt légal. La question du catalogue général nous laisse également froid. C'est à la législature et aux crédits dont elle est parfois avare qu'il faut s'adresser pour résoudre définitivement cette question. On en peut dire autant de la lenteur avec laquelle se font les recherches, et de leur trop fréquente inefficacité. C'est, sans doute, l'insuffisance numérique du personnel qu'il faut accuser, et nous retombons dans une question de budget. Une surveillance plus rigoureuse d'un côté et peut-être un peu plus de zèle de l'autre éviteraient, pourtant, je le crois, bien des mécomptes au travailleur.

Mais que dire de cette plainte formulée par M. L. Lariche, à propos de la table des périodiques et de l'usage utile qu'on en peut faire ? « Vous voilà installé; vous lisez la *Revue bleue* ou la *Revue des quatre parties du monde*. Ce lisant, vous rencontrez un passage, une statistique, une anecdote dont vous voulez prendre note. Pas d'encre. Vous n'avez même pas le droit de tirer une écritoire de votre poche et de l'avoir sur cette table. La consigne s'y oppose. »

On ne peut guère que s'associer à sa remarque, — qui est à la fois un remerciement, un vœu et une espérance, — que, si le régime actuel, au dire même des vieux habitués, est infiniment plus libéral qu'avant la nomination de M. Léopold Delisle, celui-ci a encore bien des occasions de mériter la reconnaissance du public.

Bibliothèque de l'Arsenal. — On vient d'ouvrir au public une nouvelle entrée dans le pavillon de droite qui donne sur la rue Sully. Le péristyle du rez-de-chaussée, de style moderne, est soutenu par des colonnes d'ordre ionique; on y voit deux beaux bustes en marbre blanc de Bailly et de d'Argenson, le fondateur de la bibliothèque.

L'escalier, de travail moderne, qui a remplacé l'ancien trop usé, donne accès à gauche au cabinet de Sully, et à droite aux salles de lecture.

Le musée-bibliothèque de Toulon. — L'inauguration du « musée-bibliothèque » de Toulon a eu lieu le dimanche matin 29 avril, à dix heures. C'est à l'énergie et au dévouement de son maire, M. Dutasta, que Toulon doit cette noble institution, qu'il dépend des Toulonnais de rendre féconde.

Le musée de Louviers. — Le 15 avril a été inaugurée à Louviers une institution due à la générosité d'un habitant de cette ville, M. Lanon, qui, il y a environ six ans, léguait, avec sa collection de faïences et d'objets d'art, les fonds nécessaires à l'établissement d'un musée.

Les bibliothèques populaires de la société Franklin. — La société Franklin, ayant pour but la propagation des bibliothèques populaires, vient de tenir une assemblée générale annuelle, sous la présidence du général Favé, membre de l'Institut.

Durant l'année 1887, la société a envoyé aux bibliothèques 21,653 volumes représentant une somme de 48,653 francs. Depuis sa fondation elle a fourni ainsi plus de 60,000 volumes représentant un million et demi de francs environ. En outre, elle a fait don gratuitement de 110,000 volumes.

Déjà, au lendemain de nos désastres, une souscription qui, en quelques mois, avait rapporté plus de cent mille francs, avait permis d'ouvrir quatre cent huit bibliothèques de casernes, de régiments et de pénitenciers militaires.

Ces quatre dernières années, la Société a fondé cinquante bibliothèques d'hôpitaux militaires, quinze dans le Sud oranais et la Tunisie. Elle a entrepris, en outre, de doter de petites bibliothèques, pour les bataillons d'artillerie, les forteresses détachées sur la frontière.

ÉTRANGER

États-Unis. — *Aux riches de France : Audite et erudimini.* — Un particulier, M. Henry C. Lea,

vient de donner 50,000 dollars pour agrandir la bibliothèque de Philadelphie.

— M. Samuel J. Tilden a laissé par testament une somme nette de 4,400,000 dollars pour être employée, à la fondation de bibliothèques publiques à New-York, à New-Lebanon et à Yonkers.

— Le poète bien connu, même en France, Oliver Wendell Holmes, est aussi un médecin distingué. Il vient de donner sa précieuse collection d'ouvrages de médecine et de chirurgie à la Bibliothèque médicale de Boston.

Italie. — *Un prix bibliographique.* — Le ministre de l'instruction publique en Italie vient de décerner un prix de mille lires (1,000 fr.) proposé pour le meilleur travail sur la bibliographie et l'ordonnance des bibliothèques. Il l'a, suivant les conclusions de la commission, divisé en deux parties égales, entre le professeur Antonio Favaro, auteur de *la Libreria di Galileo Galilei*, et M. Filippo Salveraglio, auteur de *Bibliografia della pellagra*.

Russie. — *La lecture à Saint-Pétersbourg.* — On a dernièrement ouvert à Saint-Pétersbourg une salle de lecture publique, avec une bonne collection de livres. L'institution, la première de son genre à Pétersbourg, est due à l'initiative privée et mise sous le patronage de Pouchkine.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— Paris — Province — Étranger —

Avis. — Le secrétaire de la rédaction prie MM. les directeurs de revues, éditeurs et libraires, de vouloir bien lui adresser les informations qu'ils désirent porter à la connaissance du public, touchant les publications nouvelles, les ouvrages en préparation, les articles littéraires ou bibliographiques parus ou à paraître, les catalogues, ventes, etc., tant en France qu'à l'étranger.

FRANCE

La justification de M. Bontoux. — On annonce un livre qui ne pouvait pas manquer de faire sensation. Il est intitulé : *l'Union générale, sa vie, sa mort, son programme*, et il a pour auteur M. Bontoux, l'ancien directeur de cette entreprise financière rendue célèbre par le krach.

« *L'Invasion* » *du général Boulanger.* — Le livre que MM. Jules Rouff et Cie publient par livraisons sous le titre *l'Invasion allemande par le général Boulanger*, est signé du nom d'un homme qui occupe trop l'attention publique pour que — tout mérite littéraire à part — nous puissions l'omettre dans ces archives des écrits contemporains. Les éditeurs déclarent que « ce livre patriotique » a été écrit spécialement pour leurs lecteurs ordinaires. A ce compte, il n'y aura point lieu de s'étonner que ce soit un succès.

Les prodromes du grand Centenaire. — Signalons, à la librairie Delagrave, une très belle publication : *l'An 1789*, par M. Hippolyte Gautier. Cet important ouvrage paraîtra en 50 livraisons hebdomadaires et formera un volume de 800 pages, orné de plus de 550 gravures et de 100 grandes planches hors texte, en noir et en couleur; on peut dès à présent souscrire à tout l'ouvrage moyennant 45 francs. L'auteur ne se propose pas de refaire l'histoire de la Révolution, tant de fois et si diversement racontée; il veut simplement faire revivre sous nos yeux l'année 1789, telle que l'ont vécue nos pères, avec force détails omis ou négligés par les historiens. Il ne se borne pas au récit des événements politiques; c'est surtout la physionomie complète de l'année célèbre qu'il s'efforce de rendre : modes, mœurs, théâtres, écrits du jour, pamphlets, chansons, aspect de Paris, voyages en France, industries, arts; telles sont les matières de ses descriptions.

« *La Danaé* » *de M. Pierre Gauthier.* — Nous appelons l'attention du lecteur sur les débuts dans la nouvelle d'un jeune poète à qui son premier volume de vers, *les Voix errantes*, valait naguère maints éloges

mérités. Publié à la librairie de l'Art dans une série appelée *Bibliothèque littéraire illustrée*, ce volume de M. Pierre Gauthier contient, outre *la Danaé*, quatre autres nouvelles : *Jacques Verrière*, *Un effacé*, *la Poupée de la rue Racine* et *la Sablonnière*, qui toutes témoignent des qualités d'observation et des préoccupations de style d'un écrivain amoureux de son art. — Nous ne félicitons pas la librairie de l'Art de la couverture illustrée dont elle affuble uniformément les volumes de cette série. C'est criard et laid, à notre humble goût.

Un poète du foyer. — Mentionnons pour mémoire — *le Livre* aura à en parler plus au long, sans doute — *les Poésies de l'École et du Foyer*, où M. Manuel, haut fonctionnaire de l'Université, poète intime et charmant, qui a su se faire une place à part, a donné la fleur et comme l'essence de son œuvre.

A travers bois sa source fuit;
Elle est humble et fait peu de bruit.
Mais elle est pure, on peut y boire.

Les Œuvres littéraires de Napoléon Bonaparte. — M. Tancrède Martel vient de publier le second volume des Œuvres littéraires de Napoléon Bonaparte, auxquelles nous consacrions un article bibliographique dans un des derniers numéros du *Livre*. Ce tome deux comprend les *Lettres particulières*, les *Lettres politiques et militaires* de Napoléon, les *Lettres mahométanes*, rédigées pendant la campagne d'Égypte en invoquant le Prophète, et enfin les *Discours républicains, consulaires et impériaux*. Une des curiosités du livre est le fameux discours prononcé par Bonaparte au moment du coup d'État du 18 brumaire. Il est orné d'un intéressant portrait de *Bonaparte académicien*, dessiné par M. Th. Bérengier d'après Isabey. L'ouvrage complet aura quatre volumes.

Une œuvre inédite de Gérard de Nerval. — M. Louis Ulbach a eu la bonne fortune de retrouver le manuscrit absolument inédit d'un roman de Gérard de Nerval : *le Prince des Sots*, et il le livre au public. Gérard de Nerval n'a rien écrit de plus éclatant ni de plus émouvant que ce livre, que M. Ulbach a fait précéder d'une curieuse préface.

— On annonce chez Plon : *Mabillon et la société de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés*, par M. E. de Broglie; l'*Histoire des Papes*, de Pastor, traduite par M. F. Raynaud (2 vol.), et *le duc d'Enghien* par M. Welschinger.

Deux nouveaux dictionnaires. — Le premier fascicule du *Dictionnaire international des écrivains du jour*, publié en français par M. de Gubernatis, à Florence, et que nous avons annoncé en son temps, a récemment paru. Il va de *A* à *Bab* (Auguste Babin). On le trouve ici chez Marpon et Flammarion, Le Soudier, la veuve Boyveau et Durand Pedone Lauriel. L'ouvrage comprendra douze livraisons et coûte 20 francs aux souscripteurs. La publication doit être achevée le 1er mai 1889. Il contiendra environ six mille notices sur les écrivains contemporains de toutes les nationalités. Dans cette première livraison, sur 476 écrivains enregistrés, 134 sont italiens et 128 français; viennent ensuite la Grande-Bretagne avec 54 représentants, et l'Allemagne avec 31.

En exposant le projet de son dictionnaire, M. A. de Gubernatis disait qu'il l'avait écrit dans une langue qui n'est pas la sienne, parce que « la langue française demeure, quoi qu'on en dise, le meilleur instrument de la civilisation européenne ». Cette idée d'un dénombrement des écrivains contemporains par la langue française n'est pas seulement flatteuse pour nous de la part d'un auteur italien; elle est féconde, et sa réalisation ne peut que rapprocher utilement des esprits de nationalités différentes, qui, bien que vivant dans le même temps et s'occupant parfois des mêmes travaux, demeurent trop souvent inconnus les uns aux autres.

Nous tiendrons nos lecteurs au courant des progrès de cette importante publication.

L'attention et la curiosité des gens du monde se portent de plus en plus vers tout ce qui concerne les moyens de prévenir ou de guérir les maladies : c'est à ce public soucieux de sa santé et désireux de connaître les plus récents progrès réalisés par l'hygiène, la médecine et la chirurgie, que s'adresse le *Dictionnaire de la Santé*, illustré de 600 figures intercalées dans le texte, comprenant la médecine usuelle, l'hygiène journalière, la pharmacie domestique et les applications des nouvelles conquêtes de la science à l'art de guérir, par le Dr Bonami, médecin en chef de l'hospice de la Bienfaisance.

Le *Dictionnaire de la Santé* se publie en 30 séries à 50 centimes, paraissant tous les jeudis chez MM. J.-B. Baillière et fils, 19, rue Hautefeuille, à Paris. La souscription à l'ouvrage complet est de 15 francs.

Ce livre promet d'être le guide de la famille, le compagnon du foyer, que chacun, bien portant ou malade, consultera dans les bons comme dans les mauvais jours.

Le Cercle national des armées de terre et de mer. — L'annuaire du Cercle militaire vient de paraître. C'est un volume fait pour être apprécié par les officiers de nos armées de première et de deuxième ligne; car, à la suite des statuts et règlements, des noms et adresses des membres et d'une foule d'autres renseignements, figurent les annonces de plus de 500 négociants qui font aux membres du cercle, sur leurs prix habituels de vente, des remises variant entre 5 et 50 pour 100.

Les officiers n'ont même pas à faire connaître leur

qualité de membres du cercle ; les remises sont perçues par l'intermédiaire de l'administration du cercle au profit de ses adhérents.

Il est à croire que cette intelligente initiative assurera définitivement la situation d'un établissement d'intérêt national. Le nombre des membres participants ne peut manquer d'augmenter dans une forte proportion, grâce aux avantages offerts en échange de la minime cotisation de 24 francs par an, qui sera bien des fois couverte par les remises des commerçants, la réduction du prix des places dans les théâtres, etc.

La Grande Encyclopédie. — Le sixième volume de cette très importante publication est en bon train. Nous avons à signaler aujourd'hui les livraisons 127-131, qui contiennent, parmi la foule des articles utiles, une remarquable étude de droit international, au mot *Belligérants*. L'auteur, M. Ernest Lehr, professeur de droit à Lausanne, y expose complètement les règles applicables en ce qui concerne les débuts, la conduite et la fin d'une grande guerre. *Belouchistan*, *Belvédère* (musées de Rome et de Vienne), *Bénédictins*, *Bénéfice* donnent matière à des articles où se résume la science géographique, historique, esthétique, jusque dans ses résultats les plus récents. C'est M. Maurice Tourneux qui a écrit la biographie de *Béranger*. Enfin une étude chimique et industrielle complète est consacrée à la benzine, ce corps d'où l'on tire l'aniline et la nitro-benzine, et qui sert à tant d'applications.

Nouveaux périodiques et journaux. — Une nouvelle revue dramatique, *l'Indépendant théâtral*, vient de paraître sous la direction de M. Gaston Devore. Elle donne les analyses de toutes les pièces nouvelles et reprises importantes, et publie, en outre, des études sur toutes les questions qui intéressent l'art dramatique. (Léon Vanier, éditeur.)

La Revue contemporaine et son dernier avatar. — La nouvelle série de la *Revue contemporaine*, que nous avons déjà annoncée, a publié son premier numéro le 15 avril. Nous empruntons à son prospectus les traits essentiels du programme qu'elle s'engage à remplir : elle paraît toutes les semaines ; elle publie « dans chaque numéro un roman, une ou deux nouvelles ou récits de voyages, un monologue ou une petite comédie de salon, des pièces de poésie, des portraits littéraires, des études de critique, d'agronomie, d'économie rurale ou politique, des critiques d'art et de théâtre, une chronique littéraire et un examen sérieux des intérêts de finance » ; tout cela en 64 pages, grâce à la précaution qu'elle prend de « limiter l'étendue de ses articles au strict nécessaire », en veillant « à ne pas laisser s'égarer l'écrivain dans une phraséologie superflue ». — « Elle ne permet pas qu'un seul mot de ses écrits puisse effaroucher la pudeur ni blesser les sentiments les plus délicats... Organe officieux de la Société des agriculteurs de France, elle se doit de défendre les lois éternelles de la propriété, les intérêts du sol et de ceux qui les cultivent... » Enfin — et c'est le comble ! — les articles ennuyeux ou vides sont rigoureusement repoussés. »

La Revue de MM. Simon et Ulbach. — Le 1er numéro de la *Revue de Famille*, sous la direction de M. Jules Simon et la sous-direction de M. Louis Ulbach, a paru le 15 mai (Émile Testard et Cie, 10, rue de Condé). Elle s'est assuré la collaboration de MM. Alexandre Dumas fils, Ludovic Halévy, Alphonse Daudet, Hector Malot, Anatole France, Paul Bourget, Jules de Glouvet, Francis Magnard, Philippe Gille, André Theuriet, Francisque Sarcey, Georges Ohnet, Robert de Bonnières, Georges Duruy, Eugène Manuel, Louis Ratisbonne, Henry de Bonnier, Jean Aicard, François Coppée, Sully Prudhomme, et de Mmes Henry Gréville, G. de Peyrebrune, etc. Poursuivant, avec une telle collaboration, le but que son titre annonce, elle ne peut manquer d'être très utile et d'avoir un grand succès.

— Nous annonçons avec plaisir l'apparition d'une feuille qui nous a envoyé son numéro spécimen en avril, *la Revue Satirique*, recueil mensuel de critique politique, littéraire et sociale, paraissant du 15 au 20 de chaque mois sous la direction de M. L.-E. Roy. Elle se propose — l'ambition sied aux jeunes — de prendre « dans le monde républicain socialiste la place que la *Revue des Deux Mondes* occupe dans le monde bourgeois et réactionnaire ». Au fait, la place est à prendre. Tous les six mois, concours satiriques, prose et poésie. Prix du numéro : 0,60.

ÉTRANGER

Allemagne. — Incessamment les *Souvenirs* de M. de Lesseps auront leur traduction dans la série des publications de l'*Allgemeiner Verein für deutsche Litteratur* de Berlin.

Parmi les autres ouvrages français traduits dernièrement : *la Nuit vénitienne* et *On ne badine pas avec l'amour*, de Musset (chez O. Hendel, à Halle) ; *Madame Putiphar et autres nouvelles*, d'Alphonse Daudet ; *Lili et autres nouvelles*, de Zola (chez Jacobsthal, à Berlin) ; *Volonté*, de G. Ohnet (Engelhorn à Stuttgart).

Notre collaborateur M. Louis de Hessem prépare une *Histoire de la littérature française* pour la série Weltlitteratur de l'éditeur Wilhelm Friedrich, de Leipzig. Cet ouvrage d'une étendue assez considérable, — environ 800 pages grand in-8°, — paraîtra l'automne prochain ; la plus large place y sera donnée à la littérature contemporaine, et M. Louis de Hessem serait reconnaissant aux écrivains de vouloir bien lui faciliter sa tâche par l'envoi de notices, volumes, etc. (au Parc-Saint-Maur, Seine).

L'éditeur Wilhelm Friedrich, de Leipzig, annonce comme devant paraître incessamment :

Un roman de mœurs, par Max Kretzer, le plus remarquable écrivain de l'école naturaliste allemande;

Dans la *Deutsche Rundschau :* Études attiques, par A. Milchhöfer ; Talleyrand, par A. Fournier;

Dans la *Deutsche Dichtung*, la suite d'une très intéressante série d'articles sur « le Burgtheater de Vienne et le drame allemand », articles sur lesquels nous reviendrons certainement quand la série sera close; une étude sur Ludwig Steub, par F. Muncker; une autre sur Rückert, à propos du centenaire, par L. Geiger; et un assez grand nombre de poésies et de lettres inédites de Rückert. Il est à remarquer d'ailleurs que la *Deutsche Dichtung* saisit avec bonheur tous les anniversaires pour faire profiter ses lecteurs de primeurs de ce genre : cette revue, très élégante, ornée de portraits, est dirigée avec beaucoup d'habileté par un écrivain de valeur, Karl-Emil Franzos.

Un volume du plus grand attrait et de l'intérêt le plus captivant est sans contredit celui que G. Karpeles publie chez R. Oppenheim, à Berlin (à Paris, chez Peelman et Cie, 189, boulevard Saint-Germain) sous le titre de *Heine's Autobiographie :* c'est Henri Heine raconté longuement, minutieusement, sincèrement par lui-même, au moyen d'extraits empruntés à ses œuvres, à ses lettres, à ses conversations. Le livre nous parvient trop tard pour que nous puissions en parler plus longuement cette fois, mais nous comptons bien être forcé d'y revenir, après lecture de cet in-8° de 580 pages compactes.

Le même éditeur met en vente le tome second de l'ouvrage considérable d'A. Gaspary : *Histoire de la littérature italienne* (700 pages in-8 consacrées à la Renaissance).

— Félix Dahn, poète et historien, a le bonheur de posséder une femme qui cultive également la poésie et l'histoire : un fait probant est le volume *Kaiser Karl und seine Paladine* (Charlemagne et ses paladins) que publie la maison Breitkopf et Haertel, de Leipzig (Peelman et Cie, à Paris), et que les deux époux se partagent cordialement. Félix Dahn commence par une étude bien menée du rôle de Charlemagne dans l'histoire, Thérèse Dahn termine par dix-sept légendes prises dans le cycle carlovingien. Sans avoir rien de bien nouveau pour nous, le livre a pourtant matière à nous intéresser, tant à cause du sujet qu'à cause de la valeur de Félix Dahn comme historien.

Zola auteur dramatique jugé en Allemagne. — Dans leur numéro du 26 avril dernier, les *Blaetter für Litterarische Unterhaltung* consacrent un article fort sensé, signé H. Bulthaupt, aux « Drames naturalistes ».

Après avoir déploré amèrement le dédain de parti pris dans lequel on laisse le beau pour s'adonner à la recherche du vrai, après avoir analysé « la Puissance des Ténèbres » de Tolstoï, « le Canard sauvage » de H. Ibsen, Bulthaupt passe à « Renée » de Zola; après avoir constaté les qualités scéniques de la pièce, il ajoute :

« Mais ce qui en affaiblit l'intérêt, c'est l'incessante préoccupation de Zola, qui veut quand même montrer l'hérédité, et le milieu dans lequel l'héroïne s'agite. Qu'il y ait des hommes comme Saccard, Maxime, Larsonneau, nous n'en doutons nullement; mais qu'on puisse donner une vision d'artiste de la vie avec de semblables personnages, c'est ce que nous nions catégoriquement.... Si vous nous donnez la vérité, donnez-nous la vérité tout entière, en bien comme en mal; si vous ne nous présentez que ce dernier côté, vous ne faites qu'une caricature de la vie et vous êtes aussi coupable que l'idéaliste ignorant toutes les lois physiologiques ou psychologiques et prétendant faire passer ses automates pour des créatures vivantes. »

Le même Henri Bulthaupt vient de publier chez Breitkopf et Haertel, à Leipzig (Peelman et Cie, 189, boulevard Saint-Germain, à Paris), deux volumes sous le titre *Dramaturgie de l'opéra.* Cet ouvrage, vraiment remarquable et bien fait pour mettre en lumière la haute valeur de son auteur comme critique dramatique et musical, est une histoire de l'opéra en Allemagne, de Glück à Wagner, considéré au point de vue dramatique et scénique. Il est inutile de dire que, dans ces conditions, Richard Wagner a le chapitre le plus important, — presque tout le second volume lui est donné; cependant il est d'autres études tout aussi bien conduites : je citerai surtout Beethoven. Cet ouvrage est une sorte de complément à la *Dramaturgie des classiques* du même auteur; Bulthaupt est un érudit dans le commerce duquel on n'a qu'à gagner.

Dans le numéro 17 du *Magazin fur die Litteratur*, A. Bettelheim passe en revue les principaux critiques français de notre époque : Sainte-Beuve, Taine, Bourget, Brunetière, Lemaître, et leur rend l'hommage qui leur revient en proportion de leur talent. L'appréciation a sa valeur, car M. Bettelheim connaît notre littérature, et son livre sur Beaumarchais est un des rares beaux livres qui ont trait à l'auteur de *Figaro.*

— La librairie Barsdorf de Leipzig (Peelman et Cie, à Paris) publie sous le titre : *Mémoires de Frédérique-Sophie Wilhelmine,* les mémoires de la sœur de Frédéric le Grand; cette nouvelle édition, en deux volumes, est ornée d'un portrait, et les mémoires sont continués jusqu'en 1758.

— *Die Gesellschaft,* une revue qui est dans sa quatrième année et qui est toute dévouée à la « Jeune Allemagne », vient de subir une importante modification avec son numéro d'avril. Non seulement le format a été sensiblement augmenté, mais une *Revue critique* a été annexée, et celle-ci ne donne pas moins

de 60 à 80 pages par mois à l'examen des nouveautés littéraires, nationales ou étrangères. La *Gesellschaft*, éditée par Wilhelm-Friedrich, à Leipzig, reste dirigée par G. Conrad; la partie critique a pour rédacteur en chef Carl Bleibtren, l'un des plus productifs parmi la « Jeune Allemagne » ; c'est notre collaborateur M. Louis de Hessem qui a été chargé de la partie concernant la littérature française.

Parmi les articles à signaler dans les deux premiers numéros de la *Gesellschaft* ainsi transformée, il faut relever : le Réalisme et les sciences naturelles de C. Bleibtren; Peut-on juger une œuvre littéraire au point de vue de la morale sociale ? par R. Hartwig; l'Avenir de la poésie allemande, par Paul Schmidt.

Angleterre. — *La critique française en Angleterre.* — Nous apprenons avec plaisir que l'étude de M. Rabbe sur Shelley a eu le très grand honneur d'être traduite en anglais (Ward et Downey, 2 vol.). Elle tient dignement sa place à côté de l'œuvre magistrale de M. Dowden sur le même sujet.

— Bentley et fils annoncent un roman, *The Modern Brigand*, par l'auteur de *Miss Bayle's Romance*. Il est dédié à « mon ami Hippolyte-Adolphe Taine... avec le vœu bien sincère qu'il revienne promptement à la santé nécessaire pour reprendre les travaux qui ont élucidé la littérature anglaise et enrichi la littérature de la France ».

— Les éditeurs Blackwood annoncent un ouvrage de M. Laurence Oliphant, depuis longtemps promis, sur la religion scientifique (*Scientific Religion*).

— La *Clarendon Press* publie, en deux volumes, le nouvel ouvrage de M. Bernard Bosanquet, *Logic, or the Morphology of Knowledge*.

— Kegan Paul, Trench et C° publient, sous le titre *The music of the Waters*, une collection de chants de marins, de pêcheurs et de légendes nautiques de tous les pays, recueillis par Laura-Alexandrine Smith. Ils mettent aussi en vente un volume de vers du Dr John Todhunter, *The Banshee and other poems;* plusieurs pièces sont inspirées par les vieilles légendes des bardes irlandais.

— La liste des livres nouveaux publiés par Macmillan et C° durant le mois d'avril contient : *Memoir of Peter de Wint*, par Walter Armstrong, avec 24 grandes photogravures d'après les aquarelles de l'auteur; *Chris*, roman en 2 volumes de M. W. E. Norris, et *Joyce*, par Mrs. Oliphant (3 vol.).

— Le grand libraire de Londres, Quaritch, annonce une nouvelle traduction de *Don Quichotte*, par H.-E. Watts.

— L'éditeur Redway annonce un nouveau volume de poésies, par M. H. G. Hewlett, sous ce titre : *A Wayfarer's Wallet.*

— C'est ce mois-ci que paraît chez MM. Sampson Low, Marston et Cie, le nouveau roman en 5 volumes de M. William Black, *The Strange Adventures of a House Boat.*

— On annonce pour la même époque *The Fatal Three*, par miss Braddon (3 vol., Simpkin, Marshall et Cie), et *Selections from Sir Edwin Arnold's English Poems* (Trübner et Cie).

Un livre de référence bibliographique. — Sous le titre *Book Prices Current*, l'éditeur anglais bien connu des lecteurs du *Livre*, Elliot Stock, a dernièrement publié un volume qui doit être le premier d'une série nouvelle. C'est une liste raisonnée des prix que les livres rares, curieux ou précieux à divers titres, ont atteints dans les ventes publiques, à Londres et dans les autres parties du Royaume-Uni, depuis décembre 1886 jusqu'à novembre 1887. L'ouvrage donne, en outre, le nom des acheteurs, et les recherches y sont facilitées par des *index* bien compris et bien exécutés.

— David Stott met en vente *la Correspondance entre Voltaire et la margravine de Bayreuth*, par la princesse Christian.

— MM. Tillotson et fils, de Bolton, offrent aux journaux de langue anglaise un roman de M. Clarke Russel, intitulé *The Death Ship* (*le Vaisseau de la Mort*). Il sera ensuite édité en trois volumes chez Hurst et Blackett.

Nouveaux périodiques. — M. Laurence Gomme, le *folk-loriste* bien connu, dirige chez Nutt, à Londres, une revue spéciale, *The Archeological Review*, dont le premier numéro a paru en mai, et qui promet d'être d'un grand intérêt pour tous ceux qui étudient ou qui aiment les choses d'autrefois.

— On annonce la prochaine publication d'un périodique mensuel intitulé *The Mirror*, qui donnera surtout des biographies et portraits des contemporains et contemporaines dont la personnalité intéresse l'opinion publique.

Belgique. — On annonce un nouveau périodique en langue française : *la Revue belge*, journal litté-

raire et artistique illustré, bi-mensuel, publié à Louvain sous la direction de M. Charles Tilman.

Vient de paraître : *La Forge Roussel,* par Edmond Picard. Un volume in-18. Verviers, bibliothèque Gilon.

Ce n'est là qu'une nouvelle édition de ce petit livre qui n'en est pas moins une grande page littéraire. Je me souviens encore, bien que plusieurs années se soient écoulées depuis lors, de la profonde impression produite sur moi à la lecture de cette œuvre simple, large, puissante, en dépit du peu d'étendue; et une nouvelle lecture m'a fait repasser par toutes mes émotions d'alors. Rien, cependant, au cours de *la Forge Roussel,* ne rappelle d'une façon quelconque le roman, même la nouvelle : des paysages, c'est là presque tout le livre, mais quel saisissement à la contemplation de ces paysages sobres et grandioses!

La Forge Roussel est un de ces livres qui entrent forcément dans une bibliothèque de littérateur aimant les lettres; il y aura grand honneur et grand profit pour M. Gilon, de l'avoir acquis à sa collection.

Bibliothèque Gilon. — Cette collection, qui se recommande par son bon marché (0,60 le volume, deux volumes par mois), résiste vaillamment à l'aridité du sol littéraire belge : elle vient de publier son 189e volume.

Parmi les derniers qui ont vu le jour, nous citerons : *Mon fils!* de S. Farina; *Histoire religieuse du feu,* par Goblet d'Alviella; *Variétés scientifiques,* par Camille Flammarion; *le Luxe,* par E. de Laveleye, etc.

Le même éditeur publie — en dehors de la collection — *Histoire de la coopération à Rochdale,* par Holyoake (1 vol. in-18 à 3 fr. 50, traduit de l'anglais par O. Cambier), ouvrage du dernier instructif et, pourtant, fort amusant. C'est le récit de la formation, du développement de la société coopérative « les Équitables Pionniers », bien connus en Europe et ailleurs. Il y a là un enseignement vigoureux pour ceux qui s'occupent des problèmes sociaux, — et qui ne s'en occupe aujourd'hui?

Canada. — La *Canadian Bookseller Company,* de Toronto, publie un nouveau journal spécialement consacré aux intérêts de la librairie et des industries qui s'y rattachent, sous ce titre : *The Canadian Bookseller.*

États-Unis. — Parmi les livres du mois d'avril en Amérique, nous pouvons citer, chez T. Y. Crowell et Cie, la traduction du livre de Tolstoï, *Vie,* qui, en Russie, a été supprimé; chez Harper et frères, le troisième et dernier volume de l'*Histoire de l'Inquisition au moyen âge,* par Lea; chez Roberts frères : *Modeste Mignon,* par Katherine Prescott Wormeley (nous ne connaissons pas l'ouvrage, mais si c'est autre chose que la traduction du roman de Balzac, il faut avouer que les bas-bleus transatlantiques ne manquent pas d'aplomb); *Martin Luther et autres essais,* par Frederic-Henry Hedge; chez Cupples et Hurd, *Social Life and Literature fifty years ago,* par un anonyme qui n'en est pas, d'ailleurs, paraît-il, à faire ses preuves; chez Henry Holt et Cie : *A castle in the air.*

— A.-C. Armstrong et fils ont dernièrement publié un roman de miss Grace King, intitulé *Monsieur Motte.* L'action se passe à la Nouvelle-Orléans, et les différents types du créole, du mulâtre et du nègre y sont représentés avec beaucoup de relief et de vérité.

— Belford, Clarke et Cie ont récemment mis en vente un volume de poésies par Ella Wheeler Wilcox, intitulé *Maurine; forty years on the rail* (*Quarante ans sur les rails*), par Charles B. George, chef de train émérite; *A Dream and a Forgetting* (*Rêve et Oubli*), roman par Julian Hawthorne.

— J.-W. Bouton, de New-York, publie un livre somptueux, illustré de 16 figures hors texte, en l'honneur de l'actrice Woffington. Il a pour titre : WOFFINGTON : *A tribute to the actress and the woman.*

— W.-S. Gottsberger annonce *Poems,* par Rose Terry Cooke; et un livre arrangé d'après le texte français de Pierre Loti, par Clara Bell, sous le titre *From lands of exile.*

— Harper et frères annoncent *Dory-Mates, or Life on the fishing Banks,* par Kirk Munroe. Le même auteur publie chez Dodd, Mead et Cie, *The Golden Days of'49,* récit des mines californiennes.

— Une histoire illustrée du Japon d'autrefois, *Japan in Days of Yore,* a été récemment publiée par N.-M. Hatch, de New-York.

— Houghton, Mifflin et Cie annoncent *John Ward, Preacher,* roman d'étude sur la vie religieuse aux États-Unis, par Margaret Deland, qui vient de se faire avantageusement connaître par un volume de vers (*The Old Garden*); et *Negro Myths from Georgia Coats,* par le colonel Charles C. Jones, que tous les amateurs de *Folk-Lore* accueilleront avec curiosité.

La même maison a aussi mis en vente dans le courant d'avril : *Before the Curfew and other poems* (*avant le Couvre-feu*), par Oliver Wendell Holmes; *Metrical translations and poems,* par M. F.-H. Hedge et Mrs. A.-L. Wister, composé en majeure partie de traductions de poésies allemandes.

— A.-C. Mc Clurg et Cie annoncent un roman de

Winnie Louise Taylor, sous ce titre : *His broken sword* (*Son épée brisée*).

— Ticknor et Cie publient deux nouveaux ouvrages sur les jeux et exercices du corps, si chers à la race anglo-saxonne : *The Ethics of Boxing and Manly Sport*, par John Beyle O'Reilly; *The Law of Euchre*, par H.-C. Leeds et James Dwight, — l'*Euchre* est un jeu très en honneur aux États-Unis, paraît-il, mais que nous confessons ne pas connaître. Ils donnent, en outre, une édition illustrée et annotée d'*Atalanta's Rose and other tales from the earthly Paradise; Homestead Highways*, études morales, par Herbert Milton Sylvester, etc.

— Annoncé par la Worthington Cie : *Shakespeare portrayed by himself* (*Shakespeare peint par lui même*), par Robert Waters, l'auteur d'*Une vie de Cobbett*.

Nouveaux périodiques. — *The Amateur sportsman*, revue consacrée aux choses du sport mondain, comme l'indique son titre, a fait son apparition à New-York.

— Un nouveau journal hebdomadaire a récemment paru à Chicago. Il a pour titre *America*, et pour rédacteurs des écrivains comme Lowell, Stockton, C. De Warner, W. Clark Russell, Seth Low, Julian Hawthorne.

— Nous sommes en retard pour annoncer l'*American Journal of psychology*, du docteur Stanley Hall, dont le second numéro a paru en avril.

— Le 1er mai dernier, a dû paraître à Philadelphie, chez les éditeurs du *Lippincott's Magazine* (MM. William S. Walsh), un nouveau périodique intitulé *American Notes and Queries* et analogue au *Notes and Queries* de Londres, que dirige avec tant d'autorité M. Joseph Knight. Le journal américain se propose, en outre, de faire des concours et de distribuer en prix mille dollars, dont cinq cents pour le prix principal.

— Belford, Clarke et Cie ont fait paraître le 1er mai le premier numéro d'une nouvelle revue politique autant que littéraire, intitulée *Belford's Magazine*. Le rédacteur en chef est M. Donn Piatt.

— On annonce une nouvelle revue, *the Cornell Magazine*, fort remarquable au point de vue typographique, — et aussi aux autres assurément.

— Le mois d'avril a vu naître un nouveau journal hebdomadaire, *The Globe*, qui se propose de donner, à un point de vue *conservative*, les nouvelles politiques, mondaines, commerciales et financières du monde entier.

— En mars a paru le premier numéro du *Journal of the United States Cavalry association* (New-York, Brentano).

Italie. — L'éditeur de M. Giovanni Bovio, professeur à l'Université de Naples et député au parlement italien, nous informe qu'il a récemment mis en vente deux œuvres de cet écrivain : *Cristo alla festa di Purim*, et la *Protasi di Dante*. Il annonce en même temps, du même auteur, et pour septembre prochain au plus tard : *S. Paolo; Psicologia di Dante*, et *Filosofie del Diritto* (3e édition).

— M. Giovanni Diaconis publie le premier volume de la *Vita di Dante Alighieri* à laquelle il s'est depuis quelque temps consacré. La littérature dantesque est plus que jamais étudiée et commentée en Italie.

— Le second volume de la *Storia degli Israeliti*, par David Castelli, vient de paraître chez Ulrico Hoepli, de Milan.

Une traduction italienne de J. Racine. — L'éditeur S. Lapi, de Città di Castello, a récemment mis en vente la deuxième édition des conférences de M. Ruggero Bonghi sur l'histoire ancienne, avec des corrections et des additions qui ajoutent à la valeur reconnue de cet ouvrage (*la Storia antica in Oriente e in Grecia*, prix : 3 francs).

Il nous envoie aussi une intéressante brochure sur l'œuvre dantesque par M. Ruggero della Torre (*Scopo del Poema Dantesco*, prix : 1 franc), et une traduction en vers italiens de l'*Esther* de notre Racine, par M. Giacomo Zanella (1 franc). Cette nouvelle version de l'œuvre d'un de nos grands classiques est un indice nullement à dédaigner de l'influence que conserve notre littérature dans le monde civilisé.

— Carmelo de Stefano, éditeur à Messine, met en vente une élégante édition, à 200 exemplaires numérotés, de l'ouvrage du docteur Giuseppe Rossi : *Francesco Maurolico e il risorgimento filosofico e scientifico in Italia nel secolo* XVI.

— D. Tedeschi et fils, éditeurs à Vérone, annoncent *Dante, Shakespeare, Gœthe*, par G. Trezza, en 1 volume in-12.

— L'éditeur Antonio Vallardi, de Milan, a récemment publié une monographie importante de Bianca Maria Sforza-Visconti, reine des Romains, impératrice d'Allemagne, par Felice Calvi.

— L'éditeur Carlo Verdesi a mis en vente le nouveau poème d'Alfredo Baccelli *la Leggenda del Cuore*.

— Nicola Zanichelli, de Bologne, annonce un ouvrage de Luigi Rava intitulé *Celso Mancini filosofo e politico del secolo* XVI, *Saggio sulle dottrine politiche italiane*.

Pérou. — Nous avons reçu un numéro spécimen du *Boletin bibliográfico*, de Lima, fondé cette année. L'enthousiasme visible pour l'art de l'écrivain et tout ce qui touche au livre recommande cette publication, non moins que ses renseignements, généralement puisés à bonne source et bien choisis pour l'usage de ses lecteurs.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Etranger

FRANCE

— M. Maurice Barrès, l'auteur de *Sous l'œil des barbares*, commence chez l'éditeur Dalou une série de brochures, dont la première, *le Quartier latin*, 1 franc, vient de paraître. 32 croquis accompagnent joyeusement le texte de M. Maurice Barrès.

— M. G. Baur donne ses soins à une édition de la correspondance du comte Molé.

— Le comte d'Antioche, qui a entre les mains les papiers du général Changarnier, se propose de les mettre en œuvre dans un ouvrage biographique.

— Doit paraître au commencement de ce mois, chez MM. Didot, éditeurs, 56, rue Jacob, le sixième volume des *Guerres sous Louis XV*, par le général comte Pajol. Il raconte la prise de Mahon, la conquête de la Corse, les expéditions en Portugal, de Charles-Édouard en Écosse, les guerres du Canada et des Indes, les descentes des Anglais sur les côtes de France, les envois de troupes en Suède, en Pologne, les camps établis en France, l'adjonction du Comtat et du pays Venaissin. Cet ouvrage sera complété par un septième volume qui mettra en lumière nos institutions militaires de 1715 à 1774, les formations, les recrutements, les augmentations, les réformes des régiments, leur histoire à l'état de paix et à l'état de guerre, la création de la milice et de sa composition; enfin un résumé explicatif du langage, des expressions et des ordonnances de l'armée pendant cette période.

— On annonce de l'auteur de *la France juive*, M. Édouard Drumont, un nouvel ouvrage qui paraîtra en octobre et aura pour titre : *la Fin d'un monde*.

— M. Léon Duvauchel, l'auteur du roman intitulé *la Moussière*, édité chez Lemerre, travaille à un autre roman picard, *le Tourbier*. M. Duvauchel veut faire pour la Picardie ce que George Sand a fait pour le Berry. Il y mettra du réalisme en plus. Espérons qu'on n'y remarquera pas trop de talent en moins.

L'Estampe originale. — Le journal *la Paix* nous apprend que plusieurs graveurs se sont réunis pour publier leurs œuvres en albums. Le premier album, paru le 1er mai, contenait 10 planches : une de Bracquemond : eau-forte; — une de Vierge : eau-forte; — deux de Lepère : bois; — deux de Beltrand : bois; — deux d'Henri Boutet : eau-forte et pointe sèche; — deux de Dillon : lithographie.

Le tirage de ces estampes est limité étroitement à 150 épreuves numérotées, et aucun tirage ultérieur n'en pourra être fait.

— M. Henri Fauvel, du Havre, fait paraître chez Lemerre, un volume de vers, l'*Art et la Vie*.

— On annonce une étude de M. Frantz Funck-Brentano sur *Philippe le Bel et la noblesse franc-comtoise*.

Pro domo mea. — Il est peut-être permis à celui qui annonce tant d'œuvres d'autrui — certes plus importantes et meilleures que les siennes, — d'informer les lecteurs du *Livre* que la Librairie illustrée (7, rue du Croissant) publiera incessamment le cinquième volume de la série *la Vie en famille*, intitulé *Où est le bonheur?* Les quatre autres volumes (3 fr. 50), parus depuis dix-huit mois environ, ont pour titres : *Doit-on se marier? — Comment élever nos enfants? — Que feront nos garçons? — Que faire de nos filles?* — L'auteur et l'éditeur se proposent de terminer la série par *Comment vivre à deux?* et *Que vaut la vie?*

La Grammaire du conseil municipal de Paris. — Nous empruntons à la *Gazette de France*, non suspecte de partialité, les détails suivants :

« Le conseil municipal avait mis au concours, pour ses écoles, des cours d'arithmétique et de grammaire, avec la pensée de faire servir ces deux principaux éléments de l'enseignement primaire à l'instruction générale d'abord, puis à l'éducation morale et civique des jeunes Parisiens.

« De nombreux concurrents s'étaient présentés : aucun n'a pu satisfaire le jury d'arithmétique; mais, pour les grammaires, un des auteurs a été primé dans des conditions particulièrement intéressantes.

« C'est à Gaston Dacosta, l'ex-secrétaire de Raoul Rigault, que le prix a été décerné à l'unanimité par les jurés les plus différents d'opinion.

« Sa méthode a paru tellement supérieure à tout ce qui existe que l'administration de l'enseignement, d'abord hostile, puis peu confiante dans les résultats du concours, a accepté la nouvelle grammaire avec le même empressement que les conseillers municipaux qui avaient eu l'idée du projet.

« La méthode n'est pas seulement nouvelle par le côté pédagogique ; elle l'est encore par le choix particulièrement original des exercices.

« L'auteur a su faire de ses livres des manuels d'histoire élémentaire, de savoir-vivre, d'hygiène, d'histoire naturelle, de morale surtout, — autant qu'il est possible quand la religion est systématiquement écartée de cette partie de l'éducation.

« Cette réserve faite, nous avouons, après avoir parcouru les manuscrits chez l'imprimeur, que ce travail énorme nous a autant surpris que satisfait. »

C'est M. Motteroz qui sera chargé de l'impression du livre dans des conditions de bon marché et d'excellence typographique qu'on n'aurait pu trouver nulle part ailleurs. Il paraît que M. Motteroz est propriétaire exclusif d'un caractère possédant des qualités exceptionnelles de lisibilité (?).

—

— La maison Hachette annonce une *Histoire de l'art pendant la Renaissance*, par Eugène Müntz. Cet ouvrage comprendra cinq volumes grand in-8° d'environ 800 pages, distribués de telle sorte que chacun d'eux constituera un ensemble complet et illustré d'un très grand nombre de gravures sur bois, sans compter les planches détachées. L'ouvrage s'ouvrira par l'histoire de l'art italien, puis viendront la France, objet d'un volume distinct, l'Allemagne et les Flandres, l'Espagne et l'Angleterre, et diverses autres contrées où la Renaissance, contrairement à l'opinion commune, a jeté les racines les plus profondes.

Chaque livraison est vendue 0 fr. 50. Ce prix est porté à 1 franc pour les livraisons accompagnées d'une planche tirée en chromotypographie ou en phototypie. — Il paraît une livraison par semaine, le samedi, à partir du 19 mai 1888.

—

— L'éditeur A. Lemerre annonce qu'il a acquis la moitié de l'édition des *Mémoires de l'Étoile* publiée par un de ses confrères, soit 600 exemplaires, de onze volumes in-8°, auxquels il ajoute deux volumes de M. Paul Bonnefon, comprenant une étude biographique et un index des noms propres. Les volumes sont mis en vente mensuellement depuis le 15 avril, au prix de 6 francs sur papier vergé et de 15 francs sur grand papier de Hollande. Les volumes complémentaires se vendront chacun 12 fr. 50 sur vergé et 25 francs sur Hollande.

—

— On dit que Mme Adelina Patti termine en ce moment ses *Souvenirs*, et que le livre paraîtra simultanément à Londres et à Paris.

—

— Sous le titre de *Tableaux algériens*, la maison Plon met en souscription un magnifique volume in-4° dont le texte et la majeure partie des illustrations sont dus au peintre Gustave Guillaumet, enlevé trop jeune aux arts. L'ouvrage est illustré de douze eaux-fortes par Guillaumet, Courtry, Le Rat, Géry-Richard, Muller et Toussaint, de six héliogravures par Dujardin et de plus de cent trente gravures en relief d'après les tableaux, les dessins et les croquis de Gustave Guillaumet. M. Eugène Mouton s'est acquis un nouveau titre à l'Institut, section des beaux-arts, cette fois, — en écrivant la préface. Il y a 900 exemplaires sur papier vélin à 40 francs; 100 exemplaires d'artistes avec triple état des eaux-fortes et des héliogravures, à 60 francs; 50 exemplaires sur hollande à 200 francs; 25 sur japon à 400 francs et 5 sur papier de Chine à 500 francs. Ces trois dernières séries renferment : 1° quadruple tirage, dont un en sépia et l'autre en fac-similé de pastel des héliogravures : *Femmes arabes à la rivière* et *Laveuses arabes;* 2° tirage en trois états (noir, sanguine et avant-lettre sur chine) des eaux-fortes et des héliogravures.

—

— M. Eugène Rapp, l'illustrateur des *Contes du Palais*, et dont les dessins dans le *Cri du Peuple*, la *Cocarde* et le *Figaro* ont été remarqués, prépare en ce moment un album qui ne pourra qu'ajouter à sa réputation.

—

— M. Charles Raymot, directeur de l'*Avenir des Chemins de fer*, prépare un ouvrage qui aura pour titre : *Histoire chronologique des chemins de fer français*. Cette histoire commencera avec l'installation du premier chemin de fer français, le 27 août 1837, et l'ouverture à l'exploitation de la première ligne de Paris au Pecq. — M. Blount, qui préside aujourd'hui la Compagnie de l'Ouest, faisait déjà partie du conseil qui installa cette première ligne française.

—

— La *Société de l'Histoire de la Révolution française* promet pour cette année : une édition de *Qu'est-ce que le Tiers État?* et de l'*Essai sur les privilèges de Sieyès* (Edme Champion); une *Liste critique des conventionnels et de leurs suppléants*, par

© 2007 Livre « Editions » des documents du temps » — Editions Jérôme Millon

M. J.-J. Guiffrey; une édition des *Discours de Mirabeau à la Nation provençale* (Dide); une édition des *Mémoires inédits de Fournier l'Américain* (Aulard); et des procès-verbaux inédits de plusieurs districts de Paris en août 1789, recueillis par M. Étienne Charavay.

— On annonce pour la fin de cette année un volume de vers : *les Lunes bleues*, du poète Camille Soubise.

— M. Vandal prépare un livre sur l'état de *la Question d'Orient* au moment de l'entrevue d'Erfurt.

— Le poète décadent Paul Verlaine fait annoncer comme devant prochainement paraître *les Amis*, « poésies purement cordiales et amusantes ». Voilà qui ne nous étonne pas.

— On nous apprend qu'il va paraître prochainement en Auvergne, sous ce titre : *l'Auvergne artistique et littéraire*, un ouvrage par G. Vitoux.

— Le 20 de ce mois doit paraître *la Revue jeune*, bi-mensuelle, avec M. Paul Roinard pour rédacteur en chef.

M. Roinard vient de terminer un grand roman pour un journal parisien sous ce titre : *le Don Quichotte de Montmartre*.

ÉTRANGER

Allemagne. — A l'occasion du centenaire de Friedrich Rückert, sa fille se propose de publier un *Poetisches Tagebuch*, sorte de calendrier où chaque jour sera signalé par quelques passages des œuvres du poète. On publiera aussi une traduction posthume du Coran, par Rückert.

— On a trouvé dans les papiers de Henri Vichoff, dit la *Revue critique*, le manuscrit d'une *Poetik auf Grundlage der Erfahrungsseelenlehre*. L'ouvrage paraîtra prochainement chez Lintz, à Trèves, avec une biographie de Vichoff par Victor Kiy, son gendre.

Angleterre. — On annonce des études curieuses d'archéologie et de littérature, sous le titre *Stray Chapters in Literature, Folk-Lore and Archæology*, par Williams E. A. Axon, de Manchester.

L'histoire d'un journal littéraire. — Un ouvrage qui aura un grand intérêt pour l'histoire de la littérature de ce siècle, non seulement en Angleterre, mais dans tous les pays qui ont une littérature, est annoncé pour le mois de juin, chez Bentley. C'est l'histoire du journal anglais *The Athenæum* et de son fondateur John Francis, par M. John C. Francis (2 vol.). Ce sera bien, comme le promet le titre, la chronique littéraire d'un demi-siècle.

— Dodd, Mead et Cie ont traité avec la maison Boussod, Valadon et Cie pour faire une édition en anglais de *l'Abbé Constantin*, par L. Halévy, avec des illustrations d'après les dessins de Marguerite Lemaître.

— Les matériaux laissés par lady Brassey et relatifs à son dernier voyage seront mis en état d'être imprimés. La maison Longmans en annonce la publication pour le commencement de l'automne.

— La Vie d'Emerson, qui doit faire le sujet du volume de juin de la série des *Great Writers*, sera suivie d'une monographie de Gœthe, par M. James Sime.

— M. Holt Hallett, le compagnon de M. Colquhoun dans l'exploration de l'Indo-Chine, prépare une relation de son voyage intitulée : *A Thousand Miles on an Elephant in the Shan States*.

— Les éditeurs anglais Hodder et Stoughton annoncent une relation de voyages mêlée d'observations relatives à l'histoire naturelle, le commerce et la politique en Afrique, intitulée *Tropical Africa*, par Henry Drummond.

La gravure sur bois. — M. W.-J. Linton, bien connu de ceux qui s'intéressent à la gravure sur bois sans exclusivisme national, est venu d'Amérique en Angleterre pour surveiller l'impression d'un grand ouvrage, intitulé *The Masters of wood engravings*. Cette œuvre considérable est une histoire critique de l'art de la gravure sur bois depuis ses manifestations les plus reculées, avec des fac-similés photographiques des plus beaux morceaux. Toutes les reproductions sont des mêmes dimensions que l'original. L'ouvrage formera un volume de 229 pages de texte avec environ 200 figures dans le texte et 48 figures hors texte. Il se publie par souscription, à 500 exemplaires, au prix de 10 guinées. Un tirage spécial, à 100 exemplaires, permettra de reproduire l'ensemble d'œuvres comme « le Char triomphal de Maximilien » d'Albrecht Dürer, qui mesure plus de sept pieds de long.

— On annonce une traduction anglaise, — *for private circulation only*, — d'un livre latin excessivement rare, écrit au XVIIe siècle, par Gervase Perrot, et évidemment inspiré de Rabelais. Le titre est *The Chronicle of Clemendy, on the History of the IX. Joyous Journeys*. Le traducteur, M. Arthur Machen,

est déjà connu par sa traduction de l'Heptaméron. On souscrit chez T. Marvell, 98, Great Russell Street, Londres, W. C.

— On annonce pour octobre ou novembre prochain une nouvelle édition des *Modern painters*, de M. Ruskin, en 5 vol. illustrés. Les 400 exemplaires sur papier de luxe sont déjà souscrits.

— Outre les quatre ouvrages que la *Shelley Society* a déjà distribués à ses souscripteurs, elle en promet pour cette année quatre autres, qui sont des réimpressions : l'*Essay on Shelley* de M. R. Browning; *Address to the Irish People* (1812); *Rosalind and Helen* (1819); *Posthumous fragments of Margaret Nicholson*

— M. Leslie Stephen s'occupe, dit-on, de préparer un recueil des poésies de feu miss Veley, l'auteur de *For Percival*, et la collaboratrice assidue du *Cornhill Magazine*.

— Chez Swan Sonnenschein et Cie, M. J. Bowlis Daly va publier, d'après les travaux imprimés ou inédits de R. R. Madden, une histoire de l'Irlande à la fin du siècle dernier, sous ce titre : *Ireland in 98*.

— Elliot Stock a sous presse *The Catherines of History*, par l'auteur de *De Nova Villa*. Ce sera le premier volume d'une série de biographies des femmes célèbres.

— MM. Tillotson et fils ont pris leurs dispositions pour publier dans plusieurs journaux de langue anglaise la traduction du nouveau roman de Zola, *le Rêve* (*The Dream*), qui paraît dans le *Paris illustré*.

— Parmi les livres annoncés par T. Fisher Unwin pour ce printemps, nous remarquons : *Jewish Portraits*, par lady Magnus; *Philaster and other poems* par M. Aston Clair; *Mædieval France*, par M. Gustave Masson; *Dearly Bought*, roman en 3 vol., par M. Fitzroy Cole; *A Cloud on Saint Angelo*, par M. Cyril Bennett, et *Tin*, scènes de la vie de mineur en Cornouaille, par M. E. Bosankett.

Le même éditeur promet pour cet été un nouveau recueil de poésies par miss Mary Robinson.

— Sir Julius Vogel s'occupe d'un grand ouvrage sur les îles du Pacifique et sur le canal du Panama, qui sera dédié à M. de Lesseps.

L'argot anglais. — On annonce chez MM. Whittaker et Cie, à Londres, un nouveau dictionnaire d'argot anglais, étymologique et historique, intitulé : *Slang, Jargon and Cant*, rédigé par notre compatriote Albert Barrère et M. Charles G. Leland, avec l'assistance de plusieurs lettrés anglais compétents en la matière. M. Charles G. Leland se réserve de publier à une date rapprochée un dictionnaire spécial des américanismes qui n'auraient pas trouvé place dans celui-ci. *Slang, Jargon and Cant* sera imprimé à 650 ex. seulement, dont 150 réservés à l'Amérique, — en 2 vol. in-4°, — sur papier à la forme, au prix de 1 l. 11 sh. 6 p. le volume, pour les souscripteurs, soit 39 fr. 65, ou à peu près.

États-Unis. — Outre un grand nombre de romans et d'ouvrages de tout genre, D. Appleton et Cie, de New-York, promettent pour ce printemps une *History of civilization*, traduite du français de Gustave Ducourdray — Ducoudray, sans doute ? — Ce sera peut-être un chef-d'œuvre en Amérique.

Un Revenant. — La revue américaine *The Harper's Monthly* annonce la publication dans ses pages de l'autobiographie de Garibaldi.

— Edwin Hodder prépare une histoire des progrès de la civilisation chrétienne pendant ces cent dernières années.

— Voici le résumé des deux bulletins (avril et mai) de la grande maison américaine Houghton, Mifflin et Cie. Nous supprimons, autant que possible, les ouvrages dont il a déjà pu être fait mention dans nos colonnes. *Gentle Breadwinners*, par Catherine Owen, attachante étude sur le sort de la femme condamnée à vivre de son travail; deux nouveaux volumes ajoutés à l'Histoire de la Prusse, de Tuttle, qui vont de 1740 à 1756; le second volume de la traduction du Dante par le doyen Plumptre; *Paul Patoff*, roman par M. Crawford; *Men and letters*, par M. Scudder; un volume de poésies par M. Sill; *The Story of Keedon Bluffs*, récit fait pour plaire et profiter à tous les âges, par miss Murfree; le 11e volume de la série intitulée *American Commonwealths*, consacré au Missouri, et écrit par M. Lucien Carr; *The second Son*, roman fait en collaboration par Mrs. Oliphant et M. Aldrich; *Knitters in the Son*, recueil de nouvelles par M. Octave Thanet, etc.

Un « quaterly » bibliographique. — L. Kreichaut, d'Elmira, New-York, annonce une Bibliographie trimestrielle de littérature américaine et anglaise, qui contiendra : 1° la biographie alphabétique de tous les livres américains publiés pendant le trimestre précédent, avec des notes descriptives et critiques; 2° la bibliographie trimestrielle de tous les livres anglais; 3° une table méthodique des deux listes bibliographiques précédentes; 4° une bibliographie des nouvelles publications périodiques ou par livraisons

commencées en Amérique et en Angleterre; 5° une liste des publications anglaises réimprimées aux États-Unis; 6° une liste des publications américaines réimprimées en Angleterre; 7° vieux livres sous des noms nouveaux; 8° bibliographie des publications sous presse, américaines et anglaises; 9° statistique trimestrielle; 10° liste des éditions citées; 11° table analytique des sujets.

— La série intitulée *les Grands Écrivains français* (Hachette et Cie) va être publiée en Amérique (A. C. Mc Clurg et Cie, Chicago). La traduction des premiers volumes a été confiée au professeur Melville B. Anderson.

— Miss Morris, de Morrisiana, près de New-York, va publier la correspondance de son grand-père, le gouverneur Morris, membre de la Convention constituante des États-Unis (1787), ministre en France (1792-94) et second président de la Société historique de New-York.

— Les éditeurs Putnam continuent leurs monographies des grandes villes des États-Unis (*The Great Cities of the Republic*). Après *The Story of New-York*, par M. Ch. B. Todd, nous aurons *The Story of Washington*, par le même, et *The Story of Boston*, par M. Arthur Gilman.

Italie. — La *Nuova Antologia*, de Rome, nous apprend que le Dr Giovanni Zannoni a trouvé dans un manuscrit du xve siècle la Macaronée composée par Bassano de Mantoue contre les Français, et qui avait échappé jusqu'ici à tous les érudits qui se sont occupés de la littérature burlesque. Ce curieux petit poème sera publié dans un ouvrage du docteur, intitulé *I Precursori di Merlin Cocai*, chez Lapi, Città del Castello.

— Le professeur Giovanni Franciosi a sous presse un nouveau commentaire de la *Divine Comédie*, et une bibliographie dantesque en deux volumes intitulée : *Nuova Raccolta di scritti danteschi con giunta di cose inedite*.

— Le *Giornale della Libreria* de Milan (22 avril) annonce comme devant commencer à paraître dans le second semestre de cette année un grand ouvrage in-4°, illustré de plus de 5,000 bois dans le texte et de figures à pleine page, sous le titre collectif : *Storia Naturale*, et divisé comme suit : *le Razze Umane, loro usi e costumi*, par Federico Ratzel (3 vol.); *l'Uomo*, par Giovanni Ranke (2 vol.), *la Terra*, par Melchiorre Neumayr (2 vol.); *la Pianta*, par Antonio Kerner di Marilann (2 vol.). Il est probable que la série ne s'arrêtera pas là.

— M. Angelo Solerti met la dernière main à une étude sur Torquato Tasso d'après des documents inédits. Elle sera publiée en deux volumes chez Loescher, de Turin, et contiendra un grand nombre de lettres inédites du Tasse et de personnages de son temps.

Islande. — M. Pall Thorkelsson a commencé la publication d'un *Dictionnaire islandais-français* (Reikiavik, Eymundsson; Paris, K. Nilsson.)

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

Missions littéraires et scientifiques. — M. Charles Rabot, membre de la Société de géographie de Paris, est chargé, par le ministre de l'instruction publique, d'une mission au Groenland, à l'effet d'y poursuivre l'étude des phénomènes des régions glaciales et des formations quaternaires, et d'y recueillir des collections scientifiques destinées à l'Etat.

M. Paul Gaffarel, professeur à la Faculté des lettres de Dijon, est chargé d'une mission à l'effet de représenter le ministre de l'instruction publique au congrès des américanistes qui s'ouvrira à Berlin en octobre 1888.

Mlle Matrat, inspectrice générale honoraire des écoles

maternelles, est chargée d'une mission ayant pour objet d'étudier, au point de vue de l'éducation du premier âge, les expositions universelles de Copenhague et de Barcelone.

M. B. Buisson est délégué du ministère de l'instruction publique et des beaux-arts à l'Exposition internationale de Melbourne.

M. François, maître de conférences à la Faculté des sciences de Rennes, est chargé d'une mission en Océanie et particulièrement à Tahiti, en vue d'y étudier les polypes coralligènes et les récifs madréporiques.

M. Beauchet, professeur à la Faculté de droit de Nancy, est chargé d'une mission en Suède à l'effet d'y poursuivre des recherches historiques sur l'ancienne législation suédoise.

Le docteur Ambroise Monprofil est chargé d'une mission en Suisse et en Autriche, à l'effet d'y étudier l'organisation hospitalière et le fonctionnement de l'enseignement chirurgical.

— M. l'abbé Hyvernat est chargé d'une mission en Asie, et particulièrement en Arménie, à l'effet de relever les inscriptions cunéiformes des bords du lac de Van, de rechercher les monuments de l'art hétéen en Assyrie, et d'étudier sur place les dialectes néo-syriaques parlés dans le bassin du lac d'Ourmiah.

Croix et médailles. — Le *Grajdanine* annonce que l'empereur de Russie a conféré à M. Alphonse Daudet la croix de Sainte-Anne de troisième classe.

— La Société nationale d'encouragement au bien vient de décerner une médaille d'honneur à M. Em. de Lyden pour son travail *les 144 régiments de ligne*, publié par la Librairie illustrée. C'est pour la quatrième fois que M. de Lyden est lauréat de la Société d'encouragement au bien. Ont été successivement couronnés : *Maître ou Maîtresse*, roman ; les *Sœurs de charité*, le *Secret professionnel*, roman.

Très prochainement paraîtra le second volume de l'*Histoire de nos régiments*. Il comprendra les 18 nouveaux régiments d'infanterie, les 30 bataillons de chasseurs, les 4 régiments de zouaves et les 4 régiments de turcos.

Les statues. — ARAGO. — Le comité de la statue d'Arago a donné à M. Oliva l'autorisation de procéder au moulage. Le grand orateur est représenté debout, enveloppé dans un manteau et professant le cours d'astronomie à l'Observatoire, vers 1844. Il a la main droite levée et esquisse une démonstration.

A gauche est un trépied sur lequel l'artiste a placé la lunette qui lui a servi à mesurer la méridienne de Paris. L'instrument retient un papyrus sur lequel on a gravé la chaîne de triangles mesurés par Arago au péril de sa vie, avec cette simple inscription : *le Méridien de Paris*.

Robert de Sorbon. — Le fondateur de la Sorbonne va avoir sa statue avec monument commémoratif. Ce monument consistera en une magnifique inscription sur marbre blanc, avec encadrement ciselé, armoiries et attributs décoratifs, surmonté de la statue ou tout au moins du buste. Le monument sera érigé dans la petite église du village où naquit Robert de Sorbon, en 1211, près de Rethel.

Condorcet. — Extrait de la séance du conseil municipal de Paris du 7 mai :

Une statue à Condorcet sera érigée sur le refuge situé quai Conti, en face du n° 13 et symétriquement à la statue de Voltaire. Un concours sera ouvert à partir du 1er juin entre les sculpteurs français.

M. Francisque Sarcey et l'intérêt dans l'histoire. — M. Sarcey a consacré sa dernière conférence au « 1814 » de M. Henry Houssaye. C'est une des meilleures qu'il ait faites. Tout pénétré de ce grand sujet de la détresse de la patrie, il a conté avec feu les héroïques batailles des derniers soldats de Napoléon et il a retracé avec une émotion communicative les misères et les douleurs de la France pendant cette période terrible. Il a aussi exposé d'une façon très juste ce qui constitue l'intérêt des livres d'histoire, abstraction faite de leur enseignement :

« J'avoue, a-t-il dit, que je n'ai pas abordé sans quelque appréhension la lecture de cet énorme volume de 650 pages, tout bourré de documents. Mais il y a certains livres dont on ne peut plus se détacher sitôt qu'on a eu le malheur d'y mettre le nez. C'est un roman que cette savante et consciencieuse histoire de 1814, un roman d'un intérêt poignant, tout plein de péripéties, que l'on suit avec une passion haletante.

« On pourrait croire que la certitude du dénouement final ôtera de l'intérêt au récit de cette lutte, engagée par un homme ou par un pays contre une nécessité inéluctable. Il n'en est rien. Qu'y a-t-il de plus beau, de plus passionnant que l'homme aux prises avec une puissance plus forte que lui ? On sait qu'il sera écrasé ; mais le spectacle de ses efforts, souvent heureux, cache aux yeux l'inévitable dénouement. On se prend à espérer ; on se dit : Si pourtant tel ou tel fait ne s'était pas produit, Napoléon triomphait, et les alliés repassaient honteusement le Rhin. C'est une bêtise ; car, si ce fait ne s'était pas produit, il s'en serait produit un autre, et le résultat eût été le même. Il n'y aurait eu qu'un temps d'arrêt ou un remous de plus ; mais le courant eût repris son invincible marche.

« C'est ainsi que parle la raison froide. Mais la raison n'est guère écoutée. Et cela est fort heureux. Car il n'y aurait plus aucun intérêt dans l'histoire, si l'on n'y trouvait pas à chaque instant de quoi trem-

bler, s'indigner, se désespérer, s'enthousiasmer, si l'on ne passait point à chaque instant par des alternatives de sentiments contraires. »

L'Amateur d'autographes, l'intéressante publication que M. Etienne Charavay dirige avec tant de compétence, prouvant que les intérêts du marchand ne sont pas incompatibles avec l'intérêt historique et littéraire, contient, dans son numéro de mars-avril, de curieuses lettres inédites signées : Lamartine, Boieldieu, Victor Hugo, Hippolyte Carnot et Gustave Flaubert.

La cantate de l'Exposition. — Le concours ouvert pour les paroles du poème lyrique : *Quatre-vingt-neuf, chant séculaire*, qui sera mis en musique et exécuté lors de la distribution des récompenses de l'Exposition universelle de 1889, ayant été clos le 31 mars 1888, le jury institué par l'arrêté ministériel du 17 octobre 1887 pour juger ce concours s'est réuni au Conservatoire de musique, sous la présidence de M. Théodore de Banville.

Cent soixante et onze poèmes avaient été déposés. Le jury a décerné, à l'unanimité des membres présents :

1° Le premier prix au poème inscrit sous le n° 84, et portant pour épigraphe : *Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir?*

2° Le deuxième prix au poème inscrit sous le n° 135, et portant pour épigraphe : *Une pensée dominait tout* (Michelet, *la Révolution*).

L'auteur du poème inscrit sous le n° 84 est M. Louis-Gabriel-Charles Vicaire, né à Belfort le 24 janvier 1848.

L'auteur du poème inscrit sous le n° 135 est M. Claude-Louis-Georges Couturier, né à Batignolles (Seine), le 2 août 1858.

En conséquence, conformément au règlement du concours, inséré au *Journal officiel* du 29 janvier dernier, une médaille de 3,000 francs est attribuée à M. Gabriel Vicaire, et une médaille de 1,000 francs est attribuée à M. Claude Couturier.

Le concours pour la composition de la musique du poème de M. Vicaire sera ouvert ultérieurement.

Le premier Manuel typographique. — M. V. Breton, dans *l'Intermédiaire, organe des intérêts typographiques* (15 avril), signale un livre rare qui n'intéressera pas que les typographes de profession. Il se trouve à la Bibliothèque typographique parisienne de la rue de Savoie. En voici le titre tout au long : *La science pratique de l'Imprimerie, contenant des instructions très faciles pour se perfectionner dans cet art. On y trouvera une description de toutes les pièces dont une presse est construite, avec les moyens de remédier à tous les défauts qui peuvent y survenir. Avec une méthode nouvelle et fort aisée pour imposer toutes sortes d'impositions, depuis l'in-folio jusqu'à l'in-cent-vingt-huit. De plus on y a joint des tables pour sçavoir ce que les caractères inférieurs regagnent sur ceux qui leur sont supérieurs, et un tarif pour trouver, d'un coup d'œil, combien de formes contiendra une copie à imprimer, très utile pour les auteurs et marchands libraires qui font imprimer leurs ouvrages à leurs dépens. Le tout représenté avec des figures en bois et en taille-douce.* (Ici un bois représentant saint Bertin sur une barque dont un ange ailé tient les rames.) *A Saint-Omer, par Dominique Fertel, imprimeur et marchand libraire, rue des Espées, à l'image de Saint-Bertin. M.DCC.XIII. avec approbation et privilège du Roi.*

C'est, dit M. V. Breton, le premier ouvrage technique sur l'imprimerie qui ait été publié en France.

Le Livre et ses ennemis. — M. Albert Maire, bibliothécaire des Facultés et de l'école de médecine de Clermont, a fait, le 9 mars, une conférence intéressante et utile sur *le Livre, ses amis et ses ennemis.* Elle est publiée en brochure grand in-8°, chez l'imprimeur G. Mont-Louis, à Clermont-Ferrand.

Maladies littéraires : la critique et la bibliomanie; Medice, cura teipsum. — Un critique ordinaire du *Figaro* et autres lieux, M. Gustave Geffroy, a éprouvé le besoin de faire un devoir d'amplification sur un texte de La Bruyère :... « Dès l'escalier je tombe en faiblesse d'une odeur de maroquin noir, etc. » Tomber en faiblesse est le mot, et nous aurions cru le critique M. Gustave Geffroy plus fort. Toutes les banales plaisanteries ramassées depuis qu'il y a des livres et que quelques-uns les aiment, avec je ne sais quel rehaut de dépit et de haine, dont le mépris du renard pour le raisin qu'il ne peut atteindre donne une assez juste idée, forment le fond de cet article intitulé *la Bibliomanie* et mis sous la rubrique générale de *Maladies littéraires* (*Figaro*, 21 avril). C'est être malade que d'aimer les beaux livres, que de rechercher les reliures artistiques pour leurs ornements délicats, et les bonnes reliures pour les commodités qu'elles offrent au lecteur, que de se passionner pour les premières éditions et pour les éditions rares, qui, toutes, marquent historiquement un pas ou une étape sur la route de l'art typographique, et qui, sans les bibliophiles, bibliomanes et bibliolâtres, auraient depuis longtemps disparu. On n'a pas le droit de former des collections spéciales et limitées. Celui-ci n'a que des incunables et des gothiques; cet autre entasse les poètes de la Renaissance; celui-là ne veut que des « dix-septième ». Dans le catalogue d'une des ventes de M. le baron Jérôme Pichon, on rencontre le nom de Balzac, mais c'est de Guy de Balzac qu'il s'agit. Il est évident que le baron Jérôme Pichon ne connaît pas l'autre, le moderne, Honoré, non plus que tous ceux qui ne collectionnent pas après 1800 ne connaissent — rien n'est plus indubitable — ni Hugo, ni Gautier, ni Michelet, ni rien de tout ce qui a vécu et de ce qui vit autour d'eux. « Le bibliomane ne recherche que le *vieux*, qu'il ne lit pas, et il a horreur du moderne, qu'il n'a pas lu davantage. » M. Geffroy en donne

aussitôt une preuve convaincante en se scandalisant que les *Contes rémois* de M. de Chevigné — contes insipides, à son goût — aient eu, dans le monde bibliophile, un si vif et persistant succès.

Mais à quoi bon suivre ce médecin des maladies littéraires dans son diagnostic? S'il se contredit parfois, c'est toujours en répétant ce que tant d'autres ont dit il y a si longtemps. Il ne dédaigne pas de servir à nouveau l'antique plaisanterie :

C'est elle! Dieu, que je suis aise!...

sans l'assaisonner ni même la réchauffer. Tout le reste est aussi neuf et aussi judicieux.

Le bibliomane, affirme-t-il, ne lit pas ses livres; il en est ainsi de toute éternité, et le voilà du premier coup bien au-dessous du critique qui lit et relit tout, y compris ses propres écrits. N'en déplaise à M. Geffroy, il est d'humbles personnes qui, dans ces conditions, préféreraient être bibliomanes.

Mais il se trompe, volontairement ou non. Les bibliophiles et bibliomanes sont de l'avis de leur confrère Jules Richard, l'auteur de l'*Art de former une Bibliothèque*, lorsqu'il dit : « Après avoir profité de tous les biens de ce monde dans la juste mesure de mes moyens et de mes forces, je puis, sans hypocrisie, constater ici que de toutes les jouissances, celles qui proviennent de l'amour des livres sont, sinon les plus vives, tout au moins les plus facilement et les plus longtemps renouvelables.

« ... J'ai toujours remarqué chez les hommes qui aiment les livres de grandes qualités de cœur, une exquise politesse et des instincts généreux de sociabilité.

« D'ordinaire, ils sont à la fois et bonnes fourchettes et beaux gobelets; ils sont galants avec les femmes. L'amour du livre est le commencement de la perfection. »

Cela expliquerait-il pourquoi M. Gustave Geffroy traite cet amour de maladie?

Le Bibliophile assassin. — Peut-être est-ce le moment de remettre en circulation cette vieille et bonne anecdote qui, dit la *Correspondance de la Presse*, n'est pas un conte, mais l'histoire d'un libraire qui mettait en montre chaque matin une introuvable édition de la Bible et la serrait précieusement chaque soir, tout heureux de ne pas l'avoir vendue.

Un jour passe devant sa porte un amateur qui avise la Bible en question, entre et marchande le précieux ouvrage.

Le libraire pâlit. On allait lui enlever son trésor.

Alors, pour désarmer l'acheteur, il demande une somme formidable.

L'autre — qui sait? — était peut-être millionnaire:

— Soit! dit-il, j'accepte.

Et déjà il étendait la main vers le livre.

Que pensez-vous que fit le libraire?

Le libraire prit un couteau et, sans plus de cérémonie, le lui planta dans la poitrine — pour l'amour d'une édition rare!

Au procès, on a prétendu qu'il était fou; il était tout simplement bibliophile!

L'Athenæum et la maison Quantin; M. de Gubernatis et le volapük. Il est toujours précieux de savoir ce que l'étranger pense de nous. Ce n'est pas toujours agréable; mais il y a des compensations. C'est ainsi que nous lisons dans l'*Athenæum* (5 mai), une des feuilles littéraires les plus anciennes et les plus autorisées de l'Angleterre : « M. Quantin nous a envoyé un nouveau volume de la magnifique édition qu'il publie des « chefs-d'œuvre du roman contemporain », *la Cousine Bette*, illustrée de 10 dessins par M. J. Caïn, gravés par M. Gaujean et M. Géry-Bichard, dessins que nos artistes et nos graveurs feraient bien d'étudier, tant ils surpassent en vivacité et en puissance tout ce qui se fait dans ce pays. »

Le même journal, parlant du *Dictionnaire international des écrivains du jour*, dit que M. de Gubernatis a sagement choisi, pour publier son œuvre, la langue française comme celle qui est la plus généralement comprise des gens bien élevés. — Un mauvais point au volapük!

Une nouvelle librairie. — Un Parisien que tous les Parisiens connaissent, « Achille », qui dirigeait depuis près de trente années la *Librairie Nouvelle*, fonde, au coin des boulevards et de la rue Laffitte, une librairie que tout le monde ira visiter, et dont la vogue est assurée, car Achille joint à une obligeance à toute épreuve une mémoire incomparable et la science de tout ce qui a paru n'importe où, sur n'importe quel sujet.

C'est une bibliothèque vivante que chacun va consulter.

Coquilles et bévues typographiques. — Voici quelques coquilles recueillies sur les plages anglo-saxonnes : *Sous les toits, Journal d'un Hereux*, par Emile Souvestre (*The Publisher's Weekly*, 14 avril); « *Pardon, madame, que je n'aie pas de gant* »; « *Un gueuse*, by A. Sirven and A. Siegel, 1887. » (R. H. Busk, dans *Notes and Queries*, 28 avril.)

Ce même mollusque se rencontre également sur les côtes françaises, nous n'avons que trop d'occasions de nous en convaincre. Il y atteint même des dimensions inquiétantes. C'est ainsi qu'une coquille du *Figaro* (*consultation* pour *constitution*) a amené récemment toute une polémique entre le *Moniteur universel* et M. Paul de Cassagnac. C'est à ce propos, croyons-nous, que *le Pays* du 26 avril rappelle quelques célèbres coquilles historiques.

A l'époque où Napoléon Ier fondait les plus grandes espérances sur son projet d'alliance avec l'empereur de Russie, le *Moniteur de l'Empire* publia un article où il était dit : « Ces deux souverains dont l'union ne peut être qu'invincible... » Or les trois dernières lettres du mot *union* ayant glissé pendant l'impression, l'indignation d'Alexandre ne connut

plus de bornes, quand il lut la phrase ainsi dénaturée : « Ces deux souverains dont *l'un* ne peut être qu'invincible... »

Toutes les rectifications insérées dans les numéros suivants ne purent suffire à détruire l'idée qu'il avait conçue qu'on avait voulu le mystifier.

Un libraire de Dijon avait fait imprimer un grand nombre d'exemplaires du rituel de son diocèse. Dans l'indication des cérémonies se trouvait cette phrase : « Ici le prêtre ôte sa calotte... » Dans le dernier mot, un *u* perfide vint prendre la place de l'*a* et il est aisé de se rendre compte du scandale qu'excita une pareille erreur; l'infortuné libraire fut ruiné.

N'est-ce pas le *Journal des Débats* qui mit au temps jadis dans la bouche de M. Guizot, parlant à la tribune : « Je suis à bout de mes *farces* »! pour : « Je suis à bout de mes *forces* ».

A l'époque de la mort du prince Jérôme, les journaux annoncèrent sa maladie et les diverses phases qu'elle suivait.

Un soir le bulletin de l'un d'eux était ainsi conçu : « Un peu d'amélioration s'est manifestée dans l'état du prince ».

Et le lendemain :

« Le *vieux* persiste. »

Malheureuse coquille! D'ailleurs parfaitement explicable, puisque dans la casse le compartiment qui contient les *m* touche à celui qui renferme les *v*.

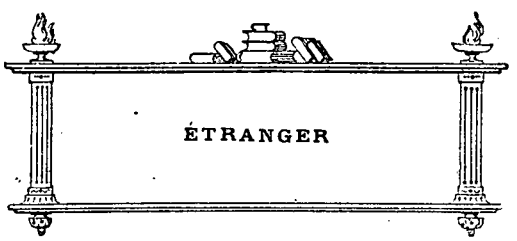

Allemagne. — *Une découverte allemande.* — Un savant allemand vient de découvrir un document précieux pour l'histoire ou pour le roman. C'est un manuscrit de l'époque shakespearienne (1596) qui contient la description, avec dessins à l'appui, de quatre grands théâtres existant à Londres à cette époque. Ces théâtres contenaient près de trois mille places et étaient d'une architecture irréprochable, bâtis de pierre et de marbre. Nous demandons le document et les preuves de son authenticité. Et encore resterait-il à déterminer la valeur de son témoignage, en face de tant de témoignages opposés contemporains.

— Le Börsenverein de la librairie allemande a inauguré le 29 avril son nouveau local, un véritable monument dans le style du XVIe siècle. Les constructions ne couvrent pas moins de 2,650 mètres carrés; le terrain, estimé à 400,000 marcs, a été offert par la ville de Leipzig; les dépenses ne s'en sont pas moins élevées à près de 700,000 marcs. La façade principale a 100 mètres de développement; elle est à trois portiques, surmontés, pour celui du centre, d'une figure allégorique de la librairie, et pour les autres, des bustes de Gutenberg et de Dürer. La grande salle n'a pas moins de 500 mètres carrés de surface et de 16 mètres de hauteur. La décoration, qui est loin d'être terminée, consiste en statues allégoriques : science, poésie, etc.; en médailles de bronze et en vitraux. La plupart de ces objets sont des dons particuliers offerts par des éditeurs de différentes villes comme W. Spemann, de Stuttgart; Müller-Grote, de Berlin, etc.

— Moyennant la modeste somme de 3,800,000 marcs (4,750,000 francs), la banque Erlanger, de Francfort, s'est rendue propriétaire du journal *la Réforme*, de Hambourg; de la maison d'édition J.-F. Richter, de Hambourg, comprenant les propriétés littéraires, l'imprimerie, les annexes et les immeubles de cette maison, que M. Erlanger transforme en société par actions.

Gœthe et les Cotta. — Un Allemand, M. Böhlau, a relevé scrupuleusement les comptes qui ont existé entre Gœthe et ses héritiers et les éditeurs Cotta. Il résulte de cet examen que, de 1795 à 1865, les Cotta ont payé à Gœthe 233,969 florins, et à ses héritiers 270,944 florins, soit une somme totale de 504,913 florins.

Angleterre. — *Autographes.* — *Trinity College*, Cambridge, a récemment acheté à une vente publique de Londres une lettre autographe de Newton, au prix de 63 livres sterling, soit 1,575 francs environ.

— La collection d'autographes du feu lord Londesborough, où se trouvent quantités de lettres de souverains et de hauts personnages historiques anglais, doit se vendre ce mois-ci à Londres, par les soins de Sotheby, Wilkinson et Hodge.

— *Bohémiens, Gipsies et Gitanes.* — Il vient de se fonder en Angleterre une société pour l'étude des légendes, de la littérature, de l'histoire et des mœurs des bohémiens (*Gipsy-Lore Society*), sous la présidence de M. C. G. Leland. Parmi les membres, on cite H. T. Crofton, vice-président; l'archiduc Joseph de Hongrie, sir Richard Burton, Paul Bataillard, le docteur Alexandre Paspati, David Mac Ritchie, secrétaire (4, Archibald Place, Edimbourg), etc. Le premier numéro du journal trimestriel publié par la société paraîtra le 1er juillet.

Nous aimons à croire qu'on n'a pas oublié de nommer d'office membre de la société notre ami Jean Richepin.

— *The Academy* est un des journaux de critique litté-

raire les plus autorisés et les mieux informés du Royaume-Uni. Il s'occupe avec beaucoup de soin et le plus souvent avec une réelle compétence des questions de littérature étrangère, et il fait à la France l'honneur de lui consacrer régulièrement quelques paragraphes sous le titre *French Jottings* (*Notes françaises*). Nous lisons sous cette rubrique, dans le numéro du 19 mai : « M. E. Caro et M. Paul Bourget — peut être les deux critiques les plus populaires de France, représentant la vieille et la nouvelle école — ont chacun publié, dans le cours de la semaine dernière, un volume presque avec le même titre : *Mélanges et portraits*, et *Études et portraits*. »

Et pourtant *the Academy* a annoncé la mort de M. E. Caro en son temps!

Il est, dans le même article, fait mention de la *Revue bleu* (*sic*).

Antilles. — Le *Boletin de la Libreria*, que A. Bethencourt et fils publient à Curaçao (Antilles hollandaises), nous envoie son numéro du 19 août, consacré presque entièrement au général José Antonio Paez, à l'occasion de la translation des restes du général à Venezuela. Ce journal nous paraît être, outre un organe politique dont nous n'avons pas à apprécier les tendances, une sorte de catalogue officiel des livres composant le fonds de librairie de la maison A. Bethencourt et fils.

États-Unis. — *La presse à New-York*. — Il paraît que New-York est, avec Vienne, la ville la plus polyglotte, typographiquement parlant. On y publie des journaux en français, allemand, espagnol, portugais, catalan, chinois, hollandais, suédois, danois, polonais, hongrois, gallois, bas-allemand et hébreu. On y compose des ouvrages de ville et de librairie dans toutes ces langues, auxquelles il faut ajouter le russe, l'irlandais et les langues mortes.

Comment on reconnait un Caxton. — *The American Bookmaker* (avril) donne, d'après M. Blades, certaines règles pratiques pour reconnaître une impression de Caxton, le premier imprimeur anglais. On sait qu'il n'employa jamais ni romain ni italique, qu'il ne connut pas la virgule ni la réclame (il remplaçait cette dernière par une ligne perpendiculaire); mais ces particularités lui sont communes avec Lettow et Machlinia, de Londres (1480); Veldener, d'Utrecht; et Gerard Leeu, d'Anvers, dont les caractères sont presque semblables à ceux de Caxton. Mais une exacte mensuration permet de ne pas s'y tromper. Voici les dimensions de chacune des six sortes de types employés par Caxton :

N° 1. .	22 lignes. .	5 pouces	1/4
2. .	20 — . .	5 —	3/8
3. .	20 — . .	5 —	3/8
4. .	20 — . .	3 —	3/4 à 4 pouces.
5. .	20 — . .	4 —	1/2
6. .	22 — . .	5 —	1/4

L'Amérique et la Société des Bibliophiles devant la reliure. — *The Bookmart*, de Pittsburg, Pennsylvanie, reproduit, dans son numéro d'avril, un article sur l'art de la reliure publié par M. Théodore Child dans *The New-York Sun*. L'article commence ainsi : « Les collectionneurs américains seuls nous donnent de la besogne intéressante aujourd'hui, me disait l'autre après-midi Joly, le relieur, pendant qu'assis sur un tabouret, je le regardais dorer un dessin *à la fanfare* très compliqué sur une couverture de maroquin rouge. Ils payent le prix, et quelques-uns ont du goût et des idées neuves. Mais les amateurs français, même ces messieurs de la Société des bibliophiles, veulent tout à trop bon marché; ils chicanent sur une pièce de cent sous et ne peuvent se payer que les reliures les plus simples... » Quoi qu'il en soit de la libéralité des Américains et de la liarderie de ces messieurs de la Société des bibliophiles, l'article passe en revue les grands relieurs français, depuis les Eve jusqu'aux Gruel, aux Marius, aux Michel et autres artistes contemporains. En faisant la part de certaines exagérations, les remarques portent le plus souvent assez juste, surtout lorsque l'auteur se plaint de la stérilité ou de la gaucherie que montrent les plus illustres relieurs de ce temps à renouveler les ornements extérieurs du livre. Sans fausse modestie, nous lui signalerons une lacune dans son étude si intéressante : il ignore les innovations artistiques dont le *Livre* et son rédacteur en chef se sont fait les initiateurs, et grâce à l'influence desquels l'art bibliopégique est en train d'avoir une floraison toute nouvelle et originale.

Un Journal unique. — *The Bookseller* (4 mai) dit : « Nous avons reçu le sommaire d'un journal hebdomadaire publié au pénitencier de l'Etat de New-York (*New-York State Reformatory*), à Elmira. Le prix d'abonnement est de 2 fr. 50 l'an, ou 1 fr. 25 le semestre. Il est rédigé, imprimé et publié dans la prison. Il compte 8 pages gr. in-8°, et est excessivement bien imprimé. Nous ne connaissons pas d'autre journal imprimé dans l'intérieur d'une prison. »

Le Bookmart et M. du Pontavice de Heussey. — Le *Bookmart*, de Pittsburg, Pensylvanie, est toujours intéressant et plein de choses friandes pour l'ami des livres. On y remarque entre autres (numéro de mai) une traduction en vers des *Commandements du bibliophile*, de M. Fertiault, par le rédacteur en chef, M. Halkett Lord; le *Libraire assassin*, de M. Prosper Blanchemain, que le *Bookmart* appelle « Proper », coquille qui ressemble à un jeu de mots; des notes sur la valeur des livres rares au point de vue des collectionneurs américains; un assez long morceau emprunté à M. Octave Uzanne sur le prêt des livres; la continuation de l'étude que nous avons signalée déjà, *De Ortu Typographiæ*, par M. William Blades, etc., etc. Il contient aussi une lettre de notre collaborateur M. Robert du Pontavice de Heussey, en réponse à certaines critiques formulées par l'éditeur

du *Bookmart* à l'occasion du dernier article de M. du Pontavice de Heussey dans le *Livre*. Le spirituel et savant écrivain y démontre d'une façon amusante et péremptoire que les *French blunders* dont on l'accusait ne sont que des *bévues américaines*.

Italie. — *Le français en Italie.* — La langue française, quoi qu'on en ait et quoi qu'on en *die*, continue à être le véhicule cosmopolite par excellence de la pensée dans le monde civilisé. Tout le monde la sait, la parle et l'écrit. Cette promiscuité l'expose à des aventures. Elle s'en tire, d'ailleurs, gaillardement, et, même quand on l'écorche, elle dit juste ce qu'on veut lui faire dire. Ces réflexions nous sont suggérées par un récent prospectus de la *Rivista di Filosofia scientifica*, de Turin, où l'on peut lire, sous la signature de son directeur, le professeur Enrico Morselli, plusieurs paragraphes analogues à celui que nous transcrivons.

« Je crois qu'il est de l'intérêt de MM. les éditeurs étrangers d'élargir les confin (*sic*) de leur marché libraire sur un pays qui, comme l'Italie, présente plus de chances de succès et de vente pour les ouvrages et les livres étrangers que pour ceux de ses écrivains. C'est pour ça que je viens, M. l'éditeur, à vous engager d'envoyer à la Direction de la « Revue italienne de philosophie scientifique » un exemplaire des ouvrages et des livres nouveaux que vous avez publiés dans ces jours, ou que vous pourrez publier en avenir... La « Rivista » annoncera tous les livres et ouvrages déposés chez son Bureau, et plus promptement qu'il est possible, elle en donnera aussi ou une recension, ou une analyse critique, ou une notice bibliographique. En ces cas, si vous le désirerez, on pourra vous envoyer le cahier du journal... »

Quel volapück vaudra jamais cela ?

Les raretés de la « Marciana ». — M. C. Castellani, préfet de la Bibliothèque Marciana, à Venise, nous envoie une notice extraite de la *Rivista delle Bibliotheche* (nos 3-4), et tirée à part (Firenze, G. Carnesecchi e Figli) sur un graduel et certains antiphonaires édités à Venise vers la fin du xve et au commencement du xvie siècle, conservés à la Marciana.

Le Dictionnaire épigraphique. — Le grand dictionnaire épigraphique de De Ruggero en est à son neuvième fascicule. On y remarque particulièrement l'article *Ægyptus*.

REVUE DES REVUES

FRANCE

— A lire dans le *Journal des Arts* du 24 avril, une étude sur l'exposition de la caricature au xixe siècle, faite par un juge compétent, sinon bienveillant, notre collaborateur M. J. Grand-Carteret. Dans le numéro du 8 mai, le même écrivain consacre un article qui doit faire autorité au *Daumier* de M. Arsène Alexandre.

— Le *Gutenberg Journal* publie, depuis le 25 avril, une série d'articles instructifs et édifiants sur la *Contrefaçon des gravures et des livres aux États-Unis*.

La Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg. — Nous n'avons plus à faire l'éloge de la *Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg*. Un éclatant succès a répondu à l'initiative de son directeur Arsène Houssaye. Le septième numéro vient de paraître. Nous y remarquons : une étude philosophique et scientifique de Camille Flammarion; des souvenirs personnels d'Arsène Houssaye sur Esquiros; un aperçu de l'école française de peinture par Armand Silvestre, préparant ainsi sa critique du prochain Salon. Paul Dhormoys, dans ses « Chiens du jardinier », raconte avec verve les souvenirs de la pseudo-restauration monarchique de 1874. Perrault et ses contes, par Emm. des Essarts; Lupienne, par l'exquis poète Jean Rameau; la Névrose, par C.-H. Dyne, Études de femmes d'après nature, par Joséphin Peladan; le Hanneton, de J.-H. Rosny; la Fée Amosina, par E. de Lacretelle, se recommandent au lecteur délicat par la vérité de l'observation et le charme de la facture. Les poésies de lord Lytton, Lermontow, A. Lemoine, Pianelli, Michael; les Bêtes à bon Dieu, d'Alphonse Karr, complètent cette superbe publication dont les bureaux sont 14, rue Halévy. (Un an, 30 fr.)

ÉTRANGER

Allemagne. — A lire dans la *Deutsche Rundschau* de mai, un article sur la question de l'enseignement et les classiques en Allemagne, par Hermann Grimm; et une étude sur Talleyrand, signée August Fournier.

— A travers les grandes publications périodiques du mois de mai :

Dans le *Magazin für die Litteratur des In-und Auslandes* : Lacunes dans les mémoires de Garibaldi, par Karl Blind; la Viole d'amour de Mariéton, par M. Benley; la Femme de Thomas Carlyle, par R. Waldmüller; Nouveaux critiques français, par A. Bettelheim; la Collection Alfred Bovel, par Mor Sunegg; la France littéraire, par Sacher-Masoch; la Facture poétique de Heine, par W. Kirchbach.

Dans les *Blaetter für litterarische Unterhaltung* : Réalisme et pseudo-réalisme, par Sosnosky; Drames

naturalistes, par H. Bulthaupt; Littérature philosophique, par K. Hermann; Romans et nouvelles (différents articles par M. Benfey, A. Schroeter, L. Vagt).

Dans *Unsere Zeit:* deux études, l'une sur Ruckert, le poète et le patriote, par V. Kiy; l'autre sur Karl Bartsch, mort récemment, par A. Jeitteles.

Dans *Nord und Süd:* une Causerie de Daniel Sanders, le célèbre lexicographe allemand (avec un portrait à l'eau-forte); De la beauté des formes, particulièrement dans le corps humain, par Th. Lipps; Physionomie architecturale de Vienne, par P.-F. Krell; la Bulgarie, le pays et les habitants, par Folticineano.

— *Die Graphischen Künste* de Vienne donne, dans son deuxième numéro de l'année, une remarquable étude sur Raphaël, par le Dr C. von Lützow, avec plusieurs figures d'une grande beauté d'exécution. Dans la partie qui s'intitule *Chronick für vervielfältigende Kunst,* on s'occupe d'Edmond de Beaumont, de Félix Buhot, de l'Exposition internationale de blanc et noir, etc.

— A citer dans l'*Illustrirte Zeitung* du 21 avril, un article sur le quatrième centenaire d'Ulrich von Hutten, par Arthur Kleinschmidt, avec un portrait du héros d'après une ancienne gravure; et un autre article sur le troisième centenaire de Paul Veronèse, aussi illustré d'une intéressante reproduction d'un vieux portrait.

— La *Neue Illustrirte Zeitung* de Vienne (22 avril) donne une intéressante étude sur Hippolyte Clairon, signée du Dr Waldeyer, dont le portrait, ainsi que celui de la célèbre comédienne, illustre l'article.

— *Zeitschrift für bildende Kunst,* la revue d'art dirigée par le Dr Carl von Lützow, donne, dans son numéro du 19 avril, entre autres articles intéressants, une revue de l'art berlinois sous Guillaume Ier, par Paul Seidel, et un compte rendu très étudié de l'ouvrage de M. Georges Lafenestre sur le Titien, publié par la maison Quantin (*Ein franzõsisches Prachtwerk über Tizian*), par A. Springer. Nous n'en voulons citer que le début: « Les ouvrages sur l'histoire de l'art publiés par la maison Quantin forment, pour employer un terme de commerce, une « spécialité » de notre littérature. Bien qu'ils soient, ou peut-être parce qu'ils sont écrits en français, ils appartiennent aux marchés de livres du monde entier, et ils sont, dans toutes les contrées de l'Europe, également chez eux. »

Angleterre. — *The Academy* (28 avril) rend compte des ouvrages français suivants (original ou traduction): *François de Scépaux, sire de Vieilleville,* par C. Coignet; *Mémoires de la Princesse de Ligne,* édition Lucien Perey, et *Erasme en Italie,* par Pierre de Nolhac. On est heureux de constater le soin avec lequel les journaux étrangers, et surtout ceux de langue anglaise, tiennent leurs lecteurs au courant de ce qui se fait, se dit, se pense, et surtout s'imprime chez nous.

Dans son numéro du 12 mai, le même journal consacre un premier article à la récente publication de l'éditeur Vieweg, *la Bibliothèque de Fulvio Orsini,* par Pierre de Nolhac. L'étude sera complétée dans le numéro du 19.

— *The Art Journal* de mai, dans un court article de M. R. F. Sketchley sur les collections Dyce et Forster, au musée de South Kensington, donne d'intéressants dessins représentant John Keats, le poète, J. M. W. Turner, le peintre, Gœthe, Mrs. Siddons, Daniel Maclise, lord Byron, par le comte d'Orsay, et Walter Scott, par Landseer. Le même numéro contient un article consacré à Sarah Bernhardt et signé Alice Meynell; des notes sur le Japon et ses poteries artistiques, par Marcus B. Huish; et une fort curieuse étude sur les illustrations du Virgile de Sébastien Brant (1502), par M. Gilbert R. Redyrave. Le texte est partout semé de gravures fort remarquables. L'eau-forte hors texte est une vue de Trafalgar Square. C'est fort joli comme eau-forte, mais nous devons dire que l'impression faite sur l'étranger par Trafalgar Square est tout autre en réalité.

— *The Athenæum* (12 mai) consacre un long et élogieux article à l'édition abrégée des *Mille et une Nuits* donnée par Mrs. Burton, d'après la traduction nouvelle de son mari, arrangée de manière à pouvoir être lue de tous, par M. Justin H. Mc Carthy. On n'a jamais rendu l'Orient si vivant dans un langage occidental que l'a fait sir Richard Burton dans cette version des *Arabian Nights,* et si nous avions seulement en France l'équivalent des six volumes émondés par Mrs. Burton et M. Mc Carthy, nous ne nous amuserions plus guère avec M. Galland.

— On lira avec intérêt dans *Blackwood's Edinburgh Magazine* (mai) l'étude de M. John Skelton sur Marie Stuart en Écosse et l'article de M. Charles Mackay sur l'argot (*English Slang and French argot: Fashionable and Unfashionable*). Ce dernier a été inspiré par l'ouvrage de M. Barrère dont nous annoncions dernièrement une nouvelle édition. J'y relève une ou deux fautes d'impression, bien pardonnables après tout: *être poupette,* pour *être pompette,* et *les gaudins,* pour *les gandins.* Souhaitons qu'il ne s'en glisse pas davantage dans notre Revue.

— *The Bookworm* de mai contient le commencement d'une étude sur le fameux libraire Lackington et ses curieux mémoires, par M. A.-L. Humphreys, des notes sur les premières éditions du *Pilgrim's Progress* de Bunyan, le livre qui, après la Bible, a été le plus souvent imprimé en Angleterre, quelques pages de M. C.-A. Ward sur les habitudes et la manière de

vivre du Dr Johnson, qui, une fois assis à une table de taverne, se sentait sur « le trône de l'humaine félicité », et quantité d'autre matière intéressante pour les amis des livres, — des livres anglais surtout, bien entendu.

— On remarque, dans le *Century Magazine* pour mai, une étude sur Milton par Matthew Arnold, le lettré éminent dont l'Angleterre pleure la perte récente.

— Dans la *Fortnightly Review*, M. Henry James continue ses études sur les écrivains français contemporains. Après Guy de Maupassant, c'est Pierre Loti qu'il présente au public de langue anglaise. Il y apporte la même sympathie compréhensive, mais aussi les mêmes réserves qui nous paraissent, quoi qu'il en soit, dictées trop souvent par ce que les Anglais appellent la *conventionality*. Nous remarquons dans le même numéro de la *Fortnightly* (mai) quelques pages émues sur Matthew Arnold, dues à M. Frederic W. H. Myers.

— M. Thomas Archer a donné dans *The Graphic* (avril-mai) un travail intitulé *What is Known about Shakespeare* (*Ce que l'on sait de Shakespeare*). Nous le recommandons à ceux qui désirent avoir un résumé exact et judicieux de toutes les questions si controversées relatives au grand poète anglais. Il est orné d'agréables et instructives illustrations.

— *London Society* (mai) publie les expériences d'une Française à Londres (*A Frenchwoman in London, by One*). L'article est amusant et les observations y sont prises sur le vif.

— M. Alfred Austin a consacré dans la *National Review* (mai) un article plein de regrets et de sympathie à la mémoire de Matthew Arnold. On y trouve en outre un jugement porté en connaissance de cause par un esprit supérieur sur un de ses pairs.

Italie. — La *Nuova Antologia* (Rome) du 16 mai contient, entre autres choses d'intérêt, des sonnets inédits de Vincenzo Monti, et un article de M. C. Placci sur Félix Mendelssohn et sa correspondance.

— Ce qu'on dit de notre Revue. — *Le Livre* a été assez souvent cité et apprécié ce mois-ci. Sans parler d'une chronique de la *Liberté* taillée tout entière dans l'article de M. B.-H. G. de Saint-Héraye sur les colporteurs d'autrefois, nous trouvons dans le *Bookmart* d'avril une courte mention, *quite matter-of-fact*, pourrait-on dire : « Un poème, jusqu'ici inédit, de M. Victor Hugo, paraît dans le numéro de mars du *Livre*. Il consiste en quatre stances de six vers et est intitulé *A Elle*. »

— *The Nation* (12 avril) est frappée de l'étude consacrée par notre rédacteur en chef à Félix Buhot. Elle dit :

« Félix Buhot est le sujet du principal article du *Livre* pour mars, par le rédacteur en chef. M. Uzanne fait entrer, au milieu de sa propre appréciation de cet « illustrateur aquafortiste », l'article de M. Philippe Burty paru dans le *Harper's Magazine*, — mais en français, bien entendu. On donne de nombreux spécimens de l'œuvre de Buhot, mais les vignettes surtout montrent la puissance et la portée de son talent. Ce numéro est assez riche en lettres inédites de grands hommes provenant de ventes récentes. »

— Dans *Notes and Queries* du 21 avril, on lit ce compte rendu de notre numéro d'avril :

« *La Balle d'un colporteur d'antan*, par M. B.-H. G. de Saint-Héraye, traite des *chap-books* publiés à Troyes et ailleurs au siècle dernier, et formant le contenu ordinaire de la balle du colporteur. L'article est un agréable supplément à l'ouvrage bien connu de M. Nisard sur les « Livres populaires ». M. Jules Petit donne des détails sur le baron de La Roche Lacarelle (*Notes and Queries* l'appelle Locarelle, soit dit en passant), fameux collectionneur de livres. En outre de son article de tête sur les autographes, M. Octave Uzanne donne de très jolies pages sur les récentes *éditions de luxe*. »

Mais l'appréciation la plus complète se rencontre dans *The Academy* (21 avril) :

« *Le Livre* d'avril contient deux articles, assez longs tous les deux, et d'un très grand intérêt pour le bibliophile et pour certains amateurs de littérature, — distinction qui, nous en sommes persuadés, n'est point offensante, car, après tout, il n'y a pas de raison pour qu'on ne soit pas à la fois l'un et l'autre. Le premier, par M. de Saint-Heraye, est sur « la Balle d'un colporteur (*The Academy* imprime *Comporteur*) d'antan. » C'est une curieuse revue de la littérature du XVIIIe siècle, dans laquelle, il est à peine besoin de le dire, les livres les plus connus de l'histoire de la littérature officielle ne figurent point. L'autre est sur la collection du baron de Laroche-Lacarelle, avec un portrait de cet amateur, et le fac-similé d'un exemplaire de La Fontaine qui a appartenu à Mme de Pompadour avant d'appartenir au baron. Cette collection, son propriétaire étant mort, va être vendue ; et si quelque généreux capitaliste voulait l'acheter en bloc et la donner à quelqu'un qui sût l'apprécier, le directeur du *The Academy* révélerait, nous n'en faisons pas de doute, mais dans ce cas seulement, le nom et l'adresse de l'auteur de cette notice. »

Voilà qui n'est pas mal tourné, et qui a dû faire sourire M. Jules Le Petit.

NÉCROLOGIE

FRANCE

— M. Francisque de Biotière, fondateur et directeur du journal *l'Alliance des arts et des lettres*, est mort à la fin d'avril.

C'était un catholique et un impérialiste militant.

— On annonce de Bourges la mort d'un archéologue distingué, M. Alfred de Boissoudy, qui, par ses nombreuses et savantes publications sur la cathédrale de Bourges, a suscité la restauration de cette merveilleuse basilique.

— M. J.-A. Castagnary est mort subitement le 11 mai des suites d'une albuminurie dont il souffrait depuis deux ans. Il était né à Saintes en 1831. En 1857, il débuta dans le journalisme par le compte rendu du Salon dans le journal *le Présent*. Il y rompait avec les idées conventionnelles et prenait résolument parti pour l'école nouvelle qui recherche avant tout la nature, la réalité et la vie. Critique d'art désormais placé, Castagnary collabora successivement à *l'Audience*, au *Monde illustré*, au *Nain jaune* et au *Courrier du Dimanche*. Élu au conseil municipal en 1874 par le quartier de Javel; réélu en 1877, il entra en 1879 au conseil d'État. Il y siégeait depuis huit ans, quand M. Spuller l'appela à succéder à M. Kaempfen à la direction des beaux-arts. La mort l'a saisi en plein travail et au milieu de grands projets.

— Nous apprenons la mort, à Nice, de M. Adrien Després. Il s'était particulièrement voué aux études historiques et bibliographiques. On a de lui plusieurs volumes d'histoire chez Furne, Jouvet et Cᵉ, et quelques romans chez Dentu.

— M. le docteur Jules Fournet vient de mourir à Versailles. Il s'était fait connaître, très jeune encore, par des recherches cliniques sur l'auscultation et sur la première période de la phtisie pulmonaire, couronnées en 1837 au concours des hôpitaux de Paris. On lui doit aussi plusieurs opuscules relatifs aux rapports du physique avec le moral.

— Un des plus brillants collaborateurs de *la Revue philosophique*, M. Guyau, est mort à Menton le 31 mars dernier, à l'âge de trente-trois ans. Après un mémoire très remarqué sur Épicure, il publia *la Morale anglaise contemporaine*, *Esquisses d'une morale sans obligation ni sanction*, *l'Irréligion de l'avenir*, *Vers d'un philosophe*, *Problèmes de l'esthétique contemporaine*.

— On annonce la mort de M. Ernest Louët, ancien trésorier-payeur général des finances du Gard et commandeur de la Légion d'honneur (14 avril).

M. Louët, attaché au service de trésorerie des diverses guerres de l'empire, avait offert ses services à la République et avait été, en 1870, intendant général de l'armée du Midi, puis trésorier général. Rendu à la vie privée à cause de ses opinions réactionnaires, M. Louët fonda à Versailles un journal conservateur : *le Postillon de Seine-et-Oise*. Il avait cinquante-huit ans.

— M. Georges Masquin, l'un des fondateurs et le second directeur de l'Imprimerie nouvelle, association ouvrière dont le siège est rue Cadet, vient de mourir à Paris.

M. Masquin était né en 1825; il fut l'un des collaborateurs du journal *l'Atelier*. Dévoué tout entier aux idées de coopérations appliquées à l'Imprimerie nouvelle, il fut appelé à prendre part à l'élaboration du projet de mise en régie des travaux du *Journal officiel*, et c'est d'après ses devis que M. Fallières, alors sous-secrétaire d'État, put faire adopter, pour l'exécution des travaux, le principe de l'association des ouvriers entre eux.

— Un poète aimable, un chroniqueur plein d'esprit, un écrivain léger, délicat, plein de fine bonhomie et d'indulgent *humour*, un des derniers gourmands lettrés de notre âge, un ami des livres et du *Livre*, M. Charles Monselet, vient de mourir (19 mai) après une longue et cruelle maladie. Il était né à Nantes en 1825. Sans compter quelques pièces de théâtre, comme *les Femmes qui font des scènes*, trois actes avec M. Alphonse Lemonnier (1872), *Venez, je m'ennuie*, un acte (1873), représenté d'abord au Kursaal de Bade; *l'Ilote*, un acte en vers avec Paul Arène, au Théâtre-Français (1875); *la Revue sans titre*, deux actes au Palais-Royal (1876), etc., on peut citer dans la foule de ses œuvres : *Marie et Ferdinand*, poème (Bordeaux, 1842); *Histoire du tribunal révolution-*

naire (1850); *Statues et Statuettes*, portraits contemporains (1851); *Restif de la Bretonne* (1853); *Figurines parisiennes* (1854); *les Vignes du Seigneur*, poésies (1855); *la Lorgnette littéraire*, revue des écrivains contemporains, et *les Oubliés* et *les Dédaignés*, portraits du siècle dernier (1857); *les Chemises rouges, les Folies d'un grand seigneur, Monsieur de Cupidon* (1858); *la Franc-Maçonnerie des femmes, les Tréteaux de Charles Monselet* (1859); *Théâtre de Figaro* (1861); *l'Argent maudit, les Galanteries du* XVIIIe *siècle* (1862); *les Originaux du siècle dernier* (1863); *les Femmes qui font des scènes, Fréron ou l'Illustre Critique* (1864); *le Plaisir et l'Amour, De Montmartre à Séville, Monsieur le duc s'amuse* et *l'Almanach du gourmand* (1865); *Portrait après décès, la Fin de l'orgie, François Soleil* (1866); *les Premières Représentations célèbres* (1867); *les Créanciers, Œuvre de vengeance* (1870); *Chanvallon, Histoire d'un souffleur de la Comédie française* (1872); *Gastronomie, les Frères Chantemesse, les Marges du Code, le Canif de Damiens* (1873); *Lettres gourmandes, les Amours du temps passé, les Années de gaieté* (1875); *les Ressuscités, Scènes de la vie cruelle* (1876); *Panier fleuri, Prose et Vers* (1878); *une Troupe de comédiens, le Petit Paris* (1879), etc., etc.

— L'un des principaux libraires anciens, M. Léon Techener, vient de mourir à Paris, après une maladie de plus de quatre années. Il était âgé de cinquante-cinq ans.

Bibliophile passionné autant et peut-être plus que libraire, M. Techener avait été en relation avec les plus grands amateurs. Il a possédé et vu passer entre ses mains les livres les plus précieux. Il avait d'ailleurs pour les apprécier une érudition solide, que peu de ses confrères possèdent au même degré et il avait un flair particulier pour les découvrir. En dehors de sa librairie très connue, il avait réuni une collection particulière de raretés, de manuscrits gothiques, d'impressions des plus précieuses du XVe siècle et du XVIe, de livres armoriés, de belles reliures, qu'il cachait aux yeux des profanes avec un soin jaloux et que bien des gens ont été désolés de ne pouvoir visiter et... écrémer. On savait quel goût délicat avait présidé au choix des livres de son intéressante bibliothèque et divers bibliophiles auraient été heureux de se partager un certain nombre de ses trésors. Mais toutes les tentatives faites près du possesseur avaient été impitoyablement repoussées. Il a fallu qu'une longue maladie le clouât chez lui pendant plusieurs années pour le décider à se séparer d'une partie de ses livres. Deux ventes importantes en furent faites ces deux années dernières. Malgré cela il laisse encore un grand nombre de livres superbes.

— On annonce la mort, à l'âge de soixante-quatre ans, de M. le baron G. de Sède, ancien directeur du journal bonapartiste *le Courrier du Pas-de-Calais*.

— Nous apprenons la mort de M. Jacques Garnier, bibliothécaire honoraire de la ville d'Amiens, auteur de plusieurs travaux d'histoire locale et des catalogues méthodiques et raisonnés des livres et des manuscrits de la Bibliothèque communale de la ville d'Amiens. Il était né en 1808.

— M. Hervé Mangon, ancien élève de l'École polytechnique, ingénieur, directeur du Conservatoire des arts et métiers, membre de l'Académie des sciences, ancien ministre de l'agriculture, est mort vers le milieu du mois de mai. Il était né en 1821. On a de lui plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Traité du génie rural, Mécanique agricole*, et des mémoires sur le drainage et l'irrigation.

— Nous apprenons la mort de M. Van Isacker, né à Anvers et naturalisé français depuis 1870. Sous le nom de Victor Kervani, il a fait représenter la *Maison du mari* avec M. Xavier de Montépin; l'*Obstacle*, avec M. Pierre l'Estoile; *Miss Bébé* et les *Conseils de mon oncle*. Il était âgé de cinquante-sept ans.

— On annonce la mort à Tours, de l'abbé Janvier, auteur de plusieurs ouvrages hagiologiques et ascétiques, à l'âge de soixante et onze ans.

— Nous apprenons la mort de Mme veuve Jaubert, belle-fille de l'orientaliste Jaubert. Mme Jaubert était une femme d'un esprit distingué; on lui doit plusieurs romans fort appréciés, entre autres : l'*Aveugle de Fossi, Eyrielle, Irréconciliables*.

— Nous apprenons la mort du Dr Joseph Gaspard-Robert de Latour, ancien président de la Société de médecine de Paris, auteur de plusieurs ouvrages médicaux.

— Le fondateur de la grande maison de librairie Marpon et Flammarion, M. Lucien Marpon, est mort le 22 avril.

— On annonce la mort, à l'âge de soixante-dix-huit ans, d'un homme qui joua un rôle politique à Nantes lors de la chute de l'empire, M. Ernest Menard, ancien collaborateur du *Phare de la Loire* et auteur de deux romans bretons fort émouvants, *Penmarch* et *le Champ des Martyrs*.

— Célestin Moreau, auteur de travaux remarqués sur le XVIIe siècle (*Choix de mazarinades; la Jeunesse de Mazarin; les Courriers de la fronde; Mémoires de Jacques de Saulx; Mémoires du marquis de Chouppes*), et sur la colonisation de l'Amérique (*Histoire de l'Acadie française*), est mort à la fin de février. Il était né en 1805.

— Nous apprenons la mort de M. Saint-Cricq, plus connu sons le pseudonyme de Paul Marcoy, dont il a signé des relations de voyages publiées d'abord dans *le Tour du monde.*

ÉTRANGER

Allemagne. — Mme Valestra von Gallwitz, née von Temski (1833), romancière, vient de mourir à Berlin.

— Nous apprenons la mort de l'écrivain viennois H. Hollpein, qui, après avoir été quarante ans un peintre de portraits à la mode, était devenu aveugle, et avait acquis de la popularité comme auteur dramatique.

— On annonce la mort à Leipzig du Dr Keil, ancien professeur à Dorpat, et bien connu par ses travaux d'exégèse.

— On annonce de Dresde la mort du Dr Ferdinand-Gustave Kühne (22 avril), dans sa quatre-vingt et unième année. Il fut, de 1835 à 1842, le rédacteur en chef du *Jahrbücher für Wissenschaftliche Kritik.* On a publié une édition collective de ses romans et drames en 12 vol. (1862-1867). Son dernier ouvrage, *Romanzen, Legenden, und Fabeln,* a paru en 1880.

— Ernst Lausch, écrivain pédagogique de réputation, est mort dans sa cinquante-deuxième année, le 15 avril.

— Le Dr Emil Mathiesen, fondateur et rédacteur en chef du journal *Neuen Dorpater Zeitung,* est mort à Dorpat, dans sa cinquante-troisième année (fin de mars).

— Le Dr Munkel, pasteur à Hanovre, depuis longtemps éditeur du *Neuen Zeitblattes für die lutherische Kirche,* est mort le 9 avril, dans sa soixante-dix-neuvième année.

— Nous apprenons la mort d'Alexander Maximillan Seitz, de Munich, historien d'une certaine valeur (à Rome, le 18 avril), dans sa soixante-quinzième année.

— Friedrich Adolf Strauss, prédicateur de la cour à Potsdam, auteur d'ouvrages bien connus sur la Palestine et d'autres contrées d'Orient qu'il avait longtemps parcourues, né à Eberfeld le 1er juin 1817, est mort à Potsdam le 16 avril.

— S. Trabitsch, pendant longtemps éditeur de *la Wiener Handelsblatt,* est mort dernièrement à Vienne (13 avril), âgé de cinquante-neuf ans.

— Karl Weise, tourneur de son état et poète renommé, est mort le 31 mars, en Freienwalde, à l'âge de soixante-quinze ans.

— Le Dr Karl Werner, auteur d'une histoire de la théologie catholique en Allemagne depuis le concile de Trente (*Geschichte der Katholischen Theologie Deutschlands seit dem Trientiner Concil*), est mort à Vienne, le 4 avril, à l'âge de soixante-sept ans.

— On nous annonce la mort (19 avril) de Franz Xaver, chevalier de Neumann-Spallart, auteur de plusieurs ouvrages de démographie et de statistique, dont le plus connu est *Uebersichten der Weltwirthschaft.* Il était né à Vienne le 11 novembre 1837.

— On annonce la mort du professeur Bertheau, de Gœttingue (17 mai), à l'âge de soixante-seize ans. C'était un exégète et un orientaliste de grande réputation.

Angleterre. — Un des hommes dont le talent et le caractère font le plus d'honneur à l'Angleterre contemporaine, Matthew Arnold, poète distingué, prosateur de premier ordre, critique érudit et subtil, penseur ingénieux et quelquefois profond, est mort subitement à Liverpool, le 15 avril. Il était né à Laleham, dans le Middlesex, en 1822. Ses principales œuvres sont, dans l'ordre chronologique : *The Strayed Reveller, and other poems* (1849), où son nom ne figure que par son initiale A.; *Empedocles and Etna, and other Poems* (1852), également anonyme (ces deux volumes sont devenus très rares); *On Translating Homer* (1861); *Essays in Criticism* (1865); *Celtic Literature* (1868); *Saint Paul and Protestantism* (1871); *Literature and Dogma* (1873); *God and the Bible* (1875); *Last Essays on Church and State* (1877). Professeur de poésie à Oxford, Matthew Arnold s'est occupé tout spécialement des questions pédagogiques les plus techniques, et ses rapports sur l'éducation en France, en Allemagne et en Hollande sont des documents d'une importance capitale.

— Un archéologue anglais de grand mérite, Matthew Holbeche Bloxam, est mort à Rugby (24 avril), à l'âge de quatre-vingt-trois ans. On a de lui d'importants ouvrages sur l'architecture, tels que *The Principles of Gothic Ecclesiastical Architecture* (1829), *Glimpse at the Monumental Architecture of Great Britain* (1834), et ses *Fragmenta sepulchralia,* qui n'ont jamais été terminés.

— On annonce la mort de M. F.-W. Chessen (29 avril), journaliste fort répandu à Londres. Il a

collaboré d'une façon remarquable au *Morning Star*, au *Daily News* et à l'*Athenæum*.

— Nous apprenons la mort de M. John Dawson, de Skipton, rédacteur en chef et propriétaire du *West Yorkshire Pioneer* et du *Cole and Nelson Pioneer*. Il était dans sa cinquante-cinquième année.

— Nous apprenons la mort de M. Thomas P. Duffy, qui succéda à M. Stannton comme rédacteur spécial pour les problèmes d'échec à *l'Illustrated London News*. Il était aussi le fondateur et le directeur de *the Westminster Papers*.

— M. John Chalmers Morton, rédacteur en chef de *l'Agricultural Gazette* depuis sa fondation (1844), et auteur de *l'Encyclopædia of Agriculture*, est mort à Londres le 3 mai, à l'âge de soixante-dix-sept ans. Il était associé étranger de la Société nationale d'agriculture de France.

— Un architecte de grand talent, M. R. P. Pullan, est mort à Brighton, le 31 avril. On a de lui, outre des dessins et des études sur quantité de sujets architecturaux et archéologiques, un grand ouvrage écrit en collaboration avec Texier et intitulé : *Byzantine Architecture and the principal Ruins of Asia Minor*.

— L'amiral sir Alfred Ryder, âgé de soixante-sept ans, est tombé du haut de la jetée de Pimlico (Londres) et s'est noyé (30 avril). Il était l'auteur d'un ouvrage intitulé *Life Saving at sea* (le Sauvetage en mer).

— On annonce d'Angleterre la mort de Thomas Russell Crampton (22 avril), inventeur de la locomotive à grande vapeur et membre de la Société des ingénieurs de France.

Australie. — Une dépêche d'Australie nous a appris la mort du Dr William Edward Hearn, auteur de *The Aryan Household*, né dans le comté de Cavan (Irlande) en 1826. Nommé en 1854 professeur d'histoire, de logique et d'économie politique à l'Université de Melbourne, il était depuis 1873 doyen de la Faculté de droit de cette même université. Outre le livre célèbre cité plus haut, on a de lui des ouvrages appréciés, comme *Constitutional History of England* et *Plutology* ou « la Science de la richesse ».

Belgique. — De Liège on annonce la mort du chanoine J. Lupus (2 mars), collaborateur du *Feuilleton belge*, de *l'Ami de l'ordre*, et auteur du *Traditionalisme et le rationalisme au point de vue de la philosophie et de la doctrine catholique*.

Bohême. — On annonce la mort, à Jungbunzlau, du voyageur et géographe Antoine Stecker, âgé de trente-quatre ans

M. Stecker avait fait, de 1881 à 1883, un grand voyage en Abyssinie et avait, pour la première fois, donné une description exacte des lacs de ce pays, surtout du lac Tsana. En 1882, il avait été fait prisonnier par le roi Ménélik, mais il avait été relâché sur l'intervention du consul d'Italie.

Danemark. — Christian Frederick Molbech, poète lyrique et dramatique, est mort dans le courant du mois dernier. Il était né en 1821.

Espagne. — On annonce d'Espagne la mort de D. Pablo Correa, de Cuenca, directeur de *la Republica*, et écrivain distingué.

— Un romancier espagnol célèbre, Manuel Fernandez y Gonzalez, est mort dernièrement à Madrid. Il était né à Séville le 6 décembre 1824. On a de lui, outre de nombreux et remarquables romans de l'école d'Alexandre Dumas et d'Eugène Sue, deux tragédies, *Néron* et *Viriato*, et un poème épique, *la Batalla de Lepanto*.

États-Unis. — Un célèbre dessinateur et illustrateur américain, Felix O. C. Darley, est mort à Clayment (Delaware) le 27 mars, à l'âge de soixante-six ans. Il était né à Philadelphie. Outre les nombreuses illustrations dont il orna les livres des autres, il avait publié, en 1868, après un séjour de quatre années à l'étranger, une sorte d'album avec texte sous ce titre : *Sketches abroad with Pen and Pencil*.

— On nous apprend de New-York la mort de M. John R. G. Hassard, d'abord critique musical, puis rédacteur littéraire en chef de *la Tribune* de New-York. On a de lui plusieurs ouvrages, dont les plus importants sont *History of the United States of America* et *Pickwickian Pilgrimage*.

— Mrs. Mitchell, auteur d'une *Histoire de la sculpture ancienne* (Dodd, Mead et Cie) et collaboratrice du *Century Magazine* et de *New York Times*, est morte à Berlin le 10 mars. Elle était née en Perse, où son père, le révérend Dr Austin H. Wright, était missionnaire.

— Le révérend Dr James Porter, une des lumières des Méthodistes américains, et en même temps un des membres de la maison d'édition Carlton et Porter, est mort à Brooklyn, le 16 avril. Il était né à Middleboro (Massachusetts) en 1808. On a de lui, entre autres ouvrages, *History of Methodism*, *Compendium of Methodism*, et une histoire des manifestations des esprits frappeurs (*History of spirit Rappings*).

— Un auteur humoristique doublé d'un illustrateur spirituel, D. H. Strotter, bien connu des vieux lecteurs du *Harper's Magazine*, est mort dernièrement à Charleston (8 mars), à l'âge de soixante et onze ans.

— *Le Publisher's Weekly* nous apprend la mort d'Éphraïm George Squier, archéologue de mérite (17 avril), né dans l'État de New-York le 17 juin 1821. Ses principales publications sont : *Aboriginal Monuments of the State of New York; Nicaragua, its Peuple, Scenery and Mountains; Notes on Central America; The States of Central America; Monographs of authors who have written on the Aboriginal languages of Central America; Pern : Incidents and Explorations in the Land of the Incas.*

Italie. — On annonce la mort (mai) du professeur Leone Levi, statisticien de premier ordre et auteur d'écrits estimés sur le droit commercial et les finances.

— Un écrivain remarquable et un patriote généreux, qui fut l'ami le plus dévoué de Leopardi, Antonio Ranieri, est mort à Portici en avril dernier. Il était né à Naples en 1806. Familier avec la France et l'Angleterre, il s'étudia à n'écrire que dans le toscan le plus pur, le plus marqué du goût de terroir. Outre ses articles de journaux et ses publications relatives à Leopardi, on doit citer de lui un roman à tendances réformatrices, *Ginevra o l'orfana della Nunziata*, une *Histoire de l'Italie de Théodose à Charlemagne*, une *Histoire de Naples*, et un petit volume de morale familière, *Fratre Rocco*.

— On annonce d'Italie la mort du comte Francesco Benvenuti Sforza (22 avril). Il avait écrit une *Histoire de la ville de Crema*, sa patrie, et il avait en cours de publication un dictionnaire des hommes remarquables nés dans cette ville.

Russie. — Une dépêche de Saint-Pétersbourg annonce la mort d'un explorateur russe, M. Mikloukha Maclay.

En 1867, M. Mikloukha Maclay fit son premier voyage à Madère et aux îles Canaries, en compagnie du professeur Hæckel.

Après cinq années de repos, il reprit ses voyages, visita l'Espagne, l'Italie, l'Afrique orientale, et un navire russe le déposa enfin dans la Nouvelle-Guinée, où il fit un long séjour. En 1886, il proposa au gouvernement de Saint-Pétersbourg d'y fonder une colonie russe; mais on ne donna pas suite à son projet.

Pendant ces derniers temps, M. Mikloukha Maclay habitait Saint-Pétersbourg et faisait parfois des conférences sur ses nombreux voyages d'exploration. Il était né en 1848.

— La *Vie franco-russe* annonce la mort du publiciste Léon Osipovitch Levanda, qui publia un grand nombre d'articles sur les mœurs polonaises et juives dans *la Semaine, la Revue pittoresque*, le *Point du jour* (1860-1861), la *Bibliothèque européenne*, le *Journal de Moscou*, la *Gazette de Sibérie*, le *Nouveau Temps*. Il écrivait de préférence en polonais. On a aussi de lui des romans : *Un dépôt d'épicerie*, la *Confession d'un homme d'affaires, Une bonne remise*, etc.

— On annonce de Saint-Pétersbourg la mort de M. Modeste Bogdanov, zoologiste éminent (16 mars), dans sa quarante-septième année. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels son *Ornithologie russe* est devenue classique.

— M. Constantin de Haller, compositeur distingué, critique musical au *Journal de Saint-Pétersbourg*, aux *Nouveautés*, à *l'Illustration universelle russe*, etc., et auteur d'un *Traité sur la théorie de la musique*, est mort récemment à Saint-Pétersbourg. Il a publié plusieurs recueils de chansons russes.

— On annonce la mort, à Kief, de M. Théophane Lébédintsef (24 mars), fondateur de *l'Antiquité kiévienne*.

Suède. — L'évêque de Hernösand (Suède), le Dr Lars Landgren, écrivain ecclésiastique célèbre dans son pays, est mort le jour du vendredi saint. Il était né en 1810.

Suisse. — On nous annonce la mort de M. Kern, ancien ministre de Suisse à Paris, né en 1808 à Berlingen (Thurgovie).

Pendant l'hiver de 1870 à 1871, M. Kern, doyen du corps diplomatique, resta dans Paris assiégé et s'interposa près du quartier général allemand pour prévenir le bombardement et adoucir les rigueurs du blocus. Ces généreux efforts furent vains, mais ils lui valurent la reconnaissance des Français. M. Kern occupa son poste jusqu'en 1882; il se retira alors, pour cause de santé, de la vie publique. Dans sa retraite, il écrivit ses Mémoires, publiés dans le courant de l'année dernière.

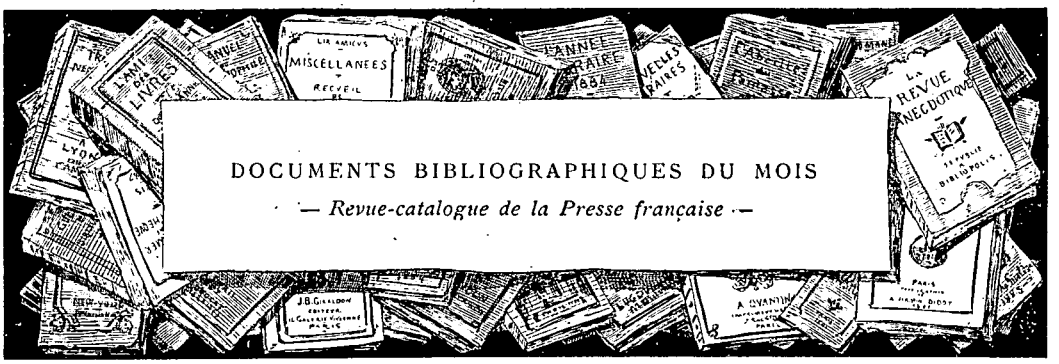

DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS

— Revue-catalogue de la Presse française —

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Tribunaux.

ANNÉE MILITAIRE (15 mai). La marine militaire et ses établissements. — Les réformes militaires en Europe. — L'hygiène dans l'armée. — L'argent dans la prochaine guerre. — La vie militaire à l'étranger. — ART (15 avril). E. Lefranc : Nos auteurs dramatiques. — H. Mereu : Le dôme d'Orviéto (suite). — A. Genevay : Le marquis de Marigny. — Paul Lafond : A propos de deux tableaux du musée de Pau, attribués à Rubens. — (1er mai). Paul Leroi : Salon de 1888, I. La Peinture. — (15). Paul Leroi : Salon de 1888 ; II. La Sculpture. — Gaston Lelieu : La collection S. Goldschmidt. — Manoël de Grandfort : Jacques Saurel. — ARTISTE (avril). E. Durand-Gréville : La leçon d'anatomie du Dr Tulp, par Rembrandt. — F. Feuillet de Conches : Madame de Cheminot. — Max Waller : Lettre de Bruxelles : le salon de « l'Essor ». — Louis Delzons : Les Féminins du roman : Dickens et M. Daudet. — Jean Alboize : L'exposition des aquarellistes. — André Lemoyne, Ph. de Sanval, Achille Rouquet : Poésies. — (mai). Ph. de Chennevières : Les portraits d'artistes au Louvre. — Alfred Robant : Alexis Peyrotte, peintre et dessinateur (1699-1769). — Jean Alboize : L'exposition des œuvres nouvelles de Vereschagin. — Edmond Bazire, André Lemoyne : Poésies.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE (mai). Auguste Glardon : Les jeux de hasard. — W. de Floriant : La région des amazones. — Adolphe Chenevière : Premier amour. — H. Jacottet : Alfred Tennyson (fin). — Emile Julliard : Souvenirs d'un séjour en Russie, Moscou. — Edouard Rod : Le mouvement littéraire en Italie. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES MONUMENTS PARISIENS (no 7). Ch. Nuitter : Les salles de théâtre de Paris. — Ch. Normand : Les caves de l'hôtel de Cluny. — Albert Lenoir : La chaire de l'église Saint-Roch. — Bourdais : Description du Trocadéro. — de Champeaux : Dominique de Cortone architecteur de l'hôtel de ville de Paris. — Augé de Lassus : La décoration des ponts de Paris. — BULLETIN MONUMENTAL (janvier-février). Jules de Laurière : Deux inscriptions de 1515, à Zivido, près de Marignan. — Baron de Rivières : Quelques mots sur l'exposition rétrospective toulousaine de 1887. — Ch. Didelot : Notes archéologiques sur la Catalogne. — Ludovic Guignard : Les découvertes archéologiques dans le Loir-et-Cher.

CORRESPONDANT (25 avril). Comte E. Soderini : Le cardinal Wladimir Czacki. — H. Delorme : Mémoire et correspondance du comte de Villèle, II. — M. Floran : Chimères, IV (fin). — (10 mai). Baron Hyde de Neuville : Le Directoire et Bonaparte. — Correspondance de Mgr Dupanloup. — François Fabié : Poésies. — R. Giers : L'hypnotisme.

DÉCADENT (1-15 mai). Paul Verlaine : Histoires insolites. — Laurent Tailhade : Vitrail. — G. Albert Aurier : Le roman vériste.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (21 avril). La situation commerciale des principaux pays et la baisse des prix des marchandises. — Le commerce extérieur de la France pendant les trois premiers mois de l'année 1888. — Les réformes financières de l'Angleterre. — La situation industrielle en Belgique. — (28 avril). La situation de l'Algérie et les projets du gouvernement général. — Les rivalités européennes en Océanie : colonies anciennes et territoires libres. — Lettres d'Angleterre : les nouveaux impôts de M. Goschen ; l'électricité comme force motrice des locomotives ; la naturalisation des Français en Angleterre, etc. — (5 mai). La situation de l'Algérie et le projet d'un budget autonome. — Le mouvement économique et financier en Allemagne : une réforme des banques populaires de Schultze-Delitzch ; les banques agricoles de Raiffeisen ; les associations de grands propriétaires fonciers ; l'assistance publique, etc. — Le commerce extérieur de la France pendant le premier trimestre de 1888. — Le commerce extérieur de l'Angleterre pendant le premier trimestre de 1888. — Le mouvement économique et social aux Etats-Unis : les *Trusts*. — (12 mai). Les symptômes de plus en plus accentués d'une reprise d'affaires. — Les rivalités européennes en Océanie : les intérêts français. — Un chapitre de l'histoire financière : les rentes sur la ville au XIXe siècle. — Les chemins de fer en Russie. — Les discussions de la Société d'économie politique de Paris : de la responsabilité des accidents survenus pendant le travail des ouvriers.

GAZETTE ANECDOTIQUE (30 avril). La quinzaine : Fragments de mémoires inédits. — Un dîner au moyen âge. — Une belle-mère au XVIIe siècle. — Victor Hugo et Judith Gautier. — Musset inédit. — Lettres inédites de Flaubert et de Chantelauze. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (1er mars). L. de Fourcaud : François Rude. — Emile Molinier : Le trésor de Saint-Marc à Venise (2e article). — Emile Michel : Les van de Velde (2e article). — Ary Renan : Tor-

cello (fin). — Alfred de Lostalot : La collection de feu M. S. Goldschmitt. — Louis Gonse : L'art chinois.

ILLUSTRATION (21 avril). Paul Dumas : Milou (suite et fin). — T...? : Chez le général. — (5 mai). A. Daudet : L'immortel. — Armand Dayot : La caricature. — (12 mai). Rastignac : Courrier de Paris. — A. Daudet : L'immortel (suite). — Alexis Lemaistre : Les coulisses du Salon. — INDÉPENDANT LITTÉRAIRE (1er mai). G. Magnabal : Les nationalités. — H. Buffenoir : Adonis (poésie). — F. Rabbe : Le vicomte de Mirabeau (suite). — L. Duchosal : L'heure. — (15 mai). Albert Savine : La traduction française de *Pain du péché* de Th. Aubanel, par M. Paul Arène. — François Fabié : Graine de poète, poésie. — Henri de Braisne : Le mirage. — Albert Gerès : M. Castagnary. — INSTRUCTION PUBLIQUE (28 avril). L. Crouslé : M. Désiré Nisard. — Cours de M. Cartault : Biographie de Juvénal. — (5 mai). Jules Levallois : Brizeux. — Cours de M. Crouslé : Marie-Joseph de Chénier. — (12 mai). Frère Azarias : L'aristotélisme avant le moyen âge. — INTERMÉDIAIRE (10 mai). Questions : Myrmidon. — Coiffer sainte Catherine. — Sur une mosaïque romaine. La mort de Lamoignon. — Un rocher décrit par Shakespeare. — Lettres inédites de l'oratorien Tabaraud. Emile de Girardin : *La clef des champs*, de feu Labiche. — *Réponses* : Bibliothèque du marquis d'Aubais. — Où sont les papiers de Bernardin de Saint-Pierre. — Une bibliothèque musicale en 20 volumes. — La médecine dans le roman. — De la classification des notes et extraits. — Pétrus Borel. — Nicolas et Clovis Eve, relieurs. — Quelle est la véritable Laure de Pétrarque.

JOURNAL DES SAVANTS (avril). Barthélemy Saint-Hilaire : Les Onpanishades. — Jules Girard : Du rôle des dieux dans la *Pharsale*. — A. Franck : Le gnosticisme égyptien. — R. Dareste : Les affranchis à Rome. — Henri Weil : Epicurea.

LE LOTUS (avril). H. P. Blavatsky : Jésus-Christ a-t-il existé ? — Franz Lambert : Psychologie de l'Egypte ancienne. — X. : La vision de Charles XI. — Amarevella : Le bonheur, par Sully Prudhomme.

MATINÉES ESPAGNOLES (30 mars - 7 avril). Don Juan Valera : Le « Bermegino » préhistorique, ou les salamandres bleues. — Emilia Pardo Bazan : Un cicerone gratis. — Sylvanecte (Mme Georges Graux) : Le salon de M. Thiers. — Marie de Rute : De Rome à Barcelone. — Ernest Bosc : La collection Gambart. — MOLIÉRISTE (mai). Ed. Thierry : Mademoiselle du Parc et Arsinoé (fin). — G. Rabaud : Sans dot, dans Rotrou. — G. Mauval : La troupe de Nanteuil à Angoulême (1685). — MONITEUR DES ARCHITECTES (30 avril). Exposition universelle de 1889. — S. Cohn : Jurisprudence. — Concours Debrousse. — MUSÉE DES FAMILLES (1er mai). Emile Moreau : Tableaux dramatiques du règne de saint Louis. — Daffry de la Monnoye : En Norvège. — Jacques Porchat : L'ours et l'ange. — H. René d'Allemagne : La serrurerie. — Louise Mussat : Mon roman. — Gaston Bonnefont : Tête brûlée. — (15 mai). Georges Bernier : Caricatures et caricaturistes. — Henri de Bornier : Lettres sur le théâtre. — G. Cougny : Le Salon.

NATURE (21 avril). Gaston Tissandier : Les ombres françaises de M. Caran d'Ache. — Carte du relief de l'Algérie et de la Tunisie, dressée par M. E. Guillemin. — Le marquis de Nadaillac : Le tertre du serpent aux Etats-Unis « the serpent mound ». — (28 avril). Le lieutenant-colonel Hennebert : Tourelle hydrostatique à éclipse. — Jacques Léotard : Traitement des sables aurifères par amalgamation, chez les anciens. — Amédée Guillemin : Des variations du climat et de leurs causes. — Gaston Tissandier : Les montagnes russes à Paris. — E. Rivière : Une station préhistorique à Champigny. — (5 mai). Guil. Capus : Le Pamir. — Le chêne de Sully au parc Saint-Maur (Seine). — Max de Nansouty : Le puits artésien de la place Hébert, à Paris. — Arthur Good : La vélocipédie. — (12 mai). Transport de l'hôtel *Brighton Beach* à Coney Island, aux Etats-Unis. — Dr Z : L'acide fluorhydrique et la phtisie pulmonaire. — Albert Tissandier : Cérémonies funèbres aux Indes. Les *Tours de silence* et l'incinération des morts. — Amédée Guillemin : Des variations du climat et de leurs causes (suite). — NOUVELLE REVUE (1er mai). Jean Richepin : Césarine (suite). — Marquis de Castellane : Essais de psychologie politique : le comte de Falloux. — Mlle Marie-Anne de Bovet : La Saint-Simon de l'Angleterre (deuxième et dernière partie). — Claude Vento : Une vie brisée (deuxième et dernière partie). — Gabriel Sarrazin : Poètes modernes de l'Amérique : Walt Whitmann.

PARIS ILLUSTRÉ (28 avril). Léonce Benedite : La vie de Paris (chronique) ; Salon de 1888. — Gaston Jollivet : L'année d'une Parisienne (suite). — (12 mai). Léonce Benedite : Salon de 1889. — Henri Second : Quarante et un sous de dette.

REVUE ALSACIENNE (avril). V. Chauffour : Frédéric Titot. — Camille Gilardoni : Un fonctionnaire français en Alsace au XVIIe siècle. — Le général Pélissier : Henri IV, Bongars et Strasbourg (fin). — Lorédan Larchey : Entre Aubure et Dambach (fin). — REVUE CONTEMPORAINE (15 avril). Alphonse de Calonne : Les magistrats sous l'Empire. — André Valdès : Un météore. — A. de Calonne : Désiré Nisard et les deux morales. — Saint-Clair : Le match des universités anglaises. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (16 avril). Josèphe, p. p. Niese. — Iwan Müller : Manuel d'antiquité classique. — Sidoine Apollinaire, p. p. Luetjohann. — Overbeck, Pompéi. — Frunck-Brentano : Les sophistes allemands et les nihilistes russes. — (23 avril). Scheindler : Les mots d'Homère dans les premiers chants de l'Iliade. — Helbig : L'épopée homérique. — Briel, Callistrate et Philonide. — Hersel : Les citations du pseudo-Longin. — Graetz : Histoire des juifs, III, trad. par M. Bloch. — Godefroy : Dictionnaire de l'ancienne langue française, lettre O. — Kürschner : Littérature nationale allemande, vol. 81-99. — Stoffregen : La mort des immortels. — (30 avril). Neuman, vocabulaire kabyle. — A. Müller : Le théâtre grec. — H. Droysen : Antiquités militaires de la Grèce. — Runge : Courtilz de Sandras. — Arnaudin : Contes populaires des Landes. — Correspondance de Marie-Louise. — (7 mai). Patrizi : Etudes sur Virgile. — Jadart et Pellot : Robert de Sorbon. — Noulet et Charbonneau : Deux manuscrits provençaux. — Talbert : De la prononciation française au XVIe siècle. — Wiegaud : Frédéric II jugé par la postérité. — (14 mai). Lauyen : Etudes sur Plaute. — Kœrting : Encyclopédie et méthodologie de la philologie romane. — Heulhard : Rabelais légiste. — Ziesing : Erasme ou Salignac. — Marlet et Marchegay : Louise de Coligny. — REVUE D'ANTHROPOLOGIE (15 mai). E.-T. Hamy : Notice sur les fouilles exécutées dans le lit de la Liane en 1887. — Marcelin Boule : Essai de paléontologie stratigraphique de l'homme ; II. Iles Britanniques ; III. Alpes. — Topinard : Les dernières étapes de la généalogie de l'homme. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (mai). P. Gaffarel : Le Soudan français. — V. Nicolas : La baie de Diégo-Suarez. — D. Bellet : Les anglais en Birmanie (fin). — J. Girard : Les tremblements de terre (fin). — L. Delavaud : La Société de géographie à Toulouse. — L. Drapeyron : Le centenaire de La Pérouse.

© 2007 Lavoisier – Editions – Les publications du savoir – Editions Jean Picard

— REVUE DE LA FRANCE MODERNE (25 avril). Octave Feuillet : Circé, proverbe. — E. Quentin. — Bauchart : Un grand bibliophile. — Francisque de Biotière : La vengeance de Mathurin. — REVUE DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE (15 avril). E. Z.: L'éducation dans les lycées. — Des programmes et des examens de l'enseignement secondaire. — (15 mai). E. Z.: Revue de quinzaine. — Charles Le Goffic : Le mystère de Sainte-Tryphime. — REVUE DE PARIS ET DE SAINT-PÉTERSBOURG (15 mai). Georges Rodenbach : L'amour en exil. — Armand Sylvestre : Salon de 1888. — Robert de la Sizeranne : Emile Deschamps. — Jean Revel : Bethléem et Memphis. — Arsène Houssaye : Les portraitistes; I. Holbein. — Edmond de Goncourt : Le journal des Goncourt. — Léon Cladel : Maman. — Emile Tardieu : Evocation. — Le comte de la Roche : Le ménestrel. — Maurice Guillemot : Figurines, Madame Adam. — J. de Nemethy : L'atelier d'Antokolski. — Auguste Blondel : Le curé de Rauzas. — Gabriel Vicaire, Armand Sylvestre, Henry de Braisne, O. de Parisis, de Hérédia : Poésies. — REVUE DES ARTS DÉCORATIFS (avril). Les bijoux et la mode, lettre de M. Josse. — Louis Courajod : Le moulage et ses applications. — REVUE DES DEUX MONDES (1er mai). Victor Cherbuliez : La vocation du comte Ghislain (deuxième partie). — Victor Duruy : Etat politique et moral de la Grèce avant la domination macédonienne. — Anatole Leroy-Beaulieu : La religion en Russie. — (IV). L'évolution du Raskol et des sectes. — Alfred Fouillée : La crise actuelle de la métaphysique. — (II). La métaphysique fondée sur la morale. — Le comte Guy de Brémond d'Ars : Un gaulois de la Renaissance. — Etienne Pasquier. — Raphaël Chandos : Les fantômes et la science. — F. Brunetière : Sur l'éloquence judiciaire, à propos d'un livre récent.—(15 mai). Victor Cherbuliez : La vocation du comte Ghislain (troisième partie). — Edouard Schuré : La légende de Krishna et les origines du Brahmanisme. — Emile Blanchard : L'instruction secondaire à la campagne. — Ernest Lavisse : Etudes sur l'histoire d'Allemagne. — La fondation du Saint-Empire. — Jules Rochard : La maison de l'ouvrier. — Auguste Laugel : Le dernier connétable de France. — Le duc de Lesdiguières. — REVUE DIPLOMATIQUE (n° 2). Baron d'Avril : Négociations relatives au canal de Suez. — P. Pisani : L'expédition russo-turque aux îles Ioniennes, en 1798-1799. — R. de Maulde : Les ducs d'Orléans en Lombardie avant Louis XII, 1387-1483. — O. Browning : Un mystère diplomatique : Hugh Elliot à Berlin, 1777. — Duc de Broglie : Le secret du roi. Quelques explications sur des points contestés. — Baron de Courcel : L'empereur Guillaume Ier d'Allemagne. — Vicomte de Grouchy : Acquisition du duché de Mayenne par le cardinal Mazarin. — REVUE DU CERCLE MILITAIRE (29 avril). Dressage du cheval de guerre. — Expériences sur le canon à air comprimé. — Un colonel italien : Relation d'une guerre imaginaire entre la France et l'Italie. — (13 mai). Le chemin de fer transcaspien. — Des effets des obus-torpilles sur la fortification. — REVUE DU MONDE LATIN (mai). D. du Barral : Bonaparte et la Curie romaine. — Comte de Puymaigre : La légende de Marie l'Egyptienne. — Ch. Gidel : Ponsard (suite). — REVUE DU SIÈCLE (avril). Camille Roy : Jean-Paul Clarens. — Jean-Paul Clarens : M. Renan. — J.-Irénée Avias : Félix Fras. — Dr Claude Perronnet : De la lucidité magnétique. — Camille Roy, Puitspeln, Stephen Daniel : Poésies. — REVUE GÉNÉRALE (1er mai). Philibert Audebrand : Histoire d'un mouchard. — André Chadourne : La statue d'Alfred de Musset. — Comtesse de Mouzy : Silhouettes artistiques.—(15 mai). Henri Quet : Le Salon de 1888. — Bernard Lavergne : La revision. — REVUE GÉNÉRALE D'ADMINISTRATION (avril). Martinet : Les différentes formes de l'impôt sur le revenu (suite). — Paul Feillet : De l'assistance publique à Paris. — REVUE HISTORIQUE (mai-juin). Martin Philippson : Etudes sur l'histoire de Marie Stuart (suite). — Charles Nisard : Des poésies de sainte Radegonde attribuées à Fortunat. — Baron du Casse : La reine de Westphalie, son journal et sa correspondance (suite). — REVUE ILLUSTRÉE (15 avril). Henri Becque : Causerie. — E. Zola : Le Rêve (suite). — Roger-Ballu : Les pastellistes. — Abraham Dreyfus : Les cinq minutes. — Gustave Geoffroy : E. de Goncourt. — (1er mai). E. Zola : Le Rêve (suite). — Caran d'Ache : Ombres françaises. — Félicien Champsaur : Jan van Beers. — J. Ricard : Dimanche des Rameaux. — REVUE INTERNATIONALE DE L'ENSEIGNEMENT (15 avril). André Lebon : Un historien constitutionnel : M. Boutmy. — Maurice Holleaux : L'histoire et l'archéologie. — REVUE LIBRE (15 avril). Henri La Luberne : La mort du médium, souvenirs sur Rome. — Gustave Toudouze : Bourgeois de lettres! L'incident Lucien Descaves. — Jules Lermina : La robe. — L. Ratisbonne, M. Bouchor, Mario de la Tour, Arnold Laroche : Poésies. — REVUE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE (avril). John Grand-Carteret : Sur la caricature. — Hippolyte Buffenoir : André Chénier. — Jules Salmson : Le métier dans l'art, la glyptique. — Léon Duvanchel : Mademoiselle Molière. — REVUE MARITIME ET COLONIALE (avril). Ch. Chabaud-Arnault : Etudes historiques sur la marine militaire de France (Suisse); les escadres françaises pendant la surintendance du duc de Beaufort. — Dr A. Piton : Un voyage à Bornéo. — REVUE PHILOSOPHIQUE (mai). A. Binet : Le problème du sens musculaire d'après les travaux récents sur l'hystérie. — Ch. Secrétan : Questions sociales. — I. La journée normale. — Ch. Richet : Les réflexes psychiques (fin) [avec 8 figures]. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (21 avril). E. Varech : Une femme à bord, Nouvelle. — Marcellin Pellet : Le théâtre révolutionnaire dans la république cisalpine. — Sacher-Masoch : La femme au fouet; mon oncle Henri et ma tante Mina. — (28 avril). Jules Lemaître : Charité. — John Grand-Carteret : La caricature et l'histoire. — N. Quellien : Les mystères et drames bretons. — James Darmesteter : Littérature afghane; la fin d'une race, Khouchal Khan, prince et poète. — (5 mai). Ferdinand Fabre : Ma vocation (deuxième partie). — C. de Varigny : Léna. — Charles Bigot : L'éducation de la bourgeoisie. — Jean Fleury : Une exposition de l'art français à Saint-Pétersbourg. — Funck-Brentano : Un horloger à la Bastille.— (12 mai). Arvède Barine : Darwin, sa vie et sa correspondance. — H. Monin : Les élections et les cahiers de Paris en 1789. — Charles Bigot : Le salon de 1888, I : La peinture décorative. — REVUE HISTORIQUE (mai-juin). Martin Philippson : Etudes sur l'histoire de Marie Stuart. Les lettres de la cassette (suite) : les historiens contemporains. — Charles Nisard, de l'Institut : Des poésies de sainte Radegonde attribuées jusqu'ici à Fortunat. — Albert Babeau : Le duc d'Enghien gouverneur de Champagne. — Arvide Ahnfelt : La diplomatie russe à Stockholm en décembre 1810. — Baron du Casse : La reine Catherine de Westphalie, son journal et sa correspondance (suite). — Le second ministère du duc de Richelieu (fragment d'autobiographie). — REVUE SCIENTIFIQUE (21 avril). A. Corlier : La chaire de physiologie à la faculté de médecine de Paris. — F. Rivière : Un souvenir du voyage de La Pérouse.—(28 avril). Preyer : Les régimes scolaires en Allemagne. — Gustave Le Bon : L'influence de la race dans l'histoire. — (5 mai). R. Blanchard : Les ennemis de l'espèce humaine. — Fr. Paulhan : La perception interne et la psychologie.— (12 mai). Ch. Rabot : Les récentes expéditions danoises dans le Groënland. — V. Turquan : Répartition en densité de la population en France. — G. Variot : Les tatouages européens. — Les facultés mentales

des araignées. — REVUE SOCIALISTE (avril). H. Aimel : La philosophie positive d'Auguste Comte. — F. Tufferd : De la répartition du travail dans la société future. — E. Potonié. — Pierre : Le congrès féminin de Washington. — (mai). E. de Laveleye : La propriété primitive dans les Townships écossais. — H. Aimel : La politique positive d'Auguste Comte. — A. Regnard : Le bilan du christianisme et du judaïsme. — L. Fiaux : La question de la prostitution devant l'Académie de médecine. — ROMANIA (janvier). L. Sudre : Sur une branche du *Roman de Renart*. — J. Bédier : La composition de *Fierabras*. — E.-G. Parodi : Saggio di etimologie catalane e spagnuole. — A. Thomas : Les papiers de Rochegude. — Un ancien catalogue de manuscrits français.

SAMEDI-REVUE (21 avril). L. de la Brière : Causerie littéraire. — Comte de Bizemont : Le centenaire de La Pérouse. — A. Marmontel : Souvenirs d'un vieux musicien, II. — Jacques de Biez : Un mystère breton. — (28 avril). Simeoni : En Italie. — Geo. Hope : En Angleterre. — L. de la Brière : Causerie littéraire. — Comte de Puymaigre : Le « Folk Lore ». — L. de Chauvigny : Les deux baisers, poésie. — Jean Guiran : Les « Historiens » de Barbey d'Aurevilly. — Mme Calmon : Le remords de Laurence (suite). — (5 mai). Raoul Loky : La Saint-Philippe. — Victor Fournel : Causerie littéraire. — Urbain Guérin : La réforme de la vie communale. — O. Fidière : Le salon, premier article. — Victor Tissot : Notes de voyage : Le Gothard. — Eug. Soulange-Bodin : Impressions bleuâtres. — (12 mai). F. Pichereau : Une reconnaissance de cavalerie à la veille du combat de Châtillon. — Moriz : Profils littéraires d'outre-Rhin : Paul Heyse. — O. Fidière : Le salon, deuxième article. — J. Chasle-Pavie : L'œuvre de Théophile Gautier d'après le vicomte de Lovénjoul. — SCIENCE SOCIALE (mai). E. Demolins : La dictature! — P. Bureau : Les tartares. — Khalkhas. — E. Guerrin : Les faux remèdes au mal social. — A. de Préville : Le continent africain. — SPECTATEUR MILITAIRE (15 mai). X. Y. Z. : Les réformes de l'armée française. — L'officier Nestor : L'armée d'instruction. — L. Noirot : Les peintres militaires au Salon de 1888.

TOUR DU MONDE (21 avril). Victor Giraud : Les lacs de l'Afrique équatoriale. — (5-12 mai). Charles Grad : A travers l'Alsace et la Lorraine.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 avril au 15 mai 1888)

DÉBATS. Avril : 17. André Hallays : Le mystère de sainte Tryphime. — 18 et 19. Gréard : Mme de Maintenon. — 25. Jules Simon : Hector Pessard, Mes petits papiers. — 26. Henri de Parville : Revue des sciences, Cryptographie. — Jean des Roches : Antonio Ranieri. — Mai : 3. H. Taine : Marcelin. — 8 et 9. E.-M. de Vogüé : Poésie russe, Nékrassoff. — 11. J. Bourdeau : Correspondance inédite du maréchal de Tessé.

ESTAFETTE. Avril : 26. Edmond Petit : Le rôle du paysan.

ÉVÉNEMENT. Avril : 20. Aurélien Scholl : La fin du siècle. — 24. E. Magnier : *1814*, par Henry Houssaye. — 26. Jean Lorrain : Une mauvaise action (le *Germinal* M. Zola). — 27. Aurélien Scholl : Courrier de Paris (*Germinal*). — Mai : 1er. Jules Tellier : Dieu le veut, de M. M. Bouchor. — 5. Roger Bontemps : La vieille chanson. — 8. Émile Corra : Un plaid de sire Hugues de Maurepas (XIIe siècle).

FIGARO. Avril : 19. Auguste Vitu : Adrienne Lecouvreur. — 21. Gustave Geffroy : Maladies littéraires, la Bibliomanie. — 13. Henry Fouquier : La pitié. — 24. Albert Wolff : Courrier de Paris (*Germinal*). — 25. Emile Zola : Germinal. — Mai : 3. Albert Wolff : Victor Hugo dessinateur. — 5. G. Geffroy : Henry Céard, Ceux de Médan. — J. Barbey d'Aurevilly : Pensées détachées. — 8. Philippe Gille : 1814 (par Henry Houssaye). — 15. Philippe Gille : La Revue de famille. — Théodore de Banville : Leçon de feuilleton. — 14. Henry Fouquier : M. Castagnary. — 15. Auguste Vitu : *Le Flibustier* de J. Richepin, et *le Baiser* de Th. de Banville.

GAULOIS. Mai : 4. *1814*, par Henry Houssaye.

GAZETTE DE FRANCE. Avril : 29. Armand de Pontmartin : Le comte Othenin d'Haussonville, Prosper Mérimée. — Mai : 7. Simmias : Schopenhauer, la Théorie de la volonté. — 13. Armand de Pontmartin : La légende de Faust.

GIL BLAS. Avril : 24. H. Bauër : Brûlons Scribe. — Mai : 15. Catulle Mendès : Hymnôdie (*le Baiser* de Théodore de Banville).

JUSTICE. Mai : 14. Gustave Geffroy : Victor Hugo dessinateur.

LIBERTÉ. Avril : 18. A travers champs : La balle d'un colporteur d'antan. — Mai : 14. Y. : Causerie (*1814*, par Henry Houssaye).

MONITEUR UNIVERSEL. Avril : 30. Edmond Villetard : Causerie (*Germinal*). — Mai : 12. *1814*, par Henry Houssaye. — 13. Un portrait de M. de Bismarck (*le Prince de Bismarck*, par M. Oscar de Vallée).

MOT D'ORDRE. Avril : 22. Mario Proth : Claire Everard, par Edmond Lepelletier.

NATIONAL. Mai : 7. Auguste Baluffe : La comédie à Angoulême en 1685.

PARIS. Avril : 19. Georges Montorgueil : Sang et feu (les Salutistes). — Mai : 9. Georges Montorgueil : L'estampe et les mœurs.

PARTI NATIONAL. Avril : 20. Francisque Sarcey : Causerie littéraire (Les mœurs et la caricature en France, par J. Carteret; Les graveurs du XIXe siècle, par Béraldi). — 22. Jules Tellier : Le paysan et la paysanne pervertis. — 27. Victor Fournel : Les vrais mémoires de Frédérick-Lemaître. — Mai : 3. Victor Fournel : Le caricature et ses types, Mayeux. — 6. Paul Belon : Paris qui passe (Alphonse Daudet et *l'Immortel*). — 10. Victor Fournel : La caricature et ses types, Robert Macaire et Bertrand.

PAYS. Mai : 14. H. Astier : Master Cant.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Avril : 16. T. C. : Histoire d'une grande dame au XVIIIe siècle, la princesse Hélène Potocka.— Mai : 5. Benjamin Constant : Les dessins de Victor Hugo. — 6. André Theuriet : Histoires de revenants.

SIÈCLE. Avril : 29. L. Lariche : La Bibliothèque nationale.

SOIR. Mai : 3. Georges de Porto-Riche : Prosper Mérimée, par M. le comte d'Haussonville.

SOLEIL. Mai : 12. X. Marmier : Le Joueur du Mississipi. Pontsevrez : Tête russe.

TEMPS. Mai : 1er. La Société littéraire avant la fin de l'Empire (extraits du 3e vol. du *Journal des Goncourt*). Anatole France : M. Henri Meilhac, membre de l'Académie française. — 2. Blaze de Bury : Un grand journaliste, Eugène Forcade (extrait de la *Revue internationale*). — 8. Anatole France : *1814*, par Henry Houssaye. — 9. Anatole France : *1814*, par Hnr y Houssaye.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

— Procès de presse, de propriété littéraire et de librairie —

POLICE CORRECTIONNELLE

(9e chambre.)

La propriété des articles de journaux.

Un imprimeur-éditeur de Paris, M. Noblet, s'était emparé des chroniques de police correctionnelle publiées sans signature par le journal *la Loi*. Il les collectionnait dans des almanachs comiques qu'il répandait chaque année dans les départements.

M. Chevalier-Maresq, président du conseil d'administration du journal *la Loi*, a saisi la 9e chambre d'une plainte en contrefaçon.

Me Pouillet a soutenu ses conclusions.

An nom de M. Noblet, Me Huard répondait que la direction du journal *la Loi* était sans qualité pour poursuivre. L'avocat du défendeur soutenait en effet que, seul, l'auteur ou les auteurs des chroniques dont M. Noblet s'était emparé auraient eu le droit de revendiquer leur incontestable propriété; mais, ajoutait-il, les écrivains en cause ne formulant aucune plainte, et continuant à garder l'anonyme et le silence, la direction de *la Loi* ne pouvait se substituer à eux dans la poursuite.

M. le substitut Cabat, examinant cette question délicate : Quelle est la conséquence de l'anonymat au point de vue littéraire? estime que, lorsqu'un journaliste ne signe pas, c'est qu'il entend par là abandonner implicitement à son journal la propriété définitive et absolue de ses articles.

Le tribunal a jugé dans le même sens.

Le jugement de la 9e chambre déclare que le refus par l'auteur de se faire connaître ne saurait constituer au profit des contrefacteurs un droit à l'impunité; que les articles dont la paternité n'est pas réclamée ne tombent pas pour cela dans le domaine public; qu'alors et dans ce cas la direction du journal doit en être réputée devenue propriétaire, et qu'elle a le droit d'en empêcher la contrefaçon :

« Attendu, dit le jugement, que la propriété des œuvres d'auteurs anonymes ou inconnus, dont la volonté peut être de ne se révéler en aucun cas, ne saurait cependant demeurer vague et incertaine ou devenir une sorte de *res nullius*;

« Qu'il est donc de toute nécessité que l'éditeur d'œuvres de ce genre soit considéré comme ayant reçu des auteurs eux-mêmes l'exercice des droits qui leur appartiennent... »

Par ces motifs, le tribunal reconnaît à M. Chevalier-Maresq, représentant du journal *la Loi*, le droit absolu de réclamer la propriété de ses chroniques de police correctionnelle, et condamne M. Noblet, pour contrefaçon, à 50 francs d'amende, à 1,500 francs de dommages-intérêts et à la confiscation des exemplaires de ses almanachs qui ont été saisis.

Les Salons illustrés Baschet et Boussod-Valadon.

Le procès qui était engagé entre MM. Boussod-Valadon et Baschet au sujet de la publication de leurs *Salons* illustrés, chacun de ces éditeurs voulant rester propriétaire du titre, a été jugé dans la première semaine de mai. Le tribunal condamne les plaidants aux frais par moitié et déclare que M. Boussod-Valadon n'emploiera plus sur son *Salon* certaines marques de fabrique telles que la palette qui ornait la couverture des volumes. De son côté, M. Baschet est astreint à certaines obligations qui rendent chaque publication bien distincte.

L'Administrateur-Gérant : A. SAUPHAR.

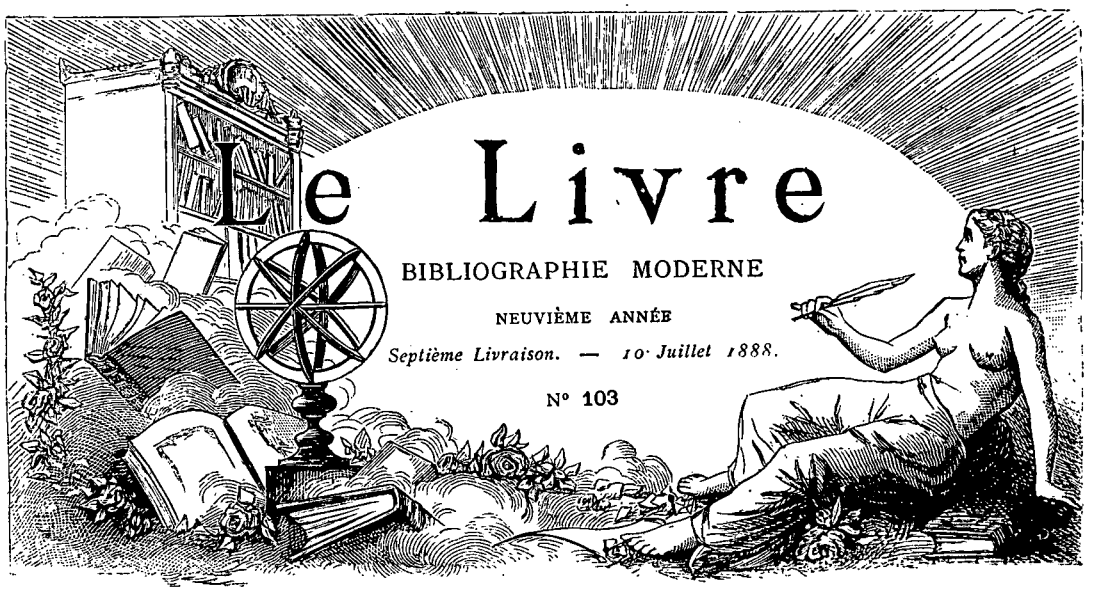

L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Toute la Lyre, œuvre posthume de Victor Hugo, par JEAN RICHEPIN. — **Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Histoire. — Beaux-Arts. — Géographie. — Bibliographie. — Mélanges. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.**

TOUTE LA LYRE

Ce n'est pas un article qu'il faudrait entreprendre sur *Toute la Lyre*, c'est un volume. Ce livre posthume, en effet, semble la revue de tous les livres de vers publiés par Hugo vivant, et comme une anthologie où se résume son œuvre entière, depuis les *Odes et Ballades* jusqu'aux *Quatre vents de l'Esprit*. On y voit flamboyer les mille reflets de tous les incendies multicolores qui ont jailli de ce volcan pendant soixante années d'incessante et prodigieuse éruption.

En doit-on conclure qu'il y a là une redite, et que la publication de *Toute la Lyre* était inutile? Loin de moi l'idée d'un pareil blasphème! A supposer même qu'il y ait redite, entendre répéter de telles choses, et par une telle voix, me paraîtrait encore une fête incomparable. Mais la vérité est qu'il n'y a pas redite. Il ne saurait, avec Hugo, y en avoir. Ce qui caractérise, en effet, son génie, c'est le perpétuel renouveau. Il eût pu, par exemple, passer sa vie à décrire uniquement des couchers de soleil, sans en faire deux qui se ressemblassent. Il nous eût, pour chacun, réservé de merveilleuses surprises, combinaisons de vocables, inventions d'images, de rythmes, de rimes. Je ne connais pas un poème de lui où il n'y ait quelqu'une de ces magiques trouvailles.

Elles abondent particulièrement dans *Toute la Lyre*. Citons, sans commentaires, sur des sujets rebattus. Voici un *Gros temps la nuit :*

Le vent hurle; la rafale
Sort, ruisselante cavale,
Du gouffre obscur,
Et, hennissant sur l'eau bleue,
Des crins épars de sa queue
Fouette l'azur.

. . . . . .

La mer chante un chant barbare
Les marins sont à la barre,
Tout ruisselants;

L'éclair sur les promontoires
Éblouit les vagues noires
De ses yeux blancs.

Et dans la sombre mêlée
Quelque fée échevelée,
Urgel, Morgan,
A travers le vent qui souffle
Jette en riant sa pantoufle
A l'ouragan.

Voici, sur les comètes (combien de fois Hugo en a-t-il parlé?), du neuf encore :

Êtes-vous, dans l'éther qui roule,
Des étoiles dont le sang coule
Faisant des mares de clarté?
Venez-vous des noirs ossuaires?
Êtes-vous, traînant vos suaires,
Les mortes de l'immensité?

A propos des hommes de génie, des *guides*, un des thèmes favoris du maître, voici de l'inattendu, toujours :

Bientôt le jour sur son quadrige
De l'ombre ouvrira les rideaux;
Vers l'orient tout se dirige,
Même ceux qui tournent le dos.
L'un y marche et l'autre y recule;
L'avenir, dans ce crépuscule,
Dresse sa tour énorme à voir,
Tour obscure, mais étoilée;
Vos strophes à toute volée
Sonnent dans ce grand clocher noir.

Les douleurs de l'exil ont souvent aussi inspiré le solitaire de Guernesey. Il en parlé ainsi, cette fois :

Oh! l'exil! Il est triste, il s'en va, grave et morne,
Traînant un deuil sans fin dans l'espace sans borne,
Et, sur le dur chemin qui vers l'ombre descend,
Sans cesse on voit tomber goutte à goutte le sang
Des racines du cœur qui pendent arrachées.

Mais à quoi bon citer davantage? Ouvrez le livre au hasard, et partout vous cueillerez une de ces fleurs d'image, épanouie, imprévue. De même vous trouverez à chaque page, non pas une paire, mais des chapelets entiers de rimes qui vous frapperont l'oreille pour la première fois. Il n'est pas jusqu'aux sonorités les plus banales qui ne rendent ici une musique inattendue. D'un vocable usé comme un vieux sou, le grand alchimiste fait une pièce d'or, marquée à son coin, et qui chante ainsi qu'un louis vierge. Un exemple, au petit bonheur (*Bibliothèques*) :

Oh! ceux qu'on ne lit pas et ceux qu'on ne lit plus!
Laharpe et Lebatteux se faisant des saluts
Des deux côtés d'un cippe ou du haut d'un balustre!
Tuet et Patouillet se donnant de l'illustre!
Les adorations de ces cuistres entre eux!
Oh! les socles ventrus sous les bustes goîtreux
Rapin louant Bonhours! Oh! le bon voisinage
De Saumaise grattant l'échine de Ménage!
L'ombre amoureusement étreint sous le tasseau,
Lipse avec Moreri, Brossette avec Crasso.
L'oie admire la dinde et l'on se congratule;
La patte cordiale empoigne la spatule.

Autre exemple, dans le *Quai de la Ferraille*. Ce sont les racoleurs qui chantent :

Il faut des meurtriers au Roi; nous en cherchons.
Pour faire des drapeaux nous prenons des torchons;
Pour faire des héros nous prenons des canailles.
Nous rions en ouvrant dans l'ombre nos tenailles :
Qui se fie au sourire est pincé par l'étau.
Le froid, la faim, la soif, sont des coups de marteau
Qui donnent une forme obscure aux misérables;
Mais, pourvu qu'il leur reste un œil fier, de bons râbles,

. . . . . .

Le roi nous livre en bloc le tas des mendiants;
Nous lui rendons des Cids et des Esplandians.

. . . . . .

Nous enrôlons des loups, des ours, des juifs de choix,
Et de bons Allemands qui *pattent les pourchois*.

. . . . . .

Sans doute ce n'est là que de la virtuosité de rimeur. Entendons-nous, toutefois. Il est à la mode, aujourd'hui, parmi les jeunes générations poétiques, de tenir en médiocre estime ce genre de maîtrise. Volontiers on la traite de jonglerie. Il est bien certain que, pour les renards ayant la queue coupée, la queue est un ornement superfétatoire. Je n'en reste pas moins convaincu qu'un renard a raison d'avoir ce panache et qu'un vrai poète doit être un virtuose en son art. S'il n'est que virtuose, je suis fâché qu'il ne soit pas davantage; mais encore suis-je enchanté qu'il soit cela. La qualité n'est pas si commune! Quand, par surcroît, le virtuose est un grand poète, c'est parfait; et du diable s'il me vient à l'idée de lui dire :

— Vous savez trop votre métier.

Car on ne le sait jamais outre mesure, et il faut le savoir trop pour le savoir assez. Quant à prétendre que la *forme* peut nuire au *fond*, c'est une objection à laquelle je n'ai jamais rien compris. Il ne m'entre pas dans la tête qu'un bon vin perde de son bouquet à être versé d'une buire en or incrustée de pierreries.

De même je ne saurais goûter cette théorie en vogue, à savoir, que l'éloquence et la rhétorique sont les ennemies du lyrisme. Elles ne le remplacent pas, certes. Mais qu'elles l'annihilent, non. Les prophètes hébreux me semblent quelque peu lyriques, et tout à la fois éloquents, et ils

ont leur rhétorique à eux. Seulement, il y a fagots et fagots : Isaïe faisait les siens dans le buisson ardent. La rhétorique est l'art de coordonner ses pensées, et de les désordonner au besoin; on oublie trop ce second point, lorsqu'on la méprise. Pour l'éloquence, elle donne l'élan du discours, le souffle, ou plutôt, elle est le souffle. C'est par elle que l'idée s'enfle en période, se développe, et déroule au vent tous ses plis comme un drapeau. La rhétorique et l'éloquence étant ainsi entendues, comment et pourquoi gêneraient-elles le lyrisme? Avoir des poumons et savoir s'en servir n'est pas une infirmité rédhibitoire pour jouer de la trompette.

Mais le lyrisme consiste-t-il à toujours tarata-ntarer dans la trompette, fût-ce dans celle de Jéricho? Certes non. Il y a tel soupir de flûte, telle plainte vibrante de violon, qui est lyrique aussi. Un mot, une épithète, sont lyriques. Seulement, pourquoi restreindre la poésie à ce seul lyrisme-là? Pourquoi vouloir qu'elle soit cette flûte ou ce violon, sans plus? Laissez-la donc déchaîner l'orchestre entier, avec toutes ses rafales. Flûte et violon y feront leur partie, bien sûr. Que si vous ne distinguez pas leur chant dans la masse harmonique, n'en accusez que votre oreille grossière, inhabile à entendre tant d'instruments à la fois.

Parlons sans métaphores. Il est des poètes, très sincèrement poètes, mais dénués de virtuosité, de rhétorique et d'éloquence, chez qui de loin en loin éclate l'expression lyrique, ce je ne sais quoi qui fait rêver, et qu'on appelle aujourd'hui *suggestif*. Chez ceux-là, on s'arrête pour admirer. La rareté même de la rencontre la rend plus précieuse. Au contraire, chez le grand poète complet, on n'a pas le loisir de faire ces haltes. On est entraîné sans relâche. Sa virtuosité, sa rhétorique et son éloquence vous pressent, vous forcent, vous enlèvent à vous-même, ne vous laissent pas l'esprit libre. On admire en bloc, pour ainsi dire. Et voilà pourquoi, bien souvent, on est injuste envers ce terrible dompteur, qui vous a comme terrassé d'admiration, tandis que l'autre, moins tyrannique, vous a procuré le délicat plaisir d'une griserie où l'on n'a point perdu la tête.

Mais ces coins de lyrisme, ces expressions *suggestives*, le grand poète vous les offre aussi. Ah! tranchons le mot : il vous les offre trop abondamment, voilà son tort. Au lieu d'un rosaire où chaque dizaine est marquée par une perle fine, ce qu'il vous jette par la face, c'est une grêle de diamants. Vous êtes ébloui, aveuglé, blessé peut-être. Reprenez vos sens. Ramassez au hasard un de ces diamants, et contemplez-le, lui seul. Par exemple, ceux-ci, pris n'importe où, dans *Toute la Lyre :*

J'entendais rire sous le chaume
Les paysans à leur repas.
Un étranger est un fantôme;
Les murs ne le connaissent pas.

La bise sifflait sur ma tête.
Je fuyais sans savoir comment,
Enveloppé de la tempête
Comme d'un sombre vêtement.

. . . . . .

Heureux celui qui vit stupide en sa demeure,
Et qui chaque soir voit
Le même oiseau de nuit sortir à la même heure
Du même angle du toit.

. . . . . .

— Que fais-tu là? Viens. Le soir tombe,
Le vent souffle en tes cheveux gris.
— J'attends que se rouvre une tombe,
Où le bas de ma robe est pris.

. . . . . .

Ses bras sont blancs; elle est châtaine;
Elle a de petits pieds joyeux,
Et la clarté d'une fontaine
Dans son regard mystérieux.

Mais, encore un coup, à quoi bon citer davantage? Citer, c'est faire un choix. Il n'y a pas à choisir ici. Il faudrait recopier les deux volumes. Partout se trouvent des trésors de ce genre.

Et me voilà retombé dans un péché d'habitude : l'apologie de Hugo. Eh bien! soit, je ne m'en dédis pas. D'autant qu'il y a maintenant quelque courage littéraire à se proclamer hugolâtre. Les jeunes générations poétiques ont abjuré cette religion. Elles en veulent au vieux roi qui, même mort, n'a point abdiqué, et continue à régner du fond de la tombe. Elles oublient que tous, tant que nous sommes, nous avons de son sang dans les veines, de sa moelle dans les os, et qu'il est notre père, enfin. Tant pis pour elles! Moi, je ne saurais partager cette ingratitude. Loin de renier cette filiation glorieuse, je la revendique. Et puisque, bon gré mal gré, il faut bien être le fils de quelqu'un, j'estime que nous devons nous montrer orgueilleux et ravis d'être les enfants d'un tel père. Tâchons seulement d'en être dignes, c'est la grâce que je nous souhaite.

JEAN RICHEPIN.

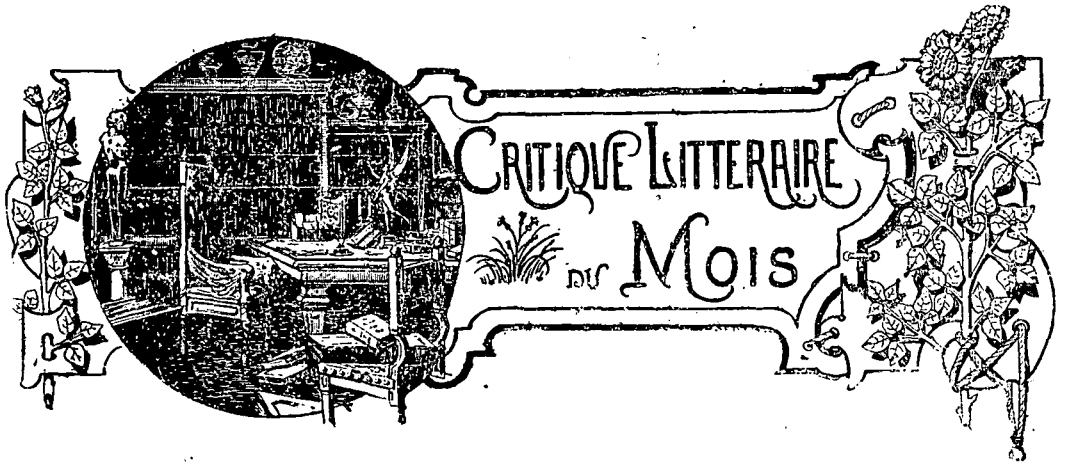

ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES

Deux plaisanteries, par Paul Hervieu, un vol. in-18 jésus. Paris, A. Lemerre, 1888. — Prix : 3 fr. 50.

Il est difficile de manier l'ironie avec un art plus consommé et une finesse plus pénétrante que Paul Hervieu dans l'amusant et très personnel volume qu'il vient de publier sous ce titre *Deux plaisanteries*. Deux longues nouvelles, ou plutôt deux petits romans, d'une rare perfection de forme, *Histoire d'un duel* et *Aux affaires étrangères*, composent ce livre. Ce qui fait surtout l'originalité de l'écrivain, c'est qu'il a su appliquer à l'ironie, à l'humour, la forme moderne, les procédés d'analyse et d'observation qui sont la force du roman actuel et lui donnent une telle intensité de vie ; c'est aussi que rien n'est plus français que ses écrits. Evitant avec soin de tomber dans la charge, restant toujours correct et distingué, il arrive cependant à produire les effets les plus étonnants, rien qu'en peignant une silhouette d'individu, mais en sachant y souligner d'un mot, d'une ligne, le trait caractéristique qui rendra la figure comique, le détail de caractère qui sera la synthèse exacte et complète du personnage. Il excelle dans la constatation du ridicule propre à un être, dans la peinture, bonasse et familière en apparence, en réalité implacable et froidement féroce, des travers de l'espèce humaine.

Rien de plus extraordinaire et de plus vrai que cette *Histoire d'un duel* arrivé entre deux amis intimes à propos d'une femme mariée, et que les péripéties soigneusement étudiées de cette affaire. C'est au fond une satire philosophique d'une admirable et bien amusante justesse, la critique la plus piquante et la plus drôle qu'on ait faite, jusqu'à ce jour, du duel. Depuis le surprenant chapitre de *l'Offense* jusqu'à celui du *Terrain*, où l'affaire se dénoue de la façon la plus inattendue, tout y est d'une saveur adorable, d'une irrésistible moquerie pince-sans-rire. *Aux affaires étrangères* nous jette en plein milieu administratif, dans les bureaux du ministère où l'on respecte le plus *la Tradition* et *la Carrière*. Commencé sous une forme plaisante et humoristique, mené à travers les incidents les plus désopilants, avec des aperçus très exacts de la vie administrative, ce petit roman se termine par une pointe d'émotion et d'attendrissement, où craque le faux vernis mondain du héros et où le cœur fait son entrée en matière. Cette philosophie raillarde, ce grand charme littéraire, cette distinction font de Paul Hervieu, en dehors d'un écrivain de race, un véritable maître ironiste, qui aura su faire cette chose si difficile : créer un genre, renouveler la forme de la gaieté française et se donner une place enviable parmi nos jeunes romanciers de talent et d'avenir assurés.

Petite Reine, par René Maizeroy, un vol. in-18 jésus. Paris, Victor Havard, 1888. — Prix : 3 fr. 50.

L'étude de femme que René Maizeroy fait succéder à *l'Adorée*, tient beaucoup de celle-ci par la simplification du style et la séduction du sujet. C'est l'histoire attendrie et touchante d'une jeune femme, que l'auteur prend dès l'enfance, aux premières notations de la vie intelligente, à l'âge de la poupée, et qu'il suit peu à peu ; — jeune fille, d'abord sensible aux aspects changeants de la nature, aux floraisons, puis insensiblement troublée par les premières transformations, par l'arrivée de la puberté, dévorant en cachette tout un roman d'amour révélé par des lettres retrouvées au fond d'un vieux coffret, lettres dont la lecture l'initie aux joies et aux douleurs de la passion défendue ; — jeune femme, mariée à un viveur qui la délaisse, essayant de se consoler dans la maternité, ne connaissant d'abord d'autre bonheur que sa fille, puis rencontrant l'homme qui fait battre son cœur, qui lui fait regretter son mariage, et, après de chastes amours, après un veuvage prématuré la délivrant de son mari, ne pouvant cependant épouser celui qu'elle aime, et restant isolée dans la vie, sa fillette entre les bras. René Maizeroy a écrit là une œuvre d'émotion profonde, d'un sentiment délicat, qui achèvera de lui mériter ce titre de féministe, auquel lui donnent droit ses études et romans, toujours

consacrés à la découverte, à l'explication, à l'analyse de cet être complexe et fuyant, la femme.

Contes psychologiques, par André Mellerio, un vol. in-18 jésus. Paris, A. Lemerre, 1888. — Prix : 3 fr. 50.

Beaucoup de jeunesse inexpérimentée dans le volume de début de M. André Mellerio; mais il serait injuste, en dehors du métier et de l'observation qui lui restent tout entiers encore à acquérir, de ne pas reconnaître, applaudir et encourager la sincère préoccupation d'art qui le guide, le soin de la forme dont il fait preuve, et son désir montré d'échapper à la banalité des moules convenus. Six nouvelles, toutes six conçues et écrites à un point de vue absolument psychologique, nous détaillent les états d'âme et les fascinations solitaires du cerveau enlevant le héros ou l'héroïne de l'aventure contée aux réalités pesantes de la vie matérielle. Forcément ces récits ont de très grands, de trop grands points de ressemblance, et, par exemple, nous ne parvenons pas à noter de différence assez sensible entre le sujet et la composition du *Songe de Jacques,* de *Vision d'amour,* des *Pensées d'une vierge,* d'*Idea;* c'est toujours la même idée, et la même manière de la présenter : on retrouve là l'auteur placé en face de lui-même et s'étudiant, en croyant étudier ses personnages. Mais il convient de se montrer indulgent pour un débutant, dont le premier essai revêt une forme attrayante, et nous espérons retrouver M. André Mellerio avec des œuvres plus profondément fouillées et mûries.

La Possession, par Marcel Lheureux, un vol. in-18 jésus. Paris, G. Charpentier et Cie, 1888. — Prix : 3 fr. 50.

La Possession est la très particulière histoire d'un adultère tout spécial, et qui se rencontre assez rarement, d'abord adultère purement platonique, sorte de vengeance sans conviction contre un mari cru infidèle, mais nullement commis par amour pour l'amant, qui n'est pas aimé un seul instant. Et, c'est là l'originalité même du curieux sujet de possession morale traité par M. Marcel Lheureux, avec une sûreté de plume, un sentiment de l'analyse psychologique qui lui assurent un avenir dans la littérature. Son héroïne, qui adore son mari, qui est envoûtée par cet amour, s'est enfuie de chez elle par un coup de tête, et se trouve embarquée dans la plus folle et la plus illogique des aventures avec un jeune homme qui l'aime inutilement. Elle ne peut se débarrasser de cet amour pour son mari, elle en est marquée pour la vie, à travers tout, et, lorsque, lasse de résister à l'amant qu'elle déteste, elle aura cédé, c'est encore son mari qu'elle croira retrouver sous les caresses les plus passionnées de l'autre. Elle quitte cet amant en apprenant la mort de son mari et se réfugie dans un couvent, mais, là non plus, la religion ne pourra la débarrasser du souvenir de *la Possession.*

Il y a réellement une grande somme de talent dépensée dans cette œuvre, profondément étudiée, analysée avec une justesse remarquable chez un jeune écrivain et qui fait brillamment augurer de l'avenir. Le volume se termine par une nouvelle, *Blanche Domény,* où l'on retrouvera les principales qualités du romancier qui possède et sait gouverner son style avec une véritable adresse.

Amours nomades, par Paul Bonnetain, un vol. in-18 jésus. Paris, G. Charpentier et Cie, 1888. — Prix : 3 fr. 50.

Par l'intensité poignante de l'émotion, par les rares qualités du style, par la sincérité de l'observation, enfin par l'attirante originalité de leur parfum exotique, les *Amours nomades* de Paul Bonnetain, qui mettent le sceau à une réputation justifiée, sont les études les plus réussies et les plus exactes qu'on nous ait données jusqu'à présent de la passion sous les différents climats, à presque toutes les latitudes, particulièrement en Guyane, en Chine, au Tonkin et sur mer.

Chacun de ces récits est par lui-même tout un roman vécu, un drame saisissant, acquérant par sa condensation, par la brièveté des peintures et la ligne nette des personnages, une vigueur exceptionnelle. Il faudrait pouvoir les prendre un à un pour analyser la gamme ascendante de leurs qualités, pour montrer avec quel talent rare et délicat l'auteur a su peindre des tableaux aussi variés, donnant à chacun d'eux sa couleur typique, sa note particulière, sa vie spéciale.

Faut-il citer *Sœur Saint-Clément,* l'idylle d'hôpital qui frissonne sur les rives du Maroni avec sa sensualité pénétrante, la tragédie toulonnaise intitulée *la Grêlée,* l'étrange aventure avec la mulâtresse folle *Dans les bois,* la terrible et captivante silhouette de *l'Empoisonneuse,* cette grisante déportée de Saint-Laurent, le lamentable et touchant fatalisme de *Ben Guignon,* le sinistre feu de peloton qui termine la marche tonkinoise *En campagne,* cette observation si délicate et si charmante, *la Servante,* ou l'ironique *Petite mère?* Eh bien! oui, il faudrait les citer tous, engager le lecteur à savourer ces délicieuses nouvelles qui fleurent l'ananas, la banane, les fruits aux aromes bizarres, à la sapidité excitante, et qui peuvent aller de pair avec les écrits de nos premiers nouvellistes, des observateurs consciencieux du cœur humain; mais il convient de mettre au-dessus les deux bijoux précieux, les deux perles du recueil, ces deux larmes exquises : *En mer* et *la Dépêche,* dans lesquelles Paul Bonnetain, en dehors de la note d'art, a donné la plus forte émotion qu'il soit possible de donner. Les *Amours nomades* sont une de ces œuvres qui enrichissent notre littérature et lui assurent un brillant avenir.

Pierre et Jean, par Guy de Maupassant. Un vol. in-18 jésus. Paris, Paul Ollendorff, 1888. — Prix : 3 fr. 50.

Est-ce par coquetterie raffinée de lettré, par dilettantisme d'écrivain, ou tout bonnement par une de

ces ironies familières dont il est coutumier dans ses œuvres et dont on sent avec plaisir craquer le gros sel sous la dent, que Guy de Maupassant a cru devoir donner comme préface au plus psychologique de ses romans, une étude qui semble, en un point, la critique même du roman psychologique? Nous savons bien qu'il s'en explique à peu près, dès les premières lignes, séparant nettement son livre de sa préface, mais le rapprochement n'en demeure pas moins curieux et amusant à constater.

Bien intéressante du reste, et d'un intérêt tout particulier, cette étude sur le Roman, en ce sens surtout qu'elle apporte quelques renseignements sur la manière de travailler de l'écrivain, qu'elle montre à quel entraînement patient, tenace, régulier, il s'est soumis, durant des années, sous la direction de hautes intelligences comme Louis Bouilhet et Gustave Flaubert, avant d'atteindre le degré de perfection littéraire auquel il touche aujourd'hui. Cela semble si simple, si limpide, si facile, une page de Maupassant, que les profanes ne peuvent se douter du mal qu'il a fallu pour arriver à cette simplicité, l'idéal du vrai littérateur français. En dehors d'autres excellentes choses contenues dans cette étude, nous avons été heureux de retrouver ici, sous cette plume autorisée, dans ces lignes convaincues, la défense de notre pure et simple langue française, dont le principal, l'universel, le plus réel mérite est la clarté. Il est utile de dire et de répéter qu'un styliste n'est pas celui qui torture la phrase, qui désarticule les mots et qui jongle avec les adjectifs comme un saltimbanque avec des couteaux brillants ou dangereux : cela peut intéresser un moment, et voilà tout. Le véritable styliste est celui qui écrit correctement, purement, sans jongleries. Ah! certes, il est plus difficile d'arriver à faire retourner le public, à attirer l'attention du lecteur, à réveiller son palais blasé, en écrivant simplement; mais quel triomphe quand on y parvient! Tout le succès de Maupassant est là; aussi est-ce un des succès les plus francs, les plus complets, qu'il nous soit permis de constater, d'applaudir.

Étude psychologique, nous dit-il lui-même, en parlant de *Pierre et Jean;* mais, plus on avance dans cette lecture passionnante, plus on se pénètre de la conviction que ce n'est point là la psychologie de tout le monde. C'est une psychologie spéciale, toute personnelle à l'auteur, et si étroitement mêlée d'objectivité, qu'on ne songe pas un moment à prendre pour des idées et des sentiments exclusifs à Maupassant les pensées qui roulent dans le cerveau de Pierre Roland, les tortures qui incendient ses veines, les luttes qui déchirent sa chair.

Quelle impressionnante peinture que celle de ce drame tout intime, se déroulant dans le plus bourgeois des intérieurs, secouant frénétiquement des êtres d'une intelligence moyenne, que l'existence n'a pas exacerbés, dont les nerfs sont paisibles, les aspirations médiocres, et faits pour vivre toujours tranquilles!

Ils semblaient heureux, toujours destinés au même bonheur, mais du temps oublié monte un nuage orageux : l'adultère a passé par là, semant dans cette famille l'invisible et ignoré germe de toutes les discordes; la graine a lentement poussé, à l'insu de tous, jetant de profondes racines, et il suffit de l'incident le plus anodin en apparence, le plus enviable même selon certains individus, le plus terrible en réalité, un héritage, pour que la catastrophe éclate, formidable. L'analyse de ces caractères, soudain tirés de leur apathie, de leur insignifiance, et dessinés en relief par le coup de foudre, la progression des petits faits transformés en événements capitaux, le travail de désorganisation, d'abord concentré dans Pierre, puis peu à peu étendu à sa mère, sont traités avec une sincérité, une vigueur, une réalité qui étreignent la gorge du lecteur et le font palpiter comme si la tragédie se passait sous ses yeux, touchait quelqu'un des siens, l'atteignait lui-même. La lutte sourde du fils aîné et de la mère, la scène de violence entre les deux frères, le débat de tendresse de la mère et du fils cadet, sont entièrement admirables de vie, d'émotion.

C'est certainement là un des livres les plus étonnants de Guy de Maupassant, un de ceux où il aura poussé le plus avant dans le cœur humain, avec une science d'observation, une sûreté d'étude parfaites. Tout y est simple, savamment gradué et puissant, tout y est d'ordre supérieur, et il est impossible de sortir de cette lecture sans être remué profondément, pour longtemps. G. T.

Mademoiselle de Marbœuf, par DUBUT DE LAFOREST, roman parisien. Paris, E. Dentu; 1888. — Prix : 3 fr. 50.

Une demoiselle noble, douée de tous les charmes hors celui de la fortune, et recueillie chez des parents, est sur le point d'épouser un homme de son monde, quand une calomnie fait croire qu'elle est la maîtresse du cocher de la maison. Elle s'enfuit, affolée, et, après une station dans une église, d'où la nuit et le bedeau la chassent, elle tombe dans le ruisseau. Mais elle ne se sera pas avilie et elle n'aura pas souffert en vain. Capable de jouer le rôle de Manon Lescaut auprès d'un jeune homme qu'elle aime de rencontre, mais sincèrement, et qui, lui, n'est pas mûr pour les Des Grieux, — elle n'a pourtant qu'un but dans la vie : la vengeance. Aussi, lorsqu'elle retrouve celui qui a cru à la calomnie, qui n'a pas voulu l'écouter, qui l'a repoussée, elle le saisit, tout marié et père de famille qu'il est, elle l'enveloppe, le vide, l'abêtit, le tue de voluptés naturelles et factices — les cantharides ont une bonne part dans son œuvre, — et, par un raffinement bien littéraire, — notez que je ne dis pas invraisemblable, — se donne le plaisir suprême de se livrer pour la première fois au cocher dont on l'avait, lorsqu'elle était pure, accusée d'être la maîtresse, sous les yeux de son amant moribond, qui mêle son râle à leurs spasmes et y trouve peut-être — ironie à laquelle ne paraît pas avoir songé l'auteur — une dernière et horrible jouissance.

Cette œuvre, pétrie à pleine pâte dans la corruption

et la pourriture contemporaines, avec le ferment qu'y jette l'imagination malsaine de l'auteur, n'a pas, non plus que les autres livres de M. Dubut de Laforest, les qualités de composition et de style qui, en dépit des révoltes du sentiment moral, forcent esthétiquement l'admiration. B.-H. G.

Césarine, par Jean Richepin. Un vol. in-18. Paris, Maurice Dreyfous, 1888. Prix : 3 fr. 50.

Une des choses les plus intéressantes à observer et, selon moi, les plus fécondes en jouissances pour le lecteur désintéressé aussi bien que pour le critique, c'est l'évolution d'un talent d'ordre supérieur, qui, trop vivant et sincère pour s'enfermer dans une formule, y eût-il trouvé des chefs-d'œuvre, parcourt en maître, successivement ou à la fois, toutes les régions du domaine de l'art. Le poète des *Blasphèmes* est aussi le poète des *Caresses*. Celui qui a fait passer dans ses vers l'ondoiement tumultueux des gueux, des loqueteux, de la foule souffrante et dépenaillée, y a su répandre aussi la vaste sérénité marine, souvent rompue par la violence des tempêtes qui déchirent les flots et fouettent le ciel bas des « haillons de la vague ». Le dramaturge romantique, deux fois créateur, de *Nana Sahib*, le fantaisiste enthousiaste capable de galvaniser la pantomime morte, l'athlète qui prend Shakespeare à bras tendus et le transporte sur notre théâtre, tout nu, tout cru, dans sa brutalité rayonnante et son raffinement barbare, est justement l'écrivain qui, nourri de la moelle du langage français, sait infuser à *Monsieur Scapin* une sève si franche et d'un jet si vigoureux qu'on dirait une pousse nouvelle jaillie toute verte du tronc qui porta les merveilleuses et touffues frondaisons de Molière. Le moderniste impitoyable de *la Glu* n'est autre que l'artiste exquis dont l'évocatrice puissance fait surgir à nos yeux la vie de famille telle qu'on la rêve sur nos plages de l'Ouest, il y a cinquante ans, dans son épanouissement idyllique et son cadre breton.

Dans le roman, mêmes transformations imprévues, même *versatilité*, comme diraient les Anglais, qui font avec raison de ce mot un éloge dont ils sont avares. De *Madame André* à *la Glu*, de *Miarka* à *Braves gens*, l'auteur n'a-t-il pas poussé dans les directions les plus différentes son étude du cœur humain, et donné les thèmes les plus variés à son talent descriptif si robustement plastique et si originalement vrai?

Dans son dernier roman, *Césarine*, il se montre une fois de plus sous un jour nouveau. Les souvenirs personnels y jouent un grand rôle, et Richepin fait encore ressortir davantage ce caractère particulier en parlant à la première personne, à la façon d'un auteur qui dit, comme il s'en souvient, certains événements où il fut tantôt témoin, tantôt acteur. Peut-être l'œuvre serait-elle plus chaude si la passion y parlait directement, par la bouche même des personnages qu'elle agite et mène, dociles ou rebelles, qu'ils y consentent ou quoi qu'ils en aient. Mais on est mal venu à demander à un auteur autre chose que ce qu'il a voulu faire, et il me paraît que Richepin s'est surtout proposé, dans ce livre, d'étudier l'impression que les grands mobiles de l'humanité, l'amour et la haine, avec leur cortège ordinaire de ridicules et de grandeurs, de platitudes et de générosités, de vices et de vertus, au milieu des désastres d'une invasion et des horreurs d'une guerre civile, peuvent faire sur un esprit accessible à tout, mais momentanément libre de toute influence maîtresse. C'est un tableau de mœurs vu au miroir, par réflexion. Nous avons sous les yeux l'image très nette de ce que l'écrivain a observé, mais nous assistons en même temps à la psychologie de l'observateur lui-même. Le spectacle en vaut la peine, et cette espèce de dédoublement dans le récit, par lequel le narrateur s'analyse à mesure qu'il raconte des faits extérieurs à lui, appelle l'attention du penseur autant que la curiosité de l'artiste.

J'arrive trop tard pour qu'il soit utile d'exposer ici l'action du roman. Tous les journaux l'ont donnée, et ceux qui s'intéressent au mouvement littéraire contemporain ont lu le livre. Je ne m'arrêterai donc pas à rappeler, non plus que les terribles scènes de guerre et de massacre fratricide où s'encadre le drame, l'amour si touchant de Césarine et du jeune polytechnicien haï d'un père qui ne croit pas à sa propre paternité. On a reproché à Richepin d'avoir pris un type d'héroïne extraordinaire, unique même, dont on ne conteste pas la réalité, mais qui, dit-on, ne s'était jamais produit et ne se produira vraisemblablement plus. Si Césarine est un type peu commun chez les femmes, je ne sache pas que le *Cid* soit un type que l'on coudoie fréquemment parmi les hommes: et s'il n'est pas permis à l'artiste de choisir, parmi ce qui tombe sous son observation, les êtres ou les choses justement marqués d'un caractère spécial, je crois qu'on peut faire bon marché des plus grandes créations des poètes ou des romanciers depuis qu'existent la poésie et le roman. *Césarine* est la muse de la science, et ce n'est pas d'aujourd'hui que les muses sont femmes.

On s'est étonné aussi de ne point trouver, dans ce livre d'art et de conscience, les emportements, les coups de violence, les rutilances de couleurs et les turgescences d'expressions qu'on a, coléreusement et niaisement, réprouvés dans certaines des précédentes œuvres de l'auteur, et sur lesquels on s'appuie maladroitement aujourd'hui pour rabaisser l'œuvre nouvelle. C'est le vieux jeu, percé mille fois à jour. Au lendemain de la *Légende des siècles*, de bonnes gens regrettaient le Hugo des *Odes et Ballades*. Ce phénomène a des causes multiples. Je laisse de côté l'impuissance, l'envie, la haine du succès, qui, prétend-on, sont les cancers de la critique, et qu'en tout cas il me répugne de toucher. Je n'en veux retenir que la paresse, qui me paraît rendre compte de tout. On a classé un auteur, on lui a mis une étiquette dans le dos, où sont inscrits ses qualités, ses défauts, ses tendances, la nature et le degré de son talent, la couleur et l'angle de sa vision, le moule où il coule ses idées; et tout à coup, sans crier gare, l'auteur brise la case

où vous l'avez enfermé, ment à son étiquette, et se donne le luxe de changer, du grenier à la cave, le mobilier de son esprit. Étonnement, scandale, indignation! On ne trouble pas ainsi le repos des gens, et le fait mérite d'être châtié. — De là à brandir le livre d'hier pour en écraser le livre d'aujourd'hui, il n'y a que la distance de la plume au papier. Mais le critique tombe à plat dans l'effort, et tandis qu'il se relève, contus et saignant du nez, le poète poursuit, tranquille, son ascension vers la gloire. B.-H. G.

Les Vaincus de la vie. — *Je t'aime!* par Jules Mary. Paris, Librairie illustrée. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

On peut remarquer, depuis quelque temps, que l'adultère, dans les romans, ne fait pas ses frais. Non pas qu'il en soit banni, tant s'en faut ; mais il amène avec lui un tel cortège de désillusions, de chagrins et d'écœurements, que le malheureux conjoint ami des voyages — homme ou femme — s'en revient, traînant l'aile et tirant le pied, au logis conjugal, où l'on s'ennuie peut-être, mais où, somme toute, l'on s'ennuie moins qu'ailleurs. C'est ainsi qu'Hector de Montbriand délaisse sa femme pour chasser sur les terres d'une jeune veuve, Mme de Chantereine ; et il n'a pas plus tôt disloqué son ménage, qu'il se soumet à toutes les épreuves pour se rapprocher de son enfant et de celle qui fut sa femme, jusqu'à se faire ouvrier verrier et à subir les pires humiliations. Il en est finalement récompensé, car, « ne demandant pas s'il la rendrait heureuse et si l'avenir ferait oublier le passé, elle lui jette sur les lèvres ce seul mot qui résumait sa vie : « Je t'aime ! »

Dans ce nouvel ouvrage, M. Jules Mary, habile constructeur d'intrigues et grand machiniste d'imprévu, se montre aussi sagace observateur et peintre vigoureux du cœur humain. Le père de Mme de Montbriand, le mari, la jeune fille adoptée, le juge de Turgis sont autant de caractères pris sur le vif et modelés en plein relief. Mais, pour être véridique jusqu'au bout, je dois ajouter qu'il manque un peu, ici comme ailleurs, de ce qui conserve les fruits de l'imagination, comme l'alcool conserve les cerises, je veux dire le style.

Un Scandale d'hier. — *Mœurs contemporaines*, par Mary Summer. Paris, Librairie illustrée. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Mme Mary Summer, — je n'ai point le droit de dévoiler le pseudonyme, — ne m'était pas encore apparue sous cet aspect froidement satirique et justicier. D'autres peuvent chercher, ou du premier coup reconnaître, quels sont les vrais acteurs de ce « scandale d'hier ». Pour moi, il me suffit d'y voir une collection complète de débauchés, de corrompus, de corrupteurs, de naïfs et de dévoyés, n'ayant, pour la plupart, pas plus d'honnêteté que de mœurs, et présentant, en leur grouillement nauséabond, le tableau, véridique, je le veux croire, mais condensé et non flatté, de tout un coin de la société parisienne. Cela commence par un coup de stylet et finit par un coup de revolver. L'un et l'autre sont donnés par un Parisien d'Italie ; mais ici le rastaquouère l'emporte et fait la loi.

Le récit est d'une étrange intensité de vie, enlevé, galopant, avec des haltes de réflexions poignantes, de maximes profondes et inattendues ; puis il reprend sa course vertigineuse, et le lecteur est irrésistiblement entraîné dans le tourbillon de ces personnages, poussés et fouettés sans répit par leurs passions et leurs vices.

Maël, comtesse d'Arcq. par. Ary Ecilaw. Paris, Alphonse Lemerre, 1888. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

J'ai déjà eu l'occasion de parler de quelque œuvre signée de ce pseudonyme. Autrefois comme aujourd'hui, il s'agissait de familles princières, royales ou impériales, et l'œuvre était une œuvre de vengeur et de justicier... en quête de scandale. Ma conviction est que le roman sort ici de son cadre, et que le romancier nous en donne à garder. Il déborde — le roman — jusque dans la machinette que l'éditeur, Alphonse Lemerre, cet excellent garçon et ce fin Normand, nous prie d'insérer. « L'écrivain de grande race, sous un pseudonyme, dit, non sans drôlerie, la notice, flagelle des personnages royaux, et continue sa vengeance » ; et le récit est « certainement destiné à inquiéter certaines cours européennes. » J'ai idée que les cours européennes — voire celles de Thessalie et d'Illyrie — ont d'autres chats à fouetter. Pour mon compte, parmi tous ces personnages *à clef*, je n'ai reconnu qu'un nom : celui qui déguise Rothschild. Il est vrai que je suis mauvais clerc en la matière, et je ne voudrais pas décourager de plus habiles que moi.

D'ailleurs, le truc réussit, et le succès est une consécration. Il est vrai que le récit que nous venons de parcourir, *Maël, comtesse d'Arcq*, est fortement charpenté et participe de l'attrait multiple qu'ont les scènes d'alcôve, les scènes de ménage, les scènes de sang, de police, de tribunal et d'amour conjugal, héroïque des deux parts, et triomphant sur le tout. L'auteur — de grande race — nous saura gré de ne pas faire l'analyse de son œuvre. La curiosité du public auquel nous nous adressons n'en sera que plus excitée, et tous les intéressés seront contents.

Sœur Sainte-Agnès, par Paul Perret. Paris, Paul Ollendorff, 1888. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

On ne la voit qu'une minute dans le roman, sœur Sainte-Agnès, à la minute où elle meurt. Elle n'en est pas moins la cheville ouvrière de ce drame. C'est elle, son souvenir, les passions qu'elle a inspirées, qui font mouvoir les deux principaux personnages, les dirigent, comme par une loi fatale, à travers la vie, les remplissent de haine, d'ambition, de remords, les poussent aux actions mauvaises, les jettent l'un contre

l'autre, et donnent finalement la victoire à celui qui a le plus sacrifié aux devoirs sociaux.

Voici deux ou trois romans qui me tombent en même temps sous la main, et qui relèvent, au milieu des circonstances les plus contraires et les plus tragiques, l'amour conjugal. *Maël*, le livre signé Ary Écilaw, et la nouvelle œuvre de M. Paul Perret sont, dans cet ordre d'idées, à signaler tout spécialement. Je ne reviendrai pas sur le premier, où le mélodrame et les prétentions à décrire la « haute vie » font tort aux sentiments et à l'analyse — qui y existe, profonde — du cœur humain, et je m'en tiens à ce que j'en ai dit plus haut. Mais je ne saurais m'empêcher de mettre en relief ce Dr Allain, de M. Paul Perret, qui, marié par intérêt à une femme charmante, et possédé, d'une possession qui est une obsession, par le souvenir d'un premier amour brutalement brisé dans sa première et ardente floraison, finit, après avoir bu jusqu'à la dernière goutte l'amertume des douleurs humaines et avoir traversé la folie, par être ramené, conquis et guéri, au contact vivifiant de l'amour pur, obstiné, délicieusement simple et complet, de la jeune femme qu'il avait épousée par esprit de spéculation. Ce retour à l'amour dans la famille est caractéristique, et ceux qui s'en font les hérauts méritent la reconnaissance de tous.

Les Frères Karamazov, par Th. Dostoievsky; traduit et adapté par E. Halpérine, Kaminsky et et Ch. Morice, avec un portrait de Th. Dostoïevsky. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie. Deux vol. in-18. — Prix : 2 francs.

Ce gros roman du rival de Tourgueneff et de Tolstoï ne nous est offert que sous le voile, élégant, de l'adaptation. Il en sera mieux goûté du gros des lecteurs; mais il ne servira que de document suspect pour l'étude de la littérature et des littérateurs russes, et il laisse place à une traduction plus fidèle. Quoi qu'il en soit, les lecteurs férus d'exotisme parcourront avec un intérêt frissonnant ces pages, où l'auteur fait jouer, dans une intensité effrayante, tous les ressorts de la terreur et de la pitié. — La place qui nous est ici réservée ne nous permet point de tenter l'analyse d'un récit de cette dimension. Il nous suffit de dire que le tout est empoignant, et que le trésor français de littérature russe vient de s'enrichir d'une œuvre qui mérite d'être plus populaire chez nous que telle comédie de Kotzebue ou tel roman de Freytag. — Je n'en répète pas moins que la littérature russe envahit la France à la manière d'une inondation, et que, si nous n'y prenons garde, nous risquons d'y perdre pied. B.-H. G.

Les Embarras d'un capitaine de dragons, par A. Gennevraye. Un vol. in-18. Paris, 1888. Calmann Lévy.

« J'aimerais cent fois mieux charger à la tête de mon escadron, que d'avoir à diriger une fille. » Tel est le cri du cœur, à tout instant réprimé, que de loin en loin les difficultés de sa situation arrachent aux lèvres du capitaine Autreux, vieux garçon, âgé de soixante ans, officier en retraite, possesseur de cinquante mille livres de rente, excellent homme d'ailleurs, devenu tuteur d'une nièce de dix-sept ans, élevée à Montevideo et qui pénètre à l'improviste dans sa vie, jusque-là réglée comme du papier à musique, et y introduit tout le bouleversement que l'on peut imaginer, mais qu'il vaut mieux suivre dans l'ingénieuse et touchante affabulation conçue par M. A. Gennevraye. La lutte de l'habitude — plutôt que de l'égoïsme — contre l'abnégation de ses propres goûts, que son nouveau rôle impose au vieux soldat, est observée en ses phases successives et retracée par l'auteur avec une verve amusante. M. A. Gennevraye ne vise point à renouveler le roman contemporain; il suffit à son ambition littéraire — et cela suffit aussi à notre plaisir — qu'il écrive dans une langue excellente, simple, sans prétention, des récits aimables, spirituels, émus au bon endroit, et que l'on peut mettre dans toutes les mains. *Les Embarras d'un capitaine de dragons* sont suivis d'une nouvelle, *Un Grand Amour*, qui varie et complète le volume. E. C.

Fin d'amour, par François Vilars. Un vol. in-18 jésus. Paris, 1888. Plon, Nourrit et Cie, édit. — Prix : 3 fr. 50.

L'héroïne de ce roman, écrit en style terne et poncif, n'est intéressante qu'à force d'être odieuse : elle n'a pas même la grandeur de la passion pour excuser ses bassesses; elle est peut-être plus vraie, plus commune, telle que l'auteur la présente; mais fût-elle la cent-millième de son espèce, la pluralité des Léonie Derlange ne donnerait pas plus de valeur au personnage de M. François Vilars, à moins que l'auteur n'eût la puissance d'y rassembler tous les traits qui l'élèveraient au rang d'un type.

Cette Léonie est une ambitieuse coquette, sans scrupule; elle détourne le mari de son amie qui est aussi sa bienfaitrice; elle voudrait provoquer un divorce, et se faire épouser par son amant; n'y réussissant pas, elle ne recule point devant l'assassinat, et, pour ses débuts dans le meurtre, se propose la mort de l'un et de l'autre époux : elle rate la femme; le mari, elle le blesse seulement; en cour d'assises elle est acquittée; et finalement un vieux préfet retraité lui donne son nom avec le titre de comtesse.

Tout cela s'amalgame dans une composition lâche; les événements ne sont que des événements; il ne s'en dégage aucune moralité; l'auteur s'abandonne seulement à des tirades cent fois rééditées contre le divorce. Ce qui n'ajoute aucun intérêt au récit.

La Course à l'amour, par J. Ricard. Un vol. in-18 jésus. Paris, 1888. Calmann Lévy, édit. — Prix : 3 fr. 50.

Vous savez où l'on trouve les perles : je découvre celle-ci dans un journal de province.

En gros caractères, en tête, il imprime :

« Si le nombre des romanciers s'accroît chaque jour, il faut avouer en toute franchise que la plupart de leurs productions ne s'élèvent guère au-dessus de la médiocrité ; les journaux en sont réduits à rééditer les vieux succès d'antan. Aussi sommes-nous heureux de pouvoir offrir à nos lecteurs une primeur littéraire du plus grand intérêt. »

La première proposition est d'une exactitude navrante ; quant à la seconde, — nécessité pour les journaux de rééditer les vieux succès d'antan, — elle est moins évidente : cette réédition tient à deux causes, d'abord la lésinerie des directeurs qui ont tout bénéfice à payer à vil prix le droit de reproduire des vieilleries, puis leur ignorance crasse, leur incapacité parfaite de distinguer la valeur réelle d'une œuvre : ils inventent Eugène Sue comme d'autres découvrent l'Amérique.

Mais ce n'est pas tout : voyez la suite de l'annonce au lecteur. Cette primeur littéraire du plus haut intérêt, c'est *Conscience*, la médiocre imitation de *Crime et Châtiment*, commise par M. Hector Malot, qui n'a pas même pris la peine de donner à son roman un titre qui ne fût pas déjà celui d'un ouvrage d'Alexandre Dumas.

Et ledit journal de province, pour piper ses lecteurs, ajoute :

« Nous avons obtenu l'autorisation de reproduire *Conscience*, œuvre que M. Hector Malot publiait dans le *Temps*, il y a deux mois à peine, et dont un de nos collaborateurs, M. Léon Leconte, a fait une analyse en vers insérée dans le *Libéral* du 28 mars. »

Or la reproduction est autorisée en bloc pour tous les journaux qui ont traité avec la Société des gens de lettres. Il est vrai que du moment qu'un poète régional a fait *l'analyse en vers* du susdit roman !...

Eh bien ! n'en déplaise à cet Aristarque de sous-préfecture, il est parmi les nouveaux romans des romans nouveaux, fort au-dessus de la médiocrité, où le sens de la modernité se manifeste en style de franc aloi. *La Course à l'amour* de M. J. Ricard est du nombre. Les deux personnages essentiels, Jean Dartet, romancier amateur, et Mary Anne Didiley, peintre amateur, en sont fort curieux ; ils représentent une double et différente incarnation du mélange des races, types affinés de cerveaux humains hantés d'aspirations artistiques, mais dont cependant l'évolution est encore incomplète ; ils sentent l'art, ils l'aiment, ils se passionnent pour lui, font un effort pour le réaliser, mais ne sont pas artistes. Ces préoccupations esthétiques traversent leur amour, et mutuellement ils se font souffrir. L'homme, plus tôt lassé, se laisse glisser à l'idée du suicide, et au moment de l'acte définitif, se reprend en murmurant : « A quoi bon mourir ? »

M. Ricard a déployé dans *la Course à l'amour* un talent d'observation et de composition qui n'est pas si commun qu'on le dit. Il est dans ce livre des pages très bienvenues, dans la note cruelle du démolisseur parisien, notamment celle où un salonnier célèbre éreinte la peinture des femmes du monde.

M. Ricard est bien placé pour voir et entendre un certain clan du Paris mondain : il en est le bon chroniqueur. Son *Secret de femme* méritait déjà une estime particulière. *La Course à l'amour* (ce titre a le tort de trop rappeler *la Course à la mort*) ne peut que l'accroître.

Nous laisserons de côté *Simplette*, la nouvelle qui complète le volume, récit plus banal, plus lent, où le procédé l'emporte sur l'art. PZ.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS.

La Grande Maguet, roman contemporain, par Catulle Mendès. Paris, Charpentier. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le Torpilleur 29, par Pierre Maël. Paris, Librairie illustrée. Un vol. in-18. — Prix 3 fr. 50.

Gertrude et Véronique, par André Theuriet. Paris, Charpentier. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Milord Tripot, par Henri de Fonbrune. Un vol. in-18. Marpon et Flammarion. — Prix : 3 fr. 50.

Voyage de noce d'Hermann et Dorothée, par Edmond Neukomm. Paris, A. Savine. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Les Aventures d'un Étudiant (1870-1871), par Pierre Boyer Un vol. in-18. L. Sauvaitre. — Prix : 3 fr. 50.

La Pucelle de Paris, par Lucien Lami. Paris, G. Melet. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Maïma, par Armand Silvestre. Paris, A. Piaget. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Les Mémoires d'un Dompteur, par Bidel. Un vol. Librairie de *l'Art*. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Courte et bonne, par Marie Colombier. Paris, Marpon et Flammarion. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Les Belles Poupées, par Théodore de Banville. Paris, Charpentier. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

La Femme du Cabotin. par George Moore. Paris, Charpentier. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Contes rêvés, par André de Vaucerz. Paris, C. Dalou. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Francis Germond, par Paul Aubray. Paris, C. Dalou. Un vol. in-18. — — Prix : 3 fr. 50.

La Gouvernante, par Mélandri. Paris, Mourlon et Cie. Un vol. in-18. — Prix : 1 fr.

Un jour de bataille, par Georges Bastard. Paris, P. Ollendorff. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

L'Usure, par François de Nion. Paris, A. Savine. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Travaux de Vacances au Pays des Pommes. — *II : Propos normands sous le chaume et par les chemins couverts,* par M. Albert Le Nordez. Un vol. in-16 de 114 pages. Paris et Valognes (Manche), 1888. Paris, chez Pillu-Vuillaume; Valognes, chez Louis Luce.

L'aimable livre! Que de bonne grâce et d'esprit, quelle indulgente et souriante philosophie en ces trop courtes pages, et quelle intime connaissance, quelle impression juste et profonde elles nous laissent, quoique si tôt lues, et du pays et des bonnes gens qui l'habitent! L'auteur, pourtant, ne se pose pas en grand analyste du cœur humain, non plus qu'en styliste laborieux; il n'appartient pas à l'école de la psychologie raffinée et pas davantage à celle du genre descriptif; en réalité, il n'a cure ni souci des genres ou des écoles. A l'époque des vacances, chaque année, las de Paris, il va passer quelques semaines dans son pays natal, et au retour, depuis deux ans, il nous parle de son village avec une exquise bonhomie, avec la persuasion candide que nulle capitale au monde, nulle civilisation, nulles mœurs ne sont plus dignes de captiver la curiosité du public. L'an dernier, il nous racontait ainsi la *Légende de l'abbaye de Montebourg*. Montebourg, arrondissement de Valognes (Manche), est le nom de ladite bourgade. Cette année, par les sentiers normands, — car on ne les trouve qu'en Normandie, l'auteur le croit au moins, — il nous fait faire le tour de sa paroisse et des paroisses avoisinantes; il nous conduit sous le chaume, nous répétant, au hasard des rencontres ou des souvenirs, un mot profond de Guillaume Bunon, l'apologue des truites du pont de la rue Caubrière, nous apprenant comment il se peut dire en même temps qu'il y a des pommes et qu'il n'y a point de pommes, comment le curé de Morsalines sut nommer en chaire, sans le nommer, celui de ses paroissiens qui avait volé ses poules, d'où vient à la Fontaine-au-Renard le nom qu'elle porte, et cent autres histoires locales où se révèle le bon sens malicieux du Normand et parfois l'empire du cidre sur les têtes normandes les plus fortes, comme en la mésaventure de Justin Dubost qui tomba en Picardie quand il cherchait l'Espagne.

Dans l'histoire du renard, M. Le Nordez dit incidemment qu'en Normandie, on nomme cet animal « un goupil ». Nous rappellerons à ce propos que *goupil* est le vieux nom français du renard. C'est l'immense succès du *Roman du renard* au XIIIe siècle, qui a fait substituer dans la langue, au nom commun, le nom propre du personnage principal, devenu nom commun. Si la place ne nous manquait, nous nous plairions à citer quelque variante à tel ou tel mot, à faire mainte remarque suggérée par le livre; il n'y faut pas songer.

Nous devons nous borner à répéter au lecteur ce que déjà nous lui avons dit sous une autre forme : il passera une heure charmante, légère, ailée, en compagnie de ce petit volume tout simple, inspiré par l'amour passionné du sol natal et dont certaines pages conservent toute la fraîcheur et un si vif parfum de nature.

Lavoisier, 1743-1794, *d'après sa correspondance, ses manuscrits, ses papiers de famille et d'autres documents inédits,* par Édouard Grimaux. Un vol. grand in-8°, avec dix gravures hors texte, en taille-douce et en typographie. Paris, 1888, Félix Alcan.

En ce temps de statuomanie, où l'on n'attend même pas que les « cendres » de nos grands hommes du jour soient refroidies pour les camper en bronze ou en marbre sur la place publique, comme si l'on n'était pas bien sûr que la postérité partagera nos admirations de l'heure présente, on s'expliquera difficilement qu'une des plus pures gloires de la patrie française, une des plus nobles illustrations de la ville de Paris, où il est né, Lavoisier, n'ait pas obtenu cet hommage que l'on devait bien au créateur de la chimie moderne. Mais ce que l'on comprend encore moins, c'est que, jusqu'à ce jour, sauf les trop courtes notices de Lalande, de Fourcroy, de Cuvier, et les rapides biographies des dictionnaires d'usage courant, il n'existait aucune étude approfondie sur l'un des hommes qui font le plus d'honneur à la France. Sa gloire a survécu pourtant. Mais l'on ne savait rien de sa vie, on ignorait ses vertus domestiques, son dévouement à la chose publique, son intelligente philanthropie et les services de toute sorte que le membre de l'Institut, l'économiste, l'agriculteur et le financier, car il fut tout cela, rendirent au pays. Il n'est pas jusqu'aux détails de sa mort qui ne fussent à peu près inconnus. Ne s'est-on pas demandé si la sentence du tribunal révolutionnaire qui atteignait en lui le fermier général ne frappait pas un coupable!

Désormais tous les voiles sont déchirés, l'obscurité

qui s'était faite sur la vie et sur la mort de Lavoisier est dissipée. C'est M. Edouard Grimaux, professeur de chimie à l'École polytechnique, qui aura l'honneur d'avoir rompu le silence devenu de plus en plus épais avec les années autour de cette grande figure. Lavoisier était de ces gens d'ordre qui ne détruisent jamais une lettre, une note, un papier manuscrit quelconque, qui gardent les minutes de leur correspondance. Sa femme, la charmante, intelligente et lettrée Mlle Paulze, qui, ayant été sa collaboratrice, lui survécut, conserva, avec un soin religieux, tous les papiers de son mari. Demeurés depuis dans sa famille, ils furent communiqués d'abord à M. Dumas, puis à M. Edouard Grimaux qui, en y ajoutant d'autres documents découverts dans les Archives publiques, y a trouvé les éléments de l'étude très complète et définitive qu'il publie aujourd'hui. Mais M. Grimaux n'est pas seulement un savant et un érudit; cette étude est mieux qu'une biographie de Lavoisier, ou plutôt cette biographie a pris sous sa plume les proportions d'un tableau de la vie d'une famille au XVIIIe siècle. En sa puissante activité, Lavoisier concourut au mouvement d'un grand nombre d'institutions, sur lesquelles M. Grimaux donne des renseignements peu connus : par exemple sur l'organisation des fermes générales, de la régie des poudres, des sociétés d'agriculture, de l'Académie des sciences. L'un des chapitres les plus émouvants du volume est celui où l'auteur fait le saisissant récit du fameux procès des fermiers généraux. Ce chapitre est accompagné d'une vue de la prison de *Port-Libre* (devenue depuis l'hospice de la *Maternité*), dernier séjour des fermiers généraux. D'autres gravures en taille-douce et en typographie reproduisent le beau tableau où David, qui ne fut jamais si grand artiste que dans le portrait, a réuni le mari et la femme dans le cabinet de Lavoisier; un pastel de Mme Lavoisier enfant; plusieurs dessins où l'aimable femme a fixé d'un trait un peu maigre, mais visiblement fidèle, diverses expériences faites dans le laboratoire de son mari. Elle s'y introduit elle-même, qui était brune, affublée d'une horrible perruque blonde à la Titus, énorme, ébouriffée par-dessus sa chevelure naturelle, comme dans le portrait de David. D'autres dessins montrent les diverses habitations de l'illustre savant et des fac-similés d'une lettre de sa main et du jugement qui le condamna à mort. Nous rappelons que c'est à propos de Lavoisier que l'un des membres du tribunal révolutionnaire lança ce mot épique : « La République n'a pas besoin de savants. »

E. C.

Études sur l'Espagne, par A. Morel-Fatio, 1re série. Paris, Wieweg, éditeur.

C'est une tâche ardue, que celle de faire admirer à un public, sur de purs ouï-dire, un pays et une littérature qu'il ignore du tout au tout, ou qu'il ne connaît que par de grotesques routines; c'est cette tâche que M. Morel-Fatio, s'est imposée dans ses *Études sur l'Espagne*. L'ouvrage se glisse entre le zist et le zest, assez documenté pour satisfaire les érudits épluchеurs, assez anecdotique pour amuser les simples curieux; oui, l'ouvrage se glisse entre le zist et le zest, et l'auteur qui dans l'avant-propos se trace un programme d'impartialité, et jure qu'il se gardera du dénigrement, comme aussi de l'enthousiasme, sans passion ni parti pris, a trop bien suivi ce programme; un peu de passion est utile quand on traite de ce pays-là, et l'on ne saurait peindre l'Espagne aux rayons d'une aurore boréale; heureusement le champ était vaste et fécond, dans cette recherche des mille côtés espagnols qui se sont faufilés dans la formation de la France moderne, dans notre langue, dans notre théâtre, dans notre roman, qui se sont enrichis en imitant ou en plagiant nos voisins; depuis les premiers Français qui pénétraient en Espagne pour accomplir leur pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle, jusqu'à Gustave Doré, en passant par une série de diplomates subtils, de précieuses marquises, de prisonniers de guerre, ou d'artistes inflammables, tous se sont évertués, les uns et les autres, à nous léguer, lettres, mémoires et impressions. C'est dans ce fouillis que M. Morel-Fatio a creusé, avec une patience inépuisable. Une étude sur ce que l'histoire peut revendiquer dans le Ruy Blas de Victor Hugo termine cette première série, et expose avec une finesse moqueuse où, et comment, Victor Hugo (sans le dire, bien entendu !...) puisait ses inspirations, prouvant, textes en main, que parfois le grand poète n'a eu qu'à rimer la prose de Mme d'Aunoy, ou celle de l'abbé de Vayrac; en un mot, que le premier *oiseau plumé* de Ruy Blas a été l'histoire, depuis le billet avec ses *six loups*, jusqu'à l'autre billet avec son *ver de terre;* démontrant une fois de plus que le prétendu génie espagnol de Victor Hugo n'est pas poinçonné à la griffe du pur métal — mais cette contrefaçon, qui peut être un reproche pour Victor Hugo, est un mérite pour l'Espagne en la déclarant inimitable et inassimilable. Cependant, il faut savoir grand gré à M. Morel-Fatio de s'épuiser à souffler la poussière qui cache tous ces vieux modèles littéraires; puisque les Espagnols, dédaigneux de l'opinion européenne, ne se soucient pas d'exhiber leurs gloires, et s'enveloppent, comme d'une cape, de leur mutisme.

Ar. Ar.

Alexandre Dumas à la Maison d'Or. — *Souvenirs de la vie littéraire,* par Philibert Audebrant. Paris, Calmann Lévy, 1888. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume anecdotique, où tout se groupe autour du journal d'Alexandre Dumas, *le Mousquetaire,* est, parmi les rires, les éclats, les envolées, les bons mots et les bonnes farces, un document de mélancolie. La grosse joie y déboutonne les ventres, mais la faim y serre les estomacs. L'imagination y remue des mondes, y crée des trésors et y enfante des merveilles; mais l'équilibre se rompt à chaque instant, et mondes, trésors et merveilles se réalisent en caisse vide, poches à sec, et refus de crédit chez le

restaurateur. On s'en tire en mourant jeune, de consomption, de suicide ou de la folie des grandeurs. Quelques-uns ont survécu pour raconter l'épopée; mais ils n'ont plus la force de la chanter et ils la diluent en prose, pour que tout le monde puisse — en ce temps inhéroïque — la comprendre et la supporter.

Tel qu'il est, le livre de M. Philibert Audebrand est un chapitre curieux d'une époque littéraire que les mœurs, et non les années, ont reculée bien loin de nous. Je regrette, pour ma part, le ton désenchanté qui règne d'un bout à l'autre du livre et qui, vers la fin, passe du scepticisme ironique au pessimisme navrant, noir et vide comme un gouffre. Ah! si le bon géant insouciant qui fonda le *Mousquetaire* à la Maison d'Or en avait pu, à quarante ans de distance, redire la naissance, la courte vie si agitée, et la mort en pleine ardeur, je me figure la verve, l'entrain, la puissance communicative de sève et de force! C'eût été un coup de clairon à faire se dresser les dormants dans la vallée de Josaphat. B. H. G.

Souvenirs. — Enfance. — Voyages. — Guerres, par Vassili Vereschagin. Illustrés par l'auteur. Paris, Albert Savine. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Voici un livre de peintre. Sur la peinture? Non pas certes, mais bien plutôt un recueil de souvenirs, une sorte de journal de voyages.

L'auteur? un artiste russe dont la réputation fait un certain bruit, un grand artiste, n'en déplaise à quelques critiques, qui lui reprochent de ne pas suivre assez régulièrement les sentiers battus; un chercheur de nature vraie, de plein air, de soleil. Esprit aventureux, voyageur intrépide, observateur sagace, amoureux passionné de réalisme, dans le sens le plus élevé du mot, Vereschagin s'en va recueillant partout ses observations, de l'orient à l'occident, du midi au septentrion, notant avec soin tout ce qui l'intéresse, fixant sur la toile ses impressions, avec une vérité et un sentiment juste de la nature, que peu d'artistes possèdent au même degré.

Les trois expositions importantes qu'il a faites à Paris, au Cercle artistique et littéraire de la rue Volney, ont obtenu un succès considérable; et ses tableaux ont reçu le même accueil à Londres, à Vienne et à Berlin. Partout le grand public — dont on se plaît souvent trop à médire — a montré qu'il avait en haute estime ce travailleur infatigable, ce producteur fécond et consciencieux et ses procédés de peintre très personnels.

Dans ses descriptions comme dans ses toiles, ce qui frappe avant tout c'est une grande sincérité, une recherche du détail, du document, qui n'exclut pas cependant la largeur des idées, la puissance et l'harmonie de la composition, ni le charme de la couleur.

Ses *Souvenirs* sont écrits sans prétention. Ils relatent avec simplicité et parfois avec minutie ce que l'artiste a vu, entendu, observé, au jour le jour, sans grand souci du style ni de la conception d'ensemble. Les récits de la guerre russo-turque à laquelle Vereschagin prit une part active, la physionomie pittoresque et très vivante qu'il trace du général Skobeleff, son compatriote et son ami, forment le principal attrait de son livre. Les épisodes auxquels l'auteur se mêle avec à-propos nous montrent, à côté du fameux général si puissamment doué pour le métier des armes, si brave, si bouillant, quoique si calme au milieu du danger, mais parfois si inconsidéré, un conseiller sage autant qu'énergique, tacticien habile même, ce qui ne peut surprendre ceux qui savent que Vereschagin, avant de se consacrer à la peinture, avait fait son éducation à l'École des cadets de la marine russe et avait suivi pendant quelque temps la carrière militaire.

Le journal du voyage dans l'Inde, rédigé par Mme Vereschagin, occupe une place considérable dans le volume. Sans être d'un intérêt aussi passionnant que les récits de la guerre, cette partie de l'ouvrage est remplie d'observations curieuses, toujours pittoresques et parfois humoristiques. Les pages où la courageuse compagne de l'artiste raconte l'ascension longue et pénible des Himalayas, ascension qui dura plusieurs semaines, par une température variant souvent en quelques heures du froid le plus intense à l'ardeur d'un soleil brûlant; la difficulté et quelquefois l'impossibilité de trouver un abri pour passer la nuit, la lutte contre une fatigue accablante et contre la faim, dans l'attente de vivres que la neige n'a pas permis aux *coolies* d'apporter à temps, ont un charme particulièrement dramatique et attachant.

Quelques pages intimes sur les dernières années de Tourgueneff terminent le volume, dans lequel on voit d'intéressants croquis de l'auteur. Je ne sais si ces *Souvenirs* seront beaucoup lus en France, où le *dilettantisme* littéraire est saturé d'œuvres plus ou moins niaisement légères ou scientifiquement ennuyeuses. Mais ce livre devrait avoir un grand succès en Russie, où Vereschagin jouit d'une certaine notoriété et d'une popularité déjà grande. J.-L. P.

La Vie parisienne (1887), par Parisis (Émile Blavet). Paris, 1888. Paul Ollendorff, édit. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

« Quand les événements diminuent chaque jour de hauteur, l'histoire devient naine et passe à la biographie. C'est la dernière ressource. On applique la loupe à chaque homme pour le voir plus gros et plus grand. »

Cette sévère pensée est de ce grand inconsolé qui a nom Jules Barbey d'Aurevilly.

Elle me revient en mémoire au milieu de mon excusion à travers *la Vie parisienne* de M. Émile Blavet : ce qu'il nous présente là, c'est la biographie de Paris, du Paris étroit et frivole dénommé *le Tout Paris;* mais le biographe est si bien imprégné d'essence parisienne, son style a l'allure si vive et coquette, si aisée et provocante, l'observation du mouvement propre à cette société passionnée pour le

théâtre au point de se donner quotidiennement elle-même en spectacle de jour et de nuit est si exacte, qu'on est fort tenté de le remercier de se borner aux chapitres biographiques, et de se tenir éloigné de la majestueuse histoire, puisque aussi bien notre temps lui fait perdre sa majesté et la réduit à la taille naine. Parisis du reste n'applique pas la loupe à chaque être pour le voir plus gros ni plus grand; il se contente de lorgner, à travers son monocle, les choses, les hommes, et, si j'en crois le dessin de la couverture, les femmes, principalement les jeunes, les jolies, les élégantes, les affriolantes. Et pourquoi pas? Il le faut bien, sinon sa vie parisienne manquerait de vie et de parisianisme. Et vous verrez, — je vous le souhaite, — dans cinquante ans d'ici, comme on sera curieux de puiser dans la série d'Émile Blavet des renseignements sur le train mondain, artistique, littéraire de cette fin de siècle entre Charenton et le Point-du-Jour. — Ce qui ne veut pas dire que les recueils de ses chroniques attendront un demi-siècle le succès qu'ils méritent. Mais il est certain cependant que trop de gens les lisent au jour le jour dans le *Figaro* pour être très pressés de les relire. Munissez-en vos bibliothèques pour vos petits-fils.

Souvenirs et Anecdotes, par les frères Lionnet. Un vol. in-18 jésus. Paris, 1888, Paul Ollendorff, édit. — Prix : 3 fr. 50.

La célébrité des deux chanteurs jumeaux, également connus de tous pour leur ressemblance, leur talent et leur serviabilité, assure au moins un succès de curiosité au volume qu'ils publient. Ils ont vécu sur le pied de la camaraderie, de l'intimité même avec le plus grand nombre des artistes renommés de la seconde moitié du siècle; ils ont pu faire provision de remarques personnelles et d'anecdotes inédites. Toutes ne sont pas très utiles à conserver, ni bien intéressantes à lire; MM. H. et A. Lionnet n'ont peut-être pas été assez difficiles dans leur choix, et, accident commun aux auteurs de mémoires, ils se sont plus d'une fois laissé prendre au charme d'un souvenir particulièrement attrayant pour eux, mais insignifiant, fade et vide pour le lecteur désintéressé. Ils ont, par exemple, trop de souci de conserver comme un trésor d'assez faibles improvisations en vers sur le mérite desquelles leur paternité s'aveugle malgré leur apparente modestie.

En revanche, il se rencontre des pages fort curieuses, attendrissantes ou gaies, et certainement on ne peut lire, sans éprouver pour les deux frères une réelle sympathie, le récit des mille occasions qu'ils ont saisies ou fait naître, de rendre service aux artistes méconnus ou malheureux.

Impressions de théâtre, par Jules Lemaitre. Un vol. in-18 jésus. Paris, 1888. Lecène et Oudin, édit. — Prix : 3 fr. 50.

L'esprit a toujours ses droits en France : le succès rapide et constant de M. Jules Lemaître dans la critique en est une preuve évidente. C'est surtout par le ton sémillant, léger de son style, la piquante et parfois mordante hardiesse de ses appréciations, qu'il a conquis le public lettré et le public mondain.

Comme avec ces qualités de forme il possède une érudition bien organisée, ses articles offrent toujours un intérêt qui en justifie le succès. — Peut-être cependant M. Jules Lemaître s'est-il un peu pressé de rassembler en un volume, — le premier d'une série, — ses lundis du *Journal des Débats*. Il a sans doute essayé de leur rendre, à défaut d'unité de direction, une corrélation factice par un groupement naturel au lieu d'un rangement chronologique, et il a donné pour titre à chaque groupe — quelquefois constitué par une seule étude, — le nom de l'auteur étudié : par exemple, le nom de Molière sert de lien à quatre articles consacrés l'un à une représentation du *Misanthrope* à la Comédie française, les autres à des représentations de *Psyché*, de *Don Juan* et d'un à-propos d'anniversaire à l'Odéon. Le volume ramène ainsi sous nos yeux des articles intéressants sur Racine, Corneille, Shakespeare, George Sand, Vacquerie, Dumas fils, Meilhac, Halévy, Gondinet, même Hector Crémieux! même Gyp! — M. Jules Lemaître ne veut laisser perdre rien.

Le jeune et célèbre écrivain s'est trop pressé de remettre en livre ses feuilletons : ainsi l'article qu'il nous donne sur la *Puissance des ténèbres* d'après la lecture de la traduction Halpérine, est sans doute excellent en soi et portait son intérêt complet il y a un an. Mais aujourd'hui, après la représentation du drame de Tolstoï au Théâtre-Libre, nous le trouvons insuffisant : il eût été si facile à M. Lemaître de patienter un peu, et de fondre en un ses deux articles : celui qu'il a tiré de sa lecture, et celui que lui a suggéré la représentation.

Ce dont il faut lui savoir gré, c'est du souci qu'il prend de porter son attention sur toutes les manifestations de l'art dramatique. L'opérette bouffe ne le rebute pas, et supérieurement habile à mettre tout dans peu de chose, il retrace avec beaucoup d'agrément, à propos d'*Orphée aux enfers*, les origines mythiques et les transformations du culte de Dionysos. Le ballet même ne lui semble pas indigne de ses réflexions — il a bien raison, — et il consacre un chapitre précieux aux spectacles de l'Éden, fermé aujourd'hui aux fantaisies chorégraphiques.

Et autant par amour paternel de sa prose que par soin de varier ses *Impressions de théâtre*, le spirituel auteur des jolis vers des *Médaillons* recueille aussi dans son volume un article sur la *Décoration des comédiens*.

M. Jules Lemaître me permettra-t-il un charitable avis, et l'estime très sincère que j'ai maintes fois affirmée pour son talent sera-t-elle une excuse suffisante de la liberté grande? Eh bien! qu'il se méfie de certains accès de familiarité que M. Sarcey ne s'est accordés qu'en vieillissant. Tout le début de son article sur Hamlet, supportable dans le journal parce qu'on l'y suppose improvisé, ne trouve pas grâce aussi facilement dans le livre. Ne l'avoir pas réformé est une circonstance aggravante.

Les Gaîtés bourgeoises, par JULES MOINAUX. Un vol. in-18 jésus illustré de nombreux dessins, par Steinlen. Paris, 1888, Marpon et Flammarion, édit. — Prix : 3 fr. 50.

Qui donc prétend que la grosse veine de gaîté gauloise, signe de la belle santé de nos pères, est tarie ?

Elle coule largement dans le cerveau de M. Jules Moinaux, et y apporte un flux de drôleries, d'imaginations burlesques à dérider Schopenhauer. Certes ce n'est pas le fin du fin, c'est tout le contraire. Mais il n'y a pas à s'écrier en se tenant les côtes : « Mon Dieu ! est-ce bête ! » Non, mais : « Mon Dieu ! est-ce drôle ! » Et sous cette parade comique on discerne une malice parfois bien raffinée. Au fond Jules Moinaux se moque des bourgeois, et se tend la bouche jusqu'aux oreilles à rire de leurs naïvetés.

Lisez *le Nain*, *le Duel de Ramonet*, *Course de taureau en chambre*, *le Mouchard*, *le Bigame sans le savoir*, lisez tout le volume, parbleu, et regardez les dessins si amusants de Steinlen, et vous aurez doublé le volume de votre rate, par la dilatation du rire. Ne lisez même pas tout en un seul jour ; la dilatation pourrait être excessive, et vous seriez étouffé.

Madame de Sévigné, par R. VALLERY-RADOT. Un vol. in-18 jésus. Paris, 1888. H. Lecène et Oudin, édit. — Prix : 3 fr. 50.

Quelle séductrice que cette marquise ! Du fond de sa tombe où ses os sont en poussière elle les fascine encore, ces lettrés amoureux de son esprit et de ses pattes de mouche. Généralement c'est quand ils en sont au retour d'âge que les critiques, professeurs, etc., s'adonnent au culte de Mme de Sévigné. M. R. Vallery-Radot n'a pas encore cette raison, pour ne pas dire cette excuse. La bibliothèque que l'on ferait avec les seuls ouvrages consacrés à l'illustre épistolière ne l'a pas découragé, et pourtant il les connaît tous. Et le merveilleux de l'affaire est en ceci, qu'après tant de travaux sur le sujet, il en produit un qui, par le charme du style, l'ingénieux agencement des idées, le piquant des aperçus, semble tout nouveau : on croirait qu'il nous offre de l'inédit.

M. R. Vallery-Radot s'est efforcé de nous introduire non pas auprès de la marquise, — la porte est grande ouverte, — mais dans son entourage : ce sont ses amis, sa parenté, sa vie de famille, ses intérêts de mère, de belle-mère et de grand'mère, qu'il tient à nous faire connaître, nous expliquant par là, de façon vivante, bien des traits de cette physionomie unique.

On peut regretter que, séduit comme les autres, M. R. Vallery-Radot pratique à l'égard de Mme de Sévigné une indulgence que, pour notre part, nous trouvons excessive ; mais au demeurant on comprend qu'on ne la rende pas tout à fait responsable des conséquences funestes de son *épistolomanie*, qui nous a valu la cohorte épouvantable des femmes de lettres; seulement cette femme en qui l'on a tant glorifié le sentiment maternel fut la plus absurde et la plus injuste des mères; et M. Vallery-Radot ne le lui reproche pas assez.

Pourtant quand les Grignan en sont à la ruine et qu'il nous les montre insolents et indélicats, mariant leur fils, un crétin bellâtre, avec une fille de fermier général, quand il oppose à leur désordre fastueux l'honnête vie du comte de Sévigné, pas bien génial, mais sage et rangé, et à la froideur ingrate de la fille, l'affection respectueuse du fils, il ne peut faire autrement que de juger Mme de Sévigné justement punie par où elle a péché, et elle a beau gourmander son gendre, elle est en partie responsable de la décadence morale et financière de M. et Mme de Grignan, par l'éducation qu'elle a donnée à « la plus belle fille de France ».

Jusqu'à sa mort elle a soutenu sa préférence pour cette fille désagréable, antipathique, et son testament l'avantageait le plus possible. M. R. Vallery-Radot cite à ce sujet une lettre toute simple et tout simplement admirable du frère à la sœur.

La partie la plus originale du livre de M. R. Vallery-Radot est l'histoire de la publication des lettres de Mme de Sévigné. Son érudition s'y montre, aimable et non pédante. L'ouvrage a sa place marquée dans les bibliothèques des lycées et écoles de garçons et filles. PZ.



Un Livre de sonnets, par CLAUDIUS POPELIN. Un vol. in-4°. Paris, Charpentier, 1888.

Deux années à peine se sont écoulées depuis que « le peintre des émaux » — comme M. Claudius Popelin s'appelle volontiers lui-même — confiait à l'éditeur Charpentier un poème, *Histoire d'avant-hier*, dont nous avons aussitôt longuement parlé aux lecteurs du *Livre*. Il y a lieu de croire que ce roman moderne écrit en vers a reçu du public le bon accueil qui lui était dû, car éditeur et auteur nous présentent aujourd'hui un nouveau volume de poésies, imprimé avec plus de luxe encore que le précédent par M. Georges Chamerot. Le titre nous révèle ce que sont ces poésies : des sonnets, et le livre en réunit *deux cent trente*. Par conséquent si nous en croyons ce que

> Le sage Despréaux, judicieux critique,
> A dit en quelque endroit de son *Art poétique*,
> Dans un vers très cité qui n'est pas sans défaut,

nous devons estimer que *Un Livre de sonnets* — l'auteur n'ayant pas eu de défaillance — vaut seul

deux cent trente fois autant que *Histoire d'avant-hier*, qui est un bon poème. Deux cent trente fois : ce serait beaucoup, vraiment, n'en déplaise à l'ombre de Boileau ; notre ambitieuse sympathie pour le poète n'a point tant de prétention, non plus que de telles exigences. Il va de soi pourtant qu'en un recueil composé de la sorte, si l'intérêt, fragmenté, se disperse entre un plus grand nombre de sujets, il gagne en variété ce qu'il perd en étendue. Chaque sonnet, en effet, indique une date et trahit une émotion de la vie de l'artiste. Tout poète comme tout romancier, qu'il en ait conscience ou non, nous livre son autobiographie psychologique. M. Popelin ne s'en cache pas, lui, au contraire, il l'avoue hautement à mainte reprise, et, non sans raison, il s'en fait un titre à l'affection du lecteur. « Ce livre est tout moi, » dit-il.

Il montre jusqu'au fond ma pensée et mon cœur.

Et, par le fait, le premier sonnet, dédié *A mes amis*, nous donne, comme au début d'un volume de *Mémoires*, le portrait du poète :

Charles X étant roi de France et de Navarre,
En mil huit cent vingt-cinq, je naquis de parents
Sensés, honnêtes, bons. Je ne suis pas avare,
J'aime les malheureux, les humbles, les souffrants.

Le travail est ma barque et l'honneur est mon phare,
Je n'ai jamais flatté les princes ni les grands,
Ni désiré non plus l'orgueilleuse fanfare
Des folles vanités aux dehors apparents.

Fils d'Adam, j'ai mordu comme un autre à la pomme.
Si j'ai péché, ce fut toujours en galant homme,
Et je n'ai, Dieu merci, pas fait couler de pleurs.

Je suis pour les cléments envers l'humaine engeance,
Contre les dédaigneux, contre les persifleurs,
Sentant que j'ai besoin moi-même d'indulgence.

Dans le *Discours au lecteur*, où le poète présente lui-même son recueil au public, déjà il nous avait dit :

Il montre jusqu'au fond ma pensée et mon cœur,
Car ce livre est tout moi.

Ailleurs il inscrit sa devise : *Bien faire*.

Il est fort gracieusement tourné ce *Discours* d'ouverture et très varié en son mouvement. M. Popelin y nomme tous les sonnettistes, ses maîtres et ses pairs, et, en cette énumération, renouvelle ce trait, où il excelle, d'y multiplier, comme dans *Histoire d'avant-hier*, des portraits frappés d'un mot définitif, avec une netteté et un relief saisissants : telle dans l'or une effigie souveraine d'un seul coup de balancier. Il y venge M. Joséphin Soulary de son échec académique :

Tel à qui le présent n'offre pas un fauteuil
Se verra décerner par l'avenir un trône.

Il nous réserve aussi des surprises. C'est ainsi que nous rencontrons parmi les sonnettistes un nom, le dernier auquel nous aurions songé : M. Taine.

Ce docte qui, laissant sa besogne hautaine,
Tourna douze sonnets en l'honneur de ses chats.

Baudelaire l'avait bien dit en un sonnet célèbre :

Les amoureux fervents et les savants austères
Aiment également en leur mûre saison
Les chats puissants et doux, orgueil de la maison.

Mais M. Claudius Popelin se trompe ou plutôt nous trompe sciemment, lorsqu'il feint de croire et nous dit, le bon apôtre, avec une bonhomie bien jouée, pour nous induire en tentation de lire son livre, qu'il suffit qu'on

Veuille le parcourir, il sera bientôt lu.

Il n'en est rien, on ne parcourt point un volume de cette sorte, on le lit ; et on ne lit pas plus deux cent trente sonnets d'un seul trait qu'on ne vide tout d'une haleine une fiole de constance ou de lacrima-christi. La diversité des émotions, c'est-à-dire des sujets traités, s'opposerait même, voulût-on la tenter, à une lecture suivie. Amis de la langue des dieux, n'ayons point de si énormes gloutonneries. Un ancêtre de M. Popelin, Robert de Blois, dans son *Castoiement des dames*, ne nous met-il pas en garde, dès le XIIIe siècle, contre de semblables avidités ?

Et ce dit on k'en glotonie,
Nus bon morsel ne mangera.

Il est bien impossible, en effet, de passer sans un léger effort d'esprit d'un sonnet autobiographique à un sonnet philosophique, ou amoureux, ou héroïque, ou symbolique, ou traitant quelque point de morale ou quelque question du jour comme « la question du latin » ; or cette succession ininterrompue d'efforts ne s'accomplirait pas sans engendrer une certaine fatigue, ou plutôt une fatigue certaine. L'extrême variété de motifs, de sensations, d'impressions et de sentiments témoigne d'ailleurs d'une belle ouverture d'intelligence en même temps que de la richesse et de la souplesse, entre les mains du poète, de cette lyrette, le sonnet, qui parfois — comme pour chanter les dernières amours de Charlemagne — atteint aux sonorités graves du tétrachorde. Et de cette sensibilité féconde M. Popelin nous livre la clef en un sonnet que nous voulons citer encore, ne fût-ce que pour la chute qui en est fort belle :

Je suis né d'un bon sang qui dans l'honneur provigne.
J'ai senti, j'ai rêvé, j'ai ri, pleuré souvent.
J'ai semé les grains d'or de ma tendresse au vent.
Les Arts m'ont abreuvé du nectar de leur vigne.

Epris de la couleur, amoureux de la ligne,
J'ai tenu la Beauté dans un culte fervent.
Vieilli, j'ai conservé, double fanal vivant,
La pitié qui pardonne et l'orgueil qui s'indigne.

Capitaine frappé, ramenant dans le port
Mon pavillon intact, j'entrerai dans la mort,
N'ayant que deux regrets, mais dont le poids m'oppresse,

Et, rien que d'y penser, mon cœur, déjà, se fend :
Ce sera de ne plus vous chérir, ma maîtresse,
Ce sera de ne plus t'adorer, mon enfant.

© 2007 Livre « Editions » les instruments du temps « Editions revue d'histoire »

Nous ne tiendrons pas rigueur à M. Popelin pour son sonnet intitulé *Zoïles*, où il drape de la belle manière les critiques d'art, « les grimauds (qui) rédigent des Salons ». Sa colère est d'autant plus excusable que jamais personnellement, j'en jurerais, le maître de l'émail n'a eu à se plaindre de la critique. Un peu plus j'allais lui fournir l'occasion de le faire, j'allais oublier de dire que chacun des deux cent trente sonnets est entouré d'un cadre de fleurs et de fleurettes des bois, le plus souvent églantier, fraisier, chardons, muguet, houx mêlant ses poignards acérés aux suaves contours de l'oranger, dessinés dans le plus grand style décoratif. Le livre, matériellement, est très beau; littérairement, l'œuvre est rare, accusant une âme élevée, un cœur généreux, une philosophie indulgente, humaine, sage, quelque tristesse sans amertume et le goût passionné des lettres et des arts.

E. C.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Le duc d'Enghien (1772-1804), par HENRI WELSCHINGER. Un vol. in-8°. Paris, 1888. Librairie Plon.

De la vie du duc d'Enghien, on ne connaît guère jusqu'à présent que les tristes épisodes de son enlèvement et de sa mort. Un écrivain dont les travaux importants et piquants sur certains aspects du mouvement littéraire pendant la Révolution et sous l'Empire sont bien connus, M. Henri Welschinger, vient de publier l'histoire entière du prince qui devait le dernier porter le nom du duc d'Enghien. On n'assume point la responsabilité de semblables tâches par caprice, au hasard, sans y être induit par quelque heureux motif. Dans le cas présent, la raison déterminante a été la communication faite à M. Welschinger d'un dossier contenant de nombreuses lettres du duc et des principaux membres de sa famille. L'existence de ce dossier n'était pas inconnue; il avait été confié jadis, par le baron de Surval, intendant du duc de Bourbon, à M. Crétineau-Joly, qui en édita une grande partie. Néanmoins, la source n'était pas épuisée. C'est dans les lettres restées inédites, en d'autres pièces encore, recueillies aux Archives nationales et aux Archives des Affaires étrangères, ainsi qu'en de précieuses communications particulières, que l'auteur a trouvé les éléments nouveaux d'une histoire complète du dernier rejeton des Condé. Effectivement, il le suit année par année, pas à pas, pour ainsi dire, pendant la durée de sa carrière si agitée et si fatalement écourtée. Malgré l'abondance de détails pleins d'intérêt sur la vie du duc, c'est toujours, ce sera longtemps encore l'énigme de la fin tragique, dans les fossés de Vincennes, qui aura le privilège de passionner la curiosité en tout ouvrage où la question est agitée. L'établissement de l'Empire suivit de si près l'exécution du prince, qu'il est difficile de ne pas voir entre les deux événements une étroite connexité. Cependant l'opinion reste partagée sur un point capital, l'histoire se demande encore si Bonaparte voulait formellement la mort du duc d'Enghien, si tout au moins la réalisation de son désir n'a pas été hâtée irréparablement par la précipitation de personnages trop prompts à le servir. Des deux hommes compromis aux yeux de la postérité, c'est Talleyrand, peut-être plutôt encore que Savary, qui doit porter la responsabilité du meurtre. M. Henri Welschinger, dont je me borne à exprimer l'opinion, la motive fortement et multiplie les preuves à l'appui. Pour donner quelque idée de l'intérêt de livre, je lui emprunte un fait bien curieux et que je crois peu connu.

On sait que l'arrestation fut décidée sur un rapport du maréchal des logis Lamothe, révélant la présence présumée du général Dumouriez à Ettenheim, auprès du duc. Or voici ce qui avait donné lieu à la méprise de Lamothe, qui était de bonne foi. Il avait confondu le nom de Dumouriez avec celui du vieux marquis de Thumery prononcé à l'allemande, dans l'accent badois, transformant *Th* en *D*, l'*u* en *ou*, et la diphtongue *ri* en *rié*. Où l'on avait dit *Doumerié*, Lamothe avait compris *Dumouriez*.

M. Welschinger est déjà deux fois lauréat de l'Académie française, je serais bien surpris si *le Duc d'Enghien* ne lui valait pas un troisième laurier.

E. C.

Histoire de l'Italie depuis 1815 jusqu'à la mort de Victor-Emmanuel, par ELIE SORIN. Un vol. in-18 de la *Bibliothèque d'histoire contemporaine*. Paris, Félix Alcan, 1888. — Prix : 3 fr. 50.

A la même librairie, il a été publié, il y a cinq ou six ans, une *Histoire de l'Italie depuis 1815 jusqu'à nos jours*, et cette *Histoire*, toute populaire, qui fait partie de la *Bibliothèque utile*, nous la préférerions volontiers à celle que nous donne aujourd'hui M. Elie Sorin.

Tout comme M. Henneguy, M. Sorin a négligé, à dessein, de relater nombre de faits politiques, écono-

miques, religieux, qui pouvaient bien paraître d'intérêt secondaire, et, tout comme M. Henneguy encore il s'est surtout attaché à montrer grâce à quels efforts, en dépit de quels obstacles, a pu se poursuivre et se réaliser l'unité italienne. Mais M. Elie Sorin dit les événements en historien uniquement soucieux de ne point trahir la vérité, et il semble que M. Henneguy, non moins bien informé, ait vécu, au vrai, les ambitions ardentes des jeunes révolutionnaires, les passions généreuses des martyrs de l'indépendance. Mais M. Sorin, pour composer son livre, a travaillé, on n'en peut douter, d'après des notes recueillies à la suite de nombreuses lectures, et, nous ne le saurions, que nous l'eussions, croyons-nous, deviné; M. Henneguy n'a rédigé les quelques pages de son histoire, que pour entendre de la bouche même de quelques-uns des acteurs du drame, le récit de l'action. Nous parlons du drame, et dans le petit volume de la *Bibliothèque utile*, c'est bien cela, en effet, que nous retrouvons. Dans l'autre ouvrage, seulement des annales.

Nous y réfléchissons, l'auteur de ces annales pourrait nous répondre, et avec beaucoup de raison, qu'écrire l'histoire de la veille comme sous la dictée de ceux qui ont été mêlés aux événements, cela peut être parfois, — non pas toujours, — très avantageux, mais qu'il n'est pas donné à tout historien de pouvoir en agir ainsi; il pourrait nous répondre encore que M. Henneguy a bien pu, lui, sans l'avoir voulu, nous donner une façon de drame, mais qu'à vouloir en donner, des historiens risqueraient fort de fausser l'histoire; et il pourrait nommer Michelet en exemple, rappeler que l'unité d'action est une règle d'esthétique à observer pour le dramaturge et pour le romancier qui composent des œuvres d'art, ajouter que l'histoire, ce sont les hommes qui la font, l'historien ne faisant que conter ce qu'ils ont fait. Les historiens font plus que cela, à la vérité, et, nous le disons bien vite, M. Sorin ne se défend pas de juger les volontés, de juger les événements. Le mot annales donnerait à entendre qu'il s'est contenté de citer des faits, d'indiquer des dates; mais il expose fort bien quelle fut la politique des Bourbons, celle de l'Autriche, celle du Pape, plus celle de la maison de Savoie et de Cavour, celle de Napoléon III, celle de Pie IX.

La politique de Napoléon III! On en sait les résultats pour nous, et il s'en faut qu'elle ait été toujours favorable à la cause italienne. C'est être deux fois injuste que d'accuser l'Italie d'ingratitude; l'Italie, à tout bien considérer, ne nous doit pas tant de reconnaissance, et les masses ignorent cela, elles ne le sauraient entendre; un chef d'État, un président du conseil, responsables de l'avenir d'une nation, ne doivent pas se laisser guider par des sentiments; souhaitons seulement, avec M. Sorin, que l'Italie, « sœur de la France », nous voulons bien, arrive à comprendre qu'elle a tout intérêt à se rapprocher de nous.

F. G.

Procès des Frères et de l'ordre du Temple, par M. Lavocat, conseiller honoraire à la cour d'appel de Rouen. Un vol. in-8°. — Paris, 1888. E. Plon, Nourrit et Cie, édit.

Avec le même soin, la même prudence qu'il eût instruit une cause nouvelle, M. Lavocat refait l'enquête de l'abolition de la milice du Temple; cette mesure terrible, exécutée en plus d'une circonstance avec une sauvagerie féroce, est un des mystères de l'histoire les plus obscurs. Cette obscurité, M. Lavocat a tenté de la dissiper; il a repris les pièces du procès, les a complétées par quelques documents nouveaux, et il croit avoir, à travers les prétextes allégués par les ennemis des Templiers, découvert les véritables causes.

La puissance, la richesse, les possessions territoriales de l'ordre excitèrent les méfiances et la jalousie de Philippe le Bel; les Templiers, en outre, étaient plutôt sujet des papes que des rois. Dans la lutte engagée par le pouvoir royal temporel contre le pouvoir spirituel, Philippe le Bel crut nécessaire de frapper l'ordre du Temple. Son intérêt le lui conseillait de toute façon; il mettait la main sur un trésor magnifique en assurant sa sécurité, en doublant sa force. M. Lavocat ne croit pas qu'il ait voulu aussi, comme on l'a dit, frapper la noblesse en frappant les nobles qui composaient l'ordre. Le roi avait plus besoin d'une noblesse que la noblesse n'avait besoin du roi; mais son intention bien caractérisée fut de porter un coup à l'Église romaine, de diminuer la richesse, l'influence, la puissance territoriale dont l'Eglise jouissait en France au XIIIe et au XIVe siècle.

Pour couvrir ses desseins, le roi qui se disait le premier champion de l'Eglise, tout en employant tous les moyens pour réduire le pouvoir et l'autorité du Saint-Siège, invoque la défense de la religion.

De là toutes les accusations d'hérésie, apostasie, idolâtrie, mauvaises mœurs. — Accusations qui ne furent point prouvées, et qui étaient celles communément mises en œuvre au moyen âge quand on voulait perdre quelqu'un. Les aveux arrachés par la torture, la douleur, les menaces de mort constituaient à cette époque des preuves juridiques. On exécuta ceux qui avouèrent dans les horreurs de la torture; ceux qui se rétractèrent — et ils furent nombreux — furent condamnés au feu comme impénitents, obstinés et relaps.

On est épouvanté en lisant les moyens d'instruction mis en usage contre les membres de l'ordre. M. Lavocat a recueilli les preuves, non seulement des violences pratiquées directement sur les accusés, mais aussi de la subornation des témoins, des promesses d'argent, de subsides, de pension, de la partialité des juges ecclésiastiques, de la pression exercée par le plus grand nombre, de la corruption de quelques-uns.

L'auteur fait remarquer que si l'on emploie les termes généraux : *Condamnation de l'ordre du Temple*, on se sert d'expressions impropres qui tendraient à faire croire qu'il n'y eut qu'un seul procès, celui dirigé contre l'ordre.

M. Lavocat établit une importante distinction. Il y eut deux sortes de procès : les uns, dirigés contre les personnes des Templiers, furent instruits par des commissions d'inquisiteurs et jugés par des conciles provinciaux institués en France et à l'étranger ; l'autre procès fut suivi contre l'Ordre seul, *contre la personne morale;* ce procès fut instruit par une grande commission spéciale nommée par Charles V, qui siégea à Paris ; il trouva des juges au concile général de Vienne.

La conviction profonde de M. Lavocat est que les Templiers étaient innocents des monstruosités dont on les accusa. Aucun témoignage ne s'est produit concernant les prétendues habitudes criminelles qu'on leur imputait. Le procès entrepris contre eux et contre l'Ordre reste pour M. Lavocat à l'état de calomnie et de diffamation. Quant aux épreuves que dans quelques maisons du Temple l'on faisait subir aux profès, comme de renier Jésus-Christ, de cracher sur la croix, de subir des baisers indécents, sous menace de coups et de mort, ce n'était, affirme M. Lavocat, qu'une apparence détestable et grossière, un jeu pour s'assurer de l'énergie que déploierait le frère en combattant les infidèles, du refus opiniâtre, inébranlable de renier Jésus-Christ et sa foi pour sauver sa vie, s'il venait à tomber entre les mains des Sarrasins.

Et le résultat de cette monstrueuse injustice accomplie avec toutes les formes d'un jugement régulier ne fut pas profitable au roi, selon son espoir et son calcul. Les immeubles échappèrent à la convoitise de Philippe, restèrent biens d'Église et furent adjugés aux hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, et à d'autres gens d'Eglise.

Le livre de M. Lavocat est bien fait pour intéresser non seulement le public curieux d'histoire, auquel il l'adresse plus particulièrement, mais aussi ceux que passionnent les situations dramatiques, et surtout ceux si nombreux de nos jours qui ont le goût de l'horreur. Le simple récit, le procès-verbal des supplices des malheureux Templiers soumis à la question, dépasse l'imagination du plus macabre romancier.

P. Z.

Les Œuvres et les hommes. XIXe *siècle,* 2e *série, les Historiens,* par J. Barbey d'Aurevilly. Un vol. in-8°, Paris, 1888. Maison Quantin.

D'un livre comme celui-ci, qui n'est pas inédit, qui est seulement le partiel assemblage de pierres magnifiquement sculptées au jour le jour, en sa carrière, par un merveilleux artiste; insouciamment et pendant longtemps, quoique achevées, abandonnées par lui dans le chantier et qu'il reprend aujourd'hui à pied d'œuvre, classe et met en place pour en former l'un des pavillons du somptueux palais où il prétend loger toute la littérature du XIXe siècle : d'un tel livre, ne pouvant tout dire, faute d'espace, il y a peu de chose à dire. Ce qu'il importe de faire savoir, c'est l'achèvement d'un pavillon nouveau, la publication d'un nouveau volume et sa composition ; car, en vérité, cette œuvre d'ensemble a su, malgré sa grande étendue, rapidement conquérir un public et s'en assurer la fidélité, à ce point que les cinq premiers volumes sont, pour le moment, épuisés.

Le dernier paru est le « coin des historiens » en ce Westminster de papier imprimé, voué moins à la glorification qu'à la critique passionnément sincère et sévère des *Œuvres et des hommes.* A quels historiens s'arrête l'auteur? Non aux moindres, assurément; mais c'est bien par hasard, et ils ne sont pas tous également illustres. La liste en est longue, d'ailleurs; elle contient plus de vingt noms d'historiens et des titres d'ouvrages en même quantité. En effet, ce n'est pas de propos délibéré et sur la totalité de leur production que ces écrivains sont jugés; c'est à l'occasion d'un de leurs livres, le dernier publié à l'heure où le juge prononce *ex cathedra* les considérants du jugement. Ce volume, le second de la IIe série et le dixième de la suite générale, n'est donc qu'un livre sur des livres. De tout autre que de M. Barbey d'Aurevilly, l'attrait ne serait peut-être pas d'un aimant irrésistible. Mais on connaît la façon de procéder du critique, le sans-gêne hautain avec lequel il évince un auteur du propre sujet que celui-ci a traité, s'y installe à son tour et le traite pour son compte, à la lumière des vues originales parfois difficilement conciliables que lui inspirent sa double foi religieuse et monarchique et l'intraitable indépendance de son esprit. Sa passion, sa partialité sont manifestes. Ne les lui reprochez pas. C'est son titre à la sympathie de ses adversaires eux-mêmes. L'impartialité, l'impassibilité, l'impersonnalité de l'histoire, il n'y croit pas. Y prétendre est œuvre chimérique, d'hypocrite ou de niais. « L'histoire n'est jamais qu'un historien », dit-il, et, à la faveur de ce principe, il donne libre carrière à ses colères, à ses ironies, voire à ses admirations. Les chapitres sur l'Anglais Carlyle, sur Michelet, Taine et les frères de Goncourt sont au nombre des plus éloquents. Du premier, je retiens cette vue curieuse sur Michelet : qu'il fut fasciné par Carlyle, qu'il en fut « allumé ».

Rome et Berlin. — *Opérations sur les côtes de la Méditerranée et de la Baltique, au printemps de 1888,* par Charles Rope, ancien officier de marine. Un vol. in-8°, avec huit cartes, plans et croquis. Paris, 1888, librairie Berger-Levrault et Cie.

Un officier anglais, que la faiblesse des défenses côtières de l'Angleterre inquiétait vivement, eut, il y a quelques années, l'idée de confier ses inquiétudes au public en écrivant, sous le titre de *la Bataille de Dorking*, un récit imaginaire de l'invasion du territoire britannique par une armée continentale. Le succès du livre fut tel qu'il engendra un mouvement d'opinion assez puissant pour déterminer l'armement du littoral anglais de la Manche. La forme et les procédés de la *Bataille de Dorking* ont, depuis, été souvent repris et, en dernier lieu, par M. Charles Rope en cet ouvrage : *Rome et Berlin.* Dans son exposé des « opérations côtières de la Méditerranée et de la Baltique au mois de mars 1888 » — remarquez la

précision de la date indiquée — l'auteur rapporte si sérieusement les faits accomplis, que pas une fois son livre ne trahit la fiction. Un parti pris si absolu impose un certain effort d'esprit à qui veut entrer dans le jeu; mais l'intérêt de la lecture en est singulièrement augmenté.

Pour avoir jadis porté sur la manche de son dolman les galons de brigadier de hussards, celui qui écrit les présentes lignes ne se reconnaît pas, en matière de tactique et de stratégie, la compétence d'un Jomini. Il ne saurait faire plus que d'exposer les données principales de la fable grandiose imaginée par M. Charles Rope. Menacée d'une double invasion, au nord et au midi, la France a résolu de porter le fer au cœur de l'un et de l'autre assaillant, à Rome et à Berlin. Au début des hostilités, nous n'avons d'autre allié déclaré que le Danemark, dont le concours nous sera précieux.

Transportons-nous d'abord au midi. Les alternatives de la lutte y sont dramatiques. Notre flotte prend l'initiative du succès, — n'oublions pas que l'écrivain militaire qui signe Charles Rope est ou fut officier de marine. Maîtresse de la Méditerranée, elle débarque 50,000 hommes à Civita-Vecchia. Le siège de Rome est commencé, quand il faut abandonner la partie pour renforcer notre armée du midi compromise sur le Var. Mais à la suite de deux grandes batailles successives sur terre et sur mer, où chaque fois le sort des armes nous est favorable, les Italiens, dégoûtés d'une guerre ruineuse, signent un armistice séparé.

Au nord, les circonstances hydrographiques du littoral ne permettent pas à notre marine d'agir avec la même célérité. Cependant, en six semaines, elle organise une flotte de transport et de combat qui, grâce à l'alliance du Danemark, débarque heureusement un corps et un demi-corps d'armée aux bouches de l'Oder. Stettin pris, les armées alliées se portent vers la capitale de la Poméranie : ce mouvement détermine la retraite de l'armée allemande qui bloquait nos camps de Reims et de Langres. La Russie entre en ligne et finalement le sort de la guerre se décide sous Berlin, dans une grande bataille où 273,000 Russes, Français et Danois, réunis contre 257,000 Allemands, portent un coup décisif au puissant empire.

Tel est le roman militaire conçu par M. Charles Rope avec une audace justifiée par la science de l'exécution. Tel est le rêve, devrais-je dire plutôt, car ce n'est bien qu'un rêve, puisque le mois de mars est passé, et ce n'est pas sans quelque tristesse que nous le constatons. E. C.

Campagne de Prusse (1806), *Iéna*, par P. Foucart, capitaine breveté au 39e régiment d'infanterie. Un fort vol. in-8°, chez Berger-Levrault.

En alléguant que les moyens d'action ont été complètement modifiés depuis quatre-vingts ans, l'on prétend que les guerres de Napoléon n'offrent plus d'intérêt pour nous, et que les campagnes récentes seules (1866, 1870 et 1877) doivent être le bréviaire de nos généraux. C'est une opinion contre laquelle s'inscrit en faux M. le capitaine Foucart; il prouve la valeur de l'opinion contraire en nous faisant suivre pas à pas les opérations de la campagne de Prusse jusqu'après Iéna, campagne très heureusement choisie pour une telle étude, et il nous indique combien d'utiles renseignements on en peut tirer au point de vue de l'organisation et de la tactique des armées actuelles.

M. Foucart distingue dans l'histoire des guerres, d'une part, l'étude des principes et des règles de l'art de la guerre que l'on cherche à distinguer des opérations du commandement en chef, et d'autre part, celle des détails innombrables que comportent les préparatifs et l'exécution de la guerre, c'est-à-dire de tout ce qui touche à l'organisation et à la conduite des troupes, ainsi qu'à la prévision de leurs besoins. La première étude est indépendante du temps, mais est d'autant plus fructueuse que l'on peut suivre le développement de la pensée du chef au moyen de sa correspondance; la deuxième exige en outre la connaissance des rapports des officiers généraux placés sous ses ordres, et des diverses instructions de détail données par eux : elle ne peut être faite que pour l'armée nationale et avec les ressources des archives.

Telle est la méthode adoptée par l'auteur : il transcrit jour par jour les ordres de l'empereur et les rapports de ses généraux, observant les différents actes de la guerre suivant leur enchaînement naturel au fur et à mesure que les événements se déroulent, n'ajoutant que les renseignements indispensables pour les saisir dans leurs détails, mais ne donnant d'indications sur l'armée prussienne que ce que Napoléon en savait lui-même; en un mot, il nous fait vivre, suivant son expression, la vie du commandant en chef. Si l'on peut adresser une critique à cette méthode, excellente d'ailleurs, c'est que les lettres de l'empereur et celles de ses généraux qui y répondent ou contiennent des instructions à leurs sous-ordres pour l'instruction de ses volontés, étant reproduites par ordre de date, on est souvent obligé de revenir en arrière pour relier les fils de cette correspondance. Mais cet inconvénient est de médiocre importance, car nous avons affaire à un ouvrage d'étude et non à un livre de lecture courante.

Le cadre restreint de ce compte rendu ne nous permet pas une analyse complète; d'ailleurs, pour ce qui est du développement même des opérations, l'art de l'auteur n'a eu à s'exercer que dans le choix des documents qu'il a scrupuleusement reproduits. Quant à son but, il est atteint; nous pénétrons dans la pensée de Napoléon, nous lui voyons déployer une activité incroyable qui se signale par l'indication des heures auxquelles ses ordres sont rédigés : à chaque instant du jour et de la nuit, son esprit est en éveil et ne perd de vue aucun point de son vaste plan de campagne; nous le voyons prévoir jusqu'aux moindres détails tout en laissant à ses subalternes, dont il connaît la valeur, leur part d'initiative. La conduite de son armée n'est pas, du reste, la seule chose qui

l'inquiète : en même temps que général, il est empereur, et il ne manque pas de prendre toutes les mesures militaires et politiques qui doivent assurer la sécurité de son empire.

A ce propos, nous ferons observer combien il est indispensable au succès d'une campagne qu'elle ait été conçue par celui-là même qui la dirige. Rien ne serait plus pernicieux au sort d'une armée que de la faire mouvoir d'après des ordres donnés de loin par un homme qui, non seulement serait étranger aux choses de la guerre, mais encore ne pourrait suivre les opérations que par les dépêches des généraux, sans se rendre compte en personne, comme le faisait Napoléon, de tout ce qui se passe. Mieux vaudrait laisser agir isolément chaque commandant des fractions de cette armée, ce qui serait la négation de l'art de la guerre. « A la guerre, a dit Napoléon, les hommes ne sont rien, c'est un homme qui est tout. » Mais il faut que cet homme ait toute sa liberté d'action, qu'il sache dès le début ce qu'il fera par la suite, mais qu'il soit le seul à le savoir. Les hommes ne sont rien, dit-il, et pour sa part, il se fait fort de soumettre avec 150,000 hommes Vienne, Berlin et Saint-Pétersbourg. Il était loin de songer à ces fameuses armées nationales, qu'on nomme armées par euphémisme, où l'on pense, par la multitude des individus, suppléer au peu de valeur personnelle des soldats et des chefs, et qui font qu'une nation, ayant jeté toutes ses forces à la gueule des canons ennemis, n'aura plus de défenseurs à qui faire appel quand ce rempart humain aura été broyé par la mitraille.

Au point de vue tactique, ce qui ressort clairement de cette campagne d'Iéna, et M. Foucart a soin de le signaler, c'est l'importance des petites colonnes, qui, par leur mobilité, leur solidité et leur peu de vulnérabilité, font toute la force de la ligne de combat. L'auteur s'insurge, et avec raison, contre « les tendances actuelles à disperser des compagnies en tirailleurs et à porter successivement sur la ligne de combat tout un bataillon par sections et par pelotons, sans liens entre eux, qui amènent la ligne de combat à n'être plus qu'une réunion d'hommes sans cohésion, échappant à la direction des chefs de tout grade, et incapable de produire un effort..... Plus que jamais, aujourd'hui, avec des troupes jeunes et sous un feu aussi intense, il faut de l'ordre et de la discipline..... » Et M. Foucart fait remarquer que cette difficulté de contenir une troupe répartie sur une ligne de grande étendue sera encore accrue par défaut de gradés. Plus le temps de service est court, plus les cadres doivent être solides et nombreux, et précisément par suite de ce peu de durée du service, c'est l'inverse qui se produit. D'un côté, les soldats ou sont trop jeunes et insuffisamment exercés, ou ont perdu dans leurs foyers l'habitude de la discipline et de la manœuvre; de l'autre, les sous-officiers et caporaux n'ont pas le temps d'acquérir l'expérience nécessaire pour remplir utilement des fonctions plus difficiles qu'on ne le croit communément : les officiers, réduits en temps de paix par les appels fréquents des classes d'instruction à un rôle inférieur à la mission qui leur incombera en campagne, n'ont ni la faculté, ni le loisir de s'y préparer, et leur recrutement deviendra d'autant plus difficile que les avantages de leur situation seront moins en rapport avec ses charges.

C'est la conclusion que l'on est amené à tirer de la comparaison de notre état militaire présent avec cette mémorable campagne où une armée vraiment moderne a obtenu, grâce à son organisation et à sa tactique, des résultats merveilleux. Si l'auteur ne montre pas en termes aussi précis l'état précaire où se trouve notre armée, du moins laisse-t-il entrevoir ses craintes, que la plupart des officiers partagent d'ailleurs avec lui. La portée de son livre est donc très grande, et comme rien de ce qui touche à la Prusse ne doit nous être indifférent, il mérite à plus d'un titre d'être médité par tous ceux qui s'intéressent à la sécurité et à la gloire de notre pays. PZ.

BEAUX-ARTS

Le Musée secret de la caricature, par CHAMPFLEURY. Un vol. grand in-18 jésus, avec illustrations. Paris, E. Dentu, 1888.

On pouvait considérer comme terminée avec le cinquième volume consacré à la *Caricature moderne* la patiente, savante, et, au double point de vue de l'art et de l'histoire générale, si intéressante *Histoire de la caricature* de M. Champfleury. Mais il est parfois de certains sujets qui nous tiennent plutôt que nous ne les tenons et qui, non plus que je ne sais quelle commère du répertoire de M. Labiche, « ne veulent pas être lâchés ». « Je me nomme Crampon », dit la femme. La caricature est pour M. Champfleury un de ces *sujets-crampon*. Nous ne nous en plaignons pas : tant s'en faut; car de l'amas de documents réunis par l'auteur de l'*Histoire de la caricature* et demeurés sans emploi, il s'est enfin décidé, après de longues années d'hésitation, à tirer et à publier, en un sixième volume, ce qu'il appelle *le Musée secret de la caricature*, c'est-à-dire une matière fort délicate à traiter, sans doute; mais l'érudition n'a vraiment pas à se montrer timide à l'excès.

Pourquoi ?
A quoi bon ?
Était-il nécessaire de ?

répéteront certaines gens. La meilleure réponse — M. Champfleury la fait lui-même — est « d'exposer sa pensée avec un esprit chaste et des yeux curieux ».

C'est l'Orient qui lui a fourni les chapitres les plus nombreux sur la caricature érotique, et, en Orient, de préférence la célèbre marionnette populaire, proche parente de notre Polichinelle, le bouffon lubrique par excellence, l'obscène et naïf Kara-Gueux de Constantinople, qui devient Karakouche en passant de Turquie en Algérie et en Tunisie, dont le nom peut varier, mais dont les mœurs, le langage et surtout l'énorme accessoire caractéristique ne changent jamais. En un bien curieux chapitre, n'apprenons-nous pas que le culte du phallus s'est perpétué jusqu'à nos jours dans certaines communes de France : en Bretagne, en Normandie et même dans le centre ? Comment s'étonner que l'Orient ait conservé, même sous une forme caricaturale et impudique, le souvenir de symboles dont le sens est perdu, celui des anciens mythes relatifs aux divinités génératrices et à leur culte grave ?

L'étude du *Musée secret de la caricature* n'occupe que la première moitié du volume ; l'histoire de *la Caricature au Japon* en remplit la seconde moitié ; elle y est parfaitement à sa place ; nul n'ignore en effet que les caricaturistes japonais s'accordent toutes les licences. Mais quels artistes, quels dessinateurs admirables ! Malgré la vulgarisation à outrance des plus médiocres produits de l'art japonais par les grands magasins de nouveautés, nous restons insatiables des merveilleuses beautés de cet art. Et que d'esprit ! Avec quelle joie nous avons retrouvé dans le livre de M. Champfleury des reproductions choisies dans les plus beaux albums, des croquis de l'incomparable Hokousaï tirés de la série des Gras et Maigres ! C'est aussi un véritable plaisir de voir l'art japonais si exactement compris, analysé, jugé et admiré. Cette seconde partie n'est pas à nos yeux la moins précieuse du beau livre de M. Champfleury.

Les Peintres de la vie, par CAMILLE LEMONNIER. Un vol. in-18. Paris, 1888, Albert Savine.

Belge de naissance, M. Camille Lemonnier a depuis longtemps conquis de par le talent ses lettres de grande naturalisation dans la littérature française. Je ne connais parmi ses œuvres de fiction qu'un volume de courtes nouvelles, *Noëls flamands ;* ce volume peut être mis dans les mains les plus chastes ; mais les romans de M. Lemonnier : *Un mâle, la Mort, Thérèse Monique, l'Hystérique, Happe-Chair* n'auraient point, paraît-il, la même innocuité ; le plus souvent, il est vrai, l'on est averti, mis sur ses gardes par le titre même. Mais si j'ai entendu maintes fois critiquer le choix audacieux de ses sujets d'étude, jamais il ne m'est arrivé d'entendre nier ou seulement discuter ses puissantes qualités d'écrivain. Des facultés rares de vision et de rendu, d'analyse et de synthèse, une forte langue qui exprime au point d'en communiquer la sensation, la forme, le relief et la couleur des choses, une âme passionnément éprise de la nature, un cœur passionnément épris de l'humanité, une intelligence passionnément éprise des maîtres de l'art : de tels dons et de tels moyens d'action sur le lecteur devaient nécessairement conduire M. Lemonnier à la critique d'art. Il y a pris aussitôt une des premières places par la justesse de ses vues, par son indépendance d'esprit et par la sincérité, par la franchise, comme par la chaleur communicative de sa parole.

Malgré son titre général, trop général, puisqu'il semble annoncer une étude historique complète sur les peintres qui ont fait du mouvement de la vie réelle l'objet principal de leur poursuite, le livre de M. Lemonnier, comme la plupart des livres d'art aujourd'hui, — ainsi que nous l'avons trop souvent constaté — n'est qu'une réunion d'articles écrits au cours des circonstances, motivés par le hasard des événements et sans autre lien commun que l'unité des jugements formulés par l'auteur. Le morceau le plus important du volume et qui l'ouvre, *Courbet et son œuvre*, a été publié assurément à l'occasion de la mort du maître d'Ornans, excellent morceau de critique émanant d'un admirateur, mais non d'un fanatique aveugle, où toute louange est raisonnée, comme toute réserve. A la suite de son propre travail, M. Lemonnier reproduit une lettre des plus intéressantes au point de vue biographique écrite par le docteur Paul Collin, ami de Courbet et qui l'entoura de ses soins pendant les derniers jours. Le docteur rapporte nombre des propos sur l'art tenus par Courbet et nombre d'anecdotes, contées par lui et dont pour cela même l'exactitude m'est fort suspecte. Courbet était fanfaron, vantard et vaniteux. Des extraits choisis dans des comptes rendus d'expositions : 1870-78-82-84, et des articles d' « actualité » sur Alfred Stevens, Adolphe Menzel et Félicien Rops complètent le volume. Nous eussions certes préféré de beaucoup voir M. Lemonnier appliquer ses qualités de critique et d'écrivain au développement de quelque chapitre d'histoire de l'art ou d'esthétique ; mais, en vérité, tout prétexte est bon qui fournit à l'auteur l'occasion d'exposer sa généreuse et saine conception de l'art dans sa langue puissamment imagée. E. C.

L'Architecture romane, par M. ÉDOUARD CORROYER, inspecteur général des édifices diocésains. (Bibliothèque de l'Enseignement des Beaux-Arts.) Quantin, éditeur. Un vol. in-8°. — Prix : broché, 3 fr. 50 ; cartonné, 4 fr. 50.

Sous ce titre, la bibliothèque de l'Enseignement des Beaux-Arts, dirigée par M. Jules Comte, vient de s'enrichir d'un nouveau volume — le vingt-neuvième — de cette belle collection, dont le succès va toujours grandissant.

La dénomination d'*Art roman* représente l'art complexe et multiple d'une longue suite de siècles ; il est surtout une transition entre le déclin de l'art antique et l'aurore de l'art nouveau. Tandis que ses commencements se confondent dans les derniers reflets du génie romain, il naît et se développe jusqu'au x° siè-

cle, à mesure que les relations s'établissent entre ce qui est devenu la France et l'Europe occidentale. C'est donc bien au delà de la domination romaine qu'il faut chercher les origines et comme le point de départ de l'architecture romane; c'est à Rome qu'il faut commencer par étudier les basiliques civiles transformées en temples chrétiens, puis en Orient, où M. le comte Melchior de Vogué a montré les sanctuaires païens se transformant tout d'abord pour conduire à l'édification des églises appropriées au culte nouveau.

Nous ne pouvons essayer de donner même un aperçu du volume si savant et si personnel de M. Corroyer; il nous suffira de dire que l'auteur a cherché à démontrer l'enchaînement ininterrompu de l'architecture française, en la reliant à l'antiquité, et qu'il y a pleinement réussi.

190 gravures, faites sous sa savante direction, achèvent de jeter la lumière sur ses démonstrations.

La Vente des Diamants de la Couronne, par M. Arthur Bloche. Un joli vol. in-16 de près de 200 pages, illustré de 35 dessins des principaux bijoux et imprimé avec soin sur papier fort. Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît, Paris. — Prix : 6 francs.

La Vente des Diamants de la Couronne, catalogue raisonné de cette opération, par Arthur Bloche, s'impose à tous les bibliophiles. C'est une page d'histoire contemporaine dans toute l'acception du mot, initiant le lecteur à tous les préparatifs des expositions et de la vente, rappelant bien à la place voulue les noms de tous ceux qui collaborèrent à cette importante opération, ceux des acquéreurs et même de tous les assistants aux places réservées, les prix obtenus par chaque objet, etc. L'érudition de l'expert-écrivain se confirme dans la description des joyaux, les renseignements précieux qu'il donne sur ceux qui les ont dessinés et montés.

On sait combien M. Arthur Bloche remplit dignement la mission délicate d'expert et avec quel tact il dirigea la vente; on ne s'étonnera donc pas de trouver, avec tous les documents officiels et historiques contenus dans le livre, une lettre du Président du conseil des ministres adressée, le 10 décembre 1887, à l'auteur pour le remercier, au nom du gouvernement de la République, du désintéressement vraiment patriotique avec lequel il refusa toute espèce d'honoraires. Il n'y a là qu'une récompense morale très rarement accordée, en attendant sans aucun doute la récompense justement méritée pour des services rendus à l'État et au Domaine.

La maison Quantin, comme toujours soucieuse de la perfection de ses publications, a chargé de véritables artistes du soin de représenter les joyaux. Trente-cinq dessins, représentant les plus importants, enrichissent ce charmant volume. On trouve à la fin les destinations diverses données aux pierres et bijoux qui ne firent pas partie de la vente. Le prix absolument modeste, 6 francs, de ce livre le rendra accessible à tout le monde.

L'Année musicale, par Camille Bellaigue. Un vol. in-18 jésus. Paris, 1888. Ch. Delagrave, édit.

Ce volume est le premier d'une série que l'auteur et l'éditeur promettent de continuer d'année en année. M. Camille Bellaigue est un critique de musique très apprécié des lecteurs de la *Revue des Deux Mondes* et fort considéré par les musiciens. Sa compétence n'est pas son seul mérite; on lui reconnaît une indépendance de jugement et une ferme sincérité qui n'excluent pas l'urbanité de la forme. Le présent volume contient les annales de la vie musicale pendant la saison 1886-1887, qui a vu naître : à l'Opéra, *Patrie*, de M. Paladilhe; à l'Opéra-Comique, *Egmont*, de M. Salvayre; *Proserpine*, de M. Saint-Saëns; *le Roi malgré lui*, de M. Chabrier. Une large place est faite aux exécutions des concerts Colonne et Lamoureux. M. Bellaigue, pour ne rien omettre, a même consacré un chapitre à la bibliographie musicale. Son livre sera très utile à tous ceux qu'intéressent le présent et l'avenir de la musique.

Ajoutons que le volume est imprimé avec soin sur beau papier et orné d'une couverture artistique enrichie d'une aquarelle de M. Dubuffe fils.

PZ.

GÉOGRAPHIE

— Voyages — Mœurs et Coutumes —

Sac au dos à travers l'Espagne, par Hector France. Un vol. in-18. Paris, G. Charpentier et Cie, 1888. — Prix : 3 fr. 50.

Depuis les impressions de Dumas et le voyage de Gautier, je ne crois pas que l'Espagne ait été plus intelligemment visitée ni racontée plus agréablement. Cette excursion de *pedestrian* a dû être pour M. Hector France une source de jouissances vives et délicieuses, car son livre est justement cela pour le lecteur. Ce beau pays, frère du nôtre, si superficiellement connu ou si complètement ignoré de la plupart d'entre

nous, apparaît dans les pages du vaillant écrivain avec sa physionomie vraie, les mœurs de son peuple, les particularités de la vie familière, tout ce qui fait l'idiosyncrasie d'une terre et d'une nation. M. Hector France a écrit là quelques-unes des pages les meilleures qui soient sorties de sa plume, qui, pourtant, a produit tant d'œuvres remarquables. Il n'y a là, ni thèse, ni parti pris. C'est un artiste observateur, qui raconte sincèrement et simplement, avec le talent d'un maître ès prose française, ce qu'il a vu et ce qu'il a senti. B.-H. G.

Quatre mille lieues aux États-Unis, par F. DE BIANCOUR. Un vol. in-18. Paris, 1888. Paul Ollendorff.

M. F. de Biancour est un ancien préfet que le hasard de la politique, ce jeu de bascule, a écarté de l'administration publique et jeté dans l'administration privée comme président d'une société minière dans l'Amérique du Nord, je crois (*Lexington Mine*). Il a traversé les États-Unis de part en part, de l'Atlantique au Pacifique, de New-York à San-Francisco, ne s'arrêtant guère, sur le parcours, qu'à Chicago et à Salt Lake City, cette capitale du mormonisme, dont la prospérité matérielle concordant avec la pratique de la polygamie attire infailliblement la curiosité du voyageur venu d'Europe et sollicite les réflexions du philosophe moraliste. C'est par les placers de la Nevada, par les montagnes Rocheuses, par une pointe dans le Canada jusqu'à Montréal (prononcer Monteréal comme les Canadiens), enfin par la descente de l'Hudson, que M. de Biancour revient au point de départ, à New-York, où il embarque pour le Havre. Un tel trajet représente un joli ruban de queue (une vieille locution française que nos frères de Mont (e) réal et de Québec ont dû conserver). On comprend néanmoins que malgré le nombre respectable de *milles* parcourus — 4,000 lieues, dit l'auteur — la plus grande partie du territoire a échappé à son observation. Eh bien, je dois cependant à la vérité de déclarer que pas un livre écrit en français ne donne une idée plus juste à la fois et plus complète, à ma connaissance, de la nation, de la vie et des mœurs américaines, que ce petit volume sans prétention. Il est vrai de dire aussi que notre littérature de voyages est fort pauvre sur ce point. Quant à ce que je me permets de dire ici touchant l'exactitude de l'auteur, il est fondé sur ma connaissance du pays, acquise de seconde main, sans doute, mais très sûrement, dans la lecture assidue des revues américaines et anglaises. C'est ainsi, pour citer seulement de récents témoignages, que l'aperçu de la vie canadienne donné par M. de Biancour a confirmé ce que déjà m'en avait appris un article illustré sur Québec dans le numéro de février du *Harper's Magazine*. Et de même je retrouve dans *Quatre mille lieues aux États-Unis* bien des vues d'ensemble et nullement banales, où l'auteur se rencontre en ses conclusions avec les conclusions d'un article sur la *Civilisation aux États-Unis*, publié par *the Nineteenth Century* d'avril 1888, et qui, peut-être, est le dernier écrit tombé de la plume du très regretté Matthew Arnold, le poète pénétrant et charmant, le brillant critique, le penseur indépendant, le hardi philosophe, mort en ce même mois d'avril dernier. Il est fâcheux que Boston et la Nouvelle-Orléans n'aient pu entrer dans le tracé de l'itinéraire suivi par M. de Biancour. Leur absence forme les seules lacunes un peu graves de son livre. Tel qu'il est pourtant, ce livre, toute personne qui l'aura lu, je n'hésite pas à le répéter, saura de la société yankee ce qu'il est essentiel d'en savoir, et non plus selon la légende, mais dans sa vérité. E. C.

De l'Atlantique au Pacifique, *à travers le Canada et le Nord des États-Unis*, par le baron ÉTIENNE HULOT, ouvrage accompagné d'une carte et d'un plan. Un vol. in-18 jésus. Plon Nourrit et Cie, édit., 1888.

La bibliothèque des voyages publiée par la librairie Plon se distingue par l'agrément des détails pittoresques et l'exactitude scrupuleuse. La plupart des auteurs qui la composent sont gens d'esprit et de savoir, qui voyagent réellement soit pour leur plaisir, soit pour leurs fonctions; ils savent voir, observer, raconter.

Le volume de M. Étienne Hulot est un des meilleurs de la collection. Ancien élève de l'École libre des sciences politiques de Paris, il est parti en compagnie d'un ami, condisciple de cette savante et utile école; il a traversé l'Amérique du Nord, d'Orient en Occident, intéressé surtout par le Canada, cette France transocéanique gouvernée par les Anglais. Les renseignements qu'il rapporte sont du plus haut intérêt; il indique avec force et preuves à l'appui quel riche avenir est réservé aux colons laborieux de ces vastes plaines; quel destin heureux y trouveraient des ménages qui végètent misérablement sur le sol natal, et qui là-bas se créeraient rapidement l'aisance, et ne craindraient pas la multiplication des enfants, considérée ici, avec raison, comme un ruineux fléau. Il a retrouvé dans le Saquenay et il décrit la *famille souche*, telle que l'a conçue M. Le Play. Le Benjamin de vingt-quatre frères n'est pas un mythe dans le Saquenay. La coutume du vingt-cinquième n'existe qu'au Canada. On met à la charge du clergé le vingt-cinquième enfant d'une même femme! Ce n'est pas une charge trop lourde ni trop fréquente.

Détail très digne d'être noté : le prêtre recommande à ses ouailles de croître et de multiplier, et celles-ci sont tellement convaincues de cette nécessité, qu'elles ont fait tomber la candidature d'un député pour cause de célibat : les électeurs considéraient qu'il n'avait pas rempli ses devoirs civiques.

Songez donc que le nombre des émigrants qui sortirent de la vieille France pour venir s'établir au Canada, sous l'ancien régime, n'a pas dépassé dix mille. L'émigration en effet cessa en 1700. En 1763, malgré les guerres sauvages et toutes les misères de la vie de colon dans ce temps-là, la population de la colonie comptait soixante-dix mille habitants, et au-

© 2007 Livre « Editions » des bibliothèques du Canada « Editions Alain Stanké »

jourd'hui la race française, au Canada et dans les États-Unis, compte à peu près deux millions. Les établissements anglais créés dans Québec par les autorités impériales, dans le but d'éliminer l'influence française, disparaissent les uns après les autres... Il est probable que dans vingt-cinq ans les Français-Canadiens seront les maîtres dans toute la partie est d'Ontario jusqu'à Kingston, sans compter tout le nord de la province.

Mettez en regard la dépopulation de la mère patrie, et la stagnation dans laquelle végètent nos possessions coloniales où l'on ne va qu'avec l'espoir d'une fortune rapide, et nullement sans esprit de retour!

Il ne nous est pas permis de suivre pas à pas M. le baron Etienne Hulot : signalons en passant les curieuses notes sur la tribu indienne des Montagnais et les survivants des Peaux-Rouges. — Prenez le livre, et vous aurez l'illusion d'un voyage d'agrément et d'étude, à New-York, au Canada, en Acadie, à Chicago, à l'île de Vancouver, avec la connaissance des mœurs, des particularités, des curiosités naturelles, remarquées, dépeintes et expliquées par un esprit nourri d'une instruction étendue et variée, aussi peu pédant que possible et qui vous charmera par l'entrain de sa jeunesse et de sa bonne humeur. P. Z.

En Océanie. *Voyage autour du monde en 365 jours (1884-1885)*, par Edmond Cotteau, chargé d'une mission scientifique. Un vol. in-16, contenant 48 gravures et 4 cartes. Paris, Hachette et Cie.

Un voyageur, qui s'est successivement promené de Paris au Japon en traversant la Sibérie, dans l'extrême Orient, dans les deux Amériques, dans l'Inde et à Ceylan, et qui a raconté ses promenades en des récits assez instructifs et intéressants pour que l'Académie française les couronne, vient d'enrichir la collection des voyages illustrés, publiée par la maison Hachette, de la relation d'une nouvelle promenade, par terre et par mer, intitulée *Océanie*. L'ouvrage tiendrait plus que le titre ne promet, si l'auteur n'y avait immédiatement ajouté : « Voyage autour du monde en trois cent soixante-cinq jours ».

Bornéo est sa première étape; il nous mène ensuite dans le détroit de la Sonde, qu'il explore en détail peu après la catastrophe du Krakatoa, puis aux volcans de Java. De là, il passe en Australie et visite la Nouvelle-Galles du Sud, Victoria et la Tasmanie. Les chapitres relatifs à la Nouvelle-Calédonie et aux Nouvelles-Hébrides sont d'un intérêt particulier pour un lecteur français; il en est de même de ceux où il décrit, après tant d'autres, mais avec une originalité propre et des aperçus nouveaux, Taïti et Moorea. Après une dernière tournée de quarante jours à travers le Pacifique, il arrive en Californie. Mais, au lieu de rentrer en France par la route directe, il fait un crochet au sud et traverse le Mexique dans toute sa longueur pour s'embarquer à Vera-Cruz. Il visite en passant les grandes Antilles et revoit enfin Paris après une absence d'une année, jour pour jour.

Ce tour du monde, effectué en grande partie dans l'hémisphère austral, généralement peu fréquenté des touristes, n'est pas moins intéressant que les précédents ouvrages de M. Cotteau. Quatre cartes et quarante-huit gravures, exécutées d'après des photographies, ajoutent de l'attrait à ce volume, dont l'utilité sera reconnue de tous ceux qui, partisans de la politique coloniale, savent quel intérêt vital a pour la France la connaissance du monde, de ses civilisations, de ses productions et de ses marchés. B.-H. G.

Les Anglais en Irlande. *Notes et impressions*, par Philippe Daryl. Un vol. in-18. Paris, J. Hetzel et Cie. — Prix : 3 francs.

A beaucoup de choses malheur est bon, et c'est le *Temps* qui en profite. Il avait déjà publié les *Lettres sur l'Angleterre*, de Louis Blanc; il publiait naguère les articles sur l'Irlande, de Philippe Daryl, puisque c'est le nom sous lequel cet écrivain de premier ordre a résolu d'être connu. Des causes analogues, sur lesquelles il ne m'appartient pas d'insister ici, produisent, pour Louis Blanc et pour M. Philippe Daryl, des résultats similaires, s'ils ne sont pas égaux. Pour ma part, que je sois influencé par la modernité de l'œuvre, son actualité politique et sociale, l'accent personnel du style, l'idiosyncrasie du talent, ou par des causes, s'il est possible, plus profondes, je fais plus de cas des observations de celui-ci que des tableaux et des doctrines de celui-là. Gladstone, ce vieillard qui pousse l'amour de son pays jusqu'à lui conseiller, lorsqu'il s'est assuré que les sentiers de l'iniquité sont des sentiers mortels, la voie de la justice, déclare que le livre de M. Daryl est l'œuvre capitale qui ait été écrite sur l'Irlande. La presse anglo-saxonne s'en empare, le commente, y cherche des arguments ou des excuses, et, nulle part, que je sache, ne se fait jour l'accusation d'inexactitude dans l'observation, d'erreur ou de mauvaise foi. « Si le Dr Johnson, dit le journal anglais *The Spectator*, avait visité au siècle dernier une province française, avec l'impitoyable sincérité, le génie pénétrant et le talent descriptif qui le caractérisaient, il aurait écrit sans doute un livre analogue à celui de M. Daryl. » Peut-être; il y aurait mis même quelque chose de plus : les préjugés de la race anglo-saxonne et son pédantisme personnel.

Quoi qu'il en soit, le livre de M. Philippe Daryl est une étude de mœurs fouillée d'un œil perspicace et exposée par un artiste sincère; mais c'est aussi, par conséquent et par surcroît, un document qu'on devra toujours consulter tant que sera pendant le grand procès qui dure depuis des siècles entre les deux îles, que, seule, celle qui opprime et ruine l'autre, appelle les îles sœurs.

B.-H. G.

© 2007 Livre « Editions » des instruments du temps « Editions privées d'Alsace »

PETITE GAZETTE DU BIBLIOPHILE

Je ne sais trop si j'erre sur ce point, mais il me semble que la production des livres de luxe et des réimpressions bibliophilesques s'est très sensiblement ralentie en ces derniers temps. On commence à respirer et à voir clair dans le domaine spécial de la librairie d'art. Comme au surlendemain d'une orgie, on constate la présence des forts qui ont résisté à la débâcle, et on oublie les écloppés qui végètent vaincus en un coin. Franchement, il y avait excès; les bons payaient pour les pires, et le public harassé demandait grâce. Nous ne sommes certes point encore revenus à l'âge d'or, mais on sent un acheminement vers l'impression tempérée, et, vive Dieu! il était temps; c'était à renoncer à la revue des livres; le champ d'Apollon menaçait de provoquer le champ de Mars par ses dimensions extravagantes devenues inexplorables.

Les dernières semaines sont encore suffisamment chargées; cependant rien qui éclate avec *flafla* sur les guitares distendues de la réclame. Quelques beaux et bons livres, brillants par leur prestance et dignes en leurs atours, nous sont soumis par des éditeurs soucieux de bonne renommée et qui savent que le temps respectera seulement ce qui a été fait avec son concours.

Parmi ceux-ci, H. Launette se présente avec **le Roman comique** de Scarron, illustré par Édouard Zier de 350 compositions dans le texte (1 vol. in-8°, 30 francs). — On sait le soin qu'apporte Launette à ses élégantes éditions des chefs-d'œuvre de notre littérature; il est de ceux qui, sans précipitation, marchent sur les traces brillantes des Bourdin, des Perrotin et des Curmer; il cultive le même champ et il apporte avec lui tout le relief et le ragoût des connaissances actuelles et des procédés modernes d'illustration. — Son *Voyage sentimental*, son *Manon Lescaut*, son *Paul et Virginie*, et ces admirables *Confessions* de Jean-Jacques qu'il publie en ce moment par livres séparés, ont assis d'une façon durable sa réputation auprès des amateurs. — Il ne vise point, comme tel éditeur du boulevard, un seul public restreint de gentlemen bibliophiles; il adopte l'idée du beau avec un effort vers la vulgarisation. C'est ainsi que ce *Roman comique*, abondamment illustré par Zier dans la donnée du *Gil Blas* de Gigoux, est mis en vente à un prix relativement modéré pour un tel ouvrage.

Le format in-8° colombier, un peu grand au goût de certains collectionneurs (et je suis de ceux-là), se prête, il faut l'avouer, très largement à l'illustration, et M. Zier s'en est donné à cœur-joie dans ce beau texte imprimé par Motteroz. Il nous a servi sous toutes leurs expressions ces types à jamais mémorables de Ragotin, du Destin, de La Rancune, de La Caverne, de Mlle de l'Étoile et d'Angélique. Son crayon les poursuit avec verve à travers toutes les péripéties et aventures que Scarron fait traverser à sa troupe de comédiens nomades. Il s'est imbu de l'esprit même de l'auteur du *Typhon*, et ses bonshommes sont bien dessinés, avec une expression vivante qui ne se dément point un seul instant au cours de l'ouvrage, ce qui est, à vrai dire, un rare mérite.

Il est à espérer que cette belle édition du *Roman comique* rencontrera le succès auquel elle a droit dans le monde des gens de goût et qu'elle demeurera fameuse dans le goût des gens du monde, — il y a une nuance réelle à distinguer ici.

— Je parlais, il y a quelques moments, des **Confessions de Jean-Jacques Rousseau**, publiées par Launette. J'ai dit, dès les premières livraisons, ce que je pensais de ce livre hors ligne, qui se poursuit avec méthode et grand soin. On n'a rien fait de mieux. Le quatrième livre vient de paraître avec des eaux-fortes de Mordant, peut-être un peu trop violentes, trop grasses et trop largement traitées; mais Maurice Leloir y est tout à fait surprenant, varié, ingénieux, érudit, *reconstituteur;* il pénètre avec beaucoup de subtilité dans le génie même de Rousseau.

Seulement, il faut à ce fin et maniéré compositeur, à ce réaliste idéal, des interprètes graveurs qui fassent très *blond*, très serré, très minutieux; il ne s'accommode pas des indépendants, des brutaux de morsure ou des tachistes. M. Launette fera bien de ne rechercher, pour la suite de son ouvrage incomparable, que des graveurs doux, soumis, maîtres de leurs pointes, amis de la loupe et amoureux du détail à caresser. Leloir sera, j'en suis sûr, de mon avis sur ce point.

Je reviendrai sur ces *Confessions* lorsque l'édition sera à la veille d'être terminée.

***

L'éditeur Georges Charpentier a voulu se lancer dans l'édition monumentale et aborder les publications à toutes marges échevelées, où les escadrons des beaux vers célèbres passent semblables aux épopées sculptées sur l'Arc de Triomphe. Il vient d'élever un temple formidable à André Chénier. Il a soumis la gloire du dernier des grands élégiaques à l'in-quarto des nobles temps monarchiques; il a fait venir de Hollande des papiers vergés blancs comme les dunes de Scheveningue et épais comme la toile du pays. Sur cette pâte laiteuse, réglée de Pontuseaux, il a prié Chamerot d'imprimer, avec le plus beau Didot connu, les œuvres complètes du célèbre décapité du 7 thermidor. Le tirage a été fixé à 463 exemplaires, et les **Poésies d'André Chénier**, édition définitive ou *ne varietur*, vient d'entrer dans l'auréole de la postérité, sous format in-4°, avec une dernière introduction du

regretté Becq de Fouquières, et quinze compositions de Bida, gravées à l'eau-forte par Champollion, Courtry, Monciès, etc., etc.

J'ai déjà, naguère, lors de l'apparition des premières livraisons, parlé assez longuement de cette édition géante; je convenais qu'à première vue le nom de Bida n'était point fait pour nous échauffer les entrailles, mais j'insinuais également que ce talent éminemment biblique et *pompieresque* convenait comme un péplum sur mesure au génie solennel du poète de la *Jeune Tarentine*. De fait, Bida a fait ici quinze compositions d'une absolue correction; parfois même la bucolique a su animer et brillanter la pointe glacée de son crayon, et le poète du haut des cieux a pu dire :

> Il va *croquer;* courons, car les Dieux l'ont aimé.
> De lait, d'ambre et de miel, son génie est formé,
> Et ses traits, par la main des sœurs de Melpomène,
> Sont trempés dans les fleurs et dans l'onde hippocrène.

Les graveurs aquafortistes qui ont traduit la pensée d'art de l'illustrateur des *Évangiles* sont dignes d'éloges, et les planches gravées de ce livre, y compris le superbe portrait de Chénier, enrichissent à souhait cette grande édition d'André Chénier, qu'on ne dépassera assurément pas en luxe et en beauté typographique.

Cette édition reproduit le texte des *Poésies* publiées en 1884 par M. Becq de Fouquières. Sa préparation avait demandé un long travail à son publicateur, qui avait dû reconstituer plusieurs pièces restées à l'état d'ébauches et faire le choix définitif des fragments et la recension du texte.

La librairie française est enfin dotée aujourd'hui d'une édition aussi belle que parfaite des *Poésies de Chénier;* l'entreprise a dû être fort onéreuse pour l'éditeur de cette publication-cathédrale; le public, j'en suis assuré, saura reconnaître ce désintéressement et acquitter sa dette vis-à-vis de ce libraire Mécène frappé si inopinément de la monomanie des grandeurs in-quarto.

Et puis Bida porte bonheur : il a galvanisé les Saints-Évangiles! Ne l'oublions point, Messieurs et chers co-bibliofols.

***

Passons à la *Librairie des Bibliophiles,* où Jouaust est Dieu et Jean Sigaux son prophète, et écoutons l'oracle des amateurs.

Il est une ravissante collection que son éditeur a nommée à juste titre *Collection Bijou,* et dont les petits volumes, imprimés avec cadres rouges sur papier vélin de Hollande, et ornés d'eaux-fortes et de gravures sur bois, sont en effet de véritables œuvres d'orfèvrerie typographique. Nous y avons vu paraître successivement *Daphnis et Chloé*, *Paul et Virginie*, *Atala*, la *Psyché* de La Fontaine, l'*Aminte* du Tasse, *Anacréon*.

Aujourd'hui vient se joindre à ces six ouvrages une traduction nouvelle des **Idylles de Théocrite**, due à un de nos premiers hellénistes, M. Jules Girard, professeur à la Faculté des lettres, qui l'a fait précéder d'une très intéressante notice. Les compositions d'Émile Lévy, qui accompagnent cette élégante édition, ont été merveilleusement gravées à l'eau-forte par Champollion, et dans les ornements du texte on retrouve les finesses ordinaires du crayon de Giacomelli. Prix : 20 francs.

Ce n'est point tout : beaucoup de nouveautés à la librairie de la rue de Lille; je signale avant toutes une nouvelle collection qui se poursuivra longtemps et avec succès sous ce titre : **les Pièces de Molière.**

Les amateurs seront heureux d'apprendre la publication du théâtre de Molière en pièces séparées, que vient d'entreprendre M. Jouaust, dans le format in-16 elzévirien, en ajoutant les beaux dessins de Louis Leloir gravés à l'eau-forte par Champollion. Ce sera un plaisir de pouvoir prendre à volonté, sur le rayon de sa bibliothèque, sans avoir à s'embarrasser d'un gros volume, la pièce qu'on désirera relire, surtout dans la forme élégante donnée à la nouvelle édition. L'impression en est faite en caractères entièrement neufs, sur papier de Hollande, avec de nouveaux fleurons dans le style du temps. Chaque pièce est accompagnée d'une notice et de notes dues à M. Auguste Vitu, que sa grande érudition moliéresque et sa haute compétence en matière théâtrale désignaient à double titre pour un travail de ce genre.

La première pièce, *l'Étourdi*, vient de paraître. Prix : 6 francs; sur papier de Chine ou sur Whatman, 12 francs; sur Japon, 15 francs.

Autre innovation, autre bibliothèque à cette Librairie des bibliophiles si féconde en bibliothèques de toute nature. Il s'agit de la création d'une **Bibliothèque des Mémoires relatifs à l'histoire de France**, qui est destinée à être le complément de la *Nouvelle Bibliothèque classique* des grands écrivains français. Laissant à leurs devanciers le mérite des collections complètes, trop volumineuses et trop coûteuses pour le grand public, les nouveaux éditeurs ne prendront, parmi les mémoires du XVIe, et surtout des XVIIe et XVIIIe siècles, que des œuvres vraiment intéressantes au double point de vue de l'importance historique et du mérite littéraire. Ils inaugurent aujourd'hui leur collection par les *Mémoires de l'abbé de Choisy sur le règne de Louis XIV*, publiés avec une notice, des notes, une table analytique et un index des noms, par M. de Lescure, si apprécié pour ses travaux historiques dans le monde des érudits. Ces *Mémoires* forment deux jolis volumes du format in-16, coûtant ensemble 6 francs. Il y a aussi des exemplaires sur papier de Hollande à 12 francs, et sur papier de Chine ou papier Whatman à 20 francs (ceci pour les bibliophiles méticuleux).

Dans les collections en cours à la Librairie des bibliophiles, celle des **Chefs-d'œuvre inconnus.** Cette charmante collection, commencée par M. Paul Lacroix et continuée par M. Maurice Tourneux, comprend certaines œuvres, presque ignorées, de nos grands écrivains, et d'autres productions remarquables qui n'ont vu le jour que pour tomber immédiatement dans l'oubli, entraînant avec elles jusqu'aux

noms de leurs auteurs. Ces curiosités littéraires, dont l'impression est due aux presses artistiques de Jouaust et Sigaux, sont présentées au public sous une forme élégante destinée à les venger de l'injuste abandon où elles étaient tombées.

Les *Chefs-d'œuvre inconnus* nous offrent aujourd'hui, réunis dans un même volume, sous le titre de *Promenades à la mode*, de très pittoresques tableaux de la vie des gens du monde au XVIIIe siècle. M. Maurice Tourneux, un de ceux qui connaissent le mieux les mœurs du temps, a fait pour ce curieux recueil une notice et des notes qu'on lira avec le plus grand intérêt.

Le volume est orné d'une coquette eau-forte de M. Lalauze. Prix : 3 fr. 50.

Enfin, encore à la même librairie, où tant de bibliothèques se relèvent en bosses heureuses, je dois mentionner le tome IV, 1887, du **Répertoire de la Comédie française,** par Charles Gueulette, avec préface par Édouard Thierry et un délicieux portrait à l'eau-forte de Mme Baretta, par le miniaturiste Abot, roi des portraitistes. M. Gueulette apporte dans la rédaction de ces gentils annuaires une conscience et un bon goût parfaits. Parfait est le mot, car M. Gueulette est un petit-fils des Frères Parfait, et son recueil sera plus tard non moins précieux aux historiographes du théâtre que les almanachs théâtraux les plus célèbres des temps passés.

*
* *

Chez Émile Testard, l'*Édition nationale de Victor Hugo* poursuit sa destinée : les livraisons succèdent aux livraisons, les fascicules aux fascicules, les volumes aux volumes; cette entreprise énorme, dont il était permis de douter, arrive à son sommet. Voici déjà **l'Année terrible,** avec des eaux-fortes hors texte très réussies et des héliogravures heureusement venues en tête de toutes les poésies de ce volume de deuil. M. Émile Testard doit être félicité pour avoir adopté l'héliogravure en taille-douce pour les diverses têtes de pages; rien ne s'harmonise mieux avec le texte que ces fac-similés exacts des dessins; j'aimerais cependant à les lui voir tirer dans différents tons sévères, en bistre, en bleu vert, en sépia, en rouge sombre; l'héliogravure accueille très bien la couleur, et, telle planche lépreuse et charbonneuse en noir, s'adoucit et devient fraîche et délicate avec le ton qui lui convient.

Il a été dit d'autre part dans cette revue que Testard, directeur-éditeur de la *Revue de famille*, avait repris à son compte et poursuivait les **Œuvres complètes de Molière,** illustrées par Leman, et qui avaient eu la mauvaise fortune de naître sous l'étoile désastreuse de l'éditeur Lemonnyer. Cette reprise d'édition a déjà donné un gage : *les Plaisirs de l'isle enchantée.* Leman s'y est surpassé; il a fourni pour cette comédie plus de soixante-quinze gravures imprimées en taille-douce; c'est plus que du luxe, c'est de la prodigalité; mais les moliéristes ne s'en plaindront point; ce sont des inassouvis, et on ne décorera jamais trop leur idole. Nous suivrons régulièrement à l'avenir toutes les étapes du *Molière* Leman, et il est à espérer que le nouvel éditeur de cette publication mirifique tiendra à réparer le temps perdu et à arriver par marches forcées à la terminaison du plus beau Molière d'ensemble qui aura jamais été publié en ce pays de France.

*
* *

L'exposition de la caricature, qui a eu lieu tout le mois de mai dernier, semble avoir fait éclore une foule de publications qui en réalité étaient conçues bien auparavant, mais dont l'apparition a eu lieu en temps opportun. De ce nombre sont **les Mœurs et la Caricature en France,** par J. Grand-Carteret. Un fort vol. grand in-8° paru à la librairie illustrée (prix : 30 fr.), et **le H. Daumier, l'homme et l'œuvre,** par Arsène Alexandre, publié par l'éditeur H. Laurent en un vol. in-8° (prix : 15 fr.).

Le premier de ces livres, *les Mœurs et la Caricature en France*, est illustré de 8 planches en couleur, de 45 planches hors texte et de 490 illustrations dans le texte, reproductions d'œuvres anciennes et de caricatures typiques. C'est assurément un fort beau volume, qui fait grand honneur à son éditeur et qui mérite l'attention. Je ne puis cependant m'empêcher de faire procès à l'auteur sur la conception de son ouvrage ; il n'a pas eu le courage d'intituler franchement son livre *les Mœurs et la Caricature en France au XIXe siècle*, et il en résulte que la partie rétrospective du XVIe au XVIIIe siècle est déplorablement sacrifiée à la caricature contemporaine, qui, pour être la plus variée, n'est pas assurément la plus originale ni la plus intéressante pour l'étude historique de nos mœurs. — Ce n'est pas un volume qu'il eût fallu entreprendre, c'est deux ou trois, sagement divisés, — le premier entièrement réservé aux origines de la caricature du XVIe au XVIIIe siècle, — et la mine était prodigieusement féconde, — le ou les autres consacrés à ce XIXe siècle si fort chargé d'événements, si tempétueux, si fiévreux et si formidablement secoué par le cratère des révolutions politiques.

Cette observation sincèrement faite, je ne puis, dans sa donnée, que louer le travail de M. J. Grand-Carteret. Il renferme un nombre incalculable de renseignements, et il se termine par une bibliographie et histoire des journaux à caricatures, qui est d'un grand intérêt, avec ses heureuses reproductions de titres et ses références parfaites. L'ouvrage de M. Carteret témoigne d'un effort considérable et qui sera justifié par l'accueil fait par le public à ce grand labeur.

Le livre sur Daumier, de M. Alexandre, admirablement compris comme étude icono-biographique et très sagement approfondi par l'auteur, qui a fait une reconstitution minutieuse de Daumier, ne me satisfait qu'à moitié au point de vue de l'illustration.

Daumier a laissé une série d'œuvres si considérable qu'il semble difficile de comprendre un livre sur lui qui ne soit pas *grouillant* de reproductions, et, sans en avoir été avare, il me semble que M. H. Laurent n'en a pas été suffisamment prodigue. Je sais bien

que l'on me répondra par la question argent et *prix de revient*, mais c'est un raisonnement par lequel je me laisserai très malaisément convaincre; quand on fait revivre une physionomie comme celle de Daumier, il faut seconder l'auteur et tâcher de faire une œuvre définitive. M. Laurent eût pu entreprendre un ouvrage plus cher, et il est à regretter qu'il ne l'ait point fait.

***

Isidore Liseux, fidèle à ses éditions extra-limitées pour une élite de délicats à épiderme sensuel, a récemment publié un nouvel ouvrage de savante galanterie, **la Lozana Andaluza** (*la Gentille Andalouse*), par Francisco Delicado (2 vol. in-8°, tirage à 200 exemplaires : 100 fr., plus 5 exemplaires Japon à 250 fr.). La traduction de l'espagnol de cette œuvre piquante a été faite par M. Alcide Bonneau, le grand traducteur juré et polyglotte de la maison Liseux.

Les amateurs de curiosités érotiques ne placeront pas *la Lozana* au niveau des *Ragionamenti* ou des dialogues de *Luiza Sigea;* malgré quelques scènes un peu vives, et quelquefois une crudité d'expression qui va bien au delà de *la Célestine* tant vantée de Fernando de Rojas, *la Lozana* est surtout une étude de mœurs populaires. L'auteur, qui était doué d'un rare esprit d'observation, a dû passer de longues heures dans les bas quartiers de Rome à noter les propos des blanchisseuses du Pozzo-Bianco et des marchandes d'herbes, à écouter leurs querelles, leurs commérages, à suivre les petites courtisanes en quête d'une entremetteuse qui leur attire des clients et conserve la fraîcheur de leurs charmes. Il a rendu tout cela avec une franche vérité, et ses personnages sont si vivants d'allure, de physionomie, de langage, qu'on croirait les entendre parler eux-mêmes et assister à leurs débats.

La Lozana est une œuvre tout à fait à part dans la littérature espagnole, et je suis de ceux qui savent un gré infini à l'éditeur Liseux de leur permettre de déguster ces ouvrages de fin ragoût que son érudition et son tact savent nous découvrir *urbi* et *orbi*.

Je signalerai également chez Liseux une édition à 500 exemplaires in-16 d'un livre étrange et qui fait pour ainsi dire pendant à l'ouvrage du Père Sinistrari: *De Demonialitate*. Ce petit ouvrage est intitulé **Des Satyres, brutes, monstres et démons,** *de leur nature et adoration*, par François Hédelin (1627) (1 vol. 7 fr. 50). Cette étude a été faite contre l'opinion de ceux qui ont estimé les satyres estre une espèce d'hommes distincts et séparés des Adamiques. — Je ne dirai qu'une chose de ce singulier document vétuste, il est excessivement intéressant et instructif. Je l'ai lu en substance avec un étonnement tout semé de plaisir.

***

L'éditeur Kistemaeckers me fait tenir un livre curieusement imprimé, avec encadrements polychromes, sous le titre : **le Livre d'heures satirique et libertin.** Il m'est pénible d'être désagréable à l'actif et aimable éditeur belge, mais, sans professer des sentiments trop orthodoxes en matière de dévotion, j'avoue que cette singulière compilation ne me paraît que lourdement grossière, niaise et dépourvue de tout sel, à quelque point de vue qu'on se place. Ces ineptes parodies de livres saints ne sauraient être du goût que de commis voyageurs de dernier ordre, et je n'insisterai point sur cette publication.

Que Kistemaeckers me le pardonne! O. U.



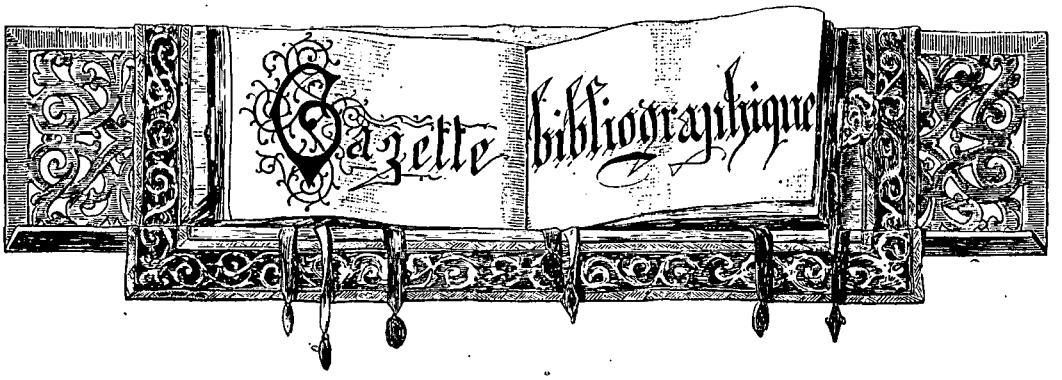

Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois. — Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES : *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de science récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français. — Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province.* — LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX : *Procès de presse et de librairie.*

DOCUMENTS OFFICIELS

ACTES OFFICIELS.

Missions scientifiques. — M. Thomas, professeur à la Faculté des lettres de Toulouse, est chargé d'une mission en Italie, à l'effet d'étudier différents manuscrits dans les bibliothèques de Bologne et de Venise.

M. François, docteur ès sciences naturelles, maître de conférences à la Faculté de Rennes, chargé d'une mission en Océanie, a été délégué pour représenter le ministère de l'instruction publique à l'Exposition internationale de Melbourne.

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

Un fauteuil vacant. — L'Académie française a fixé au 22 novembre l'élection à faire en remplacement de M. Désiré Nisard, décédé.

Un royal lauréat. — L'Académie française a fait frapper une grande médaille d'or pour être offerte à la reine Élisabeth de Roumanie qui, sous le pseudonyme de Carmen Sylva, a écrit *le Chant de la forêt.* Cet ouvrage est l'histoire de sa vie, vie sans aventures romanesques ni catastrophes palpitantes, mais très variée cependant, grâce à de nombreux voyages et aux ressources d'un caractère et d'un talent supérieurs.

Une rectification. — Nous avons mentionné le mois dernier le prix accordé par l'Académie française à M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, l'éminent bibliographe belge, mais nous avons omis de dire que son histoire si remarquable des Œuvres de Théophile Gautier est couronnée au même titre que ses travaux sur Balzac. Nous tenons d'autant plus à réparer cette omission qu'elle a été faite par presque tous les journaux qui ont signalé les récents prix académiques.

Une élection. — L'Académie des sciences morales et politiques a procédé le samedi 2 juin à l'élection d'un membre libre en remplacement de M. Hippolyte Carnot. Au premier tour de scrutin, sur 43 votants, M. Antonin Lefèvre-Pontalis, député du Nord, a été élu par 22 voix.

Prix Gobert et Stanislas Julien. — Dans sa séance de la veille, l'Académie des inscriptions et belles-lettres avait décerné les prix Gobert et Stanislas Julien.

Le 1er prix Gobert (9,648 fr.) a été décerné à M. Élie Berger pour son volume sur les registres d'Innocent IV, publiés ou analysés d'après les manuscrits originaux du Vatican et de la Bibliothèque nationale.

Le 2e prix (1,072 fr.), à M. Cosneau pour son étude sur le connétable de Richemont (Hachette, 1886).

Le prix Stanislas Julien a été donné à M. G. Deverria pour son ouvrage intitulé : *Description de la frontière sino-annamite.*

Enfin M. de la Blanchère a reçu la médaille des architectes français pour ses fouilles en Tunisie.

Un prix non décerné. — Le concours pour le prix Bordier est prorogé jusqu'en 1890, par suite de l'insuffisance des travaux présentés. Le programme, concernant la morale de Spinosa, reste d'ailleurs le même.

Un nouveau concours. — Conformément aux propositions de la section de législation, le prix du budget, de la valeur de 2,000 francs, sera décerné en 1893 à l'auteur de la meilleure *Étude de législation comparée sur la participation des particuliers à la poursuite des crimes et délits.*

La fondation Loubat. — M. Loubat, membre de la New-York Historical Society, a fait don à l'Académie des inscriptions et belles-lettres d'une rente annuelle de 1,000 francs pour la fondation d'un prix de 3,000 francs, qui sera décerné tous les trois ans au meilleur ouvrage imprimé concernant l'histoire, la géographie, l'archéologie, l'ethnographie, la linguistique, la numismatique de l'Amérique du Nord.

L'Académie a décidé de n'admettre au concours :

1° Que les ouvrages imprimés depuis le 1er janvier 1884;

2° En ce qui concerne l'histoire politique, que des ouvrages traitant d'événements antérieurs au début de la guerre de l'indépendance des États-Unis.

Ce prix sera décerné pour la première fois en 1889.

Les livres en langue latine, française, anglaise, espagnole et italienne seront admis à concourir.

Les ouvrages présentés à ce concours devront être envoyés au nombre de deux exemplaires avant le 31 décembre 1888, au secrétariat de l'Institut.

Le lauréat, outre les exemplaires adressés pour le concours, devra en délivrer deux autres à l'Académie, qui les fera parvenir, un au Colombia College, à New-York, et l'autre à la New-York Historical Society.

Une élection. — Le 11 juin, l'Académie des sciences a procédé à l'élection d'un membre correspondant dans la section de botanique. Il y avait quatre candidats : MM. Trœb, de Batavia ; Triana, de Paris ; Warming, de Copenhague, et Wiemer, de Vienne. Sur 44 votants, M. Trœb, de Batavia, a eu 25 voix contre 18 données à M. Triana et un bulletin blanc. M. Trœb est élu.

Concours Bordin. — L'Académie des beaux-arts a décerné, le 15 juin, à M. Émile Hervet le premier prix du concours Bordin (2,000 fr.). M. E. Hervet avait déjà été lauréat du même concours en 1886.

Le second prix (1,000 fr.) a été décerné à M. Decamps, ancien sous-inspecteur des beaux-arts, et une mention honorable à l'auteur du mémoire n° 4.

Il s'agissait de rechercher s'il existe, en architecture, une esthétique commune, applicable aux diverses grandes époques de l'art, depuis l'antiquité jusqu'à la fin du XVIIIe siècle.

L'Académie met au concours pour le prix Bordin, l'année prochaine :

« De la musique en France, particulièrement de la musique dramatique depuis le milieu du XVIIIe siècle jusqu'à nos jours, en y comprenant les œuvres des compositeurs étrangers exécutées ou représentées en France. »

Elle a, en outre, nommé M. Coquard, membre de la section d'architecture, en remplacement de M. Questel, décédé.

Société de géographie. — Renouvellement du bureau. — Le bureau de la Société de géographie de Paris vient d'être ainsi constitué pour l'exercice 1888-1889.

Président : M. Ferdinand de Lesseps, de l'Institut. Vice-présidents : MM. Alfred Grandidier, de l'Institut; Albert de Lapparent, professeur de géologie. Scrutateurs : MM. Caspari, ingénieur hydrographe ; Charles Vilain, professeur de géographie physique. Secrétaires : MM. Édouard Bonvalot ; Meigen, notaire honoraire. Archiviste-bibliothécaire : M. James Jackson.

L'Académie des Jeux floraux. — Les joutes florales, fussent-elles de l'Académie de Clémence Isaure, nous laissent généralement froids. Nous tenons cependant à signaler la pièce de vers qui a, cette année, obtenu le lis d'argent aux Jeux floraux de Toulouse. On sait que cette fleur est réservée à un hymne à la Vierge, et, depuis le fameux sonnet de Rochefort, le sujet est bien usé; aussi le lis n'est-il presque jamais cueilli. M. F.-E. Adam a su rajeunir le thème et lui donner une charmante couleur de modernité dans les vers, d'une noble envolée politique et tout vibrants d'un profond sentiment personnel, qu'il intitule *le Chêne à la Vierge.* Ce très remarquable morceau est publié à Toulouse, chez l'imprimeur Douladoure-Privat, rue Saint-Rome, 39.

L'Alouette, l'Académie de l'Yonne et deux généraux, dont un mort. — L'Académie de l'Yonne et du centre de la France, dont le siège est à Saint-Florentin (Yonne), nous révèle son existence en nous envoyant son organe mensuel, *l'Alouette,* revue littéraire, musicale, artistique et pédagogique, pourvue d'un président d'honneur qui n'est autre que le général Boulanger, et d'un comité d'honneur et de patronage dont le premier membre était encore en juin dernier le général Francis Pittié !

Le congrès archéologique. — Le 12 juin a eu lieu à Dax l'ouverture du 55e congrès archéologique de France, sous la présidence de M. de Marsay, directeur de la Société française archéologique. Au cours de ses travaux le congrès doit aller en Espagne, jusqu'à Pampelune, où l'attend une belle réception.

Une lice chansonnière. — Le Caveau ouvre un con-

cours public de chansons inédites dont voici les conditions principales :

Une seule chanson par concurrent ; huit couplets au plus ; envoi avant le 15 août prochain à M. Henri Rhéni, rue des Archives, 42 ; sous pli cacheté et affranchi, contenant un second pli cacheté qui renfermera le nom du concurrent et qui portera extérieurement le titre de la chanson.

Proclamation des résultats et distribution des prix et mentions au banquet du 9 novembre 1888, café Corazza, Palais-Royal.

La presse départementale. — La réunion annuelle de la presse républicaine a eu lieu à l'Hôtel Continental, le dimanche 27 mai. Après l'élection du tiers renouvelable du comité, il est procédé à la nomination du bureau. L'ancien bureau, tout entier, est réélu et reste constitué comme suit : MM. Léon Brière, président ; Gounouilhou et Laffineur, vice-présidents ; Réal, secrétaire ; G. Simon, trésorier.

Les membres nouveaux du comité sont MM. Gounouilhou (*Gironde*), Guy (*Avenir de l'Orne*), Hustin (*le Havre*), Laffineur (*République de l'Oise*), Laurent (*Indépendant de Pithiviers*), Lavertujon (*Petit Centre*), Hingelin (*Impartial de l'Est*), Delinières (*Démocrate du Centre*), Villebrun (*l'Aube*).

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

Avis. — Le secrétaire de la rédaction du *Livre* recevra avec reconnaissance tous les renseignements que messieurs les conservateurs et bibliothécaires de France et de l'étranger voudront bien lui faire parvenir, et il en sera scrupuleusement tenu compte dans cette partie de *la Gazette bibliographique*.

FRANCE

Bibliothèque nationale. — Les deux battants de la nouvelle porte de la Bibliothèque nationale, par où on accédera de la rue de Richelieu dans la cour centrale de l'établissement, sont dès maintemant en place.

Cette nouvelle porte sera livrée au public à l'occasion du 14 juillet.

Le musée d'Auteuil. — Il y a quelques jours a eu lieu l'ouverture du nouveau musée situé à Auteuil, au coin de la rue Fontaine et de la rue Cros, et dont nous annoncions dernièrement la création.

Ce musée, qui est une annexe du musée Carnavalet, a été installé par M. Armand Renaud, inspecteur des beaux-arts ; il renferme un grand nombre de vestiges de nos anciens monuments et des statues de souverains, entre autres celles de François Ier et de Louis XIV qui ornaient la façade de l'ancien Hôtel de Ville, la statue de l'impératrice Joséphine, placée autrefois avenue Joséphine (aujourd'hui avenue Marceau), le buste de Napoléon Ier, celui de Louis XVIII, les bustes des souverains d'Europe donnés à l'Hôtel de Ville à l'occasion de l'Exposition de 1867 : ceux de la reine Victoria et du prince Albert, ceux de François-Joseph, d'Alexandre II, du sultan Abdul-Hamid. On y voit aussi les portraits de Napoléon Ier et de Louis XVIII par Robert Lefèvre, le portrait de Louis-Philippe et un grand tableau par Delaval, représentant le sacre de Charles X.

Mais le nouveau musée a principalement pour but d'exposer toutes les esquisses ou modèles d'architecture, de peinture et de sculpture, se rapportant aux commandes directes faites aux artistes ou aux concours organisés par la ville de Paris.

Parmi les esquisses se rapportant aux peintures de l'ancien Hôtel de Ville, on remarque : le *Sanglier d'Erymanthe*, de Delacroix ; trois dessins de Lehmann et deux études de Léon Coignet ; puis les dessins de Bonnat pour son *Christ* du palais de Justice, et un *Incendie*, de Gustave Courbet.

Parmi les dessins ou maquettes qui concernent les monuments religieux, citons les cartons de Flandrin, pour Saint-Laurent et Saint-Germain des Prés, ceux de Lenepveu, de Benjamin Constant, d'Ary Scheffer, de Natoire, de Jouvenet et de Restout.

On y trouve aussi une belle collection de tapisseries des Gobelins de l'époque de Louis XIV, et une suite de cinq morceaux représentant l'histoire de saint Gervais. Ces cinq tapisseries, d'une exécution admirable, proviennent d'ateliers parisiens antérieurs à l'établissement de la fabrique des frères Gobelin.

Le musée d'Auteuil malheureusement est de dimension assez restreinte, et toutes les richesses qu'il possède déjà ne pourront être exposées que le jour où l'on aura construit une aile nouvelle en bordure de la rue Fontaine.

Enfin, dans un vaste hangar, sont rangées côte à côte les maquettes des groupes ou des statues que la Ville a fait exécuter en pierre, en marbre ou en bronze pour la décoration de ses monuments ou de ses places publiques.

ÉTRANGER

Allemagne. — Nous avons reçu la première livraison du *Bugang's-Verzeichniss*, ou catalogue des acquisitions de la bibliothèque grand-ducale de Darmstadt, pour l'année présente. Elle est consacrée aux publications périodiques régulièrement reçues. *Le Livre* y figure en bonne place, avec la *Bibliographie de la France*, la *Bibliothèque universelle et Revue suisse*, le

Messager ou Archives des arts et de la Bibliographie de Belgique (publication que nous serions heureux de connaître, soit dit en passant), les *Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres Bibliothèques,* et le *Polybiblion*. Nous ne citons ici, bien entendu, que les périodiques en langue française spécialement consacrés à la bibliographie.

Angleterre. — *Le Bristish Museum* va changer de directeur. Mr. Bond vient de donner sa démission des fonctions qu'il occupait depuis dix ans et au cours desquelles il a rendu tant de services à la grande institution anglaise. C'est à lui qu'on doit l'ouverture du Museum tous les jours de la semaine, l'impression du catalogue de la bibliothèque, l'éclairage à la lumière électrique qui a permis de prolonger les heures de travail, etc. Mr. Bullen, le conservateur des imprimés semble indiqué pour lui succéder. L'*Athenæum* du 16 juin nomme cependant plusieurs concurrents possibles, tels que MM. Thompson, Frank, Poole et Garnett, qui tous ont les titres les plus sérieux.

États-Unis. — *Libéralités américaines.* — Le juge Francis H. Dewey, de Worcester (Massachusetts) a légué en mourant au Refuge des vieillards (*Old Men's Home*) 1000 dollars, dont l'intérêt doit être employé à l'achat de livres et de périodiques; 1000 dollars à la Société horticole de Worcester pour augmenter la bibliothèque de cette institution, et 2000 dollars à la Société archéologique américaine pour l'achat des biographies et des écrits des juges et hommes de loi distingués de Worcester.

— Mrs. Elisa R. Wheaton a donné à la ville de Norton (Massachusetts) une bibliothèque publique dont la construction a coûté 20,000 dollars, avec un millier de volumes comme premier fonds.

— La bibliothèque de l'Université de la Californie méridionale, à West Los Angeles, a reçu un don de 10,000 dollars destiné à des achats de livres.

Italie. *Les inventaires de manuscrits en Italie.* — Le ministère de l'instruction publique d'Italie nous adresse le septième fascicule du vol. I de cette publication (*Indici e Cataloghi*, Roma) consacré aux manuscrits de Florence, et dont voici le titre complet : *I Codici Palatini della R. Biblioteca nazionale centrale di Firenze.* Ce travail, qui fait grand honneur aux études bibliographiques de l'autre côté des Alpes, est dirigé par le professeur Adolpho Bartoli. Chaque fascicule coûte 1 fr.

— Le professeur Giuseppe Mazzatinti informe les bibliothécaires, bibliographes, bibliophiles et amis des lettres en général, qu'il publiera, à ses risques et périls, son *Inventaire des manuscrits des bibliothèques d'Italie,* dont le premier fascicule a paru en 1887 chez Loescher, de Turin, et qui, depuis, était resté en suspens, les souscriptions n'ayant pas été assez nombreuses pour garantir l'éditeur. Il paraîtra, par an, de 4 à 5 fascicules, de 150 pages, à 5 fr. chacun. La publication commencera par les bibliothèques de Vérone, de Césène, de Ferrare et d'Iesi. Il ne faut pas confondre cette entreprise d'un grand travail d'ensemble avec la publication *Indici e Cataloghi,* faite sous les auspices du ministère de l'Instruction publique et dont nous venons de parler.

CATALOGUES.

Catalogues à prix marqués. Le Bibliophile parisien (7, rue Guénégaud) continue à se distinguer par ses livres à gravures, ses éditions originales ou de bibliophile, ses ouvrages de curiosité, et ses autographes. Le dernier catalogue annonce, entre autres, au prix de 500 fr. un superbe exemplaire (3 vol. petit in-4°) des trois volumes de Pisanus Fraxi, notre ami et collaborateur du *Livre* (*Index, Centuria,* et *Catena librorum prohibitorum*).

On ne saurait parler d'autographes sans citer le bulletin (*Revue des autographes*) publié mensuellement par la maison Charavay. C'est une publication à collectionner, tant pour les renseignements sur les prix, que pour les extraits et analyses, qui y sont libéralement et intelligemment donnés, d'une quantité de lettres et de documents piquants ou précieux.

Nous signalerons encore ce mois-ci (juin) le catalogue de la librairie Théophile Belin (29, quai Voltaire), qui contient un grand nombre d'ouvrages sur la chasse, l'équitation, l'escrime, l'histoire des premiers temps de la colonisation américaine, sans compter des éditions originales de nos classiques du XVIIe et XVIIIe siècle et de grands ouvrages illustrés comme les romans de Voltaire, le Molière de Bret, les monuments des Douze Césars, etc, etc. — Puis le catalogue de Baillieu (43, quai des Grands-Augustins) chez qui vous pourrez, au milieu des tablettes surchargées jusqu'à plier sous le poids, rencontrer *le Plini Secundi* (1536), des éditions originales de Regnard, le *Molière* de 1674, *le Musée Réveil, le Sacre de Louis XV,* toutes sortes d'ouvrages sur les sciences occultes, les pierres gravées, l'art, et enfin un précieux manuscrit du XVe siècle contenant un roman de chevalerie espagnol, *Historia de Alexandro Magno,* par Gonçalo de Berceo, en plus de 10.000 vers.

Parmi les catalogues étrangers nous mentionnerons spécialement le n° 51 de la librairie U. Hoepli, de Milan, tout entier consacré aux ouvrages bibliographiques, les *Mittheilungen,* de F. A. Brockhaus, à Leipzig (n° 2), et le *Catalogue descriptif d'une belle collection de livres à gravures* en vente à la librairie « Posrednik », à Saint-Pétersbourg. Ce catalogue est lui-même imprimé avec luxe et orné de vignettes et de 11 planches en photolithographie reproduisant des reliures, miniatures et pages de livres précieux. En le parcourant, on se convaincra une fois de plus que les amateurs ont encore plus de chances de trouver de beaux livres à des prix abordables en France qu'à

l'étranger. Le correspondant de la librairie « Posrednik » à Paris est M. H. Welter, 59, rue Bonaparte.

— *Catalogues de ventes.* Dans le mois de juin on a vendu à la salle Sylvestre une bibliothèque scientifique assez importante, dont M. Emile Deyrolle, directeur-gérant de la Revue *le Naturaliste* (46, rue du Bac) et arbitre-expert, nous a adressé le catalogue. Citons aussi le catalogue des livres anciens et modernes vendus les 8 et 9 juin à l'hôtel Drouot par les soins de M. Em. Paul, et le gros catalogue de la première partie de la bibliothèque Turner, dont la vente a eu lieu à Londres du 18 au 30 juin, chez les *auctioneers* Sotheby, Wilkinson et Hodge. Cette première partie ne comprend pas moins de 2999 numéros, dont beaucoup dans de belles reliures historiques. Les livres sur l'Amérique y figurent en grand nombre ainsi que les éditions précieuses des poètes et romanciers italiens, et des grands classiques français.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— Paris — Province — Étranger —

Avis. — Le secrétaire de la rédaction prie MM. les directeurs de revues, éditeurs et libraires, de vouloir bien lui adresser les informations qu'ils désirent porter à la connaissance du public, touchant les publications nouvelles, les ouvrages en préparation, les articles littéraires ou bibliographiques parus ou à paraître, les catalogues, ventes, etc., tant en France qu'à l'étranger.

FRANCE

Stendhal inédit. — M. Casimir Stryienski, professeur de langue anglaise au lycée et à la faculté de Grenoble, et M. François de Nion, ont entrepris le dépouillement de soixante-dix liasses de manuscrits laissés par Henry Beyle et conservés à la bibliothèque de Grenoble sa ville natale. De cette masse de documents qui contient pêle-mêle des notes, des ébauches, des fragments de travaux historiques ou d'œuvres d'imagination, MM. Stryienski et de Nion viennent de dégager un journal intime tenu par Stendhal de 1801 à 1814. Le livre est du plus grand intérêt, non seulement pour l'histoire de ce puissant et sceptique esprit, mais aussi par les remarques et observations qui y abondent sur la société des premiers temps de l'empire.

— Il vient de paraître chez Alphonse Piaget une édition nouvelle de l'ouvrage de François Bournand sur le *Régiment de sapeurs-pompiers de Paris.*

Depuis une année, nos braves sapeurs-pompiers ont été malheureusement mêlés à bien des événements tragiques, tels que les incendies de l'Opéra-Comique et de la gare Saint-Lazare. — On parle souvent d'eux, sans les connaître; on ignore leur vie de caserne, leurs travaux sans nombre, leur dévouement souvent obscur. Le livre de M. Bournand vient précisément faire connaître tous ces détails intimes et nous apprend davantage à aimer ce brave régiment.

Un de nos meilleurs dessinateurs, Charles Morel, a orné le volume de splendides illustrations qui ajoutent à son utilité un grand cachet artistique.

— « *Les Braves Gens* » *illustrés.* — Maurice Dreyfous, l'éditeur lettré bien connu, a récemment mis en vente, au prix de 4 francs, une nouvelle édition des *Braves Gens* de notre ami Jean Richepin, avec une couverture en couleurs et 24 dessins de Pierre Morel. Cette publication est curieuse, intelligemment et spirituellement illustrée, et mérite qu'on la possède. Cependant nous n'étonnerons personne en disant qu'à notre avis le pittoresque du dessinateur est impuissant à traduire celui de l'écrivain.

Bibliothèque des mères de famille, — La maison Firmin-Didot et Cie a mis dernièrement en vente cinq nouveaux volumes de sa *Bibliothèque des mères de famille,* publiée sous la direction de Mme Emmeline Raymond, une des femmes du XIXe siècle qui auront le plus noblement réalisé l'idéal du Christ : *Transiit benefaciendo.* Nous ne pouvons, à notre grand regret, que signaler ces ouvrages. Ce sont: *Pierre de Touche,* par S. Blandy, où les personnages, venus du Canada, d'Angleterre ou de France, sont, jusque dans les fautes et les vices de quelques-uns d'entre eux, un plaidoyer vivant en faveur du bien; *Sacrifice,* par Mme A. de Marbois; *la Fortune du vieux Myddelton,* par Mme P.-A. Tillière; *Histoire intime,* par Gabrielle Réal, et *le Fils aîné,* par miss G. Craik, récit touchant que M. A. Chevalier a traduit de l'anglais.

On sait, comme le dit l'avertissement, qui ne ment pas, que « tous ces ouvrages, d'une lecture honnête et attrayante, sont inspirés par une pensée morale qui permet de les mettre entre les mains de toutes les jeunes filles. » Nous ajouterons qu'ils sont de forme littéraire, et que nous avons vu des lecteurs de tous les âges y prendre le plus vif intérêt. Il n'est pas inutile de rappeler que le prix de chaque volume (plus de 300 pages) n'est que de 2 fr. 50, broché.

Les Félibres et la langue française. — Sous ce titre, M. Marc Bonnefoy vient de publier, chez l'éditeur Sauvaitre, un poème où il croit devoir développer cette idée que la France serait mieux unie et plus forte, si les Français du nord et ceux du midi parlaient le même langage. La chose peut se soutenir, quoiqu'elle nous semble difficile à croire, quand on connaît le patriotisme des méridionaux. Mais il serait vraiment dommage que les littérateurs provençaux et gascons prissent à la lettre le conseil de M. Marc Bonnefoy, lorsqu'il leur dit :

> Laissez votre idiome; apprenez l'allemand,
> Félibres, attardés aux choses d'un autre âge.

Les cigales, très heureusement, n'entendent point de cette oreille-là.

La Vie privée autrefois. — La série entreprise par M. Alfred Franklin sous le titre collectif de *la Vie privée autrefois* (Plon), et qui comptait déjà deux ouvrages : *les Soins de toilette, le Savoir-vivre,* et *l'Annonce et la Réclame, les Cris de Paris,* s'est récemment augmentée de deux volumes : *la Mesure du temps, clepsydres, horloges, montres, pendules, calendriers,* et *la Cuisine.*

— Ernest Thorin annonce : *Antonin le Pieux et son temps,* par M. F. Lacour-Gayet; *Histoire de l'éducation dans l'ancien oratoire de France,* par le R. P. Lallemand, et *Traité des études historiques,* par Jean Moeller, avec des additions par Ch. Moeller.

— On ne saurait trop encourager les monographies historiques, quelque restreint que soit leur cadre dans l'espace et dans le temps. Nous remercions donc M. Pagart d'Hermansart, secrétaire-archiviste de la Société des antiquaires de la Morinie, de son travail sur le *Siège de Saint-Omer en 1677,* publié d'abord dans le tome XXI des Mémoires de la Société des antiquaires de la Morinie, et qui vient de paraître en tirage à part (Saint-Omer, H. d'Homont, 1888, broch. in-8°).

— A l'occasion du centenaire de Lapérouse, M. P. Vieules a écrit une notice bien faite et très suffisante sur *la famille et la vie privée du célèbre marin,* avec portraits et fac-similé. La brochure, publiée sour le patronage du conseil municipal d'Albi, a été imprimée dans la même ville chez Pezous. On sait que l'illustre et malheureux navigateur périt sur la côte de l'île de Vanikoro (Océanie) en 1788.

— MM. Hérard, président de l'Académie de médecine, et Cornil, professeur à la Faculté de médecine de Paris, viennent de publier, avec le concours de M. Hanot, agrégé de la Faculté, une seconde édition de leur *Traité de la Phtisie pulmonaire* devenu classique, et dont la première édition était depuis longtemps épuisée. Les auteurs ont mis à profit les progrès accomplis depuis vingt ans dans l'étude anatomique et clinique de la phtisie.

L'ouvrage forme un beau volume grand in-8° avec 65 figures en noir et en couleurs intercalées dans le texte et deux planches en chromo-lithographie hors texte (20 fr ; Félix Alcan, éditeur).

— M. E. Delorme, professeur de clinique chirurgicale et de blessures de guerre au Val-de-Grâce, vient de publier chez l'éditeur Félix Alcan le premier volume d'un important *Traité de chirurgie de guerre* (gros in-8° avec nombreuses figures et une planche en chromo-lithographie; 16 fr.).

Ce livre commence par une introduction développée dans laquelle l'auteur, tout en rappelant l'action exercée par les chirurgiens militaires français sur les progrès de la chirurgie en général et de la chirurgie d'armée en particulier, montre en outre les causes persistantes et multiples qui, à la guerre, influencent les résultats des traitements et les modifient souvent d'une façon profonde.

Après une description très détaillée des projectiles actuellement en usage, tant dans l'armée française que dans les autres armées de l'Europe, et l'analyse des causes qui en modifient la puissance vulnérante, M. Delorme aborde l'histoire générale des plaies des parties molles et de leurs complications immédiates et secondaires.

L'auteur annonce pour la fin de l'année le second volume, qui complétera l'ouvrage, et dans lequel il traitera les traumatismes des os et les lésions des articulations, et terminera par l'exposé du fonctionnement de la chirurgie militaire en campagne.

— Nous avons reçu les quatre premières livraisons de *l'An 1789,* par Hippolyte Gautier (Ch. Delagrave; 50 livraisons, grand in-4° à 1 franc), que nous annoncions dans notre numéro de juin. Outre les nombreuses gravures insérées dans le texte, ces quatre livraisons contiennent huit planches, curieuses reproductions de gravures du temps : Vive le roi. — Lit de justice du 6 août 1787. — Prtrait de Necker. — Allégorie en son honneur : l'œil du génie. — L'an 1789, allégorie de la restauration des Français. — Assemblée des notables. — Le père Duchesne. — Le halage des bateaux.

ÉTRANGER

Allemagne. — M. V. Minnigerode vient de publier une courte, mais intéressante étude, sur le théâtre chinois (*Ueber chinesisches Theater;* Oldenburg et Leipzig, chez le libraire-imprimeur de la cour, A. Schwartz; 1 broch. pet. in-8°, 47 pages. Prix : 1 mark; 1 fr. 25.)

— Le même éditeur A. Schwartz a récemment publié une pièce en cinq actes et en prose, de M. A. Fitger, intitulée *Die Rolen von Tyburn*, et que caractérisent, outre le titre assez macabre par lui-même, ces deux vers empruntés à H. Heine pour servir d'épigraphe :

Wird ein Weib das Haupt verlangen
Eines Manns, den sie nicht liebt?

(1 brochure in-8°, 83 pages. Prix : 2 marks; 2 fr. 50.)

— Un nouveau périodique vient de paraître en Allemagne sous le titre de *Forschungen zur Brandenburgischen und Preussischen Geschichte* (*Recherches pour l'histoire du Brandebourg et de la Prusse*). Elle fait suite aux *Märkische Forschungen* (20 vol.). Elle a pour rédacteur en chef M. Reinhold Koser, et paraît deux fois par an, en avril et en octobre.

— Une revue dont le but est de suivre, par des exemples et des discussions archéologiques et techniques, l'influence de l'art sur le christianisme, et réciproquement du christianisme sur l'art, a été récemment fondée à Cologne. Elle est intitulée : *Zeitschrift für Christliche Kunst.*

Litteratur-Kalender. — Après s'être fait attendre près de six mois, le volume pour 1888 vient enfin de paraître. Dans une préface courte et pleine de verve, le professeur J. Kürschner, qui dirige cette publication si utile sous ses apparences modestes, s'excuse de ce retard exagéré en arguant la négligence que nombre d'auteurs mettent dans l'envoi des renseignements demandés, — arguant aussi l'inquiétante progression dans la quantité des écrivains, dont les noms, les pseudonymes, les adresses, l'état civil et les œuvres bondent ce volume in-32 de 560 pages à trois colonnes, élégamment cartonné. En 1886, le *Litteratur-Kalender* relève 10,000 noms, en 1887 plus de 12,000, en 1888 cela va à 16,000, — excusez du peu ! L'Allemagne est décidément le pays de la production à outrance. Chose bizarre : si les écrivains se multiplient, les écrits n'y font point de même : 1886 donne 16,253 ouvrages de tous genres, 1887 arrive seulement à 15,972.

En dehors des renseignements sur les hommes de lettres, le *Litteratur-Kalender* contient encore comme les années précédentes : la législation nationale et internationale régissant la propriété littéraire; l'énumération des sociétés littéraires ou savantes, générales ou locales de l'Allemagne; la chronique littéraire de l'année 1887, nécrologie, distinctions honorifiques, etc; le répertoire des éditeurs d'Allemagne avec l'indication des genres de publications cultivés par chacun; la nomenclature des agences littéraires, des journaux, des revues, des théâtres; enfin un classement géographique, par ordre alphabétique de localités, des noms figurant dans le volume.

Tout cela fait du *Litteratur-Kalender* un ouvrage essentiellement pratique, éminemment utile; la disposition fait le plus grand honneur à M. Kürschner, l'exécution matérielle vaut des compliments à M. W. Spemann, de Stuttgart, qui en est l'éditeur.

Il faut signaler les articles suivants, particulièrement importants, des principaux périodiques, au cours du mois de juin.

Dans le *Magazin fur die Litteratur* : la Place de Rückert dans la littérature universelle, par R. Boxberger; les Théâtres de Paris, par Alex. Büchner; l'Inventaire d'une âme (de B. de Suttner), par H. Heiberg; Littérature norvégienne, par J.-C. Cœstion; Lettres inédites de Mlle de Lespinasse, par R. Prœlss.

Dans les *Blätter für litterarische Unterhaltung* : littérature féminine, par K. Schrottenthal; Romans et nouvelles (articles de B. Münz, E. Wechsler, J.-J. Honegger, F. Lemmermeyer, A. Schrœler, R. Kœhle); Deux romantiques, Novalis et Storm, par W. Buchner; Un écrin de perles historiques, à propos d'un volume de nouvelles de W. Jensen, par W. Brandes; la *Poetik* de W. Scherer, par G. Vortig; Ouvrages darwinistes par Taschenberg.

Dans *Unsere zeit* : les conséquences d'une victoire du *home rule*, par Norder-Ney; la Suisse et ses voisins par E. Blœsch; Jonas Lie, par L. Marholm; Frédéric le Grand et l'introduction de la régie en Prusse, par A. Naudé.

Dans *Nord und Süd* : une longue étude sur Renan, par Aug. Müller (avec un portrait à l'eau-forte, planche médiocre); l'Empereur Guillaume et la réorganisation de l'armée prussienne, par H. Kunz.

Dans la *Deutsche Rundschau* : Berlin et Francfort, avec lettres inédites; Sous les tilleuls, scènes de la vie berlinoise, par J. Rodenberg; la Situation actuelle de l'agriculture en Allemagne, par Miaskowski; les Théâtres berlinois, par K. Frenzel.

Dans la *Gesellschaft* : Réforme de la littérature, par F. Lienhard; l'Amour sexuel et son importance littéraire, par Otto Ernst; la Vie et les lettres de Darwin par A. Weiss; Un pamphlet contre le réalisme, par Basedon; Critique du mois; Allemagne et étranger.

Dans la *Deutsche Dichtung* : R. Gottschall, par Feodor Wehl; Willy, par le comte de Schak; Betty Paoli par C. von Thaler; les derniers chapitres d'une

remarquable nouvelle de Wilhelm Jensen (*In der Kartause*).

Dans *Vom Fels zum Meer :* Promenades en Hollande par Franz Lœher; la Capitale de l'empire indien, par R. Garbe; A travers le moyen âge allemand, par J.-E. Wessely; Paul Véronèse, par O. Dœrring. (Comme toutes les autres livraisons de cette revue, celle-ci se distingue par une abondante illustration qui ne comprend pas moins de 4 grandes planches tirées à part et de 93 gravures dans le texte; la livraison coûte un mark.)

— C'est avec le plus grand plaisir que nous constatons publiquement l'empressement que les éditeurs d'Allemagne mettent à répondre à nos demandes de renseignements, etc. Il nous faut sur ce point adresser nos remerciements à la plupart d'entre eux. Naturellement il n'est point de règle sans exception; nous pourrions citer dans ce cas l'éditeur Karl Krabbe, de Suttgart, auquel nous avons écrit par trois fois sans faire comprendre à ce singulier monsieur qu'en France le silence est un genre de réponse trop impoli pour être pratiqué, et qu'il nous fallait rencontrer M. Karl Krabbe sur notre route pour nous le voir appliqué.

— Une nouvelle revue d'histoire littéraire, *Vierteljahresschrift für Litteraturgeschichte*, rédigée par Bernhardt Seuffert, a vu dernièrement le jour chez l'éditeur H. Bœhlau, à Weimar (à Paris, chez J. Peelman et Cᵉ, 189, boulevard Saint-Germain). Les deux premières livraisons contiennent des travaux signés d'auteurs justement estimés : E. Schmidt, B. Suphan, R. Boxberger, J. Minor, etc.

— On annonce chez K. Ulrich et Cᵉ, de Berlin, une traduction du dernier volume du comte de Hérisson : *la Légende de Metz;* comme l'on voit, les Allemands se sont laissé prendre au titre affriolant du livre.

— L'éditeur Wilhelm Fredierich, de Leipzig, met en vente une nouvelle édition, complètement revue et très augmentée, de l'ouvrage *Moderne Probleme*, par E. von Hartmann, le célèbre auteur de la *Philosophie de l'Inconscient*. C'est en somme un livre nouveau, car différents chapitres ont été ajoutés, d'autres ont été supprimés; dans cette seconde édition, il y en a quinze en tout, dont les sept premiers traitent de questions toutes matérielles : Que devons-nous manger? L'égalité des sexes, etc.; les cinq suivants, de l'enseignement, et les trois derniers, de sujets divers : Des livres, Du besoin épidémique de gloire, Du somnambulisme. Partout le livre, un livre de réformateur et de polémiste qui se sent les coudées franches et va droit devant lui, partout le livre montre la haute valeur de celui qui l'a écrit.

Dernièrement, le même éditeur a racheté aux premiers éditeurs de Hartmann la totalité de leurs droits, de sorte qu'il est actuellement et restera à l'avenir le seul éditeur de l'éminent philosophe. C'est là une affaire importante à tous points de vue, car l'œuvre de Hartmann ne comprend pas moins de vingt-trois ouvrages, dont quelques-uns très considérables, et comme cet écrivain n'a que quarante-six ans, une longue carrière lui reste encore à parcourir sans doute. Wilhelm Friedrich est d'ailleurs un oseur qui n'en est plus à son coup d'essai.

— Sous le titre : *Das moderne Drama der Franzosen*, l'éditeur Hauff, de Stuttgart, publie un ouvrage de J. Sarrazin, contenant de nombreuses citations empruntées à Pailleron, Augier, Dumas et Sardou.

— Sous le titre *Wiener Autoren* (Auteurs viennois), Ernest Wechsler publie, chez l'éditeur Wilhelm Friedrich, de Leipzig (à Paris, chez J. Peelman et Cᵉ, 189, boulevard Saint-Germain) un volume de silhouettes littéraires dont la plupart appartiennent au journalisme viennois. C'est un livre sans prétentions, sans règles, où Wechsler s'est abandonné tout entier à ses prédilections; il a, d'ailleurs, les affections bien placées. Je signalerai parmi les chapitres les mieux traités, les portraits les moins lâchement travaillés, celui de Marie d'Ebner-Eschenbach, disant bien tout ce que nous pensons nous-même de cette femme remarquable. Wechsler dit dans une introduction qu'il a eu deux objectifs : prouver que le journalisme ne tue pas toujours l'écrivain; réhabiliter le journaliste viennois dans l'opinion publique. Ce dernier point ne serait pas, à ce qu'il paraît, le moins difficile à atteindre, car à Vienne le journaliste ne jouit pas d'une bien bonne réputation. Wechsler cite la mésaventure de l'un d'eux qui, après avoir choisi des tapis dans un magasin, donne l'ordre de les porter chez lui avec la facture. Au mot de facture, le commis sourit et répond :

— Oh ! la facture est inutile.

— ... ?

— Nous ne sommes pas habitués à ce que MM. les journalistes nous les soldent.

Wechsler nous promet à bref délai un second volume complémentaire d'auteurs viennois.

Angleterre. — W. H. Allen et Cᵒ publient *the Enchanted Island and other Studies in Art*, par M. Wyke Bayliss.

— On annonce, chez l'éditeur Arrowsmith, de Londres, un nouveau conte de fées par M. Andrew Lang, avec un frontispice par T. Scott, et quatorze illustrations en couleur.

— *Une bibliographie de l'Algérie.* — Nous devons signaler l'apparition de *Bibliography of Algeria*, 1541-1887, par sir R. Lambert Playfair, consul général anglais. L'ouvrage est édité par la Société géographique de Londres.

— Un des poètes les plus remarquables du siècle d'Elisabeth, Thomas Campion, avec ses chansons, ses « masques », ses *Observations in the Art of English Poesie*, et une bonne partie de ses épigrammes en latin, va avoir les honneurs d'une édition accompagnée d'une introduction et de notes, par Mr. Bullen.

— Chapman et Hall annoncent un roman intitulé *Helen, the Novelist*, par Mr. J.-W. Sherer. On y trouve des peintures d'une modernité très exacte, d'après la vie et les mœurs turques et persanes.

— Chez T. Fischer Unwin, nouveau recueil de poésies par miss Mary Robinson, sous ce titre : *Songs, Ballads, and a Garden Play*.— Aussi en vente un roman de Mr. Edward Garnett, *the Paradox Club*, scènes de la vie publique et privée à Londres.

— Hurst et Blackett annoncent : *A bitter Repentance* (*Un repentir amer*) par Lady Virginia Sandars.

— Dans leur liste de juin, Macmillan et C° annoncent un choix de pièces de Calderon, par Norman Maccoll, et *Partial Portraits*, par Henry James : ce volume traite de Emerson, de George Eliot, d'Antony Trollope, de R.-L. Stevenson, d'Alphonse Daudet, de Guy de Maupassant, de Tourgueneff, de George du Mourier, etc. Signalons aussi un nouvel ouvrage par le professeur Henry Sidgwick, intitulé *the Elements of Politics*.

— M. Alfred Nutt publie des études sur la légende du Saint-Graal (*Studies on the Legend of the Holy Grail*), où il en recherche surtout les origines celtiques.

— Elliot Stock annonce un nouveau livre par W.-A. Clouston, intitulé *the Book of Noodles, Stories of Simpletons*. Ce volume fait partie de sa série si coquette : *The Book Lover's Library*. C'est une histoire des fous, bouffons et innocents historiques, depuis les plus anciens temps.

Le même éditeur publie, sous le titre *A Fresh Water Yarn*, un humoristique récit d'une excursion en bateau sur l'Avon.

— Ward et Downey ont dernièrement publié un roman de Mrs. Croker, dont la scène est dans l'Inde centrale : *Diane Barrington*..

Une publication biographique. — Swan Sonnenschein et C° ont fait paraître, le 15 juin, la première livraison d'une nouvelle publication mensuelle intitulée : *Our Celebrities*. Chaque partie contiendra trois portraits. Dans la première, nous avons ceux du duc de Cambridge, du marquis de Salisbury et de sir Frederick Leigton. Le texte est l'œuvre du Dr Louis Engel.

Belgique. — Le premier volume de l'*Anthologie des Prosateurs belges*, publiée avec l'appui du gouvernement par C. Lemonnier, E. Picard, G. Rodenbach et E. Verhaeren, a été mis en vente le 15 juin, chez Mme veuve Monnom, imprimeur-éditeur à Bruxelles (1 vol. gr. in-8° de 400 pages; papier vélin; 5 fr.). Le libraire E. Deman en a fait faire un tirage spécial de 10 exemplaires sur Japon impérial et de 20 sur hollande Van Gelder. L'ouvrage sera complet en quatre volumes ainsi composés : tome II, les Orateurs; tome III, les Poètes, et tome IV, les Écrivains dramatiques.

— La librairie L. Grandmont-Donders, à Liège, publie le premier volume d'un ouvrage de M. Edgar de Marneffe, sous le titre : *la Principauté de Liège et les Pays-Bas au* XVIe *siècle; correspondance et documents politiques*.

— Le numéro-spécimen d'un nouveau journal typographique, intitulé *l'Art de l'Imprimerie*, vient de paraître à Bruxelles.

Espagne. — Le second numéro (15 mai) d'une nouvelle revue de quinzaine, politique, scientifique et littéraire, publiée à Tolède sous le titre *El Criticon*, nous est parvenu, et nous nous empressons de la signaler à nos lecteurs.

États-Unis. — D. Appleton et Cie ont publié en mai dernier un roman de mœurs par Rachel Buchanan, intitulé *A Débutante in New York Society*.

Ils annoncent aussi :

The Advance-Guard of Western Civilization, par James R. Gilmore; *Ignorant Essays*, par Richard Dowling; *A Nymph of the West*, par Howard Seely; *A Counsel of Perfection*, par Lucas Malet; *Eve*, par S. Barin-Gould; *the Little Maid of Acadie* par Marian C. L. Reeves.

— Bedford, Clarke et Cie ont récemment publié un roman de Mr. Ernest De Lancey Pierson, *A Slave of Circumstances*, où se trouve une description très fouillée des dessous de la vie américaine à New York.

Un livre de Bret Harte. — Après avoir publié son œuvre nouvelle, *les Argonautes de la Liberté du Nord* (*the Argonauts of North Liberty*), dans la revue allemande, *Deutsche Rundschau*, Bret Harte la fait paraître en volume dans sa langue maternelle et dans son pays natal (Boston : Houghton, Mifflin et Cie).

— Cupples et Hurd ont mis en vente, à la fin de mai : *Social Life and Literature fifty years ago; Iona, a Lay of ancient Greece*, par Payne Erskine; *Miss Frances Merley*, roman, par John Elliott Curran;

Ralph Waldo Emerson, his character and genius, par Amos Bronson Alcott, avec portrait et illustrations; et *the Autobiography of a New England Farm-House*, scènes de la vie au cap Cod.

— Le mois dernier (mai), l'éditeur William S. Gottsberger a publié *From Lands of Exile*, traduit de Pierre Loti par Clara Bell, et un volume de poésies par Rose Terry Cooke.

— Chez Funk et Wagnalls viennent de paraître *A man's Will*, par Edgar Fawcett, et *Ethics of Marriage*, par le Dr H. S. Pomeroy.

« *La Tosca* » *mise en roman.* — Il est très ordinaire de voir tirer une pièce de théâtre d'un roman. Un Américain, Mr. A. D. Hall, a soumis *la Tosca* de M. V. Sardou à l'opération inverse : de la pièce de théâtre il a tiré un roman, écrit, paraît-il, « en excellent anglais ». (New York; Rand, Me Nelly et Cie).

— Harper et frères annoncent un roman intitulé *A Strange Manuscript found in Copper Cylinder* (*Manuscrit étrange trouvé dans un cylindre de cuivre*), et ils ajoutent que cet ouvrage était écrit bien avant l'apparition des livres de M. Rider Haggard.

— MM. Houghton, Mifflin et Cie, de Boston, ont mis en vente, le 16 mai : *In Nesting Time* (*A la saison des nids*), par Olive Thorne Miller; *Tenting at Stony Beach*, relation d'un séjour au bord de la mer sous la tente, par Maria L. Pool; et *A Dream of Church Windows*, poèmes intimes et du foyer, par John J. Piatt.

— Les mêmes éditeurs annonçaient, au commencement de juin : *Henry Hobson Richardson and his Works*, par Mrs. Schuyler van Rensselaer, avec portrait, vingt-six phototypies hors texte, et plus de soixante-dix dessins reproduisant les travaux de ce grand architecte. Il n'a été tiré que 500 exemplaires de cet ouvrage. — *Ten o'clock*, petit volume de critique d'art, par James Abbot Mc Neil Whistler, et un volume de courtes nouvelles par Sarah Orne Jewett, *The King of Folly Island, and other people.*

The Library List (New York, Office of the Library Journal), ou *le Manuel d'adresses des Bibliothèques des États-Unis et du Canada*, vient de paraître sous le titre ci-dessus. Ce manuel mentionne toutes les bibliothèques de plus de 1,000 volumes et les noms des bibliothécaires. Le volume contient plus de 3,000 adresses arrangées d'une manière claire et détaillée. Le nombre total des volumes des bibliothèques del'Amérique se monte à 21 millions environ.

— La *Pen Publishing Company*, de Philadelphie, publie un livre amusant sous le titre de *A Bachelor's Wedding Trip, by Himself* (*Voyage de noces d'un célibataire, par lui-même*).

— T. B. Peterson et frères annoncent *Society Rapids*, par « quelqu'un dans le courant » (*One in the Swim*), étude de mœurs dont les types sont choisis parmi les hautes classes sociales à Washington, à Saratoga et à Bar Harbor. — *Kenneth Cameron*, par le juge L. G. C. Brown, de Louisiana, scènes de la vie mondaine dans le Sud, où l'on remarque une description détaillée des fêtes du mardi gras à la Nouvelle-Orléans.

Table analytique permanente des périodiques anglais et américains. — L'administration du *Publisher's Weekly* et du *Library Journal* (Franklin Square, New York) a pris l'initiative d'une publication trimestrielle appelée à rendre les plus grands services aux travailleurs et aux curieux. Sous le titre de *The Coopérative Index to Periodicals*, elle donne tous les trois mois des tables bien coordonnées des sujets traités dans plus de quatre-vingts périodiques américains ou anglais. L'abonnement est de 2 dollars, soit 10 francs, pour l'année. Nous souhaitons vivement qu'une entreprise de ce genre se fasse en France. Ces tables sont un instrument de recherche si commode, qu'elles ne pourraient manquer d'être accueillies avec faveur par tous ceux qui s'adonnent aux travaux de l'esprit.

— Chez les fils de G. P. Putnam, viennent de paraître les ouvrages suivants : *la Vie d'Abraham Lincoln*, par Noah Brooks, qui donne force détails puisés dans l'intimité même de l'illustre homme d'État; *A Hard-won Victory* (*Victoire chèrement gagnée*), par Grace Denio Litchfield; *In Castle and Cabin, or, Talks in Ireland in 1887*, par George Pellew; *the Story of Turkey*, par Stanley Lane-Poole, et *the Gallery of a Random Collector*, par Clinton Ross.

— Anson D. F. Randolph et Cie publient *Stubble or Wheat?* (*Ivraie ou bon grain?*), récit antipessimiste, par S. Bayard Dod.

— Robert frères font paraître *M. Tangier's Vacation*, où Mr. Edward Everett Hale raconte spirituellement les mésaventures d'un homme de loi qui, au lieu de pouvoir prendre du repos pendant ses vacances, est harcelé de clients jusque dans le petit village où il s'est réfugié; et *Roger Berkeley's Probation*, aimable récit optimiste signé de Helen Campbell.

— Les éditeurs Ticknor et Cie ont publié au commencement de mai : *Homestead Highways*, par Herbert M. Sylvester; *Sketches Abroad*, par J. A. Schweinfurth; *A Dictionary of Lowland Scotch*,

(*Dictionnaire de l'Écossais des Basses-Terres*), par Charles Mackay, et *The Pilgrim Republic*, par John A. Goodwin.

— A la fin du même mois, ils ont mis en vente un roman de Mr. Fawcet, *Olivia Delaplaine*, et des poésies de Rose Hawthorne Lathrop, *Along the Shore* (*Le long du rivage*).

Une nouvelle publication bibliographique internationale. — Nous avons reçu les deux premiers numéros de *The Publishing World* (10 février et 10 mars), nouvelle gazette littéraire et bibliographique illustrée, publiée à New York, et qui a pour programme de donner les nouvelles littéraires de toutes les parties du monde civilisé, en s'occupant spécialement de l'industrie du livre. C'est une grande et belle publication qui répond à son programme et nous paraît mériter tous les éloges et tous les encouragements. Seulement, pourquoi appelle-t-elle le premier roman de Flaubert *Madame de Bovary*, et, pour exprimer qu'un libraire a l'air stupéfait, s'écrie-t-elle en un français insolite *Tête de libraire!* Il est si simple de ne parler — ou de n'écrire — que dans la langue qu'on sait. — De même *Une Vie*, de M. de Maupassant, devient, dans ses colonnes, *la Vie*. Nous ne relèverions pas ces légères fautes, bien explicables dans des journaux étrangers, si ces mêmes journaux étrangers n'avaient depuis longtemps pris l'habitude de faire des gorges chaudes sur les moindres bévues, typographiques ou autres, qui se rencontrent dans les articles des publicistes français.

— Nous apprenons aussi la création, à New York, d'un nouveau périodique bi-mensuel consacré à l'industrie du livre, et intitulé *Printer's Ink* (*l'Encre d'imprimerie*). L'éditeur est Ch. L. Benjamin, 10, Sprince street.

Le 1er avril a paru, toujours dans la même ville, le premier numéro d'une feuille hebdomadaire intitulée : *The Globe : a Weekly Review of all Countries*.

Hollande. — La maison de librairie E.-J. Brill, à Leyde, a publié un ouvrage intitulé *Manuel historique généalogique et chronologique de tous les États du globe, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, par M. A.-M.-H.-J. Stockvis (tome premier : Asie, Afrique, Amérique, Polynésie). La seconde partie, qui comprendra les États européens et leurs colonies, paraîtra dans un an environ. — La même maison a aussi publié : *Petrus Bod, Historia Hungarorum ecclesiastica inde ab exordio Novi Testamenti ad nostra usque tempora ex monumentis partim editis, partim vero ineditis, fide dignis, collecta studio et labore*. Edidit L.-W.-E. Raumenhoff, adjuvante Car. Szalay; tomus I, ib. 1 et II. L'ouvrage sera complet en trois volumes.

— On annonce *Christian Huygens. Œuvres complètes publiées par la Société hollandaise des sciences.* Tome I (Correspondance, 1638-1656). La Haye. Mart. Nyhoff, 622 pages, avec une photographie et figures dans le texte.

— La librairie Kemink et fils, à Utrecht, a récemment publié *Catalogus codicum manuscriptorum Bibliothecæ Universitatis Rheno Trajectinæ*, par le savant bibliothécaire M. P.-A. Tiele.

— On signale encore parmi les publications récentes : W.-P. Wolters, *Lucretia d'Este* (roman historique), 2 vol in-8°. Leyde, S.-C. Doesburgh.

— M. E. v. d. Meulen : *Bolswaard's Kunst e Kunstgescheedenis*, avec 31 planches, d'après des photographies de Jacob de Vries. — Sneek, H. Pyttersen grand in-8°.

— Sv. Citters : *Verzameling van Handels e Scheepvaartovereenkomstengeslosen herschen Nederland en vreemde mogendheden* (Recueil de conventions de commerce et de navigation), la Haye, Belinfante frères, 1888, in-8°.

— La librairie Roelants, à Schiedam, publie une nouvelle édition des œuvres du poète Joost van den Vondel. Le premier volume est en vente.

— L'Institut royal linguistique, géographique et ethnographique des Indes néerlandaises à la Haye, avantageusement connu par les nombreux services qu'il a rendus aux études orientales, publiera prochainement chez Mart. Nyhoff une étude du professeur C. Snouck Hurgronje, intitulée *Mekka*, en deux volumes grand in-8°, avec atlas in-4°.

Italie. — Le professeur Ferdinando Borsari vient de faire paraître à Naples, chez l'éditeur Luigi Pierro, une brochure importante sur la littérature des indigènes de l'Amérique (*La letteratura deg l'Indigeni americani*). Il a choisi pour épigraphe deux vers de Properce, qui portent sur son œuvre, à deux mille ans de distance, un jugement équitable autant qu'anticipé :

> Quod si deficiant vires, audacia certe
> Laus erit : in magnis et voluisse sat est.

Seulement, à ce qu'il apparaît, *non deficiunt vires*. L'auteur vient de marquer encore plus profondément sa place parmi les explorateurs d'un domaine d'abord difficile et de culture bien pénible, par son livre intitulé : *Una pagina di Storia Argentina* (Naples, L. Pierro, 1888).

— En quelques pages vivement et spirituellement enlevées, M. T. Bruno nous donne le résultat de ses

recherches dans l'œuvre de Plaute, au point de vue des préceptes et sentences. Les amateurs de maximes, apophthegmes et proverbes auront plaisir et profit à lire cette jolie brochure (*Precetti e sentenze di Plauto*. Ricerche e note. Roma, Giuseppe Civelli, 1888, in-8° 30 p.).

— Les frères Dumolard, de Milan, annoncent un volume de *Nuovi versi*, par Alessandro Arnaboldi.

— M. Ernesto Palumbo, sous-bibliothécaire de la *Nazionale*, de Naples, nous adresse une brochure intitulée *Norme generali per la legatura dei periodici nelle pubbliche biblioteche* (Firenze, G. Carnesecchi e Figli, 1888, 18°). Cet opuscule, extrait de la *Rivista delle Biblioteche*, nos 3-4, nous paraît répondre parfaitement à l'épigraphe choisie par l'auteur : *Experientia magistra rerum*, et donner, d'une façon succincte et pratique, les règles les plus précises pour relier les périodiques de telle façon que les lecteurs trouvent, dans la réunion de plusieurs livraisons en un même volume, une aide à leurs recherches et non, comme il arrive trop souvent, de la confusion et des obstacles.

— La maison Trèves annonce *Memorie di un vecchio avvocato*, par Domenico Giuriati ; *Napoleone all' isola dell' Elba*, d'après les manuscrits d'archives secrètes et des documents inédits, par Giovanni Livi ; *la Vie à Paris* (*la Vita a Parigi*), par Folchetto (G. Caponi), avec préface de Jules Claretie ; *Nuove liriche*, par Enrico Panzacchi ; un roman d'Emilio de Marchi (*Il Cappello del prete*), et une comédie d'Anton Giulio Barrili (*Zio Cesare*).

— A l'occasion du centenaire de l'Université de Bologne, l'*Illustrazione Italiana* (Milan, Trèves frères) a mis en vente sous ce titre : *Bononia docet*, une très belle publication in-folio, pleine de dessins et de portraits ; elle est ornée en outre d'une couverture en chromo, style moyen âge, et d'une grande planche double en couleur représentant une leçon d'anatomie au XVIIIe siècle, due à G. Amato.

— Une nouvelle revue mensuelle vient de paraître à Rome. Elle a pour titre *Archivio storico dell' Art*, et s'occupe de l'art italien presque exclusivement.

Portugal. — Nous avons reçu le 4e numéro (avril), du *O Mensageiro litterario*, revue mensuelle, bibliographique, scientifique, littéraire et *récréative*, publiée à Porto chez J.-J. de Mesquita Pimentel. Nous y remarquons une traduction de l'*Abbé Constantin* de M. Ludovic Halévy. Une grande partie du journal est consacrée à la liste des publications nouvelles, tant en Portugal qu'à l'étranger.

Russie. — *La Correspondance de Pierre le Grand.* — On annonce le premier volume de la correspondance de Pierre le Grand, dont le comte Tolstoï a entrepris la publication. Ce volume, qui va de 1688 à 1701, ne contient pas moins de 402 lettres ou documents. La collection sera éditée avec le plus grand soin et accompagnée des notes, vocabulaires et index nécessaires à la parfaite intelligence des pièces qui y figurent. Chaque volume paraîtra simultanément en deux formats in-4° et in-8°.

Suisse. — On annonce à Bâle l'apparition d'une feuille bimensuelle intitulée *Zeitschrift für Schweizer Strafrecht*. C'est une gazette judiciaire, comme on le voit par le titre.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Etranger

FRANCE

— Le maréchal Lebœuf, mort récemment, laisse, paraît-il, des mémoires qui ne peuvent manquer d'exciter l'intérêt.

— On annonce un nouvel ouvrage *folk-lorist : Mœurs populaires de la Flandre française*, par M. A. Desrousseaux, un des collaborateurs ordinaires de la revue *la Tradition*.

ÉTRANGER

Allemagne. — La librairie E.-A. Semann, de Leipzig, prépare une série de *Manuels des arts industriels* (*Kunstgewerbliche Handbücher*), qui comprendra vingt volumes du prix de 4 marks environ. Dans cette bibliothèque, qui rappelle jusqu'à un certain point la collection éditée par la Maison Quantin (*Enseignement des Beaux-Arts*), on annonce comme devant paraître cette année : *l'Ornementation, la Reliure, la Porcelaine, l'Orfèvrerie, la Serrurerie, le Costume*.

— *Un Antibismarckien.* — On dit que le fils du comte d'Arnim, de ce fameux diplomate dont on n'a pas oublié les démêlés avec le prince de Bismarck, est occupé à écrire un ouvrage à la glorification de la mémoire de son père et nullement à celle du chancelier.

— Friedrich Spielhagen, le romancier bien connu, met la dernière main à un nouveau roman qui sera intitulé *Ein neuer Pharao* (*Un nouveau Pharaon*) ; ce sera une étude de la haute société allemande vue par les yeux d'un exilé politique rentrant dans sa patrie après une absence de trente ans.

— Friedrich Bodenstedt, poète de mérite et écrivain de talent, aujourd'hui âgé de soixante-neuf ans, écrit ses mémoires, dont le premier volume (1819-1846) doit paraître cette année chez Pætel frères, de Berlin. Bodenstedt a longtemps habité le Caucase ; son premier volume de poésies orientales, *Lieder des Mirza Schaffy*, a eu cent vingt-cinq éditions.

— Une publication considérable se prépare sous le titre : *Deutsche Shlösser und Burgen* (Châteaux et burgs allemands). La direction en est confiée à M. Schulte vom Brühl, l'édition à G. Hæssel, de Leipzig. Il paraîtra dix livraisons, richement illustrées, tous les ans, et ces dix livraisons formeront un volume ; le nombre n'en est pas déterminé. (A Paris, chez J. Peelman et Cie, 189, boulevard Saint-Germain.)

Angleterre. — On annonce la traduction en anglais, par Mr. Henry Hager, du nouveau roman que M. Octave Feuillet a écrit pour la *Revue des Deux Mondes, Un artiste.*

— Dans la série des *Great Writers*, le volume qui doit paraître après le *Gœthe* de Mr. Sime, est une vie de Congrève, par Mr. Edmund Gosse.

— Kegan (Paul), Trench et Cie promettent pour la saison prochaine une série de dix biographies sous le titre général de *English Actors.* Les acteurs qui y figureront sont : Betterton, Cibber, Macklin, Garrick, les Dibdin, les Kemble, Elliston, les Kean, les Matthew et Macready. Notre ami, Mr. Joseph Knight, s'est chargé de la biographie de Garrick. La collection se publiera sous la direction de Mr. William Archer.

— Frank Murray, éditeur à Nottingham et à Derby, promet pour le mois de septembre un petit volume qui ne sera tiré qu'à 160 exemplaires. Titre : *Ballades of a Country Bookworm.* Auteur : Mr. Thomas Hutchinson.

Belgique. — Un nouvel album de six planches, par Odilon Redon, pour interpréter la *Tentation de saint Antoine*, de Gustave Flaubert, paraîtra prochainement. Il complétera l'album lithographique de dix planches, tirés à 60 exemplaires, en vente chez l'éditeur E. Deman, à Bruxelles. Une planche du même artiste, pour illustrer *A rebours* de J.-K. Huysmans, vient de paraître chez le même éditeur.

États-Unis. — *Une bibliographie en souscription.* — Un bibliographe américain, déjà honorablement connu par son livre *Initials and Pseudonyms*, Mr. Cushin, a en manuscrit un ouvrage sur les *Anonymes*, qu'il se propose de publier en cinq livraisons de 200 pages chacune, à 5 dollars (25 francs) la livraison. Mr. Cushin a déjà recueilli 25,000 titres et noms à peu près. Il demande cent souscripteurs avant de commencer la publication d'un ouvrage dont il est superflu de démontrer l'intérêt bibliographique.

Le *Book Chat*, publié à New York par les Brentano, annonce que Mr. D. C. Thompson prépare un ouvrage sur l'école de Barbizon. Les articles sur les peintres romantiques Corot, Rousseau, Diaz, Millet et Daubigny (que *Book Chat* appelle Daubigney), insérés dans le *Magazine of Art*, sont des fragments de ce travail.

Hollande. — L'éditeur A.-W. Sijthoff, de Leyde, annonce une édition à bon marché (50 *cents*) des œuvres des romanciers hollandais populaires, Z. van Lennep et J.-J. Cremer. La première collection sera complète en onze volumes et la seconde en douze.

Italie. — Le professeur Giuseppe Bustelli a commencé la publication d'un travail sur la fin du premier Empire français, intitulé : *l'Enigma di Ligny e di Waterloo, studiato e sciolto.*

© 2007 Livre - Editions - les bibliothèques du temps - Editions Annie Gilbert

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

Toute la Lyre. — On lit dans le *Rappel :*

M. Aurélien Scholl nous adresse, dans le *Matin*, la question suivante :

« Les éditeurs Hetzel et Quantin font paraître *Toute la Lyre*, comme si la tombe de Victor Hugo nous envoyait des fleurs.

« On a déjà lu des extraits de ces poésies superbes qui ne le cèdent en rien aux premières productions de ce génie étonnant qui a traversé trois générations sans rien perdre de son élévation ni de son éclat.

« La première édition de *Toute la Lyre* sera très recherchée plus tard des collectionneurs pour un détail rare en librairie:

« Le feuillet qui est paginé 153 et 154 a été coupé avant la mise en vente. Le volume va de la page 152 à la page 155.

« Le morceau supprimé figure à la table des matières ; il était intitulé : *Horreur divine.*

« L'a-t-on jugé indigne du maître ? Faisait-il tache dans son œuvre ? C'est ce qu'on saura sans doute un de ces jours. »

Voici la réponse :

Il n'y a pas eu de morceau de supprimé.

On avait, par une erreur de mise en pages, imprimé deux fois, pages 153 et 154 et pages 202 et 203, les quatre strophes suivantes :

Toute la nature vivante
Tressaille à l'heure où le jour fuit,
Sous je ne sais quelle épouvante
Qui tombe des astres de la nuit.

Livrée aux mystères sans nombre,
Morne, elle voit en frémissant
S'ouvrir sur elle dans cette ombre
L'œil de l'inconnu tout-puissant.

Oh! quel effroi ! Se reconnaître,
Sans durée et sans liberté,
A la discrétion de l'être
Qui se meut dans l'éternité!

Noire énigme où tout se rassemble
Pour cacher le but et le mot !
On sent en bas quelqu'un qui tremble ;
On sent quelqu'un qui rêve en haut.

Quand on s'est aperçu de l'erreur, il était trop tard pour changer la pagination ; on s'est borné à couper la page qui faisait double emploi. Il n'y a donc pas eu un vers de supprimé, et les volumes publiés contiennent *Toute la Lyre* au grand complet.

Émile Zola persécuté. — *La Terre*, d'Émile Zola, continue d'avoir mauvaise fortune en pays étrangers. On l'a mise au pilon à Berlin ; voici maintenant qu'on la confisque au Canada : ordre a été donné à toutes les autorités douanières de ce pays de saisir à son entrée le volume où « Jésus-Christ » s'égaye de si bizarre façon.

— Le fléau des *tracts* à l'anglaise et à l'américaine nous envahit de plus en plus. C'est ainsi que l'on a, ces jours derniers, distribué par la poste des milliers d'exemplaires d'un livret imprimé avec luxe par F. Chastanier de Nimes, et dont nous transcrivons fidèlement le titre : *le Théâtre. — Essai sur l'incompatibilité de la fréquentation du théâtre avec la profession de christianisme*, par Josias W. Leeds. Philadelphie, 1884. (Traduction libre autorisée par l'auteur.) Quand on a sous la main la lettre de J.-J. Rousseau à l'archevêque de Paris, le quaker Josias W. Leeds n'a pas grande chance de faire lire ses élucubrations.

La statue de Victor de Laprade. — On a inauguré le mois dernier, à Montbrison, la statue du poète Victor de Laprade, œuvre du sculpteur Bonassieux.

Sur le piédestal est gravée l'inscription suivante :

A VICTOR DE LAPRADE

Membre de l'Académie française
Né à Montbrison, le 12 janvier 1812
Mort à Lyon le 18 décembre 1883
Ses concitoyens, ses amis
Ses admirateurs.

M. François Coppée, successeur de Victor de Laprade à l'Académie française, a fait en cette occasion, au nom de l'illustre Compagnie, un nouvel éloge de son prédécesseur, qui avait lui-même succédé, en 1857, à Alfred de Musset.

Un bibliophilophage. — M. Gustave Geffroy poursuit, avec un réjouissant acharnement, sa campagne

contre les bibliophiles. A propos du capitaine d'Évreux qui volait la bibliothèque et vendait ce qu'il trouvait de superflu dans son butin, il trouve le moyen de faire de bibliophile un synonyme de voleur, ou peu s'en faut, et de bibliomane un synonyme d'érotomane, sans restriction. Les lecteurs du *Livre* savent mieux que personne ce qu'il faut penser de ces assertions et de la valeur que peut leur donner celui qui les fait. Nous ne hasarderons qu'une remarque : c'est que, pour connaître aussi bien les passions spéciales qu'on prête à autrui, il faut, cérébralement tout au moins, y être soi-même en proie.

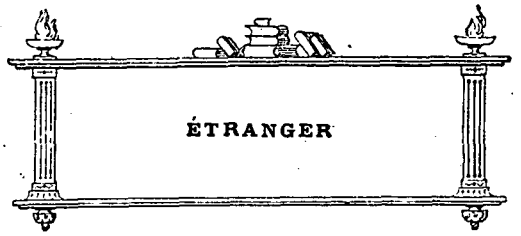

Allemagne. — On a commencé une souscription pour l'érection d'une statue à Jacob Böhme, le fameux cordonnier théosophe de Silésie. Il paraît que le trésorier de la souscription est, lui aussi, cordonnier et marchand de cuir.

Nous lisons dans l'*Export-Journal* de Leipzig (mai) cette note qui nous paraît devoir intéresser tous nos lecteurs et que nous nous reprocherions de ne pas reproduire textuellement :

« *Le Musée des journaux* d'Aix-la-Chapelle distribue maintenant sa dixième publication qui montre de nouveau une importante augmentation, de sorte que la collection renferme actuellement près de 20,000 produits de la presse périodique du monde entier. Cette création absolument désintéressée d'Oscar de Forkenbeck est appelée à rendre des services immenses à la postérité pour la connaissance exacte des temps et des hommes. C'est la presse et la librairie qui sont le mieux en état d'augmenter par leurs contributions la prospérité du musée. Pour faciliter la transmission de numéros de périodiques et d'ouvrages concernant la presse, c'est G. Hedeler de Leipzig que la direction du musée a chargé de la représentation et qui s'est déclaré prêt à accepter et à transmettre tous les envois de ce genre. Aussi prions-nous nos lecteurs de tous les pays de bien vouloir s'intéresser à ce musée et d'envoyer les premiers numéros, les numéros spéciaux, etc., de tous les journaux dont ils peuvent disposer. »

Angleterre. — On parle, nous pouvons en croire l'*Athenæum* en semblable matière, de célébrer le second centenaire de Pope, à Twickenham, par une exposition de tableaux, portraits, livres et manuscrits se rapportant au poète et à ses contemporains.

États-Unis. — L'*American Newspaper Directory*, de Rowell et Cie, nous apprend que les journaux et périodiques des États-Unis et du Canada sont au nombre de 16,310, ce qui accuse une augmentation de 890 pendant les douze derniers mois.

Une « éditrice » américaine. — Le *Giornale della Libreria*, de Milan (20 mai), raconte, sous la signature Ferruccio Rizatti, une visite faite par l'auteur à la maison d'édition Frank Leslie, à l'angle de *Park Place* et de *College Place*, à quelques pas de la partie la plus animée et la plus commerçante de *Broadway*, New York. Depuis 1880 cette maison est tenue par la veuve du fondateur, Mrs. Frank Leslie (Miss Miriam Florence), qui l'a sauvée de la ruine et la maintient au premier rang de la librairie américaine. Trois ans après la mort de son mari, elle avait payé 300,000 dollars de dettes, et l'avenir était assuré. La maison vaut aujourd'hui plus de 4 millions de dollars, et Mrs. Frank Leslie dirige tout en personne, toujours présente de neuf heures du matin à cinq heures du soir. On y fait surtout le livre et les journaux illustrés, le *Franck Leslie's Illustrated Newspaper* étant une des plus importantes publications de ce genre que possèdent les États-Unis. Ce journal, qui contient 16 pages de très grand format, est tiré en huit heures, texte et gravures, tellement l'outillage et le personnel sont bien choisis et organisés pour ces sortes de travaux. Les clichés se conservent dans cinq immenses salles, appelées *Cut Rooms*. Une autre salle contient plus de 120,000 manuscrits, numérotés et classés, et dont les titres se retrouvent, avec le nom des auteurs, sur un répertoire qui remplit dix-neuf gros registres. On apporte annuellement à la directrice de cette énorme maison une moyenne de 10,000 manuscrits, et elle débourse, pour ceux qu'elle accepte, de 150,000 à 200,000 dollars.

Le *Frank Leslie's Illustrated Newspaper*, qui est un journal hebdomadaire, n'a pas moins de 800 dessinateurs et photographes qui travaillent à son illustration. C'est la feuille illustrée la plus répandue du monde entier. La même maison publie l'*Illustrated Zeitung*, en allemand, et le *Popular Monthly*, revue mensuelle illustrée qui a 120,000 abonnés. Une autre publication, destinée à un public plus aristocratique, est le *Sunday Magazine*, dont les illustrations et la rédaction sont au-dessus de tout éloge. La maison publie encore *Children's Book*, *Pleasant Hours*, *Budget*, *Almanacs*, etc., etc. Il est difficile de trouver un plus frappant exemple de l'énergie, de l'intelligence et de la constance qu'une femme peut déployer dans les affaires.

Depuis quelques semaines le *Frank Leslie's Illustrated Newspaper* est daté de Chicago.

Une perle. — Elle a été pêchée par *The Library Journal*, de New York, dans un catalogue de livres

anciens en vente chez un libraire de Philadelphie. 163. Rousseau (J.-J.). *Les Confessions de Vignettes*, par Jahannot, etc. Paris, 1846, dollars 5.

Italie. — Nous trouvons, dans le *Giornale della libreria* de Milan (3 juin) la statistique suivante des journaux italiens.

1. Journaux quotidiens	145
Journaux locaux, non quotidiens, y compris les journaux humoristiques	655
2. Revues et journaux littéraires	47
3. Journaux de lecture (presque tous hebdomadaires; y compris les illustrés)	85
4. Théologie (dont deux ou trois protestants, un israélite et un maçonnique)	86
5. Jurisprudence, législation, administration	104
6. Economie, politique, commerce, finance	75
7. Histoire et géographie	16
8. Sciences	27
9. Médecine	96
10. Agriculture	85
11. Technologie et industrie	33
12. Éducation et enseignement	57
Journaux pour l'enfance	10
13. Armée et marine	21
14. Beaux-arts (dont 36 journaux dramatiques)	55
15. Mode	24
16. Sport	10
17. Divers (gymnastique, sténographie, volapuk, etc.)	24
18. Journaux d'annonces	93

Les Français en Italie. — Voici les noms des savants français auxquels l'université de Bologne a conféré le grade de docteur *ad honorem* à l'occasion des fêtes du centenaire:

Ernest Renan, Gaston Pâris, Michel Bréal, Clément, Gréard, Pasteur, Charcot, Hermite, Chevreul, Daubrée, Louis Ranvier.

Russie. — *La censure* se serait, paraît-il, désarmée quelque peu; elle a autorisé la libre entrée des ouvrages suivants: *Œuvres complètes* de Henri Heine, *la Russie libre* de Mackenzie-Wallace, *Histoire de la Révolution française* de Th. Carlyle et *Thérèse Raquin* de E. Zola. Les Russes ne s'en plaindront pas, sans doute.

REVUE DES REVUES

FRANCE

Le simplisme des décadents. — Le *Décadent* de juin nous apprend que « Paul Verlaine et les poètes décadents donnent à la poésie moderne une simplicité humaine ». Ce sont là « tendances simplistes » qui nous semblent déplorablement subtiles et compliquées.

— Le journal *l'Imprimerie* publie depuis quelque temps d'intéressantes études techniques sur les gravures à l'eau-forte, par Ch. Verneuil, et sur la reliure par Chemin.

— *Les Matinées espagnoles*, (23, boulevard Poissonnière) dont le baron Stock est le pseudonyme du directeur et rédacteur en chef, et où Mme Marie Letizia Wyse y Bonaparte de Rute joue, sans le dire, le rôle de Mme Adam à la *Nouvelle revue*, devient de plus en plus un grand organe international. A la partie presque exclusivement politique et diplomatique s'ajoute désormais un tableau plus complet de la vie littéraire, artistique et mondaine à Paris, Madrid, Rome, Lisbonne, Saint-Pétersbourg, etc. Cette *Nouvelle revue internationale* met ainsi au service de son programme d'union entre les nations latines et slaves un organe de premier ordre, appuyé non seulement sur une clientèle d'élite, mais encore sur des correspondants et des rédacteurs choisis parmi les plus aimés du public.

La *Nouvelle Revue Internationale les Matinées espagnoles* paraît le 15 et le 30 de chaque mois en une superbe livraison de 112 à 128 pages. Chaque numéro contient le portrait d'un diplomate, ministre, homme d'État, personnage en vue de la politique ou des arts.

La *Revue d'art dramatique*, naguère dirigée par M. Stoullig et publiée chez A. Dupret, est devenue la propriété de M. L. de Veyran, qui en a pris la rédaction en chef. Les bureaux sont dorénavant rue de Rennes, 44. Elle conserve, d'ailleurs, tous les collaborateurs qui lui ont, jusqu'ici, assuré le succès.

— La *Revue d'histoire comtemporaine*, dont M. Bouvard est le directeur et M. Berthault le rédacteur en chef, a trouvé, dès son quatrième numéro, que son succès lui permettait de réduire de moitié le prix de l'abonnement, qui n'est plus que de 12 francs par an. Pour une revue bi-mensuelle, c'est assurément très peu cher. On trouvera à sa place le sommaire des numéros récemment parus.

— *La Truelle*, revue mensuelle de la Franc-Maçonnerie universelle (17, passage Saulnier), nous a envoyé son numéro 2 (15 avril). Il porte en tête la devise républicaine augmentée comme suit: « *Liberté — Égalité — Fraternité — Progrès — Solidarité — Justice.* Le *Livre* se devait de saluer ce confrère au passage; car, si *le Livre* n'est pas franc-maçon, — et il ne l'est pas, certes, — ce n'en est pas moins en maçon indépendant qu'il bâtit son édifice.

L'Écho de Gascogne. — On ne parle plus beaucoup de décentralisation littéraire. On fait mieux, on crée des organes littéraires dans les centres provinciaux. C'est ainsi que *l'Écho de Gascogne*, ou *Revue grise*, publié à Agen sous la direction de M. Étienne Guary, se tient au niveau de bien des périodiques parisiens,

tant pour les informations que pour la qualité littéraire des articles. Il compte, parmi ses collaborateurs, André Theuriet, Jules Lemaître et d'autres écrivains de même notoriété.

Allemagne. — Le *Centralblatt für Bibliothekswesen* du Dr O. Hartwig (juin) contient, parmi plusieurs articles intéressants pour les bibliographes, une savante étude de M. Arthur Wyss sur la fameuse question : Gutenberg ou Coster ?

François Coppée en Allemagne. — Les vers adressés naguère à Frédéric II par François Coppée ont encore leur retentissement en Allemagne. C'est ainsi qu'une revue très bien faite et fort joliment illustrée, publiée à Berlin et à Leipzig sous le titre de *Schorers Familienblatt*, insère des stances en réponse à ces vers, par M. Franz Hirsch. Le même numéro contient un article intéressant sur le poète Rückert, dont on célébrait le centenaire le 16 mai, et un extrait du *Poetische Tagebuch* tiré de ses œuvres, qu'on a tout récemment publié.

Angleterre. — Le professeur Dowden, un des critiques littéraires les plus remarquables, aussi bien par la pénétration de la pensée que par la forme dont il sait la revêtir, commence dans *The Fortnightly Review* de juin une étude sur le *Wilhelm Meister*, de Gœthe. Nous signalerons aussi dans le même numéro un bel article d'esthétique par Mr. Swinburne, et une intéressante étude sur nos femmes politiques (*French Political Women*), depuis sainte Radégonde jusqu'à Mme Adam, par E. Lynn Linton.

— Nous lisons dans le *Gentleman Magazine* de juin quelques pages spirituelles et discrètes de M. J. W. Scherer sur Alexis Piron. Signalons aussi l'article de Mr. H.D. Berridge sur le *Ruskin's Museum* et celui de Mr. J. A. Farrer sur « Quelques Idées de Schopenhauer ».

— Nous avons à signaler tout spécialement à nos lecteurs, dans *The Graphic* du 26 mai, une grande planche double représentant la salle de vente des livres chez *Sotheby, Wilkinson et Hodge*, les *auctioneers* bien connus de Londres. L'artiste a groupé au pied de la tribune où se tient le commissaire-priseur plusieurs des plus célèbres libraires et amateurs de la métropole anglaise.

— Dans la belle revue artistique publiée par la maison Cassell, *The Magazine of Art* (juin), nous remarquons particulièrement un article sur la forêt de Fontainebleau en été, par notre compatriote Maurice Talmeyr, avec cinq dessins de A. Lepère, et le commencement d'une étude sur Charles Dickens et ses portraits les moins connus, par Fred. G. Kitton.

— La revue anglaise *The Nineteenth Century* pour juin contient, entre autres articles d'intérêt, une étude sur Pasteur, signée d'un nom illustre et dignement porté : Mrs Priestley; un article de Mr. Aubrey de Vere sur les poésies de l'archevêque Trench, et quelques pages chaleureuses sur la Grèce libre (*Free Greece*) par la comtesse de Galloway.

— Nous remarquons, dans le numéro du 2 juin de *The Saturday Review*, un compte rendu très élogieux des *Maîtres de la caricature française au XVIIIe siècle*, par M. Armand Dayot (Maison Quantin). Nous ne savons pas quel en est l'auteur, mais, quel qu'il soit, il est admirablement au courant des choses dont il parle avec intelligence et sympathie. Un bon compte rendu de *Toute la Lyre* mérite aussi d'être signalé à nos lecteurs dans le numéro du 9 juin.

— Dans *The Westminster Review* (juin), le député Yves Guyot initie le public anglais aux beautés de notre politique intérieure dans un article intitulé : *France and Boulangism.* Pour n'être pas d'actualité, l'étude sur Montaigne, insérée dans le même numéro, fait plus d'honneur à l'esprit français et est d'un plus durable intérêt.

États-Unis. — Nous ne pouvons pas ne pas mettre nos lecteurs à même de partager le plaisir que nous a procuré *The Literary World*, de Boston, en rendant compte de l'*Histoire d'Israël* de M. Renan (14 avril). Voici la phrase qui conclut l'article et en contient comme l'essence. Cette *Histoire du peuple d'Israel* pourrait passer pour une scène du répertoire de la « *Comédie français* » [*sic*], avec M. Renan pour brillante et spéciale étoile (*This* HISTORY OF THE PEUPLE OF ISRAEL *might pass as a scene out of the « Comedie français », with M. Renan for bright particular star*).

— Nous avons lu avec plaisir dans *The Nation*, de Boston (12 avril), le compte rendu des *Souvenirs sur Tourguéneff* d'Isaac Pavlovsky (Paris, Albert Savine). L'auteur les compare à ceux de Mr. H. James, et les uns servent de complément et de contrôle aux autres.

— Dans son numéro du 19 avril, le même journal rend compte en détail du livre de Gabriel Ferry sur *Balzac et ses amies.* Il signale aussi avec éloges à l'attention des bibliothécaires et bibliophiles américains la *Bibliographie des sociétés savantes de la France*, par Eugène Lefèvre-Pontalis, sortie des presses de l'Imprimerie nationale (1 vol. in-4° de 142 pages).

États-Unis. — A lire dans le *Harper's Magazine* (New-York) de juin, la seconde partie des très intéressantes études que M. R. R. Bowker consacre à la vie londonienne sous ce titre : *London as a Literary Centre.* Cette fois, il passe en revue les principaux romanciers, et son texte est illustré des portraits de Thomas Hardy, Walter Besant, James Payn, D. Christie Murray, H. Rider Haggard, R. L. Stevenson, W. Clark Russell, F. W. Robinson, George Macdonald, George Meredith, W. E. Norris, Joseph Hatton, Mrs. Richmond Ritchie (Anne Thackeray), Mr. M. O. W. Oliphant, Amelia B. Edward, Mrs. E. Lynn Lytton, Mrs. T. R. Macquoid et Miss Charlotte M. Yonge, toute une galerie d'hommes et de femmes célèbres, comme on voit.

— Il faut signaler, dans *The Atlantic Monthly*, pour juin, un article très intéressant de M. Théodore Child sur *The Literary Career in France.*

La Propriété littéraire en Amérique. — Voici, d'après le *Courrier des États-Unis*, la substance de la nouvelle loi votée par le Congrès de Washington :

« Toute personne désirant se réserver la propriété d'une publication devra, avant la mise en vente dans ce pays ou à l'étranger, déposer au bureau du bibliothécaire du Congrès, ou lui adresser par la poste, un exemplaire imprimé du titre du livre ou de l'œuvre dramatique, ou la description, le modèle ou le dessin de l'œuvre d'art qui fait l'objet du *copyright* demandé. De plus, le demandeur devra déposer au bureau du bibliothécaire du Congrès, ou lui adresser par la poste, pas plus tard que le jour même de la publication aux États-Unis ou à l'étranger, deux exemplaires du livre ou de l'œuvre dramatique en question, imprimés aux États-Unis; ou, s'il s'agit de gravures, photographie ou autres objets analogues, deux exemplaires ; ou, s'il s'agit d'un tableau ou dessin, d'un ouvrage de sculpture, d'un modèle ou dessin pour un objet d'art, une reproduction photographique.

« Pendant tout le temps que durera le droit de propriété ainsi réservé, l'importation aux États-Unis des articles pour lesquels il aura été obtenu sera prohibée; il sera permis cependant d'en introduire deux exemplaires destinés à l'usage personnel de l'importateur et non pour la vente, mais seulement avec le consentement écrit du propriétaire du *copyright*. Les agents des douanes et de la poste devront saisir et détruire tous autres exemplaires qui seraient importés aux États-Unis.

« S'il s'agit de livres en langue étrangère dont la traduction en anglais soit seule l'objet d'un *copyright*, la prohibition ne s'appliquera qu'à la traduction; l'importation de l'ouvrage dans la langue originale sera permise. »

Il semble que le Sénat américain ait voulu retirer d'une main ce qu'il donnait de l'autre. Comme le fait remarquer la *Patrie*, les difficultés dont cette loi est hérissée en feront une lettre morte entre les mains de ceux qu'elle a la prétention de protéger.

Hongrie. — Nous tenons à appeler l'attention sur la publication hongroise intitulée *Magyar Művészek* (*les Artistes Hongrois*; Budapest, Hornyánsky Viktor Kiadása). La 3me livraison est consacrée au peintre *Eisenhut Ferencz* (François Eisenhut) et donne, avec son portrait, des spécimens très remarquables de son talent.

La quatrième nous fait connaître le peintre Joanovics Palt et donne des spécimens saisissants des scènes et des types monténégrins ou albanais dont il excelle à rendre le côté farouche et poétique, tout en ne sortant pas de la stricte réalité. Cette publication fait grand honneur à la Hongrie. Il serait désirable qu'elle servît d'éléments à une histoire de l'art hongrois, écrite dans un de nos idiomes occidentaux.

— *Művészi Ipar* (*l'Art décoratif*), organe du musée et de la Société hongroise des arts décoratifs, est dans la troisième année de sa publication. On remarque dans le second numéro de cette année une étude sur l'orfèvrerie et des détails sur des ornements en fer forgé, par François Jakabffy, la quatrième partie d'un travail de M. Max Herz sur les ornements arabes, et un article sur les dessins des maîtres orientaux conservés dans la collection Szilágyi, par Eugène Radisics. Quatre grandes planches, dont l'une représente une reliure fort originale, et un grand nombre de belles et intéressantes figures dans le texte, illustrent ce numéro.

Italie. — On remarque dans la *Nuova Antologia* (1er mai) une intéressante étude sur les femmes de Shakespeare et de Dante (*Le Donne nei dramm dello Shakespeare e nel poema di Dante*), par M. G. Chiarini.

— Le *Giornale della Libreria* de Milan (juin) donne l'histoire de l'imprimerie à Venise depuis l'origine jusqu'à la mort d'Alde Maurice l'ainé, par Carlo Castellani.

Pologne. — La belle publication illustrée publiée à Cracovie sous le titre de *Swiat (le Monde)* en est à son douzième numéro. La variété et l'intérêt de sa rédaction, le nombre, le choix et l'exécution de ses illustrations, son format et la beauté de son impression en font un périodique de luxe qui tient son rang auprès des plus belles publications d'art. Au point de vue typogaphique le texte gagnerait cependant à être moins compact, et les marges à être plus grandes.

Uruguay. — Nous nous faisons un plaisir de si-

gnaler une revue littéraire, scientifique et artistique de quinzaine, que le professeur Benigno T. Martinez dirige avec zèle et intelligence, sous le titre de *El Investigador*, à Concepcion del Uruguay. Elle se publie en grand in-8° de seize pages, à deux colonnes, et rend compte des publications nouvelles.

Ce qu'on dit de notre Revue. — Dans un récent numéro du *Longman's Magazine*, Mr. Andrew Langs rappelle, assez peu exactement d'ailleurs, l'anecdote que nous avons racontée autrefois dans *le Livre* (août 1884, *la Bibliothèque du bibliophile Jacob*, par B.-H.-G. de Saint-Heraye), sur l'édition originale du *Tartufe* achetée deux francs par le bibliophile Jacob et donnée par lui à M. Firmin-Didot à certaines conditions, mal remplies si nous ne nous trompons. Cette anecdote, que nous avons recueillie de la bouche même du grand et bon bibliophile peu de temps avant sa mort, est reproduite par *The Bookmart* de Pittsburg, Pensylvanie (juin), qui appelle M. Didot *Ambrose*, et le maladroit vendeur du livre précieux *bonquiniste*.

Ce même *Bookmart* cite la lettre où M. Jules Adeline critique, dans *le Livre* de mars, le discours prononcé par M. Eugène Noël à l'inauguration de la bibliothèque de Rouen.

Notre numéro de mai fait parler de lui un peu partout et suscite des appréciations diverses. *The Academy* qui, le 19 mai, avait déjà signalé le portrait frappant, *striking portrait*, de M. Nisard, y revient le 26, et donne ce jugement complet :

« Entre une courte notice sur feu M. Désiré Nisard, illustrée d'un portrait hors texte (malheureusement en phototypie, pas en gravure), et une plus longue sur l'éditeur Henri Fournier, *le Livre* de mai contient un article assez développé par M. Julien Leiner, sur Baudelaire. M. Lemer (qu'il ne faut pas que les insouciants fils de la Grande-Bretagne confondent avec son confrère plus fameux, M. M. Lemerre) est connu des Baudelairiens pour avoir eu des relations littéraires et d'affaires à la fois avec l'auteur des *Fleurs du mal*... La plus grande partie de la correspondance imprimée ici a trait à des questions littéraires, et date de cette funeste période du séjour en Belgique, où la maladie du cerveau fit de si rapides progrès chez Baudelaire. Nous ne saurions tomber tout à fait d'accord avec la morale de M. Lemer, laquelle paraît être que les héritiers d'un homme de lettres doivent être légalement contraints à publier ou à republier toutes les œuvres qu'il laisse, quelles qu'elles soient. Notre appétit littéraire est, croyons-nous, aussi violent que celui de tout autre, mais, pour un exemple où les exécuteurs testamentaires ont retenu quelque chose qui eût mérité d'être publié, nous en connaissons vingt où ils ont publié ce qu'ils auraient dû retenir. »

Pour notre excellent ami, *Notes and Queries*, l'article de M. Julien Lemer ne jette relativement que peu de lumière sur l'auteur des *Fleurs du mal*, et le portrait de Désiré Nisard est « excellent ».

De son côté, *The Nation* pense que le Désiré Nisard en pantoufles (*slippered view*) présenté par M. Victor Develay est une esquisse trop rapide et insuffisante. Cette feuille ajoute que le portrait de cette « lumière universitaire du second empire » suggère, mieux que l'article, l'idée que l'homme privé était supérieur à l'homme public. Ce sont là des appréciations que nous enregistrons impartialement, mais dont il convient de laisser la responsabilité au journaliste américain. Celui-ci trouve encore que l'étude de M. Lemer sur quelques autographes inédits de Baudelaire répond mieux à son sujet; mais, en rappelant les regrets de M. Lemer au sujet des œuvres posthumes du poète des *Fleurs du mal* supprimées par sa famille, il fait cette réserve, qu'à cet égard les opinions peuvent différer, suivant qu'on regarde les productions littéraires de Baudelaire comme de la *pourriture* (*sic*) ou comme autre chose. — Il termine en citant avec intérêt, et sans y trouver la moindre matière à critique, l'article de M. A. Quantin sur Henri Fournier.

Enfin nous lisons dans la *Typologie-Tucker* (15 juin) : « Ne pouvant la publier dans nos colonnes, nous sommes au moins heureux de signaler sur Fournier, mort récemment (1800-1888), une étude pleine de détails charmants et d'émotion, que M. Quantin a écrite pour la revue *le Livre* du 15 mai. »

NÉCROLOGIE

FRANCE

— Nous apprenons, avec un très profond chagrin, la mort de M. L. Derôme, qui a été notre collaborateur pendant plusieurs années, et qui vient de succomber aux atteintes d'un mal cruel. — M. L. Derôme avait écrit au *Journal de Paris*, sous la direction de M. Édouard Hervé; à la *Revue de France*, au *Correspondant*, au *Moniteur universel*. C'était un écrivain d'un rare talent et d'une profonde originalité, à qui il n'a manqué qu'un peu d'entregent pour occuper une place tout à fait éminente dans la presse parisienne. C'était aussi, c'était surtout un caractère droit, d'une honnêteté impeccable, et qui laissera un souvenir durable à ceux qui avaient su démêler les nobles qualités qu'il cachait avec soin sous une écorce un peu rugueuse et sous un abord souvent difficile.

L. Derôme est mort le 28 mai dernier, à l'âge de cinquante-cinq ans; il était né à Warluzel (Pas-de-Calais).

Il laisse de nombreux ouvrages sur la bibliophilie et l'histoire littéraire : *le Luxe des livres, la Reliure de luxe, les Éditions originales des romantiques*, etc. Il avait longtemps collaboré au Dictionnaire de Larousse, et il avait formé avec une passion ardente, sur ses maigres économies, une remarquable bibliothèque d'éditions originales qui sera sans doute dispersée aux enchères en octobre prochain, par les soins de son libraire familier, M. Durel.

Nous espérons pouvoir un jour consacrer toute une notice à cet original de lettres que nous avons connu tout particulièrement, et qui était resté un « provincial de Paris » très dépaysé dans la vie fiévreuse du journalisme de ces dernières années.

Derôme est mort pour ainsi dire du pessimisme vers lequel l'avait poussé l'étude constante des ouvrages de Shopenhauer.

Myope à l'excès, ayant porté toute sa vision en dedans, il passait dans la vie en véritable sanglier aveugle, blessé et blessant; mais il possédait l'âme la plus délicate, l'esprit le plus élevé, les idées les plus nobles. Le délire des persécutions s'abattit sur ce pauvre vieux célibataire isolé, et il n'eut pas la force de lutter seul contre le mal qui devait l'anéantir par congestion cérébrale.

Le Livre perd en lui un de ses collaborateurs les plus fidèles et certainement le plus érudit de ses rédacteurs. O. U.

— M. Édouard de Barthélemy, érudit des plus aimables, très au courant de l'histoire des familles et de la littérature des deux derniers siècles, et dont les publications sont estimées par tous les amateurs de la science héraldique et de l'histoire du blason, est mort le dernier jour de mai.

— On annonce la mort de M. Beaujean, inspecteur de l'Académie de Paris, décédé le 7 juin, à l'âge de soixante-six ans.

M. Beaujean a été le principal collaborateur de Littré dans la rédaction du grand *Dictionnaire de la langue française*, et est l'auteur du *Petit Dictionnaire*, aujourd'hui classique.

Il était le gendre de Laurent-Pichat.

— Nous apprenons avec un grand regret la mort (31 mai) de M. Jules Bégin, bibliothécaire et médecin à la Bibliothèque nationale, dont le savoir égalait la modestie, et qui a donné au *Livre* plusieurs articles fort remarqués.

— La Société nationale d'agriculture vient d'apprendre la mort, à Poizieux-Saint-Georges (Cher), de M. Joseph Cacadier, ancien juge de paix et agriculteur des plus distingués. Il a publié des articles très appréciés dans le journal d'*Agriculture pratique*.

— M. l'abbé Cognat, curé de Notre-Dame des Champs, chanoine honoraire de Paris, de Nancy et de Belley, est mort, le 26 mai, en son presbytère, rue du Montparnasse. Il était âgé de soixante-sept ans.

Mêlé de bonne heure aux luttes du journalisme religieux, M. l'abbé Cognat fut, de 1852 à 1855, rédacteur en chef de *l'Ami de la religion*, où il soutint une lutte mémorable avec *l'Univers*.

— On annonce la mort de M. Arnold Henryot, ancien rédacteur du *National* et du *Siècle*, et gendre d'Edmond Texier. Il n'avait que quarante-sept ans.

— M. de Maupas, qui fut le préfet de police du coup d'État de 1851, sénateur, ministre plénipoten-

tiaire, et qui, retiré de la vie politique depuis le 4 septembre 1870, a publié naguère des mémoires dont le retentissement a peu duré, vient de mourir (18 juin), à l'âge de soixante-dix ans.

— Un libraire-éditeur bien connu des érudits, M. Vieweg, est mort récemment.

ÉTRANGER

Allemagne. — La baronne von Zigefar, connue comme auteur dramatique sous le pseudonyme de Fritz Dunkland, est morte le 4 mai, à Francfort-sur-le-Main.

— Parmi les morts d'une notoriété plus ou moins reconnue :

Otto Klasing, décédé le 12 mai. Un des chefs de la grande maison d'édition Velhagen et Klasing, de Bielefeld, sur laquelle nos lecteurs trouveront de plus amples détails dans notre livraison d'août 1887, troisième article de M. Louis de Hessem sur *les Grands éditeurs de l'Allemagne.*

E.-J. Günther, ancien éditeur de Leipzig, dont certaines publications peuvent compter parmi les plus belles de leur époque.

Emil Dohmke, le 16 mai, à l'âge de cinquante-trois ans; depuis longtemps rédacteur du *Seemann's Litterarischer Jahresbericht* (Revue de l'année littéraire publiée par l'éditeur Seemann, de Leipzig).

Clemens Gerke, le 21 mai, à quatre-vingt-huit ans; écrivain assez fécond, ayant produit surtout des ouvrages philosophiques.

Angleterre. — Un financier connu en Angleterre ailleurs qu'au Stock Exchange par ses tables de fluctuations des fonds publics et ses manuels sur des questions de finance, Mr. Bernard Cracroft, est mort à l'âge de soixante et un ans.

— On annonce la mort du révérend Hannah, auteur de plusieurs ouvrages théologiques, mais connu surtout par ses éditions de *the Courtly Poets from Raleigh to Montrose,* et de *Poems by sir Henry Wotton, sir Walter Raleigh, and Others.*

— Nous apprenons la mort de Mr. D. J. Heath, qui, après avoir été dépouillé de sa prébende comme hérétique, s'était adonné avec succès à l'étude des inscriptions hittites et à d'autres travaux sur le monde oriental.

— Nous apprenons la mort de Mr. John Snodgrass, auteur de *Heine's Wit, Wisdom and Pathos* (*Heine, son esprit, sa sagesse et son pathétique*), à l'âge de trente-huit ans.

— On annonce la mort de Mr. Charles Tovey, à Clifton (1er juin). On lui doit plusieurs ouvrages sur les boissons, comme *Wine and Wine Countries; Wit, Wisdom, and Moral's distilled from Bacchus; History of Champagne,* et une *Histoire de la bibliothèque de la ville de Bristol* (1855).

— Mr. Joseph Y. Watson, ingénieur des mines, est mort dans les premiers jours de juin. Outre ses écrits sur son art, on a de lui une histoire du district de Thorpe-le-Soken, où il naquit.

Belgique. — On nous annonce d'Anvers la mort d'un poète inconnu, mais délicat et exquis, Albert Boucquillon. On a de lui un volume orné de deux eaux-fortes de Jean Anthony, publié à Anvers chez H. Sermon (1880) et tiré à vingt-cinq exemplaires seulement. Albert Boucquillon n'avait que trente-sept ans.

États-Unis. — Un Juif polonais réfugié en Amérique en 1849, M. Michael Heilprin, est mort à Summit (New-Jersey), le 10 mai. Il rendit les plus grands services à la maison Appleton pour son *Encyclopœdia,* et était un des collaborateurs les plus actifs du journal *the Nation.*

— Un métaphysicien connu dans le monde entier, le Dr Laurens P. Hickok, est mort à Amherst (Massachusetts), le 7 mai. On a de lui beaucoup de livres devenus classiques aux États-Unis, entre autres : *System of Moral Science, Humanity Immortal, Logic of Reason, Mental Science, Rational Cosmology, Rational Psychology,* etc.

— Nous apprenons la mort (3 mai) du révérend Mr. Tabor, à l'âge de soixante-treize ans. Il fut longtemps secrétaire de la Société d'éducation américaine, historiographe de la Société généalogique et historique de la Nouvelle-Angleterre. Il laisse des poésies et des récits pour les enfants, sans compter les nombreux articles qu'il a fournis aux revues et magazines des États-Unis.

— Un des doyens de la presse à Philadelphie, Mr. Thompson Westcott, y est mort le 8 mai. Outre sa collaboration à différents journaux, Mr. Thompson Westcott laisse un grand nombre d'ouvrages importants, tels que *Chronicles of the Great Rebellion, History of the Test Laws of Pennsylvania, History of Philadelphia,* etc.

Hollande. — Un des hommes dont le talent et le caractère font le plus d'honneur à la Hollande contemporaine, M. C. Vosmaer, écrivain de premier ordre, vient de mourir à Montreux, le 12 juin, à l'âge de soixante-deux ans. On a de lui plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Vogels van diverse pleumage, Nanno, Rembrandt Harmens van Rijn,* et *Amazone* (roman), qui eut en Hollande un succès prodigieux et a été traduit en français, en anglais et en allemand

Italie. — Le poète abbé Giacomo Zanella est mort dernièrement à Vicence, à l'âge de soixante-huit ans. Il laisse un grand nombre de livres en prose et en vers, parmi lesquels il faut citer la traduction des idylles de Théocrite, et celle de quelques poèmes de Shelley.

Pologne. — Le Dr Gryzanovski est mort à Lucques, le 31 mai. Diplomate, mathématicien profond, statisticien exact, hygiéniste, critique musical et linguiste de premier ordre, il a laissé une masse de manuscrits dont on pourrait certainement tirer grand parti.

Suisse. — Mgr Fiala, évêque de Bâle et de Soleure, a succombé à une longue et cruelle maladie, à la fin de mai dernier. On a de lui une *Histoire ecclésiastique de la Suisse.*



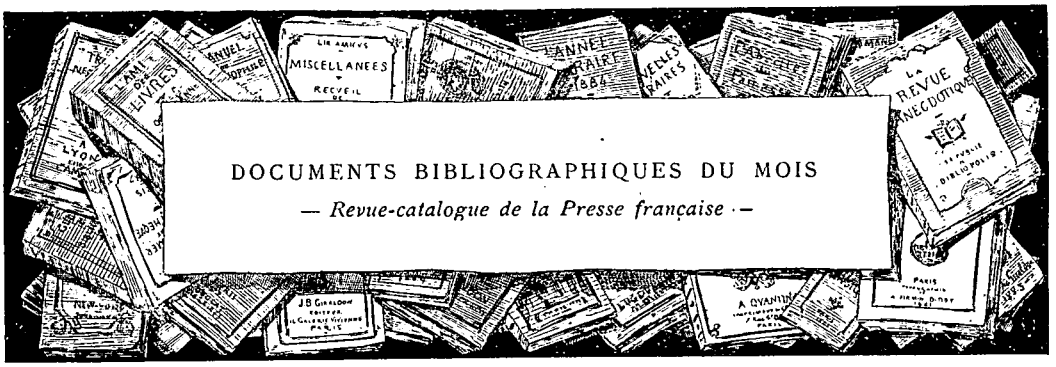

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Tribunaux.

ANNÉE MILITAIRE (15 juin). Le comité supérieur de la guerre. — Les marines militaires du monde. — Les défenses de l'Angleterre. — L'hygiène dans l'armée. — Haras. — La vie militaire à l'étranger. — ART (1er juin). Paul Leroi : Salon de 1888. — Manoël de Grandfort : Jacques Saurel (fin). — (15). L. Gauchez : Rue Trompette, n° 6, à Saint-Germain-en-Laye (suite). — Paul Leroi : Le musée cantonal de Fribourg. — *In memoriam*. — Adolphe Piat : Le marquis de Marigny. — ARTISTE (mai). Ph. de Chennevières : Les portraits d'artistes au Louvre. — Alfred Robaut : Alexis Peyrotte, peintre et dessinateur (1699-1769). — Léonce Benedite : L'exposition des pastellistes. — Louis Delzons : Les Féminins du roman : Dickens et M. Alphonse Daudet (fin). — Jean Alboize : L'exposition des œuvres nouvelles de Vereschagin. — Edmond Bazire et André Lemoyne : Poésies.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES CHARTES (1888, 1re livr.). Frantz Funck-Brentano : Philippe le Bel et la noblesse franc-comtoise. — L. Delisle : Les manuscrits des fonds Libri et Barrois. Rapport à M. le ministre de l'instruction publique, des cultes et des beaux-arts. — Léon Cadier : Une lettre à Charles le Mauvais. — Julien Havet : Charte de Metz, accompagnée de notes tironiennes. — BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE (juin). Abel Veuglaire : L'armée française, son état actuel. — Mme Jeanne Mairet : Rêves de gloire. — Th. Chapuis : Dans les montagnes de la Norvège. — Aug. Glardon : Les jeux de hasard (fin). — E. Rios : Le mouvement littéraire en Espagne; les romans nouveaux. — Edward Lullin : Les grands magasins et le petit commerce. — Ferdinand Martini : La pendule. — BULLETIN DE L'IMPRIMERIE ET DE LA LIBRAIRIE (15 mai). Auguste Vitu : Les anciens imprimeurs (suite). — L'outillage intellectuel des aveugles. — La responsabilité des graveurs en matière de reproduction.

CORRESPONDANT (25 mai). H. Delorme : Mémoires et souvenirs du baron Hyde de Neuville. — Albert Perquer : Des probabilités d'une invasion chinoise en Occident. — Abbé de Broglie : Les nouveaux historiens d'Israël, à propos du dernier livre de M. Renan. — (10 juin). P. Faugère : Jean-Jacques Rousseau à Venise. — Albert de Chenclos : Le tunnel sous-marin anglo-français. — Léon de Tinseau : Ma cousine Pot-au-feu, II. — Jacques Passy : Berlioz et Wagner. — M. Dronsart : Histoire d'une âme. — Paul Lallemand : L'enseignement dans l'ancien oratoire.

DECADENT (1er-15 juin). A.-B. : La vraie littérature. — Louis Dumur : Finesses. — Jules Renard : Tristesses. — Marc d'Escaurailles : Le Salon de 1883.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (19 mai). Les projets de réformes budgétaires : le commencement de l'année financière ; l'unification de la comptabilité dans les divers ministères. — Le commerce extérieur de la France pendant les quatre premiers mois de l'année 1888. — Le mouvement économique et financier en Allemagne. — Patrons et ouvriers : la grève des ouvriers verriers. — Le développement et le progrès du Canada. — Affaires municipales : le Parlement, la science et les égouts de Paris ; tout à la Seine ou tout à la mer. — (26). La jonction des chemins de fer turcs et des chemins de fer occidentaux. — Les logements des fonctionnaires. — Les populations agricoles de la France : le Maine, l'Anjou, la Touraine, la Picardie et les Flandres. — Le Chili : les ressources, le commerce, la concurrence européenne. — (2 juin). Les passeports allemands et les communications ferrées internationales. — Le commerce extérieur de la France pendant les quatre premiers mois de 1888. — Le mouvement économique et social aux États-Unis. — La situation des indigènes et le code de l'indigénat en Algérie. — Les vicissitudes économiques de la France depuis la guerre, de 1872 à 1886. — (9). Le travail des femmes et sa réglementation. — Les travaux d'amélioration des ports et les fonds de concours. — La Grèce contemporaine : le pays et les habitants. — Les chemins de fer de l'État en Prusse. — Le déplacement des troupes européennes en extrême Orient ; les procédés français et les procédés anglais. — (16). La loi sur le travail des enfants et des femmes. — Les revendications ouvrières. — Le mouvement économique aux Etats-Unis et au Canada. — L'abolition de l'esclavage au Brésil.

GAZETTE ANECDOTIQUE (15 mai). La Quinzaine. — Meilhac sonnettiste. — La légende Nadaud-Lamartine. — La police secrète sous Louis XVIII. — (31). Les rimes riches. — Jules Janin poète. — Un impresario de salades. — Histoire du mot gaffe. — Deux lettres inédites du général Changarnier. — Les moustiers de Paris. — (15 juin). Le théâtre des marionnettes. — Une douzaine de vertus... aimables. — Mme Roland poète. — Le crâne de Donizetti. — Lettre inédite du maréchal Lebœuf. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (1er juin). André Michel : Salon de 1888. — Louis Gonse : Claude Mellan. — W. Borde : La Renaissance au

musée de Berlin ; les peintres florentins du xve siècle (4e article). — Emile Michel : Les van de Velde (3e article).

ILLUSTRATION (26 mai). Daudet : L'Immortel (suite).— Les Pontifes. — Cinq ans en Abyssinie. (9 juin). H. de Longchamps : La Société d'encouragement et le Jockey-Club. — Mirliton : L'escrime à Paris. — Daudet : L'Immortel (suite). — (16). Jules Simon : L'éducation athlétique. — A la fourrière. — A. Daudet : L'immortel (suite). — Lucien Baillon : Notes d'un touriste en Norvège. — INDÉPENDANT LITTÉRAIRE (15 juin). Louis Royer : Compositeurs célèbres. — Adrien Vagnon : L'amour vierge (suite). — G. Magnabal : Don Manuel Fernandez y Gonzalès. — Julien Berr de Turique : Les femmes et les livres. — Albert Gerès : *le Flibustier*, par Jean Richepin ; *le Baiser*, par Th. de Banville. — INSTRUCTION PUBLIQUE (19 mai). Frère Azarias : L'Aristotélisme avant le moyen âge (suite). — Cours de M. Cartault : Authencité des *Satires* de Juvénal. — (26). Ch. Huit : L'*Électre* de Sophocle. — Cours de M. Crouslé : Les critiques de l'école classique, Hoffmann. — (2 juin). A. Buchner : La question du latin il y a cent ans. — Maxime Formont : Le texte de la *Divine Comédie*. — (9). Auguste Nisard : Extraits des souvenirs de deux étudiants. — Cours de M. Pigeonneau : Politique de Richelieu, de 1626 à 1628. — (16). L. Buron : La langue d'oïl et la langue d'oc. — Cours de M. Cartault : La morale de Juvénal. — Cours de M. Martha : Les déclamateurs. — INTERMÉDIAIRE (10 juin). *Questions :* Noms de plume ou noms de guerre. — La chanson des soldats de Charlemagne. — Voltaire et le Canada. — Guignes-Rabutin. — « L'Inconnue persécutée », comédie. — Archives Adhémar. — La muse à Bibi, d'André Gill. — *Ex-libris* à attribuer. — *Réponse :* Les Hydropathes. — Une bibliothèque musicale en vingt volumes. — Les comédiens révolutionnaires. — La reliure à l'S barré. — Sur les dernières années de Paméla. — Parny. — La Chanson du berger. — Bossuet et Joseph Prud'homme.

JOURNAL DES ECONOMISTES (15 mai). A. Rousseau : Considérations économiques sur les tarifs des chemins de fer. — E. Martineau : De l'égalité dans la protection douanière. — Rouxel : Revue critique des publications en langue française. — Bernard : L'émigration dans les temps modernes. — A. Raffalovich : Les trade's Unions en Angleterre. — Mlle S. R. : Le budget d'un ouvrier anglais. — (Juin). A.-Ott : La morale économique. — Mlle S. Raffalovich : Ricardo, Malthus. — H. Pascaud : Des mesures préventives et répressives à prendre contre le vagabondage et la mendicité. — Hubert-Valleroux : Le socialisme au parlement anglais. — JOURNAL DES SAVANTS (mai). Ad. Franck : Le gnoticisme égyptien. — Georges Perrot : Histoire de la céramique grecque. — Alfred Maury : Jacques Cartier. — Ch. Lévêque : L'alternative. — Hauréau : *Hymni et sequentiæ*.

LOTUS (14 mai). Amaravella : Parabrahm. — Papus : Fabre d'Olivet et Saint-Yves d'Alveydre. — Carl du Prel : Le point de vue scientifique de l'état après la mort. — Franz Lambert : Psychologie de l'Egypte ancienne. — Guymiot : L'hallucination.

MATINEES ESPAGNOLES (15-22 mai). Eusebio Blasco : Nounous royales. — Baronne Antoine de Richemont : Le Matamore. — Ernest Bosc : La collection Gambart. — Jean Fugairon : La galerie Georges Petit. — (30). Emilio Castelar : Hélène. — Eusebio Blasco : La Saint-Jean à Madrid. — Pierre Bertrand : Les Nihilistes, trad. de G. Scheer. — Paria Korigan : Roger. — Vasili Alecsandri : Hora. — J. Cornély : Les pur-sang. — (15 juin). Don Juan Valéra : L'Oiseau vert (roman). — Léonce Détroyat : Le prince de Bismarck. — Don Pasquino : L'Irlande et le Vatican. — Léon Casaubon : Quimeta (épisode de la guerre carliste). — Gœthe : A travers la Suisse (lettres inédites). — Marie-Letizia de Rute : La vengeance de l'amour. — Pierre Bertrand : Les Nihilistes. — Marie-Letizia de Rute : La fleur dans la lettre. — MOLIÉRISTE (juin). E. Révérend du Mesnil : Tartufe et Scaramouche ermite. — G. Monval : Clerlelier de Nanteuil. — A. Dulaurier : La maison de Meudon. — G. Monval : Requête aux Comédiens français. — MONITEUR DES ARCHITECTES (31 mai). Ch. Normand : L'hôtel de Cluny. — Mesures hygiéniques. — MUSÉE DES FAMILLES (1er juin). F. Favier : L'accélérée Bouvet et Cie. — Gaston Cougni : Le Salon. — Eugène Muller : L'an 1789. — Daffry de la Monnoye : En Norvège. — André Lemoyne : La flotte hollandaise surprise dans les glaces (poésie). — (15 juin). Emile Moreau : Tableaux dramatiques du règne de saint Louis. — L. Balthazard : Science en famille. — Jacques Porchat : L'ours et l'ange. — Maurice Maindron : Otaries et morses. — Gaston Cougny : Le Salon. — Louise Mussat : Mon roman.

NATURE (19 mai). Ch.-Ed. Guillaume : L'héliographe Maurer. — Transport des dépêches en temps de guerre. — Gaston Tissandier : La Bastille et la rue Saint-Antoine en 1789. — Amédée Guillemin : Des variations du climat et de leurs causes (suite et fin). — G. Maréschal : Avertisseur universel, système L. Digeon. — G. T. : L'intelligence des animaux ; les prouesses d'un chien de Terre-Neuve. — (26). Gaston Tissandier : Hervé Mangon. — Germain Bapst : Exposition Louis XIV et Louis XV de l'hôtel Chimay, à Paris. — Alphonse Bertillon : Les noms propres ; calcul de leurs combinaisons orthographiques. — Tremblement de terre du 15 mai 1888, en Bretagne. — Le filage de l'huile à la mer. — (2 juin). G. T. : Etudes sur les trombes. Observation d'une trombe terrestre au champ de manœuvres de Vincennes, le 13 mai 1888. — Dr Z... : Curieuse application de la trompe de laboratoire. Le massage pneumatique. — Ernest Perrier : Le *Polyparium ambulans*. — (9). W. de Fonvielle : Les puisatiers ensevelis. — E. Hospitalier : Totalisateur général pour paris mutuels. — C.-M. Gariel : L'association française en Algérie. Les excursions. L'Oued Rir'. — Edmond Bergman : L'Edelweis. — (16) L. B. : Le chemin de fer transcaspien. — La Société d'excursions des amateurs de photographie. — Gaston Tissandier : La forme des nuages. — Jean Dybowsky : Les orchidées. — Le Soudan français. Expédition Gallieni, 1886-1887. — (23) X... : La phonogravure et le gramophone. — C.-M. Gariel : L'association française en Algérie ; l'Oued Rir' ; Tourgourt (suite et fin). — F. Mocquard : Le serpent à lunettes. — Dr Verneau : Le tatouage et la peinture corporelle ; les pintaderas. — NOUVELLE REVUE (15 mai). Léonce de Brotonne : Les écoles socialistes contemporaines. — Comte de Laferrière : Deux maîtresses de Henri III. — Mauriche Bouchor : Allah ! — Marcel Fouquier : Salon de 1888 : Sculpture. — Alexis Bertrand : Le rire. — Thiébault-Sisson : La caricature française au xixe siècle. — (1er juin). Comte Paul Vasili : Les forces de la Russie. — E. Fournier de Flaix : La colonisation de la Tunisie (première partie). — Raoul Frary : Un poète philosophe : M. Sully Prudhomme. — Comtesse L. Rostopchine : Une poignée de mariages (première partie). — Henri Guérin : Le vin noir (poésie). — Marcel Fouquier : Salon de 1888 : la peinture. — Jacques Fréhel : Dorine. — Thiébault-Sisson : L'art français sous Louis XIV et Louis XV. — Gaston Routier : Chronique de Siam : la Siamoise chez elle. — (15). Marquis de Castellane : M. Thiers. — Comtesse L. Rostopchine : Une poignée de mariages (2me partie). — Henry de Chennevières : La chalcographie du musée du Louvre. — Vernal-Fontenille : Les crocodiles, conte hypnotique. — Emile Hennequin : 1814. — Maurice Peyrot : Toute la Lyre.

POLYBIBLION (mai). Frédéric Loliée : Poésie. — E. C. La Grette : Ouvrage pour la jeunesse. — Comptes rendus. — Chronique. — (Juin). Léonce Couture : Philosophie. — Comptes rendus. — Bulletin. — Chronique.

REFORME SOCIALE (16 juin). Henri Duquaire : La loi successorale au point de vue de la natalité. — H. de Moly : L'assurance obligatoire et le socialisme d'Etat. — Antonin Rondelet : Le rôle du vieillard. — S. Fudakowski : Les causes de la Pologne. — Gabriel Ardant : Un remède précis au surmenage intellectuel. — REVUE ALSACIENNE (mai). Thiébault-Sisson : Les Alsaciens-Lorrains au Salon. — Charles Grandmougin : La légende de saint Sébastien. — Charles Mehl : Le livre *le Baiser*. — REVUE ARCHEOLOGIQUE (mars-avril). Ant. Héron de Villefosse : Figure en terre blanche trouvée à Caudebec-lez-Elbeuf. — Clermont-Ganneau : Sarcophage de Sidon représentant le mythe de Marsyas. — E. Muntz : L'antipape Clément VII (suite). — Frantz Cumont : Les dieux éternels des inscriptions latines. — H. d'Arbois de Jubainville : Le char de guerre des Celtes. — Jacques Guillemand : Les inscriptions gauloises. — Paul Monceaux : Fastes éponymiques de Mételin et de Thasos. — REVUE CRITIQUE (21 mai). Cust : Essais linguistiques et orientaux, II. — Gommez : Héraclite et études sur Platon. — De Lantenay : Peiresc, abbé de Guîtres. — H. Regnier : Contes de la Fontaine. — E. Havet : Les *Provinciales* de Pascal. — Lacroix : Catalogue des monnaies musulmanes de la Bibliothèque nationale. — (28 mai). Speijer : Syntaxe sanscrite. — Pfleiderer : La question du Platon. — Mané : Le *præfectus fabrum*. — A. Leroux : Nouveaux documents sur la Marche et le Limousin. — Doumic : Eléments d'histoire littéraire. — Sicard : Les études classiques avant la Révolution. — Cosquin : Contes populaires de Lorraine. — (4 juin). Neubauer : Chroniques juives du moyen âge. — Wheeler : L'analogie. — Huit : Le Philèbe et la Politique. — Chaignet : Métrique grecque. — Cumont : Alexandre d'Abmotichos. — Wahland et Feilitzen : Les enfances Viviens. — Neumann : Historiens grecs du XIIe siècle. — Chantelauze : Retz (œuvres). — J. Favre : Corneille et Racine. — Cam. Lemonnier : La Belgique. — Bayet : Précis d'histoire de l'art. — Pécaud et Baude : L'art. — (11). Elfes : Commentaires d'Alexandre et de Philapon. — Novak : Salluste, Jugurtha. — Vallat : Ménandre et Térence. — Bernard de Montmélian : Saint Maurice et la légion thébaine. — Mme J. Favre : La morale stoïcienne. — Ziolecki : Roman de Mahomet. — Morel-Fatio : Etudes sur l'Espagne, I. — Gherardi : Nouveaux documents sur Savonarole. — R. Reuss : La cathédrale de Strasbourg pendant la Révolution. — Babeau : Les bourgeois d'autrefois. — REVUE DE FAMILLE (1er juin). Jules Simon : Une réponse. — Henry Gréville : La seconde mère (première partie). — Louis Ulbach : La politique des enfants. — Jules de Glouvet : Aurore. — Anatole France : A la frontière (deuxième partie). — Paul Rouaix : Le Salon. — Henry Fouquier : Chronique. — REVUE DE LA FRANCE MODERNE (25 mai). Georges Duruy : Le cousin Félix. — P. de Courton : La restauration des montagnes. — André Raibaud : Cas de conscience. — Félix Bouchot : Les criminels et leurs grâces. — REVUE DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE (1er juin). E. Z. : Revue de quinzaine. — Jodin : Les verbes doubles actifs. — (15). E. Z. : Revue de quinzaine. — H. Frennelet : L'économie politique au concours d'agrégation. — Olivier Billoz : Education et poésie (M. E. Manuel). — REVUE DE PARIS ET DE SAINT-PETERSBOURG (15 juin). Edmond Lepelletier : Madame Aubierge. — Armand Silvestre : Salon de 1888. — Arsène Houssaye : Les grands hommes en jupons. — Paul Dhormoys : Les mémoires de M. Thiers. — Francisque Sarcey : 1814. — Charles Buet : Les artistes mystérieux (Jules Barbey d'Aurevilly). — Théo-Critt : L'art de se faire aimer par sa femme. — Jean Lorrain : Watteau-Willette. — Daniel de Cerny : Les petits romans. — Mary-Lafon : Caricaturistes célèbres. — Émile Goudeau, Charles Cros, Jacques Madeleine. A. Rogier : Poésies. — REVUE DES ARTS DÉCORATIFS (mai). Victor Champier : L'art sous Louis XIV et Louis XV. — Maurice Lippmann : L'art dans l'armure et dans les armes (fin). — L. Pott er : L'emploi et la fabrication des terres cuites dans l'antiquité. — REVUE DES DEUX MONDES (1er juin). Victor Cherbuliez : La vocation du comte Ghislain (quatrième partie). — A. Geffroy : Du rôle de la richesse dans l'ancienne Rome sous la république. — Charles de Mazade : Un chancelier d'ancien régime, IV. M. de Metternich et la monarchie de Juillet, la politique du chancelier en Europe et en Allemagne, les révolutions de 1848, les deux chanceliers. — Émile Faguet : Benjamin Constant. — George Lafenestre : Le Salon de 1888, I, la peinture. — G. Valbert : L'empereur Frédéric. — F. Brunetière : M Caro. — (15). Duc d'Aumale : De Lens à Vincennes. — Victor Cherbuliez : La vocation du comte Ghislain (dernière partie). — Duc de Noailles : Le pouvoir exécutif aux États-Unis. — Lucien Biart : La baie de Santécomapan. Scènes de mœurs mexicaines. — C. de Varigny : Les grandes fortunes en Angleterre, I. L'aristocratie territoriale, la haute banque. — L. Bouvier : Le mont Cenis. Souvenirs de voyage. — REVUE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE (1er juin). E. Turquet : La Nouvelle-Calédonie. — A. Bouvard : Un historien anglais (Carlyle). — Michel Delines : M. Thiers et le czar en 1896. — R. Berthault : Une campagne. — Spire Blondel : La Révolution française et ses institutions (suite). G. Rouanet : Le péril chinois. — Henri du Basty : M. L. de Freycinet. — REVUE DU CERCLE MILITAIRE (20 mai). Les colombiers militaires en Italie. — Le Salon militaire. — (27 mai). Les examens d'admission à l'école spéciale militaire de Saint-Cyr. — L'armée russe au Turkestan — Les suites d'une invasion. — (3 juin). Du rengagement des sous-officiers et des soldats. Les troupes du génie dans l'armée espagnole. — L'armée russe au Turkestan (fin). — (10). Du rengagement (fin). — Les exercices d'été des troupes russes en 1888. — (17). Les étapes du torpilleur. — Les troupes sanitaires de l'armée suisse. — Instruction sur les travaux de fortifications improvisées et passagères dans l'armée russe. — REVUE DU MONDE LATIN (1er juin). Édouard Rod : Pierre Cossa. — Baron Charles de Tourtoulon : Mossen Jacinto Verdaguer — Lotty Millio : Marie-Christine de France, duchesse de Savoie. — REVUE GÉNÉRALE (1er juin). Louis Énault : La vie au soleil. — Comtesse de Mouzay : Jean Rameau. — Henri Quet : le Salon de 1888 (2e article). (15). Édouard Rod : Croquis alpestre. — L. Crouslé : La poésie populaire en Bourgogne au XVIIe siècle. — Le Mercier du Quesnay : Chant d'Edméa (légende créole). — Henri Momiron : Le pré du voisin (nouvelle). — Paul Hugonnet : Notes et souvenirs. — REVUE GÉNÉRALE D'ADMINISTRATION. Le régime de la propriété foncière en Algérie. — Marcel Juillet Saint-Lager : Application de l'Act Torrens. — Martinet : Les différentes formes de l'impôt sur le revenu (suite). — Lefournier : Les battues communales. — REVUE ILLUSTRÉE (1er juin). Gustave Geffroy : Jean-François Raffaelli. — Hector France : Les courses en Angleterre. — O. de Blowitz : San-Remo. — E. Zola : Le Rêve (suite). — REVUE INDÉPENDANTE (juin). Un Exposant : le Salon de 1888. — Paul Adam : La Mésaventure. — Charles Henri : Harmonies de couleurs. — Stendhal : Une fête chez Ariane. — George Moore : Confessions (première partie). — REVUE INTERNATIONALE DE L'ENSEIGNEMENT (15 mai). Marcel Dubois : L'avenir de l'enseignement géographique. — Dr Martin : L'enseignement de l'hygiène dans les établissements d'enseignement supérieur. — Maurice Vernes : De la nécessité d'apporter une méthode plus sévère dans les questions de littérature biblique. — C. Bufnoir : Le service mili-

© 2007 Livre — Editions « Les instruments du temps » — Editions Annie Brières

taire et les études de droit. — REVUE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE (mai). Fernand Fouquet : Fanfreluches et poésies. — Léopold Barra : Le chercheur de truffes. — Laurence : La fixité de l'espèce. — Félix Frank : Aristide Lomon (fin). — Charles Dalenc : Paradoxes. — Marius de Vèze : Le cas de Jan van Beers. — Rémy Saint-Maurice ; Polichinelle philosophe. — REVUE MODERNE (25 mai). Ernest Tissot : M. Cherbuliez et son dernier roman. — Maurice Bouchor : Amour (à propos du dernier livre de Verlaine). — Jean Richepin : Ballades. — X. : L'ironie chez Flaubert. — Maurice Guillemot : Impressions. — Ostrovski : L'orage. — P. Berrichon : Sonnet. — P. Regnaud et J.-M. Grandjean : Origine et philosophie du langage. — Watrelle : Fleur du mal. — REVUE PHILOSOPHIQUE (juin). Paul Janet : De quelques définitions récentes de la philosophie. — Dunan : L'espace visuel et l'espace tactile (fin). — G. Milhaud : La géométrie euclidienne et la théorie de la connaissance. — M. Vernes : Histoire et philosophie religieuses. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (19 mai). Ferdinand Fabre : Ma vocation (deuxième partie). — Jules Lemaître : Les amoureux de la princesse Mimi (conte). — Paul Monceaux : Les sauterelles. — Boyer d'Agen : L'art dans la rue, M. Jules Chéret. — (26). Jacques Fréhel : Un amour au Soudan. — Th. Bentzon : La « Primrose-League » en Angleterre. — Charles Bigot : Le Salon de 1888. — (2 juin). Michelet : Les tombes de la Révolution (frag. inédit). — Jacques Fréhel : Un amour au Soudan (suite). — Louis Liard : Les universités et la Révolution. — René de Récy : « La Passion » de Sébastien Bach au Conservatoire. — Charles Bigot : Le Salon de 1888 (suite). — (9). Jacques Fréhel : Un amour au Soudan (fin). — Francisque Bouillier : Études morales sur le mensonge. — Arvède Barine : Mendiants et philanthropes en Angleterre. — Victorien Maubry : Charles Monselet. — Tola Dorian : Scènes de la vie russe : la mort du paysan. — (16). Riquetti : Petit-Bleu (nouvelle). — Auguste Moireau : L'armée royale en 1789. — Henri Laujol : La société de Paris, d'après le « comte Vasili ». — REVUE RÉTROSPECTIVE (nos 93-94). Voyage d'un prêtre déporté en 1792. — Documents sur la fin de l'empire. — Mlle Clairon. — (nos 95-96). Voyage d'un prêtre déporté (suite). — Journal anecdotique de Méhul. — La journée du 3 septembre 1792 au Temple ; relation d'un officier municipal. — REVUE SCIENTIFIQUE (19 mai). De Quatrefages : Le transformisme, la philosophie et le dogme. — Jules Janet : Hypnotisme et double personnalité. — J. Ancelle : La pénétration au Soudan. — (26). A. Gautier : La réforme des études dans les facultés de médecine. — M. Baudoin : L'industrie de la sardine en Vendée. — Les mariages et la colonisation. — Janssen : M. Hervé Mangon. — (2 juin). De Lanessan : L'évolution des peuples de l'extrême Orient et la colonisation moderne. — La chaire de philosophie biologique. — (9). A.-J. Renard : La reproduction artificielle des roches volcaniques. — Huxley : L'accueil fait à « l'Origine des espèces ». — Les comités des travaux historiques et scientifiques. — V. Fatio : Les poissons d'Amérique en Suisse. — (16). Brouardel : Le moment de la mort. — Durand (de Gros) : La genèse naturelle des formes animales. — De Lanessan : L'évolution des peuples de l'extrême Orient et la civilisation moderne. — REVUE SOCIALISTE (mai). E. de Laveleye : La propriété primitive dans les Townships écossais. — H. Aimel : La politique positive d'Auguste Comte. — A. Regnard : Le bilan du christianisme et du judaïsme. — L. Fiaux : La question de la prostitution devant l'Académie de médecine. — (Juin). Toubeau : Les inégalités agraires. — Ch. Gide : L'avenir de la coopération. — H. Aimel : La politique positive d'Auguste Comte (suite). — E. Fournière : L'Intégral. — Camescasse : Les radicaux socialistes. — Marie Bonnevial : École de sociologie. — Corbinelli : Germinal au théâtre. — ROMANIA (avril). P. Rajna : Contributi alla storia dell' epopea e del romanzo medievale, V. Gli eroi brettoni nell onomastica italiana del secolo XII. — A. Pagès : Documents inédits sur Auzias March. — E. Picot : Le monologue dramatique en France (fin).

SAMEDI-REVUE (19 mai). Van Buiten : En Belgique. — L. de la Brière : Causerie littéraire : A propos de la Bastille du Champ-de-Mars. — O. Fidière : Le Salon (troisième article). — J.-M. Richard : Un livre du père du Lac. — Mme Calmon : Le remords de Laurence, nouvelle (fin). — (26). V. Gladoz : En Suisse. — L. de la Brière : Causerie littéraire : Paris en 1793. — Raoul Loky : A la Société d'histoire diplomatique. — Urbain Guérin : L'éducation anglaise. — O. Fidière : Le Salon (quatrième et dernier article). — Paul Montal : A Victor Hugo (poésie). — (2 juin). G. Sauvin : Causerie littéraire : Le questionnaire du *Figaro*. — Raoul Loky : Le gouverneur général d'une colonie sous la troisième République. — Victor Tissot : Notes de voyage : De l'Engadine au Valais. — L. de Chauvigny : Légende dorée (poésie). — F. de Nion : « L'Union générale » et M. Bontoux. — Ch. Buet : Le roi le veut (nouvelle). — (9). Geo. Hope : En Angleterre. — L. de la Brière : Causerie littéraire. — G. de Pascal : Le Concordat. — H. de Thénissey : Les sentiments de l'Italie à l'égard de la France. — Xavier Marmier : Le Remords (nouvelle). — (16). L. de la Brière : Un poète populaire. — U. Guérin : Le mouvement social. — Victor Tissot : Notes de voyage : Le glacier du Rhône et l'Eggischhorn. — A. de Camille : Le maréchal Lebœuf. — J. Charles Pavie : M. René Bazin et son dernier roman. — Xavier Marmier : Le Remords, nouvelle (fin). — SPECTATEUR MILITAIRE (1er juin). L'officier Nestor : L'année d'instruction (deuxième article). — Pierre Lehautcourt : Les expéditions françaises au Tonkin (27e article). — E. B. : Publications historiques. — L. Noirot : Les peintres militaires au Salon de 1888 (fin).

TOUR DU MONDE (26 mai, 2 juin, 9, 16). Dr P. Neis : Sur les frontières du Tonkin.

TRADITION (mai, 15). Mme H. Martin : La légende de Jeanne d'Arc en Alsace. — Achille Millien : Les Crots de Berveille, légende du Nivernais. — Henry Carnoy : Les guerriers dormants (fin). — Victor Henry : La princesse aux trois seins, l'aveugle et le bossu (conte indien) — Charles Lancelin : La légende de la Sainte-Chapelle (première partie). — C. de Warloy : Les Aissaouas. — Ed. Guinand : La légende d'Hammam-Meskoutine.

© 2007 Limit - Editions - Les documents du temps -

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 mai au 15 juin 1888)

DÉBATS. Mai : 17. André Hallays : M. Floquet, orateur. — 27. Albert Vandal : Ahmed le Boucher, par M. Édouard Lockroy. — Juin : 1. Philippe Berger : Histoire de l'art dans l'antiquité, par Georges Perrot et Charles Chipiez, tome IV. — 14. R. Jallifier : François Lenormant : Histoire ancienne de l'Orient. — 15. André Michel : L'art du XVIIe et du XVIIIe siècle.

XIXe SIÈCLE. mai 16 : Paul Ginisty : Chronique (*1814*, par M. Henry Houssaye). — Mai : 22. Francisque Sarcey : Chronique (Ch. Monselet.) — Juin 8. Francisque Sarcey : Chronique (A propos des *Souvenirs* de M. Nisard et de l'Internat). 13. Paul Ginisty : Chronique. (Mémoires du comte de Beust). — 15. — Raoul Lucet : Un faiseur d'hommes.

ÉCHO DE PARIS. Juin : 5. Henry Bauer : La ville et le théâtre (*Dix ans de Bohème*, par E. Goudeau).

ÉVÉNEMENT. Mai : 19. L. Roger-Milès : Désiré Nisard et ses *Souvenirs*. — 31. Maurice Guillemot : Richepin romancier Juin, 9. L. Roger-Milès : Une fille, par Guy-Valvor.

FIGARO. Mai : 19. Paul Margueritte : Léon Hennique. 26 : Maurice Barrès : Notes d'un lettré mécontent. — Juin : 2. Henry Becque : Plaidoyer pour le droit des pauvres. — 12. Philippe Gille : Petite Reine, par René Maizeroy.

FRANCE. Mai : 18. Marcel Fouquier : Chronique (Castagnary).

GIL BLAS. Mai : 16. Nestor : Mademoiselle de Marbœuf, par M. Dubut de Laforest. — Léon Bernard-Derosne : *le Flibustier* de M. Jean Richepin, et *le Baiser* de M. Théodore de Banville. — 23. Nestor : Charles Monselet. — 30. Nestor. Un roman terrible (*Maël, comtesse d'Arcq*, par Ary Écilaw). — Juin : 4. Colombine : Chronique (*Petite Reine*, par R. Maizeroy). — Juin : 13. Paul Ginisty : Camille Lemonnier.

JUSTICE. Mai : 27. Gustave Geffroy : La Caricature en France. — 28. Gustave Geffroy : Journal des Goncourt. — 31 : Gustave Geffroy : A propos d'un bibliophile. — Juin : 8. Gustave Geffroy : Une biographie de Daumier.

LIBERTÉ. Mai : 21. Paul Perret : le Flibustier, le Baiser. — Juin : 12-14. Lettre de M. Josse : Du Goût.

MONITEUR UNIVERSEL. Mai : 25. Δ. Φ. : Frédéric Ozanam. — Juin : 11-12. Edmond Biré : Souvenirs de soixante ans, par M. Legouvé. — 13. J.-V. : Le comte de Beust.

MOT D'ORDRE. 18 mai : Abel Peyrouton : Une morale

PARIS. Juin : 3. Arsène Alexandre : La Bohème des Lettres. — 15. Louis Ulbach : Ruelles, Salons et Cabarets.

PARISIEN. Mai : 16. Paul de Foss : Certaine littérature... — Juin : 6. Alias : Un maître [Barbey d'Aurevilly].

PARTI NATIONAL. Mai : 23. Victor Fournel : le Caveau. — 30. Georges Price : Paris qui passe ; les Livres à clef. (A propos de l'ouvrage de M. Fernand Drujon.) — Juin : 8. Charles Benoist : les Lettres du maréchal de Tessé.

PATRIE. Mai : 25. Hippolyte Fournier : 1814, par M. Henry Houssaye.

PAYS. Mai : 17 H. Astier : les *Femmes fatales* de M. H. Escoffier. — 31. H. Astier. Au théâtre japonais. (*La Marchande de sourires*, par Mme Judith Gautier).

RADICAL. Mai : 26. Tony Révillon : Le Rire. — 31. Laerte : Problème historique : Le mot de Cambronne.

REPUBLIQUE FRANÇAISE. Juin : 4. André Theuriet : Contes du temps jadis.

SOLEIL. Mai : 21. Émile Faguet : Chronique théâtrale : Le Flibustier.

TEMPS. Mai : 17 Hugues Le Roux : la vie à Paris (le poète Jean Richepin). — 18. Ed. Schérer : le Cardinal de Retz, ses Mémoires. — 22. Anatole France : Causerie sur le scepticisme. — 31. Hugues Le Roux : la Vie à Paris : (les théâtres des marionnettes de MM. Signoret et Bouchor.) — Juin : 10. Anatole France : les Marionnettes de M. Signoret.



L'Administrateur-Gérant : A. SAUPHAR.

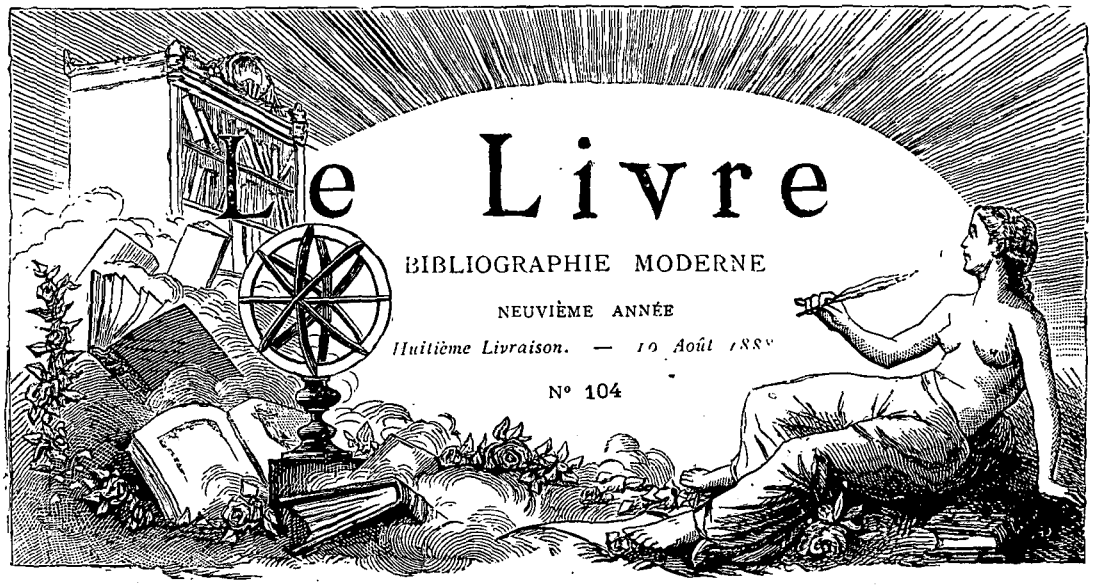

L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Histoire. — Beaux-Arts. — Géographie. —Bibliographie. — Mélanges. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.

ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES

L'Immortel, par ALPHONSE DAUDET. Paris, Alphonse Lemerre, 1888. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

A notre sens, *l'Immortel*, le nouveau roman d'Alphonse Daudet, est, dans sa donnée générale et intentionnelle, la plus noble glorification qu'on ait encore faite de l'art pur, de l'art désintéressé.

C'est un héroïque appel aux grandes et sincères fiertés de l'artiste véritable, à son indépendance; c'est un cri de liberté, de révolte passionnée contre les assujettissements étroits, l'embrigadement du talent, les barrières morales ou vertueuses de la convention sociale, les classifications, les écoles, les blâmes ou les récompenses de pédagogue, le pionnat littéraire et artistique, tous ces mobiles mesquins, toutes ces entraves dont doit se débarrasser une âme généreuse et hardie, si elle veut arriver, dégagée de tout souci châtreur, à la plénitude de l'art, restant, ainsi, étrangère aux préoccupations qui salissent, rapetissent et étouffent la pensée. Si Alphonse Daudet a cru devoir choisir l'Académie pour synthétiser son idée et la rendre plus frappante, s'il en a fait le cadre de cette étude, c'est que rien ne se prêtait mieux à ce qu'il voulait développer, à ce qu'il désirait prouver, au mal qu'il avait l'intention d'analyser; plus l'exemple était placé haut, mieux il serait saisi de tous : on sait aussi que la foudre s'abat de préférence sur les sommets, qui la provoquent et l'appellent, flèches d'églises, pics hautains, dômes d'instituts.

Il en est, pour cette raison, qui essayeront sans doute de ravaler le roman de Daudet aux proportions d'un pamphlet passager, d'une satire momentanée contre l'Académie; nous croyons que l'écrivain a vu plus haut, que son champ d'observation est plus étendu, plus grandiose, que sa philosophie embrasse une généralité, non pas une exception.

Appellera-t-on pamphlétaire le médecin qui, publiant un volume sur une maladie, citera, au cours de son travail, des faits recueillis dans les cliniques, des observations faites dans les hôpitaux, des constatations récoltées auprès du lit des malades pour venir à l'appui de ce qu'il avance dans son étude, pour arriver à comparer, à soigner, à guérir et à prévenir au besoin la maladie? Alphonse Daudet n'agit pas autrement dans *l'Immortel*, quand il cherche, par

l'exemple donné, par la peinture vigoureuse de toutes les défaillances, de toutes les lâchetés de conscience du candidat, à empêcher les jeunes gens de se détourner de leur œuvre, de leur travail désintéressé pour se jeter à la poursuite de cette proie décevante. N'a-t-il pas raison de leur montrer Dalzon, le romancier de talent, l'honnête homme, ayant le *rire lâche, écolier, le rire au professeur*, adressé à des gens qui ne le valent pas, mais qui peuvent voter pour lui? A-t-il tort de leur faire crier par le malheureux Léonard Astier-Réhu, désillusionné : *L'Académie, un leurre, un mirage!... Faites votre route et votre œuvre, en dehors d'elle... Surtout ne lui sacrifiez rien...* Moraliste, oui, mais nullement pamphlétaire.

Ayant une visée philosophique et artistique plus importante que de jeter sur le papier des silhouettes purement satiriques, ce ne sont ni des portraits photographiques, ni d'étroites personnalités qu'Alphonse Daudet a cherché à nous donner dans cette œuvre bouillonnante de vie et de passion, ce sont des types spéciaux, très humains, élevés eux-mêmes à la hauteur de la peinture de mœurs qu'il a faite, d'une envergure superbe. Ne s'abaissant pas à attaquer petitement des personnages existants, il va plus loin, s'adressant énergiquement au principe dissolvant, pourrissoir des ambitions les plus nobles, qui atrophie et dégrade les esprits élevés.

Dans la bousculade éperdue de leur existence d'intrigues laborieuses, de trames soigneusement tissées, d'appétits voraces et insatiables, voilà qu'il les a saisis, tous ceux qui s'agitent dans le cycle académique, et qu'il les peint à larges touches brillantes, colorées, relevées de mots arrêtés au vol sur leur bouche, de pensées puisées au fond de leur cœur, de choses devinées dans leur œil, dans leur physionomie, dans un geste.

Ils sont tous là, avec leurs tics particuliers, leurs visages faux ou agités, leurs manies, leurs vices, leurs petits manèges : *l'Immortel* Léonard Astier-Réhu, l'académicien-type, farouche collectionneur d'autographes historiques, le pion de l'Institut, ancien professeur, toujours professeur, dans la vie, à l'Académie, chez lui, partout; puis Mme Astier-Réhu, sa femme, l'intrigue personnifiée, et son fils Paul, le joli gommeux architecte, une des créations les plus marquantes du livre, stigmatisant toute une race de jeunes gens dépourvus de sens moral, que Daudet baptise les *Struggle-for-lifeurs*, d'un mot frappé au fer rouge. Entre ces deux êtres, la mère et le fils, il en arrive à être touchant, presque attendrissant, ce brave Auvergnat d'académicien, trompé et méprisé par sa femme, raillé par son fils, enfin volé par Albin Fage, le cynique bossu, faussaire d'autographes, et l'on ressent quelque émotion à le voir roulant au suicide, fatalement, comme une pierre lancée sur un terrain en pente, sans que rien puisse l'arrêter, toutes ses illusions crevées comme des ballons pleins de vent.

La gracieuse silhouette de Colette de Rosen, la veuve du prince Herbert des *Rois en exil*, se profile à son tour dans le livre, crûment détachée en matrone d'Éphèse parisianisée sur le fond du tombeau de son mari. C'est ensuite le défilé inoubliable de la duchesse Padovani, de l'étonnante Mme Ancelin, *ce bon gros pigeon aux yeux roses*, de la juive Eviza *dont les yeux longs flambaient sous le voile, à faire retourner un agent des mœurs*, d'Albin Fage, le Don Juan bossu, du grand-père Réhu, le centenaire de l'Académie, du baron Huchenard, du naïf candidat perpétuel de Freydet, de Lavaux, de Danjou, de Laniboire, comiques ou sinistres figures. Mais au-dessus d'eux se détache, hautain, le sculpteur Védrine, l'artiste indépendant, la belle et grande personnalité de l'œuvre, amoureux de l'art pour l'art, celui qui admet toutes les générations d'art, celles qui le précèdent et celles qui le suivent, celui qui avoue : *Je suis de mon bateau, certes, et je l'aime; mais ceux qui s'en vont et ceux qui viennent m'intéressent autant que le mien... Je les hèle, je leur fais signe, j'essaye de me tenir en communication avec tous... Car tous, suivants et devanciers, les mêmes dangers nous menacent, et pour chacune de nos barques les courants sont durs, le ciel traître, et le soir si vite venu!...*

Quelques-uns des chapitres de *l'Immortel* resteront comme des tableaux caractérisant une époque, les plus parfaits, les plus étonnants de vie, de vérité, qu'ait écrits Daudet; ainsi, l'enterrement du secrétaire perpétuel, le dîner chez la duchesse Padovani, la visite de Paul Astier et de Colette de Rosen au Père-Lachaise, le duel de Paul, d'autres encore.

C'est pour cela que, plus tard, aux siècles suivants, lorsque quelque curieux voudra se donner le fin régal de revivre nos mœurs de la fin du XIXe siècle, de pénétrer dans l'intimité de nos habitudes, de nos êtres, de nos passions, de notre vie publique ou privée, ce n'est pas aux lourds et froids volumes d'histoire qu'il s'adressera; il ira tout droit à ces romans rares, à ces bijoux littéraires, *le Nabab, les Rois en exil, Numa Roumestan, Sapho, l'Immortel*, qu'on pourrait sous-intituler *les dessous de l'histoire contemporaine;* il y trouvera sur notre vie, sur nos individus, plus de documents vrais, plus de mots réellement prononcés, plus de sincérité, que dans les historiographes les plus intègres et les plus minutieux.

Nous terminerons en répétant que, parmi ces romans, *l'Immortel* symbolise la révolte contre les sujétions qui veulent continuer sur l'homme fait, sur l'artiste, les années de collège; c'est une protestation en faveur de l'art, sans récompenses dérisoires, sans couronnes, sans distributions de prix, sans timbales accrochées à des mâts de cocagne, sans autre satisfaction que le contentement de soi-même, d'avoir produit quelque chose; c'est ce cri de pur artiste poussé par Védrine, auquel de Freydet demande :

Pourquoi te donner tant de mal?...

Et qui répond fièrement :

Pour moi, pour ma joie personnelle, le besoin de créer, de m'exprimer.

G. T.

© 2007 Lyon - « Editions » des instruments du temps » - Editions Alexia Morel

Les Corneilles, par J.-H. Rosny. Paris, Librairie moderne, 1888. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

L'esprit chercheur, inquiet de formules neuves et si particulièrement curieux de J.-H. Rosny, après la remarquable et puissante étude de *Marc Fane,* se porte sur une œuvre de genre tout différent, de tendances absolument autres, et qui participe plus du poème idyllique que du roman d'observation proprement dit. Ce n'est pas cependant que la réalité, que la préoccupation documentaire soient absentes de ce volume *les Corneilles,* mais elles n'en composent pas l'élément principal comme dans *Marc Fane, le Bilatéral* ou *Nell Horn,* et se rencontrent, en dehors du paysage, sous la forme de silhouettes vives, jetées dans l'action en croquis plutôt qu'en portraits achevés, ainsi cette si intéressante figure de Victor de Semaise, caractérisant bien nettement la classe des viveurs sceptiques et usés, dans le fumier humain desquels peuvent encore germer spontanément quelques qualités d'origine.

Rosny a voulu peindre l'amour, un amour sain, robuste, à racines profondes et durables, atteignant les sources mêmes de la vie, entre deux êtres de haute droiture, de cœur admirable, de santé souriante, dans le cadre de la nature. Cela se dresse au milieu de la luxuriance des plantes, des splendeurs de la libre végétation, des verdures sombres, comme une belle fleur rare, un lis mystique ayant des agitations et des frémissements de symbolique fleur de chair. L'action est simple, basée sur l'éternel et toujours vrai antagonisme de parents voulant perpétuer leurs haines au delà d'eux-mêmes, jusque dans leurs enfants, et se heurtant à cette fatalité, l'amour. Madeleine Vacreuse et Jacques Laforge, destinés dans la pensée implacable de ces deux anciens amoureux brouillés, Jeanne Vacreuse et Pierre Laforge, à se haïr, vont au contraire l'un à l'autre et s'adorent. Un instant les parents ennemis semblent s'attendrir, céder en face du bonheur possible de leurs enfants; mais la haine survit, revient farouche et amène la fin tragique des deux pauvres amoureux. C'est sous le grand ciel changeant, dans l'atmosphère ambiante, entre les arbres, les plantes, les fleurs, que se déroulent les péripéties de cette chaude et jeune passion. Ils aiment, ils espèrent, puis désespèrent et meurent, sans que rien ne change autour d'eux; après avoir protégé, abrité leur idylle, les rameaux caressés par le vent, les herbes molles, les calices vivaces servent avec la même continuité d'exubérance impassible de tombe verte et embaumée à leurs deux cadavres. C'est un véritable chant d'amour que le romancier a composé, avec les mille bruits de la terre, de l'air, du ciel, pour sublime et prodigieux orchestre : on sort de ce poème symphonique avec cette sensation troublante et émue que donne le contact prolongé de la mère Nature. Des morceaux seraient à citer, singulièrement significatifs dans ce sens et trahissant la secrète pensée de l'écrivain, ses sollicitudes artistiques, par exemple les sérénades nocturnes du début dans le parc des *Corneilles,* puis le duel, avec son chant d'oiseau accompagnant le chant aigu des épées, enfin la mort de Madeleine, soulignée par le clochètement de l'*Angelus,* la plainte funèbre du chien, et les mystérieuses voix des plantes : ce sont là des passages d'un art délicat, raffiné, qui donnent au volume son allure personnelle, sa notation caractéristique, bien indiquée. G. T.

Les Planches, par Jean Blaize. Paris, Librairie illustrée, 1888. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Il y a tous les indices d'un naissant et prometteur tempérament dans le livre pittoresque que M. Jean Blaize, un débutant, intitule *les Planches.* A travers les débordements et les exaltations qui lui font parfois dépasser le but et accumuler d'une manière exagérée les matériaux dans la construction de son œuvre, on suit parfaitement la pensée de l'auteur, on devine le dévorant souci de littérature qui le harcèle, le ronge, et fait augurer brillamment de son avenir. L'exubérance souvent heureuse et entraînante de ce premier livre explique immédiatement que c'est par crainte de n'en pas mettre assez que le jeune romancier en a mis trop; mais ce sont là des défauts de peu d'importance, défauts de jeunesse et d'ardeur qui sont l'excès de ses qualités, un certain diable au corps plein de crânerie, une fougue littéraire de bon aloi. Son héros remue bien, vit d'une existence terriblement empoignante, possède à fond de cœur la passion de son art et brûle merveilleusement *les Planches.* Nous signalons avec joie aux lettrés cette œuvre d'un jeune, comme une étude tout à fait curieuse et réussie de la vie de théâtre; certainement ce nom de Jean Blaize ne restera pas longtemps inconnu, on en parlera bientôt, car c'est celui d'un écrivain qui possède la vocation.

Gertrude et Véronique, par André Theuriet. Paris, G. Charpentier et Cie, 1888, un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Les deux romans si délicats et d'un charme si pénétrant qu'André Theuriet vient de faire paraître sont ses premières œuvres en prose, si nous en jugeons par les dates qui les accompagnent, 1867-1868-1870; ce ne sont certes pas les moins touchants que le romancier ait écrits, et on lira avec un attendrissement profond ces fines études, *le Secret de Gertrude, Madame Véronique,* toutes deux conçues dans le même esprit, toutes deux nous faisant connaître les mœurs intimes et ignorées des gentilshommes verriers de l'Argonne. Toutes les qualités de l'écrivain se trouvent déjà, non seulement en germe, mais bien développées et saisissantes, dans ces études, parfumées de la senteur enivrante des grands bois, de ce parfum sain de la nature, dont Theuriet a le secret et qui sont sa grande originalité. Les lecteurs et les lectrices seront reconnaissants à l'éditeur d'avoir songé à nous donner ces œuvres inconnues, qui ont quelque chose du bouquet de fleurs sauvages

embaumé, trouvé au milieu de mousses discrètes, sous les arbres, en pleine nature. G. T.

Être, par PAUL ADAM. Paris, Librairie illustrée, 1888. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Avec une vigueur de coloration, une science archéologique très subtiles, Paul Adam, dans cette œuvre bizarre et troublante, *Être*, a tenté la reconstitution adroite et séduisante d'une période spéciale du moyen âge, celle où le souffle de la magie rugissait sur terre, secouant les populations d'une frénésie fantastique, affolant les chairs et dépravant les cœurs. Sa magicienne Mahaud, tour à tour grisante ou effroyable, domine tout le livre comme une incarnation démoniaque, devant laquelle tout s'incline, tout succombe, jusqu'au jour de l'effroyable châtiment. Les combats, les incantations magiques, les tortures amoureuses, le grouillement des foules lascives, batailleuses ou folles, tout cela est peint d'une plume savante et hardie, qui finit par donner l'illusion de la réalité à cette sinistre histoire de rêve. On croirait lire les feuillets détachés de quelque vieux et mystérieux manuscrit de magie noire retrouvé au fond d'une bibliothèque d'alchimiste, un livre d'enfer, échappé aux bûchers qui brûlaient les sorciers et les œuvres au moyen âge. G. T.

La Nouvelle Carthage, par GEORGES ECKHOUD. Bruxelles, Henry Kistemaeckers, 1888. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

M. Georges Eckhoud est un écrivain belge, dont le nom s'est déjà fait avantageusement connaître dans le public français, et son nouveau livre *la Nouvelle Carthage*, malgré le cadre tout spécial dans lequel il s'enferme, cadre nécessitant la connaissance d'Anvers, mérite d'attirer non seulement l'attention des lettrés, mais aussi celle de tous les lecteurs. C'est une peinture excessivement curieuse de la grosse lutte engagée entre les prolétaires d'Anvers et les commerçants, armateurs, négociants, les riches de cette autre Carthage. Un drame d'amour se développe dans ce milieu, mettant l'émotion tendre d'une idylle à terminaison de drame, dans cette existence passionnée et remuante, qui nous fait assister à de sanglantes élections, conduit le lecteur dans tous les mystérieux recoins de la vieille ville, entre autres le fameux *Riet Dyck*, le vieux quartier infâme d'Anvers, partageant la célébrité d'ignominie de la *Porta Capuana* de Naples. M. Georges Eckhoud est un romancier de talent et son œuvre peut prendre une place sérieuse dans notre littérature documentaire. G. T.

En secondes noces, par ALEXANDRE BOUTIQUE. Paris, Librairie moderne, 1888. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Poursuivant son patient et courageux labeur, M. Alexandre Boutique continue d'étudier avec ardeur et succès les mœurs intimes de la petite bourgeoisie. Il s'est attaché, cette fois, dans *En secondes noces*, à peindre les malheurs, les lâchetés, les bouleversements que peut produire, au milieu d'une famille de commerçants enrichis, le mariage d'un veuf, n'ayant qu'une fille, déjà en âge d'être mariée. La progression des scènes est fort adroitement menée pour aboutir à l'inévitable dénouement et l'on retrouve cette habileté dont l'auteur a fait preuve dans certaines de ses précédentes œuvres. Peu à peu le filet que la rusée Berthe Chinardet, veuve Trident, a jeté sur l'enamouré Bernard Bobelin, se resserre, enveloppe le vieillard, lui liant bras et jambes, jusqu'à ce qu'elle l'ait épousé, épuisé, dépouillé et tué. Autour de ces personnages principaux, l'auteur fait aller et venir tout un amusant fourmillement de figures prises sur nature, parents qui guettent l'héritage du vieillard et sont en lutte constante soit entre eux, soit contre l'audacieuse et rapace étrangère. Il y a là des silhouettes particulièrement drôles, comme celles du ménage Considère ou de Mme Leleu, de féroces comme celle de Georges Nortal, l'homme de lettres, égoïste implacable, jouisseur dépourvu de tout sens moral. L'étude était complexe, très touffue, difficile à traiter et eût certainement gagné à être simplifiée, serrée davantage; cependant M. Alexandre Boutique s'en tire à son honneur et nous donne une œuvre intéressante, où l'ironie se mêle habilement au drame, notant d'une manière assez juste les joies et les bouffonneries forcément mêlées aux deuils et aux douleurs qui assiègent l'humanité. G. T.

Raca, par LÉON CLADEL. Paris, E. Dentu, 1888. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Léon Cladel intitule *Raca* un recueil de nouvelles très curieuses, qui sont une notation aiguë de la vie, une clameur de sauvage revendication contre les misères sociales, contre les suites terribles des luttes politiques; presque toutes ont trait à la fin sanglante de la Commune, aux répressions impitoyables, et servent de protestation de pitié pour les orphelins, pour les veuves. On lira avec l'intérêt passionné qui s'attache à toute œuvre de Léon Cladel, le pur artiste, l'écrivain de rare talent, ces nouvelles d'une forme parfaite et d'une pénétrante émotion. G. T.

La Vocation du comte Ghislain, par VICTOR CHERBULIEZ. Paris, Hachette et Cie, 1888. Un volume in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

C'est à l'étude des rouages délicats et mystérieux de l'âme que s'applique de préférence Victor Cherbuliez dans ses romans, et il aime à mettre en contraste les sensualités grossières de la philosophie épicurienne avec les sentiments les plus nobles, les plus généreux, les moins terrestres. Dans *la Vocation du comte Ghislain*, il nous fait assister aux débats, aux mélancolies, aux luttes avec lui-même, d'un esprit élevé, mais incertain, hésitant, un peu las de l'existence par suite de l'abus des plaisirs, et se croyant tout à coup destiné à devenir prêtre, parce que c'est

la seule chose dont il n'ait pas encore goûté. Il est placé entre deux conseillers, absolument dissemblables en apparence, mais tout à fait d'accord pour combattre sa fausse vocation; d'un côté, Eusèbe Furette, un bon gros garçon sensuel, sceptique, ne croyant qu'à la bonne chère, aux jouissances faciles, à la gaieté de la vie; de l'autre, l'abbé Silvère, le missionnaire ascétique, violent, emporté, ne transigeant pas avec l'honneur, appliquant les sévérités farouches de la morale la plus épurée. Il a deviné le caractère flottant de Ghislain, essaye de le détourner de la prêtrise, le combat pas à pas, finit par obtenir des délais, des épreuves, qui prouvent que le jeune comte est plutôt fait pour l'amour, pour le mariage.

L'œuvre de Victor Cherbuliez n'est pas, à proprement parler, un roman : c'est la discussion parfois longue et pénible d'une thèse de philosophie; on y sent toujours trop le dialecticien, le professeur, s'attardant à développer tout au long des théories tendrement caressées. La part du roman existe cependant, avec Léa de Trélazé, Mme Fynch, Mme Demonte, le marquis de Coulouvre, père de Ghislain, avec l'enchevêtrement de l'intrigue; mais elle reste constamment comme étouffée sous la luxuriance continue des développements philosophiques, et il lui manque ce mouvement, cette mise en relief des personnages, cette réalité, nécessaires pour donner l'illusion de la vie. Rien de vécu, rien d'humain dans ce livre; on est intéressé par la science de l'écrivain, on suit les controverses avec curiosité, mais on n'est pas empoigné par toutes ces figures qui s'agitent dans le vide, très loin de nous.

Madame Lupar, par Camille Lemonnier. Paris, G. Charpentier et Cie, 1888. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

C'est une étude particulièrement curieuse des mœurs intimes de la bourgeoisie bureaucratique de Bruxelles que le nouveau roman de Camille Lemonnier. On pénètre avec lui dans le prosaïque intérieur de ces ménages aux petites mœurs étroites, aux fielleuses ambitions, aux idées mesquines et pauvres, qui caractérisent la plupart des ménages d'employés, du haut en bas de l'échelle hiérarchique. Le ménage type est celui des Lupar, grâce à Léonie Lupar, la superbe Flamande au visage calme et régulier, à la chair splendide, trompant cyniquement son mari, le chétif et malingre Isidore Lupar, pour alimenter plus largement son ménage, vivre sur le pied d'un luxe relatif, porter de belles toilettes, donner des soirées, aller aux bains de mer, mener enfin l'existence d'une dame riche, malgré le traitement minime de l'humble premier commis à l'intérieur.

Inconscient, maladif, absorbé dans son abrutissant travail de rond de cuir, n'ayant d'autre distraction que la passion du recollage des porcelaines brisées, Isidore accepte sans s'en apercevoir l'espèce de bien-être dont sa femme l'entoure. Ce n'est que peu à peu, à force d'avertissements anonymes, de révélations moqueuses, de sournoises plaisanteries de ses collègues, que les soupçons pénètrent son crâne rebelle, s'y implantent, le poussent aux dégradants espionnages et lui font découvrir l'infamie de Léonie. Celle-ci, d'abord entretenue par un mystérieux prince inconnu, se rend chaque fois qu'elle a besoin d'argent, dans une maison honteuse, tenue par une corsetière fameuse dans la haute galanterie bruxelloise, une certaine madame Reine rappelant la madame Leroy parisienne. *Madame Lupar* a un tel empire sur son mari, qu'elle parvient à calmer ses révoltes d'honnête homme, à engourdir son sens moral, et à lui faire accepter l'ignominie de ce partage, de cette existence double, dont s'enrichit le ménage. Elle finit par hériter d'un vieil entreteneur et s'épanouir dans la peau d'une matrone dévote, désormais vertueuse.

Une quantité de personnages d'ordre secondaire s'agitent autour des Lupar, apportant des physionomies très amusantes, les Paradis, les Rosart, les du Tilleul, les Desenfants, les Cador, petits ou hauts employés de l'intérieur, criblés de manies, de tics, de vices, qui complètent cette satire administrative.

L'œuvre est hardie, pleine de détails saisissants et tracée d'une plume savante en style, haute en couleur; elle achève de placer Camille Lemonnier à la tête des naturalistes belges, autant par la forme bien accusée de l'étude, que par son parfum de choses vues, son soin des peintures extérieures, sa préoccupation des dehors et le grand souci documentaire de l'écrivain.

G. T.

Le caporal Grandrigny. — 6e *Marsouins*, par Paul Guiraud. Paris, Paul Ollendorff. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

L'histoire est celle d'un jeune homme, engagé volontaire à la suite d'un amour malheureux, qui rencontre une belle fille dont il se sent englué sans que ni éloignement, ni excès, ni efforts de volonté, puissent faire autre chose que de retarder le moment où il se livre à elle en proie. Elle le dévore si bien, moelle et conscience, que, nommé sergent vaguemestre de son régiment, il détourne au profit de cette misérable les mandats-poste adressés à ses camarades, et qu'il a à peine, lorsque tout, comme il arrive fatalement, est découvert, l'énergie de se tirer un coup de pistolet.

Ce drame lamentable, mais profondément humain, et où éclate d'une façon douloureuse et quasi désespérante l'irresponsabilité de la passion, est encadré dans une étude de mœurs militaires prise sur le vif, sans volonté de dénigrement, sans grossissement d'optique, et qui montre la vie du soldat telle qu'elle est, avec la dose d'idéal qui la relève et la colore d'héroïsme.

J'aurais des réserves à faire sur la connaissance du métier d'écrivain et sur la pureté de style appartenant à l'auteur. Cependant, plus on avance dans le récit, et plus les défauts relevés au début deviennent rares. Ce progrès en présage d'autres, et il ne reste qu'à féliciter M. Paul Guiraud d'avoir su nous intéresser pendant plus de 300 pages au sort nullement

unique d'un sous-officier d'avenir qui, pour une gaupe, mange la grenouille. B.-H. G.

Une Chercheuse, par Louis Janvier. Un vol. in-18 jésus. Paris, 1888. Marpon et Flammarion, édit. — Prix : 3 fr. 50.

La couverture de ce roman est ornée d'un joli dessin d'Emile Boyen : c'est le portrait en pied de l'héroïne, la marquise de Foncine, la chercheuse; une brune aux sourcils épais, au visage d'un ovale régulier, nez droit et impérieux, bouche voluptueuse. Ce que cette marquise cherche, c'est le bonheur : elle ne le trouve pas dans le mariage, par la faute du mari; elle ne le trouve pas dans l'adultère avec un premier amant qui l'abandonne, la croyant enceinte. Elle ne le trouve pas dans deux ou trois autres aventures qui l'amènent à vivre en petite étudiante dans un appartement mesquin et vulgaire de la place de la Sorbonne. Elle reste marquise à certaines heures, malgré ces péripéties; et le monde ne lui étant pas fermé, elle y connaît une Mme de Duyvel, avec qui elle cherche aussi le bonheur, et ne trouve que l'épuisement. M. Louis Janvier a eu le bon goût de n'indiquer que d'une touche discrète cet épisode scabreux des expériences de son héroïne. Enfin, il lui vient cette chance de rencontrer l'amour parfait en la personne du jeune Edriss Gazy, un Egyptien patriote qui rêve la république égyptienne. Naturellement la *Chercheuse* ayant trouvé le bonheur, le bonheur sera détruit par un coup de foudre : sinon Aristote aurait tort, et M. Louis Janvier, haïtien très instruit, très cultivé, connaît les bonnes doctrines. Donc, le coup de foudre, c'est un obus dont Edriss reçoit les éclats en Egypte, en combattant pour l'indépendance de sa patrie.

A la nouvelle de sa mort, Mimosa, marquise de Foncine, avale le poison. — Le roman est écrit de verve, les scènes sont amenées avec une logique suffisante, le personnage de Mimosa, en dépit de ou à cause de ses égarements, est sympathique. P. Z.

Yaga, par Marguerite Poradowska. Un vol. in-18. Paris, 1888. Paul Ollendorff.

Sous la forme mouvementée du roman, l'écrivain a su habilement nous initier et nous intéresser à une suite de tableaux et de scènes de mœurs fort peu connues : tableaux de la vie de village sous l'autorité du seigneur et du pope, son subordonné, dans la province polonaise de Lemberg; scènes de mœurs cléricales empruntées à la petite secte des Grecs-unis (qu'il ne faut pas confondre avec les Grecs-orthodoxes); cette secte relève de Rome, et les prêtres ont pourtant la faculté de se marier avant leur ordination. — Yaga est la propre servante du pope; celui-ci, mû par l'intérêt personnel, refuse de la marier à son fiancé. Poussés à bout, les deux amants contractent une union libre en présence des deux familles assemblées et le maître d'école officiant pour le prêtre. Finalement, celui-ci, autoritaire et violent, est expulsé de la cure par le seigneur qu'il a lésé dans ses intérêts d'argent en plaidant la tempérance.

En quelle langue le roman de *Yaga* a-t-il été écrit par l'auteur? Rien ne nous en informe. C'est une habitude fâcheuse qui tend à s'établir depuis quelque temps. On craint d'éloigner le lecteur par le mot *traduction*.

Le mari de madame d'Orgevaut, par Henry Rabusson. Un vol. in-18. Paris, 1888, Calmann Lévy.

Les lecteurs que le choix systématiquement nauséabond du document humain éloigne du roman naturaliste peuvent ouvrir avec confiance *le Mari de madame d'Orgevaut*, — et, à en juger par celui-là, les autres romans aussi de M. Rabusson, — ils n'y feront point de telles rencontres. Oh! non. Cependant, si les mêmes lecteurs cherchent dans le roman de mœurs contemporaines quelque chose de plus vrai que la peinture de situations invraisemblables dans un milieu mondain de convention, si l'abus de l'inutile adjectif et de la description inutile les fatigue autant dans le style musqué que dans le style cambronne, je n'ose les presser très vivement de lire les œuvres d'imagination du même M. Rabusson. Qu'ils en jugent. Mme d'Orgevaut, jeune veuve, bas-bleu scientifique, reçoit en toilette du matin (dont je vous fais grâce) « le prince de Dhun-Thurigny ». S'étant levée, « elle se rassit promptement devant un vaste et somptueux bureau de style Louis XVI, tout incrusté d'or et d'écaille... Et reprenant le long porte-plume d'argent barbelé qu'elle venait, sans doute, de déposer sur un coin du bureau, elle se remit à écrire... Elle noircit ainsi toute une page de grand format, sans arrêt ni réflexion; puis elle saupoudra largement l'encre fraîche de paillettes étincelantes, puisées à l'aide d'une cuiller d'ébène ouvragée, dans une sébile de vermeil à ciselures, qui était un chef-d'œuvre d'orfèvrerie, et enfin posa sur la feuille volante un lourd presse-papier de cristal. » — Si c'était vrai seulement! Mais M. Rabusson est-il bien sûr d'avoir jamais vu un bureau Louis XVI incrusté d'or et d'écaille? E. C.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS.

Clair de lune, par Guy de Maupassant. Paris, Ollendorff. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Deux Malheureuses, par Albert Cim. Paris, A. Savine. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Un Mâle, par Camille Lemonnier, préface de Rosny. Paris, A. Savine. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Plaies d'Égypte, par Eugène Chasnel. Paris, Marpon et Flammarion. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Mariage d'inclination, par Fortuné du Boisgobey. Paris, Librairie illustrée. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

En Israël, par Amédée Jubert. Paris, Sauvaitre. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

La Vie, par le comte Tolstoï. Paris, A. Savine. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Les Gâcheurs d'encre, par Abel Hamel. Paris, Librairie illustrée. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

A Marlotte, nouvelles, par Henry de Braisne. Paris, Martinet. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Nédejda-Nikolaevna, traduction de Vsevolod-Garchine. Paris, E. Plon et Cie. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Monsieur le Rédacteur, par Boyer d'Agen. Paris, Victor Havard, 1888. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Les Veillées de Corbeil, par Jules Lemaire. Paris, A. Ghio. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Teurkia, mœurs algériennes, par Albert Caise. Paris, Marpon et Flammarion. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

L'Amant des danseuses, par Félicien Champsaur. Paris, Dentu. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

La Vie galante, par Pierre Véron, illustrations de Draner. in-18. Librairie moderne. — Prix : 3 fr. 50.

Le Trottoir, mœurs parisiennes, par Jean Basque. Paris, Sauvaitre. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le Mal d'aimer, états d'âme, par Robert Godet. Paris, Tresse et Stock. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Ce qu'il faut faire, par le comte Tolstoï. Paris, A. Savine. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

La Tour aux Rats, par Frédéric Cousot. Bruxelles, veuve Monnom. — Prix : 2 fr. 50.

Haines de femmes, par Henri Conti. Paris, Librairie illustrée. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

La Grande Bleue, par René Maizeroy. Un vol. in-18. Plon et Cie. — Prix : 3 fr. 50.

Une Divorcée, par Ponson-Gerval. Paris, Victor Havard, 1888. Un vol. in-18 jésus. — Prix 3 fr. 50.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Profils bretons, par Léon Bouchet. Un vol. in-16. Paris, 1888. Blond et Barral, édit. — Prix : 3 fr. 50.

Catholique et royaliste se proclame M. Léon Bouchet, qui s'imagine vraisemblablement que ces deux qualités, très respectables en elles-mêmes, impliquent nécessairement le goût fin, le jugement sûr et la nature aristocratique. C'est ce qui ressort nettement de la façon cavalière, exagérée, maladroite dont il traite les Bretons qui s'aventurent à n'être pas dociles à l'Église romaine et dévoués au Roy; et de la flatteuse opinion que M. Bouchet s'est faite de son tact et de sa délicatesse, opinion qu'il exprime avec une modestie égale à son talent d'écrivain : le parti auquel il s'inféode a, selon lui, le monopole du bon ton; et M. Bouchet (Léon), catholique et royaliste, comme les Charette, les de Lareinty, les Juigné, etc., fleurs de noblesse bretonne, participe à ce monopole; il nous le fait bien voir par la délicatesse des traits dont il compose le portrait de Renan, de Laisant, de Clémenceau.

De Renan, il ridiculise le physique, et il croit avoir jugé souverainement l'homme quand il écrit : « Je gage qu'aucune femme n'a dû se retourner pour regarder passer M. Renan avant qu'il fût l'auteur de la *Vie de Jésus*, et si depuis quelque femme l'a regardé, elle n'a certes pas vu quelqu'un de joli. »

De l'œuvre du penseur et de l'écrivain, cet étonnant critique ne retient que trois ou quatre volumes; et lesquels, et pourquoi? « Quels sont, dit-il, les ouvrages que M. Renan a fait paraître depuis cette fameuse *Vie de Jésus*? — Je n'ai pas besoin de les énumérer. Laissons-les en paix. Deux cependant valent la peine qu'on en parle, l'*Ante-Christ*, et le dernier de tous; *l'Abbesse de Jouarre*. » Il faut voir comme il en parle; cric, crac, en huit lignes, c'est fait, jugé et condamné.

Dans le général Boulanger, ce qui étonne le plus le candide M. Bouchet, c'est qu'il a entendu dire de lui : « Le général plaît aux femmes et les femmes lui plaisent. » M. Bouchet n'y peut croire, « car il a toujours considéré la femme comme un être essentiellement aristocratique auquel les masques vulgaires ne peuvent plaire ». Ce qui prouve que M. Bouchet ne connaît pas plus les travers des femmes que les mérites des écrivains.

A ses yeux le masque du général Boulanger n'est pas de grande race. Pour le voir de plus près M. Bouchet s'est cependant rendu à l'une des réceptions du général quand il était ministre de la guerre; mais, pour ne point souiller son catholicisme et son royalisme par ces impurs contacts, « il n'a pas tendu la main » au maître de la maison dans laquelle il pénétrait. N'oubliez pas que M. Bouchet est un modèle d'aristocratique bon ton.

Il a quelque indulgence pour M. Jules Simon; au

lieu de le déchirer, il se contente de le griffer au sang: cette indulgence a pour cause la suppression des vers latins et du thème latin, en quoi M. Bouchet avoue qu'il n'était pas fort. Il réservait toutes ses facultés pour la prose française : son volume en fait foi. Sa conclusion sur le rôle actuel de M. Jules Simon déconcerte un peu. Il trouve que « M. Jules Simon n'est peut-être plus quelqu'un, mais il est assurément encore quelque chose ». Les gens qui savent ce que parler veut dire pensent que c'est tout le contraire; mais qu'importe?

Rien de surprenant après cela dans l'admiration enthousiaste de M. Bouchet pour Ignotus, le solennel et prudhommesque pontife du *Figaro*, homme estimable à coup sûr, mais dont le style diffère un peu de celui de Renan, et dont la pensée philosophique n'a pas tout à fait la valeur de celle de M. Jules Simon.

M. Léon Bouchet doit être bien jeune — ou bien vieux — pour faire voir aux gens, imperturbablement, des façons de portraits, que la partialité passionnée et ignorante rend méconnaissables P. Z.

L'Esprit juif ou les Juifs peints par eux-mêmes, d'après *le Talmud*, par Goré O'Thonma de XXX. Tulle, imprimerie de J. Mazeyrie, 1888. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

L'analyse de l'ouvrage est tout entière dans ces quelques lignes de la préface : « Ce livre a pour but de chercher à éclairer une question encore obscure... la *question juive*, qui, à notre avis, n'est que la question sociale actuelle... Les livres publiés sur la *question juive* sont riches en faits; mais les faits ne suffisent pas à expliquer la puissance juive, il faut remonter aux causes. Ces causes... feront comprendre à tous ceux qui ont des oreilles pour entendre le triomphe actuel des Juifs, ainsi que le mouvement appelé très faussement *antisémitique*, et que l'on devrait appeler *antijuif*, car les Arabes du Maroc, de l'Algérie, de la Tunisie, qui sont des *Sémites*, ont toujours détesté les Juifs qui demeurent au milieu d'eux, et les détestent encore autant que les Galiciens, Hongrois ou Petits-Russiens détestent ceux qu'ils ont le bonheur de posséder. Ces causes de l'extension envahissante de l'influence juive, comme aussi celle des soi-disant persécutions dont ils se prétendent l'objet, ne doivent pas être recherchées ailleurs que dans leur religion, qui n'est pas, ainsi que le croient naïvement les chrétiens, la seule religion de Moïse, mais bien la religion du *Talmud* ou *religion rabbinique*. Cette religion fait des Juifs un peuple *séparé* et *ennemi* des autres peuples, à l'égard desquels tout leur est permis. Dieu leur a donné *la terre et tout ce qu'elle renferme;* il s'agit seulement de s'en emparer... »

C'est l'exposé de ces lois, disons mieux, de ce débridement d'appétits ordonné par le Dieu des Juifs que l'auteur, dont je n'essayerai pas de pénétrer le cabalistique pseudonyme, entreprend de donner ici. Le livre est curieux; l'auteur paraît bien renseigné; il inspirerait plus de confiance s'il disait qui il est et où on le trouve, comme a fait Drumont. Pour le reste, ce n'est point au *Livre*, tribune libre, ouverte à tous, sous la seule condition d'aimer les lettres et l'instrument de leur propagation, qu'il sied de prendre parti.

Gibier de Saint-Lazare, par G. Macé, ancien chef du service de la Sûreté. Paris, G. Charpentier et Cie, 1888. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Ce sont là des livres, — M. G. Macé en est au quatrième volume de sa série *la Police parisienne*, — qu'on ne peut se dispenser de signaler, mais à propos desquels il y aurait je ne sais quoi de malséant à insister. A la Sûreté, M. G. Macé avait la réputation d'un homme habile. Il s'en est allé, emportant avec lui cette habileté dont il fait preuve plus que jamais, puisque son ancien métier, qui ne devait lui assurer qu'une pension de retraite, lui fournit des souvenirs qu'il sait changer en livres, dont un éditeur lui fait de beaux écus sonnants. Il y gagne, de plus, un renom de littérateur!... Plus que jamais, je m'abstiendrai d'insister.

Le présent volume qui est dédié au « plus spirituel des préfets de police », ce qui nous fait rêver du Moulin Sans-Souci, — est consacré aux filles et femmes qui font trafic de leur corps, au gibier de Saint-Lazare, pour employer la langue des policiers. Je n'ai ni plaidoyer ni réquisitoire à faire ici; mais il m'est bien permis, à un point de vue littéraire, de constater que la femme est ce que l'homme la fait, et qu'il n'y aurait point — à part quelques monstruosités, ou certaines maladies fort rares — de filles à vendre, s'il n'y avait point d'hommes pour les acheter. Dans ces conditions, on m'accordera que, pour changer les choses, Saint-Lazare est insuffisant.

Ceci dit, je crois que M. G. Macé charge à plaisir ses tableaux. Il semble que cet ancien chef de la Sûreté se donne la tâche peu compréhensible de faire croire qu'au milieu des grinches, des escarpes et des rouleuses de Paris, nul n'est sûr de n'être point volé, suriné ou violé. L'effet est bizarre, et, malgré les renseignements fort curieux qu'il offre — toujours d'une main habilement discrète, — il aura de la peine à faire prendre ses livres au sérieux.

Comédies du XVIIe siècle, *avec une introduction, des notices et des notes*, par Tancrède Martel. Paris, Albert Savine, 1888. Un vol. in-18. Prix : 3 fr. 50.

Desmarest de Saint-Sorlin avec les *Visionnaires*, Rotrou avec *la Sœur*, Paul Scarron avec *Don Japhet d'Arménie*, Cyrano de Bergerac avec le *Pédant joué*, et enfin Philippe Quinault avec *la Mère coquette*, telles sont les comédies que M. Tancrède Martel réédite avec une piquante introduction, des notices inédites et spirituelles et des notes sobres, peu nombreuses, mais toujours justes à point. Ce curieux volume ne donne que des comédies célèbres, comme

l'on voit, mais que peu connaissent autrement que par le titre et qui sont difficiles à trouver. Il a donc sa place dans la bibliothèque de tous les lettrés qui admettent — et c'est forcément le grand nombre — les réimpressions; celle-ci est, du reste, typographiquement très suffisante, bien qu'un peu compacte. Elle est, de plus, entourée de tout un appareil — nullement pédant, d'ailleurs — de recherches, de commentaires et d'explications que le lecteur le plus au courant de la littérature secondaire du XVIIe siècle aurait mauvaise grâce à dédaigner. B.-H. G.

Lettres d'un chien errant sur la protection des animaux, *mises au net* par Louis Moynier, avec une *Lettre-Préface*, par Léon Cladel, un *Poème inédit* de Jean Richepin. Un vol. in-4° illustré de 53 dessins originaux. Paris, 1888. E. Dentu, éditeur.

Malgré son titre humoristique, ce livre est fort sérieux, dans le fond, sinon dans la forme, très alerte au contraire et tout à fait attrayante. L'auteur, en effet, est l'apôtre ardent et convaincu d'un devoir absolu qui s'impose à la civilisation moderne, le devoir de protéger les animaux. Mais craignant sans doute, et non sans raison, la frivolité du public en face d'une œuvre sérieuse, et l'indifférence pour la cause dont le succès lui est cher, il a pris le bon moyen de faire parvenir au lecteur rebelle son éloquent plaidoyer en faveur de nos humbles serviteurs. Pour nous éclairer sur nos préjugés, pour ouvrir notre cœur et notre intelligence, il nous séduit d'abord par le regard, nous attire par l'image, sûr ensuite de nous tenir et de nous retenir. Quarante-cinq artistes — pas un de moins — ont concouru à cette illustration des *Lettres d'un chien errant*, et non des moindres, car la lithographie qui sert de frontispice au volume est signée de M. Puvis de Chavannes. Au cours de l'œuvre se succèdent les autres noms de peintres et d'illustrateurs appartenant pour la plupart à l'élite de l'école française contemporaine, et j'ajoute qu'il en est peu de cette élite qui ne figurent sur la liste des collaborateurs de M. Louis Moynier. Parmi ceux-ci, j'ai établi une distinction entre les peintres et les illustrateurs. Il était essentiel de le faire. Si j'avais à démontrer en effet que l'illustration est un art très distinct, relevant d'une esthétique particulière, les *Lettres d'un chien errant* m'en fourniraient les meilleurs témoignages par le rapprochement multiplié de dessins de peintres et de dessins d'illustrateurs. Or il n'est pas nécessaire d'être un connaisseur bien expérimenté pour distinguer les uns des autres et constater la supériorité marquée des derniers. Puisque j'ai nommé M. Puvis de Chavannes, ne cherchons pas plus loin. La figure symbolique de *la Protection*, qu'il a tracée au crayon lithographique, n'est en rien inférieure aux nombreuses figures de femmes, à demi nues et drapées à demi, dont les tranquilles silhouettes se meuvent avec une certaine majesté dans ses vastes compositions murales. Mais ici, réduite à de mesquines proportions, privée de la parure de la couleur, isolée, c'est-à-dire ne se confondant pas dans un ensemble décoratif, confisquant exclusivement l'attention, elle perd toute grandeur, pour ne plus laisser voir que les gaucheries, les pauvretés, les insuffisances et, disons-le d'un mot, les naïvetés, pour ne pas dire les erreurs d'un dessin enfantin. Assurément ce ne sont pas des lacunes du même genre que nous aurions à signaler dans les autres dessins de peintres; mais la plupart d'entre eux, sinon tous, pèchent au moins en un point essentiel; l'intérêt n'y est pas concentré comme il l'est toujours dans les dessins des vrais illustrateurs, fort habiles à découvrir ce que nous appellerons, nous aussi, « la scène à faire ». La palme en ce concours appartient donc à des artistes également familiers avec les deux formes d'art, comme les peintres Rochegrosse et Jeanniôt, par exemple, ou comme les graveurs Félix Bracquemond et Félix Buhot.

L'illustration n'est pas le seul attrait que M. L. Moynier ait attaché à son œuvre; il a demandé une préface à M. Léon Cladel et un poème à M. Jean Richepin, l'un et l'autre connus pour l'amour qu'ils portent aux déshérités de ce monde, et pour l'admirable forme que revêt l'expression de cet amour en la prose puissante et dans le puissant lyrisme de l'un et de l'autre écrivain.

Nous sommes loin de nous plaindre de cette surabondance de séductions, mais nous ne pouvons cependant nous défendre de dire que la modestie de M. Moynier et sa défiance de lui-même sont vraiment excessives. Son livre pouvait se passer de ce luxe accessoire. Il ne verse point dans la sentimentalité. Il cite des faits, et des faits concluants; il donne des raisons, et de bonnes raisons; il fait le procès de la Société protectrice des animaux qui ne répond que d'une manière très insuffisante à l'objet de sa fondation; il est rempli de sages avis et de conseils pratiques. Nous voudrions voir toutes ces choses si bien dites éditées en un volume à bon marché.

Dialogues parisiens : Huit jours chez M. Renan, par Maurice Barrès. Un vol. petit format de la *Collection bleue*. Paris, 1888. Dupret, éditeur.

Déjà elle compte une quinzaine de volumes, cette aimable suite de petits livres qui semblent n'avoir d'autre titre à composer une collection que l'unité du format. Elle en a un autre pourtant, c'est que le sujet de chacun d'eux, quel qu'il soit, qu'il traite des mœurs antiques ou des mœurs françaises, tant aux derniers siècles que de nos jours, est — on peut le dire à coup sûr — choix et œuvre de lettré curieux, érudit et délicat, sans la moindre apparence de pédantisme. Tel est, par exemple, le premier des *Dialogues parisiens* de M. Maurice Barrès, l'ingénieuse et subtile fantaisie que l'auteur intitule : *Huit jours chez M. Renan*, sans peut-être y avoir passé seulement huit heures. M. Renan, que nous estimions si fort au-dessus des petites faiblesses humaines, serait-il moins philosophe au sens populaire du mot dans la pratique de la vie que dans ses écrits? Vraiment il faut le croire, puisqu'il

a pris la mouche pour ce portrait tracé d'une main sympathique, respectueuse même, flatteur, flatté dans l'ensemble, où percent seulement de loin en loin quelques traits de réalité plastique ou de fine ironie littéraire, qui décèle chez le peintre la clairvoyance d'un observateur que n'aveugle pas le fétichisme. Dans cette plaquette, je ne vois en vérité qu'une ligne cruelle : « Dans la bibliothèque, dit M. Maurice Barrès, nous avons un instant regardé ses livres. *Je crois bien que le plus fatigué est le traité de Cousin :* « Du vrai, du beau et du bien. » L'auteur a beau s'en défendre, l'insinuation est formelle. Mais je suis convaincu, d'autre part, que M. Barrès n'a pas compris, mesuré toute la cruauté de l'insinuation, l'étendue de l'injure qu'il faisait à ce libre esprit de M. Renan en nous le montrant affamé pour ainsi dire de cette viande creuse, le livre *Du vrai, du beau et du bien*, qui constitue le plat de résistance où s'alimentent tous les maigres esthéticiens de l'école spiritualiste. A part cela, et encore n'en était-il pas atteint, on ne s'explique pas que le *Dialogue parisien* ait pu troubler la sérénité d'âme de M. Renan au point de l'amener à protester contre cet aimable opuscule au dessert d'un banquet celtique. Comment l'historien qui a prêté tant de pensées et de paroles de son propre fonds à Jésus et à saint Paul, pour nous les faire mieux connaître et mieux voir, n'a-t-il pas compris que cette façon de dialogue était un procédé littéraire ? Assurément la liberté est grande, mais de telles libertés, M. Renan en a pris bien d'autres, sans le moindre scrupule. M. Maurice Barrès, ayant écrit ces *Huit jours chez M. Renan*, pourrait donc invoquer le droit de représailles; mais c'est inutile, il a usé d'un droit absolu. Il l'a fait d'ailleurs dans l'esprit de modération, de mesure et de déférence compatibles avec la vérité comme avec l'indépendance de son jugement et de son talent.

E. C.

POÉSIES

Vibrations, par JEAN BERTHEROY. Paris, Paul Ollendorff, 1888. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Il y a certainement un souffle sincère, vibrant et passionné dans les pièces les plus importantes de cet intéressant volume, *Vibrations*, dont la presse a beaucoup parlé déjà et dont l'éditeur vient de mettre en vente une deuxième édition, chose rare lorsqu'il s'agit de poésies et que l'auteur, comme dans le cas actuel, est un débutant. Nous ne nous arrêterons pas aux pièces légères qui sont semées çà et là et ne nous paraissent qu'un arrachement momentané à des travaux plus graves, que l'aimable distraction d'un esprit plus porté aux pensées sérieuses, aux idées philosophiques et métaphysiques, avec une tendance marquée à l'idéalisme. Mais dès qu'on arrive aux poèmes de grande étendue tels que *la Doctrine du Dante*, et qu'on les lit avec l'attention un peu indulgente due à tout débutant de lettres, on ne peut s'empêcher d'être intéressé d'abord par l'effort considérable de l'écrivain, puis peu à peu séduit par les qualités qui se révèlent au fur et à mesure d'une étude plus attentionnée, plus approfondie. Ce n'est pas là l'œuvre banale du premier venu, il y a une recherche de l'idée, un désir de rythme, un labeur de la phrase, dignes d'être signalés à la curiosité des amateurs, aux gourmets de la langue. De l'émotion jaillit, saine et pure, du morceau touchant appelé *Agar*, comme la source découverte dans les sables par l'infortunée compagne d'Abraham, et vient délicieusement humecter le cœur. Ensuite *l'Echelle de Jacob* se dresse, nous élevant degré par degré, échelon par échelon, aux splendeurs du rêve du fils d'Isaac, et *Job*, en un récit adroitement cadencé, d'une allure vraiment noble et poétique, termine le volume, comme pour laisser le lecteur sous une impression favorable, sous la caresse d'une musique harmonieuse. Ce sont là, à notre sens, les parties les plus saillantes de cet important recueil, qui constitue un début des plus honorables et trouvera un excellent accueil auprès du public d'élite auquel il semble particulièrement s'adresser.

La Chanson des étoiles, par JEAN RAMEAU. Un vol. in-18 jésus. Paris, 1888. Paul Ollendorff, édit. — Prix : 3 fr. 50.

De tous les jeunes poètes qui colportent leur inspiration dans les *salons où l'on dit des vers*, M. Jean Rameau est le plus convaincu en son rôle de troubadour modernisé, il est aussi celui dont les échos de deux ou trois journaux bien informés signalent le plus régulièrement l'apparition triomphante à la cheminée ou devant le piano, place consacrée du récitant.

La poésie de M. Jean Rameau est sonore et colorée. Il excelle à rassembler de jolies images en un rythme heureux, — sauf quand il s'égare à renouveler la tentative cent fois condamnée du vers boiteux de neuf pieds. — On pourrait se plaindre que le plus souvent la sonorité du vers soit celle des choses creuses, et que l'artifice de l'image et l'étalage des couleurs ne soient qu'un trompe-l'œil éblouissant. Il est peu de ces morceaux, en effet, qui laissent une impression durable, peu dont l'idée maîtresse se pose nette et lumineuse dans l'esprit du lecteur. C'est une ivresse de syllabes mélodieuses, artistement accouplées ; mais le trop fréquent retour des *pleurs* et des *larmes* y mêle une certaine amertume.

Étoiles du ciel, étoiles de la terre, ou étoiles du cœur, toutes les étoiles font pleurer M. Jean Rameau; cette averse élégiaque finit par refroidir et noyer

l'émotion. Le poète a, du reste, une façon particulière de juger les larmes ; elles sont pour lui une des meilleures choses de la vie.

O morts, nul n'a le droit de maudire la vie
Si ses yeux ont connu le bonheur de pleurer.

Aussi tout pleure dans les poésies de M. Rameau, Dieu lui-même. Le Créateur dit dans la *Genèse* :

. . . La douce fleur de vie et de songe qui doit
Faire pleurer d'amour tous mes yeux de lumière.

Et plus loin :

Il résuma d'un coup tout son cœur et fit Eve !
Et les yeux du Seigneur pleurèrent, éblouis.

A la rigueur, il avait de quoi pleurer en cette occasion. Son *résumé* était défectueux : il y a du vide.

M. Jean Rameau ne s'interdit pas l'expression étrange sous prétexte de force et de hardiesse. Il dit par exemple :

Et sous ses *poings d'effroi*
La nébulosité devint un globe dense.

Mais du fond de toute cette poésie, trop empreinte de mollesse féminine, d'une trop subtile délicatesse, proche voisine de l'affectation et de la miévrerie, il se dégage pourtant un grand charme : l'œuvre est certainement d'un poète qui a l'émotion communicative. Le début de cette pièce, — non pas une des meilleures — toute banale qu'elle soit, et trop mouillée de *pleurs* et de *larmes*, produit néanmoins un effet d'attendrissement.

Vous m'aviez dit jadis, — voilà six mois je gage ! —
« Je ne serai jamais qu'à toi ! »
Et des larmes d'amour consacraient ce langage,
Des larmes que je buvais, moi !
Il luisait du soleil ; le soleil brille encore.
Que Dieu prenne pitié de nous !
Un autre boit les pleurs de vos bons yeux d'aurore :
« Toujours à toi ! » lui dites-vous.

Il nous est impossible de citer, mais il est de notre devoir de signaler quelques pièces très remarquables : Dans LES ÉTOILES DU CIEL, *les Yeux*, *la Mort de Dieu* ; dans LES ÉTOILES DE LA TERRE, *Messire l'Hiver*, *les Deux Mères* ; dans LES ÉTOILES DU CŒUR, la première pièce qui porte le même titre que cette partie du livre, et une pièce courte, exquise en sa concision pleine, *Ressemblance*, et le morceau de clôture, *la Résurrection*.

PZ.

THÉATRE

Dieu le veut, par MAURICE BOUCHOR. Drame en vers en cinq actes et six tableaux. Paris, Fischbacher, 1888. Un vol. in-4°.

Une œuvre nouvelle de M. Maurice Bouchor ne saurait laisser indifférent le public que gardent encore les lettres. Il a marqué du premier coup comme un poète original, sincère, se servant, pour exprimer les mouvements les plus fugitifs et les plus opposés de son esprit comme les passions les plus douces et les plus âpres de son cœur, d'un instrument riche et sonore dont toutes les ressources lui étaient, dès le début, familières. Pour l'observateur que les dessous intéressent plus que les surfaces, qui recherche et suit avec curiosité les courants et les contre-courants de l'inspiration, qui note et analyse les mobiles cachés, et parfois inconscients, auxquels obéit l'homme dans les manifestations extérieures de son talent, l'évolution de M. Maurice Bouchor est infiniment curieuse et troublante. Parti de la sensation et de la sensualité, c'est au sein de l'idée pure qu'il manœuvre aujourd'hui son ballon poétique, à moins qu'il ne soit, en dépit de toute résistance, emporté par lui. Après avoir abattu les idoles, il se crée des dieux, et le poète des *Chansons joyeuses* a passé, armes et bagages, avec *l'Aurore* et *les Symboles*, au mysticisme transcendantal. Il semble que nous assistions, avec l'œuvre nouvelle, à une troisième métamorphose, qui se présente comme un avatar définitif.

Dieu le veut, drame qui, tout en étant bien supérieur à tant d'autres qu'on joue, n'est point de ceux qui n'arrivent au public qu'en passant par le théâtre, est dédié au vieil ami des jours de fougue et d'effervescence, qui, amèrement, lui reprocha naguère d'avoir « subrepticement repris goût au mauvais vin de l'idéal », à Jean Richepin. Voilà qui est déjà caractéristique. Mais M. Maurice Bouchor tient à ne pas nous laisser le moindre doute, et, dans cette dédicace à Jean Richepin, il dit, en un langage dont l'élévation est comme voilée d'une mélancolique et hautaine résignation : « Grâce à Dieu, — passe-moi cette vieille formule, — me voici délivré de ma jeunesse ; et, comme j'ai fini par comprendre l'impossibilité où nous sommes d'édifier une métaphysique tant soit peu solide, j'ai l'esprit en paix comme le cœur. Je sais bien que notre équilibre est toujours instable ; mais puisque je peux enfin respirer hors de moi-même et que l'Infini ne me tourmente plus, j'en profite pour pénétrer autant qu'il m'est possible dans la

vie des autres. Je veux dire que j'essaye à mon tour d'écrire pour le théâtre. »

Ce passage est un fragment précieux d'autopsychologie, si je puis dire, et paraît devoir donner la clef des productions futures de M. Maurice Bouchor.

Il est, d'ailleurs et à tous les points de vue, en pleine connaissance de lui-même, et l'inscription du temple de Delphes serait, pour lui, une objurgation superflue. Il fait la critique de son drame sans modestie ni vanité, et il n'y a qu'à souscrire à son jugement. Comme le titre l'indique, le poète nous transporte en pleine croisade, et nous avons, au milieu des Raymond de Toulouse, des Bohémond de Tarente, des Robert de Normandie, des Godefroi de Lorraine, des Alexis de Constantinople, et autres puissants chevaliers, deux femmes, Irène, nièce de l'empereur, et Agnès, fille de Hugues, comte de Saint-Paul. « Si une bonne âme avait l'idée de monter cette pièce, écrit l'auteur, le pieux héroïsme de nos chevaliers ennuierait bien des gens, ce qui n'empêcherait pas que l'on criât au scandale chaque fois que ma Byzantine raillerait tant soit peu ces hommes de fer... Si le premier acte est faible, si l'action languit par moments, s'il y a des sorties maladroites, mon devoir est d'en être affligé; pourtant je regrette plus encore que les caractères n'aient pas un relief assez vigoureux et que la langue, racinienne à l'excès, manque trop de nouveauté. Mais enfin, tel qu'il est, mon drame n'est peut-être pas dépourvu de vie, et je crois que certains personnages y sont assez bien indiqués. »

Que dirais-je de plus? Il est probable que j'aurais été plus timide dans la critique et moins réservé dans l'éloge. Quoi qu'il en soit, M. Maurice Bouchor nous donne un noble et bel ouvrage qui, de son aveu, est une promesse, et dont tous ceux qui aiment les profondes émotions exprimées en beaux vers le remercieront.

Mais il est fallacieux de parler d'une œuvre poétique sans en rien citer. Irène revoit le croisé Engelbert qu'elle aime et qui, lui, ne l'aime plus ou croit ne plus l'aimer, et de sa bouche sort ce couplet comme une explosion :

Me dévorant le cœur et ne voulant rien voir,
Je me suis enfermée avec mon désespoir...
Oh! sur ta passion je n'eus jamais de doutes;
Mais je craignais pour toi tout le péril des routes,
Je t'ai vu blessé — mort peut-être, et je pleurais. .
Engelbert, ils ont dit que tu me renierais!
Ils ne comprennent pas quel amour est le nôtre
Et quels liens de chair nous rivent l'un à l'autre...
Sans toi je n'ai pu vivre; et toi, tu reviendras,
J'en suis sûre, à la douce étreinte de mes bras;
Ami, je te ferai des chaînes de caresses!
Tu n'as pas oublié nos profondes ivresses;
Tant de fois j'ai plongé mes regards dans les tiens
Que tu dois être à moi comme je t'appartiens.
Qu'est-ce que leur sagesse et leurs paroles vaines
Lorsqu'un torrent de feu circule dans nos veines?
Aimons-nous, méprisons leur stupide vertu,
Gardons notre bonheur...

Il est encore possible — qui en douterait après cela? — de couler la beauté dans la vieille forme classique.

B.-H. G.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Histoire des papes depuis la fin du moyen âge, par le Dr Louis Pastov, traduit de l'allemand par Furcy Raynaud. Deux vol. in-8°. Paris, Plon, 1888.

L'érudition qui, depuis quelque temps, était attirée vers *l'Histoire des papes*, s'y est portée récemment avec une ardeur singulière, et les résultats qu'elle a déjà obtenus sont de la plus haute importance. Si la vérité historique y gagne, la gloire des papes n'y perd pas non plus, et les travaux de Ranke, de Reumont, de Gregorovius, ont lavé les souverains pontifes de bien des accusations portées contre eux. Ainsi se vérifie le mot de Joseph de Maistre : « On ne leur doit que la vérité, et ils n'ont besoin que de la vérité. » Dans cette nouvelle carrière ouverte aux historiens, l'on est heureux de voir la France marcher en tête, avec les beaux travaux de M. Eugène Muntz sur *les Arts à la cour des papes* et *les Précurseurs de la Renaissance*, de M. Faucon sur *la Bibliothèque des papes à Avignon*, qu'avaient précédés ceux de l'abbé Christophe sur *la Papauté pendant le* xve *siècle*, de M. de l'Épinois sur *le Gouvernement des papes*, de Magnan sur Urbain V, de Ch. Daniel, de F. André, etc. Dès à présent, l'ensemble de ces études sur la papauté est énorme, et le temps semble être venu de les fondre dans un vaste travail d'ensemble, d'en faire la synthèse. C'est cette synthèse qu'a entreprise un professeur de l'Université d'Innsbruck, M. le Dr Louis Pastov, dans un ouvrage qui doit avoir six volumes, et dont le premier, paru en 1885, a suffi pour placer son auteur parmi les historiens les plus distingués que possède aujourd'hui

l'empire austro-hongrois. Sa traduction, traduction faite avec une rare élégance, nous en est donnée aujourd'hui par M. Furcy Raynaud, déjà connu par d'autres travaux de ce genre.

Cette première partie de l'œuvre immense qu'a projetée M. Pastov forme à elle seule deux volumes dans la traduction française, et comprend les quatre pontificats de Martin V, Otto Colonna; d'Eugène IV, Gabriel Condulmaro; de Nicolas V, Thomas Parentucelli, et de Calixte III, Alphonse Borgia, soit quarante et une années de l'histoire de la papauté, de 1417 à 1458. L'on n'en aurait pas cependant une idée complète si nous n'ajoutions que l'auteur a placé en tête une vaste étude rétrospective, formant le livre Ier de son œuvre, sur cette période de l'histoire pontificale qui s'étend depuis le commencement de l'exil d'Avignon, en 1305, jusqu'à la fin du grand schisme en 1418. C'est à partir de cette dernière époque que s'ouvre pour la papauté, rentrée dans Rome et restaurée dans sa puissance spirituelle et temporelle, l'ère de la renaissance et des temps modernes. A une science très abondante, puisée aux sources les plus diverses et les plus nouvelles, surtout aux sources originales, l'auteur joint un grand esprit de justice et d'impartialité. Nulle trace de ce sentiment haineux contre la papauté, qui se montre trop souvent dans les travaux de l'Angleterre et de l'Allemagne protestantes. En rouvrant aux savants les archives secrètes du Vatican, Léon XIII a renouvelé en quelque sorte le terrain de l'histoire pontificale. M. Pastov a largement profité pour son livre de cette mesure libérale, et l'on peut dire qu'il l'a écrit sur des documents absolument nouveaux, que Ranke, Burckardt, Voigt, Gregorovius et Creighton avaient ignorés pour leurs histoires de la papauté et de la Renaissance. —

L'on ne saurait imaginer quel puissant attrait ont certains chapitres de M. Pastov. Un des plus curieux, et aussi des plus brillants par la couleur et la rapidité du récit, est celui qui sert d'introduction à tout l'ouvrage et qui nous présente le tableau de la renaissance littéraire en Italie et de ses rapports avec l'Église. Jamais, pensons-nous, l'humanisme et son histoire n'ont été présentés tout à la fois avec plus d'ensemble et de détails. M. Pastov distingue aussi très bien entre le vrai et le faux humanisme, le premier qui, en exaltant sans mesure l'antiquité et en admirant jusqu'à la dépravation de ses mœurs, produisait des œuvres telles que le livre de Laurent Valla, *De voluptate*, et le recueil d'épigrammes licencieuses publié par Antonio Beccadelli, dit Panormita, sous le titre d'*Hermaphrodite;* le second qui, en choisissant entre les œuvres de la Grèce et de Rome, n'en acceptait que ce qui était empreint d'une beauté morale en harmonie avec les doctrines chrétiennes, et donna naissance à tant d'œuvres littéraires et artistiques qui sont encore l'admiration du monde. Autant l'Église était contraire au faux humanisme, autant elle était favorable à l'autre, autant elle en vit avec satisfaction le développement, dans cette pensée que ses écrivains, ses apologistes avaient tout à gagner à rapprocher leur langage de ces formes classiques qui seront éternellement belles. Plusieurs de ses papes, beaucoup de ses cardinaux furent d'illustres humanistes. Nicolas V, dont l'élection, faite à l'unanimité, parut presque providentielle aux contemporains, et qui fut un saint pape, ne fut pas un moins grand humaniste. Né à Sarzana, dans la Ligurie, en 1397, il avait senti naître son goût pour les lettres et l'antiquité lors d'un premier séjour qu'il fit à Florence, chez Palla de'Strozzi, « le Nestor des savants aristocrates florentins », dans la maison duquel il remplit les fonctions de précepteur. Revenu plus tard, à la suite de Nicolas d'Albergati, le pieux évêque de Bologne, dans la capitale de la Toscane, il se lia étroitement avec les membres d'une société littéraire alors célèbre. Soir et matin, raconte un contemporain, Leonardo et Carlo d'Arezzo, Gianozzo Manetti, Giovanni Aurispa, Gaspard de Bologne, Poggio et d'autres savants en grand nombre, avaient coutume de se réunir en plein air, près du palais du pape, pour y traiter des questions de littérature. Thomas Parentucelli, très assidu à ces réunions, y accourait dès qu'il avait rempli ses devoirs auprès d'Albergati, dont il était le plus apprécié des serviteurs. On le voyait arriver à la hâte, monté sur un mulet; et à peine avait-il mis pied à terre qu'il entrait avec vivacité dans la discussion commencée. Il assistait aussi avec beaucoup de zèle aux séances de l'Académie de San Spirito, et on ne le voyait pas moins fréquemment dans les boutiques des libraires, où il dépensait toutes les économies qu'il pouvait faire sur son modeste traitement. Déjà il disait que si jamais il devenait riche, il emploierait son argent à deux choses : en livres et en monuments.

Élevé sur la chaire de saint Pierre, il n'oublia pas cette promesse. Si les affaires de l'Église prospérèrent glorieusement entre ses mains, il ne fut pas moins attentif aux progrès des lettres et des arts. Il fut le fondateur de la Bibliothèque vaticane et lui assigna une place grandiose dans le nouveau palais des papes, dont il avait conçu le plan. Il voulait que Rome, qui était déjà le centre de la religion, devînt aussi pour l'éternité le centre de la science, et que, sous la protection de la papauté, y fussent conservés les admirables monuments du génie grec et romain. Rien ne lui coûta pour rassembler les manuscrits et pour les faire copier à de nombreux exemplaires. Ses émissaires parcoururent la Grèce, l'Angleterre et même la Prusse. Il envoya jusqu'en Suède le savant Alberto Enoche, pour y rechercher un manuscrit de Tite-Live qu'on disait y exister. Lors de la prise de Constantinople par les Turcs, il sauva ainsi une immense quantité de manuscrits précieux. Bibliophile émérite, il n'acceptait que des copies faites avec un goût et un soin parfaits, où tous les détails calligraphiques étaient irréprochables. Pour les feuillets, l'on n'employait que le parchemin, et chaque volume était recouvert d'une reliure de luxe, presque toujours en velours cramoisi, avec fermoirs d'argent.

Cette bibliothèque, qui, d'après l'opinion de M. Pastov, fondée sur un inventaire manuscrit, comprenait 807 manuscrits latins, fut, selon sa vo-

lonté expresse, ouverte au public et confiée à la garde et à la direction de Giovanni Tortello, savant non moins versé dans la littérature classique que dans l'histoire et la théologie. L'on n'a pas le chiffre exact des manuscrits grecs, mais il dut être dans une proportion à peu près égale. C'était, pour l'époque, un nombre considérable de volumes. La bibliothèque de Florence n'en comptait pas plus de 800, estimés à 4,000 sequins; celles des Visconti, à Pavie, 998; celle du duc d'Urbin, 772, ayant coûté 30,000 ducats. En 1456, les Médicis en possédaient 150 seulement.

Indépendamment de la Bibliothèque vaticane, Nicolas V s'en était formée une pour son usage personnel, dont le catalogue manuscrit, trouvé dans les archives secrètes du Vatican, a été publié par M. Amati dans *l'Archivio storico italiano,* troisième série, t. III, p. 207. Elle contenait en majorité des œuvres d'auteurs profanes et atteste le goût de ce pontife pour l'humanisme.

Les bibliophiles peuvent compter Nicolas V parmi les leurs ; et cela doit les rassurer sur les scrupules de conscience que pourrait leur inspirer une passion qu'un grand et saint pape a partagée avec eux. La cour romaine elle-même a pris soin de perpétuer ce goût de Nicolas V pour les livres, en plaçant dans l'une des salles de la Bibliothèque vaticane un portrait de ce pontife où il est représenté rangeant des livres. C'était là, en effet, un de ses passe-temps favoris. Il n'était heureux que quand il pouvait aller et venir au milieu de ses livres, les classer, les ranger, les feuilleter, examiner leurs belles reliures.

Nicolas V fut le premier en date de ces grands papes lettrés, artistes, dont l'un, Léon X, a personnifié en quelque sorte la Renaissance. Il ne faut pas oublier cependant, à l'honneur des papes français d'Avignon, que déjà Benoît XII, au XIVe siècle, avait encouragé les arts et commandé à un élève de Giotto, le célèbre Simon Martini, de Sienne, les fresques qui décoraient le palais des papes dans cette ville et dont on voit encore aujourd'hui les restes; que Clément VI aima passionnément l'éloquence, et que Urbain V répara les ruines qu'avaient accumulées à Rome soixante ans d'abandon. Mais avec Nicolas se lève la véritable aurore de la Renaissance, et il en salue les rayons. Ce fut lui qui commença à y élever ces monuments prodigieux qui formaient dans Rome comme une autre Rome, la Rome du Vatican. « Il mettait tout son orgueil, dit Grégorovius, cité par M. Pastov, à entourer la papauté d'une ceinture de monuments magnifiques et à immatérialiser son autorité en faisant d'elle le centre du monde intellectuel, comme elle l'était du monde religieux. »

La construction à neuf du Borgo, celle du palais des papes au Vatican et de l'église de Saint-Pierre, forment un triple projet qui lui appartient en propre, et dont l'ensemble décèle une tout autre inspiration que celle qui anima ses prédécesseurs ; une inspiration où apparaît déjà tout le génie de la Renaissance. Si grande que soit la basilique de Saint-Pierre, elle n'est rien comparée au plan primitif rêvé par Nicolas V.

A sa cour affluaient les artistes : Alberti, Rossellino, Fra Angelico, ce peintre de l'amour éternel, Fra Giovanni di Roma, B. Buonfiglio, Bartolomeo de Foligno, Piero della Francesca.

Les lettrés, les savants n'étaient pas moins favorisés de Nicolas V que les artistes. Son règne fut le triomphe de l'humanisme. Poggio, Manetti, Alberti, Aurizpa, Tortello, Decembrio se pressaient autour de lui. Gianozzo Manetti, humaniste et chrétien, fut son ami particulier. Il fit de Jean Tortello son bibliothécaire. Il n'hésitait pas à accepter la dédicace d'un des livres de Pogge, et il fit à Marsuppi lui-même des loisirs dorés pour qu'il pût librement travailler à sa traduction d'Homère. Nicolas V s'intéressait, en effet, beaucoup aux traductions des auteurs grecs, et il en fit faire un grand nombre sous ses yeux. Valla reçut de lui 500 écus d'or pour celle de Thucydide. Les huit années du règne de Nicolas V furent un continuel triomphe pour les lettres et les arts. Il faut lire dans M. Pastov le récit de ce pontificat glorieux pour avoir une juste idée de l'influence que la papauté eut sur cette renaissance des lettres et des arts. E. A.

Madame de Custine, *d'après des documents inédits.* avec un portrait gravé à l'eau-forte, par A. Bardoux, Paris, Calmann Lévy, un vol. in-8°. — Prix : 7 fr. 50.

Après nous avoir donné un tableau d'ensemble de la société, ou plutôt de la *bourgeoisie française,* dans la première moitié de ce siècle, M. Bardoux en revient à ces tableaux particuliers, à ces portraits, par où il avait commencé en publiant sa *Comtesse Pauline de Beaumont.* Son nouveau livre, *Madame de Custine,* se rattache même si étroitement à celui-ci, qu'il en est comme la continuation. Le trait d'union entre les deux œuvres, s'il ne le fut pas entre les deux femmes, est M. de Chateaubriand, ce grand preneur de cœur, ce don Juan mélancolique, qui fut toujours dégoûté de la vie, ou qui le parut, mais jâmais des femmes. On a souvent reproché, bien à tort, la doctrine des deux morales au très regretté et très honnête M. Désiré Nisard, lequel, du reste, s'est victorieusement lavé de cette horrible accusation. Nous sommes tout prêts, si l'on veut, à nous indigner en philosophe contre les deux morales, mais nous constaterons d'abord que le monde n'est pas aussi scrupuleux que les philosophes, et qu'on le voit tous les jours peser les choses morales dans des balances fort peu justes, et répartir très inégalement ses sévérités et ses indulgences. A l'égard des grands écrivains, il est d'une mansuétude particulière; les amours adultères, nous ne voulons pas dire incestueux, de Chateaubriand, n'ont jamais nui, même de son vivant, à sa réputation. On lit *René* presque comme une page de la *Morale en action,* et la vie de libertin et de joueur de B. Constant ne donne peut-être que plus de saveur à son roman d'*Adolphe.*

Il faut reconnaître aussi que, dans le cas particulier

de Chateaubriand, il se mêlait tant d'admiration à l'amour que Mme de Beaumont et Mme de Custine eurent pour lui, que l'on peut se faire illusion. A ce degré, l'amour devient un culte, ses soupirs sont des cantiques, et l'objet surhumain de ses tendresses, de ses dévouements, prend des airs de Dieu. Le nouveau récit de M. Bardoux ne rendra pas le monde plus sévère pour Chateaubriand, au contraire; car s'il est une figure aimable, séduisante, faite à la fois pour plaire et pour toucher, c'est celle de Mme de Custine.

Sa jeunesse, comme celle de Mme de Beaumont, avait été tragique : l'échafaud révolutionnaire l'avait éclaboussée du sang de ses proches. Née à Paris le 18 mars 1770, Delphine de Sabran était la fille de cette charmante comtesse de Sabran qui, devenue veuve en 1774, très jeune encore, nous est connue par une affection si sincère et si noble pour le marquis de Boufflers, l'ex-chevalier, converti à la morale, repentant, expiant, dans son administration, très laborieuse et très utile, de la colonie du Sénégal, les erreurs de sa folle jeunesse, et qui plus tard, marquise de Boufflers, transforma l'auteur d'*Aline* en modèle des époux. En 1787, Mlle de Sabran fut mariée au jeune Custine, fils du comte de Custine, alors maréchal de camp et gouverneur de Toulon, celui qui, quelques années plus tard, allait payer de sa tête l'inconstance de la victoire.

Six années à peine écoulées, Mme de Custine, que la jeunesse, la beauté, le bonheur entouraient comme d'un rayonnement, voyait périr sur l'échafaud, à quatre mois de distance, son beau-père et son jeune époux. Emprisonnée elle-même, elle ne sortait des prisons de la Terreur que grâce au dévouement et peut-être à l'amour caché d'un jacobin, Gérôme, que sa beauté et son héroïsme avaient rempli d'admiration.

Dans ses épreuves, sa fermeté, sa constance avaient été admirables. Chaque jour, pendant le procès du général de Custine, elle s'était rendue au palais de justice, prêtant à l'accusé le secours et la consolation de son assistance, et affrontant sans pâlir les menaces de la foule. Sa dernière entrevue avec son mari, à la Conciergerie, avait été déchirante, et on avait été obligé de l'emporter au milieu d'une attaque de nerfs presque mortelle. Jetée au couvent des Carmes peu de jours après la mort de son mari, sur la dénonciation d'une femme de chambre, elle s'y rencontra avec le général Beauharnais, qui y était avec sa femme, Joséphine, et sur lequel la beauté de Mme de Custine semble avoir fait une vive impression. Ce sentiment fut-il partagé : on hésite à le croire, malgré le témoignage de Mme Elliott. Cette intimité de la prison des Carmes lui avait fait de Mme de Beauharnais une amie. Quand celle-ci fut devenue la femme du premier consul, Mme de Custine usa de son influence pour obtenir la radiation de sa mère et du marquis de Boufflers de la liste des émigrés. A trente-trois ans elle était alors dans tout l'éclat de sa beauté. Son teint de blonde était resté frais, malgré les terribles mois de la Terreur, comme du temps où Boufflers l'appelait « la reine des roses ». Ce fut en 1803, dans le salon de Mme de Rosambo, qu'elle rencontra Chateaubriand, âgé alors de trente-cinq ans, auquel le *Génie du christianisme* et *Atala*, publiés celui-ci en 1801, celui-là en 1802, avaient déjà donné tout le prestige de la gloire. Il venait d'être nommé secrétaire d'ambassade à Rome, auprès du cardinal Fesch, lorsque éclata sa passion pour Mme de Custine. Avant de partir il lui écrivait : « L'idée de vous quitter me tue. » Dans les *Mémoires d'outre-tombe*, il présente les choses autrement : là, c'est par amour pour Mme de Beaumont qu'il se décide à aller à Rome, dont le climat serait favorable à la santé de son amie. Cette liaison avec Mme de Custine dura vingt ans; elle occupe vingt lignes dans les Mémoires : c'est peu pour une femme dans la vie de laquelle il avait tenu tant de place. Ce n'est peut-être pas une compensation suffisante à cette sécheresse, que le souvenir de cette phrase où il l'appelle : « héritière des longs cheveux de Marguerite de Provence, femme de saint Louis, dont elle avait du sang ». Les billets passionnés qu'il écrivit avant son départ, et que M. Bardoux publie pour la première fois, valent mieux que cette rhétorique à froid à laquelle l'écrivain s'évertue devant son bureau.

Le séjour de Chateaubriand à Rome ne dura pas même une année entière, et quand il revint à Paris, l'âme en deuil de la mort de Mme de Beaumont, il n'avait déjà plus pour Mme de Custine l'ardeur de passion du début. La pauvre femme en souffrit, sans être pour cela moins attentive, moins tendre, mêlant à son amour une admiration à laquelle, du reste, l'auteur d'*Atala* était maintenant trop habitué pour y être très sensible. Cependant, quelques jours passés au château de Fervaques, acheté par Mme de Custine, parurent un instant ranimer cet amour. Mais c'était un feu près de s'éteindre. Quand Chateaubriand, le 3 juillet 1806, quitta la France pour aller en Grèce et en Palestine, tout était bien fini. Mme de Custine ne se consola jamais; elle ne cessa pas d'aimer celui qui l'avait rendue si malheureuse. Elle resta son amie fidèle, lui parlant, dit M. Bardoux, avec une sincérité qu'il ne rencontrait pas à un même degré dans ses autres affections, ne lui ménageant ni ses critiques ni ses conseils. Nous n'oserions affirmer que Chateaubriand lui en ait su beaucoup de gré. Il aimait mieux l'encens continu et un peu grossier — qu'on nous permette le mot — de Mme Récamier. Quant à Mme de Custine, elle mourut en juillet 1826, à Bex, en Suisse, où elle avait été attirée moins peut-être par les soins de sa santé que par le voisinage de Chateaubriand à Lausanne. E. A.

Une Fille de France et sa correspondance inédite, par L. DE BEAURIEZ. Un vol. in-8°. Paris, 1888. Perrin.

Cette fille de France est l'aînée de Mesdames, filles de Louise XV, Louise-Élisabeth, née en 1727, morte à trente-deux ans, infante d'Espagne. M. L. de Beauriez, en retraçant d'une plume élégante les

grands événements qui agitaient alors l'Europe entière, encadre dans son récit les plus remarquables des lettres non publiées de cette princesse et les plus concluantes. Cette correspondance nous introduit dans les coulisses de la politique et porte la lumière en plus d'un point resté obscur du mouvement des esprits et des intrigues à la cour de France. C'est ainsi, notamment, que la fille aînée du roi nous apparaît pleinement justifiée par cette publication des calomnies déversées sur elle par Mme du Hausset, cette suivante de Mme de Pompadour en ses mémoires. M. de Beauriez a le goût de l'histoire; il en a aussi le flair; il sait découvrir les questions dignes d'être étudiées et sujettes à revision. Il l'avait déjà montré en son premier essai sur *Elisabeth d'Autriche*. Le second ouvrage du jeune historien justifie et confirme, pour ainsi dire, la distinction dont son précédent travail a été l'objet à l'Académie française.

E. C.

Madame de Lamballe, d'après des documents inédits, par Georges Bertin, directeur de la *Revue rétrospective*. Ouvrage orné d'un portrait de Mme de Lamballe gravé par Dujardin, imprimé par la maison Quantin. Paris, aux bureaux de la *Revue rétrospective*, 55, rue de Rivoli; 1888. Un vol. in-8°.

Il n'est personne sur qui tout soit dit, ou le soit d'une manière définitive. Mme de Lamballe, qui a fait, à bon droit, couler tant d'encre sous les doigts de tant de littérateurs et d'historiens sensibles, n'en était pas moins une figure restée peu connue et qu'on ne voyait guère que dans la mélancolie de la prison ou dans l'horreur de la mort, au bout de la pique fatale. M. Georges Bertin, qui dirige avec tant de tact, de goût et d'érudition la *Revue rétrospective*, publication chère aux lettrés, s'est donné la tâche d'éclairer d'un plein jour cette victime si touchante de nos convulsions sociales. Il n'y a pas épargné sa peine. Il a fouillé les archives nationales, l'inventaire de la succession de la princesse ordonné par la Convention dans le décret de saisie et de séquestre du 3 août 1793, la bibliothèque de Saint-Germain-en-Laye, les archives du département d'Ille-et-Vilaine, le greffe de Saint-Malo, des pièces notariées, diverses collections particulières, — et l'énumération pourrait se prolonger. De tout ce labeur préparatoire, M. Georges Bertin a su tirer un livre habilement composé, écrit avec une simplicité qui n'exclut ni le pittoresque ni la chaleur, et où l'honnêteté historique est sévère jusqu'au scrupule. Comme il l'espère dans sa préface, on trouvera ici, outre la biographie d'une femme intéressante, « un coin sérieusement étudié de l'histoire des mœurs de la fin du XVIIIe siècle au seuil de la Révolution ».

Aucun des historiens qui se sont occupés, incidemment ou particulièrement, de la princesse de Lamballe, y compris M. de Lescure, n'a eu à sa disposition la masse de documents et les précieux secours que M. Georges Bertin signale avec une modeste et noble reconnaissance. Il ne se dissimule pas, cependant, que tout n'a pas été trouvé, qu'il reste des lacunes, des trous à combler dans cette biographie construite avec tant de patience, de recherches et d'intelligence critique. Il aura, j'en suis convaincu, le plaisir de les combler lui-même lorsque le succès du livre appellera une nouvelle et encore plus parfaite édition.

B.-H. G.

Paris en 1793, par Edmond Biré. Un vol. in-18. Paris, 1888, J. Gervais, ancienne maison Douniol.

Il se produit, depuis quelque temps, dans le courant intellectuel, un mouvement très prononcé contre l'histoire, que nombre de bons esprits — et au premier rang d'entre eux, naturellement, les historiens — se plaisaient à estimer le plus noble des genres littéraires. La jeune école scientifique, au nom des rigoureuses exigences de la vérité, classe l'œuvre de l'historien parmi les œuvres d'imagination, et, à ce titre, bien au-dessous de la poésie, à peine à la hauteur du roman qui, lui au moins, a cette supériorité sur l'histoire de ne point se donner pour véridique. N'est-ce pas Horace Walpole qui, étant occupé d'écrire un chapitre de l'histoire d'Angleterre et ayant assisté à une scène de la rue, puis l'ayant entendu raconter de façons très diverses par d'autres témoins du même fait, jeta au feu son manuscrit tout entier, renonçant à jamais tenter de raconter les événements du passé? Peut-on partager, je ne dirai pas le dédain, mais l'appréhension de la jeune école au sujet de l'histoire, et pourtant faire œuvre d'historien? Peut-être, car tel est le problème que M. Edmond Biré paraît avoir résolu. Si l'on peut mettre en doute, en effet, l'exactitude des tableaux d'un Michelet, par exemple, où l'admirable artiste présente la synthèse magnifique de documents authentiques patiemment analysés au préalable, on ne saurait sans parti pris suspecter la valeur de ces documents mêmes. Or l'ouvrage de M. Edmond Biré, *Paris en 1793*, n'est pas autre chose, en réalité, qu'une collection de pièces contemporaines des événements. Comme son *Journal d'un bourgeois de Paris pendant la Terreur*, dont il est la suite immédiate, ce volume se compose d'un certain nombre de *journées*, non également mémorables par l'importance des faits qu'elles ont éclairés, mais toutes émouvantes par l'accent vrai du récit. C'est que l'auteur s'est appliqué à rechercher dans les journaux du temps et les Mémoires, dans les brochures, dans les placards et dans les affiches, — quand il en a pu retrouver, — les menus faits, les incidents du moment, les détails perdus, les nobles actions oubliées, les généreux dévouements passés sous silence, de préférence les faits et gestes des petits, des humbles, gens du peuple et bourgeois, exposant leur vie pour leur foi politique et religieuse. A ces récits du temps ainsi retrouvés, M. Edmond Biré se borne à donner l'accent d'un récit personnel. Le précédent volume va du 21 septembre 1792 au 21 janvier 1793. Celui-ci part du 22 janvier 1793 et s'arrête au 2 juin, va de la mort de Louis XVI à la chute de la Gironde.

Le procédé est ingénieux et habilement manié. Clio a dû remplacer le burin par la plume de fer. E. C.

La Cour de France et la Société au XVIe siècle, par FRANCIS DECRUE DE STOUTZ, chargé du cours d'histoire à la faculté des lettres de Poitiers. Un vol. in-16. Paris, Firmin-Didot et Cie ; 1888.

L'origine de ce travail, nous dit l'auteur, remonte à une courte série de conférences publiques données à Genève aux mois de novembre et de décembre 1885, reproduites avec des développements plus complets dans un cours de faculté, publiées enfin en articles (sauf l'une d'elles sur *la Femme*) par la *Bibliothèque universelle*. — Ces articles sont devenus chapitres du livre. Cela fait beaucoup de remaniements.

L'auteur nous énumère ensuite (voir son *Avant-propos*) tous les ouvrages, mémoires, correspondances, études qu'il lui a fallu lire; il a vraiment pris une peine bien inutile. A-t-il eu peur qu'on doutât de la sûreté de ses informations, qu'on ne le tînt pas pour un maître en érudition? Son érudition, mais elle apparaît à chaque ligne de chaque phrase, elle n'apparaît que trop. Il a lu beaucoup et tout retenu, et rien célé. Faut-il lire pour seulement retenir? pour seulement renseigner? C'est, ce nous semble à nous, afin de pouvoir juger, de pouvoir sentir, qu'on doit lire, bien plus que pour apprendre; c'est, si l'on est professeur ou écrivain, afin de soumettre des appréciations, afin de faire naître un courant de sympathie ou de réprobation. M. Decrue de Stoutz n'a pas dédaigné de relater les plus petits faits, et les moindres détails de l'organisation politique (au chapitre II, *le Gouvernement*), sociale (chapitre III, *les Classes de la société*), militaire (chapitre III, *la France militaire*), il les a scrupuleusement donnés; tout cela permet mal au lecteur de porter un jugement sur le XVIe siècle, de pénétrer les humeurs et les goûts, les états de conscience des contemporains des derniers Valois; trop de faits, trop de détails.

Il s'en trouve moins au chapitre premier, *la Sociabilité*, comme au chapitre V, *les Passe-temps de la société*, moins encore au chapitre VI, *la Femme;* et ces chapitres, qui semblent vides, sont aussi peu suggestifs que ceux-là dont nous avons transcrit les titres. M. Decrue ne serait-il rien qu'un érudit?

Et, qui sait? peut-être que les leçons du cours de faculté étaient, elles, suggestives; que les conférences de Genève l'étaient davantage encore. On oublie ses notes en parlant; fait-on un article, on craindrait ne les pas consulter et on les reproduit toutes.

F. G.

BIBLIOGRAPHIE — MONOGRAPHIE

— Singularités — Compilations — Curiosités littéraires —

Catalogue général de la librairie française depuis 1840. Rédigé par OTTO LORENZ, ancien libraire. Tomes IX et X (1876-1885). Paris, chez l'auteur, 5, rue des Beaux-Arts, 1886-87 (imprimerie Berger-Levrault, à Nancy. Deux vol. gr. in-8° de 778 et 768 pages à deux colonnes. — Prix : 60 francs.

Bien que l'excellent livre de M. Otto Lorenz soit connu de reste et très justement apprécié des vrais bibliophiles et des travailleurs, il n'est point superflu d'en parler ici avec quelque étendue. Aucune étude suffisante n'a encore été, que nous sachions, consacrée à cette publication remarquable, l'une des plus belles et, sans contredit, la plus utile de celles dont peut se glorifier la bibliographie française contemporaine. Cette omission peut s'expliquer par ce fait que l'auteur, homme non moins désintéressé que modeste, n'a pas cru devoir recourir, pour « lancer » son ouvrage, à cette profusion d'annonces et de bruyantes réclames que nous voyons journellement mise en œuvre, chez nous presque autant qu'à l'étranger, pour maintes productions estimables sans doute, mais de bien moindre importance. *Le Livre* n'a point de motifs d'imiter la réserve de M. Otto Lorenz; il lui appartient de faire connaître un bon ouvrage et de rendre justice à un travailleur aussi consciencieux qu'infatigable ; c'est ce que nous allons essayer de faire le plus brièvement possible.

Né à Leipzig (Saxe), le 8 juin 1831, M. Henri-Otto

Lorenz se destina de bonne heure au commerce de la librairie. Venu en France, en 1855, il entra aussitôt dans la maison C. Reinwald, à Paris. Ayant obtenu, en 1861, la naturalisation française, il établit, pour son compte, une librairie spéciale de commission qu'il géra jusqu'en 1883. Quelque absorbantes que fussent les nécessités de sa profession, elles ne le détournèrent pas d'un dessein qui fut l'œuvre de toute sa vie; elles l'y confirmèrent au contraire, et le magnifique répertoire dont il s'agit ici témoigne assez de son courage et de son heureuse opiniâtreté à poursuivre l'exécution d'un projet si considérable.

Ce fut à la librairie Reinwald, où il était attaché à la rédaction du *Catalogue annuel de la librairie française* (1858-1868), que M. O. Lorenz conçut l'idée de donner une suite aux précieux recueils de Quérard (*la France littéraire*) et de MM. Louandre et Bourquelot (*la Littérature française contemporaine*). On sait ce que sont ces deux ouvrages : l'un renferme l'inventaire général de notre littérature pendant le XVIIIe siècle ; l'autre, qui forme la continuation du premier, embrasse à peine les quarante premières années du XIXe siècle. Il existait donc, au moment où M. Lorenz entreprit sa tâche, une lacune énorme fort préjudiciable aux gens d'étude, qui n'avaient plus de répertoire pour les renseigner et les guider en leurs recherches. C'est cette lacune que notre auteur a voulu combler, d'abord pour une période de vingt-cinq années seulement (1840-1865) ; par une conséquence naturelle, il a été amené à poursuivre sa tâche et à mener son œuvre jusqu'à notre temps.

Qu'on nous permette de donner de suite un aperçu, un peu aride, mais nécessaire, de l'ensemble de son ouvrage. Le *Catalogue général de la librairie française* doit comprendre cinq parties et former onze volumes, se décomposant comme suit : première partie ou tomes Ier à IV, embrassant la période 1840-1865 (IV-628, 636, 623 et 671 pages) ; — deuxième partie ou tomes V et VI, allant de 1866 à 1875 (670 et 711 pages) ; — troisième partie ou tomes VII et VIII, contenant la table méthodique des six premiers volumes (700 et 684 pages) ; — quatrième partie (qui vient de paraître), comprenant les volumes ci-dessus décrits et allant de 1876 à 1885 ; — enfin, la cinquième partie (qui doit être publiée cette année) contiendra la table méthodique de cette dernière période.

C'est donc en totalité quarante-cinq années de ce siècle, les plus fécondes au point de vue de la production littéraire, que M. O. Lorenz aura inventoriées avec une conscience, une minutie et une clarté admirables. Suivant le plan de Quérard, il a joint aux noms des auteurs une courte notice biographique (état civil, professions ou fonctions diverses). C'est également pour suivre le plan de Quérard et en même temps pour faciliter les recherches qu'il a adopté l'ordre *alphabétique*, non seulement pour la nomenclature des auteurs, mais aussi pour la liste des ouvrages de chaque auteur, au lieu de classer cette dernière par ordre *chronologique;* c'est avec raison qu'il a adopté cette méthode, car ce dernier mode de classement eût présenté de grandes difficultés, tant à cause des nouvelles éditions, des réimpressions d'ouvrages dont la première édition avait paru en 1840, qu'à cause des ouvrages en plusieurs volumes ou fascicules publiés à de longs intervalles, etc.

M. Otto Lorenz, il n'est pas besoin de le dire, a tiré la plus grande partie de ses matériaux du *Journal de la librairie ;* mais il ne s'en est pas tenu à cette source d'information. Il ne s'est pas contenté de dépouiller et de bulletiner ce vaste recueil ; il l'a, en maintes occasions, rectifié et complété, en y ajoutant les *publications françaises* de la Belgique, de la Suisse, de l'Allemagne et de l'Angleterre, publications pour la plupart ignorées en France.

Sans méconnaître la grande importance des *publications périodiques*, il s'est déterminé cependant à les exclure de son plan, suivant en cela l'exemple de ses devanciers Quérard, Louandre et Bourquelot. Il en a exclu également les publications, officielles ou particulières, qui n'ont point été livrées au commerce, telles, par exemple, que les comptes rendus des administrations, les thèses d'étudiants, ainsi que cette littérature éphémère qui comprend les « canards » et « bibloquets ». — Par contre, il n'a pas cru devoir supprimer ni abréger la liste des brochures, vaudevilles, etc., tout en déplorant la place démesurée qu'occupent ces opuscules, et qui est souvent par trop en disproportion avec leur importance. On est vraiment effrayé quand on songe aux centaines de milliers de fiches qu'a dû établir l'auteur pour réunir les éléments de son travail, et à l'incroyable labeur qu'il a dû affronter pour mettre tant d'ordre et de méthode dans la rédaction définitive de son ouvrage. — Ajoutons enfin qu'il ne s'est point borné à la littérature française proprement dite : de même qu'il a compris dans son recueil les ouvrages en langue française publiés à l'étranger, de même il y a inséré *tous* les ouvrages publiés en France en quelque langue que ce fût.

Nous n'insisterons pas davantage sur la méthode employée par M. Otto Lorenz pour la rédaction de son *Catalogue général;* mais nous ne saurions nous dispenser d'appeler spécialement l'attention sur l'importance exceptionnelle de ses volumes de *tables*, qui doublent la valeur d'un répertoire déjà si précieux par lui-même pour les travailleurs. Là encore, il a donné la marque de ce sens pratique qui a présidé, d'un bout à l'autre, à la composition de son ouvrage. Point de classification savante, point de système embrouillé, plus propres à égarer qu'à faciliter les recherches, mais tout simplement l'ordre *alphabétique*. Ces tables forment un véritable dictionnaire, où le travailleur trouve instantanément, au nom propre ou au nom de chose qui l'intéresse, tout ce qui a été publié sur l'objet de son étude. On ne saurait trop féliciter l'auteur d'avoir résisté aux suggestions de ceux qui lui conseillaient d'adopter la classification systématique, et de répartir, sous plus de seize cents rubriques, les in-

nombrables articles qui figurent en son livre ; que de doubles emplois, que de renvois eussent été nécessaires ! — quelle confusion et quelles pertes de temps nous ont été évitées ! A coup sûr, ces tables excellentes, qui manquent encore, hélas ! aux grands ouvrages des Barbier, des Louandre et des Quérard, sont, à l'état embryonnaire, le parfait modèle de cette « Encyclopédie bibliographique » qu'avait rêvée ce dernier.

Nous ne pouvons, faute d'espace et de temps, donner de plus longs détails sur l'œuvre vraiment magnifique de M. Otto Lorenz : à ceux qui la connaissent et la possèdent nous n'apprendrions rien qu'ils ne sachent bien ; — pour ceux qui l'ignorent encore, nous en avons dit assez pour leur inspirer le désir de l'examiner de près et pour leur faire comprendre la nécessité de l'acquérir. Avec cet admirable monument bibliographique, formant la continuation de *la Littérature française contemporaine*, laquelle continuait elle-même *la France littéraire de Quérard*, on possède, en trois séries, un dictionnaire complet de tous les livres français publiés depuis 1700 jusqu'à la fin de 1885. Puisse M. Otto Lorenz trouver à son tour des continuateurs qui poursuivront son œuvre de dix années en dix années ! puisse-t-il aussi trouver des imitateurs qui, remontant dans le passé, feront, pour les XVIe et XVIIe siècles, ce qu'il a fait pour la moitié du nôtre, avec tant de courage et de labeur désintéressé, et surtout avec tant d'exactitude et de succès !

Iconographie bretonne, ou **Liste de portraits** dessinés, gravés ou lithographiés de personnages nés en Bretagne ou appartenant à l'histoire de cette province, avec Notices biographiques, par le marquis DE GRANGES DE SURGÈRES. Tome Ier. Rennes, J. Plihou et L. Hervé, 5, rue Motte-Fablet; et Paris, Alphonse Picard, 82, rue Bonaparte, 1888; in-8° de IV-244 pages. Tiré à 400 exemplaires numérotés, dont 50 sur gr. papier vergé de Hollande. — Pr.: 10 et 20 francs.

Bien qu'elle ne soit généralement considérée que comme l'une des nombreuses branches de l'archéologie, l'*Iconographie*, prise au sens véritable de son étymologie (description des portraits), peut être revendiquée à juste titre comme une dépendance de l'histoire littéraire, puisqu'elle n'intéresse pas moins le biographe que le bibliographe. C'est d'ailleurs une science toute moderne, relativement jeune encore, et qu'inaugura, s'il ne la créa pas, le père Lelong, qui eut l'idée de compléter par une liste de portraits son *Dictionnaire historique de la France*. Depuis moins de deux siècles, il n'a point manqué d'imitateurs et la liste serait assez longue des érudits qui, chez nous seulement, se sont occupés du portrait « au point de vue historique et documentaire ». De nos jours surtout l'étude iconographique a pris plus d'essor et il n'est pas de bonne bio-bibliographie où l'on ne garde une petite place au portrait, voire même à l'estampe. Quelle que soit cependant l'abondance des publications purement iconographiques, elle est loin d'égaler la richesse des travaux bibliographiques qu'elles sont appelées à compléter si utilement. Il existe encore bien des lacunes et les gens d'étude ne sauraient se trop réjouir quand ils en voient combler une par un travail aussi intéressant, aussi bien fait, aussi consciencieux que celui que nous offre aujourd'hui M. le marquis de Granges de Surgères.

Une production de cette nature échappant à l'analyse proprement dite, il faut se borner à en faire connaître l'origine et le plan.

Entraîné par un goût naturel pour les produits charmants de la gravure, mû par un profond sentiment d'attrait pour les études bretonnes, l'érudit auteur de ce beau travail a consacré plusieurs années de laborieuses recherches à en réunir les éléments. Après avoir, Dieu sait au prix de quels patients efforts! mené son œuvre à bonne fin, il en a fait paraître les premières feuilles dans le *Bulletin de la Société archéologique de Nantes*, auquel l'ouvrage entier était destiné. Lassé par la lenteur d'une publication ainsi morcelée, il a pris le parti de continuer seul l'œuvre entreprise et c'est à cette détermination généreuse que nous devons ce magnifique volume dont l'exécution matérielle, due à des éditeurs provinciaux, ferait honneur aux plus habiles librairies parisiennes. Son plan est des plus simples; suivant l'exemple des Lieutaud et des Tardieu, il a choisi l'ordre alphabétique, sauf pour la « Maison et les Ducs de Bretagne », groupés dans les vingt-cinq premières pages et qui forment une sorte de chapitre à part. Ce premier tome contient les lettres A K et renferme plus de 600 articles. Chaque personnage portraituré est d'abord l'objet d'une courte notice biographique qui permettra de rectifier bien des erreurs, car l'auteur, pour établir exactement l'état-civil de ces Bretons célèbres, n'a pas reculé devant les plus ingrates recherches, fouillant les archives, compulsant les registres de mairies et de paroisses, se répandant en démarches et correspondances incessantes. La liste des portraits et leur description n'ont pas été rédigées avec moins de soins : gravures en diverses manières, dessins, lithographies, bois, gillotages, tous les procédés sont représentés et minutieusement indiqués dans ce beau répertoire, tous, jusqu'au portrait-charge et à la caricature. Il n'est pas besoin de dire combien, sans parler des 120,000 portraits du Cabinet des estampes, qu'il a examinées une à une, il lui a fallu dépouiller de catalogues spéciaux, de recueils iconographiques, de journaux illustrés, etc., consulter de collections publiques et particulières; il suffit, pour s'en rendre compte, de jeter un coup d'œil sur les pages de cette remarquable étude. Si, pour le mieux comprendre, il faut citer quelques exemples, nous nous bornerons aux suivants : la reine *Anne de Bretagne*, dont les portraits in-folio, in-4°, in-8°, in-12, in-18, isolés ou entourés d'autres personnages, tirés à part ou insérés dans des ouvrages, s'élèvent au nombre de 62; *Henri II*, roi de France et dernier duc de Bretagne, qui fait l'objet d'une liste de 126 numéros; *Abeilard et Héloïse*, 53 numéros; la *duchesse de Berry*, 146

numéros; *Chateaubriand*, 98 numéros; les *Fouquet*, 58 numéros; *Gondi*, le fameux coadjuteur, 57 numéros; *Descartes*, 111 numéros, et, pour finir par une célébrité d'un autre genre, le général *Boulanger*, dont les traits ont été reproduits huit fois par divers modes d'illustration.

Ainsi qu'on le voit, cet excellent ouvrage, tiré, croyons-nous, à un trop petit nombre, n'intéressera pas seulement les amis de l'art de la gravure auxquels il fournira tant d'indications précieuses sur des artistes oubliés ou peu connus; il rendra aussi de grands services à tous ceux qui s'occupent d'histoire et il formera l'indispensable et très instructif complément du livre suivant, déjà bien connu et justement apprécié dont nous allons dire quelques mots.

Répertoire de bio-bibliographie bretonne, par René Kerviler. Quatrième fascicule. Rennes, J. Plihou et L. Hervé, 5, rue Motte-Fablet. In-8° de 176 pages. — Prix : 5 francs.

Il n'est pas besoin de revenir sur l'objet et le plan de cette production admirable que nous avons eu déjà l'occasion de faire connaître trois fois à nos lecteurs. Nous nous bornerons, quant à présent, à signaler ce quatrième fascicule (*Bar-Bec*), nous réservant d'en parler plus en détail, lors de la publication du cinquième, qui terminera le second tome de cet excellent ouvrage. N'omettons pas de dire cependant que cette livraison nouvelle est digne, à tous égards, des précédentes, qu'on y remarque les mêmes soins, tant au point de vue du fond que sous le rapport de la forme, le même souci de l'exactitude, le même zèle et la même consciencieuse érudition. Ajoutons qu'en voyant se succéder si régulièrement les parties de ce travail énorme, les souscripteurs et les travailleurs doivent être délivrés de toute inquiétude sur le résultat final de l'entreprise; ils peuvent être à présent assurés que le savant M. René Kerviler possède, dès maintenant, les éléments réunis pour la mener à bonne fin.

Bibliographie bourguignonne. — *Supplément*, par Ph. Milsand, bibliothécaire adjoint, membre de l'Académie de Dijon et de la Commission des antiquités de la Côte-d'Or. Dijon, Gustave Lamarche, place Saint-Étienne, 1888; gr. in-8° de VI-204 pages.

Les lecteurs du *Livre* n'ont point oublié l'ouvrage principal que vient compléter ce supplément, et dont il leur a été rendu compte en 1885. Le savant bibliothécaire de Dijon a naturellement suivi, dans cette dernière partie de son travail, le même ordre et les mêmes divisions que dans la première. Afin de rendre, dans l'une et dans l'autre, les recherches plus faciles, il a joint à cet important fascicule la table générale alphabétique des divisions et une très copieuse table générale, également alphabétique, des noms d'auteurs, chaque nom étant suivi, bien entendu, des diverses publications dues à chaque écrivain.

Ce supplément qui renferme, comme il convenait, toutes les publications parues depuis l'apparition de l'ouvrage principal, contient un nombre assez considérable d'écrits anciens omis dans la première partie; l'auteur n'a rien négligé pour que son œuvre fût aussi exacte que possible, aussi complète qu'il a pu la rendre. C'est ainsi, par exemple, qu'il y a compris une certaine quantité d'arrêts, placards, procès-verbaux, programmes et autres pièces volantes, en apparence de peu d'importance. C'est bien à tort qu'on lui en ferait reproche, car ce qui peut sembler inutile, pris séparément, acquiert, réuni, une réelle valeur. Rien ne doit être dédaigné dans une bibliographie locale, et c'est un principe que certains auteurs de monographies analogues ne paraissent pas toujours avoir suffisamment observé.

Si nous avions une critique à formuler sur le travail de M. Ph. Milsand, ce serait celle-ci : il est regrettable qu'il n'ait pas indiqué la pagination des publications qu'il cite, de celles-là du moins qu'il a eues entre les mains, car on ne peut tout voir par soi-même. Cette indication si utile ne doit pas être omise quand on la peut donner; beaucoup de bibliographes aujourd'hui se font avec raison une loi de la mentionner exactement.

Pour faire apprécier l'importance de la Bibliographie bourguignonne, nous nous bornerons à rappeler que le tome précédent contenait 13,943 numéros, chiffre que ce supplément accroît d'un quart environ; elle renferme donc plus de 17,000 articles. Disons enfin que l'ouvrage se termine par un mémoire lu, par l'auteur, à la Sorbonne, en 1886, sur *l'Objet, la Division et le Plan d'une Bibliographie départementale*, mémoire bien fait, plein de vues judicieuses et que consulteront utilement les futurs auteurs de bibliographies régionales.

Cataloghi di Biblioteche e Indici bibliografici. — *Memoria di* Giuseppe Fumagalli. In Firenza, G.-C. Sansoni, editore, 1887, in-8° de XIX-199 pages. Prix : 5 francs.

La bibliographie est loin d'avoir fait, en Italie, l'objet d'études aussi étendues que dans les autres pays de l'Europe. A part quelques rares ouvrages, déjà vieillis et arriérés, elle n'offre pas un développement comparable à celui des autres nations; on peut s'en rendre compte aisément par un coup d'œil dans le livre de Petzholdt, ou dans celui plus récent de M. Léon Vallée. Cependant, depuis quelques années, sous l'influence et grâce à l'initiative du ministère de l'instruction publique de Rome, cette science semble rentrer en faveur chez nos voisins, ce dont il faut s'applaudir, si l'on songe aux innombrables productions non décrites encore, perdues ou dédaignées, de leur riche littérature. A plusieurs reprises, nous avons signalé ici diverses publications officielles faisant connaître une partie des richesses

imprimées ou manuscrites que renferment des bibliothèques d'au delà les monts; nous sommes heureux de pouvoir mentionner cette publication bibliographique nouvelle, formant le deuxième tome d'une *Biblioteca de bibliografia e paleografia* qui, si l'on en juge par son prospectus, promet d'être intéressante.

L'ouvrage que nous offre M. Joseph Fumagalli, sous-bibliothécaire de la « Bibliothèque Victor-Emmanuel », de Rome, n'est autre chose qu'un mémoire couronné au premier concours bibliographique ouvert sous les auspices du ministère de l'instruction publique italien en 1885. Comme le titre l'indique, c'est une sorte de manuel catalogographique; il a pour but de formuler les meilleures règles pour la rédaction d'un catalogue de bibliothèque et d'un index bibliographique. C'est moins une œuvre originale qu'une compilation. L'auteur, qui a manifestement beaucoup de lecture et un réel souci de bien faire, ne nous offre ni un nouveau système ni une théorie nouvelle; il se borne à établir où en est actuellement la question des catalogues et index, et, grâce à d'abondantes citations, il remplit assez méthodiquement les 200 pages de son essai. Par une singularité qui ne s'expliquerait naturellement que s'il ne connaît pas bien notre langue, il semble avoir systématiquement écarté de ses recherches les publications bibliographiques françaises; à peine en cite-t-il trois ou quatre, auxquelles il ne fait d'ailleurs que des emprunts sans importance. Par contre, les travaux américains et allemands paraissent l'avoir entièrement absorbé; les uns et les autres obtiennent son admiration; il en donne de longs extraits et quand, à la fin de son essai, il rédige ses règles pour la confection des index et catalogues, c'est presque exclusivement de leurs idées et de leurs procédés qu'il s'inspire. Il n'y a pas lieu d'insister davantage sur cette étude qui, nous le répétons, dénote de sérieuses recherches et qui pourra rendre des services aux bibliographes italiens; nous constaterons toutefois qu'elle semble devoir être d'une moindre utilité pour les bibliographes anglais, belges ou français.

Catalogue des livres composant la bibliothèque de feu M. le baron James de Rothschild, par M. Émile Picot. Tome II. Paris, Damascène Morgand, libraire, 55, passage des Panoramas, 1887. Un vol. gr. in-8° de 596 pages, orné de 8 planches hors texte et d'un très grand nombre de marques typographiques, vignettes sur bois, reproductions diverses, etc. — Tirage à nombre restreint; imprimé chez L. Danel, à Lille. Quelques exemplaires sur papier de Hollande. — Prix : 40 francs.

Quand parut, il y a trois ans, le premier volume de ce magnifique catalogue, nous avons fait connaître à nos lecteurs (voir *le Livre* de 1885, Bibliographie rétrospective, page 469), à quelles circonstances était due cette superbe publication. Nous avons dit comment, après la mort du regretté bibliophile qui avait réuni toutes ces richesses qui ne seront point dispersées, l'un de ses plus vieux et plus chers amis, M. Émile Picot, avait accepté la tâche d'en dresser l'intéressant inventaire, avec cette exactitude scrupuleuse, cette érudition de bon aloi et ce goût parfait qui distinguent les productions de l'éminent bibliographe.

Il n'est donc pas besoin de revenir sur les nombreux mérites de l'œuvre entreprise par M. Émile Picot : les heureux possesseurs de son premier tome savent trop bien à quoi s'en tenir sur sa valeur pour qu'il soit nécessaire d'insister sur ses rares qualités. Aussi, en signalant l'apparition de cette seconde partie qui ne le cède sous aucun rapport à la précédente, avons-nous moins pour but d'en faire un éloge superflu que d'en indiquer le contenu, en notant au courant de la plume quelques-uns des articles les plus remarquables ou les plus curieux.

Ce volume deuxième, qui se compose de 1,083 articles (nos 1059 à 2141), renferme *les Belles-Lettres* (théâtre, romans, facéties, philologie, épistolaires, polygraphes), et une partie de *l'Histoire* (géographie, voyages, histoire universelle depuis les origines jusqu'au règne de François Ier).

Dans le théâtre, parmi les articles qui attirent le plus l'attention, non moins par leur rareté même que par les notices si substantielles et si judicieuses du rédacteur, nous nous bornerons à signaler les suivants : *Ludus Diane* (n° 1066), pièce fort singulière représentée, en 1500, à Lintz, devant le roi des Romains, jouée par de hauts personnages, remplie de tours de force poétiques attribués à Vincentius Longinus; — les *Dramata sacra*, réunis sous le n° 1068; — le *Mister de monsieur Sainct Estienne*, manuscrit autographe précieux et inédit de Nicolas Loupvent (n° 1077); — l'*Istoire de la destruction de Troye la grant* (1079), autre manuscrit non moins admirable; — le *Trialogue* (1082), moralité satirique composée en 1544 contre François Ier, plus tard réimprimée en Hollande comme un pamphlet dirigé contre Louis XIV; — trois remarquables éditions originales de *Pathelin* (1083-85), ornées de figures sur bois bien curieuses à en juger par les fac-similés du catalogue; — le fameux et introuvable *Testament de Carmentrant*, à VIII personnaiges (1086); — puis une suite merveilleuse d'éditions originales de Corneille, Racine et Molière (1123-1273); — l'*Homme glorieux* (1196), ce curieux factum du curé Pierre Roullé contre Molière, pièce fort rare, heureusement vulgarisée par deux réimpressions; — nous ne citerons que pour mémoire des recueils uniques de pièces sur Corneille et sur le *Cid* (1141-42); — une collection des plus rares *Ballets* (1445-57); — enfin maintes éditions originales des plus célèbres pièces du théâtre de notre siècle.

Le roman, comme on peut croire, n'est pas moins richement représenté que le théâtre, le plus souvent par des exemplaires de condition merveilleuse et de toute rareté, sinon presque uniques. Ainsi, après les romans du cycle de Charlemagne et de la Table-Ronde (1485-1492), après les romans d'aventures

(*Melusine, Hélaine, Pierre de Provence, Theseus de Coulongne, Ponthus*, etc.), nous ne trouvons pas moins de quatorze articles consacrés à Rabelais (1508-22), puis les étranges et tragiques productions de Jean d'Intras, l'*Astrée* et toutes les plus célèbres fictions romanesques du XVIIIe siècle. Ce sont ensuite, presque toujours en éditions originales, les productions les plus charmantes ou les plus fameuses du XVIIIe siècle, productions piquantes, poétiques ou satiriques, que le commun des bibliophiles ne peut prétendre à posséder, en tel état, en si grand nombre, et qu'il faut se contenter d'avoir sous la forme des réimpressions élégantes qu'on nous a prodiguées en notre temps. Est-il besoin de dire que la série des vieux conteurs en prose, celle des histoires extraordinaires et celles des féeries sont en tous points dignes des merveilles que renferment les autres divisions de la littérature d'imagination? Pour ne citer que quelques exemples, quel bibliophile ne ferait des folies pour acquérir ce Des Périers (1696), ces *Facecieux devis* du sieur du Moulinet (1704), ces *Delices* de Verboquet (1705), que M. Émile Picot nous décrit d'une façon si séduisante!

Quant à la classe des facéties, c'est une des plus riches et des plus remarquables en ce genre que l'on puisse rencontrer dans une bibliothèque privée; là encore on n'a que l'embarras du choix parmi les œuvres curieuses et les livrets rarissimes, depuis les précieuses plaquettes en gothiques telles que les *Demandes joyeuses en forme de quolibet, la Grande confrairie des soulx douvrer* (1774-75), ou les *Bigarrures* de Tabourot de 1583, les *Œuvres de Bruscambille* de 1622, et les *Cent drogues admirables* (n°s 1777-88-93), jusqu'aux *Plaisantes harengues funèbres* et aux *Demandes d'amours par responses* (1824-31), sans oublier les *Tabarinades* et *Caquets de l'accouchée*, si clairement et minutieusement décrits sous les n°s 1795 et suivants.

Passons sur la philologie, les épistolaires et les polygraphes qui contiennent, on n'en doute pas, d'inestimables volumes, et arrêtons-nous un moment sur l'histoire où se trouvent de véritables trésors de bibliophile. — Comment ne pas citer le livre *Sensuyt le chemin de Paris à Lyon, à Venise, à Rome et à Hierusalem*, petit in-8° gothique imprimé vers 1520 (n° 1929); — le *Voyage de la saincte cité de Hierusalem* (1939); — *Ho Preste Joam das Indias* (1944); — l'*Epistola Christophori Colombi* (1947); — le *Mundus novus* d'Alberic Vespucci (1948), dont M. Picot nous fait connaître la curieuse exécution typographique à l'aide de fac-similés merveilleux de fidélité et de netteté! Comment ne pas parler des *Paesi novamente retrovati* et de la *Lettera di Amerigo Vespucci* (1950-52), qui font l'objet de notices si instructives? N'omettons pas non plus l'*Histoire de la Nouvelle-France*, de 1611; — *le Grand voyage du pays des Hurons*, de 1632; — les *Relaciones*, de Las Casas; — l'*Histoire de la Floride*, et toute cette série d'« Americana » aussi intéressante que rare qui occupe les pages 422 à 472 du catalogue. — Voici maintenant, dans l'histoire générale, le *Miroir historial*, de 1531 (n° 1999); — le célèbre *Traité de la différence des Schismes*, de Jean Lemaire (2007), suivi de la *Légende des Véniciens*; — la *Legende dorée en françoys*, de 1518 (2020); — le *Purgatoire sainct Patrice*, de 1520 (2021), si curieusement typographié et illustré; — la *Conversion et revocation des Luthériens* (2050); — les *Livres des Illustrations de la Gaule et singularitez de Troye*, par Jean Lemaire (2090); — les *Louenges du roy Louys XIIe de ce nom* (2105) et vingt autres livres de triomphes, entrées, pas d'armes, tournois, etc., plus remarquables et plus précieux les uns que les autres.

Ces rapides citations ne sauraient donner une idée bien exacte des merveilles que renferment la magnifique collection composée avec tant de soin, de goût et d'amour, par M. le baron James de Rothschild; tout au plus suffiront-elles à faire comprendre à ceux qui connaissent et aiment vraiment les beaux livres l'intérêt que présente cet admirable inventaire et leur inspirer le désir de le posséder. La bibliothèque que M. E. Picot nous fait connaître n'offre rien de banal ou de médiocre; tous les volumes qu'elle renferme en si grand nombre ne se recommandent pas moins par leur rareté ou leur intérêt au point de vue historique et littéraire, que par la richesse ou l'éclat de leur habillement; sans parler des reliures anciennes en admirable état qui en recouvrent une bonne partie, les noms des plus habiles et plus célèbres relieurs de notre siècle se rencontrent à chaque page du catalogue; ce sont, par exemple, ceux de Duru, de Trautz-Bauzonnet, de Motte, de Capé, de Cuzin et de dix autres artistes également appréciés. Beaucoup de ces splendides volumes sont, d'ailleurs, si l'on peut ainsi dire, des exemplaires « historiques » et depuis longtemps notés dans les fastes bibliophilesques; avant de venir prendre place sur les rayons qu'ils ne doivent plus quitter, ils ont passé entre les mains d'amateurs fameux ou illustres, et le savant rédacteur de l'inventaire n'a pas négligé, comme on s'en doute, d'indiquer leurs provenances diverses.

Ce qui, dans le beau travail de M. E. Picot, ne frappe pas moins que sa précision et sa minutieuse exactitude, c'est la sobriété de ses appréciations; il ne s'épuise pas, comme certains catalogographes, en épithètes laudatives ou admiratives; il ne prodigue point les « rares » et les « rarissimes »; il se contente de décrire simplement mais complètement ses ouvrages, et cette description claire et fidèle, presque toujours accompagnée de notes érudites et instructives, en dit plus que de longs éloges. — Il faut souhaiter que l'éminent bibliographe soit à même de nous donner bientôt la troisième et dernière partie de son beau travail, qui doit contenir la fin de l'*histoire*, le *supplément*, les *additions* et *corrections*, ainsi que des *tables* très copieuses. Ainsi terminé, son catalogue constituera un véritable monument bibliographique et formera, avec le catalogue Didot, si bien rédigé par M. Pawlowski, le meilleur et plus utile complément que l'on puisse désirer pour le *Manuel* de Brunet.

PHIL.-MIN.

Les Livres à clef. — *Étude de bibliographie critique et analytique pour servir à l'histoire littéraire*, par Fernand Drujon. Trois fascicules formant deux vol. in-8°. Paris, Rouveyre.

Ce titre, si clair et, malgré son air mystérieux, si compréhensible pour ceux qui s'occupent de littérature ou d'histoire, a peut-être besoin d'être expliqué pour le commun des mortels. J'entends par là une nombreuse catégorie de lecteurs qui, sans s'adonner aux douceurs parfois voluptueuses de la bibliophilie, aiment cependant beaucoup à lire et se creusent souvent le cerveau pour trouver le vrai sens du livre qu'ils lisent, ou les noms réels des personnages qui y figurent sous des noms supposés.

Je ne trouve pas de meilleure définition à leur donner que celle par laquelle l'auteur ouvre la préface de l'ouvrage qui nous occupe :

« Tout livre contenant des faits réels ou des allusions à des faits réels dissimulées sous des voiles énigmatiques plus ou moins transparents, — tout livre mettant en scène des personnages réels ou faisant allusion à des personnages réels sous des noms supposés ou altérés, — est un *livre à clef*.

« Suivant la définition de Littré, d'accord avec celle de l'Académie, la *clef* d'un livre de cette nature n'est autre chose que l'explication des *caractères énigmatiques* ou des *noms supposés* qu'il renferme. »

Qui de vous, lecteur, bibliophile ou simple amateur, artiste et même lettré, n'a pas eu, comme moi, maintes fois l'occasion, en feuilletant un livre qui venait de paraître, de s'adresser cette question : « N'y a-t-il pas là des allusions à certains faits connus, et ces noms aux formes bizarres ne représentent-ils pas, sous une figure contournée, anagrammatique ou autre, tels ou tels personnages en vue? » Pour moi, je vous avoue naïvement que cela m'arrive tous les jours.

Pour citer des ouvrages récents, quel est le lecteur qui ne s'est pas arrêté longuement, pendant la lecture de quelque volume de Daudet, de Claretie ou d'autres de nos maîtres écrivains, de quelque satire, de quelque pamphlet politique ou autre, pour y découvrir les personnalités qu'on suppose toujours, à tort ou à raison, que les auteurs ont dû y glisser? Il est même rare que, dès l'apparition de l'un de ces ouvrages, de prétendues *clefs*, quelquefois assez vraisemblables, mais souvent fantaisistes, ne se glissent pas dans quelque journal, à côté d'un compte rendu littéraire du livre, — bien que les auteurs se défendent généralement de toute sorte d'allusions ou de personnalités.

Et comme cela s'est pratiqué ainsi à toutes les époques, depuis les temps les plus reculés, il existe donc un grand nombre de *livres à clefs*. Il existe aussi beaucoup de *clefs* de ces mêmes livres, soit imprimées à l'époque de la publication de chacun, soit manuscrites, retrouvées sur différents exemplaires (et quelquefois ne concordant pas toujours parfaitement entre elles). C'est ce qui a fait dire à Charles Nodier, dans un de ces intéressants articles dont sa plume fantaisiste ornait souvent les colonnes du *Bulletin du bibliophile*, au temps du père J. Techener : « Ce n'est pas que les *clefs* des auteurs satiriques ne soient un peu partout, mais on ne les trouve réunies nulle part. » M. Fernand Drujon a pris ces quelques mots comme épigraphe de son ouvrage, et il a eu raison, car ils suffisent pour en justifier la nécessité. Le mot n'est pas exagéré. Une bibliographie des livres à clefs était nécessaire, et il est même étonnant qu'elle n'ait pas été faite plus tôt sur les mêmes bases que l'est celle-ci. Car on ne peut pas considérer comme un ouvrage suffisant celui qui fut publié, il y a quelques années, d'après des notes laissées par Querard. Évidemment, l'auteur de *la France littéraire* aurait augmenté et complété autant que possible son travail s'il eût vécu; mais le livre que vient de publier M. Drujon n'en eût pas été moins utile, car le système descriptif bibliographique (d'ailleurs assez imparfait), pratiqué du temps de Quérard, était loin d'être suffisant pour contenter la méticuleuse curiosité des bibliophiles nos contemporains.

Un ouvrage minutieusement et intelligemment fait sur les *livres à clef* était donc devenu presque indispensable, surtout pour notre siècle de recherches précises, de documents humains, comme on a appelé les matériaux qui servent à composer beaucoup de volumes de nos jours. Cela posé, le livre de M. Drujon remplit-il le but attendu et doit-il rendre quelques services? Je n'hésite pas à répondre oui. Sans être complet, ce qui est à peu près impossible, car on ne peut vraiment dire où commence et où finit la série des livres à clefs, ce consciencieux et excellent travail est très corsé en documents. Il décrit au moins un millier d'ouvrages, tant anciens que modernes, français et même étrangers, et donne non seulement la description bibliographique des volumes indiqués, mais encore, bien souvent, des clefs détaillées qui ajoutent aux notes toujours précises et nettes, parfois humoristiques, un attrait, un charme piquant.

Quant aux services que ce livre doit rendre, surtout aux lettrés, aux écrivains ou aux historiens, j'affirme qu'ils doivent être tels que si tous ceux auxquels il peut éviter bien des recherches, peut-être bien des erreurs, tenaient à le posséder, il faudrait que l'éditeur fît de suite quintupler le tirage. Il va sans dire que cela n'arrivera pas. La plupart des gens qui se mêlent d'écrire se bornent à compulser hâtivement, aux bibliothèques publiques, les livres dans le genre de celui-ci, et, sur de simples notes (pas toujours prises par écrit), ils élaborent à la légère de longs articles ou de gros volumes. Aussi les travaux issus de recherches si peu mûries disparaissent-ils promptement dans cette immense et éternel gouffre de l'oubli, qui rend ainsi autant de services à l'humanité qu'il fit autrefois pleurer d'amoureux, si l'on en croit les poètes idylliques.

Bien restreint est le nombre des écrivains, poètes ou journalistes, critiques littéraires ou *reporters* en bibliographie, qui prennent la peine d'étudier à fond les ouvrages comme celui-ci, dans lesquels ils puiseraient des matériaux précieux; car il n'en est guère,

même parmi les favorisés de la fortune, qui les achètent. Le goût n'est plus aux travaux vraiment sérieux, surtout aux travaux consciencieux. Ce sont babioles que tout cela! pense-t-on; on n'a plus le temps de s'arrêter à creuser les questions quelconques. Tout doit se faire non avec réflexion et savoir, c'est vieux jeu! mais avec hâte, avec fièvre. La vapeur semble avoir communiqué sa puissance de vitesse prestigieuse à tout ce qui est art, lettres et sciences; et la mécanique, sa compagne assidue, paraît présider à l'éclosion de toute œuvre qui voit le jour. Il ne faudrait pas s'étonner de voir expérimenter prochainement une machine pouvant, en quelques heures, — substituant ses rouages précis au cerveau d'un homme de talent, — inventer, composer, écrire, imprimer et même brocher un volume de vers, de littérature, d'histoire ou de science, pourvu qu'on ait pris à l'avance cette simple précaution de placer dans un engrenage *ad hoc* les lettres composant le titre et le sujet du volume, quelques rames de papier et l'encre suffisante. On lira ce jour-là, sur les murs et dans les journaux, des annonces dans le genre de celle-ci : « Vient de paraître : *la Nouvelle philosophie mise à la portée de tous*, ouvrage de haute et puissante pensée, par la machine perfectionnée sortie des ateliers X*** et Cie, de l'Académie française!... »

En attendant, on peut hardiment prédire que le livre de M. Drujon facilitera singulièrement la tâche à un petit nombre d'écrivains qui travaillent encore pour composer leurs ouvrages, et fera la joie d'un certain nombre de curieux et de bibliophiles. L'auteur, homme modeste parmi les modestes, malgré — ou peut-être à cause de — son mérite réel, me disait il y a quelques semaines : « Je souhaite, bien entendu, surtout pour mon éditeur, que mon livre se vende beaucoup; mais si, parmi ceux qui le posséderont ou le compulseront, il se trouve seulement cinquante délicats pour lui rendre justice, sans en exagérer la portée, mais aussi sans le dénigrer, je serai satisfait. Ceux-là se seront rendu compte de l'importance des recherches qu'il a fallu faire pour le composer, des difficultés de rédaction créées par la nécessité de certaines réserves et de mille autres choses qui semblent des riens pour le lecteur, mais n'en sont pas moins autant de pierres d'achoppement auxquelles se heurte celui qui prend à tâche de mettre au jour un ouvrage du genre de celui-ci. »

Que M. Drujon se tranquillise, son remarquable travail sur *les livres à clef*, qu'il appelle simplement *étude*, avec trop d'humilité, trouvera dans les différents mondes de l'intelligence un plus grand nombre d'appréciateurs judicieux qu'il ne le suppose. Les lettrés rendront hommage à la précision des documents qu'il met sous leurs yeux et au bon goût avec lequel il les a coordonnés; les érudits, malgré leur inévitable tendance à l'égoïsme, lui pardonneront les excursions faites par lui dans leur domaine, en raison de l'humour, de l'esprit de bon aloi et sans prétention qu'il y a déployés. Enfin, les gens du monde, bibliophiles ou curieux, ne pourront s'empêcher d'apprécier hautement le tact parfait qui l'a décidé à glisser sur certaines questions, à limiter aux strictes bornes des convenances certaines révélations, tout en ne négligeant pas d'attirer l'attention des intéressés sur les livres qui sont l'objet de ces réserves.

Il faudrait plus de place qu'on ne peut en occuper ici pour entrer dans les détails qu'exigerait un ouvrage de cette importance. Mais je dois me borner à ces données générales. Je me résume. Voilà un livre utile, bien fait, accompagné de deux tables « copieuses », donnant par ordre alphabétique, l'une les noms supposés, l'autre les noms réels (les titres des livres se trouvant disposés également par ordre alphabétique dans le cours des descriptions). Cet ouvrage sera consulté avec fruit et même lu avec agrément. Il rendra de véritables services et sera le digne pendant du *Catalogue des ouvrages condamnés*, du même auteur, ce livre intéressant qui parut, il y a quelques années, aussi chez Édouard Rouveyre, et obtint un si légitime succès. J.-L. P.

BEAUX-ARTS

Les Œuvres de maistre Bernard Palissy, nouvelle édition revue sur les textes originaux par B. Fillon, avec une notice historique, bibliographique et nécrologique par Louis Audiat. Deux vol. grand in-8°, tirés à 300 exemplaires, sur papier à bras d'Annonay. Niort, 1888, librairie L. Clouzot.

Habent sua fata libella... Je demande pardon au lecteur de réimprimer une fois de plus cette citation latine, si souvent reproduite qu'elle en est devenue le plus banal des lieux communs; mais en réalité jamais occasion de le faire ne s'est présentée plus opportune qu'à propos de cette édition nouvelle des *Œuvres de maistre Bernard Palissy*. Ces deux volumes — qui complètent la publication des ouvrages du regretté Benjamin Fillon, entreprise par le libraire Clouzot de Niort — sont imprimés, en effet, depuis plus de vingt ans. Pour quel motif les bonnes feuilles du livre sont-elles restées jusqu'à présent dans l'ombre de quelque grenier? Bien lui en a pris, au digne M. Fillon, de choisir un solide papier de fil à la main, capable de résister aux morsures de l'humidité comme à celle des rongeurs. Prévoyait-il que l'introduction aux *Œuvres de Palissy*, dont il avait confié la

rédaction à M. Anatole de Montaiglon, reculée de jour en jour, ne serait jamais écrite? Toujours est-il qu'il est mort sans avoir obtenu cette glose sur maistre Bernard, où M. de Montaiglon devait, paraît-il, faire toute sorte de révélations extraordinaires : « nous dire la plupart de ses origines scientifiques si bien dissimulées, ses voyages, les relations qu'il eut avec ses contemporains, citer des documents inédits, ouvrir de nouvelles vues sur cet homme étonnant, et faire en un mot, avec sa haute compétence, une étude magistrale et définitive sur l'homme, l'artiste et le savant ». A défaut de tant de merveilles, M. Louis Audiat, qui a publié jadis un volume sur Palissy, a écrit une longue et substantielle préface sur la vie et les œuvres du potier saintongeois.

Mieux vaut goujat debout qu'empereur enterré,

a dit La Fontaine; et, sincèrement, je me demande ce que M. de Montaiglon nous eût appris de plus que M. Audiat, dont le texte occupe CCVIII pages du tome Ier? Celui-ci se termine par la *Recepte véritable* et le *Devis* d'une *Grotte pour la Royne Mère*, remplaçant l'apocryphe *Déclaration des Abus*. Le tome II est rempli tout entier par les *Discours admirables*. La part de M. B. Fillon en cette édition est d'avoir *réellement* colligé le texte sur les éditions originales et de l'avoir émondé des fautes de typographie nombreuses qui le rendaient inintelligible par endroits. Nous sommes désormais en possession d'une édition définitive des écrits de Palissy, dont M. Fillon a eu raison de dire qu'ils valent « mille fois plus que ses œuvres de terre ».

°

The Great seals of England (Les grands Sceaux d'Angleterre). *Arranged and illustrated from the earliest times to the present day, with descriptive and historical notes,* by the late ALFRED-BENJAMIN WYON and ALLAN WYON, the former and present chief engravers of Her Majesty's seals. One vol. in imperial 4 to. Copiously illustrated. London, 1888. Elliot Stock.

Faveur rarement accordée, la reine d'Angleterre a permis que ce somptueux ouvrage lui fût dédié. Il est vrai que les auteurs, les deux frères, dont l'aîné est mort sans avoir vu l'œuvre commune finalement accomplie, MM. A.-B. et A. Wyon, étaient « premiers graveurs des sceaux de Sa Majesté ». D'autre part, les sceaux touchent de si près — si nous pouvons nous servir de ce mot — au mobilier de la souveraineté, que l'on s'explique facilement la gracieuse exception dont le livre qui traite d'une telle matière a été l'objet.

En outre, l'éditeur n'a rien négligé, en ce qui concerne la fabrication matérielle, pour que le volume fût digne de ce haut patronage. Le choix du format « in-quarto impérial », qui correspond à notre petit in-folio, est imposant, sans atteindre aux dimensions excessives où un livre cesse d'être maniable. De plus, le choix du papier, celui des caractères, la netteté, l'égalité de l'impression, la correction du texte, l'élégance et la variété des têtes de chapitre, lettres ornées, fleurons et culs-de-lampe, tout cet ensemble témoigne du goût et de la grande expérience de l'éditeur. M. Elliot Stock a donc su faire une œuvre rare en sa qualité, autant que rare par la limitation du tirage, fixé à 300 exemplaires numérotés et signés par l'auteur survivant, M. Allan Wyon.

Le texte, auquel nous reviendrons tout à l'heure à un autre point de vue, occupe dans sa suite ininterrompue par aucune intercalation d'image XVIII-217 pages dont nous aurons à dire le sens et l'importance. Le reste du volume se compose de 54 planches reproduisant 178 sceaux dans les proportions de 10 à 15 centimètres de diamètre en moyenne, c'est-à-dire parfaitement lisibles. Le procédé de reproduction adopté est désigné en anglais sous le nom d' « autotype fac-similé » qui n'est autre chose que le mode de tirage accoutumé du cliché photographique négatif sur papier chimiquement sensibilisé, et qui n'a de commun que la fidélité du premier cliché photographique avec les procédés de photogravure en creux ou en relief permettant le tirage des épreuves à l'encre grasse d'imprimerie. Malgré la grande vogue faite à ces derniers procédés par messieurs les éditeurs en général, nous ne regrettons en aucune façon que M. Elliot Stock n'y ait point eu recours en cet ouvrage. La faveur qui leur est accordée ne nous paraît guère justifiée que par l'inaltérabilité des épreuves, avantage chèrement payé par la lourdeur de l'ensemble, l'opacité des ombres et le défaut de transparence dans les demi-teintes. Ici, au contraire, l'empreinte de cire apparaît blonde, légère dans tout son relief, modelée en ses plus délicates transitions de valeurs sous un voile quelque peu teinté de violet par l'opération du fixage au moyen du chlorure d'or. La qualité de l'image est importante en un tel livre, dont l'objet est de placer sous les yeux du public les quelques sceaux notoirement connus pour avoir existé à l'époque de la domination saxonne et la suite complète des sceaux d'Angleterre, depuis le règne d'Édouard le Confesseur jusqu'au présent règne. Quant au texte, il est ce qu'il devait être, une sorte de catalogue historique où la minutieuse description de chaque pièce est accompagnée d'intéressantes et nombreuses particularités touchant l'histoire générale des sceaux et les lois qui les concerne, avec la désignation de la période pendant laquelle chacun d'eux fut en usage, l'indication de la date des chartes ou autres documents auxquels ils sont encore attachés, ainsi que celle des archives, collections et dépôts publics ou privés où ces documents, tant en Angleterre que sur le continent, sont aujourd'hui conservés. Quantité d'extraits des actes du conseil privé sortent ici pour la première fois de l'ombre des Archives. On rencontrera dans ce volume la liste de tous les premiers graveurs des sceaux, celle des lords chanceliers et gardes du grand sceau, depuis Édouard le Confesseur déjà nommé, ainsi que celle des officiers jadis attachés au sceau, avec l'exposé de leur fonction et de leurs émoluments, détails où les auteurs ont trouvé matière à de

curieuses informations. Enfin parmi les sceaux décrits et représentés, il en est qui ne sont guère connus que des archéologues spécialistes et quelques autres qui offrent l'intérêt considérable d'avoir été tout récemment découverts.

Les deux frères Alfred-Benjamin et Allan Wyon furent conduits à publier ce travail considérable par suite d'une singulière circonstance. Fils et petit-fils de « premiers graveurs des sceaux de Sa Majesté », ils héritèrent non seulement de la collection des empreintes relevées sur les pièces gravées par leur famille, mais de celle aussi des empreintes moulées par leur père et leur grand-père sur tous les sceaux anglais que ceux-ci avaient pu connaître. L'aîné, Alfred-Benjamin, continua et compléta les séries et poussa fort loin pour lui-même, sans arrière-pensée de publicité, la réunion de tous les renseignements tendant à fixer avec certitude la date et la durée de toute pièce et à en classer chronologiquement la succession. Sur ces entrefaites, il reçut la visite d'un légiste américain, chancelier de l'État de New-Jersey. Cet État, dont la première fondation comme colonie anglaise remonte à deux cents ans, était, à l'époque de cette visite, en litige — et ce litige était soumis à la cour suprême des États-Unis — avec l'État du Delaware au sujet de certains droits riverains et de droits de juridiction sur une partie de la rivière Delaware. Chacun des deux États produisait à l'appui de ses revendications une charte des mêmes droits exclusivement concédés par Charles II. Heureusement les deux chartes portaient deux grands sceaux différents. Il suffisait de découvrir quel était le plus ancien pour déterminer la solution du litige. Ce fut pour M. A.-B. Wyon l'affaire d'un moment. Cet incident le décida à livrer à la publicité le résultat de ses longues études. L'œuvre interrompu par sa mort a été repris, achevé par Mme A.-B. Wyon qui avait été sa collaboratrice zélée et par son frère, M. Allan Wyon. *Les grands sceaux d'Angleterre* sont un ouvrage d'une importance historique capitale; l'anecdote que nous avons rapportée est un exemple entre mille du genre de services qu'il est appelé à rendre.

Mais ce n'est pas seulement au point de vue de l'histoire générale que le livre est précieux. Il ne l'est pas moins à celui de l'histoire des armes, du costume, de l'art et du goût pendant une suite de siècles non interrompue en Angleterre, il nous montre la succession des différents styles dans toutes leurs transitions, depuis le style byzantin ou gallo-romain qui conduit à l'élégant style anglais primitif du XIIe siècle (Richard Ier) que suivent le pur style anglais du XIIIe (Henri III), les admirables sceaux gothiques dont les variantes se succèdent du grand sceau d'argent de la paix de Brétigny (Édouard III) jusqu'au merveilleux sceau d'or du roi Henri IV (XVe siècle). Sous Henri VIII se manifesta l'influence de la Renaissance italienne dans la décadence croissante du style jusqu'à la réaction provoquée par Élisabeth de qui l'on peut dater l'avènement du style moderne occupant deux périodes: la première allant jusqu'à la reine Anne — sauf l'interruption du gouvernement de Cromwell — et la seconde jusqu'à la reine Victoria. C'est dans cette seconde période que l'on commence à introduire des figures allégoriques dans le champ de la composition en même temps que l'effigie du souverain. Le sceau de George IV est un beau spécimen de cette combinaison.

Il serait superflu d'insister davantage sur la valeur multiple de l'ouvrage de MM. Wyon, magnifiquement édité par M. Elliot Stock.

Antiquités grecques, par G.-F. Schœmann. Ouvrage traduit de l'allemand, par G. Galuski. Deux vol. in-8°. Paris, 1884-1887. A. Picard.

L'antiquité hellénique n'est pas seulement le berceau de notre civilisation, elle est aussi l'œuf qui contenait en germe tous nos modes d'action et de pensée, nos lois et nos arts. C'est pourquoi elle reste et restera éternellement une source inépuisable ouverte aux investigations de notre filiale curiosité. Si grande elle est et si attirante, qu'elle passionne même l'érudition des races anglo-saxonne et germanique qui lui sont étrangères, et dicte à l'une *l'Histoire de la Grèce*, l'œuvre colossale de Grote, et à l'autre *les Antiquités grecques* de G.-F. Schœmann, pour ne citer que de récents travaux. Nous sommes redevables à M. G. Galuski de la traduction en français de ce dernier ouvrage, qui n'a rien perdu de sa clarté, je présume, à passer dans notre langue.

Le premier volume des *Antiquités grecques* a déjà quatre ans de date (1884); aussi ne croyons-nous pas qu'il soit inopportun d'en rappeler le contenu ; et nous le faisons d'autant plus volontiers qu'au point de vue de l'histoire il est le plus important des deux tomes. Il est lui-même divisé en deux parties principales, la première traçant d'un courant de plume continu l'éloquent tableau de la Grèce homérique. Consacrée à la Grèce historique, la seconde partie est subdivisée en trois sections : 1° la cité grecque, races, constitution de l'État, formes de gouvernement, bourgeois, artisans, éducation ; — 2° royauté, abolition et conséquences, oligarchie, races et classes, puissance publique, législateurs, tyrans, avènement de la démocratie, caractère de la réaction; — 3° Sparte, Hilotes, Périèques, Lycurgue, rois, sénat, assemblée du peuple, Éphores, magistrature, organisation militaire, décadence, Crète, Athènes, exposé historique, organisation de la cité. D'après cette sèche énumération on jugera de l'étendue des recherches que représente une telle succession de matières, comme de l'ordre et de la méthode qui ont présidé à leur classement. — Le second volume est moins touffu. En ses premières pages, il complète la troisième section du tome précédent par un exposé des relations internationales de la Grèce; puis se développe une seconde division d'une importance considérable, où sont passées en revue les antiquités religieuses. Si l'intérêt que présente la partie historique du livre de M. Schœmann est capital, celui de cette dernière partie ne le

lui cède en rien et couronne la composition par une suite de tableaux où l'art et la poésie ont une part égale.

Esthétique du sculpteur, par M. Henry Jouin. Un vol. in-8°. Paris, 1888. Renouard.

Ce n'est pas dans une note bibliographique étroitement mesurée que nous pouvons songer à discuter les théories critiques qu'inspirent à M. Henry Jouin ses longues méditations sur l'art statuaire et qu'il expose aujourd'hui réunies sous ce titre : *Esthétique du sculpteur*. Nous devons nous borner à présenter le livre au lecteur, c'est-à-dire à signaler l'ordre méthodique des matières traitées par l'auteur et à dire dans quel esprit l'œuvre est conçue. Les premiers chapitres sont de pure philosophie : définitions de l'art en général, du caractère de l'artiste, des « sources » de l'art : la nature, l'idéal, le désir, — définitions enfin de l'art plastique et de la méthode intellectuelle du sculpteur. C'est alors seulement que l'écrivain aborde les parties techniques de l'œuvre, la description des matières plastiques : argile, terre cuite, cire, bois, plâtre, bronze, ivoire et or, et, au sommet de l'échelle ascendante, la matière par excellence, le marbre. Suivent l'analyse des procédés, puis l'étude approfondie des genres : la statue, le groupe, le buste, le bas-relief, les pierres gravées et finalement les médailles. M. H. Jouin clôt le livre par un chapitre de conclusion où il tire ses dernières cartouches contre « deux adversaires redoutables qui mettent en péril notre école de sculpture : le maniérisme et le réalisme ».

M. Jouin, en effet, est un champion fervent de l'idéalisme. En philosophie, il appartient à l'école *du Beau, du Vrai et du Bien*, dont la formule trouvée par V. Cousin a été exploitée depuis par ses disciples, par M. Ch. Lévêque nommément, l'auteur d'une *Science du beau* que cite et qu'invoque l'auteur de *l'Esthétique du sculpteur*. Nous sommes loin de partager l'admiration de Jouin pour l'œuvre de M. Levêque et pour *la Grammaire des arts du dessin*, de Ch. Blanc. Mais, en dépit de notre dissentiment en matière d'esthétique, nous constatons avec plaisir que, dans ses parties techniques, l'œuvre de M. Jouin se dérobe à toute critique. Sa longue expérience de la forme d'art où se sont attachées ses prédilections et sa probité de critique l'ont sauvé des périls où menaçait de l'entraîner la reconnaissance du lauréat d'Académie et son penchant pour la philosophie éclectique. Ce n'est pas qu'il ait toujours échappé aux préjugés de l'école. N'a-t-il pas, en sa dédicace du livre « aux sculpteurs », condamné cruellement les artistes qui ne craignent pas de mettre leur talent, leurs facultés d'invention au service de l'industrie ! Il n'a pas hésité à les accuser « d'abaisser leur génie à des tâches vulgaires ». Quel mandarinisme ! Les artistes grecs — qu'il exalte pourtant — n'étaient pas si dégoûtés. Et, de notre temps, les Barye, les Carpeaux, aujourd'hui encore MM. Falguière, Frémiet, Thabard et tant d'auteurs n'ont pas cru déroger en posant l'empreinte d'un art supérieur en des œuvres d'art purement décoratif. — Tout homme qui a le goût des arts n'en doit pas moins lire le livre de M. H. Jouin.

Inventaire des richesses d'art de la France. *Province, monuments civils*, tome II. Un vol. grand in-8°, 1888. Librairie Plon.

La commission de l'inventaire des richesses d'art de la France poursuit son œuvre, malgré les changements de ministres, avec une ponctualité dont les commissions en général ne se piquent guère. Nous l'en félicitons, en dépit des pronostics des journalistes anglais, qui, jetant l'alarme en nos cœurs, considèrent la publication de cet inventaire comme une tâche épargnée à l'Allemand vainqueur et pillard, à qui elle fournit l'indication du butin à emporter tout à l'heure, s'il faut en croire ces fâcheux. Le cas échéant d'une rencontre de peuples, nous avons, Dieu aidant, plus de confiance dans l'issue des événements.

Contînt-il seulement ses premiers fascicules, ce tome II des *Monuments civils*, qu'il serait encore l'un des plus précieux de la série. C'est au musée de Nantes, en effet, qu'ils se rapportent, à l'un des plus riches, sinon le plus riche parmi les musées de province. Et c'est M. Olivieur Merson, critique d'art lui-même, né à Nantes, qui a été chargé de décrire les collections de sa ville natale. Il s'est acquitté de cette belle tâche en bon fils et en historien d'une compétence parfaite. L'œuvre d'ailleurs ne lui était pas nouvelle, car il a publié, il y a une trentaine d'années, dans la *Revue européenne*, une série d'excellents articles sur les *Musées de province*, y compris Nantes.

Les notices qui suivent sont consacrées : à l'hôtel de la préfecture de Versailles par le regretté Clément de Ris, qui avait succédé à Eudore Soulié dans la conservation du musée de cette ville ; au château de Gien (Loire), par M. Edm. Michel ; à la bibliothèque de la ville de Besançon (Doubs), par M. Aug. Castan ; à l'hôtel de ville de Bellegarde (Loiret), par M. Edmond Michel ; à l'hospice de la Charité, à Lyon, par M. E.-L.-G. Charvet ; au donjon du château et à l'hôtel de ville de Beaugency (Loiret), par M. E. Michel, dont le nom se retrouve si souvent au bas de ces inventaires et qui est l'auteur aussi de celui de l'hôtel de ville de Lorris ; au musée de Dieppe, par M. A. Milet, qui clôt la série des tables alphabétique et analytique des milliers d'objets inventoriés rédigés avec le zèle le plus scrupuleux par M. Henry Jouin, donnent la clef de cet immense travail, où il serait difficile de pénétrer utilement sans ce précieux complément.

I. C.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

GÉOGRAPHIE

— Voyages — Mœurs et Coutumes —

En Allemagne, par CAMILLE LEMONNIER. Un vol. in-18 jésus. Paris, 1888, à la Librairie illustrée (7, rue du Croissant). — Prix : 3 fr. 50.

Le sous-titre : *Sensations d'un passant,* dit assez que le voyageur ne vise nullement à découvrir l'Amérique en Allemagne : il ne prétend pas saisir au vol les mœurs, l'état social et politique, le courant philosophique et littéraire, artistique et scientifique. Il faut savoir gré à M. Camille Lemonnier, qui est un écrivain de grand talent, malgré les bizarreries intermittentes qu'affecte son style, de n'avoir pas imité ces illusionnistes — pour employer un euphémisme — qui se donnent l'air de connaître à fond le tempérament et les destins d'un pays pour l'avoir traversé de nuit en train express.

Ce sont les choses plus que les gens, les pierres des monuments et les toiles des musées et les beautés des sites naturels plus que les âmes et leurs tendances, qui ont frappé et retenu l'attention de M. Camille Lemonnier. Son amour du style a trouvé amplement à se satisfaire, et son volume est tout en descriptions. Les notes qu'il a reprises de son carnet et rédigées sous l'impression encore vive de la vision directe analysent Cologne, Mayence, Wurtzbourg, Nuremberg, Munich et Regensbourg; un second et prochain volume retracera les sensations éprouvées à Vienne, à Prague, à Dresde, à Berlin et dans l'Allemagne du Nord.

Prenez votre parti des fantaisies de recherche dans l'expression auxquelles se plaît M. Camille Lemonnier; ne vous étonnez pas de lire dans une description du Rhin à Cologne : « L'eau, sous les pontons des débarcadères, s'approfondit de sombres miroitements vert bouteille, s'émeraude au soleil de teintes malachites, danse aux sillages en clartés cérulées, et, dans les fonds, se squame de luisardant airain », et dans la description du Dôme, c'est-à-dire de la cathédrale : « Le Dôme est la grande forêt où l'amour en Dieu prend une aile et vole, oiseau planant dans la lumière des espaces, oiseau frissonnant sans effroi et mollement pâme aux mains de l'Éternel, — la mystique et rumorante forêt aux lianes berceuses de prières, aux profondeurs endormeuses de remords, aux célestes végétations annonciatrices de l'éden terminal et des empyréennes blandices, la forêt qui, dans l'esprit, fait passer les rafraîchissantes brises sous lesquelles s'endort la souffrance de la vie. »

Pardonnez à M. Lemonnier ces accès de galimatias triple en faveur des pages superbement écrites avec un soin d'artiste amoureux de la substance et de la forme de son art. Si j'étais sûr de n'être point mal compris, je dirais que son livre *En Allemagne* est le Bœdecker artistique dont doit se munir tout voyageur intelligent qui franchit le Rhin, ou plutôt encore qui l'a repassé. Il jouira doublement du voyage et du livre.

P. Z.

Sept cents lieues en sept mois à travers la France, la Belgique et la Suisse, par le docteur C. AMANIEN. Illustrations de J. Ambroise et E. Juillerat, avec carte itinéraire. Un vol. in-8°. Paris, 1888. L. Sauvaître, éditeur.

Le Dr Amanien a fait toute la campagne de 1870-1871 attaché, avec dix-neuf autres médecins et quarante infirmiers, à la septième ambulance internationale. Après dix-sept années écoulées, il livre au public, en ce volume, la déposition d'un témoin oculaire dans l'enquête toujours ouverte sur les événements de cette année terrible, dont la date restera solennelle dans l'histoire du monde. Le Dr Amanien, cependant, ne le prend pas sur le ton solennel en ces *Récits anecdotiques;* il raconte simplement, familièrement ce qu'il a fait, où il est allé, ce qu'il a vu, ce qu'on lui a dit, les impressions qu'il a éprouvées. Cette absence de prétention, qui n'exclut pas de ces pages l'émotion patriotique, captive et retient le lecteur, transporté tour à tour de Montmédy à Sedan, puis à Thionville, à Metz, de sinistre mémoire, à Mulhouse, à Orléans enfin, à l'armée de la Loire, à Patay et à Beaugency. L'armistice était signé. M. Amanien se dirige alors vers Tours, où se trouvait le centre de la Société de secours aux blessés. Arrivé dans la nuit à Ménars, il trouve l'hospitalité au château, splendide résidence du prince de Chimay. Ici, l'auteur rapporte un petit incident que je ne voudrais pas laisser passer sans protestation.

« Le lendemain — écrit-il, — notre comptable, M. Gérin, me dit : — « Vous connaissez le groupe de « Carpeaux, au grand Opéra? Venez voir celui-ci. » Et il me conduisit à l'extrémité de l'allée qui borde la terrasse. Un groupe en marbre blanc, placé en ce lieu, représente *Zéphyr et Flore;* c'est une œuvre remarquable du règne de Louis XV. Certes, notre habile sculpteur n'aurait pu nier avoir puisé là une de ses meilleures inspirations; Zéphyr et le danseur du groupe de l'Opéra, c'est tout un. « Carpeaux, me « dit Gérin, était un des commensaux de la maison. »

Ce pauvre groupe de *la Danse,* il ne lui manquait plus que cette dernière note d'infamie! Anathématisé par Louis Veuillot et autres pudibonds *ejusdem fa-*

© 2007 Livre « Editions » des bibliothèques du Canada « Editions réseau du livre »

rinæ, taché d'encre par la main d'un vandale nocturne, à plusieurs reprises menacé d'être enlevé de la façade du nouvel Opéra pour cause d'obscénité : il ne lui manquait plus que de n'avoir même pas le mérite d'être une création originale; il lui fallait cette honte suprême d'être l'œuvre d'un plagiaire! Mais — j'en demande bien pardon au Dr Amanien — je me plais à croire que la comptabilité de M. Gérin était plus exacte que son affirmation de la commensalité de l'*habile* sculpteur chez le prince de Chimay, et le comptable plus scrupuleux que le conteur. Non, Carpeaux n'avait point de telles *habiletés*, qu'il eût repoussées avec horreur. En outre, celui qui signe ici le présent article de ses initiales a suivi d'assez près la vie du grand statuaire pour affirmer à son tour que l'auteur du groupe de *la Danse* ne fut *jamais* « l'un des commensaux » du prince de Chimay, n'a *jamais*, qui plus est, mis les pieds au château de Ménars, et n'a donc *jamais* vu le groupe de *Flore et Zéphyr*. Cette digression incidente ne vise en rien la bonne foi du Dr Amanien. L'honorable chirurgien n'est en aucune façon tenu de savoir que les rencontres de mouvements et d'attitudes dans l'art — surtout dans l'art statuaire — se produisent fréquemment, en raison du petit nombre des mouvements plastiques, et que, d'autre part, le talent de Carpeaux est proche parent, en effet, de celui de nos maîtres du XVIIIe siècle. — Néanmoins, et quoique tard venus, ces souvenirs de la guerre franco-allemande ne perdent rien de leur intérêt pour quelque point de détail sujet à caution qui s'y peut trouver çà et là, en quelque récit de seconde main. E. C.

La Nouvelle Cythère (*Tahiti*), par MONCHOISY. Un vol. in-18. Paris, 1888. Librairie Charpentier.

La parenthèse (*Tahiti*) ne figure pas au titre du volume de M. Monchoisy; je l'introduis ici pour avertir le lecteur et aussi le metteur en pages du *Livre* — ils pourraient s'y tromper — que nous rendons compte d'un récit de voyage et non d'un roman... à moins que l'auteur n'ait donné le champ libre à son imagination, car on ne sait vraiment plus à qui se fier. « A beau mentir qui vient de loin », dit le proverbe, un proverbe que l'auteur n'a pas l'air de redouter pour lui-même, puisqu'il le place en épigraphe de son premier chapitre, dans la pensée, sans doute, d'en diriger la pointe contre les voyageurs, ses devanciers. En ce qui le touche, il invoque en faveur de sa véracité un autre proverbe ou quelque chose d'approchant — il a un goût particulier pour ce genre de littérature : — J'étais là, telle chose m'advint », épigraphie-t-il en tête du volume; et, sous le couvert de cette déclaration, il fauche sans pitié parmi les illusions que nous avaient inspirées les légendes entretenues, au sujet de ce paradis terrestre, par tous les navigateurs, depuis Bougainville — qui lui donna le surnom galant de Nouvelle Cythère — jusqu'à Pierre Loti, Pierre Loti le charmeur, et entre tous le plus coupable, coupable de vision poétique. Lisez le chapitre VI où M. Monchoisy, qui a vu les héroïnes mêmes du *Mariage de Loti*, nous les montre en leur vérité ou ce qu'il affirme être tel, et vous en garderez pour longtemps la nausée du prétendu vrai. « Il n'y a point de romans en ce pays, il n'y en eut jamais », dit l'auteur de *la Nouvelle Cythère*. Il est de bonne foi dans sa protestation. Néanmoins, au nom de l'art, j'incline à croire que les portraits tracés par le poète sont plus fidèles et contiennent plus d'éternelle et humaine vérité que les photographies de M. Monchoisy. Son livre est à lire cependant et à garder, car il est plein de faits nouveaux. Je recommande tout particulièrement aux curieux de *folk-lore* le chapitre IX sur la littérature tahitienne.

E. C.



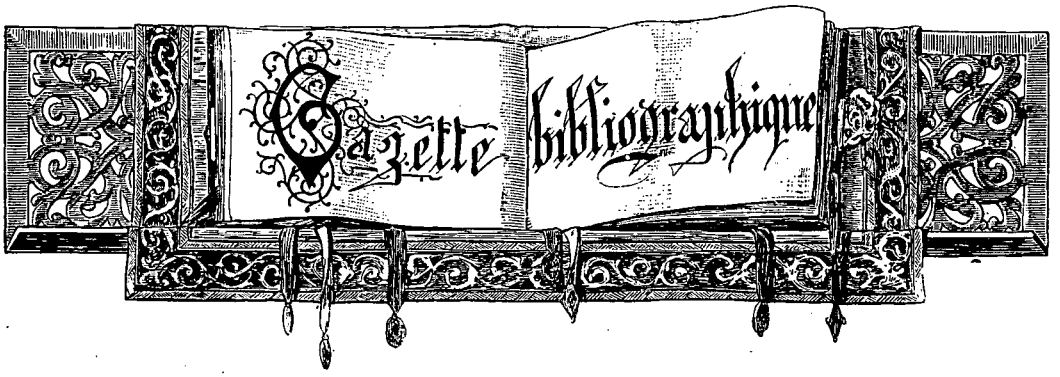

Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois. — Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES : *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de science récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français. — Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne.*

DOCUMENTS OFFICIELS

ACTES OFFICIELS.

Missions scientifiques. — Le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts vient de donner les missions suivantes :

M. Georges Martin, sénateur, est chargé d'une mission en Suède et Norvège, à l'effet d'y étudier différentes questions scolaires.

M. le Dr Paul Loye, préparateur de médecine légale à la Faculté de médecine de Paris, est chargé d'une mission à l'effet d'étudier l'organisation de l'enseignement médico-légal en Allemagne et en Autriche.

M. Henry Meyners d'Estrey, membre de la Société de géographie de Paris, est chargé d'explorer les régions montagneuses de la Scandinavie et d'étudier, outre l'ethnographie, certaines questions d'anthropologie préhistorique se rattachant à ces contrées.

M. le Dr Raymond, professeur agrégé à la Faculté de médecine, est chargé d'une mission en Russie pour étudier, dans les centres universitaires de ce pays, les questions d'enseignement médical relatives aux maladies nerveuses.

M. Gaston Angelvy, ingénieur civil, est chargé d'une mission scientifique à l'effet d'explorer la région comprise entre le lac Nyassa et la côte de l'océan Indien, et de visiter particulièrement le bassin du fleuve Rouaurva.

M. Camille Douls, membre de la Société de géographie, est chargé d'une mission scientifique et géographique dans le Sahara. M. Douls est, en outre, chargé d'une mission officielle du ministre du commerce et de la ville de Paris pour les mêmes régions.

M. Trivier, capitaine au long cours, est chargé d'une mission à l'effet d'explorer les territoires de l'Afrique centrale.

M. Humann est chargé d'une mission en Indo-Chine, à l'effet d'explorer la ligne de partage des eaux entre la mer de Chine et le bassin du Mékong.

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

ACADÉMIE FRANÇAISE

Renouvellement du bureau. — L'Académie française a procédé, le 21 juin, au renouvellement de son bureau pour le prochain trimestre. M. Cherbuliez a été élu directeur ; M. Coppée, chancelier.

Prix de la Nouvelle-France. — Dans la séance du 5 juillet, il a été donné lecture d'une délibération de la Société royale du Canada en vertu de laquelle il est fondé un prix qui portera le nom de prix de la Nouvelle-France et qui sera décerné tous les ans par l'Académie française à un ouvrage écrit en français par un Français ou un Canadien. La somme mise à la disposition des quarante est de 250,000 francs.

Cette fondation est offerte par la Société royale du Canada, en témoignage de reconnaissance pour les prix qui ont été décernés par l'Institut de France à des Canadiens.

Fondation Katsner. — L'Académie française a aussi pris connaissance du testament de Mme Katsner-Boursault léguant, par tiers, une somme de 50,000 fr. aux Académies française, des sciences et des beaux-arts. Les revenus seront distribués en prix, suivant les intentions de la testatrice.

C'est en souvenir de son mari, M. Jean-Georges Katsner, de son vivant membre libre de l'Académie des beaux-arts, que la veuve a voulu instituer cette fondation.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Distribution des récompenses. — Dans la séance du 6 juillet, M. Héron de Villefosse, au nom de la commission des antiquités de la France, fait connaître les récompenses qu'elle a décernées pour 1888, et dont la liste suit :

1re médaille. — M. Léon Cadier, pour son ouvrage intitulé : *les États de Béarn depuis leurs origines jusqu'au commencement du* XVIe *siècle.*

2e médaille. — MM. Allinier et Dissard, pour leur ouvrage intitulé : *Antiquités découvertes en 1885, 1886 et antérieurement, au quartier de Lyon dit « Trion ».*

3e médaille. — M. Louis Legrand, pour son ouvrage intitulé : *les Quinze-Vingts depuis leur fondation jusqu'à leur translation au faubourg Saint-Antoine* (XIIIe-XVIIIe siècle).

1re mention. — M. Félix Aubert, pour son ouvrage intitulé : *le Parlement de Paris, de Philippe le Bel à Charles VII (1314-1422), son organisation.*

2e mention. — M. Lebègue, pour son ouvrage intitulé : *Recueil des inscriptions antiques de Narbonne.*

3e mention. — M. Louis Guibert, pour son ouvrage sur *Chalusset*, hameau du département de la Haute-Vienne, où se trouvent les ruines d'un château féodal classé parmi les monuments historiques.

4e mention. — MM. l'abbé Dehaisnes et l'abbé Bontemps, pour leur ouvrage intitulé : *Histoire d'Iwuy*, chef-lieu de canton du département du Nord.

5e mention. — M. l'abbé Douais, pour son ouvrage intitulé : *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Cernin de Toulouse (844-1200).*

6e mention. — M. l'abbé Guillotin de Courson, pour son ouvrage intitulé : *Pouillé historique de l'archevêché de Rennes.*

De plus, la commission, voulant récompenser par une distinction particulière les travaux de M. le duc de la Trémoïlle, ainsi que le judicieux et libéral emploi qu'il fait des magnifiques archives de sa maison, a décidé que, dans le rapport de fin d'année, il serait consacré une mention hors rang aux quatre publications suivantes, tirées de ces archives :

— *Correspondance de Charles VIII et de ses conseillers avec François de la Trémouille pendant la guerre de Bretagne (1488).*

— *Chartrier de Thouars, documents historiques et généalogiques.*

— *Livre des comptes (1395-1406) de Guy de la Trémouille et de Marie de Sully.*

— *Inventaire de François de la Trémouille (1542) et Comptes d'Anne de Laval.*

M. Perrot fait connaître la décision prise par la commission du prix Delalande-Guérineau. Le prix est décerné à MM. Edmond Pottier et Salomon Reinach pour leur ouvrage intitulé : *la Nécropole de Myrina.*

M. Schlumberger, au nom de la commission du prix Duchalais (numismatique), annonce que le prix est décerné à MM. A. Engel et E. Lehr, pour leur ouvrage intitulé : *la Numismatique d'Alsace.*

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Prix Rossi. — L'Académie des sciences morales et politiques a jugé un de ses plus importants concours, le concours pour le prix Rossi, d'une valeur de 5,000 francs. Le lauréat est M. Léon Smith, auteur du mémoire n° 2.

Concours Crouzet. — Elle a adopté comme sujet de concours pour le prix Crouzet, qui sera décerné en 1891, la question suivante :

« Quel est l'état actuel des questions qui peuvent se rattacher à la théodicée ? Coup d'œil rétrospectif sur les systèmes philosophiques et les théories scientifiques qui ont précédé cet état. Quelles sont les conclusions qui sortent de cette comparaison entre le présent et le passé ? »

Les manuscrits doivent être déposés au plus tard le 31 décembre 1890. Le prix est de 4,000 francs.

Legs de Barrère. — L'Académie des sciences morales et politiques est autorisée à accepter la donation que lui a faite M. Edmond-Pierre de Barrère, d'une rente annuelle de 2,000 francs, pour la fondation d'un prix annuel destiné à encourager un auteur dont les travaux rentrent dans le domaine de l'Académie.

ACADÉMIE DES SCIENCES.

Élections. — L'Académie des sciences a, dans sa séance du 2 juillet, procédé à l'élection d'un correspondant étranger dans la section d'astronomie. La

liste des savants proposés aux suffrages de la compagnie comprenait, en première ligne, M. Langley, directeur aux États-Unis de l'observatoire des monts Alleghanys; en deuxième ligne, *ex æquo*, MM. Auwers, Gill, Weiss.

M. Langley a été élu par 28 voix, contre 4 données à M. Gill, 1 à M. Auwers.

Dans sa séance du 9, elle a élu un vice-président en remplacement de M Hervé-Mangon, décédé.

M. des Cloizeaux, de la section de minéralogie, a obtenu une grande majorité.

Legs Jean-Baptiste Mège. — L'Académie des sciences vient d'être autorisée à accepter le legs que lui a fait M. Jean-Baptiste Mège d'une somme de 10,000 francs, pour être donnée en prix à l'auteur qui aura reconstitué et complété les essais du donateur sur les causes qui ont retardé ou favorisé les progrès de la médecine, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours.

ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS.

Élections. — Dans sa séance du 30 juin, l'Académie des beaux-arts a nommé M. Roty, graveur en médailles, à la place rendue vacante dans la section de gravure par la mort de M. Bertinot.

M. Roty avait pour principal concurrent M. Blanchard, graveur en taille-douce.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

Société de géographie commerciale. — La Société de géographie commerciale de Paris vient de procéder à l'élection de son conseil et de son bureau pour 1888-89. Ont été nommés : M. Meurand, directeur honoraire au ministère des affaires étrangères, président; MM. Levasseur (de l'Institut); Pigeonneau, professeur à la Faculté des lettres; Lourdelet, président de la Chambre des négociants-commissionnaires, et Peghoux, conseiller honoraire à la Cour des comptes, vice-présidents; M. Gauthiot, membre du conseil supérieur de statistique, secrétaire général; MM. Dunan et Guillot, secrétaires; M. Mégemont, trésorier. Siège social, 5, rue de Savoie, près le Pont-Neuf.

Congrès de géographes. — Le congrès national de géographie s'ouvre aujourd'hui, 10 août, à Bourg (Ain), sous la présidence de M. de Mahy, député de l'île de la Réunion. La Société de géographie de l'Ain a cordialement convié les membres de la Société de géographie de Paris à y prendre part.

Association littéraire et artistique internationale. — Le congrès de l'association littéraire et artistique internationale aura lieu cette année, en septembre, à Venise. M. Jules Oppert, membre de l'Institut, professeur au Collège de France et orientaliste éminent, et M. E. Pouillet, avocat à la cour de Paris, ont été choisis pour représenter le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts à ce congrès. Paris est désigné pour le siège de la réunion de l'an prochain.

Don à l'Alliance française. — M. Alphonse de Montherot, propriétaire à Paris, décédé à Menton, a légué une somme de 5,000 francs à l'Alliance française, association nationale pour la propagation de la langue française dans les colonies et à l'étranger, dont le siège est 27, rue Saint-Guillaume.

Le sixième centenaire de l'Université de Montpellier. — Les membres de l'enseignement supérieur de Montpellier et les membres de l'Académie des sciences et lettres, dans une séance plénière à la Faculté de médecine, ont décidé de fêter, dans le courant de l'hiver 1889-1890, le sixième centenaire de la fondation de l'Université de Montpellier.

Un concours à Nimes. — L'Académie de Nîmes met au concours deux études, pour participer aux prix à décerner, savoir :

1° Médaille d'or de la valeur de 300 francs, à décerner en 1880 : Histoire littéraire (François Guizot, historien);

2° Médaille d'or de la valeur de 300 francs, à décerner en 1890 : Poésie française. — Les concurrents sont laissés libres, tant pour le choix du sujet que pour la forme de l'œuvre, à la seule condition que les pièces n'excèdent pas deux cents vers.

Les œuvres seront adressées *franco*, au secrétaire perpétuel de l'Académie, au plus tard le 31 décembre 1888, pour le premier concours, et le 31 décembre 1889 pour le second concours.

Elles ne seront pas signées et porteront une épigraphe, répétée sur un billet cacheté, contenant le nom de l'auteur.

Les travaux devront être inédits et n'avoir été présentés dans aucun autre concours; ils seront conservés dans les archives de l'Académie.

Le congrès rabelaisien. — Le troisième congrès rabelaisien s'est ouvert à Tours, sous les auspices de la Société française des amis et admirateurs de Rabelais, le dimanche 29 juillet, à deux heures de l'après-midi, dans l'ancienne salle du manège, nouvellement convertie en salle de conférences. Les séances étaient publiques et la parole accordée à tous ceux qui en faisaient la demande au président.

Comme par le passé, l'assemblée a eu à délibérer, d'une manière générale, sur tout ce qui peut avoir rapport à Rabelais, et particulièrement sur les questions qui, déjà soumises à l'étude et à l'appréciation de ses admirateurs, n'avaient pas encore été traitées à fond.

Les travaux littéraires et historiques terminés, un

banquet fraternel et pantagruélique a réuni la plupart des membres du congrès.

Association des journalistes monarchistes. — L'association professionnelle des journalistes monarchistes et catholiques des départements a tenu sa sixième assemblée générale, dans les derniers jours de juin, sous la présidence de M. Édouard Grimblot. Après lecture du rapport sur les travaux de l'année, il a été procédé à la nomination du bureau du comité. Ont été élus : président, M. Grimblot ; vice-président, M. Louis d'Estampes ; secrétaire général, M. de Villebois-Mareuil ; trésorier, M. Ed. Robert.

Un prix de la Société d'encouragement au bien. — Dans sa séance solennelle annuelle, la Société nationale d'encouragement au bien (branche de l'instruction et de l'éducation populaires) a décerné une médaille d'honneur à M. Armand Dubarry pour son remarquable livre : *l'Alsace-Lorraine en Australie, histoire d'une famille d'émigrants sur le continent austral*, publié par la Librairie académique.

ÉTRANGER

Autriche. — M. Gaston Paris, professeur au Collège de France, et M. Cornu, professeur à l'École polytechnique, ont été élus membres de l'Académie des sciences de Vienne. Leur nomination a reçu l'approbation de l'empereur.

Hollande. — *Concours Teyler.* — La Société de Teyler, à Harlem, dont le musée est célèbre dans le monde entier, met au concours la question suivante ayant rapport à l'art du dessin :

1° Une nomenclature chronologique aussi complète que possible, avec des notices biographiques, des maîtres ornemanistes hollandais et flamands, qui, depuis le commencement du XVe siècle jusqu'à la moitié du XVIIIe, ont dessiné ou inventé des ornements et dont les projets ont été gravés par eux-mêmes ou par d'autres graveurs ;

2° Une description exacte des œuvres des artistes susnommés, indiquant les dimensions des estampes et les lieux où elles se trouvent ;

3° Une description des estampes gravées par des maîtres hollandais et flamands, d'après les dessins d'artistes étrangers, pourvu que ces dessins n'aient pas encore été reproduits par des graveurs étrangers.

Conditions additionnelles : La nomenclature et la description doivent aussi contenir, par ordre chronologique, les maîtres anonymes dont les œuvres ne sont signées que d'un monogramme ou d'une lettre. De même doivent être décrites les œuvres de maîtres absolument anonymes, qui ne portent aucune marque, mais qui, dans l'histoire de l'art, sont désignées et connues sous tel ou tel pseudonyme.

Les estampes doivent être décrites sous le nom du dessinateur et non sous celui du graveur. Quand le graveur seul est connu, l'estampe lui doit être attribuée et décrite sous son nom, même quand il n'est pas probable qu'il en soit l'inventeur.

Il faut que les estampes de chaque maître (inventeur, dessinateur ou graveur) portent un chiffre spécial et continu.

Si plusieurs œuvres forment une suite, il ne suffit pas de donner seulement ou le titre, ou une description générale de cette suite. Chaque estampe d'une suite doit être décrite, de sorte que l'on comprenne exactement de quelle suite elle fait partie et quel numéro de cette suite elle porte.

La récompense, qui sera décernée pour le meilleur travail, consiste en une médaille d'honneur en or, d'une valeur intrinsèque de 400 florins, frappée au coin de la Société.

Les pièces qui seront envoyées au concours devront être écrites lisiblement en écriture anglaise, dans les langues hollandaise, française, anglaise ou allemande *d'une autre main que celle de l'auteur.*

Elles devront, en outre, être expédiées *dans leur entier,* avant la date fixée ; les pièces dont il manquera une partie au reçu ne pourront être mises au concours.

La date de l'envoi des pièces au concours est fixée au 1er avril 1890, afin qu'elles puissent être jugées avant le 1er mai 1891.

Toutes les pièces envoyées au concours restent la propriété de la Société ; elle insère dans ses publications la pièce couronnée ou sa traduction ; l'auteur n'a pas le droit de la faire publier sans l'autorisation, de la Société. Celle-ci se réserve en outre le droit de faire tel usage qu'il lui plaira des pièces qui n'auront pas été couronnées, en citant ou non l'auteur ; dans le premier cas, cependant, elle demandera son autorisation.

La Société ne remet qu'à leurs frais aux auteurs la copie des ouvrages qui n'auront pas été couronnés.

Les pièces qui seront envoyées au concours ne devront pas être signées par l'auteur, mais elles porteront une devise pour signature et devront être accompagnées d'un pli cacheté, portant la même devise et contenant le nom de l'auteur, ainsi que l'indication de sa demeure.

Elles devront être envoyées à la maison de la fondation de feu M. P. Teyler van der Hulst, à Harlem.

Russie. — *Société slave d'Odessa.* — M. Louis Léger, professeur des langues et des littératures d'origine slave au Collège de France, vient d'être élu à l'unanimité membre honoraire de la Société slave d'Odessa. Le diplôme lui a été remis par le professeur Afanassieff, membre du conseil de cette Société. L'élection de M. Léger est motivée par la valeur de ses ouvrages sur l'histoire et la littérature des peuples slaves.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

Avis. — Le secrétaire de la rédaction du *Livre* recevra avec reconnaissance tous les renseignements que messieurs les conservateurs et bibliothécaires de France et de l'étranger voudront bien lui faire parvenir, et il en sera scrupuleusement tenu compte dans cette partie de *la Gazette bibliographique.*

FRANCE

Bibliothèque nationale. Travaux de restauration. — On peut voir, depuis quelques jours déjà, à la Bibliothèque nationale, deux grandes plaques placées contre les murs, de chaque côté de la nouvelle entrée, plaques sur lesquelles est rédigée en quelques lignes l'histoire de cet établissement.

En tête de la plaque de gauche on lit : « Quatorzième siècle. — Charles V, fondateur de la Bibliothèque, réunit plus de neuf cents volumes dans une tour du Louvre. Le catalogue en est dressé par Gilles Malet. »

Les travaux qui viennent d'être exécutés à la Bibliothèque sont résumés comme suit dans l'inscription gravée au bas de la plaque de droite : « Des travaux de restauration et de reconstruction sont entrepris en 1856, de vastes terrains sont acquis en 1880 pour isoler et agrandir la Bibliothèque. »

Sur une troisième plaque, dans le vestibule, on a gravé le plan du premier étage de la bibliothèque actuelle.

Séances du soir. — On étudie, au ministère de l'instruction publique, un projet de M. Léopold Delisle pour l'éclairage de la Bibliothèque nationale et l'organisation de séances du soir, comme il y en a à la Bibliothèque Sainte-Geneviève.

Un don à la bibliothèque de l'Institut. — La bibliothèque de l'Institut possède une riche collection d'estampages d'inscriptions latines formée par Ernest Desjardins, et que sa veuve lui a offerte l'an dernier. Obéissant à la même pensée, sa fille, Mme Rayet, a fait hommage à la même bibliothèque d'une suite d'estampages de textes grecs que son mari avait réunis en vue de ses travaux. M. Homolle, ami et collaborateur de M. Rayet, en a dressé un catalogue qui sera joint aux empreintes.

Bibliothèque du Conservatoire. — Le *Siècle* du 9 juillet nous donne, par la plume de M. Oscar Comettant, à propos de la bibliothèque du Conservatoire, dont M. Weckerlin est le savant et enthousiaste bibliothécaire, une sorte de monographie d'où nous détachons ce qui nous paraît devoir être le plus intéressant pour nos lecteurs.

La bibliothèque du Conservatoire a été créée en même temps que l'école, par la loi du 16 thermidor an III (3 août 1795); mais ce ne fut que l'année suivante qu'elle devint publique. Elle resta longtemps insuffisante, et ses progrès furent d'autant plus lents que le budget lui donne à peine les moyens de s'augmenter. Cependant le relevé des ouvrages de tout genre qui forment la bibliothèque du Conservatoire était en 1885 — elle s'est accrue depuis — de 22,000 volumes de partition, de 830 méthodes d'instruments divers, de 500 traités d'harmonie et de fugue, de 5,000 méthodes de solfège, de plain-chant et de chant, de 3,000 volumes de littérature musicale, de 5,000 livrets d'anciennes pièces du Théâtre-Français, du Théâtre de la Foire, de l'ancien Théâtre-Italien et de l'Opéra-Comique. Quant aux morceaux détachés pour le piano et pour le chant, ils s'élèvent au chiffre énorme de 90,000, auquel il faut ajouter les morceaux acquis à la bibliothèque depuis 1870, soit 80,000.

On comprend aisément que ces pièces détachées et classées par lettre alphabétique n'aient pu être rangées dans les rayons. Si l'on considère que le dépôt légal fournit à la bibliothèque en moyenne six mille morceaux nouveaux tous les ans, on peut prévoir que bientôt la place manquera au Conservatoire pour loger cette montagne de doubles croches sans cesse grossissante.

C'est dans le catalogue dit « de la réserve » que se trouvent les rares bouquins et toutes les friandises si chères aux bibliophiles. La liste en a été annotée par M. Weckerlin, et ce travail fait grand honneur à sa patiente érudition.

Parmi les pièces les plus curieuses et les plus rares, nous citerons les deux livres du *Toscanello* (pet. in-fol.), avec le portrait de l'auteur, Aaron, de Florence (1489), au milieu de ses disciples; l'ouvrage sur les langues chaldaïque et syriaque de Theseo Ambrosio Albonesi, où il est fait pour la première fois, sous le nom de *fagotto* ou *phagotus*, mention de l'instrument que nous appelons *basson; Illuminata di tutti tuoni di canto fermo*, par le moine Alguino, élève de Pietro Aaron; le traité de l'accord de l'épinette, publié en 1650 par Jean Denis; l'abrégé de Gumpelzhaimer (1611), qui a été très populaire et dont les exemplaires sont devenus fort rares; *Flores musice omnia cantus gregoriani* (pet. in-4° goth., 96 feuillets), le premier ouvrage sur l'enseignement de la musique qui ait été publié en Allemagne, et l'œuvre de Hugo von Reutlingen (1285-1359); le *Ballet comique de la Royne faict aux nopces de Monsieur le duc de Joyeuse et de Mademoiselle de Vaudemont, sa sœur*, par Beaujoyeulx; les chants religieux saint-simoniens de *Ménilmontant*, par Félicien David, etc., etc.

M. Oscar Comettant ajoute en manière de morale pratique :

« Il est des gens qui s'ennuient. Que ceux-là, après avoir lu l'attachant catalogue de la réserve du Conservatoire, aillent lire les ouvrages qui le composent: je leur promets une longue et instructive récréation, pour peu qu'ils soient musiciens. »

La « librairie du Louvre » et ses catalogueurs. — M. Gaston Raynaud nous apprend, dans la dernière livraison du *Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France* (Paris,. Champion), que l'inventaire de la « librairie » du Louvre, fait en 1411 et qui porte le nom de Jean le Bègue, est l'œuvre, au moins en partie, d'un étudiant en droit canon de l'Université de Paris, nommé Oudard Boschot. Cet étudiant bibliographe reçut cent francs pour son travail.

ÉTRANGER

États-Unis. — *Saint-Louis, Missouri.* — La bibliothèque publique de Saint-Louis vient de publier, par les soins de son bibliothécaire, M. Frederick M. Crunden, son rapport annuel pour 1886-1887. Pendant cet exercice, elle s'est enrichie de 4,359 volumes, dont 185 en allemand, 123 en français et 13 en différentes langues autres que l'anglais. Elle compte en tout 66,000 volumes environ. Elle a prêté au dehors, d'août 1886 à juillet 1887, 249,279 volumes, sans compter ceux qui ont été consultés sur place par un grand nombre de travailleurs.

Grèce. — Un riche Hellène, M. Vagliano, a donné à la Grèce la somme de deux millions pour la construction d'une bibliothèque nationale.

Deux professeurs d'Athènes se rendront prochainement à Paris et à Londres, pour étudier l'organisation de notre Bibliothèque nationale et du British Museum.

Hollande. — *Bibliothèque royale de la Haye.* — Nous devons à l'obligeance de M. G.-J. Bekink les renseignements suivants sur la Bibliothèque royale de la Haye, où il remplit d'importantes fonctions, et au service de laquelle il met tout son zèle et toutes ses lumières :

La bibliothèque a, pendant l'année 1887, disposé d'un crédit de 20,000 florins pour livres, reliures, chauffage, éclairage et dépenses diverses.

Les travaux du catalogue systématique et alphabétique ont été activement poursuivis.

Parmi des dons nombreux, la bibliothèque a reçu une importante collection d'ouvrages, léguée par M. Robidé van der Aa.

Le personnel de la bibliothèque comprend 1 bibliothécaire, 1 sous-bibliothécaire, 1 secrétaire, 3 conservateurs, 2 employés, 1 auxiliaire, 1 homme de service et 1 concierge.

Pendant le courant de l'année, la bibliothèque a communiqué 16,846 ouvrages à 8,819 personnes, dont 5,097 sont des lecteurs du dehors, à qui 8,850 ouvrages ont été prêtés. Les livres d'histoire, de géographie et de voyages sont les plus demandés (6,718). Viennent ensuite les ouvrages de jurisprudence et d'économie politique (4,766) et ceux de linguistique et de littérature (3,168).

Italie. — *Les archives de Monaco.* — L'importance des archives de la principauté de Monaco s'est révélée depuis que la direction en a été donnée à un ancien archiviste de nos archives nationales, M. Gustave Saige. On y trouve des documents très anciens sur l'histoire de cette principauté, de vieilles chartes du comté de Rethel et la correspondance du maréchal de Matignon. C'est ce riche et précieux dépôt que S. A. R. le prince Charles III a ordonné de mettre à la portée des savants dans une publication qui ne comprendra pas moins de dix gros volumes et qui est confiée à M. Saige. M. Léopold Delisle fait le plus grand éloge du tome premier qui vient de paraître.

C'est probablement ce fait qui a causé la méprise amusante du journal *the Glasgow Herald*, lequel annonçait naguère au monde étonné l'existence à Monaco d'une des plus importantes bibliothèques de l'Europe, riche de je ne sais combien de milliers de volumes, tous enfants de l'imagination trop vive du journaliste écossais.

Don d'un manuscrit syro-chaldaïque au musée Borgia, à Rome. — Le patriarche de Babylone a fait don au musée Borgia de la Propagande, à Rome, d'un manuscrit syro-chaldaïque de Narsès, écrivain du ve siècle. C'est, dit *le Courrier de l'art*, un précieux document littéraire.

Catalogues à prix marqués et catalogues de vente. — Parmi les catalogues qui nous parviennent en grand nombre, nous devons d'abord citer les deux fascicules de la librairie Techener, encadrés de noir par suite de deuil récent. Le second de ces fascicules est tout entier à la mémoire du mort. Il n'est pas un bibliophile, pas un acheteur de livres, qui ne mette cette brochure à part et ne la garde avec soin, après s'être senti le cœur ému jusqu'en ses fibres intimes en la lisant. L'autre contient la suite du catalogue des impressions françaises portant l'adresse à Cologne, chez Pierre du Marteau, dressé par Léonce Janmart de Brouillant, puis quelques pages sur l'utilité des filigranes du papier, puis une notice d'un manuscrit inédit de Salomon de Caus, puis une revue critique des publications nouvelles, puis, sous le titre de « Carnet d'un bibliophile », le véritable catalogue d'ouvrages précieux, la plupart d'un haut prix, — ce n'est pas chers que je veux dire, — et enfin la revue des ventes, la nécrologie, les variétés qui donnent à cette publication le caractère et l'attrait d'un périodique bibliographique en même temps qu'elle conserve l'utilité pratique d'un catalogue de librairie.

Le catalogue de la librairie Th. Belin (10 juillet) se fait remarquer par une belle collection de *galerie* et par quelques manuscrits sur vélins avec miniatures.

Nous signalerons en même temps le grand ouvrage de Du Sommerard, *les Arts au moyen âge* (5 vol. in-8°, et 510 planches in-f°; 600 fr.), dont elle possède encore quelques exemplaires, et les collections d'anciennes tapisseries historiées de France, publiées par M. Achille Jubinal. Il y a dans ces deux derniers volumes, contenant 123 planches (en noir : 250 fr., coloriées 1,000 fr.), des modèles de toute beauté, qui, en un temps où l'engouement du vieil art empoigne tout le monde, devraient être plus connus.

Baillieu nous offre plusieurs entrées souveraines, des *pageants*, comme disent les Anglais, quelques reliures de choix, des figures bibliques, un exemplaire de l'édition originale des *Fables* de La Fontaine (1678-1693, 5 vol., 300 fr.), des livres sur les métiers, et d'anciens ouvrages sur les Indes, la Chine et le Japon.

Signalons encore le catalogue trimestriel de la *Librairie des amateurs* (A. Ferroud, 192, boulevard Saint-Germain), et, en province, le catalogue mensuel de L. Clouzot, à Niort, où les numéros intéressants ne manquent pas et restent à des prix généralement abordables.

Dans les catalogues venus de l'étranger, nous citerons celui d'Edward Howell, Liverpool, où les amateurs de littérature anglaise trouveront une série assez heureuse de *quaint and out-of-theway volumes;* une importante brochure où Bernard Quaritch met en vente ses récentes acquisitions, provenant en partie de la bibliothèque de feu Alexandre Wylie, et où la musique tient une place assez importante, ainsi que les littératures orientales; enfin la *Bibliographie et chronique littéraire de la Suisse*, titre à peine justifié par quelques œuvres de livres nouveaux, et qui cache le catalogue mensuel des livres en vente chez le libraire H. Georg, de Bâle.

La place nous manque pour parler des catalogues de vente. Nous ne pouvons cependant nous empêcher d'admirer la prodigieuse activité de la maison Sotheby, Wilkinson et Hodge, de Londres, par le ministère de laquelle se sont faites, le mois dernier, les ventes suivantes : du 2 au 3, partie de la bibliothèque de sir Théodore Brinckmann; du 4 au 5, bibliothèque de feu le révérend R. R. Hutton; du 6 au 9, les collections de feu John Duff et de feu John Adam, l'un et l'autre de Greenock; le 10, la bibliothèque, surtout locale et topographique, de John William Atkinson; du 16 au 20, le fonds considérable du libraire J. Mozley Stark, lequel se retire des affaires, et enfin, du 23 au 26, une collection de livres d'origines et de natures diverses, où l'on remarque de grands ouvrages sur l'architecture et l'art, des heures enluminées, d'anciens manuscrits, les trois voyages de Cook, la plupart des livres imprimés à Strawberry-Hill, et un certain nombre d'ouvrages importants en langues étrangères.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— Paris — Province — Étranger —

Avis. — Le secrétaire de la rédaction prie MM. les directeurs de revues, éditeurs et libraires, de vouloir bien lui adresser les informations qu'ils désirent porter à la connaissance du public, touchant les publications nouvelles, les ouvrages en préparation, les articles littéraires ou bibliographiques parus ou à paraître, les catalogues, ventes, etc., tant en France qu'à l'étranger.

FRANCE

— La librairie Quantin met en vente un petit livre Guide-album du touriste, absolument exquis, sous ce titre : *Côtes de Normandie et de Bretagne et Ile de Jersey*, par Constant de Tours.

Ce petit ouvrage, adorablement illustré et capricieusement mis en pages dans son format oblong, est un récit pittoresque et très renseigné d'une vacance de vingt jours à Granville, Saint-Pair, Jersey, Saint-Malo, la Rance, Dinan, Dinard, Paramé et le Mont-Saint-Michel. Les touristes feront bien de se munir de ce livre-bijou qui est, à vrai dire, une merveille d'impression typographique et un remarquable spécimen des procédés modernes de reproduction directe pour les illustrations. Ce joli livre *dégotte* absolument les fameux *Magazines* illustrés d'outre-océan, et ce nous est une joie de le constater avec un orgueil national bien naturel. M. Constant de Tours, l'auteur excursionniste et metteur en œuvre de ce petit livre ingénieux et vivant, a écrit simplement les cent et quelques pages de ce livret dans une envolée de vacances, heureux de voir et d'admirer. Tout cela sent bon la sincérité, le soleil et le plein air.

Les Grands écrivains de la France. — Cette belle collection, que publie la maison Hachette sous la

haute direction de M. Regnier, vient de s'enrichir du tome VI des *Mémoires de Saint-Simon*.

Le poète Louis Bouilhet. — Sous ce titre, M. H. de La Ville de Mirmont, de la Faculté des lettres de Bordeaux, vient de faire paraître (Paris, Albert Savine, 1 vol. in-18; 3 fr. 50) une étude où il s'efforce de réveiller l'intérêt de la génération présente en faveur d'un poète érudit et délicat, précurseur de Coppée et de Sully Prudhomme, que Flaubert aimait et admirait, et qui a laissé des œuvres dramatiques pleines de grandes beautés. Cette étude, très consciencieuse et complète, se divise en deux parties : dans la première, M. H. de La Ville examine les poésies qu'il rattache aux inspirations diverses dont elles procèdent : *Poésies romaines*, *Poésies scientifiques*, *Poésies d'érudition fantaisiste*, *Poésies humaines*. Dans la deuxième partie, il passe en revue le théâtre de Bouilhet, en donnant à propos de chaque pièce les jugements de la critique à leur apparition : *Madame de Montarcy*, *Hélène Peyron*, *l'Oncle Million*, *Dolorès*, *Faustine*, *la Conjuration d'Amboise* et *Mademoiselle Aïssé*.

Un nouveau poète. — *Les Rêves* de M. Paul Rougier (A. Savine; 1 vol. in-18) nous révèlent une âme tendre et passionnée, un talent délicat et gracieux. Ce sont des vers d'amour où les amants trouveront l'écho de leurs pensées et qui feront regretter l'amour aux malheureux qui n'aiment plus.

Scènes de mœurs allemandes. — *Le Voyage de noce d'Hermann et Dorothée*, par Edmond Neukomm (Savine; 1 vol. in-18, 3 fr. 50), est une fine et mordante critique des mœurs allemandes. Le titre seul indique le ton de l'ouvrage. Cependant une surprise attend le lecteur. Hermann et Dorothée, c'est l'Allemagne de la légende. Mais il y a l'autre Allemagne; et c'est celle-là, avec ses vanités, ses haines et ses ridicules, que l'auteur des *Prussiens devant Paris* nous montre dans un cadre épisodique très local. Ceux qui connaissent les pays rhénans retrouveront dans ce joyeux livre les paysages et les impressions de leurs souvenirs.

La Bastille. — Le succès obtenu par la reconstitution de la Bastille a inspiré aux éditeurs H. Lamirault et Cie, 61, rue de Rennes, à Paris, l'idée d'extraire de leur Grande Encyclopédie, pour le mettre à la portée du grand public, l'intéressant article auquel a donné lieu la célèbre prison d'État. Cette notice, publiée en une brochure in-8° de 32 pages (50 centimes), avec figures, est l'œuvre de M. Fernand Bournon, archiviste-paléographe, l'auteur bien connu d'importants travaux sur les anciens quartiers de Paris.

La sociologie en Russie. — L'éditeur A. Savine vient de mettre en vente la traduction de deux nouveaux ouvrages du comte Léon Tolstoï : *la Liberté dans l'école* et *Ce qu'il faut faire*. Le premier livre ne vise à rien moins qu'à provoquer une révolution complète dans les méthodes et les programmes de l'enseignement à tous ses degrés. Le célèbre penseur russe y formule la théorie qu'il met en pratique dans son *École de Yasnaïa-Poliana*. L'originalité de son talent et la chaleur de sa conviction peuvent bien ne pas suffire à persuader le lecteur, mais elles ne lui permettent pas de rester indifférent. *Ce qu'il faut faire* est comme la suite et la réponse qu'on attendait après avoir lu *Que faire?* publié il y a quelques temps chez le même éditeur. L'intérêt des questions traitées et la puissance avec laquelle elles le sont ne le cèdent pas à *la Liberté dans l'École*.

Ancienne littérature espagnole. — Le comte de Puymaigre publie chez Savine, 18, rue Drouot, une réimpression de son curieux livre épuisé depuis dix ans et dont la réputation n'est plus à faire. Sous ce titre modeste : *les Vieux auteurs castillans*, ce volume est, à proprement parler, une histoire complète de l'ancienne littérature espagnole des origines à Alphonse X.

Littérature municipale. — M. Victor Jeanvrot, conseiller à la cour d'appel d'Angers, vient de publier (Angers, A. Dedouvres, 1 vol. in-8°; 3 fr.) un *Manuel de la police des cultes* qui peut rendre les plus grands services aux maires et aux fonctionnaires de l'ordre administratif et judiciaire.

Un sauveur. — M. Louis Disson, de Marseille, nous envoie une brochure intitulée : *la Mutualité nationale*, et sous-intitulée : *Grand projet financier, philanthropique et national*. « Ce projet, pour employer les expressions mêmes de l'auteur, a pour but de régénérer la France : 1° par le remboursement intégral de toutes les dettes nationales, départementales et communales de la France, dans une période de vingt-sept ans;... 2° par la fondation d'une véritable caisse nationale de retraite pour la vieillesse, assurant et garantissant par l'État une pension viagère de 400 fr. par an à tous les Français et à toutes les Françaises qui auront cinquante-six ans révolus et au-dessus, ce qui équivaudra à l'extinction de la misère dans les vieux jours de tout le monde; 3° par le dégrèvement de 700 millions par an d'impôts ou droits divers sur tout ce qui touche à l'alimentation publique... » — M. Peytral, le ministre actuel des finances, ne voit « aucun inconvénient à ce que l'auteur organise une propagande vigoureuse et active en faveur de son projet ». Ni nous non plus. Organisez, monsieur Disson; mais, en vous adressant à nous, vous vous êtes trompé de porte. Les « grands projets financiers, philanthropiques et nationaux » sont tout à fait en dehors de nos humbles préoccupations.

L'an 1789. — Les septième et huitième livraisons de *l'an 1789*, par H. Gautier, qui viennent de paraître (Ch. Delagrave; 1 fr. la livraison), contiennent

la maison du roi : le château de Versailles, les grands et les petits appartements, le nombre et la qualité des serviteurs attitrés. La dépense pour l'entretien de la maison royale. — La Chambre. — La garde-robe. — Les sept offices de bouche. — L'écurie. — Les cérémonies. — Le cabinet du roi. — L'aumônerie. — L'œil-de-bœuf. — Le lever et le coucher du roi. — Le cérémonial pour la toilette. — Le grand couvert, la table du roi. — *Le chapitre du Saint-Esprit :* la procession des cordons-bleus. — L'hostilité entre le roi et le duc d'Orléans. — La noblesse de cour se discrédite de plus en plus dans le public. — La cour perd de son prestige aux yeux mêmes des courtisans. — Les pamphlets dirigés contre les princes du sang.

Gravures hors texte : cour d'entrée ou cour des ministres au château de Versailles. — Chambre parée du roi au château de Versailles. — La famille du duc d'Orléans (alors duc de Chartres) vers 1776, d'après un tableau de Le Peintre. — Louis-Philippe-Joseph, duc d'Orléans, dans son costume de chevalier du Saint-Esprit. — Nombreuses gravures dans le texte.

Le « Larousse ». — Des études variées et intéressantes composent les fascicules 19 et 20 du deuxième *Supplément* au *Grand Dictionnaire* Larousse. Sans parler des biographies de Don Carlos, de Canovas, de Castelar, du président Carnot, on y trouve, au moment où les questions militaires sont à l'ordre du jour, tous les renseignements désirables sur les Canons, les Canonnières, les Cartouches, l'organisation de la Cavalerie, les Capitulations. Un écrivain spécial a consacré plusieurs colonnes à la Caricature contemporaine, et, dans un autre ordre d'idées, il convient de signaler les articles Cantharidiens, Caoutchouc, Capillarité, Carbone, Carnassiers, Celluloïd, Cépage. On lira avec fruit la critique du *Capital*, de Karl Marx, ainsi que la législation de l'impôt sur le capital dans les pays où cette taxe est en vigueur.

L'anatomie descriptive du cerveau est indispensable à qui veut acquérir une notion saine des localisations et des fonctions cérébrales. L'article du *Grand Dictionnaire* donne sur ce sujet capital le dernier mot de la science.

Citons encore les biographies de Cettivayo, le célèbre Zoulou, et de M. Chamberlain, l'un des hommes les plus en vue de l'Angleterre ; — l'exposé des plus récentes découvertes en Chaldée ; — la théorie de la Chaleur animale ; — l'histoire parlementaire de la France depuis dix ans (au mot Chambre) ; — une étude sur les Champignons ; — une dissertation humoristique sur la Chanson moderne ; — une monographie pathologique du Charbon ; — les débats de l'affaire de Chaulnes ; — enfin une étude très substantielle sur les Chemins de fer, y compris le chemin de fer transcaspien, récemment inauguré.

Nouveaux journaux et périodiques. — Le *Bulletin héraldique de France*, ou Revue historique de la noblesse, vient de remplacer le *Bulletin de la Société héraldique et généalogique*, qui cesse de paraître. La direction a été confiée à M. Louis de La Roque, dont les travaux font autorité dans les questions héraldiques et généalogiques. Le *Bulletin héraldique de France* sera un recueil de documents d'un intérêt historique évident, vivement apprécié. Parmi les pièces dont la publication est déjà annoncée, nous voyons figurer le *Catalogue des chevaliers de Malte* depuis la fondation de l'ordre jusqu'en 1800. (Bureaux : 56, quai des Orfèvres.)

La Revue universelle illustrée. — Nous avons grand plaisir à annoncer une tentative qui peut paraître audacieuse, mais qui répond à un vrai besoin et qui, nous l'espérons, rencontrera le succès. La Librairie de l'art vient de publier le premier numéro de la *Revue universelle illustrée ;* c'est une livraison in-4°, de 128 pages, très bien imprimée sur beau papier, avec des illustrations artistiques fort bien venues et qui, à coup sûr, se perfectionneront encore. La *Revue universelle* publiera des travaux de tous les genres, des romans, des nouvelles et des poésies, des causeries et des chroniques, de la musique, des études d'art, des récits de voyages, des mémoires, des souvenirs et des documents inédits, des morceaux de critique littéraire, des essais d'histoire et de géographie, des articles scientifiques, etc. Elle n'écarte que les sujets religieux ou politiques, qui pourraient donner lieu à des dissentiments. Elle sera toujours rédigée de manière à être accessible et attrayante pour les diverses classes de lecteurs. On s'efforcera de la rendre en même temps sérieuse et agréable, utile et amusante. Elle pourra pénétrer dans les familles et être placée entre toutes les mains. Chaque numéro formera un tout complet et pourra, séparément, être conservé comme un véritable livre. La *Revue universelle* n'est au service d'aucun parti et n'a pas d'autre but que de contribuer, le plus activement possible, au progrès de la culture générale, par la diffusion de la littérature et la propagation du savoir exact.

Voilà le programme. Le contenu du premier numéro, où nous remarquons une nouvelle de Sacher-Masoch, deux charmants sonnets de MM. F. Naquet et P. Gauthiez, quelques pages magistrales de M. E. Müntz sur Léonard de Vinci sculpteur, une saisissante fantaisie intitulée *le Tombeau* et signée F. Naquet, une étude savante et attrayante de M. L. Leroy sur la Bulgarie et les Bulgares, un article piquant et juste du critique dramatique E. Lefranc sur les décadents et autres bardes (*Nos derniers poètes*), sans compter des lettres inédites de George Sand, des chansons populaires bretonnes avec notation musicale, etc., prouve que le programme sera rempli, et au delà.

ÉTRANGER

Allemagne. — L'éditeur J. Scheible, de Stuttgart, vient de mettre en vente une reproduction des 26 planches de Moreau le jeune, composant le *Monu-*

ment du costume physique et moral à la fin du XVIIIe *siècle* et les 12 planches de Freudenberg qui lui font suite sous le titre : *Histoire des mœurs et du costume des Français dans le* XVIIIe *siècle*, au prix de 27 fr. 50 le premier ouvrage et de 22 fr. 50 le second.

Angleterre. — *Une réimpression de Thomas Bervick.* — Le grand libraire de Londres, Bernard Quaritch, met en vente une édition complète et luxueusement établie des œuvres de Thomas Bervick, si célèbre comme animalier et graveur sur bois, en cinq volumes grand in-8°, au prix de 12 livres 10 schillings. Il n'a été tiré que 750 exemplaires de cet ouvrage, qui prend le nom de *Memorial Edition.* — Le même libraire met aussi en souscription une édition anglaise, empruntée et corrigée par l'auteur de l'histoire de la gravure sur bois italienne au XVe siècle par le Dr Friedrich Lippmann. (1 vol. gr. in-8° de 200 pages, avec 62 illustrations, tiré à 600 exempl.; 25 schillings.)

George Routledge et fils annoncent pour ce mois-ci un nouveau roman par l'auteur de *the Leavenworth Case*, sous le titre de *Behind Closed Doors* (*A huis clos*).

— Nous devons une mention particulière à un volume très curieux, publié chez l'éditeur Walter Scott, de Londres, sous le titre d'*Irish Minstrelsy*, et où M. H. Halliday Sparling a recueilli les chansons, ballades et poésies lyriques relatives à l'Irlande, les plus remarquables par le talent et les plus caractéristiques de l'esprit, des croyances et des mœurs de la nation.

— M. Herne Shepherd publie une sixième édition augmentée et mise à jour de la *Bibliographie des écrits de Ruskin*, en prose, en vers, de 1834 à 1888. Cette édition ne sera pas mise dans le commerce.

— Elliot Stock annonce un nouveau volume de poésies par M. Eugène Lee-Hamilton, intitulé : *Imaginary Sonnets.* Il a mis en vente le mois dernier la seconde série de *the Angler's Note-book and Naturalist Record* (petit in-4°), répertoire de faits, de recherches et de discussions sur le poisson, la pêche et les questions d'histoire naturelle qui s'y rapportent, orné d'un curieux et amusant frontispice, — et un nouveau volume de sa jolie collection *the Book-Lover's Library*, sur lequel nous nous réservons de revenir. Il est dû à M. W. A. Clouston et a pour titre *the Book of Noodles.* C'est un recueil plein d'esprit, d'histoires dont tous les héros sont des simples d'esprit. Rien n'est à la fois plus philosophique et plus désopilant.

— Signalons chez l'éditeur T. Fisher Unwin (Londres, 26, Paternoster Square), plusieurs livres nouveaux, en attendant que nous puissions en parler plus longuement. La quatrième édition de *the Lazy Minstrel*, par J. Ashby-Sterry, avec une jolie eau-forte; *Songs, Ballads and a Garden-Play*, par A. Mary F. Robinson, charmant petit volume qu'orne un frontispice inspiré de la *Melancholia* d'Albrecht Dürer; *Jewish Portraits*, où lady Magnus raconte l'histoire des Juifs les plus célèbres depuis Jehuda Halevi jusqu'à Moses Mendelssohn; *the Paradox Club*, par Edward Garnett, suite de dissertations humoristiques et piquantes; et enfin les deux volumes de *Juvenilia*, où Vernon-Lee a recueilli des essais qui, pour dater de ses débuts, n'en méritent pas moins d'être conservés.

— Ward et Downey ont publié, le mois dernier, deux romans nouveaux : *A Leal Lass* (*Une fille loyale*), par Richard Ashe King, et *A Recoiling Vengeance* (*Vengeance furtive*), par Frank Barrett. — Ils viennent de mettre en vente *the Voyage of the Ark*, de M. F. M. Allen.

Le « Japon artistique » en Angleterre. — Une édition anglaise de la belle publication périodique, entreprise par M. S. Bing sur les arts du Japon, se publie à Londres chez Low, Marston et Cie, sous le titre : *Artistic Japan.*

Belgique. — *Un nouveau système de classification bibliographique.* — La troisième édition de la *Notice sur les catalogues de bibliothèques publiques*, par F. Nizet, vient de paraître (Bruxelles, impr. Vanbuggenhoudt, broch. in-8°). C'est dire le succès que trouvent, dans le monde des bibliothécaires et des bibliophiles, ses idées ingénieuses et fécondes sur la classification bibliographique. Nous en sommes heureux, non seulement pour lui, mais pour tant de travailleurs à qui l'application de son système procurera d'inappréciables facilités dans leurs recherches. — Il complète l'exposition de sa méthode par un *Projet d'un catalogue idéologique*, ou « Realcatalog », *des périodiques, revues et publications des sociétés savantes* (broch. in-8°; même éditeur).

États-Unis. — John B. Alden annonce *A Fortnight of Folly* (*Quinze jours de folie*), par Maurice Thompson.

— D. Appleton et Cie ont publié, en juillet, un nouveau roman de M. Edmond Pendleton, le frère du ministre des États-Unis en Allemagne. L'ouvrage s'appelle *A Virginia Inheritance* (*Un héritage en Virginie*).

— *The Historical Publishing Company*, de New-York, met en vente un intéressant volume de M. W. F. Cody, intitulé : *Camp-Fire Stories* (*Histoire du bivouac*).

— L'éditeur P. J. Kennedy a mis en vente, au mois

de juin, un certain nombre d'ouvrages écrits surtout pour la jeunesse, tels que : *Drops of Honey* (*Gouttes de miel*), recueil de récits par « Father Zelus Aminarum »; *Nannette's Marriage*, par Aimée Mazergue; *Seven of Us* (*Nous sept*), par Marion J. Brunowe; *the Prairie Boy*, par Harry O'Brien; *Solitary Ireland*, par le révérend John Talbot Smith, et *the Green Shores of Erin* (*les Verts rivages d'Érin*), par le professeur M. J. Wilton.

— *Uncle Tom's Tenement*, par Mrs. Alice Wellington Rollins (Boston, William E. Smythe et Cie), se recommande, ne serait-ce que par son titre, à l'attention des lecteurs qui s'intéressent à la question de l'esclavage et aux questions secondaires qui s'y rattachent.

— Robert frères annoncent : *Five Fairy Tales* (*Cinq histoires de fée*), par Oscar Wilde, avec un grand nombre de jolies illustrations par Walter Crane et Jacomb Hood.

— Parmi les traductions d'œuvres françaises récemment annoncées aux États-Unis, nous relevons *the History of Nicholas Nuss*, de Charles du Bois-Melly [?], chez Harper et frères, et *Embroidery and Lace* (*Broderie et dentelle*), d'Ernest Lefebvre, chez J.-B. Lippincot et Cie.

Nouveaux périodiques. — Une nouvelle revue mensuelle a fait son apparition, le mois dernier, à New-York. Elle est intitulée : *Current Literature : A Magazine of Record and Review*, et consacre une grande partie de ses colonnes à des comptes rendus bibliographiques.

— La Photo-Gravure Company, de New-York, publie, sous le titre: *Sund and Shade* (*Soleil et ombre*), un périodique « composé exclusivement de planches obtenues par les meilleurs procédés de reproduction photographiques ». Chaque numéro contient, avec supplément, une grande photogravure sur cuivre.

Hollande. — MM. J.-G. Frederiks et F. Jos. van den Branden publient chez L.-J. Veen, Amsterdam, une nouvelle édition de leur excellent dictionnaire biographique des littérateurs des Pays-Bas (*Biographisch Woordenbock der Noord — en Zuidnederlandsche Letterkunde*). La première livraison, que nous venons de recevoir, va de Cornelis van der Aa à Cornelis de Bie.

— La librairie Pyltersen, à Sneek, a publié une quatrième édition des *Perles de la poésie française*.

— Une œuvre posthume du grand romancier flamand vient de paraître : *Conscience. Geschiedenis myner jeugd* (*Histoire de ma jeunesse*), chez l'éditeur A.-V. Sythoff, à Leyde.

— On annonce, en outre, parmi les récentes publications hollandaises : Dr Jan ten Brink, *Geschiedenis der Noord-Nederlandsche Letteren in de 19e eeuw in Biographiën en Bibliographiën 1830-1880*, livraisons 1-5. Amsterdam, 1888, in-8°; J. H. W. Unger, *Bibliographie van Vondels wercken* (*Bydragen tot eene Nederlandsche Bibliographie netgegene door het. Frederiks fonds*). Amsterdam, 1888, in-8°; et *Bydragen van het Statistisch Instituut 1888*, n° 1. Amsterdam, 1888, gr. in-8°.

On trouvera dans cette livraison la fin de l'aperçu statistique de la situation des colonies néerlandaises, par le savant bibliothécaire M. le docteur Wynmalen, avec sous-texte en français à l'usage des correspondants de l'Institut de statistique à l'étranger.

Italie. — M. Carmelo Cali a dernièrement fait imprimer à Catane, chez Nicolo Giannotta, un élégant volume de vers intitulé : *la Festa dei fiori*.

— M. Francesco Grandiane vient de publier à Palerme (impr. Tempo) une *Storia della letteratura italiana dal 1750 al 1850*.

— L'architecte Alfredo Melani publie, avec une préface et une courte biographie des artistes mentionnés, un recueil de cent cinquante planches de modèles architectoniques et décoratifs, choisis parmi les œuvres de Giambellino, Mantegna, Cima da Conegliano, Andrea Previtali, Perin del Vaga, Giulio Romano, Bernardo Procetti et autres maîtres.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION

en France et à l'Etranger

FRANCE

— Dans cette première quinzaine d'août doit paraître une revue arabe illustrée, sous le titre de *la Renommée*. Cette revue, créée dans un but tout patriotique, est placée sous la haute protection et la collaboration de savants orientalistes français.

La *Renommée* sera imprimée entièrement en caractères arabes. Elle contiendra huit pages format grand in-8° à trois colonnes.

Un écrivain cosmopolite. — Stepniak, connu par ses études sur la Russie contemporaine, vient d'achever un roman, *les Enthousiastes*, qui sera probablement publié d'abord en anglais. C'est une étude de révolutionarisme cosmopolite, comme on peut s'y attendre de la part de l'auteur.

ÉTRANGER

Allemagne. — Une édition historique et critique de l'*Oden* de Klopstock doit être publiée cette année sous les auspices du Klopstock-Verein à Quedlinburg.

Angleterre. — Le capitaine Trotter, auteur d'une bonne biographie de Warren Hastings, écrit la vie de lord Dalhousie pour la collection que publient MM. W. H.-Allen et Cie, sous le titre de *Statesmen series* (série des hommes d'État).

— L'imprimerie de l'université de Cambridge (*Cambridge University Press*) a en préparation un ouvrage du professeur Laurie sur l'éducation pédagogique spéciale que doivent recevoir les professeurs : *The Training of the Teacher.*

— La collection publiée sous le titre général de *Canterbury Poets*, à mesure qu'elle augmente en volumes, augmente aussi en intérêt. Après *Ossian*, qui a paru le mois dernier, on annonce, sous le titre de *Elfin Music*, une anthologie des plus remarquables poésies inspirées par les légendes de fées depuis Chaucer jusqu'à nos jours. C'est M. Arthur E. Waite, bien connu par son érudition spéciale en la matière, qui s'est chargé du choix et de l'arrangement de ce nouveau volume.

— La maison Cassell et Cie, de Londres et de New-York, va incessamment publier le nouveau roman de M. R. L. Stevenson : *The Black Arrow* (*la Flèche noire*).

— Miss Mary Damant, l'auteur déjà populaire de *Peggy Thornhill*, va faire mettre sous presse un volume composé de contes et légendes de fée recueillis dans le nord de l'Islande.

— Field et Tver, de la *Leadenhall Press*, vont publier un nouveau volume de vers de M. Eric Mackay.

— L'étude de M. John C. Francis sur son père et sur l'*Alhambra*, que nous avons annoncé il y a quelque temps, ne paraîtra qu'en septembre chez l'éditeur Bentley.

— L'auteur de *The Mystery of a Hansom Cab*, dont il ne s'est pas vendu moins de 300,000 exemplaires en Grande-Bretagne seulement, M. Fergus Hume, vient d'achever un nouveau roman intitulé *Madame Midas*. Il en a en même temps, et avant toute publication, tiré un drame, en collaboration avec M. Philip Beck.

— Le nouveau roman du Dr B. W. Richardson, *The Son of a Star* (*le Fils d'une étoile*) ne sera mis en vente qu'à l'automne par la maison Longman et Cie.

— La maison Macmillan annonce pour paraître incessamment la seconde série des *Essays in Criticism* de feu Matthew Arnold. Il avait lui-même choisi, en janvier dernier, dans les magazines où ils ont primitivement paru, les morceaux de critique littéraire dont il voulait composer ce recueil.

Les mêmes éditeurs promettent deux nouveaux volumes de la correspondance de Carlyle, de 1826 à 1835. C'est le professeur C. E. Norton qui donne ses soins à cette publication.

— L'éditeur Murray se dispose à publier en deux volumes la correspondance de l'historien de la république hollandaise, Motley. Il annonce aussi *The Battle Abbey Roll*, en trois volumes, par la duchesse de Cleveland, des conférences sur le droit des gens, par Sir H. S. Maine (*Whewell Lectures on International Law*), et des impressions de voyage en Apulie et dans le sud de l'Italie par Mrs. Ross (*The Land of Manfred*).

— L'éditeur Nutt publiera prochainement *le Martyre et les miracles de saint Georges de Cappadoce*, d'après des manuscrits coptes et avec une traduction en anglais, par M. E. A. Wallis Budge. M. Budge a l'intention d'ajouter en supplément la version syriaque du même martyre.

— Les éditeurs Oliver et Boyd, d'Édimbourg, annoncent un volume illustré sur l'Inde en 1887, par M. Robert Wallace, professeur d'agriculture et d'économie rurale à l'Université d'Édimbourg. C'est le résultat des observations de l'auteur pendant un voyage de quatre mois dans l'Inde anglaise et l'île de Ceylan.

— M. Roden Noël prépare un nouveau volume de vers qui prendra son titre, *A modern Faust*, de la pièce la plus importante qu'il doit contenir.

— M. James Sharman a entrepris un ouvrage sur la bibliothèque de Marie Stuart (*Mary Queen of Scots' Library*). Il sera publié par M. Elliot Stock.

— M. Percy N. Thornton, déjà connu par son livre sur la succession de Brunswick, prépare, d'après les archives de Windsor Castle et d'autres documents, un ouvrage sur les Stuarts, qui aura pour titre : *The Rise and Fall of the Stuart Dynasty*.

— MM. Tillotson et fils se sont assuré, pour leur clientèle de journaux, une série de vingt récits courts et dramatiques par George R. Sims, sous le titre collectif de *Tales of to-day* (*Histoires d'aujourd'hui*).

— M. T. Marchant Williams prépare, sur la littérature du pays de Galles, un ouvrage qui sera riche en citations et extraits.

États-Unis. — Miss Mabel Collins annonce un nouveau roman *The Blossom and the Fruit* (*Fleurs et Fruits*) qu'elle éditera et mettra en vente elle-même.

— Miss Annie Robertson Macfarlane, qui fait dans le journal *The Nation*, la critique des romans et nouvelles, prépare une histoire des Français au Canada pour la collection publiée par la maison Putnam sous le titre de *Story of the Nations*.

La même maison d'édition annonçait en juin *The Story of Turkey* par Stanley Lane-Poole, dans la même série, *A Hand-Won Victory* (*Victoire chèrement gagnée*), par Grace D. Litchfield, *The Gallery of a Random collector*, par Clinton Ross, *Our Uncle and Aunt*, par A. Martin, *Industrial Liberty*, par John M. Bonham, *In Castle and Cabin*, impressions et souvenirs d'un voyage en Irlande en 1887, par George Pellew, etc.

— David Mc Kay, de Philadelphie, annonce la publication prochaine d'un recueil de sept récits par sept écrivains de Philadelphie, sous le titre de *The Heptameron*.

White et Allen annoncent les mémoires du fameux Barnum sous ce titre : *P. T. Barnum's Circus Museum, and Menagerie*, 3 vol. Le texte a été revu par Sarah J. Burke, et le livre sera illustré de brillantes chromolithographies et d'autres dessins. Il paraîtra presque simultanément en France, traduit par Mlle L. Carpentier, et en Allemagne par Mlle A. Constantini.

Italie. — On annonce un nouveau roman de M. Enrico Castelnuovo, intitulé *Filippo Bussini juniore*. Le romancier vénitien étudie cette fois le monde du commerce; il raconte l'histoire d'une grande maison de banque, depuis l'apogée de sa fortune jusqu'à la ruine. C'est une histoire à la fois toute moderne et essentiellement italienne.

Dante et Léon XIII. — Le pape Léon XIII a ordonné la publication d'un commentaire inédit sur la *Divine Comédie*, conservé dans la bibliothèque du Vatican. Ce commentaire, précieux à bien des titres, a été composé dans les premières années du xve siècle, par ordre du concile œcuménique de Constance.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

Sus aux bibliophiles! — M. Gustave Geffroy, de la *Justice*, a trouvé un auxiliaire en la personne de M. Edmond Villetard, du *Moniteur universel*. On sait le bruit qui s'est fait autour d'un chapitre des *Zigzags d'un curieux*, le récent livre de M. Octave Uzanne, chapitre intitulé *les Femmes bibliophiles*, et dont *le Livre* avait eu la primeur. M. Edmond Villetard en prend occasion de développer son sentiment sur les collections et collectionneurs de livres. Après avoir fort sagement posé cet axiome : « Il faut être un érudit pour devenir un véritable bibliophile », il s'emporte en railleries et fait des frais d'indignation contre les gens qui se disputent à coups de billets de banque, dans les ventes publiques ou ailleurs, « des livres qui tirent presque toute leur valeur vénale de la grandeur des marges, de la beauté de la reliure, des armes qui les décorent, des *ex-libris* qui prouvent qu'ils ont eu l'honneur de faire partie d'une bibliothèque célèbre ». Il invoque, à l'appui de sa manière de voir, les amusantes colères d'un « très savant professeur de l'École des chartes », qui vouait à tous les châtiments les banquiers et agents de change atteints et convaincus « d'avoir acheté un incunable ou même un ouvrage quelconque antérieur au xviie siècle », parce que ces amateurs ignares en enlèvent l'usage aux vrais travailleurs. Inutile de

faire remarquer que les banquiers et agents de change qui achètent au poids de l'or des incunables sont des animaux antédiluviens; mais l'argument aboutit à ceci : qu'aux peintres seuls est réservé le droit de se faire des galeries de tableaux; aux fabricants d'assiettes, celui d'avoir des collections de faïences; aux chaudronniers, celui de réunir des séries d'armures, et aux priseurs celui d'acheter des tabatières. *Risum teneatis...*

Le chroniqueur du *Moniteur universel* ne s'arrête pas en si beau chemin. Supposant, plus que gratuitement, que constater que les femmes ne sont pas bibliophiles, c'est les engager à l'être, il pronostique que « le jour où les jolies femmes aimeraient mieux se voir offrir des éditions princeps que des bonbons et des dentelles, le prix du moindre bouquin décuplerait aussitôt », et il insinue, sous forme d'interrogation, qu'il pourrait bien y avoir là, de la part des collectionneurs, quelque malin calcul, pour « réaliser de belles fortunes en revendant, avec de gros bénéfices, leurs bibliothèques aux femmes à la mode ».

On aurait quelque peine à ne pas être touché par cette charitable autant qu'ingénieuse supposition, si le journaliste ne la faisait suivre de sa profession de foi : « J'aime les livres, mais je les aime pour eux, et non pour leur toilette... Je ne comprends pas l'homme qui se plaît à accumuler dans ses armoires une foule d'in-folio, d'in-octavo ou d'in-trente-deux uniquement pour en contempler le dos à travers les glaces de ses vitrines. »

Que dire à cela? Recueillir l'aveu et s'en contenter. M. Edmond Villetard aime à se poser des énigmes pour le plaisir de déclarer qu'il ne comprend pas.

—«»—

Un modéré. — Le chroniqueur de *la Paix* (27 juin) a mordu à la pomme et en sent encore la saveur. Écoutez-le s'écrier :

« Quelle sensation délicieuse, pour le toucher de ces amateurs subtils, que de promener leurs doigts du papier de Hollande au papier Whatman, et du papier Whatman au papier de Chine! Et puis, le livre n'a-t-il pas une odeur *sui generis*?... Il y a des elzévirs qui gardent un parfum adouci : tels les vieux flacons dans lesquels a séjourné longtemps un baume pénétrant qui s'est évaporé... Il y a des éditions contemporaines qui laissent après elles une troublante senteur de mondaine nonchalante et raffinée...

« Ah! ces éditions de luxe, parlons-en. C'est le champ de bataille où les maîtres ouvriers de la librairie contemporaine se disputent la faveur du public. Tous — je n'en veux nommer aucun — allient savamment le passé au présent, l'antique au moderne. Ils ont su retrouver les secrets des Alde, ils ont pénétré les arcanes des Estienne. Ils font passer sous nos yeux la lettre ornée, le cul-de-lampe, le fleuron qui ont réjoui nos pères. Ils accompagnent leurs éditions d'eaux-fortes dans lesquelles vit et s'épanouit le goût du jour. Ce n'est point de l'éclectisme; c'est une alliance heureuse. On y trouve ce qui relie hier à aujourd'hui : la finesse ininterrompue, la grâce constante de notre imagination artistique...

« Acheter un de ces volumes, c'est mettre le doigt dans l'engrenage. On les voudra bientôt tous, et, après eux, d'autres encore. Puis, insensiblement, le bibliomane devient plus exigeant. Il lui faut les éditions numérotées, les exemplaires sur lesquels l'auteur a écrit une dédicace ou corrigé une coquille. Il se donne plus de peine pour dépenser deux cents francs qu'un manœuvre pour gagner deux pièces de cent sous...

« Mais le vrai, le bon, le seul et unique bibliomane, c'est celui qui, sans dédaigner les ouvrages récents, fouille avec délices dans le passé. Celui-là n'est déjà plus un maniaque, c'est un demi-savant, Sa demi-science est plus périlleuse que la marotte de l'autre. Elle risque de le mettre sur la paille ou de l'envoyer à Charenton. Calculez donc les efforts inouïs d'un homme qui voudrait se procurer tout ce qui est sorti des presses de Plantin, de Robert et Henri Estienne, d'Alde Manuce, de Frœben, de Barbou et de Cazin! Eh bien, il y a des gens, de très braves gens, je vous assure, qui ont conçu un pareil dessein et se consument à le réaliser.

« En faut-il davantage pour perdre sa raison et sa fortune? Non. Le vulgaire ne s'imagine pas, ne peut pas s'imaginer les peines que prend le bibliomane en vieux. Il flaire le bouquin, il se tient en arrêt devant lui, le marchande, l'achète, et, tout joyeux, l'emporte en son logis, où il le feuillette, où il l'admire, où il compte les taches de rouille du cher volume, et où il finit par le cacher, sur un rayon, derrière d'autres ouvrages.

« Pauvre bibliomane! Il ne connaît pas la quiétude béate des bibliothèques bourgeoises. Oh! les bons meubles en acajou, que remplissent quelques ouvrages choisis, et que surmontent

Les bustes sérieux des avocats célèbres.

« Nous sommes-nous assez moqués de M. Prudhomme!... Eh bien, M. Prudhomme aujourd'hui est lettré; il a eu jadis deux ou trois accessits au concours général. Il est resté solennel; mais enfin il lit et il sait lire. Il a des volumes de chevet; il les annote; il connaît ses auteurs et il les compare. Il ne se ruine pas pour des éditions de luxe, lui! Il a de bons volumes jaunes à trois francs cinquante. Il donne sa cotisation pour les bibliothèques populaires...

« C'est encore peut-être lui qui est dans le vrai ».

Ainsi conclut le chroniqueur.

Ah! le pauvre garçon qui conçoit l'idéal et en a des remords!... Le laid, le vulgaire et le bête sont vrais. Que ceux qui s'en contentent soient heureux!

Ce n'est pas que nous méprisions les livres de travail, les volumes à 3 fr. 50 et les bibliothèques populaires. Mais enfin, tout en appréciant à leur valeur le bœuf bouilli et le gigot de mouton, il n'est pas interdit d'aimer les perdrix et les truffes.

—«»—

Gustave Flaubert calculateur. — On lit dans le *Gaulois :*

« Remarque d'un bibliophile :

« *Madame Bovary,* édition définitive de 1882 (Charpentier, éditeur). — Page 21 : « Un matin, le père « Rouault vint apporter à Charles le payement de sa « jambe remise : soixante-quinze francs en pièces de « quarante sous... »

« *Soixante-quinze francs* en pièces de *quarante sous !* Ce problème est encore à résoudre. »

Il y avait 37 pièces de quarante sous entières et la moitié d'une.

ÉTRANGER

Allemagne. — *Manuscrits de Haydn.* — La *Gazette musicale* annonce qu'on a découvert à Salzbourg un volume entier de compositions autographes de Haydn. Il y en aurait trente absolument inconnues, et écrites de 1777 à 1779.

Banque et Journalisme. — La banque Erlanger vient d'acheter le journal *la Réforme,* de Hambourg, ainsi que l'imprimerie-librairie J.-F. Richter, pour la somme de 4,750,000 francs.

Les périodiques à Berlin. — L'*Athenæum* nous apprend qu'il se publie actuellement à Berlin 621 journaux et périodiques, dont 54 sont des organes officiels.

Angleterre. — *Monuments à Matthew Arnold et à Sumner Maine.* — Un comité s'est formé à Londres, pour recevoir des souscriptions destinées à honorer la mémoire de Matthew Arnold. Le comité se propose d'appliquer le produit de la souscription à un triple objet : 1° placer dans l'abbaye de Westminster un médaillon ou un buste du grand écrivain, sans dépasser, pour ce faire, la somme de 500 livres sterling; 2° constituer une pension convenable à Mrs. Arnold et à sa fille non mariée; 3° fonder à Oxford une bourse au nom d'Arnold, dans le but d'encourager l'étude de la littérature anglaise.

Une souscription est ouverte à l'*India Office,* Londres, pour ériger, toujours dans l'abbaye de Westminster, un médaillon en marbre à la mémoire de sir Henry Sumner Maine, dont nous avons annoncé la mort encore récente. L'exécution de cette œuvre d'art sera confiée au sculpteur J. E. Bœhm, et on compte que les frais de toute nature ne dépasseront pas 360 livres sterling.

Littérature et pudibonderie. — On écrit de Londres, au *Temps,* que la Société de vigilance anglaise demande que l'on interdise en Angleterre la traduction et la vente des romans français d'une littérature obscène qui démoralise les sujets de Sa Majesté la reine Victoria. « On me persuadera difficilement, dit notre confrère, que la lecture d'une œuvre de M. Zola ou de M. Guy de Maupassant puisse démoraliser qui que ce soit; cependant, il n'y aurait pas d'inconvénient à ce que la matière fût réglementée, car la législation est extrêmement confuse à cet égard. Les libraires français sont exposés à une série de vexations de la part de cette même Société de vigilance dont les agents ne sont pas toujours capables d'apprécier la qualité du style français. On intente des procès coûteux, on saisit des livres dont la circulation est autorisée partout, et le commerce de la librairie se trouve indirectement frappé, parce qu'on n'a jamais pu définir ce qui était défendu et ce qui était permis. »

British Blunders. — L'*Evening Standard* veut bien nous donner une leçon de politique, à propos de l'élection récente d'un bonapartiste dans la Charente. Il dit :

« *Comme le département de la Charente comprend Bordeaux,* une des villes les plus importantes de France, etc. »

Cela va de pair avec la bibliothèque de Monaco imaginée par le *Glasgow Herald.*

Autriche. — *Un futur souverain publiciste.* — L'archiduc Rodolphe d'Autriche, qui appartient comme tendance à l'école réaliste, a fondé « l'Autriche-Hongrie, par la plume et le crayon », publication dont les bureaux de rédaction sont situés au château royal. Depuis un an et demi, les livraisons de l'ouvrage se succèdent à quinze jours de distance, et le succès de l'œuvre va *crescendo.* L'archiduc héritier met souvent la main à la pâte. Il n'a voulu laisser à personne le soin de tracer le tableau de Vienne, sa ville natale et la capitale de l'empire. Cette monographie est un morceau très ému et très attachant. Jamais la perle du Danube bleu n'a été louée avec cette sincérité et cette justesse.

États-Unis. — *Flaubert ou Buffon?* — Nous notons dans un article déjà cité de M. Theodore Child (*The Literary Career in France*) et publié par *The Atlantic Monthly* de juin, cette remarquable assertion : « Flaubert avait l'habitude de répéter la définition de Chateaubriand, que le talent est une patience indéfiniment prolongée. » Il est à supposer que Chateaubriand, souvent pompeux, s'est ici, dans le mémoire de M. Théodore Child, indûment substitué à Buffon, pompeux toujours, et dont le mot : « Le génie n'est autre chose qu'un grande aptitude à la patience », est resté fameux, parmi nous, Français.

— Le journal *Mail and Express,* de New-York, a

été récemment acheté par M. Shepard pour la somme de 500,000 dollars, deux millions et demi.

REVUE DES REVUES

FRANCE

— Le deuxième numéro du *Japon artistique*, la nouvelle revue d'art dirigée par M. Bing, est encore en progrès sur la première livraison. Dans un brillant article, M. L. Gonse, directeur de *la Gazette des Beaux-Arts* et japonisant renommé, montre les artistes japonais préoccupés surtout de l'effet décoratif dans leurs compositions.

Parmi les dix planches en couleur, la plus importante reproduit, en double page, une grande peinture de l'école de Moronobou, représentant une femme en riches atours. Un paysage vaporeux, un élégant vase de bronze accompagnent un croquis de genre où le peintre Hokousaï a pris sur le vif une scène de la rue, qui pourrait être aussi bien parisienne que japonaise, celle où, sous l'averse, un gentleman dépourvu de parapluie sollicite un abri d'une jeune femme munie de ce meuble utile. Des motifs de décoration très intéressants complètent la série, et, par une heureuse innovation, chaque planche hors texte est commentée dans un article où l'on reconnaît la plume d'un érudit.

— Nous avons reçu les deux premières livraisons de *Paris littéraire*, revue bi-mensuelle, ornée de ce sous-titre : *Literary club Revue*. Les noms du directeur, M. A.-F. Cazals, et de quelques-uns des rédacteurs, MM. P. Adam, Gustave Kahn, Paul Verlaine, Moïse Renault, Édouard Dubus, Louis Dumur, suffiront pour faire comprendre à nos lecteurs à quel genre de littérature cette revue se consacre. Mais il semble qu'il y ait scission dans le « décadisme », et nous aurions ici, sauf erreur, l'organe des dissidents qui repoussent la communion avec le grand-prêtre Mallarmé.

— *La Revue générale*, dont le succès s'affirme de plus en plus sous l'intelligente direction de MM. Ch. de Larivière et Henri Quet, a récemment publié, entre autres articles de valeur, sous le titre de : *Histoire d'un mouchard, mémoires inédits d'un journaliste*, les souvenirs personnels de M. Philibert Audebrand sur le trop fameux Lucien de la Hodde. Ce sont de curieuses pages où se retrouve bien vivante la physionomie politico-littéraire de certains groupes parisiens dans les derniers temps du second empire.

— Le très intéressant et utile recueil qui s'appelle *Revue rétrospective* a, dans son numéro 97-98, un article extrait des souvenirs historiques du baron Meneval sur Napoléon et Marie-Louise (Paris, Amyot, 1849) et intitulé : *Anecdotes sur le général Carnot*. La chose commence ainsi : « En 1789, le général Carnot se trouva endetté; il s'était tenu, depuis l'avènement de Napoléon à l'empire, dans une opposition prononcée contre son gouvernement... » On ne voit pas bien Carnot faisant, en 1789, de l'opposition au gouvernement depuis l'avènement de Napoléon à l'empire. L'inadvertance n'appartient-elle qu'à *la Revue rétrospective*, ou vient-elle des mémoires du baron Meneval?

ÉTRANGER

Allemagne. — *Centralblatt für Bibliothekswesen* (Leipzig) de juillet insère un remarquable article de M. Victor Chauvin, intitulé « Examen des principaux travaux bibliographiques publiés en Belgique en 1887 ». L'étude est en français. Ce fait n'est pas moins à l'honneur de la largeur d'esprit du Dr O. Hartwig, bibliothécaire en chef à Halle et directeur du *Centralblatt*, qu'à celui de l'érudition de ses lecteurs. Ce même numéro contient un compte rendu bien fait de la belle œuvre de M. Jules Le Petit : *Bibliographie des principales éditions originales d'écrivains français du* XVe *au* XVIIIe *siècle*, publiée par la maison Quantin.

— *Deutsche Revue*, de Richard Fleischer (Breslau et Berlin), donne, dans son numéro de juillet, un article de Camille Flammarion sur la dernière éclipse totale de soleil. Ce numéro contient encore la suite des mémoires du peintre W. Wereschagin (*Meine Kindheit. Erinnerungen. II*), et une intéressante étude de Luise von Kobell, sous ce titre : *Die freier Elisabeths von England*.

— Notons dans le *Zeitschrift für bildende Kunst*, du 21 juin, un article sur la Bourse des libraires (*das deutsche Bucchandlerhaus*) à Leipzig, par E. A. S., orné de plans, de dessins et d'une eau-forte très fine et très colorée, gravée par B. Mannfeld, représentant l'aspect extérieur du monument. Le *Dictionnaire de l'ameublement* de M. Havard fournit aussi plusieurs pages et plusieurs dessins à ce numéro.

Angleterre. — Sous la signature Roden Noël, *the Academy* apprécie élogieusement, et avec une véritable émotion de réminiscences personnelles, le livre de vulgarisation que M. F.-T. Marzials consacre à Victor Hugo dans la collection des *Great Writers*, publiée chez Walter Scott, à Londres. — M. Wentworth Webster, rendant compte de la traduction des Pièces choisies de Calderon, récemment publiée par M. Norman Maccoll, et des *Études sur l'Espagne* de M. Morel Fatio, où il est peut-être plus question qu'il ne le faudrait de Mme d'Aulnoy, nous surprend en nous disant qu'il n'est pas bien sûr que Mme d'Aulnoy ait jamais été en Espagne, et qu'en tout cas il soupçonne que ses *Mémoires* sur la cour espagnole de Charles II n'ont pas plus de valeur, ou guère plus, que les *Mémoires* de Gramont sur la cour de Charles II d'Angleterre. Ce parallèle, ou plutôt cette

assimilation de Mme d'Aulnoy avec Hamilton, ne laisse pas que d'être nouvelle et imprévue.

— L'*Athenæum* du 7 juillet publie sa revue annuelle de la littérature continentale. Elle comprend les chapitres suivants : Belgique, par MM. Émile de Laveleye et Paul Fredericq; Danemark, par M. Viggo Petersen; France, par M. Jules Levallois; Allemagne, par M. Robert Zimmermann; Grèce, par M. Sp. P. Lambros; Hollande, par M. E. van Campen; Hongrie, par M. A. Vambéry; Italie, par M. R. Bonghi; Norvège, par M. Henrik Jæger; Pologne, par M. Adam Belcikowski; Russie, par M. P. Kropotkin; Espagne, par M. Juan F. Riaño; et Suède, par M. Arvid Ahnfeldt.

Nous devons à la vérité de déclarer que nous avons rarement lu quelque chose de plus bourgeoisement plat, ou de plus platement bourgeois, que la compacte tartine que M. Jules Levallois a signée de son nom. L'*Athenæum* n'écrit pas exclusivement pour les Philistins; seuls, cependant, les Philistins sont capables de goûter une rapsodie où il est dit, entre autres choses exquises, que Zola est un chef d'école abandonné de tous ses disciples; qu'il n'a paru cette année, en France, que neuf volumes de poésies dignes de mention; que MM. Malot et Arnould sont les deux plus grands romanciers de l'heure présente, en y ajoutant M. Ohnet, cependant, dont le succès « prouve que le public français n'est pas si mauvais qu'il se vante de l'être »; que le journal des Goncourt est une œuvre de « dépréciation, d'hostilité, d'étroit et mesquin égotisme », qui n'occupera jamais qu'un « rang très secondaire »; que Désiré Nisard a été un « romantique ardent », etc., etc. — Heureusement que les lecteurs de l'*Athenæum* sont de semaine en semaine assez bien renseignés pour savoir le cas qu'ils ont à faire de cet indigeste fatras.

Le numéro du 14 juillet consacre plusieurs colonnes à des livres français récents. Au milieu de réserves et de critiques, dont certaines peuvent être justifiées, et dont les autres s'expliquent par l'allure et l'esprit essentiellement français de l'ouvrage, il déclare que *l'Extrême Orient* de M. Paul Bonnetain (Paris, maison Quantin) est une œuvre bonne en son genre et qui ne peut manquer de trouver un public pour l'apprécier dignement. Quant à la somptuosité matérielle, au double point de vue de la typographie et de l'illustration, il ne fait aucune restriction à ses éloges.

De même, pour la *Bibliographie des principales éditions originales d'écrivains français* de M. Jules Le Petit (Paris, maison Quantin), *the Athenæum* épuise les formules d'une admiration, bien naturelle d'ailleurs.

Enfin, il signale très favorablement l'ouvrage que M. Ladislas Mickiewicz vient de consacrer à la mémoire de son père sous le titre d'*Adam Mickiewicz : sa vie et son œuvre* (Paris, Savine).

— Nous signalons dans *the Fortnightly Review* de juillet, outre la continuation des études de M. Dowden sur Gœthe, un article de Herbert Spencer sur l'éthique de Kant, une étude de M. Andrew Lang sur Lucien, de brillantes pages sur les œuvres mêlées de Ben Jonson dues à Algernon Charles Swinburne, et un bien curieux article sur le mouvement boulangiste en France, signé Henri Rochefort. Pourquoi le grand poète et le grand écrivain qu'est M. Swinburne sacrifie-t-il au *cant* et au *snobbisme* de son pays au point d'écrire, à propos d'un poète du siècle d'Élisabeth, cette phrase textuelle : « All English readers, I trust, will agree with me that coprology should be left to Frenchmen. » — Nulle littérature n'a plus de *coprology* que la littérature anglaise à certaines de ses périodes, et M. Swinbrune sait mieux que nous ce qui, dans la littérature anglaise contemporaine, fait obstacle à son invasion.

— Les nombreux amis de la littérature anglaise en France liront avec plaisir l'article donné par M. William Summers, membre du parlement, au numéro de juillet du *Gentleman's Magazine*, sur la correspondance de Charles Lamb (*Charles Lamb's Letters*).

— Nous remarquons dans *London Society* (juillet) une bonne étude de M. Joseph Forster sur Lope de Vega et Cervantes, et quelques pages très sensées intitulées : *Pères et Filles* (*Fathers and Daughters*), par Mrs. Humphrey.

— *Notes and Queries* (23 juin) donne un compte rendu spirituel et très judicieusement élogieux du livre récent de M. Octave Uzanne, *les Zigzags d'un curieux*.

— *The Saturday Review* contient un compte rendu de *Toute la Lyre*, capable de faire comprendre et aimer ce beau et grand livre du public anglais (9 juin). Dans le numéro du 16, nous remarquons un bon article sur l'*Histoire du théâtre français au* XVIIIe *siècle*, que M. Frederick Hawkins vient de publier (*the French Stage in the Eighteenth Century*, 2 vol., Londres, Chapman et Hall).

Antilles. — Le numéro 9 (juin) de la *Revista Puertorriqueña*, dirigée par M. Fernandez Juncos, contient, outre des articles plus intéressants à Porto-Rico qu'ici, des poésies élégantes, dont une est traduite de F. Coppée (pourquoi la Revue l'appelle-t-elle *Coppé*?), quelques nouvelles de bonne allure, une étude sur la peinture moderne en Espagne, signée Olga; une revue des lettres et des arts à Madrid, par don Jacinto Octavio Picón; la description de l'exposition de Barcelone, par don José Yxart, et une revue des lettres et des arts, par don Leopoldo Garcia-Ramón, dont la plus grande partie est consacrée à l'édition donnée récemment par la maison Quantin du *Rosier de madame Husson*.

États-Unis. — La belle et utile publication que les éditeurs Howard-Lockwood et Cie, de New-York, consacrent, sous le titre : *American Book-Maker*, à l'art du livre, contient, avec des articles d'un grand intérêt, une page d'illustrations reproduisant, d'un côté, une reliure de Robert Rivière, et de l'autre, le titre en couleur d'un manuscrit du Coran appartenant au vice-roi d'Égypte. Ce sont de remarquables spécimens du résultat auquel on peut arriver par le procédé direct de la photo-électrotypie.

— Le premier numéro de *the Bibliographer and Reference List*, chez Moulton, Wenborne et Cie, à Buffalo, a paru en juin.

— *The Nation*, rappelant *la Physiologie des quais de Paris*, que prépare M. Octave Uzanne, annonce en même temps le *Dictionnaire du bibliophile*, qu'il a sur le chantier, « ouvrage dont le besoin se fait grandement sentir », dit le journal américain, et *le Parfait Parisien du célibataire*, illustré par Lynch, que notre rédacteur en chef promet aux délicats pour étrennes.

— La grande revue ethnographique que nous annoncions naguère, *Internationales Archiv für Ethnographie*, publiée à Leyde sous la direction de M. J.-D.-E. Schweltz, conservateur du Musée royal ethnographique de cette ville, nous envoie son second et son troisième fascicule, qui sont en tout dignes du premier. Nous y remarquons, parmi d'autres travaux de haute valeur (n° 2), *Einiges über die Eingebornen von Liberia*, par J. Büttikofer, avec trois grandes planches merveilleuses d'exactitude et de couleurs; *Pferde und Naturvölker*, par le Dr B. Langkavel; *Die Todtenstadt los Muertos in Süd-Arizona*, par le Dr L. S.; une revue bibliographique signée du Dr G.-J. Dozy; (n° 3) *Die Kulturgegenstände der Golden und Giljaken*, par A. Woldt, avec deux planches de très curieuses figures; *On a Boomerang ornamented with incised drawings* (ill.), etc. On sait qu'un des traits originaux de cette revue, c'est d'être rédigée en plusieurs langues, chaque collaborateur restant libre d'employer son idiome maternel.

Hongrie. — Nous avons reçu trois numéros du *Magyar Müvészek*. L'un est consacré à Victor Tilgner. Parmi les ouvrages de cet artiste qui sont reproduits ici, nous remarquons tout particulièrement une fontaine dont le sujet est un dauphin fantastique avec lequel jouent des enfants, et une Phèdre vraiment admirable. — Un autre au peintre Horovitz Lipót, avec des reproductions qui donnent de son talent la plus charmante et gracieuse idée; et le troisième, au sculpteur Strobl, Alajos, et au peintre Karcsay, Alajos.

Mexique. — Les *Anales del Museo Michoacano*, dont nous avons déjà eu l'occasion de parler, qui se publient à Morelia (ancienne Valladolid), chef-lieu de l'État de Michoacan, Mexique, sous l'intelligente direction du Dr don Nicolas Leon, est une revue consacrée à l'étude de l'histoire, des légendes, de la langue et de la distribution topographique de la race *Tarasca*, et se rattache étroitement, comme son titre l'indique, au musée Michoacan récemment fondé par le gouverneur de la province, le général D. Mariano Jimenez. Rien n'est plus utile que de telles entreprises pour assurer l'homogénéité d'une nation en donnant à chacune de ses parties l'attention et la sympathie auxquelles elle a droit, et c'est pourquoi nous félicitons le Dr don Nicolas Leon non seulement de sa science et de ses efforts vers la découverte de connaissances nouvelles, mais encore et surtout de son œuvre patriotique.

Ce qu'on dit de notre Revue. — Le *Voltaire* (17 juillet) cite tout au long la préface écrite par M. Roger Marx pour le premier album de l'*Estampe originale*, et qui a paru, en manière de primeur, dans le numéro de juillet de « la revue si heureusement dirigée par M. Octave Uzanne, *le Livre* ». Mais ce numéro est trop récent pour que les autres appréciations de la presse nous soient encore parvenues à son sujet.

Le *Centralblatt für Bibliothekswesen* de Leipzig (juillet) remonte jusqu'à notre numéro de février pour citer la description d'une bibliothèque de grande dame anglaise au XVIIIe siècle, exhumée du *Spectator* par Antoine Fureteur.

De même, à propos d'une question sur Casanova, M. Richard C. Christie, le savant auteur de la biographie d'Etienne Dolet (édit. française, trad. Stryienski, chez Fischbacher, 1 vol. gr. in-8°, 1886), appelle l'attention des lecteurs de *Notes and Queries* (30 juin) sur les études, si pleines de faits et d'éclaircissements nouveaux, que M. Armand Baschet et M. Octave Uzanne ont consacrées dans *le Livre*, de 1881 à 1887, à l'aventurier italien et à ses manuscrits.

Il Bibliofilo, intéressante publication dirigée par M. Carlo Lozzi, à Bologne, commence son numéro de mai par un spirituel article que son rédacteur en chef intitule *Autografi* et où il s'inspire de l'étude sur *les amateurs d'autographes* que M. Octave Uzanne a insérée dans *le Livre* d'avril. Il ne marchande ni à notre rédacteur en chef, ni à notre Revue, ses éloges qui, venant d'un lettré et d'un frère en bibliophilie, sont doublement précieux.

Mais c'est, comme il est naturel, le numéro de juin surtout qui a occupé ces jours-ci la critique. *Le Bulle-*

tin de l'Imprimerie et de la Librairie (1er juillet) mentionne « les deux curieuses études sur les *Courses* et sur la *Caricature* », publiées dans « le n° 102 du *Livre*, cette aristocratique revue du monde littéraire qu'édite la maison Quantin ».

Dans les quelques lignes, très flatteuses, que *Notes and Queries* (30 juin), déjà cité, nous consacre, les portraits-charges de Gustave Flaubert et de Sainte-Beuve, par Eugène Giraud, sont spécialement signalés comme des morceaux de maître (*masterly*).

On lit dans *The Academy* (23 juin) : « *Le Livre* de juin contient deux articles d'un intérêt plus large (nous voulons dire moins spécialement littéraire) que d'ordinaire, et qui l'un et l'autre valent bien la peine d'être lus. Le premier et le plus court, par M. de Contades, consiste en une sorte de miscellanées quelque peu décousues, mais agréables, sur « les livres « et les courses », c'est-à-dire sur les principaux passages des ouvrages littéraires, récemment publiés en France, se rapportant aux courses de chevaux. Il est illustré par une planche représentant une *Reliure sportique* (*sic* ; lisez *sportive*). Le second, d'un intérêt plus général, est dû à M. Maurice du Seigneur (quelque parent de Jehan ?), et traite de la caricature ; il est abondamment illustré de dessins inédits de la plus haute curiosité, tirés de la collection de l'auteur. Les exemples de *portraits-charges* reproduits ici et choisis dans l'œuvre d'Eugène Giraud (Sainte-Beuve et Flaubert) sont moins nouveaux pour nous que quelques spécimens du talent d'un artiste très peu connu en Angleterre, croyons-nous, — Albert Coinchon. Coinchon semble avoir réuni en lui quelque chose de Gillray et quelque chose de Gavarni, combinaison peu commune, on l'avouera ; son dessin pour illustrer les *Châtiments*, tel qu'il est donné ici, est excessivement remarquable. Une couple d'esquisses satiriques de Mérimée, en outre, montrent que ce maître de la plume n'était nullement un sot le crayon à la main. C'est là un article très intéressant. »

The Nation, des États-Unis, ne loue qu'avec réserve et, semblerait-il, à contre-cœur. « Que la chose soit difficile, dit-elle, d'écrire d'une façon amusante sur la caricature, c'est ce que Maurice du Seigneur prouve une fois de plus dans le numéro de juin du *Livre*. Il combine aussi bien qu'il se peut, dans un court article, une revue historique rétrospective avec une étude, spéciale à notre époque contemporaine, de l'école française, des descriptions de certains dessins, et des anecdotes plus cherchées que choisies. Mais le grand service qu'il rend, c'est d'accompagner son texte de quelques dessins inédits : — les portraits à grosse tête et à petit corps de Sainte-Beuve et de G. Flaubert, par Eugène Giraud, et maintes esquisses amusantes d'Albert Coinchon et même par Prosper Mérimée. Dans le même numéro se trouve un autre article illustré et de touche légère sur la littérature des courses de chevaux en France, par le comte de Contades. »

Un peu de polémique pour finir.

Le *Giornale della libreria* du 24 juin signale le passage du *Livre* de ce même mois, où nous citions quelques lignes d'un prospectus de la *Rivista de filosofia scientifica* écrit en un français fantaisiste et réjouissant. Le journal de Milan ne manquerait certes pas d'exemples à nous citer si nous mettions en doute son assertion : « Lorsque les Français se mettent à écrire quelques mots en italien, comme ils l'écorchent ! » Mais les fautes des uns ne corrigent pas celles des autres. Nous ferons aussi remarquer au *Giornale della libreria* que nous ne demandions pas si la circulaire en question était écrite en français ou en volapük ; nous émettions simplement l'opinion que, pour la clarté et la facilité des relations internationales, jamais aucun volapük ne vaudrait le français, même écorché comme il l'est dans la circulaire.

Notre observation est encore confirmée par une lettre imprimée, reçue de Hollande, où il est dit que « si cette recette (un accusé de réception imprimé) n'est pas renvoyée, il sera regardé comme indication que l'envoi des livraisons prochaines n'est pas agréable. » C'est là du français qui n'est pas français, mais que tout le monde comprend, et qui, somme toute, atteint son but.

Mais le plus plaisant, le voici, nous le gardions pour la bonne bouche.

Nous avons eu occasion de signaler, dans les deux dernières livraisons du *Livre*, l'âpreté particulière avec laquelle un chroniqueur de la presse parisienne, M. Gustave Geffroy, prend à partie les bibliophiles. En *post-scriptum* de sa chronique, dans *la Justice* du 14 juillet, il répond : « *Le Livre*, résumant avec une scrupuleuse inexactitude un article paru ici à propos d'un bibliophile manifestement érotomane et publiquement condamné pour vol habituel dans les bibliothèques, ajoute à ce résumé des insinuations qui ne font point honneur à la compréhension de son anonyme rédacteur. »

Le fait de décorer un simple voleur du nom de bibliophile ou de bibliomane, parce qu'il a invoqué, avec une fausseté manifeste, sa passion des livres pour excuse, nous justifie, je crois, d'avoir dit que M. G. Geffroy trouve, à propos du capitaine d'Evreux, « le moyen de faire de bibliophile un synonyme de voleur, ou peu s'en faut ». Nous ajoutions qu'il fait bien plus expressément encore de bibliomane un synonyme d'érotomane. Qu'on en juge. L'article en question (*Justice*, 31 mai) contient textuellement ces passages : « La passion noble comporte... un goût très spécial aux collectionneurs de livres, le goût des éditions obscènes, avec figures. Ici le filou et l'honnête homme se rencontrent, et c'est la remarque intéressante à faire sur le monde de la bibliophilie. Il n'est guère de possesseurs d'imprimés et de reliures qui n'ait fait, chez lui, la part belle à l'érotisme... Les dessinateurs qui ont eu à représenter l'amateur de livres chez lui, dans la posture de son occupation favorite, ont à peu près tous imaginé la même mise en scène et la même attitude... Le bibliomane est là, dans

la discrète tombée du jour. Il est debout, accoudé au rebord de la fenêtre, le corps infléchi, les pieds croisés, et il lit un livre, un petit livre qu'il tient du bout des doigts, très solennellement. — Tenez pour certain que, quatre-vingts fois sur cent, ce petit livre, lu ou regardé, est un livre osbcène. »

Tel est le dernier mot de l'article, et c'est après cela que l'auteur déclare doctoralement que *le Livre* ne sait pas lire. *Le Livre* s'en rapporte à tous les lecteurs.

Enfin M. Gustave Geffroy, qui sait lire, faisant allusion à une vieille et humoristique anecdote que nous avions rappelée (*le Livre*, juin, p. 321) justement pour mieux faire ressortir, par son amusante exagération, l'inanité des accusations portées par le même M. Gustave Geffroy contre les bibliophiles, dans le *Figaro* du 21 avril, déclare que nous défendons le meurtrier en disant : « Au procès on a prétendu qu'il était fou : il était simplement bibliophile! » On prendrait cela pour une suite à la plaisanterie rééditée par nous, si M. Gustave Geffroy se départait jamais de son sérieux doctrinal.

NECROLOGIE

FRANCE

— Me Allou, sénateur inamovible, ancien bâtonnier, membre du conseil de l'ordre des avocats, est mort récemment à Reuilly, d'une apoplexie foudroyante. Il était né à Limoges, le 6 mars 1820. Il avait été membre de la commission de réforme du Code d'instruction criminelle en 1849 et du conseil de l'ordre des avocats de Paris en 1852. Il devint vers ce même temps avocat de la direction des douanes et de l'administration des hospices. Il a été enfin élu bâtonnier de l'ordre en 1866 et 1867.

— On annonce la mort (27 juin) de l'architecte Alfred Armand, qui, outre de nombreux et importants travaux d'art, est l'auteur d'un ouvrage classique en numismatique : *les Médailleurs italiens des* XVe *et* XVIe *siècles*, qu'a couronné l'Académie des beaux-arts.

— On annonce la mort, à Cannes, de M. André Barbes, qui a été rédacteur de plusieurs journaux royalistes (juin).

— On annonce de Versailles la mort de l'archiviste en chef du département de Seine-et-Oise, M. Bertrandie-Lacabane (5 juin).

— On annonce le décès de Mme Camille Delaville, qui avait collaboré à la *Presse* et à différents journaux parisiens. Elle est l'auteur de *la Loi qui tue*, de *la Botte du vicaire*, de *la Femme jaune* et de quelques autres romans à succès.

— La Société nationale d'agriculture a appris le décès, à Vaussieux (Calvados), de M. le marquis de Fournès, membre correspondant dans la section d'économie, de statistique et de législation agricoles (juin). Il faisait partie de la Société depuis 1868.

— M. Hauvette-Besnault, directeur honoraire et professeur de sanscrit à l'École des hautes études, est mort subitement à Malesherbes, dans le Loiret (juin).

Il avait été chargé par le gouvernement de terminer l'édition et la traduction du *Baghavata*, commencées autrefois par Eug. Burnouf.

— La rédaction du *Temps* vient d'être douloureusement frappée. M. Émile Hennequin est mort subitement à Samois, près de Fontainebleau. Il se baignait en compagnie de son ami, le dessinateur Odilon Redon; la surprise de la fraîcheur de l'eau détermina en lui une congestion pulmonaire, et il a succombé en quelques minutes.

M. Émile Hennequin était né à Palerme en 1858. Ses parents étaient d'origine suisse; il fit de fortes et brillantes études à Genève. A dix-sept ans, il maniait avec une égale aisance la langue française, la langue anglaise et la langue allemande.

Après avoir collaboré à l'*Agence Havas*, il était entré au *Temps*, où, depuis trois ans, il prenait part à la rédaction du bulletin politique avec une abondance d'informations et une sûreté de jugement qu'on admirait chez un aussi jeune homme.

En même temps, il donnait à la *Revue indépendante* et à la *Nouvelle Revue* des articles de critique qui furent vite très remarqués et qui attirèrent en particulier l'attention de M. Taine. M. Hennequin avait

fait une étude approfondie des études qui ont tiré la psychologie de l'introspection exclusive et qui en ont fait une science; une de ses ambitions était d'appliquer ces théories à la critique littéraire et artistique, et d'en faire un des moyens d'investigation les plus précis et les plus fructueux pour la connaissance de l'esprit humain. Il était muni d'un savoir assez vaste pour une pareille entreprise, et la puissance de généralisation dont il était doué ne laissait à ses amis aucun doute sur l'intérêt des résultats qu'on en pouvait attendre.

Un volume que nous n'avions pas encore eu le temps d'annoncer, car il a paru il y a quelques jours à peine, et dont le titre indique très exactement l'objet, la *Critique scientifique*, est l'exposition des principes qu'il entendait appliquer.

Les lecteurs de ce livre pourront, à la hardiesse et à la nouveauté des idées qui y sont prodiguées, comprendre l'amertume de nos regrets.

— Le journaliste d'Herblay, ancien rédacteur du *Clairon*, et qui fut aussi directeur de théâtre, notamment à Lyon, vient de mourir (11 juin). De son vrai nom, il s'appelait Louis-Alfred Maugeis, et il avait soixante et un ans.

— M. Sébastien Laurentie, ancien rédacteur et fils de l'ancien directeur de *l'Union*, est mort le 30 juin, à la suite d'une longue et douloureuse maladie.

— M. de Lorgeril, sénateur inamovible des Côtes-du-Nord, est mort à Paris (7 juillet).

Le vicomte Hippolyte-Louis de Lorgeril était né à Trébédan (Côtes-du-Nord), le 28 mai 1811. Il dirigeait, en 1842, le journal légitimiste *l'Impartial de Bretagne*.

On a de lui plusieurs volumes de poésies: *Une étincelle, Récits et Ballades, la Chaumière incendiée*, etc.

— On annonce la mort (24 juin) de M. Théodore Marestaing, qui avait pendant de longues années dirigé la partie financière du journal *la Liberté*, sous le pseudonyme de Monbel, et pris une part active aux différentes entreprises de M. de Girardin.

Depuis la guerre, M. Marestaing avait ressuscité *l'Avenir national*, puis il avait dirigé *le Télégraphe*. Il était âgé de soixante-treize ans.

— M. André Morin, ancien conseiller municipal de Paris, est mort le 5 juillet, à l'âge de quatre-vingt-un ans.

Sous l'empire, M. Morin se consacra à des travaux littéraires sur des sujets religieux ou sur des questions de magnétisme.

Il avait été le promoteur de la crémation en France, et dans ses dernières volontés, il a demandé que son corps fût transporté à Milan pour être brûlé.

— Nous apprenons la mort (juin) de M. Polmartin, ancien bibliothécaire du Corps législatif sous l'empire. Il était âgé de quatre-vingt-douze ans.

— Paul Pont, membre de l'Institut (Sciences morales et politiques), conseiller honoraire à la Cour de cassation et l'un des jurisconsultes les plus éminents de ce siècle, est mort le 21 juin, à Orsay. Il était né à Barcelone en 1808. Il laisse des ouvrages considérables sur le droit, notamment une nouvelle édition des *Codes français*, en collaboration avec MM. Faustin-Hélie et Rivière, un *Traité du contrat de mariage et des droits respectifs des époux*, en collaboration avec M. Rodière, un *Traité des petits contrats*, un ouvrage sur les Sociétés civiles et commerciales, etc.

— Nous apprenons la mort de M. Richner, directeur de la gravure à la librairie Hachette, et peintre distingué.

— M. de Tauzia, conservateur des peintures et dessins du musée du Louvre, vient de mourir.

— Un patriote énergique, M. Vacca, est décédé le 14 juin, à Neuilly-sur-Seine.

Professeur libre à Metz, Vacca, avant la guerre, avait fondé le premier cercle de la Ligue de l'enseignement, auquel il consacra tous ses soins et un dévouement absolu. Il fut rédacteur au *Courrier de la Moselle*, et plus tard au *Républicain du Cher*.

ÉTRANGER

Allemagne. — Roderich Anschütz, poète dramatique, est mort le 26 mai, à Mödling, près de Vienne, âgé de soixante-dix ans.

— Les journaux allemands annoncent la mort de Franz Duncker, l'ancien éditeur de la *Volks-Zeitung* et ex-député au Landtag prussien et au Reichstag allemand. Il était âgé de soixante-dix ans.

— Nous apprenons la mort du Dr Farenheid, connu en Prusse pour son goût pour les arts et par ses relations de voyage en Grèce et en Asie Mineure.

— On annonce la mort du révérend G. R. Gleig (juillet), ancien soldat, ancien combattant de la guerre de l'indépendance en Amérique, ancien inspecteur des écoles militaires, et chapelain général de l'armée en Angleterre, auteur de livres de théologie et de nombreux ouvrages de fiction et d'histoire, dont le plus populaire a pour titre *the Subaltern*.

— Nous apprenons la mort (20 juin), à Leipzig, du professeur Carl Friedrich August Kahnis, né en 1814. Il s'occupait surtout de l'histoire ecclésiastique. On lui doit, entre autres écrits, *Der innere Gang des deutschen Protestantismus*, 1854 (*Marche intérieure du Protestantisme allemand*) et *Die lutherische Dogmatik* (1861).

— Joseph-Auguste Lang, écrivain dramatique et auteur, est mort le 1er juin, âgé de quatre-vingt-deux ans.

— Ernst Lutz, ancien rédacteur du *Telegraph* de Würtzbourg, et connu par ses poésies et ses études linguistiques, est mort à Würtzbourg le 4 juin.

— On annonce de Dresde la mort de M. Émile Naumann, un des musicologues les plus érudits de l'Allemagne. Compositeur avant d'être critique, M. Naumann laisse plusieurs oratorios, un opéra, *Judith*, dont il avait écrit lui-même les paroles, de nombreux chœurs et des pièces de musique de chambre; mais il s'est fait connaître surtout par ses travaux d'histoire.

— Le poète populaire de la Thuringe, Anton Sommer, est mort le 8 juin, dans sa soixante-douzième année.

— Le 22 mai est mort à Dorpat le professeur G. Teichmüller, connu par ses *Aristotelische Forschungen*, et ses *Studien* et *Neue Studien zur Geschichte der Begriffe*. Citons encore *Literarische Fehden*, et une Philosophie de la religion inachevée. Il avait cinquante-six ans.

— Le professeur C. Ziegler, éditeur de Théognis, est mort récemment.

Angleterre. — On annonce la mort d'un journaliste écossais, M. Robert Carruthers, rédacteur du *Courrier* d'Inverness (*Inverness Courier*).

— Une femme qui se fit une popularité en Angleterre par ses études sur l'histoire de France (Biographies de Marguerite d'Angoulême et de Jeanne d'Albret; la Régence d'Anne d'Autriche, etc., etc.), miss Freer, devenue Mrs. Robinson, vient de mourir à Bath (juillet).

— L'*Athenæum* (30 juin) annonce la mort de M. Edmund Gurney, auteur de *The Power of sound* (*la Puissance du son*) et d'autres ouvrages, et secrétaire de la Société pour les recherches psychiques (*Society for psychical research*). Il a succombé à un empoisonnement accidentel par le chloroforme. Il était né en 1847.

— Le bibliothécaire de la *Corporation* de Londres, M. W. H. Overall, est mort récemment (juillet), après une longue maladie. On lui doit plusieurs publications érudites, dont une, *Remembrancia*, est précieuse sur l'histoire de la cité de Londres entre 1579 et 1664.

— On annonce la mort, à l'âge de soixante-dix-huit ans, de M. Charles Randall, un des plus éminents agronomes de la Grande-Bretagne, membre du comité de la Société royale d'agriculture (juin).

— M. Baker Peter Smith, auteur d'un amusant volume intitulé *A Trip to the Far-West of England*, 1840 (*Une excursion dans le Far-West de l'Angleterre*), est mort le 18 juin, à l'âge de quatre-vingt-sept ans.

— On annonce la mort du chanoine Trevor, qui laisse des écrits théologiques et quelques ouvrages sur la Russie.

Arménie. — Au mois de mai dernier est mort à Tiflis, en Géorgie, un poète arménien très populaire, Agob Melik Agobian. On lui a fait des funérailles publiques.

États-Unis. — Le révérend James Freeman Clarke, connu en Amérique par ses nombreux écrits théologiques et édifiants, est mort (juin) à Boston, à l'âge de soixante-dix-huit ans.

— Un antiesclavagiste de grande réputation aux États-Unis, M. Sydney Howard Gay, est mort au mois de juin dernier. Il avait été successivement administrateur de la *Tribune* de New-York, de la *Tribune* de Chicago et de l'*Evening-Post* de New-York, et rédacteur en chef du *National Anti-Slavery Standard*. L'*Histoire des États-Unis*, attribuée à Bryant, et qui est devenue classique, est presque entièrement son œuvre. On lui doit aussi, entre autres productions littéraires, une biographie de James Madison, qui fait partie de l'*American Statesmen Series*.

— Nous apprenons la mort d'un écrivain bien connu dans les écoles des États-Unis, M. James Ishonnot, qui a succombé le 18 juin, à Tarpon-Springs, en Floride. Il était né en 1823. On lui doit quantité de livres de classes, la plupart se rapportant à l'histoire naturelle ou à la pédagogie, publiés chez D. Appleton et Cie.

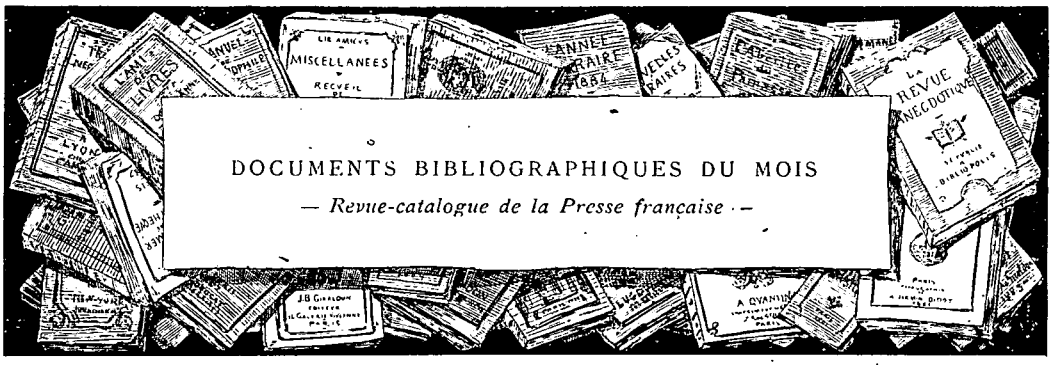

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Tribunaux.

ANNALES DE L'ÉCOLE LIBRE DES SCIENCES POLITIQUES (15 juillet). André Lebon : Les origines de la constitution allemande. — A. Delatour : L'incidence des impôts sur l'intérêt des capitaux. — L. Poinsard : L'Afrique équatoriale : Ogoôué, Congo, Zambèze (fin). — R. Kœchlin : La politique française au congrès de Rastadt, 1797-1799. — P. Fauchille : Du frai des monnaies, spécialement dans l'Union latine. Étude théorique et de droit comparé. — ANNÉE MILITAIRE (15 juillet). — Frédéric III roi de Prusse et empereur d'Allemagne. — L'avancement dans la marine. — Le corps du contrôle de l'administration de l'armée. — Les côtes d'Italie. — État-major général de l'armée, 1789-1889. — L'hygiène dans l'armée : le rapatriement des troupes. — La vie militaire à l'étranger. — ART (1er juillet). Eugène Müntz : La *Sainte Anne* de Léonard de Vinci. — Paul Leroi : Salon (fin). — G. de Léris : La faïence parisienne. — A. de Baudot : L'architecture au Salon de 1888. — Adolphe Piat : La gravure et la lithographie au Salon de 1888. — (15). Philibert Audebrand : Théodore Pelloquet, critique d'art. — Paul Leroi : Un portraitiste. — Félix Naquet : Les artistes célèbres. — Adolphe Piat : Bob au Salon. — ARTISTE (juin). Paul Leprieur : Salon de 1888, la Peinture. — Léonce Benedite : la Sculpture. — Maurice du Seigneur : L'Exposition de la caricature et de la peinture de mœurs au XIXe siècle. — Théodore Maurer et Edouard Marsand : Poésies.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE (juillet). Paul Stapfer : Rabelais, sa vie et son œuvre. — Ed. Sayous : Les idées musulmanes sur le christianisme. — Charles Vulliemin : Manzoni et son œuvre comme patriote. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE PARIS ET DE L'ILE-DE-FRANCE (mai-juin). Gaston Reynaud : Oudart Boschot, rédacteur de l'inventaire de la « librairie » du Louvre en 1411. — César Pascal : La statue de Louis XIV, par Coysevox. — Journal d'Eusèbe Renaudot. — Lettre de Dufourny au sujet du plan des artistes et du musée d'architecture en l'an VI. — BULLETIN DE L'IMPRIMERIE (15 juin). Les livres d'enseignement sous la Révolution française. — A. Vitu : Les anciens imprimeurs (suite). — (1er juillet). Les machines en blanc. — (15 juillet). Une machine à construire. — Nouvelles. — Notes techniques. — BULLETIN MONUMENTAL (mars-avril). L. Duhamel : Les œuvres d'art du monastère des célestins d'Avignon. — A. Bouillet : L'église Sainte-Foy de Conches (Eure) et ses vitraux. — Abbé Henri Thédenat : La stèle de Senobena. — Anthyme Saint-Paul : L'architecture romane, d'après M. Corroyer.

CORRESPONDANT (25 juin). Duc de Broglie : Le duc d'Enghien. — P. de Courton : Le pétrole. — P. Faugère - Jean-Jacques Rousseau à Venise (fin). — V. Fournel : La comédie avant Molière au XVIIe siècle. — Comte de Toulouse Lautrec : A propos d'un livre canadien. — M. de Lescure : Mme de Custine. — Marquis de Nadaillac : L'archéologie préhistorique. — (10 juillet). Paul Thureau-Dangin : M. Guizot au pouvoir. — F. Bouillier : Les nouveaux embarras de Paris. — Edmond Biré : Marie-Thérèse impératrice. — Ernest Lionnet : Le dernier des troubadours. — Du Pradeix : Auteurs sans lecteurs.

DÉCADENT (15-31 juillet). Ernest Raynaud : Un point de critique. — Valère Gille : Désespérance. — L.-P. de Brinn-Gaubast : L'Immortel. — Emile Cottinet : Nirvana.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (23 juin). — L'avenir de la Russie et l'Asie centrale. — Le commerce allemand en 1887. — La prestation en argent et la prestation en nature. — La Grèce contemporaine : l'agriculture, le commerce, les finances. — Les logements d'ouvriers. — Les embarras financiers de l'Inde anglaise. — (30). Le commerce extérieur de la France pendant les cinq premiers mois de 1888. — Le commerce extérieur de l'Angleterre pendant les cinq premiers mois de 1888. — Le mouvement économique et social aux États-Unis : le *Civil service* et les scandales administratifs. — Le gaspillage et le déficit budgétaire. — La situation de la compagnie de Panama et la nécessité de la liquidation immédiate. — Le travail servile et le travail libre au Brésil. — L'immigration des ouvriers étrangers en Angleterre. — (7 juillet). Les prétendues grandes réformes ou le bouleversement fiscal. — La production chevaline, les courses et les haras. — L'immigration chinoise en Australie. — Lavoisier administrateur et économiste, d'après des documents nouveaux. — (14). Les valeurs mobilières en France. — Le mouvement économique aux États-Unis : l'*Inter state commerce act.* — Les discussions de la Société d'économie politique de Paris : l'intervention des municipalités dans les conditions du travail. — L'achèvement du canal de Panama.

GAZETTE ANECDOTIQUE (30 juin). Lettres de Paul Baudry. — L'Égérie de Guillaume II. — Le premier engagement de Rachel. — Lamartine et la *Revue des Deux Mondes.* — Les origines du *Bourgeois gentilhomme.* — Bossuet-Prudhomme. — GAZETTE ARCHÉOLOGIQUE (nos 5-6). Théoxénon : Les fouilles récentes de l'Acropole d'Athènes

(suite). — F. de Mély : La crosse dite de Ragenfroid. — Deglane : Le palais des Césars au mont Palatin. — Ch. Yriarte : Maître Hercule de Pesaro (fin). — Philippe Berger : Cylindre perse avec légende araméenne. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (1er juillet). Victor Champier : M. P.-V. Galland et l'enseignement de l'art décoratif (fin). — André Michel : Salon de 1888 (2e article). — A. de Champeaux : Exposition de l'art français sous Louis XIV et sous Louis XV, à l'hôtel de Chimay. — Henry de Chennevières : Chardin au musée du Louvre (1er article).

ILLUSTRATION (23 juin). Arthur Heulhard : A Bologne. — Jules Lemaître : Hellé. — A. Daudet : L'Immortel (suite). Lucien Baillon : Notes d'un touriste en Norvège (suite). — (30). Guy de Maupassant : Sur les nuages. — Alexis Lemaistre : Les coulisses du Salon. — A. Daudet : L'Immortel (suite). — (7 juillet). Grosclaude : A la fête de Neuilly. — Camille Flammarion : La géographie de la planète Mars. — A. Daudet : L'Immortel (suite). — Philippe Daryl : Florence. — Henri Conti : Bibi Lolo. — (14). Les sources de l'Avre. — Paul Bonnetain : In extremis. — INDÉPENDANT LITTÉRAIRE (1er juillet). Roger Marx : Les tendances de l'art au Salon de 1888. — Hippolyte Buffenoir : Heureuse rencontre. — Adrien Waggon : L'amour vierge (suite). — Félix Rabbe : Les rieurs de la Révolution. — (15). Hippolyte Buffenoir : L'indépendance du Brésil (poésie). — J.-Nicolas Brusse : Honoré de Balzac. — Emmanuel des Essarts : L'ancienne poésie bourguignonne. — Julien Berr de Turique : Causerie, à Albert Gérès. — INSTRUCTION PUBLIQUE (7 juillet). A. Matinée : Machiavel et les Romains. — Dr Prompt : La légende de Caton d'Utique. — Cours de M. Crouslé : L'école romantique, A.-G. de Schlegel. — (14). Maxime Formont : De quelques travaux français relatifs à la *Divine Comédie*. — Ch. Waddington : Les effets de la volonté. — INTERMEDIAIRE (25 juin). *Questions* : La réclame avant 1888. — Un manuscrit des contes de La Fontaine. — Sur une chanson du temps de Louis XIII. — Le Montesquieu du roi de Prusse. — Sur Joseph Garnier. — Serge Panine, par Georges Ohnet. — La Dame aux Camélias, illustrée par Alfred de Neuville. — Reliures aux armes. — *Réponses* : Bibliothèque du marquis d'Aubais. — Où sont les papiers de Bernardin de Saint-Pierre. — Une bibliothèque musicale en vingt volumes. — Nicolas et Clovis Eve, relieurs. — Le livre de Michel Servet. — Un ancien livre breton. — Ouvrages anonymes. — Emile de Girardin. — (10 juillet). *Questions* : L'Académie des émulateurs. — Musée de l'histoire du travail. — Les registres de la prison des îles Sainte-Marguerite. — Le Sage. — Madame D***, graveur du XVIIIe siècle. — Tableaux du XVIIIe siècle à retrouver. — Histoire de l'art dans l'antiquité. — Sur un philosophe peu connu. — Ex-libris. — *Réponses* : La prononciation des noms propres. — Lettres inédites de l'oratorien Tabaraud. — La clef des champs de Labiche. — L'amitié de Mme de Maintenon et de Ninon de Lenclos. — Quels sont les auteurs du XIXe siècle actuellement tombés dans le domaine public ? — Le blason de Jean de La Fontaine. — Guillaume Colletet. — Théophile Gautier et les femmes maquillées. — Stendhal jugé par Latouche. — Sur un vers de Victor Hugo.

JOURNAL DES ÉCONOMISTES (juillet). G. Schelle : Pourquoi les « réflexions » de Turgot sur la formation et distribution des richesses ne sont-elles pas exactement connues ? — Mme Clémence Royer : L'abolition de l'esclavage au Brésil. — M. Block : Revue des principales publications économiques de l'étranger. — J. Schœnhof : L'économie dans la production n'est pas mesurée par les salaires des producteurs. — H. de Beaumont : De l'avenir des États-Unis et de leur lutte future avec l'Europe. — JOURNAL DES SAVANTS (juin). Barthélemy Saint-Hilaire : Les livres sacrés de l'Orient. — Jules Girard : Du rôle des dieux dans la Pharsale. — Alfred Maury : Le cycle mythologique irlandais et la mythologie celtique. — Paul Janet : Montesquieu et Turgot. — B. Hauréau : *Analecta Spicilegii Solesmensis*.

LOTUS (15 juin). Roca : Réponse aux allégations de Mme Blavatsky contre l'ésotérisme chrétien. — H.-P. Blavatsky : Notes à cette réponse. — B. Malon : Louis Dramard. — Franz Lambert : Psychologie de l'Égypte ancienne. — X. : Une fraternité d'adeptes au XVIIe siècle.

MAGASIN D'ÉDUCATION (1er juillet). Jules Verne : Deux ans de vacances, chap. XVI. — E. Legouvé : Un élève de seize ans. — Un papa : La première chasse. — André Laurie : De New-York à Brest, chap. I-IV. — Découverte des mines de Salomon, d'après Rider Haggard, chap. XIV. — (15). Jules Verne : Deux ans de vacances, chap. XVII. — Rider Haggard : Mines de Salomon, chap. XV. — Un papa : La première chasse (suite). — P. Noth : Curiosités de la vie des animaux. — MATINÉES ESPAGNOLES (30 juin). Jehan Soudan : Lettres autographes de Lafayette. — Une page de Ch. Dickens. — Marie-Lætizia de Rute : La fête des félibres à Sceaux. — Pauline Savary : Nos artistes : Agar. — Baron Stock : Solférino et San-Martino. — A. Schalck de la Faverie : Gallicisme. — William Bonaparte Wyse : Poésie provençale. — (15 juillet). A. Tournier : Gambetta et Bismarck. — E. Asse : Grandes dames et femmes de lettres. — Léonce Détroyat : Après Sadowa. — J. Cornély : Un Capétien. — H. Giner de los Rios : L'art et les lettres en Espagne. — Don Pasquino : L'encyclique Libertas. — Marie-Lætizia de Rute : Poésie. — Louis Jourdan : Le rendez-vous. — Alberto del Solar : Le mouvement littéraire dans l'Amérique du Sud. — Eusebio de Blasco : Quelle journée ! — MOLIERISTE (juillet). G. Monval : Mme Pernelle, Flipote et M. Tartuffe dans un roman de Ch. Sorel. — Th. Lhuillier : Les Clerselier. — E. Lapierre : Molière illustré : Mélicerte et Pastorale ; Pastorale comique. — P. d'Estrée : Une origine possible de Tartuffe. — MUSÉE DES FAMILLES (1er juillet). Adrien Legrand : Au pays du Rhin : Heidelberg. — Claude Luly : Misaine. — Emile Moreau : Tableaux dramatiques du règne de saint Louis. — Pichot des Neyves : Le curé de Gargas. — Jacques Porchat : L'ours et l'ange (suite). — G. Schéfer : La musique sacrée. — Maurice Maindron : Le gnou. — (15). Adrien Legrand : Au pays du Rhin : Heidelberg. — Henri de Bornier : Lettres sur le théâtre. — H. Germain : A la fontaine. — Gassies des Brûlies : La farce du cuvier. — Henry Gréville : Les fraises. — L. Balthazard : Science en famille. — Franklin : Lettres à une dame sur les éphémères. — Émile Moreau : Tableaux dramatiques du règne de saint Louis. — Louise Mussat : Mon roman. — G. B. : Les rats à trompe.

NATURE (30 juin). Gaston Tissandier : Étude sur les trombes. — G. Richou : Exposition universelle de 1889 ; les grandes fermes du palais des machines. — La chirurgie chez les oiseaux. — Künckel d'Herculais : Les Acridiens en Algérie ; le *Stauronotus maroccanus* et ses déprédations. — Les procédés de phonogravure de M. Berliner. — La Ramie. — (7 juillet). Antoine de Saporta : Anciennes opinions et fantaisies scientifiques relatives à l'intérieur de la terre. — L. Muller : Nouveau gilet de sauvetage. — Charles Brongniart : Une truie monstrueuse. — Albert Tissandier : Kashmir, la Jhelum et ses ponts. — (14). Dr Z. : La quatrième campagne de l'*Hirondelle* ; nouveaux engins de pêche. — X. : Le nouvel hôtel des postes, à Paris. — Marquis de Nadaillac : Les *Huacas* du Chiriqui ; anciens cimetières. — (21). L. Bassot : La méridienne de Laghouat. — Accroissement de la tête, à l'Université de Cambridge. — Arthur Good : La vélo-

© 2007 Lavoisier – Éditions « Les fascicules du livre » – Tous droits réservés

cipédie. — Le tir des fusils de chasse. — Daniel Bellet : Les voyages de M. Thonar dans le grand Chaco. — NOUVELLE REVUE (15 juillet). Courcelle-Seneuil : La morale et l'usage des richesses. — A. Gagnière : Napoléon à l'île d'Elbe. — Comtesse Lydie Rostopchine : Une poignée de mariages (suite). — Jules Worms : Voyages d'un peintre à travers l'Espagne (fin). — Alfred Ruffin : Poésies. — Mme Jeanne Mairet : Des pas dans la neige (première partie). — Thiébault-Sisson : Un artiste français en Russie : Georges Becker. — Maurice Peyrot : L'Immortel.

PARIS ILLUSTRÉ (23 juin). George Montière : L'Obstacle. — T. G. : L'empereur Frédéric III et son successeur. — Paul Arène : Jean des Figues. — (7 juillet). Emile Michelet : L'été à Paris. — Paul Arène : Jean des Figues (suite).

REVUE ALSACIENNE (juin). V. Charlier-Tabur : Vetter Josef. — H. Ganier et J. Frœlich : Le château de Falkenstein. — A. L. : Le Kochersberg il y a trente ans. — C. Gilardoni : Un fonctionnaire français en Alsace au XVIIe siècle (suite). — Échos du Salon de 1888. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTERATURE (18 juin). P.-V. Bradke : Du développement historique de notre langue et de notre race. — Lange : Histoire de Rome, traduction par Berthelot et Didier. — Tissot : Géographie comparée de la province romaine d'Afrique, II. — Krumbacher : Collection de proverbes byzantins. — Nourrisson : Philosophie de la nature. — Roman : Tableau historique du département des Hautes-Alpes. — Holland : Uhland. — Kerviler : Bio-bibliographie bretonne, IV. — (25). Lederer : Un nouveau manuscrit de l'Anabase d'Arrien. — Ribbeck : Histoire de la poésie latine, I. — J. Havet : La tachygraphie italienne du Xe siècle. — Jorret : Le livre des simples de Modène et son auteur. — Broberg : Rabelais et Villon. — Gruau : Inventions de chasse pour prendre les loups, p. Martin-Darivault. — La noble leçon, p. Montet. — Peyre : Napoléon et son temps. — Cohen : La théorie kantienne de la connaissance. — Fischer : Uhland. — (2 juillet). Heydemann : Les collections parisiennes. — De Nolhac : Le grec à Paris sous Louis XII. — Œuvres choisies de Buffon, p. p. Hémon. — Lettres de la comtesse d'Albany et d'Ugo Foscolo, p. Antona-Traversi. — Dufay : Armand Baschet et son œuvre. — Piderit : La mimique et la physiognomonie, traduction par A. Girot. — Stein : Bibliographie des bibliographies et inventaire sommaire des tables des périodiques historiques en français. — (9). Horace, p. Waitz. — Ratzel : Ethnographie, I et II. — Stein : Un faux diplomate au XVIIe siècle. — Didot et Grassoreille : Le château de Bourbon-l'Archambault. — Lagrange : Physiologie des exercices du corps. — REVUE D'ANTHROPOLOGIE (15 juillet). Marcelin Boule : Essai de paléontologie stratigraphique de l'homme ; 3. Alpes (suite). — Louis Rousselet : Les Afghans. — A. Ledouble : Contribution à l'histoire des anomalies musculaires. : Muscles de la nuque et du dos. — Aubert : Notes sur le département de l'Ain (Dombes, Bresse et Bugey). — P. Topinard : La formule de reconstitution de la taille d'après les os longs. — REVUE DE FAMILLE (1er juillet). Jules Simon : Le caporal. — Louis Ulbach : La lecture en famille. — Henry Gréville : La seconde mère (troisième partie). — Guillaume Depping : Un voyageur de vingt-deux ans : M. Camille Douls et ses aventures. — G. de Cherville : Aux champs. — Paul Rouaix : Le Salon. — (15). Jules Simon : Dieu, Patrie, Liberté. — G. de Peyrebrune : Colombine. — Louis Ulbach : Les sceptiques de la famille. — Stephen Heller : A propos d'une souricière. — H. Gréville : La seconde mère (quatrième partie). — Eugène Asse : Une femme moraliste au XVIIIe siècle : Mlle de Sommery. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (juillet). F. de Lesseps : Topographie du canal de Panama. — P. Gaffarel : Le Soudan français (suite). — V. Nicolas : La baie de Diégo-Suarez (fin). — H. Mager : L'archipel de Cook. — J. Delavaud : Le mouvement géographique. — J. Colette : Le sol de la France, ses grands citoyens : le maréchal Fabert. — L. de Campon : Le sultan Mouley-Hacen et le Maghzen marocain. — REVUE DE LA FRANCE MODERNE (juin). Paul Gaulot : M. de Lisbonne (nouvelle). — Laniche-Desfontaines : L'impôt sous la monarchie. — Marcel Cogniet : Le Salon. — L. de Germon : L'éducation en Angleterre. — REVUE DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE (1er juillet). E. Z. : Revue de quinzaine. — Jadin : Le latin et la *Vulgate*. — A. G. et W. Marie-Cardine : Documents pour servir à l'histoire de l'enseignement. — (15). E. Dutate : Les récréations dans le régime intérieur des lycées et des collèges. — E. Julien : Sully Prudhomme : La poésie philosophique et scientifique. — Bibliographie. — REVUE DE PARIS ET DE SAINT-PÉTERSBOURG (15 juillet). Arsène Houssaye : Les Quarante du siècle (George Sand). — G. de Peyrebrune : Un mariage noir. — R. de la Sizeranne : Les artistes peints par eux-mêmes. — Jules David : Les légendes religieuses. — Baron R. Michel : Souvenirs de la guerre de Crimée. — Paul Dys : Glen-Nevis. — Marcel Bernhardt : De l'avenir de la littérature en Russie. — Alfred des Essarts : Conte de jadis. — Edgar La Selve : Récits exotiques. — José-Maria de Hérédia, Edmond d'Haraucourt, Pierre Quillard, de Borelli, Mario de la Tour-Saint-Ygest : Poésies. — REVUE DES ARTS DÉCORATIFS (juin). L'exposition de Copenhague. — Gerspach : Études sur la manufacture des Gobelins ; les modèles (suite). — E. Pottier : L'emploi et la fabrication des statuettes de terre cuite dans l'antiquité (fin). — Léonce Bénédite : La chinoiserie en France au XVIIIe siècle. — REVUE DES DEUX MONDES (1er juillet). Gilbert Augustin-Thierry : La tresse blonde. — Gaston Boissier : Etudes d'histoire religieuse. — V. L'affaire de l'autel de la Victoire. — Th. Bentzon : Les nouveaux romans anglais. — Lévy-Bruhl : Les idées politiques en Allemagne au XIXe siècle : Gervinus et Dahlmann. — Georges Lafenestre : Le Salon de 1888. — II. La Sculpture. — P. de Nolhac : Érasme et l'Italie, d'après des lettres inédites d'Erasme. — G. Valbert : Deux gouverneurs de l'Alsace-Lorraine. — F. Brunetière : La critique scientifique. — (15). Gilbert Augustin-Thierry : La tresse blonde (fin). — Ernest Renan : Etudes d'histoire israélite. — II. Le règne de David. — Marquis de Courcy : La renonciation des Bourbons d'Espagne au trône de France. — I. Nécessité des renonciations, la première pensée de Louis XIV, soumission de Philippe V. — Emile Burnouf : Le bouddhisme en Occident. — Henry Cochin : Boccace, d'après ses œuvres et les témoignages contemporains. — Georges Picot : Le centenaire de l'assemblée de Vizille, 21 juillet 1788. — Sacher-Masoch : Le fou de Firleiouwka. — Louis Ganderax : Comédies et drames en vers. — REVUE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE (1er juillet). Gadaud : Les médecins militaires. — Bovio : La véritable Italie. — Georges Meynié : Nos sous-secrétaires d'État aux colonies. — G. Rouanet : L'industrialisme à l'époque actuelle. — REVUE DU CERCLE MILITAIRE (24 juin). De l'organisation de l'armée active ; système ternaire. — Instruction sur les travaux de fortification improvisée et passagère dans l'armée russe. — Les exercices physiques dans l'armée anglaise. — Les généraux allemands : I. Le général von Pape ; II. Le général von Kleist. — (1er juillet). Main-d'œuvre civile et militaire. — Les observatoires mobiles de campagne. — La nouvelle école de cadets de Carlsruhe. — Le rapport du général Pallavicini sur les manœuvres exécutées dans l'Emilie en 1887. — (8). La frontière austro-russe. — Considérations sur l'organisation défensive de l'Italie. — La nouvelle école de cadets de Carlsruhe. — (15). La frontière austro-russe (suite). — Système défensif du Jura. — Les généraux allemands : III. Le général von der Burg ; IV. Le général von Wartensleben. —

REVUE DU MONDE LATIN (1er juillet). A. Spon : L'abolition de l'esclavage au Brésil. — François de Curel : L'orphelinat de Gaëtan (suite). — G. Baguenault de Puchesse : La démocratie et les conservateurs. — Alphonse Berget : Un électricien français au XVIIIe siècle ; Coulomb et son œuvre. — REVUE GENERALE (1er juillet) : Frédéric Passy : L'économie politique dans La Fontaine. — Henry M. d'Estrey : Une visite aux colonies chinoises. — Maurice Griveau : Sélection et idéal. — (15). Emmanuel des Essarts : Les grandes dames de la Révolution : Mme de Custine. — Tony Feroë : Le clou et la vis, souvenirs de Tunisie. — Arsène Arüss : A travers Ruy Blas. — J. Durandeau : M. Lenient et la comédie en France. — Jules Vander : Le cas de M. Boitard. — Ch. Lancelin : La réforme de l'instruction nationale. — Mallat de Bassilan : Les oubliés ; Armand Barthet. — Charles de Larivière : Les mœurs et la caricature en France, d'après M. John Grand-Carteret. — REVUE GENERALE D'ADMINISTRATION (juin). Alfred des Cilleuls : Des recours contre l'administration pour illégalité d'impôts. — Martinet : Les différentes formes de l'impôt sur le revenu (suite). — Ernest Seignouret : Du sectionnement électoral. — REVUE HISTORIQUE (juillet-août). A. Luchaire : Louis le Gros et ses palatins (1100-1137). — G. Fagniez : le Père Joseph et Richelieu. La préparation de la rupture ouverte avec la maison d'Autriche (1632-1635) (suite). — Albert Lebègue : Notes sur les tauroboles et le christianisme. Les mélanéphores. — Ch.-V. Langlois : Préparatifs de l'expédition de Louis de France en Angleterre en 1215. — Robert Hammond : Mission du comte de Guines à Berlin (1769). — REVUE ILLUSTRÉE (15 juin). Blowitz : San-Remo (fin). — E. Zola : Le rêve (suite). — Henry Becque : Notes d'album. — — Octave F*** : Emile Augier. — (1er juillet). E. Zola : Le rêve (suite). — Caran d'Ache : Le télégraphe au désert. — Hector France : Les courses en Angleterre (suite). — Abel Hermant : Surmenage sentimental. — (15). E. Zola : Le rêve (suite). — Abel Hermant : Surmenage sentimental (fin). — Ch. Valois : F. de Lesseps. — Henri Heine : Pages posthumes. — Montégut : Carabas. — REVUE INDÉPENDANTE (juillet). J.-H. Rosny : Scènes préhistoriques. — Léon Hennique : Un caractère. — Gustave Kahn : Jacques Casanova. — Tola Dorian : Les quatre demoiselles Kulonga. — George Moore : Confessions (cinquième partie). — Paul Verlaine : Bonheur, fragments. — REVUE LIBRE (mai-juin). Emile Michelet : Du mépris, s. v. p. — Villiers de l'Isle-Adam : Le chant du coq. — J.-E. Schmitt : Le Salon et la peinture en 1888. — Robert de Bonnières : Alfred de Vigny politique. — — Jules Laforgue : Le Gemuth, etc. — José-Maria de Heredia, Léon Dierx, Jean Richepin, Edmond Haraucourt, Albert Jhouney, Rodolphe Darzens, Paul Demeny, Tola Dorian, Henri Souham : Poésies. — Taucrède Martel : Charles Monselet. — REVUE PHILOSOPHIQUE (juillet). Herbert Spencer : La morale de Kant. — G. Tarde : La dialectique sociale. — Calinon : Les notions premières en mathématiques. — Lechalas : Sur l'agrandissement des astres à l'horizon. — REVUE POLITIQUE ET LITTERAIRE (23 juin). L'empereur Frédéric III, par un député alsacien au Reichstag. — F. Fabre : Ma vocation : Pendant le grand séminaire (deuxième partie). — Riquetti : Petit-Bleu (suite). — Paul Desjardins : Toute la lyre, de Victor Hugo. — L. B. : L'enseignement secondaire des filles. — Ch. Rabot : Le soleil de minuit, souvenirs de voyage en Laponie. — Hector Pessard : Notes et impressions. — (30 juin). E. Boutroux : Les caractères de la philosophie moderne. — Hugues Le Roux : Le monde des équilibristes. — (7 juillet). Ernest Lavisse : Un empereur dans l'opposition. — Jules Lemaître : Mélie, nouvelle. — Helenus : Adam Mickiewicz. — (14). Paul Dys : La douée de Ploubaneuc, conte breton. — Fournier de Flaix : Les relations commerciales entre la France et l'Angleterre. — Ch. Bigot : Le surmenage des écoliers. — Marcellin-Pellet : Le paganisme en Italie ; la procession de Saint-Ubald à Gubbio. — Causerie littéraire : M. Alphonse Daudet, l'*Immortel*. — REVUE RÉTROSPECTIVE (nos 97-98). Souvenirs inédits de Delescluze. — Un Bobillot ignoré. — La famille de Vestris. — Anecdotes sur le général Carnot. — Les fournitures militaires sous la Révolution. — (nos 99-102). Souvenirs inédits d'un prisonnier de la Bastille. — Combat du vaisseau français *les Droits de l'homme* contre deux vaisseaux anglais (1797). — Un planton de Frédéric II. — REVUE SCIENTIFIQUE (23 juin). Les étudiants français à l'université de Bologne. — A. Millot : La grande industrie chimique. — G. Capus : Les effets de l'altitude sur les hauts plateaux du Thibet. — (30). A. de Lapparent : Le tunnel sous-marin entre la France et l'Angleterre. — F.-A. Forel : L'heure nationale française. — (7 juillet). Les congrès scientifiques de l'Exposition de 1889. — De Lanessan : L'évolution des peuples de l'extrême Orient et la colonisation moderne. — A. Gervais : Le chemin de fer transcaspien. — Lie : La chasse en Norvège. — (14). Badoureau : Les relations mutuelles des sciences. — Duponchel : Les variations de la température à longues périodes. — H.-M. d'Estrey : Le voile des musulmanes. — REVUE SOCIALISTE (juillet). F. Lassalle : Pamphlets socialistes de Lassalle. Lettre ouverte. — A. Toubeau : Les inégalités agraires. — Ch. Gide : Une classe de travailleurs oubliés. — G. Rouanet : Les lois sociales au Parlement. — A. Regnard : Aryens et Sémites. — Marie Bonnevial : École de sociologie. — REVUE UNIVERSELLE ILLUSTREE (juillet). L. de Sacher-Masoch : La tante sourde. — F. Naquet : Chant des prétoriens. — E. Müntz : Léonard de Vinci sculpteur. — E. Lefranc : Nos derniers poètes. — V.-E. Garnier : L'ancienne manufacture de Sèvres et ses privilèges. — P. Gauthiez : Premier printemps. — A. Jullien : Boïeldieu. — L. Leroy : La Bulgarie et les Bulgares. — P. Leroi : Édouard Detaille. — X.-F. Naquet : Le tombeau. — E. Molinier : Charles Sauvageot. — Julien Tiersot : Rondes populaires bretonnes. — George Sand : Trois lettres inédites. — SAMEDI-REVUE (16 juin). Geo Hope : En Angleterre. — L. de la Brière : Victor de Laprade. — G. Demanche : Dans le Sud oranais, I. — R. : L'empereur Frédéric III. — H. Gueneau de Mussy : Stendhal et son œuvre. — (30 juin). Van Buiten : En Belgique. — L. de la Brière : Les lettres du duc d'Enghien. — G. Demanche : Dans le Sud oranais, II. — Charles Legrand : Charles Monselet. — G. Levasnier : La névrose des femmes dans la grande industrie. — Jacques de Biez : Le livre du peuple. — (7 juillet). P. Chassaigne de Néronde : Les pseudonymes du journalisme. — Vicomtesse A. de Janzé : Sommariva-Canova. — A. Rivière : Le port de la Pallice. — *** : A côté du devoir (nouvelle). — (14). H. Loumowski : En Pologne russe : Les Uniates. — Edmond Biré : 1814, de Henri Houssaye. — R. Forestier : La France vue du dehors. — J. Rahon : La rage. — Ch. Legrand : Alphonse Daudet et l'*Immortel*. — P. de Coubertin : Les exercices physiques dans l'éducation.

SCIENCE SOCIALE (juillet). J. Moustier : Questions du jour ; la finance. — E. Demolins : Les populations forestières. — A. de Préville : Le continent africain ; les Boërs. — P. Bureau : Les Tartares Khalkhas, II. Régime de propriété et de famille. — Cartes et plans. — SPECTATEUR MILITAIRE (15 juin). L'officier Nestor : L'armée d'instruction (suite). — X. Y. Z. : Les réformes dans l'armée française. — Pierre Lehautcourt : Les expéditions françaises au Tonkin (28e article). — C. Boissonnet : Les grandes charges militaires (5e article). — (1er et 15 juillet). N. Desmaysons : Les nouveaux règlements. — L. Brun : L'armée territoriale au printemps de 1888. — H. Choppin : Deux ouvrages sur la tactique de la cavalerie. — C. Boissonnet : Les grandes charges militaires (suite). — Pierre Lehautcourt : Les expéditions françaises au Tonkin (suite).

© 2007 Lavoisier – Éditions « Les Instruments du Temps » – Tous droits réservés

TOUR DU MONDE (23 et 30 juin). P. Veis : Sur les frontières du Tonkin. — (14 juillet). Savorgnan de Brazza : Voyages dans l'Ouest africain. — TRADITION (15 juin). A. Eschenauer : La tradition française en Allemagne par le fait de la révocation de l'édit de Nantes. — Dr J.-B. Bérenger-Féraud : Le cordonnier qui veillait le mort. — Henri Carnoy : Le suicide de Gérard de Nerval. — Jean Nicolaïdes : La légende des Sept-Dormants. — F. Chevalier : Les traditions de l'atelier (suite). — Edmond Desombres : Superstitions de l'Auvergne. — Charles Rémond : Thilda, légende charolaise. — Frédéric Ortoli : Le langage des oiseaux. — Léon Durocher : Le mystère de sainte Tryphine. — Michel Hadji Démétrius : Le curé d'Ikare, conte grec.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 juin au 15 juillet 1888)

DÉBATS. Juin : 17. Henri Chantavoine : Césarine, par M. Jean Richepin ; Une tache d'encre, par M. René Bazin. — 20. Ernest Lavisse : Les fêtes de Bologne. — 23. Paul Desjardins : Les publications impures. — Juillet : 2. Jules Lemaître : Journal de Stendhal, publié par MM. Casimir Stryienski et François de Vion. — 11. Jules Simon : *1814*, par Henri Houssaye.

XIXe SIÈCLE. Juin : 19. Francisque Sarcey : Chronique (*Zigzags d'un curieux*, par Octave Uzanne). — 29. Francisque Sarcey : Chronique (Les discours de distribution de prix). — Juillet : 10. Francisque Sarcey : Chronique (*Deux malheureuses*, par M. Albert Cim).

ESTAFETTE. Juin : 29. E. Bergerat : La fin de la critique. — Juillet : 3. Ed. Petit : Variétés géographiques ; Légion de héros (*Nos explorateurs en Afrique*, par Jules Gros). — 7. Henry Bauer : Un observateur amoureux (Stendhal). — 10. Jules Case : La statue de Balzac. — 12. Heurtar : Le concours général. — 14. Édouard Petit : Un ministre monarchique : Villèle.

ÉVÉNEMENT. Juin : 24. Bruscambille : Le journal de Stendhal. — Juillet : 1er. Georges Aubry : Mahomet (de M. du Bornier). — 2. Louis Besson : M. J. Barbey d'Aurevilly. — 7. Jean Lorain : Les peintres de la femme.

FIGARO. Juin : 18. Caliban : Paul Déroulède. — 23. Théodore de Banville : Le voyage. — 29. Octave Mirbeau : Impressions littéraires. — 30. Émile Faguet : Le foyer français. — Juillet : 2. Henry Fouquier : La statue de Balzac. — 4. Philippe Gille : *L'Immortel*, par Alphonse Daudet. — 7. Théodore de Banville : Lire Balzac. — 10. Parisis : L'Épuisé.

GAZETTE DE FRANCE. Juin : 18. Simmias : L'histoire et les historiens. — 24. Armand de Pontmartin : Histoire d'une grande dame au XVIIIe siècle (La comtesse Hélène Potocka), par Lucien Perey. — 15. Armand de Pontmartin : *L'Immortel*, par Alphonse Daudet.

GIL BLAS. Juin : 23. Jacqueline : Les Bégueules ; A propos de *Lucie Pellegrin*. — Juillet : 2. Colombine : Chronique (La statue de Balzac). — 5. Hector Pessard : Au bois sacré (le baron Hulot et M. Renan ; dialogue des morts). — 9. Colombine : Chronique (Mme Agar). — 10. Henry Bauer : Les Immortels. — 11. Nestor : L'Académie. Armand Silvestre : Au pays du souvenir (le Parnasse et Mme Agar). — 18. Nestor : Les statues.

JUSTICE. Juillet : 8. Gustave Geoffroy : Jules Chéret. — 10. Léon Millot : La liberté dans l'art.

LIBERTÉ. Juin : 25. Y... : Causerie (la fin de Lucie Pellegrin ; réponse à l'article du *Gil Blas, les Bégueules*, signé Jacqueline). — Juillet : 8. X... : *L'Immortel*, par M. Alphonse Daudet.

MATIN. Juillet : 4. Jules Simon : Enfants naturels.

MONITEUR UNIVERSEL. Juin : 16. Paul Lallemand : Lettres de Mgr Dupanloup. — 20. Edmond Villetard : Causerie (les Femmes et les Bibliophiles).

MOT D'ORDRE. Juin : 30. Abel Peyrouton : L'Épuisé.

OBSERVATEUR FRANÇAIS. Juin : 17. Charles Mourras : Edme Caro. — Juillet 6 : Charles Mourras : Rue Richelieu (la Bibliothèque nationale. — 11. Charles Mauras : Un Stendhal inconnu.

LA PAIX. Juin : 22. Les images d'Épinal. — 26. Le livre de Babel. — 27. Chronique. Le bouquin. — Juillet : 8. L'art libre.

PARIS. Juin : 23. Georges Montorgueil : La jeunesse d'un sceptique. — 24. Arsène Alexandre : Les os du Titan (Beethoven). — Juillet : 2. Henry de Lapommeraye : L'Apollonide, drame lyrique par M. Leconte de Lisle. — 12. Arsène Alexandre : La condamnée (l'Académie).

PARISIEN. Juillet : 3. Pol René : La rue et le boulevard. 8. René Preim : La statue de Balzac.

PARTI NATIONAL. Juillet : 1er. Paul Belon : Paris qui passe (M. le vicomte Henri de Bornier). — 6. Francisque Sarcey : *Les Planches*, par M. Jean Blaize. — 11. Victor Fournel : Le Panthéon de Chenavard. — 13. Francisque Sarcey : *L'Immortel*, de M. Alphonse Daudet.

PATRIE. Juin : 22. Hippolyte Fournier : Jean Rameau. — 27. E.-M. de Lyden : Récits de France ; Dupont le typographe. — Juillet : 2. A. Claveau : La pornographie au théâtre. 12. Hippolyte Fournier : *L'Immortel*, par M. Alphonse Daudet.

PAYS. Juin : 28. Fernand Boudeville : Le journaliste.

RAPPEL. Juin : 25. A.-V. : L'Apollonide, drame lyrique, par M. Leconte de Lisle.

REPUBLIQUE FRANÇAISE. Juin : 21. Albert Delpit : Contes et chroniques, Un patriote (Albert Duruy). — 23. T. Colani : Charles Tissot, Géographie comparée de la province romaine d'Afrique. — 25. André Theuriet : Un Prétendant. — Juillet : 3. Dionys Ordinaire : Mémoires et souvenirs de Sébastien Commissaire. — 9. André Theuriet : La statue de Balzac. — T. Colani : Alphonse Daudet, *L'Immortel*.

SIÈCLE. Juillet : 9. Charles Bigot : Chronique (*l'Immortel* de Daudet). — Oscar Comettant : La bibliothèque du Conservatoire.

TEMPS. Juin : 16. A. Mézières : Les époques de l'éloquence judiciaire en France. — 17. Anatole France : Mme de Custine. — Juillet : 1er. Anatole France : Vie posthume de Jeanne d'Arc.

L'Administrateur-Gérant : A. SAUPHAR.

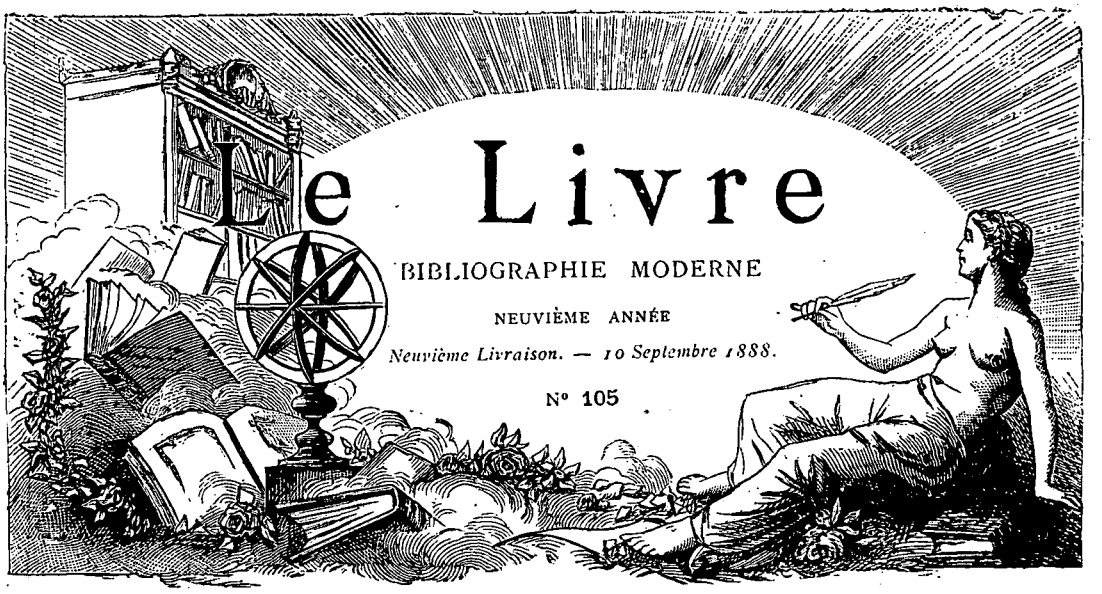

L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Histoire. — Beaux-Arts. — Géographie. —Bibliographie. — Mélanges. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.

ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES

Disparu, par ALBERT DELPIT, Paris, Paul Ollendorf, 1888. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Parmi les situations poignantes que peuvent provoquer les hasards de la vie, l'une des plus émotionnantes est certainement celle que vient d'étudier Albert Delpit dans son dernier roman, *Disparu*. On connaît le talent scénique du romancier, le généreux emportement de ses thèses, ses luttes contre les écrasantes réalités de l'existence, ses combats chevaleresques contre les injustices légales ou sociales, et l'on peut deviner le parti palpitant qu'il a su tirer de ce drame terrible, le mari *Disparu* dans une des tourmentes humaines, naufrage, combat, voyage en pays inconnu, le mari passant pour mort, revenant après de longues années de silence, de deuil, et retrouvant mariée celle qui était sa femme, qui s'est crue sa veuve, et qui, tout en le regrettant, en le pleurant, a dû subir la torture d'un nouveau mariage pour échapper à l'abandon périlleux, à la misère ignoble, à la mort. Entre tous les épisodes que pouvait lui offrir l'histoire de ces dernières années, Delpit a choisi l'aventure étonnante de Francis Garnier, et a mis en scène avec ce héros, avec Adrien Balny, son compagnon, un enseigne de vaisseau, Etienne Darcourt, qui devient le principal personnage de son livre. C'est dans le roman qu'il faut chercher tous les détails pittoresques avec lesquels l'auteur raconte cette extraordinaire expédition du Tonkin, qui fut l'origine de notre nouvelle conquête d'extrême Orient et remue encore si fiévreusement les passions. Des documents inédits, dus à la gracieuseté de camarades de collège, ont mis l'écrivain à même de peindre avec une vérité absolue les péripéties de cette lutte sans pareille, de la prise, par 150 hommes, de la ville et de la citadelle d'Hanoï, défendues par 10,000 Annamites, puis du massacre de ces héros. Mais ce n'est là que l'un des côtés de cette œuvre, qui va dégager de tous les cœurs l'émotion la plus intense, la partie romanesque l'emportant encore en intérêt sur la partie historique. Après sept ans d'emprisonnement au fond du Yûn-nan à Mêng-Tzû, Étienne Darcourt, miraculeusement échappé à la tuerie, dans laquelle ont succombé Francis Garnier et Adrien Balny, parvient à s'échapper, grâce à la complicité d'une jeune Chinoise amou-

reuse de lui, et, rejoignant à Hanoï le commandant Rivière qui vient d'y arriver, rentre en France. Une blessure le défigure, la maladie a changé la couleur de ses cheveux, de telle sorte que, retrouvant mariée sa femme Clémence, il peut se présenter à elle en se faisant passer pour un ami d'Étienne Darcourt. Mais nous laisserons aux lecteurs, aux lectrices de *Disparu*, le plaisir de lire dans cet émouvant roman le dénouement de l'épouvantable aventure, nous contentant de constater l'habileté avec laquelle le romancier a su triompher des difficultés de toute sorte de cette étude ardue, et de conseiller à tous cette touchante histoire d'amour, où sont mis en scène les sentiments les plus élevés et les plus délicats.

Inconsolables, par HENRI LAVEDAN, Paris, Librairie illustrée, 1888. Un vol. petit in-12. — Prix : 2 fr.

Rien n'est amusant comme la fine et littéraire raillerie que Henri Lavedan vient de faire paraître sous ce titre : *Inconsolables*. C'est l'histoire de deux veufs de la même femme, Edmond Morin, le premier mari, divorcé, et Hippolyte Lemarchand, le second; tous deux se retrouvent sur la tombe de leur femme, le jour de l'enterrement de celle-ci, devenue Mme Lemarchand. De politesses en politesses, les deux veufs finissent par revenir bras dessus bras dessous, par dîner ensemble, puis par vivre ensemble, afin de toujours pleurer ensemble la défunte. Leur vie se déroule ainsi jusqu'au jour où le temps, accomplissant son œuvre sournoise, les trouve d'accord pour passer au demi-deuil, et, non plus pour bénir et regretter la défunte, pour lui faire ériger des souvenirs en cheveux ou lui rendre des visites au cimetière, mais bien pour évoquer ses défauts, se les répéter, et finir, ensemble, par suivre deux jeunes ouvrières agaçantes et provocantes. Les moindres détails de cette ravissante satire sont des trouvailles d'observation et de rendu; chacun d'eux concourt à faire de ce petit roman une analyse absolument réussie de vérité amère, implacable, et le souvenir s'en fixe profondément en vous. Rarement l'humoristique écrivain a été mieux inspiré que dans cette étude cruelle de l'humanité.

Ame en peine, par JULES CASE, Paris, Victor-Havard, 1888. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Livre de penseur et de philosophe, le nouveau volume de Jules Case, *Ame en peine*, tout en restant un roman par le charme des scènes d'amour, par la manière dont sont tracés les caractères, par la disposition et l'intéressant aménagement de l'action, montre surtout sous un jour nouveau les sincères et passionnées qualités littéraires de l'écrivain, son ardente préoccupation de l'Art, son horreur des voies frayées. Ne s'en tenant pas à la facile matérialité des gestes, à l'observation aisée des sensations purement extérieures, il pousse plus à fond son étude, il fouille l'âme humaine avec une âpreté extrême de recherches, avec une curiosité de rêveur, qui dénotent, à côté du romancier, un amoureux de la psychologie, dans ce qu'elle a de plus délicat, de plus fin, de plus difficile. Son étude de l'abbé Frankel, l'analyse des luttes intérieures du prêtre se débattant contre l'athéisme qui l'envahit, le domine et le dirige, sont faites avec une sûreté de plume d'un passionnant intérêt. L'œuvre, fort simple, d'un jet ample, se déroule sans péripéties trop grosses, peignant de jolis paysages, un coin de province pittoresque, plein d'attrait, où les figures se détachent nettement, en une grande sobriété de lignes, dans leur relief de vie vraie. Il serait banal de narrer tout au long cette Passion, ce Chemin de Croix suivi par un des serviteurs du Christ, car il faudrait l'exquis talent du romancier, son souffle convaincu, pour en faire goûter les nuances, pour montrer de quel point est parti le héros, comment il vit, s'agite, souffre, au milieu de ses débats intimes, comment il se heurte, lui, l'homme engagé par tous les vœux antinaturels, contre les terribles appels de la nature, et enfin, après ses derniers combats, son suicide moral. C'est d'un style excessivement clair et simple, sans rien qui puisse nuire à la pensée, entraver les réflexions, que Jules Case a écrit cette œuvre profonde, très troublante, très sentie, peignant non pas seulement une solitaire *âme en peine*, mais l'universelle souffrance amère et désabusée, la large incroyance de la fin du siècle.

La Part du hasard, par A. ROBIDA, Paris, Librairie illustrée, 1888. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Il y a comme un souffle de la bonne humeur facile et de la grosse gaieté de Paul de Kock dans ce livre du dessinateur-écrivain Robida *la Part du hasard*, où le drame final, nullement poussé au noir, laisse encore le lecteur sous l'influence aimable des joyeux propos du commencement. Le romancier nous conte, d'une plume aussi fantaisiste, aussi alerte que son crayon, les aventures d'un brave garçon de paysagiste, ses amours avec une jeune voisine, puis de curieux épisodes du siège de Paris, avec une intéressante peinture des avant-postes occupés par les francs-tireurs, et enfin la Commune, très pittoresquement décrite. On s'intéressera à cet excellent Gardel, à la charmante Mme Octavie Castellan, à Mlle Gaudemar, flanquée de son chat Saugrenu, ainsi qu'à ces étranges personnages, le révolutionnaire Baes, Chevreuse et autres, camarades de Gardel, que les hasards de la vie jettent dans les situations les plus excentriques et qui finissent par se tirer sains et saufs des situations les plus périlleuses : en somme, un roman gai, plein de situations remuantes.

L'Amant des Danseuses, par FÉLICIEN CHAMPSAUR, Paris, Dentu, 1888. Un vol. in-18 jésus. — Prix 3 fr. 50.

Nous ne connaissons pas d'écrivain qui ait trouvé à un degré aussi vibrant que Félicien Champsaur la

notation exacte du monde des gommeux, des danseuses, de la population bizarre et spéciale qui s'agite, sous la lumière électrique, non seulement dans l'enceinte sablée d'une arène de cirque, mais aussi sur ses gradins, au fond de ses coulisses, acteurs ou spectateurs. Il les traduit d'une ligne, souvent d'un mot poivré, il les explique d'une page cantharidée, avec une autorité étonnante, qui donne bien la reproduction de leur existence agitée, clowns par métier, clowns des salons et des boudoirs, clowns de la vie; c'est toute une fantasmagorie virevoltante qu'il a l'art de faire papilloter sous les yeux du lecteur avec une fantaisie, un brio, cependant faits de vérité et d'exactitude. Son volume appellera l'attention des lettrés et le monocle des viveurs; le véritable *amant des danseuses* sera, non plus le peintre Decroix, le héros de l'auteur, mais bien le public, ce gros blasé, affamé de jouissances, qui y trouvera, en plus d'un très rare régal de volupté, la surprise du charmant *ballet des étoiles,* illustré par Gerbault et habilement intercalé dans le texte, à titre de délicate épice littéraire.

Le P'tit, par JEAN AJALBERT, Paris, Librairie illustrée, 1888. Un vol. petit in-12. — Prix : 2 francs.

Ce sont de curieux volumes de vers, chantant les petites joies d'art de la banlieue parisienne, qui ont commencé la notoriété de Jean Ajalbert en littérature; mais maintenant la prose l'attire et, pour livre de début, il nous apporte une étude de mœurs d'une allure toute particulière, remarquable par la philosophie bonne enfant de son observation critique. Il nous explique tout simplement, en une langue travaillée, amoureuse des mots justes et des phrases utiles, sans grands développements amers, sans jets de vitriol emportant le morceau, comment un collégien est initié aux ivresses et aux perfidies de l'amour par une petite voisine, élève du Conservatoire. L'aventure, terminée banalement, comme dans la vie, par les tromperies et le lâchage de la coquette, l'enfant, *le P'tit,* retourne à son lycée, une petite fleur flétrie au fond de son cœur novice. Comme dans ses vers, Jean Ajalbert a placé l'action dans la banlieue de Paris, au bord de la Seine, et l'on sent qu'il possède à fond ces paysages à la Raffaëlli. Le volume est d'une forme très spéciale, d'une couleur bien moderne, qui lui insufflent une saveur piquante et neuve. G. T.

Victoire d'âme, par GEORGES DURUY. Un vol. in-16. Paris, 1888. Hachette et Cie.

Victoire d'âme est le titre de la première, de la plus longue et de la plus étudiée des onze nouvelles dont se compose le volume. M. Georges Duruy, en romancier d'expérience qui se méfie du public, a pris soin d'expliquer lui-même l'objet de cette étude dans les quelques pages qu'il a écrites pour dédier le livre à la mémoire de son très regretté frère Albert. « L'amour chez une femme plus âgée que son mari ou que son amant, chez une femme qui aime avec ses sens, tout autant qu'avec son cœur, peut arriver à se spiritualiser, à se *sublimer,* à prendre quelque chose de si *maternel,* qu'il n'y a plus place en lui pour rien de ce qui est seulement suggestion de la chair. C'est le dernier terme de l'amour, le plus haut. » Et sur cette donnée, l'auteur a construit un caractère de femme amoureuse et jalouse d'abord, qu'il conduit d'étape en étape, par des voies douloureuses, à cette domination d'elle-même où, non sans révolte, non sans lutte ni souffrance, elle dompte jusqu'à sa jalousie. L'analyse de ce drame intime est vraiment poignante. Mais les pages les plus éloquentes du volume sont celles de la *Dédicace,* où M. Georges Duruy parle de son illustre père, de son frère Albert trop tôt enlevé aux lettres, d'un frère plus jeune « grandissant pour la patrie et pour les lettres » aussi, et de lui-même enfin. Il n'est pas un touriste des *Voyages circulaires,* cet été, qui ne doive acheter *Victoire d'âme* à la gare de départ.

E. C.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

Amours honnêtes, par A. Badin. Paris, Librairie illustrée. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le Docteur Fabrice, par le Dr J. Rengade. Paris, Librairie illustrée. Un vol. in-18. — Prix 3 fr. 50.

Dix ans de Bohème, par Émile Goudeau. Un vol. in-18. Paris, Librairie illustrée. — Prix : 3 fr. 50.

Les Amours de sang, par Alexis Bouvier. Paris, Marpon et Flammarion. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Les Yeux de velours, par Alexis Bouvier. Paris, Marpon et Flammarion. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Georgina, par Alfred Sirven. Paris, Mourlon et Cie. In-18. — Prix : 1 franc.

L'Amour fantaisiste, par Julien Mauvrac. Paris, A. Savine. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

L'Argent et l'Amour, par Olivier Chantal. Librairie illustrée. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

A la bonne franquette, par Charles Biqual. Paris, Librairie illustrée. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Entre deux Stations, par Arthur Heulhard. In-18. Librairie illustrée. — Prix : 3 fr. 50.

Le Pharaon Mernephtah, roman de l'ancienne Egypte, dicté par l'esprit de J.-W. Rochester. Paris, Ghio. Deux vol. in-18. — Prix : 4 francs.

© 2007 Limit - Editions « les journaux du temps » - Editions Alain Brieux

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Bouquet de Pensées, par Mme la baronne d'Ottenfels. Un vol. in-18. — Paris 1888. Alphonse Lemerre.

Mme la baronne d'Ottenfels a le sens délicat de la nature; chez elle les idées et les sentiments se traduisent volontiers par des images : en cela elle est poète. Mais il semble qu'elle ait une notion assez faible de l'art des vers, et nulle conception de la rime; elle ignore notamment que *toi* et *moi* ne riment pas, non plus que les mots composés avec le mot d'origine, tels que *théâtre* et *amphithéâtre*. Nous l'invitons à lire et à relire le *Petit Traité de poésie française* de M. Théodore de Banville, et nous l'attendons, plein de confiance, au volume qui suivra cette étude. Elle a le don, elle doit acquérir le talent.

Les Mille et une Nuits du Théâtre, *Sixième série,* par Auguste Vitu. Un vol. in-18. — Paris, 1889, Paul Ollendorff.

C'est un usage adopté par tous les éditeurs, depuis au moins un quart de siècle, que d'imprimer la date de la prochaine année au titre des volumes publiés dans les trois derniers mois de l'année courante. Nous croyons ne pas nous tromper en attribuant l'initiative de cet usage à l'ancienne librairie Pagnerre, qui avait alors monopolisé en quelque sorte la publication des *Amanachs*, et, dès les premiers jours d'octobre, en mettait en vente la collection très variée. Antidater un almanach dans ces conditions, non seulement rien n'était plus légitime, mais cela s'imposait comme une obligation logique à laquelle il eût été ridicule de ne pas se soumettre. Des almanachs, la coutume fut étendue aux autres livres, dans la pensée assurément de leur imposer pendant plus longtemps le caractère de « nouveauté ». Ce petit faux ne trompait, en réalité, personne; dans cette limite de trois mois, l'anticipation était donc inoffensive. Mais voici un volume, le sixième des *Mille et une Nuits du théâtre,* qui paraît dans les premiers jours du mois de *juillet 1888,* avec la date de *1889*. Antidater de six mois : n'est-ce pas beaucoup? N'y a-t-il pas lieu de se demander, avec quelque inquiétude, où l'on s'arrêtera et même si l'on s'arrêtera sur cette pente; car, dès que l'on s'y laisse glisser de la sorte, il n'y a vraiment aucun motif pour ne pas la descendre jusqu'au bout et pour ne pas antidater de deux ans. Ne voyons-nous pas un fait analogue se produire dans la presse quotidienne, et des journaux du soir porter la date du surlendemain! En matière de librairie, la licence arrivée à ce point, traînerait une suite d'inconvénients sans nombre dont nous ne tracerons pas le tableau ici, mais sur lesquels il suffit d'appeler l'attention du lecteur pour qu'il se rende compte, de lui-même, fort aisément, qu'ils ne soit pas circonscrits dans le moment présent et qu'ils doivent se perpétuer à l'infini dans l'avenir.

Je demande pardon à M. Vitu d'avoir consacré l'espace dont je disposais à un sujet tout autre que celui de son livre. Mais nos lecteurs savent quel prix nous attachons à ces *Mille et une Nuits du théâtre* par notre analyse des cinq premiers volumes. Le septième nous fournira l'occasion d'une étude nouvelle. Nous dirons du sixième, uniquement, qu'il s'ouvre sur une reprise de la *Case de l'Oncle Tom,* le 2 janvier 1878 et se ferme au 30 décembre de la même année par un opéra-comique : *Suzanne* de M. Paladilhe. C'est dans cette série que l'on trouvera les fermes jugements portés par M. Auguste Vitu sur *l'Age ingrat, les Bourgeois de Pont-Arcy, les Fourchambault, le Fils naturel,* etc.

Paris qui souffre, par Adolphe Guillot, avec une *préface* par Ernest Daudet. Ouvrage couronné par l'Académie française. Deuxième édition, revue et augmentée. Un vol. in-18. — Paris, 1888. P. Rouquette, éditeur.

Ah! le cruel et terrible livre, ce *Paris qui souffre!* mais le beau livre aussi, et bon surtout! En son titre — pourquoi ne pas le dire? — il annonce, à la vérité, un sujet plus vaste encore que celui où l'auteur s'est maintenu; et M. Adolphe Guillot le reconnaît lui-même au terme d'un éloquent paragraphe. « Paris qui souffre, en y pensant bien, c'est Paris tout entier ». Par un artifice littéraire auquel les traités de rhétorique donnent un nom plus ou moins barbare, il a pris la partie pour le tout, non dans l'intention mesquine d'attirer le lecteur en lui promettant, sinon autre chose, plus, assurément, qu'il ne donne; mais, tout au contraire, dans la crainte de voir son livre « confondu avec les œuvres malsaines qui exploitent la brutale curiosité des foules pour l'ignoble et le scandaleux, en inscrivant sur la première page le nom sinistre de la Morgue ». Car, sous le titre de *Paris qui souffre,* c'est l'histoire de la Morgue dans le passé,

c'est l'étude de l'institution actuelle au point de vue philosophique et social que nous présente M. Adolphe Guillot. Et c'est bien dans cette sombre hôtellerie, en effet, que *Paris qui souffre* donne ses suprêmes rendez-vous : « C'est là que se recueillent les épaves des existences dévoyées, que défilent vers l'éternité les longues processions des âmes flétries, des courages abattus et des consciences coupables. » Où trouverait-on de plus sûrs documents pour écrire l'histoire du crime et de la misère noire que dans ce petit espace, la Morgue, qu'on ne saurait visiter, si peu qu'on ait de pitié dans le cœur, « sans songer aux redoutables problèmes que la vie soulève à chaque pas, dans une cité où se heurtent de violentes passions et où abondent tant d'éléments de dissolution sociale »? Et qui la connaîtrait mieux, la Morgue, que M. Adolphe Guillot, le magistrat qui, par sa fonction, y est appelé presque chaque jour, le juge qui a instruit avec autant de pénétration que d'humanité tant de causes célèbres, depuis une douzaine d'années, et est devenu populaire en ce Paris qui ne peut sans admiration le voir rivaliser d'audace avec nos plus hardis pompiers, atteindre aux parties les plus inaccessibles, braver les écroulements, affronter les trombes d'eau, risquer l'asphyxie, franchir des brasiers dans les ruines brûlant encore de l'Opéra-Comique, par devoir professionnel, sans doute, mais par le culte de la justice surtout, car il procédait à l'enquête sur les responsabilités du sinistre. Tel est l'auteur de *Paris qui souffre*.

Sur le livre, j'ajouterai peu de chose à ce qui précède, je n'en ferai pas l'analyse; il faut les lire, ces pages exemptes de tout lieu commun déclamatoire, par cela même si émouvantes, que traversé le souffle d'une ardente charité, chargées de pitié pour les vaincus de la vie, animées de la plus haute philosophie spiritualiste, inspirées par la foi religieuse en la survivance de l'âme et dictées par l'amour fervent de l'humanité, en même temps qu'elle sont écrites avec le souci de la vérité le plus scrupuleux. Parmi les réformes que sa longue expérience lui suggère et qu'il sollicite si éloquemment au nom de la civilisation, celle qui lui tient le plus au cœur, qu'il appelle au plus vite et avec le plus d'insistance, c'est la suppression de l'entrée libre à la Morgue, l'exposition publique des cadavres — inutile à l'action de la justice — étant avec ses « exhibitions hideuses », ses « représentations extraordinaires », ses « mises en scène trop dramatisées », un outrage au respect dû à la mort et un appât malsain offert à « l'engouement du public pour les spectacles horribles ». Or, dit encore M. Guillot, « la vue de l'horrible pervertit l'esprit; il ne faut point dire *ad alta per fœda et horrida!* » Ayons le souci de la dignité humaine, car — et c'est le dernier mot de ce cruel et terrible et beau et bon livre — « tout ne finit pas avec la dernière larme qui vient mouiller à l'heure suprême les yeux de celui qui a souffert dans ce monde ».

E. C.

France, par le R. P. Du Lac, de la Compagnie de Jésus, recteur de Saint-Mary's College, à Canterbury. Un vol. in-18, 287 p. — Paris, librairie Plon et Cie, 1888.

A peine le bateau de Calais vient-il de déposer à Douvres sa cargaison humaine, que, chez les nouveaux débarqués, venus en Angleterre pour la première fois, et même pour la dixième, l'étonnement commence, cet étonnement que Platon appelle le commencement de la philosophie, et Gœthe, la situation d'esprit la plus élevée. Nul être (même parmi les plus sensitifs) pourvu de culture historique et du don de voir le monde comme il convient n'échappe à cette surprise. Nous avons connu même des Latins qui n'ont pas caché leur déception en arrivant à Rome; — fausse impression, sans doute corrigée en raison directe de la durée du séjour; — nous attendons encore le premier Français intelligent, de toute classe, qui nous avoue n'avoir rien éprouvé de particulier et de nouveau, dès son entrée à Londres. Pour nous, la première vue des fameuses *côtes blanches,* le premier contact avec *l'Ile à ceinture de vagues,* fut un choc, un saisissement... comme si douze siècles de notre histoire, depuis Guillaume jusqu'à Napoléon III, en passant par Du Guesclin, Jeanne d'Arc, Dupleix, Pitt, Wellington et M. Guizot, nous avaient parlé d'une seule voix. Une fois installé dans le compartiment qui vous transporte à Victoria-Station, votre regard est attiré dans la campagne, souriante et verte — mais comme fascinée elle-même par tant de souvenirs dont elle fut le champ d'éclosion, — par une architecture imposante et prestigieuse. Qu'est ceci? *Canterbury*, vous est-il répondu. Il est peu de noms de ville aussi connus, même parmi les ignorants. L'histoire de l'établissement du christianisme en Europe inscrit à ses pages les plus dramatiques ce nom de Canterbury, théâtre, à des jours lointains, du passage sanglant des Saxons, Danois et Normands. Le Martyrologe catholique compte parmi ses saints, dont l'aventure fait partie de nos premières études, le glorieux Thomas Becket, massacré, dans les derniers jours de 1170, au pied de son autel archiépiscopal, dans le temple dont nous venons de saluer la tour, c'est-à-dire, bien entendu, dans un édifice détruit par l'incendie, et reconstruit dans l'état où nous le voyons, pendant les quatre siècles qui suivirent l'assassinat de Thomas Becket. Ces mêmes siècles virent se rendre à Canterbury d'incessants pèlerinages du caractère le plus pittoresque. Non loin de notre maison natale, en province, une plaque séculaire, encastrée dans la demeure d'un de nos voisins, porte que l'archevêque-martyr trouva un abri sous ce toit, dans des jours lointains que notre pensée n'imagine que dans une sorte de rêve. Enfin, nul littérateur ne saurait être insensible au nom d'une ville, consacré dans un des livres les plus charmants et les plus précieux de la vieille littérature anglaise : *the Canterbury Tales* de Chaucer.

C'est dans cette ville, entre toutes désignée à leur choix, par son caractère religieux et ecclésiastique,

par la paix profonde de sa vieillesse, et aussi par sa proximité de France, que les jésuites ont transporté leur principal établissement français, après l'adoption législative de cet article 7, dont il ne semble pas que l'auteur ait recueilli les fruits de popularité qu'il en attendait. Cela est juste, et même il est satisfaisant de voir tout intrigant aveugle et passionné, victime des sottes agitations qu'il a soulevées. *Le Livre* n'est point un lieu de polémique, et nous n'avons à prendre ici parti ni pour ni contre l'ordre des jésuites. Cet ordre a pour se consoler de la haine de M. Homais l'estime d'assez hauts esprits, dans le présent, et même dans le passé, si toutefois l'on compte encore Henri IV et Frédéric II parmi les grands esprits. Sans doute, on a mal pris, dans nos temps égalitaires et démocratiques, certaine prédilection des écoles de jésuites pour les noms titrés. Quel esprit vraiment moderne attache encore du prix à ces frivolités... et, puisque cela s'achète assez bon marché et en très bon lieu, pourquoi s'en tourmenter? Comment surtout un prétendu libéral, que le seul mot du Deux-Décembre fait écumer de rage, y a-t-il trouvé le prétexte d'une violence et d'une oppression dont il ne se lavera jamais? Le collège de Canterbury est sous la haute direction du R. P. Du Lac, un grand homme de bien, un homme de foi et d'énergie admirables, qui, tout jeune encore, a quitté le monde, où sa place était brillante de par la famille et la fortune, pour se consacrer à l'éducation de la jeunesse. Dans les lointains de nos printanières années, il nous semble revoir dans les allées de notre pensionnat la silhouette du jeune homme, qui allait devenir recteur des jésuites. Il nous semble revoir aussi la physionomie élégante et militaire du père de ce jeune homme, venant nous entretenir des victoires de nos soldats en 1859. C'était un ancien officier, qui, lui-même, nous dit-on, devait entrer aussi plus tard dans les ordres. Le R. P. Du Lac, qui nous occupe, joint à tous ses mérites éminents d'éducateur un fonds de paternelle sollicitude pour les jeunes gens confiés à ses soins, et l'art de leur inspirer la plus reconnaissante affection. Nous n'en voulons pas d'autre témoignage que le volume récemment édité par la librairie Plon, sous ce beau titre : *France*. C'est un recueil de lettres écrites par le recteur de Saint Mary's College à certain nombre de jeunes élèves, que l'on avait dû licencier, à cause d'une épidémie de fièvre scarlatine qui s'était abattue sur le collège. Le ton de ces lettres respire la tendresse de la famille; il s'en dégage cette émotion très communicative, que donnent seuls le dévouement et la sincérité. Elles traitent toutes de matières utiles à l'instruction des enfants momentanément éloignés de leurs études, et cela avec un grand respect pour la noble terre qui les protège de son hospitalité, mais sur le ton du plus ardent patriotisme envers la France. Ce livre d'un jésuite nous arrive en quelque sorte recommandé par deux noms dignement chers à l'université de France : le généreux et regretté Albert Duruy, et le savant B. Filon. L. D.

POÉSIES

Au bord du désert, par Jean Aicard. Un vol. in-16. Paris, Paul Ollendorff, 1888. — Prix : 3 fr. 50.

Précédant le recueil de vers, un long morceau de prose dont une bonne moitié est, pour le moins, assez inutile.

Le morceau est écrit à l'adresse de Pierre Loti; il est intitulé : *l'Ame arabe*.

Tout d'abord sept à huit pages dans lesquelles M. Jean Aicard, avec une candeur toute méridionale, parle beaucoup de lui-même. Sur le ton du badinage, il dit un peu de ce qu'il a vu, entendu, et, très complaisamment, comme on l'a regardé, écouté. S'il est allé — en tournée, — là-bas, au bord du désert, c'est « pour voir d'autres visages que celui de nos concierges parisiens; c'est pour s'affubler d'un chapeau de palme grand comme un parasol et brodé de laine rouge; c'est pour offrir à Tunis la première conférence qui y ait été faite » — la conférence faisait partie, bien entendu, du programme des représentations — « c'est pour causer avec trois ministres et quelque cent députés », — tous très honorés, il faut le croire; à la vérité, il s'agissait de se faire valoir à leurs yeux; — « pour entendre deux cents personnes me demander tour à tour, en une heure, devant les gorges de Rummel, à Constantine, si ce *paysage m'inspirait*, » — dignes de tout dédain, ces pauvres d'émotion! — « pour m'entendre dire par les mêmes, tous les jours cent fois, un mois durant, cet assommant beau vers d'Alfred de Musset :

Poète prends ton luth... et me donne un baiser

— il n'en était pas assommé; — « pour aller chez Zorah, pour lui chanter *la Nuit de mai*, — et la *chanson* n'étant pas comprise de la belle étrangère, s'enivrer de l'admiration ressentie pour la voix toute seule du chanteur; c'est, avec variantes, les scènes que nous connaissions déjà » (voir la *Chanson de l'enfant*).

Dans les quatre pages qui suivent, il parle de lui encore, de lui, auteur dramatique; des phrases telles que celle-ci : le plus sage est de ne pas écrire de pièces; Loti lui-même en écrirait que le public les goûterait peu; Hugo, découragé après l'accueil fait à ses *Burgraves*, se mit à composer sa *Légende des siècles;* pour lui, Jean Aicard, il a encore à donner une vingtaine de drames ou comédies.

Pages 11 et 12 : Comme l'auteur était vêtu d'une robe blanche, robe de lin et de soie, — il était chez lui, il essayait un costume qu'il devait porter à un bal offert aux Parisiens par M. Cernuschi, — voilà qu'un

Arabe entre. Des bougies, beaucoup de bougies sont allumées. Et le poète, vêtu de sa robe blanche, robe de soie et de lin, récite largement la dernière des pièces de son volume en préparation, *la Pétition de l'Arabe*. Le visiteur, alors, ôtant de son doigt une bague : « Ceci est un talisman, douze lignes du Koran sont gravées sur la pierre de cette bague grande comme l'ongle du petit doigt et qui a été rapportée de la Mecque. Je vous donne cette bague léguée à mon père par le Kashnadar... » — Il faudrait s'écrier : *Comediante!* Non, M. Jean Aicard est seulement resté très jeune, très enfant, un enfant du Midi.

Aux pages 14 et 15, après avoir rejeté les deux systèmes qui consistent, l'un, à ne voir partout et chez tous que le laid, que le mal et l'erreur, l'autre, à ne voir ou montrer que le bon et le bien, l'auteur nous fait sa profession de foi artistique : « Je ne reconnais aux critiques et aux chefs d'école que le droit d'affirmer les préférences de leur nature propre, mais non de proclamer des règles, je préfère l'art qui met au-dessus de tout, comme le fait la nature elle-même, les rayons, les netteté, l'éclat, la vie, l'épuration perpétuelle, universelle. » Puis il ajoute : « Je ne suis pas de ceux qui reprochent aux corbeaux de manger de la viande corrompue : je les remercie d'être des nettoyeurs... Je ne dis pas aux roses : « Fi! vous naissez du fumier! » Je suis tenté de dire au fumier : « Gloire à toi qui nourris les roses! » — Ce lui est parler en poète, et poète il se prouve encore quand, plus loin, il écrit : « La terre n'est pas ignoble ; elle absorbe toute ignominie et en fait de la vie, éternellement; la mer n'est jamais salie : elle lave tout ce qu'elle touche, les rochers du rivage et le pont de votre navire; le ciel est la source de pureté, eau et feu. La vie est propre et glorieuse. La mort, immortellement, est absorbée et rendue vivante. Il n'y a de naturalisme, d'art, de politique, de philosophie viables, que ceux qui, copiant la nature même, simplifient tout, purifient par la simplification qui rapporte chaque élément à sa source particulière, lavent, éclairent et font germer, c'est-à-dire monter vers la lumière. » — Nous aimons cette fin de morceau. L'Arabe a des poux aux plis de son manteau, mais son âme, comme le désert, est simple et grande : voilà le thème. M. Jean Aicard le développe comme il convenait. Point d'analyses subtiles, mais des comparaisons et des images; puis un chaleureux appel : il faut, à l'Européen, respecter l'âme arabe; enfin, comme dans une vision, l'avenir apparu. « A défaut d'autre religion, nous aurons celle de la pitié, la vénération de la douleur, le respect de la misère, l'amour des faibles, des vaincus, sans autre récompense que la joie de se donner, de créer, de faire œuvre d'hommes-dieux. C'est là l'essence du génie chrétien, qui refleurira à la cime de la civilisation universelle... Oui, il faut que ceux qui savent proclament les droits de l'ignorant; que les forts proclament le droit des faibles; les riches, le droit des pauvres; le vainqueur, le droit des vaincus. Alors seulement il sera permis aux puissants de ce monde de parler, avec noblesse, de soumission et de devoir aux ignorants, aux faibles, aux pauvres, aux vaincus. Là est la Révolution, ou elle n'est qu'un mensonge. Là est la France. Les temps approchent, les signes se multiplient. »

M. Aicard parle à tort de droit, de liberté, puisque la bonne nouvelle qu'il a recueillie, après Tolstoï, c'est l'Évangile de saint Mathieu : Aimons-nous les uns les autres. Nous ne reconnaissons, nous, les disciples de saint Paul et les disciples de Kant, que des devoirs de respect, des devoirs de justice ; qu'importe! nous applaudissons au langage du poète.

Pour son recueil, dont il nous faut bien parler, il ne nous plaît guère. On le vantera assurément, par complaisance; nous préférons, nous qui faisons le plus grand cas du talent de l'auteur des *Poèmes de Provence*, de *Miette et Noré*, dire tout uniment notre déception. D'entre les pièces qui, rapidement composées, — il n'y paraît que trop, — sont rangées sous divers titres : *Impressions*, *Souvenirs*, *Légendes arabes*, à peine trois ou quatre qu'on puisse aimer de relire, et une seule, nous disons bien une seule, qui puisse forcer un amoureux du vers à s'en aller parfois chercher dans sa bibliothèque le volume qui l'enferme.

La pièce est intitulée : *Rébecca*.

Ayant pris dix chameaux du troupeau de son maître,
Le serviteur du vieil Abraham s'en alla.
Or, un ange devait à cet homme apparaître,
Disant : « Celle que cherche Abraham, la voilà! »

Car Abraham voulait, pour son fils, une amie...,
Les dix chameaux, étant chargés d'étoffe et d'or,
S'en allèrent tout droit en Mésopotamie,
Et l'homme vit, un soir, la ville de Nachor.

Vient ensuite cette strophe, merveilleusement belle :

C'était l'heure où, parmi les ombres incertaines,
Quand le soleil rougit, plus bas que l'horizon,
Leur cruche sur l'épaule, allant vers les fontaines,
Les filles des cités sortent de la maison.

Et toutes les autres sont belles presque autant. La pièce est d'une grande valeur.

Pourquoi, alors qu'on est capable d'écrire de si beaux vers, oser publier *Bab'Azoun*, *Fantasia*, *le Cadi*, *la Danse du sabre*? F. G.

L'Illusion, par Jean Lahor, *poésies complètes*. Un vol. in-18 jésus. Paris, 1888. Alphonse Lemerre, éditeur. — Prix : 3 francs.

Des volumes de vers publiés cette année, voici, sans conteste, le plus plein de poésie. La beauté de la forme, l'ampleur des pensées, la savante cadence des rythmes, la précision de l'expression alliée au charme d'un heureux choix de syllabes, un fonds de mélancolie tempérée par des joies délicates discrètement traduites, le développement enfin artistement conduit d'une idée à travers les images qui la rendent sensible, n'est-ce point là des signes certains de la valeur

toute particulière du poète qui signe Jean Lahor. Pseudonyme de couleur hindoue, qui va bien avec l'inspiration orientale qui anime une bonne part du recueil. On me prévient que Jean Lahor veut dire, pour les initiés, Henri Cazalis : nous voilà tous initiés. On m'assure aussi que c'est un raffinement d'avoir substitué ce nom nouveau, celui de Cazalis étant déjà célèbre. J'avoue ne l'avoir lu qu'en certains asiles, au milieu de plaques d'annonces, où un bandagiste herniaire affirme avoir guéri des milliers d'infirmes dont il jure de taire les noms. Mais qu'importe? Les vers de Jean Lahor sont empreints d'un charme pénétrant, ils provoquent des attendrissements d'une douceur infinie, et prenez où vous voudrez, soit parmi les *Chants de l'Amour et de la Mort* qui sont plus jeunets, moins pensés et plus sentis, soit parmi les *Chants panthéistes*, peu nombreux, d'une grande puissance de coloris, soit enfin parmi les poèmes de la *Gloire du Néant* ou des *Heures sombres*, où se manifeste plus directement l'influence bouddhique, vous retrouvez le même soin de dire en une bonne langue, nette et large, sans abus d'épithètes ni redondances déclamatoires, des choses méditées et propres à suggérer la méditation.

Est-ce à dire que tout soit sans défaut? Un chef-d'œuvre, alors! Non, mais une œuvre où les merites l'emportent tellement sur les imperfections, où les belles rencontres sont tellement plus fréquentes que les défaillances, qu'il est plus juste de louer et de récompenser le poète que de le critiquer et de le *férule*r. Il est certainement de ceux qui savent se corriger eux-mêmes de leurs défauts.

Je voudrais citer beaucoup de ce livre. mais l'espace est restreint; je prends au plus court.

LES REGARDS DES AMANTS

Les regards des amants ressemblent aux abeilles,
Qui ne peuvent quitter le visage des fleurs;
Et leurs yeux, en goûtant des douceurs non pareilles,
En sont ivres parfois jusqu'à verser des pleurs.

Mais leur volage amour repose à la surface;
De votre corps, plus doux que la lune qui luit,
O femmes, si l'éclat se ternit et s'efface,
Vous voyez de leurs yeux la caresse qui fuit.

Et j'ai pitié de vous, les pauvres bien-aimées;
A l'appel du désir que vous croyez divin,
Que ne gardez-vous pas vos lèvres mieux fermées,
Puisque ce grand amour des hommes est si vain?

Et ce joli sonnet des *Océanides* (p. 56), et la *Chanson des lèvres* (p. 88), *Venus Victrix* (p. 110), le *Néant de Mahmoud* (p. 173), *Rébellion* (p. 205), et tant d'autres pièces qui sont à lire, mais que je renonce à indiquer par l'embarras où je suis de les retrouver, M. Jean Lahor ayant négligé de dresser une table détaillée; c'est pourquoi j'ai pris soin de marquer le chiffre des pages.

Pourtant, avant de laisser *l'Illusion*, il faut que je transcrive une pièce caractéristique intitulée : *la Magie et Salomon :*

Salomon fit un signe : un génie amena
Sous la nuit étoilée
La Mort, qui sur-le-champ humble se prosterna,
Magnifique et voilée.

Et Salomon lui dit : « La Lune mène aux cieux
Sa danse accoutumée;
Je veux te voir aussi, reine, devant mes yeux,
Tourner comme une almée.

« Entends la flûte rire et hurler les tambours. »
— Et dans cette musique
Elle tourbillonna sous ses vêtements lourds,
Selon l'ordre magique.

Or quand elle eut fini, Salomon soucieux
Lui cria : « Mets-toi nue,
Je veux voir ta laideur, et voir s'il n'est pas mieux
Qu'elle soit moins connue. »

Et la reine obéit; et, ses voiles ouverts,
Elle apparut horrible,
Le corps tout décharné, le crâne par les vers
Tout troué comme un crible.

« C'est bien, recouvre-toi de ta robe, dit-il,
Habille ton squelette;
Que parfois à ses pieds brûle un parfum subtil
Dans une cassolette;

« Sous un long voile obscur tiens cachés tes yeux creux,
Et remplis de mensonges
Ton silence ou ta voix, pour que les malheureux
Aient devant toi des songes,

« Et qu'à leur dernière heure, en rêvant dans tes bras,
Des délices suprêmes,
Ils croyent (*sic!*) éblouis, lorsque tu paraîtras,
Goule, que tu les aimes!

« Mets du fard à ta peau, trompe-les, je le veux,
Pour tenter leur envie
Sème de diamants la nuit et tes cheveux,
Mens-leur comme la Vie. »

— Et la reine obéit, et les hommes longtemps,
En la croyant très belle,
Fous d'amour, et les yeux de désir éclatants,
Se tuèrent pour elle.

Cette explication de la folie du suicide ne manque pas de pittoresque... mais je m'aperçois qu'au fond mon impartialité n'est peut-être pas absolue. En beaucoup de pièces telles que *Crimes d'amour*, je retrouve des idées, des sentiments qui furent miens au temps où j'écrivis la *Vie mauvaise*, et le plaisir que me cause M. Jean Lahor à me les rendre présents en de beaux vers sera peut-être moindre pour d'autres. En tous cas, il leur en viendra toujours assez pour qu'ils lui vouent une certaine reconnaissance, et même un peu d'admiration.

P. Z.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Archives des Maîtres d'armes de Paris, publiées par Henri Daressy, membre honoraire de l'Académie d'armes.. Un vol. in-8°. Paris, 1888. Librairie Quantin.

Fils et petit-fils de maîtres d'armes, amateur passionné lui-même du bel art de l'épée, ayant longuement collectionné les traités, les estampes qui ont trait à l'escrime et surtout les documents provenant de l'ancienne Communauté des Maîtres d'armes de Paris et de ses archives dispersées en 1791, M. Henri Daressy a pu reconstituer presque entièrement l'histoire de cette compagnie. Il publie aujourd'hui le résultat de ses recherches. La première partie du livre présente l'historique des transformations diverses que subirent les statuts des *Maistres joueurs et escrimeurs d'espée*, depuis 1567, devenus plus tard les *Maistres en faict d'armes des Académies du Roy*. L'auteur y ajoute les lettres patentes accordées à la Communauté par nos rois, quelques Sentences et Arrêts, enfin le nom des principaux Maistres d'armes ayant enseigné en France de 1556 à 1850. — La seconde partie, moins sévère, contient des renseignements anecdotiques et biographiques sur l'escrime et les escrimeurs à diverses époques, et des notes concernant les duels et les lettres de rémission. Un chapitre entier est consacré à réhabiliter Jarnac et à démontrer que la conduite de ce gentilhomme en son célèbre duel avec La Châtaigneraie fut parfaitement loyale. On ne sera pas surpris que M. Daressy ait fait place en ce livre, qui est dédié à leur mémoire, à Jean Daressy, le maître de Lafaugère, et à Pierre Daressy, grand-père et père de l'auteur. Des armoiries, des portraits, des signatures en fac-similé, des reproductions d'anciennes gravures ajoutent leur attrait particulier aux *Archives des Maitres d'armes de Paris*, que la maison Quantin a imprimées avec le goût et le soin réservés d'habitude aux ouvrages de bibliophile.

Le Procès et l'Exécution du duc d'Enghien, par M. le duc de Broglie, de l'Académie française. In-8° de 32 pages. Paris, 1888. Librairie Plon.

Dans notre numéro de juillet, nous rendions compte de l'importante étude biographique que M. Henri Walschinger a récemment consacrée au duc d'Enghien. Nous attirions spécialement l'attention du lecteur sur le chapitre où l'auteur fait le partage des responsabilités au sujet de l'exécution précipitée du prince, et charge de ce crime la mémoire de Talleyrand, non à la légère, mais en invoquant le texte manuscrit d'une note remise par celui-ci au premier consul, le 7 mars, et très concluante.

Aujourd'hui M. le duc de Broglie publie une plaquette où, après avoir rendu hommage à la bonne foi et à l'impartialité de M. Welschinger, il s'applique à disculper Talleyrand de cette accusation. Il conteste l'authenticité du document, qui serait l'œuvre d'un secrétaire exercé à contrefaire l'écriture de l'homme d'État, puis congédié par lui, et qui se vengea en multipliant de fausses minutes de nature à compromettre son ancien maître. M. le duc de Broglie invoque d'autres raisons encore à l'appui de sa thèse. Il ne croit pas, notamment, qu'on puisse reprocher aucun crime à Talleyrand. « Mais, ajoute-t-il, un crime inutile, c'est à coup sûr le dernier méfait dont on ait droit de le soupçonner. » Le fait consommé, il a dû, à la vérité, essayer, comme ministre des affaires étrangères, de le justifier devant l'Europe diplomatique. « Mais, conclut enfin l'auteur de la brochure, autre chose cependant est de commettre un crime, autre chose de défendre un criminel, et jamais, dans la pire même des causes, on n'a confondu l'avocat avec le coupable ». Il serait temps, vraiment, que les détenteurs des papiers de Talleyrand rendissent à l'histoire ses *Mémoires*, dont la publication si impatiemment attendue est toujours reculée.

Vie du général Hoche, par Edmond Dutemple et Louis Launay, précédée d'un *Discours de Léon Gambetta*. Un vol. petit in-16. Paris, 1888. Ch. Bayle.

Ce volume est le sixième de la *Petite Bibliothèque populaire* à 65 centimes, récemment fondée par l'éditeur Charles Bayle, dans l'intention de vulgariser les connaissances historiques, économiques et de tout ordre, ayant un intérêt général et pouvant contribuer à la sauvegarde de nos intérêts nationaux ou à la glorification de la patrie française. C'est dans cette dernière pensée que MM. Edmond Dutemple et Louis Launay ont écrit *la Vie du général Hoche*. L'œuvre étant conçue dans l'esprit que nous venons d'indiquer, l'on n'y rencontrera pas de révélations imprévues sur le héros qui fut aussi un grand patriote; mais l'on y trouve une excellente et très complète exposition de ce que l'on sait sur lui. C'est pourquoi nous regrettons qu'en un tel livre, qui n'est pas un ouvrage de polémique, les auteurs semblent faire peser de préférence sur Bonaparte l'odieux soupçon d'avoir empoisonné Hoche. Nous

les félicitons, au contraire, d'avoir placé en tête de leur propre travail le très éloquent discours que prononça Gambetta à Versailles, le 24 juin 1872, à l'anniversaire du général.

Correspondance politique d'Odet de Selve, ambassadeur de France en Angleterre (1546-1549), publiée par GERMAIN LEFÈVRE-PONTALIS. Un vol. in-8° de 516 pages. Paris, 1888. Félix Alcan.

Sous les auspices de la commission des archives diplomatiques, l'éditeur Félix Alcan a entrepris, il y a quelque temps, une publication d'un intérêt capital au point de vue de l'histoire : *l'Inventaire analytique des archives du ministère des affaires étrangères.* Quatre volumes, déjà, ont paru. *Les Papiers de Barthélémy*, ambassadeur de France en Suisse, en occupent deux, et *l'Angleterre*, deux autres. Le dernier de ceux-ci renferme le texte et l'analyse des dépêches d'Odet de Selve, notre ambassadeur en Angleterre de 1546 à 1549. Il fait directement suite au tome précédent de la même série, où M. Jean Kaulek avait donné la correspondance de Charles de Mérillac et celle de Louis Perreau, seigneur de Castillon, pendant leurs missions diplomatiques à Londres, au cours des années 1537 à 1542. La lacune des trois ans est causée par l'état de guerre qui interrompit les relations entre les deux pays. Le séjour d'Odet de Selve en Angleterre s'écoule sous Henri VIII et Édouard VI, pendant la minorité de Marie Stuart, de 1546 à 1549, époque décisive dans l'histoire diplomatique de l'un et de l'autre peuple. Dans le texte des dépêches, où les noms de lieux et de personnages anglais sont si curieusement orthographiés, et dans les notes précises et nombreuses de M. Germain Lefèvre-Pontalis, on trouve le tableau très pittoresque et très complet de la dernière année du règne de Henri VIII et des ambitions déchaînées autour de la tutelle d'Édouard VI. L'histoire d'Écosse tient également une place très importante en ce volume. Il ouvre aussi une nouvelle source d'informations sur la régence de Marie de Lorraine, sur les premières années du règne de Marie Stuart et sur le passage de celle-ci en France.

L'introduction que M. G. Lefèvre-Pontalis a placée en tête du volume met en pleine lumière la valeur politique et morale d'Odet de Selve, dont il retrace la carrière et la vie, de cet homme qui fut un des brillants représentants de la diplomatie de la Renaissance. E. C.

La Société de Paris, par le comte PAUL VASILI. Deuxième volume, *le Monde politique*. Paris, 1888. Un vol. in-8°. A la Nouvelle Revue. — Prix : 6 francs.

Le pseudo-russe, dont les études sur les *sociétés* des capitales européennes ont toutes également piqué la curiosité publique, bien que composées avec une inégale sûreté d'information et de coup d'œil, vient de publier la seconde partie de ses observations sur le monde parisien. Nous avons ici même noté les imperfections de la première, consacrée au grand monde; celle-ci lui est de beaucoup supérieure. Le comte Vasili connaît plus directement et, à ce qu'il semble, par une expérience plus personnelle, plus longue, mieux vérifiée, les groupes et les individus, les doctrines et les intérêts qui sont la cause de la fondation, du maintien et de la déconsidération de la troisième république.

C'est naturellement par la peinture de la maison du président de la République qu'il inaugure la galerie politique. Au temps où il la traçait, M. Jules Grévy et sa famille quittaient à peine l'Élysée. Saint-Simon ne renierait pas beaucoup des pages écrites par le comte Vasili sur le président et son entourage. Le portrait de M. Wilson est gravé à l'eau-forte, et le corrosif mord même sur le personnage. La manière la plus ordinaire de l'écrivain, dans ce livre, est un mélange de sceptique indulgence et de raillerie caustique du plus amusant effet; d'autant plus amusant que la vivacité du tour d'esprit ne l'empêche pas de voir et de toucher juste, du moins le plus souvent. Sa cruauté à froid, qui se dérobe sous l'apparence d'une impartialité décente en un pays étranger, n'épargne personne; mais personne non plus, soit à droite, soit à gauche, n'est absolument privé de sa bienveillance. Il découvre toujours, en ceux qu'il égratigne avec la plus visible joie, un certain côté par où ils sont dignes de sa grâce.

M. de Cassagnac et M. Jules Ferry seuls font exception. Le comte Vasili est méchant à chaque ligne pour le premier, et, quant au second, il n'est antipathie ni mépris que le collaborateur de Mme Adam ne lui inflige. Non seulement en lui rien n'est bon, mais les autres même ne sont appréciés comme bons ou mauvais qu'en raison de la ressemblance ou de la différence qui les rapproche ou les éloigne de cet homme d'État.

Tout le personnel politique de première ligne de la France actuelle est analysé et portraituré avec un art consommé du trait et des nuances. On ne se douterait vraiment pas que nous possédons tant de gens de talent et d'honnêtes gens, si l'on ne prend le plaisir de dénombrer ceux que le comte Vasili honore d'un brevet de talent et d'honnêteté. Ce n'est pas seulement sur ce point que la plupart des Français frapperont d'appel certains jugements du diplomate masqué. Il n'est pas besoin d'être de France pour sentir la protestation s'élever du fond de l'âme contre cette déviation de jugement qui charge, par exemple, M. Jules Simon, pour décharger d'autant M. Rochefort. Il n'est pas une honnête conscience qui ne répudie ouvertement cette complaisance pour le directeur de *l'Intransigeant*, l'homme le plus nuisible que la diatribe politique ait élevé, et dont l'insolente fortune et la persistante impunité marquent mieux que tout autre signe le prodigieux et lamentable ramollissement moral de cette société décadente.

La revue de la presse est la partie faible du *Monde politique de Paris*. On sent bien que l'auteur ménage plus ou moins tout le monde; il émousse sa critique et fait patte de velours. Il ne parle pas que de tous les

journaux qui s'imposent par leur importance, mais surtout de ceux qu'il croit prudent de ne pas omettre, afin d'y trouver une aimable appréciation. Dans ce cas, quelques lignes panadées lui suffisent. Il asperge d'eau bénite toutes les rédactions qu'il cite. Cela ressemble assez à ces rapports nécrologiques des associations quelconques : l'éloge y est de commande, mais à dose homœopathique autant que possible.

La conclusion du comte Vasili est faite pour nous plaire, et nous souhaitons que ce noble étranger voie juste quand il dit :

« Vous auriez grand besoin que votre révolution, à peine commencée, produisît un homme de génie qui mît un peu d'ordre dans ce chaos. Mais le génie vient avec les temps propices..... Votre société, il est vrai, paraît plus avancée que les autres dans la décomposition; vous n'avez plus ces dehors majestueux et trompeurs qui cachent, dans les autres capitales, l'inanité des antiques traditions; mais votre race est restée féconde, vivace et foncièrement honnête en dépit des apparences contraires : je crois pouvoir prédire que l'homme qui ramènera votre patrie à sa race et la dirigera dans ses voies nouvelles doit déjà être né. »

Le comte Vasili a peut-être eu là naïveté un moment de croire que ce « né » là était le général Boulanger. Il a fait lui-même amende honorable de cette erreur en faisant remarquer « que tous les politiciens qui l'entourent, le prônent, le *réclament*, surgissent des milieux où la démolition est le principe et où l'on est incapable d'édifier ».

« L'homme qui *ramènera votre patrie à sa race* », expression très digne d'être notée; le fait qu'elle traduit est des plus graves, en effet. Il est certain que ce n'est pas l'esprit français qui domine dans les affaires de notre pays. Le comte Vasili avait fort judicieusement écrit, à propos de M. Wilson et des trafics honteux dénommés désormais *wilsonisme :* « De même qu'autrefois plusieurs quartiers étaient exigés dans les charges de confiance, la preuve de quatre ou cinq générations de sang français devrait être demandée à vos députés, à vos ministres, aux représentants de votre gouvernement à l'étranger, et à messieurs vos gendres. Le patriotisme vrai, celui qui consiste à tout sacrifier à son pays et fait comprendre par intuition ses véritables intérêts, sa dignité, son honneur, ne s'acquiert que par atavisme. Vous n'auriez pas dû donner votre confiance à des métis anglais, italiens, allemands, mulâtres, qui encombrent vos ministères, vos chancelleries, vos colonies. »

L'avis est bon, le reproche est juste. Ce n'est pas une raison pour que nous sachions mettre l'un et l'autre à profit. Nous sommes déjà trop la proie des parasites.

PZ.

Les Gloires maritimes de la France. — L'Amiral Baudin, par le vice-amiral JURIEN DE LA GRAVIÈRE, de l'Académie française et de l'Académie des sciences. Un vol. in-18 de 172 pages. Ouvrage accompagné de sept cartes. Paris, librairie Plon et Cie, 1888.

Nous avouerons loyalement aux romanciers à « clous », à « clefs », à ordures, à chantage et à suicides; nous avouerons de même aux messieurs de « l'épithète rare », et aux prétendus impeccables du style, simples charlatans actuels parmi nous de ces passagères modes ou manies qu'on a vues s'étaler à toutes les époques de l'histoire des littératures, française et étrangères; enfin à tous ceux-là, généralement quelconques, nous avouerons qu'ils nous dégoûtent quelquefois de lire. Il faut lire, cependant, pour vivre. On est heureux alors, en se détournant des salmis sophistiqués d'une encombrante cuisine, de trouver, à portée de sa main, un plat simple et sain, accommodé selon la tradition éternelle des bons nourriciers de nos amis et de nos intelligences. Dans cet ordre, nous aimons, d'une préférence qui remonte à nos premières lectures, ces histoires de héros modestes, racontées par de bons écrivains de leur famille morale, tels que notre marine en produit un nombre respectable. Il convient de placer à leur tête M. l'amiral Jurien de la Gravière, auteur de cette vie de l'*Amiral Baudin*, dont nous allons dire quelques traits. M. Jurien de la Gravière est trop connu des lecteurs, et en particulier de ceux du *Livre*, pour que nous ayons à le leur présenter. L'amiral Baudin, au contraire, est une figure effacée au regard du grand public, si elle est loin d'être oubliée dans le monde des marins. Comme ce brave est de ceux que l'on peut proposer en modèle aux générations nouvelles, qu'il fut vaillant et honnête, serviteur dévoué de la France, et justement tenu pour l'un des premiers dans son noble état, son digne biographe doit être remercié pour avoir rendu à cette belle mémoire le définitif hommage d'un bon livre.., consécration supérieure à toutes les croix et grades, et même à toutes les statues. Celui-ci vient d'être composé, d'après un manuscrit de trois cent cinquante-sept pages in-folio, rédigé, en 1847, par l'amiral Baudin, à la prière de ses enfants. Ce manuscrit a été mis à la disposition du vice-amiral Jurien de la Gravière, à qui « fut abandonné le soin d'en faire l'usage qu'il jugerait le plus utile à l'instruction de nos officiers ». L'éminent historien maritime ajoute : « Pour atteindre ce but, il m'a paru qu'il me suffirait de condenser un travail qui portait en lui-même toute sa valeur technique et littéraire. Je laisserai donc, autant que possible, la parole à l'amiral Baudin, n'interrompant que bien rarement, par mes réflexions, son récit. On ne reconnaîtra pas seulement le héros à ses actes, on retrouvera aussi l'homme dans son style. »

Nous n'avons pas la prétention de faire mieux qu'un pareil maître, et nous suivrons les faits dans l'ordre dressé par le biographe de l'amiral Baudin, d'après le dossier véridique de l'illustre mort. Charles Bau-

din, rejeton d'une famille de magistrature et de finances originaire de la Lorraine et fixée à Sedan sous le règne de Louis XIV, naquit à Paris, le 21 juillet 1784. « Son père, maire de Sedan depuis l'année 1789, élu, en 1791, membre de l'Assemblée législative pour le département des Ardennes, représenta le même département à la Convention, et y vota contre la mort du roi, en motivant son vote. »

Celui qui devait continuer les exemples d'un si ferme caractère, Charles Baudin, élevé d'abord au collège de Sedan, fut appelé par son père à Paris, en pleine Terreur, au mois d'avril 1794. Mis en pension chez le citoyen Savouré, rue de la Clef, auprès de Sainte-Pélagie, dans une maison de haute respectabilité, qui, grâce au courage de son chef, avait vu maintenir chez lui l'enseignement religieux, Charles Baudin eut, deux ans après, au mois de mars 1796, l'insigne bonne fortune de voir d'assez près, dans cette maison estimée entre toutes, le personnage de vingt-sept ans, déjà glorieux sous le nom de général Bonaparte. Le « petit homme pâle et maigre, à longs cheveux noirs flottant sur les tempes », venait recommander, à la veille d'aller prendre le commandement en chef de l'armée d'Italie, son jeune frère Jérôme au respectable éducateur qui maintenait la foi religieuse au premier rang de son programme d'études. Après le départ de Bonaparte pour l'Égypte, Barras, chargé de prendre soin de Jérôme (son *correspondant*, comme nous dirions aujourd'hui), se déchargeait volontiers de ce soin sur ses aides de camp. M. Savouré, trouvant cette « fréquentation contraire » aux intentions du général, qui voulait que son frère devînt « un homme instruit et capable », fit prier le citoyen directeur Barras de le laisser maître de l'éducation de Jérôme, ou de le retirer de chez lui. Barras choisit le second parti. Cette anecdote, peu connue, est une des plus caractéristiques du temps, comme symbolisant la trempe et l'abaissement des deux genres de caractères entre lesquels se jouait la vie de la France. Le 13 octobre 1799, le père de Charles Baudin mourut subitement de joie, quelques heures après avoir appris, de la bouche de Sieyès, le débarquement de Bonaparte à Fréjus. C'est l'année suivante, à la demande personnelle de Bonaparte, à peine nommé consul, que Charles Baudin entra dans la marine, sa mère ayant répondu qu'elle ferait de lui « tout ce qui plairait au consul ». Amputé du bras droit après d'affreuses blessures dues à un boulet qui lui laboura aussi le ventre, voici comment Baudin narre l'aventure : « La perte de mon bras droit fut, en cette circonstance, un bonheur. Si je n'avais eu que la plaie du ventre, j'étais un homme mort : l'hémorragie considérable qui eut lieu entre le moment où je perdis mon bras et celui de l'amputation empêcha l'inflammation des intestins, et me sauva certainement la vie. » En 1809, l'empereur nommait Charles Baudin chevalier de la Légion d'honneur. « Nous ne savons plus, dit l'auteur, ce que vaut la *première* décoration. » Non, mais nous avons su ce que valent et même ce que *coûtent* les autres. On pressent déjà, dans l'admirable marin de 1809, le chef illustre qui devait couronner sa carrière par le bombardement de Saint-Jean d'Ulloa, cet exploit dont le duc de Wellington devait dire, en pleine Chambre des lords : « La prise de la forteresse de Saint-Jean d'Ulloa, par une division de frégates françaises, est le seul exemple que je connaisse d'une place régulièrement fortifiée qui ait été réduite par une force purement navale. » Charles Baudin, honoré du bâton d'amiral par Napoléon III, le 27 mai 1854, est mort le 7 juin de la même année. L. D.

Essai historique sur l'organisation du service des incendies et du corps des sapeurs-pompiers de la ville de Strasbourg, depuis le XVe siècle jusqu'à nos jours, par Ad. Seyboth, avec quatre planches chromolithographiées. In-8° de 52 pages. Paris, 1888. F. Vieweg, éditeur.

M. Seyboth est l'auteur de quatre planches chromolithographiées appartenant à ce genre d'images populaires que l'on nomme des *Épinals*. Ces planches représentent les hommes, sapeur et clairon ou tambour et clairon en tête, et en tenue d'incendie, puis les pompes, le corps d'officiers et le corps de musique du bataillon des sapeurs-pompiers de la ville de Strasbourg, avec l'uniforme que cette troupe vaillante illustra pendant le bombardement de 1870. Tandis qu'il promenait sur le grain de la pierre lithographique le gras de ses crayons de couleur et variait de son mieux l'air martial de ses héros, l'artiste s'éprenait de plus en plus de cette institution devenue une des gloires locales de la vieille cité; et, dès lors, il formait le projet, comme il le dit plaisamment ou naïvement, d'apporter « une deuxième et modeste pierre » au monument de cette gloire. Cette « pierre », c'est la plaquette que nous annonçons aujourd'hui, où l'auteur a traduit ou analysé les anciens documents concernant le service des incendies à Strasbourg, notant les modifications, les améliorations, au fur et à mesure qu'elles se produisaient dans un service auquel la municipalité strasbourgeoise a toujours accordé la plus grande sollicitude, depuis l'ordonnance de 1469 jusqu'à ce jour. De cet opuscule intéressant nous ne voulons noter ici qu'un fait, c'est que ce corps, admirablement instruit, exercé, équipé, outillé en vue de sa fonction, est un corps permanent, qui n'a de militaire que l'uniforme et qui relève exclusivement de l'autorité municipale. Aussi n'y pourrait-on citer un officier, ni même un homme qui ne sût son métier. C'est au service des pompiers de Paris qu'il est réservé, grâce à son organisation militaire, de voir placer à sa tête un chef de corps « pompier comme la lune. » — M. Ad. Seyboth a eu la bonne pensée de publier à la fin de son opuscule une suite d'états nominatifs des sapeurs-pompiers tués au feu ou morts des suites de blessures, gravement blessés, et ayant reçu des distinctions honorifiques. Le siège de Strasbourg, en 1870, a notablement contribué à grossir ces divers états. En somme, cette plaquette paraît au moment où la réorganisation de ce service à Paris est à

l'étude; elle sera utilement consultée par qui de droit. L'auteur annonce que « cette deuxième pierre » n'est pas la dernière qu'il apporte à un glorieux monument; nous attendons la troisième avec une patiente, mais réelle curiosité. E. C.

Trois quarts de siècle. — *Mémoires du comte de Beust*, ancien chancelier de l'empire d'Autriche-Hongrie, avec des notes inédites et une préface, par Frédéric Kohn-Abrest. Deux vol. in-8°, formant ensemble 985 pages. — Louis Westhausser, éditeur. Paris, 1888.

Le roman de sympathie et d'amitié des nations, les unes envers les autres, se peut comparer à celui des individus. Il traverse les mêmes péripéties; il connaît les mêmes élans de dépit ou d'enthousiasme; il subit enfin le même joug de lassitude ou d'intérêt, et présente la même part d'inexplicable et d'imprévu; en 1814 et 1815, les Prussiens, et tous les autres Allemands qu'ils symbolisaient (les pillards et les incendiaires de Bavière, de Bade, de Wurtemberg, et d'ailleurs) promenaient à loisir sur notre sol toutes les horreurs de l'invasion. Blücher, si rampant et vil devant Napoléon, qui eut bien tort de ne pas faire fusiller ce parjure, Blücher fait une pire figure et a laissé de pires souvenirs que le prince Frédéric et le maréchal Manteuffel, qui furent, après tout, des ennemis heureux, mais humains. Cependant nous voyons, après 1814 et 1815, toute notre haine se concentrer sur l'Anglais, et l'ignorance populaire, complice de l'aveuglement de nos lettrés, entretenir chez nous la funeste légende d'une Allemagne idyllique et presque fraternelle. Un demi-siècle plus tard, l'Anglais, sans qu'il ait rien fait, au contraire, pour expliquer ce changement, ne représente plus rien de l'être odieux à nos sincères et clairvoyants ancêtres; le neveu de l'homme de Sainte-Hélène a basé sa politique sur un concert parfait avec la cour anglaise, où le rêveur couronné comptait des ennemis mortels, entre autres, ce dix fois allemand de prince Albert. Le traditionnel mauvais vouloir de cette nation envers nous n'a pas cessé de multiplier ses témoignages instinctifs ou prémédités, depuis notre funeste alliance en Crimée, si mensongèrement racontée dans le pamphlet de Kinglake. Mais il n'importe; parler avec colère de l'Anglais équivaudrait à présent à chanter du Béranger au dessert. Cela ne se fait plus. Par contre, soulever même l'idée, que dis-je, le rêve d'une entente avec notre fâcheux voisin de l'Est, cela pourrait être dangereux pour notre sécurité dans certains milieux, — dont je ne discute pas la vertu, ni ne blâme l'ardeur, — où l'écume vient d'elle-même mousser aux lèvres et d'eux-mêmes les cheveux se hérissent aux seuls noms de Moltke et de Bismarck. C'est une histoire pleine de curiosité et d'enseignement que celle de ces sentiments nouveaux, dont on peut faire remonter l'origine au lendemain même des désastres de l'Autriche en 1866, au lendemain de ce Sadowa, qui nous vit si cruellement jouer par la Prusse, et qui fut notre première étape sur la route de Sedan. C'est alors que naquit chez nous la popularité de M. de Beust, l'ancien ministre du roi de Saxe, un des principaux co-partageants, si l'on peut dire, des défaites autrichiennes, et que l'empereur François-Joseph fit venir à lui, sur sa réputation de capacité, pour remettre sur pied le vieil empire ébranlé. Chacun, en Europe, et particulièrement en France, aimait à voir, sur la foi de ses désirs et de ses illusions, dans cet homme d'État ingénieux, éloquent au besoin et à goûts d'artiste, un adversaire implacable et peut-être un rival heureux du redoutable diplomate-cuirassier, encore à cette heure sur la brèche, seul survivant de tant d'empereurs, de rois et de ministres qu'il a faits ou défaits. Nous ignorons ce que furent les sentiments intimes de M. de Beust envers M. de Bismarck, mais il nous semble que le second regarda toujours de travers le premier et lui tint constamment la dragée haute; quelques phrases polies et certaines avances du caractère le plus transitoirement intéressé ne sauraient prévaloir contre l'impression de dédain qui perce à travers les jugements de Bismarck sur son nouveau collègue autrichien... impression que ne détruit pas la lecture des mémoires mêmes de M. de Beust, dont nous allons rapidement analyser le contenu.

Nous avons eu l'occasion de lire, à peu d'intervalle, plusieurs livres dus à la plume ou bien aux discours et confidences de célèbres personnages étrangers. Chacun d'eux porte bien la marque de son auteur, les charmants écrits de M. de Hübner révèlent le lettré de race, le dilettante supérieur, le voyageur passionné, l'observateur philosophique et social dans l'homme d'État gentleman. Les mémoires de M. de Beust, que remplit le récit méthodique et chronologique de tous ses actes, laisse deviner, à travers un style où n'apparaît jamais la griffe d'une forte originalité, des talents de premier ordre, comme chargé d'affaires d'un grand pays. On ne saurait, sans naïveté, refuser de pareils talents à M. de Bismarck, si ce n'est pour dire que, dans son cas, le talent change de nom. Et ne nous parlez pas, je vous prie, d'homme sans scrupule à qui tout réussit... car cela ne nous consolerait pas de l'avoir trouvé plus fort et moins sot que nous. Les mémoires de M. de Beust remplissent deux gros volumes, et, comme bien on pense, les mots de France et de Bismarck remplissent eux-mêmes une partie notable de ces deux volumes. Le premier, orné d'un portrait et d'un autographe de M. de Beust, va de 1809, date de la naissance de l'auteur (qui se rappelait très bien la bataille de Leipzig, survenue dans sa cinquième année), jusqu'à 1866, date de la guerre austro-prussienne. Ce premier volume comprend les premières années du futur chancelier d'Autriche, issu d'une race originaire des marches du Brandebourg. Lorsqu'à sa sortie de l'Université, le jeune de Beust sollicita une charge de chambellan royal, il put produire un arbre généalogique de soixante-quatre quartiers de noblesse, au lieu des seize, strictement obligatoires. Ce premier chapitre reproduit, entre divers traits de l'époque française en Saxe, plusieurs anecdotes sans grand intérêt sur Napoléon, qui n'aimait

pas les longues séances à table, et le faisait trop voir aux mangeurs et buveurs de la cour saxonne. Après avoir terminé ses études à Gœttingue, Beust, qui avait songé à devenir professeur, entra dans le service diplomatique. De 1830 à 1838, il nous raconte la révolution de Juillet à Paris et ses contre-coups, l'attitude de l'Europe, sa première mission à Berlin, et de 1838 à 1848, ses missions successives à Paris, à Munich et à Londres. De son premier séjour en France il a emporté ce souvenir d'un repas avec la famille royale à Saint-Cloud : « Le roi (Louis-Philippe) présidait ces dîners d'une façon tout à fait bourgeoise, il tenait à découper lui-même, mais il s'entendait mieux à *trancher les difficultés que les viandes,* et son manque d'adresse fut cause d'un petit malheur qui, heureusement, n'eut pas de suites. Lorsqu'on me présenta un plat de jambon, je pris une tranche à laquelle adhérait une deuxième, qui tomba dans les plis de la robe que portait la reine. Fort heureusement, je ne perdis pas la tête; lorsque la reine qui ne s'était aperçue de rien, tourna la tête de l'autre côté, je m'emparai hardiment du corps du délit que je fis disparaître dans les profondeurs de mon habit. » On croirait lire du Paul de Kock ou du Champfleury traduit en allemand et retransporté chez nous, avec la fatigue de ce double voyage. Je cueille au passage une autre impression d'un genre plus relevé, et d'une émouvante sincérité, dans son caractère étrange : « En 1846, je fus nommé ministre résidant à Londres. L'Angleterre est le pays ou s'est écoulée la plus longue partie de ma carrière diplomatique... Aussi je considère la Grande-Bretagne comme une seconde patrie. Chaque fois que je me donne la satisfaction d'aller voir mes amis anglais, mon cœur se dilate à l'aspect des côtes de Douvres. Je suis sûr que bien d'autres partagent mes sentiments. Est-ce l'hospitalité magnifique que l'on trouve là-bas, est-ce la fidélité aux attachements ? je ne sais, mais on se sent attiré et retenu en dépit de la monotonie de l'existence et de l'absence de plaisirs. » Si M. de Beust a raison de dire que d'autres partagent ces sentiments, ce n'est pas, sans doute, en songeant aux Anglais, dont le fameux *home* est proverbialement partout ailleurs que chez eux. De graves événements, qui dominent l'histoire de la seconde moitié de notre siècle, occupent les autres chapitres de ce premier volume des *Mémoires.* C'est la révolution de février et l'année 1848; c'est l'alliance des trois rois, la diète de Francfort, et cette fameuse *humiliation* d'Olmutz, que la rancune prussienne devait faire payer si cher à l'imprévoyante Autriche. C'est encore la première rencontre avec Bismarck en 1851, la Prusse à la diète, la crise douanière, l'empereur Nicolas à Dresde, la guerre de Crimée — 1853-1854 —, l'Autriche au seuil de la guerre, la première rencontre avec Napoléon III. Ici un mot spirituel du chancelier russe. Après le lancement de la phrase célèbre que l'Autriche, abandonnant la Russie en Crimée, « étonnerait le monde par son ingratitude », Gortschakoff aurait dit en 1859 : « Et nous, nous étonnerons le monde par *notre reconnaissance.* » Il *reconnut* en effet le royaume d'Italie, ajoute M. de Beust. C'est encore la guerre d'Italie, la seconde exposition de l'industrie à Londres, la rencontre de Bismarck à Paris (1862), son entrée au ministère, et *la lune de miel* de sa correspondance avec de Beust. Les mémoires abordent ensuite la seconde révolte polonaise, la mort du roi de Danemark, la question du Schleswig-Holstein, la guerre allemande-danoise, la conférence de Londres, les six derniers mois de la Confédération germanique et la guerre austro-prussienne de 1866, dont les prodigieuses surprises et les bouleversantes conséquences remplissent les dernières pages du tome premier. Dans les annexes de ce premier volume, nous avons remarqué surtout le très beau discours prononcé par M. de Beust à Dresde, à l'occasion du centenaire de Schiller. Sortant des banalités académiques ou officielles, l'orateur s'écrie noblement : « Notre grand poète, s'il pouvait revenir aujourd'hui, parmi nous, se trouverait-il aussi bien que parmi ses contemporains ? Moi du moins, je ne voudrais pas répondre oui à cette question... Le temps de l'idéal est passé, non parce qu'on a atteint l'idéal... mais bien parce qu'il n'est plus de ce monde... Le mécontentement de nos jours vient de ce que peu de personnes savent oublier leurs peines et leurs misères, en s'attachant au sublime et à l'invisible. »

Il nous faut resserrer en peu de lignes la matière considérable et intéressante du tome second, qui comprend l'entrée de M. de Beust au service de l'Autriche, le compromis avec la Hongrie (1866), la question du Luxembourg, la mort de l'empereur Maximilien fusillé à Queretaro — curieux détails de famille entre Hapsbourgs, à cette occasion ; — la visite de l'empereur Napoléon et de l'impératrice Eugénie à Salzbourg, et de l'empereur d'Autriche à Paris ; le couronnement de François-Joseph à Pesth, 1867. Cette même année 1867 vit accorder à M. de Beust le titre de chancelier de l'Empire, qui eut, dit-il, un effet fâcheux. L'insurrection crétoise, une visite de Bismarck à Dresde, la question du Concordat, le voyage à la suite de François-Joseph en Orient avec arrêt à Suez pour l'inauguration du Canal, signalent les années 1868 et 1869.

On nous excusera de ne point insister sur un nouveau récit des événements de 1870 et sur l'attitude de l'Autriche-Hongrie dans la guerre franco-allemande. Les ripostes de M. de Beust aux articulations de M. Thiers et du duc de Gramont nous paraissent donner raison au premier, dans son désaveu de tout engagement d'alliance effective de son pays avec le nôtre, dans notre querelle avec la Prusse. A la fin de l'été 1878, M. de Beust fut appelé à occuper le poste d'ambassadeur d'Autriche-Hongrie à Paris, réalisant ainsi une prophétie de la reine Amélie qui lui avait dit en 1841 : « Hé bien, vous allez voir que vous finirez votre carrière à Paris. » A ce nouveau séjour parmi nous, M. de Beust se vit extrêmement choyé par notre monde littéraire et artiste, qui tenait pour un des siens ce joli faiseur de valses et d'épigrammes. M. de Beust est mort subitement dans son château d'Attenberg, le 30 octobre 1886, à l'âge de 77 ans.

L. D.

Inventaire analytique des archives du Ministère des Affaires étrangères. — *Papiers de Barthélémy, ambassadeur de France en Suisse, 1792-1797*, publiés sous les auspices de la commission des archives diplomatiques, par M. Jean Kaulek, *tome II, janvier-août 1793*. Un vol. in-18 de 527 pages. — Librairie Félix Alcan. Paris, 1887.

Tous les siècles ont vu, dans tous les pays, des révoltes et des bouleversements, sous la forme de guerres sociales, de dynasties détrônées par d'autres, d'expulsions de l'étranger séculairement établi; mais il semblerait que le mot *révolution* ne signifie plus rien, s'il ne veut dire celle qu'on a vue chez nous, et qui restera, vraiment, une des grandes époques de l'histoire du monde, sous le nom de Révolution française.

Ce fut, en réalité, le plus rare et le plus vaste mouvement qu'on se rappelle. Pour la première fois tressaillirent d'un même frémissement les cent espèces d'âmes différentes qui représentaient, de Marseille à Calais, la nation française; toutes vibrantes sous l'action de causes profondes et immémoriales que les seuls rhéteurs peuvent reporter à des malentendus partiels, à d'immédiats accidents. Pour la première fois, on vit les principes d'émancipation et d'égalité, produits d'une formidable démolition, s'incarner dans un prodigieux génie qui les canalisa et les fit circuler à travers l'Europe. A ce propos nous nous sommes parfois demandé ce qu'il fût advenu des conquêtes politiques de la Révolution, sans le premier Napoléon. Que l'on ne veuille bien ne rien voir d'un bonapartisme paradoxal dans l'idée, commune à certains penseurs, que Napoléon fut le grand véhicule des principes de la Révolution. C'est là, du moins, l'argument capital des monarchistes traditionnels contre l'homme d'Austerlitz. Quoi qu'il en soit, la Révolution, pour ses dévots, est parce qu'elle est. Avant elle, rien de pareil, rien même qui fasse pressentir le merveilleux et universel élan de *1789;* d'aucuns aiment mieux dire *92*... d'autres encore, *93*. Il y en a pour tous les goûts. Cependant, nous lisions, l'autre jour, une lettre vraiment curieuse de Dumouriez, écrite en 1773. Il ajourne — terme extrême — à 1780 la révolution qu'il prévoyait d'abord pour 1775. Ce ne sont pas seulement les prophéties, mais encore les figures révolutionnaires que l'on retrouve aisément, nombre d'années avant l'explosion foudroyante. Quelle saisissante psychologie — selon le terme à la mode — que celle d'une âme révolutionnaire! C'était jadis un produit des cours; on la voyait surtout dans l'ombre du trône. Un beau modèle du genre fut ce Paul de Gondi, élève de monsieur Vincent, depuis saint Vincent de Paul. Gondi, archevêque de Paris et cardinal de l'Église romaine, « avec l'âme la moins ecclésiastique qu'il y eût dans l'univers » (comme il le dit lui-même), dans son personnage durant la Fronde, dans ses relations avec la cour, et jusque dans les aventures de sa conquête du chapeau rouge, nous apparaît d'essence révolutionnaire, au même titre que plusieurs des plus fameux de cent vingt-cinq ans après.

Célébrée sur tous les modes : le lyrique, le sinistre, l'apocalyptique, le sentimental, le romanesque, le dogmatique, le politicien, etc., etc., par les Michelet, les Louis Blanc, les Carlyle, les Lamartine, les Mignet et les Thiers, la Révolution a compris et comprend encore plus de sectes que d'historiens, de philosophes, d'apôtres et de poètes. Malgré tout, cependant, chacun de nous la juge et l'aime à sa manière, selon ses sentiments innés: car elle est désormais une notion faisant partie du domaine intérieur que nous entendons défendre contre toute ingérence d'école. Nous n'acceptons plus, dans ce nouvel état d'esprit, que les pièces originales et les documents directs. Dans cet ordre, la récente publication de l'*Inventaire analytique des archives du Ministère des Affaires étrangères* doit être tenue pour un enrichissement précieux d'une bibliothèque spéciale, et d'ailleurs innombrable : celle des ouvrages relatifs à la Révolution. Les *Papiers de Barthélémy*, ambassadeur de France en Suisse — 1792-1797 — présentent un intérêt exceptionnel, dans leur forme d'une concision télégraphique, sauf pour les dépêches échangées avec Lebrun et Deforgues, où l'on trouve d'abondants détails sur l'arrestation de Semonville et de Maret. François Barthélémy, né en octobre 1747, était entré dans la carrière politique au mois de février 1768, en qualité de secrétaire d'ambassade en Suède. Toujours employé dans les affaires étrangères depuis cette époque, il avait été placé par le duc de Choiseul au poste de secrétaire d'ambassade en Suède, et par M. Delessart à celui d'ambassadeur en Suisse. Le volume que nous annonçons est le second de la collection de ces précieux papiers. Il est publié, avec le double visa du chef de la division des archives, M. J. Girard de Rialle, et du délégué de la commission des archives diplomatiques, M. Albert Sorel, un maître dans la connaissance de l'histoire, et aussi dans l'art de l'écrire.

L. D.

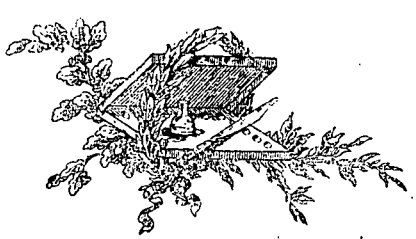

BIBLIOGRAPHIE — MONOGRAPHIE

— Singularités — Compilations — Curiosités littéraires —

Bibliographie générale de l'Agenais *et des parties du Condomois et du Bazadais incorporées dans le département de Lot-et-Garonne.* — Répertoire alphabétique... avec des notes biographiques et littéraires, par Jules Andrieu, de la Société des sciences, lettres et arts d'Agen. Tome II. L-Z. Paris, chez Alphonse Picard, 82, rue Bonaparte; édité à Agen, chez J. Michel et Medan, 16, rue du Pont-de-Garonne, 1887. Un vol. grand in-8° de 422 pages à deux colonnes. L'ouvrage complet, 30 francs. (Tiré à 325 exemplaires.)

Nous sommes un peu en retard pour parler de ce dernier volume d'un excellent ouvrage, auquel nous avons consacré quelques lignes, lors de la publication du premier tome. Les lecteurs du *Livre*, qui n'ont pas oublié ce qui a été dit de cette production précieuse, accueilleront, sans doute, avec satisfaction la nouvelle de son achèvement; rien n'est plus propre, en effet, à stimuler les désirs des bibliophiles, que l'attente de la continuation ou de la fin d'une œuvre telle que celle-ci, dont les premières parties parues ont révélé l'utilité et les mérites et qu'on peut craindre parfois de voir demeurer en suspens. Tel n'est point heureusement le cas de la *Bibliographie de l'Agenais :* son érudit auteur avait bien pris ses mesures, et, lorsqu'il nous donnait le commencement de son magnifique travail, il était bien assuré de pouvoir le mener à bonne fin.

On sait notre prédilection pour les monographies bibliographiques et, plus spécialement, pour les bibliographies régionales; maintes fois déjà, nous avons, à cette place, souhaité la bienvenue à des publications de cette nature; mais il en est peu, nous ne craignons pas de le dire, qui nous aient semblé mieux conçues et mieux exécutées, plus estimables et plus dignes de succès que celle de M. Jules Andrieu. En parlant du premier tome, si nous avons bonne mémoire, nous émettions l'avis que sa belle étude pouvait servir de modèle aux travailleurs tentés d'entreprendre une œuvre analogue pour quelque contrée de notre France non étudiée encore au point de vue bio-bibliographique; l'examen de ce second volume nous confirme plus pleinement encore la légitimité de cette appréciation. Sans vouloir revenir sur ces qualités que nous avons fait connaître : simplicité du plan, scrupuleuse exactitude des descriptions, méthode excellente du classement des articles, etc., etc., qu'il nous soit permis d'insister sur certains mérites de l'ouvrage de M. Andrieu. C'est d'abord la juste mesure qu'il a su observer en n'accordant pas à ses notices biographiques des développements exagérés; il sait être sobre sans sécheresse et donner tous les renseignements utiles sans tomber dans des détails superflus ou douteux; plus soucieux de l'exactitude que du nombre des faits, il s'attache à ne donner que des indications sûres, vérifiées avec tout le soin possible. Et cependant, malgré cette réserve, la lecture de ses articles n'est point aride, et quand on consulte son répertoire sur un nom ou sur un fait, on y trouve, sous une forme agréable et concise, rien que ce qu'il faut savoir, mais aussi tout ce qu'il faut savoir. A l'appui de ce qui précède, nous citerons quelques exemples pris au hasard dans ce tome second : ainsi, l'article *Patois* (pages 182-186) est une petite merveille de précision, tant au point de vue philologique et littéraire, que sous le rapport bibliographique; l'article *Protestantisme en Agenais* n'est pas moins intéressant, et celui consacré aux *Troubadours* (Elias de Barjols, Hugues de Penne, Lantelmet) est rempli d'indications curieuses et utiles pour l'histoire littéraire.

Parmi les auteurs célèbres de l'Agenais qui figurent en cet excellent répertoire, il en est un certain nombre sur lesquels les meilleurs ouvrages, voire même la « France littéraire », et ses continuateurs, n'ont donné que des indications incomplètes ou insuffisantes. Tels sont, par exemple, *Florimond de Raymond*, l'auteur du fameux livre sur la *Papesse Jeanne*, *Joseph-Juste Scaliger*, les *Saint-Amans*, *J.-P. Tamizey de Larroque*, *Blaise de Monluc*, dont notre auteur a reconstitué la bibliographie avec une précision et une érudition infinies; tels sont aussi *Sulpice Sévère*, *Bernard de Palissy* et bien d'autres encore, sans oublier *Théophile de Viau*, sur lequel M. Jules Andrieu a publié, l'année dernière, une étude bio-bibliographique d'un si grand intérêt.

Cette bibliographie, on s'en souvient, a pour objet de faire connaître « tous les livres, brochures, journaux, etc., dus à des auteurs de la région, imprimés

dans ce pays, ou l'intéressant directement. » Fidèle à son plan, l'auteur a mentionné dans son livre des personnages originaires de l'Agenais qui, bien que n'ayant rien écrit eux-mêmes, devaient cependant figurer dans cette étude, puisqu'ils ont fait l'objet de diverses publications. Telle est, par exemple, *Anne de Maurès*, plus connue sous le nom de *Nanon de Lartigue*, la fameuse maîtresse du second duc d'Epernon, mise en scène par divers auteurs en plusieurs ouvrages du XVIIe siècle et de notre temps.

Comme il arrive toujours en matière de travaux bibliographiques, M. Jules Andrieu, pendant l'impression de son bel ouvrage, a fait des découvertes nouvelles qu'il n'était plus possible d'intercaler en leur place; en même temps il a reconnu certaines incorrections, *coquilles* ou *lapsus*, qu'il n'était plus temps de rectifier. Au lieu de se borner à remédier à ces lacunes ou à ces imperfections à l'aide d'un *errata* ordinaire, il a préféré, avec raison, combler les unes et corriger les autres au moyen d'un important *supplément* qui occupe les quarante-deux dernières pages de son étude et dans lequel on remarquera un bien curieux article sur un livre aujourd'hui perdu, *la Francoyse chrestienne*.

On voit combien sont nombreux et variés les mérites de la *Bibliographie de l'Agenais;* c'est, répétons-le en terminant, un livre bien compris, bien fait, dont l'exécution matérielle fait honneur à ses éditeurs, et qui rendra les plus utiles services aux bibliophiles et aux travailleurs.

PHIL. MIN.

SCIENCES

— Philosophie — Morale —

La Philosophie religieuse en Angleterre, depuis Locke jusqu'à nos jours, par L. CARRAU. Un vol. in-8°. Paris, Félix Alcan, éditeur; 1888. — Prix : 5 francs.

M. Ludovic Carrau avait déjà souvent rencontré les philosophes anglais dans le livre qu'il a précédemment publié sur la *Morale utilitaire*. C'est à eux qu'aujourd'hui il a exclusivement affaire en étudiant la philosophie religieuse, depuis Locke jusqu'à nos jours. Bien qu'il se soit surtout placé, comme le voulaient le titre et l'objet de ce nouvel ouvrage, au point de vue religieux, il embrasse cependant bien davantage; nous pourrions presque dire l'ensemble de toute la philosophie anglaise depuis le XVIIe siècle. C'est, en effet, par la philosophie religieuse que se renouvela alors et que grandit la philosophie générale en Angleterre. C'est en traitant des questions religieuses que Berkeley, Butler, Bolingbroke, David Hume, Hamilton, Stuart Mill, Herbert Spencer, devinrent les célèbres philosophes que l'on sait et développèrent les systèmes philosophiques qui se recommandent d'eux. Ce n'est donc pas sans raison que M. Carrau présente son livre comme une sorte de suite au grand ouvrage de M. de Rémusat sur la philosophie anglaise. Celui-ci s'arrêtait au seuil du XVIIe siècle, et c'est précisément avec ce même siècle que commence M. Carrau en traçant le tableau des doctrines idéalistes si intéressantes de Berkeley. Tout en ne négligeant pas le point de vue historique, l'auteur s'est surtout placé au point de vue doctrinal : il ne se borne pas à analyser les systèmes, à démêler leur origine et à en suivre la descendance; il les discute, il les apprécie. Il pense que l'histoire qui n'aboutit pas à juger n'est pas digne d'occuper un philosophe. Nous sommes d'autant plus de son opinion que M. Carrau a une défiance invincible contre les affirmations qui n'apportent pas leurs preuves avec elles.

E. A.

L'Art et la Poésie chez l'enfant. *La Psychologie de l'enfant*, par BERNARD PEREZ. Un vol. in-8° de la Bibliothèque de philosophie contemporaine. Paris, Félix Alcan, 1888. — Prix : 5 francs.

Dogmatiser, ce n'est pas l'humeur de notre auteur. Tous ceux qui avaient lu, et son *Éducation morale dès le berceau*, et ses *Trois premières années de l'enfant*, et son *Enfant de trois à sept ans*, pouvaient bien croire, lisant, avec non moins d'intérêt et de plaisir, son nouvel ouvrage, que, pour avoir entremêlé ses nouvelles et toujours fines observations de quelques conseils touchant l'éducation artistique à donner à l'enfant, il n'avait pas, très assurément, entendu proposer un système d'esthétique. Il a tenu néanmoins à nous mettre en garde. Il l'a fait vraiment avec trop de modestie. « Je ne suis qu'un collectionneur et un explicateur de petites données psychologiques. J'ai partout évité les vastes synthèses qui ne sont pas de ma compétence. J'ai voulu esquisser la vie esthétique de l'enfant, c'est-à-dire d'un certain nombre d'enfants que j'ai étudiés. Je dirai donc en peu de mots ce qu'ils m'ont appris, soit du sentiment esthétique ou poétique, soit de l'activité créatrice, soit de la langue d'expression en formes, couleurs, sons, mots et attitudes de la pre-

mière et seconde enfance. » *Ce qu'ils lui ont appris*, il l'a dit, mais son livre n'est pas un simple recueil de « petites données psychologiques »; lui-même n'a su *collectionner* ces mêmes données, les rapprocher, les opposer, les expliquer, et il n'a pu *apprendre*, que parce qu'il s'était déjà instruit des conditions, aussi des moyens, de l'Art et de la Poésie.

Les observations portent sur les manifestations du goût de la parure, du sentiment de la nature, du désir de plaire; elles ont trait aux dispositions de l'enfance pour la musique, pour le dessin, aux simulations d'actions, à ces petits drames que se jouent les enfants, à leur amour de la lecture, aux mérites et aux défauts de leurs petites compositions littéraires.

L'observateur fait la part des tendances natives, de l'hérédité ; il tient compte du milieu et de cette première éducation, inconsciemment donnée souvent, toujours inconsciemment reçue; il mesure enfin la somme d'activité dépensée par l'enfant, soit pour appeler des représentations, des émotions, soit pour les rejeter. Il y a sentir, il y a comprendre, il y a créer en quelque façon, et il nous montre la sensibilité, l'intelligence, la volonté libre entrant en jeu fort différemment, fort inégalement, chez différents enfants : question d'âge, question de sexe, mais surtout question de caractère.

L'Art, la Poésie regardent au *comment vivre;* la Morale, au *devoir faire ou s'abstenir*. L'esthétique ou l'éthique n'ont point même objet. M. Bernard Perez note toutefois ses remarques avec la préoccupation de les faire servir autant à l'éducation morale qu'à l'éducation artistique; aux éducateurs de tâcher à pénétrer l'âme des enfants. « L'effet de l'œuvre d'art, écrit l'auteur, ne se borne pas à produire le plaisir du jeu, le sentiment épuré de la beauté. Les excitations qu'elle impose au système nerveux sont trop vives pour ne pas remuer l'être tout entier; or, un dilettantisme modéré peut détourner l'attention de l'excitation émotionnelle, dont l'excès est dangereux à tous égards, à la délicate et sereine perception du beau. D'autre part, une sentimentalité réduite à de justes proportions, et surtout dérivée à la sympathie la plus active de nos tendances, peut corriger l'abus possible du dilettantisme, et en transporter les jouissances trop personnelles aux larges et bienfaisantes émotions du groupe social... L'Art est pour la vie. Il semble ne viser qu'au plaisir, et il atteint par surcroît l'utilité. Il est fait tout ensemble de fantaisie et de réel, d'exaltation et de pondération, de folie et de raison, de sens mystique et de sens pratique. C'est une des formes supérieures, sinon la forme supérieure de l'adaptation. Ce qu'en définitive nous trouvons partout, en esthétique aussi bien qu'en morale, c'est la souveraine efficacité de la raison modératrice. »

M. Perez s'est défendu de synthétiser, mais ses observations, ses remarques, il les a résumées aux dernières pages de son livre. A propos du goût de la parure, il écrit : « Le goût en est déjà chez le jeune enfant quelque chose d'assez complexe : l'éclat et l'agencement des belles couleurs en sont l'élément essentiel; c'est ensuite le plaisir social d'être regardé ou loué pour l'effet que cette parure fait sur lui; c'est aussi le plaisir plus relevé de ressembler à d'autres personnes qu'on admire. La frivolité et la vanité peuvent faire étrangement dévier cette première tendance. » Il parle du sentiment de la nature et montre la sympathie comme en étant le facteur le plus important. « C'est la sympathie qui prépare le jeune esprit à concevoir ces analogies supérieures qui mettent une métaphore vivante et comme un lambeau d'âme humaine sur les objets et les ensembles naturels, ces analogies profondes que l'enfant ne peut même pas deviner : la *majesté* des montagnes, la *mélancolie* des ruines, la *tourmente* des flots, la *grâce* des fleurs. » L'auteur parle encore de la politesse, cette « livrée morale de la famille », de la coquetterie aussi, du babillage de l'enfant, qui aime être écouté, mais qui aime aussi s'entendre lui-même. Il en vient à la musique, et cette remarque : « C'est surtout la beauté du timbre et son expression affective qui peuvent charmer un enfant, même âgé de huit ou dix ans. Mais on peut commencer à former en lui le jugement esthétique, lui apprendre à goûter les belles combinaisons de sons. Les jouissances toutes spéciales de l'artiste ne lui sont pas absolument interdites. Il est bon, d'ailleurs, de lui donner autant que possible ce correctif et ce dérivatif intellectuel des émotions trop faciles à s'exagérer... » L'enfant ne commence pas par colorier, mais par dessiner, et M. Perez de citer M. Buisson, de commenter ses conseils. Précieuses observations encore, que celles qui touchent au jeu dramatique, et tout intéressantes les lettres de fillettes, les narrations de jeunes garçons qui sont rapportées.

Le livre s'impose à l'attention.

La Criminologie. *Étude sur la nature du crime et la théorie de la pénalité*, par R. Garofalo, agrégé de l'Université de Naples. Ouvrage traduit de l'italien et entièrement refondu par l'auteur. Un vol. in-8° de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. Paris, Félix Alcan, 1888. — Prix : 7 fr. 50.

Les théories de l'auteur sont connues ; on les a, chez nous, maintes fois exposées et critiquées ; c'est, il y a un an, M. d'Haussonville qui dénonçait, dans la *Revue des Deux Mondes*, aux consciences pénétrées de spiritualisme, les ambitions révolutionnaires de la jeune école positiviste italienne; c'est M. Tarde, il y a deux ans, qui formulait, bienveillamment, de nombreuses objections, dans sa *Criminalité comparée ;* et c'est, hier, M. Féré, dans sa *Dégénérescence et criminalité*, qui ajoutait de nouvelles objections ; et d'autres articles ont paru, d'autres études ont été publiées. Voici l'ouvrage traduit, traduit par l'auteur lui-même. La publication suit celle de la traduction du travail de M. Lombroso ; elle précède, sans doute, celle de la traduction du travail de M. Marro.

La Criminologie est un traité un peu diffus : il faut tourner nombre de pages pour arriver aux para-

graphes dans lesquels M. Garofalo définit *le délit naturel*, analyse *les anomalies que présente tout criminel*, dit *la fin de la peine* et expose son *système rationnel de pénalité ;* mais le reproche n'est pas d'importance.

Que faut-il désigner par le mot *crime ?* C'est la question posée et résolue dans la première partie. Cette première partie comprend deux chapitres. Dans le premier, l'auteur donne sa définition, émet sa théorie ; dans le second, il critique les définition et théorie des juristes. « Qu'est-ce que la criminalité pour le juriste ? Rien. Il ne connaît presque pas ce mot. Il ne s'occupe pas des causes naturelles de ce phénomène social ; ce sont pour lui, tout au plus, des connaissances de luxe. Le criminel n'est pas pour lui un homme anormal psychiquement ; ce n'est qu'un homme comme tous les autres, qui a commis une action défendue et punissable. C'est que le juriste n'étudie le délit que d'après sa forme extérieure, il n'en fait aucune analyse selon la psychologie expérimentale, il n'en recherche pas la dérivation. Ce qui le préoccupe, c'est la détermination des caractères *extérieurs* des différents délits, c'est la classification des délits selon les *droits* qu'ils blessent, c'est la recherche de la peine juste proportionnellement et *in abstracto*, non pas de la peine *utile expérimentalement* pour l'atténuation du mal social. » Rossi et Frank ont parlé, l'un, d'un manquement à quelque *devoir :* l'autre, de la violation d'un *droit ;* pure logomachie, prétend l'auteur ; l'un n'a pas été initié à la doctrine évolutionniste, l'autre la méconnaît ; hors du spencérisme point de science sociologique, et la pénalité, dans son objet, dans ses moyens, relève de la sociologie. Nous revenons au chapitre Ier. M. Garofalo s'y est appliqué à dégager et à isoler *les sentiments qu'on peut dire définitivement acquis* à la partie civilisée de l'humanité et qui forment la vraie morale contemporaine, « non susceptible de perte », — pourquoi ? — « mais d'un développement toujours croissant, » — encore pourquoi ? ce doit être un de ces mystères que notre faible intelligence ne peut comprendre et que nous devons croire. Que sera le délit, selon cette éthique ? M. Garofalo le dit par avance : le délit *naturel* ou *social* est la violation de ces sentiments par des actes qui en même temps sont nuisibles à la communauté. Mais résumons l'analyse. « *Dans chaque sentiment moral des couches superposées*, depuis la simple ébauche jusqu'à ce qu'on nomme la délicatesse », — voilà pour la qualité ; — mais des sentiments moraux *moyens* et un sens moral moyen « chez tous les hommes de *notre temps* et de *notre race* ou d'autres races pas trop dissemblables de la nôtre. » Développés ou non, les sentiments moraux sont altruistes, — voilà pour leur nature, et en voici les espèces, les sentiments se divisent en sentiments de *pitié* et en sentiments de *probité*. « L'élément d'immoralité nécessaire pour qu'un acte nuisible soit considéré comme criminel par l'opinion publique, c'est la lésion de cette partie de sens moral qui consiste dans les sentiments altruistes fondamentaux, c'est-à-dire la pitié et la probité. Il faut, de plus, que la violation blesse, *non pas la partie supérieure et la plus délicate* de ces sentiments, mais la *mesure moyenne dans laquelle ils sont possédés par une communauté*, et qui est *indispensable* pour l'adaptation de l'individu à la société. » Par suite, deux catégories : l'offense au sentiment élémentaire de pitié et l'offense au sentiment élémentaire de probité ; la première catégorie comprenant les agressions à la vie des personnes et toutes sortes d'actions tendant à leur faire un mal physique ; la seconde, les agressions contre la propriété, l'escroquerie, les faux témoignages, etc... Pour les actions qui menacent l'État, les actions lésives de la tranquillité publique, des droits politiques des citoyens, du respect du culte, de la pudeur publique, « elles ne révèlent pas dans leurs auteurs une anomalie, le défaut de cette partie du sens moral que l'évolution a rendue presque universelle. Nul doute que le législateur ne doive frapper ces actions comme les autres ; mais il n'y a que les *vrais crimes* à notre point de vue qui peuvent intéresser la *vraie science*, par la recherche de leurs causes sociales et de leurs remèdes sociaux. » Les actions qui menacent l'État ne sont pas *délits naturels*, ils sont crimes non *vrais*, M. Garofalo ne s'en occupe pas. Mais pourquoi sont-ils punissables ? Faut-il distinguer deux utilités ? l'une que ferait découvrir quelque expérience, l'autre que dégagerait la science ? Il est utile de prévenir, de contrarier, de punir la violation de sentiments foncièrement altruistes, et il *peut* être utile d'empêcher la violation de certains sentiments étatiques, — le barbarisme est usité, — c'est-à-dire de certains sentiments encore à demi égoïstes.

La deuxième partie offre plus d'intérêt. Sans nullement partager la doctrine de notre auteur, on peut se plaire à parcourir le chapitre Ier qui traite des anomalies du criminel, à lire les trois chapitres qui suivent et dans lesquels il est parlé de l'influence de l'éducation sur les instincts criminels, des influences économiques, de l'influence des lois.

Trois chapitres dans la troisième partie. La loi d'adaptation, tel est l'objet du premier : il faut éliminer le criminel ; « la suppression des éléments les moins aptes à la vie sociale doit produire une amélioration morale de la race, parce qu'il naîtra un nombre toujours moins grand d'individus ayant des penchants criminels. » Dans les deux autres chapitres deux critiques, la critique du système pénal tel que l'imaginent « les juristes, » la critique des lois pénales proclamées lois protectrices du crime.

La quatrième partie porte pour titre : *le Système rationnel de pénalité*, — et, *rationnel* ou non, le *système* n'est pas tout entier condamnable, — regardons-y. Les crimes sont distingués, classés, aussi les peines applicables : 1° pour les grands criminels instinctifs auteurs d'assassinat : la peine de mort, l'internement dans un asile si le criminel est un aliéné ; 2° pour les meurtriers qui cèdent à un sentiment égo-altruiste ou altruiste : la relégation à terme en vue de parer à sa criminalité endémique, en même temps la mise en observation ; 3° pour ceux des cri-

minels qui mutilent, violent, attentent d'une manière ou d'une autre à la liberté d'autrui: encore la relégation à terme et prolongée s'ils ne consentent un dédommagement à la victime ou à sa famile; 4° pour ceux de ces mêmes criminels chez qui l'on peut reconnaître l'hérédité du vice : l'internement dans un asile d'abord pour empêcher la prolification; après la période d'internement, une période d'expérience dans une colonie agricole; si, libérés, ils récidivent, la déportation avec abandon; 5° pour ceux des délinquants « qui se trouvent placés à la limite inférieure de la criminalité naturelle, ou, si l'on veut, dans un espace intermédiaire entre les criminels et les hommes normaux, parce que leurs délits sont des violations moins graves du sentiment de *pitié* et ont l'air de ne dépendre guère d'une vraie cruauté, mais plutôt de ce qu'on pourrait appeler rudesse ou manque d'éducation et de retenue », pour ceux qui frappent, injurient, menacent, séduisent : deux amendes, « l'une au bénéfice de l'État, comme réparation du trouble et dédommagement des frais; l'autre au bénéfice de la partie lésée; c'est par de pareilles mesures que le ressentiment de la victime serait plus vite apaisé, que le budget ne serait pas surchargé de l'inutile dépense que nécessite l'entretien d'innombrables délinquants, qui, sans cesse renouvelés, peuplent les prisons correctionnelles, et qu'enfin les coupables eux-mêmes ne seraient pas encore plus démoralisés et avilis par la prison et abrutis par son oisiveté forcée » ; 6° pour les criminels dépourvus du sentiment de *probité*, pour les cleptomanes, les pyromanes : la transportation; 7° pour les délinquants fortuits de cette même catégorie : le changement de milieu pour amener le changement d'habitudes. »

M. Garofalo ne pèche pas, du moins, par un excès de bienveillance à l'endroit des criminels. Pour les non-*adaptables*, Mlle Clémence Royer n'a pas une plus grande sympathie.

L'Évolution des mondes et des sociétés, par F.-C. Dreyfus, député de la Seine, sécrétaire général de la *Grande Encyclopédie*. Un vol. in-8°, de la *Bibliothèque scientifique internationale*. Paris, Félix Alcan, 1888. — Prix : 6 francs.

M. Dreyfus possède *la Vérité*. Il la tient de Darwin et de M. Spencer.

Nous disons *la vérité* pour parler comme parlerait l'aimable secrétaire général de la *Grande Encyclopédie;* il n'admet pas, en effet, que la volonté individuelle puisse légitimement intervenir aussi bien quand il s'agit de questions théoriques que lorsqu'il s'agit de questions pratiques; il y a plus, il ne soupçonne même pas que, toujours et quand même, cette intervention se produit, que l'agrément, que l'intérêt a toujours voix au chapitre, que le penseur choisit, et qu'il choisit également, sinon pareillement, celui qui s'approprie une doctrine tout agencée. Mais, soyons juste, il n'est pas que les seuls évolutionnistes pour prétendre qu'on ne compose pas la vérité, qu'elle s'impose, que la vérité est impersonnelle, qu'elle est une!

On peut, l'esprit occupé par un concept *a priori*, tenir pour « obligée », de la part de ce qui déduit ou induit, une attitude absolument passive, ou peut-être intellectualiste et toutefois nourrir des doutes : rien ne viendra-t-il jamais démentir ce que l'on considère comme vrai aujourd'hui? Ne fera-t-on point quelque jour d'autres distinctions, ne formulera-t-on point d'autres définitions, qui expliqueront ou impliqueront d'autres inductions? M. Dreyfus ne doute pas.

« Combien notre univers diffère de celui que croyaient connaître les anciens, de celui même de Newton, de Laplace et d'Arago! » C'est la première phrase de l'*Introduction* et l'auteur est bien éloigné de se demander si, dans dix siècles, voire dans deux ou même moins, nos descendants n'auront pas lieu de considérer *leur* univers comme très différent de celui que pensaient connaître MM. Espinas, Perrier, Dreyfus, de celui de Darwin et de Spencer. « Les êtres vivants, » lisons-nous, « se transforment sans cesse et l'homme lui-même n'est pas une exception dans l'ensemble des choses. Sa place et son rôle dans la nature, cette question capitale pour l'humanité, cette base de toute philosophie, » — car il est bien entendu que la philosophie est et doit être un simple chapitre de la science, — « sont *définitivement* déterminés par la connaissance de son origine animale. Les conséquences de cette notion *désormais acquise* sont telles qu'aucune science ne peut s'y dérober, et l'on peut dire, » — nous ne lui faisons pas déclarer, — « que l'anthropologie a révolutionné la philosophie. » *Définitivement, notion désormais acquise*, ces expressions, ou d'autres équivalentes, reviennent souvent sous la plume de notre vulgarisateur : poursuivant, dans ces premières pages de son livre, l'histoire de l'évolutionnisme, il parle des théories de Cuvier et d'Agassiz qui sont « définitivement renversées » par Darwin, des travaux de Broca qui ont « solidement établi » les nouveaux fondements de l'anthropologie, de la doctrine de l'évolution qui est « assise sur des bases inébranlables ».

Une remarque, en passant. M. Dreyfus insiste peut-être trop sur l'accueil qu'ont fait d'éminents esprits, et la foule après eux, à la doctrine de l'évolution. Sans doute, il est très humain de se réjouir si l'on voit les conceptions qui vous sont très chères admises et par quelques hommes d'étude et par nombre de gens ayant peu ou point de culture scientifique, mais il y aurait de la naïveté, ou quelque chose d'approchant, à ne prêter d'autorité qu'à ceux-là mêmes qui, appliqués à divers travaux, posent l'hypothèse de l'évolution avant toute recherche en cosmographie, en géologie, en anthropologie, en linguistique, en sociologie; et mesurer en certaine façon la valeur de la doctrine évolutionniste au nombre des adhérents qu'elle a pu rencontrer, ce serait, de la part de qui tient pour la vérité impersonnelle, une faute assez peu pardonnable : à y regarder de près, on peut estimer que M. Dreyfus n'échappe

pas à ces deux reproches d'avoir manqué à la logique et de s'être montré, disons le mot, un peu naïf.

Son exposé de la doctrine, il l'a divisé en quatre livres : le premier portant pour titre : *l'Évolution des mondes*, le deuxième : *la Terre*, le troisième : *l'Homme*, le quatrième et dernier : *l'Évolution sociale*. Peu d'expositions aussi claires, aussi bien ordonnées, laissent paraître une aussi grande connaissance des travaux scientifiques publiés tant à l'étranger qu'en notre pays dans ces cinquante dernières années.

Les deux premières parties sont deux résumés des dernières hypothèses émises, des dernières théories proposées quant à l'origine des mondes et la formation du système solaire, quant à la constitution et au mouvement des planètes de ce système, quant à l'univers stellaire, quant à la fin du monde, quant à la naissance de la terre et aux périodes géologiques. Nous parlons, bien entendu, de celles de ces hypothèses ou théories qui supposent ou développent l'idée d'une évolution continue, et nous ne nous arrêterons pas davantage sur les divers chapitres de cette première moitié du livre.

La troisième partie comprend trois chapitres, intitulés : *les Origines de l'homme, les Premiers Ages de l'humanité, la Parole et la Pensée*. Pour *prouver* que « l'homme est sorti des vertébrés inférieurs et plus particulièrement des mammifères simiens », M. Dreyfus invoque l'anatomie, la physiologie, la psychologie comparée, l'embryologie, la paléontologie, et ces *preuves* abondamment fournies, il nous refait le roman qu'avaient déjà donné MM. de Mortillet et Létourneau, le roman de l'enfance de l'humanité. Toute cette partie de sa plaidoirie était relativement facile. Il est plus embarrassé, il y paraît bien, quand il en vient à la question de l'origine du langage. Bien que la « science ne soit point mûre sur ce point », il n'en croit pas moins possible de « créer une sorte d'embryogénie de l'esprit humain », et il entreprend de donner, de l'origine du langage, « une explication vraiment scientifique et naturelle ». Il écarte ce qu'il appelle « les derniers fantômes, vestiges des idées métaphysiques et théologiques, pour aller jusqu'au bout de son induction scientifique, induction qui le conduit, comme on sait, à l'idée d'une humanité à peine dégagée de l'animalité, ne parlant, ni ne pensant à vrai dire encore » ; c'est « graduellement que se sont développées en elle, d'une part, la pensée logique, de l'autre, sa rotation, le langage articulé, se dégageant peu à peu, l'une, des images individuelles, l'autre, des moyens purement mimiques et inarticulés d'expression ». L'auteur formule ainsi la conclusion de ses inductions avant d'analyser les phénomènes de la parole et de la pensée ; mais il ne faut pas trop s'en étonner, il plaide une cause. Qu'il semble ignorer tant d'études parues en France, en Autriche, en Angleterre, à la suite de la publication de la thèse de M. Egger sur *la parole intérieure*, et qu'il n'ait pris la question du langage que par son côté historique, cela nous étonne davantage.

Dans la quatrième partie, la Sociologie, il ne faut pas confondre la sociologie avec l'histoire : « l'histoire s'occupant des faits et cherchant le passé, la sociologie portant des lois et mettant tout au présent comme la science. » M. Dreyfus précise sa pensée : « La Sociologie se rapproche de l'Histoire puisqu'elle examine comment les faits se passent dans les sociétés humaines, mais elle s'en dégage en ce qu'elle doit être la science universelle des sociétés : elle ne doit pas faire seulement appel aux événements, étudier une société ; elle étudie la société, les règles communes au développement de toutes les sociétés. » Une fois donnée cette définition d'une science qui, comme toutes les autres, met tout au présent, et qui ne saurait néanmoins se passer du facteur : Temps, M. Dreyfus passe à « l'étude » de la famille, de la propriété, des croyances religieuses et morales, de l'organisation sociale. A propos de la polyandrie il évoque les mœurs de la reine des abeilles, de celle des fourmis ; mais citons le passage : « Nous trouvons dans ces espèces éminemment sociables réalisé comme un rêve platonicien de république idéale : le sens social y est si développé, l'abnégation individuelle et le principe de la division poussés si loin, que certains individus seuls sont affectés à la reproduction et que l'État se charge d'adopter et d'élever les jeunes ; des sociologistes ont vu là un exemple de désintéressement tel que nos sociétés n'en pourraient offrir de pareil : « *Car il semble bien*, dit M. Letourneau, *que le célibat des lamas thibétains et autres ait eu un tout autre but que de se livrer*, — la phrase n'est guère française, — *au travail dans l'intérêt du corps social tout entier*. Mais si certaines espèces animales ont réalisé par l'instinct un idéal social supérieur à celui de l'humanité, en revanche l'humanité n'a rien à envier aux animaux pour la bestialité des relations sexuelles... » Avouons-nous que ce n'est pas la faute des hommes ; c'est à l'évolution toute seule qu'il faut s'en prendre. Mais *s'en prendre*, idée et expression impropres : l'évolution se produit nécessairement, fatalement, et M. Dreyfus, lui-même, n'a pas encore dépouillé tout à fait le vieil homme, il n'a pas encore rejeté toutes les idoles, quand il loue et quand il blâme.

Revenons à l'évolution qui, au reste, a réalisé déjà certains progrès ? Qu'on en juge : « On peut admettre que si nous n'avions jamais entendu parler d'âme, de vie future ou de divinité, il ne viendrait à aucun de nous l'idée de proposer des explications aussi superficielles. Ces théories et ces croyances sont en effet le legs d'âges antérieurs. Elles paraissent si étranges et si surannées aux esprits réflechis de notre temps, elles cadrent si peu avec l'état actuel de nos connaissances que leurs champions ont fait de cet antagonisme un argument prétendant que ces idées doivent être innées en nous puisqu'on ne pouvaient montrer d'où elles venaient. » Sans la regrettable éducation que nous sommes encore *amenés* à donner à nos enfants, nos enfants, déjà disposés à entendre la vérité, ne seraient plus les dupes de l'erreur. Tour-

nons plusieurs pages. M. Dreyfus avait célébré l'idéal réalisé d'instinct par les abeilles et les fourmis; le voici qui traite, en sociologiste, de la morale : « La manifestation fondamentale de l'idée morale, de ce devoir que Kant, au nom de ses principes métaphysiques, déclarait irréductible, semble bien être le sacrifice de l'intérêt immédiat, ou plus exactement le sentiment de solidarité l'affirmant par ce sacrifice. La horde humaine a dû sentir les avantages de la solidarité, y être conduite d'une manière presque fatale, » — pourquoi : *presque?* — « de même que les troupeaux de bœufs sont contraints à se grouper par les fauves qui rôdent autour d'eux, dévorant les traînards. Dans cette horde où le sentiment de solidarité est devenu une habitude héréditaire, se développe la notion de la nécessité, du courage et de l'obéissance au chef; ajoutez-y celle du talion ou de la vendetta, la sensibilité au blâme ou à l'éloge, et vous aurez les données essentielles sur lesquelles repose le sens moral. » M. Dreyfus ne veut pas, dit-il, pousser plus loin cette analyse, il se contente d'affirmer « qu'une fois constituées, les idées morales ont évolué comme le reste, que la législation a précisé la notion du devoir, en a créé de nouveaux ».

Il est très vrai que la doctrine de l'évolution, si elle devait prévaloir, révolutionnerait la vieille philosophie des Descartes, des Kant, des Maine de Biran.

F. G.

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

La Russie sectaire (*sectes religieuses*), par M. Tsakni. Un vol. in-16. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1888.

Tout au début du premier de ses beaux articles sur *la Religion, le Sentiment religieux* et *le Mysticisme en Russie* (n° du 15 avril 1887 de *la Revue des Deux Mondes*), M. P. Leroy-Beaulieu signalait le double intérêt que devait présenter l'étude qu'il entreprenait dans le dessein de compléter son travail sur *l'Empire des tsars*. Rechercher, écrivait-il, quelles sont les croyances du peuple russe, c'est pénétrer des consciences d'hommes, — une telle recherche ne saurait être indifférente aux psychologues; — regarder aux sectes qui attirent le paysan, le petit commerçant, c'est démêler les conditions premières de l'État et de la société russes, — et l'homme d'État ne saurait négliger un pareil examen.

Dans ce premier article, il portait quelques jugements d'ensemble, ceux-ci entre autres : — L'observation a été faite : chez les peuples modernes, la révolution agite à la manière d'une religion. Nulle part cela n'est plus sensible qu'en Russie. En aucun pays le mouvement révolutionnaire n'a pris davantage l'aspect et les allures d'un mouvement religieux. — Les étroites limites de l'activité intellectuelle sous le régime autocratique; les barrières où se heurte en tous sens l'initiative individuelle; l'inaction tôt ou tard imposée aux esprits indépendants; le vide mal dissimulé de l'existence officielle et le vide trop apparent de tout ce qui n'est pas service d'État; en un mot, l'impuissance d'agir et la fatigue de vouloir, l'inutilité de l'effort, mieux ressentie avec l'âge, rejettent parfois dans la contemplation et le mysticisme des âmes robustes, qui, en d'autres pays, se fussent absorbées dans l'action. Peut-être l'usure du climat n'y est-elle pas non plus étrangère, car les forces morales ne lui résistent pas mieux que les forces physiques. On vieillit vite sous ce ciel. — La religion s'épure ou se dégrade selon le milieu qui la reçoit. Entre elle et le croyant, action réciproque. Elle se matérialise quand elle ne peut le spiritualiser. Une remarque qui est d'importance : le moujik sait entendre la morale et les conseils du Christ; s'il a l'intelligence et l'imagination encore païennes, il a déjà l'âme chrétienne.

M. Tsakni caractérise, comme M. P. Leroy-Beaulieu, le mouvement des esprits en Russie; pour tous deux, ce mouvement est dû aux mêmes causes occasionnelles, et tous deux découvrent dans l'âme du paysan russe le même sentiment du mal, du péché, le même besoin de la rédemption.

Un départ se peut établir entre les sectes religieuses, auxquelles n'appartiendraient pas moins de 13 millions de Russes, et nous adoptons le départ même qu'a indiqué M. Tsakni. Nous n'adoptons pas pour cela la dénomination générale de rationalistes qu'il donne aux dernières des sectes qu'il nous fait connaître, et connaître complètement, en s'aidant du travail de M. Prougavine. Il qualifie les premières de mystiques; elles ont bien, en effet, le caractère mystique, la secte des fuyards, celle des christs, celle des skoptsy, celle des prygouny; mais d'entre les autres, celle des doukhobory, celle des molokany, celle des stundistes, celle des chalapoutes, celle enfin des soutaïevtsy, de laquelle relève le comte Tolstoï, pas une qui mérite d'être qualifiée de rationaliste, au sens du moins où nous entendons ce mot. Pour nous Oc-

cidentaux, les rationalistes sont des déistes qui pensent prouver l'existence de Dieu par des raisons métaphysiques ; ils ne sont pas chrétiens ou ils ne le sont que de nom. Les sectaires russes ont, eux, l'âme profondément chrétienne ; leur dieu est un dieu personnel, un dieu vivant. Ils distinguent entre les œuvres et la foi, et ils méprisent les œuvres ; soyons nos popes à nous-mêmes, disent-ils, instruisons-nous nous-mêmes, et gardons-nous du mal. Les sectes mystiques ont remplacé par d'autres cérémonies, et lesquelles! celles qu'elles estimaient vaines ; les autres sectes tentent vraiment une « réforme ».

Autre est la mentalité des peuples de race indo-germanique, autre celle des Slaves. Luther, mais surtout Calvin ont préparé, s'ils ne l'ont voulu, l'affranchissement de l'individu ; ils précèdent Kant et nos constituants ; le protestantisme emporte la conception individualiste des rapports des hommes entre eux, des citoyens avec l'État ; elle emporte, comme principes dominants, le principe de justice, le principe du respect de soi et d'autrui. Pour ceux des sectaires russes qui ne sont pas des illuminés, un seul principe, l'amour de nos semblables, la charité. Ils s'inspirent, ainsi que font Soutaïeff et le grand écrivain russe, auteur de *Ma religion*, de l'évangile de saint Matthieu, non des épitres de saint Paul : négation du droit de propriété, communauté quasi absolue, et, puisqu'il faut tendre la joue gauche à qui vous frappe sur la joue droite, nul besoin de tribunaux, nul besoin non plus de police ni d'armée.

Le mouvement religieux en Russie a sa grandeur ; mais ce mouvement est en même temps un mouvement socialiste, et, par là, il mériterait de nous inquiéter. Irréligieux comme nous sommes la plupart, en Occident, saurions-nous bien, contre leur socialisme, si le mouvement venait à gagner nombre d'esprits au delà de la Vistule, au delà du Rhin, défendre notre civilisation et faire prévaloir nos concepts quant à la justice, quant à la liberté individuelle ?

L'Éducation de la bourgeoisie sous la République, par Édouard Maneuvrier. Un vol. in-16. Paris, Léopold Cerf ; 1888. — Prix : 3 fr. 50.

De fait, l'auteur parle autant en son livre de l'instruction qui meuble les intelligences que de l'éducation qui dresse les volontés, mais, parlant de l'instruction, c'est à la portée éducative de l'enseignement qu'il regarde surtout ; le titre qu'il a donné à son livre, et que nous venons de transcrire, est pleinement justifié.

A l'*Introduction* empruntons quelques passages : ils laisseront comprendre la fin que M. Maneuvrier souhaiterait que l'on poursuivît ; nous dirons plus loin par quels moyens il pense qu'on la pourrait poursuivre en effet. « Les Français de la classe moyenne sont des hommes d'esprit, de goût, de talent ; de bons pères, de bons époux, de bons soldats, de bons fonctionnaires, mais ils sont de piètres citoyens. Ils ont bien rarement, sur le détail de la chose publique, des opinions qui leur appartiennent en propre. Chaque matin ils les achètent toutes faites, et, comme ils ne les payent pas cher, ils y tiennent peu et en changent souvent. La question qui les passionne le plus et qui peut-être importe le moins, est celle du nom, de la forme extérieure, de l'étiquette de l'institution politique. Là-dessus, ils sont très divisés et farouches ; mais républicains ou monarchistes s'entendent sur un point, empêcher le gouvernement, quel qu'il soit, de gouverner ; déconsidérer, railler, calomnier tout homme public, uniquement parce qu'il est en place. Ainsi feraient des aveugles qui estropieraient leurs chiens. Et par une contradiction plus apparente que réelle, rien de plus asservi à l'autorité que ces critiques infatigables du pouvoir ; dans chacun de ces sectaires, il y a un sous-préfet qui pousse. D'ailleurs, au fond, n'est-ce pas la même chose de croire que le gouvernement est responsable de tout et que rien ne peut et ne doit être tenté et accompli en dehors de lui ? On le traite comme un de ces fétiches, que les sauvages adorent et battent tour à tour, selon le vent qui souffle. » D'où vient que nous soyons encore de si piètres citoyens cent ans après la proclamation des Droits de l'homme, quarante ans après la reconnaissance du droit de suffrage? C'est que « l'institution scolaire est demeurée aristocratique et monarchique ». Nos hommes d'État, depuis 1876, ont beaucoup aimé l'école, et, à cause de cela, il leur sera beaucoup pardonné. La République a fait plus en dix ans pour l'instruction populaire que la monarchie en dix siècles. La République a créé des écoles, elle a fondé des lycées ; elle n'a touché en rien à l'organisation de l'enseignement secondaire. Aujourd'hui, même déperdition des forces intellectuelles qu'avant 1870 ; elle n'a apporté aucune modification au système d'éducation ; tout est combiné, dans ce système, pour détruire les énergies.

Dans la première partie de l'ouvrage, *les Défauts*, l'auteur critique et cette organisation et ce système : « Le vice général, qui affecte l'ensemble de nos institutions scolaires, consiste dans un manque total de coordination logique et d'enchaînement systématique entre les trois degrés, primaire, secondaire et supérieur des études. » Voilà pour *le point de vue intellectuel*. « *Au point de vue moral*, le défaut capital consiste dans l'abus, en France, du régime de l'internat. C'est dans des prisons que nous préparons nos enfants à la vie de liberté qu'implique l'institution démocratique. » Et M. Maneuvrier, d'abord, d'incriminer le système des classes, le « rabâchage » qu'entraîne ce système et qui énerve les maîtres autant que les élèves, le mode d'examens, la durée aussi des congés ; ensuite, de montrer les dangers de la « détention universitaire », de signaler l'atrophie de la volonté, qui en est le résultat.

Dans la deuxième partie, il dit quelles réformes il faudrait apporter à la discipline intellectuelle, et, dans la troisième et dernière, quelles réformes à la discipline morale. Au lieu du mot *réformes*, qu'emploie l'auteur, nous dirions, nous, « révolution ».

M. Maneuvrier est un révolutionnaire; il s'en doute bien un peu. Il voudrait d'abord (chap. IX, *L'unité dans l'Université*) que l'enseignement secondaire continuât l'enseignement primaire, qui serait alors le même pour tous. Pourquoi les basses classes de nos lycées? Pour éviter que le fils de l'avocat ait commerce avec le fils du journalier. L'un et l'autre gagneront au rapprochement. Il faut seulement exiger des instituteurs primaires une instruction plus étendue et renoncer, par contre, à exiger de nos fonctionnaires subalternes qu'ils soient bacheliers. L'enseignement secondaire est moins général déjà; au système des *classes* se devrait substituer le système des *cours;* autres rapports du maître à élèves; et, quant à la distribution des connaissances, à l'ordre *simultané* se devrait substituer l'ordre *successif :* il conviendrait que « dans tout le cours des études secondaires classiques, et en les distribuant successivement par ordre de difficulté, deux spécimens, au plus, de chacun des ordres de sciences, sciences de l'esprit ou de l'âme, sciences de la matière ou de la nature, sciences formelles, sciences réelles, fussent enseignés en même temps ».

Nous signalons, sans insister autrement, les chapitres XII, XIII et XIV, qui ont trait aux programmes des études littéraires et scientifiques. M. Maneuvrier n'est point de l'avis de M. Frary. Signalons encore le chapitre XVII : *Théorie de la méthode; l'art d'étudier et l'art d'enseigner; les méthodes actives et les méthodes passives;* ce chapitre est tout particulièrement intéressant.

En remplacement de l'internat, qu'il ne juge pas trop sévèrement, M. Maneuvrier préconise, dans la troisième partie, le régime tutorial; il trace le plan de sa cité scolaire, il montre comment s'y pourrait faire aisément l'éducation de la volonté, comme aisément les jeunes gens y acquerraient l'esprit d'indépendance et l'esprit de justice, comme ils y pourraient développer ce que l'auteur appelle « la bonté physique » et ce qu'il appelle « la bonté intellectuelle ». On est un homme par le caractère bien plus que par l'intelligence. Être fin, ingénieux, savant, pénétrant, c'est bien; être indépendant, juste, courageux et surtout bon, — M. Maneuvrier met la bonté au-dessus de la justice, — et surtout bon, c'est mieux. Tout système de pédagogie doit être moral, au moins autant, sinon plus qu'intellectuel; tendre au bien faire plutôt qu'au bien dire, à la bonne habitude plutôt qu'à la bonne phrase.

« Il faut une aristocratie dans les sociétés démocratiques (p. 376 de la *Conclusion*); il faut des hommes qui, dans la vie privée, donnent l'exemple, non de l'oisiveté, de la dissipation, du luxe stérile, de la jouissance égoïste, mais du travail, des bonnes mœurs, de la simplicité, de la bienveillance, et, dans la vie publique, ne se proposent qu'une fin, le bien de tous, qui n'envisagent jamais leur position comme un marchepied et un moyen de s'enrichir, mais comme un devoir austère et onéreux, une occasion de s'honorer; ils sont des *meilleurs*. Que nos enseignements primaire et secondaire soient vraiment éducatifs; que le premier nous donne des *hommes et citoyens*, et le second des hommes qui soient deux fois des citoyens, des citoyens qui soient deux fois des hommes. »

Le livre de M. Maneuvrier suscitera de vives controverses et M. Maneuvrier s'en réjouira : c'est le silence, non la discussion, qu'il peut redouter.

F. G.

L'enseignement primaire libre à Paris, par Eugène Rendu. Paris, Émile Perrin et Cie, éditeurs; 1887. — Prix : 3 fr. 50.

Le volume de M. Eugène Rendu porte cet en-tête : *Sept ans de guerre.* C'est en effet la lutte soutenue, de 1880 à 1886 inclus, par les écoles congréganistes contre les écoles laïques, ou, pour nous placer au point de vue de M. Eugène Rendu, par l'administration municipale de Paris contre les écoles congréganistes.

L'auteur jouit d'une considération méritée, non seulement par les hautes fonctions qu'il a exercées, mais par son caractère et sa dignité personnelle. Il est un des exemples plus nombreux qu'on ne croit de l'inexactitude du grief des catholiques contre l'Université. M. Eugène Rendu, catholique militant, n'en a pas moins occupé l'un des postes les plus élevés de la hiérarchie universitaire; il signe son livre « inspecteur général honoraire de l'instruction publique. »

Nour laisserons de côté les attaques de M. Rendu contre les écoles laïques et l'enseignement civique; c'est œuvre polémique, et les railleries du défenseur des Frères des écoles chrétiennes ne sont point tellement originales que l'on ne puisse se dispenser de les relever, pour fines qu'elles aient dû paraître à l'auditoire spécial de l'établissement des Frères, à Passy.

Le côté intéressant de ces rapports annuels du délégué du Conseil de l'enseignement primaire libre, c'est la statistique de la population enfantine des écoles congréganistes, et M. Rendu prouve avec une joie, légitime sans doute et quelque peu maligne, que le progrès de la laïcisation est accompagné d'un accroissement du nombre des élèves des deux sexes dans les écoles congréganistes.

Il y a là de précieux renseignements. Quant à la forme de ces rapports, il serait injuste et maladroit d'en nier le mérite. L'élégance du style, l'art de la composition, l'aimable érudition qui s'y montre discrètement, les idées au demeurant fort sages sur l'éducation des enfants des classes ouvrières, prouvent que, si par sa conviction M. Eugène Rendu se lie au parti clérical, il était, par son intelligence, digne d'appartenir à l'Université, qui ne l'a point méconnu.

De ci de là une anecdote ou un souvenir curieux réveille l'attention.

Tel est le récit de l'entrevue de Jules Simon et du frère Philippe en 1870, pendant le siège. C'est dans cette entrevue que le ministre suggéra au supérieur général l'idée de transformer ses frères en brancar-

diers et en pompiers... « En brancardiers, parfaitement, répondit le frère Philippe, vous allez au devant de ma pensée, dès aujourd'hui c'est fait, mais en pompiers? — Vous oubliez, reprit M. Jules Simon, que les capucins, sous l'ancien régime, avaient assumé spécialement la mission d'éteindre les incendies. » Le frère Philippe envoya en effet un certain nombre de jeunes frères prendre part aux exercices des pompes. Un mois après, le colonel des pompiers remerciait le ministre de lui avoir procuré de si bons gymnastes.

Voilà qui est certainement à l'éloge des frères, et nous sommes loin, du reste, de leur refuser de parti pris toute utilité; mais voilà aussi qui prouve comme il est bon d'avoir à la tête du gouvernement des hommes érudits et fins, qui songent à tout, qui ont réponse à tout et savent tirer parti de tout pour le profit de tous. Il est certain aujourd'hui que sous le ministère de M. Jules Simon, qui traitait le clergé avec une courtoisie attique, le cléricalisme était moins militant et le clergé moins irrespectueux du gouvernement républicain. PZ.

Les Principes du droit, par ÉMILE BEAUSSIRE, membre de l'Institut. Un vol. in-8° de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine.* Paris, Félix Alcan, 1888. — Prix : 7 fr. 50.

Il semblait bien que les deux doctrines individualiste et socialiste fussent contradictoires, qu'à moins de se refuser à prendre parti, on fût obligé d'adhérer à l'une et de rejeter l'autre; M. Beaussire les concilie : il entend qu'à côté du droit au respect on reconnaisse le droit à l'assistance; il est éclectique.

Nous allons tout de suite à cette partie du livre dans laquelle l'auteur de *la Liberté dans l'ordre intellectuel et moral* traite du second de ces deux droits. M. Baudrillart avait, dans sa *Philosophie de l'économie politique,* reproché à la Constitution de 1848 d'avoir précisément proclamé ce droit de l'assistance, et M. Beaussire écrit : « Nous ne saurions souscrire à ce reproche. L'État se faisant, d'une manière générale, entrepreneur et distributeur de travaux, en vertu d'un prétendu droit qu'auraient sur lui tous les travailleurs, c'est une conception éminemment socialiste ou, pour mieux dire, c'est tout le socialisme. Les travaux publics ne sont qu'une forme exceptionnelle de l'action de l'État, qui ne peut se justifier que par l'utilité commune, non par l'intérêt particulier des travailleurs. *L'assistance, dans le sens le plus général, est, au contraire, le devoir propre de l'État, l'objet même de son institution.* Si l'humanité pouvait s'élever à un tel degré de sagesse et de vertu que les individus n'eussent besoin d'aucune aide, d'aucune assistance pour le libre exercice de leurs droits, pour la protection de leurs intérêts, pour la participation de chacun au développement et à la jouissance d'une prospérité toujours croissante, l'État n'aurait aucune raison d'être. Tous les modes et tous les instruments de la puissance publique, le gouvernement dans toutes ses sphères, l'administration sous toutes ses formes, la diplomatie, l'armée de terre et de mer, la police, les tribunaux, l'instruction nationale, ont également pour objet une *assistance* offerte ou prêtée à tous, au nom ou avec le concours personnel ou pécuniaire de tous. » (Liv. Ier, ch. II, p. 57.)

De ces deux dernières phrases, la première est relative à des droits de la personne et au devoir pour l'État d'en assurer l'exercice; la seconde, à des intérêts généraux et que l'État a bien en effet mission de sauvegarder. L'auteur, qui avait finement distingué, après M. Paul Janet, entre le platonisme et le machiavélisme (*Introduction,* p. 21), ne s'est pas aperçu, passant de l'une à l'autre phrase, qu'il quittait le domaine du droit pour entrer dans celui de la politique.

Il reste sur ce domaine quand, poursuivant, il dit : « On méconnaît les devoirs propres de l'État quand on ne reconnaît aux individus, vis-à-vis de lui, que le droit tout négatif d'être respectés dans leurs personnes et dans leurs biens. Si tels étaient les seuls devoirs de l'État, il ne différerait en rien d'une personne quelconque, soit morale, soit naturelle, en face d'autres personnes quelles qu'elles soient; son rôle serait le même envers les étrangers qu'envers les nationaux, hors de ses frontières que sur son propre territoire. Les rapports particuliers de l'État avec les individus soumis à ses lois supposent d'autres devoirs d'un côté, d'autres droits de l'autre, et ces droits et ces devoirs se résument exactement dans le mot d'*assistance* (p. 58).

Il demeure encore sur ce même terrain quand il ajoute, plus loin : « Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, qu'il y a réciprocité, pour le droit à l'assistance, entre les particuliers et l'État. Si tous les devoirs de l'État se résument dans l'assistance qu'il doit aux particuliers, tous ses droits se résument également dans l'assistance que lui doivent les particuliers. Il n'est rien que par l'assistance qu'il reçoit, de même qu'il ne fait rien que sous la forme de l'assistance qu'il exerce. Tous les services publics ont pour objet l'assistance prêtée aux particuliers; tous les impôts réels ou personnels, l'assistance prêtée à l'État. » (p. 59).

Le mot *assistance* est pris dans une acception très large; l'auteur lui fait signifier la protection des droits, la défense des intérêts et, aussi, l'assistance telle que nous l'entendions tous, que nous soyons socialistes ou non.

L'assistance est, ou peut être un fait. Elle est de droit, affirme M. Beaussire. Mais il ne lui suffirait pas de l'affirmer, il prétend ou mieux il avait déjà prétendu à le prouver; il nous faut revenir en arrière. Nous lisons à la page 52 : « Le droit à l'assistance est une conséquence nécessaire des principes mêmes sur lesquels reposent tous les droits. Tout droit est une dette, non envers la liberté imparfaite et les facultés bornées de nos semblables, mais envers la loi morale, qui commande à toutes les volontés. Nous devons à la loi morale, non seulement de n'en pas

troubler l'accomplissement, mais de la faciliter, autant qu'il dépend de nous. Tant qu'un homme peut par lui-même remplir tous ses devoirs, il n'a que le droit de les remplir en paix; mais dès qu'il ne peut entièrement se suffire à lui-même, une assistance lui est due, non pour lui personnellement, mais pour la loi qui le gouverne et dont tous les hommes sont les sujets et les ministres. L'homme est ainsi fait qu'il ne peut se passer d'autrui. Nous ne possédons presque rien que nous ne devions qu'à nous-mêmes : nos idées, nos sentiments, tout le bien-être dont il nous est donné de jouir, doivent plus ou moins à nos efforts personnels, mais combien plus encore à nos relations avec les autres hommes et au travail de toutes les générations qui nous ont précédées! Si vous niez le droit d'autrui à recevoir quelque chose de vous, commencez par restituer tous ces avantages que vous tenez de vos semblables : réduisez-vous à l'état misérable où se trouvait le premier homme, quand, seul et nu, il devait suffire à tous ses besoins. »

Nous voilà loin de l'idée de la personne, fin en soi, que M. Beaussire avait acceptée, p. 43 ; il évoque des besoins, des besoins matériels, et il invoque la loi morale, après avoir assez nettement délimité, p. 24, ce qui est du droit et ce qui est de la morale.

M. Beaussire ne s'est pas exprimé d'une façon bien précise quand il a dit du droit à l'assistance qu'il est « la conséquence nécessaire des principes mêmes sur lesquels reposent tous les droits » ; c'est que, ce disant, il tâchait à développer sa pensée ; sa pensée, il l'avait formulée. « Si l'homme appartient à ses devoirs, il est par là même et par cela seul respectable à tous ceux qui reconnaissent la même loi morale. Il est respectable quand il a la pleine jouissance de toutes ses facultés; il l'est déjà, quoique dans un degré moindre, quand ses facultés ne sont pas encore développées; il l'est encore quand elles sont affaiblies ou troublées. Il faut respecter dans l'enfant le futur serviteur du devoir, il faut respecter, dans le vieillard tombé en enfance ou dans le fou, ce qui reste ou ce qui peut renaître de l'homme. » Un pur individualiste pourrait souscrire à ces jugements, mais qu'il prenne garde au sens donné au mot *respectable;* M. Beaussire joue avec ce mot devenu gros de tout le socialisme; du droit au respect il fait dériver le droit à l'assistance.

Comment se fait-il que l'enfant, — qu'on nous pardonne ce rapprochement, — ressemble si peu au père? Car, l'auteur le reconnaît, les deux droits ne se ressemblent pas. « Le droit à l'assistance diffère sans contredit du droit au respect. Il est moins déterminé. Il suppose des devoirs moins précis. Mon droit au respect crée pour tous les hommes les mêmes obligations : demain comme aujourd'hui, à Londres comme à Paris, ma personne et mes biens sont toujours inviolables. La quantité de respect qu'on me doit, si je puis ainsi m'exprimer, ne peut pas non plus varier, car elle est toute négative; elle consiste uniquement à ne pas me nuire. Le droit à l'assistance est loin d'être aussi simple et aussi précis. Comme il ne saurait créer des devoirs pour l'humanité toute entière envers chaque individu, il faut nécessairement déterminer, pour chaque cas particulier, quelles personnes se doivent des services. » Page 54. L'auteur ajoute que la nature s'est chargée de cette détermination dans le cercle de la famille; il y aurait à discuter, sur ce point. Tous les devoirs dans la famille sont, pour nous, devoirs de respect. Mais fait-il de l'État une famille telle qu'il l'entend, une famille plus grande? « Très rares, même dans la famille, sont les cas où l'on peut fixer la quantité d'assistance qui est due. Comme elle est susceptible de plus ou de moins, elle peut varier à l'infini. Je ne puis moi-même m'en faire juge sans exposer les autres à des exigences immodérées et je ne puis compter sur leur bonne volonté, sans mettre mon droit à leur merci. J'ai sans contredit le sentiment de mon droit, mais envers qui et dans quelles limites? C'est ce qu'on ne saurait déterminer. Il faut donc que je l'invoque avec humilité, sans rien réclamer impérieusement; j'exige qu'on me respecte, je demande qu'on me secoure. Tout droit semble avoir pour corollaire, » — M. Beaussire suppose des objections à sa thèse, — « le droit de contraindre, d'exiger par la force les devoirs auxquels il correspond. C'est surtout la crainte de ce terrible corollaire qui fait tort au droit à l'assistance. On se représente tous les misérables, tous ceux qui prétendent à quelque service, employant la menace et recourant à la violence pour obtenir ce qu'ils réclament. Nous discuterons en elle-même la légitimité de ce recours. Nous voulons seulement rappeler ici que, sous la forme directe et privée, ce n'est pas une faculté inhérente à tous les droits et qu'elle ne s'attache pas même à tous les objets du droit au respect. J'ai le droit d'être respecté dans mon honneur, comme dans ma personne et mes biens, et cependant, si je repousse par la force un outrage à ma réputation, la morale et les lois me condamnent : s'agit-il d'une agression contre ma fortune et ma vie, j'use d'une faculté légitime. Il n'est permis d'opposer la violence matérielle qu'à la violence matérielle elle-même. On peut *donc* reconnaître le droit à l'assistance sans lui attribuer un caractère menaçant... » p. 56. Quelle étrange soutenance! et quelle argumentation! Viser le cas de légitime défense, parler de lois écrites, d'arrêts des tribunaux, de jugements d'opinion! prendre le *ce qui est* ou *peut être* pour le *devant être!* Mais s'il y a un droit à l'assistance, car c'est de ce droit qu'il s'agit, le corollaire s'impose, qu'on le redoute, ou non.

Éclectique en cet endroit de son travail (le chapitre II du livre Ier), M. Beaussire tâche encore à concilier dans tout le reste de son ouvrage.

Son ouvrage, que nous ne voulons pas déclarer dépourvu d'intérêt, bien au contraire, est divisé en trois livres : *Théorie générale du droit, Droit public, Droit privé.* Au livre deuxième, les chapitres dans lesquels il est traité de la théorie générale de l'État et des principes du droit politique (droit divin, souveraineté du peuple, souveraineté de la raison; droit

de suffrage, droit de résistance ; attributions de l'État, limites de son pouvoir) ; des principes du droit civil dans ses rapports avec le droit public ; des principes du droit pénal (triple but de la peine, l'instruction, la certitude pénale, le jury) ; des services publics ; des principes du droit des gens. Les chapitres du livre troisième sont intitulés : la famille, la propriété matérielle, la propriété intellectuelle, l'honneur, la vie et la liberté.

Si M. Beaussire, de qui l'esprit est largement ouvert à toutes les raisons qui peuvent militer en faveur des diverses doctrines, a échoué dans sa tentative de concilier les différentes théories du droit et de l'intérêt, de l'individu libre et de l'État-providence, c'est que la conciliation est bien logiquement impossible.

F. G.

Discours politiques et judiciaires, rapports et messages de Jules Grévy, bâtonnier de l'Ordre des avocats, représentant du Jura, président de l'Assemblée nationale et de la Chambre des députés, Président de la République française, recueillis, accompagnés de notices historiques et précédés d'une Introduction, par Lucien Delabrousse. Deux vol. in-8°, avec deux portraits gravés sur bois. Paris, Maison Quantin, Compagnie générale d'impression et d'édition, 7, rue Saint-Benoît. — Prix : 15 francs.

Les œuvres de M. Jules Grévy forment deux volumes. Le premier s'arrête au 2 décembre 1851. Il embrasse la période de l'Assemblée constituante et de l'Assemblée législative. On y trouve des discours et des rapports politiques d'une importance capitale : le discours du 6 octobre 1848, à l'appui du célèbre amendement de M. Grévy au projet de Constitution ; les deux rapports sur la proposition Rateau, relative à la dissolution de l'Assemblée constituante ; le rapport et le discours sur la dictature militaire ; les discours sur l'état de siège, le régime de la presse, la loi électorale du 31 mai 1850, la revision de la Constitution.

Il contient, en outre, d'importants discours d'ordre législatif et financier, notamment ceux sur la contrainte par corps, la main-morte, le service administratif des forêts, les boissons, et surtout les beaux discours sur le régime des chemins de fer. La droiture de M. Grévy, son admirable clairvoyance, son grand talent d'orateur, lui avaient conquis bien vite la sympathie des républicains et l'estime des adversaires de la République. A cette époque si agitée de notre histoire, le représentant du Jura a figuré au premier rang des défenseurs des libertés publiques. Mais, comme on l'a dit, il était « un de ces rares orateurs qui ne prennent la parole que lorsqu'ils ont quelque chose à ajouter au fonds commun du patrimoine politique ».

Le 2 Décembre arrive ; M. Grévy est rendu à la vie privée. Il se consacre tout entier à la profession d'avocat ; il devient membre du conseil de l'Ordre et bâtonnier. Il ne retourne à la politique qu'au bout de dix-sept ans.

Le tome deuxième contient les chapitres suivants : le Barreau de Paris, le Corps législatif, l'Assemblée nationale, la Présidence de la Chambre des députés, la Présidence de la République. Il se termine par le message de démission du 1er décembre 1887. Parmi les discours judiciaires, nous citerons : le plaidoyer pour M. Dréo dans le procès des Treize, le discours sur la tombe de Berryer, le discours au cinquantenaire de Marie, deux discours du bâtonnat.

Parmi les discours politiques, nous rappellerons particulièrement : ceux du Corps législatif sur le droit de réquisition, sur les candidatures officielles, sur le pouvoir constituant, sur les pétitions réclamant l'abrogation des lois de bannissement contre les membres de la famille de Bourbon ; et ceux de l'Assemblée nationale, sur la prorogation des pouvoirs de M. le maréchal de Mac-Mahon. On trouvera dans ce volume, avec la brochure que M. Grévy écrivit, en 1873, au moment des tentatives de restauration monarchique, *le Gouvernement nécessaire*, les allocutions qu'il adressa à ses collègues du haut du fauteuil de l'Assemblée nationale et de la Chambre des députés, et le discours qu'il prononça, en 1877, sur la tombe de M. Thiers.

Un historien a dit qu'il fallait remonter jusqu'à Royer-Collard pour trouver un président ayant autant d'autorité et de dignité que M. Grévy.

On pourra vérifier la justesse de cette appréciation en lisant, dans le tome deuxième, les principaux incidents qui ont marqué les séances de l'Assemblée nationale et de la Chambre des députés pendant sa présidence.

Le dernier chapitre est consacré aux messages et aux discours de M. Grévy, devenu Président de la République française.

Les discours de M. Grévy sont remarquables à deux titres : par la puissance de la dialectique et par la valeur littéraire. Ils ne perdent rien à la lecture. M. Lucien Delabrousse, qui les a recueillis, les a accompagnés de notices historiques très complètes, qui rappellent les circonstances dans lesquelles ils ont été prononcés. Il les a fait précéder d'une Introduction dans laquelle il a résumé les principaux événements de la vie judiciaire et politique de l'ancien Président de la République.

Ce livre, qui s'adresse à la fois aux jurisconsultes et aux hommes qui s'intéressent aux études politiques, n'est donc pas seulement un recueil de harangues, il est aussi un livre d'histoire. Il montre quelles ont été, pendant les quarante dernières années, les vicissitudes de la liberté politique en France. Et au moment où la politique césarienne s'affirme de nouveau en face du gouvernement parlementaire, les discours d'un des plus clairvoyants et des plus éloquents défenseurs de la suprématie du pouvoir civil et de la République présentent un grand intérêt d'actualité.

La Maison Quantin a tenu à honneur d'imprimer cet ouvrage avec le soin particulier qui caractérise tout ce qui sort de ses presses.

SCIENCES DIVERSES

— Physique — Mathématiques — Sciences occultes —
Sciences appliquées à l'industrie — Technologie

Le Monde des rêves. *Le Rêve, l'Hallucination, le Somnambulisme et l'Hypnotisme, l'Illusion, les Paradis artificiels, le Cerveau et le Rêve*, par P. Max Simon, médecin en chef à l'asile public d'aliénés de Bron, médecin inspecteur des asiles privés du Rhône. Un vol. in-16 de la *Bibliothèque scientifique contemporaine.* Paris, J.-B. Baillière et fils, 1888. — Prix : 3 fr. 50.

Ce sont les images antérieurement acquises qui font la matière du rêve, de l'hallucination; les apparitions les plus fantastiques ont toujours pour éléments ces mêmes images. L'action du physique sur le moral, du moral sur le physique, s'exerce d'une manière continue, pendant le sommeil naturel ou provoqué, comme pendant la veille : les images qui se produisent sont en relation étroite avec l'état de l'organisme, et certaines de ces images ne sont pas, non plus, sans amener des troubles organiques. — Ainsi se peuvent résumer les explications que propose l'auteur, et ces explications, qui nous semblent bien les seules acceptables, suivent une analyse très complète des divers phénomènes.

Le volume nous plairait fort sans quelques pages qui ont trait à ce qu'on appelle « le pressentiment » — M. Max Simon nous paraît admettre qu'on puisse *pressentir* la production prochaine de quelque fait possible; — sans un chapitre aussi, le dernier, celui dans lequel il est parlé du cerveau et du rêve. En ce chapitre, l'auteur nie avec raison, suivant nous, que les lésions cérébrales constatées chez quelques déments soient la cause des hallucinations qu'ils éprouvent; ces lésions, dit-il, ne sont pas la cause, mais « l'occasion des troubles hallucinatoires »; soit. Sur un point, sur deux points plutôt, nous serions en désaccord avec lui. Premier point, il a fait de la couche corticale le lieu d'emmagasinement des images, et dans les cellules de la couche corticale, il l'affirme, les images sont en puissance. Pour les combinaisons des images, il les rapporte à l'activité d'une « puissance libre »; mais, second point : il laisse entendre que « les vibrations constituant les images de la mémoire et de l'imagination » pourraient bien avoir « pour excitant, pour moteur intermédiaire dans le système nerveux, ce fluide impondérable, l'éther, que les physiciens considèrent comme pénétrant tous les corps de la nature et donnant naissance, par ses modalités diverses, à toutes les forces physiques ». — Ce dernier chapitre, moins le paragraphe qui concerne les lésions cérébrales, eût dû être retranché. Il n'ajoute rien à la valeur du livre, au contraire.

Précis de la science de l'histoire, par J.-G. Droysen, traduit de l'allemand sur la troisième édition par P.-A. Dormoy, professeur à l'école Colbert. Une brochure in-8°. Paris, Ernest Leroux, 1887. — Prix : 2 fr. 50.

« Il est tels passages (du précis) que des Allemands, fort compétents, m'ont avoué ne pas comprendre, et où je doute, pour mon compte, que l'auteur se soit compris lui-même : ils sont restés aussi obscurs dans la traduction qu'ils l'étaient dans le texte. » Ainsi s'exprime le traducteur dans son *avant-propos,* et nous estimons qu'il a fort bien fait de ne point tâcher à « paraphraser pour être plus clair », comme il dit, d'autant, qu'ayant ce doute qu'il a formulé, il eût immanquablement, à en agir d'autre sorte, *trahi* les pensées de son auteur.

Pour notre compte, à nous, nous ne doutons pas, tout au contraire, que le très éminent historien de l'hellénisme ne se soit toujours compris, et fort bien. Quelques passages du précis sont obscurs assurément. Les obscurités tiennent au style, non aux idées; et les idées émises, nous ne disons pas quant à la méthode en histoire, — celles-là sont très clairement exposées, — mais quant à l'objet propre des études du véritable historien, et surtout quant au caractère pleinement scientifique que peut bien présenter l'histoire sous certaines conditions, on les peut démêler, sans trop de peine encore, en dépit des obscurités de la phrase. Au reste, puisque Droysen a illustré lui-même ce qu'il voulait faire entendre dans trois articles qu'il a pris soin de joindre à son opuscule, et puisque, ces articles, M. Dormoy n'a pas négligé de les traduire, il est loisible de les parcourir avant d'aborder la lecture du travail didactique.

Dans le premier de ces articles, *De l'histoire élevée au rang de science,* l'auteur s'en prend à Buckle : « Est-ce que réellement, écrit-il, on ne ferait une conquête nouvelle dans les sciences que quand des phénomènes vitaux ont été transportés dans la catégorie des phénomènes physiques? Est-ce que réellement, on donne par là une définition exacte de l'essence et du domaine de la science? Les autres domaines de la connaissance humaine devront-ils reconnaître qu'ils ne sont de nature scientifique que dans

la mesure où ils sont en état de transporter des phénomènes vitaux dans la catégorie des phénomènes physiques ? » (p. 60). Il pose ces questions et fait cette réponse à l'adresse du philosophe : « Assurément dans ces domaines dont la *science de l'histoire* a à s'occuper, il y a bien des choses qui sont également propres et également accessibles à la méthode des sciences naturelles, bien des choses qui le sont à telle ou telle forme de la connaissance humaine; mais s'il reste là des phénomènes, quelque rares ou nombreux qu'ils puissent être, s'il reste des points de vue et des relations qui ne sont accessibles à aucun des modes ordinaires de la connaissance, il va de soi qu'il doit y avoir aussi pour eux une méthode propre et particulière. S'il doit y avoir une *science de l'histoire*, à laquelle nous croyons aussi, c'est dire du même coup qu'il y a un cercle de phénomènes auxquels ne convient la manière de voir ni de la théologie, ni de la philosophie, ni des mathématiques, ni de la physique; qu'il y a des questions auxquelles ne répond ni la spéculation (soit que, théologie, elle fasse de l'absolu son point de départ, ou, philosophie, son point d'arrivée) ni cette sorte d'empirisme qui conçoit le monde des phénomènes d'après sa marche quantitative, ni aucune autre discipline tirée du domaine pratique du monde moral » (p. 67). La spéculation n'est pas aussi absente de la science de l'histoire selon Droysen que le croit Droysen, mais nous poursuivons. A l'historien anglais qui ne voulait tenir compte que de la civilisation, que des résultats, il fait cette autre réponse : « Lorsque Gœthe nous dit : *Ce que tu as hérité de tes pères, acquiers-le pour le posséder*, c'est ici que nous trouvons la vérification de cet obscur dicton. Quelque élevée que soit la situation du siècle et du peuple dont la naissance nous a faits des individus, quelle que soit la richesse de l'héritage qui nous échoit sans autre formalité, nous le possédons comme si nous ne le possédions pas, aussi longtemps que nous ne l'avons pas acquis par un travail personnel, ni reconnu pour ce qu'il est, pour le fruit du travail incessant de ceux qui ont été avant nous. Avoir retravaillé, avoir revécu en esprit conformément à la *pensée*, comme une continuité, ce qui a été élaboré dans l'histoire du temps, des peuples, de l'humanité, cela s'appelle culture; la civilisation se contente des résultats de la culture; elle est pauvre dans la profusion des richesses, désenchantée dans la multitude des jouissances. » Par ces citations, on peut deviner déjà ce que doit être pour Droysen la science de l'histoire qu'il pensait affranchir; elle est une sorte de philosophie, elle est la philosophie qui se fait. Droysen est hégelien plus qu'à demi. Il est très allemand aussi : on sait la part qu'il a prise à la restauration de l'empire d'Allemagne, on sait que cet empire, il l'a toujours souhaité autoritaire; dans son opuscule, il fera bien voir comme l'individualisme lui répugne; est-ce que l'individu a une vie propre? Qu'on ne lui parle pas des droits de l'homme, ni d'autonomie de la personne; nos constituants, Emerson se sont fourvoyés.

Le deuxième article est intitulé : *Nature et histoire*, et le troisième, *Art et méthode*. Le deuxième a la même importance que le premier.

Pour le traité même, il est divisé en trois parties. Après l'*Introduction*, la *méthodique*, qui comprend l'euristique, la critique, l'interprétation; la *systématique* ou le travail de l'histoire : 1° d'après ses matières premières; 2° d'après ses formes; 3° d'après ses travailleurs; 4° d'après ses fins; et enfin la *topique* ou analyse des procédés d'exposition, l'exposé historique pouvant être ou investigateur, ou narratif, ou didactique, ou discussif. L'*Introduction* est la partie maîtresse du traité, mais combien de paragraphes, dans les première et deuxième parties qui méritent aussi attention! La traduction de M. Dormoy sera bien accueillie. F. G.

La Photographie et ses applications, JULIEN LEFÈVRE. J.-B. Baillière et fils. — Prix : 3 fr. 50.

« Il n'est personne aujourd'hui qui, se trouvant dans l'atelier d'un photographe, n'ait désiré suivre au moins une partie de ses opérations. » Ainsi débute l'auteur; dans une vingtaine d'années au plus, il pourra dire « il n'est personne aujourd'hui qui ne connaisse la pratique de la photographie ». Déjà on a réclamé son enseignement officiel dans les lycées, et cet art est si indispensable au développement de la science que chacun fera son instruction personnelle s'il ne l'a pas reçue dans ses classes. Les bibliophiles doivent, plus que personne, s'intéresser à la photographie : elle joue dès maintenant un rôle capital dans la fabrication du livre. Aussi ce sujet, sans parler de l'ouvrage classique de M. Davanne dont on atttend toujours l'achèvement avec impatience, a-t-il été maintes fois traité dans de nombreux volumes, gros ou petits. Celui de M. Lefèvre les résume tous : c'est un mérite facile à qui vient le dernier. Mais ce qui l'est moins, c'est d'être complet sans être diffus, de rendre clair des points restés obscurs, et de trouver une moyenne de science qui puisse être comprise de l'amateur et encore apprendre du nouveau au spécialiste. M. Lefèvre a réussi : son ouvrage utile et pratique sera dans toutes les mains.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

PETITE GAZETTE DU BIBLIOPHILE

Tandis que l'amateur de livres vagabonde et illustre les pages de sa mémoire des mille merveilles de nature et d'art qu'il cueille au passage dans ses excursions et voyages, les presses parisiennes, infatigables, ne chôment pas, et quelques jolies publications osent encore se hasarder au mitan de l'été, au seuil même de l'automne, comme si le public distrait dans ses villégiatures pouvait encore s'occuper d'elles.

En voici là, sur ma table, de toutes épaisseurs et de tous formats qui sollicitent un regard complaisant, et malgré le ciel inclément et le soleil exilé comme un Prince de la République des cieux, j'avoue que je me sens porté à de douces rêvasseries, à d'exquises torpeurs, et que mon œil voilé d'une morbidesse comateuse n'est guère dispos pour la grâce de la vignette, le nacré du japon et la splendeur des noirs imprimés. — La bibliophilie possède son air ambiant, sa latitude, ses saisons privilégiées; c'est à la fois une passion printanière et automnale, qui se surexcite dans les jours gris et rigoureux de l'hiver, mais qui somnole et disparaît presque dans le courant des vacances cérébrales, aux heures de repos et d'ébattement, où l'on songe à sa plus chère édition, à son *soi*, à ses propres impressions, aux pointes sèches du soleil sur la peau enluminée, à la mise en page de ses loisirs fougueux, aux errata de son cœur et à l'illustration fantaisiste de sa vie.

Mais, il faut bien saluer les nouveaux venus, les derniers arrivés sur ce théâtre du monde qui semblait faire relâche à la ville; je dois me montrer bon huissier audiencier et appeler un à un les délinquants surpris en flagrant délit de provocation esthétique, à une heure d'indifférence où il est de mauvais ton et presque criminel de montrer du bon goût et d'exciter les citoyens à une admiration accablante et hors cadre.

Les prévenus Jouaust et Sigaux ont à répondre devant nous du délit de publication de plusieurs ouvrages d'amateurs, aggravé d'un luxe très féroce de fines vignettes insidieusement multipliées pour attenter au repos de la bourse d'autrui.

Le premier de tous : **les Caquets de l'Accouchée**, paraît dans *la Petite Bibliothèque artistique* (1 vol. in-16, prix 25 fr.). C'est le pendant, l'immanquable compagnon des *Quinze joies du mariage*, précédemment publiées par la même librairie des bibliophiles. *Les Quinze joies du mariage* sont un tableau piquant de la vie bourgeoise au XVe siècle; *les Caquets de l'Accouchée* nous la dépeignent au XVIe; il y a donc un curieux rapprochement à faire entre ces deux ouvrages qui se complètent l'un l'autre et qui doivent figurer côte à côte dans la même bibliothèque d'amateur. On n'a aucune indication d'auteur pour *les Caquets de l'Accouchée*, qui furent publiés séparément par Descours dans le milieu de 1622. M. Louis Ulbach, qui a placé en tête de cette réimpression une brillante causerie, n'a donc eu à s'occuper que du milieu où sont éclos ces joyeux babils de commères, sans avoir à reconstituer la psychologie de l'écrivain de ces facétieuses satires.

M. Lalauze, qui revient sur l'eau-forte, après une éclipse de deux ou trois années, a composé et gravé pour cette édition huit têtes de chapitres qui sont, à vrai dire, très brillantes, très éclatantes, très séduisantes avec d'habiles vibrations de noir et un mouvement souvent heureux dans l'ensemble de la composition. Je pourrais le chicaner sur les attaches de ses bras, de ses jambes et de ses têtes, mais tout cela est si petit que ce serait puérilité; les défauts disparaissent dans la grâce du sujet général. *Les Quinze joies du Mariage* ont été très chaleureusement, dit-on, accueillies par le public; il est probable qu'une même hospitalité sera accordée, dans les bibliothèques, aux *Caquets de l'Accouchée*, édités par MM. Jouaust et Sigaux.

Ces mêmes éditeurs viennent encore d'enrichir — c'est le terme consacré — leur petite bibliothèque des *Petits chefs-d'œuvre*, des *Œuvres choisies* de Dorat. Le besoin de cette anthologie se faisait-elle bien sentir? — La librairie des bibliophiles le pense. Elle s'est dit que Dorat, l'élégant poète du XVIIIe siècle, dont *les Baisers* ont été immortalisés par les merveilleuses gravures d'Eisen, était un peu négligé de nos jours, malgré les vingt volumes in-8° dont se composent ses œuvres complètes. Il n'est pas, à vrai dire, de ces écrivains qu'on doive laisser tomber dans l'oubli. Aussi les éditeurs ont-ils été charitablement inspirés en chargeant M. Alexandre Piedagnel de faire, dans les poésies de Dorat, un choix qui pût tenir en un petit volume.

Ce livre est joli, bien en main, et il suffira à faire comprendre à certains lettrés que Dorat était de taille à se sauver autrement que de planche en planche, ainsi que disaient de lui ses contemporains, jaloux du luxe des *Baisers*.

J'ai parlé des *Baisers* et l'ironie des choses me place sous la main un ouvrage nouvellement publié et en vente chez Conquet : **le Baiser**, étude litté

raire et historique par le docteur XXX. (1 vol. in-8°, 20 fr.)

L'auteur anonyme a voulu rechercher les origines du baiser, la place qu'il a occupée dans les mœurs, les transformations qu'il a subies en venant jusqu'à nous, et il a apporté à son travail cette même patience, ces soins délicats qui donnaient tant de saveur aux monographies des bibliologues du siècle dernier.

Les différents chapitres de ce livre précieux sont consacrés au baiser religieux qui a tenu une si grande place dans l'antiquité, au baiser de salutation et d'hommage qui accusait tant de variétés, au baiser d'amour ou baiser vraiment humain, au baiser dans la danse et dans les jeux et au baiser de deuil.

Je me garderai bien d'aborder un sujet si affriolant, ne serait-ce que passagèrement; je m'y suis complu autrefois dans un chapitre de livre intitulé *Les fastes du Baiser;* je puis donc en connaissance de cause déclarer que l'auteur a savouré et étudié profondément son thème et que son livre, coquettement imprimé sur hollande, mérite aussi bien par le fond que par la forme d'être enfermé dans les bibliothèques historiques et documentaires.

Une autre minuscule mais toute gracieuse publication de Conquet, c'est celle d'une exquise nouvelle très moderne de Jules Claretie intitulée **Bouddha**, éditée dans le format in-16 avec un frontispice et dix vignettes dessinées par Robaudi et gravées par Nargeot. Cette très parisienne histoire mi-boulevardière mi-tonkinoise, aussi martiale que féminine, méritait une illustration souple, variée, pleine de mouvement et de couleur. Les talents réunis de MM. Robaudi et Nargeot ne m'ont point donné ce que j'aurais espéré; trop froides, trop guindées et trop mesquines, ces petites illustrations; le livre valait mieux, d'autant que Lahure, qui l'a tiré sur japon, en a fait un bijou typographique.

Vient de paraître, chez Testard et Cie, le troisième volume de la *Vie de Victor Hugo*, par Louis Ulbach.

C'est la troisième série de la prime que les éditeurs offrent gratuitement aux souscripteurs de l'*Édition nationale des œuvres de Victor Hugo*. Voilà un ouvrage destiné à devenir peut-être une rareté bibliographique, puisqu'il ne sera, dit-on, jamais mis dans le commerce.

Le texte de M. Louis Ulbach, très bien compulsé, bourré de documents littéraires et historiques, comprend *les Années de victoire*, de 1830 à 1840. C'est de cette période, glorieuse pour le Maître, que datent *les Feuilles d'automne, les Rayons et les Ombres, les Chants du crépuscule, les Voix intérieures*, et ce chef-d'œuvre : *Notre-Dame de Paris*. C'est dans le même espace de temps que Victor Hugo donna au théâtre : *Marion Delorme*, en 1831; *le Roi s'amuse*, qui fut interdit après la première représentation, en 1832; *Lucrèce Borgia*, *Marie Tudor*, en 1833; *Angelo*, en 1835; puis *la Esmeralda*, représentée à l'Opéra, avec la musique de Mlle Bertin. Quelle superbe production! Il faut lire le beau texte de Louis Ulbach, rempli de détails curieux, d'anecdotes intéressantes.

Indépendamment de ce texte, la troisième partie de la *Vie de Victor Hugo* contient cinq autographes du Maître et une douzaine de gravures curieuses divisées en gravures anciennes et en gravures originales.

Je signalerai encore, chez Testard, dans les œuvres de Hugo, les fascicules qui forment le complément de *l'Art d'être grand-père* et de *l'Année terrible*. Il y a, dans ces ouvrages, de belles planches, mais certaines héliogravures très défectueuses comme composition et reproduction et qui me font presque regretter les éloges que j'accordais dernièrement à M. Testard, relativement à l'emploi de ce procédé direct et à l'amélioration de ses illustrations. Que M. Testard se surveille!

La maison Plon et Cie a pris la spécialité des grands albums en couleurs, non tant pour l'époque des étrennes que pour les diverses saisons de l'année. Dernièrement, Mars (le dessinateur Bonvoisin) faisait paraître, rue Garancière, un très typique album en couleurs sur *les Plages de Bretagne et de Jersey*. On y voyait, au-dessus de légendes spirituelles et fantaisistes, défiler tous les points de vue pittoresques de nos côtes bretonnes, avec le rehaut de vie et de couleur apporté par l'élément parisiennement féminin.

Aujourd'hui, la librairie Plon et Cie nous offre la **Tentation de saint Antoine**, féerie à grand spectacle, composée par Henri Rivière pour le théâtre du Chat-Noir et qui a obtenu, sur cette scène d'ombres chinoises, un succès si justifié. Le spectacle, par la nouveauté de la conception, était bien fait pour tenter les esprits les plus blasés. Il se composait d'ombres chinoises colorées et de musique. Henri Rivière avait dessiné les figures avec le talent si pittoresque, si curieux, si étrange qu'on lui connaît; quant à la partie musicale, elle avait été organisée par MM. Albert Tinchant et George Fragerolle. La maison Plon a eu l'heureuse idée de reproduire ces ombres chinoises et cette musique. L'ouvrage a un cachet d'originalité frappant, il est très neuf, très moderne, et aura un succès d'autant plus grand qu'il sort absolument du banal, du convenu, qu'il a une physionomie tout à fait à part. Jamais nous n'avions vu de compositions aussi extraordinaires, aussi fantastiques, aussi débordantes d'imagination, aussi hardiment dessinées et peintes que celles du nouvel album de Henri Rivière. L'auteur nous emporte dans le domaine du rêve, au milieu d'éblouissants et bizarres décors, à travers un monde d'êtres fabuleux.

L'exécution chromotypographique est surtout idéale de perfection; ce sont les ombres coloriées elles-mêmes qui paraissent défiler devant nous avec leur translucidité, leurs colorations douces ou bruyantes, leurs gris fins, leurs vieux rouges de vitrail et la spéciale indécision des contours. Je voudrais que le public puisse se rendre compte des efforts dépen-

sés pour l'exactitude du rendu dans les reproductions en couleur typographiques. Il ne se doute point de la patience et des manipulations consécutives qui sont nécessaires dans cet art qui progresse chaque jour, et dans lequel la maison Plon est en passe de devenir maîtresse. L'album de Rivière en est la confirmation.

Un livre-album vient également d'être mis en vente à la librairie Plon, et celui-là vient à son heure. Il s'agit du **Mont-Saint-Michel,** *texte, dessins et eaux-fortes,* par *Dubouchet, père et fils* (1 vol. in-8°). Ici tout est à l'eau-forte, c'est de génération dans la famille Dubouchet, le père ayant été Grand Prix de Rome, et le fils marchant sur ses traces. Le burin et la pointe sèche sont dans les armes de ces artistes laborieux. Le volume qu'iis viennent de terminer leur a évidemment pris plusieurs années de travail, et ils ont apporté une conscience énorme dans ces grandes planches hors texte si bien gravées jusque dans les moindres détails.

Le récit imprimé est aimable et sans prétentions, ce sont des impressions racontées par des touristes avides de sensations, des notes pittoresques, des sensations de l'œil fixées par la plume et le crayon.

Les eaux-fortes de MM. Dubouchet sont très poussées, très léchées; dans leur cadre rigide, elles m'apparaissent avec un petit air vieillot et démodé qui n'est pas fait pour me déplaire, et qui évoque en mon souvenir les grandes planches de Flammeng père pour le *Paris qui vient et Paris qui s'en va,* ce livre oublié qui vit le jour autrefois place de la Bourse, chez le bon papa Cadart. O. U.



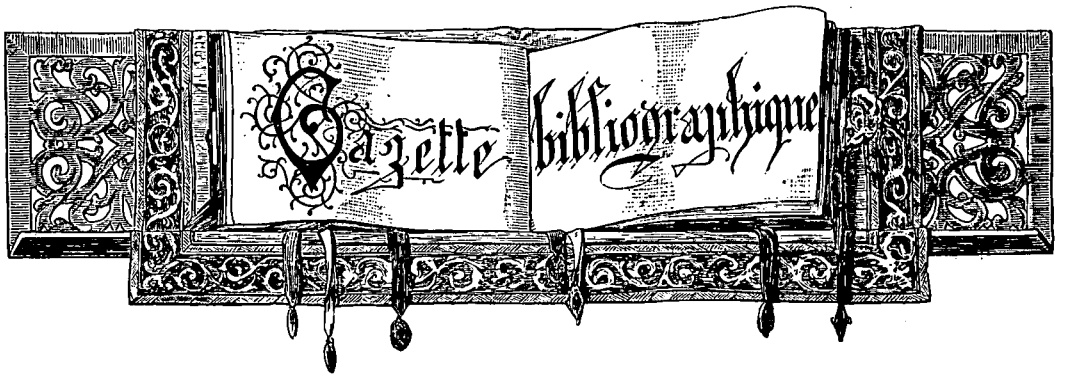

Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois.* — *Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES : *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de science récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français.* — *Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne.*

DOCUMENTS OFFICIELS

ACTES OFFICIELS

Missions scientifiques. — MM. Faye et Tisserand, membres de l'Institut et du Bureau des longitudes, sont chargés d'une mission à l'effet de représenter le ministère de l'instruction publique et des beaux-arts à la session du congrès géodésique international qui doit se tenir à Salzbourg, au mois de septembre prochain.

MM. Jacques-Joseph Passy, élève de l'École des sciences politiques, et Jean-Bénigne Passy, élève de l'École des chartes, sont chargés d'une mission à l'effet d'étudier, au point de vue économique, anthropologique et scientifique, les îles Açores et, en particulier, l'île de San-Miguel.

Nominations au musée du Louvre. — Sur la proposition du ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, M. Georges Lafenestre, conservateur-adjoint des peintures et des dessins au musée national du Louvre, a été nommé conservateur du même département, en remplacement de M. Both de Tauzia, décédé.

M. Paul Durrieu et M. Henry de Chennevières, attachés à la conservation des peintures et des dessins au musée national du Louvre, ont été nommés, le premier, conservateur-adjoint des peintures ; le second, conservateur-adjoint des dessins au même musée.

INSTITUT — SOCIÉTÉS SAVANTES

Les Marbres de l'Institut. — Le ministre des beaux-arts vient de faire livrer à l'Institut de France, pour être placé dans l'une de ses salles, le buste en marbre blanc de M. Émile Egger, le savant helléniste, décédé membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. L'œuvre est de M. Cougny, sculpteur.

ACADÉMIE FRANÇAISE

Les Travaux de l'Académie. — M. Camille Doucet, secrétaire perpétuel de l'Académie française, a annoncé à l'illustre Compagnie, dans la séance du 26 juillet, que la troisième livraison du tome III et la première livraison du tome IV du *Dictionnaire historique de la langue française* viennent d'être publiés.

Un legs. — Dans sa séance du 16 août, l'Académie française a reçu communication d'un testament par lequel feu M. le Dr Buisson lui lègue une partie de sa fortune pour augmenter le nombre ou l'importance des prix de vertu qu'elle donne chaque année.

L'Académie accepte provisoirement le legs et autorise les démarches d'usage pour la régularisation de cette affaire.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Prix et concours. — L'Académie avait proposé, pour le concours du prix Bordin de l'année 1888, le sujet suivant : « Exposer méthodiquement la législation politique, civile et religieuse des Capitulaires. » Sur le rapport de M. Deloche, la commission n'a pas cru devoir décerner le prix au seul mémoire présenté; mais, voulant reconnaître l'importance de ce travail et la somme d'efforts qu'il a dû coûter à son auteur, elle a décidé de lui accorder, à titre de récompense, la moitié du montant de ce prix, c'est-à-dire 1,500 francs.

Le prix Bordin triennal ne sera pas décerné cette année. Le programme (*Histoire d'Edesse*) est maintenu pour 1891.

Sur le rapport de M. Pavet de Courteille, la commission du prix Garnier propose ensuite d'attribuer à trois missionnaires, résidant dans l'Afrique centrale, les intérêts du capital légué à l'Académie par M. Garnier. Cette somme sera répartie entre : 1° le révérend père Livinhac, vicaire apostolique qui se trouve actuellement, soit sur le haut Congo, soit sur les bords du Victoria-Nyanza; 2° le révérend père Coulbois, provicaire apostolique de la mission du haut Congo; 3° le révérend père Hauttecœur, supérieur de la mission de l'Ounyanembé, à Tabora. Les explorateurs devront étudier toutes les questions de géographie, d'ethnographie et de linguistique relatives aux pays qu'ils traverseront, et rechercher toutes les voies commerciales accessibles aux Européens.

Le prix de Lagrange, qui doit être attribué, suivant les intentions du fondateur, au meilleur ouvrage sur l'histoire de l'Aquitaine, est décerné à M. L. Desmaison, pour l'édition qu'il a publiée du *Poème d'Aymeri de Narbonne*.

Le prix Brunet, relatif à la bibliographie, est décerné à M. l'abbé Ulysse Chevalier, pour son *Répertoire des sources du moyen âge*.

Sur le rapport de M. Bloch, au nom de la section d'économie politique, le prix Rossi, d'une valeur de 5,000 francs, est décerné à M. Léon Smith, pour son *Étude sur la permanence des lois économiques dans l'antiquité grecque et romaine*.

Le sujet du prix Crouzet, de la valeur de 4,000 fr., à décerner en 1891, sujet proposé par la section de philosophie et adopté par l'Académie, est ainsi formulé : *Quel est l'état actuel des questions qui se rattachent ou peuvent se rattacher à la théodicée? Coup d'œil rétrospectif sur les systèmes philosophiques et les théories scientifiques qui ont précédé cet état. Quelles sont les conclusions qui sortent de cette comparaison entre le présent et le passé?* — Dernier délai pour le dépôt des manuscrits au secrétariat de l'Institut : 31 décembre 1890.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

Prix et concours. — Dans sa séance du 28 juillet, l'Académie a décerné le prix Léon Faucher (*des variations du prix et du revenu de la terre en France depuis un siècle*), de la valeur de 3,000 francs, à M. Daniel Zolla, professeur d'économie rurale et de législation à l'École d'agriculture de Grand-Jouan.

Sur la proposition de la section d'économie politique, l'Académie met au concours pour le prix Rossi, de la valeur de 5,000 francs, le sujet suivant : *la Population; les causes de ses progrès et les obstacles qui en arrêtent l'essor.*

Il n'y aura pas lieu de donner un long développement à la partie statistique; il faudra surtout étudier dans l'histoire les influences économiques, sociales, législatives qui agissent pour accélérer ou ralentir le progrès de la population, indiquer les principales opinions émises à ce sujet, et apprécier les mesures prises depuis l'antiquité en vue d'encourager la population.

Date extrême du dépôt des mémoires au secrétariat de l'Institut : 31 décembre 1890.

Pour le prix Bordin, de la valeur de 2,500 francs, le programme suivant a été adopté : *l'Émigration et l'Immigration au* XIXe *siècle.*

Cette question a déjà été posée dans un concours de l'Académie, il y a vingt-cinq ans. Depuis cette époque, l'émigration hors d'Europe a pris un développement plus considérable. Les concurrents devront s'attacher à étudier, dans la seconde moitié du XIXe siècle, l'émigration d'une localité d'un pays dans une autre localité du même pays, d'un État européen dans un autre État européen, d'une partie du monde dans une autre partie du monde; à rechercher les causes économiques et politiques de l'émigration.

Les mémoires seront déposés au secrétariat avant le 31 décembre 1892.

Pour le prix du budget, de 2,000 francs, la question adoptée est le *Patronage*, avec les indications suivantes :

Étudier, en France et à l'étranger, le patronage, c'est-à-dire les moyens employés par les patrons à l'effet d'améliorer la condition matérielle et morale de leurs ouvriers, et d'établir entre le chef d'une entreprise et le salarié des relations autres que celles qui résultent de l'exécution du travail et du payement des salaires et propres à créer une certaine harmonie entre les diverses catégories de collaborateurs attachés à un établissement agricole, industriel ou commercial.

Limite du dépôt des mémoires : 31 décembre 1893.

En comité secret, sur le rapport présenté par la section de philosophie, l'Académie décerne les récompenses ci-après, sur le prix Crouzet, ayant pour sujet de concours : *Du pessimisme.*

Deux récompenses de 2,500 francs chacune, l'une à l'auteur du mémoire dont l'épigraphe est : *Un monde sans Dieu est horrible* (Renan), l'autre à l'auteur du mémoire dont la devise est : *Donnez-nous vos idées personnelles...*

L'Académie attribue, en outre, deux mentions ho-

norables, l'une à l'auteur du mémoire portant pour devise : *Étudions les principes...*, l'autre à l'auteur dont la devise est : *Tous les hommes veulent être heureux.*

L'Académie des Sciences morales et les Archives de Monaco. — Au début de la séance du 11 août, la parole est donnée à M. Saige, conservateur des archives du palais de Monaco, pour la lecture d'un mémoire sur *les Archives de Monaco et leur intérêt pour l'histoire de France.* Après avoir donné quelques détails sur l'œuvre d'organisation à laquelle il s'est consacré, M. Saige fait connaître ce qu'il y a, dans le dépôt qui lui est confié, de documents intéressants pour notre histoire. Outre 1,200 pièces datant du XIIe au XVe siècle et réunies sous le nom de *Trésor de Rethel*, on y trouve la correspondance des maréchaux de Matignon, soit plus de 15,000 pièces; celles des maisons d'Estouteville, de Longueville, des ducs d'Aumont et de Mazarin. Il y a, en outre, 300 lettres inédites de Henri III, de Henri IV et de Catherine de Médicis; des lettres curieuses de Montaigne; des papiers saisis sur les ligueurs, et, en particulier, la lettre du duc de Mayenne à Philippe II, célébrant le régicide de Henri III; l'original de la capitulation de la Bastille, remise le lendemain de l'entrée de Henri IV à Paris. Il faut noter encore la correspondance des princes de Monaco, Louis Ier et Antoine Ier, qui n'occupe pas moins de 240 volumes. On sait que l'un de ces princes, Louis Ier, représenta la France auprès du Saint-Siège, à l'occasion de la candidature du duc d'Anjou au trône d'Espagne et du testament de Charles II.

ACADÉMIE DES SCIENCES

L'Académie des sciences à l'étranger. — L'association anglaise pour le progrès scientifique a adressé une invitation à M. Janssen, président de l'Académie des sciences, pour le prier d'assister à sa réunion de Bath, qui se tient dans les premiers jours de septembre.

M. Janssen a accepté et va représenter l'Académie dans ces assises annuelles où les physiciens, les astronomes, les chimistes, etc., d'Angleterre et d'Amérique, se donnent rendez-vous.

SOCIÉTÉS SAVANTES

Société des études historiques de France. Prix Raymond. — La Société des études historiques de France a récemment décerné le prix annuel dû à la générosité de feu M. Raymond. Le sujet choisi pour 1888 était l'*Histoire de la Compagnie française des Indes* (1719-1770). Le mémoire couronné est de M. Abel Clarin de la Rive, ancien rédacteur en chef dans la presse conservatrice de province.

L'Exposition de la Société de l'histoire de la Révolution. — La Société de l'histoire de la Révolution française a obtenu du ministre de l'instruction publique la salle des États du Louvre pour y organiser son exposition. Cette salle sera divisée en trois sections correspondant, la première, à la Constituante, la seconde, à la Législative et à la Convention, et la troisième, au Directoire. Dans chacune de ces sections seront exposés, selon l'ordre chronologique, les tableaux, portraits, estampes, documents, manuscrits, livres illustrés, journaux, affiches, monnaies, médailles, faïences, meubles, cartes, plans, reliures; en un mot, tous les objets contemporains de l'époque révolutionnaire présentant un caractère historique.

M. Étienne Charavay, secrétaire général et trésorier du comité, 4, rue de Furstenberg, reçoit les adhésions des amateurs et collectionneurs qui voudront contribuer à cette œuvre d'un intérêt national.

Le Congrès littéraire et artistique de Venise. — L'Association littéraire et artistique internationale tiendra, comme nous l'avons annoncé déjà, son onzième congrès, du 15 au 22 septembre, à Venise.

Le programme des travaux vient d'être arrêté. Parmi les principales questions à l'ordre du jour, citons celles qui concernent :

La propriété littéraire aux États-Unis;

L'assimilation de la traduction à la reproduction;

Les améliorations à introduire dans la convention internationale de Berne;

Les rapports entre auteurs et éditeurs;

Les annotations indicatrices du mouvement et de l'expression sur les œuvres musicales, etc., etc.

De belles fêtes auront lieu à Venise à l'occasion du Congrès.

Distribution de prix à l'École du Livre. — MM. Ramé et Engel père ont fondé, il y a un an, dans l'école communale de la rue de Fleurus, l'enseignement du « Livre ». L'Association philotechnique a décerné, cette année, des prix à leurs élèves. Voici les noms des lauréats : *Histoire du livre et de la reliure*, professeur, Ramé : — prix, Alix, relieur; mention, S. Karsakoff. — *Cours pratique de reliure*, professeur, Engel : — prix, V. Cauville, relieur; H. Bernier, relieur; E. Filloux, relieur; A. Alix, relieur; mentions, E. Beaumont, relieur; A. Paume, relieur; J. Gaudron, relieur; et E. Rovère, relieur.

L'Académie de Dijon et les arts du Livre. — Dans sa séance du 11 juillet, l'Académie de Dijon a décerné des médailles en vermeil à plusieurs artistes bourguignons, parmi lesquels nous remarquons Antoine Prâlon, le chromographe bien connu, auquel nous devons tant de belles reproductions des artistes enlumineurs du moyen âge; et Hubert Clerget, le fécond et habile dessinateur. M. Victor Darentière, imprimeur à Dijon, a aussi été honoré d'une médaille en vermeil pour les travaux sortis de ses presses.

ÉTRANGER

Angleterre. — *Les travaux de la Société des anciens textes.* — La Société des anciens textes anglais (*Early English Text Society*) a commencé la distribution de ses publications pour l'année courante, à savoir : la première partie du Traité sur les vices et les vertus, d'après un manuscrit de Sterne, par le Dr F. Holthausen; le *Dialogue on the Fever Pestilence*, de William Bullein, édité par MM. Mark et A. H. Bullen, d'après l'édition de 1578; l'*Anatomie of the Body of Man*, de Thomas Vicary, premier chirurgien de la cour depuis Henry VIII jusqu'à Élizabeth, éditée, avec un grand appareil de notes et de documents, d'après l'unique exemplaire de l'édition de 1577, par MM. Furnivall père et fils. La Société a encore plus de douze ouvrages sous presse, dont trois seront livrés aux souscripteurs avant Pâques, pour compléter les publications de l'année.

Une des curiosités qu'elle se propose de donner prochainement à ses membres est le roman *Blanchardyn and Eglantyne*, de Caxton, dont lord Spencer a prêté l'exemplaire unique qu'il possède pour être copié et réimprimé. L'*Eneydos*, du même Caxton, va être aussi réimprimé pour la Société par les soins de Mr. M. T. Culby.

La *Palestine Pilgrim's Text Society* promet, avant la fin de l'année, trois ouvrages à ses souscripteurs : la Description de Jérusalem et du pays environnant, traduite de la relation française par le capitaine C. R. Conder; les Voyages de Nazir-i-Khusran, traduits par Mr. Guy Le Strange, et *Arculfus, De Locis Sanctis*, traduit par le rév. R. Macpherson.

Belgique. — *Un Congrès scientifique.* — Le quatrième Congrès de la Fédération des Sociétés d'histoire et d'archéologie de Belgique vient de se tenir à Charleroi, sous les auspices de la Société paléontologique et archéologique de cette ville, qui célébrait en même temps les fêtes du vingt-cinquième anniversaire de sa fondation.

Norvège. — *Société des arts graphiques.* — A l'imitation de l'Association danoise de l'industrie du livre, qui s'est fondée récemment, une Association norvégienne des arts graphiques vient de s'organiser à Christiania. Elle a pour objet de favoriser l'industrie du livre, en fournissant un centre aux différentes branches des arts graphiques et à ceux qui s'y intéressent. Elle créera des conférences, une bibliothèque, une collection d'échantillons et des expositions périodiques. On a déjà commencé une exposition spéciale, pour laquelle la bibliothèque de l'Université a prêté quelques impressions intéressantes appartenant aux différentes époques de la typographie.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

Avis. — Le secrétaire de la rédaction du *Livre* recevra avec reconnaissance tous les renseignements que messieurs les conservateurs et bibliothécaires de France et de l'étranger voudront bien lui faire parvenir, et il en sera scrupuleusement tenu compte dans cette partie de *la Gazette bibliographique*.

FRANCE

La bibliothèque de l'Institut et les textes orientaux. — Dans la séance du 20 juillet, M. Bergaigne, si malheureusement mort depuis, a annoncé à ses confrères de l'Académie des inscriptions et belles-lettres que M. A. Lanier, imprimeur, vient de faire imprimer spécialement pour la bibliothèque de l'Institut un exemplaire d'un recueil de spécimens de textes étrangers. Ce recueil, qui est une sorte d'anthologie universelle de caractères, a une grande importance. Il informe le public savant qu'il existe désormais à Paris une seconde imprimerie polyglotte. Cette concurrence n'aura pas pour effet de perfectionner les travaux de l'Imprimerie nationale; mais M. Bergaigne espère qu'elle ôtera aux éditeurs français tout prétexte pour rester tributaires de l'étranger dans leurs publications orientales.

ÉTRANGER

Angleterre. — *Un nouveau directeur au British Museum.* — Mr. E. Maunde Thompson, conservateur des manuscrits, a été nommé à la direction générale du *British Museum*, en remplacement de Mr. E. A. Bond.

Papyrus acquis par le Musée britannique. — L'administration du British Museum a tout récemment fait l'acquisition d'un superbe papyrus hiéroglyphique contenant le texte du Livre des Morts. Ce manuscrit a été exécuté pour un scribe royal du nom d'Ani, personnage important au commencement de la XIXe dynastie, il y a environ 3,200 ans. Le papyrus a 76 pieds 10 pouces anglais de long sur 15 de large.

Le Catalogue de Gray's Inn Library. — *The Academy* du 21 juillet dit : « Le nouveau catalogue

de Gray's Inn Library, qui vient d'être publié par les membres de la corporation (les *benchers*), est digne de la réputation de son rédacteur, Mr. W. R. Donthwaite, le bibliothécaire. » On sait que les *Inns* sont des corporations d'hommes de loi, en même temps que des sortes d'écoles de droit.

Italie. — *Les Incunables de la bibliothèque Saint-Marc.* — Dans sa plaquette, *D'un graduale e di alcuni antifonari* (Florence, Carnesecchi, in-12 de 12 pages), M. Castellani, de la Bibliothèque Saint-Marc à Venise, donne la description de cinq incunables sortis des presses de Giunta en 1499, 1500, 1503, et que l'on conserve dans ladite bibliothèque.

Pologne. — *La Bibliothèque de Sigismond.* — En 1510, on composa un catalogue des livres imprimés et des manuscrits se trouvant en la possession du prince de Lithuanie, Sigismond, plus tard roi de Pologne. Ce registre a été réimprimé déjà plusieurs fois, mais toujours avec des erreurs. Le professeur Ptaszycki vient enfin d'en donner une édition exacte, avec l'indication du dépôt où ces livres se trouvent actuellement.

Bibliothèque de l'observatoire météorologique de Pavlovsk. — Les héritiers du secrétaire d'État Golovine ont offert sa bibliothèque, composée de 7,000 volumes, à l'observatoire météorologique de Pavlovsk, à la fondation duquel le défunt avait beaucoup contribué.

Suisse. — *Un ancien Manuel du parfait bibliothécaire.* — Un curieux opuscule, tiré avec luxe et à petit nombre pour les amis de M. Sieber, le savant bibliothécaire de l'Université de Bâle, mérite d'être signalé à quiconque s'occupe de l'histoire des bibliothèques : *Informatorium bibliothecarii Carthusiensis domus Vallis Beatæ Margarethæ in Basilea minori, ex autographo fratris Georgii Carpentarii in bibliotheca Basiliensi asservato* nunc primum edidit Ludovicus Sieber (Basileæ, ex typographia Schweighauseriana, MDCCCLXXXVIII (publié pour le 25e anniversaire de professorat de M. André Heusler) (petit in-4° de 24 p.). Le moine qui a transcrit le document vécut à la Chartreuse de Bâle de 1509 à 1529. Les prescriptions imposées au bibliothécaire du couvent sont rédigées en douze chapitres; elles témoignent de l'ordre extrême qui régnait dans la collection et de l'importance qu'on attachait à l'enrichir. Les devoirs du bibliothécaire sont minutieusement prévus; il doit collationner tous les rayons (pour une partie, chaque année bissextile; pour une autre partie, tous les deux ans), « purger » la bibliothèque à certaines époques déterminées, et aussi toutes les fois qu'on y aperçoit des traces de vers ou un excès de poussière, etc. Les formalités d'enregistrement des livres nouveaux et les opérations matérielles qui accompagnent l'acquisition sont décrites dans le plus grand détail.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— Paris — Province — Étranger —

Avis. — Le secrétaire de la rédaction prie MM. les directeurs de revues, éditeurs et libraires, de vouloir bien lui adresser les informations qu'ils désirent porter à la connaissance du public, touchant les publications nouvelles, les ouvrages en préparation, les articles littéraires ou bibliographiques parus ou à paraître, les catalogues, ventes, etc., tant en France qu'à l'étranger.

FRANCE

— L'*Annuaire de la Presse française*, de Mermet, si apprécié par les journalistes, a paru pour 1888 avec des modifications qui en font un manuel indispensable.

La loi sur la presse, la liste des pseudonymes, notablement augmentée, les renseignements sur les services concernant la presse dans les ministères et à la préfecture de police, les listes des journaux, et enfin les tables si commodes qui permettent de trouver immédiatement le renseignement cherché, sont les principaux traits qui caractérisent ce guide éminemment pratique.

— Annonçons, tout en nous réservant d'en parler plus longuement, un ouvrage de nature à rendre de très grands services : *Bibliographie de l'histoire de France, catalogue méthodique et chronologique des sources et des ouvrages relatifs à l'histoire de France depuis les origines jusqu'en 1789*, par G. Monod (Hachette, in-8°).

— *Les Nouvelles Lectures de famille*, un volume grand in-8° de près de 400 pages, orné de plus de 200 gravures dues aux meilleurs artistes, est un livre récemment publié par la librairie du *Magasin pittoresque*, et qui convient admirablement aux distributions de prix des collèges et des écoles communales C'est à ce titre que nous le recommandons tout particulièrement aux maires et aux instituteurs.

L'administration du *Magasin pittoresque* (29, quai des Grands-Augustins) vend ce grand volume, cartonné en toile rouge et richement doré, au prix spécial et très réduit de 5 fr. 50, quand on lui en fait directement la demande.

— L'ouvrage de M. H. Gautier, *l'An 1789* (Ch. Delagrave), se poursuit régulièrement. Nous avons à signaler aujourd'hui les livraisons 9, 10 et 11. Elles contiennent : *le Chapitre du Saint-Esprit* (suite) : le duc d'Orléans. — Le comte de Provence et le comte d'Artois. — *Le roi :* Sympathie modérée de la cour à son égard. — Le journal du roi. — Passion du roi pour la chasse et les arts mécaniques. — Appréciations portées sur lui par Barrère, Mme Campan, baron de Besenval, duc de Lévis, Marmontel, Mirabeau, Nougaret, Mme de Staël, etc., etc. — Son irrésolution, sa réputation à la cour. — *Marie-Antoinette :* sa frivolité, l'hostilité des Parisiens envers elle, la malignité d'une partie de la cour à son égard, les libelles, les pamphlets. — L'affaire du collier, les mémoires de la comtesse de la Motte; opinion des auteurs contemporains sur la reine; ses portraits. — Mme Adélaïde et Mme Victoire. — Les sœurs du roi. — La comtesse de Provence et la comtesse d'Artois. — Influence du duc et de la duchesse de Polignac, le mécontentement qu'ils excitent. — Le baron de Besenval. — Récriminations des courtisans au sujet des économies et des suppressions de charges. — *La reine gouverne.* Elle reçoit les inspirations et les conseils de Marie-Thérèse. — L'abbé de Vermond, le comte de Mercy Argenteau deviennent ses conseillers. — Pour satisfaire son irritation contre la noblesse, la magistrature, le clergé et les parlements, elle approuve le doublement du tiers.

Ce texte est illustré de nombreuses gravures, dont les suivantes sont à pleine page : le comte d'Artois en son costume de chevalier du Saint-Esprit. — Louis XVI (par de Bucourt, peintre du roi. — Gravure de 1789. — Portrait dédié à la nation). — Louis XVI, par Callet. — Portrait de la reine, peint par Joseph Boze en 1784, gravé par Miger. — Marie-Antoinette avec le duc de Normandie et Mme Royale (fragment du tableau peint par Mme Vigée Le Brun, exposé au Salon de 1787). — Rappel de M. Necker. « Le roi le reçoit des mains de la France » (la France figurée sous les traits de Marie-Antoinette).

La Grande Encyclopédie. — A citer particulièrement dans les récentes livraisons de *la Grande Encyclopédie* 139-142) un travail complet sur les livres, les amis des livres et les collections de livres, aux articles *Bibliographie, Bibliomanie, Bibliophilie* et *Bibliothèques.* Nous nous proposons d'en reparler plus loin. Puis les mots *Bicêtre, Bichat, Bicycle, Bien, Biens nationaux, communaux, du clergé, Bienfaisance,* et une belle monographie de la *Bière,* par M. Ch. Girard, le directeur du laboratoire municipal de Paris.

Les Dictionnaires Larousse. — La maison Larousse (19, rue Montparnasse) annonce pour le mois de septembre une refonte du Dictionnaire classique de P. Larousse.

Ce *Nouveau Dictionnaire* se distinguera de tous les autres par les caractères suivants : On y trouvera, avec un vocabulaire des plus complets, 1,300 figures distribuées dans le texte, 31 *tableaux encyclopédiques,* 800 *portraits* des célébrités de tous les temps et de tous les pays, 33 *cartes* géographiques et historiques, soit en tout 2,500 gravures. C'est pour ainsi dire une miniature du *Grand Dictionnaire universel du* XIXe *siècle,* l'ouvrage célèbre de Pierre Larousse (Prix : 2 fr. 60).

Le Chili, la Chine, le Choa, l'île de Chypre, tels sont les pays dont on trouvera l'histoire et la géographie contemporaines dans le 21e fascicule du deuxième *Supplément* au *Grand Dictionnaire* Larousse. Les biographies de M. Clémenceau et de M. Chevreul y sont développées avec ampleur, et les savants ne liront pas sans intérêt un exposé magistral des progrès de la chimie. Il faut aussi mentionner de nombreux comptes rendus artistiques et littéraires parmi les 510 articles qui composent le fascicule.

Nouveaux journaux et périodiques. — Signalons l'apparition de *la Revue des sciences et des lettres,* organe officiel de la Société scientifique et littéraire des instituteurs de France. Elle est dirigée par M. Arthur Boghen, et a pour rédacteur en chef M. Maurice de Thierry. Elle paraît tous les mois, et coûte 1 franc le numéro (Paris, 5, rue de Louvois).

ÉTRANGER

Allemagne. — *Collections de romans.* — Nous recevons de notre collaborateur, M. Louis de Hessem, la communication suivante :

La collection de romans modernes que l'éditeur J. Engelhorn, de Stuttgart, publie depuis quatre ans sous le titre *Engelhorn's allgemeine Romanbibliothek,* compte maintenant une centaine de volumes. L'ensemble général est *excellent* au point de vue matériel, d'une *bonne* moyenne au point de vue littéraire, car la collection renferme des œuvres signées des meilleurs écrivains de toutes les nations. Cette bibliothèque est aussi peu allemande que possible — douze volumes seulement jusqu'à présent aux écrivains nationaux ! — A un certain point de vue, ce n'est pas un mal, mais franchement il n'y a pas d'équilibre.

La France a la part du lion : trois douzaines de volumes pour elle, le bon tiers de ce qui a paru. Évidemment, nous n'aurions que de la gratitude à témoigner à M. Engelhorn pour son beau zèle à propager nos œuvres littéraires, si, hélas ! trois fois hélas ! M. Engelhorn ne semblait se soucier par trop de ses intérêts et par trop peu de la littérature. Sur ces trente-six volumes, je trouve bien *un* Theuriet, *deux* Daudet (Alphonse), *deux* Halévy, mais en revanche *six* Gréville ! *sept* Malot !! *treize* Ohnet !!! Pour abonder si crânement dans la médiocrité, il faut que M. Engelhorn connaisse ou bien peu notre littérature, — ce que nous ne croyons pas, — ou trop bien son public. Il y aurait cependant un choix plus judicieux à faire, un choix plus apte surtout à donner bonne opinion de nos lettres françaises ; nous espérons que M. Engelhorn s'y décidera quelque jour. »

M. Louis de Hessem ajoute :

« L'éditeur Paetel, de Berlin — *Gebrüder Paetel* — donne, lui aussi, une collection littéraire ; mais aucun reproche de parti pris ne peut lui être adressé à ce propos. Les volumes, — petit in-16, richement cartonnés et dorés sur tranche, — coûtent 3 marcs (à Paris, chez J. Peelman et C°, 189, boulevard Saint-Germain), et c'est un peu là leur défaut, car ils sont bien minces, ces mignons livres. En revanche, leur prix est minime, très minime, si on tient compte de la valeur littéraire ; les auteurs des dix-huit volumes publiés à ce jour portent haut la tête aux premiers rangs des nouvellistes d'outre-Rhin et se nomment Théodore Storm, Wilhelm Jensen, Gustav Putlitz, Marie Petersen, etc. Nous désignerons plus particulièrement à l'attention de nos lecteurs friands de choses délicates *Ein Fest auf Hadèrslevhuns* de Th. Storm, *Walpurgis* de G. Putlitz, *Die braune Erica* de Wilhelm Jensen, et enfin *Die Irrlichter* de cette Marie Petersen, jeune fille passée obscurément sur la terre, morte jeune, dont une autre œuvre est devenue populaire en France sous le titre : *la Petite Princesse Ilsée*, grâce à la charmante traduction de P.-J. Stahl et aux adorables dessins de Froment.

— La livraison d'août de la *Deutsche Rundschau* est particulièrement intéressante, en ce sens qu'elle ne contient pas moins de trois grands articles ayant trait à la France et portant comme signatures des noms très autorisés : *Rousseau et Kant*, par F. Heinrich von Stein ; *la France aux* XVIIe *et* XVIIIe *siècles : le caractère et les idées dominantes de l'époque*, par F. Lottheissen, fragment d'un ouvrage considérable sur ces deux siècles de notre passé que la mort de l'auteur laisse inachevé ; *Madame de Staël en Italie*, chapitre encore inédit emprunté au troisième et dernier volume, — actuellement sous presse, — de lady Blennerhassett sur *Madame de Staël, ses amis et son rôle en politique et en littérature*. (Paetel, à Berlin, éditeur.)

— M. Max Rödiger dirige une nouvelle collection qui paraît à la librairie Weidmann, de Berlin, sous le titre : *Schriften zur germanischen Philologie*. Le premier fascicule de la collection vient d'être publié : *Karolingische Dichtungen* (Aedelwulf, Alchuine, Angilbert, Rhythmen), *untersucht*, par L. Traube (in-8°, 162 p. 5 marcs). Trois autres fascicules sont annoncés : *Der Satzbau des althochdeutschen Isidor im Verhæltnis zur lateinischen Vorlage*, par Max Rannow ; *Verbum und Nomen in Notkers Psalmen*, par J. Kelle ; *Servatius, eine ober-deutsche Legende des XII Jahrhunderts*, par O. Griefeld.

Angleterre. — L'*English Dialect Society* (*Société des patois anglais*) a récemment distribué à ses souscripteurs ses publications de l'année courante, à savoir : *A Berkshire Glossary*, par le major B. Lowsley, et *A Glossary of Words used in the Neighbourhood of Sheffield*, par Mr. Sidney O. Addy. Elle leur donne en outre la seconde partie de son *Catalogue of the English Dialect Library*.

— Mr. Andrew Lang a donné, chez l'éditeur Nutt, une traduction anglaise du vieux fabliau français *Aucassin et Nicolette*. L'*Athenæum* (28 juillet), tout en couvrant Mr. Andrew Lang de fleurs, trouve la traduction insuffisante, sinon mauvaise, et donne des preuves peu réfutables à l'appui de son opinion.

— La maison Longman a mis récemment en vente un nouveau roman de Mr. H. Rider Haggard, *Maiwa's Revenge*. La scène est dans l'Afrique australe, et le sang y coule en torrents ininterrompus. Il s'en est déjà vendu plus de 20,000 exemplaires.

— La maison Macmillan et Cie a récemment mis en vente : *Selections from Tennyson* (*Morceaux choisis de Tennyson*). avec Introduction et Notes, par F. J. Rowe et W. T. Webb ; *Lectures on Geography*, conférences faites à l'Université de Cambridge par le lieutenant général R. Strachey, président de la Société géographique royale ; *With the Immortals* (*Avec les Immortels*), roman en 2 vol., par F. Marion Crawford ; *Henry II*, par Mrs. J. R. Green, dans la série *English Statesmen* ; *Tales of Birds* (*Récits sur les oiseaux*), par W. Warde Fowler, *Political Essays*, par James Russell Lowell, la Flore du nord-est de l'Irlande, par Samuel Alexander Stewart et Thomas Hughes Corry, etc.

Elle a aussi publié *the Mediation of Ralph Hardelot*, par Mr. W. Minto, roman historique qui a paru d'abord dans *the English illustrated Magazine*.

— On annonce un nouveau roman de Mr. George Moore, intitulé *Spring Days* (*Jours de printemps*).

La traduction française de son livre *Confessions d'un Jeune Homme*, que publie en ce moment la *Revue*

indépendante, paraîtra en volume, augmenté de plusieurs chapitres, dans le courant de l'automne.

— Annoncé chez Elliot Stock : *Through the Shadows* (*A travers les ombres*), par Newen F. Hall, roman où les questions religieuses sont touchées incidemment, et *Some Aspects of Humanity*, par E. Hughes.

— Les éditeurs Swan Sonnenschein ont publié à la fin de juillet un roman de M. A. Barczinski intitulé : *A Shadowy Partner*. C'est une étude des mœurs des boursiers et coulissiers anglais.

— Les éditeurs Ward et Downey annoncent un roman en trois volumes de Mr. George Manville Fenn, intitulé : *The Man with a Shadow* (*l'Homme et son Ombre*), un récit d'aventures par Mr. William Westall, sous le titre : *Nigel Fortscue, or, the Hunted Man*, et *The Life and Adventures of Edmund Kean*, par Mr. Fitzgerald Molloy (2 vol.).

— La Worthington Company publie un volume intitulé : *Studies in Criticism*, par Florence Trail. Il contient sept études, dont une sur la littérature française, deux sur le génie dans ses rapports avec la religion et la morale, une sur le scepticisme du cœur, et une sur la décadence de l'art. C'est un nouvel écrivain qui se révèle comme doué d'une réelle puissance de pensée et d'expression.

Une nouvelle Revue d'art en Écosse. — MM. Kerr et Richardson, éditeurs-libraires à Glasgow, viennent de fonder une revue qui répond à un besoin dans un milieu intellectuel comme l'Écosse; c'est la *Scottish Art Review*, publication mensuelle consacrée aux beaux-arts, à la musique et à la littérature. A partir du numéro de ce mois-ci, la revue est illustrée et coûte 1 fr. 25 (1 shilling). Il appartenait à Mr. Richardson, qui est un des hommes de goût les plus cultivés que je connaisse en Écosse et ailleurs, de faire une telle entreprise et de la conduire au succès. N'a-t-il pas forcé la note et ne se montre-t-il pas d'un ou de deux degrés trop raffiné en mettant, dans son titre, les beaux-arts et la musique avant la littérature ?

Espagne. — Une nouvelle revue hebdomadaire vient d'être fondée à Valdepeñas (province de la Mancha), sous le titre *El Legitimista*.

États-Unis. — Les éditeurs Funk et Wagnalls publient un ouvrage où les questions sociales sont traitées avec une conviction entraînante. Il est intitulé : *Nobody Knows, by a Nobody* (*Personne ne sait, par Personne*).

— Ginn et Cie annoncent pour ce mois-ci une sorte de manuel scolaire de voyages intitulé : *Footprints of Travel, or Journeying in Many Lands*, par Mathurin M. Ballou.

Les Écrivains français aux États-Unis. — L'éditeur américain William S. Gottsberger vient de publier *An Iceland Fisherman*, traduction du *Pêcheur d'Islande*, de Pierre Loti, faite par Clara Cadiot.

— Harper et frères mettent en vente un nouveau recueil de courtes nouvelles, par miss Amélie Rives, sous ce titre, qui est celui du récit principal : *Virginia of Virginia*.

— T. B. Peterson et frères publient un roman de George De Cox, de Philadelphie, intitulé : *Run down* (*Écrasé*).

— La *Truth-Seeker Company*, de New York, a publié, à la fin de juillet, un roman d'une grande simplicité et d'une exquise fraîcheur, sous le titre : *Love Ventures* (*Entreprises d'amour*). Il est illustré de seize figures, dans une couverture élégamment ornée.

— Un nouveau périodique illustré a paru, le mois dernier, aux États-Unis, à Cleveland (Ohio), sous le titre de *Historical American*. Il a pour programme « d'exposer la pensée la meilleure et la plus avancée de notre temps, aussi bien que de peindre le passé et le présent, et de prédire l'avenir ». Le directeur de cette publication, qui semble assez apocalyptique, se nomme : Mr. Lester F. Wards.

Italie. — Le second volume du grand ouvrage de Rossi sur les *Inscriptions chrétiennes de Rome pendant les premiers siècles de l'Église* vient de paraître, à la joie du monde artistique et savant.

Un Manuel italien de l'homme bien élevé. — M. Francesco Rapisardi nous a envoyé la seconde édition, revue et augmentée, de son livre *La Guida del Galantuomo* (1 vol. in-8°, I-XII, 458 pp. Firenze, G.-B. Paravia, 1888. Prix : 3 fr. 50). C'est un exposé méthodique et complet des devoirs que l'honnête homme a à remplir, et des convenances qu'il a à observer dans toutes les circonstances de la vie. Il se divise en trois livres. Le premier traite de la vertu et du vice en général. Le deuxième passe en revue les qualités et les défauts que l'on apporte d'ordinaire dans les rapports purement sociaux, tels que la discrétion, l'intempérance de langue, la flatterie, la calomnie, le men-

songe, la sincérité, etc. Le troisième enfin, le plus important, s'occupe en détail des obligations de l'honnête homme en tant qu'homme du monde, citoyen, ami, fils, frère, époux et père de famille. C'est un bon livre qui ne peut qu'être utile, mais qui le serait encore davantage, croyons-nous, si l'auteur se décidait à en faire une édition abrégée, où serait élagué tout ce qu'il y a d'un peu trop touffu dans celle-ci.

Norvège. — M. Louis de Hessem écrit :

« *Henrik Ibsen*, le grand dramaturge norvégien, s'est vu dernièrement, à l'occasion de ses soixante ans, consacrer tout un beau volume par le Dr Henrik Jæger, sous ce titre : *Henrik Ibsen, 1828-1888, et litteraert livsbillede*. Cette biographie très étudiée, qui embrasse, en près de 300 pages in-8°, la carrière entière du grand poète, est surtout remarquable par la genèse que M. Jæger s'est efforcé d'exposer pour chacune des magistrales conceptions dramatiques de H. Ibsen, et, à ce point de vue, nous le recommandons tout spécialement à ceux de nos lecteurs qui aimeraient à descendre dans les profondeurs de la pensée de celui qui a édifié des œuvres comme *Nora* et *les Revenants*.

« Le volume est orné de cinq portraits, de grandes gravures et d'en-têtes, et luxueusement édité par la librairie Gyldendal, de Copenhague (à Paris, chez J. Peelmann et Cie, 189, boulevard Saint-Germain). »

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Etranger

FRANCE

Un nouveau périodique. — Nous apprenons l'apparition d'un nouveau périodique spécialement consacré à la marine de guerre et, par extension, à la marine marchande et aux colonies. La *Revue de la marine française*, dont la rédaction est presque entièrement composée d'officiers, a dû paraître le 1er septembre. M. Paul Fontin, du *Soleil*, en prend la direction.

ÉTRANGER

Allemagne. — Le Dr E. Flügel, professeur à Leipzig, est maintenant en Angleterre où il travaille à l'achèvement de son édition des œuvres et de la correspondance de sir Philip Sidney, et où il amasse des matériaux pour un choix de morceaux tirés des écrivains de l'époque de Henri VIII, destiné à servir de recueil de textes à son cours sur la littérature anglaise. Il continuera par les écrivains du temps de Édouard VI, de Marie et d'Élizabeth.

— On annonce comme devant paraître incessamment chez A. C. Reyer, à Altona (Paris, Peelmann et Cie, 189, boulevard Saint-Germain) *Theodor Storm, ein Bild seines Lebens und Schaffens*, biographie par F. von Wehl du grand écrivain romantique que l'Allemagne a perdu dernièrement.

— Parmi les nouveaux volumes que l'éditeur Engelhorn de Stuttgart annonce comme devant paraître prochainement, nous relevons la traduction de *l'Immortel*, de Daudet.

— L'éditeur Trübner de Strasbourg mettra en vente sous peu un ouvrage bibliographique important sous le titre *Bibliographische Studien zur Buchdruckergeschichte Deutschlands*. Le premier volume de ces études contiendra des ouvrages édités à Strasbourg par Hemrich Knoblochtzer (1477-1484); 75 planches photogravées reproduiront des spécimens d'impressions. L'ouvrage ne sera mis en vente qu'à 100 exemplaires, au prix de 40 marks.

— L'éditeur Wilhelm Friedrich, de Leipzig, annonce comme étant sous presse, deux ouvrages ayant leur importance pour la littérature hongroise :

Petœfi, biographie complète et assez volumineuse, par A. Fischer, du grand poète et du grand patriote magyare. L'ouvrage sera orné de dessins, portraits, fac-similés d'autographes, etc.

Histoire de la littérature hongroise, par J. H. Schwicker, le premier travail de ce genre en Allemagne. Il paraîtra dans la série *Weltlitteratur* (Histoire universelle des littératures) que l'éditeur continue avec une persévérance digne de tous éloges et dans laquelle se trouvent déjà quinze volumes.

— Le second volume des *Mémoires* du duc Ernest de Saxe-Cobourg-Gotha paraîtra, dit-on, à la fin de cette année.

— Paraîtront prochainement à la librairie Teubner, de Leipzig : *Die griechische Bedeutungslehre, eine Aufgabe der klassischen Philologie*, par M. Max Hecht ; — *Neue Beitrœge zur Verwaltungsgeschichte des rœmischen Kaiserreichs, I. Die Legaten in den rœmischen Provinzen von Augustus bis auf Diocletian* par M. W. Liebenam ; — *Nemesii Emeseni* περὶ φύσεως ἀνθρώπου, p. p. C. Im. Burkhard ; — *Sexti Amarcii Galli Piosistrati sermonum libri quattuor* e cod. Dresd. A. 167 a p. p. M. Manitius ; — *Apollonii Pergaei conicorum quae graece extant cum Eutocii commentariis* p. p. J. L. Heiberg.

— Une des grandes imprimeries-librairies de Leipzig prépare la publication d'une série de manuels (*Kunstgewerbliche Handbucher*) dans le genre de l'*Enseignement des Beaux-Arts* édité par la maison Quantin à Paris. Les premiers volumes qui paraîtront seront consacrés aux industries suivantes : l'Ornementation, la Reliure, la Porcelaine, l'Orfèvrerie, la Serrurerie, le Costume.

Angleterre. — Chatto et Windus annoncent : *The Mortal Coil*, par Mr. Grant Allen ; *The Blackhall Ghosts*, par Sarah Tyler ; et *Agatha Page*, par Isaac Henderson.

— Le docteur Axel Erdmann a entrepris l'édition de *Siege of Thebes*, par Lydgate, pour la « Chaucer Society », et de *Life of St. Edmund*, du même auteur, pour la « Early English Text Society ».

— Dean et Fils vont publier un ouvrage illustré sur les perroquets et leurs congénères, intitulé : *Macaws, Cockatoos, Parrakeets and Parrots*.

— La maison Macmillan annonce un roman en trois volumes par Mr. D. Christie Murray, intitulé *The Weaker Vessel*.

— Lord Stanhope a autorisé l'éditeur Murray à publier les *Notes of Conversations* laissées par son père, qui sont comme le journal de ses relations avec le duc de Wellington de 1831 à 1851.

Le même éditeur publiera en novembre le dernier volume de sa *Library Edition* de Pope, contenant la vie du poète par W. J. Courthope, et les Index.

— Le 1er octobre doit paraître chez David Nutt un nouveau périodique, dont le titre fait connaître à la fois le caractère et le mode de publicité : *New Jewish Quaterly* (*Nouvelle Revue trimestrielle juive*). Il aura pour directeurs MM. J. Abrahams et C. G. Montefiore.

— En décembre prochain, les éditeurs George Philip et Fils mettront en vente un *Educational Anual*, qui, en l'absence de toute publication de ce genre en Angleterre, ne peut manquer de rendre de vrais services et d'avoir un grand succès.

— Dante Gabriel Rossetti a entretenu, de son vivant, une longue correspondance avec Mr. Hall Caine. Celui-ci se propose de publier prochainement ces lettres.

— Reeves et Turner vont incessamment publier *Flower Pieces and Other Poems*, par Mr. William Allingham, avec deux dessins de D. G. Rossetti.

— *The Window in the rock* (*la Veuve sur le rocher*), roman en vers dont la scène est en Cornouailles, par Mr. Edward Foskett, va être prochainement publié chez Simpkin, Marshall et Cie.

— Les éditeurs Trübner et Cie ont confié à Mr. R. S. Comvay, de Cambridge, le soin de recueillir les textes des anciennes inscriptions italiques (osques, ombriennes, etc.) dans les ouvrages où elles sont dispersées, et d'en faire une édition à la portée de toutes les bourses.

— L'éditeur Fisher Unwin a sous presse un recueil d'études historiques par Miss Mary Robinson. Elles portent principalement sur les guerres d'Italie et les guerres de religion. Le volume s'arrête avec l'expédition de Charles VIII en Italie. Il aura pour titre : *the End of the Middle Ages* (*la Fin du moyen âge*).

— Mr. Venables a écrit une biographie de Bunyan, le célèbre auteur de *Pilgrim's Progress*, qui formera le prochain volume de la collection des *Great Writers*.

— Mrs. Wood, l'auteur de *A Village Tragedy*, a sous presse un volume de vers chez Mr. Daniel, d'Oxford.

— Mr. Edwin Cannan, de Balliol College, Oxford, va publier chez Henry Froude un volume intitulé *Elementary Political Economy*.

— Les éditeurs Griffith, Farran et Cie annoncent la publication en livraisons périodiques d'une anthologie des poètes anglais contemporains, sous le titre de *Popular Poets of the Period*. Chaque poète cité y aura une courte biographie. Ce travail a été confié à un journaliste de Brighton, Mr. F. A. Heyles.

— Ward, Lock et Cie vont publier un volume intitulé *Stormlight : a Story of Switzerland and Russia* (*Lumière d'orage : Histoire de Suisse et de Russie*), par un ancien correspondant du *Daily News* en Suisse, Mr. J. E. Muddock.

Australie. — On annonce à Melbourne une étude de la vie coloniale intitulée *The Story of Langhorne's Creek*, par Mr. H. Stonehewer Cooper, auteur de *Coral Lands* et d'autres livres de voyage.

Espagne. — Un éditeur de Barcelone, M. Bastinos, vient de commencer une publication qui, selon ses calculs, atteindra facilement le chiffre de 70 volumes in-12 de 500 pages chacun. C'est la *Coleccion de los poetas hispano-americanos*. Le directeur littéraire de cette collection est don Lazaro Maria Perez.

— M. Fernandez Cuesta termine un *Diccionario de las languas castellana y francesa* (3 vol. in-4°), dont le plan général est emprunté au Dictionnaire de Littré.

États-Unis. — MM. Houghton, Mifflin et Cie, de Boston et New York, espèrent pouvoir faire paraître à la fin de septembre le supplément à l'Index des Périodiques (*Index to Periodical Literature*) de Poole. Ce supplément s'étend de 1882 à 1886.

— L'Hon. W. F. Cody, plus connu sous son pseudonyme pittoresque « Buffalo Bill », rédige un volume de souvenirs intitulé *Story of the Wild West and Camp Fire Chats* (*Histoire des solitudes de l'Ouest et causeries de Bivouac*).

— Le professeur Johnson, du collège de la Cité de New York, prépare une édition des lettres de John Jay, le premier *Chief Justice* des États-Unis.

— *Les Français en Amérique.* — *Le Rêve*, d'Emile Zola, va être traduit en anglais par H. de Vermont, et publié chez Laird et Lee, de Chicago.

— Lee et Shepard ont en préparation, outre plusieurs ouvrages pour les écoles, *Chips from Educational Workshops of Europe* (*Copeaux recueillis dans les ateliers d'Education d'Europe*) par le professeur L. R. Klemm, et *A Modern Adam and Eve in a Garden*, roman, par Amanda Douglas.

— La maison Putnam annonce comme devant être prochainement publié *Omitted Chapters of History Disclosed in the Life and Papers of Edmund Randolph, Governor of Virginia*, etc., par Moncure D. Conway. Ces révélations historiques contiendront un grand nombre de documents inédits tirés des archives étrangères d'Angleterre et de France. Elle publie en outre : un livre d'économie politique dont le titre dit assez l'intérêt : *Industrial Liberty*, par John M. Bonham.

Les mêmes éditeurs promettent pour l'automne le second et dernier volume de l'Histoire de la littérature américaine (*American Literature*, 1607-1885) par le professeur Ch. F. Richardson ; *Essays on Practical Politics*, par Theodore Roosevelt ; *The Story of Media, Babylon and Persia*, par Z. A. Ragozin ; *The Story of Mediæval France*, par Gustave Masson, et *The Story of Mexico*, par Miss Susan Hale.

— Le nouveau roman de Mr. R. L. Stevenson, *The Master of Ballantræ*, commencera à être publié en feuilletons dans le *Sribner's Magazine* à partir du mois de novembre, avec illustrations de Mr. William Hole.

— Ticknor et Cie annoncent *A Sea Change ; or, Love's Stowaway*, farce lyrique, par W. D. Howells, et *A Mexican Girl*, par Frederick Thickstun.

— *Un nouveau livre de Walt Whitman.* — Le bizarre — et grand — poète américain Walt Whitman vient de mettre la dernière main à un recueil de vers intitulé *November Boughs* (*Rameaux de novembre*), et à une étude biographique sur Elias Hicks, le fondateur d'une secte particulière de quakers.

— *The Cosmopolitan Magazine*, dont la publication avait été suspendue en mai, va prochainement reparaître sous la direction de Mr. E. D. Walker.

Italie. — M. Edmondo de Amicis prépare un volume où seront consignées les impressions notées par lui dans son voyage en Amérique. Le livre aura pour titre *Sull'Oceano* et paraîtra vers la fin de cette année.

Pologne. — Le savant architecte Wdowiszewski vient de mettre la dernière main à une bibliographie des publications artistiques polonaises qui sera prochainement imprimée.

Russie. — On annonce l'apparition prochaine de la première revue scientifique en langue russe. Elle sera bimensuelle et servira d'organe à la Société des naturalistes, qui en a conçu le projet.



FRANCE

Félibres et Cigaliers. — Le mois dernier, de grandes fêtes artistiques et littéraires ont été organisées dans le Midi par les *Cigaliers*. On a inauguré, à Die (Drôme), le buste de la comtesse de Die, poétesse du XIIe siècle; on a représenté, sur le théâtre romain d'Orange, *Moïse* et *Œdipe-Roi;* des réjouissances poétiques ont eu lieu à Avignon, à la fontaine de Vaucluse et à Nîmes, où un buste a été élevé à l'explorateur Soleillet. Nous ne mentionnons pas les courses de taureaux et autres divertissements athlétiques.

Le Personnel de la « Revue bleue ». — C'est M. Jules Lemaître qui est chargé désormais de la causerie littéraire dans la *Revue bleue*.

Shakespeare à Paris. — Pendant cette première quinzaine du mois de septembre, une troupe de comédiens américains donne, sur la scène du Vaudeville, une série de représentations de la pièce de Shakespeare : *The Taming of the Shrew* (*la Mégère mise à la raison*).

Société pour la protection de l'art et de la littérature aux États-Unis. — Un comité vient de se former pour la protection de la propriété des œuvres littéraires, artistiques et d'art industriel aux États-Unis. Ce comité est ainsi composé :

Président : M. Louis Hottot, statuaire.

Vice-présidents : MM. Gustave Sandoz, Tony Robert-Fleury, Louis Ulbach, E. Leys.

Secrétaire général : M. Roger Sandoz.

Secrétaires : MM. Étienne Leroux, G. Cain fils, Lahure.

Trésorier : M. Alexandre Charpentier.

L'Exposition des costumes de théâtre. — L'exposition des *costumes de théâtre*, place du Théâtre-Français, ne comprend pas moins de plusieurs centaines d'aquarelles, lestement jetées et signées du nom d'un artiste dont le pinceau fantaisiste est remarquable : M. Edel. On y trouve les costumes de onze opéras des maîtres italiens, et notamment ceux de l'*Otello* de Verdi.

Les Statues. — Le 5 août a eu lieu à Montargis l'inauguration de la statue de Mirabeau, par le sculpteur Granet.

— La statue de Brizeux, que le sculpteur Pierre Ogé vient de terminer pour la ville de Lorient, sera inaugurée le 2 septembre.

On se souvient que la belle statue de Victor Massé a été inaugurée l'an dernier, à peu près à la même époque.

La ville de Lorient aura ainsi élevé deux monuments à deux de ses enfants les plus illustres.

— On a inauguré, dans les premiers jours d'août, à Corbeil, le monument élevé, au moyen d'une souscription publique, à la mémoire des frères Galignani.

Ce monument, qui fait grand honneur au sculpteur Chapu, a été exposé au dernier Salon.

— L'astronome Picard va avoir sa statue. Le conseil d'arrondissement de Corbeil a émis le vœu qu'un monument fût élevé à sa mémoire.

— L'*Indépendant de Douai* annonce qu'il est question d'élever, dans sa ville natale, un monument à la mémoire de Mme Marceline Desbordes-Valmore.

— Le comité de la *Société des gens de lettres*, d'accord avec la plupart de nos confrères, a exprimé le vœu que l'inauguration de la statue de Balzac ait lieu pendant la durée du Congrès littéraire international de 1889, au milieu des représentants de la littérature de la France et de l'étranger.

L'hommage rendu à Balzac serait ainsi en quelque sorte universel.

— Le modèle du monument de Gustave Flaubert, à Rouen, confié au sculpteur Chapu, doit être achevé maintenant. Le monument sera terminé pour le Salon de l'année prochaine, et ensuite transféré à Rouen, où aura lieu l'inauguration. L'emplacement choisi est la façade ouest du musée-bibliothèque donnant sur le square Solférino, à l'angle de la rue Thiers.

Plaque commémorative. — On vient de placer, rue du Montparnasse, n° 7, une plaque en marbre blanc portant l'inscription suivante :

SAINTE-BEUVE
Poète et critique
Né à Boulogne-sur-Mer, le 23 décembre 1804
Est mort dans cette maison
Le 13 octobre 1869.

D'un autre côté, le Conseil municipal a donné le nom de Sainte-Beuve à une nouvelle rue qui part de la rue Notre-Dame-des-Champs pour aboutir au boulevard Raspail, anciennement boulevard d'Enfer.

Un typo ministre. — Nous lisons dans *l'Intermédiaire* (10 août) :

« A l'occasion de la mort récente de M. Duclerc, ancien président du conseil des ministres, on a rappelé avec raison ses débuts modestes comme ouvrier typographe. On aurait pu ajouter que Pierre Leroux, Proudhon, Buloz, le chansonnier P. Dupont, et, plus près de nous, Hégésippe Moreau, avaient illustré cette modeste profession. »

A cette nomenclature, très incomplète, comme le pense le correspondant de *l'Intermédiaire,* nous pouvons ajouter le nom d'un mort d'une illustration différente, *Émile Eudes,* qui fut, sous l'Empire, correcteur d'un journal clérical ou impérialiste, je ne me rappelle plus lequel.

ÉTRANGER

Allemagne. — Le soixante-quinzième anniversaire de la mort de Körner a été célébré le 26 août à Wöbellin, où le poète est enterré, non loin de Ludwigslust.

Les journaux à Berlin. — La capitale de l'empire allemand compte actuellement 621 périodiques, dont 54 publications officielles. Comme il n'est pas de branche industrielle qui n'ait son organe, les journaux consacrés au commerce et à l'industrie sont au nombre de 217; les quotidiens sont trois fois plus nombreux qu'à Vienne.

Le *Mannheimer Journal* s'est éteint doucement le 1er juillet, dans la quatre-vingt-dix-huitième année de son existence.

Œuvres inédites de Frédéric le Grand. — Le docteur Max Lehmann, de l'Académie des sciences de Berlin, signale les œuvres inédites de Frédéric le Grand, dont suivent les titres : *Considérations sur l'état politique de l'Europe* (1782); *Réflexions sur l'administration des finances pour le gouvernement prussien; De la politique.* Ce dernier manuscrit semble être la continuation de ses mémoires.

Œuvres inédites de Luther. — Le Dr Tschakert, professeur d'histoire ecclésiastique à Königsberg, vient de découvrir, dans la bibliothèque de cette ville, une quantité de sermons et de scolies par Luther, qui n'ont jamais été publiés. Ces pièces sont d'autant plus intéressantes qu'elles appartiennent à la grande période d'activité de Luther, entre 1519 et 1521. — Ces morceaux seront probablement insérés dans l'édition complète des œuvres de Luther en cours de publication sous le nom de Edition Hohenzollern.

Œuvres inédites de Spinosa. — On annonce qu'on vient de trouver à Hanovre plusieurs lettres de Spinosa adressées à Leibnitz. Cette correspondance, du plus haut intérêt pour quiconque s'occupe des questions philosophiques, va jeter un jour nouveau sur les relations qui ont existé entre ces deux grands penseurs.

Angleterre. — *M. Émile Zola et la pudique Angleterre.* — MM. Collette et Colette, agents de la Société pour la répression du vice dans le Royaume-Uni, poursuivent l'éditeur Vizetelli pour les traductions anglaises qu'il a publiées de *Nana,* de *Pot-Bouille* et de *la Terre,* par Émile Zola. Le magistrat de simple police devant lequel Mr. Vizetelli a comparu a trouvé que le cas relevait d'une juridiction plus haute que la sienne, et l'a renvoyé aux prochaines assises. Il a bien voulu laisser l'éditeur en liberté, — sous caution.

Bohême. — *La Presse à Prague.* — Dans le cours de l'année 1885, ont paru, à Prague, 692 ouvrages, 533 en langue tchèque, 159 en langue allemande, se répartissant de la manière suivante : encyclopédie et collection, 62; théologie, 19; pédagogie, 35; philologie, 13; philosophie, 5; jurisprudence, 53; statistique, 1. L'histoire atteint le chiffre de 55 ouvrages; la géographie, de 33; les sciences naturelles, de 12; la médecine, de 13; les mathémathiques et l'astronomie, de 2; la technique, de 1 seulement; la musique, de 77; les périodiques sont au nombre de 137.

Brésil. — *Journalistes impériaux.* — Trois des petits-fils de dom Pedro, l'empereur du Brésil, âgés de dix, douze et dix-sept ans, publient un petit journal appelé *Courrier impérial.* Ils en sont les éditeurs et les imprimeurs, et font eux-même le tirage de la petite feuille qui est très libérale et très antiesclavagiste.

États-Unis. — *L'original de « l'oncle Tom ».* — Nous lisons dans *l'Estafette* du 25 juillet :

« On se souvient encore de la sensation que produisit, il y a quelque trente ans, *la Case de l'oncle Tom*, le fameux roman de Mme Harriet Beecher-Stowe, et qui, adaptée à la scène, fut représentée avec succès à la Porte-Saint-Martin.

« Le héros du roman, Lewis Clark, que l'auteur avait nommé George Harris, existe encore et est actuellement en exhibition dans un musée des États-Unis.

« Son plus grand plaisir est de raconter l'histoire de son évasion, en 1841, et des souffrances qu'il a éprouvées après s'être échappé de la plantation où il était esclave.

« La conclusion du récit de Clark est assez curieuse :

« Je suis resté six ans, dit-il, chez le beau-frère de « Mme Stowe, à Portsmouth.

« Chaque jour, cette dame m'interrogeait et prenait « des notes. Elle n'avait jamais été dans le Sud, et, sans « moi, *la Case de l'oncle Tom* n'aurait jamais existé. « Tous les incidents que renferme le livre, c'est moi « qui les ai racontés à Mme Stowe. »

« Collaborer à un chef-d'œuvre et être exhibé dans un musée!... Pourquoi aussi ce Clark n'a-t-il pas songé à réclamer une part des droits d'auteur? »

— Mr. James Hunter, bien connu par ses éditions du dictionnaire d'Ogilvie et du supplément au dictionnaire de Worcester, vient de prendre la direction du journal *American Notes and Queries.*

The Writer, publié à Boston et destiné particulièrement aux gens de lettres, se propose d'agrandir son format et d'élever son prix d'abonnement à deux dollars, à partir de janvier prochain.

Islande. — *Bibliographie islandaise.* — Le *Nordisk Boghhandlertidende* (Copenhague, O. H. Delbanco) a donné dans son numéro 56, du 29 juin 1888, la liste des publications islandaises de l'année dernière. Cette liste, dressée par Sigurd L. Jónasson, renferme 75 titres.

Lithuanie. — Dans la Lithuanie prussienne on a imprimé, l'année dernière, à peu près 250,000 exemplaires de livres divers. Les *Nouvelles de Vilna* rapportent que dans la Lithuanie russe, comptant environ 3 millions d'habitants, 150,000 livres se sont vendus dans les années 1885 à 1887.

Luxembourg. — Le Luxembourg vient d'adhérer à la convention internationale pour la protection littéraire et artistique.

Russie. — *Les livres en 1887.* — Le nombre des ouvrages publiés en Russie en 1887, sans compter la Finlande, a été de 7,366, dont 5,442 en langue russe et en 18,540,398 exemplaires sur 24,403,242, chiffre total. Quant à leur répartition, en premier lieu viennent les livres classiques, puis les romans, les belles-lettres, les ouvrages ascétiques et théologiques, les éditions populaires illustrées, historiques, etc. La philosophie et les arts occupent le dernier rang. Parmi les auteurs, Pouchkine, dont les œuvres ont cessé d'être un monopole, a eu le plus de vogue : il en a été imprimé 163 au nombre de 1,481,375 exemplaires. Les œuvres du comte Léon Tolstoï ont atteint le chiffre de 677,000 exemplaires, dont 93,000 renferment son drame : *Puissance des ténèbres*, et 397,000 ses écrits populaires. Après eux viennent, dans l'ordre suivant : Krylof (50,000 exempl.); Gogol (40,000); Tourguenef (16,000); Lermontof (15,000); Griboédof et Grégorovitch (chacun 10,000).

Ce qu'on dit de notre Revue. — A propos de la bibliothèque parisienne formée par l'abbé Bossuet, et du catalogue qui en a été publié chez M. Damascène Morgand, *Il Bibliofilo*, de Bologne (juin-juillet), emprunte tous les renseignements qu'il croit intéressants pour ses lecteurs à l'article de « l'egregio bibliographo Paolo Lacombe », qui forme la chronique du *Livre* du 10 juin. Il est regrettable que les citations qu'il fait en français soient défigurées par de nombreuses fautes d'impression.

« Ce qu'il y a de plus attrayant pour nous dans *le Livre* de juillet, dit *the Academy* (28 juillet), c'est une notice, point longue, mais achevée et enthousiaste, sur *Toute la Lyre*, par M. Jean Richepin. En un temps où c'est un tic, aussi vulgaire que sot, en France, d'affecter de se gausser du plus grand poète français de ce siècle, il est agréable de trouver un écrivain comme M. Richepin, lequel ne saurait certes être accusé de manquer de « modernité », prendre un ton différent. Cet article, cependant, n'est que dans la seconde partie. Les places d'honneur sont occupées par une longue étude sur « les Bourbons bibliophiles » (qui exhibe l'érudition et le talent bien connu de M. Eugène Asse et est joliment illustrée par un groupe de portaits en vignettes) et par un catalogue de la vente La Roche-Lacarelle.

« Ajoutons la brève expression de la satisfaction que nous avons éprouvée en voyant, dans une autre note, sous la signature du rédacteur en chef « O. U. », une réprobation bien méritée d'une de ces publications

(d ordinaire belges) qui, sous l'étiquette de bibliophilie, n'offrent qu'ordure et sottise. M. Uzanne est assez connu pour n'être pas prude, et nous-même nous nous défendons du péché de pruderie; mais il y a beaucoup trop de choses de ce genre qui se répandent aujourd'hui. »

De son côté, *Notes and Queries* (21 juillet) publie cet *editorial paragraph* : « *Le Livre* de juillet contient une longue et intéressante notice par M. Eugène Asse sur « les Bourbons bibliophiles »; laquelle est accompagnée d'une illustration par M. F. Courboin, contenant cinq des membres de cette illustre famille. M. Roger Marx parle des « Estampes originales », et M. Jean Richepin donne une appréciation critique de *Toute la Lyre*, par Victor Hugo ».

De notre numéro du 10 août, le même journal cite les pages de souvenirs personnels écrites par M. Lemercier de Neuville sur Charles Monselet, le portrait de C.-H. Charpentier, et l'étude sur de Quincey par M. Théodor de Wyzewa, laquelle « prouve le grand intérêt que l'on sent en France pour la littérature anglaise ». Il ajoute — et nous regrettons fort que le reproche soit mérité — que « des fautes d'impression palpables défigurent » ce dernier article.

États-Unis. — On lit dans *the Nation*, du 19 juillet :

« Il y a deux ans, M. Octave Uzanne recueillait ses essais légers sur les livres et l'art du livre, et les publiait avec le titre de *Nos Amis les livres*. Il fait aujourd'hui un second et similaire recueil, *les Zigzags d'un curieux* (New-York, F. W. Christern), presque pareil, extérieurement et intérieurement, à son aimable prédécesseur. La plus grande partie des huit chapitres du volume a paru dans *le Livre*, dont M. Uzanne est le directeur. Il y a des articles sur les femmes bibliophiles (sujet sur lequel M. Lang aussi a écrit avec charme). » — N'est-ce pas ici le lieu de faire remarquer que M. Lang prend quelquefois son bien chez les autres et sait trouver ce qui n'est pas perdu? — « Des articles sur la gravure française moderne, sur les collecteurs d'autographes, sur Balzac, sur Baudelaire, et aussi sur des bagatelles, grandes ou petites. Le style de M. Uzanne est précieux, et pourtant moderne. Il a une touche bien personnelle, et il voit la vie et la littérature de ses propres yeux. Son attaque contre les journaux de Paris qui accordent énormément plus d'attention aux pièces de théâtre qu'aux livres ne manque ni de piquant ni de vérité, bien qu'elle ne paraisse pas devoir être d'un grand profit, au point de vue du résultat immédiat. Le vœu pour la reconstruction et l'amélioration de l'hôtel Drouot, où se font la plupart des ventes aux enchères à Paris, trouve en nous un cordial écho. Le livre de M. Uzanne est admirable, imprimé sur papier de Hollande, et l'édition est limitée à 665 exemplaires. »

NECROLOGIE

FRANCE

— Une dépêche de Gap (11 août) nous apprend la mort de M. Abel Bergaigne, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur à la Faculté des Lettres de Paris. M. Bergaigne était un des jeunes membres de l'Institut. Ses beaux travaux sur la *Religion des Védas* et sur les *Inscriptions de Cambodge* l'avaient déjà rendu célèbre. Sa mort plonge dans le deuil tous les amis des études orientales, qui respectaient son caractère et qui fondaient sur lui les plus grandes espérances. Il était né en 1838. C'est dans une excursion qu'il faisait seul dans la montagne qu'il a trouvé la mort.

— M. Théodore Berrier, conservateur-adjoint de la bibliothèque Mazarine, est mort à Paris, dans sa soixante-sixième année.

Il est l'auteur d'un grand nombre de poésies, parmi lesquelles *l'Echafaud*. C'est, dit-on, depuis la publication de cette pièce, que le couperet est caché aux yeux du condamné.

— M. Gustave de Clausade de Saint-Amarand, président de la Société d'archéologie du Midi, vient de mourir à l'âge de soixante-quatorze ans.

M. de Clausade était aussi membre titulaire de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse.

— M. Charles Cros, personnalité très originale, très connue dans le monde littéraire et scientifique,

est mort au commencement d'août, dans sa quarante-cinquième année.

A onze ans, s'il faut en croire les biographes, Charles Cros étudiait les langues orientales. A seize ans, il enseignait l'hébreu et le sanscrit et avait comme élèves MM. Michel Bréal et Paul Meyer, professeurs au Collège de France.

Le 30 avril 1876, un an avant qu'Edison prît un brevet, il remettait à l'Académie des Sciences un pli cacheté contenant la description du phonographe qu'il appelait « paléophone ». Il laisse de nombreuses études astronomiques, un traité de la photographie en couleurs et une *mécanique cérébrale*.

Ce chercheur était doublé d'un poète des plus excentriques et des plus raffinés. On a de lui un livre de vers, intitulé *le Coffret de santal*. Il est l'auteur de quelques-uns des plus célèbres monologues que débite avec tant de fantaisie Coquelin cadet : *le Hareng Saur, le Bilboquet, le Capitaliste, la Bonne, l'Obsession*, etc.

— On annonce la mort (juillet) de M. Debray, de l'Académie des Sciences, l'un des membres les plus autorisés de la section de chimie. Au laboratoire de l'Ecole normale il avait rendu, au début de sa carrière, de grands services à Sainte-Claire-Deville dans ses travaux sur l'aluminium. On lui doit d'intéressantes recherches sur le glucynium, sur le molybdène, le platine et en général sur les métaux. Ce qu'il y a de plus important dans son œuvre, ce sont ses études sur les phénomènes de la dissociation, qui seules suffiraient à lui assurer une place d'honneur dans l'histoire de la science contemporaine.

— Nous apprenons la mort du Dr E. Decaisne, à l'âge de soixante ans. M. Decaisne a écrit dans le *Figaro*, dans le *Petit Journal* et plusieurs autres journaux des articles remarqués qui avaient amené son admission à la Société des gens de lettres.

— M. Duclerc, sénateur, est mort le 21 juillet. Il était né, en 1812, à Bagnères-de-Bigorre. Après quelques œuvres littéraires peu importantes, il débuta, en 1840, au *National*, et y traita les questions d'économie politique, de finance, etc.

En 1848, il fut nommé adjoint au maire de Paris, M. Garnier-Pagès. Quelque temps après les électeurs des Landes l'envoyèrent à l'Assemblée constituante. Il fut bientôt nommé ministre des finances en remplacement de M. Garnier-Pagès.

Rentré dans la vie privée, il devint un des administrateurs de la canalisation de l'Ebre et dirigea le Crédit mobilier espagnol.

Il s'était retiré près de Bayonne, quand il fut élu, en 1871, représentant à l'Assemblée nationale par les départements des Landes et des Basses-Pyrénées. Il opta pour ce dernier. Depuis, il n'a jamais cessé de faire partie de nos Assemblées législatives. Vice-président de l'Assemblée nationale en 1875, il fut élu sénateur inamovible le 10 décembre de la même année, le cinquième sur 75. Il ne tarda pas à être choisi pour vice-président du Sénat.

Après la chute du ministère Freycinet, en 1882, il fut appelé à la présidence du conseil. Il constitua alors un ministère de conciliation, qui dura du 10 août au 29 janvier.

— On annonce la mort, au cours d'un *meeting* socialiste (5 août), d'Emile Eudes, né en 1844, ancien rédacteur en chef de la *Libre Pensée*, directeur du journal *l'Homme libre*. Révolutionnaire ardent et convaincu, il était un des principaux chefs du parti *blanquiste*. Il avait été l'élève et l'ami de Blanqui.

— Le Dr Fieuzal, médecin en chef de l'hospice des Quinze-Vingts, est mort dans les derniers jours de juillet. Son œuvre scientifique est considérable : son journal, *la Clinique des Quinze-Vingts*, est dans les mains de tous les savants, et il continuait avec la plus grande activité, avec le plus grand succès aussi, la publication des *Annales de la Clinique des Quinze-Vingts*, qui sont le résumé de sa belle carrière. Il avait cinquante-deux ans.

— L'auteur de *Blanqui et les Otages*, Benjamin Flotte, dont le nom restera célèbre dans les annales révolutionnaires, vient de mourir à Cuers (Var), où il s'était retiré depuis 1884. Il était âgé de soixante-seize ans.

— Nous apprenons la mort de M. Maxime Gaucher, critique littéraire de la *Revue bleue* et ancien rédacteur du *Télégraphe* (25 juillet).

Entré à l'Ecole normale supérieure en 1849, il fut reçu à l'agrégation des lettres en même temps que M. Gréard, en 1851.

Il fut nommé en 1863 professeur de seconde au lycée Condorcet, et, en 1865, professeur de rhétorique au même lycée.

Il a publié, en 1868, une traduction de Tite-Live en quatre volumes, et, en 1874, une édition classique de l'*Aululaire* de Plaute.

Il s'est éteint à l'âge de soixante ans.

— On annonce la mort de M. Michaux, sénateur de la Martinique (juillet). Longtemps fonctionnaire de l'administration coloniale, M. Michaux avait successivement franchi tous les degrés de la hiérarchie jusqu'au grade de directeur. Il laisse de remarquables travaux sur l'administration coloniale et la déportation.

— On annonce la mort (août) de M. Julien Pendaries. M. Pendaries s'était fait une spécialité dans la presse : il étudiait avec passion tout ce qui concer-

nait les assurances sur la vie, et avait publié sur ce sujet, dans le *Mot d'Ordre*, des articles remarqués.

— Nous apprenons la mort de M. Piégu, le sympathique directeur du *Petit Parisien*. Il n'était âgé que de quarante-cinq ans.

— Le comte Fernand-Henri de Quinsonas, ancien officier, chevalier de la Légion d'honneur, est décédé à Metz (juillet), à l'âge de trente-six ans.

Le comte de Quinsonas était un ardent adversaire de la franc-maçonnerie; il est l'auteur de nombreuses notices dirigées contre ses adeptes et répandues à profusion.

— On annonce la mort de M. Georges Robertet, frappé d'une congestion aux bains de mer du Crotoy.

M. Robertet, ancien professeur au lycée Charlemagne, avait été bibliothécaire du ministère de l'instruction publique et chef du bureau des bibliothèques. Il venait d'être nommé administrateur de la bibliothèque de l'Arsenal. Sa dernière publication, *Poètes lyriques français*, avait paru au mois de juin.

— Nous apprenons la mort (août) du chansonnier Charles Vincent, ancien rédacteur du *Siècle*, membre de la Société des gens de lettres, vice-président du Caveau, etc., décédé dans sa soixante-troisième année.

ÉTRANGER

Allemagne. — Nous apprenons la mort du Dr Bonitz, né en Hanovre (1814), successivement professeur à Berlin et à Vienne, bien connu des érudits par ses travaux critiques sur Homère, Sophocle, Thucidide, Aristote et Platon.

— J.-H.-A. Ebrard, poète, romancier et auteur dramatique, est mort à Erlangen, le 23 juillet. Il était âgé de soixante-dix ans.

— On annonce la mort, à Leipzig, de M. Frédéric Hofmann, qui avait dirigé pendant de longues années la *Gartenlaube*, journal illustré très répandu en Allemagne.

M. Hofmann était né en 1813.

— Nous apprenons la mort du Dr Ernst Ranke, frère puîné de l'historien, et professeur de théologie à l'Université de Marburg. Il était né en 1814.

— L'Allemagne vient de perdre une de ses célébrités littéraires dans la personne de Théodore Storm qui s'est éteint le 4 juillet à Hademarschen (Schleswig) dans sa soixante et onzième année (né en 1817).

Théodore Storm était un poète délicat, un écrivain du plus pur romantisme, dont l'œuvre en prose — rien que des nouvelles — déborde de poésie. Il laisse un volume de vers — *Gedichten* — et une cinquantaine de récits, dont le plus long ne va pas au delà de cent cinquante pages, mais dont la plupart sont de petits chefs-d'œuvre de grâce, d'émotion et de style. Théodore Storm, qui a produit jusqu'à sa dernière heure, pour ainsi dire, n'avait qu'un éditeur auquel il était toujours resté fidèle, Elwin Paetel, de Berlin; celui-ci avait publié, l'an dernier, à l'occasion du soixante-dixième anniversaire de l'écrivain, un élégant volume de Paul Schütze — également mort depuis — sur *Theodor Storm, sein Leben und seine Dichtung*, auquel nous renvoyons nos lecteurs désireux de faire plus ample connaissance avec une intelligence d'élite.

— On annonce la mort à Heidelberger d'un des historiens allemands les plus savants, M. Weber, qui s'était fait connaître surtout par une *Histoire universelle*.

Il était né en 1808.

Angleterre. — On annonce la mort de Mr. William Hellier Baily, paléontologiste distingué (6 août), à Rathmines, près Dublin. Son ouvrage le plus connu est intitulé : *Characteristic British Fossils*. Il a fourni un grand nombre d'articles intéressants aux journaux des Sociétés savantes du Royaume-Uni. Il était né en 1819.

— Mr. Francis Henry Temple Bellew, plus connu sous le nom de Frank Bellew, est mort à Long Island, le 29 juin. Il était né à Calcutta en 1827. Elevé en France, il débuta en Angleterre comme architecte, mais passa bientôt à la littérature et au journalisme. On a de lui la relation illustrée d'un voyage en Écosse, intitulée *A Cockney in the Highlands*. En 1853, il alla en Amérique, et prit part à la fondation de *The Lantern*, de *Yankee Notims*, de *Picayune*, de *John Donkey*, de *Vanity Fair*, etc. En même temps il écrivait dans les publications de la maison Harper. Revenu en Angleterre en 1860, il n'y resta qu'un an et fut un des fondateurs de *Temple Bar* et un des collaborateurs du *Punch* et de l'*Illustrated London News*. Sa dernière entreprise, le journal quotidien *Dawn* (*l'Aurore*), fondé il y a trois ans, n'eut qu'une éphémère existence.

— Un homme également distingué comme érudit, archéologue et poète, le Rév. John William Burgon, est mort le 4 août à Chichester. Un de ses principaux ouvrages est *Life and Times of sir Thomas Gresham*. Dans la polémique religieuse, il était

redouté plus pour sa violence que pour ses arguments.

— On annonce la mort d'un archéologue de mérite, Mr. W. H. Hart. Il laisse une *History and Cartulary of Saint-Peter's Abbey, Gloucester*, sans compter ses articles dans les journaux et sa collaboration très active à bon nombre d'ouvrages sur les antiquités anglaises. Il était membre correspondent de la Société des archéologues de Normandie.

— On annonce la mort de M. Octavius Morgan, écrivain distingué, à Newport, dans sa quatre-vingt-sixième année.

— *Notes et Queries* (11 août) annonce la mort d'un de ses collaborateurs, le Rév. John Rigaud (27 juillet), à l'âge de soixante-sept ans.

Autriche. — On annonce la mort de Karl Elmar (août), un des auteurs dramatiques les plus connus et les plus aimés de l'Autriche; il a écrit plus de cent drames populaires qui, pendant longtemps, ont obtenu les applaudissements du public. Dans ses derniers temps il vivait presque oublié. Il était né en 1815, et s'appelait de son vrai nom Schwiedack.

— Nous apprenons la mort, à Vienne (juillet), du général de Scheda qui dirigeait la section de l'Institut militaire chargée de la confection des cartes.

États-Unis. — Le capitaine Roland Folger Coffin, auteur de plusieurs ouvrages nautiques et rédacteur du *the World* et de *the Spirit of the Times*, est mort, le 17 juillet, à Shelter Island.

— Nous apprenons la mort de Mr. Gay, le véritable auteur de *l'Histoire des États-Unis* qui porte le nom de Mr. Bryant.

— Le 6 juin est mort, à New York, Mr. Thomas Mc Ebrath, auteur de *Dictionary of Words and Phrases used in Commerce, with practical and explanatory Remarks*, et un des premiers éditeurs de la *Tribune* de New York. Il était né en 1807.

— Un des écrivains les plus populaires aux États-Unis, le Rév. E. P. Roe, est mort le 19 juillet. Il était né en 1838. L'ouvrage qui marque comme son premier succès est *Barriers Burned away* (*les Barrières brûlées*). On peut encore citer *Opening of a Chestnut Burr, Culture of Small Fruits, Play and Profit in the Garden, Near to Nature's Heart, He Fell in Love with his Wife*, etc., etc. Tous ses ouvrages ont, on le voit, une tendance moralisatrice et religieuse. Son dernier récit, *Love*, se publie en feuilleton dans le *Cosmopolitan*.

Grèce — Mgr Dorothée Scholarios, ancien métropolitain de Larisse, vient de mourir. Né à Védista de Calambaca en 1812, il avait fait ses études à l'université d'Athènes et avait, durant de longues années, professé en Crète et ailleurs. En 1852, il fut créé métropolitain de Sozopolis et transféré, en 1860, au siège de Démétriade. En 1874, étant alors membre du Saint Synode, il fut promu à l'archevêché de Larisse; mais il ne prit pas possession de son diocèse. L'année suivante, il se rendit en Grèce et se fixa à Athènes. Il y vécut, depuis cette époque, honoré de tous, et considéré, à juste titre, comme un des prélats les plus distingués de l'Église orientale. Il avait fondé différents établissements de bienfaisance; il subvenait à l'entretien de deux écoles importantes : l'une à Sozopolis, l'autre à Triccala (cette dernière porte son nom). Très laborieux, il étudiait de préférence les Pères de l'Église. Le monde savant lui doit une Κλεὶς τῆς Πατρολογίας, et le premier volume du Ταμεῖον τῆς Πατρολογίας, comprenant les trois premières lettres de l'alphabet grec.

Suisse. — Le professeur A. Schweizer, disciple de Schleiermacher et éditeur de ses œuvres posthumes, est mort le 3 juillet, à Zurich, où il professait la théologie depuis 1834.

— Le docteur de Segesser, membre du conseil national de la Confédération helvétique depuis 1848, conseiller du gouvernement dans le canton de Lucerne, chef du parti ultramontain suisse, bien connu aussi comme auteur de nombreux ouvrages historiques, est mort à Lucerne, à l'âge de soixante et onze ans.

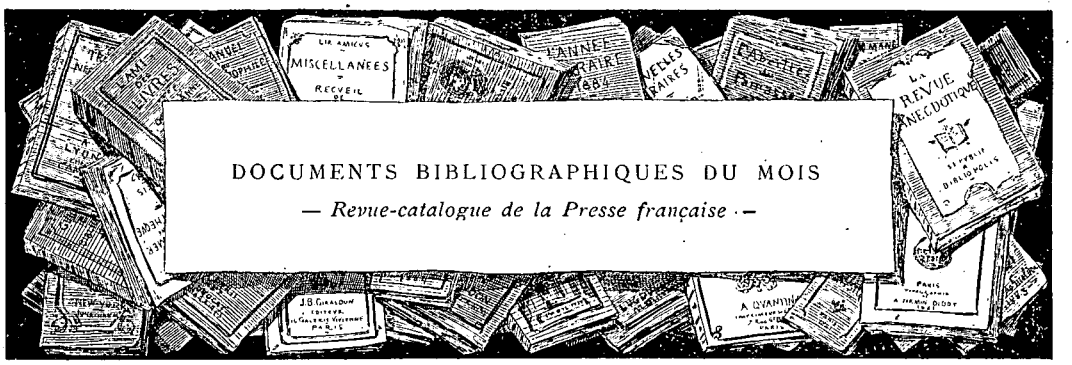

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Tribunaux.

ANNÉE MILITAIRE (15 août). Les côtes de France. — Le mariage des Officiers. — Les fourrages dans l'armée. — L'hygiène dans l'armée : Chirurgie dentaire. — La marine Russe. — ART (1er août). Paul Leroi : Rue Trompette, n° 6, à Saint-Germain-en-Laye (suite). — Henri de Chennevières : Les archives de la chalcographie du Louvre. — Arsène Monnier : Au mont Saint Michel. — (15). Augustin de Buisseret : Scarron. — Félix Naquet : Les artistes célèbres, publication fondée et dirigée par Eugène Müntz. — ARTISTE (juillet). Paul Leprieur : Le Salon de 1888 : La peinture (fin). — Léonce Benedite : La sculpture (fin). — J.-G. Prat : La céramique. — Paul Bonnefon : Charles Monselet. — Lucien Paté : Les Batteurs de grains, poésie.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES CHARTES (mai-juin). H. Moranvillé : Extraits de journaux du Trésor (1345-1419). — Auguste Castan : Origine du surnom de Chrysapolis donné à la ville de Besançon à partir du IXe siècle. — Inventaire du trésor du Saint-Siège sous Boniface VIII (1295), publié par Emile Molinier. — Frantz-Funck-Brentano : Philippe le Bel et la noblesse franc-comtoise. BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE (août). Louis Léger : Jean Kollar et la poésie panslaviste au XIXe siècle. — Mme Jeanne Mairet : Une ruche, nouvelle. — Paul Stapfer : Rabelais (deuxième partie). — Edmond Lullin : Le papier, ses matériaux et son emploi. — Edmond Rod : Le mouvement littéraire en Italie. — BULLETIN DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES (mars-avril). Lettres de M. Edmond le Blant, directeur de l'Ecole française de Rome. — J. Oppert : Un contrat rappelant la légende de Sardanapale. — La condition des esclaves à Babylone. — O. Riemann : Du texte des livres XXVI à XXX de Tite-Live. — B. Hauréau : Sur le *Livre des Six principes*.

CORRESPONDANT (25 juillet). Paul Thureau-Dangin : M. Guizot au pouvoir (II). — Ernest Lionnet : Le dernier des troubadours (fin). — Baron E. de Mandat-Grancey : La Brèche aux Buffles (VI). — P. Douhaire : Lady Georgiana Fullerton. (10 août). Numa de Chilly : L'espionnage (I). — A. de Lapparent : Le rôle de l'eau dans l'écorce du globe (I). — Paul Thureau-Dangin : M. Guizot au pouvoir (III). — A. de Ganniers : Mme Cottin pendant la Terreur, correspondance inédite. — C. Louis Régis : La société savante au XVIIe siècle.

DÉCADENT (1-15 août). Anatole Baju : M. Émile Zola décoré. — Laurent Tailhade : Quatorzains d'été. — Louis Vilatte : Le P'tit. — Ernest Raynaud : Rupture. — L. d'Arkaï : Fantaisie littéraire. — André de Bréville : A. Stéphane Mallarmé. — Félix Moore : Maupassant symboliste. — (15-31). Anatole Baju : L'académie française. — Laurent Tailhade : Quatorzains d'été. — Louis Vilatte : Le Pamphlet contemporain. — Ernest Raynaud : Gardien de la paix. — Impressions du Midi. — Summer.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (21 juillet). Les prétendues grandes réformes ou le bouleversement fiscal : octrois, successions. — Lavoisier, administrateur et économiste, d'après des documents nouveaux. — L'Islande. — Lettres du Sénégal : la flore du Sénégal et des rivières du Sud au point de vue économique. — La situation économique de l'Allemagne et le rapport de la Chambre de commerce de Berlin pour l'année 1887. — (28). Les Économats, les Sociétés coopératives, la participation aux bénéfices et les projets de loi gouvernementaux. — Le mouvement économique et financier en Allemagne ; le mouvement de la navigation sur les cours d'eau en Allemagne. — Dupont de Nemours et l'École physiocratique. — Le mouvement économique aux États-Unis. — Affaires municipales et départementales ; un chemin de fer souterrain tubulaire et électrique ; déchéance de la Compagnie générale des omnibus ; le régime des transports à Paris et à Londres ; l'élection de la commission du budget, etc. — La statistique forestière. — (4 août). L'abandon du latin et l'avènement du volapük. — L'industrie de la pêche en Angleterre. — Le mouvement ouvrier ; la grève des terrassiers. — L'industrie horlogère à Besançon. — La justice civile et commerciale en France et en Algérie pendant l'année 1886. — (11). La Bourse du travail, l'ordre public et l'Exposition de 1889. — Le capital de la dette publique en France. — Les discussions de la Société d'économie politique de Paris ; les fêtes foraines et leur influence sur la prospérité et la moralité du pays. — Affaires municipales : Semailles et moissons socialistes ; les deux protectionnismes ; le chemin de fer aérien ; le tramway funiculaire municipal ; les bateaux-omnibus et leur monopole de fait ; les traités et le point de vue démocratique.

GAZETTE ANECDOTIQUE (15 juillet). — Le sacerdoce du journalisme. — Lettres inédites de Blin de Sainmore. — (31). Le chevalier Dorat. — Les Meininger. — Une poésie

de Louise Michel. — Lettres inédites de Blin de Sainmore (fin). — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (1er août). Gustave Gruyer : Les livres à gravures sur bois publiés à Ferrare. — L. de Fourcaud : François Rude (deuxième article). — André Michel : Salon de 1888 (fin). — Charles Ephrussi : Le vicomte Both de Tanzia.

ILLUSTRATION (4 août). Philippe Daryl : La Vie partout. — Saga : Copenhague et son Exposition. — Hector Malot : Mondaine (suite). — Alexis Lemaistre : A l'École des Beaux-Arts (suite). — (11). Djallil : Victime du devoir. — H. Malot : Mondaine (suite). — Grosclaude : Conseils pour voyager. — INDÉPENDANT LITTÉRAIRE (1er août). J.-P. Clarens : Amiel. — Adrien Wagnon : L'amour vierge (suite). — Félix Rabbe : La Fontaine commenté par Camille Desmoulins. — Julien Berr de Turique : Autour du Conservatoire. — (15). J. OEstrup : L'Exposition de Copenhague et la peinture scandinave. — E. Contamine de Latour : Aubade, poésie catalane de V. Balaguer. — Mme G. de Montgomery, Levesque : Poésies ; rondel, sonnet. — J.-P. Clarens : Amiel (suite). — Adrien Wagnon : L'Amour vierge (suite). — Julien Berr de Turique : Causerie : les vacances. — INSTRUCTION PUBLIQUE (21 juillet). F. Duquesnoy : Les distinctions de l'âme et du corps. — E. Labbé : L'éducation de l'esprit par le latin. — (28). Duc de Broglie : Lacordaire. — Cours de M. Martha : Les lectures publiques. — (4 août). E. Lavisse : Les réformes universitaires. — Cours de M. Crouslé : Critique du Théâtre-Français, A.-G. de Schlegel. — Cours de M. Cartault : Biographie de Martial. — (11). A. Matinée : Machiavel et les Romains (suite). — Ch. Huit : Les origines de la bibliographie. — Cours de M. Martha : L'historien Fronton. — Cours de M. Croiset : Les discours dans Hérodote. — INTERMEDIAIRE (25 juillet). *Questions :* Sur des vers de Calvin. — L'uniforme de la Société des gens de lettres. — Les mémoires du général Hugo. — Mémoires du conventionnel Baudot. — Ambroise-Marie Arnoult et Charles Arnoult. — Mme Dupont, graveur. — La clef de l' « Immortel ». — La mort de Kœrner. — Bibliographie de la presse au quartier latin. — Un pseudonyme à expliquer. — Le Quérard et le Barbier. — Un auteur inconnu. — *Réponses* : Emile de Girardin. — Voltaire et le Canada. — Guignes-Rabutin. — La muse à Bibi, d'André Gill. — Bossuet et Joseph Prudhomme. (10 août). *Questions :* Sur les Mazarinades de la bibliothèque de Dieppe. — Les correcteurs d'imprimerie célèbres. — Errata d'auteurs célèbres. — Lettres inédites de l'abbé Nicaise (1623-1701). — Charles Monselet gourmet. — Les pièces de Marmontel fils. — *Réponses :* Petrus Borel le lycanthrope. — L'amitié de Mme de Maintenon et de Ninon de Lenclos. — Le Montesquieu du roi de Prusse. — Serge Panine, par Georges Ohnet. — Reliures aux armes. — L'académie des émulateurs. — Sur un philosophe peu connu. — Girbertus Johannes. — *Curiosités :* Les conventions de Michel Lévy et de Flaubert au sujet de *Salammbô*.

JOURNAL DES ÉCONOMISTES (août). A. Frout de Fontpertuis : La liberté de tester. — Mlle S. Raffalovich : Bentham « étude bibliographique ». — E. Fournier de Flaix : Progrès des banques aux États-Unis. — Rouxel : Revue critique des publications économiques en langue française. — Eugène Petit : Les maisons de répression en Suisse. — JOURNAL DES SAVANTS (juillet). J. Bertrand : OEuvres complètes de Christian Huygens. — R. Dareste : A. Gellié, *Noctium atticarum libri XX.* — Ch. Lévêque : L'Alternative. — G. Boissier : *Symmachi opera.* — B. Hauréau : *Analecta Spicileggi Solesmensis.* — G. Perrot : Le Musée central du Bardo.

LOTUS (16 juillet). F.-K. Gaboriau : Toujours debout ! — H.-P. Blavatsky : Psychologie de l'Égypte ancienne. — X. : La vue sans le secours des yeux. — Amaravella : La chanson des étoiles, de J. Rameau. — J. Rameau : La Tour noire (poésie).

MAGASIN D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION (1er août). Suite du numéro précédent. — Palais de justice de Poitiers. — E.-C. Carteron : Étude des Beaux-Arts. — MATINÉES ESPAGNOLES (30 juillet). Dom Pasquino : Départ du pape. — Armand Durantin : Pour une bécassine ! A. Schalk de la Faverie : Le patriotisme allemand. — Baron de Malortie : Un souvenir de Bernadotte. — G. Scherer : Les nihilistes. — Eusebio Blasco : Castelar. — Paul Deschanel : La citoyenne Bonaparte. — Marie Létizia de Rute : Chronique internationale. — Luis de Rute : Le Parlement espagnol. — MOLIÉRISTE (août). G. Monval : Mme Pernelle, Flipote et M. Tartuffe dans un roman de Ch. Sorel (fin). — E. Lapierre : Molière illustré : XVIII. Tartuffe. — Du Monceau : Bibliographie. — MUSÉE DES FAMILLES (1er août). Ad. Piazzi : Lettres de l'Engadine. — Jacques Porchat : L'ours et l'ange. — S. Blandy : Imogène. — F. Ravaisson : Une vieille prison. — Émile Moreau : Tableaux dramatiques du règne de saint Louis. — Louise Mussat : Mon roman. — Gassies des Brûlies : La farce du Cuvier. — (15). Désiré Lacroix : Autour du drapeau : la bataille de Bouvines. — Louise Lacuria : Royat. — Marie Cassan : Transformée, monologue. — L. Balthazard : Science en famille.

NATURE (28 juillet). Gaston Tissandier : Les centenaires. Stanislas Meunier : Pistes de Cheirotherium (Batracien Permien), exposées au Muséum d'histoire naturelle. — Van der Mensbrugghe : La tension superficielle. — Maurice Maindron : Collections ethnographiques de la Nouvelle-Guinée rapportées par M. Léon Laglaise. — (4 août). Dr Z. : Le Musée d'hygiène de la Faculté de médecine de Paris. — Gaston Tissandier : Les tissus de Madagascar. — Le Lucigène. — E. Oustalet : L'antilope sing-sing et l'antilope gorgone. — Pierre Mégnin : Le sylphe de la betterave. — Daniel Bellet : Le port en eau profonde de Boulogne. — (11). Gaston Tissandier : H. Debray, Études sur les trombes. — Léon Teisserenc de Bort : Premières cartes magnétiques de l'Algérie, de la Tunisie et du Sahara algérien. — L. Muller : Le paquebot *City of New York.* — Stanislas Meunier : Expériences sur les fleurs. — Dr P. Topinard : Les Hottentots au Jardin d'acclimatation de Paris. — Général Tcheng-ki-Tong : La soie et le ver à soie, en Chine. — NOUVELLE REVUE (15 août). Mme Juliette Adam : Réponse à la presse allemande à propos de l'authenticité du rapport du M. de Bismarck à l'empereur Frédéric III. — Un Russe : La situation. — M. Manuel Carneiro : L'abolition de l'esclavage au Brésil. — Comtesse Lydie Rostoptchine : Une poignée de mariages (suite et fin). — Frédéric Bataille : La chanson des Vachers du Jura (poésie). — Hugh Conway : La tête du mort (nouvelle). — Thiébault-Sisson : La presse française illustrée (deuxième et dernière partie). — Maurice Peyrot : L'Hermétisme et les Hermétiques. — Émile Hennequin : L'empereur Guillaume, d'après les souvenirs de Schneider. — Vernon Lee : Miss Brown (suite).

POLYBIBLION (juillet). Firmin Boissin : Romans, Contes et Nouvelles. — Arthur de Ganniers : Art et Histoire militaires. — Comptes rendus.

REVUE ALSACIENNE (juillet). Henri Finistère : Gustave Jundt. — E. Müntz : Les architectes alsaciens à Milan au xve siècle. — Pierre Ficy : Revanche (nouvelle). — Ch. Rabany : Louis Schneider. — D'Outremer : Une improvisation

(poésie). — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (mai-juin). Max Collignon : Tête en marbre trouvée à Tralles (Musée de Constantinople). — Deloche : Étude sur quelques cachets et anneaux de l'époque mérovingienne (suite). — R. de la Blanchère : Carreaux de terre cuite à figure découverts en Afrique. — Abel Maître : Cimetière gaulois de Saint-Maur-les-Fossés. — Ch. Gantzwiller : La Vénus de Mandeure. — Baron de Baye : Les bijoux gothiques de Kertch. — REVUE CRITIQUE (16 juillet). Schwab : Le sacrifice dans l'Inde antique. — Monuments de la sculpture grecque et romaine, p. p. Brunn et Bruckmann (I). — Bœckh : Le gouvernement des Athéniens. — Sénèque, p. p. H.-J. Müller. — Tite-Live, p. p. Zingerle. — César, p. p. Pramnier. — Cornelius Nepos, p. p. Weidner. — Ovide, p. p. Sedlmayer. — Çicéron, Caton l'ancien et Lelius, p. p. Schiche. — La chanson de Roland, p. p. W. Fœrster. — Adgar, Légendes de la Vierge, p. p. Neuhaus. — Koschwitz : Commentaires des plus anciens monuments de la langue française. — Œuvres d'art de Mons, p. p. W. Bernhard. — Em. Beaussire : Les principes du droit. — (23) Abon-Hanifa, les longues histoires, p. p. Guirgass. — H. Berger, la géographie des Ioniens. — De Hartel, grammaire grecque de Curtius. — Ausone : Sidoine Apollinaire et Fortunat, trad. par Corpet, Eug. Baret, Ch. Nisard. — Brachet et Dussouchet : Cours supérieur de grammaire française. — (30) : De Landberg : Critica arabica. — M. Mayer : Titans et Géants. — Un Chevalier : Sources historiques du moyen-âge. — Souriau : La versification de Molière. — Ed. de Hartmann : Problèmes modernes. — Schopenhauer : Le monde comme volonté et représentation, trad. par Burdeau (I). — Ed. Brissaud : Histoire des expressions populaires relatives à l'anatomie, la physiologie et la médecine. — (6 août). Commentaire d'Asclépins, p. p. Hayduck. — Müllenhoff : Antiquités allemandes (II). — Jourdain : Excursions historiques et philosophiques à travers le moyen âge. — Cosneau : Le connétable de Richemont. — Eng. Müntz : Les collections des Médicis au xvᵉ siècle. — Delaborde : Marc-Antoine Raimondi. — (13). Petrie : Voyage en Egypte. — Paoli : Paléographie latine. — Jewett : Les Catalogues des bibliothèques, trad. par Biagi. — Aulard : Les orateurs de la Législative et de la Convention. — Gazier : Études sur l'histoire religieuse de la Révolution française. — Grimaux : Lavoisier. — Foucart : Campagne de Prusse, Iéna. — De Tournon : Notes sur l'invasion des Lyonnais en 1814. — REVUE DE FAMILLE (1ᵉʳ août). Jules Simon : Patrie. — Ernest Lavisse : Les associations d'étudiants. — Louis Ulbach : Les Vocations. — Victor Fournel : La vocation d'un père. — Eugène Asse : Mˡˡᵉ de Sommery (fin). — Henry Gréville : La seconde mère (fin). — REVUE DE LA FRANCE MODERNE (juillet). Fernand Giraudeau : Le baron Tartuffe, comédie politique. — Augustin Filon : La Gemmi (nouvelle). — Baron de Wateville : Devises nobiliaires et dictons populaires. — Louise Labat : Orientale (poésie). — REVUE DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE (août). M. C. : L'Enseignement secondaire libre. — E. Julien : Sully-Prudhomme ; La poésie philosophique et scientifique. — J. Flory : L'Avenir commercial des colonies allemandes. — REVUE DE PARIS ET SAINT-PÉTERSBOURG (15 août). P. Loti : Toilette d'impératrice. — A. Esquiros : Les Quarante du siècle. — A. Silvestre : Plaidoyer pour la gaieté. — A. Houssaye : Les bonnes fortunes de Saint-Lambert. — Théo-Critt : La puissance militaire de la Russie. — J. Madeleine : Deux Chérubins. — F. Corvin : Le théâtre en Russie. — P. Korigan : Un début. — Ch. Joly : L'École de Rome. — Th. de Banville : Poésies. — M. Collière : H. de Regnier. — E. Mikhaël : R. Darzens. — A. Karr : Les bêtes à bon Dieu. — REVUE DES DEUX MONDES (1ᵉʳ août). Th. Bentzon : Le mariage de Jacques. — Ernest Renan : Le règne de Salomon. — Duc de Noailles : Le pouvoir judiciaire aux États-Unis. — Gaston Boissier : Le huitième centenaire de l'université de Bologne. — G. Rothan : Une cour allemande au xixᵉ siècle (I). — L'électeur de Hesse. — Ludovic Carrau : Épicure, son époque, sa religion, d'après de récents travaux. — G. Valbert : Le marquis d'Argenson, ministre des affaires étrangères. — F. Brunetière : *L'Immortel*, de M. A. Daudet. — (15 août). Henry Rabusson : L'Épousée (première partie). — Camille Rousset : La conquête de l'Algérie (VI). — L'Insurrection de 1845, Bou-Maza, Sidi-Brahim, la Chasse à l'émir. — G. Rothan : Une Cour allemande au xixᵉ siècle (II). — L'Allemagne en 1848. — Ferdinand Brunetière : Pierre Corneille. — Marquis de Courcy : La renonciation des Bourbons d'Espagne au trône de France (II). — La seconde pensée de Louis XIV, résistance de Philippe V, sa résolution définitive. — Paul Leroy-Beaulieu : L'État, la société et l'individu, la Genèse des fonctions de l'État. — REVUE DU CERCLE MILITAIRE (21 juillet). L'Algérie de 1839 à 1840. — (29). L'infanterie montée. — Les pensions militaires en Italie. — Une lettre du capitaine Morris à sa mère. — (5 août). Projet de cible permettant d'exécuter des tirs sans le secours des marqueurs. — L'Armée marocaine. — La réorganisation de l'École de guerre à Vienne. — Les batailles imaginaires : la bataille de Belfort. — L'agonie de l'Angleterre. — Rome et Berlin. — (12). Le combat à pied dans la cavalerie Russe. — Le général von Grolman ; le général von Meerscheidt-Hüllessem. — REVUE DU MONDE LATIN (août). Pierre de Witt : Le comte de Paris. — François de Curel : L'orphelinat de Gaëtan (fin). — A. Spont : L'abolition de l'esclavage au Brésil (fin). — Pierre Tourzel : Eva de Boisvidame. — Lotty Millio : Souvenir d'une régence française en Piémont, Marie-Christine de France, duchesse de Savoie (suite). — Alexandre Lambert de Sainte-Croix : Souvenir du siège de Paris : Une nuit blanche. — REVUE GÉNÉRALE (1ᵉʳ août). Edmond Deschaumes : Michelet et l'amour libre. — C. Lecouflet : M. Waldeck-Rousseau. — Jean Honcey : Tartarin chez Daudet : Ch. de Larivière : *L'Immortel*, d'Alphonse Daudet. — Ernest Tissot : M. Paul Bourget. — Discours de M. Delunsmontaud : Inauguration du monument de Mirabeau. — Jean Fusco : Pietro Saracini (Extrait : Capri, nouvelle). — Notes et souvenirs. — REVUE GÉNÉRALE D'ADMINISTRATION (juillet). Ernest Passez : Les portions ménagères et communales en France et à l'Étranger. — Martinet : Les différentes formes de l'impôt sur le revenu. — E. Cellières : Du privilège des ouvriers en matière de travaux publics. — Lecour : De la prostitution. — REVUE ILLUSTRÉE (1ᵉʳ août). E. Zola : Le Rêve (suite). — Lacour : Alexandre Dumas fils. — Montégut : Carabas (suite). — Yveling Rambaud : Force psychique. — REVUE INDÉPENDANTE (août). F. Champsaur : Les noces du rêve. — P. Hervieu : Attentat à la pudeur. — Wronski : Autobiographie. — M. Beaubourg : La douceur de la caresse. — G. Moore : Confessions (fin). — F. Viélé Griffin : Rondes, Poésie. — REVUE LIBRE (juillet). Rodolphe Darzens : L'Immortalité élective. — Henry La Luberne : Le Fétiche (nouvelle). — Léon Legludic : Quelques réflexions sur l'éducation des aveugles. — Mario de la Tour de Saint-Ygest : Poésies : Délire d'une nuit d'été. — REVUE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE (juin-juillet). René Maury : Portraits après décès. — Georges Gourdon : L'intérieur de Pierre Loti : A. Andréi : Dans les maquis. — L. Felgère : Mariage de convenance. — Jean Appleton : Évangéline. — F. Combes : Lamartine. — Supplément poétique. — REVUE PHILOSOPHIQUE (août). Paulhan : La finalité comme propriété des éléments psychiques. — P. Regnaud : Remarques sur l'évolution logique des différentes catégories du nom. — G. Tarde : La dialectique sociale (fin). — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (21 juillet). Edmond Haraucourt : L'immortalité, conte philosophique. — Charles Benoist : La morale

économique, d'après M. de Molinari. — Novakovitch : Une fête populaire en Serbie. — Miss Mary Robinson : La femme de Ludovic le More. — Jules Guillemot : Un Hongrois à Paris. — (28). Guy-Valvor : L'Oiseau bleu (conte). — Arvède Barine : Garibaldi. — Léo Claretie : Le théâtre de collège. — Le roi Milan et son divorce. — Z. : Notes et impressions. — (4 août). F. Fabre : Ma vocation (deuxième partie). — Émile Gebhardt : Un lettré Italien à la cour d'Espagne ; Pierre Martyr d'Anghera. — N. Quellien : La Tour d'Auvergne, celtologue. — S. A. Van Raalte : Nikolaas Beets, dit Hildebrand, la *Camera obscura*. — François Coppée : Les ratés (ballade). — (11). André Mellerio : L'amour d'une Ondine. — Ernest Meyer : Le chemin de fer transcaucasien et le péril chinois. — A. Levinck : M. Alarcon, *le Tricorne*. — REVUE SCIENTIFIQUE (21 juillet). P. Loye : La mort par la décapitation. — Verneau : L'Atlantide et les Atlantes. — D. Bellet : L'immigration chinoise aux États-Unis. — Astier (1813), et une ancienne théorie de la fermentation. — (4 août). E. Warming : La Flore du Groënland. — L'abolition de l'esclavage au Brésil. — (11). H. de Lacaze-Duthiers : Le monde de la mer et ses laboratoires. — E. Ratoin : Les vins étrangers. — La marine Anglaise. — REVUE SOCIALISTE (août). F. Lassalle : Le programme des travailleurs. — H. Aimel : Statistique sociale. — B. Malon : Jean Meslier, communiste et révolutionnaire. — Marie Desprès : Catéchisme socialiste. — A. Regnard : Aryens et Sémites. — P. Cassard : L'idée nouvelle. — Raymond : L'abolition des octrois. — B. Malon : La mort d'Eudes. — REVUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE (août). A. Mels : Scènes de mœurs espagnoles. — Eug. Müntz : Tombeau des Médicis, par Michel-Ange. — E. Petit : Douze lettres inédites de Mignet. — Ad. Jullien : Halévy. — Léo Lefte : Régnier. — L. Benedite, E. de Linge : Poésies. — Antony Valabrègue : Le Pays de Caux. — Paul Leroi : Th. Deck, directeur de la manufacture de Sèvres. — E. Molinier : Léonard Limosin. — L'Œuvre de M. Eugène Véron.

SAMEDI-REVUE (21 juillet). Le comte de Paris et les ouvriers. — L. de La Brière : Les lettres de Mme la duchesse d'Orléans. — A.-M. de Civiny : La Russie et l'Allemagne. — L. de Chauvigny : La terre maudite (poésie). — *** : A côté du devoir, nouvelle (suite). — (28). L. de la Brière : Livres pour aveugles. — C. de Gœcklin : Sous l'équateur africain : Un épisode de traite des noirs à l'embouchure de l'Ogooué. — *** A côté du devoir, nouvelle (suite). — (4 août). Kobzar : En Russie. — Victor Fournel : Le temps passé. — Jean Guiran : L'orthographe et ses détracteurs. — J.-M. Richard : La France et Paris en 1795, d'après une récente publication. — *** : A Côté du devoir (nouvelle). — (11). Raoul Loky : Une Œuvre nécessaire. — L. de la Brière : Collèges fleuris. — H. Gueneau de Mussy : La Nouvelle croisade. — C. Huit : Les sentiments de la nature. — Mme Calmon : Mme de Custine, d'après un livre récent. — SPECTATEUR MILITAIRE (1er août). Colonel Martin de Brettes : Canons dans l'infanterie. — W. de Fonvielle : L'aéronautique militaire en 1888. — E.-B : Publications historiques. — (15). Ch. Auriol : Retraite du 10e corps de la Grande-Armée de la Dwina sur Dantzig (1812). — Colonel Martin de Brettes : Canons dans l'infanterie, 1740-1813 (deuxième article). — N. Desmaysons : Des Délégations de solde. — X*** : Journal d'un volontaire de 1791. — Alfred Duquet : Saint-Cyr et Saint-Maixent au camp.

TOUR DU MONDE (28 juillet). Savorgnan de Brazza : Voyages dans l'ouest africain. — (4 et 11 août) Émile Guimet : Huit jours aux Indes. — TRADITION (15 juillet). Dr Stanislas Prato : Un passage de Pétrarque et de Monti, et la tradition populaire. — Achille Millien : Le Merle du mardi-gras. — Charles Guillon : La Colognetta ; la Quenouille, chanson de l'Ain. — Emile Blémont : Les chansons populaires dans « toute la Lyre ». — Armand Beauvais : Livres de colportage (I). — Le Médecin des pauvres. — Henry Carnoy : Notes sur Roland. — Dr Constantin Stravelakis : Superstitions de l'île de Chio (première partie). — Victor Brunet : Le Chantre et le Custos. — (15 août). Léon Sichler : Portrait du chansonnier lillois A. Desrousseaux. — Arthur Pougin : Un chansonnier populaire ; Alexandre Desrousseaux. — Emile Blémont : Goëthe et la tradition. — C. de Warloy : La légende de Saint-Nicolas (suite). — Henry Carnoy : Le Pentameron du cavalier Basile. — Frédéric Chevalier : Le Merle-Blanc, conte morvandiot. — Emile Maison : Les amoureux de Péronville, légende bauceronne. — Dr Constantin Stravelakis : Superstitions de l'île de Chio (fin). — Comme j'avais des sabots neufs, chanson et mélodie populaires, recueillies par Charles de Sivry. — Dr E. Bogros : Chanson de noces du Morvan. — C. de Warloy : Les Procès d'animaux (suite). — Charles Guillon : La Servante du curé, chanson bressanne. — H. C. : Saints et idôles châtiés. — Constant Dorville : Adam et Eve dans les croyances rabbiniques. — Isidore Salles : Lou Cantounié ; Le Cantonnier, poésie gasconne et traduction.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 juillet au 15 août 1888)

DÉBATS. Juillet : 16. Jules Lemaître : La semaine dramatique (*l'Immortel*). 17. Ernest Lavisse : L'empereur Guillaume II. — 31. Jules Dietz : L'exposé des réformes dans l'Université. — Août : 4, 11. Paul Desjardins : Notes contemporaines. — 14. Harry Alis : Charles Cros et les Hydropathes.

XIXe SIÈCLE. Juillet : 22. Francisque Sarcey : Chronique (La jeune littérature et les professeurs). — Août : 3. Francisque Sarcey : Chronique (Les réformes dans l'enseignement). — 9. Henry Fouquier : La vie de Paris (*le Sommeil de Danton*, de Clovis Hugues).

ÉCHO DE PARIS. Juillet : 18. Émile Bergerat : Tartarin à l'Académie. — 26. Albert Dubrujeaud : D'un mortel et de *l'Immortel*. — 28. Henry Bauer : Les chansons de Jules Jouy.

ESTAFETTE. Juillet : 17. Jules Case : La critique scientifique. — 21. Edouard Petit : Histoire du peuple anglais (par J.-R. Green). — 26. Heurtar : Gratuité. — Août : 1er. Heurtar : En Sorbonne. — 4. Édouard Petit : Paul Soleillet. — 5. Francisque Sarcey : Chronique (Zola, Daudet et Sardou). — 15. Heurtar : Les langues vivantes.

ÉVÉNEMENT. Juillet : 21. Philibert Audebrand : Le marquis de Sade. — 23. L. Roger-Milès : L'internat et la discipline. — 25. Jean Lorrain : Encore l'Académie. — Août : 1er. Victor Fournel : Émile Zola et l'Académie française. — 13. Pierre de Lano : Le Dieu (É. Zola).

FIGARO. Juillet : 24. Henry Fouquier : L'Académie et les lettrés. — 27. Octave Mirbeau : Émile Hennequin. — 28. François Coppée : Sur la tour Eiffel. — Général Tcheng-Ki-Tong : Une princesse de l'onde, conte chinois. — Chamillac : Le snobisme du bibelot et de la curiosité. — Août : 1er. Macé de Challes : Les ascendants de Victor Hugo. — 4. Théodore de Banville : Statues. — Émile Faguet : La rue. — Gaston Bergeret : Postulante. — 6. Henry Fouquier : Les anciens et les modernes. — 9. Octave Mirbeau : La fin d'un homme. — 11. Ernest Renan : La question de l'amour.

GIL BLAS. Juillet : 25. Nestor : La victoire de Chrysale. — Août : 3. Aramis : La comédie parisienne (les réformes dans l'enseignement). — 10. Léon Bernard-Derosne : *Le Sommeil de Danton*, de Clovis Hugues.

JUSTICE. Juillet : 16. Santhonax : L'enseignement supérieur pendant la Révolution.

MONITEUR UNIVERSEL. Juillet : 17. J. V. : Mme de Custine. — Août : 2. Edmond Villetard : Les idées de M. Lockroy. — 8. J. V. : Un Dangeau prussien.

NATION. Juillet : 28. Tony-Révillon : La statue de Balzac. — 29. Georges Forgues : Alphonse Daudet. — 30. Pontsevrez : La semaine de Paris (les discours de distribution de prix). — Tony-Révillon : La statue de Musset.

NATIONAL. Juillet : 30. Armand Dayot : La vie littéraire et artistique en Danemark.

PAIX. Juillet : 18. M. Zola décoré. — 19. Bohème savante. — 21. Maisons historiques. — Août : 3. La fièvre verte de M. Zola.

PARIS. Juillet : 23. Arsène Alexandre : Le mouvement artistique. — 27. Louis Ulbach : Le joueur d'orgue. — Août : 2. Arsène Alexandre : Elle et Lui (l'Académie et M. Zola).

PARTI NATIONAL. Juillet : 18. Victor Fournel : Les souvenirs de Nisard. — 20. Francisque Sarcey : Nu, par Jacques Le Lorrain. — 27. Francisque Sarcey : Mme Lupar, de M. Camille Lemonnier. — Août : 5. Jules Tellier : M. Lockroy et les études classiques.

PATRIE. Juillet : 17. M. de Thémines : La genèse d'un opéra. — 20. Hippolyte Fournier : Souvenirs et notes biographiques, par Désiré Nisard. — Août : 7. A. de Bouteyre : *1814*, par Henry Houssaye.

PAYS. Août : 2. G. Cunéo d'Ornano : Langues mortes.

RADICAL. Juillet : 30. Georges Lefèvre : Les chansons de Jules Jouy. — Août : 1er. Henry Maret : Les réformes universitaires.

RAPPEL. Juillet : 29. Grif : Lacordaire.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Juillet : 23. André Theuriet : Pendant la fenaison. — 24. Gabriel Compayré : Affaires scolaires. — Août : 6. André Theuriet : Paternité.

TEMPS. Juillet : 18. Anatole France : La vie littéraire (Tola Dorian; la fausse Jeanne d'Arc). — 19. Hugues le Roux : La vie à Paris (Les chevaliers de Malte et le comte de Villiers de l'Isle-Adam). — 22. Anatole France : L'Académie française devant ses ennemis. — Août : 7. Général Thoumas : La vie militaire, 1814, par M. Henry Houssaye. — 8, 11. Philippe Daryl : Les jeux scolaires et l'éducation physique (à Éton). — 9. Paul Stapfer : Les idées de Rabelais sur le mariage. — 13. Francisque Sarcey : *Le Sommeil de Danton*, de M. Clovis Hugues.

VOLTAIRE. Juillet : 17. Roger Marx : L'estampe originale.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

— Procès de presse, de propriété littéraire et de librairie —

PROPRIÉTÉ LITTÉRAIRE

Articles non signés. — Larges emprunts. — Condamnation pour délit de contrefaçon.

La 9e chambre correctionnelle, présidée par M. Grehen, a jugé, le 13 mars, une question de contrefaçon en matière littéraire qui offre quelque intérêt.

Au nom de la Société du journal *la Loi*, M. Chevalier-Marescq poursuivait un grand éditeur d'almanachs, M. Noblet, qui a puisé avec beaucoup de sans-gêne dans les colonnes du journal judiciaire que nous citons, pour remplir ses innombrables opuscules, les *Almanachs de l'Aisne, de Seine-et-Oise, de Seine-et-Marne, de la République, l'Almanach comique, du calembour proverbial*, etc., etc., de chroniques et nouvelles spirituelles et amusantes non signées, ceci étant à relever.

Ainsi, sur vingt-trois nouvelles que renfermait l'almanach dit de la *Police correctionnelle*, pour l'année 1887, vingt et une avaient été empruntées à *la Loi*.

Le Tribunal a dit :

« Attendu que la Société du journal *la Loi*, éditeur des écrits originaux, ne représente à la vérité aucun acte formel qui l'investisse de la propriété de ces œuvres ;

« Mais attendu que la propriété des œuvres d'auteurs anonymes et inconnus, dont la volonté peut être de ne se révéler en aucun cas, ne saurait demeurer vague et incertaine ou devenir une sorte de *res nullius ;*

« Qu'il est donc de toute nécessité que l'éditeur d'œuvres de ce genre soit comme ayant reçu des auteurs eux-mêmes l'exercice des droits qui leur appartiennent ;

« Qu'ainsi fait, d'ailleurs, la loi du 19 juillet 1793 qui, dans son article 6, montre la poursuite en contrefaçon exercée par celui qui a mis au jour un ouvrage de littérature ou de gravure, c'est-à-dire par l'éditeur de cette œuvre. »

Par ces motifs et par application des articles 425 et 427 du Code pénal, la 9e chambre, après plaidoiries de Me Pouillet pour *la Loi*, et de Me Huard pour M. Noblet, a condamné ce dernier à 50 francs d'amende pour délit de contrefaçon, et à 1,500 francs de dommages-intérêts, avec insertion du jugement dans cinq journaux au choix de la partie lésée.

TRIBUNAL DE LA SEINE (1re ch.).

Présidence de M. Aubépin.

Propriété littéraire et artistique. — Collaboration. — Conseils. — Cession. — Nom de l'auteur. — Suppression. — Substitution. — Fait illicite.

De simples conseils donnés à un écrivain ne sauraient conférer les droits et la qualité de collaborateur.

La cession de la propriété littéraire d'une œuvre ne confère pas au concessionnaire le droit de supprimer le nom de l'auteur, ni surtout de faire la publication sous un autre nom.

(E. de Bertrand c. Habert.)

En 1883, M. E. de Bertrand composait une nouvelle, *le Dernier sourire*, dont il céda la propriété au sieur Habert. A la deuxième édition, la brochure ne paraissait que sous les initiales E. de B. ; à la sixième, il n'y avait plus de nom d'auteur ; et en 1885, la couverture attribuait l'œuvre à A.-C. Habert.

Sur la plainte de M. de Bertrand, le tribunal a rendu le jugement suivant :

« Le Tribunal,

« Attendu qu'en 1883 paraissait une brochure intitulée *le Dernier sourire*, par E. de Bertrand, qui était mise en vente dans les bureaux du journal *le Conseiller des assurances* ;

« Qu'il est sans intérêt de rechercher si tous les exemplaires de la première édition portaient en entier le nom du demandeur, ou si la majeure partie portaient seulement les initiales E. de B., comme l'affirme le défendeur ;

« Que ces initiales, en effet, désignaient le demandeur ;

« Attendu, d'ailleurs, que dans le numéro du 15 juillet 1883 Habert, propriétaire-directeur du journal *le Conseiller des assurances*, annonçant lui-même la publication dont il s'agit à ses lecteurs, renvoyait les éloges qu'elle recueillait à l'auteur principal de cette brochure, M. de Bertrand, et ajoutait qu'il s'estimait, pour sa part, suffisamment récompensé des conseils qu'il lui avait donnés par le succès qu'obtenait cette nouvelle ;

« Qu'ainsi, de l'aveu même du défendeur, sa part de collaboration avait simplement consisté à donner des conseils à E. de Bertrand, l'auteur principal ;

« Attendu cependant que des éditions ultérieures ayant été publiées par Habert, celui-ci a supprimé successivement le nom et les initiales du demandeur, d'abord sur la couverture de la brochure, puis à la fin même du texte ;

« Qu'enfin, en 1885, paraissait une nouvelle édition avec cette mention : vingtième mille, et que la brochure était intitulée : *le Dernier sourire*, par C. Habert, d'après le récit d'un officier ;

« Attendu que, dans ces conditions, de Bertrand est en droit de protester contre la substitution du nom du défendeur au sien ;

« Que les conseils que celui-ci a pu donner à l'auteur ne sauraient lui conférer les droits et la qualité de co-auteur dont il excipe, ni justifier l'usurpation qui lui est imputée ;

« Attendu, il est vrai, que le 11 décembre 1883, E. de Bertrand cédait au défendeur, moyennant une somme minime, tous ses droits sur la brochure dont il s'agit ;

« Mais que cette cession, en conférant à Habert la propriété littéraire de l'œuvre, ne lui donnait nullement le droit de supprimer le nom de l'auteur, ni surtout celui de publier la brochure sous un autre nom ;

« Attendu que le tribunal a les éléments nécessaires pour déterminer le chiffre des dommages-intérêts ;

« Par ces motifs,

« Fait défense à Habert de mettre son nom sur la brochure : *le Dernier sourire ;*

« Dit que, dans l'avenir, tous les exemplaires de cette brochure devront paraître avec le nom de E. de Bertrand ;

« Ordonne la suppression des exemplaires qui seraient revêtus du nom de Habert ;

« Et, pour le préjudice causé, condamne Habert à payer au demandeur la somme de 400 francs à titre de dommages-intérêts.

« Déclare Habert mal fondé dans toutes ses fins et conclusions, l'en déboute, et le condamne aux dépens. »

(Plaidants : Me Michel Pelletier, pour le demandeur ; M. Ameline de la Briselaine, pour le défendeur. Me Bulot, subst.)

L'Administrateur-Gérant : A. SAUPHAR.

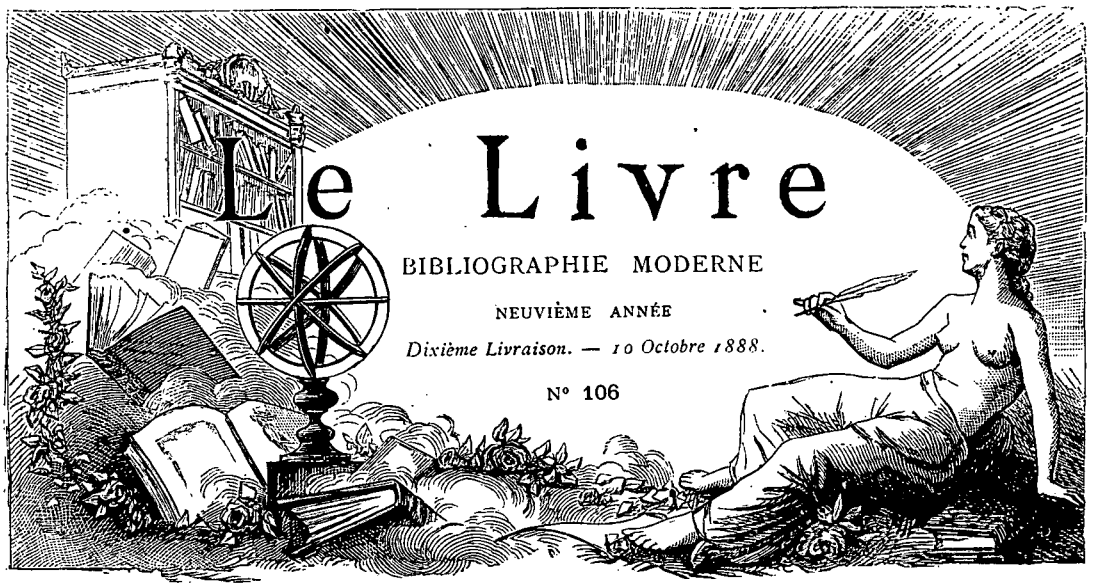

L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE

SOMMAIRE GÉNÉRAL

La Bohème d'hier et les Réguliers d'aujourd'hui, par OCTAVE UZANNE. — **Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Histoire. — Beaux-Arts. — Géographie. —Bibliographie. — Mélanges. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.**

LA BOHÈME D'HIER ET LES RÉGULIERS D'AUJOURD'HUI

CHARLES CROS

Les derniers Bohèmes. — Une revue de la Bohème à faire de 1860 à 1880. — Charles Cros poète. — Son portrait. — Ses entreprises bizarres. — Le Coffret de Santal. — *La légende de* l'Archet. — Les Dizains Réalistes *de 1876. — Charles Cros aquafortiste. — Ses dizains parodistes.* — Le Fleuve, *poème, couronné par l'Académie.* — La Revue du monde nouveau. — La Science de l'Amour. — La Vision du grand canal royal des deux mers. — La génération actuelle, sa mélancolie, son inérudition et son incuriosité.

En écrivant son étude trop peu connue et si curieusement documentée sur *Henri Mürger*, son temps et les *Derniers Bohèmes*, Firmin Maillard, qui aujourd'hui vit retiré en Algérie, ne se doutait guère sans aucun doute qu'il lui faudrait un jour prolonger le plainchant de son *requiem* de brasserie et aussi faire une nouvelle annexe à sa fosse commune dans la tranchée de laquelle on voit échouer lamentablement Amédée Roland, Duchesne, Théodore Pelloquet, Antonio Vatripon, Georges Detouches, Armand Lebailly, J.-F. Vaudin, Max-Buchon, Desnoyers et vingt autres poètes ou bons chroniqueurs de la génération d'avant le coup d'État.

Certes, on ne peut considérer comme les réels *Derniers Bohèmes* ceux qui illustrèrent

le Divan Lepelletier, la brasserie des Martyrs ou le *Rat mort*, plus de trente ans avant la naissance du *Chat noir*. — Ce ne furent en vérité que les précurseurs des derniers irréguliers et des véritables indépendants d'art.

A leur suite sont venus d'autres bardes erratiques, ménestrels du gai savoir, museurs de la phrase, baladins de la rime qui, déjà moins insoucieux, plus bouclés dans leurs mouvements par les nécessités de la vie moderne, ont cependant marqué leur passage parmi nous. — Ceux-ci, par exemple, comme les retardataires et les traînards d'une armée en retraite, ont définitivement clos la longue théorie de la bohème qui aura campé dans les lettres et les arts françaises durant plus des deux tiers de ce siècle.

Le temps de bohème — « la période des sauvages, » diraient les Anglais, — ébauché en France aux approches du grand mouvement hystérologique de 1830, doit être regardé comme mort aujourd'hui; ses derniers râles se sont singulièrement manifestés au club des *Hydropathes* de la rive gauche. Les générations montantes de l'heure actuelle momifiées sous les bandelettes du pessimisme ou abruties par la vaine recherche d'une issue dans la dédaléenne école décadente, ne vivent plus que dans une incuriosité générale, dans une égoïste admiration ombilicale qui les rend réfractaires à toute manifestation tentée en commun, et mise en avant avec ce qui leur manque le plus, hélas ! avec de l'élan, de la flamme, de l'audace, de la conviction et surtout de la jeunesse.

De 1860 à 1880, il y aurait une étrange revue de bohèmes des lettres à passer; on y retrouverait côte à côte les plus glorieux d'entre nous et les plus obscurs; les épeurés de notoriété et les affamés d'éclat public, et une philosophie sereine se dégagerait de cette histoire d'hier qui, devançant les jugements de la postérité, sortirait de l'ombre les modestes dévots de l'art, inquiets d'esthétique et d'originalité, et replongerait dans le vide de leur néant les charlatans de la popularité qui sont parvenus à placer devant l'opinion le chiffre imposteur de leur personnalité devant le zéro de leur insuffisance.

***

Un des plus vivants, des mieux doués, des plus complexes parmi les ultimes bohèmes de lettres de la vieille garde fut ce pauvre Charles Cros qui vient de mourir et en l'honneur de qui la presse, époumonée comme un camelot, n'a pas su lancer un boniment sincère ou simplement empreint d'exactitude.

Une note qui a couru dans les bureaux de rédaction a fait de Cros une sorte d'inventeur illuminé doublé d'hébraïsant, instigateur de l'emmagasinement de la voix avant Edison, un fabricant de monologues pour *Coquelinades*, et un chimiste bizarre mais peu pratique. — Du poète charmant, délicat, prime-sautier, du troubadour archaïque; pas un traître mot dans la plupart des gazettes.

Cependant, au premier rang des *minores*, Charles Cros nous apparaît tristement crucifié sur sa lyre mignonne dont il ne put faire résonner le son délicat que comme un microphone dans la profondeur finement parfumée de son *Coffret de Santal*.

Ce fut un poète, un vrai, de l'école du rêve et de la chimère, non tant un dénicheur et éducateur de nobles rimes qu'un enivré de légendes troublantes et harmonieuses. — Ce fut aussi un ironique, un moderniste jusque dans le pittoresque de la rue et dans l'expression populaire, un parodiste incomparable des *Humbles*, mieux encore, un conteur si curieusement doublé d'un algébriste que la plupart de ses histoires fantasques tortionnent l'imagination et la martellent de chiffres et de formules comme une aventure angoissante du maître Edgard Poë.

Charles Cros n'avait pas atteint la cinquantaine. Chétif, crépu, basané, avec la double virgule de sa mince moustache brune, il revêtait l'apparence de ces Indous tisseurs de châles que l'on voit accroupis dans les exhibitions coloniales, hypnotisés par le jeu automatique de leurs navettes. — Ses yeux vifs, enjoués, blagueurs, d'une mobilité simiesque et d'un esprit d'observation incroyable, illuminaient d'un prisme changeant sa physionomie un peu grimaçante à force d'intensité d'expression démonstrative; car ce fut surtout un démonstrateur, un initiateur, un instructeur, un professeur fervent d'occultisme scientifique et littéraire. — Ses mains fines, décharnées amenuisées par la fièvre des

recherches et la volonté nerveuse du tact, allaient, venaient, se dressaient, se tournaient, profilant un index spectral dans des démonstrations mathématiques tracées follement en l'air sur un nuage de fumée de cigarette.

A l'atelier, à la brasserie, il s'attardait des heures dans ses problèmes, — toujours étranges, — sur des questions de philologie ou de mathématiques transcendantes, et rarement il fatiguait, tant son être entier, secoué de conviction, ponctuait intelligemment l'ardeur de ses discours. — Ayant été durant de longues années maître d'études à l'école des sourds-et-muets, il y avait, sans doute, contracté cette véhémence de gestes, cette maestria de doigtés infinis qui donnaient à tous ses récits comme une seconde interprétation de sa parole par les courbes, les zigzags et tracés de sa dextre *paganinienne*.

Je ne le rencontrais jamais, sans que, sursautant au coin d'une rue, fébrile, hâtif, inquiet, il ne sortît de sa poche des épreuves de toute nature, me donnant l'explication de ses derniers essais pour la décomposition des couleurs, tendant à parfaire l'art de la chromotypographie. — Je vois toujours un fameux Coq qu'il avait dessiné et dont la superposition des *à-plat* jaune, bleu, rouge, gris et noir devait évidemment concourir au résultat de la polychromie la plus victorieusement gallique des procédés en relief par tirages successifs. Il m'expliquait aussi ses projets de rénovation totale de l'impression actuelle des livres par le bouleversement complet des règles adoptées jusqu'ici.

Selon la méthode de Cros, tous les ouvrages nouveaux eussent été noirs comme un tableau d'écolier, les caractères s'alignant en blanc sur la teinte uniformément funèbre des fonds. — Cette dernière toquade, digne d'un Restif de la Bretonne, était assez malaisée à discuter vis-à-vis de lui, tant était violente sa croisade contre le préjugé et la routine des encrages rotatifs noir sur blanc.

Cros ne fut pas abandonné à ses propres ressources au milieu de ses recherches scientifiques; deux grands seigneurs, le duc de Chaulnes et le comte de Montblanc, le patronnèrent longtemps de leur influence et de leur bourse; c'est grâce à eux qu'il put établir son procédé de production artificielle d'améthyster, saphirs, rubis, topazes et autres pierres précieuses, par la cristallisation et la coloration de l'alumine, et qu'il put poursuivre ses études sur la photographie des couleurs. Son esprit, ouvert à toutes les conceptions merveilleuses, arrivait à des paradoxes et à des fanfaronnades astronomiques qui eussent effrayé Cyrano de Bergerac en personne; il s'avisa longtemps de proposer sérieusement aux savants compétents un système de *Correspondance inter-astrale*, par un alphabet de convention éclairé durant la nuit par une formidable puissance électrique et qui eût permis aux habitants de Saturne, de Mars, de Vénus de réciproquer par des signes analogues. Lorsque j'essayais de lui démontrer en riant la folie de cette idée et que, consentant même à admettre un sens pratique à sa combinaison, j'abordais la question du temps nécessaire à la formation des premiers mots d'intelligence entre les planétaires et nous, il se récriait :

« Qu'importe, disait-il, il faudra mille ans... deux mille peut-être... qu'est-ce cela ? »

***

Le *Coffret de Santal*, ce petit livre de format in-16 qui parut en 1873 chez Lemerre, à Paris, et chez Gay et fils, à Nice, fut tiré à petit nombre et doit être considéré aujourd'hui comme une curiosité bibliographique. — C'est le principal ouvrage de Charles Cros. Il s'ouvre par un sonnet-préface qui est crânement campé dans son dédain suprême. Le voici :

Au plus grand nombre je déplais,
Car je semble tombé des nues,
Rêvant de terres inconnues,
D'où j'exile les gens trop laids.

La tête au vent, je contemplais
Le ciel, les bois, les splendeurs nues.
Quelques rimes me sont venues.
Public, prends-les ou laisse-les.

Je les multiplie et les sème
Pour que, par hasard, ceux que j'aime
Puissent les trouver sous leurs pas.

Quand ceux-là diront que j'existe,
La foule, qui ne comprend pas,
Payera. C'est l'espoir de l'artiste.

Ce *Coffret de Santal* est empli de romances, de rondes, de sonnets, de tercets, de ballades d'un rythme un peu vieillot et ravissant, qui évoque en la mémoire les chansons de Remy-

Belleau, les complaintes amoureuses de Guy de Tours, les mignardises de Tahureau. — Le cœur poétique de Charles Cros battait à l'unisson des vieux Français; il a laissé ces jolis vers qui le peignent dans sa grâce en pourpoint :

Avec des rythmes doux; j'endors ma rêverie
Comme une mère fait de son enfant qui crie.

Épris des anciens chants populaires et des traditions orales, le plus souvent Charles Cros affectait dans ses œuvres de donner la sensation de ces légendes simples et troublantes qui passionnaient si fort le pauvre Gérard de Nerval. Il a atteint dans l'une de ces pièces fantaisistes, que Cabaner mit par la suite en musique, l'intensité d'expression naïve qu'on ressent à la complainte lamentable et troublante de Jean Renaud.

Cette poésie intitulée *l'Archet* eut à son heure un succès prestigieux dans les assemblées de la douce Nina de Callias, dite Nina de Villard, à laquelle Cros dédia son *Coffret* et qui fut une muse bohème, excentrique, charitable, hospitalière et charmante dont le souvenir luit au cœur de ceux qui l'ont approchée, connue, admirée et aimée.

Cette poésie de *l'Archet* est berceuse comme une rêverie de Schumann. Oyez :

Elle avait de beaux cheveux blonds,
Comme une moisson d'août, si longs,
Qu'ils lui tombaient jusqu'aux talons;

Elle avait une voix étrange,
Musicale, de fée ou d'ange;
Des yeux verts sous leur noire frange.

* * *

Lui ne craignait pas de rival
Quand il parcourait mont ou val
En l'emportant sur son cheval.

Car, pour tous ceux de la contrée
Altière, elle s'était montrée
Jusqu'au jour qu'il l'eut rencontrée.

L'amour la prit si fort au cœur
Que pour un sourire moqueur
Il lui vint un mal de langueur;

Et dans ses dernières caresses
« — Fais un archet avec mes tresses
Pour charmer tes autres maîtresses. »

Et dans un long baiser nerveux
Elle mourut. — Suivant ses vœux
Il fit l'archet de ses cheveux.

* * *

Comme un aveugle qui marmonne,
Sur un violon de Crémone,
Il jouait, demandant l'aumône.

Tous avaient d'enivrants frissons
A l'écouter, car dans ces sons
Vivaient la morte et ses chansons,

* * *

Le roi, charmé, fit sa fortune;
Lui, sut plaire à la reine brune,
Et l'emporter au clair de lune.

Mais chaque fois qu'il y touchait
Pour plaire à la reine, l'archet
Doucement le lui reprochait.

* * *

Aux sons du funèbre langage,
Ils moururent à mi-voyage,
Et la morte reprit son gage.

Elle reprit ses cheveux blonds
Comme une moisson d'août, si longs
Qu'ils lui tombaient jusqu'aux talons.

Le *Coffret de Santal* se termine par d'étranges fantaisies d'une prose cadencée dont les phrases courtes et bien ouvrées hantent encore longtemps le cerveau après la lecture. — On y retrouve le *Hareng saur*, cette pièce puérile, qui fit plus, — ô sottise humaine! — pour la notoriété de Charles Cros que tous les sonnets, dizains et poèmes originaux et rondeaux délicats que le public laissa enfouis au fond de ce joli écrin poétique que tous les lettrés aimeront à conserver.

* * *

Les *Dizains réalistes*, par « Divers Auteurs, » édités à Paris vers 1876 à la Librairie de l'Eau-forte, chez le père Cadart et Richard Lesclide, et qui ne furent tirés dans leur format oblong qu'à Cent cinquante exemplaires numérotés, nous offrent une nouvelle incarnation de Charles Cros poète-parodiste et aquafortiste.

Le frontispice à l'eau-forte de ces *Dizains réalistes*, bien que non signé, est dû à l'ingénieuse patte d'artiste de l'auteur du *Bilboquet*. La composition représente, dans un intense clair-obscur, un « noircisseur de verres pour éclipses », profession *in partibus* des souteneurs montmartrais. — Cros a égratigné le cuivre de cette planche comme un maître, avec une sûreté de main, une vivacité de pointe extraordinaire. Je signale cette cu-

rieuse estampe aux iconomanes, elle est digne d'être recherchée.

Les *Disains réalistes* forment une brochure de 54 pages et dizains. Charles Cros et son frère Antoine, Maurice Rollinat, Jean Richepin, Nina de Villard, Charles Frémine, Germain Nouveau, Hector d'Estraz furent les collaborateurs du libraire Lesclide dans la formation de cet étrange recueil. Le but que s'étaient proposé tous ces aimables poètes, récemment échappés du journal *la Renaissance*, était de s'amuser, sans prétention ni malignité, à parodier le terre à terre de la poésie des *Humbles*, de François Coppée, dont le petit *Épicier de Montrouge* avait fait récemment fureur; chacun se mit donc à asservir sa muse à la peinture d'un tableau de la rue ou au croquis d'une banalité de la vie courante, et la réunion de ces 54 pièces est d'une haute gaieté de lecture que je dénonce aux lettrés hypocondres ou atrabiliaires.

Charles Cros fit au moins pour sa part quinze dizains du recueil; ce sont, sinon les plus impeccables, du moins les plus comiques. Au hasard, je copie l'un de ces petits tableaux versifiés qui portent sa signature.

— La cuisine est très propre et le pot au feu bout
Sur le fourneau. — La bonne, attendant son troubade,
Épluche en bougonnant légumes et salade.
Ses doigts rouges et gras, avec du noir au bout,
Trouvent les vers de terre entre les feuilles vertes.
On bat des traversins aux fenêtres ouvertes,
Mais voici *le pays*. Après un gros bonjour,
On lui donne la fleur du bouillon. — Leur amour
S'abrite à la vapeur du pot, chaud crépuscule...
Et je ne trouve pas cela si ridicule.

Donnons encore ce croquis de fête foraine ironiquement clos d'un trait de plume à la Joseph Prudhomme.

Sur des chevaux de bois enfiler des anneaux,
Regarder un caniche expert aux dominos,
Essayer de gagner une oie avec des boules,
Respirer la poussière et la sueur des foules,
Boire du coco tiède au gobelet d'étain
De ce marchand miteux qui fait ter-lin tin-tin,
Rentrer se coucher seul à la fin de la foire,
Dormir tranquillement en attendant la gloire
Dans un lit frais l'été, mais l'hiver bien chauffé,
Tout cela vaut bien mieux que d'aller au café.

La verve de Cros est intarissable dans ces *Dizains réalistes*, qu'il est difficile de rencontrer aujourd'hui dans la libraire d'occasion; on ne retrouve plus là le poète tendre et ému du *Coffret de Santal*, mais bien l'humouriste faiseur de monologues, le curieux mystificateur, le fumiste qui se plaisait aux grosses charges d'atelier et qui est l'auteur d'une *chanson-scie* devenue célèbre au pays de la *Rapinéide* et qui se termine par ce refrain :

Proclamons les princip' de l'art,
Que personne ne bouge,
La terre glais' c'est comme le homard.
Eun', deuss!... quand c'est cuit c'est rouge.

Ce fut là l'un des derniers chants de la bohème artiste, primesautière et insouciante.

***

A côté des *Dizains réalistes*, Charles Cros a enrichi la librairie à l'eau-forte d'un poème : le *Fleuve* qui fut couronné par l'Académie et illustré avec un art brutal voulu par Édouard Manet, son ami. Dans le grand cadre de ce poème, j'avoue ne point retrouver le poète d'autrefois; il veut être pompeux comme un rimeur à perruque, mais ses vers coulent au fil d'eau de son *Fleuve* dans le morne ennui des rives, sans que la moindre gentille fleur n'y vienne parfumer l'esprit au passage :

Jugez-en par ce début :

Derrière l'horizon sans fin, plus loin, plus loin,
Les montagnes, sur leurs sommets que nul témoin
N'a vu, condensent l'eau que le vent leur envoie,
D'où le glacier, sans cesse accru, mais qui se broie
Par la base et qui fond en rongeant le roc dur.
Plus bas, non loin des verts sapins, le rire pur
Des sources court parmi les mousses irisées
Et sur le sable fin pris aux roches usées,
Du ravin de là-bas sort un autre courant,
Et mille encore. Ainsi se grossit le torrent
Qui descend vers la plaine et commence le Fleuve.

On le voit, cette poésie n'est point limpide, légère ni majestueuse. L'Académie française, qui aime à récompenser les efforts des vaincus et à couronner les christs des lettres aux stations de leur calvaire, a honoré dans ce poème l'essai d'un Voiture voulant se hisser jusqu'à Racine en dépit de son tempérament. C'est un plaisir d'immortel que d'encourager les entorses intellectuelles et de propager les greffes anti-naturelles; le *Fleuve* de Cros n'eut pour lui que ce mérite de s'être transformé en *fleuve Pactole*, selon les rites de l'antique bohème. — Entre temps, du reste, notre poète s'essayait dans des tentatives de *journaliste* :

En 1874, il fonda, en compagnie d'un musard poète Henri Mercier, celui-ci directeur, celui-là rédacteur en chef, une publication mensuelle très intéressante et qui n'eut que trois numéros, *La Revue du Monde nouveau*, littéraire, artistique et scientifique.

Ce recueil, dont les trois livraisons sont rarissimes aujourd'hui, eut une brillante collaboration de littérateurs avancés, audacieux et très dévoués au culte de la phrase et du style. Ce fut là que parut le très célèbre poème en prose de Stéphane Mallarmé, *le Démon de l'analogie*, qui chantait la mort désolante de « l'inexplicable pénultième ». — Sully-Prudhomme, Banville, Dierx, Villiers de l'Isle-Adam, Émile Zola, Léon Cladel, Alphonse Daudet, Valade, Paul Arène, Aubanel, Gustave Mathieu y apportèrent vers et nouvelles, critiques et chansons. — Charles Cros, rédacteur en chef, s'y multiplia.

En tant que savant, il laissa dans la *Revue du monde nouveau* une inquiétante étude sur « l'alchimie moderne » qui dut ravir les souffleurs de fourneaux, les gens à cornues et les abstracteurs de quintessence dûment instruits par les égarements de leurs ancêtres et amoureux des résultats positifs de la chimie analytique moderne.

Je passerai prudemment outre, ne voulant point mêler l'algèbre à cette causerie.

Comme nouvelliste, Cros publia dans « sa Revue » une fantaisie abracadabrante et remarquablement conçue : La *Science de l'Amour*. Cette nouvelle, digne de Nathaniel Hawthorn par son fantastique élan, montre un jeune maniaque dont la prétention est de créer *l'étude scientifique* de l'amour. — En dehors de toute psychologie, mais en calculant d'après les lois nouvelles la pesanteur, la chaleur, l'électricité, le magnétisme, la lumière qui forment les éléments de l'amour, Cros combina dans ce nouveau traité scientifique de l'amour un *mécanisme du dépit*, un *compteur pour baisers*, des thermomètres *à maxima* et *à minima*, un *cardiomètre ;* il inventa des chambres cornues, où la passion emmagasinée dégageait dans ses *maxima* d'intensité et d'expression numérique des excès d'acide carbonique dont la présence quantitative apparaissait dans les solutions de potasse des appareils à boules.

C'est dans ces fantaisies à haute pression imaginative qu'il triomphait. De même qu'avant Edison, il était parvenu dans son *Paléophone* à éterniser la voix humaine, de même il rêvait la création de pièces incroyables destinées à classer sûrement et méthodiquement nos sensations, nos souvenirs, nos rayons visuels. Le grand livre qu'il devait livrer à l'étonnement de ses contemporains était intitulé la *Mécanique cérébrale*, et plusieurs fragments de cette œuvre hardie ont été insérés dans la revue la *Synthèse médicale* publiée par son frère, le docteur Cros, l'auteur des *Décoordinations* et inventeur du *plessimètre*.

La dernière publication qu'ait fait cet original sans copie vit le jour, il y a trois mois à peine, chez Lemerre. C'est une mince plaquette de 15 à 20 pages in-8° bizarrement imprimée en rouge et bleu et intitulée la *Vision du grand Canal royal des deux mers*. Cros y montre les merveilles entrevues par sa vision dorée sur

Ce liquide chemin de Bordeaux à Narbonne,
Qu'abreuvent *tour à tour et l'Aube et la Garonne,*
Il chante à sa patrie en des vers doux et lents,
La ceinture d'azur attachée à ses flancs.

Ce fut son chant du cygne. Dans l'encombrement des livres de toute nature, la *vision* de ce rêveur passa inaperçue et ne fut point même mentionnée dans la presse.

Charles Cros mourait alors d'épuisement, de fatigue et peut-être aussi de cette cristallisation de solitude et d'ennui qui tue parfois les incompris. — Il s'éteignit entre sa femme et ses deux enfants qui sont bien, à vrai dire, les deux plus jolis exemplaires de la mécanique cérébrale qu'il ait encore conçus au cours de sa vie fiévreuse et déséquilibrée.

***

Je n'aurais qu'à faire appel à mes souvenirs pour faire revivre toutes les scènes joyeuses que l'image de Charles Cros évoque autour d'elle; quelques années après la guerre, ce fut une des personnalités les plus curieuses de la rive gauche bohème, et les soirées qui se donnaient dans le milieu des Cros, rue Jacob ou chez Nina de Villard, resteront à jamais précieuses à la mémoire de ceux qui

y assistèrent. Ce furent bien là les dernières saccades de la vraie bohême d'avant les incohérents; la vie d'art avec l'amour de l'art et aussi l'art de l'amour. — Je revois là tous ceux de ma génération qui viennent de dépasser le septième lustre, ainsi que d'autres plus âgés et non moins vivants; et franchement, tout en faisant la part du prisme éblouissant des premières années de jeunesse, je dois tristement constater combien les générations qui suivirent et marchent aujourd'hui vers l'étape de la trentaine, sont différentes de cette colonie aimable et sanguine qui compta parmi elle les derniers irréguliers, les *vrais types*, comme disaient alors ces Dames.

Je ne sais si ceux qui aujourd'hui sont considérés comme les jeunes, et qui piochaient encore le *Gradus* et la *Retraite des Dix mille* en 1870, ont été, ainsi qu'on le prétend, désorientés et déséquilibrés par l'année terrible; je ne pense point comme un écrivain des *Débats*, M. Paul Desjardins, que le dédoublement de la conscience ait eu une influence excessive dans la jeunesse littéraire d'à présent, mais ce que je puis dire, c'est que nos jeunes *Shaupenhaueriens* et nos petits *Léopardistes* sont exsangues, mourants, desséchés, sans ardeur et sans foi. — Ce que je puis constater avec navrance, c'est que les jeunes du jour sont hypnotisés par leur miroir, qu'ils ne s'inquiètent que de leur névrose et de leur pathologie personnelle; ce que je vois chez ces psychiques et ces faux *natureux*, c'est l'ignorance profonde et incommensurable de leur cervelle inculte, c'est le mépris des auteurs qui les ont précédés et l'incuriosité des chefs-d'œuvre petits et grands dont ils parlent par ouï-dire et avec des expressions insapides et des langueurs mourantes.

Ce que je puis trouver dans l'examen de ces nouvelles couches inérudites, c'est la tendance voulue vers tous les empirismes, l'hébétude dans la vie courante et l'ennui morne et glacial dans les assemblées confraternelles. — A de rares exceptions, les néo-décadents, symbolistes, sensationistes, déliquescents, orduristes, déjectifs et autres analystes des décompositions sociales sont plus rangés, plus méthodiques, plus américanisés dans une correction bête et calculée que les automates de l'élégance les mieux empalés sur l'acier des convenances mondaines.

Ce qui les distingue encore, c'est la pauvreté misérable des idées et la stérilité de l'imagination; ils ne voient parmi leurs confrères que des pies voleuses de sensations et d'expressions littéraires, et ils demeurent boutonnés, sanglés, impénétrables, de peur d'être dépouillés.—Vivants! le sont-ils?— C'est à peine s'ils aiment les grâces de la femme et s'ils sentent l'art infini des cultes amoureux. Ils ont entendu dire — quelques-uns du moins — qu'un voyage à Cythère équivalait à la perte d'un ouvrage et laissait dix sonnets dans les limbes, et ils en sont arrivés à notarier leurs caresses, à escompter leurs ardeurs, à dresser une table de Pythagore donnant la multiplication des lignes de copies obtenues par la continence. — Ils ont réglé leur vie d'après une courbe semée d'embuches comme le jeu de l'oie, et ils ne se livrent physiquement, idéologiquement et sentimentalement qu'avec une prudence dosimétrique et une exhubérence mise au point d'arrêt.

Certes, ces réguliers modernes, éclos pour la plupart à la vie des lettres sans avoir senti la chaleur d'une vocation, ont bien définitivement enterré la bohème bonne enfant d'hier et qui était au moins la conservatrice des sincérités de l'art et des indépendances de l'idée paradoxale et fougueuse. La nouvelle génération pansophique et documentaire, presque exclusivement composée de froids tabellions de la pensée et d'enregistreurs d'humanité passante, est en veine de nous conduire à la démocratie totale de l'intelligence et à la garde nationale des lettres, où tout citoyen français prendra la plume froidement à son heure dans la guérite des journaux d'informations multipliés alors selon les besoins vaniteux des nouvelles classes de lecteurs-auteurs.

OCTAVE UZANNE.

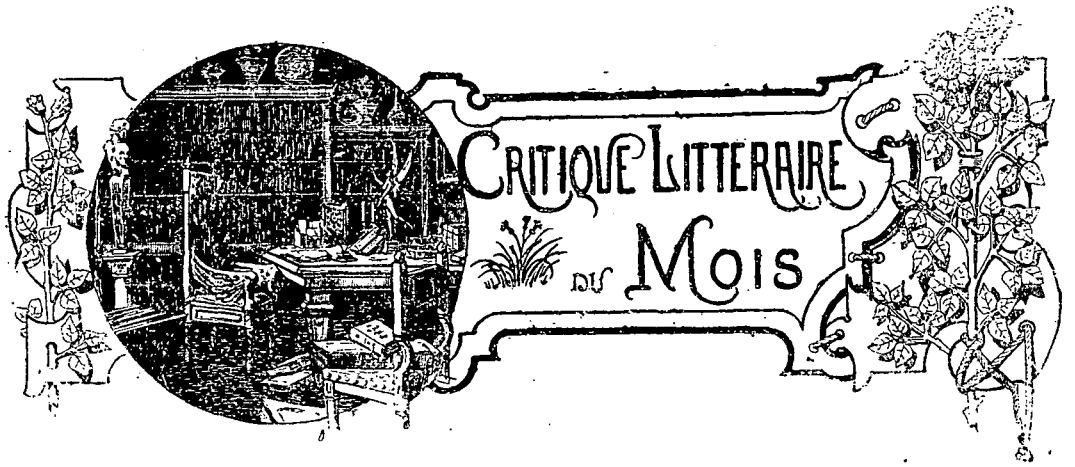

ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES

Au Caucase, par le comte Leon Tolstoï, traduit avec l'autorisation de l'auteur par E. Halpérine-Kaminsky. Un vol. in-18 jésus. Paris, 1888. Perrin et Cie édit. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume contient deux récits qui ne sont ni romans, ni nouvelles; mais des tableaux et des scènes de la vie militaire au Caucase, intitulés l'un *une expédition*, l'autre *une coupe en forêt*. Bien qu'aucune intrigue ne les soutienne, le lecteur se sent fortement emppoigné dès les premières lignes : l'intérêt réside tout entier dans la peinture du milieu, du décor, des mœurs et le portrait des personnages. La réalité passe sans la moindre déformation dans le récit, tant est puissante la précision du trait et l'intensité du coloris. Des âmes vivent sous nos yeux si nettement que nous considérons bientôt comme de vieilles connaissances, dont les figures et les allures nous sont familières, le capitaine Khlopor, d'*Une expédition*, et le capitaine Bockhor, d'*Une coupe en forêt;* et ces types de soldats si vigoureusement caractérisés par quelques traits concis. Et le fond de l'âme du soldat naïf, gai ou résigné, brave à la façon des héros et parfois téméraire ou superstitieusement craintif à la façon des enfants, Tolstoï l'a sondé et raconté là, mieux que cela, mis en action, avec une simplicité de moyens qui en redouble l'émouvante impression.

Aventures et réflexions de Jean-Baptiste Barascart, par Georges Wulff. Un vol. in-18 jésus. Paris, 1888. Paul Ollendorff, édit. — Prix : 3 fr. 50.

Le titre du volume est pris de celui de la première des nouvelles qui le composent, laquelle n'est pas la meilleure : trop de langueur, trop de pauses, trop d'effets tirés de loin et ratés. Mais il en est de fort intéressantes, les plus courtes surtout; par exemple *La partie de monte,* dont la première moitié rappelle le conte d'Hoffmann — ce joueur acharné qui va jusqu'à jouer et perdre sa femme; — mais la fin retourne la situation. L'*Histoire chinoise* a un petit air philosophique et caustique qui n'est pas banal ni ennuyeux, exactement le contraire, le récit intitulé *Une nuit terrible,* une nuit russe dans les neiges avec une figuration nombreuse de loups affamés. C'est peut-être arrivé, mais c'est raconté en style de fait-divers.

En somme, volume inégal, où M. Georges Wulff a déposé des preuves d'un talent que nous espérons retrouver plus mûri, plus complet.

Le Tréfonds, par Paria Korigan (Mme Emile Lévy). Un vol. in-18 jésus. Paris, 1888. Alb. Savini, édit. — Prix : 3 fr. 50.

Le point de départ de ce roman c'est le viol d'une jeune fille par son père. Après ce crime, qui en d'autres pays n'est qu'un privilège consacré, M. de Kermar se suicide, sa fille tombe sous la domination despotique d'une tante, d'un esprit étroit et méchant; elle a pour maltraiter Edith de Kermar une double raison, la crainte que son fils ne l'épouse malgré son *accident,* et le désir seul qu'elle ne fasse pas la vie longue afin qu'il soit plutôt l'héritier de sa cousine plutôt que son mari.

Edith de Kermar ne manque pas de fermeté, elle accepte bravement la lutte, rendue plus facile un peu par la richesse qu'elle possède. Mais son âme n'en est pas moins dévorée de chagrin. Elle se réfugie à Paris sous le nom de Mme d'Halnat, et de nouveau malade à voir la mort de près elle est sauvée par un de ces anges aux ailes repliées comme on n'en trouve que parmi les demoiselles de bonne famille qui ont eu des malheurs, et qui donnent des leçons de piano. Mais au moins Mme Cardozzi a-t-elle eu la satisfaction de donner à un amant aimé ce que Mlle de Kermar a perdu sous la violence de son père. Ces deux débris de virginité se consolent entre eux. Quelles filles aimées! à penser que si elles avaient tout prosaïquement sauvé leur rose, elles ne se seraient pas élevées à ce haut point de perfection morale! C'est

à voter la suppression immédiate des encouragements aux rosières.

Toutes deux sont du reste récompensées. Et notamment Edith de Kermar, qui semblait condamnée à ne jamais trouver un mari, en conquiert deux l'un après l'autre, d'abord un noble lord richissisme, qui a même le bon goût de lui laisser tous ses biens, puis un artiste sans fortune qui a un cœur d'or et un talent!!! Et pour qu'Édith soit un type complet de vertu l'auteur nous apprend que son affreuse tante de La Martinière ayant été ruinée, la nièce exempte de rancune, restaure son castel et lui fait des rentes. C'est « sans doute *le Tréfonds* de son caractère? » P. Z.

Une Idyle au Cachemire, par CARLA-MARIA. Illustration de Genilloud. Paris, A. Picard et Kaan; Maurice Dreyfus. Un vol. in-8°.

Cette histoire, pure et touchante, d'un amour réciproque entre deux jeunes gens de nationalités européennes différentes, au milieu de races étrangères et au sein d'une nature exotique, a un charme étrange et pénétrant. Tout concourt, du reste, à l'augmenter: le mystère, les intrigues et les passions du monde oriental aux prises avec les intérêts de l'Occident, la beauté plastique recouvrant une impitoyable duplicité comme un vase étrusque qui renfermerait du poison, la grâce souveraine de la vierge héroïne du livre devant laquelle tout cède excepté la mort, et qui meurt à son tour en s'efforçant de sauver un enfant que l'enlacement des nénuphars retient comme une proie assurée pour l'ondine d'un lac cachemirien.

Mais tout l'intérêt du livre n'est pas là. En faisant œuvre de poète et d'écrivain, Carla-Maria a aussi fait preuve de savant. Partout on sent, dans ce récit, l'homme qui, non seulement a vu ce dont il parle, mais le comprend, en sait les origines, les transformations et le sens actuel. Les questions ethniques, les caractères des races et les différenciations des caractères suivant les races, n'ont point de secrets pour lui. Ajoutez à cela la connaissance parfaite des lieux et la puissance de reproduction des choses vues, et vous comprendrez que cette idyle au Cachemire offre au lecteur la peinture du cœur humain toujours la même en ses aspects les plus divers, dans le cadre d'une nature neuve et toute vibrante de vraie vie.

Leurs Mensonges, par ANGE BENIGNE, Paris, Albert Savine, 1888. Un vol. in-18°. — Prix : 3 fr. 50.

Le lecteur de ce recueil de courtes chroniques, anecdotes et historiettes, ayant toutes trait à la perfidie instinctive et innocente de la femme, est divertissante et ne laisse après tout que peu de fiel aux lèvres et peu de noir dans l'esprit. C'est un avantage par le temps pessimiste qui court. Tout cela est lestement troussé, conté avec une verve, et, très plaisamment, écouté vers la fin, de sorte que le lecteur doit tirer lui-même, d'une idée sommaire, la morale et le dénouement. Le plaisir qu'on prend à parcourir ces pages lestes et pétillantes, mais toujours de bonne compagnie, est augmenté peut-être par l'impression peu agréable de la couverture en couleur, qui me semble, non seulement bien réaliste, comme c'est son droit, mais bien grossièrement dessinée et fâcheusement laide, — ce qui est un abus. Mais bah! ça tire l'œil, et attire l'acheteur. Rien à dire, d'ailleurs, puis qu'ici la marchandise vaut infiniment mieux que l'enseigne. B.-H. G.

La Race future, par EDWARD BULWER, lord Lytton. *Préface* par Raoul Frary. Un vol. in-18, traduit de l'anglais. Paris, 1888. E. Dentu.

Avant d'ouvrir le volume, rectifions pour nos lecteurs du *Livre* l'erreur commise par un certain nombre de critiques au sujet de l'auteur de la *Race future*. L'erreur s'explique par le prénom d'Edward que portent les deux lords Lytton, dont l'un est le célèbre romancier anglais premier du nom. L'attribution de la *Race future* à l'ambassadeur actuel d'Angleterre en France est le résultat de cette confusion entre le très éminent romancier et poète diplomate, Robert-Edward, lord Lytton Bulwer et son père, poète aussi également romancier, Edward-George, lord Lytton-Bulwer auteur de la *Race future* qui est son avant-dernier ouvrage. Edward-George Bulwer, en effet, est mort en 1873 laissant inachevé un livre, *Les Parisiens*, dont le dernier volume (il y en a quatre dans l'édition anglaise) fut écrit par Robert-Edward Bulwer, l'homme d'État, qui pieusement reprit et termina l'œuvre de son illustre père.

En écrivant la *Race future*, Edward Bulwer a renouvelé une tentative qui a souvent sollicité l'imagination des prosateurs et des poètes ; il a voulu tracer le tableau de ce que dans un avenir plus ou moins éloigné, sera l'humanité, ou plutôt la race qui alors, aura remplacé l'espèce humaine sur la terre. Obéissant à ses penchants optimistes, l'auteur s'est plu à concevoir une race supérieure, perfectionnée dans le sens du courrant puissant qui, depuis un siècle, pousse l'esprit humain au développement des sciences, à la connaissance et à la domination de toutes les propriétés de la matière dont l'ensemble peut recevoir le nom collectif de *force*. Cette force, la race future s'en est rendue maîtresse, et, en lui donnant le nom de *vril*, les habitants de la terre ont aussi pris ce nom pour eux-mêmes : ils s'appellent *Vril-Ya*, hommes du *Vril*.

Dans la fiction d'Edward Bulwer, les Vril-Ya coexistent dès maintenant avec l'humaine espèce qu'ils laissent subsister à la suface du globe, préférant sans doute habiter les continents souterrains, les immenses cavernes, les palais somptueux et commodes où ils ont soumis tous les éléments à leur service. Ce n'est de leur part qu'une simple question de préférence ou de de pure condescendance. En effet, si la mise en action du vril est un moyen thérapeutique efficace entre tous, elle est en même temps un moyen de destruction tel qu'en un instant il réduirait à néant la plus vaste des métropoles. La possession du vril a supprimé chez les Vril-Ya la guerre, la

pauvreté, le crime, l'adultère, la maladie, la domesticité remplacée par le fonctionnement de merveilleux automates; mais elle a supprimé aussi l'amour maternel.

Avec leur beauté, leurs longues ailes, leur science et leurs grands talents d'ingénieurs, avec leur sagesse leur morale et leur bonheur négatif, les Vril-Ya nous inspirent une grande pitié. Est-ce à cette triste conclusion que tendait Edward Bulwer? Je le crois. N'est-ce pas celle du *Bonheur* de Sully-Prudhomme? Ils ignorent les douleurs de la passion, ils en ignorent aussi les illusions. Or, il y a plus de joie pour l'humanité dans la plus petite illusion que dans la découverte de la plus grande vérité scientifique.

E. C.

Amour d'automne, par André Theuriet. Un vol. in-18 jésus; Paris, A. Lemerre, 1888. — Prix : 3 fr. 50.

D'une simplicité délicate d'idylle, mais d'idylle toute neuve et bien originale, le dernier roman d'André Theuriet est assurément l'un des plus poignants qu'il ait écrits. Peu de faits, une action qui se déroule sans complications voulues, et cependant, par la fraîcheur tendre de Mariannette, par l'ardeur de passion de Camille Archambault, par les cruels débats de cœur de Philippe Desgranges, mordu à l'automne de sa vie d'un amour sincère pour une fille trop jeune, on se sent pris, conquis, séduit sans résistance, et l'on cède avec plaisir au charme grandissant qui émane de ce joli récit. En plaçant cette douce aventure d'amour au milieu de la Savoie, sur les bords du lac d'Annecy, André Theuriet a pu déployer à l'aise toutes ses qualités d'artiste, animer les montagnes, les fleurs, les paysages, et jeter à pleines pages les descriptions poétiques qui naissent sous sa plume, comme les violettes sous la rosée et le soleil du printemps. Il y a quantité de scènes exquises ou touchantes, d'atroces déchirements de passion, de fines peintures d'aveux, dans ce roman qu'enveloppe une certaine mélancolie, allant parfois presque jusqu'à l'amertume. C'est une œuvre d'artiste et de lettré, toute empreinte d'une philosophie attendrie, qui ira frapper au cœur, car elle résume admirablement ce *trop tard*, punition des viveurs égoïstes, ne s'apercevant qu'à l'automne qu'ils ont follement, sottement, inutilement gaspillé leur jeunesse, et dévorés de regrets, à l'heure désolante où il est impossible de revenir en arrière.

Hans Wyll, par Virgile Josz. Un vol. in-18 jésus; Paris, Dentu, 1888. — Prix : 3 fr. 50.

Le roman curieux et extraordinairement coloré de M. Virgile Josz est une habile reconstitution du XVe siècle, à Constance. La fabulation, semi-mystique comme pour mieux peindre les férocités et les passions religieuses de ces temps troublés, à la séduction particulière de ces vieux vitraux d'église que traverse un rayon de soleil ou de lune, et qui jettent sur les dalles glacées, sur les tombes à chevaliers de pierre, des lueurs d'escarboucles ou des traînées de poussière fantomatique. Beaucoup de recherches, de fouilles historiques, un soin intéressant de la langue de l'époque, un luxe étonnant de costumes, d'étoffes, de bijoux, d'œuvres d'art, voilà l'impression un peu brouillée et confuse, que produit ce livre artiste, d'une mâle et vigoureuse allure. Nous voudrions voir l'auteur déployer ses qualités dans une œuvre moderne, qui nous permît la comparaison et pût faire porter la critique sur la façon dont il sait voir et observer autour de lui, ce qui nous touche et nous émeut : il a fait œuvre d'artiste, d'archéologue habile, qu'il fasse maintenant œuvre d'observateur.

Liaison de cœur, par P. Pellegrin-Carcassonne. Un vol. in-18 jésus; Paris, A. Lemerre, 1888. — Prix : 3 fr. 50.

La *Liaison de cœur*, dont il s'agit dans le roman de M. P. Pellegrin-Carcassonne, fait indubitablement partie des fameuses *Liaisons dangereuses*, et nous paraît bien plutôt une folie des sens et de la chair qu'une pure exaltation du cœur. Il y est question en effet d'un bon petit jeune homme du Midi, envoyé à Paris par son tuteur, Me Castadot, notaire, à condition de revenir, une fois licencié, pour épouser Mlle Castadot et reprendre l'étude du notaire. Mais à Paris il retrouve certaine compatriote, élève du Conservatoire, du nom de Gabrielle Fleuriot, qui se laisse courtiser par lui, le repousse d'abord à cause de son manque de fortune, pour se faire plus tard épouser, quand elle-même sera devenue riche, grâce au banquier millionnaire dont elle aura été la maîtresse. Toute cette boue, dans laquelle plonge le malheureux, finit par lui monter à la gorge; brouillé avec les siens, mari d'une gredine qui le trompe, ayant causé la mort de sa fiancée, il se brûle la cervelle devant la porte de son indigne femme. L'étude est chaude, mouvementée et semée de vues colorées du Midi.

Le Comédien, par Albert Le Roy. Un vol. in-18 jésus; Paris, A. Lemerre, 1888. — Prix : 3 fr. 50.

M. Albert Le Roy étudie avec talent *Le Comédien* dans la situation, pour ainsi dire classique, où il se trouve presque toujours placé, par le fait même de son art, par les exigences et les faiblesses de son métier, par le danger permanent de son talent, de sa double séduction d'homme et d'acteur, entre l'amour passionné, profond, vivace, d'une camarade de théâtre, et l'amour, plutôt composé de curiosité et de dépravation passagère, d'une grande dame. Ici la lutte a lieu entre Séverine Feyda, une admirable Tchèque blonde, et la princesse russe Anne Eylof; l'écrivain nous peint avec avec un vif relief les jalousies emportées de l'actrice, son intuition de la trahison de Maxime Fortier, l'irrésistible jeune premier Max, son amant; et l'amour fugitif avec la princesse, pour arriver à la catastrophe qui tue le prince Eylof dans les bras d'une fille de théâtre, rejetant

ainsi la princesse du rêve amoureux aux brutales réalités de la vie, de son rang à tenir. Du coup sa passion éphémère meurt, en présence de l'union dégradante avec un cabotin, et Max, désespéré, repoussé, est bien heureux de trouver un refuge auprès de Séverine qui n'a pas cessé de l'aimer. M. Albert Le Roy a écrit là une fort intéressante étude, qui mérite l'attention des littérateurs. G. T.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

Mademoiselle Loulou, par Gyp. Paris, Calmann Lévy. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Chez les filles, par Hugues Le Roux. Paris, Victor Havard. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

La Patricienne, par Léonce de Larmandie. C. Dalou, éditeur. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Œuvres de Léon Cladel : Kerkadec, garde-barrière. Bibliothèque littéraire d'Alphonse Lemerre. Un vol. in-16. — Prix : 6 francs.

Le Boute-charge, esquisses militaires par Michel Zéraco. Paris, Librairie illustrée. — Prix : 3 fr. 50.

La Banque juive, par Louis Noir. Un vol. in-18. Paris, Librairie mondaine. — Prix : 1 franc.

Nouvelles algériennes, par Michel Frascaty (lieutenant Palat). Un vol. Charpentier. — Prix : 3 fr. 50.

Précoce, par Georges Bois. Un vol. in-18. Paris, Dentu. — Prix : 3 fr. 50.

Le Village, mœurs paysannes, par Louis Deschamps. Paris, J. Lévy. — Prix : 3 fr. 50.

Au Val d'Andorre, par Sutter-Laumann. Un vol. in-18. Mourlon. — Prix : 1 franc.

Le Colporteur juif, par Louis Noir. Un vol. in-18. Librairie mondaine. — Prix : 1 franc.

Un Prêtre dans la maison, par Armand Dubarry. Paris, Dentu. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Mémoires d'un lit, par Belz de Villas. Paris, Dentu. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Cantharinades, par Théo-Critt. Paris, Dentu. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Les Rostang, mœurs parisiennes, par Georges Régnal. Paris, Librairie mondaine. In-18. — Prix : 1 franc.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Les Zigzags d'un Curieux. Causeries sur l'art des livres et la littérature d'art, par Octave Uzanne. Paris, maison Quantin, 1888; Un vol. in-16.

L'éclair fait des zigzags, et l'esprit aussi. Tout ce qui est primesautier, soudain, impromptu, tout ce qui jaillit à un choc inattendu, tout ce qui est capricieux, ardent et sincère, procède ainsi, plus ou moins. Les *Essais* de Montaigne sont des Zigzags, et les *Zigzags* de M. Octave Uzanne ne sont point sans étroits liens de parenté avec les *Essais*.

On connaît l'érudition spéciale et intelligemment compréhensive, profonde d'allures légères, exacte et aimable, à la fois élégante et négligée, technique et mondaine, dont l'auteur marque tout ce qu'il touche dans le domaine du livre de l'art. Il suffit d'avoir lu quelqu'une des études dont il a enrichi tant d'éditions des petits chefs d'œuvre des siècles derniers, ou feuilleté l'un des délicieux volumes qui commencent à l'*Éventail* et s'arrêtent au *Miroir du monde*, pour savoir quelle intime et juste connaissance du cœur humain se cache sous les arabesques de sa fantaisie.

L'ouvrage que nous avons sous les yeux ressemble à ces devanciers et tient ce qu'ils promettent. C'est pour ainsi dire, la continuation de *Nos amis les livres*, publiés en 1886, qui, lui-même, se rattache naturellement aux *Caprices d'un bibliophile* (Ed. Rouveyre, 1878). Les huit chapitres dont il se compose traitent successivement des écrivains, du public et de la réclame; des femmes bibliophiles, écrit à propos du livre de M. Quantin-Bouchart, et où la sincérité l'emporte sur la galanterie; de la gravure; des publications posthumes; du grand Balzac, étudié ici sous des aspects nouveaux par un admirateur affiné et conscient; des bibliophiles collectionneurs, et particulièrement du *toqué*, M. Charles Cousin; de l'Hôtel Drouot et de la curiosité; et des amateurs d'autographes. Tous morceaux de haute graisse bibliophilique, et et où les os mêmes sont mirifiquement remplis de moelle artistique et littéraire, si qu'il fait bon vraiment les avoir à explorer, retourner et dévotieusement sucer.

Les lecteurs du *Livre* en ont, à coup sûr, conservé le goût. C'est en effet à notre publication que M. Octave Uzanne a donné la primeur de ces pages, où la science se champanise, si je puis dire, et fait sauter,

pour lui donner plus de retentissement et plus de force, le bouchon du bon sens. Aussi les lecteurs du *Livre*, n'en seront-ils que plus ardents à s'assurer la possession d'un volume typographiquement irréprochable, enveloppé d'une de ces couvertures que M. O. Uzanne invente avec un goût si sûr dans son audacieuse originalité, orné d'une eau-forte fantastiquement bizarre et joyeusement abracadabrante, renfermant enfin, toute parfumée d'iconophilie et d'autographophilie, la quintessence même de la *bibliofolie* dont peut s'éprendre le plus raffiné des artistes et le plus délicat des lettrés. B.-H. G.

Œuvres posthumes de Auguste Barbier, Études littéraires et artistiques. Un vol. in 18, Paris, 1888, L. Sauvaitre.

MM. A. Lacaussade et E. Granier, deux poètes, qui apportent la sollicitude d'une attentive amitié à revoir et à mettre en ordre cette édition des *Œuvres posthumes* de l'auteur des *Iambes*, n'ont pas jugé qu'il fut utile de nous dire où et sous quelle forme ils avaient trouvé les fragments qu'ils viennent de publier et dont se compose le quatrième volume de la série. Ce détail pourtant ne manquerait pas d'intérêt; car ces pages que je considère comme une collection de *fragments, notes, morceaux, extraits* ou *pensées*, les éditeurs leur donnent le titre d'*Études*, titre un peu ambitieux peut-être, en l'espèce assurément, Auguste Barbier avait étudié les œuvres et les hommes dont il parle : cela ne fait pas l'ombre d'un doute, mais la façon dont il en parle a bien plutôt la vive allure et le trait spontané d'impressions ressenties en quelque lecture et notées aussitôt, que la démarche solennelle et grave à en être parfois pesante du genre étude. Et nous nous en félicitons, car ces notations, souvent concises, ont la chaleur et la vie qui se dégageraient des feuillets d'un journal intime tenu par un poète, par un lettré aux larges vues, par un philosophe épris d'idéal et confessant ses émotions et ses jugements, chaque fois que, par hasard ou de propos délibéré, il s'est abandonné à méditer sur les écrivains grecs et latins, profanes ou religieux et de même sur les prosateurs et les poètes français et étrangers depuis la renaissance œuvre d'un pensant, le livre quelque titre qu'on lui donne, fournit ample matière à la pensée.

Innshallah! Les Anglais jugés par un Indien, par Hadji Mirza. Un vol. in-18. Paris, 1888, Paul Ollendorff.

D'un passage de ce livre écrit avec une connaissance parfaite de la langue française et même des parisianismes les plus récents, il résulte que l'auteur Hadji Mirza, Indien et sujet anglais de naissance, a été instruit dans une pension anglo-française, en Suisse, et a séjourné quatorze ans tant sur le continent qu'en Angleterre. L'aisance et la verve du style, pour nous être de la sorte expliqués, n'en révèlent pas moins, de la part d'un étranger, un don d'assimilation extraordinaire et une intelligence peu commune. De la première à la dernière page, il est vrai, cette verve est entretenue par la passion qui brûle au cœur de Hadji Mirza et traversa son œuvre. Le sens de cette passion nous serait confié dès le titre, si nous comprenions l'exclamation que l'auteur y a introduite en son idiome natal : « *Innshallah!* Avec l'aide de Dieu! » s'écrie-t-il. Rapprochée du sous-titre : *Les Anglais jugés par un Indien*, quel autre sens peut-elle avoir, cette invocation, si ce n'est celui d'un cri de guerre contre l'Angleterre?

« L'Indien hait l'Anglais de toute la haine que le *conquis* garde contre le *conquérant!* Il hait l'Anglais qui le tient sous le joug et lui crache l'insulte et le mépris au visage! Il le hait, parce que celui-ci le souille par sa présence, parce qu'il le pille et le ruine, et s'enfuit chargé de ses dépouilles... comme un bandit. » La déclaration est formelle, et c'est elle qui clôt le dernier chapitre du livre; telle est l'impression sur laquelle Hadji Mirza veut se séparer du lecteur : précaution superflue, car il est bien impossible d'échapper à une impression qui se renouvelle, de ligne en ligne, d'un bout à l'autre du volume. Cette haine de l'écrivain indien est tellement manifeste qu'on est tenté de se demander en fermant le livre, si l'auteur hait l'Angleterre parce qu'elle est réellement telle qu'il nous la montre, c'est-à-dire menteuse, voleuse, perfide, cruelle, lâche et de plus profondément ridicule, ou s'il ne la voit pas ainsi parce qu'il la hait. Mais non, Hadji-Mirza laisse peu de prise au doute au sujet des faits qu'il rapporte et des moyens de domination employés par les Anglais en Egypte et surtout dans l'Inde. Il cite les télégrammes officiels et nombre de journaux indiens à leur date. Le livre, en outre, est rempli de détails des plus curieux, peu connus en France, sur les mœurs des émirs soumis, des Indiens, des cypaies, des officiers et fonctionnaires anglais, sur l'attitude respective de l'Angleterre et de la Russie. La lecture d'*Innshallah!* qui réjouira les Anglophobes est faite pour attrister ceux qui comme nous voudraient aimer ce grand peuple notre voisin, admirable par tant de côtés et par quelques autres vraiment haïssable.

Œuvres posthumes de Piron (Prose et Vers), *accompagnées de la correspondance adressée à Piron par Mlle de Bar*, publiée sur les manuscrits autographes originaux avec une *Introduction et des notes* par Honoré Bonhomme. Un vol. in-18. E. Dentu.

L'ai-je écrit sans rougir, ce nom du trop célèbre auteur de l'*Ode à Priape*. Car le pauvre Piron traîna toute sa vie comme un boulet le poids de ce péché de jeunesse, et son nom en reste taché devant la postérité. Le châtiment est excessif pour une improvisation vingtième année après boire, car lui-même il nous l'apprend,

Il ne mit à l'hymne folle,
Jeunesse et vin de concert,
Que le temps de la parole
Et que celui du dessert.

La justice serait donc de s'en tenir au mot de Fon-

tenelle lors de la candidature du poète bourguignon à l'Académie : « Si Piron a fait la fameuse ode, il faut bien le gronder, mais l'admettre ; s'il ne l'a pas faite, fermons-lui notre porte. » A le juger sur sa réputation, Piron fut en amour plus sensuel que sentimental. Cependant il ne fut pas toujours abandonné aux nymphes vénales et banales. Au moins eût-il deux belles et longues liaisons avec deux femmes qui restèrent ses amies ; mademoiselle Quinault, la célèbre soubrette de la Comédie-Française, dont M. Honoré Bonhomme a déjà publié les charmantes lettres à Piron et mademoiselle de Bar : « l'une, ange d'amour et de poésie ; l'autre vrai démon à damner plusieurs saints. » C'est précisément la correspondance avec Mlle de Bar qui suit immédiatement l'introduction, M. Honoré Bonhomme publie en outre un conte sur un sujet donné par J.-B. Rousseau, une notice sur la femme de Piron, une autre sur les premières amours du poète, un récit de ses relations avec Fréron et l'abbé Desfontaines, des lettres à diverses personnes, le testament littéraire sous forme de lettre à l'Académie française, et finalement différentes pièces de vers : contes, épîtres, épigrammes, chansons, etc. Cette publication met en lumière certains traits de la physionomie de Piron que jusqu'ici l'on n'avait même pas entrevus. Elle piquera la curiosité des fervents du XVIIIe siècle.

Tableaux algériens, par Gustave Guillaumet. Un volume in-4°, illustré de douze eaux-fortes par Guillaumet, Courtry, Lerat, Géry-Bichard, Müller et Toussaint, de six héliogravures par Dujardin, et de cent vingt-huit gravures en relief, d'après les tableaux, les dessins et les croquis de l'artiste, précédé d'une *Notice sur la vie et les œuvres de Guillaumet* par Eugène Mouton. Paris, 1888. Librairie Plon.

La mort tragique prématurée, volontaire de Guillaumet au lendemain de son plus grand succès, et par cela même d'autant plus inexplicable, le prix considérable, sans précédent pour lui, dont fut payé l'un de ses derniers tableaux, ce chiffre, redit, exagéré peut-être par la chronique, entourant d'une auréole d'or la palette du peintre de l'*Intérieur saharien* apprenant au grand public son nom, qui n'avait pas jusque-là, franchi le cercle d'estime du monde de l'art l'ensemble de ces diverses circonstances, si l'on y ajoute surtout la soudaine révélation sur le tard de véritables qualités d'écrivain — ce concours de faits imprévus a exercé sur l'opinion même de la critique, une influence grossissante, et lui a fait dépasser quelque peu la juste mesure de l'éloge en ses jugements sur le talent de Gustave Guillaumet. Avec certains dons innés, en effet, le talent chez le peintre du Sahara est plutôt une conquête de la volonté que la manifestation d'une puissance ou de facultés géniales — *genial power*. Et cette force de volonté se marque dès son premier pas, dès son premier essai de dessin. M. Eugène Mouton en la substantielle *Notice sur la vie et les œuvres de Guillaumet* placée en tête des *Tableaux algériens* nous dit ce qu'était cet essai : « la copie réduite d'une grande gravure d'après un paysage du Poussin, où le travail est microscopique au point qu'on ne peut le démêler qu'à l'aide d'une loupe. « C'est la volonté énergique et tenace — malgré de soudains découragements — qui le maintint dans la voie du progrès constant jusqu'à la dernière heure. Car il y a un écart de talent considérable entre l'auteur de l'*Intérieur saharien* et celui de la *Prière du soir*, non comme valeur de composition, mais comme vision exacte des phénomènes atmosphériques de la lumière, et au point de vue aussi de la facture, qui a singulièrement gagné en puissance, au prix, il est vrai d'une certaine lourdeur.

Conduit une première fois par le hasard propice en Algérie, quand il était parti pour aller en Italie, Guillaumet y retourna neuf autres fois. Dès le premier voyage, il y avait comme Eugène Fromentin, il y trouva son œuvre de peintre. Mais Fromentin ne sortit guère que par exception du verdoyant Sahel, cette Normandie algérienne dont les fraîches élégances encadrant le luxe et la noblesse des mœurs féodales l'avaient captivé et correspondaient mieux à la nature de son talent. Guillaumet, au contraire, poussant plus loin vers le sud, ne se plut qu'aux spectacles plus austères, plus rudes du paysage et de la vie du Saharah ; c'est à l'intense lumière du désert que s'ouvrirent les yeux du peintre.

Comme Fromentin également — mais, il faut le dire, à l'instigation de Mme Adam qui les lui demanda pour la *Nouvelle Revue* — il chercha, trouva, revit et *écrivit* les notes qu'il avait prises sur place en ses divers séjours en Algérie. Publiées d'abord en ladite revue, ces notes forment aujourd'hui la matière des *Tableaux algériens*, que la librairie Plon a édités avec un luxe d'illustrations qui nous console un peu de ne pas voir réalisé le projet que l'artiste avait formé d'illustrer lui-même son livre. On peut lire en tête de ces lignes l'énumération des gravures de toute sorte qui accompagnent le texte. Les héliogravures de Dujardin, comme les eaux-fortes tant de Guillaumet lui-même que d'eaux-fortistes éminents reproduisent les principaux tableaux du peintre : quant aux gravures en relief, c'est dans les cartons de l'auteur qu'on a trouvé les cent vingt-huit dessins dont elles sont en quelque sorte le fac-similé. Il en est dans le nombre, comme les deux vues de l'*Ouedjer*, qui dans leur admirable et savante simplicité atteignent au plus grand style ; dans les autres c'est la force qui domine. C'est la force aussi qui est la marque chez lui du style de l'écrivain, et non plus comme chez Fromentin l'élégance et la parfaite correction ; c'est la force de l'impression et celle de l'expression ; tout cela est d'un homme qui sait voir et qui fait voir. Pour terminer et afin de montrer cette force en action, je détache de la galerie des tableaux algériens un morceau achevé, complet, parfait en vingt lignes, un chef-d'œuvre digne de rester et de figurer dans les recueils de Morceaux choisis. Il est intitulé : Le Fou.

« La foule qui le connaît se range sur son passage. C'est un fou...

« Il marche dans la rue, les yeux ouverts, insensible à l'éclat du ciel, au murmure des eaux. Il va devant lui, errant, poussé par le hasard. Le soir le surprend loin de la ville ou loin du douar. Il se couche, et l'étoile seule peut voir ce vagabond qui dort. La porte où il frappe est sanctifiée : elle s'ouvre; on l'accueille; on lui fait place au foyer. Dans la rue comme dans le sentier désert, sa rencontre est un heureux présage. La poussière qu'il foule est sacrée. Toucher son vêtement préserve du mal. Un lambeau du haillon qui le couvre devient amulette. Au seuil de la tente, on fait taire les chiens, dès qu'il paraît. Le chef s'incline devant lui et le baise au front, car il attire les bénédictions d'Allah. C'est un fou : Allah garde cette âme innocente.

« On le laisse ainsi suivre son destin : Il vieillit; sa barbe blanchit, son front se ride, ses yeux se ferment; il meurt.

« Et ses frères, recueillant sa précieuse dépouille, l'ensevelissent en terre sainte, auprès des tombeaux augustes des marabouts. »

N'est-ce pas que la page est vraiment belle?

Nos Ancêtres, par JEAN REVEL. Un vol. in-18, Paris, 1888, G. Charpentier.

Si par devoir professionnel, nous ne nous faisions une obligation de ne point nous arrêter sur une première impression défavorable, nous n'aurions pas franchi la vingtième ligne du volume de M. Jean Revel. Nous l'eussions fermé sans être tenté de tourner le feuillet n° 1. Il serait difficile en effet, d'accumuler au seuil d'un livre une égale somme d'images répugnantes, d'entasser autant d'immondices en un si petit cadre et de le faire avec une égale complaisance, avec une satisfaction plus évidente, avec une plus visible recherche de l'expression nauséabonde. Nous l'avons tourné pourtant, ce premier feuillet, et le suivant et bien d'autres à la suite. Et nous ne regrettons point de l'avoir fait, en dépit de la fatigue initiale et de l'effort qu'impose au lecteur le maniérisme prétentieux et affecté de l'écrivain. M. Jean Revel a vu Jérusalem, l'Egypte, Aden, le Liban, la Turquie, la Grèce avec les yeux d'un homme prompt à saisir le pittoresque des formes et des couleurs et il parle des races qui occupent ces contrées diverses avec un esprit nourri d'érudition et familier avec la méditation philosophique. E. C.

Œuvres et correspondances inédites d'Alembert, publiées avec introduction, notes et appendice, par M. CHARLES HENRY. Un vol. in-8°. Perrin et Cie, édit. Paris, 1888.

Il entre beaucoup de méfiance dans le sentiment avec lequel nous accueillons les « raclures de tiroirs »; et la fureur de l'inédit nous cause fréquemment plus d'irritation que d'enthousiasme. Toutefois, il faut prendre sur soi et se dégager de tout ce qui ressemblerait à un parti pris, surtout quand c'est un érudit aux connaissances aussi variées, un chercheur aussi infatigable que M. Charles Henri qui prend la peine d'exhumer et de publier des morceaux jusqu'alors enfouis dans l'ombre et la poussière des archives. En outre la personnalité de d'Alembert excite une sympathie et une curiosité si justifiées que l'on peut accepter comme une bonne fortune la publication de pages inconnues, sorties de sa pensée.

Le volume présenté par M. Ch. Henry en contient de fort intéressantes, les unes dans l'ordre doctrinal, — ce sont des fragments plus ou moins étendus sur *la véritable religion. — La liberté humaine et l'existence de Dieu. — La troisième lettre sur la destruction des jésuites. — La République des lettres en 1760 et la presse. — L'Esthétique de vues. — La théorie de la musique. — L'Opéra.* — Les autres, d'ordre biographique, comprennent une correspondance avec Catherine II, et notamment les lettres échangées entre d'Alembert, M. d'Odar et M. de Nicolaï au sujet de la proposition faite au philosophe français du protectorat du tzarewich, des lettres à Mlle de Lespinasse sur la cour de Berlin.

M. Charles Henry a même eu la main assez heureuse pour rencontrer des lettres inédites de Voltaire. C'est dans l'une d'elles qu'à propos du prix des livres et des difficultés qui arrêtent le *Dictionnaire encyclopédique :* « Je voudrais bien savoir quel mal peut faire un livre qui coûte cent écus. Jamais vingt volumes in-folio ne feront de révolution; ce sont les petits livres à trente sols qui sont à craindre. *Si l'Évangile avait coûté 1,200 sesterces, jamais la religion chrétienne ne se serait établie.*

Voltaire a-t-il replacé ailleurs cette boutade? mais il me semble qu'avant la découverte de cette lettre par M. Ch. Henry, elle n'était pas absolument égarée.

Ce qui n'empêche pas le volume d'être, au moins dans sa majeure partie, fort attrayant pour ceux qui ne veulent laisser d'impénétré rien du XVIIIe siècle.

P. Z.

Mélanges et Portraits, par E. CARO, de l'Académie française. Deux vol. in-18, formant 705 pages. Paris, librairie Hachette et Cie, 1888.

Je ferme les yeux... Plus d'un quart de siècle m'est enlevé de dessus la tête, avec son poids de deuils et de souvenirs, d'expériences et de résignations; alors, distinctement, je me revois dans une antique ville universitaire du Nord, au centre d'une salle sordide d'hôtel municipal « vieux jeu », en présence, — tel un accusé devant le tribunal, — de cinq à six messieurs, assis là, pour me poser tour à tour diverses questions. C'était la première séance de l'examen oral, pour le baccalauréat, à la Faculté des lettres récemment créée à Douai, et qui comptait parmi ses professeurs des noms célèbres, ou bien près de l'être, et même un, superlativement glorieux. Il y avait là le courtois et savant M. Filon, dont l'affabilité encourageante, me sauva du mauvais vouloir de son collègue chargé de la partie « sciences », et qui était déjà le personnage cassant, têtu, furieux à toute contradiction, que l'on a vu traiter si gracieu-

sement les plus vieux docteurs de l'Académie de médecine... le même enfin, à qui M. Renan, dit avec tant de grâce, en le recevant sous la coupole : « Soyez le bienvenu, monsieur; nous vous communiquerons de nos doutes, et vous nous communiquerez de votre assurance. » Il y avait là, d'éminents lettrés, tels que M. Martha... et, tout près du doyen, — il me semble le regarder encore, — un très bel homme de vingt-huit ans environ, au physique à la fois élégant et robuste, avec un monocle collé sur l'œil. Il m'inquiéta bien un peu, par sa façon de me « retourner » sur la philosophie, comme s'il se doutait que je fusse un échappé de rhétorique, passant presque en fraude, avant sa dernière année de collège... mais finalement, je le trouvai favorable. Aussi, pour avoir contribué par sa boule blanche au résultat heureux d'une épreuve tentée contre le gré de la famille, et avec la malveillance de notre proviseur, j'avais conservé à M. Caro le souvenir affectueux de cette première rencontre. Plusieurs années se passent; M. Caro qui languissait à Douai, malgré le succès extraordinaire de son cours et de sa personne, est nommé à Paris; il y réussit de la façon la plus brillante comme maître de conférences à l'École normale, et comme professeur de philosophie à la Sorbonne. A cinq années d'intervalle, il est élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques, et de l'Académie française. Pour son malheur, il devient un « homme du jour », recherché à ce titre dans les salons à la mode; on l'y choie avec l'ostentation traîtresse de ces lieux hostiles à l'esprit. Cet homme, d'un véritable mérite, se fait le directeur spirituel, où plutôt le camarade mystifié d'un clan de sottes, bonnes pour apprécier l'intelligence d'un beau ténor où la poésie d'un fort dragon... et riant entre elles, et même avec leurs correspondantes, de la crédulité du professeur-académicien devant leurs grimaces d'attention sympathique. On le voit dans les loges et les baignoires de « la comtesse » et de « la belle madame ». Tout son talent et ses honneurs ne le sauvent pas du ridicule de l'universitaire dameret. On me comprend, sans que j'insiste. Le normalien enseignant apporte une marque indélébile dans sa galanterie présomptueuse ou fade. Il arrondit alors le bras ou la phrase d'une sorte qui prête à rire aux gommeux, devant cette affectation de légèreté où s'attardent des grâces encore classiques. Le malin Prevost-Paradol lui-même et l'étincelant About ont été dans leur personnage vis-à-vis du féminin, l'un maladroit, l'autre inconvenant. La faveur douteuse de cette clientèle mondaine, — sans parler de la neutralité ironique des confrères, — devait enlever à M. Caro l'appui de sa clientèle naturelle, rendue déjà malveillante par une autre cause, celle-ci tout à l'honneur de M. Caro : sa fidélité aux doctrines spiritualistes et son beau courage moral devant des auditoires désormais habitués à voir plier leurs maîtres, les uns tremblant pour leurs places, les autres pour leur peau... et, non sans raison, comme on l'a pu voir dans certaines récentes agitations du pays latin. Alors, commença l'expiation par trop cruelle, de bonheurs en somme rapides, mais légitimes. C'est, avant tout, un grand deuil domestique... et puis surviennent tumultes au cours, manifestations hostiles en plein cimetière, devant la tombe d'un confrère, attaques de feuilles de chantage qui s'acharnent avec une inexpliquable violence contre cet infortuné favori de la fortune, et lui empoisonnent l'existence au point qu'il songea quelque temps, dit-on, à fuir l'air de Paris. Sans doute on le voyait bien encore, dans certaines réunions, visé par des dames, — oh! plus de « belles madames »! — de sexe et de visage particulier, en quête de prix Monthyon ou de *voix* pour leur époux candidat. Le charme n'y était plus, la confiance moins encore... et peut-être la maladie qui devait bientôt emporter cet homme de réelle valeur a-t-elle reçu le développement si brusque de son germe de mort dans le chagrin de cette trahison de l'étoile jadis amie. Ce philosophe nous lègue donc, par l'exemple de sa carrière, une leçon de philosophie plus éloquente qu'aucune de celles renfermées dans ses livres. Voici dix mois qu'il a cessé d'être; déjà toutes ses places sont remplies par des successeurs, son image est déjà pâlie dans toutes les mémoires, et le souvenir de sa mort si récente est déjà lui-même indistinct. En effet, cette mort eut lieu en juillet dernier, et les réclames de librairie pour le dernier ouvrage de M. Caro la placent en automne.

Nous venons de donner à la très intéressante personnalité de l'auteur l'espace qui aurait appartenu de droit à l'ouvrage annoncé plus haut, s'il s'était agi d'un livre nouveau. En réalité, c'est un recueil d'articles déjà publiés dans des périodiques très répandus. On y retrouve tout le talent de diction, et cet art d'exposer les doctrines, et cette fermeté courtoise à les combattre, qui distinguaient M. Caro, qui ont fait la vogue de son enseignement et vouent son nom à notre respect. Les deux volumes récemment parus comprennent vingt-trois substantielles études, intitulées : Souvenirs d'un enseignement à la Sorbonne; Essais de psychologie sociale; la Peur; la Responsabilité dans le rêve; de la Solidarité morale; les Idées antiques sur la mort; le poème de Lucrèce; Essai sur le génie dans l'art; les Causes finales; la Parole intérieure; Joseph Joubert; Maine de Biran; M. Vitet; B. Nisard (trois articles); Saint-Marc Girardin; Hippolyte Rigault; Maurice de Guérin; Alfred Tonnellé; Doudan; Frédéric Amiel (deux articles); Pensées d'un solitaire. Nous ne féliciterons pas M. Caro de ce dernier morceau dont l'excessive complaisance causa, pour sa part, le délire de vanité ridicule que devait étaler « le Solitaire ». Par contre, nous louerons l'excellente notice sur M. Caro, placée en tête de ces deux volumes par M. Martha. L. D.

Les Familles bibliques, conférences à la réunion des pères de famille, par le R. P. Matignon, de la compagnie de Jésus. Cinquième série : *Les Machabées,* Un vol. in-12. Paris, Victor Palmé, 1888. — Prix : 3 francs.

Dieu nous enseigne nos devoirs, à nous tous, d'une manière souveraine et digne de lui; il nous

instruit par des leçons et par des exemples. — Après avoir rapporté les « leçons » dans cette longue suite de conférences qu'il a ensuite publiées en quatre volumes : *les Droits de Dieu sur la famille, la Famille et l'État, les Épreuves et les Joies de famille, les Devoirs de l'époux*, le R. P. Matignon, continuant à rappeler les enseignements de Celui qui commande, a, dans de nouvelles conférences, proposé en « exemple » la vie des plus illustres serviteurs de l'ancienne alliance. Il a dit les vertus qu'avaient prouvées et les patriarches, et les familles en Israël, la maison de David, la famille de Tobie, celle de Job; quatre séries de conférences, quatre volumes, et voici le cinquième avec les conférences dans lesquelles il a parlé des Machabées, martyrs de la foi et de ces autres Machabées, les héros de l'indépendance.

Plus tard, il ouvrira le Nouveau Testament; il donnera et commentera d'autres exemples de vertus chrétiennes.

En ce cinquième volume, il célèbre, comme il convient, le courage du vieillard Eléazar, celui de ses fils spirituels; peut-être, relatant les actions des *Asmonéens*, de Mattathias et de ses enfants, Juda, Jonathan, Simon, le conférencier fait-il regarder un peu trop exclusivement à la fin, — à la fin telle qu'il la conçoit et qu'ils l'ont poursuivie, — et regarder pas assez aux moyens qui ne sauraient tous se justifier; mais n'allons pas le prendre à partie sur ce point, quand, sur tant d'autres, nous sommes en désaccord avec lui; il n'a pas entendu faire œuvre d'historien, peut-il répondre pour sa décharge, — d'autres s'appliqueront à l'étude des règnes d'Antiochus, Epiphane et de Demetrius, — il a seulement voulu parler pour l'édification des fidèles de la véritable Église catholique, apostolique et romaine.

Le R. P. Matignon dit bien ce qu'il pense avoir à dire; il le fait dans un langage très simple, et rien dans sa phrase pour l'enchantement de l'imagination: de la sévérité, de l'austérité plutôt. Car il s'adresse moins à la sensibilité qu'à la volonté; c'est l'action qu'il prêche, c'est la foi agissante, non l'amour, non la contemplation, non le mysticisme. F. G.

Scarron et le genre burlesque, par Paul Morillot, ancien élève de l'École normale supérieure, chargé de cours à la faculté des Lettres de Grenoble, lauréat de l'Académie française. Paris, H. Lecène et H. Oudin, 17, rue Bonaparte, 1888. In-8° de 432 pages, avec un portrait de Scarron. — Prix : 8 francs.

Voici, sans conteste, l'un des meilleurs et plus attrayants ouvrages qui aient paru en ces derniers temps : les amis des lettres aussi bien que les amis de l'étude historique, — les bibliophiles et simples curieux comme les travailleurs de tout ordre, — le rechercheront avec le même empressement, l'accueilleront avec la même faveur et le liront avec un égal profit. Ce bon livre, en effet, par l'excellence de sa forme non moins que par la multiplicité et la variété des faits qu'il renferme, a de quoi satisfaire aux exigences des uns et des autres; il se divise en deux parties principales, l'une relative à la vie, l'autre consacrée aux œuvres de Scarron; nous allons tâcher d'en faire connaître succinctement le contenu.

Paul Scarron n'a pas manqué de biographes : Bruzen de la Martinière, Chauffepié, La Beaumelle, au siècle dernier, et, de notre temps, le duc de Noailles, Mme Guizot, Édouard Fournier, M. Henri Chardon, etc., ont consacré des essais plus ou moins étendus au célèbre « Empereur du Burlesque », les uns visant directement Scarron lui-même, les autres s'occupant plus spécialement de sa femme, la future marquise de Maintenon. Par malheur, ces biographes se sont trop souvent inspirés les uns des autres, reproduisant ainsi des allégations erronées ou laissant subsister des lacunes qu'il était réservé à M. Paul Morillot de rectifier ou de combler. « C'est, dit avec raison notre auteur, dans les œuvres de Scarron lui-même, qu'il faut surtout chercher sa vie; il s'est dépensé chaque jour en petites pièces de vers, en épîtres, en lettres : beaucoup, sans doute, ont disparu, mais beaucoup existent encore et c'est de cette poussière qu'il faut tenter de faire sortir un Scarron plus vivant, lié plus intimement à ses contemporains et à son époque. Quelques points resteront encore obscurs; mais mieux vaudra signaler les lacunes que tenter de les combler par des anecdotes peu sûres et par les bons mots peu authentiques qui traînent dans les *anas*. » — Suivant rigoureusement la règle qu'il s'est tracée, M. P. Morillot prend Paul Scarron à sa naissance (Paris, 4 juillet 1610) et le suit, pour ainsi dire, pas à pas dans toutes les circonstances de sa vie, n'avançant rien qu'il ne puisse appuyer sur un document certain ou sur une preuve valable. Après nous avoir conté l'enfance peu heureuse de Scarron, qui n'oublia jamais les méfaits de son acariâtre belle-mère, il nous le montre, devenu chanoine de Saint-Julien, menant dans le Maine une agréable vie, assez peu édifiante d'ailleurs, parmi ses protecteurs et ses amis. Ce premier chapitre, renfermant une peinture achevée de la vie provinciale dans la première moitié du XVIIe siècle, n'est pas une des parties les moins attrayantes de cette étude qui contient tant d'autres pages instructives. Jusqu'alors l'existence de l'aimable abbé n'offre rien de très pénible : menant une vie joyeuse, faisant des escapades de nuit, galantisant les dames, dépensant follement une santé qu'il croyait devoir être inusable, il n'aurait, malgré ses minces ressources, vraiment point trop à se plaindre; mais voici que, par suite d'une aventure maintes fois racontée et plus ou moins authentique, l'étrange maladie qui le martyrisa jusqu'à la fin de ses jours vient à fondre sur lui. Adieu les plaisirs et les fêtes; avec les maux intolérables, tout un cortège de soucis, de chagrins, de misère s'attache au malheureux Scarron qui ne conservera pour tous biens que son incroyable gaieté et son intarissable verve. Il lui faut revenir à Paris, après d'inutiles et douloureux séjours aux eaux de Bourbon, puis à l'hôpital de la Charité. Autre malheur, son

père, le conseiller Scarron, l'étrange personnage que l'on appelait *l'Apôtre*, tombe en disgrâce, perd sa charge et voit très menacées sa fortune et celle de sa nombreuse famille. Mais Paul Scarron est bon fils, et c'est là un des plus beaux côtés de son caractère; il s'attache avec une infatigable énergie à soutenir et à relever son père, bien durement, sinon injustement frappé. Démarches, placets, courtisaneries, rien ne lui coûte, rien n'est épargné, et quand, pour prix de tant d'efforts méritoires, il va enfin obtenir le rétablissement de *l'Apôtre* dans sa condition et dans ses biens, il a la douleur de le voir mourir.

Nouveaux chagrins : la mort du vieux conseiller, qui aurait dû procurer à son fils une certaine aisance, devint au contraire pour lui la source de longs ennuis et d'un interminable procès. Il faut lire, pour comprendre les mécomptes de Scarron, le récit de M. Paul Morillot, qui résume avec une clarté parfaite les détails de cette lutte de neuf années entre le pauvre « cul-de-jatte » et ses beaux-frères et la triste issue de toute l'affaire pour l'héritier, victime à la fois de son imprudence et de son désintéressement. Comme s'il n'eût point eu assez de ses incessantes tortures physiques et de ses démêlés avec les siens, la politique réservait à Scarron de nouveaux déboires. La guerre de la Fronde venait d'éclater : d'abord royaliste, Scarron ne tarde guère à se déclarer contre Mazarin; entraîné comme tant d'autres, en pareilles occurrences, par le mouvement qu'il avait l'air de diriger, il se fait mille ennemis et est en butte aux plus noires et plus dommageables calomnies; aussi, quand la guerre civile a pris fin, se trouve-t-il plus malheureux et plus pauvre que jamais, en proie à un découragement qui le pousse à former d'aventureux projets et le décide même à aller tenter fortune en Amérique. Par bonheur pour lui, il ne peut mener à bonne fin ces dessins chimériques et une circonstance se produit qui fixera son sort pour les dernières années qui lui restent à vivre; nous voulons parler de sa liaison avec Françoise d'Aubigné.

Le chapitre consacré à cette dernière période de la vie de Scarron (1652-1660) n'est pas seulement une merveille d'érudition, de tact et de judicieuse critique, c'est aussi l'un des tableaux les plus complets que l'on possède sur le Paris du milieu du XVIIe siècle. Nous regrettons de n'avoir pas l'espace nécessaire pour en donner l'analyse détaillée qu'il mérite: il nous sera permis, cependant, d'en signaler les points principaux. C'est d'abord l'histoire du mariage de Scarron, qui a donné lieu à tant de récits plus ou moins fantaisistes et que l'on trouve ici présentée sous son véritable aspect; puis, quand le pauvre ménage s'est enfin installé dans le modeste logis de la rue Neuve-Saint-Louis, M. Morillot nous introduit dans la chambre du paralytique, nous montre la société qui y fréquente, décrit et dénombre les grands seigneurs, les gens de lettres et les femmes qui s'y rassemblent; il dépeint à merveille cette société, la plus polie qui fût alors, dont les caractères distinctifs sont un mélange de libertinage modéré, d'esprit satirique et de gaieté. — Quel fut, au milieu de cette société brillante, pleine de dangereuses séductions, le rôle de Mme Scarron? Quelle fut son attitude à l'égard des galants courtisans? Que doit-on penser des allégations de Tallemant au sujet de Villarceaux et de la fameuse chambre jaune de Ninon de Lenclos? En un mot, la future marquise de Maintenon est-elle restée vertueuse? — Grosses et obscures questions que notre auteur étudie et s'efforce de résoudre avec un grand bon sens, avec une conscience et une délicatesse parfaites. — Avec les derniers jours de Scarron, marqués par ses tentatives désespérées pour guérir et ses entreprises désastreuses pour s'enrichir, se termine la partie biographique de l'ouvrage. La sèche analyse qui précède ne peut assurément en faire apprécier le mérite; elle peut suffire toutefois à en faire saisir l'extrême intérêt et à inspirer le désir de la lire.

Comme on l'a indiqué plus haut, la deuxième partie du livre, en tous points digne de la première, est exclusivement consacrée aux œuvres de Scarron. C'est, en même temps qu'une très complète étude de ses écrits, un précieux chapitre de notre histoire littéraire, renfermant le meilleur essai qui ait paru sur la littérature burlesque. Sans doute, l'auteur n'a point épuisé la matière, non plus d'ailleurs que ceux qui ont, avant lui, abordé le même sujet, et nous ne possédons point encore en notre langue, sur ce curieux genre littéraire, un ouvrage comparable à celui de l'Allemand Floëgel. Mais il ne faut pas perdre de vue que M. Paul Morillot ne s'est pas proposé de traiter le sujet à fond; il s'est borné à tracer les grandes lignes de l'histoire du burlesque, disant tout ce qu'il importe de savoir sur ce genre et plus spécialement tout ce qu'il faut connaître pour se bien rendre compte du rôle et de la valeur littéraires, et, si ce mot ne paraît pas trop fort, du « génie » particulier de Scarron. Sous ce rapport, M. P. Morillot n'a vraiment plus rien laissé à dire; qu'on en juge par ce sommaire très abrégé des cinq chapitres consacrés à l'œuvre relativement considérable et si variée de l'inoubliable railleur.

Le premier de ces chapitres a trait aux *Poèmes travestis*, autrement dit à l'œuvre burlesque de Scarron : *le Typhon*, *l'Enéide travestie*, l'ode d'*Héro et Léandre* y sont, comme on pense, examinés et critiqués à fond; la comparaison de Scarron avec ses devanciers et ses imitateurs, de Marot et Rabelais jusqu'à Sarrasin et Saint-Amant, n'est pas la partie la moins intructive et la moins attrayante de ce chapitre. — Viennent ensuite les *Pamphlets et Gazettes* (Mazarinades, Légendes, Courriers, etc.) auxquels Scarron appliqua le genre burlesque. Ce n'est pas là la meilleure portion de son œuvre; il n'en tira guère de profit, n'en recueillit pas grand succès et n'en obtint souvent que des mécomptes. — Ce sont ensuite les *Poésies diverses*, telles que *le Testament*, — les odes burlesques, héroï-comiques, ou héroïques, — les épithalames et sonnets, — les ballets, mascarades et chansons que Scarron produisit en si grand nombre, pièces amusantes, légères, fugitives, dont les meilleures et les

plus dignes d'être relues sont à coup sûr les Epîtres (*Epîtres à Pellisson, Epîtres chagrines*), productions souvent excellentes, où Scarron, s'élevant peu à peu, prodigue les peintures fines et spirituelles, et atteint parfois une certaine hauteur de satire. — *Le Théâtre*, pour lequel Scarron avait un goût naturel irrésistible, forme l'objet du quatrième essai. On y voit pourquoi son œuvre dramatique, aujourd'hui si oubliée et dédaignée, a pu rester si longtemps populaire, — comment, malgré de graves défauts, elle a beaucoup servi la cause de la comédie en France, « en rendant possible Molière », — comment, enfin, du bouffon et du burlesque, Scarron s'est élevé souvent au vrai comique et parfois même à la vraie noblesse (voir notamment *l'Ecolier de Salamanque* ou *les Généreux Ennemis*). — Dans son cinquième chapitre, M. Paul Morillot s'occupe de Scarron romancier et auteur de nouvelles. Après avoir montré l'importance du *Roman comique*, raconté ses origines, exposé son succès et son influence, il s'attache à faire ressortir l'originalité et les mérites des *Nouvelles* injustement méconnues de Scarron. Il termine son étude par un essai sur *la Langue et le style de Scarron*, qui est un des morceaux les plus judicieux et les plus utiles que l'on puisse lire.

Tels sont les principaux points traités dans ce remarquable ouvrage par M. Paul Morillot. On ne saurait mieux terminer cette aride analyse qu'en reproduisant le jugement porté par le savant professeur sur l'écrivain dont il a si bien raconté la vie et si complètement examiné les œuvres. « Scarron, dit-il, a restauré le genre de la poésie légère où avaient brillé nos ancêtres et où excelleront toujours les esprits vraiment français. Il a fait revivre la poésie si charmante et si claire de Villon et de Marot; il a été un peu plus qu'un petit poète et a presque été un grand prosateur. En un court volume, il a fait le meilleur roman du siècle; en quelques pages, la meilleure nouvelle. Il a inauguré le roman d'observation, la peinture des caractères vrais, des mœurs réelles; il a ouvert la carrière que Le Sage et l'abbé Prévost ont parcourue depuis avec tant d'éclat; il a créé en France la *nouvelle*, aujourd'hui si florissante. Il a parlé la langue la plus pure et la plus vive, débarrassée des latinismes encombrants et retrempée aux sources du vieux fonds gaulois; s'il avait fait exprimer à cette langue plus d'idées, il aurait pu ravir à Pascal la gloire d'avoir fondé la prose française! — Scarron, dont on a singulièrement exagéré les défauts et qu'on a bien à tort chargé de toutes les impuretés de l'époque, mérite d'occuper dans l'histoire de notre littérature une place plus honorable que celle qu'on lui accorde d'ordinaire. »

Il n'est pas besoin d'ajouter que ce très intéressant ouvrage, qui renferme plusieurs appendices, contient une bibliographie des *Poésies* de Scarron. Toutefois, nous nous permettrons d'exprimer un vœu pour la seconde édition, qui ne peut se faire beaucoup attendre, de ce livre si remarquable : nous désirerions que l'auteur y joignît une bibliographie de l'*œuvre complète* de Scarron et un index de tous les noms cités au cours de cette volumineuse et précieuse étude d'histoire littéraire. PHIL. MIN.



Épisodes, (*poèmes 1886-1888*), par HENRI DE RÉGNIER. Un vol. grand in-16 carré. Paris, Vanier, éditeur.

Ce n'est point critiquer M. Henri de Régnier, c'est le combler de joie que de signaler la bizarrerie, l'étrangeté, l'*inouïsme* de ses poésies. Ne disons point seulement de ses *vers*, car il serait injuste de le traiter en simple versificateur, il possède assurément une certaine conception poétique; et comme versificateur, il faudrait le traiter tour à tour en artiste et en barbare.

Les *Épisodes* sont des poèmes symboliques, empreints d'un sensualisme raffiné, panaché d'idéal; ils reflètent assez exactement cette espèce d'hystérie mentale dont sont atteints nombre de jeunes esprits distingués de cette fin de siècle.

Analysez par exemple le poème *le Verger :* dans un verger dépeint avec un luxe d'épithètes inattendues, trois femmes sont assises près d'une source :

> Et la Première était gracile et toute ceinte
> D'une robe pudique à plis multipliés,
> L'Autre, en sa nudité conviait à l'étreinte
> Sans défense des bras, sous son col repliés.
> Et la Troisième avait la robe d'hyacinthe.
>
> . . . . . .
>
> Et toutes trois semblaient depuis l'éternité
> Des siècles, être là, pour guetter la venue,
> En ce verger floral, de l'Avril visité,
> De Celui qui viendrait, d'une terre inconnue,
> Vers leur divine et leur fatale trinité.
>
> Il vint, choisit la timide, la gracile, la pudique :
> La vierge se leva soudain et le suivit,

L'Autre attend, patiente, « s'étirant en la pleine chaleur,

> Sachant qu'il reviendra vers le site béni.
>
> . . . . . .

Il revient en effet :

> Le Ravisseur joyeux et sûr, s'élance, se fond
> D'un élan sur la chair magnifique et tentante
> Et l'emporte rieur vers le fourré profond.

Et la troisième attend, se disant :

« Suis-je pas le baiser dont sa lèvre voudra,
Moi la seule tentation de la chair lasse,
Pêche miraculeuse, aux aigreurs de cédrat,

. . . . . .
. . . . . .

Je ne tenterai pas la défense qu'invente
La Vierge et j'offrirai mon corps impartial,

(Impartial est joli comme épithète à corps !)

Dans la sécurité de la femme savante,
Sereine à tout jamais d'avoir connu le mal.

Et en effet l'Ingénu, le doux passant, oublieux de la vierge sainte, oublieux de la femme franchement abandonnée sans artifice, viendra — dernière décadence de son désir inassouvi et moins noble — aux bras de la savante, c'est-à-dire de la science.

Le poème est d'un poète qui songe, et aussi celui des *Mains* et les autres, chacun précédé d'un sonnet préliminaire, — car M. de Régnier, dans l'exécution du livre comme dans la composition de chaque pièce, recherche à outrance l'ordonnance artificielle.

Mais au fond, beaucoup plus de griserie de mots que d'ivresse, d'idées et de sentiments; un parti pris de froideur, d'impassibilité que l'école symboliste du décadent emprunte tout simplement à Leconte de Lisle : ces messieurs font leurs vers en des attitudes d'hiérophantes. Ils sont convaincus qu'ils remuent le *verbe*, et, au plus intime de leur œuvre, on perçoit toujours un parfum révélateur : *verbum caro factum est*. Ces messieurs veulent être surtout suggestifs : on ne peut nier que M. Henri de Régnier le soit.

Est-il bien nécessaire, pourtant, pour évoquer dans l'esprit du lecteur des formes et des couleurs et des mouvements et les transformer en idées et en sensations, est-il bien nécessaire de désarticuler le vers, au point de le réduire à une prose de décadence mais sans cadence ?

M. de Régnier, pour qui Malherbes n'est pas venu, veut nous enseigner, par son exemple, le pouvoir d'un mot mis hors de sa place. C'est fort bien. Mais quand au mépris de l'exigence musicale de l'oreille qui se refuse à l'absence de césure et à l'hémistiche arrêté sur une muette, il écrit des vers comme ceux-ci :

Et dédaignant l'aide factice d'aromates...
Et des arbres se détachait en avalanches...
Vibre le rire triomphal et péremptoire...
Moi la seule tentation de la chair lasse...
Ce songe d'une fête vague dans un soir...
Les cierges blancs comme la toison des brebis...
Que nos épouses traînèrent par les chemins.

etc., etc., etc.

Je me refuse à les accepter comme un progrès mirifique, un raffinement exquis de l'art, je les subis comme un retour odieux à la barbarie.

Il ne m'est pas davantage possible de penser que c'est améliorer la langue française, que de lui imposer des acrobaties et des dislocations de style dans ce goût :

Au ciel d'or vespéral strié du sang d'un astre,
Agonisant sa mort et son tragique soir
Quel amour en péril va rire son désastre.

A part cela, M. de Régnier a du talent. PZ.

Poètes lyriques français du XIXe siècle. *Extraits*, par G. ROBERTET, ancien professeur de l'université, administrateur de la bibliothèque de l'Arsenal. *Ouvrage conforme aux programmes officiels du 10 août 1886 et du 22 juillet 1887.* Deux vol. in-16. Paris, ALPH. LEMERRE, 1888. — Prix : 5 francs les deux volumes.

Les *extraits* sont précédés d'un essai sur la poésie lyrique et accompagnés de notices biographiques, critiques et bibliographiques.

Dans l'essai, l'auteur s'applique-surtout à distinguer entre la poésie lyrique d'une part et la poésie épique, la poésie dramatique, d'autre part; il montre à quels moments d'une civilisation, les poètes lyriques se peuvent lever et chanter, et leurs poèmes, il les caractérise par les sentiments ou les aspirations qui s'y trouvent célébrés. L'essai est un court, très court chapitre de l'histoire du mouvement de la pensée à travers les âges, et nous ne pouvons nous défendre d'éprouver le regret que M. Robertet n'ait pas cru devoir aborder la question de la poésie lyrique du point de vue esthétique. Les poèmes et poésies sont des « documents », sans doute, mais ils ont été et demeurent autre chose que des documents. Nous nous répétons, mais ne faut-il pas s'alarmer un peu à voir les jeunes gens des écoles primaires ne tenir compte que de ce qui se peut apprendre ? Savoir, c'est leur « Sésame, ouvre-toi »; comme ils n'aiment point du tout l'égalité dont ils parlent, et, comme ils veulent l'emporter sur ceux qui les approchent, ils ne recherchent que la seule supériorité qu'on leur a laissé concevoir, la supériorité intellectuelle; et l'ouverture d'intelligence, l'habileté à saisir, l'esprit de finesse, mérites qu'ils peuvent bien posséder, quelques-uns, mais qu'ils ne soupçonnent pas, et dont ils ne feraient aucun cas; c'est la « somme » des connaissances qui, pour eux, a de la valeur. Ne conviendrait-il de tâcher à les amener à deviner de délicates jouissances, de les initier à tout ce qui relève du goût et de l'amour du beau ?

Les poésies sont empruntées à Chénier, Béranger, Millevoye, Mme Desbordes-Valmore, Lamartine, les deux Deschamps, Delavigne, de Vigny, Musset, Hugo, Brizeux, Sainte-Beuve, Barbier, Gautier, Laprade, Pierre Dupont, Mme Ackermann, Soulary, Leconte de Lisle, André Lemoyne, Banville, Theuriet, Sully-Prudhomme, Coppée, Déroulède, J. Aicard, Silvestre, et toutes les poésies recueillies n'ont pas proprement ce qu'on peut appeler le mouvement lyrique; qu'importe, il en est peu qu'on désirerait voir retranchées; aux choix qu'a faits M. Robertet, on ne peut qu'applaudir. F. G.

Poésies complètes, édition entièrement revue et corrigée par Gustave Le Vasseur. Paris, Alphonse Lemerre, 1888. Un vol. in-8°.

Ce volume, qui porte sur le faux-titre le chiffre II, ce qui suppose un premier tome, prend le titre général d'*Études d'après nature*, et se divise en préface (en vers, elle aussi), églogues, caractères et portraits rustiques, toasts agricoles, paysages, et çà et là. La préface nous assure que l'auteur serait « très flatté » que, des fleurs de poésie qu'il nous offre,

... « on pût faire le thé
De la famille.

Et de fait, ce sont des vers suffisamment aromatisés de poésie, pour en faire une liqueur agréable sans être excitante, et où l'eau chaude joue le rôle prépondérant. Ni la connaissance de la langue, ni les ressources de la versification, ni l'invention du sujet, ni l'esprit ne manquent à ce poète bonhomme et familial. Je n'en veux donner pour exemple que ce portrait de maître Aliboron :

. . . . . La voix
Claironne, la figure est drôle, mais parfois,
Accablé sous le faix et le nez contre terre,
L'âne laisse échapper un rire solitaire.
Que flaire l'insolent et quel miasme subtil,
Tient sa narine au vent? De qui rit-il?
Qui sait? Mais comme rire est le propre de l'homme,
L'homme est jaloux, je crois, de la bête de somme...

Cela, comme tout le reste, n'est pas du grand art; mais à un chanteur qui n'aspire qu'à être le grillon du foyer, — à moins qu'il ne soit le barde des banquets agricoles normands, — je ne vois pas ce qu'on pourrait demander de mieux.

Gabriel Vicaire. — *Le Miracle de Saint-Nicolas.* Paris, Alphonse Lemerre, 1888. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Le poète Gabriel Vicaire, en passe de devenir un homme académique, en attendant d'être académicien, a mis en vers une vieille légende d'enfants menacés par un hôtelier cupide, mis au charnier, et ressuscités par Saint-Nicolas qui, non content de rendre la vie aux victimes, laisse au meurtrier l'occasion du repentir. Dirais-je qu'il y a, dans cette sorte de restauration artistique, des vers heureux, des accents émus, des envolées lyriques, un sentiment touchant de la vieille foi mi-catholique et mi-païenne? Ce serait, je crois, superflu pour qui connaît M. Gabriel Vicaire, et tout le monde doit le connaître aujourd'hui. Je me contente donc de renvoyer le lecteur au petit volume qui porte pour épigraphe :

Il était trois petits enfants
Qui s'en allaient glaner aux champs.

THÉATRE

Théâtre complet de Ernest Legouvé. — *Comédies et drames,* avec préface, tome premier. Paris, 1888, Paul Ollendorff, édit. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

C'est une heureuse idée d'éditeur et d'auteur que la publication du théâtre complet de M. Legouvé. Quelle meilleure occasion de revoir le théâtre des cinquante dernières années : un demi-siècle théâtral. La première pièce de M. Legouvé, *Louis de Lignerolles,* fut représentée le 6 juin 1838. C'est celle-là qui commence le volume; *Par droit de conquête,* en fait le milieu; *Adrienne Lecouvreur,* spécialement écrite pour Mlle Rachel, le complète. Trois succès de la Comédie-Française; des succès persistants; *Adrienne Lecouvreur,* reprise au commencement d'avril 1888 avec une interprétation tout juste passable, a cependant plu encore au public, qui ne s'inquiète pas de l'erreur des auteurs : peu lui importe qu'Adrienne soit morte non pas empoisonnée mais emportée par la dyssenterie et que la duchesse de Bouillon soit innocente de cette mort; les dramaturges l'ont chargée de ce crime, par suite d'une confusion, tout bonnement parce que sa belle-mère Marie-Anne Mancini, fut compromise avec la Voisin; mais comme ladite duchesse de Bouillon n'était pas de mœurs austères, et ne craignait pas de se commettre avec les gens du théâtre, — ses bontés nocturnes pour l'acteur Baron en font foi, — il n'a point paru à MM. Scribe et Legouvé, qu'il y eût à se gêner avec elle.

M. Legouvé a placé en tête de chaque pièce une courte préface destinée à dégager le sujet : est-ce défiance de l'intelligence du lecteur ou de la clarté de son ouvrage? N'approfondissons pas son motif et contentons-nous de les lire, ces préfaces, d'une précision excellente, et qui ont le mérite de montrer comment on prépare une pièce bien faite. Celle de *Louise de Lignerolles* est tout particulièrement intéressante : M. Legouvé l'a reprise d'une page de ses *Soixante ans de souvenirs.*

Quand auront paru les autres volumes, nous nous proposons de payer en un seul article l'ensemble du théâtre de M. Legouvé.

Impressions de Théâtre, par Jules Lemaitre; deuxième série. Un vol. in-18 jésus. Paris, 1888. Lecène et Oudin, édit. — Prix : 3 fr. 50.

Il y a quelque chose d'inquiétant dans le soin hâtif que met M. Jules Lemaître à recueillir en volumes

ses moindres pages. Il semble qu'il ait le pressentiment d'une fin prématurée et ne se fie pas à la piété de ses amis survivants pour la publication de ses œuvres complètes. Ainsi l'on retrouve dans cette seconde série des *Impressions de théâtre* jusqu'à de courts alinéas sur le cirque d'Été, sur les Folies-Bergère, sur l'Hippodrome, sur le Nouveau Cirque : de banales broutilles, de la raclure d'écritoire. On comprend encore l'article sur la foire de Neuilly; un esprit ingénieux et subtil comme M. Jules Lemaître y pouvait chercher les traces du théâtre de la Foire; il est des baraques foraines qui valent bien le chariot de Thespis, et le critique, ne voulût-il que s'égayer, y trouverait ample matière. Mais ce n'est pas même cela que M. Lemaître va voir et rapporte. Ce n'est que l'aspect extérieur de la fête, ce sont les baraques de phénomènes ou les arènes de lutteurs qui l'attirent et le réjouissent; tout cela lui semble nouveau, il en parle comme d'un monde tout à coup découvert. Nous sommes déçus, car nous avons le droit d'attendre de lui davantage ou autre chose.

De même son article sur les cafés-concerts nous laisse mal satisfaits. C'était fort bien pensé de donner son attention à cette forme chaque jour multipliée du divertissement scènique. M. Jules Lemaître mieux que personne pouvait écrire des pages excellentes sur le sujet : il a l'humeur encore neuve, le style souple, impromptu.

Il rapporte de province une heureuse disposition d'homme impressionnable qui se perd rapidement dans la vie agitée et surchauffée de Paris. Le malheur est que M. Jules Lemaître s'en est tenu à traduire son impression superficielle, il n'a fait qu'indiquer le sujet d'étude plutôt qu'écrire l'étude elle-même. Il a défloré l'idée d'article sans la féconder.

Le critique renommé du *Journal des Débats* répondra qu'il n'attache pas la même importance à ces questions secondaires, — voire tertiaires — qu'à une œuvre d'Alexandre Dumas, ou à plusieurs œuvres de Sardou. Soit, mais du moment qu'il les touche, et non seulement dans un article éphémère, mais dans un volume qui suppose un choix.....

Certes, quand M. Jules Lemaître se trouve aux prises avec un sujet de résistance, il déploie sans marchander toutes ses ressources de fine malice, de critique pénétrante, de diction spirituelle; tout au plus lui reprocherait-on sans injustice un abus de l'ironie, et parfois un laisser-aller trop facilement imité des allures lâchées de Sarcey dans ses mauvais jours. C'est en tous cas trop tôt user de ce procédé de bonhomme : Sarcey n'a risqué d'entretenir son public de ses caleçons qu'après une quinzaine d'années de relations quotidiennes, et encore son public ne l'a-t-il excusé que par la considération d'un abaissement intellectuel causé par le surmenage. Le public disait « abaissement », M. Jules Lemaître, plus moderne que le public ne craint pas d'écrire le mot *avachissement*. N'allez pas croire qu'il l'applique à Sarcey!

Parmi les morceaux les plus intéressants rassemblés dans ce volume, il faut mettre au premier rang la critique de deux drames de Sardou : *Patrie* et la *Tosca*. M. Jules Lemaître établit un parallèle très original entre *Patrie* et *Horace* de Corneille; et, ce que vous ne soupçonneriez pas du premier coup, c'est le drame de Sardou qu'il trouve supérieur, et il en donne des raisons, sinon probantes, du moins fort bien démontrées. L'analyse de la *Tosca* est un réquisitoire excellent contre la mise en scène des tortures physiques. On ne peut moins louer Sardou ni le mieux condamner que le critique ne fait en jugeant successivement *Patrie* la tragédie puissante, et la *Tosca*, le drame violent qui se pourrait réduire à une pantomime comme le fait voir insidieusement M. Lemaître. Il a même tant d'admiration pour les beautés de *Patrie* qu'il n'en aperçoit plus les ficelles trop visibles.

Le cartouche de la couverture porte encore les noms de Racine, de Voltaire, de Marivaux, de Musset, d'Augier, de Ponsard, de Catulle Mendès, d'Émile Bergerat, etc., etc. Chacun de ces auteurs n'y est que pour une pièce. Mais il est vrai qu'à propos de cette pièce M. Jules Lemaître élargit son article en étendant son appréciation soit à l'ensemble de l'auteur, soit aux alentours de la thèse qui se trouve au fond du drame.

Ce n'est pas somme toute du temps perdu que les heures employées à relire ces articles; et ceux qui ne les ont pas lus de semaine en semaine, y trouveront du plaisir et du profit, malgré l'éloignement et la circonstance qui les a fait naître : dans presque tous en effet M. Jules Lemaître a déposé des idées neuves, ou bien ouvert un point de vue nouveau sur de vieilles idées; dans tous il a répandu beaucoup d'esprit, de cet esprit qui lui appartient en propre, et qui est un curieux mélange de dilettantisme élégant et sceptique — c'est ce qui lui vient de l'érudition, — et de naïveté un peu... *gobeuse*, — c'est ce qui lui vient de la nature, et cette qualité là n'est pas le moindre charme de ses écrits. Il s'en défera graduellement au séjour de Paris. PZ.

Le Théâtre à Paris, par CAMILLE LE SENNE, première série — 1883-84. — Un vol. in-18 jésus. H. Le Soudier, édit. Paris 1888. — Prix : 3 fr. 50.

Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs;
Tout petit prince a des ambassadeurs,
Tout marquis veut avoir des pages.

Le bon La Fontaine ajouterait de nos jours : tout articlier qui rend compte d'un livre ou d'un vaudeville, se croit critique littéraire, et veut avoir son livre!

C'est certainement pousser trop loin le respect de sa plume que de recueillir si pieusement les moindres éclaboussures dont elle étoile le papier! On n'aura bientôt plus dans les analyses bibliographiques assez de place pour les œuvres originales, tant on en aura perdu à rendre compte des livres fabriqués avec des comptes rendus.

La curiosité publique à l'endroit du théâtre et de tout ce qui s'y rattache — même à l'envers — tourne à la monomanie : M. Camille Le Senne en abuse pour

former un volume avec ses vieux comptes rendus de la saison 1883-84! Son volume manque à la fois d'actualité, d'autorité et d'utilité. Quand Sarcey lui-même, qui, après tout, exerce encore un certain ascendant sur l'opinion et qui possède en matière d'art dramatique, une incontestable érudition et une esthétique contestable, mais au moins une esthétique, Sarcey refuse sagement de rassembler en tas des chroniques du lundi, M. Le Senne ne connaît point ces timidités; et il nous offre le plaisir de connaître sa pensée sur *Severo Torelli*, sur Smilis, sur *Theodora*, pièce à laquelle, en considération sans doute dès décors, il n'hésite pas à consacrer tout d'une traite quarante pages! — Un tel livre n'aurait sa raison d'être que s'il avait tout bonnement la modeste prétention d'enregistrer les annales du théâtre. Mais quoi? La place est prise et bien prise par la publication déjà ancienne de MM. Noel et Stoullig.

M. C. Le Senne marque sur son volume : *Première Série*, ce qui indique son dessein d'exhumer coup sur coup des comptes rendus de 1884-85, 1885-86, 1886-87, 1887-88!

> Ce dessein n'a-t-il rien qui vous fasse frémir?
> Tel fatras pour toujours nous pourrait endormir!

Le Flibustier, comédie en vers, en trois actes, par Jean Richepin. Paris, Maurice Dreyfus, 1888. Un vol. in-8°. — Prix : 4 francs.

On est, depuis longtemps, au théâtre, habitué à produire, avec le maximum de moyens, — j'entends moyens mécaniques et matériels, — le minimum d'effet. Les scènes de drame ou de comédie tournent au cirque, et l'action s'y perd dans l'exhibition. Quant à l'émotion, rien n'est trop gros, — ou trop subtil, — pour la susciter; et comme, le plus souvent, elle reste réfractaire, on s'en va disant qu'en nos jours sceptiques les mouvements du cœur n'obéissent plus qu'au café et à la digitale, et que, si les mouchoirs se portent à la figure, c'est peut-être pour cacher un éclat de rire et étouffer une crise de toux, mais jamais pour étancher les larmes des yeux.

Richepin vient de nous démontrer que nous ne valons pas mieux que nos pères, c'est-à-dire que les sentiments simples et sincères, les passions honnêtes et ingénues sont sûrs de nous toucher, et que les beaux vers nous font toujours vibrer, comme un violon sous l'archet.

Nous n'avons pas l'habitude au *Livre* de rendre compte des pièces de théâtre; mais ceci est une œuvre littéraire, et il nous appartient de la caractériser. Nous le ferons d'un mot : on a critiqué l'approbation, l'intrigue, la charpente dramatique, la vraisemblance, le nœud et le dénouement, et l'on a eu cent fois raison, car on épluchait un chef-d'œuvre. B.-H. G.

Une première par jour; causeries sur le Théâtre, par Albert Soubies. Un vol. in-18. Paris 1888. A. Dupret.

Livre curieux, piquant, né du journalisme moderne, ces *Causeries sur le Théâtre* méritaient de survivre à l'occasion qui les a engendrées en sortant du milieu où elles se sont produites. Un directeur de journal demande à son *soiriste* d'ajouter des éphémérides au courrier théâtral. Celui-ci confie le soin de cette tâche nouvelle à l'un de ses collaborateurs, M. Albert Soubies, un chercheur, qui a l'heureuse idée de faire porter son enquête quotidienne sur les premières représentations, tant du répertoire contemporain que de l'ancien répertoire.

C'est ainsi que le volume commence au 1er janvier par l'annonce de la « première » de la *Phèdre* de Racine, à l'Hôtel de Bourgogne en 1677, et se termine au 31 décembre 1855 par un acte de Lambert Thibonst et A. Decourcelle au Gymnase : *Je dine chez ma mère*. La diversité des époques et la variété des genres rendent la lecture de *Une première par jour* non seulement facile, mais très attrayante. Mais quel martyrologe que ce livre! quel témoin de la fragilité des jugements portés par le public des premières représentations. Je ne veux citer qu'une de ces victimes — exemple mémorable, — le malheureux Bizet mourant de trois succès d'estime : *Les pêcheurs de perles*, *l'Arlésienne* et *Carmen*. E. C.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Mémoires et Souvenirs du baron Hyde de Neuville. — *La Révolution. Le Consulat. L'Empire.* — Un vol. in-8° de 538 pages. Paris, libr. Plon; 1888.

L'ouvrage que voici ajoute un livre original et captivant à cette bibliothèque de mémoires, embrassant le siècle tantôt écoulé depuis la Révolution, que nous devons à l'éditeur du recueil posthume de M. Hyde de Neuville. Pour notre part, nous éprouvons envers les volumes de Mémoires, — ceux-là seulement, bien entendu, que l'on doit à des écrivains intéressants et dignes à quelque titre de notre atten-

tion, — un double sentiment, contradictoire aussi, fait de méfiance et d'attraction. En général, les mémoires, — toute question de talent de plume réservée, — dépourvus de l'esprit de justice et de vérité, œuvre d'apologie personnelle, de malveillance contenue, d'orgueil humilié, de rancune expectante et timide, mentent sur les gens et les faits contemporains, mais ils disent la vérité sur l'auteur, en révélant à la fois ce qu'il est avec ce qu'il croit ou voudrait être. Les Mémoires du baron Hyde de Neuville échappent à ce signalement, grâce au bonheur qu'ils ont de n'être pas la vaniteuse autobiographie d'un romancier, ni le *pro domo* d'un homme d'État mâtiné de *gendelettre*. C'est proprement les aventures d'un conspirateur, le récit très animé d'une sorte de *representative-man* de cette classe d'ardents, quelquefois ténébreux, que l'on est tenté de comparer au chasseur, à l'état primitif et sauvage; à cette différence près que, sans le grand air, l'idée de chasseur ne se conçoit même pas, tandis que le conspirateur semble respirer, par définition, dans les plus étroits cachots, dont il voit sans horreur les portes s'entre-bâiller sans cesse d'elles-mêmes devant lui. Il admet aussi l'agitation perpétuelle, le déplacement à la minute de tout gîte ou asile, les noms et les métiers d'emprunt, les *travestis*, etc., etc., et l'on n'en connaît guère qui se soient reposés et tenus satisfaits, même à l'avènement des régimes et des personnages, objet de leurs durs martyrs. Hâtons-nous de mettre cette affirmation sous la garantie d'un bon témoin, M. Hyde de Neuville lui-même, qui rapporte le trait à la date de 1799-1800. Dans un de ses fréquents voyages clandestins auprès des princes, Hyde de Neuville se trouva, partant un soir de Boulogne, en barque, sur une mer très orageuse, dans la compagnie de Georges Cadoudal. Ce dernier, en proie à l'agitation d'un mauvais sommeil, dans cette coquille de noix, assaillie par les vagues furieuses, en pleine nuit sans étoiles, se souleva sur son coude et « m'appelant de sa forte voix : Hyde de Neuville, me dit-il, savez-vous ce que nous devrions conseiller au roi, s'il remonte sur son trône? — Non, mon ami, répondis-je. — Hé bien, reprit-il, nous lui dirons qu'il fera bien de nous faire fusiller tous les deux, car nous ne serons jamais que des conspirateurs; le pli en est pris. » Cependant, il y a conspirateur et conspirateur. Les professions et les opinions, avons-nous dit ailleurs, ne sont que des effigies; le métal, c'est le caractère. Hyde de Neuville appartient à la famille des intelligents, des généreux et des sympathiques, tandis que Georges Cadoudal a été appelé le moins chevaleresque des hommes.

Cette doctrine de l'atavisme, que nous acceptons à l'occasion et d'une façon paradoxale (j'entends plutôt par voie de contraste que de ressemblance), cette doctrine peut triompher dans la personne de l'auteur de ces mémoires. Guillaume-Jean-Hyde de Neuville, né le 24 janvier 1776 à la Charité-sur-Loire, d'une famille anglaise émigrée en 1745, à la suite des Stuarts, écrasés à Culloden, « avait, dit Lamartine, dévoué sa jeunesse, sa fortune, sa tête, à la maison de Bourbon. Né de sang anglais, il avait apporté en France ce fanatisme obstiné du Parlement des Stuarts, qui personnifie dans une race royale, l'honneur, la religion et la patrie, et à qui l'expatriation et l'échafaud ne paraissent que des devoirs de leur culte. Conspirateur infatigable sous la République et sous l'Empire, émissaire courageux du roi et des princes à Paris, vivant la moitié de sa vie sous de faux noms, se jouant de la police, du Directoire et de Bonaparte, par une police plus occulte dont il avait ourdi les fils jusque dans la capitale, au profit des Bourbons... » Tel était celui que le grand poète, dans un tableau de la Chambre, sous la Restauration, signalant « sa noble figure, sa taille élevée, sa figure martiale », appelle « une sorte de tribun de la Royauté ».

Hyde de Neuville, pressé par l'amitié d'écrire ses Mémoires, a donc raison de dire en tête des notes éparses qu'il s'est décidé à rassembler : « Si une vie tient du roman, c'est bien la mienne. » Né en 1776, mort en 1857, plus qu'octogénaire, il a prouvé que tant d'épreuves et de dangers convenaient fort à son tempérament. Les Mémoires, publiés par les soins de ses deux nièces, la vicomtesse de Bardonnet et la baronne de Laurenceau vont seulement des premières années du baron en province, à son retour à Paris, après un long exil en Amérique, le 10 juillet 1814. Privé en pleine jeunesse de l'appui paternel, Hyde de Neuville eut du moins le bonheur de trouver dans la mère qui lui restait une personne de mérite extraordinaire et douée d'un cœur vaillant autant que charitable, qui fut du plus précieux secours à grand nombre de ses amis, au plus fort des menaces de la Révolution. Dès sa première jeunesse, lui-même, digne fils de cette mère, témoigna d'une intrépidité native, dont on cite encore les anecdotes. Il commença ses études, en 1787, au collège royal de Sainte-Marie de Bourges et vint les continuer à Paris, en 1790, au collège Cardinal-Lemoinne. On approchait des jours de tempête, et la constitution civile du clergé, décrétée le 23 décembre de la même année, indique à quelles dures épreuves devaient être alors soumis les établissements ecclésiastiques. Nommé lieutenant dans la cavalerie, le jeune Hyde renonça au service pour ne pas prêter serment, et, pendant quelque temps, nous le voyons fougueusement contre-révolutionnaire, donnant à la politique « tous ses instants, toutes ses pensées », se dévouer, non sans péril, à la personne de Marie-Antoinette, apostropher Théroigne de Méricourt dans une de ses harangues à la populace, se faire remarquer de la Reine par son courageux zèle, mais en même temps alarmer son père par l'exagération de ce royalisme. Ce père poussa même l'inquiétude jusqu'à venir en personne à Paris reprendre son rejeton et le ramener au foyer natal; mais presque au retour de cette expédition, il mourut. Après quelques mois donnés à la vie de famille, Hyde de Neuville revint à Paris le lendemain même du 10 août. Il nous dépeint l'horrible aspect des Tuileries, les séances de la Convention pendant le procès du Roi. C'est appuyé sur le bras de ce généreux de dix-sept ans que Malesherbes sortit de la Convention. Il nous dit la marche de la révolution après la mort du Roi, les excès de

Fouché à Nevers, son propre emprisonnement à Cosne, le complot formé pour délivrer la Reine. Plusieurs apostasies de prêtres renégats et de lâches nobles inspirent à Hyde cette réflexion : « Tout est interverti dans les révolutions extrêmes, on trouve le crime où l'on cherchait la vertu, mais celle-ci reparaît à son tour, où on l'attendait le moins. » Quelqu'un a dit, ou à peu près, dans le même ordre de pensées : Quand la tranquillité règne, on ne croit pas à la possibilité de certains soulèvements, ni qu'ils pourront jamais s'éteindre quand ils ont éclaté. L'auteur des Mémoires raconte ensuite le procès, la dernière communion et la mort de la reine, le 9 thermidor, la réaction, Bonaparte en vendémiaire, la petite Vendée dans le Sancerrois dont le jeune Hyde défend les principaux auteurs, la chute prochaine du Directoire, le rôle de Pichegru, le salon de Mme de Staël, le 18 fructidor, l'emprisonnement au Temple et la déportation des principaux membres des deux Chambres, parmi lesquels M. de La Rue, beau-frère de Hyde. Les souffrances de la traversée, la misère à Cayenne, l'évasion de Pichegru, de La Rue et plusieurs autres, leurs dangers de toute sorte (y compris les tigres et la famine), depuis leur fuite de Sinnamary, à travers les savanes d'Amérique, jusqu'à l'arrivée en Angleterre, remplissent d'un intérêt palpitant le chapitre VI (1797-1799). Le chapitre VII (1799), abordant un sujet plus vaste, ne nous passionne pas moins, au contraire. Il renferme : l'état des partis avant le 18 brumaire ; le plan royaliste, renversé par le 18 brumaire ; deux entrevues (à l'une desquelles assiste Talleyrand) de Hyde de Neuville avec le premier consul. L'impression produite par le jeune royaliste est consignée dans ces termes par le général Gourgaud : « Hyde de Neuville parut un jeune homme spirituel, ardent. » Le voilà peint en deux mots. Celle produite par le grand victorieux sur son visiteur est moins facile à résumer à travers les formules hésitantes que dicte à Hyde son rôle politique. Mais l'admiration *au dedans* n'est point douteuse. Peut-être, malgré les persécutions, a-t-il subi le charme. Quoi qu'il en soit, il a dit le mot décisif : « Nous n'avons pas de Bonaparte dans notre parti. » Évidemment, il admire le 18 brumaire ; il n'a pas été le seul alors, il ne le serait pas non plus aujourd'hui. Un homme, dont l'hostilité de race aux Napoléons rend le témoignage probant, dans l'espèce, le feu duc de Broglie, goûtait beaucoup aussi « l'acte ». Voici ce qu'il écrit en voyant de la terre des Ormes, chez M. d'Argenson, devenu son beau-père, passer les déportés de fructidor : « Le spectacle était douloureux, l'indignation grande, mais la consternation plus grande encore. Chacun voyait recommencer le règne de la Terreur et s'y préparait avec résignation. Ceux qui n'ont point vécu à l'époque dont je parle, ne sauraient se faire aucune idée du profond découragement où la France était tombée dans l'intervalle qui s'est écoulé entre le 18 fructidor et le 18 brumaire. En rentrant à pleines voiles sous le régime de la Terreur, elle y rentrait sans consolation et sans espérances. *Le 18 brumaire fut une délivrance*, et les quatre années qui le suivirent furent une série de triomphes au dehors sur les ennemis, au dedans sur les principes du désordre et sur l'anarchie. *Ces quatre années sont, avec les dix années du règne de Henri IV, la meilleure et la plus noble partie de l'Histoire de France.* » Les chapitres suivants comprennent le renouvellement des hostilités en Vendée et la soumission des insurgés, la découverte de l'agence royaliste à Paris, la bataille de Marengo, Talleyrand et Fouché, la vie clandestine de Hyde en Normandie et à Paris, la machine infernale et l'accusation de complicité qui pèse sur Cadoudal (de celui-ci, l'on ne répondrait pas) et Hyde de Neuville, dont le caractère et les précédents nous répondent. Une recrudescence de la persécution consulaire décrète la capture de Hyde mort ou vif. Le sombre chapitre X (1802-1804) qui rapporte le complot de Georges et de Pichegru, le drame du duc d'Enghien, l'exécution de Cadoudal et l'exil du douteux Moreau, est coupé de l'inévitable intermède comique des drames de la réalité. Hyde, forcé de fuir, caché aux environs de Lyon sous le pseudonyme de docteur Roland, y pratique le vaccin de façon à obtenir les félicitations du ministère de l'intérieur, qui le traque d'ailleurs. A la faveur de l'Empire raffermi, Hyde qui fut aussi heureusement partagé comme époux que comme fils, vit son héroïque femme suivre l'empereur d'étape en étape à travers l'Allemagne, pour obtenir la grâce du proscrit. Voyage deux fois pénible à cause des continuels passages de troupes et des obstacles sans cesse renaissants à une rencontre avec César, toujours en marche. Cette noble épouse obtient seulement une grâce, *conditionnée*, si l'on peut dire, du départ de Hyde pour les États-Unis. Mais Napoléon sensible au magnanime, même quand la raison d'État dictait ses rigueurs, a dit de l'admirable sollicitude que rien n'avait lassé dans cette dure poursuite : *C'est français, c'est une brave femme !* Témoignage que le baron Hyde de Neuville, le royaliste incorruptible, enregistre avec un juste orgueil, comme adressé à l'être le plus cher, par le meilleur juge. Après un séjour à Barcelone, une quasi-capture par des pirates, très curieux chapitre où l'on trouve aussi le souvenir de rencontres avec Chateaubriand, le tableau des mœurs espagnoles d'alors, des détails sur le favori Godoï, prince de la paix, Hyde s'embarque pour New-York, le 2 mai 1807. Les dernières pages de ce livre très vivant contiennent le récit du long séjour de notre Français aux États-Unis, l'aspect de la nation américaine, ses mœurs et usages à ce temps, les relations de Hyde avec le général Moreau. Ce personnage heureux de nos défaites, triste de nos succès, mort comme il convient dans l'état-major des souverains alliés, à qui il a manqué seulement d'être le ministre de la guerre de Bernadotte combattant les Français, Moreau inspire à Hyde une sympathie personnelle qui ne l'aveugle pas sur la valeur de l'ex-républicain, tout prêt à s'offrir à la monarchie. La rentrée de Louis XVIII aux Tuileries rouvre, après sept années d'absence, les portes de la patrie à l'un de ses vrais enfants, dans la personne de l'auteur de ces Mé-

moires. La vie ultérieure de cet homme d'esprit et de caractère qui emporte notre cordiale estime ne relève pas de cet article, qui doit s'arrêter à la limite des Mémoires, c'est-à-dire l'année 1814. Nous aimons cependant à conclure, par ce trait fort aimable, de la fin du volume. « Les troubles politiques qui avaient successivement agité Saint-Domingue et l'île de Cuba, avaient attiré à New-York, dans le courant de l'année 1800, une foule de réfugiés français, dont un grand nombre étaient privés de ressources. Ce fut pour les enfants pauvres de ces colonies que M. Hyde de Neuville parvint à créer, sous le nom d'*Economical School*, une école qui réunissait, au commencement de 1810, plus de deux cents élèves... Un des élèves de l'*Economical School* fut le jeune Ricord, dont la mère chargée de deux enfants se trouvait parmi les réfugiés français aux États-Unis. Le docteur Ricord, dont la haute réputation et le génie médical sont connus universellement, était l'aîné de ces enfants. Le baron Hyde de Neuville, devenu ministre de France en 1816, sur cette même terre qui avait été pour lui celle de l'exil, retrouva le jeune Français, si digne de son intérêt. Il lui facilita son retour en France et le suivit, dès lors, avec une affection toute paternelle. Le baron Hyde de Neuville, après de longues années, allait chercher son jeune protégé dans le somptueux hôtel de la rue de Tournon, où le docteur Ricord a réuni des chefs-d'œuvre de l'art ancien et moderne. « Que de magnificences, mon cher ami, je me perdais dans votre palais, dit-il en apercevant le docteur. — Comment cela se peut-il? reprend Ricord, c'est vous qui l'avez bâti. » — Mot charmant que nous couronnons par celui que proférait M. Hyde de Neuville, sur son lit de mort, lorsque le docteur, lui prodiguant ses soins, lui rappelait, les larmes aux yeux, l'adoption dont il l'avait entouré dès son jeune âge. — « Qui ne vous aurait adopté, mon ami? » — Paroles touchantes de deux âmes faites pour se comprendre. »

Dans l'*Appendice* de ces Mémoires on trouve des documents relatifs à la communion de Marie-Antoinette à la Conciergerie, des papiers de l'agence royaliste et des lettres du général Moncey et du comte de Bourmont.

L. D.

Histoire du peuple anglais, par John-Richard Green, traduite de l'anglais par Auguste Monod, et précédée d'une *Introduction* par Gabriel Monod. Deux vol. in-8°. Paris, 1888. Librairie Plon.

Nous appelons tout d'abord l'attention du lecteur sur le titre du livre que MM. Auguste et Gabriel Monod présentent au public français. Sans être très riches de ce chef, nos bibliothèques, pourtant, ne sont pas absolument dépourvues d'ouvrages consacrés à l'histoire d'Angleterre. Si M. John-Richard Green, en son œuvre, n'avait étudié le sujet sous un nouveau jour; si cette œuvre n'avait d'autre droit à notre curiosité que son origine anglaise, peut-être, quelle que fût d'ailleurs sa valeur littéraire, jugerions-nous ce droit insuffisant. Mais il n'en est pas ainsi, et le travail de M. J.-R. Green, au contraire, heureusement inspiré de l'esprit moderne, est absolument original. « Le but de mon livre, dit l'auteur dans sa préface, est défini par son titre même : c'est une histoire, non des rois anglais ou des conquêtes anglaises, mais du peuple anglais. » Il nous fait donc le tableau de la formation du peuple anglais prise et suivie dans tous ses développements, depuis son exode de la patrie primitive, située au cœur de la péninsule qui sépare la Baltique de la mer du Nord et dont le petit territoire forme aujourd'hui le Sleswig, jusqu'à la chute de Napoléon, avec un Épilogue de quelques pages conduisant jusqu'aux réformes qui amenèrent le renversement du cabinet libéral, en 1874, et le remplacement de M. Gladstone par M. Disraéli comme président du Conseil. Eh bien, en ces deux tomes compacts, l'historien passe rapidement sur les détails des guerres et des négociations, sur les aventures personnelles des rois et des nobles, sur les fêtes des cours ou les intrigues des favorites; il s'appesantit de préférence sur les incidents du développement constitutionnel, intellectuel et social, qui nous font connaître l'histoire de la nation elle-même. C'est ainsi qu'il parle plus longuement du poète Chaucer que de Crécy; de Caxton, le célèbre imprimeur, que du conflit entre les maisons d'York et de Lancastre; de la loi des pauvres d'Élisabeth que de sa victoire à Cadix. A l'exception de la guerre de Cent ans, qui n'eut d'ailleurs que de funestes résultats, les guerres — dont le rôle est secondaire dans l'histoire réelle des nations européennes — jouent dans l'histoire d'Angleterre un rôle particulièrement insignifiant. Et, voilà pourquoi M. Green, qui mesure la place aux gloires de Crécy, la fait très large aux maux et aux misères qui ont inspiré les vers de Langland et les prédications de Ball. Par contre, jamais il n'a manqué à s'étendre sur les victoires pacifiques. Il n'hésite pas à faire figurer parmi les exploits des Anglais la *Faërie Queen* de Spencer et le *Novum Organum* de Bacon; il place Shakespeare parmi les héros du siècle d'Élisabeth, met les investigations scientifiques de la Société royale en parallèle avec les victoires de Cromwell, et s'occupe avec une égale sollicitude des figures traditionnelles de l'histoire politique et militaire et de personnages dont les historiens ont d'ordinaire peu de souci : des prédicateurs, des poètes, des imprimeurs, des négociants et des philosophes. Considérant qu'en Angleterre, plus que partout ailleurs, le progrès constitutionnel a été la conséquence du développement social, il s'applique à montrer pour toutes les grandes crises — telles que la révolte des paysans ou la formation de la monarchie des Tudor — à quel point l'histoire politique est déterminée par les évolutions sociales; et il apporte le même soin scrupuleux à noter les progrès religieux, intellectuels et industriels de la nation elle-même. Nous en avons dit assez pour mettre le lecteur à même de constater l'originalité des points de vue où s'est placé M. Green pour écrire cette *Histoire du peuple anglais*. L'*Introduction* dont M. Gabriel Monod a fait précéder la tra-

duction française — elle-même très remarquable — est un chapitre de critique littéraire et de biographie auquel la mort prématurée de J.-R. Green communique une émotion particulière ; mais cette introduction est aussi un morceau d'histoire des meilleurs, où trouvent place les vues politiques les plus élevées, en même temps que les considérations les plus sages sur l'entente de l'Angleterre et de la France, également nécessaire à la prospérité de l'un et de l'autre peuple.

L'Assassinat du maréchal Brune : *Épisode de la Terreur blanche,* par le commandant Vermeil de Couchard. Un vol. in-8°. Paris, 1888. Librairie Perrin.

Tous les partis comptent de ces pages néfastes qu'ils voudraient arracher de leur histoire, mais en vain ; elles y demeurent comme une souillure indélébile : tel est le meurtre du duc d'Enghien, tel l'assassinat du maréchal Brune. Le souvenir de l'un et de l'autre crime a été récemment évoqué par deux historiens qui ont apporté de nouvelles clartés sur la partie des faits restée obscure. Nous avons déjà parlé du livre que M. Henri Welschinger a consacré à la première des deux victimes. C'est M. le commandant Vermeil de Couchard qui fait aujourd'hui la lumière sur le sinistre épisode de la Terreur blanche dont Avignon fut le théâtre. L'auteur prend les faits au moment où le général en chef de l'armée du Var part de Toulon, dans la nuit du 31 juillet au 1er août 1815, pour aller rendre compte au roi Louis XVIII de la mission qui lui avait été confiée par l'empereur, et le conduit jusqu'au terme du drame, dans le décor de la poste aux chevaux, sur la place de la Comédie, à Avignon, le 2 août. Le récit est écrit avec une sobriété qui laisse à l'action toute son éloquence et par conséquent son émotion. Mais le livre se poursuit, au delà du récit, dans une suite de pièces non moins émouvantes où se trouvent retracés tous les incidents de la lutte interminable que la maréchale eut à soutenir contre la crainte qu'inspiraient dans le pays les assassins de son mari, connus de tout le monde. Cette lutte dura près de six ans et se termina par un arrêt de la cour d'assises du Puy-de-Dôme, à la date du 19 mars 1821, condamnant à la peine de mort ce Guindon dit Roquefort, qui payait pour les vrais coupables. — L'ouvrage très complet de M. le commandant Vermeil de Couchard est publié sous les auspices du Cercle militaire.

La Vendée angevine : les Origines, l'Insurrection (janvier 1789 — 31 mars 1793), *d'après des documents inédits et inconnus,* par Célestin Port, membre de l'Institut, archiviste de Maine-et-Loire. Deux vol. in-8°. Paris, 1888. Librairie Hachette.

C'en est fait ! la catholique Vendée : invention de rapsodes en prose ; la Vendée monarchique : légende vide ou peuplée seulement de fantômes et de songes; et les héros vendéens, « les derniers héros » comme les appellent les Goncourt dans leur *Journal :* traditions factices, créations d'un idéal d'ignorance, entretenues par la routine, propagées par des publications insipides quand elles ne sont pas méprisables ; et les hauts faits de ces preux : compilations d'orateurs en retraite, de bourgeois lettrés, de dames studieuses essayant, comme par manière de déclamation à la romaine, sans doute, de peindre leur Vendée. De cette légende, « qu'exploitent, après l'avoir créée, les habiles, » il faut faire son deuil, après avoir lu les deux volumes de la *Vendée angevine,* si l'on accepte les conclusions de l'auteur Et l'on doit les accepter ou bien prendre sa part des aménités dont j'ai cité quelques exemples et que M. Célestin Port réserve à ceux qui ne partagent pas son opinion. Car il a le langage rude, M. l'archiviste de Maine-et-Loire ; il est prompt aussi à s'alarmer et, de même, à accuser. Prévoyant la contradiction, — comme il est facile de la prévoir, — M. Célestin Port confie au public qu'après avoir longtemps répugné à publier ce livre, quand il eut résolu de le faire, la presse ne roulait pas encore qu'il se sentait « tout enveloppé déjà de menaces sourdes et de misérables entraves ». « Quelle pitié ! » ajoute-t-il. Quelles singulières insinuations ! dirons-nous ; mais c'est affaire qui ne nous regarde point. Ce qui intéresse le lecteur, c'est de connaître la marche suivie par l'auteur. Le dépouillement d'une série de documents inconnus, déposés aux archives d'Angers, lui a donné, paraît-il, une notion (M. Port dit une « entrevue ») du pays, des mœurs et des habitants contraire à l'idée généralement acceptée à ce sujet. En outre, il a trouvé dans la découverte inespérée des Cahiers des paroisses la révélation des véritables sentiments de la population, se traduisant par « l'applaudisement inouï de 1789. » En dernier lieu, la rencontre et la réunion, au cours des ans, de pièces originales, rapports, lettres, dépositions de témoins et d'acteurs du drame, lui ont d'abord donné l'éveil et finalement inspiré la conviction que tout ce que l'on avait écrit sur la Vendée était faux. C'est ainsi qu'il disculpe le clergé d'avoir soulevé la guerre civile. Le clergé n'avait pas sur les paysans une autorité morale suffisante. Le soulèvement a été engendré par l'excès des charges financières, par l'impôt du sang et autres maladresses des pouvoirs publics lointains, perfidement exploitées par la conjuration incessante des gentilshommes émigrés. Le clergé n'a rien fait qu'attiser le feu. — Au premier rang des légendes dont M. Célestin Port fait table rase est celle de Cathelineau ; aux fantômes acceptés par notre crédulité, il espère avoir substitué et avoir « ramené sous le soleil, en pays ami, des hommes comme nous, ayant âme et figure humaines. » — Nous attendons les répliques.

Mabillon et la Société de l'abbaye de Saint-Germain des Prés à la fin du XVIIe siècle, 1654-1707, par Emmanuel de Broglie. Deux vol. in-8°. Paris, 1888. Librairie Plon.

« Vers la fin de 1664, on eût pu voir, se dirigeant du côté de l'imposante abbaye de Saint-Germain

des Prés, un jeune religieux couvert de la robe noire des bénédictins ; sur sa figure douce et bienveillante se lisaient déjà les traces de la souffrance et du travail. Portant sur son dos, comme la règle le voulait, le sac qui contenait son mince bagage, le moine s'avançait avec la démarche tranquille et grave qui convenait à son état. Il traverse le quartier, alors désert et peu habité, qui environnait l'immense enclos occupé par l'abbaye, dont les divers bâtiments entouraient irrégulièrement l'église principale, seule aujourd'hui encore debout et à sa place... » — N'est-ce pas, cela, un joli début de roman historique à la façon de Dumas père. Il n'en est rien pourtant, ces lignes sont les premières d'un livre qui porte le titre sérieux placé en tête du présent article, mais le livre, en lui-même, est moins sévère que son titre. L'idée de l'ouvrage est vraiment ingénieuse, bien peu commune et trahit, en même iemps que le culte élevé des lettres, une pensée de charité très particulière, fort noble aussi, une évidente et bien délicate intention de posthume charité littéraire.

Dans le rayonnement des grandes gloires du XVIIe siècle, nos yeux éblouis ne distinguent plus tout un groupe de savants et d'érudits brillant d'un moindre éclat sans doute, mais laborieux et spirituels, une société nombreuse d'hommes éminents, d'esprits solides, utiles, qui, pour vivre un peu dans l'ombre, n'en déployaient pas moins une activité intellectuelle des plus fécondes, en échange constant de relations d'idées, de correspondances, de livres, non seulement d'un bout à l'autre de la France, mais encore à l'étranger, aux quatre points cardinaux de la rose des vents scientifique. Ce monde à part, peu connu de la cour et de la ville, cette élite de modestes et « rudes ouvriers littéraires » poursuivait un but commun. Découvrant, interprétant, publiant les textes des anciennes chartes, des manuscrits antiques, ces documents des vieux âges « qui sont comme le fondement de nôtre histoire », ils posaient les fondations solides de la moderne érudition littéraire et historique. « Travailler à arracher au passé son secret, faire avancer la science, c'est là leur mission, leur vocation, et ils s'y enferment sans regret, sans aspiration autre, même avec un certain sentiment de fierté et la conscience de travailler ainsi efficacement à la grandeur du pays. »

Eh bien, c'est à cette société d'honnêtes gens tombés dans l'obscurité que M. Emmanuel de Broglie a consacré les deux volumes qui nous occupent. Ce monde très peu connu, qu'il veut replacer dans la lumière qui lui est due, c'est autour de Mabillon, l'illustre bénédictin, qu'il le met en mouvement. Et le défilé de ces esprits libres et de gens d'esprit, de vrais savants modestes et de pédants vaniteux, gens d'église pour la plupart, mais tous également animés d'une bonne foi, d'une indépendance de jugement indiscutables et qui frappent, ce spectacle, dis-je, est vraiment des plus attachants, parfois même fort amusant dans l'élégant récit de M. Emmanuel Broglie. Il est fait pour attirer et retenir tous ceux qu'intéresse l'histoire morale du passé.

Nous avons cité les premières lignes de l'ouvrage, nous citerons en terminant quelques-unes des dernières ; elles complètent le portrait du grand bénédictin que nous avons vu arriver jeune homme à Paris : « L'aimable et douce figure de Mabillon, à moitié cachée sous son noir capuchon, conserve, malgré la distance des temps, malgré son austérité toute monacale et l'uniformité d'une vie dont rien ne vient troubler le perpétuel labeur, un attrait singulier. Ce moine à l'ardente piété, qui se trouve être en même temps l'un des plus grands érudits des temps modernes ; cette candeur de l'âme jointe à de si puissantes facultés intellectuelles ; ce cœur d'enfant chez le critique qui pose d'une main ferme les règles de la science la plus délicate ; tout ce mélange de qualités diverses dans le cadre grandiose de la vie religieuse du XVIIe siècle, ne forme-t-il pas un ensemble plein d'originalité et de noblesse, dont la vue élève et fortifie ? » — L'image me semble parfaite, complète en ces quelques traits choisis avec beaucoup d'art et groupés, retracés avec un égal talent. Elle montre l'homme ; on le voit à ne plus l'oublier ; elle le fait admirer et aimer.

La Maison du Temple de Paris : *Histoire et Description*, avec deux planches, par HENRI DE CURZON. Un vol. in-8°. Paris, 1888. Librairie Hachette.

Archiviste aux Archives nationales, M. Henri de Curzon tient sous sa main tout ce qui subsiste de cette Maison du Temple et de son Enclos dont il ne reste plus pierre sur pierre, c'est-à-dire qu'il dispose des archives mêmes du Temple qui ont été recueillies dans notre grand dépôt national. A l'aide de ces précieux documents, formant encore, malgré des pertes nombreuses, un ensemble considérable, il a retracé l'histoire de l'illustre établissement religieux et seigneurial qui, pendant près de sept siècles, exerça une si grande influence autour de lui, sous les deux ordres du Temple et de l'Hôpital qui l'ont tour à tour occupé. L'auteur a mis une sollicitude particulière à *restituer* et à décrire les principaux édifices qui composaient la *Maison*. Au préalable, il consacre un chapitre au personnel : chevaliers, religieux et laïques, et à la vie conventuelle. C'est dans le second chapitre qu'il aborde la question archéologique jusqu'à présent négligée par les historiens. Ce chapitre est donc le plus neuf, partant, le plus intéressant de l'ouvrage. Il décrit donc l'Enclos du Temple et les monuments conventuels : l'Église ancienne : la Rotonde, ses chapelles, tombeaux et sépultures, son mobilier et sa décoration ; puis les autres chapelles de l'Enclos ; — ensuite le Donjon : la Grosse Tour, la Tour de César, le Colombier ; — enfin le Couvent et son Cloître, le Palais prieural, les jardins, fontaines et murailles de l'Enclos. Deux planches accompagnent cette description : l'une est le Plan de l'église, restitué par M. de Curzon ; l'autre « l'Église du Temple de Paris, veüe de sa principalle porte », reproduction d'une ancienne gravure.

© 2007 Livre « Editions » les documents du temps » Editions Alpha Diffusion

La seconde partie du livre montre le mécanisme de l'Administration intérieure : ses privilèges en matières ecclésiastique, financière et domaniale ; ses droits de justice et de voirie ; le développement de son domaine et de ses finances. — Une troisième et dernière partie est consacrée aux Relations extérieures : aux hôtes du Temple, aux séjours des rois, des princes, etc. ; au trésor royal et aux dépôts des particuliers, à la prison d'État et de ville, aux habitants de l'Enclos, à l'asile et au commerce, aux franchises et métiers qui s'exerçaient dans l'enceinte du Temple. M. de Curzon publia enfin en appendice la Censive du Temple, c'est-à-dire le très curieux état de toutes les rues de Paris dans lesquelles la Maison a possédé quelque terre ou hôtel et exercé quelque droit. Ce document, dans sa sécheresse apparente, est peut-être un des plus vivants du volume, celui qui parle le plus à l'imagination. On y revoit tout le vieux Paris en mouvement. En outre, « nos édiles » pourraient le consulter afin d'y apprendre le vrai nom de certaines rues grossièrement défiguré et le rectifier: telle la rue Galande, qui va de la rue du Petit-Pont à la place Maubert et qui reçut son nom de Mgr Guillaume de Garlande; ce prélat fit, en 1216 et en 1224, donation au Temple de biens qu'il possédait dans cette rue, si même il ne la possédait toute. — Le livre est plus facile à parcourir qu'à lire, car M. de Curzon s'interdit sévèrement d'ajouter la moindre grâce de style à la nudité du document. E. C.

L'Empire byzantin et la Monarchie franque, par A. Gasquet, professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand. Paris, Hachette et Cie, 1888. Un vol. in-8°.

Ce gros ouvrage prend l'empire au moment où il se transfère décidément à Byzance et du latin devient grec. On croit assez généralement que la conquête franque en Gaule n'a rien à faire avec l'empire romain, et que, si les deux pouvoirs sont entrés en relations, ce n'a jamais été que comme ennemis, le barbare battant et chassant le civilisé. On sait bien que les rois francs ont reçu de Byzance des titres et des insignes; mais cela ne compte pas dans la vue d'ensemble qu'on se fait de l'histoire, et l'on n'y attache pas beaucoup plus d'importance qu'on en attacherait à quelque marque honorifique dont il aurait plu à Soulouque d'investir Napoléon Ier. En quoi l'on se trompe, comme le démontre savamment et en détail M. Gasquet. Il reconstitue avec infiniment de patience et d'érudition, « la suite des relations diplomatiques qui ont uni, pendant des siècles encore après la chute de l'empire d'Occident, la Gaule franque au vieil empire romain. » Les conquérants barbares, directement en lutte avec le patrice italien et ses troupes, dès qu'ils l'eurent réduit à l'impuissance, se tournèrent vers Constantinople. Ils s'avouèrent vassaux pour éviter d'être réclamés comme sujets. D'un autre côté, les populations de langue romaine acceptèrent plus volontiers la domination d'un dignitaire romain qu'elles n'auraient fait d'un roi barbare. « Ce compromis, dont l'étrangeté contrarie nos habitudes de netteté et de précision (l'auteur est-il bien sûr que l'histoire de l'avenir n'en pourra pas dire autant de plus d'un compromis accepté de nos jours?), était alors commandé par d'impérieuses nécessités... Il ménageait habilement la transition entre le régime de la domination directe de l'empereur et la pleine indépendance des souverains barbares. » Le rôle de l'Église dans tout cela fut capital. M. Gasquet le dégage et le caractérise avec une grande netteté. Il fait voir fort bien que l'histoire politique se confond en ces temps avec l'histoire religieuse, et qu'il n'a fallu rien de moins qu'un schisme, celui de Photius, pour consommer entre l'Orient et l'Occident une séparation que tout rendait nécessaire. En effet, « croire que par le couronnement de l'an 800, un empire nouveau fut fondé en antagonisme avec l'empire d'Orient, si bien que l'unité du monde chrétien dût en paraître détruite, c'est prêter aux hommes du IXe siècle des intentions et des idées politiques dont ils étaient fort éloignés et dont il n'existe de trace dans aucun document contemporain. Le principe de l'unité de l'empire ne fut pas un instant mis en question. Charlemagne prit le titre d'empereur, parce qu'il considéra le trône comme vacant depuis la mort du fils et du pupille de l'impératrice Irène. Quand il s'aperçut de la solidité de la domination d'Irène à Constantinople, il s'arrêta à la pensée d'un mariage avec la vieille souveraine, qui eût confondu sur leurs têtes les droits de l'Orient et de l'Occident. » Plus tard, lorsque Irène eut été détrônée par Nicéphore, la politique de Charlemagne aboutit, après dix ans, à reconstituer l'unanimité, c'est-à-dire l'unité en deux personnes de l'empire, sur la base de l'orthodoxie chrétienne représentée par l'évêque de Rome.

En résumé, c'est l'histoire de l'idée impériale, héritée de Rome et modifiée par le christianisme, que M. A. Guasquet, a pour employer ses propres paroles, suivie dans son évolution à travers cinq des siècles les plus obscurs et les plus imparfaitement connus de notre histoire. Ces études se proposent de mettre en présence, en montrant les résultats de leur action commune, les trois grandes puissances du premier moyen âge: l'empire byzantin, la papauté et la monarchie franque.

Tel est le programme de l'auteur. Il l'a rempli, et il peut se rendre cette justice d'avoir fait le possible pour, en quelques points, modifier « des idées, ou trop vagues, ou décidément erronées. »

Cola di Rienzo. *Histoire de Rome de 1342 à 1354,* par Emmanuel Rodocanachi, membre de la Société des études historiques. Ouvrage orné de six gravures hors texte et de dix-neuf vignettes, accompagnées d'une carte et de deux lettres inédites de Cola di Riento. Paris, A. Lahure, 1888. Un vol. in-8°. — Prix : 7 fr. 50.

Ce gros volume, consacré au dernier tribun de Rome, est une monographie consciencieuse, qui, si elle

ne nous apprend rien de bien nouveau, réunit et concentre les notions éparses dans une foule de grands ouvrages ou de mémoires spéciaux sur l'histoire italienne à cette époque. L'auteur s'est conformé rigoureusement à l'ancienne définition suivant laquelle l'historien narre et ne prouve pas. Ce n'est pas qu'un enseignement ne ressorte de son récit; mais il ne l'en dégage pas lui-même, et si, dans le courant de la narration, il apprécie, par une brève réflexion ou une épithète, les caractères et les faits, il ne s'arrête pas à discuter ni à formuler un jugement. Le livre n'y perd rien en intérêt pour le lecteur, au contraire. Nous sommes un peu déshabitués de cette manière d'écrire l'histoire. Elle a bien ses qualités, et tous ceux qui ouvriront l'ouvrage de M. Emmanuel Rodocanachi en conviendront avec moi.

Je ne parle pas des gravures dont le texte est *orné*. La charité me le défend. Il y a une bonne carte; mais il n'y a pas d'index, ce qui est fort à regretter.

B.-H. G.

BEAUX-ARTS

Les Artistes célèbres : Gavarni, par Eugène Forgues. Paris, 1888. Librairie de l'Art.

L'exposition de la caricature française au XIXe siècle a fait tout à coup surgir à la devanture des libraires de nombreuses publications spéciales où le sujet est traité, soit dans son ensemble, soit sous la forme de biographies isolées. Parmi ces dernières, l'une des plus intéressantes est celle que M. Eugène Forgues a consacrée à Gavarni. Je dois dire, cependant, que cette étude n'est pas née de la circonstance, car elle était annoncée depuis longtemps pour paraître dans la série des *Artistes célèbres*, publiée par la librairie de l'Art, sous la direction de M. Eugène Müntz, et elle est datée de 1887. L'auteur porte un des beaux noms de la période romantique; il est le fils d'Émile Forgues, du spirituel *Old Nick* qui fut l'un des plus anciens amis de l'artiste; et leur amitié ne fut interrompue que par la mort. L'étude de M. Eugène Forgues est biographique plutôt que critique; ce qui lui donne une valeur toute particulière, c'est une suite de lettres adressées au père de M. Eugène Forgues par Gavarni, aux époques les plus diverses de sa vie, et encadrées à propos dans le récit. L'illustration a été choisie également avec un goût parfait pour nous faire assister à la naissance, au développement et à la merveilleuse floraison du talent de Gavarni; « floraison merveilleuse », disons-nous : Que le premier dessin de Gavarni, en effet, l'intérieur de sa chambre à Tarbes en 1826, ce maigre trait d'arpenteur-géomètre soit sorti de la même main que *Thomas Virelocque*, ce chef-d'œuvre, cela passe l'imagination. Quand l'on a comparé ces deux extrêmes, on se sent à jamais impuissant à condamner une jeune vocation sur ses débuts.

Les Princesses artistes, par Antony Valabrègue. Un vol. de la *Collection bleue*. Paris, 1888; A. Dupret, éditeur.

M. Antony Valabrègue est un de ces curieux, un de ces voyageurs à travers le monde artistique qui ne fréquentent pas volontiers les grand'routes. Avec le même parti pris que des chemins battus, il se tient à l'écart des capitales, des cités illustres; de préférence, son goût discret et délicat le conduit aux sentiers à peine frayés de l'histoire de l'art, aux retraites oubliées ou dédaignées par les *globe-trotters* de la critique. De ces promenades de découverte, nous gardions déjà le souvenir d'une intéressante monographie de *Claude Gillot*, le maître de Watteau. D'une récente excursion dans la banlieue de l'École française, M. Antony Valabrègue, aujourd'hui rapporte une aimable trouvaille, ce gracieux sujet des *Princesses artistes :* princesses de la maison de Bourbon, depuis Marie de Médicis, jusqu'à la mélancolique figure de Marie d'Orléans — qui a laissé à Versailles la touchante statue de notre Jeanne d'Arc, — et, plus près de nous, contemporaine de l'heure actuelle, la princesse Blanche d'Orléans qui, en l'hôtel Czartoriski (l'ancien hôtel Lambert) peint de grands tableaux pour l'église Saint-Louis-en-l'Isle, sa paroisse; princesses aussi de la famille impériale, depuis l'une et l'autre impératrice, en passant par l'exquise et honnête figure de la princesse Charlotte, fille de Joseph, veuve du frère aîné de Napoléon III et pour qui, fou d'amour — elle ne méritait pas d'être l'objet de la sinistre aventure — se tua Léopold Robert, jusqu'à deux autres princesses dont le nom figure, en tête du livret du Salon, sur la liste des artistes récompensés par le jury : Mme la princesse Mathilde, médaillée au Salon de 1865 et la jeune princesse Jeanne Bonaparte, dont le talent très ferme, très consciencieux comme grandeur, a été reconnu par une mention honorable en 1886. Le portrait de Mme la princesse Mathilde est l'un des plus importants de la série; à ce titre, un des plus complets et très exact. L'auteur de ce gracieux volume ayant çà et là parlé de quelques princes également artistes, nous regrettons qu'il n'ait pas trouvé l'occasion de placer le nom du prince impérial qui était merveilleusement doué en ce sens et qui a laissé non seulement des dessins mais aussi des morceaux de statuaire — à l'état de maquette, il est vrai — d'un sen-

timent d'art et d'un mouvement remarquables. M. Antony Valabrègue consacre un curieux troisième et dernier chapitre aux princesses étrangères. Les premiers pourtant nous touchent davantage.

E. C.

Les peintres et les dessinateurs de la mer : Léon et Armand Paris, par MM. l'amiral Paris et L. de Veyran. Premier fascicule, grand in-8°. Paris, 1888; Dupret.

L'amour de la mer, l'intelligence de ses beautés, la séduction qu'elle exerce sur l'âme moderne ne datent réellement que de ce siècle et non du commencement du siècle. C'est plus tard, quand on fut tombé dans le calme plat qui succéda aux commotions tragiques de la révolution et de l'empire, quand les esprits traversèrent cette crise morale si admirablement analysée par Alfred de Musset aux premières de la *Confession d'un enfant du siècle.* C'est alors seulement que l'âme moderne s'ouvrit aux émotions de la mer. Un concours de circonstances favorables contribua singulièrement aussi à développer et à propager cet amour de la mer : les séjours périodiques de la duchesse de Berry à Dieppe, d'Alphonse Karr à Étretat, l'action des romanciers, celle des peintres, la facilité accrue des voyages. Sans poursuivre davantage l'enquête sur les origines et les causes de ce goût devenu une vogue, puis une mode, puis une habitude sociale, on peut dire que l'amour et l'intelligence de la mer sont une conquête, un legs du romantisme, comme l'amour et l'intelligence de Shakspeare et de la musique. C'est pourquoi toute publication qui nous entretiendra de la mer, des choses de la mer ou nous les montrera, ira droit à notre cœur, et c'est pourquoi le succès est promis d'avance à l'ouvrage dont M. l'amiral Paris a pris la direction avec une si haute compétence : *Les peintres et les dessinateurs de la mer,* dont nous avons sous les yeux le premier fascicule. Cette première partie reproduit des dessins et des eaux fortes de MM. Léon et Armand Paris, lieutenants de vaisseau. Celui-ci s'attache à nous montrer le navire en ses évolutions les plus variées; l'autre au contraire ne s'occupe que de ce qui se passe à bord et dessine les scènes de la vie maritime avec une verve et une précision remarquables. Nous suivrons attentivement le cours de cette intéressante publication.

E. C.

GÉOGRAPHIE

— Voyages — Mœurs et Coutumes —

Les Français dans les îles de la Manche (*Iles Anglo-Normandes*), par Aristide et Charles Frémine. Un vol. in-8° carré, illustré, de la *Bibliothèque coloniale et de voyages;* Paris, A. Picard et Kaan, 1888. — Prix : 2 fr. 50

La bibliothèque coloniale comptait déjà un certain nombre de volumes, *les Français au Canada, les Français en Amazonie, les Français à Obock, les Français à Madagascar, les Français en Guyane, les explorations de Paul Soleillet en Afrique, Origines de la conquête du Tonkin, Nos explorateurs en Afrique*; auteurs : MM. Chalamet, Coudreau, de Rivoyre, Fernand Hue, et pour les quatre derniers volumes, M. Jules Gros. D'autres volumes sont annoncés comme étant en préparation : *les Français au Cambodge, les Français en Tunisie, les Français au Sénégal, les Français en Algérie.* D'autres encore suivront. Tous ces travaux de librairie ont et auront leur utilité. Sous l'empire de certaines passions, des partis d'opposition ont souvent nié que nous fussions capables de coloniser; ils le niaient il y a quelque cent vingt ans, ils l'ont nié en 1830 et hier encore; or à lire les divers volumes de cette bibliothèque, la jeunesse de nos écoles apprendra que ni l'esprit d'entreprise, ni le courage, ni la persévérance, ni tant d'autres qualités n'ont manqué aux Français. D'entre les volumes publiés, — ne parlons que de ceux-là, — il en est un, toutefois, qu'il faut mettre à part : celui qu'ont donné MM. Frémine.

L'ouvrage ne présente pas, certes, cette sorte de mérite que nous avons dite; il ne saurait être tenu pour travail utile. Au reste, l'histoire de la colonisation française et l'histoire des îles de la Manche sont deux histoires distinctes : les îles de la Manche sont soumises, si l'on veut à un protectorat, et, ce protectorat, ce n'est pas nous qui l'exerçons. Mais l'ouvrage n'est pas seulement intéressant à cause du sujet traité, — qui ne tournerait pas sans quelque émotion ces pages où il est parlé de la conquête, de l'occupation souvent disputée de ces îles normandes! — il est intéressant encore, — les lettrés ne manqueront point de s'en apercevoir, — pour les qualités de style qu'il laisse discrètement paraître. *Les Français dans les îles de la Manche* sont un livre écrit.

MM. Frémine ont souvent abordé ces îles qu'ils aiment jalousement, souvent ils les ont visitées; ils ont mis le pied sur ces rochers dont on parlait il y a trois ans, dont on parlait hier à la Chambre des Communes, ils connaissent les Ecréhan et les Min-

quiers. Ils se sont enquis des évènements dont l'archipel a été le théâtre, ils ont puisé des renseignements très complets aux sources les plus sûres, et après nous avoir fait jeter un coup d'œil sur le groupe des îles et îlots, après nous avoir parlé du cataclysme de 709, ils ont pris à tâche de résumer en toute simplicité, les notes patiemment prises. Ils sont demeurés écrivains se faisant historiens. Leur récit a de l'allure, il trahit le mouvement de leurs propres passions: nulle part, à aucune page, le procédé ne se laisse découvrir, et leur phrase, c'est eux vivant la vie des gens de guerre ou des aventuriers quand règnent Robert le magnifique et Guillaume le conquérant, quand Philippe-Auguste conquiert la Normandie, quand luttent et bataillent tant de braves gens avant et après Jeanne la pucelle, et plus tard, bien plus tard, lorsque Rullecourt, ce capitaine de qui Claretie a conté l'entreprise, quittait Granville pour reprendre nos îles, c'est eux, avec leurs passions, c'est eux, avec leur âme de poète.

Avant l'exposé des faits historiques qui comprend sept chapitres, un premier chapitre consacré à la géographie de l'archipel, — des renseignements géologiques, des renseignements touchant le climat, — et aux dernières pages du livre, dans un dernier chapitre des considérations sur le caractère et les mœurs des insulaires, sur l'organisation administrative, judiciaire, politique. Ce jugement : les îles viendraient à être rattachées à notre territoire qu'il nous conviendrait de ne modifier en rien cette organisation consacrée par les siècles.

Le livre est pour nos enfants. Il est pour nous également. F. G.

L'Islande et l'archipel des Féroé, par le Dr Henry Labonne. Un vol. in-16, orné d'une carte et de 57 gravures. Paris, 1888. Librairie Hachette.

Les régions arctiques, comme l'Afrique centrale, comme les parties encore difficilement accessibles de la terre, exercent sur la curiosité de l'homme une fascination qui ne saurait se prolonger désormais bien longtemps encore. Déjà le cap Nord, à l'extrémité la plus reculée de la péninsule scandinave, est devenu un but de « voyage de vacances » adopté par la mode. On y va par trains de plaisir. — D'autre part, Nordenskiold, le célèbre voyageur suédois, a parcouru et révélé à la sience la partie centrale du Groënland ; et voici M. le Dr Henry Labonne qui entend ne plus nous laisser rien ignorer de l'Islande ni de l'archipel des Féroé.

C'est Reykjavik, la capitale, qui naturellement l'arrête d'abord, puis le curieux phénomène des Geysers lançant vers le ciel leurs colonnes d'eau bouillante, et l'Hékla, le célèbre volcan, dont il fait l'ascension. Au nord, il nous fait vivre en compagnie des rennes, des phoques, des renards bleus; et, au sud, il nous fait assister à l'ingrat labeur à travers mille périls de nos pauvres et vaillants pêcheurs d'Islande. Et ce passage du nord au sud parmi d'affreux déserts ne s'effectuerait pas sans le secours du poney islandais, ce merveilleux ami dont le Dr Labonne parle en termes attendris véritablement touchants. Mais les habitants aussi de ces contrées sauvages savent se faire aimer, pour peu que l'on partage leur vie aux mœurs primitives et patriarcales pendant la nuit de sept mois que l'on passe enfermé dans l'intérieur des *bars*. A ces descriptions tracées d'une plume alerte et pittoresque, le Dr Labonne a voulu joindre un ensemble de documents plus précis encore. La plupart des 57 gravures qui accompagnent son récit ont été exécutées d'après des photographies qu'il a prises lui-même en présence des spectacles grandioses dont elles fixent le souvenir.

Voilà donc, avec sa carte, un très bon livre de plus dans la collection des Voyages illustrés.

La seconde Expédition suédoise au Groënland (l'Inlandsis et la Côte orientale), par A. E. Nordenskiold, entreprise aux frais de M. Oscar Dickson, traduite du suédois par Charles Rabot. Un vol. grand in-octavo contenant 139 gravures sur bois et 5 cartes hors texte. Paris, 1888. Librairie Hachette.

La relation du *Voyage de la Vega autour de l'Asie et de l'Europe*, antérieurement traduite par M. Ch. Rabot, avait déjà popularisé en France, dans le monde savant, le nom du célèbre voyageur suédois; on le vit bien à l'accueil que lui fit la Société de Géographie lorsqu'il vint à Paris, il y a un an ou deux. Désormais les faits et gestes et récits du baron Nordenskiöld ont le privilège de fixer l'attention et les sympathies du public français, et à juste titre. La *Seconde Expédition suédoise au Groënland*, en effet, justifie en la confirmant la haute opinion que les nombreux lecteurs du *Voyage de la Vega* avaient conçue déjà de l'audacieux explorateur des régions arctiques. Il faut le dire, les résultats de la nouvelle expédition que la libéralité du baron Oscar Dickson lui permit d'entreprendre, réalisent si même ils ne les dépassent, ceux que pouvait ambitionner un voyageur en un tel pays dont le climat, les brumes et les glaces rendent l'accès si incertain. Et c'est précisément cette lutte contre les éléments qui fait l'émotion et la vie du récit et de son heureux dénouement. Car Nordenskiold, le premier — depuis dix siècles que Eric-le-Rouge découvrit le Groënland — a osé s'aventurer et a pu pénétrer à l'intérieur complètement inconnu de la vaste péninsule, et pendant trente et un jours parcourir l'*Inlandsis*, c'est-à-dire l'un des immenses glaciers, qui recouvrent et empâtent d'une carapace cristalline certaines parties des terres polaires, et en particulier, croit-on, tout l'intérieur du Groënland. Cette exploration terminée — au prix de quels efforts ! — Nordenskiold réussit également à forcer la banquise qui bloque la partie orientale des côtes opposée à l'Islande et à jeter l'ancre dans une baie du littoral où, depuis trois cents ans, aucun navire n'avait mouillé. Il ne s'agit pas là, on le comprend, d'une puérile satisfaction d'amour-propre. Le vaillant explorateur de ces tristes régions y a retrouvé les traces

d'une faune et d'une flore subtropicales, les vestiges d'un temps où le Groënland était une sorte de paradis terrestre. De son séjour en ces régions voisines du pôle, Nordenskiold rapporte des observations originales sur nombre de questions géologiques non résolues encore. Il nous parle enfin et longuement d'une peuplade du Groënland, les Eskimos (*sic*), « qui par ses mœurs naïves et sa bonhomie s'est acquis la sympathie de tous ceux qui ont eu des relations avec elle. » — On ne saurait vraiment trop honorer et remercier les hommes comme M. Oscar Dickson dont l'intelligente générosité permet à un Nordenskiold de rendre de tels services à la science.

E. C.

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

Le Peuple allemand : ses Forces, ses Ressources, par Charles Grad, député de l'Alsace au Reichstag. Un vol. in-16. Paris, 1888. Librairie Hachette.

Si la France — *Di omen avertant!* — est destinée à disparaître du premier rang des grandes puissances dans un avenir plus ou moins prochain, nous n'aurons point à nous plaindre de n'avoir pas été avertis. On comptera, parmi les avertissements les plus sérieux, le livre de M. Charles Grad, député de l'Alsace-Lorraine au Reichstag : *Le Peuple allemand, ses forces, ses ressources*. A raison de son mandat législatif, en effet, l'auteur étant tenu de suivre les affaires publiques de l'Allemagne, ses informations s'imposent à la vigilance de nos hommes d'État avec une autorité exceptionnelle. L'appel à la juste appréciation des choses est d'autant plus éloquent en cette étude que toute déclamation en est absente, que M. Ch. Grad s'abstient de conclure, qu'il s'en tient à l'exposé des forces du peuple allemand, de sa constitution, de son état social et de ses ressources matérielles. Il abandonne au lecteur le soin de formuler les conséquences logiques de la situation. Il n'y a pas à se dissimuler qu'elles sont graves, chargées pour nous d'inquiétude; fût-ce dans le seul tableau du mouvement comparatif de la population dans les différents États. Les chapitres consacrés aux forces militaires de l'Allemagne, à ses ressources fiscales, à sa politique coloniale sont pleins de détails qui, s'ils ne sont pas absolument nouveaux, prennent une nouvelle importance à être rapprochés les uns des autres. Le chapitre le plus neuf, qui nous révèle le défaut de la cuirasse du colosse, est celui où M. Charles Grad retrace l'histoire du mouvement socialiste. Certes, en France aussi le problème social est chargé de menaçantes incertitudes; mais nulle part, peut-être, la menace n'est-elle, de ce fait, plus formidable qu'en Allemagne.

En publiant *le Peuple allemand*, le député de l'Alsace-Lorraine au Reichstag a donné un témoignage du culte fidèlement entretenu dans son cœur pour la patrie perdue. Mis en présence de faits d'une telle gravité, resterons-nous divisés, dispersant nos efforts dans les misérables luttes du jeu de bascule parlementaire, détournant nos regards du seul objectif qui devrait nous unir en vue du péril national? En ce livre sur l'Allemagne, qui donc est en question? Est-ce bien le peuple allemand? Non pas. Rappelons-nous, avec M. Grad, l'avis donné par Lope de Véga aux spectateurs frivoles dans le prologue d'un de ses drames : « Prenez-garde! Il s'agit là de nous-mêmes. »

E. C



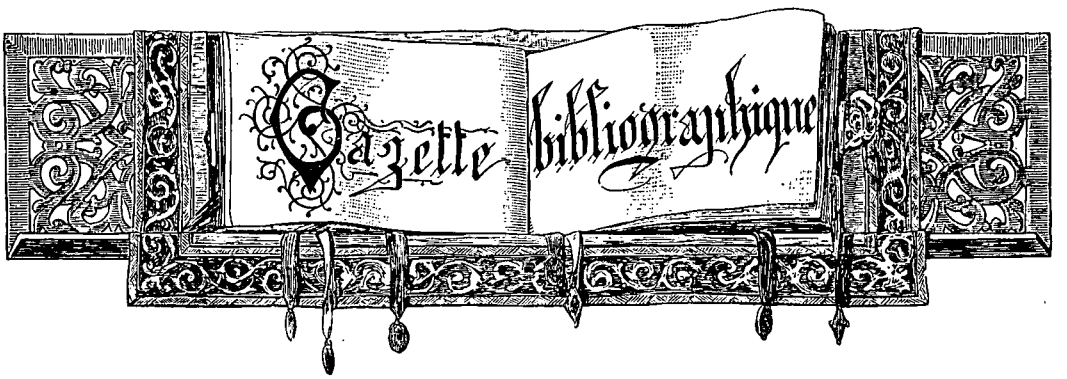

Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois. — Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES : *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de science récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français. — Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne.*

INSTITUT — SOCIÉTÉS SAVANTES

FRANCE

Un don de l'État à la Société de l'histoire de la Révolution française. — M. G. Larroumet, directeur des Beaux-Arts, vient, sur la proposition de M. Champfleury, conservateur du musée de Sèvres, d'accorder à la Société de l'histoire de la Révolution française le moulage de dix groupes de la période révolutionnaire de 1790 à 1793 symbolisant la Raison, la Force, la Fraternité, les Vertus civiques, l'Éducation du citoyen, la Liberté et l'Égalité, etc. Ces groupes, attribués au sculpteur Boizot, n'avaient jamais été moulés depuis le premier Empire. Un bas-relief représentant la table de la Constitution et des Droits de l'homme sera joint à ce don, ainsi que les bustes de Marat, de Barra et de Viala, de la manufacture de Sèvres. C'est ainsi qu'un fonds curieux et inconnu s'ajoute à tous les souvenirs historiques de la Révolution que recherche, pour en faire l'exposition aux Tuileries, en 1889, une Société composée d'hommes éminents dans le Parlement, l'histoire, l'art, le journalisme, et qui a pour président d'honneur M. Carnot, président de la République.

Travaux de la Société de l'histoire de la Révolution. — M. Georges Meunier, auteur d'une remarquable histoire de l'Europe et secrétaire de la Société, est chargé de faire au ministère de la guerre, des recherches sur la correspondance des représentants en mission.

Concours à la Société historique littéraire de Paris. — Cette société propose des prix de 3,600, 2,000 et 1,600 fr. pour une monographie sur les *Rapports entre la Lithuanie et la Pologne dans les années 1386-1569*. Dernière date : 15 février 1890.

La Société de géographie et l'Exposition. — Un congrès. — La Société de géographie de Paris a résolu de profiter de l'Exposition universelle de 1889 pour réunir à Paris un congrès international des sciences géographiques. Ce congrès se tiendra au mois d'août de l'année prochaine et sera divisé en sept sections.

Chaque société ferait établir pour le pays qu'elle représente un exposé sommaire des voyages, des recherches et des publications qui, depuis un siècle, ont le plus contribué aux progrès de la géographie.

L'Institut anthropologique à l'Exposition. — En réponse à une demande qui lui avait été adressée par la Société, l'École et le Laboratoire des Hautes Études d'anthropologie, M. Lockroy a décidé qu'un emplacement serait affecté, en 1889, dans l'Exposition du ministère de l'instruction publique et des beaux-arts, à ces trois établissements scientifiques, que Broca désignait sous le nom d'Institut anthropologique.

Les bibliophiles rouennais. — La Société rouennaise de bibliophiles a distribué à ses membres les *Satires inédites de Garaby de la Luzerne*, publiées par M. Eugène de Beaurepaire. (Rouen, imp. Cagniard ; in-4°).

ÉTRANGER

Allemagne. — *Un congrès de philologues.* — Le congrès des *Neuphilologen* vient de se tenir à Dresde. A cette occasion, on avait organisé une exposition d'estampes, dessins et ouvrages de nature à faciliter l'intelligence de Shakespeare, de Walter Scott, de Burns, de Molière et de Dante. La belle collection

dantesque du baron Lavelle formait une part importante de l'exposition.

Congrès géodésique de Salzbourg. — La France a été représentée au congrès géodésique international, qui s'est ouvert le 17 septembre à Salzbourg, par MM. Faye et Tisserand, membres de l'Institut et du bureau des longitudes, délégués du ministère de l'instruction publique, le colonel Derrécagaix, directeur du service géographique et le commandant Bassot, chef de la section géodésique, délégués du ministère de la guerre, et Lallemand, ingénieur des mines, secrétaire du comité du nivellement général de la France, délégué du ministère des travaux publics.

M. Lallemand y a fait une intéressante communication sur l'abaissement continu du sol de la France depuis quelques années.

Dessins originaux de Gœthe. — La *Gœthe-Gesellschaft* va distribuer à ses membres un album de vingt-deux dessins dus à Gœthe lui-même et accompagnés d'un texte par M. Ruland, le directeur du Musée national de Gœthe, à Weimar.

Angleterre. — *Onzième meeting de la Library Association.* — La *Library Association* du Royaume-Uni a tenue sa onzième réunion annuelle le 4 et le 5 septembre, à Glasgow, sous la présidence du professeur Dickson. On a beaucoup remarqué le travail dont Mr. Christie a donné lecture sur la bibliographie des Elzeviers. Signalons encore une découverte de Mr. Folkard, bibliothécaire de la *Wigan Library*, présentée à l'association par Mr. Blades : c'est un curieux petit traité, imprimé en 1699 sans nom d'auteur, ni date, ni lieu d'impression, et intitulé : *An Overture for founding and maintaining a Bibliothecke in every Paroch throughout Kis Kingdom, humbly offered to the consideration of this Assembly.*

Congrès géologique international. — Ce congrès s'est ouvert à Londres, dans le théâtre de l'Université, Burlington Gardens, le 17 septembre dernier. La France y était représentée par MM. de Lapparent, Michel-Lévy, Gaudry et Gosselet. La langue officielle du congrès est le français.

Autriche. — *Congrès de géologues et d'ingénieurs à Vienne.* — Il s'est ouvert, à Vienne, un congrès international de géologues et d'ingénieurs des mines, appelé *Allgemeiner Bergmannstag ;* quatre cents membres le composent. Plusieurs délégués représentent la France. La première feuille d'une carte géologique de l'Europe, de grandes proportions, a été soumise à l'assemblée, qui est allée ensuite visiter l'exposition industrielle.

Belgique. — *Une nomination à l'Académie royale d'Anvers.* — M. Henry Révoil, architecte de la cathédrale de Marseille, correspondant de l'Institut, bien connu par ses nombreux travaux et par son grand ouvrage sur l'architecture romane dans le midi de la France, vient d'être nommé membre agrégé de l'Académie royale d'Anvers, en remplacement de M. Questel, l'éminent architecte français récemment décédé.

Cette Académie ne renferme que quinze membres belges et dix membres étrangers.

Hollande. — *Concours à Harlem.* — La Société hollandaise de Harlem a publié le programme de ses concours pour 1889 et 1890. Les mémoires qui devront être remis avant le 1er janvier 1889 porteront surtout sur les invertébrés, la botanique, les gaz, la réfraction, l'acoustique et la mesure des triangles. Ceux dont la date extrême de dépôt est le 1er janvier 1890 rouleront sur l'anatomie, les bactéries, le protoplasme, l'électrodynamique, la réflexion des ondes dans les tubes élastiques, et les réticules micrométriques. Le texte de ces questions, trop long pour être transcrit ici, a été publié par la *Revue scientifique* (25 août). On peut aussi se le procurer en s'adressant au secrétaire de la Société, M. le professeur J. Bosscha, à Harlem, à qui doivent être envoyés les mémoires.

Le prix offert pour une réponse satisfaisante à chacune des questions proposées consiste, au choix de l'auteur, en une médaille d'or frappée au coin de la Société et portant le nom de l'auteur et le millésime, ou en une somme de 150 florins ; une prime supplémentaire de 150 florins pourra être accordée si le mémoire en est jugé digne.

Les mémoires doivent être écrits lisiblement en hollandais, français, anglais, italien ou allemand, mais non en caractères allemands.

Italie. — *Un concours à Milan.* — L'Institut des sciences, arts et lettres de Milan met au concours une *Histoire de l'hypnotisme.* Le prix consiste en une somme de 1,500 fr. et une médaille d'or d'une valeur de 500 fr.

Russie. — *Une édition académique des œuvres de Lomonossof.* — La seconde section de l'Académie russe fait appel à tous ceux qui ont quelques écrits de Lomonossof, en les priant de les lui communiquer pour servir à la nouvelle édition qu'elle prépare des œuvres de cet écrivain. Tous les documents seront scrupuleusement rendus à leurs propriétaires.

Suisse. — La *Historische Verein* de Schaffhouse recueille, dans un but de publication, les inscriptions qui se trouvent en si grand nombre sur les maisons particulières en Suisse. Beaucoup sont remarquables par leur bizarrerie et leur humour.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

Avis. — Le secrétaire de la rédaction du *Livre* recevra avec reconnaissance tous les renseignements que messieurs les conservateurs et bibliothécaires de France et de l'étranger voudront bien lui faire parvenir, et il en sera scrupuleusement tenu compte dans cette partie de *la Gazette bibliographique*.

FRANCE

Bibliothèque nationale. — Il va être installé, à l'usage des travailleurs qui fréquentent la Bibliothèque, une buvette où ils pourront, sans se déranger, pour ainsi dire, couper leur journée de travail par un repas réparateur à un prix très modeste. C'est là une excellente innovation. Nous regrettons d'apprendre, d'autre part, que le projet d'éclairage électrique et de séances du soir, dont il avait été parlé, est abandonné, pour le moment du moins.

Arsenal. — Aux candidats bibliothécaires. — Le 25 novembre prochain, il sera ouvert, dans une des salles de la Bibliothèque de l'Arsenal, une session d'examen pour l'obtention du certificat d'aptitude aux fonctions de bibliothécaire dans les bibliothèques universitaires.

Les registres d'inscriptions sont clos le 13 octobre à 4 heures.

Le nouveau bibliothécaire. — En remplacement de M. Robertet, récemment décédé, M. Lockroy a confié ses fonctions de bibliothécaire de l'Arsenal au Dr Robinet, historiographe de Danton.

Nos Archives. — On lit sous ce titre, dans le *Journal des Arts* du 24 août, un article signé Aug. Dalligny, auquel nous faisons les emprunts suivants :

« Nous avons dit comment, de 1862 à 1886, plus de deux cents volumes contenant la « Collection des « inventaires sommaires des archives départementales « antérieures à 1790 » avaient été classés, rédigés et publiés.

« Un rapport récemment adressé au ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, nous apprend quelle suite a été donnée pendant l'année 1887 à cette œuvre de classement et qu'elle était, à la fin de décembre dernier, la situation de nos archives nationales, départementales, communales et hospitalières...

« L'installation des collections à l'ancien hôtel de Soubise est satifaisante sous certains rapports : « Mais — fait-on observer avec raison — les bureaux sont situés à une distance excessive des collections : cet éloignement rend la surveillance difficile et les communications longues et pénibles. La place offerte aux travailleurs est plus défectueuse encore que celle qu'occupent les bureaux. Une salle basse, mal aérée, mal éclairée, malsaine et de moitié trop exiguë, sans les dépendances nécessaires pour la conservation provisoire des documents, sans même un recoin où il soit permis aux chercheurs d'interroger les archivistes ou d'attendre le résultat de leurs demandes, voilà tout ce que l'administration peut mettre à la disposition du public. On ne saurait imaginer un grand service national plus misérablement installé. L'École des Chartes, qui est logée dans une annexe des bâtiments des archives, n'est pas moins à l'étroit. On se préoccupe de lui trouver un emplacement mieux approprié à ses besoins. De la décision à intervenir à cet égard dépendra la double installation des Archives et de l'École. Il importe que la solution ne se fasse pas trop attendre...

« Mais ce n'est pas seulement à Paris que l'insuffisance et l'appropriation du local causent des embarras ; on en souffre également en province... Or, si les départements ont la garde et la jouissance des archives qui leur sont propres, les collections que forment ces archives sont une propriété nationale, et il est du devoir de l'État de prendre toutes les mesures nécessaires à leur conservation.

« Voici, d'après le rapport qui nous occupe, quelques renseignements sur la façon dont sont installées les archives dans les départements qui, jusqu'ici, ont montré pour elles le plus de sollicitude.

« Le département de la Côte-d'Or, qui possède les collections les plus volumineuses après celles des Archives nationales, avait seul, dès 1833, consacré à ses archives un édifice spécial, l'ancien Hôtel de Ville de Dijon, où elles sont encore.

« Dans le Nord, dont les archives comprennent une partie des collections des ducs de Bourgogne et sont, par leur importance, les premières après les archives de la Côte-d'Or, on construisit pour elles, dès 1841, un véritable palais qui remplit toutes les conditions d'isolement, de sécurité et d'aménagement désirables.

« Dix ans après, l'Aube imitait cet exemple. La Somme, Maine-et-Loire et le Puy-de-Dôme offrent d'excellentes installations placées dans des chapelles d'établissements ecclésiastiques supprimés.

« De 1841 à 1854 on avait créé trente-cinq dépôts qui par suite d'encombrement, appellent aujourd'hui une réorganisation.

« De 1854 à 1870, il y eut une nouvelle poussée, parce qu'à la suite d'inspections plus sérieuses, on fit amener au chef-lieu du département toutes les collections qui, malgré la loi du 5 brumaire an V, 26 octobre 1796, étaient restées dans les greniers des greffes des vieilles juridictions abolies ou dans ceux des anciens districts.

« En présence de cet accroissement, la Drôme, le Gard, l'Ain, la Vienne, le Tarn, le Calvados, la Haute-Marne, la Dordogne, les Bouches-du-Rhône, l'Orne et nombre d'autres départements affectèrent des constructions spéciales aux archives de la province. Saône-et-Loire, l'Eure, la Marne, la Gironde et Seine-et-Oise firent bâtir des locaux isolés.

« Depuis 1870, on a augmenté les galeries des dépôts déjà existantes dans le Morbihan, les Basses-Pyrénées, la Haute-Loire, la Haute-Saône et l'Isère; les Ardennes, la Meuse et la Lozère ont acheté des maisons particulières pour y loger leurs archives; l'Hérault, les Hautes-Alpes, les Basses-Alpes, la Manche, la Charente-Inférieure, le Doubs, le Finistère, l'Ille-et-Vilaine, la Haute-Savoie et la Seine ont fait les frais de constructions séparées de tout voisinage inquiétant; le département de Vaucluse a installé ses collections dans un corps de logis du Palais des papes; celui de Loir-et-Cher, dans une ancienne chapelle; Indre-et-Loire et le Rhône ont aussi fait élever des édifices spéciaux qui sont presque terminés...

« On ne saurait, du reste, prendre trop de précautions, car on a de nombreux exemples de catastrophes irréparables : en 1804, les archives de l'Ariège ont été brûlées; en 1808, ce furent celles des Hautes-Pyrénées; en 1859, celles du Cher; en 1885, lors de l'incendie de la préfecture, celles de l'Ain faillirent l'être; il n'y a pas bien longtemps, une partie de celles de la Lozère ont été mises en cendres pendant qu'on en opérait le déménagement.

« Afin d'obvier au défaut de place, on a décidé de détruire tous les papiers que l'on considère comme inutiles...

« Pour se faire une idée de ce que sont les dépôts des archives départementales, il faut savoir que, du commencement de 1885 à la fin de 1887, — deux ans, — il y a été versé par les bureaux 178,574 liasses et registres.

« C'est dans cette masse de documents et de pièces qu'il faut trier les papiers dont la destruction ne doit nuire en aucune façon à l'administration et aux particuliers.

« On ne saurait donc apporter — dit le Rapport — trop d'attention à l'examen des papiers à élaguer. Il faut les étudier un à un, vérifier s'ils font double emploi avec d'autres pièces de la même collection, si les indications qu'ils contiennent sont résumées dans des travaux d'ensemble; il importe de prévoir les délais pendant lesquels ils peuvent être recherchés à titre de preuve, etc., etc... Afin que la suppression ne soit pas accomplie légèrement, les instructions ministérielles exigent la rédaction d'un inventaire détaillé, l'examen des dossiers par une commission locale, l'avis du Conseil général, enfin l'approbation du ministre...

« Les Archives nationales qui ne reçoivent de pièces que venant des administrations centrales où le triage est déjà fait, n'ont procédé en 1887 à aucune destruction.

« En dehors de ce classement en quelque sorte journalier, les archives poursuivent un autre travail non moins grand et non moins important, c'est l'inventaire des pièces de toutes sortes appartenant à Paris et à la province, antérieures à la Révolution.

« A Paris, dans le courant de 1887, on a publié notamment : le premier volume du *Répertoire des arrêts du Conseil d'État sous Henri IV*, et commencé le second volume; l'*Analyse des procès-verbaux du Conseil de commerce*, qui en est à sa quarante-septième feuille d'impression; la *Revision des tables des procès-verbaux de la Convention*; enfin l'*Inventaire général sommaire de nos archives nationales*, et le *Relevé numérique de toutes les minutes et registres du Parlement de Paris*.

« En province, au cours de la même année 1887, les archives départementales, communales et hospitalières ont rédigé 14,682 articles de l'*Inventaire des documents antérieurs à 1790*. Le chiffre total des volumes de cet Inventaire s'élevait, au 30 juin 1888, à 245.

« A ceux qui douteraient de l'utilité de ces collections, nous répondrions avec le Rapport que, pendant l'année 1887, il a été fait 15,215 communications aux archives nationales et 65,369 recherches dans les archives départementales.

« A la fin de l'ancien régime, un certain nombre de manuscrits provenant des établissements civils ou religieux qui étaient supprimés ont été attribués aux archives départementales au lieu d'être remis aux diverses bibliothèques. On vient de dresser l'inventaire de ces manuscrits dont le nombre s'élève à 1,814.

« Des instructions sont depuis longtemps données pour que l'on mette finalement en ordre les archives comprises entre 1790 et la Constitution de l'an VIII; il est plus que probable que « ce dépouillement qui permettra aux historiens futurs d'étudier à l'aide des pièces originales elles-mêmes les débuts de la Révolution française », sera complètement terminé pour le centenaire de 1889.

« On peut lire à la suite du Rapport que nous venons d'analyser, la liste des dons faits par les particuliers aux archives départementales du 1er juillet 1886 au 30 juin 1887. Cette liste, dans les détails de laquelle nous ne saurions entrer à cause de sa longueur, est vraiment fort intéressante et prouve, une fois de plus, combien chez nous, qui ne savons rien respecter du présent, on est soucieux de conserver tout ce qui touche au passé. »

Société des bibliothèques françaises. — Nous empruntons au *Gil Blas* (21 août) les noms des membres de la Société des bibliothèques françaises :

Mgr le duc d'Aumale, président d'honneur : MM. le baron Jérôme Pichon, président et doyen; le baron Dunoyer de Noirmont, le comte de Lignerolles, Duriet de Verninac, le comte de Soultrait, le vicomte Frédéric de Janzé, Charles Schefer, de l'Institut; Mme la comtesse Fernand de la Ferronays;

MM. de Bray, le duc de Fitz-James, le marquis de Biencourt, Guiot de Villeneuve ; Mme la marquise de Nadaillac ; MM. l'abbé Bossuet, le comte Lanjuinais, le comte de la Béraudière, le duc de la Trémoille, Emmanuel Bocher, le comte de Longpérier, le baron de Lassus, le baron Portalis, le baron de Saint-Geniez, le vicomte de Savigny de Moncorps, le comte de Mosbourg et le prince de Metternich.

ÉTRANGER

Angleterre. — *La bibliothèque de l'Alpine Club.* — L'*Alpine Club* anglais va publier le catalogue de sa bibliothèque, rédigé par le professeur F. Pallock, bibliothécaire honoraire du Club.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— PARIS — PROVINCE — ÉTRANGER —

Avis. — Le secrétaire de la rédaction prie MM. les directeurs de revues, éditeurs et libraires, de vouloir bien lui adresser les informations qu'ils désirent porter à la connaissance du public, touchant les publications nouvelles, les ouvrages en préparation, les articles littéraires ou bibliographiques parus ou à paraître, les catalogues, ventes, etc., tant en France qu'à l'étranger.

FRANCE

La réforme de l'orthographe. — Le 73e fascicule du Musée pédagogique qui se publie chez l'éditeur Ch. Delagrave, consiste en un travail de M. Arsène Darmesteter intitulé *La Question de la réforme orthographique* (broch. in-8°. Prix : 0,50). L'auteur est partisan convaincu de la simplification de l'orthographe. Sans parler des considérations purement scientifiques, elle s'impose, d'après lui, pour différents motifs : l'enseignement de la langue doit en être facilitée, d'où une notable économie de temps qui permettra d'aborder plus sérieusement l'étude de matières trop négligées et de résoudre la question du surmenage dans les écoles primaires; le principal obstacle à la diffusion de la langue française dans nos colonies et les pays d'Orient disparaîtra du même coup.

Pour mieux faire comprendre la question, l'auteur expose d'abord notre système de graphie dont il met en relief les multiples complications; puis, il trace l'historique de ces complications, les tentatives antérieures pour y porter remède ; il établit l'impossibilité pratique d'une orthographe phonétique et la nécessité absolue d'une unité orthographique, c'est-à-dire d'une graphie officielle qui ne saurait être autre chose qu'une simplification méthodique de l'orthographe actuelle : suppression des doubles valeurs de l'alphabet, suppression des lettres inutiles que la tradition attribue à certains mots. Ces modifications devraient être réparties sur une longue suite d'années et échelonnées suivant leur importance et leur facilité. Ainsi accomplie, la réforme orthographique serait acceptée avec empressement, et les gens qui lisent et écrivent, c'est-à-dire bientôt la nation entière, salueraient avec bonheur cette économie d'efforts et de travail.

Un Anglais dirait que M. Darmesteter est un peu *sanguine*.

— Le 9e fascicule du *Dictionnaire des finances*, de M. Léon Say, que vient de faire paraître la librairie Berger-Levrault et Cie, est particulièrement intéressant.

Parmi les articles qu'il contient, nous citerons une savante étude de M. J. de Crisenoy sur la législation financière des chemins vicinaux et ruraux. Au moment où l'on s'occupe de créer des ressources pour donner une extension nouvelle aux chemins vicinaux, il était utile de grouper sous une forme claire et précise une masse de renseignements statistiques qui, jusqu'à ce jour, étaient disséminés un peu partout.

Daus un autre article : *Communes*, M. de Crisenoy nous montre comment les communes ont été créées et comment elles se sont développées, et en même temps il nous donne la législation financière qui les régit pour tout ce qui concerne l'administration de leur patrimoine et la gestion de leurs revenus.

En dehors de ces mots signalons au lecteur l'article de M. Couder, ancien directeur général de la comptabilité publique au ministère des finances, sur la comptabilité publique, dans lequel l'auteur s'est efforcé de donner aux hommes d'étude un aperçu aussi complet que possible des divers éléments de comptabilité et de statistique contenus dans les comptes publiés par l'administration des finances.

Le supplément au Larousse. — Les 22e et 23e fascicules du 2e *Supplément* au *Grand Dictionnaire Larousse* viennent de paraître. Nous y trouvons deux longues études sur le *Collectivisme* et le *Cléricalisme*, une description du musée de *Cluny*, un exposé complet des *Collections* appartenant aux amateurs les plus célèbres, de nombreuses biographies, notamment celles de *Cleveland* et de *Cluseret*, un article sur la *Colonisation* et les *Colonies*, qui est un véritable traité sur la matière, une importante étude sur le *Congo* actuel; un travail philosophique sur le *Conditionnalisme;* des articles sur les *Congrégations religieuses*, les *Congrès*, l'organisation du *Conseil d'État*, des *Conseils académiques*, des *Conseils généraux;* la nomenclature des grands prix au *Concours général*. Citons encore les articles : *Conductibilité, Coopération, Coquille, Corée;* les comptes rendus du *Conclave de Léon XIII* par de Cesare, de *Confession* par Tolstoï, de la *Conscience psychologique et morale* par Carrau, des *Corbeaux*, pièces en 4 actes, de Becque, des *Contes d'Hoffmann*, opéra d'Offenbach; enfin les biographies de M. *Compayré*, de l'abbé *Constant*, du peintre *Benjamin Constant*, etc. — Prix du fascicule : 1 fr. 10.

Deux nouveaux journaux hebdomadaires. — On nous annonce l'apparition d'un nouveau journal hebdomadaire : l'*Écho républicain*, dont le rédacteur en chef est M. Armand Strauss.

— Nous recevons en même temps le premier numéro de *Le Grincheux*. Ce titre nous dispense d'exposer sa ligne de conduite; son caractère restera satirique et littéraire.

Nous souhaitons la bienvenue à nos nouveaux confrères.

ÉTRANGER

Allemagne. — *Bismarck en français.* — La *Gazette de Cologne*, dans son numéro du jeudi 9 août, signale un fait assez étrange pour être rapporté. Sous la rubrique : *Art, Science et Vie*, la feuille allemande s'exprime ainsi :

« Le 14e volume des discours du prince de Bismarck, traitant des événements de 1886 et de 1887, vient de paraître à Berlin *en langue française*, chez l'éditeur Wilhelmy. Cette traduction française sera, à défaut d'une édition allemande qui n'existe que pour les deux premiers volumes, un manuel indispensable aux hommes politiques, aux représentants du peuple et aux historiens. »

Bibliographia Schopenhaueriana. — On a publié dernièrement en Allemagne une bibliographie des œuvres de Schopenhauer, ornée de son portrait. L'ouvrage a pour titre : *Edita et Inedita Schopenhaueriana.*

Nouveaux périodiques. — Un nouveau périodique consacré à la musique, le *Centralblatt für Musik*, a récemment paru à Leipzig.

Il vient de se fonder à Düsseldorf une revue d'art chrétien, *Zeitschrift für Christliche Kunst*, sous la direction du docteur Alexandre Schnütgen.

— A signaler parmi les articles des grands périodiques de septembre :

Deutsche Rundschau : Chamisso naturaliste, par du Bois-Reymond. — La Haute-Autriche et ses poètes, par A. Horawitz. — Une robinsonnade allemande, par P. Strauch.

Nord und Süd : Idées pour une histoire de l'habitation, par Jacob Falke. — Jean Paul à Weimar, par Brix Foerster. — Mirax, par K. Lasswitz.

Unsere Zeit : La régularisation du bas Danube, par J. H. Schwicker. — L'art industriel allemand à l'exposition de Munich, par E. Berlepsch. — Charles Darwin et les savants allemands, par W. Breitenbach.

Blätter für litterarische Unterhaltung : Le caractère de la comédie, par E. Mauerhof. — Romans et nouvelles, articles de E. Wechsler, F. Rueffer, B. Münz, E. Ziel. — Le *Gœthe-Jahrbuch*, par W. Buchner. — La littérature italienne pendant la Renaissance, par O. Speyer.

Magazin für die Litteratur : Zola et l'avenir de la littérature, par E. Jagow. — A.-N. Maïkof, par Roskoschny. — Trente ans de Paris (d'Alph. Daudet), par A.-G. de Suttner. — Littérature anglaise, par D. Asher. — La chanson populaire en France, par C. Glümer. — L'histoire en France, par E. Groth. — Madame Chrysanthème (de Pierre Loti), par Louis de Hessem.

— Nous devons à M. Louis de Hessem les informations suivantes :

Une histoire de la littérature italienne. — Le professeur Gaspary, de l'Université de Breslau, vient de faire paraître chez R. Oppenheim, à Berlin (J. Peelman et Cie, 189, boulevard Saint-Germain, à Paris) le second volume de son *Histoire de la littérature italienne*. La première partie, allant des origines à Pétrarque inclusivement, parue il y a trois ans, suffisait à faire entendre que cet ouvrage serait un des meilleurs qui aient jamais été publiés sur ce sujet; ce second volume consacré à la Renaissance, tient parfaitement ce que son précédent permettait d'attendre. Parmi les chapitres les plus remarquables je citerai ceux de Machiavel, de Boccace et surtout du drame; certaines parties sont il est vrai traitées avec trop de conscience, de sorte que parfois une trop grande place est accordée à des œuvres dont l'importance relative ne méritait pas tant d'honneur. Mais cette Histoire de la littérature italienne a de hautes qualités d'érudition et de recherches qui en font un guide sûr: M. Gaspary possède admirablement son sujet et l'on

doit lui rendre cette justice que pour renseigner et éclairer son lecteur, il s'est livré à un travail prodigieux.

La Jeune-Allemagne, dont les tendances naturalistes — je me sers de ce mot absurbe parce qu'il est devenu officiel en quelque sorte — sont la marque distinctive, a déployé une grande activité en ces temps derniers. Ses écrivains les plus en vue ont donné chacun leur roman : le meilleur de tous est certes *Meister Timpe*, de Max Kretzer (Berlin, S. Fischer, et Paris, J. Peelman et Cie, 189, boulevard Saint-Germain).

Max Kretzer, aujourd'hui âgé de trente-quatre ans, est fils de ses propres œuvres. Né d'un aubergiste de province, il alla à l'école jusqu'à treize ans, entra ensuite comme ouvrier dans une fabrique berlinoise, se fit peintre et ne commença à écrire que pendant une longue maladie provoquée par une chute faite d'un deuxième étage. Certes il y a un mérite peu commun d'être parti de là pour arriver au point actuel; la route parcourue, à force d'énergie et de travail, est énorme, ainsi que l'on peut le conclure de l'article consacré à *Meister Timpe* par Wolgang Kirchbach, dans le *Magazin für die Litteratur des In und Auslandes*.

« Cette simple histoire est menée avec l'aisance ferme et consciente d'un artiste sûr de lui-même, sachant faire tenir la société entière dans un cadre restreint. Tout porte dans ce livre, le trait le plus insignifiant a sa raison d'être et produit son effet, et l'habileté avec laquelle Kretzer s'ingénie à décrire les menus détails de la vie rappelleraient d'une manière aussi frappante Dickens que Jean-Paul, si elle n'avait une allure si originale. Ce *Meister* Timpe est un coup de maître auquel nous ne nous serions pas attendus si tôt de la part de Kretzer. Puis la langue y est meilleure que dans les ouvrages précédents : on y sent bien encore l'effort de l'écrivain qui se surveille sans cesse pour arriver à bien écrire, mais cette fois Kretzer semble avoir fait sa paix avec la grammaire. D'ailleurs cette sorte de maladresse dans le maniement de la phrase qui caractérise Kretzer a ses avantages; elle a quelque chose de la raideur des anciens graveurs sur bois qui, pour avoir le burin lourd, n'en savaient pas moins faire des chefs-d'œuvre. »

Angleterre. — Le nouveau roman de Mr. William Black, *In Far Lochaber*, est publié ce mois-ci par Sampson, Low et Cie.

— Le Dr Birbeck Hill publie (Clarendon Press) une série de lettres inédites de David Hume. On trouve aussi dans cette intéressante correspondance une lettre d'Adam Smith, et deux de Hutton, Frère Morave fameux de son temps.

— La maison Longman annonce pour ce mois-ci la Vie du comte de Godolphin, *Lord High Treasurer* sous la reine Anne, par Hugh Elliot, d'après des documents inédits.

Les mêmes éditeurs font aussi paraître un projet de réforme sociale intitulé *Practicable Socialism*, par Mr. et Mrs. Barnett.

— Mr. Gerald Massey publie chez Kegan Paul, Trench et Cie, une nouvelle édition complètement refondue de son livre sur *Shakspere and the Sonnets*. Elle a pour titre : *The Secret Drama of Shakspere's Sonnets*.

— Le volume d'octobre de la série des *Great Writers* publié par l'éditeur Walter Scott, est une biographie de Crabbe, par Mr. T. E. Kebbel.

— Le volume de ce mois-ci dans la collection appelée *Camelot Classics*, est l'œuvre de Mr. W. B. Yeats, et a pour titre *Fairy Tales et Folk Lore of the Irish Peasantry* (*Contes de fées et légendes des paysans irlandais*).

— Mr. Elliot Stock, l'éditeur bien connu de Pater noster Row, Londres, nous envoie la première partie du deuxième volume de son *Book-Prices Current*, ce relevé si curieux et si utile des prix atteints par les livres exposés en vente publique à Londres.

Nous avons aussi reçu de chez lui un charmant volume gr. in-8°, imprimé avec luxe sur papier teinté, et intitulé : *The Early Writings of William Makepeace Thackeray*, par Charles Plumptre Johnson. C'est une heureuse idée que d'avoir recherché, dans les journaux et magazines du temps, les écrits de la jeunesse de Thackeray. Tout est intéressant dans la vie d'un grand écrivain, et rien ne l'est plus que de prendre sur le vif la première apparition et les premiers développements de son talent. Mr. Johnson s'est acquitté avec goût et esprit de la tâche pieuse qu'il s'était donnée, et a augmenté l'attrait de son livre en le semant d'illustrations curieuses et finement exécutées d'après Thackeray, Chinnery, F. Walker et R. Doyle.

— Les éditeurs Ward et Downey publient un nouvel ouvrage de Mr. Thomas Purnell intitulé *Dust and Diamonds* (*Poussière et Diamants.*)

— F. Warne et Cie mettent en vente un roman en un volume intitulé *Philip Mordant's Ward*. L'auteur est la fille du poète-journaliste Charles Kent.

La brochure du Dr Mackenzie. — On lit dans *le Figaro* du 14 septembre :

« Les procédés du docteur Mackenzie sont singuliers.

« Sa brochure *la Maladie de Frederick le Noble* va paraître simultanément dans trois semaines à Londres, à Paris et à Berlin; à Paris c'est la maison Ollendorff qui est chargée de l'éditer. A cela rien d'éton-

nant. Mais on nous affirme que M. Mackenzie s'oppose absolument à ce qu'il soit donné dans la presse des extraits quelconques de sa brochure, même quand cette brochure aura été mise en vente depuis plusieurs jours. Il espère en augmenter ainsi la vente et il est très résolu, en attendant, à poursuivre tous les journaux qui reproduiraient une ou plusieurs de ses pages. »

Belgique. — *Léon XIII et le Catalogue idéologique.* — M. F. Nizet, dont nous signalions, dans la livraison d'août, le nouveau système de classification bibliographique, nous envoie une brochure de quelques pages contenant la *Bibliographie de Léon XIII d'après le catalogue idéologique* (Bruxelles; impr. Vanbuggenhouldt; 1888, in-8°; 9 pp.). Ce spécimen suffit pour montrer de quelle commodité serait pour les travailleurs le catalogue systématique entrepris par M. F. Nizet. Le but de cette publication est de donner plus de force à la cause qu'il soutient, et d'engager tous les États, si possible, à s'entendre pour organiser internationalement le répertoire bibliographique de tous les hommes marquants, de tous les mouvements sociaux, littéraires et scientifiques, d'après le plan expliqué dans sa brochure : *Projet d'un catalogue idéologique* (*realcatalog*) *des Périodiques.* Nos vœux bien sincères accompagnent ses efforts.

Espagne. — *Une nouvelle revue.* — Depuis le 10 mai parait à Madrid une revue philosophique, politique et littéraire, intitulée *La Vox de la Verdad.* Le directeur est don Eugenio Fernandez Hidalgo. Elle paraît trois fois par mois.

États-Unis. — *La table analytique du Harper's Weekly.* — Un de ces humbles pionniers littéraires, dont on ne sait jamais les noms et dont on consulte incessamment les travaux, Mr. W. M. Griswold, d'East Capitol Station, Columbia, vient de terminer l'index ou table analytique du journal hebdomadaire *Harper's Weekly*, de 1857 à 1887 (Prix : 2 dollars 50 cents). On doit à Mr. W. M. Griswold plusieurs compilations de ce genre.

— La maison Houghton, Mifflin et Cie a mis en vente le 12 septembre dernier : *The History of Tennessee*, par James Phelan ; *The Guardians*, roman annonyme; *Molly Bishop's Family*, par Catherine Owen, et *Romances, Lyrics and Sonnets* choisis dans les œuvres poétiques d'Elizabeth Barrett Browning.

— Roberts frères ont récemment mis en vente *The Story of an African Farm*, par Ralph Iron. Ce pseudonyme cache une toute jeune fille, Miss Olive Schreiner, qui raconte, dans ce livre original et vivant, ce qu'elle a vu et expérimenté. Chez les mêmes éditeurs : *The Happy Prince, and other Tales*, par Oscar Wilde, avec illustrations par Walter Crane et Jacomb-Hood.

— La maison Tickner et Cie a publié le mois dernier *Western China*, voyage au grand centre bouddhiste du mont Omei, par le Rév. Virgil C. Hart, qui a longtemps parcouru les contrées dont il parle; *A Short History of the Secession War*, par Rossiter Johnson ; *The Dead Dole* (*La Poupée morte*) et autres vers, par Margaret Vandegrift, et *Little Helpers* (*Petits serviteurs*), histoire pour les enfants, par la même.

Italie. — M. Avancinio Avancini vient de publier un volume de vers remarquables (Milan, Bortolotti).

— Le Dr Gustavo Boralevi a fait paraître chez R. Guisti, à Livourne, une étude historique intitulée *I primi mesi del Pontificato di Paolo IV.*

— Le professeur Licurgo Capelletti, auteur d'une histoire remarquée de la Révolution française, vient de publier une conférence faite par lui au cercle philologique de Livourne sous ce titre *Maria Antonietta, regina di Francia* (Foligno, P. Sgariglia).

— Le premier volume du cataloque des *Opere della bibliografia bolognese che si conservano nella biblioteca municipale di Bologna*, par M. Luigi Frati, vient d'être publié chez l'éditeur Zanichelli (Bologne). Il n'a été tiré qu'à 250 exemplaires.

Publications de l'éditeur S. Lapi. — L'activité du grand éditeur de Città di Castello ne se ralentit pas. Nous n'avons pas moins de sept ouvrages à signaler aujourd'hui. D'abord trois brochures ou plaquettes; l'une de M. Giuseppe Falcone di Giuseppe, où l'auteur compare avec esprit et sentiment deux versions de la même touchante histoire, le Geoffroy Rudel de Henri Heine et le Jaufrè Rudel de Giosuè Carducci; l'autre, sous le titre de *Il Passo di Acheronte*, est une étude comparée, pleine de chaleur et de pénétration, de l'enfer de Virgile et de l'enfer du Dante; la troisième, par Roberto Mocavini, est intitulée : *Argante e Tancredi*, avec ce sous-titre : *Studio sul Tasso*, et contient d'intéressants et curieux parallèles entre la *Gerusalemme liberata* et la *Gerusalemme conquistata.*

M. Giovanni Zannoni apporte une importante contribution à l'histoire de la littérature macaronique avec un beau volume sur les précurseurs de Merlin Cocai (*I Precursori di Merlin Cocai, Studi e Ricerche*; in-8°).

Il faudra désormais, chaque fois que l'on voudra parler de l'histoire de la musique au commencement du XVIe siècle, consulter le livre de M. A. Ademollo sur les virtuoses de la cour de Mantoue (*La bell'Adriana ed altre virtuose del suo tempo alla Corte*

di Mantova). La reproduction d'un portrait d'Adrienne avec cette légende :

Quam spectas, Adrianæ est, muta, silentis, imago.
Hoc melius nam si concinat ignis eris.

illustre agréablement ce volume, bourre de documents inédits.

M. Emilio Costa a formé une *Antologia della lirica latina in Italia nei secolo* XV *e* XVI, qu'il fait précéder d'une savante préface, et qui ravira tous ceux qui restent les amants fidèles de la muse qu'invoquaient Horace, Ovide, Catulle, Tibulle et Properce.

Enfin, S. Lapi met en vente le premier volume d'un grand ouvrage, sorte de monument national que M. Francesco Fortunato Carloni élève aux Italiens qui se sont illustrés à l'étranger (*Gl'Italiani all'estero*). Ce premier volume est consacré aux hommes de guerre (armées de terre) depuis le VIIIe siècle jusqu'au prince Eugène de Savoie, et dédié « all'escrito e all' armata d'Italia ». L'auteur fait appel à tous les lecteurs qui découvriraient des lacunes ou des erreurs dans ce répertoire des gloires italiennes à l'étranger.

— MM. A. Manno, E. Ferrero et P. Vayra viennent de faire paraître un grand ouvrage historique intitulé *Relazioni diplomatiche della Monarchia di Savoia della prima alla seconda restaurazione* (1559-1814). Il est publié par la « R. Deputazione di storia patria di Torino ».

— Le comte Luigi Manzoni a rédigé une bibliographie historique de Bologne qui comprend même les articles de revue et les mémoires académiques relatifs à cette histoire (*Saggio di una bibliografia storica bolognese*). La première partie en a paru récemment.

— Le professeur G. Marinelli, de l'Université de Padoue, a publié pour le Club Alpin italien une étude sur les Alpes Carniques, avec carte.

— Le troisième et le quatrième volume du grand ouvrage du cardinal Massaia *I miei trentacinque anni di missione nell'Alta Etiopia*, ont été mis en vente récemment (Rome, typographie polyglotte).

— M. Gabriele Serafino vient de publier (Turin, L. Roux et C. Descritto) un livre intitulé *Ricordi della Sardegna*, où il étudie le caractère, les mœurs, les coutumes et les légendes des Sardes.

États-Unis. — *Journaux en langue française.* — Trois journaux rédigés en français par des Canadiens, viennent de se fonder aux États-Unis : le *Nouvelliste* publié à Marlboro, l'*Ouest français* à Bay City, Massachusets, et la *Gazette* à Brockton, Massachusets.

Pologne. — Le professeur Rostafinski a dernièrement publié une remarquable bibliographie de la *Botanique polonaise au* XVIe *siècle*. Le sixième numéro du *Pezeglad bibliografi ozny*, du Dr Kysorcki, donne un supplément utile à cette bibliographie.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Etranger

FRANCE

— La librairie Dentu prépare, en vue de l'Exposition universelle, un ouvrage intitulé : *Le Livre d'Or de France* (Lettres, sciences et arts). — Elle est, dès à présent, assurée de la collaboration de nos plus grands savants, écrivains et artistes. — Dans cette œuvre unique, aucune distinction d'école ne sera faite, ou plutôt toutes y seront représentées. Réunion de toutes les illustrations françaises contemporaines, *le Livre d'Or* sera un grandiose et admirable monument élevé à la gloire de la France du XIXe siècle.

Afin de donner à cette œuvre le caractère national qui lui convient, ses premiers collaborateurs ont décidé de faire abandon de tous leurs droits ; en d'autres termes, tous les bénéfices du *Livre d'Or* sont destinés aux savants, écrivains et artistes pauvres, et ils seront versés entre les mains de M. le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts.

Nous reviendrons prochainement sur cette œuvre qui honore les directeurs de la célèbre maison d'édition.

A partir du 15 octobre prochain, les souscriptions seront reçues au siège de la librairie Dentu, 3, place de Valois, à Paris, et dans toutes les grandes librairies de l'Europe.

— Le nouvel ouvrage de M. Pontsevrez, *Propos de Cardénio*, annoncé depuis plusieurs mois, paraîtra le 15 octobre. C'est un volume de bibliophile et de delicat, tiré à 308 exemplaires, avec une eau-forte de Félix Oudart. Tous les exemplaires sur papier Hollande et bon nombre de ceux qui sont imprimés sur vélin ont été souscrits d'avance.

— Le quatrième volume de l'*Anthologie des Poètes contemporains* commence de paraître dans la maison Lemerre. Le premier fascicule comprend des poésies de Paul Bourget, Victor Billaud et Georges Gourdon. C'est avec un véritable intérêt que tous les amis de la poésie, tous ceux qui s'intéressent à l'histoire littéraire de notre temps, suivent cette publication que l'éditeur des poètes était mieux à même que personne d'entreprendre, et à laquelle des notices à la fois justes et piquantes donnent tant d'agrément.

— Un éditeur de province bien connu des Parisiens bibliophiles, M. L. Clouzot, de Niort, prépare un volume pittoresque qui sera un régal et une rareté : *En Sèvres*, notes de voyage par L. de Kadoré, avec préface de Pierre Loti. Le volume in-8, illustré par G. Fraipont, Duplais-Destouches, Combe-Velluet, Gaignard, Thibaudeau, Lecoq d'Arpentigny, Bernard, etc., sera réservé exclusivement aux souscripteurs, et tous les exemplaires, tirés sur papier impérial du Japon, seront imprimés à leur nom. Le prix de souscription est de 10 francs, payable après livraison de l'ouvrage.

ÉTRANGER

Allemagne. — M. Ewald Flügel prépare une édition de la Correspondance de sir Philip Sidney (1554-1586). Il recherche diverses lettres écrites par Sidney à Hubert Languet, et prie les archivistes et bibliothécaires de le renseigner au besoin sur les *Sidneyana* inconnus jusqu'ici.

— On annonce comme devant paraître à Berlin, à partir d'octobre, sous la direction de M. Pentzhorn une *Deutsche Kunstgewerbezeitung* (Gazette allemande des arts industriels).

— Sous le titre *Berlins Grossindustrie*, l'éditeur Schon, de Berlin (Paris, Peelman et Cie, 189, boulevard Saint-Germain), prépare un ouvrage de grand luxe, illustré de très nombreuses gravures et destiné à faire connaître l'industrie berlinoise. La forme adoptée est celle des monographies détachées et rappelle donc jusqu'à un certain point les classiques *Usines de la France*, de Turgan. L'ouvrage aura 24 livraisons.

— L'éditeur Paetel, de Berlin, publiera incessamment la dernière œuvre de Th. Storm, le nouvelliste remarquable dont nous annoncions la mort dans notre dernière livraison.

Angleterre. — Le Dr K. D. Buelbring prépare pour la Société des anciens textes anglais (*Early English Text Society*), une édition de la version métrique des Psaumes de William of Shoreham, d'après les manuscrits du *British Museum* et du *Trinity College*, à Dublin.

— La maison Cassell annonce pour cet automne, entre autres publications nouvelles : *The Admirable Lady Biddy Fane*, roman en trois volumes par Mr. Frank Barrett; deux nouvelles, l'une par Mr. Manville Fenn : *Commodore Junk*, et l'autre par Q. : *The Astonishing History of Troy Town* (*l'Étonnante histoire de la ville de Troie*); *The Truth about Russia* (*La vérité sur la Russie*), par W. T. Stead; *France as it is* (*la France telle qu'elle est*), par A. Lebon et Paul Pelet; *Flora's Feast, a Masque of Flowers*, texte et illustrations par Walter Crane; *Heroes of Every-Day Life* (*Héros de la vie de tous les jours*), par Laura Lane, et, parmi leurs publications plus spécialement américaines, plusieurs romans : *The Veiled Beyond*, par Sigmund G. Alexander, *Orion the Gold-Beater* (*Orion le Batteur d'or*), par Sylvanus Cobb; *89*, par Edgar Henry, et *Another's Crime* (*le Crime d'un autre*), par J. Hawthorne.

Elle promet, en outre, l'achèvement de plusieurs publications de longue haleine, notamment de l'*Encyclopædic Dictionary*.

— Chatto et Windus annoncent *The Eulogy of Richard Jefferies*, par Walter Besant.

— La *Clarerdon Press* annonce, entre autres ouvrages dans presque toutes les branches des connaissances humaines : le Catalogue des manuscrits persans de la Bibliothèque bodléienne, par H. Ethé; *Collected Essays*, par le Rév. Mark Pattison (2 vol.); *Unpublished Letters of David Hume to William Strahan*, par le Dr G. Birkbeck Hill (nous parlons ailleurs de cette importante publication); *The Gild Merchant*, pour servir à l'histoire municipale de l'Angleterre, par le Dr Gross (2 vol.); *The Dynasty of Theodosius*, ou sept années de lutte avec les barbares, par le Dr Thomas Hodgkin; le premier volume d'une géographie historique des colonies britanniques, par C. P. Lucas, où il sera traité des dépendances de la Grande-Bretagne en Europe, en Asie Mineure et dans l'océan Indien; *An Essay on Possession in the Common Law*, par F. Pollock et R. S. Wright; une traduction en prose anglaise du *Beowulf*, par le Rév. John Earle; une nouvelle édition du Dictionnaire du vieil anglais de Stratmann, entièrement refondu par Henry Bradley; la traduction par J. E. Marsh de l'ouvrage du professeur Van't Hoff, *Dix années dans l'histoire d'une théorie*; toute une série de volumes qui s'ajouteront à la collection des livres sacrés de l'Orient; *The Chronicle of Galfridus le Baker, of Swinbroke*, d'après le manuscrit de la Bodléienne, par E. Maunde Thompson, etc., etc.

— Mr. John S. Farmer va publier, pour les souscripteurs seulement, un ouvrage intitulé *Americanisms Old and New*. C'est un dictionnaire de

mots, de termes, et d'expressions, usités dans les États-Unis, l'Amérique anglaise, les Indes occidentales, etc., avec le sens, la dérivation, les applications, des notes anecdotiques, historiques et explicatives, et une introduction littéraire. Les souscriptions sont reçues chez MM. Poulter et fils, 6, Arthur Street, West, E. C., Londres.

— Mr. Gollancz, de Christ's College, Cambridge, prépare, pour la Société des anciens textes anglais, une nouvelle édition du fameux manuscrit anglo-saxon conservé dans la « Cathedral Library » d'Exeter et connu sous le nom de « The Exeter Book. »

— L'éditeur Hoggs annonce pour la saison qui vient *The Makers of British India* (*Ceux qui ont fait l'Inde britannique*), par W. H. Davenport Adams; *Brave Little Women*, récits de faits d'héroïsme dus à des jeunes filles, par Marie Trevelyan; *That Boy Jack!* par Helen H. Rogers; *A Living Story, or the Would-be Authoress* (*Histoire vivante, ou la Femme qui veut être auteur*), par A. W. Wright; *Red Herring, or Allie's Little blue Shoes* (*Hareng saur ou les Petits souliers bleus d'Allie*), par Frances Armstrong; *The Romance of the Mountains*, par Ascott R. Hope.

— A la prière du Dr Furnivall, le Dr Max Kaluza a entrepris, pour la *Chaucer Society*, une édition du texte anglais du *Romaunt of the Rose*, jadis attribué par erreur à Chaucer, en parallèle avec le texte original français.

— MM. Longman promettent une édition illustrée du *Last Journal* de Lady Brassey, et deux volumes de Mr. Andrew Lang; l'un sera un recueil de poésies, et l'autre contiendra, sous le titre de *Letters on Literature*, la réimpression des lettres insérées par l'auteur dans *St. James's Gazette*.

— MM. Macmillan publieront à la fin de cette année un nouveau roman de Mr. J. H. Shorthouse, *The Countess Eve*.

— L'éditeur J.-C. Nimmo promet pour cette fin d'année *The Mirror of the World*, traduction d'un des derniers ouvrages de M. Octave Uzanne, avec les illustrations de Paul Avril; *The Reminiscences and Recollections of Captain Gronow*, anecdotes des camps, de la cour, des clubs et du monde (1810-1860), en 4 vol. illustrés par Joseph Grego; *The Memoirs of Count Grammont*, avec les admirables dessins de Boisson, gravés par C. Delort, qui ornent la magnifique édition française donnée cette année par l'éditeur parisien Conquet; une nouvelle édition de *An Apology for the Life of Mr. Colley Cibber written by Himself*, avec portraits par R. B. Parkes et eaux-fortes par A. Lalauze (2 vol.); *Illustrations of Sèvres Porcelain*, avec la traduction du texte de M. Ed. Garnier; une nouvelle édition de *Walton and Cotton's Complete Angler* par John Major, avec gravures et eaux-fortes, et une édition revue des *Lyrics from the Song-Books of the Elizabethan Age* de Mr. A. H. Bullen.

— Mr. E. Peacock a terminé le roman auquel il travaillait depuis plusieurs années. Il est intitulé *Narcissa Brendon*, et l'action se passe entre 1880 et 1885.

— L'ouvrage de miss Frances Power Cobbe intitulé *The Scientific Spirit of the Age* va être publié chez les éditeurs Smith, Elder et Cie.

— Elliot Stock va mettre en vente *Foreign Visitors in England and what they have thought of us*, notes sur les livres et les opinions des étrangers qui ont visité l'Angleterre pendant les trois derniers siècles, par Mr. Edward Smith. Il annonce aussi un volume de vers intitulé *The Silver Cord* (*la Corde d'argent*), par Frances Dawe.

— MM. Swan Sonnenschein et Cie annoncent pour cette saison un nouveau roman de Mr. F.-C. Philips, intitulé *Little Mrs. Murray; Elfriede*, par le professeur Hausrath (George Taylor); un ouvrage illustré sur la traite des nègres intitulé *Blackbirding in the South Pacific*, par A. W. Churchward; *Queen's Land*, roman dont la scène est en Arabie, entre Aden et la Mecque, par le Commandeur Lovett Cameron; *A New Era of Thought*, par C. H. Hinton, où l'auteur traite, avec tout le sérieux que peut comporter la matière, — et nous sommes loin d'en rire, — de l'existence d'êtres d'une organisation supérieure à la nôtre et à celle de tous les êtres connus soumis aux trois dimensions; une traduction de l'*Immortel* de Daudet, par le professeur A. W. Verrall, de Cambridge et Mrs. Verrall; *Kept Secret* (le *Secret gardé*), roman par Mrs. Spender, et un autre roman du comte de Desart, intitulé *Herne Lodge*.

— MM. Trübner et Cie publieront prochainement une nouvelle édition des *Ballads of Hans Breitmann*, revue par l'auteur, et contenant plusieurs poésies anglo-allemandes.

Les mêmes éditeurs annoncent un nouveau dictionnaire arabe-anglais par Mr. Habib Anthony Salmoné, maître de conférences de langue arabe à « University College », Londres.

— Les éditeurs F. Warne et Cie vont publier, dans leur collection si utile et si connue sous le nom de *Chandos Classics*, une édition complète des œuvres poétiques d'Edgar Allan Poe. Le volume, dû aux soins de Mr. John H. Ingram, contient un grand nombre de pièces qu'on ne trouve dans aucune autre

édition collective, ainsi que beaucoup de passages supprimés ou inédits.

États-Unis. — Le général Grant a, paraît-il, laissé en manuscrit un grand nombre d'anecdotes humouristiques, relatives à sa vie militaire. Elles vont être bientôt publiées, probablement chez C. L. Webster et Cie.

— MM. T. Y. Crowell et Cie se proposent de publier en automne une édition des œuvres de Tolstoï en 13 vol., une édition des œuvres en prose de Victor Hugo en 15 vol., traduction nouvelle et illustrations; *The Captain's Dog*, traduit de Louis Enault, avec illustrations; *The Life of Lafayette*, par Lydia Hoyt Farmer; *Famous American Statesmen*, par Sarah K. Bolton, etc.

— Harper et Frères ont en préparation : *Modern Science in Bible Lands*, par sir J. W. Dawson; *Shoshone and other Western Wonders*, par Edwards Roberts, et *Earth in Past Ages*, par Mrs. S. B. Herrick.

— Les éditeurs Pagan et Ross, de New-York, ont sous presse un nouvel ouvrage de Mr. John D. Ross intitulé : *Scottish Poets in America.*

Italie. — *Le centenaire de Christophe Colomb.* — Le gouvernement italien a décidé de célébrer le quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb par la publication de la collection des ouvrages du grand navigateur et de tous les documents qui peuvent jeter quelque lumière sur sa vie et ses voyages.

Un comité ayant à sa tête le président de l'Institut historique italien, et composé d'historiens éminents, a été nommé pour préparer cette publication.

— On annonce que Louis XIII a autorisé la publication d'un grand ouvrage historique : *Codex diplomaticus, ecclesiasticus et civilis urbis,* qui traite en particulier de l'histoire de Rome au moyen âge, et spécialement pendant le règne de Grégoire le Grand. On affirme que le pape aurait consacré ses loisirs à revoir cet ouvrage.

— M. G. A. Parodi, déjà avantageusement connu par son travail intitulé : *I rifacimenti e le traduzioni italiane dell' Eneide di Virgilio prima del Rinascimento,* prépare une étude sur César dans la littérature italienne du moyen âge (*I fatti di Cesare nella litteratura italiana del Medio Evo*). Elle fera partie des *Studii di filologia romanza* que publie Ernesto Monaci.

— M. A. G. Spinelli prépare une édition complète des œuvres du grand archéologue italien Muratori.

— L'éditeur Carmelo de Stefano, de Messine, promet à bref délai un ouvrage important du professeur Giuseppe Sergi : *Antropologia e Scienze Antropologiche.*

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

La Grande Revue. — La *Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg*, que dirigent si brillamment Arsène Houssaye et Armand Silvestre, vient d'être obligée de changer son titre, qui appartenait déjà, paraît-il, à un autre recueil. Elle s'appellera désormais la *Grande Revue,* titre qu'il ne faut pas considérer comme une manifestation d'orgueil, mais comme une indication de la largeur d'idées qui préside aux choix des œuvres insérées dans cette publication.

Nous sommes certains que, sous ce titre comme sous l'ancien, son succès ne diminuera pas.

Une nouvelle maison d'édition. — Nous apprenons qu'une maison d'édition, l'*Éditeur parisien,* 108, rue Richelieu, vient de se fonder dans le but d'éditer, à ses risques et périls, les œuvres littéraires des jeunes auteurs.

Les manuscrits seront reçus à partir du mercredi 15 courant. On peut prévoir une avalanche.

Ce que les bibliophiles peuvent voir chez M. Léon Gruel. — On écrit à l'*Athenæum :*

« Une relique historique vient d'être mise au jour à Paris. C'est un exemplaire de *The New Testament* (London, 1656) et de *The Whole Book of Psalms* (London, 1654), les deux réunis dans une belle couverture brodée en soie, portant sur un des plats le portrait de Charles Ier, avec la moustache, mais point de barbe, et sur l'autre la tête charmante, toute bouclée, de Henrietta Maria, à qui sans doute le volume appartenait. Chaque portrait est entouré d'un cordon de soie formant un petit cadre ovale, et a, en haut et en bas, une bordure de fleurs et d'insectes. Le volume a deux fermoirs en argent. La reliure est doublée de tabis rose. Le livre, qui n'a que 5 pouces et demi de hauteur, est en parfait état de conservation, et son possesseur actuel, M. Léon Gruel, 418, rue Saint-Honoré, en communiquera la vue à tous ceux qui s'intéressent aux reliures brodées. Il n'est pas à vendre. »

Les statues. — Comme nous l'avions annoncé, la statue de Bizeux a été inaugurée à Lorient, le 9 septembre. M. Eugène Manuel y représentait le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts. MM. Renan et Jules Simon ont prononcé des discours. C'était une belle occasion pour les poètes de se faire entendre. Ils en ont largement profité. M. François Coppée, entre autres, a lu une pièce de sa composition en l'honneur du « barde d'Arvor ».

La veille, la statue du docteur Guépin, œuvre du sculpteur Léofanti, était inaugurée à Pontivy. Là aussi, M. Jules Simon a prononcé un discours.

Dans sa réunion du 25 août, la Société des écrivains et artistes espagnols a ouvert une souscription populaire pour contribuer à l'érection de la statue de Balzac à Paris.

La statue de Le Verrier, dont l'exécution a été confiée à M. Chapu, est complètement terminée. Elle est exposée dans les ateliers de M. Magne, architecte et gendre de l'illustre astronome. On sait qu'elle a été exécutée avec le produit d'une souscription publique dont l'Académie des sciences et l'Association française, fondée par Le Verrier, ont pris l'initiative.

Le monde astronomique apprendra avec satisfaction que M. le ministre de l'instruction publique a donné l'autorisation d'ériger cette statue dans la cour de l'Observatoire, dont l'inventeur de la planète Neptune a été le directeur.

La statue de William Shakespeare, que l'on installe à l'angle de l'avenue de Messine et du boulevard Haussmann, et dont nous avons déjà parlé, sera inaugurée le 14 de ce mois. Lord Lytton, ambassadeur à Paris, M. Mézières, au nom de l'Académie, et M. Jules Claretie, au nom du Théâtre-Français, prononceront des discours à cette cérémonie.

M. H. de Bornier a été chargé d'écrire, pour la circonstance, une pièce de vers, qui sera dite par M. Mounet-Sully.

Clément Marot aura bientôt son monument à Cahors, où il est né.

La Société des études littéraires, scientifiques et artistiques du Lot vient d'obtenir, à cet effet, du conseil général un terrain pris sur le jardin de la préfecture et 100 francs de subvention.

Des listes de souscription vont être prochainement lancées et tout fait présager la réussite de ce projet.

Le centenaire de Buffon. — La municipalité de Montbard (Côte-d'Or) a organisé des fêtes, qui ont eu lieu le 16, le 17 et le 18 septembre, pour la célébration du centenaire de Buffon, né dans cette petite ville en septembre 1707. M. Grandidier y représentait l'Institut de France.

Dans son article sur les *Caricaturistes français*, M. Augustin de Buisseret est forcément amené à parler de l'ouvrage récemment publié par la maison Quantin, *les Maîtres de la caricature française au XIXe siècle.* Les éloges bien mérités qu'il lui accorde sont cependant mitigés par une critique sur la correction typographique, laquelle n'est pas, dit-il, « précisément irréprochable ». Le seul exemple qu'il en apporte est le nom de Baudelaire imprimé *Beaudelaire*, et il déclare que « M. Quantin, avant la mise en société de sa maison, n'eût jamais laissé imprimer » cela. Le bon lecteur, qui comprend les phrases telles qu'elles sont faites, se demande pourquoi M. Quantin laisse imprimer après ce qu'il n'eût pas laissé imprimer avant. Il y a, en effet, de quoi rendre rêveur. Mais ici M. Augustin de Buisseret ne dit pas précisément ce qu'il veut dire, et l'hommage qu'il ne peut s'empêcher de rendre à M. Quantin se tourne, dans son esprit, en blâme à l'adresse de la direction actuelle de la maison. Il est regrettable que ce blâme s'appuie uniquement sur une orthographe fort discutée, car on sait que Baudelaire a, toute sa vie, bataillé pour empêcher qu'on écrivît *Beaudelaire*, sans, d'ailleurs, y réussir tout à fait. Nous ignorons, pour notre part, si M. Armand Dayot n'a pas ses raisons pour adopter la forme qui horripilait le poète. Où serait alors la faute d'impression?

Nous en trouverions bien plutôt une, — plus fâcheuse, à coup sûr, puisqu'elle dénature le sens, altère la langue et prête à rire, — dans une phrase du même article, où M. Augustin de Buisseret parle de *l'Immortel*, « cet enfant, si mal bâti, d'Alphonse Daudet, dont on nous *rabat* les oreilles ». Pour que le vent des conversations littéraires suffît à rabattre les oreilles, il faudrait les avoir longues. Cette supposition n'est pas admissible. C'est donc *rebattre* que nous devons lire. Eh bien, nous avons trop l'expérience du métier pour nous étonner qu'une faute semblable échappe, non pas seulement à l'œil de l'auteur, mais au soin avec lequel l'éditeur si compétent de *l'Art*, M. Rouam, surveille ses publications.

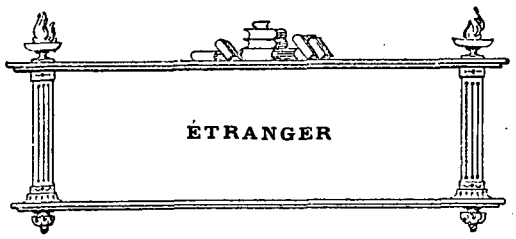

Allemagne. — *Une trouvaille allemande.* — Il paraît que les écrivains français n'ont plus d'imagination et sont obligés de puiser leurs sujets dans la littérature allemande. C'est, du moins, la *Post* qui le prétend. Ainsi, *l'Immortel*, de Daudet, ne serait qu'une adaptation du *Manuscrit perdu*, de Freytag; *Mademoiselle de la Seiglière*, de Sandeau, c'est le roman *le Portrait de l'Empereur*, de Hauff, et *le Maître de Forges*, de M. Ohnet, ressemble, à s'y méprendre, au *Coup de marteau du forgeron*, de Werner.

La *Post* veut bien convenir que les Français on pour eux la manière de traiter les sujets, mais elle ajoute aussitôt que « l'idée et l'originalité leur manquent plus souvent qu'on ne croit ».

— La revue *Deutsche Dichtung*, dirigée par K. E. Franzos et souvent signalée par nous à nos lecteurs, passe de Stuttgart, où elle était éditée par la maison A. Bonz et Cᵉ, à Dresde, où l'éditeur L. Ehlermann continuera à la faire paraître. C'est d'ailleurs le seul changement qui résultera de ce déplacement, la revue gardant le même programme.

Angleterre. — *La pudibonde Angleterre.* — Dans une des lettres anglaises qu'il fournit au *Figaro*, T. Johnson nous apprend que la Société pour la répression du vice a cité en simple police un libraire coupable d'avoir vendu le *Décaméron* et les œuvres de Boccace. L'avocat de la société a même pris la peine de lire au juge quelques passages de ces deux ouvrages, pensant probablement que le *Décaméron* et Boccace étaient des auteurs modernes, dont le magistrat n'avait jamais entendu parler.

Le correspondant ajoute : « A propos du procès intenté à l'éditeur de M. E. Zola, j'ai prédit que les diverses sociétés vertueuses dont nous jouissons essayeraient d'interdire la vente en Angleterre d'un nommé Molière ou d'un nommé Rabelais; on admettra que nous sommes sur la route qui conduit à ces absurdités. Heureusement, le magistrat de simple police était un lettré, ayant lu ses classiques; il a condamné l'Association aux frais du procès; mais cette exagération de vertu n'est-elle pas réellement bien amusante? »

Une statue à Marlowe. — Il s'est formé, à Londres, un comité pour élever un monument commémoratif au grand prédécesseur de Shakespeare, Christopher Marlowe. Les secrétaires sont Mr. F. Rogers, 62, Nicholas street, E., et Mr. J. E. Baker, 165, Asylum Road, Hatcham, Londres.

Un monument à la mémoire des correspondants de journaux. — On vient de faire placer dans la crypte de la cathédrale de Saint-Paul, à Londres, une grande plaque commémorative en l'honneur des vaillants correspondants de la presse anglaise qui ont trouvé la mort au Soudan.

Au-dessus des noms, on voit un journaliste prenant des notes au milieu des combattants. Sur des panneaux placés à droite et à gauche sont figurés les représentants de la presse avec leur costume spécial et des armes de soldat. Un autre panneau représente l'*Histoire* écrivant sur des feuilles de papyrus déroulées, et *Britannia* pleurant.

Ces panneaux se relient entre eux par des branches de palmier, de mimosas et des fleurs de lotus.

Les dessins sont dus au crayon de M. Herbert Johnson.

Le plagiat en Angleterre. — M. Marmier, de l'Académie française, vient d'écrire à M. Arsène Houssaye la lettre suivante :

« Mon cher ami,

« Connaissez-vous un ouvrage anglais en 3 vol. in-8° intitulé : *The men and women of France during the last century?*

« Je l'ai trouvé dans un de mes bouquinages et l'ai acheté, curieux de voir comment les Anglais parlent de nos illustrations du XVIIIᵉ siècle.

« Ils en parlent très agréablement et très aisément.

« J'ouvre le premier volume de cette jolie collection britannique.

« Je commence par une biographie de Dufresny. C'est la traduction littérale d'un de vos charmants récits.

« Puis vient Fontenelle, Piron, Boufflers, etc., etc., la reproduction de votre *Galerie de portraits du XVIIIᵉ siècle*, et pas un mot de vous, pas une seule fois votre nom, ni dans l'introduction, ni dans aucun des trois volumes.

« Le plagiat est complet. Si vous désirez voir ces trois belles traductions, je les mets à votre disposition.

« Au revoir, cher ami,

« XAVIER MARMIER. »

États-Unis. — *Innovation dans le commerce des livres anciens.* — Un libraire de Milwaukee, M. C. N. Caspar, a inauguré un nouveau système de vente pour lequel il a pris un brevet et qu'il appelle « Mail Book Auction », quelque chose comme *les Enchères par la poste*. Il envoie à sa clientèle des catalogues sans prix marqués, et les amateurs offrent la somme qu'ils veulent mettre à ceux des livres qui leur conviennent. Si l'offre est acceptable, les ouvrages sont envoyés à celui qui les a demandés le premier; sinon ils appartiennent, au bout d'un mois, à la personne

qui a offert le prix le plus élevé, quel que soit, d'ailleurs, ce prix.

Le même libraire prépare un *Directory of the American Book, News and Stationery Trade*, qui sera, à en juger par le prospectus, une mine de renseignements précieux pour tous ceux qui s'occupent du commerce ou de l'industrie des livres.

Burns en Amérique. — On a dernièrement érigé une statue en bronze au poète écossais Robert Burns, à Albany, capitale de l'État de New York.

Un faux autographe. — On lit dans la *Justice* du 19 août :

Nous apprenons de M. Henry Harisse, le savant bibliographe, qu'il vient d'être mis en vente à New York, au prix de 2,000 dollars (10,000 fr.), une prétendue lettre originale de Christophe Colomb, en date du 2 avril 1502.

Cette lettre était l'œuvre d'un faussaire, qui avait copié avec adresse l'original religieusement conservé au palais municipal, à Gênes.

Émile Zola persécuté. — Il paraît qu'en fait de sévérité contre les œuvres de M. Zola, l'Angleterre a été dépassée par l'Amérique. Le journal le *Critic*, de New-York, annonce que, dans le Tennessee, tous les vendeurs des traductions de romans de M. Zola ont été arrêtés et sont traduits en justice comme propagateurs de littérature indécente.

Russie. — *Le Bibliographe*, revue mensuelle, que publie M. Lissovski, a, nous dit le *Polybiblion*, considérablement étendu son cadre, surtout dans la partie littéraire.

NECROLOGIE

FRANCE

France. — M. Louis Barbier, ancien bibliothécaire du Louvre, est mort à Passy, à l'âge de quatre-vingt-huit ans (8 septembre).

— On annonce la mort de M. Henri-Léonard Bordier, né à Paris le 8 août 1817 Ancien élève de l'Ecole des Chartes, à qui l'on doit un grand nombre de travaux et dissertations, M. Bordier, qui avait été archiviste aux Archives nationales de 1851 à 1853, occupait en dernier lieu les fonctions de bibliothécaire honoraire au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale. Il était, en outre, depuis quelques années, membre du Consistoire de Paris et du Conseil central des Eglises réformées de France.

— M. T. Colani, vient de mourir subitement en Suisse, à Grindelwald, où il prenait quelques semaines de vacances.

Il était un des collaborateurs les plus assidus de la *République française*, qu'il avait pendant quelque temps rédigée en chef.

Né en 1824 à Lemée (Aisne), où son père était pasteur, M. T. Colani embrassa la carrière paternelle, et, après avoir été couronné par la Faculté de théologie protestante de Strasbourg, il fonda la *Revue de théologie et de philosophie chrétiennes*. On lui doit également un certain nombre de travaux de critique sacrée, d'histoire et de philosophie. Il avait été, en 1876, rédacteur en chef du *Courrier littéraire*.

— On annonce la mort de M. Eugène Dacosta, le professeur de mathématiques bien connu.

M. Dacosta était le père des deux Dacosta, Charles et Gaston, qui jouèrent un si grand rôle dans l'insurrection communaliste de 1871, et dont l'un, Gaston, vient de faire adopter par le Conseil municipal sa grammaire à l'usage des écoles de Paris.

—Nous apprenons la mort de M. Jos. des Guetz, de *la Patrie*, qui s'est éteint avant-hier après une année de souffrances (août).

— M. Lévy-Bing, ancien banquier, auteur de *la Linguistique dévoilée* et d'autres travaux où sa science d'hébraïsant n'a d'égale que l'audace de ses théories, s'est noyé le 28 août, dans l'étang de Saint-Cucufa, près de Rueil. Il était âgé de soixante-quinze ans.

— On annonce la mort (septembre) du frère de Mme Marie Laurent, M. Henry Luguet, auteur dramatique, acteur et ancien directeur de théâtre à Paris et à Saint-Pétersbourg; il était âgé de soixante-sept ans.

— M. Denis Louis, directeur de la *Gazette de Péronne*, vient de mourir (août).

Ancien chef de bataillon, M. Denis Louis consacra toute la seconde partie de sa carrière à combattre par la plume pour la République.

— M. Reinhard Munclo, propriétaire de la *Nouvelle Gazette de Mulhouse*, est mort le 14 août dernier, à l'âge de soixante-douze ans.

— La mère de l'ancien député de l'Eure, M. Janvier de La Motte, et de la baronne Lepic, Mme Perrot, est morte au commencement de septembre, à Aiguebelles, dans le département de la Sarthe, où elle se trouvait en villégiature.

Femme de beaucoup d'esprit, écrivain à ses heures, elle a publié un certain nombre de romans sous le pseudonyme de Gennevraye, qui était son nom de jeune fille.

— M. Léon Supersac, auteur dramatique, vient de mourir de la poitrine à la maison Dubois (septembre). Il était âgé de cinquante-six ans.

Après avoir fait ses études au collège Sainte-Barbe; il collabora, dès l'âge de vingt ans, avec son frère Auguste Supersac, plus âgé que lui de seize ans. Tous deux firent *Une femme heureuse*, comédie en un acte, jouée à l'Odéon, en 1858, avec succès.

A la mort d'Auguste, en 1861, Léon travailla seul pour le théâtre. On a de lui plusieurs petites pièces qui réussinent : *la Comtesse de la rue Cadet*, au Palais-Royal (1863); *les Amoureux de Marton*, en vers, à l'Odéon (1868); *Prologue d'ouverture*, en vers, pour l'inauguration, en 1869, de la salle du Vaudeville, à la chaussée d'Antin; *Arlequin et Colombine*, en vers, au Vaudeville (1869); *Ma cousine*, en prose, au même théâtre (1873).

Depuis plusieurs années, M. Supersac remplissait les fonctions de lecteur à l'Odéon.

ÉTRANGER

Allemagne. — On annonce (août) la mort du professeur R. Claudius, de Bonn, un des physiciens les plus distingués de l'Allemagne et membre correspondant de l'Académie des sciences de Paris. En 1882, M. Claudius avait obtenu le grand prix Poncelet pour ses travaux de physique mathématique. Il est mort âgé de soixante-six ans.

— Nous apprenons la mort du Dr Heinrich Reschauer, ancien rédacteur en chef de la *Deutsche Zeitung*, et publiciste distingué.

— On annonce la mort du Dr Emil Winkler, professeur à la haute Ecole technique de Berlin.

— F. W. Jähns, est mort à Berlin, le 8 août dernier. Professeur de musique très estimé, compositeur de talent, il a dirigé pendant vingt-cinq ans la grande société chorale fondée par lui en 1845 et s'est fait remarquer en outre par deux ouvrages sur *Weber, sa vie et ses œuvres*.

— Le 20 août, Karl Bayer, auteur dramatique et romancier, est mort à Mœdling, âgé de cinquante-trois ans. Il a donné de nombreuses pièces au *Furst-Theater*, de Vienne, dont il était l'auteur le plus joué.

— Fr. Beck est mort le 30 août, âgé de quatre-vingt-deux ans. Très versé en philologie et en philosophie, il a publié différents volumes sur ces sciences; mais il est plus connu cependant comme poète et nouvelliste. Son *Histoire d'un tailleur de pierre allemand* est devenue classique, pour ainsi dire.

Angleterre. — Un archéologue anglais, bien connu dans le Lancashire, Mr. John Eglington Bailey, vient de mourir à l'âge de quarante-huit ans. Il laisse, outre ses études locales, une vie de Thomas Fuller, et d'autres travaux biographiques.

— Un jeune mathématicien de grand avenir, M. Arthur Bucchheim, fils du professeur Bucchheim de King's College, à Londres, est mort le 9 septembre. Il n'avait que vingt-neuf ans.

— Nous apprenons la mort (20 août) de Mr. William Chappell, auteur d'ouvrages fort importants sur sur la vieille musique populaire anglaise, notamment: *Popular Music in Olden Time* et *National English airs*. Il était né en 1809.

— On annonce la mort (août) de Mr. Eassie, auteur de *Healhy Houses* (*Maisons salubres*).

— On annonce la mort (23 août) du savant naturaliste anglais Philip Henry Gosse.

— On annonce la mort (29 août) de M. Gustave Masson, professeur à Harrow School, collaborateur de l'*Athenæum* et honorablement connu par de nombreux travaux littéraires.

— Un ornithologiste distingué, Mr. Henry Steven vient de mourir (septembre). Il était propriétaire et directeur du journal *Norfolk Chronicle*.

Belgique. — M. Théodore Juste, l'historien belge qui a consacré vingt volumes aux *Fondateurs de la monarchie belge*, est mort à la fin d'août.

Bohême. — M. Joseph Walter, depuis de longues années rédacteur en chef de la *Bohemia* de Prague, vient de se suicider.

Chili. — On annonce du Chili la mort d'un écrivain de valeur, M. Victorino Lastarra.

États-Unis. — On annonce de New-York (13 septembre) la mort du savant astronome Mr. Richard Proctor.

— Le Rév. Horatio Hastings Weld, ancien rédacteur en chef du *Transcript*, de Boston, et du *Sun*, de New-York, et auteur de nombreux écrits, est mort le 28 août à Riverton, New Jersey, à l'âge de soixante-dix-sept ans.

Des dépêches d'Amérique annoncent la mort de M. Seth Freen, de Rochester (Etats-Unis), l'introducteur de la pisciculture en Amérique.

Hongrie. — Une dépêche de Budapest annonce la mort du conseiller intime A. de Tréfort, ministre de l'instruction publique et des cultes en Hongrie (septembre).

M. de Tréfort était d'origine française, et il conserva toute sa vie une grande sympathie pour la patrie de son père. C'était un esprit de premier ordre et un écrivain distingué.

Italie. — Le chevalier Luigi d'Asti est mort à Corneto Tarquinio, où il avait fondé un *Museo etrusco-tarquiniese*. C'était un des plus distingués archéologues d'Italie. Il avait soixante-dix-huit ans.

—Le docteur Odardo Curchetti, journaliste fort connu, est mort à Florence, à l'âge de soixante-quinze ans.

Russie. — Les journaux russes annoncent la mort de Pierre Petrovitch Karatyghine, critique théâtral et artistique très estimé en Russie (août).

Suède. — Une romancière suédoise d'un grand talent, Mme Victoria Benedictsson, connue sous le pseudonyme d'Ernst Ahlgren, est morte subitement, à Copenhague, le 23 juillet. Elle était née en 1850.

Norvège. — M. A. Larsen, résident de Norvège, à Copenhague, et auteur de plusieurs excellents dictionnaires, est mort à la fin du mois de juin.

— M. Richter, ancien ministre norvégien, vient de se suicider à Christiania.

Il était âgé de cinquante-neuf ans.

Il avait été longtemps rédacteur du principal journal de Christiania, l'*Aftenblad*.

États Scandinaves. — Nous apprenons la mort du Dr Krohn, professeur à l'Université de Helsingfors, et auteur d'une *Histoire de la littérature finnoise* couronnée par l'Académie française en 1881. Il s'est noyé par accident à Viborg.

— Le professeur Erick Edlund, de Stockholm, qui s'était fait un nom dans les sciences physiques, vient de mourir à l'âge de soixante-neuf ans (août).

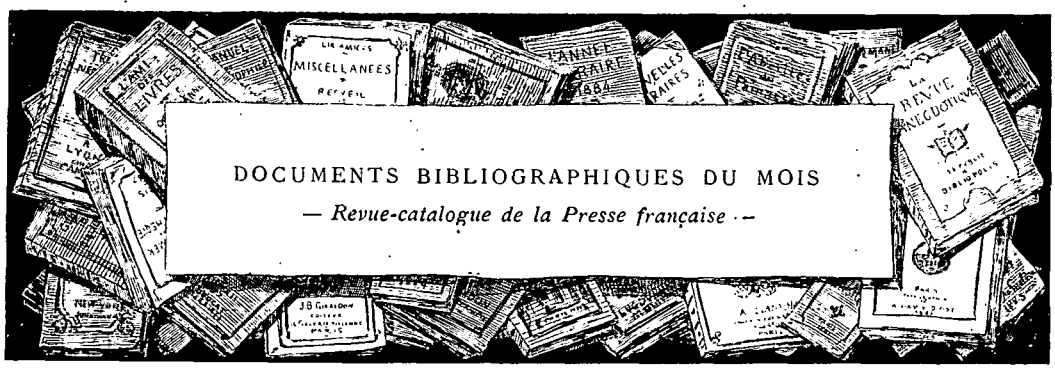

DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS

— Revue-catalogue de la Presse française —

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Tribunaux.

ANNÉE MILITAIRE (septembre). Le feld-maréchal de Moltke. — Les comités techniques. — Marine et colonies. — Les manœuvres. — L'hygiène dans l'armée. — La vie militaire à l'étranger. — ART (1er septembre). H. Meren : Le dôme d'Orvieto (suite). — Ed. Garnier : Les industries d'art dans l'ancienne France. — Aug. de Buisseret : Les caricaturistes français. — (15). E. Michel : Rubens au musée de l'Ermitage. — Philibert Audebrand : Scènes de la vie d'artiste. — Les statues brisées. — ARTISTE (août). F. Vurgey : Artistes contemporains : Le comte Jacques de Lalaing. — J. Desclozeaux : Un peintre écrivain. — Loviot : Salon de 1888. L'architecture. — Alboize : Salon de 1888. La gravure. — Ledrain : M. le vicomte Both de Tauzia. — Huault-Dupuy : Les musées Saint-Jean et Toussaint, à Angers. — Armand Silvestre : Inquiétudes d'amour (poésie). — A. Piédagnel : Progrès (poésies). — P. Gauthiez : Erigone (poésies).

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE (septembre). Ed. Rod : Poètes contemporains de la France : Leconte de Lisle. — A. Giardon : Scènes de la vie hindoue. Les parias d'Ademir (nouvelle). — P. Stapfer : Rabelais, sa vie, son œuvre (3e et dernière partie). — Léo Quesnel : Le pessimisme philosophique et l'optimisme chrétien. — Van Muyden : Les grandes régates anglo-américaines. — Louis Léger : Jean Kollar et la poésie panslaviste au XIXe siècle (2e et dernière partie). — Ed. de Pressensé : L'histoire religieuse de la Révolution française. — BULLETIN DE L'IMPRIMERIE ET DE LA LIBRAIRIE (septembre). Les marques d'imprimeurs. — Troisième concours typographique de l'*Intermédiaire*. — Notes techniques. — BULLETIN DU BIBLIOPHILE (juin-juillet). Abbé A. Fabre : Lexique de la langue de Chapelain. — Ph. Tamizey de Larroque : Un document inédit sur le géant Theutobocus. — Emile Duboys : Une consultation dogmatique sur le divorce au XVIIe siècle. — Baron Ernouf : Note sur un livre très rare de l'époque directoriale (Mémoires de Delacarrière). — Carnet d'un bibliophile.

CORRESPONDANT (25 août). Thureau-Dangin : La mort du duc d'Orléans (IV). — L. Lefébure : Un penseur : l'abbé Guthlin. — Numa de Chilly : L'espionnage (II). — De Raynal : Shakespeare et Bacon. — G. Moussoir : Marcelle Damblain. — Gavard : Le leurre d'une alliance. — De Ganniers : Mme Cottin pendant la Terreur. — V. Fournet : Les œuvres et les hommes. — A. Narsy : Dans la forêt. — (10 septembre). Thureau-Dangin : M. Guizot au pouvoir. — De Mauprin : Les Italiens à Tripoli. — Abbé Martin : Le pan-anglican Synode de 1888. — Numa de Chilly : L'espionnage (III) (fin). — C. de Pontmartin : Edmond Biré. — G. Moussoir : Marcelle Damblain. — Dronsart : Le maréchal de Tessé. — Abbé Viéville : De l'histoire de l'Église.

DÉCADENT (1er septembre). Laurent Tailhade : Notes sur Charles Cros. — Boyer d'Agen : Ballade pour les cigales. — Louis Villatte : La banalité. — P. de Brinn'gaubast : Sonnets insolents. — Anatole Baju : L'amour libre. — Louis Dumur : Le fleuve gelé. — (15). Anatole Baju : Francisque Sarcey. — Laurent Tailhade : Orante. — L.-F. de Brinn'gaubast : Sonnets insolents. — Arthur Rimbaud : Oméga blasphématoire. — Louis Villate : L'art social. — Auguste Fourès : Mœror. — Louis Villatte : La statue de Brizeux. — A. B. : Monsieur le rédacteur. — Piombino : Revue générale.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (18 août). Les fonds d'État des divers pays d'Europe et d'Amérique aujourd'hui et depuis le commencement du siècle. — Le rendement des nouvelles lignes de chemins de fer et la diminution possible des dépenses de l'État. — L'*Income-tax* et le commerce français d'exportation. — Les habitations ouvrières : le logement de l'ouvrier et du pauvre en Belgique ; la Société civile des logements économiques à Lyon. — Le travail des prisons. — (25). L'assurance obligatoire : la caisse de retraite allemande pour la vieillesse et pour l'invalidité. — Patrons et ouvriers : de quelques institutions créées en faveur des ouvriers. — Le mouvement économique aux États-Unis et au Canada : l'immigration indigente et l'immigration italienne ; l'émigration assistée au Canada. — La situation des Anglais dans l'Inde et le réveil de l'esprit national. — Affaires municipales : la caisse des pupilles ; les théâtres municipaux ; l'entrepôt du quai Saint-Bernard ; subvention aux ouvriers voyageurs. — Les syndicats professionnels. — (1er septembre). Le crédit actuel des États d'Europe et d'Amérique. — Le Groënland. — De quelques résultats inattendus du développement de l'instruction publique. — Affaires municipales : option entre le *statu*

© 2007 Lyon — Editions « Les publications du lecteur » — Tous droits réservés

quo et le collectivisme; la distribution des eaux; la ration liquide de chaque Parisien; un conflit rassurant pour la petite propriété; la sangsue bourgeoise et le bâtiment. — Le mouvement économique en Autriche : l'inspection des fabriques; les corporations obligatoires; les relations commerciales avec la Chine. — (8). Les droits sur les successions en France et dans les principaux pays civilisés. — De l'influence du progrès scientifique sur les crises industrielles et commerciales. — Les discussions de la Société d'économie politique de Paris : les institutions scientifiques, littéraires ou artistiques fondées ou subventionnées par l'État sont-elles favorables au progrès ou lui font-elles obstacle? — Le troisième congrès de navigation intérieure à Francfort-sur-Mein. — L'industrie minérale et sidérurgique en France et à l'étranger (1883-1887). — Les fabriques de sucre et leurs procédés de fabrication en 1886-1887. — (15). Les valeurs mobilières en France. — Les Russes en Asie : la conquête. — La Société d'économie politique de Lyon. — Affaires municipales : les asiles de nuit et les asiles-ouvroirs; état actuel de la Bourse centrale du travail et de la Bourse du commerce.

GAZETTE ANECDOTIQUE (15 août). La grande trahison d'Emile Zola. — Un rythme poétique nouveau. — Emile Zola poète. — Ce qu'il faut penser de l'Académie. — (31). A Bayreuth. — M. Renan à Lannion. — L'abus du diplôme. — Lettres inédites des généraux Valazé et Changarnier et de M. Léon de Malleville. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (1er septembre). L. Gonse : Claude Mellan (2e partie). — H. Hymans : Quentin Matsys (3e et dernier article). — Alf. de Lostalot : La gravure au Salon. — Alf. Darcel : Les collections Spitzer. L'orfèvrerie civile. — G. Lafenestre : Un livre de dessin de Moreau le jeune. — Alf. de Lostalot : L'exposition internationale de Barcelone.

ILLUSTRATION (18 août). — Jules Lermina : Histoires incroyables. Au delà. — Rastignac : Courrier de Paris. — H. Malot : Mondaine (suite). — (25). Rastignac : Courrier de Paris. — Jules Perrin : Séverin Jousse. — Théodore Massiac : Les tournées d'été. — H. Malot : Mondaine (suite). — Djallil : Sœur Angèle. — (1er septembre). Rastignac : Courrier de Paris. — A. Heulard : De Paris à Constantinople. Le nouveau chemin de fer bulgare. — Grosclaude : Oh! les bains de mer. Les pontifes (IV). L'administratif. — H. Malot : Mondaine (suite). — G. Stenger : La dépêche au préfet (nouvelle satirique). — (8). Rastignac : Courrier de Paris. — Napoléon Ney : De la mer Caspienne à Samarkand. Les monuments mégalithiques acquis par l'État à Carnac. — Djallil : Une tante à héritage. — Hector Malot : Mondaine (suite). — Grosclaude : La chasse. — (15). Rastignac : Courrier de Paris. — Ph. Daryl : La vie partout. Les lévriers de l'Atlantique. — H. Malot : Mondaine (suite). — INDÉPENDANT LITTÉRAIRE (1er septembre). Rabbe : Les rieurs de la Révolution. — Sémiane : Tableau de genre (sonnet). — F. Bataille : Le tambour (sonnet). — A. Magnan : L'amour vierge (fin). — Clarens : Amiel (suite). — H. de Braisne : Judith et Salomé. — J. Berr de Turique : Landrol. — (15) Clarens : Amiel. — H. Buffenoir : Poésie. A l'occasion des fêtes littéraires de Montbard. — J. Berr de Turique : Feu Mme de Salycis. — Contamine de Latour : Littérature étrangère. Poésie basque (Trad.). — Rabbe : Les rieurs de la Révolution (suite). François Marchand. — INSTRUCTION PUBLIQUE (18 août). Ch. Huit : Les origines de la bibliographie (fin). — M. Formont : Les anciens commentateurs de la *Divine Comédie*. — D. V. : La simplicité de l'acte sensitif, réponse d'un scholastique à M. Duquesnoy. — Cours de M. Croiset : L'art dans Hérodote. — Pigeonneau : Les négociations jusqu'en 1640; acquisition de l'Alsace. — (25). Le Goffic : Nos romanciers. Les rustiques. Les symbolistes. — Duquesnoy : Impossibilité d'une démonstration de la distinction de l'âme et du corps. — Cours de M. Crouslé : L'école romantique. Schlegel (fin). — Cours de M. Martault : Caractère de Martial. — Cours de M. Croiset : L'art dans Hérodote (La composition). — (1er septembre). M. Formont : Les anciens commentateurs de la *Divine Comédie* (fin). — M. Philibert : OEdipe-Roi. On ne badine pas avec l'amour (Revue dramatique). — Cours de M. Brével : Chant XVIe de l'*Iliade* (suite). — M. Martha : Fronton et Marc-Aurèle. — M. Robion : Colonies grecques en Italie. — M. Bréal : Abel Bergaigne. — (8). Duquesnoy : Ce qu'est la question de droit dans la distinction de l'âme et du corps. — C. de Mantes : Notes de carnet sur l'art d'écrire. — Cours de M. Cartault : L'entourage de Martial. — Cours de M. Robiou : Les mystères dyonisiaques dans la grande Grèce. — P. de Combertin : Le remède au surmenage et la transformation des lycées de Paris. — (15). Ch. Le Goffic : Les naturalistes. — Cours de M. Crouslé : L'école romantique. — Cours de M. Martha : Fronton et Marc-Aurèle. — Cours de M. Robiou : Syracuse. — Ch. Lebrun : Séances de l'Institut. — INTERMEDIAIRE (25 août). *Questions :* Lévitation. — *Feci bonum cherubin.* — La conception de la beauté. — M. Chéruel et les oubliettes. — Roger, Napoléon et la charge des conscrits de Paris. — Un mot de Mme Dubarry. — L'antiquaire de la ville d'Alençon. — Le journal des arquebusiers de Paris pendant la Révolution française. — Stendhal et sa bibiographie. — Mme Elliott et ses ouvrages. — Callot. — Deux panneaux gothiques à expliquer. — *Journal des Débats.* — L'histoire romaine de Mirabeau. — Un manuscrit à retrouver. — Renégat?... par Timonide. — Armoiries des papes. — *Réponses :* Bacheley graveur. — Armoiries à déterminer. — La conversion d'un écrivain. — La prononciation des noms propres. — La reliure à l'S barré. — Laure de Pétrarque. — Le culte de l'Être suprême. — Ex-libris. — Sur des vers de Calvin. — Signification ancienne du mot Chouan. — Sur un prétendu mot de Talleyrand. — On demande l'auteur? — Les mémoires du général Hugo. — Erreurs et superstitions médicales. — La clef de l'*Immortel.* — *Trouvailles et curiosités :* Une lettre inédite de l'auteur de la *Dame Blanche.* — Défense de Rossini par Boïeldieu. — Des usages païens maintenus ou imités par les chrétiens. — (10 septembre). *Questions :* Sur une définition de l'homme : « J'ai fait une tempête dans mon encrier. » — Maréchal de bataille. — J'attendrai. — Fouché. — Les clubs de femmes pendant la Révolution française. — Les jésuites au Paraguay. — L'empereur Néron inventeur de la claque. — M. de Montespan et Louis XIV. — Sainte-Beuve interne à Saint-Louis. — Le duc de Buccleugh pupille d'Adam Smith. — Une maîtresse de l'amiral Nelson. — Mémoires du baron de Goguelat. — L'épitaphe du cardinal Etienne. — Des vers de Ch. Garnier. — Une lettre de Descartes. — Les parodies de Casimir Delavigne. — Théâtre Louvois. — Bon voyage, cher Dumollet. — La fontaine des Innocents et les naïades de Jean Goujon. — Iconographie. — Auteurs peu connus. — Abréviations en typographie. — Armoiries à déterminer. — *Réponses* : Les ex-libris de bibliophiles. — Les papiers de Bernardin de Saint-Pierre. — La conversion d'un écrivain. — Lettres de Jacques Amyot. — Les monitoires et le secret de la confession avant 1789. — De la harpe. — Le culte de l'Être suprême. — Tableaux du XVIIIe siècle à retrouver. — Sur un prétendu mot de Talleyrand. — Erreurs et superstitions. — Un pseudonyme à expliquer. — Le Quérard et le Barbier. — Un peu d'aide fait grand bien. — Sur un mot de Louis XVI. — Sur les mazarinades de la bibliothèque de Dieppe. — Lettres inédites de l'abbé Nicaise. — Le chevalier Rutledge. — Charles Monselet gourmet. — Les pièces de Marmontel fils. — Portrait de Jean de Fernel. — Sujet de tableau à déterminer. — Lévitation. — *Trouvailles et curiosités.* — M. Pasteur : peintre et dessinateur. — Modernes imitateurs d'Horace.

© 2007 Lavoisier – Éditions « Les Journaux du Temps » – Editions Alain Brieux

JOURNAL DES ÉCONOMISTES (septembre). G. de Molinari : La Bourse du travail. — L. Bouchard : Les finances de l'ancienne monarchie. — Bérard Varagnac : Turgot penseur et écrivain, d'après des livres récents. — J. Lefort : Revue de l'Académie des sciences morales et politiques (du 15 mai au 1er août 1888). — Branda : L'inscription maritime. — Marcus Rubin : Le 5e congrès des économistes du Nord. — Frédéric Passy : Un chef d'industrie alsacien, Jean Dollfus. — JOURNAL DES SAVANTS (août). A Maury : Le cycle mythologique irlandais et la mythologie celtique. — G. Perrot : Histoire de la céramique grecque. — H. Wallon : Charles Jourdain. — B. Hauréau : *Analecta Spicilegii Solesmensis*. — M. Berthelot : Publications de la Société philomatique.

LOTUS (août). Massey : Opinions des anciens sur les corps psychiques. — F. Hartmann : Théosophie. — Carl du Prel : Le point de vue scientifique de l'État après la mort. — Soubba Rao : Notes sur la philosophie occulte. — Ch. Barlet : L'astrologie. — Guymiot : Les rêves. — H. Mervyn : La destruction de la vie. — Rameau : Labour (poésies).

MATINÉES ESPAGNOLES (15 août). Cesare Cantu : Don Pedro II. — *** : La guerre franco-allemande. — Dr Bernard : A travers l'Atlantique. — Mary Summer : Une confiance bien placée. — Lopez Garcia : L'art et l'industrie. — Eusebio Blasca : Seule dans la foule. — Ignota : Le prince de Bismarck. — H. Lucas : Un ministre impossible. — Heuzey : La poésie (Ève). — J. Simon : Méline. — Pène-Siefert : Mme Ackermann et ses œuvres. — Dom Pasquino : A propos de la venue à Rome de l'empereur d'Allemagne. — (30). E. Castelar : Le programme libéral espagnol. — Tola Dorian : Les funérailles (princesse Metschersky). — L. Cladel : Trois morceaux de littérature. — Gyp : Trop de science. — Baron de Malortie : Comment on devient grande maîtresse. — Marie-Letizia de Rute : Au pays du soleil. — A. de Pontmartin : Œdipe-Roi. — S. : Le mot de la situation. — Dom Pasquino : A propos de la venue à Rome de l'empereur d'Allemagne. — MOLIÉRISTE (septembre). Ed. Thierry : Tartufe et Polyandre. — P. d'Estrée : Molière au camp. — E. Lapierre : Molière illustré : XIX. Amphitryon. — MUSÉE DES FAMILLES (1er septembre). Henri de Bornier : La naissance d'une pièce à la Comédie-Française. — Em. Moreau : Tableaux dramatiques du règne de Saint-Louis. — F. Ravaisson : La vieille prison. — Gassies des Brulies : La farce du Cuvier. — Maurice Maindron : Les ophidères. — Marie Cassan. — Hugues le Fauve. — Mme Stanislas Meunier : Recette perdue. — Louise Mussat : Mon roman. — (15). A. Genevoy : L'art de dessiner les jardins. — Mme Stanislas Meunier : Recette perdue. — Sixte Delorme : Le nez de Yakoub. — L. Balthazard : Science en famille. — Daffry de la Monnoye : Vers le pôle Nord. — Désiré Lacroix : Autour du drapeau. Bataille de Cassel. — F. Ravaisson : La vieille prison.

NATURE (18 août). Schlumberger : La cryptographie de sûreté. — Gaston Tissandier : Les aérostats militaires. La saccharine. — Marquis de Nadaillac : Silex taillés recueillis par M. F. Moreau en Tunisie. Le nouvel hôtel des postes, à Paris. Service de la télégraphie pneumatique. — Edmond Perrier : Le laboratoire maritime du muséum d'histoire naturelle de Paris. — P. Mouillefert : Le chêne occidental; chêne-liège de l'Ouest. — (25). C. Dupuy : L'ascenseur de la Louvière (Belgique). — E. Renou : L'été de 1888 à l'observatoire du parc de Saint-Maur. — Dr Verneau : Un tintinnabulum bouddhique. — Émile Deyrolle : Le *Syrrhapte paradoxus*. — Jean Platania : Éruptions volcaniques aux îles Lipari, du 3 au 6 août 1888. — Ph. Delahaye : Traitement des minerais aurifères par le chlorure de calcium. — Gaston Tissandier : La tour Eiffel. Le tir des fusils de chasse (suite). — (1er septembre). Léon Vaillant : Les protoptères au muséum d'histoire naturelle de Paris. Tremblements de terre en Arménie (mai-juin 1888). — Th. Moureaux : Pluvioscope enregistreur de M. Hervé-Mangon. — G. Balagny ; Les procédés photographiques. Développement à l'hydroquinone. — E. H. : La distribution d'énergie électrique par le système à trois fils. Station centrale de Mulhouse. — Édouard Heckel et Fr. Schlagdenhauffen : Sur la véritable valeur des gutta-perchas fournies par les mimusops et les payena (famille des sapotacées). — Albert Tissandier : Calcutta et Darjeeling. Les lieux de refuge, quartier indigène et théâtre. — (8) G. Pouchet : La pêche du cachalot à terre. Le tir des fusils de chasse (suite et fin). — L. R. : Les filets pare-torpilles (système Solomiac). — Félix Hément : Le poison des anguilles. — Gaston Tissandier : Le général Meusnier et les ballons dirigeables. — Daniel Bellet : Utilisation des balayures de Paris. — Pierre Mégnin : Le chimpanzé. — (15). L. D. : La catastrophe de Velars. — F. Mocquard : La vipère heurtante. — E. Renou : Les observations météorologiques. — Lieutenant-colonel Hennebert : Les forts souterrains. Le « fort de l'avenir » du commandant Mougin. — NOUVELLE REVUE (1er septembre). Mme Juliette Adam : L'entrevue manquée de Stettin. — Camille Saint-Saëns : Les oratorios de M. Charles Gounod. — *** : La dette métallique de la Russie et le rouble. — G. Renard : Les femmes de la Fronde. — X... : Le budget d'un monopole — Ch. Grandmougin : Mme Constant — Comte Wodzinski : Lettres de Sobieski à la reine Marie-Casimir, durant la campagne de Vienne (1683). — Chantavoine : En vacances (poésie). — Dubufe fils : *Credo* (poésie). — L. Gallet : Au pays des cigaliers. — M. G. R. : Les discours de M. Jules Grévy. — Vernon Lee : Miss Brown (suite). — (15). Pierre Loti : La sainte montagne de Nikko. — Hugues Le Roux : L'amour infirme. — A. Gagnière : Le journal des médecins de Lucrèce Borgia, duchesse de Ferrare. — Charles Alexandre : Un grand poète ignoré : Louis de Ronchaud. — Paul Mariéton : poésies. — Harry Alis : Un sage (nouvelle). — Léo Quesnel : La littérature espagnole. — Mme Juliette Adam : Lettres sur la politique extérieure (Suite de l'incident des documents bulgares. La quatrième lettre du prince Ferdinand. Authenticité de la correspondance). — Vernon Lee : Miss Brown (fin).

POLYBIBLION (août). Emm. de Margerie : Géologie et géographie physique. — Gustave Masson : Publications relatives à la littérature anglaise au moyen âge. — Comptes rendus. — Chronique.

REVUE ALSACIENNE (août). Camille Gilardoni : Un fonctionnaire français en Alsace au XVIIe siècle (suite). — Pierre Ficy : Revanche (nouvelle), (suite). — V. Charlier-Tabur : Les Alsaciens à l'Université de Londres (Valentin, Cassal et Karcher). — Ch. Rabany : Les généraux alsaciens de 1815 à 1870 (suite). — A. Scholl : Gambetta, Laurier et Aurélien Scholl à Strasbourg. — REVUE D'ART DRAMATIQUE (15 septembre). Muhlfeld : Les dénouements de Molière. — A. Copin : Les comédiens révolutionnaires : Bordier. — J. Ballien : La claque. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (3-10 septembre). De Baye : Études archéologiques, époque des invasions barbares, industrie longobarde. — Keseberg : La religion dans Plaute et Térence. — Poésies complètes de Bertran de Born, p. p. Ant. Thomas. — Baer : Venise et les Hohenstaufen. — Sceaux gascons du moyen âge. — Franck et Chenevière : Lexique de la langue de Bonaventure des Périers. — Perwolf : Les Slaves et leurs relations réciproques. — Vallery-Radot : Mme de Sévigné. — Hjelt : La Suède et l'étranger après 1772. — Carlyle : Culte des héros, trad. par Izoulet. — Weber : Métaphysique, I. — Eucken : La vie de l'esprit. — Melchior

Grimm, Paralipomènes (Edmond Scherer). — REVUE D'ANTHROPOLOGIE (15 septembre). Topinard : Documents sur la couleur des yeux et des cheveux. — Tarde : La criminologie. — Guyot-Daubès : Les anomalies dentyles. — Bérenger-Féraud : Notes sur un vestige de la terre éthère. — Pompeo-Castelfranco : Paléonthologie italienne. — Les villages lacustres et palustres et les terre-mares (suite). — REVUE DE FAMILLE (15 août). J. Simon : Patrie. — P. Gille : Le vengeur de Phébé. — E. Lavisse : Les associations d'étudiants (deuxième partie). — L. Ulbach : L'empereur Guillaume jugé par lui-même. — V. Fournel : La confession d'un père (deuxième partie). — L. Ratisbonne : Le sergent Bobillot. — Mary-Lafon : Confraternité littéraire. — L. Sincère : Bourse de la famille. — (1er septembre). J. Simon : Patrie. — F. Magnard : Le progrès. — L. Ulbach : Un rêve. — A. Blondel : Louise. — H. Maréchal : Souvenirs de l'école de Rome (première partie). — V. Fournel : La confession d'un père (troisième partie). — G. de Cherville : Aux champs. — (15). J. Simon : La Liberté. — Mme Calmon : La bonne part. — L. Ulbach : Un grand comédien. — H. Maréchal : Souvenirs de l'école de Rome (dernière partie). — Victor Fournel : La confession d'un père (quatrième partie). — Ch. Fuster : A mains pleines (poésie). — REVUE DE LA FRANCE MODERNE (août). Daguilhon-Pujol : Le procès de Warren Hastings. — P. de Rimbert : La cave. — Baron de Watteville : Devises nobiliaires et dictons populaires. — M. Quentin-Beauchart : Questions d'art (le Théâtre libre). — A. Multedo : En pleine fantaisie. — P. Gaulot : Ed. et J. de Goncourt. — Salvandy : Les images. — REVUE DE PARIS ET DE SAINT-PETERSBOURG (septembre). C. Flammarion : Découvertes dans le ciel. — Fourcaud : La Féerie des paysans. — J. de Bourgogne : Mme Duquesnoy. — Maurice Guillemot : Le futur pape (Mgr Lavigerie). — A. Houssaye : Les curiosités de l'histoire. — Pène Siefert : La marine française, allemande et anglaise. — H. de Chennevières : Les suites d'un vaudeville. — Maurice Barrès : Les grandes figures de France. — Mary Sumner : Le peignoir rose de Mme Bonaparte. — Bernard Lazare : Ghisel. — Marquise de Boishebert : Arahna. — B. de Rivière : Dernière étape. — P. de Corvin (Nevsky) : Le théâtre en Russie. — Léon Tissandier : La tragédie et la guillotine. — (15). Th. de Monlonier : Le curé Jausse. — Jean Rameau, Alex. Dumas, Emile Michelet, Victor d'Aurieu, Edm. Haraucourt : Poésies. — Arm. Silvestre : Portraits et souvenirs. — Aug. Chauvigné : La cigale. — REVUE DES ARTS DÉCORATIFS (juillet et août). L. de Fourcaud : Notes sur quelques décorateurs : M. Puvis de Chavannes. — H. Havard : L'horloge et ses transformations. — V. Champier : L'Exposition de Bruxelles et la mission de M. L. Courajod. — E. Muntz : De l'ornementation dans les mosaïques de l'antiquité et du moyen âge (suite). — REVUE DES DEUX MONDES (1er septembre). Henry Rabusson : L'épousée (deuxième partie). — Camille Rousset : La conquête de l'Algérie. — VII. La dernière année du maréchal Bugeaud en Afrique. — C. de Varigny : Les grandes fortunes en Angleterre. — II. Les inventeurs, la presse. — Jules Héricourt : Les Microbes. — Augustin Filon : Lord Randolph Churchill et la démocratie conservatrice en Angleterre. — Arvède Barine : Une âme simple, mémoires d'un illettré. — G. Valbert : Un bourgmestre de Stralsund au XVIe siècle. — Louis Ganderax : Au Théâtre libre. — I. Les mœurs contemporaines, d'après les jeunes naturalistes. — (15). Henry Rabusson : L'épousée (dernière partie). — Marquis de Courcy : La renonciation des Bourbons d'Espagne au trône de France. — III. Enregistrement des renonciations, les Cortès et le Parlement, la loi salique. — Camille Bellaigue : L'amour dans la musique. — Victor du Bled : Le régime municipal de Paris. — S. Jacquemont : Les maîtres espagnols et l'art naturaliste. — Anatole Leroy-Beaulieu : La religion en Russie. V. Les réformateurs. — Le comte Léon Tolstoï, ses précurseurs et ses émules. — F. Brunetière : Buffon. — Louis Ganderax : Au Théâtre libre. II. D'un nouvel art dramatique. — REVUE DES SCIENCES ET DES LETTRES (septembre). Maurice de Thierry : La saccharine. — De Ménorval : Sophie Germain. — Liès-Bodard : Conservation des viandes. — Eug. Vénéziani : Paquebots transatlantiques. — Ed. Joly : En vacances. — REVUE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE (15 août). Beaumont : La musique russe et les artistes français. — Blondel : La Révolution française et ses institutions (suite). — Solon : La peinture céramique ; nécessité d'un palais des beaux-arts. — G. Rouanet : La protection du travail par l'Etat. — H. du Basty : M. Carnot, M. Lockroy. — REVUE DU CERCLE MILITAIRE. (19 août). De la transformation des musiques militaires. — Projet de cible permettant d'exécuter des tirs sans le secours des marqueurs. — Les statuts de l'association des officiers allemands. — Les travaux photographiques récents : les épreuves en ballon ou à distance. — (26). Étude sur le service du recrutement et de la mobilisation. — Des attaques de nuit. — Le soldat anglais à Gibraltar. — Les travaux photographiques récents : la photographie sans objectif. — (2 septembre). — De l'organisation défensive des côtes d'Angleterre. — Le règlement sur le tir pour l'infanterie dans l'armée allemande, approuvé le 22 février 1887. — Analyses et observations critiques. — Études sur le service du recrutement et de la mobilisation (suite). — Les généraux allemands : le général von Böhn. — L'empereur Nicolas et les cosaques. — Les premières canonnières allemandes. — Correspondance du maréchal Bosquet. Lettre à sa mère du 21 juin 1853. — (9). La neutralité de la Suisse. — Le règlement sur le tir pour l'infanterie dans l'armée allemande, approuvé le 22 février 1887 : analyse et observations critiques (suite). — Étude sur le service du recrutement et de la mobilisation (fin). — Le nombre trois considéré comme unité tactique. — REVUE DU MONDE LATIN (1er septembre). Le baron Étienne Hulot : Les Chinois partout. — G. de Puymaigre : Mlle d'Hérivey. — M. de Morel : Brizeux. — A. de Barral : Une bande de brigands du temps de Louis XI. — Lotty Millio : Souvenirs d'une régence française en Piémont (Marie-Christine de France, duchesse de Savoie), (fin). — P. Tourzel : Éva de Boisvidame (fin). — REVUE GÉNÉRALE (1er septembre). E. Trollict : Beaumarchais. — Ch. Nancy : Déménagement (esquisse). — J. Neruda : Les conteurs étrangers : Le Vampire. — Esherriner : Vercingétorix. Le devoir (sonnets). — Jean Bertheroy : Les Fougères (sonnet). — Ch. de Larivière : Chronique littéraire. — Chotard : L'enseignement secondaire à Troyes du moyen âge à la révolution. — (15). Émile Jamais : Les dépenses militaires et la dette publique européenne. — Gabriel Marc : Auguste Brizeux. — Achille Brissac : En Indo-Chine. — Maurice Griveau : Sélection et Idéal. — Dr Henry. M. d'Estrey : Tresnor et Droupadi. — REVUE GÉNÉRALE D'ADMINISTRATION (août). O. Le Vavasseur de Précourt : Traité de la juridiction administrative et des recours contentieux, par E. Laferrière. — Ernest Passez : Les portions ménagères et communales en France et à l'étranger (suite). — Martinet : Les différentes formes de l'impôt sur le revenu (suite). — (septembre). Le Vavasseur de Précourt : Traité de la juridiction administrative et des recours contentieux, par E. Laferrière. — E. Passez : Les portions ménagères et communales en France et à l'étranger. — Martinet : Les différentes formes de l'impôt sur le revenu (suite). — REVUE HISTORIQUE (septembre-octobre). Martin Philippson : Études sur l'histoire de Marie Stuart (quatrième partie : les relations diplomatiques). — G. Fagniez : Le père Joseph et Richelieu, La préparation de la rupture ouverte avec la maison d'Autriche (1632-1635) (suite et fin). — H. Doniol : Une lettre inédite de La Fayette, 3 août 1792. — Baron du Casse : La

reine Catherine de Westphalie, son journal et sa correspondance (suite : 1811). — Albert Mallet : L'expédition d'Ancône en 1832. — REVUE ILLUSTREE (15 août). — Lieutenant-colonel Hennebert : Le dossier versaillais de feu l'empereur Guillaume. — Zola : Le Rêve (suite). — H. Saint-Cyr : Henry Fouquier. — M. Montégut : Carabas (fin). — (1er septembre). Ivan de Wœstyne : La Jeanne d'Arc de Manuela. — Zola : Le Rêve (suite). — P. Perret : Mlle Reichemberg. — Borodine : Romance. — Ernest Leblanc : Le point de Venise (nouvelle). — REVUE INDÉPENDANTE (septembre). E. Dujardin : Pour la vierge du roc ardent. — M. Barrès : Un homme libre. — H. de Régnier : Soirs intimes et mondains. — P. Adam : En décor (première partie). — REVUE INTERNATIONALE DE L'ENSEIGNEMENT (15 août). Mareca : De l'enseignement en Espagne. — Franck d'Arvert : Les progrès de l'enseignement secondaire des filles en Allemagne. — H. Warnery : Le péril social. — Lavisse : Les humanités classiques (Discours prononcé à la distribution des prix de l'école alsacienne). — REVUE LITTERAIRE ET ARTISTIQUE (25 août). Buet : Prêtre et soldat (nouvelle). — F. des Essarts : Les grands sorciers : Rabelais (première partie). — F. Bournaud : Les arts hors Paris. — X*** : L'autonomie budgétaire de l'Algérie. — REVUE PHILOSOPHIQUE (septembre). A. Binet : La responsabilité morale. — Ch. Secretan : Questions sociales. II. Le luxe. — Malapert : L'amour intellectuel de Dieu, d'après Spinoza. — Analyses et comptes rendus. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (18 août). Paul Fontin : Zullah et Cheik-Saïd. — P. de Branchebault : Miss Martin. — Vernon Lee : Amour dure. — Jules Lemaître : Causerie littéraire. — Eugène d'Auriac : Les fêtes félibréennes du Midi. — (23). Émile Michelet : Le jour de la glorification, fantaisie hellénique. — Sacher-Masoch : Le Congrès panslaviste à Prague; Bakounine. — Louis Léger : L'Allemagne jugée par un Russe. — (1er septembre). Marc Le Goupils : Les Maclou. — Hugues Le Roux : Le théâtre forain. — Henry Laujol : A propos du *Journal des Goncourt*. — Edgar La Selve : La poésie créole. — Eugène d'Auriac : Le théâtre antique d'Orange. — (8). Carmen Sylva : Pablo Domenich, histoire militaire. — Ferdinand Fabre : Ma vocation (suite). — F.-A. Aulard : Hoche et l'expédition d'Irlande. — Gilbert Coopman-Hurst : Une association d'artistes. — François Coppée : Pour ne pas vieillir, poésie. — (15). Charles Benoist : L'église romaine et l'État italien. — Augustin Filon : Le tiroir secret. — Auguste Moireau : L'indépendance des États-Unis; la participation de la France. — W.-H. Bishop : Muriel. — Jacques Normand : Chronique rimée. — Hector Pessard : Notes et impressions. — REVUE SCIENTIFIQUE (18 août). A. Nogués : La sismologie terrestre et la théorie des tremblements de terre. — H. de Lacaze-Duthiers : Le monde de la mer et ses laboratoires. — Jalva : La dyspepsie des gens d'esprit. — (25). H. de Varigny : La philosophie biologique au XVIIe et au XVIIIe siècle. — E. Durand-Gréville : La traversée de l'Atlantique en ballon. — Dufay : Somnambulisme provoqué à distance. — (1er septembre). H. Beaunis : L'évolution du système nerveux. — Paulhan : L'association par contraste; le contraste simultané. — V. Turquan : Statistique des centenaires. — (8). Marey : Le problème mécanique du vol. — L. Holmstrom : Les variations du niveau des côtes de Suède. — T. Seyrig : Le viaduc de Garabit. — Les collisions en mer, d'après M. Banaré. — (15). Sir Frédéric Bramwell : L'art de l'ingénieur et la science. — Luciani : Un jeûne de trente jours. — Les unions consanguines. — REVUE SOCIALISTE (septembre). G. Rouanet : Ferdinand Lassalle. — A. Toubeau : La population agricole et le personnel de l'agriculture. — B. Malon : Dom Deschamps, bénédictin novateur du XVIIIe siècle. — Marie Desprès : Catéchisme socialiste. — H. Kastner : Un chapitre de l'histoire du socialisme en Autriche. — Y. Marcas : La marine marchande. — J. Trigant : Ricardo et la théorie de la rente du sol. — B. Malon : Le mouvement social en France et à l'étranger. — ROMANIA (juillet). Ch. Joret : Les incantations botaniques de Montpellier et de Breslau. — P. Rajna : Contributi alla storia del romanzo e dell' epopea medievale, VI. — P. Meyer : Notice sur le manuscrit 307 de la bibliothèque d'Arras. — A. Thomas : Les manuscrits provençaux et français de Dominicy. — SAMEDI-REVUE (18 août). Géo Hope : En Angleterre. — Edmond Biré : Mémoires de M. de Villèle. — P. Le Breton : La nouvelle loi sur le recrutement de l'armée. — A.-M. de Civiny : Le Parlement et les partis politiques en Grèce. — Alfred Ernst : Chronique musicale : Lettre de Bayreuth. — *** : A côté du devoir (suite), (nouvelle). — (25). Van Stad : En Belgique. — Ch. Legrand : De quelques décadents. Fleurs de style. — U. Guérin : La législation internationale du travail. — C. Huit : Le sentiment de la nature (suite). — Aimé Witz : Études psycho-psychologiques. — *** : A côté du devoir nouvelle, (suite). — (1er septembre). Geo Hope : En Angleterre. — Victor Fournel : La menue monnaie de Molière, I. — Baron A. d'Avril : Les conflits internationaux. — C. Huit : Le sentiment de la nature (fin). — Colonna de Cesari : Chenonceaux et les gens de loi. — *** : A côté du devoir (nouvelle) (suite). — (8). L. de la Brière : Un rêve sur le Divin. — Paul Gaulot : Un complot sous la Terreur : Le chevalier de Jarjayes. — J.-A. des Rotours : Économistes contemporains : M. Paul Leroy-Beaulieu. — *** : A côté du devoir, nouvelle, (suite). — (15). Edmond Biré : Mémoires de Saint-Simon. — G. Demanche : Les rives illyriennes. — Jacques de Biez : Brizeux. — Victor Fournel : La menue monnaie de Molière, II. — *** : A côté du devoir, nouvelle, (suite).

SPECTATEUR MILITAIRE (1er septembre). Colonel Martin de Brettes : Canons dans l'infanterie (1740-1813) (3e article). — Ch. Auriol : Retraite du 10e corps de la grande armée de la Dwina sur Dantzig (1812) (2e et dernier article). — N. Desmaysons : Les nouveaux règlements (5e article). — G. Boissonnet : Les grandes charges (10e et dernier article). — (15). Duval : La campagne de 1814, d'après des documents inédits. — Colonel Martin de Brettes : Canons dans l'infanterie (1740-1813) (4e article). — N. Desmaysons : Les nouveaux règlements (6e article).

TOUR DU MONDE (18 août-8 septembre). R. Cagnat, docteur ès lettres, et H. Saladin, architecte : Voyage en Tunisie. — (15). Carl Lumholtz : Chez les cannibales; voyage dans le nord-est de l'Australie.



© 2007 Lyon — Editions « Les Instruments du temps » — Editions Alain Brieux

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 août au 15 septembre 1888)

DÉBATS. Août : 20. Jules Lemaître : *l'Immortel*, de M. Alphonse Daudet. — 22-24. J. Bourdeau : Un apôtre du socialisme, Ferdinand Lassalle. — 25. Paul Desjardins : La jeune génération, le dédoublement de la conscience. — 25. Jules Lemaître : Scarron et le genre burlesque, par M. Paul Morillet. — André Michel : La peinture scandinave. — 28. André Hallays : Emile Hennequin. — Septembre : 12. Ad. Franck : La philosophie religieuse en Angleterre depuis Locke jusqu'à nos jours, par Ludovic Carrau.

XIXe SIÈCLE. Août : 22. Paul Ginisty : Chronique (Roustam). — 26. Francisque Sarcey : Chronique (Mistral et la langue d'oc).

ESTAFETTE. Août : 25. Edouard Petit : Coquin de soleil. — 29. Heurtar : La femme-professeur. — Septembre 1er. Edouard Petit : Le patois. — 3. Adolphe Tavernier : Du pessimisme. — 12. Heurtar : Brevets et licences.

ÉVÉNEMENT. Août : 20. Pierre de Lano : Académicienne. — 27. Pierre de Lano : Amour moderne. — 28. Violette : Mondains artistes. — Septembre : 11. Jean Lorrain : Livrets d'opéra.

FIGARO. Août : 18. Théodore de Banville : Cigarettes. — Philippe Daryl : Le *tub*. — 20. Henri Fouquier : La chanson. — 25. Emile Faguet : Villégiature bourgeoise. — Septembre : 1er. Théodore de Banville : Quai Voltaire. — Maurice Rollinat : Poèmes rustiques, le grillon. — Philippe Daryl : Le bateau-maison. — 6. Général Tcheng-Ki-Tong : Si ? — 14. Caliban : L'extradition de Camille Lemonnier. — 15. Théodore de Banville : Le Diable. — Paul Bourget : Dans l'Engadine. — Maurice Rollinat : Poèmes rustiques.

GAZETTE DE FRANCE. Août : 26. Armand de Pontmartin : Marie Jenna, sa vie et ses œuvres, par Jules Lacointa. — Septembre : 2. Armand de Pontmartin : Notes inédites sur M. Thiers, par Joseph d'Arçay. — 9. Armand de Pontmartin : Madame de Custine, par M. A. Bardoux.

GIL BLAS. Août : 23. Jacqueline : Flons-flons ! — 24. Villiers de l'Isle-Adam : Une soirée chez Nina de Villard. — 27. Henri Bauer : Chronique (A Bayreuth et à Munich). — 29. Nestor : Philosophie (M. Taine). — Armand Silvestre : Au pays des souvenirs (Charles Vincent). — 30. René Maizeroy : José-Maria de Heredia.

JUSTICE. Août : 19. Gustave Geffroy : Solidarité littéraire. — 22. Gustave Geffroy : Le fils de Béranger. — 23. Zaborowski : Costumes, mœurs et croyances des Caucasiens. — Septembre : 3. Gustave Geffroy : Alphonse Daudet : *l'Immortel*. — 15. S. Pichon : L'enseignement supérieur en France avant 1789. — Gustave Geffroy : Le chevalier des Touches.

LIBERTÉ. Septembre : 10. Victorin Joncières : Notes d'un musicien en voyage.

MONITEUR UNIVERSEL. Août : 20. Robert Dorsel : Causerie dramatique ; à Guignol. — 25. Emmanuel Cosquin : L'histoire des papes, de M. Pastor. — Septembre : 3. Robert Dorsel : Histoire de la légende de Faust, par M. Faligan. — 5. J.-R. : Gaston Paris ; la littérature française au moyen âge,

PARTI NATIONAL. Août : 19. André Theuriet : En montagne, notes d'un cueilleur d'herbes. — Adolphe Brisson : Les fêtes d'Orange. — 22. Victor Fournel : La cuisine de nos pères. — 23. Georges Price : Paris qui passe (Dostoïevsky et son œuvre). — 27. Firmin Gallus : En voyage (le Morvan). — 29. Victor Fournel : Barnum et ses disciples. — 30. G. Lebreux : Le tour du monde des journalistes. — 31. Francisque Sarcey : L'âme en peine, de M. Jules Case. — Septembre : 7. Francisque Sarcey : Monsieur le rédacteur, par M. Boyer d'Ayen. — 12. Victor Fournel : Auguste Brizeux. — Georges Price : Paris qui passe (Mrs. Beecher-Stowe et la Case de l'oncle Tom).

PATRIE. Août : 20. Jasques L'Estoile : Nos bons amateurs.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Août : 20. J. Chailley : Dupont de Nemours. — 27. André Theuriet : Pour une canne. — 31. F.-T. Perrens : Une conjuration contre le Saint-Siège. — Septembre : 7. Saint-Juirs : Soirées d'artistes.

TEMPS. Août : 22. Philippe Daryl : Le pédestrianisme. — 23. Hugues le Roux : La vie à Paris (Charles Vincent). — 26. Anatole France : La vie littéraire (Anthologie des poètes français ; poésies d'André Chénier). — 28. Emile Chasles : Michel Chasles. — Septembre : 11. Anatole France : Inauguration de la statue de Brizeux à Lorient.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

— Procès de presse, de propriété littéraire et de librairie —

Propriété littéraire et artistique. — Jugement. — Cessionnaire. — Tierce opposition. — Cession. — Œuvres musicales. — Édition (droit d'). — Représentation (droit de). Opéra italien. — Musique. — Livret. — Accessoire. — Traduction. — Droits d'auteur. — Roman. — Adaptation.

Lorsqu'au cours d'une instance relative à des droits de propriété littéraire, une partie de ces droits est adjugée à un tiers, ce tiers serait recevable à intervenir dans la cause, et n'est pas, par suite, représenté au procès par ses cédants.

Il est également recevable à former tierce opposition au jugement qui est rendu contre ses auteurs.

La cession de droit de graver et de publier une partition pour piano et chant et pour piano seul, ainsi que des arrangements pour tous instruments, — mais sous réserve faite par le propriétaire, en sa faveur, de la grande partition pour orchestre, ainsi que des droits appartenant à l'auteur de la musique produits par les représentations qui en seraient données sur tous les théâtres de France avec paroles italiennes ou françaises, ou en toute autre langue, — n'implique aucun abandon au cessionnaire des droits de représentation théâtrale de l'œuvre.

Lorsque le cessionnaire de droits d'auteur acquiert le droit de publier une partition, piano et chant, avec les paroles traduites en langue française, et que le cédant se réserve à lui seul, dans tous les cas, les droits appartenant à l'auteur de la musique, le cédant n'est pas présumé avoir renoncé aux droits d'auteur de la traduction française, alors qu'il s'agit d'un opéra italien; que le poème italien, commandé et payé par le compositeur, était considéré comme l'accessoire de l'œuvre musicale et ne participait pas, en Italie, aux bénéfices de la représentation scénique, lesquels revenaient tous au compositeur de la musique.

L'adaptation faite à l'étranger, en livret d'opéra, d'un sujet puisé dans un ouvrage français, permet de réclamer, même en France, un droit privatif sur le libretto.

(Ricordi, c. Benoist, Fournier, Société des auteurs et compositeurs dramatiques et Société des éditeurs et compositeurs de musique.

Tribunal civil de la Seine (1re chambre).
Présidence de M. Aubépin.
Audience du 23 décembre 1887.

Diffamation. — Compétence. — Journal. — Preuve. Député.

Dans le cas de diffamation commise envers un membre de l'une ou de l'autre Chambre, il y a lieu pour régler la compétence de rechercher si le plaignant a été diffamé comme député ou seulement comme simple particulier.

(Charles Ferry. Delpierre et Henri Rochefort.)

Tribunal civil de la Seine (10e chambre).
Présidence de M. Villers.
Audience du 17 janvier 1888.



L'Administrateur-Gérant : A. SAUPHAR.

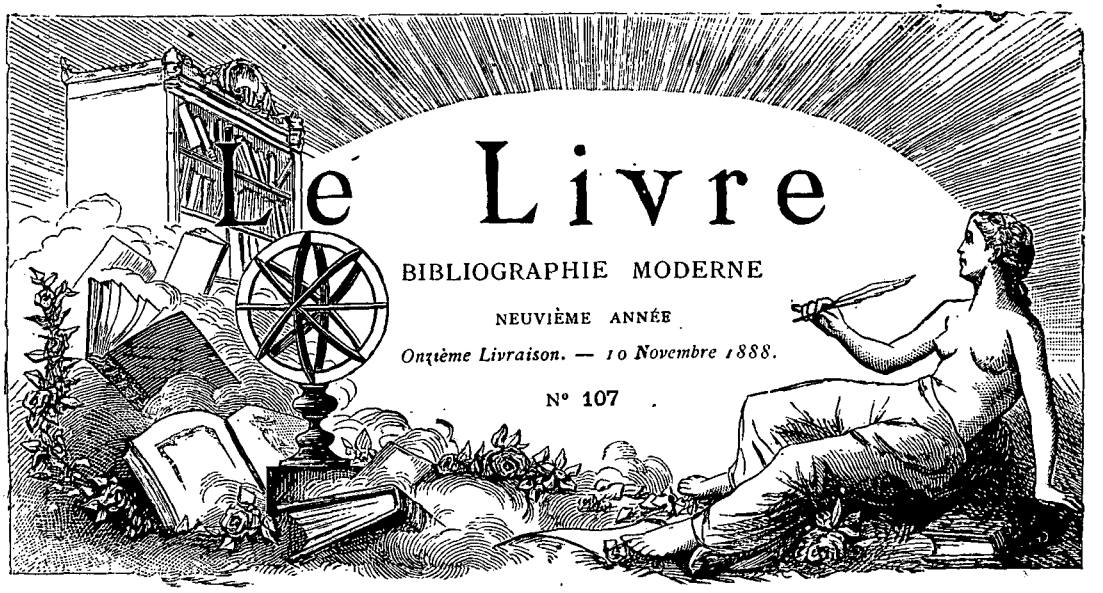

L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Histoire. — Beaux-Arts. — Géographie. — Bibliographie. — Mélanges. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.

ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES

Le Rêve, par Émile Zola. Paris, G. Charpentier et Cie, 1888. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le nouveau roman de Zola n'est pas une révélation pour ceux qui n'ont pas oublié et n'oublieront jamais l'étincelant *Paradou* de *la Faute de l'abbé Mouret*, ni les touchantes amours de Miette et de Silvère de *la Fortune des Rougon;* ceux-là savaient bien que, le jour où il le voudrait, à l'heure choisie par lui, il saurait faire produire à son vigoureux talent, à son étonnante et saine puissance, ce livre de pureté, de chasteté, d'art triomphant, et cependant toujours plein d'une sève qui déborde à chaque moment, d'une vie qui crève à tout instant la mince feuillure d'or de la Légende pour l'animer d'un sang vivifiant, d'un souffle brûlant et passionné.

En se jetant à corps perdu dans *le Rêve*, Émile Zola n'a pas abandonné son dévorant besoin de réalité ; il a créé son œuvre, comme les peintres de l'école de vérité, ayant à traiter un sujet de légende, exécutent leur toile, en sachant parfaitement séparer la partie mystique de la partie réelle, en distinguant des choses vues la vision simplement extatique, et en restant absolument sincère. Même, à certains endroits dans ce *Rêve*, l'art est si admirable, qu'on ne voit pas exactement la ligne de démarcation entre le côté surhumain et le côté terrestre, et que cet étroit amalgame des corps et des purs esprits jette dans l'esprit un trouble plein de séduction.

Le roman de la pauvre petite orpheline, échappée de l'hospice des Enfants assistés, et du jeune millionnaire, fils de l'évêque, est d'une absolue simplicité dans son antithèse voulue, dans l'exagération même de son contraste social, exagération destinée à mieux faire entrer dans le caractère spécial de la *Légende dorée* cette histoire moderne et vraie par tant d'autres points. Le romancier, en s'aidant de détails véridiques, de documents d'humanité, de paysages pris sur nature, n'a pas hésité pourtant à marcher en pleine fabulation avec son héroïne, pour accentuer encore son idée, donner une forme plus archaïque à son œuvre. Il a pris cette banalité nécessaire, le jeune homme cinquante fois millionnaire, de haute naissance, se déguisant en ouvrier verrier, et venant parler d'amour à une pauvre fille sans fortune, sans famille, sans éducation; mais, de cette chose banale, il a tissé une si merveilleuse tapisserie de soie et d'or, qu'elle charmera non seulement les femmes et les

jeunes filles, bien plus tous ceux qui trouveront là quelques-unes des plus belles pages, des plus éblouissantes descriptions du grand-maître écrivain. Jamais, dans aucun de ses livres, il n'a parlé de la jeune fille avec une tendresse plus communicative, une douceur plus émue. Dès le premier chapitre, cette magistrale évocation de la vieille cathédrale de Beaumont sous la neige, on est empoigné, saisi d'une émotion et d'une admiration qui ne font que croître à mesure que les pages se suivent.

Les détails délicats et touchants abondent, naissent sous la plume de l'auteur comme une floraison spontanée, et viennent frapper au cœur avec une sûreté infaillible, qu'il fasse emporter par le brave Hubert la pauvre petite, à moitié morte, « *toute froide, d'une légèreté de petit oiseau tombé de son nid* »; qu'il montre le ménage se taisant, « *ému de voir sa petite main trembler, au point de manquer sa bouche* »; qu'il la fasse disparaître, « *dans le petit souffle d'un baiser* »; ou dans cent autres endroits tout aussi exquis.

La petite grandit, s'apprivoise, devient presque la fille adoptive de ces excellents chasubliers qui l'ont recueillie, et elle n'a qu'un grand amour, en dehors de son métier de brodeuse de chasubles, qu'une passion, la lecture de la *Légende dorée*, qui la transforme peu à peu en visionnaire. Ici l'on sent que Zola, peu à peu envoûté par le charme extraordinaire, presque surnaturel, de la figure d'Angélique, qu'il a créée, s'identifie désormais avec elle, au point d'avoir ses visions, d'apercevoir les saintes voltigeant autour d'elle, d'entendre le chuchotement de ces créatures du paradis; il a dû, lui aussi, en se retournant, voir de grandes figures blanches flotter au-dessus des ruines du château des Hautecœur; cela le pousse à toutes les hardiesses hors nature, à une sorte de vie de mirage qu'il décrit merveilleusement.

Puis c'est l'arrivée en scène de l'amoureux, le mystérieux inconnu aperçu au clair de lune, devant le jardin de l'évêque, dans le Clos-Marie, et rencontré ensuite au bord de la Chevrotte, le ruisseau jaseur où elle lave son linge. Il faudrait successivement citer tous les chapitres saisissants de ce livre superbe, celui où Angélique, la nuit, dans le silence de la maison endormie, attend, comme une Vierge Marie, la venue de celui qu'elle aime de l'amour le plus virginal, le plus chaste, le plus éthéré; l'éblouissant tableau de la procession du miracle, une des merveilles du roman; d'autres encore, où se déroule le chemin de croix de la pauvre affligée sachant que celui qu'elle aime ne peut être son mari; enfin cette admirable scène de l'extrême-onction, où les pages atteignent une élévation, un souffle de grandeur, qui emportent tout; pour terminer par la cérémonie si originale du mariage et de la mort d'Angélique au seuil de son *Rêve* réalisé.

A travers les critiques ardentes que va faire surgir cette œuvre toute neuve et très étrange du Maître, il sera impossible de ne pas entendre surtout les exclamations laudatives qui retentiront partout à la lecture du *Rêve*, et de ne pas admirer sans réserve des passages qui marqueront profondément dans les esprits et dans les cœurs. Quoi qu'on fasse, quoi qu'on dise, la légende d'Angélique la petite chasublière de Beaumont restera tracée en lettres ineffaçables dans la littérature et jettera son rayon d'or, sa lueur féerique sur l'œuvre entier de Zola. G. T.

Préfaces et Manifestes littéraires, par Edmond et Jules de Goncourt. Paris, G. Charpentier et Cie, 1888. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Un livre qui sent la poudre, un carnet ramassé sur un champ de bataille et contenant les notes des combats livrés, des défaites et des victoires, des luttes courageuses, persévérantes, acharnées : tel est le volume qui porte ce titre : *Préfaces et Manifestes littéraires*, et qui est comme le résumé grandiose, singulièrement éloquent de la vie des deux maîtres, des deux écrivains novateurs, Edmond et Jules de Goncourt. On y assiste à la genèse de leur œuvre, qui tiendra une place si importante, une place à part dans l'histoire de la littérature française au XIXe siècle, car elle marque une étape de la pensée humaine, une révolution profonde, qui a gagné peu à peu, s'étendant toujours, sapant les préjugés, développant le goût, révélant les arts encore ignorés, méconnus, et contribuant à donner au roman ce mouvement prodigieux, qui en fera pour la postérité le véritable document sûr, plus vrai que l'histoire, car il ne procède que de la Nature et de la Réalité. Roman, Nouvelle, Théâtre, Histoire, Art, les de Goncourt ont tout abordé avec la même crânerie vaillante, avec le même bonheur, avec le même parti pris de ne dire et de ne peindre que le vrai. Ils auront eu cette gloire d'avoir, en art, fait connaître le XVIIIe siècle, révélé le japonisme en littérature, créé l'histoire documentaire, le roman documentaire, le théâtre de la vérité; il suffit de lire ce curieux et précieux volume, indispensable complément de leur œuvre, pour leur rendre une justice chèrement achetée par quarante années de labeur ininterrompu, d'un labeur qui a coûté la vie à l'un d'eux, à Jules de Goncourt, et qui ne laisse sur la brèche enfin faite, dans la place prise d'assaut, que le survivant, Edmond de Goncourt, le maître aujourd'hui incontesté, unique héritier de ce nom de gloire qui sera, dans l'histoire, les Goncourt.

Sur l'eau, par Guy de Maupassant. Paris, Marpon et Flammarion. Un vol. illustré, in-18 jésus, 1888. — Prix : 3 fr. 50.

Il a véritablement une saveur exquise et quelque chose de l'âpre et grisant parfum de la mer, ce journal de bord que Maupassant vient de publier, et qu'il a écrit jour par jour sur son yacht *Bel-Ami*. Les impressions de passionnée solitude, d'immensité, d'une sorte d'heureuse misanthropie de poète, le bercement souple du flot, la grosse vague de la tempête, le vent dans la voile qui enfle et se tend, le tapage d'écume, le bris des lames déferlant en gigantesques coups de fouet, tout y est rendu avec cet art simple et émouvant qui communique les sensations intimes de

l'écrivain, ce souffle de vie, qui est le talent de Maupassant. Mais le romancier ne s'est pas borné à nous décrire les paysages de la Méditerranée; il a analysé surtout ce qu'il pensait, ce qui lui traversait l'esprit au milieu de cet isolement propice aux rêveries philosophiques. Entre deux embardées, entre la tempête et le beau temps, une anecdote émouvante et singulière comme l'histoire du corps de Paganini, une série de portraits croqués du bout de la plume dans les salons de Cannes, une étude très réussie de ce qu'est le romancier, le récit de l'évasion de Bazaine, qui prend une actualité saisissante en ce moment, une ravissante silhouette d'amoureux aperçus en longeant la côte, des nouvelles seulement esquissées, mais très impressionnantes, achèvent de faire de ce volume un recueil très spécial, ne ressemblant à rien de ce qui a été fait, et lui donnent un grand charme. On y trouve la séduction de notes sans prétention jetées au hasard du moment et n'ayant d'autre enchaînement que la suite cahotée, mais logique, d'une cervelle subissant le choc des choses vues, au fur et à mesure que les hasards de l'existence les déroulent devant elle. G. T.

Madame la Préfète, par JOSEPH MAIRE. Un vol. in-18. Paris. 1888, H. Ch. Lavauzelle.

Après un volume de *Souvenirs d'Alger*, bientôt suivi d'un recueil de nouvelles dont le titre n'est pas très attirant : *Mi aime à vous*, — M. Joseph Maire publie une œuvre plus considérable, qui atteint les dimensions normales du roman contemporain. *Madame la Préfète*, en effet, est un roman; et, si l'originalité de tout romancier consiste non seulement en un certain tour personnel d'esprit passant dans le style, mais encore dans l'exacte observation se traduisant par une peinture fidèle de quelque milieu social assez rarement décrit, certes, *Madame la Préfète* est un roman original.

Fille d'un paysan, intelligent et à l'aise, qui la fait élever à la ville, possédée dès l'enfance par une ambition maladive, jolie avec ou malgré la singularité frappante de ses yeux gris bleu, « des yeux comme on en voit tant de noirs en Orient, à la fois brillants et morts, l'éclat inanimé du verre, l'éclair dur, implacable, métallique d'une lame d'épée, des yeux semblables à ceux que la légende prête à Robespierre, en dehors de l'humanité, rebelles aux reflets variés des mouvements de l'âme », Marguerite Douzy, par une extorsion de testament d'abord, puis par la vilenie d'une cagnotte, s'enrichit, et à travers deux veuvages conduisant à de troisièmes noces, finalement par l'assassinat, s'élève peu à peu et se maintient aux sommets les plus hauts où puisse viser son ambition: la petite paysanne devient madame la Préfète. Il y a malheureusement un défaut à la cuirasse dont elle s'est armée pour ce combat à outrance : elle est sensuelle; et les sens lui jouent de mauvais tours. Deux fois elle a failli compromettre la victoire : une première fois, à peine nubile, par des amours bêtes avec un valet de ferme ; la seconde, par un adultère non moins sot. Cette dernière faute coûte la vie à une aimable enfant, fille du mari qui aime aussi l'amant, qui découvre la souillure du foyer domestique, celle de son propre amour, et en meurt silencieusement. Quant au péché de jeunesse, l'infanticide, résolument exécuté sous les yeux de Marguerite, et par son ordre, en fait disparaître la trace. Pas tout à fait cependant. C'est de là, c'est du premier amant, — qui dégringole tous les degrés de l'échelle sociale, au fur et à mesure que l'ancienne campagnarde les escalade, — c'est du complice de son premier crime que, par une succession de péripéties dramatiques, viendra l'effroyable châtiment.

Malgré l'accumulation des événements tragiques en ce roman, et malgré l'imprévu saisissant de certains incidents, ce n'est pas la fécondité de l'imagination pathétique, à mes yeux, qui constitue la grande originalité de l'œuvre et, en général, du très remarquable talent de M. Joseph Maire. Elle m'apparaît bien plutôt, dès l'abord, dans ce tour d'esprit vraiment personnel dont je parlais tout à l'heure, et qui lui fait voir avec une rare puissance de pénétration les beautés de la nature encadrant les laideurs et les infirmités, pour ne pas dire les difformités morales, de l'être humain dans notre société civilisée. Parmi les douze ou quinze personnages du roman, il n'y a qu'une figure, une seule, qui soit pure de toute tare physique ou morale, et elle ne fait que passer dans l'action pour y souffrir et mourir. Un trait plus spécial de l'originalité propre à l'auteur de *Madame la Préfète*, — et qui nous avait déjà vivement frappé dans ses nouvelles, — c'est la connaissance très particulière de la basoche et de tout ce qui tette aux mamelles de Thémis, comme de tout ce qu'elle pèse en ses balances. « Le Palais de justice, le Palais, comme on dit par élision », n'a point de mystère pour lui, il connaît à fond « les éléments complexes dont se compose l'épicerie juridique ». Jamais la robe et la toque n'ont été froissées, troussées, bousculées avec ce sans-gêne, même par Daumier; jamais le monde qui vit, qui souffre et qui meurt du code, jamais l'appareil de la justice n'ont inspiré plus cruelle ironie, plus éloquente en même temps que plus exacte satire. Je voudrais citer des passages, des pages entières de cette prose amère, mordante, pleine de « mots » incisifs, découpés à l'emporte-pièce, qui est d'ailleurs la forme habituelle de style où se marque l'individualité de cet écrivain misanthrope, pessimiste, touche-à-tout et irrespectueux. Or ce pessimisme, chez lui, ne procède pas d'une misanthropie réelle, d'une haine foncière de l'humanité; car il a beau se surveiller et simuler l'impassibilité, il n'y réussit pas toujours et, de loin en loin, quelque heureuse inadvertance trahit éloquemment le vœu secret de son cœur, plein de colère parce qu'il est plein de tendresse et de pitié. C'est ainsi qu'après avoir fortement « blagué » la fameuse allégorie de Prudhon, *la Justice divine pousuivant le Crime*, il s'écriera : « O peintres! si vous tenez à mettre quelque chose de vous aux voûtes sous lesquelles s'accomplit la dure, la triste, l'incomplète et nécessaire besogne de la répression

sociale, mettez-y non les cauchemars d'une mythologie démodée, mais ce qui est, ce qu'on voit, ce qu'on touche, ce qui fait penser et pleurer dans la réalité brutale de notre vie moderne : des malfaiteurs, des gendarmes, plus de malfaiteurs que de gendarmes, des crimes impunis, des innocents frappés, des luttes, des menottes, des cachots, des guillotines, des bourreaux, du sang, le sang des victimes par flaques, le sang des assassins par gouttes, et tout le monde comprendra et personne n'aura envie de rire. » — Je ne puis prolonger davantage cet article déjà trop long. Mais je recommande ce nouveau venu dans le roman, M. Joseph Maire, à l'attention des lecteurs avides d'émotions et plus encore aux lettrés, aux moralistes, et surtout à la sollicitude de la critique. Il serait fâcheux qu'une œuvre comme *Madame la Préfète*, je veux dire d'une telle valeur, passât inaperçue.

Amours anglais, *nouvelles* par Augustin Filon. Un vol. in-16. Paris, 1888. Hachette.

Elles ont un rare mérite, ces nouvelles. Écrites par un Français, en français, — et, je le dis tout de suite, dans une langue excellente, — chacune d'elles, en outre, prétendant à être un petit tableau de mœurs anglaises, l'on n'y saurait trouver une seule de ces bourdes si fréquentes dans les œuvres de fiction dont l'auteur place le sujet en pays étranger, aucune de ces petites ignorances des habitudes locales pour lesquelles la critique en Angleterre n'a pas assez de railleries, sans paraître se douter que les romanciers anglais commettent couramment des énormités de la même nature, non seulement dans la peinture de nos mœurs, mais dans l'abus incessant de mots et de membres de phrase en mauvais français introduits à tort et à travers en leurs œuvres. M. Augustin Filon, à qui nous devons déjà une substantielle *Histoire de la littérature anglaise*, habite le pays depuis de longues années. Il en connaît à fond la langue, cela va sans dire, mais il la possède au point d'en être arrivé à penser en anglais; et il n'est pas entré moins avant dans l'intimité des coutumes, des habitudes, des façons d'être, d'agir, de dire et de penser. Les cinq nouvelles réunies sous le titre commun : *Amours anglais*, se présentent donc avec cette particularité assurément peu commune, ayant été conçues, composées, vécues, pour ainsi dire, dans une langue, d'être écrites dans une langue différente, qui est la nôtre. Elles ont donc, quoique bien françaises, une étrange saveur d'exotisme. Il y a quelque chose de plus en ce recueil de nouvelles. L'auteur, en mettant l'âme de ses personnages aux prises avec la passion maîtresse, avec l'amour, a fort habilement choisi son terrain. Il n'en est pas, en effet, où l'homme soit plus complètement lui-même, où il se découvre et se livre d'une façon plus absolue, où il lui soit moins possible de se déguiser. Aussi *le Sanatorium* (vulgairement : *la Maison de santé*), *Lilian*, *Homo duplex* (autement dit *le Bigame*), *Lady Felicia*, *la Chambre des enfants*, tous ces récits, — dont ce n'est pas le moindre prix que de pouvoir être lus par tout le monde, — nous révèlent-ils les aspects les plus divers et les plus mystérieux de cette âme anglaise, formée de la juxtaposition, souvent plutôt que de l'intime fusion de l'âme saxonne et de l'âme celte. De là des situations peu communes que M. A. Filon a su trouver avec une réelle puissance d'observation et analyser avec un véritable charme de diction. E. C.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

Dédaignée, par Henry de Braisne. Paris, Sauvaître. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

L'Exilée, souvenirs d'une modiste, par Metton de la Perrière. Paris, Dentu. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Maud Dexter, mœurs américaines, par H. Gaullieur. Paris, Plon et Cie. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Un transfuge, par Paul Vignet. Paris, Charpentier. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Les Victimes de la vie, par B. Mossé. Paris, Marpon et Flammarion. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

De Paris à Paris, par Paul Ginisty. Un vol. in-18. Paris, Martinet. — Prix : 1 franc.

Contes et Apologues illustrés, par Léon Riffard. Paris, Hachette. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le Rosier de madame Husson, par G. de Maupassant. Librairie moderne. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Chez les filles, par Hugues le Roux. Paris, Victor Havard, 1888. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Souvenirs de la vie parisienne, par Marcelin. Paris, Victor Havard, 1888. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Un monstre, par Léon Barracand. Paris, Victor Havard, 1888. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Lulu, par Félicien Champsaur. Paris, Dentu, 1888. Un vol. — Prix : 2 francs.

Surmenage sentimental, par Abel Hermant. Paris, Librairie illustrée, 1888. Un vol. petit in-12. — Prix : 2 francs.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Londres, croquis réalistes, par Jules Degrégny. Paris, Librairie moderne. 1888. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

La capitale de l'Angleterre n'est pas loin; chaque année, les ingénieuses combinaisons des billets circulaires la rapprochent de nous, et tant de livres en ont parlé qu'il est difficile d'écrire à son sujet des pages nouvelles, intéressantes. M. Degrégny vient pourtant d'y réussir à force de sincérité. Il nous rapporte de Londres des croquis réalistes qui ne ressemblent guère aux tableaux déjà connus et qui forcent le regard par l'énergie avec laquelle ils sont dessinés.

L'indépendance de ces croquis convient à l'humeur de notre génération. Le temps est passé où l'on ne prenait le bateau que pour aller chercher, au delà de la Manche, des modèles politiques, où un bon livre sur l'Angleterre ne pouvait être qu'une chaude protestation contre ce qui se faisait en France. Le temps est également passé où nous aimions à nous exagérer la puissance industrielle de nos voisins, où le récit d'une excursion hors des frontières ne pouvait réussir que si l'on y rencontrait des choses prodigieuses, invraisemblables, des merveilles inouïes de travail et d'audace.

Nous voulons, aujourd'hui, plus de vérité. Dans cette fin de siècle un peu désabusée, après avoir éprouvé la faiblesse des amitiés diplomatiques, après avoir appris qu'au dehors on n'est pas pressé de voir la France remonter à son rang, nous songeons enfin à nous retrouver nous-mêmes, à réapprendre le courage qui compte sur soi, à secouer le découragement qui mène vers la détresse, à reconstituer notre fortune en prenant la mesure des forces de nos rivaux.

Sur ce point, le livre qui vient de paraître est au diapason des secrètes pensées du pays. L'auteur est revenu de Londres sans éblouissement. Il n'a pas essayé, comme c'était autrefois la mode, de donner le vertige au lecteur en lui peignant des créations colossales, surhumaines, en lui montrant des usines, des fabriques, un commerce si vastes, si actifs, si hardis, que jamais nos efforts et notre intelligence ne sauraient produire rien de pareil.

Sans doute, il n'a pas caché, de parti pris, la grandeur des richesses accumulées dans les docks de la Tamise. Il a dit ce qui nous manque, mais il a dit aussi ce qui manque à nos voisins; il a indiqué par quelles qualités personnelles nous pouvons ramener, dans la concurrence économique, cet équilibre que la nature semble avoir voulu rompre, quand elle a doté l'Angleterre de ses ports et de sa houille, en la débarrassant de toute charge militaire.

Les préoccupations patriotiques de l'auteur pouvaient l'empêcher de réunir ce que le public demande surtout à un livre de voyage, des descriptions vivantes, des renseignements utiles et précis. M. Degrégny a évité l'écueil. Ses croquis de Londres sont vraiment l'album d'un touriste qui se passionne parfois au souvenir de la France, mais qui sait regarder et peindre toutes choses avec curiosité. A côté des pages où il sonne le clairon pour lancer son pays à l'assaut des forteresses industrielles de l'étranger, il prodigue les notes pratiques sur la manière de vivre à Londres, les réflexions piquantes sur le caractère des rues, l'aspect des monuments, le mécanisme de la religion. Ceux qui ont envie d'aller à Londres feront bien de mettre ce petit livre dans leur valise. Ils auront avec eux un aimable compagnon qui cause dans une belle langue, et qui ne dédaigne pas, pour cela, les questions les plus terre à terre.

Étude sur l'enseignement secondaire des jeunes filles, par Antoine Villermot. Paul Dupont, éditeur.

L'enseignement secondaire des filles remonte à M. Victor Duruy, l'honnête et grand ministre qui aurait fait de si grandes choses si les libertés laissées par l'empire n'avaient pas toujours été des libertés hypocrites. Mais, au lieu de la « discipline suivie » qu'il avait rêvée, il ne put instituer que des cours incomplets. Déjà, cependant, on criait au scandale. Le 28 octobre 1878, M. Camille Sée déposa à la Chambre des députés une proposition qui fut amendée le 10 décembre de la même année, et qui aboutit à la loi du 21 décembre 1880. M. Jules Ferry se donna tout entier à l'œuvre nouvelle, et le premier lycée de filles fut ouvert à Montpellier en octobre 1881.

A la fin de 1886 (date où s'arrêtent les statistiques de M. Villemot), il existait 35 établissements réguliers d'enseignement secondaire pour les jeunes filles : 16 lycées et 19 collèges. Ces 35 établissements contenaient 4,967 élèves. Pendant l'année 1887-1888 l'enseignement secondaire, tel qu'il est institué par la loi Camille Sée, était donné à près de 10,000 jeunes filles, dans 112 établissements publics : l'école normale de Sèvres, 16 lycées, 19 collèges et 76 cours secondaires.

Tel fut le début. Tels sont les résultats. Pour être si grands en six années, il faut bien que cette éducation soit dans nos aspirations, si ce n'est encore dans nos mœurs; car si l'État peut nommer des profes-

seurs et bâtir des monuments, ce n'est pas par obligation qu'il a contraint les élèves à écouter les uns et à remplir les autres.

Personne, mieux que M. Auguste Villemot, ne pouvait exposer la situation de cet enseignement. Par sa situation au ministère de l'instruction publique, il avait été à même de tout connaître ; par la part qu'il avait prise à cette organisation, il pouvait dire, en parlant de ces travaux et au besoin de ces combats : *Quorum pars magna fui.* Son ouvrage, modestement appelé *Étude,* est aussi complet qu'instructif. Les faits sont exposés, nettement, clairement, méthodiquement, presque sans commentaires. A quoi les commentaires servent-ils quand les faits parlent d'eux-mêmes ? Tout l'art est de les mettre en lumière et en bonne place, et M. Villemot s'en est acquitté de main de maître. Les plus flatteuses récompenses officielles, — encore qu'il en reste de dues et qui viendront; — ont reconnu le mérite de l'œuvre. Mais, par-dessus tout, le public impartial remerciera l'auteur d'avoir vengé, — sans phrase et encore une fois par les faits eux-mêmes, — un enseignement si injustement attaqué.

M. Camille Sée dit : « Nous formerons des jeunes filles simples, modestes, instruites; nous les préparerons à leur rôle de maîtresse de maison; nous ferons de bonnes épouses, de bonnes mères de famille; nous éviterons de peupler nos maisons de pédantes. » Laissant la famille donner l'instruction religieuse spéciale qui lui convient, M. Jules Ferry ajoute : « Notre enseignement sera spiritualiste. » Que peuvent demander de plus les esprits qui ne s'obstinent pas à critiquer quand même, — par parti pris pour plusieurs (à cela M. Villemot ne peut rien), — par ignorance pour beaucoup (à cela M. Villemot apporte le remède) ?

Lettres de Benjamin Constant à sa famille, 1775-1830. *Précédées d'une introduction d'après des lettres et des documents inédits,* par JEAN-H. MENOS. Un vol in-18. Paris, 1888. A. Savine.

En 1835, Charles Constant de Rebecque, cousin germain de l'auteur *d'Adolphe,* léguait à la bibliothèque de Genève une volumineuse correspondance et d'autres manuscrits de Benjamin Constant. Il en interdisait en même temps la publication avant l'expiration d'un délai de trente ans. Le terme arrivant en 1865, la famille, à cette date, demanda un sursis par voie juridique; mais le tribunal ne lui accorda que deux ans. Sans perdre un jour, M. Eugène Crépet, l'éditeur d'une excellente *Anthologie des poètes français,* informé de ces circonstances, alla à Genève, parcourut ce legs, et, dès 1867, publia dans la *Revue nationale* (numéros d'avril et de mai), sur le célèbre orateur, deux articles où il mettait largement à contribution les documents tout nouveaux dont il avait pris connaissance. L'auteur de ces articles dut, même alors, s'imposer tant de réticences, que la publication du *Journal intime,* quoique bien postérieure, eut toute la saveur d'une révélation piquante sur les orageuses amours de Mme de Staël et de Benjamin. Ces *Lettres de Benjamin Constant à sa famille,* que publie aujourd'hui M. J.-H. Menos, sont tirées des mêmes papiers, dont une partie échappa aux investigations de M. Eug. Crépet. Telles sont notamment les lettres adressées à Mme la comtesse de Nassau sa tante, sœur de sa mère, oubliées par mégarde, jusqu'en 1884, au fond de la caisse où le donateur les avait déposées, découvertes par M. Th. Dufour, le savant bibliothécaire de la ville de Genève, et datées par lui au prix de minutieuses recherches, lorsqu'elles ne l'étaient pas : elles entrent pour une bonne moitié dans le choix que M. Menos a dû faire parmi les 400 lettres environ du legs, l'autre moitié se composant en très grande partie de celles écrites à une cousine, Mlle Rosalie de Constant. Cette correspondance embrasse toute la vie de Benjamin, car elle s'ouvre par des billets d'enfant à sa grand'mère maternelle, la générale de Chandieu, et à son père Juste de Constant. Aux curieux de scandales rétrospectifs, comme aux curieux d'analyse psychologique, elles n'offrent pas moins d'aliments ni d'éléments que le *Journal intime,* en particulier pendant les années de passion, puis de servitude, de lassitude et de révolte que remplit la célèbre liaison de Benjamin Constant avec Mme de Staël. En outre, on y rencontre toute la société de l'empire et de la Restauration et jusqu'à de charmants billets de Chateaubriand. — Par contre, la correction typographique du volume laisse fort à désirer. E. C.

La Comédie en France au XVIIIe siècle, par C. LENIENT. Deux vol. gr. in-18. Paris, Hachette, 1888. — Prix : 7 francs.

L'on s'est beaucoup occupé, dans ces derniers temps, de notre théâtre comique : l'histoire et la critique en ont été presque complètement renouvelées avec les travaux de MM. Larroumet, Jules Lemaître, Lanson, Lintilhac, sur Marivaux, Dancourt, Le Sage, La Chaussée, Beaumarchais. Il est juste de faire honneur de ce mouvement à M. C. Lenient, qui, dans sa chaire de la Sorbonne, avait pris, longtemps auparavant, cette partie si intéressante de notre histoire littéraire pour objet de ses leçons. Ce sont ces leçons, revues, augmentées, remaniées, devenues, en un mot, un véritable livre, dans le meilleur sens de l'expression, qu'il publie aujourd'hui sous ce titre : *la Comédie en France au XVIIIe siècle.* Bien que le sujet paraisse, au premier abord, bien éloigné de celui de ses précédentes études sur la satire au moyen âge et au XVIe siècle, il s'en rapproche cependant par bien des points. A une époque, en effet, où la comédie proprement dite n'existait pas encore, ou bien ne comptait que quelques essais à peine dignes de ce nom, les satiriques, les auteurs des fabliaux, les conteurs, furent les vrais prédécesseurs, les précurseurs de nos grands écrivains comiques. En mettant à part Molière, en qui se résume presque toute la comédie au XVIIe siècle, et le XIXe siècle, qu'il n'a pas voulu aborder, — du moins pour cette fois, — M. Lenient a fait ainsi l'histoire presque complète de l'ancienne comédie française.

Elle se développa surtout au XVIIIe siècle, et produisit des œuvres qui, sans égaler celles de Molière, ne sont pas indignes de la scène qu'il avait tant illustrée. Tandis que la tragédie était déjà bien morte après les admirables productions de Corneille et de Racine, et que Crébillon et Voltaire ne lui rendaient qu'une vie factice, la comédie au contraire, non seulement engendrait une foule de pièces vives, spirituelles, amusantes, qui se lisent encore et même se font écouter avec plaisir, mais aussi de véritables chefs-d'œuvre dont l'éclat n'a pas pâli. Les noms de Regnard, de Le Sage, de Marivaux, de Destouches, de Beaumarchais, sont de grands noms littéraires, qui ne sont dépassés que par le seul Molière, c'est-à-dire par celui qui restera toujours hors de pair parmi les écrivains français.

Littérairement parlant, le XVIIIe siècle ne commence qu'en 1715 avec la Régence. Jusque-là, c'est encore le siècle de Louis XIV qui se continue, et qui déborde en quelque sorte sur celui qui sera le siècle de Louis XV et des philosophes. Idées et style, tout garde la marque solennelle du grand roi. Mais avec le régent apparaissent non seulement des mœurs nouvelles, mais un esprit nouveau et même un langage nouveau. Si subit qu'ait été ce changement, — presque un changement à vue, — il avait été préparé, et comme annoncé par quelques écrivains que M. Lenient appelle très justement « l'avant-garde du XVIIIe siècle ». Pour le théâtre comique, ces écrivains furent Regnard (1656-1710), Dufresny (1648-1724), Dancourt (1661-1725) et Le Sage (1668-1747). Dans le *Légataire*, de Regnard, qui est de 1708, il y a déjà bien des hardiesses de mise en scène qui étonnent et qui ne seront pas dépassées. La gaieté de Regnard, très franche, a aussi un peu de l'air débraillé qui était celui des Vendôme et de la société du Temple. Dufresny, qui aurait pu peut-être égaler Regnard, s'il avait su mieux conduire une intrigue, resserrer une action, a créé dans son Lucas, de la *Coquette de Village* (1715), un type de paysan que Molière n'avait fait qu'ébaucher dans la scène de *Don Juan*, et que Dancourt va développer plus encore. M. Lenient a très bien marqué l'importance et la valeur de Dancourt, qui, dans un genre plus modeste, plus bourgeois, même plus populaire, a été le véritable successeur de Molière. Jamais depuis la comédie n'eut une gaieté plus facile, plus naturelle. On fera des comédies plus relevées, plus littéraires, comme celles de Destouches, de Piron, de Gresset, on n'en fera pas de plus allègres, de plus réjouissantes, peignant mieux les mœurs du temps, avec ce léger grossissement qui est nécessaire à la scène, et qui est aux caractères ce que le masque antique était aux visages.

Le Chevalier à la mode (1687), *les Bourgeoises de qualité* (1700), et le *Galant Jardinier*, sont les excellents types des trois genres de pièces où Dancourt a représenté trois sortes de gens : les nobles, les bourgeois et les paysans. Le Sage, qui fut le créateur du théâtre de la Foire, ou autrement dit de l'Opéra-Comique et du Vaudeville, et qui ne s'était jeté dans ce genre, d'abord méprisé, que par les désagréments que lui causa la hauteur vaniteuse des acteurs du Théâtre-Français, était né cependant pour les comédies de mœurs, comme il le prouva dans *Turcaret*, représenté en 1708, sur les ordre du Dauphin, comme *Tartuffe* l'avait été par ordre du Roi.

Le genre de la comédie de caractère, dont Molière avait créé les modèles, se continua non sans gloire, dans le *Philosophe marié* (1727) et surtout le *Glorieux* (1732) de Destouches ; dans *la Métromanie* de Piron, le *Méchant* de Gresset. Mais une des gloires du XVIIIe siècle fut de créer des genres nouveaux. La comédie de mœurs, taillée sur le patron de la comédie contemporaine, en prit l'esprit, les coutumes, le langage, dans les « pastels de Marivaux, dans les croquis d'Allainval, de Poinsinet, de Boissy, de Desmahis. »

Toutefois, les vraies créations de cette époque sont ailleurs. C'est d'abord la comédie larmoyante, née avec La Chaussée, et abusivement systématisée par Diderot, sous le nom de comédie sérieuse ou de tragédie bourgeoise, qui devait engendrer le mélodrame. Le genre, sans doute, est détestable, mais surtout par la façon dont il a été traité, bien qu'un homme d'esprit comme Voltaire se soit laissé tenter par lui dans *Nanine* et l'*Enfant prodigue*. Puis la comédie satirique personnelle, à laquelle Voltaire s'essaya assez odieusement dans l'*Écossaise*, dirigée contre Fréron, et dont celui-ci se venga si spirituellement dans son article de l'*Année littéraire*. Palissot en donna, sinon un modèle, du moins un spécimen très curieux dans sa pièce *les Philosophes* (1760), qui souleva tant de tempêtes, et où il avait mis sur la scène J.-J. Rousseau, Diderot, sous les traits de Dortidius et de Crispin, de Crispin qui marche à quatre pattes pour mieux en revenir aux âges primitifs. Seules, les représentations du *Mariage de Figaro* et de *Rabagas* firent depuis autant de bruit. Deux autres genres, que créa encore le XVIIIe siècle, furent la comédie historique, qui naquit un jour sans prétention, avec la *Partie de chasse de Henri IV*, par Collé, et qui devait aboutir au *Pinto* de Lemercier, et la comédie politique, à laquelle appartient la célèbre comédie de Beaumarchais, et qui, avant la fin du siècle, donna la pièce courageuse de Laya, l'*Ami des Lois*. Tel est le tableau d'ensemble que nous présente, avec infiniment de science, d'agrément et de goût, M. Lenient dans ces deux volumes. E. A.

Contes populaires de Lorraine, *comparés avec les contes des autres provinces de France et des pays étrangers et précédés d'un Essai sur l'origine et la propagation des contes populaires européens*, par Emmanuel Cosquin. Ouvrage couronné par l'Académie française : Premier prix, Archon-Despérouses, 1887. Deuxième tirage. Deux vol. in-8°. Paris, E. Bouillon et E. Vieweg, 1888. — Prix : 12 francs.

Ces contes ont tous été recueillis à Moutiers-sur-Saulx, village de l'ancien Barrois (Lorraine), situé non loin de l'ancienne frontière de la Champagne.

Rapportés tels qu'ils ont été entendus, sans développements ni enjolivements, ils sont des plus intéres-

sants par eux-mêmes; mais M. Cosquin n'a prétendu à donner un simple recueil, il a voulu que l'intérêt de son ouvrage, — qui est travail de haute érudition, — résidât bien dans les remarques dont il a fait suivre chacun des contes rapportés.

Ces remarques sont pour rapprocher ces contes d'autres contes ou récits, semblables par de certains côtés, différents par d'autres, et empruntés aux littératures populaires de tous les âges et de tous les pays.

Les contes sont au nombre de quatre-vingt-cinq; quelques-uns, les neuf derniers, ont été écourtés. De ces contes, prenons le plus connu peut-être, celui de *la Bique et ses petits*, que La Fontaine a mis en vers. M. Cosquin rapproche le récit de Moutiers et une variante recueillie dans le village même d'un conte allemand de la collection Grimm, d'un conte de la Slavonie, rapporté par Krauss, d'un conte catalan de la collection *lo Rondallayre*, d'un conte russe donné par M. de Gubernatis, d'un conte grec moderne, d'un conte serbe, d'un conte breton et de contes écossais, bolonais, espagnol, d'un conte, enfin, du pays messin, donné par M. E. Rolland. Par cette seule indication, on peut juger de la dépense d'érudition faite par l'auteur du travail.

C'est surtout l'*Introduction* qui nous plaît. Des comparaisons, à la suite des plus patientes recherches, ne sauraient contenter toutes les curiosités; entre les contes populaires, merveilleux ou plaisants, des diverses nations européennes, de l'Islande à la Grèce, de l'Espagne à la Russie, des ressemblances surprenantes; ces ressemblances, ne les peut-on expliquer? Des explications, on en a proposé, et M. Cosquin les passe en revue. — Il y a l'explication des frères Grimm, adoptée par M. Max Muller, par M. de Hahn : les peuples européens appartiennent presque tous à une même famille, la famille âryenne; les diverses tribus de cette famille ont apporté dans les pays où elles ont émigré, avec le fond de leurs idiomes, les germes de leur mythologie; ces mythes antiques, leur patrimoine commun, se sont, dans la suite des temps, développés, transformés, et le dernier produit de cette transformation n'est autre que les contes populaires. Cette explication, l'auteur la rejette. Les contes seraient les produits de la décomposition des mythes communs aux diverses nations âryennes, mais ces mythes, qui se sont décomposés dans les milieux les plus divers, chez vingt peuples différents de mœurs et d'habitudes d'esprit, se sont transformés partout d'une manière semblable, souvent d'une manière identique; mais jusqu'aux cadres, pour ces prétendues mythes transformés, qui se trouvent être les mêmes. Au surplus, les contes, que l'on dit d'origine âryenne, existent, on l'a constaté, chez bon nombre de peuples nullement âryens. — Des auteurs, « combinant ce qu'ils prétendent découvrir dans les contes dits âryens » avec le résultat de l'analyse plus ou moins exacte des *Védas*, ces vieux livres indiens, supposés gratuitement l'expression fidèle des croyances primitives de la race indo-européenne, dressent toute une liste de mythes, dans lesquels seraient invariablement symbolisés la lutte de la lumière et des ténèbres, du soleil et du nuage, et autres phénomènes météorologiques. A entendre M. André Lefèvre, « pas un conte qui ne soit un petit drame cosmique. » Et M. Cosquin de railler finement l'interprétation qu'a donnée du *Petit Chaperon rouge*, de *Peau-d'Ane*, l'écrivain matérialiste; de railler surtout les interprétations de M. Angelo de Gubernatis, qui veut découvrir sous chaque conte quelque mythe solaire ou lunaire. Car M. André Lefèvre, dit-il, est un « satellite »; le « soleil de l'école » est le professeur de Florence.

Aux pages xv à xxxix de l'étude, l'explication acceptée par l'auteur ; elle est celle qui a été proposée par le regretté orientaliste de Gœttingue, Théodore Benfey, et par M. Reinhold Kœhler, le savant bibliothécaire de Weimar : les contes populaires européens sont d'origine indienne; la transmission s'en est opérée oralement, par diverses voies, et grâce au concours de circonstances également diverses. C'est tantôt tel peuple et tantôt tel autre qui, le premier, emporte ou transmet au loin le récit indien, la diffusion d'une religion, l'asservissement d'une nation, l'ouverture des comptoirs commerciaux ayant servi cette transmission.

L'ouvrage, qui a été couronné par l'Académie française, qui a remporté en 1887 le premier prix Archon-Despérouses, en est aujourd'hui à la seconde édition. Le mérite est parfois reconnu, apprécié.

F. G.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Essais et Fantaisies, par Arvède Barine. Un vol. in-16. Paris, Hachette et Cie, 1888. — Prix : 3 fr. 50.

Pas un article d'Arvède Barine qui ne soit un vrai régal. C'est la forme, toujours distinguée, qui enchante et ravit; c'est aussi, c'est surtout ce qui fait cette distinction de style, de la forme; notre critique possède les deux intelligences, celle du cœur, et puis l'autre, toutes les deux pareillement pénétrantes, et l'esprit, certes, ne lui manque pas, cette sorte d'es-

prit qui se peut allier avec les pensées les plus hautes, avec les sentiments les plus délicats.

« Un docte écrivain allemand a raconté l'*Histoire de la danse*... » Ainsi débute le premier morceau du volume. Ce commencement de phrase ne vous a-t-il pas déjà un air malicieux? La danse, un sujet, remarque Arvède Barine, pour lequel il aurait fallu les allures de la chanson. « On devrait voir les idées voltiger, les lignes se trémousser, les pages tourbillonner avec des chatoiements de moire et de satin, » mais l'écrivain est allemand, son langage n'a rien d'ailé; la Terpsichore germanique n'a pas d'ailes davantage. Très docte est l'historien. Très docte, et Arvède Barine s'en va pourtant, — avec une grande modestie, un peu affectée si l'on veut, mais si gentiment affectée, — relever quelques petites erreurs. Première petite erreur : on aurait dansé dans les églises, veut démontrer M. Bœhme, — ainsi se nomme l'historien, — en un lieu séparé du reste de l'édifice, lieu élevé auquel on donnait le nom de *chœur;* les prêtres exécutaient leurs danses sacrées, d'abord aux jours de grande fête et, plus tard, chaque dimanche; l'évêque en personne conduisait ces danses, d'où le titre de *præsul* qui lui fut donné : *præsul,* celui qui mène la danse. M. Bœhme a été mal informé : *Chorus* n'a jamais eu, dans l'Église, qu'un sens musical, et *Præsul* n'est pas un mot chrétien. Deuxième petite erreur : il s'agit de la danse des morts : « Un aventurier, nommé Macaber, vint à Paris, en 1424,... » écrit le toujours très docte historien, et Arvède Barine de lui signaler la mention faite à la page 716 du tome XXIV de l'*Histoire littéraire de la France* des « peintures notables de la danse macabre et autres » qu'on voyait à Paris, aux Innocents, en 1407, de lui signaler encore un passage du *Journal de Paris sous Charles VI.* Autre erreur : Louis XIV aurait donné le premier menuet, en 1653, avec sa maîtresse. En 1653? avec sa maîtresse? mais le jeune roi avait quinze ans! — Laissons les erreurs finement relevées, et, puisque nous ne pouvons rapporter tant de jugements émis aux diverses pages de l'article, transcrivons du moins les dernières lignes de l'article. Pourquoi l'on ne danse plus, M. Bœhme s'était essayé à le dire, et Arvède s'y essaye à son tour.

« Nous sommes moins gais que nos pères, et nous sommes moins gais parce que notre santé morale est moins bonne. La vie ne leur était pas plus clémente ni plus facile qu'à nous; au contraire, les grandes calamités, comme la peste noire ou la guerre de Cent ans, deviennent heureusement très rares. Ils avaient un cœur comme le nôtre pour souffrir, et ils avaient réfléchi comme nous aux mystères de notre destinée. Ils avaient cependant beaucoup plus que nous la faculté de se redresser dès que l'épreuve était passée et de s'amuser dès que l'ennui était fini. Ils étaient plus patients, plus braves contre l'existence, parce qu'ils étaient moins égoïstes, parce qu'ils étaient dévoués à des idées, parce qu'ils plaçaient leur Église, leur famille, leur corporation, leur découverte, leur système, avant eux-mêmes dans leurs affections. Nous ne sommes plus dévoués qu'à nous-mêmes, et c'est si peu intéressant! On conçoit que cela rende triste et ôte l'envie de danser... et même de valser! »

Les autres morceaux sont intitulés : *Histoire d'un homme médiocre; A propos de contes de fées; Un condottière de la mer; le Cérémonial en Chine; Philippe II et ses filles; les Idées de Napoléon Ier sur le mariage; Un don Juan japonais; l'Ame des fourmis.* En tous, ou des réflexions fines, spirituelles et qui font sourire, de ces pensées qui viennent du cœur et qui sont, pour la volonté, souvent oublieuse d'elle-même, comme une révélation de son devoir. De ces morceaux, retenons en trois.

Lettres de Philippe II à ses filles les infantes Isabelle et Catherine; c'est le titre d'une très curieuse publication de M. Gachard. Arvède veut nous rendre compte du volume, et elle prévient notre étonnement. « Figurez-vous un brave bonnetier de la rue Saint-Denis partant pour placer ses chaussettes et ses bonnets de coton. Le bonhomme est veuf, et il laisse derrière lui, dans son logis sombre de rue commerçante, toute une nichée de marmots qu'il a bien recommandés, avant de partir, à deux vieux serviteurs. Il a beau faire, il se tourmente... Il voudrait savoir si le petit dernier a percé une dent; quels chapeaux portent ses filles; comment vont les leçons de lecture de l'aîné des garçons. En même temps qu'il questionne, il donne de ses nouvelles. Il a eu l'estomac dérangé... Il a été obligé de faire une petite traversée sur mer et cela lui a très mal réussi. Il envoie une boîte de fil à ses filles, et il promet un encrier à leur frère dès qu'il saura former ses lettres... Changez le lieu de la scène, mettez que votre bonnetier est un puissant monarque, et vous avez la correspondance de Philippe II et de ses filles. » Suit une belle analyse psychologique du caractère de ce Philippe II, que nous pensions connaître : l'homme est un être bien complexe.

Le Condottière de la mer, c'est Hobert-Pacha. *L'Homme médiocre* est Mark Rutherford, ministre dissident. Le ministre a laissé une *Autobiographie,* le marin des *Mémoires.* Arvède Barine parle des deux publications et nous donne deux très belles études. La première est celle qui a le plus de valeur. Hobert-Pacha a des qualités brillantes et qui commandent l'attention; Mark Rutherford n'est intéressant qu'à raison de sa médiocrité même.

Nos auteurs sont trop exclusivement des artistes : après Gautier, Flaubert; après Flaubert, les naturalistes de notre temps, et chez tous, la haine du bourgeois, car le pessimisme de nos contemporains n'est qu'une étiquette, rien de plus; ils continuent de nourrir cette haine héritée, et de bon ton, croient-ils. Même Daudet, qu'on pouvait croire, après quelques-unes des *Lettres de son moulin,* quelques-uns de ses *Contes du lundi,* capable de s'intéresser à l'existence monotone des humbles, communie avec Goncourt, avec Zola; et moins bon psychologue encore que le premier, il dépasse le second souvent, étant passé maître en l'art de présenter, sinon des monstres, du moins des caricatures. Nous n'avons pas de George Eliot. Mais nous avons Arvède Barine, qui sait comprendre les humbles, parce qu'elle aime de compa-

tir à leur humilité. Il nous analysait tout récemment, dans la *Revue des Deux Mondes*, le récit d'un soldat des guerres d'Espagne, il nous faisait nous attacher presque à ces fantassins anglais, et il nous fait plaindre vraiment cet homme médiocre qu'était Mark Rutherford. « Les effets de ce qu'on a appelé la maladie du siècle avaient été étudiés chez les caractères et les esprits d'élite; l'histoire du révérend nous montre ce qu'ils sont chez les êtres ordinaires, c'est-à-dire chez la masse. Elle nous montre l'effarement et l'affaissement de la médiocrité qui n'a pas la vigueur de cerveau nécessaire pour se créer une foi, aussi bien politique que religieuse, esthétique que morale, en face d'un siècle qui lui dit : Pense tout seul! — Penser quoi? Croire quoi? Les vieux systèmes ont disparu, et rien ne s'est élevé pour les remplacer. Les Rutherford ne possèdent pas l'indifférence ou la haute raison qui permettent d'attendre avec calme que le temps et le travail commun des générations apportent de nouvelles conclusions sur l'univers. D'ailleurs, vous leur en apporteriez qu'ils n'y croiraient pas. Ils ont vu renverser celles auxquelles leurs pères et leur propre jeunesse avaient eu tant de confiance, et ils en ont gardé pour l'avenir une défiance insurmontable. » Arvède Barine ajoute mélancoliquement : « Le monde se s'occupe pas d'eux. On ne s'inquiète pas d'eux. Ils sont de ces gens « pas du tout intéressants » dont le vaste nombre indignait Mark Rutherford. En existent-ils moins? Soyons pour eux pleins de compassion, car ils sont les plus à plaindre, étant sans défense. Nos générations ont perdu l'unité morale. Elles n'entrent pas dans la vie active avec un ensemble d'idées et de sentiments fixes, cohérents, adaptés les uns aux autres, qui leur imprime une direction et leur serve d'appui. C'est pourquoi nous les voyons agités, illogiques dans leur manière de penser et de se conduire ».

Il est des livres dont on dit qu'ils sont bons, car ils font penser. Celui-ci est deux fois excellent, si l'on peut ainsi parler; il fait penser et il fait aimer.

Histoire de l'Europe pendant la Révolution française, par H. de Sybel, directeur des Archives royales, membre de l'Académie des sciences de Berlin. Traduit de l'allemand par Mlle Marie Dosquet, inspectrice générale des écoles maternelles. Tome sixième et dernier. Un vol. in-8°. Paris, Félix Alcan, 1888. — Prix : 7 francs.

Voici le dernier volume paru. L'ouvrage est maintenant complet.

Nous avons dit, déjà, après bien d'autres, la haute valeur des jugements portés par le grand historien allemand; nous pouvons nous contenter d'indiquer quels événements sont relatés en ce tome sixième : c'est la guerre de la seconde coalition, avec les batailles de Stockach et Magnano, celles de Cassano et Zurich, avec Novi; c'est le retour de Bonaparte avec le dix-huit brumaire et Marengo; ce sont les négociations de Lunéville et la conclusion de la paix générale.

M. de Sybel est sévère à l'endroit des Français, mais il l'est tout autant à l'endroit des alliés de qui il dénonce les fautes; et tant intéressantes les pages où il découvre les sentiments qui devaient bien animer Thugut, Suworoff, l'archiduc Charles, où il explique leurs erreurs de jugement. Mais nous allons, sans trop nous en défendre, aux chapitres dans lesquels il est traité de notre politique intérieure, et l'un de ces chapitres, intitulé : *les Derniers mois du Directoire,* est pour appeler un retour sur nous-mêmes. En ces derniers mois, les partis sont plus divisés que jamais; ils combattent, les uns et les autres, moins encore pour la possession du pouvoir que pour empêcher l'avènement de l'un quelconque d'entre eux; l'intérêt du pays est oublié; tout sens politique a disparu. L'histoire serait-elle, comme on se plaît trop à le dire, un éternel recommencement? Nulle fatalité, nulle nécessité, ce sont des hommes qui restent des hommes et éprouvent toujours les mêmes passions. Or, non pas en ce qui regarde la détresse financière, si grande à la fin du siècle dernier, mais pour tout le reste, nous nous retrouvons, à quatre-vingt-dix ans de distance, dans la même situation, et les conservateurs, comme alors, ne sont pas les moins révolutionnaires.

Un autre chapitre : *le Dix-huit Brumaire;* mais passons.

En manière de conclusion, les jugements suivants : « L'ordre intérieur était assuré par les dispositions de la constitution consulaire. L'égalité démocratique, une des premières conditions de la Révolution, était devenue la loi fondamentale de la société française; la propriété, telle qu'elle existait alors, était garantie; tout privilège de naissance aboli... » Nulle prérogative, nulle corporation, nul monopole : l'unité de la nation était accomplie; sur tous ces points, Bonaparte était l'héritier et le continuateur de la Révolution : « Un seul mot, ajoute M. de Sybel, un seul mot, bien harmonieux pourtant pour l'oreille humaine, avait disparu du programme primitif de 1789, c'était le mot de liberté. On serait injuste envers le premier consul si l'on n'imputait qu'à lui seul cette disparition;... à dater du mois d'octobre 1789, la poursuite de l'égalité matérielle avait conduit la nation, non à la liberté, mais à la tyrannie anarchique. Bonaparte était alors survenu, et il était alors devenu le sauveur de la France en substituant l'ordre et la dictature militaire à la terreur démagogique. Il assura à l'égalité la protection de la loi;... mais le droit personnel de chacun n'était pas garanti contre le pouvoir de l'État, et le citoyen n'avait aucune part régulière à l'administration des affaires publiques. Le premier consul était l'unique et par conséquent le tout-puissant représentant de la nation; après la conclusion de la paix, il travailla sans cesse à étouffer ce qui subsistait encore de discussions parlementaires... *La nation alors en fut satisfaite; les douleurs de la Terreur et la jouissance de l'égalité ne lui avaient pas seulement enlevé la liberté, elles lui avaient fait perdre le sentiment de la liberté. Elle était reconnaissante de ce que son maître l'affranchissait de tout travail politique.* »

Et plus loin, M. de Sybel, de qui M. Taine ne ré-

cuserait pas le jugement, parle de la politique extérieure du premier consul, si funeste à la France. Malgré sa haute intelligence, dit-il, Bonaparte a suscité lui-même ses futurs antagonistes, l'Allemagne parmi eux. Il savait mieux que personne tirer parti des forces matérielles et exploiter les passions égoïstes ; mais à côté de ses talents comme général et comme homme d'État, il n'avait nulle idée des pensées morales qui agitent le cœur de l'homme. Il avait pensé se servir de la religion, et il ne voyait dans la religion qu'une organisation ecclésiastique; il n'avait que du mépris pour les idéologues, — ne parlaient-ils pas du droit et de la liberté? — et la suppression de la liberté était, à ses yeux, le seul remède au danger des agitations politiques. « Il manquait également de terme de comparaison pour apprécier les sources et l'énergie de l'enthousiasme national. Il savait bien que la manifestation de cet enthousiasme pourrait devenir gênante pour son autorité; mais, ici encore, il était convaincu que la force matérielle, habilement employée, serait un contre-poison suffisant et efficace. Il était impossible de méconnaître les réalités de l'existence plus qu'il ne le faisait en méprisant les forces idéales. Ne les connaissant pas lui-même, il les méconnaissait chez les autres hommes, et il entassait ainsi de sa propre main les matériaux qui devaient renverser l'édifice de sa puissance... »

Une question : l'Allemagne conquérante ne prouve-t-elle pas la même méconnaissance? P. G.

Neuchâtel et la politique prussienne en Franche-Comté (1702-1713), *d'après des documents inédits des archives de Paris, Berlin et Neuchâtel*, par Émile Bourgeois, docteur ès lettres, chargé de cours à la faculté des lettres de Lyon. Tome I de la *Bibliothèque de la faculté des lettres de Lyon;* un vol. in-8. Paris, Ernest Leroux.

Lamberty, souvent cité par Droysen, par Noorden, raconte, au tome V de ses *Mémoires pour servir à l'histoire du* XVIIIe *siècle*, que le chargé d'affaires prussien en Hollande, le baron de Schmettau, avait reçu de Frédéric Ier mission de présenter aux alliés, dans les conférences pour la paix qui se tinrent à La Haye en mai 1709, une pièce intitulée : « Mémoires pour la Franche-Comté à ce qu'il plaise à S. M. Impériale, au corps de l'Empire, à leurs Hauts Alliés, de délivrer cette province de la domination française. *Aut nunc aut nunquam.* » Or, cette pièce, que ni Droysen ni Noorden n'ont cru utile de rechercher, M. Bourgeois l'a retrouvée. Il l'a retrouvée, aux archives des Affaires étrangères, parmi d'autres pièces accompagnant la correspondance de Puisieux, notre ambassadeur en Suisse, correspondance dans laquelle il était parlé des manœuvres de la diplomatie prussienne dans le Jura entre 1705 et 1709. Alors parut d'importance à notre historien la réclamation faite par Frédéric Ier de la souveraineté de Neuchâtel en Suisse à titre d'héritage de son oncle, Guillaume d'Orange; le grand Frédéric avait été injuste envers son aïeul, et injustes également les historiens de la Prusse; la politique de l'électeur de Brandebourg devenu roi, à Neuchâtel et dans le Jura, et sa politique en ce qui regarde la Franche-Comté, sont deux politiques qui s'expliquent l'une par l'autre, qui se complètent. « Neuchâtel est la clef du Jura français et de la plaine suisse, le trait d'union et le centre de toutes les communications entre la vallée de l'Aar et celle de la Saône. C'est une forteresse de premier ordre pour un grand État qui voudrait dominer la France et dominer la Suisse. » Neuchâtel est située à quatre cents lieues de Berlin, mais Neuchâtel était destinée dans la pensée de Frédéric Ier à ouvrir la Bourgogne à la Prusse. Les revendications « nationales » de l'Allemagne se sont maintes fois accusées; toujours la Prusse les a inspirées, toujours elle a travaillé à les faire aboutir. Et les descendants de l'électeur de Brandebourg sont aujourd'hui empereurs d'Allemagne.

L'histoire de la politique prussienne au commencement du XVIIIe siècle, M. Bourgeois l'a retracée en quelques chapitres qui portent pour titres : *Situation géographique de Neuchâtel; la succession du comté de Neuchâtel au* XVIIe *siècle; la politique prussienne en Suisse (1702-1706); le procès de 1707; l'invasion allemande en Franche-Comté (1707-1709); la diplomatie prussienne et la Bourgogne (1709-1713).* A la suite de son récit, très clair toujours, en dépit de la complication des intrigues, les unes seulement dissimulées, les autres secrètes, en dépit du grand nombre des négociateurs de toute qualité et de tout mérite qui agirent, ceux-ci pour nouer ces mêmes intrigues, ceux-là pour tâcher à les déjouer, M. Bourgeois a transcrit quelques-unes des pièces diplomatiques auxquelles il s'en était référé. Comme astucieuse était la politique prussienne, — à cette époque, — comme prévoyante était la nôtre, — à cette même époque, — on le démêlera à lire ce bel ouvrage qui fait honneur à l'auteur et inaugure d'une façon tout heureuse cette *bibliothèque* destinée à remplacer un *annuaire* si précieux.

De ce *Mémoire à S. M. Impériale, aux Hauts Alliés*, que désignait Lamberty et que M. Bourgeois nous a donné en *appendice*, reproduisons quelques passages : « L'Alsace aussi n'est pas à comparer à la Franche-Comté, pour lui être préférée,... car, outre qu'il est notoire que les habitants de l'Alsace sont plus Français que les Parisiens, et que le roi est si sûr de leur affection à son service et à sa gloire qu'il leur ordonne de se fournir de fusils, de pistolets, de hallebardes, d'épées, de poudre et de plomb, toutes les fois que le bruit court que les Allemands ont dessein de passer le Rhin et qu'ils courent en foule sur les bords de ce fleuve pour en empêcher, ou du moins disputer le passage à la nation germanique, au péril évident de leurs propres vies comme s'ils allaient au triomphe. En sorte que l'empereur et l'empire doivent être persuadés qu'en reprenant l'Alsace seule sans recouvrer la Franche-Comté, ils ne trouveront pour ainsi dire qu'un amas de terre morte pour l'auguste maison d'Autriche, et qui couvera un brasier d'amour pour la France et de fervents

désirs pour le retour de son règne en ce païs, auquel ils donneront toujours conseil, faveur, aide et secours dans l'occasion. »

Pas de commentaires. F. G.

L'Empereur Guillaume Ier. — *Souvenirs intimes revus et annotés par l'empereur sur le manuscrit original de Louis Schneider*, traduit de l'allemand par Ch. Rabany. Trois vol. in-8°. Paris, 1888. Berger-Levrault et Cie.

L'étrange destinée que celle de Louis Schneider, de ce petit cabotin sans ombre de talent réussissant à pénétrer et à demeurer pendant près de quarante ans dans l'intimité de l'un des derniers souverains de droit divin, à s'implanter, à s'imposer à la cour la plus étroitement entichée d'étiquette, de hiérarchie nobiliaire, et attachée, entre toutes, aux privilèges, asservie aux préjugés du sang et du rang ! Et la position ainsi conquise par ce roturier est si forte, que, raillé au début, objet des dédains du moindre hobereau d'antichambre, Schneider ne tarde pas à être envié, à être jalousé, même par des généraux, attaqué, même par des ministres. Le fait n'est pas pour nous surprendre, étant donné que le sol des cours est le terrain par excellence de la dénonciation, de l'envie et de la haine. Cet enfant de la balle est pourtant fort habile. Né entre deux étapes, élevé sur la grande route du *Roman comique*, il s'est instruit à force de volonté, il parle toutes les langues de l'Europe, il s'éprend des choses de l'armée au point de servir comme volontaire dans la garde sans interrompre sa carrière de comédien, et fonde enfin un journal militaire, l'*Ami du soldat*, qui devient le marchepied de sa fortune. Le journal est bien fait, le roi Frédéric-Guillaume III le lit, s'y intéresse, se fait présenter le jeune auteur, le félicite. Alors Schneider suit la campagne du Sleswig comme correspondant militaire et fonde la *Gazette de l'armée*; et Frédéric-Guillaume IV, après 1848, lui demande d'abord une lecture hebdomadaire et le nomme bientôt à la succession du poète Louis Tieck comme lecteur en titre. A la mort de ce souverain, il garde le même titre, mais le roi Guillaume l'emploie à d'autres fonctions; il lui fait rédiger pour des journaux militaires des articles dont il indique l'esprit, peu à peu l'occupe davantage à des travaux plus intimes, à corriger ses discours, et finalement admet dans sa familiarité cet homme habile, utile, plein de tact. Il a toute la confiance du roi et la mérite; toujours présent quand on a besoin de lui, il ne tient pas de place et sait se tenir à sa place; d'ailleurs il adore son maître, l'admire de bonne foi, et, bien placé pour tout voir, observe, prend des notes, fixe ses souvenirs en vue de l'histoire, et pousse le scrupule de l'exactitude si loin qu'il décide le vieux souverain à contrôler ses récits, à en écouter la lecture, à les lire lui-même et à les corriger, rectifier ou préciser au besoin.

On s'explique maintenant sa situation exceptionnelle auprès du roi et comment le roturier, l'ancien comédien voit son habit de cour chamarré de décorations et dîne à la table royale, au grand scandale des courtisans. Il faut ajouter que ces honneurs, dont Schneider est très désireux et très fier, sont le plus clair de sa rétribution. Il est désintéressé, ne coûte pas cher, voyage à ses frais. Le roi de Prusse, économe, paye d'un ruban, d'un titre honorifique, le confident avec qui il travaille à sa propre biographie et à se montrer tel qu'il veut être vu par la postérité, dans sa gloire de fondateur de l'empire d'Allemagne. Le livre de Schneider fait donc foi pour tout ce qui est détail intime, pour les renseignements précis, la date exacte, le mot juste, l'anecdote vraie, les habitudes, les gestes, les costumes, les façons d'agir et de parler de Frédéric-Guillaume IV et de Guillaume Ier. En outre, l'auteur conte bien, trace de fins portraits; il ne se répète guère que dans l'éloge d'un maître qui réunit toutes les vertus; encore, même en cela, s'il est parfois monotone, n'est-il pas trop courtisan. Schneider ne s'est pas trompé en son ambition d'historien. Assurément nous ne saurions le considérer comme le Saint-Simon du règne, mais il en est vraiment mieux que le Dangeau; et désormais il est impossible d'écrire l'histoire de Guillaume Ier sans consulter les *Souvenirs intimes* de Louis Schneider.

L'ouvrage forme trois volumes. Du premier, négligeant tout ce qui a rapport à Frédéric-Guillaume IV et aux premières années du règne de Guillaume Ier, nous détacherons quelques passages du récit de la campagne de 1866 contre l'Autriche.

Schneider rejoint le roi à Horitz, et c'est là qu'il apprend, le 5 juillet, par le hasard d'une singulière indiscrétion, l'intervention pacifique de Napoléon III.

« Je me trouvais au bureau du télégraphe, où il arrivait des dépêches de toute sorte plus ou moins importantes, et j'étais assis dans un coin de la pièce, occupé à rédiger un télégramme pour Berlin, sans qu'on fît attention à moi, quand un des employés s'écria tout à coup : « Silence, mes enfants, voilà « quelque chose de Paris ! » Et tout en poursuivant son travail, il lut les mots à mesure qu'ils se déroulaient sur la dépêche. J'entendis ainsi ces paroles :

« *Qui me forcent à sortir de mon rôle de complète* « *abstention.* »

Et ensuite :

« *L'empereur d'Autriche m'annonce qu'il me cède* « *la Vénétie.* »

« Jusque-là, l'employé avait lu à haute voix; mais il est à croire que l'importance exceptionnelle et la portée de ces mots l'engagèrent à la prudence. Il jeta les yeux autour de lui et se tut. »

En pénétrant chez le roi dans la matinée du 6, il le trouva « si calme, si indifférent », qu'il crut presque s'être trompé sur le sens de la dépêche.

Il donne de curieux détails sur l'attitude et les habitudes du roi pendant la campagne. A Stresetitz, où avait lieu le combat de cavalerie, le comte de

Bismarck est forcé de prier le souverain de se mettre hors de l'atteinte des obus de l'ennemi. Plus loin il dit :

« Ce que je vis de plus étonnant dans les différents quartiers généraux jusqu'au retour à Berlin fut le calme singulier, je dirais presque claustral, qui régnait dans l'entourage immédiat du souverain. Les moindres objets servant à son usage personnel étaient rapidement déballés et mis en place dès l'arrivée ; tout suivait son cours habituel, comme s'il s'agissait de simples manœuvres ou d'un voyage d'inspection. La table était vite desservie et le menu aussi simple que possible. Le roi ne buvait que des vins ordinaires et jamais de champagne. »

Mais le second volume des *Souvenirs intimes* est le plus intéressant des trois pour le lecteur français, car il raconte la guerre de 1870. Dès le début de la campagne, Schneider voit son maître tous les matins au déjeuner. La joie du serviteur, de l'admirateur passionné, déborde jusque dans le titre : *Huit mois heureux*, pris pour désigner ces mois passés à la suite du maître qu'il ne quitte pas des yeux, toujours en quête d'un regard.

« A la nouvelle que le roi avait interrompu sa cure et était de retour dans la capitale, je quittai Wiesbaden, et je me présentai dès le 17 juillet au matin, en demandant quelles cartes il fallait emporter. Il me fut répondu : celles de Bade, du Wurtemberg et de tout le pays rhénan.

« Et quelles cartes de France ?

« Jusqu'à la ligne Paris-Orléans.

« Ces mots sonnaient tout autrement à mon oreille qu'en 1866, où l'on n'avait parlé que de la ligne Prague-Pardubitz ; les cartes distribuées par l'état-major général ne s'étendaient pas plus loin. Je fus ravi de voir désigner ainsi avec tant de netteté le but vers lequel toutes les pensées se dirigeaient dès le début de la guerre. »

Après avoir noté l'état des esprits au moment où la guerre est déclarée, les premières inquiétudes, la crainte particulière de « voir la flotte française entrer énergiquement en action sur les côtes », il signale presque aussitôt l' « ardeur enthousiaste » qui éclate de l'autre côté du Rhin et la « confiance sans réserve » des populations sur le passage du roi.

« Au contraire, Sa Majesté cherchait toujours dans ses réponses à modérer ces espérances de victoire rapide, répétant à chaque occasion qu'on devait se préparer à une guerre longue et difficile, et qu'avant tout il faudrait de la persévérance.

« Cela semblait détoner étrangement au milieu des acclamations enthousiastes, mais on allait bientôt reconnaître la sagesse de ces avertissements.

« Même après Sedan, quand j'exprimais au roi la joie indescriptible qui régnait dans l'armée et en Allemagne, de voir cette guerre terminée presque aussi vite que celle de Bohême, par l'anéantissement de l'ennemi, il me répondit :

« Attendez un peu, la guerre ne fait que com-« mencer. »

« Je compris alors aussi peu ces paroles que tous les bourgmestres, les députations, les chœurs et les sociétés de chant qui saluaient Sa Majesté à mesure qu'elle avançait vers Mayence et qu'elle avertissait de ne pas avoir une confiance trop grande dans le succès. »

Les succès les plus imprévus, les plus foudroyants, ne dégagent pas le roi du poids de soucis « presque écrasants ». Même après la capitulation de Sedan, il garde une attitude anxieuse.

« Pendant que Sa Majesté lisait la lettre où l'empereur déclarait rendre sa personne, il régnait un silence de mort dans tout l'entourage, qui s'était accru d'instant en instant, et l'on entendait seulement monter jusqu'à la colline le bourdonnement confus des centaines de mille hommes en présence qui gardaient encore, au fond de la vallée, une attitude menaçante.

« Sa lecture terminée, le roi tendit la lettre au comte de Bismarck, qui la lut au prince royal et aux généraux de Moltke et de Roon, et, après avoir échangé quelques mots avec eux, fit apporter ce qu'il fallait pour écrire.

« On n'avait sous la main ni siège, ni table. L'aide de camp d'Alten plaça l'une sur l'autre deux chaises que l'on apporta en hâte ; le lieutenant de Gustedt, des hussards de la garde, plaça sa sabretache sur le siège de l'une, qui servit de table. Le papier et la plume furent fournis par le grand-duc de Saxe-Weimar, et l'enveloppe par le prince royal.

« La réponse fut rédigée, en quelques lignes, par le comte de Hatzfeld, après que les termes en eurent été arrêtés entre les quatre personnages indiqués plus haut ; le roi la copia debout.

Elle fut remise par Sa Majesté elle-même au général Reille. Le roi, qui le connaissait déjà, échangea quelques mots avec lui et le général retourna à Sedan.

« Aussitôt tous ceux qui étaient là se précipitèrent pour offrir leurs félicitations. La tension fiévreuse qui avait régné jusque-là fit place à un enthousiasme indescriptible. On s'embrassait, on pleurait de joie, on poussait des vivats ; c'était un paroxysme d'émotion à cette heure solennelle, qui allait devenir historique.

« Le roi demeurait calme, mais on pouvait lire dans son regard la profondeur de son émotion.

« La tâche du jour était enfin achevée, la bataille terminée. Aucun roi de Prusse n'avait encore connu un pareil moment. L'imagination nous transportait déjà à Paris, et même à Berlin pour l'entrée du retour. La guerre de 1866 avait duré sept jours ; et il n'y avait pas encore un mois que celle de France était commencée !

« A toutes les félicitations, à toutes les espérances et à toutes les prédictions enthousiastes, Sa Majesté ne répondait que par un serrement de main ou par quelques paroles, et sa tranquillité tranchait singu-

lièrement sur l'excitation générale. Elle dit cependant aussitôt au comte de Bismarck.

« Je crains bien que cet événement, qui appartient à l'histoire du monde, ne nous apporte pas encore la paix. »

Et le chapitre sur Sedan se termine par cette réflexion philosophico-politique du vainqueur :

« Le 5 septembre au matin, le roi me raconta l'enthousiasme qui s'était manifesté à Berlin à l'annonce de la victoire de Sedan; il ajouta :

« Où en serions-nous maintenant si ces messieurs « de l'opposition avaient fait triompher leurs idées « hostiles à ma réorganisation de l'armée? Quelles « affreuses épreuves ont été épargnées à la Prusse! « On verra maintenant pourquoi je suis resté inébran- « lable. Voyez l'armée française! voilà où mènent les « expériences parlementaires! »

Le 6, le roi est à Reims. Le comte de Bismarck impose aux deux journaux de la ville un censeur qui n'est autre que Schneider lui-même. Et Schneider, qui ne leur ménage pas les critiques, tire cependant bon parti de leurs informations.

« J'appris du moins par eux quelques nouvelles locales importantes que je pus communiquer au roi, car ils étaient bien informés; ils l'étaient même mieux, au moyen de leurs relations, que nos états-majors.

« Je reçus ainsi, par exemple, le premier récit circonstancié des événements du 4 septembre à Paris. Je pus le lire au roi dès le 7, avant la réception d'aucun rapport officiel. Ce récit d'un témoin oculaire causa à Sa Majesté une impression très fâcheuse, et elle s'écria aussitôt :

« Eh bien, que vous avais-je dit? C'est seulement « maintenant que la guerre commence. On va prêcher « la levée en masse, comme en 1814 le soulèvement des « paysans, qui nous a donné alors assez d'embarras. « Le général Trochu paraît être un homme habile ; « il a dit la vérité à l'empereur sur l'état de l'armée « française. Nous aurons peut-être encore à passer « des jours difficiles ; mais personne ne veut le « croire; tous sont aveuglés par ces succès sans « exemple. »

« Je dois avouer que j'écoutai ces réflexions avec étonnement et incrédulité ; moi aussi j'étais aveuglé. »

Le second volume contient encore, parmi ses pages les plus intéressantes, le conflit entre le comte de Bismarck et l'état-major allemand, le séjour du roi à Ferrières, les bruits courant relativement à l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine. Ceux-ci sont particulièrement curieux :

« Jusqu'à la bataille de Sedan, l'incorporation de l'Alsace et de la Lorraine à l'Allemagne n'avait fait l'objet que de vœux isolés; mais du moment où notre armée eut investi Paris, personne ne conserva plus de doutes à cet égard, et l'on regarda tout autre dénouement comme désormais impossible.

« Il fallait, disait-on, obliger la France à nous rendre les provinces qu'elle nous avait enlevées autrefois. Mais à qui les donner? On entendait, sur ce point, exprimer les vues les plus contradictoires. Ainsi Bade devait recevoir l'Alsace, la Bavière la Lorraine, et il serait créé un royaume de Bade; ou bien on ferait de l'Alsace, de la Lorraine, du Luxembourg et de la Belgique un État neutre placé entre la France et l'Allemagne, et *le roi des Belges deviendrait roi de France.* »

Que de passages encore nous voudrions pouvoir citer : l'incident Régnier, ce pseudo-messager de l'impératrice Eugénie; les conflits entre les diverses polices allemandes, les appréciations sur Bazaine; les sentiments de Guillaume au sujet de l'incendie et du pillage du château de Saint-Cloud; l'étonnement causé par l'attitude de Paris pendant l'investissement.

« Le 6 octobre, première journée de notre séjour à Versailles, le roi me reçut avant sept heures du matin. J'avais beaucoup à lui raconter sur les événements de la veille, mais je n'avais guère de bonnes nouvelles à lui donner. D'après les rapports de nos agents à Lyon, Tours et Bordeaux, la formation de nouvelles troupes et de nouveaux corps dans les départements non encore occupés devenait chose sérieuse.

« L'Angleterre et l'Amérique du Nord fournissaient des armes; on prêchait la guerre nationale, et les bandes de francs-tireurs augmentaient rapidement. Le plus extraordinaire, c'est que, d'après les renseignements unanimes fournis par des personnes sorties de Paris de la façon la plus diverse : Anglais, Suisses, Américains du Nord, etc., la disette ne s'y faisait nullement sentir. On fréquentait les théâtres, les cafés étaient remplis et la vie n'avait pas renchéri. C'était la première fois qu'on avait à Versailles des renseignements précis à ce sujet. »

Dans le troisième volume des *Souvenirs*, Schneider, notant l'impression produite par la reddition de Metz, montre le roi toujours triste et soucieux. Vainement essaye-t-il de distraire son maître en évoquant de consolantes éphémérides :

« La dictée finie, j'attirai l'attention de Sa Majesté sur une étonnante coïncidence : c'était le 28 octobre 1806 que Napoléon était entré en vainqueur à Berlin, et aujourd'hui, soixante-quatre ans plus tard, la dernière armée napoléonienne était contrainte de déposer les armes. »

L'inquiétude persiste :

« Le temps était devenu si froid et la saison si incommode qu'on dut faire du feu partout. C'était là un signe qui nous laissait peu d'illusions sur ce qui nous attendait.

« De tous les côtés, on apprenait qu'il s'était formé dans le Sud de nouveaux rassemblements de troupes, réunies en nombre, et une campagne d'hiver paraissait de plus en plus probable. Aussi Sa Majesté songeait-elle avec une inquiétude croissante aux

difficultés qui nous attendaient, car elle se souvenait de 1814. »

D'autre part, les sympathies que la France conserve encore au dehors confondent le vieux roi piétiste :

« Il courait alors au quartier général des bruits très étranges sur le prince Wittgenstein, venu avec M. Thiers de Tours et de Paris. En tout cas, il ne faisait aucun mystère de ses sympathies françaises, et je pouvais conclure des conversations de nos officiers qu'on voyait d'un mauvais œil sa présence à Versailles.

« En même temps, j'avais lu dans les journaux russes des articles qui nous étaient très peu favorables, et même nettement hostiles aux victoires prussiennes. Je regardai donc comme un devoir d'indiquer ce symptôme au roi. Il répondit :

« Je sais bien que la *haute volée* de Pétersbourg ne me pardonnera pas de lui avoir gâté ses « amuse- « ments » de Paris, au moins pour quelque temps. L'aristocratie anglaise est, à ce point de vue, exactement dans le même cas. Il est incroyable de voir la force d'attraction qu'exerce Paris sur la haute société européenne. On ne peut pas en vouloir à ces gens-là, mais il n'est pas possible non plus de tenir compte de leur désappointement. »

A propos de Paris, une nouvelle question surgit qui divise l'état-major et la chancellerie : « Faut-il affamer Paris ou le bombarder ? »

Suit la discussion des opinions divergentes. Nous ne pouvons résister au désir de citer le jugement de l'empereur sur quelques-uns des hommes qui défendaient alors l'honneur de la patrie :

« L'empereur écoutait toujours avec un intérêt particulier ce qui peignait la merveilleuse activité déployée par Gambetta, et il parla de lui en plusieurs circonstances avec beaucoup d'estime, ainsi que des généraux Chanzy et Faidherbe.

« Plus tard même, un jour que je lui montrais à Berlin un recueil d'illustrations humoristiques où l'on appliquait d'une façon frappante les passages les plus connus de la *Pucelle d'Orléans,* de Schiller, à la guerre de France, maintenant terminée, quand j'en vins à ces vers :

« Puis-je faire sortir des armées de terre en frap- « pant du pied le sol ou pousser des moissons dans « ma main? »

« L'empereur dit :

« Je connais pourtant quelqu'un qui a su faire cela; « c'est Gambetta. »

Nous ne pousserons pas plus loin le dépouillement des *Souvenirs intimes*. Admirablement placé pour bien voir les grands événements du règne, Schneider les a observés et notés, non avec les hauteurs de vues d'un esprit supérieur, mais avec conscience et fidélité. Il ne dit pas tout ce qu'il eût pu dire, et tout ce qu'il dit n'offre pas un égal intérêt à nos yeux. Mais nous ne devons pas oublier que son objectif n'est pas le même que le nôtre. Il était uniquement pour la plus grande gloire de Guillaume Ier, pour placer en pleine lumière les faits et gestes de son maître. Sachons-lui gré de n'avoir pas altéré les traits du modèle, de ne l'avoir ni défiguré, ni diminué, ni par trop embelli, et d'avoir laissé un document digne de foi sur l'une des époques les plus tragiques de notre histoire.

E. C.

La Vie privée d'autrefois : *Arts et Métiers, Modes, Mœurs, Usages des Parisiens,* du XIIe au XVIIIe siècle, par ALFRED FRANKLIN. — **La Mesure du temps**. — **La Cuisine**. Deux vol. in-18 jésus. Paris, 1888; Plon, Nourrit et Cie, édit.

Nous avons déjà signalé le mérite des recherches de M. Alfred Franklin et des curieux détails qu'il recueille et rédige avec une méthode claire, à propos des deux premiers volumes retraçant *la Vie privée d'autrefois*. Après *les Soins de toilette,* et *l'Annonce et la Réclame*, voici *la Mesure du temps* et *la Cuisine*. Dans l'un comme dans l'autre, c'est avec des documents originaux ou inédits, avec des preuves à l'appui de tout ce qu'il avance, que l'auteur nous initie aux mœurs intimes, domestiques ou individuelles de nos aïeux. Le côté anecdotique n'est pas négligé, mais il ne vient là que comme un complément discret, une sorte de preuve en action. L'histoire des instruments destinés à mesurer le temps, depuis la clepsydre et le sablier jusqu'aux horloges les plus compliquées et aux montres le plus artistement construites et le plus richement ornées, nous intéresse plus qu'on ne pourrait le supposer : d'abord, en raison même de l'importance que joue dans le règlement de la vie l'instrument destiné à la mesurer, et de la place d'honneur que l'horloge ou la pendule occupe dans la maison; en outre, parce qu'elle est l'histoire succincte de l'horlogerie, un art et une industrie où longtemps les Français excellèrent, après avoir surpassé les Anglais. M. Alfred Franklin cite à propos ce trait curieux :

Un horloger de Londres, Quare, construisit, vers 1676, la montre à répétition. Le roi Charles II envoya à Louis XIV deux de ces montres, les premières qu'on ait vues en France. Le désintéressement n'est pas la vertu favorite des Anglais. Afin qu'on ne cherchât pas à imiter le nouveau mécanisme, la boîte qui le contenait était fermée par un secret. Les montres se dérangèrent et furent remises entre les mains de Martinot, horloger du roi, qui ne put les ouvrir. Il eut la générosité d'avouer à Colbert qu'un seul homme en France était capable de découvrir le secret employé par les ouvriers anglais, et que s'il n'y réussissait pas, il fallait se résoudre à renvoyer les montres au delà de la Manche : cet homme était le père Sébastien, un religieux carme, nommé Jean Truchet, et alors âgé de dix-neuf ans seulement. Colbert consentit à ce qu'on lui remît les montres; il les ouvrit et les répara sans savoir pour qui il travaillait. Il l'apprit bientôt d'ailleurs, car il reçut pour honoraires une pension de 600 livres.

La partie du livre consacrée à la mesure, non plus

des heures du jour, mais des jours de la semaine, des semaines du mois, des mois de l'année, c'est-à-dire au calendrier, n'est ni moins instructive, ni moins curieuse.

La *Cuisine* de nos ancêtres n'était pas si barbare que bien des gens, fiers à bon droit des conquêtes de la science et des progrès en tout genre réalisés sous leurs yeux, pourraient être tentés de le croire. Le livre que M. Alfred Franklin a composé sur *la Cuisine* les tirera de cette erreur. Il retrace à la fois l'historique des corporations attenant au service de la bouche, *talemelier*, ou boulanger, *blatier*, ou marchand de farine, cuisiniers, bouchers, rôtisseurs, aubergistes, etc., et toutes les ressources dont disposaient, dès le XIIe siècle, le seigneur, le bourgeois et l'artisan pour son alimentation. Ne croyez point que l'on fût réduit à un mesquin menu, perpétuellement le même. Pour vous en donner une idée, sachez par exemple qu'en 1393, malgré les difficultés des transports, augmentées par la présence des Anglais occupant presque toutes nos provinces maritimes, on trouvait à choisir, au marché aux poissons : saumons, turbots, barbues, mulets, soles, limandes, plies, carrelets, maquereaux, merlans, aigrefins, esturgeons, vives, anguilles, sardines, homards, langoustes, moules, congres, raies, morues ou cabillauds, merluches, rougets, etc., et jusqu'à des baleines !

La ménagère pour faire ses provisions de la journée n'avait même pas à sortir de chez elle. Des marchands ambulants, le panier au bras, ou menant par la bride un coursier à longues oreilles, parcouraient la ville en tous sens, remplissant l'air de mélopées bien connues des bourgeoises et des servantes.

M. Franklin suit de siècle en siècle le progrès de l'art culinaire et de l'art de dresser la table et de régler les services. Les renseignements curieux abondent, tant sur la composition des repas que sur l'apprêt des mets, l'ordre des menus, la quantité de la consommation et le prix des denrées. Notez, par exemple, qu'au mariage de la princesse de Conti, il y eut trois services de cent soixante plats chacun, et que l'on consomma pour seize mille livres d'ortolans !

Voyez aussi de piquants détails sur l'appétit, ou, pour parler plus exactement, la gloutonnerie de Louis XIV.

M. Franklin consigne ce jugement fondé sur ses observations : « Les Français, race gourmande et trop disposée à une coupable indifférence en matière de cuisine, étaient peu à peu devenus plus connaisseurs et plus difficiles, » et au milieu du XVIIIe siècle, ils étaient, on peut dire, gourmets. Mercier, dans son *Tableau de Paris*, résume en deux lignes l'œuvre du régent : « On ne sait manger délicatement que depuis un demi-siècle. La délicieuse cuisine de Louis XV fut inconnue même à Louis XIV. »

Depuis, la cuisine française n'a pas cessé de progresser; elle est universellement goûtée, dans toutes les acceptions du mot.

Les deux volumes de M. Alfred Franklin sont, comme les précédents, ornés de nombreuses gravures, reproductions d'estampes des divers temps dont il révèle les mœurs. D'autres volumes suivront, croyons-nous, et formeront une collection du plus vif intérêt.

P. Z.

L'Empereur Frédério, par Édouard Simon. Paris, W. Hinrichsen, 1888. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

M. Édouard Simon est l'historien attitré des chefs du présent empire d'Allemagne. Après *l'Empereur Guillaume et son règne*, après *l'Histoire du prince de Bismarck*, M. Simon avait tous les matériaux nécessaires à une monographie de l'empereur Frédéric, et vraiment il nous la devait. Il s'est acquitté de sa dette avec le talent et la science qui distinguent ses autres ouvrages, et aussi avec cette impartialité officielle qui est une qualité, je le veux croire, mais qui me fait regretter, chez lui, l'absence de défauts. Un peu de flamme patriotique illuminerait agréablement tout ce décor germanique. Ceci dit en passant et sans y insister, car cette flamme, tout le monde l'a au cœur, je n'ai qu'à louer un livre où l'auteur, en donnant sur la vie du souverain d'hier des détails en grande partie ignorés et en exposant les idées de Frédéric III, associe à son récit les personnages qui ont entouré la jeunesse du prince, qui ont guidé ses premiers pas dans la vie publique, qui l'ont conseillé ou qui ont lié ses destinées aux siennes, si vite et si malheureusement tranchées.

B.-H.G.

Les Trois Carnot. — Histoire de cent ans (1789-1888), par Maurice Dreyfous. Un vol. grand in-8°, illustré dans le texte et hors texte de nombreuses gravures, de fac-similés, de documents authentiques, de reproductions, de dessins originaux et d'autographes. Paris, Maurice Dreyfous, 1888.

A mes fils, c'est la dédicace de l'auteur, qui n'a pas, dit-il, osé ajouter « quand ils auront vingt ans ». M. Daudet avait eu tort de donner une œuvre vraiment et exclusivement littéraire, comme un livre devant porter enseignement; M. Dreyfous peut offrir son étude historique à ses enfants, aux nôtres en même temps, et la leur offrir comme une suite de leçons.

Par crainte, sans doute, de paraître un flatteur du pouvoir, l'auteur n'a consacré que deux chapitres au troisième Carnot, et c'est avec la plus grande discrétion qu'il relate les services déjà rendus par le président de la République. Au lendemain de la déclaration de guerre, M. Sadi Carnot invente une mitrailleuse; le territoire est envahi, les cartes manquent; on en découvre d'anciennes que l'on reproduit, mais elles ne sont pas au courant : M. Sadi Carnot est chargé de la direction du travail de rectification. Le Havre refuse de prêter aide et assistance à Rouen, plus directement menacé; M. Sadi Carnot est nommé préfet de la Seine-Inférieure, secrétaire de la *gauche républicaine*, membre de la commission du budget et rapporteur de cette même commission en 1876 et 1877, sous-secrétaire d'État en 1878 sous le ministère Dufaure; puis sous le ministère Waddington, en 1880, il fait partie du cabinet que préside M. Jules Ferry;

il avait alors quarante ans. En 1883, il préside la commission du budget; en 1885, il est chargé à nouveau du département des travaux publics, puis de celui des finances. On sait à la suite de quelles circonstances M. Grévy dut résigner le pouvoir et par combien de voix le petit-fils du grand Carnot fut nommé à la présidence.

Le grand Carnot a laissé des *Mémoires;* sa biographie a été écrite par différents auteurs, et les neuf premiers chapitres du volume offrent encore, par endroits, des renseignements nouveaux.

Les quatre suivants, — il y est parlé d'Hippolyte Carnot, — sont intitulés : *l'École du malheur*, *Hippolyte débute dans la vie publique*, *l'Organisation de la victoire intellectuelle*, *l'Organisation de la défense des lois*. L'auteur dit le séjour à Magdebourg auprès de l'exilé, puis la vie en commun des deux frères : l'un, l'homme des sciences mathématiques, l'autre, l'homme des sciences économiques et sociales; il dit quand parut l'*Exposé de la doctrine saint-simonienne*, et à la suite de quels dévouements mourut Sadi; il parle des élections de 1839 et de 1842, des projets du ministre quant à l'enseignement primaire, et de la résistance tentée par le représentant du peuple quand se fut perpétré le crime dont Hugo a conté l'histoire.

Le volume est bien composé; il est de lecture facile et attachante.

L'Histoire et les Historiens. *Essai critique sur l'histoire considérée comme science positive,* par Louis Bourdeau. Un vol. in-8°. Paris, Félix Alcan; 1888.

A l'adresse de M. Bourdeau, qui témoigne aujourd'hui d'une prétention à peu près semblable à celle que nourrissait Buckle il y a trente ans, on pourrait répéter l'objection que faisait Droysen à l'auteur de l'*Histoire de la civilisation en Angleterre* : élever l'histoire au rang de science et l'introduire dans le cercle de telle ou telle science, ce n'est pas la même chose; admettre qu'il puisse être une science de l'histoire, c'est admettre, en effet, « qu'il y a un ensemble de phénomènes auxquels ne convient la manière de voir ni de la théologie, ni de la philosophie, ni des mathématiques, ni de la physique, qu'il y a des questions auxquelles ne répond ni la spéculation (soit que, théologie, elle fasse, de l'absolu, son point de départ, ou, philosophie, son point d'arrivée), ni cette sorte d'empirisme qui conçoit le monde des phénomènes d'après sa marche quantitative, ni aucune autre discipline tirée du domaine pratique du monde moral ».

Pour qu'une science se trouve constituée, écrit M. Bourdeau, plusieurs conditions sont nécessaires : il faut d'abord que son objet soit clairement défini; ensuite que les problèmes à résoudre, distribués dans l'ordre de complexité croissante, composent un programme rationnel; il est en outre besoin d'une méthode apte à mettre en lumière les vérités cherchées; enfin les connaissances acquises doivent pouvoir être formulées en lois. Et l'histoire, ajoute-t-il, ne satisfait jusqu'ici à aucune de ces exigences.

« Pour qu'une science se trouve constituée... » Cette première partie de la phrase donnerait à penser que l'auteur entend bien qu'il puisse être plusieurs sciences, différentes les unes des autres, parce que, non pas seulement d'ordre différent, mais encore de nature différente sont les vérités à chercher. Le reste de la phrase est pour dissiper l'illusion : la science en général domine les sciences particulières, constituées ou à constituer, et pour celles-ci, il s'agit uniquement de mettre en lumière certaines vérités, de formuler certaines lois, déjà devinées et attendues.

L'ouvrage est divisé en quatre livres qui portent pour titres : *Objet de l'histoire; — Programme de l'histoire: — Méthode de l'histoire; — Lois de l'histoire.* En chaque livre, des chapitres où l'auteur montre comment il se fait que jusqu'ici les historiens n'aient rien donné de scientifique, et des chapitres où il montre comment devrait être instituée l'étude des choses humaines pour mériter de prendre rang parmi les sciences.

L'objet de l'histoire est vague, mal défini, sans limites arrêtées, et peu d'historiens se sont préoccupés de chercher une définition; M. Bourdeau l'affirme, puis déclare que l'histoire doit être « la science du développement de la raison ».

L'étude de l'homme, être organisé, relève pour M. Bourdeau de la zoologie générale, mais, ajoute-t-il, ni l'anatomie, ni la physiologie ne le font connaître en entier. Outre les fonctions qui lui sont communes avec les animaux, l'homme en accomplit qui lui sont propres. Alors, en effet, que pour chacune des espèces animales, les manifestations de l'activité psychique sont uniformes et simples, dans l'humanité seule, elles offrent une complexité prodigieuse sans fin et sans bornes. La cause de cette disparité, écrit encore l'auteur, tient, chez l'homme, à l'exercice de facultés moins bornées, plus actives et plus puissantes qu'exprime le mot *raison*. C'est ce quatrième règne, le règne humain, caractérisé par l'exercice de la raison, que la science aspire à connaître après les trois autres. Pour scruter l'espèce à fond, épuiser le détail de ses variations et reconnaître les lois d'une continuelle métamorphose, ce ne serait plus assez de l'histoire naturelle, il faut l'histoire.

A l'histoire, donc, d'achever l'histoire naturelle.

En histoire, il y a à considérer *les agents* et *les faits*.

D'entre *les agents*, les historiens n'ont regardé qu'à quelques-uns, réputés célèbres. Mais Miltiade n'a pas vaincu tout seul; les agents de l'histoire sont tous les hommes, les humbles et les inconnus plus et mieux que les héros. « Le gouvernement d'un aussi grand intérêt que l'évolution d'une espèce n'aurait pu, sans péril, dépendre de l'initiative hasardeuse d'un petit nombre d'agents. »

Vaines sont les célébrités des arts utiles, celles de l'art, celles de la science, celles de la politique et de la religion; c'est la foule qui invente, crée, découvre le vrai, gouverne ses intérêts et compose ses aspirations. « Dans le monde, beaucoup de malheureux et peu de coupables, quelques favorisés et point de

héros. Cessons d'admirer mal à propos et de nous indigner sans motifs; tâchons de comprendre. Pour la science positive, notre volonté est régie, dans le détail entier de ses actes, par les lois d'un déterminisme strict où prévalent les influences de l'hérédité et du milieu. Cela venant de la régularité avec laquelle se reproduisent, dans un état social, des faits tenus pour pleinement volontaires. »

Les faits, ils se distinguent en faits d'exception et en faits communs, les premiers étant accidentels, transitoires, les autres réguliers et continus, et ces deux groupes constituant les événements et les fonctions. L'erreur des historiens est d'attribuer une grande importance à des faits accidentels, à l'avènement d'un prince, au gain d'une bataille, jusqu'à la forme du nez d'une reine, après Pascal. « Pour la science, la connaissance des fonctions a plus de prix que celle des événements. Les faits réguliers composent le fond, les accidents ne représentent que la forme variable. »

Les faits réguliers ou de fonctions, « qui résultent de la mise en œuvre de la raison », M. Bourdeau les classe dans cette partie de son livre intitulée : *Programme de l'histoire.* Autant de classes de fonctions que d'aptitudes spéciales de la raison. Or l'on doit distinguer : 1° une fonction industrieuse, — la raison pourvoit aux besoins de l'existence; — 2° une fonction affective, — la raison nous attache aux choses par le désir ou nous en éloigne par l'aversion; — 3° une fonction esthétique, — parmi les réalités imparfaites, la raison distingue les éléments de la beauté et les combine en vue d'un idéal supérieur; — 4° une fonction intellectuelle, — la raison conduit par diverses voies jusqu'à la connaissance des choses, l'esprit curieux de comprendre l'ordre du monde; — 5° une fonction morale, — la raison propose des règles et la volonté s'y soumet; — 6° enfin une fonction sociale, — la raison impose la hiérarchie des groupes et exige que les rapports soient réglés par de justes lois.

Passons au livre de *la Méthode.* M. Bourdeau repousse comme antiscientifique la méthode à laquelle on a jusqu'ici recouru, la méthode narrative. Pour que l'histoire prenne enfin rang parmi les sciences, il faut qu'elle devienne mathématique. Les phénomènes de fonction, objet essentiel de son étude, sont mesurables par les deux modes arithmétique et géométrique de la détermination des grandeurs. On peut, d'une part, les traduire en nombres, de l'autre, les figurer aux yeux par des représentations graphiques, diagrammes et cartogrammes.

Difficile, sans doute, est la détermination des faits de la vie psychique; elle n'est pas impossible. On ne saurait surprendre l'éclosion des passions, graduer leur intensité, tenir compte de leurs changements et noter leur fin, mais il y a les actes. L'histoire, au reste, ne doit pas être une psychologie comparée ou générale, mais bien une statistique appliquée : 1° à l'industrie qui procure l'utile; 2° à la passion qui cherche le bon; 3° à l'art qui réalise le beau; 4° à la science qui fait connaître le vrai; 5° à la moralité qui pratique le bien; 6° à l'association qui institue le juste. Il s'agit d'évaluer les produits de l'agriculture et de l'industrie, de connaître le nombre des ouvrages publiés, des drames ou opéras représentés, des tableaux ou statues exposés, le nombre des lettrés et des illettrés, l'état des sommes déposées aux caisses d'épargne, dans les caisses des diverses sociétés de prévoyance, puis le nombre des mariages, des naissances, etc., etc. Avec la statistique, s'écrie l'auteur, les préjugés de l'esprit cessent d'être un péril. « Les théories, qui veulent vivre en bon accord avec les chiffres, sont tenues d'être exactes comme eux; il n'y a plus lieu d'appréhender la diversité des appréciations morales... Pris dans leur généralité, le bien et le mal apparaissent comme de purs phénomènes qu'il faut enregistrer. La nature n'est en soi ni morale ni immorale. »

La science de l'histoire est quelque chose de plus que la statistique. Tout est régi par des lois, — la doctrine du libre arbitre n'a rien de scientifique, — et il faut renoncer à établir scientifiquement l'histoire ou l'instituer sur des *lois.*

Les lois ne peuvent être formulées dès aujourd'hui, puisque la science de l'histoire n'est pas encore faite; M. Bourdeau prévoit néanmoins qu'on découvrira, d'abord, des lois spéciales aux diverses séries de faits, ou *lois d'ordre,* puis des *lois de rapport,* enfin *une loi générale* capable d'expliquer la totalité des faits. Reconnaître des lois d'ordre revient à constater ce que la production des faits a de général dans l'étendue et de persistant dans la durée, et reconnaître des lois de rapport, à constater les relations indirectes et très étendues qui unissent les divers groupes de fonctions. Pour la loi générale, c'est la loi du progrès, déjà pressentie et dont la formule sera très vraisemblement analogue à celle de la loi de gravitation.

M. Bourdeau n'a pas été sans entendre dire que le bonheur pouvait bien ne pas croître avec les ressources, le bien-être : *Væ victis,* réplique-t-il, « balance faite, le bien l'emporte sur le mal, puisque la vie dure et s'accroît ».

— *Leges, sed duræ leges.* — Simplisme et optimisme, optimisme et méconnaissance du mal; cela va de pair.

La publication d'un tel livre que celui de M. Bourdeau, et le livre est certainement à lire, ne fera pas que demain, ni après-demain on cessera d'écrire des mémoires, de rédiger des annales, d'analyser des rapports d'ambassadeurs, d'étudier des caractères, de discuter les actes d'un premier ministre. F. G.

Drame impérial : Ce que l'on ne peut pas dire à Berlin, par Jean de Bonnefond. Un vol. in-18. Paris, librairie Dentu; 1888.

Tout ce qui se dit de l'Allemagne a le don d'exciter à l'extrême la curiosité du public français; il en est de même de ce qui se dit, mais bien plus encore de *ce qui ne peut pas se dire à Berlin.* En prenant les neuf mots que nous venons de souligner pour sous-titre de son livre, M. de Bonnefond s'est donc assuré

de nombreux lecteurs. Nous devons le dire tout de suite : si l'appât du titre ici est puissant, pas un de ceux qui y ont répondu n'a eu à le regretter. Correspondant du journal *le Gaulois*, expulsé du territoire de l'empire allemand par M. de Bismarck, — qui le trouvait gênant, — M. de Bonnefond raconte dans ce livre, en effet, les grands et dramatiques événements dont il a été le témoin, — et un témoin en position de bien voir, — tant à San-Remo qu'à Berlin, pendant un an.

Victor Hugo a nommé et justement nommé l'année 1870-1871 l'*Année terrible*. L'année 1887-1888 portera sans doute, dans l'histoire d'Allemagne, le nomde l'*Année tragique*. Est-ce une loi qui pèse sur les empires en ce siècle, qu'ils engendrent des situations dont la fatale grandeur rappelle en les dépassant les plus saisissantes conceptions des plus puissants poètes inventeurs de tragédies, depuis les tragiques grecs jusqu'à Shakespeare ? Quand on achève de lire le *Drame impérial*, on se demande si le souvenir des drames de Sainte-Hélène, de Queretaro, de Chislehurst, de Pétersbourg ne pâlit pas devant l'impression de celui qui se poursuit encore à Berlin ; on ne sait, de ces trois augustes femmes, la veuve de l'empereur Maximilien, la veuve de l'empereur Napoléon III, mère du prince impérial mort, la veuve de l'empereur Frédéric III, mère de l'empereur Guillaume II vivant, on ne sait laquelle est le plus cruellement frappée par le destin.

M. de Bonnefond a raison de croire que ce qu'il a dit à Paris, il n'eût pu le dire à Berlin ; car s'il peut déclarer, — et son livre justifie sa déclaration, — qu'il parle sans haine, d'autre part, il ne dissimule rien de ce qu'il sait. Or il sait bien des choses et des plus graves, dont je laisse l'entière surprise au lecteur. Pour s'en convaincre, que celui-ci ouvre le volume aux premières pages, il y trouvera le récit de la scène où le docteur Mackenzie, mis au pied du mur par l'impératrice Victoria exaspérée de ses réticences sur la cause de la maladie, répond à une dernière violence par cette brutalité : « Vous voulez le savoir ? Eh bien, il meurt de la syphilis ! » Le lecteur y trouvera aussi le récit des suites de cette réponse et celui des conditions dans lesquelles Frédéric III, alors kronprinz, contracta cette maladie pendant le voyage d'inauguration de l'isthme de Suez. L'empereur actuel, atteint également du même mal, ne serait pas, à ce qu'il paraît, allé le chercher si loin ; c'est à Bade qu'il aurait pris le poison. Que dirait donc de telles révélations le chancelier, qui qualifie d'injurieuse pour la mémoire du dernier empereur la publication du *Journal* de ce même souverain et qui, à cet effet, nie l'authenticité du document ? M. de Bismarck aura à compter avec bien d'autres révélations encore, si nous nous en rapportons aux termes d'une lettre de l'impératrice Victoria, en date du 25 juillet, publiée par M. de Bonnefond, et où la fille de la reine Victoria fait allusion à certaines pièces qu'elle a envoyées en Angleterre et dont Guillaume II exige en vain la restitution.

« Je ne veux pas et ne peux pas rendre ces documents, — écrit elle, — parce qu'ils sont ma force et ma défense. Si je n'avais pas cette arme, je ne serais pas en sûreté en Allemagne. Tant que les documents sont à Londres, on ne me fera aucun mal ici, parce que si je finissais subitement, ma mère me vengerait... Les documents rendus, je devrais tout craindre. » Quel jour sinistre jette sur les rapports de la mère et du fils cette page détachée du *Drame impérial!*

Historique du 9e Régiment de Cuirassiers, *d'après les archives du Corps, celles du dépôt de la Guerre et autres documents,* par A. DE MARTIMPREY, capitaine-instructeur au Régiment. Un vol. in-8°. Paris, Berger-Levrault et Cie ; 1888.

Nous ne voudrions pas affirmer que les innovations secondaires et de détail introduites dans l'armée par les innombrables ministres qui se sont succédé aux bureaux de la guerre, depuis 1870, aient toutes été également heureuses. Nous considérons, en particulier, comme profondément regrettable la suppression des costumes distincts en chaque arme, remplacés par le très laid et très peu martial, mais uniforme dolman long et lâche qui disgracie toute notre jeune armée. Par contre, nous ne saurions approuver trop hautement l'affichage multiplié dans chaque caserne et dans toutes les chambrées de tableaux rappelant les actions d'éclat du régiment. C'est par le même principe excellent que le ministère de la guerre encourage, sollicite même, la rédaction et la publication d'*Historiques* de tous nos régiments. Il en a déjà paru un certain nombre. Tous n'ont pas la même valeur, dit-on, et il en est bien peu qui réalisent l'idéal de cette publication telle que nous la concevons : idéal peut-être irréalisable, d'ailleurs, sans le concours de l'État, non sous forme de souscription, mais bien de subvention. Édités comme ils le sont pour la plupart, par l'honorable maison Berger-Levrault, ils demeurent, en effet, inabordables au simple troupier, qui ne prélèvera jamais sur son modeste « prêt » le prix d'un volume in-octavo tel que l'*Historique du 9e Régiment de Cuirassiers* que nous avons sous les yeux. Le principal objet de la publication, dès lors, n'est-il pas manqué, si, comme nous le croyons, cet objet est d'éveiller et d'entretenir l'amour et le noble orgueil de leur régiment dans le cœur de tous les hommes qui lui appartiennent et successivement le traverseront ? Quand les divers *historiques*, jusqu'à présent publiés individuellement par leurs auteurs et rédigés au gré de chacun d'eux, formeront un nombre suffisant, il se trouvera très probablement un éditeur pour reprendre à nouveau la publication de monographies écrites d'après les précédentes sur un plan d'ensemble méthodique, éditées dans le même format et à bon marché. — Cela dit, ou plutôt indiqué, il nous reste à peine la place nécessaire pour rendre justice en quelques mots au travail fort bien fait de M. le capitaine de Martimprey sur le 9e Cuirassiers, qui, de 1684 à 1870, a pris glorieusement part à plus de 20 sièges et de 80 combats ou batailles, parmi lesquels Hohenlinden, Austerlitz, la

Moskowa, Fleurus, etc., tous décrits par l'auteur. Les annexes du livre ne sont pas moins intéressantes que le livre même. On y trouve notamment la liste des officiers et des hommes tombés au champ d'honneur et les états de service de tous les officiers supérieurs qui ont commandé le régiment. Véritables lettres de noblesse du 9e Cuirassiers. E. C.

François-Joseph Ier et son règne, 1848-1888, *à l'occasion du quarantième anniversaire de son avènement au trône,* par A. DE BERTHA. Un vol. in-8°, avec gravures, dont une eau-forte de Manesse. Paris, L. Westhausser, éditeur; 1888.

M. Alexandre de Bertha nous était déjà connu depuis longtemps comme un compositeur de musique d'une rare et supérieure originalité, — il a même fait recevoir et jouer ici à Paris, sous la direction de M. Carvalho, un petit opéra-comique sur un livret de M. Jules Levallois, tiré de l'histoire de Hongrie : *Mathias Corvin;* — nous savions aussi qu'il avait publié dans *le Ménestrel,* si nos souvenirs sont exacts, diverses études critiques et historiques, notamment l'*Histoire* peu connue *de la Musique magyare,* œuvre doublement intéressante, l'auteur étant lui-même Hongrois et musicien. Mais nous ignorions que M. A. de Bertha fût en outre un historien politique, et nous croyons que *François-Joseph* est, dans ce nouvel ordre d'idées, son livre de début, en supposant qu'il soit suivi d'autres travaux dans la même direction, ce qui ne nous est pas démontré.

L'ouvrage, en effet, a deux fois, à nos yeux, le caractère d'une œuvre de circonstance. Il a été publié, — le titre nous en informe, — « à l'occasion du quarantième anniversaire » de l'avènement de François-Joseph; mais une autre considération, pensons-nous, a déterminé l'auteur à écrire ce livre politique et lui a fait, pour l'écrire, saisir cet à-propos. M. A. de Bertha habite la France depuis environ un quart de siècle, il s'y est fait d'illustres et de nombreuses amitiés et fixé par un lien puissant; il aime donc d'un amour profond cette terre française, qui fut pour lui si hospitalière et comme une seconde patrie. Mais il n'en est pas moins resté fidèle et tendrement attaché à la patrie hongroise, sa véritable patrie. Or, les événements politiques ont pris un tel cours en Europe, depuis 1870, que de plus en plus, malgré bien des barrières, la France et la Russie tendent à se rapprocher l'une de l'autre et, dans une certaine mesure, à confondre leurs intérêts ; au contraire, l'Autriche-Hongrie s'est faite l'étroite alliée de l'Allemagne. L'objet visible, sinon ouvertement déclaré, du livre de M. de Bertha, est de détourner le courant des sympathies françaises au profit de sa patrie natale et au détriment de la Russie, dont elle est l'éternelle adversaire. L'auteur de *François-Joseph* réussit effectivement à faire estimer, respecter et aimer le souverain dont il retrace la vie avec de curieux détails antérieurement ignorés, et nous montre les affinités qui existent entre ses peuples et le peuple français. Dans la mesure du possible, il a donc atteint son but. Mais qu'importent les mutuelles sympathies des peuples entre eux! Est-ce qu'ils ne sont pas à la merci des ambitions des gouvernants? E. C.

BIBLIOGRAPHIE — MONOGRAPHIE

— Singularités — Compilations — Curiosités littéraires —

Le Livre, son passé, son présent, par THOMAS SZANA (« A Könya régen és most "). Un vol. petit in-8°.

Cette petite monographie du livre, la première qui ait été publiée en Hongrie, n'était primitivement destinée qu'à servir de matière à une conférence que l'auteur a faite. Au fur et à mesure qu'il développa son sujet, le travail a pris les dimensions d'un petit livre. Ce n'est, à vrai dire, qu'une esquisse, mais bien nette dans son cadre restreint. L'auteur dresse en huit chapitres l'histoire du livre; il nous expose ce qu'il était dans l'antiquité, pendant le moyen âge, et ce qu'il est devenu par suite de l'invention de l'imprimerie. A son avis, dans le passé éloigné de l'antiquité et du moyen âge, le livre était un objet de luxe, et c'est l'imprimerie qui en a fait ce qu'il doit être : un moyen de développement des facultés intellectuelles. Depuis le moyen âge, nous trouvons des bibliophiles en Hongrie. Au nombre des

bibliothèques les plus remarquables on peut mentionner celles du roi Matthias Corvin, de Georges Thurzo, de Janus Pannonius, de Jean Vitèz qui sont célèbres. La bibliomanie n'a jamais cessé en Hongrie, pas même aux XVIIe et XVIIIe siècles, époque pendant laquelle l'étranger nous présente comme en décadence très marquée sous ce rapport. C'est pendant la deuxième décade de notre siècle que la bibliomanie a pris un nouvel essor, et principalement en France. En parlant du livre et de sa décoration, M. Szana ne passe pas sous silence la reliure, à laquelle il consacre un chapitre entier de son livre. Il le fait suivre d'indications sur les vieux et les nouveaux catalogues et de quelques observations sur la bibliomanie. Il développe l'influence de Brunet sur le goût des livres, rend un juste hommage aux bibliographes et aux collectionneurs français, dont il apprécie le mérite. La différence entre le collectionneur français et italien lui donne matière à quelques observations des plus justes et des plus intéressantes, mais pas trop flatteuses pour les bibliophiles italiens. Finalement il esquisse rapidement un tableau des éditions françaises de grand luxe, le tout d'un style facile et avec une abondance de petites anecdotes qui en rendent la lecture agréable. Le volume, d'une belle impression et orné de plusieurs héliogravures, est sorti des presses de la maison Hornyánszky, qui est une des mieux outillées de Budapest. D^r^ B.

GÉOGRAPHIE

— Voyages — Mœurs et Coutumes —

La Suisse inconnue, par VICTOR TISSOT. Un vol. in-18. Paris, E. Dentu; 1888.

Bien que voyageur infatigable, M. Victor Tissot, cependant, n'est point de ceux que nos voisins d'outre-Manche désignent sous le nom de *globe-trotters*. Ses curiosités ethnographiques ne le poussent pas vers les terres inexplorées des continents lointains : les races noire, jaune ou rouge ne l'attirent point; la race blanche et le continent européen suffisent amplement pour alimenter son appétit d'inconnu. Quelques-unes des diverses parties de l'Europe lui ont déjà inspiré une douzaine de volumes : la Russie, l'Autriche, la Hongrie et surtout l'Allemagne, volumes qui sont dans toutes les mains. Aujourd'hui, la contrée inconnue qu'il prétend nous révéler, c'est la Suisse, car il y a Suisse et Suisse; celle qu'il appelle la Suisse de bazar, des hôtels à vingt francs par jour, la Suisse des étrangers, que tout le monde connaît; et celle que l'on ne connaît point, des hôtels à cinq francs, la Suisse des Suisses en un mot. Celle-là, c'est l'Engadine, le glacier du Rhône, le canton des Grisons, le Valais et la Gruyère. En ce dernier livre, M. Victor Tissot reste fidèle à la façon de procéder par anecdotes qui lui attire tant de lecteurs. Et ceux-ci, à leur tour, demeureront fidèles à leur conteur favori. E. C.

Du Danube à la Baltique : Allemagne, Autriche-Hongrie, Danemark. *Descriptions et souvenirs,* par GABRIEL THOMAS. Un vol. in-18. Paris, Berger-Levrault et Cie; 1888..

C'est au lecteur qui se propose de parcourir les divers pays visités à plusieurs reprises par M. Gabriel Thomas, et à celui qui en revient, que s'adresse plus particulièrement le livre *Du Danube à la Baltique.*

L'un y trouvera des renseignements, le second des souvenirs. En ce long parcours, en effet, l'auteur décrit avec une patience infatigable, avec une abondance de détails que rien ne lasse, tout ce qui se rencontre en son itinéraire. Villes, capitales, villes moindres et bourgades, villages et hameaux, monts et collines, vallées et vallons, fleuves et rivières, plaines et forêts; dans les cités, palais, châteaux, églises, couvents, musées, places publiques, statues, promenades, rues, etc., etc., rien n'échappe au regard insatiable du voyageur, et tout est aussitôt fixé sur son carnet. Un collaborateur des *Guides-Joanne* n'agirait pas autrement. Les descriptions succèdent aux descriptions, sans relâche, de page en page, depuis la première jusqu'à la 585e et dernière.

Aimez-vous la muscade? On en a mis partout,

comme et plus même qu'en un roman naturaliste, à cela près cependant qu'elles font trop souvent longueur dans le roman, alors que dans le volume de M. Gabriel Thomas elles sont évidemment l'unique objet du récit; peut-être même sont-elles celui du voyage. Si bien qu'elles soient faites, ces descriptions, je n'oserais affirmer qu'on les peut lire à la suite sans distraction ni lassitude. Dans le doute, nous conseillons au lecteur d'adopter le parti que nous avons pris nous-même, et de suspendre sa lecture çà et là pour en prolonger l'intérêt. L'œuvre de M. Gabriel Thomas vaut bien qu'on ait recours à cette précaution. Le procédé nous a réussi, et pour un peu de prévoyance, nous avons pu rester sous le charme jusqu'au bout de ce voyage *Du Danube à la Baltique.*

Les Russes dans l'Asie centrale et le chemin de fer transcaspien : Voyage à Merv, par Edgar Boulangié, ingénieur des ponts et chaussées. Ouvrage contenant 84 gravures et 14 cartes. Un vol. in-16 de la *Collection des voyages illustrés.* Paris, 1888; librairie Hachette.

Le nom de la ville de Merv, — qui était, il y a si peu de temps encore, le point extrême de l'occupation russe dans l'Asie centrale, — nous est devenu familier récemment par les récits, qui remplissaient nos journaux, de la rapidité prodigieuse et des moyens d'action non moins merveilleux avec lesquels le général Annenkof a dirigé, comme chef suprême, la construction du chemin de fer transcaspien. Le *Voyage à Merv* de M. Edgar Boulangié ne nous prend donc pas au dépourvu d'informations. Il arrive à point, au contraire, pour nous donner le complément d'informations dont ces récits nous ont inspiré le vif désir. L'auteur accomplit ce vaste parcours en trois étapes formant autant de chapitres de son livre. Il est vrai que ces étapes sont de belle taille : de Paris à Bakou, de Bakou à Ghéok-Tépé, de Ghéok-Tépé à Merv. Assurément cette première partie du livre est intéressante; mais l'intérêt redouble aux chapitres suivants, qui sont consacrés aux détails d'exécution de la ligne, au *train de pose*, aux bataillons des chemins de fer, à la marche des travaux, aux mœurs des populations indigènes, aux prévisions du prolongement très prochain de la ligne jusqu'à Samarcande. Depuis le voyage de l'auteur, non seulement ces prévisions se sont réalisées, car la ligne a atteint Boukhara et Samarcande, et une longueur totale de 1,442 kilomètres, en partant de la rive orientale de la mer Caspienne, à Ouzoun-Ada, dans la direction générale de l'ouest à l'est; mais déjà les ingénieurs russes projettent de pousser les travaux de construction jusqu'à Tachkent, sur une nouvelle longueur d'environ 260 kilomètres, vers la frontière chinoise.

Dans le trajet de retour, M. Edgar Boulangié, revenant sur ses pas, s'arrête plus longuement à Bakou et au pittoresque bassin pétrolier de la presqu'île d'Apchéron. — Les quatorze cartes et les quatre-vingt-quatre gravures qui accompagnent le texte de ce volume le complètent de la façon la plus heureuse, car elles donnent satisfaction à la curiosité du regard sollicitée par celle de l'esprit déjà satisfaite.

Voyage d'une femme aux montagnes Rocheuses, traduit de l'anglais de J.-L. Bird par E. Martineau des Chesnez. Un vol. in-18. Paris, librairie Plon, 1888.

Les montagnes Rocheuses forment l'épine dorsale de l'Amérique du Nord. C'est l'une de ses vertèbres les plus puissantes, celle qui traverse le Colorado, l'état compris entre l'Utah et le Kansas, que Mrs. J. L. Bird a parcourue, et particulièrement dans cette chaîne rocheuse, East-Park (le Parc de l'Est, que, je ne sais pour quelle raison, le traducteur orthographie l'Estes-Park). Il faut comprendre sous ce nom de parcs des centaines de vallées, petites et grandes, situées à des altitudes variant de 6,000 à 11,000 pieds, et abritant des prairies immenses qui forment des pâturages fleuris, parsemés de groupes d'arbres; ces prairies descendent jusqu'à de rapides cours d'eau, d'un côté, et remontent, de l'autre, par de douces clairières, jusqu'aux forêts sombres d'où émergent les pics neigeux de la montagne. Les parcs sont les pâturages préférés d'une multitude d'animaux sauvages : le daim, l'élan, le lion des montagnes Rocheuses, l'ours gris, le loup poltron entre autres, et sont, à ce titre, d'admirables territoires de chasse. East-Park, la merveille du Colorado, présente les beautés réunies de tous les autres parcs. On y parvient le plus souvent par le *canyon* de la Saint-Vrain. Les canyons sont des gorges, ou plutôt des ravins, d'une profondeur infinie, au fond desquels un cours d'eau, qui reçoit le nom du canyon ou le lui donne, se précipite entre deux murailles coupées à pic, sortes de falaises vertigineuses formées de superpositions de rochers fantastiques d'une coloration extraordinaire, où se combinent les taches de carmin, de vermillon, toutes les nuances du vert, le bleu, le jaune, l'ocre, l'orange, le violet et le rouge pourpre. La plupart de ces canyons sont des passes noires d'ombre et si étroites qu'il faut, pour les suivre, marcher dans le lit du torrent, en contournant la base des colossales pyramides de roches où il est encaissé. Mrs. Bird a séjourné environ quatre mois, de septembre à décembre, dans East-Park. La description des lieux et de la vie qu'elle y a menée, perdant la notion du temps, ne ressemble à rien que l'on connaisse; rien ne saurait en donner idée que la lecture on ne peut plus attachante du volume. « La physionomie d'East-Park, dit l'auteur, n'est pas la douceur : c'est la grandeur et le sublime. » Son livre rend bien cette impression.

Le Littoral de la France. *Sixième partie.* **Côtes provençales : De Marseille à la frontière d'Italie,** par V. Vattier d'Ambroyse. Un vol. in-4° de 600 pages. Paris, V. Palmé, 1888.

L'ouvrage dont nous annonçons aujourd'hui la sixième et dernière partie est en cours de publication depuis huit ans. Chaque partie formant un volume complet en soi, qui peut être détaché de l'ensemble, il est intéressant de rappeler ici l'itinéraire suivi par l'auteur et les grandes étapes qu'il s'est tracées en ce long parcours du littoral de la France. Nous désignons ces étapes par le titre des parties dont elles ont fourni la matière : I. Côtes normandes : *De Dunkerque au Mont-Saint-Michel ;* — II. Côtes bretonnes : *Du Mont-Saint-Michel à Lorient ;* — III. Côtes vendéennes : *De Lorient à la Rochelle ;* — IV. Côtes gasconnes : *De la Rochelle à Hendaye* (frontière d'Espagne) ; — V. Côtes languedociennes : *Du cap Cerbère à Marseille ;* — VI. Côtes provençales : *De Marseille à la frontière d'Italie,* qui clôt la série et fait l'objet du présent volume.

Quand on se dit que *le Littoral de la France* est une

œuvre originale, très neuve par la façon dont elle a été conçue et exécutée, qu'elle ne ressemble nullement à un travail de compilation, que M. V. Vattier d'Ambroyse a seul, sans collaborateurs d'aucune sorte, rempli cette tache formidable, on s'étonne, non qu'il lui ait fallu huit ans pour l'accomplir, mais que huit années y aient suffi. L'auteur, en effet, s'était promis, il avait même promis à ses souscripteurs rien de moins que « de décrire en entier le littoral français, ses ressources naturelles, sa marine et ses populations maritimes. » Qu'a-t-il fait? Depuis la frontière franco-belge jusqu'à la frontière franco-espagnole (sud-ouest); depuis la limite pyrénéenne française jusqu'à l'Italie, ayant visité nos villes, grandes et petites, nos bourgs, nos hameaux du littoral, il les décrit avec une minutieuse exactitude, rappelle leurs origines et leur développement historique, montre leurs richesses monumentales, leurs trésors d'art, leurs beautés pittoresques, le mouvement de leur commerce et de leur industrie. Il nous fait connaître de même nos ports militaires, marchands et pêcheurs, nos rades, nos golfes, jusqu'à nos moindres refuges, mettant ainsi en pleine lumière tout ce qui touche notre marine militaire et commerciale. Sur chaque lieu, il nous donne, en outre, de courtes mais substantielles notices historiques et biographiques, sans négliger le côté légendaire, auquel il fait la place aussi large que possible.

De son côté, l'éditeur n'a rien négligé pour augmenter encore l'intérêt du texte en multipliant les cartes, les plans et les dessins avec une généreuse profusion. On ne compte pas, en chaque volume, moins de 300 gravures courant parmi les lignes, et il faut y ajouter 60 grandes planches hors texte. La gravité du format in-quarto répond à l'importance et à la valeur d'un livre bien fait pour répandre la connaissance et l'amour de la patrie française, représentée ici par le merveilleux développement de ses côtes en leur variété intéressante, et par son admirable population maritime en sa vaillante et saine activité.

Cette féconde collaboration de l'auteur et de l'éditeur, leur émulation à bien faire a engendré cette œuvre de longue haleine, qui est non seulement une des belles entreprises de librairie de notre temps, mais une publication qui survivra longuement à sa date, car le livre de M. Vattier d'Ambroyse est définitif; nul ne sera tenté de le refaire avant un demi-siècle.

E. C.

SCIENCES

— Philosophie — Morale —

La Mimique et la Physiognomonie, par le Dr Th. Piderit, traduit de l'allemand d'après la deuxième édition, par A. Girot, professeur agrégé d'allemand au lycée du Havre. Un vol. in-8° de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, avec 95 gravures dans le texte. Paris, Félix Alcan, 1888. — Prix : 5 francs.

C'est à Darwin que nous devons, en quelque manière, de pouvoir lire l'ouvrage de M. Piderit.

Les questions de l'expression des sentiments, des jeux de la physionomie, elles avaient été discréditées par quelques auteurs qui les avaient abordées avec le parti pris de soumettre certains faits observés, — et comment observés, — à un système d'explications préconçues; leurs écrits, un instant fameux, avaient eu cette fortune, malheureuse pour nous, de faire oublier d'autres ouvrages déjà parus, et ceux-là dignes d'attention, de faire dédaigner des traités, qui, publiés par la suite, ont, eux, une véritable valeur; — l'ouvrage posthume de Gratiolet n'a pas trouvé, que nous sachions, quand il parut, de nombreux lecteurs. — Le chef de l'école transformiste est un observateur dès longtemps exercé, et l'on ne peut lui reprocher, à lui, d'avoir jamais manqué à la sincérité scientifique; mais il a conçu des hypothèses, il prétend les vérifier; acquisition par le moyen de l'habitude, fixation grâce à l'hérédité des divers modes d'activité, ce sont deux des théories qui lui sont chères, et dont il s'applique à trouver la confirmation jusque dans les mines et gestes des êtres animés; il a ses préjugés, il a son parti pris, et son livre de *l'Expression des sentiments chez l'homme et chez les animaux* a cette fortune contraire de ramener l'attention sur les questions discréditées qui semblaient d'un intérêt médiocre, de faire recourir à tant d'ouvrages oubliés ou encore plus qu'à demi inconnus.

Après le maître, un disciple, M. Montegazza publie son traité de *la Physionomie et l'expression des sentiments*; et les écoles psycho-physiologistes, anglaise, allemande, française, et nos écoles de la Salpêtrière, de Nancy, regardent pareillement à l'expression des sentiments. Mécanisme, actions réflexes, ou liberté, en dépit de quelques apparences de nécessité, et jeu de la volonté spontanée, voilà qui est en question. On tâche à observer de plus près, on s'enquiert des observations déjà faites et faites dans différentes conditions, aussi des inductions proposées par les Oken, les Baumgaertner, les Duchemin, les Gratiolet.

Dans un de ses essais, M. Wundt porte ce juge-

ment : « Darwin a surtout prouvé deux faits. Le premier est la similitude universelle des mouvements d'expression chez les différentes races humaines, même une certaine concordance plus générale encore dans l'expression des états de l'âme chez différents animaux. Le second fait consiste dans la transmission par voie d'hérédité de père en fils de certaines formes déterminées et individuelles de l'expression. Mais, quelque reconnaissance que nous devions à Darwin pour avoir établi ces faits et un très grand nombre d'observations particulières, nous trouvons peu satisfaisants les principes généraux d'où le célèbre naturaliste fait découler tous les mouvements expressifs. Deux d'entre eux, les deux premiers, ramènent à un seul motif psychologique, à l'habitude... Mais finalement l'habitude explique tout, et, pour cette raison même, elle n'explique rien. C'est par l'habitude que nous mangeons et buvons, que nous parlons et agissons. C'est un de ces concepts qui témoignent uniquement d'une lacune dans notre intelligence et dont on pense souvent qu'ils comblent aussi cette lacune. *Association par habitude* est une expression qui dit simplement qu'il existe une certaine association, mais ne nous donne en aucune façon le pourquoi de cette association. Et quand bien même nous voudrions nous contenter de cette association par habitude, il ne s'ensuivrait pas cependant encore nécessairement qu'un état de l'âme opposé dût être aussi accompagné du mouvement contraire. » L'auteur des *Éléments de psychologie physiologique*, s'efforçant, dans plusieurs chapitres, de dégager « le motif psychologique des mouvements expressifs », conclut comme avait conclu M. Piderit en son *Wissenschaftliches System der Mimik und Physiognomik*, publié il y a vingt ans.

Sur le dire de M. Wundt, on pouvait croire que l'ouvrage était d'importance ; la lecture qu'on en peut faire aujourd'hui, grâce à la traduction de M. Girot, ne trompera aucune espérance.

Le travail est divisé en deux parties : dans la première, consacrée à la mimique, l'auteur recherche comment et pourquoi certains muscles de la face sont contractés par certaines émotions de l'âme, et dans la seconde, qui a trait à la physionomie, il montre comment ces traits *mimiques* deviennent, par une répétition fréquente, des traits persistants.

La première partie comprend sept chapitres. Aux chapitres III, IV, V et VI, surtout des observations : il s'agit de la mimique des yeux, et M. Piderit de décrire les mouvements d'expression, la mobilité du regard, fermeture et ouverture des yeux, éclat du globe oculaire ; il s'agit de la mimique de la bouche, et les mouvements des muscles buccaux sont étudiés dans leurs rapports avec le goût, avec l'ouïe ; il s'agit de la mimique du nez, enfin des rires et des pleurs. Au chapitre VII, un simple résumé des observations déjà relatées. Le chapitre Ier est un chapitre d'histoire et de bibliographie qui se termine sur quelques paragraphes dans lesquels M. Piderit parle de l'utilité qu'il y a pour l'artiste à connaître des recherches physiologiques et psychologiques quant à la mimique. — Nous ne sommes pas sur ce dernier point de l'avis de l'auteur. Le meilleur ouvrage didactique ne tiendra jamais lieu de l'observation personnelle ; le peintre, le sculpteur doivent, non pas étudier dans quelque livre, mais voir, mais observer par eux-mêmes.

Le chapitre II porte pour titre : *Causes psychologiques des mouvements musculaires d'expression*. L'auteur y formule les propositions suivantes : Tout organe sensoriel qui possède la propriété de n'être imitable que par certains stimulants qui lui sont adéquats jouit en outre de la propriété particulière d'être imité harmonieusement par quelques-unes de ces irritations adéquates et inharmonieusement par quelques autres. C'est à cette originalité de ses organes sensoriels que l'homme doit la faculté de pouvoir former des représentations agréables ou désagréables ; ces représentations sont premièrement celles que tous reconnaissent comme agréables ou désagréables, et, en second lieu, celles qui, correspondant à des penchants ou à des répulsions innées ou dues à l'habitude, sont senties individuellement comme agréables ou désagréables. — Les représentations apparaissent à l'esprit objectivement ; agréables ou désagréables, elles apparaissent comme des objets agréables ou désagréables ; plus une représentation est généralisée, abstraite, dématérialisée, moins elle ramène naturellement avec elle le souvenir de diverses impressions sensorielles, harmonieuses ou inharmonieuses, qui lui ont donné naissance ; il est toutefois des représentations des plus abstraites qui impressionnent encore l'esprit, et le mot *douleur*, par exemple, désigne des impressions inharmonieuses du sens du toucher, ou encore le caractère désagréable de maintes représentations abstraites. — Les mouvements musculaires d'expression occasionnés par des représentations agréables ou désagréables se rapportent à des impressions sensorielles harmonieuses ; en d'autres termes, les mouvements mimiques des muscles causés par des représentations agréables sont tels qu'ils semblent faciliter et seconder la réception d'impressions sensorielles harmonieuses ; les mouvements musculaires d'expression provoqués par des représentations désagréables sont tels qu'ils paraissent rendre difficile et empêcher la réception d'impressions sensorielles inharmonieuses.

Pour M. Piderit, comme pour M. Wundt, l'attention est proprement la direction de la volonté, et l'activité volontaire joue un grand rôle dans l'association des représentations distinctes.

La seconde partie est encore d'importance, l'auteur s'étant attaché à démontrer que les formes solides des os du crâne et de la face n'ont pas de valeur pratique pour le jugement psychologique d'un homme, que des traits physiognomoniques dus à la répétition fréquente des mouvements musculaires d'expression ne permettent de tirer aucune conclusion certaine relativement aux qualités intellectuelles. Un chapitre de bibliographie, et des chapitres dans lesquels il est traité de la physiognomonie des yeux, de celle de la bouche, de celle du nez, des signes phy-

siognomoniques dus à un rire ou à un sourire fréquents. M. Piderit ne raille pas seulement Gall, Lavater, mais aussi M. Lombroso.

La Philosophie religieuse en Angleterre depuis Locke jusqu'à nos jours, par Ludovic Carrau, directeur des conférences de philosophie à la faculté des lettres de Paris. Un vol. in-8° de la Bibliothèque de philosophie contemporaine. Paris, Félix Alcan, 1888. — Prix : 5 francs.

Il n'est pas d'analyses si bien faites qui puissent vraiment dispenser un lecteur, qui sait lire, de recourir aux ouvrages analysés. Mais on n'a pas le loisir de tout lire, et, aurait-on ce loisir, nombre d'ouvrages, publiés en différents pays à un siècle ou à l'autre, n'ont pas été traduits; pour ceux qui ont été traduits, — nous parlons des ouvrages anciens, — les exemplaires sont devenus assez rares et ne se trouvent plus guère que dans les bibliothèques publiques; à combien a-t-il été donné de pouvoir regarder aux traités de Butler, aux écrits de Tolland? Il faut applaudir au zèle des érudits qui nous font connaître tels auteurs de qui nous serions fort empêchés de pénétrer nous-mêmes la mentalité plus ou moins originale.

On ne parle pas d'un ouvrage sans se découvrir soi-même par de certains côtés, alors même qu'on se défend toute critique, et, à habileté égale d'ailleurs pour comprendre une doctrine différente de celles qu'ils nourrissent, ce sont les esprits les moins banals qui accusent le plus leur personnalité. C'est l'inconvénient et c'est l'intérêt des analyses dues à la plume de ceux-là qui ont, avec des vues propres en philosophie, un tour d'intelligence bien à eux. Comment M. Carrau a-t-il procédé? Toujours est-il qu'il a su parer à l'inconvénient; toujours est-il que, de ses études, ce ne sont pas celles qui nous font connaître Butler, Tolland, Bolingbroke et M. Albot, qui nous attachent le plus, que ses études sur les philosophes et penseurs de qui l'on sait plus que le nom, sur Berkeley, sur Hume, sur Hamilton, sur Stuart Mill, sur M. Herbert Spencer, sont toutes pleines d'enseignement. Un intérêt de curiosité, et, avec cette sorte d'intérêt, un autre encore.

M. Carrau nous donne une histoire de la philosophie religieuse en Angleterre aux XVIIIe et XIXe siècles. Il expose les doctrines idéalistes, sensationistes des divers auteurs que nous avons nommés, il montre quel était pour eux le fondement de la connaissance; il examine leurs doctrines éthiques, il dit comment ils ont déduit ou induit leur morale qui s'impose ou se propose, ou seulement se dégage de la moralité toujours en progrès; il regarde à leurs concepts de la divinité, à la façon dont ils ont entendu et la nature de Dieu et l'action divine.

En même temps que l'histoire de ces doctrines, M. Carrau nous en donne une critique. Il les considère en elles-mêmes et recherche, pour les signaler, les contradictions, les lacunes, les observations psychologiques contestables et les erreurs de raisonnement. Chacune de ces doctrines, il les rapproche de telle ou telle autre qui a été profanée à la même époque ou plus tard; enfin, aux unes et aux autres, il oppose, mais rapidement, les théories qui lui sont chères. — Ce n'est qu'aux dernières pages de son volume qu'il commente, discute, explique l'idée du parfait, l'unique fondement, pour lui, de la croyance à l'existence de Dieu. Pour nous, un autre fondement, mais si nous faisons le départ entre les critiques formulées par l'éminent professeur, mettant d'un côté celles qui ont trait aux théories telles que leurs auteurs les ont dédeloppées, jugées en elles-mêmes et comparées entre elles, nous dirons que les premières sont d'un grande valeur, que les secondes sont encore très dignes d'attention pour qui ne relève pas de la même école que M. Carrau.

La physiologie serait l'alpha et l'oméga de la philosophie, au jugement de beaucoup! Nous aimons de lire des ouvrages tels que cette *philosophie religieuse*.

Les Mensonges conventionnels de notre civilisation, par Max Nordau. Nouvelle édition soigneusement revue sur la treizième édition allemande, par Auguste Dietrich. Un vol. in-16. Paris, W. Hinrichsen, 1888. — Prix : 3 fr. 50.

Nous n'en doutons pas, l'ouvrage, chez nous, trouvera encore des lecteurs et encore des admirateurs.

Ce n'est pas certes l'*honnête homme* qui le pourra tant soit peu goûter, mais à combien est-il donné d'avoir vu Corinthe? à combien de pouvoir se plaire au commerce de Montaigne et de Pascal, d'Amiel et de Renan? Il faut aux dilettanti, comme les appelle M. Bourget, de délicates analyses, de fines observations, un peu de scepticisme, — qu'est-ce, en effet, que la vérité? — et beaucoup d'indulgence, — il est si malaisé de vouloir comme on doit, d'agir comme on veut! — Rares, en tout pays, sont les dilettanti; nombreux, par contre, ceux qui accusent une petite ouverture d'esprit et des passions très vives, un grand fonds d'optimisme sous un pessimisme apparent, et, sous le couvert de la libre pensée, le besoin de dogmes étroitement définis; nombreux ceux qui laissent paraître le souci comme instinctif de ne manquer point à la logique, et qui, inconsciemment, oublient la moitié au moins des données de leurs problèmes, tout ce qui tient de l'accident, des circonstances, sans parler du jeu des volontés humaines qui ne sauraient toujours s'accorder ni s'effacer; nombreux, ceux qui nourrissent le plus grand mépris de l'individu, parce que, pour orgueilleux qu'ils soient, ils ne se devinent pas des personnes, ceux qui prouvent en même temps la plus extrême confiance dans l'État, dont le pouvoir, suivant eux, n'a d'autre mesure que sa puissance : — les lois économiques ne prévalent pas contre cette puissance que rien ne limite en *droit* (un mot, au reste, qu'on n'entend pas); il y a une philosophie d'État, la *Science*, et l'État a pour mission, d'abord, d'enseigner exclusivement la vérité, ensuite de forcer aux applica-

tions. — Nombreux ceux-là qui sont préparés à accueillir avec enthousiasme les dénonciations de M. Max Nordau.

Le monde s'ennuie, disait un homme d'État, il y a déjà plus d'un demi-siècle; le monde souffre, dit aujourd'hui M. Max Nordau, et les raisons de cette souffrance, il prétend les dégager : elles viennent de ce que, la Bonne Nouvelle ayant été déjà répandue, on vit encore dans l'erreur et dans le mensonge.

Le transformisme et l'évolution sont *vérités* qui ont déjà pénétré tous les esprits, et les temples et les églises sont encore pleins de gens qui marmottent de vaines prières, et l'État (l'État allemand, d'autres pareillement) rétribue des membres du clergé, des professeurs de théologie.

Darwin et Spencer sont célébrés dans les journaux et dans les revues, leurs doctrines sont vulgarisées et admises, pourtant le mensonge monarchique, pourtant le mensonge politique : des rois absolus devant lesquels on se prosterne, des rois constitutionnels qui sont empêchés d'agir. Notons que pour se recommander de l'auteur des articles sur le *nouveau toryisme*, M. Max Nordau n'est nullement individualiste, — de Humboldt n'a plus guère d'autorité en Allemagne; — notons encore, cette fois à sa décharge, que M. Max Nordau ne prêche pas la complète égalité, se montrant en cela meilleur logicien que nombre de socialistes se réclamant de la science.

D'autres mensonges sont encore dénoncés, le mensonge économique : car menteurs, tous ces hommes de cœur qui se préoccupent d'améliorer la condition de l'ouvrier, du paysan; le mensonge matrimonial : on ment jusque dans la famille.

M. Max Nordau est bien Allemand, et nos conventionnels feront l'éloge de son livre. — Nous le recommandons, nous, à l'attention du lecteur, mais comme un résumé assez complet de doléances et d'aspirations qu'il y aurait danger à ignorer.

Dégénérescence et Criminalité, *essai physiologique*, par Ch. Féré, médecin de Bicêtre. Un vol. in-18 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, avec 21 graphiques dans le texte. Paris, Félix Alcan, 1888. — Prix : 2 fr. 50.

L'ouvrage s'ouvre sur une longue *introduction* dans laquelle l'auteur de *Sensation et mouvement* résume les résultats de toute une série de recherches quant aux conditions physiologiques des émotions. Dans une note (p. 34), il fait cette remarque que longtemps avant que les physiologistes eussent songé à enregistrer ces conditions, elles avaient trouvé des formules d'une grande exactitude dans le langage; « certaines expressions, comme : enflé par l'espérance, gonflé, bouffi d'orgueil, traduisent l'augmentation de volume qui existe réellement dans ces états psychiques; d'autres expressions qui ont trait à la température, comme : enflammé de désirs, échauffé par la colère, et dont l'exactitude n'a pas encore été vérifiée expérimentalement, concordent parfaitement avec ce que nous savons de l'état de la circulation dans ces émotions; les expressions figurées qui s'appliquent aux différents degrés de la crainte sont particulièrement frappantes d'exactitude : on dit rouge de honte, de pudeur; glacé ne s'accorde qu'avec les degrés les plus dépressifs de cette émotion : glacé d'horreur, d'effroi, d'épouvante ». Rappelant ces tropes et métaphores, il dit encore : « Il semble que les observations unanimes des hommes soient capables de déceler les phénomènes les plus délicats avec la même précision que les instruments les plus perfectionnés. » — Pourquoi tenir compte uniquement des observations des physiologistes ou psychologues sans le savoir? Leurs observations ont de la valeur, nous n'y contredisons pas, et leurs concepts, assez vagues, en ont moins, nous pouvons l'admettre; — faut-il en décider pourtant sans examen? La plupart, nous n'exagérons pas, la plupart de ceux qui disent de l'un de nous qu'il est gonflé d'orgueil, d'un autre qu'il est glacé d'horreur, *croient* à notre libre arbitre, au libre arbitre de l'homme; cette croyance, très commune, et qui sourd de la conscience, il la faut dédaigner? Vous répondez : le déterminisme absolu se prouve. Et si vos inductions n'étaient que des déductions retournées, le premier anneau de la chaîne étant une « vérité » *a priori*, une « vérité » à laquelle vous *croyez*? Si votre *évidence* avait pour premier commencement une *croyance* purement et simplement!

M. Féré, physiologiste, n'entreprend pas une étude de philosophie du droit pénal, il donne en trois pages (ch. Ier : la *Solidarité et le droit de punir*) une histoire de cette philosophie, — l'histoire est pour enchanter M. Eugène Véron et toute l'école matérialiste, — puis, se déclarant utilitaire, il passe à ce qui fait proprement l'objet de son travail. Est-il possible de distinguer entre les criminels, au sens où le mot s'entend communément? A quels signes reconnaître s'ils sont plus ou moins responsables? Quelles mesures de précaution, de défense, ont-elles à prendre? Telles sont les questions qu'il se propose de résoudre. Au chapitre II, intitulé : *l'Irresponsabilité morale et l'expertise médicale*, il définit le rôle de l'expert : « Le rôle de l'expert, dit-il, ne consiste pas seulement à exprimer une impression personnelle, plus ou moins justifiée par son expérience; il est nécessaire qu'il mette les faits en évidence par des caractères physiques capables d'être saisis même par des hommes étrangers à la science. Le juge peut tenir compte des probabilités et des vraisemblances; l'expert ne doit se prononcer que sur des faits matériellement prouvés. » La difficulté est, pour l'expert, de donner des preuves objectives, l'auteur ne le nie pas, au contraire. Le chapitre IV porte pour titre : *Crime et folie;* nous y lisons que « la parenté des criminels et des dégénérés, bien que constituant un argument en faveur de l'importance du rôle de l'hérédité dégénérative dans la genèse de la criminalité, s'oppose à ce que l'on considère l'hérédité comme une prédisposition fatale au crime ». Au chapitre VI, *Caractères anatomiques et physiologiques des criminels*, une ana-

lyse des travaux des criminalistes contemporains, de ceux de MM. Lombroso et Tarde, et cette déclaration : « Le type criminel n'est pas suffisamment défini, ni séparé des types qu'on peut considérer comme normaux ; il reste confondu par un grand nombre de caractères avec le type dégénéré, auquel ni Morel ni ceux qui l'ont suivi n'ont d'ailleurs essayé de fixer des limites précises ; il est donc impossible de baser sur lui une règle de conduite vis-à-vis des nuisibles, des antisociaux, qui restent sans caractère objectif spécifique. Si le criminel considéré en général ne peut pas être défini au point de vue anatomique et physiologique comme un type humain spécial, on n'est pas plus fondé à séparer des types particuliers de délinquants, comme l'a tenté M. Marro. » L'*Anomalie morale du criminel*, c'est le titre du chapitre VII; l'auteur s'en prend, dans ce chapitre, à M. Garofalo, à la thèse de qui il oppose cette autre thèse : L'erreur, qu'elle se produise chez un aliéné, chez un criminel ou chez un individu réputé sain d'esprit, a toujours pour condition physiologique un trouble sensoriel; et cette condition physiologique ne peut exister sans une anomalie ou une altération organique transitoire ou permanente qui est le substratum essentiel de l'erreur. Autre chapitre, le VIIIe : *Épuisement et criminalité*, et ces deux affirmations : aussi bien devant la science que devant le sentiment vulgaire, le malfaiteur n'est caractérisé que par son méfait ; — les criminels d'habitude et les criminels occasionnels ne sont séparés par aucun signe, tous sont des criminels nés avec une différence d'intensité dans la prédisposition, différence qu'on ne peut apprécier qu'*a posteriori*. Dans un chapitre encore (le IXe : *Dégénérescence et responsabilité*), des considérations pathologiques; tous les autres ont trait à l'hygiène sociale.

« L'homme est bon sortant des mains de la nature » ; c'était là un aphorisme à la fin du siècle dernier; et l'on aspirait à la liberté, et l'on proclamait les droits de l'homme, une personne morale. Voilà que notre siècle s'achève, on professe d'autres doctrines : l'homme est un automate ; on accuse d'autres aspirations ; ce n'est plus la liberté qu'on invoque, mais la solidarité; on va au socialisme, on rêve d'une bienfaisante tyrannie. F. G.

Analyse et synthèse, par BARBIÉ DU BOCAGE. 2 vol. grand in-8°. Paris, G. Masson, 1888.

La critique est désarmée. On ouvre le tome premier, et d'abord une touchante *dédicace* : « A MON AMÉLIE, *à ma femme tant aimée!* C'est à toi, cher ange, que je dédie ce livre, dans lequel j'ai conservé les pensées de ma jeunesse. Si, ne t'ayant plus à mon côté, j'ai trouvé la force d'écrire, c'est que le souvenir de ton encouragement suprême guidait ma plume. C'est une belle tâche, me disais-tu, de chercher à rendre les hommes meilleurs. Puisse-t-il m'inspirer, Celui que tu priais avec une foi si ardente, tandis qu'étendue sur ton lit de douleur, tes beaux yeux semblaient entrevoir les splendeurs célestes!... » — Après la dédicace, la *Préface* dans laquelle l'auteur avoue ingénuement avoir commencé de lire quelque traité de « philosophie classique » alors seulement que son ouvrage était achevé. « J'avais peur, écrit-il, de la séduction que pouvait exercer sur moi telle ou telle école, telle ou telle doctrine. » — Et, après la préface, il y a les premiers chapitres.

M. Barbié du Bocage n'a pas écrit à l'aventure; s'étant tracé un plan, il y a conformé la conduite de son travail. « Persuadé que Dieu est un principe d'où tout découle, j'ai scruté toutes les causes qui me paraissent être les causes premières et qui peuvent donner une idée satisfaisante du principe qui est pour moi l'essence même de Dieu! Puis, descendant par l'analyse de ces causes premières à la nature, à l'homme, j'ai suivi mon chemin jusqu'à ce que j'aie trouvé un temps d'arrêt, c'est-à-dire un point où ma doctrine ne concordait plus avec l'ensemble des choses. Mis ainsi au pied du mur, je remontai à la raison de mon départ pour examiner encore, et cela jusqu'à ce que j'eus (*sic*) trouvé un principe premier qui me donnât pleine satisfaction. Un principe tel, qu'il expliquât le pourquoi de la création, l'existence, le but et la dernière fin de l'homme ; qu'après l'analyse, il me fournît la synthèse générale. »

Il s'était choisi une méthode, il l'a suivie. « Toute œuvre philosophique veut l'emploi de la méthode consistant à passer du connu à l'inconnu. Cette marche, qu'ont heureusement suivie beaucoup de bons esprits, n'existe pas en mots propres dans cet essai général; mais ce desideratum n'est qu'apparent. C'est en me servant du contraire de cette méthode que je suis parvenu à quelques-unes de ces données qui forment le commencement de ce travail. Mon désir s'opposait à ce qu'il fût rédigé dans le sens du résultat obtenu au point de départ; car, par cette voie, on arrive rarement à trouver de la divinité une explication qu'on puisse présenter comme réelle et qui paraisse acceptable même à l'auteur. »

Nous ne discutons pas le plan ni la méthode. Chaque volume, grand format, compte cinq cents pages; on y trouve une métaphysique, une philosophie naturelle, une psychologie, une critique des systèmes philosophiques, — plus qu'étranges les jugements portés sur les penseurs du XVIIe siècle, sur Descartes, sur Pascal (tome II, p. 447), — aussi une morale et une philosophie de l'histoire.

Transcrivons un passage de l'un des chapitres consacrés à la morale : « Il existe trois sortes de morales : la morale de l'intérêt, qui répond à la recherche du vrai pour la satisfaction de nos besoins physiques ou moraux; la morale du devoir, qui nous dit ce que nous devons à nous-même, ce que nous devons à nos semblables, ce que nous devons à Dieu; et, enfin, la morale de l'amour, qui guide nos affections vers le Vrai, le Bien et le Beau, qui empêche de dévier le sentiment le plus exquis qui soit en nous, le sentiment qui est le trait d'union entre notre âme exilée et l'essence de Dieu. » (Tome I, p. 369-370.) Et l'auteur retient ces trois morales qu'il fait s'envelopper l'une l'autre. — La théorie est bizarre; plus bizarres sont les développements.

Tout en écrivant son livre, M. Barbié du Bocage avait une crainte. Elle ne lui venait pas « de ce que les athéistes, matérialistes ou autres pourraient penser de son œuvre » ; la peur était de n'être pas jugé comme il souhaitait de l'être par la masse de ceux pour lesquels il écrivait. Mais reproduisons les derniers membres de la période : Ma peur est « de voir mon dire renié par des individualités qui ne se sont jamais occupées de ces questions ou qui, les comprenant, n'oseront pas prendre parti avec vigueur; c'est de voir mes idées repoussées par d'autres, enfin, qui, pour ne pas troubler leur quiétude oisive et ne voyant pas la barbarie folle qui les menace, ne voudront pas me suivre pour empêcher l'invasion ». Il y aura toujours des indifférents parmi nous. M. Barbié du Bocage n'a pas cédé toutefois aux craintes qu'il a exprimées : « Mon cœur m'a dicté plus de phrases que mon cerveau, et une pensée m'a soutenu, c'est l'espoir de mettre au service des grandes vérités une doctrine qui me paraisse logique et dans laquelle bien des esprits dévoyés peuvent, je l'espère, trouver l'occasion d'un retour vers des idées consolantes. »

La doctrine, cela est sûr, ne paraîtra pas logique à beaucoup de bons esprits vraiment chrétiens, disons, — pour une moins grande extension et une plus grande compréhension, — à beaucoup de catholiques et de catholiques très romains : l'œuvre de M. Barbié du Bocage n'aura pas été pour cela complètement inutile; en y travaillant, il aura trouvé, lui, la consolation.

Critique de la raison pratique, par Emmanuel Kant. Nouvelle traduction française, avec un *Avant-propos sur la philosophie de Kant en France, de 1773 à 1814, des Notes philologiques et philosophiques*, par F. Picavet, agrégé de philosophie. Un vol. in-8° de la *Collection historique des grands philosophes*. Paris, Félix Alcan; 1888. Prix : 6 francs.

Sans doute, l'*Avant-propos* sera tenu pour un chapitre des plus curieux de l'histoire de la philosophie critique, et l'on saura grand gré à M. Picavet de s'être plu à rechercher si, — comme on l'a longtemps prétendu et comme le prétendait tout récemment encore M. Paul Janet, — Villers, en 1801, Mme de Staël, en 1813, avaient bien été les seuls, avec Degérando quelquefois nommé, qui eussent tâché à faire connaître la doctrine de Kant : il n'est pas, en effet, d'un intérêt médiocre d'apprendre qu'au lendemain de la mort de Robespierre l'abbé Grégoire se préoccupait de trouver qui fût propre à exposer, non plus seulement du haut de la chaire, comme on avait fait à Strasbourg quelque dix ou quinze ans auparavant, mais dans un écrit capable d'appeler l'attention de tous les esprits peu cultivés, la doctrine déjà préconisée de l'autre côté du Rhin par Reinhold; d'apprendre qu'à cette même époque et jusqu'à l'instauration de l'empire le criticisme était mieux entendu chez nous qu'il ne le fût par la suite et pendant tout un demi-siècle. M. Picavet, dans son étude, parle de Sieyès : Sieyès, ainsi que l'abbé Grégoire, ayant pensé opposer aux théories qui avaient abouti au système de la nature et qui ne tendaient à rien moins qu'à abaisser la nature humaine, la doctrine vraiment émancipatrice de l'esprit et de la volonté; il signale les Mémoires de l'Académie de Berlin qui, écrits en français, trouvaient, dans notre pays, de nombreux lecteurs : en ces Mémoires, le nom de Kant revenait assez souvent; il dit quand parurent la traduction des *Observations sur le sentiment du beau et du sublime*, celle du *Projet d'un traité de paix perpétuelle*, celle de *la Religion dans les limites de la raison;* il mentionne les travaux de Degérando, les attaques de Benjamin Constant, les articles de la *Décade*, les travaux encore de F. de Neufchâteau, de Destult de Tracy, de Mercier, de Prévost, de Lamoriguière, qui exposent ou discutent les thèses du philosophe de Kœnigsberg; il rappelle le conseil donné par Ampère à Maine de Biron, le conseil d'étudier le philosophe allemand. Que n'a-t-il poursuivi son histoire et que ne nous a-t-il conté la fortune du kantisme aux temps où l'hégélianisme comptait tant d'adhérents, aux temps moins lointains où MM. Lachelier, Secretan, Renouvier ont commencé de renouveler le criticisme? Plus aisée que celle qu'il a entreprise eût été cette autre tâche : il l'a dédaignée. Ne marquons point de regret et estimons-nous heureux de posséder l'étude offerte.

Mais le vrai titre de M. Picavet à la reconnaissance de tous ceux qui ont quelque goût pour les études philosophiques, pour ceux qui, en particulier, relèvent de l'école néo-criticiste, c'est la traduction de la *Critique de la raison pratique*. Nous disons bien : reconnaissance; le mot n'exprime pas un sentiment exagéré.

L'Angleterre possède une traduction merveilleusement fidèle de la *Critique de la raison pure;* la nouvelle traduction française de la *Critique de la raison pratique* est un travail qui a tous les mérites et toute la valeur de celui qu'a donné l'éminent philologue anglais. Mais laissons parler M. Picavet, qui, après avoir traduit deux fois pour lui-même l'ouvrage allemand, l'a traduit une troisième fois pour nous, à la prière de M. Alcan : « Nous avons eu sous les yeux l'excellente traduction latine de Born, la traduction française de Barni, la traduction anglaise d'Abbat. Comme il n'y a pas, dans deux langues différentes, deux mots correspondants qui expriment et éveillent exactement les mêmes idées chez ceux qui sont le plus habitués à en faire usage, nous avons fort souvent essayé de rappeler toutes les idées élémentaires que réunit un mot allemand en citant les mots français, anglais ou latins qui en éveillent un certain nombre. Nous avons fait tous nos efforts pour profiter des travaux de nos prédécesseurs et rendre le texte d'une façon aussi exacte et aussi précise que possible, en évitant les fausses interprétations qui peuvent provenir de l'emploi d'un même terme pour rendre deux mots différents, en remplaçant, par les noms auxquels ils se rapportent, les nombreux pronoms qui donnent souvent lieu à des équivoques chez Kant, en coupant, quand on pouvait le faire sans inconvénient pour le sens, les longues phrases surchargées d'incidentes. » Couper les phrases, substi-

tuer souvent, aux pronoms du texte original, les noms qu'ils étaient destinés à remplacer, d'autres traducteurs l'avaient fait; ce que n'avaient montré ni Tissot ni Barni, — et nous ne méconnaissons pas les services qu'ont encore rendus leurs traductions, — c'est ce souci de l'exactitude, de la précision prouvé par M. Picavet. Tel de nos mots français ne saurait évoquer les mêmes idées qu'évoque pour un sujet de l'empire d'outre-Rhin et qu'évoquait pour Kant tel mot allemand. M. Picavet de mettre, alors, à la suite du terme qu'il lui a bien fallu adopter à défaut de quelque autre meilleur, de mettre entre parenthèses le mot même du texte allemand.

Et souvent, au bas de la page, une note pour rappeler la version de l'un ou de l'autre des trois traducteurs, latin, anglais, français, ou même la version de tous trois, pour aussi parfois justifier la sienne propre..

C'est la *Critique de la raison pure* que M. Picavet devrait maintenant nous traduire. F. G.

La Liberté et la Volonté, par O.-K. Notovitch. Un vol. in-12. Paris, Félix Alcan; 1888. — Prix : 3 fr. 50.

Une phase nouvelle dans le développement de la pensée russe, tel est le titre du premier chapitre. L'auteur fixe d'une façon précise le jour où a commencé cette nouvelle phase, c'est à savoir le 1er mars 1881; il caractérise cette phase nouvelle : le besoin de prendre conscience de soi. C'est en assez mauvais français qu'il dit ce qu'il veut dire, — il le faut excuser, — et, ce qu'il veut dire, c'est que la Russie aspire à avoir une philosophie qui lui soit propre, c'est encore que, lui, l'auteur d'un ouvrage intitulé : *Un peu de philosophie,* il se croit capable de gratifier son pays de la philosophie même qu'il lui faut. (Ch. 1er, *passim,* et p. 23 du ch. II : *Philosophie et Réalité.*)

Quelques mots d'abord sur la philosophie qui ne saurait lui convenir, et, aux chapitres III et IV, M. Notovitch d'exposer, de critiquer la *Doctrine de Schopenhauer sur la volonté.* Schopenhauer met la volonté partout et ne nie pas la nécessité, d'où contradiction, il ne nie pas la nécessité et il admet la responsabilité d'une autre contradiction. Le philosophe russe déclare ne rien comprendre à tout ce jeu sophistique du philosophe allemand; il écrit (ch. V : *Communauté d'origine des natures physique et psychique dans l'homme*) : « L'entreprise de contraindre la raison humaine à saluer, dans le domaine de l'abstrait, avec des cris de joie, de prétendues lois découvertes dans ce domaine, est comparable à l'entreprise de l'acrobate qui marche sur le plafond, et aux cris de joie que lui exprime, à ce sujet, le public, s'imaginant que cet homme est effectivement parvenu à son but et a renversé sens dessus dessous toutes les lois de la nature, » P. 99.

La philosophie qu'il faut à la nation russe, la voici. La terre, que nous foulons, existe; nous existons aussi, nous qui foulons la terre : cela se laisse comprendre, cela n'est pas de l'abstrait. L'existence est un fait; tous les changements sont des faits, et pas un changement qui ne se produise nécessairement. « Il y a une loi unique de nécessité universelle à laquelle est soumis aussi ce que, par suite de notre *ignorance* de nos relations mutuelles, nous nommons le hasard. Par suite, en invectivant sur le règne du hasard, nous devons entendre par ce mot notre propre ignorance, et tendre, par suite, à l'écarter. Et le plus direct moyen pour y parvenir, c'est de s'éclairer, c'est la science. » (Ch. VI : *le Hasard aveugle,* p. 112.) Pendant longtemps, les hommes sont uniquement soumis à la loi de nécessité; puis « l'ordre des révolutions physiques modifie dans ses fondements mêmes la direction de la vie sociale des troglodytes »; « des dangers insurmontables de la part des éléments ou des animaux sauvages rapprochent sans cesse davantage les groupes épais des sauvages primitifs; » alors, « le première loi sociale naît : tous pour un, un pour tous; loi imposant à l'homme la *première* obligation purement *morale,* la première qui ait à déterminer l'avenir du sort de l'humanité en concurrence avec la loi universelle de nécessité. Cette loi, cette convention, ce compromis entre des hommes également libres, en vue de sauvegarder le principe de la société, est la pierre d'assise de l'État futur et le principe fondamental de toute la législation ultérieure ». (Ch. VII : *Naissance du problème de la liberté,* p. 117 et 118.) « Les hommes *s'éduquent* dans les conditions existantes de la vie sociale », et la plupart se soumettent à ces conditions. « La question même de la liberté est un produit direct de notre façon sociale et politique de considérer le rôle de l'homme dans la société moderne, et nullement le produit de constructions philosophiques dirigées vers l'explication d'une des fonctions fondamentales de notre essence psychique. Nous savons parfaitement que l'homme sur le fondement de ses actes volontaires se montre l'esclave de la loi universelle de nécessité, mais ayant en vue l'éducation sociale qu'il a reçue, et qui a effectivement modifié quelques-unes des qualités de sa nature, nous exigeons de lui, au nom de cette éducation, un accomplissement précis des obligations qui résultent d'un compromis volontaire, sis au fondement des liens sociaux. Et jusqu'ici, aussi longtemps que nous avons un fondement pour *supposer* que l'éducation sociale s'effectue tout à fait légitimement et que les limitations établies des tendances et des besoins individuels de l'homme ne contredisent pas, au moins, les exigences *fondamentales* de la loi de nécessité, les besoins susdits sont pleinement normaux, et le sujet qui ne s'y soumet pas mérite d'être écarté du lien social, ne serait-ce que parce qu'il *ne s'adapte pas* à ce milieu. Mais dans chaque cas séparé, il est nécessaire de peser, si effectivement l'éducation sociale représentait un contre-motif assez fort contre cette impulsion qui a provoqué la transgression, » p. 123-125. En résumé, le problème de l'imputabilité et celui de la liberté ne sont qu'un seul et même problème, dont « le centre de gravité se déplace ainsi de lui-même, quittant la sphère des abstractions philosophiques pour entrer dans le terrain des relations purement vitales », p. 127.

Cette philosophie serait celle qu'il faut à la Russie ? celle qu'elle attend ? Contentons-nous de faire cette remarque que la littérature russe en ces quarante dernières années nous permet de deviner d'autres conceptions, et de plus hautes, quant à la liberté, quant à la volonté; et ajoutons qu'il serait vraiment regrettable que les consciences ouvertes à ces conceptions se laissassent pénétrer par le positivisme étrangement simpliste de notre auteur.

Le volume enferme d'autres chapitres qui portent pour titres : *la Loi et la Vie; la Loi morale; la Réglementation légale et l'autorité de l'opinion publique; la Réglementation scientifique; les Délits résultant de la réglementation légale; les Délits résultant de la vie sociale contemporaine; Responsabilité et Pénalité;* en ces chapitres, surtout des considérations sociales. Les conclusions dernières sont individualistes; l'auteur s'inspire de Spencer et des criminalistes italiens.

Les Frontières de la folie, par le Dr A. Cullerre, membre correspondant de la Société médico-psychologique. Un vol. in-16 de la *Bibliothèque scientifique contemporaine.* Paris, J.-B. Baillière et fils; 1888. — Prix : 3 fr. 50.

Sept chapitres sur dix sont consacrés à la description des différents cas de folie.

L'auteur, qui rejette, mais sans trop la critiquer, la classification de Morel, procède, lui, plutôt empiriquement. Au lieu de regarder à la perturbation plus ou moins grande des facultés intellectuelles, au degré de démence, si l'on veut, il tient compte de la diversité des manifestations extérieures de la folie. Il montre *les obsédés* (ch. II), en proie, les uns, à la peur des espaces ouverts, l'agoraphobie; d'autres à celle des espaces fermés, la claustrophobie, et d'autres encore à la peur des orages, l'astraphobie, et ceux-ci au doute, et ceux-là à la crainte des contacts, beaucoup à des obsessions mentales, à l'onomatomanie, à l'arithmomanie, à la coprolalie, à la manie blasphématoire. Il fait voir *les impulsifs* (ch. III), irrésistiblement entraînés au suicide, à l'homicide, incapables de se défendre de boire (les dipsomanes), de voler, de faire des achats, de jouer, de mettre le feu. Au chapitre IV, il fait comme passer devant nos yeux *les excentriques* de toute humeur, les lunatiques, les aventuriers, les extravagants, les cyniques, les orgueilleux, les inventeurs, les utopistes; puis, au chapitre V, *les persécuteurs*, ceux qui persécutent leurs femmes, par jalousie, ceux qui persécutent les hommes d'État desquels ils se disent victimes; puis *les mystiques* (ch. VI), et enfin, après ceux qui ont le sens moral perverti, *les hystériques* menteurs, simulateurs, criminels (ch. VII), tous ceux (ch. VIII) qui laissent paraître des perversions du sens génital. Les observations qu'il rapporte, il les emprunte, la plupart, à des ouvrages qui font autorité, aux annales médicales, aux comptes rendus des journaux judiciaires; les autres lui sont personnelles. Et il ne s'arrête pas aux signes caractéristiques de tel ou tel genre de folie, il remonte aux causes de superexcitation, de perversion ou d'abolition de l'une ou de l'autre des facultés chez les sujets qu'il présente; il dit aussi les phases de développement de la manie, de la démence, à travers des générations. Mais tous ne naissent pas fous, quelques-uns le deviennent; ils *s'aliènent* eux-mêmes pour ne pas s'attacher à conserver leur liberté; M. Cullère ne parle que des héréditaires.

Dans le premier chapitre et dans les deux derniers, il traite la question de la délimitation des frontières de la folie. Il cite Claude Bernard : « La santé et la maladie, a écrit l'illustre savant, ne sont pas deux modes différant essentiellement, comme ont pu le croire les anciens médecins et comme le croient encore quelques praticiens. Il ne faut pas en faire des principes distincts, des entités qui se disputent l'organisme vivant et qui en font le théâtre de leur lutte. Ce sont là des vieilleries médicales. Dans la réalité, il n'y a entre ces deux manières d'être que des différences de degré : l'exagération, la disproportion, la désharmonie des phénomènes normaux constituent l'état maladif. » Point de frontières; la folie se confond avec les névroses, et le génie est pareillement une névrose. Le génie, une névrose ? L'auteur s'efforce d'établir qu'il en est bien ainsi; il ne nous convainc pas. Il parle de l'irresponsabilité partielle et totale, mais superficiellement. Nous aimons son livre pourtant.

F. G.

Le Phénomène, *Esquisse de philosophie générale,* par J.-J. Gourd, professeur à l'université de Genève. Un vol. in-8°. Paris, Félix Alcan; 1888. — Prix : 7 fr. 50.

La philosophie, avait dit Hegel, est comme un cercle qui tourne sur lui-même, qui n'a pas de commencement dans le sens où les autres sciences en ont un; de telle sorte qu'ici le commencement n'existe que par rapport au sujet qui se livre aux recherches philosophiques et non par rapport à la science elle-même. M. Gourd, qui rapporte ce jugement, ajoute : « On pourrait même prétendre qu'il n'y a pas de commencement pour le sujet qui se livre aux recherches philosophiques, car il ne comprend rien s'il ne comprend tout. » Il dit encore : « Ce n'est pas une remarque décourageante; les cercles s'opposent à une marche géométrique, mais cette marche n'est pas la seule qu'une bonne logique puisse justifier; vicieux, s'il s'agit de prouver, ils sont acceptables quand il est question d'organiser, de construire; ils sont le lot des études supérieures; en philosophie, ils ne doivent pas effrayer, mais seulement inviter à la prudence. »

Qu'est-ce que la philosophie générale? Une étude de réduction et de définition, répond M. Gourd. De réduction, il s'en explique. L'esprit part des choses individuelles concrètes; il distingue des parties, reconnaît des rapports, forme un objet nouveau et y ramène les concrets, l'abstrait général n'existant, comme tel, que par le sujet qui le pense. Et le mou-

© 2007 Livre « Editions » des publications du temps « Editions » Editions Jérôme Millon

vement de réduction, il s'en explique également, est complété par un mouvement de définition : l'esprit part alors d'un abstrait plus large pour passer à un abstrait moins large, par l'intermédiaire d'un ou de plusieurs abstraits; exemple : l'abstrait animal, combiné avec des abstraits comme mammifère, bimane, raisonnable, etc., rétréci par chacun d'eux de moitié et en différents sens, équivaut, ou plutôt correspond à l'abstrait homme. Le mouvement de définition se produit en sens inverse du mouvement de réduction. Analyse et synthèse, induction et déduction, toutes ces opérations sont effectuées par l'esprit par cela même qu'il réduit et définit, elles ne sont proprement que réduction et définition.

Quel est l'objet sur lequel la philosophie générale est appelée à faire une double étude de réduction et de définition ? Où chercher cet objet? Dans le phénomène, répond le philosophe; dans le phénomène, c'est-à-dire dans le monde de la conscience. « Le domaine de la conscience et du phénomène sont identiques, et l'on est autorisé à distinguer science et métaphysique par conscience et hors conscience, aussi bien par phénomène et ultra-phénomène... Le phénomène se suffit aussi bien au point de vue de la causalité qu'au point de vue de la substance... La philosophie générale, qui représente la science en face de la métaphysique, doit chercher son objet exclusivement dans le phénomène, dans le monde de la conscience. »

Une étroite solidarité unit, jusqu'à donner la représentation d'un cercle, non seulement les idées entre elles, mais encore les idées et leur recherche; les idées dépendent de la méthode employée pour la recherche du vrai, et la méthode dépend de ces mêmes idées; d'où un plan qui s'impose. Il s'agit d'expliquer les dernières diversités de la conscience, par suite autant de parties que de diversités à expliquer. L'explication se fait par le double mouvement de réduction et de définition, par suite, pour chaque partie la division nécessaire en deux chapitres : sous le titre de « propositions », l'œuvre de réduction, sous le titre de « dispositions », l'œuvre de définition; et à ces deux chapitres, l'auteur a chaque fois ajouté un troisième, intitulé « applications ». Dans la première partie, il parle des *faces du phénomène* : « Dans le phénomène coexistent, comme les deux faces d'une même réalité, deux éléments indissolublement unis, à savoir : l'élément de différence, auquel se ramènent l'actif, l'instable, l'agréable, le non-scientifique, l'absolu, le libre, le fini; l'élément de ressemblance, auquel se ramènent l'inactif, le stable, le non-agréable, le scientifique, le causal, le déterminé, l'infini. Dans la deuxième partie des *moments du phénomène* : « Dans le phénomène, dit M. Gourd, se succèdent, comme les deux moments d'une même réalité, deux éléments pareillement unis : l'élément psychique auquel se ramènent le non-scientifique, le temps, le moi, et l'élément physique, auquel se ramènent le scientifique, l'espace, le non-moi. » Troisième partie, avec ce titre : *Les faits du phénomène*. Dans le phénomène, est-il dit, se rencontrent, comme pour fragmenter la réalité en existences distinctes, deux éléments, toujours pareillement unis, l'être auquel se ramènent le continu, la qualité, et le non-être auquel correspondent le discontinu, le composé, la quantité.

M. Gourd, au phénoménisme de qui on ne refusera pas le mérite de l'originalité, tente, au vrai, de concilier des doctrines très opposées. De tous les philosophes contemporains, celui qu'il prise le plus haut est le chef de l'école néo-criticiste, c'est à lui aussi qu'il s'attaque le plus volontiers; et puisque l'*Esquisse de philosophie générale* appelle une réponse de la part de M. Renouvier, souhaitons que cette réponse ne se fasse pas trop longtemps attendre. Elle sera intéressante comme est l'*Esquisse*.

Cours élémentaire de philosophie, conforme aux programmes du 22 janvier 1885, suivi de notions d'histoire de la philosophie et de sujets de dissertations donnés à la faculté des lettres de Paris de 1886 à 1888, par Émile Boirac, professeur de philosophie au lycée Concordet. Un vol. in-8°. Paris, Félix Alcan; 1888. — Prix : 6 fr. 50.

Un manuel à l'usage des élèves de la classe de philosophie peut être, toute question de doctrine mise à part, inférieur au *Précis* de M. Rabier et être encore un ouvrage recommandable. Ne faisons donc point de comparaison et disons que, s'il ne vous agrée pas absolument, il s'en faut, le *Cours élémentaire* de M. Boirac peut certainement rendre des services à nos écoliers.

Nous reprenons le volume déjà parcouru; le voici qui s'ouvre sur le chapitre VII, du livre I, chapitre intitulé : *Acquisition de la connaissance*. Ce chapitre est divisé en deux parties; dans la première, il est parlé des sens et de la perception extérieure; dans l'autre, de la conscience et de l'idée du moi. Regardons à ce qui est dit dans les divers paragraphes de cette seconde moitié de chapitre. La conscience, lisons-nous, est la connaissance immédiate que l'âme a d'elle-même, de ses états et de ses opérations; deux modes : spontané et réfléchi. La conscience spontanée est cette connaissance des phénomènes de l'âme qui leur est absolument simultanée et inhérente et dont la durée et l'intensité se mesurent toujours à la leur. « La conscience spontanée peut passer par une infinité de *degrés* comme les phénomènes qu'elle accompagne... Mais ne pourrait-on supposer que, la conscience faisant défaut, certains faits psychologiques n'en continueraient pas moins à se produire?... Une objection insurmontable s'oppose à l'hypothèse de faits psychologiques inconscients; c'est qu'elle renferme une contradiction... » M. Boirac le prouve assez faiblement; puis il conclut : « Beaucoup d'entre ces faits, — les faits que signalent les partisans de l'inconscience — sont certainement des faits de moindre conscience, et comme il n'y a pas de limite assignable à la décroissance de la conscience, cette explication équivaut pratiquement à celle de l'inconscience, sans impliquer, comme elle, contradiction. » A la fin du cha-

pitre sont cités comme ouvrages se rapportant à la consultation et utiles à consulter : *la Conscience*, de Bouiller, *l'Aperception du corps humain par la conscience*, de Bertrand, *la Philosophie de Hamilton*, de Stuart Mill, *l'Intelligence*, de Taine, *la Vie inconsciente de l'esprit*, de Colsenet, *la Philosophie de l'inconscient*, de Hartmann. C'est fort bien, mais nos écoliers seront assez mal préparés pour de telles lectures par ce que l'auteur leur dit touchant le conscient et l'inconscient. Pauvre réfutation, pauvre argumentation !

Nous tournons des pages. Nous venons à un autre chapitre, le chapitre II du livre IV. Il s'agit, d'une manière générale, du *monde extérieur*, et à l'un des paragraphes, celui sur lequel nous nous arrêtons, des raisons de croire à la réalité objective du monde extérieur. M. Boirac écrit : Pour savoir si la croyance à la réalité est légitime, on doit tout d'abord distinguer la croyance vulgaire, la croyance philosophique, qui diffèrent à la fois par l'objet auquel elles se rapportent et par les raisons sur lesquelles elles se fondent. La croyance vulgaire se rapporte au monde des objets sensibles : le sens commun prend les sensations mêmes pour des choses existant en dehors de l'esprit ; et la raison pour laquelle il croit à la réalité du monde extérieur, c'est qu'il s'imagine le percevoir directement. Mais les objets sensibles ne sont pas vraiment extérieurs à l'esprit, et s'il existe des objets vraiment extérieurs à l'esprit, il est impossible que nous les percevions directement. — La croyance vulgaire est donc fausse et l'idéalisme a pleinement raison contre elle. La croyance philosophique affirme non que les sensations existent en dehors de l'esprit, mais qu'elles correspondent à des réalités existant en dehors de l'esprit, et la raison sur laquelle elle se fonde est le *principe de causalité*. Ce principe est admis par les idéalistes eux-mêmes : il peut donc être invoqué contre eux. » Ce principe de causalité est admis par les idéalistes eux-mêmes, dit M. Boirac : par la plupart, nous l'accordons, mais non par tous. M. Boirac a invoqué ce principe. C'était son droit, ne devait-il pas aux lecteurs de son livre, ne se devait-il pas à lui-même, de rapporter, en la réformant et simplifiant, nous le voulons bien, l'argumentation de ceux qui se sont attaqués à ce principe de causalité ?

M. Boirac indique, comme ouvrages à consulter, quelques-uns de ceux de Berkeley, de Hume, de Kant, de Stuart Mill, et les études de Peujon sur Berkeley, de Huxley sur Hume. Il nous le faut répéter, le *Cours élémentaire* est, pour la lecture de tels auteurs, une préparation insuffisante. F. G.

SCIENCES DIVERSES

— Physique — Mathématiques — Sciences occultes — Sciences appliquées à l'industrie — Technologie

Les Merveilles du ciel, par G. Dollet. Un vol. in-16 de la *Bibliothèque scientifique contemporaine*, avec 74 figures intercalées dans le texte. Paris, J.-B. Baillière et fils ; 1888. — Prix : 3 fr. 50.

A plusieurs reprises, ici-même, nous nous sommes élevé contre l'emploi des mots : *merveilles*, *merveilleux*, appliqués à la désignation ou qualification des phénomènes dont on croit connaître ou dont on cherche à démêler les lois de production. « *Les Merveilles du ciel* », cela fait bien sur la couverture d'un volume, cela est pour exciter la curiosité de beaucoup, mais, dût le nouveau travail de M. Dollet trouver un moins grand nombre de lecteurs, nous eussions préféré que l'ouvrage, précisément parce qu'il est bien fait, fût publié sous un autre titre, celui de « notions élémentaires d'astronomie », par exemple. Ce sont bien, en effet, les premières notions que l'auteur s'est attaché à vulgariser.

« Dans l'exposition des principes de cette belle science (la science du ciel), nous avons tenté de donner, sans formules, sans difficultés matérielles, des développements suffisants sur les mouvements des astres et sur leur constitution intime ; nous avons voulu faire connaître les méthodes et les instruments employés pour saisir la nature dans ses manifestations. » Point n'est besoin d'avoir abordé l'étude des sciences physiques et mathématiques pour suivre M. Dollet contant l'histoire de l'astronomie à travers les siècles, parlant des tables astronomiques, des premiers instruments, de la découverte de la lunette. Il décrit les instruments perfectionnés, il en explique l'usage ; il traite de l'analyse spectrale, de la constitution physique du soleil, des planètes, en particulier de celle de Vénus et de son satellite, de celles de la terre et de la lune, du calendrier ; il va jusqu'à parler de l'hypothèse du docteur Forbes ; un enfant le comprendrait sans peine. Après l'exposé du système planétaire, d'autres chapitres encore avec des notions, quant aux étoiles, aux nébuleuses, aux comètes, aux étoiles filantes ; toujours les mêmes mérites, la même simplicité, la même clarté.

Le dernier chapitre, — il ne paraîtra pas le moins intéressant, — est consacré aux travaux que chacun est à même de faire sans observatoire et presque sans observation et presque sans instruments; M. Dollet dit les observations auxquelles se peut livrer un amateur, le rôle utile qu'il peut remplir encore, les tables qu'il peut dresser, les calculs qu'il peut effectuer; sans observatoire, non pas tout à fait, mais il est si facile de s'en édifier un! Et deux instruments, deux seulement sont absolument nécessaires! même ils se peuvent combiner en un seul! Pour les instruments accessoires, on les possède toujours. Nous gageons que les jeunes gens qui liront ce livre, brûleront du désir de se faire astronomes-amateurs.

L'instinct sexuel chez l'homme et chez les animaux, par L. TILLIER, précédé d'une préface par M. J.-L. de Lanessan, député de Paris. Un vol. in-18 de la *Bibliothèque des actualités médicales et scientifiques;* Paris, Octave Doin, 1889. — Prix 3 fr. 50.

L'auteur a voulu ne rien rapporter, quant aux mœurs nuptiales des animaux, qui n'ait été maintes fois et dûment observé, et les observations, celles-là, du moins, qui méritent d'être enregistrées, sont encore, il le dit, fort peu nombreuses. Ses scrupules font voir une grande honnêteté scientifique.

Sans doute il a sa philosophie de la nature, et sa philosophie préside à ses recherches. Il professe la théorie de la finalité, et il fait à sa théorie dominer toutes ses inductions. Mais, il l'admet, d'autres recherches sous l'empire de préjugés différents sont pleinement légitimes. Mais, ses inductions, il entend seulement les proposer. Rien de moins dogmatique que l'enseignement de M. Tillier, qui, sur l'instinct pris en soi, sur l'origine de l'instinct, se défend de porter quelque jugement que ce soit.

L'ouvrage est divisé en deux parties. Dans la première, il s'agit de l'instinct sexuel chez les animaux, et, dans la seconde, de ce même instinct chez l'homme.

Les principales conclusions de la première partie sont les suivantes. L'instinct général de la reproduction peut être considéré comme étant le résultat de modifications lentes ayant leur point de départ dans l'instinct spécial de la conservation spéciale de l'individu. Ce qu'est ce dernier instinct, celui de la conservation, on ne peut le dire. — Avant la séparation du règne animal d'avec le règne végétal proprement dit, la reproduction s'accomplit par l'action l'un sur l'autre de deux éléments différents. « Il existe quelques raisons de croire qu'au début l'élément fécondant jouait, vis-à-vis de l'élément fécondé, le rôle d'une nourriture appropriée aux premières phases de développement du nouvel être. » — Reproduction par bourgeonnement, reproduction par scissiparité, reproduction par germes, reproduction sexuelle, ces quatre formes ont pu d'abord alterner, mais il est possible aussi que le phénomène de la conjugaison, encore observable chez beaucoup de protistes, ait été l'origine de la sexualité. — L'hermaphrodisme absolu a été la première forme de la sexualité; la seconde, l'hermaphrodisme avec croisement accidentel ou normal; la séparation des sexes sur deux individus distinct a été le résultat de la division du travail; à des variations dans l'instinct, qui tantôt ont pu précéder, tantôt ont pu suivre des modifications dans l'organisme, ont dû toujours correspondre des modifications anatomiques corrélatives. — Dans le cours du développement, l'instinct sexuel a pu donner naissance à des liens de nature psychique entre le mâle et la femelle, de même que l'instinct de la conservation des produits a pu donner naissance à des liens de même nature entre les parents et les jeunes. « La forme de l'association qui s'établit entre les animaux pour assurer la reproduction de l'espèce dépend de ces relations psychiques, et nous devons croire que ces particularités sont, elles aussi, héréditaires. » — « Enfin, sans que nous en puissions facilement donner les raisons, l'instinct qui pousse les êtres à s'unir pour se féconder n'agit simultanément, dans la règle, que sur des individus appartenant à la même variété. »

Les conclusions de la seconde partie du travail, l'auteur les a résumées sous quatre paragraphes. — L'instinct sexuel est le même dans toutes les races ou variétés de notre espèce, ou, tout ou moins, les différences que l'on peut constater dans les impulsions et les manifestations de cet instinct de race à race, ne sont pas plus grandes que celles qui existent entre les individus d'une même variété. — Un changement très considérable s'est produit dans l'instinct sexuel de l'homme, comparé à celui des animaux, à partir du moment où a été acquise l'aptitude constante à l'union des sexes, c'est-à-dire où la périodicité de l'instinct a disparu. — Dans le cours de l'évolution, les relations sexuelles se sont trouvées modifiées comme toutes les autres relations d'individu à individu, par le développement des sentiments altruistes de la sympathie et de l'antipathie; l'amour a modifié l'instinct. — Beaucoup d'autres causes diverses sont intervenues pour différencier de plus en plus l'instinct sexuel de l'homme de celui des animaux, et ces causes ont, toutes, une origine commune, les nécessités de la vie en société.

Les trois derniers chapitres sont intitulés : *L'amour*; *Des éléments qui ont agi sur l'instinct sexuel de l'homme pour le modifier*; *Du mariage, de la cour et du combat*, et, de roman, en ces chapitres-là, pas plus que dans tous les autres.

Phénomènes électriques de l'atmosphère, par GASTON PLANTÉ, lauréat de l'Institut (Académie des sciences). Un vol. in-16, de la *Bibliothèque scientifique contemporaine*, avec figures intercalées dans le texte, Paris, J.-B. Baillière et fils, 1888. — Prix : 3 fr. 50,

Pour oser aborder la lecture du bel ouvrage de M. Planté, *Recherches sur l'électricité*, il faut posséder déjà une certaine culture scientifique; il ne faut

qu'être curieux pour se plaire à lire le court et très clair résumé que nous donne aujourd'hui, de quelques-unes des parties de son travail, le savant électricien.

Chacun des quatre premiers chapitres est divisé en deux sections : d'abord, les expériences de l'auteur et la description des phénomènes dont il a pu provoquer la production; ensuite, avec l'explication des phénomènes analogues qui se produisent naturellement dans l'atmosphère, les observations recueillies se rapportant à ces mêmes phénomènes atmosphériques.

Au chapitre Ier il s'agit de *la foudre globulaire*. L'auteur se sert de trois batteries secondaires à lame de plomb mises en communication avec un vase plein d'eau salée; le fil de platine négatif est plongé dans le liquide, le fil de platine positif approché de la surface, et, à l'extrémité de ce dernier fil se forme un globule lumineux en même temps que se fait entendre un léger bruissement. Le fil positif étant quelque peu relevé, le globule acquiert un plus grand développement, prend un mouvement gyratoire, et devient ovoïdal. Le nombre des batteries étant augmenté, une colonne d'eau distillée étant ajoutée dans le circuit et de l'eau distillée encore étant substituée dans le récipient à l'eau salée, c'est un véritable globule de feu qui se produit. L'expérience encore une fois variée et l'on obtient un globule de feu ambulant. L'explication proposée : « Nous sommes conduit à penser que *la foudre globulaire doit être produite par un flux d'électricité à l'état dynamique dans lequel la quantité est jointe à la tension*; » que les globes fulminants « doivent être formés *d'air raréfié incandescent et des gaz résultant de la décomposition de la vapeur d'eau, également à l'état de raréfaction et d'incandescence.* » L'odeur, le bruissement, le mouvement gyratoire, la marche plus ou moins lente, sont l'objet d'explications également plausibles; et aussi ingénieusement expliquée, l'apparition d'aigrettes lumineuses à la surface du sol, des globes formés au milieu des nuages, de l'éclair dit en *chapelet*.

Au chapitre II, il est traité *de la grêle*. A l'aide de courants électriques de haute tension, M. Planté a provoqué la production de gerbes de globules aqueux, de perles de globules liquides salins solidifiés, de jets de vapeur, et il explique les chutes des grêlons, leur forme ovoïde, leur structure, les lueurs qu'ils projettent parfois.

Il a fait se produire, par des moyens peu différents, des phénomènes analogues à ceux des *trombes et des cyclones* (chapitre III), des phénomènes analogues à ceux *des aurores* polaires (chapitre IV); il propose encore des explications.

Un cinquième chapitre est consacré à l'explication des divers phénomènes qui se produisent pendant les orages : intermittences dans les décharges des nuages orageux, arborisations produites par la foudre, altération de la cohésion moléculaire des tiges et des conducteurs des paratonnerres à la suite des orages, coups de foudre accompagnés de jets d'eau.

En chacun des chapitres, nous l'avons dit, l'auteur rappelle nombre d'observations faites par des astronomes; dans un *appendice*, il revient sur plusieurs de ces observations, il analyse les relations et les commente.

La Bibliothèque scientifique contemporaine compte quelques ouvrages excellents; celui-ci est parmi les deux ou trois meilleurs.

L'Univers a-t-il été oréé? Ou que sommes-nous? *Exposé populaire sur la Matière et la Force, la Vie et la Mort, les Plantes, les Animaux et l'Homme*, par L. Guillaume. Un vol. in-16. Paris, E. Dentu, 1888. Prix : 2 fr. 50.

Exposé populaire, dit le titre; nous ajoutons : un petit catéchisme matérialiste, à l'usage des intelligences très simples, rédigé en toute simplicité d'intelligence, par un néophyte, qui a pu lire « Hœckel, Büchner, Huxley, Moleschott, » — Büchner faisant figure à côté de Huxley! — mais qui, à coup sûr, n'a jamais entendu parler seulement, — il y a de ces grâces d'état, — de Berkeley, de Hume, ni de Kant.

F. G.

PETITE GAZETTE DU BIBLIOPHILE

Peu à peu les livres de luxe font leur rentrée en scène, sans hâte encore ni confusion cependant; on sent qu'il y a eu, lors des dernières campagnes, plus de vaincus que de vainqueurs sur les champs de bataille de la librairie; les livres soldés en nombre qui pullulent de toutes parts dans les « Bon Marché » des carrefours, les rabais considérables affichés à toutes vitrines, ont logiquement douché les amateurs qui ne se pourvoient plus aujourd'hui de nouveautés qu'à bon escient. On annonce cependant de divers côtés de lourdes entreprises, toutes dans *les œuvres modernes*. Les audacieux ne sont pas rares, mais les bibliophiles s'affinent, s'épurent et se « roublardisent ». Je ne pense point que les succès d'emballement soient aussi accusés qu'autrefois; la librairie de luxe deviendra difficile à conduire et ma foi! tant mieux! — Dans ces dernières années, c'était à qui détrousserait le plus galamment du monde à l'aide des grands papiers, des *petits nombres*, des *entièrement épuisés*, la bourse des amateurs taillables à merci.

Les éditeurs les plus profanes se mettaient de la

partie et le commerce pour amateurs était grotesquement pratiqué par les plus impayables bibliopoles — de Paris et de province. — Un armistice était nécessaire. Espérons qu'il durera quelque temps et que nous pourrons, à l'avenir, judicieusement inventorier des livres bien élaborés, illustrés avec goût, et dignes de ravir les *Bibliopsychophiles* de race, sur lesquels les boniments de la réclame n'ont aucune prise.

M. H. Launette vient de faire paraître le sixième livre de ses **Confessions de J.-J. Rousseau** dont j'ai déjà eu l'occasion de parler, il y a quelques mois. Ce sixième livre termine le tome premier de l'œuvre, et M. Launette offre à ses souscripteurs avec cette forte brochure, la préface de Jules Claretie, le titre et les tables du volume.

J'avais fait récemment quelques petites objections au sujet de l'illustration de ce livre hors ligne, en critiquant la gravure brutale de M. Mordant. M. Launette a tenu compte de ces critiques. Le fascicule qu'il vient de terminer est une merveille, à mon sens, et j'ai poussé des exclamations de plaisir en contemplant ces vignettes exquises, ces têtes de pages, ces gravures hors texte, ces culs-de-lampe où l'art séduisant et minutieux de Maurice Leloir apparaît avec tout son charme et toute sa distinction.

Boulard fils a gravé la majeure partie de ces compositions avec une finesse et un éclat très heureux. Sa manière convient mieux, à mon avis, au talent de Leloir, que la facture de Champollion, un peu trop grise et trop correcte. Boulard sait ménager des noirs francs et les marier à l'ensemble de la planche; il allie les vigueurs et les délicatesses blondes ; c'est un rare mérite dont il faut le louer.

Abot a aquafortisé les portraits des en-têtes et des culs-de-lampe avec cette science de miniaturiste où il est passé maître sans rival. Ses trois planches sont incomparablement belles.

Cette édition si captivante m'a entraîné à relire plusieurs livrets des *Confessions*. Ah! quelle lecture inoubliable! et combien ce cuistre de Rousseau avait le génie du simple même dans ses emphases et ses métaphores! Lorsqu'on sort du flot des déliquescences littéraires modernes, on aime à retrouver aux sources abondantes du dernier siècle ce franc courant de notre langue si limpide, si fraîche, si délectable dans son harmonie et sa couleur d'origine.

L'édition Launette m'aura donné cette bonne fortune de me replonger presque malgré moi dans ces *Confessions;* c'est ainsi que parfois une ancienne maîtresse en coquetterie d'ajustement nous ressaisit sans que nous y songions et nous remet en sensation de nos jeunes amours.

Conquet a lancé ces jours derniers un petit livre in-16 de 75 pages; titre : **Une Histoire d'amour**, par Maxime Du Camp, de l'Académie française.

L'édition est jolie, bien imprimée, ornée d'un joli portrait de l'auteur et de huit compositions de Blanchard, gravées par Buland, qui sont aussi embêtantes que notre ridicule costume moderne peut le laisser deviner. Peut-être ces illustrations, parfaitement gravées, gagneront-elles en vieillissant, mais la redingote et le veston et la rigidité des bonshommes qui y sont emprisonnés, pourront bien mal aisément caresser notre esthétique. Ce petit livre m'a rappelé le *Fromont jeune* publié par le même Conquet et j'y ai retrouvé cette affreuse sensation d'illustrations correctes qui semblent exécutées pour la *Bibliothèque des mères de famille*.

L'histoire d'amour, dont Maxime du Camp ne se reconnaît qu'à moitié l'auteur est, au reste, d'une rare puérilité. C'est de l'Ohnet au collège et le potache peut en permettre la lecture à sa sœur. Il ne faut guère voir ici qu'une carte de visite de rentrée de l'éditeur Conquet, qui nous prépare un *Ruy Blas* et une *Princesse de Clèves*, somptueusement décorés par Adrien Moreau et Jules Garnier.

Le chef-d'œuvre incontesté d'Alphonse Daudet, ce livre de *Sapho*, qui a montré, sous sa plus belle expression, la maîtrise de l'auteur de l'*Immortel*, **Sapho**, cette œuvre parisienne, délicate et profonde, vient de paraître enfin sous une forme typographique digne de braver le temps, dans cette belle bibliothèque des maîtres, fondée par la Maison Quantin, et qui réunit déjà les romans les plus caractéristiques de cette fin de siècle.

Tous les lettrés, amoureux des livres dans la double expression de la pensée et de la forme, pourront aujourd'hui se réjouir en contemplant cette œuvre si artistiquement mise en scène. Il était malaisé de mieux interpréter que ne l'a fait M. Rejchan, dans ses dix remarquables compositions, les situations à la fois vivantes, passionnées, dramatiques, de cet admirable roman. Dans les dix tableaux qu'il a très ingénieusement conçus, il a groupé avec bonheur les personnages de premier plan de *Sapho*, et les a fait vivre réellement sous l'évocation de son dessin. — Les aquafortistes Abot et Duvivier ne sont pas restés inférieurs au compositeur, et les dix planches de cette édition de grand luxe sont gravées avec une finesse et un éclat remarquables.

La Maison Quantin a voulu ici faire mieux encore que dans ses précédentes publications de la même série. Elle a pensé que le texte, en dehors des illustrations en taille-douce, devait être égayé, échauffé, animé par des vignettes légères et prestement enlevées, et M. L. Montégut a semé dans l'ouvrage des têtes de page, des lettres ornées, des culs-de-lampe d'une grâce infinie et d'un très heureux effet. Abot a gravé, pour le titre, un portrait-médaillon d'Alphonse Daudet qui se présente comme une exquise miniature.

Afin que ce beau livre ait toutes les chances d'une rareté précieuse pour les amateurs, le tirage a été restreint à *1,000 exemplaires*, à 25 francs, qui seront vite enlevés si tous ceux qui ont lu *Sapho* veulent posséder, dans une édition impeccable, véri-

table écrin d'art, cette œuvre qui, comme *Manon Lescaut*, vivra grâce à l'expression émue de son humanité.

La même librairie Quantin a mis en vente, sous format in-4°, trois cents exemplaires d'une œuvre maîtresse de Gustave Guiches : **La Pudeur de Sodome**. Le jeune romancier, auteur de *Céleste Prudhommat*, a, dans cet ouvrage de pure archéologie littéraire, fait montre d'un puissant talent descriptif et il a su rester biblique avec grandeur, sans rechercher la peinture des aberrations passionnelles de la cité maudite.

Félicien Rops a frontispicé ou plutôt culispicé ce livre d'une eau-forte magistrale, qui éclate sous le faux titre avec une allure énigmatique et un dessin d'une science achevée.

La librairie Émile Testard et Cie vient de mettre en vente, dans l'*Édition nationale*, le *tome XIII des Poésies :* **L'Art d'être Grand-Père.**

Cet ouvrage, tiré avec grand luxe par Chamerot en typographie, et par Salmon en taille-douce, est un des plus beaux livres de cette édition sans précédent.

L'illustration est due à M. Albert Fourié, qui a répandu à profusion dans le texte, presque à chaque page d'agréables vignettes.

L'artiste a fait preuve de talent. La plupart de ses compositions sont de jolis tableaux de genre que M. Michel a fort bien gravés.

En dehors de ces 68 vignettes imprimées à mi-page dans le texte, l'illustration comprend encore 5 grandes eaux-fortes hors texte.

A la même librairie Testard, reprise des **Œuvres de Molière**, illustrées par Jacques Leman, avec *les Plaisirs de l'isle enchantée*, dont j'ai eu à parler avec tous les éloges les plus convaincus, il y a trois mois environ, au moment où la publication était annoncée pour paraître.

M. Testard prépare des publications artistiques modernes de grand luxe dont j'aurais plaisir à entretenir les lecteurs en temps opportun.

Les amateurs ont accueilli avec empressement la publication du Théâtre de Molière en pièces séparées, que vient d'entreprendre la Librairie des Bibliophiles dans le format in-16 elzévirien, gracieux et commode, en y ajoutant les beaux dessins de Louis Leloir gravés à l'eau-forte par Champollion. Ce sera, en effet, un plaisir de pouvoir prendre à volonté, sur le rayon de sa bibliothèque, sans avoir à s'embarrasser d'un gros volume, la pièce qu'on désirera relire, surtout dans la forme élégante donnée à la nouvelle édition. L'impression en est faite en caractères entièrement neufs, sur papier de Hollande, avec de nouveaux fleurons dans le style du temps. Chaque pièce est accompagnée d'une notice et de notes dues à M. Auguste Vitu, que sa grande érudition moliéresque et sa haute compétence en matière théâtrale désignaient à double titre pour un travail de ce genre.

La deuxième pièce, le **Dépit amoureux**, vient de paraître. Prix : 6 francs.

Je signale chez Liseux les *Mémoirs of Fanny Hill*, « new and genuine edition », pour l'esbattement de nos collègues d'outre-Manche.

Chez L. Hébert, François Flameng vient de terminer la *Neuvième série des illustrations* à l'eau-forte pour l'édition « *ne varietur* » de Victor Hugo. Je reviendrai à loisir sur cette curieuse suite de gravures hors texte, lorsque paraîtra la dixième et dernière série.

O. U.



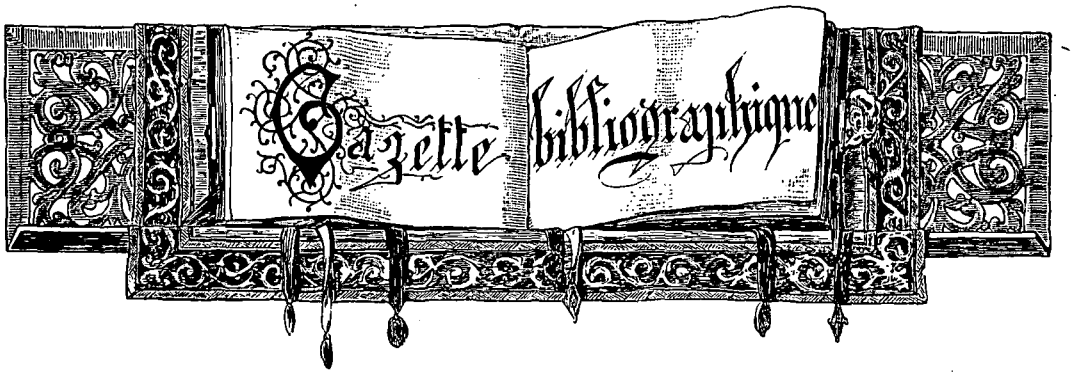

Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois. — Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES : *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de science récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français. — Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne.*

INSTITUT — SOCIÉTÉS SAVANTES

ACTES OFFICIELS

Missions savantes. — M. Flammermont, professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Lille, est chargé de publier, dans la collection des Documents inédits de l'histoire de France, la « correspondance secrète du comte de Mercy-Argenteau avec Joseph II et le prince de Kaunitz. »

M. A. Sorel, membre du comité des travaux historiques et scientifiques, est nommé commissaire responsable de cette publication.

— M. le docteur Lesguillons est adjoint à la mission dont MM. les docteurs Huchard, médecin de l'hôpital Bichat, et Schwartz, chirurgien des hôpitaux, ont été chargés à l'effet d'étudier l'installation des laboratoires et des hôpitaux et les progrès de la thérapeutique en Allemagne, en Autriche et en Russie.

M. Louis Wickham, interne des hôpitaux, est chargé d'une mission scientifique à l'effet d'étudier l'organisation de l'enseignement dermatologique en Angleterre.

ACADÉMIE FRANÇAISE

Académie française. — L'Académie française a procédé au renouvellement de son bureau pour le dernier trimestre de 1888.

M. Léon Say a été nommé directeur et M. Camille Rousset chancelier.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Un discours de Néron. — A la séance du 5 octobre, M. Boissier a annoncé à l'Académie des inscriptions et belles-lettres que M. Maurice Holleaux, chargé de cours à la Faculté des lettres de Lyon, auquel le ministre de l'instruction publique vient de confier une mission archéologique en Béotie pour continuer les fouilles qu'il avait entreprises, comme élève de l'École d'Athènes, dans le sanctuaire d'Apollon Ptoios, a retrouvé sur une stèle de marbre, dans un mur d'une vieille église, le texte officiel et complet du discours que prononça Néron aux jeux isthmiques, quand il rendit la liberté à la Grèce pour la récompenser des 1,800 couronnes qu'il en avait rapportées.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

Séance du 22 septembre; Concours et distribution de prix. — M. Léon Poinçard, bibliothécaire de l'École des sciences politiques, s'est fait connaître comme étant l'auteur du mémoire n° 2, qui a obtenu, sur le prix Bordin, une récompense de 1,000 fr., en traitant cette question : *De la forme des emprunts publics en France, en Angleterre et en Hollande au* XVIIIe *et au* XIXe *siècle.*

Il y a quelques années, un membre de l'Académie, aujourd'hui décédé, M. Vuitry, avait eu l'heureuse idée de réunir la section d'économie politique et celle d'histoire pour un prix du budget. Le sujet du concours pour 1888 était : *Exposer les origines, la formation et le développement jusqu'en 1789 de la Dette publique en France.* Aucun des concurrents n'ayant été jugé digne du prix, qui était d'une valeur de 2,000 fr., l'Académie a décidé, en comité secret, qu'elle attribuerait une récompense de 1,500 fr. à l'auteur du Mémoire n° 1, dont la devise est : *Savoir, c'est prévoir.* Le lauréat est M. J.-B. Paquier, professeur d'histoire au lycée Saint-Louis.

L'Académie a prorogé jusqu'en 1890, sur le rapport de M. Levasseur, le sujet suivant, qu'elle avait pro-

posé pour cette année-ci : *Des résultats de la protection industrielle.* Les Mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut au plus tard le 31 décembre 1889.

ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS.

Concours Rossini. — L'Académie des beaux-arts, dans sa dernière séance, a fixé la clôture du concours de poésie pour le prix Rossini, de 3,000 fr., au 31 décembre 1889.

Concours de la Société des Études historiques.— La Société des études historiques, qui avait mis au concours, pour le prix Reymond, l'*Histoire de la Compagnie française des Indes*, a partagé le prix entre MM. Clarin de la Rive, Doncaud du Pland et Louis Fortoul.

Pour l'année prochaine, le sujet mis au concours est : l'*Histoire de la traduction depuis le* XVIIIe *siècle jusqu'à nos jours.*

Le centenaire de l'Université de Montpellier. — L'Université de Montpellier, de concert avec l'Académie des sciences, célèbrera, l'année prochaine, le sixième centenaire de sa fondation.

Tous les professeurs des Universités de France seront invités à ces fêtes, ainsi que les étudiants. Les Universités étrangères s'y feront représenter par des délégations.

L'Académie champenoise et ses concours. — L'Académie champenoise vient d'ouvrir, pour 1889, un nouveau concours littéraire.

Voici les sujets proposés :

Éloge de la Champagne (prose ou vers).

Étude sur l'œuvre de Victor Hugo (prose ou vers).

Étude sur les Expositions universelles en France (prose).

Un sujet au choix de l'auteur, en vers ou en prose.

La clôture a lieu le 1er janvier 1889.

Demander le programme au président, M. Armand Bourgeois, à Pierry-Epernay (Marne).

ÉTRANGER

États-Unis.— *Un concours israélite.*— Une Société juive d'Amérique a proposé un prix de 1,000 francs à l'auteur du meilleur travail sur Léopold Zunz. Les mémoires doivent être envoyés avant le 1er avril 1889 au président de la Société, M. Gustave Gottheil, New-York, 681, Madison Ave. Ils peuvent être rédigés en hébreu, en allemand, en français ou en anglais.

Italie. — *Societa Dantesca.* — Il vient de se fonder en Italie, sous de hauts patronages officiels et littéraires, une *Societa Dantesca*, destinée à honorer et à étudier le grand poète, et pour laquelle la cotisation annuelle est fixée à la somme de 10 francs. C'est le syndic de Florence qui a pris l'initiative de la Société nouvelle. Disons à ce propos qu'une planche donnant le portrait de Dante reconnu le plus authentique, accompagne le mémoire de M. Carlo Negroni, intitulé : *Del Ritratto di Dante Alighieri* (Milan, Hoepli, 1888, in-folio, Ce portrait est fait d'après une miniature de la Bibliothèque Riccardi, à Florence.

Russie. — *Les prix de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg.* — L'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg a publié un Recueil de notices sur les prix qu'elle est chargée de distribuer. Il sont de deux sortes : perpétuels et périodiques, ou destinés à des sujets déterminés. Les premiers sont au nombre de 15, les seconds au nombre de 9. Ces derniers seront délivrés aux études suivantes : 1° Histoire d'Alexandre Ier ; 2° les vingt-cinq premières années du règne d'Alexandre II ; 3° Biographie de l'impératrice Marie Fédorovna ; 4° Biographie de Lomonossov ; 5° Histoire de la noblesse russe ; 6° Dictionnaire petit-russien ; 7° B. Joukovski ; 8° les périodiques de la première moitié de ce siècle ; 9° la sagesse et l'incompréhensibilité du créateur du monde.— Le terme du concours au prix de la noblesse de la Tauride (pour l'histoire de la noblesse russe) est fixé par l'Académie au 29 décembre prochain.

Prix Pouchkine. — Le 19 octobre aura lieu l'attribution des prix Pouchkine pour des ouvrages sur la littérature russe ; le premier prix sera de 1,000 roubles ; le second de 500.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

Avis. — Le secrétaire de la rédaction du *Livre* recevra avec reconnaissance tous les renseignements que messieurs les conservateurs et bibliothécaires de France et de l'étranger voudront bien lui faire parvenir, et il en sera scrupuleusement tenu compte dans cette partie de *la Gazette bibliographique.*

FRANCE

Une bibliothèque alsatique. — Nous lisons sous ce titre, dans le numéro de septembre de *la Revue Alsacienne*, un appel que nous regretterions de ne pas mettre sous les yeux de nos lecteurs.

« Un de nos compatriotes et amis, dit *la Revue*, enlevé récemment à l'affection des siens, a laissé une belle et importante bibliothèque alsatique.

« Cette collection, commencée en Alsace il y a vingt-cinq ans, a été continuée en deçà des Vosges avec une passion d'autant plus vive qu'elle était devenue

le pavage artistique, la céramique, etc., le tout tiré l'unique distraction de notre ami, et pour ainsi dire le seul lien le rattachant encore au pays qui l'avait vu naître et qu'il a dû quitter pour rester Français.

« On y trouve non seulement tout ce que renfermait celle de Charles Gérard, achetée par la ville de Mulhouse il y a une dizaine d'années, mais en outre, toutes les publications relatives à notre chère et malheureuse province, parues jusqu'en 1887 inclusivement. La bibliothèque se compose de 3,900 numéros comprenant : plus de 2,000 volumes de tous formats, la plupart bien reliés, 1,600 à 1,800 monographies topographiques, historiques, religieuses, biographiques et littéraires touchant à l'histoire locale, et environ 300 estampes (portraits, châteaux, sites pittoresques, plans et cartes) n'ayant trait qu'à l'Alsace.

« En raison de l'amour que son défunt mari apportait à la formation de sa bibliothèque, il répugnerait aujourd'hui à sa veuve de la disperser aux enchères, et surtout de la voir passer en des mains étrangères au pays. Aussi, a-t-elle pris la résolution, pour éviter cet écueil, de la céder en bloc, soit à un amateur compatriote qui la complèterait, soit mieux encore à une des villes de France devenues, depuis 1871, un centre pour les Alsaciens-Lorrains : Épinal, Saint-Dié, Nancy, Lunéville, Belfort, Besançon, Dijon, Lyon, Marseille ou Paris. Le catalogue de cette collection est entre les mains du directeur de *la Revue alsacienne*, M. Charles Mehl, 37, rue de Clichy, qui s'empressera de le mettre à la disposition des amateurs et qui se fera l'intermédiaire des offres qui lui parviendraient. On peut aussi s'adresser à Me Dinago, avocat à la Cour d'appel de Nancy, 5, rue de la Monnaie, qui connaît également la belle bibliothèque alsatique, dont nous annonçons ici la mise en vente.

ÉTRANGER

Angleterre. — *Les journées de travail au British Museum.* — En janvier, février, novembre et décembre, comme le rappelle M. Paul Leroi dans *le Courrier de l'Art* (5 octobre), on est admis de dix à quatre heures ; en mars, septembre et octobre, de dix à cinq heures ; en avril, mai, juin, juillet et août, de dix à cinq heures ; du 16 juillet à la fin d'août, les lundis et samedis, de dix heures à sept heures, et de dix à huit les mêmes jours, du 1er mai au 15 juillet.

Et nunc, reges, seigneurs et maîtres de notre Bibliothèque nationale, *et nunc erudimini.*

M. Émile Cère et le British Museum. — La Nouvelle Revue d'octobre contient un article de M. Émile Cère sur *la Réforme des bibliothèques*, qui est plein de suggestions excellentes sur l'organisation, l'aménagement intérieur, le fonctionnement, les catalogues des bibliothèques de travail et de prêt ; les critiques franches et précises, sont presque toujours justes et témoignent d'une parfaite entente de sujet ; le tout est entremêlé de renseignements curieux, tels que les suivants :

En parlant des catalogues de la bibliothèque du *British Museum*, tenus à jour avec tant de soin et si libéralement mis à la disposition des lecteurs, M. Cère, après avoir dit qu'il comprend 1766 volumes in-folio, sans compter les volumes consacrés à la musique, aux plans et aux manuscrits, ajoute : « Ce qui frappe dans le catalogue Anglais, c'est l'espace occupé par certains sujets : *la Bible*, par exemple, prend 27 volumes, qu'on a été obligé de spécialement sous-classifier en un index de deux volumes ; *les Liturgies*, s'étendent à travers 14 volumes ; *Luther*, à lui seul, en accapare 7. *L'Angleterre* (England), occupe 16 volumes ; *la Grande-Bretagne* et *l'Islande*, 22 ; 11 volumes sont consacrés aux ouvrages traitant de Londres ; 8 à ceux qui se rapportent à Paris. L'article *France*, prend 18 volumes ; le mot *Napoléon III*, 3 ; *New-York*, 2 ; *l'Allemagne*, 2 ; *la Prusse*, 2 également. Citons encore *Rome* avec ses 10 volumes. Homère, Platon, Jésus-Christ, Shakespeare, Schiller, donnent chacun un titre à 2 volumes. »

Pourquoi faut-il que, là aussi, des fautes d'impression bizarres déparent le texte ? Ainsi, Grolier s'appelle, dans l'article de M. Cère, Grohier, la *Quaterly Review* devient la *Quaterley*, la fameuse *circulating library*, de Muddie, nous est citée sous le nom troublant de cabinet de lecture de *Madie*, etc.

L'article n'en mérite pas moins l'attention de tous ceux qui, comme amateurs ou homme d'étude, s'intéressent aux livres et aux lieux où l'on peut espérer les trouver pour s'en servir.

Italie. — *Les Archives et la Bibliothèque du Mont-Cassin.* — Un collaborateur de *l'Allgemeine Zeitung*, de Munich, qui signe W. S., raconte, dans les numéros d'août de cette Gazette, une visite qu'il a faite au monastère bénédictin du Mont-Cassin. Nous empruntons à M. Emmanuel Cosquin, du *Moniteur universel*, l'analyse de ce que l'érudit allemand rapporte sur les archives et la bibliothèque du couvent. Il décrit avec complaisance les trois hautes salles voûtées qui, au rez-de-chaussée du monastère, renferment les documents des archives dans de magnifiques armoires de noyer, incrustées de bois de cyprès comme protection contre les piqûres des vers. Un grand nombre de ces manuscrits ont été imprimés par les soins des moines ; d'autres publications sont en préparation. Il est intéressant de voir quelle utilité pratique, industrielle même, on a su tirer de la riche ornementation de plusieurs de ces chefs-d'œuvre de calligraphie. Un des religieux, le P. Piscicelli, connu pour ses publications scientifiques de paléographie, a entrepris de rassembler, en un album de dessins plein de goût, une foule de motifs ornementaux extraits de ces manuscrits. Ces éléments divers, l'art industriel en fera son profit et y puisera des idées nouvelles. Dans sa riche collection, actuellement en cours de publication, le P. Piscicelli donne des modèles pour les dentelles, la sculpture sur bois,

des ornements de manuscrits lombards, vieux de mille ans.

A côté des manuscrits d'auteurs sacrés et profanes, à côté des bulles des papes, des diplômes émanant des empereurs, rois ou princes, sont conservés les documents qui se rapportent aux affaires temporelles de la « baronie » du monastère, plus de quatre-vingt-dix mille chartes, donations, achats, ventes, jugements, testaments, etc.

Cette partie des archives est de la plus grande importance pour l'histoire de l'Italie centrale, au point de vue économique. Le monastère en a commencé la publication sous le titre de *Codex diplomaticus Cassinensis*.

Le Mont-Cassin possède actuellement deux bibliothèques. L'une, qui existe depuis des siècles, a été déclarée par le gouvernement italien *Monument national*, comme le monastère lui-même, c'est-à-dire qu'elle est devenue propriété de l'État, qui en abandonne la jouissance aux moines laissés par lui en qualité de gardiens du Mont-Cassin. L'autre bibliothèque, qui, après la suppression du monastère par le gouvernement italien, a été formée des diverses bibliothèques particulières des religieux, paraît être considérée par l'État comme la propriété privée de ceux-ci.

Les bénédictins du Mont-Cassin sont tous des hommes cultivés, en partie des hommes de grande intelligence et de grand savoir, qui, fidèles à leur règle, occupent leur vie à l'étude et à l'enseignement. Bien que le gouvernement italien ne les reconnaisse plus comme religieux, mais seulement comme *Custodi del Monumento nazionale* (gardiens du monument national), puisque le Mont-Cassin a été déclaré tel, il entre chaque année dans l'ordre, de nouveaux aspirants à l'état religieux. Le monastère ayant été dépouillé de ses revenus, et le gouvernement italien ne donnant, en dehors de la petite rente annuelle affectée à chaque moine existant au moment de la sécularisation, qu'une somme destinée à l'entretien du « monument national », les Frères sont obligés de s'ingénier pour gagner leur vie. Ils y parviennent, grâce à l'école établie au Mont-Cassin, où environ cent jeunes gens de bonne famille du pays reçoivent l'instruction, à partir des classes élémentaires jusqu'à leur entrée à l'université. Le gouvernement italien reconnaît ces écoles ecclésiastiques à condition qu'elles ne soient pas inférieures, pour les études, aux établissements de l'État. Chaque année, des commissions d'examen sont envoyées pour faire un rapport à ce sujet. Il ressort de ces rapports, que les écoles ecclésiastiques *tolérées* atteignent en moyenne un niveau scientifique plus élevé que les écoles officielles.

Russie. — *Les lectures à la Bibliothèque impériale.* — Le nombre des volumes donnés en lecture aux visiteurs de la Bibliothèque impériale publique a été, cette année-ci, de 406,862.

Un legs à la Bibliothèque historique de Moscou. — La bibliothèque de P. Stchapov, décédé récemment à Moscou, deviendra la propriété du Musée historique, conformément au désir du défunt. C'est une des plus précieuses collections de raretés bibliographiques ; elle se compose de 30,000 volumes.

Catalogues. — Parmi les nombreux catalogues qui nous sont récemment parvenus, nous devons une mention particulière au volume imposant publié par le *Giornale della Libreria* de Milan sous le titre de *Libri Scolastici d'Educazione e d'Instruzione per l'anno scolastico 1888-89.*

Nous avons ainsi reçu de l'étranger le n° 92 des catalogues de M. Bernard Quaritch, de Londres, où sont compris beaucoup de livres rares sur les sciences naturelles et particulièrement ceux qui proviennent de la bibliothèque de R. S. Turner, membre de *la Philobiblon Society* ; le n° 9 de *la Bibliographie, et Chronique littéraire de la Suisse*, publiée mensuellement par la librairie H. Georg, de Bâle ; le *Catalogue n° 211 des livres rares et curieux, faisant partie de la librairie J. Scheible, à Stuttgart*, rédigé en français et consacré à la littérature comique et satirique de la France ; le n° 200 des catalogues de MM. List et Francke, de Leipzig, où se trouvent de grands livres sur les sciences exactes et autres, faisant partie naguère de la bibliothèque ducale du château d'Œls ; et enfin le n° 3 du *Zugangs-Verzeichniss* de la bibliothèque du palais grand-ducal de Darmstadt, publication purement bibliographique, dont nous avons déjà parlé. Ajoutons-y pour mémoire le catalogue, luxueusement imprimé, de la collection de dessins anciens et modernes, réunie par M. H. Gerlings, et dont la vente publique a eu lieu, à Amsterdam, les 2 et 3 octobre, à l'hôtel de « Brakke Grond. »

Chez nous, le numéro de septembre (114) de *la Revue des autographes* (E. Charavay fils), contient, comme à l'ordinaire, bon nombre d'articles intéressants. Nous en dirons autant de *la Revue des Bibliophiles et des Amateurs*, publiée par Bachelin-Deflorenne, qui contient quelques jolies pages du vicomte de Calonne sur l'amour des livres, et des catalogues des librairies Baillieu et Th. Belin. Signalons, en terminant, la liste n° 9, où l'éditeur fin et gourmet qui a nom Isidore Liseux rappelle au monde des bibliophiles et des curieux ses publications de haut goût.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— Paris — Province — Étranger —

Avis. — Le secrétaire de la rédaction prie MM. les directeurs de revues, éditeurs et libraires, de vouloir bien lui adresser les informations qu'ils désirent porter à la connaissance du public, touchant les publications nouvelles, les ouvrages en préparation, les articles littéraires ou bibliographiques parus ou à paraître, les catalogues, ventes, etc., tant en France qu'à l'étranger.

FRANCE

Le catalogue Lorenz. — M. Otto Lorenz, ancien libraire à Paris, vient de terminer la publication d'un ouvrage précieux à tous les bibliophiles. C'est le *Catalogue général de la librairie française de 1840 à 1885* Ce catalogue forme 11 volumes grand in-8°, à deux et à trois colonnes. Il renferme la liste de tous les livres français imprimés ou réimprimés en France et à l'étranger, jusqu'au 31 décembre 1885, et est divisé en trois périodes, qui embrassent: la première de 1840 à 1865; la seconde de 1866 à 1875, et la troisième de 1876 à 1885. Les titres des livres sont classés par ordre alphabétique des noms d'auteurs, et ces noms sont presque tous accompagnés d'une courte notice biographique. L'annonce des ouvrages donne le format, le nombre de volumes, les différentes éditions, le millésime, le nom de l'éditeur et le prix de la publication. Les ouvrages anonymes et les publications collectives viennent dans le même ordre alphabétique, suivant le premier mot de leur titre. M. O. Lorenz avait commencé cette publication en 1886.

Les tomes I à IV se vendent ensemble 120 francs; la deuxième, troisième et quatrième partie, chacune composée de deux tomes, 60 francs chacune, et la cinquième partie (tome XI et dernier) 30 francs.

— L'éditeur Savine met en vente le tome III des *Œuvres littéraires de Napoléon Bonaparte.* Cette publication importante, on le sait, est préparée par les soins de M. Tancrède Martel, d'après les originaux et les meilleurs textes. Le tome III comprend: 1° les *Conversations célèbres,* 2° toutes les *Proclamations* militaires et politiques; 3° les projets de constitution, débat sur *le divorce,* les *actes politiques;* 4° les *Mémoires* de Napoléon. On trouvera dans cette dernière partie les célèbres *Bulletins de la Grande armée,* ainsi que d'autres mémoires historiques et militaires, notamment une curieuse étude de Napoléon sur le général Moreau.

Ce volume est illustré d'un beau portrait de Napoléon dessiné par Th. Bérengier. 60 exemplaires sur hollande sont à la disposition des bibliophiles.

Un nouveau manuel typographique. — M. Fernand Petit, correcteur à l'imprimerie Larousse, vient de faire paraître un excellent A. B. C. typographique indiquant d'une manière très claire les principales règles de la composition à l'usage des auteurs, éditeurs et typographes.

— M. Félix Sangnier fait paraître chez Ollendorff un curieux volume intitulé: *A Paris pendant le siège.* C'est la traduction d'une étude psychologique de Paris à cette époque, faite par un Anglais pendant qu'il était enfermé avec les Parisiens dans la capitale, et qui fut publiée à Londres en 1871.

On trouve dans ce travail des tableaux saisissants de vérité sur l'état moral de la ville au milieu des différents événements importants du siège; il y a également la relation d'une séance orageuse au café de Madrid, deux portraits fort remarquables des généraux Ducrot et Trochu, et un travail *inédit* de M. Jules Andrieu, ancien membre de la Commune, sur l'organisation du parti républicain. Dans ce chapitre se trouvent des appréciations très originales sur Jules Simon, Picard, Jules Favre, Rochefort et *tutti quanti.*

L'ouvrage se termine par une statistique exacte de toutes les troupes qui participèrent à la défense de Paris.

Théosophie contemporaine. — L'*Isis,* branche française de la société théosophique, vient d'ajouter à ses publications (G. Carré, éditeur) deux brochures de M. Papus, directeur de *l'Initiation.* Nous nous contenterons d'en citer les titres, en laissant humblement l'appréciation aux initiés. La première, surtout biographique, est intitulée : *Les disciples de la science occulte : Fabre d'Olivet et Saint-Yves d'Alveydre.* L'autre est une traduction inédite d'un « classique de la Kabbale » : *Le Sepher Jesirah; Les 32 voies de la Sagesse; Les 50 portes de l'Intelligence,* avec une planche hors texte représentant les 10 séphiroth et les 22 lettres.

Un journal de l'autre monde : le *Lotus.* — Mme H. P. Blavatsky et sa cohorte d'hypnotisés et

d'hypnotisants ne suffisaient pas à la soif de théosophistique dont sont altérés nos contemporains. Voilà qu'il vient de se fonder *L'Initiation*, « Revue philosophique indépendante des Hautes Etudes : Hypnothisme, Théosophie, Franc-Maçonnerie, Sciences occultes. Directeur : Papus ; Rédacteur en chef : Georges Montière ; Secrétaires de la rédaction : Ch. Barlet, Julien Ligny. » (14, rue de Strasbourg ; 10 francs).

Le premier numéro a paru le 15 octobre. Il a été précédé d'un prospectus-programme-manifeste, orné d'une éclectique figure symbolique, unissant en un tryptique le franc-maçon contemporain au mage des anciens jours et aux bêtes des évangélistes. Ce prospectus nous informe que le moment est venu de tenter d'échapper à l'Empirisme vague en éclairant les découvertes expérimentales contemporaines de toute la lumière projetée par les théories de la Haute Philosophie tant ancienne que moderne.

Pour arriver à ce noble but, la nouvelle revue exposera les enseignements comparés de la philosophie moderne, de la théosophie, de la Kabbale, de la franc-maçonnerie, etc. Voilà pour la théorie.

Quant à la pratique, elle « étudiera les applications possibles de ces données à la détermination du caractère de l'homme par ses divers aspects physiques posant les bases probables d'une théorie synthétique de la physionomie psychologique. L'Horoscopie discutée dans ses rapports avec l'astronomie, le Magnétisme pratique et les reproductions d'anciens manuscrits sur la Kabbale appliquée complèteront cette première partie. »

On ne s'étonnera pas qu'avec de tels moyens les grands prêtres de l'initiation n'hésitent pas à promettre des résultats que toute analyse déprécierait. Les voici tels qu'ils nous ont assurés : « Les données de la Théosophie viendront révéler à notre monde occidental la plus haute morale et la plus pure philosophie sur lesquelles s'appuient les Orientaux dans la production de ces phénomènes à eux connus depuis bien longtemps déjà. Enfin la raison d'être et les enseignements du Symbolisme, qui toujours a voilé ces sciences, éclaireront d'un jour tout nouveau les obscurités apparentes de la Franc-Maçonnerie. Toutes ces recherches aboutiront à un but commun : les bases de la Synthèse scientifique et sociale qui doit unir les découvertes du Présent aux enseignements incompris du Passé, la science pratique et positive de l'Occident à la métaphysique idéale de l'Orient ! »

Ouf ! Si nous ne sommes pas tous théosophes, il y a encore quelques chances pour que nous ne soyons pas tous fous.

ÉTRANGER

Allemagne. — *Alphonse Daudet en Allemagne.* — Dans son numéro d'octobre, la *Gesellschalt*, revue mensuelle littéraire dirigée par M. G. Conrad de la façon la plus indépendante, publie sur *l'Immortel* un article assez long, signé de Louis de Hessem. Voici la traduction de cette étude qui fait montre de la plus entière franchise :

« Alphonse Daudet vient de publier enfin ce roman de « mœurs académiques » annoncé depuis si longtemps et désiré avec tant d'impatience et de curiosité. Je viens de terminer la lecture de ce volume sans avoir rien éprouvé de ce que j'étais en droit d'espérer d'un écrivain qui a donné des œuvres comme les *Rois en exil* et *Fromont jeune et Risler aîné*, et, plein des doutes les plus vifs au sujet de la satisfaction intime que Daudet a pu ressentir, son livre terminé, je ne songe point à dissimuler la profonde déception qui m'est venue, ma lecture finie.

« *L'Immortel* est une de ces œuvres qui n'ajoutent rien à la gloire d'un romancier. A mon point de vue aucun profit ne peut en résulter pour Alphonse Daudet, en tant qu'homme et en tant qu'écrivain, car le livre est venimeux d'une façon étrange et peu fait pour donner une haute idée du caractère de son auteur et le style en est peu remarquable — trop peu même quand je pense que la même plume a su dessiner des choses adorables et exquises en maintes autres circonstances.

« *L'Immortel* est un pamphlet, d'une âpreté étrange en de certains passages comme par exemple dans cette virulente sortie de Vedrines — un des personnages les mieux étudiés du livre d'ailleurs, — s'efforçant de faire passer dans l'âme d'un candidat — le vicomte de Freydet, un poète — le suprême dédain qui l'emplit pour « l'illustre assemblée » :

« Au fond ces gens se sentent finis, en train de moisir sous leur coupole... L'Académie est un goût qui se perd, une ambition passée de mode... Son succès n'est qu'une apparence... Aussi depuis quelques années l'illustre compagnie n'attend plus le client chez elle, descend sur le trottoir et fait la retape. Partout, dans le monde, les ateliers, les librairies, les couloirs de théâtre, tous les milieux de littérature ou d'art, vous trouvez l'académicien racoleur souriant aux jeunes talents qui bourgeonnent : « L'Académie a l'œil sur vous, jeune homme ! » Si le renom est déjà venu, si l'auteur en est déjà à son troisième ou quatrième bouquin, alors l'invite est plus directe : « Pensez à nous, mon cher, c'est le moment... » Ou brutalement, dans une bourrade affectueuse : « Ah çà, décidément vous ne voulez pas être des nôtres ?... » Le coup se fait aussi, mais plus insinuant, plus en douceur, avec l'homme du monde, traducteur de l'*Arioste*, fabricant de comédies de société : « Hé ! hé ! dites donc, mais savez-vous que ?... » Et si le mondain se récrie sur son indignité, le peu de sa personne et de son bagage, le racoleur lui sert la phrase consacrée : « ...l'Académie est un salon... » Bon sang de Dieu ! ce qu'elle a servi cette phrase-là ! « ...l'Académie est un salon... elle ne reçoit pas seulement l'œuvre mais l'homme... » En attendant c'est le racoleur qui est reçu, choyé, de tous les dîners, de toutes les fêtes... Il devient le parasite adulé de toutes les espérances qu'il fait naître et qu'il a soin de cultiver... »

« Certes pas plus que la génération des auteurs modernes, je ne comprends pas trop la nécessité, l'utilité, la raison d'être d'une institution dans le genre de l'Académie française : les hommes qu'elle admet dans son sein ne sont fréquemment que d'insignes nullités à l'existence souvent ignorée au dehors de l'Académie et des sphères académiques; les œuvres qu'elle récompense sont maintes fois choisies d'après un discernement dont les règles sont une énigme pour tout autre que pour les académiciens eux-mêmes et je citerai à l'appui de ce dire ce fait que cette année le prix Montyon destiné à des ouvrages utiles aux mœurs, a été donné à une *traduction* d'un livre sur *la Grande guerre!* Mais de là à conclure avec Daudet que tous les membres de l'Institut sont de fieffés ignares, que leurs actes, tous leurs actes relèvent de la sottise ou de l'ignorance, je trouve encore une sensible distance. *L'Immortel* est une charge à fond de train sur les quarante et l'habitude veut qu'on ne parte en guerre que contre l'ennemi. Daudet aurait-il des raisons secrètes pour se considérer comme l'ennemi — et un ennemi acharné — de l'Académie ?

« Je ne sais, mais il m'a semblé et il me semble encore que le réquisitoire est d'un ton bien violent pour émaner d'un écrivain désintéressé et déclarant son désintéressement dans son impartialité de simple et consciencieux observateur. L'idée de ce livre était bonne, mais Daudet est allé un peu loin et c'est précisément l'impétuosité de l'attaque qui fait naître des étonnements, des hésitations, surgir des protestations, des défenseurs à cette Académie dont on se fût agréablement moqué avec un assaut plus froid, plus mesuré, plus digne de celui qui le livrait.

L'allure même de *l'Immortel* m'a contraint à écarter tout d'abord la question de la valeur littéraire de l'œuvre; en ce qui concerne ceci, je me contenterai de faire remarquer que le roman, en tant que roman, est d'une tournure banale sans originalité dans l'intrigue ni grande vigueur dans l'observation. Les seules pages qui m'aient donné une jouissance sans mélange — et ces pages sont d'une rareté parcimonieuse — concernent le ménage Védrine; mais ces pages sont d'une délicatesse d'émotion à ravir les plus difficiles.

« Peut-être certains de mes lecteurs trouveront-ils mon appréciation trop dure dans son ensemble. Je n'ai point à me défendre de juger sur parti pris; je n'ai point non plus sans doute à insister beaucoup pour faire admettre que nombre des œuvres d'Alphonse ont assuré à leur auteur ma plus vive sympathie. Et je terminerai en me bornant à exprimer tous mes regrets d'avoir éprouvé une aussi pénible impression à ma lecture de *l'Immortel* et de ne pouvoir la garder pour moi. »

—❀—

Le Journal de l'empereur Frédéric III. — Il a été fait grand bruit autour de cette affaire qui n'est point encore terminée, tant s'en faut. Dans son numéro d'octobre, la *Deutsche Rundschau,* revue mensuelle calquée sur notre *Revue des Deux-Mondes,* éditée par Paetel, de Berlin et dirigée par J. Rodenberg, était tout heureuse d'offrir à ses lecteurs la primeur d'un fragment du journal intime de Frédéric III, le défunt empereur d'Allemagne. Ce fragment contenait des notes prises au jour le jour et allait du 11 juillet 1870 au 12 mars 1871, embrassant ainsi l'une des époques les plus critiques et les plus glorieuses qu'ait traversée l'Allemagne : campagne de France, aboutissement de l'empire. Il y eut grand émoi en haut lieu : certaines révélations n'étaient point faites pour plaire à quelques souverains en général et au *chancelier de fer* en particulier. Bismarck adressa à Guillaume II un rapport concluant à des poursuites contre l'auteur de la publication. M. Heinrich Geffcken, écrivain de talent, économiste distingué qui avait été au mieux avec Frédéric III et toujours au plus mal avec Bismarck dont il désapprouvait énergiquement la politique, M. Geffcken fut arrêté à Hambourg et transféré à Berlin où le procès s'instruit à l'heure actuelle. Le manuscrit d'après lequel la publication a été faite fut remis entre les mains de la justice par M. Rodenberg : il est tout entier de la main de M. Geffcken, dit-on. A différentes reprises il a été question de la mise en liberté de celui-ci, mais jusqu'à présent le fait ne s'est point réalisé; le ministre avait conseillé à Guillaume II de laisser tomber l'affaire à l'eau, mais l'empereur n'a point voulu y consentir. Le chancelier se propose même d'arriver à des poursuites contre les auteurs de traductions parues aussitôt en France, en Angleterre, etc., ce qui est son droit absolu en tant que mandataire de famille impériale, d'après la convention internationnale littéraire de Berne.

Ajoutons encore que la maison Paetel a retiré autant qu'elle le pouvait de la circulation les exemplaires de la livraison en question de la *Deutsche Rundschau* et que ce qui en restait en sa possession a été saisi. Ceux de nos lecteurs qui détiennent la livraison complète ont donc une curiosité — historique plutôt que littéraire naturellement.

—❀—

Le mois d'octobre est en Allemagne l'époque qui voit l'épanouissement des nouvelles feuilles ...littéraires et l'éclosion des programmes C'est en octobre que la plupart des périodiques importants « prennent leurs années »; c'est en octobre que les réclames dithyrambiques s'étalent partout. Parmi les publications qui datent de cette époque je signalerai :

Tout d'abord *Ueber Land und Meer,* le magnifique, le splendide, le mirifique journal illustré qui pour *quinze,* QUINZE francs par an, donne à ses abonnés cinquante-deux numéros de 20 à 24 pages grand in-folio, des milliers d'excellentes gravures sur bois, des douzaines de romans dus aux premiers écrivains de l'Allemagne moderne : — parmi ceux qui figurent au programme de l'année qui commence, je citerai des ouvrages de Richard Voss, de Hans Wachenhusen, de Ludwig Ganghofer, de A. G. von Suttner, de F. von Kapff Essenther, etc., etc.

Puis dans un autre genre les *Neue Monatshefte des Daheim,* revue mensuelle, illustrée aussi, qui m'a in-

spiré le plus profond respect pour la quantité prodigieuse d'abnégation ou d'abonnés que les éditeurs possèdent pour en arriver à donner de semblables livraisons pour 1 marc, soit 1 fr. 25. Là, l'année s'ouvre par une remarquable, très remarquable étude sur *Rembrandt*, due à M. Knackfuss, critique d'art fort autorisé, et la livraison forte de 176 pages in-8° et d'un supplément — pour le roman — de 64 pages in-16, se complète par une dizaine d'autres articles variés : littérature, histoire, sciences, actualités. Mais le *clou* de cette publication, en dehors de l'imposant travail analytique de M. Knackfuss, c'est l'œuvre même de Rembrandt reproduit fidèlement d'après des photographies — de Braun en grande partie; — cette étude sur Rembrandt paraîtra en trois livraisons et la première partie renferme à elle seule soixante-dix de ces reproductions, dont huit grandes planches hors texte. La livraison est ornée de cent vignettes, de vingt grandes planches sur bois et d'une photogravure : en somme une chose vraiment extraordinaire, d'un bon marché fabuleux si l'on pense que l'exécution matérielle — gravure, impression, papier — est très belle, et qu'il a fallu procéder à un double tirage, les bois étant pour la plupart sur fond chiné. Je me suis montré assez nettement admiratif pour que les éditeurs, MM. Velhagen et Klasing, me pardonnent de déplorer la mesure qu'ils ont cru devoir prendre en employant dans la même livraison, deux papiers différents — glacé et non glacé suivant que la feuille contient ou ne contient pas de gravures : ce procédé enlève de l'unité à leur publication. Pour le reste tout est parfait et ils ont droit aux compliments de tous et à la reconnaissance de leurs abonnés.

Enfin *Vom Fels zum Meer*, mensuel et illustré comme le précédent, mais moins élégant, moins réussi au point de vue matériel, s'il paraît de tendances littéraires plus larges. Si le directeur, M. Kürschner, sait grouper autour de lui une rédaction de premier choix — tous les écrivains de quelque renom ont collaboré ou collaborent encore à *V. F. z. M.* — l'éditeur, M. Spemann, n'a point pour le cliché la même horreur que MM. Velhagen et Klasing, les éditeurs des *Neue Monatshefte* et l'aspect général de sa revue en souffre. La part que *Vom Fels* fait à l'œuvre d'imagination est plus considérable; ses auteurs sont d'une valeur incontestée et se nomment pour cette année, Robert Byr, Ernst Wichert, Marie Ebner-Eschenbach, Richard Voss, Bret Harte, etc.

MM. Peelman et Cie, 189, boulevard Saint-Germain, à Paris, reçoivent les abonnements à ces différentes publications.

Comme toujours, les traductions d'ouvrages français sont plus fréquentes en Allemagne que les traductions d'ouvrages allemands en France. A citer au nombre des plus récentes :

Mont-Oriol, de Maupassant, et l'*Homme tout nu*, de Catulle Mendès, chez G. Grimm, à Budapest,

L'*Empereur Frédéric III*, d'Édouard Simon, chez S. Schottlaender, à Breslau,

Et le *Rêve*, d'Émile Zola, chez S. Fischer, à Berlin.

A signaler parmi la quantité des articles publiés dans les grands périodiques d'octobre :

Dans la *Deutsche Rundschau* : Fragment du journal de l'empereur Frédéric III. — Chapitre inédit des mémoires du duc régnant de Saxe-Cobourg-Gotha. — Lettres inédites de F. Mendelssohn-Bartholdy. — Réforme de la chambre haute anglaise, par F.-H. Geffcken.

Dans *Nord und Süd* : Ma Ville natale, par Wilhelm Jensen. — L'Exposition des beaux-arts de Munich, par L. Pfau. — En Orient, par Paul Lindau.

Dans les *Neue Monatshefte des Daheim* : Rembrandt, par H. Knackfuss. — Le Second centenaire de Frédéric-Guillaume Ier, par B. Rogge. — Le Duc de Reichstadt (le roi de Rome), par G. Egelhaaf. — Le Centenaire de Louis Ier de Bavière.

Dans *Unsere Zeit* : La Convention bernoise pour la propriété littéraire, par A. Fleischmann. — A. Depretis, par O. Speyer. — Conrad-Ferdinand Meyer, par K. Schiffner.

Dans les *Blaetter für litterarische Unterhaltung* . Histoire de la littérature, par R. Waldmüller. — La *Poétique* de Henri Viehoff, par G. Portig. — Romans et nouvelles, articles divers, par R. Dœhn, E. Wechsler, R. Weitbrecht.

Dans le *Magazin für die Litteratur des In-und Auslandes* : L'Âme sensitive en littérature, par E. Eckstein. — La Chanson populaire en France, par Claire de Glûmer.

Angleterre. — La direction de l'*Art Journal* (294, City Road, Londres) annonce son *Art Annual* pour 1888. Ce volume, semblable à ceux des années précédentes, où ont été successivement étudiés F. Leighton, J. E. Millais, Alma Tadema et Meissonnier, est consacré cette fois à la vie et à l'œuvre de J. C. Hook. Il contient environ 50 illustrations d'après les ouvrages du peintre, y compris des reproductions à pleine page de six de ses tableaux les plus fameux. *The Art Annual* est en vente depuis la fin d'octobre.

— MM. Bell et fils mettent en vente un ouvrage dont l'impression a duré des années; il s'agit de l'histoire de *Little England beyoud Wales, and the non-kymric Colony settled in Pembrokeshire*, par Mr. Edward Laws.

— MM. Blachwood annoncent un nouveau volume du professeur Blackie d'Edimbourg : *A Song of Heroes*, et un autre du professeur Veitch, de Glasgow : *Merlin, and other Poems*.

— La vie de Henry Bradshaw, le célèbre bibliothécaire de Cambridge University, par Mr. E. W. Prothero, vient de paraitre.

— Le volume de la série des *Great Writers* pour novembre est une vie de Henri Heine par Mr. W. Sharp.

— Sampson Low et Cie mettent en vente deux volumes de souvenirs sur le théâtre par le Dr Westland Marston. Cet ouvrage, attendu depuis longtemps, est l'œuvre d'un des hommes d'Angleterre qui connaissent le mieux les choses du théâtre contemporain et qui en parlent avec le plus de charme.

— Mr. Elliot Stock annonce *The Dramatic Work of the late Edwin Atherstone.*

— MM. Trübner mettent en vente un nouveau poème de sir Edwin Arnold intitulé *With Sa'di in the Garden.* Le titre en dit assez la donnée orientale.

— T. Fisher Unwin annonce une étude de la vie de Londres, par miss Amy Levy, sous ce titre : *The Romance of a Shop* (Le Roman d'une Boutique).

Etats-Unis. — MM. Houghton Mifflin et Cie ont mis en vente le 22 septembre : *Indiana : A Redemption from Slavery*, formant le douzième volume de *American Commonwealths*, par J. B. Dunn ; *The Mc Veys*, roman, par Joseph Kirkland (1 vol. in-16°) ; *The Law of Equivalents* (La loi des Equivalents dans ses relations avec l'éthique politique et sociale), par Edward Payon.

Le 29 : *The Courtship of Miles Standish*, par H. W. Longfellow, volume d'étrennes avec de nombreuses illustrations dues à G. H. Boughton, F. T. Mervill, etc., in-4° (30 francs); *Poetry, Comedy and Duty* par Ch. Carroll Everett (1 vol. in-8°); *Books and Men*, par Agnes Repplier (1 vol. in-16°).

Hollande. — Le numéro 5 de *Internationales Archiv für Ethnographie*, publié à Leyde par M. J. D. E. Schlmetz, est au niveau de ceux qui l'ont précédé. Les articles sont dus à des savants éminents, et rédigés dans leur langue nationale ; le mouvement bibliographique en ce qui concerne l'ethnographie est suivi et étudié avec le plus grand soin et la plus haute compétence ; d'admirables planches en couleurs contribuent à faire de cette revue une publication de haute science et de grand luxe.

Russie. — M. S. A. Vengerov a entrepris un grand *Dictionnaire critique et bibliographique des écrivains russes.* Cet ouvrage rédigé avec le concours de nombreux collaborateurs, doit avoir environ 200 livraisons de 3 feuilles chacune. Le prix de la livraison franco est de 45 kopeks, soit environ 1 franc. On souscrit directement chez l'auteur, Saint-Pétersbourg, Ligovka, n° 47. Nous souhaitons le plus vif succès à cette œuvre qui est de nature à rendre les plus grands services.

— M. Méjov a publié un Index bibliographique de tous les écrits relatifs aux œuvres et à la vie de Serge Aksakov, père du célèbre publiciste et panslaviste Ivan Aksakov.

— Vient de paraitre : le onzième volume des œuvres complètes du prince Pierre Viazemski, contenant la suite de ses poésies.

— Le sinologue Georgievski a imprimé un livre qui surprendra bien des lecteurs ; il porte le titre suivant : *Les Racines chinoises et l'Origine des Chinois*, et conclut à la parenté de ce peuple avec la race aryenne, prouvée philologiquement.

— Signalons aussi un *Dictionnaire complet des mots étrangers (au nombre de 115,000), employés dans la langue russe*, par Bourdon et Michelson. (8e édition. La première n'avait que 32,000 mots.)

— Les amateurs de raretés seront bien aises d'apprendre qu'il se vend chez le libraire Klotchkof, à Pétersbourg, une édition des fables de Krylof, longue de 0,03 cent. sur 0,02 cent. de large, au prix de 75 roubles.

— Le *Novoïé Vrémia* du 19 septembre annonce la publication, à Saint-Pétersbourg, d'une traduction en arménien du *Roi Lear.*

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Etranger

FRANCE

Les plans de Paris. — Le service de la conservation du plan de Paris a entrepris un travail des plus intéressants et dont l'exécution présente des difficultés qui en accroîtront la valeur.

Il s'agit de rétablir le plan de Paris tel qu'il était pendant la période révolutionnaire, en y mentionnant

les divisions anciennes, les changements de noms et d'affectation des édifices survenus pendant ces temps troublés, de façon à présenter sous une forme saisissante les modifications qu'a subies la physionomie de la capitale de 1789 à 1794.

En outre, deux plans comparatifs, chacun en une seule feuille, montreront Paris en 1789 et en 1889. Leur examen permettra de se rendre compte de la somme de travail accomplie pendant ce siècle.

Ces divers travaux figureront naturellement à l'Exposition universelle.

Les Actes de comité du Salut public. — M. Aulard, chargé de cours à la Faculté des lettres de Paris, doit publier, dans la collection des Documents inédits de l'histoire de France, un recueil des actes du Comité de Salut public, avec la correspondance officielle des représentants en mission et le registre du Conseil exécutif provisoire.

Les manuscrits de Victor Hugo. — M. Jules Tellier, chargé par la famille de Victor Hugo de compulser les manuscrits laissés par le poète, a communiqué aux *Annales politiques et littéraires*, quelques renseignements intéressants, dont voici le résumé.

On sait déjà que, depuis la mort de Victor Hugo, cinq volumes d'œuvres inédites ont été publiés.

Ceux qui sont encore inédits se divisent naturellement en plusieurs catégories. Ce sont d'abord les volumes de prose. Le premier qui sera publié contiendra des notes de voyage en Angleterre, en Belgique, en Hollande et en Espagne.

Ces notes sont contemporaines de celles qui ont formé le *Rhin*. Un autre volume intitulé : *Essai d'explication* est une œuvre de métaphysique. Quant à la *correspondance*, qu'on ne saurait publier tout entière immédiatement, elle sera probablement réduite à un volume qui renfermera quelques-unes des lettres où la poète s'est occupé de questions littéraires.

Dans le théatre laissé par Victor Hugo se trouvent d'abord deux actes et demi d'un drame intitulé les *Jumeaux*, et qui concerne la légende du Masque de Fer, *Cent mille francs de rente* et peut-être *Frère de Gavroche*, comédies en un acte, en prose; *Maglia*, comédie en un acte, en vers; *Amy Robsart*, qui fut représenté sans succès en 1827 et qui parut même en brochure à cette date, — sans nom d'auteur, — mais qui, depuis lors, est devenue introuvable. Les exécuteurs testamentaires de Victor Hugo feront paraître en 1889, outre le volume des *Voyages* dont nous avons parlé, un volume de théâtre contenant *Amy Robsart*, les *Jumeaux* et quelques scènes détachées.

Parmi les œuvres poétiques, qui sont les plus nombreuses, se trouvent : le grand poème annoncé déjà sous le titre de *Dieu*; les *Années funestes*, satires contre le second empire; *les Colères justes* et *les Profondeurs*, dont quelques pièces ont paru dans *Toute la lyre*. Ces titres ne semblent pas devoir être conservés. Des *Poésies diverses*, dont le nombre est prodigieux; et enfin l'*Océan*, c'est-à-dire l'entassement énorme de toutes les strophes écrites au hasard sur des enveloppes, sur des prospectus, sur des chiffons de papier : l'*Océan* seul fournira la matière de trois volumes, à ce qu'on assure.

Au total, les œuvres inédites de Victor Hugo comprendront encore dix volumes au moins et seront publiées en cinq années.

ÉTRANGER

Allemagne. — Michael Stern, éditeur à Vienne (Peelmann et Cie 189, boulevard Saint-Germain) prépare une nouvelle édition de luxe des œuvres de Hogarth, d'après les originaux (60 planches grand in-folio).

— Sous le titre *Classischer Bilderschatz*, la maison Bruckmam, de Munich, vient de commencer la publication en photogravures et par livraisons bi-mensuelles in-quarto de six planches chacune, des chefs-d'œuvre artistiques de tout pays et de tout temps. L'abonnement pour l'année, soit 24 livraisons ou 144 planches, est de 12 marcs, 15 francs. Le premier fascicule contient des reproductions d'après Rubens, Murillo, Franz Hals, etc. (A Paris, chez J. Peelman et Cie, 189, boulevard Saint-Germain.)

— Incessamment la *Verlags-Anstalt* (ancienne maison J.-F. Richter) de Hambourg, mettra en vente un ouvrage de grand luxe dans lequel la comtesse Eufémia Ballestrem plaide la cause de Marie Stuart et s'efforce de démontrer d'après des documents l'innocence de la malheureuse reine. Le volume, de 410 pages in-4°, sera orné de plusieurs fac-similés, de vignettes dans le texte et de 65 grandes planches en photogravure.

— Il va paraître un ouvrage dont les revues allemandes annoncent à l'avance « l'intérêt extraordinaire » : l'Histoire de la fondation du nouvel empire allemand, *Geschichte des neuen deutschen Reiches*, par M. de Sybel.

Angleterre. — Le traité auquel Mr. Grant Allen travaille depuis douze ans, *Force and Energy*, va enfin paraître chez MM. Longman. La théorie principale qui y est soutenue a déjà été exposée en abrégé et avec l'autorisation de l'auteur, dans un livre qui a suscité de violentes polémiques, *Story of Creation*, par Mr. Clodd.

— Mr. William Andrews, président du club littéraire de Hull, vient de mettre la dernière main à un ouvrage intitulé *Manners and Customs in the Time of Shakespaere.*

— L'autobiographie de Mr. Buchanan paraîtra vers

Noël chez l'éditeur Bentley, sous le titre *A Poet's Pilgrimage* (*le Pèlerinage d'un Poète*).

— Mr. A.-M. Floyer va faire paraître chez MM. Chapman et Hall un ouvrage intitulé *The Evolution of Ancient Hinduism*.

— Les éditeurs Ibister préparent une édition de la vie et de la correspondance de Mary Howitt, par sa fille.

— Mr. F.-A. Inderwick va publier chez Sampson Low et Cie un volume d'études sur l'époque des Stuarts, où les événements historiques sont surtout considérés au point de vue juridique. Le volume sera illustré.

— On annonce pour cet hiver un livre de Molesworth, illustré par Walter Crane et intitulé *A Christmas Posy* (*Bouquet de Noël*).

— Le Rev. Dr E. Moore va incessamment publier (Cambridge University Press) le grand ouvrage de critique sur la *Divine Comédie* du Dante auquel il travaille depuis si longtemps.

— Le Dr K. D. Buelbring prépare pour la maison Nutt une édition du *Compleat English Gentleman*, l'œuvre posthume de De Foe.

— Mr. Rennel Rodd écrit une biographie de l'empereur Frédéric, dont l'impératrice, sa veuve, a promis d'écrire l'introduction. Le volume sera vendu au profit de l'hôpital affecté à Londres aux maladies de la gorge, dans Golden square.

— Mr. L. B. Seeley, auteur de *Horace Walpole and his World*, va publier un pendant à cet ouvrage intitulé *Fanny Burney and her Friends*, avec huit planches sur cuivre d'après Reynolds, Copley et West.

— Un ouvrage d'un intérêt particulier pour des Français va être publié par les éditeurs Trübner, de Londres. Il a pour titre *Imperial Germany*, et est l'œuvre de Mr. Sidney Whitman.

Les mêmes éditeurs ont sous presse un ouvrage sur le mariage et le divorce (*Mariage and Divorce*), considérés au triple point de vue religieux, légal et social.

Hollande. — *Les Archives internationales d'ethnographie* (*Internationales Archiv für Etnographie*) de Leyde, qui, sous la direction de M. J.-D.-E. Schmeltz, se sont dès le début placées au premier rang parmi les publications scientifiques de notre temps, annoncent comme supplément, au prix de 6 fr. 50, une *Ethnologie des Indiens du Guatémala* (*Ethnologie der Indianer von Guatemala*; 11 feuilles de texte, in-4°, avec dix planches en couleur et 2 dessins dans le texte) par le Dr Otto Stoll, *privat-docent* à l'Université de Zurich, qui a exercé pendant plusieurs années la médecine dans l'Amérique centrale. Le prix, pour les non-abonnés aux archives, sera porté à 8 fr. 50.

Italie. — *Une édition officielle de Machiavel.* — Sur la proposition de M. Crispi, le roi Humbert vient de décider qu'une édition complète des œuvres de Machiavel serait publié à Florence aux frais de l'État.

Une commission de douze membres est chargée de surveiller la publication.

— *Guide de la presse italienne.* — M. Nicolas Bernardi, de Lecce, annonce la publication d'un Guide de la presse périodique italienne. L'ouvrage sera imprimé vers la fin de cette année, pour pouvoir être envoyé aux abonnés dans les premiers jours de 1889. Cette utile publication formera un beau volume d'au moins mille pages in-8°. Le prix, par souscription payable d'avance, sera de dix francs.

— Un romancier bien connu, Mario Pratesi, prépare un livre où il étudie les paysans toscans et l'influence corruptive du voisinage d'une grande cité sur leurs mœurs. L'ouvrage sera publié par Barbèra.

— L'éditeur Zanichetti de Bologne, entreprend la publication des œuvres complètes, prose et poésie, de Giosuè Carducci.

L'élégante collection elzévirienne du même éditeur vient de s'enrichir de deux volumes de vers : *Tramonti. Nuove liriche*, par Giuseppe Multedo, et *Poesie varie nuovamente ordinate*, par Luigi Pinelli.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

Deux lettres inédites; Buffon et Malesherbes. — Nous recevons de M. M.-F.-A.-G. Campbell, directeur de la bibliothèque royale de la Haye, une intéressante communication. Un sien parent, M. H.-D. Guyot, vice-président du tribunal de Groningue, a eu entre les mains, il y a quelques années, la correspondance

de Heerkens, poète latin du XVIIIe siècle, que ses voyages en Italie et en France avaient mis en relation avec les littérateurs et les savants les plus considérables du temps. Il eut l'ambition d'être membre correspondant de l'Académie française, et fit des démarches dans ce but. M. H.-D. Guyot a pris copie des deux réponses faites à ses sollicitations, l'une par Buffon, l'autre par Malesherbes, et ce sont ces lettres inédites que nous offrons à nos lecteurs, en remerciant M. Campbell d'avoir eu l'idée de nous les envoyer.

« J'ai reçu, Monsieur, la lettre que vous m'avés fait l'honneur de m'écrire et j'ai lû avec la plus grande satisfaction les deux charmants oiseaux que vous m'avés envoyés; cela me fait désirer d'avoir les autres, et c est grand domage que vous n'en ayés pas fait un petit recueil et que ces jolis morceaux soient dispersés dans des journaux. Votre poésie est élégante et facile; vos peintures vives et vraies. Le commencement de l'hirondelle est surtout digne d'être mis à côté des meilleurs poëtes latins. Comme je travaille à l'histoire des oiseaux, j'ai épluché peut-être de trop près votre hirondelle; des quatre espèces que je connais il n'y en a qu'une qui s'engourdit l'hiver et vous paroisiés dire que toutes s'engourdissent.

« Il y a aussi quelque petite critique à faire sur l'article des cigognes; ce ne sont pas des cigognes mais des ibis qui sont en Egypte, et on les a mal a propôs pris les uns pour les autres. Vous mérités autant que personne d'être correspondant de l'Académie. M. de Montigny et M. de Malesherbes peuvent aisément vous procurer cet agrément; si j'étais à Paris je me joindrais à eux, mais je n'y retournerai que vers la fin de février. Je vous réitère mes remerciments, Monsieur, en vous assurant de la respectueuse estime avec laquelle j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur. »

« Le Cte DE BUFFON. »

« Montbard, ce 27 janvier 1777. »

« A Montigny, ce 12 février 1777.

« C'est par votre lettre du 7 février, Monsieur, que j'apprends pour la première fois votre logement à Paris. Vous vous êtes donné plusieurs fois la peine de passez chés moi; j'ay trouvé votre nom écrit, je vous ai laissé une lettre pour vous être remise si vous y repassiés, mais je ne savais où vous l'adreser.

« De plus j'ignorais encore avant votre lettre du 7 février, que vous fussiés en liaison avec M. de Montigny à qui je me serois sûrement adressé pour savoir où vous trouver. Vous ne m'aviés cité à Groningue que M. Le Beau avec qui vous fussiés en relation et M. Le Beau à qui j'ai demandé votre demeure m'a répondu qu'il ne la savait pas.

« C'est à présent à la campagne, Monsieur, que je reçois votre lettre et la campagne est, quant à présent, mon domicile ordinaire. Je ne suis à Paris que par moment.

« Par cette raison je suis peu au fait des dispositions actuelles de l'Académie des sciences sur la nomination des correspondans. Je sçais seulement qu'il n'y a point de corps littéraire qui ne soit infiniment flatté de recevoir un sçavant de votre mérite et de votre réputation. Je ne sais si je serai à Paris quand cette affaire sera proposée soit par M. de Buffon, soit par M. de Montigny. Je vous prie d'être persuadé du désir bien sincère que j'aurai toujours, Monsieur, de concourir à ce qui pourra vous être agréable. Mais vous concevés aisément que le suffrage d'un homme qui assiste très rarement à l'Académie n'est jamais d'un grand poids, aussi le plus souvent je me rends justice et je ne donne pas ma voix aux élections.

« Au reste, Monsieur, j'espère vous retrouver encore à Paris la première fois que j'irai. Je sais à présent votre adresse, ainsi je saurai vous trouver et en même temps je saurai la façon de penser des académiciens. Je ne doute pas qu'elle ne soit telle qu'elle doit être à votre égard, il restera seulement à savoir s'ils n'ont pas un nombre fixe de places de correspondans et peut-être des engagemens pour remplir les premières. C'est ce que j'éclairciroi avant d'avoir l'honneur de vous voir. Je vous renvoye, Monsieur, la lettre de M. de Buffon, et vous prie d'être persuadé de la parfaite considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

« MALESHERBES. »

Les journaux à Paris. — Au commencement de cette année, on comptait 1,648 publications périodiques: 94 journaux politiques, 56 littéraires, 66 illustrés, 16 diplomatiques ou économiques, 17 d'assurances, 63 catholiques, 21 protestants, 2 israélites, 24 francs-maçons, 27 militaires, 25 de sport, 146 financiers, 85 industriels, 20 de théâtre, 84 de jurisprudence, 34 d'annonces, 60 de modes, 66 de commerce, et 143 divers.

Les revues se décomposent ainsi : littéraires et politiques, 83; médecine et pharmacie, 134; beaux-arts, travaux publics, technologie, 128; sciences, 71; instruction et éducation, 72; administration, 34; agriculture et horticulture, 43; bibliographie, 32.

L'année 1887 a vu naître 493 feuilles périodiques, 253 d'entre elles mouraient avant d'avoir vu l'année 1888.

Durée du papier. — M. Hayé a examiné le papier de cent publications périodiques anglaises, allemandes et françaises, prises par tiers. Sur ce nombre, deux publications françaises et une allemande étaient imprimées sur papier de chiffons et susceptibles de se garder plusieurs siècles. Trente étaient imprimées sur papier dans la pâte duquel entrait un mélange de chiffons, de bois, d'herbes, de cellulose, et pouvaient durer une ou deux générations. Quant aux autres, elles sont condamnées à une existence éphémère, et nos petits-neveux n'en découvriront plus trace.

Les livres et les registres imprimés sur du papier fabriqué avec des pâtes de bois, d'alfa, de paille,

d'herbes, etc., ne peuvent supporter l'action du temps ; leur fragilité est telle, qu'au bout de cinquante ans ils s'effritent et tombent presqu'en poussière quand on les feuillète.

Un portrait de Pascal à retrouver ? — On lit dans *le Parti national* (6 août) :

« Le portrait le plus vrai que l'on ait eu de Pascal fut trouvé au fond d'un vieux coffre, à la mort d'une demoiselle Domat (1840), descendante du jurisconsulte de ce nom.

« Il était tracé au crayon rouge sur la couverture d'un *Digeste* (livre de droit), avec cette inscription écrite par le fils de Domat :

Portrait de M. Pascal fait par mon père.

« C'est à Paris, où il s'occupait alors avec Pascal à des expériences de physique — vers 1648 — que Domat a dû dessiner ce portrait. Pascal avait alors vingt-cinq ou vingt-six ans.

« Ce *Digeste* fut acheté en 1840, par un conseiller à la cour royale de Riom.

« Qu'est devenu le portrait de Pascal? »

La maison de Victor Hugo. — Un comité s'est assuré la propriété de la maison de Victor Hugo, par un bail avec promesse de vente. Son intention est d'en faire don à la France. L'intérieur, dans tous ses détails, sera reconstitué tel qu'il était, lors des derniers moments du maître.

Tous les Français, à quelque opinion qu'ils appartiennent, tous les étrangers qui viendront de tous les coins du globe pour assister aux fêtes de la paix, à l'occasion du centenaire de 1789, auront à cœur de rendre un nouvel hommage à cette grande mémoire et de contribuer à l'œuvre patriotique à laquelle ils sont conviés.

Les personnes qui auraient des communications à faire à cet égard peuvent s'adresser tous les jours, de dix heures à midi, 124, avenue Victor-Hugo.

ÉTRANGER

Allemagne. — *Un empereur typographe.* — L'empereur Frédéric III d'Allemagne était typographe. Il se livrait à l'art typographique dans son propre palais, où M. Hanel, imprimeur à Berlin, avait installé une imprimerie à l'usage du kronprinz.

Il paraît qu'il est de tradition, dans la famille des Hohenzollern, depuis Rousseau, sans doute, que les princes apprennent un métier manuel.

Angleterre. — *Offert aux méditations de MM. les Editeurs.* — En annonçant la mort de Mr. Petter, un des principaux associés de la maison d'édition Cassell, Petter et Galpin, de Londres et de New-York, *The Bookseller* (9 octobre), rapporte deux traits qui sont trop à l'honneur de cette grande maison pour que nous ne les enregistrions pas ici. A une époque où le peintre Franck Dicksee commençait à peine à se faire remarquer, Cassel, Petter et Galpin lui commandèrent un assez grand nombre de tableaux à raison de 10 à 20 livres sterling chacun. Plus tard, lorsqu'il fut devenu célèbre, ces peintures originales furent vendues à la salle Christie, à des prix bien supérieurs à ce qu'elles avaient coûté. Les éditeurs voulurent que le peintre profitât de cette plus-value acquise à ses ouvrages, et lui envoyèrent un chèque de 500 livres (12,500 fr.). De même, après le très grand succès du livre du colonel Barnaby : *Ride to Khiva*, MM. Cassell, Petter et Galpin envoyèrent à l'auteur un chèque de 250 livres, en sus des 750 livres qu'ils lui avaient déjà comptées, pour parfaire le prix auquel le colonel avait tout d'abord estimé son œuvre.

Une bonne action n'est jamais perdue, dit-on ; espérons qu'il en est de même d'un bon exemple.

A citer dans *The Nincteenth Century*, d'octobre : Un article de politique étrangère intitulé : *The Reign of the « Nouvelles Couches »* en France, par Frederick Marshall, *The Industrial village of the Future*, sorte de plan utopique de l'organisation du travail, par le prince Kropotkine, et une étude sur le poète John Marston, par le poète Algernon C. Swinburne.

Sous le titre *Parisian Society* — un peu bien général pour le sujet particulier dont il s'agit, — *The Westminster Review*, de septembre, donne, en quatre pages, une analyse assez judicieuse du dernier roman d'Alphonse Daudet, *l'Immortel*. Nous y relevons la curieuse coquille : *les Vois en exil*, près de laquelle *Numa Rommestan*, à la ligne précédente, est presque de la correction. Nous signalerons dans le même numéro une étude sur la géographie et les ouvrages du comte Tolstoï.

Brésil. — Nous sommes heureux de signaler à nos lecteurs l'existence d'un beau journal de grand format et de superbe exécution, consacré aux arts graphiques et publié à Buenos-Ayres sous le titre de *El Poligrafo*. Il a pour rédacteur en chef M. Rodolfo Soncup, et en est à sa cinquième année.

États-Unis. — *Lamartine jugé par Brother Jonathan.* — On lit dans *The Literary World*, du 29 septembre, à propos d'une édition américaine de morceaux choisis tirés des *Méditations* de Lamartine, ces lignes délectables et réjouissantes.

L'éditeur « n'entre dans aucune explication, quant à la grande infériorité de l'esprit français comparé à l'esprit anglais ou allemand, en fait de compositions poétiques. Le français brille dans la prose, mais sa poésie est très inférieure, et les adjectifs admiratifs du professeur Curme en faveur des rythmes ténus de Lamartine, ne suffisent pas à les recommander

auprès de ceux qui savent ce que c'est que la grande poésie. »

O Yankee! avant de connaître « la grande poésie », *nosce te ipsum!*

Les romans français et la douane italienne. — Nous trouvons dans *The Athenæum*, du 13 octobre, cette note impartiale : « Les libraires italiens profitent de la guerre de douanes commencée par leur gouvernement contre la France, pour vendre les romans français quatre francs au lieu de trois francs cinquante, sous prétexte d'appliquer le tarif général. Comme le prix ordinaire d'un roman italien est quatre francs, ce changement met les œuvres de fiction des deux nations sur un pied d'égalité quant au prix ; malheureusement, les romanciers italiens ont à se perfectionner considérablement avant que cette égalité s'étende plus loin. »

Le même numéro de *l'Athenæum* contient un compte rendu très chaleureusement élogieux de *la Faïence*, par T. Deck. (Maison Quantin.)

Russie. — On a découvert une traduction latine des chroniques russiennes, qui aurait été faite pour l'historien polonais Dlugosz, sur un exemplaire plus complet que les rédactions connues de ces chroniques.

NECROLOGIE

FRANCE

— Nous apprenons la mort de M. Gustave Cabanellas, un des ingénieurs-électriciens les plus distingués de notre pays (octobre).

M. Cabanellas, après avoir fourni une brillante carrière dans la marine, avait pris sa retraite à quarante ans (1880), avec le grade de lieutenant de vaisseau et la rosette d'officier de la Légion d'honneur.

Ses nombreuses communications à l'Institut et ses travaux le firent proclamer lauréat de l'Institut, en même temps que la Société civile des ingénieurs civils lui décernait sa grande médaille d'or.

C'est à lui qu'on doit la première théorie de la machine dynamo-électrique, dont la conséquence a été la solution technique du grand problème du transport et de la distribution de l'énergie par l'électricité.

— Le Dr Oscar Cadiat, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris, est décédé le 16 septembre, à l'âge de quarante-quatre ans.

Ancien élève et collaborateur de Robin, M. Cadiat laisse de nombreux travaux, principalement sur l'anatomie générale.

— On annonce la mort, à Madrid, de M. Hugelmann père (octobre).

M. Hugelmann, qui était âgé de soixante ans, a été mêlé, à nombre d'affaires sur lesquelles ce n'est pas le lieu d'insister. Rappelons qu'auteur de divers ouvrages, il avait fait représenter plusieurs drames, entre autres : *Jean-Bart*, la *Moresque*, le *Fils de l'aveugle*, le *Nouveau Cid*, etc.

Il avait dirigé le *Nain jaune*, et il fut le fondateur de la *Revue des races latines*, du *Journal de Bordeaux*, de la *Situation*, etc.

— Un jeune poète, Fernand Icres, auteur des *Fauves*, vient de mourir aux Bordes-sur-Azize. Il laisse un volume en préparation, les *Farouches*, et le « Théâtre libre » représentait tout récemment une pièce de lui, *les Bouchers*.

— M. J.-M. Lévy, propriétaire du *Daily Telegraph*, un des plus importants journaux anglais, est mort dans sa propriété de Ramsgate (octobre). Il était âgé de soixante-dix ans.

— On annonce la mort, à l'âge de soixante-treize ans, de M. Louis Loire, l'anecdotier et l'homme de lettres bien connu (septembre).

— M. Eugène Raspail, ancien représentant du peuple, membre du conseil général de Vaucluse, est mort dans sa propriété du Colombier, à Gigondas.

C'était le neveu de François-Vincent Raspail. Il était né en 1812, et s'était adonné à l'étude des sciences, particulièrement de la géologie.

Il est l'auteur d'un livre intitulé : *Observation sur un nouveau genre de sauriens.*

— M. Richard de Soultrait, ancien trésorier-payeur général à Besançon, chevalier de la Légion d'honneur, comte romain, vient de mourir (septembre), en son château de Toury, près Dormes (Nièvre). Il était président de la Société nivernaise des lettres, arts et sciences. Il était né en 1822.

— Nous apprenons la mort de M. Albert Tillet, rédacteur au *Temps*, qui vient d'être enlevé à l'âge de vingt-deux ans par une fièvre typhoïde.

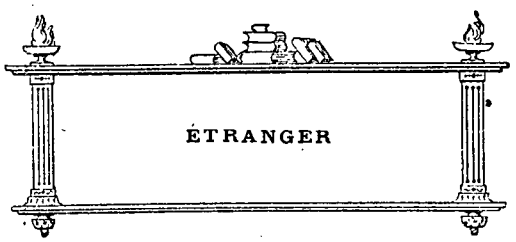

Allemagne. — Un des plus grands éditeurs de l'Allemagne, M. Cotta, est mort à Stuttgart en septembre dernier.

La famille Cotta possède depuis des siècles une librairie très importante où ont paru, pour la première fois, les œuvres de Schiller et de Gœthe. Il existe même une très curieuse correspondance échangée entre les deux grands poètes allemands et leur éditeur.

— Le député socialiste Kræcker vient de mourir à Berlin, à l'âge de quarante-neuf ans (octobre).

M. Kræcher était sellier; il devint ensuite rédacteur de plusieurs feuilles socialistes, et, en dernier lieu, il était co-propriétaire d'une imprimerie.

— On annonce la mort (septembre) de M. de Prantl, professeur de philosophie à l'université de Munich. Parmi ses ouvrages, le plus important est une *Histoire de la logique en Occident*.

Angleterre. — *Notes and Queris* nous apprend la mort (30 septembre) d'un de ses constants collaborateurs, le Rev. Harry B. C. Delevingue, à l'âge de trente-huit ans.

— On annonce la mort (30 septembre) de M. William Gifford Palgrave, ministre résident et consul général d'Angleterre auprès de la République de l'Uruguay. C'était un voyageur et un orientaliste distingué. Il avait fait partie de l'expédition envoyée par Napoléon III dans l'Arabie centrale et orientale (1862-65). Il était né en 1826.

— Nous apprenons la mort (octobre) de Mr. William Reid, journaliste, publiciste et poète, très connu dans le nord de l'Angleterre. Il était âgé de soixante-huit ans.

États-Unis. — Un des hommes qui connaissaient le mieux la librairie ancienne aux États-Unis, Mr. Harvey Bradburn Lane, ancien professeur, ancien rédacteur de *The American Agriculturist*, est mort le 28 août à l'âge de soixante-quinze ans.

Islande. — On annonce la mort (4 septembre) à Reykiavik, Islande, de Jon Arnason, qui passa sa vie à recueillir et à publier les contes de fées et les légendes de son pays. Il a aussi écrit une biographie du Dr. Egilson, le traducteur d'Homère. Il était âgé de soixante-dix ans.

Italie. — Au commencement d'octobre est mort à la Villa Maria, à Meina (Lac Majeur), Cesare Correnti, sénateur et premier secrétaire de la grande maîtrise de l'ordre de Maurice et Lazare.

Correnti, journaliste de combat sous la domination autrichienne, a été plusieurs fois député de Milan, et ministre de l'instruction publique à deux reprises, en 1867 et 1870. Il s'est éteint à l'âge de soixante-treize ans.

Correnti a attaché son nom à de nombreuses publications périodiques; il a écrit aussi plusieurs livres d'histoire, et laisse même, encore non terminée, une histoire de la Pologne, que devait prochainement éditer une maison de Paris.

Il meurt relativement pauvre et ses obsèques auront lieu à Milan aux frais de l'État.



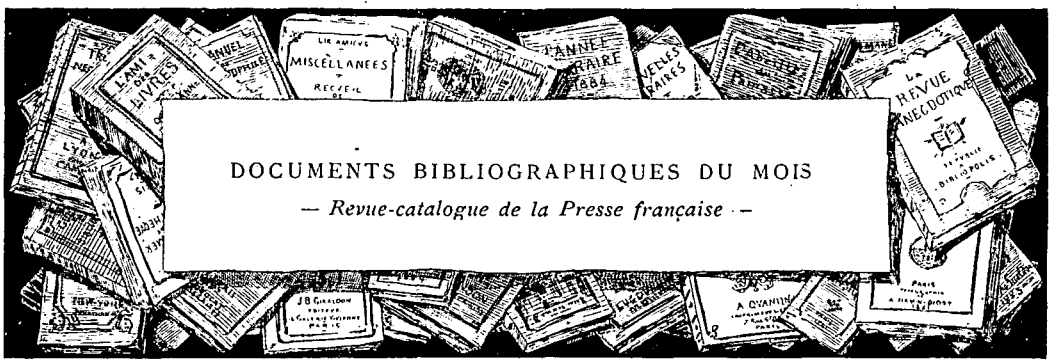

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Tribunaux.

ANNALES DE L'ÉCOLE LIBRE DES SCIENCES POLITIQUES (15 août). E. Boutmy : La corruption populaire de la royauté en Angleterre. — M. Leclerc : La vie municipale en Prusse. — Bonn : Une ville de la province du Rhin. — Ostrogorski : De l'organisation des partis politiques aux États-Unis (suite). — D'Aubigny : La politique coloniale de Choiseul. — Zolla : Le budget des grandes routes en France. — ANNÉE MILITAIRE (15 octobre). Les fortifications d'aujourd'hui. — Les manœuvres navales. — Encore le mariage. — Grandes manœuvres et petite guerre. — Réformes et abus. — Le nouveau règlement sur les exercices de l'infanterie allemande. — L'hygiène dans l'armée. — La vie militaire à l'étranger. — ART (1er octobre). G. de Léris : Les femmes à l'Académie royale de peinture. — L. Bénédite : Michel B. Ollivier. — ARTISTE (septembre). Gaston Schéfer : Le plafond de l'Odéon. — E. Ledrain : « L'immortel » de M. A. Daudet. — Max Waller : Le Salon d'Anvers. — Louis Delzons : Les féminins du roman : M. Octave Feuillet. — François de Villenoisy : Les pierres gravées dans l'antiquité sémitique. — F. Vurgey : Les expositions d'art de Bruxelles. — Édouard Marsand : François Villon, un acte en vers.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE (octobre). Adrien Naville : Le rire. — T. Comte : Aglaé (nouvelle). — Edouard Rod : Sully-Prudhomme. — H. Mereu : Un héros malgré lui (nouvelle). — François Dumur : Souvenirs d'un vieil ingénieur. — BULLETIN DE LA SOCIETÉ DE GÉOGRAPHIE (1er trimestre 1888). Charles Maunoir : Rapport sur les travaux de la Société de géographie et sur les progrès des sciences géographiques pendant l'année 1887, avec cartes. — (2e trimestre). Centenaire de la mort de Lapérouse, célébré le 20 avril 1888, avec portraits et carte. — BULLETIN DE L'IMPRIMERIE (15 septembre). Le chromographe. — L'Exposition de 1889. — La société des graveurs au burin. — Notes techniques. — (1er octobre). Un nouveau mouilleur. — Les papiers de couleur. — L'Exposition de 1889. — L'école des journalistes. — La téléphonie. — Notes techniques. — (15). Deux livres nouveaux. — Nouvelles. — Notes techniques.

CORRESPONDANT (25 septembre). H. Delorme : Mémoires et correspondance du comte de Villèle, tome VI. — V. de Chevigny : Trois princesses femmes de lettres. — Paul Thureau-Dangin : La reine Victoria au château d'Eu. — Albert de Chenclos : Phares électriques. — Georges Moussoir : Marcelle Damblin, IV. — M. de Lescure : Une nouvelle histoire de l'an 1814. — (10 octobre). Henri Welschinger : Le divorce de Napoléon. — Comte V. d'Adhémar : Sainte-Beuve et sa critique. — Albert Babeau : Le soldat sous l'ancien régime. — Georges Moussoir : Marcelle Damblin (fin). — E. d'Autichamp : Les œuvres et les lettres de sainte Thérèse. — Ch. de Mauprix : Les Italiens à Tripoli.

DÉCADENT (1er-15 octobre). Anatole Baju : Caractéristique des décadents. — Laurent Tailhade : Quatorzains d'été. — Ernest Raynaud : A propos des *Poètes maudits*. — L.-P. de Brinn' Gaubast : Épitaphe. — Louis Villatte : La république des lettres. — (15-31). Anatole Baju : Encore Victor Hugo. — Laurent Tailhade : Nocturne, sonnet. — Ernest Raynaud : A propos des *Poètes maudits*. — L.-P. de Brinn' Gaubast : Blasphème. — Louis Villatte : Une conférence littéraire. — Ernest Raynaud : Réveil. — L. V. : La Bibliothèque nationale.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (22 septembre). Les grèves en France et l'émigration des capitaux français. — Le régime des ports en Angleterre et de son extension aux ports français. — La taxe du pain. — Les étrangers en France. — L'exportation de l'Autriche-Hongrie. — (29). Les employés du gouvernement et la fixation des traitements : l'agitation des postiers. — Le commerce extérieur de l'Angleterre pendant les huit premiers mois de 1888. — Le cheval et son alimentation. — Les Russes en Asie : la pacification et la colonisation. — (6 octobre). La France et l'Italie. — Le mouvement économique et financier en Allemagne : les caisses d'épargne et le crédit agricole et foncier en Prusse et plus spécialement la Caisse de Hohenzollern. — La population française. — Le mouvement de la population de la France pendant l'année 1887. — Le projet de loi sur l'instruction criminelle devant la Chambre des députés. — Les compagnies françaises d'assurances contre l'incendie en 1887. — Le renchérissement du pain en Allemagne. — Le trafic du chemin de fer et du canal de Panama. — (13). Les variations de l'escompte aux Banques d'Angleterre et de France et les embarras monétaires dans le passé et dans le présent. — Du degré d'approximation des statistiques agricoles. — Le congrès de l'Association britannique pour l'avancement des sciences. — Les discussions de la Société d'économie politique de Paris : l'expérience des postes et télégraphes, chemins de fer de l'État, manufactures nationales, etc., prouve-t-elle que l'État soit capable d'être

industriel? — Affaires municipales : le budget de 1889; les suppléments de dépenses; perspectives d'un budget socialiste; bases éventuelles d'un impôt progressif; état de la dette municipale. — Les ports de Mannheim et de Francfort-sur Mein.

GAZETTE ANECDOTIQUE (30 septembre). Le musée de Chenonceaux. — Vers du Général. — La pudeur anglaise. — Danton toréador. — L'évasion de Bazaine. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (1er octobre). Émile Michel : Les Van de Velde. — W. Bode : La Renaissance au musée de Berlin. — Louis Gonse : Claude Mellan. — Gustave Gruyer : Les livres à gravures sur bois publiés à Ferrare. — GRANDE REVUE (15). Théophile Gautier : Théâtre de la nature. — Abel Hermant : Le verbe. — Prince P. Wolkouski : L'Orient et l'Occident. — Arsène Houssaye : Les femmes de Danton. — Armand Silvestre : Lettres passionnelles. — Manoël de Grandfort : Nina de Villard. — Paul Dhormoys : Fleur des tropiques. — Général Tchen-Ki-Tong : Littérature chinoise. — Georges de Dubor : Le vieux de la Montagne. — Duchesse de Duras : Mes prisons. — Pierre Quillard, Rodolphe Darzens, J.-Guy Ropartz : Poésies. — Alphonse Karr : Les bêtes à bon Dieu. — Yvan Rienko : La vie russe.

ILLUSTRATION (13 octobre). L...i. : Le terme. — Hector Malot : Mondaine (suite). — De la propriété littéraire et artistique en Belgique. — INDÉPENDANT LITTÉRAIRE (1er octobre). G. Magnabal : Souvenirs d'un Catalan (1re partie). — F. Rabbe : François Marchant, journaliste, vaudevilliste et poète burlesque (suite). — Émile Marchais : Voyage de noces (nouvelle). — Albert Gorès : *Crime et châtiment* de Dostoïewski, par MM. Ginisty et Leroux. — (15). Louis Roger : Impressions et souvenirs. — F. Rabbe : François Marchant (fin). — Henri Grézil : Un passeport en Alsace (nouvelle). — G. Magnabal : Souvenirs d'un Catalan. (suite). — INITIATION (25 octobre). Ch. Barlet : Initiation. — Papus : Le symbolisme dans la franc-maçonnerie. — Polti-Gary : La théorie des tempéraments. — J. Lejay : Théorie politique et sociale de Louis-Claude de Saint-Martin. — G. Montière : Le voile d'Isis. — J. Giraud : Le haschich. — Joséphin Peladan : La légende de l'inceste. — J. Lermina : A brûler. — A. Morin : Absolu. — Charles Dubourg : L'hymne à la Nuit. — INSTRUCTION PUBLIQUE (22 septembre). A. Matinée : Machiavel et les Romains. — Max Egger : De l'éducation physique. — Cours de M. Crouslé : La critique indépendante; M. Villemain. — Cours de M. Cartault : Chronologie et publication des *Épigrammes* de Martial. — (29). Ch. Huit : Le IIIe livre de la République de Platon. — Fréd. Plessis : Recueil de travaux de l'Université de Gand. — Cours de M. Martha : Apulée. — (6 octobre). F. Duquesnoy : Le sujet de la connaissance. — Le centenaire de Buffon. — Cours de M. Croiset : L'art dans Hérodote, le style. — Cours de M. Cartault : Le succès des *Épigrammes* de Martial. — (13). Ch. Huit : Le IIIe livre de la République de Platon (suite). — Marc Philibert : Revue dramatique. — Cours de M. Martha : La sophistique grecque du IIe au Ve siècle. — INTERMEDIAIRE (25 septembre). *Questions* : Quel est le nombre des mots de la langue française? — Pourquoi d'un fer assassin? — *E pur si muove.* — Citations à rapatrier. — Mémoires de la marquise de Larochejaquelein. — La Fontaine a-t-il écrit ses fables sous l'influence du sommeil magnétique? — Une collection romantique. — Robespierre dessinateur. — Bronzes dorés du XVIIIe siècle. — *Réponses* : Les premiers vers à rimes croisées. — La « Chanson du capitaine », air et accompagnement. — *Qualem decet.* — Maison habitée par J.-J. Rousseau, rue Plâtrière. — Lettres et documents inédits sur la Guimard. — Gabrielle d'Estrées. — Histoire de la chorégraphie. — Collections bizarres. — Les assassins littérateurs. — Artistes et littérateurs candidats à la députation. — Sadi. — Le poète Viennet. — La queue au XIXe siècle. — Le maréchal Saint-Arnaud comédien. — *Feci bonum cherubin.* — Callot. — China-China. — *Trouvailles et curiosités* : Cuvier attaquant l'Institut. Pierre Puget et une danseuse. — (10 octobre). *Questions* : Locutions à expliquer. — Manuscrits et correspondance d'Emery Bigot. — Gens de lettres employés d'administration. — Stendhal. — Manies typographiques de certains auteurs. — Sur le poète Jacques Gonthier. — M. Gustave Masson. — Lepeintre aîné. — Les privilèges accordés à des éditeurs. — Livres modernes imprimés en caractères différents sans raisons apparentes. — Livres à retrouver. — Bibliothèques spéciales. — La clef de la physiologie du mariage, de Balzac. — *Réponses* : Les ex libris de bibliophiles. — La publication des lettres de Mme Cornu à Napoléon III. — Les patois de la France. — Erreurs et superstitions. — La clef de l' « Immortel ». — *Journal des Débats.* — Sur une définition de l'homme. — Des vers de Charles Garnier. — Abrévations en typographie. — *Trouvailles et curiosités.* Deux lettres inédites de Victor Hugo (1821-1853).

JOURNAL DES ÉCONOMISTES (15 octobre). M. Liesse : Les travaux législatifs de la Chambre. — Ad. Guilbault : La question des caisses d'épargne. — Maurice Block : Revue des principales publications de l'étranger. — Ch. Gomel : L'industrie minérale en France. — E. Petit : Les grèves en 1888. — JOURNAL DES SAVANTS (septembre). Texte : Paul Janet : Dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire. — Gaston Paris : *La Passione di Gesu Cristo.* — Henri Weil : La structure de la vieille comédie attique. — J. Bertrand : Œuvres de Lagrange.

LOTUS (septembre). H.-P. Blavatsky : Théosophie et bouddhisme. — X. : La fraternité théosophique. — Omoie Totzumostzuke : Le bouddhisme dans l'extrême orient. — Amaravella : Les trois émanations. — C.-H.-A. Bjerregand : Les élémentaux et les élémentaires. — R. Harte : Le secret de Keely.

MATINÉES ESPAGNOLES (15 septembre). Général Lopez Dominguez : Le 8 septembre 1855 au siège de Sébastopol. — A.-M. de Civiny : Russes et Bulgares. — Juan Fastenrath : Centenaire d'un enfant de Strasbourg (Louis Ier de Bavière). — Grazia Pierantoni Mancini : Une dernière représentation (proverbe). — David Dorval : En wagon. — Manuel del Palacio. — Clovis Hugues : Poésies. — Portrait-charge de Léon Cladel. — François Bournand : Les arts en France. — Ignota : Séverine. — (30 septembre). J. Cornély : La part des autres. — Paul Noun : Béatrice. — Eugène Asse : Un séjour au bord du lac des Quatre-Cantons. — Léonce Cazaubon : Macuyou. — Baron de Malortie : Un drame transatlantique. — Tony Révillon : Le Livre. — Maurice Reynold : Comment j'accordai un piano au Chili. — J. de Charrier : The flirtage. — Albert Tournier : Maurice Faure. — Maria-Létizia de Rute : Robert Dianel. Poésies. — MOLIÉRISTE (octobre). G. Monval : Eloge de Molière par un ministre protestant. — P. d'Estrée : Une variation inconnue. — E. Lapierre : Georges Dandin. — MUSEE DES FAMILLES (1er octobre). D. Lancelot : La Berrouette aux Bréchut. — Daffry de la Monnoye : Vers le pôle Nord. — A. Surmay : Ce que nous mangeons aujourd'hui. — De Ginestet : L'étranger, traduit de Pèdre de Alarcon. — Maurice Maindron : L'hippopotame. — Mme Stanislas Meunier : Recette perdue. — Emile Moreau : Tableaux dramatiques du règne de saint Louis. — Louise Mussat : Mon roman.

NATURE (22 septembre). Dr Z... : Ambulances urbaines. Le lait gelé. — Gabriel Marcel : Le partage de la côte orientale d'Afrique. — G.-A. Hirn : Episode sur les mœurs

des fourmis. — : La photo-fusée. — F. Zurcher : Coup de foudre sur un réservoir et une canalisation d'eau à Toulon. — Général Tcheng-Ki-Tong : La soie et le ver à soie en Chine (suite et fin). — (29). E. H. : Le dog-cart électrique du sultan. — Gaston Tissandier : Etude sur les trombes. — Albert de Rochas : Une construction pélasgique contemporaine. — G. Richou : La nouvelle gare Saint-Lazare, à Paris. — Charles Grad : Les cigognes d'Alsace et la faune de la cathédrale de Strasbourg. — E. H. : Les procédés de production de la lumière. — Maurice Maindron : La décalcomanie des papillons; lépidochromie. — (6 octobre). Gaston Tissandier : Utilité des abeilles. — Jacques Léotard : Le bateau sous-marin, le *Gymnote*. Éclairs en boule. Le moteur à pétrole Daimler. Les montagnes russes aux bains de mer. — Dr Onimus : La température du littoral méditerranéen. — Félix Hément : Sur les mœurs des fourmis. — Dr A. Cartaz : La prothèse chirurgicale. — (13). Jules Künckel d'Herculais : Les acridiens en Algérie; leur destruction. — Ph. Delahaye : Matières explosibles. — Commandant Grandin : Le micro-téléphone de l'armée allemande. — Gaston Tissandier : Explosion d'une montagne au Japon; éruption du mont Bandaï, le 15 juillet 1888. — Un abonné : Sur les mœurs des fourmis. — G. T. : Le bougeoir à pétrole de M. Chandor. Trains de bois flottant transportés par mer. — (20). X... : Les ruptures de ponts de chemins de fer en Amérique. — E. Hospitalier : La fabrication des alliages d'aluminium par les procédés Cowles. — Dr Camille Viguier : La station zoologique d'Alger. — G. T. : Utilité des abeille. — A. Bleunard : Phénomènes météorologiques. Plume perforatrice pour la reproduction de l'écriture ou des dessins. — W. de Fonvielle : La première exposition de l'industrie. — NOUVELLE REVUE (1er octobre). Mme Juliette Adam : La neutralité belge violée par l'Allemagne. — Emile Hennequin : Le comte Léon Tolstoï. — Marquis de Castillane : Essais de psychologie politique : M. Rouher. — Pierre Loti : La sainte montagne de Nikko (2e partie). — Emile Cère : La réforme des bibliothèques. — Raoul Frary : Un métaphysicien. — G. Renard : Le journal de Stendhal. — (15). Pierre Loti : La sainte montagne de Nikko (3e partie). — Un catholique français : Le nonce à Vienne. — Ryauon Fujishima : Le bouddhisme japonais : doctrine et histoire des douze grandes sectes bouddhiques du Japon. — Hugues Le Roux : L'amour infirme (3e partie). — Z. Marcas : La question des étrangers. — Robert Scheffer : Assassin? — Commandant Z. : Encore le péril maritime. — Russologus : Le calendrier russe — Henri de Nimal : Au pays du charbon. — *** : L'Exposition de 1889. — Jules Zeller : L'antisémitisme en Allemagne au XIVe siècle : étude sociale rétrospective. — Mme Juliette Adam : La neutralité belge violée par l'Allemagne (suite).

POLYBIBLION (septembre). Frédéric Loliée : Poésie. — Comte de Bizemont : Géographie et voyages. — Comptes rendus.

REVUE ALSACIENNE (septembre). A. L. : Légendes, mœurs et coutumes d'Alsace. I. Le singe et le coq de la cathédrale de Strasbourg. — Pierre Ficy : Revanche (nouvelle) (suite). — Un Humoriste : Nos domestiques, au courant de la plume. — Ch. M. : Ephémérides alsaciennes. — Les forestiers d'Alsace-Lorraine. — Une bibliothèque alsatique. — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (juillet-août). C. Mauss : Note sur la méthode employée pour tracer le plan de la mosquée d'Omar et de la rotonde du Saint-Sépulcre, à Jérusalem. — Baron Ludovic de Vaux : Mémoire relatif aux fouilles entreprises par les RR. PP. Dominicains, dans leur domaine de Saint-Étienne, près la porte de Damas, à Jérusalem. — H. d'Arbois de Jubainville : La source du Danube chez Hérodote. — Amiaud : Sirpourla, d'après les inscriptions grecques de la collection de Sarzec. — A. Maitre : Note sur l'origine de certaines formes de l'épée de bronze. — Edmond Le Blant : Quelques notes d'archéologique sur la chevelure féminine. — Frantz Cumont : Le culte de Mithra à Edesse. — REVUE CRITIQUE (17-24 sept.). L'Isagoge d'Adrien, p. p. Gœssling — Felten, Robert Grosseteste, évêque de Lincoln. — Chroniques de Bâle, III, p. p. Vischer. — Lamprecht, Esquisses d'histoire rhénane — A. Joubert, Les Chivré, etc. — Molière, p. p. J. Favre. — Lanson, Nivelle de La Chaussée et la comédie larmoyante. — Communay, Les grands négociants bordelais au XVIIe siècle. — Cam. Dreyfus, L'évolution des mondes et des sociétés. — J. Lemaitre, Impressions de théâtre; II. — (12 oct.). Barthélemy-Saint-Hilaire, L'Inde anglaise. — Leeuwen et da Costa, Grammaire de la langue d'Homère. — E. de Stern, Les Helléniques de Xénophon. — Plaute, Aulularia, p. p. Blanchard. — Espagnolle, L'Origine du français, II. — Gasté, Les Serments de Strasbourg. — Wiegand, La bataille d'Argentoral. — Ulmann, Maximilien et la Papauté. — De Nolhac, Les correspondants d'Alde Manuce. — Hobasque, Comment Agen mangeait au XVIe siècle. — Gaston, les États de Languedoc et l'édit de Béziers. — Bürckner, Comment la Russie devint européenne. — Œuvres et correspondances inédites de d'Alembert, p. p. Ch. Henry. — Green, Histoire du peuple anglais, p. p. Aug. et G. Monod. — G. Monod, Bibliographie de l'histoire de France. — Bruchmann, Études psychologiques de linguistique. — (8 oct.). Nadrowski, Étymologie grecque et latine. — Stein, La théorie de la connaissance chez les stoïciens. — Monceaux : Les proxénies grecques. — Moeller, Traité des études historiques. — Les Chansons crétoises de maître Jean et d'Alidakis, p. p. Vardiclis. — Bibliographie Lipsienne. — Herder, Œuvres, p. p. Suphan. — Port, La Vendée angevine. — Guillon, La France et l'Irlande, Hoche et Humbert. — Souvenirs de Hyde de Neuville. — Welschinger : Le duc d'Enghien. — Mémoires de van Hogendorp. — Jurien de la Gravière, L'amiral Baudin. — Villot, Les indigènes de l'Algérie. — REVUE D'ART DRAMATIQUE (1er octobre). William Archer : Physiologie de l'acteur. — Jules Roy : La comédie en France au XIXe siècle. — A. Noël : Frédéric Lemaître. — Félix Galipaux : Ramollot, directeur de théâtre. — Mercier : La société des auteurs et compositeurs dramatiques. — REVUE DE FAMILLE (15 octobre). Jules Simon : Haroun-Bey. — Gustave Michaud : Le voyage de William Willoughby (première partie). — Louis Ulbach : Le Français polyglotte. — Sylvanecte : L'Empereur Frédéric III. Louise d'Alq : La vieille fille. — Marius Vachon : L'instruction professionnelle des femmes. — Ch. Gounod : Impromptu pour piano. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (septembre). Venukoff : Un pays à coloniser; la région de l'Amour. — P. Gaffarel : Le Soudan français (suite). — P. Bellet : Manchester port de mer. — L. Delavaud : Le mouvement géographique. — Ch. Fierville : Voyage anonyme et inédit d'un janséniste en Flandre et en Hollande (1681). — (Octobre). A. Thouar : Le problème Chaco-Pilcomayo. — H. Coudreau : La Haute-Guyane. — P. Gaffarel : Le Soudan français (fin). — Ch. Fierville : Voyage d'un janséniste (suite). — REVUE DE LA FRANCE MODERNE (septembre). Edmond Boinvilliers : Une famille de révolutionnaires. — Jean Berleux : Contes chastes, Nini. — Robert de la Sizeranne : L'art religieux au XIXe siècle. — Thumyris : Réfutation de Schopenhauer par Schopenhauer. — Comte Norrys : Le monologuiste (poésie). — Marcel de Baillehache : Les lanciers. — Angeleno : En Zululand. — REVUE DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE ET DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR (1er septembre). Maurice Souriau : Balzac et son œuvre. — Thèses de M. Albert Waddington, par M. P. — Concours d'agrégation en 1888. — REVUE DES DEUX-MONDES (1er octobre). André Theuriet : L'amoureux de la préfète. — G. Rothan : La légation de France à Berlin en 1852, l'attitude de l'empereur Nicolas. — Camille Rousset : Le duc

d'Aumale gouverneur général, reddition d'Abd-el-Kader. — Paul Leroy-Beaulieu : L'État moderne et ses fonctions. — II. Ses faiblesses, sa mission de sécurité et de justice. — Gabriel Bonvalot : Aux Indes par terre à travers le Pamir. — P. de Tchihatchef : Le pétrole aux Etats-Unis et en Russie. — Eugène d'Eichthal : La théorie du salaire. — L'économie politique et le socialisme. — G. Valbert : République ou stathoudérat. — F. Brunetière : Les *Nouvelles* de M. de Maupassant. — (15). Maxime Du Camp : La croix rouge de France. — I. La Crimée et l'Italie, la convention de Genève. — André Theuriet : L'amoureux de la préfète (dernière partie). — Arvède Barine : Christine de Suède. — Vicomte G. d'Avenel : La réforme administrative. — I. Le ministère de l'intérieur. — Alfred Fouillée : Éléments scientifiques de la moralité. — G. Rothan : La défection des États allemands et de l'Angleterre, la réponse de la Russie. — Paul Guiraud : L'impôt sur le capital à Athènes. — Leconte de Lisle : Poésie. — La paix des dieux. — REVUE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE (6 octobre). Dureau de Vaulcomte : Avenir du commerce français dans l'Extrême Orient. — Emile Prieur : L'adaptation des romans au théâtre. — L. Hetser : Dinah Gasdhery (fin). — Henri du Basty : M. Frédéric Passy, de l'Institut. — (13). Dureau de Vaulcomte : Avenir du commerce français dans l'Extrême Orient (suite). — Michel Delines : Le panslavisme et la France (fin). — Émile Prieur : L'adaptation des romans au théâtre (fin). — Henry du Basty : M. Francisque Sarcey, critique dramatique. — REVUE DU CERCLE MILITAIRE (16 septembre). La neutralité de la Suisse (fin). — Etude comparative sur les troupes du génie en France et dans les principales armées européennes. — Le règlement sur le tir pour l'infanterie dans l'armée allemande, approuvé le 22 février 1887 : Analyse et observations critiques (fin). — (23). L'exposition militaire en 1889. — Le service de sûreté en marche et en station dans l'armée russe. — La Chine et son avenir militaire. — (30). Les manœuvres navales italiennes en 1888. — Fabrication du pain militaire. — Un écrivain militaire allemand de l'école de Menzel. — L'armée persane. — (7 octobre). De l'allègement de la charge du fantassin en campagne. — L'armée du Bengale. — Les batteries à cheval des divisions de cavalerie dans l'armée russe. — Expériences anglaises sur l'emploi des compositions lumineuses pour les opérations de nuit. — (14). Étude sur la composition et la distribution de la flotte. — L'armée russe en campagne. — Le corps des cadets en Suisse. — La question du fusil à répétition en Europe. — REVUE DU MONDE LATIN (1er octobre). Lefebvre Saint-Ogan : Les femmes dans l'Italie de la renaissance. — Comte de Puymaigre : Mademoiselle d'Herivey (fin). — Baron Etienne Hulot : Les Chinois partout (fin). — G. Heurtaux Varsavaux : La liberté d'association. — Comte de Barral : L'Assemblée des notables en 1787. — Pierre de Witt : Quatre-vingt-neuf monarchique. — Sacher-Masoch : Le club des priseurs. — REVUE GÉNÉRALE (1er octobre). Paul Stapfer : La satire des religieux dans l'œuvre de Rabelais. — L. Caslant : La situation de l'Opéra. — Achille Brissac : En Indo-Chine. — E. Epron : La tête, nouvelle russe traduite de Goyol. — (15). Edmond Deschaumes : Lettres de Benjamin Constant. — A.-M. Ocampo : Le congrès de Venise. — Mme Audebert de Bovet : La porteuse de pain (nouvelle). — Alfred et Emmanuel des Essarts : Poésies. — Ch. de Larivière : Chronique historique. — REVUE GÉNÉRALE D'ADMINISTRATION (septembre). J. de Crisenoy : Les asiles d'incurables et les dépôts de mendicité. — L. Delanney : Les ponts à péage. — Frédéric Ladrat : Des quêtes faites au profit des pauvres dans les édifices religieux. — REVUE ILLUSTREE (1er octobre). E. Legouvé : Delaunay. — E. Zola : Le rêve (suite). — Guillemot : Le Chevrier. — Ernest Leblanc : Le point de Venise (suite). — REVUE LITTERAIRE ET ARTISTIQUE (10 septembre). Fabre des Essarts : Les grands sorciers; Rabelais. — Dante-Gabriel Rossetti : Jenny, poème (trad. inédite d'Ernest Tissot). — Emmanuel des Essarts : Poésies : Une femme du monde. — Fernand Fouquet : Un critique catholique. — (25). L. de Vasjeux : La légende des Liveaux. — G. Gourdon : Le bonheur et les symboles, jugés au point de vue chrétien. — J. Salmson : Le métier dans l'art : La glyptique. — Fabre des Essarts : Rabelais (fin). — REVUE PHILOSOPHIQUE (octobre). Paul Janet : La science et la croyance en philosophie. — B. Bourdon : L'évolution phonétique du langage. — Th. Ferneuil : Nature et fin de la société. — REVUE POLITIQUE ET LITTERAIRE (22 septembre). *** : Les forces navales dans les eaux territoriales. — Jules Lemaître : Myrrha. — Jules Levallois : M. Henry Maret avant la politique. — Pierre Forcin : M. Louis Vignon, *La France dans l'Afrique du Nord*. — H. Bishop : Muriel (fin). — (29). Jeanne Mairet : L'enfant (nouvelle). — Arvède Barina : L'empereur Guillaume Ier peint par lui-même. — Fustel de Coulanges : Les rapports de l'Eglise et de l'Etat. — N. Quellien : A propos de la statue de Brizeux. — J. Lemaître : Causerie littéraire. — (6 octobre). Eugène Rendu : L'empereur d'Allemagne à Rome. — Jeanne Mairet : L'enfant (nouvelle) (fin). — Jules Tellier : La fin de Satan. — Ernest Lavisse : A propos du journal de Frédéric III. — Paul Stapfer : L'abbaye de Thélème et les Thélémites. — Charles Buet : M. Maurice Rollinat. — (13) Réponse au livre de M. le colonel Frey. — Ferdinand Fabre : Ma vocation (suite). — René de Récy : De Paris à Beyreuth. — Miss Mary Robinson. — REVUE RETROSPECTIVE (nos 103-104). Jacques Gillet de Chalonge : Lettres sur la guerre de la succession d'Autriche (1742). — Une lettre de Rachel. — La première Restauration de Montpellier. — Voyages d'un prêtre déporté en 1792 (suite). — REVUE SCIENTIFIQUE (22 septembre). Sir C.-W. Wilson : Les grandes routes commerciales du globe. — H. Beaunis : L'évolution du système nerveux. — X. : La poudre sans fumée. — Le musée de la Plata. — (29). L'unification de l'heure. — Gustave Le Bon : Le rôle des Juifs dans l'histoire des civilisations. — J. Péroche : Les variations séculaires de la température. — Les explorations sous-marines du *Black*. — (6 octobre). A. Raffalovich : Le congrès d'hygiène et de médecine publique de Francfort. — P. Langlois : La vie et l'œuvre de Rodolphe Clausius. — A. Gervais : Le Dominion de l'Afrique australe. — (13). Vigué : Les peuplades de la Sénégambie et les erreurs des ethnographes. — G. Pouchet : La prétendue évolution du sens des couleurs. — Chambrelent : Les irrigations agricoles en France de 1866 à 1886. — Les poussières de l'air. — REVUE SOCIALISTE (octobre). Benoît Malon : La crise française. — Gustave Rouanet : Ferdinand Lassalle (fin). — Dr de Paepe : Silhouette d'une société collectiviste. — Benoît Malon : Henry Georges. — E. de Pompéry : Correspondance — Benoît Malon : Anthologie socialiste. — REVUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE (octobre). Émile Michel : De Saint-Pétersbourg à Stockholm. — H. Meren : France et Italie. — L. Mels : Scènes de mœurs espagnoles. — E. Trollier : La *Langue française*, poésie. — H. Cordier : Notes sur Stendhal et ses amis. — Ph. Audebrand : Gérard de Nerval. — F. Lefranc : Une année théâtrale. — Ch. Malherbe : Menuet de Lucette. — Et. Dumont : L'Evangile illustré par les grands artistes.

SAMEDI-REVUE (22 septembre). Korzar : En Russie. — L. de la Brière : Poète oublié. — Paul Gaulot : Un complot sous la Terreur : Toulan. — Moriz : Profils littéraires d'outre-Rhin : Scheffel. — (29). Ten Bosch : La Hollande, ses constitutions successives, sa situation parlementaire. — L. de la Brière : Causerie littéraire. — Roger Lambelin : 29 septembre! — Colonna de Cesari : Banditisme et vendetta

— L. de Larmandie : Les aveugles. — Jean Guiran : Les femmes nerveuses, François Le Campi. — Paul Verdun : La comédie dans une étude. — (6 octobre). Van Buiten : En Belgique. — Victor Fournel : La menue monnaie de Molière. — Raymond Lacan : Lettre du colonel Mangin. — Jacques de Biez : La bonne grande Sainte-Radegonde. — A. de Ganniers : Dragon du roi (nouvelle). — (13). L. de la Brière : La corporation chrétienne de publicistes. — Ch. de Rocheville : Au camp de Châlons (cavalerie indépendante). — Xavier Marmier : Patria cara (poésie). — Claudio Jannet : Le socialisme aux États-Unis. — A. de Ganniers : Dragon du roi (nouvelle), (suite).

SPECTATEUR MILITAIRE (1er octobre). L. Brun : Les manœuvres du 3e corps en 1888. — N. Desmaysons : Les nouveaux règlements (fin). — Colonel Martin de Brettes : Canons dans l'infanterie (1740-1813), (suite). — W. de Fonvielle : La guerre franco-allemande jugée par les Allemands.

TRADITION (15 septembre). Dr Stanislas Prato : L'idéogramme de l'âme dans le papillon, et la tradition populaire. — Emile Blémont : La tradition au XVIIIe siècle; Rétif de la Bretonne. — Jean Nicolaïdes : Le livre de l'arc-en-ciel. — Henry Carnoy : Notes sur les Obits et Pasts. — Dr Michel Hadji Démétrius : Saint-Nicolas dans la tradition grecque. — Constant Dorville : Deux légendes rabbiniques. — C. de Warly : La sauterelle dans la tradition musulmane. — Dr Heinrich Kühne : Madame veut aller à la kermesse, conte hessois. — Achille Millien : En revenant de la veillée (poésie). — Auguste Gittée : Les scies d'atelier. — (15 octobre). Frédéric Ortoli : Le royaume et les rois d'Yvetot. — Jean Nicolaïdes : Le livre de la lune. — Armand Sinval : Les Russes chez eux (suite). — C. de Harloy : Les légendes siciliennes. — Constant Dorville : Les anges et les démons dans la tradition rabbinique. — Pierre d'Issy : Le sorcier Limiton, conte picard. — Béranger-Féraud : Le fumier autour d'un clocher. — Charles de Livry : Chansons pour passer le temps. — Gabriel Echampre : J'ai fait ma morte (ballade bourbonnaise). — Charles Fuster : La cloche (poésie)

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 septembre au 15 octobre 1888)

DÉBATS. Septembre : 26. R. Jallifier : La jeunesse de Calvin, par Abel Lefranc.

XIXe SIÈCLE. octobre : 3. Paul Ginisty : Chronique (les almanachs) — 9. Francisque Sarcey : Chronique (Sodome, par Henri d'Argis).

ÉCHO DE PARIS. Septembre : 19. Emile Bergerat : La Réforme de l'orthographe. — 24. E. Lepelletier : Les statues du jour. — 26. Émile Bergerat : La statue d'Henri Heine.

ESTAFETTE. Septembre : 19. Heurtar : Trop demoiselle. — 20. Michel Pauper : Dostoievsky. — 28. Henry Bauer : La censure et les cafés-concerts. — 29. Edmond Petit : Prudhomme Aristarque. — Octobre : 2. Jules Case : Moderniste. (Félicien Champsaur). — 3. Heurtar : Préjugés. — 6. Edouard Petit : Le Politicien. — 10. Heurtar : Une Ecole modèle. — 13. Edouard Petit : Sus à Heine.

ÉVÉNEMENT. Septembre : 24. Jean Lorrain : Revendication !

FIGARO. Septembre : 22. Pierre Loti : Rêve. — Comte E. de Kératry : (Lettres inédites de Georges Sand. — 23. Albert Wolff : Chronique (M. Octave Feuillet). — 29. Prince de Valori : Stendhal. — Octobre : 4. Whist : Bismarck orateur.

GAZETTE DE FRANCE. Octobre : 5. Simon Boubée : Nouvelles et fantaisies.

GIL BLAS. Octobre : 16. Henry Bauer : La statue de Shakspeare.

JUSTICE. Septembre : 20. Gustave Geffroy : La statue de Heine. — Octobre : 4. Gustave Geffroy : Le Cardinal académicien.

LIBERTÉ. Septembre : 21. Y... : A travers champs (Le Livre et les amateurs de livres). — Octobre : 3. Y..., A travers champs (Les almanachs).

MATIN. Septembre : 22. Félix Hément : L'orthographe.

MONITEUR UNIVERSEL. Septembre : 21. Δ. Φ. : *l'Immortel* — Octobre : 1er. J. R... : La Bohème moderne. — 2. Augustin Sicard : L'Education dans l'ancien oratoire de France. — 6. Emmanuel Cosquin : Une visite au monastère du Mont-Cassin. — 9. Vicomte de Meaux : Lady Georgiana Fullerton. — 11. Charles Maurras : Flammes mortes (par Gabriel Mourey). — 12. Δ. Φ. : La Vocation du comte Ghislain.

NATION. Octobre : 15. Pontsevrez : La Semaine de Paris.

PAIX. Octobre : 8. A la « Lice »; Le « Pied qui remue » et l'Empire.

PARIS. Septembre : 26. Louis Ulbach : Le Congrès de Venise. — 28. Arsène Alexandre : Le Chantre des larmes (Schubert). — 29. Georges Montorgueil : Le Prospectus. — Octobre : 20. Joyeuse : Souvenirs de la vie parisienne. — 7. E. Ledrain : Préface refusée (M. Francis Poicevin). — 13. H. de Lapommeraye : Chronique dramatique (Jocelyn, opéra).

PARISIEN. Septembre : 21. Robert Bernier : Fernand Jores. — Octobre : 1er. Maurice Guillemot : Eugène Mouton. — 2. Th. Lefebvre : Le commencement de l'imprimerie.

PARTI NATIONAL. Septembre : 21. Francisque Sarcey : Les Faits du hasard, par M. A. Robida. — 27. Dr Garrulus : L'hygiène des gens de lettres. — 30. Jules Tellier : Les manuscrits de Victor Hugo. — Octobre : 4. H. Bosselet : Lettres de Benjamin Constant. — Francisque Sarcey : François le Champi, de Mme Sand.

PATRIE. Septembre : 19. Robert de la Sizeranne : Le Sport au Collège. — Octobre : 5. Hippolyte Fournier : La Vie Parisienne, par Parisis (Emile Blavet).

RADICAL. Septembre : 30. Georges Lefèvre : Classiques et Romantiques.

REPUBLIQUE FRANÇAISE. Septembre : J. Chaillety : Bentham.

SOLEIL. Octobre : Jean de Nivelle : La statue de Shakspeare.

TEMPS. Septembre : 19. Philippe Daryl : La gymnastique naturelle. — Ed. Scherer : Les Mémoires d'un Royaliste. — 30. Anatole France : La littérature française au moyen âge, par Gaston Paris.

L'Administrateur-Gerant : A. SAUPHAR.

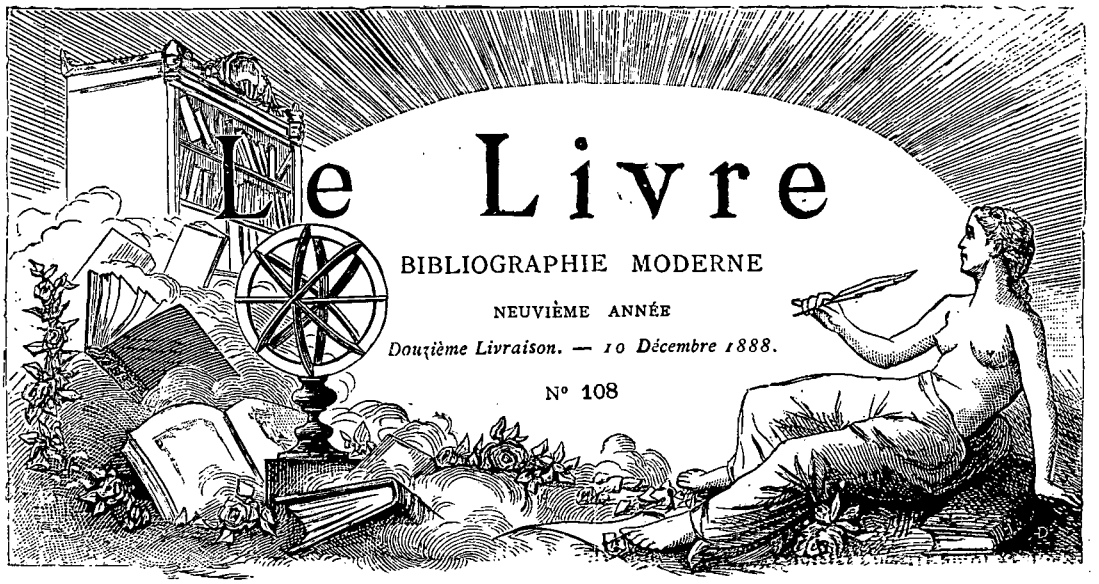

L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Livres d'étrennes pour 1889. — Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Histoire. — Beaux-Arts. — Géographie. — Bibliographie. — Mélanges. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.

LES LIVRES D'ÉTRENNES POUR 1889

Le Bonhomme Étrennes peut se réjouir; les livres ne chôment point, ils s'entassent, ils s'amoncellent, ils s'étagent en murailles dorées, ils croulent en avalanches; petits albums ou lourdes publications illustrées, ils s'épandent partout si pressés, si variés, si quêteurs de regards, que c'est à dérouter l'entendement et à appeler la foudre divine sur cette (*Bibliopolis*) accapareuse, d'où montent tant de cris et de supplications. Chaque année, nos maisons sont envahies par les nouveaux venus, et, stupéfaits d'une telle surabondance de productions, nous nous demandons avec l'exclamation du bon sens : « *Qui donc peut bien acheter tout cela?* » — Chaque année nouvelle cependant nous apporte des livres innombrables, de volumineux ouvrages qui viennent se joindre aux œuvres de l'année précédente, matériaux incroyables qui défieront tous les bibliographes de la postérité.

Ces livres du renouveau annuel sont d'une infinie gradation dans la forme et la délicatesse du goût; depuis la *littérature bébé* jusqu'aux graves dissertations des historiens de l'art, depuis le volume vêtu de toile pourpre à dorures sur tranches jusqu'aux publications pour les pseudo-amateurs amis de l'à-peu-près, tout s'y trouve, tout s'y rencontre avec profusion, l'amusant, le sérieux et l'invraisemblable. Les bras se fatiguent à remuer ces grosses pièces de siège braquées sur le mouvement public des cadeaux, et l'esprit ne peut qu'inventorier à la légère tous ces textes à vignettes faits pour esbaudir l'enfance éternelle de l'homme.

Bon gré, mal gré, il est néanmoins de notre devoir le plus strict de tracer des voies au milieu de cette forêt d'œuvres imprimées et de servir de guide à nos lecteurs assidus; nous montrerons donc toutes les nouveautés pour 1889 avec une égale complaisance, n'ayant que des sourires sans fiel vis-à-vis de tant de travaux et d'efforts; — à l'heure où les polichinelles font éclater les rires puérils, — la Critique doit entrer en vacances pour céder la place à sa vieille usurière la Réclame. Prenez sièges, liseurs des livres et du *Livre*, nous allons vous faire gentiment le boniment en faveur de tout ce qui s'est fait de beau, de bien, d'exquis et de superlatif en fait de littérature brochée à l'aurore de cette année qui verra la gloire de la tour Eiffel.

Librairie Hachette. — Cette maison, qui continue à tenir dignement sa place à la tête de la librairie française, poursuit les grandes publications qui font sa gloire et, à l'occasion de cette fin d'année, en achève quelques-unes ou en commence d'autres. Sans parler de la Collection des Grands Écrivains

français, sous la savante direction de M. Regnier, dont chaque volume est ici l'objet d'une étude spéciale dès qu'il paraît, nous devons une mention à l'*Histoire des Grecs*, par M. Victor Duruy, dont le troisième et dernier volume, allant du traité d'Antalcidas à la ruine de la Grèce extérieure, vient d'être mis en vente (1 vol. in-8°, illustré, 25 fr.) Les innombrables gravures contenues dans les cinq volumes de l'Histoire de Rome et dans les trois de l'Histoire de la Grèce, sont une évocation complète de l'antiquité. Rien n'est livré à la fantaisie : ce sont les monuments eux-mêmes qui parlent. Les choses inanimées prennent une voix. Voici la véritable illustration moderne, archéologique et certaine, et, entre toutes les librairies, la maison Hachette mérite son éloge pour conduire le mouvement avec l'ampleur que lui donne sa puissance.

Seul, ce tome III de l'*Histoire des Grecs* qui vient de paraître, contient 639 gravures, 13 cartes, 6 planches hors texte. La quantité est peu de chose ? Si fait ; elle est tout, quand la qualité n'y perd rien. Voici une restauration de l'Altès d'Olympie, due à M. Victor Laloux, qui suffirait à elle seule à l'illustration d'un livre.

Quelle noble figure que celle de M. Duruy ! Personne, plus que lui, n'a contribué au développement de l'histoire moralisatrice, personne n'a été plus profondément libéral. Son portrait est au frontispice de ce volume, et cependant sa tête de Romain eût été mieux placée avec l'Histoire de Rome. Modeste, de la modestie vraie des vrais savants, il dit en terminant : « On fera mieux plus tard ». Non. On fera peut-être autrement, encore que nous ne voyions pas comment ; mais on ne fera pas aussi bien. Vous dites, dans votre vieillesse attristée par les deuils de famille, aujourd'hui fléchissant sous le poids des ans, mais sans dire adieu aux Lettres, les grandes consolatrices, je répète le mot du vieil Entelle :

Hic cæstus artemque repono.

Nous espérons que vous enrichirez encore le patrimoine de la république des Lettres, mais déjà vous pouvez assurément dire, si vous ne voulez qu'on le dise pour vous :

Exegi monumentum, ære perennius.

Poursuivant sa magnifique collection de *l'Histoire de l'art*, la maison Hachette a eu l'heureuse idée de l'attaquer de front à diverses périodes. Pendant que MM. Perrot et Chipiez continueront leur magistral exposé de l'Art dans l'antiquité, M. Eugène Müntz aborde *la Renaissance*. C'est l'Italie qui se présente en premier lieu par ordre de date et par droit de conquête. Elle est contenue dans un volume de 750 pages. Il fallait faire entrer ce vaste sujet dans ce lit de Procuste et l'auteur a été un bon tyran. Tyran habile, car ce n'était point chose aisée de tout dire en gardant toutes les proportions ; tyran savant, car la science est profonde qui sait donner à chaque chose sa vraie place sans rogner brutalement la tête et les pieds. Ainsi, pour ne citer qu'un point, l'architecture de la Renaissance a été ramenée à son développement voulu. Trop volontiers la Renaissance monumentale est complaisamment décrite, sans doute parce qu'elle frappe les yeux de la foule et qu'elle arrête par force les regards du passant. Cependant, l'architecture n'est point le réel triomphe de la Renaissance, elle ne fait pardonner son retour au passé que par la surcharge de ses richesses, et une cathédrale ogivale n'en restera pas moins la plus belle expression du génie humain.

Il n'y a plus rien à dire sur M. Eugène Müntz. Ce nouvel ouvrage ajoute sans doute un nouveau lustre à sa couronne ; mais elle avait déjà tous les fleurons ducaux et il lui manque peu de chose pour se fermer en courbe royale. Il sait satisfaire le savant et l'amateur. Érudit et vulgarisateur, il est aussi et par-dessus tout un artiste.

Une fois de plus nous n'en prendrons pour preuve que l'illustration de ce livre, qu'il a dirigée avec un soin jaloux et qui est entièrement sienne. Combien de gravures dans ce livre ? Nous n'avons pas eu le temps de les compter et, par une modestie rare, l'auteur et les auteurs ne les ont énumérées ni sur le titre ni à la table. Mais elles sont bien 800. Combien faudrait-il en enlever, non de mauvaises, mais de médiocres ? Pas 20. Ce résultat paraîtra extraordinaire à qui connaît les détours de l'illustration moderne. Les planches hors texte, celles en chromo surtout, ne sont pas innombrables, mais la qualité est superfine.

L'illustration de ce livre est digne de marquer une date. Encore un pas, un faible pas, et les procédés de reproduction photographique auront dit leur dernier mot, et voici, dans le fond comme dans la forme, un livre de premier ordre.

Après son beau livre sur la Perse, la Chaldée et la Susiane, Mme Jane Dieulafoy complète aujourd'hui ses prodigieuses relations archéologiques par le Journal de ses fouilles à Suse (1884-1886) (1 vol. in-4° ; 30 fr.). Le courageux ingénieur et sa courageuse femme étaient revenus de leur premier voyage anémiés par la fièvre et se promettant bien de ne plus « se désaltérer à des sources étrangères ». Mais le feu sacré qui les brûle n'était pas éteint et, avec la santé, il se réveilla plus ardent que jamais. Malheureusement pour eux, heureusement pour la science, un reliquat se trouve disponible sur le crédit affecté aux Musées. Ils ne calculent pas si cette faible somme leur sera suffisante : ils vont partir. Les voilà partis, sans attendre que toutes les difficultés diplomatiques soient aplanies. La fièvre a repris Mme Dieulafoy, mais ce n'est encore que la fièvre scientifique. Elle n'en n'est pas moins troublée et, détail amusant, elle perd au départ, comme un Parisien s'embarquant pour Nanterre, son billet de chemin de fer et la clef de ses malles.

Nous ne rappellerons pas l'importance des fouilles exécutées près du tombeau de Daniel, au palais d'Artaxerxès Memnon. Elles tiennent de la légende. Tout Paris en a vu le miraculeux résultat au Louvre, devenu trop petit pour toutes ces richesses, et le monde

entier en a lu la description dans tous les journaux. Ce que l'on se figure difficilement, quand on n'a pas lu le Journal de Mme Dieulafoy et quand on n'a pas vu les gravures exactes et parfaites qui l'illustrent, c'est l'aspect du pays qu'il s'agissait de fouiller. Point de monuments, ruines sans doute, mais dont les vestiges encore debout semblent parler la voix du passé. Ici, rien de cela : le désert et ses tumulus, qui ressemblent à un amas de cendres. C'est la désolation et le doute; il y faut le courage et la foi.

Au début de son livre *L'Alsace* (1 vol. in-4°; 30 fr.), M. Grad nous demande : « Aimez-vous l'Alsace? C'est un beau pays, une terre bénie du ciel. » Sans doute, du nord au midi, de l'est à l'ouest, la France est belle partout. Belle par son sol, douce par son climat, vénérable par ses monuments, grande par ses enfants. Et c'est pourquoi l'on nous envie. Eh bien! entre toutes les belles provinces du doux pays de France, l'Alsace était large et riche. Et c'est pourquoi nous ne nous consolerons point de l'avoir perdue.

Aujourd'hui qu'il est interdit même de s'y promener en touriste, M. Grad nous rend l'Alsace tout entière dans son beau livre et nous la montre mieux que nous ne l'aurions vue nous-mêmes. Enfant du pays, le représentant au Reichstag, comme il le représentera un jour à la Chambre des députés, M. Grad est un Alsacien et un Français. C'est aussi un savant à qui peu de branches des connaissances humaines sont restées étrangères.

Économiste de la bonne école, il est agronome pour nous expliquer les cultures d'Alsace, ingénieur pour faire toucher du doigt les progrès de son industrie. Dans ce livre énorme de plus de 1,000 pages, d'un texte serré, tout est dit qui pouvait être dit sur l'Alsace et tout est bien dit. 400 gravures des mieux soignées nous donnent le pays : ses magnifiques paysages de montagnes et de plaines, ses monuments encore conservés et ses vieilles ruines féodales, ses habitants avec leurs mœurs prises sur le vif, leurs chasses, leurs fêtes, leurs coutumes, le travail enfin, celui de la terre comme celui des mines. Sans parler de Henner à qui le livre est dédié et de Jundt, mort trop tôt pour ses amis et pour l'art, les peintres d'Alsace sont nombreux et l'éditeur n'a eu qu'a faire graver leurs principales œuvres pour transporter dans son livre la vie même de leurs compositions.

Parmi les autres livres nouveaux qui sont sur notre table, nous remarquons tout particulièrement un gros et beau volume de M. G. Meissas, *Les grands Voyageurs de notre siècle*, commençant avec François Levaillant et finissant avec Mme Jane Dieulafoy et M. Savorgnan de Brazza. La France fait bonne figure dans ce catalogue d'explorateurs héroïques, et les noms de Caillié, de d'Urville, du Père Hue, de Garnier, etc., vont de pair avec ceux des voyageurs les plus illustres de toutes les nations : Livingstone, Burton, Vambéry, Schweinfurth, Stanley, Nordenskiöld, et Prjewalski dont la mort récente a douloureusement ému le monde savant. Ce volume (in-4°; cart., 25 fr.) est illustré de deux cent sept dessins gravés sur bois, de quarante-trois portraits de voyageurs, et de quarante-trois cartes itinéraires.

Cet important ouvrage de vulgarisation géographique nous conduit naturellement à parler de la publication si intéressante entreprise, il y a déjà vingt-neuf ans, par M. Édouard Charton sous le titre *Le Tour du Monde*, et accueillie dès le début par un succès qui n'a cessé de croître, parce qu'il est toujours de plus en plus mérité. Les deux volumes de cette année (in-4°, 25 fr.) contiennent le *Journal des fouilles* de Mme Dieulafoy; une exploration des lacs de l'Afrique équatoriale, par M. Victor Giraud; *A travers l'Alsace et la Lorraine*, par M. Charles Grad; *Sur les Frontières du Tonkin*, par le docteur P. Neis, *un Voyage daus l'ouest africain*, par M. Savorgnan de Brazza; un *Voyage en Tunisie*, par MM. R. Cagnat et H. Saladin; un *Voyage chez les Cannibales du nord-est de l'Australie*, par M. Carl Lumholtz, et un *Voyage chez les Bénadirs, les Çomalis et les Bayouns*, par M. G. Révoil, sans compter d'autres relations d'une moindre importance; le tout amplement illustré de scènes, types, cartes et plans. On voit que par les sujets, aussi bien que par les écrivains qui les ont traités, cette année du *Tour du Monde* est au moins au niveau des vingt-neuf qui l'ont précédée.

Nous ne quitterons pas les livres de voyages de la maison Hachette sans parler de la traduction donnée par Mme L. Trigaut de la relation de l'expédition américaine à la suite de Lady Franklin, conduite par Adolphe W. Greely en 1881-1884, *Dans les glaces arctiques;* (1 vol. in-8°; 130 gravures sur bois et 4 cartes, 15 fr.). Rien de plus émouvant, ni de plus propre, en excitant la curiosité de la science, à inculquer, par la contagion de l'exemple, le mépris des souffrances, le culte de l'homme et l'invincible attachement au devoir.

Une des gloires de la maison Hachette, et non la moindre, c'est d'avoir toujours donné, au milieu de tant d'ouvrages de littérature pure, de haute science et d'art qu'elle édite constamment, sa sollicitude, nous dirions presque la tendresse de ses soins, aux publications destinées à la jeunesse. Elle comprend à merveille, ainsi, du reste, que plusieurs autres maisons françaises, la mission éducatrice de la librairie, et elle sait offrir aux jeunes lecteurs, sous les aspects les plus ingénieusement renouvelés et les plus divers, des livres qui instruisent et moralisent en amusant. La collection in-8°, à 4 fr. le volume broché, si bien imprimée et si heureusement illustrée, vient de s'enrichir de cinq ouvrages que nous ne saurions trop recommander à ceux qui donnent ou désirent des étrennes. Le premier, *le Fils Valensé*, est dû à un homme aimé des enfants au milieu desquels il a passé sa vie, M. J. Girardin, dont la mort récente est un deuil pour tous ceux qui s'occupent d'éducation (1 vol. in-8°; 118 vignettes, par Tofani; 4 fr.). Mme Colomb, dont le nom n'a pas une popularité moindre, donne *les Révoltes de Sylvie* avec 112 gravures dues à Tofani également. Est-il nécessaire de dire que ces récits charmants sont de véritables œuvres d'observation morale et de talent littéraire, et que les mamans et les papas

y trouveraient un intérêt, autre peut-être, mais aussi grand, que leurs enfants, garçons ou filles?— Toujours dans la même série, nous trouvons *les Premières pages* de Mlle Zénaïde Fleuriot, autre écrivain attitré de la maison, avec 75 gravures d'après Adrien Marie; puis *Le général du Maine*, amusante et touchante histoire d'un petit garçon qui figure comme général dans le cirque d'un nouveau Barnum, par Mme P. de Nanteuil (70 gravures d'après Myrbrach), et enfin *la Filleule de saint Louis*, scènes de la vie au XIIIe siècle, par Frédéric Dillaye, avec 39 gravures dessinées par Ed. Zier.

La Bibliothèque des Merveilles s'est augmentée d'un ouvrage sur *les Abeilles*, par M. J. Pérez (1 vol. in-16; 119 vignettes, par Clément; 2 fr. 25), et d'un excellent petit livre de vulgarisation historique, littéraire, et archéologique intitulé *les Spectales antiques*, par L. Angé de Lassus, avec 25 intéressantes vignettes représentant des ruines ou des restaurations des théâtres les plus fameux de l'antiquité. Signalons aussi une monographie de Callot, par M. Bouchot, et *le Pôle Sud* pour lequel M. W. de Fonvielle revendique justement un peu de l'attention qui semble vouloir accaparer son frère le Pôle Nord.

Nous ne citons que pour mémoire *la Bibliothèque rose*, si connue et si aimée de toutes les mères de famille, et où les publications récentes soutiennent sans désavantage la comparaison avec les livres désormais célèbres où Mme de Ségur raconte aux générations successives les aventures de la *Poupée modèle* et les *Malheurs de Sophie*. En voici les titres : *La Petite Chailloux*, par Élie Berthet; *le Petit Chevrier*, par Mme J. Cazin; *Thérèse à Saint-Domingue*, par Mme de Stoltz (chaque vol. in-16, illustré, 2 fr. 25).

La Bibliothèque des Écoles et des Familles fournira aussi un choix très varié d'ouvrages instructifs et agréables à lire, tous abondamment illustrés, tels que *la Suisse* ou *l'Italie pittoresque*, de Gourdault (1 vol. in-8°. 2 fr. 90), *Mœurs et instincts des animaux*, de Pouchet (1 vol. in-8°, 3 fr. 40), *Vieilles histoires de la Patrie*, de Mme de Witt, née Guizot (1 vol. in-8°, 3 fr. 40). Enfin les publications périodiques, *Mon Journal*, recueil mensuel pour les enfants de cinq à six ans (1 fr. 80 par an), et le *Journal de la Jeunesse*, recueil hebdomadaire illustré (20 fr. par an), sont des magasins de lectures utiles et divertissantes, dont les enfants peuvent apprécier le charme toute l'année, prolongeant ainsi d'une année à l'autre le plaisir des étrennes.

Nous nous reprocherions de quitter la maison Hachette sans dire un mot d'un nouvel ouvrage de de Mme de Witt, née Guizot, *les Femmes dans l'histoire* (1 vol. in-8°; 7 fr.). Ce beau recueil de portraits féminins, qui commence par les types légendaires de l'antiquité grecque et biblique, et finit à Miss Florence Nightingale et aux Petites Sœurs des Pauvres, serait bien près d'être complet si l'on y trouvait celui de l'auteur. On y trouve du moins son érudition si délicate et si virile à la fois, et son talent si distingué de moraliste et d'historien.

Maison Quantin. — Toujours vivante, remuante, productrice à outrance, cette maison d'impression et d'édition qui s'est acquise tant de droits à l'estime publique des amateurs d'art et des lettrés. Cette année encore dans ses publications de nouvel an, les éditeurs de la rue Saint-Benoît se sont montrés éclectiques en soumettant aux acheteurs les plus variés des ouvrages d'histoire, des monographies ethnographiques, des contes, des livres d'art et de très nombreuses publications pour la jeunesse.

Nous signalerons en premier lieu la belle édition illustrée de l'*Histoire de la Société française pendant la Révolution*, par Edmond et Jules de Goncourt. Un volume in-4° raisin, avec de nombreuses reproductions en noir et en couleur des documents du temps, sous couverture en chromotypographie, imitation de tentures de l'époque. (Prix broché : 30 fr.)

Jusqu'à présent, la Révolution française n'avait guère été étudiée que dans ses faits politiques et militaires; nul ne s'était encore avisé de nous en donner une histoire *intime*.

Il était réservé à MM. de Goncourt d'écrire, les premiers, cette histoire en entier et d'en faire un monument durable. Tout un monde pittoresque et grouillant, si complexe et si varié dans ses idées, ses habitudes, ses préjugés, revit merveilleusement dans leur livre au vif coloris, au style savoureux. Ces pages ouvrent aux lecteurs les salons, les cafés, les théâtres; la physionomie des rues de Paris, en un mot, tout ce qui transporte comme par enchantement dans cette curieuse époque qui va de 1789 à 1794, tout cela est décrit de main de maître et a l'attrait d'un roman. Dans une suite de chapitres tour à tour légers ou sérieux, les auteurs ont étudié la société, les modes, l'instruction, la religion, la femme et l'amour de ces temps troublés.

Un ouvrage d'une allure aussi piquante appelait une illustration curieuse et fouillée; la reproduction de gravures du temps, les facs-similés des modes, des intérieurs, des divers corps d'état, et en particulier des scènes de la rue si nombreuses et si variées à cette époque agitée, nous offrent un véritable panorama sans cesse en mouvement. Ne pouvant faire ici l'énumération complète de l'illustration, nous devons au moins signaler au passage la magnifique planche en couleur, *Promenade publique* d'après Debucourt, reproduite excellement par la chromotypographie.

A la veille du grand anniversaire, cet ouvrage est appelé à occuper une place d'honneur dans les bibliothèques de tous les amateurs sérieux; nous félicitons la maison Quantin d'avoir pensé à le publier au moment opportun.

A côté du livre de MM. de Goncourt, la maison Quantin a lancé une œuvre de Sacher-Masoch qu'elle pense destinée au plus grand succès.

Les Contes juifs forment un magnifique volume in-4° carré de 300 pages, comprenant 100 en-têtes ou culs-de-lampe et 27 grandes compositions hors texte, avec une jolie couverture enrichie d'une héliogravure en couleur. (Prix, broché : 30 fr.) En écrivant les *Contes juifs*, Sacher-Masoch a composé une série très

variée de petits poèmes en prose, pleins d'imagination, d'entrain, de verve, de contrastes piquants, de dialogues animés, tantôt plaisants et comiques, tantôt graves et sévères, toujours d'une vérité rigoureuse. L'esprit humoristique de l'auteur, sa poésie pénétrante, son style sobre et nerveux, très personnel, font de cet ouvrage une merveille unique et sans aucun précédent.

La maison Quantin ne pouvait qu'illustrer richement les *Contes juifs*. Des artistes, qui se sont fait une spécialité par leur connaissance intime de la Vie juive, MM. Alphonse Lévy, Henri Lévy, Émile Lévy, Edward Loevy, Vogel, Worms, Schlesinger, etc., ont interprété ces vingt-six contes avec esprit, vérité et talent.

Leurs principales compositions ont été reproduites en différents tons par la gravure en taille-douce; 100 dessins d'un caractère très original sont, en outre, semés dans le texte ou y forment en-tête ou cul-de-lampe. La couverture est ornée d'une magnifique héliogravure en couleur; le papier, spécialement fabriqué pour cet ouvrage, est de premier choix; le tirage est d'une perfection absolue.

Arrivons à cette magnifique Collection du *Monde pittoresque* qui comptait déjà, l'*Angleterre*, l'*Extrême Orient* et *les Environs de Paris* et qui vient de s'enrichir de l'*Italie du Nord*, par G. de Léris, un volume grand in-8°, illustré de nombreux dessins exécutés d'après nature par les meilleurs artistes. (Prix : Broché, 25 francs; relié, 32 francs.)

L'Italie du Nord comprend l'étude pittoresque, anecdotique de toute la partie de la péninsule située entre les Alpes et Rome, c'est-à-dire depuis le Frioul italien, dont la description détaillée n'a jamais été faite, jusqu'à Sienne, en passant par Turin et le Piémont, Gênes et la rivière du Levant, Milan et la Lombardie, Vérone, Venise et la Vénétie, Florence et la Toscane. Comme le dit M. de Léris dans sa préface, il n'est pas aisé d'écrire un livre sur l'Italie, tant il existe d'études sur ce merveilleux pays cher aux touristes de toutes les nations; mais la plupart des auteurs précédents n'ont traité qu'une question spéciale, n'envisageant l'Italie qu'en voyageur désireux de noter ses impressions générales, ou en critique pour qui les merveilles d'art renfermées à Venise, Florence, Milan, etc., sont la préoccupation principale. Il était bon d'étudier aussi « l'Italie moderne », de noter ce qui devait être le moins connu sur l'histoire, sur l'art, sur l'administration, sur les établissements publics et privés, sur la presse, le théâtre, la société, en un mot sur la vie générale du pays.

Ces conditions sont pleinement remplies, et M. de Léris ne s'est pas trompé lorsqu'il a écrit : « J'ai voulu que cet ouvrage présentât une utilité réelle, qu'il profitât au voyageur et plus encore au lecteur qui, de chez lui, voudrait se faire une idée juste de l'Italie à l'époque actuelle ». Le grand mérite de cet ouvrage, au style plein de couleur lorsqu'il s'agit de décrire les belles contrées du nord de l'Italie, sobre et précis dans l'exposé des renseignements techniques, est de fournir à tous les lecteurs le plaisir que les uns se promettent, les documents nécessaires aux autres sans qu'il y ait pour aucun d'eux la moindre fatigue à parcourir ces 500 pages, où les gravures les plus fines, les plus délicatement exécutées, s'intercalent dans ce texte si attachant.

Le succès de l'*Italie du Nord* ne sera pas moindre que celui des ouvrages précédents de la même collection.

Nous mentionnerons encore parmi les ouvrages de premier rang de la maison Quantin l'*Histoire de l'École navale et des Institutions qui l'ont précédée*, par un ancien officier, avec Lettre-Préface du vice-amiral Jurien de la Gravière, de l'Académie française. Quarante compositions hors texte de Paul Jazet, gravées sur bois. (Prix : broché, 25 fr.; relié, 30 fr.)

« C'est une pensée heureuse, comme le dit excellemment le vice-amiral Jurien de la Gravière dans la lettre de félicitations qu'il adresse à l'auteur, c'est une pensée heureuse que d'avoir entrepris l'histoire des institutions qui, depuis le temps de Richelieu et de Colbert, ont assuré le recrutement du corps d'officiers destiné à former la base de ce qui nous avait manqué jusqu'alors : une marine permanente. »

A l'heure actuelle, où tout ce qui touche à la marine a le don d'exciter le puissant intérêt du pays tout entier, c'est une œuvre saine et patriotique que de rappeler ce que fut l'École navale, cette héroïque pépinière d'amiraux, qui, depuis plus d'un demi-siècle, a produit tant d'illustres hommes de mer.

Faire l'histoire des institutions qui l'ont précédée, depuis les brillants et batailleurs gardes de la marine jusqu'aux jeunes élèves du collège d'Angoulême, suivre pas à pas, à travers les événements, la vie intime de chacune de ces institutions, tel a été le but de l'auteur qui a essayé d'exposer avec impartialité, dans la partie consacrée spécialement à l'École navale actuelle, ce qu'elle a été autrefois et ce qu'elle est aujourd'hui.

Quarante dessins hors texte, œuvre de M. Paul Jazet, un de nos meilleurs peintres de marine, font passer sous les yeux du lecteur une série d'uniformes anciens et modernes, de vues intérieures du vaisseau, de scènes de la vie du *Borda*, qui jettent sur le texte un reflet brillant, en même temps qu'ils font de l'ouvrage, dû à la plume d'un écrivain dont les preuves ne sont plus à faire, un livre de très grand luxe, malgré la modicité de son prix.

Nous passerons enfin en revue les ouvrages pour la jeunesse publiés par la maison Quantin.

La maison Quantin, qui depuis quelques années a pris à tâche d'offrir à la jeune génération les modèles les plus exquis du genre, a groupé cette année, sous des titres divers, un certain nombre de volumes dignes de leurs aînés, tous d'un prix étonnamment modique, bien qu'illustrés à profusion par les meilleurs artistes, et que nous sommes heureux de faire connaître. En tête nous parlerons de deux beaux volumes magnifiquement illustrés :

1° *La Babylone électrique*, par A. Bleunard, où l'auteur, docteur ès sciences, professeur au lycée d'Angers, tout en restant dans les données les plus

exactes, et en n'imaginant que des probabilités que l'on peut dès à présent considérer comme des certitudes, a évoqué les miracles que peut produire l'électricité, miracles qu'il a su rendre compréhensibles pour tous, même pour ceux dont la culture scientifique est rudimentaire.

Pour mieux montrer ce que peut la science humaine, aidée du courage et de l'esprit d'entreprise, l'auteur a placé son action dans les contrées les plus dépourvues de ressources naturelles, dans ces plaines de la Mésopotamie qui furent le berceau des premières civilisations, mais qui, avec les ravages du temps, l'incurie des Arabes et les changements climatériques, sont devenues d'immenses déserts de sable.

Cet ouvrage est loin d'être exclusivement scientifique et l'intérêt n'est pas uniquement concentré sur la reconstruction de Babylone : à travers les péripéties de la gigantesque entreprise, l'auteur a su placer un chaste roman d'amour que tous pourront lire, et qui, tout en prêtant à l'œuvre l'attrait d'une intrigue romanesque, lui laisse toutes les qualités d'un livre spécialement écrit pour la jeunesse.

2° *François-François*, par Edgar Monteil. C'est l'histoire d'un jeune Parisien qui, à l'âge de seize ans à peine, voit son père, professeur dans un lycée, frappé d'un cruel accident et mis dans l'impossibilité de subvenir aux besoins d'une nombreuse famille. Le jeune homme comprend les nouveaux devoirs qui lui incombent : avec une noble témérité, il jure, malgré sa jeunesse, de s'expatrier et de ne revenir qu'au bout de quatre années après avoir conquis la fortune. Il va dans l'Amérique du Sud, pour le compte d'un négociant du Havre; mais, à peine débarqué, son caractère entreprenant l'entraîne dans une série de périlleuses aventures dont il ne se tire que grâce à un courage et une ténacité à toute épreuve. Il finit par recevoir la récompense de tous ses efforts, car, après avoir failli être dévoré par des Indiens anthropophages, il peut leur échapper et revenir plus tard se venger de leurs cruautés, puis exploiter « la rivière d'or » qu'il a découverte pendant sa captivité.

Cette histoire, si intéressante dans sa *simplicité*, est agrémentée de nombreux et jolis dessins qui en font un véritable beau livre.

Dans la *Bibliothèque de la Famille*, pour les enfants d'une douzaine d'années, les *Contes d'un vieux Savant*, par M. de Graffigny, amusante vulgarisation de nos grandes découvertes scientifiques modernes.

Vient ensuite, pour les enfants de huit à dix ans, la *Bibliothèque de l'Éducation maternelle*. Elle s'enrichit cette fois de quatre ouvrages nouveaux d'un sentiment élevé, d'une allure distinguée, qui ne peuvent qu'inspirer les idées les plus saines et les plus délicates. Mme de Witt, née Guizot, avec ses *Héros modestes* nous fait aimer le spectacle du devoir accompli simplement, et prête à ses personnages et à leurs aventures un style enchanteur dont tout le monde a pu depuis fort longtemps apprécier la saveur et la justesse. *L'Histoire d'un Enfant de Paris* (1870-1871) fournit au talent souple et fin de Mme Mesureur l'occasion de nous rappeler une des époques les plus sombres de notre histoire et d'en tirer une haute moralité et une grande leçon. Avec *Jacques l'Abandonné*, de Marc Anfossi, nous voyons se développer les conséquences du plus pur amour filial à travers mille péripéties romanesques.

Enfin la *Vengeance d'un Hautecœur*, par Mme de Bellaigue, est un aimable récit du vieux temps, dont la dernière phrase du livre résume bien l'esprit : « Ici vivait, il y a bien longtemps, le seigneur Alain « de Hautecœur, qui ne connut d'autre vengeance que « de rendre le bien pour le mal. »

Dans la *Bibliothèque enfantine*, pour les tout petits, signalons comme nouveautés : *Moi et mes Poupées*, par Mme de Sobol, et les *Bons Points de Bébé*, par Mme de Bosguérard, deux gracieux opuscules dont la place est tout indiquée dans les bibliothèques minuscules et sur les petits guéridons, au milieu des jouets et des mobiliers en miniature.

Il n'est pas jusqu'à l'image à un sou dont la maison Quantin n'ait renouvelé la vogue. Aujourd'hui cette collection est universellement connue et goûtée par tous les petits amateurs. De magnifiques albums réunissent par vingtaines ces images artistiques imprimées en couleur. Il faut leur ajouter cette année un album nouveau de 20 *Fables de La Fontaine*, véritable merveille de composition et d'exécution.

Nous ne pouvons que citer les titres nouveaux des plus petits albums dont le prix varie de 0 fr. 15 à 0 fr. 75, savoir : *Frère et Sœur, Jean le Chanceux, la Semaine de Julie, Cendrillon, Tom Pouce, Saint Nicolas et Guilleri, Gribouille;* mais nous devons une mention toute particulière à *La Comédie chez Bébé*, magnifique recueil de Bouisset, imprimé en chromotypographie et sous un cartonnage en couleur. Texte amusant et original, illustrations d'un coloris vif et distingué, tout se trouve réuni pour charmer à la fois l'œil et l'esprit; c'est un digne pendant aux *Bébés d'Alsace-Lorraine*.

Firmin-Didot et Cie. — Comme d'ordinaire, les publications de cette célèbre maison d'édition sont, à ce moment-ci de l'année, peu nombreuses; mais toutes ont une importance considérable et sont exécutées avec une perfection digne du nom des Didot. Nous ne faisons qu'indiquer, n'ayant pas encore été mis à même de les voir, l'*Expédition de Charles VIII en Italie*, histoire diplomatique et militaire, publiée sous la direction et avec le concours de M. Paul d'Albert de Luynes et de Chevreuse, duc de Chaulnes, par H.-Fr. Delaborde (1 vol. in-4°, ill., 30 fr.); *Saint Denys l'aréopagite*, évêque d'Athènes et de Paris, patron de la France, par l'abbé Vidian (1 vol. in-4°, ill., 30 fr.), et la *Guerre de Crimée*, par Gustave Marchal (in-8°, ill., 8 fr.).

M. Alexis Belloc, inspecteur du contrôle à la direction générale des postes et des télégraphes, a écrit pour la maison Firmin-Didot une savante monographie de la *Télégraphie historique*, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, illustrée de 76 gravures un peu froides d'aspect, mais d'une grande netteté et souvent d'un véritable intérêt technique.

Le texte, très complet, nous donne les plus curieux détails sur les systèmes de communication à distance, depuis les étendards et le feu jusqu'au téléphone. (1 vol. in-8°, 8 fr.)

La belle édition de Walter Scott entreprise par la maison Firmin-Didot se poursuit dans les conditions qui ont fait son succès. Le volume de cette fin d'année est *le Pirate*, traduction de Robert de Cérisey, avec des dessins, toujours charmants et souvent remarquables, d'Ad. Lalauze (1 vol. in-8°, 10 fr.).

Pour la collection intitulée *la France moderne* — on sait que la maison Didot a déjà toute une série d'ouvrages sous le titre commun *l'Ancienne France* — M. Edmond Deschaumes a écrit *la Retraite Infernale* (*1870-1871*), récit ému et émouvant des désastres de la France et de l'héroïsme de ses soldats. Le volume (in-8°, 8 fr.), illustré de 26 gravures hors texte inédites par Quesnay de Beaurepaire et d'une carte de la campagne de la Loire, n'est pas seulement un monument à la gloire de Chanzy; c'est une leçon pour les générations nouvelles, et la navrante relation de nos efforts et de nos revers se termine en un appel à la discipline, au courage et à l'espérance.

L'École des Beaux-Arts, par Alexis Lemaistre (1 vol. in-8°; 10 fr.), a la gaieté du monôme, son brillant de jeunesse, son éclat.

Il est « gai par bouffées et par endroits mélancolique, ainsi qu'est la vie », et ainsi que le dit la préface.

Tout s'y trouve : les ateliers, les cours, les concours, les modèles (vêtus), les institutions et le règlement. Au point de vue documentaire, c'est complet. Et surtout, c'est écrit d'un bout à l'autre avec un entrain charmant et endiablé, avec la gaieté qui est le fond obligatoire de l'artiste français, et aussi la note émue, qui n'a point de fausse honte et qui se montre, communicative, devant le monument d'Henry Regnault comme ailleurs.

M. Alexis Lemaistre, un *élève* comme il le dit, aime sa maison et ses maîtres. Tous l'aiment de même. Charmante camaraderie de l'art, surtout au début de la vie où les rivalités n'ont point obscurci les sentiments naturels de cordiale fraternité. Foin de la morgue anglaise et du pédantisme allemand; mais que d'études profondes et de travail sérieux sous ces apparences légères!

L'auteur se révèle aussi — les journaux illustrés vous l'avaient déjà fait pressentir — un dessinateur de premier ordre. Ses 60 compositions sont parfaites, réalistes et gracieuses, pleines d'un sentiment artistique que la gravure sur bois de M. Hayot n'a point altéré. Et ce ne sont que portraits!

Les familiers s'y reconnaîtront! Les anciens revivront leur jeunesse dans ce joli livre. Les jeunes gens qui hésitent entre diverses routes vont se décider à entrer à l'École. Tous lui feront fête.

L'Art étrusque, par Jules Martha (1 vol. in-4°; 30 fr.), est le livre le plus important que la maison Didot offre au public cette année. L'éloge du fond n'est pas à faire pour ce livre, puisque l'Académie des inscriptions et belles-lettres l'a couronné au concours dans sa séance du 18 novembre 1887. L'auteur s'était déjà indiqué brillamment par son manuel d'archéologie étrusque et romaine publié par la maison Quantin dans sa Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts. La maison Didot, suivant sa coutume, a donné à l'ouvrage une forme extérieure en rapport avec sa valeur.

Dans nos bibliothèques modernes, les rayons consacrés à l'art sont encombrés. On ne saurait s'en plaindre. C'est un amoncellement de richesses, et non un fatras comme dans ceux réservés à la littérature décadente. Ici, l'on a le respect du passé, car c'est un passé éblouissant, désespérant pour les conceptions nouvelles. Il n'y a rien de nouveau, la forme du Beau elle-même change-t-elle? Oui, dirait-on, et les modèles de Baudry et de Chapu ne sont plus les modèles antiques. Cependant, voici qu'en Grèce, en Étrurie, à Rome on retrouve des « Petites femmes » qui semblent être celles de nos salons et de nos boulevards.

Toutefois, ne développons point ce paradoxe et lisons ce beau livre qui nous apprendra encore bien des choses. Entre autres, que l'on était assurément mieux enseveli autrefois que nous ne le sommes aujourd'hui. Sans aller jusqu'à envier l'impénétrable mystère des Pharaons, il semble que je reposerais d'un meilleur sommeil si mon cercueil, mon urne funéraire plutôt, était abritée dans une tombe comme la tombe *del Cardinale* retrouvée à Corneto. L'architecture funéraire est caractéristique en Étrurie. Les emblèmes de la vie y étaient représentés par des peintures et des mosaïques qui sont aujourd'hui la source la plus sûre pour reconstituer la vie.

Que ce ton léger n'écarte point les savants de ce livre. Nous avons tort de le prendre; mais nous voulons seulement dire que, pour être étrusque, le sujet n'est point rébarbatif. Gens graves et gens du monde y trouveront leur plaisir.

L'illustration comporte 403 numéros. Elle est donc foisonnante comme l'exige la librairie moderne. Elle est exacte et archéologique. Nous aurions toutefois désiré un plus grand nombre de planches en couleur, car jamais la polychromie n'aurait été plus facile et plus opportune. On nous dira que la coloration des poteries étrusques est si connue qu'elle se devine : c'est une excuse.

Allons, amateurs et artistes, serrez les rangs de vos volumes et faites encore une place à celui-ci.

Librairie Renouard. — M. H. Laurens, le jeune et actif éditeur qui possède actuellement cette importante maison, lui conserve toujours son ancien titre; mais il sait la rajeunir et lui donner de l'essor.

Entre autres, il publie trois volumes pour les étrennes de cette année. *La Clef de la Science* est un ouvrage aujourd'hui classique. Le docteur Brewer avait eu une idée bien simple : pour toutes les questions que nous suggèrent les phénomènes du monde physique... et les résoudre. L'abbé Moigno, son collaborateur pour l'édition française, apporta le contingent de sa science essentiellement vulgarisatrice, et ainsi fut créé un livre qui s'est vendu jusqu'à ce jour

à plus de 200,000 exemplaires, tant il répondait à un besoin. Mais si la curiosité de savoir est toujours la même, les moyens de la satisfaire ont quelque peu changé. La science marche. Aussi, pour la suivre, M. de Parville a-t-il dû rajeunir l'ancien thème. Il s'est acquitté de sa tâche avec la compétence et l'esprit pratique qu'on lui connaît, et la nouvelle édition, sous la forme d'un bel in-8° illustré, est par excellence un livre d'*Étrennes utiles*.

La Sculpture, de Charles Blanc, forme le 7e volume de la *Bibliothèque d'Histoire de l'Art*. Nous pensons du bien de cette bibliothèque, mais nous en pensons plus encore de la *Bibliothèque de l'Enseignement des Beaux-Arts*, fondée par M. Quantin, et cela nous gêne pour en parler. Assurément, toute concurrence est permise, et le public n'a qu'à gagner à ce tournoi entre éditeurs. Ici, cependant, l'imitation est un peu vive. Signé par Charles Blanc, le grand maître ès vulgarisation artistique, ce livre ne peut être que bon. Mais le titre est vague. S'agit-il d'un morceau d'éloquence sur la sculpture et son esthétique : c'est parfait. S'agit-il, au contraire, comme on pourrait le préférer, d'une histoire : ce n'est plus cela, et on a mis en volume des pages qui n'avaient pas été écrites dans cette intention. L'illustration est correcte, mais froide.

La Loire. — Nous parlerons volontiers de ce volume qui est original et qui constitue une forme assez nouvelle en librairie. Le format serait très heureux si le dos était moins épais; étant donné le texte à composer, il eût mieux valu avoir un centimètre de moins d'épaisseur et quelques centimètres de plus de surface; mais nous supposons que l'éditeur n'est pour rien dans ce mécompte, il aura été surpris, à la fin de l'ouvrage, par une abondance de texte non prévue au début. M. Louis Barron a dû, en effet, avoir les coudes bien gênés! Dans les *Environs de Paris*, publiés avec tant de succès, il y a deux ans, par la maison Quantin, il disposait d'un gros volume, large et touffu, pour Seine-et-Oise et quelques coins de Seine-et-Marne. Ici, le moule est bien plus étroit et il s'agit d'y faire entrer un quart de la France!

Car ce n'est point la Loire et ses rives, du Puy à la mer, que l'auteur va nous faire traverser, mais le bassin tout entier, même avec des incursions en dehors, le Morvan, le Berry, le Vendômois, l'Anjou. Qu'en résulte-t-il? Une course au clocher où l'on s'essouffle; une succession de vues si rapidement esquissées qu'elles deviennent des mirages; un kaléidoscope de l'esprit et des yeux. On est ébloui, mais rien ne reste dans la mémoire. Ce reproche fait au plan général de l'ouvrage, il faut reconnaître que M. Barron s'est tiré avec honneur d'une tâche aussi difficile. Sa plume, toujours facile, est élégante. Les questions d'histoire et les critiques artistiques sont agréablement mêlées au récit, juste assez pour lui donner de l'intérêt sans l'étouffer.

Si la place ne nous était pas aussi mesurée au milieu de cet encombrement de fin d'année, nous aurions parlé longuement de l'illustration de ce livre, bonne occasion pour traiter du *présent et de l'avenir du procédé*. En un mot, en tant que simple trait noir sur papier blanc, il nous semble avoir fait son temps. L'œil demande aujourd'hui quelque chose de moins froid. M. Chapon a fait ce qu'il a pu, mais il ne peut éviter l'impression glaciale du système. Ce n'est pas que le talent lui manque, car tel dessin, comme la porte de la chapelle du lycée de Vendôme, est une perfection; mais il aura eu des surprises.

En somme, livre intéressant et tentative curieuse. Elle sort de la banalité générale.

Librairie E. Plon, Nourrit et Cie. — Toujours sur la brèche et toujours victorieuse aux approches des étrennes, la librairie Plon et Cie mérite tous éloges pour la variété qu'elle apporte dans ses publications et la bonne grâce qu'elle met dans l'édition de ses albums humoristiques, conçus et exécutés par les maîtres parisiens du crayon. — Cette année l'apport bibliopolesque de la maison Plon n'est pas considérable, mais il est excellent, il faut d'abord parler de la principale œuvre des éditeurs.

Du Caucase aux Indes, à travers le Pamir, par Gabriel Bonvalot. (1 vol. in-8°; prix : 20 fr.) — De tous les voyages d'exploration, ceux qui se font à travers le froid sont ceux qui demandent le plus de courage. Encore les navigateurs, qui ne posent pas comme principe au départ que leur vaisseau sera détruit, ont-ils cet abri flottant qui les suit partout. Mais ici, rien de cela : il s'agissait de franchir des montagnes inaccessibles, à travers des tourmentes de neige, par un froid sibérien, sans itinéraire certain, sans guides, sans secours possibles. Il n'y a que les doux pour entreprendre de ces choses, et M. Bonvalot est un doux par excellence. Il a la douceur et la force. Mais encore pourquoi ce grand voyage? Dans quel but pratique? Quel sera le résultat et quelles seront les récompenses? Ces préoccupations ne sont point dans l'esprit d'un tel voyageur. Bonvalot aime le voyage pour le voyage, le péril pour le péril, la science pour la science. Ce sont là fleurs de Gaule, et Bonvalot est un Gaulois de Bourgogne.

« Avec quels honneurs vous allez être reçu dans votre pays! » lui disait aux Indes lord Dufferin; mais Bonvalot savait qu'on ne porte plus de palmes, au pays de France, au-devant des hommes qui ne sont pas des hommes politiques, On l'a décoré.

Si ceux qui le connaissent et qui l'aiment disent tant de bien de lui, c'est que sa modestie égale son mérite. Cette modestie, ou plutôt cette insouciance charmante de ce qu'il fait de grand, est extrême. Elle se dégage de la lecture de ses récits comme une fleur de neige, c'est le cas de le dire ici. Elle est même contagieuse, car son ami Pépin, Albert Pépin, qui l'a accompagné, qui a souffert comme lui et qui a rapporté tant de curieux dessins, est toujours au diapason de Bonvalot.

Il est difficile de résumer ce voyage, car les faits s'y succèdent rapidement et sans phrases. Dans les villes, dans les oasis de repos qu'ils rencontrent, ils se hâtent et ne les décrivent point. Ce qu'il leur faut, c'est

la steppe, la montagne, la lutte contre les éléments. C'est une forte lutte, majestueuse et sévère. Les termes mêmes ont leur grandeur :

La question russe se posait trop vivement pour que l'explorateur l'écartât. Mais il se contente de dire, lui qui a été où peu sont allés et qui a vu et entendu bien des choses : «... Les Russes viendront-ils jamais dans les Indes ? Nous ignorons l'avenir, mais nous savons que quelques uns les attendent et que beaucoup s'attendent à les voir arriver. » Il faudra supprimer cette phrase dans l'édition anglaise !

M. Albert Pépin nous donne plus de deux cent cinquante dessins et croquis, traités au procédé avec assez d'habileté, mais qui ont surtout un sentiment de réalité qui en fait le charme. C'est la vérité prise sur le fait ; l'artiste a dû regretter que ses modèles, hommes et choses, ne fussent pas plus esthétiques, mais il nous les montre tels qu'il les a vus. Cette sincérité est un grand et rare mérite.

En somme, coutumière du fait, la maison Plon édite là un bon et beau livre.

A côté de cet ouvrage d'exploration, la librairie Plon a donné cette année, dans le genre plus gracieux, *Les plus jolies Chansons du pays de France* (1 vol. in-8° ; illustré par Lucien Metivet ; prix : 20 fr.). — Le *Folk-lore* français et étranger a été, depuis ces dernières années, l'objet de nombreuses études et la librairie Maisonneuve, entre autres, en a publié une précieuse collection. Rien de plus captivant en effet que de surprendre l'âme d'un peuple dans la naïveté de ses chansons populaires. Il s'en dégage toujours un charme indéfinissable : toutes les belles passions, la guerre et l'amour surtout, y sont exaltées, et toujours on sent sous les paroles de l'âme la patrie. Graves considérations pour un sujet léger !... Ce livre que nous donne M. Catulle Mendès est délicieux de tous points : le choix est ingénieux. Les auteurs ne sont point cités pour cette raison qu'on ne les connaît guère : là d'ailleurs, plus encore que pour les chants d'Homère, l'œuvre est multiple, chacun y a apporté son couplet. Quelques-uns même en ont trop ajouté, et le seul reproche que l'on puisse faire ici est un excès de longueur. Un sonnet ne supporte pas plus de quatorze vers, et une bonne chanson ne devrait pas dépasser trois à quatre couplets. MM. Emmanuel Chabrier et Armand Gouzien, ont noté ces airs légers avec une discrétion très artistique. Le dessinateur, M. Lucien Metivet, les a illustrées de la plus galante façon.

Le titre dit du recueil : *Chansons tendres*. Pour qui sait lire, cette division promet qu'on en offrira d'autres au public. Nous sommes convaincus qu'il fera assez de succès à cette première tranche du gâteau pour qu'on lui en découpe encore.

Nous ne quitterons pas la librairie Plon sans parler de ses charmants albums, au nombre de quatre, qui charmeront tout un public d'esprits jeunes où le ressort du rire est resté intact.

Caran d'Ache s'est livré aux plus amusantes fantaisies, aux imaginations les plus originales, dans son Album sur *les Courses dans l'antiquité* (1 vol., 10 fr.). Cette antiquité est extraordinairement moderne. Sous le voile toujours transparent de l'allégorie, sous une forme quasi grecque et ironiquement mythologique, le merveilleux dessinateur détaille tous les épisodes des courses à Paris, au temps d'une République athénienne, qui est notre troisième République. Les jockeys, les sportsmen et les sportswomen, les propriétaires d'écurie, les cochers et les palefreniers, les parieurs, la foule des curieux, depuis les hommes politiques en vue jusqu'aux simples gavroches, défilent sous nos yeux, bizarrement déguisés à la mode d'Athènes. Ces figures actuelles, qui semblent sculptées sur des bas-reliefs du siècle de Périclès, ont une allure des plus bouffonnes. Il y a un piquant et continuel contraste entre la physionomie antique de ces admirables dessins et leur expression toute moderne. C'est un joyeux tour de force qui rappelle dans son genre *Orphée aux enfers* et la *Belle Hélène*.

L'album de Mars intitulé *Aux rives d'or* est non moins amusant dans une note de modernisme à outrance. — Le dessinateur attitré de toutes les élégances mondaines nous promène de Gênes à Marseille sur toutes les plages de cette côte d'azur qu'il peuple de créatures exquises et ensorcelantes ; ses croquis sont vifs et spirituels comme ses légendes, et il nous donne un ragoût très gratiné du monde étranger qui fait florès sur les côtes du Var et des Alpes-Maritimes. — (Le volume in-8°, oblong, 10 fr.)

Boutet de Monvel, qui est le dessinateur attitré de la maison Plon et qui depuis cinq ou six ans y signe des chefs-d'œuvre de composition et d'art, nous donne cette année un album de *Fables choisies de La Fontaine* pour les enfants (1 vol. in-8° oblong, 10 fr.).

Les vingt-six fables qu'il a choisies sont les plus connues, celles qui ont bercé notre enfance dès le pensionnat. Il les a paraphrasées du crayon et aussi du pinceau avec esprit et bonheur, et la maison Plon a tiré cet album en couleur avec l'habileté dont elle est coutumière.

Le dernier album qu'il nous reste à citer est la *Chasse à courre*, notes et croquis par Crafty (1 vol. oblong, 10 fr.). — M. Crafty, lui aussi, est un fidèle de la librairie Plon, et nous avons de lui près de six à huit albums charmants, tous consacrés au sport hippique. Celui de cette année ne leur est pas inférieur et rappelle par plus d'un point les admirables fantaisies anglaises signées par Caldcott, Leech et Rawlandson.

Librairie Boussod, Valadon et Cie. — Après leur grand succès de l'an dernier, obtenu avec *l'Abbé Constantin*, de Ludovic Halévy, illustré par Madeleine Lemaire, les éditeurs devaient au public un nouvel ouvrage de maître illustré avec la modernité qui a tant contribué à la réussite du joli livre de Halévy. Ils ont choisi une œuvre de Maupassant, d'une morale élevée, d'un charme un peu triste, pouvant être placé entre toutes les mains ; ils ont pris *Pierre et Jean* dans le bagage du jeune maître, et ont confié l'illustration à M. Albert Lynch pour les grandes compositions hors texte, et à M. Ernest Duez pour les têtes de chapitres et culs-de-lampe.

Le format adopté a été, ainsi que l'an passé, le grand in-4°, qui permet à la reproduction des compositions de ne pas trop se restreindre tout en laissant au texte des marges harmonieuses. Le prix est resté fixé à 60 francs le volume. Les aquarelles, dessinées par Albert Lynch pour *Pierre et Jean*, sont des chefs-d'œuvre de grâce, d'élégance, de finesse, de distinction et de modernité; il y a plaisir à suivre les progrès de ce très jeune peintre depuis les compositions faites par lui pour les livres d'Octave Uzanne jusqu'aux incomparables tableaux qu'il vient de signer aujourd'hui.

L'ouvrage de Maupassant était cependant assez malaisé à illustrer; sa psychologie serrée, la passion concentrée dans une âme d'Hamlet moderne, prêtaient peu à la manifestation du peintre; Albert Lynch a revécu le roman au Havre même, et il est parvenu, après un long labeur, à nous donner cette admirable série de tableaux qui méritent de lui faire un nom consacré dans le monde des artistes et des amateurs.

Les petites vignettes de Duez sont jolies, comme tout ce qui sort du pinceau élégant de cet aquarelliste mondain; mais elles ne sont pas d'une note aussi exquise que les œuvres de Lynch.

MM. Boussod et Valadon ont fait, avec *Pierre et Jean*, une œuvre d'art véritable, en dépit même de l'héliogravure qui chagrine tant d'amateurs; il faut espérer que le succès de ce livre les poussera à nous donner fréquemment des ouvrages de cette rare valeur.

Librairie Furne, Jouvet et Cie. — Cette année, les publications d'étrennes de la librairie Jouvet et Cie sont particulièrement intéressantes. Les éditeurs se sont efforcés de se maintenir dans la voie où ils se sont engagés, de faire de beaux ouvrages à bon marché. La faveur du public les a encouragés, il est vrai, et les suffrages de l'Académie française, qui vient de décerner à la fois deux prix Montyon, l'un à l'*Expérience du grand-papa*, par Élie Berthet, l'autre à la *Tâche du petit Pierre*, par Mme Charles Bigot, ont consacré des succès très légitimes.

Jules Gourdault, dans un luxueux volume : *De Paris à Paris à travers les deux mondes*, transporte le lecteur, par une gigantesque excursion aux deux hémisphères, à travers les grandes capitales et les jeunes métropoles que notre siècle a vues naître pour la plupart. Il retrace les phases que ces villes ont traversées depuis leur fondation jusqu'à nos jours, les décrit avec soin, et donne de curieux détails sur les mœurs de leurs habitants, ainsi que sur les arts et les industries qui font leur grandeur. De nombreuses vues panoramiques à vol d'oiseau, dues au crayon habile et patient de H. Clerget, fixent dans l'esprit du lecteur la physionomie exacte de ces grandes cités, ainsi que la configuration du terrain où elles se sont élevées. Les documents tout actuels dont l'auteur s'est servi forment un des principaux attraits de cette belle publication. (1 vol., 10 francs.)

Dans la collection des grands volumes in-4°, nous remarquons cette année trois ouvrages intéressants et moraux : *les Contes de la mer et des grèves* (1 vol., 5 francs), par Jean de Nivelle (Charles Canivet) un auteur très aimé du public, forment une série de tableaux qui, au mérite de l'exactitude, joignent une couleur et une saveur de terroir particulières. Tout en faisant agir, dans ces nouvelles et légendes du pays normand, des enfants et des hommes, dans un cadre parfois miraculeux, Jean de Nivelle s'est cependant efforcé de mêler quelque réalité à cette poésie des choses qui donne un charme particulier à tant de récits imaginaires. Les nombreuses illustrations sont dues au crayon de Ferdinandus, A. Guillemet et E. Matthis. Les enfants comme les grandes personnes prendront un vif plaisir à cette attrayante lecture.

C.-E. Matthis, un des rares artistes écrivant eux-mêmes, et avec un égal talent, les livres qu'ils illustrent, offre cette année aux jeunes filles, que l'on oublie trop dans les publications de jour de l'an, une trilogie d'un intérêt saisissant, intitulée : *Nos petites braves*. L'invasion, l'incendie, l'inondation servent de thème à trois genres d'héroïsme : en Lorraine, pendant la guerre de 1870, une enfant, pour sauver la vie d'un brave chasseur des Vosges caché sous son toit, tient tête à des soldats prussiens qui ont envahi sa demeure en l'absence de ses parents; en Bretagne, une jeune fille, un modèle de délicatesse et de courage, arrache aux flammes, au péril de sa vie, une fillette endormie; enfin, en Gascogne, une orpheline, recueillie par des maîtres généreux, paye sa dette de reconnaissance en conduisant dans une barque, à travers des périls sans nombre, jusqu'à ce qu'ils soient en sûreté, les enfants confiés à sa garde. Ces trois jeunes filles se meuvent dans un cadre pittoresque, soigneusement décrit, au milieu de personnages étudiés avec conscience. Les détails instructifs abondent, aussi le succès de ce volume égalera-t-il sûrement celui des précédents ouvrages du même auteur.

Nos petits amis, par Albert Girard (1 vol., 5 francs), sont présentés au public, dans une préface élégante et spirituelle, par Louis Ratisbonne. Les héros des cinq touchantes nouvelles qui forment l'ouvrage et qui symbolisent le courage devant l'ennemi, la compassion généreuse dans la vie des villes, l'abnégation d'un déshérité de la nature, l'héroïsme simple et grandiose du marin, les minuscules tempêtes de la vie de collège, sont de braves enfants, maîtres des instincts mauvais qu'ils dominent au profit des sentiments patriotiques et généreux. L'auteur s'est efforcé d'amuser, d'instruire et de moraliser ses lecteurs : à notre avis, il y a réussi.

Grâce aux incessantes modifications ou aux transformations capitales qu'ont subies les costumes militaires depuis quelques années, les uniformes de nos soldats sont pour la plupart ignorés de la masse même des Français. Dans un grand album oblong qui a pour titre : *l'Armée française*, M. G. Gaulard a groupé, sur des planches imprimées en couleur, soixante-quinze uniformes de cavaliers ou de fantas-

sins (1 vol. in-4°, 5 francs). Les soldats sont campés avec crânerie, et les costumes dessinés avec exactitude. Un texte clair et précis, écrit par un officier érudit, ainsi que des tableaux relatifs aux tenues et aux effectifs des différentes armes, complètent ces connaissances techniques que tous les Français devraient avoir, parce qu'elles rassurent pour le présent et pour l'avenir. Cet album devrait être entre les mains de tous, de la jeunesse surtout, car son but patriotique est de faire connaître et aimer notre armée.

Librairie J. Hetzel et Cie. — Il est difficile de rêver un succès de meilleur aloi dans le public soucieux de bonne et saine littérature, que celui de la *Bibliothèque d'Éducation et de Récréation*, fondée par le regretté P. J. Stahl, et qui depuis un quart de siècle a suivi imperturbablement le programme tracé par son éminent créateur.

On se rappelle avec quel tact il sut s'entourer de collaborateurs capables de le seconder et de concourir à l'exécution du plan qu'il avait conçu. Jules Verne date de la première heure, ainsi que Jean Macé. Et combien d'autres sont venus, depuis, compléter la plus belle collection qui fût jamais !

Les heureux effets d'une aussi excellente cause font apprécier l'influence exercée sur la jeunesse, par cette littérature qui, sortant des sentiers battus, se lançait à travers des sentiers nouveaux. Avant l'initiative de P. J. Stahl, il n'y avait pas de littérature réellement à l'usage de la jeunesse, et s'il en existe une aujourd'hui, c'est bien à cet écrivain précurseur qu'on la doit, à son amour profond du jeune âge, à son ardeur sans pareille au travail, produisant de nombreuses œuvres personnelles, et traçant à ses collaborateurs le plan des ouvrages qu'il attendait d'eux.

Aujourd'hui, l'expérience est, on peut le dire, concluante. Le succès est là pour attester l'opportunité d'une idée qui a fait son chemin, et à laquelle le nom de P. J. Stahl restera à jamais attaché.

On verra, par la nomenclature des nouveautés de l'année, avec quelle sollicitude la *Bibliothèque d'Éducation et de Récréation* poursuit, sous la direction de son fils, une œuvre féconde, et qui n'a jamais dévié de la ligne tracée, c'est-à-dire du programme primitif qui se proposait d'instruire en amusant. Il y a là tout un art particulier, qui tiendra une grande place dans l'histoire littéraire de ce siècle, et dont l'action, fort heureusement pour nos enfants et pour nous, est loin d'être épuisée.

Voici les titres des seize nouveaux ouvrages qui viennent enrichir la *Bibliothèque d'Éducation et de Récréation :*

Deux ans de Vacances, par Jules Verne ; *les Exilés de la Terre*, par André Laurie ; *Contes de tous les Pays*, par Th. Bentzon ; *le Parrain de Cendrillon*, par L. Ulbach ; *Fils de Veuve*, par S. Blandy ; *les Mines de Salomon*, de Rider-Haggard ; *Pour les Enfants*, par Erckmann-Chatrian ; *Scènes de la Vie des Champs et des Forêts aux États-Unis*, par E. Van Bruyssel. Dans *la Petite Bibliothèque blanche : les Douze*, par M. Bertin ; *Histoire d'une bonne Aiguille*, par H. Durand ; quatre albums Stahl : deux en noir, *les Petits Bergers*, par L. Frœlich ; *Petites Tragédies enfantines*, par Froment ; deux en couleur : *Une Maison inhabitable*, par Kurner, et *l'Homme à la Flûte*, par de Lucht. Enfin les deux beaux volumes formant la 24e année du *Magasin d'Éducation et de Récréation*, tomes 47 et 48.

Après un examen très attentif, nous allons résumer notre opinion sur chacun d'eux.

Ce que nous pouvons dire dès à présent à nos lecteurs, c'est qu'ils peuvent puiser dans cette collection, sans avoir à redouter d'y trouver un seul volume médiocre : à titres différents, tous sont utiles et charmants, et près d'eux s'élève leur ancêtre, le *Magasin d'Éducation et de Récréation*, qui fut l'origine de cette collection sans rivale et qui, pour l'année 1889, a déjà fait provision de romans, de comédies, d'articles de toutes sortes dus aux collaborateurs si bien choisis par M. Hetzel : Jules Verne, E. Legouvé, André Laurie, Gennevraye, B. Vadier, Genin, Bentzon, Lermont, etc.

La Bibliothèque d'Éducation et de Récréation compte parmi ses collaborateurs les écrivains contemporains les plus renommés. Elle a choisi celles de leurs œuvres qui pouvaient le mieux convenir à la jeunesse, et c'est à ce titre qu'elle publie cette année *le Parrain de Cendrillon*, par Louis Ulbach. Jeunes filles et jeunes gens s'intéresseront aux tribulations de cette charmante fillette dédaignée, sinon maltraitée par une belle-mère, en tout cas, n'ayant point l'occasion de dépenser les trésors d'affection qu'elle doit refouler en son cœur, et dans l'âme de laquelle ne dorment ni un projet de vengeance, ni même une idée de rancune. Disons que tout finit pour le mieux, et que Louis Ulbach, après avoir fait verser bien des larmes, ramène aussi bien des sourires sur les lèvres des jeunes lecteurs, empoignés, c'est le mot, par les nombreuses vicissitudes de l'aimante et gentille petite Cendrillon. Émile Bayard a trouvé dans le *Parrain de Cendrillon* le sujet d'une de ses plus délicates illustrations (1 vol., 9 fr.).

L'un des plus curieux ouvrage de la maison est assurément le livre de Jules Verne : *Deux ans de Vacances* (1 vol. in-8° illustré, prix : 9 fr. — Rarement le célèbre auteur a été mieux et plus sainement inspiré que dans ce nouvel ouvrage. Ces aventures peu ordinaires de quelques enfants de nationalité et d'âges différents, sont d'un enseignement parfait. Elles montrent que la solidarité, en présence de périls communs, est une nécessité ; et aussi que les rancunes s'effacent, de même que les aspérités du caractère s'émoussent dans un commerce quotidien et dans une préoccupation constante de lutte pour la vie. Elles montrent, en outre, que les jeunes gens livrés à leur propre initiative deviennent plus vite des hommes, et elles constituent un éloquent plaidoyer en faveur d'une éducation plus virile de la jeunesse. C'est une perle de plus dans la collection si

nombreuse et si variée des romans de Jules Verne, dont chaque livre nouveau est une surprise. Celui-ci sera certainement remarqué dans l'œuvre considérable du maître, à l'égal de son chef-d'œuvre *l'Ile mystérieuse*.

Les Voyages extraordinaires, complétés par *la Découverte de la Terre, la Géographie de la France*, et *les Voyages au Théâtre*, forment un magnifique rayon de bibliothèque. *Deux ans de Vacances* est le vingt-neuvième volume; le trentième aura pour titre *Famille sans nom*, et ce sont les heureux abonnés du *Magasin d'Éducation et de Récréation* qui vont en avoir la primeur.

Autre ouvrage sous ce titre : *Les Mines de Salomon*, par Rider Haggard (1 vol. in-8°, 7 fr.). Impossible de rêver aventures plus saisissantes et plus terribles que celles de ces trois hommes qui, sur la foi de données bien vagues, se lancent à travers l'inconnu, dans les régions les moins explorées de l'Afrique australe, pour retrouver le frère de l'un d'eux parti à la recherche des trésors de Salomon. Le récit, écrit sous forme personnelle, est vif et rapide, et l'élément comique s'y mêle, la plupart du temps, aux situations les plus critiques. La *Bibliothèque d'Éducation et de Récréation*, qui a fait connaître au jeune public français les grands écrivains étrangers, Stevenson, Mayne-Reid, S. May, Mapes, Dodge, Alcott, Dickens, Tolstoï, ne pouvait laisser passer un livre aussi original, sans l'offrir à ses lecteurs fidèles. Nous sommes convaincus que ceux-ci lui en sauront le plus grand gré. L'étrangeté de ce livre est admirablement rendue par un artiste bien connu, Riou.

André Laurie a également fourni à la maison Hetzel *les Exilés de la Terre* (1 vol. in-8°, 10 fr.). Le conteur aimé et déjà célèbre, auquel les lecteurs de la *Bibliothèque d'Éducation et de Récréation* doivent tant d'intéressants récits, sans parler de son admirable et importante série de la *Vie de Collège dans tous les Pays*, si vraie, si animée, n'a jamais mêlé d'aventures plus extraordinaires à des données scientifiques mieux étudiées. Les événements qui se déroulent, depuis quelques années, dans le Soudan, forment le drame terrestre de ce livre aussi plein de couleur que d'imprévu; il est divisé en deux parties : Le *Nain de Rhadamèh* et les *Naufragés de l'Espace*. L'intérêt ne fléchit pas un instant, ici aussi bien que là.

N'oublions pas la *bibliothèque* de *l'éternelle Mlle Lili et de son Cousin Lucien*.

Des diverses parties de l'œuvre d'éducation et de récréation de la Librairie Hetzel, celle de laquelle on l'a louée le plus unanimement, le plus libéralement, et partout, et toujours, et sans réserve, c'est cette collection si variée de cent vingt-cinq albums, que Stahl a créée au jour le jour, et avec un plaisir si évident qu'il a dû considérer cette part de ses travaux comme une sorte de récréation pour lui-même.

Quatre œuvres nouvelles viennent grossir ce trésor littéraire et artistique du premier âge : deux albums en noir, les *Petits Bergers*, illustré par Frœlich, et *Petites Tragédies enfantines*, illustré par Froment. L'un et l'autre, sous un texte volontairement naïf, si bien commenté par le crayon de l'artiste, renferment d'excellentes leçons.

Nous signalerons enfin un petit livre curieux de M. Durand, *Histoire d'une bonne aiguille*. Voici un petit volume destiné à prendre une place à part dans la *Petite Bibliothèque blanche*, et qui mérite cet honneur, grâce à des qualités charmantes d'imagination et d'humour. Tout est réuni dans ces mémoires d'une aiguille qui, sortie enfin fine et acérée des nombreuses mains qui ont contribué à sa fabrication, exécute à son tour beaucoup de travaux, voit beaucoup de choses et sait très bien conter. Les Anglais sont passés maîtres en ce genre particulier, et les lecteurs prendront un intérêt extrême à cette historiette très artistement illustrée, tout en puisant de bons et utiles exemples dans ces pages où l'enseignement moral se trouve joint à beaucoup d'esprit.

Librairie J. Rothschild. — La maison J. Rothschild s'est placée au premier rang cette année par des publications d'ouvrages considérables qu'elle a faites avec un goût, un soin et une profusion d'art dont on ne saurait trop la féliciter. Parmi les livres d'étrennes aucuns ne sont plus recommandables que ceux dont nous allons parler; ils sont édités avec un grand souci de la perfection, et les sujets sont traités par des écrivains hors ligne qui ont consacré de longs loisirs aux ouvrages durables qu'ils viennent de terminer.

En premier lieu nous parlerons du livre admirablement exécuté qui porte simplement pour titre :

Honoré Fragonard; sa vie son temps et son œuvre, par le baron Roger Portalis, un très fort volume, petit in-folio, sous couverture en 10 couleurs par Mangonot; ouvrage de luxe, orné d'eaux-fortes, héliogravures et reproductions typographiques, 110 planches hors texte, et 100 illustrations dans le texte; l'ouvrage est tiré à 1000 exemplaires numérotés à la presse dont 4 parchemin (Prix : 1000 fr.); 20 japon (Prix : 200 fr.); 180 vélin à la forme filigrane (Prix : 100 fr.); 876 simili-japon (Prix : 60 fr.; relié 75 fr.).

Le plus spirituel et le plus parisien des peintres, Honoré Fragonard, vient de trouver son historien. Une étude détaillée, remplie de documents inédits et richement illustrée, était bien due à l'auteur de l'*Escarpolette* et de la *Fontaine d'amour*.

M. le baron Roger Portalis, que ses travaux sur les dessinateurs et les graveurs du XVIIIe siècle avaient préparé à cette agréable tâche, a étudié le charmant artiste sous les faces multiples de son talent; à ses débuts d'abord, quand l'élève de François Boucher est sous sa prépondérante influence et que ses tableaux et panneaux décoratifs se confondent avec ceux du maître; puis à Rome, à l'Académie de France, devant les grands maîtres italiens, courant avec Hubert Robert et l'abbé de Saint-Non les villas et les ruines, et dessinant d'un crayon léger ces merveilleuses sanguines que l'on admire dans les collections.

De retour à Paris, le jeune artiste veut frapper un

grand coup, tenter la grande peinture et se faire agréer à l'Académie royale. Son tableau de *Corésus se sacrifiant pour sauver Callirhoé*, acheté par le Roi et destiné par lui à être reproduit en tapisserie aux Gobelins, — on peut encore l'admirer au Louvre, — fait pousser des cris d'admiration, et Diderot, qui n'était pas toujours tendre, dans son Salon de 1765, le proclame une belle chose.

Puis la fougue de la jeunesse entraîne Fragonard dans le monde du théâtre et de la galanterie. Les seigneurs de la cour, les fermiers généraux lui demandent des tableaux de boudoir et de petite maison. *L'Escarpolette*, *la Gimblette*, *le Baiser à la dérobée*, *le Sacrifice de la Rose*, *l'Instant désiré*, *le Serment d'amour*, datent de ce temps de folle ivresse, et le peintre cède d'autant plus facilement aux désirs des amateurs que sa nature le pousse aux sujets amusants et gais. La femme lui plaît à peindre et il plaît aux femmes, quitte à rompre avec elles, quand la vivacité de son caractère l'y conduit.

C'est ce qui arrive avec la Guimard, la danseuse célèbre, baptisée par des malveillants *le Squelette des Grâces*, qui lui fait peindre à plusieurs reprises son portrait et décorer le Salon de son hôtel de la Chaussée-d'Antin. Il se brouille avec elle et laisse Louis David l'achever. Mme Du Barry lui achète des dessus de porte pour son pavillon de Luciennes, lui commande de grands panneaux décoratifs, les fameuses peintures qui sont à Grasse maintenant, et les lui laisse pour compte. C'est pour le baron de Saint-Julien, fermier général, alors propriétaire de l'hôtel de la famille de Rothschild (rue Laffitte), qu'il fit *la Main chaude* et *le Cheval fondu*, et pour quelque autre financier, la magnifique toile décorative de la *Fête de Saint-Cloud*, actuellement dans la salle à manger de la Banque de France.

Plus tard, son talent se modifie sous l'influence de la famille qu'il s'est créée. Fragonard reproduit dans de fraîches compositions ses enfants, sa femme, sa belle-sœur, Marguerite Gérard, une artiste elle aussi. *La Famille du Fermier*, *la Bonne Mère*, *la Visite à la nourrice*, *l'Heureuse Fécondité*, sont des tableaux de famille et d'intérieur, d'une sentimentalité fine et moins larmoyante que celle de Greuze.

Fragonard était encore un peintre de paysages émérite, un miniaturiste prime-sautier, un eau-fortiste plein de ragoût dont les planches trop rares sont de petits chefs-d'œuvre. Il a plusieurs fois retouché celles de Mlle Gérard, cette belle-sœur qui lui adressait ces billets enflammés et sentimentaux d'un caractère si intime, que l'auteur a eu la bonne fortune de découvrir.

On trouvera à la fin du volume, dans des catalogues dès longtemps réunis par l'auteur, la mention de tous les tableaux et des principaux dessins dont il a été possible de suivre le passage à travers les ventes et les collections, avec les prix obtenus. Une *Iconographie* de l'œuvre de Fragonard complète le volume illustré d'une profusion de reproductions de toutes sortes.

Ces tableaux charmants, ces dessins croustillants, ces gravures où le maître a mis son empreinte, l'éditeur Rothschild en a fait reproduire près de 220 hors texte, comme planches séparées, et dans le texte par les procédés les plus parfaits.

Les eaux-fortes sont des meilleurs faiseurs : Lalauze, Champollion, Courtry, de Mare, Wallet, Greux, Moeziès, Jasinski ; les héliogravures de Dujardin, les photolithogravures par Avon rendent la fleur des dessins et peintures, dans tous les tons de la sépia, du bistre et de la sanguine. Les principales collections se sont libéralement ouvertes pour donner à cette publication tout son lustre. Aussi croyons-nous *Fragonard, sa vie, son temps et son œuvre*, appelé à un grand et légitime succès que justifie le renom du peintre le plus sympathique de tout le XVIIIe siècle.

M. Rothschild a encore publié un ouvrage de M. Charles Yriarte qui a fait sensation dans le monde des historiens.

César Borgia. — Sa vie, sa captivité, sa mort, d'après les papiers d'État des dépôts d'Italie et ceux de Castille et de Navarre, par Charles Yriarte. — 2 volumes imprimés avec luxe, grand in-8° sur beau papier ; ornés de vues, portraits, cartes, médailles, etc. — Prix des deux volumes : 20 francs. —

Le nouvel ouvrage que l'auteur de la *Vie d'un patricien de Venise et de Rimini sous les Malatesta* vient de faire paraître, comblera une lacune dans l'histoire de l'Italie aux premières années du XVIe siècle.

Malgré le sanglant prestige du nom des Borgia et les nombreux écrits auxquels ils ont donné lieu, on n'a jamais su jusqu'ici, d'une façon complète, les destinées du Terrible fils d'Alexandre VI et de la Vannozza.

Sa vie est très courte : né en 1476, il meurt en 1507 ; mais, dès la fin de 1504, les historiens italiens le perdent de vue ; ils enregistrent son départ pour l'Espagne, sa captivité dans une forteresse de la Castille, sa fuite en 1506, et sa mort inattendue au printemps de l'année 1507.

Les quelques lignes consacrées çà et là à ces quatre années de la vie du Héros vont devenir une partie du sommaire du nouveau livre de M. Charles Yriarte ; et, si l'auteur avait suivi sa première pensée, il aurait même intitulé son œuvre : *César Borgia en Espagne*.

Il se proposait en effet, averti par quelques documents rencontrés en Navarre, de montrer seulement les dernières convulsions du duc de Valentinois, son énergie insurmontable dans la défaite, ses intrigues derrière les murs des divers châteaux forts où il fut enfermé, sa fuite aventureuse à travers la Castille jusqu'à la capitale de la Navarre, où il se réfugia chez le roi Don Juan, son beau-frère ; et son trépas glorieux dans une escarmouche sous les murs de la petite ville de Viana.

Ce n'était pas assez de suivre son héros jusque sur le champ de bataille de Mandavia, l'écrivain a voulu dresser son acte mortuaire, restituer son sépulcre, et fouiller le sol de la rue de Viana qu'une tradition constante, coïncidant avec les indications de chroniqueurs peu connus hors de la Navarre, désignait comme la fosse obscure où un prince de l'Église, animé de la

haine du nom des Borgia, a fait jeter ses ossements après avoir détruit son tombeau.

Nous avons donc là un César Borgia peint en pied, sur le théâtre où il évolue, dans son milieu pittoresque et dramatique. Toutes les scènes légendaires, les meurtres, les sacs de villes, les sombres exécutions de Sinigaglia, la mort d'Alexandre VI et les convulsions de César frappé du même coup, traqué par ses ennemis, nous offrent une série de tableaux d'un rare intérêt, dépouillés cette fois des exagérations de la légende et présentés sous leur véritable jour.

Pour ce qui concerne la *Captivité en Espagne — la Fuite — et la Mort*, c'est aux dépôts de Valence, de Simancas, de la Bibliothèque de l'Académie de l'histoire de Madrid, à ceux des Archives d'Ossuna (déjà séquestrés, mais fouillés, pour tout ce qui concerne César, par l'honorable bibliothécaire Oliver y Hurtado); et enfin aux riches Archives de Pampelune et à celles des Basses-Pyrénées et de la Maison d'Albret, que l'auteur a demandé leur secret pour restituer avec sécurité cette période inconnue, mais dont les chroniqueurs castillans et navarrais avaient déjà fait ressortir l'importance.

L'écrivain s'est préoccupé d'écrire un livre d'histoire où le document n'embarrasserait point le récit; il l'a donc fondu dans l'œuvre elle-même, et s'est borné uniquement à reproduire les pièces d'une importance capitale et complètement inédites.

Le travail se compose de deux volumes enrichis, non point d'illustrations proprement dites, mais des monuments, portraits, médailles, édifices, écussons, autographes et cartes géographiques, qui sont des commentaires et des preuves irréfutables à l'appui du récit.

Tout autre est l'ouvrage suivant : *les Chevaux de course*. — Historique description et pédigrée des étalons pur sang anglais et français et des juments les plus célèbres ayant paru sur le turf depuis 1764 à 1887, par S. F. Touchstone (de *la Vie sportive*). Un volume in-folio oblong avec 60 chromo, dessinés d'après nature par Cotlison, Pénicaut et Le Nail; — texte orné de 180 vignettes par Crafty, Cotlison, Le Nail, Arsenius, Pénicaut, Cousturier, etc..— Avec lettre, préface du duc de Beaufort. — Impression faite à 750 exemplaires numérotés à la presse. — Prix 60 fr. — Relié, 75 fr.

Les courses sont aujourd'hui entrées dans nos mœurs, elles ont acquis en France droit de cité et on ne pourrait y toucher sans soulever de toutes parts des protestations légitimes, on en a eu la preuve quand, au printemps de 1887, la suppression des listes des bookmakers, pendant six semaines, mit leur existence en péril. Il est non moins vrai que, généralement, on sait mal en comprendre l'utilité et la nécessité. Les courses sont pour le public un simple *passe-temps*; mais les sociétés qui les dirigent poursuivent un but plus élevé, elles encouragent les éleveurs, par les allocations qu'elles leur offrent, à produire des chevaux parmi lesquels la sélection permettra de choisir des étalons appelés à infuser à nos races le sang qui leur est indispensable.

Elles permettent d'obtenir des animaux de tête qui, par des croisements avec les autres races, améliorent sans cesse l'ensemble de l'espèce. Les résultats qu'on a atteints sont trop évidents pour qu'on ait besoin d'insister; il est donc permis d'affirmer que les grandes sociétés ont bien justifié le titre de *Sociétés d'encouragement*, et que c'est surtout grâce à elles qu'une *amélioration* notable a été obtenue dans notre production chevaline.

Ces vérités essentielles ont besoin d'être répétées souvent pour être reconnues et acceptées de tous; c'est là un des buts que s'est proposés S. F. Touchstone en exposant les doctrines qui ont présidé à la création des deux grandes Sociétés d'encouragement et en faisant ressortir qu'elles seules pouvaient obtenir des résultats indispensables que réclamait la remonte et qui peuvent assurer l'avenir de notre cavalerie.

Puis, la théorie exposée, il a demandé à la pratique de la justifier. Il n'était pas possible de rappeler dans un seul ouvrage la carrière de *tous les chevaux* qui se sont illustrés au haras, après avoir brillé sur le turf. Une sélection était donc nécessaire, et, naturellement, il dut avant tout porter son choix sur les étalons qui ont rendu et rendent encore le plus de services à l'élevage. Dans cet ordre d'idées, une place revenait aux juments qui ont contribué pour une bonne part à établir la réputation de notre production de pur sang.

Touchstone s'est, avec raison, appliqué à exposer les principes suivant lesquels ces réalités avaient été obtenues, les croisements qui réussissent le mieux, les combinaisons de sang auxquelles on doit s'attacher de préférence. Il a ainsi cherché à faire un livre pouvant être utile aux éleveurs, et à constituer en quelque sorte un document authentique pour l'histoire du cheval pur sang.

Parmi les nombreux ouvrages publiés, en Angleterre principalement, sur les chevaux pur sang, il n'en est aucun qui l'ait été au point de vue iconographique des couleurs.

L'éditeur a donc voulu faire un livre qui intéressera non seulement en France, mais les sportsmen dans le monde entier. Les 60 portraits en chromo sont exécutés d'après les aquarelles de Cotlison, Le Nail et Pénicaut; c'est Thurwanger qui les a mises sur pierre et c'est la maison Lenavéier qui a exécuté les planches.

Le texte est divisé en quatre parties; en tête se trouve une lettre du duc de Beaufort, un des plus célèbres et des plus estimés sportsmen en Angleterre.

Ces études sont suivies d'un tableau général donnant un résumé des pédigrées de tous les meilleurs chevaux de courses, et enfin un exposé des principes généraux de l'élevage et des croisements de forme, avec des tables alphabétiques très détaillées à la fin de l'ouvrage.

Il faut mentionner encore 180 illustrations, tant lettres ornées par Grafty, que vignettes, en-têtes et culs-de-lampe, dessinés par Arsenius, Cotlison, Pénicaut, Le Nail, Cousturier, etc.

© 2007 Livre « Editions » des bibliothèques du Canada « Editions Archive Editions »

L'ouvrage est publié sous les auspices de M. Auguste Lupin, le doyen des éleveurs français. Chaque exemplaire est numéroté à la presse.

La place nous fait défaut pour parler comme il conviendrait d'un superbe volume-album : *l'Eau*, 23 compositions par A. Sezanne. Ouvrage in-folio superbement édité et sur lequel nous aurons à revenir à la première occasion.

Librairie des Bibliophiles. (Éditions Jouaust.) — Bien que la Librairie des Bibliophiles ne fasse pas paraître ce qu'on appelle ordinairement des livres d'étrennes, elle n'en réserve pas moins pour la fin de l'année ses plus belles publications à gravures. Fidèle à cette tradition, elle se présente encore cette fois au public amateur avec des ouvrages dignes de fixer son attention.

Nous signalerons d'abord, dans la *Bibliothèque artistique, moderne, les Filles du feu*, de Gérard de Nerval : c'est un recueil de nouvelles, dont la plus connue est *Sylvie*, qui a plus contribué que toutes ses autres œuvres à rendre populaire le nom de cet original écrivain. De gracieux dessins d'Émile Adan, le peintre de genre bien connu, merveilleusement gravés à l'eau-forte par Le Rat, ornent cette jolie édition, que vient compléter une intéressante notice sur Gérard de Nerval, due à la plume de M. Jules Levallois, l'un des critiques les plus autorisés de l'école de Sainte-Beuve. — Le prix de l'ouvrage est de 25 francs.

Dans la *Petite Bibliothèque artistique*, déjà si riche en ouvrages de toute sorte, on trouve, cette année, une édition du *Vicaire de Wakefield*, de Goldsmith, pour laquelle l'éditeur a adopté avec raison la traduction de Charles Nodier, qui a le mérite de rendre avec une grande exactitude l'esprit de l'œuvre originale. Les eaux- fortes qui ornent le texte sont de M. Lalauze, qui excelle, on le sait, dans la composition des scènes d'intérieur, et dont le talent, toujours en progrès, ne s'est jamais manifesté d'une façon plus brillante. Cette jolie édition, qui forme deux petits volumes, est vendue 25 francs.

Il ne faut pas oublier un intéressant ouvrage qui a paru cette année dans la même collection : *les Caquets de l'Accouchée*, une bien curieuse peinture de la vie bourgeoise au XVIIe siècle, qui venait faire le pendant des *Quinze Joyes de mariage*, cette piquante et philosophique satire des mœurs de la fin du XVe siècle. Ces deux ouvrages, pour chacun desquels M. Louis Ulbach a écrit une préface, sont ornés de gracieuses et spirituelles eaux-fortes de Lalauze, qui a retrouvé, à cette occasion, le succès qu'il avait obtenu avec la *Physiologie du Goût*, publiée, il y a quelques années, dans les mêmes conditions.

A côté de cette importante série des œuvres les plus remarquables dans le domaine du conte et du roman, il ne faut pas oublier la collection plus modeste des *Chefs-d'œuvre inconnus*, publiée dans le même format, et dont les eaux-fortes de Lalauze ne sont pas le moindre attrait. Cette élégante collection, interrompue par la mort du regretté Paul Lacroix, qui l'avait fondée, et reprise par M. Maurice Tourneux, vient de donner *les Confessions du comte de **** un roman très intéressant, et pourtant bien peu connu, de Ch. Pineau-Duclos, le célèbre auteur des *Mémoires secrets des règnes de Louis XIV et de Louis XV*. Cette curiosité littéraire a été remise au jour par un érudit des plus appréciés, M. Eugène Asse, qui a écrit sur Duclos une excellente notice.

Les amateurs de livres d'art retrouveront avec plaisir le *Livre d'or du Salon de peinture et de sculpture* (prix : 25 fr.), rédigé par M. Georges Lafenestre, et contenant la reproduction à l'eau-forte des principales œuvres du Salon annuel. On comprend l'importance et l'intérêt toujours plus grands que prend cette publication, qui en est à sa dixième année et dont la collection formera l'histoire en même temps la plus exacte et la plus pittoresque de l'art à notre époque. Le volume de 1888, orné, comme les précédents, de quatorze planches gravées chacune par un artiste différent, contient la table générale de toutes les œuvres décrites pendant les dix premières années de la publication.

Librairie Ducrocq. — Le chef de cette maison de publication qui a donné d'excellents livres pour la jeunesse est mort au cours de l'année dans la force de l'âge, mais ses héritiers continuent à donner à la librairie qu'il avait fondée une impulsion aussi grande qu'auparavant. — Nous comptons quatre nouvelles publications à cette librairie.

1° *Le Tambour de Wattignies*, par Sixte Delorme, édition de luxe, format in-4° écu, illustré de 100 beaux dessins. - Prix, 6 fr.

Sous le titre *le Tambour de Wattignies*, M. Sixte Delorme publie le récit le plus complet et le plus émouvant de cette *bataille de deux jours*, où suivant le mot de Jourdan, tous les soldats de l'armée du Nord *furent des héros*.

Ce récit entraînant, sincèrement ému, a le vif intérêt des grands romans nationaux et l'exactitude absolue de l'histoire documentaire. L'auteur a puisé aux sources les plus sûres, aux archives de la guerre, dans la correspondance des ministres, des généraux, des représentants du peuple; il a visité les champs de bataille, étudié avec soin nos pays du Nord et recueilli les traditions les plus dignes de foi.

Autour de Carnot, l'organisateur de la victoire, de Jourdan, général en chef à trente-deux ans, de Duquesnoy, le commandant de la *colonne infernale*, il a groupé de beaux types populaires : Tobie et Siroh, les héroïques tambours, la mère Montargis, le capitaine Pépin, Ghislain Eliet, le vieux paysan patriote, et sa douce et courageuse Madeleine. L'enseignement historique n'a peut-être jamais été présenté sous une forme plus attachante.

L'œuvre a une incontestable valeur littéraire; les remarquables dessins de MM. Mouchot, Julien. Bodmer, Borionne, Maury, gravés par Méaulle, lui donnent un caractère artistique.

Inspiré par un patriotisme éclairé, ce livre ne fournira à la jeunesse que des notions justes sur les

hommes et les événements; il lui apprendra ce que peuvent, aux heures terribles, *l'amour du pays, le sentiment du devoir, le courage discipliné.*

Le second livre publié par la Librairie Ducrocq a pour titre *le Secret du gouffre, Aventures d'un chasseur d'insectes*, par Paul Combes, prix, 6 fr. — C'est un modeste instituteur de village qui nous raconte lui-même, avec une sincérité et une simplicité pleines de charme, l'histoire de sa vie. Passionné pour l'étude de la nature, il la fait vivre dans son récit, et nous intéresse aux faits et gestes du monde des insectes.

Le principal intérêt de ces aventures se concentre autour du « secret du gouffre ». C'est avec une émotion croissante que l'on suit les péripéties de la découverte de ce secret, et des conséquences qu'amène cette découverte.

En somme, le nouvel ouvrage de M. Paul Combes est un livre attachant et instructif, bien écrit, fort bien illustré, accompagné d'une jolie berceuse en musique, splendidement relié et d'un bon marché exceptionnel.

Un autre ouvrage pour adolescents, *les Enfants de pêcheurs, Hélène et Léon*, avec compositions et texte de Henri Bacon mérite d'être encouragé (1 vol. in-8°, 6 fr.).

La charmante histoire que M. Bacon raconte à nos jeunes lecteurs a été écrite et dessinée au milieu d'une famille de pêcheurs, et conserve toute la saveur d'une idylle maritime.

Après avoir lu ce petit volume album, le lecteur connaît les mœurs, les joies et les peines de tout ce monde du littoral que nous ne voyons que dans nos vacances à la mer, et qui est si vaillant et si curieux.

En outre des tableaux si gracieusement composés par M. Bacon, gravés avec tant de soins par M. Méaulle, des figures spéciales ont été ajoutées et forment pour les jeunes excursionnistes un *vademecum* facile à consulter; et comme il est charmant de connaître et de suivre le langage de tous les signaux qui se font sous nos yeux, qui disent de si grandes et si terribles choses, l'annonce d'une tempête, l'arrivée d'un navire ayant des malades à bord, rien n'est indifférent alors que l'on possède la clef de ce langage muet.

Enfin la Librairie Ducrocq a publié une œuvre importante, *les Deux France*, histoire d'un siècle (1789-1889), récits d'une aïeule centenaire, par M. de Lescure.

Dans cet ouvrage patriotique l'auteur s'est appliqué à peindre, dans une série de tableaux contrastés et de figures caractéristiques, la France du passé et celle du présent, la France d'hier et celle d'aujourd'hui; il s'est plu à retracer les variations de mœurs, d'usages, de costumes, et plus encore les évolutions d'idées qui les distinguent; il a mis le tout en action sous la forme d'épisodes dramatiques et romanesques, derrière lesquels le décor historique est solidement planté, et où la fiction n'a d'autre but que d'éclairer la vérité.

Le volume est très joliment illustré de gravures sur bois; il est de ceux qui s'imposent par le sujet traité, le nom de l'auteur et la décoration artistique qui s'y fait jour.

Maison A. Le Vasseur et Cie. — Un seul volume important publié par cette librairie. Il est intitulé : *Autour du drapeau*, par le général Thomas, illustrations de Sergent (1 vol. in-8° broché, 50 fr.).

La maison Le Vasseur, qui se contentait principalement, jusqu'à ce jour, de vendre les livres des autres, s'est décidée à appliquer son activité et son intelligence à la création d'un bel ouvrage pour son propre compte. Nous l'en félicitons d'autant mieux que, pour ne pas être tout à fait un coup d'essai, ce n'en est pas moins un coup de maître.

Aucune autorité militaire, plus respectable et plus respectée, ne pouvait être choisie mieux que le général Thomas pour retracer ce siècle de patriotisme (1789-1889) où, successivement, tous les partis se groupèrent autour du drapeau français. C'est ici l'histoire du drapeau tricolore. Comme l'a dit Lamartine, il a fait le tour du monde. Nous en connaissons aussi un autre. Sans retour, il appartient au passé; mais il ne s'est pas amassé moins de gloire autour du vieux drapeau blanc. Le succès certain de ce livre nous en promet un autre, dont il ne sera que le tome II. Nous l'attendons.

Commençant à Valmy, les premiers chapitres du livre ne sont que des étapes de la victoire. Un crime : l'odieuse guerre d'Espagne; un linceul, la campagne de Russie. Avec raison, l'auteur a développé la campagne de France de 1815 : « Il est pénible sans doute, dit-il, de lire le récit prolongé d'une série de défaites, mais il est consolant de voir combien ces défaites ont été glorieuses. » Puis vient l'histoire ensoleillée de la conquête de l'Algérie. Ensuite, les expéditions du second empire, la Crimée, l'Italie, la Chine, le Mexique : toutes à l'honneur de nos armes, toutes à la confusion politique de l'illuminé qui les entreprenait. Alors l'expiation de Sedan où les innocents payent pour les coupables; Coulmiers; la fin!... « Tout est perdu, fors l'honneur! » Enfin, un peu de succès revient à nos armes comme si, en même temps qu'un jeune soleil, il devait se lever pour nous des pays d'extrême Orient.

M. Lucien Sergent s'est tiré à son honneur de l'illustration. On ne peut demander que 200 illustrations soient 200 chefs-d'œuvre. Obligé de représenter successivement des races différentes, mais dans des attitudes semblables, des costumes divers, mais toujours d'uniforme, sans parler de la variété monotone des batailles, l'artiste se répète nécessairement et trahit telle habitude de pose, telle similitude de trait qui donne à toutes ses compositions un air de famille. Cet écueil est impossible à éviter. Ces réserves faites, et personne ne les prendra pour une critique, l'illustration de M. Sergent mérite tous les éloges.

L'éditeur a eu l'heureuse idée de réchauffer, par une impression en deux tons, les principales compositions, et il a eu le courage, plus heureux encore, de résister à la sensation de la polychromie. Elle est à la mode

et le sujet s'y prêtait. Mais il n'en faut pas moins reconnaître qu'elle est de convention et le plus souvent criarde. Ici, avec les deux tons seulement employés, le résultat est parfait. Cela donne du modelé au personnage, du corps à l'ensemble : ce n'est plus un dessin, c'est un tableau. D'ailleurs, les amateurs du changement n'y perdront rien; on a intelligemment varié ces tons.

En somme, tout à fait bon et tout à fait beau livre. Un conseil à l'éditeur : quand cette édition sera épuisée, et même avant, car les deux peuvent marcher de front, qu'il en fasse une populaire, je veux dire à très bon marché. Elle méritera de pénétrer partout et « sous le chaume » on pourra la lire longtemps. Cela vaudra bien les brochures sur le général Boulanger.

Librairie Marpon et Flammarion. — A cette librairie paraît un ouvrage depuis longtemps en cours de livraisons : *les Premières civilisations*, par Gustave Le Bon (1 vol. in-8°, 10 francs). Les étrennes de 1889 ont suscité en abondance les ouvrages de haute science, mais ceux de vulgarisation sont aussi nombreux et aussi bien faits.

Il est difficile de s'entendre sur le mot vulgarisation, ou plutôt il est malaisé d'en définir les limites. Trop dire est un mal, ne pas dire assez est un mal plus grand encore. Le voile soulevé, le profane veut pénétrer dans le temple; il s'y perdra cependant s'il ne s'en tient pas aux grandes salles. D'autant mieux que les temples de la science sont innombrables et que, déjà, un simple coup d'œil d'ensemble sur eux tous représente une somme de connaissances qui aurait jadis fait reculer Pic de la Mirandole lui-même.

Cette petite dissertation ne nous écarte pas de notre sujet, car c'est faire l'éloge de la bibliothèque Camille Flammarion en général et du volume de M. Gustave Le Bon en particulier. Les premières civilisations, celles de l'Orient, y sont toutes contenues : une vue philosophique sur l'évolution humaine, l'Égypte, la Chaldée et l'Assyrie, les Juifs, les Perses et les Mèdes, la Phénicie. C'est le berceau du monde, les sociétés bibliques.

Le volume a 800 pages in-8°; il est illustré de 443 figures. C'est dire que le développement est suffisant. Pourrait-il être plus considérable? Sans doute, et vingt volumes y passeraient; mais alors ce serait la haute science au-dessus de la portée de tous. Pouvait-il être moindre? Non, car alors il eût été au-dessous. Vulgariser ne veut pas dire, car c'est un terme impropre, travailler pour le vulgaire. Il s'agit ici de la classe moyenne, de vous, de moi, de nous tous.

Sachons ce qui est dans ce livre, et nous serons déjà des savants présentables; ne le sachons pas, et il ne nous est pas permis de parler de ces choses. Loin de dire qu'entre le pas assez et le trop il n'y a pas de milieu, il faut dire au contraire que ce milieu est la vérité commune.

C'est le grand mérite de M. Gustave Le Bon de s'y être maintenu, et c'est ce qui fera le succès de son livre utile.

Signalons à la même librairie : *Jean le Conquérant*, par Edgar Monteil. L'auteur, dont le grand talent a toujours été reconnu par tout le monde, a su l'assouplir à la manière neutre qu'exige le livre destiné à la jeunesse, et jamais livre d'étrennes n'a été plus gai, plus verveux, plus enlevé que *Jean le Conquérant*. Ce livre est d'un genre entièrement nouveau; il se lie à l'histoire de notre empire colonial dont il raconte une des plus récentes conquêtes; il apprend aux jeunes gens, en les intéressant au suprême degré, comment on rend sa patrie plus grande et plus riche. L'intérêt du volume est d'autant plus vif qu'on trouve à chaque page des dessins spirituels dus à l'habile crayon de Montégut. Il n'y a pas de jeune Français qui ne doive lire *Jean le Conquérant*, et Jean le Conquérant fera des patriotes.

Enfin les éditeurs Marpon et Flammarion nous donnent encore *les Secrets de M. Synthèse*, par Louis Boussenard. Un excellent ouvrage gai, vivant et fort bien illustré (1 vol. in-8° : 10 francs).

Librairie Maurice Dreyfous — Cet éditeur est un de ceux qui travaillent avec le plus d'activité et d'intelligence à renouveler les livres de prix et d'étrennes, aussi bien dans le fond que dans la forme. Nous avons à signaler ici *les Martyrs de la science* (1 vol. in-8°; 3 fr. 50), par M. Gaston Tissandier, ouvrage illustré de dessins de G. Gilbert, gravés par Smeeton Tilly. C'est une troisième édition, revue et corrigée. il est inutile dès lors d'insister sur les qualités et l'attrait de cet ouvrage. L'auteur lui a donné pour suite et complément un autre volume, *les Héros du travail*, édité dans les mêmes conditions d'illustration, de format et de prix, et présentant une lecture aussi nourrissante, aussi attachante, plus riante peut-être que le premier. On y montre, non pas à l'aide de développements littéraires, mais au moyen de faits et d'exemples historiques, que les grandes œuvres sont le fruit de grands travaux, que le succès dans la vie est attaché aux efforts de la volonté et de la persévérance, et que les plus petits et les plus humbles peuvent, dans quelque carrière que ce soit, devenir, par la culture de l'intelligence, les plus grands et les plus illustres. Le lecteur n'y rencontrera pas une série de biographies, mais une suite d'épisodes méthodiquement groupés et qui ont exigé de patientes recherches. Le succès couronne, comme il convient, de si louables efforts, et ce second volume en est à sa seconde édition.

Dans un temps où l'éducation physique est à l'ordre du jour et où l'on vient de fonder une école normale de jeux athlétiques, le livre que M. Gaston Bonnefont vient de publier chez Maurice Dreyfous, *les Jeux et les récréations de la jeunesse*, répond à un véritable besoin (1 vol. in-8° : 6 fr.). L'auteur n'est d'ailleurs pas exclusif; il préfère être complet. Aussi divise-t-il son sujet en « jeux de l'intérieur » et « jeux de l'extérieur », faisant a chacun la part qui lui convient, et relevant le tout d'une érudition historique et cosmopolite qui ne laisse pas d'être piquante. Une préface, où l'éditeur émet en termes simples des idées justes et élevées,

caractérise mieux que nous ne saurions faire cet utile ouvrage en déclarant qu'il est, à sa connaissance, le seul livre sur les jeux où l'auteur ait parlé en père de famille et en éducateur. Cette appréciation, que nous croyons vraie, est un éloge auquel il n'y a rien à ajouter, si ce n'est peut-être que les illustrations très nombreuses et très réussies font de ce volume un des plus désirables livres d'étrennes parmi les innombrables publications qui se disputent à ce moment de l'année la bourse du public.

Librairie Charles Delagrave. — On ne saurait prononcer le nom de cette librairie sans éveiller dans l'esprit le souvenir de mille publications gracieuses faites pour la joie et le perfectionnement intellectuel et moral de nos enfants. Les journaux comme le *Musée des familles* et le *Saint-Nicolas* sont un véritable bienfait pour le jeune âge et pour ceux qui sont appelés à le diriger dans ses études et ses divertissements. Parmi les publications non périodiques du même ordre, que la librairie Delagrave met en vente à l'époque des étrennes, nous trouvons un livre-album intitulé *la Journée du bon et du mauvais écolier*, par tante Nicole, avec onze illustrations de J. Geoffroy, délicieusement enfantines (in-4° cart. : 3 fr.); *Contes pour endormir ma petite fille*, par la princesse Cantacuzène-Altieri, avec trente-six compositions par A. Ferdinandus (in-4° : 2 fr. 25); *Qui est-elle?* par Marthe Bertin, gentille histoire, gentiment illustrée par A. Duplais-Destouches (1 vol. in-4° : 2 fr. 25); *Ilias*, conte oriental, que M. J. Protche de Viville fait se dérouler dans la fantastique ville de Gœmuchtèpe, au Turkestan, et que V.-A. Poirson illustre de quatorze amusants dessins (1 vol. in-4° : 1 fr. 90); *le Sosie*, par le même auteur et le même dessinateur, lequel saisit là une occasion bien naturelle de se livrer à son goût pour le japonisme (1 vol. in-4° : 1 fr. 90); *les Quatre Fils Aymon*, qui n'ont qu'un rapport lointain avec les héros de la Bibliothèque bleue, par M. Pierre du Château; ce volume, orné par M. A. Sandoz de spirituelles illustrations (1 vol. in-4° : 2 fr. 25), et *les Deux Auberges*, suivi de *l'Ours et l'Auge*, par M. Jacques Porchat, beau livre pour lequel M. F. Régamey a fait quarante compositions marquées au coin de son remarquable talent (1 vol. in-4° : 3 fr. 90).

Mais la librairie Delagrave ne publie pas, en dehors de ses éditions classiques, seulement des livres à l'usage des enfants et des adolescents. De tout temps elle a tenu à honneur d'attacher son nom à des ouvrages de littérature et de science, édités souvent avec luxe, toujours avec beaucoup de goût et de soin. En tête de ceux-ci se place, cette année, le grand ouvrage de M. Hippolyte Gautier, *l'An 1789* (1 vol. in-4° : 50 fr.). Nous avons eu trop souvent l'occasion de parler ici de cette belle publication, à mesure que les livraisons se succédaient, pour que nos lecteurs en ignorent la double importance historique et artistique. Ce mois-ci même, dans notre Gazette bibliographique, étonné de ne pas recevoir de livraisons nouvelles, nous nous demandions avec inquiétude si quelque retard avait été malheureusement apporté à la poursuite de l'œuvre. Le gros et superbe volume que nous avons sous les yeux nous répond éloquemment. L'œuvre est achevée et tient, dans son ensemble, toutes les promesses qu'elle faisait concevoir. A cent ans de distance, et tandis que la France s'apprête à célébrer le souvenir de la première année de la Révolution, l'auteur et l'éditeur ont cru qu'il serait intéressant de revoir cette grande époque de 1789, non pas telle que la fait paraître un siècle de réflexions superposées, de commentaires contradictoires, de polémiques passionnées, mais telle que l'ont vécu nos pères. Le livre de M. H. Gautier ne raconte que 1789 isolément, mais avec des détails circonstanciés qu'aucune histoire, jusqu'à présent, n'a pu grouper, faute d'un cadre assez vaste. Il ne se borne pas au récit des faits : mœurs, modes, théâtres, écrits du jour, aspects de Paris, voyages en France, industries, arts, tout lui a fourni matières à descriptions. C'est la physionomie complète de la grande année qu'il s'efforce de rendre, et il était difficile d'y réussir mieux.

Les Alpes et les grandes Ascensions, par le savant géographe M. E. Levasseur, un des premiers qui donnèrent aux études géographiques en France l'impulsion dont elles avaient tant besoin, est aussi un ouvrage de haute importance vulgarisatrice. Il est même quelque chose de plus, car M. Levasseur ne se fait pas faute de l'enrichir de ses propres remarques, de ses vues originales, des données qu'il a recueillies dans le cours de ses recherches et de ses explorations. Le livre (1 vol. gr. in-8° : 3 fr.) est illustré de nombreux dessins et de cartes, et fait, par son exécution, quand on considère son extrême bon marché, le plus grand honneur à la maison qui l'édite.

Nous terminerons cette revue trop rapide et nécessairement incomplète, puisqu'il s'agit d'une des librairies où la production est la plus abondante, par la mention d'un véritable livre de bibliophile, *la Farce du cuvier*, comédie du moyen âge, arrangée en vers modernes par Gassies des Brulies, avec sept compositions en taille-douce, hors texte, par J. Geoffroy (1 vol. in-8° : 6 fr.). Le livre est très bien imprimé sur beau papier vélin, et les gravures de M. Geoffroy sont à la fois d'une grande finesse de burin et d'un comique irrésistible.

Librairie d'éducation de la jeunesse. — Cette maison d'édition, fondée par M. Charavay, nous offre trois volumes d'une bonne fabrication et très bien illustrés. D'abord un ouvrage de Jules de Marthold : *Histoire d'un bonnet à poil*, illustré par Job de 150 dessins très amusants. Ce roman premier empire, d'une allure vivante, est recommandable pour tous jeunes gens de douze à dix-huit ans (in-8° : 9 fr.). *Brave fille*, par Fernand Calmettes (in-8° : 9 fr.), est une œuvre dramatique, très bien illustrée par son auteur. Enfin, *Entre cousines : Joy et Gypsy*, par Jacques Lermont, œuvre plus puérile et illustrée de 75 dessins de Leroux, fera la joie des fillettes et alimentera leur gaieté (1 vol. : 5 fr.). La même librairie nous offre encore un délicieux petit livre-album pour les grands bébés, *Quenottes et Menottes*, dont Ernest

d'Hervilly a fait le texte, d'après l'édition anglaise, illustrée par Harriett et Bennett. Ce petit livre est exquis d'impression.

Librairie Émile Testard et Cie. — En dehors de belles et nombreuses publications précédemment signalées et à côté de la *Revue de famille*, du *Molière* de Leman et de *l'Édition nationale de Victor Hugo*, nous nous hâtons de mentionner à cette librairie la remarquable publication de *l'Art d'être grand-père*, de Victor Hugo. Précédemment publié dans l'édition nationale du Maître, ce volume y obtint un succès si légitime que l'éditeur songea à utiliser cette publication hors ligne comme ouvrage d'étrennes.

L'illustration comprend soixante-huit planches dans le texte, d'après les compositions de nos peintres les plus illustres, et *l'Art d'être grand-père* (1 vol. in-8°: 30 fr.) forme un admirable volume, imprimé par Chamerot, qui est digne d'être recherché comme cadeau d'étrennes pour jeunes lettrés.

Librairie Paul Ollendorff. — Le seul volume d'étrennes à signaler à cette librairie est *les Veillées noires* : Poèmes tristes, Pages d'album, Mélodies, Au Coin du feu; nouvelles poésies, par L. Roger-Milès. — Un volume in-4°, grande impression de luxe, orné de 12 compositions hors texte spécialement faites pour cette édition et gravées à l'eau-forte par MM. J. Henner, Eug. Thirion, Louis Deschamps, Léon Comerre, J. Geoffroy, J. Benner, Aug. Pointelin, Alex. Homo, Taxile Doat, Em. Bourdelle, etc. — Prix : 20 francs.

Ce n'est pas une chose courante qu'un volume de poésies capable d'être un véritable ouvrage d'étrennes. Mais l'auteur l'a fait avec intention.

A une époque où, par horreur de la banalité, les rimeurs s'évertuent à écrire, avec force bizarreries du vocabulaire, inversions de la phrase et désarticulations du vers, des poèmes incompréhensibles et d'ailleurs incompris, il nous plaît de rencontrer un poète tel que M. Roger-Milès qui croie encore à l'excellence de la langue, de la syntaxe et de la prosodie françaises, qui ne s'enveloppe d'aucunes ténèbres, qui ne cherche point à atteindre la poésie par l'effort et l'artifice, mais par l'émotion et la sincérité.

Son livre, *les Veillées noires*, est par-dessus tout, en effet, simple et humain; il ne s'adresse pas à quelques rares initiés; il peut se présenter hardiment au grand public.

Si l'on joint au plaisir de lire cette poésie saine et puissante, celui de regarder les admirables gravures qui ornent ce recueil, on comprendra sans peine que *les Veillées noires*, tirées d'ailleurs à un très petit nombre, vont être disputées par les bibliophiles. C'est là certainement une belle œuvre, dont nous devons féliciter le poète; mais à un point de vue plus spécial, auquel il nous plaît de nous placer, c'est une bonne œuvre; or ces dernières sont trop rares, pour que nous ne donnions pas un salut ami à celle qui se présente.

A **la Librairie des Imprimeries réunies** signalons un curieux ouvrage : *l'Enseignement de l'art décoratif* par E.-L.-G. Charvet, architecte (1 vol. : 25 fr.).

Cet ouvrage est indispensable, non seulement aux professeurs des écoles de dessin ainsi qu'à leurs élèves, mais encore à toutes les personnes qui, par profession ou par goût, ont besoin de posséder un guide théorique de l'ornementation pratique.

Librairie de l'Art. — Un grand et superbe volume publié par cette librairie; un livre fait pour être lu, feuilleté, regardé et inventorié à loisir; il est déjà célèbre, car il possède tous les sacrements du baptême, Alexandre Dumas a fait la préface, G. de Cherville a écrit le texte, et l'ouvrage a pour titre : *les Chiens et les Chats d'Eugène Lambert* (1 vol. in-8°. — Prix : 40 fr.). L'illustration comprend 6 eaux-fortes et 145 dessins d'Eugène Lambert. Nous ne parlerons point de la préface d'Alexandre Dumas, qui, reproduite par le *Figaro* et tous les journaux quotidiens, a été lue par la grande masse du public, car elle traite avec une verve exquise d'un sujet qui intéresse un peu tout le monde, *les Chats et les Chiens*, M. Dumas donnant tous ses suffrages au chat avec un peu d'injustice envers le chien. M. de Cherville, auteur du texte, intervient fort à propos avec une étude approfondie, comme lui seul pouvait le faire. En homme juste, il rend au chien ce qui est au chien, et confirme au chat les avantages convenus. Pourrait-on amoindrir ce petit félin dans un livre dont M. Eugène Lambert a signé les eaux-fortes, les dessins, les croquis; un livre où se déroulent à chaque page des scènes comme la *Place enviée*, les *Quatre mousquetaires*, *Conduite échevelée*, la *Bonne mère*, *Hanneton*, *Papillon* ? Et pourtant avec quelle maëstria M. Lambert s'attache à peindre également les chiens, les griffons, bull-terriers, épagneuls, loulous!... Toussenel nous a donné l'*Esprit des bêtes*, Grandville a excellé dans la physionomie des animaux, des chiens et des chats. M. Lambert, lui, réalise un idéal entier. Non seulement il peint la ressemblance, traduit la physionomie, mais encore il fait vivre et pour ainsi dire parler.

Le texte de M. de Cherville est le digne complément d'une œuvre de ce genre. Nul ne pouvait nous initier avec plus d'exactitude aux mœurs des chiens et des chats, retracer leur vie intime, faire ressortir leurs qualités, reprendre leurs travers. Et voyez en même temps quelle bonté d'âme un écrivain comme M. de Cherville peut puiser dans la contemplation de la nature! Sa première préoccupation, en entrant en matière, est d'établir, autant que possible, que le chien et le chat ne sont pas, autant qu'on l'a dit, d'humeur inconciliable, qu'il est aisé de les rapprocher, de les faire vivre ensemble en bonne harmonie. Bien plus, de ces rapprochements sont nés des amitiés durables, des dévouements dignes des temps antiques.

Ce livre est édité avec le luxe qui lui convient et mis en œuvre avec un goût parfait. Les admirables

croquis et compositions d'Eugène Lambert sont habilement encadrés dans le texte, soigneusement *habillés* et le tirage sur vélin glacé ne saurait être mieux réussi. — Les eaux-fortes, bien encrées et margées, sont de véritables œuvres d'art encastrées dans ce livre hors ligne, qui sera assurément l'un des plus gros succès de goût des étrennes délicates de 1889. La Librairie de l'Art a mis au jour un livre qui lui fait le plus grand honneur à côté de tant d'autres belles publications de cette maison toujours laborieuse et active.

Librairie A. Lemerre. — Le moment n'est plus à l'imagerie banale et grossière. Il faut que les livres de Jour de l'An deviennent des choses de bon goût, tout à fait exquises. La maison Lemerre, dans ses différentes collections, offre au public ce que la librairie parisienne peut fournir de plus parfait.

Ce sont d'abord des volumes spécialement composés pour les étrennes et les cadeaux de fête, et où les plus habiles dessinateurs ont illustré les plus célèbres poètes et conteurs. *Bluette*, de François Coppée, avec des fantaisies de Henri Pille; *Contes en prose; Poèmes et Récits*, du même poète aimé et populaire, avec des dessins de Myrbach fort admirés; *Contes pour les Jeunes et les Vieux*, de ce charmant écrivain qui a nom André Theuriet, accompagnés de quatre-vingts gravures de Reichan; *Il était une fois...* et *En ce temps-là*, de Savinien Lapointe, illustrés tous les deux par Henri Pille; *Contes de Paris et de Provence*, de Paul Arène, avec quatre-vingts dessins de Myrbach; *le Cheval bleu*, où le merveilleux conteur Pouvillon a trouvé, pour l'illustrer, tout un groupe d'artistes de grand talent : voilà les chefs-d'œuvre que présente la maison Lemerre. Si l'on joint à ces livres : *Marie*, de Brizeux, avec des gravures de Henri Pille, et l'*Alphabet*, conception ingénieuse du même dessinateur, on aura certainement le plus heureux choix pour les dons à faire à l'occasion de la nouvelle année. C'est la première fois que l'on met autant de soin dans le volume de Jour de l'An et qu'on le porte à un degré aussi marqué d'art et de bon goût.

Signalons aussi, en quatre volumes, l'*Anthologie des poètes du* XIXe *siècle*, avec des portraits. C'est, sous une belle reliure, un choix de ce que chaque poète, même vivant, a donné de meilleur et de plus caractéristique. Des notices d'écrivains distingués accompagnent les pièces de vers. Voilà un tableau complet de toute la poésie contemporaine, fort agréable et instructif pour les jeunes gens et même pour ceux qui ne le sont plus.

Maison Alfred Mame et fils, à Tours. — Nous ne recevons, cette année, que deux ouvrages assez peu importants de la maison Mame : *les Explorateurs de l'Afrique*, par Paul Bory (1 vol. in-8° : 6 fr.), avec de très nombreuses gravures illustrant les explorations de Nachtigal, de Galliéni, de Stanley, de Brazza, de Samuel Baker, etc.; et *les Grandes entreprises modernes*, du même Paul Bory, qui décrit quelques-unes des merveilles dues au génie contemporain, et les entreprises gigantesques actuelles proportionnées aux besoins de notre époque (1 vol. in-8° : 6 francs).

La maison Mame possède un fonds assez riche pour s'être montrée avare de publications de très grand luxe cette année; nous lui accorderons, l'an prochain, sans doute, large place dans notre revue d'étrennes. Aujourd'hui, elle ne nous a permis que de la saluer au passage.

Librairie A. Hennuyer. — Les quelques ouvrages d'étrennes publiés par la maison Hennuyer nous parviennent à la dernière heure, et nous ne pouvons leur faire large place au moment de mettre sous presse. Nous parlerons donc en hâte du volume de M. Lucien Biart : *Entre deux océans* (1 vol. in-8° : 10 francs), ouvrage d'actualité dans lequel l'auteur raconte avec esprit et verve les efforts faits pour faire communiquer l'Atlantique et le Pacifique. Un autre volume très instructif et amusant a pour titre : *les Loisirs d'un campagnard* (1 vol., 5 francs). M. Pizetta, qui en est l'auteur, a cherché à réunir dans une forme vivante et pleine d'imprévu tout ce que la campagne peut offrir de ressources, tant dans l'herborisation que dans l'entomologie, la pêche, la chasse, etc. Dans un troisième ouvrage de la librairie Hennuyer, *le Chef-d'œuvre de Papa Schmeltz*, M. Paul Cellière nous présente un roman pour enfants, d'une note amusante et attendrie, qui est digne de grand succès (1 vol. in-8°, relié : 10 francs).

Nous ne devons pas oublier de rappeler ici *les Exploits d'un Arlequin*, par Raoul de Najac, avec dessins de F. Lix. Ce joli volume, qui donne une des expressions les plus séduisantes de la pantomime ressuscitée, est illustré de trente et un dessins très agréablement mis en scène par Lix, et qui égayent la spirituelle et fine fantaisie de M. de Najac.



ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES

Le Rosier de Mme Husson, par Guy de Maupassant. Paris, Librairie moderne, 1888. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

L'histoire du *Rosier de Mme Husson* est certainement une des plus réussies de toutes les nouvelles du maître conteur Guy de Maupassant. D'une raillerie bon enfant fort amusante, elle cache la profondeur de l'observation, l'aigu de la satire, la cruelle et impitoyable philosophie sous une allure comique, mais de ce comique naturel, vrai, qui consiste à présenter les faits sous leur angle saillant, leur jour intéressant, avec leurs verrues simplement indiquées, nullement grossies ou déformées. Maupassant excelle dans ce genre d'études ; nul ne sait comme lui nous montrer les grotesques de la vie, les ridicules, en ayant l'air de narrer simplement les choses telles qu'il les a vues, telles qu'elles sont. L'aventure de la vieille dame pudibonde qui, grâce à ses démarches, à ses peines, à ses intrigues pour faire triompher la chasteté, la vertu, arrive à dépraver, à perdre à jamais d'ivrognerie et de débauche un simple et innocent garçon est une véritable trouvaille ; *le Rosier de Mme Husson* mérite de passer en proverbe, comme il est passé en légende dans la petite ville de Gisors.

Le ravissant volume, si coquet avec sa couverture illustrée, qui débute par cette savoureuse et étonnante nouvelle, capable de faire à elle seule la fortune du livre, renferme une série d'autres récits, choisis parmi les plus colorés et les meilleurs du romancier. A côté de jolies esquisses passionnelles et parisiennes, comme *Enragée, la Baronne, la Confession, le Divorce, Un échec,* etc., etc., il y a de désopilantes paysanneries, dont la plus surprenante est sans conteste *Une vente.* En résumé, un bouquet de premier ordre qui nous montre les plus étincelantes facettes du talent de Maupassant et assure le succès de ce nouveau recueil.

L'Aventure de Brisoart, par Armand Dayot. Paris, G. Charpentier et Cie, 1888. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

M. Armand Dayot s'était surtout fait connaître comme un érudit critique d'art ; il se révèle écrivain amusant, conteur d'esprit dans le volume intitulé : *l'Aventure de Briscart,* où les aventures de voyages succèdent aux légendes, aux descriptions imagées, aux nouvelles, aux récits de chasse pittoresques. Tout cela est écrit sans prétention, avec un humour charmant, de la gaieté, de l'émotion même, surtout quand l'auteur parle de son pays, la Bretagne ; public du monde, public de liseurs, public de lettrés, tous feront bon accueil au nouveau livre. La plus importante de ces nouvelles, celle qui donne son titre à l'œuvre, est une idylle entre un jeune soldat d'artillerie et une paysanne, chez le père de laquelle le hasard lui a donné un billet de logement ; les jeunes gens se voient, s'aiment, tout semble devoir s'unir pour leur bonheur, quand arrive brusquement un ordre de départ ; le malheureux part pour le Mexique, s'y distingue, y est grièvement blessé, et quand il revient en France, sept ans après, la jeune fille est mariée. Puis nous assistons successivement à des chasses aux oiseaux de mer sur les côtes de la Manche, à une poursuite de panthères en Algérie, à une excursion aux Baléares, en passant par Ploumanac'h et la baie de Paimpol. C'est dire à quel point est varié ce livre qui parle un peu de tout, toujours avec une plume facile, légère, donnant une jolie sensation de nature et d'art. G. T.

Pas d'amour ! Mœurs de province, par Charles de Coynard (Ch. Tranior). Un vol. in-18. Paris, 1888. Alphonse Piaget.

L'exactitude de l'observation et la fidélité du tableau sont telles en ce roman que nous sommes tenté d'en faire l'objet de notre critique plutôt que de nos éloges. M. de Coynard, en effet, a choisi un milieu d'une telle vulgarité, il a tellement multiplié les témoignages d'une intelligence et d'une éducation également communes chez l'un des personnages les plus importants et le plus souvent en scène que, à la longue, le lecteur en éprouve une lassitude voisine de l'écœurement. Je sais bien que cette vulgarité est l'élément essentiel de la situation, néanmoins la remarque subsiste.

Agnès de Camerjean, pour sauver sa mère de la ruine, épouse le fils d'une riche épicière. Elle n'aime

point son mari dont les mérites lui demeurent masqués par l'infériorité de sa belle-mère. Mais, — ô miracle de l'éloquence politique! — ayant assisté incognito à une réunion publique contradictoire où Eugène (c'est le nom du mari, et la mère dit « Ugène »), candidat à la députation, prenant la parole, a écrasé ses adversaires, la jeune femme en sort « bouleversée », le cœur transformé et désormais « petite fille auprès de l'orateur », devenu « son maître ». Belle exception aux phénomènes, je veux dire aux horions ordinairement consécutifs de semblables réunions; mais assurément moins extraordinaires encore que cet amour de l'épouse pour l'époux subitement engendré par la manifestation d'une réelle valeur intellectuelle jusque-là méconnue! Je soupçonne l'auteur de cet honnête roman, M. Ch. de Coynard, d'être fort jeune.

Rodolphe et Cynthia, roman parisien par Arsène Houssaye. Un vol. in-18. Paris, 1888. Librairie Charpentier.

M. Arsène Houssaye, romancier, a su se faire un public qui lui demeure fidèle. L'annonce d'une œuvre nouvelle par l'auteur des *Grandes Dames* promet des joies particulières aux liseurs et surtout aux liseuses de romans. Ce public se recrute en des milieux très divers, quoique souvent issus l'un de l'autre: le boudoir et la loge également indifférents aux sévérités de l'école moderne, également repoussés par le sérieux des « études » de MM. de Goncourt et par les prétentions à la « science » professées par M. Emile Zola. L'accord entre M. Arsène Houssaye et ses clientes tient à ce que l'écrivain est resté attaché à l'ancienne tradition du roman d'imagination, c'est-à-dire à la fiction absolue dont il est aujourd'hui le plus brillant représentant. Il sait que son public n'a aucun souci de la réalité naturaliste, non plus que de goût pour l'observation fidèle des caractères, pour les subtilités de l'analyse psychologique, pour l'exactitude des tableaux de mœurs qu'on lui présente : toutes choses qui l'ennuient profondément en raison de leur profondeur même. Ce qu'elles demandent au romancier, les liseuses de romans, c'est précisément le contraire de tout cela, c'est d'être par la lecture arrachées aux réalités de la vie et transportées dans un monde fictif qui n'existe pas réellement, elles le savent, mais qui existe dans leur imagination, un monde où tous les personnages soient ce que l'on appelait si justement jadis des « héros de roman », héros dans le crime ou héros de vertu, mais héros, c'est-à-dire dépassant en tout, en qualités ou en laideurs physiques ou morales, la commune mesure de l'humanité, fabuleusement riches, merveilleusement beaux, extraordinairement forts, prodigieusement spirituels. Or M. Arsène Houssaye est sans rival dans cet art très particulier. Il excelle à faire se mouvoir ses personnages d'exception dans le milieu contemporain, dans une atmosphère de vraisemblance suffisante pour allumer la curiosité, tenir l'intérêt en suspens jusqu'au bout et satisfaire pleinement l'imagination.

Son dernier roman, *Rodolphe et Cynthia*, va prolonger sous la forme du livre le succès qu'il a déjà obtenu au rez-de-chaussée du *Figaro*.

Nu, par Jacques Le Lorrain. Paris, Albert Savine, 1888. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

M. Le Lorrain appartient, nous dit-on, et d'ailleurs il le montre, à cette école de romanciers qui s'attachent de préférence à la peinture des êtres complexes, à l'analyse des mobiles emmêlés et contradictoires, au développement de la lutte d'un cerveau délié contre les appétences ataviques du tempérament. Je me suis demandé ce qu'il pouvait y avoir de caché sous ce *Nu* du titre, que n'explique pas avec évidence le roman qu'il étiquète. Au sens propre, rien ne paraît le justifier, car si l'auteur est le contraire d'un prude, on ne saurait dire que son livre est une étude de nu, comme l'entendrait un peintre, un sculpteur ou M. Armand Sylvestre. Est-ce donc simplement une amorce aux passants, une enseigne provocante pour attirer les curieux dans la baraque ? Je ne le crois assurément pas. Il y a là, j'en suis persuadé, quelque philosophique allégorie, quelque subtilité métaphorique, et le *Nu* que l'auteur annonce, c'est le nu de l'être intellectuel et sensoriel, c'est la Vérité morale, qu'il prétend tirer, toute ruisselante et sans voiles, du double puits de l'intelligence et des sens.

Quoi qu'il en soit, ce roman porte la marque indélébile d'un vrai talent. Je désapprouve et je déteste bien des choses que M. Jacques Le Lorrain recherche et cultive comme des beautés. Son style, « tour à tour simple et chantourné », qui « moule toutes les rondeurs de l'idée avec une expressivité excessive », me paraît pénible, fatigant, impatientant à l'ordinaire, souvent faux, et de temps en temps ridicule. Il ne va pas toutefois jusqu'aux extrémités de la *décadence*, et je fais, entre M. Jacques Le Lorrain et M. Poictevin, par exemple, au simple point de vue du style, une différence toute à l'avantage du premier. Çà et là des pages, plus souvent des phrases, fort belles en elles-mêmes, mais faisant le plus singulier effet dans le milieu où elles s'égarent et détonnent, montrent que, si l'auteur écrit mal, c'est qu'il le veut bien. Il s'avisera peut-être un jour qu'il se donne beaucoup de peine pour gâter ses ouvrages, et il se contentera d'y mettre son talent tout *nu*, sans grimaces et sans contorsions. Ce jour-là, nous aurons un écrivain de race, connaissant à fond les ressources de la langue, et s'en servant, sans la corrompre ni la violenter, pour exprimer, dans leurs détours, leurs complexités, leurs nuances infiniment multipliées et fugitives, les idées qui éveillent le cerveau et les passions qui remuent le cœur.

Derniers songes, par Francis Poictevin. Paris, Alphonse Lemerre, 1888. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur de *Ludine* et de *Petitau* nous donne ses *Derniers songes*. Il les fait précéder, suivant une

coutume honnête et bizarre, d'une lettre où un écrivain célèbre fait le procès de son livre. Cette fois, c'est M. de Goncourt qui a les honneurs de l'exécution préalable chère à M. Francis Poictevin. Il lui dit, en l'enguirlandant d'ailleurs : « Vous aimez trop l'obscurité, la nuit dans le style »; et il lui déclare qu'il y a pour lui, oui, pour lui, de Goncourt, « nombre de phrases tout à fait indéchiffrables ». Cela même est flatteur, puisque M. Poictevin trouve que la beauté et l'art ne sont que là où l'on n'y voit goutte. C'est du moins ce qu'il est permis d'inférer de sa dédicace : « A mon ami J.-K. Hüysmans, l'écrivain si aigu et fastueux, en un même amour du mystère. »

Quoi qu'il en soit, il m'a semblé, à la lecture des morceaux: sensations, profils indistincts, sentiments ébauchés, passions vagues tout de suite effacées, paysages multipliés, successifs, monotones, amenés par rien et ne conduisant à rien, qui forment, dans le décousu de leur pêle-mêle, l'ensemble de ce volume, que l'opacité des ténèbres où se complaît l'esprit de M. Poictevin s'est éclaircie quelque peu. Sans être bien sûr qu'il y ait, comme le lui dit gracieusement M. de Goncourt, beaucoup de « victoires de la prose sur l'invisible, sur l'impalpable », je m'y heurte à moins d'impossibilités de pensées ou de style, « l'écriture » y est moins indéchiffrable que dans ses ouvrages précédents : il y a comme un entre-bâillement dans l'arcane. Je ne sais si M. Poictevin reviendra à plus de simplicité encore et s'il consentira quelque jour à se dégager de son mieux des lacs d'afféterie, de mièvrerie, de décadentisme, de bizarrerie et d'insenséisme qui se croisent en tous sens autour de lui et où il se berce langoureusement comme dans un assoupissant hamac. Je ne crois pas qu'il ait jamais la grande envolée et le long souffle qui font les œuvres d'art puissantes et durables. Mais il saurait graver et ciseler d'exquises orfèvreries. Je n'en veux pour preuve que les deux ou trois pages où il raconte, avec un grand charme d'émotion discrète, la légende de Lilie la veuve, devenue folle parce que sa petite Héléna s'est noyée dans le lac. Quand on est capable d'écrire cela, on n'est guère excusable d'écrire tant d'autres choses si différentes. B.-H. G.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

Demi-Crimes, Henry de Pène. Paris, P. Ollendorff. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Les Reflets, par Jules Legoux. Paris, P. Ollendorff. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le Remords d'un ange, par Adolphe d'Ennery. Paris, Jules Rouff. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

L'Usurier des gueux, par Mlle d'Aghonne. Paris, Plon et Nourrit. Un vol. — Prix : 3 fr. 50.

Tragédie de village, traduit de l'anglais de Margaret L. Woods. Paris, Plon. — Prix : 3 fr. 50.

Monsieur de Mousse, en ses galantes et folles aventures, par M. Bouquet. Paris, Ollendorff. In-8°. — Prix : 3 fr. 50.

Contes et Légendes en action, par Jules Adenis. Un vol. in-18. Paris, Hennuyer. — Prix : 3 fr. 50.

Paris-Croquemort, par Ch. Virmaître et Auguet. Paris, Dalou. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

A outrance, par Quatrelles. Paris, Ollendorff. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le Mahatma, par Gaston Bussy et Gaston Lèbre. Paris, Marpon et Flammarion. — Prix : 3 fr. 50.

Les Chasseurs d'esclaves, par Louis Jacolliot. Paris, Marpon et Flammarion. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Un Lycée sous la 3e République, par Paul Verdun. Paris, Dentu. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

La Critique scientifique, par Émile Hennequin. Un vol. in-18 jésus. Paris, 1888. Perrin et Cie, édit. — Prix : 3 fr. 50.

Quelques jours avant l'apparition de son ouvrage en librairie, l'auteur, en pleine fleur de jeunesse et de talent, périssait dans la Seine ou dans l'Oise, en se baignant imprudemment trop tôt après le repas. La formule usitée que sa mort cause une grande perte aux lettres est ici exempte de toute banalité. Émile Hennequin était certes un des esprits les plus nourris et les plus sagaces de la jeune génération. Le livre dont nous avons à présenter l'analyse est une œuvre de savante critique en même temps qu'un exposé solide de doctrine.

En ses deux cent cinquante pages il enferme un

cycle d'idées très étendu : la composition en est serrée ; chaque phrase est, si j'ose dire, une proposition à méditer ou à débattre ; la lecture n'en saurait donc être rapide. Il n'en faut pas conclure qu'elle soit fatigante ; à défaut de légèreté et de coloris, le style possède une clarté bienfaisante, et l'ordre dialectique est d'une rigueur qui soutient l'attention.

Pour ne pas dépasser le cadre dont je dispose ici, je me bornerai à l'analyse de la *Critique scientifique ;* aussi bien ce sont les idées de l'auteur et non les controverses qu'elles sont capables de soulever qu'il est intéressant de faire connaître.

M. Émile Hennequin demande d'abord qu'il soit établi une distinction essentielle entre ce qu'on est convenu d'appeler critique littéraire ou artistique consistant en l'examen d'un poème ou d'un tableau en vue de le trouver bon ou mauvais, selon le goût personnel du juge, et l'analyse de ce poème ou de ce tableau en quête de renseignements esthétiques, psychologiques, sociologiques, travail de science pure où l'on s'applique à démêler des causes sous des faits, des lois sous des phénomènes étudiés sans partialité et sans choix. Il propose de dénommer *esthopsychologie* cet ordre de recherches où les œuvres d'art sont considérées comme les indices de l'âme des artistes et de l'âme des peuples. M. Hennequin reconnaît le premier que ce mot est incommode, disgracieux ; il s'excuse de l'employer faute de mieux, et lui donne pour synonyme *Critique scientifique*, par opposition au sens vulgaire de « critique littéraire ».

Passons rapidement sur le chapitre qui présente l'évolution de la critique, commencée en France par les examens de Corneille et de Racine et par Boileau et Perrault, continuée en Angleterre avec Addison, en Allemagne avec Lessing, et aboutissant aux travaux de Sainte-Beuve et enfin de M. Taine, que M. Hennequin considère comme la tête culminante de la critique contemporaine, tout en n'acceptant pas sans réserve ses théories et ses principes.

La *Critique scientifique* comprend deux parties générales : l'une d'analyse, l'autre de synthèse. L'*analyse* se subdivise en analyse esthétique, analyse psychologique, analyse sociologique ; — l'étude de chacune comprend trois stades : la théorie, — la pratique, — les rapports avec les sciences connexes.

La *synthèse* porte également sur les trois ordres de faits particuliers ou généraux de l'ordre esthétique, ou psychologique ou sociologique.

La critique de l'histoire se rattache à la critique scientifique et forme un chapitre spécial.

Sans nous embarrasser de l'énorme appareil d'érudition étalé par M. Émile Hennequin, et qui prouve avec quelle curieuse et laborieuse ardeur il a fouillé son sujet de prédilection, dégageons sur chacun de ces points des idées dominantes.

D'abord, contrairement aux théories qui forment des émotions esthétiques une division spéciale séparée des émotions ordinaires, il énonce que l'émotion *esthétique* est une forme inactive de l'émotion ordinaire. Ses causes sont, à l'inverse des causes de l'émotion *réelle*, une hallucination que l'on sait inconsciemment être fausse, que l'on sent n'avoir rien de menaçant, dont les images demeurent sans cohésion avec le reste du cours mental, ne s'associent pas à des prévisions positives de peine ou de plaisir personnels. L'*Hamlet*, la *Divine Comédie*, la symphonie en *ut* dièze mineur, une cathédrale gothique, le *Bon Samaritain* de Rembrandt, sont des œuvres excitantes à un haut degré parce qu'elles sont tristes, et cependant dénuées de tristesse, parce qu'elles n'ont de la douleur que le choc et non la blessure.

La difficulté est de mesurer l'intensité de l'émotion esthétique : M. Hennequin avoue que pour le moment c'est même impossible.

Au point de vue de la psychologie, un livre est d'abord ce qu'il est, mais ensuite il est le signe d'un état ou d'une succession d'états d'esprit : il s'agit de reconstituer par l'examen de l'œuvre le caractère, l'origine de l'auteur ; ce qu'il doit à l'instinct, ce qu'il doit à l'éducation, à l'influence du milieu. La psychologie semble suivre une marche double : elle émet, grâce à l'introspection, des hypothèses, extrêmement probables, qu'elle vérifie ensuite sur des cas provoqués par la maladie ou l'expérimentation.

Or la critique scientifique doue la science mentale d'un nouveau procédé de vérification et d'investigation en permettant d'étudier le jeu des lois psychologiques chez toute une classe de personnes extrêmement intéressantes ; les géniaux. L'estho-psychologie et la psychologie des grands hommes d'action rendront à la psychologie générale les mêmes services que la pratique de la dissection humaine à la médecine.

L'analyse sociologique paraît bien à M. Hennequin devoir être prise en considération : toutefois, c'est ici que sa critique est plus personnelle, plus indépendante : ce qui précède témoigne de ses connaissances acquises ; ce chapitre racontera ses vues originales. L'action des trois causes : hérédité, influence du milieu, influence de l'habitat, par lesquelles M. Taine s'efforce d'assimiler les artistes à leurs contemporains et à leurs compatriotes, est incontestable ; toutefois M. Hennequin en réduit l'importance et la constance : pour faire justice d'une théorie qui se fonde sur la permanence des caractères de la race dans ses individus, il suffit d'observer que la ressemblance morale n'existe même pas dans la famille, entre parents et enfants. (Malgré notre résolution de ne pas controverser, nous ne pouvons nous abstenir ici de remarquer que l'assertion de M. Hennequin n'est vraie que des enfants sortant d'unions improprement assorties ; et qu'il y aurait ensuite à examiner le délicat problème de la paternité réelle.)

Le second principe par lequel M. Taine essaye de faire dépendre les arts ou les littératures des sociétés dans lesquelles ils ont pris naissance ne paraît pas mieux fondé. Car cette influence n'a rien de fixe ni d'identique. Le cas d'artistes en opposition avec leur milieu social paraît être plus fréquent que le contraire. M. Hennequin en arrive à contester la théorie de l'évolution telle que M. Herbert Spencer, notamment, la pose. Suivant lui, au contraire, tout être

tend à se défendre contre les changements que lui impose la nature. Cela sera vrai de l'être moral en lutte avec les dehors sociaux, comme de l'être physique en lutte avec les nécessités extérieures : de là les tentatives d'affranchissement qui sont le fait des artistes les plus doués de personnalité.

Reste enfin la troisième relation de dépendance que M. Taine a tenté d'établir entre l'artiste et l'habitat soit de sa jeunesse et de sa famille, soit de sa race. Dans l'état actuel de l'ethnographie, il n'est aucun ensemble d'observations sérieuses, aucune loi qui permettent de connaître l'influence que les caractères climatériques, géographiques ou pittoresques d'un lieu peuvent avoir sur ses habitants.

Chacune des forces dont M. Taine a voulu mesurer l'effet existe sans doute et influe, mais cette influence est ou occulte ou variable.

L'analyse pratiquée par M. Hennequin pour asseoir sa doctrine, et dont il nous donne le résultat positif, est des plus intéressantes : il montre qu'à l'heure présente la musique, la peinture, la littérature en France comprennent les triomphateurs les plus divers.

D'où il conclut qu' « une littérature, un art national comprennent une suite d'œuvres, signes à la fois de l'organisation mentale générale des masses qui les ont admirées, signes de l'organisation mentale particulière des hommes qui les ont faites ».

Ce n'est pas là une proposition bien extraordinaire. L'intérêt nouveau n'est pas dans le théorème, mais dans sa démonstration.

Le rôle de la synthèse psychologique est de raviver les œuvres de leurs auteurs. L'analyse estho-psychologique « aura montré des hommes de génie ou de talent par leurs parties au repos ; la synthèse biographique utile seulement après le travail, en aura restauré le tout, rétabli le mécanisme de la façon dont il est agissant, productif, se formant et situé. »

D'un livre on déduit l'état d'âme d'un groupe. Mais ce groupe a réellement existé, il existe parfois encore. C'est ce groupe, ses principaux représentants, sa formation, sa durée, sa condition, ses mœurs, que la synthèse sociologique devra retrouver. C'est ici que la méthode historique et sociologique de M. Taine reprend toute sa valeur et toute son importance.

La critique de l'histoire se rattache à la même méthode et dépend des mêmes lois, parce que l'histoire d'une nation, d'une littérature est l'histoire des grandioses communications d'ondes vitales, prises et décrites dans la source, dans l'âme d'où elles s'élancent, mesurées dans leur parcours, dans les âmes où elles agissent, révélant par leur extension et par leur nombre combien un peuple compte d'hommes, d'êtres existant par soi et existant en autrui. Dans un appendice l'auteur trace le plan d'une étude complète d'estho-psychologie.

Tel est, en substance et dans ses grandes lignes, cet ouvrage qui n'eût sans doute été, si le destin l'eût permis, que l'introduction de travaux dans lesquels le jeune critique aurait appliqué ses théories. P. Z.

Un rêve sur le divin, par Mme Juliette Adam. Un vol. petit in-12 de 76 pages. Paris, 1888. Librairie de *la Nouvelle Revue*.

Mme Juliette Adam serait-elle spirite ? Étant spirite, serait-elle médium ?

Il ne nous a pas échappé que l'auteur d'*Un rêve sur le divin* tente d'écarter d'elle tout soupçon de cette sorte, par la façon dont, en ce petit volume même, elle s'exprime sur le spiritisme. Néanmoins sa conception de la vie psychique, telle qu'elle l'expose, et son procédé d'exposition sont à ce point conformes à la méthode et aux doctrines de la secte, que les deux questions s'imposent à l'esprit. Qu'on en juge. Comment le livre fut-il écrit ? L'auteur, pendant que les pages se succèdent sous sa plume, a-t-elle conscience de son œuvre ? Tant et de si graves pensées, de si hautes spéculations sont-elles l'expression finale de ses longues méditations, représentent-elles sa solution personnelle au sujet de l'éternelle énigme que les religions et les philosophies ont toutes prétendu résoudre ? L'introduction nous éclaire sur ce point.

Mme Adam se croit endormie, cependant elle voit et elle entend. — J'abrège. — Elle entend un souffle léger qui passe et repasse. Des êtres de lumière lui apparaissent, âmes d'amis illustres, qui ne sont plus. Chacun d'eux lui parle tour à tour, lui dicte même « la bonne parole », lui fait entrevoir « les lointaines aperceptions du Vrai » ... « Une plume se trouva sous ma main tremblante, ajouta-t-elle ; je la pris et longtemps je traçai des mots... Voici les pages qu'après l'évanouissement du mirage céleste, je trouvai écrites de ma main, lorsque je rouvris les yeux. » Eh bien, n'est-ce pas là exactement l'état d'inconscience et l'abstraction de la personnalité qui constituent le somnambulisme lucide du médium écrivant ? Ces êtres de lumière, âmes d'amis disparus, reconnaissables, quoique transfigurés, qu'est-ce, donc, si ce n'est les esprits de ces mêmes amis, apparaissant dans le rayonnement de cette forme immatérielle que, s'il nous en souvient bien, les adeptes d'Allan Kardec nommaient le « périsprit ? » Quant aux vérités ou plutôt, selon Mme Adam, « la Vérité » qui se dégage de ses dictées, elle est, elle aussi, parfaitement conformé, nous semble-t-il, à la vérité selon la doctrine spirite : perfectibilité de l'âme au moyen d'épreuves subies tant en des incarnations humaines successives que parmi les cercles inférieurs d'Uranie : Uranie, où l'on jouit de « l'idéale clarté divine », étant quelque chose d'analogue au paradis chrétien.

Mme Adam croit aussi aux communications entre les vivants et les morts ; croyance qui est un article essentiel du *credo* spirite. Elle ne songe pas d'ailleurs à nier le spiritisme. Elle le considère seulement comme « un degré très inférieur de l'initiation aux sciences *sacrées* » — sacrées est là pour occultes, sans doute, — et lui reproche surtout de demander aux âmes « des manifestations matérielles, coups frappés, apparitions », etc., phénomènes, ajouterai-

je, qui se prêtent trop aisément aux jongleries des charlatans et des farceurs.

En résumé, spirite ou non, médium ou non, Mme Juliette Adam, en *un Rêve sur le divin* — dont l'imprimeur Chamerot faisait un bijou typographique, pendant que le dessinateur Fraipont jetait sur la couverture un rayon de sa jolie fantaisie — Mme Adam, disons-nous, a hautement affirmé en cette œuvre sa profession de foi spiritualiste et déiste. Étant donné le parti politique auquel elle appartient, elle a, de la sorte, fait preuve d'un courage dont la directrice de *la Nouvelle Revue* a d'ailleurs fourni bien d'autres témoignages. E. C.

Chronique des élections à l'Académie française. Deuxième édition, par ALBERT ROUXEL. Didot.

Il y a deux ans, *le Livre*, en rendant compte de la première édition de cet ouvrage, avait formulé quelques critiques; nous confessons de bonne grâce que le public nous a donné tort; nous sommes heureux d'avoir à rendre compte d'une nouvelle édition, et le succès est d'autant plus flatteur pour l'auteur que les ouvrages sérieux comme celui-ci n'ont pas, d'habitude, le don d'entraîner les foules.

M. Rouxel est d'ailleurs trop modeste en se contentant d'indiquer que la deuxième édition est *revue et augmentée;* pour dire plus exactement, cette augmentation constitue à proprement parler l'adjonction d'un tome II au tome Ier et l'ouvrage est passé de 300 à 500 pages. Le premier volume s'arrêtait au 7 janvier 1841, jour de l'élection de Victor Hugo; la seconde partie va maintenant jusqu'à la guerre de 1870 et l'élection de Jules Janin.

Notre époque est moderniste, peut-être malgré elle; mais les choses du passé la touchent de moins en moins. Est-ce une marque de décadence ou un désir de pousser en avant? Quoi qu'il en soit, il est certain que les querelles des anciens et des modernes (ceux de 1683), les rivalités de la Cour et des salons de 1720, même la lutte du parti philosophique contre l'autorité royale qui devait préparer l'avènement de la révolution française nous intéressent infiniment moins que les faits contemporains.

A partir de 1840 l'intérêt est donc plus aiguisé et M. Rouxel sait le tenir en haleine. On aurait pu espérer, après la nomination de Victor Hugo, que le romantisme entrerait en triomphateur. Il n'en fut rien et ses victoires furent toujours chaudement disputées; Alfred de Vigny dut montrer une patience admirable et, entre autres, l'Académie lui préféra Saint-Marc Girardin. M. Rouxel fait une heureuse incursion dans le domaine du quarante et unième fauteuil à propos de Dumas et de Balzac. Une première fois, Balzac s'était effacé devant la candidature d'Hugo. Rien n'était plus capable de le toucher, aussi fit-il ce qu'il put pour le protéger. Il ne réussit pas; mais plus tard, il devait le venger dans le magnifique discours qu'il prononça sur sa tombe. Dumas fut moins patient. Mais avant d'abandonner la partie, il avait fort bien fait les demandes et démarches nécessaires. Aussi M. Rouxel a-t-il raison de s'étonner du discours de M. de Noailles, recevant Alexandre Dumas fils en 1875 et disant que, si son illustre père n'avait pas obtenu les suffrages de l'Académie, c'était qu'il ne les avait pas sollicités. Enfin il faut savoir gré à M. Rouxel de venger la mémoire de Nisard, si âprement poursuivi par Victor Hugo. Il y eut rarement un lettré plus délicat et un plus galant homme.

Avec Mgr Dupanloup, l'Académie entre dans une période de coalition religieuse qui fait élire M. de Falloux, Lacordaire, le comte de Carné, l'abbé Gratry. Mérimée et Sainte-Beuve tempêtent et se désolent, encore que les nominations d'Émile Augier, de Jules Sandeau et de Feuillet fussent pour les consoler. Mais Littré est battu et repoussé pour longtemps.

Entre temps, l'empereur publie sa *Vie de César* et des officieux font comprendre à l'Académie qu'elle devrait se couvrir d'honneur en offrant un fauteuil à celui qui détient un trône. Aussitôt la susceptible assemblée se rebiffe, nomme Dufaure, Prévost-Paradol, Jules Favre, Auguste Barbier. Les rapports deviennent alors si tendus que l'empereur refuse de recevoir les nouveaux élus. Ayant assez fait la coquette, l'Académie s'apaise dans la nomination d'Emile Ollivier, ministre en exercice. On s'embrasse. A la réception de M. de Champagny, M. de Sacy dit en mars 1870 : « Le régime libéral de 1870 tiendra ce que 1789 avait promis. » Hélas ! l'Académie fut toujours maladroite en politique; cette fois, plus cruellement que jamais.

Dans son dernier chapitre, M. Rouxel reprend les élections du second empire au point de vue littéraire. C'est une étude très fine et serrée de près de l'époque que l'on a appelée une époque de décadence. Enfin l'ouvrage se termine par une liste chronologique des élections à l'Académie française, très soigneusement établie, et par une table des noms cités, toujours précieuse. Ce beau volume est ainsi complet.

Il s'arrête à la guerre. Vingt ans se seront écoulés depuis, en 1890, quand la présente édition sera certainement épuisée. Que l'auteur ne craigne pas, dans la troisième qu'il nous donnera alors, de pousser son étude jusqu'à cette année même. On meurt beaucoup dans l'assemblée des immortels et bien des changements s'y seront produits. M. Rouxel objectera qu'il est difficile de parler des contemporains immédiats et que le terrain est brûlant quand il est échauffé de la lutte de la veille. Qu'il ne craigne rien et qu'il n'hésite point : ce sont là choses de tact, et il y est maître.

Études littéraires : Henri Becque, Paul Bourget, Gabriel Séailles, Guy de Maupassant, par le comte STANISLAS RZEWUSKI. Un vol. in-18. Paris, 1888. Librairie de *la Revue indépendante.*

Héraut passionné de « l'admirable littérature française » contemporaine, c'est pour les oreilles polonaises que le comte Stanislas Rzewuski a d'abord embouché le clairon de la Renommée et fait retentir

le nom de nos écrivains le plus récemment parvenu à la notoriété. Mais il est jeune, ou doit l'être; il a tout au moins conservé cette belle ardeur d'admiration particulière à la jeunesse qui étend à la personne même des écrivains le culte dont leurs œuvres sont l'objet. Aussi tenait-il essentiellement à ce que ceux dont il avait fait tour à tour l'apologie dans les revues polonaises en fussent instruits et pussent le lire; comme, d'autre part, sa langue est assurément la dernière qu'ils songeraient à acquérir, fût-ce pour goûter les douceurs de la louange, M. Stanislas Rzewuski a voulu pousser la bonne grâce jusqu'à traduire lui-même ses articles, les faire imprimer et en former un volume qu'il pourrait envoyer ou même porter à MM. Becque, Bourget, Séailles et Maupassant. On n'est pas plus aimable. Je nomme seulement ces quatre écrivains. Ils ne sont pas les seuls, pourtant, dont il parle sur le ton dithyrambique. Si M. Rzewuski a envoyé son livre à tous les auteurs dont le talent lui a inspiré les épithètes laudatives les plus flatteuses, toute l'édition y aura passé; et s'il a entrepris de le leur remettre en personne, la tâche sera de longue durée. Il n'est pas un poète, un romancier, un auteur dramatique, pas même un critique de quelque renom qui n'ait sa page, son paragraphe ou, pour le moins, sa ligne dans ces *Études littéraires*. Et leur talent, à tous — ou il s'en faut de peu — est qualifié de « génial ». Malgré un abus flagrant de l'éloge superlatif, la critique de M. Rzewuski n'est point du tout banale. Il dirige avec un art infini l'analyse des œuvres qu'il étudie de façon à en mettre toute la valeur en lumière, et à les faire comprendre et aimer. Nous devons lui savoir gré du généreux effort avec lequel il s'applique et réussit, paraît-il, à propager dans son pays le goût de notre littérature contemporaine. E. C.

Les Poètes maudits, par PAUL VERLAINE. Nouvelle édition. Paris, L. Vanier, 1888. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Cette réédition diffère de l'édition primitive, publiée il y cinq ans, en ce que M. Verlaine a découvert trois nouveaux poètes maudits, et en ce que M. Vanier a cru devoir faire insérer dans des lyres les six portraits, assez gauchement dessinés par M. Luque. Les trois poètes maudits découverts en dernier lieu par M. Verlaine sont Mme Desbordes-Valmore, M. le comte de Villiers de l'Isle-Adam, et un « pauvre Lélian » qui semble bien pouvoir être M. Verlaine lui-même. Pour célébrer ces nouveaux venus, d'ailleurs, M. Verlaine ne s'est point davantage que pour les premiers mis en frais d'analyse ou de subtilité. Quelques pages de vagues hyperboles, des citations, un gémissement sur l'intelligence de notre temps, c'est, en résumé, le contenu des six études. On n'en est plus à savoir, au reste, que le plus musical de nos poètes est en même temps un prosateur comateux et falot. Il faut savoir gré cependant à M. Verlaine de ce petit volume. Il faut le complimenter d'abord des citations qu'il nous donne: nous ne connaîtrions pas, sans lui, l'étonnant *Bateau Ivre* de Rimbaud, et plusieurs des plus élégants poèmes de la première manière de M. Mallarmé. Mais le principal mérite de M. Verlaine est d'avoir imaginé pour son livre ce titre désormais célèbre, et qui suggère, en effet, l'un des plus intéressants problèmes de la littérature : la malédiction qui pèse sur certains écrivains. Il ne saurait être question, à ce point de vue, de Tristan Corbière, qui méritait pleinement la malédiction de l'oubli; non plus que de Mme Desbordes-Valmore, bénie entre toutes les femmes de lettres au point d'avoir ses œuvres complètes dans la petite collection Lemerre. Il faut même avouer que la malédiction s'explique pour M. Mallarmé qui se complaît dans une forme nécessairement ésotérique; Rimbaud pareillement est un fantaisiste par trop « différent » pour que l'on puisse être surpris de son peu de gloire. Pour ceux-là la malédiction consiste surtout en quelque ordre fatal du créateur, les prédestinant à une originalité excessive. Mais comment expliquer, sinon par une expresse malédiction du sort, l'ignorance du « grand public » à l'égard des contes et des drames de M. de Villiers, des poèmes de M. Verlaine? Assurément il n'est point d'auteur notoire qui puisse être comparé à M. de Villiers pour le délicat mélange d'une philosophie profonde, d'une ironie cruelle et de la plus émouvante musique des phrases; il y a dans les poèmes de M. Verlaine un charme de langueur et de doux abandon qui ne manque pas à séduire les âmes les plus ingénues. D'où vient donc l'obscurité relative de ces deux renommées? Pourquoi le « grand public » n'a-t-il pas entendu ces deux voix, qui semblaient les plus aptes à lui donner une joie d'art suivant ses goûts? M. Verlaine n'a point résolu plus que je ne tenterai de le faire ce problème, d'ailleurs aussi ancien dans son essence que la littérature elle-même. Mais il faut remercier l'auteur des *Poètes maudits* de l'avoir si nettement énoncé. R. O.

Les Poèmes d'Edgar Poe, traduits par STÉPHANE MALLARMÉ. Un volume in-8°. Bruxelles, Deman, 1888.

C'est la première fois que l'on traduit en français, d'ensemble, les poèmes d'Edgar Poe. Ces poèmes ont cependant une importance historique égale à celle des histoires en prose, qu'ils surpassent de beaucoup en importance littéraire. Ils représentent le premier et le plus sérieux essai d'un art nouveau, que plusieurs jeunes gens prétendent avoir inventé. Il est cruel d'avoir à parler des poètes symbolistes et décadents, ces poètes n'ayant, jusqu'à présent, rien produit qui justifie la moindre attention. Mais il est certain que Poe, dans ses poèmes, a inauguré une manière qui serait aujourd'hui la manière spéciale de ces symbolistes et de ces décadents, si ceux-ci ne se contentaient de pratiquer un charabia tout de fantaisie, à l'ombre des titres dont ils se sont affublés. Ce que ces jeunes banquistes voudraient nous laisser croire qu'ils font, une poésie

musicale, traduisant d'une façon symbolique et à dessein obscure des états de l'âme très subtils, Poe seul l'a fait en réalité. Il a énoncé, dans son *Commentaire du corbeau*, les principes de la poésie nouvelle; il en fournit des exemples dans *Eulalie*, dans *la Vallée de l'Inquiétude*, dans *les Cloches*, et surtout dans la pièce d'*Ulalume*, véritable symphonie verbale, toute de musique et d'images symboliques. La nature même de ces morceaux, où le sens des mots n'est qu'un élément accessoire, semblait rendre impossible toute traduction. Par un prodige de conscience et de compréhension, M. Mallarmé a pu, cependant, nous donner une traduction souvent parfaite de ces musiques incomparables. Quelque estime que l'on fasse des poèmes originaux de M. Mallarmé, il faut bien avouer que jamais une traduction n'a été à la fois plus fidèle, plus française et plus artistique que cette traduction des *Poèmes de Poe*. Il n'est point jusqu'aux sonorités voilées et lugubres d'*Ulalume* que M. Mallarmé n'ait su nous rendre, tout au moins nous faire pressentir. Citons, au hasard, une petite pièce : c'est un véritable poème en prose, et qui s'adapte, mot pour mot, aux vers anglais de Poe.

« Hélène, ta beauté est pour moi comme ces barques nicéennes d'autrefois, qui, sur une mer parfumée, portaient doucement le défait et las voyageur à son rivage natal. Par des mers désespérées longtemps coutumier d'errer, ta chevelure hyacinthe, ton classique visage, tes airs de Naïade m'ont ramené ainsi que chez moi à la gloire qui fut la Grèce, à la grandeur qui fut Rome. Là! dans cette niche splendide d'une croisée, c'est bien comme une statue que je te vois apparaître, la lampe d'agate en la main, ah! Psyché! de ces régions issue qui sont terre sainte. »

Ajoutons que l'impression de ce volume est luxueuse comme il convient, et que le portrait de Poe, au frontispice, est une assez piètre pochade de Manet, qui a fait d'admirables et suggestifs dessins pour une splendide traduction du *Corbeau* publiée jadis par M. Mallarmé. L. A.

Reoueil de textes étrangers.

Sous ce simple titre, M. A. Lanier vient, patriotiquement, de publier un album, exécuté dans ses ateliers, qui fait le plus grand honneur à la typographie parisienne. Jusqu'à ce jour, l'Imprimerie Nationale semblait avoir le monopole des caractères anciens et étrangers; encore était-elle peu accessible au public, soit par ses prix, soit plutôt par son dédain administratif qu'il ne plaisait pas à tout le monde d'affronter. Aussi beaucoup d'impressions savantes émigraient-elles à l'étranger, notamment à Vienne. Ces travaux pourront désormais rester en France. Montrant une fois de plus ce que vaut l'initiative privée, et battant du premier coup, sur le terrain artistique et pratique, la vieille maison de la rue Vieille-du-Temple, qui n'a d'indiscutable que l'obscurité dont on entoure ses comptes, M. Lanier vient d'exécuter un volume aussi remarquable dans le fond que modeste d'apparence extérieure. Les savants l'apprécieront et les amateurs, même ceux qui ignorent le syriaque, le copte et le tchèque, y goûteront un régal des yeux.



Wattignies (15 et 16 octobre 1793), poème par Émile Blémont; illustrations de MM. Armand-Dumaresq, Dunks, H. Dupray, Moreau de Tours, Henri Pille. Un beau volume in-4°. Paris, librairie illustrée, 7, rue du Croissant.

M. Émile Blémont continue la série de ses poèmes patriotiques. Après *la Prise de la Bastille* et *le Porte-Drapeau*, et tout en mettant la dernière main au *Siège de Mayence* et à *Saint-Just*, il nous donne aujourd'hui *Wattignies*, œuvre de longue haleine, résultat d'études sérieuses sur cette grande époque de notre histoire, magnifique envolée de patriotisme qui trahit l'origine lorraine de l'auteur.

Wattignies est dédié à la mémoire des soldats français morts pour la République dans les batailles des 15 et 16 octobre 1793, mais il s'adresse surtout à la France nouvelle :

Vous, générations en qui l'avenir germe,
Suprêmes rejetons du siècle qui se ferme,
Travailleurs d'aujourd'hui qui combattrez demain,
Que vos aïeux vaillants vous montrent le chemin.

Le poète, au début, nous fait des premières années de la Révolution un tableau synthétique où semble s'incarner le sentiment populaire. C'est d'abord l'enthousiasme, les cris de joie et de délivrance, les nobles aspirations, les utopies fraternelles de la première heure :

Rien d'impossible alors! Tout paraissait facile,
On avait retrouvé la nature et l'amour,
Après mille ans de nuit on arrivait au jour.

. . . . . .

Heure unique! élan pur! sainte élévation!
On croyait abolir la haine et la souffrance,
Les cœurs battaient alors non pour la seule France,
Mais pour l'Europe, pour le monde tout entier!...

Le peuple français devait, hélas! se réveiller bientôt terriblement désillusionné :

On avait crié : Frère! on retrouvait Caïn.

Ce réveil sanglant et plein d'angoisses, le poète nous le décrit de main de maître dans le chant IVe, *Stratégie révolutionnaire :*

L'Europe féodale, avec tous ses soudards,
Tous les oiseaux de proie au champ des étendards,
Rois, margraves, barons, ducs électeurs d'empire,
L'aigle et le léopard, le pandour et le sbire,
Par les fleuves, par les montagnes, par la mer,
Se ruaient contre nous, et vingt siècles d'enfer,
Vingt siècles noirs, poussaient, voyant le jour éclore,
Tous les spectres d'antan pour étouffer l'aurore.
La Flandre était à sac. Lambesc et les Anglais
N'y laissaient rien debout. Deux cent mille boulets
Trouaient, démolissaient, brûlaient Valenciennes.
Condé tombait. Plus loin, victoires prussiennes.
Sur Mayence éclatait un déluge de fer ;
Il fallait renoncer au Rhin; Merlin, Kléber,
Après avoir lutté sous des voûtes de flammes,
Cinquante jours, partaient navrés, quoique sans blâme.
D'Ostende à Bâle, un monde entier, de tout son poids,
Faisait craquer le flanc de la France aux abois.
Le Piémont descendait des Alpes, son repaire,
Regardait Chambéry, Nice, et cette vipère
Se dressait dans son coin pour nous mordre au talon.

Devant cette avalanche formidable la patrie fait un suprême effort. La Convention délègue le grand Carnot et lui ordonne de vaincre.

Carnot arrive à l'armée de Jourdan qui, hésitant devant sa lourde responsabilité, s'attardait à Guise; il lui conseille de dégager Maubeuge.

La dernière armée, ultime espoir de la République, se met en marche,

Déterminés, les yeux brillants, la tête haute,
Entre les pignons bruns étagés sur la côte,
Ils allaient leur chemin, les hardis compagnons,
Balançant leurs drapeaux, enlevant leurs canons.

Mais voici les troupes nombreuses, disciplinées et fortement retranchées du vieux Cobourg. Le premier jour, les Français s'épuisent en vains efforts; cette partie fourmille d'épisodes et de beaux vers. Nous ne pouvons résister au désir de citer ceux-ci, qui s'adressent au tambour Sthrau.

Pauvre petit tambour ! Trahi par sa victoire,
Il gît, les doigts crispés sur la baguette noire,
Lui tout à l'heure encor si vaillant et si beau,
Avec son pantalon rayé comme un drapeau!
Frère obscur de Barra, martyr que la mort frustre,
Hélas! du laurier d'or, il devrait être illustre :
On l'a bien retrouvé plus tard, sous une croix,
Dans une fosse, avec sept grenadiers hongrois;
Mais Paris, pour qui l'art éternise l'exemple,
N'a pas mis son profil sur le fronton d'un temple;
Son nom n'est pas inscrit au coin d'un seul faubourg.
Il est mort tout entier. Pauvre petit tambour!

La nuit est venue; les généraux de la Convention blessés, découragés, se réunissent. Carnot les ranime et, modifiant le plan d'attaque, prenant en main le commandement suprême, il les conduit de nouveau au combat.

Qui ne connaît les détails de cette héroïque journée, qui sauva la République et la France.

M. Émile Blémont, avec une habileté et une souplesse de forme surprenante, a donné le relief poétique à ces faits dignes des époques fabuleuses.

Le poème se termine par un appel à la France nouvelle et nul, sans une noble émotion, ne lira les vers suivants :

France, rappelle-toi ce qu'ont fait tes enfants!
Sans jactance et sans peur, France de Wattignies,
France des hauts projets et des profonds génies,
France du passé noble et du libre avenir,
Prépare le grand jour où ton deuil doit finir!
Némésis baisera ta sainte cicatrice.
Sois la guerrière, sois la pacificatrice ;
Montre-toi la plus digne et gouverne à ton tour!
Seule au monde, tu peux, ô nation d'amour,
Sous ton chêne céleste à la rugueuse écorce,
Concilier enfin la Justice et la Force.

Tel est le beau poème de M. Émile Blémont.

Il y manque, il est vrai, un peu de cet hystéricisme qui caractérise la plupart des œuvres modernes; mais il y passe en revanche un souffle de patriotisme et d'orgueil qui élève l'âme et réconforte le cœur.

Nos enfants pourront ouvrir ce livre sans crainte de dégénérer.

R. G.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

La dernière maladie de Frédéric le Noble, par le Dr Morell Mackenzie. Un vol. in-18. P. Ollendorff; Paris, 1888.

La mort de l'empereur d'Allemagne, Frédéric III, hâtée par les médecins, n'est pas un cas exceptionnel. Il semble qu'une fatalité particulière s'attache aux « grands de la terre », que plus haut ils siègent, plus mal ils sont soignés en ces maux,

Dont la garde qui veille aux barrières du Louvre,
Ne défend pas les rois.

Le plus humble artisan, le bourgeois le plus modeste, trouvent dans les soins de la famille et du petit médecin de quartier une vigilance et une sollicitude plus éclairées. On n'a pas oublié la mort de Napoléon III. Il serait facile de rappeler d'autres exemples semblables ou sur le trône ou sur les marches du trône. Mais aucun n'est plus frappant que le cas de Frédéric III. Pendant un an et plus, les journaux du monde entier ont donné, jour par jour, heure par heure, pour ainsi dire, les détails les plus circonstanciés sur la dernière maladie du prince qui allait, pour si peu de mois, ceindre la couronne impériale d'Allemagne; ils nous ont révélé les querelles misérables des médecins réunis autour de lui, les pièges qu'ils se tendaient les uns aux autres, sans souci de leur infortuné malade, et, à son détriment, leurs réciproques empiétements sur leurs fonctions individuelles, les scènes odieuses, scandaleuses, qui se passèrent à son chevet. Tous ces récits, que l'on pouvait soupçonner d'exagération, ont été confirmés, amplifiés depuis, et enrichis de révélations nouvelles, communiquées au public par les intéressés eux-mêmes, s'accusant mutuellement de véritables forfaits. Le mot n'est pas trop fort en présence notamment de certain acte de brutalité révoltante rapporté par le Dr Morell Mackenzie dans sa déposition sur *la Dernière maladie de Frédéric le Noble,* acte de véritable sauvagerie, qui eût suffi seul à tuer la trop patiente victime. Je suppose le lecteur au courant des faits généraux, et, entre autres, de l'opération de la trachéotomie, qui exigeait l'usage et le renouvellement fréquent d'une canule introduite dans la trachée, extérieurement, par l'orifice d'une incision pratiquée dans le cou; or le médecin anglais déclare que, ayant fait fabriquer un tube de forme nouvelle, au moment de le poser, il invita par courtoisie son confrère allemand, le professeur von Bergmann, à assister au changement de tube, et il nous montre celui-ci, s'étant fait attendre presque toute la journée, arrivant enfin « dans un état de violente excitation », agissant « de la façon la plus extraordinaire, la plus inconcevable »; ce qui veut dire sinon ivre, aux confins de l'ivresse. Mais ici il faut laisser la parole à l'auteur d'une si grave accusation :

« Le professeur von Bergmann plaça une chaise en face de la fenêtre et pria l'empereur de s'asseoir, puis, sans faire aucune remarque, il délia rapidement le cordon qui tenait la canule en position, la retira, et, employant une force considérable, il s'efforça d'introduire un tube qu'il tenait à la main... Il enfonça l'instrument dans le cou, mais l'air ne passa pas; la respiration de l'empereur devint alors très embarrassée et le professeur retira le tube. Il y eut alors un violent accès de toux et une hémorrhagie très considérable. Le professeur saisit une autre canule et essaya de forcer le tube dans la trachée. Cette fois encore l'air ne passa pas à travers la canule, et il était évident que, au lieu d'entrer dans le passage de l'air, elle avait été forcée sur le devant de la trachée, labourant les tissus mous et faisant ce qui est connu comme un *faux passage.* Le professeur retire une fois encore le tube et il se produit un nouvel accès de toux violente et une grande perte de sang. A ma grande consternation, le professeur von Bergmann enfonça profondément son doigt dans la plaie, et, le retirant, essaya d'introduire un autre tube. Il n'y réussit pas mieux que précédemment, et, cette fois encore, cet essai infructueux fut suivi par une effroyable quinte de toux et par une copieuse perte de sang. Sur quoi, le Dr Bramann, survenant, prend à son tour la canule et l'introduit sans difficulté. »

On croit rêver. Il n'est pas de famille d'ouvrier, je le répète, où pareil fait pût se produire; à la seconde tentative, sinon à la première, surtout en présence d'un autre médecin, la femme, nécessairement présente, s'interposerait violemment.

En dehors des incidents étroitement relatifs à la maladie et apologétiques de sa propre conduite, on trouve dans la réponse du Dr Mackenzie aux attaques furieuses dont il a été l'objet de la part de ses confrères allemands, peu d'observations à relever, peu de traits caractéristiques, concernant le prince auprès duquel il a vécu si longtemps. Cependant il témoigne et multiplie les preuves de sa bonté, de sa patience, de sa simplicité, de son courage, de l'amour qu'il porte à son peuple et du sentiment très élevé qu'il a de sa mission comme souverain. Ils sont rares, mais il y a çà et là des mots touchants, d'autant plus qu'ils sont prononcés par un homme qui se sait condamné à une mort prochaine. Il est telle page que cette proximité rend singulièrement émouvante; celle, par exemple où, moins de quinze jours avant sa fin, nous le voyons, seul, écoutant, assis dans une salle adjacente et fondant en larmes à l'audition d'hymnes sacrées, chantées admirablement par un chœur de quatre-vingts voix d'hommes; celle encore où il ne peut contenir son émotion en voyant « son armée » pour la première fois depuis son avènement au trône.

Le Dr Morell Mackenzie professe un véritable culte pour la mémoire de Frédéric III et pour la personne de l'impératrice Victoria. Les sentiments du jeune empereur et de son terrible Mentor pour l'une et pour l'autre étant bien connus, on ne sera pas surpris dès lors que le livre du médecin anglais ait été l'objet d'un acte monstrueux d'arbitraire iniquité et que la traduction en soit interdite en Allemagne. E. C.

L'Homme préhistorique, *étudié d'après les monuments et les costumes retrouvés dans les différents pays de l'Europe, suivi d'une Étude sur les mœurs et les costumes des sauvages modernes,* par sir John Lubbock, membre de la Société royale de Londres, président de l'Institut anthropologique. Troisième édition, revue et augmentée, avec 228 gravures dans le texte. Deux vol. in-8° de la *Bibliothèque scientifique internationale.* Paris, Félix Alcan; 1888. — Prix : 12 francs.

On the evidence of the antiquity of man afforded by the physical structure of the somme Valley. C'est le titre d'un travail que sir John Lubbock donnait, il y a trente ans, à la revue anglaise d'histoire natu-

relle. Il y a trente ans, on raillait Boucher de Perthes. Cuvier avait écrit : « Tout porte à croire que l'espèce humaine n'existait point, dans les pays où se découvrent les ossements fossiles, à l'époque des révolutions qui ont enfoui ces os; mais je n'en veux pas conclure que l'homme n'existait point du tout avant cette époque; il pouvait habiter quelques contrées peu étendues, d'où il avait repeuplé la terre après ces événements terribles. » Les disciples ne voulaient admettre aucune des réserves qu'avait semblé faire le Maître, et M. Élie de Beaumont repoussait dédaigneusement l'idée de la coexistence possible de l'homme et du mammouth. Les silex de Menchecourt, de Saint-Acheul, étaient, sans doute, disait ce savant, d'origine romaine, et, pour les dépôts de Moulin-Quignon, ils devaient recouvrir une voie romaine. En Angleterre, comme en France, on se refusait à visiter les gisements. M. Falconer vient à Abbeville, puis à Amiens, et sir John Lubbock, M. Prestwich, sir C. Lyell, d'un côté de la Manche; de l'autre, MM. Gaudry, Pouchet, Isidore-Geoffroy Saint-Hilaire, donnent raison au modeste savant d'Abbeville.

Aujourd'hui, *l'Homme préhistorique* de sir John Lubbock compte quatre éditions anglaises et trois françaises.

A la première page de l'introduction, ces deux phrases : « Quelques écrivains nous ont affirmé que, pour employer les paroles de Palgrave, il nous faut abandonner le passé silencieux : faits ou chronologie, doctrine ou mythologie, en Europe, en Asie, en Afrique ou en Amérique, à Thèbes ou à Palenque, sur la côte de la Lycie ou dans les plaines de Salisbury, ce qui est perdu est perdu, ce qui est passé est passé à jamais. Et d'autres, plus audacieux, ont essayé de reconstruire l'histoire du passé; ils n'ont que trop souvent permis à leur imagination de remplacer les recherches sérieuses, et ils ont employé la plume du romancier bien plus que celle du philosophe. »

De ces deux phrases, la première pourrait être retranchée; personne aujourd'hui qui ne s'intéresse à la préhistoire.

La seconde, par contre, exprime un jugement qui n'est que trop fondé. En notre pays surtout, non pas en dépit de certaines prétentions au titre de philosophe, mais parce qu'on nourrit ces prétentions-là mêmes, on fait de véritables romans.

Chez nous, les savants ne se défendent pas, la plupart, de dogmatiser : ce sont moins des recherches qu'il s'agit, pour eux de faire connaître, qu'une doctrine qu'il importe de faire prévaloir. Et ceux qui acceptent cette doctrine, d'affirmer plus hardiment encore ce qu'on ne devrait tenir que pour supposition peut-être ingénieuse, de soutenir les thèses proposées comme on défend une cause.

Et, venant après eux, les simples vulgarisateurs de faire leur métier de vulgarisateurs, de s'efforcer de satisfaire en même temps qu'à de certaines curiosités, au goût toujours très vif du merveilleux.

Différences d'humeur en Angleterre, — non pas les propagateurs de bonne et de courte foi, et, avec eux, ceux qui s'emploient à des travaux de librairie, il en est en tous pays, — mais les savants se plaisent à informer bien plus qu'à démontrer.

Ce qui fait qu'à quelque parti que l'on appartienne, on ne lit pas sans plaisir et sans profit les études de M. Bain, de M. Huxley, les travaux mêmes de M. Herbert Spencer; et quelque opinion que l'on se soit faite quant à l'origine de l'homme, quant à ses besoins religieux, quant au développement de la civilisation, on aurait tort de négliger les travaux des paléontologistes anglais.

Pour parler de l'*homme préhistorique*, l'œuvre mérite d'être hautement prisée de ceux-là mêmes auprès desquels elle ne saurait faire tout entière et absolument autorité. Dans les chapitres où il est traité de l'emploi du bronze, de la pierre dans l'antiquité, des documents mégalithiques, des pfahlbauten et des kjökenmöddings, des enceintes sacrées et des sépultures de l'Amérique septentrionale, de l'homme des cavernes, un examen critique des divers monuments, et les hypothèses, les inductions, toujours présentées avec les plus expresses réserves. Un chapitre surtout, celui qui a pour titre : *De l'ancienneté de l'homme* (chap. XII, t. II), est remarquable pour qui s'intéresse aux méthodes d'investigation et de raisonnement dans les sciences naturelles.

N'oublions pas de rapporter l'avis de l'éditeur au lecteur : L'ouvrage a été traduit d'après la quatrième édition anglaise; sir John Lubbock a donné de nombreux ajoutés, mettant ainsi son travail au courant des plus récentes découvertes. Ce n'est pas troisième, mais bien cinquième édition que l'on aurait pu dire.

F. G.

The Chroniole of Clemendy; or the history of the IX joyous journeys. In which are contained the amorous inventions and facetious tales of *Master Gervase Perrot*, Gent., now for the first time done into English, by ARTHUR MACHEN, translator of the Heptameron of Margaret of Navarre. Privately printed for the Society of pantagruelists. Carbonnek, MDCCCLXXXVIII. Un vol. petit in-8°.

Je ne sais si la dédicace de ce livre rabelaisien, je veux dire de haulte graisse, adressée au *Right Honourable, Illustrious and Puissant Prince,* Humphrey, duc de Glocester, chevalier de l'ordre très noble de la Jarretière, etc., etc., est une satire barbelée ou l'hommage sérieux d'un humoriste. Le noble duc me semble le mieux situé pour en décider, et là-dessus je m'en rapporte bien à lui. Mais ce que je constate dès les premières pages, sans l'ombre d'un doute, c'est l'esprit, le goût littéraire, la connaissance familière et intime de la langue jusque dans ses sources vives, le renouveau de Renaissance, si je puis dire, qui éclate à chaque ligne dans ce qu'écrit Mr. Arthur Machen.

Des contes en eux-mêmes, je ne sais rien, sinon que, les ayant lus, je les relirai souvent, à petites doses, sans me lasser, comme on visite ces flacons qui contiennent une fine et réconfortante liqueur. Gervase Perrot, de Clemendy, gentleman, seigneur du manoir de Pullcwry, — ce qui, au pays de Galles,

je crois, veut dire « flaque de bière », — et maréchal des pots aux assises de l'Ale, ne m'est, je l'avoue humblement, pas autrement connu. Il me suffit de savoir que, depuis *The Discourse of Ale*, traduit, paraît-il, du latin, jusqu'au dernier conte des neuf joyeuses journées, il se montre franc compère, aussi bon Gaulois qu'Anglais rabelaisien peut l'être, gai à miracle, spirituel à plaisir, fécond en histoires réjouissantes où les personnages n'échappent au ridicule que par l'amour comme le peuvent désirer et faire des créatures en chair et en os, différentes de sexes et de natures semblables; en un mot, tel que nous connaissons les conteurs d'Italie et de France : Boccace, Marguerite, le seigneur des Accords, Camille Blessebois, l'Arétin, Béroalde de Verville, le Pogge, La Fontaine, et tant d'autres, au premier rang desquels le traducteur anglais de Marguerite de Navarre et de la *Chronique de Clemendy* est désormais sûr de sa place.

Le volume est imprimé avec un grand luxe et une perfection typographique presque absolue; il est orné d'une photogravure très alléchante et n'a été tiré qu'à deux cent cinquante exemplaires numérotés. Nous avons lieu de croire que *le Livre* a été le seul ou presque le seul journal à recevoir ce curieux, savant et charmant ouvrage. Nous en remercions vivement l'auteur et l'éditeur.

Une femme jalouse, roman moderne, par Amédée Pigeon. Paris, Librairie illustrée. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Une femme jalouse est l'histoire d'un musicien qui ne vit que pour son art, et dont la jeunesse s'est passée au milieu de difficultés de toutes sortes. Vers l'âge de trente ans, il s'éprend d'une femme dont l'amour tyrannique se manifeste par des plaintes sans sujet, des reproches, des larmes. L'artiste essaye de ramener sa maîtresse à un sentiment plus raisonnable de la vie, mais en vain, et tous deux souffrent d'autant plus l'un par l'autre qu'ils s'aiment davantage. L'odieux de cette situation, trop fréquente, s'accroît encore ici de la torture particulière à l'artiste, qui se voit de plus en plus perdu pour l'art, sans trouver dans l'amour auquel il le sacrifie autre chose que de triviales et écœurantes douleurs. Mais il est faible, tout en étant ardent, et il aime cette femme qui, lorsqu'elle est morte entre ses bras, l'attire par delà la mort jusqu'à le faire se suicider sur sa tombe.

L'étude de mœurs est fouillée, bien vue, prise sur le vif; elle est rendue avec une intensité d'émotion sobre et puissante, et le roman est de ceux qui laissent une impression durable après qu'on les a lus.

Amour mondain; amour mystique, par H. de la Ferrière. Paris, Calmann Lévy, 1888. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

M. H. de la Ferrière, comme il l'a prouvé dans ses ouvrages intitulés *Projets de mariage de la reine Élisabeth* et *Trois amoureuses au* XVIe *siècle*, est un des plus délicats et des mieux informés historiens parmi ceux qui se sont consacrés aux femmes. Les deux monographies placées en tête du nouveau volume, *Jeanne de Piennes* et *la Jeunesse de Henri III*, sont comme le parachèvement des études sur les femmes de la cour des Valois, si bien commencées dans les *Trois amoureuses*. Jamais siècle n'a mieux justifié, par sa galanterie élégante, raffinée et corrompue, le titre choisi par l'auteur : *Amour mondain*.

A l'amour mondain, M. H. de la Ferrière oppose, en manière de contraste, l'*Amour mystique*. Il en a trouvé pour type Anne de la Boderie, qui sut immoler sans une plainte son propre bonheur pour ne pas détourner de sa voie le fanatique qu'elle s'était donné pour époux, et qui éleva ainsi, en plein XVIIe siècle, l'amour conjugal à la hauteur de la légende. Cette dernière étude, en outre du charme dont le talent de M. de la Ferrière revêt tout ce qu'il raconte, présente à la plupart des lecteurs l'attrait de l'inconnu. Parfaitement authentique et scrupuleusement exact dans tous ses détails, cet épisode de la vie de province il y a deux cents ans est une véritable trouvaille, comme il n'appartient d'en faire qu'aux érudits enthousiastes et amoureux de l'érudition.

La Nature des dieux. Études de mythologie gréco-latine, par Charles Ploix. Paris, E. Bouillon et E. Vieweg, 1888. Un vol. in-8°. — Prix : 10 fr.

Tout est toujours à recommencer; sans quoi, il y a longtemps que tout serait fini. Trouvant surannés les systèmes anthropomorphiques, historiques, solaires, naturalistes, idéalistes, symboliques, anthropologiques, philologiques et d'autres encore par lesquels des savants de tous les ordres ont expliqué la mythologie de l'antiquité grecque et latine, M. Charles Ploix a entrepris un nouveau voyage d'exploration à travers les mythes du polythéisme. Il en est revenu avec une conviction et une espérance : la conviction, c'est qu'il rapporte « l'explication définitive de l'origine des dieux chez les peuples gréco-italiques, et, par conséquent, aussi chez toutes les nations qui parlent une langue aryenne, puisque les Grecs et les Latins ont emprunté leurs langues et leurs idées aux Aryens ». L'espérance, c'est que « la même explication convient également aux autres races, car la marche de l'intelligence humaine, sauf en ce qui concerne la rapidité, a dû être partout la même ». A voir les différences profondes et pour ainsi dire congénitales qui se manifestent, même de nos jours, dans le travail cérébral des divers peuples, je me sens porté à mettre en doute l'identité de cette marche intellectuelle du genre humain.

Quoi qu'il en soit, la conclusion à laquelle arrive M. Charles Ploix, après une enquête dont il faut admirer sans réserve la science et la conscience, c'est que « la religion de nos ancêtres est la religion de la lumière ».

Mais les dieux « ne personnifient pas les astres; ils personnifient les aspects lumineux du ciel. Zeus est le grand jour, Poséidon est le jour couvert; tous les

autres personnifient le crépuscule ». L'explication est étayée d'un appareil imposant, j'allais dire redoutable, d'érudition dissertante et argumentatrice, et, après tout, elle en vaut une autre. Je crains cependant que beaucoup de lecteurs, que ces questions intéressent, ne trouvent, dans le livre de M. Charles Ploix, au lieu du grand jour de Zeus, que les lueurs incertaines où flotte et s'efface la multitude des dieux crépusculaires. B.-H. G.

Dans l'oratoire, par JEAN LORRAIN. Paris, C. Dalou, 1888. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Il ne s'agit point de la congrégation des Oratoriens; d'autres se chargent, en ce moment, d'étudier ces pères comme orateurs, historiens et éducateurs. M. Jean Lorrain nous introduit, avec des allures de mousquetaire, dans un autre oratoire, dans « ce boudoir psychique, où la femme catholique est en coquetterie réglée avec Dieu... où le Christ prend de languides attitudes d'Adonis syrien, et la dévote, des prosternements aspirants de prêtresse », et il nous y présente, entre autres, Michelet, les Borgia, les Valois, La Vallière, Louis XV, la Brinvilliers, Voltaire, Talleyrand, Octave Feuillet, Paul Bourget, feu Caro, Jules Lemaître, Paul Verlaine, Catulle Mendès, Renan, Joséphin Péladan, Pierre Loti, sainte Thérèse, Mlle Rachilde, et Barbey d'Aurevilly, sans compter Héloïse et Abélard. Ce petit livre, où la critique littéraire et sociale s'attaque à belles dents aux dernières floraisons du romantisme et aux végétations suspectes ou invraisemblables de ce qu'on appelle l'école décadente, est endiablé et enragé d'esprit. Il faut être initié pour le comprendre; il est écrit pour le boulevard, les salons parisiens et les bureaux de rédaction. Partout ailleurs, on risque fort d'en manquer le sens et de n'en point sentir le montant ni le mordant. Tel qu'il est, d'ailleurs, il sacrifie aux dieux qu'il blasphème; plus d'une fois l'auteur a dû s'agenouiller dans l'oratoire dont il connaît si bien les coussins et les têtes qui s'y posent, et sa langue s'affile souvent en une jolie pointe de *décadisme* subtil et discret.

B.-H.-G.

BIBLIOGRAPHIE — MONOGRAPHIE

— Singularités — Compilations — Curiosités littéraires —

La Fédération parisienne du 14 juillet 1790. *Essai bibliographique*, par MAURICE TOURNEUX. Paris, Charavay frères, 4, rue de Furstenberg, 1887, grand in-8° de 23 pages, tiré à petit nombre.

M. Maurice Tourneux, à qui l'on doit déjà tant de travaux intéressants, prépare, on le sait, un ouvrage d'une importance capitale, *la Bibliographie de la Révolution française à Paris,* publié sous les auspices du conseil municipal. Nul plus que l'érudit bibliographe n'était à même d'entreprendre et de mener à bonne fin une si lourde tâche; rien ne le démontre mieux que la charmante plaquette qu'il a fait paraître à titre de spécimen. Il semble, en effet, bien difficile d'être plus consciencieux et plus exact que M. Maurice Tourneux : il ne s'est point borné à décrire avec la plus scrupuleuse fidélité les cent cinquante articles groupés chronologiquement dans son Essai; il a pris la peine de tout lire et il a indiqué, dans une sobre analyse, l'esprit et le contenu de celles de ces productions plus ou moins fastidieuses dont le titre ne suffit pas à faire connaître le caractère. On peut juger, d'après cet extrait, de ce que sera l'ensemble de son travail et des développements qu'il comportera : ainsi, sur la seule journée du 14 juillet 1790, l'auteur a réuni cent cinquante productions, et pourtant, comme il a soin de nous en prévenir, il n'a fait figurer dans cet essai, ni les histoires générales, ni les mémoires particuliers où il est question de la Fédération, ni la plupart des poésies, — en général fort médiocres, — inspirées par la circonstance. Cette énumération, qui l'eût entraîné trop loin, trouvera sa place dans le travail définitif. Toute restreinte qu'elle est, cette étude abrégée offre un grand intérêt et fait bien augurer de l'œuvre de M. Maurice Tourneux, dont le premier volume doit prochainement paraître.

BEAUX-ARTS

L'Ami des Monuments.

Nous sommes en retard pour parler de cette jeune Revue, fondée avec tant d'intelligence et dirigée avec tant de goût par M. Charles Normand. Mais, après tantôt deux ans d'existence, l'expression des espérances que nous aurions pu manifester au début se sera heureusement changée en affirmation d'une réalité constatée. Cette Revue est l'organe du Comité des Monuments français. La Revue est-elle la conséquence du Comité ou sa raison d'être? question inutile, tant les deux choses sont intimement liées. Dans tous les cas, c'est une association de délicats et les sociétaires-abonnés forment une des plus coquettes réunions d'amateurs et d'artistes qui se puisse voir. C'est comme un livre d'or de l'art français, et, pour les vingt francs qu'il en coûte, il y a honneur à en faire partie.

L'œuvre a été fondée pour défendre les merveilles d'art qui font l'ornement de notre patrie. Pour couvrir le sol français, elles n'en sont pas moins exposées à de fréquents dangers et l'ignorance des individus est souvent moins à craindre pour elles que la bêtise de certaines municipalités. Sous la rubrique « Vandalisme », *l'Ami des Monuments* signale et signalera bien des faits qui, sans lui, resteraient dans l'oubli. Il permettra à la grande presse de s'en emparer et de les défendre.

Cette curieuse Revue consacre ses articles, généralement mieux nourris en faits qu'inutilement allongés en dissertations, à toute question artistique qui se pose comme opportune, mais de préférence dans l'ordre monumental et toujours, c'est là sa caractéristique, à ce qui présente un caractère inédit et original. Les illustrations, très nombreuses, sont traitées avec le plus vif souci de la perfection. Nous ne pouvons tout citer parmi les notices parues; mentionnons toutefois la restauration du château de Bourbon-l'Archambault, par M. Gélis-Didot, pleine de saveur et d'intérêt.

SCIENCES

— Philosophie — Morale —

Le Monde comme volonté et comme représentation, par Arthur Schopenhauer, traduit en français par A. Burdeau, ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé de philosophie. Tome Ier. Un vol. in-8° de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. Paris, 1888, Félix Alcan. — Prix : 7 fr. 50.

Nous possédions déjà, depuis deux ans, une traduction française de l'œuvre capitale de Schopenhauer, et cette traduction, due à qui nous avait traduit précédemment le dernier écrit du maître et son premier travail philosophique, *les Aphorismes*, et la thèse de 1813, *De la quadruple racine*, avait été justement appréciée. Il en a été parlé ici même au moment qu'elle fut publiée. Voici que, pour la seconde fois, on nous traduit *le Monde comme volonté et comme représentation*. Cette traduction nouvelle est plus précieuse encore que la première. Elle nous semble serrer le texte de plus près, rendre mieux le style du philosophe, nourri, on le sait, des œuvres de nos auteurs du XVIIIe siècle; elle est plus complète aussi.

Ce tome Ier renferme l'œuvre primitive et telle qu'elle parut, à Leipzig, en 1819. Les tomes deuxième et troisième, encore en préparation, comprendront les *appendices* donnés quelque trente ans plus tard.

De la doctrine de Schopenhauer, nous ne dirons pas ce que l'on en connaît le mieux, mais ce que l'on en connaît le moins mal, c'est avec les grandes lignes de la morale, la thèse de l'anéantissement. La compassion est, par le maître, érigée en une sorte de devoir; son éthique, il l'a assise sur un fondement tout pessimiste; et son éthique et, surtout, son pessimisme, voilà ce que nombre de jeunes lettrés ont entendu, accepté. Comment les peuvent-ils concilier avec le matérialisme un peu naïf dont ils font, d'autre part, profession? Comment? mais ils n'en savent rien et ne se soucient guère, au vrai, d'une conciliation.

Il faudrait admettre qu'elle est pour eux sans grand intérêt, la réponse à cette question : Qu'est-ce que le monde? et que des plus intéressantes, par contre, est la réponse de cet autre problème : Comment vivre? Ils se préoccuperaient alors, pour employer d'autres expressions, bien plus d'une critique de la raison pratique que d'une critique de la raison pure. Mais ils

© 2007 Livre « Editions » des bibliothèques du monde » — Editions Arvin Channel

ne sont nullement philosophes, bien qu'ils se plaisent à prendre ce titre.

La vérité, c'est qu'ils nourrissent des ambitions très personnelles, c'est qu'ils ont hâte de les satisfaire, c'est que, n'y parvenant pas tout de suite, ils sont malheureux et souffrent : ils se croyaient venus au jour dans un monde trop vieux, ils étaient des délicats que rien ne saurait satisfaire ; mais une doctrine pessimiste leur est apportée de l'étranger, une philosophie à la fois allemande et à la fois très vieille, étant bouddhiste ; voilà bien pour couvrir leurs plaintes égoïstes, pour leur dissimuler à eux-mêmes leur énervement, et leur prêter, au jugement d'autrui, — première satisfaction, — un mérite intellectuel.

Nous sommes sévère, mais vraiment nous avons regret de voir Schopenhauer surtout célébré par ceux qui l'ignorent le plus. « Le monde est ma représentation », dit le philosophe ; son idéalisme si différent de Descartes, de celui de Berkeley, de celui de Kent, qui en connaît ? Pour le philosophe, comme l'a dit et montré M. Ribot, un monde idéal, c'est la représentation, la connaissance, puis le monde réel, qui est la volonté ; cette philosophie de la volonté, si originale, si puissante, qui en connaît encore ? Des maîtres exercés, ont, dans de remarquables articles de revue, analysé, critiqué, les quatres thèses de l'ouvrage : l'intelligence soumise au principe de la raison suffisante et produisant, comme telle, le monde des phénomènes ; la volonté, principe dernier auquel tout se ramène ; l'intelligence, indépendante du principe de la raison suffisante et donnant lieu à la production esthétique ; la volonté, fondement d'une morale bouddhiste. Ces articles ont été peu lus. On n'a apporté d'attention qu'aux extraits des *Fragments et pensées*, qu'aux passages des *Parerga und paralipomena* rapportés dans une feuille ou l'autre.

M. Burdeau nous donne une traduction d'une grande exactitude, une traduction qui semble l'ouvrage original que pourrait écrire un Français à l'esprit très fin ; et le traducteur de l'*Alternative*, de Clay, a, pour permettre au lecteur de se reconnaître, de retrouver le plan qu'avait bien dû se tracer pour lui-même le philosophe, dressé une table des matières très complète. Nous espérons que Schopenhauer, grâce à cette traduction, sera, chez nous, demain, moins inconnu qu'il ne l'est en somme, en dépit du grand renom dont il jouit.

La Vie et l'âme, par Emile Ferrière. Un vol. in-16 ; Paris, 1888, Félix Alcan. — Prix : 4 fr. 50.

Le but de ce livre, écrit M. Ferrière, est de tendre à la solution du plus haut problème de la philosophie, à savoir celui de la substance, et ce livre n'est rien qu'un résumé de nos connaissances positives touchant *la Vie et l'Ame*. « Aussi le lecteur, à qui le seul nom de métaphysique ferait hérisser les crins, peut se rassurer : il n'y a pas dans tout le volume un seul argument *à priori*, un seul terme transcendantal ; partout règnent en souveraines la physiologie, la physique et la chimie, ainsi que le langage qui convient à la science, c'est-à-dire le langage qui n'a d'autre souci que celui de la clarté, de la précision et de la sobriété. »

M. Ferrière ne nous trompe pas sur un point ; le langage dont il use, scientifique ou non, est très simple. C'est parce que son esprit est très simple aussi. Écoutons-le parler. Après avoir distingué plusieurs monismes et rejeté celui pour lequel la matière est la substance, la force en étant la propriété, cet autre pour lequel la force est la substance, la matière en étant un état éventuel, il veut montrer comme acceptable, en somme, et son système unitaire, à lui, celui de la substance unique se manifestant à l'esprit humain sous deux aspects : la matière et l'énergie, — le mot *énergie* pour remplacer le mot force, qu'ont « défloré les métaphysiciens », — et il dit : « En tant que nous considérons le père et la mère de Paul, nous appelons celui-ci : *le fils ;* en tant que nous considérons la femme que Paul a prise en mariage, nous appelons Paul : *l'époux ;* en tant que nous considérons les enfants qu'il a eus de sa femme, nous l'appelons : *le père*. Ces trois expressions, *le fils, l'époux, le père*, ne désignent pas trois Paul, trois substances différentes, mais un seul Paul, une seule substance, laquelle prend ses noms divers selon le point de vue sous lequel on le considère... » Dépasser Büchner et demeurer inconnu, ou à peu près, du grand public ! Vraiment nous nous étonnons que M. Ferrière ne jouisse pas d'une autorité plus communément acceptée.

Pas de terme transcendantal ! Il faudrait s'entendre. Nous savons que sont très usuels les mots qui, par exemple, figurent sur la couverture ; mais le fréquent usage qu'on fait d'une expression n'implique rien quant à la portée possible de cette expression. Chacun offre des mots en expression de ses pensées à soi, et chacun reçoit des mots au moyen desquels il recueille telles pensées qu'il peut, d'où, entre les mots de monnaie courante pris avec leur valeur d'échange et l'ouverture de la plupart des intelligences, un certain rapport. M. Ferrière aurait-il pensé à ce rapport-là ? Pas de terme transcendantal, cela voudrait dire : pas de terme qui puisse appeler, suivant lui, l'idée de quelque chose de transcendant.

M. Ferrière ne fait pas de métaphysique, — que les crins s'abaissent, — il fait de la science. Il fait de la science et il résout les problèmes de la métaphysique. Qu'une personne de l'aimable société veuille bien lui confier un chapeau, un mouchoir. Voici un mouchoir ; c'est bien. Voyez ce mouchoir ; il ne contient, il n'enveloppe rien. Pas d'arguments à *priori*. Soufflez, je vous prie. Voilà la solution si longtemps cherchée par les métaphysiciens, ces jongleurs de mots, comme on sait ; voilà le mot, ou les quatre mots de l'énigme : *Unité de la vie chez les animaux et les végétaux ; l'âme fonction du cerveau ; la vie, ou énergie vitale, second mode général de l'énergie universelle ; l'âme, mode particulier de l'énergie vitale.*

M. Ferrière aura l'honneur prochainement de résoudre scientifiquement ces deux non moins hautes questions de la métaphysique ; première question : la cause première est-elle immanente au monde ;

c'est-à-dire ne fait-elle qu'un avec lui; en d'autres termes, la substance est-elle unique? Seconde question : la cause première est-elle transcendante au monde; c'est-à-dire est-elle distincte du monde et supérieure à lui; en d'autres termes, y a-t-il deux substances ?

La Morale de Socrate, par Mme Jules Favre (née Velters). Un vol. in-16. Paris, Félix Alcan, 1888. — Prix : 3 fr. 50.

La doctrine de Socrate, d'après Zeller, et la doctrine de Socrate, d'après Mme Jules Favre, sont deux doctrines assez peu semblables. Zeller qui a analysé, interprété, a pu errer, quant à un point, quant à un autre. Mme Jules Favre, qui s'est contentée pourtant de rapporter des extraits de Xénophon, de Platon, nous donne un Socrate trop jeune de cinq siècles, sinon de dix-huit, un Socrate chrétien, un Socrate qui n'aurait pas seulement vécu après Jésus, après saint Paul, qui aurait encore eu l'heur d'approcher Luther ou Calvin.

Mais il faut prendre l'ouvrage comme un ouvrage d'édification : les extraits sont distribués sous ces titres : Dieu, Providence de Dieu, devoirs envers Dieu; l'Ame, immortalité de l'âme, devoirs de respecter son âme, d'élever son intelligence, de fortifier sa volonté, de dominer sa sensibilité; de respecter l'âme en autrui : devoir de justice, d'indulgence, devoir de commander par l'exemple. Nous aimons cet ouvrage encore. S'il fera mal connaître Socrate aux jeunes filles, il les forcera à la pratique du devoir, la vraie sagesse selon Socrate.

F. G.

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

Principes de politique, par Gaston Bergeret. Paris, Decaux. — Prix : 7 fr. 50.

Il est surprenant, au milieu du désordre et de la légèreté du monde actuel, qu'il se trouve encore des hommes pour écrire de pareils ouvrages. Il leur faut une sérénité d'esprit, un fonds accumulé d'études et d'observations, enfin une liberté de pensée qui étonnent aujourd'hui comme des qualités d'un autre âge. M. Bergeret les possède cependant et c'est un rare éloge. Mais, comme la critique ne perd pas ses droits, elle doit dire qu'il a contracté un défaut en gagnant toutes ces vertus : il est sceptique. Le scepticisme en politique est la pire des choses parce qu'il frappe de stérilité les pensées nées généreuses et qui se refroidissent à son contact et les actes qui seraient productifs s'il les laissait aller jusqu'au bout.

Secrétaire-rédacteur à la Chambre des députés, M. Bergeret y coudoie depuis longtemps les hommes parlementaires; il les a pesés. La médiocrité de la moyenne l'a empêché de remarquer les bons. Il enregistre leurs discours et, à analyser tant de choses creuses, il a été porté à penser que tout n'était que bruit et illusion dans ces paroles vaines; là aussi il ne s'est pas assez rappelé que, pour être rares, il n'en est pas moins passé quelquefois sur sa tête des souffles éloquents et vivaces. Son scepticisme s'explique, mais je ne l'excuse pas. Il est inutile de parler des principes de la politique pour aboutir à dire qu'il n'y en a pas. Voici la conclusion de l'ouvrage : « Peut-être la vérité est-elle que toutes les institutions et tous les gouvernements se valent, que dans la société comme dans la nature tout ce qui est doit être et que, dans ce qu'on appelle progrès et décadence, il faut voir seulement des transformations nécessaires à l'état social, intéressantes pour les points qu'elles atteignent dans le temps et dans l'espace, mais finalement indifférentes à l'ensemble de la vie humaine. » C'est l'éternel *peut-être*, c'est le moderne *à quoi bon*, c'est de la philosophie de décadence. Je veux aller à Rome, je crois en Rome; si votre livre est fait pour me dire que tous les chemins y mènent, ou qu'aucun n'y va, votre livre ne me convient pas.

Cette critique formulée, et formulée dans toute sa force, il faut rendre au livre de M. Bergeret les éloges qu'il mérite du reste. A chaque paragraphe de ces 400 pages éclatent des formules de philosophie sociale, frappées au meilleur coin. Les problèmes ne sont pas résolus, nous l'avons dit; mais ils sont posés avec une sûreté et une élégance de main admirables. C'est un régal de gourmet que ce style délié et clair trouvant le mot propre pour les idées les plus abstraites. On est agréablement surpris de rencontrer dans ce terrain aride des phrases charmantes qui fleurissent sans effort. On dirait de l'ouvrage qu'il a été écrit à la fin du XVIIIe siècle, peu de temps avant la Révolution, par un philosophe de la Cour.

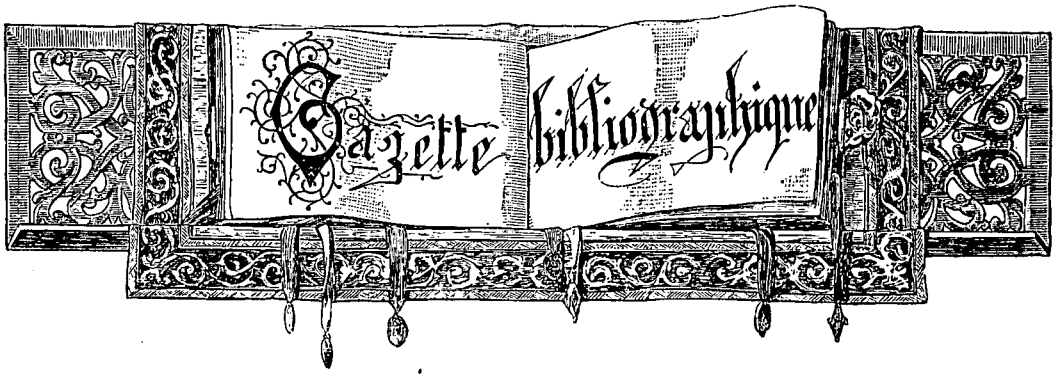

Sommaire. — Bibliothèques publiques et privées, françaises et étrangères. — Publications nouvelles (*Bibliographie du mois. — Ouvrages signalés de l'étranger*). — Publications annoncées ou en préparation, tant en France qu'en Europe. — Nouvelles littéraires diverses : *Miscellanées.* — Nécrologie *des hommes de lettres et de science récemment décédés.* — Documents bibliographiques du mois : *Sommaire des périodiques français. — Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne.*

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

Avis. — Le secrétaire de la rédaction du *Livre* recevra avec reconnaissance tous les renseignements que messieurs les conservateurs et bibliothécaires de France et de l'étranger voudront bien lui faire parvenir, et il en sera scrupuleusement tenu compte dans cette partie de *la Gazette bibliographique.*

FRANCE

Bibliothèque nationale. — Le *Bulletin du Bibliophile* (août-septembre), qui veut bien nous emprunter plusieurs documents et renseignements qu'il juge intéressants pour ses lecteurs, consacre à la Bibliothèque nationale un article où il se plaint de l'exiguïté du budget, qui force à « laisser de véritables trésors bibliographiques aller enrichir les collections particulières », — ou étrangères, aurait-il pu ajouter. Il résume ainsi les *desiderata* de notre grand établissement national.

« Les amis des livres ne demandent pas seulement que le nombre des employés chargés de communiquer les ouvrages aux travailleurs soient plus nombreux, afin que ceux-ci ne perdent pas un temps précieux à attendre leur tour; ils demandent aussi que les crédits alloués à la Bibliothèque nationale permettent l'entretien et la conservation de quantité d'ouvrages que le défaut d'argent oblige à laisser à l'état de brochures, ou *même de paquets;* il y a ainsi une masse de publications très intéressantes qui, faute d'une reliure convenable, se détériorent rapidement. Les richesses enfouies dans la Bibliothèque sont incalculables et méritent bien le léger sacrifice que nous demandons avec tous ceux qui veulent qu'elle garde le premier rang parmi les collections de ce genre amassées dans les autres capitales. »

Le chroniqueur de *la Paix* (20 octobre), stimulé par l'article de M. E. Cère, que nous signalions le mois dernier, dans *la Nouvelle Revue*, ne se contente pas à si bon marché, et nous ne saurions lui donner tort. Outre la confection de catalogues complets et accessibles et une plus grande rapidité dans le service, il réclame la prolongation des heures de travail avec la lumière électrique; l'ouverture de la Bibliothèque le dimanche, un meilleur choix et de nombreuses additions dans les livres mis à la libre disposition des lecteurs, la suppression absolue des prêts, sauf à établir une bibliothèque spéciale de prêts avec les exemplaires en triple et en quadruple. — *Amen!*

Bibliothèque de l'Arsenal. — Le poète Henri de Bornier a été récemment nommé administrateur de la Bibliothèque de l'Arsenal.

La bibliothèque de Victor Cousin à la Sorbonne. — *La République française* (28 octobre) appelle avec raison l'attention des hommes d'étude sur cette riche collection, dont le public lettré ne connaît guère l'existence, et qui contient, outre une foule d'éditions rares et curieuses des auteurs classiques, presque tous les livres de quelque importance publiés depuis quatre siècles sur la philosophie et sur l'histoire, soit dans notre pays, soit chez nos voisins. Ces 16,000 volumes, sans compter les œuvres d'art et les recueils d'autographes précieux et de gravures historiques, légués à l'État par Cousin, sont installés à la Sorbonne, dans les appartements mêmes qu'occupait leur possesseur. Sauf le temps des vacances, elle est ouverte tous les mardis et vendredis, de dix heures à trois heures. On y est reçu sur autorisation du vice-recteur de l'Académie de Paris, ou du bibliothécaire, M. Barthélemy Saint-Hilaire.

Deux jours sur sept, ce n'est pas beaucoup pour les gens qui veulent travailler. Nous croyons savoir

que, lorsqu'on est connu dans la maison, on jouit de plus grandes facilités. Mais il faut s'y faire connaître.

Les archives de l'ancienne Faculté de médecine. — On lit dans le *Bulletin du Bibliophile* (août-septembre) : « Il existe dans les archives de la Faculté de médecine de Paris une précieuse collection, formant 24 gros volumes in-folio, écrits en latin, de la main des 194 doyens qui se succédèrent à la tête de la corporation, depuis 1395 jusqu'à la Révolution. Ces registres, dits *Commentaires*, contiennent l'histoire vivante et journalière de l'ancienne Faculté. Chaque doyen y consignait les actes principaux de son administration biennale : séances d'élections, actes de la Faculté, ses rapports avec l'État, l'Église, l'Université, les chirurgiens (si méprisés des médecins dans ce temps-là), etc.

« M. le docteur Corlieu, bibliothécaire adjoint de la Faculté de médecine, a tiré un excellent parti de ce dépôt de documents dans son livre sur l'*Ancienne Faculté*, publié chez Delahaye et Lecrosnier en 1877. Mais il y reste encore bien des découvertes intéressantes à faire. »

Une collection bizarre. — Un original qui, depuis trente-cinq ans, s'occupait de réunir des journaux, vieux et récents, en laisse 5,100 exemplaires, pour la plupart anciens, représentant 800 publications différentes. Les héritiers se proposent de donner à une bibliothèque publique cette collection, peu précieuse dans son ensemble, mais dont certaines parties peuvent servir à compléter des séries qu'il est si rare de trouver sans lacunes, même dans nos plus grands dépôts.

ÉTRANGER

Allemagne. — *Le catalogue de la Bibliothèque de l'Université, à Halle.* — Le Dr O. Hartwig, directeur de la bibliothèque de l'Université, à Halle, vient de publier un volume où il rend compte des efforts qu'il a fallu faire pour arriver à la rédaction du catalogue, classé par sujets, de la bibliothèque qu'il dirige. Elle contient 250,000 volumes. Le catalogue a été commencé en 1879 et, depuis cette époque, dix employés spécialistes y ont régulièrement travaillé. Quel temps et combien d'employés faudrait-il pour dresser le catalogue de notre Bibliothèque nationale? — Je ne sais; mais ce ne serait ni du temps ni de l'argent perdu.

Angleterre. — *Le personnel du British Museum.* — Le changement de directeur, que nous avons annoncé il y a quelque temps, devait produire un mouvement au *British Museum*. Mr. E. J. L. Scott, conservateur adjoint du département des manuscrits, a été nommé conservateur. On doit à M. Scott une traduction des *Églogues de Virgile* en vers anglais (1884), une édition de l'*Eikôn Basilikè* (1880), les *Records of the Grammar School of Harrow-on-the Hill*, et une édition des *Praelectiones Anatomiae*, de Harvey (1886). Il a pour successeur, comme conservateur adjoint, Mr. G.-F. Warner, auteur d'un catalogue des manuscrits de Dulwich College (1881), et de plusieurs éditions savantes pour la « Camden Society » et pour le « Roxburghe Club. »

Nouvelles acquisitions du British Museum. — Le *British Museum* vient d'acquérir toute une série de livres ayant appartenu à l'ancien roi de Westphalie, Jérôme Bonaparte, et à son fils le prince Napoléon. Ces volumes, qui ont échappé à l'incendie, en portent néanmoins les traces; sauvés du Palais Royal, ils furent envoyés à Prangins et vendus à un libraire de Genève, de qui les tient le grand musée anglais. Une partie de ces livres porte, sur le plat de la couverture, l'initiale J surmontée d'une couronne; d'autres, un J et un C entrelacés, initiales du roi Jérôme et de la reine Catherine, née princesse de Wurtemberg. Les ouvrages acquis par le prince Napoléon, pour sa propre bibliothèque, sont d'abord frappés d'un fer qui les désigne comme appartenant au citoyen Jérôme Napoléon Bonaparte; cette indication est remplacée, après le rétablissement de l'Empire, par un grand N surmonté d'une tête d'aigle. Parfois même cette dernière marque a été apposée au-dessus de l'ancienne marque du citoyen républicain.

La munificence du pape et les bibliothèques anglaises. — Le *British Museum*, la Bibliothèque d'Oxford et l'Université de Cambridge viennent de recevoir de Léon XIII de précieux cadeaux. C'est toute une série de reproductions des manuscrits des plus anciens de la Bibliothèque du Vatican. Parmi ces reproductions figurent celles du codex éthiopien envoyé à Léon XIII par le roi Menelik, du Choa, et celle du célèbre manuscrit des Évangiles, blasonné d'or et d'argent sur fond de pourpre.

Échelles du Levant. — *Une bibliothèque à l'hôpital.* — Il y avait une bibliothèque publique anglaise à Smyrne. Elle avait été fondée vers 1863 par la réunion des bibliothèques de l'Institution de Smyrne, de la Factorerie d'Alep, laquelle datait de deux siècles, et des Chapelains de Smyrne. Depuis longtemps, les livres moisissaient dans une des salles de l'hôpital anglais. L'*Athenæum* nous apprend que les autorités ont donné l'ordre de supprimer définitivement cette bibliothèque. Il ne dit pas ce que deviendront les livres qui ont survécu à la pourriture et aux dilapidations.

Italie. — *La bibliothèque dramatique Lucchesi-Palli.* — Le prince de Lucchesi-Palli a légué au ministère de l'instruction publique de son pays une bibliothèque spéciale d'ouvrages dramatiques composée de plus de 4,000 volumes, avec dotation pour les honoraires d'un bibliothécaire et d'un garçon de salle.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— PARIS — PROVINCE — ÉTRANGER —

Avis. — Le secrétaire de la rédaction prie MM. les directeurs de revues, éditeurs et libraires, de vouloir bien lui adresser les informations qu'ils désirent porter à la connaissance du public, touchant les publications nouvelles, les ouvrages en préparation, les articles littéraires ou bibliographiques parus ou à paraître, les catalogues, ventes, etc., tant en France qu'à l'étranger.

FRANCE

Collection Guillaume. — M. Édouard Guillaume, l'éditeur artistique de *Tartarin sur les Alpes*, et de *Madame Chrysanthème*, vient d'inaugurer une collection de grand luxe par une nouvelle édition de ce dernier ouvrage. Nous empruntons à M. Philippe Gille, du *Figaro*, les détails suivants sur cette série et sur le volume qui en est la tête.

La collection Guillaume sera composée de petits volumes in-8°, de ce format que nos pères affectionnaient à cause de son aspect intime et de sa légèreté. Le papier, semblable à la fine batiste, est d'un blanc très doux; par un procédé nouveau, ce papier a conservé son grain, sa « fleur »; pas de glaçage, ni avant ni après l'impression, et cependant nul foulage apparent du texte dont le caractère elzévirien ressort avec pureté, encadrant des gravures dues à nos premiers artistes.

Ainsi deux cents compositions de MM. Myrbach et Rossi viennent apporter leur concours de charme à l'ensemble du premier volume, dont la reliure mérite une mention spéciale.

Cette reliure, véritable innovation, est décorée par un bas-relief de Falguière représentant une gracieuse Japonaise; ce bas-relief est incrusté dans la pâte du vélin de la reliure, laquelle, doublée de satin, porte un titre à lettres et fleurons d'or. La *Esmeralda*, qui figurera en tête de *Notre-Dame de Paris*, est aussi un chef-d'œuvre d'élégance digne du célèbre statuaire.

Dans les couvertures des douze premiers exemplaires du livre de Pierre Loti seront enchâssés des émaux de Deck, signés par le peintre Ankor. Le premier d'entre eux est encadré par une branche de chrysanthème en or massif, ciselé par Froment-Meurice. Cet exemplaire coûtera 3,000 francs. Le total du tirage sera de mille exemplaires; les douze reliés avec émaux vaudront 600 francs chacun; ceux qui seront reliés et ornés du bas-relief de Falguière, au nombre de quatre-vingt-sept, 100 francs, et les autres, brochés, avec le même bas-relief sur vélin, coûteront 40 francs.

Le deuxième volume de la collection, *Notre-Dame de Paris*, doit paraître au moment où nous mettons sous presse.

Où est le bonheur? — Sous ce titre, — question à laquelle il ne se flatte pas d'avoir répondu pour tous les cas et pour tous les cœurs, — un auteur anonyme, à qui nous souhaitons bien cordialement le succès, vient d'ajouter un volume à la série des essais de morale familière, humoristique et pratique qu'il publie depuis deux ans à la Librairie illustrée (7, rue du Croissant : 3 fr. 50 fr. le vol.). Les quatre volumes précédents sont intitulés : *Doit-on se marier? — Comment élever nos enfants? — Que feront nos garçons?* et *Que faire de nos filles?*

Un extrait de la Revue rétrospective. — Nous avons signalé, à mesure de leur publication dans la si intéressante et si intelligemment conduite *Revue rétrospective*, les *Souvenirs inédits de François Hennequin, prisonnier à la Bastille de 1675 à 1677*. On en a fait un tirage à part, habillé d'une couverture élégamment archaïque, orné d'une vue de la Bastille, et qui se vend 1 fr. 25 aux bureaux de la Revue, 55, rue de Rivoli. Cette relation, communiquée par M. J. Favier, conservateur de la bibliothèque de Nancy, est d'un intérêt capital pour l'histoire de la Bastille, où le baron François Hennequin, seigneur de Pulnoy, mêlé, pendant cinquante ans, à toutes les affaires de la Lorraine, fut détenu trente-deux mois, probablement pour s'être intéressé, plus qu'il ne plaisait au roi de France, à l'amour que la grande-duchesse de Toscane, Marguerite-Louise d'Orléans, avait conçu pour Charles de Lorraine, fils de Nicolas-François.

Outre cette relation, il a laissé des *Mémoires* manuscrits (voy. *Bibliothèque historique* du P. Le Long, n° 38897), qui étaient, à l'abbaye d'Etival, entre les mains du P. Hugo, et auxquels don Calmet a fait de nombreux emprunts.

Les Philosophes-Instrumentistes. — Nous avons reçu le numéro 1 de la deuxième année des *Écrits pour l'Art*, directeur : Gaston Dubedat. Ce premier numéro de la seconde année nous paraît être le deuxième numéro de la collection entière. Il y en aura d'autres, paraît-il, et l'avenir de la publication est assuré, autant que nous pouvons le comprendre au

langage philosophique-instrumentiste de « la direction », qui veut bien, en trois pages, nous donner des explications que plus d'un déchiffreur de palimpsestes ne saurait expliquer. Ce numéro d'ouverture pour la seconde année semble écarter certains dieux et demi-dieux enchâssés au numéro initial, notamment M. Stéphane Mallarmé. Il nous donne, d'ailleurs, sous couleur d'un catalogue des « œuvres du groupe philosophique-instrumentiste », les noms des membres militants, qui sont MM. Achille Delaroche, René Ghil, Georges Knopff, V. Emm. C. Lombardi, Stuart Merrill, Albert Mockel, Albert Saint-Paul, Mario Varvara, Emile Verhaeren. Laissons ces philosophes instrumenter, et ne nous étonnons pas trop — voyez leurs noms — s'ils ne parlent qu'un français intermittent.

L'Édition nationale des œuvres de Victor Hugo. — MM. E. Testard et Cie viennent de faire paraître le premier *Fascicule* des poésies, tome XIV.

Ce fascicule contient *le Pape,* avec une suite d'illustrations d'après M. P. Cornillier, jeune peintre de grand avenir. En tête du fascicule, une belle eau-forte de M. Géry-Bichard.

Ce *tome XIV des Poésies* sera composé de cinq fascicules et comprendra : *le Pape, — la Pitié suprême, — Religions et Religion, — l'Ane.*

L'An 1789. — Depuis le mois dernier, nous n'avons reçu que la vingt-sixième livraison de l'ouvrage de M. Gautier. Sa périodicité se ralentirait-elle? Nous regretterions, pour notre compte, que cette publication populaire, n'eût pas rencontré, dans le gros public des lecteurs, le succès qu'elle mérite. Cette vingt-sixième livraison contient : *La révolution dans les théâtres* (suite). Les ballets, Mme Gardel, Vestris. — L'art dramatique, interprétations des œuvres de Beaumarchais, Diderot, Sedaine, Mercier, Fabre d'Églantine, Collin d'Harleville, Andrieux, Marsollier, A. de Piis. — L'art musical ; l'Opéra. — Acteurs et actrices, Molé, Dugazon, Fleury, Mlle Contat. — Garat, Mme Dugazon, Mlle de Saint-Huberty. — *Adieux au vieux temps.* Avril.

Gravures hors texte : la loge à l'Opéra (par Moreau jeune). — La leçon de harpe. — Nombreuses gravures dans le texte.

La Grande Encyclopédie. — Ce grand inventaire des connaissances contemporaines se poursuit sans interruption. La lettre B tire à sa fin. Nous remarquons, dans les livraisons 153-159, des articles très intéressants pour l'industrie, tels que *Bois, Boisage, Boiserie, Bonneterie, Boissons,* où la question industrielle et commerciale se complique d'une question sociale : l'impôt; des monographies géographiques comme *Bolivie,* par M. Levasseur, *Bombay, Bologne;* un grand travail d'ensemble sur la tragique famille des Bonaparte, par M. Debidour, doyen de la faculté des lettres de Nancy; une biographie très piquante et très documentée du célèbre général de l'*Armée du Salut,* William Booth, par M. Hector France, si compétent en toutes les choses qui concernent les mœurs anglaises contemporaines; enfin des articles scientifiques tels que *Bore* et *Acide borique,* dus à des chimistes tels que MM. Bourgoin et Ch. Girard, et rédigés sous la direction de M. Berthelot.

Nouvelles publications périodiques. — Nous souhaitons cordialement la bienvenue au journal *la Géographie,* publié par M. Charles Bayle (16, rue de l'Abbaye). La périodicité n'en est pas encore fixée; mais il promet d'être hebdomadaire dès qu'il aura mille abonnés, et il ne demande que 6 francs d'abonnement pour un minimum de cinquante numéros. Le troisième numéro, pour le 25 novembre, offre en prime aux lecteurs un joli portrait, par Paul Kreder, du voyageur Charles Soller, en costume arabe d'exploration. Il donne, en outre, une carte très claire, dressée par le même voyageur, des routes suivies par les caravanes dans le Sahara occidental.

— Nous avons reçu les premiers numéros d'un journal hebdomadaire intitulé *l'Église de France,* « organe des intérêts temporels du Saint-Siège, du clergé et des congrégations religieuses de France ». Le rédacteur principal semble être M. E. Menuisier, et le gérant signe de cette peu ordinaire combinaison de lettres : Schgier.

— Les feuilles littéraires se multiplient en province. Signalons l'apparition du *Midi gaulois,* journal artistique, littéraire et judiciaire, publié tous les samedis à Avignon.

— Un confrère inattendu!

C'est le *Journal des élèves de lettres,* dont les rédacteurs sont les élèves eux-mêmes.

Ce journal, publié rue du Cardinal-Lemoine, paraît deux fois par semaine et contient ce qui intéresse le jeune public auquel il s'adresse : compositions, congrès, sujets de concours généraux, etc.

— La Société des traditions populaires, fondée en décembre 1885, publie depuis trois ans un journal mensuel du plus grand intérêt, intitulé *Revue des traditions populaires* et un *Annuaire de traditions populaires.* Ces publications sont de nature à provoquer partout des enquêtes sur les sujets, si importants pour l'histoire de l'humanité, qui forment la science désignée chez nos voisins sous le nom de *Folk-Lore.* Dans la *Revue,* la musique et les chansons populaires ont pris un développement considérable : on peut dire qu'à ce point de vue, aucun recueil périodique ne peut lui être comparé. Par une heureuse innovation, on a accordé une large part, — qui sera encore augmentée, — aux arts du dessin, en reproduisant des images populaires, des vitraux, des

statues, en donnant même des productions originales ou des représentations d'objets populaires. Sa place est marquée dans les archives, dans les bibliothèques publiques et dans celles de tous ceux qui s'occupent d'ethnographie, d'anthropologie et d'histoire.

Pour devenir sociétaire, il faut adresser une demande d'admission, appuyée de deux parrains, à M. Paul Sébillot, secrétaire général de la Société, 4, rue de l'Odéon, Paris, qui la transmet au Comité central. Les sociétaires reçoivent gratuitement la *Revue* et l'*Annuaire*. Leur cotisation est de 15 francs, sans distinction de nationalité.

Les abonnés non sociétaires ne reçoivent que la *Revue mensuelle*, dont le prix d'abonnement est de 15 francs pour la France et de 17 francs pour l'Union postale. Les abonnements sont reçus dans tous les bureaux de poste et chez M. A. Certeux, trésorier de la Société, 24, rue Gay-Lussac, Paris.

ÉTRANGER

Allemagne. — *Éditions allemandes de vieux ouvrages français.* — Sous le titre de *Sammlung Französischer Neudrucke*, la maison Gebr. Henninger, de Heilbronn, a entrepris une collection de vieux auteurs français, sous la direction de M. Karl Vollmöller. Nous avons vu, de cette collection, les tomes VII, VIII et IX, consacrés respectivement à Louis Meigret, *le Tretté de la Grammere Françoeze* (éditeur : M. Wendelin Foerster); Jean de Mairet, *Sophonisbe* (Karl Vollmöller), et Jean-Antoine de Baïf, *Psaultier* (Dr Ernst Joh. Groth). Ce sont de véritables éditions savantes, qui témoignent du soin avec lequel on étudie les anciens monuments de notre langue en Allemagne.

— Une jolie collection d'éditions classiques paraît à Leipzig, chez Seemann. C'est M. Martin Hartmann qui l'a entreprise, le même qui publiait naguère un excellent choix des *Poésies* de Victor Hugo. Les deux premiers volumes sont : 1° *Mademoiselle de La Seiglière*, de Jules Sandeau (qui compte déjà en Allemagne six éditions !); 2° *Béranger, Auswahl seiner Lieder* (Béranger a en Allemagne quatre éditions classiques). Chaque volume est précédé d'une introduction biographique; les notes sont à part dans un petit cahier de même format que le volume; elles témoignent d'une très solide connaissance de la langue et aucune n'est inutile. Ajoutons que M. Hartmann veut faire lire en une année à ses élèves Sandeau et Béranger : à chacun son semestre; « l'écolier alternera entre la prose et la poésie; il enrichira ses connaissances sur un domaine déterminé de l'histoire de France; une lecture sera complétée et appuyée par l'autre ».

— Le douzième volume du *Nouveau Plutarque* vient de paraître à la librairie Brockhaus, de Leipzig. Ce volume renferme trois études : *Marie Stuart*, par M. W. Friedensburg; *Frédéric-Guillaume IV*, par M. Th. Flathe; *Gœthe*, par Ad. Stern. La *Revue* n'a pas encore entretenu ses lecteurs de cette collection, et nos lecteurs nous sauront gré peut-être de donner le sommaire des onze volumes précédents : I. *Luther* (Rückert), *Cromwell* (Pauli), *Henri IV* (Philippson), *Voltaire* (Rosenkranz). II. *Robespierre* (Gottschall), *Marie-Thérèse* (Beer), *Cavour* (Speyer). III. *Philippe II* (Philippson), *Fox* (Althaus), *Schiller* (Gottschall). IV. *Hutten* (Prutz), *Ekhof* (Uhde), *Byron* (Gottschall). V. *Eugène* (Rogge), *Rousseau* (Brockerhoff), *Metternich* (Beer). VI. *Le Grand Électeur* (Erdmannsdœrffer), *Wellington* (Pauli), *Herder* (Bærenbach), *Russell* (Althaus). VII. *Napoléon* (Kleinschmidt), *Cornelius* (Carrière). VIII. *Sickingen* (Prutz), *Nelson* (Althaus), *Mozart* (Reissmann). IX. *Maurice de Saxe* (Prutz), *Joseph II* (Beer), *Disraeli* (Althaus). X. *Wallenstein* (Kugler), *Tasso* (Speyer), *Napoléon III* (Gottschall). XI. *Frédéric II* (Philippson), *Lessing* (Julius Schmidt).

— Une nouvelle revue de Folk-Lore. Elle paraît tous les mois à Berlin, chez l'éditeur Hettler (15 marks par an), sous le titre : *Zeitschrift für Volkskunde*. Le directeur est M. Edmond Veckenstedt. Leipzig, Dufourstrasse, 15.

Angleterre. — *Les Vers d'un Bookworm.* — Nous accusons réception ici d'un charmant petit volume, déjà annoncé : *Ballades and other Rhymes of a Country Bookworm*, par Thomas Hutchinson, qui fait le plus grand honneur à l'esprit et au goût littéraire de son auteur, aussi bien qu'au talent typographique de l'imprimeur, Frank Murray, de Derby et Nottingham. Nous nous ferons un plaisir de consacrer l'attention qu'elle mérite à cette production de lettré délicat.

— Un nouveau roman de Mr. Rider Huggard a paru chez l'éditeur Spencer Blackett, sous le titre : *Mr. Meeson's Will* (*le Testament de M. Meeson*).

— La maison Blackvood publie des récits de voyages et de chasses dans l'Himalaya et au delà de l'Himalaya, par le major général Donald MacIntyre, sous le titre : *Hindu-Koh*.

— Le volume de la série des *Great Writers* pour le présent mois est consacré à John Stuart Mill et dû à la plume de Mr. Courtney.

— Les éditeurs Macmillan et Cie publient, ce mois-ci, un poème encore inédit de Wordsworth, *the Recluse*, et un volume d'études lues à la « Wordsworth Society » par plusieurs littérateurs distingués, que le professeur Knight a recueillies sous le titre de *Wordsworthiana*. — Ils ont récemment mis en vente la seconde série des *Essays in Criticism* de Matthew

Arnold, et un nouveau volume de vers par Mr. George Meredith, intitulé *A Reading of Earth.*

— Annoncé chez MM. Reeves et Turner : *The House of the Wolfings*, récit en prose et en vers, par William Morris. C'est un épisode de l'invasion des barbares du Nord.

— Elliot Stock annonce un volume de miss Eleanor F. Cobby, intitulé : *Remarkable Sayings of remarkable Queens* (*Paroles remarquables de reines fameuses*). Il publie aussi un volume d'essais sur des sujets littéraires et biographiques intitulé : *Byways in Book-Land*, par Mr. W. Davenport Adams, sur lequel nous aurons certainement à revenir. De même ne faisons-nous que signaler, en nous réservant d'en reparler plus au long, la publication en un beau volume de la première année de son curieux journal bibliographique intitulé *the Bookworm* et dont il a été souvent question dans *le Livre*.

— Mr. T. Fisher Unwin met en vente une traduction du remarquable livre de M. J.-J. Jusserand : *les Anglais au moyen âge, la Vie nomade et les routes d'Angleterre au* XIVe *siècle*, dont nous avons rendu compte lors de son apparition (1884). La traduction en a été faite par miss Toulmin Smith sous les yeux de l'auteur, qui a grossi son œuvre de près d'un tiers. De nombreuses reproductions de miniatures tirées d'anciens manuscrits illustrent le volume anglais.

Le même éditeur annonce, dans sa collection à bon marché « Novel Series », un roman inédit de Mr. G. Colmore, intitulé *Concerning Oliver Knox*. Jusqu'à présent les volumes à bas prix avaient toujours été des réimpressions.

— Nous avons à signaler, dans la *Saturday Review* du 13 octobre, un article d'un certain intérêt sur la maison Oudot de Troyes et sur la Bibliothèque bleue. Il a pour titre *The Little Blue Library*. Il est, d'ailleurs, loin d'être *exhaustive*.

États-Unis. — Les éditeurs américains D. Appleton et Cie ont mis en vente, en octobre dernier, un roman par Margaret Field, intitulé *the Secret of Fontaine-la-Croix*.

L'héroïne est Anglaise, mais presque toute l'action se passe en France et est mêlée aux événements de la guerre franco-allemande.

— Houghton, Mifflin et Cie ont mis en vente, le 20 octobre, les deux premiers volumes de *the Poetic and Prose Works of John Greenleaf Whittier*. — L'ouvrage complet aura 7 vol. — *The Peckster Professorship*, par J.-P. Quincy, sorte de roman psychologique où l'hypnotisme a la part que lui fait la mode ; *Realistic Idealism in Philosophy itself*, par Nathaniel Holmes ; *After Noontide*, collection de pensées édifiantes faite par Margaret E. White ; la traduction en vers anglais de *la Divine Comédie*, par John-Augustine Wilstach (2 vol.), déjà connu par sa traduction de Virgile, etc.

La même maison publie le premier supplément à l'ouvrage si précieux de W.-F. Poole : *Index to Periodical Literature*. Ce supplément va de janvier 1882 à janvier 1887, et a été rédigé en partie par Mr. W.-J. Fletcher.

— Le 10 novembre, elle a encore mis en vente une biographie de Young sir Henry Vane, un des premiers colons de Massachusetts, par James K. Hosmer ; une étude sur l'Irlande contemporaine intitulée : *Ireland under Coercion*, ou le *Journal d'un Américain*, par William-Henry Hurlbert ; un volume de morceaux choisis dans l'œuvre de Mrs. Harriet Beecher Stowe, l'auteur de *la Case de l'Oncle Tom* (*Flowers and Fruit*), et *le Calendrier des poètes américains* pour 1889.

Enfin, le 17, c'était le tour de l'*Ancient Rome in the light of Recent Discoveries*, traduit de l'italien, de Rodolpho Lanciani, professeur de topographie à l'Université de Rome et directeur du musée romain ; *the Critical Period of American History* (*1783-1789*), par John Fiske ; *On Horseback*, récits d'excursions dans la Virginie, la Caroline du Nord, le Tennessee, le Mexique et la Californie, par Charles Dudley Warner ; *A Blockaded Family*, ou *la Vie dans l'Alabama du Sud pendant la guerre civile*, par Parthenia-Antoinette Hague, et *Our Phil, and Other Stories*, par Mrs. Katharine Floyd Dana, connue sous le pseudonyme d'Olive A. Wadsworth.

Zola en Amérique. — Une traduction complète du *Rêve* d'Émile Zola, par le Dr George De Cox, est en vente chez T.-B. Peterson et frères, de New-York. *La Terre* a été condamnée et saisie dans plusieurs États.

Une Revue bibliographique américaine. — Voici le sommaire du numéro 4 (oct.) de l'*American Bookmaker*, magnifique publication illustrée, grand in-4° de 52 pages, sans compter les annonces et suppléments. Rien ne saurait mieux donner une idée de l'intérêt et de l'utilité qu'elle présente :

« La reliure comme art et comme industrie. — Petits livres populaires. — Titres de livres : XVI, XVII et XVIIIe siècles. — *The Royal Polyglott.* — Nouvelles bibliographiques et techniques de l'intérieur et de l'extérieur. — Bavardage sur les livres. — De la casse à la presse. — Feuilles et couvertures. — Communications. — De la désinfection des livres. — Renseignements particuliers. — Applications mécaniques. — La Société américaine des *Typothetæ*. — Les re-

liures au British Museum. — La gravure au procédé. — Coupures. »

Hollande. — L'éditeur A.-W. Sijthoff, de Leyde, a récemment publié une réimpression du *Miroir des métiers*, avec légendes en vers (*Spiegel van het Menselyk Bedryf*), par Jan et Kasper Luiken, d'après l'édition d'Amsterdam, 1694. Ce petit livre, élégamment cartonné, est non moins intéressant, par le texte naïf et fécond en indications précieuses, que par la reproduction du frontispice et des cent figures de l'ancienne édition.

Italie. — M. Eugène Müntz a fait tirer à part l'étude qu'il a publiée récemment en italien dans l'*Archivio storico italiano* (4e fasc.) sur *Giovanni di Bartolo*, de Sienne, orfèvre à la cour d'Avignon au XIVe siècle, et qui « joua un rôle considérable sous les papes Urbain V et Grégoire XI, et sous l'antipape Clément VII ».

La Bibliographie officielle en Italie. — Nous avons reçu du ministère de l'instruction publique d'Italie le fascicule 8 du volume Ier des catalogues des manuscrits palatins (*I Codici Palatini*) de la R. Bibliothèque nationale centrale de Florence ; le fascicule 2 du vol. Ier, des manuscrits d'Ashburnham (*I Codici Ashburnhamiani*) de la « R. Biblioteca Mediceo-Laurenziana », de Florence ; et le volume III des manuscrits italiens (*Manoscritti italiani*) des bibliothèques de France. Ce dernier volume est le cinquième de la collection des *Indici e Cataloghi* (Rome, in-8°) entreprise sous les auspices et aux frais du ministère. De copieux appendices, qui occupent presque les trois quarts du volume, contiennent de longs extraits et de savantes notes ou dissertations de l'éditeur, M. Mazzatinti. Le catalogue des manuscrits palatins est dû au professeur Adolfo Bartoli, et celui des manuscrits d'Ashburnham au professeur Cesare Paoli. — On ne saurait trop louer l'initiative prise par l'État en cette occasion.

Publications de S. Lapi. — L'éditeur de Città di Castello, bien connu des lecteurs du *Livre*, a récemment mis en vente un beau volume de M. Giuseppe Baracconi, intitulé *I Rioni di Roma*, dont le fond a paru en articles hebdomadaires dans *la Rassegna*, en 1885. Les touristes y trouveront un guide nullement banal, — ce qui les changera ; et ceux qui ne sont pas touristes se consoleront de ne pas l'être, grâce à l'illusion de ces pages évocatrices. La presse, en Italie et dans toute l'Europe, a accueilli cet ouvrage avec des éloges auxquels nous sommes heureux de nous associer.

Nous avons déjà annoncé l'*Histoire des États-Unis à l'usage de la jeunesse* (*Storia degli Stati Uniti per uso della Gioventù*), traduite de l'anglais de Th. Wentwort Higginson par Sofia Fortini Santarelli. C'est un livre excellent et comme il en faudrait un dans nos écoles de France. Il est ridicule qu'on ne donne à nos enfants aucune notion d'ensemble sur l'origine et la formation de ce grand peuple tout moderne et républicain.

Un nouvelliste italien. — M. C. Donati a publié chez l'éditeur G. Barbèra, de Florence, sous le titre de *Storie Bizarre*, un recueil de nouvelles qui valent la peine d'être signalées parmi le flot gris, uni et toujours montant, de la fiction contemporaine. Comme le dit l'auteur dans l'original avant-propos où il se parle à lui-même, « Cesare a Cesare », son livre ne contient aucune grossièreté de parole ni de pensée ; il ne déforme pas la langue et ne renie pas la fin de l'art ; il ne corrompt ni ne prêche, mais se contente d'enlever pour quelques heures l'esprit à l'ennui terne et aux vulgarités de la vie quotidienne. Il le fait avec esprit, bonne humeur, imagination et talent.

Su l'Arno. — Le professeur D. Macry-Correale, des barons de Santa-Croce, dont la renommée comme poète va grandissant depuis son premier recueil *Echi dell' anima* (1882), vient de publier, à Sienne, un nouveau volume intitulé *Su l'Arno*. Le livre est fort élégamment imprimé, et M. Macry-Correale, qui a été, cette fois, son propre éditeur, s'y montre aussi délicat en typographie qu'habile à sertir des rimes. Quelques pièces traduites du grec, du latin et de l'allemand, attestent la souplesse du talent de l'auteur ; mais il nous étonne bien davantage lorsque c'est à revêtir sa propre pensée qu'il emploie sa science des rythmes et ses richesses d'expression.

MM. Adolpho Bartoli et Tommaso Casini ont récemment publié en un élégant volume, tiré à cent exemplaires (Bologne, Romagnoli Dall'Acqua), le *Canzoniere palatino*, n° 418 de la Bibliothèque nationale de Florence. C'est un des plus anciens et des plus importants recueils de poésies populaires qui existent en italien.

Nous signalons tout particulièrement, dans la série des *Tipi di donne*, que M. A. de Gubernatis écrit pour la *Nuova Antologia*, son étude sur Mme de Custine (numéro du 16 octobre).

M. Raffaello Barbiera, de Venise, auteur déjà apprécié du *Mie simpatie*, *Artigiani Poeti*, *I poeti della Patria*, et autres œuvres où l'érudition sait s'allier au goût littéraire et à la flamme patriotique, a récemment publié à Milan, où il est un des plus brillants collaborateurs de l'*Illustrazione populare*, un nouveau volume intitulé *Arte ed Amore : Profili lombardi*. Ceux qui ne refusent pas à un biographe le don de poésie, ceux qui aiment à trouver le réel en vol vers l'idéal, éprouveront un plaisir extrême à lire ces études sur les personnages *representative* de la vieille terre des Italo-Lombards.

Pologne. — Parmi les journaux étrangers illustrés, le *Swiat* de Cracovie mérite incontestablement une mention à part, autant en raison de la valeur très artistique et tout à fait originale de ses illustrations que par le soin remarquable avec lequel il continue à tenir ses abonnés au courant de tout ce qui concerne les beaux-arts. Le choix et la reproduction de ses dessins ne laissent rien à désirer. Ses comptes rendus des expositions artistiques, — où toutes celles de Paris tiennent une large place, — ne sont pas le moindre attrait de cette publication vraiment intéressante et très habilement dirigée par M. Z. Sarnecki, de Cracovie. Nous nous faisons un devoir d'appeler une fois de plus l'attention sur cette revue polonaise qui s'appelle *le Monde* (*Siviat*), et qui ne ment pas à son titre.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Etranger

FRANCE

Les Bénédictins de Solesmes préparent pour 1889 un recueil de *Paléographie musicale*, contenant des fac-similés phototypiques d'anciens manuscrits de chant liturgique. Ces fac-similés, empruntés aux diverses époques du moyen âge et aux écoles de chant les plus autorisées, seront accompagnés d'introductions et de notes qui fixeront l'âge du manuscrit et indiqueront les particularités paléographiques, archéologiques ou liturgiques de nature à intéresser tous les amis des sciences historiques. Les éditeurs envoient un prospectus spécial, avec un spécimen des reproductions phototypiques, à toute personne qui en fait la demande par lettre affranchie. S'adresser à l'imprimerie Saint-Pierre, Solesmes, par Sablé (Sarthe).

— M. N. Nicolaïdès fait annoncer que, sous ce titre : « *l'Orient*, revue franco-hellénique », il fonde, à Paris, une revue hebdomadaire politique, littéraire et économique, qui sera l'organe spécial des intérêts grecs et dont le but sera de défendre partout la cause de l'hellénisme.

ÉTRANGER

Allemagne. — L'Académie des sciences de Berlin a donné à une commission historique mission de rechercher les monuments de l'histoire de la Prusse. Ils seront publiés sous le titre collectif de *Monumenta Borussica*. Le premier volume est consacré à la période de 1713 à 1786.

— On annonce une publication où toutes les conversations et paroles authentiques de Gœthe doivent être recueillies et classées méthodiquement, sous ce titre : *Gœthe's Gespräche*. M. von Biedermann prendra, dit-on, une grande part à la préparation de ce recueil.

— La reine de Roumanie, dont le pseudonyme, Carmen Sylva, est célèbre dans le monde des lettres, a récemment traduit en allemand les poésies de M. Sully Prudhomme et celles de M. Leconte de Lisle.

M. Alecsandri, ministre de Roumanie à Paris, qui vient de passer à Bucharest quelques semaines de congé, apporte le manuscrit de ces traductions qu'il est chargé de publier.

Angleterre. — L'auteur de *Religion of Socialism*, Mr. E. Belfort Bax, prépare un nouvel ouvrage intitulé *The Ethics of Socialism*, qui continue le premier et paraîtra chez les éditeurs Sonnenschein et Cie.

—On annonce chez l'éditeur Bentley la publication de la vie et des lettres de Mary Wollstonecraft Shelley, en deux volumes, par les soins de Mrs. Julian Marshall.

— La « Library Association » d'Angleterre va prochainement publier un nouveau périodique bibliographique mensuel, sous le titre : *The Library, a Magazine of Literature and Bibliography*.

— Le marquis de Lorne, un des gendres de la reine Victoria, publiera bientôt un ouvrage en vers intitulé : *Rome*. 1867-1887, où la Rome d'antan et celle d'aujourd'hui sont mélancoliquement comparées.

— Mr. William M. Rossetti travaille à un ouvrage qui sera probablement intitulé *Dante Gabriel Rossetti, as Designer and Writer*, et publié chez Cassell et Cie. Ce ne sera pas une biographie, mais la réunion des souvenirs, notes et lettres que l'auteur croira de nature à faire mieux connaître le caractère et le génie de son frère.

— Mr. Frederic G. Kitton annonce qu'il commence la publication de l'iconographie de Charles Dickens, à laquelle il travaille depuis plus de deux ans. L'ouvrage est intitulé : *Charles Dickens with Pen et Pencil*. Il paraîtra en douze livraisons grand in-4°, dont chacune contiendra, outre un texte bourré de souvenirs et d'anecdotes, trois grandes planches hors texte.

Les souscriptions sont reçues par Mr. F. T. Sabin Garrick Street, London, W. C.

— Sampson Low et Cie annoncent un livre de voyages illustré, par Mr. Oliver Wardrop, et intitulé: *The Kingdom of Georgia*, notes de voyage dans un pays de femmes, de vin et de chansons.

— Mr. Elliot Stock a sous presse un ouvrage qui, pour intéresser tout particulièrement les érudits, archéologues et curieux anglais, n'en aura pas moins une valeur réelle pour les érudits, archéologues et curieux de tous les pays. Il s'agit des médailles et plombs commerciaux, *Trade Tokens*, frappés par les corporations, les marchands, les trafiquants, etc., en Angleterre, dans le pays de Galles et en Irlande, pendant le XVIIe siècle. C'est la rénovation de l'ouvrage insuffisant de William Boynes, qu'a entrepris Mr. George C. Williamson, avec l'aide d'un groupe d'hommes spéciaux. Le volume sera publié dans les conditions d'illustration et de luxe typographique qui ont rendu l'éditeur Elliot Stock célèbre partout où se trouve un ami des livres.

Australie. — Un écrivain australien, Mr. G.-B. Barton, de Sydney, a entrepris une histoire de la Nouvelle-Galles du Sud, qui n'aura pas moins de quinze volumes, autant que cette province a eu de gouverneurs. Une bibliographie de la colonie jusqu'en 1808 sera annexée à l'ouvrage.

Danemark. — On annonce que la collection des poésies populaires du Danemark ne sera point arrêté par la mort de M. Svend Grundtvig, mais que M. Axel Olrik va s'y consacrer avec le même zèle que son prédécesseur.

États-Unis. — Mr. Michaël David prépare un *History of the Land League in Ireland and America.*

— La « Moses King Corporation », de Boston, prépare un manuel illustré des galeries publiques aux États-Unis, sous la direction de Mr. Walter Rowlands (*Handbook of Public Art Galleries in the United States.*)

Italie. — *Guide de la Presse périodique en Italie.* — Bernardini Nicola, occupé depuis quatre ans environ à la préparation d'un *Dizionario storico-biografico-statistico di tutti i giornali del mundo*, a l'intention de donner un avant-goût de son ouvrage, lequel demandera encore plusieurs années, sous forme d'un *Guida della stampa periodica italiana.* Le manuscrit sera imprimé dès qu'il y aura un nombre suffisant de souscripteurs. Outre l'histoire de la presse italienne, les données statistiques, la loi sur la presse, les pseudonymes des journalistes, etc., ce guide renfermera deux tables analytiques de tous les journaux d'Italie, l'une d'après les sujets traités et l'autre d'après les provinces. Une liste de tous les journaux italiens paraissant à l'étranger terminera ce livre qui doit paraître au commencement de 1889.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

Victor Hugo à l'Exposition. — MM. Paul Meurice et Auguste Vacquerie, exécuteurs du testament littéraire de Victor Hugo, sont en ce moment en instance auprès des organisateurs de l'Exposition universelle de 1889 pour obtenir, dans le centre même du Palais, un emplacement spécial, où serait organisée une exposition complète des œuvres de Victor Hugo comme dessinateur.

Les Statues de Balzac. — Tout vient à qui peut attendre. Balzac n'aura pas qu'une statue, il en aura deux; l'une à Paris, l'autre à Tours. Ce n'est pas assez, il aura par-dessus le marché un monument.

MM. Alphonse Daudet, Paul Bourget, de Goncourt, Guy de Maupassant, Zola, ont décidé l'exécution d'un monument allégorique rappelant l'œuvre du châtelain des Jardies, près du lac de Ville d'Avray, comme pendant à la fontaine de Corot. Le comité constitué a adopté le projet du sculpteur Emile Soldi. Accoudée à une colonne supportant le buste du peintre de la *Comédie humaine*, une jeune femme, d'une main lève son voile, de l'autre retire un masque comique, et ses traits tristes, ses yeux résignés, se tournent vers l'illustre analyste du cœur humain.

Quant à la statue de la Société des gens de lettres, le comité a décidé, par 17 voix sur 24, que l'exécution en serait confiée à M. Chapu.

Les inscriptions parisiennes. — La Commission des inscriptions parisiennes vient de faire poser sur la maison numéro 76 de la rue d'Assas une plaque commémorative portant ces mots :

Ici demeura

JULES MICHELET

historien,

Né à Paris, le 22 août 1798,

Mort à Hyères (Var), le 9 février 1874.

— M. Édouard Charton, sénateur, cesse de présider à la rédaction du *Magasin pittoresque*, dont il a été le fondateur et qu'il a dirigé pendant cinquante-six ans.

— A partir de ce mois-ci *la Grande Revue* (ancienne *Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg*) dont le succès, sous la double direction de MM. Arsène Houssaye et Armand Silvestre, s'affirme de plus en plus, devient bi-mensuelle, sans augmentation de prix 30 fr.). Elle paraîtra le 10 et le 25 de chaque mois.

Les publications périodiques en octobre 1888. — On lit dans le *Bulletin de l'Imprimerie et de la Librairie* (15 novembre) : Le nombre des nouvelles publications périodiques parues à Paris s'élève à quarante-huit, dont deux politiques et quatre illustrées. Parmi les publications diverses, sept ont trait à l'Exposition de 1889. Six d'entre elles, calquées sur le même type et sortant de la même maison, ne semblent être que des prises de possession de titres divers. Une nouvelle publication, intéressante pour les chercheurs et les bibliophiles, est le *Bulletin sommaire des journaux scientifiques, économiques, littéraires, artistiques et industriels*, rédigé par M. Ch.-L.-M. Limousin (44, rue Beaunier) et dont le premier numéro a paru le 11 octobre. Signalons aussi la *Revue des Bibliophiles et des amateurs de manuscrits, d'estampes et d'autographes* (mensuel). — Les départements n'ont vu naître, le mois dernier, que vingt-cinq périodiques nouveaux, dont huit politiques.

ÉTRANGER

Allemagne. — *Le Révérend Docteur Bismarck.* — A l'occasion du jour anniversaire de la naissance de Luther, l'Université de Giessen à offert un nouveau titre au chancelier de fer. Il a été fait docteur honoraire en théologie. Ce qui prouve bien que les Universités, même les plus graves, ne sont pas ennemies, à l'occasion, d'une douce plaisanterie.

— Le 29 octobre dernier on a inauguré à Berlin le monument élevé à Adalbert von Chamisso.

Angleterre. — *Nouvelles bibliographiques.* — Dans *Notes et Queries*, du 20 octobre, le professeur Walter W. Skeat termine sa liste bibliographique de Grammaires anglaises. Il ne se dissimule pas qu'elle doit être très incomplète; mais, telle quelle, elle présente un véritable intérêt, même pour les philologues français, qui trouvent dans Cotgrave et Palsgrave, par exemple, des renseignements précieux, qu'ils chercheraient vainement ailleurs.

Le même intéressant et très érudit journal signale, dans son numéro du 27 octobre, un *Abrégé de l'Histoire d'Angleterre, d'Escosse et d'Irlande*, par Mr M., historiographe de France; Paris, 1652, — lequel, entre autres beautés, renferme le plus fantaisiste récit de la détention et de l'exécution de Charles Ier. Il serait intéressant de rechercher quels étaient les historiographes de France en 1652.

— *Les mésaventures d'un éditeur de M. Zola.* — On lit dans *The Bookseller* du 7 novembre : « Il a été jugé que la traduction de l'ouvrage de M. Zola est une publication obscène; en conséquence, la vente en est interdite. Mr. Henry Vizetelly, l'éditeur de l'édition anglaise, *The Soil*, a été condamné à cent livres sterling d'amende (deux mille cinq cents francs) pour l'avoir publiée, et il s'est engagé à retirer tous les exemplaires de la circulation. »

Autriche. — *La fin d'un monde à Vienne.* — Le dernier volume de M. Drumont, *la Fin d'un monde*, vient d'être saisi à Vienne à propos de passages visant plusieurs hauts personnages de l'empire austro-hongrois.

Japon. — *Le français au Japon.* — Le gouvernement du Japon vient de demander au ministère de l'instruction publique, en France, de vouloir bien lui désigner deux institutrices pourvues de tous leurs grades universitaires. Elles seraient appelées à enseigner dans un grand établissement d'instruction pour les jeunes filles, dont elles partageraient la direction avec deux Américaines, deux Anglaises et deux Allemandes.

Turkestan. — *La Bibliographie chez les Tartares.* — Le gouverneur général du Turkestan, nous apprend *The Publisher's Weekly* (6 octobre), vient de faire rédiger la liste de tous les ouvrages et de tous les articles de la presse quotidienne ou périodique, publiés en Russie ou ailleurs, sur l'Asie centrale et particulièrement sur le Turkestan. La liste comprend 1,309 titres.



FRANCE

— Nous apprenons la mort de M. Louis Aubin, ancien élève de l'École normale supérieure, inspecteur de l'Académie de Paris (oct.).

— Nous apprenons la mort de M. Émile Barras, directeur du *Journal du Lundi*, ancien collaborateur de la *Semaine financière* et de l'*Avenir national* (nov.).

— Un des doyens du journalisme, le fondateur de la *Petite Presse* (1864), Adolphe de Balathier de Bragelonne, qui eut de nombreux succès comme auteur dramatique et comme romancier, vient de mourir à Versailles (oct.).

— On annonce la mort de M. Paul Bellet, directeur du journal *le Cosmopolite* (nov.).

— Arsène Darmesteter, professeur à la Sorbonne, un des plus remarquables philologues de notre temps, est mort, après une courte maladie, le 16 novembre. Il était né en 1846.

— M. Paul Deléage vient de mourir de la fièvre jaune, à Haïti (nov.), où il avait fondé le *Haïti-Commerce*, journal qui défendait vaillamment les intérêts français.

— Hélène Ghika, épouse du prince A. Koltzoff-Massaloky, et, sous le pseudonyme de Dora d'Istria, auteur d'écrits nombreux presque tous en français, vient de mourir à Florence (17 nov.). Elle était née à Bucharest en 1828. Elle a collaboré à la *Revue des Deux Mondes*, à la *Revue européenne* et au *Figaro*.

— Nous apprenons la mort récente de M Anatole du Tartre, rédacteur du *Moniteur universel*. Il était âgé de quarante-deux ans (nov.).

— On annonce la mort, au Pouliguen, de M. le comte d'Esgrigny, écrivain et polémiste, qui collabora au *Correspondant* (nov.).

— On annonce la mort subite de M. Jules Girardin, professeur au lycée de Versailles, auteur d'un grand nombre de charmants récits pour les enfants et l'un des principaux collaborateurs du *Journal de la Jeunesse*.

Il était âgé de cinquante-six ans (oct.).

— M. Edmond Gondinet a succombé lundi 19 nov.

Il était né le 7 mars 1829, à Laurière (Haute-Vienne). Entré d'abord dans l'administration des finances, et devenu sous-chef de bureau au ministère, il donna, en 1868, sa démission pour se consacrer entièrement au théâtre.

Il avait débuté, en 1863, par un acte en vers : *Trop curieux*, joué au Théâtre-Français. En 1867, il obtint ses premiers succès au Gymnase, avec *la Cravate blanche*, puis avec *les Grandes Demoiselles*.

Gondinet eut encore d'autres pièces, telles que *Christine*, représentées au Théâtre-Français ; mais il remporta ses plus grands succès dans les théâtres de genre : au Palais-Royal, avec *Gavaud, Minard et Cie*, *le Plus heureux des trois*, — en collaboration avec Labiche ; — *le Chef de division*, *le Homard*, *le Panache*, *les Convictions de papa*, *le Professeur pour dames* ; au Vaudeville, avec *Gilberte*, *les Tapageurs*, *le Club* ; au Gymnase, avec *la Belle Madame Donis*, *les Cascades*. M. Gondinet s'était essayé dans le drame. Il donna, dans ce genre, *Libres !* à la Porte-Saint-Martin. Il écrivit aussi le livret : *le Roi l'a dit*, opéra-comique de M. Delibes.

— M. Michel Guérard, ancien professeur au lycée Saint-Louis, puis préfet des études à Sainte-Barbe, et enfin directeur de Sainte-Barbe-des-Champs, est mort le 8 nov. Il était né à Metz en 1808.

— Nous apprenons la mort (13 oct.) de M. Louis Guérin, imprimeur à Paris. De 1848 à 1850, il avait, à Nantes et à Angers, fondé et rédigé les journaux républicains et socialistes : le *Précurseur de l'Ouest*, *le Tribun* et *le Républicain breton*.

— M. E. La Rochelle, le biographe de Pereire, et plus justement connu comme professeur de sourds-muets, est mort à Meudon, le 31 octobre.

— On annonce la mort, à Caen (oct.), de M. Morière, doyen honoraire de la faculté des sciences de cette ville, officier de la Légion d'honneur, naturaliste distingué et gendre du chimiste Girardin (23 oct.).

— On a enterré le 20 novembre un vieil homme de lettres qui a eu sa personnalité, Louis Nicolardot.

Ce malheureux homme, qui manquait souvent du nécessaire, était un conservateur acharné en littérature, en politique et en religion. Il avait Voltaire pour ennemi particulier : son livre *Ménage et Finances de Voltaire* a dû rendre jalouse l'ombre de Fréron. Il a publié aussi une *Histoire de la Table;* le journal du roi Louis XVI, où le pauvre prince apparaît un peu court d'idées; deux pamphlets violents contre Sainte-Beuve et Théophile Gautier : les *Confessions de Sainte-Beuve* et *l'Impeccable Théophile Gautier*, etc.

Louis Nicolardot est mort à l'hôpital du Perpétuel-Secours, à Levallois-Perret. Il avait soixante-sept ans.

— On annonce de Marseille la mort de M. Ozero, directeur du journal *la Méditerranée* (oct.).

— On annonce la mort, à l'âge de quatre-vingts ans, de M. D. Père, qui était directeur du *Journal de l'Oise* depuis vingt-trois ans (oct.).

— Un vétéran du journalisme, M. Eugène de Reims, a été enlevé subitement par une attaque de goutte (7 nov.).

— Un des doyens de l'émigration polonaise, qui joua un certain rôle dans la diplomatie sous l'empire, collabora longtemps au journal des *Débats* et fonda le journal *l'Avenir militaire*, M. Joseph Tanski, est mort à Neuilly, le 20 novembre; il était âgé de quatre-vingt-quatre ans.

— M. Ernest Thiéry, dit Larochelle, bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, est mort le 1er novembre dans sa propriété de Meudon, à l'âge de soixante-quatre ans.

— Nous apprenons la mort de M. le baron Walckenaër, décédé récemment au Paraclet, près Nogent-sur-Seine (Aube), à l'âge de quatre-vingt-douze ans.

Le baron Charles-Athanase-Marie Walckenaër, fils du savant géographe, qui illustra ce nom, était né à Paris le 5 novembre 1796. Après une courte carrière administrative, il se retira dès 1835 dans le domaine du Paraclet, que le souvenir d'Héloïse et d'Abeilard rend célèbre.

Il a chanté la destinée qu'il s'était faite, dans deux volumes de vers, les *Veillées du Paraclet*, parus en 1874.

ÉTRANGER

Allemagne. — De Bonn on annonce la mort du professeur Nicolas Delius. Il était né le 19 septembre 1813, à Brême. Son enseignement portait sur la littérature sanscrite et sur les littératures romane et anglaise. Son édition critique de Shakespeare (7 vol., 5e édition, 1882), ses ouvrages sur la *Critique shakespearienne de Tieck*, le *Mythe de William Shakespeare*, le *Théâtre anglais au temps de Shakespeare*, son lexique de Shakespeare et ses contributions à l'Annuaire de la société allemande shakespearienne, plus tard réunies en volumes, lui ont fait une place à part dans le nombre presque infini des critiques du grand dramaturge anglais.

— On annonce la mort du professeur Von Schulze, professeur de droit à Heidelberg.

Angleterre. — Nous apprenons la mort de Mr. W. Maccall, auteur de *The Elements of Individualism*.

— Un des doyens du journalisme écossais, Mr. William Mac Dowall, est mort dans les premiers jours de novembre à Dumfries, âgé de soixante-treize ans. On a de lui une *Histoire de Dumfries*, un livre sur les anciens ménestrels d'Écosse, et quelques autres ouvrages d'intérêt archéologique et local.

— Miss K. O'Meara, auteur d'une vie de Frédéric Ozanam, d'une biographie de Mme Molh et d'un récit intitulé *Ita*, est morte dernièrement à Paris.

— On annonce la mort de l'orientaliste Robert Young à Édimbourg, le 14 octobre. Il était âgé de soixante-cinq ans. Il laisse de nombreux et savants écrits sur la Bible et les questions qui s'y rattachent.

République Argentine. — On annonce la mort (nov.) du général Domingo Faustino Sarmiento, ancien président de la République Argentine (1868-1874), à l'âge de soixante-dix-sept ans. Ce fut lui qui créa dans la République Argentine les premières écoles normales; il y fonda aussi une vingtaine de journaux sur le modèle des organes de la presse européenne.

Autriche. — Le professeur Bamberger est mort à Vienne le 9 novembre au matin.

— On annonce d'Autriche la mort du professeur

A. Horawitz, connu par ses travaux d'ethnographie et de morale.

Belgique. — Un amateur d'art très distingué, M. le baron de Vinck des Deux Orp, vient de mourir. Il s'était surtout occupé de dinanderie, de numismatique et de gravure; on lui doit le premier essai d'*Iconographie de Marie-Antoinette, 1770-1793*.

Canada. — Nous apprenons la mort d'un littérateur anglais canadien, Mr. John Charles Dent (sept.), connu dans le journalisme en Angleterre et dans son pays natal, auteur de *The Last Forty Years of Canada*, et d'*History of the Upper Canada Rebellion*. Il était âgé de quarante-six ans.

États-Unis. — Un des traducteurs en langue anglaise du roman japonais *les Fidèles Ronins* (*The Loyal Ronins*), dont M. B.-H. Gausseron a publié, il y a quelques années, une curieuse version française chez A. Quantin, Mr. Edwards Greey, auteur ou traducteur d'un grand nombre de livres relatifs aux mœurs et à la littérature du Japon, et marchand de curiosités à New-York, s'est tué le 1er octobre, probablement pour échapper à une maladie dont il souffrait depuis longtemps. On a de lui deux pièces de théâtre. Il était Anglais de naissance.

— On annonce de Boston la mort du Dr Samuel Kneeland (8 oct.), bien connu en Amérique par ses ouvrages de vulgarisation scientifique. Il fut le rédacteur de l'*Annual of Scientific Discovery* de 1866 à 1869.

— Nous avons appris la mort du poète John Savage, arrivée le 9 octobre, à Laurelsides, près de Spragueville, en Pennsylvanie. Il était né à Dublin en 1828 et habitait l'Amérique depuis l'âge de vingt ans. On a de lui, entre autres ouvrages : *Lays of the Fatherland, Modern Revolutionary History and Literature of Ireland, Fenian Heroes and Martyrs*, un drame : *Sibyl*, etc.

— Le professeur William H. Woodbury, auteur de plusieurs ouvrages scolaires relatifs à la langue allemande, est mort vers la fin de septembre, à Stamford (Connecticut).

Hongrie. — La Société nationale d'agriculture de France vient d'apprendre le décès d'un de ses correspondants, M. Ladislas de Wagner, professeur à l'école polytechnique de Budapesth, chevalier de la Légion d'honneur (nov.).

Italie. — Le professeur de sanscrit et de grammaire comparée à l'université de Pavie, M. Pietro Merlo, s'est tué en tombant dans un précipice, près de Porto Voltravaglia, le 12 octobre.

Norvège. — On annonce la mort du savant géologue norvégien M. Kjerulf.

Russie. — Le célèbre voyageur russe Przewalsky est mort au commencement de novembre, au moment d'entreprendre son cinquième voyage en Asie centrale. Il laisse plusieurs ouvrages, d'énormes collections zoologiques et ethnographiques, les plans et cartes de toutes les contrées qu'il a parcourues. Il avait fait, en vingt ans, plus de 30,000 kilomètres, dont 20,000 dans des pays où aucun Européen n'avait pénétré avant lui. Agé de quarante-neuf ans, il était général de l'état-major, membre de la Société de géographie de Saint-Pétersbourg et avait reçu des médailles d'or de celle de Paris, de Londres et de Berlin. Il a demandé à être inhumé sur les bords du lac Issik-Koul, dans ce coin sauvage de l'Asie qu'il avait été le premier à découvrir et à explorer dans tous les sens.

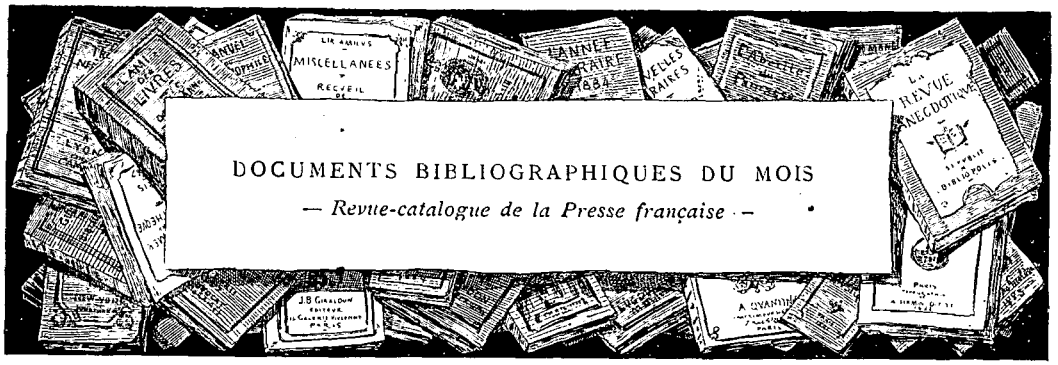

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Tribunaux.

ANNÉE MILITAIRE (octobre, 2e livr.). Les Neutres. — L'approvisionnement des places (suite). — Le budget de la marine. — L'hygiène dans l'armée. — La vie militaire à l'étranger. — (Novembre). L'approvisionnement des places (suite). — L'instruction primaire. — L'hygiène de l'armée. — Les sous-officiers de cavalerie. — La vie militaire à l'étranger. — ART (1er novembre). Adolphe Jullien : Berlioz et la *Damnation de Faust*. — Philibert Audebrand : Ce que deviennent les statues. — (15 novembre). Émile Michel : Les Brueghel. II. Jean Brueghel de Velours (fin). — Notre bibliothèque. — ARTISTE (octobre). E. Ledrain : La jeunesse de Michelet. — Ph. de Chennevières : Lettre au directeur de l'*Artiste*. — E. Durand-Gréville : Le bon Samaritain, de Rembrandt, au Louvre. — F. Vurgey : Les expositions d'art de Bruxelles (fin). — Louis Delzons : Les féminins du roman : M. Octave Feuillet (fin). — Émile Blémont : Poésies : Chansons en Espagne.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE (novembre). Louis Wuarin : Questions économiques. — T. Combe : Aglaé (suite). — Édouard Rod : Paul Verlaine et les Décadents. — Victor Dingelsteldt : Le Syr-Daria. — Edouard Lullin : Les falsifications. — Paul Stapfer : Les idées de Rabelais sur la guerre. — Rose Terry Cooke : Trop tard. — BULLETIN DE L'IMPRIMERIE (1er novembre). Un nouveau générateur. — Exposition de 1889. — L'exposition de Melbourne. — Une réunion typographique. — Notes techniques. — (15). Au concours de Bruxelles. — BULLETIN DU BIBLIOPHILE (août-septembre). Abbé de Fabre : Lexique de la langue de Chapelain. — Léon-G. Pellissier : A travers les papiers de Huet. — Entrée de Henri IV à Paris, le 29 octobre 1597. — B.-E. : Notes sur quelques livres rares et curieux provenant de l'ancienne abbaye de Fécamp.

CORRESPONDANT (25 octobre). Henri Welschinger : Le Divan de Napoléon (récit). — A. Morillon : Le pain sous la République. — Marquis de Nadaillac : L'origine et le développement de la vie sur le globe. — Ch. de Mauprix : La Cyrénaïque (suite). — Comte A. de Pontmartin : Les feux de paille. — Le Gallic : Un curé breton sous l'ancien régime. — (10 novembre). — H. Delorme : Mémoires de Mme la duchesse de Duras. — F. Bouillier : De l'encouragement au bien et des prix de vertu. — Siméon Luce : Les origines de *la Pucelle*, de Voltaire. — Ch. de Mauprix : Les Italiens à Tripoli. — Ch. Dickens : Le caporal. — P. de Courton : L'artillerie. — Anatole Langlois : Le présent et l'avenir de la démocratie américaine. — François Fabié : Jean le Pâtre, poésie.

DÉCADENT (1er-15 novembre). Anatole Baju : M. Émile Zola. — Laurent Tailhade : *In favillâ*. — L.-P. de Brinn'-Gaubast : Le village. — S. Versiti : A une. — L.-J. Pillard : Chronique à la d'Arkaï. — L.-J.-P. d'Arkaï : Joyeux devis. — L. de Saint-Jacques : A Stéphane Mallarmé.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (20 octobre). — Le taux de l'escompte et les variations de l'encaisse d'or à la Banque de France. — Le code forestier et les réformes de M. Viette. — La population française. — Le conseil d'État et le conseil économique en Prusse. — Le mouvement économique et social aux Etats-Unis. — La question des douanes cochinchinoises. — Le régime fiscal en matière de succession dans les diverses nations du monde. — (27). Les charges des capitaux et des revenus en France et en Europe. — Lady Verney : Le procès de la petite propriété. — Les premiers résultats de la loi sur les récidivistes. — Les Russes en Asie. — Les ressources et le commerce. — La participation des employés et ouvriers aux bénéfices des patrons et entrepreneurs. — Lettre d'Angleterre. — Les caisses d'épargne en 1886. — (3 novembre). Les salaires industriels à Berlin. — La mortalité des jeunes enfants et l'application de la loi Roussel. — Le mouvement économique aux Etats-Unis et au Canada. — Lettres de Russie. — Lettres de Turquie : les Allemands en Orient. — Les charges fiscales respectives des diverses classes de la population. — (10). Les constructions et les locations à Paris. — La situation de l'Indo-Chine française. — Le conseil général de la Seine et la féodalité commerciale. — L'Allemagne et l'Afrique orientale. — Les discussions de la Société d'économie politique : le prêt à intérêt est-il avoué ou désavoué par les principes de l'économie politique ? — Lettres d'Angleterre. — La situation économique et commerciale de la France. — (17). Les constructions et les habitations à Paris. — Un nouveau projet de loi sur les sociétés coopératives de production et la participation aux bénéfices. — Le mouvement économique aux Etats-Unis et au Canada. — Les banques populaires belges et le crédit agricole. — Nouveaux impôts et nouvelles dépenses. — Les tramways dans les principaux pays d'Europe. — La question des raisins secs. — La situation commerciale de

Lyon en 1887 — (24). La Bourse de Paris et la Bourse de Berlin. — La réforme des sociétés de secours mutuels. — Les variations des prix et du revenu des terres. — Le budget extraordinaire de la guerre et les inventions nouvelles. — Les États-Unis de Colombie. — L'industrie des lacets à Saint-Chamond.

GAZETTE ANECDOTIQUE (15 octobre). L'heure nationale. — A propos du *Dernier jour d'un condamné*. — La presse française et la presse étrangère. — La chevelure féminine. — La fortune de la reine Victoria — Suzanne Brohan élève de Fleury. — La course à l'adoption. — La vertu en province. — Une chanson du Caveau. — Les mots de la quinzaine. — Variétés : Les manuscrits de Victor Hugo. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (1er novembre). Édouard Humbert : Jean-Étienne Liotard et ses œuvres. — W. Bode : La Renaissance au musée de Berlin (suite). — Maurice Hamel : La peinture du Nord à l'exposition de Copenhague. — Léon Palustre : La vierge de Loudun. — A. de Champeaux : Les relations du duc Jean de Berry avec l'art italien. — Gustave Gruyer : Les livres à gravures sur bois publiés à Ferrare (suite). — GRANDE REVUE (15 novembre). Jean Lorrain : Autour d'une morte. — Armand Silvestre : Souvenirs et portraits. — Georges Rodenbach : Le catholicisme dans la poésie moderne. — Comte Patrice de Noyant : Les impressions d'un tirailleur tonkinois. — Adam du Gay : Cuirassés et torpilleurs. — Arsène Houssaye : D'après nature. — Maurice Montégut : Contrebande. — Georges Price : Le commandant Chabert. — Octave de Parisis : Le déisme dans l'art. — Joséphine Péladan : A une sœur inconnue. — Henry Eon : Noces macabres. — Daniel Syvet : La druidesse. — P. de Corvin (Nevsky) : Le théâtre en Russie. — Poésies.

ILLUSTRATION (27 octobre). Tom : L'introducteur des ambassadeurs et le protocole diplomatique. — Hector Malot : Mondaine (suite). — L.. i : Les pontifes (suite). — (3 novembre). Léon de Tinseau : Voué au blanc. — A travers le chaos boréal (suite). — Charles de Rocheville : Les mitrailleurs. — Grosclaude : L'eau et ses usages. — (10). M. E. : La monnaie de nickel. — Georges Ohnet : Le docteur Rameau. — L'impôt sur le revenu. — Adrien Marx : Contes réels : le hochet d'argent. — (17). Grosclaude : Conseils pour l'hiver. — G.-N. Valtow : Notes et impressions. — G. Ohnet : Le docteur Rameau (suite). — INDÉPENDANT LITTÉRAIRE (1er novembre). Ludovic Halévy : La première séance publique de l'Académie française. — Louis Roger : Impressions et souvenirs. — Henri Grézil : Un passeport en Alsace. — Raoul dos Santos : Chronique artistique. — (15). Ernest Lavisse : Séance de rentrée de la Faculté des lettres. Discours. — F. Rabbe : Fontanes et les rieurs. — Louis Roger : Impressions et souvenirs (1840 à 1870) (suite). — E. Salaffa : L'expansion coloniale en France. — Paul Montal : M. Brunetière et les décadents. — INSTRUCTION PUBLIQUE (20 octobre). Ch. Hint : Le IIIe livre de la République de Platon (suite). — Cours de M. Crouslé : Villemain (fin). — (27). Elie Méric : La Sorbonne et son fondateur. — Em. des Essarts : Boileau devant la critique moderne. — (3 novembre). Elie Méric : Le fondateur de la Sorbonne (fin). — Le Goffic : Nos romanciers ; les mandarins. — Cours de M. Martha : La critique à Rome. — INTERMÉDIAIRE (25 octobre). *Questions* : Quatrain. — Baisers. — Un vers à propos de la belle Hélène. — Hudson Lowe et Napoléon. — Sur un mot de Danton. — Étiquette singulière. — Historiographe du roi et historiographe de France. — Agnès Sorel. — Sauvage du roi. — Centenaire de Buffon. Où est-il né ? La plaque de son cercueil. — Deux poètes du XVIe siècle à distinguer ou à confondre. — Pseudonymes à expliquer. — L'âne. — Monogrammes à expliquer. — Florin d'or d'un archevêque de Mayence. — Sceau à expliquer. — Questions héraldiques. — *Réponses* : Les *ex-libris* de bibliophiles. — Histoire de la chorégraphie. — Les patois de la France. — Théâtres et amphithéâtres gallo-romains. — Les *novissima verba* de Louis XV. — Les monitoires et le secret de la confession avant 1789. — Sur les mazarinades de la bibliothèque de Dieppe. — Sur une définition de l'homme. — J'ai fait une tempête dans mon encrier. — Sainte-Beuve, interne à Saint-Louis. — Une maîtresse de l'amiral Nelson. — Les parodies de Casimir Delavigne. — Théâtre Louvois. — Bon voyage, cher Dumollet. — Auteurs peu connus. — *E pur si muove*. — Citations à rapatrier. — Mémoires de la marquise de La Rochejaquelein. — Une collection romantique. — Locutions à expliquer. — Manuscrits et correspondance d'Emeric Bigot. — (10 novembre). *Questions* : La langue romantique en 1821. — Patois de Chanaan. — A propos du surmenage dans les collèges. — Les papiers de M. de Morny. — Un imitateur du duc de La Rochefoucauld, prince de Marcillac. — Shakespeare et Bacon. — Un manuscrit de Toppfer. — Washington Irving. — Une lettre inédite de Victor Hugo. — Thèses médicales supprimées. — Tapisserie ancienne de l'évêché de Gérone (Espagne). — Gravure avant les armes. — La passion de Notre-Seigneur en vers burlesques. — *Réponses* : Les *ex-libris* de bibliothèques. — Les patois de la France. — Théâtres et amphithéâtres gallo-romains. — Lettres inédites de Mme de Sévigné. — La conception de la beauté. — Le duc de Buccleugh, pupille d'Adam Smith. — Quel est le nombre des mots de la langue française ? — Les armoiries de Lapérouse. — M. Cuvillier-Fleury, candidat à la députation. — Manuscrits et correspondance d'Emeric Bigot. — Gens de lettres employés d'administration. — Manies typographiques de certains auteurs. — *Trouvailles et curiosités* : Une question de propriété littéraire. — Lettre inédite du Père Lacordaire sur la reproduction de ses sermons. — (25 novembre). *Questions* : Calembour de Victor Hugo. — Bossuet et Winslow. — Chansons sur les gardes françaises. — Buchanan à Toulouse. — Manies des peintres. — Chéron, fondeur de cloches. — Théophile Gautier et la musique. — L'ouvrage de M. Dick de Lonlay sur la guerre. — Autographes de La Tour d'Auvergne. — Mme de Campestre et ses Mémoires. — Le Chartrier français. — Incunables. — *Réponses* : Théâtres et amphithéâtres gallo-romains. — La conception de la beauté. — Gens de lettres employés d'administration. — Manies typographiques de certains auteurs. — Livre à retrouver. — Bibliothèques spéciales. — Questions héraldiques. — Quatrain. — Baisers. — Centenaire de Buffon. Où est-il né ? La plaque de son cercueil. — Deux poètes à distinguer ou à confondre. — Pseudonymes à expliquer. — Questions héraldiques.

JAPON ARTISTIQUE (novembre). Théodore Duret : La gravure japonaise. — Étude sur les planches en couleurs hors texte : Promenade de femmes en bateau. — Trois vases de bronze. — Moineaux dans les bambous. — Femmes. — Dessin industriel. — Canards. — Bambous. — Femmes et enfant. — Dessin industriel. — Fragment d'étoffe. — Couverture en couleurs : Le marchand de fleurs, par Kiyonaga. — JOURNAL DES ÉCONOMISTES (novembre). H. Baudrillart : Un agronome économiste : le marquis de Turbilly. — Alfred Neymarck : Les monopoles en France concédés à diverses sociétés par actions. — Gustave du Puynode : Des institutions ouvrières d'à présent et de quelques lois récentes. — Charles Benoist : Les principes économiques et le nouveau code pénal italien. — Rouxel : Revue critique des publications économiques en langue française. — JOURNAL DES SAVANTS (octobre). Barthélemy Saint-Hilaire : Les livres sacrés de l'Orient. — Ch. Lévêque : L'alternative. — Alfred Maury : La littérature des indigènes de l'Amérique. — Gaston Boissier : *Symmachi*, opéra. — B. Haureau : *Spicilegii Solesmensis*.

MAGASIN D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION (1er et 15 novembre). Jules Verne : Deux ans de vacances, ch. XXVI et XXVII. — Un papa : La première chasse. — E. Bouchet : Précis des littératures étrangères. — Génin : Les grottes de Plémont, ch. II et III. — André Laurie : De New-York à Brest, ch. XVII-XIX. — Kurner : Une maison inhabitable. — C.-E. Carteron : Étude des beaux arts. — MATINÉES ESPAGNOLES (1er novembre). Ignota : Carmen Sylva. — Vicomte d'Albens : Le secret de Marthe. — Juan Fastenrath : Le sixième centenaire de Dusseldorf. — Fabre des Essarts : Andrieux. — Arsène Aruss : Un hidalgo au XVIIe siècle. — W. Bonaparte Wyse, Frédéric Bataille : Poésies. — (15). X*** : Journal d'un officier de l'armée du Rhin. — Maria Deraisme : Les faillites du progrès. — Mme de Rute : La poupée de Zizi. — Sacher Masoch : Cipré Goldfinger. — Marie Létizia de Rute : Une visite à la Salpêtrière. — Eugène Asse : Le poète dans Émile Zola. — Ch. Maurras : A propos du *Rêve*. — Santiago Estrada : Mouvement littéraire dans l'Amérique du Sud. — Eugène Pottier : Deux chansons inédites, poésie. — Mme Ratazzi : Théroigne à la Salpêtrière, poésie. — MUSEE DES FAMILLES (1er novembre). Maurice Maindron : Le bouquetin. — L. des Grolles : Le trait d'union. — Mare Philibert : Dans l'antichambre. — Anaïs Ségalas : Les pompiers, poésie. — Daffry de la Monnoye : Vers le pôle Nord. — Mario de Bert : Un ami. — Edouard Thierry : La naissance d'une pièce à la Comédie-Française. — Louise Mussat : Mon roman. — (15). Sixte Delorme : Patrice le spahi. — Édouard Thierry : La naissance d'une pièce à la Comédie-Française. — Camille Norbert : L'aventure d'Anatole. — Aylicson : La vieille Yvonne. — Désiré Lacroix : Les dragons. — L. Balthazard : Science en famille. — Henri de Bornier : Lettres sur le théâtre. — Louise Mussat : Mon roman.

NATURE (27 octobre). Gaston Tissandier : La statue d'Ampère. — G. T. : Utilité des abeilles. — Dr Topinard : Les races humaines. — E. H. : L'usine électrique de Thorenberg (Suisse). — (10 novembre). Les courses en ballon. — Les plus grandes cheminées du monde. — Albert Tissandier : Ceylan; Colombo et les chemins de fer; le jardin de Peradeniya, à Kandy; la culture du thé; le pic d'Adam. — E. H. : L'usine électrique de Thorenberg, Suisse (suite et fin). — (17). J. Laffargue : Les orgues électriques. — Elevage des serins et la Société sérinophile. — Tremblement de terre à Mexico, le 6 septembre 1888. — Daniel Bellet : Le port de Calais (suite et fin). — Dr Camille Viguier : La photographie microscopique à la station zoologique d'Alger. — Le viaduc de Garabit. — Edouard Heckel : Le Solom et la pulpe qui entoure sa graine. — P. Mégnin : Le Paca brun. — (24). Albert Gaudry : Dimensions gigantesques de quelques mammifères fossiles. — Gaston Tissandier : L'institut Pasteur. — W. de Fonvielle : L'astronomie en Chine; l'Observatoire de Pékin. — L. B. : Accidents de chemins de fer; catastrophe de Velars. — Charles Grad : La correction du Rhin alsacien. — NOUVELLE REVUE (1er novembre). E. Crépet : Lamiel, roman inédit de Stendhal. — Marquis de Castellane : Essais de psychologie politique : Gambetta. — C. C. : La trêve pour la patrie. — Paul Margueritte : Jours d'épreuve. — A. Gruyer : Corrège au musée du Louvre. — Hugues Le Roux : L'amour infirme (fin). — Prince de Valori : Les héritiers de Henri V. — Henri de Nimal : Les étrangers devant la loi belge. — Thiébault-Sisson : Le blanc et le noir. — Arthur Pougin : Racine et les chœurs d'*Athalie*. — (Supp.) Bret Harte : Le blocus des neiges au plateau des Aigles. — (15). A. Gagnière : La félonie anglaise. — Marquis de Castellane : Essai de psychologie politique : Gambetta (fin). — Louis Sévin-Desplaces : Le Sénégal et le Soudan français. — Paul Margueritte : Jours d'épreuve (suite). — Charles Alexandre : Souvenirs parlementaires. — Henri Guérin : Le manuscrit du père Silence. — Édouard Rod : Émile Hennequin et la critique scientifique. — Amédée Lemoine : Le *Faust* et le *Don Juan* de Lenau. — Ad. Badin : Les manuscrits de J.-J. Rousseau. — Comte Tolstoï et Lermontoff : Poésies. — Bret Harte : Le blocus des neiges au plateau des Aigles (suite). — POLYBIBLION (octobre). Firmin Boissin : Romans, contes et nouvelles. — P. Chapot : Ouvrages d'instruction chrétienne et de piété. — Comptes rendus. — Chronique. — (octobre). Dr A. Ferrand : Biologie. — E.-C. La Grette : Ouvrages pour la jeunesse. — Comptes rendus. — Chronique.

REVUE ALSACIENNE (1er octobre). Léon G. Pélissier : Lettres du magistrat de Strasbourg, tirées des archives de (1636-1643). — C. G... : Un fonctionnaire français en Alsace au XVIIe siècle (fin). — E. de Neyremand : L'orthographe de l'avenir. — Henri Finistère : La Frontière. — Ch. M... : Éphémérides alsaciennes. — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (sept. août). H. d'Arlins de Jubainville : De l'emploi des bijoux et de l'argenterie comme prix d'achat en Irlande, avant l'introduction du monnayage. — Frantz Cumont : Le Taurobole et le culte d'Anahita. — Allart Lebègue : Quelques inscriptions latines trouvées dans la Narbonnaise. — Robert Mervat : L'atelier du statuaire Myrismus. — R. de La Blanchère : Les inscriptions du Djebel-Toumiat. — A. Delattre : Fouilles dans un cimetière romain à Carthage. — Jacques Guillemand : Les inscriptions gauloises. — Paul Monceaux : Fastes éponymiques de la ligue thessalienne. — Paul Tannery : Sur les abréviations dans les manuscrits grecs. — REVUE CRITIQUE (15 oct.). Nelson : Le droit hindou et la cour de Madras. — Pecz : Les tropes des tragiques grecs. — Nocella : Les graffiti d'un corps de garde. — Lettres de Jean-Paul de Lescure, p. Communay. — Jonon des Longrais, Jacques Cartier-Bouquet : Points obscurs et nouveaux de la vie de Corneille. — Murner : Voyage au bain spirituel, p. E. Martin. — Poésies allemandes de Titz, p. L. Fischer. — Poésies de jeunesse de Wernighe, p. Neubaur. — Chronique de la Société des peintres, p. Vetter. — Vetter : Le spectateur, source des discours des peintres. — Kohut : La Sapho allemande, Louise Karsh. — Correspondance de Herder et de Nicolas, p. Koffman. — Geiger : Firlifimini et autres curiosa. — Schubart : Vie et œuvres de Novalis. — Franck : G. L. Kosegarten. — Hüffer : Annette de Droste-Hülshoff et ses œuvres. — Bettelheim : Beaumarchais. — (22). Eggeling : Catalogue des manuscrits sanscrits de l'India Office. — G. Meyer : Grammaire albanaise. — Sabbadini : Le texte du *De Officiis* et des poésies pseudo-virgiliennes. — Ch. Morel : Genève et la colonie de Vienne. — Spirgatis : Liste des membres de l'Université de Paris. — E. Martin : Observations sur le roman de Renart. — D'Espinay : La coutume de Touraine au XVe siècle. — Rocholl : Annexion de l'Alsace à la France. — Armand : L'abbé d'Aubignac. — Droysen : Précis de la science de l'histoire, trad. par Dormoy. — La Lorraine illustrée. — (29). Kleinpaul : La langue sans parole. — Bréal et Person : Grammaire latine. — E. Martin : Observations sur le roman de Renart (2e art.). — Cian : Les Notti de Bembo. — Annuaire de Gœthe, IX. — Geiger : Gœthe et la Renaissance. — Le Faust primitif, p. Schmidt. — Creizenach : Le plus ancien prologue de Faust. — Le jeune Gœthe, p. V. Hirzel et Bernays. — Froitzheim : Lenz, Gœthe et Cleophe Fibick; La période d'orage à Strasbourg. — L. Hirzel : Gœthe et Zurich. — Von der Heller : Gœthe et les fragments physiologiques de Lavater. — Gross : Werther en France. — Baumgartner : Gœthe, sa vie et ses œuvres. — Gœthe, campagne de France, siège de Mayence et voyage d'Italie, p. Düntzer. — A. Stern : Gœthe. — La Hoguette : Lettres, p. Tamizey de Larroque. — Pajol : Les guerres sous Louis XIV. — Lavisse : Trois empereurs d'Allemagne. — (5 nov.). La Caverne des trésors, p. P. Bezold. — Psichari :

© 2007 Livre « Editions » des bibliothèques du Canada » — Editions Alain Brunet

La phonétique des patois. — Gompez : Fragments des tragiques grecs. — Longo : Lucrèce. — Stoffel : Histoire de Jules César, guerre civile. — Pauli : Études italiques, V. — Arndt : Paléographie latine, I et II. — Sieber et Teichmann : Lettres des Auerbach. — Matthis : Les réformés du canton de Saarwerden. — H. Houssaye : 1814. — Liard : L'enseignement supérieur en France. — Bryalza : Dictionnaire des miniaturistes, I et II. — (12). Falb : Les langues des Andes. — Wœlkel : Changement de L en U. — Ebert : Histoire générale de la littérature au moyen âge, III. — Negroni : Un portrait de Dante. — Zardo : Pétrarque et les Carrare. — Hollander : Strasbourg et Henri II. — Torrents : Les manuscrits catalans de la bibliothèque du roi d'Espagne. — Œuvres d'Anzias March. — Rothan : La Prusse et son roi pendant la guerre de Crimée. — Preyer : L'âme de l'enfant. — Carran : La conscience psychologique et morale. — REVUE D'ANTROPOLOGIE (15 nov.). Topinard : Sur la conversion de l'indice céphalométrique en indice crâniométrique. — Marcelin Boule : Essai de paléontologie stratigraphique de l'homme (fin). — Abel Hovelacque : Sur la juxtaposition des caractères divergents à propos des crânes birmans. — Dr Nicolas Secland : La Kashyarie et les passes du Tian-Chan. — Dr Victor Gross : La paléo-ethnologie en Suisse. — REVUE DE FAMILLE (15 nov.). Jules Simon : En prison. — De Spoelberch : Une page inédite de M. Thiers. — Louis Ulbach : L'Escalier sentimental. — Julian-Perry : Le Jupon rose de ma tante. — Gustave Michaud : Le voyage de William Willoughby (3e p.). — REVUE DE GÉOGRAPHIE (nov.). A. Vambéry : La Russie et l'Angleterre dans l'Asie centrale. — A. Levinck : Le Montserrat. — L. Drapeyron : Essai de colonisation de l'île d'Asmara (1768). — A. Boppe : Société des voyageurs projetée en 1757 par Hennin. — Ch. Fierville : Voyage d'un janséniste en Flandre et en Hollande, 1681 (suite). — REVUE DE LA FRANCE MODERNE (25 oct.) Louis Napoléon : Trois lettres inédites. — Amagat : Les finances de la France en 1871 et M. Thiers. — Edmond Hugueniot : Pour un hussard. — Paul Ganlot : Un complot sous la Terreur. — Marc de Chauvant : Farnbrough Hill. — Louis de Chauvigny : La Victime, poésie. — REVUE DE L'ENSEIGNEMENT DES LANGUES VIVANTES (oct.). H. Box : Enseignement simultané de l'anglais et de l'allemand. — H. Dietz : Les langues vivantes dans l'enseignement secondaire spécial. — C. Stryienski : Le roman anglais dans l'enseignement secondaire. — (nov.). Concours de 1888. — Concours de 1889 : Bibliographie des auteurs du programme. — Varia. — REVUE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE (20 oct.). Dureau de Vaulcomte : La convention franco-chinoise. — B. du Casse : Vie politique, militaire et anecdodique de S. A. le prince Napoléon (Jérôme). — Pierre Tourzel : Promenade manquée. — Henri du Basty : M. Henri Escoffier. — (27). Gerville-Réache : Formation d'une réserve d'officiers de marine. — B. du Casse : Vie de S. A. le prince Napoléon (suite). — Pierre Tourzel : Promenade manquée (suite). — H. du Basty : M. Adrien Hébrard. — REVUE D'ART DRAMATIQUE (1er nov.). Édouard Thierry : Le silence d'Elmire, étude sur l'interprétation du rôle de Tartuffe. — Gabriel Ferry : Souvenirs de théâtre. — Adolphe Jullien : Hector Berlioz en Russie. — William Archer : Physiologie de l'acteur, 3e article. — L. de Veyran : Un roman comique moderne. — (15). Éd. Thierry : Le silence d'Elmire, étude sur l'interprétation du rôle de Tartuffe (suite). — Louis Moland : Bouffé. — Félix Galipaux : Un comédien malgré lui. — Lucien Muhlfed : Le Théâtre Libre. — REVUE DES ARTS DÉCORATIFS (oct.). A. Dariel : Les buffets-dressoirs au musée de Cluny. — Henri de Chennevières : La chalcographie du Louvre. — Gerspach : Études sur la manufacture des Gobelins (suite). — Victor Champier : Les arts décoratifs en Belgique. — REVUE DES DEUX MONDES (1er nov.). Eugène Delard : Le Joug, 1re partie. — Camille Rousset : La conquête de l'Algérie. — Pierre Loti : L'impératrice Printemps. — Notre artillerie de campagne. — Arthur Desjardins : La loi des faillites. — C. de Varigny : Les grandes fortunes en Angleterre. — G. Valbert : Les Afghans et la question indo-russe, d'après deux voyageurs français. — F. Brunetière : Symbolistes et décadents. — (15). Maxime Du Camp : La Croix rouge de France. — Eugène Delard : Le Joug (fin). — Paul Leroy-Beaulieu : L'État moderne et ses fonctions. — Th. Bentzon : Un roman virginien. — Ferdinand Brunetière : Cartésiens et Jansénistes. — REVUE DES SCIENCES ET DES LETTRES (nov.). J.-F. Boutet : L'étincelle électrique. — Marty-Laveaux : L'influence véritable de Ronsard sur la langue française, déterminée par l'étude chronologique de ses œuvres. — Jagnaux : La thermo-chimie. — Martin : Poésie. — Verhaeghe : Variétés. — Laurent Gseli : Romantiques et Impressionnistes. — REVUE DES TRADITIONS POPULAIRES (nov.). René Basset : I. Les contes de Mlle Groff. — II. Histoire d'Ala-el-Din de Zotenberg. — Ch. Beauquier : La chanson de la Belle Rose rose ; trois versions de la Franche-Comté. — P. Sénéquier : Formules de souhaits. I. En Provence. — Félix Régamey : Le fantastique Japonais. II. Le Feu. — Antoinette Bon : Les âmes en peine, légende de l'Auvergne. — A. Certeux : Les insectes malfaisants. III. Les sauterelles. — P. S. : Dictons rimés sur les mois : novembre. — Girard de Rialle : Les Contes dans les sermons du moyen âge ; Un prototype de médecin malgré lui. — Paul Sébillot : Les crustacés. — Alf. Harou : Coutumes de moisson. IV. En Allemagne. — Le Carguet : Rites et usages funéraires V. La fête des morts au cap Sizun. — Mme Auguste Penquer : Poésies sur des thèmes populaires. IX. La baie des trépassés. — D. Fitzgerald : De quelques légendes celtiques. I. Goban, Saor. II. Lug-Lam-Fada. — René Stiébel : Amulettes et talismans. III. Porte-bonheur des courtisanes. — Victor Brunet : L'île de Tatihou, légende de la basse Normandie. — Léo Desaivre : Les Charivaris. Les promenades sur l'âne. — François Marquer : Les pourquoi. XXIX. Pourquoi la vive pique. — J. de la Poterie : légendes et superstitions préhistoriques. I. Le Menhir de Sainte-Colombe, légende landaise. — G. de Mortillet : II. Légende sur une grotte en Italie. — REVUE DU CERCLE MILITAIRE (28 oct.). Les formes du terrain. — Bitche (fin). — L'armée russe en campagne (suite). — Les manœuvres d'Elisavetgrad. — (21 oct). Bitche (1870-1871). — Étude sur la composition et la distribution de la flotte (fin). — L'armée russe en campagne (suite). — Des pertes dans les combats. — Exposition militaire en 1889. — (4 nov.). De la détermination du point d'attaque dans les batailles. — Les sociétés de tir et le tir fédéral en Suisse. — Les formes du terrain (fin). — L'armée russe en campagne (suite). — Les grandes manœuvres en Roumanie. — (11). La baïonnette. — L'instruction par batterie. — L'armée russe en campagne (suite). — REVUE DU MONDE LATIN (1er nov.). L. de la Brière : Le duc de Chartres. — Jean de Bourgogne : Les caprices de Marthe. — Maxime Fermont : Dante, poète lyrique. — Comte du Barral : L'assemblée des notables en 1789 (suite). — H. Le Noir : Le réserviste. — REVUE GÉNÉRALE (1er nov.). Léon Dormat : La taxe de la viande et les boucheries municipales. — Émile Pouvillon : Muni des sacrements. — Philibert Audebrand : Un café de journalistes sous Napoléon III. — Emmanuel des Essarts : Les deux tendresses, poésie. — Ch. de Sauvière : Le rêve, roman de M. Émile Zola. — (15). Deburau : Mémoires inédits. — Correspondance relative à Vermersch. — Maurice Guillemot : Suzette Reichemberg. — Jean Huncy : M. Zola en visite académique chez M. Renan. — Maurice Grivan : Sélection et Idéal (fin). — REVUE GÉNÉRALE D'ADMINISTRATION (oct.). Jean Dejamme : Des obligations et des droits des communes en matière d'écoles. — L. Delauney : Les ponts à

péage. — Frédéric Ladrat : Des quêtes faites au profit des pauvres dans les édifices religieux. — REVUE HISTORIQUE (nov.-déc.). B. de Mandrot : Louis XI, Jean V d'Armagnac et le drame de Lectoure. — Ch. Dufayard : La journée des tuiles à Grenoble, le 7 juin 1788. — Baron du Casse : La reine Catherine de Westphalie, son journal et sa correspondance (suite). — REVUE ILLUSTRÉE (1er nov.). J. Ricard : Fantôme passé. — H. Gerbault : L'uniforme neuf. — Mars : Amsterdam la nuit. — Jules Tellier : Jules Lemaître. — Yveling Rambaud : Force psychique. — (15). Talmey : La forêt de Fontainebleau l'été. — Philippe Daryl : Le club à Londres. — O. Rus : Un fétichard. — Rosny : La Mare. — Halpérine-Kaminsky : Le comte Tolstoï. — REVUE INTERNATIONALE DE L'ENSEIGNEMENT (15 oct.). Georges Lafaye : Les fêtes de l'Université de Bologne. — X. : L'enseignement du sanscrit et de la grammaire comparée dans les universités d'Europe et d'Amérique. — Henri Warnery : L'enseignement dans la Suisse française. — Jules Simon : Un normalien en 1832. — REVUE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE (10 oct.). L. de Vasjeux : La légende de Liveaux (fin). — Paul Mariéton : Sensations d'un félibre. — Edgar Poë : Scènes de Polition, trad. de Louis Duchosal. — A. André : Le Corse. — George de Lys : Une idylle à Sedom. — (15). Frédéric Loliée : Ferdinand Brunetière. — Edgar Poë : Scènes de Polition, trad. de Louis Duchosal. — A. Andréi : Le Corse (fin). — Oliga Smirnoff : Le mystère de la Passion au XIXe siècle. — (10 nov.). J.-P. Clarens : Coin de nature. — Jean Appleton : Marie. — Tandonnet : Le surmenage intellectuel. — REVUE PHILOSOPHIQUE (nov.). A. Fouillée : Philosophes français contemporains, M. Guyau. — Durkheim : Suicide et natalité; Étude de statistique morale. — G. Sorel : De la cause en physique. — A. Binet : Sur les rapports entre l'hémianopsie et la mémoire visuelle. — Blondel : Une association inséparable; L'agrandissement des astres à l'horizon. — Vandame : Questions de philosophie mathématique. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (20 oct.). Slava-Roma : L'incident Strossmeyer. — Paul Gall : Le bronze de l'ami Géricault, récit d'atelier. — La France au Soudan. — Gabriel Compayré : Sébastien Commissaire. — René de Récy : De Paris à Bayreuth. — James Darmesteter : La confession du mounchi. — (27). Charles Benoist : La question africaine. — Gaston Bergeret : Au Grand Saint-Eloi, nouvelle. — Fernand Henry : La légende de Faust. — Maurice de Fleury : Au concours d'internat, l'épreuve écrite. — Jules Lemaître : M. Émile Zola : *Le Rêve*. — Hector Pessard : Notes et impressions. — (3 nov.). Émile Berr : Un côté de la question des étrangers. — G. Bergeret : Au Grand Saint-Eloi (suite). — Léon Aucoc : Les études de législation comparée en France. — F. Henry : La légende de Faust (fin). — Paul Bonnetain : Les enfants à Paris. — C. de Varigny : M. le baron de Hubner. — Charles Benoist : Vauban, Bentham, Hume. — (10). Ernest Lavisse : L'Université de Lyon. — G. Bergeret : Au Grand Saint-Éloi (fin). — Paul Desjardins : Maxime Gaucher. — Paul Regnaud : Hannette Besnault et Abel Bergaigne. — Pierre Foncin : Choses et livres de l'Afrique française. — Général Tcheng-Ki-Tong : La musique après la mort. — (17). Un diplomate : La France, l'Allemagne et l'Angleterre. — F. Fabre : Ma vocation. — Charles Benoist : Le premier général Boulanger. — Bonvalot : La prière à Yakabog. — P. Monceaux : La Psychée d'Apulée. — Mlle de Bovet : Le roman naturaliste en Angleterre : M. Georges Moore. — REVUE SCIENTIFIQUE (20 oct.). Ayrton : La transmission de la force par l'électricité. — Gustave Le Bon : Le rôle des Juifs dans la civilisation ; La dernière maladie de Frédéric III, d'après sir Morell Mackenzie. — Les orages dans la péninsule scandinave. — (27). Le Chatelier : Le Soudan français. — E. Durand-Gréville : La traversée de l'Atlantique en ballon et les courants atmosphériques. — Tardini : La question de l'heure universelle devant l'association britannique. — (3 nov.). R. Koch : La prophylaxie des épidémies dans les armées. — J.-L. Soret : L'origine des illusions produites par le dessin et les peintures. — P. Garnault : Le rôle des globules polaires dans la fécondation. — L. Lesèble : La chasse au loup en Russie. — (10). Billings : Les musées médicaux. — Ch. Richet : Le rôle des Juifs dans la civilisation. — L'assainissement de la Seine. — L. Carez : Le congrès géologique international — (17). Beauris : L'Ecole du service de santé militaire et la Faculté de médecine de Strasbourg, de 1851 à 1870. — F. Lagrange : L'éducation physique de l'enfant. — Saint-Sernin : Les pêcheries du Cambodge. — Mlle Leblois : Développement des canaux sécréteurs et des poches sécrétrices. — REVUE SOCIALISTE (nov.). Gustave Rouanet : Le ministère du travail. — Benoît Malon : Charles Pisacane. — Eugène Fournière : L'intégral (fin). — P. Argyriadès : Situation économique des paysans roumains. — Jean Lardeannois : Critique socialiste des principes de 89. — Favergeon : Le mouvement social en France et à l'étranger. — REVUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE (nov.). Louis Brès : La vieille au miroir. — Et. Dumont : L'Orient. — Adolphe Jullien : Auber. — Eugène Müntz : Madones de Michel-Ange. — Ph Audebrand : Père d'Honoré de Balzac. — Georges Delannoy : A travers Paris. — Schubert : Mélodie inédite. — SAMEDI-REVUE (20 oct.). Ten Bosch : En Hollande. — Edmond Biré : La Cour de George IV et de Guillaume IV. — G. Sauvin : *Le Rêve* de M. Émile Zola. — Aimé Witz : L'éclairage électrique de Nancy. — A. de Ganniers : Dragon du roi, nouvelle (suite). — (27). G. de Pascal : En Suisse. — Vasco : L'exposition de Barcelone. — L. de La Brière : Triboulet. — Paul Perret : Martainville. — Urbain Guérin : L'union douanière et les petits États européens. — Mme Calmon : Pensées. — Colonna de Cesari : A propos de la statue de Shakespeare. — A. de Ganniers : Dragon du roi, nouvelle (suite). — (3 nov.). Van Buiten : Une élection à Bruxelles. — Victor Fournel : Les théories dramatiques au XVIIe siècle. — Georges Demanche : Les États-Unis et l'élection présidentielle. I. — Edmond Biré : Les derniers jours de l'Académie française. — A. de Ganniers : Dragon du roi, nouvelle (suite). — (10). L. de La Brière : Un bibliophile. — Georges Demanche : Les Etats-Unis et l'élection présidentielle. II. — L. de Chauvigny : Soldat de Dieu, poésie. — Jacques de Biez : La fin du monde, d'Ed. Drumont. — A. de Ganniers : Dragon du roi, nouvelle (suite). — (17). Edmond Biré : La critique à l'Académie française. — A. Captain : Le centenaire de Romans. — V. Duval : L'invasion allemande et la neutralité de la Belgique. — A. de Ganniers : Dragon du roi, nouvelle (fin).

SPECTATEUR MILITAIRE (15 nov.). L. S. : Le camp d'Avor en 1888. — Le Brun : Les manœuvres du 3e corps en 1888 (suite). — Colonel Martin de Brettes : Canons dans l'infanterie (suite). — H. Choppin : Des camps d'instruction. — (1er nov.). Le Brun : Les boucliers d'aluminium. — N. Desmaysons : L'instruction par batterie. — Le Brun : Les manœuvres du 3e corps. — W. de Fonvielle : A propos de l'organisation de l'aéronautique militaire. — (15). Alfred Duquet : Les dépêches de Beaugency devant l'histoire. — Noël Desmaysons : L'instruction par batterie (suite). — H. Choppin : Les manœuvres de cavalerie. — X. Y. Z. : Une révolution dans la tactique militaire.

TOUR DU MONDE (27 oct.-10 nov.). Charles Grad : A travers l'Alsace et la Lorraine. — (17). Chaffaujon : Voyage à travers les llanos du Caura. — TRADITION (15). Henry Carnoy : Les anciens conteurs; V. don Juan de Haute-Seille (XIIe siècle). — Hugues Le Roux : La Toussaint. —

© 2007 Livre « Editions » des bibliothèques du Canada — Editions Alain Brunet

Antoni Delannoy : L'origine souterraine de l'homme dans quelques légendes indiennes. — Jean Nicolaïdes : Le livre du dragon. — P. Le Brun : Les noueurs d'aiguillette. — Bérenger-Férard : La lutte aux trois sauts entre saint Martin et le diable. J.-F. Bladé : Simon de Hautetour. — Marie Talard : Carte flamande.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 octobre au 15 novembre 1888)

DÉBATS. Octobre : 19. G. de Molinari : Les populations agricoles de la France, par H. Baudrillard. — 24. Henri Chantavoine : Le Rêve, par M. Émile Zola. — 30. Henry Houssaye : Variétés; « Paris en 1793 », par Edmond Biré; « Journal d'un volontaire de 1791 », par de Marsangy. — Novembre 3 : Le grand cryptogramme de M. Donnelly. — 14. Bérard-Varagnac : Prosper Mérimée, Hugh Elliot, études historiques et littéraires, par M. le comte d'Haussonville.

XIXe SIÈCLE. Octobre : 19. Francisque Sarcey : Chronique. (Petit glossaire décadent et symboliste, par M. J. Plowert.) — 24. Paul Ginisty : Chronique (la Fin d'un monde, de M. Drumont). — Novembre : 10. Henry Fouquier : « Caligula », d'Alexandre Dumas. — 13. Francisque Sarcey : Chronique (Ignotus).

ÉCHO DE PARIS. Octobre : 17. Henry Bauer : La ville et le théâtre (Félicien Champsaur). — 27. Henry Bauer : Vast-Ricouart. — Novembre : 6. E. Lepelletier : Le Rêve, par Émile Zola. — 7. Abel Peyrouton : M. Francis Magnard. — Henry Bauer : L'audace (Rolande), par M. de Grammont. — 12. Henry Bauer : Le culte phallique. — 16. Emile Bergerat : Christophe Colomb français. — 10. E. Lepelletier : Etudes et portraits, par Paul Bourget.

ESTAFETTE. Octobre : 23. Etienne Carjat : Blanc et Noir. — 24. Heurtar : L'éducation physique. — 27. Edouard Petit : Hugophobie. — 30. Jules Case : Sous les masques (Emile Bergerat). — 31 Heurtar : L'instruction féminine. — Novembre : 3. Edouard Petit : L'alliance française. — 10. Edmond Petit : Jules Girardin. — 14. Heurtar : Un éducateur moderne.

ÉVÉNEMENT. Octobre : 18. Jean Lorrain : En plein rêve. — 28. Jean Lorrain : Ludus pro patria. — Novembre : 13. Philibert Audebrand : Un petit journal d'autrefois.

FIGARO. Octobre : 19. Caliban : Le talon de la jeune fille. — 20. Emile Berr : Une visite à M. Edouard Drumont. — Emile Faguet : Dans le mouvement. — 24. Albert Wolf : Blanc et Noir. — Novembre : 2. Villiers de l'Isle-Adam : L'amour du naturel. — 3. Théodore de Banville : Ménalque. — Maurice Rollinat : Pluie dans un ravin (scène rustique). — 9. Henry Fouquier : La morale et l'art. — 10. Saint-Genest : Ignotus.

GAZETTE DE FRANCE. Octobre : 21. Armand de Pontmartin : La jeunesse de Frédéric Ozanam, par M. Léonce Curnier. — 28. Armand Pontmartin : Lettres de Benjamin Constant. — Novembre : Armand de Pontmartin : Drames philosophiques par Ernest Renan.

GIL BLAS. Octobre : 26. Henry Bauer : La Patti.

JUSTICE. Octobre : 17. Léon Millot : A propos de statue. — 18. Emile Blémont : La Patrie en danger (poésie). — Novembre : 12. Charles Martel : Caligula, d'Alexandre Dumas.

LIBERTÉ. Octobre : 29. Paul Perret : Revue dramatique; « Le Juge d'instruction », par M. de Marthold. — Novembre : 14. Y. : A travers champs (Amours et Haines par Ed. Pailleron).

MONITEUR UNIVERSEL. Octobre : 26. Δ. Φ. Mabillon et la société de l'abbaye de Saint-Germain des Prés.

MOT D'ORDRE. Octobre : 23. Abel Peyrouton : Le Mysticisme.

NATION. Novembre : 12. Pontsevrez : La semaine de Paris.

OBSERVATEUR FRANÇAIS. Novembre : 12. Vicomte de Foucault : Le sacrifice de l'éducation à l'examen.

PAIX. Octobre : 17. Dr G. Biron : Le chauffage des maisons au point de vue de l'hygiène. — 20. Chronique : La réforme des Bibliothèques. — 23. Chronique : « Le Rêve ». — Novembre : 6. Chronique : Symbolistes et Décadents.

PARIS. Octobre : 16. Georges Mortorgeuil : « Le Rêve ». — 17. Joyeuse : Gazes et Tutus. — 20. Georges Montorgueil : Les précieuses ridicules (les décadents). — 24. Georges Montorgueil : Liquidation du Siècle.

PARISIEN. Octobre : 19. Jules Bois : Poésie d'hier et de demain. — 21. Henri Bouillon : Le dessin; Victor-Armand Poirson. — 22. Gabrielle Mourey : Le Rêve. — Novembre : 7. H. Loisy : Nos académiciens : Paul [lisez Octave] Gréard.

PARTI NATIONAL. Octobre : 16. Firmin Gallus : « Echos de la vallée d'Eure » (le poète André Jourdain). — 19. Francisque Sarcey : Le bonheur à trois, de M. Armand Charpentier. — 22. Jules Tellier : Choses décadentes. — 28. Jules Tellier : Le pessimisme des jeunes. — 30. Adolphe Brisson : Chronique théâtrale. — Mérinos : Le Gorille. — Novembre : 13. Paul Belon : Paris qui passe (Ignotus). — Adolphe Brisson : Courrier dramatique (« Rolande » de M. L. de Grammont).

PAYS. Novembre : 5. H. Astier : Fin de siècle.

RADICAL. Octobre : 23. Laerte : La chanson en justice. — 25. Louis Lucipia : La fin du monde.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Octobre : 20. E. Mercadier : Le général Meusnier et les deux Carnot. — 22. Charles Bigot : Causerie littéraire, le Rêve, par M. E. Zola. — 28. Edmond

Villetard : Causerie (la censure). — Novembre : 2. Gabriel Compayré : Les principes du droit, par M. Emile Beaussire. — 10. Paul Ginisty : De Paris à Paris (le standhalisme). — 11. Gabriel Compayré : La Grammaire municipale.

SOIR. Novembre : 13. Paul Lafage : Le suicide mystique.

SOLEIL. Novembre : 2. Alphonse de Calonne : Les Quartiers de Paris. — 12. Emile Faguet : Chronique théâtrale (« Rolande » de L. de Grammont, et « Caligula » d'Alexandre Dumas).

TEMPS. Novembre : 4. Anatole France : Nicolas Boileau, par F. Brunetière. — 8. Paul Bourde : Les bâtiments civils. — 9. G. de Cherville : La vie à la campagne. — Charles Yriarte : César Borgia.

VOLTAIRE. Novembre : 12. Octave Robin : La lorgnette parisienne (baron Platel).

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

— Procès de presse, de propriété littéraire et de librairie —

COUR D'APPEL DE LUCQUES (Italie).

Audience du 9 avril 1888.

Propriété littéraire et artistique. — Œuvre dramatique. — « Francillon ». — Droit de représentation. — Traduction. — Ayant droit de l'auteur. — Convention franco-italienne du 9 juillet 1884. — Loi italienne. — Représentation non autorisée. — Société philodramatique. — Condamnation.

Aux termes de l'article 4 de la convention franco-italienne du 9 juillet 1884, les ayants droit de l'auteur jouissent des mêmes droits que ladite convention accorde aux auteurs eux-mêmes, notamment en ce qui touche la garantie du droit de représentation par le dépôt en Italie de la traduction d'un drame français, dans le délai de trois ans.

Toute atteinte au droit de représentation constitue un véritable delit punissable par une peine correctionnelle (art. 9 de la convention du 9 juillet 1884) et non par une simple contravention.

Vainement soutiendrait-on que la convention du 9 juillet 1884 parle de représentation ou d'exécution publique et qu'elle ne saurait s'appliquer à la représentation en traduction d'une œuvre française sur un théâtre appartenant à une société privée, alors qu'il est établi que cette représentation a eu lieu dans un local où ont été admis non seulement les sociétaires, mais aussi leurs familles et leurs invités).

La Cour d'appel de Lucques était saisie d'une poursuite contre le sieur Baldini (Americ) en contravention à la loi sur les droits d'auteur et à la convention franco-italienne du 9 juillet 1884, pour avoir fait représenter, après l'avoir traduite, dans la soirée du 16 juin 1887, la comédie d'Alexandre Dumas, *Francillon*.

Cette représentation avait été donnée au théâtre Gherardi del Testa par la Société philodramatique des Nascenti. La poursuite avait lieu en vertu des articles 12, 13, 14 et 34 de la loi du 19 septembre 1882. Le président de la Société des Nascenti, M. Jean Corradini, était poursuivi comme civilement responsable aux termes des articles 1153 du Code civil italien et 549 du Code de procédure pénale.

Mme Eléonore Duse, qui avait acquis d'Alexandre Dumas le droit de traduire et de faire représenter *Francillon* en Italie, s'était portée partie civile.

Le Tribunal de Livourne, saisi de l'affaire en première instance, avait, à la date du 10 janvier 1888, déclaré qu'il n'y avait pas lieu à poursuites parce que l'action se trouvait prescrite.

Mais, sur l'appel, la Cour de Lucques

« Réforme la sentence dont on a appelé ;

« Déclare Americ Baldini coupable de traduction non autorisée, dans le but de représentation de la comédie *Francillon*, délit commis au préjudice de dame Éléonore Duse, partie civile, dans les circonstances de mode, de temps et de lieu exposées plus haut, etc. ;

« Condamne ledit Baldini à une amende de 200 lires (deux cents), les dispositions de la loi étant réservées en cas d'insolvabilité ;

« Déclare Jean Corradini en sa qualité de président et représentant de l'Académie philodramatique des Nascenti, fondée à Livourne avec l'autorisation de l'autorité gouvernementale le 23 mai 1882, responsable civilement des dommages à liquider dans un jugement séparé et condamne solidairement tant Baldini Americ que Jean Corradini en sa qualité susmentionnée à la réparation de ces dommages, au bénéfice de la partie civile, dame Éléonore Duse ;

« Condamne en outre solidairement, tant ledit Baldini que le sieur Corradini en sa qualité susdite, aux frais du procès et du présent jugement, tant pour ceux qui sont dus au Trésor public que pour ceux que la partie civile a supportés pour pourvoir à sa défense en première et en seconde instance ;

« Ordonne la restitution des documents à qui de droit et en temps voulu. »

L'Administrateur-Gérant : A. Sauphar.

Le Livre

NEUVIÈME ANNÉE

ANNUAIRE BIBLIOGRAPHIQUE DU LIVRE

SUPPLÉMENT A L'ANNÉE 1888

BIBLIOGRAPHIE BIBLIOGRAPHIQUE

§ I. — BIBLIOGRAPHIE DES PUBLICATIONS PARUES EN FRANCE, EN 1888, SUR LE LIVRE ET L'ART DU LIVRE.

Anciennes bibliothèques normandes, par V. E. Veuclin. In-8°, 36 p. Bernay, imprimerie Veuclin.

Annales (Les) du théâtre et de la musique pour 1887 (treizième année), par Edmond Noël et Edmond Stoullig, avec une préface par Jules Claretie, de l'Académie française. In-18 jésus, XLII-515 p. Paris, imprimerie Rougier et Cie. Librairie Charpentier et Cie.

Annuaire de la librairie, de l'imprimerie, de la papeterie, du commerce de la musique et des estampes, et des professions qui concourent à la publication des œuvres de la littérature, des sciences et des arts. Année 1888. In-8°, XCVIII-524 p. Paris, imprimerie Dumoulin et Cie; au Cercle de la librairie, de la papeterie, du commerce de la musique et des estampes, 117, boulevard Saint-Germain.

Annuaire de la presse française pour 1888 (ve année), par Émile Mermet. In-18 jésus, CXLII-899 p. Paris, imprimerie Chaix; l'auteur, 13, rue de Belzunce.

Annuaire de la Société des Amis des livres (1888). In-8°, 111 p. Epernay, imprimerie Bonnedôme.

Annuaire des bibliothèques et des archives pour 1888, publié sous les auspices du ministère de l'instruction publique. In-18 jésus, 216 p. Lille, imprimerie Danel; Paris, librairie Hachette et Cie.

Annuaire-tarif des journaux, revues et publications périodiques pour 1888, parus à Paris jusqu'en octobre 1887, contenant : 1° les titres complets par ordre alphabétique; 2° le nom des rédacteurs; 3° le format, la tomaison, la date d'origine, le mode de publication, etc.; suivi d'une table systématique et du tarif postal pour la France et l'étranger; publié par Henri Le Soudier. In-8°, 258 p. Tours, imprimerie Deslis frères. Paris, librairie Le Soudier.

Antiquités de la ville d'Harfleur, par Fr. de La Motte, avec une introduction et une liste bibliographique, par Em. Lesens. In-4°, XX-227 p. Rouen, imprimerie Cagniard.

Archives anciennes de la ville de Saint-Quentin, publiées par Emmanuel Lemaire, et précédées d'une étude sur les origines de la commune de Saint-Quentin, par A. Giry, professeur à l'École nationale des chartes. Frontispice de M. Jules Degrave, dessins et plans de M. Charles Detousches, architecte, gravés sur cuivre par M. E. Ancelet; photogravures de M. Dujardin. T. I (1076-1128). Gr. in-4° CXLVI-568. Saint-Quentin, imprimerie Poette. Tiré à 250 exemplaires.

Archives (Les) d'Aragon et de Navarre, par Léon Cadier. In-8°, 46 p. Nogent-le-Rotrou, imprimerie Daupeley-Gouverneur.

Archives (Les) de la Bastille, rapport à M. l'administrateur de la bibliothèque de l'Arsenal, par Frantz Funck-Brentano, archiviste-paléographe. In-8°, 4 p. Lille, imprimerie Danel.

Archives départementales, communales et hospitalières du département du Doubs (année 1886-1887); rapport de M. Jules Gauthier, archiviste. In-8°, 20 p. Besançon, imprimerie franc-comtoise.

Art à Nantes au XIXe siècle (L') (peintres, dessinateurs, aquarellistes, sculpteurs, architectes, graveurs, lithographes, sociétés et publications artistiques, scientifiques et littéraires, archéologues, savants, littérateurs, poètes, musiciens, orateurs), par E. Maillard. In-8°, 352 p. avec frontispice illustré. Dijon, imprimerie Darantière. Paris, librairie Monnier.

Bibliographie bourguignonne. Supplément suivi de la table générale des noms d'auteurs, et de la table générale alphabétique des divisions, par Ph. Milsand, bibliothécaire-adjoint, membre de l'Académie de Dijon et de la commission des antiquités de la Côte-d'Or. In-8° à 2 col., VI-204 p. Dijon, imprimerie Darantière, librairie Lamarche.

Bibliographie contemporaine. Histoire littéraire du XIXe siècle. Manuel critique et raisonné de livres rares, curieux et singuliers, d'éditions romantiques, d'ouvrages tirés à petit nombre, de réimpressions d'auteurs anciens, etc., depuis 1800 jusqu'à nos jours; avec l'indication du prix d'après

les catalogues de ventes et de libraires, par Ant. Laporte. In-8°, t. V, liv. 3, p. 161-240. Paris, F. Vieweg.

Bibliographie de l'histoire de France, catalogue méthodique et chronologique des sources et des ouvrages relatifs à l'histoire de France depuis les origines jusqu'en 1789, par G. Monod, maître de conférences à l'École normale supérieure. In-8°, XII-420 p. Paris, imprimerie Chamerot; librairie Hachette et Cie.

Bibliographie de Mathurin Regnier, par Henri Charrier. In-12, IV-61 p. Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, librairie Rouquette. Tiré à 200 exemplaires.

Bibliographie des ouvrages relatifs à Jeanne d'Arc, catalogue des principales études historiques et littéraires consacrées à la Pucelle d'Orléans depuis le XVe siècle jusqu'à nos jours, par P. Lanéry d'Arc, avocat à la cour d'appel d'Aix. In-8°, 263 p. et gravures. Chartres, imprimerie Durand, Paris, librairie Techener. Tiré à 120 exemplaires.

Bibliographie des principales éditions originales d'écrivains français du XVe au XVIIIe siècle, par Jules Le Petit. Ouvrage contenant environ 300 fac-similés de titres. In-8°, VIII-584 p. Paris, imprimerie et librairie de la maison Quantin.

Bibliographie générale de l'Agenais et des parties du Condomois et du Bazadais incorporées dans le département de Lot-et-Garonne. Répertoire alphabétique de tous les livres, brochures, journaux, etc., dus à des auteurs de la région, imprimés dans ce pays ou l'intéressant directement, avec des notes littéraires et biographiques, par Jules Andrieu, de la Société des sciences, lettres et arts d'Agen. T. II, L-Z. In-8° à 2 col., 427 p. Agen, imprimerie Lenthéric, librairie Michel et Médan. Paris, librairie Picard.

Bibliographie générale des travaux historiques et archéologiques publiés par les sociétés savantes de la France, sous les auspices du ministère de l'instruction publique, par Robert de Lasteyrie, secrétaire de la section d'archéologie du comité des travaux historiques et scientifiques, et Eugène Lefèvre-Pontalis, bibliothécaire du comité des travaux historiques et scientifiques, t. Ier. Ain-Gironde. In-4° 2 colonnes, XII-711 p. Paris, Imprimerie nationale, librairie Hachette et Cie.

Bibliographie historique de l'arrondissement de Saint-Omer, par le baron David, de la Société des antiquaires de la Morinie. In-8°, XII-241 p. Saint-Omer, imprimerie d'Homont.

Bibliographie théâtrale (année 1887) de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques. In-8° oblong, 81 p. Paris, imprimerie Morris père et fils.

Bibliothèque (La) de Fulvio Orsini. Contributions à l'histoire des collections d'Italie et à l'étude de la Renaissance, par Pierre de Nolhac, ancien membre de l'École française de Rome, maître de conférences à l'Ecole pratique des hautes études; avec une planche en photogravure. In-8°, XVII-491 p. Angers, imprimerie Burdin et Cie. Paris, librairie Bouillon et E. Vieweg.

Bibliographie vosgienne de l'année 1885 et supplément aux années 1883 et 1884, ou catalogue méthodique et raisonné des publications (imprimés, gravures, etc.) sur les Vosges, d'auteurs vosgiens, ou faits dans les Vosges, avec une table des noms d'auteurs, éditeurs et imprimeurs, de lieux, de personnes et de matières. In-8°, 44 p. Épinal. Paris, Lechevalier.

Bibliothèque de la paroisse de Saint-Irénée à Lyon. In-16, 136 p. Lyon, imprimerie Waltener et Cie.

Bibliothèque (La) de Grenoble et ses premiers bibliothécaires : Étienne Davau, Etienne Ducros; par Edmond Maignien, conservateur de la bibliothèque de Grenoble. In-8°, 55 p. Grenoble, imprimerie Ve Rigaudin, librairie Drevet.

Biographie et bibliographie de l'arrondissement de Grasse, par Robert Reboul. In-18, 336 p. Grasse, imprimerie et librairie Crosnier fils.

Bulletin de la Société des bibliophiles bretons et de l'histoire de Bretagne. IIe année (1887-1888). In-8°, 84 p. Nantes, imprimerie Grimaud; à la Société des bibliophiles bretons et de l'histoire de Bretagne. Tiré à 450 exemplaires.

Canton de Passais, essai de bibliographie cantonale; par MM. Jules Appert et le comte Gérard de Contades, de la Société historique et archéologique de l'Orne. Petit in-12, XI-87 p Mamers (Sarthe), imprimerie Fleury et Dangin. Paris, librairie Champion.

Catalogue de beaux livres anciens et modernes. Livres à figures du XVIIIe siècle; livres illustrés du XIXe siècle; livres modernes avec aquarelles originales provenant de la bibliothèque de M. P. de R..., dont la vente aura lieu du 19 au 22 décembre 1888. In-8°, 119 p. Paris, imprimerie Chamerot, librairie Durel.

Catalogue de beaux livres anciens et modernes, provenant de la bibliothèque de M. Feuillet de Conches. Première partie. In-8°, 91 p. Paris, imprimerie Chamerot. Librairie Porquet. — Seconde partie. In-8°, 60 p., imprimerie Chamerot.

Catalogue de bons livres anciens et modernes, dont la vente aura lieu du 1er au 8 février 1888. Histoire naturelle. Musique et danse. Chasse et pêche. Jeu des échecs. Ouvrages divers. Livres en nombre. Collection de 800 *ex-libris*. In-8°, 81 p. Paris, imprimerie Ve Renou et Maulde, librairie Porquet.

Catalogue de la bibliothèque communale de la ville de Commercy. In-8°, 209 p. Commercy, imprimerie Cabasse.

Catalogue de la bibliothèque de la paroisse de Notre-Dame-des-Victoires (Roanne). In-16, 94 p. Roanne, imprimerie Chorgnon; au siège de la bibliothèque, 35, rue des Minimes.

Catalogue de la bibliothèque de la Société de géographie de Lille, Roubaix, Tourcoing et Valenciennes (décembre 1887), par ordre de matières, précédé d'une notice historique et d'une liste des conférences et des excursions depuis l'origine de la société. In-8°, 147 p. Lille, imprimerie Danel.

Catalogue de la bibliothèque de la Société de Saint-Vincent de Paul (1888). In-8°, 103 p. Angers, imprimerie Germain et Grassin.

Catalogue de la bibliothèque de la Société républicaine d'instruction de la Haute-Marne. In-8°, 70 p. Langres, imprimerie du *Spectateur*.

Catalogue de la bibliothèque de la ville de Montpellier (dite du musée Fabre), par L. Gaudin, docteur en droit, bibliothécaire. Sciences et arts (Première partie), in-8°, X-542 p. Montpellier, imprimerie Grollier et fils.

Catalogue de la bibliothèque du New-Club Comédie pour 1888. In-8° à 2 colonnes, 48 p. Bordeaux, imprimerie Coussau et Coustalot.

Catalogue de la bibliothèque géographique et archéologique de feu M. Ernest Desjardins, de l'Institut, professeur au Collège de France, dont la vente aura lieu le lundi 27 février 1888 et les quatre jours suivants, à huit heures très précises du soir, 28, rue des Bons-Enfants, salle n° 1, au premier, par le ministère de Me Maurice Delestre, commissaire-priseur, rue Drouot, 27, assisté de M. Ch. Porquet, libraire, 1, quai Voltaire. In-8°, 159 p. Lille, imprimerie Danel. Paris, librairie Porquet.

Catalogue de la bibliothèque municipale de prêt gratuit à do-

micile de la mairie du VIIIe arrondissement. In-8°, 144 p. Paris, imprimerie et librairie Hennuyer.

Catalogue de la bibliothèque municipale de prêt gratuit à domicile de la mairie du XIXe arrondissement. In-18, 136 p. Paris, imprimerie Barré.

Catalogue de la bibliothèque paroissiale de Saint-Lambert de Vaugirard (octobre 1888). In-8°, 31 p. Paris, imprimerie Estran.

Catalogue de la bibliothèque populaire des Amis de l'instruction du VIIe arrondissement de la ville de Paris. In-18, 156 p. Paris, imprimerie Estran.

Catalogue de la bibliothèque populaire municipale du faubourg de Cérès à Reims. In-32, 71 p. Reims, imprimerie Justinart.

Catalogue de la bibliothèque publique de Fresnay-sur-Sarthe. In-16, 16 p. Fresnay, imprimerie Doineau, librairie Lebon-Doineau.

Catalogue de la bibliothèque Saint-Louis, 17, rue Satory (1888). Grand in-8° à 2 colonnes, 48 p. Laval, imprimerie Chailland.

Catalogue d'estampes, plans, dessins et tableaux relatifs à la topographie et à l'histoire de l'ancien Paris, composant la collection de feu M. A. Bonnardot, Parisien, dont la vente aura lieu les 15, 16 et 17 mars 1888. In-8°, 72 p. Paris, imprimerie Chamerot. Danlos fils et Delisle.

Catalogue des livres composant la bibliothèque de feu M. le baron James de Rothschild. T. II, in-8°, 600 p. avec gravures et 8 planches tirées hors texte. Lille, imprimerie Danel. Paris, librairie Morgand.

Catalogue (au 31 mai 1888) des livres de la bibliothèque populaire des Amis de l'instruction du XIe arrondissement. In-8°, 148 p. Paris, imprimerie et librairie Chaix.

Catalogue des livres rares et précieux, manuscrits et imprimés composant la bibliothèque de feu M. le baron S. de La Roche-Lacarelle, dont la vente aura lieu du 30 avril au 5 mai 1888. In-8°, XVI-194 p. et portrait. Paris, imprimerie Chamerot, librairie Porquet.

Catalogue des livres relatifs à l'histoire de la ville de Paris et de ses environs, composant la bibliothèque de M. l'abbé L. A. N. Bossuet, curé de Saint-Louis-en-l'Isle. In-8°, 111-388 p. Lille, imprimerie Danel. Paris, librairie Morgand.

Catalogue des manuscrits anciens et des chartes, par Léopold Delisle, suivi d'une notice sur un recueil historique du XVIIIe siècle, par Marcel de Fréville (collection de M. Jules Desnoyers). In-8°, VIII-84 p. Le Puy, imprimerie Marchesson fils.

Catalogue des manuscrits danois, islandais, norvégiens et suédois de la Bibliothèque nationale de Paris, par Olof Skaebne. In-8°, VII-23 p. Angers, imprimerie Burdin et Cie.

Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque de l'Arsenal, par Henry Martin, bibliothécaire à la bibliothèque de l'Arsenal. T. III, in-8°, 516 p. Paris, imprimerie-librairie Plon, Nourrit et Cie.

Catalogue des œuvres de M. Charles Buet. In-8°, 8 p. Moutiers, imprimerie Ducloz. Paris, librairie Letouzey et Ané.

Catalogue et analyse des thèses françaises et latines admises par les facultés des lettres, avec index et table alphabétique des docteurs : par M. Ath. Mourier, directeur honoraire au ministère de l'instruction publique, et M. F. Deltour, docteur ès lettres, inspecteur général de l'instruction publique. Année scolaire 1886-1887. Paris, imprimerie et librairie Delalain frères.

Catalogue général de la librairie française depuis 1840, rédigé par Otto Lorenz, ancien libraire. T. XI. (Table des matières des t. IX et X, 1876-1885). Gr. in-8° à 3 col., 636 p. Nancy, imprimerie Berger-Levrault et Cie. Paris, l'auteur, 5, rue des Beaux-Arts.

Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France. Départements. T. IX, in-8°, 379 p. Paris, imprimerie et librairie Plon, Nourrit et Cie.

Catalogue méthodique de la Bibliothèque communale de la ville d'Arras. Sciences et Arts. In-8° à 2 col., 236 p. Arras, imprimerie et librairie Sueur-Charruey.

Catalogue par ordre géographique des cartes, plans, vues de côtes, mémoires, instructions nautiques, etc., qui composent l'hydrographie française au 1er mars 1888. In-8°, VIII-417 p. Paris, imprimerie nationale.

Catalogue-tarif à prix forts et nets des journaux, revues et publications périodiques parus à Paris jusqu'en décembre 1887, suivi d'une table systématique et du tarif postal pour la France et l'étranger ; publié par Henri Le Soudier. In-8°, 258 p. Tours, imprimerie Deslis frères. Paris, librairie Le Soudier.

Chartes, manuscrits, documents historiques sur la Bourgogne faisant partie d'une collection particulière (Suite). In-8°, 22 p. Dijon, imprimerie Darantière.

Collections (Les) des Médicis au XVe siècle : le Musée, la Bibliothèque, le Mobilier (Appendice aux Précurseurs de la Renaissance), par Eugène Müntz. Gr. in-4°, 116 p. Toulouse, imprimerie Chauvin et fils. Paris, librairie Rouam. Tiré à 250 exempl.

Commission supérieure des Archives. Rapport au ministre. Actes et documents officiels. Notes sur les archives du Havre, de Honfleur et de Fécamp. In-8°, 58 p Paris, imprimerie nationale.

Congrès de la Sorbonne, 1887. Nouvelles notes pour le plan d'une bibliographie vosgienne, suivies d'un tableau d'ensemble, par N. Haillant, avoué, docteur en droit. In-8°, 16 p. Nancy, imprimerie Crépin-Leblond, Épinal, l'auteur, 17, rue du Quartier.

Contribution à la bibliographie indo-chinoise pour l'année 1883, par le marquis de Croizier, président de la Société académique indo-chinoise de France. In-8°, 60 p. Paris, imprimerie Chaix ; librairie Challemel aîné, Leroux.

Correspondants (Les) d'Alde Manuce. Matériaux nouveaux d'histoire littéraire, 1483-1514. Gr. in-8°, 104 p. Rome, imprimerie vaticane. Paris, Klinsieck.

De l'amour des livres, par Léon-G. Pélissier. In-12, 24 p. Aix, imprimerie-librairie Achille Makaire. Tiré à 225 exemplaires.

Deux registres de prêts de manuscrits de la Bibliothèque de Saint-Marc à Venise (1545-1559), publiés par H. Omont. In-8°, 42 p. Nogent-le-Rotrou, imprimerie Daupeley-Gouverneur. Paris, librairie Picard.

Deuxième table générale de la Revue historique (1881 à 1885 inclusivement), rédigée par Camille Couderc. In-8° à 2 col., 140 p. Nogent-le-Rotrou, imprimerie Daupeley-Gouverneur. Paris, librairie F. Alcan.

Erreurs (Les) de M. J.-D , éditeur du manuscrit de l'abbé Pierre Collon, intitulé : *les Curiosités de ma bibliothèque*, par M. l'abbé J.-B. Lucotte, curé de Frolois. In 8°, 7 p. Dijon, imprimerie Damongeot et Cie.

Escrime (L') et les escrimeurs depuis le moyen âge jusqu'au XVIIIe siècle. Esquisse du développement et de la bibliographie de l'art de l'escrime pendant cette période, par Fger-

ton-Castle, maître ès art, membre du London Fencing Club. Illustré de reproductions de vieilles estampes et de photogravures. Traduit de l'anglais par Albert Fierlants, président du Cercle d'escrime de Bruxelles. In-4°, XLVIII-289 p. Paris, imprimerie Chamerot, librairie Ollendorff.

Essai bibliographique et catalogue de plans et gravures, contenant le bombardement de Lille en 1792 ; par L. Quarré-Reybourbon, membre de la commission historique du département du Nord, de la Société des études historiques de Paris, etc. In-8°, XI-121 p. et 2 pl. Lille, imprimerie Lefebvre-Ducrocq ; librairie Quarré.

Étude biographique et bibliographique sur Claudius Brouchoud, suivie d'une notice historique sur la propriété de la grande cour à la Guillotière, et d'une note sur deux portraits de Louise Labé, dite la Belle Cordière, par Félix Desvernay, directeur et rédacteur en chef de *Lyon-Revue*, 5 pl. hors texte dont 3 portraits. Héliogravure du portrait de Louise Labé, par Woeiriot. In-8°, 68 p. Lyon, imprimerie Waltener et Cie. Tiré à 120 exempl.

Études d'histoire et de bibliographie, par D. Haigneré. I. Bibliographie : Jehan et Raoul Pocques, seigneur d'Alincthun en Boulonnois, 1510-1700, d'après des lettres inédites, par le baron de Calonne ; extrait du t. XXVIII des Mémoires de la Société des Antiquaires de Picardie. In-8°, 16 p. Boulogne, imprimerie Ve Aigre. — II. Bibliographie : le Clergé du diocèse d'Arras ; Boulogne et Saint-Omer pendant la Révolution 1789-1802, par l'abbé A. Deramecourt, professeur d'histoire. In-8°, 23 p. Boulogne (Pas-de-Calais), imprimerie Ve Aigre. — III. Le Carême (étude rétrospective). In-8° 12 p. Boulogne (Pas-de-Calais), imprimerie Ve Aigre.

Fac-similés de manuscrits grecs des XVe et XVIe siècles, reproduits en photolithographie, d'après les originaux de la Bibliothèque nationale et publiés par Henri Omont. In-4°, 15 p. Angers, imprimerie Burdin et Cie. Paris, librairie Picard.

Grands (Les) amateurs angoumoisins (XVe siècle, 1789), avec 3 héliogravures, par Émile Biais, archiviste de la ville d'Angoulême. In-8°, 39 p. Angoulême, imprimerie Chasseignac. Tiré à 100 exempl.

Graveurs (Les) au XIXe siècle. Guide de l'amateur d'estampes modernes, par Henri Beraldi (VII, Gavarni-Guérard), in-8°, 278 p. Lille, imprimerie Danel. Paris, librairie Conquet.

Histoire de Pierre du Marteau, imprimeur à Cologne, par Léonce Janmart de Brouillant, de la Société de l'Histoire de France. In-8°, II-324 p., avec 2 eaux-fortes et plusieurs fac-similés d'estampes anciennes. Paris, maison Quantin. Tiré à 500 exempl.

Honoré Daumier, l'Homme et l'Œuvre, par Arsène Alexandre. Ouvrage orné d'un portrait à l'eau-forte, de 2 héliogravures et de 47 illustrations. In-4°, 394 p. Corbeil, imprimerie Crété. Paris, librairie Laurens.

Iconographie bretonne, ou Liste des portraits dessinés, gravés ou lithographiés de personnages nés en Bretagne ou appartenant à l'histoire de cette province, avec Notices biographiques, par le marquis de Granges de Surgères. T. Ier. In-8°, IV-244 p. Rennes, J. Plihon et L. Hervé. Paris, A. Picard. Tiré à 400 exempl.

Imprimerie (L') à Bordeaux en 1486, par Ernest Gaullieur, archiviste de la ville de Bordeaux. Gr. in-8°, 50 p. Bordeaux, imprimerie Forastié et fils.

Index (L'), son histoire, ses lois, sa force obligatoire, par M. l'abbé L. Petit, professeur au grand séminaire de Blois. In-8°, 124 p. Soissons, imprimerie de l'institution Saint-Médard. Paris, librairie Lethielleux.

Index alphabétique de toutes les poésies de Victor Hugo. Derniers documents. Série chronologique des œuvres. In-8°, 146 p. Librairie-imprimerie libournaise. Libourne et Bordeaux, librairie Maleville.

Inventaire des archives de la marine à Marseille. In-8°, 202 p. Paris, imprimerie et librairie Baudoin et Cie.

Inventaire des dessins et estampes relatifs au département de l'Aisne, recueillis et légués à la Bibliothèque nationale par M. Edmond Fleury, rédigé par H. Bouchot. Paris, Hachette et Cie.

Inventaire des livres et documents relatifs à l'Amérique, recueillis et légués à la Bibliothèque nationale, par M. Léonce Angrand, ancien consul général en France. In-8° à 2 col., 75 p. Nogent-le-Rotrou, imprimerie Daupeley-Gouverneur.

Inventaire des manuscrits de la Bibliothèque de Cujas (1590). In-8°, 12 p. Bar-le-Duc, imprimerie Coutant-Laguerre.

Inventaire des marques d'imprimeurs et de libraires. Fascicule 3 : Allemagne, Alsace, Autriche-Hongrie, Belgique, Danemark, Espagne, Grande-Bretagne, Italie, Pays-Bas, Portugal, Suisse. In-4°, XXII-154 p. avec chiffres dessinés par M. Collard et gravés par MM. Rougeron et Vignerot. Paris, imprimerie Dumoulin et Cie, au Cercle de la librairie. — 2e fascicule : Ville de Paris (supplément) ; ville de Lyon ; autres villes de France. In-4°, 79 p., avec chiffres dessinés par M. A. Berton et gravés par M. C. Decaux (L'ouvrage est complet en 3 fascicules).

Inventaire des pièces dessinées et gravées relatives à l'histoire de France, conservées au département des manuscrits dans la collection Clairembault sur le Saint-Esprit, par A. Flandrin. Paris, Hachette et Cie.

Inventaire sommaire des archives communales antérieures à 1790 de la ville de Crécy-en-Ponthieu, département de la Somme, par M. Georges Durand, archiviste de la Somme. Gr. in-4° à 2 col., VIII-40 p. Amiens, imprimerie Jeunet.

Inventaire sommaire des archives communales de la ville de Chartres antérieures à 1790, par L. Merlet, archiviste, membre correspondant de l'Institut. Gr. in-4° à 2 col., XXI-232 p. Chartres, imprimerie Durand.

Inventaire sommaire des archives communales de la ville de Rouen antérieures à 1790, rédigé par M. Ch. de Robillard de Beaurepaire, archiviste du département de la Seine-Inférieure, publié en vertu d'une délibération du Conseil municipal du 27 avril 1877. T. Ier : Délibérations. Gr. in-4° à 2 col., p. 241 à 453. Rouen, imprimerie Lecerf.

Inventaire sommaire des archives communales antérieures à 1790, rédigé par S. de La Nicollière-Teijeico, archiviste. T. Ier. Séries AA, BB, CC, DD. Ville de Nantes. Gr. in-4° à 2 col., XXIII-405 p. Nantes, imprimerie Schwob et fils.

Inventaire sommaire des archives départementales antérieures à 1790, rédigé par M. Jules Finot, archiviste. Nord, archives civiles, série B, Chambre des comptes de Lille, n°s 2788 à 3228. T. VI, in-4° à 2 col., 348 p. Lille, imprimerie Danel.

Inventaire sommaire des archives départementales antérieures à 1790, rédigé par MM. Rosenzweig et Estienne, archivistes. Morbihan, Archives civiles. Série E. Supplément. Deuxième partie (N°s 808 à 1595) T. V. Gr. in-4° à 2 col., 646 p. Vannes, imprimerie et librairie Galles.

Inventaire sommaire des archives départementales de l'Oise antérieures à 1790, rédigé par M. Armand Rendu et Collard-Luvs, archiviste. Archives ecclésiastiques. Série H. T. 1 : H 1 à H 1717. Gr, in-4° à 2 col., XVI-500 p. Beauvais, imprimerie Père.

Inventaire sommaire des archives départementales du département de la Haute-Vienne antérieures à 1790, rédigé par M. Alfred Leroux, archiviste. Série H. Supplément (Archives hospitalières). Hospices et hôpitaux de Limoges (séries E à H et fonds unis). Bellac, Le Dorat. Magnac-Laval et Saint-Yrieix. In-4° à 2 col., 309 p. Limoges, imprimerie Gely (1884-1887).

Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale, par Henri Omont, sous-bibliothécaire au département des manuscrits. Seconde partie : Ancien fonds grec. Droit, histoire, sciences. In-8°, 285 p. Angers, imprimerie Burdin et Cie. Paris, librairie Picard. — Troisième partie : Ancien fonds grec. Belles-lettres; Coislin-Supplément, 388 p.

Jean-Etienne Lasne, maître graveur en taille-douce, illumineur de la ville de Bordeaux au XVIIe siècle, par Charles Marionneau, correspondant de l'Institut. In-8°, 23 p. Paris, imprimerie Plon, Nourrit et Cie. Bordeaux, librairie Ve Moquet.

Jurisprudence générale. Nouvelle table alphabétique des dix années 1877 à 1887 du Recueil périodique de jurisprudence, de législation et de doctrine (avec table chronologique des lois, arrêts, etc.), faisant suite aux deux tables de vingt-deux années (1845 à 1867) et de dix années (1867 à 1877) de MM. Dalloz, par M. Charles Vergé de l'Institut, avec la collaboration de M. Jules Janet, avocat. 1re livraison : A.-H. In-4° à 3 col., 552 p. Angers, imprimerie Burdin et Cie. Paris, au bureau de la jurisprudence générale, 19, rue de Lille. — 2e livraison. In-4° à 3 col., p. 545 à 1068.

Liste des journaux qui ont traité avec la Société des Gens de lettres au 31 janvier 1888. In-8°, 24 p. Paris, imprimerie Blot.

Liste des manuscrits de la collection Mancel à l'hôtel de ville de Caen. In-8°, 18 p. Mâcon, imprimerie Protat frères.

Le Livre, ses amis et ses ennemis, par Albert Maire, bibliothécaire des facultés et de l'École de médecine de Clermont. Broch. Gr. in-8°. Clermont-Ferrand, imprimerie G. Mont-Louis.

Livre des papetiers et libraires. Répertoire spécial dressé par la Sûreté du commerce (1888). In-8°, XIX-205 p. Paris, imprimerie Barré ; aux bureaux de la Sûreté du commerce, 3, rue d'Uzès.

Les Livres à clef, étude de bibliographie critique et analytique pour servir à l'histoire littéraire, par Fernand Drujon. 3e et dernier fascicule (Ce 3e fascicule contient : 1° le titre pour chaque volume (t. Ier, t. II) ; 2° la préface (à mettre en tête du t. Ier) ; 3° les signatures 8 à 23 (fin du t. II) et l'achevé d'imprimer). Les couvertures pour les 2 vol. sont jointes à ce fascicule. In-8° à 2 col. XVI p. et p. 899 à 1355. Dijon, imprimerie Durantière. Paris, librairie Rouveyre. Tiré à 650 exempl.

Manuscrits (Les) de Léonard de Vinci. Manuscrits C, E et K de la bibliothèque de l'Institut, publiés en fac-similés phototypiques, avec transcriptions littérales, traductions françaises, avant-propos et tables méthodiques, par M. Charles Ravaisson-Mollien. In-folio, 40 p. et 474 fac-similés phototypiques avec 474 transcriptions littérales et traductions françaises. Paris, imprimerie et librairie de la maison Quantin.

Manuscrits (Les) des fonds Libri et Barrois, rapport adressé à M. le ministre de l'instruction publique, des cultes et des beaux-arts, par Léopold Delisle, administrateur général de la Bibliothèque nationale. In-8°, 6 p. Nogent-le-Rotrou, imprimerie Daupeley-Gouverneur. Paris, librairie Champion.

Marguerite de Surville et ses poésies, étude bibliographique et littéraire, par l'abbé ***. In-8°, 31 p. Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, librairie des bibliophiles.

Note sur les bibliothèques d'art industriel de la ville de Paris. In-4°, 12 p. Paris, imprimerie Barré.

Note sur les actes de François Ier conservés dans les archives de Turin, Milan, Gênes, Florence, Modène et Mantoue, par P.-M. Perret, archiviste paléographe, auxiliaire de l'Académie des sciences morales et politiques. In-8°, IV-58 p. Mâcon, imprimerie Protat frères. Paris, librairie Picard.

Notice d'un choix de manuscrits des fonds Libri et Barrois exposés dans la salle du Parnasse français. In-18 jésus, 35 p. Paris, imprimerie Chamerot.

Notice sur deux anciens manuscrits français ayant appartenu au marquis de la Clayette (Bibliotèque nationale, Moreau, 1715-1719), par M. Paul Meyer. In-4°, 94 p. Paris, imprimerie nationale.

Notice sur la Bibliothèque nationale, par Camille Couderc, attaché au département des manuscrits. In-12, 56 p. Tours, imprimerie Arrault et Cie. Paris, librairie Lamirault et Cie.

Notice sur le numéro 14883 des manuscrits latins de la Bibliothèque nationale, par M. B. Hauréau. In-4°, 20 p. Paris, imprimerie nationale.

Notice sur le n° 14952 des manuscrits latins de la Bibliothèque nationale, par M. B. Hauréau. In-4°, 66 p. Paris, imprimerie nationale.

Notice sur le n° 13062 des manuscrits latins de la Bibliothèque nationale, par M. Hauréau. In-4°, 16 p. Paris, imprimerie nationale.

Notice sur les archives départementales de la France, par A. Champollion-Figeac. In-8°, 35 p. Grenoble, imprimerie Allier père et fils.

Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques, publiés par l'Institut national de France, faisant suite aux notices et extraits lus au comité établi dans l'Académie des inscriptions et belles-lettres. T. XXVIII. In-4°, 334 p. Paris, imprimerie nationale. — T. XXXII. In-4°, 348 p. Paris, imprimerie nationale; lib. Klinckrieck.

OEuvre complet d'Eugène Delacroix (peintures, dessins, gravures, lithographies), catalogué et reproduit par Alfred Robant. Commenté par Ernest Chesneau. Ouvrage publié avec la collaboration de Fernand Calmettes. In-4°, LXIV-538 p. Paris, imprimerie Motteroz ; librairie Charavey frères.

OEuvre (L') de Gutenberg : l'Imprimerie, l'Illustration, par Henri Bouchot. In-8°, 240 p. avec gravures. Sceaux, imprimerie Charaire et fils. Paris, librairie Lecène et Oudin.

OEuvres du P. Goudelin, collationnées sur les éditions originales accompagnées d'une étude biographique et bibliographique, de notes et d'un glossaire, par J.-B. Noulet. In-8°, LXXVIII-507 p., avec portrait et frontispice. Toulouse, imprimerie Douladoure-Privat; librairie Privat.

Pierre Palliot, imprimeur, historiographe bourguignon, par Henri Beaune. Petit in-8°, 29 p. Dijon, imp. Darantière. Tiré à 52 exemp.

Poètes lyriques français du XIXe siècle, extraits précédés d'un Essai sur la poésie lyrique et accompagnés de notices biographiques, critiques et bibliographiques par G. Robertet, administrateur de la bibliothèque de l'Arsenal. 2 vol. in-32, t. Ier, 320 p.; t. II, 320 p. Paris, imprimerie et librairie Lemerre.

Portefeuille des machines. Table des matières des années 1876 à 1887. Grand in-16, 70 p. Angers, imprimerie Burdin et Cie. Paris, lib. Baudry et Cie.

Premier supplément au Catalogue des cartes, plans, instructions nautiques, etc., qui composent l'hydrographie française. In-8°, 14 p. Paris, imprimerie nationale.

Quel est l'auteur du Livre du roy Modus et de la royne Racion par V. Bouton. In-4°, 16 p. Imprimerie Barthe et fils.

Quelques additions à la Bibliographie générale des ouvrages sur la chasse, la vénerie et la fauconnerie de R. Souhart, par Paul Petit. In-8° à 2 col., 87 p. Louviers, imprimerie Izambert. Tiré à 50 exempl.

Racontars illustrés d'un vieux collectionneur (bouquins, tableaux, dessins, faïences, autographes et bibelots); par l'auteur du « Voyage dans un grenier », Charles Cousin, vice-président de la Société des amis des livres Dessins de Félix Régamey, chromotypies de David Weber, gravées par Charles Manso, eaux-fortes d'Abot et de Cattelain, photogravures de Paul Dujardin, clichés de Fernique. In-4°, XVI-337 p. Lille, imprimerie Danel. Paris, à la librairie de l'Art, 29, cité d'Antin. Tiré à 650 exemp.

Rapport consacré aux publications relatives aux œuvres militaires et présenté au congrès bibliographique international, le 3 avril 1888, par M. l'abbé de Laval, ancien aumônier supérieur de division navale. In-8°, 16 p. Paris, imprimerie De Soye et fils.

Rapport de M. Léon Chapeau, délégué de la cinquième section (Bordeaux) de la Fédération des travailleurs du livre au congrès typographique de 1887. In-8°, 15 p. Bordeaux, imprimerie Gounouilhou.

Rapport sur le répertoire des sources imprimées de la numismatique française de MM. A. Engel et R. Serrure, par Charles Préau, membre de la Société des études historiques. In-8°, 6 p. Amiens, imprimerie Delattre-Lenoel; librairie Thorin.

Rapport sur les publications historiques relatives au département de l'Eure et parues en 1887, par M. Louis Regnier. In-8°, 46 p. Berhay, imprimerie Mlles Lefèvre.

Recherches bibliographiques. La traduction de Pétrone. Impressions clandestines de Grenoble (1694), par H. de Terrebasse. In-8°, 24 p. Lyon, imprimerie Mongin-Rusand.

Redevance d'un livre d'heures au XVIIe siècle, par Henry Quevilly et Jacques Le Conte Lenoûry-Lemaisnier. In-12; 15 p. Evreux, imprimerie Hérissey.

Reliures (Les) d'art à la Bibliothèque nationale, par Henri Bouchot, du cabinet des estampes. Quatre-vingts planches reproduites d'après les originaux, par Aron frères. Grand in-8°, XVIII-51 p. Paris, imp. Dumoulin et Cie; librairie Rouveyre. Tiré à 1,000 exemp.

Répertoire des sources imprimées de la numismatique française, par Arthur Engel, ancien membre des Écoles de Rome et d'Athènes, et Raymond Serrure, rédacteur du Bulletin de numismatique et d'archéologie. T. I. in-8°, XIX-399 p. Angers, imprimerie Burdin et Cie. Paris, librairie Leroux.

Répertoire des sources historiques du moyen âge, par Ulysse Chevalier. Bio-bibliographie, 5e fascicule. A-Z (Complément-Supplément). In-4° à 2 col., p. 2374 à 2846. Montbéliard (Doubs), imprimerie Hoffmann. Paris, aux bureaux de la Société bibliographique. Supplément. Grand in-8°, pages XX à XLII. Montbéliard, imprimerie Hoffmann. Paris, librairie de la Société bibliographique.

Répertoire des travaux historiques contenant l'analyse des publications faites en France et à l'étranger sur l'histoire, les monuments et la langue de la France pendant l'année 1883. T. III. Supplément. Index. In-8°, p. 1003 à 1491. Paris, imprimerie nationale; librairie Hachette et Cie.

Répertoire général de bio-bibliographie bretonne, par René Kerviler, bibliophile breton. Avec le concours de MM. A. Apuril, Ch. Berger, A. du Bois de la Villerabel, etc. Livre Ier, les Bretons, 4e fascicule (Bar-Bec). In-8°, p. 113 à 288. Vannes, imprimerie Lafolye. Rennes, librairie Plihon et Hervé. — 5e fascicule (Bec-Ber). In-8°, pages 289 à 446.

Revue des questions historiques. Tables des t. I à XX (1866-1876), comprenant : 1° Table méthodique; 2° Table alphabétique des auteurs; 3° Table générale des matières; 4° Table bibliographique. In-8° à 2 col., 367 p. Le Mans, imp. Monnoyer; Paris, librairie Palmé.

Supplément à l'inventaire sommaire des archives hospitalières antérieures à 1790, rédigé par M. Brièle, archiviste de l'administration. 1er fascicule : Inventaire des titres de l'hôpital Sainte-Catherine. In-4° à 2 col., 238 p. Paris, imprimerie nationale.

Supplément n° 1 au catalogue général de la bibliothèque populaire de la ville de Puteaux. In-8°, 12 p. Paris; imprimerie Bourloton.

Table alphabétique des matières contenues dans les vingt volumes de la première série des souvenirs de la Flandre wallonne; recueil historique relatif à Douai et aux anciennes provinces du nord de la France, publié de 1861 à 1880 par un comité archéologique. In-8°, 21 p. Douai, imprimerie et librairie Crépin. Paris, lib. Claudin.

Table décennale du Bulletin des Lois : partie principale; partie supplémentaire (du 1er janvier 1874 au 31 décembre 1883), dressées par ordre du garde des sceaux, ministre de la justice. Rédacteur : M. Franz Case de Caumont. 2 vol. in-8°. Partie principale, 1098 p.; partie supplémentaire, 1254 p. Paris, imprimerie nationale.

Table des matières contenues dans les vingt premiers volumes de la revue historique et archéologique du Maine, dressée par l'abbé Em. Chambois, de la Société historique et archéologique du Maine. In-8° à 2 col., 61 p. Mamers, imprimerie Fleury et Dangin. Le Mans, au siège de la société, librairie Pellechat.

Table des tomes XXXI à XL (1870-1879) de la bibliothèque de l'École des Chartes, suivie de quatre tables générales, sommaires des tomes I à XL : 1° Table alphabétique des articles par noms d'auteurs; 2° Table méthodique des articles; 3° Table chronologique des documents; 4° Table des fac-similés, dessins et plans, par Eugène Lelong. Grand in-8° à 2 col. III-236 p. Nogent-le-Rotrou, imprimerie Daupeley-Gouverneur. Paris, librairie Picard.

Table générale des mémoires et des auteurs cités dans les tomes XI à XXI, 1870-1880 (inclusivement), de l'Union pharmaceutique, journal de la pharmacie centrale de France. In-8°, 82 p. Paris, imprimerie Ve Renou et Maulde; à l'administration de la pharmacie centrale de France, 7, rue de Jouy.

Tableau historique du département des Hautes-Alpes. Première partie : État ecclésiastique administratif et féodal an-

térieur à 1789; histoire, biographie, bibliographie de chacune des communes qui le composent. In-4° à 2 col., XXXII-204 p. Grenoble, imprimerie Allier père et fils. Paris, Picard.

Un collectionneur au XVIIe siècle, extrait des archives hospitalières de Valence et de celles du château de Cabrières, par le comte de Balincourt, membre résident de l'Académie de Nîmes. In-8°, 10 p. Nîmes, imprimerie Chastanier.

Un collectionneur bordelais, Barthélemy-Pierre Partarrieu, par Jules Delpit. In-8°, 43 p. Bordeaux, imprimerie Gounouilhou. Tiré à 100 exemp.

Un érudit au XIXe siècle. Armand Baschet, par le Dr Charles Dufay, sénateur. In-8°, 309 p. Paris, Rouquette.

Un premier catalogue des manuscrits grecs du cardinal Ridolfi, publié par H. Omont. In-8°, 18 p. Nogent-le-Rotrou, imprimerie Daupeley-Gouverneur.

Une page d'histoire littéraire locale : les mystères représentés à Laval de 1493 à 1538; discours prononcé à la distribution des prix de 1887, par M. l'abbé Anis, professeur de seconde à l'institution libre de l'Immaculée-Conception. In-8°, 15 p. Laval, imprimerie et librairie Chailland.

Zigzags (les) d'un curieux. Causeries sur l'art des livres et la littérature d'art, par Octave Uzanne. In-18 jésus, IV-311 p. et frontispice à l'eau-forte. Paris, imprimerie et librairie de la maison Quantin. Tiré à 1,065 exemp.

---

§ II. — BIBLIOGRAPHIE DES JOURNAUX ET REVUES TRAITANT DU LIVRE ET DE L'ART DU LIVRE.

Album lithographique. Paraissant par livraisons trimestrielles. Un an, 8 fr. La livraison, 2 fr. 50. Paris, aux bureaux du journal *l'Imprimerie.*

Amateur (L') d'autographes. Revue rétrospective et contemporaine. Mensuel. Abonnements, France, un an : 19 fr. ; 6 mois, 6 fr. Le numéro, 1 fr.

Ami (L') des livres. Bi-mensuel. Abonnements : 4 fr. par an.

Annales de Bibliographie historique. Rédigée par Jundt, Massebieau, Messugez, Peaux et Sabatier. Paris, librairie Fischbacher ; par an 5 francs.

Annales de bibliographie théologique, recueil mensuel, 1re année. N° 1, 15 janvier 1888, in-8°, 16 pages. Paris, imprimerie Schmidt ; 11, avenue de l'Observatoire. Abonnement annuel, 5 francs ; un numéro, 50 cent.

Bibliographie catholique. Revue critique des ouvrages de religion, de philosophie, d'histoire, de littérature, d'éducation, destinée à toutes les personnes qui aiment à bien connaître les livres qui paraissent, soit pour les lire elles-mêmes, soit pour en permettre, en conseiller ou en défendre la lecture. Paraît le 25 de chaque mois. Abonnements : France, un an, 15 fr. ; Union, 18 fr. ; États-Unis, 20 fr. Librairie Picard.

Bibliographie de la France. Journal général de la Librairie et de l'Imprimerie. Paraît le samedi. Abonnements : France, un an, 20 fr. ; 6 mois, 11 fr. ; Union, un an, 24 fr. : 6 mois, 13 fr. ; étranger, un an, 28 fr. ; 6 mois, 15 fr. Le numéro, 50 cent. Bureaux, 27, rue Grégoire-de-Tours.

Bibliophile du Dauphiné (Le). Revue des livres anciens et modernes, rares, neufs et d'occasion sur le Dauphiné (Folklore du Dauphiné), paraissant tous les trois mois. Grenoble, librairie Drevet. Abonnements : un an, sur papier ordinaire, 1 fr. ; sur papier de Hollande, 2 francs.

Bibliophilie (La) ancienne et moderne, française et étrangère. Propriétaires-éditeurs : Labitte, Em. Paul et Cie. Mensuel, 3 fr. par an.

Bouquin (Le), revue bibliographique, littéraire et théâtrale, paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. N° 1. 1er sept. 1888, in-8° à 2 col. 4 p. Paris, imp. Franck, 61, passage Brady. Abonnement annuel, 1 fr. 50. Un n°, 5 cent.

Bulletin de l'Imprimerie et de la Librairie. Revue bi-mensuelle. Gérant : M. Léon Degeorge ; 7, rue Suger ; 5 francs par an.

Bulletin bibliographique de la librairie française. Paraissant tous les trois mois. Publié par le Cercle de la librairie. Bureaux : au Cercle de la librairie, 117, boulevard Saint-Germain. Abonnement annuel : France et Étranger, 1 franc.

Bulletin bibliographique international, publié par H. Welter. Catalogue mensuel des principales publications nouvelles françaises et étrangères. 1re année, n° 1, 25 janvier 1888, petit in-8° à 2 col., 16 pages. Paris, imp. Reiff, 59, rue Bonaparte. Abonnement annuel 3 fr. ; avec table, 2 fr. en plus.

Bulletin des bibliothèques et des archives. Publié sous les auspices du ministère de l'instruction publique. Abonnement annuel, 18 fr. (Cette publication forme la nouvelle série du *Cabinet historique.* Elle paraît par livraisons, sans date précise, et comprend un nombre non déterminé de livraisons). Paris, librairie Champion.

Bulletin des sommaires des journaux scientifiques, économiques, littéraires, artistiques, politiques, industriels, etc., rédigé par Ch.-L.-M. Limousin ; 1re année. N° 1. 11 octobre 1888 ; in 4° à 3 col. 8 p. Paris, imp. Wattier et Cie, 44, rue Beaunier.

Bulletin général de la papeterie. Revue de l'imprimerie, de la lithographie, industries du papier, articles de bureaux. Directeur : Guillet-Imbert, 150, rue de Rivoli. Mensuel, 5 fr. par an.

Bulletin mensuel de bibliographie, publié par la librairie Ernest Leroux.

Bulletin du bibliophile et du bibliothécaire. Mensuel. Abonnements : Paris, un an, 12 fr ; Départements, 14 fr. ; Union, 16 fr. Bureaux, 52, rue de l'Arbre-Sec.

Bulletin critique de littérature, d'histoire et de théologie. Bi-mensuel. Abonnements : un an, 8 fr. Bureaux, rue de Médicis, 7.

Bulletin mensuel de la librairie française, publié par Reinwald. Un an, 2 fr. 50.

Bulletin mensuel des publications étrangères reçues par le

département des imprimés de la Bibliothèque nationale. Abonnements : France, un an, 5 fr. ; Union, 6 fr. Bureaux, 11, rue de Lille.

Bulletin mensuel des récentes publications françaises, avec un appendice contenant l'indication des cartes géographiques et des livres anciens nouvellement entrés au Dépôt des imprimés. Abonnements, 8 fr. Bureaux, quai Malaquais, 15.

Bulletin de la Société Franklin (Voy. *Journal des bibliothèques populaires*).

Catalogue mensuel de la librairie française. Paris, librairie Nilson.

Chronique de l'imprimerie. Gazette cosmopolite de la typographie et de la lithographie ; publication mensuelle rédigée par des praticiens. Abonnements : un an, 3 fr. ; le numéro, 75 cent. Bureaux, 5, rue Perronet.

Courrier des bibliothèques militaires, paraissant tous les mois. Bureaux, 30, rue Dauphine. Un an, 50 cent.

Curiosité universelle (*La*) (autographes, estampes, objets d'art, antiquités, livres). Journal hebdomadaire. Bureaux, Paris, 1, rue Rameau. Abonnements : Paris, 8 fr. ; départements, 10 fr. Le numéro, 15 cent.

Écho de l'imprimerie, revue mensuelle de la typographie, de la lithographie et de la librairie. Abonnements, un an, 5 fr. Bureaux, 129, rue d'Aboukir.

Galignany's library (*The*). Bureaux, 224, rue de Rivoli. Abonnements, un an, 60 cent.

Gutenberg-Echo. Bureaux, 7, rue Bleue.

Gutenberg-Journal. Paraît les 10, 20 et 30 de chaque mois. Abonnements, un an, 12 fr. Bureaux, 9, rue de Fleurus.

Imprimerie (*L'*) *pour tous.* Recueil d'instructions, procédés et modèles pour imprimer soi-même en tout genre. Abonnements : 4 fr. par an. Bureaux, 8, quai du Louvre.

Imprimerie (*L'*). Journal de la typographie, de la lithographie et des arts qui s'y rattachent. Mensuel. Abonnements : un an, 10 fr. Bureaux, 8, quai du Louvre.

Journal des bibliothèques populaires, publié par la Société Franklin pour la propagation des bibliothèques populaires. Paraissant une fois par mois. Bureaux, 1, rue Christine. Abonnements : 3 fr. par an, le numéro, 25 cent.

Journal des libraires et marchands de journaux, organe de la Chambre syndicale paraissant tous les dimanches. Paris, imprimerie Noblet. Abonnements : Un an, 6 fr.

Journal de la librairie militaire. Mensuel. Abonnements : 3 fr. par an. Bureaux, 30, rue Dauphine.

Livre (*Le*), revue mensuelle illustrée. Abonnements, France, un an, 40 fr. ; départements, 42 fr. ; le numéro, 5 fr. Bureaux, 7, rue Saint-Benoit.

Livre-Échange (*Le*), organe de MM. les voyageurs et touristes, bibliographique, industriel, commercial. 1re année, n° 1 (décembre 1887), in-4° à 3 col., 8 p. Paris, imp. Noirot : 108, boulevard Richard-Lenoir. Un numéro : 20 cent

Livres (*Les*) *du mois.* Revue de toutes les publications nouvelles : littérature, sciences, musique, dessin, etc., paraissant chaque mois et publiant fréquemment des suppléments. 1re année, n° 1 (avril 1888). Petit in-folio, à 4 col, 4 p. Montdidier, imp. Hourdequin-Deschaux. Paris, 52, rue du Faubourg-Montmartre. Abonnement annuel, 8 fr. A changé son titre en *Revue des Publications nouvelles.*

Moniteur international de la Librairie, publié sous la direction d'E. Bernard, paraissant tous les samedis. Paris, bureaux, 71, rue la Condamine.

Musette (*La*). Publication mensuelle, recueil des élucubrations versifiées des typos de l'Imprimerie nouvelle. Le numéro, 10 cent.

Polybiblion. Revue bibliographique universelle. Mensuelle. Paraissant du 10 au 15. Comprend deux parties : partie littéraire, partie technique. Abonnements : partie littéraire, France, un an, 15 fr. ; partie technique, 10 fr. Les deux parties réunies, 20 fr. Le numéro, 1 fr. 50. Bureaux : boulevard Saint-Germain, 174.

Progrès typolitho. Revue des inventions, améliorations et perfectionnements de l'imprimerie typographique et lithographique. Bi-mensuel. Abonnements : un an, 6 fr. S'imprime à Sedan.

Publicateur (*Le*) *du typolitho.* Intermédiaire entre le vendeur et l'acheteur du matériel d'imprimerie d'occasion. Abonnements : un an, 3 fr. ; 6 mois, 2 fr. Bureaux, 31, rue Denfert-Rochereau.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire, publié sous la direction de MM. J. Darmesteter, L. Havet, G. Monod, G. Paris. Abonnements : Paris, un an, 20 fr. ; départements, 22 fr ; Étranger, 25 francs. Bureaux 28, rue Bonaparte (vingt et unième année).

Revue des autographes, des curiosités de l'histoire et de la biographie, fondée en 1866 par Gabriel Charavay, paraissant chaque mois sous la direction d'Eugène Charavay, fils ; in-8° ; 8, quai du Louvre. Par an, 3 fr.

Revue des Bibliophiles et des amateurs de manuscrits, d'estampes et d'autographes. Paraissant une fois par mois. 1re année, n° 1 (20 septembre 1888) ; in-8° à 2 col, 64 p. Tours. imp. Arrault et Cie. Paris, 25, boulevard Haussmann. Abonnement annuel : 5 fr.

Revue littéraire, bulletin de bibliographie. Supplément littéraire au journal l'*Univers.*

Spécimens périodiques de travaux typographiques, paraissant tous les trois mois. N° 1 (décembre 1888). In-4°. 8 p. avec grav. Paris, imprimerie Guérin et Cie.

Typographie française (*La*). Organe officiel de la fédération des ouvriers typographes français et des industries similaires. Paraissant tous les quinze jours. Abonnements : un an, 4 fr. ; 6 mois, 2 fr. Le numéro, 15 centimes. Bureaux, 15, rue de Savoie.

Typologie-Tucker, recueil de l'imprimerie et de la lithographie, revue bibliographique. Paraît le 15 de chaque mois. Abonnements : un an, Paris, 6 fr. ; départements, 7 fr. 50. Le numéro, 50 centimes. Bureaux, 35, rue Jacob.

Variétés bibliographiques. Organe de la librairie E. Rolland, 2, rue des Chantiers, à Paris, paraissant tous les mois ; 1re année, n° 1 (juillet 1888) ; in-8°, 2 col., 31 p. Chartres, imp. Garnier. Abonnement annuel : 5 fr. Un numéro : 50 centimes.

§ III. — BIBLIOGRAPHIE DES ARTICLES PARUS EN 1888 DANS LES JOURNAUX ET RECUEILS PÉRIODIQUES FRANÇAIS, SUR LE LIVRE ET L'ART DU LIVRE.

Art (L'). Janvier, 1, 15. Henriet : Question d'esthétique; le titre.

Bibliothèque de l'École des Chartes. Première livraison. L. Delisle : Les manuscrits des fonds Libri et Barrois; Rapport à M. le ministre de l'instruction publique, des cultes et des beaux-arts.

Bibliothèque universelle et Revue suisse. Août. Edmond Lullin : Le papier, ses matériaux et son emploi.

Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France. Mai-juin. Gaston Reynaud : Oudart Boichot, rédacteur de l'inventaire de la « librairie » du Louvre en 1411.

Chronique des Arts et de la Curiosité. L. Gonse : Le *British Museum* et la Bibliothèque nationale. p. 12, 27, 37, 53, 270. — Les manuscrits de lord Ashburnham, p. 66, 91, 142, 165.

Débats. Juin, 23. Paul Desjardins : Les publications impures.

Décadent. Octobre, 30. L. V. : La Bibliothèque nationale.

XIXe siècle. Juin, 19. Francisque Sarcey : Chronique (*Zigzags d'un curieux*, par Octave Uzanne). — Octobre, 3. Paul Ginisty : Chronique (les Almanachs).

Estafette. Novembre, 16. Édouard Petit : La fièvre de l'imprimerie.

Événement. Février, 2. Littérature et bibliothèque mêlées. — Octobre, 13. Philibert Audebrand : Un petit journal d'autrefois.

Figaro. Avril, 21. Gustave Geffroy : Maladies littéraires, la Bibliomanie. — Septembre, 1. Théodore de Banville : Le quai Voltaire.

Gaulois. Février, 4. Nos bibliothécaires. — Mars, 24. Cucheval-Clarigny : La presse en 1831.

Gazette anecdotique. Février, 19. Le manuscrit de Télémaque, et Fénelon devant la police.

Gazette des Beaux-arts. Août, 1 et suiv. Gustave Gruyer : Les livres à gravures sur bois publiés à Ferrare. — Septembre, 1. G. Lafenestre : Un livre de dessin de Moreau le Jeune.

Indépendant littéraire. Juin, 15. Julien Berr de Turique : Les femmes et les livres.

Instruction publique. Août, 11 et 18. Ch. Huit : Les origines de la bibliographie. — Novembre, 17. L. Frandus : Bibliographie complète de l'histoire de France, par G. Monod.

Intermédiaire des chercheurs et des curieux. Passim.

Japon artistique. Novembre. Étude sur les planches en couleurs hors texte. — Couverture en couleurs : Le marchand de fleurs, par Kiyonaga.

Journal des Économistes. Août. Mlle de Raffalovich : Bentham, étude bibliographique.

Justice. Mai, 31. Gustave Geffroy : A propos d'un bibliophile.

Liberté. Janvier, 4. De Lovenjoul : Histoire des œuvres de Balzac. — Février, 6. A propos des bibliothèques. — Mars, 6. Les amis des livres et les racontars d'un vieux collectionneur. — Avril, 18. A travers champs : La balle d'un colporteur d'antan. — Septembre, 21. Y. : Le livre et les amateurs de livres. — Octobre, 3. Y. : A travers champs (les Almanachs).

Matinées espagnoles. Mars, 15. Schalck de la Faverie : Les manuscrits de Libri. — Septembre, 30. Tony Révillon : Le livre.

Monde (Le). Janvier, 7. La librairie Blériot. — Février, 10. La librairie Lecoffre.

Monde poétique. Janvier. Les anthologies belges.

Moniteur universel. Juin, 20. Edmond Villetard : Causerie (les Femmes et les Bibliophiles). — Octobre, 6. Emmanuel Cosquin : Une visite au monastère du mont Cassin.

Nouvelle Revue. Août, 1-15. Thiébault-Sisson : La Presse française illustrée. — Octobre, 1. Émile Cère : La réforme des bibliothèques. — Novembre, 15. Ad. Badin : Les manuscrits de J.-J. Rousseau.

Observateur français. Janvier, 9. Lovenjoul : Histoire des œuvres de Balzac. — Juillet, 6. Charles Maurras : Rue Richelieu (la Bibliothèque nationale).

Paix. Juin, 27. Chronique. Le bouquin. — Octobre, 20. La réforme des bibliothèques.

Paris. Mai, 9. Georges Montorgueil : L'estampe et les mœurs.

Parisien. Octobre, 2. Th. Lefebvre : Le commencement de l'imprimerie. — 21. Henri Bouillon : Le dessin. Victor-Armand Poirson.

Parti national. Mai, 30. Georges Price : Paris qui passe. Les livres à clef.

Patrie. Juin, 27. E. M. de Lyden : Récits de France, Dupont le typographe.

République française. Janvier, 7. Bibliographie révolutionnaire. — 10. Le British Museum et la Bibliothèque nationale.

Revue alsacienne. Septembre. Une bibliothèque alsatique. — Novembre. Auguste Laugel : De l'amour des livres.

Revue de la France moderne. Avril, 25. E. Quentin-Bauchart : Un grand bibliophile.

Revue des Deux Mondes. Mars, 1. F. Brunetière : Les éditions originales.

Revue du Cercle militaire. Février, 26. Don aux bibliothèques de garnison.

Revue indépendante. Avril. E. E. : Bibliographie d'un volume inédit de Jules Laforgue.

Revue politique et littéraire. Février, 26. Henri Berr : L'histoire des romans de M. Alphonse Daudet.

Romania. Janvier. Un ancien catalogue de manuscrits français. — Juillet. P. Meyer : Notice sur le manuscrit 307 de la Bibliothèque d'Arras. — A. Thomas : Les manuscrits provençaux et français de Dominicy.

Samedi-Revue. Mai, 12. J. Chasle-Pavie : L'œuvre de Théophile Gautier d'après le vicomte de Lovenjoul. — Juillet, 7. P. Chassaigne de Néronde : Les pseudonymes du journalisme. — Novembre, 10. L. de La Brière : Un bibliophile.

Siècle. Avril, 29. L. Lariche : La Bibliothèque nationale. — Juillet, 9. Oscar Comettant : La Bibliothèque du Conservatoire.

Soleil. Février, 5. Bibliothèques et bibliothécaires. — Mars, 18. Charles Canivet : Racontars illustrés d'un vieux collectionneur, par Charles Cousin.

Tradition (La). Juillet, 15. Armand Beauvais : Livres de colportage

§ IV. — INDEX DES NOMS CITÉS AUX PARAGRAPHES I ET III DE L'ANNUAIRE BIBLIOGRAPHIQUE.

Abot. V. Racontars.
Alde Manuce. V. Les correspondants d'...
Ancelet (E.) V. Archives de Saint-Quentin.
Andrieu (Jules). Bibliographie de l'Agenais.
Angrand (Léonce). V. Inventaire des livres relatifs à l'Amérique.
Anis (abbé). V. Une page d'histoire.
Appert (Jules). V. Canton de Passais.
Apuril (A.). V. Répertoire général.
Audebrand (Philibert). V. *Événement.*

Badin (Ad.). V. *Nouvelle Revue.*
Balincourt (comte de). V. Un collectionneur.
Balzac. V. *Liberté.* — *Observateur français.*
Baschet (Armand). V. Un érudit.
Beaune (Ad.). V. Pierre Palliot.
Beaurepaire (Ch. Robillard de). V. Inventaire des archives de Rouen.
Beauvais. (Armand) V. *Tradition.*
Beraldi. (H.) V. Graveurs du XIXe siècle.
Berger (Ch.) V. Répertoire général.
Berr (H.) V. *Revue politique et littéraire.*
Berton (A) V. Inventaire des marques d'imprimeurs.
Biais (Émile). V. Les grands amateurs angoumoisins.
Blériot. V. *Monde.*
Boichot (Oudart). V. *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France.*
Bonnardot (A.). V. Catalogue...
Bossuet (abbé L.-A-N.). V. Catalogue...
Bouchot (Edmond). V. Inventaire des dessins et estampes de l'Aisne. — Œuvre de Gutenberg. — Reliures.
Bouillon (Henri). V. *Parisien.*
Bouton (V.) V. Quel est l'auteur...
Brièle. V. Supplément à l'inventaire des archives hospitalières.
Brouchoud (Claudius). V. Étude biographique.
Brunetière (F.). V. *Revue des Deux Mondes.*
Buet (Ch.). Catalogue des œuvres.

Calmettes (Fernand). V. Œuvre d'Eug. Delacroix.
Canivet (Ch.). V. *Soleil.*
Cattelain. V. Racontars.
Caumont (Franz Case de). V. Table décennale.
Cère (Émile). V. *Nouvelle Revue.*
Chambois (abbé Em.). V. Table des matières.
Champollion-Figeac (A.). V. Notice sur les archives départementales de la France.
Chapeau (Léon). V. Rapport de M...
Chasle-Pavie (J.) V. *Samedi-Revue.*
Chesneau (Ernest). V. Œuvre d'Eug. Delacroix.
Chevallier (Ulysse). V. Répertoire des sources historiques du moyen âge.
Claretie (J.). V. Annales du théâtre.
Collard. V. Inventaire des marques d'imprimeurs.
Collon (Pierre). V. Les erreurs de M. J. D.
Comettant (Oscar). V. *Siècle.*
Contades (Gérard de). V. Canton de Passais.
Cordier (Léon). V. Archives d'Aragon.
Cosquin (Emmanuel) V. *Moniteur Universel.*
Coüard-Luys. V. Inventaire des archives de l'Oise.
Couderc (Camille). V. Deuxième table de la Revue historique. — Notice sur la Bibliothèque nationale.
Cousin (Charles). V. Racontars. — *Soleil.*
Croizier (marquis de). V. Contribution à la bibliographie indo-chinoise.
Cucheval-Clarigny. V. *Gaulois.*

Dalloz. V. Jurisprudence générale.
Daudet (Alp.) V. *Revue politique et littéraire.*
Davau (Et.). V. Bibliothèque de Grenoble.
David (baron). V. Bibliographie de Saint-Omer.
Decaux (C.). V. Inventaire des marques d'imprimeurs.
Degrave (J.). V. Archives de Saint-Quentin.
Delacroix (Eug.) V. Œuvre complet.
Delisle (L.) V. Catalogue des manuscrits anciens et des chartes. — Manuscrits des fonds Libri et Barrois. — *Bibliothèque de l'École des chartes.*
Delpit (Jules). V. Un collectionneur bordelais.
Deltour (F.). V. Catalogue et analyse des thèses.
Deramecourt (A.). V. Étude d'histoire et de bibliographie.
Desjardins (Ernest). V. Catalogue...
Desjardins (Paul). V. *Débats.*
Desvernay (Félix). V. Étude sur Claudius Brouchoud.
Detousches (Ch.) V. Archives de Saint-Quentin.
Drujon (Fernand). V. Livres à clef.
Ducros (Et.). V. Bibliothèque de Grenoble.
Dufay (Dr Ch.). V. Un érudit.
Dujardin. V. Archives de Saint-Quentin. — Racontars.
Durand (Georges). Inventaire de Crécy-en-Ponthieu.

Egerton Castle. V. L'escrime.
Engel (A.). Rapport sur le répertoire des sources. — Répertoire.
Estienne. V. Inventaire des archives du Morbihan.

Fernique. V. Racontars.
Feuillet de Conches. V. Catalogue.
Fierlants (Albert). V. L'escrime.
Finot (J.) V. Inventaire des archives du Nord.
Flandrin (A.). V. Inventaire des pièces de la collection Clairembault.
Fleury (Édouard). V. Inventaire des dessins et estampes de l'Aisne.
François Ier V. Notes sur les actes de...
Frandus (L.) V. *Instruction publique.*
Fréville (Manuel de). V. Catalogue des manuscrits anciens et des chartes.
Funck-Brentano (Frantz). V. Archives de la Bastille.

Gaudin (L.). V. Catalogue de la bibliothèque de Montpellier.
Gaullieur (Ernest). V. L'imprimerie à Bordeaux.
Gauthier (J.). V. Archives du Doubs.
Gautier (Théophile). V. *Samedi-Revue.*
Geoffroy (Gustave). V. *Figaro.* — *Justice.*
Ginisty (Paul). V. *XIXe siècle.*
Giry (A.). V. Archives de Saint-Quentin.
Goudelin (P.). V. Œuvres de..
Granges de Surgères (Marquis de). V. Iconographie bretonne.
Gruyer (Gustave). V. *Gazette des Beaux-Arts.*

Haigneré (D.). V. Étude d'histoire et de bibliographie.
Haillant. V. Congrès de la Sorbonne.
Hauréau (B.). V. Notice sur le n° 14883.
Henriet. V. *L'Art.*

Hugo (Victor). V. Index alphabétique.
Huit (Ch.). V. *Instruction publique.*

Janet (J.). Jurisprudence générale.
Janmart de Brouillant (Léonce). V. Histoire de Pierre du Marteau.

Kyionoga. V. *Japon artistique.*

Labé (Louise). V. Étude sur Claudius Brouchoud.
La Brière (L. de). V. *Samedi-Revue.*
La Clayette (Marquis de). Notice sur deux anciens manuscrits.
La Faverie (Schalck de). V. *Matinées espagnoles.*
Lafenestre (G.). V. *Gazette des Beaux-Arts.*
Laforgne (J.). V. *Revue indépendante.*
La Motte (Fr. de). V. Antiquités d'Harfleur.
Lanéry d'Arc (P.). V. Bibliographie des ouvrages relatifs à Jeanne d'Arc.
La Nicollière-Teijeiro. V. Inventaires des archives de Nantes.
Laporte (Ant.). Bibliographie contemporaine.
Lariche (L.). V. *Siècle.*
La Roche-Lacarelle (Baron de). V. Catalogue...
Lasteyrie (Rob. de). Voyez les ouvrages de Bibliographie des travaux de Sociétés savantes.
Laugel (Aug.). V. *Revue Alsacienne.*
Laval (abbé de). V. Rapport consacré aux publications relatives aux œuvres militaires.
La Villerabel (A. du Bois). V. Répertoire général.
Lecoffre. V. *Monde.*
Le Comte Lenoury-Lemaisnier (Jacques). V. Redevance.
Lefebvre (Th.). V. *Parisien.*
Lefèvre-Pontalis (E.). V. Bibliographie des travaux des sociétés savantes.
Lelong (Eug.). V. Table des tomes 31 à 40.
Lemaire (Emmanuel). V. Archives de Saint-Quentin.
Le Petit (Jules). V. Bibliographie des principales éditions d'écrivains français.
Leroux (Alfred). V. Inventaire des archives de la Haute-Vienne.
Lesens (Em.). V. Antiquités d'Harfleur.
Le Soudier (H.) V. Annuaire Tarif. — Catalogue-Tarif.
Lorenz (Otto). V. Catalogue de la librairie française.
Lovenjoul (vicomte de). V. *Liberté.* — *Observateur français. Samedi-Revue.*
Lucotte (abbé J.-B.). V. Erreurs de M. J.-D.
Lullin (Edmond). V. *Bibliothèque universelle et Revue Suisse.*
Lyden (E.-M. de). V. Patrie.

Maignien (Édouard). V. Bibliothèque de Grenoble.
Maillard (E). V. L'art à Nantes.
Maire (Albert). V. Le Livre, ses amis.
Manso (Ch.). V. Racontars.
Marionneau V. (Ch.). Jean-Etienne Lasne.
Marteau (Pierre du). V. Histoire de...
Martin (Henry). V. Catalogue des manuscrits de l'Arsenal.
Merlet (L.). V. Inventaire des archives de Charles.
Mermet (Emile). V. Annuaire de la presse.
Meyer (Paul). V. Notice sur deux anciens manuscrits. — *Romania.*
Milsand (Ph.) V. Bibliographie bourguignonne.
Monod (G.). V. Bibliographie de l'histoire de France. *Instruction publique.*
Montorgueil (Georges). V. *Paris.*
Mourier (Ath.). V. Catalogne et analyse des thèses.
Müntz (Eug.). V. Collection des Médicis.

Néronde (Chassaigne de). V. *Samedi-Revue.*
Noël (Edmond). V. Annales du théâtre.
Nolhac (Pierre de). V. Bibliothèque de Fulvio Orsini.
Noulet (J.-B.). Œuvres de P. Goudelin.

Omont (H.). V. Deux registres. — Fac-similés. — Inventaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale. — Un premier catalogue.
Orsini (Fulvio). V. Bibliothèque de...

Partarrieu (P.). V. Un collectionneur bordelais.
Pelissier (Léon-G.). V. De l'amour des livres.
Perret (P.-M.). V. Notes sur les actes de François Ier.
Petit (Edouard). V. *Estafette.*
Petit (Abbé L.) V. L'Index.
Petit (Paul). V. Quelques additions.
Poirson (Victor-Amand). V. *Parisien.*
Préau (Ch.). V. Rapport sur le répertoire des sources.
Price (Georges). V. *Parti national.*

Quarré-Reybourbon (L.). V. Essai bibliographique.
Quentin-Bauchart (E.). *Revue de la France moderne.*
Quevilly (Henry), V. Redevance.

Raffalovich (Mlle). V. *Journal des Économistes.*
Ravaisson-Mollien (Ch.). V. Manuscrits de Léonard de Vinci.
Reboul (Rob.). V. Biographie et bibliographie de Grasse.
Régamey (F.). V. Racontars.
Regnier (Louis). V. Rapports sur les publications historiques.
Rendu (Armand). V. Inventaire des archives de l'Oise.
Reynaud (Gaston). V. *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France.*
Ridolfi (cardinal). V. Un premier catalogue.
Robant (Alfred). V. Œuvre d'Eugène Delacroix.
Robertet (G.) V. Poètes lyriques français.
Robillard. V. Beaurepaire (Ch. de Robillard de).
Rosenzweig. V. Inventaire des archives du Morbihan.
Rothschild (James de). V. Catalogue.
Rougeron. V. Inventaire des marques d'imprimeurs.
Rousseau (J.-J.). V. *Nouvelle Revue.*

Sarcey (Francisque). V. *XIXe Siècle.*
Serrure (R.). V. Rapport sur le répertoire des sources. Répertoire.
Skaebene (Olaf). V. Catalogue des manuscrits danois, islandais.
Souhart (R.). V. Quelques additions.
Stoullig (Édouard). V. *Annales du théâtre.*
Teijeiro. V. La Nicollière Teijeiro.
Terrebasse (H. de). V. Recherches bibliographiques.
Thiébault-Sisson. V. *Nouvelle Revue.*
Thomas (A.). V. *Romania.*
Turique (Julien Berr de). *Indépendant littéraire.*

Uzanne (Octave). Les Zigzags. *XIXe Siècle.*

Vergé (Ch.). V. Jurisprudence générale.
Veuclin (V.-E.). V. Anciennes bibliothèques normandes.
Vignerot. V. Inventaire des marques d'imprimeurs.
Villetard (Edmond). V. *Moniteur Universel.*
Vinci (Léonard de). V. Manuscrits de...
Weber (David). V. Racontars.
Woeiriot V. Étude sur Claudius Brouchoud.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

1888

TOME X

---

§ I. — COMPTES RENDUS ANALYTIQUES

ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES

Abbé Jules (L') par Octave Mirbeau, 227.
A cœur perdu, par Joséphin Péladan, 226.
Amant (L') des danseuses, par Félicien Champsaur, 450.
Ame en peine, par Jules Case, 450.
Ami (L') Manso, par B. Perez Galdos, 228.
Amour anglais, par Augustin Filon, 564.
Amour d'aujourd'hui, par Daniel Lesueur, 113.
Amour d'automne, par André Theuriet, 514.
Amours nomades, par Paul Bonnetain, 341.
Au Caucase, par le comte Léon Tolstoï, 312.
Aventure (L') de Briscart, par Amand Dayot, 367.
Aventures et réflexions de Jean-Baptiste Barascart, par Georges Wulff, 512.

Bon-Repos, par Philippe Chaperon, 10.

Canon (Le), par Jules Perrin, 283.
Caporal (Le) Grandrigny, par Paul Guiraud, 397.
Césarine, par Jean Richepin, 343.
Charles d'Arin, par Paul de Champeville, 182.
Chonchette, par Marcel Prévost, 114.
Chronicle (The) of Clemendy, par Arthur Machen, 647.
Claire Everard, par Edmond Lepelletier, 226.
Comédien (Le), par Albert le Roy, 514.
Conscience, par Hector Malot, 225.
Contes populaires de différents pays, recueillis par Xavier Marmier, 228.
Contes psychologiques, par André Millério, 341.
Corneilles (Les), par J.-H. Rosny, 395.
Course (La) à l'amour, par J. Ricard, 345.
Cousine (La), par Léon Barracand, 116.
Cyniques, par Georges Beaumes, 282.

Derniers songes, par Francis Poictevin, 638.
Deux plaisanteries, par Paul Hervieu, 340.
Disparu, par Albert Delpit, 450.

Embarras (Les) d'un capitaine de Dragons, par A. Gennevraye, 345.
Enfer parisien (L'), par Hugues Le Roux, 115.
En secondes noces, par Alexandre Boutique, 396.
Être, par Paul Adam, 396.
Éva, par Giovanni Verga, 59.
Évangile d'amour, par Henri Paget, 183.

Ferme (La) à Goron, par Henri Beauclair, 181.
Fiancée (La) d'Yvonne, par Mary Summer, 65.
Fils adoptif, par L.-P. de Brinn'Gaubast, 282.
Fin d'amour, par François Vilars, 345.
Folie d'amour, par Mme Hector Malot, 118.
Frère (Le) Lai, par Hugues Le Roux, 178.
Frères (Les) Karamazar, par Th. Dostoiveski, 345.
Froc (Le), par Emile Gondeau, 179.

Gertrude et Véronique, par André Theuriet, 395.
Gloriole (La), par Albert Wolff, 225.
Grande (La) Prêtresse, par Charles Chincholle, 58.

Hans Wyll, par Virgile Josz, 514.
Histoire insolites, par le comte de Villiers de l'Isle-Adam, 178.
Honnête (L') Vernon, par Jules Vander, 227.

Idylle (Une) au Cachemire, par Carla-Maria, 513.
Immortel (L'), par Alphonse Daudet, 394.
Inconsolables, par Henri Lavedan, 450.
Indirects (Les), types administratifs, par A. de Catalan, 59.

Je dis non, par Wilkie Collins, 284.
Jupon (Le), par Jules Vidal, 113.

Karita, par Charles Diguet, 60.

Lalie Spring, par René Maizeroy, 60.
Lauriers (Les) sont coupés, par Édouard Dujardin, 283.
Leurs Mensonges, par Ange Benigne, 513.
Liaison de cœur, par P. Pellegrin. Carcassonne, 514.

Madame Chrysanthème, par Pierre Loti, 10.
Madame la Préfète, par Joseph Maire, 563.
Madame Lupar, par Camille Lemonnier, 397.
Madame Phaéton, par Clovis Hugues, 180.
Mademoiselle de Marbœuf, par Dubut de Laforest, 342.
Maël, comtesse d'Arcq, par Ary Ecilaw, 344.
Maison ouverte, par Paul Marguerite, 11.
Marc Fane, par J.-H. Rosny, 281.
Mari (Le) de madame d'Orgevaut, par Henry Rabusson, 398.
Mensonges, par Paul Bourget, 9.
Mon ami Hilarius, par Paul Lindau, 226.

N'a qu'un œil, par Léon Cladel, 116.
Nathalie Madoré, par Abel Hermant, 118.
Nommé (Le) Perreux, par Paul Bonnetain, 114.
Nouvelle (La) Carthage, par Georges Eckhoud, 356.
Nouvelles histoires incroyables, par Jules Lermina, 181.
Nu, par Jacques le Lorrain, 638.

OEillets (Les) Kerlaz, par André Theuriet, 61.
Oiseaux (Les) bleus, par Catulle Mendès, 282.
Oubli (L'), par Georges Glatron, 226.

Paris Païen, par Tancrède Martel, 180.
Part (La) du hasard, par A. Robida, 450.
Pas d'amour! Mœurs de province, par Charles de Coynard (Ch. Tranior), 637.
Paule Sainte-Reine, par Benjamin Guinaudeau, 117.
Pauvres (Les) gens, par Th. Dostoievsky, 283.
Pays (Le) Natal, par Boyer d'Agen, 115.
Petite (La) Fée, par Albert Cim, 11.
Petite Reine, par René Maizeroy, 342.
Pierre et Jean, par Guy de Maupassant, 341.
Planches (Les), par Jean Blaize, 395.
Politicien (Un) américain, par F. Marion Crawford, 182.
Possession (La), par Marcel Lheureux, 340.
Pour les Enfants, par le comte Tolstoï, 65.
Préfaces et Manifestes littéraires, par Édouard et Jules de Goncourt, 560.
P'tit (Le), par Jean Ajalbert, 451.

Raca, par Léon Cladel, 396.
Race (La) future, par Edward Bulwer, lord Lytton, 513.
Rêve (Le), par Émile Zola, 560.
Rodolphe et Cynthia, par Arsène Houssaye, 638.
Rois (Les) en Exil, par Alphonse Daudet, 61.
Roman (Le) du Roman, par Edgar Monteil, 181.
Romola, ou Florence et Savonarole, par George Eliot, 60.
Rosier (Le) de Mme Husson, par Guy de Maupassant, 637.

Sabina Zembra, par William Black, traduit par B.-H. Gausseron, 182.
Sang (Le), par Noel Kolbac, 182
Scènes de la vie de château, par Ouida, 116.
Séducteurs (Les), par Gyp, 117.
Sœur Sainte-Agnès, par Paul Perret, 344.
Sous l'œil des Barbares, par Maurice Barrès, 177.
Sur la piste, par lady M. Majendie, traduit par B.-H. Gausseron, 61.
Sur l'eau, par Guy de Maupassant, 560.

Tête-Noire (La), par Gustave Toudouze, 62.
Thérésine, par Albert Delpit, 115.
Train (Le) jaune, par Gustave Toudouze, 179.
Tréfonds (Le), par Paria Korigan (Mme Émile Lévy), 512.

Un Dilemme, par J.-K. Huysmans, 178.
Une chercheuse, par Louis Janvier, 398.
Une Eve nouvelle, par Jean Herrère, 178.
Une Femme jalouse, par Amédée Pigeon, 648.
Une princesse indienne avant la conquête, par Désiré Charnay, 294.
Un Scandale d'hier, par Mary Summer, 344.

Vaincus (Les) de la vie. — Je t'aime! par Jules Mary, 344.
Victoire d'âme, par Georges Duruy, 451.
Vocation (La) du comte Ghislain, par Victor Cherbuliez, 396.
Volonté, par Georges Ohnet, 177.

Yaga, par Marguerite Poradowska, 398.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

CRITIQUE — PHILOLOGIE — LINGUISTIQUE

A Century of Ballads, par John Ashton, 65.
Alexandre Dumas à la Maison d'or, par Philibert Audebrand, 348.
Année (L') littéraire, par Paul Ginisty, 230.
Art (L') de vivre, par Fonteneilles, 190.
Au ministère de l'Instruction publique, 1887, par E. Spuller, 288.

Beaumarchais et ses œuvres, par E. Lintilhac, 287.
Bible (La), par E. Ledrain, tome III, 186.
Bouquet de pensées, par Mme la baronne d'Ortenfels, 452.

Cahiers (Les) du capitaine Coignet (1776-1850), par Lorédan Larchey, 11.
Chercheur (Le), journal mensuel, 122.
Chronique des élections à l'Académie française, 2e édit., par Albert Rouxel, 642.
Comédie (La) en France au XVIIIe siècle, par C. Lenient, 566.
Comédies du XVIIe siècle, par Tancrède Martel, 400.
Contes populaires de Lorraine, par Emmanuel Cosquin, 561.
Critique (La) scientifique, par Emile Hennequin, 639.

Dictionnaire d'étymologie française, par Auguste Scheler, 121.

Esprit (L') juif et les Juifs peints par eux-mêmes, 400.
Etudes littéraires, par le comte Stanislas Rzewuski, 642.
Étude sur l'enseignement secondaire des jeunes filles, par Antoine Villermot, 565.
Études sur l'Espagne, par A. Morel-Fatio, 348.

Familles (Les) bibliques, par le R.-P. Matignon, 519.
France, par le R. P. du Lac, 453.
France et Allemagne, par Matyas Vallady, 68.
France (La) provinciale. Vie sociale, mœurs administratives, par René Millet, 288.

Gaietés (Les) bourgeoises, par Jules Moinaux, 351.
Gibier de Saint-Lazare, par G. Macé, 400.

Histoire de Beaumarchais, par Gudin de la Brenellerie, 185.
Histoire des œuvres de Théophile Gautier, par le vicomte de Lovenjoul, 63.
Hommes de cheval (Les) depuis Baucher, par le baron de Vaux, 184.
Huit jours chez M. Renan, par Maurice Barrès, 401.

Impressions de théâtre, par Jules Lemaître, 350.
Imshallah! Les Anglais jugés par un Indien, par Hadji Mirza, 516.
Intelligence (L') des animaux, par G.-J. Romanes, 13.

Journal des Goncourt (1866-1870), 285.

Keats, par Sidney Golvin, 66.

Lavoisier, par Edmond Grimaux, 347.
Lettres de Benjamin Constant à sa famille (1775-1830), par Jean H. Menos, 566.
Lettres (Les) de Mme de Grignan, par Paul Janet, 189.
Lettres d'un chien errant sur la protection des animaux, 401.
Literary Epochs, par George F. Underhill, 120
Londres, croquis réaliste, par Jules Degrégny, 565.

Madame de Sévigné, par R. Vallery-Radot, 351.
Mélanges et portraits, par E. Caro, 518.
Ménage et finances de Voltaire, par Louis Nicolardot, 71.
Misères (Les) du siècle, par le Dr Adolphe Piéchaud, 187.
Mon journal, par J. Michelet, 229.
Montesquieu, par Edgar Zévort, 120.

Napoléon-Bonaparte. — Œuvres littéraires, par Tancrède Martel, 188.
Noëls flamands, par Camille Lemonnier, 184.
Nos ancêtres, par Jean Revel, 518.

Œuvres choisis de Diderot, 186.
Œuvres de J. de La Fontaine, par Henri Regnier; tome IV, 189.
Œuvres (Les) de Molière, par Alphonse Pauly, tome Ier, 188.
Œuvres et correspondances inédites d'Alembert, par Charles Henry, 518.
Œuvres posthumes d'Auguste Barbier. — Études littéraires et artistiques, 516.
Œuvres posthumes de Piron (Prose et vers), 516.

Paris bienfaisant, par Maxime du Camp, 286.
Paris-Canard, par Charles Virmaître, 71.
Paris qui souffre, par Adolphe Guillot, 452.
Plutarque, par J. de Crozals, 119.
Poèmes (Les) d'Edgar Poe, traduits par Stéphane Mallarmé, 643.
Poètes maudits (Les), par Paul Verlaine, 643.
Portraits de maîtres, par Emmanuel des Essarts, 288.
Précurseurs des félibres (Les), par Frédéric Donnadieu, 70.
Princesse Tarakanoff (La), par Grégoire Danilewsky, 188
Profils bretons, par Léon Bouchet, 399.

Rabelais légiste, par Arthur Heulard, 66.
Racine. — Esther, par Jules Wogue, 119
Recueil de textes étrangers (A. Lanier), 644.
Rêve (Un) sur le divin, par Mme Juliette Adam, 641.
Rousseau (J.-J.), par L. Ducros, 119.

Sadi Carnot, par G.-A. Hubbard, 190.
Sand (George), par E. Caro, 72.
Scarron et le Genre burlesque, par Paul Morillot, 520.
Secrets (Les) de l'amour conjugal, par le Dr Morigny, 73.
Souvenirs : enfances, voyages, guerres, par Vassili Vereschagin, 349.
Souvenirs et anecdotes, par les frères Lionnet, 350.
Souvenirs sur Tourguéneff, par Isaac Pawlovski, 65
Story (The) of some famous Books, par Frederick Saunders, 64.

Tableaux algériens, par Gustave Guillaumet, 517.
Terre (La) dans le roman russe, par Michel Delines, 119.
Travaux de vacances au pays des pommes. II. Propos normands, par Albert le Nordez, 347.

Vertu (La) en France, par Maxime du Camp, 62.
Victor Hugo, par E. Dupuy, 69.
Vie (La) d'une femme du monde, par Mme Jules Samson, 120.
Vie parisienne (La) (1887), par Parisis (Émile Blavet), 349.
Vie rustique (La), par André Theuriet, 68.
Virgile, par A. Collignon, 119.

Zigzags (Les) d'un curieux, par Octave Uzanne, 515.

POÉSIES

Au bord du désert, par Jean Aicard, 454

Bonheur (Le), poème, par Sully Prudhomme, 232.
Brumes d'or (Les), par M. Bal, 291.

Canti e versioni di Giacomo Leopardi, publiés par Camillo Antona Traversi, 74.
Chanson (La) de l'homme, par Edouard Guillaumet, 124.
Chanson (La) des étoiles, par Jean Rameau, 402.
Chevauchées poétiques sur Pégase, par Jules Nollée de Noduwez, 74.
Clairières (Les), par J. Germain-Lacour, 191.

Épisodes, par Henri de Régnier, 522.
Errant, par Léonce de Larmandie, 123.
Extases (Les), par Jean Berge, 291.

Fleurs des ruines, par André Lemoine, 291.
Hors du siècle, par Albert Guiraud, 290.

Illusion (L'), par Jean Lahor, 455.

Lys noirs (Les), par Alber Shonney, 75.

Merlin, par Louise d'Isole, 75.
Miracle (Le) de Saint-Nicolas, par Gabriel Vicaire, 524.
Missel (Le), par Raoul Pascalis, 74.

Nos poètes, par Jules Tellier, 291.
Nuovi Canti, di Maria Alinda Brunamonti, nata Bonacci, 192.

Œuvres poétiques de François de Maynard, publiées par G. Garrisson, t. III, 190.

Pantoums, par Christian Cherfils, 293.
Parnasse de la jeune Belgique, 15.
Petits poèmes, par Stéphan Bordèse, 192.
Poèmes sincères de Martial Besson, 123.
Poésies complètes de Gustave Le Vavasseur, 192, 524.
Poésies de Sully Prudhomme, 291.
Poésies familières, par E. Lefeuve, 291.
Poètes lyriques français du XIXe siècle. Extraits, par G. Robertet, 523.
Premières amours, par Émile Pierret, 290.

Ravenelles (Les), par Antoine de Beugy-Puyvallée, 125.
Rayons brisés, par Robert Dryal, 124.

Révoltes (Les), par Chevalier, 291.
Romancero provençal (Le), avec la traduction française littérale, par Félix Gras, 123.
Silence (Du), par Rodenbach, 291.
Soirs (Les), par Émile Verhaeren, 289.
Sonnets (Des), par Paul Manivet, 291.
Sous les pommiers, par Paul Harel, 191.
Strophes artificielles, par Darrens, 291.
Symboles (Les), 1re série, par Bouchor, 230.
Toute la lyre, œuvre posthume de Victor Hugo, par Jean Richepin, 237.
Un livre de sonnets, par Clodius Popelin, 351.
Vibrations, par Jean Berthany, 122, 402.
Vie sombre (La), par J. R. G., 291.
Wattignies, par Émile Blémont, 644.

THÉATRE

Comédies de Térence, traduction nouvelle, par Hinstin; t. II, 235.
Comédies en un acte, par Ernest Legouvé, 63.
Dieu le veut, par Maurice Bouchor, 403.
Flibustier (Le), par Jean Richepin, 526.
Impressions de théâtre, par Jules Lemaître, 524.
Mille et une nuits (Les) du théâtre, par Auguste Vitu, 452.
Œuvres de Regnard, par Alexandre Piédagnel. Théâtre, t. I, 234.
Théâtre (Le) à Paris, par Camille Le Senne (1883-84), 525.
Théâtre complet d'Ernest Legouvé; t. I, 524.
Une première par jour, par Albert Soubies, 234, 526.

HISTOIRE

CHRONOLOGIE — DOCUMENTS — MÉMOIRES

Abrégé de l'histoire de la civilisation, par Ch. Seignobos, 127.
Ahmed le Boucher, par Édouard Lockroy, 240.
Amiral Baudin (L'), par le vice-amiral Jurien de la Gravière, 459.
Amour mondain, amour mystique, par H. de la Ferrière, 648.
Archives des maîtres d'armes de Paris, par Henri Deressy, 457.
Assassinat (L') du maréchal Brune, par le commandant Vermeil de Couchard, 530.
Campagne de Prusse (1806), Iéna, par P. Foucart, 356.
Charlotte de Bourbon, princesse d'Orange, par le comte Jules Delaborde, 127.
Cola di Rienzo (1342-1354), par Emmanuel Rodocanachi, 532.
Commandant Guzman (Le), par le lieutenant-colonel F. Dumas, 241.
Correspondance politique d'Odet de Selve, ambassadeur de France en Angleterre (1546-1549), publiée par Germain Lefèvre-Pontalis, 458.
Cour (La) de France et la Société au XVIe siècle, par Francis Decrue de Stoutz, 409.
Culte (Le) de Jeanne d'Arc au XVe siècle, par Pierre Lanéry d'Arc, 128.
Dans l'oratoire, par Jean Lorrain, 649.
Dernière (La) maladie de Frédéric le Noble, par le Dr Morel Mackenzie, 645.
1814, par Henri Houssaye, 293.
Don Carlos et Philippe II, par le comte Charles de Moüy, 129.
Drame impérial : ce que l'on ne peut pas dire à Berlin, par Jean de Bonnefond, 578.
Duc (Le) d'Enghien (1772-1804), par Henri Welschinger, 353.
Empereur (L') Frédéric, par Édouard Simon, 577.
Empereur (L') Guillaume Ier. Souvenirs intimes revus et annotés par l'empereur sur le manuscrit original de Louis Schneider, trad. de l'allemand par Ch. Rabany, 572.
Empire (L') byzantin et la monarchie franque, par A. Gasquet, 532.
Érasme en Italie, par Pierre de Nolhac, 241.
Essai historique sur l'organisation du service des incendies et du corps des sapeurs-pompiers de la ville de Strasbourg, depuis le XVe siècle, par Ad. Seyboth, 460.
Essais et Fantaisies, par Arvède Barine, 568.
Essais sur l'Allemagne impériale, par Ernest Lavisse, 127.
François-Joseph Ier et son règne, par A. de Bertha, 580.
Grands (Les) révolutionnaires, par Charles d'Héricault, 128.
Guerre (La) de Chypre et la bataille de Lépante, par le vice-amiral Jurien de la Gravière, 129,
Guerre de 1870-71. Les grandes batailles de Metz, par Alfred Duquet, 126.
Histoire ancienne de l'Orient jusqu'aux guerres médiques. par François Lenormant et Ernest Babelon, 235.
Histoire de la Société des gens de lettres, par Édouard Montagne, 242.
Histoire de l'Europe pendant la Révolution française, par H. de Sybel, traduit de l'allemand par Mlle Marie Dosquet, tome VI, 570.
Histoire de l'Italie depuis 1815 jusqu'à la mort de Victor-Emmanuel, par Élie Sorin, 353.
Histoire des papes depuis la fin du moyen âge, par le docteur Louis Pastov, 404.
Histoire d'une grande dame au XVIIIe siècle : la comtesse Hélène Potocka, par Lucien Perey, 240.
Histoire du peuple anglais, par John-Richard Green, traduite de l'anglais par Auguste Monod, 529.
Histoire du peuple d'Israël, par Ernest Renan, tome I, 77.
Histoire du prince de Bismarck, par Édouard Simon, 18.
Histoire (L') et les Historiens, par Louis Boudeau, 577.
Historique du 9e régiment de cuirassiers, par A. de Martimprey, 579.
Hoche en Irlande (1795-1798), par G. Escande, 298.
Homme (L') avant l'histoire, par Ch. Debierre, 76.
Homme (L') préhistorique, par sir John Lubbock, 646.
Inventaire analytique du ministère des affaires étrangères :

papiers de Barthélemy, ambassadeur de France en Suisse (1792-1797), 240, 463.

Légende de Metz (La), par le comte d'Hérisson, 208.

Mabilion et la Société de l'Abbaye Saint-Germain-des-Prés à la fin du XVIIe siècle, par Emmanuel de Broglie, 530.
Madame de Custine, par A. Bardoux, 406.
Madame de Lamballe, par Georges Bertin, 408.
Maison (La) du temple de Paris, par Henri de Curzon, 531.
Maréchal (Le) de Moltke, par ***, 237.
Mémoires du général Dirk van Hoyendorp, 76.
Mémoires d'un royaliste, par le comte de Falloux, 296,
Mémoires et Correspondances du duc de Villèle, tome I, 18.
Mémoires et Souvenirs de Sébastien Commissaire, 242.
Mémoires et Souvenirs du baron Hyde de Neuville, 526.
Mes Petits Papiers, deuxième série, 1871-1873, par Hector Pessard, 237.

Nature (La) des dieux, par Charles Ploix, 648.
Neuchâtel et la politique prussienne en Franche-Comté (1702-1713, par Émile Bourgeois, 571.
Notes pour servir à l'histoire de la guerre de 1870, par Alfred Darimon, 78.

Œuvre (Les) et les Hommes, XIXe siècle, 2e série ; les Historiens, par J. Barbey d'Aurevilly, 355.

Paris en 1793, par Édmond Biré, 408.
Précis de la science de l'Histoire, par J.-G. Droysen, traduit de l'allemand par P.-A. Dormoy, 476.
Procès des Pères et de l'ordre des Templiers, par Lavocat, 354.
Procès (Le) et l'exécution du duc d'Enghien, par le duc de Broglie, 457.
Prusse (La) et son roi pendant la guerre de Crimée, par G. Rothan, 237.

Ratazzi et son temps, 237.
Révolution (La) dans une petite ville, par Raoul Rosières, 125.
Rome et Berlin. Opérations sur les côtes de la Méditerranée et de la Baltique, au printemps de 1888, par Charles Rope, 355.

Saint Maurice et la légion thébéenne, par J. Bernard de Montmélian, 297.
Société (La) de Paris, par le comte Paul Vasili, 458.
Souvenirs d'un dragon de l'armée de Crimée, par Ch. Mismer, 126.
Souvenirs d'un savant français. A travers un siècle (1780-1865), par Léon Dufour, 299.

Trois Carnot (Les), par Maurice Dreyfous, 576.
Trois quarts de siècle. Mémoires du comte de Beust, par Frédéric Kohn-Abrest, 461.

Une fille de France et sa correspondance inédite, par L. de Béauriez, 407.

Vendée (La) angevine (1789-1793), par Célestin Port, 530.
Vie du général Hoche, par Edmond Dutemple et Louis Launay, 457.
Vie (La) privée d'autrefois, par Alfred Franklin, 17; 575.
Vosges (Les) en 1870 et dans la prochaine campagne, par un ancien officier de chasseurs à pied, 239.

BEAUX-ARTS

Ami (L') des monuments, dirigé par Charles Normand, 650.
Année (L') musicale, par Camille Bellaigue, 359.
Antiquités grecques, par G.-F. Schoemann, 418.
Architecture (L') romane, par Édouard Corroyer, 358.
Art (L') chinois, par M. Paléologue, 131.
Art (L') dans l'habitation moderne, par Lucien Magne, 130.
Art (L') de bâtir sa maison, par J. Boussard, 22.
Arts (Les) modernes de l'illustration, sous la direction de Carl von Lützow. 1. La gravure sur bois, 247.

Broderies et dentelles, par Ernest Lefébure, 131.

Cabinet (Le) des antiques à la Bibliothèque nationale, par Ernest Babelon, 78.

Dictionnaire de l'ameublement et de la décoration depuis le XIIIe siècle, par Henry Havard, vol. II, 299.

Esthétique du sculpteur, 419.
Évolution historique de la construction des églises chrétiennes, par Alphonse Gosset, 22.

Fables de La Fontaine, avec les figures d'Oudry, 20.
Fantaisies décoratives, par Habert-Dys, 131.

Gavarni, par Eugène Forgues, 533.
Gentile Bellini et sultan Mohammed II, par L. Thuasne, 249.
Great (The) Seals of England (les grands sceaux d'Angleterre), par Alfred Benjamin Wyon et par Allan Wyon, 417.

Histoire de la céramique grecque, par Olivier Rayet et Maxime Collignon, 250.

Inventaire des richesses d'art de la France, 419.

Maîtres (Les) de la caricature française au XIXe siècle, par Armand Dayot, 301.
Makers (The) of Venice, par Mrs Oliphant, 132.
Monument (Le) de Gambetta, 21.
Musée (Le) secret de la caricature, par Champfleury, 357.

Œuvres (Les) de maistre Bernard Palissy, par B. Fillon, 416.

Peintres (Les) de la vie, par Camille Lemonnier, 358.
Peintres (Les) et les dessinateurs de la mer : Léon et Armand Paris, par l'amiral Paris et S. de Veyran, 534.
Peintres français contemporain, par Ch. Bigot, 301.
Peinture (La) à l'eau, par Jules Adeline, 302.
Princesses (Les) artistes, par Antony Valabrègue, 533.

Vente (La) des diamants de la couronne, par Arthur Bloche, 358.

GÉOGRAPHIE

VOYAGES — MŒURS ET COUTUMES

Anglais (Les) en Irlande, par Philippe Daryl, 361.

Belgique (La), par Camille Lemonnier, 81.

Côte (La) d'azur, d'Hyères à Gênes, par Stéphen Liégeard, 131.

De l'Atlantique au Pacifique, par le baron Étienne Hulot, 360.

Du Danube à la Baltique, par Gabriel Thomas, 581.

En Allemagne, par Camille Lemonnier, 420.

En Corse, par Paul Bourde, 80.
En Océanie, par Edmond Cotteau, 361.
Français (Les) dans les îles de la Manche, par Aristide et Charles Frémine, 534.
Islande (L') et l'archipel des Féroé, par le Dr Henry Labonne, 535.
Littoral (Le) de la France, sixième partie : Côtes provençales, par V. Vâttier d'Ambroyse, 382.
Luçon et Palaouan : Six années de voyage aux Philippines, par Alfred Marche, 80.
Mémoire sur le périple d'Hannon, par Augustin Mir, 80.
Nouvelle Cythère (La) (Tahiti), par Monchoisy, 421.
Pays (Le) du Cant, par Sidney Whitman, 81,
Pékin : Souvenirs de l'Empire du Milieu, par Maurice Jametel, 23.
Quatre mille lieues aux États-Unis, par P. de Biancour, 360.
Russes (Les) dans l'Asie centrale et le chemin de fer transcaspien, par Edgar Boulangié, 582.
Sac au dos à travers l'Espagne, par Hector France, 359.
Seconde (La) expédition suédoise au Groënland, par A.-E. Nordenskiold, traduit du suédois par Charles Rabot, 535.
Sept cents lieues en sept mois à travers la France, la Belgique et la Suisse, par le Dr G. Amanien, 420.
Suisse inconnue (La), par Victor Tissot, 581.
Travels in Tunisia, par Alexander Graham et H. S. Ashbee, 83.
Voyage d'une femme aux montagnes Rocheuses, traduit de l'anglais de J. L. Bird par E. Martineau des Chesnez, 582.

BIBLIOGRAPHIE — MONOGRAPHIE

SINGULARITÉS — COMPILATIONS — CURIOSITÉS LITTÉRAIRES

Bibliographie bourguignonne : Supplément, par Ph. Milsand, 412.
Bibliographie des principales éditions originales d'écrivains français du xe au xviiie siècle, par Jules Le Petit, 244.
Bibliographie générale de l'Agenais et des parties du Condomois et du Bazadais incorporées dans le département de Lot-et-Garonne, par Jules Andrieu, 464.
Cataloghi di biblioteche e Indici bibliografici, per Giuseppa Fumagalli, 412.
Catalogue des livres composant la bibliothèque du feu M. le baron James de Rothschild, par Emile Picot, t. II, 413.
Catalogue général de la librairie française depuis 1840, par Otto Lorenz, t. IX et X (1876-1885), 409.
Chroniques (Les) de Jean Tarde, p. par le vicomte Gaston de Gérard, 19.
Fédération (La) parisienne du 14 juillet 1790 : Essai bibliographique, par Maurice Tourneux, 649.
Histoire de Pierre du Marteau, imprimeur à Cologne, par Léonce Janmart de Brouillant, 243.
Iconographie bretonne, par le marquis de Granges de Surgères, t. I, 411.
Livre (Le), son passé, son présent, par Thomas Szana, 580.
Livres (Les) à clef, par Fernand Drujon, 415.
Notes sur les imprimeurs du Comtat-Venaissin et de la principauté d'Orange, et Catalogue des livres imprimés par eux qui se trouvent à la bibliothèque de Carpentras, par Pellechet, 20.
Répertoire de bio-bibliographie bretonne, par René Kerviler; quatrième fascicule, 412.

SCIENCES

PHILOSOPHIE — MORALE

Analyse et synthèse, par Barbié du Bocage, 587.
Art (L') et la poésie chez l'enfant, par Bernard Perez, 465.
Conscience (La) psychologique et morale dans l'individu et dans l'histoire, par Ludovic Carrau, 138.
Cours élémentaire de philosophie, par Émile Boirac, 591.
Criminologie (La), par R. Garofalo, traduit de l'italien, 466.
Critique de la raison pratique, par Emmanuel Kant; nouvelle traduction française par F. Picavet, 588.
Dégénérescence et criminalité, par Ch. Féré, 586.
Éducation (L') des femmes par les femmes, par Octave Gréard, 84.
Évolution (L') de l'idée de Dieu, par P.-T. Thomson, 135.
Évolution (L') des mondes et des sociétés, par F.-C. Dreyfus, 468.
Frontières (Les) de la folie, par le Dr A. Cullerre, 590.
Homme (L') selon le transformisme, par Arthur Vianna de Lima, 136.
Liberté (La) et la volonté, par O.-K. Notovitch, 589.
Logique (La) de l'absolu, par Édouard Braun, 135.
Mensonges (Les) conventionnels de notre civilisation, par Max Nordau, p. par Auguste Dietrich, 585.
Méthode consciencielle (La), par Léon de Rosny, 138.
Mimique (La) et la Physiognomonie, par le Dr Th. Piderit, traduit de l'allemand par A. Girot, 583.
Monde (Le) comme volonté et comme représentation, par Arthur Schopenhauer, traduit par A. Burdeau, 650.
Morale (La) de Socrate, par Mme Jules Favre, 652.
Morale (La) des stoïciens, par Mme Jules Favre, 133.
Phénomène (Le), par J.-J. Gourd, 590.
Philosophie (La) religieuse en Angleterre depuis Locke jusqu'à nos jours, par Ludovic Carrau, 465, 585.
Pour l'histoire de la science hellène, par Paul Tannery, 135.
Psychologie physiologique (La), par G. Sergi, traduit de l'italien par Mouton, 137.
Sceptiques grecs (Les), par Victor Brochard, 133.
Vie (La) et l'âme, par Emile Ferrière, 651.

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

Année (L') politique (1887), par André Daniel, 141.

Discours politiques et judiciaires, rapports et messages de Jules Grévy, par Lucien Delabrousse, 475.

Droit (Le) de la guerre, par Emile Accolas, 141.

Éducation (L') de la bourgeoisie sous la République, par Edouard Maneuvrier, 471.

Enseignement (L') primaire libre à Paris, par Eugène Rendu, 472.

France vraie (La), par Saint-Yves d'Alveydre, 140.

Impôt (L') et la question sociale, par le Solitaire, 139.

Mémoires (Les) d'Antoine, ou Notions populaires de morale et d'économie politique, par Antonin Rondelet, 142.

Nouvelles (Les) institutions de bienfaisance, par le Dr A. Foville, 140.

Peuple (Le) allemand : ses forces, ses ressources, par Charles Grad, 536.

Principes (Les) du droit, par Émile Beaussire, 473.

Principes de politique, par Gaston Bergeret, 652.

Russie sectaire (La), par Tsakni, 470.

Vérité (La) sur la propriété et le travail, par Louis Morosti, 140.

SCIENCES DIVERSES

PHYSIQUE. — MATHÉMATIQUES — SCIENCES OCCULTES — SCIENCES APPLIQUÉES A L'INDUSTRIE — TECHNOLOGIE —

Ancêtres (Les) de nos animaux dans les temps géologiques, par Albert Gaudry, 77.

Année (L') scientifique et industrielle (1887), par Louis Figuier, 142.

Cours d'arithmétique, par L. Desmons, 142.

Grande pêche (La), par le Dr H.-E. Sauvage, 142.

Histoire des sciences mathématiques et physiques, par Maximilien Marie, t. XII, 143.

Instinct (L') sexuel chez l'homme et chez les animaux, par L. Tillier, 593.

Liège (Le) et ses applications, par Henri de Graffigny, 142.

Merveilles (Les) du ciel, par G. Dallet, 592.

Monde (Le) des rêves, par P. Max Simon, 476.

Phénomènes électriques de l'atmosphère, par Gaston Planté, 593.

Photographie (La) et ses applications, par Julien Lefèvre, 477.

Prévision (La) du temps et les prédictions météorologiques, par G. Dallet, 142.

Univers (L') a-t-il été créé? ou Que sommes-nous? par L. Guillaume, 594.

LES LIVRES D'ÉTRENNES POUR 1888

Livres d'étrennes. — Comptes rendus par maison d'édition, 617-636.

Art (librairie de l'), 635.
Bibliophiles (librairie des), 631.
Boussod, Valadon et Cie, 625.
Delagrave (Charles), 634.
Dreyfous (Maurice), 633.
Ducrocq (librairie), 631.
Éducation de la Jeunesse (librairie d'), 634.
Firmin-Didot et Cie, 622.
Furne, Jouvet et Cie, 626.
Hachette et Cie, 617.
Hennuyer (A.), 636.
Hetzel et Cie (J.), 627.
Imprimeries réunies (Librairie des), 635.
Lemerre (Alphonse), 636.
Le Vasseur (A.) et Cie (maison), 632.
Mame (Alfred) et fils, 636.
Marpon et Flammarion, 633.
Ollendorff (Paul), 635.
Plon (E.), Nourrit et Cie, 624.
Quantin (Maison), 620.
Renouard (librairie), 623.
Rothschild (J.), 628.
Testard (Émile) et Cie, 635.

---

§ II. — GAZETTE BIBLIOGRAPHIQUE

DOCUMENTS ET PUBLICATIONS DE L'ANNÉE — NOUVELLES — VARIÉTÉS

Gazette bibliographique, 26, 86, 144, 197, 251, 303, 366, 422, 481, 537, 597, 653.

A. B. C. typographique, par Fernand Petit, 601.

About (Edmond). Inauguration de son monument, 95.

Abrégé de l'Histoire d'Angleterre, d'Escosse et d'Irlande, par M. M., historiographe de France (1652), 662.

Académie champenoise. Ses concours, 598.

Académie de Dijon et les arts du Livre, 483.

Académie de l'Yonne, 367.

Académie de Nîmes. Concours, 424.

Académie de Saint-Pétersbourg. Ses concours, 598.

Académie des beaux-arts, 367, 424, 598.

Académie des Inscriptions et belles-lettres. Séances des 25 nov., 2, 9 et 16 décembre, 1887, 26. Séances des 23 et 30 décembre et du 6 janvier 1888; Prix, 87. — Séances des

13, 20, 27, 30 janvier et du 10 février. Prix et concours, 146; 366, 423, 482, 592. Donation Loubat, 87; 198, 367. Élections, 252, 304.
Académie des Jeux floraux. F. E. Adam, lauréat, 367.
Académie des Muses santones. Son concours, 266.
Académie des sciences. Prix La Case, 27.
Legs Lecomte, 17.
Legs Anne-Marie Fœhr, 197.
Élections, 304, 367, 423.
Legs Jean-Baptiste Mège, 424, 483.
Académie des sciences, de Vienne ; ses membres français, 425.
Académie des sciences, arts et belles-lettres de Caen. Prix Lair, 147.
Académie des sciences morales et politiques, séances des 26 novembre, 3, 10 17 et 24 décembre 1887. Prix, 26-27. Séances des 7 et 13 janvier, 87. Séances des 21 et 28 janvier et des 4 et 14 février, 146. Notice sur Louis Reybaud, lue par Jules Simon, 32; 597. Prix, concours et legs, 167, 304, 423, 482. Enquête sur les populations agricoles de la France, 252. Élections, 366.
Académie de Toulouse. Concours, 198.
Académie française. Legs Kastner-Boursault, 16 ', 423. Prix et candidatures, 197. Prix et concours, 251, 303. Meilhac, académicien, 303; 366. Prix de la Nouvelle-France, 422; 431, 597.
Académie normande. Concours, 198.
Académie romaine de l'Immaculée-Conception, 253.
Académie royale d'Anvers, 538.
Académie russe, 538.
Academy (*The*), 207, 217, 323, 325, 384, 437, 442, 494.
Achille, libraire parisien, 321.
Actes du Comité de Salut public, 606.
Age (*L'*) *du Romantisme* (Monnier, éd.) 92, 149.
Alouette (*L'*), revue littéraire, 367.
Alexandre Dumas, fils. Sa jeunesse, 41.
Allgemeiner Bergmannstag, 538.
Allgemeiner Verein für deutsche Litteratur (Berlin). Ses publications d'ouvrages traduits en français, 309.
Alliance française, 424.
Allgemeine Zeitung, 599.
Alsace-Lorraine (*L'*) *en Australie*, par Armand Dubarry, 425.
Amateur (*L'*) *d'autographes*, 320.
Amateur (*The*) *Sportsman*, 313.
Amélineau; ses thèses, 97.
America, 313.
American (*The*) *Bookmaker*, 209, 270, 323, 419, 658.
American (*The*) *Bookseiler*, 217.
American (The) Folk-Lore Society, 209.
American Journal of Psychology, 313.
American Newspaper Directory, 380.
American Notes and Queries, 313, 494.
Amies (*Les*) *de Balzac*, par Gabriel Ferry, 152.
An (*L'*) *1789*, par Hippolyte Gautier, 307, 371, 429, 486, 586.
Anales del Museo Michoacano (Morelia,) 261, 439.
Ancienne (*L'*) *Faculté de médecine*, par le Dr Corlieu (1877), 654.
Androuet du Cerceau. Ses dessins originaux au Briti Museum, 89.
Annales de bibliographie historique, 205.
Annuaire de la Presse française, par Mermet, 485.
Annuaires des Traditions populaires, 656.
Anthologie des poètes contemporains, 546.
Anthologie des prosateurs belges, 261, 374.
Antologia della lirica latina in Italia nei secolo XV *e* XVI, par Emilio Costa, 545.
A Paris pendant le siège, par Félix Savignier, 601.
A Poet's Pilgrimage, par R. Buchanan, 606.
Appleton (D.) et Cie de New-York. Leurs publications, 208, 261, 317, 374, 431.
Arabian (*The*) *Nights*, traduction de sir Richard Burton, 325.
Archæological (*The*) *Review*, 208, 311.
Archives de l'anthropologie criminelle, 259.
Archivio storico italiano, 659.
Archives de la Faculté de médecine, 654.
Archives de Monaco, 427, 483.
Archives nationales, 147, 539, 599.
Argante e Tancredi, par Roberto Mocavini, 544.
Argonauts (*The*) *of North Liberty*, par Bret Hart, 374.
Arme Mädchen, par Paul Lindau, 259.
Arnim (Le comte d') et le prince de Bismarck, 378.
Art (*L'*), (Rouam), 549.
Art (*The*) *Annual*, *1888*, 604.
Art (*L'*) *de l'imprimerie*, 374.
Art (*The*) *Journal*, 325, 604.
Arte ed Amore, par Raffaello Barbiera, 659.
Association des journalistes monarchistes, 425.
Association franco-russe, 214.
Association littéraire et artistique internationale. Son comité, 30, 198, 305, 424.
Association (L') philotechnique et l'art du Livre, 198.
Astrophel and Stella, par Alfred Pollard, 260.
Athenæum (*The*), 207, 211, 216. Sur les publications Quantin, 321, 325. Sa revue annuelle de la littérature sur le continent, 438, 487, 608.
Atlantic (*The*) *Monthly*, 209, 383, 436.
Aucassin et Nicolette, traduction anglaise par Andrew Lang, 487.
Aumale (Duc d'), 93.
Autographes, 30, 34, 97, 322, 369
Autriche-Hongrie (*L'*) *par la plume et le crayon*, par l'archiduc Rodolphe d'Autriche, 436.
Auvergne (*L'*) *artistique et littéraire*, par G. Vitoux, 316.
Avancinio Avancini, poète, 344.
A Bachelor's Wedding Trip, by Himself, 375.

Ballads of a Country Bookworm, par Th. Hutchinson, 378, 657.
Balzac. Traduit aux États-Unis (Roberts frères), 213. — Ses statues, 661.
Banque (La), Erlanger et ses acquisitions 322.
Banque et Journalisme, 436.
Banshee and other Poems (*The*), par le Dr John Todhunter, 311.
Barberet (V.). Ses thèses de docteur, 160.
Barbier de Séville (*Le*) (maison Quantin), 90.
Barbiera (Raffaello). Ses œuvres, 659.
Barnum's Circus Museum and Menagerie, 434.
Barthélemy Saint-Hilaire, 653.
Bassano de Mantoue et sa *Macaronée*, 318.
Bastille (*La*), extrait de la *Grande Encyclopédie*, 429.
Bayle (Charles), éditeur, 656.
Beaumarchais et ses œuvres, par Lintilhac, 149.
Becq de Fouquières. Ce qu'en dit Anatole France, 42.
Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Litteratur. Table, 206.
Belford, Clarke et Cie. Leurs publications, 312, 313, 374.
Bell' Adriana (*La*) *ed altre virtuose del suo tempo alla corte de Mantova*, par A. Ademollo, 544.
Bell et fils, de Londres. Leurs publications, 604.
Bettelheim, biographe de Berthold Auerbach, 29.
Bewick (Thomas). Ses œuvres. *Memorial Edition*, 431.
Bévues anglaises, 436.
La Bible. Sa première traduction en japonais, 262.

Bibliofilo (Il), 271, 439, 494.
Bibliografia numismatica della Zecche italiene, par Francesco et Ercole Guecchi, 262.
Bibliographe (Le) (Russie), 551.
Bibliographer and Reference List (Buffalo), 213, 439.
Bibliographie (La) chez les Tartares, 662.
Bibliographie de la botanique polonaise au XVIe siècle, 545.
Bibliographie de Léon XIII (La), d'après le catalogue idéologique, par P. Nizet, 544.
Bibliographie de l'histoire de France, par G. Monod, 485.
Bibliographie des écrits de Ruskin, 431.
Bibliographie des œuvres de Voltaire, par Georges Bengesco, 262.
Bibliographie (La) officielle en Italie, 659.
Bibliographie Van Vondels Vercken, 432.
Bibliographische Studien zur Buchdruckergeschichte Deutschlands, 489.
Bibliography of Algeria, 1541-1887, par Sir R. Lambert Playfair, 373.
Bibliophile (Le) assassin, 321.
Bibliophiles et Bibliomanes, 435.
Bibliophiles (Les) de New-York, 216.
Bibliothèque (Une) alsatique, 598.
Bibliothèques circulantes dans la banlieue de Paris, 27.
Bibliothèque anglaise de Smyrne, 654.
Bibliothèques (Les) d'art industriel, 202.
Bibliothèque d'Évreux. Vols, 256.
Bibliothèque de la Chartreuse de Bâle, 485.
Bibliothèque de l'« Alpine-Club », 541.
Bibliothèque de la nouvelle École de médecine, 255.
Bibliothèque de la préfecture de la Seine, 202.
Bibliothèque de l'Arsenal. Un nouvel administrateur, 147, 202, 306, 539, 653.
Bibliothèque de la ville de Bordeaux, 27.
Bibliothèque de la ville de Paris. Ses origines et ses réclamations, 254.
Bibliothèque de la ville de Rouen, 203.
Bibliothèque de la ville de Zurich, 147.
Bibliothèque de l'École de droit, 27.
Bibliothèque de l'Ecole des chartes. Documents sur les commencements de l'imprimerie, 214.
Bibliothèque de l'Institut, inondée, 88, 426, 484.
Bibliothèque de l'observatoire météorologique de Pavlosk, 485.
Bibliothèque de l'Union centrale des arts décoratifs, 147, 203.
Bibliothèque de l'Université, 202.
Bibliothèque de l'Université de Cambridge, 654.
Bibliothèque de l'Université d'Oxford, 654.
Bibliothèque de Saint-Louis (Missouri), 427.
Bibliothèque de Sigismond, roi de Pologne. Son catalogue, 485.
Bibliothèque des hôpitaux, à Paris, 89.
Bibliothèque des mères de famille (Firmin-Didot, éditeur), 204, 370.
Bibliothèque dramatique Lucchesi-Palli, 654.
Bibliothèque du château de Saint-Blacard, incendiée, 89.
Bibliothèque du Conservatoire, 426.
Bibliothèque du Mont-Cassin, 599.
Bibliothèques (Les) en Europe, 203.
Bibliothèque Formey, 203.
Bibliothèque Gilon, 312.
Bibliothèque historique de Moscou, 600.
Bibliothèque impériale russe, 600.
Bibliothèque Mariana, à Venise, 324.
Bibliothèque méridionale (éditeur, Privat, à Toulouse), 152.
Bibliothèque nationale. — Les bâtiments. Les manuscrits, 199. — Retour des manuscrits volés par Libri, 200, 253. — Vol. Départements des médailles et antiques, 202, 205, 254, 306, 368, 426, 539. — Desiderata, 653.
Bibliothèque nationale (La) et le *British Museum*, 147.
Bibliothèque nationale d'Athènes. Don Vagliano, 427.
Bibliothèques populaires de la Société Franklin, 306.
Bibliothèque populaire de Saint-Pétersbourg, 89, 307.
Bibliothèque publique de Birmingham, 204.
Bibliothèque royale de La Haye, 427.
Bibliothèque Saint-Marc, à Venise. Ses incunables, 485.
Bibliothèque shakespearienne à Stratford-sur-Avon, 27, 216, 289.
Bibliothèque typographique, 255.
Bibliothèque Victor Cousin, 653.
Bibliothèque Victor-Emmanuel. Acquisitions, 89.
Bibliothèques et bibliothécaires, 154.
Bibliothèques militaires. Don de Mme Ve Guzman, 203.
Biographisch Woordenbock der Noord-en Zuidnederlansche Letterkunde, par J.-G. Frederiks et F.-J. Van den Branden, 432.
Biovio (Giovanni). Ses œuvres, 313.
Bismarck (prince de). Ses discours publiés en français, 542. Docteur en théologie, 662.
Blackwood et Cie. Leurs publications, 604, 657.
Blackwood's Edinburgh Magazine, 207, 325.
Blätter für litterarische Unterhaltung, 268, 310, 324, 372, 542, 604.
Blennerhassett (Lady). Son ouvrage sur Mme de Staël, 211.
Blouet (Paul), 209.
Bodenstedt (Friedrich). Ses mémoires, 378.
Böhme (Jacob), cordonnier théosophe, 380.
Boletin bibliográfico (Lima), 314.
Boletin de la Libreria (Curaçao), 323.
Bonaparte (Jérôme). Ses livres acquis par le *British Museum*, 654.
Book-Chat (The) (New-York), 378.
Book-Lover's Library (The), 211, 374, 431.
Bookmart (The) (Pittsburg), 323, 384.
Book of Noodles (The), par W.-A. Clouston, 431.
Book Prices Current, d'Elliot Stock, 311.
Bookseller (The), 323, 609, 662.
Bookworm (The), 207, 269, 325.
Bornier (Henri de), administrateur de la Bibliothèque de l'Arsenal, 653.
Börsenblatt, 268.
Börsenverein (Le). Son nouveau local, 322.
Bouddha, par J. Claretie, édition Conquet, 152.
Bourget (Paul) apprécié dans la *Nuova Antologia*, 209. Jugé par les décadents, 266.
Bradshaw (Henry). Sa vie, par E.-W. Prothero, 605.
Braves Gens (Les), par J. Richepin, 370.
British Museum Dessins originaux d'Androuet du Cerceau, 89. — Acte de vandalisme, 204. — Les manuscrits d'Homère, 294. — Changement de directeur, 369, 484. — Acquisitions, 484, 654. — Séances de travail, 599. — Personnel, 654.
Brockhaus, de Leipzig. Ses publications, 657.
Browning. Nouvelle édition de ses poèmes, 260.
Bücherfreund (Der), 206.
Buffon. Son centenaire, 549. Lettre inédite, 607.
Bugang's Verzeichniss, 368.
Bulletin bibliographique international, 267.
Bulletin de l'Imprimerie et de la Librairie, 439, 662.
Bulletin des travaux de l'Université de Lyon, 258.
Bulletin du Bibliophile, 267, 653.
Bulletin héraldique de France, 430.
Bunyan. Sa biographie, par Venobles, 492.
Burton (Sir Richard), traducteur des *Mille et une Nuits*, 263.

Bydragen van het Statistisch Instituut 1888, 432.
Byron. Son centenaire, 216.

Cabinet des antiques à la Bibliothèque nationale, par E. Babelon, 205.
Camden Society, 654.
Camelots classics, 543.
Camp-Fire Stories, par W. F. Cody, 431.
Canadian Bookseller (*The*), 312.
Canadiens français aux États-Unis (Les), 645.
Canzoniere palatino, 659.
Canterbury Poets, 433.
Carlo Cattaneo. Ses œuvres recueillies par Agostino Bertrani, 262.
Carmen Sylva, lauréat de l'Académie, 366. Ses traductions de poète français en allemand, 660.
Carnot (Hippolyte). Mission historique, 210.
Caroline d'Autriche. Son journal, 271.
Case de l'oncle Tom (*La*). L'original du personnage de Tom, 494.
Caspar (C.-N.). Son innovation dans le commerce des livres anciens, 550. Ses publications, 551.
Cassel, Peter et Galpin, éditeurs. Leur libéralité. 609.
Catalogue de la Bibliothèque de l'Université, à Halle, 654.
Catalogue de Ludwig Rosenthal, de Munich (n° 59), 268.
Catalogue de plans, cartes et vues relatifs à Douai, 258.
Catalogue des manuscrits de Dulwich College, 654.
Catalogue général de la librairie française de 1840 à 1885, par Otto Lorenz, 601.
Catalogue illustré du Salon (Louis Baschet), 256.
Catalogues à prix marqués, 369, 427, 600.
Catalogues de ventes, 370, 427, 600.
Caveau (Le). Ses concours, 367.
Caxton. Comment on reconnaît ses impressions, 323.
Celso Mancini, filosofo e politico del secolo XVIe, par Luigi Rava, 314.
Censure (La) en Russie, 103, 381.
Cent quarante-quatre régiments (*Les*) *de ligne*, par Em. de Lyden, 319.
Centralblatt für Bibliothekswesen, 267, 382, 437, 439.
Centralblatt für Musik, 542.
Century Magazine (*The*), 326.
Ce qu'il faut faire, par le comte Léon Tolstoï, 429.
Cercle national des armées de terre et de mer. Son *Annuaire*, 308.
Cercle Saint-Simon. Son déménagement, 252.
Cère (E.). Sur les bibliothèques, 653.
Césarine, de Jean Richepin, 205.
Chamisso (Adalbert von). Son monument, 662.
Chantelauze. Ses obsèques, 158.
Chapman et Hall. Leurs publications, 374.
Charles Dickens with Pen and Pencil, par F.-G. Kitton, 660.
Charton (Édouard) et le *Magasin pittoresque*, 662.
Châtillon (Auguste de). Son portrait par Renduel, 42.
Chatto et Windus (Londres). Leurs publications, 490.
Chaucer Society. Ses publications, 490.
Child (Théodore). Son opinion sur la reliure en France et en Amérique, 321.
Christophe Colomb. Son centenaire, 548; — Faux autographe, 551.
Chronicle (*The*) *of Clemendy, on the History of the IX. Joyous Journeys*, par Arthur Macken, 316.
Chronik für vervielfaltigende Kunst (Vienne), 260.
Chronique du parlement de Bordeaux, par Jean de Métivier, 28.
Chroniques russiennes; traduction latine par Dlugosz, 610.
Cigaliers, 492.
« Clarendon (La) Press » (Oxford) et les impressions de luxe, 216.
Classischer Bilderschatz, 606.
Codex diplomaticus, ecclesiasticus et civilis urbis, 548.
Coleccion de los poetas hispano-americanos (Barcelone; Bastinos), 491.
Coleridge, 211.
Collectionneur (Un) de journaux, 654.
Comment élever nos enfants? 655.
Commerce (Le) des livres à Leipzig et à Berlin, 160; — Livres anciens; innovation, 550.
Complément du répertoire des dix mille adresses d'amateurs (E. Renard), 205.
Concours bibliographique en Italie, 307.
Concours israélite, 598.
Concours pour la cantate de l'Exposition, 329.
Congrès archéologique, 367.
Congrès bibliographique international, 215, 265.
Congrès de la Fédération des Sociétés d'histoire et d'archéologie de Belgique, 484.
Congrès des *Neuphilologen*, à Dresde, 537.
Congrès des Sociétés des beaux-arts, 198.
Congrès des Sociétés savantes, 198, 304.
Congrès géodésique de Salzbourg, 538.
Congrès géologique international, à Londres, 538.
Congrès littéraire et artistique de Venise, 483.
Congrès national de géographes, 424.
Congrès rabelaisien, 424.
Congrève. Sa vie, par Edmond Gosse, 378.
Conrad. Son ouvrage sur Thackeray, 29.
Conseil municipal de Paris. Ses subventions littéraires, 31.
Contemporary Review, 208.
Convention internationale pour la protection littéraire et artistique. Adhésion du Luxembourg, 491.
Cooperative (*The*) *Index to Periodicals*, 375.
Coppée (François) en Allemagne, 382.
Coquelin aîné et le *Harper's Magazine*, 213.
Coquilles et bévues typographiques, 321, 386, 549.
Coqlieu (D^r), bibliothécaire, 654.
Cornell Magazine (*The*), 313.
Cornu (Mme). Sa correspondance avec Napoléon III, 42.
Correspondance de sir Philip Sidney, 546.
Correspondance entre F. Liszt et Richard Wagner (1841-1861), 259.
Correspondance entre Voltaire et la Margravine de Bayreuth, p. par la princesse Christian, 311.
Correspondance inédite du marquis d'Éguilles, 150.
Correspondant (*Le*). *Causerie* de M. Victor Fournel, 30.
Cosmopolitan Magazine (*The*), 491.
Côtes de Normandie et de Bretagne et île de Jersey, par Constant de Tours, 428.
Cotta (Les), éditeurs de Gœthe, 322.
Counting-out (*The*) *Rhymes of Children*, par H. Carrington Bolton, 264.
Courrier (*Le*) *de l'art*, 217-598.
Courrier des États-Unis, 383.
Courrier impérial (Brésil), 493.
Courtney, 657.
Criticon (*El*) (Tolède), 374.
Critique (La) et la Bibliomanie, 320.
Crowel (T.-Y.) et Cie, éditeurs aux États-Unis. Leurs publications, 312.
Cupples et Hurd, éditeurs aux États-Unis, 312, 374.
Current Literature : A Magazine of Record and Review (New-York), 432.

Danaé (*La*), par Pierre Gauthiez, 307.
Dans l'Argonne, par Jules de Glouvet, 257.
Dante. Document inédit, 434.
Dante, Shakespeare, Gœthe, par G. Trezza, 313.

Daudet (A.) en Allemagne, 268; — Décoré par le czar, 319 612.
Death Ship (*The*), par Clark Russel, 311.
Décadent (*Le*), 210, 266, 381.
Del ritratto di Dante Alighieri, par Carlo Negroni, 598.
De la Bêtise, par Jean Paul; traduit de l'allemand par Louis de Hessem, 262.
Dépôt légal (Le), 93.
Dernières poésies, Eugène Rambert, 91.
Deschanel (M. Emile). Candidat à l'Académie française, 31.
Deutsche Dichtung (janvier), 91, 268, 310, 372, 550.
Deutsche Litteraturdenkmale des 18 und 19 jahrhunderts, 151.
Deutsche National Litteratur (W. Spemann, éditeur, Stuttgart), 91, 150.
Deutsche Revue, 267, 437.
Deutsche Roman-Bibliothek (Deutsche Verlags-Anstalt, Stuttgart). Édition de luxe, 259.
Deutsche Rundschau (janvier), 91, 206, 267, 268, 310, 324, 372, 374, 487, 542, 603, 604.
Deutsche (*Der*), *Reichstag* par Clemens Freyer, 259.
Deutsche Schlösser und Bürgen, 378.
Deutsche Wespen (S. Fisher, Berlin), 260.
Dictionnaire complet des mots étrangers employés dans la langue russe, par Bourdon et Michelson, 605.
Dictionnaire critique et bibliographique des écrivains russes, par S.-A. Vengerov, 605.
Dictionnaire de l'ameublement, par H. Havard, 257.
Dictionnaire de la santé, par le Dr Bonami, 308.
Dictionnaire d'étymologie française, par A. Scheler, 148.
Dictionnaire des finances, 541.
Dictionnaire épigraphique, par de Ruggero, 324.
Dictionnaire illustré des mots et des choses, par Larive et Fleury, 266.
Dictionnaire international des écrivains du jour, par Angelo de Gubernatis, 213, 308, 321.
Dictionnaire islandais-français, par Pall Thorkelsson, 318.
Dictionnaire Larousse. Deuxième supplément, 28, 258, 430, 486, 542; — Nouveau dictionnaire classique, 486.
Dictionary of Argot and Slang, par A. Barrère, 261.
Directory (*The*) *of Second-Ktand Booksellers*, 211.
Distinctions honorifiques (31 décembre 1887), 92.
1814, par Henry Houssaye, 153, 319.
XIXe *siècle* (*Le*) *galant et littéraire* (Kistemaeckers, éditeur à Bruxelles), 91.
Documents inédits de l'histoire de France, 606.
Dodd, Mead et Cie. Leurs publications, 312, 316.
Doit-on se marier? 655.
Don Quichotte. Traduction anglaise, par H.-E. Watts.
Donation (La) de Chantilly et la délégation de l'Institut à Bruxelles, 93.
Donelly (Ignatius) et son cryptograme, 208, 261.
Dramaturgie de l'Opéra, par Henri Bulthaupt, 310.
Droit (*Le*) *d'auteur* (Berne), 210.
Dubeljat (Gaston). Directeur des *Écrits pour l'art*, 655.
Due (*Le*) *Mogli di Napoleone I*, par Ernesto Masi, 261.
D'un graduale e di alcuni antifonari, par Castellani, 485.
Dust and Diamonds, par Thomas Purnell, 543.

Early (*The*) *Days of Mormonism*, par J.-H. Kennedy.
Early English Text Society. Ses travaux, 484, 490, 546, 547.
Early (*The*) *Writings of William Makepeace Thackeray*, par Charles Plumptre Johnson, 543.
Echi dell' anima, par D. Macry-Correale, 659.
Écho (*L'*) *de Gascogne*, 381.
Écho (*L'*) *républicain*, 542.
Echoes of Hellas, par Warr, 260.
Ecole de sociologie, de philosophie et de pédagogie, 305.
École du livre, 97, 483.
École française de Rome. Travaux des élèves, 31.
Écrits pour l'art, 655.
Edita et Inedita Schopenhaueriana, 542.
« Éditeur parisien (L') ». Nouvelle maison d'édition, 548.
Église (*L'*) *de France*, 656.
Embroidery and Lace, traduit du français d'Ernest Lefebvre (Lippincot et Cie).
En Sèvres, par L. de Kadoré, 546.
Enchanted (*The*) *Island and other Studies in Art*, par Wyke Bayliss, 373.
Enchères par la poste, 550.
Engelhorn's allgemeine Roman-Bibliotek, 486.
English Actors, 378.
English Dialect Society, Ses travaux, 487.
Enigma (*L'*) *di Ligny e di Waterloo*, par Giuseppe Bustelli, 378.
Ennemis (*Les*) *de Chapelain*, par l'abbé Fabre, 149.
Érasme en Italie, par Pierre de Nolhac, 90.
Erlanger. Sa banque et ses intérêts dans la presse, 436.
Esquisse d'une histoire des théâtres de Paris de 1548 à 1635, par Rigal, 28.
Essays in Criticism, par Matthew Arnold, 433.
Estafette (*L'*), 267.
Estampe originale (*L'*), 314, 439.
Éternité, par le R. P. Félix, 210.
Ethnologie der Indianer von Guatemala, par le Dr Otto Stoll.
Etude sur les Alpes Carniques, par G. Marimelli.
Étude sur Shelley, par Rabbe, traduite en anglais, 311.
Études religieuses, philosophiques, historiques et littéraires, par le R. P. de la Compagnie de Jésus.
Études sur la grandeur et la décadence de l'Espagne, par Picatoste, 92.
Etymologisches Wœrterbuch der Romanischen Sprachen, par F. Diez, 91.
Export-Journal (Leipzig), 380.
Exposition de l'art français sous Louis XIV et Louis XV, 265.
Exposition de l'histoire du travail et des sciences anthropologiques, 266.
Exposition des costumes de théâtre, 492.
Exposition des maîtres français de la caricature au XIXe siècle, 265.
Exposition des produits de la librairie, à Leipzig, 45.
Exposition graphique, à Leipzig, 267.
Exposition typographique, à Riga, 271.

Fables de Krylof, édition miniature, 605.
Fabre d'Olivet et Saint-Yves d'Alveydre, par Papus, 601.
Faculté de médecine. Ses archives, 654.
Faïence (*La*), par T. Deck, 608.
Faillites de libraires et imprimeurs, 97.
Faust de Gœthe, nouvelle édition, par K.-J. Schröer, 150. Plan inédit, 266.
Félibres (*Les*) *et la langue française*, par Marc Bonnefoy, 371.
Festa (*La*) *dei fiori*, par Carmelo Cali, 432.
Figaro (*Le*), 271.
Figaro-Salon, 256.
Fight (*A*) *with Distance*, par J.-J. Aubertin, 260.
Filippo Bussini junioré, par Enrico Castelnuovo, 434.
Fin (*La*) *d'un monde* à Vienne, 662.
Flaubert (Gustave), cultivateur, 436.
Footprints of Travel, par Mathurin M. Ballou, 488.
Force and Energy, par Grant Allen, 606.
Forge (*La*) *Roussel*, par Edmond Picard, 312.
Forschungen zu Brandenburgischen und Preussischen Geschichte, 372.

Fortnight (A) of Folly, par Maurice Thompson.
Fortnightly (The) Review, 208, 270, 326, 382, 434.
Forum (The), 270.
Français (Le) au Japon, 662; en Italie, 324, 381.
France (La) judiciaire, 266.
France (La) Révolutionnaire, par Ch. d'Héricault, 150.
Francesco Maurolico e il risorgimento filosofico e scientifico in Italia nel secolo XVI, par Giuseppe Rossi, 313.
Franck Leslie's Illustrated Newspaper, 380.
Frédéric le Grand. Œuvres inédites, 493.
Frédéric III typographe, 609.
French (The) Stage in the Eighteenth Century, par Fr. Hawkins, 260.
Friedrich (Wilhelm), éditeur à Leipzig. Ses publications, 489.
Funk et Wagnalls, éditeurs aux États-Unis. Leurs publications, 261, 375.
Für Jung und Alt (E. Hanselmann, Stuttgart), 260.

Gallaudet (Thomas Hopkins), 208.
Garden and Forest, périodique américain, 209.
Gasté (Armand). Ses travaux, 257.
Gausseron (Bernard H.), secrétaire de la rédaction du *Livre*, 217. *La vie en famille; Où est le Bonheur?* 314, 655.
Gautier (Hippolyte), 307, 371, 429, 486, 586.
Gazette, de Brockton, Massachusetts, 545.
Gazette musicale, 436.
Geffroy (Gustave), et les bibliophiles, 320, 379, 434, 440.
Die Gemälde-Galerie der Königlichen Museen zu Berlin, par Julius Meyer et Wilhelm Bode, 211.
General Subscription Circulating Library (Reading). Son catalogue, 256.
Gentleman's (The) Magazine, 208, 270, 382, 438.
Géographie (La), éditeur Charles Bayle, 656.
Geschichte des neuen deutschen Reiches, par de Sybel, 606.
Geschiedenis der Noord-Nederlandsche Letteren in de 19e eeuw. in Biographiën en Bibliographiën, par le Dr Jan ten Brinck, 432.
Geschiedenis myner Jeugd, par Conscience, 432.
Gesellschaft (Die), 91, 310, 372, 602.
Giornale della Libreria (Milan), 318, 380, 383, 440.
Gipsy-Lore Society, 322.
Girardin (Émile de) et le journal *la Liberté*, d'après Charles Virmaître, 38.
Girardin (Mme de), par Imbert de Saint-Amant, 149.
Gladstone et Homère, 208.
Glasgow (The) Herald et la bibliothèque de Monaco, 427.
Globe (The), 313.
Glück und Geld, par G. Reuter, 259.
Gœthe, 267, 322, 538.
Gœthe, par Sime, 378.
Gœthe-Gesellschaft, 538.
Gordon. Sa correspondance, 207.
Gottsberger (W.-S.), éditeur. Ses publications, 312, 375, 488.
Grammaire (La) municipale, par Gaston Dacosta, 314.
Grande (La) Encyclopédie, 28, 148, 205, 258, 309, 429, 486, 656.
Grande (La) Revue, 548, 662.
Grands (Les) écrivains de la France, édition Regnier, 428.
Grant (Général). Son héritage littéraire, 548.
Graphic (The), 269, 270, 326, 382.
Graphischen (Die) Künste, 206, 325.
Graveurs (Les) du XIXe siècle, par H. Beraldi, 150.
Gray's Inn Library. Son catalogue, 484.
Gréard. Sa réception à l'Académie, 93.
Note sur les bibliothèques d'art industriel, 203.
Great (The) Cities of the Republic, 318.
Great (The) Writers, 211, 378, 437, 490, 543, 605, 657.
Grincheux (Le), 542.
Guida della stampa periodica italiana, 661.
Guida (La) del Galantuomo, par Francesco Rapisardi, 488.
Guillaume, éditeur. Ses éditions de luxe, 655.
Guirlande (La) de Julie Vente d'un manuscrit, 41.
Gutenberg-Journal, 320.

Hachette et Cie. Leurs publications, 204.
Halle (Université de). Catalogue de sa bibliothèque, 654.
Harper et frères. Leurs publications, 312, 325, 488.
Harper's Monthly Magazine. Philippe Burty, Félix Buchot, et J.-H. Rosny, 209. Coquelin aîné, 213, 317, 383.
Harper's Weekly. Sa table des matières, 544.
Hartmann (Martin), 657.
Hartwig (Dr O.), directeur de la Bibliothèque de l'Université, à Halle, 654.
Haydn. Manuscrits inédits, 436.
Henri Heine, 45, 605.
Heine's Autobiographie, par G. Karpeles, 301.
Hennequin (François). Ses souvenirs, 655.
Henninger (Gebr.), à Heilbronn. Ses publications, 657.
Henrik Ibsen, 1828-1888, par le Dr Henrik Jœger, 489.
Hindu-Koh, par le major-général Donald Mac-Intyre, 657.
His broken Sword, par Winnie Louise Taylor, 312.
Histoire d'Amsterdam, par Ter Gouw, 91.
Histoire de la guerre civile en Amérique, par le comte de Paris, 152, 261.
Histoire de la légende de Faust, par Faligan, 28.
Histoire de la littérature italienne, par A. Gaspary, 310, 542.
Histoire de l'art allemand, par H. Kmackfuss, 211.
Histoire de l'art pendant la Rénaissance, par Eugène Müntz, 315.
Histoire du peuple d'Israël, par E. Renan. Traduction anglaise, 261.
Histoire romaine, de Mommsen, traduite par R. Cognat, 150.
Historical American (Ohio), 488.
Historische Verein, de Schaffhouse, 538.
Henry Holt et Cie. Publications nouvelles, 312.
Hogarth, 606.
Houghton, Mifflin et Cie, éditeur à Boston et à New-York. Leurs publications, 209, 312, 317, 374, 544, 605, 658.
House (The) of the Wolfings, par W. Morris, 658.
Houssaye (Arsène), plagié en Angleterre, 550.
Hugo (Victor). Œuvres inédites (Charpentier), 257, 606. Sa maison, 609. Édition nationale, 656. A l'Exposition, 661.
Hume (David). Correspondance inédite, 542.
Hurst et Blackett. Leurs publications, 374.

I miei trentacinque anni di missione nell'Alta Etiopia, par le cardinal Massaia, 545.
Illustrated Zeitung, 380.
Illustration (L'). Son *Salon*, par Gabriel Séailles, 256.
Illustré (L') moderne, 259.
Illustrirte Zeitung, 206, 325.
Imperial Germany, par Sidney Whitman, 607.
Imprenta (La) en Toledo, par Perez Pastor, 29.
Impressions de théâtre, par Jules Lemaître, 149.
Imprimerie (L'), 381.
Imprimerie (Une) japonaise, 271.
Imprimerie nationale, 198.
In Far Lochaber, par William Black.
Indépendant (L') théâtral, 309.
Index bibliographique des écrits relatifs à Serge Aksakov, par Méjor, 605.
Industrie (L') du livre à l'Exposition de 1889, 251.

Informatorium bibliothecarii Carthusiensis, 485.
Initials and Pseudonyms, par Cushin, 378.
Initiation (L'), 601.
Innovation dans le commerce des livres anciens, 550.
Inscriptions chrétiennes de Rome, par Rossi, 488.
Inscriptions (Les) parisiennes, 662.
Institut. Commission centrale administrative, 86. Ses délégués au conseil supérieur de l'instruction publique, 251, 303, 481.
Institut anthropologique, 537.
Institut des sciences, arts et lettres de Milan, 538.
Instruction (L'), 259.
Instructions données aux ambassadeurs et ministres de France (Alcan), 210.
Internationales Archiv für Ethnographie (Leyde), 261, 439, 605, 607.
Invasion (L'), du général Boulanger.
Inventaire (L') Jean le Bègue, de la librairie du Louvre, 427.
Inventaires (Les) de manuscrits en Italie, 369.
Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale, par H. Omont, 254.
Investigador (El) (Concepcion del Uruguay), 383.
Ireland's Disease, par Philippe Daryl, 207.
Irish Minstrelsy, par H. Halliday Sparling, 431.
Isis (L'). Ses publications, 601.
Italiani (Gl') all estero, par Fr. Fortunato Carloni, 545.

Japan in Days of Yore, 312.
Japon (Le) artistique. Son édition anglaise, 431, 437.
Jewish Portraits, par lady Magnus, 431.
Journal (Un) dans une prison, 323.
Journal (Le) de l'empereur Frédéric III, 603.
Journal des arts, 217, 324.
Journal des élèves de lettres, 656.
Journal des savants, 199.
Journalisme (Le) américain, 103.
Journal of American Folk-Lore, 209.
Journal of the United States Cavalry Association, 313.
Journaux (Les) à Paris. Statistique, 608.
Journaux de Berlin. Statistique, 436, 493.
Journaux (Les) du Royaume-Uni. Statistique, 216.
Journaux (Les) du soir à Londres, 99.
Journaux et périodiques aux États-Unis et au Canada. Statistique, 381.
Journaux italiens. Statistique, 381.
Journaux (Les) parisiens en 1827, 150.
Juvenilia, par Vernon Lee, 431.

Kaiser Karl und seine Paladine, par Félix et Thérèse Dahn.
Kennedy (P.-J.), éditeur aux États-Unis. Ses publications, 431.
Körner. Le 75e anniversaire de sa mort, 493.
Kunstgewerbliche Handbücher (E.-A. Seemann, Leipzig), 377, 490.

Labiche (Eugène). Ses débuts littéraires, 157.
Lamarck. Sa statue. 159.
Lamartine aux États-Unis, 609.
Lang (Andrew), 373.
Lanier (A.), imprimeur. Son recueil de spécimens de textes étrangers, 484.
Lapérouse. Sa Famille et sa vie privée, par P. Vieules, 371.
Lapi (S.), éditeur à Città di Castello. Ses publications, 313, 545, 659.
Last (The) Days of England, 206.
Laws (The) of Every-Day Life, par Arnold Forster, 207.
Lebœuf (Maréchal). Ses mémoires, 377.
Lee et Shepard, éditeurs aux États-Unis. Leurs publications, 491.
Légende (La) de Metz, par le comte d'Hérisson : trad. en allemand, 373.
Leggenda (La) del Cuore, par Alfredo Baccelli, 314.
Legitimista (El) (Valdepeñas), 488.
Lemaître (Jules) et la *Revue bleue*, 492.
Lemonnier (Camille). Lauréat, 270.
Leslie (Mrs. Frank) et sa maison d'édition, 380.
Libéralités envers les bibliothèques, 306, 369.
Liberté (La) dans l'école, par le comte Léon Tolstoï, 429.
Liberté (La) de la presse au Japon, 271.
Librairie (La) à bon marché, 269.
Library (The), a magazine of Literature and Bibliography, 660.
Library Association, 660.
Library (The) Journal, 271, 375.
Library (The) List, 375.
Lieder des Mirza Shaffy, par Fiedrich Bodenstedt, 378.
Literary (The) World (Boston) et M. Renan, 382.
Lippincott's Magazine, 209.
Liszt, l'homme et l'artiste, par L. Ramann.
Litanie des pouacres, par Boyer d'Agen, 91.
Literary (The) World, 609.
Litteratur-Kalender, 372.
Littérature française (La) à l'étranger, 257.
Livre (Le). Ce qu'on en dit, 210, 217, 323, 326, 368, 384, 439, 495.
Livre (Le), ses amis et ses ennemis, par Albert Maire, 320.
Livre (Le) d'or de France, 545.
Livre à l'index (20 déc. 1887), 93.
Livres (Les) saints et la critique rationaliste, par l'abbé Vigoureux, 28.
Logic or the Morphology of Knowledge, par Bernard Bosanquet, 311.
Lomonossof. Édition académique de ses œuvres, 538.
London Society, 126, 438.
Longman et Cie. Leurs publications, 212, 543.
Longman's Magazine, 384.
Lothrop (D.) et Cie (États-Unis). Leurs publications, 261.
Loti (Pierre), traduit en anglais, 375, 488.
Lotus (Le), de Mme H.-P. Blavatsky, 601.
Love Ventures, 488.
Lovenjoul (Vte de Spoelberch), lauréat de l'Académie, 366.
Lucchesi-Palli (Prince de). Sa bibliothèque dramatique, 654.
Luther. Œuvres inédites, 493.

Macfarlane (Miss Annie Robertson). Critique au journal américain *The Nation*, 434.
Machiavel. Edition officielle de ses œuvres, 607.
Macmillan et Cie, éditeurs à Londres. Leurs publications, 207, 311, 374, 487, 490, 657.
Madame Chrysanthème, 655.
Magasin (Le) pittoresque. Son changement de directeur, 662.
Magazin für die Litteratur des In-und Auslandes, 324, 604.
Magazin für Litteratur, 91, 206, 268, 310, 372, 542.
Magazine (The) of Art, 208, 270, 382.
Magyar Müvészek, 271, 383, 439.
Mail and Express (New-York), 436.
Maîtres (Les) de la caricature française au XIXe siècle, par Armand Dayot, 257.
Maiwa's Revenge, par H. Rider Haggard, 487.
Maladie (La) de Frédéric le Noble, par le Dr M. Mackenzie, 543.
Maladie (La) du siècle, par Max Nordau, 91.
Malesherbes. Lettre inédite, 607.
Manners and Customs in the Time of Shakespeare, par William Andrews, 606.
Mannheimer Journal, 493.

Manuel de la police des cultes, par Victor Jeanvrot, 429.
Manuscrits de la bibliothèque du Vatican. Reproduction. Dons du pape, 654.
Manuscrits (Les) de Victor Hugo, 606.
Maquet (Auguste). Ses obsèques, 94.
Marat. Curieux autographe, 30.
Märkische (Die) Forschungen, 372.
Master (The) of Ballantrae, par R. L. Stevenson, 491.
Masters (The) of Wood Engraving, par W. J. Linton, 316.
Matinées (Les) espagnoles du baron Stock (Mme M. Letizia de Rute), 381.
Max O'Rell, pseudonyme de Paul Blouet, 209.
Meister (The), 208.
Meister Timpe, par Max Kretzer, 543.
Mémoires de l'Étoile, 315.
Mémoires de Saint-Simon (Hachette), 429.
Mémoires du comte de Dürckheim, 29.
Mémoires du duc Ernest II, de Saxe-Cobourg-Gotha, 29, 151, 489.
Mémoires et Correspondance du comte de Villèle, 90.
Memoirs (The) of Count Grammont, d'après l'édition Conquet (Londres, Nimmo), 547.
Mensageiro Litterario (Porto), 210.
Mickiewicz. Son monument funéraire, 103, 271.
Midi (Le) gaulois, 656.
Mill (John Stuart), 657.
Mirabeau. Son acte de naissance, 214.
Mirror (The), 311.
Mirror (The) of the World, par Octave Uzanne (Londres, Nimmo), 547.
Missions littéraires et scientifiques, 318, 367, 422, 481, 597.
Modern (The) Brigand, 311.
Modern Painters, par Ruskin, 317.
Moderne (Das) Drama der Franzosen, par J. Sarrazin, 373.
Moderne Probleme, par E. von Hartmann, 373.
Mœurs populaires de la Flandre française, par A. Desrousseaux, 377.
Molière. Sa maison de campagne, 159. Un document sur sa famille, 265.
Molière-Lemerre (A. Pauly), 257.
Molière et Thackeray, 208.
Molière (Le) Leman-Lemonnyer, 152.
Moniteur universel, 434.
Monsieur Motte, par miss Grace King, 312.
Monument du costume physique et moral ; Histoire des mœurs et du costume des Français ; réimpression Scheible, 430.
Monumenta Borussica, 660.
Moore (George). Ses œuvres et ses traductions en français, 487.
Mr Meeson's Will, par Rider Haggard, 657.
Muncker (F.). Son étude sur Klopstock, 29.
Müntz (Eugène). Son étude sur Giovanni di Bartolo, 659.
Murray. Ses publications, 490.
Musée-bibliothèque de Toulon, 306.
Musée Borgia. Ses manuscrits arméniens, 256, 427.
Musée britannique. Voy. *British Museum*.
Musée d'Auteuil, 368.
Musée de Cluny, 202.
Musée de Confucius, incendié, 204.
Musée de Louviers, 306.
Musée des journaux, à Aix-la-Chapelle, 380.
Musée du Louvre. Les papyrus, 202. Nominations, 481.
Musée Guimet, 255.
Musée secret de la caricature, par Champfleury, 257.
Music (The) of the Waters, chants et légendes de marins, p. par Laura-Alexandrine Smith, 311.
Mutualité (La) nationale, par Louis Disson, 429.
Művészi I par (L'Art décoratif hongrois), 383.
Myrrach, illustrateur, 655.
Mystery (The) of a Hansom Cab, par Fergus Hume, 433.

Napoléon Ier. Lettres inédites, 265.
Nation (The), 217, 271, 382, 384, 434, 439, 440, 495.
National (The) Review, 270, 326.
Neue Illustrirte Zeitung (Vienne), 325.
Neue Monatshefte des Daheim, 603, 604.
New (The) Covenant, ode, par Robert Buchanan, 211.
New Jewish Quarterly, 490.
New (The) Testament (Londres, 1656), 549.
Newberry Library, à Chicago, 204.
Nineteenth (The) Century, 270, 382, 609.
Nisard (Désiré). Ses mémoires, 262.
Noblesse oblige, par Spielhagen, 259.
Nobody knows, by a Nobody, 488.
Nord und Süd (Janvier), 91, 215, 268, 269, 325, 372, 542, 604.
Nordisk Boghhandlertidende (Copenhague), 494.
Nos Amis les livres, par Octave Uzanne, 495.
Notes and Queries, 384, 438, 439, 440, 495, 662.
Notice sur les catalogues de bibliothèques publiques, par F. Nizet.
Notre-Dame de Paris, édit. Guillaume, 655.
Novoïé Vrémia, 605.
Nouveau (Le) Plutarque, Brockhaus, 657.
Nouvelliste (Le) de Marlboro' (États-Unis), 545.
November Boughs, by Walt Whitman, 491.
Nouvelles (Les) lectures de famille, 486.
Nuova Antologia, 209, 318, 326, 383, 659.
Nutt, éditeur à Londres. Ses publications, 260.

Olrick (Axel), éditeur des poésies populaires du Danemark, 661.
Où est le bonheur ? 314, 655.
Œuvres complètes du prince Pierre Viazemski, 605.
Œuvres (Les) littéraires de Napoléon Bonaparte, publiées par Tancrède Martel, 308, 601.
Ouest (L') français, de Buy City, Massachusetts, 545.
Orient (L'), revue franco-hellénique, fondée par M. N. Nicolaïdès, 660.

Pailleron (Édouard). Sa première pièce, 96.
Paix (La) et les Bibliomanes, 435, et la Bibliothèque nationale, 653.
Palais de Fontainebleau, mesuré par G.-F. Robit. Manuscrit inédit, 214.
Paléographie musicale, 660.
Palestine illustrated, par sir Richard Temple, 260.
Palestine Pilgrim's Text Society, 484.
Pape (Le) et ses dons aux bibliothèques anglaises, 654.
Papier. Sa durée, 608.
Papier de toile d'araignée, 270.
Paradox (The) Club, par Edward Garnett, 431.
Paris littéraire, 437.
Paris qui passe, par Paul Belon et Georges Price, 258.
Parti (Le) ouvrier, 259.
Pascal. Un portrait de lui à retrouver, 609.
Passant (Le), 206.
Paul et Virginie. Nouvelle traduction anglaise, 261.
Paysages, par Francis Poictevin, 150.
Perles de la poésie française (Pyltersen, éditeur à Sneek), 432.
Peterson (T.-B.) et frères, de Philadelphie. Leurs publications, 209, 375, 488.
Petit (Édouard), rédacteur à *l'Estafette*, 266.

Petite bibliothèque économique (Guillaumin, édit.), 92.
Petite bibliothèque française (Librairie des bibliophiles), 257.
Pétrarque. Manuscrit découvert à la Bibliothèque nationale, 31.
Pęŧeglad bibliografi oŧny, 545.
Philosophes-Instrumentistes (Les), 655.
Pierer's *Konversation-Lexikon*, refondu par Kürschner, 151.
Plans (Les) de Paris, 605.
Plaques historiques, 215, 493.
Plon et Cie. Leurs publications, 308.
Poems of the Plains, par Peacock, 209.
Poésies (Les) de l'école et du foyer, par E. Manuel, 308.
Poète (Le) Louis Bouilhet, par A. de La Ville de Mirmont, 429.
Poetik, par Wilhelm Scherer, 211.
Poetik auf Grundlage der Erfahrungs-Seelenlehre, ouvrage inédit de Henri Vichoff, 316.
Poetische Tagebuch, de Rückert, 382.
Poligrafo (El), de Buenos-Ayres, 609.
Pontavice de Heussey (Robert du). Sa polémique avec *le Bookmarct*, 323.
Pope, son centenaire, 380.
Popular (The) Monthly, 380.
Popular Poets of the Period, 490.
Precursori (I) di Merlin Cocai, par Giovanni Zannoni, 318, 544.
Presse (La) à New-York, 323.
Presse (La) à Prague. Statistique, 493.
Presse départementale. Réunion annuelle, 368.
Presse (La) en Lithuanie. Statistique, 494.
Presse (La) en Russie (1887). Statistique, 494.
Presse (La) périodique en Suisse, 160.
Prevost-Paradol et les souvenirs de son enseignement à la Faculté aixoise, par Bizos, 90.
Primi (I) mesi del pontificato di Paolo IV, par le Dr Gustavo Boralevi.
Prince (Le) des sots, œuvre inédite de Gérard de Nerval, 308.
Projet d'un catalogue idéologique, ou « Real catalog » des périodiques, revues et publications des sociétés savantes, par F. Nizet.
Principauté (La) de Liège et les Pays-Bas au XVIe *siècle*, par Edgar de Marneffe, 174.
Propos de Cardénio, par Pontsevrez, 545.
Propriété littéraire et artistique. Congrès de Madrid, 30, 36; 266. En Amérique, 383.
Prusse (La) et son roi pendant la guerre de Crimée, par G. Rothan, 257.
Psaultier, par Jean-Antoine de Baïf, 657.
Publications historiques de la ville de Paris, 92.
Publications (Les) périodiques en octobre 1888, 662.
Publisher's Weekly, 375, 662.
Publishing (The) World, périodique, américain, 209.
Putnam (G.-P.) (Ses fils). Leurs publications, 375, 434, 491.

Quartier (Le) latin, par Maurice Barrès, 314.
Que faire de nos filles ? 655.
Que feront nos garçons ? 655.
Question (La) de la réforme orthographique, par Arsène Darmesteter, 541.
Rabelais [F.] à Montpellier, par A. Dubouchet, 28.
Racines (Les) chinoises et l'origine des Chinois, par Georgievski, 605.
Rapp (Eugène), illustrateur, 315.
Rapport au président de la République française sur les bibliothèques et les archives (21 janv.), 144.
Raimondi (Marc-Antoine), par le vicomte H. Delaborde, 90.
Raymond (Mme Emmeline). Ses traductions dans *la Mode illustrée*, 211.
Recueil de notes sur l'Église réformée de Fontenay-le-Comte et ses pasteurs, par B. Fillon, 90.
Recueil des actes du Comité de salut public, 210.
Reeves et Turner, éditeurs à Londres. Leurs publications, 207, 490.
Régiment (Le) de sapeurs-pompiers de Paris, par François Bornand, 370.
Relazioni diplomatiche della Monarchia di Savoia della prima alla secunda restaurazione, par A. Manno, E. Ferrero et P. Vayra, 545.
Reliure (La), 323.
Renduel. Son portrait, 42.
Renommée (La), revue arabe, 432.
Réunion des imprimeurs, libraires et papetiers (4 fév.), à Limoges, 215.
Rêve (Le), par Émile Zola, 257.
Rêves (Les), par Paul Rougier, 429.
Revista contemporanea (Florence), 209.
Revista italiana di Numismatica (Milan), 262.
Revista Puertorriqueña, 269, 438.
Revue aéronautique, 205.
Revue alsacienne, 598.
Revue (La) belge, 311.
Revue bleue, 493.
Revue (La) contemporaine, 263, 309.
Revue d'art dramatique, 381,
Revue d'histoire contemporaine, 263, 381.
Revue de l'art chrétien (Düsseldorf), 263.
Revue (La) de famille, 309.
Revue de la marine française, 489.
Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg, 324. Son changement de titre, 548.
Revue des autographes, publiée par E. Charavay (fils), 600.
Revue des Bibliophiles et des Amateurs (Bachelin de Florenne), 600.
Revue des Questions historiques. Table de ses vingt premiers volumes, 258.
Revue des sciences et des lettres, 486.
Revue des Traditions populaires, 656.
Revue du Turf, 205.
Revue générale, 437.
Revue Internationale (Rome), 209.
Revue pour tous, 205.
Revue politique et littéraire, 160.
Revue rétrospective, 205, 437, 655.
Revue (La) satirique, 309.
Revue universelle illustrée, 430.
Revues russes, 46.
Louis Reybaud. Notice par J. Simon, 32.
Répertoire général de bio-bibliographie bretonne, par René Kerviler, 150.
Richard Cœur-de-Lion : Un manuscrit, 160.
Richepin (Jean) : *Césarine*, 205. *Les Braves Gens*, 370.
Ricordi della Sardegna, par Gabriele Serafino, 345.
Rider Haggard, 657.
Rivista di Filosofia scientifica (Turin), 324, 440.
Rivista della Bibliotheche, 262.
Roberts frères. Leurs publications, 312, 432, 544.
Le Roi Lear (King Lear), traduit en arménien, 605.
Rois d'Espagne, de Charles IV à Alphonse XII, par James Chambrier, 91.
Rolen (Die) von Tyburn, drame par A. Fitger, 372.
Rollinat, sa musique, 149.

Les romanciers français en Angleterre, 269.
Romans (Les) français et la douane italienne, 610.
Romantic Ballads and Poems of Phantasy, 260.
Rosegger (P. K.). Ses OEuvres, 151.
Rossetti (Dante Gabriel). Sa correspondance, 490, 660.
Rossi, illustrateur, 655.
Routledge et fils, éditeurs à London. Leurs publications, 207, 431.
Roxburghe Club, 654.
Royal Historical Society. Ses publications, 207.
Rückert. *Lebenserinne rungen.*

Saggio di una bibliografia storica bolognese, par le comte Luigi Manzoni, 545.
Samedi-Revue, 206.
Sammlung Französischer Neudrucke, 657.
Sampson Low et Cᵉ. Leurs publications, 605, 661.
Sarcey (Francisque). Sa conférence sur *1814*, 319.
Satires inédites de Garaby de la Luzerne, 537.
Saturday (The) Review, 210, 270, 382, 438, 658.
Schlagwort. Katalog. Verzeichniss der Bücher und Landkarten, 1883-1887, 206.
Schopenhauer. Son centenaire, 215.
Schorer's Familienblatt, 382.
Schottmüller. Ses ouvrages sur les Templiers, 28.
Schriften zur germanischen Philologie, 487.
Schriftsteller-Roman, par Berthe de Suttner, 259.
Science (La) pratique de l'Imprimerie (1713), 320.
Scientific Religion, par Laurence Oliphant.
Scott (E. J. L.) conservateur au *British Museum*. Ses œuvres, 654.
Scottish art Review, 488.
Secret (The) Drama of Shakespeare's Sonnets, par Gerald Massey, 543.
Secret (The) of Fontaine-la-Croix, par Margaret Field, 658.
Seemann, de Leipzig. Ses publications, 657.
Sepher (Le) Jesirah; Les 32 voies de la Sagesse; les 50 portes de l'Intelligence, par Papus, 601.
A Shadowy Partner, par A. Barczinski, 488.
Shakespeare à Paris, 492, 549, 605.
Shakespeare portraved by Hierelf, par Robert Watmss, 313.
Shakespeare ou Bacon? 45, 208, 261.
Shakespeare. Ses héroïnes, 269, 270, 326.
Shakespeare Society, New York. Ses publications, 261.
Shelley Society. Ses publications, 317.
Slang, Jargon and Cant, par Albert Barrère et Ch. G. Leland, 217, 325.
Smith, tragédie par John Davidson, 261.
Societa dantesca, 598.
Société (La) anglaise pour la répression du vice. Ses exploits en librairie, 550.
Société bibliographique bulgare. Son concours, 270.
Société d'encouragement au bien, 425.
Société de géographie, 537.
Société de géographie commerciale. Ses prix, 252, 305, 367, 424.
Société d'histoire diplomatique, 304.
Société de l'Histoire de la Révolution française, 14, 304. Ses publications, 315. Son exposition, 483. Don de l'État, 537.
Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France, 149.
Société de Teyler, à Harlem. Son concours, 425.
Société des Amis des livres de Lyon, 152.
Société des arts graphiques, à Christiania, 484.
Société des Bibliophiles, 323.
Société des Bibliophiles bretons et de l'histoire de Bretagne, 263.
Société des bibliophiles de Guyenne, 28.
Société des bibliothèques françaises, 540.
Société des études historiques. Ses prix, 87. Son bureau, 252, 483, 598.
Société des gens de lettres. Son cinquantième anniversaire, 34; 198. Affaire Lucien Descaves, 253, 304.
Société des sciences, des arts et des lettres du Hainaut. Son concours, 270.
Société des traditions populaires, 656.
Société du Folk-Lore, 159.
Société Franklin, 306.
Société historique littéraire de Paris, 537.
Société hollandaise de Harlem. Ses concours, 538.
Société nationale d'éducation de Lyon, 305.
Société nationale d'encouragement au bien, 319.
Société nationale des antiquaires de France, 27.
Société pour l'avancement des sciences naturelles (Amsterdam), 253.
Société pour la protection de l'art et de la littérature aux États-Unis, 492.
Société rouennaise de bibliophiles, 537.
Société royale du Canada. Fonde un prix à l'Académie française, 423.
Société slave d'Odessa, 425.
Songs, Ballads and a Garden-Play, par A. Mary F. Robinson, 431.
Sophonisbe, par Jean de Mairet, 657.
Souvenirs, par Gustave Freytag, 29.
Souvenirs de Blaze de Bury dans la *Revue des Deux Mondes*, 153.
Souvenirs inédits de François Hennequin, 655.
Spanisch-Deutsche Revue (Die), 260.
Spiegel van het Menselyk Bedryf, par Jean et Kasper Luiken, 659.
Spielhagen (Friedrich), 378.
Spinoza. OEuvres inédites, 493.
Statesmen Series (The), 211, 433.
Statistique de la librairie (Allemagne, Autriche et Suisse), 269. — En Amérique et en Angleterre, 269. — A Constantinople, 271.
Statues et monuments, 214, 251, 266, 271, 319, 379, 380, 436, 492, 549, 550, 551.
Stendhal. Son journal, p. par Casimir Stryienski et François de Nion, 370.
Stepniak, écrivain cosmopolite, 433.
Stock (Elliot), éditeur de Londres. Ses publications, 206, 211. — *Nature's Fairyland*, 260, 311, 374, 431, 433, 488, 543, 505, 658, 661.
Storia della letteratura italiana (1750-1850), par Francesco Grandiane, 432.
Storie bizarre, par C. Donati, 659.
Story of Creation, 606.
Story (The) of the States (D. Lothrop Company), 213.
Strange (The) Adventures of a House Boat, par W. Black.
Stuarts. Exposition d'objets provenant de la maison des Stuarts, 216.
Stubble or Wheat? 375.
Studies in Criticism, par Florence Trail, 488.
Studies, New and Old, par W.-L. Courtney, 260.
Studies on the Legend of the Holy Grail, par Alfred Nutt, 374.
Sun and Shade (New-York), 432.
Sunday Magazine (The), 380.
Sur l'Arno, par D. Macry-Correale, 659.
Sur la vie, de Tolstoï. Saisi par la censure, 160.
Swiat (Le Monde), périodique publié à Cracovie. Ce qu'il dit du *Livre;* 210, 380, 660.

Tableaux algériens, par Gustave Guillaumet, 315.
Tables of European and American History, Literature and Art, par Nichol, 207.
Tablettes coloniales, 206.
Tartarin sur les Alpes, 655.
Tentation (La) de saint Antoine, de Flaubert, illustrée par Odilon Redon, 378.
Terre (La), par E. Zola, 41. Soulève des protestations en Angleterre. Confisquée en Autriche, 46. Supprimée à Berlin, 216.
Testard (E.) et Cie. Sur l'édition nationale des œuvres de Victor Hugo, 656.
Teubner (Leipzig). Ses publications, 490.
Théâtre (Le). Essai sur l'incompatibilité de la fréquentation du théâtre avec la profession du christianisme, par Josias W. Leeds, 379.
Théâtre (Le) anglais au temps de Shakespeare, 322.
Théosophie contemporaine, 601.
Thorin (Ernest). Ses publications, 371.
Ticknor et Cie, de Boston. Leurs publications, 261, 313, 375, 491, 544.
Tillotson et fils. Leurs romans-feuilletons, 434.
Times (The). Son centenaire, 97.
Tipographia argentina (La), 206.
Torch (The), 212.
Tosca (La), roman par A.-D. Hall (New-York), 375.
Toute la Lyre, par V. Hugo. Particularité de la 1re édition, 379, 438.
Traductions allemandes d'ouvrages français, 150, 604.
Traité de chirurgie de guerre, par E. Delorme, 371.
Traité de la phtisie pulmonaire, par Hérard, Cornil et Hanot, 371.
Tretté de la Grammere françoeze, par Louis Meigret, 657.
Trilby, par Ch. Nodier, 152.
Trübner et Cie. Leurs publications, 605.
Truelle (La), 381.
Typologie-Tucker, 384.

Ueber chinesisches Theater, par V. Minnigerode, 372.
Ueber Land und Meer, 605.
Un Artiste, par O. Feuillet, traduit en anglais, 378.
Un Dîner littéraire au XVIIIe siècle, par Jacques Ballien, 90.
Un Érudit au XIXe siècle, par le Dr Ch. Dufay, 149.
Uncle Tom's Tenement, par Mrs Alice Wellington Rollins, 432.
Une Idylle au Cachemire, par Carla-Maria, 257.
Une Trouvaille allemande. Les romanciers français plagiaires, 550.
Union française (L'), 206.
Union générale (L'), sa vie, sa mort, son programme, par Bontoux.
Union internationale pour la protection des œuvres littéraires et artistiques. Arrêté du roi des Belges (15 novembre 1887), 100. — Circulaire du ministre de l'agriculture, de l'industrie et des travaux publics à MM. les gouverneurs, 102.
Universal Bibliothek (Philippe Beclam, éditeur), 29.
Univepsal (The) Review, 213.
Université de Montpellier. Son sixième centenaire, 424, 598.
Unsere Zeit, 268, 325, 372, 542, 604.
Un Typo ministre, 493.
Unwin (T. Fisher), éditeur de Londres. Ses publications, 207, 317, 374, 431, 605, 658.
Uzanne (Octave), 270. Son influence sur la reliure contemporaine, 323, 438, 495, 547.

Veckenstedt (Edmond), 657.
Vicaire (Gabriel), auteur de la cantate renommée *Quatre-vingt-neuf*, 320.
Vie de Bianca Maria Sforza-Visconti, par Felice Calvi, 313.
Vie de Coleridge, par Caine, 29.
Vie de Guillaume Ier, par Archibald Forbes (Cassell et Ce), 260.
Vie (La) en famille, 314.
Vie (La) et les Œuvres de Mme Tastu, par F. des Roberts, 90.
Vie (La) nomade et les Routes d'Angleterre au XVIe siècle, par J. J. Jusserand, trad. par Toulmin Smith, 658.
Vie (La) privée autrefois, par Alfred Franklin, 371.
Vierteljahresschrift für Litteturgeschichte (Weimrar), 373.
Vieux (Les) auteurs castillans, par le comte de Puymaigre, 429.
Villetard (Edmond) et les bibliophiles, 434.
Vita di Dante Alighieri, par Giovanni Diaconis, 313.
Vizetelly (Henry), éditeur anglais, et les œuvres de Zola, 662.
Volapük (Le), 269.
Volontaires (Les) du canton de Nuits de 1791 à 1793, par Émile Bergeret, 150.
Voltaire, 439.
Voltaire. Son cervelet, 159.
Vom Felds zum Meer, 91, 373, 600.
Vox (La) de la Verdad, à Madrid, 544.
Voyage (Le) de noce d'Hermann et Dorothée, par Edmond Neukomm, 429.
Voyageur (Le) illustré, 206.

Waffington, A Tribute to the Actress and the Woman, 312.
Warner (G. F.), conservateur-adjoint au *British Museum*. ses œuvres, 654.
A Wayfarer's Wallet, par H. G. Hewlett.
Ward et Downey, éditeurs à Londres. Leurs publications, 261, 274, 431, 488.
Was Shakespeare after all a Myth? par le général J. Watts de Peyster, 270.
Webster's *Dictionary of the English Language*, 150.
Werther en France, par Ferdinand Gross, 259.
Western (The) Galaxy (Salt Lake City), 261.
Westminster Review, 208, 382, 609.
Whole (The) Book of Psalms (Lond., 1654), 549.
Wiener Autoren, publiés par Ernest Wechsler (Leipzig), 373.
Wiener Mode, 151, 268.
Wiens Buchdruckergeschichte (1482-1882), 151.
William (George W.), Ecrivain nègre, 213.
Writer (The) (Boston), 494.

Yankee Girls in Zulu Lands, par Louise T. Sheldon, 27.

Zanichetti, éditeur à Bologne. Ses publications, 607.
Zeitschrift für bildende Künst, 325, 437.
Zeitschrift für Christliche Kunst, 372, 542.
Zeitschrift für Volkskunde, 657.
Ziel und Ende, par Kapff-Essenther, 259.
Zigzags (Les) d'un curieux, par Octave Uzanne, 257, 434, 438, 495.
Zola. Lettre à Lepelletier à propos de la *Terre*, 41, 46; — Traductions de ses œuvres aux Etats-Unis, 209, 491, 561, 658; — *La Terre* supprimée à Berlin, 216; — en Allemagne, 268, 310; — en Angleterre, 317, 436, 493, 550, 662; — au Canada, 379.
Zola et ses œuvres, par Ten Brinke, 91.
Zug (Der) nach dem West, par Paul Lindorn, 259.

JOURNAUX ET PÉRIODIQUES

Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris, 55, 111, 167, 223, 280, 335, 392, 448, 502, 559, 616, 671.

Sommaires des périodiques, 52, 108, 163, 221, 277, 332, 388, 444, 499, 554, 612, 666.

NÉCROLOGIE

INDEX

Agobian (Agob Melik), mai, 443.
Albrespy (André), 49.
Alcott (Miss), mars, 276.
Allou, 441.
Anschütz (Roderich), 25 mai, 442.
Armand (Alfred), 27 juin, 441.
Arnason (Jon), 4 septembre, 611.
Arnold (Matthew), 15 avril, 329.
Asti (Luigi d'), 553.
Auerbach (Jacob), oct. 1887, 51.
Augustin (John), 4 février, 276.
Augustohn (Guillaume de Kotzebuë), 51.
Azaïs (Gabriel), 218.

Badger (George Percy), 220.
Bailey (John Eglinton), 552.
Baily (William Hellier), 6 août, 497.
Baird (Spencer Fullerton), 107.
Barach (Moriz) [Dr Marzroth], 14 février, 220.
Barbes (André), juin, 441.
Barbier (Louis), 8 septembre, 551.
Barnes (Alfred Smith), 17 février, 276.
Barral de Montauvrard (Armand), 12 mars, 218.
Barrier (Jean), 218.
Bartsch (Karl), 20 février, 219.
Barthélemy (Édouard de), 31 mai, 385.
Bayer (Karl), 20 août, 552.
Beard (Dr), mars, 273.
Beaujean, 7 juin, 385.
Beaumont (Édouard de), février, 161.
Beck (Fr.), 30 août, 552.
Bégin (Jules), 31 mai, 385.
Bell (Doyle Courtenay), 26 mars, 273.
Bellew (Francis-Henry Temple), 29 juin, 497.
Benedictsson (Mme Victoria), 23 juillet, 553.
Bergaigne (Abel), août, 495.
Berrier (Théodore), 495.
Bertheau, 17 mai, 329.
Bertherand (Dr Alphonse), 106.
Bertrandie-Lacabane, 5 juin, 441.
Besanoff, 107.
Bhaguanlal Indraji, 16 mars, 276.
Biotière (Francisque de), avril, 327.
Blancsubé, 218.
Blaze de Bury (Henri), 218.
Blot (Hippolyte), 272.
Bloxham (Matthew Holbeche), 24 avril, 329.
Bochenecк (Dr Mieczilas), 51.
Bogdanov (Modeste), 16 mars, 331.
Boissoudy (Alfred de), 327.
Bonitz (Dr), 497.
Bordier (Henri-Léonard), 551.
Boucquillon (Albert), 386.
Bourgeois (Siméon), 49.
Bourson, 275.
Brame (Dr Ch.), 271.
Braumüller (Wilhelm de), 15 janvier, 162.
Brazza (Jacques de), 218.
Brightly (Frederick C.), 24 janvier, 276.
Buchheim (Arthur), 9 septembre, 552.
Burgon (John-William), 4 août, 497.

Cabanellas (Gustave), octobre, 610.
Cacadier (Joseph), 385.
Cadiat (Dr Oscar), 16 septembre, 610.
Capetti (Ugo), 51.
Carnot (Lazare-Hippolyte), 17 mars, 218.
Carpentier (Mme Émilie), 219.
Carrara (Francesco), 107.
Carruthers (Robert), 443.
Castagnary (J.-A.), 11 mai, 327.
Cey (Arsène de) [Chaise de Cahagne], 106.
Chaise de Cahagne [Arsène de Cey], 106.
Chambers (Robert), 23 mars, 273.
Chantelauze (R. de), janvier, 105.
Chappell (William), 552.
Chassang (Alexis), mars, 219.
Chessen (F.-W.), 29 avril, 329.
Clarke (James), 24 février, 220.
Clarke (James Freeman), juin, 443.
Clarke (John Algernon), 51.
Claude, 219.
Claudius (R.), août, 552.
Clausade de Saint-Amarand (Gustave de), 495.
Clephan (James), 25 février, 220.
Coffin (Roland Folger), 498.
Cognat (Abbé), 26 mai, 385.
Colani (T.), 551.
Coleman, 220.
Constantin (Marc), 161.
Correa (Pablo), 330.
Correnti (Cesare), octobre, 611.
Cotta, septembre, 611.
Courgeon, 106.
Cracroft (Bernard), 386.
Craik (Mrs), 12 janvier, 220.
Crampton (Thomas Russell), 22 avril, 330.
Cros (Charles), août, 495.
Curchetti (Odardo), 553.

Dacosta (Eugène), 551.
Dale, janvier, 162.
Dally, 161.
Darley (Félix O. C.), 27 mars, 330.
Davies (Evan) [Myfyr Morganweg], 23 février, 273.
Dawson (John), 330.
Debray, juillet, 496.
Decaisne (Dr E.), 496.
Delaville (Mme Camille), 441.
Delevingne (Harry B. C.), 30 septembre, 611.
Demare (Henri), 49.
Derenroth (Von) [Ernest Pitawal], octobre 1887, 51.
Derôme (L.), 28 mai, 385.
Després (Adrien), 327.
Dohmke (Emil), 16 mai, 386
Dramard (Louis), 272.
Dranmor [Ferdinand de Schmid], 9 mars, 273.
Dréolle (Ernest), 15 novembre 1887, 49.
Duclerc, 21 juillet, 496.
Duffy (Thomas P.), 330.
Duncker (Franz), 412.
Dunkland (Fritz) [Baronne von Zigefar], 4 mai, 386.
Dutaillis, 161.
Duval (Jules), 49.

Eassie, août, 552.
Ebrard (J.-H.-A.), 23 juillet, 497.
Edlund (Erick), août, 553.
Egerton (John Coker), 20 mars, 274.
Elmar (Karl), août, 498.
Ernoud (Théophile), 275.
Eudes (Émile), 5 août, 496.
Évrard (Fernand), 49.

Fabre d'Églantine, 106.
Farenheid (Dr), 412.
Fernandez y Gonzalez (Manuel), 330.
Fiala, 387.
Fieuzal (Dr), 496.
Fischer (Auguste), 162.
Fischer (Augustin), 274.
Fleischer, 162.
Fleury (Jules-Augustin), 50.
Flotte (Benjamin), 496.
Fornander (Abraham), 1er novembre 1887, 274.
Fouga (Antonin), 219.
Fournès (Marquis de), juin, 441.
Fournet (Dr Jules), 327.
Fournier (Henri), 219.
Foville (Dr Achille), 50.
Freen (Seth), 553.
Freer (Miss) [Mrs Robinson], 443.
Fulda (Dr), 51.

Gaïevski (Victor), 14 mars, 276.
Gallwitz (Mme Valestra von), 329.

Garchine (Vsivolod), 276.
Garnier (Jacques), 328.
Gaucher (Maxime), 25 juillet, 496.
Gay (Sydney Howard), juin, 443, 498.
Gerke (Clemens), 21 mai, 386.
Gillmore (Quincy), 276.
Giraudet (Dr), 50.
Gleig (G.-R.), juillet, 442.
Godin, 11 janvier, 106.
Godwin (George), 274.
Gosse (Philip-Henry), 23 août, 552.
Govdeve (L.-A.), 274.
Greig (James-Marc Gavin), 23 mars, 274.
Gryzanovski (Dr), 31 mai, 387.
Guetz (J. des), août, 551.
Guillemot (Albert), 219.
Gumbinner (Sally), 20 février, 273.
Günther (E.-J.), 386.
Gurney (Edmund), juin, 443.
Guyau, 31 mars, 328.

Haase (Dr Rudolph), 9 février, 220.
Haller (Constantin de), 331.
Hannah, 386.
Hart (W.-H.), 498.
Hassard (John R. G.), 330.
Hauvette-Besnault, juin, 441.
Hearn (Dr William Edward), 330.
Heath (D. J.), 386.
Heilprin, 10 mai, 386.
Hennequin (Émile), 441.
Henryot (Arnold), 285.
Herblay (d'), 11 juin, 442.
Hickok (Dr Laurens P.), 7 mai, 386.
Hoare (William H.), 274.
Hofmann (Frederick), 497.
Hollpein (H.), 329.
Howitt (Mrs Mary), 30 janvier, 274.
Hubbard, 21 février, 161.
Hugelmann, octobre, 610.
Humpidge, novembre 1887, 107.

Icres (Fernand), 610.
Ingram (Walter), 276.
Isacker (Van) [Victor Kervani], 328.
Ishonnot (James), 18 juin, 443.

Jahns (F.-W.), 8 août, 552.
James (Dr Constantin), 12 mars, 219.
Janke (Othon), 51.
Janvier (abbé), 328.
Jaubert (Mme), 328.
Jedkowicz (Joseph Hardynski von), janvier, 220.
Johnston (sir William), 7 février, 274.
Jones [Idris Wychan], 51.
Juste (Théodore), 553.

Kahnis (Carl-Friedrich-August), 20 juin, 443.
Karatyghine (Pierre-Petrovitch), août, 553.
Keil (Dr), 329.
Kern, 331.
Kervani (Victor) [van Isacker], 328.
King (Charles William), 274.
Kingsford (Mrs Ann), 274.
Klapp (Michael), 220.
Klasing (Otto), 12 mai, 386.
König (Ewald-August), 9 mars, 273.
Kotzebue (Guillaume de) [Augustohn], 51.
Kraecker, octobre, 611.
Krohn (Dr), 553.
Kuhne (Dr Ferdinand-Gustave), 22 avril, 329.
Kunz (Carlo), mars, 276.

Labiche (Eugène-Marie), 23 janvier, 105.
Lahure (Auguste-Charles), décembre 1887, 50.
Landgren (Dr Lars), 30 mars, 331.
Lane (Harvey Bradburn), 28 août, 611.
Lang (Joseph-Auguste), 1er juin, 443.
Larsen (A.), 553.
Lastarra (Victorino), 553.
Latham (Dr Robert Gordon), 9 mars, 274.
Latour (Dr Joseph-Gaspart-Robert de), 328.
Lauger d'Edenberg, 162.
Laurentie (Sébastien), 30 juin, 442.
Lausch (Ernst), 15 avril, 329.
Lébédintsef (Théophane), 24 mars, 331.
Le Chauvine de l'Étang, 50.
Ledain, 219.
Lemaire (Auguste), décembre 1887, 50.
Leroux (Hippolyte), 219.
Le Sellyer (Achille), 50.
Levanda (Léon-Osipovitch), 331.
Levi (Leone), mai, 331.
Lévy (J.-M.), octobre, 610.
Lévy-Bing, 28 août, 551.
Limayrac (Léopold), 50.
Lindner (24 février), 51, 220.
Lipp (Dr), 162.
Lister (Thomas), 25 mars, 274.
Loire (Louis), septembre, 610.
Lorgeril (De), 7 juillet, 442.
Louët (Ernest), 14 avril, 327.
Louis (Denis), août, 552.
Luguet (Henry), septembre, 552.
Lupus (J.), 2 mars, 330.
Lutz (Ernst), 4 juin, 443.
Macdonald (William), 51.
Mc Ebrath (Thomas), 6 juin, 498.
Maclay (Mikloukha), 331; février, 162.
Maine (Sir Henry Sumner).
Mangon (Hervé), mai, 328.
Maquet (Auguste), 9 janvier, 106.
Marcelin [Planat], 50.
Marcoy (Paul) [Saint-Cricq], 329.
Marestaing (Théodore) [Monbel], 24 juin, 442.
Marguerat, 107.
Marie (Georges), 272.
Marpon (Lucien), 22 avril, 328.
Märzroth (Dr) [Moriz Barach], 14 février, 220.
Masquin (Georges), 328.
Masson (Gustave), 29 août, 552.
Mathiesen (Dr Emil), mars, 329.
Maupas (De), 18 juin, 385.
Menard (Ernest), 328.
Michaux, juillet, 496.
Mitchell [Mrs), 330.
Mohl, 220.
Molbach (Christian Frederick), mai, 330.
Molinelli (Pietro), 276.
Monbel [Théodore Marestaing] 442.
Mongredien (Augustus), 274.
Monselet (Charles), 19 mai, 327.
Moreau (Célestin), février, 328.
Moreno (Dr Thomas Santero y), 275.
Morgan (Octavius), 498.
Morganweg (Myfyr) [Evan Davies], 23 février, 273.
Morin (André), 5 juillet, 442.
Morison (James Cotter), 275.
Morton (John Chalmers), 3 mai, 330.
Munclo (Reinhard), 14 août, 552.
Munkel (Dr), 9 avril, 329.
Murgeri (Giuseppe), 276.

Naumann (Emil), 443.
Neuman-Spallart (Franz Xaver, chevalier de), 329.
Nicolas (Auguste), 106.
Nisard (Désiré), 25 mars, 272.

Overall (W.-H.), juillet, 443.
Oxenham (H.-N.), 275.

Palgrave (William Gifford), 30 septembre, 611.
Pascal, 23 mars, 272.
Pecqueur (Constantin), 106.
Pellerin (Charles-Nicolas), 107.
Pendaries (Julien), août, 496.
Pène (Henri de), 25 avril, 161.
Perrier (général), 219.
Perrot (Mme), septembre, 552.
Petitot, 50.
Philippe (Jules), 23 mars, 272.
Picci (Giuseppe), 276.
Picon (Jules), 219.
Piégu, 497.
Pingeot, 219.
Planat [Marcelin], 50.
Planchon, 272.
Pletsch (Oscar), 12 janvier, 162.
Polmartin, 442.
Pont (Paul), 21 juin, 442.
Ponton d'Amécourt (Vicomte de), 20 janvier, 162.
Porter (Dr James), 16 avril, 330.
Praet (Jules Van), 107.
Prantl (De), septembre, 611.
Proctor (Richard), 13 septembre, 553.
Przystanski, 30 novembre 1887, 162.
Pullan (R.-P.), 31 avril, 330.

Quentin-Bauchard, décembre 1887, 50.
Quinsonas (Fernand-Henri, comte de), juillet, 497.

Randall (Charles), juin, 443.
Ranieri (Antonio), avril, 331.
Ranke (Ernst), 497.
Raspail (Eugène), 610.
Reid (William), janvier, 51.
Reid (William), octobre, 611.
Reifferscheid, novembre 1887, 51.
Reschauer (Dr Heinrich), 552.
Richard (Charles), 162.
Richner, 442.
Richter, 553.
Rigaud (John), 11 août, 498.
Robert (Pierre-Charles), 49.
Robertet (Georges), 497.
Robertson (William), 107.
Robinson (Mrs) [Miss Freer], juillet, 443.
Roe (E.-P.), 19 juillet, 498.
Roger (Augustin), 272.
Rouvier (Mme Maurice) [Claude Vignon], 273.
Ryder (Sir Alfred), 30 avril, 330.

Saint-Cricq [Paul Marcoy], 329.
Saint-John (Horace Stebbing Roscoe), 29 février, 275.
Scheda (de), juillet, 498.
Schjellerup (Dr), 107.
Schmid (Ferdinand de) [Dranmor], 9 mars, 273.
Schmidt, mars, 220.

Scholarios (Dorothée), 498.
Schweizer, 3 juillet, 498.
Sède (Baron G. de), 328.
Segesser (Dr de), 498.
Seitz (Alexander Maximilian), 18 avril, 329.
Sforza (Francesco Benvenuti, comte), 22 avril, 331.
Siret (Adolphe), 107.
Smith (Baker Peter), 18 juin, 443.
Snodgrass (John), 386.
Sommer (Anton), 8 juin, 443.
Soultrait (Richard de), septembre, 611.
Sponneck (Comte), 275.
Squier (Éphraïm-George), 17 avril, 331.
Stecker (Antoine), 330.
Steub (Ludwig), 16 mars, 273.
Steven (Henry), septembre, 553.
Stoddard (Dr), 275.
Storm (Theodor), 4 juillet, 497.
Strauss (Friedrich Adolf), 16 avril, 329.
Strother (David-Hunter), 276.
Strotter (D.-H.), 8 mars, 331.
Supersac (Léon), septembre, 552.

Tabor, 3 mai, 386.
Tauzia (De), 442.
Téchener (Léon), 328.
Teichmüller (G.), 22 mai, 443.
Tew (Edmund), 20 mars, 275.
Thiébault (Maurice), 162.
Tillet (Albert), 611.
Tovey (Charles), 1er juin, 386.
Trabitsch (S.), 13 avril, 329.
Travers (Julien), avril, 273.
Tréfort (A. de), septembre, 553.
Trevor, 443.

Vacca, 14 juin, 442.
Vaissière (De la), 107.
Vauzelles (Ludovic de), 162.
Venet, 107.
Vieweg, 386.
Vignon (Claude) [Mme Maurice Rouvier], 273.
Vincent (Charles), août, 497.
Volkmar, 107.
Vosmaer (C.), 12 juin, 387.
Vyvyan (Edward Reid), 20 mars, 275.

Wagner (Dr Ernst Leberecht), 10 février, 220.
Walker (Garrett), 276.
Walsh, 12 février, 275.
Walter (Joseph), 553.
Watkin (Thompson), 23 mars, 275.
Watson (Joseph-Y.), juin, 386.
Weber, 497.
Weise (Karl), 31 mars, 329.
Weld (Horatio Hastings), 28 août, 553.
Werner (Karl), 4 avril, 329.
Westcott (Thompson), 8 mai, 386.
Westwood (Thomas), 13 mars, 275.
Winkler (Dr Emil), 552.
Wychan (Idris) [Jones], 51.

Yung (Eugène), 50.

Zanella (Giacomo), 387.
Ziegler (C.), 443.
Zigefar (Baronne Von) [Fritz Dunckland], 4 mai, 386.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

SAISIES — POURSUITES — CONDAMNATIONS — INTERDICTIONS

Baldini (Américic). Représentation illicite de *Francillon*, 672.
Baschet contre Boussod et Valadon, 336.
Benoist et l'affaire Ricordi, 560.
Bertrand (E. de) contre Habert, 504.
Boussod et Valadon. Leur *Salon* illustré, 336.

Chevalier-Marescq contre Noblet, 336, 503.

Delpierre. Affaire Charles Ferry, 560.
Dernier (*Le*) *sourire*, de M. E. de Bertrand, et M. A.-C. Habert, 504.
Desprez (Marcel) contre Drumont. Diffamation, 168.
Diffamation, 168, 560.
Droits sur un libretto étranger tiré d'un ouvrage français, 560.
Drumont, 168.
Duse (Mme Éléonore) contre Amgric Baldini, 672.

Ferry (Charles) contre Delpierre et Henri Rochefort. Diffamation, 560.
Fournier et l'affaire Ricordi, 560.
Francillon, d'Alexandre Dumas. Procès à son sujet, à Lucques, 672.

Habert (A.-C.) et M. E. de Bertrand, 504.

Loi (*La*) et M. Noblet. Propriété d'articles, 336, 503.

Noblet (M.). Ses *Almanachs* et le journal *la Loi* 336, 503.

Propriété des articles de journaux, 336, 503.
Propriété littéraire et artistique, 504, 560, 672.

Ricordi contre Benoist, Fournier, la Société des auteurs et compositeurs dramatiques, et la Société des éditeurs et compositeurs de musique, 560.
Rochefort (Henri). Affaire Charles Ferry, 560.

Salons (*Les*) *illustrés* de M. Baschet et de MM. Boussod et Valadon, 336.
Société (La) des auteurs et compositeurs dramatiques. Affaire Ricordi, 560.
Société (La) des éditeurs et compositeurs de musique. Affaire Ricordi, 560.

§ III. — INDEX DES NOMS D'AUTEURS

DONT LES OUVRAGES ONT ÉTÉ ANALYSÉS DANS LA PARTIE BIBLIOGRAPHIQUE MODERNE

(Comptes rendus analytiques.)

Accolas (Emile), 141.
Adam (Mme Juliette), 641.
Adam (Paul), 396.
Adeline (Jules), 302.
Aicard (Jean), 454.
Ajalbert (Jean), 451.
Alembert (d'), 518.
Alveybre (Saint-Yves d'), 140.
Amanien (Dr C.), 420.
Andrieu (Jules), 464.
Ary Ecilaw, 344.
Ashbee (H. S.), 83.
Ashton (John), 65.
Audebrand (Philibert), 348.

Babelon (Ernest), 78, 235.
Bal (M.), 291.
Barbey d'Aurevilly (J.), 355.
Barbié du Bocage, 587.
Barbier (Auguste), 516.
Bardoux (A.), 406.
Barine (Arvède), 568.
Barracand (Léon), 116.
Barrès (Maurice), 177, 401.
Barthélémy, 240, 463.
Beauclair (Henri), 181.
Beaumes (Georges), 282.
Béauriez (L. de), 407.
Beaussire (Émile), 473.
Bellaigue (Camille), 359.
Benigne (Ange), 513.
Berge (Jean), 291.
Bergeret (Gaston), 652.
Bertha (A. de), 580.
Berthany (Jean), 122, 402.
Bertin (Georges), 408.

Besson (Martial), 123.
Beugy-Puyvallée (Antoine de), 125.
Beust (Cte de), 461.
Biancour (F. de), 360.
Bigot (Ch.), 301.
Bird (J.-L.), 582.
Biré (Edmond), 408.
Black (William), 182.
Blaize (Jean), 395.
Blavet (Emile), 349.
Blémont (Émile), 644.
Bloche (Arthur), 358.
Boirac (Emile), 591.
Bonnacci (Mme), 192.
Bonnefond (Jean de), 578.
Bonnetain (Paul), 341.
Bordère (Stéphan), 192.
Bouchet (Léon), 399.
Bouchor (Maurice), 230, 403.
Boulangié (Edgar), 582.
Bourde (Paul), 80.
Bourdeau (Louis), 577.
Bourgeois (Émile), 571.
Bourget (Paul), 9.
Boussard (J.), 22.
Boutique (Alexandre), 396.
Boyer d'Agen, 115.
Braun (Edmond), 135.
Brinn' Gaubast (L. P. de), 282.
Brochard (Victor), 133.
Broglie (Emmanuel de), 530.
Broglie (duc de), 457.
Brunamonti (Maria Alinda), 192.
Burdeau (A.), 650.

Carla-Maria, 513.
Caro (E.), 72, 518.
Carrau (Ludovic), 138, 465, 585.
Case (Jules), 450.
Catalan (A. de), 59.
Champeville (Paul de), 182.
Champfleury, 357.
Champsaur (Félicien), 450.
Chaperon (Philippe), 10.
Charnay (Désiré), 284.
Cherbuliez (Victor), 396.
Cherfils (Christian), 293.
Chevalier, 291.
Chincholle (Charles), 58.
Cim (Albert), 11.
Cladel (Léon), 116, 396.
Cognard (Charles de), 637.
Collignon (A.), 119.
Collignon (Maxime), 25.
Collins (Wilkie), 284.
Commissaire (Sébastien), 242.
Constant (Benjamin), 566.
Corroyer (Édouard), 358.
Cosquin (Emmanuel), 567.
Cotteau (Edmond), 361.
Couchard (Vermeil de), 530.
Crawford (Marion), 182.
Crozals (J. de), 119.
Cullere (A.), 590.
Curzon (Henri de), 531.

Dallet (G.), 142, 592.
Daniel (André), 141.
Danilewsky (Grégoire), 188.
Daressy (Henri), 457.
Darimon (Alfred), 78.
Darrens, 291.
Daryl (Philippe), 361.
Daudet (Alphonse), 61, 394.
Dayot (Armand), 301, 367.
Debierre (Ch.), 76.
Degrégny (Jules), 565.
Delaborde (Cte Jules), 127.
Delabrousse (Lucien), 475.
Delines (Michel), 119.
Delpit (Albert), 115, 450.
Desjardins (Ed.), 283.
Desmons (L.), 142.
Diderot, 186.
Dietrich (Auguste), 585.
Diguet (Charles), 60.
Donnadieu (Frédéric), 70.
Dormoy (P.-A.), 476.
Dosquet (Mlle Marie), 570.
Dostoievsky (Th.), 283, 345.
Dreyfous (Maurice) 576.
Dreyfus (F.-C.), 468.
Droysen (J.-G.), 476.
Drujon (Fernand), 415.
Dryal (Robert), 124.
Dubut de Laforest, 342.
Du Camp (Maxime), 62, 286.
Ducros (L.), 119.
Dufour (Léon), 299.
Du Lac (R. P.), 453.
Dumas (F.), 241.
Dupuy (E.), 69.
Duquet (Alfred), 126.
Duruy (Georges), 451.

Eckhoud (Georges), 396.
Eliot (George), 60.
Escande (G.), 298.
Essarts (Emmanuel des), 288.

Falloux (Cte de), 296.
Favre (Mme Jules), 133, 652.
Féré (Ch.), 586.
Ferrière (Emile), 651,
Figuier (Louis), 142.
Fillon (B.), 416.
Filon (Augustin), 564.
Fonteneilles, 190.
Forgues (Eugène), 533.
Foucart (P.), 356.
Foville (Dr A.), 140.
France (Hector), 359.
Franklin (Alfred), 17, 575.
Frémine (Aristide), 534.
Frémine (Charles), 534.
Fumagalli (Guiseppe), 412.

Galdós (B. Perez), 228.
Garofalo (R.), 466.
Garrisson (G.), 190.
Gasquet (A.), 532.
Gaudry (Albert), 77.
Gausseron (B.-H.), 61, 182.
Gennevraye (A.), 345
Gerard (Vte Gaston de), 19.
Germain-Lacour (J.), 191.
Ginisty (Paul), 230.
Girot (A.), 583.
Glatron (Georges), 226.
Golvin (Sidney), 66
Goncourt (Edmond et Jules de), 285, 560.
Gosset (Alphonse), 21.
Goudeau (Emile), 179.
Gourd (J.-J.), 590.
Grad (Charles), 536.
Graffigny (Henry de), 142.
Graham (Alexander), 83.
Granges de Surgères, 411.
Gras (Félix), 123.
Gréard (Octave), 84.
Green (John-Richard), 529.
Grignan (Mme de), 189.
Grimaux (Edmond), 347.
Gudin de la Brunellerie, 185.
Guillaume (L.), 594.
Guillaumet (Édouard), 124.
Guillaumet (Gustave), 517.
Guillot (Adolphe), 452.
Guinaudeau (Benjamin), 117.
Guiraud (Albert), 290.
Guiraud (Paul), 397.
Gyp, 117.

Habert-Dys, 131.
Harel (Paul), 191.
Havard (Henry), 299.
Hennequin (Emile), 639.
Henry (Charles), 518.
Héricault (Charles d'), 128.
Hérisson (Cte d'), 208.
Hermant (Abel), 118.
Herrère (Jean), 178.
Hervieu (Paul), 340.
Heulard (Arthur), 66.
Hinstin, 235.
Hogendorp (Dirk van), 76.
Houssaye (Arsène), 638.
Houssaye (Henri), 293.
Hubbard (G.-A.), 190.
Hugues (Clovis), 180.
Hulot (Etienne), 360.
Huysmans (J.-K.), 178.

Isole (Louise d'), 75.

J. R. G., 291.
Jametel (Maurice), 23.
Janet (Paul), 189.
Janmart de Brouillant (Léonce), 243.
Janvier (Louis), 398.
Josz (Virgile), 514.

Kant (Emmanuel), 588.
Kerviler (René), 412.
Kohn-Abrest (Frédéric), 471.
Kolbac (Noel), 182.
Korigan (Paria), 512.

Labonne (Dr Henry), 535.
La Ferrière (H. de), 648.
La Fontaine (J. de), 20, 189.
La Gravière (Jurien de), 129, 459.
Lahor (Jean), 455.
Lanéry d'Arc (Pierre), 128.
Lanier (A.), 641.
Larchey (Lorédan), 11.
Larmandie (Léonce de), 123.
Launay (Louis), 457.
Lavedan (Henri), 450.
Lavisse (Ernest), 127.
Lavocat, 354.
Ledrain (E.), 186.
Lefébure (Ernest), 131.
Lefeuve (E.), 291.
Lefèvre (Julien), 477.
Lefèvre-Pontalis (Germain), 458.
Legouvé (Ernest), 63, 624.
Le Lorrain (Jacques), 638.
Lemaître (Jules), 350, 524.
Lemoine (André), 291.
Lemonnier (Camille), 81, 184, 397, 398, 420.
Lenient (C.), 566.
Le Nordez (Albert), 347.
Lenormant (François), 235.
Lepelletier (Edmond), 226.
Le Petit (Jules), 244.
Lermina (Jules), 181.
Le Roux (Hugues), 115, 178.
Le Roy (Albert), 514.
La Senne (Camille), 525.
Lesueur (Daniel), 113.
Le Vavasseur, 192, 524.
Lévy (Mme Émile), 512.
Lheureux (Marcel), 340.
Liégeard (Stephen), 132.
Lima (Arthur Vianna de), 136.
Lindau (Paul), 226.
Lintilhac, 287.
Lionnet (frères), 350.
Lockroy (Édouard), 240.
Lorenz (Otto), 409.
Lorrain (Jean), 649.
Loti (Pierre), 10.
Lovenjoul (Vicomte de Spoelberch de), 63.
Lubbock (Sir John), 646.
Lützow (Carl von), 247.
Lytton (Edward Bulwer, lord), 513.

Macé (G.), 400.
Machen (Arthur), 647.
Mackenzie (Sir Morell), 645.
Magne (Lucien), 130.
Maire (Joseph), 563.
Maizeroy (René), 60, 340.
Majendie (Lady M.), 61.
Mallarmé (Stéphane), 643.
Malot (Hector), 225.
Malot (Mme Hector), 118.
Maneuvrier (Edmond), 471.
Manivet (Paul), 291.
Marche (Alfred), 80.
Margueritte (Paul), 11.
Marie (Maximilien), 143.
Marmier (Xavier), 228.

Martel (Tancrède), 180, 188, 400.
Martimprez (A. de), 579.
Martineau des Chesnez (E.), 582.
Mary (Jules), 344.
Matignon (R. Père), 519.
Maupassant (Guy de), 341, 560, 637.
Mellerio (André), 341.
Mendès (Catulle), 282.
Menos (Jean-H.), 566.
Michelet (J.), 229.
Millet (René), 288.
Milsand (Ph.), 412.
Mir (Augustin), 80.
Mirbeau (Octave), 227.
Mirza (Hadji), 516.
Mismer (Ch.), 126.
Moineaux (Jules), 251.
Molière, 188.
Monchoisy, 421.
Monod (Auguste), 529.
Montagne (Édouard), 242,
Monteil (Edgar), 181.
Montmélian (J. Bernard de), 297.
Morel-Fatio (A.), 348.
Morigny (Dr), 73.
Morillot (Paul), 520.
Morosti (Louis), 140.
Mouton, 137.
Moüy (Charles de), 129.

Napoléon-Bonaparte, 188.
Neuville (Hyde de), 526.
Nicolardot (Louis), 71.
Noduwez (Jules Nollée de), 74.
Nolhac (Pierre de), 241.
Nordau (Max), 585.
Nordenskiold (A. E.), 535.
Normand (Charles), 650.
Notovitch (O. K.), 589.

Ohnet (Georges), 177.
Oliphant (Mrs.), 132.
Ortenfelds (Mme la baronne d'), 452.
Ouida, 116.

Pagat (Henri), 183.
Paléologue (M.), 131.
Paradowska (Marguerite), 398.
Paris (Amiral), 534.
Parisis, 349.
Pascalis (Raoul), 74.
Pastor (Dr Louis), 404.
Pawlowski (Isaac), 65.
Péladan (Joséphin), 226.
Pellechet, 20.
Pellegrin (P.), 514.
Percy (Lucien), 240.
Perez (Bernard), 465.
Perret (Paul), 344.
Perrin (Jules), 283.
Pessard (Hector), 237.
Picavet (F.), 588.
Picot (Émile), 413.
Piderit (Th.), 583.
Piéchaud (Dr), 187.
Piédagnel (Alexandre), 234.
Pierret (Émile), 290.
Pigeon (Amédée), 648.
Piron, 516.
Planté (Gaston), 593.
Ploix (Charles), 648.
Poe (Edgar), 643.
Poictevin (Francis), 638.
Popelin (Claudius), 351.
Port (Célestin), 530.
Prévost (Marcel), 114.

Rabany (Ch.), 572.
Rabot (Charles), 535.
Rabusson (Henry), 398.
Rameau (Jean), 402.
Rayet (Olivier), 250.
Régnier (Henri), 189.
Régnier (Henri de), 522.
Renan (Ernest), 77.
Rendu (Eugène), 472.
Revel (Jean), 518.
Ricard (J.), 345.
Richepin (Jean), 237, 343, 526.
Robertet (G.), 523.
Robida (A.), 450.
Rodenbach, 291.
Rodocanachi (Emmanuel), 532.
Romanes (G. J.), 13.
Rondelet (Antonin), 142.
Rope (Charles), 355.
Rosières (Raoul), 125.
Rosny (J.-H.), 281, 395.
Rosny (Léon de), 138.
Rothan (G.), 237.
Rouxel (Albert), 642.
Rzewuski (Comte Stanislas), 642.

Samson (Mme Jules), 120.
Saunders (Frederick), 64.
Sauvage (Dr H.-E.), 142.
Scheler (Auguste), 121.
Schœman (G. F.), 418.
Schopenhauer (Arthur), 650.
Seignobos (Ch.), 127.
Sergi (G.), 137.
Seyboth (Ad.), 460.
Shonney (Albert), 75.
Simon (Édouard), 18, 577.
Simon (P. Max), 476.
Sorin (Élie), 353.
Soubies (Albert), 234, 526.
Spuller (E.), 288.
Stoutz (Francis-Decrue de), 409.
Sully Prudhomme, 232, 29.
Summer (Mary), 65, 344.
Szana (Thomas), 580.

Tannery (Paul), 135.
Tarde (Jean), 19.
Tellier (Jules), 291.
Theuriet (André), 61, 68, 395, 514.
Thomson (P. T.), 135.
Thuasne (L.), 249.
Tillier (L.), 593.
Tissot (Victor), 581.
Tolstoï (Léon), 65, 312.
Toudouze (Gustave), 62, 179.
Tourneux (Maurice), 649.
Tranior (Ch.), 637.
Traversi (Camillo Antona), 74.
Tsakni, 470.

Underhill (George-F.), 120.
Uzanne (Octave), 515.

Valabrègue (Antony), 583.
Vallady (Matyas), 68.
Vallery-Radot (R.), 351.
Vander (Jules), 227.
Vasili (Comte Paul), 458.
Vattier d'Ambroyse (V.), 582.
Vaux (Baron de), 184.
Vereschagin (Vassili), 349.
Verga (Giovanni), 59.
Verhaeren (Emile), 289.
Verlaine (Paul), 643.
Veyran (L. de), 534.
Vicaire (Gabriel), 524.
Vidal (Jules), 113.
Vilars (François), 345.
Villèle (Comte de), 18.
Villermot (Antoine), 565.
Villiers de l'Isle-Adam (Comte de), 178.
Virmaître (Charles), 71.
Vitu (Auguste), 452.

Welschinger (Henri), 353.
Whitman (Sidney), 81.
Wolff (Albert), 225.
Wogue (Jules), 119.
Wulff (Georges), 512.
Wyon (Alfred-Benjamin), 417.
Wyon (Allan), 417.

Zévort (Edgar), 120.
Zola (Émile), 560.

§ IV. — INDEX DOCUMENTAIRE

DES NOMS D'AUTEURS ET DES TITRES D'OUVRAGES CITÉS DANS LES CAUSERIES ET DANS LA PETITE GAZETTE DU BIBLIOPHILE.

Abot (Eugène), aquafortiste, 196, 364, 595.
Alexandre (Arsène), 364.
Amateur (L') d'autographes, 173.
Amateurs (Les) d'autographes, 169.
Année (L') terrible, édit. Testard, 479.
Art (L') d'être grand-père, édit. Testard, 479, 596.
Autographe (L'), de Villemessant, 173.
Autographes (Les) en France et à l'étranger, par de Lescure, 173.
Avril (Paul), 194.

Baiser (Le), par le Dr ***, 478.
Becq de Fouquières, 363.
Beraldi (Henri), 193.
Bérard, 173.
Béthune (Philippe et Hippolyte de), 171.
Bibliophiles (Les) collectionneurs, 1.
Bibliothèque (Petite) Charpentier, 196.
Bibliothèque des Mémoires relatifs à l'Histoire de France. Librairie Jouaust, 363.
Bibliothèque des Petits chefs-d'œuvre de Jouaust et Sigaux, 478.
Bibliothèque (Petite) portative. Arnoult, éditeur, 196.
Bida, illustrateur, 363.
Bigot-Danel, de l'imprimerie Danel, de Lille, 6.
Blanc (Joseph), dessinateur, 196.
Blanchard, dessinateur, 595.
Bohème (La) d'hier et les Réguliers d'aujourd'hui, 505.

Boisson (L.), graveur, 193.
Bonneau (Alcide), 365.
Bonvoisin (Mars), 479.
Bouddha, par Jules Claretie, 479.
Boulard fils, graveur, 595.
Bovet (Alfred), 171, 174.
Buland, graveur, 595.
Bulletin de l'autographophile, par Jules Fontaine, 173.

Cabaner, 508.
Cabinet (Le) de l'amateur, par Eugène Piot, 173.
Caquets (Les) de l'accouchée, 478.
Catalogue de Guilbert de Pixérécourt, 172.
Cattelain, graveur, 7.
Causeries, 1, 169, 505.
Causeries à propos de la collection d'autographes de M. Alfred Bovet, par Philippe Godet, 175.
Causeries d'un curieux, par Feuillet de Conches, 3, 7, 170.
Champollion, graveur, 363, 595, 596.
Charavay (Étienne), 171, 174.
Charpentier (George), éditeur, 362.
Chefs-d'œuvre inconnus. Librairie des Bibliophiles, 363.
Chénier (André), 365.
Chevrier (Le), par Ferdinand Fabre, 196.
Chronique de Charles IX, par Mérimée, 196.
Coffret (Le) de santal, par Charles Cros, 506.
Collection bijou de la Librairie des Bibliophiles, 363.
Confessions de J.-J. Rousseau, édit. H. Launette, 362, 595.
Conquet, éditeur, 193, 595.
Contes et Nouvelles de La Fontaine (Arnoult), 196.
Coppée (François), 509.
Courtry, graveur, 363.
Cousin (Charles), 3.
Cros (Charles), 505.
Cros (Dr), 510.

Danel, typographe lillois, 5, 7.
Delicado (Francisco), 365.
Delort, illustrateur des Mémoires du comte de Grammont, 193.
Démon (Le) de l'analogie, par Stéphane Mallarmé, 510.
Desjardins (Paul), 511.
Des satyres, brutes, monstres et démons, par François Hédelin, 365.
Dictionnaire des pièces autographes volées aux bibliothèques publiques de la France, par Ludovic Lalanne et Henri Bordier, 173.
Diner (le) du bout du banc, par Jacques Bailleu, 196.
Dizains (les) réalistes, 508.
Dupin, illustrateur, 196.
Duvivier, graveur, 595.
Dys (Habert), illustrateur, 195.

Étourdi (l'), édition Jouaust, 363.

Fabre (Ferdinand), 196.
Feuillet (Octave), 6.
Feuillet de Conches, 3, 170.
Flameng père, 480.
Flameng (François), 596.
Fleuve (le), par Charles Cros, 509.
Fourié (Albert), illustrateur, 596.
Fragerolle (George), 479.
Fraipont, aquafortiste, 196.
Fromont jeune et Riesler aîné, par Daudet; édition Conquet, 595.

Gaignières (Roger de), 171.
Gaujean, aquafortiste, 196.
Gausseron (B.-H.), 194.
Giacomelli, 363.
Girard (Jules), 363
Godet (Philippe), 165.
Grand-Carteret (J.), 364.
Graveurs (les) du XIXe siècle. Guide de l'amateur d'estampes modernes, par H. Beraldi, 193.
Gueulette (Charles), 364.
Gunnery, illustrateur, 196.

H. Daumier, l'homme et l'œuvre, par Arsène Alexandre, 364.
Hédelin (François), 365.
Hédouin (Edmond), 195.
H. Mürger et les Derniers Bohèmes, par Firmin Maillard, 505.
Hugo (Victor), édition nationale, 126, 364, 479.

Idylles de Théocrite, traduction Jules Girard, édition Jouaust, 363.
Illustrations pour le théâtre de Molière, par Edmond Hédouin, 195.
Isographies, 173.

Kistemaeckers (H.), éditeur,

La Fontaine, 196.
Lalauze, 364, 478.
Launette (H.), éditeur, 362.
Laurent (H.), éditeur, 364.
Leloir (Maurice), 363, 595, 596.
Leman (Jacques), 364, 596.
Lescure (de), 173, 363.
Lettres autographes composant la collection de M. Alfred Bovet, 174.
Lévy (Émile), illustrateur, 363.
Librairie des Bibliophiles, 363.
Liseux (Isidore), éditeur, 365.
Livre (le) d'heures satirique et libertin, 365.
Lozana (la) Andaluza, par F. Delicado, 365.

Maillard (Firmin), 505.
Manet (Édouard), 505.
Manuel de l'amateur d'autographes, par P. Jules Fontaine, 173.
Masson, graveur, 196.
Maupassant (Guy de), 195.
Mélingue (Lucien), illustrateur, 196.
Mémoires de l'abbé de Choisy sur le règne de Louis XIV, édition Jouaust, 363.
Mémoires du comte de Grammont, édition Conquet, 193.
Memoirs of Fanny Hill, édition Liseux, 596.
Mercier (Henri), 510.
Mérimée (Prosper), 196.
Michel, graveur, 595.
Mœurs (les) et la Caricature en France, par J. Grand-Carteret, 364.
Molière. Son théâtre en pièces séparées, à la Librairie des Bibliophiles, 363, 596.
Monciès, graveur, 363.
Mongin, graveur, 196.
Mont (le) Saint-Michel, par Dubouchet, père et fils, 480.
Montégut (L.), illustrateur, 595.
Mordant, graveur, 362, 595.
Morgand (Damascène), éditeur, 195.
Morte (la), 6.

Nargeot, 479.

Œuvres choisies de Dorat, 478.
Œuvres de Molière, édition Testard, 364, 596.

Paris qui vient et Paris qui s'en va, 480.
Paul et Virginie, édition Launette, 362.
Pensées du Cardinal de Retz, 196.
Petite Gazette du bibliophile, 193, 362, 478, 594.
Pièces (les) de Molière, édition Jouaust, 363, 596.
Piédagnel (Alexandre), 478.
Pixérécourt (Guilbert de), 172.
Plages (les) de Bretagne et de Jersey, album par Mars, 479.
Plaisirs (les) de l'Ile enchantée, illustration de Leman, 364.
Plon et Cie, 479.
Poésies d'André Chénier, édition Charpentier, 362.
Poulet-Malassis, 3.
Promenades à la mode, 364.
La Pudeur de Sodome, par Gustave Guiches, 596.

Les Quinze Joies du mariage, 478.
Racontars illustrés d'un vieux collectionneur, par Charles Cousin, 3.
Recherches historiques et bibliographiques sur les autographes et l'autographie, par Gabriel Peignot, 173.
Recherches sur les autographes, par G. Peignot, 170.
Régamey (Félix), 7.
Rechjan, 595.
Répertoire de la Comédie française, par Charles Gueulette, 364.
Retz (Cardinal de), 196.
Revue du monde nouveau (La), 510.
Robaudi, 479.
Roman (Le) comique, éditeur Launette, 362.
Rops (Félicien), 596.
Rosier (Le) de Mme Husson, éditeur Quantin, 195.

Sapho, par Daudet, édition Quantin, 595.
Scarron, 362.
Société des Amis des livres de Lyon, 194.
Société des Amis des livres de Paris, 194.
Synthèse médicale (La), 510.

Tableaux (Les) des mœurs du temps, de La Popelinière, 5.
Tentation de saint Antoine, par Henri Rivière, 479.
Testard (Émile) et Cie, 196, 364.
Thierry (Édouard), 364.
Tinchant (Albert), 479.
Toudouze (Édouard), illustrateur, 196.
Tourneux (Maurice), 363.

Trémont (Baron de), 172-176.
Trilby ou le Lutin d'Argail, par Ch. Nodier, 194.

Ulbach (Louis), 478, 479.
Une Histoire d'amour, par Maxime Du Camp, 595.

Uzanne (Octave), 1, 169, 193, 362, 478, 505, 595.

Vie de Victor Hugo, par Louis Ulbach, 479.
Villenave, amateur d'autographes, 171.

La Vision du grand Canal royal des deux mers, par Charles Cros, 510.
Vitu (Auguste), 363, 596.
Voisin (A.), 175.
Voyage dans un grenier, par Charles Cousin, 3.

Voyage sentimental, édition Launette, 362.

Weber, de l'imprimerie Danel, de Lille, 6.

Zier (Édouard), 362.

FIN

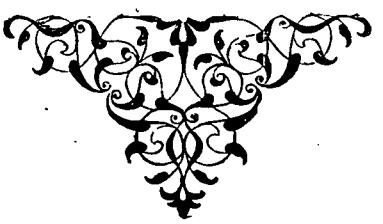

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

— Archives des Écrits de ce temps —

BIBLIOGRAPHIE RÉTROSPECTIVE

NEUVIÈME ANNÉE



PARIS

MAISON QUANTIN
Imprimeur-Éditeur

OCTAVE UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

1888

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

MADAME DE POMPADOUR

BIBLIOPHILE ET ARTISTE

QUE de souvenirs se pressent dans l'esprit à l'évocation de ce nom « pomponné », selon l'expression pittoresque de Sainte-Beuve, et combien de gens le prononcent sans connaître exactement le caractère et les actes, les défauts et surtout les qualités de celle qui le portait! Adulée ou haïe outre mesure, tant qu'elle était toute-puissante; universellement regrettée dès qu'elle fut descendue dans la tombe; le plus souvent clouée sans miséricorde au pilori par les éclaireurs de l'histoire, qui font peser sur elle le poids de la responsabilité de tous les malheurs du pays; qui ne veulent voir en elle qu'une ambitieuse sans scrupules, une dilapidatrice sans vergogne du trésor royal et une égoïste profonde; qui ne cherchent à mettre en lumière que le côté scandaleux de sa vie et dissimulent soigneusement ses mérites; qui calculent ce que la France a perdu pendant son règne, mais oublient ce qu'elle a gagné grâce à elle et ce qu'elle aurait perdu sans elle : Mme de Pompadour n'obtient que lentement le jugement impartial de la postérité. Ce verdict, dont elle ne cessait de se préoccuper, n'est pas encore rendu en dernière instance sur tous les points. M. Edmond de Goncourt, reprenant sur cette femme célèbre une étude faite en commun (1861) avec son frère, l'éminent Jules de Goncourt, et que depuis la mort de ce dernier il a considérablement développée dans une seconde édition (1878), vient de la publier de nouveau, entourée des charmes d'une illustration documentaire

d'un grand intérêt[1]. Grâce à la haute compétence des auteurs en tout ce qui se rapporte au XVIIIe siècle, et grâce aux séductions de leur style, nous avons là un livre magistral, d'une lecture attachante, le mieux fait pour nous instruire sur une époque qui a vu se produire les grands événements d'où découlent les destinées ultérieures de la France, et pour faire revivre devant nos yeux la société d'alors, avec ses défaillances, ses misères et les éclats immortels de son génie. Ce que fut Mme de Pompadour y est exposé avec la gravité historique. Son *portrait moral*, admirable morceau de littérature, y est peint avec des couleurs trop sombres peut-être, la représentant comme « un rare exemple de laideur »; mais bien des jugements accrédités y sont réformés sans appel possible, et on ne saurait plus lui refuser, comme on l'avait fait, tout au moins de nobles aspirations. De toutes les favorites de rois, c'est elle assurément qui est la plus intéressante. Les autres n'étaient que des créatures insignifiantes ou bien de vulgaires jouisseuses; elle, elle brille par une incontestable supériorité intellectuelle, sans laquelle il serait impossible d'expliquer l'influence profonde qu'elle a exercée sur son siècle et au delà, et que sa position officielle seule n'aurait pas suffi à lui assurer d'une manière aussi durable. Que reste-t-il, en effet, d'une belle Gabrielle, d'une Montespan ou d'une du Barry? Un souvenir tendre, indifférent ou odieux. Mme de Pompadour seule a quelque chose à faire valoir en sa faveur devant la postérité. Son sèxe et son tempérament peuvent bien donner la clef de certaines antithèses de son caractère, et si elle s'est cramponnée au pouvoir avec tant d'âpreté et au prix de tant de vilenies, elle avait peut-être la conscience du rôle qu'elle pouvait jouer dans l'État avachi, et la prescience qu'après elle il n'y aurait plus personne pour en empêcher la désagrégation rapide et irrémédiable. C'est dans ce sens, sans doute, qu'il faut interpréter le fameux propos : « Après moi, le déluge! » Ses actions méritoires n'ont pas toujours été l'effet d'un calcul égoïste, et il y a bien chez elle des élans d'un véritable patriotisme : témoin la fondation de l'École militaire, dont l'idée appartient à elle seule et non à Pâris-Duverney, comme on l'a cru, École qu'elle soutint à son début de ses propres deniers, disant dans une lettre intime : « Je ne laisserai pas périr au port un établissement qui doit immortaliser le roi, rendre heureuse sa noblesse et *faire connaître à la postérité mon attachement pour l'État* »; témoin la création de la manufacture de Sèvres, qui affranchit le pays d'un tribut payé à l'étranger, et qui ressuscita et accrut la vieille supériorité de la France dans le domaine des arts décoratifs; témoin encore son idée de l'alliance avec l'Autriche, si amoindrie déjà, contre la Prusse naissante et déjà menaçante, « évolution d'une politique sage et profitable à la France », disent judicieusement MM. de Goncourt, et à l'égard de laquelle l'histoire impartiale ne doit pas imputer à Mme de Pompadour les malheurs subséquents, provenant « de l'impéritie des hommes aussi bien que de la fatalité des événements ». L'histoire se recommence toujours sous ce rapport!

Son activité prodigieuse s'étendait à tout. La protection qu'elle accordait

1. *Madame de Pompadour. Nouvelle édition, revue et augmentée de lettres et documents inédits. Illustrée de cinquante-cinq reproductions sur cuivre par Dujardin, et de deux planches en couleur, par Quinsac, d'après les originaux de l'époque.* Paris, librairie Firmin-Didot et Cie, 1888, gr. in-8° de 402 pages. — Tiré aussi sur papier vélin et sur japon.

aux philosophes, aux lettrés, aux savants, à Voltaire, à Rousseau, à Buffon, à Montesquieu, à Crébillon, à Marmontel, à Diderot, à d'Alembert, à Duclos, à Bernis et à tant d'autres, lui était inspirée non pas, comme on l'a dit et redit, par le désir de recevoir d'eux des flatteries caressantes pour sa vanité, mais bien par un attachement sincère pour les lettres. Voltaire (qui fut loin d'être toujours tendre pour elle) ne put s'empêcher de le reconnaître après la mort de la marquise. « Dans le fond de son cœur, écrivait-il à d'Alembert, *elle était des nôtres;* elle protégeait les lettres autant qu'elle le pouvait : voilà un beau rêve de fini! » Son esprit, riche de tous les dons naturels, admirablement préparé par une haute culture et avide de toutes les connaissances, la portait nécessairement vers l'amour des livres, et non pas pour en faire parade, mais pour en tirer un noble profit, par goût et par besoin. Sa bibliothèque n'a pas été formée à la toise, sans discernement, comme celle de la Du Barry, mais choisie avec tact et avec des préoccupations d'un ordre élevé. On l'a encore calomniée sur ce terrain ; on a fait accroire, sans s'être donné la peine d'y regarder de près, que les livres sérieux, les auteurs classiques grecs et latins, les livres de sciences et de philosophie trouvaient difficilement accès dans sa collection, et qu'en revanche les productions légères y foisonnaient. Rien de moins exact. La composition de sa bibliothèque n'a jamais été étudiée à fond, et cependant le catalogue qui en fut imprimé après sa mort par les soins du libraire Hérissant (1765), sur des cartes fournies par l'abbé de la Garde, le bibliothécaire de la marquise, est fort intéressant au double point de vue de la littérature française et de la bibliophilie.

Cette collection comprenait plus de 8,000 volumes et renfermait, outre un bon nombre d'ouvrages français du XVIe siècle, presque tout ce que la littérature et l'érudition nationale ont produit aux deux siècles suivants jusqu'à la mort de Mme de Pompadour. Les plus belles publications de son temps, livres d'art et livres à figures, elle les possédait généralement en conditions exceptionnelles. Elle ne voulait pas se donner l'apparence de l'instruction classique que les femmes de son siècle ne recevaient plus, et on ne trouvera pas dans sa bibliothèque de livres en grec ou en latin ; mais elle avait les ouvrages des grands classiques de l'antiquité, soit en traductions françaises, soit en versions italiennes, et presque tous bien habillés, preuve qu'ils ne lui étaient pas indifférents. C'est par centaines qu'on compte dans cette bibliothèque les reliures en maroquin plein ; certes, toutes ne sont pas excellentes, mais il y en a un nombre respectable qui, par leur élégance et leur simplicité, soutiennent avec honneur la vieille réputation de cet art éminemment français, et quelques-unes sont de pures merveilles décoratives de Padeloup ou de Derôme. Et pourtant le grand Brunet n'a daigné ni consulter ni citer le catalogue de cette bibliothèque, ni même rappeler à l'occasion la provenance illustre de certains exemplaires hors ligne qui y ont figuré et qu'il a mentionnés dans son *Manuel.* Néanmoins il faudra bien accorder à Mme de Pompadour une place des plus honorables parmi les grands bibliophiles du siècle dernier, et d'ailleurs les amateurs de nos jours la vengent de ce dédain immérité, en recherchant avec passion les plus brillantes épaves de sa riche collection.

MM. de Goncourt n'ont consacré à cette bibliothèque qu'un coup d'œil d'ensemble, suffisant pour en bien marquer le caractère général, mais sans des-

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cendre à des détails qui ne peuvent intéresser que les bibliophiles. Ce côté particulier n'a encore été examiné que par M. E. Quentin-Bauchart, dans son remarquable ouvrage sur *les Femmes bibliophiles* (Paris, Morgand, 1886, 2 vol. gr. in-8°, avec fac-similés), mais dans une mesure restreinte; il se borne, en effet, à décrire ou à énumérer 135 ouvrages, tous fort beaux comme livres ou comme reliures, et principalement du nombre de ceux dont on a pu suivre la trace jusqu'à ce jour. Il sera à jamais impossible de retrouver au grand complet tous les livres ayant appartenu à Mme de Pompadour, quand bien même aucun d'eux n'aurait été anéanti, par cette raison simple que beaucoup d'entre eux qui n'étaient que brochés ont pu changer de robe, et que, d'ailleurs, les reliures seules (et probablement pas toutes) portaient leur marque d'origine, le blason de la marquise : *d'azur à trois tours d'argent maçonnées de sable*, armoiries d'une vieille famille limousine éteinte, dont elle avait reçu le titre et le domaine seigneurial. Il nous a paru utile de compléter l'excellent travail de M. Quentin-Bauchart en pénétrant un peu plus avant dans l'étude de la composition de cette bibliothèque ; nous pourrons ainsi satisfaire plus amplement la curiosité des amateurs et apporter une contribution à l'histoire des variations du goût en France dans le domaine de la bibliophilie. La vente de cette bibliothèque, qui vaudrait aujourd'hui un million peut-être, n'a produit en 1765 que près de 42,000 livres, ce qui était déjà un succès, Mme de Pompadour ne l'ayant estimée, peu de temps avant sa mort, que 12,500 livres.

Il est étonnant qu'avec son tempérament d'artiste la marquise n'ait point recherché des manuscrits avec de belles miniatures. Ce n'est qu'à l'état d'exception, et en raison du sujet sans doute, qu'on trouve dans sa bibliothèque un volume en ce genre (n° 459) : *le Roy Modus et la royne Ratio*, traité de chasse du XIVe siècle, en 2 vol. in-fol., reliés en vélin, vendu seulement 36 l., et un autre volume, obligatoire dans une collection poétique, le *Roman de la Rose*, gr. in-4° de 164 f., avec figures en miniature et cadres historiques et allégoriques, relié en mar. citron (vendu 84 l.).

La section de la Théologie comprend 85 ouvrages, parmi lesquels on remarque : *la Bible*, dite de Mortier, 1700, 2 vol. in-fol., fig., mar. r. (60 l. 12 s.) ; — *le Discours historique* sur la Bible, par J. Saurin, 1728-39, 6 vol. in-fol., fig., papier impérial, mar. r. (310 l. ; vendu 555 fr. en 1885) ; — *la Physique sacrée*, de Scheuchzer, 1732, 8 vol. in-fol., fig., mar. r. (220 l.) ; — *la Semaine sainte à l'usage de la maison du Roi*, par l'abbé de Bellegarde, 1748, in-8°, en grand papier, relié en mar. r. à compart., livre superbe sans doute, vendu 8 l. seulement, et dont le sort est inconnu ; — *les Confessions* de saint Augustin, 1758, 3 vol. in-12, mar. r., avec trois frontispices dessinés par Boucher (60 l.), qui ont disparu depuis, et malgré cela cet exemplaire a atteint 550 fr. à la vente Lebeuf de Montgermont ; — *les Réflexions sur la miséricorde de Dieu*, par Mlle de la Vallière, 1726, in-12, mar. r. (6 l. 6 s.). — Notons que dans cette section Bossuet n'est représenté par aucun volume.

La Jurisprudence (35 nos) n'offre presque que des ouvrages du temps. Le *Recueil général des pièces concernant le procès du père Girard et de la demoiselle Cadière*, 1731, 3 vol. in-fol., fig., veau, a atteint le haut prix de 120 l.

Dans les Sciences et Arts, la Philosophie, la Politique et l'Économie politique forment un ensemble de 160 articles, dont Platon, Xénophon, Plutarque,

Cicéron, Sénèque, etc., parmi les anciens, et tous les philosophes français depuis Montaigne (il y manque l'*Emile* et *le Contrat social* de Rousseau, dont on y trouve cependant le *Discours sur l'inégalité parmi les hommes* en gr. pap.), ainsi que des écrits de plusieurs moralistes et politiques italiens ou anglais depuis le XVIe siècle, tel que : le *Cortegiano* de B. Castiglione (1528), *le Prince* de Machiavel (1694), etc. — Les Sciences physiques et naturelles (59 n^os^) comprennent plusieurs ouvrages intéressants à divers titres : *Histoire naturelle*, par Buffon et d'Aubenton, 1749 et suiv., 9 vol. in-4°, fig., veau (128 l. 19 s.) ; — *Histoire naturelle de la Caroline*, etc., par Catesby, 1731-54, 2 vol. in-fol., gr. pap., avec fig. enluminées, mar. r. (391 l. 12 s.) ; — *Glanures d'histoire naturelle*, par Edwards, 1758, in-4°, avec 50 pl. enlum. « et terminées parfaitement en miniature », relié en mar. citron (65 l. 10 s.). — La Médecine (22 n^os^), les Mathématiques (30 n^os^) et l'Art militaire (32 n^os^) ne présentent rien de particulier, sinon de nombreuses reliures en maroquin. — Enfin pour clore cette section, il faut mentionner *l'Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, 1751 et suiv., 7 vol. in-fol., en grand papier, avec les trois tomes de figures, reliés en mar. r., et « avec la souscription pour les volumes suivants », vendus 560 l. 3 s., et qu'on n'a pas signalés de nos jours.

Les BEAUX-ARTS, en y comprenant « les livres d'estampes » placés à la fin du catalogue, offrent une série de 62 n^os^, dont la majeure partie s'impose à l'attention des bibliophiles, entre autres : *les Plus excellens Bastimens de France*, par Androuet du Cerceau, 1576, in-fol., grand pap., fig., mar. r., volume précieux, qui ne fut payé que 15 l. 19 s. (aujourd'hui chez M. le baron Edm. de Rothschild) ; — *l'Architecture françoise*, par Blondel, 1752, 4 vol. in-fol., grand pap., broché (178 l. 19 s.) ; — *Recueil des plans, coupes et élévations du nouvel hôtel de ville de Rouen*, par Le Carpentier, 1758, in-fol., pap. impér., mar. r., « avec un dessin lavé d'une très belle statue pédestre du roi, projetée pour ladite ville » (50 l.) ; — *Discours sur la peinture et l'architecture*, dédié à Mme de Pompadour, par Du Perron, 1758, in-8°, exemplaire en grand papier, relié en mar. r., avec une large dentelle d'un grand effet décoratif, et orné de beaux dessins à l'encre de Chine, par G. de Saint-Aubin, représentant le portrait du marquis de Marigny et la Vue du Salon de 1757, avec tout un monde de visiteurs devant le beau portrait de la marquise, par Boucher ; ce livre si intéressant ne fut adjugé que 12 l. 9 s., et c'est M. le baron J. Pichon qui a le bonheur de le posséder aujourd'hui ; — *le Cabinet du Roi*, 1743, 24 vol. in-fol., fig., mar. r., superbe exemplaire, vendu 912 l. et ensuite 1,330 fr. en 1804, 1,652 fr. en 1821, et 2,790 fr. en 1883 à la vente du château de Rosny ; — trois ouvrages de Piranesi sur les monuments de Rome, 1750 et suiv., in-fol., fig., grand pap., mar. r. (400 l.) ; — le *Musæum Florentinum*, de Gori, 1731-42, 6 vol. in-fol., gr. pap., et le *Museo Fiorentino*, 1752-56, 6 vol in-fol., fig., grand pap., veau (300 l. 19 s.) ; — *la Galerie du Luxembourg*, peinte par Rubens, dessinée par Nattier, 1710, in-fol., exempl. avec fig. en premières épreuves, rel. en mar. r., ne fut vendue que 80 l., et on ignore ce qu'elle est devenue ; — *la Grande Galerie de Versailles*, 1752, in-fol., exempl. sur pap. gr. aigle, en mar. bleu, avec une large dent. (300 l., et 1,500 fr. en 1874) ; — *le Recueil d'estampes*, dit le Cabinet Crozat, 1729, in-fol. (130 l.) ; — *Fêtes données par la ville de Paris à l'occasion du mariage de M. le Dauphin* [avec

Marie-Thérèse, infante d'Espagne], en 1745, gr. in-fol., exempl. exceptionnel avec figures enluminées, et relié en mar. r., dont la trace est perdue ; Mme de Pompadour dut feuilleter plus d'une fois ce volume qui lui rappelait un souvenir tendre, celui de son triomphe définitif sur le cœur de Louis XV; en effet, l'une des planches représente le bal masqué donné dans la cour de l'hôtel de ville, où le roi, subjugué par les charmes de Mme d'Etiolles, ramassa le mouchoir qu'elle avait laissé tomber, et le lui lança, au bruit de ce mot de la salle : « le mouchoir est jeté! » ; — *Fête donnée par la ville de Paris à l'occasion du mariage de M. le Dauphin* [avec Marie-Josèphe de Saxe] *en 1747*, gr. in-fol., exempl. de premier tirage, avec la faute au titre (1742 pour 1747), aussi avec les figures enluminées (120 l.) ; — *Œuvre* de Salvator Rosa, in-fol., pap. imp., mar. r. ; — toutes les *Œuvres* de J. Callot, de La Belle et d'Israël Silvestre, 1629 et suiv., 3 vol. in-fol., grand pap., mar. r. ; — *Œuvres* de J. Jordaens et d'A. Van Dyck, tr. gr. in-fol. ; — *Œuvres* de Hyac. Rigaud, tr. gr. in-fol., mar. r. ; — suite des *Portraits* d'Odieuvre, en 8 vol. in-fol., volumes d'un haut prix, qui tous ont été retirés à la vente, peut-être faute d'acquéreurs! Enfin un *Recueil de caricatures,* dessin. par J. Saly et grav. par A. La Live, in-fol., mar. r., dans lequel il y avait aussi, dit modestement le catalogue, « quelques dessins de MM. Boucher et Natoire », n'a trouvé amateur qu'à 12 livres.

La section des Belles-Lettres est particulièrement riche (1,917 nos représentant au moins 2,500 articles). On y trouve tout d'abord des Dictionnaires et des Grammaires des langues française, italienne et espagnole ; puis des traductions des ouvrages de rhétorique, d'Aristote, de Cicéron, de Quintilien, de Démosthène, de Pline le Jeune ; enfin quelques panégyriques et oraisons funèbres, et parmi ces dernières *l'Oraison funèbre de Charles de la Valette, duc de Candale*, manuscrit pet. in-4°, mar. r. doublé de mar. r., reliure qui paraît être de Boyet, ne fut adjugée que 30 sols, et encore avec deux autres volumes !

Viennent ensuite les Poètes grecs et latins, en beaux exemplaires, bien reliés (80 nos), où l'on voit figurer même trois traductions du xvie siècle : *le Grant Thérence*, 1534, in-fol., goth., avec fig. sur bois; *les Six Comédies* du même, 1586, in-12, et *les Œuvres* de Virgile, trad. par O. de Saint-Gelais ; puis les plus belles éditions du siècle : *Horace* en latin (exception unique), imprimé par Pine, 1733, 2 vol. in-8°, exempl. de premier tirage, en grand pap., en mar. bleu (60 l.) ; — *les Métamorphoses* d'Ovide, trad. par l'abbé Banier, 1732, 2 vol. in-fol., avec fig. de Picart, en grand pap., en mar. r. (151 l.), etc.

Mme de Pompadour, en bonne Française, s'est surtout attachée à recueillir des productions de la littérature nationale. En poésie elle a remonté jusqu'au *Roman de la rose*, dont elle possédait un manuscrit et deux éditions gothiques, et si antérieurement à Malherbe elle était loin d'avoir tous les ouvrages poétiques, elle a du moins réuni les principaux, dont même un *Villon* de 1497, et un grand nombre d'impressions du xvie siècle, parmi lesquelles il y a lieu de citer: *l'Esperon de discipline*, par A. du Saix, 1532, in-4°, avec de beaux entourages de Geoffroy Tory, ex. relié en veau, vendu seulement 5 l. et qui a atteint 490 fr. chez Cailhava, 1862 ; — *Délie*, par M. Scève, 1544, in-8°, charmant et rarissime petit volume, avec de jolies fig. sur bois, exempl. en mar. vert, qui n'a trouvé preneur qu'à 2 l. 4 s., et a fini par monter au prix de 2,359 fr. à la vente

Ambroise Firmin-Didot (1878); — *Œuvres* de Cl. Marot, 1548, in-16, mar. r. (1 l. 15 s.); — *les Marguerites de la Marguerite,* 1547, 2 vol. in-8°, mar. vert (10 l.). — Où est son exemplaire des *Fables* de La Fontaine, avec les figures d'Oudry, en premières épreuves, 4 vol. in-fol., reliés en mar. r., vendu 339 l. 19 sols ? Où est celui des *Œuvres* de Boileau, avec les figures de Cochin, 1747, 5 vol. in-8°, pap. fin de Holl., relié en mar. r. et vendu 53 l. 19 s. ? — *Zélis au bain* (1763), avec les admirables illustrations d'Eisen, exempl. en grand pap., broché, fut payé 4 l. 6 s. — Je ferai remarquer qu'elle n'avait aucune édition de la *Pucelle d'Orléans,* car son ami inconstant Voltaire l'y avait outragée d'une façon grossière.

Musicienne exquise, cantatrice adorable, danseuse ravissante, artiste dramatique de première force, Mme de Pompadour aimait passionnément le théâtre; aussi en cette matière sa bibliothèque est-elle la plus complète qui ait existé avant celle du duc de La Vallière pour les livres français. Elle a acheté en bloc celle de Beauchamps, auteur de *Recherches sur les théâtres,* et n'a cessé de l'enrichir, de façon qu'elle comprenait un millier de pièces. On y trouve même quatre *Mystères,* en éditions gothiques du XVIe siècle, quoique en exemplaires imparfaits, avec des feuillets manuscrits, et plusieurs éditions de *Maître Pathelin.* — Un lot de toutes les pièces de *Corneille,* en éditions originales, avec quelques réimpressions en plus, s'est donné à sa vente pour 15 l.! Un ex. de *Rodogune,* imprimée *au Nord* (1760), c'est-à-dire au palais de Versailles, sous les yeux et dans l'appartement même de la marquise, situé au nord, et ornée d'un frontispice gravé par elle à l'eau-forte sur un dessin de Boucher, exemplaire revêtu d'une admirable reliure en mar. r. à compart. incrustés de mar. de couleurs variées, chef-d'œuvre de Derôme, subit l'humiliation de n'avoir été adjugé à sa vente qu'à 30 l. 5 s.! Il passa depuis dans la bibliothèque des ducs de Hamilton et n'en est sorti qu'il y a peu de temps; il fut acquis par M. le comte de Sauvage au prix de 18,000 francs[1]. — Presque toutes les pièces de *Molière,* en éditions originales, avec quelques réimpressions, en tout 26 pièces, n'ont atteint que 6 l. 19 s.! Cependant l'édition de 1734, avec fig. d'après Boucher, 6 vol. in-4°, ex. en grand pap., relié en veau, fut adjugée 79 l. (aujourd'hui chez M. le baron R. Portalis). — Dans les mêmes conditions, *Racine* (16 pièces) n'obtint que 6 l. 2 s.; l'édition elzévirienne du même auteur, 1678, 2 vol. in-16, mar. r., tomba à 9 l.; mais celle de 1763, 3 vol. in-4°, brochés, avec fig. d'après de Sève, un des deux ex. sur pap. de Hollande (l'autre était chez le duc de Choiseul), fut poussée jusqu'à 75 l. — Il y aurait encore bien des beaux livres à citer dans cette classe, et il est bon de rappeler à cette occasion que c'est le *Tartuffe* que Mme de Pompadour fit représenter pour l'inauguration du *Théâtre des petits appartements* (17 janv. 1747), et elle y joua le rôle de Dorine.

La langue et la littérature italienne paraissent lui avoir été familières; aussi en possédait-elle les ouvrages de tous les grands écrivains : un *Dante* de 1491, (33 l.), un *Pétrarque* de 1538, et un de 1541, sur pap. bleu, un *Arioste* de 1584, avec les fig. de G. Porro (24 l.), un *Tasse* de 1745, in-fol., en gr. pap., avec les fig. de Piazzetta coloriées en miniatures, relié en mar. à compart., proba-

1. Cette somptueuse reliure a été reproduite en couleurs dans le *Bulletin* 14 (n° 8106) de la librairie Morgand, et en héliogravure dans l'ouvrage de M. Quentin-Bauchart.

blement en mosaïque, exemplaire qui a atteint le prix de 484 l., et qu'on n'a pas revu depuis; et beaucoup d'autres volumes de poésies en italien ou en traductions.

Sa bibliothèque était encore, dit M. de Goncourt, « le palais du Roman ». Il y en avait plus de 700, en tout genre, depuis ceux de la Grèce et de Rome, tels que *Daphnis et Chloé*, avec les fig. du Régent, l'ex. du mauvais tirage de 1757, mais revêtu d'une charmante reliure en mar. r. avec large dentelle (adjugé à 24 l., découvert dans un village de Hongrie il y a une vingtaine d'années, vendu ensuite 200 francs au libraire A. Fontaine, et revendu 3,500 francs à M. Quentin-Bauchart; il est dans la bibl. du baron de Lacarelle); en passant par les romans de chevalerie, dont bon nombre en éditions des XVe et XVIe s., et en finissant par les contes merveilleux. On ignore le sort de son *Rabelais* de 1741, avec les figures de B. Picart, 3 vol. in-4°, ex. en gr. pap., en mar. r. (vendu 85 l. 3 s.); de son *Télémaque*, de 1734, avec les fig. du même, ex. en gr. pap., mar. r. (48 l.); de son *Decamerone* de Boccace, 1527, in-4°, gr. pap., mar. r. (30 l.), et de son *Décaméron* en français, 1757-61, avec les figures de Gravelot, Eisen, Cochin et Boucher, en premières épreuves, ex. en gr. pap., en mar. vert (160 l.).— *Le Diable boiteux*, de Le Sage, 1756, 3 vol. in-12, fig., ex. en pap. de Holl., en mar. bleu, vendu seulement 24 l., a été payé en dernier lieu 4,900 francs par le baron James de Rothschild. — Une bande imprimée, collée au bas de la table des divisions du catalogue, avertit que certains articles, au nombre de dix, « ne seront pas exposés en vente » : ce sont les quelques productions galantes et légères de Crébillon le fils, du marquis d'Argens, de Chevrier, etc., et *les Bijoux indiscrets* de Diderot. Voilà, à peu de chose près, les livres obscènes tant décriés de cette collection! Sa morale était facile, mais son esprit n'était nullement licencieux.

La Philologie, la Polygraphie et les Épistolaires sont constitués d'une manière remarquable (188 n^os^).

L'Histoire est représentée par 1,149 n^os^, dont beaucoup de livres précieux et qu'on n'a pas encore retrouvés. Nous y relevons : *les Saintes Pérégrinations de Iherusalem*, de Breidenbach (Lyon, 1488), in-fol., goth., avec fig. sur bois, ex. en mar. citron, livre des plus rares et des plus recherchés (9 l. 9 s.); — *la Chronique des Chroniques*, 1532, in-4°, goth., avec fig. enlum., relié en mar. r. (4 l.); — *le Miroir historial* de Vincent de Beauvais, 1551, 5 vol. in-fol., goth., mar. r. (13 l. 3 s.); — *le Discours sur l'histoire universelle*, de Bossuet, 1732, in-4°, ex. en gr. pap. (8 l.); — *la Gazette de France*, depuis déc. 1631, 122 vol. (300 l.); — *les Gazettes de Hollande*, 1691-1762, 72 vol. (100 l.); — *l'Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament*, de dom Calmet (1737, 4 vol. in-4°, fig.) et *l'Histoire ecclésiastique*, de l'abbé Fleury (1722-43, 36 vol. in-4°), vendus ensemble 109 l. 6 s.; — *les Cérémonies et Coutumes religieuses des peuples du monde*, avec fig. de B. Picart, 1769, 9 vol. in-fol., en gr. pap. (679 l. 19 s., avec *les Superstitions*, 1733, 2 vol. in-fol., gr. pap.); — *la Toison d'or*, par Guillaume, évêque de Tournay, 1530, 2 vol. in-fol., mar. r. (12 l.); —*Thucydide*, trad. en fr., édition elzévirienne, 1662, 3 vol. in-12 (8 l. 19 s.), et de nombreux et excellents livres sur l'histoire ancienne. Les historiens nationaux y abondent : *Villehardouin*, 1585, in-4°, mar. r. (2 l.); — *Froissart*, 1574, 4 vol. in-fol., mar. r. (49 l. 19 s.); — *Monstrelet*, 1572, 3 vol. in-fol., mar. r. (48 l.); — *de Thou*,

PORTRAIT

DE

MADAME DE POMPADOUR

D'APRÈS LE PASTEL DE LA TOUR

(Musée du Louvre.)

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

1734, 16 vol. in-4°, gr. pap., mar. r. (184 l.) ; — *les Illustrations des Gaules*, par J. Le Maire de Belges, 1512, in-fol., goth., fig., mar. r. (15 l.) ; — *Commines*, édit. elzévirienne, 1648, in-12, mar. citron (9 l.). On y remarque ensuite : le recueil d'estampes de *Tortorel et Périssin* (19 l. 4 s.) ; — *l'Entrée de Charles IX à Paris*, 1572, in-4°, fig. sur bois (3 l.) ; — une très précieuse réunion de pièces relatives aux règnes de Henri III et de Henri IV, 1589-95, 18 vol. in-8°, mar. r. (120 l.) ; — *les Mémoires* du duc de Sully, 1745, 3 vol. gr. in-4°, avec fig. de Gravelot et portraits d'Odieuvre, ex. en gr. pap., en mar. r. (78 l. 19 s., et payé, en 1882, le prix de 3,050 francs) ; — *la Satyre Ménippée*, édit elzévirienne, 1664, in-12, mar. citron (11 l.) ; — *l'Histoire du règne de Louis XIV*, par Bruzen de la Martinière, 1740, 5 vol. in-4°, fig., en gr. pap., mar. vert (114 l. 19 s.) ; — *les Glorieuses conquêtes de Louis le Grand*, par S. de Pontault de Beaulieu, 1680, in-fol., en gr. pap., avec un grand nombre de portraits de Nanteuil ajoutés, relié en mar. r. (230 l.) ; — *l'Histoire militaire du règne de Louis XIV*, par le marquis de Quincy, 1726, 7 vol. in-4°, fig., en gr. pap., mar. r. (102 l.) ; — *le Siècle de Louis XIV*, par Voltaire, 1751, 2 vol. in-12, mar. r., AVEC DES CORRECTIONS AUTOGRAPHES DE L'AUTEUR (7 l. 10 s.!) ; — *la Muse historique*, par J. Loret, 1658 et suiv., 8 vol. in-8°, avec portraits, mar. r. (40 l., et payé par M. Eugène Dutuit 4,100 francs à la vente du baron J. Pichon) ; — les *Mémoires* du marquis de Dangeau, *manuscrits*, 58 vol. in-4°, reliés en veau (800 l.) ; — enfin une série de livres rares ou importants, souvent en condition exceptionnelle, sur l'histoire civile et ecclésiastique des provinces et des villes de France.

L'histoire des pays étrangers n'est pas moins bien partagée. Nous signalerons : *les Batailles du prince Eugène de Savoye*, gravées par Huchtenburg, 1720-29, 3 vol. in-fol., ex. en gr. pap., avec fig. enluminées (140 l.) ; — *la Cronica del rey don Rodrigo*, Valladolid, 1526, in-fol., goth. (3 l.) ; — *Théâtre de la Grande-Bretagne*, 1715, 4 vol. in-fol., gr. pap., mar. r. (120 l.) ; — *Chroniques et Annales d'Angleterre*, par A. Bouchard, 1531, in-fol., goth. (2 l. 12 s.) ; — *Mémoires sur la maison de Brandebourg*, par Frédéric le Grand, 1751, in-4°, gr. pap., mar. vert (8 l.).

Dans les branches auxiliaires de l'histoire, on remarque une série de bons et beaux livres héraldiques, puis *l'Antiquité expliquée*, par de Montfaucon, 1719-24, 15 vol. in-fol., gr. pap., mar. r. (312 l.) ; — *les Ruines des plus beaux monuments de la Grèce*, par Le Roy, 1758, in-fol., pap. impér., fig., mar. bleu (87 l.) ; — les *Antichità romane*, de Piranesi, 1756, 5 vol. in-fol., gr. pap., fig., mar. r. (400 l.) ; — le *Museum Capitolinum*, de Bottari, 1750, 3 vol. in-fol., fig., mar. r. (91 l 10 s.) ; — *le Cabinet de la Bibliothèque de Sainte-Geneviève*, par le P. du Molinet, 1692, in-fol., fig., gr. pap., mar. r. (35 l. 19 s.) ; — les *Vies des hommes illustres*, de Plutarque, 1567-74, 21 vol. in-8°, mar. r. (retiré) ; — les *Portraits et Vies des hommes illustres*, de Thevet, 1584, 3 vol. in-fol., gr. pap., mar. r. (36 l.) ; — *les Hommes illustres*, par Ch. Perrault, 1697-1700, 2 vol. in-fol., fig., gr. pap., mar. r. (34 l.) ; — les *Œuvres* de Brantôme, 1740, 15 vol. in-12, mar. citron (vendus 50 l., et payés en dernier lieu 2,420 francs, par M. le comte de Mosbourg).

Mme de Pompadour avait encore : l'*Histoire et Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1736-48, 21 vol. in-4° (155 l.) ; — l'*Histoire et Mé-*

moires de l'Académie des sciences, etc., 91 vol. in-4° (900 l., la plus forte enchère de sa vente);— la *Bibliothèque* de la Croix du Maine, 1584, et celle de du Verdier, 1581 (60 l. 19 s.); — *le Journal des Savants,* 278 vol. in-12 (190 l.); — la collection complète du *Mercure de France,* 1672-1764, avec les 28 vol. précédant ce recueil et relatifs au *Mercure françois,* et tous *les Extraordinaires,* exemplaire « des plus complets qu'il y ait en Europe », disait l'expert (600 l.); — le *Journal* de Trévoux, 1701-1762, 301 vol. in-12 (150 l.); — le *Journal* de Verdun, 1704-1762, 99 vol. in-8° (72 l.); — *les Lettres* et *l'Année littéraire,* de Fréron, 1749-57, 84 vol. in-12 (50 l.); — *le Journal encyclopédique,* 1756-64, 109 vol. in-12 (160 l.), etc., etc.

Enfin, la Musique (ballets et opéras, cantates, airs et chansons, motets et sonates) imprimée, gravée ou manuscrite, comprend 235 numéros. On y remarque 4 vol. in-fol. manuscrits de musique d'anciens ballets. Un grand nombre de ces volumes étaient brochés, quelques-uns reliés en maroquin.

Mais le catalogue imprimé pour la vente n'embrasse pas la totalité des livres ayant fait partie de la bibliothèque de Mme de Pompadour. M. le baron J. Pichon en possède un catalogue manuscrit où sont enregistrés certains ouvrages qui ne figurent point dans l'autre, et qui ont probablement été mis de côté par le marquis de Marigny, le frère et l'héritier de la marquise, M. Quentin-Bauchart en a retrouvé quelques-uns, tous à ses armes, chez des bibliophiles contemporains ou dans des bibliothèques publiques, et ils ne sont pas de mince valeur, comme on va le voir.

Manuel chrétien pour une personne qui vit dans le monde, 1743, in-12, mar. rouge, dentelle aux oiseaux sur les plats : « Jolie reliure, dit M. Quentin Bauchart, qui offre cette particularité assez étrange sur un livre de piété que les armes, partagées en deux écussons, présentent sur celui de droite les attributs de l'amour (arc, carquois, flèche, torche, etc.) », emblèmes qui, cependant, dans ce siècle d'allégories, peuvent symboliser aussi bien l'amour sacré que l'amour profane (bibl. de M. Destailleur); — *le Mirouer exemplaire,* par Gilles de Rome, 1517, in-4° goth., mar. citron (bibl. de M. le baron Roger Portalis); — *les Devoirs des grands,* par le prince de Conty, 1666, in-12, mar. vert (bibl. du comte de Chabrol, ex. vendu 180 fr. en 1885); — *les Loix des bâtiments suivant la coutume de Paris,* par Desgodets, 1748, in-8°, mar. rouge, exemplaire avec la signature de la marquise (bibl. de M. Destailleur); — *Œuvres de Boileau,* avec les figures de B. Picart, 1718, 2 vol. in-fol., mar. rouge (vendu 115 fr. à la vente Giraud en 1855); — *Contes et nouvelles en vers,* par La Fontaine, 1762, 2 vol. in-8°, la célèbre édition dite des Fermiers généraux et un des plus beaux livres illustrés du siècle dernier, exemplaire avec des épreuves superbes, mais sans les planches découvertes, revêtu d'une charmante reliure de Derôme, en mar. rouge, avec larges dentelles à petits fers, un des joyaux de la collection de Ch. Nodier, mais vendu seulement 244 fr., chez lui; cet exemplaire a été payé en dernier lieu 6,000 fr. par le baron de La Roche-Lacarelle, et à la vente prochaine de cette merveilleuse bibliothèque, il va exciter l'ardeur de bien des bibliophiles; — *Fables choisies,* par La Fontaine, 1743, 2 tomes en 1 vol. in-12, mar. bleu (a appartenu à M Quentin-Bauchart); — *le Paradis perdu,* de Milton, trad. par L. Racine, 1755, 3 vol. in-12, mar. citron (bibl. de M. Daguin); — *Spectacles, théâtre, et ballets des*

© 2007 Livre - "Editions - les passionnés du livre" - http://www.editions-livre.fr

petits Appartements de Versailles (1758-1750, 6 vol. in-4°, dont 3 en mar. rouge et 3 en mar. vert, superbe exemplaire imprimé sur vélin (bibl. de Mgr le duc d'Aumale); — les *Œuvres de Rabelais*, édition elzévirienne, 1663, 2 vol. in-12, veau fauve (bibl. Salard, ex. vendu 50 fr. en 1885); — *les Bigarrures du seigneur des Accords*, 1583, in-12, mar. citron, édition originale du premier livre (900 fr. au catal. A. Fontaine, de 1872); — *Essai géographique sur les isles britanniques*, par Bellin, 1757, in-4°, avec vignettes et culs-de-lampe de Choffard, etc., relié en mar. rouge avec une large dentelle (acquis au prix de 1,100 fr. par M. le comte de Sauvage à la vente de lord Gosford, en 1882); — *Histoire des Juifs*, de Flavius Josèphe, 1680, 5 vol. in-12, mar. rouge (251 fr. à la vente L. Double, en 1863); — *Recueil contenant les choses mémorables advenues sous la Ligue*, 1587-1589, 6 vol. in-12, mar. rouge, première édition, très rare, connue sous le nom des *Petits Mémoires de la Ligue* (bibl. de M. Ed. Bocher); — *Mémoires de Gaudence de Luques, prisonnier de l'Inquisition*, 1753, 2 vol. in-12, mar. rouge, dentelle, jolie reliure de Derôme (bibl. de M. le comte de Lignerolles); — *Recueil de pièces choisies sur les conquêtes et la convalescence du Roy*, 1745, in-8°, mar. bleu, exempl. en grand papier (bibl. de M. G. de Villeneuve); — *État des troupes et des états-majors des places*, 1762, in-8°, mar. vert, exemplaire dont le titre gravé a été remplacé par un charmant dessin lavé à l'aquarelle par Eisen, représentant l'écusson de la marquise soutenu par les Grâces et les Amours (bibl. de M. le baron James de Rothschild). D'autres volumes encore seront sans doute signalés.

La composition de cette bibliothèque était, on le voit, guidée par des préoccupations sérieuses, et, pour couper court au renouvellement des calomnies préconçues ou inconscientes, il me suffira, je l'espère, de rapporter à cet égard l'appréciation éloquente et judicieuse de M. de Goncourt. « Quittant la plume, Mme de Pompadour cherchait le délassement dans la lecture. Elle appliquait son esprit ou laissait aller sa pensée à quelqu'un des livres de cette bibliothèque qui satisfaisait tous les goûts de son intelligence et répondait à tous les besoins de sa situation. La bibliothèque de Mme de Pompadour n'était pas seulement en effet le cabinet de lecture d'une femme, elle était encore l'arsenal et l'école de la favorite. Les plus sérieux volumes n'y figuraient point pour la représentation et la parade; ils complétaient l'éducation de Mme de Pompadour, ils lui fournissaient des armes de gouvernement, les termes des choses d'État, la connaissance des précédents historiques, l'art de toucher à la politique sans gaucherie, la facilité de parler sur les plus graves questions d'autorité et sur les plus grands conflits de prérogatives avec l'accent et presque la compétence d'un ministre. Les livres de droit public, de vieux droit français, l'histoire de tous les pays, l'histoire de France, lui apprenaient tout ce qu'il était nécessaire qu'elle sût pour être, sinon à la hauteur, au moins dans les convenances de son rôle Comme la femme politique, la femme philosophe trouvait dans cette bibliothèque des secours et des ressources; les moralistes anciens et les moralistes modernes étaient rangés sur les rayons, et Mme de Pompadour n'avait qu'à étendre le bras pour toucher à la sagesse du paganisme ou à la sagesse de Voltaire, et *s'affermir dans le stoïcisme de sa dernière heure*. A côté de ces livres d'étude et de ces livres de conseil, des manuels de son esprit et des bréviaires de son âme, venait la magnifique collection de

la comédienne et de la chanteuse, les archives de la virtuose, cette suite unique d'ouvrages sur le théâtre, de pièces depuis les mystères, d'opéras gravés et imprimés. Çà et là des livres à figures, des œuvres de graveur, Callot, La Belle, Sylvestre, tentaient parfois la main de la graveuse, lasse de tenir la pointe, et lui donnaient leurs muettes leçons. Mais surtout que de livres, dans tous ces livres dont les plus sévères agréaient à l'œil par leurs dos de maroquin et leurs plats armoriés, que de livres parlaient à l'imagination de la femme, l'animaient, la berçaient, l'entraînaient dans la distraction du rêve! La bibliothèque de Mme de Pompadour était le palais du roman : romans d'amour de tous les pays d'amour, espagnols, italiens, français, romans de chevalerie, romans héroïques, romans historiques, romans moraux et philosophiques, romans satiriques, romans comiques, romans merveilleux et romans féeriques, la favorite avait voulu que tous les enfants de la fiction humaine l'entourassent de leurs mensonges et de leurs enchantements, et lui donnassent pendant quelques heures l'oubli du présent et d'une vie si enviée! »

Qu'il me soit permis d'ajouter ici une remarque qui me paraît essentielle. C'est rappeler une vérité banale que de dire que les bibliophiles font donner une plus belle robe aux livres les intéressant davantage ou qui flattent mieux leur amour-propre de possesseurs. Or la majeure partie des volumes de romans de la bibliothèque de Mme de Pompadour sont soit brochés, soit simplement reliés en veau ou en vélin, même parmi ceux qui ont paru pendant le règne de la favorite, même parmi ceux dont les auteurs lui étaient personnellement connus ou qu'elle admettait dans son intimité : Mme de Tencin, Meusnier de Querlon, le duc d'Estouteville, l'abbé de Voisenon, Duclos, Marmontel, Crébillon fils, le marquis d'Argens, Huerne de la Mothe, etc. Les maroquins y sont rares et ne s'appliquent généralement qu'à des monuments littéraires ou à des éditions d'art, tels que le *Daphnis et Chloé* du régent, le *Rabelais*, l'*Heptaméron* de la reine de Navarre, le *Télémaque* avec figures, le *Diable boiteux* avec figures, le *Décaméron* et autres ouvrages de Boccace, en français et en italien, etc. Maintenant, parcourez la section de la philosophie, celle des beaux-arts, celle de la poésie, celle de l'histoire, vous serez surpris par l'abondance des reliures en maroquin, même sur des livres en éditions médiocres, mais qui se recommandaient par leur contenu. Mme de Pompadour paraît avoir eu un goût marqué pour les classiques de l'antiquité, et bon nombre de ces volumes où le texte n'est pas accompagné de gravures sont revêtus de simples, mais délicieuses reliures qu'on paye aujourd'hui des prix formidables, témoin par exemple son exemplaire des *Poésies* d'Horace, traduites par Batteux (1750), 2 vol. in-12, en maroquin rouge, qui a été adjugé à 605 fr. à la vente de 1878 de la bibliothèque de M. Ambroise Firmin-Didot. Si, par impossible, on réunissait aujourd'hui tous les beaux livres et toutes les belles reliures aux armes de la marquise et qu'on les livrât d'un seul coup au feu des enchères, tous les bibliophiles passionnés succomberaient dans des cauchemars épouvantables !

On sait quels immenses services Mme de Pompadour a rendus à l'art national, et puisqu'il n'est pas permis d'en parler sans enthousiasme, que puis-je faire de mieux — pour me consoler de cette appréciation singulière d'un académicien grave « que les tapissiers lui doivent plus que les artistes, car l'ornementation la toucha beaucoup plus que la plastique » — que d'emprunter un

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Héliog. Dujardin.

Imp. Chardon et Sommaire

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jugement tout différent au livre de M. de Goncourt, dont la plume fera toujours le désespoir de tant de pauvres mortels qui ont le malheur de se servir de cet outil perfide. « Mme de Pompadour, dit-il, a véritablement aimé l'art. Elle l'a protégé, elle l'a pratiqué. Une passion d'amateur, voilà ce qu'elle apporta dans le patronage des arts de son temps. Ce n'est point chez elle l'encouragement banal et de convenance commandé aux personnages qui règnent comme une grâce de leur rôle et comme un devoir aimable de leur pouvoir. Mme de Pompadour met à toutes les choses de l'art un goût et un zèle dont les caractères sont frappants et ne peuvent tromper. Elle donne à l'art les meilleurs loisirs de sa pensée, tout le temps qu'elle dérobe aux affaires, une part de sa vie, tout son cœur. L'art, l'art français de son temps, est sa distraction, son passe-temps, sa consolation même. *Il est sa dépense et sa ruine.* Par le ministère de son frère, la favorite répand sa faveur et les grâces du Roi sur le monde des artistes. Peintres, sculpteurs, graveurs, architectes, montrent ses bienfaits et s'honorent de son applaudissement. L'art du XVIIIe siècle est son client, de Boucher à Chardin, d'Oudry à Vien, de Cochin à Guay, de Soufflot à Gabriel, et de Gabriel à L'Assurance. Elle suit ce petit peuple de grands noms dans ses efforts, dans ses travaux. Elle apporte à les juger la vivacité de son sentiment ; elle leur distribue la critique ou la louange selon la conscience de son impression. Elle leur donne son imagination, ses idées ; *elle leur montre des chemins nouveaux.* Elle veut tirer l'art français de la servitude et de la monotonie des sujets de tradition ; elle veut délivrer notre école des Alexandres, des Césars, des Scipions, des héros grecs et romains. Elle rappelle enfin les artistes à une représentation de la vie contemporaine ; elle les pousse, malgré leurs résistances, leurs objections, leurs préjugés et leurs habitudes, à faire de leur temps leur proie et le royaume de leur génie. Et pour que cette gloire de Mme de Pompadour ait plus de gages de durée, des rappels plus journaliers, un caractère particulier de rayonnement, ce ne sera point seulement l'Art qui protégera et accompagnera sa mémoire. Pour vaincre le temps, elle n'aura point seulement pour elle la toile, le marbre, le cuivre gravé. Elle aura aussi l'industrie de l'art ; et son souvenir restera attaché à l'art de son temps dans tout ce que cet art a eu d'intime, de familier, de pratique et de particulièrement lié à la vie de l'homme. Il semble, en effet, que la grâce et le goût de toutes les choses de son temps lui appartiennent. Elle a marqué à son cachet, on pourrait presque dire à ses armes, ce monde de matière que semble animer d'un bout à l'autre l'idéal des habitudes d'un peuple et des besoins d'une société. Tout le siècle est comme une grande relique de la favorite. Sa personnalité est dans tous ces témoignages du passé que la curiosité garde dans le musée de mœurs. Elle préside à cette variété et à cet ensemble d'objets, si divers dans l'universalité de leur type, que le XVIIIe siècle créa à son image pour entourer son existence, la servir et la parer... Elle représente ce caractère inimitable et constant étendu à toutes les modes d'un temps et à toutes les applications d'un art : un style. Ce sera dans ce cortège et dans ce triomphe aimable, entourée de toutes les grâces de son temps, que Mme de Pompadour s'avancera vers la Postérité. »

Que pouvait-on faire de plus pour l'Art, et quels sont les Mécènes auxquels on ne puisse la comparer ?

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Elle-même, elle était une admirable création de l'art divin. Les plus grands artistes de son temps, Nattier, Vanloo, La Tour, et surtout son peintre favori, le gracieux Boucher, se sont plu à fixer ses traits charmants maintes et maintes fois, au crayon, au pastel, à l'huile ; Pigalle l'a immortalisée sous la forme de la *Déesse de l'amitié*, ravissante statue appartenant à sir Richard Wallace ; Lemoyne a sculpté son buste, Guay a fait plusieurs camées avec son effigie ; nombre de graveurs, de son vivant et depuis, ont donné son image. Les plus intéressants de ces portraits sont décrits et reproduits dans la belle édition du livre de M. de Goncourt, et parmi eux brillent celui d'après le tableau de Boucher, qui y a peint à merveille les charmes exquis de la favorite du roi, portrait qui excitait l'admiration des visiteurs au Salon de 1757 (il appartient à M. le baron Alphonse de Rothschild), et celui d'après le pastel de La Tour, de deux ans antérieur (conservé au musée du Louvre), qui a le mieux rendu l'intelligence, la virtuosité, le goût, l'esprit et la grâce du modèle. Ce dernier, qui n'a point encore été gravé d'une manière digne de l'original, y est reproduit pour la première fois directement par l'héliogravure. Nous sommes heureux de pouvoir, grâce à l'amabilité des éditeurs, le donner ici, pour que cette ravissante image repasse une fois de plus sous les yeux des bibliophiles. Et comme une reproduction monochrome ne saurait suppléer aux chatoiements harmonieux du pastel et que, dans ses dimensions réduites, elle estompe la précision des détails, un commentaire est nécessaire, et ce commentaire obligé sera la description même donnée par M. de Goncourt.

« Habillée d'un satin blanc où courent les branchages d'or, les bouquets de roses et les fleurettes, robe d'argent aux grandes manchettes de dentelles s'ouvrant au coude, au corsage fleuri d'une échelle de rubans dont le violet pâle est tendre comme le calice d'un pavot lilas, Mme de Pompadour est assise sur un fauteuil de tapisserie dans une attitude familière qui retrousse un peu sa jupe et laisse voir un bout de jupon de dentelle, et sous le jupon, deux pieds qui croisent l'une sur l'autre deux mules roses au haut talon. Sa main droite appuie à peine, d'un geste qui voltige, sur le papier d'un cahier de musique qu'elle tient de l'autre main, le bras plié et accoudé sur une console. Un œil de poudre est jeté dans ses cheveux. Son regard n'est point au cahier de musique; doucement distrait, il semble écouter quelque joli rêve, tandis qu'un demi-sourire, d'une sérénité délicieuse, errant sur ses lèvres, rayonne sur tout son visage. Derrière elle, c'est une tenture bleue, coupée de baguettes dorées qui encadrent sur un côté un panneau de peinture : une marche de paysans dans un chemin de montagnes. Auprès d'elle, sur un canapé, une guitare encore frémissante dort sur un cahier de musique. Sur la console où son coude repose, des volumes reliés en veau, comme des livres d'usage et des amis de tous les jours, montrent, à portée de sa main, la compagnie de son esprit : c'est le *Pastor fido*, sorti des presses d'Elzevier en 1659[1]; la *Henriade*, vendue à sa mort sous le n° 721 de sa bibliothèque; le tome II de *l'Esprit des lois*[2] et le tome IV de *l'Encyclopédie*. A côté d'une sphère, un livre à couverture bleue à demi ouvert, portant sur le dos : *Pierres gravées*, laisse pendre sur la con-

1. Ce volume était relié en maroquin rouge, n° 1407 du catalogue; vendu 3 livres 8 sols.
2. Le portrait étant de 1755, ce volume doit être de l'édition de Genève, 1748, 2 vol. in-4°.

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions.ainay@free.fr

sole au pied d'or une gravure au bas de laquelle on lit : *Pompadour sculpsit*, et ces mots : « *Représentation de la situation où est le graveur en pierres fines et des divers instruments....* A terre, un carton noué de bleu et armorié aux trois tours, est le carton de l'Œuvre gravé de Mme de Pompadour. »

Car elle ne se contentait pas de protéger l'art, elle le pratiquait. Elle était élève d'Eisen pour le dessin, de Boucher pour la peinture et de Cochin pour la gravure. Elle s'essaya dans l'eau-forte, mais son œuvre témoigne de plus de zèle que de dispositions réelles. Elle a d'abord copié, en 1751, quelques eaux-fortes de Boucher : *le Petit Montreur de marmotte, le Faiseur de bulles de savon, les Buveurs de lait ;* mais bien que ces copies portent sa signature : *Pompadour sc.*, elles ont été complètement reprises par l'auteur des originaux. L'année suivante, elle a exécuté *le Printemps* et *l'Antre du sommeil*, d'après Eisen, et *l'Automne*, d'après un ivoire sculpté, et, dit-on, encore trois eaux-fortes d'après Boucher[1]. Puis, mettant à profit le talent naissant de Guay, un élève de Boucher, elle eut l'idée de faire graver par lui sur pierres fines, d'abord des compositions représentant les principaux événements du règne de Louis XV, et, dans la suite, des allégories sur elle-même, des portraits, etc., d'après les dessins commandés à Bouchardon, à Vien et à Boucher. Non contente encore de cela, elle voulut aborder elle-même ce genre de gravure, prit Guay pour maître et installa son touret dans ses propres appartements. C'est ainsi qu'elle a exécuté, en partie ou en totalité, plusieurs œuvres, dont : *le Génie militaire, le Génie de la musique, la Fidèle Amitié*. Guay a écrit lui-même que « si la gravure en pierres est conservée, on le doit à *la Minerve du siècle*, qui a protégé cet art en y travaillant et faisant vivre le graveur ». Aussi, « pour transmettre ce fait à la postérité », il a gravé pour elle, d'après un dessin de Vien, un cachet (conservé au Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale) où elle est représentée en « Minerve, bienfaitrice et protectrice de la gravure en pierres précieuses ». Mme de Pompadour, afin de conserver à jamais le souvenir de ces camées, presque tous inspirés par elle, résolut de les reproduire elle-même par la gravure, en les agrandissant. De là une suite de soixante-trois planches, non compris le frontispice, d'après Boucher, dont nous joignons ici une reproduction. Et c'est très heureux, car on ne connaît plus que vingt et quelques de ces pierres originales. Le recueil, composé à l'origine de cinquante-deux planches, mais complété ensuite, n'a été tiré qu'à un petit nombre d'exemplaires, qui ont été envoyés aux amis de la marquise. Un de ces exemplaires, revêtu d'une ravissante reliure de Padeloup, en maroquin brun, dos et plats décorés de fleurs en mosaïque, rehaussées de dentelles d'or et d'argent, appartient au plus fin et au plus aimable collectionneur que j'aie l'honneur de connaître, à M. Charles Cousin, vice-président de la Société des Amis des livres[2].

1. Voir les deux excellents ouvrages : *les Dessinateurs d'illustrations au* XVIIIe *siècle*, par M. le baron Roger Portalis (Paris, Morgand et Fatout, 1877, 2 vol. in-8°), et *les Graveurs d'illustrations au* XVIIIe *siècle*, par le même et H. Béraldi (Paris, 1880-1882, 3 vol. in-8°).

2. Cette belle reliure est reproduite en couleurs dans un livre bien français et bien spirituel, aussi intéressant par son texte que par son illustration, livre que M. Ch. Cousin vient de faire paraître sous ce titre : *Racontars illustrés d'un vieux collectionneur* (Paris, Librairie de l'Art, 1887, in-4°). Ce volume de *Pierres gravées*, dit son propriétaire, sera un de ceux « qu'il regrettera le plus quand il se décidera à mourir de rire ».

A la vente du marquis de Ménars, frère de la marquise, Basan acheta, pour 531 livres, la suite des soixante-six planches gravées par Mme de Pompadour, planches de cuivre auxquelles était joint un exemplaire de l'ouvrage relié en maroquin rouge, et il en fit paraître, sous le même titre, en 1782, une nouvelle édition, qui est celle dont on rencontre d'ordinaire des exemplaires.

De plus, comme on l'a vu plus haut, Mme de Pompadour a encore gravé, d'après Boucher, un frontispice pour l'édition de *Rodogune* de Corneille, imprimée dans son appartement à Versailles (*au Nord*) en 1760, frontispice qui a été retouché par Cochin.

Tout l'œuvre gravé de la marquise est amplement décrit par M. de Goncourt et, dans l'édition illustrée de son livre, ce catalogue est accompagné de onze reproductions.

Maintenant on pourra juger cette femme célèbre avec plus d'impartialité. « Le temps, en s'éloignant d'elle, jettera un voile sur la favorite ; l'histoire oubliera la femme, et il restera de la maîtresse de Louis XV une ombre radieuse et charmante, assise sur un nuage de Boucher, au milieu d'une cour divine et de cette famille de Muses, la Peinture, la Sculpture, l'Architecture, la Gravure, la Musique, les Beaux-Arts, tous les Arts que Vanloo jetait suppliants aux genoux du Destin, pendant la maladie de Mme de Pompadour. »

Nous ajouterons qu'à l'immortalité de l'Art elle joindra l'honneur, immortel aussi, d'avoir chéri les lettres et d'avoir aimé les livres, passionnément, sans parti pris et avec désintéressement.

GUSTAVE PAWLOWSKI.

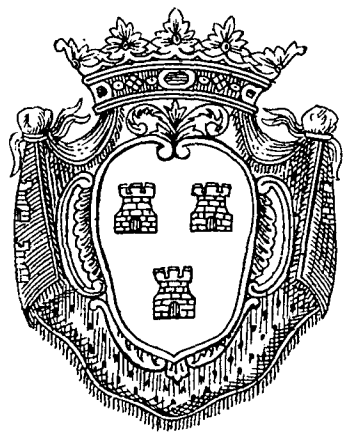

LE CHEVALIER DE NERCIAT

ÉTUDE BIO-BIBLIOGRAPHIQUE



Le vieil adage *habent sua fata libelli* est surtout vrai quand on l'applique à la littérature galante et même plus que galante. Tandis, en effet, que des livres comme la première partie des *Confessions* de Jean-Jacques, qui contient tant de passages qui ne sont pas seulement libertins; que *la Pucelle* de Voltaire, dont il serait difficile de dépasser l'obscénité de certains passages; que *les Aventures du chevalier de Faublas*, de Louvet; *la Religieuse* et *Jacques le Fataliste*, de Diderot; et même *les Liaisons dangereuses* de Laclos, qui sont comme du sadisme avant la lettre, se vendent couramment et figurent à peu près dans toutes les bibliothèques un peu complètes, il existe, au contraire, d'autres œuvres qui ne sont ni pires ni meilleures, sur lesquelles pèse une réprobation, sans doute méritée, mais qui du moins devrait également atteindre celles que nous venons de nommer, et où ne se montre pas un moindre libertinage d'esprit. Loin de nous la pensée de vouloir remettre ce genre de livres dans le commerce, et de leur créer de nouveaux lecteurs : mais du moins est-il permis de reprendre dans ces œuvres inconnues, ou qui devraient l'être, tout ce qu'elles ont d'avouable, tout ce qui peut se rattacher à la littérature générale de leur temps, tout ce qui peut servir même à caractériser les hommes et les mœurs de ce temps. Il est d'ailleurs, parmi les auteurs de ces livres mis à l'index, plus d'un écrivain de valeur, dont la vie a été mêlée à des événements importants de la fin du XVIIIe siècle, et sur lesquels plane un mystère qui pique la curiosité.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

De ce nombre est certainement le chevalier de Nerciat, l'auteur de *Félicia.*

Andréa de Nerciat, que l'on appelait le chevalier de Nerciat, naquit en 1739, à Dijon, cette ville où l'on aima longtemps les gauloiseries salées, la patrie de La Monnoye, de Piron père et fils, et de ce président Bouhier, dont l'érudition n'était pas hostile à une aimable gaieté. Emprunta-t-il quelque chose au terroir qui produit le vin le plus chaud de France? On peut le croire. Mais il faut aussitôt ajouter que, par ses ancêtres originaires de Naples, il dut mêler à la verve bourguignonne quelque chose de la subtilité italienne, des raffinements voluptueux de la ville voisine de Caprée et de cette baie de Naples où les anciens Romains avaient placé leurs villes de plaisir, Herculanum et Pompéi. Ce n'était pas la première fois que le royaume de Naples nous envoyait ses enfants pour chercher fortune chez nous. Sous Charles VIII et François Ier, plus d'un Napolitain du parti français était venu en France à la suite de nos armées victorieuses ou vaincues; et au XVIIIe siècle, l'établissement d'une dynastie bourbonienne sur le trône de Sicile avait renouvelé cette émigration napolitaine. Le caractère napolitain, par ses saillies, sa gaieté pantalone, plaisait à la société française : l'on sait quels succès eurent alors le comte Caraccioli, l'ambassadeur de Naples, et après lui l'abbé Galiani, ce minuscule abbé qui fit tourner toutes les têtes, et contait aux belles dames, à Mlle de Lespinasse comme à Mme d'Épinay, de si bons contes. On en rougissait souvent, mais n'avait-on pas l'éventail pour sauver la pudeur? Nous nous tromperions fort si le chevalier de Nerciat n'était pas un parent, par l'esprit, de ces aimables et gais Napolitains, mais avec quelque chose de plus romanesque, de plus posé aussi. Il fait souvent sourire, mais jamais il n'excite le gros rire : c'est un amusant acteur, mais ce n'est pas un bouffon, un *pulcinella.* Nous pourrons le définir un Louvet plus littéraire, plus foncièrement écrivain, ayant aussi une *vis comica* qui ne se rencontre jamais dans l'auteur de *Faublas.*

Son père, trésorier au parlement de Bourgogne, était un de ces personnages moitié financier, moitié magistrat, qui étaient une des originalités de l'ancienne société française, et où les mœurs plus libres de la finance tempéraient la morgue austère de la robe. Le gouvernement de Bourgogne appartenait héréditairement, comme on sait, aux princes de Condé, qui en étaient les gouverneurs nés. L'on peut croire que le jeune Andréa, ayant été destiné par sa famille à la profession des armes, ne laissa pas de rencontrer quelque protection auprès de la maison de Condé, dont le chef était alors Louis-Joseph, prince de Condé, né en 1736, le vainqueur de Johannisberg en 1762, le chef de l'armée de Condé en 1793. Ce qui est certain, c'est qu'il entra dans la maison du roi : cette troupe brillante, dont les galants officiers n'étaient pas moins audacieux sur les champs de bataille qu'entreprenants auprès des « belles », et dont la devise était « Mars et l'Amour » : gardes du corps, cent gardes suisses, gardes de la porte, chevau-légers, mousquetaires, grenadiers à cheval, gendarmes. C'est à la compagnie des gendarmes de la garde qu'appartint Nerciat. Cette compagnie, créée en 1590, était une des plus belles de la maison du roi. Appartenant à la maison de Rohan, elle avait pour commandant le prince de Rohan, lieutenant-général, avec son petit-fils, le prince de Soubise, en survivance. Son uniforme était splendide. Habit écarlate, dou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

blure rouge, parements coupés de velours noir et poches en travers, galons et brandebourgs d'or en plein, veste couleur de chamois galonnée et bordée d'or, culotte et bas rouges, chapeau bordé d'or et plumet blanc; l'équipage du cheval, de drap écarlate, galonné et bordé d'or. C'était là un galant équipage, et quand on y joignait quelque bonne mine, de l'esprit, et cette habitude du monde dont n'était jamais dépourvu un soldat de la maison du roi, en 1760, il n'y avait pas de raison pour qu'on n'eût pas toute sorte de succès auprès des femmes. Nerciat eut certainement de ces succès-là. Comme Laclos, de deux ans plus jeune, et qui devait le suivre dans la carrière du roman libertin, chez lui le galant dut tourner de bonne heure au roué, mais avec quelque tempérament d'honnête homme. C'est lui en effet qui a dit : « Un roué peut être un homme charmant, jusqu'à ce qu'il devienne rouable. » Espérons que le chevalier de Nerciat évita d'être « rouable », et que s'il fut un « roué », ce fut comme Dorat, comme le chevalier de Boufflers, comme le marquis de Pezay, ses contemporains, c'est-à-dire avec plus de raffinement que de scélératesse. Il faut remarquer que les écrivains que nous venons de nommer, qui se rapprochent de Nerciat par le genre littéraire, s'en rapprochent aussi par la date de la naissance. Dorat naît en 1734, Boufflers en 1737, Pezay et Laclos en 1741. Mirabeau, qui écrira les *Lettres à Sophie* et des livres dont le nom ne s'écrit pas, vient plus tard, en 1749. Bertin, Parny, Louvet, nés en 1752, en 1753 et en 1760, appartiennent à une autre génération. L'affreux marquis de Sade était né en 1740.

Nerciat, qui avait fait la guerre de Sept ans sur la fin, avait sans doute mis à profit son séjour en Allemagne pour y apprendre l'allemand.

Une petite dissertation sur la prononciation et l'orthographe du mot hussard, qu'il a placée en note de ses *Contes nouveaux,* prouve que la langue allemande ne lui était pas étrangère. Voici, en effet, comment il justifie son orthographe : *houzar*. « Le mot hussar est allemand : or, dans cette langue, l'*u* se prononce *ou,* et l'*ss* (double *s*) comme *z*. Donc *houzar,* et non pas hussar. Le *d* ne sert à rien; il n'y en a point dans l'allemand [1]. »

Ailleurs, il parle du poète Kleist, une espèce de Tyrtée allemand de la guerre de Sept ans, un précurseur de Koerner et d'Arndt, comme quelqu'un qui le connaît autrement que par ouï dire, et qui a lu ses œuvres : « Kleist, dit-il encore dans une note du même ouvrage, Kleist, major au service de la Prusse, est un poète délicieux, l'un des plus beaux génies que l'Allemagne ait produits. Il fut tué pendant la dernière guerre, à la fleur de l'âge. »

Il est certain qu'à des connaissances littéraires très étendues, Nerciat joignait aussi un talent de musicien, et même de compositeur qui n'était pas méprisable. Parmi les quatre pièces de théâtre qu'il a publiées, il en est une, *Constance, ou l'Heureuse témérité,* « mêlée d'ariettes » dont « la musique était de lui », ainsi que l'indique le titre.

Nous en avons une autre preuve que cette simple énonciation, ce sont les vers dans lesquels, hésitant entre la musique et la poésie, entre « Euterpe et

1. *Contes nouveaux*, p. 80.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Polymnie », il se fait donner par la muse badine de La Fontaine, le conseil de ne pas entrer dans une carrière où il aurait trop de rivaux :

D'Euterpe tu voudrais au chant de la sirène
Mêler le brillant concerto ?
Un noble délire t'entraîne ?
Prétends-tu disputer l'arène
A Philidor, à Monsigny ?...
Redoute, pour le moins, la lance de Grétry.

Évidemment Nerciat devait être un auditeur assidu des opéras de Monsigny, qui donnait, sur le Théâtre italien, *Rose et Colas,* en 1764 ; *Alice, reine de Golconde,* en 1766 ; la *Belle Arsène,* en 1773 ; un admirateur de Philidor, dont les opéras-comiques les plus célèbres sont *Sancho Pança*, en 1762 ; *Tom Jones*, en 1764 ; et *Ernelinde,* en 1767. Quant à Grétry, le plus jeune des trois, *Zémire et Azor* date de 1771.

Il était fort jeune encore lorsqu'il s'essaya dans les lettres. C'est entre la vingtième et la vingt-cinquième année qu'il écrivit un roman, dont il tira plus tard sa comédie de *Dorimon.* Il était alors en pays étranger, très probablement en Allemagne ; et ce fut là un intermède entre deux combats, ou entre deux hivernages, comme le faisaient alors les armées européennes, qui cessaient de tenir la campagne aux premiers frimas de l'hiver, et ne la reprenaient qu'aux premiers souffles du printemps, quand le poète pouvait dire :

Solvitur acris hiems grata vice
Veris et Favoni.

Ce roman, qui n'a jamais été publié, dormait paisiblement dans le havre-sac du jeune gendarme du roi, lorsqu'à son retour en France, la fréquentation des théâtres de Paris tourna d'un autre côté ses idées. Ce fut la scène qui l'attira. En voyant représenter les pièces larmoyantes que La Chaussée et de Saurin, et plus tard les drames pleureurs dont Diderot inventa le genre avec son *Père de famille*, en 1758, et que continuèrent Sedaine avec son *Philosophe sans le savoir*, en 1765, et Beaumarchais avec son *Eugénie,* en 1767, le chevalier de Nerciat se dit qu'il pourrait bien en faire autant. Ce n'était pas d'ailleurs difficile, et il se mit aussitôt à l'œuvre. Il avait un sujet tout trouvé : celui de son roman. Il le découpa en dialogue, saupoudra le tout d'un peu de cette « sensibilité » alors fort à la mode, y glissa quelques-unes de ces tirades philosophiques, sans lesquelles un auteur qui se respectait n'aurait pas osé présenter une pièce au public, et la chose fut faite.

Il faut croire que Nerciat avait de hautes protections, car sa comédie fut représentée à Versailles, c'est-à-dire devant la cour. C'est le 18 décembre qu'eut lieu cet événement important pour l'auteur, sinon pour l'histoire du théâtre. Les pièces de théâtre dues à la plume de jeunes militaires étaient d'ailleurs en faveur auprès du nouveau souverain, Louis XVI, car c'est dans le même mois, quelques jours après, que fut joué également à Versailles, le *Connétable de Bourbon*, de M. de Guibert.

Voici, d'après l'exemplaire de la Bibliothèque nationale, n° Yth 5376, la

description bibliographique de cette pièce, qui fut le premier ouvrage imprimé de Nerciat.

Dorimon, ou le marquis de Clarville, *comédie, jouée pour la première fois, à Versailles, le 18 décembre 1775, et terminée d'après l'effet de cette représentation.*

A Strasbourg, de l'imprimerie de Levrault, imprimeur de l'Intendance, et se vend chez Gay, libraire sous les Grandes Arcades, 1778. Avec permission. In-8° de 96 p. dont 6 de titre, dédicace et avertissement. Avec cette épigraphe :

Forsan miseros meliora sequentur.

(VIRG.)

La dédicace qui suit est curieuse et offre un petit mystère féminin, où l'on peut entrevoir sans peine quelque histoire amoureuse de l'auteur :

DÉDICACE A..... M. L. D. D.

M.....

Qu'un auteur ambitieux fasse parade des noms et des titres d'un Protecteur illustre qui daigne agréer publiquement ses œuvres ; je n'envie point cet honneur. J'ose offrir cette faible production aux grâces, aux talens, à la sensibilité, aux vertus séparées de l'éclat du rang ; et ne nommant point l'Être précieux qui réunit tant d'attributs admirables, je fais, sans peine, ce que je dois à sa modestie. Puisse mon hommage ne point déplaire par sa témérité ! Quant à son insuffisance, elle lui sera facilement pardonnée. Les dieux comptent pour rien la valeur des sacrifices : ils n'apprécient que la ferveur et la pureté de l'intention.

Je suis avec respect, M....., votre très humble et très obéissant serviteur,

Le chevalier DE NERCIAT,
Ancien capitaine d'infanterie au service du Danemark,
et ci-devant gendarme de la garde de S. M. T. C.

L'avertissement qui précède la pièce nous fournit, sur les idées de l'auteur en matière de théâtre, et sur son opinion à l'égard des théories que Diderot avait soutenues, des détails intéressants. On voit que si le chevalier s'était d'abord rangé parmi les admirateurs du drame bourgeois, il était fort revenu de son enthousiasme. Fenouillot de Falbaire, avec son *Honnête criminel* (1767), son *Fabricant de Londres* (1771) ; Mercier, avec son *Barnevelt français* et sa *Brouette du Vinaigrier* (1775), avaient sans doute contribué à ce résultat. Ce qui ne l'empêcha pas cependant de risquer son drame.

AVERTISSEMENT

J'étais en pays étranger, et les drames n'étaient encore à la mode nulle part, quand j'inventai la fable du marquis de Clarville ; je n'en fis d'abord qu'une *nouvelle*, un *roman*. De retour en France, je vis *Eugénie* (1767), *le Père de famille* (1758), *le Philosophe sans le savoir* (1765) : ces pièces me firent le plus grand plaisir ; et croiant mon sujet susceptible de devenir au théâtre quelque chose d'à peu près aussi intéressant, je lui donnai la forme dramatique. Pendant le long espace de temps qui s'est écoulé entre le commencement de cette métamorphose et le moment où je publie mon ouvrage, beaucoup de mauvais Drames ont paru, et le crédit de la Muse amphibie en a considérablement souffert. Peut-être même n'est-ce plus possible de mettre au jour, sans danger, quelqu'une de ces compositions, auxquelles les noms de *Tragédie* et de *Comédie* sont également impropres. J'ose cependant risquer mon Drame, sur la foi de quelques personnes sensibles, à qui il a paru pouvoir aller de pair avec ceux dont on supporte la représentation ou la lecture. S'il a le bonheur de trouver des partisans dans cette classe estimable de lecteurs qui fait grâce à l'ouvrage

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » éditions.ainay@free.fr

le plus médiocre, pourvu qu'il intéresse le cœur, je serai trop récompensé d'avoir travaillé, une fois pour toutes, dans un genre pour lequel je n'ai plus moi-même d'enthousiasme, et qui est nul pour la réputation, à moins qu'on ne donne des chefs-d'œuvre.

Quant au sujet de la pièce, c'est un chassé-croisé entre deux travestis, qui, après s'être coupé la gorge, s'embrassent et deviennent beaux-frères l'un de l'autre. Le tout avec un père noble et larmoyant.

Le marquis de Saint-Hilaire vit retiré de la cour dans son château avec sa fille, Laure, ignorant le sort de son fils, mauvais sujet qui a disparu après un grand nombre d'aventures plus ou moins galantes. Un étranger, Dorimon, transporté chez lui à la suite de blessures reçues dans un combat contre des voleurs, lui inspire la plus vive amitié. Il a deviné l'amour qui est né entre Dorimon et sa fille Laure, et songe à les unir, lorsque Dorimon, par délicatesse, est résolu de son côté à fuir un amour qui lui semble sans espoir. M. de Saint-Hilaire, qui a deviné son projet, le retient et apprend de lui qu'il est le fils du marquis de Clarville, qu'un duel malheureux a obligé de fuir la cour, et qui est mort de douleur chez son ami, ce même M. de Saint-Hilaire. Quant à lui, il vient d'être forcé de se cacher sous le nom de Dorimon, à la suite d'un combat où il a tué un jeune seigneur qui se vantait de devenir bientôt l'amant heureux de Mlle de Clarville. Ce don Juan n'est autre que le fils de M. de Saint-Hilaire, qui, sous le nom de comte de Neudorf, se cache en ce moment, avec Mlle de Clarville et sa mère, chez un serviteur du château de son père, en attendant le moment favorable où il pourra obtenir son pardon de M. de Saint-Hilaire et le consentement de celui-ci à son mariage avec la belle et malheureuse Mlle de Clarville. Tout se découvre à la fin : le père pardonne et un double mariage termine heureusement la pièce.

L'on a vu que, dans la dédicace de *Dorimon,* Nerciat se qualifiait de « ci-devant gendarme de la garde ». Il ne faisait plus, en effet, partie de la maison du roi, dont la plus grande partie, et en particulier la compagnie des gendarmes, venait d'être supprimée par le comte de Saint-Germain, ce ministre de la guerre novateur, qui bouleversait l'armée sous prétexte de réformes, et qui, en même temps qu'il privait la monarchie de troupes magnifiques qui avaient si souvent, et dernièrement encore à Fontenoy, décidé la victoire, introduisait l'usage odieux des coups de plat de sabre, emprunté à la discipline prussienne. De toute la compagnie des gendarmes, le ministre ne conserva que cinquante gardes. Faisant allusion aux difficultés que ces réformes rencontreraient au Parlement pour l'enregistrement des édits qui les inauguraient, la reine dit au comte de Saint-Germain : « C'est sans doute pour accompagner le roi au lit de justice? — Non, repartit celui-ci, c'est pour figurer au *Te Deum.* »

Cette suppression des gendarmes de la garde paraît avoir été très douloureuse pour le chevalier de Nerciat, bien qu'il quittât la maison du roi avec le grade de lieutenant-colonel. Le ton même dont il constate le fait prouve l'amertume de sa pensée. « L'auteur, dit-il dans une des notes de ses *Nouveaux contes,* servait dans les gendarmes de la garde, lorsqu'on réduisit cette compagnie et celle des chevau-légers au quart, et les deux compagnies de mousquetaires à rien. »

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions.ainay@free.fr

Dans le prologue de ces mêmes contes, dont nous parlerons bientôt, il a ainsi raconté les effets de ce beau projet de réformes militaires, dont il se consolerait si elles devaient tourner à l'avantage du bien public, mais dont il n'augure rien de semblable :

Dieu des combats, je suivais tes timbales
Aux bandes que l'on vit à Fontenoy fatales,
Foudres de guerre, ornements de la paix,
Je m'étais joint ; mais un orage épais
De projets destructeurs menaça notre tête...
Sur nous bondit la première tempête.
Au bien futur nous fûmes immolés.
Quand du bien opéré l'on chômera la fête,
Vrais citoyens, nous serons consolés.
Même aux héros, ô Mars ! tu ne refuses
Que leurs loisirs soient consacrés aux Muses :
Par les neuf sœurs Frédéric fut nourri ;
Kleist les servait ; Ligne est leur favori.

Que va faire Nerciat dans les loisirs forcés que lui a ménagés le ministre de la guerre ? Se livrer à ses goûts littéraires. En 1774, il a déjà trente-cinq ans. S'il n'a pas renoncé encore à l'Amour, il n'est plus un de ses dévots aussi ardents. La satiété et la lassitude sont « venues avec l'âge », comme il le dira bientôt lui-même. Le succès trop modéré de *Dorimon* ne le porte pas vers le théâtre, auquel il ne reviendra que plus tard. Il rimera donc, mais dans le goût de La Fontaine et des poètes marotiques. Il s'y est d'ailleurs déjà essayé dans une pièce qui date évidemment du règne précédent, de son beau temps, de celui où il portait encore l'uniforme de la maison du roi. Il paraît qu'alors la beauté de Mme du Barry avait fait une vive impression sur lui. Il était devenu un peu rival du roi de France,... en imagination. Lisez plutôt son conte : *le Souhait :*

Voudrais être le roi de France
Pour vingt-quatre heures seulement ;
Non pour demander de l'argent
A ces gros messieurs de finance ;

. . . . . .

De plus précieux avantages
Je jouirais ; voici comment :
Sans cortège, devers Lucienne,
Je cheminerais lestement...
Puis trouverais fin au tourment
De brûler d'une flamme vaine.
Puis, dieu d'Amour, tu sais comment
Je traiterais ma souveraine ;
Si, qu'à *regner* perdant haleine,
M'en montrerais encore ardent !...
Un jour, après si longue peine,
Un seul jour !... Ne voudrais pourtant
Payer, de ce divin instant
Un siècle de grandeur humaine [1].

1. *Nouveaux contes*, p. 116.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le produit de sa veine, ce sera les *Nouveaux contes*, qui parurent trois ans après sa comédie de *Dorimon*.

Contes nouveaux. Liège, 1777. In-8° de VIII-136 p., avec cette épigraphe :

Sine me, liber, ibis in urbem.

(OVIDIUS.)

Il en a été fait une réimpression, en Belgique, in-18 de 120 pages, avec une notice bio-bibliographique, et un portrait inédit « d'après la sanguine, à M. Br. de Paris. »

A la tête de cet ouvrage se trouve une *Épître dédicatoire en vers à S. A M. le prince de Ligne.* La voici :

Daignez adopter, monseigneur,
Enfants nés dans votre province :
Je ne les présente au grand prince
(Ne sont dignes de cet honneur),
Mais au très aimable amateur
Près de qui plus d'un maître est mince.
Bientôt les follets que voici
Vont se répandre loin d'ici :
Dans le monde, s'ils peuvent dire
Que Ligne a daigné leur sourire,
De leur destin je n'ai souci.
Nulle œuvre, on le sait, n'est parfaite :
Telle de percer vient à bout,
Bientôt on la prône partout.
D'où vient que si bien on la traite ?
D'où vient que sa fortune est faite ?
On a vu le cachet du Goût.

Le chevalier DE NERCIAT.

Les *Contes nouveaux* comprennent, outre l'*Épître* et un *Prologue*, douze contes en vers, dont voici les titres : I, *la Veillée des procureurs;* II, *le Jeu d'hymen ;* III, *la Rancune posthume;* IV, *les Amours modernes ;* V, *le Superflu du régime;* VI, *la Duchesse;* VII, *les Preuves sans réplique;* VIII, *l'Ame en peine;* IX, *l'Incertitude et la Barbe;* X, *l'Oracle imaginaire;* XI, *le Manchot;* XII, *les Bas.* Plus *Céphise,* élégie; *le Souhait,* composé en 1773, mais non publié, et *Vérité ; la Femme accomplie*, dédiée à Mlle Angélique d'H.....

Dans le *Prologue,* on lit ces vers, qui sont presque une autobiographie :

Brûler encens à Paphos, à Cythère,
Fut l'office de mon printemps ;
Mais, hélas ! il ne dure guère,
De prêtre de Vénus le galant ministère.
Sage est celui qui n'attend de déplaire
A la déesse, et qui prend son congé ;
Elle ne veut dans son clergé
Que jeunes clercs, et les novices
Sont revêtus des meilleurs bénéfices...
J'eus, dans mon temps, un bon archevêché...
Par le destin jaloux il me fut arraché...
En noirs cyprès mes myrtes se changèrent...
Prieurés ne me consolèrent...
Adieu, Vénus; adieu, charmant Amour !
Je suis de trop à votre aimable cour.

© 2007 Livre « Editions : les passerelles du temps » - Editions www.lpdt.fr

Dans les vers qui suivent, faisant allusion à son origine bourguignonne et aux crus de son pays, il se demande s'il ne va pas fêter Bacchus après avoir fêté l'Amour.

Dieu que Jupin fit jaillir de sa cuisse,
Je te dois hommage féal,
Et pourrais, étant ton vassal,
Près de toi trouver du service...
De mon devoir je m'acquitterais mal;
N'ayant pu me former en Allemagne, en Suisse,
Souffre que du tendre Apollon
Je préfère le violon
A tes discordantes cymbales :
Ce choix n'est ingrat, ni felon.

Mais c'est encore plus à Momus, au dieu badin, qu'à Apollon qu'il demandera son inspiration. Ne faut-il pas qu'il s'égaye? C'est ce que lui dit Momus lui-même :

Sans compliment, mon cher, écoute-moi :
Ne pense plus à ta Maison du Roi,
Et quitte ce visage blême.

. . . . . .

De temps en temps je viendrai t'inspirer.

. . . . . .

Non de ces traits...
Mais traits plaisants, tels qu'un bon La Fontaine,
Je les triais dans Boccace et la Reine;
Tels qu'en offrait au délicat Vergier.
Causticité, de son impure haleine,
Jamais ceux-ci n'osa souiller
Ni leurs chefs-d'œuvre barbouiller.

Tout cela est d'une poésie assez médiocre, et nous sommes loin de La Fontaine, son modèle. Il est vrai qu'il se relève dans les contes, dont quelques-uns sont assez amusants, assez prestement contés, et qui pourraient être tous aussi bien réimprimés que ceux du « Bonhomme ». Les classer parmi les livres prohibés, c'est un peu exagéré, et on pourrait traiter absolument de même les contes de La Fontaine et de Vergier. Ce qu'ils offrent de plus intéressant, ce sont des renseignements biographiques sur leur auteur que l'on ne trouve pas ailleurs, et qui sont précieux dans la pénurie de documents sur l'existence de Nerciat.

Il est certain qu'il travailla à cette édition pendant un séjour en Belgique qu'il fit à cette époque. L'épigraphe du volume, empruntée aux *Tristes* d'Ovide, qui demeurait en exil pendant que son livre allait à Rome, en est la preuve, ainsi que la dédicace au prince de Ligne. Cet exil, du reste, était tout volontaire, ou du moins le résultat accepté de quelque mission secrète que peut-être il avait reçue dès cette époque, comme il en accepta une plus tard à l'occasion des troubles des Pays-Bas (1788). Le chevalier de Nerciat paraît, en effet, avoir appartenu à cette classe d'agents secrets qui furent au XVIIIe siècle si nombreux, et parmi lesquels on compte Mirabeau, Favier et Dumouriez. Ce qui est certain, c'est qu'il se lia alors avec ce spirituel prince de Ligne, dont

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions.ainay@free.fr

il a dit dans ces contes qui lui sont dédiés : « Son éloge militaire est un sujet digne d'une plume moins profane que celle d'un faiseur de contes. Il a composé plusieurs ouvrages, les uns profonds, les autres agréables ; mais sa modestie, qui ne lui permet pas de s'en avouer l'auteur, trouvera peut-être mauvais que je révèle ici ses secrets. »

Nerciat, dans sa jeunesse, avait pris du service à la cour de Danemark : il était même parvenu au grade de capitaine d'infanterie dans l'armée danoise. Il se faisait alors, entre la France et les États étrangers qui gravitaient dans sa politique extérieure, un échange d'officiers et de généraux qui n'était pas sans avantage pour chacun des pays. Le comte de Saint-Germain, qui venait d'arriver au ministère, avait tour à tour servi l'électeur palatin et le roi de Danemark, Frédéric V. Dumouriez, Viomesnil avaient été envoyés en Pologne par le duc de Choiseul pour seconder les efforts des *dissidents*, et nous verrons bientôt Nerciat chargé d'une semblable mission en Hollande. Ce séjour à Copenhague devait, dix ans plus tard, le conduire en Hesse et faire de lui un serviteur du landgrave de Hesse-Cassel. Voici comment. Des trois fils que le landgrave Frédéric II avait eus de la princesse Marie d'Angleterre, sœur du roi Georges II, deux, le prince Georges-Guillaume, comte de Hanau, et le prince Charles, avaient épousé deux princesses danoises, filles du roi Frédéric V : l'aîné, la princesse Guillelmine ; le cadet, qui, par ce mariage, devint vice-roi de Norvège, la princesse Louise. De son côté, le roi de Danemark, Christian VII, avait épousé une sœur de la landgrave de Hesse-Cassel, une princesse d'Angleterre, la princesse Caroline-Mathilde, qui devait être célèbre par ses infortunes, mêlées à la tragique histoire du comte de Struensée. Les cours de Hesse-Cassel et de Danemark étaient, pour ainsi dire, des cours de famille.

Il n'est donc pas étonnant que le chevalier de Nerciat soit allé, vers 1779, se fixer à la cour de Cassel, où, en 1780, nous le trouvons pourvu de la charge de conseiller sous-bibliothécaire. Le souverain était encore le landgrave Frédéric II, alors âgé de soixante ans, remarié depuis 1773 à la princesse Amélie de Brandebourg-Schwedt, et qui devait régner jusqu'en 1785. Il semble que Nerciat ait été fort bien accueilli à cette petite cour de Cassel, qui aimait les plaisirs. Il ne fut pas seulement un bibliothécaire plus ou moins érudit, ce dont on peut douter ; il fit jouer sur le théâtre de Cassel, sous le titre de *Constance, ou l'heureuse timidité*, une comédie en trois actes, mêlés d'ariettes, dont il avait lui-même fait la musique. Malheureusement nous n'avons aucune donnée sur cette pièce, qui figure au catalogue de la collection Soleinne, mais que ne possède pas la Bibliothèque nationale.

La landgrave de Hesse-Cassel, Philippine de Brandebourg-Schwedt, avait une affection particulière pour sa jeune parente la princesse Antoinette de Hesse-Rheinfels-Rothembourg, belle-sœur de la landgrave de Hesse-Rothembourg. Les *Mémoires* de la baronne d'Oberkirch nous en fournissent la preuve. Indépendamment des rapports de famille qui existaient entre ces deux branches de la maison de Hesse, l'on peut croire que Nerciat dut à la protection de la landgrave Philippine la charge de directeur des bâtiments du prince de Hesse-Rothembourg. Ce prince de Hesse-Rothembourg n'était pas probablement le langrave Charles-Emmanuel, mais son frère Charles-Constantin, né en 1752.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nerciat était resté deux ans à Cassel (1780-1782). Il ne devait guère rester plus de temps au service de son nouveau maître.

C'est pendant son séjour à Cassel que commença à se répandre la réputation de son premier roman libertin : *Félicia*. Bien qu'il ait été composé et très probablement imprimé, en 1775, hors de France, il ne passa pas inaperçu à Paris.

Il y avait déjà quelque temps que le genre semblait abandonné. Le *Sopha*, de Crébillon fils, datait de 1745 ; les *Bijoux indiscrets*, de Diderot, avaient paru en 1748, et *Faublas* ne devait paraître qu'en 1789. Nerciat devança même de six ans Laclos, dont les *Liaisons dangereuses* sont de 1781. Triste avantage de priorité dans un genre déplorable, mais que l'histoire littéraire doit signaler. Voici comment Grimm, ou plutôt Meister, en rendit compte, dans sa *Correspondance littéraire* du mois de juillet 1780 :

Il est peu de catéchismes de libertinage et de corruption plus naïfs et plus effrontés que ce nouveau roman ; on n'y trouve pas même l'apparence d'un sentiment moral. C'est l'histoire d'une jeune personne qui, depuis l'âge de quatorze ans, se livre sans scrupule à tous ses goûts, a longtemps, sans le savoir, le bonheur d'être la maîtresse entretenue de son père, de donner à son frère, sans le connaître, les premières leçons du plaisir, etc., et se voit récompensée enfin de tant de sagesse et de vertu par toutes les faveurs qu'on peut attendre d'une destinée heureuse. Ce roman, qu'on attribue à un ancien mousquetaire, n'est pas écrit avec beaucoup de soin; mais il offre quelques aventures assez comiques et plusieurs descriptions infiniment voluptueuses. On ne peut se dissimuler que ce ne soit l'ouvrage d'un amateur et d'un amateur profondément initié dans les mystères de son art [1].

L'exemplaire que nous avons eu entre les mains et qui appartient à l'une des premières éditions porte :

Félicia, ou mes Fredaines. A Amsterdam; s. d. 2 vol. in-12; 1-216 et 1-256.

Chaque volume est terminé par une table des chapitres compris dans chacune des quatre parties dont se compose ce roman.

Le titre de chacun des deux volumes porte cette épigraphe :

La faute en est aux dieux qui me firent si folle.

Au verso du premier titre se lisent ces vers :

Voici, mon très cher ouvrage,
Tout ce qui t'arrivera :
Tu ne vaux rien, c'est dommage ;
N'importe, on t'achètera.
Jusqu'au bout avec courage
On te lira ;
La plus catin, c'est l'usage,
Au feu te condamnera,
Mais la plus sage
Rira.

Le premier chapitre, dans lequel l'héroïne Félicia explique pourquoi elle écrit son histoire, est des plus curieux et rappelle l'origine de certains

1. *Corresp. littér.*, édit. Tourneux, t. XII, p. 417.

mémoires scandaleux qui ont paru de notre temps Voici ce début : un dialogue entre Félicia et un de ses adorateurs :

« Quoi! c'est tout de bon (me disait, il y a quelque temps, un de mes anciens favoris). Vous écrivez vos aventures; et vous vous proposez de les publier?

— Hélas! oui, mon cher : cela m'a pris tout d'un coup comme bien d'autres vertiges, et vous savez que je ne m'amuse guère à me contrarier. Il faut tout dire, je ne me prie jamais que des choses qui me font plaisir.

— Vous en avez donc beaucoup à composer votre roman ?

— Beaucoup. Je dois passer et repasser mes folies en parade, avec la fantaisie d'un nouveau colonel qui fait défiler son régiment un jour de revue; ou, si vous voulez, d'un vieil avare qui compte et pèse les espèces d'un remboursement dont il vient de donner quittance.

— C'est beaucoup dire; mais, entre nous, quel est votre but en écrivant?

— De m'amuser.

— Et de scandaliser l'univers!

— Les gens trop susceptibles n'auront qu'à ne pas me lire.

— Ils y seront forcés, car votre petite vie...

— Courage, monsieur, dites-moi des injures... Mais vous avez beau me blâmer; je veux griffonner, et si vous me mettez de mauvaise humeur...

— Oh! oh! des menaces! Et que me ferez-vous?

— Un petit présent : c'est à vous que je dédierai mon livre : à vous; bien entendu qu'il y aura au frontispice, en toutes lettres, votre nom et vos qualités.

— Le tour serait noir... Mais je me rétracte, belle Félicia. Oui, j'avais tort. Il est bien maladroit à moi de n'avoir pas senti d'abord toute l'utilité d'un ouvrage tel que celui dont vous vous occupez.

— A la bonne heure ; présentement je suis contente de vous.

— Et je puis me flatter que vous voudrez bien dédier à quelque autre ? »

Chez Nerciat le dialogue est toujours remarquable : vif, piquant, spirituel. Ce qui ensuite intéresse le plus aujourd'hui dans son roman, ce sont les portraits et les traits de mœurs. C'est par là qu'il vit encore, et qu'on peut le lire avec quelque utilité et quelque plaisir.

Née dans des circonstances mystérieuses, ne connaissant ni son père ni sa mère, Félicia est recueillie en Italie par deux jeunes époux qui l'emmènent en France où le mari va exercer l'art de la peinture. Il y est d'abord protégé par un prélat mondain dont Nerciat trace ainsi le portrait :

Monseigneur était d'une figure intéressante, petit-maître à l'excès, vif, aussi pétulant que lorsqu'il était officier, toujours gai, toujours content, agréable et bouillant d'esprit; il paraissait de dix ans plus jeune qu'il n'était. En effet, amateur universel, poésies, lettres, spectacles, arts, sciences, talents, plaisirs, modes, folies, tout était de son ressort.

A côté de ce portrait d'un prélat galant, celui de l'aimable chevalier d'Aigremont, le type du jeune officier, du mousquetaire, pour tout dire en un mot, n'est pas déplacé. Il semble que l'auteur a dû le tracer avec toutes sortes de complaisances, tel qu'il se représentait peut-être lui-même dans sa fleur de jeunesse, ou tel qu'il aurait voulu être :

Qu'on se représente un Adonis de dix-neuf ans, dont les traits étaient parfaits, la physionomie noble, le regard vif et doux, et dont le teint aurait fait honneur à la plus jolie femme. Qu'on imagine un front dessiné par les Grâces, et merveilleusement accompagné d'une chevelure unique, du plus beau châtain brun : une taille haute,

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

svelte, pleine de grâces, et que faisait briller un petit uniforme d'officier aux gardes. Une jambe ! un pied ! Mais tout cela ne donne qu'une idée imparfaite du rare neveu de Monseigneur, de l'incomparable chevalier d'Aigremont; quels yeux ! quelles dents ! quel sourire ! que de charmes dans les moindres mouvements !

Nerciat nous montre aussi plus d'un original, même plus d'un grotesque. Ainsi ce Président, « qui toute sa vie avait fait profession de protéger les arts et les artistes », qui « parlait pour quatre », et qui n'en était pas toujours plus amusant pour cela.

Cet homme, que le feu d'un demi-génie fort actif avait desséché, ressemblait beaucoup à une momie habillée à la française. De grands traits chargés, de gros yeux brusques, saillans, bordés de fossés creux; une bouche plate, un nez aquilin et un menton pointu, qui semblaient regretter de ne pouvoir se baiser, donnaient au personnage une physionomie folle, mais spirituelle et passablement bonne; et sans un ridicule frappant dont cet honnête Président était verni de la tête aux pieds, on se fût accoutumé volontiers à sa pittoresque laideur.

Il ne serait peut-être pas impossible de retrouver l'original de ce portrait, trop vivant pour n'avoir pas été pris sur nature. La famille d'ailleurs est à l'avenant. La Présidente, qui, à la différence de son mari, « regardait les arts en général comme d'agréables futalités », mais qui en revanche « avait un goût décidé pour les choses abstraites, se mêlait de mathématiques et même d'astronomie »; et ne jouait que l'hombre, le trictrac et les échecs, « parce qu'ils sont savants et sérieux ».

La fille, une grande demoiselle du nom d'Éléonore, qui, aux présentations qu'on lui fait, « a, en parlant, les yeux baissés, les deux mains réunies devant elle sur un bout d'ouvrage, et les reins à moitié pliés pour se rasseoir aussitôt que sa politesse de devoir sera expédiée ». Virtuose aussi, mais virtuose ridicule qui, tout « en ne se faisant jamais prier », au dire de madame sa mère, « ne prit pourtant qu'au bout d'un quart d'heure la peine de chanter »; mais qui compensa son défaut d'empressement par le volume de sa voix. La scène est vraiment amusante, et d'un ridicule bien saisi.

Le premier cri d'Éléonore nous fit faire à tous un mouvement sur nos sièges. Le Président, nous croyant déjà saisis d'admiration, nous disait d'une mine : Eh bien, vous ne vous attendiez pas à des sons comme ceux-là ? — Assurément, monsieur le Président, personne ne s'y attendait. — Le récit traînant était encore enrichi de stations, de développements de voix, que le cher papa, transporté, prenait soin d'encourager en ouvrant la bouche, ou de prolonger en appuyant un doigt sur la table.

Avec le second volume du roman, les héros changent : c'est sur un gentilhomme anglais, le chevalier Sydney, et sur le jeune Monrose, une sorte de Chérubin échappé du collège, que se porte désormais l'intérêt. Nous n'avons pas besoin de dire que l'un et l'autre sont aimés de Félicia. En présentant au lecteur son chevalier Sydney, Nerciat reproduit le type idéal que le XVIIIe siècle se faisait d'un Anglais séduisant. Ce n'est pas un Grandisson, il n'en a pas la perfection morale; mais ce n'est pas non plus un Lovelace, il n'en a pas la scélératesse. Il se rapprocherait davantage du milord Edouard de la *Nouvelle Héloïse*.

Cet homme, qui paraissait au premier abord froid et sérieux, déployait bientôt, sans la moindre prétention, une éloquence facile, intéressante. Philosophe, il n'avait que des principes modérés, consolans; ses yeux, qui n'étaient d'abord que majes-

tueux, devenaient tendres dès qu'il parlait : un sourire charmant inspirait de la confiance; en un mot, plus on le contemplait, plus on était frappé de la symétrie parfaite de ses traits et de la dignité de sa physionomie. Agé d'environ quarante ans, il avait la fraîcheur et la vivacité du plus jeune homme. Sa voix, quoique mâle, était douce; sa taille, aussi souple que noble, était dégagée de cette contrainte que nous reprochons au plus grand nombre de ses compatriotes.

Et ailleurs :

Son âme répondait à sa figure : elle se peignait dans la noblesse et les grâces de son maintien.

Monrose fait contraste avec le chevalier Sydney. C'est la jeunesse dans toute sa naïveté friponne, dans son élan aussi pour le plaisir, une aube voilée du plaisir.

Le pauvre petit, dit Félicia, me regardait furtivement, et ne le faisait jamais sans rougir. Si nous nous rencontrions, il détournait la vue, pourvu qu'il y songeât; car lorsque le plaisir de me contempler lui faisait oublier la convention qu'il pouvait avoir faite avec lui-même de s'en abstenir, le fripon se déridait, son visage pétillait, j'y lisais qu'il mourait d'envie de se jeter à mon cou. » — Ce dernier trait n'est-il pas joli? On avait rencontré Monrose misérablement vêtu de ses habits usés d'écolier pauvre. Et cependant, sous cette livrée de la misère scolaire, il avait déjà fort bonne mine. Ce fut bien autre chose quand la tante de Félicia eut commandé pour lui le plus galant équipage. L'Amour en talons rouges n'eût pas été plus joli. « Il était d'une beauté ravissante dans ses nouveaux ajustements.

Ces citations suffisent pour faire juger des qualités littéraires du chevalier Nerciat : l'esprit, la grâce, le feu en sont les principales.

Entre l'année 1783, où Nerciat est au service du prince de Hesse-Rothembourg, et l'année 1788, où nous le voyons, sinon de retour en France, du moins employé par la France à l'étranger, il est très probable qu'il parcourut de nouveau les petits États d'Allemagne, et peut-être aussi ceux de l'Empereur. Nous le trouvons, en effet, en 1787, faisant imprimer à Prague deux pièces de théâtre : l'une, *les Rendez-vous nocturnes*, *ou l'Aventure comique*, comédie-proverbe; l'autre, *les Amants singuliers, ou le Mariage par stratagème*, qualifiée également de comédie-proverbe. Les proverbes, en effet, étaient devenus à la mode, avec Carmontelle (1717-1806), comme ils le sont redevenus de nos temps avec Alfred de Musset et Octave Feuillet. Mais comme ces proverbes se jouaient surtout sur des théâtres de société, il est à croire que c'est aussi pour quelque scène princière d'Allemagne, ou même peut-être pour le théâtre particulier de la cour de Vienne, où nous savons qu'on en jouait quelquefois en français, que Nerciat composa ces deux pièces, qui portent à quatre le nombre de ses œuvres théâtrales.

Pendant que Nerciat était tantôt à Cassel, tantôt à Prague, ou ailleurs encore, un conflit s'élevait entre la maison d'Orange et les États-Généraux de Hollande. Tandis que le stathouder était protégé par l'Angleterre, la France, fidèle à sa tradition politique, soutenait le parti populaire. Un officier français, M. de Maillebois, avait déjà passé en Hollande, pour organiser la résistance contre le stathouder, lorsque Nerciat reçut aussi une mission militaire pour Utrecht. C'est à ce moment qu'il reçut la croix de Saint-Louis. Mais

© 2007 Lyon. Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Louis XVI, ne voulant pas risquer une guerre, rappela bientôt les officiers qu'il avait envoyés, et l'on sait comment le stathouder aidé des Prussiens vint à bout de la résistance du parti populaire. Nerciat revint en France et s'y livra à de nouvelles publications de plus en plus libres et dont il serait désormais difficile de donner quelques échantillons. On en trouvera plus loin la liste. Parmi elles figure une sorte d'imitation du *Chevalier de Faublas*. Nerciat avait assez de talent pour ne pas tomber dans l'imitation. De toutes ces publications dernières, une seule doit être relevée, c'est celle des *Aprodites*, parce qu'elle jette certain jour sur une société de plaisir ou plutôt de libertinage, qui, sous le nom d'Ordre des Aprodites, s'était formée à Paris, pendant le XVIIIe siècle. « Le livre de Nerciat est le tableau, dit M. Arthur Dinaux, dans son livre : *les Sociétés badines*, Paris, 1867, des scènes qui se passaient dans les réunions de l'Ordre, et offre une narration entremêlée de nombreux dialogues. » Voici comment Nerciat lui-même parle de cette société et de son origine :

« L'Ordre ou la fraternité des Aprodites, aussi nommés Morosophes, se forma dès la régence... Soit qu'un inviolable secret eût constamment garanti les anciens Aprodites de l'animadversion de l'autorité publique (si sévère, comme on sait, contre le libertinage porté à certains excès), soit que dans le nombre de ces associés il y en eût d'assez puissants pour rendre vaine la rigueur des lois qui auraient pu les disperser et les punir, jamais la société n'avait souffert d'échec de quelque conséquence ».

Cet Ordre des Aprodites n'a pas échappé à MM. de Goncourt dans leur livre : *la France au* XVIIIe *siècle*.

A la Révolution, Nerciat émigra et se retira en Italie, où il alla habiter Naples. Il paraît qu'il aurait été employé alors par le gouvernement de la reine Caroline. Il fut, assure-t-on, chargé d'une mission à Rome. Quoi qu'il en soit, ce qui est certain, c'est qu'il fut pris par les Français maîtres de Rome, soit comme émigré, soit comme émissaire du roi de Naples. Emprisonné au château Saint-Ange, il y resta plusieurs années et mourut en 1800, peu après avoir recouvré la liberté. Ainsi finit le chevalier de Nerciat qui, dans les lettres comme dans l'armée, aurait pu mieux faire qu'il n'a fait, mais qui au milieu de beaucoup de défauts eut certainement des qualités remarquables d'écrivain. Parlant de *Félicia*, Charles Monselet, ce délicat lettré, a dit dans ses *Galanteries du* XVIIIe *siècle :* « La vivacité de quelques tableaux ne doit pas empêcher de rendre justice à l'une des plus charmantes productions que la décadence du XVIIIe siècle ait inspirées, coquette débauche de sentiment et d'esprit, esquisse folâtre des dernières ruelles à la mode, accentuée plus littérairement que le long roman de Louvet. »

Voici maintenant, par ordre chronologique, la bibliographie aussi exacte que possible des œuvres du chevalier de Nerciat :

1. — *Félicia, ou mes Fredaines*. Londres, 1775, 1776, 1778, 2 vol. in-18; et s. d. (1784, Cazin), 4 vol. in-18, avec 12 fig. non libres et 12 fig. libres. Il existe une dizaine de réimpressions faites au XVIIIe siècle, dans le format in-12 ou in-18. Par exception, celle de 1792 est in-8°.

2. — *Contes nouveaux*. Liège, 1777, in-8° de VIII-136 p.

3. — *Dorimon*. Voir plus haut. Figurait au catalogue Soleinne, sous le n° 3038.

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions.ainay@free.fr

4. — *Constance, ou l'Heureuse témérité*, comédie en trois actes, mêlée d'ariettes, scène et musique de M. le chevalier de Nerciat. Cassel, P.-O. Shanope, 1780, in-12 de 87 p. y compris les préliminaires.

Avec cette annotation dans le catalogue de la bibliothèque de M. de Soleinne (n° 3554) :
« L'auteur était sous-bibliothécaire du Muséum de Cassel : sa pièce fut représentée devant le landgrave de Hesse. »

5. — *Les Amants singuliers, ou le Mariage par stratagème*, comédie-proverbe, par M. le chevalier de N.....t; Prague, Jean-Ferdinand Le Noble de Schonfeld, 1787 (cat. Soleinne, n° 3015).

6. — *Les Rendez-vous nocturnes, ou l'Aventure comique*, comédie-proverbe, par le chevalier de N.....t; Prague, Jean-Ferdinand Le Noble de Schonfeld, 1787 (cat. Soleinne, n° 3015).

7. — *Le Doctorat impromptu*. S. l., 1788, in-32 de 120 p., avec 2 fig. libres.

8. — *Les Galanteries du jeune chevalier de Faublas, ou les Folies parisiennes*. S. l. 1788, 4 vol. in-12.

9. — *Mon noviciat, ou les Joies de Lolotte*. S. l. (Berlin) 1792 ; 2 vol. in-18, avec 2 fig. libres. Il a été traduit en allemand dans les *Priapische romane*.

10. — *Monrose, ou le Libertin par fatalité* (suite de *Félicia*). S. l., 1792, 4 vol. in-8° et in-18. Réimprimé en 1795 et 1797, 4 vol. in-18.

11. — *Les Aprodites, ou Fragments Thali-Priapiques*, pour servir à l'histoire du plaisir, par l'auteur de *Félicia* et de *Monrose*. Lampsaque, 1793, 8 parties petit in-8° de 80 p. et figure libre dans chacune.

12. — *Le Diable au corps*, œuvre posthume du très recommandable docteur Cazzone, etc. S. l. 1803, 3 vol. in-8° et 6 vol. in-18, avec 20 fig. libres. Roman entremêlé de dialogues. La première partie, formant la moitié du premier volume, avait paru en Allemagne, sous le titre : *les Écarts du tempérament, ou le Cathéchisme de Figaro*, esquisses dramatiques, Londres. 1785, 1 vol. p. in-12, avec 4 fig. libres.

13. — *L'Urne de Zoroastre, ou la Clef de la science des Mages*.

EUGÈNE ASSE.

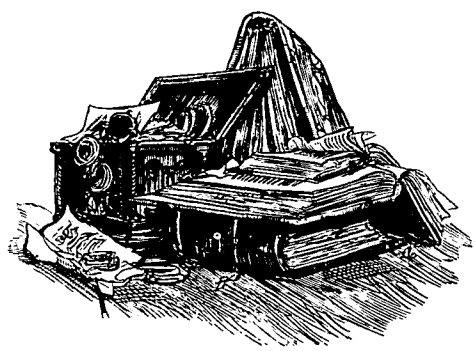

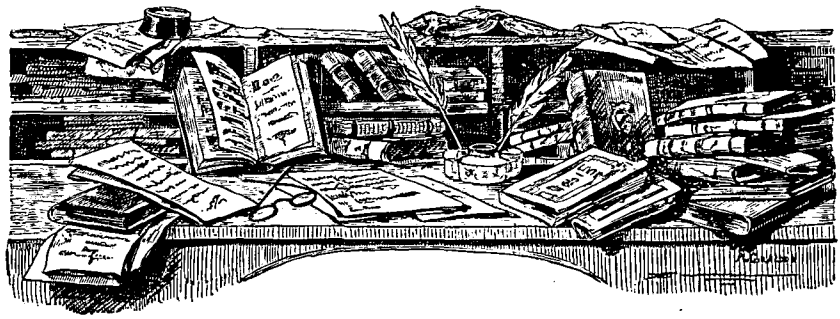

VOYAGE

AUTOUR DE FÉLIX ARVERS

Un sonnet que toutes les anthologies reproduisent, la plupart, voire l'une des plus récentes, en le dénaturant, un sonnet qui n'est même pas sans défaut, a immortalisé le nom de Félix Arvers. Et pourtant, jusque dans ces derniers temps, la vie de ce poète, qui fut doublé d'un vaudevilliste, est demeurée presque ignorée. Nous avons bien, en février 1886, essayé pour notre part de dissiper ces ténèbres et d'esquisser une bio-bibliographie de l'auteur de *Mes heures perdues;* mais notre plaquette, maintenant épuisée, s'adressait à un nombre restreint de lecteurs[1]. En revanche, elle nous a valu de précieuses communications et nous a fait découvrir de nouveaux documents dont l'analyse peut intéresser les bibliophiles et les curieux. Dans tous les cas, nous avons l'espoir d'éclairer de cette façon certains points obscurs de la vie et des œuvres d'Arvers.

1. *Félix Arvers* (1806-1850), par Charles Glinel; 1 vol. in-8° raisin de 54 p. Reims, F. Michaud. Paris, P. Rouquette, 1886; tiré à 107 exemplaires numérotés.

I

La famille paternelle de notre héros était originaire de la Touraine.

Son aïeul, Guillaume-Pierre Arvers, né à l'Isle-Bouchard, près Chinon (Indre-et-Loire), vécut sur ses terres à Rilly, à deux lieues de distance de l'Isle-Bouchard. La femme de ce dernier, Rose-Thérèse Delahaye, était fille d'un négociant de Châtellerault (Vienne). Tous deux, domiciliés à Châtellerault, moururent en décembre 1787 et furent inhumés à l'Isle-Bouchard [1].

Treize enfants naquirent de leur union. Huit d'entre eux moururent avant d'avoir atteint leur majorité.

L'aîné de ceux qui vécurent, Charles-François-Marie Arvers, oncle du poète, né le 2 février 1759 à Châtellerault, était pharmacien à Rouen, rue de la Grosse-Horloge, et s'occupa tout spécialement et avec talent de chimie industrielle [2]. Huit de ses enfants moururent en bas âge; les deux qui survécurent étaient : 1° Louis-Alexandre Arvers, né en juillet 1789 à Rouen, agrégé de la Faculté de médecine de Paris, professeur d'histoire naturelle au lycée Louis-le-Grand, conservateur au Muséum, décédé en 1858; 2° Victor Arvers, né le 5 mars 1797 à Rouen, décédé en juin 1871 à Lyon, pharmacien-major de première classe en retraite. Ce dernier a laissé deux fils, cousins au cinquième degré de l'auteur de *Mes heures perdues* : M. Charles Arvers, aujourd'hui commandant du génie en retraite à Paris, et M. Paul Arvers, lieutenant-colonel d'infanterie, chef du deuxième bureau de la première direction au ministère de la guerre.

Des trois tantes paternelles de Félix Arvers, l'aînée, Victoire-Élisabeth Arvers, mariée à M. Gauthier, marchand de vin et eau-de-vie en gros à Paris, a laissé une fille, Victorine Gauthier, qui épousa son cousin germain ci-après nommé, M. Roberdeau, et des petits-enfants qui habitent Saumur.

La seconde, Sophie Arvers, mariée à M. Charlot, cultivateur à Rilly, a laissé un petit-fils, capitaine de dragons.

La troisième des tantes de Félix, Julie Arvers, épousa M. Roberdeau, employé dans les eaux et forêts à Neuillé, canton de Saumur. L'un de ses fils prit pour femme sa cousine germaine précédemment désignée (Mme Roberdeau, née Victorine Gauthier, qui habite Nantes), et l'une des filles de Mme Roberdeau née Arvers se maria, en 1816, avec le colonel de

1. Par les Delahaye, M. le général de division Arnaudeau, sénateur de la Vienne, était parent de Félix Arvers qu'il a connu dans sa jeunesse.

2. Voyez *Dictionnaire de P. Larousse*, t. XIV, article *Teinture*.

Saint-Hillier, père du colonel de ce nom, tué à la bataille de Spickeren, le 6 août 1870, à la tête du 2e régiment d'infanterie de ligne.

Quant à la *famille maternelle* de Félix Arvers, elle était originaire de l'arrondissement de Joigny (Yonne). Son aïeul, Jean-Baptiste-Alexis-Joachim Vérien, menuisier, fut maire de Cézy. Né en 1745, à Saint-Julien-du-Sault, du mariage de Jean-Baptiste Vérien et de Colombe Perrier, il mourut à Cézy le 10 janvier 1818. Son grand-oncle, Julien-Martin Vérien, né en 1756 et décédé en 1853, avait été délégué en 1790 à la fête de la Fédération.

Cette famille n'est plus représentée à Cézy; une cousine germaine du poète, Mme Claudine-Eugénie Vérien, mariée à M. Fourrier, ancien huissier, née en 1806, habite Saint-Julien-du-Sault.

II

L'auteur de *Mes heures perdues*, Alexis-Félix Arvers, naquit à Paris, sur l'ancien IXe arrondissement, rue Guillaume, n° 1 (aujourd'hui rue Budé), le 23 juillet 1806, à sept heures du soir. Il était fils de Pierre-Guillaume-Thérèse Arvers, marchand de vin en gros, et de Jeanne Vérien, mariés à Paris depuis douze années.

L'enfant fut baptisé le 12 août 1806 par un vicaire de la paroisse de Saint-Louis-en-l'Ile.

M. Arvers père paraît avoir continué son commerce de vins à Paris jusqu'en 1819. A cette époque, sans renoncer à sa profession, il alla se retirer à Cézy, et y mourut le 23 novembre 1823, âgé de cinquante-neuf ans. Il était né le 15 octobre 1764, le troisième des treize enfants dont se composait sa famille.

Le 16 août 1824, son fils unique, Félix, qui avait fait toutes ses études à l'institution Massin et suivi les cours du collège Charlemagne, obtenait, comme vétéran de rhétorique, à la distribution des prix du concours général entre les élèves des collèges de Paris et de Versailles, le prix d'honneur et le premier prix de discours français. Dans cette dernière faculté, Arvers avait concouru avec Alfred Nettement, du collège Sainte-Barbe (2e prix des vétérans), et Désiré Nisard, du collège Charlemagne (1er prix des nouveaux); il se trouvait par conséquent en excellente compagnie. Le sujet du discours latin qui lui valut le prix d'honneur était celui-ci : *Muretus Gallus, Summi Pontificis nomine, in Basilicâ Vaticanâ Joanni Austriaco navalem ad Naupactum victoriam gratulatur.* Le discours français avait pour titre : *Éloge funèbre de Pertinax, prononcé devant le peuple romain par Septime Sévère* [1].

1. Voyez *Annales des concours généraux*; Paris, Brédif et Maire-Nyon; 1 vol. in-8°, 1825.

Le 9 août 1825, Félix Arvers subissait avec succès à la Sorbonne l'épreuve du baccalauréat ès lettres; trois mois après, le 15 novembre, il prenait sa première inscription à l'École de droit de Paris; le 24 août 1827, il était bachelier en droit, et le 21 août 1828 passait le premier examen de licence. Il n'eut pas le courage de pousser plus loin ses études juridiques après ce dernier effort.

Il se sentait alors irrésistiblement entraîné vers la poésie et s'y adonna presque exclusivement pendant les deux années 1828 et 1829. En effet, l'une des premières pièces de *Mes heures perdues, A M. Victor Hugo,* remonte au mois de janvier 1828; *la Saint-Barthélemy* est du mois de juillet 1829. *La Ressemblance,* destinée à un volume qui n'a jamais paru, porte la date de janvier 1830.

Une soirée précédée d'un dîner fut donnée, en 1828, par le nouveau ministre de l'instruction publique, M. de Vatimesnil, à l'occasion de la distribution des prix du concours général; M. Armand de Pontmartin, l'un des lauréats, figurait parmi les invités. L'éminent critique a raconté sa conversation avec M. Eugène Boré, premier prix de philosophie, qui devait mourir supérieur général des Lazaristes. « M. de Vatimesnil — disait Boré à son ami de Pontmartin — a eu l'attention délicate d'inviter les prix d'honneur des années précédentes. Ces trois jeunes gens qui causent avec Berryer, ce sont Drouyn de Lhuys, Cardon de Montigny et Félix Arvers. *On dit qu'il y a chez ce dernier l'étoffe d'un poète.* » Alfred de Musset assistait également à la réception ministérielle [1].

Le 1er janvier 1830, Arvers sembla déterminé à couper les ailes à ses fantaisies poétiques. Il entra à cette date, comme sixième clerc, en l'étude de Me Guyet-Desfontaines, notaire à Paris, y obtint plus tard et successivement les inscriptions de troisième et de deuxième clerc, et ne renonça définitivement au notariat que le 1er mars 1836, en même temps que son patron, depuis deux ans député de la Vendée, se démettait lui-même de son office.

Pendant ces six années de stage, le jeune clerc n'avait pas réussi à obtenir le titre de principal et avait montré sans doute aussi peu de vocation pour la pratique qu'antérieurement pour l'étude théorique du droit. En revanche, il s'était créé, par la fréquentation du salon de M. et Mme Guyet-Desfontaines, des relations charmantes dans le monde des lettres et des arts.

Gendre du littérateur et membre de l'Institut Amaury Duval, neveu par alliance de l'académicien Alexandre Duval, beau-frère du peintre Amaury Duval, le patron d'Arvers vivait dans un milieu qui répondait exactement aux aspirations poétiques et à l'esprit délicat et rêveur de ce

1. A. de Pontmartin : *Mes mémoires,* 1re série, p. 42 à 48. Paris, Calmann Lévy, 1885 et 1886, 2 vol. grand in-18.

© 2007 Les Éditions « Les passeurs du temps » Tous droits réservés

dernier. Mme Guyet-Desfontaines avait, de son côté, une réputation justifiée de beauté et d'esprit qui lui a survécu.

Outre les relations que nous venons d'indiquer, Arvers s'en était créé chez Charles Nodier, en fréquentant les soirées de l'Arsenal. Il connaissait Mme de Girardin, Alexandre Dumas, Eugène Delacroix et Roger de Beauvoir, auquel il dédia son drame intitulé : *la Mort de François Ier*. Paul Foucher et Bayard furent ses premiers collaborateurs. Il fut l'un des amis ou du moins l'une des connaissances de jeunesse de Sainte-Beuve.



Mme Mennessier-Nodier, dans un livre consacré à la glorieuse mémoire de son père [1], évoque le souvenir d'un déjeuner de soleil offert par le poète Ulrich Guttinguer dans son « cottage » de la rue de Courcelles et qui réunissait, entre autres convives : Victor Hugo, sa femme et leur fille Léopoldine ; M. et Mme Charles Nodier, M. et Mme Antoine de Latour, Félix Arvers, Alfred de Musset et Alfred Tattet, l'ami commun de ces deux poètes.

M. Maxime du Camp a esquissé le portrait du Dr Koreff, qui vint se fixer à Paris vers la fin de la Restauration et eut quelque influence dans la société du temps de Louis-Philippe.

Koreff avait du goût pour la bonne chère, mais il aimait surtout les dîners de garçons où l'on cause les coudes sur la table, où les paroles sont libres et les anecdotes croustilleuses. On se donnait rendez-vous à la rotonde du Palais-Royal, entre amis, et là on décidait à quel restaurant on irait demander le pain du jour. Il n'était point sot et choisissait bien ses convives : Lœve-Veimars, Mérimée, Beyle, les deux Musset, Eugène Delacroix, Viollet-le-Duc, Ampère,

1. Voyez *Charles Nodier, épisodes et souvenirs de sa vie*, par Mme Mennessier-Nodier; 1 vol. grand in-18. Paris, Didier et Cie, 1867, p. 348 et 349.

Arvers, Briffaut, qui est mort fou, et quelquefois même — ne le répétez pas — le philosophe Victor Cousin. Il y avait là un souffle d'esprit à tourner les têtes. La soirée se prolongeait en causeries que plus d'un aurait voulu entendre. Que faisait-on ensuite? Si j'avais au doigt la plume de Mathurin Régnier, j'essayerais de le dire [1].

Une respectable parente d'Arvers qui l'a beaucoup connu, écrivait un jour, à son sujet :

J'ai quitté Paris en 1827; il y avait trois ou quatre ans que Félix avait obtenu deux prix au grand concours. Il habitait alors avec sa mère rue des Filles-du-Calvaire, à peu de distance de la place Royale.

Après quelques essais heureux en littérature, il a fait du théâtre et a quitté sa mère pour se fixer sur les boulevards, où il se trouvait plus à portée de ses relations.

C'était un excellent garçon, mais qui n'avait jamais un sou à lui, et nous ne l'avons vu que deux fois, à Saumur, pour affaires de succession.

Malheureusement la vie qu'il menait ne pouvait que nuire horriblement à sa santé et l'épuiser avant le temps. Il passait les jours et les nuits avec des acteurs et des actrices pour arriver à faire répéter et jouer ses pièces, etc., etc.

Ce fragment de lettre nous a fait anticiper sur la carrière d'auteur dramatique de notre héros. Il convient de rappeler tout d'abord que c'est pendant la durée de son stage notarial qu'il fit paraître la plus grande partie de ses œuvres poétiques.

Le 13 novembre 1832, il adressait une pièce de vers à A., probablement Alfred Tattet, qui fut un des amis intimes d'Arvers et d'Alfred de Musset. Le poète dont il y est question doit être Alfred de Musset. On lit à ce sujet dans une revue [2] :

M. Tattet, grand ami d'Arvers primitivement, avait, paraît-il, un peu abandonné ce premier pour se rapprocher de Musset, connaissance plus nouvelle.

Arvers en éprouva un peu de dépit; plus frappé toutefois dans son amitié que dans son amour-propre littéraire, il essaya de ramener la brebis égarée.

Non seulement il y réussit, mais il fit mieux : il devint bientôt après, lui-même, un des amis de Musset, et c'est à ce rapprochement des trois amis, sans doute, que le morceau que nous allons citer dut de ne pas paraître dans les *Heures perdues,* à l'impression desquelles il est antérieur.

Notons, en passant, que ce morceau est indiqué comme inédit dans *la Nouvelle Revue de poche* du 23 juillet 1868 et signalé dans les numéros des 25 août et 10 octobre 1887 de *l'Intermédiaire des chercheurs et des curieux.*

1. Maxime du Camp, *Souvenirs littéraires,* 2 vol. in-8°. Paris, Hachette et Cie, 1882 et 1883, t. II, p. 320 à 323.

2. *La Nouvelle Revue de poche,* 23 juillet 1868. Paris, Librairie de l'Académie des Bibliophiles, p. 113 à 120.

I

A....., j'ai vu des jours où nous vivions en frères;
Servant les mêmes dieux aux autels littéraires :
Le ciel n'avait formé qu'une âme pour deux corps;
Beaux jours d'épanchement, d'amour et d'harmonie,
Où ma voix à la tienne incessamment unie
Allait se perdre au ciel en de divins accords.

Qui des deux a changé? Pourquoi dans la carrière
L'un court-il en avant, laissant l'autre en arrière?
Lequel des deux soldats a déserté les rangs?
Pourquoi ces deux vaisseaux qui naviguaient ensemble,
Désespérant déjà d'un port qui les rassemble,
Vont-ils chercher si loin des bords si différents?

C'est la loi d'ici-bas : quand tout change et tout passe,
Quand chaque son qui fuit, en traversant l'espace,
Semble une voix d'ami qui murmure un adieu;
Quand sur nous, sans pitié, déployant ses ravages,
Le temps roule sans fin dans un lit sans rivages,
Pour ne se reposer que dans le sein de Dieu,

Tu veux que notre cœur, chétive créature,
Seul exempt ici-bas des lois de la nature,
Qui détruit son ouvrage et le pousse au trépas,
Immuable lui seul et lui seul sédentaire,
Debout sur les débris, puisse voir sur la terre
Toute chose changer et qu'il ne change pas!

Non, non; je n'ai jamais, divine poésie,
Profané ton autel pour une apostasie;
J'ai tenu devant tous ton culte pour sacré;
A ton temple nouveau j'ai déposé ma pierre
Et jamais cette voix n'en vint, comme saint Pierre,
A renier le Dieu qu'elle avait adoré.

Je n'ai pas dévoué mon maître aux gémonies,
Je n'ai pas abreuvé de fiel et d'avanies
L'idole où mes genoux s'usaient à se plier;
Je n'ai point du passé répudié la trace,
J'y suis resté fidèle, et n'ai point, comme Horace,
Au milieu du combat jeté mon bouclier.

Non, c'est toi qui changeas. Un nom qui se révèle
T'éblouit des rayons de sa gloire nouvelle.
Tu vois dans le bourgeon le fruit qui doit mûrir :
Mécène du Virgile et saint Jean du Messie,
Tu répands en tous lieux la sainte prophétie,
Tu sèmes sa parole et tu la fais fleurir.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

II

Moi, je suis ainsi fait : au rang des plus grands crimes
Je mets le fantastique et les mauvaises rimes :
La rime est un écho qui se perd sans effet,
S'il ne sait recueillir la voix à sa naissance.
C'est un instrument faux, et j'appelle impuissance
Le dédain orgueilleux que certains en ont fait.

Je ne suis pas de ceux qui croient que la pensée,
Dans un cadre grossier bien ou mal enchâssée,
Puisse assez resplendir de sa propre beauté.
Beaucoup en cette erreur sont tombés dans notre âge.
Je veux qu'un grand dessein, éclairant tout l'ouvrage,
Imprime à chaque vers la vie et l'unité.

Je ne suis pas de ceux qui vont dans les orgies
S'inspirer aux lueurs des blafardes bougies,
Qui, dans l'air obscurci par les vapeurs du vin,
Tentent de ranimer leur muse exténuée,
Comme un vieillard flétri qu'une prostituée
Sous ses baisers impurs veut réchauffer en vain.

Je crois que le génie est un fils du mystère,
Qui veut être lavé des fanges de la terre,
Pour marcher dans sa force et dans sa liberté;
Je crois qu'un vase infect en souillerait la flamme;
Que, pour l'œuvre divin, le corps, ainsi que l'âme,
A besoin de pudeur et de virginité.

C'est ainsi que j'entends l'œuvre de poésie :
Chacun de nous s'est fait l'art à sa fantaisie,
Chacun de nous l'a vu d'un différent côté.
Prisme aux mille couleurs, chacun en saisit une
Suivant le point divers où l'a mis la fortune :
Dieu lui seul peut tout voir dans son immensité.

Conserve ta croyance et respecte la nôtre,
Apôtre dévoué de la gloire d'un autre;
Fais-toi du nouveau dieu confesseur et martyr.
Ne crois pas que mon cœur cède comme une argile,
Ni que ta voix, prêchant le nouvel Évangile,
Si chaude qu'elle soit, puisse me convertir.

Adieu. Garde ta foi, garde ton opulence,
Laisse-moi recueillir mon cœur dans le silence,
Laisse-moi consumer ma vie comme un reclus;
Pardonne cependant à cette rêverie,
C'est le chant d'un proscrit en quittant la patrie,
C'est la voix d'un ami que tu n'entendras plus.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

III

Nous arrivons maintenant au volume de poésies, *Mes heures perdues,* publié en 1833[1]. Cette première édition contient une curieuse préface en vers, quinze poésies détachées, un drame : *la Mort de François Ier*, et une comédie : *Plus de peur que de mal.* La seconde édition publiée en 1878 à Paris, chez A. Cinqualbre, contient en plus *la Ressemblance*, reproduction d'une pièce insérée dans *la Revue rétrospective* du 15 décembre 1869; les erreurs de la réimpression de *Mes heures perdues* ont été signalées par nous dans l'étude que nous avons consacrée en 1886 à leur auteur.

Deux sonnets seulement figurent dans le livre d'Arvers. Le premier n'est certes pas indigne de celui auquel il a dû sa gloire littéraire. C'est d'ailleurs le rêve d'un poète, car cet écrivain ne s'est jamais marié.

SONNET POUR MON AMI R...

J'avais toujours rêvé le bonheur en ménage,
Comme un port où le cœur, trop longtemps agité,
Vient trouver, à la fin d'un long pèlerinage,
Un dernier jour de calme et de sérénité.

Une femme modeste, à peu près de mon âge,
Et deux petits enfants jouant à son côté;
Un cercle peu nombreux d'amis du voisinage,
Et de joyeux propos dans les beaux soirs d'été.

J'abandonnais l'amour à la jeunesse ardente;
Je voulais une amie, une âme confidente,
Où cacher mes chagrins, qu'elle seule aurait lus;

Le ciel m'a donné plus que je n'osais prétendre;
L'amitié, par le temps, a pris un nom plus tendre,
Et l'amour arriva qu'on ne l'attendait plus.

Quant au célèbre sonnet, *imité de l'italien,* qui a son histoire, il a excité bien des curiosités. Est-il en réalité imité d'un poète transalpin? Sinon, quelle aimable personne l'a inspiré? Nous allons essayer, après tant d'autres, de résoudre ce problème.

En 1886, au château de Compiègne dont il est le bibliothécaire et où nous lui rendions visite, M. Jules Troubat, l'un des secré-

1. Arvers (Félix) : *Mes heures perdues.* Paris, Fournier jeune, imprimerie de Crapelet, 1833, in-8°. Couverture imprimée. Titre et faux-titre sur chine. Vignette sur le titre (cette vignette représente un papillon sur une branche dans une feuillée), 352 p. Hauteur, 216 millimètres.

© 2007 Les Éditions « Les passeurs du temps » Tous droits réservés

taires de Sainte-Beuve, nous disait avoir entendu le célèbre académicien affirmer que le sonnet d'Arvers était bien réellement imité de l'italien; en revanche, Sainte-Beuve n'a jamais administré à son secrétaire la preuve de cette assertion ni indiqué la source étrangère à laquelle le poète français aurait puisé son inspiration. L'auteur des *Nouveaux lundis*[1] a écrit simplement sur ce sujet les lignes suivantes qui ne résolvent rien :

Un dernier souvenir à l'un de nos anciens amis ou du moins à l'une de nos connaissances de jeunesse, Félix Arvers, qui n'a pas toujours visé très haut dans l'art, qui n'a pas réalisé toutes les espérances qu'avaient fait naître ses brillants débuts, ses succès universitaires, qui s'est un peu dépensé dans les petits théâtres et dans les plaisirs, a eu dans sa vie une bonne fortune; il a éprouvé une fois un sentiment vrai, délicat, profond, et il l'a exprimé dans un sonnet adorable. Ce n'est pas un de ces sonnets savants, fortement pensés, habilement ciselés, comme Soulary sait les faire; c'est un sonnet tendre et chaste : un souffle de Pétrarque y a passé. Si Arvers a beaucoup péché, il lui sera beaucoup pardonné pour ce sonnet-là.

Il y a plus d'un demi-siècle que le volume de *Mes heures perdues* a été publié et nous sommes certain que, par ce temps de minutie et de recherches littéraires, quelque polyglotte nous aurait déjà révélé le sonnet italien original, s'il avait existé autre part que dans l'imagination d'Arvers.

Mais à quelle héroïne dédiait-il ses vers? Ouvrons l'année 1874, tome VII, de *l'Intermédiaire des chercheurs et curieux*, nous y trouvons aux pages 181 et 471 cette double indication :

Page 181. — L'inconnue ne serait-elle pas plutôt la fille de Charles Nodier, Mme Mennessier? Je l'ai entendu dire, comme de source certaine. Pour détourner la pensée des lecteurs, Félix Arvers aurait indiqué que son sonnet était une imitation de l'italien.

(M. G. A.)

Page 471. — Lorsque Charles Nodier était bibliothécaire de l'Arsenal, il réunissait à ses soirées fameuses sous le nom de *Soirées de l'Arsenal,* un certain nombre d'amis qui étaient pour la plupart l'élite des littérateurs de l'époque, tels que Hugo, Musset, Gautier, M. de Fontanet, un diplomate doublé d'un poète distingué, et Arvers. Ce dernier était amoureux de Mlle Marie Nodier (depuis Mme Mennessier), mais plus timide que les autres, n'osait « déclarer sa flamme ». Dans les poésies de Musset, il en est qui sont adressées à Mlle Marie N. C'était Mlle Nodier. A cette époque, la *scie* de l'album existait déjà. Mlle Nodier priait chaque invité de son père d'écrire quelques lignes sur le sien, et c'est là qu'Arvers écrivit son fameux sonnet que « cette femme » ne comprit pas. Était-il impromptu? C'est ce que n'a pu affirmer la personne de qui je tiens ces renseignements exacts.

(R. L. H.)

1. *Nouveaux Lundis,* par C.-A. Sainte-Beuve. Paris, Michel Lévy frères, 1865; in-12, t. III, p. 350 et 351.

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions.ainay@free.fr

Serrons la question de plus près encore et évoquons à la fois le précieux témoignage et l'émouvant souvenir de notre excellent et à jamais regretté confrère Adolphe Racot. Dans les premiers jours du mois d'avril 1886, il rendait visite, à Fontenay-aux-Roses, à Mme Marie Mennessier-Nodier, qui vit là retirée avec une partie de sa famille. Le 6 mai suivant, Adolphe Racot nous écrivait une longue et très intéressante lettre dont nous détachons ces passages :

Malgré son âge, Mme Mennessier est active, sans la moindre infirmité et on ne lui donnerait pas plus de cinquante ans. Elle a beaucoup d'esprit et tous ses souvenirs présents.

Quand je suis entré dans le petit salon, au rez-de-chaussée, j'ai été frappé et ému. Dans ces six à huit mètres carrés tient tout ce qui reste de l'Arsenal : un grand portrait de Nodier, peinture d'un Guérin; un autre, également grandeur nature, de Marie Mennessier, par Amaury Duval, resté ami intime jusqu'à sa mort toute récente; une petite vue peinte de Saint-Point où elle accompagna son père et sa mère dans le voyage avec M. et Mme Hugo; deux jolies esquisses d'anges, par Amaury Duval, d'après les têtes des deux filles; un grande photographie de Mme Hugo, un joli Bonington original, enfin sur la cheminée le buste en terre cuite de Sébastien Nodier, l'aïeul.

Mme Mennessier possède un album du temps où elle était jeune fille : j'y ai trouvé parmi des poésies signées de tous les poètes illustres de l'époque, *le sonnet autographe et signé d'Arvers*. Je vous en envoie une copie exacte et minutieuse, ponctuation et majuscules initiales. *Vous y verrez les changements qu'Arvers y apporta dans l'édition imprimée.*

Voici maintenant la reproduction fidèle de cette précieuse copie :

Mon âme a son secret, ma vie a son mystère.
Un amour éternel en un moment conçu :
Le mal est sans espoir, aussi j'ai dû le taire,
Et celle qui l'a fait n'en a jamais rien su.

Hélas! j'aurai passé près d'elle inaperçu,
Toujours à ses côtés et *toujours* solitaire;
Et j'aurai jusqu'au bout fait mon tems (*sic*) sur la terre,
N'osant rien demander, et n'ayant rien reçu.

Pour elle, quoique Dieu l'ait faite *bonne* et tendre,
Elle ira son chemin, distraite, et sans entendre
Ce murmure d'amour élevé sur ses pas;

A l'austère devoir pieusement fidèle
Elle dira, lisant ces vers tout remplis d'elle,
« Quelle est donc cette femme? » et ne comprendra pas.

FÉLIX ARVERS.

Nos lecteurs auront remarqué trois variantes entre le sonnet autographe et celui imprimé dans les éditions de 1833 et de 1878 de *Mes heures perdues* :

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » éditions.ainay@free.fr

1° Le titre : « Sonnet imité de l'italien » n'existe que dans le texte imprimé ; il ne figure pas sur l'album; nous avons contrôlé sur ce point l'indication même d'Adolphe Racot.

2° Au deuxième vers du deuxième quatrain, « et *toujours* solitaire » du manuscrit est remplacé dans l'imprimé par « et *pourtant* solitaire ».

3° Enfin, au premier vers du premier tercet, « *bonne* et tendre » du manuscrit est devenu « *douce* et tendre » dans le texte imprimé.

En ce qui concerne l'héroïne du sonnet d'Arvers, une personne digne de toute créance, qui a été l'un des témoins de la vie de Mme Marie Mennessier-Nodier, a bien voulu nous redire une confidence *que l'éditeur Hetzel lui avait faite comme la tenant d'Arvers lui-même,* c'est que le poète, en composant son fameux sonnet, avait pensé à Marie Nodier.

Et c'est précisément sur l'album de celle-ci qu'il l'a entièrement écrit et signé de sa main.

A notre sens, la date de ce sonnet doit être placée entre le 17 février 1830, jour du mariage de M. et Mme Mennessier-Nodier[1] et 1833, année de la publication de *Mes heures perdues.* La dame était mariée; les expressions : « le mal est sans espoir », « à l'austère devoir pieusement fidèle » et « quelle est donc cette femme? » l'indiquent suffisamment. D'un autre côté, les épithètes de « douce et tendre » de l'imprimé, préférables à celles de « bonne et tendre » du manuscrit, font supposer que les vers de l'album ont dû précéder ceux insérés dans *Mes heures perdues.* Arvers aura voulu dérouter les recherches et dépister la curiosité en introduisant dans l'imprimé la mention « imité de l'italien » qui, nous le répétons, ne se rencontre pas dans le manuscrit.

Ajoutons, pour terminer, que le sonnet d'Arvers a été mis en musique par : 1° Ch.-M. Widor; Paris, J. Hamelle, boulevard Malesherbes, 22; 2° Bizet, Paris, Choudens père et fils, rue Saint-Honoré, 265; 3° Émile Pessard, Paris, Alphonse Leduc, 3, rue de Grammont: 4° Faure; 5° Martial Caillebotte, *Scènes et mélodies pour piano et chant;* Paris, G. Hartmann, p. 23 à 28.

Ces diverses explications données — et elles répondent à un sentiment de curiosité littéraire qui se manifestait encore dans les numéros des 25 août, 10 et 25 octobre 1887 de *l'Intermédiaire* — nous allons indiquer les autres œuvres d'Arvers et reprendre sommairement l'histoire de sa vie.

1. Voyez *le Curieux,* par Charles Nauroy, n° 33, octobre 1886.

IV

Trois mois avant de renoncer définitivement au notariat, Arvers débutait dans la carrière d'auteur dramatique à laquelle il demeura fidèle jusqu'à sa mort.

Voici la liste des pièces qu'il a fait représenter, soit seul, soit en collaboration, avec l'indication des théâtres de Paris où elles ont été jouées, des imprimeurs et des éditeurs de la plupart d'entre elles, et enfin des journaux où elles ont été appréciées par les divers critiques :

1° EN ATTENDANT, comédie-vaudeville en deux actes, avec Bayard et Paul Foucher; Gymnase dramatique, 30 novembre 1835; imprimée en 1836, par J. Mevrel, passage du Caire, 54, et publiée en 1837, par Marchant, in-8°. — Voy. le *Voleur* du 5; le *Constitutionnel* et les *Débats* du 7; le *National* du 15 décembre 1835.

2° DEUX MAÎTRESSES, comédie-vaudeville en un acte; Vaudeville, 15 mars 1836 (reprise au théâtre Saint-Antoine en 1839). J.-N. Barba, in-8°, 1836. — Voy. les *Débats* et le *National* du 21; le *Constitutionnel* du 24; le *Voleur* du 25 et le *Moniteur* du 27 mars 1836.

3° LES DAMES PATRONNESSES ou *A quelque chose malheur est bon,* proverbe en un acte, mêlé de couplets, avec Scribe; Gymnase, 15 février 1837; publié chez J.-N. Barba, 1837, in-8°. — Voy. *Presse, Constitutionnel, National* et *Siècle* du 20; *Moniteur* et *Débats* du 27 février 1837.

4° DELPHINE ou *Heureux après moi,* drame-vaudeville en deux actes, avec Paul Foucher; Porte Saint-Antoine, 18 avril 1837. Imprimé chez Mme de Lacombe, rue d'Enghien, 12, et publié chez Mifliez, 1840, grand in-8° (Répertoire dramatique). — Voy. le *Constitutionnel* du 1er mai 1837.

5° ROSE ET BLANCHE, vaudeville en un acte; Variétés, 5 octobre 1837; imprimé par Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais, et publié en grand in-8° à deux colonnes, par Marchant en 1837. — Voy. *Moniteur, Presse, Constitutionnel* et *National* du 9; *Voleur* du 15 et *Débats* du 16 octobre 1837.

6° LES PARENTS DE LA FILLE, comédie en un acte, avec Ernest d'Avrecour; Renaissance, 10 décembre 1838. Imprimée chez Mme Ve Dondey-Dupré et parue en in-8° à deux colonnes, chez Marchant en 1839. — Voy. *Siècle* du 11; *Moniteur* et *Constitutionnel* du 14; *Voleur*, 15; *Presse*, 16, et *National* du 20 décembre 1838.

7° LA COURSE AU CLOCHER, comédie en trois actes et en vers; Théâtre-Français, 8 mars 1839; jouée pour la quatorzième et dernière fois le 24 juin suivant. Cette comédie, imprimée chez Mme Ve Dondey-Dupré, parut en 1839 chez Bezou, dans le format in-8°. Tous les exemplaires étaient revêtus de la signature de l'auteur, demeuré propriétaire de son œuvre. — Voy. *Presse* et

Siècle du 10; *Débats*, *National* et *Moniteur* du 11; *Constitutionnel* du 15 mars 1839.

8° Le Beau Martial, avec Fortuné de Saint-Germain, père de l'acteur Saint-Germain; Folies-Dramatiques, 4 juillet 1839. (La critique ne paraît pas s'être occupée de cette pièce qui n'aurait pas été imprimée.)

9° Les Vieilles amours, vaudeville en un acte, avec d'Avrecour; théâtre du Vaudeville, 17 janvier 1841; imprimerie Ve Dondey-Dupré; chez Henriot et Tresse, grand in-8° à deux colonnes. — Voy. *Presse*, 18; *Moniteur*, *Débats* et *National* du 25; *Siècle*, du 31 janvier 1841.

10° Le Second mari, comédie en trois actes, en vers; Théâtre-Français, onze représentations du 3 avril au 6 juin 1841; imprimée par Mme de Lacombe et publiée chez Henriot, 1841, in-8° à deux colonnes (Répertoire dramatique). — Voy. *Presse*, *Constitutionnel*, *Siècle* du 5; *Moniteur* du 7; *Débats* du 10 et *National* du 12 avril 1841.

11° Les Anglais en voyage, vaudeville en un acte, par d'Avrecour et Arvers; Variétés, 1er juillet 1844 (joué également au mois de novembre de la même année aux Folies-Dramatiques), imprimé par Mme de Lacombe et publié en 1844, grand in-8° à deux colonnes, chez Tresse (Répertoire dramatique). — Voy. *Constitutionnel*, *Débats*, *Moniteur*, *National*, *Presse* et *Siècle* du 8 juillet 1844.

12° Les Deux César, comédie-vaudeville en un acte (avec M. Viguier, d'après l'*Annuaire des lettres, des arts, et des théâtres*, publié pour 1846-1847 par le *Constitutionnel*). Gymnase, 17 février 1845.

M. Delaunay, alors élève du Conservatoire, y remplaça, sous le pseudonyme d'Ernest, l'acteur Julien Deschamps dans le rôle de César Dauvray, les 3, 4 et 5 mars 1845.

Imprimés par Mme de Lacombe, *les Deux César* ont paru en grand in-8° à deux colonnes chez Tresse (Répertoire dramatique(, 1845. — Voy. *Constitutionnel*, *Débats*, *National*, *Presse* du 24, *Moniteur* et *Siècle* du 25 février 1845.

13° Suzon et Suzanne, vaudeville en deux actes; Vaudeville, 27 septembre 1845; non imprimé. — Voy. *Débats*, *Moniteur* et *Presse* du 29; *National* et *Siècle* du 30 septembre; *Constitutionnel* du 8 octobre 1845.

14° La Femme de marbre, pièce en un acte, représentée aux Délassements-Comiques, le 3 novembre 1847; non imprimée et que la critique laissa passer inaperçue.

15° Lord Spleen, vaudeville en un acte, avec d'Avrecour; Variétés, 31 juillet 1849. Imprimé chez J. Claye et Cie, et publié chez Marchant en 1849, grand in-8° à deux colonnes (Galerie dramatique). — Voy. *Constitutionnel*, *Moniteur*, *National* et *Presse* du 6; *Débats* et *Siècle* du 13 août 1849.

16° Mieux vaut tard que jamais, pièce en un acte, avec d'Avrecour; représentée aux Folies-Dramatiques le 6 novembre 1849, elle ne semble pas

avoir laissé plus de traces que celles désignées sous les numéros huit et quatorze.

17° LE BANQUET DE CAMARADES, vaudeville en un acte, avec d'Avrecour; Gymnase, 13 septembre 1850; imprimé chez Claye et paru en grand in-8° à deux colonnes, dans la galerie théâtrale, en 1850. — Voy. *Moniteur*, *National* et *Siècle* du 16 et *Débats* du 23 septembre 1850.

Au sujet de ce vaudeville, Arvers écrivait à son collaborateur la lettre suivante, en date à Paris du 23 juillet 1850, dont nous devons la communication à la grande obligeance d'un savant et distingué bibliophile, M. Henri Cordier, qui possède les originaux de cette lettre et de celle du 6 septembre 1850, énoncée plus loin :

Rien de nouveau au Gymnase, et même, hier au soir, j'ai causé de choses indifférentes avec Montigny, espérant qu'il arriverait à me toucher un mot de notre affaire; mais il ne m'a parlé que de la pluie et du beau temps, du beau tems surtout, et de *Caron pas un mot*. (Toujours Mme de Sévigné.) On a mis en répétition hier, un acte de Siraudin et de Moreau, et peut-être aussi de Delacour. D'un autre côté, le retour de Bressant, rentré le 15, va faire reprendre les répétitions du *Faust* en quatre ou cinq actes de M. Michel Carré, sans préjudice de deux actes de Bayard, reçus pour le même Bressant. Je vois donc d'ici le tableau des répétitions chargé pour un bon bout de tems, à moins qu'on ne nous glisse entre ces grosses pièces, avec la certitude d'être écrasés par elles.

Au surplus, je vous l'ai déjà dit, j'ai fait mon deuil, comme argent, de notre banquet, mais je voudrais, qu'à défaut de profit, il nous rapportât quelque honneur.

C'est en 1838 qu'avaient commencé, entre Arvers et Ernest d'Avrecour, une collaboration et par suite une amitié qui ne devaient cesser qu'à la mort du premier. D'Avrecour, né à Paris d'une vieille famille d'origine champenoise, survécut à son ami jusqu'au 11 septembre 1871. Il avait relevé sur un de ses carnets la liste des pièces d'Arvers et l'avait fait suivre de ces quelques vers :

Nous avions mis nos esprits en commun,
Arvers et moi, nous ne faisions plus qu'un;
Quand il vivait, par sa verve comique
Tant bien que mal je vécus comme auteur.
Quand il mourut, conséquence logique,
On enterra son collaborateur.

De plus, en regard de chacune de ces pièces, Ernest d'Avrecour avait à peu près fixé leur sort. M. Abel d'Avrecour, son fils, a bien voulu reproduire pour nous ces appréciations consciencieuses :

1°. — GRAND SUCCÈS.

Deux maîtresses.

2°. — SUCCÈS.

Les Dames patronnesses, les Parents de la fille, le Beau Martial, les Vieilles amours, les Anglais en voyage, Lord Spleen.

3°. — DEMI-SUCCÈS.

Delphine, la Course au clocher, le Second mari, la Femme de marbre, Mieux vaut tard que jamais, le Banquet de camarades.

4° — CHUTE.

Rose et Blanche, les Deux César, Suzon et Suzanne.

V

Félix Arvers était également lié d'amitié avec un littérateur et un poète, M. Ernest Lafond, fils de M. Étienne Lafond, marchand de vin à Paris comme l'avait été M. Arvers père, et frère de M. Narcisse Lafond qui fut député de la Nièvre et pair de France. Ernest Lafond, qui mourut en 1880, était l'auteur d'une *Étude sur la vie et les œuvres de Lope de Véga* et d'une poésie, *la Mort et l'Amour*, qui fut l'une de ses compositions dernières. Ernest Lafond était propriétaire du château de Prunevaux, à Guérigny, arrondissement de Nevers (Nièvre), château qui depuis sa mort a été vendu à des étrangers. Arvers y fut reçu en 1844 et il y écrivit et signa de sa main dans un album aujourd'hui en la possession de Mme M. Gibert, fille de M. Ernest Lafond, le sonnet suivant que la *Revue littéraire et artistique* reproduisait dans sa livraison d'avril 1887.

Dans des vers immortels que vous savez sans doute,
Dante, acceptant d'un prince et le toit et l'appui,
Des chagrins de l'exil abreuvé goutte à goutte,
Nous a montré son cœur tout plein d'un sombre ennui;

Et combien est amer pour celui qui le goûte,
Le pain de l'étranger, et tout ce qu'il en coûte
De monter et descendre à l'escalier d'autrui...
Moi, qui ne le vaux pas, j'ai trouvé mieux que lui.

Ici, malgré ces vers de funèbre présage,
J'ai trouvé le pain bon, et meilleur le visage,
Et l'opulent bien-être et les plaisirs permis.

C'est que Dante, égaré dans des sphères trop hautes,
Avait un protecteur, et que moi j'ai des hôtes;
C'est qu'il avait un maître et que j'ai des amis.

FÉLIX ARVERS.

Château de Prunevaux (Nièvre), 1844.

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions.ainay@free.fr

Auguste Villemot, dans sa chronique parisienne du 24 décembre 1854[1], a mis sur le compte de Félix Arvers l'anecdote suivante :

Arvers, ce garçon de tant d'esprit, mort depuis quelques années, était avare et ne s'en cachait pas. Les obligations du jour de l'an l'exaspéraient, et il racontait lui-même comment il avisait le plus possible à s'en exonérer. — Son procédé consistait à donner aux femmes des bonbons perfides et canailles. — Le 3 janvier, il allait prendre des informations sur les résultats de sa galanterie; il était reçu invariablement par une femme de chambre qui, d'un air piteux, lui disait : « Madame est au lit; en rentrant du spectacle, elle a trouvé les bonbons de monsieur, et, depuis ce temps, elle a des coliques insensées. » — Bon! se disait Arvers, mes bonbons ont fait de l'effet; en voilà une qui ne me demandera rien l'année prochaine.

Arvers ne fut pourtant ni avare ni prodigue; en réalité, il n'était pas riche. A la mort de son père, le 23 novembre 1823, la communauté de biens d'entre celui-ci et sa femme se composait de 8,079 fr. 50, tant en mobilier qu'en créances, et d'immeubles d'un revenu de 1,600 francs, d'une valeur vénale de 53,333 francs, soit en totalité 61,412 fr. 50. Or sa mère, comme commune en biens et comme donataire de quart des meubles et immeubles composant la succession de son mari, aux termes d'un acte reçu par M. Poisson, notaire à Paris, le 9 mars 1814, garda jusqu'à sa mort, arrivée à Paris, le 25 novembre 1845, les cinq huitièmes de l'actif ci-dessus indiqué. Pendant vingt-deux années, son fils unique dut se contenter d'un capital d'environ 23,000 francs, quelque peu accru, il est vrai, par une succession ouverte à Saumur, comme nous l'avons dit, et dont il alla recueillir sa modeste part.

D'un autre côté, ses pièces de théâtre devaient lui procurer un supplément de revenus assez irrégulier et dans tous les cas médiocre.

Aussi, le 7 novembre 1850, quand Arvers mourut, son patrimoine était-il diminué de plus de moitié. Il laissait environ 27,000 francs qu'il légua au fils mineur d'un corroyeur de la rue du Faubourg-Saint-Martin, M. François-Emmanuel Poullain, alors âgé de quinze ans.

VI

Depuis la fin de l'année 1848, l'ancien lauréat de l'Université souffrait, dit M. Abel d'Avrecour, dans la *Revue rétrospective* du 15 décembre 1869, d'une maladie de la moelle épinière.

En septembre 1850, atteint d'une affection vésicale fort incommode, il était en traitement dans une maison de santé du chef-lieu de Seine-et-

1. *La Vie à Paris*, par Auguste Villemot, 1re série, p. 195 et 196. Paris, Michel Lévy, 1858, in-12.

Marne. Il écrivait alors à son collaborateur Ernest d'Avrecour la lettre suivante qui nous a été communiquée par M. Henri Cordier :

Melun, 6 septembre 1850.

Je n'ai malheureusement, mon cher ami, aucune amélioration à vous signaler dans mon état. Je ne m'en étonne pas, du reste, le docteur et tous les malades de la maison, même ceux qui se sont bien trouvés du traitement, me répétant chaque jour que ce n'est qu'au bout d'un mois ou cinq semaines que les effets de la médication peuvent se faire sentir. En attendant, mon mal s'est compliqué des accidents les plus incommodes, et qui ne permettent pas de songer un instant à aller à Paris pour ma première représentation [1]. Du reste, je me repose avec toute confiance sur Montigny et sur vous. Je vous ai dit, je crois, que j'avais besoin d'une loge et de trois stalles d'orchestre pour le premier jour; mais tout cela, bien entendu, est subordonné à la possibilité. Dans aucun cas vous ne pouvez avoir moins d'une loge pour moi. Vous voudriez bien la laisser chez le concierge du théâtre (avec les stalles, si vous pouviez en accrocher, ou, dans le cas contraire, sans les stalles) sous enveloppe à mon nom, avec recommandation de les remettre à la personne qui viendrait les réclamer de ma part. Ceci a pour but de vous épargner une course.

Si vous obtenez les stalles pour le premier jour, je n'ai pas de recommandation à vous faire pour le second. Si vous ne les avez pas, j'espère qu'on ne vous refusera pas une loge pour le lendemain, que vous laisseriez également chez le concierge avec la même recommandation. J'écris aux personnes à qui je destine ces places de vouloir bien les envoyer prendre au théâtre.

Quand la pièce sera imprimée, si elle l'est, vous pourrez m'envoyer les épreuves que je me chargerai bien volontiers de corriger; il n'est pas juste que toute la peine retombe sur vous. C'est bien le moins que je prenne celle qui n'est pas incompatible avec mon état; puis, si vous voulez, quand elles seront en état, vous viendrez les chercher. Ce sera une occasion de venir me voir.

J'attends que vous soyez débarrassé de tous ces tracas pour vous parler de Boulé. Parlons pour aujourd'hui des garçons de théâtre et des machinistes, car si le succès est douteux, les bouquets ne le sont malheureusement pas. Vous voudrez bien agir pour nous deux, et, si vous ne remettez pas d'argent, faire un *bon* collectif. Ces recommandations faites, le sort de la pièce ne me regarde plus; c'est l'affaire des dieux : *Cætera deorum sunt.*

Si vous vous décidez à venir me voir, vous avez, outre le chemin de fer de Lyon, dont vous trouverez partout les heures de départ, et le bateau à vapeur dont le trajet est trop long pour que je vous en parle, des voitures qui vont par le chemin de fer de Corbeil et qui font la route en deux heures un quart. Elles ne coûtent que 2 fr. 30 au lieu de 3 fr. 50 que coûtent les secondes places du chemin de Lyon, et de 2 fr. 60 que coûtent les troisièmes. Il est vrai qu'on perd plus de temps. On les prend rue Saint-Martin, au petit Saint-Martin, non loin du Conservatoire des arts et métiers. Je ne sais pas les heures, mais il vous sera facile de les savoir.

Je vous ai dit, je crois, qu'il me serait impossible d'aller à Paris pour ma première; vous feriez une bonne œuvre de venir me voir le lendemain ou le surlendemain, et de m'apporter des nouvelles impartiales, si faire se peut, et

1. Arvers faisait allusion à la pièce *le Banquet de camarades* représentée le 13 septembre 1850.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » éditions.ainay@free.fr

aussi éloignées de l'optimisme de Brisebarre que du pessimisme auquel vous êtes naturellement enclin : en un mot, la vérité vraie.

Je termine là cette lettre, qui a été interrompue par une visite de Tasset. J'ai en perspective pour cet après-midi une lotion froide et un demi-bain froid, il est trois heures et il faut que tout cela soit fait avant le dîner.

Mille choses à Mme d'Avrecour et à vos mineurs et croyez que je suis en maladie comme en santé.

Votre tout dévoué,

F. ARVERS.

J'ai écrit à Monval pour les *noms*.

Le 25 octobre 1850, Arvers, de retour à Paris et de plus en plus malade, quittait son domicile de la rue Neuve-Saint-Nicolas, 58, pour entrer à la Maison municipale de santé qui portait alors sur la rue du Faubourg-Saint-Denis le n° 110. On constata qu'il était atteint de rhumatismes qui, remontés au cœur, l'emportèrent. Il fut soigné par le médecin de l'établissement, M. le docteur Duméril.

M. Abel d'Avrecour, dans la *Revue rétrospective* déjà citée du 15 décembre 1869, raconte sur les derniers instants du malheureux poète l'anecdote suivante :

Depuis deux jours l'agonie avait commencé, agonie silencieuse, où le moribond n'ouvrait pas la bouche pour dire une parole. Le matin même du jour qui devait être celui de sa mort, deux femmes de service, dans une pièce éloignée, causaient : « C'est là-bas, disait l'une, au bout du *colidor*. » De son lit, Arvers entend le mot, se redresse à demi sur son séant et de sa voix la plus forte : « On ne dit pas *colidor*, mais *corridor*. » Depuis on ne put lui arracher une parole.

Le 7 novembre 1850, à quatre heures du soir, quatorze jours après son admission, l'auteur du sonnet chef-d'œuvre rendait le dernier soupir. L'acte qui constate son décès a été dressé le 8 novembre, à deux heures de l'après-midi, par l'adjoint au maire du Ve arrondissement. Ses obsèques, annoncées par une simple note dans les *Débats*, le *Moniteur*, le *Constitutionnel* et le *Siècle*, furent célébrées le dimanche 10 novembre, à huit heures et demie du matin, en l'église Saint-Laurent. Ses restes mortels, transférés à Cézy, reposent dans le cimetière de cette petite ville, auprès de son père, de sa mère et de son grand-père, M. Vérien; c'est sur nos indications que le secrétaire de la mairie de Cézy, M. Callé, a retrouvé sa tombe.

« Et pour donner une récompense royale et divine à celui qui l'avait si ardemment aimée, la Muse voulut qu'à jamais vécût et brillât sur la tombe du poète cette fleur délicate et précieuse que rien ne peut faner, le rare, l'inimitable, le délicieux sonnet que caressent les larmes de la rosée et les baisers de la lumière vermeille, celui que les amants appelleront à jamais *le Sonnet d'Arvers*. »

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » éditions.ainay@free.fr

Nous avons, pour terminer, emprunté la plume de M. Théodore de Banville ; ce serait profaner son admirable prose que d'écrire une ligne après lui.

CHARLES GLINEL.

P.-S. — On a adjoint à cette étude la reproduction du portrait du poète, dû au crayon d'un artiste à nous inconnu, et faisant partie de la collection d'un amateur. Au-dessus du portrait est inscrit le prénom dont les lettres sont disposées de telle sorte que le jeu de mot vient à la pensée et fait deviner le nom patronymique du modèle. C'est grâce à l'entremise d'un collectionneur aussi complaisant qu'érudit, M. Brismontier, membre de la Société académique de Laon, que nous avons réussi à découvrir et que nous pouvons faire connaître aujourd'hui aux abonnés du *Livre* ce portrait intéressant et inédit sans doute.



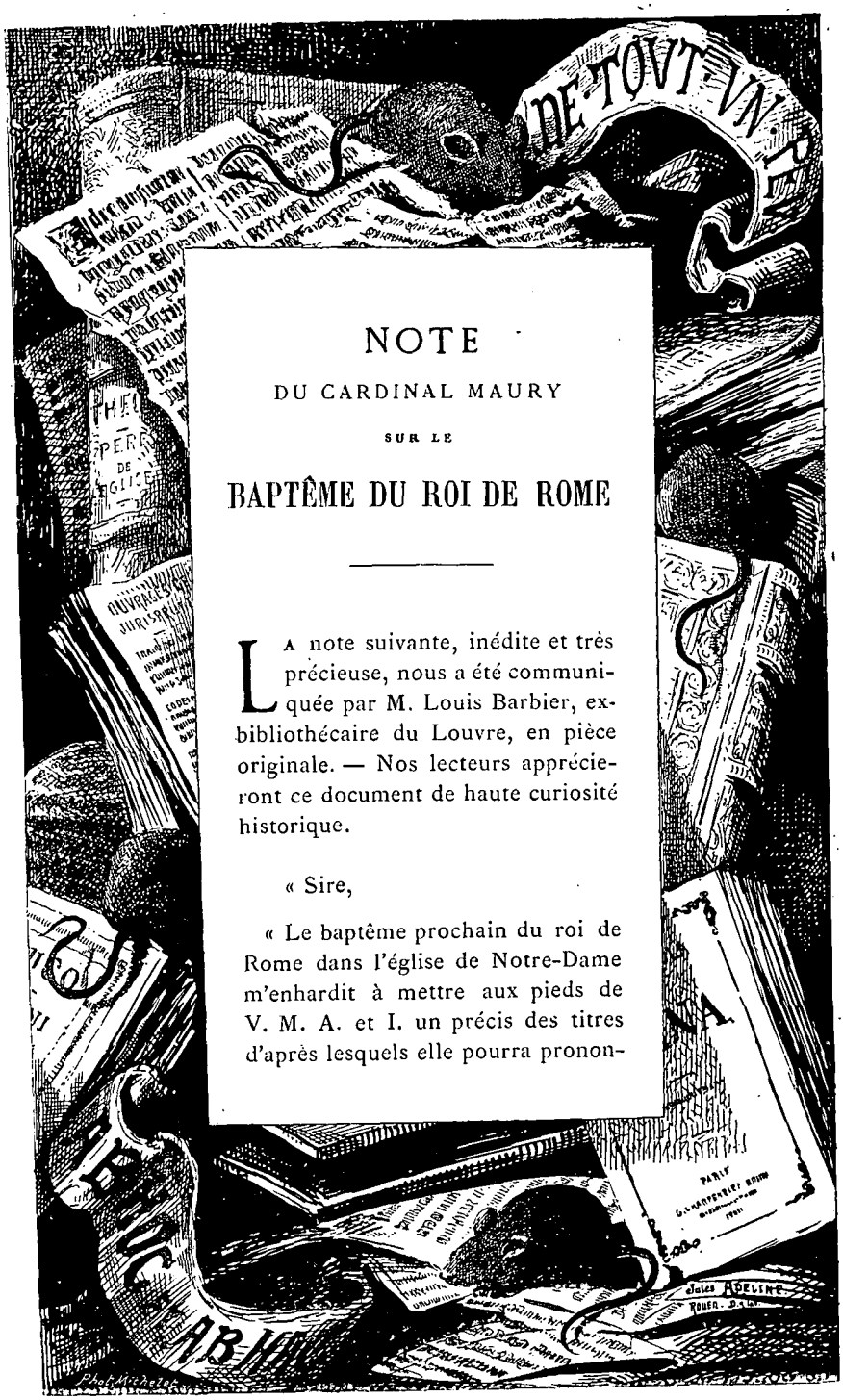

NOTE

DU CARDINAL MAURY

SUR LE

BAPTÊME DU ROI DE ROME

La note suivante, inédite et très précieuse, nous a été communiquée par M. Louis Barbier, ex-bibliothécaire du Louvre, en pièce originale. — Nos lecteurs apprécieront ce document de haute curiosité historique.

« Sire,

« Le baptême prochain du roi de Rome dans l'église de Notre-Dame m'enhardit à mettre aux pieds de V. M. A. et I. un précis des titres d'après lesquels elle pourra pronon-

cer, avec connaissance de cause, si c'est à son grand aumônier ou à l'archevêque de Paris qu'elle veut attribuer l'honneur de faire cette auguste cérémonie.

« Jusqu'à présent, sire, on a vu régner la plus parfaite harmonie entre ces deux places éminentes du clergé de France. Les archevêques de Paris n'ont jamais disputé aux grands aumôniers aucune fonction spirituelle à la cour, dans les chapelles des maisons impériales; et, de leur côté, les grands aumôniers du souverain n'ont jamais prétendu exercer aucune juridiction, et bien moins encore administrer aucun sacrement, ni dans la métropole ni dans aucune paroisse de Paris. La borne est ainsi posée par l'usage, et cet usage raisonnable a conservé la paix.

« Il est prouvé par les faits, sire, que les grands aumôniers n'ont élevé jusqu'à ce moment, par aucune entreprise irrégulière, la prétention d'être les *évêques de la Cour*, hors de l'enceinte des maisons royales. En effet, la plus haute fonction épiscopale qu'on puisse exercer auprès de la personne auguste du monarque, c'est-à-dire la prérogative du sacre, a toujours été attribuée exclusivement, depuis douze siècles, aux archevêques de Reims, dans les temps calmes qui seuls font autorité. C'était l'évêque de Soissons, premier suffragant de Reims, qui les suppléait pendant la vacance de ce siège, comme on le voit au couronnement de Louis XIV, le 7 juin 1654. Le droit des ordinaires ainsi consacré et conservé dans cette métropole, sans aucune réclamation des grands aumôniers, suffit pour garantir de leurs invasions toutes les autres églises métropolitaines de l'Empire.

« Un exemple récent et plus décisif encore assura pour toujours, au commencement de l'année dernière, l'autorité spirituelle des archevêques de Paris, que V. M. daigna consacrer dans toute sa plénitude, en la reconnaissant elle-même avec la plus grande publicité. Les conséquences d'un acte si mémorable repoussent à jamais en ce genre toute exception contraire au droit commun.

« Mais les faits antérieurs, sire, ne sont pas moins favorables que les règles et les principes du droit aux archevêques de Paris.

« En effet, sire, toutes les fois que la Cour a ordonné, dans l'église Notre-Dame, des cérémonies religieuses, elles ont été faites sans contestation par les archevêques de Paris. Il est de notoriété publique qu'eux seuls officient aux services funèbres décernés par le gouvernement.

« Ils sont également dans l'usage de bénir les mariages que les princes viennent y célébrer. Il suffira d'en citer un seul exemple tiré du *Cérémonial français* par Théodore Godefroy, ouvrage dont l'autorité a toujours fait loi, et imprimé en deux gros volumes in-folio à Paris, en 1649.

« Voici ce qu'on lit dans ce livre, tome II, pages 45 et 46, sur la célébration du mariage de Henri IV, alors simple roi de Navarre, avec la princesse Marguerite de Valois, sœur de Charles IX, dans le mois d'août 1572.

« On dressa devant la grande porte de l'église Notre-Dame un échafaud « pour célébrer les épousailles. Le roi, la reine-mère, etc., amenèrent la fiancée « sur l'échafaud, et incontinent suivit le roi de Navarre accompagné des princes « de Condé, de Conti, de l'amiral et autres seigneurs de sa religion. Sur ce grand « échafaud, le cardinal de Bourbon, archevêque de Sens (alors métropolitain de

« l'évêché de Paris), fit la cérémonie des épousailles. Ledit roi de Navarre con-« duisit ensuite son épouse jusque devant le grand autel pour voir la messe et « se retira aussitôt avec sa suite. » Pierre de Gondi, évêque de Paris, céda volontairement cette cérémonie à son métropolitain, parce qu'il ne voulait pas bénir le mariage d'un protestant avec une catholique. Amyot, évêque d'Auxerre, grand aumônier de France, y fut présent et fit son service ordinaire à la suite du roi, sans revendiquer en aucune manière le droit de départir lui-même la bénédiction nuptiale.

« Il s'agit aujourd'hui, sire, de baptiser un fils de France dans l'église de Notre-Dame; c'est, par conséquent, au seul extrait de l'ouvrage déjà cité relativement aux baptêmes des princes que je dois me borner.

« On y voit donc, page 443, qu'en 1543 et en 1545, Élisabeth de France, fille du roi Henri II et François, fils aîné du Dauphin, reçurent le baptême, à Fontainebleau, des mains du cardinal de Bourbon qui fit la cérémonie, comme étant archevêque de Sens, Fontainebleau étant de son diocèse. Le cardinal de Meudon, Antoine Sanguin, archevêque de Toulouse, grand aumônier de France, fut témoin de ce baptême administré par l'archevêque de Sens.

« On y voit aussi, page 160, que le cardinal de Gondi, évêque de Paris, baptisa, en 1598, à Saint-Germain-en-Laye, un des enfants du roi Henri IV. René de Beaune de Samblancey, archevêque de Bourges, grand aumônier de France, était présent à cette cérémonie où il ne fit aucune fonction.

« On y trouve encore, page 185, que Louis XIII devait être baptisé dans l'église de Notre-Dame de Paris, où l'on avait déjà dressé l'appareil nécessaire à cette cérémonie; mais une épidémie s'étant tout à coup manifestée dans cette capitale, le baptême se fit dans la grande cour du palais de Fontainebleau. Or, quoique le cardinal de Joyeuse, légat du pape, fût parrain du jeune prince, au nom du pape Paul V, Borghèse, ce ne fut pas le cardinal légat, mais le cardinal Pierre de Gondi, évêque de Paris, qui, ayant été destiné à baptiser Louis XIII dans l'église de Notre-Dame, fut chargé de faire ce baptême à Fontainebleau, le 14 septembre 1606. René de Beaune était alors archevêque de Sens et grand aumônier de France; mais il se trouvait malade à l'extrémité dans la capitale, où il mourut treize jours après, le 27 du même mois de septembre 1606. Le cardinal de Gondi, évêque de Paris, premier suffragant de Sens, suppléa de plein droit son métropolitain pour baptiser Louis XIII, sans qu'il fût question de faire remplacer le grand aumônier malade par le premier aumônier du roi, comme on n'y aurait pas manqué, en lui réservant cette fonction, si elle avait été comprise dans les attributions ordinaires de la chapelle.

« On lit dans le même ouvrage, page 1018, qu'un *Te Deum* solennel fut chanté à Paris, dans l'église de Notre-Dame, le 8 octobre 1637, en présence de Louis XIII, après le gain de la bataille de Leucate. *Le doyen de Notre-Dame*, ajoute le Cérémonial, *fit l'office en l'absence de l'archevêque de Paris, le chapitre ne souffrant jamais personne officier à leur chœur qu'eux, en l'absence de leur archevêque, pourquoi le roi ne voulut pas leur ôter ce droit.*

« Un exemple si remarquable prouve que ce n'est pas seulement aux archevêques de Paris, mais encore, en leur absence, au premier dignitaire du cha-

© 2007 Livre « Editions « les passeurs du temps » [illegible]

pitre, que les grands aumôniers ne contestent jamais le droit d'officier dans l'église de Notre-Dame, quand la cour y est réunie.

« On voit enfin, dans le même livre, page 254, que le cardinal Henri de Gondi-Retz, évêque de Paris, baptisa, le 3 février 1619, dans l'église paroissiale de Saint-Eustache, un enfant du chancelier de France, Sillery, tenu en personne sur les fonts de baptême par le roi Louis XIII. C'est ainsi que les grands aumôniers n'ont porté aucune atteinte à la juridiction ordinaire des archevêques de Paris, ni dans la métropole, ni dans aucune autre église de la capitale. Il serait facile et superflu de citer d'autres exemples. Ceux qui viennent d'être indiqués avec précision peuvent être vérifiés immédiatement par M. le grand maître des cérémonies.

« Sire, le droit commun de l'épiscopat et les exemples de l'histoire étant ainsi uniformes, j'ose espérer que Votre Majesté daignera ne pas permettre qu'on établisse une différence entre l'administration métropolitaine que j'exerce dans sa plénitude et l'institution canonique dont j'ai d'avance tous les pouvoirs. S'il lui était cependant agréable que M. le cardinal Fesch fît le baptême du roi de Rome dans l'église métropolitaine de Notre-Dame, je me conformerais aussitôt aux intentions de Votre Majesté, à la seule condition qu'il voudrait bien reconnaître le droit de l'archevêché de Paris, en recevant l'autorisation dont je m'empresserais de lui faire hommage.

« LE CARDINAL MAURY. »

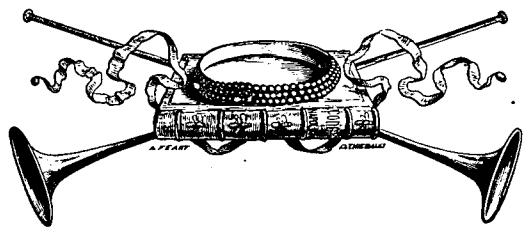

LA

BIBLIOTHÈQUE D'UNE DAME ANGLAISE

AU XVIIIe SIÈCLE



E trouve, dans le journal d'Addison, *the Spectator* (n° 37, 12 avril 1710), la description d'une bibliothèque formée par une dame anglaise qui se piquait d'aimer les lettres et les beaux-arts. Elle m'a paru assez curieuse pour mériter d'être rappelée aux lecteurs du *Livre*.

En voici la traduction :

Au bout des in-folio, — élégamment reliés et dorés — se trouvaient de grandes jarres en porcelaine de Chine, placées les unes au-dessus des autres et formant un ensemble d'une noble architecture. Les in-quarto étaient séparés des in-octavo par une pile de vases plus petits, s'élevant en une délicieuse pyramide. Les in-octavo avaient pour bornes des tasses à thé de toutes formes, couleurs et dimensions, disposées sur une monture en bois, de telle sorte qu'elles ressemblaient à une colonne continue, dentelée des plus fines sculptures, et nuancée de la plus grande variété de teintes. La partie de la bibliothèque réservée aux pièces de théâtre, aux brochures et autres papiers volants était enfermée en une sorte de carré formé par un des plus jolis ouvrages grotesques que j'aie jamais vus, consistant en scaramouches, lions, singes, mandarins, arbres, coquillages et mille autres figures bizarres en porcelaine de Chine. Au milieu de la salle était une petite table japonaise avec une main de papier doré dessus, et, sur le papier, une tabatière d'argent ayant la forme d'un petit livre. Je m'aperçus qu'il y avait plusieurs autres imitations de livres sur les tablettes supérieures, lesquelles étaient taillés en bois et ne servaient qu'à faire nombre, comme les passe-volants dans un régiment un jour de marche...

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

En examinant les livres, je vis qu'il y en avait quelques-uns que la dame avait achetés pour son usage personnel, mais que la plupart se trouvaient ici rassemblés ou parce qu'elle en avait entendu faire l'éloge, ou parce qu'elle en connaissait les auteurs. Parmi ceux que j'ai regardés, je me rappelle très bien les suivants :

Le *Virgile* d'Ogleby,
Le *Juvénal* de Dryden.
Cassandre.
Cléopâtre.
L'Astrée.
Les *Œuvres* de sir Isaac Newton.
Le *Grand Cyrus*, avec une épingle fixée dans un des feuillets, vers le milieu.
Arcadia, par Pembroke.
L'*Essai sur l'entendement humain* de Locke, avec une provision de *mouches* dedans.
Un alphabet.
Un dictionnaire pour l'explication des mots difficiles.
Le traité de la *Mort* de Sherlock.
Les *Quinze joies du mariage.*
Les *Essais* de sir William Temple.
La *Recherche de la vérité* du père Malebranche, traduite en anglais.
Un volume de romans.
L'*Académie des compliments.*
L'Art de la sage-femme de Culpepper.
La *Vocation des Dames.*
Les *Contes en vers* de M. Durfey, reliés en cuir rouge, dorés sur le dos et cornés en plusieurs endroits.
Tous les auteurs classiques — en bois.
Une collection d'*Elzevier* de même fabrique.
La *Clélie*, qui s'ouvrit d'elle-même à l'endroit où sont décrits deux amants dans un berceau de feuillages.
La *Chronique* de Baker.
Avis à une fille.
La *Nouvelle Atlantide,* avec une clef.
Le *Héros chrétien* de M. Steele.
Un livre de prières, avec une bouteille d'eau de Hongrie à côté.
Le *Discours* du Dr Sacheverell.
Trial, par Fielding.
La *Morale* de Sénèque.
Holy Living and Dying, par Taylor.
Instructions sur les contredanses (Country Danses), par La Ferté.

ANTOINE FURETEUR.



THÉOPHILE GAUTIER

PORTRAIT INEDIT DE 1856

d'après une Photographie de Pierre Petit

CHRONIQUE DU LIVRE

RENSEIGNEMENTS ET MISCELLANÉES

NOS GRAVURES. — Théophile Gautier est à l'ordre du jour; M. le vicomte de Lovenjoul vient de consacrer à ce maître écrivain une grande publication de bibliographie et d'histoire littéraire; Conquet a publié avec éclat ses *Émaux et camées;* les frères de Goncourt, dans le second volume de leur *Journal*, nous présentent un Gautier essentiellement original et inconnu.

Nous avons songé à nous procurer un portrait de Théophile Gautier inédit et le représentant à l'heure de la maturité et de la plénitude de son talent, vers 1856. Le graveur Cattelain a reproduit avec exactitude cette figure à la fois puissante et passive qui, nous l'espérons, sera appréciée de tous les bibliophiles amis du *Livre.*

VENTES D'AUTOGRAPHES. — On vient de vendre à l'hôtel Drouot une importante collection d'autographes et de pièces historiques, émanant d'écrivains, d'hommes politiques, d'artistes dramatiques. compositeurs de musique, peintres, etc., dont l'ensemble a produit 7,550 francs.

Mme Ancelot. Manuscrit d'un drame en quatre actes, *une Vie au* XIXe *siècle*, 25 francs. Lettres d'Andrieux, 50 francs. Quatrain improvisé par Sophie Arnould en l'honneur de Mme Bernard et de Mme Récamier, sa fille, 25 francs. Manuscrit de Sébastien Bach, avec récitatifs, air et choral, rare, 195 francs. Lettre de Beethoven, écrite au crayon, relative à un différend entre lui et M. Duport, au sujet d'un terzetto, 124 francs. Copie d'un morceau de musique de Mozart, fantaisie par Beethoven, 180 francs. Curieuse lettre de la duchesse de Berri sur la mort de son second mari, le comte de Lucchesi-Palli : « Je pleurerai toujours celui qui était ma seule joie et ma seule consolation dans mes peines; il a été cruellement trompé dans ses espérances et injustement méconnu... » 36 francs

Théodore de Bèze. Reçu de ses appointements comme ministre de la parole de Dieu en bas d'un mandement des syndics et conseils de Genève, 50 francs.

Lettres de Petrus Borel, 40 francs; de Martin Bucer, ami de Calvin, sur les souffrances de l'Église luthérienne combattue par Charles-Quint, 126 francs.

© 2007 Les « Éditions » des passeurs du temps » — Tous droits réservés

Lettre de Carnot aux représentants du peuple Richard et Choudieu près de l'armée du Nord pour leur annoncer des envois d'armes et de souliers, 26 francs. De Carnot aussi, un sonnet *Sur le bonheur*, 51 francs. Lettres patentes de Charles-Quint plaçant la ville d'Augsbourg sous le gouvernement de son frère Ferdinand, 20 francs. Lettres de Charles II d'Angleterre, 15 francs ; de Christine de Suède, 18 francs ; de Benjamin Constant, 12 francs ; du ministre italien Crispi à Garibaldi (5 août 1860), lui annonçant qu'il accepte le portefeuille de l'intérieur dans un ministère Depretis et lui conseillant de surveiller Naples où il a des ennemis, 19 francs. Lettre de Danton, 45 francs.

Lettre de Desaix au général Mathieu Dumas lui rendant compte de la retraite de l'armée de Moreau à travers la Forêt-Noire, 130 francs. Épître en vers d'Alexandre Dumas fils à la veuve du général Dumas, sa grand'mère, à l'âge de sept ans, 26 francs. Lettre datée de 1853 de l'impératrice Eugénie à un cardinal, 23 francs.

Lettre de M. Jules Ferry au Dr Mandl, pour lui demander des détails sur une soirée théâtrale afin d'en rendre compte dans *le Temps*, 10 francs. Lettre de Fouché, duc d'Otrante, à Duroc, du 4 janvier 1812, pour qu'il l'aide à rentrer en grâce auprès de l'empereur, 52 francs. Ordre de mise en liberté, par Fouquier-Tinville, 20 francs. Lettre de Georges Ier, roi d'Angleterre, 20 francs. Lettre de Gœthe pour prier un ami d'arranger une affaire intime, 150 francs.

Lettre de Lamartine, datée du 18 mars 1850, à M. Guichard de Bienassis. Il se demande où l'intrigue et l'égoïsme du pays nous mèneront; il ne croit pas que ce soit à la liberté. « Hélas! j'espérais mourir sans revoir ce plat despotisme qui a tant flétri nos âmes jeunes. Je commence à croire que nous nous en irons encore en le laissant derrière nous. Tout ce qu'on voit de près à Paris fait dégoût et horreur. Nous sommes entre les mains de vrais misérables. » Il n'espère plus qu'en la Providence, « qui ne se laisse effrayer ni corrompre et qui est à la fois pour la vérité et pour les braves gens », 40 francs.

Lettre de Lamennais à Berryer, du 12 mars 1825, où, après avoir parlé de ses ouvrages en cours d'exécution, il ajoute ces réflexions amères : « Ce qui se perd, c'est la société, et pour elle je doute qu'elle se retrouve. Tous les milliards qu'on vote ne seraient-ils point, par hasard, destinés aux frais de son enterrement? Ce sera vraiment une belle cérémonie : M. de Villèle mènera le deuil, les pairs, les députés le suivront et nous regarderons tout cela passer. Les procès-verbaux des deux Chambres me semblent être le programme de la fête, si fête il y a. Il n'y manque que des ballets, mais Sosthènes (de La Rochefoucauld) s'en chargera », 40 francs.

Lettre de l'astronome Le Monnier au jeune Lalande, qu'il menace de la disgrâce du roi s'il n'accepte pas une mission scientifique à Berlin : « La volonté du roi, quand il s'agit du service de sa marine et de la gloire de son État, doit primer la volonté des parens et le respect qui leur est dû », 100 francs.

Parmi les plus curieux autographes de cette collection, nous citerons une lettre du maréchal Grouchy, très intéressante, et un sonnet du général Carnot, poète doublé d'un philosophe.

© 2007 Leon Editions « Les passeurs du temps » Editions Leon Gilbert S.A.

Voici la lettre (adjugée pour 30 francs) :

Paris, ce dimanche 6 mai 1838.

Monsieur le baron,

Ainsi que vous m'y avez autorisé, monsieur le baron et cher collègue, je dépose chez vous, où je regrette bien de ne pas vous trouver, ma biographie par M. Sarrus ; elle contient, relativement à la bataille de Waterloo, des assertions bâties sur des documents officiels et authentiques dont j'ai donné connaissance à cet écrivain. J'aime à croire qu'ils mettront à même d'apprécier les réels mobiles de nos revers de 1815 et qu'ils vous convaincront que je n'ai besoin que d'en appeler à une justice impartiale et éclairée pour être vengé des calomnies dirigées contre moi par ceux de mes subordonnés auxquels j'ai de graves reproches à faire.

Agréez, monsieur le baron et cher collègue, le renouvellement des sentiments de haute estime et de considération distinguée que je vous ai vouées depuis longtemps.

Le M^l Mis DE GROUCHY.

Voici le sonnet (payé 51 francs) :

Sonnet sur le bonheur.

Bonheur ! ô toi pour qui tout se meut sur la terre,
Tes favoris sont-ils chez les grands ? aux hameaux ?
A Sparte ? à Sybaris ? au camp, au sanctuaire ?
Préfères-tu les bois ? la garde du troupeau ?

Es-tu la volupté ? la gloire ? une chimère ?
Le désir satisfait ? ou l'absence de maux ?
Es-tu dans l'amitié ? dans l'amour ? sous la haire ?
Dans la paix ? le savoir ? la vertu ? les tombeaux ?

Impatients mortels, il est dans l'espérance,
Il est dans notre cœur, couronne l'innocence.
Il résiste à nos vœux et vient inattendu.

Ce présent du Très-Haut, cette céleste flamme,
Ne peut se définir ; il est le pain de l'âme,
On n'en connaît le prix que quand on l'a perdu.

Magdebourg, 28 novembre 1818.

Le général CARNOT.

SOCIÉTÉ DES AMIS DES LIVRES DE LYON[1]

ADMINISTRATION DE LA SOCIÉTÉ

COMITÉ

ART. 36. — La Société est administrée par un Président élu chaque année à l'Assemblée générale ordinaire, au scrutin secret, à la majorité absolue au premier tour et relative au second.

Le Président est rééligible pendant deux années consécutives ; après trois ans de présidence il ne peut être réélu qu'après une vacance de deux ans.

1. Voir le numéro de décembre 1887.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ART. 37. — Le Président est assisté d'un Secrétaire et d'un Trésorier qui forment avec lui le « Comité ». Ces deux derniers sont élus pour un an à l'Assemblée générale ordinaire, au scrutin secret et à la majorité absolue au premier tour de scrutin et à la majorité relative au second.

Le Secrétaire et le Trésorier sont indéfiniment rééligibles.

DU PRÉSIDENT

ART. 38. — Le Président a la pleine et entière direction de la Société et seul il la représente vis-à-vis des tiers. Il peut cependant déléguer une partie de ses fonctions au Trésorier, notamment en ce qui concerne le recouvrement des créances.

A. Il convoque quand il le juge nécessaire le Comité, dont les membres agissant sous sa direction n'ont aucun pouvoir personnel.

B. Il convoque les membres de la Société à l'Assemblée générale ordinaire et, s'il le juge nécessaire, à une Assemblée générale extraordinaire.

C. Il préside les Assemblées de la Société, la Commission d'admission et le Comité; en cas de partage, sa voix est toujours prépondérante.

D. Il présente, s'il y a lieu, à l'Assemblée générale ordinaire un rapport sur les ouvrages publiés par la Société pendant l'année précédente, et un autre sur les ouvrages dont la publication est proposée à la Société (voir art. 50).

B. En cas d'absence ou de tout autre empêchement, il délègue ses pouvoirs à un des membres du Comité.

DU SECRÉTAIRE

ART. 39. — Le Secrétaire, agissant directement sous les ordres du Président, n'a pas d'attributions spéciales; il lui prête son concours dans toutes ses fonctions et notamment dans la publication des ouvrages et dans la rédaction des rapports soumis chaque année à l'Assemblée générale.

DU TRÉSORIER

ART. 40. — Le Trésorier est chargé, sous sa responsabilité personnelle, de l'administration financière de la Société, de la perception des recettes et du payement des dépenses; celles-ci ne pourront être payées que sur le vu d'un bon signé du Président.

A. Il devra employer les fonds disponibles conformément aux dispositions adoptées par l'Assemblée générale ordinaire annuelle.

B. Le Trésorier devra chaque année présenter à l'Assemblée générale ordinaire le bilan de la Société et un rapport succinct sur sa situation financière.

C. Les comptes annuels et le bilan seront vérifiés par les deux délégués nommés à cet effet au scrutin secret et à la majorité relative par l'Assemblée ordinaire précédente. Ceux-ci devront soumettre à l'Assemblée ordinaire qui clôturera l'exercice un rapport succinct sur la gestion du Trésorier.

© 2007 Livre « Editions » des passerelles du temps » — Editions passerelles du temps

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ

CHOIX DE L'OUVRAGE

ART. 41. — Tout membre qui désire proposer la publication d'un ouvrage par la Société devra adresser au Président cette proposition avant le 1er novembre de chaque année. Il pourra soit soutenir son projet devant le Comité, soit lui adresser un mémoire à l'appui.

ART. 42. — A chaque Assemblée générale ordinaire le Président doit présenter, au nom du Comité, un rapport analytique et critique sur toutes les propositions de publications qui lui ont été faites pendant l'année précédente ; s'il juge qu'il y a lieu de faire une publication, il pourra joindre à ce rapport ses observations et ses propositions personnelles.

ART. 43. — L'Assemblée décide quels ouvrages seront publiés et fixe le nombre des exemplaires auxquels ils seront tirés.

Le nombre sera limité à celui des Sociétaires, plus quelques exemplaires destinés soit au dépôt légal, soit à être offerts en présent. Le nombre de ces exemplaires en plus et les personnes auxquelles ils seront destinés seront fixés par l'Assemblée générale sur les propositions du Comité.

EXÉCUTION DE L'OUVRAGE

ART. 44. — Le Président a plein pouvoir et pleine liberté d'action pour la publication des ouvrages choisis par l'Assemblée générale ; toutefois il ne peut engager la Société au delà des ressources existant en caisse.

ART. 45. — Il choisit les artistes et les industriels qui doivent exécuter ces ouvrages, surveille et dirige leurs travaux, les accepte ou les refuse sans qu'ils aient aucun recours contre ses décisions auprès de la Société.

ART. 46. — Les artistes choisis pour illustrer les ouvrages publiés par la Société devront prendre l'engagement *par écrit et sur l'honneur* de livrer au Président :

1° Leurs dessins originaux, avec leurs esquisses, ébauches, projets, etc. ;

2° Leurs ébauches et les planches refusées ;

3° Tous leurs essais, épreuves refusées, épreuves d'état, épreuves d'artistes et de *telle sorte qu'aucune trace de leur travail ne puisse subsister en dehors de la Société.*

ART. 47. — Les éditeurs et imprimeurs devront prendre également *par écrit et sur l'honneur* l'engagement de ne tirer que le nombre d'exemplaires fixé par l'Assemblée. Le même engagement devra être pris par les artistes qui tireront eux-mêmes leurs planches.

ART. 48. — Chaque exemplaire sera numéroté à la presse au verso du faux titre ; il portera également au verso du faux titre le nom du destinataire écrit de la main du Président et la signature de celui-ci.

DISTRIBUTION DES EXEMPLAIRES

ART. 49. — Chaque Sociétaire devra recevoir l'exemplaire portant son nom et le numéro correspondant à celui qu'il occupe par rang d'ancienneté

dans la Société. Il devra accuser réception de cet exemplaire *par écrit* au Président.

LIQUIDATION DE LA PUBLICATION. — VENTE AUX ENCHÈRES

ART. 50. — A l'Assemblée générale ordinaire qui suivra la publication d'un ouvrage par la Société, le Président devra faire au nom du Comité un rapport sur cette publication et justifier de l'emploi de tous les exemplaires tirés, notamment de ceux qui ont été distribués à des personnes étrangères à la Société.

ART. 51. — Toutes les planches refusées ou ayant servi à l'illustration seront martelées ou détruites devant l'Assemblée générale ordinaire.

A. Les volumes restés sans emploi ; tous les projets, ébauches, esquisses, dessins refusés ; tous les essais, épreuves d'état, épreuves d'artistes, épreuves refusées, etc., seront brûlés devant l'Assemblée générale ordinaire.

ART. 52. — Les dessins originaux (numérotés et paraphés par le Président seront vendus aux enchères parmi les Sociétaires à l'Assemblée générale qui suivra la publication de l'ouvrage.

A. La vente aura lieu au comptant, le procès-verbal de la séance devra rendre compte de la vente et faire mention du nom de l'acquéreur et du prix obtenu pour ces dessins.

B. En aucun cas, ces dessins ne pourront être adjugés à un prix inférieur à la moitié de celui qu'ils auront coûté à la Société.

C. Si ces dessins ne trouvaient pas d'acquéreur, à ce prix ils seraient *brûlés* devant l'Assemblée générale.

DISSOLUTION DE LA SOCIÉTÉ

ART. 53. — La dissolution de la Société ne peut être prononcée que par une Assemblée générale *extraordinaire* sur une proposition présentée par le Président ou sur une demande écrite signée par dix membres Sociétaires au moins.

ART. 54.— Le vote prononçant la dissolution devra, pour être valable, réunir un nombre de voix, tant de membres présents que de membres représentés par des procurations, au moins égal à la moitié du nombre total des sociétaires.

ART. 55. — L'Assemblée prononçant la dissolution devra nommer immédiatement une *Commission de six membres* pour procéder à la liquidation de la Société ; le Comité remettra l'administration entre ses mains et le Président élu par la Commission prendra le lieu et place ainsi que tous les pouvoirs du Président de la Société.

ART. 56. — Après avoir procédé à la liquidation, la Commission réunira une dernière fois l'Assemblée générale qui approuvera ses opérations ainsi que ses comptes et mettra fin à l'existence de la *Société des amis des livres de Lyon*.



© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

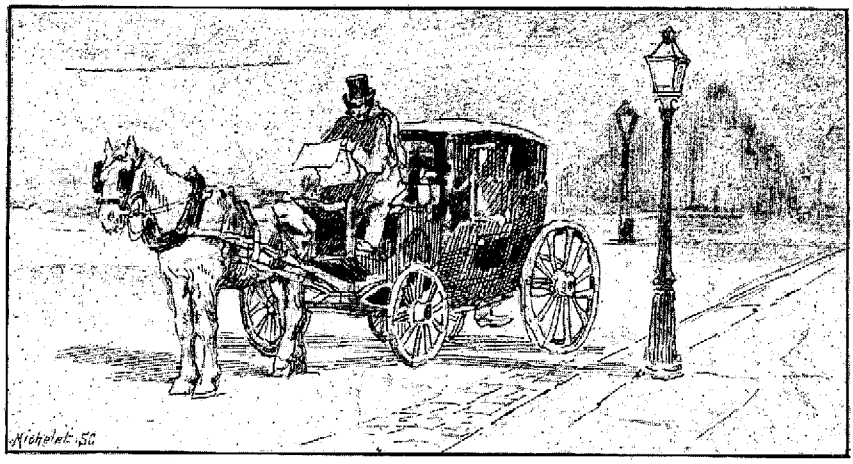

UN ILLUSTRATEUR AQUAFORTISTE

FÉLIX BUHOT



On sera sans doute quelque peu surpris de rencontrer dans cette revue, des croquis vivants, des perspectives de petite ville, des pages d'album fantaisiste et des compositions étrangement crayonnées. Pour les amis orthodoxes du Livre, pour les graves catéchiseurs de la bibliographie pure, pour les gens à méthode enfin, cet apport de mouvement artistique apparaîtra, je le crains, comme une sorte de profanation du domaine de technologie et d'archéologie littéraire, à laquelle nous avons dévoué depuis longtemps ce magazine bouquinier.

Cependant, j'ai toujours considéré qu'une excursion inattendue au pays de la curiosité ne pouvait qu'égayer et aérer la sévérité des textes ordinaires, où la typographie sombre forme bataillon carré dans les marges. Je me suis donc proposé d'accorder l'hospitalité à deux ou trois grands originaux contemporains dans l'ordre de l'illustration et de l'eau-

forte, à des maîtres dont l'art confine au livre et à l'icono-bibliophilie, à ceux dont s'inquiètent les amateurs doués du goût suprême et que la postérité consignera parmi les plus personnels compositeurs et cuisiniers du cuivre de cette fin de siècle.

Au nombre de ceux-ci, je compte Félicien Rops, James Tissot, Fr. Seymour Haden, Wistler et Félix Buhot. Si ce dernier m'incite plus particulièrement à le *piédestaliser* dans *le Livre* aujourd'hui, c'est qu'il réunit des qualités singulières de littérateur humoriste, de dessinateur fantastique et d'eau-fortier surprenant.

En tant que littérateur, il a signé de son nom ou du pseudonyme transparent de *Pointe-sèche*, des articles de spirituel critique dans le *Journal des Arts*, si vaillamment dirigé par Auguste Dalligny; il s'est livré à une sorte de monographie amusante sur *le Parapluie* avec une verve à la Sterne; il a enfin entrepris une campagne très brillante en faveur des Salles d'estampes dans les Musées de province, campagne féconde en ce sens qu'elle a stimulé le zèle de l'administration des Beaux-Arts pour la création des Musées de gravures dans nos départements.

Comme illustrateur, Buhot possède en son atelier d'innombrables cartons de croquis admirables, d'idées littérairement exprimées par le crayon ou le fusain, et aussi des silhouettes de la province normande et bretonne, qui donneraient lieu à une exposition surprenante, si sa modestie ne lui faisait pas craindre le grand jour des exhibitions publiques.

L'aquafortiste réunit en lui et absorbe pour ainsi dire le lettré et le croquiste; Buhot, eau-fortier, révèle et divulgue aux pénétrants l'homme tout entier. Il résume la trinité dans une seule manière, mais avec une prodigieuse intensité d'expression.

Je vais essayer de présenter cet original sans copie, sous ses différents aspects; cependant, avant que de me livrer sur son être aux auscultations et aux diagnostics de son talent étrange, je reproduirai *in extenso* le long et excellent article que notre collaborateur et ami Philippe Burty a écrit sur ce *Deserving wielder of the needle* dans le *Harper's Monthly Magazine* du mois dernier, avant toute traduction naturellement.

Cette causerie de Burty sur Buhot, qui porte aux Américains la bonne parole, a été écrite en l'honneur d'une brillante exposition de *Buhotisme* organisée à New-York en ce moment par les soins d'un critique distingué, M. Frederick Keppel, qui s'est fait, par amour de l'art, l'éditeur et le *menager* des grands illustrateurs et graveurs originaux de Londres ou de Paris [1].

Il y a quelques semaines, écrit Philippe Burty, je suivais le côté du boulevard de Clichy qui, à mi-hauteur de la célèbre butte Montmartre, fait face au

1. M. Frederick Keppel est l'éditeur spécial de New-York pour les travaux des graveurs originaux, des *Painters-Etchers*. Il est en relations constantes avec les artistes londoniens et

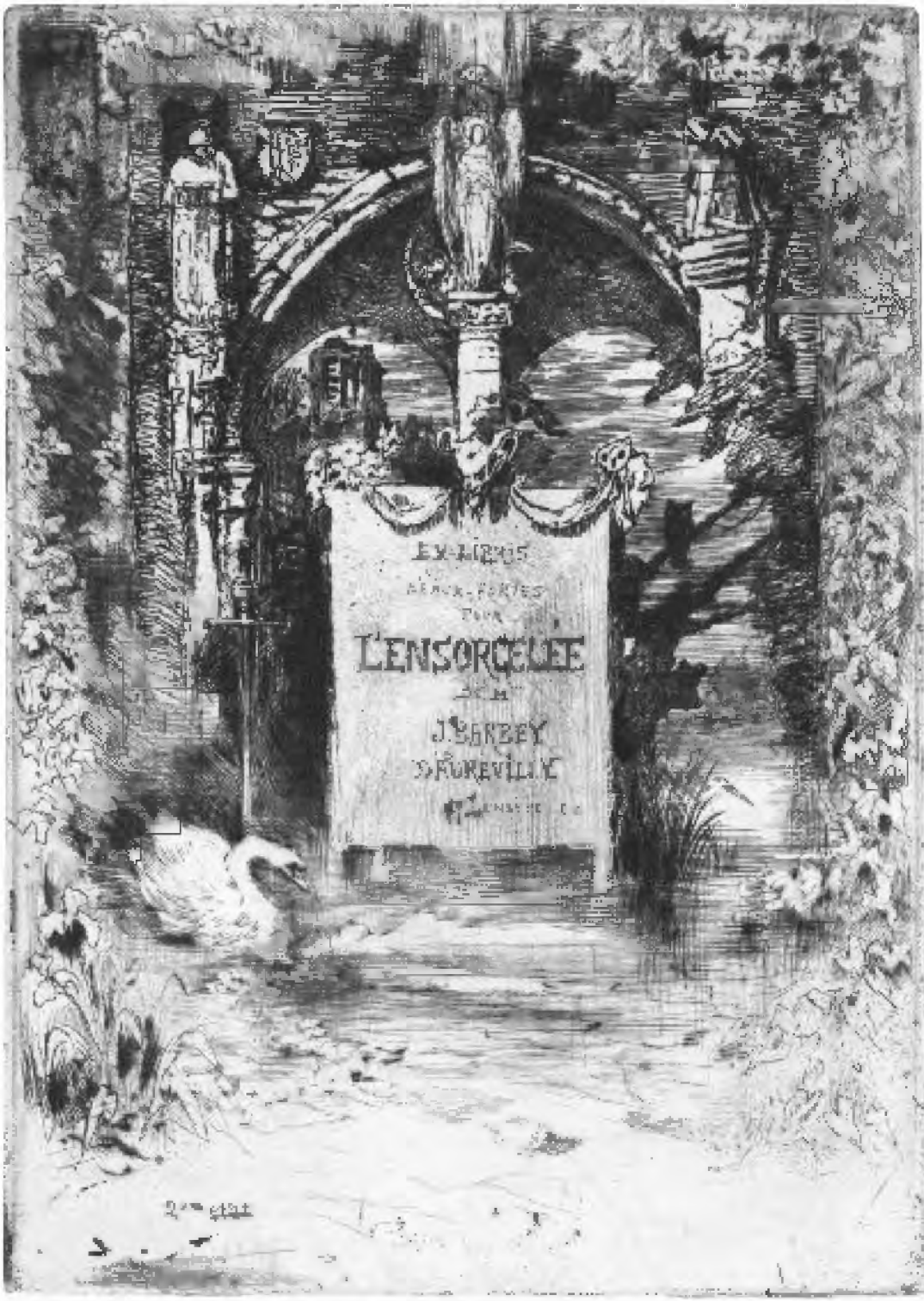
L'ENSORCELÉE
J. BARBEY
D'AUREVILLY
2ème état

cimetière. Les maisons qui s'y succèdent sont hautes, composées d'ateliers superposés qui reçoivent la lumière par de larges vitrages, tandis que l'autre côté de la chaussée qui conduit au champ de repos est une suite de boutiques ouvertes, peintes en blanc ou en noir, occupées par des entrepreneurs de monuments funèbres. Elles contiennent tout ce qui peut atténuer l'idée de la mort : des cénotaphes fraîchement sculptés, des statuettes d'anges agenouillés, des couronnes jaunes en corne ou en perles de verre, des inscriptions consolantes, des croix bon marché.

Le public des deux trottoirs est aussi tout différent. Le long des ateliers, des artistes barbus qui fument des cigarettes, des modèles coquettement habil-



lés, des passants indifférents. En face, des gens attristés, qui suivent un corbillard de pauvre, des femmes qui reviennent en s'essuyant les yeux, des gens bien mis qui, dans des voitures dedeuil, se racontent la vie du défunt ou supputent l'héritage.

Mon ami Félix Buhot a fait de ces aspects parisiens des dessins et des eaux-fortes dont le souvenir me revint à l'esprit. J'étais au pied même de la maison qu'il a choisie, peut-être en raison de ces oppositions. Je le visite rarement, craignant de l'interrompre dans quelque opération de morsure à l'aide d'un acide nouveau ou d'impression sur des papiers étranges. J'avais à lui annoncer l'arrivée du Japon, dans mes cartons, de gravures en couleur d'après de vieux maîtres dont le style archaïque me passionne. Je montai. Buhot vint m'ouvrir lui-même cette porte qui d'ordinaire est protégée par l'exigence d'un mot d'ordre contre les importuns. Il était si absorbé qu'il ne me reconnut pas et s'écria : « Vous venez de la part de l'encadreur ? » Moi, j'eus peine à reconnaître son atelier, rangé, propre comme celui que j'avais connu à Charles Méryon et envahi ce jour-là par des cadres d'aquarelles, des dessins montés, des cartons à demi ouverts sur tous les sièges, des épreuves d'eaux-fortes sur tous les meubles. Dans ce désordre si peu habituel, il m'apprit qu'une exhibi-

parisiens. — Critique autorisé, il écrit fréquemment dans le *Harper's magazine, l'Art Review* ou le *Century* des articles très lumineux sur la gravure de ce temps. — Il a publié dernièrement un ouvrage sous ce titre : *The Modern Disciples of Rembrandt — A Sketch of contemporary Etching. — New-York, 1888.*

tion de son œuvre se préparait à New-York, et il me présenta à la personne qui en avait eu la pensée, M. Frederick Keppel, dont j'avais souvent entendu parler par des artistes à Paris et à Londres.

M. Keppel parle et comprend le français dans toutes ses nuances. La liaison fut bientôt cordiale, et je le remerciai, en ma qualité d'inspecteur des beaux-arts, pour les services qu'ont rendus ses exhibitions antérieures des œuvres de Charles Méryon, de Jean-François Millet, de Seymour Haden [1], de Strom van s'Gravesande. Par ce moyen, la réputation des artistes sort de leur pays et s'accroît comme celle des belles plantes que les naturalistes transportent et acclimatent. La curiosité des amateurs se trouve excitée par la constatation des « états » rares et caractéristiques. Les sympathies se décident et les préjugés se dissipent. La critique dans les journaux et les revues s'appuie sur des documents desquels l'évidente perfection peut être constatée par tout le monde, même par les visiteurs qui ne jugent que par instinct. C'est une des formes les plus aimables de la paix appelée à régner entre les peuples que sépare, bien plus que l'immensité des océans, la diversité des langues. Les expositions universelles ont rendu à l'humanité un immense service. Mais elles ne peuvent faire à l'individu une part de publicité assez large, et des exhibitions pittoresques, sagement combinées, servent à entretenir cette fraternité internationnale d'où jaillit déjà tant de lumière....

Félix Buhot est dans la force de l'âge et de la production. Il est né à Valognes, vieille ville normande dont il a tracé à la plume ce portrait, dont les traits principaux sont ceux de nos villes de province demeurées, par suite de fatalités diverses, en dehors du mouvement moderne.

« ... La singulière petite sous-préfecture de Valognes est le type de ce qu'on appelle une *ville morte*. C'est à ce caractère mélancolique de ville morte qu'elle doit son charme, bien plus qu'à sa situation pittoresque et assez étrange au fond d'une presqu'île boisée et marécageuse, ce qui fait que de trois côtés elle se trouve à quatre ou cinq lieues de la mer. Presqu'à chaque pas, aux environs, on rencontre des paysages de l'Anglais Constable ou de notre Jules Dupré. Mais son grand charme, c'est qu'elle est une ville morte, c'est-à-dire une ville qui a été riche et qui ne l'est plus ; une ville jadis prospère et vivante, et qui, maintenant, n'a ni industrie ni commerce, qui, par conséquent, se trouve dépourvue de hautes cheminées en briques rouges vomissant la fumée de charbon, d'usines sales où grouillent des visages blêmes ; une ville qui ne bâtit pas de maisons neuves, qui s'abrite de vieux toits, qui n'a que des rues à l'ancienne mode et des hôtels de seigneurs trop vastes et trop beaux. Les habitants sont pour la plupart des rentiers partageant leur temps entre la lecture et la culture de leur jardin ; quelques savants même, naturalistes, archéologues on collectionneurs ; il y en a toujours eu à Valognes.

D'aristocrate qu'elle était autrefois, la petite ville est devenue contemplative et recueillie. Elle est demeurée croyante, et c'est encore une forme d'aristocratie par le temps où nous vivons..... La Société archéologique y possède une magnifique bibliothèque de livres anciens et un musée d'antiquités et d'histoire

1. Le premier succès de M. Fr. Seymour Haden date de la publication de la première partie de ses œuvres à Paris, avec texte en français, en 1868.

naturelle, installé dans un de ces vieux hôtels devenus déserts, parés de leur luxe délicieusement fané [1].

Je détache cette curieuse esquisse d'une série d'articles intitulés *les Salles d'estampes dans les musées de province*, qui ont paru au *Journal des Arts*, dans l'automne de 1884. La création de musées d'estampes anciennes et modernes et de lithographies, dans les villes de province, y est traitée avec beaucoup de verve et de sens.



Tête de page et lettrine de Félix Buhot.

Son enfance semble avoir été austère. Il perdit son père et sa mère de bonne heure. A seize ans, il était un des rares et passionnés visiteurs de cette bibliothèque paisible de sa ville natale dont il a tracé le portrait. On lui lais-

1. Félix Buhot a quelquefois écrit des quatrains humoristiques dans la marge inférieure de ses eaux-fortes.

sait copier dans les manuscrits des lettres ornées, et il prit dans les livres anciens cette passion pour les vieux papiers qui le possède encore aujourd'hui. Il fit à Valognes ces études que nous appelons d'un mot caractéristique : « les humanités ». Il fut reçu bachelier ès lettres à la faculté de Caen en 1865. Il se pénétra instinctivement de la poésie particulière à cette province de la France, encore imbue, dans la presqu'île de la Manche surtout, des souvenirs du passé. Il apprit à en aimer les hôtels aux toits moussus, les cours désertes conduisant à des perrons solennels. Puis les marchés installés sur de petites places, où les paysannes vendent les légumes et les fruits, sous de larges parasols, pendant que les ânes attendent patiemment, attachés par le licol à l'ombre d'une vieille église. Les ânes lui causèrent une impression aussi vive que les êtres humains. Il a marqué pour leur tournure patiente, leurs longues oreilles mobiles et leurs jambes nerveuses une sympathie très légitime dans ses premiers essais d'eau-forte. Il apprit par cœur tous les sentiers pierreux qui s'éloignent de la ville à travers les falaises et les grèves, et les suivant pas à pas jusqu'à la Manche, il leur dut de connaître et d'aimer la mer, ses aspects changeants, ses ciels gris rayés par la fumée des bateaux à vapeur, sa plainte perpétuelle, ses côtes couronnées de fleurs qui disparaissent au loin dans les brumes.



Il partit pour Paris à la fin de 1865, suivit pendant quelque temps les cours de la licence ès lettres. L'année suivante, obéissant à ses goûts, il entra à l'école de Lecoq de Boisbaudran, qui a été le plus intelligent et le plus persécuté des professeurs d'art de notre époque. Puis il traversa l'École des beaux-arts et l'atelier de Pils, peintre de batailles déjà bien oublié, puis enfin celui du peintre de marines Jules Noël. A la fin de l'année, ses modiques ressources s'épuisèrent. Il fut forcé de chercher une occupation un peu rémunératrice, et il entra comme secrétaire chez le député de son département.

Le temps qui lui restait libre était employé par lui à étudier au Louvre

le style des maîtres des anciennes écoles, et les événements de 1870 le surprirent occupant ainsi son intelligence et sa vie. Il a conservé la plupart de ses premiers croquis et de ses esquisses. Il s'essaya à la lithographie et composa quelques titres de romance pour les éditeurs de musique.

La défense nationale le réclama. Il fut incorporé dans le corps des mobiles bretons et concourut à la guerre contre les Allemands sous les ordres du général Chanzy. Il obtint le grade de sergent-major et il supporta toutes les fatigues et toutes les tristesses de cette campagne héroïque et désespérée.

Mais la vie militaire n'était point faite pour cette nature rêveuse. Aussitôt « l'année terrible » terminée, Buhot reprit son rêve interrompu par le plus noir des cauchemars. Il alla remplir de croquis sur nature ses albums dans un coin du département de la Manche peu fréquenté par les touristes et les artistes ; la pointe et la baie de la Hague. Il s'établit pendant quelques semaines dans un hameau habité par des pêcheurs, tout près de Greville, là où était né J.-François Millet et où il avait occupé ses premières années à pousser la charrue.

Paris l'appelait impérieusement Il obéit. Il rentra dans l'Université comme maître d'études au collège Rollin, faisant à ses élèves un cours de dessin où il essaya une méthode nouvelle d'enseignement. Cette méthode, qui procédait indirectement de celle du grand professeur Lecoq de Boisbaudran, consistait à faire dessiner les élèves au tableau noir, en copiant les premières formes venues, d'abord à main levée, puis de mémoire. Les résultats inquiétèrent fort les professeurs officiels, et Buhot, découragé, prit la résolution de ne demander qu'à son crayon et à sa pointe les ressources de sa vie.

Je le connus à cette époque. Il habitait le passage de l'Élysée des Beaux-Arts, dans un atelier aussi voisin du ciel que possible. Il signait « Tohub » les croquis qu'il livrait aux éditeurs. Je le persuadai sans peine de renoncer à ce pseudonyme qui est moins pittoresque que son vrai nom. Je mis à sa disposition les objets japonais de haut choix de mes collections qui pouvaient lui enseigner le rendu difficile des formes, des couleurs et des substances. Avec une application d'autant plus louable qu'elle demeura originale et que le public était engoué des eaux-fortes toujours bien dessinées, mais souvent très froides, de Jules Jacquemart, il grava une dizaine de cuivres dont aujourd'hui encore il peut se faire honneur. Je citerai particulièrement une petite pharmacie en ivoire[1] avec personnages en demi-relief, une statuette en bronze, le Génie qui habite la constellation de la Grande-Ourse, et un masque de théâtre à la physionomie très énergique, en bois sculpté et laqué. Le japonisme — un mot nouveau adopté pour désigner une série nouvelle d'études artistiques, historiques et ethnographiques — n'a point eu de traducteur plus intelligent et plus exact. Buhot fut du premier coup en possession de tous ses moyens : la netteté expressive du coup de pointe dans le vernis, la sûreté de la morsure qui établit au premier coup les oppositions des ombres et des lumières, la justesse des remorsures qui donnent au modelé sa variété. Il avait même déjà l'instinct de la recherche de ces papiers rares qui donnent aux épreuves leur charme par la qualité de leur pâte et la variété de leurs tons. Il assistait déjà

1. Ces petites boîtes, à plusieurs compartiments superposés et s'emboîtant, s'appellent des « inrous ».

lui-même au tirage de ses planches et détruisait impitoyablement, à leur sortie de dessous la presse, les épreuves qui ne rendaient pas la douceur ou l'énergie, l'éclat ou le voilé qu'il avait signalés à l'ouvrier imprimeur.



Croquis pour une illustration de la *Vieille maîtresse*.

Je n'insisterai pas plus longtemps sur ses qualités de graveur à l'eau-forte. Chacun est à même de les juger à l'aise, puisque les épreuves de son œuvre, aujourd'hui assez considérable, peuvent passer dans les mains de tout le monde. Il a exécuté peu de reproductions, et probablement dans le seul but de s'exercer au style de certains maîtres modernes qui lui plaisaient. Il a fait quelques rares portraits, un profil de Victor Hugo, d'après le médaillon de David d'Angers, et un croquis du célèbre orfèvre romantique Froment-Meurice. Il a illustré plusieurs romans d'un romancier fort émouvant, M. Barbey d'Aurevilly, dont les scènes se passent dans son pays natal[1]. Il a rendu avec beaucoup de poésie les paysages marins qu'il va visiter chaque année, et les paysages parisiens au milieu desquels il aime à se promener le matin ou le soir, souvent fort avant dans la nuit. Ayant habité pen-

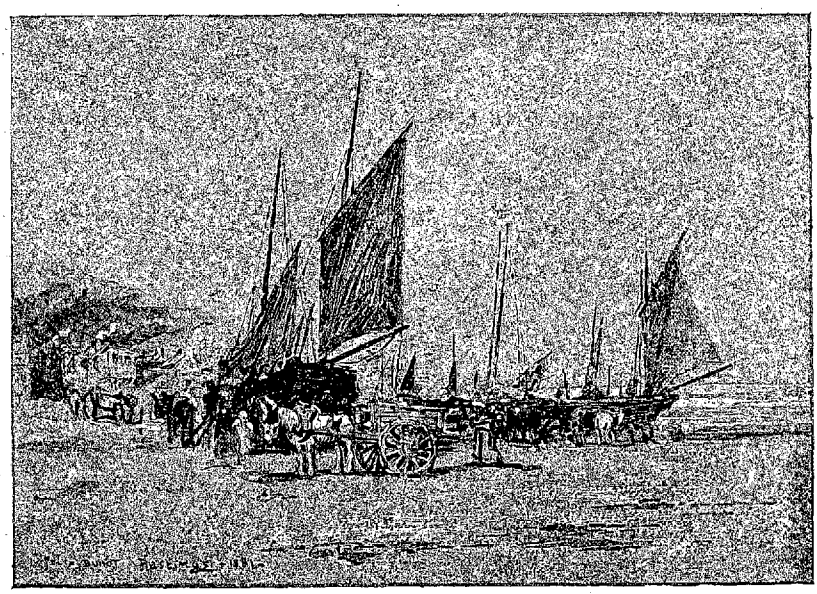

dant quelque temps l'Angleterre, il a conservé de Londres, des quais de la

1. Je citerai parmi les romans de M. d'Aurevilly, édités par A. Lemerre, *l'Ensorcelée* et *le*

Tamise, des débarquements à Folkestone, des souvenirs intenses, tels que seul les peut réussir et les fixer un artiste de race.

Souvent il enjolive ses compositions de rêves qui traversent son cerveau pendant qu'il les met au net sur le vernis. Il leur en fait un cadre harmonieux qui marie la fantaisie à la réalité : un passant qui offre une tournure singulière, un coup de soleil qui anime un paysage, la mer qui gronde, une fumée dont les flocons dessinent des silhouettes de fées.....

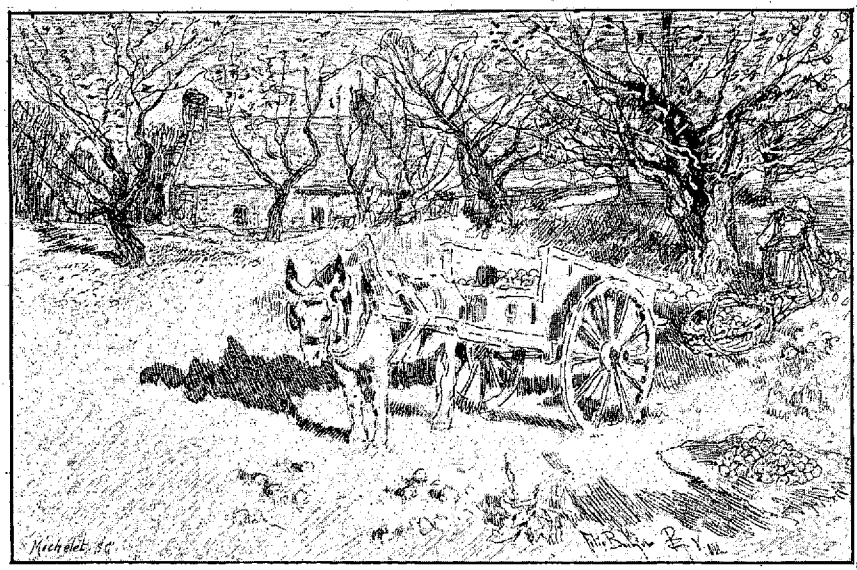

Croquis d'étude de la *Série des ânes*.

Il dessine avec justesse et il peint avec harmonie. Mais je n'insisterai point non plus sur ces qualités qui rappellent plutôt la réflexion des *artistes romantiques* que l'exécution rapide et « lâchée », de l'école réaliste. Il faut avant tout le prendre pour un poète qui ajoute à toutes les traductions des spectacles de la nature les douces réflexions qu'ils lui inspirent. Rien n'est plus charmant et n'aide mieux à le comprendre tout entier que l'aquarelle en bleu, en rose, en or et argent indiquée par lui d'un pinceau libre autour de la pièce de vers *Romance* de l'excellent Charles Cros dans son précieux volume le *Coffret de Santal :*

Le bleu matin
Fait pâlir les étoiles,
Dans l'air lointain
La brume a mis ses voiles.
C'est l'heure où vont
Au bruit clair des cascades,
Danser en rond
Sur le pré les Dryades.

Les artistes qui évoquent des visions aimables à l'aide de la pointe ont

Chevalier Destouches. Les marges des épreuves, dans quelques rares exemplaires de choix, sont chargées de croquis fantaisistes.

toujours été rares. Il faut leur accorder beaucoup d'attention et de sympathie. Ils ont, comme les autres, leurs faiblesses, leurs jours de fatigue. Tout ne passionne pas au même degré dans leurs œuvres. Mais il ne faut pas pour cela les délaisser ni les décourager. Buhot ne saurait échapper à la règle; mais des critiques que l'on peut lui adresser, l'une est d'ailleurs commune à presque tous les aquafortistes. Charles Méryon en a été souvent victime. Il n'y a presque qu'un seul aquafortiste qui se soit contenté des premiers états de ses planches, c'est Jules Jacquemart, et cela n'est surprenant que lorsque l'on n'a point connu l'homme personnellement : il était tellement précis, tellement régulier dans tous les actes de sa vie qu'il n'eut aucune peine à se faire obéir par sa pointe lorsqu'elle entamait le cuivre. Il n'avait recours qu'à quelques retouches à la pointe sèche. La perfection même de ses planches démontre son absence de sensibilité. Or l'art vit surtout de sensibilité; la science seule poursuit la rigoureuse exactitude.

Pour tous les artistes qui improvisent ou du moins qui transcrivent directement leur propre pensée en blanc et noir, il est évident que le travail est d'un ordre bien plus difficultueux que celui des graveurs qui se bornent à transcrire l'idée des autres, déjà exprimée sur la toile par des valeurs convenues. Mais, ainsi que je l'ai dit plus haut, la vogue de ces derniers cessera d'elle-même, s'éteindra facilement à mesure que la photographie se perfectionnera et sera appliquée à la reproduction littérale des lignes et des tons. N'avons-nous pas vu déjà la lithographie qui sous le crayon des Bonington, des Delacroix, des Decamps avait donné naissance à des chefs-d'œuvre, tomber dans le discrédit ? Cependant qui a disparu ? Est-ce la lithographie elle-même ? Non. Ce sont les bons lithographes. Si un artiste veut s'en servir — M. Fantin, le peintre, en usait encore récemment pour traduire les scènes les plus poétiques des opéras de Wagner, — si un artiste de race veut s'en servir, elle obéit comme une esclave docile et même habituée au perfectionnement, et ce qu'elle met à la lumière est, comme pendant la belle période romantique, d'une suavité égale, supérieure en certains cas, à l'effet des plus harmonieuses eaux-fortes.

Presque toutes les eaux-fortes de l'école contemporaine me sont passées sous les yeux. Celles de Félix Buhot sont du très petit nombre de celles qui ne me procurent que des sentiments de sympathie, et le phénomène est le même quand je feuillette ses albums de dessins, quand j'analyse ses aquarelles ou ses études de peinture. C'est que tout y est sincère et y traduit avec naïveté les troubles, les recherches, les réussites d'une âme loyale et d'une main intelligente. C'est à nous de jouir, c'est à l'avenir qu'il appartient de décréter à quel ordre tel œuvre doit être classé définitivement.

Mais je m'arrêterai un instant à une tentative qui lui est tout à fait personnelle, qu'il poursuit avec intelligence et à laquelle les amateurs français ont paru s'intéresser. Félix Buhot s'essaya à donner aux marges de ses estampes un intérêt spécial en leur confiant les développements secondaires qui encombreraient l'espace restreint occupé par le sujet central. Par exemple, dans deux de ses principales œuvres, deux vues de Londres, *Westminster Bridge* surtout, on remarquera que les croquis qui forment encadrement

offrent en même temps qu'une transition entre les noirs de l'estampe et la bordure dorée du cadre, un rappel fantaisiste de ce que les yeux ont aperçu du spectacle rapide, incessamment renouvelé des passants, des promeneurs, des visiteurs, des chiens errants, des enfants qui jouent, des escaliers qu'on descend et qu'on monte sans y prendre garde. Il est évident que la tentative est aussi dangereuse qu'elle est raffinée. Si les tons noirs venaient lutter avec ceux qui sont analogues aux cuivres dans une symphonie de Wagner, l'harmonie serait rompue. Elle le serait encore si les personnages croqués sur les marges étaient plus intéressants que ceux qui occupent la rue. Mais j'indique des écueils plutôt que je ne décris des naufrages; sur les murs d'un cabinet ces épreuves à « marges symphoniques » produisent presque complètement l'effet de dessins.

En ai-je écrit assez pour intéresser à une œuvre qui se continuera longtemps encore, et qui traverse visiblement, pour quiconque s'intéresse à la production moderne, une phase de progrès? J'ai fait mon possible. L'heure me semblait propice pour témoigner publiquement de l'intérêt à un homme qui en est digne.



r brillante, judicieuse et spirituellement écrite que soit l'étude de Philippe Burty que l'on vient de lire, j'estime qu'elle ne donne pas encore suffisamment l'essence originale de Félix Buhot. — Burty s'est montré biographe plus que démonstrateur, et je vais m'essayer à ajouter quelques vigueurs à ce joli portrait d'artiste.

Buhot est avant toute chose un visionnaire, un obsédé par le pittoresque de la vie moderne; nerveux à l'excès, torturé par un foyer d'impressions fugaces et d'idées baroques, il souffre de son impuissance cruelle à ne pouvoir traduire, comme il le voudrait, la vision nette et positive de son œil, au cours de ses déambulations parisiennes et rustiques, et aussi les images funambulesques de son imagination en clair-obscur. — C'est cette imagination qui le tue, qui le dépiste, qui l'entraîne dans le sabbat des rêves sataniques. Il y a en lui un fantastique formidable emprisonné; quelque chose comme l'ombre d'un Dante parcourant affolé tous les cercles de l'enfer. Cette personnalité démoniaque et maladive, il la révèle, quoi qu'il fasse, dans ses compositions d'invention; il ne peut se soustraire à placer dans des ciels livides des

fantômes effrayants des gnomes et des sylphes; il fera dans ses remarques à l'eau-forte des figures grimaçantes, des diables sceptiques et narquois, tandis que le hibou mélancolique planera partout dans son œuvre comme symbole de ses hallucinations chroniques.

Pendant près de dix ans, il fut hanté par le funéraire et il devint, pour ainsi dire, le peintre officieux des croque-morts et des lamentables convois parisiens; ses cartons sont remplis de longues files de voitures de deuil, de couronnes tremblant aux angles des bières, et je me souviens du temps où il parcourait toutes les boutiques de fabricants

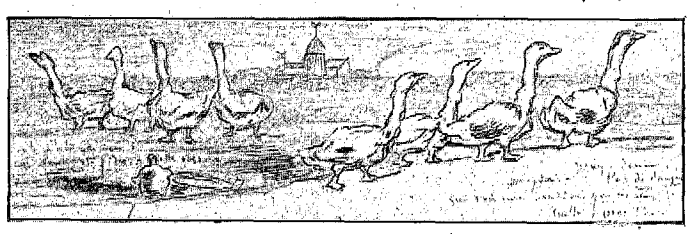

d'éventails avec ses éternelles compositions en demi-cintre sur satin pâle et sur mousseline, représentant invariablement de somptueux corbillards solennellement conduits par des cochers en deuil de haut style, avec une théorie de croque-morts éplorés et de maîtres de cérémonies très corrects conduisant la famille.

Il fallait voir comme le pauvre Buhot était éconduit avec des cris d'horreur par les dames de comptoir ou les marchands du passage des Panoramas et du boulevard. On pensait avoir affaire à un mystificateur, et cependant personne ne fut jamais plus sincèrement artiste que lui en cette occasion; — il ne pouvait rien concevoir aux refus qui assaillaient de toutes parts ses éventails pour maison mortuaire. C'est que cette vision de la mort, cette consternation en habit de gala ou cette navrante tristesse du convoi du pauvre, il la peignait sans recherche d'originalité, imposée qu'elle était par une étrange idiosyncrasie d'artiste.

Ce qu'il a fait d'entrées de cimetière, de convois d'hôpitaux dansant sur l'inégalité des pavés des routes de banlieue, ce qu'il a peint de départs pour *Cayenne* ou pour le *Champ de navets*, c'est inénarrable ! — La postérité sera surprise dans les ventes futures de rencontrer ce document de la mort si fréquemment présenté dans l'œuvre très complexe de Félix Buhot; là encore, il a vu la note artistique des enterrements parisiens avec sa faculté dominante d'aquafortiste, et son œil a été frappé par la silhouette brutale, — faisant ombre chinoise sur la crudité des horizons clairs de banlieue, — de ces convois pénibles, d'êtres anonymes filant sans contre-marques vers le théâtre de l'inconnu.

Il a fallu à ce sombre croquiste des dernières voitures cellulaires et des fourgons en piano à queue, une rénovation totale dans sa vie, une

femme et un baby rose pour chasser tout cet appareil de deuil de son esprit; mais le mysticisme de l'étrange, de l'insondable, du surnaturel lui est demeuré dans la chambre obscure de ses rêves, et aujourd'hui encore c'est un Callot moderne inassouvi, désireux de consacrer sa vie à de lentes et inquiétantes illustrations de Poë, d'Hoffmann ou de Nathaniel Hawthorn.

*
* *

« Étudier Buhot, écrivait sur cet artiste un de ses admirateurs, M. J. Le Fustec, pénétrer dans son œuvre, la lire avec l'intention de tirer de cette « lecture » une conclusion synthétique, autant visiter un musée avec le désir d'unifier dans une même expression les physionomies et les caractères variés des œuvres qu'il contient. Si l'homme n'était là, ouvert, aimable, se découvrant et se livrant facilement, artiste dans le sens le plus large et le plus élevé du mot, expliquant son œuvre par sa physionomie, par sa nervosité, par son langage, par ses opinions, le critique se trouverait quelque peu dérouté devant la diversité de conception et d'exécution qui caractérise l'eau-forte de Buhot. — Que l'aquafortiste vous ouvre un de ses cartons, et vous voyez passer devant vous une foule de gravures qui, au premier aspect, n'ont aucune parenté entre elles. Tel paysage, on le jurerait, n'a pu sortir de la pointe qui a gravé telle scène de genre. Plus loin, une œuvre d'imagination vous entraîne dans une sphère toute différente.

« D'une catégorie à l'autre, Buhot se livre à des bonds énormes. Impossible avec lui d'expliquer ses conceptions les unes par les autres. Non seulement il vous déroute par l'étonnante variété de ses compositions ; mais dans chacune de ses planches, je dirai presque dans chacune des feuilles qui en sortent, vous vous trouvez en face de procédés nouveaux, traduisant une déviation de la conception, un aspect différent entrevu, ou dénotant un essai tenté.

« Il y a connexité entre la grande variété des procédés qu'il emploie et la diversité de ses conceptions, une connexité qui classe cet artiste à mon sens. Car, pour lui, concevoir beaucoup ne consiste pas à trouver un grand nombre de sujets formant tableaux qu'il exécuterait avec le même faire, sur lesquels il ne mettrait qu'une seule marque. Il ne voit pas toutes choses sous un même angle, ni du même œil. L'aspect du paysage, le caractère de la vision qu'il veut traduire lui donnent une impression chromatique, et il rendra le paysage ou la vision par les procédés qui traduisent cette impression. Par là même, il est tenu de se renouveler à chaque création. Si la vision qu'il veut rendre ne peut s'exprimer par un des procédés multiples qu'il a en sa possession, il cherchera une exécution nouvelle, et qui mieux est, il la trouvera. La poésie claire et drapée de Victor Hugo l'inspire en lumière et en grandeur; il ren-

© 2007 Les Éditions « Les passeurs du temps » — Editions numériques

contre une composition large et riche pour traduire la partie de l'œuvre géniale qui exerce sur lui la plus attrayante impression. Devant l'analyse exaspérée angoissante de Barbey d'Aurevilly, il trouve une conception qui va de pair avec l'œuvre du romancier par son caractère touffu, sombre, bizarre. Aussi traduit-il Barbey d'Aurevilly avec du noir, rarement avec du gris, seulement dans les cas où le roman se rassérène un peu : alors il supporte la gaieté du clair de lune. Devant l'œuvre de Victor Hugo, au contraire, les ciels calmes, récemment lavés par l'orage et mouvementés de nuances toutes fines, les hautes constructions, les ruines chauffées par le soleil coulent du bout de son pinceau trempé parfois dans de l'encre ordinaire, parfois dans les produits les plus invraisemblables.

« Mais, quel que soit le produit employé, l'effet est juste ; et remarque caractéristique, devant un dessin, un lavis, une eau-forte de Buhot, vous ne pensez pas qu'il eût pu traiter son sujet autrement. »

*
* *

J'ai dit que Buhot était à ses heures littérateur et critique; les différents articles qu'il a fournis au *Journal des Arts* mériteraient d'être réunis par lui en un petit volume, car ils émanent d'un esprit clairvoyant et d'un artiste supérieurement indépendant. Ses études sur les diverses expositions *de blanc et de noir* sont d'une sincérité d'observation, d'une exécution et d'un esprit rares. Il sait partir en guerre contre tous les préjugés, les fausses théories et les rengaines absurdes de l'art du dessin et de l'eau-forte. Il prêche le nouveau, montre les sentiers non battus et ne craint pas de dauber ferme sur tous les graveurs mécaniques et poncifs de notre génération. Selon lui, en dehors des peintres graveurs, des aquafortistes compositeurs, l'art de la gravure se perd en *s'industriellisant;* la plupart des graveurs interprètes ne sont que de piètres ouvriers sans ardeur, sans dessin et sans culte artistique, et l'héliogravure, agent mécanique et aveugle, est préférable à tous points de vue à l'école non moins aveugle des hachures et des diagonales mathématiques de la majorité des aquafortistes reproducteurs.

Je ne parlerai pas des petites fantaisies littéraires de cet original; qu'il les laisse dormir dans ses tiroirs puisque telle est sa modestie; mais j'ai mission de signaler ses cris de révolte contre le dessin *Honnêteté de l'art,* formule Ingres, et son charmant article sur *le Whistlerisme et le Pissarisme,* paru il y a quelques semaines. La grande marotte de Buhot est, comme je le remarquais plus haut, la création de Musées d'estampes en province. Il a noirci sur la question un papier considérable, et je ne désespère pas de lui voir publier bientôt une forte plaquette frontispicée réunissant l'expression de ses efforts.

Beraldi, dans ses *Graveurs du* XIXe *siècle,* a résumé ainsi cette idée créatrice :

« A Paris même, il serait désirable qu'il y eût un Musée d'Estampes. Il y a déjà, il est vrai, un choix d'estampes très bien fait, exposées à la Bibliothèque nationale; mais le Cabinet des Estampes n'est pas fréquenté comme un musée, et, d'ailleurs, l'emplacement ne permet qu'un choix très restreint, ne comprenant presque pas d'estampes modernes et contemporaines.

« On a émis l'idée de créer un musée d'estampes au Louvre, à la place du musée de marine. Ce n'est pas une solution pratique; il faut bousculer les musées et collections le moins possible, et, d'ailleurs, la place des graveurs contemporains serait au Luxembourg plutôt qu'au Louvre.

« Mais en attendant que la question soit mûre pour Paris, on peut créer des musées d'estampes en province. Pour cela, la première chose à faire est que les musées affectent dès à présent une salle aux estampes.

« On pourra obtenir immédiatement un premier fonds, en demandant à l'État l'envoi d'un choix de planches de la chalcographie.

« Enfin, ces cabinets d'estampes s'augmenteraient ensuite par des achats, des dons faits par les collectionneurs; beaucoup d'artistes s'empresseraient d'offrir des épreuves de choix de leurs œuvres.

« Ces Musées d'Estampes ne pourraient que répandre et entretenir le goût de la gravure, et, puisque notre pays se pique à juste titre de briller dans cet art et d'y occuper une place prépondérante, il ne doit rien négliger de ce qui peut lui servir à conserver son rang. »

On voit que l'idée était ingénieuse et pratique; aussi, contre toute attente, a-t-elle germé et déjà donné des effets : la ville de Rouen a voté des fonds pour l'installation d'une salle d'estampes; les dons affluent. D'autres villes ont suivi cet exemple, et bientôt il est permis de penser que Buhot verra ses efforts couronnés de succès à l'est et à l'ouest, au nord et au midi, et qu'il pourra se considérer avec fierté comme le véritable créateur des Musées d'Estampes en province.

Gare un jour à la statue! Je vois d'ici les bas-reliefs à l'eau-forte.

*
* *

Quelques mots sur *Buhot croquiste et illustrateur :*

En pénétrant dernièrement, boulevard Clichy, dans l'atelier de ce profond sensationiste, à l'heure où il préparait son exposition transocéanique, je fus véritablement étourdi par le nombre invraisemblable d'études, de croquis, d'albums remplis de notes charmantes, qui encombraient la demeure de l'artiste. Buhot allait, venait au milieu de ce pêle-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mêle révélant toute une vie de travail, m'expliquant son but, ses projets, tous ses matériaux réunis en vue d'une idée, et je détestais, à vrai dire, le bavard qui m'empêchait de voir, de me complaire dans mon admiration muette, et qui entravait aussi mes recherches curieuses dans ce déballage incroyable de bristol et de papier Ingres. Il paraphrasait trop son œuvre, ne se doutant pas que la glose était inutile et que chaque série de cartons parlait plus éloquemment que lui.



Car l'œuvre de cet inquiet, qui craint qu'on ne surprenne son art dans la fraîcheur de son déshabillé, se compose de séries diverses qui sont presque autant de livres où l'évocation soudaine de l'idée forme un texte suffisant. — Voici Valognes, la ville natale, avec ses vieilles rues, ses maisons Renaissance, ses hôtels du XVIIe siècle, sa vie mouvementée des jours de marché, ses ruelles, ses cours solitaires et pittoresques, ses panoramas de toits d'où s'élancent les clochers d'ardoises; puis, peu à peu, surgissent des types d'habitants, des dévotes à l'église, des discoureurs de carrefour, des paysans à la foire, que sais-je? toute l'expression d'une petite ville fouillée, inventoriée à toute heure du jour et même au clair de lune. Son roman réel écrit délicatement au crayon par un fin observateur.



Ici, de cet autre carton émergent des impressions marines recueillies tant sur les côtes normandes que sur les côtes anglaises, d'une note exquise, douce, enveloppée et vigoureuse à l'occasion, avec une poésie originale qui se fait sentir jusque dans le détail.

Plus loin, c'est le Paris spécial à Buhot, un Paris de Delvau interprété sur nature dans les vagabondages des quartiers excentriques, le Paris de la misère et des pâles voyous, le Paris avoisinant la plaine Saint-Denis ou les alentours de la Roquette, un Paris sombre, morne, navrant, désolé, où la ville s'ébauche dans des masures de planches, où la vie grelotte sous des haillons.

A ces croquis parisiens, qui encore reflètent la note funèbre chère à l'artiste, la note des cimetières et des bagnes du vice, succèdent des séries

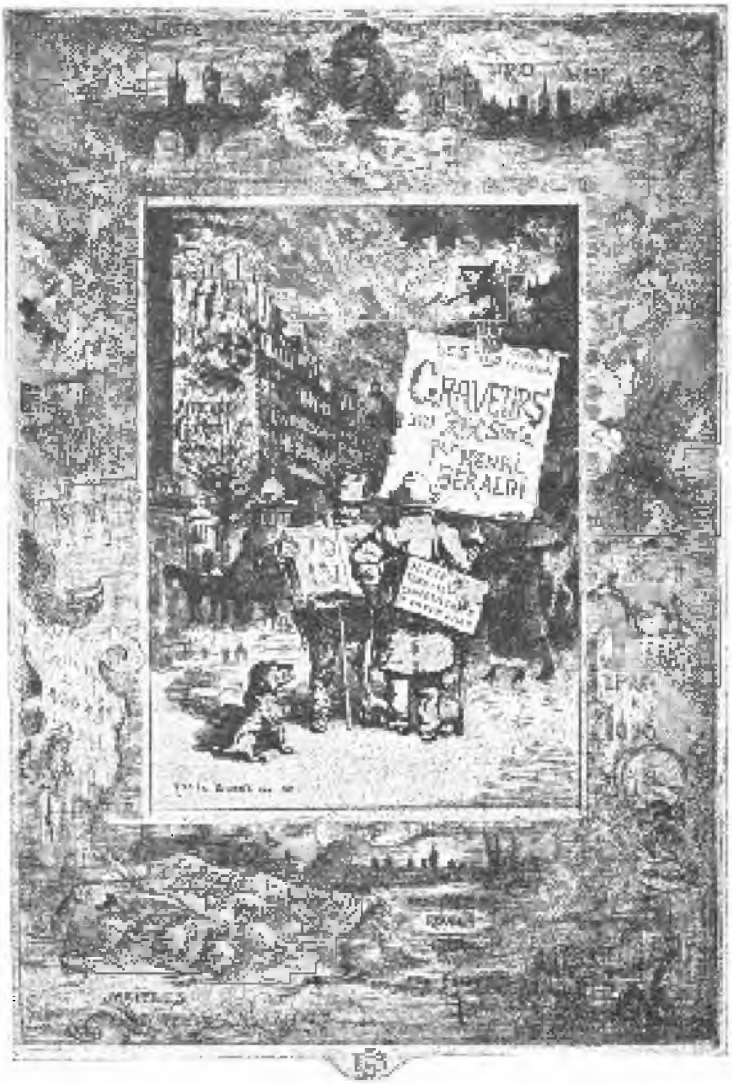

Frontispice pour le tome IV des « Graveurs »

de M. Henri Beraldi.

ÉTAT AVEC MARGES SYMPHONIQUES, TIRÉ À 125 ÉTREUVES.

Photogravure typographique sur cuivre, par M. Th. Fillon.

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions.ainay@free.fr

d'études rustiques, claires, ensoleillées, faites aux heures de printemps, sous des pommiers en fleurs ou le long des chemins, près des haies d'aubépines; ici ce sont des métairies, des coins de basse-cour, des frissons d'épis murs, des attelages de lourds fardiers, des lessiveuses, des scènes de cabaret, tout cela plein d'air, de lumière, de justesse et d'observation.

Des cartons et encore des cartons! — Dans celui-ci, je vois tout un ouvrage où le texte seul fait défaut, c'est la *Monographie de l'âne,* très complète, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, un livre que Topffer aurait écrit et qui témoigne de plusieurs années d'étude et de recherches; un superbe appendice à Toussenel.



Ce n'est point tout. Buhot illustrateur apparaît avec ses séries de compositions pour les romans de d'Aurevilly, les *Lettres de mon moulin,* de Daudet, et les poésies de Victor Hugo. — De d'Aurevilly, il illustra *la Vieille maîtresse*, *le Chevalier Destouches* et *l'Ensorcelée,* avec une facture endiablée. Ces suites d'eaux-fortes, publiées chez Lemerre, peuvent — aux yeux des amis du dessin pondéré et du cuivre léché et proprement travaillé — paraître quelque peu extravagantes; mais, à coup sûr, ce sont des œuvres originales d'invention et d'exécution, des œuvres d'art créées et mordues par un véritable maître en sa manière.

Pour une édition grand in-4° des *Poésies de Victor Hugo,* projetée par l'éditeur Lemerre, Buhot a jeté sur le papier dix remarquables compositions relatives aux *Rayons et les Ombres* et aux *Voix intérieures.* Cette série d'un projet tombé dans l'eau a été exposé au *Blanc et Noir* en 1886. Je ne sais point d'artiste qui jusqu'ici ait encore compris et traduit le sublime du grand poète avec cette intensité, ce mouvement et cet *au delà* du dessin; c'est mieux que beau, c'est empoignant.

* * *

J'arrive à Félix Buhot *eau-fortier,* ne voulant pas l'affubler du qualificatif d'aquafortiste que tant de petits racleurs de cuivre ont achevé de compromettre aujourd'hui.

Comme eau-fortier, Buhot livre entièrement sa personnalité; il est moderne à outrance et ne laisse rien à reprendre aux yeux de l'amateur clairvoyant. Ses belles épreuves se vendront plus tard comme des Rembrandt, car il les soigne, les tripote, les prépare avec des joies dont on n'aura jamais complètement aucune idée.

Quant à ses cuivres, quelle cuisine, mes amis ! Il les livre à toutes les tentatives, à toutes les mixtions ; il use du mezzo-tinto, de la taille, du mâchonné, de la roulette, de l'estampage, du berceau, du vernis mol, de l'échoppe et du racloir ; ses planches sentent le griffonnis, le guillochis, l'égratignure et l'empâtement. Elles s'enlèvent en vigueurs et se noient dans des aquatintes délicieuses. Ce n'est plus de l'eau-forte, c'est du coloris qu'il obtient grâce à toute la chimie dont il use surabondamment.

Il a fait aussi une série de planches sur Paris pittoresque, qui dépasse de loin tout ce qui a été gravé dans ce genre. La *place Pigalle,* l'*Ancien Hôtel-Dieu avec sa station de fiacres,* les *Souvenirs de l'hiver 1879,* l'*Auberge du Bagne* et vingt autres estampes sont d'une incomparable hardiesse d'exécution.

Ses eaux-fortes anglaises, *Westminster* et la *Tour de Londres,* resteront comme des pièces extraordinaires de facture et d'expression. Je pourrai me faire honnir, mais j'avoue les préférer à des Méryon.

C'est que Buhot apporte à ses tirages très limités des recherches de patience incroyable ; je trouve une longue note de lui qui exprimera mieux que je ne le saurais faire la minutieuse conscience qu'il apporte à ses tirages Nicolas Flamel n'opérait pas plus lentement dans son officine de Saint-Jacques la Boucherie. — Écoutons-le donc parler de ses procédés successifs de tirage.

« J'ai apporté des soins constants et méticuleux, surtout depuis quatre années, au choix des papiers sur lesquels je fais tirer mes eaux-fortes. Je ne parle pas du temps considérable que j'ai consacré à l'impression. Je fais tirer à la fois très peu d'épreuves de mes planches, et cela presque toujours sous mes yeux, en collaboration constante avec l'imprimeur. C'est une des raisons pour lesquelles j'ai adopté un timbre monogramme pour mes épreuves d'artiste.

« Je me suis toujours servi, autant que possible, pour mes épreuves d'artiste, de papiers anciens, cherchant les variétés de pâtes et de nuances. Mais ce que j'ai cherché toujours et avant tout, c'est l'affinité intime du papier comme grain, rugueux ou tendre, comme ton, comme caractère, avec le caractère de la planche à imprimer.

« En 1870, j'avais fait un premier essai de ce genre avec une suite de douze planches inédites que j'offris aux amateurs sous forme d'album, en épreuves montées sur forts papiers sans colle, et tirées chacune sur un papier différent. Je fis jouer ensemble dans cette petite symphonie de chambre les grains rugueux, les vergures saillantes des papiers anciens, et les épidermes délicats, quasi féminins des vélins et des japons, choisissant dans ceux-ci soit les feutres épais, d'un ton gris et sourd, soyeux au toucher ; soit les papiers de riz minces, transparents, parfois fleurdelisés en filigranes ; et dans ceux-là les Hollande verts, si fins de ton et

d'une pâte si moelleuse ; enfin jusqu'à des papiers d'emballage. Les miens venaient d'Italie et n'étaient pas jeunes, mais jaunes.

« Je conserve toujours cette préoccupation dans mes tirages. Elle répond, je crois, au même sentiment, peut-être maladif, qui m'a porté à chercher les marges symphoniques dans les épreuves d'artiste de mes eaux-fortes pour les romans.

« Enfin, il y a quelques années, ayant remarqué que certaines contre-épreuves de Rembrandt n'avaient pu être obtenues que par une préparation spéciale du papier à imprimer, j'eus l'idée, pour donner plus d'intensité à l'épreuve, et surtout aux contre-épreuves, d'imbiber mon papier d'essence de térébenthine. Mes premières expériences eurent pour résultat des épreuves toujours inattendues, mais parfois nulles, parfois monstrueuses. Dans le nombre il en vint quelques-unes de charmantes comme effet, avec des tons de lithographie souples et enveloppés. Je possède encore quelques spécimens de ces premiers essais.

« Après des expériences réitérées, j'arrivai à me convaincre des conditions primordiales indispensables pour obtenir un résultat satisfaisant. Ces conditions étaient doubles : 1° le choix des papiers à préparer ; 2° le mode de préparation.

« Les papiers les moins faits pour le tirage de la taille-douce, les plus rebelles d'ordinaire au noir Bouju deviennent, dans le tirage à l'essence, les meilleurs papiers d'impression. J'ai trouvé les papiers vélin et à grain fin préférables aux papiers vergés. Comme j'avais en ma possession une certaine quantité de vieux papiers d'Angoulême, je voulus en essayer. Sur ces feuilles j'ai levé jusqu'à vingt-cinq épreuves dans la séance, presque sans ratages ni déchets, ce qui est rare dans ce genre de tirage.

« Quant au mode de préparation, il consiste en ceci : il faut que le papier soit imbibé d'essence, suffisamment pour qu'il n'ait pas besoin d'être mouillé autrement. Il faut que, juste avant le tirage de l'épreuve, il soit un peu séché, pas trop, entre des papiers qui eux-mêmes s'imprègnent et deviennent propres à l'impression : autrement les épreuves seraient trop noires et boueuses. L'épreuve ainsi tirée nettoie la planche.

« Ce ne sont pas là les seuls résultats que l'on obtienne. Les papiers, quand ils sont de bonne qualité et bien choisis pour cet usage, acquièrent, par leur séjour dans l'essence, un beau ton parcheminé qui communique à l'épreuve une certaine harmonie. Ils acquièrent aussi la consistance du parchemin.

« Enfin, dernier avantage qui a bien son prix : les épreuves tirées à l'essence sont à l'abri de la destruction par les vers et peuvent elles-mêmes, mêlées à d'autres épreuves, servir de vétyvers. »

Buhot, on le voit, pousse la recherche de la belle épreuve jusqu'à la toquade et à l'hallucination. L'étude seule des papiers l'a conduit à inventorier tous les anciens monogrammes et à déterminer les noms des vieilles fabriques françaises et étrangères; il a fait le relevé de plus de huit cents marques et devises de nos antiques papeteries et il sait comme pas un les bons endroits où se décarcassent les vieux registres; il connaît les échoppes les plus infimes qui contiennent des Hollandes de bonne date ou des grands vélins du bon temps; pas un petit papetier de Paris et des faubourgs dont il n'ait fouillé la boutique; à ce métier, il a acquis une *superintendance* dans la question, et il est mûr pour publier ce fameux *Voyage au pays des vieux papiers,* dont il projette la mise en œuvre depuis si longtemps.

Je me suis laissé allé à faire toute une exposition de blanc et de noir sur cet original jusqu'à l'extravagance. Je sens que sa modestie en souffrira; mais en ce temps de grosse caisse brutale, il ne m'est point désagréable de mettre de force en lumière les derniers amoureux timides de la notoriété, et Félix Buhot est de ceux qui peuvent braver le grand soleil des succès publics, car il compte tous les titres qui le peuvent recommander, lui et son œuvre de haute étrangeté, au monde des délicats et des *affinés d'art* subtil et révélateur.

Octave Uzanne.

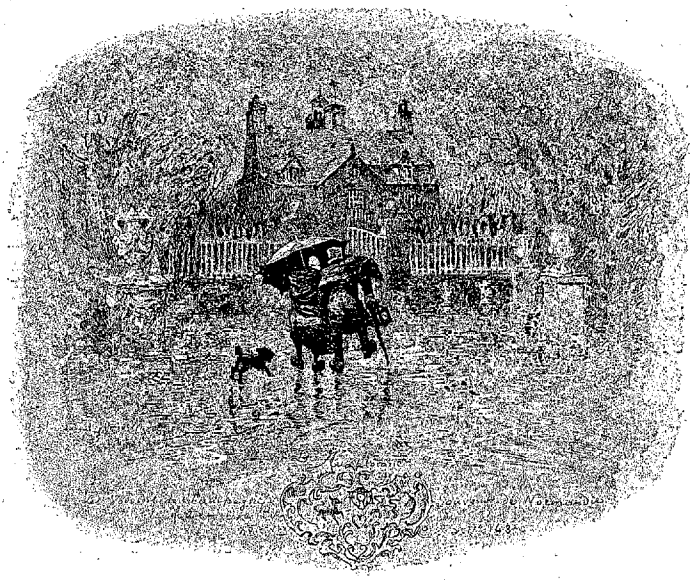



CHRONIQUE DU LIVRE

RENSEIGNEMENTS ET MISCELLANÉES

LIVRES AUX ENCHÈRES. — Les grandes ventes de livres se font tardives cette année; nous ne pouvons guère parler de tous les menus catalogues qui nous parviennent et qui n'offrent qu'un intérêt secondaire. Notre collaborateur Jules Brivois se juge, non sans raison, trop délicat bibliographe pour condescendre à s'occuper des petites enchères de la salle Sylvestre ou de l'hôtel Drouot; il se réserve pour les grandes journées de la bibliothèque La Roche-La Carelle, dont le catalogue en préparation chez Porquet sera distribué ces prochains jours au monde des bibliophiles. On ne parle que de cette vente dans toutes les potinières du bouquin; chacun cherchant à surprendre les convoitises de son collègue, les rivalités se font hypocrites, les désirs se dissimulent, les malins ne se laissent point surprendre; cependant on peut supposer que les surenchères seront chaudes et que cette grande bibliothèque, dont tous les livres sont absolument *select* et hors ligne, réalisera environ une somme totale d'un demi-million. La vente n'aura lieu que fin avril prochain.

Dans notre livraison du 10 mars, nous consacrerons à M. La Roche-La Carelle et à sa bibliothèque un long article de physiologie critique dû à M. Jules Le Petit qui a particulièrement connu cet éminent bibliophile; nous y joindrons un portrait de ce gentilhomme du livre et la reproduction d'une de ses plus remarquables reliures.

Dans les livraisons de mai et de juin il appartiendra à M. Brivois de nous donner la physionomie de la vente et les prix des principales adjudications.

Nous ne trouvons rien de curieux à glaner aujourd'hui dans les différentes ventes de feu MM. Antony Meray, Feuillet de Conches, Biberstein Kazimerski, Ed. Séménaud et dans les ventes anonymes faites par MM. Durel et Em. Paul; toutes ces bibliothèques étant presque exclusivement composées de livres de travail ou d'ouvrages de luxe d'un intérêt de second ordre.

Nous donnons donc rendez-vous à nos lecteurs *co-toqués* pour les prochaines livraisons.

© 2007 Lyon · Editions « les passerelles du temps » · editions.ainay@free.fr

VENTES D'AUTOGRAPHES. — A l'hôtel Drouot, les ventes intéressantes sont rares cette année. S'il faut en croire certains commissaires-priseurs, la saison s'annonce comme devant être particulièrement mauvaise.

Seules les ventes d'autographes continuent à être fort suivies. Signalons quelques pièces vendues dernièrement ; une lettre curieuse d'Alfred de Musset, écrite à l'âge de dix-neuf ans et adressée à Sainte-Beuve :

Voilà un f.... temps pour la chasse, mon ami. Je ne sçais pas si c'est à Paris comme ici, mais je suppose que le Bon Dieu a attrapé quelque chose, ici l'ennui me prend au collet. J'ai pour toute ressource la conversation d'un fat qui est de l'école de Lamartine et qui fait des vers comme le chevalier de Parny... Vous voyez que je vous écris à la hâte et sur un torchon ; je suis si paresseux et si affairé que je ne sçais où va mon tems. Je n'ai encore fait que de jouer au billard du matin au soir. Mon oncle me bat quelques fois dont j'enrage. Priez pour moi; je pars pour la chasse.

La première fois que baiserez Francine, mettez-en un de plus à mon intention.

Yours

A. DE MUSSET.

Lundi soir 18 sept. 1829.

M. Alfred de Musset chez M. Desherbiers, à la préfecture, au Mans.

Vendue 205 francs.

On a payé 30 francs une curieuse lettre de Voltaire, écrite quelques jours avant sa mort. Il s'était mis très en colère contre M. d'Argental, à propos de plusieurs vers changés ou supprimés dans *Irène* pendant sa maladie :

J'étais au désespoir, je l'avoue, je me croyais méprisé et avili par les amis les plus respectables. La constance de leurs bontés guérit la blessure horrible de mon cœur et m'empêche de mourir de chagrin plus que de mon vomissement de sang. Que j'aye la consolation de vous voir avant que vous sortiez.

VOLTAIRE.

39 francs une lettre d'Alexandre Dumas. Nous en détachons le passage suivant : « Plus j'avance, plus je connais le théâtre, plus le théâtre m'épouvante. Oh ! mon pauvre ami, où est le temps de la *Tour de Nesles*, où je ne doutais de rien ? »

127 francs une lettre de la jeunesse de l'impératrice Eugénie : « Tout me semble triste depuis que vous n'êtes plus avec nous ; mais si le temps que nous nous sommes séparés me paraît long, que dirai-je plus tard ? Autrefois je vous aurais envoyé beaucoup de baisers, mais à présent contentez-vous de ça. (Ici un dessin représentant un cœur.) Le monde est si méchant, il a toujours quelque chose à dire. »

115 francs une longue lettre de La Fayette : il s'indigne de l'indifférence de l'Europe, qui abandonne les chrétiens grecs aux barbares de Turquie et d'Égypte. « Jamais la diplomatie de ces cabinets soi-disant chrétiens ne s'est montrée plus dégoûtante et plus cruelle que dans cette grande circonstance, où, tout en faisant des processions à Paris, des dévotions à Vienne et des cargaisons de Bibles à Londres, on voue les chrétiens d'Orient au massacre, leurs femmes et leurs enfants aux viols et aux conversions forcées de l'islamisme... Napoléon a eu tort de ne pas rétablir la liberté des cultes proclamée par la

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Constituante ; il voulut une religion de l'État, qui l'a soutenu tant qu'il a été le plus fort. »

Cette vente a produit environ 6,500 francs.

Dans cette même vente importante d'autographes qui a eu lieu au milieu du mois par les soins d'Étienne Charavay à l'hôtel Drouot, nous avons vu vendre 42 francs la lettre suivante, que nous donnons en entier :

Votre lettre est trop obligeante, monsieur ; vous louez mes intentions et mes articles bien au-dessus de leur valeur. Mes intentions sont celles de tout le monde. Je cherche à me faire plaisir, et pour moi le plaisir consiste à combiner des idées. Mes articles ressemblent à ceux de tout le monde ; aujourd'hui tout le monde fait de la critique. Dès la seconde, nos professeurs nous demandent de juger nos auteurs. J'ai la maladie du siècle, rien de plus. Nous sommes des chenilles attachées sur les beaux arbres qui ont fleuri autrefois. Je ronge mes feuilles comme mes voisins Jacques et Pierre, et mon seul mérite (il n'est pas gros) consiste à crier sur tous les tons cette banalité que la critique ne doit pas être un sermon moral, un cancan ou une leçon de style, mais une psychologie.

Les articles sur les philosophes contemporains ont été composés pour faire un volume. Ce volume s'imprime. Pardonnez cette double apparition. Si jamais vous avez le cruel malheur de mettre la main sur la littérature, vous verrez qu'elle est émouvante ; c'est un métier, ou pis, un commerce. Comme on se vend pour rien, on est obligé de se vendre deux fois.

Plus tard peut-être, monsieur, je serai moins indigne de l'approbation de vos amis et de la vôtre. Après quelques années de noviciat dans la critique et dans les revues, j'entrevois de loin la philosophie et les livres. J'ai vécu longtemps enterré dans ces questions : S'il y a là-haut un monde ? Peut-il éclore ? Quand on en parle, les savants rient, les hommes de salon bâillent, les hommes officiels font les gros yeux, les jeunes gens s'en vont au club. C'est pourquoi je n'en parle guère. Je vous remercie mille fois de l'intérêt que vous voulez bien y prendre. A Paris, le public prétend qu'on s'est occupé de philosophie en 1838, quand on avait la fièvre, mais qu'on s'en est guéri. Rappelez-moi aux souvenirs de M. R... Il avait l'extrême courage de parler de Voltaire et, qui plus est, de l'aimer tout haut. Celui-là, monsieur, et quelques autres, voilà l'éternel aliment pour les gens altérés comme vous de littérature. Ne croyez pas que les nouveautés soient nouvelles : un beau livre ancien vaut cent critiques modernes. Si la critique nous sert à quelque chose, c'est à admirer ceux dont nous parlons.

Veuillez recevoir, etc.

H. TAINE.

18 octobre 1856.

Dans la même vente on a payé 72 francs une lettre fort curieuse d'Émile Augier. En voici un passage :

Ce qui me frappe aujourd'hui dans Molière, c'est le philosophe et le socialiste, plus encore que le grand poète. Son libertinage, pour employer le mot du temps, m'apparaît à chaque page de son œuvre sous les précautions infinies dont il a été obligé de l'envelopper. Le temps est peut-être venu de restituer à ce grand génie toute la part qui lui revient dans notre Révolution.

On a vendu 110 francs une longue lettre inédite de Charles Baudelaire, où l'auteur des *Fleurs du mal* défend Henri Heine contre les attaques de Jules Janin. Il lui demande s'il est bien sûr que Béranger soit un poète, que ce langoureux de Musset soit un bon poète ; 405 francs trente-six lettres de Con-

© 2007 Les « Éditions » des personnes du temps » — Editions-personnes-du-temps.fr

dorcet ; 250 francs neuf différentes pièces d'état civil de Mme Favart ; 25 francs cette pensée de Legouvé :

La tristesse est la maladie du siècle et elle est inhérente à la jeunesse ; plus tard quand on a réellement souffert, quand on a fait des pertes cruelles, on se reprocherait comme un crime de dépenser son cœur en tristesse sans objet, quand il y a dans la vie de si terribles sujets de larmes.

300 francs une intéressante lettre de Malherbe à Racan, datée du 13 mai 1628 ; 200 francs une lettre de Bernardin de Saint-Pierre ; 200 francs une pièce du poète Scarron ; 200 francs une longue lettre de Thiers, et enfin 105 francs une longue lettre de Voltaire :

Vous dites donc que Diderot est un bon homme. Je le crois, car il est naïf. Plus il est bon homme et plus je le plains d'être dépendant des libraires, qui ne sont point du tout bonnes gens, et d'être en proye à la rage des ennemis de la philosophie. C'est une chose pitoiable que des associez de mérite ne soient ny maîtres de leur ouvrage ny maîtres de leurs pensées. Aussi l'édifice de l'Encyclopédie est-il bâti moitié de marbre, moitié de boue...

Au cours d'une troisième vente d'autographes et de documents historiques, faite à l'hôtel Drouot, nous relevons parmi les plus intéressantes pièces :

Lettres de Lacordaire à l'abbé Bernier, toutes curieuses, 400 francs.

Lamartine, *les Confidences*, épreuves des feuilletons de *la Presse*, en 1849, avec de nombreuses corrections et additions autographes, 3 cahiers, 150 francs.

Lettre de Mme de Maintenon au duc de Savoie sur la duchesse de Bourgogne :

Je n'ay rien à faire pour l'approcher du Roy ; et j'aurois mesme bien de la peine à l'en esloigner. Elle lui a pleu d'abord et la conduitte qu'elle tient à son esgard est bien propre à augmenter tous les jours la tendresse qu'il a pour elle. J'attans à chaque moment qu'elle nous montre quelque deffaut ; car il n'est pas possible qu'elle n'en ait quelqu'un ; mais jusques icy nous ne voions que de la piété, de la douceur, de la sagesse, de l'esprit, de la bonté, de la diligence, de l'attention, des esgards, de l'esgalité, de la complaisance, de la distinction et tout cella avec beaucoup d'enfance

127 francs.

Lettre de Mazarin à Fouquet au sujet de la publication de la bulle qui condamnait les jansénistes. Il est d'avis qu'on donne des assurances au nonce, sans rien précipiter au Parlement ; le langage de M. Talon est artificieux et ferait croire que la bulle est contraire aux libertés de l'Église gallicane. Il assure Fouquet et sa famille de son amitié ; il lui demande ensuite d'obtenir du roi 300,000 livres, 100,000 seront données à Le Tellier et l'abbé Fouquet gardera 50 à 60,000 livres. « Je vous prie que personne aye connaissance de cela et de me mander quelles expéditions faudra faire pour l'exécution. » 130 francs.

Napoléon Ier. Lettre signée *Napoléon* sur vélin, contresignée par Talleyrand et le duc de Bassano, « à ses très chers et grands amis, alliés et confédérés les président et membres du gouvernement de la République batave » ;

Saint-Cloud, 28 prairial an XII (17 juin 1804), une page double in-folio oblong. Rare, signée en toutes lettres.

Il leur annonce qu'il a de nouveau accrédité M. de Sémonville comme ambassadeur auprès de la république batave. — Magnifique pièce, véritable chef-d'œuvre de calligraphie, dans un état de conservation irréprochable.

102 francs.

Lettre écrite de Bruxelles par Piron à sa femme :

Il la remercie comiquement de l'envoi d'un lièvre. « Ne courez plus après le levreau que votre légère imagination talonne depuis mon départ. Il m'a fait la grâce de me venir voir hier. Il entra comme j'étois seul à table, immédiatement après la soupe ; nous ne nous quittâmes pas jusqu'au dessert. Il disparut alors et je ne vis plus que son squelette affreux. » Il doit dîner le lendemain en compagnie du comte de Lannoy. Vient ensuite une piquante description des fêtes religieuses de Malines, où les pèlerins ont jeûné par force : « Tout cet attirail d'anges à cheval et de chars de triomphe sont l'ouvrage des P. Jésuites qui en sont les ordonnateurs. Pacheco, qui n'en a pas manqué un des trois jours, dit qu'hyer il y eut des anges qui se bastirent à la porte des Jésuites, et qu'un P. Jésuite étant venu mettre le hola, un petit ange rebelle luy avoit donné des coups de pied dans les os des jambes, dont le Jésuite indigné lui avoit mis bas les chausses et l'avait fouetté devant tout le Paradis en pleine rue ; voilà une aventure qui manque au poème de Milton dans sa chute des Mauvais Anges. »

51 francs.

Lettre du prince de Talleyrand, écrite en 1795, pendant son exil en Amérique, et adressée à des banquiers de Londres. Il propose à ses correspondants des spéculations et se recommande auprès d'eux de ses relations avec le secrétaire Hamilton :

Ordinairement la rivière se ferme quelques semaines par les glaces et force ainsi les habitants de Philadelphie à un repos utile qui leur donne le temps de rassembler leurs fonds ; cette année, la douceur de l'hiver a permis à deux semaines près, de naviguer presque continuellement, et les efforts immodérés dans la spéculation se sont soutenus sans interruption. » Il croit le crédit de l'Amérique aussi sûr que celui des autres États européens : « Les fonds de ces pays cy sont à l'abry des baisses subites dont ils ont pu être affectés dans leur enfance ; plus ils seront recherchés, non comme objet de spéculation, car leur forme les y rend très peu propres, mais au contraire comme un effet de sûreté et à l'abri des revers. » Il les engage à tenir compte au point de vue financier de « la différence qui se fait sentir entre les prix des denrées en automne et en hyver et celui qu'elles obtiennent au printemps et au moment des expéditions d'Europe ».

260 francs.

Une des plus belles lettres connues d'Alfred de Vigny, adressée par lui, de la Charente, le 3 mai 1851, à M. Ph. Busoni. Un homme d'esprit lui déclare qu'il est passé prophète pour avoir fait dire au quaker de Chatterton :

La Société deviendra comme ton cœur, elle aura pour Dieu un *lingot d'or*. Vous ne m'avez pas dit si Madeleine Brohant est, à votre avis, une *Kitty Bell* possible ni quelle sorte de Chatterton M. Arsène Houssaye lui veut donner, lorsqu'il aura la fantaisie de le reprendre. » Il s'étend longuement sur la réimpression de ses ouvrages, sur ses discussions avec Charpentier qui ne veut plus donner que 8 sous au lieu de 11 sous par volume. A-t-il raison de diminuer les droits de l'auteur, « *cet*

ouvrier en livres qui n'a fabriqué que les idées et les paroles ». Il termine par des considérations sur l'état des esprits dans les deux Charentes. Sur 94,000 électeurs, 93,000 ont voté pour Louis Bonaparte ; de nombreux bulletins portaient : « Plus d'assemblées, un Empereur ou un Roi. » C'est une révolte de laboureurs.

150 francs.

Dans une autre vente faite sur la fin de février, il a été mis aux enchères une très précieuse collection d'autographes, parmi lesquels se trouvaient des lettres de Boileau et de Voltaire, d'où nous tirons ces curieux extraits.

Après avoir exprimé l'affliction que lui a causée la mort de Racine, Boileau écrit à Brossette :

J'ay pourtant esté à Versailles où j'ay veu Madame de Maintenon et le Roy en suitte qui m'a comblé de bonnes paroles. Ainsi me voilà plus historiographe que jamais. Sa Majesté m'a parlé de M. Racine d'une manière à donner envie aux courtizans de mourir, s'ils croioient qu'elle parlast d'eux de la sorte après leur mort. Cependant cela m'a très peu consolé de la perte de cet illustre ami, qui n'en est pas moins mort, quoique regretté du plus grand roy de l'univers.

Pour mon affaire de la noblesse, je l'ai gagnée avec éloge du vivant mesme de M. Racine et j'en ai l'arrest en bonne forme qui me déclare noble de quatre cents ans, etc.

Voici une partie de la non moins curieuse lettre de Voltaire.

A Monsieur, monsieur Darnaud,

chez M. Petit de la Croix, rue Mouffetard, 3e porte cochère.

Si Rousseau est mort, c'est un méchant homme de moins, et ses derniers ouvrages ne font pas plus regretter l'homme.

. . . . . .

Il est très faux que je doive faire jouer une tragédie cette année ; il ne faut pas faire toujours des vers. Il faut donner à son esprit d'autres nourritures.

On me mande qu'on va jouer une comédie de M. Gresset. Je suis sûr qu'elle sera très bien écrite et c'est déjà beaucoup, mais il faut connaître ce monde, il n'y a pas long temps qu'il y est, mais avec de l'esprit on voit beaucoup en peu de temps.

. . . . . .

Vous devriez bien apprendre à écrire, c'est une chose plus utile que vous ne pensez.

Je vous embrasse.

A Cirey, ce 9 oct. V.

LA NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE DE ROUEN

La bibliothèque de Rouen, fermée au public depuis le 15 juillet 1887, a été inaugurée le 12 février et ouverte au public des travailleurs et des simples lecteurs qui pendant plus de sept mois ont été privés de cet asile, que les tendances démocratiques feront tourner au cabinet de lecture gratuit si l'on n'y prend garde.

A quoi bon donner asile à des gens qui viennent uniquement pour se chauffer et feuilleter un volume n'importe lequel ? Le vrai rôle des grandes bibliothèques n'est-il pas au contraire de mettre à la disposition du public les

volumes rares, les ouvrages d'un prix élevé que tout le monde ne peut posséder ?

Voir une bibliothèque publique acheter des volumes à 12 sous — que tout le monde peut acheter — et se refuser à acquérir des ouvrages de 500 francs, n'est-ce pas bizarre? Si les bibliothèques publiques ne font pas l'acquisition des grands ouvrages, qui donc les achètera? Ceci dit, décrivons la nouvelle bibliothèque dont les richesses ont été étudiées ici même dans le premier volume de cette revue.

La grande salle de la bibliothèque peut contenir près de 150 lecteurs. Elle est éclairée par un plafond vitré ; le soir, de nombreuses lampes seront préparées en attendant une installation électrique que l'on aurait dû tenter immédiatement. Sur les quatre faces de cette salle des rayons s'élèvent jusqu'à une hauteur de trois étages et sont desservis par trois balcons auxquels on accède par des escaliers placés dans les angles.

La décoration de la salle consiste seulement dans les rayons chargés de volumes, et c'est trop peu. Car au sommet de chaque travée se trouve un vaste espace demi-circulaire qui aurait pu être décoré à peu de frais. Au lieu de la plate peinture grise et violette qui s'y étale, pourquoi ne pas avoir largement brossé des cimes d'arbres verdoyantes se détachant sur l'azur d'un beau ciel ?

Mais passons ; les cartouches indiquant au public les noms des principaux donateurs sont les seules notes brillantes d'un décor un peu froid. Sans doute une bibliothèque doit être sobrement décorée, mais ici la sobriété du décor touche à la pauvreté.

Des autres salles peu de choses à dire. Dans l'une on a *empilé* les curiosités autrefois symétriquement déposées, et les grands vases chinois qui eussent été d'un effet ravissant dans la grande salle ont été relégués dans de mesquins appartements dont ils semblent soutenir les plafonds.

Les deux annexes de la bibliothèque sont encore moins heureusement agencées. Les belles épreuves de Rembrandt sont-elles bien à leur place dans une bibliothèque, et leur vraie place ne serait-elle pas plutôt dans un musée, comme à Amsterdam ? Cela serait à discuter. Quant aux dessins et gravures d'histoire locale, si on peut à la rigueur les considérer comme formant un département spécial de la bibliothèque, il faudrait cependant les traiter avec un peu moins de désinvolture. On semble avoir accroché tout cela au hasard, sans souci aucun. Telles vues d'un même édifice exécutées à des époques différentes et par suite intéressantes à rapprocher semblent avoir été séparées à plaisir. Tout est un peu dans ce goût et quand on pense que sur les sept mois de fermeture on n'a trouvé que deux jours pour improviser cet arrangement, cela montre bien quel peu d'importance on attache à cette annexe du bouquin.

Mais il est vrai que le bouquin est compris, lui aussi, d'une bien singulière façon. Sait-on à quel point de vue une bibliothèque doit être envisagée par le bibliothécaire lui-même ? Au point de vue du nombre des volumes, de leur rareté, de leur beauté ? Nullement. M. Eugène Noël, dans son discours d'inauguration, a tenu à apprendre au public que tous les rayons mis bout à bout formaient *tant* de kilomètres, et que *tous* les volumes réunis *pesaient tant de mille kilos !*

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions.ainay@free.fr

N'est-ce pas là une nouvelle façon bizarre d'apprécier les bibliothèques que *le Livre* doit enregistrer avec soin? A quoi bon la rareté d'un manuscrit, la beauté des marges, le charme de l'illustration? Les volumes seront désormais appréciés au poids... C'est un bibliothécaire qui a parlé ainsi, et officiellement; la chose méritait d'être consignée dans cette revue, de même qu'il faut aussi conserver le souvenir de la mesquinerie avec laquelle cette cérémonie d'inauguration a été comprise par l'administration.

Sans doute tout n'est pas irréprochable dans cette nouvelle bibliothèque, mais on inaugurait le 12 février un édifice qui a coûté des millions, qui renferme pour des millions de documents rares et précieux, et pour un pareil événement on n'a fait aucune invitation officielle. A quoi bon déranger un ministre pour une semblable niaiserie? Réservons nos fêtes pour de meilleures occasions, attendons l'inauguration d'un marché aux bestiaux : telle semble avoir été la devise de gens auxquels cette piteuse inauguration a paru suffire.

JULES ADELINE.

LETTRE INÉDITE DE BOILEAU A BROSSETTE

Auteuil, 3 novembre 1701.

Il est vray, monsieur, et vostre mémoire est fidelle sur ce point, que j'ay proposé à M. Racine un changement, je n'ose dire une correction, à un vers de *Phèdre*. Cela est de bien peu d'importance et ne méritoit pas qu'on s'y arrestât; mais je ne puis me dispenser de répondre, en cette occasion, comme en toutes les autres, à vostre amicale curiosité. Voicy donc ce que j'ay pu retrouver dans mes souvenirs, déjà bien lointains, sur l'objet qui vous intéresse.

C'est à Auteuil que M. Racine me lut, à diverses reprises, des fragments de sa tragédie que je considéray dès lors comme l'un des plus beaux ouvrages qui soient sortis de sa plume. Il me lut notamment, un soir, la scène du deuxième acte, dans laquelle Phèdre, « malgré soy perfide, incestueuse », s'il m'est permis de me citer, déclare son amour à Hippolyte.

C'est, vous le savés, l'une des plus belles de cette tragédie, qui en compte tant d'admirables. Je n'ai pas oublié l'impression que j'éprouvay à cette lecture, et à quel poinct je fus touché par cet avœu d'une passion qui cherche d'abord à se desguiser, qui se descouvre involontairement peu à peu, et qui se termine par cette explosion si humaine et si pathétique :

Ah! cruel! tu m'as trop entendue!

Toutesfois, au milieu de tant de beautés, je rencontray un vers qui fit naistre quelques scrupules dans mon esprit. Phèdre, exprimant le regret que Hippolyte, à cause de son jeune âge, ne soit pas venu lui-même en Crète pour combattre le Minotaure, dit :

Par vous auroit péri le monstre de la Crète;
Malgré tous les détours de sa vaste retraite,
Pour en développer l'embarras incertain,
Ma sœur du fil fatal eust armé vostre main...

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Avec la liberté dont nous avions coutume d'user dans nos entretiens littéraires, j'avouay à M. Racine que ce vers :

Pour en développer l'embarras incertain,

ne me satisfaisoit point et que j'y voiois une équivoque. Je pensay bien qu'il s'agissoit, dans ce membre de phrase, du labyrinthe et de l'embarras que l'on éprouvoit à s'y diriger ; mais, d'un autre costé, le verbe « développer » appeloit plustôt l'idée du fil dont Ariane avoit armé la main de Thésée.

J'exposay mes doutes à M. Racine. Ce grand homme, qui avoit autant de modestie que de génie, et qui ne s'opiniastroit jamais dans son sentiment quand on lui donnoit de bonnes raisons pour l'en détourner, convint de fort bonne grâce qu'il y avoit dans ce vers quelque chose de louche, et il me dit qu'il verroit à le changer. Nous parlâmes d'autre chose ; mais, malgré moy, ce malheureux vers me revenoit toujours en teste, et je cherchois à donner un autre tour à la pensée qu'il exprimoit, selon moy, assés imparfaitement. Après avoir rêvé quelques minutes, je dis à M. Racine : « Que penseriés-vous d'un changement qui me vient en ce moment à l'esprit ? » Et je luy recitay le passage ainsi corrigé :

Par vous auroit péri le monstre de la Crète ;
Malgré tous les détours de sa vaste retraite,
Pour vous y ménager un facile chemin,
Ma sœur du fil fatal eust armé vostre main.

M. Racine me loua fort de l'adresse et de la rapidité avec laquelle j'avois dénoué la difficulté. Il reconnut que ma correction faisoit disparoître toute ambiguïté et me promit d'en faire usage. Cependant, soit qu'il l'ayt oubliée, soit qu'il ayt préféré la première version, je ne l'ay point retrouvée dans la copie imprimée de sa tragédie. Je n'ay jamais eu la pensée de l'interroger à ce sujet ; aussi bien la chose n'en valoit-elle pas la peine. Quelques taches que les sçavants y ont découvertes n'empêchent point le soleil d'éclairer le monde ; de mesme la gloire de M. Racine ne sera point obscurcie par quelques légères imperfections que l'on peut découvrir dans ses ouvrages. La postérité dira Horace :

Verum, ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis.

Voilà, ce me semble, bien des paroles emploiées pour expliquer un seul vers qui ne méritoit point de si longs commentaires. Mais vous pardonnerés cette abondance à un vieillard qui aime à se rappeler ces souvenirs du passé, quoiqu'il s'y mesle beaucoup de tristesse. Vostre lettre m'a faict revivre dans ce temps heureux où je jouissois du commerce du grand homme et de l'incomparable ami dont je ressens encore si vivement la perte. Je ne tarderay pas à le rejoindre. L'âge et les infirmités m'en avertissent d'une façon chaque jour plus pressante. J'y serois tout préparé si vostre précieuse amitié ne me faisoit encore trouver quelque douceur aux derniers jours que m'accorde la Providence.

© 2007 Les Éditions « Les passeurs du temps » — Editions Les Passeurs du temps

Ne vous reverray-je point, avant que de quitter ce monde, dans ma solitude d'Auteuil ?

Vous connoissés les sentiments avec lesquels je suis, monsieur, vostre trés-humble et trés-obéissant serviteur.

DESPRÉAUX.

LETTRE INÉDITE

SUR LES DERNIERS MOMENTS DE PASCAL

Pascal était depuis longtemps atteint d'une paralysie qui faisait chaque jour des progrès rapides, lorsqu'à la fin de juin 1662 il alla demeurer chez sa sœur, Mme Perier, rue Neuve-Saint-Étienne. Malgré la gravité des symptômes, sa famille et ses amis étaient loin de s'attendre à une catastrophe prochaine Elle arriva inopinément le 19 août, et un témoin oculaire, M. Wallon de Beaupuis, nous en a donné le récit dans une lettre qu'il adressa à son ancien maître, M. Hermant. Cette lettre, restée jusqu'ici inédite, nous a paru mériter d'être publiée ; nous en devons la communication à l'obligeance de notre savant ami M. A. Gazier, maître de conférences à la Sorbonne, qui a bien voulu y joindre quelques renseignements curieux dont nous avons fait notre profit.

« Le malade que nous avions ici, écrit M. Wallon, a quitté ce monde environ une heure après minuit, ayant eu vingt-quatre heures en léthargie dans laquelle il est tombé lorsqu'on ne s'en défiait nullement, les médecins ayant avoué qu'ils n'avaient jamais été plus surpris, quoique plusieurs des plus habiles l'eussent vu le soir même avant que cela arrivât. Elle commença par une horrible convulsion qui lui prit hier après minuit, une heure après que ceux qui avaient accoutumé d'être auprès de lui se fussent couchés, hors deux personnes qui étaient restées pour le garder. Ces personnes, étonnées d'un accident si épouvantable et si inopiné, éveillèrent toute la maison en sursaut. On y entendit aussitôt de grands cris et des gémissements tout à fait pitoyables. Je m'éveillai à ce bruit, et, étant descendu au plus vite, je vis tout le monde dans la plus grande consternation que l'on se puisse imaginer. Je m'approchai du malade que l'on tourmentait pour tâcher de le réveiller de son assoupissement ; cela réussit. Il envoya chercher M. le curé qui l'avait déjà vu, et à qui il s'était confessé plusieurs fois devant sa maladie, pour le prier de lui apporter les sacrements. Il les lui apporta incontinent, et le malade les ayant reçus avec connaissance et beaucoup de dévotion, il perdit, un quart d'heure après, la parole et la connaissance, et n'en a point eu depuis. »

On n'avait point de portrait de Pascal. On moula sa tête et, d'après ce masque, un peintre, frère du fameux père Quesnel, exécuta un portrait dont la gravure, par Édelinck, a servi de types à toutes les reproductions, plus ou moins infidèles, de l'image de l'illustre penseur. J'en excepte une qui, au siècle dernier, a été faite d'après l'original. C'est l'estampe qui est accompagnée des vers bien connus de d'Alembert (*Il joignit l'éloquence aux talents d'Ura-*

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions.ainay@free.fr

nie, etc.), et au bas de laquelle on lit : *C. N. Quesnel pinxit. — P. J. A. Bradel sculpsit. — Tiré du cabinet de M. Guerrier de Bezons, maître des requêtes.*

La peinture de Quesnel était-elle bien ressemblante ? Les amis du défunt, plus timides en fait d'art qu'en discussions théologiques, n'osaient se prononcer. Pour s'éclairer, ils allèrent la montrer à plusieurs gens du quartier, et l'horloger du coin s'étant écrié : C'est bien ce monsieur qui avait sa montre attachée à son poignet, ce témoignage spontané suffit à les rassurer pleinement.

Nous ne savons ce que cette toile est devenue. Quant au masque, il existe encore. Avant la Révolution il était possédé par un bénédictin qui en fit don à un graveur en médailles, Duvivier, qui mourut membre de l'Institut en 1819. Aujourd'hui, il est entre les mains d'un de nos amis...

(LUDOVIC LALANNE, journal *l'Art.*)

VERS INÉDITS DE V. HUGO. — Un de nos lecteurs nous adresse les vers suivants de Victor Hugo, inédits jusqu'ici et dont il possède, nous dit-il, l'autographe original. Nous les publions sans rien pouvoir affirmer, bien que toutefois cette pièce ne soit aucunement indigne du grand poète.

A ELLE

Je pressais ton bras qui tremble;
Nous marchions tous deux ensemble,
Tous deux heureux et vainqueurs.
La nuit était calme et pure;
Dieu remplissait la Nature :
L'amour emplissait nos cœurs.

Tendre extase! Saint mystère!
Entre le ciel et la terre
Nos deux esprits se parlaient.
A travers l'ombre et ses voiles,
Tu regardais les étoiles,
Les astres te contemplaient!

Et sentant jusqu'à ton âme
Pénétrer la douce flamme
De tous ces mondes vermeils,
Tu disais : Dieu de l'abîme,
Seigneur, vous êtes sublime :
Vous avez fait les soleils!

Et les astres à voix basse
Disaient au Dieu de l'espace,
Au Dieu de l'éternité :
Seigneur, c'est par vous qu'on aime.
Vous êtes grand, Dieu suprême!
Vous avez fait la beauté!

VICTOR HUGO.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ÉTRANGER

Chine.

Les librairies de l'extrême Orient. — Le professeur R. Douglas a lu dernièrement un manuscrit intéressant à ce sujet devant l'Association de librairie du Royaume-Uni. Après avoir donné une histoire des librairies en Chine et au Japon, dont il en est en Chine qui comptent onze siècles de durée, M. Douglas mentionnait que, en ce qui concerne l'ancienneté, la librairie de Kwo-tze-Kien fut établie pendant la dynastie de Chow (A. C. 1122-255), et était unique comme ancienneté et comme contenu parmi les librairies du monde. Dans chaque grande ville dans le Céleste Empire existe une librairie officielle. Dans quelques villes, des librairies privées tenues par des étudiants riches rivalisaient et surpassaient parfois comme grandeur celles tenues par des mandarins.

Mais quoique la Chine soit ainsi bien pourvue de boutiques de livres, elle ne possède pas une seule librairie qu'on puisse dire publique. Les catalogues des librairies ne contiennent aucune mention de nouvelles, pièces de théâtre et traités religieux. Les Chinois ont un dédain excessif pour des nouvelles, qu'ils classent comme « petites histoires », et les pièces de théâtre sont considérées comme étant faites seulement pour l'amusement du peuple commun et des femmes. Théoriquement au moins, ils ont des regards pour ce qu'ils croient être vrai ou qui est basé sur la vérité et un mépris égal pour les ouvrages qui doivent leur origine seulement à l'imagination.

Les ouvrages religieux de toutes sortes, soit bouddhistes, taouistes, mahométans ou chrétiens, sont mis de côté avec indifférence par les fondateurs de librairies. Le Chinois pratique trouve qu'il a assez à faire pour se mettre au courant des affaires du monde étroit qui est à la portée de sa vue, et il admet avec Confucius que toutes les informations au sujet d'un état futur ne le préoccupent guère. Les côtés métaphysiques de pur bouddhisme et taouisme sont trop obscurs pour être compris par lui et les systèmes dégradés que ces religions représentent actuellement sont trop grossiers et absurdes pour se recommander à des esprits élevés.

Mais une autre, et une des raisons principales de l'absence des librairies publiques, c'est que les livres furent si bon marché qu'un étudiant qui ne pouvait se permettre d'acheter les livres dont il avait besoin devait être vraiment très pauvre. Par conséquent, ayant tout ce dont ils avaient besoin à leur portée, ils n'ont pas le désir de les lire, mais reviennent à leurs études et aux volumes usés qui ont reposé probablement de génération en génération sur les planches.

Des libraires à condition sont établis dans toutes les grandes villes du Japon et de la Chine. Le contenu de leurs librairies est vendu de porte en porte par des colporteurs. Des nouvelles, comédies, histoires de fantômes et d'amour forment le stock total de vente de ces musées ambulants et un centime par volume est considéré comme une rémunération suffisante des services qu'ils rendent à la société. Les patrons sont principalement de pauvres gens qui ne peuvent pas acheter des livres, des filles et des femmes.

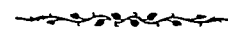

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LA BALLE

D'UN COLPORTEUR D'ANTAN

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE POPULAIRE

M. Charles Nisard a écrit une *Histoire des livres populaires depuis le* XVe *siècle jusqu'en 1852*. Mais ce n'est que dans les champs dont la récolte est faite qu'on peut glaner ; et glaner quelques épis qui ne soient pas trop piétinés, où la terre grasse du sillon n'ait pas remplacé un trop grand nombre de grains pourris ou tombés, voilà ma seule ambition.

Les petits livres à bon marché, imprimés sur du papier à chandelles, répandus dans tous les recoins du pays par les colporteurs, en un temps où aucun *Petit Journal* ne tirait à 950,000 exemplaires, et où nulle maison Hachette n'avait de dépôt chez le barbier ou l'épicier du moindre village, — ceux du siècle dernier surtout, dans lesquels se rattache, avec tant de sincérité naïve, la vieille France à la nouvelle, — m'intéressent et, souvent, me charment. Je les ramasse où on les trouve, chez les chiffonniers, dans les greniers de province, à l'étalage des bouquinistes, où ils se tiennent d'ordinaire entre la boîte à cinquante centimes et la boîte à deux sous. Car, par une fidélité à leurs origines d'autant plus touchante qu'elle est plus rare, ils sont restés à bon marché. Ce n'est pas que la spéculation librairienne ne cherche à les entraîner dans son vertigineux tourbillon. J'en ai vu, dans certaines vitrines, offerts à cinq francs, et même fort au-dessus. Mais ceux-là — aristocrates de la plèbe — sont ornés de bois gothiques, conservent leurs marges, n'ont ni déchirures, ni moisissures, ni macules, et sont aussi propres, finis et jolis qu'une réimpression. Ce n'est point pour eux que j'ai des tendresses. Les pauvres cahiers salis, pliés aux coins, rongés d'humidité, historiés de noms propres, de dates, d'essais d'écriture enfantine ou sénile, décapités du titre, estropiés d'une figure ou d'un feuillet, mal enveloppés d'un papier qui s'effrite ou se déchire, portant, au dedans comme au dehors, les incontestables marques qu'ils servent, depuis leur venue au monde, au but pour quoi ils furent créés, à l'amusement et à l'instruction des humbles, et qu'ils ont, tout laids et disgraciés qu'ils sont, versé leur goutte d'idéal à l'âme populaire, voilà ceux qui me font surtout battre le cœur.

Ces sensations me semblent assez humaines pour que je m'aventure à en faire part à des lecteurs bibliophiles ou bibliovores, qui pensent que rien de ce qui touche le livre ne doit leur être étranger.

L'antique classification mettant en tête des catalogues ou des dictionnaires méthodiques de bibliographie les ouvrages de théologie, liturgie et exercices de piété, je parlerai tout d'abord d'un petit in-16, mal vêtu de veau délabré où le triple filet d'or des plats se distingue à peine, et réimprimé chez P. Racolet, imprimeur et libraire ordinaire du roy, aux Palais, aux armes du roy et de la ville, en 1659. Il a pour titre : *Conduite de la confession et de la communion, pour les âmes soigneuses de leur salut.* Tirée des manuscrits de M. de Sales. Avec une table très utile aux confesseurs et aux pénitens. Imprimée par le commandement de feu monseigneur le prince. — Il est orné de gravures, au bas de l'une desquelles on lit : *Messager excud.*, et qui, dans leur gaucherie de dessin et leur bizarrerie de conception, ne sont pas mal venues. L'une, qui représente un ange enlevant un naufragé, pendant qu'un vent, figuré par une tête poupine, vomit l'orage sur un navire en forme de sabot, a pour éti-

quette : *Incipiendum Amantis.* Une autre, qui s'appelle *Amoris Invitatio,* surmonte ce distique tout chaud de voluptés paradisiaques :

Venez mon cœur aux embrassemens doux,
Du chaste amour de vostre S^t^ espoux.

Un peu plus loin, une femme debout dans un char, à l'arrière duquel se becquètent deux colombes, se fait traîner par une créature humaine — homme ou femme, je ne saurais dire — que conduit et fouette un Cupidon moins beau que l'Amour. Cela illustre le mot de saint Jean : *Omnis qui facit peccatum, servus est peccati,* ingénieusement rendu par :

Vénus donne à ceux qu'elle traitte,
Le foüet, la corde, et la charrette.

Le rôle de l'Amour n'en est pas moins grand, puisque

L'Amour de ses trois doits tient le monde en balance,
Qui, par son mouvement, va roulant en cadance.

Cela ne vous rappelle-t-il pas Isaïe : *Appendit tribus digitis molem terræ?*

D'ailleurs,

Suivons l'enseigne de l'Amour,
Et nous triumpherons un jour.

Par malheur, l'enseigne est un drapeau portant une tête couronnée d'épines avec deux mains coupées en haut et deux pieds coupés en bas, le tout percé de clous, spectacle assez fait pour mettre tous les amours en fuite. Si pourtant l'on ne s'enrôle pas sous cette enseigne, et sans retard, qu'on prenne garde ! L'auteur nous en donne le mélancolique avertissement :

Las ! peu de temps borne le cours
De l'entresuitte de nos jours,

par la bouche ricanante d'un joli squelette goguenard, couronne en tête, de la main droite élevant un sablier, s'appuyant de la gauche sur une javeline, et drapé dans un manteau royal qui laisse voir la cage à jour de la poitrine et les élégances de l'ossature du bassin.

Parmi les pièces et réflexions que ce petit livre offre à l'âme dévote au retour « du malheureux voyage de ses desbauches », les deux passages suivants sont un agréable échantillon de littérature béate. Il s'agit du banquet eucharistique :

Si un grand Monarque assis à table, environné de ses Princes et de ses Seigneurs, qui seroient tous debout, teste nuë à l'entour de luy, se souvenoit de quelque pauvre mendiant couché à terre, dans un Hospital, sans avoir de quoy manger, et que touché de compassion il lui envoyast de la viande mesme

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'il mange, quelque fraind (*sic*) morceau, par un de ses Pages, nous estimerions cela un traict d'une merveilleuse bonté; que s'il commandoit à un de ses Princes de le luy porter et de le visiter de sa part, ce seroit encore une plus grande merveille. Mais s'il se levoit luy-mesme de table et alloit porter à disner à ce pauvre, tenant en ses deux mains le plat, nous croirions que ce seroit un excez d'amour inouy; et il y en auroit qui penseroient que ce fust un traict de folie. Et si c'estoit la viande d'une partie du corps de ce mesme Roy, que diroit-on ? ou plustost que ne diroit-on point?...

Aussi faut-il, lorsqu'on a reçu la communion, prendre « soigneusement garde d'entretenir pour lors nostre Seigneur et lui faire compagnie; car ce seroit une grande incivilité de le laisser seul dans son estomach, et bien plus grande que d'avoir laissé un Roy seul dans une chambre, qui vous auroit fait l'honneur de vous aller voir en vostre logis. »

Ce volume, populaire à coup sûr par son sujet et par la manière dont il le traite, n'est cependant pas, comme papier, typographie et illustration, de l'ordre de ceux qui m'occupent particulièrement. Au contraire, en voici un qui présente tous les caractères des livres fabriqués pour les petites gens des campagnes et des villes, et dont se gonflait de préférence le ballot des colporteurs. C'est un *Petit Recueil de Noëls anciens et nouveaux,* à Charleville, chez Raucourt, imprimeur-libraire, rue du Moulin, avec un bois représentant la Fuite en Égypte sur la page de titre. Ce recueil n'est certainement pas ancien ; la langue et l'impression en font également foi. Mais il garde des traces très visibles de noëls composés en patois ou dans les dialectes de notre vieille langue, quoiqu'il en dénature souvent le sens et le rythme du même coup.

... Nous allions trétous en Enfer,
Mais le Fils de Dieu nous racheta.
En une VIERGE s'obombra,
Et en son corps voulut gésir;
La nuit de Noël enfanta,
Sans peine et sans douleur souffrir...

Ailleurs Gabriel annonce à Marie que le Fils de Dieu en elle « s'obombrera ».

L'humble Vierge à son dit
Réponse lui a fait,
Chambrière je suis
Du Roi de Paradis;
Son bon plaisir soit fait...

Vous ne semblez que truandaille,
Vous ne logerez point céans,

dit un riche homme de Bethléem à Joseph et à Marie qui implorent son hospitalité.

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions.ainay@free.fr

Le noël suivant est d'un mouvement gai, et, comme on dit, bien gaulois :

Nous allons voir Jesus-Christ,
Né dedans une Grotte;
Pour venir avec nous,
Margoton se décrotte.
Ainsi fait la belle Alix
Qui a troussé sa cotte...
Jeanneton n'y veut venir :
Elle fait de la sotte,
Disant qu'elle a mal au pied,
Et veut que l'on la porte.
Robin en ayant pitié,
Lui a prêté sa hotte...

J'en trouve un dont la saveur paysanne a comme un arrière-goût des lais et ballades, au temps de Charles d'Orléans :

J'ai oui chanter le Rossignolet,
Qui chantoit un chant si nouveau,
Si haut, si beau, si raisonneau,
Qu'il m'y rompoit la tête,
Tant il prêchoit et caquetoit.
Adonc pris ma houlette,
Pour aller voir Nolet.

Je m'enquis au berger Nolet :
« As-tu oui le rossignolet,
Tant jolioit (*sic*), qui graingottoit,
Là-haut sur une épine? »
— Oui dà, dit-il, je l'ai oui,
J'en ai pris ma bussine,
Et m'en suis réjoui.

Nous dîmes tous une chanson;
Les autres sont venus au son,
Or, sus, dansons! Prends Alison,
Je prendrais Guillemette,
Et Margot prendra gros Guillot.
Qui prendra Perronnelle?
Ce sera Tallebot.

. . . . . .

Nous courûmes de telle roideur,
Pour voir notre doux Rédempteur,
Et Créateur et Formateur.
Il avoit, Dieu le sage,
De drapeaux assez grand besoin :
Il gisoit en la crèche,
Sur un petit peu de foin... »

Je m'arrête à ce trait naturaliste

La pointe de malice sceptique se fait jour dans

Joseph est bien marié
A la Fille de Jessé;
C'étoit chose bien nouvelle
D'y être Mère et Pucelle,
Dieu y avoit opéré :
Joseph est bien marié...

Quand Joseph eut apperçu
Que sa femme avoit conçu,
Il lui dit : « Ma douce amie,
Certes, digne ne suis mie
D'être à vous aparié. »
Joseph est bien marié.

Les jeux de mots n'y manquent pas :

L'on peut dire de ce fruit
Qu'une pucelle a produit
Son Père, son Père, son Père.

On y trouve une bucolique, où Tyrcis et Damon dialoguent avec Palémon, lequel déclare que « ce royal et saint enfant

Vient changer toute la nature;
Qu'il apprivoisera les loups,
Qui même veilleront pour nous.
... *Nec magnos metuent armenta leones.*

Ces honnêtes et bons troupeaux populaires, ils craignent si peu les lions — classiques, j'entends — que, dès qu'on leur en veut servir, ils se nourrissent très bien de leur moelle.

Laissant le domaine théologique et liturgique pour entrer dans celui de l'histoire, je rencontre du premier coup un des plus féconds producteurs — le plus fécond, à Paris, je pense — des petits livres pour le colportage, des *chap-books*, comme disent les Anglais. C'est Tiger, imprimeur-libraire, rue du Petit-Pont-Saint-Jacques, au coin de celle de la Huchette, au Pilier littéraire. J'ai d'abord *Maximilien de Bethune, duc de Sully, le ministre et l'ami de Henri le Grand ;* sa Vie militaire et civile, suivie d'un grand nombre d'Anecdotes curieuses et intéressantes qui ne se trouvent point dans « la Vie, les Amours et les Bons Mots de Henri IV », par Charles D***. Un mauvais portrait sur bois sert de frontispice, et est accompagné de ce quatrain :

En guerre, en paix, le grand Sully,
Sujet loyal, servit son maître,
Et le premier nous fit connaître
Qu'un Roi peut avoir un ami.

Ce petit ouvrage est écrit en un style suffisant d'historien philosophique

et sentimental, et est, par cela même, d'une banalité qui ne permet guère qu'on en parle.

Vient ensuite *la Vie privée, militaire et politique de Louis-Joseph de Bourbon, prince de Condé ;* Contenant le récit de ses Campagnes glorieuses dans la Guerre de sept ans, et de celles qu'il fit à la tête des Émigrés dans la Guerre de la Révolution ; entremêlé de Faits et d'Anecdotes peu connus. Par l'auteur de *la Vie privée et militaire du duc d'Enghien.* Le portrait du prince du sang est moins laid que celui du ministre Sully, comme il convient, mais l'œuvre historique est de la même valeur. On se doute bien qu'à l'époque où Tiger publiait ces opuscules, l'ancien chef d'émigrés ne pouvait être qu'un grand homme. Cela débute grandiloquemment, par un exorde à la Bossuet : « L'histoire, qui retrace avec fidélité et sans adulation la vie et les actions des rois, des princes et des hommes illustres qui ont bien mérité de leurs contemporains, est un fanal lumineux qui éclaire et guide ceux que leur naissance, leurs talens et leurs qualités appellent à jouer un grand rôle sur le théâtre du monde. »

La Restauration n'eut point, on le sait de reste, le monopole de ces publications calculées pour entretenir ou susciter dans les masses le respect, l'admiration, et, si possible, l'amour du pouvoir. J'ai là un petit cahier de 36 pages, sous une couverture de grossier papier groseille portant ce titre peu compendieux : *Campagnes mémorables de Napoléon le Grand, empereur des Français, roi d'Italie.* Contenant le grand nombre des combats et des batailles qu'il a livrés aux puissances coalisées contre la France ; — Le nombre des villes qu'il a prises, la quantité d'hommes tués et faits prisonniers ; — Le nombre des canons, drapeaux, étendards, caissons, munitions de guerre et magasins de toutes espèces, depuis 1796, jusqu'au traité de paix de Tilsitt. Comprenant ses conquêtes d'Italie, celles d'Égypte, d'Allemagne, de Prusse et de Suède, date par date et jour par jour. A Paris, de l'Imprimerie de Gauthier, rue Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 43. Cela se termine le 21 août 1807, par la prise de Stralsund, où le vainqueur trouve « cinq cents bouches à feu, trois cents mille boulets, cent mille bombes, deux cents milliers de poudre, et beaucoup de fer en barre. »

C'est encore Tiger qui nous donnera la conclusion de l'épopée et la catastrophe du drame : *Invasions et Sièges de Paris, en 1814 et 1815, par les Puissances alliées ;* Faisant suite aux Batailles, Combats et Victoires des Français pendant la Révolution, par un Témoin oculaire, — avec cette épigraphe, qui ne laisse pas d'être touchante et patriotique : *O vos omnes qui transitis per viam, videte si dolor est sicut dolor meus.* Une grande figure repliée montre, s'il faut en croire la légende, *l'Attaque de la Butte-Saint-Chaumont.* L'avertissement n'est point dénué de bon sens, et trouverait, en plusieurs points, son application à des événements plus rap-

prochés de nous : « Il y avait tant de gens intéressés à prodiguer la fortune publique pour sauver la leur, qu'on ne dut pas être étonné des sacrifices énormes qu'on fit, pour éloigner un ennemi qu'on pouvait repousser avec des baïonnettes... Nous avons payé près de deux milliards ce qu'on pouvait avoir à meilleur marché ; mais les bonnes choses ne peuvent trop se payer, et la paix qui a mis fin à une guerre désastreuse, est un bien qui ne coûte jamais trop. — Le roi a prononcé les mots sacrés de *pardon* et *oubli;* mais personne ne veut pardonner et oublier, etc. » Au verso du titre de ce petit volume se trouve le catalogue des publications de Tiger « concernant les guerres, batailles, combats, victoires, etc., des Français. » Tout humble qu'il soit, c'est un document bibliographique qui peut intéresser d'autres curieux que moi, ce qui m'engage à le reproduire en note[1].

Outre la vie des flibustiers, comme Montauban le Courageux et Monbars l'Exterminateur, Tiger publia aussi des biographies de marins illustres, entre autres *la Vie de Jean Bart*, Célèbre Marin, Chef d'escadre sous Louis XIV, avec le portrait frontispice d'un homme à figure et à geste énergiques, coiffé d'un chapeau empanaché, des pistolets dans la ceinture, le cou nu, et la croix de Saint-Louis, je pense, — sur la poitrine. Le volume se termine par un *Parallèle de Jean Bart et de René du Guay-Trouin,* et par une *Notice sur Antoine-Iscalin des Aymares, baron de la Garde,* connu d'abord sous le nom de capitaine Polin, et lugubrement célèbre par le massacre de Cabrières, au temps des Vaudois. Une autre édition de la vie du même Jean Bart est sortie en 1812

1. *Batailles, combats et victoires des Français en Espagne et en Portugal,* 1 volume.
— — — *en Allemagne et en Belgique,* 2 vol.
— — — *en Autriche et en Pologne,* 2 vol.
— — — *en Égypte, en Syrie et en Palestine,* 1 vol.
— — — *en Hollande, en Italie et en Allemagne,* 1 vol.
— — — *en Russie,* 1 vol.
— — — *en Saxe,* 1 vol.

Invasions et Sièges de Paris, etc., 1 vol.
Révolutions de Saint-Domingue, 1 vol.
Débarquement dans cette île, 1 vol.
Guerre de la Vendée, 2 vol.
Moreau : sa vie, ses exploits militaires, etc., 1 vol.
Pichegru : sa vie, ses talents militaires, etc., 1 vol.
Vie du maréchal Ney, contenant des détails intéressants. Son procès. 2 vol.
Vie d'Athanase Charette, général vendéen, 1 vol.
Henri de Larochejaquelein, général en chef de l'armée d'Anjou; suite de la guerre de la Vendée; 1 vol.
Tuffin de la Rouarie, général des chouans; suite de la guerre de la Vendée; 1 vol.
Le siège de Barcelone, 1 vol.
Les Conquérants du Nouveau-Monde, ou *Histoire de Christophe Colomb et de Fernand Cortez* traduit de l'Anglais, 2 vol.
Les Flibustiers, en 8 volumes, qui se vendent ensemble ou séparément.
Les douze Césars, 1 vol.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de chez Lecrêne-Labbey, à Rouen. La pagination diffère, mais le texte est le même, si ce n'est que la Notice sur le baron de la Garde est remplacée par une *Vie de Jean d'Estrées, maréchal de France.*

L'Histoire de la Vie et du Procès du fameux Louis-Dominique Cartouche, et plusieurs de ses Complices (Montbéliard, librairie de Deckherr frères), nous fait passer à un corsaire d'un autre genre, dont le nom garde encore une popularité d'infamie. Ce livret de 56 pages est sous une couverture assez joliment ornée d'un encadrement architectural dans le style empire, enfermant d'un côté le titre et de l'autre la liste des ouvrages que l' « on trouve à la même adresse[1] ». Il est illustré en outre de deux bois fort amusants; l'un est le portrait de Cartouche, tenant de la main gauche un pistolet, et de l'autre une montre que, sans doute, il vient de *faire;* l'autre, à quatre personnages, s'il vous plaît, dont deux soldats et un prêtre ou magistrat, je ne sais lequel, représente l'arrestation du bandit, qui aurait pu, dit le biographe, faire un homme admirable, si ses « fausses idées sur l'honneur » ne l'avaient perdu.

Il est difficile de parler de Cartouche sans rappeler le poème de Grandval : *le Vice puni, ou Cartouche,* poème héroïque, comique et tragique, en 13 chants, suivi de dictionnaires argot-français et français-argot. Les successeurs de Tiger, veuve Demoraine et Boucquin, en ont donné une édition avec un frontispice replié contenant deux figures : l'une, plus étroite, s'appelle la Caverne de Cartouche et illustre ce quatrain :

Une corde au plancher tenait un mannequin
Vêtu d'un bon habit, couvert d'un casaquin.
Sans le faire branler, fallait vider les poches;
Sinon pleuvaient soudain coups de poings et taloches.

Le couronnement de cette éducation pratique se voit à côté, en place de Grève, où le bourreau donne à Cartouche « onze coups vifs » avant de l'exposer sur la roue dressée à côté de l'échafaud. Ces vers, ironiques et moraux, sont placés au-dessous de la figure :

Dans un palais fameux, attentive à ta voix,
Thémis t'écoutera; puis prononçant ses lois,
Sur un trône élevé, digne de ta vaillance,
Tu recevras enfin ta juste récompense.

La *Vie de la duchesse de La Valière* (Rouen, chez P. Seyer et Behourt) nous fera sortir des biographies par un chemin plus gracieux.

1. *Aventures de Robinson Crusoé, Conquêtes de Charlemagne, Histoire de Galien Restauré, Histoire de Huon de Bordeaux, Histoire des quatre fils Aymon, Histoire de Valentin et Oison, la Lampe merveilleuse, le Bâtiment de Recettes, Histoire de Louis Mandrin, la Bergère des Alpes, Histoire de la Belle Hélène, les Huit Contes des Fées, Prophéties de Th.-Joseph Mouet, le Trésor du Laboureur.*

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

On sait trop l'histoire de ce cœur tendre pour qu'il soit possible d'y revenir ici. Je note seulement une remarque du narrateur qui ne manque pas de piquant. Louis XIV a pleuré aux pieds et dans les bras de sa maîtresse. Il pleure encore en voyant l'état où son infidélité met la reine. « Il est fâcheux de le voir pleurer si souvent, dit le biographe, mais au fond c'est une marque de sa bonté. » Cette édition de Rouen contient deux pages d'anecdotes pieuses à la fin, qui ne se trouvent pas dans une autre impression sur papier plus beau et d'un format un peu plus grand, avec les armes de France dans l'entête de la première page du texte. Mon exemplaire, cartonné, à toutes marges, non coupé, n'a pourtant que le faux-titre; mais il porté tous les caractères des impressions de Garnier, à Troyes.

La fiction a naturellement été une mine inépuisable et toujours ouverte aux fabricants de livres pour le colportage. Les vieux romans de chevalerie, remaniés et modernisés de version en version, au moment de s'engouffrer dans la Bibliothèque bleue avaient gardé, en ces brochures du XVIIIe siècle, une dose d'archaïque naïveté. Tel est le roman de *la Belle Héleine de Constantinople,* mère de saint Martin de Tours et de saint Brice, son frère. Je ne raconterai point comment le roi Antoine de Constantinople, étant devenu veuf, voulut avoir sa propre fille, Héleine, en mariage pour sa beauté; comme celle-ci s'enfuit de nuit et se mit en mer, et comme elle donna le jour aux deux saints ci-dessus nommés. Le titre manque à mon exemplaire. Mais il a de vieux bois gothiques en tête des trois chapitres suivants : *Comme nos gens partirent de Cantin, vinrent au royaume d'Écosse, et comme il fut conquis; — Comme nos gens vinrent à Tours en Touraine et comme Héleine fut trouvée des Serviteurs du Roi Henri; — Comme Héleine fut trouvée en une huche et menée devant les Princes et comme Martin lui remit le bras; ensuite on fit les noces de Brice et de Ludine.* A travers tant de péripéties diverses, tous ces personnages arrivent d'ailleurs à la fin commune : « le nombre des années leur coupa le fil de la vie. Dieu ait leurs âmes, et octroie sa sainte gloire à ceux qui en auront mémoire. »

Ce souhait pieux est bien fait pour m'endurcir dans ma bouquinerie.

Du même ordre, mais de dimensions plus modestes, est l'*Histoire de Richard sans Peur, duc de Normandie, fils de Robert le Diable*, Lequel, par sa valeur, fut Roi d'Angleterre et fit plusieurs Conquêtes, comme on l'apprendra par son Histoire (à Rouen, chez Lecrène-Labbey, imprimeur-libraire et marchand de papiers, rue de la Grosse-Horloge, n° 12). Je serais ravi de posséder l'impression gothique faite de ce roman par Alain Lotrian et Denis Janot, ou même l'édition, en caractères romains, de Nicolas et Pierre Bonfons; mais puisque, tout en ne dédaignant pas, je ne puis, je ne suis pas fâché de sauver du naufrage une petite pla-

quette rouennaise, dont le titre est marqué d'une jolie figure de manoir rural sur une colline avec un arbre au pied.

De même pour l'*Histoire de Jean de Paris, roi de France,* Lequel, après que son Père eût remis le Roi d'Espagne sur son Trône, en épousa la Fille qu'il amena en France. — N'ayant pas eu l'occasion de me procurer l'impression gothique de la veuve de J. Bonfons, de Paris, non plus que celle de Chaussard, de Lyon, je me contente de la version de M. C. Mallement de Sacé, imprimée à Rouen, chez P. Seyer et Behourt, imprimeurs-libraires, rue du Petit-Puits. Pour n'être pas le même que si je maniais un bel exemplaire d'édition précieuse, revêtu de quelque vieille et merveilleuse reliure, le plaisir n'est pas moins réel que j'éprouve à lire des passages comme celui-ci : « Tandis que les dames la déshabillaient, le roi Jean arriva et dit à son épouse : « Hé bien, ma mie, n'êtes-vous point « fâchée d'avoir laissé le palais de votre père pour venir en celui-ci? — « Monseigneur, répondit-elle, je n'ai jamais eu de joie plus parfaite. » — Ce C. Mallement ou Mallemans de Sacé était censeur royal en 1705. L'*Histoire de Pierre de Provence et de la belle Maguelone* est encore un roman célèbre qui n'a pas échappé aux Behourt de Rouen. Ils l'ont orné, sur le titre, d'un portrait d'Anne d'Autriche, avec ces mots en exergue : ANNA . DAUSTRIA . HISPANIARUM . INFANS . CATOLICI REG... L'approbation est du 7 septembre 1751, la permission du roi du 12 février 1752, enregistrée le 17. En même temps que pour l'*Histoire de Pierre de Provence*, le privilège est accordé pour l'*Histoire de Ulespiègle* et pour l'*Abrégé de l'histoire de l'Ancien Testament.*

Je n'ai pas l'*Ulespiègle* de la veuve Behourt, mais j'ai la *Vie facétieuse et récréative de Tiel-Ulespiègle,* De ses faits merveilleux et de ses grandes fortunes qu'il a reçues, lequel par aucunes fallaces ne se laissa tromper, imprimée à Troyes par Garnier. Un palefroi caparaçonné et empanaché, monté par un cavalier truculent, caracole sur le titre. La permission est du 9 avril 1714, et, par conséquent, bien antérieure à celle des Behourt. Mais cet ouvrage appartient aux facéties et non point à nos romans.

L'*Histoire de Jean de Calais, roi de Portugal, ou la Vertu récompensée* (à Limoges, de l'imprimerie de F. Chapoulaud) s'en rapproche davantage, bien que les aventures en soient sensiblement plus modernes. On peut encore y rattacher la fameuse légende de Geneviève de Brabant, que je rencontre sous ce titre : *l'Innocence reconnue,* par le R. P. René de Ceriziers, de la compagnie de Jésus. Vue et corrigée par M. l'abbé Richard, censeur royal; dernière édition (à Troyes, chez la veuve Garnier). La permission est du 22 juillet 1728. L'approbation du *censeur royal* remonte au 16 avril 1723, ce qui peut faire croire que la permission de 1728 n'est qu'un renouvellement de privilège.

Cette légende, qui fait vivre encore aujourd'hui tant de marion-

nettes, nous amène assez naturellement aux contes de fées. En voici quelques-uns, publiés sous la rubrique « A Milan », vers 1780. *La Babiolle,* conte tiré des Fées (1782), avec un petit bois où l'Amour se fait traîner par deux colombes dans une charrette d'enfant; *Serpentin vert,* conte nouveau tiré des Fées (1782), sorte de version de la fable de Psyché, où la prose s'entrelarde de vers lyriques, moraux et neufs comme ceux-ci :

Souvent un désir curieux
Est la source des maux les plus épouvantables.

La Biche aux bois, conte nouveau tiré des Fées (1784), qui finit par ce vain conseil, mis en rimes :

O vous, à qui l'Amour d'une main libérale,
A donné des attraits capables de toucher,
La beauté souvent est fatale;
Vous ne sauriez trop la cacher.
Vous croyez toujours vous défendre,
En vous faisant aimer, de ressentir l'amour;
Mais sachez qu'à son tour,
A force d'en donner, on peut souvent en prendre.

L'École des Pères, suivie de *la Mauvaise Mère,* contes nouveaux (1784). J'ai une autre édition, bien plus récente, de ces deux contes, publiée à Troyes, chez Baudot, imprimeur-libraire. Le format est plus petit, mais la justification est la même, et le bois d'en-tête (toutes ces éditions sont ornées d'un bois) est identique. Il y a, de plus, en guise de titre, une couverture imprimée, avec une gravure sur bois qui représente un homme dirigeant une charrue. L'autre côté de la couverture porte la liste, nombreuse et fort éclectique, des autres ouvrages qu'on trouve aussi à la librairie de Baudot. — *La Bonne Mère,* conte nouveau (1785), lequel est suivi de *Tout ou Rien,* et de deux petits contes, sans titre particulier.

Chez Garnier, de Troyes, je trouve *le Parfait amour,* conte nouveau tiré des Fées, avec l'épigraphe *Omnia vincit amor.* Ce livret se termine par le conte en vers intitulé : *le Bonheur des moineaux.* De Troyes encore vient un petit volume qui a pour titre : *Contes des fées,* contenant *la Chatte blanche* et *Blanche Belle,* par Madame *** (chez A.-P.-F. André, imprimeur-libraire et fabricant de papier). D'autres, comme *Minet-Bleu et Louvette,* suivi du *Navire volant,* contes nouveaux, et *l'Heureuse peine,* conte, ont perdu leur page de titre ou n'en ont jamais eu. Ce dernier se termine par une épigramme sur le mariage. Je la livre aux collectionneurs :

Tant qu'Amour fait sentir ses craintes, ses tourmens,
Et les doux transports qu'il inspire,
Il reste deux choses à dire
Pour les poëtes, les amans;
Mais pour l'Hymen, c'est en vain qu'on réclame
Le Dieu des Vers et les neuf doctes sœurs;
C'est le sort des amours et celui des auteurs
D'échouer à l'épithalame.

© 2007 Livre « Editions » les passerelles du temps » - Editions www.livre-t.fr

Quelquefois un récit se présente sous le nom d'histoire, qu'on aurait bien pu classer parmi les contes. Tel est *la Maîtresse fidelle,* Histoire nouvelle (à Troyes, chez la citoyenne Garnier, imprimeur). Le mot citoyenne vaut une date. Je doute qu'il en soit de même des réflexions philosophiques du début : « La constance est une vertu bien rare et règne peu parmi les amantes... On regarde aujourd'hui comme un prodige une femme qui se tient à un seul amant, et qui l'aime pendant plusieurs mois; c'est le plus long terme de l'amour. » J'en entends dire autant aujourd'hui, et le sujet a, depuis l'époque la plus reculée, inspiré la verve des misogynes moralisant.

Le libraire-imprimeur du Pilier littéraire, Tiger, publia un nombre considérable d'œuvres de fiction pure. Les quatre voyages de Gulliver, en quatre petits volumes; *le Bélisaire* de Marmontel, les nouvelles de Florian, une *Bliombéris,* nouvelle française, suivie de *Célestine,* nouvelle espagnole; des romans anglais : *Fanny de Caernavon, ou la Guerre des roses,* roman historique, par John Adamson, traduit de l'anglais, sur la quatrième édition, par A. Souvan, seconde édition, revue et corrigée (2 vol.); et la foule des productions anonymes ou obscures de l'époque : *De Récour, ou l'Heureux Travestissement,* suivi de *la Fille réclamée par deux mères; le Chevalier de Rosemont, ses Aventures, son Retour en France. L'adversité lui fait connaître ses faux amis et les mœurs du siècle,* avec cette épigraphe, qui n'est point d'un sot : « Il est de la nature de l'homme de n'apprendre que par l'expérience; tous les avis glissent sur son cœur » (an XII, 1804); *Floris ou la Vengeance,* par J.-A. Gardy; *Zelmar et Azéline, ou les Peines d'amour,* suivis de *la Jeune Orpheline; Hortense et Dalainval, ou les Victimes de l'honneur et de la jalousie,* nouvelle languedocienne; *Jules et Alexis, ou les Amours persécutés,* histoire nouvelle, par P.-F. Forest; *Rosine et Doricourt, ou les Malheurs d'une fille de quinze à seize ans* (an XII, 1804), histoire de la résistance héroïque d'une fille aux entreprises de sa mère sur sa vertu; *Arman et Rosalie, ou la fidélité, les infortunes et tourmens de trois amis sensibles et généreux,* que je trouve relié avec *Nitona-Franka et le sultan Patapouf, ou Histoire de la Révolution franche, à l'ordre du jour,* traduction libre (à Paris, chez les directeurs de l'imprimerie du Cercle social, rue du Théâtre-Français, n° 4. L'an IVe de la Liberté), etc., etc. Tiger, d'ailleurs, n'avait pas le monopole de ces publications. Témoin *Altorf ou l'Enfant du mystère,* traduit de l'anglais de Maria Dallington (à Paris, chez Mme veuve Bouquet-Quillau, libraire, rue Galande, n° 37, 1809), et bien d'autres qui prouvent que le commerce était bon. Tous ces petits livres ont un frontispice plus ou moins naïf, plus ou moins net de dessin et de tirage, mais que ses défauts mêmes rendent d'ordinaire intéressant.

Tiger fit aussi des excursions dans la littérature dramatique à la portée de tous les âges. C'est ainsi qu'il publia une édition de *l'Ami des*

enfans, de Berquin, en vingt-quatre volumes, avec de superbes bois où l'on voit des guerriers à la David dans un encadrement symbolique et architectural. Tout le Berquin y passe, du reste, et la collection complète ne formait pas moins de cinquante volumes. Je citerai encore *Hervey, ou le meilleur des Hommes de son siècle,* drame en trois actes et en prose, par J.-C. Jumel, avec un portrait du héros au-dessus de ce distique, qui vaut un dithyrambe :

Par ses talens, ses vertus et son zèle,
Des bons Pasteurs il est le vrai modèle.

Les facéties et dissertations singulières sur les femmes, l'amour et différents sujets se présentent en masse bizarre et joyeuse. Voici d'abord *la Vie du fameux Gargantua,* fils du géant Briarée et de sa femme Gargantine. Après cet hommage à la popularité du type créé par Rabelais, nous avons *l'Aventurier Buscon, Histoire facétieuse, composée en espagnol, par Dom Francisco de Quevedo, Chevalier espagnol, avec les Lettres du Chevalier de l'Épargne* (à Troyes, chez Jean-Antoine Garnier). L'approbation est du 2 novembre 1705, et le privilège donné à Jean Oudot, qui le passa apparemment à Garnier, du 18 novembre 1723. Le roman de Quevedo est connu de tous. Je signalerai pourtant aux lecteurs curieux de détails l'étude si complète que lui consacrait récemment un professeur de Faculté qui aime la littérature, M. Mérimée. Quant aux *Lettres du chevalier de l'Épargne,* l'édition de Garnier les annonce bien, mais elle ne les contient pas.

Les Facétieuses rencontres du disciple de Verboquet, Pour réjouir les mélancoliques, Contes plaisants pour passer le temps (à Troyes, chez A.-P.-F. André), donnent une haute idée de la facilité que peuvent avoir les mélancoliques à se réjouir. Il est plus difficile d'exciter le rire chez les gens qui ne se font pas de bile.

C'est de Troyes encore, mais de l'imprimerie de Garnier, que sort la pièce célèbre *la Vengeance du Trépas funeste du Fameux Michel Morin, Conspirée par les Amis du Défunt contre la Mort, Pièce nouvelle en vers, imprimée cette année,* avec approbation du 10 août 1728, signée Grosley, avocat, et une permission du 12, signée Le Grand. On y trouve l'épitaphe et la donation des biens, meubles et immeubles, de défunt Michel Morin.

Le Mari mécontent de sa Femme, histoire nouvelle (à Troyes, chez Garnier fils), est une sorte de dissertation sur l'amour et le mariage, en forme de dialogue, entre Philante et Craton. L'auteur nous apprend, dans une préface, que s'il dit du mal des femmes, c'est qu'il les connaît bien; qu'il en parle sans haine personnelle, car il a toujours été favorisé d'elles, et qu'il serait tout prêt à en dire autant de bien qu'il en dit de mal « si la vertu pouvait recevoir des dédommagemens ». En somme,

il les excuse en rejetant tout ce qu'elles ont de mauvais sur l'éducation que les parents donnent aux filles; ce qui prouve une fois de plus qu'en 1755, date de l'approbation, on tenait sur ce sujet troublant les mêmes discours qu'en 1888. Je remarque sur le titre de cette plaquette un bois, assez laid d'ailleurs (une sorte de dyptique contenant une dame dans le compartiment de gauche et un gentilhomme dans celui de droite), que j'ai déjà rencontré dans une impression de Baudot et dans une autre portant la rubrique : Milan, 1784 (*l'École des pères*). On la voit encore sur d'autres impressions de Garnier, comme *le Cabinet de l'éloquence,* dont je parle plus loin.

La même année que *le Mari mécontent de sa femme* paraissait *la Femme mal conseillée et le Mari prudent, ou la Guinguette de Surenne* (à Troyes, chez la veuve Garnier), réimprimée souvent, notamment, à Troyes encore, chez la veuve André et fils aîné. C'est là très simple histoire d'une nouvelle mariée coquette, que son mari guérit en la rendant jalouse.

La Caverne de Cromwell; Ruses des Voleurs, leurs Mariages, et Subtilité d'une jeune fille pour attirer les voyageurs (à Paris, chez Tiger), tout en étant un tissu d'aventures follement invraisemblables, donne une esquisse d'un coin de Londres à l'époque de l'émigration, dont quelques traits sont observés et rendus au vif. On est dans un café de Haymarket, et un jeune Français nouvellement débarqué fait des comparaisons peu obligeantes entre les femmes de France et celles d'Angleterre, entre les vins de celle-là et le punch de celle-ci, déclarant qu'il ne s'imaginait guère qu'un jour il serait destiné à respirer toute cette vilaine fumée de pipes dans un vilain café de Londres. « *What does he say?* Que dit-il? » s'écrie un Anglais d'un ton brusque et d'un air renfrogné. « Quant aux beaux esprits, continua le chevalier, vous conviendrez qu'il existe une différence prodigieuse entre leur Shakespear et notre Racine. Quels vers! quelle harmonie! quels chefs-d'œuvre, grand Dieu! L'entendez-vous, cette Phèdre mourante?

> Soleil, je viens te voir pour la dernière fois!

et ces deux autres vers :

> Depuis que sur ces bords les Dieux ont envoyé
> La fille de Minos et de Pasiphaé.

Quelle douce harmonie! *Pasiphaé!* comme les voyelles en sont pures, sonores, brillantes! et comme la bouche, dans *aé*, s'ouvre pour mourir sur l'*é; a, é,* Pasipha-é! Croyez-vous que cela ne vaut pas bien *la bête à deux dos* de votre Shakespear? » — « *Damn! what does he say?...* » Une bagarre générale est la conclusion de ce beau morceau de critique.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les Contes à rire, ou le Préservatif contre l'ennui (à Paris, chez Mme veuve Bouquet-Quillau), sont, la plupart, d'un gras, d'un sonore et d'un odoriférant à délecter M. Armand Sylvestre et à exciter la jalousie de Jésus-Christ Fouan. C'est là qu'il est question d'un époux, « bien riche en argent, mais pauvre en instrumens de mathématiques », ce dont sa femme enrageait, « voyant que son mari ne lui faisait rien », faute des instruments susdits. La métaphore mériterait peut-être d'être remise en usage.

Lecrêne-Labbey, de Rouen, a publié un *Nouveau recueil d'énigmes, charades et logogriphes,* qui, comme tous les recueils de ce genre, n'est guère plus nouveau que le Pont-Neuf. J'y prends cette charade, que je livre aux sphynx, en leur souhaitant d'en rencontrer le mot dans l'objet qui leur est cher :

Un insecte nuisible est mon premier,
La raison vient avec mon dernier,
En mariage on aime à trouver mon entier.

Parmi les énigmes, celle-ci s'adresse plus particulièrement aux bibliophiles et aux amateurs de l'art bibliopégique :

A l'abri d'une peau légère,
Je tiens cent héros enfermés;
Et par moi seulement leurs faits si renommés
Sont à couvert de la poussière.
Cependant, sous l'éclat des ornemens divers
Dont ma figure est revêtue,
Je cache avec soin à la vue
Un corps qui bien souvent est tout farci de vers.
Jugez de mes emplois : quoique fort ignorante,
En un espace assez petit
Je renferme beaucoup d'esprit;
Mais qui de me voir se contente,
Sans regarder jamais ce que j'ai dans le cœur,
Est sans doute un pauvre docteur.

On pense bien que Tiger n'a pas manqué d'exploiter ce côté de la littérature (?) populaire. C'est de chez lui qu'est sorti *Le plus franc des Farceurs, Recueil enjoué, spirituel et divertissant, contenant une foule de saillies, bons mots, histoires plaisantes, traits d'esprit, contes joyeux, aventures risibles, réparties ingénieuses, etc. Le tout propre à chasser la mélancolie.* Avec l'épigraphe : *Il faut rire!* Ce petit volume porte à sa dernière page la mention : « De l'imprimerie de P. Didot l'aîné. » Nous ne sommes pas habitués à de pareils titres de noblesse. Un frontispice assez bien venu représente un âne, à qui quelque mauvais plaisant a arraché la queue, et le meunier qui accourt en criant : « Ciel! que dira ma femme quand elle verra son âne revenir sans queue à la maison? » Tiger, en fin commerçant, a mis cet avis au verso du titre : « Nota. Il existe plusieurs recueils de ce genre; mais nous espérons que le public

distinguera les pièces variées qui composent celui-ci, et qu'il applaudira au choix que nous en avons fait. » La plus grande partie de la matière choisie que Tiger offre à son public est de telle nature qu'on pourrait appeler le livre *les Mystères de la garde-robe dévoilés.* Parmi les rares historiettes d'un goût moins relevé, je note celle-ci : « Un profès dans l'ordre des coteaux souhaita en mourant qu'une table de pierre, sur laquelle il avoit accoutumé de boire, lui servît de tombe, et il légua mille écus à celui qui lui feroit la plus belle épitaphe. Qui croiroit que celle qui suit, ayant concouru avec de très beaux vers, ait eu le prix?

« Ci-gît dessous qui but dessus. »

Il y a eu aussi chez Tiger un *Paysaniana, ou Recueil d'anecdotes, bons mots, plaisanteries, sarcasmes, réparties ingénieuses, traits de naïveté, de finesse, d'ingénuité et de malice des paysans, entremêlé de chansons villageoises, et terminé par l'oraison funèbre d'un paysan; par un Campagnard.* L'épigraphe n'est pas compromettante : « Sous la bure et la serge, on trouve assez souvent l'esprit et un bon jugement. » Au milieu de beaucoup de fatras plus niais que naïf, je note ce mot, digne d'être signalé à M. É. Zola : « On demandait un jour, vers la fin de l'hiver, à un paysan pourquoi il n'avait pas encore ensemencé son champ. Celui-ci répondit : « J'attends que la terre soit amoureuse. »

J'ai gardé pour la fin les traités de vie pratique, les modèles de correspondance, les manuels de civilité puérile et honnête. Un petit livret de douze pages, publié à Lille, à une époque relativement fort récente, je crois, chez Mme veuve Dumortier, avec deux colombes se becquetant sur le titre, est un *Catéchisme à l'usage des grandes filles, pour être mariées; ensemble la manière d'attirer les Amans, par Demandes et Réponses.* C'est un gros sujet pour douze pages; cependant l'auteur a trouvé moyen d'y faire entrer, par surcroît, deux litanies avec oraisons : litanies pour tous les garçons qui désirent entrer en ménage, et litanies pour toutes les filles dans le même cas :

Kyrie, je voudrais
Christe, être mariée.
Kyrie, je prie tous les saints
Christe, que ce soit demain...

On ne sera peut-être pas fâché de savoir au juste la formule d'une demande en mariage et celle de la réponse qu'on y doit faire. Le *Catéchisme* nous les donne tout au long :

Le père et la mère du garçon, parlant au père et à la mère de la fille, après avoir fait le salut et les compliments ordinaires, pourront dire : « Monsieur et Madame, nous avons appris, avec bien du plaisir, qu'il y avait une parfaite amitié entre Mademoiselle votre Fille et notre Garçon; c'est ce qui nous oblige

à vous la demander en mariage pour notre Fils. Si vous nous l'accordez, nous serons parfaitement contens.

— Monsieur et Madame, nous sommes charmés de l'honneur que vous nous faites aujourd'hui; pour vous faire voir que nous avons une parfaite amitié pour vous et pour toute votre aimable famille, nous vous la promettons de bon cœur.

— Monsieur et Madame, nous sommes entièrement satisfaits; c'est à vous, s'il vous plaît, à donner le jour pour passer le contrat.

— Monsieur, le jour de votre commodité, c'est le nôtre. »

Voilà qui est commode pour les personnes timides, qui ne voudraient, à aucun prix, ne pas se marier dans les règles.

Non moins précieux, sans doute, mais plus surprenant pour les gens peu pratiques que nous sommes, est *le Cabinet de l'éloquence française, en forme de dialogue, très utiles et nécessaires* [sic] *pour apprendre à bien parler en toutes Compagnies et rencontres; dédiés aux Amoureux, et enrichis d'un beau Discours nouveau* (à Troyes, chez Garnier). *Le Cabinet* débute ainsi :

QUAND ON RENCONTRE

fortuitement une Fille par les rues ou autre part.

L'AMANT.

« Madame, je prie Dieu qu'il vous donne le bon jour. Je n'eusse pas estimé de faire une si heureuse rencontre; mais, dites-moi, de grâce, comment vous portez-vous?

LA FILLE.

« Assez bien, Dieu merci, et toujours prête à vous obéir, en tout bien et honneur. »

Exorde alléchant, s'il est *ex abrupto!* On la revoit et l'on offre « ses services à l'intention du mariage ». — « Comme vous êtes l'unique Reine de mon cœur et Dame de mes espérances, je veux que seule vous triomphiez de mes affections. Faites-moi ce bien, Déesse de mon âme, belle Maîtresse, de les avoir pour agréables et de croire que je ne serai jamais que votre serviteur. » — « Voilà des paroles bien avantageuses, répond assez prudemment la fille, mais peut-être n'êtes-vous pas si passionné que vous le faites paraître. Adieu, Monsieur, nous nous verrons une autre fois. » On se revoit, et l'amant, plus ardent que jamais, la presse : « Bel Astre, Déesse de mon cœur et repos de mon âme, honorez-moi de ce bien d'avoir pour agréables les services que je désire faire aux charmes de votre beauté. » Elle reçoit, toujours dans les formes, quelques petits présents, jusqu'à ce qu'enfin l'amant lui donne une bague avec ce discours : « Madame, je vous présente avec cet anneau la sincérité de mes vœux, le respect de mon amour, la fidélité de mon cœur, toutes mes actions et mon service, avec la faveur que vous me nommiez éternelle-

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions.ainay@free.fr

ment votre ami : recevez donc, s'il vous plaît, Belle, toutes les assurances de mon amour, afin que le ciel nous guide au port du contentement et du plaisir. » Le souhait n'est pas si maladroit. Et c'est sans doute ce que pense la fille, en l'assurant qu'elle n'aura « autre désir que de le chérir en tout ce qui dépendra de son devoir ». Après ce petit exposé des faits et gestes qui doivent préluder au bonheur domestique, on trouve des dialogues : *Pour convier un ami à dîner*, *Pour se mettre à table et laver ses mains*, *l'Excuse de l'hôte après le repas*, avec la réponse collective des invités; *Pour prendre congé d'un ami*, où celui qui s'en va dit au laquais : « Laquais, mon ami, faites, je vous prie, mes très humbles recommandations à Mademoiselle, et lui dites bien des choses de ma part. » Sur quoi, le maître de la maison reprend, non sans raison : « Monsieur, je le ferai bien moi-même, sans y employer personne. » L'éloquence française de notre auteur n'est pas tarie là, croyez-le; mais je m'arrête, de peur d'épuiser la patience du lecteur, tant humain soit-il.

Je cite en passant, comme type d'un grand nombre du même genre, un petit livre imprimé en caractères cursifs, à Troyes, chez Baudot, avec ce titre : *La Civilité honneste pour l'Instruction des Enfans, en laquelle est mise au commencement la manière d'apprendre à bien lire, prononcer et écrire; de nouveau corrigée et augmentée à la fin d'un très beau Traité pour bien apprendre l'Orthographe. Dressée par un Missionnaire. Ensemble les beaux Préceptes et Enseignemens pour instruire la Jeunesse à se bien conduire dans toutes sortes de Compagnies.* La préface, fermement écrite et de vrai bon sens, finit par ces mots : « Remarquez néanmoins, mes chers enfans, que le chemin le plus court pour devenir honnête homme, c'est de hanter les honnêtes gens et de prendre garde à leur manière d'agir, parce que les exemples ont beaucoup plus de force sur nos esprits que les paroles. »

J'ai gardé pour la fin *le Secrétaire des Dames pour apprendre à écrire de belles Lettres en Langue Françoise* (à Troyes, chez Garnier), avec permission du 5 juillet 1759. J'en ai deux exemplaires identiques. Mais, à la suite de l'un des deux, est cousue une feuille de l'imprimerie Baudot, de Troyes également, portant ce titre à la fois utilitaire et alléchant : *Déclarations et Lettres d'Amour*. Les modèles épistoliers du *Secrétaire des Dames* doivent avoir été rédigés bien antérieurement à la date de l'édition. Les contemporains de Balzac et de Voiture, dans leur correspondance d'affaires ou de politesse, ne s'exprimaient pas autrement. Le recueil se divise en :

Lettres de prières : « Monsieur, j'ai du regret que mes prières précèdent mes services et que l'occasion de vous importuner se soit plutôt offerte que celle de vous servir; la honte et le regret m'en demeurent, et si la passion que j'ai pour votre service ne m'enhardissait d'implorer votre faveur, je souffrirois volontiers le dommage d'en être privé... » ;

Lettres de remercîment : « Monsieur, quoiqu'abondant en désirs de me revancher de vos faveurs, si me trouverois-je défectueux des occasions pour y parvenir, qu'enfin je serai contraint de mourir votre redevable, monsieur, aussi bien que votre très-humble, etc. » ;

Lettres de congratulation à un ami nouvellement marié : « Monsieur, je me réjouis de votre contentement de votre heureux mariage, et vous prie de ne point donner à votre chère moitié le tout de vos affections, mais d'en réserver quelque peu pour mon obéissance... » ;

Lettres pour servir d'excuse, — Lettres pour avertir un ami de son mariage, etc.

Tout ceci n'est guère féminin pour un *Secrétaire des Dames.* Les femmes parlent encore moins dans les *Déclarations et Lettres d'Amour.* Celles-ci commencent par la lettre d'un jeune homme à une jeune demoiselle pour lui déclarer son amour : « Mademoiselle, je ne sais si mes regards et mes actions vous ont appris le secret de mon cœur : ma bouche n'a encore osé le laisser échapper. Je sens cependant en moi le besoin impétueux de vous le découvrir... » Ces lettres, d'ailleurs, sont d'une rédaction bien plus moderne que les autres, et portent l'empreinte des idées et du langage de notre siècle.

Cette excursion parmi les petits livrets populaires à bas prix pourrait se prolonger bien au delà des bornes de cette revue et de l'attention du lecteur. Il ne serait cependant pas sans utilité pour la science bibliographique de la reprendre et de la pousser plus loin. Je n'ai voulu cette fois que feuilleter, non sans précaution, les brochures et plaquettes, la plupart quelque peu moisies ou mangées des vers, que j'avais sous la main, et donner, ce faisant, des raisons appréciables à l'intérêt et à la sympathie que m'inspire le contenu de la balle où, pour répandre dans les esprits en jachère la littérature, l'art et l'idéal, nos vieux colporteurs puisaient, comme le semeur puise dans son sac, les humbles grains qui fécondent la terre.

B.-H. G. DE SAINT-HERAYE.

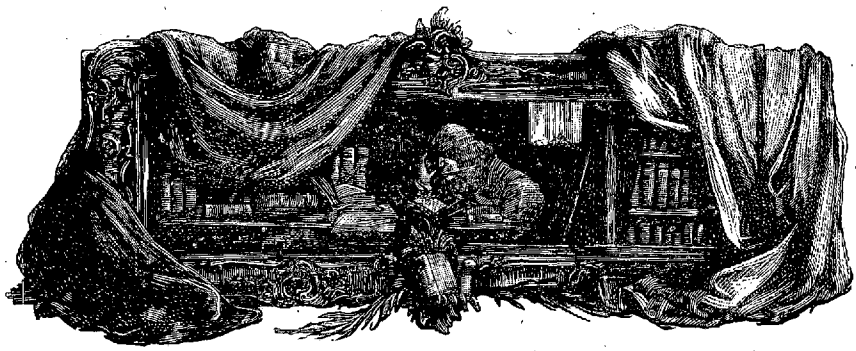

LE BARON DE LA ROCHE-LACARELLE

ET SA BIBLIOTHÈQUE

C'est donc dans quelques semaines que le marteau du commissaire-priseur dispersera à tous les coins de la bibliophilie, et peut-être à tous les coins du monde, la bibliothèque de feu M. le baron de La Roche-Lacarelle. Cette réunion, — si ravissante et si homogène au point de vue de la perfection, — de livres plus précieux les uns que les autres, amassés à grands frais, à grand'peine et souvent à grande émotion par un des amateurs les plus éclairés et les plus délicats, à coup sûr, qui aient existé, mérite d'être signalée d'une façon particulière. Nous qui avons connu, pendant bien des années, le sympathique possesseur de cette merveilleuse collection, nous tenons, avant de saluer encore ces objets aimés, que nous avons vus, touchés, feuilletés si souvent, à donner un dernier et respectueux souvenir à celui qui les avait réunis avec tant de tact et de bon goût.

Nous allons essayer de retracer la physionomie, le caractère, les goûts, les aptitudes de ce bibliophile éminent, dont le nom vivra dans la mémoire de ceux qui ont fait du livre l'objet de leur prédilection.

M. le baron Sosthène de La Roche-Lacarelle était né au château de Juliénas, le 28 juillet 1816. Dès son enfance, il avait vécu avec les livres. Son père, gentilhomme érudit, d'une ancienne famille du Beaujolais, avait réuni une bibliothèque importante, composée en majeure partie d'ouvrages relatifs à

son pays, sur lequel il avait fait quelques études historiques. Le jeune baron, suivant l'exemple paternel, avait d'abord commencé par acquérir des livres sur le Beaujolais, le Forez, la Bourgogne, le Lyonnais. Et, ce qui était caractéristique, il tenait déjà à posséder les meilleures éditions, les plus beaux exemplaires, et les reliures les plus soignées.

Doué d'une intelligence clairvoyante, il avait reçu une éducation solide, qu'il devait encore perfectionner plus tard au contact d'hommes de haute valeur littéraire ou scientifique et dans la lecture des ouvrages qu'il sut toujours si bien choisir. Il parlait correctement plusieurs langues vivantes. A travers nos longues et nombreuses conversations, nous avons été émerveillé de la facilité avec laquelle il lisait et traduisait dans les textes originaux, non seulement les anciens, Homère, Virgile, Horace, Sophocle, Euripide, Cicéron, Tite-Live, dont il avait un exemplaire admirable, mais encore Dante, le Tasse, Shakespeare, Camoëns, Cervantes (ce fameux *Don Quixote* dont il appréciait tant la rarissime édition *princeps* de 1605-1615, qu'il n'a jamais pu trouver en assez bel état pour l'acquérir). Et il parlait de tous ces génies avec un sens critique remarquable, un jugement sûr, en homme qui les avait étudiés à fond et les comprenait jusque dans les finesses et les bizarreries de leurs langues. Il aimait beaucoup l'histoire, qu'il connaissait d'ailleurs admirablement, et les voyages, qui faisaient le principal objet de ses lectures.

Dans sa jeunesse, il avait pu mener de front deux passions très absorbantes, celle des livres et celle du sport, sans que l'une fît tort à l'autre. Grand chasseur, — il nous a souvent raconté ses exploits de jeune veneur, — il lui est arrivé maintes fois de passer des journées entières à cheval, depuis le point du jour jusque bien avant dans la soirée, sans s'être reposé à peine pour se réconforter; et il nous a dit avoir fatigué jusqu'à quatre chevaux dans un jour. « Eh bien, ajoutait-il en repassant les années écoulées avec cette fièvre nerveuse qu'il mettait à conter les aventures qui lui plaisaient, si par hasard en mon absence la poste avait apporté chez moi un de ces catalogues de librairie ou de vente, moins nombreux à cette époque, mais aussi riches en beaux livres que ceux d'aujourd'hui, je passais le reste de la soirée, même quelquefois de la nuit, à le parcourir, à noter ce qui me convenait et à écrire à la hâte au libraire, pour lui adresser mes *desiderata*. »

Celui qui a vu le baron seulement dans ses dernières années aurait eu peine à se figurer la puissance vitale, la force nerveuse et l'agilité dont il a usé et peut-être abusé, — comme il le disait quelquefois, — pendant sa jeunesse. Grand, maigre, sec, un peu voûté, doué d'une forte charpente osseuse, le visage pâle, d'un ovale très long et les traits accentués, il se comparait lui-même en plaisantant à ce don Quichotte dont il aimait tant à lire les exploits burlesques.

Le baron partageait ses années de jeunesse, comme du reste, plus tard, son existence de l'âge mûr, entre ces plaisirs du plein air et les satisfactions intellectuelles plus encore que mondaines qu'il venait goûter à Paris pendant plusieurs mois. Il connut ainsi les plus grands bibliophiles de notre époque et aussi les plus fameux libraires. Il apprit à l'école de Charles Nodier, de J.-Ch. Brunet, de J.-J. de Bure, de Renouard, de Potier, à aimer les livres pour ce qu'ils valent littérairement d'abord et ensuite pour le mérite de leur rareté, de leur reliure, de leur provenance. Il prit déjà ce goût, qu'il devait



LA ROCHE LACARELLE

développer plus tard, des vieux gothiques français, des romans de chevalerie, des anciens poètes, des ouvrages de chasse, des manuscrits à miniatures artistiques, des livres de voyages, enfin des belles reliures. Il assista ou fit acheter des livres à toutes les ventes célèbres, et il nous a raconté qu'il avait été sur le point d'acquérir d'un coup la bibliothèque si intéressante de Charles Nodier, pour un prix qui paraîtrait dérisoire actuellement, trente mille francs. A cette époque, le baron n'avait guère dépassé la vingtième année. Lorsque Nodier mourut, peu de temps après, sa vente produisit au moins le double de cette somme, et le jeune bibliophile y acheta un nombre respectable de beaux livres.

Pendant les années qui suivirent, il eut plusieurs fois l'occasion d'enrichir sa bibliothèque aux ventes d'Armand Bertin, du prince d'Essling, de J.-J. de Bure, de Renouard, de Double, etc., puis dans la librairie de J. Techner et ensuite dans celle de L. Potier, qu'il fréquentait assidûment. Il était ainsi arrivé à réunir en une quinzaine d'années une collection déjà importante, choisie avec un goût et un soin qui révélaient non seulement le grand amateur, mais aussi l'érudit, le lettré, possédant à côté de l'enthousiasme passionné pour les beaux livres, le sens critique hautement intelligent nécessaire pour les bien choisir.

Mais nous arrivons à une époque de sa vie dont M. de Lacarelle ne parlait qu'avec regret et mélancolie, lorsque, dans les dissertations aimables et un tantinet philosophiques qui lui étaient familières, il faisait un retour vers le passé. En 1859, avait paru chez M. Potier, alors son libraire et déjà un peu son ami, un mignon catalogue de petit format, imprimé par Jouaust, avec les caractères de P. Jannet, et contenant toute une collection de livres charmants et précieux. Le libraire annonçait discrètement tout cela, à prix marqués et sans aucune désignation de provenance, sous le titre suivant : *Catalogue d'une collection de livres rares et précieux; — Ouvrages sur la chasse; — Anciens Poètes français; — Romans, Contes et Facéties; — Voyages dans la Terre-Sainte et en Amérique; — Vieilles chroniques françaises, etc., à vendre à la Librairie de L. Potier.* La collection qui allait ainsi s'en aller à tous les vents était celle du baron de Lacarelle. Le motif pour lequel cette collection se dispersait ainsi : l'éminent bibliophile était devenu depuis quelque temps presque aveugle. Atteint de la cataracte, il avait dû subir trois fois de douloureuses opérations aux deux yeux. Et comme la guérison s'était fait longtemps attendre et avait en dernier ressort paru presque impossible aux spécialistes, le malheureux baron, profondément triste de posséder des livres qu'il n'espérait plus guère revoir, s'était décidé à se défaire de sa collection.

Ici peut se placer une observation que nous avons entendu faire souvent, que nous avons toujours réfutée, mais à laquelle les faits qui précèdent, d'une première vente de livres de M. de Lacarelle, pouvait ajouter une certaine vraisemblance auprès de ceux qui n'ont pas connu sa cécité précoce et heureusement passagère. Nous avons entendu quelquefois prononcer, à propos du baron, le mot de *spéculateur*. Et ceux qui lui appliquaient fort inconsidérément cette épithète invoquaient à l'appui de leur dire ce fait tout simple et vrai : qu'on rencontre assez fréquemment chez les amateurs, dans les ventes ou dans les librairies, des livres portant son *ex libris*. Nous voudrions pouvoir dégager la mémoire de M. de Lacarelle de cette légende, — au moins fausse, si elle n'est encore désagréable, — attachée au nom d'un collectionneur de ce mérite.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » éditions.ainay@free.fr

Non certes, pour nous, qui avons été autant que personne peut-être, en situation de juger de sa façon de procéder pour embellir et épurer sa bibliothèque, nous sommes convaincu que M. de Lacarelle ne spéculait pas. Nous avons la persuasion même qu'il n'a jamais acquis un de ses livres avec l'arrière-pensée qu'en dehors des satisfactions de possesseur qu'il lui causerait,il acquerrait aussi dans l'avenir une valeur beaucoup plus grande. Les prix énormes auxquels il a acheté un certain nombre de ses volumes, et la merveilleuse beauté de tous les livres qu'il laisse après lui, nous fourniraient des arguments presque suffisants pourjustifier notre appréciation. Pourtant il est bon de fournir ici quelques explications, puisque nous avons entrepris de tracer la physionomie la plus exacte du regretté bibliophile. Lorsque M. de Lacarelle achetait un livre de haute valeur, il lui arrivait assez souvent, pour ne pas débourser entièrement le prix en deniers comptants, — car il n'avait pas une très grande fortune et elle était subordonnée au rendement très variable de ses vignes et de ses fermages,— de solder le libraire partie en argent et partie en livres moins importants de sa collection. Le commerçant acceptait volontiers ces échanges partiels, qui lui permettaient, en faisant un premier bénéfice raisonnable sur le prix de son volume, d'espérer encore la multiplication de petits bénéfices sur les livres repris. L'*ex libris* du baron restait sur la plupart des volumes cédés par lui et s'en allait de par le monde des bibliophiles, aider à propager l'opinion que le baron « spéculait ». Il serait toutefois inexact de prétendre que de telles opérations fussent toujours extrêmement lucratives pour le commerçant. Le baron était d'une grande habileté pour défendre pied à pied ses intérêts, et les libraires avec lesquels il était en relation tenaient tant à lui faire plaisir, qu'ils sacrifiaient quelquefois une partie de leurs bénéfices pour lui être agréables.

Un autre motif pour lequel certains volumes sont sortis un jour ou l'autre de sa collection, c'est qu'il ne voulait y admettre définitivement que des exemplaires parfaits en tout point. Boileau a écrit à propos de la perfection du style :

> Polissez-le sans cesse et le repolissez.
> Ajoutez quelquefois et souvent effacez.

M. le baron de Lacarelle appliquait cette maxime à sa bibliothèque. Il l'épurait souvent, réprouvant les livres qui n'étaient pas absolument dignes d'y figurer, en « ajoutant » quelquefois de très beaux, qui ne sont plus jamais sortis de ses rayons, retranchant parfois ceux qu'il avait admis à titre provisoire. Mais il n'a jamais fait d'opérations de ce genre que pour améliorer sa collection ; et plus il avançait en âge, plus il devenait difficile, méticuleux, écartant impitoyablement tout volume dont l'intérieur n'était pas exempt de la plus petite tare, de la tache la plus insignifiante, de la moindre déchirure ou du raccommodage le plus habilement fait. — Nous dirons plus tard comment il collationnait ses livres. — Il ne pouvait admettre aucune reliure qui ne fût d'une conservation parfaite, d'une fraîcheur immaculée et d'une qualité supérieure. Certaines éditions sont passées bien des fois en ses mains, en différents exemplaires de qualités diverses, variant depuis le passable jusqu'à la perfection. Et, lorsqu'il est mort, il ne lui restait vraiment guère de livres qui ne fussent à peu près parfaits.

© 2007 Livre « Editions « les passeurs du temps » [illegible]

Nous avons dit que, vers le milieu de son existence de bibliophile, le baron était devenu à peu près aveugle. Cet état avait duré près de deux ans. Mais grâce à des soins assidus, aux excellents conseils d'oculistes habiles et aussi, disons-le, avec l'aide puissante de cette bonne dame Nature, — envers laquelle on est toujours trop ingrat,—ses yeux avaient repris peu à peu la force nécessaire, la vue lui était revenue, non pas aussi bonne qu'auparavant, mais suffisante.

Dès lors, la passion du bibliophile, forcément contenue pendant ces deux années de tristesse, où le baron, dans la force de l'âge et célibataire, avait dû souffrir les cruelles tortures d'un isolement pénible, cette passion des livres qui, a-t-on dit quelque part, « est quelquefois plus puissante, toujours meilleure pour l'esprit, mais souvent aussi absorbante que la passion des femmes », avait reparu plus vivace et plus enthousiaste que jamais. M. de Lacarelle avait d'abord reconquis les rares volumes de sa première collection restés encore chez le libraire. Il trouva bientôt des occasions superbes et plusieurs fois répétées de refaire une bibliothèque de haut intérêt. De 1860 à 1870, plusieurs ventes superbes de livres furent faites par Techener et surtout par Potier. Le baron retrouva une partie des trésors qu'il a laissés après lui, en glanant dans les bibliothèques si belles et si curieuses de Solar, du prince Radziwill, de Brunet, de Yémeniz, de M. le baron J. Pichon, de Sainte-Beuve, de L. Potier, de Huillard, etc....., et aussi dans le magasin de L. Potier, qu'un bon nombre d'amateurs d'élite venaient chaque jour visiter.

Pendant la période de 1872 à 1883, quand on pénétrait à l'entresol du magasin de M. Auguste Fontaine, de trois heures à six heures environ de l'après-midi, on pouvait souvent apercevoir, du plus loin qu'on regardait, une longue silhouette humaine se détachant en profil sombre sur une fenêtre bien éclairée, et deux grands bras élevant vers le ciel comme en holocauste, un objet de petite dimension, que des doigts maigres semblaient caresser fiévreusement : c'était le baron de Lacarelle qui vérifiait un livre et en *auscultait* les feuillets. Sa vue, restée faible, surtout lorsque le jour commençait à baisser, — puisqu'on était quelquefois obligé de le reconduire chez lui quand il s'était attardé à la maison jusqu'au crépuscule, — redevenait excellente, comme l'est aussi celle des myopes, pour découvrir, en plein jour, les défauts les plus insignifiants.

D'autres fois, ceux qui venaient aux mêmes heures visiter les nombreuses bibliothèques installées dans cet entresol du passage des Panoramas, où se sont conclues tant de belles et importantes acquisitions de livres, voyaient en arrivant un homme enfoncé dans un fauteuil, devant des vitrines remplies de livres aux riches reliures, tournant et retournant dans ses mains, du côté des tranches et ensuite du côté des plats, un volume ordinairement recouvert de maroquin, puis pinçant fortement et à plusieurs reprises, entre le pouce et l'index, en haut, en bas et au milieu, le dos du susdit volume : c'était le baron de Lacarelle qui jugeait de la qualité d'une reliure. Il s'assurait que l'*endossage* en était solidement fait, que les *mors* étaient soignés, que les *coiffes* étaient bien droites, pas trop hautes, les *plats* d'épaisseur bien proportionnée au format, la *tranche-fil* bien attachée, les filets bien *poussés*, la dorure de bon goût, le titre du dos bien mis, bien droit, en caractères bien proportionnés, etc... Et, en l'observant un peu, on pouvait se rendre compte du résultat de son examen, à la manière dont il replaçait le livre : s'il le rejetait avec une sorte de dédain sur la vitrine ou

sur la table, la reliure ne lui plaisait évidemment pas; au contraire, s'il le replaçait avec un soin méticuleux, paraissant craindre d'en froisser l'*habit* délicat, à coup sûr le travail du relieur avait son approbation. Alors, tout en causant, il prenait et reprenait instinctivement le volume, le regardait cent fois, caressant la reliure avec une volupté inconsciente « promenant sur le dos et les plats une paume attendrie, » suivant l'expression spirituelle d'Anatole France, et souvent, — lorsque c'était un livre important qu'il ne possédait pas, — finissant par l'acquérir, après avoir déployé à ces fins une tactique des plus habiles et un esprit d'une finesse remarquable.

Nous avons eu le grand honneur, pendant toutes ces années, d'être en relations quotidiennes avec M. de Lacarelle. A la librairie Fontaine, comme chez M. Potier autrefois, c'était non pas pendant quelques instants, mais pendant les après-midi entiers, que le baron tenait régulièrement ses assises, où des bibliophiles venaient tour à tour, souvent ensemble, comme aux rendez-vous où les seigneurs du passé convoquaient leurs amis. Nous avons passé dans sa société de bonnes heures chaque jour, et nous avons appris beaucoup dans cette conversation si intéressante et parfois si piquante, lorsque l'éminent bibliophile, avec sa verve pleine de charme, s'abandonnait à faire la satire plaisante des livres « qui ont une histoire » et de leurs possesseurs anciens ou contemporains, mettant quelquefois même gaiement en cause ses collègues et ses amis, mais toujours avec une délicatesse et un tact parfaits.

Il avait de grandes préférences pour deux ou trois libraires, quoiqu'il achetât quelquefois des livres chez plusieurs autres. Une véritable amitié, jointe à une haute estime, l'attachait à M. Potier depuis de longues années, et la mort de ce libraire si honorable lui causa une profonde douleur. Il aimait bien M. Fontaine; « le père Fontaine, disait-il, est un peu *hurluberlu*, mais c'est un *bon homme;* on s'entend toujours très bien avec lui. » Il appréciait beaucoup M. Claudin et trouvait que c'était le seul libraire assez érudit et assez connaisseur pour rappeler à notre époque le souvenir des de Bure, des Renouard, des Brunet, etc... Ses jugements sur plusieurs autres étaient parfois pittoresques. Il n'en est guère qui puissent se vanter d'avoir échappé aux traits de sa verve spirituelle et humoristique.

C'est pendant la dernière période de sa vie que M. de Lacarelle acquit la plupart de ses livres importants, surtout depuis 1874 environ jusque vers 1882. Il fit des acquisitions superbes aux ventes de L. de M. (Lebeuf de Montgermont), de M. Rob. S. Turner, de M. Ambroise Firmin-Didot, de M. Ern. Quentin-Bauchart, du comte de Béhague, de M. E. Bancel, du marquis de Ganay, etc..., et acheta à l'amiable de très beaux livres, soit chez l'un ou l'autre de ses libraires de prédilection, soit en les arrachant, par échange ou à beaux deniers, à quelques amateurs ses amis, qu'il arrivait toujours à persuader, à fasciner, par les accents caressants de sa parole charmeresse.

On trouvera toutes les merveilles qu'il a ainsi réunies dans la collection inappréciable qui va être offerte aux enchères et dont le catalogue luxueux a été dressé fort habilement par les soins de M. Porquet, libraire, avec une charmante préface de M. Ernest Quentin-Bauchart, un des amis et disciples du regretté bibliophile. Ce *vade mecum* des amateurs de haute volée va devenir l'un des plus intéressants recueils du genre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Depuis 1883, M. le baron de Lacarelle, dont la santé s'affaiblissait, s'était décidé, quoique avec tristesse, à abandonner entièrement Paris, où il avait sa bibliothèque depuis vingt-cinq ans. Le climat du Midi l'avait toujours attiré pendant l'hiver. Il avait eu beaucoup à souffrir de l'inégalité de la temperature dans les dernières années, quand il s'était attardé à Paris jusqu'à la fin de l'automne. Après avoir passé la mauvaise saison tantôt à Cannes, tantôt à Nice ou à Amélie-les-Bains, tantôt à Florence, il avait pris définitivement le parti de se fixer, pendant les beaux jours, à son château de Sassangy, emportant ses livres, qu'il aimait comme des enfants, et comptant évidemment sur ces fidèles amis pour le consoler dans les journées moroses où, la vieillesse arrivant, on doit quelquefois se dire que si le célibat a des charmes incomparables, il a bien aussi quelques tristesses!

Le baron prolongeait son séjour en Italie jusqu'au printemps, et il passait dans le Beaujolais les belles journées de mai à octobre. Mais, quoiqu'il eût conservé des relations amicales avec ses collègues les bibliophiles de Paris, il devait s'ennuyer loin de cette vie agitée et fiévreuse du monde des livres, où il avait vécu ses plus belles années. Nous trouvons des traces mélancoliques de cet ennui dans quelques-unes des lettres qu'il nous écrivait, et nous ne sommes pas éloigné de croire que ce changement d'existence a beaucoup contribué à abréger l'existence du grand bibliophile. Pourtant il achetait encore quelques beaux livres dans les ventes de Paris, par intermédiaire, et il avait découvert dans les derniers temps, en Italie, des manuscrits précieux.

Tout à coup, l'année dernière, les amis du baron, qui étaient tour à tour assez fréquemment en correspondance avec lui, cessèrent de recevoir de ses nouvelles. Quelques-uns écrivirent à plusieurs reprises, sans réponses. Enfin, un jour, des lettres de faire part, venant les unes de Sassangy, les autres de Florence, où il avait une parente, annoncèrent la triste nouvelle qui jeta le deuil parmi tous les bibliophiles. M. le baron de La Roche-Lacarelle était mort au château de Sassangy, le 20 avril 1887.

Suivant une habitude fréquemment et sagement pratiquée par les collectionneurs, il avait depuis longtemps désigné dans son testament l'expert qui devait présider à la vente de ses livres. C'était naturellement M. Potier, son ami, à qui était échu cet honneur. Mais comme M. Potier était très âgé, qu'il y avait probabilité que le baron lui survivrait, il avait pris soin de placer en second le nom de M. Ad. Labitte, beaucoup plus jeune. M. Potier étant mort depuis sept ans et M. Ad. Labitte ayant été emporté dans la force de l'âge il y a quelques années, M. de Lacarelle n'avait plus songé à nommer celui à qui il voulait désormais accorder sa confiance. Les héritiers ont chargé M. Porquet du soin de présenter aux enchères cette superbe collection.

Il y aurait beaucoup à raconter sur cette bibliothèque admirable, dont le catalogue, composé de 540 articles, représente une valeur d'autant de milliers de francs au moins, sinon davantage. On pourrait citer tous les volumes, sans crainte qu'un seul produisît un effet disparate, tant le goût et la science qui ont présidé à leur réunion étaient sûrs et distingués. Mais ce qu'il importe de faire ressortir, c'est le caractère nettement tranché de cette collection. M. le baron de Lacarelle recherchait plus particulièrement les livres de la fin du XVe, du XVIe et du XVIIe siècle. Mais il avait de la peine à se résoudre,

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sauf pour quelques brillantes exceptions, à y joindre les livres à figures du XVIIIe siècle, qui font, depuis plusieurs années, les délices d'un bon nombre de bibliophiles, et il poussait l'exclusivisme jusqu'à ne pas vouloir acquérir un seul volume du XIXe siècle. Les romantiques, dont quelques-uns présentent pourtant un véritable intérêt, et les beaux livres illustrés de notre époque, n'avaient pas d'attrait pour lui; il n'eut jamais la moindre tentation, disait-il, de faire concurrence aux bibliophiles nouveaux, qui se passionnent pour ces spécimens d'une littérature ou d'un art si rapprochés de nous. Il ne voulait faire entrer dans sa collection que les livres dont la postérité avait consacré le mérite, ou l'intérêt, ou la valeur, au point de vue littéraire, historique ou bibliophilique.

On voit, dans cette bibliothèque superbe, des livres d'heures les plus précieux, beaux spécimens du premier siècle de l'imprimerie en France, exécutés par le fameux imprimeur Pigouchet pour Simon Vostre, par exemple : les *Heures à lusaige de Rome* (1508); les *Présentes heures à lusaige de Machon* (Mâcon), rarissimes (1502); les *Heures à lusaige de Tournay* (1502), également rares, ornées de bordures, d'encadrements, contenant de nombreuses scènes gravées sur bois, d'arabesques, etc., exemplaires très beaux, imprimés sur vélin et parfaitement conservés; *Horæ in laudem B. V. Mariæ* (1541), avec ornements de Geofroy Tory, publié par Olivier Mallard, le seul exemplaire connu sur vélin

La série des manuscrits ornés de miniatures est représentée par quelques livres d'heures ou de prières, des poèmes, etc..., tous livres d'un art supérieur et dans un état remarquable de conservation; entre autres : un merveilleux bijou de petit format, *Horæ beatæ Mariæ Virginis*, écrit à la fin du XVIe siècle, sur parchemin, et orné des plus adorables miniatures et des plus fins encadrements qu'il soit possible de voir. Ce petit trésor fut acquis par nous, pour la maison Fontaine, à la vente Ambroise Firmin-Didot, en 1878, au prix de vingt mille francs. M. le baron de Lacarelle, qui se trouvait à la salle de vente à la fin de la vacation, nous demanda à revoir le volume, qu'il avait souvent caressé avec amour et convoitise pendant l'exposition de cette magnifique bibliothèque. Il avait une émotion indescriptible, ses mains tremblaient; instinctivement il mit le précieux manuscrit dans sa poche, nous demandant seulement « de le revoir à loisir », et ajoutant : « Oh! ce n'est pas pour l'acheter; c'est trop cher pour moi; je vous le rendrai demain. » Le lendemain matin, nous recevions ces deux lignes laconiques : « Je garde le livre d'heures de de Bure. » Ces ravissantes heures de la Vierge, dans lesquelles on trouve une des plus idéales têtes de Christ qu'ait exécutées l'école des maîtres flamands du XVe siècle, provenaient précédemment, en effet, de la collection J.-J. de Bure. — *L'Art de bien mourir*, texte italien, contenant de fort belles grisailles, grand volume portant les armes du cardinal Barberini; — deux *Preces piæ*, l'un très beau spécimen de l'école française du XVe siècle, l'autre produit merveilleux de l'école florentine, exécuté d'ailleurs pour Laurent de Médicis; — un superbe *Livre de prières* écrit dans les premières années du règne de Louis XIV par le fameux Jarry (signé, du reste, et daté de 1649, 1650 et 1651), et dont la reliure, d'une richesse inouïe, fut faite, croit-on, pour la grande Mademoiselle de Montpensier, par le fameux relieur artiste Le Gascon; — un



CONTES DE LA FONTAINE
Aux Armes de Madame de Pompadour
Bibliothèque La Roche Lacarelle

autre charmant petit livre, *Office de la Vierge*, exécuté par le même calligraphe, qui savait imiter à s'y méprendre les plus jolis caractères romains servant à l'impression; — un magnifique recueil de pièces de Pétrarque, écrites et illustrées de dessins ravissants par le célèbre Attavante, pour Laurent de Médicis ; — et quelques autres manuscrits, choisis avec autant de goût que de science, complètent cette série si intéressante.

Puis viennent les ouvrages de théologie, tous superbes, plusieurs très précieux et fort rares, dont nous ne citerons que *Loreloge de devocion*, rarissime volume imprimé avant 1500, sur vélin, par Étienne Jehannot; — les livres de philosophie et de morale, où l'on voit des éditions originales de Montaigne, de La Rochefoucauld, de La Bruyère, dans des conditions superbes de reliure et de provenance; — le fameux *Cicéron* elzévier, du comte d'Hoym, 10 volumes reliés en maroquin doublé par Padeloup, — et le *Montaigne* de 1588, venant du même amateur célèbre; — le très beau et très intéressant livre de Christine de Pisan, le *Trésor de la cité des dames*, relié d'une façon ravissante par Trautz-Bauzonnet, et l'un des plus beaux spécimens de dorure de cet artiste, notre contemporain.

Dans la série des beaux-arts se trouve l'un des plus importants joyaux de cette collection, le fameux *Recueil d'estampes* de Fr. Hogenberg, *représentant les troubles, guerres, massacres survenus en France à l'occasion de la réforme de la religion*, depuis 1559 jusqu'en 1573; exemplaire admirable, orné d'une des plus riches et des plus belles reliures que l'on connaisse, exécutée sans doute par un des Eve, ces grands artistes relieurs et doreurs de la fin du XVIe siècle, et portant les armes de J.-A. de Thou.

Plusieurs ouvrages des plus précieux sur la chasse et la vénerie, *le Livre du roy Modus*, édition gothique de Jehan Trepperel; la fameuse *Vénerie de Du Fouilloux*, édition originale de 1560, et celle de 1585, *la Chasse royale*, de Charles IX ; — le magnifique traité d'équitation de Pluvinel, *l'Instruction du Roy en l'exercice de monter à cheval*, exemplaire hors ligne, relié par Padeloup ; — le rarissime volume de cuisine, *Taillevent, grand cuisinier de France*, édition gothique de Guillaume Nyverd, forment la série suivante.

Mais la partie qui présente le plus grand intérêt est incontestablement de beaucoup celle des belles-lettres, où l'on rencontre surtout une réunion d'éditions précieuses des poètes français d'une importance capitale, des spécimens merveilleux du théâtre français ancien, un bon nombre de romans de chevalerie des plus rares et des plus recherchés. Il faudrait presque tout citer pour pouvoir donner une idée de cette richesse ; mais la place ne nous le permet pas; nous sommes obligés de cueillir à la hâte quelques titres : *le Rommant de la Rose, — les Œuvres d'Alain Chartier, — le Champion des dames*, charmant trio de petites éditions publiées en 1529 et 1530, par Galliot du Pré, ouvrent la marche. Puis viennent immédiatement : la précieuse édition de *Villon* de 1532, également de Galliot du Pré ; — le fameux *Livre de Matheolus*, édition princeps, de Vérard (1492) ; — l'exemplaire unique de ce curieux ouvrage intitulé *le Résolu en mariage*, qui est une sorte de réponse au précédent, et fut imprimé peu de temps après, également pour Vérard. On voit plus loin *le Séjour d'honneur*, d'Octavien de Saint-Gelais, imprimé pour Anthoine Vérard, en 1519; — la jolie édition donnée par Galliot du Pré, en 1532, du *Chasteau du labour*,

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

premier et rarissime ouvrage de P. Gringore, et *les Folles entreprises*, du même poète, édition imprimée par la veuve Trepperel, comme aussi *les Faintises du monde;* — plusieurs opuscules très curieux en vers français, imprimés en gothique, *le Débat de la dame et de lescuyer, — le Blason de faulses amours, — la complainte dung amoureux, — le Doctrinal des filles pour apprendre à estre bien saiges, — le Messagier damours, — la Réformation des dames de Paris faicte par les dames de Lyon,* etc...; — les éditions les plus précieuses des *Œuvres de Clément Marot;* — le fameux livre si rare d'Antoine du Saix, *l'Esperon de discipline*, imprimé en 1532, exemplaire venant de Mme de Pompadour, et les *Petitz fatras dung apprentis*, du même auteur; — *les Gestes des solliciteurs*, par Eustorg de Beaulieu, édition gothique donnée par un imprimeur bien peu connu, Jehan Guyart, de Bordeaux; — un très bel exemplaire de la seconde édition, fort rare, des *Euvres de Louize Labé,* lionnoize, datée de 1556, aussi rare et presque aussi chère que la première de 1555, dont M. de Rothschild paya un exemplaire relié en mosaïque par Trautz-Bauzonnet, quinze mille francs, à son ami M. Ernest Quentin-Bauchart, il y a une douzaine d'années; — des éditions recherchées des poètes de la Pléiade et les œuvres d'un bon nombre de poètes provinciaux presque introuvables; — des éditions originales en parfait état et en magnifiques reliures de nos grands poètes et classiques français du XVIIe siècle; — des recueils de poésies et de chansons d'une grande rareté; — enfin de belles éditions anciennes de poètes étrangers, toutes admirablement reliées, par nos artistes relieurs français, Padeloup, Derome, Trautz-Bauzonnet.

Le théâtre ancien est représenté par plusieurs mystères, imprimés au commencement du XVIe siècle, tous en caractères gothiques: *le Mistère de la Conception... de la Vierge Marie, avec la Nativité de Jesu Crist...* imprimé par la veuve Trepperel; — *le Mystère de la Passion*, sortant de la même imprimerie; — *la Résurrection de Nostre-Seigneur Jésuchrist par personnaiges,* édition un peu analogue; — *la Vengeance et destruction de Hierusalem par personnaiges*, édition d'Alain Lotrian; — *la Destruction de Troye-la-Grant...* édition de la veuve Trepperel; — *Maistre Pierre Pathelin,* exemplaire unique d'une édition des plus précieuses, que l'on suppose être la plus ancienne, non datée, de cette farce célèbre; — des éditions originales des œuvres de Molière, Racine, Regnard, etc.

On voit dans la série des romans, les plus fameux romans de chevalerie, éditions gothiques, par exemple: *le Saint-Graal, — Lancelot du Lac, — Meliadus de Leonnoys, — Tristan, chevalier de la Table-Ronde, — Isaïe le Triste, — Cronique de Turpin... contenant les prouesses de Charlemaigne et de son nepveu Raouland, — Hystoire... de Theseus de Coulongne, — Olivier de Castille, — la Plaisante et amoureuse histoire du chevalier Dore et de la pucelle, surnommée Cœur-Dacier, — Paris et Vienne, — Robert le Diable, — les Passages de Oultremer du noble Godefroy de Buillon,* etc. . — Une réunion superbe d'éditions précieuses ou originales des divers livres de *Rabelais* et ensuite de ses œuvres réunies, et différents romans recherchés des trois siècles antérieurs au nôtre.

Les facéties sont assez nombreuses et choisies avec un goût raffiné; on y voit plusieurs pièces très rares.

Enfin, on arrive à l'Histoire et aux Voyages, ces deux parties particulièrement choyées par M. de Lacarelle, qui leur accordait le second rang dans ses préférences, c'est-à-dire qu'il les faisait passer immédiatement après les belles-lettres. Les relations anciennes de voyages sont nombreuses et importantes. On y rencontre le précieux *Livre appellé Mandeville,* imprimé à Lyon, par Barthélemy Buyer, en 1480, qui est l'un des plus anciens livres de voyages connus et a une très grande valeur; — le fameux *Voyage à Jherusalem,* de Breydenbach, daté de 1517, dont une partie est consacrée à la découverte de l'Amérique; — le livre de Pierre Martyr, *Extrait ou recueil des isles nouvellement trouvées en la grand mer Océane...* édition très rare de Simon de Colines, 1532, etc...

Dans l'Histoire se trouvent les superbes éditions gothiques des *Chroniques de Froissart*, imprimées pour Anthoine Vérard, en 1518; des *Chroniques de Monstrelet*, édition de Jehan Petit et Michel Le Noir, 1512; — *les Chroniques du feu roy Charles septiesme*, attribuées à feu maistre Alain Chartier, mais qui sont du héraut d'armes Gilles le Bouvier, dit Berry; — plusieurs volumes et pièces rares sur l'époque de la Ligue; — des mémoires curieux et recherchés; — enfin cet admirable livre, qui est presque une relique, le *Recueil de portraits et éloges en vers et en prose* des personnes qui fréquentaient la cour de Mlle de Montpensier; superbe exemplaire portant ses armes et donné par elle évidemment à l'un de ses plus intimes amis, Charles de Lorraine, dont il porte la signature, magnifique trésor adjugé à quatorze mille francs à la vente de M. Rob. S. Turner, en 1878.

Nous sommes forcé d'abréger cette nomenclature déjà bien longue. Il nous reste à citer quelques spécimens les plus beaux des reliures anciennes (pour lesquelles le baron de Lacarelle avait des tendresses particulières), et aussi des reliures modernes, presque toutes exécutées par Trautz-Bauzonnet, artiste de notre temps, pour lequel le baron avait une prédilection exclusive. Il faut aussi dire un mot des provenances illustres qui contribuent à rehausser l'intérêt et le prix de cette splendide collection, — de ce musée, pourrait-on dire.

Ce grand bibliophile lettré, qui commençait par choisir les textes les meilleurs, autant que possible originaux, et toujours fort intéressants ou précieux à un titre quelconque, attachait une importance capitale à la question des reliures, sûr de ne pas tomber sous le coup de la boutade que la Bruyère lance aux bibliomanes dans ses *Caractères*. M. de Lacarelle citait quelquefois plaisamment ce chapitre *de la mode*, où l'immortel moraliste traite si vivement de *tanneries* certaines bibliothèques composées pour satisfaire la vanité, par des gens qui ne lisent jamais, mais qui font relier tous leurs livres en maroquin. Le baron lisait beaucoup, mais il aimait à caresser une belle et bonne reliure; il éprouvait une vraie volupté à la toucher, à la regarder même. Aussi personne mieux que lui n'a su réunir un aussi admirable choix de reliures capitales des maîtres de l'art, depuis celles qui furent faites au XVIe siècle pour Jean Grolier, Henri II et Diane de Poitiers, Henri III, de Thou, etc... jusqu'à celles de Le Gascon, Du Seuil, Boyet, Padeloup, Derome, Trautz-Bauzonnet, etc...

Nous avons cité dans les livres curieux le grand *Recueil de planches* de Hogenberg. La reliure aux armes de Aug. de Thou, qui le recouvre, est une merveille d'ornementation et mérite qu'on la fasse reproduire en fac-similé

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions.ainay@free.fr

exact, pour en orner le catalogue. — On peut rapprocher de ce volume les reliures faites pour Henri II sur le volume de linguistique, *Joachimi Perionii dialogorum de linguæ gallicæ;* pour Henri III, sur le recueil intéressant de poésies intitulé la *Muse chrestienne;* celle des *Heures à l'usage de Macon.* Il ne faut pas manquer de citer aussi la belle et fraîche reliure du *Salluste,* des Alde, 1509, exécutée pour Grolier, et l'une des plus élégantes qu'on connaisse de cet amateur célèbre.

On trouve de ravissantes reliures de Le Gascon sur le joli manuscrit de Jarry, *Livre de prières,* et sur les deux volumes du *Novum Jesu Christi Testamentum,* édition de 1649; — une des plus gracieuses reliures qui aient été exécutées par Ruette pour Louis XIII et Anne d'Autriche, avec leurs chiffres, sur l'*Utopie de Thomas Morus;* — un grand nombre de reliures de du Seuil et de Boyet, que M. de Lacarelle recherchait passionnément et avec justice, car à aucune époque on ne s'est plus soucié que ces maîtres relieurs, surtout que Boyet, de joindre l'élégance de la forme à la solidité et à la perfection du travail nommé depuis le *corps d'ouvrage;* plusieurs de ces reliures sont doublées de maroquin, toujours dorées avec goût et avec une simplicité qui attire l'attention des délicats connaisseurs; — beaucoup de reliures de Padeloup, ce fin relieur du temps de Louis XV, qui avait encore renchéri sur l'élégance de ses devanciers, en diminuant l'épaisseur des plats, jusque-là un peu lourds; quelques mosaïques charmantes, comme celles des *Offices de la Toussaint,* de 1720, des deux volumes de *Giordano Bruno,* du *Daphnis et Chloé,* de 1718; celle des *Contes de La Fontaine,* de 1762, aux armes de Mme de Pompadour, qui doit être d'un élève de Padeloup, — un bon nombre de reliures de Derome, remarquables surtout par leur fraîcheur, par la beauté des couleurs du maroquin et par la grâce des ornements et des dorures; — enfin de nombreuses reliures de Trautz-Bauzonnet, quelques-unes ornées de brillantes mosaïques, et plusieurs autres richement dorées à petits fers.

Parmi les provenances célèbres, nous venons déjà de citer des volumes de Grolier, des reliures aux armes de Henri II, Henri III, de Thou, Louis XIII et Anne d'Autriche. Continuons en parcourant à la hâte le catalogue, et citons parmi les livres les plus recherchés et les plus chers ceux qui portent les armes du comte d'Hoym, les volumes ornés, aux coins et au milieu, de la Toison d'Or, insigne de Longepierre; ceux qui ont appartenu à Mme de Chamillart, à du Fresnoy, à Mme de Maintenon, à Louis XIV, à Mme de Pompadour, etc...

Tous ces beaux livres, destinés à s'en aller demain par le monde, qu'ils soient armoriés ou non, que les reliures en soient chatoyantes ou sévères, qu'ils aient appartenu ou non à des personnages célèbres, emportent avec eux une réputation qui en rehausse le prix, et sont marqués d'un signe distinctif qui en perpétuera le souvenir. Ils sont accompagnés d'un modeste écusson de forme ovale, orné d'une simple guirlande de feuillages en dorure, sur papier de couleur approprié au maroquin de la reliure, écusson collé soigneusement à l'intérieur des plats de chaque volume et portant ces mots : Ex libris de La Roche-Lacarelle. C'est là, pour le présent comme pour l'avenir, un de leurs meilleurs titres de noblesse.

Jules LE PETIT.

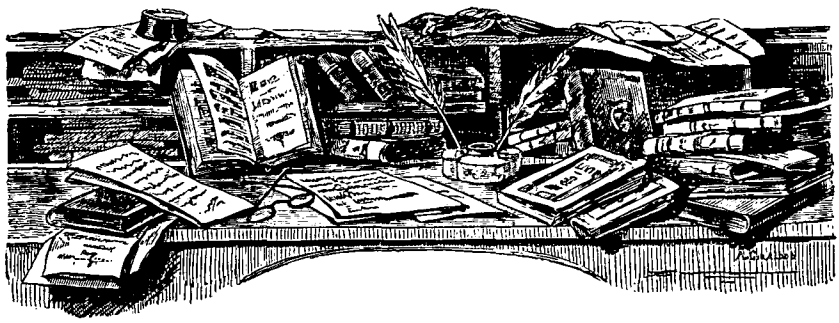

M. DÉSIRÉ NISARD

EN PANTOUFLES

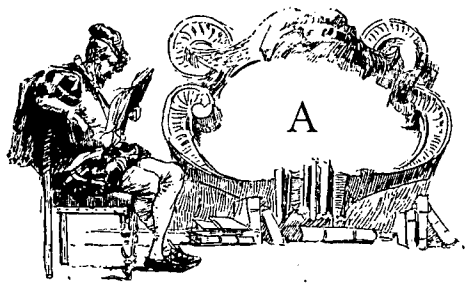

Admis pendant plusieurs années dans l'intimité de M. Désiré Nisard, je ne puis résister à l'envie de dire quelques mots de cet homme supérieur si méconnu. D'autres retraceront les dons merveilleux de son esprit; moi, je voudrais faire ressortir les rares qualités de son âme. C'est un fonds inépuisable.

Si Bossuet naquit prêtre, M. D. Nisard naquit professeur. Il eut toute sa vie le culte de l'enseignement. Le collège était pour lui un temple. « Je ne passe jamais, me disait-il, devant la porte du collège qui abrita mon enfance sans me découvrir. » Seul avec moi dans son cabinet, il lui arrivait parfois de se croire dans sa chaire du Collège de France et de s'abandonner à un lyrisme qui cessait devant mes applaudissements. Du reste, il se faisait des fonctions du professeur la plus haute idée. Il le voulait aimable autant qu'instruit. Un de ses rêves, s'il avait été ministre de l'instruction publique, était de chasser le pédantisme de l'Université.

La pureté de son goût littéraire le rendit inexorable pour ce qui lui semblait porter atteinte à sa théorie du beau. Il ne dissimula point ses

répugnances et se créa de violentes inimitiés. On le crut sec et hautain; c'était au fond l'âme la plus délicate et la plus tendre. Il ne savait rien refuser à la prière d'un ami. Quand Jules Janin se présenta à l'Académie, M. Montigny, directeur du Gymnase, vint trouver son ami Nisard et lui dit à brûle-pourpoint : « Il faut que tu votes pour Janin. — Mais tu n'y penses pas? Tu ne sais donc pas qu'il a écrit contre moi onze colonnes d'injures dans les *Débats?* — C'est précisément pour cela qu'il faut lui donner ta voix. » M. Nisard ne répliqua plus et la paix fut faite entre les deux écrivains. Je tiens ces détails de la bouche même de M. Nisard. Je lui fis remarquer à ce propos que lui et Janin étaient les deux hommes le mieux faits pour s'entendre, car le « prince des critiques », que j'ai beaucoup connu, était la bonté même. « Vous m'étonnez, me dit-il. — Je pourrais vous en citer une preuve frappante. A l'enterrement de Janin, pendant que les orateurs se succédaient, que Cuvillier-Fleury le comparait *à un rossignol qui chante dans l'épaisseur du bois* et que Louis Ratisbonne l'invitait *à monter aux étoiles,* une femme du peuple debout à côté de moi dans la foule me dit : « Ah! monsieur, ils ont beau dire du « bien de lui, ils n'en diront jamais assez. Nous sommes ses voisins depuis « plus de vingt ans; il n'y avait pas d'homme plus serviable. » M. Nisard convint que ce panégyrique valait bien les autres et il resta rêveur. Il songeait sans doute à la bizarrerie de la destinée qui avait armé l'un contre l'autre deux hommes faits pour s'aimer et s'estimer.

Parmi les poètes latins, je fais grand cas de Perse; je ne connais pas de figure plus respectable et plus intéressante que celle de ce jeune stoïcien mort victime du despotisme de Néron. Je témoignai à M. Nisard ma surprise de voir qu'il n'avait pas rendu justice à Perse et je m'oubliai jusqu'à le lui reprocher durement. « Vous me chargez bien ce matin, » me répondit-il avec une douceur extrême.

Nul n'a possédé à un plus haut degré l'art de donner. Quand il me fit l'honneur de m'offrir son portrait, il accompagna cet envoi du billet suivant :

A Paris, le 9 novembre 1882.

Cher monsieur,

Vous m'avez si bien persuadé de vos sentiments d'amitié pour moi, qu'à mon tour j'en use avec vous en ami, en vous offrant une de mes photographies. On la dit la plus ressemblante. C'est du moins le visage que je prétends avoir quand j'écoute les choses instructives et les douceurs que vous me dites.

Recevez, cher monsieur, l'expression de mes meilleurs sentiments,

DÉSIRÉ NISARD.

C'est ce même portrait dont une réduction est offerte aujourd'hui aux lecteurs du *Livre.*

M. Nisard me dit un jour : « Depuis que je vous ai vu il s'est

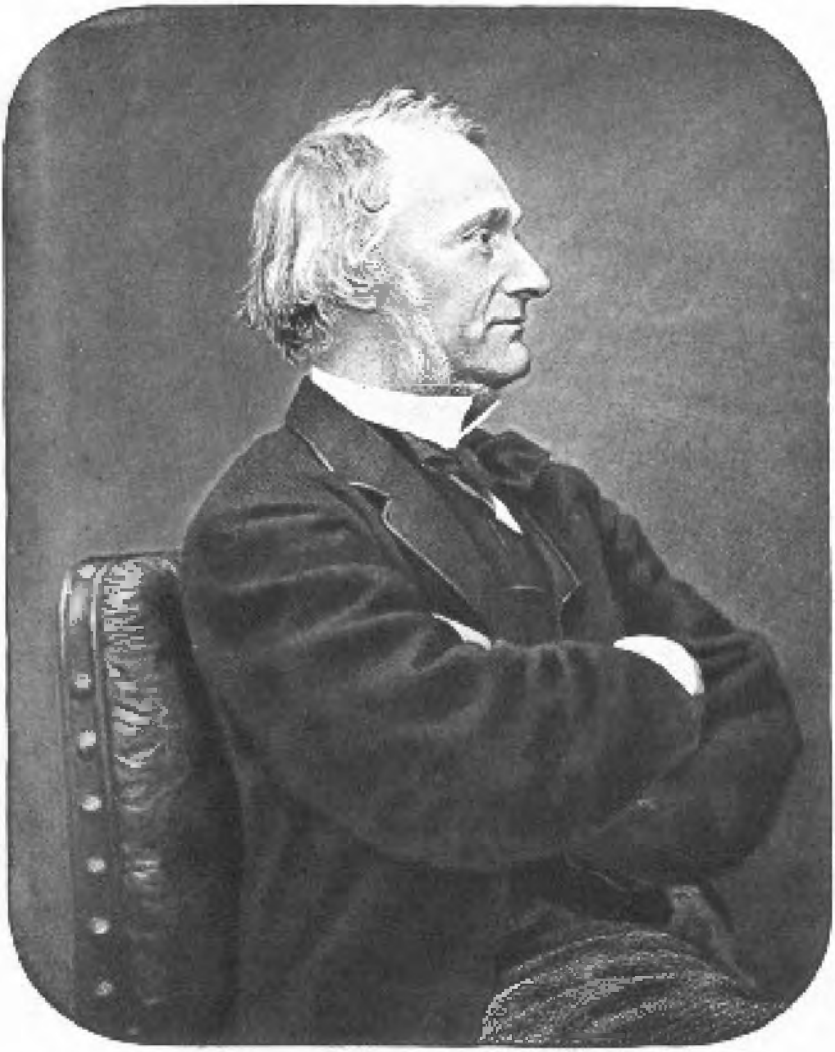

DÉSIRÉ NISARD

LE LIVRE — IXe Année

MARCEL QUARTIER

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

accompli dans ma famille un grand événement. J'ai marié ma petite-fille avec un architecte. C'est un jeune homme d'un nom très honorable, qui appartient à une vieille famille protestante de la Rochelle. Vous ne connaissez pas ma petite-fille? (Il avait sur sa cheminée tous les portraits des siens; c'étaient ses Muses à lui.) Tenez, la voilà. Qu'elle est charmante! Quel trésor pour un mari! Seulement pour tout ce qui me concerne, c'est une amazone. Il ne fait pas bon avec elle être d'un autre avis que celui de son grand-père; elle a fait jurer à son futur de ne jamais me contrarier à l'endroit de Louis XIV. — Et il a tenu parole? — Parfaitement. Le jour de Pâques, j'ai emmené mon parpaillot à Saint-Sulpice et il en est revenu enchanté. Oh! ces cérémonies catholiques, comme elles empoignent le cœur! Pendant tout le chant de l'*O filii*, j'ai fondu en larmes. »

Une pareille sensibilité dénote une âme profondément religieuse. Et pourtant M. Nisard allait rarement à l'église. Sa religion était spéculative. Il avait été trop mêlé aux personnes et aux choses d'un siècle sceptique pour avoir la foi robuste du charbonnier. Cette foi cependant, il n'était pas sans la désirer. Il recevait de temps en temps les visites d'un prêtre, l'un de ses anciens élèves, qu'il aimait et qui travaillait à sa conversion. A la fin, ses aspirations contenues percèrent comme la fleur de l'aloès, et c'est dans les bras de la religion qu'il s'est endormi du sommeil éternel.

Et maintenant que j'ai fini, je m'aperçois que j'ai rempli à peine la moitié de ma tâche. J'aurais voulu montrer avec quelle fermeté indomptable M. Nisard soutenait ses amis et jusqu'où l'entraînait sa passion d'obliger, toutes choses dont j'ai fait personnellement l'heureuse expérience. Mais il faudrait pour cela faire intervenir le moi et, quoi qu'on fasse, le moi est toujours haïssable. Je m'abstiens donc à regret. Qu'il me suffise de dire que M. Nisard n'admettait pas plus la banalité en amitié qu'en littérature. Il poussait même l'originalité en ce genre jusqu'à sacrifier sa santé aux intérêts d'autrui. On le verra dans la lettre suivante qu'il m'écrivait sous le coup du mal cruel qui l'a emporté.

A Paris, le 16 novembre 1886.

Cher monsieur,

Sur quatre mois de séjour à la campagne, j'en ai passé deux à me débattre contre une maladie douloureuse, suivie d'une lente convalescence qui par moments ne diffère guère de la maladie. C'est surtout dans les voies respiratoires que je suis atteint, et la première prescription des médecins est de m'abstenir de parler. Or, comme c'est un péché dans lequel je tombe, surtout dans les visites que me font mes amis, c'est à titre d'ami me faisant trop parler qu'à votre juste surprise, je me suis privé deux fois de vous voir. Je suis bien sûr que vous me trouvez tout excusé. Quant à ce que vous voulez de moi, vous pouvez compter que, le jour où il en sera question dans le comité, vous

y aurez un avocat prévenu et qui saura bien désobéir aux médecins pour vous faire rendre justice.

Bonjour et compliments affectueux,

D. NISARD.

M. Nisard n'attendait pas qu'on lui demandât; il allait lui-même au-devant de vos désirs. C'était le portrait du véritable ami dépeint par La Fontaine :

Il cherche vos besoins au fond de votre cœur ;
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même.

Et le nombre de ses obligés est d'autant plus considérable qu'il s'est plu à faire du bien jusqu'au dernier jour de sa longue et illustre vie. S'il comparaît devant le souverain juge, escorté de tous ceux qu'il a aidés dans la rude carrière des lettres, dont il a consolé les déboires ou favorisé les succès, les portes célestes s'ouvriront d'elles-mêmes.

VICTOR DEVELAY.

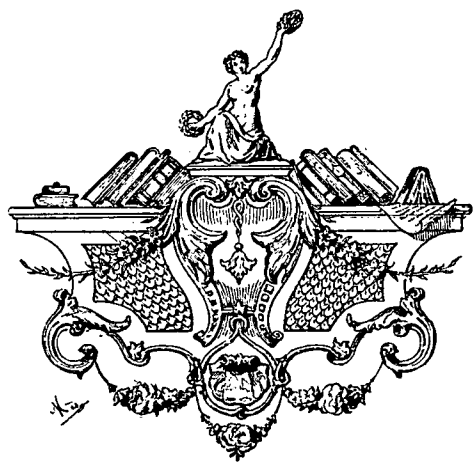



M. HENRI FOURNIER

(1800-1888)

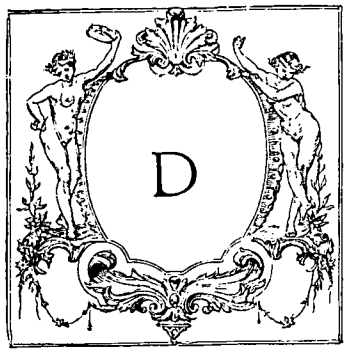

DANS son mélancolique et si curieux ouvrage sur *la Librairie française*, publié en 1860, Edmond Werdet donnait les biographies de cent dix-neuf éditeurs contemporains. De ceux qu'il nommait alors tous sont morts aujourd'hui, sauf deux, M. Calmann Lévy et M. Alfred Mame à qui de longues années semblent encore assurées pour l'honneur de la typographie française et dont la vie, par une touchante coïncidence, s'est trouvée liée à celle du troisième survivant d'hier, son compatriote et son ami, qui vient de s'éteindre dans sa quatre-vingt-huitième année.

A l'exemple de son ancien confrère Werdet, si M. Henri Fournier eût occupé ses loisirs à écrire une histoire de la librairie, elle eût été, de style et d'esprit, d'une tout autre allure. Il est à regretter qu'il ne l'ait point fait. Ce n'est pas, triste et meurtri, datant sa préface de la maison neigeuse de *Notre-Dame de Gare-le-Cou* des Vosges, mais content et reposé, de sa propriété de Touraine ensoleillée entre la Loire endormie à ses pieds et, mûrissant au coteau, la vigne, la grenade et *l'olivier* sans doute qui lui a donné son nom, qu'il eût parlé, avec philosophie et douceur, des choses et des hommes qu'il avait connus.

Il convient de renverser l'ordre du récit et de nous arrêter d'abord sur cette fin de vie d'un sage. Revenu dans son pays natal, après des luttes courageusement soutenues et qu'il aurait pu poursuivre encore, M. Fournier y ren-

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tra sans esprit de retour. Il reprit une tranquille existence de province, faite de travail et de réflexion, et il put dire :

Inveni portum. Spes et Fortuna valete!
Sat me lusistis : ludite nunc alios.

Et, de fait, la Fortune qu'il écartait lui sourit et, pour avoir abandonné les illusions de l'ambition, il rencontra la réalité du bonheur. Son intelligence n'eut pas une défaillance durant sa longue et verte vieillesse ; il mourut comme il avait vécu, en philosophe croyant.

Si les livres ont leurs destinées, encore plus sans doute ceux qui les éditent. Mais ces destinées vont vite. Où sont maintenant les librairies des Barba, des Baudoin, des Bossange, des Corréard, des Crapelet, des Delloye, des Déterville, des Dubochet, des Gosselin, des Ladvocat, des Lefèvre, des Panckoucke, des Paulin et de tant d'autres contemporains de M. Fournier ? Elles ont disparu pendant qu'il travaillait à Tours avec M. Mame. La séculaire famille des Didot est une des rares qui aient persisté. Enfin les grandes maisons d'aujourd'hui, à ne citer que Charpentier, Delalain, Furne, Hachette, Hetzel, Lévy, Masson et Plon, étaient à peine à leurs débuts quand M. Fournier, mort il y a un mois, se retira de la carrière.

Né en 1800, Fournier appartenait à une des meilleures familles de Tours où son père avait apporté, dans l'exercice des charges publiques, une activité ininterrompue pendant un quart de siècle. Il vint à Paris compléter ses études au collège Henri IV et, à peine sorti de sa philosophie, il entra dans la maison Didot pour y faire un apprentissage complet de l'art typographique. Il ne voulait pas s'appliquer à lui-même, à titre de reproches, cette maxime qu'il devait plus tard établir dans son traité didactique : « L'apprentissage est une œuvre capitale, irrémédiable si elle n'a pas été bien accomplie. »

Le nouvel apprenti se fit vite remarquer, et M. Firmin-Didot le chargea particulièrement des relations avec les auteurs. Les grands noms de la science, l'Institut tout entier se donnaient alors rendez-vous à l'imprimerie de la rue Jacob ; ils prirent plaisir à causer avec ce jeune homme instruit et de bonnes manières, et beaucoup d'entre eux commencèrent avec lui des relations qui se transformèrent plus tard en véritable amitié. Cuvier, pour ne citer que le plus glorieux, lui témoignait une sympathie particulière, estimant à sa juste valeur cet « esprit d'élite, à la fois exact et délié, artiste et pratique ».

Ce fut pendant ces années d'apprentissage que Fournier écrivit un livre de maîtrise, son *Traité de la Typographie*. Il n'existait alors aucun ouvrage sur la matière, car *le Manuel pratique* de M. Brun ne parut qu'en 1825. Plus tard M. Théotiste Lefèvre devait publier son important et complet *Guide du compositeur*, Jules Claye son *Manuel de l'apprenti compositeur*, modèle du genre, qui dit plus et mieux que bien des gros livres, M. Daupeley-Gouverneur, son excellent *Compositeur et correcteur typographes*, et d'autres que nous ne pouvons citer ; mais il n'y avait rien en 1820. Aussi Fournier dit dans des notes qu'il a laissées sur son ouvrage : « Je fus frappé de l'imperfection des ouvrages qui existaient alors pour l'enseignement de la typographie. Tous étaient ou surannés ou grossièrement rédigés, et je n'en avais tiré aucun profit pour mon instruction professionnelle. Je pris donc la résolution de former un

code de théories à l'aide de mes expériences pratiques. J'étais heureux de penser que je pourrais ainsi contribuer à l'instruction des typographes, et j'obéissais à ce prétexte : « Laissons quelque chose après nous pour faire voir « que nous avons vécu. »

La troisième édition du *Traité de la Typographie* est datée : Tours, Alfred Mame et fils, 1870. C'est un beau volume in-8° imprimé avec un soin jaloux sous l'œil de son auteur et qui est un exemple palpable d'une exécution parfaite. Il y a nombre de gens pour qui les qualités d'un beau titre sont choses indifférentes, mais nous recommandons aux lecteurs du *Livre* les onze lignes qui forment celui-ci : ils auront la perception de l'idéal du genre.

Un mauvais livre ne passera pas chef-d'œuvre littéraire parce qu'il sera un chef-d'œuvre typographique, et les têtes de clous d'un vilain bouquin n'empêcheront point le génie d'éclater ; mais il demeurera incontestable que les qualités de l'auteur n'en seront que mieux apparentes et goûtées si l'imprimeur sait rendre agréable et facile la lecture de son ouvrage. Fournier, toujours pénétré de ce sentiment, le mit en pratique toute sa vie après en avoir fixé les règles dans son livre.

Après une courte mais substantielle introduction historique, l'auteur traite de haut la question préalable du choix des types. Il n'est point partisan de l'imitation servile du passé. « Que ceux qui veulent innover, dit-il, au lieu de s'abandonner à un courant rétrospectif, portent leurs regards vers l'espace sans limites qui s'étend devant eux. Il y a encore, pour l'amélioration des types, pour la création d'une famille de caractères propre à rallier tous les suffrages des connaisseurs, des efforts à faire qui sont dignes d'exciter leur émulation ; il y a une position à prendre qui vaut mieux que de calquer ses devanciers et de renier son époque. » Ces vérités, si bien dites, sont toujours de saison.

Nous ne pouvons malheureusement nous livrer ici à une analyse complète de cet ouvrage capital. Après avoir consacré la plus importante partie à la *composition*, pierre angulaire de tout édifice typographique, Fournier donne les meilleurs conseils pour tout ce qui concerne les manœuvres générales du tirage et de la manipulation des papiers ; il termine par un chapitre excellent sur la bonne administration d'une imprimerie. Les procédés changeront, la mécanique transformera l'outillage actuel, les applications de la photographie et de la chimie produiront des résultats inattendus, *le Traité de la Typographie* demeurera une autorité vivante, car ce sont les règles éternelles du beau qui y sont établies. Le style est de la plus pure langue française, celle du XVIIe siècle, solidement construite, sans épithète inutile et trouvant sa grâce dans son équilibre. Les hommes de lettres peuvent tirer profit de la lecture de cet ouvrage et ce n'est pas seulement dans le cabinet d'un imprimeur qu'il a sa place marquée, mais sur les rayons d'une bibliothèque littéraire, à côté des bons auteurs, ses pairs, qui lui devront d'avoir grandement aidé à la bonne exécution de leurs œuvres.

En 1824, son ami et son compatriote, M. Taschereau, qui fut plus tard administrateur de la Bibliothèque impériale, vint proposer à Fournier une association pour l'exploitation d'un brevet d'imprimeur qui se trouvait alors abandonné. Modeste et prudent, Fournier dut hésiter; d'une intelligence active et brillante, Taschereau dut le presser, et les deux amis se décidèrent à tenter

la fortune en s'établissant 14, rue de Seine. Mon expression est mauvaise : la fortune n'était le but ni de l'un ni de l'autre. Épris de science et d'art, Fournier songeait avant tout à bien faire ; ardent et courageux, Taschereau voulait combattre le bon combat de la vérité. Tous deux étaient membres de la Société « Aide-toi, le ciel t'aidera », où se rencontraient tous les grands esprits de l'époque et qui portait fièrement le nom mystique que lui avait donné son parrain Vitet.

Disons tout de suite que, si les nouveaux imprimeurs se souciaient peu de la fortune, elle n'eut pas non plus grand souci d'eux. Ils arrivaient à un mauvais moment. L'époque de 1830 est restée célèbre dans les annales de la librairie française qui fut, tout entière, à deux doigts de sa perte. Jamais on n'avait vu pareille production et, subitement, par contre-coup des événements politiques, pareil abandon du public. — A soixante ans de distance, nous sommes en passe de voir la même chose. — Pendant plus de vingt ans, M. Fournier, resté seul à la tête de sa maison, lutta courageusement.

Les débuts furent assez heureux. Ce fut rue de Seine que s'imprimèrent les premiers numéros de *la Revue des Deux Mondes*, avant de se transporter rue Saint-Benoît ; la revue et l'imprimerie sont fidèles l'une à l'autre, se suivant et grandissant ensemble, sans autre attache qu'une mutuelle estime, le plus puissant des liens commerciaux.

Non loin de la rue de Seine, rue des Marais-Visconti, s'établissait aussi une nouvelle imprimerie. Les deux jeunes patrons se connaissaient ; ils étaient nés à un an de distance, dans la même ville, mais ils ne se ressemblaient pas. Fournier était grand et maigre, l'autre petit et gros ; Fournier calme et réfléchi, l'autre exubérant et emballé. Cet autre était Honoré de Balzac. La dissemblance était plus grande encore quand ils causaient de leurs affaires. Balzac entassait rêves sur chimères et son imprimerie de la rue Visconti devait se transformer en un Pactole inépuisable, ce Pactole après lequel il courut toute sa vie et dont il lui fallait posséder la source dans sa poche pour pouvoir, pensait-il, livrer libre essor à son génie. Hélas ! malgré les conseils pratiques que lui donna Fournier, ce fut en un plomb vil, le plomb des caractères mis à la fonte, que son or pur fut changé et les dettes contractées rue Visconti pesèrent sur lui pendant toute son existence.

Après s'être contenté pendant longtemps de mettre ses presses au service de ses clients, Fournier voulut être éditeur pour son compte. En 1835, les affaires semblaient reprendre, son imprimerie était alimentée ; elle venait d'enlever en quelques mois, pour son ami Furne, les 10 volumes in-8° de *la Révolution française*, de M. Thiers. Enfin, un autre de ses amis, Perrotin, le sollicitait d'entreprendre avec lui quelque nouvelle édition. En 1836, Fournier publiait son premier ouvrage important, et c'était un beau début : *les Œuvres complètes de Béranger*, 3 volumes in-8°, illustrées d'un portrait de Béranger gravé sur acier par Hopwood et d'une suite de 120 gravures sur bois d'après Grandville et Raffet. Le succès fut vif et mérité. Le talent si original de Grandville était une révélation.

Il devait s'affirmer deux ans après par la célèbre édition des *Fables de La Fontaine*. Ce n'est pas, à notre avis, le chef-d'œuvre de Grandville, mais c'est incontestablement la mieux connue et la plus citée de ses nombreuses illus-

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

trations. L'idée ingénieuse et nouvelle de la transfiguration en hommes des animaux de la fable donne un ragoût piquant et une finesse extrême à ces scènes où la réalité la plus serrée se cachait sous les apparences de la fantaisie. Nous sommes au premier abord un peu déroutés aujourd'hui par l'étrangeté des modes qui ont tant changé depuis cette époque ; mais il ne faut pas un long examen pour reconnaître quelle science du dessin possédait Grandville. Le succès dépassa de beaucoup celui des *Œuvres de Béranger* et fut considérable. Les éditions se succédèrent avec rapidité. En 1840, une nouvelle série de 120 vignettes fut ajoutée aux 120 premières de l'édition princeps. Ces fables de Grandville se vendent toujours ; l'exploitation en appartient aujourd'hui à la maison Garnier à qui Fournier avait souvent encore, dans ces dernières années, l'occasion de donner des autorisations de réimpression.

Ce fut le beau moment de la carrière de l'éditeur. Une charge de Grandville le représente, exagérant sa haute taille, long, long, mais on ne peut pas dire long comme un jour sans pain, car sous ses doigts s'étagent des piles d'écus qu'il distribue aux artistes qui l'entourent. Ses relations étaient fort belles. Ami de Mignet avec qui il entretint toujours une correspondance suivie, allié de Gatteaux, fort intime avec Flandrin et Ingres qui a fait de Mme Fournier et de sa mère, Mme Anfrye, un délicieux crayon, il fréquentait leurs salons et les recevait dans le sien. Il avait apporté un progrès réel à l'illustration des livres, imprimant un des premiers, le premier peut-être, les gravures sur bois à la machine à vapeur. Ses éditions, aujourd'hui rares et recherchées, atteignent maintenant des prix très élevés dans les ventes publiques. Elles ont cependant, comme tous les livres de cette époque, un grave défaut : elles sont piquées et ont besoin d'un lavage pour se conserver. Mais la responsabilité de cette tare ne saurait remonter à l'éditeur. On a longtemps discuté sur la cause de ces taches : étaient-elles imputables à l'encre ou au papier ? Le papier, sans nul doute, est seul coupable, car si les caractères sont auréolés de jaune, ce qui a pu établir la confusion, les piqûres se produisent également dans les marges, et les agents chimiques qui servaient au blanchiment de la pâte doivent seuls être accusés.

Avant ces éditions de luxe, Fournier, suivant l'exemple des Didot, avait aussi publié des éditions compactes et à bon marché des *Œuvres complètes de Voltaire* en trois volumes (alors, tous les libraires éditaient Voltaire), des *Œuvres de Roussseau* en un volume. Ces éditions sont remarquables par leur correction, la seule qualité qu'on pût leur demander. Entre temps, l'imprimerie avait quitté le local de la rue de Seine, devenu trop étroit, pour s'installer rue Saint-Benoît.

Les productions de la librairie Fournier se succèdent avec rapidité. En 1838, ce sont les *Voyages de Gulliver*, illustrés par Grandville ; en 1840, les *Aventures de Robinson Crusoé*, illustrées encore par Grandville ; en 1843, les *Petites misères de la vie humaine*, par Old Nick et Grandville ; en 1845, les *Cent proverbes*, par Grandville, et « Trois têtes sous un bonnet ». Grandville était le dessinateur attitré de la maison. Son chef-d'œuvre à notre sens, *Un autre monde*, parut en 1844. Le texte est de Taxile Delord, dont le nom se trouve modestement caché, à la dernière page, au-dessous du chiffre du dessinateur. L'illustration comporte cent quatre-vingt-six dessins, tous gravés sur

bois et dont beaucoup forment des pages entières coloriées au patron avec une légèreté qui en fait de délicieuses aquarelles. Jamais la fantaisie d'un crayon, qui était la fantaisie même, ne s'est donné plus libre carrière. *Castigat ridendo*, et les ridicules de l'époque y sont fustigés avec une verve endiablée du meilleur comique.

Ce gros et beau volume se vendait 18 francs, en trente-six livraisons à cinquante centimes. Ce bon marché excessif, auquel rien ne saurait être comparé aujourd'hui, est la meilleure preuve du malaise dans lequel était retombée la librairie. Les acheteurs, sollicités de tous côtés, fermaient les cordons de leur bourse. Il fallait leur offrir de belles et coûteuses publications, en ne leur demandant qu'une dépense de plus en plus réduite.

La choses s'aggravèrent et Fournier dut reconnaître, après de longs efforts, que, s'il avait récolté de l'honneur, il avait largement diminué son patrimoine. L'horizon politique s'assombrissait; non la lassitude, car il ne la connut jamais, mais le découragement le prit. Après avoir fait face à tous ses engagements, il avait transmis sa maison à une société d'actionnaires dont il était le gérant; mais il parlait de retraite, quand M. Alfred Mame vint, en 1845, lui offrir la direction de la partie typographique de sa maison.

Rentrer dans son pays, continuer à travailler auprès d'un homme qu'il aimait et estimait au plus haut point, c'était pour Fournier une proposition tentante. Il se décida, non sans regret à cause des relations d'affection qu'il s'y était faites, à quitter Paris. Il laissa sa maison à son prote, Jules Claye, qui devait l'élever à un si haut degré de réputation dans l'art typographique. Claye la conserva trente ans, mettant son sens artistique, sa profonde connaissance du métier et son activité infatigable au service des éditeurs, mais n'éditant pas pour son compte. En 1876, quand j'ai eu l'honneur de lui succéder, j'ai repris les traditions d'édition du fondateur; je me suis moi-même retiré des affaires actives pour les laisser à M. Henri May, si bien que M. Fournier a pu assister de loin, d'un œil tantôt étonné et tantôt content, mais toujours avec la placidité du sage, à trois transformations et, je crois pouvoir le dire, au continuel développement de l'établissement qu'il avait fondé.

Fournier avait quarante-cinq ans quand il rentra à Tours; il ne devait mourir qu'à quatre-vingt-huit; il n'était donc qu'à la moitié de sa vie. Aussi ce ne fut point une fin d'existence qu'il avait à remplir, mais une nouvelle carrière qui s'ouvrait devant lui. Il le comprit ainsi.

Je le vois encore, vingt-trois ans après, en 1868, sortant du collège pour faire mon apprentissage dans cette hospitalière maison Mame. Quand il courait dans les galeries ou escaladait quatre à quatre les marches des escaliers, c'était encore le jeune homme bouillant d'une ardeur conservée tout entière; dans son cabinet, droit et grave, c'était la science et l'expérience mêmes avec le reflet des événements éprouvés et des choses réfléchies. M. Mame et lui furent mes premiers professeurs. La famille de M. Mame, celle de M. Fournier, celle de mes parents étaient unies, depuis plusieurs générations, par les liens d'une vieille amitié. Je fus l'enfant gâté de la maison; je cassai deux machines pour vouloir les conduire; je garde de ces temps un souvenir attendri.

Mais cela n'a d'opportunité ici que pour prouver la bonté de l'homme!

On peut lui appliquer par excellence la formule qu'il fut sévère, mais

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions.ainay@free.fr

juste. Peu soucieux de l'élégance extérieure, son costume quotidien aurait pu prêter à rire à cette cinquantaine de gamins des ateliers, graine toujours prête à fleurir en épigrammes. Jamais, pendant trois ans que j'ai vécu au milieu d'eux, je n'ai entendu une seule plaisanterie. Un jour, le maréchal Baraguay-d'Hilliers, commandant à Tours, visitait les ateliers Mame. Il s'arrêta devant une presse et demanda au conducteur quel était son salaire. L'ouvrier dit un gros chiffre. « N..., s'écria le vieux soldat, c'est plus qu'un capitaine. » Fournier fit, je le vois encore et tous le virent, un long geste qui répondait mieux que ne l'eût fait la parole : « Sans doute, il est regrettable que l'État ne puisse mieux payer ses officiers; mais un homme qui, dix heures par jour, peine à un labeur ininterrompu, mérite aussi d'être largement récompensé. » Il estimait les ouvriers, il le prouvait plus qu'il ne le disait; ils le sentaient et ils l'aimaient.

Je voudrais raconter ici la collaboration de Fournier avec M. Mame, mais je serais entraîné trop loin. M. Mame avait rencontré un auxiliaire des plus précieux, mais le bonheur de Fournier n'était pas moindre d'avoir trouvé un tel patron. Si M. Mame avait naturellement besoin d'être secondé, ce n'était, certes, ni dans la conception des grandes choses ni dans la décision de leur exécution. Ils étaient, d'ailleurs, complets l'un et l'autre, et ce solide attelage, auquel vint bientôt se joindre M. Paul Mame, rendit possible, sur une route toujours orientée dans la voie de l'honneur, l'admirable parcours de cette grande maison.

Il a été édité de beaux livres depuis *la Touraine*. Mais quand ce chef-d'œuvre se produisit, l'admiration fut universelle; l'art typographique avait trouvé une expression nouvelle. Fournier y collabora grandement. Il aida M. Mame dans le choix des artistes, notamment en lui amenant Français qu'il connaissait de longue date et qui avait déjà dessiné pour lui le charmant frontispice de ses fables de La Fontaine. A l'exposition de 1855, pendant que la grande médaille d'or était décernée à M. Mame, Fournier recevait une médaille de première classe et la croix de la Légion d'honneur.

Ce ne fut que vers 1868, après avoir donné vingt-cinq années de sa vie à la maison Mame, que Fournier prit définitivement sa retraite, laissant à son gendre, M. Arthur Viot, le soin de continuer ses travaux.

Il fut récompensé de tant de labeur par une des plus belles vieillesses qui se puissent désirer, triomphant par la volonté des petites infirmités du corps et conservant intactes, jusqu'à la dernière minute, les grandes et nettes facultés de son esprit. Sa vie fut sévère, mais à quelqu'un qui lui demandait, à sa dernière heure, de quels plaisirs il avait joui, il répondait en homme fort content : « *Cogitavi dies antiquos et annos æternos in mente habui*[1]. »

Tel fut cet homme dont la place est marquée dans l'histoire de la typographie française. Il fut, de plus, un homme de charité. Si, parmi ceux qui le regrettent, il en est qui ont le bonheur de parler de lui, il en est beaucoup d'autres qui se taisent, mais qui le pleurent.

A. QUANTIN.

1. M. Jules Delahaye, *Journal d'Indre-et-Loire*, déjà cité.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » éditions.ainay@free.fr

QUELQUES AUTOGRAPHES INTIMES

DE

CHARLES BAUDELAIRE

J'ai connu Baudelaire, vers 1846, au Divan de la rue Le Peletier, où il se faisait remarquer par l'attention assidue qu'il prêtait aux discussions d'esthétique et aux théories d'art de Chenavard, de Préault et autres causeurs éminents. Sa mise élégante, presque jusqu'au *dandysme*, ses manières distinguées, son ton d'homme bien élevé, sa courtoisie empreinte d'une certaine timidité tranchaient quelque peu avec le débraillé des vêtements et des attitudes de la plupart des habitués du Divan à cette époque. Toutefois il paraissait affectionner particulièrement les cravates de

couleurs voyantes et variées, ce qui était une singularité dans un temps où toute la jeunesse semblait vouée à la banale et uniforme cravate noire.

Quant à son visage, il était doux et sympathique, malgré l'expression légèrement sarcastique de sa bouche. La proéminence de son front remarquablement modelé, la variété d'expressions de ses yeux souvent vagues, mais qui avaient parfois des regards d'une acuité pénétrante et troublante, imprimaient à sa physionomie un caractère de noblesse assez originale et très personnelle.

Sa conversation sobre et concise était assez en harmonie avec son extérieur physique. A l'encontre de presque tous ses interlocuteurs, il ne parlait que lorsqu'il avait quelque chose à dire, et il savait dire, le plus souvent en termes choisis et incisifs, tout ce qu'il voulait, et rien que ce qu'il voulait exprimer. On se plaisait à causer avec lui, d'abord parce qu'il écoutait plus volontiers qu'il ne parlait, et que c'est un faible assez général chez les hommes et surtout chez les gens de lettres d'aimer à se sentir écoutés; puis, après deux ou trois entretiens, on reconnaissait qu'en causant avec lui on causait avec *quelqu'un*.

Je compris jusqu'à quel point il poussait le soin de sa personnalité, sa tendance au *personnalisme*, — si l'on veut bien me permettre d'employer ce mot un peu *précieux* peut-être, quoique la chose qu'il exprime soit devenue si commune de nos jours! — lorsqu'il me remit une petite brochure rose, son *Salon de 1846*, signée, si ma mémoire ne me trompe, C.-B. DU FAYS.

— Si vous avez l'obligeance d'en dire quelques mots dans vos journaux, de même que si vous m'écrivez, prenez bien garde, je vous en supplie, à l'orthographe de mon nom : du Faÿs, en deux mots, avec un *ÿ*, un tréma et une *s*. Il m'est insupportable qu'on me confonde avec ce drôle qui se permet de s'appeler Dufaï, fort heureusement avec un *i* et sans *s* à la fin.

Il y avait en effet, dans le journalisme d'alors, un garçon nommé Alexandre Dufaï, qui s'était déclaré le champion de l'*école du bon sens*, écrivait des parodies des romans de George Sand et tirait des bordées de vers et de prose dans *la Gazette de France* et *l'Illustration* contre les maîtres de l'école romantique.

Baudelaire attachait une telle importance à son *y* surmonté d'un tréma, il avait pris une telle habitude de faire du tréma le couronnement indispensable de l'*y*, que, même quand il eut renoncé à son nom patronymique de du Fays, il continua à surmonter d'un tréma tous les *y* qui se rencontraient sous sa plume. Ainsi, dans toutes les lettres qu'il m'a écrites et qui font l'objet de cet article, le titre du journal *le Pays* est partout agrémenté de l'indispensable tréma.

Il tenait à son *y* avec tréma comme Gautier tenait à ce qu'on n'intercalât pas d'*h* entre le *t* et l'*i* de son nom, à ce point qu'il refusait rigoureusement toutes les lettres dont l'adresse portait l'*h* en question.

Puisque j'ai parlé du *personnalisme* de Baudelaire, qu'il me soit permis de dire ici en quoi consiste le personnalisme, lequel diffère essentiellement de l'*orgueil*, qui est souvent l'attribut légitime du génie, — de la *vanité*, qui est

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

presque toujours le travers ridicule et bourgeois des sots et des petits esprits, — et surtout du *moi*, qui, suivant la belle expression de Pascal, est toujours haïssable.

Le *moi*, l'amour du moi implique une sorte de développement excessif de l'amour-propre, une adoration, une admiration convaincue des qualités, des vertus, des supériorités physiques, morales, intellectuelles, qu'un individu s'attribue, avec plus ou moins de raison. L'homme épris de son moi rapporte tout à cette foi, à ce culte qu'il s'est voué à lui-même.

Le personnalisme n'implique pas l'admiration de soi-même, il paraît être seulement l'affirmation qu'on a conscience non de sa valeur, mais de sa personnalité, non qu'on est supérieur à tels ou tels, mais qu'on est autre qu'eux, qu'on est *soi* enfin. La formule la plus précise et la plus complète du personnalisme en poésie a été exprimée par Alfred de Musset dans ce vers charmant, si souvent cité :

Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre!

Tel était le personnalisme, en quelque sorte bon enfant, de Baudelaire, puéril quelquefois, toujours convaincu et néanmoins ne frisant jamais l'infatuation, ni l'impertinence, s'imposant plutôt par sa sincérité naïve que par l'autorité de ses vanteries, personnalisme sympathique comme fut celui de Théophile Gautier, l'*impeccable Théo*, de qui il avait tout d'abord fait son maître, lui qui prétendait surtout ne point vouloir reconnaître de maître. C'est, pour le dire en passant, une singularité bien caractéristique de ce personnalisme de Gautier qu'il a été proclamé maître par les écrivains les plus pénétrés du sentiment de leur personnalité, tels que Gustave Flaubert, Ernest Feydeau et tant d'autres qu'on pourrait nommer.

Baudelaire, avec sa physionomie sérieuse, sa prédilection pour les sujets graves, sa conversation substantielle, ne laissait pas que de faire grand cas du rire et de l'enjouement. Il a même écrit quelques chapitres sur le *vis comica*, particulièrement dans la caricature, et m'annonçait, dans une de ses lettres, que son livre sur la Belgique était fortement *poussé au bouffon*.

Mais je crois qu'en fait de rire, il était surtout un observateur sérieux de la gaîté d'autrui. Pour son propte compte son rire ne devait être qu'une affaire de nervosité, souvent d'impressions atmosphériques. Ainsi je me rappelle qu'un soir, dans une de nos promenades nocturnes à la sortie du Divan, nous fûmes surpris par un orage formidable. Après avoir usé et abusé de la suprême hospitalité d'un café de la rue de l'Échelle, nous demeurâmes bloqués sous les arcades de la rue de Rivoli. Je n'ai jamais vu Baudelaire aussi gai, aussi allègre, aussi rieur que pendant cette tempête, au tapage de ces coups de tonnerre redoublés, à la lumière de ces éclairs incessants, au ruissellement torrentiel des cataractes que le ciel déversait sur Paris. Il n'interrompait les mille bouffonneries qui jaillissaient de sa verve intarissable en gerbes continues que pour admirer les projections lumineuses que les éclats de la foudre lançaient sur les massifs d'arbres du jardin des Tuileries.

Quelle que fût son horreur pour le banal, il ne dédaignait point de rire au récit de quelques-unes des facéties parfois un peu triviales, soit en paroles,

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

soit en actions, dont se gaudissait souvent la jeunesse lettrée et artiste de ce temps-là et qu'on racontait au Divan entre deux chopes. Pour son propre compte il en commit une, un jour, qui avait au moins le mérite de l'originalité.

C'était en 1847. Il avait publié plusieurs articles dans un journal politique quotidien, *l'Esprit public*, que dirigeait M. Charles de Lesseps, frère, je crois, du Grand Français. Comme la caisse du journal était insuffisamment alimentée, on ne lui avait payé, de même qu'aux autres collaborateurs, que des acomptes sur le prix de ses lignes. Plusieurs fois il s'était vainement présenté au guichet, et des bruits sinistres couraient sur la solvabilité de l'administration. Or, il lui restait dû, à son compte, 19 fr. 50. Une idée baroque et lumineuse lui vient à l'esprit. Il endosse ses vêtements les plus élégants, et va s'installer à une table du restaurant Véry, suppute les prix marqués sur la carte et se fait servir un dîner de Lucullus, — un dîner comme, d'après son aveu, il n'en avait jamais fait de sa vie. Quand arrive le quart d'heure de Rabelais et de l'addition, celle-ci s'élève au joli chiffre de 18 fr. 25. — Notez que ceci se passait en 1847 et qu'un dîner de 18 fr. 25 à cette époque reculée équivaut largement à un dîner de 40 francs dans un cabaret à la mode d'aujourd'hui. — Il prend sur le plateau le petit papier, demande une plume et de l'encre et, avec un sérieux imperturbable, écrit au bas du papier : Bon à payer par le caissier du journal *l'Esprit public*, à valoir sur mon compte : Ch. Baudelaire du Faÿs.

« Tenez, dit-il au garçon, allez présenter cette note à l'administrateur ou, s'il n'y est pas, au directeur qui reste là tous les soirs jusqu'à ce que le journal soit sous presse. » Le garçon revint au bout de quelques minutes. Le directeur l'avait payé.

Durant quelques semaines, le dîner de Baudelaire demeura proverbial au Divan Le Peletier.

Après la révolution de février 1848, l'élégant, le fashionnable Baudelaire fut pris d'un accès de démocratisme ardent ; il fréquenta les Sociétés populaires et je ne sais pas trop si, pendant quelque temps, l'impeccable Théo ne fut pas remplacé dans ses admirations par l'impeccable P.-J. Proudhon, et le profond Sainte-Beuve, que volontiers il appelait Beuve, par le farouche T. Thoré. Le fait est qu'il ne faisait plus que de rares apparitions au Divan, dans une tenue très négligée. Sous la présidence de Bonaparte, il tenait de longs et fréquents conciliabules politiques avec son ami Hippolyte Castille, lorsque celui-ci fut membre du conclave démocratique de Paris d'où sortit la candidature électorale d'Eugène Sue.

Je crois que néanmoins il ne délaissa complètement ni la poésie, ni ses chères études d'art et de critique littéraire, auxquelles il se consacra exclusivement aussitôt après le coup d'État. Il est vraisemblable que, durant son court passage à travers le monde des politiciens et des philosophes socialistes, il éprouva quelques déceptions et quelques froissements ; car on ne voit figurer dans la nomenclature de ses études critiques sur ses contemporains, le nom d'aucun des écrivains politiques et socialistes qui ont marqué pendant cette période mémorable.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » éditions.ainay@free.fr

Lorsque, par suite de la fermeture du Divan de la rue Le Peletier, les habitués de ce petit cénacle de gens de lettres et d'artistes se dispersèrent dans les divers cafés du quartier, en attendant que la plupart se décidassent à choisir pour lieu de réunion l'arrière-salle du café de Bade, il y avait déjà quelque temps que Baudelaire n'y venait qu'à de longs intervalles. Mais si sa personne était rare, son souvenir, son esprit, sa renommée y étaient toujours présents. Ses articles dans les journaux et les revues, ses livres étaient souvent le sujet des conversations. Quant à sa personne, on ne savait le plus souvent où elle vivait. Il faisait hors de Paris et hors de France de fréquentes et longues fugues. C'est à cette période que se rapporte la publication des *Fleurs du mal,* des *Paradis artificiels*, des fragments des *Spleens de Paris,* de ses belles études sur la peinture à l'Exposition universelle de 1855, son Salon de 1859, ses traductions d'Edgar Poë, ses critiques littéraires, etc., etc. Il se montrait au café de Bade deux ou trois jours de suite, causait de choses et autres, rarement de ses livres, de ses travaux, de ses rêveries, de ses projets, jamais de ses affaires qui, comme on va le voir, étaient fort embrouillées, puis disparaissait, sans qu'on sût s'il allait à Honfleur voir sa mère ou en quelque autre région. Il paraissait si bien vouloir s'entourer de mystère que j'ai pu aller deux fois à Bruxelles, y causer avec Malassis, avec qui il entretenait toujours des relations, sans savoir que Baudelaire y était.

Il y avait peu de temps que j'étais de retour d'une de ces excursions en Belgique lorsque l'idée lui vint, sachant que, si je ne faisais pas toujours très bien mes propres affaires, j'avais assez souvent réussi à parfaitement faire celles des autres, de me prier de lui servir d'intermédiaire auprès des libraires de Paris pour la publication de ses œuvres. A la première ouverture que me fit Manet à ce sujet, je répondis que je me chargerais volontiers de cette mission, à la seule condition que ce serait entre Baudelaire et moi une simple question d'amitié et de confiance réciproques.

Voilà comment il fut amené à m'écrire les lettres que je crois devoir publier aujourd'hui parce qu'elles constituent, à mon sens, un chapitre essentiel de l'histoire littéraire de notre temps; — parce qu'elles offrent un spécimen saisissant des illusions, des douleurs et des misères d'un écrivain d'une valeur incontestée, d'un talent incontestable, consciencieusement convaincu de l'avenir de son œuvre, mais se trouvant aux prises avec les inexorables nécessités de la vie ; — parce qu'enfin elles complètent cette œuvre en exposant le sommaire non seulement de ce qu'il a fait, de ce qu'il a voulu faire, mais aussi de ce qu'il rêvait encore de faire, et en offrant la classification méthodique de ses écrits que la mort ne lui a pas laissé le temps d'imposer à ses publicateurs.

Voici ces lettres :

I

15 février 1865.

Mon cher Lemer,

Je reçois enfin des nouvelles de vous par mon ami Manet.

Mais quel sacré guignon pour commencer par le commencement! — J'ai écrit le 4 au soir à mon ami le commandant Lejosne (avenue Trudaine, 6, près des abattoirs) de vous apporter les épreuves du *Mystère de Marie Roget, faisant pendant à l'as-*

sassinat dans la rue Margue, un chef-d'œuvre, une merveille, — reçue, il y a un an, à *l'Opinion nationale*, sous la direction Pauchet, et repoussée maintenant par son successeur, Malespine, qui ne disait mot, — repoussée aussi par Villemessant qui trouve ça trop sérieux.

Il y a aussi trois fragments (*Habitations imaginaires*) qui sont chez Marcelin, et que je vous prie de fourrer *où vous voudrez*, *où vous pourrez*.

Suggestions : *l'Univers illustré*,
? { *le Journal littéraire*, *la Presse*, *le Pays*, *le Constitutionnel*.

Je dois depuis longtemps de l'argent au *Pays* et au *Constitutionnel*, 200 au premier, 500 au second. Ce serait peut-être une raison pour leur donner ces morceaux, — pourvu que cela paraisse tout de suite (variétés ou feuilletons), — pourvu que ce soit bien corrigé, — pourvu qu'on ne fasse qu'une retenue partielle pour amortir ma dette.

C'est *le Pays* qui a publié, il y a de longues années, les *Histoires extraordinaires*.

Je suis au mieux avec Limayrac et Grandguillot. Mais, je le répète, *faites ce que vous voudrez*.

Marie Roget fait trois feuilles in-8°, feuilles de Revue.

Habitations font deux feuilles et sont divisées en trois parties :

Domaine d'Arnheim.....	15	pages.
Cottage Landor.....	12	—
Philosophie d'ameublement.....	6	—

On peut les répartir sur trois journaux.

Manet me dit quelques mots sur vos intentions. J'ai mille choses à vous dire; mais il est cinq heures, et il est urgent que cette lettre parte.

D'ici à la fin du mois, vous recevrez un énorme paquet de *poèmes en prose* et les trois fragments complémentaires de l'ouvrage que j'appelle *Quelques-uns de nos contemporains*.

Avez-vous vu l'infâme feuilleton d'*Éraste* sur *Henri Heine et la jeunesse des poètes*. Janin blague les mélancoliques. Je peux appeler ça une pierre dans mon jardin. Je fais une réponse. Mais dans quels termes M. *le Figaro* est-il avec J. J.? Là est la question.

Tout à vous. Croyez que je vous saurai grandement gré de ce que vous ferez pour moi.

C. B.

Grand-Miroir, rue de la Montagne, Bruxelles.

Michel avait dit qu'il m'accorderait un certain temps pour le placement de tout ça; mais voilà déjà vingt jours perdus, plus peut-être, grâce à Malespine, à Villemessant et à M. Lejosne. Quant à Marcelin, il veut toujours couper ou retoucher, *c'est sa marotte*. Retoucher ou couper dans *Poe!*

Lacroix et Verboekoven viennent de commander à Mlle Judith la traduction d'un livre dont je leur avais suggéré l'idée. Oh! les Belges!

II

Bruxelles, hôtel du Grand-Miroir, rue de la Montagne.
Vendredi, 23 février 1865.

Mon cher Lemer,

Il y a bien longtemps que j'ai envie de vous écrire, ainsi que je l'avais dit à Henry de la Madelène, et, si j'ai tant tardé, ce n'est pas seulement à cause de mon apathie ordinaire en ce qui concerne mes intérêts, mais aussi à cause d'une certaine

timidité qui me fait renvoyer indéfiniment les affaires au lendemain, sans doute parce que je crois toujours que les choses désirées par moi ne doivent pas réussir.

Depuis plusieurs années, je rêve de trouver un homme (un ami en même temps, ce qui serait parfait) qui voulût bien s'occuper de mes affaires littéraires. Quant à moi, il m'est prouvé par une longue expérience que je suis complètement inepte en ces matières. Pourquoi n'ai-je pas l'intelligence nécessaire pour cela, je n'en sais rien; mais j'ai fait, dans ce genre, tant de sottises que j'ai décidé de ne plus m'en mêler.

Avant tout, consentez-vous à être celui que je cherche? J'aurais dû prendre ce parti il y a bien des années, mais enfin il n'est jamais trop tard. Ensuite, je suis obligé de vous demander quel prix vous désirez mettre à vos services, c'est-à-dire quel prélèvement vous ferez sur les marchés que vous conclurez pour moi. Je ne vous prendrai peut-être pas beaucoup de votre temps, mais enfin j'en prendrai bien un peu, et, quoique nous nous connaissions d'assez vieille date pour nous croire un peu liés, je suis obligé de vous faire cette bête de question. J'ai entendu dire qu'en affaires la pudeur était sotte. Je n'ai pas besoin d'ajouter, mon cher Lemer, que ce que vous déciderez sera bien. Seulement, j'espère trouver un ami zélé.

Je vais vous expliquer les affaires du présent. J'espère que l'année prochaine, peut-être même dans quelques mois, si j'ai un peu de repos, j'en aurai d'autres à vous soumettre.

Je désire vendre quatre livres dont je vous envoie le sommaire : *les Paradis artificiels* (si mal édités, il y a quelques années, qu'on peut les considérer comme un livre inédit. Je trouve le livre bon comme il est, je n'y ajouterai rien, je n'en retrancherai rien); *Réflexions sur quelques-uns de mes contemporains*, divisées en deux parties ou deux volumes. Ceci n'est pas, comme vous pourriez le croire, un *paquet* d'articles de journaux. Bien que ces articles, inconnus pour la plupart, aient paru à de très longs intervalles, ils sont reliés entre eux par une pensée unique et systématique. J'ai une assez vive envie de montrer ce que j'ai su faire en matière de critique. Enfin, le quatrième, *Pauvre Belgique!* un volume. Celui-ci n'est pas terminé. J'ai su mettre à profit neuf mois de séjour; mais il faut ajouter deux ou trois chapitres sur les provinces, sur les vieilles villes, et le temps est trop abominable pour que je me remette à courir.

Maintenant, quelques petites réflexions, que je vous soumets simplement, car vous agirez à votre guise. J'aurais vivement désiré aliéner les quatre volumes pour un temps déterminé, deux ans, trois ans, cinq ans, ou pour un nombre considérable d'exemplaires, ce qui, en somme, revient au même. Mais il me semble que cela sera difficile, parce qu'un éditeur préfère naturellement voir d'abord la fortune d'un livre, ne risquer que peu de déboursés à la fois, sauf à renouveler le traité, la première édition épuisée.

Autre question : ne vous semble-t-il pas qu'il y aurait avantage, si possible c'est, de vendre les quatre volumes au même libraire? En tout cas, je crois que je ne dois rien aliéner d'une manière définitive et absolue, parce que je dois me réserver la possibilité de rassembler un jour tous mes ouvrages chez le même éditeur.

Le manuscrit des *Contemporains* est chez moi, à Honfleur. J'irai le chercher quand j'aurai complété mes notes sur la Belgique. *Pauvre Belgique!* pourra être livrée en mars. Quant aux *Paradis*, j'en ai un exemplaire.

Croyez-vous qu'il soit mauvais de communiquer tout ou partie du livre sur *la Belgique* à un journal quelconque? Je sais que Villemessant serait fort satisfait de la proposition, mais j'ai voulu vous consulter auparavant.

J'arrive à la question des éditeurs eux-mêmes.

Michel Lévy m'en veut d'avoir cédé *les Fleurs du mal* et *le Spleen de Paris* à Hetzel.

Hetzel est de mauvaise humeur contre moi (et il en a le droit) parce que je ne lui ai pas encore livré *les Fleurs du mal* et *le Spleen de Paris*, qui, cependant, sont finis, mais que je triture encore.

Dentu et Charpentier [1] ne me paraissent pas des éditeurs de nature à donner de

1. Le père.

la popularité à mes livres. Je me trompe peut-être; mais Dentu ne me paraît pas assez sérieux, et Charpentier est trop du règne de Louis-Philippe; vous me comprenez. Mais je n'attache pas une importance absolue à ce que je vous dis.

Restent Didier, Amyot et Hachette, qui sont d'excellentes librairies. Est-ce qu'il n'y a pas chez ce dernier passablement de pédanterie démocratique? Je vous préviens que *Pauvre Belgique!* est un livre anti-libre-penseur fortement tourné au bouffon.

Éparpillez les livres, si vous ne pouvez faire mieux.

Quel est le maximum que vous supposez pouvoir demander par in-8°, — et par in-18?

Mais ce sont là des questions ultérieures. D'ailleurs, comme je vous l'ai dit, je vous abandonne le gouvernement de tout cela, et il va sans dire que je m'interdis, si vous acceptez, de faire une démarche directe quelconque auprès d'un éditeur quelconque.

Dans quelques jours, je vous enverrai deux ou trois articles de revue et un paquet de *poèmes en prose*, que vous partagerez entre deux ou trois recueils.

— Pourvu que ce soient les dernières fois que j'aie à demander l'hospitalité à un journal quelconque! J'ai horreur des rédacteurs en chef, même quand ils sont mes amis.

J'ai deux autres grands ouvrages commencés; mais je sens que je ne les ferai bien qu'à Honfleur. C'est une série de *Nouvelles*, toutes apparentées entre elles, et un gros monstre, traitant *de omni re*, et intitulé : *Mon cœur mis à nu.*

Tout à vous, mon cher Lemer, et ne m'oubliez pas.

CHARLES BAUDELAIRE.
Hôtel du Grand-Miroir, rue de la Montagne.

Réflexions sur quelques-uns de mes contemporains est bien long. On pourrait supprimer *Réflexions sur*. J'ai voulu, avant tout, éviter les mots *artistique* et *littéraire*, qui tuent le débit d'un livre.

(*Annexe à cette lettre.*)

LES PARADIS ARTIFICIELS (un volume) m'appartiennent. — Édition épuisée.

Table des matières.

I

LE POÈME DU HASCHISCH.

1. Le goût de l'infini.
2. Qu'est-ce que le haschisch?
3. Le théâtre de Séraphin.
4. L'homme-Dieu.
5. Morale.

II

UN MANGEUR D'OPIUM.

1. Précautions oratoires.
2. Confessions préliminaires.
3. Voluptés de l'opium.
4. Tortures de l'opium.
5. Un faux dévouement.
6. Le génie enfant.
7. Chagrins d'enfance.
8. Visions d'Oxford.
9. Conclusion.

PAUVRE BELGIQUE! (un volume). — Je vous donnerai la *Table des matières* dans quelques jours.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » éditions.ainay@free.fr

Réflexions sur quelques-uns de mes contemporains (deux parties, deux volumes).

I

Beaux-Arts

David au bazar Bonne-Nouvelle.
Salon de 1846. — La critique, le dessin, la couleur, le chic, le doute. — Comment l'emporter sur Raphaël? etc...
Delacroix à l'Exposition universelle.
Ingres à l'Exposition universelle.
Méthode de critique.
Salon de 1859. — L'artiste moderne et la photographie. La critique, la reine des facultés. Le public moderne, etc...
De l'essence du rire.
Caricaturistes français.
Morale du joujou.
Peintures murales d'Eugène Delacroix.
L'œuvre, la vie et les mœurs d'Eugène Delacroix.
La peinture didactique. (Chenavard, Kaulbach, Janmot, Réthel.)
Le peintre de *la Modernité*. (Constantin Guys de Sainte-Hélène.)

II

Littérature

Edgar Poe, sa vie et ses œuvres.
Notes nouvelles sur Edgar Poe.
Victor Hugo.
Desbordes Valmore.
Pétrus Borel.
Hégésippe Moreau.
G. Levavasseur.
Th. de Banville.
Leconte de Lisle.
Pierre Dupont.
Théophile Gautier.
Philibert Rouvière.
Être comédien ou pape! [1].
Richard Wagner à Paris.
Les dandies de la littérature depuis Chateaubriand.
Histoire des *Fleurs du mal*.

III

Bruxelles, mardi 4 juillet 1865.

Mon cher Lemer, me voici dans un cas fort grave, et vous seul, je le crois, pourrez peut-être me tirer d'affaire. Les choses que je vous priais de résoudre au commencement de février étaient déjà pressées, maintenant elles sont plus que pressées.

Ce n'est que par Manet que j'ai appris que vous vouliez bien vous charger de mon affaire, mais que vous attendiez la copie. La chose est actuellement si urgente que je vous porte moi-même à Paris tout ce que j'ai ici à Bruxelles, et puis je vais à Honfleur vous chercher le reste. Maintenant je vais peut-être apprendre que vous êtes absent ou malade, ou que vous n'avez pas le temps de vous occuper des affaires des autres. Que sais-je encore?

Dans le paquet que je vais vous remettre, manquera le manuscrit *Pauvre Belgique!* qui ne sera positivement revu, corrigé, complété et émondé qu'à la fin de septembre.

Cependant il me semble qu'il y aurait avantage à traiter pour les trois ouvrages à la fois, ce dernier pouvant être un appât pour le libraire. Du reste, je vous expliquerai minutieusement ce que c'est que cet ouvrage.

Voici ce qui m'arrive. Malassis, à qui je dois de l'argent et qui est très gêné, vendra, le 10, la *créance* qu'il a sur moi si je ne lui trouve pas deux mille francs, qu'on lui offre ailleurs, dit-il. Je vous dirai le nom du spéculateur qui se propose, je crois, de me mener durement, de prendre partout tout ce qui pourra m'être dû, et même d'exercer des répétitions sur Michel et Hetzel. D'où il suit que me voilà menacé de toutes sortes de tracas, sans compter que je serai privé non seulement des moyens de retourner en France, mais peut-être même des moyens de vivre. — Je vous montrerai demain la copie de cet acte, que j'ai signé en 1862 sans le lire, sans en méditer les conséquences, et dont Malassis ne m'a jamais envoyé de double.

1. Raturé sur le manuscrit.

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions.ainay@free.fr

Quant à tous les autres détails, je vous demanderai demain un rendez-vous pour en causer avec vous, et puis j'irai à Honfleur vous chercher les quelques fragments qui manquent.

Croyez-vous, comme moi, qu'il y aurait avantage à faire une vente *du tout* pour cinq ans à partir de la publication? Ou bien faut-il se borner à vendre un certain nombre d'exemplaires de chaque ouvrage, à un prix aussi honorable que possible? Dans ce cas-là, il faudrait vendre au moins trois mille exemplaires de chacun des quatre volumes, et stipuler le paiement (argent ou billets, ça m'est égal) sur livraison de l'ouvrage.

Pourrait-on obtenir trois mille francs pour chaque volume exploitable pendant cinq ans? — Mais, décidément, je vous laisse tranquille pour aujourd'hui. La conversation vaut mieux que la plume, et d'ailleurs je suis si inquiet que je me sens incapable de raisonner nettement. Depuis deux jours, je ne mange ni ne dors.

Les Paradis artificiels sont un livre très amusant, comme vous savez, mais assez court. Je crains au contraire que les deux volumes des *Contemporains* et que *Pauvre Belgique!* ne soient bien gros.

Tout à vous, CH. BAUDELAIRE.

IV

(Sans date.)

Hôtel du Grand-Miroir, 28, rue de la Montagne.

Je pars demain matin.
Je serai ici le 9.

Vous aviez prévu juste. Hetzel me dégage, contre remboursement. C'est demain le 7. Gare à Malassis!

Prévoyant le cas où le sieur Pincebourde serait, le 10, nanti du droit de réclamer 5.000 francs, j'ai livré la copie de l'acte en question à l'homme d'affaires de ma mère (un ami de famille [1]), espérant qu'il y verrait quelque vice qui permettrait d'introduire un arbitrage (*date* de l'acte, et puis *date* à laquelle je dois avoir remboursé, *juillet 1866*).

Hetzel, comme vous, a trouvé quelque chose de bizarre dans la rédaction de cet acte.

C. B.

Annexe à ce billet.

1. *Les Fleurs du mal*, édition définitive, augmentée de 45 poèmes nouveaux et d'une préface par Théophile Gautier, 1 vol.
2. *Les Paradis artificiels*, 1 vol. (*Opium et Haschisch.*)
3. *Quelques-uns de nos contemporains* (peintres et littérateurs), 2 vol.
4. *Le Spleen de Paris* (pour faire pendant aux *Fleurs du mal*), 1 vol.
5. *Pauvre Belgique!* 1 vol.

6 volumes.

V

9 août 1865.

Mon cher ami, je n'ai reçu que ce matin, mercredi 9 août, votre lettre datée du 7 et timbrée le 8. Vous recevrez celle-ci demain matin, jeudi 10. Sera-t-il encore temps pour vous de profiter de quelques indications relatives aux *Fleurs du mal*, que je ne crois pas sans importance.

Je dois d'abord vous remercier de toute la peine que vous prenez, et surtout de votre lettre de ce matin. Pour vous donner une idée de certaines faiblesses de mon caractère, je vous dirai que, ne voyant rien venir de vous, je m'étais figuré que, *désormais, aucun livre de moi n'était vendable*, et conséquemment qu'il était *inutile* de finir *le Spleen de Paris* et *la Belgique*. Découragement parfait. — Votre lettre m'a fait grand bien, et je me remets au *Spleen de Paris*, qui sera certainement fini à la fin du mois.

1. M. Ancelle, maire de Neuilly, avenue de la Révolte.

© 2007 Les « Editions » des passerelles du temps » — editions-passerelles.fr

Pour ne négliger aucun moyen de me procurer un peu d'argent, nous donnerons ou je donnerai les fragments restants à *Charpentier* ou à *la Revue française*. — Car le besoin d'argent se fait cruellement sentir, et je croyais que l'affaire pourrait être résolue en quinze jours. Or, je désire entamer le moins possible la somme que vous tirerez du libraire, — de laquelle somme d'ailleurs il faudra d'abord défalquer 1.200 francs pour Hetzel et 500 pour Manet, — avant même de payer mes dettes de Bruxelles.

J'ai négligé d'avertir Hetzel que *l'épée-Damoclès-Malassis* n'existait plus et qu'il n'avait à craindre aucun procès. Il sera toujours temps de le lui dire quand *les Fleurs* et *le Spleen* seront vendus.

Maintenant, j'arrive à votre lettre. Momentanément, je me fiche de la destinée de *Pauvre Belgique!* (qui s'appellera, je crois, *une Capitale ridicule*). Il y a seize mois, je disais à M. Dentu que j'allais partir pour la Belgique et que j'en rapporterais peut-être un livre. Il m'a alors proposé de me l'acheter. D'un autre côté, quand j'ai traversé Paris, tout récemment, Massenet de Marancour m'a affirmé que M. Faure le prendrait volontiers. J'ai répondu que j'avais chargé Julien Lemer de mes petites affaires et que je n'avais pas le droit de m'en mêler directement. Avez-vous vu Marancour?

Quant à renoncer à finir ce livre sous prétexte qu'il est aujourd'hui repoussé, c'est absurde; j'y ai trop travaillé déjà pour ne pas le finir. D'ailleurs, j'ai des rancunes à satisfaire contre cette peuplade immonde. La répugnance de M. Garnier m'a fait rire et m'a fait penser à ce que Alphonse Karr appelle la *Tyrannie des faibles*. La Belgique est inviolable. Je le sais. Mais je m'en moque.

Je crois qu'il sera bon de parler au libraire de l'ordre des publications. Voici, selon moi, comment il faudra procéder :

Avant tout, 1° *Fleurs du mal*, augmentées de plusieurs pièces, — et de plusieurs articles et lettres relatifs à la première et à la seconde édition. (Théophile Gautier, Sainte-Beuve, Édouard Thierry (*Moniteur*), Asselineau, d'Aurevilly, Custine, Deschamps, etc...) Tout cela *mis à la fin*, comme a fait Sainte-Beuve pour Joseph Delorme. Tout cela est en partie chez ma mère, chez Malassis et chez M. Ancelle. J'en retrouverai certainement beaucoup. Observez que le livre est dédié à Théophile Gautier, et que la préface, à côté de la dédicace, ferait un singulier effet.

Je sais que M. Eugène Crépet n'a aucun droit à exercer sur les extraits qu'on peut faire de son *Anthologie*, vendue depuis à Hachette.

Les Fleurs du mal sont la publication la plus pressée, parce que, depuis deux ans surtout, on les demande partout, et, dans les ventes, elles se vendent même assez cher.

Si le libraire veut, plus tard, en faire une riche édition, grand in-8° ou in-4°, il n'aura qu'à racheter à Poupart-Davyl les clichés des fleurons, lettres ornées et culs-de-lampe préparés du temps de Malassis. Il ne manque qu'un portrait et un frontispice dans le même style, dont les dessins sont chez Bracquemond.

Donc d'abord, 1° *Fleurs du mal*.

2° *Spleen de Paris* (qui leur sert de pendant).

3° *Paradis artificiels* (livre peu connu).

4° *Contemporains, Peintres et Poètes* (sur lesquels je compte beaucoup et qui se trouveraient ainsi étayés sur trois livres amusants).

Puisque vous allez quelquefois le soir au café de Bade, bonsoir de ma part à Manet, — et dites-lui que je compte bien qu'il ne s'en ira pas en Espagne sans m'avertir.

Je vais écrire quelques mots à Sainte-Beuve.

Je vois, mon cher ami, que je vous donne beaucoup de mal, et je crois qu'il serait inconvenant que j'acceptasse, même de vous, un dévouement gratuit.

Tout à vous, et merci.

CH. BAUDELAIRE.

Je vais me remettre au *Spleen* et négliger pour le moment *la Belgique*. — Je vous remettrai *les Fleurs du mal* en même temps que les articles y relatifs.

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - éditions.ainay@free.fr

VI

Vendredi, 13 octobre 1865.

Mon cher Lemer,

Ma situation diabolique ne peut guère traîner plus longtemps. Je vous prierai donc, *avant le retour de M. Garnier,* d'aviser à la vente du livre sur la *Belgique,* dont je vous enverrai demain ou après-demain une analyse ou une table des matières *très détaillée* (ainsi qu'une note relative aux nouvelles *Fleurs du mal* et un paquet considérable de *poèmes en prose,* avec une lettre pour Yriarte ou pour Calonne, à qui vous demanderez de l'argent de ma part).

Je crains toujours de vous ennuyer, mon cher ami, et ce n'est qu'avec une certaine répugnance que je vous charge de commissions. L'indiscrétion me fait horreur.

Yriarte m'a *plusieurs* fois donné de l'argent sur dépôt de manuscrits. D'ici à la fin du mois, je vous livrerai cinquante poèmes en prose, complément du *Spleen de Paris.* (Il y en a chez Charpentier, et il m'est impossible de savoir si ce... les prend ou les repousse.) Or, en supposant que, sur ces derniers cinquante, il y en ait vingt inintelligibles ou répulsifs pour le public d'un journal, il restera toujours bien assez de matière pour pouvoir demander une bonne somme.

Je n'écris que très lentement, parce que l'impossibilité de trouver ici un bon copiste me force à écrire au crayon avec un papier à décalquer.

Quant à *Belgique,* je ne vois guère à l'horizon que M. Dentu ou MM. Faure. J'avoue que j'inclinerais plutôt vers ces derniers.

Pour obtenir la plus grosse somme possible, je suis porté d'abord à livrer la chose *tout à fait inédite,* ensuite à la céder pour un nombre d'exemplaires assez considérable, ou plutôt pour un laps de temps déterminé!

Inutile, n'est-ce pas, de vous envoyer immédiatement l'exemplaire remanié des *Fleurs* avec pièces intercalaires? Il me manque des documents qui sont à Honfleur, et je n'ai ni le temps ni l'argent du voyage. — Je vous ai dit, je crois, que la lettre retrouvée de Sainte-Beuve est très importante et très extraordinaire.

Les autres lettres sont de Deschamps et de Custine; les articles sont de Gautier, d'Aurevilly, Thierry, etc.

Ce qui m'a poussé subitement à vous écrire ce matin, c'est que je viens de voir dans un journal belge que le nouveau tirage de la brochure Deschamps [1] est fait. Le 4, lendemain du jour où votre lettre m'est arrivée, un M. Crabbé partait pour Paris, avec une note pour vous relative à M. Deschamps et à Casanova. Je crois bien qu'en sa qualité de Belge, M. Crabbé se sera dispensé de faire la commission.

Il y a des Casanova chez Rosez, 6 vol. 16 fr. 50 (remise faite), 1 franc par volume pour la contrebande; — à moins qu'un ami, passant par Bruxelles, ne s'en charge.

Total : 2 exemplaires....	16,50
	16,50
	6
	6
	35 [2]

J'ignore le prix du Deschamps.

Tout à vous,

CH. BAUDELAIRE.

1. Brochure politique très curieuse et très rare, dont la première édition avait été rapidement épuisée.

2. Je laisse subsister l'erreur d'addition existant dans l'original, qui prouve que le pauvre Baudelaire n'était pas un grand calculateur.

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions.ainay@free.fr

VII

Lettre adressée à M. le commandant Lejosne, et laissée par celui-ci à M. Lemer.

16 novembre 1865.

Mille mercis, mon cher ami,

Dans une lettre datée du 3 octobre, Lemer me disait que Garnier était attendu du 20 au 25 octobre. Garnier était à Bruxelles le 23 octobre, et il est reparti pour Paris le 25 octobre. J'ai fait dire cela à Lemer par Alfred Stevens. Quand même j'aurais rencontré Garnier, je n'aurais pas soufflé mot de mes affaires. *Je considèrer is cela comme une maladresse et une déloyauté,* puisque j'ai confié toute l'affaire à Lemer. Seulement, je crois que si ces interminables lenteurs s'allongent encore, Lemer lui-même enverra promener Garnier, et, tout en regrettant ces cinq mois perdus, s'adressera à un autre éditeur. En vérité, s'il faut attendre le bon vouloir de MM. Garnier, *les Fleurs du mal, les Paradis* risquent fort de ne jamais reparaître, et *le Spleen de Paris* et les articles sur les *Contemporains* peuvent être jetés au feu.

Quant à la question d'argent, je puis mettre Lemer (et conséquemment Garnier) bien à leur aise; je n'ai besoin immédiatement que de 2,000 francs, et le reste peut être réglé en billets.

Et, dans le cas où, la chose conclue, les livres en question auraient, comme c'est probable, une seconde édition, est-ce qu'ils se feraient tirer l'oreille encore pendant cinq mois pour payer les droits d'auteur?

Comment persuader à des esprits si mercantiles et si timides que mes articles critiques eux-mêmes, pourvu qu'ils soient publiés en dernier lieu, sont d'une défaite facile?

Cela regarde Lemer.

J'ai commencé, il y a quinze jours au moins, ce travail de classification et cet *argument* ou ce *sommaire* minutieux que vous me demandez pour Lemer. Mais les névralgies et le découragement l'ont interrompu. — *Je crois qu'il l'aura lundi.*

D'ailleurs, le prix d'un tel livre (sur lequel je ne veux recevoir qu'un acompte) ne pourrait pas me suffire.

Avant tout, *les Fleurs du mal, les Paradis,* etc.

Bonjour à Lemer. Montrez-lui ma lettre, si vous voulez.

Mes respects à Mme Lejosne. Contraignez-la à boire à ma santé.

Tout à vous,

C. B.

Cette question d'argent est absurde. Si le traité était signé, je ne pourrais réclamer tout de suite que le payement des *Fleurs du mal,* des *Paradis* et des *Contemporains* (et encore je ne demanderais le payement des *Contemporains* qu'en billets). Quant au *Spleen de Paris,* j'en ai ici un grand nombre de fragments déjà publiés, et le reste va être disséminé entre *Charpentier,* qui en a déjà, *Calonne* et *Yriarte.* — Du reste, s'il n'y a rien de conclu à la fin du mois, je *tâcherai* d'aller à Paris pour découvrir quelques moyens de gagner un peu d'argent. »

L'article du *Vieux-Mauvais-Sujet* est exécrable. Quel petit lait! et encore M. Ganesco le trouve-t-il trop amer.

VIII

30 décembre 1865.

Mon cher ami,

Je profite de toutes les occasions pour vous faire souvenir que j'existe encore. Il y a près d'un mois que je suis malade. Ç'a été surtout après la visite de Marancour que j'ai été pris. Depuis quinze jours, je vis d'opium, de digitale et de belladone.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je crois cependant que vous aurez prochainement l'*argument* de *la Belgique déshabillée,* interrompu depuis si longtemps.

Enfin, je vous demanderai si décidément vous croyez encore aux Garnier, ou si vous jugez le moment venu de les envoyer promener.

Tout à vous,

CH. BAUDELAIRE.

Billet adressé à M. Marcelin, directeur de *la Vie Parisienne,* et joint à la lettre I, du 15 février.

15 février.

Cher monsieur,

Un extrême besoin d'argent me servira d'excuse auprès de vous, si je vous reprends *les Habitations imaginaires,* et si je vous prie de les remettre à Julien Lemer, qui en fera ce qu'il voudra. — En vérité, je n'ai pas de chance auprès de vous. J'espère que je me dédommagerai chez vous par un paquet de *poèmes en prose.* J'en ai bien une trentaine sur ma table : mais ce sont des horreurs et des monstruosités qui feraient avorter vos lectrices enceintes.

Tout à vous, et pardonnez-moi,

CHARLES BAUDELAIRE.

Je vous réserverai ce qui sera fait pour vous plaire.

Les négociations entamées pour la publication de ses œuvres originales n'aboutirent pas, faute par moi peut-être d'avoir pu communiquer *l'argument* de *pauvre Belgique* qu'il promettait toujours de m'envoyer et ne m'envoyait jamais.

Peu de temps après il mourut. Sa famille me fit demander aussitôt tous les manuscrits de lui que j'avais entre les mains, et je m'empressai de les remettre en offrant de fournir des indications pour une classification méthodique de ses œuvres, d'après ses lettres et les instructions que j'avais reçues de lui. On ne jugea pas à propos d'accepter.

Les lettres qu'on vient de lire peuvent se passer de commentaires. Aussi n'ajouterai-je que peu de lignes.

Ceux qui connaissent l'œuvre imprimé de Baudelaire remarqueront, comme moi, que dans le catalogue de cet œuvre ne figurent les titres ni de *Quelques-uns de mes contemporains,* — ni du *Spleen de Paris,* — ni de *Pauvre Belgique!* — trois livres pourtant auxquels, d'après le témoignage de ses lettres, il paraissait beaucoup tenir. La famille, des exécuteurs testamentaires ou le propriétaire des œuvres, usant d'un droit légal de propriétaires, ont-ils publié les chapitres dont se composaient les deux premiers de ces ouvrages sous d'autres titres, et supprimé le troisième, laissé peut-être inachevé?

La propriété intellectuelle est régie en France par une législation si bizarre! Sous prétexte de propriété, les ayants-droit de l'écrivain, comme héritiers ou acquéreurs de ses œuvres, ont la faculté de supprimer tout ou partie de ces œuvres et d'en frustrer ainsi sa mémoire et la postérité. Combien de livres ou de chapitres importants ont pu être ainsi confisqués par des héritiers ou des propriétaires guidés par des considérations plus ou moins personnelles!

N'y aurait-il pas là quelque chose à faire? N'est-il pas, si légitime que soit

© 2007 Les « Editions » des personnes du temps » — editions-personnes.fr

en principe la propriété littéraire, quelque chose de cette propriété qui appartient au public?

Je me rappelle, à ce sujet, qu'il y a quelque vingt ans, lorsqu'une commission fut instituée pour étudier la question, Hetzel publia une brochure remarquable qui contenait une idée ingénieuse, féconde et sensée. Il demandait, autant qu'il m'en souvient, qu'après l'exercice du droit de propriété pendant un certain temps par les héritiers ou acquéreurs, le livre fût soumis au régime de ce qu'il appelait le *Domaine public payant*, lequel régime consisterait à laisser à tous les publicateurs la faculté d'exploiter les œuvres littéraires en quelque format et à quelque prix que ce fût, à la seule condition de payer à l'État une redevance de x % du prix fort dont le Domaine tiendrait compte aux héritiers, acquéreurs, etc., sous la réserve d'une légère retenue.

Je crois que cette idée contient en germe la solution de ce grave problème: la pérennité et la garantie de la propriété intellectuelle.

JULIEN LEMER.

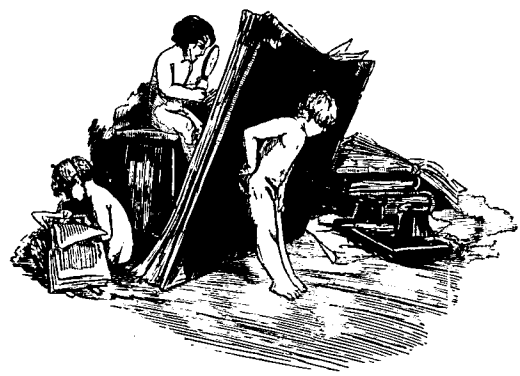

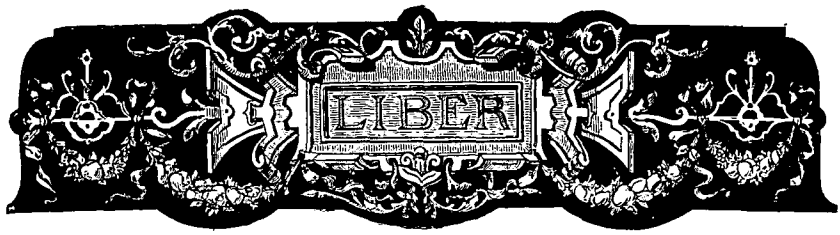

CHRONIQUE DU LIVRE

RENSEIGNEMENTS ET MISCELLANÉES

Il y a eu d'excellentes et nombreuses ventes sur la fin de mars et au cours d'avril, tant à la salle Silvestre qu'à l'hôtel Drouot. Si la place ne nous faisait trop souvent défaut, nous voudrions donner un résumé complet des enchères et rappeler non seulement les prix élevés de certains livres hors ligne, mais aussi les bas prix de bons ouvrages sans défauts, que le mauvais destin fait adjuger parfois à des sommes dérisoires.

Il nous plairait de nous attarder sur cette question et de flâner à travers les catalogues à prix consignés au crayon qui nous parviennent chaque mois en nombre désespérant; mais une revue spéciale y suffirait à peine et les collaborateurs sont mal aisés à dénicher pour cette besogne.

Nous parlerons donc de quelques livres précieux, sans disserter sur la hausse et la baisse des romantiques et des classiques, ce qui, toutefois, serait intéressant à faire.

Dans la vente Valère-Martin, faite par M. Claudin, on a adjugé à 153 francs, après mise à prix à 100 francs, un exemplaire plié en feuilles des *Nouveaux voyages en zigzag*, de Topffer, édition in-8° de 1854.

A la même vente, un exemplaire de la *Vie de Marianne* de Marivaux, édition de 1755, relié en maroquin (4 vol. in-12), aux armes de Mme du Barry, a été vendu 1,060 francs.

M. Emmanuel Paul, de la maison Labitte, a fait le 12 avril, à l'hôtel Drouot, une vente de livres modernes, parmi lesquels se trouvaient des ouvrages de Victor Hugo et d'Alfred de Musset, dans une condition rare de conservation; aussi se sont-ils vendus fort cher, notamment ceux d'Alfred de Musset.

Nous citons quelques numéros. — Victor Hugo : *les Misérables*, nouvelle édition illustrée par J.-P. Laurens; G. Brion, de Neuville, Bayard, Morin, D. Vierge, etc. Paris, Hugues, 5 vol. gr. in-8°, sur papier de Chine, 125 fr.

Les Orientales, illustrées de 8 compositions de MM. Gérôme et Benjamin Constant, gravées à l'eau-forte par Los Rios. Paris, imprimé pour *les Amis des Livres;* 1882, in-4°, br., sur papier du Japon, 179 fr.

© 2007 Livre « Editions « les passeurs du temps » © editions passeurs du temps

Ruy-Blas. Paris, H. Delloye. Leipzig, Brockhaus et Avenarius, 1838, in-8°, br. couverture, 41 fr.

Dans cet exemplaire, le feuillet de titre, quoique portant les noms de Brockhaus et Avenarius, n'est pas un onglet. Il aurait donc été tiré, dès l'origine de la publication, des exemplaires du format in-8°, aussi bien au nom de Delloye seul, qu'aux noms de Delloye, Brockhaus et Avenarius? La couverture ne porte que le nom de Delloye, ce qui nous confirme que ce dernier était le véritable éditeur de ce volume.

ALFRED DE MUSSET : *La Confession d'un enfant du siècle.* Paris, Bonnaire, 1836, 2 vol. in-8°, br. couvertures.

Édition originale, 305 francs.

Contes d'Espagne et d'Italie. Paris, Levasseur, Urbain Canel, 1830, in-8°, br. couverture.

Édition originale, 250 francs.

(Nouvelles) : I. *les Deux Maîtresses, Emmeline, le Fils du Titien.* — II, — *Frédéric et Bernerette, Croisilles, Margot.* Paris, Dumont, 1840, 2 vol. in-8°, br. couvertures.

Édition originale, 625 francs.

Un Spectacle dans un fauteuil. Paris, Renduel, 1833, in-8°, br. couverture.

Édition originale, 175 francs.

Un Spectacle dans un fauteuil. Paris, Librairie de la *Revue des Deux-Mondes.* Londres, Baillière, 1834; 2 vol. in-8°, br. couvertures.

Édition originale, 300 francs.

Le total de la vente de ces 7 volumes de Musset, s'est élevé à 1,655 francs, sans les frais. Ces exemplaires étaient dans un état de conservation irréprochable et dans leurs couvertures imprimées, comme on les rencontre très rarement. C'est la première fois que nous voyons les deux volumes des *Nouvelles* réunis en aussi belle condition, et le prix de 625 francs, qui peut paraître très élevé, n'est, suivant nous, que la moitié de leur valeur commerciale.

Lors de la vente de la bibliothèque H. C. faite par M. Emmanuel Paul, on était désireux de savoir ce *que pourrait bien faire* un exemplaire du H. B. (Henri Beyle) de Prosper Mérimée, avec lettre autographe de Mérimée, spéciale à cet ouvrage, et annotation page à page de l'exemplaire; — le tout, sous reliure de Capé, *a fait* 499 francs.

L'Anglais mangeur d'opium de Musset, à cette même vente (édition de 1828), a été payé 186 francs, ce qui est maigre, pour un livre si rare, qui portait, en outre, un *ex-dono* de l'auteur poète.

Le Livre d'amour de Sainte-Beuve, toujours à la vente H. C., a été payé 290 francs. Ce curieux exemplaire de la date de 1843 était formé des épreuves d'imprimerie contenant des corrections et un *bon à tirer* de Sainte-Beuve.

M. H. C...*ordier* l'avait payé jadis plus de 500 francs.

Il y aurait beaucoup d'inspections à faire encore, mais passons outre.

Les livres qui composaient *la bibliothèque de l'abbé Bossuet* ont été mis aux enchères par M. D. Morgand, qui avait acheté la bibliothèque en bloc. Cette vente, qui vient d'être terminée, s'est très heureusement opérée à des prix relativement très élevés. Nous y reviendrons.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Vente de livres en Angleterre. — Dans une vente faite à Londres, en mars dernier, par les soins de MM. Sotheby, Wilkinson et Hodge, nous relevons les articles suivants : un exemplaire du *Il Terzo Libro d'Architectura*, par Serlio, dans une reliure de Groslier, mais écorchée et fatiguée, 81 livres sterling; les *Chansons de Laborde,* 65 livres; un manuscrit français du xve siècle, *Horæ Bentæ Mariæ Virginis*, 21 livres; le *La Fontaine des Fermiers généraux*, 42 livres; l'*Ovide* de 1767-71 en 4 vol. in-4°, 19 livres et 10 shillings; *les Pierres gravées du cabinet du duc d'Orléans*, grand papier, 18 livres 10 shillings, etc.

La curiosité et les livres. — Un des collaborateurs les plus estimés du journal *l'Univers* a réuni il y a quelque temps en volume et sous ce titre : *Épaves ; récits et souvenirs,* quelques-unes de ses meilleures causeries.

Amené à parler livres et bibliophiles, voici ce qu'en dit M Aubineau :

... La curiosité des livres remonte au delà du xixe siècle. Nos bibliothèques publiques, nos dépôts des archives et des arts s'enorgueillissent des richesses que des particuliers des xviie et xviiie siècles ont ramassées. Je ne sais pas si ceux-là ont gagné beaucoup d'argent, mais, en satisfaisant leur innocente passion, ils ont bien mérité des lettres et de la patrie. Sans vouloir ici tenir compte des manuscrits, Gaignières, Pithou, Dupuy, et bien d'autres, Mazarin, Colbert, le président Bouhier, le duc de la Vallière, ont laissé des bibliothèques célèbres. Leurs livres embrassaient les diverses branches des connaissances : la théologie, la jurisprudence, les sciences, l'histoire, la littérature.

Quand toutes les richesses des monastères furent saccagées, après 1789, et jetées à tous les vents, la curiosité aurait pu avoir beau jeu. Elle fut comme noyée et abîmée au milieu du déluge révolutionnaire; on cite les rares amateurs qui eurent l'esprit et le courage d'arracher quelques épaves au torrent qui entraînait tout au pilon ou à l'étranger.

Le calme rétabli, ou à peu près, il parut que de tant de livres abandonnés aux outrages, les préférés des bibliophiles avaient été les prémices mêmes de l'imprimerie, ceux principalement qui concernaient l'antiquité. Les incunables grecs et latins avaient droit au premier rang comme raretés et antiquités; mais les textes corrects des Estienne devaient être recherchés au nom des lettres; et les belles éditions des Elzévir ne pouvaient non plus passer indifférentes. Elles étaient les modèles et les types de l'imprimerie : les curieux, non plus que les lettrés, ne devaient les négliger.

Les Elzévir, il est vrai, qui ont imprimé pendant plus d'un siècle, qui ont produit beaucoup, dont beaucoup d'imprimeurs ont emprunté les caractères et les marques, les Elzèvir ouvraient à la curiosité de longues et larges avenues au delà de la littérature classique et des textes sacrés; leurs presses si fines et si charmantes sacrifiaient au goût du jour, à la mode et à la fantaisie du moment. Ils ont livré au public toutes sortes d'élucubrations latines dont on ne se soucie guère, des fantaisies prétendues savantes et semi-huguenotes, républicaines et fédérales, des rêveries flamandes et hollandaises, des fadaises en un mot, que les curieux peuvent mettre dans leurs bibliothèques, mais que peu de lecteurs consultent. Dès 1829, Charles Nodier remarquait qu'on ne mettait pas grand prix à la longue série des *Républiques,* fort joliment imprimées, d'ailleurs, et parées. L'installation d'un gouvernement censément démocratique n'a pu, de nos jours, modifier le sentiment des curieux; les jolies *Républiques* latines elzéviriennes restent condamnées. Au contraire, les ouvrages français attribués ou rattachés aux elzéviriens sont extrêmement courus, les éditions *à la Sphère* de nos *Mémoires* nationaux sont tellement prisées qu'on n'en trouve plus guère; voilà des années et des années que les quais en portent le veuvage. Ceux qui possèdent ces trésors les conservent jalousement. Les Elzévir, les elzéviriens et les pseudo-elzéviriens ont ainsi conduit les curieux à considérer et à rechercher les

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions.ainay@free.fr

livres français; et ils ont fait participer les ignorants à quelque chose des goûts et des joies des humanistes et des hellénistes.

Aux dernières années de la Restauration, la mode s'était portée aux poèmes et aux romans du moyen âge. Le mouvement littéraire romantique y aidait. La fibre nationale se puisait aux anciennes chevaleries. Elles brillaient à travers les impressions gothiques. Les vieilles rimes se trouvèrent ainsi de la fête. On en fabriqua bien de toutes nouvelles dans ce vieux genre, et quelques-uns de ces pastiches ont conservé du prix. Ce n'étaient plus seulement les vieux livres que caressait la curiosité. A cause des vieux textes, elle s'éprenait même des livres nouveaux. Les libraires mettaient quelque gloire à bien habiller les poèmes nationaux tirés de la poudre des bibliothèques. On apporta quelque art à les rendre précieux par le soin de fabriquer de beaux volumes et surtout par le souci de les rendre rares. Ce n'était pas une innovation de s'appliquer à créer des raretés; et, de ce côté, il y avait eu des excès que nous voulons à peine rappeler. Les bibliophiles ont noté les mesures à prendre pour donner ou conserver à une production ou à une reproduction le mérite de la rareté. Le mal est que ces productions faites pour la rareté ont été souvent ineptes et obscènes. Les titres n'en pourraient toujours être produits au milieu des honnêtes gens. Charles Nodier se plaignait de ce délire, tout en constatant avec vanité qu'il était l'heureux possesseur de telle ou telle plaquette, dont un scrupuleux et honnête lecteur des *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque* a effacé les titres dans l'exemplaire que je possède.

La confection de ces sottes raretés, auxquelles le désir de posséder ce que les autres n'ont pas, a pu seul donner le moindre prix, n'empêcha pas de créer des raretés de meilleur aloi.

Outre les éditeurs, on cite les bibliophiles qui prirent soin de se procurer des exemplaires, tirés sur papier de choix, de certains bons et beaux ouvrages. Tout livre bien établi ne doit-il pas avoir un prix particulier? Ce souci des bibliophiles à choisir leurs exemplaires donne naturellement de la valeur aux livres revêtus de certaines marques. Les chiffres, les armoiries, les reliures devinrent des circonstances notables dans le prix et aussi dans le goût des livres. Les noms que certains volumes portent, et les annotations qu'ils renferment rendent des exemplaires fameux. La Bibliothèque nationale a laissé perdre, à ce qu'il semble, l'*Aristophane* annoté par Racine, que Louis Racine avait remis en 1756 au bibliothécaire du roi. Mais elle a conservé avec raison le *Sophocle* et l'*Euripide* qui portent les remarques de l'auteur d'*Athalie*. La bibliothèque de Toulouse et celle de M. le duc d'Aumale gardent avec non moins d'orgueil des exemplaires d'autres classiques grecs annotés par le même poète. Mais les livres n'ont pas besoin de porter la trace du travail d'un si grand esprit pour prendre du lustre. Tout sert aux curieux pour attribuer la rareté à leurs pièces; et une pièce devient rare, si elle porte quelque note particulière des mains par où elle a passé ou simplement de la place qu'elle a occupée jadis. La rareté et la beauté des livres sont choses distinctes; la beauté peut bien devenir une condition de rareté, mais il n'est pas besoin de dire que la rareté n'implique nullement la beauté, non plus peut-être même toujours le prix d'un exemplaire.

Le bibliophile qui a tiré de la case à quinze sous un vulgaire exemplaire de l'*Imitation de Jésus-Christ*, signé de J.-J. Rousseau, et qui, d'inductions en inductions, en est venu à se persuader et à confier au public qu'une petite fleur de pervenche, sèche, trouvée entre les pages de ce livre, y avait été placée par Jean-Jacques, et était bien la petite fleur bleue que le citoyen de Genève reconnut en 1764 et cueillit sur une mnotagne aux environs de Neuchâtel en s'exclamant : « Ah ! voilà de la pervenche ! » ce bibliophile peut donner un prix tout particulier à son exemplaire; malgré la popularité de l'exclamation, il faut douter que, sur une table de vente, l'exemplaire de l'*Imitation de Jésus-Christ* puisse valoir un maravédis de plus.

Il n'en est pas moins vrai que toutes les circonstances qui signalent un exemplaire contribuent a en accroître le prix. Charles Nodier, tout en notant et expliquant les diverses conditions de la rareté, ne voulait pas qu'elle fût à peu près l'unique raison de l'estime des livres; il supposait que certaines raretés pouvaient encore donner de l'utilité à un livre. Il insinue que les éditions originales, par

exemple, n'étaient pas sans un mérite particulier, dont tout le fruit n'était pas de caresser la curiosité d'un bibliophile. Il signalait, dès 1820, des éditions originales qu'il possédait. On dit que c'est M. Armand Bertin qui a surtout fait apprécier ce mérite des premières éditions et qui a mis le feu aux poudres. Il s'attacha à nos écrivains du XVIIe siècle, et la curiosité que sa vente (1854) éveilla ne s'est pas apaisée depuis vingt-cinq ans. Les nouveaux éditeurs des classiques ont tous voulu recourir aux éditions originales. Mais pour répondre à l'engouement public, n'a-t-on pas multiplié un peu les éditions originales? Toutes celles données du vivant d'un auteur ont pris une valeur particulière. C'est 700 ou 800 francs qu'il faut payer les moindres exemplaires[1] que Corneille donnait de son *Théâtre* pour quelques écus; et les beaux in-folio de 1664 atteignent facilement 1,500 ou 2,000 francs. Est-ce trop payer la coquetterie de lire *Polyeucte* dans un texte dont Corneille a vu les épreuves? C'est une joie bien réelle de lire une belle œuvre dans un beau livre : le repos et la satisfaction des yeux ajoutent certainement au plaisir de l'esprit. Mais c'est l'agio assurément qui donne tant de prix à cette délectation des délicats, et décuple la vogue que le souci de la correction et de la comparaison des textes a pu susciter. C'est une folie, que rien ne justifie, de coter 2,000 francs l'unique volume comprenant les huit premières pièces du poète publié en 1644 par Sommaville et Courbé.

La recherche des éditions originales ou prétendues telles est poussée d'autant plus vivement que les exemplaires n'en sont pas nombreux. C'est 1,500 francs qu'il faut payer pour se procurer la joie de posséder la moindre des comédies de Molière de l'édition réputée originale; et si quelque note recommande l'exemplaire, il faudra payer 2,000 ou 2,500 francs. La première édition (1666) des *Œuvres* de Molière, deux volumes in-12, le premier chez Louis Billaine, le second chez Thomas Joly, comprenant neuf des ouvrages du poète : *les Précieuses, Sganarelle, l'Estourdy, le Dépit, les Fascheux, l'Escole des Maris, l'Escole des Femmes,* sa *Critique* et *la Princesse d'Elide,* sans les derniers grands chefs-d'œuvre, ne vaut pas moins de 6,000 francs. Racine n'est pas traité, à beaucoup près, avec les mêmes honneurs. Il suffit de 400 francs pour se procurer un de ses poèmes en édition originale, et la plus précieuse et la plus rare édition qu'il ait donnée de son théâtre ne vaut pas plus de 3,000 francs dans ses plus beaux exemplaires.

Du reste, le public de son temps a traité Racine à peu près comme font aujourd'hui les curieux. *Phèdre* et *Iphigénie* n'ont jamais rencontré la vogue du *Cid* ni de *Cinna. Bajazet* a beau lever la paille; en dépit de la Champmeslé et de ses larmes, le public eût fait volontiers retentir aux oreilles du poète le mot de la charmante et cruelle marquise de Sévigné : « Vive notre vieil ami Corneille ! » Les réimpressions des *Œuvres* de Corneille se succédaient, du vivant du poète, d'année en année, pour ainsi dire. De Racine, on a l'édition de 1676, dont quelques exemplaires revêtent le millésime de 1675; les éditions de 1677 et de 1679 ont beau se compléter de *Phèdre,* varier de millésime, de titre et de nom de libraire; à Barbin succèdent vainement Ribou, Thierry ou Trabouillet; c'est le même texte et la même édition, dont le poète artificieux fait rajuster et rhabiller les pages invendues. Les exemplaires de 1680 même ne sont-ils pas dans le même cas? Faut-il attendre 1687 pour avoir vraiment une seconde et nouvelle édition des *Œuvres* de Racine? La troisième serait alors celle de 1697, la dernière que le poète ait donnée. Trois éditions en vingt ans! Racine, malgré le bruit qui en a couru vers 1830, n'était pas un polisson, mais c'est assurément un mirmidon, et aussi le grand Corneille lui-même, en présence des puissants fariboliers de nos jours, MM. Daudet, Zola, Ohnet et je ne sais qui, comptant les éditions par centaines.

Quand le curieux a conquis au feu des enchères, ou découvert, enfouie au milieu des rebuts et des paperasses, la merveille qui le ravit, il ne lui suffit pas de la posséder; il veut encore témoigner de tout le cas qu'il en fait. Cette merveille, parfois, est en assez mauvais état. Les exemplaires des éditions originales d'une tragédie ou d'une comédie ont souvent couru de fâcheuses aventures : ils ressemblent aux princesses de roman qui ont de la beauté, du mérite et de la naissance, mais qui,

1. Pourvu que les exemplaires soient complets, sans tare et à marges intactes.

ayant passé un grand temps de leur vie à l'écurie ou à la garde des dindons, ont besoin d'être débarbouillées, lavées et habillées avant de reparaître à la cour du roi leur père.

Le lavage des livres est une opération que ne supporteraient pas la plupart des plus belles publications de nos éditeurs contemporains. Que ces grands et majestueux in-folio et in-quarto, qu'il est de mode, depuis quelques années, d'offrir au public, le jour de l'an, illustrés, coloriés, pleins de mérites, rehaussés de tout ce que le goût et le luxe de l'imprimerie ont pu imaginer, se préservent des aventures! Leur misérable, fragile et faible papier ne saurait supporter l'opération du lavage, dont se tirent gaillardement et victorieusement les plus pauvres papiers du XVIIe siècle. Cette question du papier trouve les libraires modernes sensibles bien qu'entêtés; toutefois leurs livres sont plus sensibles encore; et la délicatesse en paraît si grande qu'il faut se demander si nos petits-fils ou arrière-petits-fils pourront jamais consulter ces beaux ouvrages qu'admire et produit l'industrie de la République.

Le livre, le vrai livre, le vieux livre, le livre d'autrefois, purifié, lavé et même réparé, a encore besoin d'être habillé. La reliure est une question importante dans le prix d'un livre. Les *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque* de Charles Nodier forment un simple volume in-8°, convenablement imprimé et tiré sur un papier qui, sans être extraordinaire alors, est à peu près inconnu aujourd'hui. En sortant des presses en 1829, le volume pouvait valoir 6 francs couramment, on le cote aujourd'hui 25 francs. C'est une curiosité. Bien relié, il vaut 225 francs. Ce prix n'est pas exorbitant. Une reliure est une œuvre d'art. Les curieux font habiller un livre selon l'estime qu'ils lui portent. Le maroquin, le chagrin, les petits fers sont employés avec plus ou moins de profusion, selon le degré de joie où se sent l'acquéreur. Toutefois, la sobriété doit encore être recommandée; et c'est bien une fâcheuse manie de faire relier les anciens livres au goût moderne. Ce goût a beau s'inspirer des travaux passés : la plus simple reliure du XVIIe siècle, en veau, sans autres dorures que de légers fers au dos, comme on les trouve si fins et si délicats aux livres *à la Sphère*, par exemple, me plaît beaucoup plus que de riches et même habiles imitations qu'on veut faire aujourd'hui. C'est une fantaisie ridicule, bien qu'à la mode en ce moment, de *dérelier* les livres. Le mot est barbare; et la chose, plus barbare encore, est purement une luxueuse sottise. Je voyais dernièrement, aux vitrines d'une librairie de curiosités, des elzévirs nouvellement et richement habillés. L'imitation était parfaite et la reproduction en apparence exacte : la copie d'un chef-d'œuvre, si vous voulez. Qu'est-ce qu'une copie dans son cadre flambant neuf, avec son vernis tout luisant? Les beaux Elzévirs me semblaient déshonorés, et en habit de carnaval. Quand, vers 1655, ils sortaient des officines de Leyden ou d'Amsterdam, l'or devait se marier autrement avec le chagrin et le maroquin ? Les fers étaient plus précis et plus délicats. L'ensemble était à la fois plus aimable et plus discret. Il y avait dans le tout plus d'intelligence, de vie et de décence... à moins que ce ne soit simplement la patine de deux siècles qui ait prêté au travail de l'homme ce goût et ce fini qui réjouissent l'œil et le retiennent. Raison alors de respecter davantage ce travail des ans. Nos reliures, complétées et finies de la sorte, doivent être vénérées comme toutes les beautés, celles des arbres entre autres, que l'homme peut détruire, mais que tout son génie ne peut remplacer. Rien de beau comme une belle reliure. Si le malheur y a apporté quelque flétrissure, que le curieux, s'il n'est un sot, ne s'en scandalise !

On dit que c'est la vente de MM. de Bure qui a surtout attiré l'attention des bibliophiles sur ces merveilles. Depuis, on a fait des livres au sujet de la reliure : on a composé des albums. Nos bibliothèques publiques, quand elles sont forcées de faire rhabiller les anciens livres, ont soin de conserver et de faire placer à la garde des nouvelles couvertures les parties de l'ancien travail, du dos ou des plats, que le temps a épargnées. Il faut maintenir tout ce qu'on peut des travaux d'autrefois. Il y a là des modèles et des exemples dont l'art contemporain pourra s'inspirer... s'il est encore un art.

© 2007 Livre « Editions « Les passeurs du temps » [illegible]

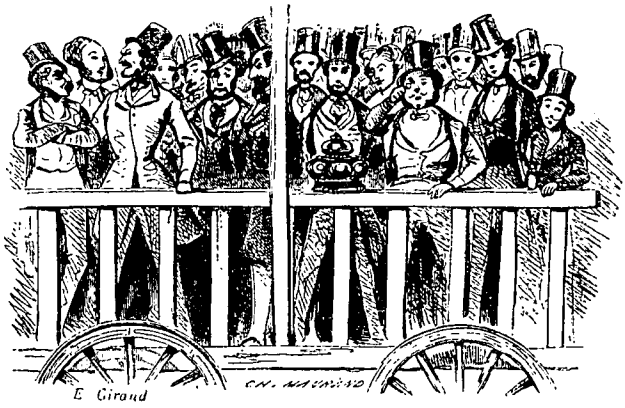

LE « CHARIOT » DE CHANTILLY.

LES LIVRES ET LES COURSES

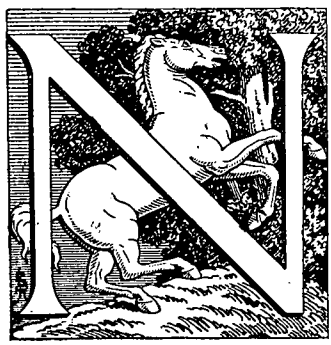

Nous ne croyons pas que, jamais encore, les livres et les courses, ces objets si dissemblables de petites passions humaines, aient été réunis dans un même titre. Les bibliophiles, pour la plupart, ne connaissent guère d'autre turf que le plancher de leurs bibliothèques, et les sportsmen, d'ordinaire, ne regardent point d'autres livres que leurs betting-books. Mais, comme il n'est pas de règle sans exceptions, certains hommes de lettres vont aujourd'hui se récréer à Longchamp ou à Auteuil, et certains hommes de sport, après quelque journée de déveine, aiment encore à avoir un Sénèque sous la main. C'est pour ces amateurs exceptionnels de courses et de livres que nous voulons indiquer, dans une collection de pièces et d'ouvrages relatifs au sport, quelques textes pouvant fournir, d'une façon à peu près complète, l'histoire des courses de chevaux en France.

Le livre qui nous parle de la première course, ou plutôt du premier essai de course à Paris, est le *Journal des guerres civiles* de Dubuisson-Aubenay, qui nous fait assister à un match primitif entre un cheval du

duc de Joyeuse, monté par Plessis du Vernet, et un cheval du prince d'Harcourt, monté par le propriétaire. Le *bonnet* étroit du prince, dans le siècle des perruques, dut véritablement stupéfier l'assistance.

Ce jour (15 mai 1651), après dîner, il y a eu prix et gage de mille écus, pour course de chevaux au bois de Boulogne, entre les prince d'Harcourt et duc de Joyeuse, sur chacun un cheval nourri au village de Boulogne, ainsi que l'on nourrit les chevaux de course en Angleterre, à savoir, depuis trois semaines ou un mois, de pain fait avec anis, et de féveroles au lieu d'avoine, et les deux derniers jours d'œufs frais, au nombre de deux ou trois cents. Ils ont mené leur course de la barrière de la Muette ou Meute, et poussant par le grand chemin droit vers Saint-Cloud. Tournant sur la droite, au dedans de l'enclos, par la grande route qui revient au château de Madrid, ont été également et sans avantage. Le prince d'Harcourt, vêtu d'un habit fait exprès et très étroit, un bonnet en tête juste et ses cheveux dedans, mais ayant trois livres de plomb en sa poche pour peser autant que le Plessis du Vernet, maître d'académie, qui couroit en la place et sur le cheval du duc de Joyeuse. Mais au tournant de Madrid, où ils passèrent devant le sieur Dauphin, là attendant à cheval selon leur pacte, le Plessis prit le devant et, arrivant à cent pas devant l'autre à la barrière de la Meute, gagna le prix. Force gens de la cour y étoient[1].

Les chroniqueurs de la Régence et du règne de Louis XV ne nous parlent pas de courses proprement dites, mais ils mentionnent d'intéressants paris, qui appartiennent à l'histoire du sport en France. Jean Buvat, écrivain de la bibliothèque du roi, nous apprend, dans son journal, à la date du 6 août 1722, que « le marquis de Saillans fit une gageure d'un million contre M. le duc de Bourbon et plusieurs autres seigneurs, intéressés de part et d'autre, de faire deux fois la course de Paris à Chantilly (ce Chantilly prédestiné!) et d'avoir fini la seconde course à midi avec des chevaux de poste... Il revint de Chantilly, à onze heures et demie, avec gain de cause et applaudissements des gagnants, malgré la pluie qui tomba jusqu'à trois heures de l'après-midi sans discontinuer[2] ». Le premier *wet day* sans doute dans les annales du sport français! L'avocat Barbier, à qui ce tour de force, dont il avait été témoin, avait donné le goût des choses sportives, mentionne fidèlement, dans sa chronique, tous les exploits de ce genre. Le 9 mai 1726, le même marquis de Saillans fit un pari de six mille livres contre le marquis de Courtanvaux qu'en trente minutes il viendrait de la grille de Versailles à celle des Invalides, sur le même cheval. Mme de Saillans, s'imaginant que son mari allait se casser la tête à la descente de Sèvres, lui fit substituer, par ordre du roi, un valet de chambre aux os moins précieux. Mais le drôle, qui montait moins

1. Voy. *Journal des guerres civiles*, de Dubuisson-Aubenay, publié par G. Saige. Paris, H. Champion, 1883, t. II, p. 66.

2. Voy. Jean Buvat, *Journal de la Régence* (1715-1723), publié par M. Emile Campardon. Paris, Plon, 1865, t. II, p. 411.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sûrement que son maître, fit perdre ce pari de trente secondes! Barbier rapporte ensuite, entre divers paris, la célèbre gageure de lord Pascool, en 1754. Ce n'était encore qu'un tour de force dont tout le mérite revenait au cavalier[1]. Mais, peu après, Horace Walpole nous parle d'une véritable course au bois de Boulogne, dans laquelle montaient lord Forbes et le comte de Lauraguais[2]. Et ce serait tout, pour le règne de Louis XV, s'il ne fallait rappeler ici ce mot du roi à M. de Lauraguais, mot qui a traîné dans tous les recueils d'ana : « Que faisiez-vous au delà du détroit? — Sire, j'apprenais à *penser*. — Les chevaux, monsieur? »

Sous le règne du malheureux Louis XVI, qui n'eut guère à se louer des penseurs, maîtres ou apprentis, les courses de chevaux, telles que nous les connaissons aujourd'hui, furent définitivement importées en France. Elles devinrent aussitôt l'objet d'un engouement général, mais de peu de durée, qui se manifesta à la fin de 1775 et finit en lassitude vers 1783. Deux princes du sang et deux seigneurs de la cour les révélèrent à la France : Monseigneur le comte d'Artois, *à la casaque vert pomme*, et Monseigneur le duc d'Orléans, *à la casaque noire*, toutes deux *garnies de couleur de rose;* le duc de Lauzun, *à la casaque noire garnie de vert,* et le marquis de Conflans, *à la casaque rouge garnie de noir*[3]. Les livres du temps ne parlent pourtant point de courses, à part un *essai* de M. de Rosnay-Lagny[4]. Mais l'on peut consulter, sur les débuts des courses en France, toutes les chroniques de l'époque, l'*Observateur anglois*, la *Correspondance secrète* et les *Mémoires* de Bachaumont. Nous signalerons tout particulièrement ici le *Journal de Paris*[5], précieux recueil documentaire, qui annonce toutes les courses, en donne ordinairement le programme et rarement, par malheur, les résultats. Il enregistre, le 15 avril 1777, la fondation d'une sorte de jockey-club, organisant, aux Sablons, des *réunions* de printemps et d'automne, dont le nombre paraît avoir été limité. Le *Journal de Paris* donne encore le règlement et les résultats des concours de juments pour lesquels le roi avait établi des prix. Louis XVI avait enfin saisi la raison d'être des courses et le parti qu'il en pouvait tirer pour le bien de l'État. Mais il leur avait été d'abord foncièrement hostile, tandis que la reine, entraînée vers elles comme vers tout ce qui était élégant et nouveau, les avait protégées dès leur apparition. Elle avait assisté aux premières courses qui eurent lieu dans la plaine des Sablons. « On y avait, dit la *Correspondance secrète*,

1. Voy. Barbier, *Chronique de la Régence et du règne de Louis XV*. Paris, Charpentier, t. Ier, p. 229; t. II, p. 420; t. VI, p. 70.

2. *Lettre de Walpole au Rév. W. Coll* (28 février 1766), citée par Robert Black (*Horse, Racing in France*). London, 1886, p. 8.

3. Voy. *Journal de Paris*, n° du 19 mars 1777.

4. Voy. *Mémoire inutile sur un sujet important*. Londres, 1778, in-8, 58 p.

5. Le *Journal de Paris*, première feuille quotidienne publiée en France, parut pour la première fois le 1er janvier 1777 (4 p. in-8, imp. Quillau).

élevé un belvédère pour la reine qui étoit belle comme le jour, et le jour étoit charmant[1]. » S'il faut en croire le duc de Lauzun, dont les *Mémoires*, vrais ou apocryphes, doivent entrer dans une collection de livres sportifs, il aurait eu toutes les peines du monde à empêcher Marie-Antoinette d'avoir des chevaux de course[2]. Comme tous les plaisirs de la pauvre reine, celui qu'elle avait pris aux Sablons lui fut un jour grossièrement reproché dans un pamphlet qui la rendait responsable de « ces nouvelles courses de chevaux, qui occasionnaient l'altération des fortunes et faisaient déserter les ouvriers de leurs ateliers[3] ».

Les courses venaient à peine d'apparaître en France que l'on s'en empara pour le théâtre. Ce fut d'abord, il est vrai, pour un théâtre privé, dans un château où l'on avait, pour ainsi dire, droit de seigneurie sur elles, le château des Sablons. Une jolie comédie, *la Course ou les Jockeys*[4], y fut représentée en 1776. C'était une bagatelle de Laus de Boissy, dans laquelle trois ou quatre petits-maîtres couraient à cheval, du Roule à Neuilly, pour gagner la main d'une jeune comtesse, *coquette par étourderie*, envahissaient son *salon de campagne, habillés comme des jockeys*, et voyaient enfin, en dépit de leur zèle, couronner la flamme d'un certain Fondville, *amant grave et sensible*, venu posément de Paris en carrosse.

Dans la lassitude qui succéda à l'engouement des premières années, les courses trouvèrent bientôt des détracteurs. Mercier, le premier, dans son *Tableau de Paris*, déclara que ce n'était vraiment guère la peine de se transporter « dans la plaine des Sablons pour voir courir des chevaux efflanqués, qui passent comme un trait, tout couverts de sueur, au bout de six minutes[5] ». — « Je ne me sens pas de goût pour les courses, — fait dire Restif de la Bretonne à un jeune duc dans le texte explicatif de la gravure de Moreau, la *Course de chevaux*, — pour cet amusement imité des Anglais, et que certaines gens veulent nous faire croire utile; comme si les jambes de leurs coureurs exerçaient les jambes des chevaux de nos postes, de nos dragons et de nos hussards[6]! » L'auteur du texte joint plus tard au *Monument du costume*, dans l'édition de Neuwied, s'insurge avec plus d'énergie encore contre cette imitation anglaise. « On ne la transpor-

1. Voy. *Correspondance secrète*, t. II, p. 183.

2. Voy. *Mémoires du duc de Lauzun*, publiés par M. Louis Lacour. Paris, Poulet-Malassis et de Broise, 1858, p. 133, 145, 263 et 253.

3. Voy. *Essai historique sur la vie de Marie-Antoinette*. Versailles, chez la Montensier, hôtel des Courtisanes, s. d.

4. Voy. *la Course et les Jockeys*, comédie en un acte et en prose, représentée pour la première fois aux S....., le 26 août 1776. Paris, *Esprit*, 1777, in-8, 58 p. Dans le numéro du 19 mai 1777, le *Journal de Paris* donne un intéressant compte rendu de cette pièce.

5. Voy. L.-S. Mercier, *Tableau de Paris*, nouvelle édition, corrigée et augmentée. Amsterdam, 1783-1789, t. V, p. 196-198, chap. cccxxi, *Course de chevaux*.

6. Voy. *Monument du costume physique et moral de la fin du dix-huitième siècle*, par Moreau le jeune, texte par Restif de la Bretonne, revu et corrigé par M. Charles Brunet. Paris, Léon Willem, 1876, in-f°, p. 49.

tera pas ici, cette simple; elle est exotique et le climat ne lui est pas favorable[1]! » Et la pesante *Encyclopédie*[2] tente, en 1786, d'écraser les courses sous la définition suivante : « C'est un défi de plusieurs hommes à cheval à qui arrivera le premier, en courant de toute la vitesse de son cheval, à un but fixé. Les Anglais font fréquemment de ces courses. Il y a quelques années qu'on en faïsait à Paris, mais cette mode est déjà passée. »

La République, après avoir proscrit ou exécuté les premiers amateurs de courses, voulut néanmoins reprendre cette mode, mais en l'accommodant à l'antique, comme on le faisait pour tout à cette époque, et en tentant de réunir sur un même programme Atalante et Franconi.

Une plaquette, fort rare et fort intéressante, nous donne sur les courses révolutionnaires et surtout révolutionnisées, les plus curieux détails. Elle a pour titre *Coup d'œil sur les courses de chevaux en Angleterre, avec l'historique des différentes courses françaises au Champ de Mars, les 10 et 23 thermidor de l'an IV et le 1er vendémiaire de l'an V,* par Antoine-Prosper Lottin, libraire[3]. Le programme de chaque journée de fêtes au Champ de Mars comprenait des courses à pied, à cheval et en char, car on tenait beaucoup plus à restituer la glorieuse Olympie qu'à imiter la perfide Albion. Dans les courses à cheval du 10 thermidor an IV, le citoyen Villatte-Carbonnel, montant le cheval normand *le Veneur*, battit le citoyen Henri Franconi, montant le cheval limousin *Azor;* le 28 thermidor, le citoyen Turreux arriva premier sur le cheval normand *le Coursier,* et le citoyen Franconi second, sur le cheval normand *le Général.* Le 1er vendémiaire an V, le citoyen Villatte-Carbonnel obtint, au Champ de Mars, le premier prix et le citoyen Jacqueson (un nom britannique francisé pour la circonstance), le deuxième. Lesdits citoyens portaient pour costume *un pantalon et un gilet avec une ceinture aux trois couleurs;* ils avaient sur la tête une *toque légère, garnie d'une longue plume de couleur différente pour chaque coureur.* Nous trouvons encore dans le *Bulletin décadaire de la République française* le compte rendu de la journée de courses du 1er vendémiaire an VII. L'un des deux vainqueurs s'appelait Alexandre Dubost; l'autre était le citoyen Charles Vernet, l'illustre peintre de chevaux[4].

Nous ne connaissons, sous le premier empire, ni livres ni journaux nous parlant de courses. Tous ceux qui, alors, savaient monter à cheval, chevauchaient à travers l'Europe. Le *Bulletin des lois* et les recueils

1. Voy. *Monument du costume.* Neuwied-sur-le-Rhin, chez la Société typographique, 1789, in-f°, p. 26.

2. Voy. *Encyclopédie méthodique* (Arts académiques, équitation), Panckoucke, 1786, in-4°, p. 89.

3. Voy. A. Lottin, *Coup d'œil sur les courses de chevaux,* etc. Paris, Plassan, an V, in-8, VIII, 76 p.

4. Ces très intéressants documents, relatifs à l'*Histoire des courses pendant la Révolution,* ont été signalés pour la première fois dans l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux,* dirigé par M. Lucien Faucou.

officiels nous fournissent seuls quelques textes relatifs aux courses. Mais ce sont pour elles de vrais bulletins de victoire, comme ce décret du 31 août 1805, qui leur donne une existence officielle, au camp de Boulogne, en face de l'Angleterre.

Le roi est revenu, et, avec lui, Monsieur, l'ex-comte d'Artois de la plaine des Sablons. Monsieur, si fidèle à ses dernières amours, ne manquera pas de l'être à ses premiers plaisirs. Sous un tel patronage, les courses, telles que nous les connaissons aujourd'hui, vont enfin être présentées, au Champ de Mars, au public parisien. Et les livres au titre sportif commencent aussitôt à paraître, en petit nombre d'abord, il est vrai. Le premier, *Notice sur les chevaux anglais,* est signé d'un nom bien connu des amateurs de livres de chasse, J.-B. Huzard[1]. Vient ensuite, en 1818, un certain *Newmarket,* collection de mauvaises lithographies, donnant la vie d'un cheval de course. Le texte qui les accompagne, et qui ne vaut guère mieux, est rédigé par Alexandre Dubost, un ancien triomphateur des courses républicaines[2]. Des livres, les courses passent bientôt au théâtre. Le 2 décembre 1818, l'Opéra-Comique donne *les Courses de Newmarket,* paroles de MM. de Jouy et Merle, musique de Strunz, ce musicien étrange à qui le grand Balzac dédia sa *Massimilla Doni.* Après les écrivains, les dessinateurs et les auteurs dramatiques, les inventeurs eux-mêmes s'emparèrent des pauvres courses, et un *économiste,* nommé Armand Séguin, lança dans Paris brochures sur brochures pour proposer ses *régulateurs de classement de vitesse*[3]. Enfin, un grand seigneur, le duc de Guiche, publia sur l'amélioration des races de chevaux en France deux brochures qui font encore loi aujourd'hui[4]. Aux amateurs de courses déjà nombreux, il fallait dès lors une feuille spéciale. Ils la rencontrèrent à moitié dans le *Journal des haras, des chasses, des courses de chevaux,* fondé en 1828 par M. de Rochau, ancien lieutenant-colonel de cavalerie; revue estimable, peu lue aujourd'hui, fondateur oublié.

Le roi Louis-Philippe, en mémoire du duc de Chartres, était tenu de se montrer favorable aux courses. Il chargea toutefois son fils, le duc d'Orléans, de l'exercice d'une protection qui l'eût peut-être embarrassé lui-même. Le prince royal, pendant sa trop courte carrière, sut faire des courses importées sous Louis XVI, réglementées sous l'empire et vulgarisées sous la Restauration, un véritable sport national. Il fut membre fonda-

1. Voy. *Notice sur les chevaux anglais et sur les courses en Angleterre.* Paris, imprimerie Huzard, 1817, in-8, 51 p.

2. Voy. A. Dubost, *Newmarket,* etc. Paris, chez l'auteur, quai de Billy, 18, imprimerie Smith, 1818, in-folio oblong.

3. Voy. dans Quérard, la nomenclature des nombreuses brochures de cet économiste, mort en 1835.

4. Voy. *De l'amélioration des chevaux en France;* Paris, Guiraudet, 1826, in-8, 72 p.; et *Nouvelles observations de M. le duc de Guiche, sur l'amélioration des races de chevaux en France;* Paris, Guiraudet, 1829, in-8, 98 p.

teur de la Société d'encouragement pour l'amélioration des races de chevaux en France (Jockey-Club). Nous devons nommer les premiers parmi les livres consacrés aux courses sous le règne de Louis-Philippe, deux ouvrages spéciaux dont la publication se rattache à la fondation de cette société : le *Calendrier officiel des courses de chevaux ou Racing calendar français* [1], et le *Stud book français ou Registre des chevaux de pur sang nés ou importés en France*. Détachée de la bibliothèque du cercle, la collection de ces deux recueils est placée, au Jockey-Club, dans le salon du sport, où se trouvent également les périodiques ayant un intérêt spécial pour ceux des membres du club qui s'occupent particulièrement de courses.



Une revue, se rapprochant plus que *le Journal des haras* de nos feuilles sportives actuelles, parut le 1er mai 1834. Elle fut d'abord intitulée *Journal des chevaux et des chasses*. Mais, après la publication de son second numéro, le rédacteur en chef, M. May, ancien officier et duelliste de profession, eut, le 24 juin, la poitrine traversée d'une balle. Le journal reparut l'année suivante, portant un titre nouveau, *l'Éleveur*. Dirigé successivement par le comte de Nompère de Champagny et par M. Noël, il fut en quelque sorte le journal officiel de lord Henry Seymour, qu'il prôna et défendit envers et contre tous, même contre les membres du Jockey-Club [2].

Si les journaux consacrés aux courses n'avaient encore qu'une mé-

1. Voy. au sujet du Calendrier officiel des courses de chevaux et de T. Bryon, son rédacteur, notre étude sur Eugène Süe, clubman (*Portraits et fantaisies*, p. 141).

2. Voy. dans le nº de mars 1836, de bien curieux *Mélanges sur le Jockey's-club.*

diocre importance, presque toutes les feuilles qui surgirent, dans le grand mouvement de presse de la monarchie de Juillet, donnèrent régulièrement un article de sport. Les chroniques anecdotiques et les fascicules humoristiques furent, en outre, tout remplis de propos et de cancans de courses. Dans ses *Lettres parisiennes*, le vicomte de Launay railla doucement, en secouant ses boucles blondes, la *tragédie ridicule jouée à la Croix-de-Berny, devant le tout-Paris prétentieux et anglais,* par nos premiers gentlemen riders[1]. Alphonse Karr fit maintes fois piquer par ses *Guêpes* les *cavaliers plongeurs* de la vallée de la Bièvre. « Le prétexte de ces courses — écrivit-il un jour avec témérité — est l'amélioration des races de chevaux en France. Jusqu'ici, on n'a fait pour l'amélioration de la race qu'estropier et tuer les individus[2]. » Qui donc oserait encore écrire cela aujourd'hui ?

Ainsi exploitées pour faire rire par les rédacteurs de petites gazettes, les courses ne le furent pas moins pour faire frémir par les romanciers en quête de dénouements sinistres. Rappelons seulement le trépas de M. de Merteuil, broyé par son cheval *Captain-Morave*, qui fit verser tant de larmes aux lectrices élégantes de l'*Arthur* d'Eugène Süe.

Signalons ici une amusante plaquette humoristique publiée en 1842, *la Comédie à cheval, ou Manies et travers du monde équestre,* par Albert Cler, illustrée par Charlet, T. Johannot, A. Giroux et E. Giraud, dont plusieurs chapitres sont consacrés aux courses[3]. Une spirituelle vignette de Giraud y représente le célèbre *chariot* de Chantilly, sur lequel les rois du sport se présentaient à la foule avant la construction des nouvelles tribunes.

Mais du chariot de Chantilly, revenons vite aux tréteaux parisiens où, dès les premières années du règne de Louis-Philippe, nous allons retrouver les courses. En 1835, le Vaudeville donne, en effet, *les Courses de Chantilly*, pièce en un acte de Lurine, Alphonse Gautier et Potron. Alphonse Karr en rend compte dans le *Monde dramatique :* « M. de Bourbonne va à Chantilly pour les courses. Que fait Mlle Ernestine, sa maîtresse? Elle se déguise en jockey, met un pantalon ultra-collant et va rejoindre son tyran. La duchesse de Joyeuse, apprenant que M. de Beaumont est allé à Chantilly, se déguise en jockey, met un pantalon plus collant encore que celui de Mlle Ernestine et va rejoindre son amant peu empressé; la baronne *** en fait de même pour le chevalier ***, avec un pantalon plus collant encore que les précédents. Cinq ou six dames se rencontrent dans cette ingénieuse idée[4]. » *Les Courses de Chantilly* ne

1. Voy. Vicomte de Launay, *Lettres parisiennes*, passim.

2. Voy. Alphonse Karr, les *Guêpes*, n° de mai 1841, les *Courses au clocher.*

3. Voy. *La Comédie à cheval*, etc. Paris, E. Bourdin, 1842, in-12, 153 p. La vignette de Giraud représentant le *chariot* de Chantilly, a été reproduite en tête de cet article.

4. Voy. le *Monde dramatique*, t. Ier, p. 151.

furent point imprimées, les effets de *pantalons* perdant d'ordinaire beaucoup à la lecture.

Félix Arvers, le sonnettiste du secret et du mystère, donna, le 8 mars 1839, sur le Théâtre-Français, s'il vous plaît! une comédie en vers, *la Course au clocher*. L'on ne courait toutefois dans la pièce qu'au figuré, et ces dames de la Comédie ne quittèrent point leurs jupes. Leur langage, dans sa poétique familiarité, permet déjà de pressentir Ponsard :

> Je viens de voir avec mon oncle de Chauny
> Le fameux steeple-chasse (*sic*) à la Croix-de-Berny.
> — Vous dites? — Steeple-chasse. — Oui; mais ne vous déplaise,
> Je ne saisis pas bien. — Locution anglaise;
> C'est, si vous l'aimez mieux, une *course au clocher*[1],
> Plaisir dont je suis folle, à ne vous rien cacher.

De Félix Arvers, les malheureuses courses tombèrent en Adolphe Dumas, qui, le 20 mai 1847, fit représenter au Théâtre-Historique *l'École des familles*, comédie en cinq actes, en vers. Dans une leçon prud'hommesque au

> Paris sellé, botté, tout caparaçonné,

il le menaçait avant peu, par la faute des courses, des jockeys et des clubs

> De ne voir ni Français, ni France, ni Patrie[2].

Théophile Gautier, qui voyait heureusement plus clair dans les choses françaises, vengea aussitôt les courses et les clubmen des attaques du dernier maître d'école dramatique :

> Dans une tirade, un personnage de la pièce fait la critique des mœurs actuelles... La comédie de M. Adolphe Dumas est déparée par ce lieu commun indigne de lui. Le Jockey-Club n'est pas, comme on semble le croire communément, une société de jeunes centaures, fashionables jusqu'à la ceinture et chevaux anglais à partir de là. Ils ne passent pas tout leur temps à franchir des fossés, à sauter des haies et des barrières : ils ont un but plus *patriotique :* frappés de la dégénérescence de la race chevaline, dégénérescence telle qu'on a de la peine à faire les remontes de la cavalerie, ils cherchent par l'appât des prix à encourager les éleveurs et à faire prédominer le pur sang, hors duquel il n'y a pas de salut[3].

Malmenées dans les alexandrins bourgeois des comédies, les courses étaient traitées avec plus d'indulgence dans les couplets fantaisistes des

1. Voy. Félix Arvers, la *Course au clocher*, comédie en trois actes et en vers. Paris, 1839, in-8, 77 p.

2. Voy. Adolphe Dumas, l'*École des familles*, comédie en cinq actes. Paris, Michel Lévy, 1848, in-12, 180 p.

3. Voy. Théophile Gautier, *Histoire de l'art dramatique en France*. Paris, Hetzel, t. V, p. 94.

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions.ainay@free.fr

vaudevilles. Le 10 juillet 1846, l'on donna aux Variétés *Sport et Turf, ou les Courses de Chantilly*[1], gentilhommerie en deux actes, de Siraudin et Clairville, dans laquelle Macassar, *coiffeur sportsman*, disait par la large bouche d'Hyacinthe :

Pour quelques-uns, quel bon vocabulaire!
La grammaire anglaise, dit-on,
Leur est beaucoup plus familière
Que celle de monsieur Lhomond.
Je les approuve alors sur ma parole,
Mieux vaut encor dans un *club de jockeys*
Parler français comme un cheval anglais
Que comme une vache espagnole!

Les courses de chevaux, qui déjà sous Louis-Philippe avaient gagné leurs lettres de naturalisation, sous le second empire se trouvèrent si bien françaises, que l'on put songer à des concours internationaux. Le Grand Prix de Paris fut fondé en 1862. Au reste, dès son avènement au pouvoir, l'empereur avait protégé, d'instinct et par goût, les institutions hippiques, sans avoir besoin, comme le roi-citoyen, d'un prince royal qui l'éclairât et lui mâchât la besogne. Et, de plus, il avait près de lui la précieuse assistance d'un maître ès sport, le comte de Morny, l'un des premiers gentlemen-riders de la Croix-de-Berny.

Une feuille ayant les courses pour objet spécial était assurée de trouver à Paris et en province un nombre suffisant de lecteurs. *Le Sport* fut fondé, en 1854, par M. Eugène Chapus. Son directeur, depuis de longues années déjà, traitait les questions de sport et de mode. Il avait publié, dès 1837, *Paris et Chantilly, bulletin des salons, des arts, de la littérature, des théâtres et de la chasse*, et osé donner aux fashionables de 1844 une *Théorie de l'élégance*[2]. Il avait donc qualité pour consacrer aux courses un nouveau journal, et, sous sa direction, *le Sport* put reconnaître, en donnant des chroniques mondaines et littéraires, l'hospitalité que les sujets sportifs avaient reçue pendant de longues années dans les journaux de lettres et de mode. *Le Sport*, par un succès incontestable, qui s'affirma dès le premier jour, provoqua aussitôt l'apparition d'un certain nombre de feuilles similaires. Nommons seulement ici *le Jockey*, fondé par M. Aurélien Scholl, et rappelons, à titre de curiosité, un certain *Jockey-Club, journal illustré de la fashion, du turf, du sport et des compagnies équestres*, rédigé extérieurement au cercle et sur les plus

1. Voy. *Sport et Turf*, etc. Paris, Michel Lévy, 1846, in-12, 51 p.

2. M. E. Chapus a donné, postérieurement à la fondation du *Sport*, deux intéressants ouvrages, publiés dans la Bibliothèque des Chemins de fer, le *Sport à Paris*, Paris; Hachette, 1854, in-12, 316 p.; et le *Turf ou les courses de chevaux en France*, Paris, Hachette, 1854, in-12, 396 p. Ce dernier travail, bien vieilli et démodé sans doute, est néanmoins le meilleur que nous connaissions concernant l'histoire des courses en France. M. Chapus est mort le 18 janvier 1877.

lointains boulevards. Le journal *le Jockey-Club* n'a vécu que peu de temps[1].

Mais les périodiques si nombreux publiés à cette époque doivent être particulièrement consultés pour l'histoire du sport dans notre siècle. Nous ne pouvons ici les indiquer tous, mais il faut citer au moins *le Charivari*, qui relie dans l'humour le règne de Louis-Philippe à celui de Napoléon III ; *la Vie Parisienne*, exagérant les ridicules sportifs de la fin de l'empire, mais en observant strictement la perspective exigée par la caricature, et *le Journal pour rire*, s'adressant à un public moins délicat sans doute, mais qui trouvait *bien bonnes* les charges de Grévin et de Draner blaguant les courses. Rappelons encore les albums de Cham et *le Steeple-chase*, réjouissante plaquette, finement illustrée par Daumier, Cham et E. de Beaumont, sur un texte semi-spirituel de Louis Huart[2].

Le roman et le théâtre devaient naturellement s'emparer des courses à l'heure de leur triomphe. Dans l'encombrement des livres et des textes, il nous est impossible de tout mentionner. Nous tenons toutefois à placer dans notre galerie théâtrale du sport ces jolies benoîtonnes de Victorien Sardou, qui jacassaient si follement d'écuries de course *aux boxes d'ébène et aux mangeoires d'argent :*

Et là dedans des chevaux... ah! comme on en rêve... *Montézuma*, *Miss Henriette, le Sapeur!* — Merci, celui-là, je le connais ! le boulet malade ! Bah ! *Gladiateur* aussi. — Et c'est un boulet qui gagne des batailles! — Il y a surtout une pouliche alezan brûlé, avec deux balzanes, comme *Gontran*, l'une devant, l'autre derrière, mais l'encolure bien plus fine et les lignes bien plus longues! Et un avant-main! ah ! le joli cheval. — Tu l'appelles ? — *Carabine.* — Ah ! connue, fille de *Mirliton* et de *Frambroisy!* Elle a couru à Chantilly l'an passé ; elle faisait cinquante, et encore très offerts. — Oui ! eh bien ! avec toutes ses performances, je la prendrais à quinze, moi, et nous la verrons demain sur le turf. — Demain ? — Oui, à Versailles, mauvaise piste, mais c'est égal, paries-tu six louis ! — I take. — I give[3] !

Nous finirons cette nomenclature des livres et des textes relatifs aux courses par le fameux chapitre de la *Nana*, de Zola, consacré à la journée du Grand Prix de 1870. Nous assistions à ce beau jour de courses, dans lequel le Grand Prix fut gagné, non, bien entendu, par la pouliche imaginaire *Nana*, mais par *Sornette*, appartenant à M. Lafitte, dont les couleurs sont au reste exactement indiquées dans le roman. Nous nous souvenons de l'explosion de chauvinisme qui accueillit la victoire de la pouliche française, et nous nous rappelons l'enthousiasme joyeux de ces

1. Voy. Firmin Maillard, *Histoire anecdotique de la presse parisienne*, deuxième et troisième années, p. 65.

2. Voy. *Ulysse ou les porcs vengés. — Steeple-chase. — Les bals publics*, par Louis Huart. Paris, Garnier, in-12, 100 p. Un Cham, extrait de cette brochure, a été reproduit pour illustrer ce travail.

3. Victorien Sardou, *la Famille Benoîton*. Paris, Michel Lévy, 1866, in-12, p. 44.

derniers jours où l'on chantait *le Bruit de bottes* d'Offenbach sans entendre, de l'autre côté du Rhin, le pas des chevaux d'armes qui allaient fouler avant peu le sol préparé pour nos chevaux de course... Mais revenons au roman, et demandons au chef de l'école réaliste de nous montrer dans son livre, ce que nous percevons à Longchamp, les jours de courses :

... La piste vide, fermée de ses barrières grises, tournant au loin en un tapis de velours tendre... un oriflamme jaune et rouge, battant dans l'air au haut du mât... les chevaux arrivant un à un avec les jockeys en selle, les bras abandonnés, faisant au soleil des taches claires... le starter apercu au loin comme un trait noir, abaissant son drapeau rouge... les chevaux passant devant les tribunes dans un ébranlement du sol, ceux qui font le jeu, prenant la tête, les autres en un peloton confus... les jockeys filant dans le soleil à la montée, de profil, tout petits sur les lointains verdâtres du bois... disparaissant derrière le bouquet d'arbres et reparaissant dans un murmure d'observation... puis, au tournant, le peloton arrivant de face dans un coup de foudre... la foule impétueusement jetée aux barrières dans la brutalité dernière d'une colossale partie... cent mille spectateurs tournés à l'idée fixe, brûlant du même besoin de hasard...

Jusqu'ici, nous avions extrait ; à présent il vaut mieux transcrire :

On vit alors une chose superbe. Price, debout sur les étriers, la cravache haute, fouaillait *Nana* d'une main de fer. Ce vieil enfant desséché, cette longue figure dure et morte jetait des flammes. Et, dans un élan de volonté triomphante, il donnait de son cœur à la pouliche, il la soutenait et la portait, trempée d'écume, les yeux sanglants. Tout le train passa avec son roulement de foudre, coupant les respirations, balayant l'air, tandis que le juge, très froid, l'œil à la mire, attendait. Puis une immense acclamation retentit. D'un effort suprême, Price venait de jeter *Nana* au poteau, battant *Spirit* d'une longueur de tête.

Voilà assurément, dans les pages consacrées aux courses, ce que nous avons rencontré de mieux. Est-ce parfait? Est-ce absolument exact?... Cela transmet du moins fidèlement au lecteur l'impression que la plupart des spectateurs reçoivent à Longchamp, dans l'insuffisance de leurs connaissances sportives et la distraction de leurs intérêts de joueurs. Ce sont incontestablement les courses telles que la foule les voit et les garde dans sa mémoire. Et l'auteur du roman, sans doute, n'a rien entendu donner de plus.

Cte G. DE CONTADES.



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LA CARICATURE

La caricature est à l'ordre du jour : une exposition intéressante des maîtres de la caricature au XIXe siècle vient d'avoir lieu à l'École des beaux-arts, des ouvrages considérables ont été publiés sur cette matière, une monographie spéciale a été consacrée à l'œuvre de Daumier, d'autres livres sont en voie de préparation sur André Gill, A. Coinchon et Willette. Nous croyons le moment opportun pour donner, dans notre Revue, une remarquable étude sur *la Caricature* en général, écrite de verve, par un écrivain d'art estimé, M. Maurice Du Seigneur, qui a étudié la question depuis longtemps, et formé lui-même une précieuse collection de caricatures originales. Nous avons puisé dans ses cartons et nous pouvons, grâce à lui, donner à nos lecteurs comme accompagnement à cet article, des dessins inédits de Gavarni, de Prosper Mérimée et d'Albert Coinchon. Les dessins de Mérimée ont été crayonnés pendant les austères séances du Comité des monuments historiques vers 1865; le croquis de Gavarni intitulé *Moyen âge*, et représentant un rapin chevelu, date de 1830; quant au *Robert Macaire* d'Albert Coinchon, il fait partie d'une série de six grands dessins lavés à l'encre de Chine et destinés par son auteur à l'illustration des *Châtiments* de Victor Hugo. Chaque dessin mesure 0m,19 de large sur 0m,25 de haut. Les autres sujets représentés sont le portrait du maître, *Nox, Aux morts du 4 décembre, Stella, l'Égout de Rome.*

Nous devons ajouter qu'en publiant cette étude si hardiment tracée, nous nous sommes placé, ainsi que son auteur, en dehors de toutes considérations politiques; les caricaturistes entrent en lice, nous jugeons leurs coups.... de crayon, et leur talent, sans nous préoccuper d'autre chose; ont-ils tort, ont-ils raison? A chacun de juger, l'Histoire en main.

« Qui t'a donné une philosophie aussi gaie? » dit Almaviva, en s'adressant au barbier de Séville, et Figaro de répondre : « L'habitude du malheur, je me presse de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer. »

La philosophie du personnage de Beaumarchais est celle de toute l'humanité, depuis les temps anciens jusqu'à nos jours; elle a donné naissance à la comédie, à la satire, à l'épigramme, à la caricature. Dans l'antiquité, elle ricane sous le masque d'Aristophane et de Ménandre, de Térence et de Plaute, elle aiguise le stylet d'un Juvénal ou d'un Martial, conduit le pinceau d'un Pauzon

ou d'un Pereïcus, illustre les murs de Pompéi ou d'Herculanum. Au moyen âge et à la Renaissance, elle sculpte les gargouilles des cathédrales, les stalles des chœurs, enlumine le vélin des missels; fait grimacer la camarde devant Holbein, dicte à Rabelais les mirifiques histoires de Gargantua et de Pantagruel; et puis elle inspire à Régnier ses satires, à Molière ses chefs-d'œuvre : *l'École des Femmes*, *le Misanthrope*, *Tartuffe;* elle tente Callot et Ostade, entraîne Hogarth dans les maisons de joie, illumine les rêves de Goya.

Elle est de toutes les révolutions, cette humoristique philosophie, de toutes les barricades, ridiculisant la Ligue dans la satire Ménippée, publiant les Mazarinades, dénigrant le roi soleil et son successeur, Louis *le trop aimé;* elle abat les bastilles, tutoie les dieux et détrône les princes, elle chante, danse et crayonne, allonge le nez à celui-ci, tire la barbe à celui-là, fustige l'un, égratigne l'autre et se moque de tous. Ah! la bienheureuse humanité, elle se gaudit, elle trépigne, elle pouffe, elle rit : elle rit d'un rire inextinguible. Elle rit, donc elle souffre.

Le rire, les larmes, cousins germains : on pleure de joie, on rit de dépit; on se plaint de son bonheur, on raille son infortune.

Après la comédie, la caricature est une des formes les plus communicatives du rire. Comme la comédie, elle réunit la satire, l'épigramme et l'expression burlesque, elle a en moins le mouvement et l'action; mais, par la continuité et l'immobilisation de sa mimique, elle agit avec plus d'insistance sur notre hilarité. On a voulu établir une distinction entre la caricature qui réside seulement dans le grossissement ou l'accentuation de la forme extérieure des individus et la caricature qui, tout en s'attaquant à l'être physique, vise particulièrement l'être moral. Cette distinction me semble spécieuse et pas trop juste; car, du moment où les traits d'une physionomie sont exagérés, les défauts et les vices du personnage sont mis en relief, par la même occasion. Il n'y a pas de caricatures anodines, sortant des mains d'un véritable artiste, bien entendu, et ce sont celles-là que j'ai surtout en vue dans cette étude. Sans avoir recours à une légende explicative, une charge crayonnée hardiment peut devenir une sanglante satire; le dessinateur devient l'explicateur de Gall et de Lavater; ce nez crochu est celui d'un avare, ce nez pointu est celui d'un intrigant, ce nez relevé, celui d'un porcophile ou d'un pornographe; cette bouche pincée appartient à une femme revêche, ces lèvres épaisses à un gourmand et à un sensuel, et les yeux, ce miroir des passions, combien d'intérêts personnels peuvent-ils exprimer! l'orgueil, la jalousie, la colère, l'envie, la cupidité, la dissimulation. Un peintre du commencement de ce siècle, Boilly, a composé une curieuse suite de lithographies intitulées *les Grimaces*, où la déformation des types n'était pas trop flagrante et où la caricature n'existait que par le mouvement imprimé à la physionomie des personnages. Un plus illustre que Boilly, le grand, l'immortel Léonard de Vinci, l'artiste des artistes, le maître des maîtres, ne dédaignait pas la caricature. Il se plaisait à faire de nombreuses charges de tous les types de la société, en accusant fortement les traits saillants de leur profil; il caricaturait ainsi, à travers rues, les grands et les petits, les nobles et les plébéiens, les insolents et les plus humbles, ce qui ne l'empêchait pas, une fois rentré dans son atelier, de peindre la délicieuse tête de sa Mona Lisa, plus connue sous le nom de la Joconde.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » éditions.ainay@free.fr



PORTRAIT CHARGÉ DE SAINTE-BEUVE

Par Eugène Giraud.

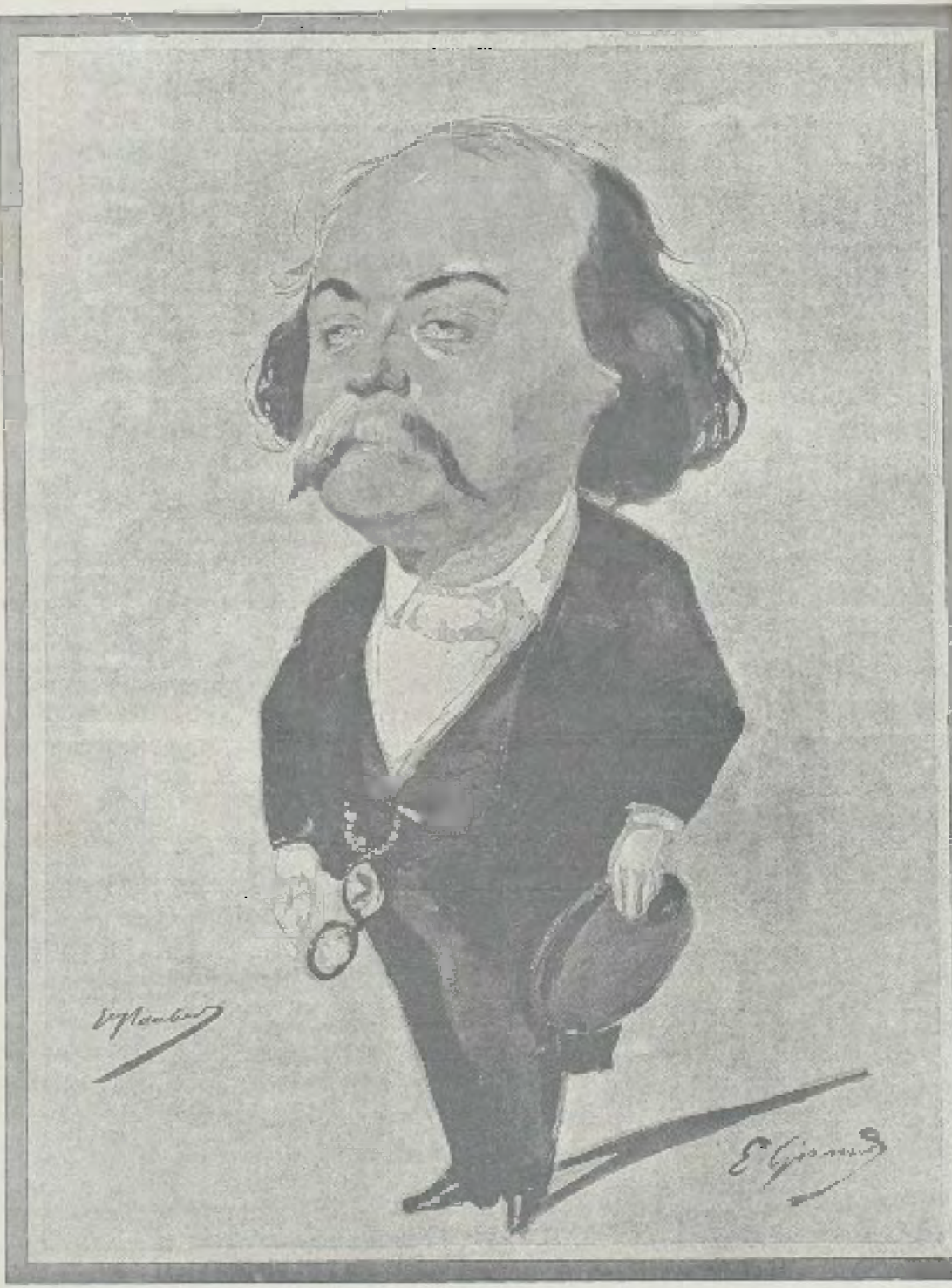

PORTRAIT CHARGÉ DE GUSTAVE FLAUBERT

Par Eugène Giraud.

La caricature n'est pas d'invention moderne, comme on a voulu longtemps le faire croire, elle remonte à la plus haute antiquité ; les Assyriens en ont fait usage dans leurs monuments, les Égyptiens en ont laissé trace sur leurs papyrus; la description n'en est pas toujours très facile, car les acteurs qu'ils mettaient en scène ne se contentaient pas d'échanger leurs têtes contre des têtes de chiens, de singes, d'ânes ou de porcs, mais ils en pratiquaient encore



Croquis d'Albert Coinchon pour *les Douze travaux d'Hercule*.
(Dessin inédit.)

les mœurs faciles. Si vous êtes allés dans les salles du musée égyptien au Louvre, vous avez pu apercevoir la statue en pierre d'un fantoche gratifié d'une énorme tête grimaçante, au nez épaté, à la bouche lippue, à la barbe bouclée; elle surmonte un petit corps, trapu, obèse, c'est le dieu du rire : le dieu Bès. Allez un peu plus loin, dans la galerie, vous le verrez se livrant à une danse caractéristique, le joyeux drille, ricanant à gueule que veux-tu. Ah! le bon petit dieu que c'était là!

Les Grecs nos maîtres, comme on dit à l'Académie, ces fervents admirateurs du beau, de la forme pure, ces incomparables statuaires ont aussi connu le côté grotesque de l'art. C'est Aristote, un ennemi de ce genre de satire, qui nous en a gardé le plus lointain souvenir. Il nous cite trois noms d'artistes : Polygnote, peignant les hommes plus beaux qu'ils ne le sont naturellement : Pauson plus laids; Denys tels qu'ils existent. Pauson, bien entendu, était méprisé du philosophe qui déconseillait la jeunesse de s'arrêter devant ses

œuvres. Aristophane, même, ridiculisa Pauson dans ses comédies; c'était probablement un simple échange d'aménités de ces deux satiriques. Est-ce Pauson qui chargea le premier, est-ce l'auteur des *Nuées*, on ne saurait rien affirmer; ce fut l'incident Dumas-Jacquet de l'époque. Toujours est-il que Pauson était un caricaturiste célèbre, et il a dû avoir une certaine influence, une école de peintres satiristes a dû se former à sa suite, et les fresques de Pompéi et d'Herculanum sont là, comme une preuve évidente du goût des anciens pour la caricature. Les sujets qu'ils affectionnaient n'étaient pas toujours d'une décence exemplaire, les attributs phalliques prenaient des proportions extravagantes et le dieu Priape narguait le sceptre de Jupiter, le trident de Neptune, la fourche de Pluton, le thyrse de Bacchus, la lance de Mars, la flèche d'Apollon. Les Pygmées, ces ancêtres des Lilliputiens, apparaissent dans plus d'une frise, Hercule est leur Gulliver et les aventures du héros de Swift sont en quelque sorte la transposition des héroïques voyages du puissant Alcide. Au musée d'Avignon se trouve une statuette de l'empereur Caracalla, ayant tous les caractères d'un Pygmée dans l'attitude du combat. César Pygmée : traduisez, vous avez Napoléon le Petit.

Tout change, tout tourne, tout se transforme. Priape devient Karagueuz chez les Arabes, Pulcinella chez les Napolitains; Punch chez nos voisins d'outre-Manche. Pourtant le vrai Polichinelle antique se nommait Maccus, et on a, au musée de Moulins, plusieurs spécimens de cette célèbre marionnette. Son compagnon Pappus représentait plus spécialement le fantoche Guignol importé, probablement à l'époque gallo-romaine, à Lugdunum où il est resté.

Une étude détaillée de la caricature antique est encore à écrire; les travaux de M. Vright et de M. Champfleury en ont posé les premiers et excellents jalons qui pourront aider les futurs commentateurs de l'histoire du comique dans les arts anciens. Il en est de même pour la caricature au moyen âge : les sculptures de nos monuments, les enluminures des manuscrits ont été très sommairement envisagées. Il est curieux de constater, à cette époque, la persévérance du côté licencieux des représentations antiques dans les œuvres destinées à orner les églises. Telle gargouille, telle stalle de chœur, tel chapiteau ne pourraient être décrits qu'en langue latine. Le Diable est particulièrement armé de toutes pièces, et les animaux ne se conduisent pas mieux derrière le confessionnal que sur les papyrus égyptiens. Les animaux ont, du reste, rendu un signalé service aux caricaturistes de tous les siècles; on ne peut sans encourir la corde ou le fouet clouer un puissant de ce monde au pilori, vite on cherche un détour, un emblème, une métamorphose; on le change en chien, en âne, en singe ou en porc, on le dégrade en le rabaissant vers la brute.

Mais, de toutes les figures grimaçantes du moyen âge, la plus terrible et la plus significative est celle de la Mort; elle mène la grande farandole universelle; tous entrent en danse : papes, rois, empereurs, hérétiques, artisans et esclaves. La camarde agite ses ossements et ricane, avec sa bouche sans lèvres, de la folie des hommes, de leur orgueil et de tous leurs vices. Au XVIe siècle, elle trouve dans Holbein le talent de l'artiste uni au génie du penseur, et la terrible pourvoyeuse nous invite à rire de nos misères, en nous en donnant l'exemple.

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions.ainay@free.fr

Le XVIe siècle fut la première grande période des caricatures politiques et religieuses; Pierre Gringoire, un poète, avait surnommé, en 1515, l'église la mère sotte, le pape était l'homme obstiné. En France, on plaisantait la Ligue et les ligueurs, les moines et les abbés; à Rome, Pasquino et Marforio disaient leurs vérités aux papes. Pourtant le moine Conrad Collin répondait aux hérétiques et Luther était ridiculisé à son tour.

Je passerai vivement sur la caricature au XVIIe et au XVIIIe siècle; sous Louis XIV et sous Louis XV, elle se réfugia dans les Flandres pour plaisanter le vainqueur emperruqué et les maîtresses du roi viveur. Elle rentra en France dans les dernières années de Louis XVI et avec la Révolution.

Suivant les événements, la caricature était agressive ou débonnaire et on la rencontrait jusque dans son assiette; si elle était patriotique, elle avait, pour sûr, oublié le sentiment des arts. Sous l'Empire, fini de rire; la danse des morts a lieu sur les champs de bataille.

Vient la Restauration, le tigre de Corse est conspué; à ce moment-là, pourtant, la caricature relève la tête; Talleyrand et Cambacérès, *nos amis les ennemis*, Cosaques, Prussiens et Anglais, sont cinglés par les lanières de la critique dessinée; Carle Vernet, le fils de Joseph Vernet le peintre des marines, et le père d'Horace Vernet, se fait distinguer entre tous par la liberté de son crayon et la franche allure de sa raillerie. *Le Nain jaune* crée l'ordre de la Girouette et de l'Éteignoir, dans lesquels sont enrôlés la plupart des notabilités de l'époque. On daube sur les jésuites et la sacrée congrégation. La lithographie, nouvellement inventée, vient en aide aux artistes pour répandre d'une façon prompte et facile les inventions de leur verve caricaturale.

Enchaînée sous l'Empire, la caricature ne se releva sous la Restauration que pour renverser le pouvoir qui l'avait affranchie. Charles X tombé, elle ne fait pas longtemps bon ménage avec la monarchie de Juillet. Le bonhomme *Mayeux*, ce bossu gouailleur et insolent, inventé par Traviès, a son franc parler dans *la Caricature*, le fameux journal créé par Philipon, qui compta autant d'amendes que d'illustrations. « Le Diable emporte les fruits, s'écriait Mayeux, Adam nous a perdus par la pomme et La Fayette par la poire! » Cette poire, légendaire aujourd'hui, avait été inventée par Philipon et faite à la ressemblance de Louis-Philippe; elle amena plus d'une fois son trop spirituel créateur devant la cour d'assises. Crayon en main, il improvisa un jour sa défense et traça en pleine audience une série de croquis dont le premier ressemblait parfaitement au roi, les croquis suivants se modifiaient de plus en plus, et, de dégénérescence en dégénérescence, le dernier arrivait à représenter le nouveau fruit défendu. La justice avait ri, elle fut désarmée. Une autre fois, Philipon reparut devant ses juges pour avoir publié un dessin représentant un monument, et quel monument! Il avait tout bonnement placé une poire sur le piédestal encore vacant de l'obélisque de Luxor, avec cette désignation commémorative : Monument expia-poire. — « Le parquet a vu là, dit Philipon, une provocation au meurtre, au régicide; ce serait tout au plus une provocation à la marmelade. » Collaborateur de ses collaborateurs pour les légendes cruelles, Philipon annota souvent les dessins de Traviès, de Grandville et de Daumier.

Daumier, je viens de nommer le plus grand des caricaturistes connus, je

dirai même mieux, un des artistes les plus éminents de notre siècle, comme dessinateur. Ses personnages vivaient de la même vie que ceux de Michel-Ange ou de Jordans, se tordant comme des damnés dans la fournaise politique, ou ventrus et graisseux comme des Silènes gavés par la cuisine bourgeoise. Il n'épurait pas la ligne, le contour, le profil, il dessinait le dedans des êtres ; et l'on a surpris Eugène Delacroix faisant des croquis d'après ses charges *de baigneurs*. On devinait la structure interne de ses fantoches, leurs os et leurs muscles, qu'ils fussent en caleçons de bains ou revêtus de jaquettes et de pantalons. Le dessin de Daumier est le vrai dessin, le dessin des maîtres, aussi puissant qu'une peinture, pour rendre le mouvement et l'expression.

L'œuvre de Daumier est considérable, Durand-Ruel en a fait une exposition particulière en 1878, alors que le grand artiste, presque aveugle et dans une grande gêne, ne pouvait plus tenir un crayon et avait besoin de trouver auprès de lui des amitiés sincères et secourables. Il en trouva, chose rare, et entre autres celle du brave Corot qui se conduisit envers lui comme le meilleur des frères.

C'est là que nous avons revu le défilé des juges et des avocats, des Robert Macaire et des Bertrand, des Don Quichotte et des Sancho ; et cette sinistre lithographie de *la rue Transnonain*. Elle représente l'entresol d'une maison qui a été envahie par les protecteurs de l'ordre ; des cadavres jonchent le sol, épouvantablement tragiques. Ah ! Daumier n'est plus là le caricaturiste jovial et narquois, ce n'est plus un Martial, mais un Juvénal, un Holbein, un Goya.

Traviès avait stigmatisé, par un dessin non moins terrible, une phrase fameuse prononcée à la tribune par le général Sébastiani. Il avait représenté un champ de carnage, au-dessus duquel on voyait planer les oiseaux de proie, et au-dessous on lisait, comme une ironique légende écrite de la main de Némésis, la phrase même de ce soudard : *l'ordre règne à Varsovie;* et, comme corollaire à cette satire vengeresse, le dessinateur Grandville représente, plus tard, un sergent de ville essuyant son épée rouge de sang et disant : *l'ordre règne aussi à Paris*. Le chef-d'œuvre de Grandville est l'ouvrage intitulé *les Métamorphoses du jour;* tel est l'avis de M. Victor Fournel et c'est aussi le nôtre. « Personne, ajoute-t-il, n'a mieux étudié que lui, par quelle série de rapports intimes la physionomie humaine peut se lier à celle de l'animal et trouver dans celle-ci un miroir grossissant qui en accuse et en souligne les défauts.... Grandville joignait à la vive et rapide intuition du ridicule, l'exactitude patiente et presque minutieuse du miniaturiste, au goût de la réalité étudiée de près, le goût de la fantaisie. De là son originalité spéciale, c'était un homme d'imagination et un homme à idées, un amuseur et un raisonneur. »

Elle fut splendide, la pléiade caricaturale du journal de Philipon ; outre Traviès, Daumier et Grandville, je dois rappeler les noms de Charlet, le père des troupiers et des invalides, Decamps, l'illustre peintre, Raffet, Bellangé, Devéria, Pigal, Henri Monnier, le sarcastique et amusant créateur de Joseph Prudhomme (cette création fut le plus beau jour de sa vie) ; et enfin Gavarni, le spirituel observateur des mœurs du jour, ce Balzac au petit pied des coulisses de la comédie humaine.

Le dessin de Gavarni a de l'élégance, il se ressent même parfois de la

© 2007 Livre « Editions « les passeurs du temps » [illegible]

gravure de modes, il n'a pas l'ampleur de celui de Daumier, ni la recherche de celui de Grandville. « Gavarni n'avait pas au surplus le sens de la caricature, a écrit M. Georges Duplessis; à Daumier et à Traviès appartenait cette aptitude particulière qui consiste à rendre grotesque un visage en exagérant certaines parties au détriment d'autres que l'on diminue. » Si Gavarni est inhabile à mettre en saillie les traits de ses personnages, il excelle à donner à leurs attitudes l'expression de la vie même, à les faire s'exprimer chacun dans un langage spécial, et à en dire plus en deux lignes jetées sous un croquis, qu'un écrivain moraliste en un long chapitre. Rappelez-vous plutôt ces légendes célèbres :

Deux partageuses causent avant de s'endormir : « Ma chère, les hommes, c'est farce! toujours la même chanson... Une femme à soi seul. »

Et l'autre, en s'étirant les bras, lui répond : « Toqués! ils sont toqués. »

Une vieille lorette, devenue mendiante, à un bourgeois qui lui fait l'aumône : « Charitable Mo'sieu, que Dieu garde vos fils de mes filles! ».

Dans la vie de jeune homme, deux étudiants couchés sur l'herbe se font leurs confidences :

« C'était une femme que j'ai bien aimée.

— Farceur! tu l'as gardée quinze jours!

— Mais je lui ai fait la cour deux ans! »



Moyen âge.
(Dessin inédit de Gavarni.)

Au bal masqué : Réflexions de deux pierrettes regardant d'une galerie dans le parterre. « Y en a ti des femmes, y en a ti, et quand on pense que ça mange tous les jours que Dieu fait! c'est ça qui donne une crâne idée de l'homme. »

Et les enfants terribles.

N° 1. — Maman, c'est mosieu...., tu sais ce mosieu qui a ce nez.

N° 2. — C'est vous qu'êtes le grand sec qui vient toujours pour dîner? Mosieu, papa n'y est pas.

N° 3. — Maman a écrit à Mosieu Prosper et papa a vu la lettre. Oh! il était joliment en colère, papa... parce que maman a fait une faute.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

N° 4. — La canne que papa a trouvée l'autre jour dans l'armoire à maman, le jour qu'il était si en colère, elle est bien plus belle que la vôtre.

Gavarni, comme vous le voyez, était surtout un humoriste, un maladif du sentiment, riant du bout des lèvres et dessinant du bout de la plume.

Combien sont différentes les légendes de Cham, deuxième fils du comte de Noé, elles sont de la haute bouffonnerie, sa charge est un pistolet chargé de gros sel, faisant plus de bruit que de mal; ses personnages sont des pantins taillés à coups de serpe, ébouriffés, hirsutes, habillés comme quatre sous, ouvrant des fours pour rire et des robinets pour pleurer; les femmes ont, avec lui, des tignasses à la place de cheveux, des sacs de son en guise de seins, des mains comme des battoirs et des pieds à dormir debout.

Les charges de Cham ont rempli pendant trente ans *le Charivari, l'Illustration, le Monde illustré,* et pendant trente ans il a reproduit le même concierge, le même pochard, le même tourlourou, le même rapin, et, pendant trente ans aussi, il a fait se pâmer, d'un rire bienfaisant, les collégiens en vacances et les habitués des cafés.

Le commencement du second empire fut une époque défavorable à l'épanouissement de la caricature, Cham et Bertall étaient les seuls que pouvait supporter le nouveau gouvernement : leurs charges anodines n'ébranlaient pas le trône. Daumier dut mettre une sourdine à ses rancunes politiques, et se venger sur les propriétaires béatement bêtes, sur les concierges, ces *tyrans du cordon.* Il y eut bien Nadar et Carjat qui n'auraient pas demandé mieux que de faire de la caricature politique, mais ils durent se résoudre à braquer leurs objectifs sur les célébrités du jour, et à les caricaturer dans *le Journal amusant* ou dans le journal *le Boulevard.*

Le *Journal amusant* fut la grande ressource du crayon libre : Grévin y célébra *la cocotte*, en se créant un genre à part; sous l'Empire, la grisette était morte, morte avec Musset et Mimi Pinson, la lorette végétait et agonisait avec la dame aux camélias; vive la cocotte! la cocotte aux toilettes aussi extravagantes que celles d'une princesse de féerie, coiffée à la chien, maquillée, rembourrée, rivalisant postérieurement avec la Vénus hottentote, se faisant les cils avec des épingles enfumées, cascadant, bastringuant sur l'air des lanciers, et trouvant que l'Empire, c'était très chic!

Puis ce fut *la Vie parisienne*, illustrée par Marcellin, qui donna le ton; les châteaux de province prenaient les mœurs de Mabille et de Musard; les femmes du monde fillassaient et les filles posaient aux duchesses. Une chanteuse célèbre par ses gaudrioles faisait répéter ses chansons à une duchesse célèbre par ses attelages. Paris s'amusait comme un fou!

Et nulle part la caricature politique n'osait relever la tête lorsque, en 1865, Henri Rochefort écrivit ses articles dans *le Soleil*, un journal nouvellement apparu au firmament de la presse. Un astre en appelle un autre, et ce fut alors que se leva *la Lune*, journal comique, illustré et colorié, à 10 centimes. La qualité artistique du coloris n'était pas très supérieure et donnait bien peu l'aspect de la réalité aux binettes contemporaines s'étalant en première page. « Mais que voulez-vous, a dit Gavarni, déjà nommé, faut bien montrer des images à l'homme, la réalité l'embête. »

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » éditions.ainay@free.fr

La Lune paraissait toutes les semaines, et les charges étaient signées d'un nom jusqu'alors inconnu qui devint rapidement célèbre, elles étaient signées André Gill. Ce n'est pas sans raison que nous avons rapproché de ce nom celui de Henri Rochefort, car vous allez voir comment le caricaturiste a coopéré en même temps que le pamphlétaire à l'ébranlement du régime impérial.

Le dessin de Gill d'abord un peu hésitant, maladroit presque, acquit bientôt une ampleur et une désinvolture magistrales. Le procédé de reproduction adopté par Gill, laissait à son œuvre la spontanéité de son coup de plume indépendant et sûr de lui-même. La gravure sur bois dénature trop souvent l'œuvre du dessinateur et la lithographie l'empâte; l'autographie laisse au trait sa valeur exacte, quand le trait est conduit par une main exercée et dessinant surtout avec franchise. Gill fut un des maîtres de l'autographie.

L'autographie attira l'autographe, car l'Empire exigea, à cette époque, l'autorisation préalable du caricaturé, pour permettre la mise en vente de sa binette. Aussi trouvons-nous de curieux *permis de charge*, au bas des pages de *la Lune*.

Timothée Trimm écrit : « Vous me demandez un autographe; Laubardemont demandait cinq lignes de l'écriture d'un homme pour le faire pendre! voilà pourquoi je ne vous en donne que quatre. »

Signé Léo Lespès.

Victorien Sardou autorise *la Lune* à publier sa charge. « La charge étant, par comparaison, dit-il, le meilleur moyen de faire passer l'original pour très beau. »

Emile de Girardin s'exprime ainsi :

« Si je refusais à *la Lune* l'autorisation que la loi l'oblige à me demander, je contredirais tout mon passé, car ce serait admettre la censure et reconnaître ce que je ne reconnais pas : l'inégalité entre la plume et le crayon. »

Et cet autre de Frédérick-Lemaître :

« *Lune*, fais la charge des jeunes! le temps se charge de celle des vieux. »
Avril 1867.

Frédérick-Lemaitre.

Ce fut en avril 1867 qu'André Gill dessina la fameuse caricature de Louis Veuillot, celui-ci n'avait voulu donner qu'une autorisation verbale. Quand il se vit transformé en archange boxeur, avec des ailerons de canard dans les épaules, une auréole couronnant sa face grêlée comme une écumoire, le saint personnage hurla de colère, cria à l'impiété, au sacrilège et fit condamner le journal *la Lune* par les tribunaux.

A partir de ce jour-là, Gill était célèbre, on cherchait dans ses caricatures un sens caché et malicieux; le portrait de Ricord opérant les amours eut un grand succès, celui de Laferrière fit rire les malins; aux jolies actrices de Paris, il offrait le fruit de Paris du bon côté. Et puis, vint le dessin à sensation, la première caricature politique des lutteurs masqués avec cette légende : « Il est expressément défendu aux 500,000 lecteurs de *la Lune* de voir dans cette lutte de l'homme rouge et de l'homme noir, aucune insidieuse allégorie; qu'ils n'oublient pas que certaines actualités nous sont interdites »,

© 2007 Lyon - Editions « les passerelles du temps » - editions.ainay@free.fr

et, pour plus d'explication on devinait, inscrit sur la culasse d'un canon jeté à terre, le mot : Mentana.

« Tonnerre de Dieu! s'écria le ministre de la guerre; on se moque de nous; l'homme rouge, c'est Garibaldi, l'homme noir, c'est le pape, vite, un bâillon, une corde, qu'on supprime *la Lune* », et un jugement conforme à ce souhait fut rendu. Entre temps, Gill taillait plus aiguë la pointe de son crayon et publiait, en grande page, le portrait authentique de Rocambole, l'homme aux deux visages, forçat et dandy; en pliant l'image en deux, on retrouvait,



Quelques-uns de la Bibliothèque de l'Arsenal en 1870.
(Croquis inédit d'Albert Coinchon.)

dans la partie de droite, la parfaite ressemblance de l'empereur Napoléon.

La Lune, supprimée, fut remplacée par *l'Eclipse;* même format, même composition, même dessinateur; le succès du nouveau journal ne fut pas moindre.

De 1867 à 1870, la vogue de la caricature coloriée fit éclore de nombreuses feuilles rivales, aucune d'elles n'a subsisté. Elles se nommaient : *le Drôlatique, le Monde pour rire, la Fronde, le Calino, le Bouffon, le Diogène, le Géant, la Charge, le Masque, la Marotte, la Comète, le Bonnet de coton, Belphégor, l'Indépendance parisienne, Polichinelle, le Vase étrusque, l'Auvergnat, le Philosophe.* (Dans *le Philosophe*, dont la collection est très rare, se trouvent des caricatures et des compositions drôlatiques de notre grand peintre Jean-Paul Laurens, dont le talent austère et sérieux contraste avec ces fantaisies de jeunesse.)

L'Eclipse remplaça donc *la Lune*, elle passa plus d'une fois à travers les mailles du filet de la censure. Les contemporains défilèrent l'un après l'autre dans cette galerie grotesque. Gill l'inventif ne négligeait pas une seule occasion de turlupiner les gens de l'Empire; Veuillot réapparaissait maintes fois masqué d'une écumoire; Ollivier, Darimon, Belmontet faisaient leurs cabrioles devant le public. La censure irritée et penaude voulait trouver des allusions à toutes les charges de *l'Eclipse*, et n'attendait que le moment favorable pour frapper à nouveau, lorsque, le 9 août 1868, parut le *fameux melon*, intitulé M. X....? Les initiés disaient : c'est le portrait de Delesveaux; la censure y voulut voir une charge obscène, et voici l'innocent cantaloup traîné devant la justice. André Gill a chansonné son infortune dans une jolie brochurette imprimée en vert, la couleur de l'espérance. Nous ne rappellerons point cette longue complainte sur l'air de *Fualdès*.

Rappelons les titres des charges de Gill les plus remarquées : *l'Homme de neige*, *la Jeune Phrygienne jouant avec l'aigle*, *le Garde rural*, *Courbet allumant sa pipe avec le ruban rouge*, *Nélaton sur la vessie*, et *le Groupe Carpeaux*. Ces deux derniers dessins furent faits en collaboration avec Albert Coinchon. Coinchon était un délicat, un raffiné, et la charge grossière lui répugnait. Il se plaignait même souvent, avec amertume, d'être obligé de faire de grosses têtes; il trouvait, avec raison, que le côté jovial de la caricature doit exister bien plutôt dans la libre allure du crayon que dans la déformation par trop flagrante de l'être humain. Son œuvre la plus connue est la délicieuse bouffonnerie des douze travaux d'Hercule, où nous voyons le grassouillet fils d'Alcmène, dans ses pérégrinations héroïques, traité avec le sans-gêne dont usait Toppfer envers *M. Jabot* ou *le docteur Festus*. C'est aussi dans le curieux journal *la Parodie*, publié en 1869, qu'il faut aller chercher les charges humoristiques de ce jeune artiste si plein de vie et de gaieté, qui devait tomber le même jour que Henri Regnault, sur le champ de bataille de Buzenval. En feuilletant ces pages, nous trouvons de lui un commencement d'*Iliade burlesque*, plaisantant agréablement l'enseignement académique, et deux macabres fantaisies dont l'une, intitulée *le grand veneur* (*légende allemande*), semble être la prophétie de la fatale guerre de 1870.

1870! le canon tonne, les défaites succèdent aux défaites. André Gill bat la charge contre les Prussiens et proclame la République dans de grands dessins patriotiques.

En septembre, Paris ferme ses portes, *l'Eclipse* s'éclipse, mais les caricatures abondent en feuilles volantes. Toute une armée de crayons railleurs et vengeurs sort de terre, pour proclamer la chute de l'Empire. La satire de l'indignation était bien pardonnable à cette heure; mais vers quelle abjecte licence ne s'est-elle pas laissée entraîner, hélas! Pendant la guerre et la Commune, il parut près de trois mille caricatures : environ quatre cents sur l'Empire, deux cents sur les Prussiens, deux cents sur l'Assemblée nationale, deux cents sur Thiers et l'Orléanisme, cent sur le clergé, etc.

J'ai fait le catalogue descriptif de cette collection de la caricature à cette époque, c'est un long travail qui, s'il était publié, offrirait un vif intérêt aux collectionneurs. Je vous avouerai, en toute sincérité, que ces multiples figures grimaçantes, exécutées par des mains plus ou moins expérimentées, repassent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

devant mes yeux comme un fantastique cauchemar et ce n'est pas sans terreur que j'évoque leur souvenir. L'art tenait peu de place dans les élucubrations caricaturales de ces heures anxieuses; elles n'avaient pour excuse que l'état de surexcitation mentale, de fièvre obsidionale où se trouvait une population énervée et affamée.

Parmi toutes ces pièces dessinées ou gravées, je n'en connais qu'une seule

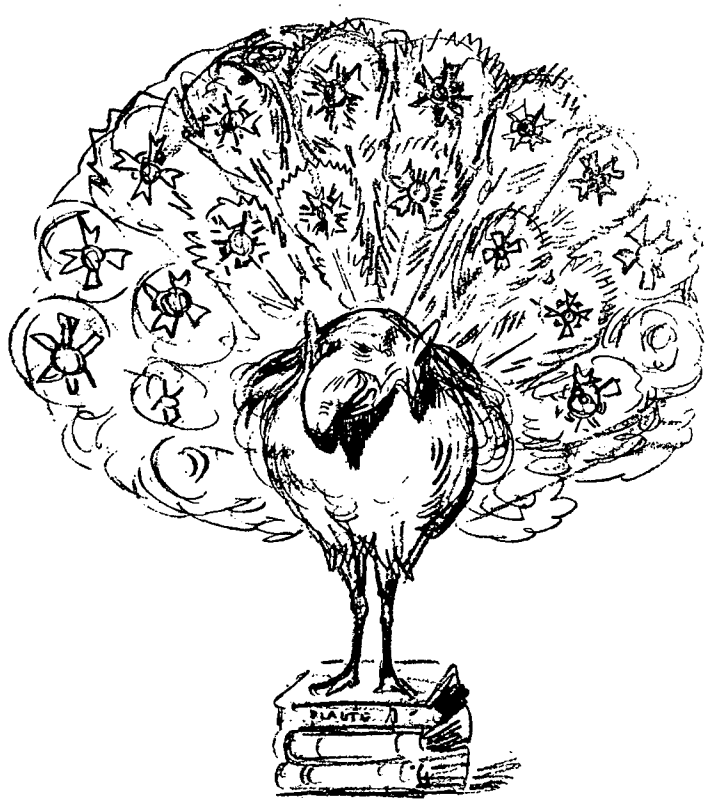

Un Immortel. — M. N..., traducteur de Plaute.
(Dessin inédit de P. Mérimée.).

qui se soit élevée à la hauteur d'une œuvre d'art véritable, encore n'a-t-elle pas été reproduite par la gravure, ni mise dans le commerce. Le dessin en question a été composé quelques jours avant la fatale journée du 19 janvier 1871, et son auteur avait l'intention de le faire figurer dans une série d'illustrations pour *les Châtiments* de Victor Hugo. Il représente le Robert Macaire impérial aux bottes éculées, debout sur une pierre funéraire où se trouve gravée cette inscription : 2 Décembre. Le César, dont le couvre-chef défoncé est feuillagé de lauriers, tient en laisse son aigle ; ce n'est point l'aigle radieux qui plane dans l'azur, c'est l'oiseau carnassier qui dispute sa ration aux corbeaux voraces. Et, comme avec un funèbre pressentiment, sur le bas de la pierre tombale, l'artiste a signé son nom : *Albert Coinchon*.

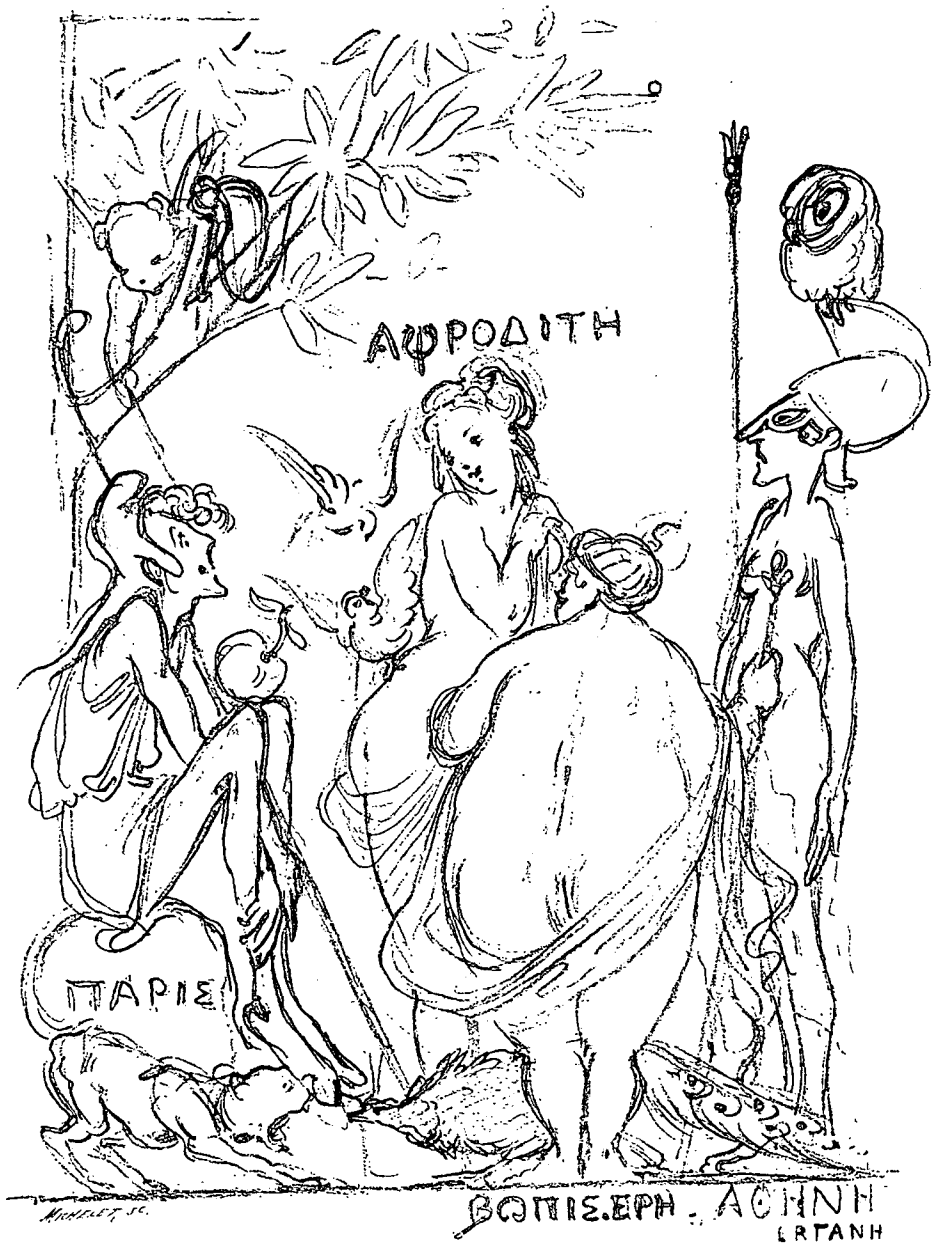

LE JUGEMENT DE PARIS

Dessin inédit D'ALBERT COINCHON (Collection de M. Maurice Du Seigneur).

L'Eclipse renaquit à la fin de 1871, passa en d'autres mains en 1876. *La Lune rousse* parut alors; malgré la verve endiablée d'André Gill, son directeur, elle ne réussit pas avec autant de succès qu'on aurait pu le croire; sous l'ordre moral, en 1877, cette nouvelle feuille eut à soutenir contre la censure une lutte semblable à celle que *la Lune* avait soutenue du temps de l'Empire. Gill, de guerre lasse, publia le fameux dessin que voici. Il porte comme légende : *Cramponne-toi, Guguss', v'là qu'ça recommence!* Vous voyez l'artiste, avec l'air souriant et narquois, recevant sur son sein commère la Lune, tout effarée; celle-ci se sauve devant un monstre, aux dents de scie, à l'œil luisant, c'est la terrible paire de ciseaux des censeurs, montée sur des serres de vautour, qui se dirige gloutonnement vers les jupes de cette pauvre petite lune, de cette Roussotte persécutée.

A côté de cette multitude de caricatures dessinées par des gens du métier qui se sont contentés, pour passer à la postérité, de faire de l'esprit sur le dos de leurs contemporains, quelle curieuse collection il y aurait à former avec les caricatures jetées sans prétention, sur la première feuille de papier venue, par des hommes illustres, savants, historiens, poètes, romanciers, et par des peintres de l'art noble, grands prêtres de l'école académique, et par des architectes sérieux, et par des archéologues plus sérieux encore. Victor Hugo, Alfred de Musset, Théophile Gautier, Prosper Mérimée, Jean-Paul Laurens, Viollet-le-Duc, entre autres, n'ont pas résisté à la tentation d'esquisser, avec la plume ou le crayon, les portraits-charges de leurs confrères ou de leurs amis; le peintre Eugène Giraud a réjoui, pendant des années, les soirées du surintendant des beaux-arts, M. de Nieuwerkerke, en lavant, à l'aquarelle, de grands portraits-charges des invités du Louvre. Les séances de l'Institut, les comités de sociétés savantes, et, en général, toutes les assemblées où se discutent les questions les plus sérieuses sont de véritables officines de caricatures; les doctes membres de ces réunions ont soin, il est vrai, de faire le sacrifice de leurs productions artistiques; mais il se trouve heureusement, parmi eux, des collectionneurs qui arrachent à ces déchirantes hécatombes quelques-unes de ces feuilles où le caricaturiste improvisé a souvent déployé plus de brio, de verve et de mordant que le dessinateur de profession.

Depuis une dizaine d'années, la caricature politique jouit d'une liberté excessive qui a retiré les trois quarts de son mérite à cette satire du crayon; après avoir été fine et incisive, adroite à se faire comprendre à demi-mot, à faire deviner sa grimace sous un masque, elle est devenue brutale et grossière, débraillée et quelquefois pire. Mais, à côté de ce sans-gêne et de ce sans art, quelques dessinateurs ont trouvé le moyen de rajeunir la vieille édentée qui s'est fourbue à jouer le rôle de sorcière de Macbeth; une jeune caricature svelte, narquoise, ennemie des grossissements monstrueux, preste comme un clown, fantaisiste comme une ballade à la lune, a secoué sa jupe pailletée sur la tristesse de notre époque, et jeté des poignées de *confetti* dans le carnaval de notre parlementarisme : feuilletonniste du crayon, elle détaille, en plusieurs chapitres, les mirobolantes odyssées et les cabrioles de ses héros, ou bien, si elle a quelques moments de mélancolie, elle va les oublier sous de vertes tonnelles, en compagnie de l'ami Pierrot, et fait rire jusqu'au père Bazouge, ce croquemort échappé de la danse d'Holbein.

© 2007 Lycos « Editions « les passeurs du temps » « editions-passeurs.fr »

Trois noms d'artistes viennent sous ma plume pendant que j'évoque ce lutin capricieux, ce sont les noms de Robida, Caran d'Ache et Willette. Willette est-il bien un caricaturiste, n'est-il pas plutôt un philosophe comme Gavarni, un poète comme Banville, un artiste pas comme un autre? Il me faudrait pas mal de lignes pour élucider la question comme elle le mérite, et je me réserve ce prochain plaisir.

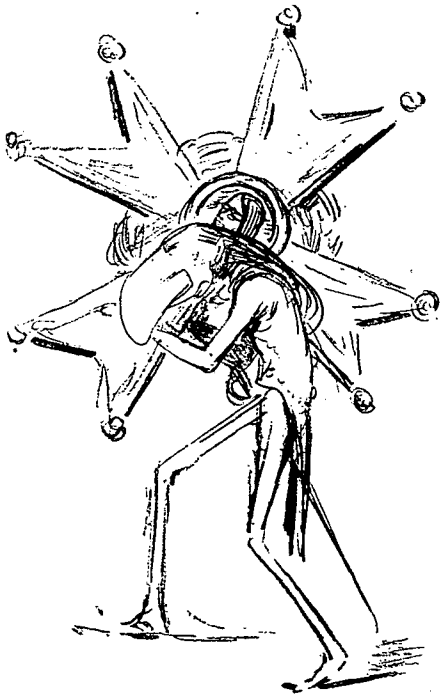

M. N... portant la croix sur son dos.
(Dessin inédit de P. Mérimée.)

En attendant, la caricature ne semble pas être près d'avoir dit son dernier mot; elle est destinée, par sa nature même, à se transformer éternellement.

Admettons, un instant, qu'on renonce un jour à cette parodie crayonnée, pensez-vous que la nature représentée telle qu'elle est, ni plus belle, ni plus laide, ne soit pas suffisamment instructive et suffisamment gaie. L'homme n'a pas besoin de faire de grimaces pour nous faire rire, il n'a qu'à se livrer à ses passions, à ses manies, à ses ambitions, à ses vices.

L'étude du cœur humain et du visage humain sera un éternel objet d'hilarité pour les élèves de Démocrite et de Figaro, et il y en aura toujours, car *il faut bien se hâter de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer.*

MAURICE DU SEIGNEUR.

CHRONIQUE DU LIVRE

RENSEIGNEMENTS ET MISCELLANÉES

LA BIBLIOTHÈQUE DE M. L'ABBÉ BOSSUET

Etes-vous collectionneur, ami lecteur? Connaissez-vous toutes les jouissances qu'il y a à *éplucher* un catalogue, à tracer des marques deci, delà, à comparer l'article décrit avec celui que vous possédez vous-même, et à rencontrer enfin le desideratum si longtemps cherché, l'édition rare qui faisait l'objet de vos rêves?

Suivez-moi donc, amis des livres : nous allons causer *bouquins!*

Les *philistins* nous plaisantent : laissons-les dire; ils nous poursuivent de leurs sarcasmes : méritent-ils qu'on leur réponde ?

Or donc, pour entrer dans mon sujet, le printemps nous ramène tous les ans à la salle Silvestre, et, cette année, le *clou* de la saison (je ne parle pas des ventes de l'*Hôtel*), le *clou* de la saison, dis-je, aura été la vente de la bibliothèque de M. l'abbé Bossuet.

L'annonce de la vente de la bibliothèque de M. le curé de Saint-Louis-en-l'Ile a fait beaucoup jaser. « Pourquoi cette réalisation? » disait-on dans le monde des bibliophiles. — Et l'on se perdait dans les conjectures les plus extraordinaires. Mais la cause était toute simple, et la véritable explication devait tourner tout entière à la louange du vénérable pasteur de cette vieille paroisse. En effet, entraîné par son zèle charitable et l'affection pieuse qu'il a pour son église, M. l'abbé Bossuet s'est vu dans la nécessité de faire argent de sa chère collection pour parer aux dépenses des réparations de son église et assurer, après lui, le sort des fondations charitables qu'il a établies dans son quartier.

Dire que l'opération a été conduite avec bonheur, — je parle au point de vue *affaire*, — non, ce ne serait pas la vérité. Pressé du désir de s'acquitter, peut-être poussé par certaines influences regrettables, M. l'abbé Bossuet a traité à forfait avec un libraire, au commencement de l'année 1887, pour une somme que les uns fixent à 70,000 francs et que d'autres élèvent jusqu'à 85,000. Quelle qu'elle ait été, c'était, en tout cas, un prix bien minime

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions.ainay@free.fr

relativement à celui qu'il aurait pu tirer de sa bibliothèque, s'il avait été mieux conseillé : et la preuve, c'est que le libraire, après avoir écrémé la collection et vendu à l'amiable les plus beaux articles qu'il y avait trouvés, a retiré 50,000 francs de la vente aux enchères. Pour ne citer qu'un exemple, nous ne mentionnerons ici que l'ouvrage célèbre rédigé par Henri VIII contre Luther (*Assertio septem sacramentorum*, 1521, in-4°), dont un magnifique exemplaire, portant la signature du roi, a été coté 10,000 francs par le libraire dans son catalogue, et provenait, dit-on, ainsi que d'autres livres remarquables, de la bibliothèque qui nous occupe.

Mais les *affaires* sont les *affaires;* nous n'avons pas à insister sur ce sujet; c'est de la collection *parisienne* de M. l'abbé Bossuet que nous devons plutôt entretenir les lecteurs du *Livre.*

Le catalogue[1] est, ma foi, un petit monument bibliographique, et sa rédaction fait honneur au libraire qui l'a publié. Les amateurs de l'histoire de Paris devront lui en avoir de la reconnaissance, car ils ne manqueront pas d'y puiser des indications bibliographiques utiles, et le plus souvent assez sûres. Ce catalogue laisse, en effet, bien loin derrière lui ses devanciers; il dépasse par le nombre, par la classification, ceux qui étaient déjà célèbres pour l'histoire de Paris : Faucheux (1853); Gilbert (1858); Fournier (1880); Bonnardot (1886), etc., etc.

La classification adoptée a été presque calquée sur celle qu'a créée et employée, pour la bibliothèque Carnavalet, notre excellent maître et ami Jules Cousin, dont le sens critique et le jugement sûr se retrouvent toujours dans les travaux auxquels il se consacre.

Le catalogue a été divisé en onze chapitres généraux :

I. — Histoire générale.
II. — Histoire physique et naturelle.
III. — Histoire topographique et monumentale.
IV. — Histoire religieuse.
V. — Histoire civile et administrative.
VI. — Histoire judiciaire et de la police.
VII. — Histoire des lettres, des sciences et des arts.
VIII. — Histoire des mœurs et des costumes.
IX. — Fêtes et divertissements.
X. — Environs de Paris.
XI. — Bibliographie.

Chacun de ces chapitres a été divisé, en outre, en un certain nombre de paragraphes : sous-titres empruntés au catalogue de la Bibliothèque Carnavalet.

Une des difficultés que devait d'abord rencontrer le rédacteur du catalogue de M. l'abbé Bossuet, c'est celle qui consistait à *meubler* — à peu près propor-

1. Catalogue des livres relatifs à l'histoire de la ville de Paris et de ses environs, composant la bibliothèque de M. l'abbé L. A. N. Bossuet, curé de Saint-Louis-en-l'Isle. Paris, Damascène Morgand, 1888, in-8°, III-384 p. 2326 n°s. Salle Silvestre, 9-21 avril 1888; commissaire-priseur : Me Maurice Delestre.

tionnellement — toutes ses divisions. Pour que l'on atteigne ce but, il faut qu'une bibliothèque *parisienne* soit nombreuse, plus nombreuse que ne le sont généralement les bibliothèques particulières. C'est pour parer à l'inconvénient qu'il y aurait eu à laisser des lacunes importantes que le libraire a cru devoir ajouter un certain nombre de numéros qui ne figuraient très probablement pas dans la bibliothèque qu'il avait achetée. Tels sont, par exemple, un certain nombre d'articles dans le chapitre de l'histoire des mœurs (nos 1724 à 1892); dans les *Entrées* (nos 1890 à 1989); dans le paragraphe consacré aux détails de l'histoire morale — et immorale — de la capitale (nos 2057 à 2082). Car ce dernier paragraphe, si pauvre qu'il soit, a cependant été aussi, croyons-nous, l'objet de quelques interpolations.

Dans le premier chapitre du catalogue, nous rencontrons d'abord presque tous les grands classiques de l'histoire de Paris : un Corrozet, de 1550, en maroquin de Trautz-Bauzonnet (n° 4), qui s'est vendu 255 francs, et un autre de 1561, en maroquin à mosaïque de Lortic (n° 5), qui a atteint le prix de 79 francs. Les *Antiquitez de Paris*, de Dubreuil (1608), en maroquin rouge de Thibaron (n° 7), 45 fr.; le même ouvrage, édition de 1612, avec le *Supplément* latin, n'a pas dépassé 40 fr. Les *Antiquitez* et les *Annales* de Malingre (nos 16 et 18) ont été adjugées, les unes à 15 francs et les autres à 8 francs. C'est le prix habituel de ces ouvrages peu estimés. Un Sauval en grand papier (n° 21), 61 francs; fort bel exemplaire recueilli à ce prix abordable par un libraire bien avisé. Pourquoi le magnifique exemplaire de Lebeuf (n° 26) n'a-t-il pas dépassé le prix de 130 francs? La réimpression de cet excellent ouvrage, presque entièrement achevée maintenant, avec tables, par Fernand Bournon, pèse évidemment sur les cours de l'édition originale.

Les Germain Brice se sont assez bien vendus : 41 francs l'édition de la Haye, 1685 (n° 57), et 20 francs l'édition en 4 volumes de 1752 (n° 61). Négligeons les ouvrages secondaires, mais ne manquons pas de citer la *Description de Paris* de Beguillet, dont un exemplaire in-8° s'est vendu 83 francs (n° 68), tandis qu'un exemplaire en grand papier, in-4°, n'a atteint que le prix de 93 francs (n° 291). Les deux éditions de *la Guide de Paris* du sieur de Chuyes (1647 et 1634, nos 76 et 77), 110 et 55 francs. Ce sont les prix habituels de cet ouvrage curieux, le plus ancien qui ait été publié sous le titre de *Guide*, mot qui s'employait au XVIIe siècle au féminin.

Dans ce chapitre, nous trouvons encore (n° 148) *la Relation du siège de Paris* de Pigafetta, avec le plan (Rome, 1591, in-4°), payée 755 francs par le duc d'Aumale, et aussi bien d'autres articles que nous ne pouvons énumérer et dont les prix ont été presque tous en rapport avec l'intérêt qu'ils offraient pour l'histoire et la description de Paris.

J'ai été étonné, je l'avoue, de certaines lacunes importantes que j'ai constatées dans les premières pages du catalogue de M. l'abbé Bossuet. J'ai été frappé, par exemple, de l'absence d'éditions de Corrozet antérieures à 1555, ainsi que du manque de plans rares qui auraient dû se trouver dans cette belle collection. Il est vrai que les chapitres suivants nous réservent des compensations. Voici, en effet, sous le n° 286, un *Viator* (*De artificiali perspectiva*, 1521, in-fol. goth.) qui a été adjugé à Claudin 470 francs; un *Du Cerceau* (n° 348), 600 francs, sans compter des lots de pièces curieuses sur les monuments en

général, ou sur le Louvre, les Tuileries, le Palais-Royal, et autres monuments publics, en particulier.

J'aurais fort à faire s'il me fallait donner ici le détail de tout ce que possédait M. l'abbé Bossuet sur l'histoire religieuse; il faut bien, faute de place, me contenter de citer — un peu au hasard — le beau *Bréviaire* de 1736 (n° 387, 4 vol. in-4°, mar. rouge anc.), avec ses curieux frontispices représentant des vues de Paris, payé 33 francs par un amateur qui assistait lui-même à la vente; un *Missel* de 1505 (n° 394), 155 francs; la *Vie de saint Éloi*, précieux manuscrit du XIVe siècle (n° 541), payée 1,250 francs par la ville; le *Manuel de la grande phrairie des bourgeoys* (n° 558), adjugé à 505 francs; un autre *Manuel* de la confrairie de la Vierge Marie (n° 562), vendu 300 fancs, etc. Parmi les ouvrages spécialement relatifs à Notre-Dame, je citerai la dissertation sur la *Dédicace* de cette église (n° 610, 1496, in-8° goth.) poussée par un amateur jusqu'à 150 francs et adjugée à un libraire au prix de 155 francs.

Voici, sous le n° 720, *les Constitutions des filles pénitentes*, imprimées par Marnef vers 1500; ce volume s'est vendu 710 francs. La bibliothèque Carnavalet a fait, parmi ces numéros, d'excellentes acquisitions : laissant de côté les articles qui dépassaient un prix raisonnable, son représentant agissait avec un discernement et un sang-froid dont on ne peut que le louer. Je n'oserais dire que ce système ne nous a pas laissé quelques regrets, à nous qui voudrions voir cette chère bibliothèque s'enrichir de raretés et d'ouvrages précieux, mais nous sommes heureux de constater que son budget est en très bonnes mains : avis à ceux qui seraient tentés de critiquer la manière dont est cultivé ce « jardin » où, suivant le mot de son conservateur, les *Parisiens* aiment tant à « papillonner ».

C'est la Ville qui a payé 505 francs les *Ordonnances royaux* de 1528 (n° 984); c'est aussi la Ville qui a acheté, en grande partie, les statuts de corporations compris entre les nos 1068 et 1142. Quelques-uns de ces articles se sont bien vendus un peu cher, mais il y avait là une occasion dont il était bon de profiter, pour des pièces et des volumes dont la réunion est devenue difficile.

Les nos 1150 à 1212 nous présentaient les ouvrages sur la Charité, l'Assistance publique et les Hôpitaux. Là encore, ample moisson pour la Ville. Ce qui se rapportait aux *compagnies de charité* de Saint-Louis-en-l'Ile (nos 1162-1166, à l'exception du n° 1164, qui a été adjugé à la Ville) a été racheté par M. l'abbé Bossuet pour sa paroisse. Disons aussi, puisque nous l'avons omis à son rang, que le lot sur l'île Saint-Louis (n° 105) a aussi été racheté par son ancien propriétaire, tandis qu'un autre lot (n° 749), sur la paroisse du même quartier, est entré à Carnavalet (133 francs).

Sous le n° 1206, on a vendu pour 64 francs une très curieuse pièce gothique : un avis de l'évêque de Langres recommandant aux pèlerins « l'hôpital S. Jacques du hault pas pres Paris où ils sont logés et benignement soubtenuz » et aussi aux personnes charitables d'y faire des dons et aumônes. S. d., vers 1500. Félicitons le rédacteur du catalogue d'avoir, avec beaucoup de flair bibliographique, reconnu dans ce placard oblong (0,20 × 0,07 centimètres) une pièce de format in-4°. C'est très exact. Ce qui l'est moins, c'est de se figurer que cette pièce est « certainement unique ». Qu'elle soit rare et

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions.ainay@free.fr

curieuse, nous y souscrivons volontiers; mais il est bon que l'on sache qu'elle se trouve aussi à la Bibliothèque nationale, à Carnavalet, et que nous-même nous la possédons dans notre modeste collection parisienne. Quelques exemplaires de ce placard ont été trouvés, dans un plat de reliure par Lortic, il y a une dizaine d'années; celui-ci les a vendus à Voisin, qui les a mis dans le commerce, et leur existence a été signalée à la Société de l'histoire de Paris par M. A. Longnon, en 1878. S'il faut leur assigner une date précise, ils sont, croyons-nous, de 1517.

Mais voilà que nous nous arrêtons en chemin; reprenons, si vous le voulez bien, l'examen du catalogue qui nous intéresse. Les nos 1429 à 1606 comprennent l'Université avec ses collèges anciens et nouveaux, ainsi que les Facultés. Cette partie s'est généralement vendue assez cher; mais mon observation ne s'applique pas à l'*Histoire de l'Université* de Du Boulay (no 1432, *Paris*, 1065-2673, 6 vol. in-fol. basane), qui a atteint le prix de 500 francs, car c'est un ouvrage fort rare et que je trouve digne de ce prix. La majeure partie de ces articles a été achetée par Picard, qui avait, croit-on, des commissions pour la bibliothèque de l'Université.

Des nos 1643 à 1671, bons ouvrages sur l'imprimerie et la librairie parisiennes : un *La Caille* (no 1644) s'est vendu 21 francs, tandis que l'*Édit de 1686*, édition de 1731, in-12 (no 1651), s'est vendu 36 francs. La *Catalogue* de Lottin (no 1660) s'est vendu 66 francs et la *Chronologie des curés de saint Benoît*, ouvrage important pour l'histoire des imprimeurs célèbres qui habitaient sur cette paroisse, a été adjugée à 35 francs (no 1661). Ici, je demande la parole pour un fait personnel, et je chercherai noise au rédacteur du catalogue qui a décrit l'ouvrage comme portant le nom de son auteur, Jean Brulé, alors que cet exemplaire est anonyme, comme tous les autres. Croyant avoir découvert une édition non encore citée, j'ai failli l'acheter, quand je me suis aperçu à temps que je poursuivais tout simplement un double d'un livre que je possédais déjà.

Les *Tableaux de Paris* et l'*Histoire des mœurs* sont portés sous les nos 1724 à 1892. Rien de particulier à signaler dans cette série tout entière intéressante. L'exemplaire du *Ménagier de Paris* (no 1871) était fort beau dans sa reliure de Trautz-Bauzonnet. Il s'est vendu 150 francs.

Les *Fêtes* et *Entrées* n'ont pas été vivement disputées. On approchait de la fin de la vente; chacun des enchérisseurs de la première heure avait vu son bordereau s'enfler et ses ressources diminuer. D'un autre côté, la Ville possède déjà bon nombre de ces articles, aussi l'*Entrée d'Henri II* (no 1901) n'a-t-elle pas dépassé le prix de 405 francs et celle de *Charles IX* (no 1910) le prix de 365 francs. Nous regrettons que la Ville n'ait pas acheté le no 1900 : *Entrée de François Ier* en 1514. C'est une pièce très rare, et le prix de 740 francs, sans être très raisonnable, n'était peut-être pas non plus exagéré... Mais les libraires et les amateurs passeront, tandis que Carnavalet ne passera pas... et l'occasion se représentera.

La série théâtrale et musicale était plus nombreuse qu'on aurait pu le prévoir : je ne m'en plains pas, je le constate. Il y avait là naturellement à faire pour Sapin; il a payé — entre autres articles — un Almanach des Spectacles de Duchesne, bien complet, 220 francs (no 2024), ce qui n'est pas trop

cher, parce qu'on y avait joint 14 volumes de l'Almanach de 1822-1838, qui n'est pas commun.

Les ouvrages et pièces sur les environs de Paris (n° 2083 et suivants), avec leurs prix de 3, de 5, de 8, de 10 et de 20 francs, — et plus encore, — se sont, en général, vendus assez cher. Cela tient au développement du goût pour les études locales, goût qui se répand et se généralise heureusement de jour en jour davantage. Ainsi, la ville de Saint-Denis a acheté, pour sa bibliothèque municipale, une bonne partie des articles qui pouvaient l'intéresser.

A signaler dans ce chapitre une « Grande galerie de Versailles, de Le Brun et Massé (Paris, imp. roy., 1752, grand in-folio, dos et coins mar. rouge, tête dor., reliée par *David*), qui s'est vendue 160 francs (n° 2295), et le petit livret explicatif (n° 2296), relié en mar. bleu, qui s'est vendu 25 francs.

La dernière vacation se terminait par quelques ouvrages bibliographiques qui ont atteint, en général, des prix assez élevés.

J'ai, je crois, dépassé les limites que le directeur du *Livre* m'avait assignées pour le compte rendu de cette vente intéressante. Ai-je tout dit? Non, tant s'en faut. Je vois combien j'ai omis d'articles intéressants; je vois aussi, en marge de mon catalogue, des rectifications qu'il eût été bon de signaler. Sans que l'on puisse en faire un crime au rédacteur de ce document, certaines dates erronées, certaines fautes typographiques eussent dues être rectifiées; elles pourraient faire croire à l'existence réelle d'éditions imaginaires; exemple : le *Citoyen désintéressé*, qui est daté de 1778, sous le n° 357, alors qu'il n'existe qu'une seule édition, celle de 1767-1768, en 2 vol. in-8. J'aurais voulu aussi consigner ici quelques anecdotes sur cette vente; elles ne manquent point. En voici aussi un exemple : sur un mot dit *en l'air* et, croyons-nous, sans grande conviction, par l'expert, on a répété que certains ouvrages en copies manuscrites modernes — fort bien exécutées, ma foi — avaient été calligraphiés par Mme Saqui, de sautillante mémoire. Je ne sais quels étaient, à cet égard, les talents de la célèbre danseuse; mais ce que je puis affirmer, c'est que j'ai examiné de près presque toutes ces copies, et que je n'en ai pas vu qui portassent une indication quelconque en ce genre. Toutes portaient, au contraire, des dédicaces de personnes absolument étrangères à l'art chorégraphique... Ici, c'est un vicaire, heureux d'être agréable à son curé; là, une paroissienne, reconnaissante d'un service rendu... Touchants témoignages dont nous aimons à retrouver les traces dans ces épaves maintenant dispersées!

PAUL LACOMBE, Parisien.

NOTA. — La place nous fait défaut pour passer en revue les grandes enchères de la vente La Carelle. — Notre collaborateur Jules Brivois en entretiendra nos lecteurs dans la livraison de Juillet.

LES BOURBONS BIBLIOPHILES



On a compté les grands capitaines, les soldats valeureux que la maison de Bourbon a donnés à la France, depuis Pierre Ier, arrière-petit-fils de saint Louis, qui tomba à Poitiers, jusqu'à Jean II qui vengea son aïeul en battant les Anglais à Formigny; depuis ces deux d'Enghien dont le jeune front fut illuminé l'un par la gloire de Rocroy, l'autre par celle de Cérisoles, jusqu'à l'aide de camp de Dumouriez à Valmy et au vainqueur d'Abd-el-Kader. Nous entreprenons une tâche bien différente, celle d'énumérer les bibliophiles que la maison de Bourbon posséda parmi ses princes. Ils sont presque aussi nombreux que les guerriers, et l'on peut dire que chez eux l'amour des livres le disputa à l'amour des armes; quand ces deux passions ne se partageaient pas également leur cœur.

I

Il faut remonter jusqu'au XIVe siècle, jusqu'aux anciens ducs de Bourbon, descendants immédiats de Robert de Clermont, pour trouver la première trace de l'amour que ces princes eurent de tout temps pour les livres. Dans la ville de Moulins, capitale de leur duché, ils avaient réuni de bonne heure une riche collection de livres, qui rivalisait avec celle que les rois de France de la maison de Valois commençaient, vers la même époque, à réunir eux-mêmes dans la grosse tour du Louvre. Nous voyons la femme de Louis Ier, Marie de Hai-

naut, morte en 1354, posséder déjà de beaux livres, et son nom se lit sur un manuscrit du roman de *Lancelot* que possède la Bibliothèque nationale. Mais le véritable fondateur de la bibliothèque des ducs de Bourbon à Moulins fut le petit-fils de cette princesse, Louis II, dit le Bon, qui mourut en 1410, et dont la sœur, Jeanne de Bourbon, épousa Charles V.

Si Raoul de Presles, un contemporain, nous représente le roi de France « estudiant continuellement en divers livres et sciences », le chroniqueur Jean Cabaret nous montre son beau-frère, le duc de Bourbon, se faisant « lire à son disner continuelement les gestes des très renommez princes jadis roys de France et d'autres dignes d'honneur ». Laurent de Premierfait, qui traduisit pour lui, et sur son désir, les deux traités de Cicéron sur la Vieillesse et sur l'Amitié, l'a loué « d'aimer et hanter les livres » autant que « les hommes raisonnables ». D'autres auraient peut-être demandé au roi de France des fiefs et des seigneuries ; lui, il lui demandait des livres ; c'est ainsi, comme le constate M. Léopold Delisle dans son histoire du *Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque nationale,* qu'il se fit donner par son neveu, Charles VI, dont il fut l'un des tuteurs, deux beaux volumes de la librairie du Louvre, un Tite-Live en 1392, et une Bible en 1397. Sous lui, la librairie de Moulins devint « l'une des plus belles et considérables » de l'époque. Elle était riche en « nombreux vélins couverts de velours rouge et tanné, garnys de fermaux de leton, de boulhons et de carrees ».

Le petit-fils de Louis II, Charles Ier, qui, bien qu'époux d'Agnès de Bourgogne, fille de Jean sans Peur, embrassa le parti du roi de France contre le parti bourguignon, contribua beaucoup à la paix d'Arras et mourut en 1456, a laissé un magnifique témoignage de son amour pour les livres. C'est le précieux armorial où sont figurés les blasons et les châteaux du Bourbonnais, de l'Auvergne et du Forez, et qu'il fit exécuter par son héraut Guillaume Revel.

Jean II, son fils (1426-1488) et successeur, ne fut pas seulement célèbre par ses victoires de Formigny, sur les Anglais, et de Gy, sur le comte de Roucy, capitaine de Charles le Téméraire, qui vinrent puissamment en aide à la politique de Louis XI, dont il avait épousé la sœur, Jèanne de France ; il aima aussi et protégea les savants.

Diligit et doctos doctior ipse viros,

dit un vers de Paulus Senilis. C'est pour lui que fut copié, vers 1480, le bel exemplaire de *la Danse des aveugles* et de *l'Abusé en court,* où figurent vingt-trois écussons de la famille de Bourbon. N'étant encore que comte de Clerment, c'est-à-dire très jeune, il possédait déjà un beau manuscrit italien de *la Divine Comédie.*

Deux frères du duc Jean II, Charles, cardinal de Bourbon, mort en 1488, et Louis, bâtard de Bourbon, amiral de France, mort en 1486, ont droit également au titre de bibliophiles : le premier par *la Complainte de la ville de Lyon* et *l'Évangile grec* qui porte sa devise : N'ESPOIR NE PEUR ; le second, par une traduction des *Stratagèmes de Frontin,* et surtout par une *Vie de Jésus-Christ,* par Ludolfe, copiée par Gilles Rechard, où se trouve un portrait de ce prince. (Bib. nat., ms. 177-179 F. F.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr


LES BOURBONS BIBLIOPHILES

Au duc Jean II, mort sans postérité légitime, succéda son frère Pierre II, sire de Beaujeu (1439-1503). L'époux un peu effacé de cette Anne de France, fille de Louis XI, si célèbre dans l'histoire sous le nom de dame de Beaujeu, fut un très délicat et très passionné bibliophile, s'il ne fut pas le plus grand politique de sa maison. Il enrichit sa librairie de Moulins de la collection remarquable des ducs de Nemours, qu'il avait achetée de Jean d'Armagnac, fils du décapité, avec les comtés de Murat et de Carlat, et, en 1467, à la mort de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, son oncle maternel, il sut obtenir quelques manuscrits de la fameuse bibliothèque que ce prince avait formée à Bruges. « Les manuscrits qu'il faisait exécuter, dit M. Leroux de Lincy, étaient aussi remarquables par la beauté des miniatures qui les décorent que par l'habileté des calligraphes qu'il employait. » Parmi ceux qui sont parvenus jusqu'à nous, il faut citer *l'Histoire universelle*, écrite en 1364 par Mathias du Rivau, et *les Antiquités*, de Joseph, illustrées de douze belles miniatures de Jehan Fouquet. Ce fut lui aussi qui plaça dans la librairie de Moulins une cinquantaine de volumes imprimés sur vélin « en molle », comme dit l'inventaire du temps, chefs-d'œuvre de la typographie naissante. Sur ses livres on voit son écusson aux armes de Bourbon, brisées d'un lionceau de sable sur la partie supérieure de la bande. Plusieurs aussi portent la devise : ESPÉRANCE, écrite de la main de son secrétaire François Robertet. C'est en sa personne que finit la lignée masculine de ces premiers ducs de Bourbon, dont le titre et les biens passèrent à la branche des Bourbons-Montpensier par le mariage de l'héritière de la branche aînée avec Charles III, comte de Montpensier.

Le fameux connétable de Bourbon ne fut pas lui-même sans donner ses soins à l'accroissement de la bibliothèque de ses prédécesseurs, malgré les soucis et les mécomptes d'une politique qui devait lui être fatale. L'éducation très lettrée que lui fit donner la veuve de Pierre II, Anne de France, devenue plus tard sa belle-mère, par son mariage, en 1505, avec la fille de cette princesse, Suzanne de Bourbon, avait contribué sans doute à développer en lui ce goût délicat. Il fit exécuter pour son usage et pour celui de sa femme plusieurs manuscrits. C'est à lui que l'on doit probablement l'idée de ce *Recueil d'emblèmes, de proverbes, d'adages, d'allégories et de portraits, dessins à la gouache et en couleur, accompagnés de devises en prose et en vers*, que fit faire pour lui ce même François Robertet, secrétaire du défunt sire de Beaujeu, frère du fameux Florimon Robertet, ministre des rois Louis XII et François Ier, et qui fut lui-même, sous Charles VIII, secrétaire et bibliothécaire des rois de France.

Au folio 139 recto de ce volume (Bibl. nat. F. La Vallière, 414), on voit le portrait de Charles de Bourbon à cheval, armé de toutes pièces, galopant l'épée haute, tel qu'il était à la bataille d'Agnadel.

Avant d'acquérir par son mariage la bibliothèque des ducs de Bourbon à Moulins, Charles de Bourbon possédait en propre celle que les comtes de Montpensier avaient réunie à leur château d'Aigueperse, et qui s'était elle-même enrichie de plusieurs volumes des comtes de Clermont et de Sancerre ornés de leurs armes : *au 1 et 4 d'or au dauphin d'azur ; au 2 et 3 d'azur à la bande d'argent côtoyée de deux cotices potencées et contre-potencées d'or, avec lambel de gueules à trois pendant sur le tout.*

L'on sait comment la révolte du connétable de Bourbon amena en 1523 la confiscation de ses biens. La librairie de Moulins fut comprise dans cette confiscation. Après avoir été soigneusement inventoriée par Pierre Antoine, commissaire du roi, en présence de Mathieu Espinete, chanoine de Moulins, garde des livres du duc de Bourbon, elle fut réunie à celle du roi, déposée alors au château de Fontainebleau. C'est de là que nous sont parvenus les soixante-seize manuscrits splendides que M. Léopold Delisle signale parmi ceux de la Bibliothèque nationale comme ayant appartenu aux anciens ducs de Bourbon.

Aux Bourbons-Montpensier, descendants de Jean Ier, duc de Bourbon, et de Marie de Berry, éteints en la personne du connétable de Bourbon, succédèrent, comme chefs de la maison de Bourbon, les Bourbons-Vendôme, issus eux-mêmes de la branche des comtes de la Marche dont l'origine remontait à Louis Ier, premier duc de Bourbon, fils de Robert de Clermont. C'est de Charles de Bourbon, comte, puis duc de Vendôme en 1515, mort en 1537, et de François d'Alençon, que descendent, par son fils Antoine de Bourbon, roi de Navarre, toutes les branches de Bourbon qui subsistent aujourd'hui, et par son autre fils, Louis de Bourbon, prince de Condé, les branches éteintes de Condé, de Soissons et de Conti.

Les Bourbons-Vendôme, eux aussi, aimèrent les livres et en formèrent de belles collections. Telle fut celle du château de Vendôme, dont le domaine était entré dans leur maison, dès 1364, par Catherine, comtesse de Vendôme, femme de Jean Ier de Bourbon, comte de la Marche. Antoine de Bourbon, devenu roi de Navarre par son mariage avec Jeanne d'Albret, l'enrichit sans doute d'une partie des livres des anciens souverains de Béarn. Le Père Jacob, dans son *Traité des plus belles bibliothèques*, affirme en effet, après La Croix du Maine, que la bibliothèque des rois de Navarre « étoit autrefois conservée à Vendôme ». Ce qui est certain, c'est que son frère, le célèbre cardinal de Bourbon que les ligueurs firent roi sous le nom de Charles X, et qui mourut en 1590, fut un des plus passionnés collectionneurs de livres du XVIe siècle. « Il a laissé, dit le même P. Jacob, cette mémoire à la postérité d'avoir été le plus grand amateur des gens de lettres et des livres qui fut en son temps. »

Ses livres, qui étaient « excellemment reliés en maroquin », furent légués par lui, vers 1580, à la maison professe des Jésuites de la rue Saint-Antoine, qu'il avait lui-même établie sur l'emplacement de l'ancien hôtel d'Anville. Ils furent dispersés lors de la première expulsion des Jésuites en 1595. Son neveu, Charles III de Bourbon, deuxième cardinal de Bourbon, fils du premier prince de Condé, qui lui succéda sur le siège archiépiscopal de Rouen, et mourut en 1694, à trente-deux ans, n'aima pas moins passionnément les livres. Il fut le restaurateur de la belle bibliothèque formée au château de Gaillon par le cardinal d'Amboise. Ses livres étaient uniformément reliés en maroquin bleu ou rouge, la tranche dorée, sur le dos ses armes : *de France, avec une cotice de gueules pour brisure,* et un médaillon représentant un lis au naturel avec la devise : CANDORE SUPERAT ET ODORE.

II

L'avènement de Henri IV, chef de la maison de Bourbon, au trône de France, donne un caractère nouveau à l'amour des Bourbons pour les livres : c'est au profit de la France même que cette passion s'exerce. A la fin du règne de Charles IX, la bibliothèque formée à Fontainebleau par François Ier avait été rapportée à Paris, où elle courut de très grands dangers pendant les troubles de la Ligue. Dès le début de son règne Henri IV porta sur elle sa sollicitude et la fit déposer dans le collège de Clermont, de la rue Saint-Jacques, abandonné par les Jésuites, puis installer en 1604, lors du rappel de ceux-ci, dans le cloître des Cordeliers. En 1609, il avait conçu le projet de lui consacrer une magnifique salle dans le nouveau collège de France qu'il voulait faire construire. Henri IV accrut beaucoup aussi la bibliothèque du collège des Jésuites de Lyon, si nous en croyons le P. Jacob. « La plus célèbre bibliothèque de la ville de Lyon, dit-il, est celle du collège des PP. Jésuites, qui pour la quantité de ses livres ne cède à beaucoup de France ; car elle se peut vanter d'avoir plusieurs livres qui viennent de la libéralité du grand roy Henry IV. » Dans sa librairie particulière, Henri IV avait des livres nombreux et choisis, qu'il faisait luxueusement relier. Ils portaient tous, sur les plats, l'écu de France accolé de celui de Navarre, et au-dessous, soutenue de deux rinceaux, la lettre H couronnée. Le tout entouré des colliers des ordres de Saint-Michel et du Saint-Esprit, et souvent surmonté d'une couronne royale.

Si nous en croyions M. Édouard Fournier, Louis XIII aurait relié des livres de ses mains royales. Ce qui est certain, c'est qu'il aima les livres. Ceux qu'il posséda furent presque tous reliés en maroquin vert fleurdelisé, par Clovis Éve, puis par Antoine Ruette. Dans l'écusson royal dont ils sont marqués, l'H de Henri IV est remplacé par un L. Louis XIII, lorsqu'il rétablit la religion catholique en Béarn, fonda à Pau un couvent de capucins, auquel il donna « la très magnifique bibliothèque des rois de Navarre, ses prédécesseurs, qui sert, dit le P. Jacob, d'un rare ornement à ce couvent ».

Son frère, Gaston, duc d'Orléans, qui mourut à Blois, en 1660, à l'âge de cinquante-deux ans, après avoir cabalé toute sa vie, soit contre Richelieu, soit contre la régente, fut un excellent bibliophile tout en étant un très mauvais politique. Peut-être est-ce par repentir et amende honorable pour ses conspirations qu'il légua à son neveu, Louis XIV, « son cabinet plein de raretés de tout genre ». Pour un bibliophile, un tel legs partait du cœur. En conséquence de sa libéralité, cinquante-trois de ces précieux manuscrits furent portés en 1667 à la bibliothèque du roi.

C'est au palais du Luxembourg, sa demeure, que Gaston avait réuni ce cabinet qui ne comprenait pas seulement des livres et des manuscrits, mais encore des médailles, des miniatures, des estampes, etc. Le P. Jacob en est émerveillé. « Ce prince, dit-il, donne de l'étonnement et de l'admiration à toute l'Europe, pour la connaissance qu'il a des médailles anciennes ; et je puis dire de ce prince sans flatterie, que ni Alexandre Sévère, empereur des Romains, ni Atticus, grand ami de Cicéron, ni le très docte Varron n'ont eu une con-

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions.ainay@free.fr

naissance desdites médailles comme lui ; et sa curiosité ne se termine pas en icelles, mais encore dans la recherche des bons livres, desquels il orne sa très riche et splendide bibliothèque, qu'il a dressée depuis peu dans son hostel de Luxembourg, au bout de cette admirable galerie où toute la vie de la feue reine Marie de Médicis a été dépeinte par l'excellent ouvrier Rubens. Or cette bibliothèque n'est pas seulement remarquable pour l'ornement de ses tablettes, qui sont toutes couvertes de velours vert, avec les bandes de même étoffe, garnies de passements d'or, et les creispines de même : pour toute la menuiserie qui se void, elle est embellie d'or et de riches peintures. Mais outre cela, les livres sont de toutes les meilleures éditions qui se peuvent treuver ; et quant à leur relieure, elle est toute d'une même façon, avec les chiffres de Son Altesse Reale [1]. Ce prince fait tous les jours une grande recherche des meilleurs livres qui se peuvent trouver dans l'Europe ; donnant des mémoires pour ce sujet, par la sollicitation de M. Bruneau, son bibliothétaire, qui travaille continuellement à la perfection de ce trésor des livres et des médailles. »

Gaston se plaisait aussi à faire exécuter en miniatures des objets d'histoire naturelle. Ce sont ces miniatures qui ont formé le fonds de la collection connue sous le nom de *Velins du Museum*, et transférée, en 1793, de la Bibliothèque du Roi au Jardin des Plantes. La plupart de ses livres étaient reliés en veau, marqués de G couronnés.

Le goût de Louis XIV pour les livres nous est surtout attesté par l'impulsion qu'il donna aux acquisitions qui furent faites sous son règne pour augmenter la bibliothèque du roi, par les missions qui furent confiées à Vaillant, Monceaux, Laisné, Dipy, Wansleb, Lacroix, Cassini, Verjus, à Nointel, notre ambassadeur à Constantinople, très bien secondé par A. Galland, pour recueillir des livres et des manuscrits en Orient, en Grèce, en Italie, en Portugal. Mais pour lui comme pour Louis XV, comme pour Louis XVI, il est difficile de faire le départ entre le souverain et le particulier, et à apprécier le bibliophile autrement que par les magnifiques reliures à ses armes qui figurent aujourd'hui dans nos bibliothèques publiques. Avec Louis XIV la reliure prit un caractère de simplicité majestueuse. Sur les livres marqués aux armes du roi, c'est-à-dire de France, il faut remarquer la large dentelle avec un simple filet sur les bords des plats. Son relieur le plus accrédité fut A. Ruette. Nous possédons cependant un témoignage de l'intérêt particulier que Louis XV prenait à orner et à accroître sa bibliothèque réelle. Vers 1766 nous le voyons acheter du duc de La Vallière plusieurs manuscrits qui devaient être portés à Trianon. Parmi ces manuscrits figurait le *Livre des tournois du roi René* que le duc de La Vallière tenait du prince de Conti.

Le grand Dauphin, fils de Louis XIV, posséda aussi, à Meudon, sa résidence, et à Versailles, une belle bibliothèque, dont Saint-Simon nous a raconté

1. On trouve dans l'excellent *Guide du Libraire antiquaire et du Bibliophile*, Ed. Rouveyre, 1885, in-8°, de remarquables imitations, par Capé, de reliures aux armes royales de Louis XIII. Il faut aussi signaler, du même intelligent éditeur, les autres publications si précieuses pour l'histoire de la reliure : *la Reliure ancienne*, avec introduction par G. Brunet, *la Reliure moderne*, de notre savant et aimable rédacteur en chef Octave Uzanne ; *la Reliure de luxe*, par le regretté L. Derôme, et *les Reliures d'art de la Bibliothèque nationale*, par Henri Bouchot.

la vente à l'encan après sa mort, en 1711. Les reliures portaient les armes du Dauphin sur les plats, avec des L entrelacées et couronnées aux coins.

Le père de Louis XV, ce jeune et charmant duc de Bourgogne, l'élève de Fénelon et l'espoir de la France, avait montré bien jeune encore un vrai penchant de bibliophile. Il s'intéressait beaucoup aux livres, aux manuscrits, aux sceaux et aux médailles. Gaignières se plaisait à lui communiquer ses découvertes, telles que celle d'un sceau de Louis le Gros, et son cabinet reçut, le 6 avril 1702, la visite de ce jeune prince. « Je vous félicite, écrivait à ce sujet l'intendant Foucault à Gaignières, de la visite que vous a rendue M. le duc de Bourgogne, et suis bien persuadé que le temps lui aura paru court dans votre grand appartement. Comme c'est un prince qui a du goût pour l'histoire et la littérature, vous aurés eu plaisir à satisfaire sa curiosité. »

III

C'est surtout dans les branches collatérales de la maison de Bourbon, et aussi parmi les princes légitimés, que nous allons trouver maintenant des collectionneurs de livres nombreux, bien choisis, richement reliés.

A la tête de ces princes bibliophiles se distinguent les membres de la maison de Condé. Le premier qui a droit à ce titre fut Henri II, prince de Condé, époux de cette belle et vertueuse Charlotte de Montmorency qui inspira une si vive passion à Henri IV, et père du vainqueur de Rocroy (1588-1646).

Ce prince, qui était gouverneur de la province de Berry, avait fondé, à Bourges, une très belle bibliothèque, dont le Père Jacob nous parle ainsi : « Cette opulente bibliothèque a été faite avec de grands soins et somptueuse dépense par ce prince. La parfaite connoissance qu'il a de toutes les sciences et des livres rares et curieux le fait estimer pour un oracle des Muses. Chose admirable en cette Altesse, que nonobstant les grandes affaires qu'il a pour l'Estat, il ne perd aucun jour sans s'adonner à l'estude, où il treuve des divertissemens dignes d'un grand prince; ce qui luy acquiert une gloire immortelle par toute l'Europe, tant pour surpasser en sciences tous les autres princes, que pour le grand zele qu'il a à les faire fleurir. »

Son fils, le grand Condé, hérita de son goût pour les livres; sous lui (1621-1686), la bibliothèque de Chantilly devint l'une des plus belles de France. Un contemporain, Le Gallois, disait de cette bibliothèque, en 1680, dans son *Traité des plus belles bibliothèques :* « Il faut aussi parler de celle de Monseigneur le Prince de Condé, ce Mars de nostre siècle; mais qui, beaucoup plus illustre que Mars, a si bien joint la gloire des sciences avec celle des lettres, que, sans le flatter, on peut dire que jamais prince n'a esté ny plus belliqueux ny plus sçavant que luy. Cette bibliothèque est nombreuse et contient grande quantité de manuscrits rares grecs et latins. Elle fut dressée par feu Monseigneur le Prince son père, qui étoit un des plus sçavans hommes de son temps; et parce que Monseigneur le Prince a hérité d'une si noble qualité, il continue avec la même passion et les mêmes soins l'agrandissement de cette bibliothèque. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Après le grand Condé, la bibliothèque de Chantilly fut augmentée par son fils, Henri-Jules, duc de Bourbon, mort en 1709. Elle était devenue une des plus nombreuses de son temps et contenait une grande quantité de manuscrits grecs et latins. Tous ces livres des Condé étaient marqués à leurs armes : *de France, au bâton péri en bande de gueules.* Vers le milieu du XVIIIe siècle, il en fut dressé par Dupuy un catalogue, dont le manuscrit existe aujourd'hui à la Bibliothèque nationale sous ce titre : *Table alphabétique par nom d'auteurs des ouvrages se trouvant dans la Bibliothèque du prince de Condé*, F. F. 9433-5.

A la Révolution, 1,200 volumes de manuscrits, provenant de la maison de Condé, furent envoyés à la Bibliothèque nationale. Rendue en 1815 au prince de Condé, cette collection appartient aujourd'hui à M. le duc d'Aumale.

Le petit-fils de cet Henri-Jules, prince de Condé, Louis de Bourbon, comte de Clermont, né en 1709, mort en 1771, fut l'une des figures les plus intéressantes du XVIIIe siècle. Frère du duc de Bourbon, qui fut premier ministre de Louis XV, et de cette belle Mlle de Vermandois, qui serait devenue reine de France sans Mme de Prie, il fut tout ensemble abbé commendataire de Saint-Germain-des-Prés, général d'armée, membre de l'Académie française, et directeur d'une excellente troupe de comédiens qu'il entretenait pour les plaisirs de ses amis.

Il avait réuni une très nombreuse et belle bibliothèque, qui fut vendue, à sa mort, au palais abbatial de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, et dont le catalogue parut sous ce titre : *Catalogue des livres de la bibliothèque de feu S. A. S. Mgr le comte de Clermont, prince du sang;* Paris, Prault fils, 1771, in-8° de 111 pages. Ses livres étaient timbrés de ses armes : *De France, au bâton péri en bande de gueules, chargé à la pointe supérieure d'un croissant en argent.* Ce catalogue comprend 2,021 numéros, dont 229 pour la théologie, 138 pour la jurisprudence, 941 pour les belles-lettres, et 663 pour l'histoire.

Le comte de Clermont aimait fort les lettres et les arts, et, à son château de Berny, il se donnait souvent des comédies ou des concerts. Nous trouvons la trace de ce goût dans le catalogue de 1771, sur lequel figurent : « trente-six cartons remplis de musique pour les concerts et comédies, tels que simphonies, trios, divertissemens, etc., manuscrits »; un « paquet de musique instrumentale pour le violon, le clavecin, violoncelle, etc., gravée et manuscrite »; ainsi que « différents opéras-comiques, avec leur partition gravée ». Sa collection théâtrale était très complète, et dans son inventaire on remarque encore « différents paquets de comédies séparées et brochées », plus « plusieurs cartons remplis de rôles pour jouer des comédies et très proprement écrits ».

Si le comte de Clermont ne fut pas un grand général, il avait de la valeur et aimait les choses militaires. On s'en aperçoit également à sa bibliothèque où la division de « l'art militaire » comprend 90 numéros, parmi lesquels il faut signaler plusieurs manuscrits : *Guerres des troupes légères,* in-8°, m. v.; *Remarques sur la cavalerie et l'infanterie,* in-4°; *Traité des sièges, de l'attaque et défense des places,* par le maréchal de Vauban, in-folio, « avec des plans très bien *dessinés et lavés,* m. r., avec fermoir d'argent », vendu 59 livres; *Traité des fortifications,* in-folio; *Différentes pièces d'artillerie dessinées et colorées,* in-8° obl. mar. r. dent.; *État de la composition des troupes d'infan-*

terie et de la cavalerie française et étrangère, in-4°, mar. r. ferm. d'argent; *État des officiers généraux,* etc., *employés à l'armée commandée par S. A. S. Mgr le comte de Clermont, en 1758,* 2 vol. in-16, mar. r.; *État des troupes de France sur pied, en 1755,* in-8°; *État de la maison du Roi, en 1751,* in-8°, mar. r.; *État des gouvernements généraux, 1751,* in-8°, mar. r.

L'ami des choses légères, des poètes, des chansonniers, se manifeste, au contraire, dans les articles suivants : trois *Recueils de chansons,* m. s., l'un en 9 vol. in-8°, l'autre en 8 vol. in-4°, le dernier en 9 vol. in-folio et 3 vol. de tables; et un *Recueil de poésies,* m. s., 8 vol. in-8°.

Des deux fils que Louis XIV eut de Mme de Montespan et qui lui survécurent, le duc du Maine et le comte de Toulouse, celui-ci paraît avoir eu particulièrement le goût des beaux livres. Il en avait rassemblé un grand nombre, soit à Paris, dans le magnifique hôtel de Toulouse, près la place des Victoires, soit au château de Rambouillet, qu'il acheta, en 1705, de l'intendant des finances, Fleuriau d'Armenonville, et où il mourut en 1736.

Louis-Alexandre de Bourbon, comte de Toulouse, était né le 6 juin 1678. Lui et sa sœur, la future duchesse d'Orléans, femme du régent, furent les suites de cette fameuse réconciliation des deux amants que Mme de Caylus a si joliment racontée.

Par respect pour le jubilé et sur les exhortations de Bossuet, Louis et sa maîtresse ne se voyaient plus que sur la cérémonie et en présence des dames les plus respectables de la cour. — « Le roi, dit Mme de Caylus, vint donc chez Mme de Montespan, comme il avait été décidé; mais, insensiblement, il la tira dans une fenêtre; ils se parlèrent bas assez longtemps, pleurèrent, et se dirent ce qu'on a coutume de se dire en pareil cas; ils firent ensuite une profonde révérence à ces vénérables matrones, passèrent dans une autre chambre; et il en advint Mme la duchesse d'Orléans et ensuite M. le comte de Toulouse. » Enfant, il avait été beau comme le jour; quand il parut pour la première fois à Versailles, « sa beauté surprit et éblouit tout le monde ». De ce côté, il avait la supériorité sur son frère, le duc du Maine, son aîné de huit ans, qui se rattrapait, il est vrai, du côté de l'esprit, ou du moins d'un certain esprit. Par la droiture, par la délicatesse et la tendresse de cœur, le comte de Toulouse l'emportait aussi beaucoup sur son frère. Saint-Simon lui accorde toutes ses préférences. « C'était, dit-il, l'honneur, la vertu, la droiture, la vérité, l'équité même, avec un accueil aussi gracieux qu'un froid naturel, mais glacial, le pouvoit permettre; de la valeur, de l'envie de faire, mais par les bonnes voies, et enfin le sens droit et juste, pour le très ordinaire, suppléait à l'esprit; fort appliqué d'ailleurs à servir sa marine de guerre et de commerce, et l'entendant très bien. » Ailleurs Saint-Simon le qualifie encore de « sage, silencieux, mesuré ».

Pourvu, dès l'année 1683, de la charge de grand-amiral de France, il se montra plus tard digne de cette faveur, alors prématurée, à la fois par son courage et sa connaissance des choses navales. Après avoir fait sa première campagne, à l'âge de treize ans, en Flandre, où il monta à l'assaut de Mons et fut blessé au siège de Namur, il montra toutes les qualités d'un homme de mer à la bataille de Malaga, où, le 24 août 1704, il battit la flotte anglaise et démâta le navire de son chef, l'amiral Rooke. « On ne saurait, dit Saint-

Simon à cette occasion, voir une valeur plus tranquille, ni plus de vivacité à tout voir et de jugement à commander à propos. » Obligé de renoncer à la mer par une cruelle maladie de la pierre, qui le tourmenta toute sa vie, restant éloigné de toutes les menées ambitieuses ourdies par son frère, le duc du Maine, il se contenta de vivre en sage. Il mourut le 1er décembre 1737, à l'âge de cinquante-neuf ans, laissant une mémoire aimée, que continua dignement son fils, l'aimable et bienfaisant duc de Penthièvre.

Le comte de Toulouse avait formé une nombreuse bibliothèque, dont les livres, très heureusement choisis, portent ses armes : *De France, au bâton péri en barre de gueules*, et quelquefois une ancre, emblème de grand-amiral. Nous connaissons la composition de cette bibliothèque soit par les deux volumes de *Catalogues des livres du roi Louis-Philippe*, vendus en 1852, soit par des catalogues qui en furent publiés du vivant même de ce prince pour son propre usage.

Un premier catalogue fut dressé, en 1708, sous ce titre : *Catalogue de la bibliothèque du château de Rambouillet, appartenant à Son Altesse Sérénissime Monseigneur le comte de Toulouse,* M DCC VIII, s. l., in-8° de 216 pages, plus 13 pages de table des auteurs. Il comprend 1,589 numéros, répartis en cinq divisions : théologie, droit, philosophie, belles-lettres et histoire. Parmi les manuscrits, l'on remarque : *Exercice et détail de toutes les manœuvres qui se font à la mer*, par le chevalier de Tourville, en 1681, sur vélin, in-4°; *État de la marine de l'Empire ottoman,* par M. de La Croix, in-4°; *les Noms, armes et qualitez des amiraux de France, avec les blasons enluminez,* in-fol.

Un nouveau catalogue en fut fait dix-huit ans après : *Catalogue de la bibliothèque du chasteau de Rambouillet, appartenant à Son Altesse Sérénissime Monseigneur le comte de Toulouse,* à Paris, imprimé par les soins de Gabriel Martin, libraire de S. A. S., 1726, in-8° de 620 pages, plus 29 pages de table des auteurs. Les numéros ne se suivent pas, en sorte qu'il est difficile de se rendre compte de l'importance relative des divisions autrement que par la pagination. La théologie comprend 31 pages; la jurisprudence, 11; la philosophie, mathématique et arts, 33; les belles-lettres, 198; l'histoire, 322. Parmi les manuscrits, l'on remarque : *Mémoires de J.-B. Colbert sur les ordonnances générales,* in-4°, 8 vol.; *Mémoire présenté à S. É. M. le duc d'Orléans au commencement de sa régence,* par M. de Boulainvilliers, in-4°; *Réflexions sur l'histoire de France,* du même, 2 vol. in-4°; *Origine des parlements,* du même, 2 vol. in-4°; *Traité de la noblesse,* du même, in-4°; *Journal de la campagne de Hongrie,* de 1717, in-fol.; *Recueil de pièces et mémoires concernant l'affaire des princes* (légitimés), *avec des notes et une table,* in-fol.; *les Trophées et les disgrâces des princes de la maison de Vendôme,* par Bonair Stuart, in-8°; *Cérémonial du couronnement des ducs de Bretagne.*

Dans l'épître dédicatoire au comte de Toulouse, placée en tête de ce second catalogue, on lit :

« Il est heureux pour moy que ma profession me mette en état de servir V. A. S. dans le genre qui luy est le plus agréable, et j'ose dire le plus glorieux. Je veux parler des lettres et des beaux-arts que Vous alliez si parfaitement, Monseigneur, avec la science de la cour et les devoirs de la société, qu'on remarque à travers l'éclat de votre auguste Naissance, les qualitez de l'hon-

neste homme, et l'esprit orné de l'homme de lettres. C'est ce goust qui Vous a porté à former un cabinet de livres choisis dans votre château de Rambouillet, de tous temps le réduit des Muses. »

Huit années plus tard parut un *Supplément du catalogue de la bibliothèque du château de Rambouillet*, s. l., 1734, de 140 pages, plus 8 pages de table des auteurs. La théologie y occupe 7 pages; la jurisprudence, 3; les sciences, 10; les belles-lettres, 45; l'histoire, 68.

Le comte de Toulouse avait une très belle bibliothèque musicale, peut-être la plus riche de son temps, dont il avait confié la garde à un musicien distingué, Philidor l'aîné. Nous trouvons la preuve de ce goût du comte de Toulouse dans le *Catalogue des livres du roi Louis-Philippe,* où figurent les recueils suivants :

Collection des partitions et tragédies lyriques ou opéras, 206 vol. in-4° obl. v. f. et v. m. Cette collection était en partie manuscrite et en partie imprimée. Chaque volume manuscrit avait un titre imprimé, au bas duquel on lisait : *Copiez par ordre exprès de S. A. Mgr le comte de Toulouse, par Philidor l'aîné, garde de toute sa bibliothèque de musique,* l'an 1703. Autres collections de *Symphonies des opéras et vieux ballets de Lully,* manusc. et impr., 11 vol. in-4°; des *Motets de Lully,* manusc., 5 vol. in-fol.; de *Motets à deux chœurs, pour la chapelle du roy, mis en musique par M. de Lully,* 15 vol. in-4° obl.; des *Motets de Colasse et de Minoret,* 9 vol. in-4°; des *Motets de M. de Lalande,* 21 vol. in-4°; idem de *Campra,* 13 vol. in-4°; de *Desmarets,* 17 vol. in-4° obl.; de *Bernier,* 12 vol. in-4°; de *Lagrenzi,* 4 vol.; de *Couperin,* 6 vol.; de *Carissimi,* 3 vol. in-4°; des *Airs de violon de Matho,* 1733, 3 vol. in-4°.

Le fils unique que le comte de Toulouse eut de son mariage avec Sophie de Noailles, veuve du marquis de Gondrin, marcha sur les traces de son père.

Né à Rambouillet, le 16 novembre 1725, le duc de Penthièvre eut pour précepteur l'abbé Quénel. Comme son père, il eut la charge de grand-amiral. Il se montra plein de courage à la bataille de Dettinghen — il avait dix-huit ans — où il se trouva dans le feu le plus vif, et à celle de Fontenoy, où il chargea, à la tête de Fitz-James cavalerie, la terrible colonne anglaise. Dans ses études, il avait manifesté du goût pour les mathématiques, la géométrie, la physique, et suivi les cours publics du célèbre abbé Nollet, qui, un jour, se félicita publiquement de l'assiduité de son élève. Le prince, qui fut l'ami de Florian et sollicita pour lui le titre d'académicien, devait aimer les livres. Il les aima, en effet, comme le prouve l'achat qu'il fit, à la vente du duc de La Vallière, d'un fort bel exemplaire du roman de *Perceforest,* Paris, 1528, 6 vol. in-fol. sur vélin, avec cinq grandes miniatures, et qui provenait de la collection du château d'Anet vendue en 1724, et des *Chroniques* de Guill. Cretin.

Le duc de Penthièvre avait aussi une fort belle bibliothèque à Châteauneuf-sur-Loire, ancienne propriété des Phélippeaux de la Vrillière, qu'il avait achetée, après la vente de Rambouillet au roi Louis XVI. De son vivant, ce prince avait fait dresser les catalogues de ses diverses bibliothèques : de Louveciennes — où était mort son fils, le prince de Lamballe, en 1768, — de Châteauneuf (1786), de Sceaux (1787) qu'il avait hérité de son cousin, le comte

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » éditions.ainay@free.fr

d'Eu, en 1775. Ces trois catalogues manuscrits figuraient à la vente du roi Louis-Philippe, en 1852 (IIe partie, nos 2480-82).

Le duc du Maine, élève de Mme de Maintenon, et qui, enfant, passa pour un petit prodige, témoin ces *Œuvres diverses d'un enfant de sept ans,* qui furent publiées en 1678, ne nous apparaît cependant comme bibliophile que par les livres à ses armes qui figurent dans les catalogues de la vente Louis-Philippe. Il en est de même de ses deux fils : le prince de Dombes, mort en 1755, et le comte d'Eu, mort vingt ans plus tard; le premier à l'âge de cinquante-cinq ans, le second à l'âge de soixante et onze ans. Dans ces catalogues, l'on trouve marqués aux armes du duc du Maine les ouvrages suivants : *Réflexions sur les vérités de la religion*, par d'Alès, in-4°, m. s.; *Code militaire,* Paris, 1707; *Politique tirée de l'Écriture sainte*, par Bossuet, Paris, 1709, in-4° (édition originale); *Polyaeni stratagematum,* 1691; *Onosandri stratageticus,* 1599; *Observations sur l'art de la guerre,* par Vaultier, 1714; *Pratique de la guerre,* par Malthus, 1646; les *Œuvres de Molière*, Amst., 1684, fig.

Aux armes du comte d'Eu : *Traité de la concupiscence*, de Bossuet, Paris, 1731, in-12; *Paraphrase du Miserere,* par le P. Calabre, 1748, in-24; *Vegetii de re militari,* 1592; de Traverse, *Extrait du traité de la guerre par Puysegur,* 1755; *l'Iliade,* par La Motte, 1714; *Antiqua numisma S. Ducis Cenomanensium*, in-fol., mar. vert, « beau manuscrit parfaitement exécuté ».

Nous clorons cette liste des Bourbons bibliophiles de la branche aînée par le comte d'Artois, qui fut un véritable bibliophile, auquel nous devons la bibliothèque de l'Arsenal, qu'il acheta du marquis de Paulmy.

Malgré la réputation de frivolité qui lui resta longtemps, le comte d'Artois aimait les lettres et les gens de lettres. Chamfort, le spirituel et mordant auteur des *Maximes et pensées morales...*, qui le sont souvent si peu, fut son lecteur. Et ce n'était pas là, quoi qu'on en ait pu dire, « une sinécure comme celle d'aumônier du régent ». La preuve en est dans la très belle bibliothèque personnelle que ce prince s'était formée, et dont on possède l'inventaire. Ce *Catalogue des livres du cabinet de Monseigneur le comte d'Artois, à Paris, de l'imprimerie de Didot l'aîné,* M DCC LXXXIII, est un fort beau volume in-4°, papier vergé de Hollande à grandes marges, remarquable spécimen de l'art de l'imprimerie à cette époque.

Le comte d'Artois avait alors vingt-six ans, et ce n'était pas le premier témoignage qu'il donnait de son goût pour les livres. De 1780 à 1783 avait paru, chez Fr. Ambroise Didot, une « collection de romans et de poésies » imprimée par les ordres et aux frais de ce prince, qui s'en était réservé les exemplaires, tirés d'ailleurs à un très petit nombre, « pour en faire des présents ». Cette collection est restée célèbre parmi les bibliophiles.

On comprend qu'un prince qui éditait à ses frais toute une collection de livres possédât lui-même une assez belle bibliothèque et mît quelque coquetterie à en dresser l'inventaire. Le catalogue que nous venons de citer comprend 1,313 numéros, formant 136 pages. La partie des belles-lettres a 542 numéros, tandis que l'histoire n'en a que 385; les arts, 131; la philosophie et la politique, 101; les sciences, 86; la théologie, 39; et la jurisprudence, 14. D'ail-

© 2007 Livre « Editions » les passerelles du temps » - Editions Numériques 2

leurs, aucun étalage de fausse érudition : ce n'est pas une bibliothèque de parade, mais celle d'un homme du monde qui n'a de livres que ceux qu'il peut et qu'il veut lire. Ce catalogue donne l'idée d'une bibliothèque surtout contemporaine, tenue au courant de ce qui se publie en matière de belles-lettres, et où les écrivains anciens figurent plutôt dans d'élégantes éditions modernes que dans les éditions princeps du XVIe siècle.

La disposition même de ce catalogue a cela d'insolite que la théologie en forme l'avant-dernière division. Ce classement particulier ne saurait étonner dans la bibliothèque d'un prince qui était alors presque aussi voltairien que son frère, le comte de Provence. N'oublions pas que c'est le moment où les contemporains nous représentent le comte d'Artois comme un type accompli de cette société élégante, spirituelle et libre-penseuse. « Le comte d'Artois, dit la baronne d'Oberkirch, est le prince le plus aimable du monde. Il a infiniment d'esprit, non pas dans le genre de M. le comte de Provence, c'est-à-dire sérieux et savant, mais le véritable esprit français, l'esprit de saillie et d'à-propos. » — « Il est vif, bouillant, décidé; dès l'âge le plus tendre, il a fait parler de lui », dit l'*Espion anglais*.

On remarque cependant, dans ce catalogue, l'absence des *Provinciales* de Pascal. Le nom du grand adversaire des Jésuites n'y est inscrit que pour les *Pensées*, édit. de la Haye, 1743, in-12, et pour le *Traité de l'équilibre des liquides*, Paris, 1698, in-12. Par contre, on y trouve un livre auquel on ne s'attendrait guère dans une bibliothèque composée comme nous l'avons dit. C'est celui de Marat : *Découvertes sur le feu, l'électricité et la lumière*, Paris, 1779, in-8°, qui vient immédiatement avant celui de Pascal. O hasard des catalogues! Il est vrai que Marat était médecin des gardes du corps du comte d'Artois. Il avait probablement offert respectueusement son livre à ce prince, qui, pour faire honneur à l'un de ses serviteurs, l'avait fait mettre dans sa bibliothèque. Ce fut là un honneur, sinon un bienfait, mal placé.

Le comte d'Artois, que les mémoires du temps nous montrent comme donnant dans l'anglomanie, n'appréciait pas les Anglais seulement pour la coupe de leurs habits et pour leurs jockeys. Parmi ses livres figure un Shakespeare de la belle édition annotée de Johnson, *Londres*, 1765, 8 vol. in-8°; le poème de *Hudibras*, les *Œuvres* d'Addison, les *Aventures de Robinson Crusoé*, et l'*Histoire d'Angleterre*, de Hume, dans le texte. La langue anglaise lui était familière, comme à son frère, Louis XVI, qui traduisit l'*Essai d'Horace Walpole sur Richard III*. La révolution allait bientôt le forcer à s'en servir plus qu'il n'aurait voulu.

Les encyclopédistes ne l'effrayaient pas plus que les économistes. Comme presque tous ses contemporains, il eut même un penchant pour eux : leurs œuvres étaient si peu pour lui des œuvres de réprouvés, qu'il possédait fort richement reliés les trente-trois volumes in-folio de l'*Encyclopédie*, les *Pensées* de Diderot, les œuvres de La Mettrie, le livre de *l'Esprit*, d'Helvetius, Paris, 1758, in-12; les *Œuvres complètes de Voltaire*, Genève, 1769, 24 vol. in-4° avec figures; celles de J.-J. Rousseau, Paris, 1764, 16 vol. in-8°; l'*Histoire philosophique des deux Indes*, de Raynal.

Dans sa bibliothèque, les livres galants y sont peu nombreux. Le genre est représenté par *Félicia, ou Mes fredaines*, le célèbre roman de Nerciat; le

Sopha, de Crébillon fils; *les Bijoux indiscrets,* de Diderot; *Honny soit qui mal y pense, ou Mémoires des filles célèbres du* XVIIIe *siècle,* par Desboulmiers, Paris, 1775; *Journées de l'Amour, ou Heures de Cythère,* Gnide, 1776; *les Leçons de la volupté, ou la Jeunesse du chevalier de Monoville,* Paris, 1776.

IV

Les Bourbons-Orléans n'aimèrent pas moins les livres que leurs aînés. C'est surtout à partir du Régent que nous voyons apparaître chez eux les goûts du bibliophile. Les livres du régent portent les armes de sa maison : *De France, au lambel à trois pendants d'argent.* C'est pour le régent que les artistes du temps inventèrent ces ornements pleins d'originalité et de richesse, mosaïques fleuries, grenades entr'ouvertes, feuilles, fruits. Ce prince ne se contentait pas d'avoir de beaux livres, il en faisait, ou du moins il en illustrait, et son édition du roman de *Daphnis et Chloë,* traduit par Amyot, pour lequel il composa des dessins que grava Audran, est restée célèbre. A la vente du roi Louis-Philippe, peu de livres cependant provenaient de lui; nous citerons un *Homère,* traduction de Dacier, 1719, in-12. Sa fille, la spirituelle, mais bien étrange duchesse de Berry, morte à vingt-quatre ans, en 1719, eut le temps, dans sa courte existence, de se former une nombreuse bibliothèque, dont les livres portaient pour armes sur les plats : *De France, à la bordure engrelée de gueules qui est de Berry accolé d'Orléans,* et sur le dos M L entrelacés. On rencontre aussi quelquefois de beaux livres timbrés des armes d'Espagne accolées à celles d'Orléans. Ils ont appartenu à Marie-Louise d'Orléans, sœur consanguine du régent, qui avait épousé le roi d'Espagne, le triste et malingre Charles II, et qui mourut en 1689, à vingt-sept ans, non sans soupçon de poison.

Deux fils naturels du régent, qu'il eut, l'un de la Florence, danseuse de l'Opéra, en 1698, l'autre en 1702 de Mlle de Sery, comtesse d'Argenton, peuvent être aussi comptés parmi les bibliophiles. Charles, appelé d'abord l'abbé de Saint-Albin, et qui fut évêque de Cambrai de 1723 à 1764, avait formé une belle bibliothèque, comme le prouve le *Catalogue* qui en fut publié, *Cambray,* 1766, in-8°. Ses armes étaient : *De France, au bâton péri en barre de gueules, au lambel d'argent à trois pendants.* Son frère, qui fut grand-prieur de France de l'ordre de Malte et mourut en 1748, posséda aussi de beaux livres, qui étaient décorés des mêmes armes, avec cette seule modification : *au chef chargé de la croix de Malte.*

Le troisième duc d'Orléans, Louis, que la mort de sa femme, une princesse de Bade, enlevée en couches à vingt-deux ans, jeta dans la plus grande dévotion, avait réuni une précieuse bibliothèque religieuse, qu'il légua à l'abbaye de Sainte-Geneviève, où il s'était retiré depuis 1730 et où il mourut en 1752. Elle forme une partie de la Bibliothèque Sainte-Geneviève actuelle.

Son fils, Louis-Philippe, quatrième duc d'Orléans (1725-1785), fut un prince débonnaire, qui, soit au Palais-Royal, soit au château de Sainte-Assise, partageait son temps entre le commerce des lettres et un petit cercle d'amis. L'aimable Collé fut son lecteur. Comme le comte de Clermont, il aimait à

donner chez lui le spectacle de la comédie; il y jouait même, fort bien, dit-on, les rôles à manteau. Après la mort de la duchesse d'Orléans, Louise-Henriette de Bourbon-Conti, en 1759, l'on sait quelle place tint près de lui Mme de Montesson : ce fut sa marquise de Maintenon. Il aima certainement les livres et en réunit une riche collection qui fut vendue après lui. Ce prince, qui mourut le 18 novembre 1785, à soixante ans, laissait deux enfants; le nouveau duc d'Orléans, Louis-Philippe-Joseph, qui mourut en 1793 sur l'échafaud révolutionnaire, et alors âgé de quarante ans; et la duchesse de Bourbon, mère de l'infortuné duc d'Enghien. C'est sans doute au partage qui dut se faire entre ces deux héritiers qu'il faut attribuer la vente des livres de ce prince, qui eut lieu à l'hôtel Bullion, seize mois après sa mort, le 3 mai 1787 et jours suivants. Le catalogue en parut sous ce titre : *Catalogue des livres de la bibliothèque de Son Altesse Sérénissime Monseigneur le duc d'Orléans, premier prince du sang*, à Paris, chez Leclerc et Baudouin, et la veuve Vallat La Chapelle, 1787, in-8° de 333 pages. Ce catalogue, qui contient une table alphabétique par auteur, comprend 1,247 numéros. Il est malheureux qu'il n'indique l'origine d'aucun des ouvrages décrits. En mettant à part l'histoire, qui forme 633 numéros, la division la plus considérable est celle des sciences et arts qui a 189 numéros, tandis que les belles-lettres en ont 172 seulement. La partie de la musique doit être remarquée, comme indice des goûts de ce prince pour les fêtes. Nous y voyons 100 volumes, in-fol. et in-4°, de *Symphonies, concertos, trios* de Vivaldi, Corelli et autres; 27 volumes, in-fol. et in-4°, de *Recueils d'airs à chanter et autres; les Cantates de Clerembault*, 2 vol. in-fol.; 80 in-4° oblong, *Anciens opéras, tant gravés qu'imprimés, de différents auteurs, dont* ALCIONE, *par Marais;* 54 volumes in-fol., *Anciens opéras de Lulli, Campra et autres auteurs, dont* PIRAME ET THISBÉ, *par Rebel et Francœur*.

Le petit-fils de ce prince, le roi Louis-Philippe, avait, dans sa jeunesse, connu l'exil; c'est dans le travail et le commerce des lettres qu'il en avait adouci l'amertume. Soit en Suisse, au milieu des montagnes sauvages des Grisons, dans le village de Reichenau, où, en 1793, sous le nom de Chabot, il donna pendant huit mois des leçons de français, de mathématiques et d'histoire, dans l'institution de M. Jost; soit à Hambourg, où il fit imprimer sous ses yeux, et imprima peut-être lui-même, un volume en réponse à certaines allégations hasardées de la comtesse de Genlis, ce prince montra des goûts de savant et de lettré qui devaient le conduire fatalement à devenir bibliophile. Aussi le fut-il soit au Palais-Royal, quand il n'était encore que duc d'Orléans, soit aux Tuileries, quand il fut devenu roi. Non seulement des sommes considérables de sa liste civile et de sa fortune particulière furent consacrées à des acquisitions de livres, à des souscriptions aux grandes publications de l'époque, mais encore des ouvrages très importants furent publiés par ses ordres, à ses frais et sous sa direction. Telles furent les *Vues des châteaux royaux* par l'architecte Fontaine, l'*Histoire des résidences royales* par Vatout, et peut-être les *Galeries de Versailles* par Havard, pour lesquelles M. Montalivet avait pris un arrêté par lequel l'ouvrage ne serait accordé en don que sur un ordre signé du roi. Ces trésors bibliographiques qu'il avait rassemblés dans ses résidences privées devaient bientôt être dispersés.

Quatre ans après la révolution de février, eut lieu, le 8 mars 1852 et les

vingt-six jours suivants, la vente des livres provenant des diverses bibliothèques du roi Louis-Philippe, mort le 20 août 1850. Un avis placé en tête du *Catalogue*, Paris, Potier, 1852, 2 vol. in-8° de 349 et 264 pages, signale « les dégradations et mutilations qu'ont subies un certain nombre de livres dans des circonstances que, dit l'expert, nous ne voulons pas rappeler, et qui ont malheureusement atteint quelques-uns des plus importants et des plus précieux ». Le premier volume contient 3,039 numéros; le second, 2,523. Ces deux volumes sont consacrés aux « Bibliothèques du Palais-Royal et de Neuilly »; un troisième, qu'on rencontre plus rarement et dont nous devons la communication au vénérable et savant M. Louis Barbier, ancien administrateur de la Bibliothèque du Louvre, est relatif à la bibliothèque du château d'Eu : *Catalogue des livres provenant de la bibliothèque du château d'Eu*, Paris, Potier, 1853, de 29 pages. Il comprend 337 numéros seulement. La vente eut lieu les 5, 6 et 7 avril 1853, à la salle Silvestre, rue des Bons-Enfants, comme la précédente.

Ces catalogues ont un grand intérêt historique par l'origine qu'ils indiquent d'un très grand nombre de volumes ayant appartenu à divers membres de la famille de Bourbon : le régent; le duc et la duchesse du Maine, et leur fils, le comte d'Eu; le comte de Toulouse et le duc de Penthièvre; la duchesse d'Orléans, mère du roi. Nous avons fait le relevé de ces livres, la crainte seule de trop allonger ce travail nous empêche d'en donner la liste complète. Nous signalerons seulement les manuscrits et quelques livres d'une rareté particulière. Voici les manuscrits :

Li Romans du castelain de Coucy (en vers), avec *Li Regret du comte de Hayneau*, in-4° de 33 et 58 ff., m. r., aux armes du comte de Toulouse; la *Chronique françoise*, de Guill. Cretin, 5 vol. in-fol. sur vélin, provenant du duc de La Vallière; le *Roman d'Yvain*, ms. de la fin du XIIIe siècle, in-fol. de 55 ff. (armes du comte de Toulouse); les *Lettres spirituelles de la sœur Marceline Pauper, décédée à Tulle*, en 1706; un recueil de *Lettres* écrites de 1687 à 1692, faussement attribuées à Mme de Sablé, laquelle mourut en 1678 (aux armes de la comtesse de Toulouse); *Instructions de la vie civile et chrétienne*, in-4°, par un père à ses enfants, datées de Tlodosse, 1722 (armes du duc du Maine); *Recueil d'ouvrages*, mss., en partie autographes du M^s^ de Mirabeau, 6 vol. in-fol.; *Mémoires sur les munitions des places, l'artillerie*, par Vauban, in-fol., mar. r.; *Recueil de chansons, par Blot et autres*, sous la Fronde, in-4°; *Recueil de poésies*, de Mlle de Caumont de La Force, in-4°, mar. r., avec cette note :

« Manuscrit autographe. Ces poésies sont adressées au duc de Vendôme, au duc d'Estrées, à l'abbé de Chaulieu, à la duchesse du Maine, à Campistron, à Hamilton, avec des réponses de ce dernier. »

Chansons et autres poésies, de la même, in-4°, mar. r., ms. autographe de 148 p.; les pièces sont adressées à Mademoiselle, à la princesse de Conti, au prince de Turenne, à Mme de Maintenon; *Adélaïs de Bourgogne*, par la même, 2 vol. in-4°; *les Jeux, ou la Promenade de la princesse de Conty à Eu*, par la même, 1701, in-4° ms. inédit; *Portrait de Mlle de La Force, fait par elle-même*, in-4°, mar. r., suivi de quelques autres écrits, de la même; *Recueil des chansons du marquis de Coulanges*, in-4°, avec une dédicace en vers à Mademoiselle.

Parmi les imprimés, l'on remarque :

Gyron le Courtoys, Paris, 1519, in-fol. goth.; *les Quatre fils Aymon*, Paris, 1508, pet. in-fol., fig. sur bois; *Sensuy Ogier le Danois*, Paris, Trepperel, s. d., in-4° goth.;

le Nouble roy Ponthus, et *la Chronique de Appollin, roy de Thyr,* Genesve, in-4° goth., fig. col.; l'*Histoire de Huon de Bordeaux,* Rouen, s. d., in-8°; *les Neuf preux,* Abbeville, 1487, in-fol. goth.; *Amadis de Gaule, mis en françois* par M. de Herberay, Lyon, 1575-1615, 23 vol. in-16 et 3 vol. in-8°; l'*Histoire de Palmerin,* trad. par Mauguin, 1553, in-fol.; *Histoire de Perceforest,* Paris, 1528, 6 vol. in-fol., imprimés sur vélin, avec cinq grandes miniatures. (Il provenait de la vente d'Anet en 1624, où il avait été acheté par le comte d'Hoym, puis racheté à la vente La Vallière par le duc de Penthièvre, au prix de 1,601 livres.) L'*Historien Josèphe,* 1534, in-fol. goth. sur vélin, provenant d'Honoré d'Urfé; l'*Histoire de Guy de Warvich,* Paris, s. d., in-4° goth.; *l'Amant ressuscité,* par Th. Valentinian, Lyon, 1558, in-4°; *Du vray et parfaict amour, ou les Amours de Théagènes et de Charide,* par M. Fumée, Paris, 1599, in-12, vél.; *les Amours de Théagènes et de Chariclée,* trad. d'Amyot, Paris, 1549, in-8°, v. rac. (2e édition de ce livre); *Hypnerotomachie, ou discours du songe de Poliphile,* Paris, 1561, in-fol., fig. sur bois; les *Cent excellentes nouvelles,* de Giraldy Cynthien, trad. par Chappuys, Paris, 1584, in-8°; le *Faust* de Gœthe, trad. de Stapfer, avec les 17 dessins de Delacroix, Paris, Motte, 1828, in-fol. dem.-rel.

Le roi Louis-Philippe avait formé aussi une magnifique collection de portraits historiques, qui était rassemblée au Palais-Royal. Ils s'élevaient au nombre de 4,600 et figurent au catalogue de 1852 (IIe partie), sous le n° 777. Indépendamment de cette collection, dont un *Catalogue* fut publié, Paris, 1829, 4 vol. in-8° et in-fol., le roi possédait encore de nombreux portraits de différentes époques et de différents pays, qui furent vendus sous les nos 780-832 : œuvres de Morin, de M. Lasne, de Van Schupeu, de Nanteuil, de Simon, d'Edelinck, de Drevet, de Masson, de Carmontel.

Le roi Louis-Philippe ne fut pas le dernier Bourbon bibliophile; mais nous devons nous arrêter au seuil de l'histoire contemporaine, que nous nous sommes donné pour limite.

EUGÈNE ASSE.



L'ESTAMPE ORIGINALE

PUISQUE c'est chez les bibliophiles, iconographes, une recherche chaque jour plus passionnée des manifestations directes, spontanées de la pensée et de l'art, on trouvera plaisir à apprendre que les graveurs originaux « de toutes pointes » se sont groupés en société pour fonder un recueil spécial : *l'Estampe originale*. Ils ont demandé au critique découvreur et compréhensif du *Voltaire* de les présenter à la phalange des esthètes; M. Roger Marx s'est exécuté de la meilleure façon et c'est la préface piquante et diamantée de l'album initial de *l'Estampe originale* que nous faisons paraître aujourd'hui en manière de primeur.

Aux yeux du vulgaire, c'est une ambition chimérique de prétendre expliquer, raisonner la mode. Son cours illogique, imprévu quant à l'apparence, trouble les esprits épris de méthode et semble défier l'analyse. Cependant, à parler vrai, ses caprices, raillés à la légère, sont réglés par le courant des idées contemporaines. Si l'art du graveur est prisé plus que jamais, si les travaux iconographiques se succèdent, si les épreuves — belles ou rares — s'adjugent aux mêmes folles enchères que certain tableau fameux, il n'y a pas lieu de rendre le hasard ou la vogue responsables de cette préférence de notre goût, de ces marques sonnantes d'estime; tenez plutôt pour certain que la philosophie équitable et érudite de cette fin de siècle a fait apparaître l'importance

du document graphique et déterminé le rôle, jusqu'alors effacé, méconnu, de l'estampe dans l'histoire des arts.

Suivant la coutume fatale, il a fallu regarder en arrière avant de s'aventurer à jeter les yeux autour de soi. Les recherches rétrospectives des Duplessis, des Delaborde, ont précédé les études des Burty, des Béraldi — toutes d'actualité; et c'est seulement après s'être vouée au culte facile des anciennes gloires indiscutées, que la curiosité s'est décidée à accorder quelque crédit aux graveurs d'aujourd'hui. Ainsi le passé nous a appris à aimer le présent.

Ce mode d'éducation a eu pour effet d'établir le prix infini des manifestations indépendantes, libres, spontanées, où le producteur, sans feinte et sans fard, s'avoue, se traduit et se livre. Les burins et les eaux-fortes des vieux maîtres ont été recherchés avec une faveur grandissante; puis, le désir de tenir à jour les collections commencées, l'habitude, l'exemple aidant, on a admis les modernes à l'honneur de figurer dans les cartons des *Graveurs originaux*, et, loin de souffrir du parallèle, ils ont gardé un rang enviable, une contenance justement fière dans une compagnie à ce point illustre...

C'est vers le temps de ces constatations inattendues que Cadart publiait ses albums précieux malgré leur composition bizarre. L'inégalité du choix a été critiquée de reste; on eût été mieux avisé, ce nous semble, d'avertir l'éditeur qu'il condamnait l'avenir de l'entreprise en restreignant à plaisir son programme, en sollicitant le concours des seuls pratiquants de l'eau-forte. Dans l'évolution contemporaine, la gravure sur bois ou au burin, la lithographie, se sont développées parallèlement et parallèlement aussi émancipées, renouvelées; pourquoi les négliger ou les proscrire, alors surtout que l'affranchissement des formules routinières et des méthodes classiques était, cette fois encore, dû à des graveurs traduisant dans un langage personnel leur pensée propre — je veux dire à des graveurs originaux?

Il ne paraît pas qu'il se puisse rien rencontrer pour attester aussi victorieusement, avec autant d'évidence, la puissance d'animation du génie humain: voici un fragment de pierre, de bois ou de cuivre; un artiste viendra qui fera sur l'instant palpiter cette matière inerte et morte, qui lui donnera la vie et la pensée; hier inutile, elle révélera maintenant et pour jamais un caractère, reflétera un tempérament, trahira l'esprit même du graveur. C'est qu'ici il se donne en entier; sujet et interprétation, fond et forme, tout lui appartient en propre; il ne s'asservit pas à traduire la conception d'autrui, il s'exprime directement, pour son propre compte, en toute franchise. De là le plaisir, d'une nature particulière et rare, qu'offre à l'amateur l'estampe originale — un plaisir qui se peut seul comparer au charme du commerce libre et familier de deux esprits.

Mais où rencontrer l'occasion d'une telle jouissance esthétique? Au Salon, l'effort individuel se discerne mal dans l'encombrement des médiocrités anonymes et on sait de reste combien les expositions particulières s'organisent malaisément. Plutôt que de remettre leur sort entre des mains étrangères, les graveurs originaux ne devaient-ils pas songer à s'administrer eux-mêmes, à s'isoler, à se réunir et à chercher dans un organe spécial le moyen de montrer leurs forces vives, leur imagination, la souplesse et la variété de leurs façons

d'exprimer. Il n'a pas été fait autrement et voici aujourd'hui fondée l'*Estampe originale, recueil semestriel.*

Autour du maître glorieux de l'eau-forte contemporaine, se sont groupés des artistes inventifs, Lepère, Beltrand, Daniel Vierge, Henri Boutet, Patrice Dillon, lesquels ont compris à leur manière que sans l'individualité il n'est point de survie assurée; en des œuvres suggestives et personnelles, leur tempérament s'est donné librement carrière. Mais il n'y a ici ni académisme, ni académie; l'*Estampe originale* est ouverte à tous les talents. Aux collaborateurs de la première heure ne tarderont pas à s'ajouter, j'imagine, des lithographes tels que Fantin-Latour, Chéret, Lunois, les aquafortistes : Buhot, Guérard; les pointeséchistes : Desboutin, Norbert Gœneutte; des graveurs au burin comme Burney ou des graveurs sur bois comme Florian, Léveillé. L'*Estampe* n'exige de l'étranger aucun passeport, et puisque Vierge est venu à elle parmi les premiers, il n'est point interdit d'espérer Félicien Rops et Legros, Anglais depuis hier... Combien encore seraient à nommer, combien, sans compter tant de peintres ou de sculpteurs — Ribot, Whistler, Chifflart, Besnard, Rodin, Israëls, entre cent, — qui ont depuis longtemps conquis leur brevet de maîtrise dans le maniement instinctif et inappris de la pointe.

Tant de promesses ne sauraient demeurer stériles et vaines; et il ne nous a pas paru que le zèle des amateurs dût en la circonstance être stimulé à grand renfort d'éloges ou de qualificatifs. On connaît le but, la raison d'exister de l'*Estampe originale;* on prévoit son avenir, son développement. Plus que les artistes, les collectionneurs seraient à plaindre si la portée de la création nouvelle leur échappait un instant, s'ils différaient ou mesuraient leur sympathie à une des manifestations les plus caractéristiques, les plus significatives de l'art de ce temps.

La Garenne, 20 mai 1888.

ROGER MARX.



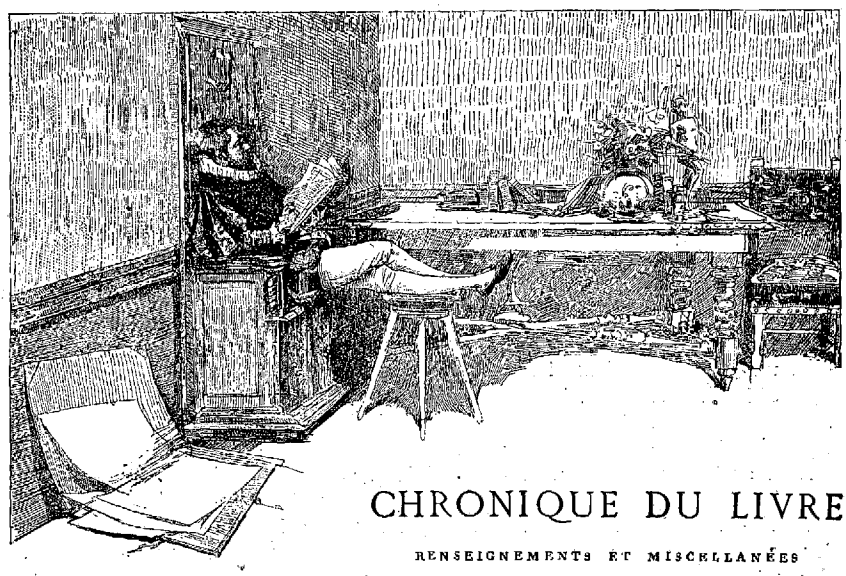

CHRONIQUE DU LIVRE

RENSEIGNEMENTS ET MISCELLANÉES

VENTE DE LA BIBLIOTHÈQUE DE FEU M. LE BARON DE LA ROCHE-LACARELLE, DU 30 AVRIL AU 5 MAI 1888.

(M. Charles Porquet, libraire.)

La bibliothèque de feu le baron de La Roche-Lacarelle a été appréciée par M. E. Quentin-Bauchart, l'un de nos plus délicats bibliophiles — le disciple et l'ami du maître — dans la préface mise en tête du catalogue de vente. Dans l'*Annuaire de la Société des Amis des livres* (année 1888), M. le baron Roger Portalis, dont la compétence est indiscutable pour les livres à gravures du XVIIIe siècle, a écrit un article fort intéressant sur quelques ouvrages de cette bibliothèque. Enfin, dans ce recueil (numéro d'avril 1888), M. Jules Le Petit — qui pendant plus de vingt ans a vu M. de Lacarelle presque chaque jour, lui vendant ou échangeant des livres, chez Potier d'abord, puis chez Fontaine — nous a donné ses appréciations personnelles.

Après ces différents articles, il n'y a, en vérité, plus rien à dire pour vanter les mérites de cette bibliothèque et la manière dont elle a été composée. Insistons toutefois sur ce point capital, que M. de Lacarelle recherchait avant tout et par-dessus tout *la condition de la reliure;* l'état intérieur du volume ne venait qu'en seconde ligne. Nous le savions bien; mais beaucoup d'amateurs ont été fort étonnés d'entendre le libraire dire fréquemment, en mettant un livre sur table : « Il y a un feuillet court... quelques raccommodages... des taches jaunes. »

Mais, quant aux reliures, disons tout de suite que certains spécimens merveilleux étaient dans un état de conservation remarquable, après avoir traversé un siècle et plus.

Dans la préface du catalogue, nous lisons (p. v) que M. de Lacarelle, insensible aux attraits de la couverture et de la vignette romantique, professait un *souverain dédain* pour les livres à sensation du XIXe siècle; et que des relieurs modernes il n'en connaissait qu'un : *Trautz*, les autres n'existant pas pour lui.

Que M. de Lacarelle, s'occupant exclusivement du passé, n'ait voulu jeter un regard dans le présent que pour y voir Trautz, soit! mais traiter avec cette désinvolture les émules et les rivaux de son relieur préféré, oh! Certes, ce n'est pas nous qui dénierons le mérite de Trautz, de Trautz qui, dans les dix dernières années de sa vie,

avait atteint la perfection. Nous l'avons déjà dit, ici même, dans le *Livre*. Mais prétendre que Capé, Cuzin, Lortic, Marius Michel, Thibaron, n'existent pas comme relieurs, halte-là! *Capé*? mais il fut un temps où il était plus apprécié que Bauzonnet-Trautz et que Trautz lui-même! Capé était alors le *seul* sachant établir convenablement un ouvrage comportant beaucoup de gravures hors texte. *Cuzin*? mais à votre vente même, ô Lacarelle! un éminent bibliophile, dont les appréciations font loi, a tenu ce propos : « Cuzin a toutes les qualités de Trautz, sans en avoir les défauts. *Lortic*? n'avons-nous pas de lui des ornementations exécutées avec un talent incontestable? *Marius Michel*? N'est-ce pas à lui qu'on doit le plus pour la reliure genre XIXe siècle que nos arrière-neveux sauront apprécier. *Thibaron*? Mais Thibaron a travaillé longtemps dans l'atelier de Trautz, et son mérite est sans conteste.

Quant aux livres à sensation du XIXe siècle, pour lesquels M. de Lacarelle professait un *souverain dédain*, les connaissait-il bien, ou le disciple n'a-t-il pas un peu forcé la note? Eh quoi! il aurait préféré les chansons de *Gautier-Garguille* aux *Chansons de Béranger*[1]*; les Galanteries des rois de France* aux *Contes drôlatiques de Balzac; les Muses gaillardes* aux *Contes rémois*?

Nous aurions voulu trouver chez lui les éditions originales d'Alfred de Musset, Lamartine, Th. Gautier, etc., etc., reliées par Trautz, puisque Trautz il y a[2]. M. de Lacarelle s'est confiné obstinément dans ce que nous appelons aujourd'hui — avec tant soit peu d'irrévérence pour nos anciens — la bibliothèque vieux jeu. Chacun son goût; prenons-la donc telle qu'elle est, et disons avec M. E. Quentin-Bauchart (p. v de la préface) que, s'il y en a de plus considérables, il n'en est aucune qui ne se recommande par un choix plus heureux de toutes les curiosités bibliographiques[3].

M. Porquet a rédigé le catalogue avec sobriété. Il a pensé avec juste raison qu'il était inutile d'entrer dans des détails superflus pour des ouvrages ayant passé par des cabinets d'amateurs célèbres, bien connus d'ailleurs et qu'on avait eu le temps d'examiner à loisir pendant les six mois qui ont précédé la vente.

Cette vente a commencé le lundi 30 avril et a duré toute la semaine. Il y avait là la fine fleur des bibliophiles et des amateurs : M. le comte de Lignerolles, l'éminent bibliophile qui connaît le mieux les livres et les reliures de toutes les époques; M. E. Quentin-Bauchart, déjà nommé; M. Henri Béraldi, l'humoristique auteur de la *Bibliothèque d'un bibliophile;* MM. le comte de Mosbourg, comte de Fresne, comte de l'Aigle, Mme la comtesse de Noé, M. E. Paillet, président de la Société des Amis des livres; M. le baron de Ruble, MM. de Villeneuve, Parran, de Tinan, E. Bocher, etc.

M. Porquet, aidé du fidèle Amédée, son commis depuis plus de vingt ans, a conduit la vente avec une expérience et un tact consommés. La première vacation, qui n'avait pas produit 40,000 francs, aurait pu faire supposer que cette vente se ferait mal, ou bien, selon qu'on veut l'entendre; *mal pour le vendeur*, c'est-à-dire à des prix modérés. Eh! quand une fois, par hasard, les amateurs auraient trouvé l'occasion d'acheter de beaux livres à des prix raisonnables, où serait le mal? Mais, vain espoir, les acheteurs se sont livré un combat acharné, surtout dans la dernière vacation. Le premier jour de vente, M. de L... nous disait : « Quelle dégringolade »; mais le dernier jour, on tenait un langage tout autre : « C'est de la folie ». Eh bien, oui, c'est de la folie; mais il en est toujours ainsi dans les ventes importantes, surtout depuis qu'on les fait à l'hôtel Drouot. Autrefois, salle Sylvestre, rue des Bons-Enfants, dans une atmosphère laissant à désirer, les enchères étaient moins chaudes : c'était le bon temps.

1. Un exemplaire des chansons de Béranger, édition de 1847-57, relié par *Trautz*, est coté 5,000 fr. dans le vingtième bulletin de la librairie Morgand. Il provient de la bibliothèque de M. E. Paillet.

2. Un exemplaire de *Mademoiselle de Maupin*, par Théophile Gautier, 1835-36, édit. originale, 2 vol. in-8, reliés sur brochure par *Trautz*, a été adjugé 1,085 fr. à la vente Colin en 1886.

3. Il ne faudrait pourtant pas prendre cette assertion au pied de la lettre. L'un de nos plus éminents bibliophiles, qui à la vente Lacarelle a enrichi sa collection de quelques morceaux de choix, possède une bibliothèque plus considérable et non moins intéressante, dont les richesses n'ont été vues que par quelques amis.

La vente a produit 545,000 fr., un peu plus de 1,000 fr. par numéro en moyenne. Il y a des livres qui ont été payés, *à cause de la reliure*, des prix invraisemblables.

S'il nous fallait donner ici le compte rendu complet de la vente, la livraison tout entière n'y suffirait pas. Nous nous bornerons donc à indiquer les articles vendus 1,000 fr. et plus, une centaine environ, en suivant l'ordre du catalogue.

1. *Biblia Sacra.* Paris, Seb. Martin, 1656, in-8°, mar. rouge (Derome); exempl. en grand papier, réglé; 1,200 fr.

3. *La Sainte Bible.* Paris, Guillaume Desprez, 1711, 8 vol. petit in-8°, mar. rouge (Padeloup); 5,450 fr.

7. *Novum Jesu Christi Testamentum.* Paris, 1649, 2 vol. in-12, mar. rouge (Le Gascon); 3,500 fr.

8. *Le Nouveau Testament.* 1667. (Hollande, Elzevier), 2 vol. pet. in-8°, mar. rouge, doublé de mar rouge (Boyet); 1,500 fr.

11. *L'Histoire du Vieux et du Nouveau Testament.* Paris, 1670, grand in-4°, fig. de Sébastien Leclerc (Derome); 1,690 fr.

16. *Les présentes heures à l'usaige de Rome.* (Vers 1508), gr. in-8, goth. (Trautz-Bauzonnet); 1,225 fr.

17. *Les présentes heures à l'usaige de Machon* (Mâcon). Vers 1502, in-8°, goth. sur vélin, reliure du XVIe siècle; 1,205 fr.

18. *Les présentes heures à l'usaige de Tournay.* (Vers 1502), in-8°, goth. sur vélin, rel. ancienne; 2,600 fr.

19. *Horæ Beatæ Mariæ Virginis.* In-16 de 209 feuillets et 4 f. blancs, miniatures, bordures, lettres ornées, mar. noir, orné d'une belle garniture historiée en argent avec fermoirs.

Manuscrit sur *vélin*, exécuté dans les dernières années du XVe siècle. Vendu 22,250 fr. C'est le plus gros prix de la vente.

20. *Horæ.* 1541, mar. bleu, doublé de mar. rouge (Duru); 3,050 fr.

21. *Heures de Notre-Dame.* 1559, pet. in-fol. mar. r. manuscrit, rel. ancienne; 5,405 fr.

22. *Les Offices de la Toussaint.* Paris, Cavelier, 1720, in-12, réglé, mar. citron, riches compartiments à mosaïque de mar. vert et rouge, dorure en plein à petits fers; doublé de mar. rouge (Padeloup); 18,600 fr.

Magnifique spécimen de l'art de la reliure au XVIIIe siècle. Cet exemplaire provient des bibliothèques Pixérécourt (vendu CINQUANTE FRANCS en 1839) et baron Pichon (vendu 1,799 fr. en 1869).

24. *Preces Piæ.* Manuscrit, pet. in-4° de 152 feuillets, mar. br., dorure à petits fers couvrant entièrement le dos et les plats du vol.; 3,300 fr.

25. *Preces Piæ.* In-16, relié en velours. Manuscrit de l'école florentine, exécuté pour Laurent de Médicis; 3,900 fr.

26. *Les Sainctes prières de l'âme chrestienne.* Paris, Hénault, 1649, pet. in-8, texte gravé, mar. rouge; 7,150 fr.

Provient de la vente Nodier (70 fr., en 1844), puis de la bibliothèque Brunet (vendu 2,020 en 1868).

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

27. *Livre de prières.* 1649-51, in-16, mar. rouge, doublé de mar. rouge, rel. ancienne; 9,800 fr.

Manuscrit de *Nicolas Jarry*, orné d'une superbe reliure de *Le Gascon.*

29. *Prières de la messe.* 1721, in-8°, mar. citron, comp. en mosaïque, doublé (Padeloup); 10,000 fr.

Manuscrit au chiffre couronné de la reine *Marie-Leczinska*, exécuté par *Rousselet*, l'émule le plus habile de *N. Jarry*. Vente duchesse de Berry, 1,210 fr. Vente Bancel, 3,500 fr.

31. *D. A. Augustini.* Elzevier, 1675, pet. in-12, mar. bleu (Boyet); 4,100 fr.

Exemplaire de *Longepierre.* Provient de la bibliothèque *Renouard*, où il a été vendu 495 fr. en 1854; puis de la bibliothèque *Potier*, vendu 1,530 fr. en 1870.

32. *S. Aurelii Augustini.* Paris, Coignard, 1687, in-12, mar. rouge, doublé (Boyet); 1,000 fr.

33. *Les Confessions de saint Augustin.* Paris, Coignard, 1686, gr. in-8°, réglé; mar. rouge, doublé; 1,025 fr.

36. *Les Lettres de saint Augustin.* Paris, Coignard, 1701. 6 vol. in-8°, mar. citron, doublé, 9,000 fr. (Vente baron Pichon, 1868, 5,000 fr.)

48. *Thomas A Kempis. De Imitatione Christi libri quatuor.* Elzevier, mar. rouge, doublé (Boyet); 1,650 fr.

53. *Loreloge de dévocion.* Paris, imp. vers 1500, in-8°, goth. rel. en velours; 1,105 fr.

56. *Réflexions sur la miséricorde de Dieu.* Paris, Dezallier, 1680, pet. in-12, mar. rouge (Padeloup); 1,260 fr.

58. *La Journée du Chrétien.* Paris, Guérin, 1754, in-12, mar. bleu; 2,020 fr.

Superbe exempl. aux armes de *Mme de Pompadour.* Provient en dernier lieu de la vente *Pichon*, où il a été payé 605 fr.

59. *Incomincia lo prologho de l'arte de lo ben morire.* In-fol. manuscrit sur vélin, exécuté dans la seconde moitié du xve siècle; 4,800 fr.

Exempl. aux armes du cardinal *Barberini.*

63. *Conférence avec M. Claude*, ministre de Charenton, par Bossuet. Paris, 1682, in-12, mar. rouge, rel. ancienne; 1,325 fr.

Exempl. de *Mme de Maintenon.*

67. *Giordano Bruno.* Paris, 1585, pet. in-8°, mar. citron, doublé de mar. rouge (Padeloup); 6,000 fr.

68. *Spaccio de la bestia trionfante.* Paris, 1584. *La Cena.* 2 parties en 1 vol. in-8°, mar. citron, mosaïque, doublé de mar. bleu (Padeloup); 8,100 fr.

72. *M. Tullii Ciceronis.* Elzevier, 1642, pet. in-12, mar. bleu, doublé de mar. citron (Padeloup); 4,000 fr.

Exempl. du comte *d'Hoym.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

73. *Essais de Michel seigneur de Montaigne.* 5me édition. Paris, Abel L'Angelier, 1588, in-4°; mar. citron (Padeloup); 4,900 fr.

Exempl. du comte *d'Hoym.*

75. *Les Essais de Michel seigneur de Montaigne.* Amsterdam (Bruxelles, Foppens), 1659, 3 vol. in-12, mar. bleu; 5,150 fr.

Exempl. de *Longepierre.*

83. *Le Trésor de la Cité des Dames.* Paris, 1536, pet. in-8°, mar. bleu doublé de mar. orange, compart. arabesques, etc. (Trautz-Bauzonnet); 3,055 fr.

86. *La Description de l'isle d'Utopie.* Paris, chez Charles L'Angelier, 1550, pet. in-8°, fig. sur bois, réglé, mar. bleu, rel. ancienne; 9,100 fr.

Superbe exemplaire d'un livre rare, recouvert d'une très élégante reliure portant sur les plats les chiffres couronnés du roi *Louis XIII* et de la reine *Anne d'Autriche.*

91. *Les simulachres et historiées faces de la mort.* Lyon, 1538, pet. in-4°, fig. sur bois (Thibaron-Joly); 3,005 fr.

93. *Recueil d'estampes*, représentant les troubles, guerres et massacres, survenus en France à l'occasion de la réforme de la religion depuis la mort de Henri II (1559); pet. in-fol. obl., mar. vert, riches compart. dor. en plein à petits fers sur dos et sur les plats; 12,000 fr.

Exempl. aux armes de *J.-A. de Thou.* C'est la plus belle reliure de la vente.

95. *Verdicus Christianus.* Anvers, 1606, in-4°, réglé mar. rouge, contenant 103 pl. finement gravées, rel. ancienne; 1,100 fr.

99. *L'Instruction du Roy...*, par messire Ant. de Pluvinel. Paris, Michel Nivelle, 1625, in-fol. mar. vert (Padeloup); 5,850 fr.

Le plus bel exemplaire connu de ce livre fort rare en bonne condition.

101. *Sensuyt le livre du Roy modus.* In-4°, goth. Première édition donnée par Jehan Trepperel; mar. rouge (Trautz-Bauzonnet); 2,000 fr.

102. *La Vénerie de Jacques du Fouilloux.* Poitiers, Marnefz et Bouchetz. (1560), petit in-fol. mar. rouge (Bauzonnet); 2,000 fr.

104. *La Chasse royale,* composée par le roy Charles IX. Paris, 1625, pet. in-8°, mar. vert (Trautz-Bauzonnet); 1,000 fr.

107. *Taillevent*, grand cuisinier du roy de France. Paris, s. d., petit in-8°, goth. fig. sur bois (Mouillié); 1,600 fr.

109. *Joachimi perionii.* Paris, 1554, in-8°, mar. brun, rel. du XVIe siècle; 7,710 fr.

La reliure, parfaitement conservée, porte les armes et le chiffre du *roi;* celui de *Diane de Poitiers* et le triple croissant.

119. *L'Iliade d'Homère.* Paris, Rigaud, 1711, 3 vol. in-12, réglés. *L'Odyssée d'Homère.* Paris, Rigaud, 1716, 3 vol. in-12 réglés. Ensemble 6 vol. rel. en mar. rouge, doublé (Boyet); 1,000 fr.

120. *Les Idylles de Bion et de Moschus.* Paris, Auboin, 1686, 2 parties en 1 vol. in-12, mar. rouge, doublé de mar. vert; 1,660 fr.

Exempl. de *Longepierre.*

121. *Anacréon, Sapho, Bion et Moschus.* Paris, 1773, in-4°, grand pap. de Hollande, fig. mar. vert (Derome); 3,780 fr.

Superbe exemplaire provenant de la bibliothèque de *M. E. Quentin-Bauchart.*

123. *Les Idylles de Théocrite.* Paris, Auboin, 1688, in-12 réglé; mar. rouge, doublé de mar. vert; 1,700 fr.

Exempl. de *Longepierre.*

128. *Q. Horatii Flacci Opera.* Londres, 1733-37, 2 vol. gr. in-8°, mar. rouge à mosaïque de mar. bleu, vert et citron; dorure à petits fers et au pointillé couvrant entièrement le dos et les plats du vol (Derome); 7,520 fr.

137. *Les poésies du roy de Navarre.* Paris, Guérin, 1742, 2 vol. pet. in-8°, mar. bleu. (Padeloup); 1,000 fr.

138. *Le Rommant de la rose.* Paris, Galliot Du Pré, 1529, pet. in-8°, fig. sur bois, mar. bleu (Padeloup); 2,550 fr.

140. *Les Œuvres de feu maistre Alain Chartier.* Paris, 1529, pet. in-8°, fig. sur bois, mar. rouge (Derome le jeune); 1,305 fr.

141. *Le Champion des dames.* Paris, 1530, pet. in-8°, fig. sur bois; mar. rouge (Derome); 1,880 fr.

142. *Les Œuvres de maistre Françoys Villon.* Paris, 1532, pet. in-8°, mar. orange, à mosaïque de mar. bleu et rouge, doublé de mar. bleu (Trautz-Bauzonnet); 14,020 fr.

145. *Le résolu en mariage.* In-8°, goth. impr. sur vélin; fig. mar. brun; 5,005 fr.

152. *Le chasteau de labour.* Paris, 1532, in-16, mar. rouge, doublé de mar. citron (Bauzonnet); 1,580 fr.

159. *Le Débat de la Noire et de la Tasnée,* in-4°, manuscrit du xve siècle; mar. rouge, doublé de mar. rouge (Trautz-Bauzonnet); 2,205 fr.

171. *Les Œuvres de Clément Marot.* Lyon, 1538, in-8°, goth. mar. bleu, doublé de mar. rouge (Trautz-Bauzonnet); 2,000 fr.

175. *Les Œuvres de Clément Marot.* La Haye, Moetjens, 1700, 2 vol. pet. in-12, réglés, mar. rouge, doublés de mar. olive (Padeloup); 4,000 fr.

181. *Recueil des Œuvres de feu Bonaventure Des Périers.* Lyon, Jean de Tournes, 1544, in-8°, réglé, mar. rouge, doublé de mar. rouge (Boyet); 3,500 fr.

187. *Marguerites de la Marguerite des Princesses.* Lyon, Jean de Tournes, 1547, 2 tomes en 1 vol. in-8°, réglé, fig. sur bois, mar. bleu, doublé de mar. bleu (Trautz-Bauzonnet); 1,005 fr.

189. *Œuvres de Louise Labé.* Lyon, Jean de Tournes, 1556, in-8°, mar. rouge (Trautz-Bauzonnet); 1,110 fr.

© 2007 Livre « Editions « Les passeurs du temps » [illegible]

205. *Les Odes d Olivier de Magny*. Paris, 1559, in-8°, mar. rouge, reliure ancienne, 1,115 fr.

206. *Elégies et épigrammes de Jan Doubiet*. Paris, 1559, pet. in-4°, mar. bleu (Trautz-Bauzonnet); 1,500 fr.

234. *La Muse chrétienne*. Paris, 1582, pet. in-12, mar. vert, aux armes de France; 1,920 fr.

239. *Œuvres diverses du sieur Boileau-Despréaux*. Paris, 1701, 2 vol. in-12 réglés, mar. citron, doublés de mar. rouge, rel. ancienne; 4,200 fr.

Exempl. de *Mme de Chamillart*.

245. *Les Baisers*, par Dorat, Paris, 1770, gr. in-8, pap. de Hollande; titre rouge et noir, vignettes et culs-de-lampe, mar. violet (Derome); 1,650 fr.

247. *Fables choisies mises en vers*, par M. de La Fontaine. Paris, 1678-79-94, 5 vol. *Fables nouvelles* et autres poésies, par M. de La Fontaine. Paris, 1671, 1 vol. Ensemble 6 vol. fig. de Chauveau; mar. rouge (Boyet); 2,700 fr.

248. *Fables choisies mises en vers*, par M. de La Fontaine. La Haye, 1688-94, 5 parties en 2 vol. pet. in-8°; mar. vert (Derome); 1,020 fr.

250. *Recueil des meilleurs contes en vers*, par La Fontaine, Voltaire, etc. Cazin, 1778, 4 vol. in-18, mar. bleu, doublé de mar. citron (Trautz-Bauzonnet); 1,500 fr.

251. *Contes et nouvelles en vers*, par M. de La Fontaine. Amsterdam, 1685, 2 tomes en 1 vol. in-12, fig. de Romain de Hooge; mar. vert (Derome le jeune); 1,420 fr.

253. *Contes et nouvelles en vers*, par M. de La Fontaine. (Édition publiée aux frais des fermiers généraux.) Amsterdam (Paris, Barbou), 1762, 2 vol. in-8° réglés, portr. gravé par Ficquet, fig. d'Eisen et culs-de-lampe de Choffard; mar. rouge, larges dentelles, dos orné, tr. dorée; 15,500 fr.

Aux armes de *Mme de Pompadour*. Magnifique exemplaire, recouvert d'une élégante reliure dans le goût le plus pur du XVIIIe siècle. Provient de la bibliothèque de *Charles Nodier*, où il a été vendu 244 fr. Vous lisez bien : DEUX CENT QUARANTE-QUATRE FRANCS !

265. *Choix de chansons* mises en musique par M. La Borde. Paris, de Lormel, 1773, 4 vol. gr. in-8, 4 front. et 100 fig. par Moreau, Lebouteux et autres; mar. violet, dos ornés, tr. dor. (Derome); 8,800 fr.

Superbe exemplaire, d'une remarquable fraîcheur, les figures du tome Ier sont *avant la lettre*. Provient de la bibliothèque de *M. E. Quentin-Bauchart*.

273. *Pétrarca*. In-4°, mar. rouge, doublé de vélin blanc (Trautz-Bauzonnet); 4,005 fr.

Manuscrit du XVe siècle, de 41 feuillets sur vélin blanc, admirablement écrit et enrichi par le célèbre *Attavante*, de miniatures d'une finesse de dessin et d'un coloris remarquables. Il a été exécuté pour *Laurent de Médicis*.

283. *La Nef des folles*. Paris, Guillaume de Marnef, s. d. pet. in-4°, goth. fig. sur bois, mar. bleu, doublé de mar. rouge (Trautz-Bauzonnet); 3,620 fr.

291. *Maistre Pierre Pathelin.* Paris, s. d., in-16, fig. sur bois, mar. rouge, rel. ancienne; 1,700 fr.

311. *Les Amours pastorales de Daphnis et de Chloé.* Paris, 1718, pet. in-8°, fig. gravées par Audran, d'après les dessins du régent; mar. citron, à comp^t^ de couleurs, rel. ancienne; 6,750 fr.

Exempl. d'une conservation remarquable.

312. *Les Amours pastorales de Daphnis et Chloé.* Paris, 1757, in-4°, mar. rouge, larges dentelles à petits fers (Dubuisson); 7,000 fr.

Aux armes de *Mme de Pompadour.*

317. *Traduction entière de Pétrone.* A Cologne (Paris), 1694, 2 vol. in-8°, réglés, mar. vert (Padeloup); exempl. en grand papier; 1,760 fr.

318. *Saint-Graal.* Paris, 1523, 2 tomes en 1 vol., pet. in-fol. goth., mar. vert, rel. ancienne; 5,050 fr.

328. *L'Histoire et cronicque du petit Jehan de Saintré.* Paris, s. d., in-4°, goth., fig. sur bois, mar. vert, rel. ancienne; 1,600 fr.

334. *Les Passages de Oultremer,* du noble Godefroy de Bouillon. Paris, s. d., in-8°, goth. mar. rouge (Trautz-Bauzonnet); 1,090 fr.

338. *Les Aventures de Télémaque.* Paris, Delaulne, 1717, 2 vol. in-12, portr. et fig. mar. bleu (Padeloup); 5,050.

Exempl. de *Longepierre.*

340. *Rabelais.* Pantagruel. Paris, s. d., 1533, pet. in-8° goth., mar. orange, doublé de mar. vert (Trautz-Bauzonnet); 1,520 fr.

351. *La Navigation du compaignon à la bouteille.* Rouen, 1545, in-16, fig. sur bois, mar. citron, doublé de mar. rouge (Bauzonnet); 1,400 fr.

361. *Histoire du chevalier Des Grieux et de Manon Lescaut.* Amsterdam (Paris, Didot), 1753, 2 vol. in-12, vig., pap. de Hollande; mar. rouge (Padeloup); 2,120 fr.

364. *Angola* (Paris), 1751, 2 vol. pet. in-12, pap. de Hollande, fig. et vignette d'Eisen, mar. rouge (Padeloup); 1,500 fr.

368. *Les cent nouvelles nouvelles.* Pet. in-4°, de 154 feuillets goth., fig. sur bois, mar. rouge, doublé de mar. bleu (Trautz-Bauzonnet); 1,000 fr.

369. *Les Nouvelles récréations et joyeux devis de feu Bonaventure Des Périers.* Lyon, 1561, in-4°, mar. rouge, fil. arabesques (Trautz-Bauzonnet); 1,100 fr.

383. *Contes des fées.* Paris, chez Lami, 1781, in-12, fig. à mi-page; mar. orange, dorure au pointillé (Trautz-Bauzonnet); 1,200 fr.

Exempl. en grand papier de *Hollande,* relié sur brochure.

384. *Il Peregrino,* di M. Jacobo. S. l., 1533, pet. in-8°, mar. rouge, rel. ancienne; 2,000 fr.

Édition rare. Précieux exemplaire parfaitement conservé de *Canevarius,* médecin du pape Urbain VIII.

388. *Voyages de Gulliver.* Paris, Gabriel Martin, 1727, 2 vol. in-12, fig.

mar. rouge, aux armes de la comtesse Du Barry avec sa devise : *Boutez en avant;* 1,605 fr.

418. *S'ensuyt les quinze joies de mariage.* S. d., in-4° goth., fig. sur bois, mar. citron, milieu à mosaïque, feuillages, etc. (Trautz-Bauzonnet); 1,045 fr.

428. *M. Tullii Ciceronis.* Elzevier, 1642, 10 vol. pet. in-12, réglés; mar. vert, doublé de mar. rouge (Du Seuil); 2,800 fr.

Exempl. du comte *d'Hoym.*

437. *Recueil de pièces curieuses et nouvelles.* La Haye, Moetjens, 1694-1701. 30 parties en 5 vol. pet. in-12; mar. bleu (Trautz-Bauzonnet); 1,051 fr.

447. *La Navigation du roi d'Écosse.* Paris, 1583, in-4°, mar. rouge (Koehler); 1,650 fr.

459. *Le Livre appelé Mandeville.* Lyon, 1480, pet. in-fol. goth; mar. rouge (Thibaron-Joly); 4,100 fr.

465. *Cérémonies et coutumes religieuses de tous les peuples du monde,* fig. de Bernard Picart. Amsterdam, 1723-43, 9 tomes en 8 vol. *Superstitions anciennes et modernes.* Amsterdam, 1733-36, 2 vol. Ensemble 11 tomes en 10 vol. in-fol., mar. bleu; exempl. en gr. papier (Padeloup); 1,920 fr.

470. *Titi Livii Historiarum Libri.* Elzevier, 1634, 3 tomes en 6 vol. pet. in-12, mar. rouge doublé de mar. rouge (Boyet); 4,110 fr.

Exempl. de *Longepierre.*

472. *C. Crispi Sallustii,* de Conjuratione Catilinæ ejusdem de bello Jugurthino. Venetiis, Aldi, 1509, in-8°, mar. brun; 7,000 fr.

Exempl. de *Grolier.*

475. *C. Corn. Tacitus,* ex. I. Elzevier, 1640, 2 vol. pet. in-12, mar. rouge, doublé de mar. rouge (Boyet); 1,410 fr.

481. *Nouvel abrégé chronologique de l'Histoire de France.* Paris, Prault, 1749, in-4°, réglé, fig. d'Eisen; mar. bleu (Padeloup); 2,100 fr.

488. *Les Mémoires de messire Philippe de Commines.* Leyde, Elzevier, 1648, pet. in-12; mar. rouge, doublé de mar. bleu (Trautz-Bauzonnet); 1,750 fr.

495. *Journal d'Henry III, roy de France et de Pologne.* La Haye, Paris, 1744, 5 vol. pet. in-8°. *Journal du règne de Henry IV.* La Haye (Paris), 1744, 5 vol. pet. in-8°. *Journal du règne de Henry IV.* La Haye (Paris), 1741, 4 vol. pet. in-8°. Ensemble 9 vol. mar. rouge (Derome); 4,700 fr.

505. *Mémoires du Mareschal de Bassompierre.* Elzevier, 1665, 2 vol. in-12 réglés; mar. rouge, doublé de mar. rouge, rel. ancienne; 1,880 fr.

510. *Recueil des portraits et éloges,* en vers et en prose (de personnages du temps par Mlle de Montpensier et autres). A Paris, chez Ch. de Sercy et Cl. Barbin, 1659, in-8° de 912 p., front. gravé par Chauveau, mar. rouge, dos et coins fleurdelisés, tr. dorée, rel. ancienne; 15,080 fr.

Magnifique exemplaire aux armes de Marie-Anne-Louise d'Orléans, duchesse de Montpensier, dite la *Grande Mademoiselle.*

527. *Les Chroniques et Annales de Poloigne.* Paris, 1573, 2 parties en 1 vol. in-4°, mar. bleu (Le Gascon); 1,100 fr.

Très bel exemplaire recouvert d'une reliure à riches compartiments. Provient de la bibliothèque de *M. E. Quentin-Bauchart.*

532. *Cornelii Nepotis.* Lugduni Batavorum, 1667, in-8°, mar. rouge, compart., dorure à petits fers, rel. du XVIIe siècle; 2,650 fr.

534. *Les Hommes illustres...* par Charles Perrault. Paris, Dezallier, 1696-1700, 2 tomes en 1 vol. in-fol., front. et 100 portraits gravés par Edelinck et autres; mar. rouge, fil. (Derome); 1,000 fr.

Très belles épreuves de premier tirage, contenant les portraits d'Antoine Arnauld, Bl. Pascal, Thomassin et Du Cange.

Dans la nomenclature qui précède, on ne trouve ni Corneille, ni Molière, ni Racine. M. de Lacarelle en avait pourtant des exemplaires qui n'étaient pas à dédaigner. Le *Corneille,* de 1664-66, relié par *Trautz,* vendu 399 fr. Le *Molière,* de 1674-75, 7 vol. in-12, relié par *Trautz,* vendu 531 fr. Le *Molière,* de 1682, 8 vol. in-12, reliure ancienne en maroquin rouge, genre Du Seuil, vendu 805 fr. Le *Racine,* de 1687, 2 vol. in-12.

Pourquoi ces classiques, autrefois si recherchés, sont-ils tombés à un prix au-dessous de la reliure? *Habent sua fata libelli.*

JULES BRIVOIS
(des Amis des Livres).

La vente Feuillet de Conches. — Les amis des livres ont été conviés, les 14, 15 et 16 mai, en l'hôtel Drouot (salle n° 5), à la vente d'un choix de beaux ouvrages faisant partie de la bibliothèque de M. Feuillet de Conches. Cette provenance est propre à édifier les délicats sur le mérite d'une collection dont le possesseur dut un juste renom à son exquise familiarité avec toutes les belles œuvres. Rassemblés avec amour au cours d'une longue vie, ces précieux volumes présentent comme un abrégé des plus fameuses productions qui ont depuis trois siècles honoré la littérature, la typographie et la reliure françaises.

Dans le catalogue qu'en a dressé M. Porquet, on voit figurer de beaux livres d'heures, manuscrits ou imprimés, décorés de nombreuses miniatures, et notamment un charmant exemplaire avec reliure de Le Gascon, des *Saintes Prières,* gravées par Moreau; de précieux exemplaires des poètes et conteurs du XVIe siècle : *le Rommant de la rose,* 1529; l'édition originale des *Dialogues* de Jacques Tahureau, 1565; le *Pinax iconicus,* Lyon, 1556, rare et remarquable recueil de gravures du célèbre P. Wœiriot; enfin un magnifique exemplaire des lettres de Pline le Jeune.

Le XVIIe siècle y est représenté par quelques-uns des volumes les plus rares de la collection des Elzeviers, ainsi que par des éditions originales recherchées.

Du XVIIIe siècle, on remarque de superbes manuscrits admirablement reliés : *les Seize grandes nuits de Sceaux,* les œuvres de Louis de Brancas, duc de Lauraguais. Un exemplaire du poème de la Religion de Louis Racine, couvert de notes manuscrites.

Parmi les livres à gravures, nous citerons *la Doctrine des mœurs,* aux armes d'Anne d'Autriche; le *Daphnis et Chloé* du Régent; de très beaux

exemplaires des *Fables* de La Fontaine illustrés par Oudry, d'autres par Fessard et Montulay; les *Contes* de l'édition des fermiers généraux, avec une très rare épreuve du Rossignol en premier état; les mêmes de l'édition Didot, 1795, avec un dessin original d'Eisen; le *Molière* de Bret, exemplaire du duc de La Vrillière, qui a atteint 4,000 francs; un admirable exemplaire des *Fables* de Dorat, en grand papier, relié par Derôme, vendu 2,715 francs; une suite de quarante-quatre dessins de Fragonard pour les *Contes* de La Fontaine, et *les Seize grandes nuits de Sceaux*, manuscrit de 197 pages (1714), dans une belle reliure ancienne, adjugé à 1,600 francs. La vente a produit, au total, 53,000 francs.

Les ventes de livres en Angleterre en 1887. — M. J.-H. Slater donne, dans l'*Athenæum* du 26 mai, une instructive vue d'ensemble des ventes de livres qui ont eu lieu de l'autre côté du détroit dans le cours de l'année dernière. Les premières éditions avec figures, noires ou en couleurs, de Rowlanders, de Bervick, des Cruikshanks, d'Alken, de Leech, de Hablat Browne, de Boz, etc., sont ardemment recherchées par les amateurs, aussi bien que les œuvres de Ruskin et de Hamerton. Les vieilles bibles ont conservé toute leur valeur : un exemplaire de la bible dite de Mazarin s'est vendu, en juin, 2,650 livres sterling (vente Crawford), et un exemplaire de l'édition de 1462 a atteint 1,025 livres.

Les poésies de Burns, édition de Kilmamork; celles de Whitman (New-York, 1855), les éditions originales de Tennyson, de Browning, de Swinburne, les poésies de Rogers, illustrées d'après Turner et Stothard, excitent particulièrement les convoitises des bibliophiles anglais.

On collectionne aussi beaucoup les ouvrages sur la magie, les sciences occultes, les rose-croix. Les livres imprimés en Écosse au XVIe et au XVIIe siècle, et toutes les vieilles publications relatives à l'Amérique atteignent des prix de plus en plus élevés. C'est ainsi que l'*Epistola* de Colomb, imprimée à Rome en 1493, et dont on ne connaît, il est vrai, que quatre exemplaires, s'est vendue 236 livres, ce qui est un bon prix pour quatre pages d'impression.

Shakespeare, à part les éditions originales in-4° ou in-folio, qui conservent leur valeur de haute curiosité, est assez négligé par les collectionneurs. Il n'en est pas de même de l'édition originale du *Compleat angler* (*le Parfait pêcheur à la ligne*), d'Isaac Walton, en deux parties (1653-1676), qui a été adjugée à 195 livres à la vente Gibson-Craig. Les livres illustrés artificiellement avec des suites de figures ajoutées et choisies avec soin atteignent aussi des prix fort élevés. En somme, l'amour du livre, pour ne pas s'appliquer aux mêmes sujets, n'est pas moins violent et héroïque par delà la Manche qu'en deçà.

L'homme au masque de fer. — Un des derniers numéros de l'*Intermédiaire des chercheurs* contient un document curieux sur l'homme au masque de fer et sur sa mort dans la prison de la Bastille :

La bibliothèque de l'Hôtel de ville de Paris, brûlée en mai 1871, possédait un volume coté G. 282 in-fol., payé 700 francs, sans date d'acquisition. En voici le titre exact : « *La Bastille.* Registre contenant les prisonniers d'État, qui ont entré dans

ce château et qui en sont sortis, à commencer du 31 juin 1659 jusques et compris le 31 aoust 1715. — Plus un état de ceux qui y sont morts. »

Ce volume, sur papier ministre, contenant environ 250 feuilles (on a oublié de relever le filigrane), était relié dans un étui de maroquin noir, fermé par une serrure en argent aux armes de Barneville, gouverneur de la Bastille. C'était surtout une table des écrous ou un répertoire des registres de la Bastille; chaque page était divisée en dix colonnes d'inégale grandeur, au haut desquelles étaient imprimées les indications à remplir.

1. Noms et qualités des prisonniers. 2. Date de leurs entrées. 3. Noms de MM. les secrétaires d'État qui ont contresigné les ordres. 4. Tome. 5. Page. 6. Date de leur mort. 7. Tome. 8. Page. 9. Motif de la détention des prisonniers. 10. Observations.

Et sur une feuille volante, on trouvait l'explication suivante :

I. C'est le fameux homme au masque, que personne n'a jamais seû ny connû.

Du jeudy 18 sept. 1698, à trois heures après midy, M. de Saint-Mars, gouverneur du château de la Bastille, y fit sa première entrée, venant de son gouvernement des Isles Sainte-Margueritte et Honorat, ayant ammenez avec lui dans sa litierre un ancien prisonnier qu'il avait à Pignerol, lequel prisonnier reste toujours masquez et dont le nom ne se dit pas, et l'ayant fait mettre descendant de la litierre dans la première chambre de la tour Bazinière, en attendant la nuit, il fut ordonné à neuf heures du soir, par M. de Saint-Mars, gouverneur, à M. Du Jonca, lieutenant du Roy audit château, et au s[r] de Rosarges, un des sergents que M. le gouverneur avait ammenez, de conduire ledit prisonnier dans la troisième chambre de la tour Bertudierre, que M. Du Jonca avait fait meubler de toutes choses quelques jours avant son arrivée, en ayant reçu l'ordre de M. de Saint-Mars. Ce prisonnier a toujours été soigné et servi, par le s[r] Sosarges, et n'était vu que de lui et de M. le gouverneur et estoit traité avec grand soin et distinction. Ce prisonnier avait la permission d'aller à la messe.

Livre de Dujonca, t. Ier, verset (verso) 37.

II. *Mort du fameux homme au masque.*

Du lundy 19 novembre 1703. Le prisonnier, inconnu, toujours masqué d'un masque de velours noir que M. de Saint-Mars, gouverneur, a ammenez avec luy, venant des Isles Sainte-Marguerite et Honorat, qu'il y garait si longtemps, s'étant trouvé hyer un peu mal en sortant de la messe, il est mort aujourd'huy sur les dix heures du soir, sans avoir eu grande maladie, et il ne se peut pas moins, M. Girault, notre aumônier, le confessa, surpris de sa mort; il n'a pas reçu les sacremens et notre aumônier l'a exhorté un moment avant que de mourir, et le prisonnier gardé depuis si longtemps a été enterré le mardy à quatre heures de l'après-midy, 20 novembre, dans le cimetierre Saint-Paul, notre paroisse.

Sur le registre des morts de S. Paul, on a donné aussi un nom inconnu qui est celuy de *Marchialy*, M. de Rosarges, major, et le s[r] Rheil, chirurgien-major, ont signé les registres mortuaires de S. Paul, lors de l'enterrement.

Nota. Toutes les hardes, meubles et effets de ce prisonnier et généralement tout ce qui luy servait jusqu'à son lit, fauteuil, chaises, tables et ustaches de toutes espèces ont esté fondus et brûlés et les cendres jettés dans les latrines,

Plus la chambre de ce prisonnier regrattez en entierre et blanchie de neufe.

Livre de Dujonca, t. II, verset 80.

P. c. c. : l'abbé VALENTIN-DUFOUR.

X...

CHARLES MONSELET



Un petit volume in-32, avec couverture rose, imprimé en caractères rouges à Bordeaux, édité à Paris par Lecou, en 1854, et intitulé : Les Vignes du Seigneur. — Charles Monselet. — Il y a trente-deux ans que Monselet fit imprimer ce volume à ses frais, je ne crains plus de le vieillir, hélas! en disant qu'il avait trente-deux ans à cette époque et qu'il avait déjà publié : *Statues et Statuettes, Histoire du Tribunal révolutionnaire, Rétif de la Bretonne, les Aveux d'un Pamphlétaire, Monsieur de Cupidon, Figurines parisiennes,* et, de plus, qu'il avait sous presse : *l'Inassouvi.*

Voilà ce qui me tombe sous les yeux en classant à ses côtés : *la Cuisinière poétique, le Catalogue annoté de sa vente de livres en 1871, les Oubliés et les Dédaignés, les Amours du temps passé, Encore un, Gastronomie, De Montmartre à Séville, Fréron, la Lorgnette littéraire,* etc., — arrêtons-nous, — qui composent l'œuvre de Monselet. A ce sujet il y aura bientôt un classement à faire, car un certain nombre de ses livres ont été réimprimés avec des titres nouveaux; c'est ainsi que son roman des *Chemises rouges* a reparu sous le titre de : *Monsieur le Duc s'amuse* et que *les Originaux du dix-huitième siècle* ne sont qu'une nouvelle

édition des *Oubliés et des Dédaignés,* sauf toutefois deux biographies qui ont été intercalées par le même procédé dans *les Galanteries du dix-huitième siècle.*

Histoire de tirer plusieurs moutures du même sac.

La première fois que je vis Monselet, ce fut au café des Variétés; il était quatre heures, il venait de déjeuner. Comme il sortait : — Où allez-vous? lui dis-je.

« — Eh! parbleu! je vais dîner! J'ai tout juste le temps avant de monter chez Dinochau! »

La seconde fois, ce fut à la brasserie des Martyrs; il était minuit. Monselet, avec le plus grand sang-froid, sautait assez pesamment et poussait un soupir après chaque saut. Ce manège, qui durait depuis un quart d'heure, m'intrigua :

« — Que faites-vous donc ainsi, cher ami?

« — Je tasse! mon bon! Je tasse! Ouf! »

Et, en effet, Monselet tassait son cinquième repas de la journée, auquel il venait d'adjoindre deux choucroutes garnies de jambon.

J'ai fait avec Monselet d'excellents repas fins et je l'ai vu manger des plats absolument *canailles* avec une sensualité désillusionnante. Fut-ce un gourmand ou bien un gourmet?

En tout cas, il eut un appétit formidable et un estomac d'acier.

Dire que Monselet fut un aimable poète, un érudit et un homme d'esprit, c'est le peindre en une ligne; mais on trouvera le portrait incomplet si on ne s'avise pas d'y joindre l'épithète de gastronome à laquelle il eut la faiblesse de tenir avant tout.

La dernière fois que je le vis, à Nice, il ne faisait plus qu'un repas : le dîner, mais il en valait bien deux.

En 1860, ayant fondé un petit journal hebdomadaire intitulé *les Nouvelles de Paris*, je lui demandai sa collaboration en faisant, bien entendu, allusion à ses goûts gastronomiques; voici la lettre qu'il me répondit :

Paris, 25 janvier 1860.

Mon cher confrère,

Vous m'avez fait manger des choses bien bizarres. Dans le livre que je compte publier bientôt sur les Italiens et les Italiennes, plutôt que sur l'Italie, je donnerai une grande part, une trop grande, à la nourriture et au loisir. Alors votre journal sera probablement le seul journal qui recevra mes confidences. Vous vouliez me remercier, c'est moi qui vous dirai : Laissez-moi vous associer dans la part des vérités que j'ai à distribuer sur les mangeurs et les mangés de notre connaissance.

Cher monsieur Lemercier de Neuville, à revoir — et à table!

Votre,

CHARLES MONSELET.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les Nouvelles de Paris n'eurent que trois mois d'existence et c'est ainsi que Monselet ne put pas y collaborer.

Quand, en 1863, j'inventai les Pupazzi, une des premières figures que j'y introduisis fut Charles Monselet. Je me servis de la charge qu'avait faite de lui Carjat. Monselet était représenté en amour, les flancs ceints d'une guirlande de fleurs, ayant à chaque épaule une petite aile mobile. Ses bras, qui remuaient aussi, balançaient un chapelet de boudins noirs, emblème de ses facultés gastronomiques; il s'avançait sur un nuage et je lui faisais dire les vers suivants qui étaient la parodie d'un de ces petits poèmes ultra-badins dans lesquels il excelle et qui est intitulé : LES PETITES BLANCHISSEUSES.

Les petites blanchisseuses
Qui s'en vont le samedi
Aux pratiques paresseuses
Porter le linge, à midi,

Folles, qu'un caprice emporte
Loin de leur neigeux baquet,
En passant devant ma porte
Ont oublié mon paquet.

Aussi, délaissant ma plume
A l'heure du rendez-vous,
J'ai dû choisir un costume
Qui résumât tous les goûts :

Nu! je suis nu! mais qu'importe!
Si les roses du Japon
Ont poussé devant la porte
Où je laisse ma raison.

Qu'importe? si ma chair rose
De mon style a la fraîcheur;
Si mon abdomen repose
Sur un nuage enchanteur!

Qu'importe? si je voltige
Sur les fleurs, comme un oiseau,
Butinant de tige en tige
Pour mon article nouveau.

Qu'importe? je le demande,
Si, dans mes doigts grassouillets,
Je balance une guirlande
De boudins noirs et replets...

Oui, je suis nu! Beau, du reste,
Bien fait, bien dodu, bien gras,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'œil alerte, la main preste!
Nu, mais c'est la faute, hélas!

Aux petites blanchisseuses
Qui s'en vont, le samedi,
Aux pratiques paresseuses
Porter le linge, à midi!

Trois ans plus tard Monselet était décoré. A cette époque, j'étais momentanément directeur du casino de Vichy, et j'avais chargé Alfred Delvau de la rédaction du petit journal du casino : *le Programme de Vichy*.

Delvau et moi nous ne pouvions laisser passer la décoration de Monselet sans la fêter et voici le premier Vichy qui parut dans le journal.

A MONSIEUR LE CHEVALIER CHARLES MONSELET
Homme de lettres, à Paris.

Vichy, le 18 août 1866.

Cher confrère et ami,

Quand un proscrit — où qu'il soit, au fond des déserts de glace de la Russie ou des sables brûlants de l'Afrique — entend par hasard un voyageur venu de France raconter un grand triomphe, quelque victoire éclatante, qui ajoute un nouveau rayonnement à ce nom de Français renié par lui dans un accès de haine sauvage, il sent tout à coup son cœur se fondre sous une pluie de larmes, et ses lèvres, jusque-là farouchement closes, s'entr'ouvrent pour laisser échapper, avec un sanglot, ce cri de *Vive la France!* arraché au plus profond de ses entrailles de fils toujours respectueux envers sa mère, marâtre ou non. Ce jour-là, le pain de l'étranger lui semble moins amer et l'escalier d'autrui lui paraît moins âpre.

Ce noble chauvinisme, nous l'avons eu ce matin, Lemercier de Neuville et moi, — moi et Alfred Delvau, — en apprenant que tu avais reçu la croix de chevalier de la Légion d'honneur, en récompense de tes bons et loyaux services comme écrivain. Elle ne s'est pas trompée en venant se poser sur ta poitrine d'honnête homme et d'humoriste de talent. D'autres t'ont déjà félicité à propos d'elle : c'est elle que nous féliciterons, nous, à propos de toi.

Tu es heureux sans doute — et un peu fier peut-être aussi — d'avoir obtenu enfin cette distinction que tu avais méritée depuis si longtemps. Nous en sommes plus heureux et plus fiers que toi, nous, les soldats obscurs de cette grande armée des lettres dont tu es un des généraux les plus vaillants et les plus glorieux. Nous nous en réjouissons sincèrement et fervemment, comme il convient à de modestes littérateurs, tes confrères, que tes succès honorent et que ta décoration décore. Vive la littérature!

Nous avons voulu fêter — à ta façon — cette bonne nouvelle un peu tardive, comme toutes les bonnes nouvelles, et nous nous sommes réunis chez le seul Dinochau de Vichy (un restaurateur de lettres dont le premier garçon s'appelle Dumas!) pour boire à la santé de ton petit ruban rouge, qui ne peut

manquer de devenir plus grand, — s'il est souvent arrosé comme il l'a été aujourd'hui.

Mais laissons un instant reposer la plume et prenons la lyre.

A Vichy, la cité thermale,
J'apprends — en lisant les décrets —
Que par justice impériale,
Mon pauvre Monselet — tu l'es!

Décoré! Je t'en félicite,
Quoique — sans le ruban moiré —
Dans la sphère où ton nom gravite,
Nous t'eussions déjà décoré.

O gourmet plein d'insouciance,
Sois digne et grave, et si tu bois,
Change ton vin en abondance :
Désormais tu portes ta croix.

Delvau, comme moi considère
Que ce ruban, d'un rouge ardent,
Donne faim, autant qu'il altère :
Vite un déjeuner sous la dent!

Alors nous cherchons dans la ville
Des auteurs, — dans l'intention
De fêter de façon civile,
Monselet, ta décoration, —

Et nous ne trouvons, chose triste,
— Pour participer au festin —
D'autre auteur que notre aubergiste
Lequel s'appelle Vidalein.

Il a fait pour les jeunes filles,
A l'œil par les fourneaux battu,
La Cuisinière des Familles,
Gros livre édité par Dentu.

Un joyeux compère, cet homme!
Il sait vivre et parle latin!
Affable comme un gentilhomme,
Lettré comme Jules Janin!

Car il a fait sa rhétorique,
Et beaucoup des gens qu'il nourrit
Possèdent moins bien leur Lexique!
Mais lui, modeste, il en sourit...

Comme lui, sa cave est parfaite.
Le baron Brice n'a jamais,
Dans sa succulente gazette,
Écrit de menus plus complets.

D'abord les huîtres de Marennes
Suivies du melon cantaloup;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

(Ici, pour que tu t'en souviennes,
De chablis nous buvons un coup.)

Puis, pendant que le camarade
Dresse nos côtes de mouton,
Nous grignotons une salade
D'anchois et dite à la Nelton.

Le chablis fini — l'on débouche
Le mâcon frais et transparent,
Et l'on promène sur sa bouche
D'excellent beurre — en attendant.

Oh! oh! Que vois-je? mon nez change
De couleur... Dressés sur un plat,
Des perdreaux rôtis à l'orange?
Cela me semble délicat!

O perdreaux fumant sur la table!
Vous manger à l'heure qu'il est,
Vraiment ce n'est pas pardonnable...
Mais c'est pour fêter Monselet!

Passons! Assez de patenôtres!
Et d'abord vous êtes priés
De songer — que comme tant d'autres —
Vous n'êtes pas des *Oubliés!*

. . . . . .

Et nous buvons! — C'est à ta gloire
Qu'est vidé le premier cornet.
Tout le reste — tu peux m'en croire —
N'est bu qu'à l'ami Monselet.

Pour le moka, laissons nos verres...
C'est ainsi qu'au nombre de trois,
A Vichy-les-Bains, des confrères
Ont voulu célébrer ta croix!

Mais les chants ont cessé, il faut cesser d'écrire, — n'ayant plus rien à dire.

O Monselet! ceux qui ne seront jamais décorés te saluent!

ALFRED DELVAU,

LEMERCIER DE NEUVILLE.

J'ignore si Monselet a reçu le journal qui fêtait ainsi sa croix ; en tout cas, il ne nous en a pas accusé réception.

Cette croix fut d'ailleurs approuvée par tous ses confrères, qui depuis un an l'avaient désigné à propos d'un article de Sainte-Beuve sur lui. Est-ce ce ruban rouge qu'il appelait : la Gloire, quand dix-sept ans

auparavant il arrivait de Bordeaux à Paris et envoyait à Arsène Houssaye, directeur de *l'Artiste*, une lettre ainsi conçue :

Monsieur,

Je suis venu, il y a trois semaines, de Bordeaux à Paris pour chercher la Gloire. J'ai beaucoup marché, beaucoup regardé, beaucoup questionné. Je n'ai rencontré la Gloire nulle part, et, si vous ne me donnez tantôt une lettre de recommandation pour le rédacteur en chef de *l'Artiste*, je m'en retournerai de Paris à Bordeaux, sans l'avoir trouvée.

Agréez, etc.

CHARLES MONSELET.

Arsène Houssaye, en homme d'esprit qu'il est, renvoya aussitôt la lettre suivante à Charles Monselet :

A MONSIEUR ARSÈNE HOUSSAYE
Rédacteur en chef de *l'Artiste*.

Cher ami,

Tu serais vraiment bien aimable d'accueillir favorablement la personne qui te remettra cette lettre, M. Charles Monselet, de Bordeaux, un garçon d'esprit, comme tu pourras en juger promptement.

Cordialement, crois-moi ton fidèle,

ARSÈNE HOUSSAYE.

Monselet remit à Arsène Houssaye la lettre d'Arsène Houssaye et quelque temps après on put lire dans *l'Artiste* des articles signés : *Charles de Moncelay* ou *Charles Moncelé.*

Quoique son style et sa manière soient faciles à reconnaître, il prit quelquefois d'autres pseudonymes : *M. de Cupidon; Rose Didier*, au *Petit Journal; Trafalgar*, pour les Tablettes d'un fou, au *Figaro*, et même *Don Ombilical!*

Pour terminer avec Charles Monselet, mon pauvre excellent ami, je fixerai, pour les érudits futurs, l'origine d'un de ses distiques devenu populaire :

Et l'on n'a pas été grand'chose
Tant qu'on n'a pas été bœuf gras.

Ces deux vers se trouvent dans une petite pièce de vers écrite sur l'album d'autographes de M. O. Berte. Je la restitue complète ici :

C'est une habitude formée
De baptiser, tant bien que mal,
Du nom d'une œuvre renommée
Chaque bœuf gras du Carnaval.

Le génie ainsi se consacre;
Il n'est pas de plus haut gradin;
C'est le triomphe, c'est le sacre;
Montjoye accompagne *Aladin*.

Suprême couronne de rose!
Laurier poussé sur le verglas!
Et l'on n'a pas été grand'chose
Tant qu'on n'a pas été bœuf gras!

Hé ! hé! pauvre cher Monselet, tu peux te flatter de l'avoir été avant cette cruelle maladie qui t'emporta il y a tantôt trois mois. Je n'ai fait ici que de tracer quelques légers souvenirs personnels, laissant à d'autres le soin de pourtraire Monselet comme il convient. Le rédacteur en chef de cette Revue nous donnera bientôt une étude complète sur Monselet.

Je lui passe la main.

L. Lemercier de Neuville.

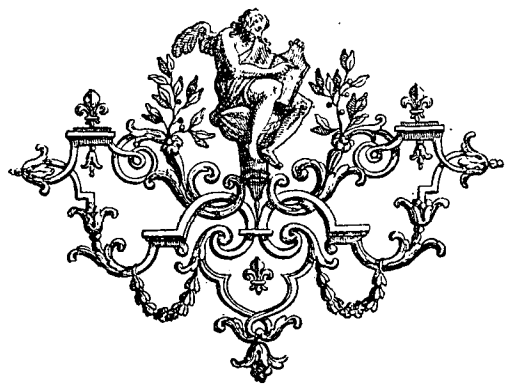

LE CINQUANTENAIRE

DE LA

BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER

(1838 — 6 AOUT — 1888.)

I

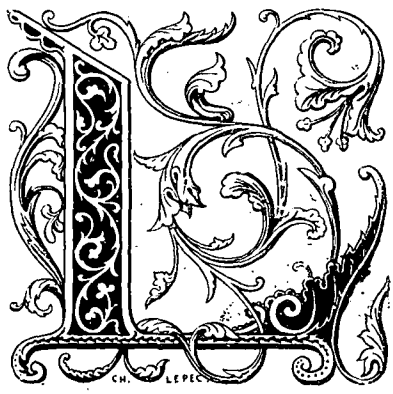

ORSQUE Gervais-Hélène Charpentier se fit éditeur en 1833, à l'âge de vingt-huit ans — il était né à Paris, le 2 juillet 1805 — après avoir été commis chez Lecointe et Durey, puis chez Lavocat; après avoir tenu pendant deux années un cabinet de lecture au passage du Petit-Saint-Antoine, et pendant quatre autres années une maison de détail au Palais-Royal — reprise à Ladvocat lui-même, — la situation de la librairie française était loin de se trouver brillante. On ne connaissait guère alors que deux genres de publications : l'édition originale de format in-8°, dite « de cabinet de lecture », ruineuse avec ses volumes minces à 7 fr. 50, ses pages presque blanches où de rares lignes faisaient fort piteuse figure, et la contrefaçon étrangère qui prospérait surtout en Belgique, grâce au concours de circonstances exceptionnelles bien faites pour activer cette prospérité. Là-bas, à Bruxelles, des éditeurs comme Hauman, Cattoir et Cie, Meline-Cans et Cie, A. Wahlen et Cie, inondaient le marché extérieur d'innombrables ouvrages bien imprimés, de format commode, d'aspect élégant, de prix très modique, qui se vendaient comme des petits pains; certes, les auteurs eux-mêmes

n'y avaient aucun bénéfice, et pourtant d'aucuns ne se plaignaient pas trop de cette contrefaçon belge qui leur permettait de rétablir leurs œuvres souvent mutilées par la censure nationale. Tout donc était contre les libraires parisiens, dont les éditions étaient moins belles jusqu'à un certain point, moins complètes, moins exactes et beaucoup plus coûteuses cependant. Fort heureusement ils avaient pour eux la loi qui mettait le marché français à l'abri des envahissements des produits étrangers; c'était encore une ressource, mais, au lieu de chercher à l'utiliser de leur mieux en baissant leurs prix pour forcer pour ainsi dire la main aux acheteurs et, de cette façon, vendre beaucoup, ils vendaient peu, mais s'entêtaient à vendre cher.

Dans les premières années, Charpentier imita leur exemple; il fit de l'édition de cabinet de lecture et sut déjà grouper autour de lui des écrivains qui n'étaient pas les premiers venus : Souvestre, Dumas, Benjamin Laroche, le traducteur de Byron et de Shakespeare, enfin Vigny, avec lequel il continua ses rapports pendant plus de vingt années sans aucune interruption pour les reprendre encore plus tard — ou du moins faire une tentative dans ce sens — peu de temps avant la mort du poète d'*Éloa*. D'ailleurs, il faut se souvenir qu'Alfred de Vigny, un peu délaissé de nos jours, était alors dans toute sa gloire; Charpentier lui-même semble ne pas avoir échappé à l'influence de ce romantique idéal, et le prospectus lancé à propos d'une édition en huit volumes in-8° à 7 fr. 50 des *œuvres complètes* de cet écrivain est conçu dans des termes dont le dithyrambisme contraste singulièrement avec le caractère de l'éditeur avant tout... éditeur. C'est là un morceau de prose qui a son allure et qui vaut d'être cité.

« La publication que nous annonçons est de celles qui se recommandent par elles-mêmes au public et rien que le nom de M. Alfred de Vigny pourrait nous dispenser ici de faire un prospectus. Poète, romancier, auteur dramatique, l'auteur d'*Éloa,* de *Cinq-Mars,* de *Stello* et de *Chatterton* s'est placé depuis longtemps au premier rang des écrivains contemporains, et la popularité acquise de prime abord à ses ouvrages s'est trouvée constamment confirmée et agrandie par le suffrage de tous les hommes d'imagination et de talent.

« Dans cette existence littéraire, jeune encore, mais déjà si pleine, que l'élite des critiques actuels ont prise plus d'une fois en justification de leurs théories les plus larges et les plus subtiles, il est cependant un point sur lequel on ne nous semble pas avoir suffisamment insisté; il est une gloire mémorable qui revient de droit à M. de Vigny : c'est, entre ses rivaux, de s'être mis en marche le premier dans la route des innovations sages et des tentatives nécessaires. Il est vrai que l'auteur d'*Éloa* et de *Chatterton* n'a jamais pris part à la petite guerre des préfaces et des poétiques; il a procédé à la manière des maîtres qui inculquent le



G.H. CHARPENTIER

EDITEUR

1805 — 1871

précepte et l'exemple; chacun de ses poèmes, chacun de ses livres a été comme une campagne nouvelle faite dans des pays inconnus, se contentant d'y laisser son drapeau comme marque de sa conquête et passant aussitôt à d'autres.

« Comme poète, M. de Vigny s'annonça tout entier par *Éloa* et *Moïse;* c'était en 1822, la date est bien remarquable : *Éloa* ou la séduction d'un ange par Satan, véritable épopée à deux personnages, la seule faisable et lisible de nos jours, événement humain accompli dans les cieux, composition audacieuse et neuve s'il en fût, qui a le ciel pour théâtre et pour cadre sans pourtant jamais s'éloigner des limites de la réalité terrestre; *Moïse*, personnification énergique et douloureuse du pouvoir suprême qui doute de lui-même et de son œuvre, sorte de commentaire byronien des livres saints, qui unit la majesté sombre d'une oraison funèbre de Bossuet au charme biblique d'*Athalie*. Dans la foule des compositions en vers de M. de Vigny, si remarquables toutes sous le rapport de l'exécution, nous pourrions en citer d'autres où ce mérite de l'originalité et de l'imprévu est tout aussi grand; mais nous devons insister sur ces deux poèmes que l'auteur posa, au début de sa carrière, comme les colonnes de son œuvre à venir.

« Après les poèmes, ces romans du ciel, viennent les romans, ces poèmes de la terre. Qui n'a lu et relu *Cinq-Mars*, cette étude si exacte et si patiente, ce tableau si fidèle et si animé de la cour et du temps de Louis XIII? Composition historique qui a conquis et conservé la vogue des plus belles de Walter Scott par cela même qu'elle s'éloigne de sa manière et de son procédé. L'immense mérite du romancier écossais, ce n'est pas tant l'élévation que la justesse de son point de vue; il voit tout ce que le monde a vu et il le voit mieux que personne. Les romans de M. de Vigny, tout en gardant l'empreinte d'une réalité sévère, sont plus particulièrement l'expression d'une pensée et d'un sentiment. Voilà pourquoi, le livre fermé, on n'en a pas fini avec lui; la pensée et le sentiment dont il émane prolongent bien au delà de la lecture les émotions qu'elle a données. Cela est vrai surtout pour *Stello :* jamais M. de Vigny ne prouva mieux que par ce livre combien la nouveauté des formes résulte de la nouveauté de l'inspiration. Cette idée souveraine et miséricordieuse, qui se fait jour dans toutes les œuvres de l'auteur et dont *Éloa* fut le premier et divin symbole, prend dans *Stello* des formes plus humaines et plus sensibles. Quels hymnes plus touchants à la pitié que ces trois douloureuses histoires de *Gilbert,* de *Chatterton* et d'*André Chénier*, où les qualités les plus éminentes du poète, du moraliste et du philosophe sont si étroitement réunies, où les couleurs du drame et du roman sont si habilement fondues !

« Dans le drame, l'empreinte de M. de Vigny n'a pas été moins marquée que dans la poésie et le roman. Là aussi, comme on l'a dit spiri-

tuellement, il a ouvert des voies nouvelles; comme les tragiques grecs, il fait descendre sur la scène la terreur et la pitié, mais par des moyens et des combinaisons imprévus. Son drame, tout humain qu'il est, a comme des réminiscences célestes. Sous ce rapport, *Chatterton* a été comme une révélation. Drame étrange qui fait mal et qui console, où il y a tant de passions et tant de larmes; mélancolique et tendre comme une élégie, plus souvent acéré et mordant comme un pamphlet; drame si complet et si plein dans toutes ses parties par la hauteur de la pensée, l'intérêt des détails et la vigueur de l'exécution, *Chatterton,* avec ses deux ou trois personnages, n'en est pas moins regardé comme la plus vaste composition scénique moderne. Ce n'est pas seulement une pièce qui émeut à la scène, c'est encore un beau livre qui, dans le silence du cabinet, arrête et tient longtemps recueilli. C'est la véritable tragédie d'intérieur qui atteint de véritables proportions épiques par sa portée sociale. La représentation de *la Maréchale d'Ancre,* antérieure à *Chatterton,* en donnant une nouvelle preuve de la souplesse de talent de l'auteur, montre à quel point le drame peut facilement traduire l'histoire sans cesser d'être drame. Quant à la belle traduction de l'*Othello* de Shakespeare, on sait que sa représentation a fait époque dans l'histoire littéraire de ces derniers temps.

« Les *œuvres complètes* de M. de Vigny sont donc, comme on le voit, une réunion d'œuvres choisies destinées à prendre place dans toutes les bibliothèques, entre les œuvres de Chateaubriand et de Lamartine. Elles seront également recherchées comme objet de plaisir et de méditation par les nombreux amis de la belle littérature, et comme objet de comparaison et d'étude par tous ceux qui s'intéressent à l'histoire littéraire de notre pays. »

Selon toute probabilité, Charpentier communiqua son enthousiasme à un public fort disposé pour cet auteur; mais les résultats ne furent pas suffisamment satisfaisants, moins encore sans doute ceux d'autres publications, car il resta préoccupé du moyen à employer pour faire pièce aux contrefacteurs. Il se rendit compte aisément que la vente en France ne rendait pas le tiers de ce qu'on était en droit d'exiger d'elle; le résultat de ses recherches fut la publication, le 6 août 1838, d'un premier volume dans le format in-18 jésus, auquel on a gardé le nom de *format Charpentier :* ce ballon d'essai était *la Physiologie du goût,* de Brillat-Savarin, précédée d'une notice du baron Richerand et suivie de *la Gastronomie,* poème en quatre chants, de Berchoux; le livre contenait deux fois plus de matière et coûtait deux fois moins que le volume in-8° ordinaire, puisque le prix marqué était de 3 fr. 50.

Ce fut un véritable succès, et Charpentier se lança résolument dans la voie où il avait fait un premier pas. Les volumes succédèrent aux volumes, les genres se joignirent aux genres, les noms attirèrent les

noms : après Balzac, George Sand; après George Sand, Alfred de Vigny; après Vigny, Musset; après Musset, Victor Hugo; après Homère, Gœthe; après Gœthe, Mahomet; après Mahomet, Platon; puis Dante, puis Schiller, puis Shakespeare, puis Cervantes, puis La Fontaine, puis Racine, puis Corneille, puis Voltaire, puis tant d'autres encore dont les mérites ne sont pas moindres. C'était chose décidée, l'affaire réussissait, l'idée de Charpentier était bonne, excellente; aussi tout le monde se jeta sur la piste avec le désir de prendre part à la curée sans avoir voulu courir les hasards de l'entreprise : le nouveau format fut immédiatement adopté par la plupart des éditeurs de l'époque. Seul à l'heure d'entamer la lutte, Charpentier se trouvait en formidable compagnie à l'heure de la victoire.

Or c'était un lutteur redoutable, d'une volonté tenace, d'une énergie âpre; d'un caractère peu fait pour supporter avec patience les mécomptes et les méfaits. Avec des allures hautaines et intraitables, aigri sans doute par ce qu'il considérait comme une spoliation, il engagea la bataille contre la concurrence qui lui fit baisser les prix, mais non le verbe. Pour les auteurs de son fonds qui étaient sa propriété, le dessus lui resta facilement; mais la situation n'était pas la même pour les œuvres tombées dans le domaine public : Charpentier fut obligé de faire des concessions pour ne point arrêter sa vente, mais en quelle humeur il devait les consentir! Tout n'était point rose dans la vie alors pour lui et pour ses correspondants, qu'il menait militairement et auxquels il adressait des circulaires dans le genre de celle-ci :

« J'ai l'honneur de vous donner ci-contre le nouveau catalogue de ma librairie. J'espère qu'il vous fournira matière à quelque commande importante.

« Je viens aussi vous soumettre une proposition particulièrement conçue en vue de vos intérêts, comme vous allez en juger.

« *Je vous offre :*

« 1° De vous échanger tous les ouvrages de mon fonds que je pourrai vous vendre et que vous n'aurez pu placer dans le courant de la première année de leur acquisition;

« 2° De ne plus vous facturer chacun de tous les volumes de ma collection que 2 fr. 30 par unité, *remise déduite;*

« 3° De ne plus disposer sur vous, à l'avenir, qu'à trois mois de terme de 300 francs et au-dessus.

« *En retour, vous vous engagez envers moi :*

« 1° A acquérir, dans les deux premiers mois qui suivront votre adhésion, laquelle devra me parvenir avant la fin de février prochain,

au moins une collection complète de tous les ouvrages de ma *Bibliothèque* ou à compléter celle qui serait incomplète dans vos magasins à cette époque;

« 2° A entretenir cette collection constamment complète dans vos magasins, par le remplacement immédiat et successif des ouvrages que vous vendrez;

« 3° A recevoir un exemplaire au moins de tous les ouvrages que je publierai dans ma bibliothèque, et à solder ces exemplaires dont le prix sera compris dans mes traites;

« 4° A me faire parvenir *franco* toutes vos demandes qui ne dépasseront pas *douze volumes,* lesquelles demandes, ainsi que toutes les autres, devront m'être adressées directement par la voie qu'il vous plaira et être signées par vous ou par votre représentant;

« 5° A recevoir et distribuer de 500 à 1,000 catalogues (entre ces deux chiffres, celui à mon choix) des livres de mon fonds imprimés à votre nom, que je vous adresserai chaque année et à m'en tenir compte à raison d'*un* centime chacun;

« 6° A placer tous les ouvrages de ma collection dans la partie la plus apparente de vos magasins, de façon qu'ils soient toujours sous les yeux du public;

« 7° A justifier, auprès des personnes qui se présenteront de ma part chez vous et dans le jour même, de l'entière exécution des présentes;

« 8° A ne céder à aucun libraire de Paris aucun de mes ouvrages.

« *Articles additionnels.* Il est entendu que chacun de nous conservera le droit de rompre les présentes conventions en prévenant son coobligé trois mois à l'avance. Il est, en outre, expressément convenu que les contestations qui pourraient s'élever entre nous au sujet des présentes seront jugées à Paris par deux arbitres nommés réciproquement par chacun de nous ou, à défaut, par le tribunal de commerce de la Seine. En cas de partage, ces arbitres sont, dès à présent, autorisés à nommer un surarbitre pour s'accorder. Si les arbitres ne peuvent s'entendre sur le choix d'un surarbitre, il sera nommé par le même tribunal de commerce de la Seine et à la requête de la partie la plus diligente. Les arbitres et le surarbitre jugeront en dernier ressort et comme amiables compositeurs, et nous renonçons d'avance à tout appel, pourvoi, recours en cassation, requêtes civiles et autres formules de procédure.....

« Je vous prie, monsieur, si vous acceptez cette proposition, de m'envoyer votre acquiescement dans les termes suivants, sans en retrancher rien ni rien y ajouter : « J'accepte pleinement, etc. »

© 2007 Les Éditions « Les passeurs du temps » — Editions Passeurs du temps

Cette circulaire est datée du 20 décembre 1842 ; une autre, non moins draconienne, conclut sur cet ultimatum :

« Dans le cas où vous n'accepteriez pas ces conditions, vous voudrez bien ne plus m'adresser de demandes. »

Sans doute, aujourd'hui tout cela nous semble bien étrange; mais il faut bien se souvenir aussi que, pour Charpentier, les circonstances étaient toutes particulières. Il innovait; ceux qui voyaient l'avenir à lui marchaient bravement sur ses brisées, ceux qui restaient attachés à leurs prédilections passées ne lui accordaient que défiance et mauvais vouloir. Parmi les premiers, les éditeurs; parmi les derniers, les auteurs, ou du moins beaucoup d'auteurs.

Il est bon de ne pas oublier non plus que, pour attirer à lui les écrivains alors célèbres et s'assurer ainsi une vente assez élevée, Charpentier devait souvent leur consentir des honoraires assez élevés. C'est ainsi qu'Alfred de Vigny, alors fort en vogue, ne recevait pas moins de cinquante-cinq centimes par exemplaire; le prix était exorbitant sans doute pour l'époque, puisque, de nos jours encore, nombre d'auteurs n'y atteignent pas, et Charpentier lui-même finit par trouver le marché onéreux et s'en plaindre discrètement à de Vigny qui, aussitôt, lui répondit en ces termes :

Le Maine-Giraud, par Blanzac (Charente), 10 juin 1851.

En revenant d'un petit voyage à la Rochelle et dans les petits ports de mer de mon voisinage, je trouve votre lettre qui m'attendait avec plusieurs autres, monsieur, et j'y réponds en même temps.

Je commence par vous dire sur-le-champ que je consentirai à l'édition nouvelle que vous désirez faire de mes ouvrages, avec la réduction que vous croyez nécessaire à l'état actuel de vos affaires et de la librairie, c'est-à-dire *quarante* centimes de droits d'auteur par volume au lieu de *cinquante-cinq* que portait notre traité du 19 septembre 1841, que j'ai sous les yeux et dont vous avez toujours exécuté les conditions d'édition en édition jusqu'à la dernière en 1847.

Ce prix m'avait été offert par vous, chez moi, en 1841, avec un empressement dont je n'ai pas perdu le souvenir et pour me décider à accepter ce format dont vous avez établi et propagé l'usage, vous aviez bien voulu alors me prouver combien d'excellents ouvrages avaient été imprimés par vous sous cette forme, en me les envoyant. Vous me demandiez le secret des prix de ce droit, vous m'aviez remercié de l'avoir gardé, la dernière fois que je vous ai vu. Ma discrétion, je l'avoue, était peu méritoire, car depuis que j'existe, je n'ai jamais demandé à un auteur ou à un éditeur quels droits étaient convenus de part ou d'autre et personne ne m'a jamais questionné sur ce point.

Chaque fois que vous avez réimprimé, à chaque épuisement d'un des volumes de mes œuvres, je vous ai offert de renouveller (*sic*) notre traité de 1841 dans les mêmes formes; vous m'avez témoigné un vif désir de ne le faire que *verbalement* et je n'ai pas hésité à y consentir. Je n'en ai nul regret, monsieur, car quand même vous auriez, en 1847, renouvellé cet engagement,

vous me connaissez assez, je pense, pour savoir qu'il m'eût suffi des calculs que vous m'envoyez aujourd'hui et qui m'auraient démontré que vous perdiez à l'accomplissement du traité pour me le faire déchirer de ma main.

Je prendrai donc en ceci volontairement ma part des pertes que nos temps de désastre infligent au pays.

Nous aurions pu commencer il y a bien longtemps cette édition nouvelle si vous aviez pris soin de m'avertir de chaque épuisement d'un volume en m'écrivant ici. Mais j'étais loin de croire que le public m'eût fait cet honneur d'enlever tout en si peu de temps, au point que nul libraire ne puisse retrouver un exemplaire complet. Vous me dites que *Stello*, mes *Poèmes* et *Cinq-Mars* n'existent plus et je désire savoir combien il vous reste encore du *Théâtre* et de *Servitude et Grandeur militaires*. Souvenez-vous que lors de mon départ, il y a précisément un an, aucun volume n'était épuisé.

Ni vous, ni moi, n'avons du reste à regretter ce retard, si j'en crois l'opinion de la personne la plus expérimentée que je connaisse en ces matières, qui m'écrivait ceci il y a peu de temps :

« Je suis convaincu par une expérience de vingt-cinq ans qu'un épuisement temporaire, loin de nuire à un ouvrage, ne lui fait que du bien. Un amateur visite dix libraires pour se procurer un exemplaire et donne par là à ces dix libraires une haute opinion du livre. Les exemplaires coupés, tachés, ceux d'occasion qui passent dans les ventes acquièrent une grande valeur qui réagit sur l'édition subséquente. En un mot, c'est une bonne tactique. L'ouvrage gagne en respectabilité et ne perd rien d'un autre côté, etc., etc. »

J'ai par hasard cette lettre ici et elle est écrite de votre main. J'espère qu'elle suffira pour vous convertir à cet avis auquel je me suis rangé.

A présent, je vous prie avant tout de m'envoyer ici un projet de traité nouveau avec les conditions nouvelles que vous m'offrez et dont j'accepte la plus importante, celle du prix de *quarante* centimes. Je désire que ce traité soit fait entre nous pour une édition, qu'il détermine le temps de votre propriété de cette édition, tel que vous désirez le fixer ; le nombre d'exemplaires qu'il vous convient de tirer et l'engagement durable des mêmes conditions pour l'avenir à chaque édition nouvelle, etc., etc.

Je vous transmettrai sur-le-champ les observations que j'aurai à vous faire et nous conviendrons des changements aux conditions accessoires.

Vous voyez que le point principal n'a point eu de peine à être obtenu de moi. Je ne doute pas qu'il ne nous soit très facile de tomber d'accord sur les autres chapitres de la *revision* de notre *constitution* dont je vous prie encore une fois de m'envoyer seulement le projet sur une page de vos lettres.

Mille compliments empressés.

ALFRED DE VIGNY.

Le 14 août de la même année, seconde lettre au même sujet :

J'ai reçu votre lettre du 17 juillet, monsieur, et votre projet de traité. Voici les modifications que j'y voudrais apporter.

1° Je désire que les clichés ne soient employés pour aucun de ces volumes ; j'ai toujours eu pour eux une extrême répugnance. En toute chose, je n'aime pas *l'irréparable* et *l'immuable*. Or si une erreur grave est commise dans l'impression d'une édition, il est facile de la réparer à l'édition suivante. Il est permis aussi à l'auteur d'espérer qu'il vivra une année après laquelle il pourra faire à son livre des changements importants, qu'une idée nouvelle peut rendre

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nécessaires. Mais personne ne peut avoir assez d'assurance, surtout dans les temps de guerre civile, pour se flatter de vivre aussi longtemps qu'un cliché, puisque cet être merveilleux peut créer sans être épuisé cinquante mille exemplaires et leur survivre. Il y a longtemps que j'ai entendu démontrer leurs inconvénients nombreux et je n'ai pas besoin de vous les redire tous. Je me contente de répéter que je désire vivement que cette clause soit effacée, quitte à changer, selon votre volonté, le nombre des exemplaires à tirer.

2° Vous avez oublié aussi de déterminer la durée de la possession dans laquelle vous entrez de cette édition nouvelle.

3° Je crois que s'il ne reste plus que soixante-dix exemplaires de *Servitude et Grandeur militaires*, vous risquez peu en portant aussi ce volume et le *Théâtre* sur notre traité nouveau, car tandis que l'on imprimera les premiers volumes, vous aurez le temps de livrer le reste au public.

Je dis notre *traité nouveau* puisque votre *revision* en a changé les bases en abaissant le prix de 55 à 40 centimes par volume. Et pour cela il serait bon que le traité fût rédigé comme une nouvelle stipulation en supprimant les expressions de *conventions verbales* qui ne sont pas *scrupuleusement vraies* et dont je ne vois pas bien la nécessité.

Je ne suis point surpris, monsieur, de ce que dans les milliers de volumes de mes ouvrages que vous avez tirés en 1841, on ait été plus loin que le nombre convenu et je suis encore moins étonné de la loyauté avec laquelle vous me l'apprenez : on ne saurait attendre moins de votre part.

Si vous adoptez, comme je l'espère, les modifications que j'apporte à votre projet de traité, je vous le renverrai plus promptement que celui-ci dont la réponse a été retardée par de nouvelles courses dans le voisinage.

Croyez, monsieur, à ma considération.

ALFRED DE VIGNY.

Tout allait donc pour le mieux; cependant Charpentier, par un surcroît de prudence sans doute, fit attendre longtemps son adhésion. Mal lui en prit, car, à sa lettre du 2 novembre 1851, l'auteur d'*Éloa* répondit aussitôt :

Mardi, 4 novembre 1851.

Je ne tarderai point autant que vous à répondre à votre dernière lettre, monsieur, je vous renvoie le projet que vous m'avez fait préparer.

Je n'ai à faire à présent que deux observations :

La première est qu'il ne faut pas trop douter de la fortune de la France. Par la loi du flux et du reflux, il est permis de croire qu'après une baisse subite à laquelle vous croyez être obligé d'obéir et que j'ai acceptée, il peut venir une hausse aussi importante et qu'il ne faut pas vous lier les mains par la condition perpétuelle de quarante centimes. Qui vous dit que vous n'éprouverez pas un vif désir de remonter au prix de 55 centimes, comme vous venez de descendre pour arriver à 40? Qu'après une révolution, ne viendra pas quelque contre-révolution ? Que vous ne serez pas le premier alors à reprendre dans son intégrité notre petit traité diplomatique de 1841 ? Votre conscience vous tourmentera peut-être alors par tant de remords que vous regretterez mortellement d'être forcé par votre signature de ne donner jamais que quarante centimes par exemplaire.

Je vous propose donc sur cette première question de substituer à l'article

commençant par *aujourd'hui* et finissant par ces mots *à l'avenir*, l'article suivant :

Aujourd'hui, d'un commun accord, ce prix de cinquante-cinq centimes a été réduit à *quarante* centimes pour cette édition nouvelle dont il s'agit en ce présent traité et dont M. Charpentier sera en possession pendant *trois* années (ou *quatre*, s'il vous plaît) à dater du jour de la signature du présent traité.

La seconde question est plus simple :

Je dois vous dire comme un prédicateur disait à Louis XIV : *nous sommes tous mortels*, c'est-à-dire *presque tous*.

Cet accident désagréable peut arriver à moi ou à vous un de ces matins. Si c'était sans que l'on eût déterminé à peu près l'époque où cette édition devra être imprimée, mes héritiers (et l'on n'en manque jamais) seraient fort embarrassés. Ils se trouveraient dans la situation où je suis vis-à-vis d'un certain traité entre l'excellent et courageux M. Delloge et moi, pour une édition de luxe *in-octavo;* traité fait en 1841 et non exécuté.

Nous sommes sûrs l'un de l'autre, mais non de nos successeurs. Je vous proposerai donc par égard pour eux d'ajouter à ce nouveau traité, ainsi que vous l'aviez fait dans notre traité du 19 septembre 1841 :

M. Charpentier s'oblige à publier les volumes dont il s'agit dans le courant du mois de... etc., etc.

Vous indiquerez vous-même le mois et l'année...

L'insouciance des bourgeois de Paris, dont vous me parlez, ne me surprend point. Je la connais depuis longtemps. Les orages dont vous parlez leur semblent un spectacle qu'ils peuvent regarder par la fenêtre ou devant *Tortoni* en fumant leurs pipes et quand ils sont mouillés ou grillés, rien n'égale leur stupeur, si ce n'est leur stupidité.

Mais nous attendrions rarement le *beau fixe* qui est assez rare dans l'histoire de France depuis plus de cent ans.

Vous êtes heureux d'avoir vu et habité le Bocage. Mais je crois que ses héroïques chaumières ont changé d'esprit. Dites-moi dans votre première lettre, après que nous en aurons fini avec les chiffres, s'il y a en France un livre qui peigne ce pays avec vérité, tel qu'il est aujourd'hui. J'en doute fort. On vit sur toutes les histoires de la Vendée qui se répètent et se copient.

Ne tardez pas trop à me répondre, monsieur, car notre traité ressemblerait à la partie d'échecs des Indes en Espagne.

J'aurai quelques scènes en vers à ajouter au *More de Venise*. Elles sont prêtes à imprimer et rendront cette traduction complète. Les théâtres les joueront, s'ils veulent ou s'ils peuvent.

Mille compliments empressés.

ALFRED DE VIGNY.

Une nouvelle phase s'était produite dans l'histoire de la France contemporaine quand furent écrites les lignes suivantes, le 5 janvier 1852 :

Vous voyez, monsieur, par vous-même ce que fait une lueur de sincérité dans nos ténèbres. Les affaires ne vivent que de l'assurance d'un lendemain. Je vous disais, je crois, dans ma lettre du 4 novembre : il ne faut pas trop se défier de la fortune de la France; qui vous dit qu'après une révolution ne viendra pas une contre-révolution?

La voilà venue entre ma lettre et la réponse.

Vous me proposez de doubler le nombre des exemplaires et d'imprimer

tout de suite la dixième édition réelle de *Cinq-Mars* et des trois autres volumes de mes œuvres qui sont épuisés. J'accepte comme j'ai accepté la réduction de vos centimes.

Envoyez-moi donc le nouveau projet de traité tel que vous le concevez. Je n'ai qu'une remarque à vous faire.

Vous m'écriviez le 2 novembre 1851 : je me propose de faire les choses telles qu'elles sont établies par nos conventions du 19 septembre 1841.

Or si vous relisez ce traité, vous y verrez au septième alinéa : pendant *deux* ans, M. Alfred de V. s'interdit de réimprimer ses ouvrages, etc., etc.; après cette époque il rentrera dans la plénitude de sa propriété.

Vous disiez réimprimer alors *quinze mille* volumes et vous aviez fixé vous-même à deux ans seulement votre possession.

Aujourd'hui, pour la vente des dix mille exemplaires que vous allez réimprimer, prenez la durée qui vous conviendra, je vous en laisse le choix, mais prenez-en une. Jamais on ne m'a proposé un traité quelconque jusqu'ici, sans cette base.

Si le communisme que *sept millions* de votes viennent de frapper d'un coup de massue avait régné trois jours, auriez-vous pu craindre que le moindre tort fût fait à vous ou à vos héritiers soit par le plus farouche des miens, soit par moi-même? Est-ce que la propriété littéraire n'eût pas été rasée comme celle de notre toit, de notre champ, de notre pain? Ne vous souvient-il plus de ce monsieur qui, dès le lendemain de la révolution de 1848, vous vint dire :

Il est bien vrai que je n'ai aucun droit d'imprimer ces livres de M. de Vigny, mais comment pourrez-vous m'en empêcher?

Où il n'y a plus de lois, chacun perd ses droits : voilà le proverbe que la *sagesse des nations* devait refaire. Est-ce sur le chaos que l'on peut calculer?

J'attends donc de vous ce nouveau projet et vous le renverrai courrier par courrier. Puis vous m'adresserez ici un certain nombre de feuilles à relire du volume que vous jugerez à propos de réimprimer le premier. Mais après qu'elles auront déjà passé sous les yeux des protes les plus habiles, car votre format, je l'avoue, fatigue beaucoup mes yeux, et ils ne sont pas les seuls qui en souffrent. Si vous pouviez, soit dit en passant, choisir des caractères plus gros, vous feriez bien des heureux.

Je suis loin de me plaindre de ce que vous ajoutez à votre lettre vos impressions de voyage dans le Paris de décembre : Quoique je sache tout ce qui s'y est passé jour par jour par plusieurs journaux et par bien des lettres, rien ne peut être plus agréable à une sorte de bénédictin qui de sa cellule n'entend pas par lui-même les bruits du monde.

Seulement je regrette les imprudences des *curieux* dont vous parlez et je les regarde en temps de guerres civiles comme très blâmables.

Quand il y a insurrection décidée dans une grande ville, et que l'armée et les magistrats ne cessent de donner le conseil et l'ordre de s'enfermer, il faut bien que les bataillons passent par-dessus les curieux qui ne veulent pas se ranger et qu'ils perdent des hommes et du temps. Vous avez bien raison de ne penser qu'au travail et je vais vous y aider aujourd'hui.

Mille compliments empressés.

ALFRED DE VIGNY.

Cependant, tous les auteurs n'avaient pas le caractère accommodant du chevaleresque de Vigny — que Charpentier ménageait d'ailleurs sans

doute comme un de ses meilleurs, puisque, de 1841 à 1855, il ne vendit pas moins de 35,000 volumes de cet écrivain —; avec certains, les choses tournaient tout de suite à l'aigre. Témoin ce billet de George Sand, le second échangé à propos de l'affaire dont il y est fait mention :

Monsieur,

Si vous voulez m'apporter demain les trois cents francs que vous m'offrez pour la préface des *Confessions de J.-J. Rousseau*, je vous remettrai après-demain le manuscrit rétabli en forme de préface, car pour l'insérer dans la revue, j'ai été obligée d'y faire des changements ainsi que je vous l'avais dit. Mais je n'entends ni être marchandée de nouveau ni attendre cette petite somme. J'entends aussi me réserver le droit de réimprimer cet article dans mes œuvres complètes quand il me plaira.

Si vous ne me faites rien dire demain dans la journée, je prendrai votre silence pour un refus. Je pars pour la campagne.

Agréez, monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

GEORGE SAND.

Vendredi (4 juin 1841).

C'est bien pis encore, dix ans plus tard, à l'occasion de la publication desdites œuvres complètes; la missive est tout imprégnée d'onction, mais ce que l'on sent sous tout cela!

Monsieur,

Je n'ai nullement la pensée de vous témoigner de la méfiance et je suis bien sûre que ce n'est pas l'intention de mon ami Hetzel. Si je désire agir régulièrement, c'est afin de vous témoigner que je veux me conformer à une clause dont vous m'avez reproché, avec beaucoup de douceur et de politesse certainement, de m'être écartée en vendant certains ouvrages sans vous offrir la préférence. Cette clause, je ne la connaissais pas, ainsi que je vous l'ai dit; le traité était égaré pour ne m'avoir été remis que fort tard par M. Leroux[1]; je l'ai retrouvé depuis que nous avons eu le plaisir d'en parler ensemble et j'y vois que, par bonheur, je n'ai pas manqué aux engagements que M. Leroux avait pris, en mon nom, avec vous. Cette clause porte qu'en cas de réimpression de mes *Œuvres complètes* sous le format in-18, j'aurai à vous offrir la préférence. Je n'y ai donc pas dérogé en faisant des ventes partielles. Cela me fût arrivé par mégarde que, d'une part, j'eusse été prête à vous en offrir indemnité; de l'autre, je suis certaine que vous n'en eussiez point exigé, l'affaire ne faisant point préjudice pour vous et point bénéfice pour moi. (Je crois vous avoir dit que j'avais autorisé cette vente dans des conditions fort peu avantageuses pour moi, afin de rendre service à quelqu'un.)

Maintenant il est possible qu'il me soit fait des offres pour une suite aux *œuvres complètes* dans le format in-18. Ainsi que je vous l'ai fait savoir par M. Hetzel, mon intention serait, si faire se peut, de ne traiter que pour une série de quelque importance. Il me serait facile, en tout cas, d'éluder la clause qui me lie à vous, en ne donnant jamais ce titre d'*œuvres complètes* à une publication dans votre format; mais je serais bien fâchée d'y chercher finesse

1. C'était en effet M. Pierre Leroux, qui, autorisé régulièrement, avait traité pour George Sand avec Charpentier.

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions.ainay@free.fr

et je trouve bien plus simple de vous mettre à même de plein gré de traiter avec moi quand cela vous conviendra. Si mes prétentions vous paraissent trop élevées pour le moment, si vos offres ne me paraissent pas avantageuses, c'est une question que le temps seul peut trancher et je ne vous ai fait mon offre que parce que vous me faisiez, il y a dix mois, celle de publier une série plus étendue que les trois romans dont il a été dernièrement question. Je n'ai pas de raisons pour me presser de conclure dans des conditions défavorables à la librairie; et pourtant, si malgré ces circonstances, je recevais des offres plus élevées que les vôtres, permettez-moi de les accepter puisque j'ai rempli, et au delà, les obligations que j'avais contractées envers vous. Je ne vous demande, monsieur, qu'une simple autorisation écrite de traiter, si j'en trouve l'occasion, de la suite de mes *œuvres complètes* sous le format in-18. Et ceci n'est nullement de précaution contre vous, personnellement, puisque je suis assurée de vos bonnes intentions à mon égard : c'est pour être en règle vis-à-vis de vos cessionnaires s'il vous plaisait, un jour ou l'autre, de vous retirer des affaires pour jouir du repos qui est pour nous tous le but du travail.

Je ne crois donc pas ma demande blessante et si M. Hetzel a cru devoir vous parler d'*huissier*, je suis bien sûre que sa pensée n'est pas autre que la mienne.

Agréez, monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

GEORGE SAND — A. DUPIN.

Nohant, 30 janvier 1851.

Avec Sainte-Beuve, on ne peut au moins se méprendre sur l'intention, car il n'alambique pas sur les mots, et c'est avec une rage froide qu'il a dû libeller ce poulet :

Jeudi (?)

En remettant à Buloz l'article Tœpffer, dont vous auriez dû me parler vous-même, si vous y tenez pour l'édition et sur lequel vous ne m'avez jamais dit un mot *précis*, je n'ai pu que le prévenir du désir *possible* que vous aviez d'employer cet article et rien de plus; j'ai dit possible, car depuis quelque temps vos relations avec moi ont été si *fuyantes*, que je ne sais trop ce que vous désirez positivement et effectivement. Vous venez me demander maintenant de *parler* et de m'arranger avec vous, *si je veux*. Je vous avouerai que je n'en ai pas une très grande velléité et j'aimerais mieux voir sortir naturellement ce que vous désirez. Il serait piquant que l'édition de M. Tœpffer, préparée par les soins de M. Gerdès, et par *les miens* en particulier, parût sans que mon article s'y trouvât. Avoir *profité* de cet article pour votre édition et vous en passer (sous prétexte de ne pas vouloir transiger ni de loin ni de près avec la *Revue*) serait un procédé tout à fait charmant et comme la lettre que vous avez entre les mains, de M. de Maistre, suppléerait très bien mon article, comme l'effet de celui-ci serait à peu près produit, je ne sais trop si je suis très loin de votre arrière-pensée en tout ceci. Vous m'avez appris une chose, c'est que les paroles vaguement dites ne comptent pas et qu'il faut écrire et traiter, or vous avez soigneusement évité tout petit écrit ou traité dans cette affaire.

Vous voudrez donc bien dire vous-même nettement ce que vous désirez, vous informer de la *Revue* et du droit qu'elle a sur l'article et que je n'ai pas dû annuler en votre faveur puisque vous ne m'en aviez point parlé à temps. Je crois que la *Revue* ne sera pas exorbitante, elle ne tient qu'au procédé; je serai moi-même d'autant plus modeste. Mais il est une certaine façon, leste et

© 2007 Lyon — Editions « les passerelles du temps » — editions.ainay@free.fr

fuyante, je le répète, qui ne convient pas laisser s'autoriser. Dès l'origine j'ai pu prévoir où tout cela pourrait aboutir et tout ce que j'en ai fait a été par égards et amitié pour M. Tœpffer; j'aurais dit pour vous aussi si vous aviez agi plus nettement. Bonjour.

SAINTE-BEUVE.

Il y a mieux encore, mais à quoi bon citer? Les insinuations malveillantes du venimeux critique n'ont point créance auprès de lui-même puisque, sans hésitation aucune plus tard, lors de la mise en vente d'une nouvelle édition de *Volupté*, il fait passer à Charpentier un reçu en blanc tout *signé* avec la lettre suivante :

Ce 28 mai 1869.

La réimpression est faite, j'ai donné le dernier bon à tirer.

Je sépare l'ami de l'éditeur et c'est cet ancien ami que je prends pour intermédiaire auprès de mon éditeur même, ne prétendant lui demander que ce qu'il trouvera strictement juste.

Malgré le chiffre élevé du tirage, la rétribution reste infiniment petite, ce qui fait qu'il est permis de mettre en ligne de compte ce qui doit la grossir un peu. Le traité stipule par centimes, je suis donc forcé d'additionner mes centimes aussi.

J'ai dû revoir toutes les épreuves de ce volume et c'est un soin assez long. Je l'eusse fait sans doute dans tous les cas et pour moi-même. Il n'est pas moins vrai que tous mes éditeurs (MM. Garnier, Michel Lévy) ont l'habitude de me tenir compte de ce travail à chaque réimpression de volume dont ils sont en tout ou en partie propriétaires.

Enfin je joins à cette sixième édition un *appendice* des plus curieux qui ne se lit si couramment que parce que j'ai mis beaucoup de temps et de soin à l'assembler, à le digérer, à le rendre facile, sans rien modifier sans doute dans les textes, mais en y apportant, toutefois, un certain goût caché dans la manière de présenter, d'extraire et de choisir. Mon éditeur m'a dit, à ce propos, que cela ne lui ferait pas vendre un exemplaire de plus. J'aime à croire qu'il se trompe, mais je ne puis comprendre qu'un homme d'esprit, et qui ne voit pas dans la librairie un pur commerce, puisse invoquer cet ordre d'argument en présence de textes d'une aussi haute valeur littéraire que celle de Chateaubriand, George Sand, etc. Cet appendice, attaché désormais à l'édition *in vernum*, est une curiosité littéraire d'un intérêt durable.

Mais encore une fois, je laisse l'ancien ami dire tout cela à mon éditeur et je lui serre cordialement la main.

SAINTE-BEUVE.

C'est la seule voix, du reste, qui s'élève pour parler insidieusement de la loyauté de Charpentier, tandis que cent faits viennent attester en faveur de cette même droiture de caractère. Comme Sainte-Beuve, Vigny constate que son éditeur a une prédilection marquée pour les conventions *verbales*, mais il s'empresse de reconnaître qu'il n'a point eu à le regretter. Ce fut encore par conventions du même genre que Charpentier s'entendit avec la Société Duriez et Cie pour la vente des œuvres de Victor Hugo, et le 31 décembre 1843, après des affaires qui, en trois ans, se sont montées au chiffre respectable de 97,601 francs, MM. Duriez

et Cie déclarent, dans un règlement de compte, n'avoir qu'à se louer de M. Charpentier qui, non content de remplir scrupuleusement ses engagements, a même soldé le montant de 6,500 volumes restés à lui être fournis ultérieurement.

Mais où il y a entente bien plus touchante entre les auteurs, c'est dans le chœur des plaintes et des imprécations accablant les imprimeurs. Le concert est d'un unisson émouvant, et quand il est question des imprimeurs, des corrections, les plus inoffensifs parmi les écrivains se transforment en moutons enragés. Alfred de Vigny, la longanimité en personne, proteste avec énergie : « Les imprimeurs ne savent plus ce qu'ils font... en vérité, je ne sais comment il se fait qu'un livre qui a seulement cent ans d'existence puisse encore avoir le sens commun quand il a passé par une cinquantaine d'éditions. En voici un *(Cinq-Mars)* qui n'a encore que dix éditions et où je trouve des fautes prodigieuses, comme des lignes entières omises et des substitutions de mots tout à fait plaisantes, telles que *développement* au lieu de *dénouement*... Il y a une chose à laquelle je ne puis me résigner : c'est la coutume que prennent les imprimeurs de retrancher des mots ou d'en ajouter de leur façon; cela fait un style tout particulier. Je m'oppose à ce qu'il passe pour le mien..... »

Edgar Quinet est bien plus terrible encore; il est surtout moins diplomatique, moins maître de lui-même.

Veuillez donc mettre l'épée dans les reins de l'imprimeur... il me faut une correspondance et un voyage pour chaque feuille... cet imprimeur me désespère... ces infâmes imprimeurs n'ont rien fait depuis dix jours : je ne puis pas être toujours à les harceler. Je crains bien que vous ne vous intéressiez pas à ce livre : quoi qu'il en soit, finissons-en, je vous prie...

Et cependant rien de plus charmant qu'Edgar Quinet en temps ordinaire, à en juger d'après cette épître :

Monsieur,

J'ai reçu les deux volumes de l'*Histoire de la philosophie* que vous avez bien voulu m'envoyer de la part de M. Barchou. Je n'ai pu encore qu'insérer une note sur cet excellent ouvrage dans un article que je terminais pour la *Revue des Deux Mondes* au moment où il m'est parvenu. C'est avec grand plaisir que je m'occuperai d'un écrivain aussi remarquable et qui m'est aussi cher que M. Barchou; seulement je regrette que les travaux dans lesquels je me suis engagé ne me permettent pas de consacrer à l'étude et au développement du sujet qu'il a choisi tout le temps qui serait nécessaire pour apprécier dignement son ouvrage. Je voudrais aussi, pour m'expliquer à mon aise, avoir affaire à des recueils plus sérieux et moins *fashionables* que nos revues actuelles. Enfin, je saisirai l'occasion, et ici ou là je ferai de mon mieux.

Je profite, monsieur, de la circonstance qui m'est offerte pour vous faire une proposition sur laquelle j'avais depuis quelque temps l'intention de vous écrire. Vous avez publié des fragments qui avaient déjà été imprimés dans les

revues par deux de mes amis, MM. Barchou et Lerminier. J'ai moi-même l'intention de publier un choix semblable de morceaux auxquels j'ai mis le plus grand soin et qui, pour le plus grand nombre, ont été traduits dans des langues étrangères. Ce recueil pourrait composer un volume sous cette division :

1° De l'histoire de la poésie;

2° De l'Allemagne (cette partie formerait un tableau des changements survenus en Allemagne depuis l'époque de Mme de Staël jusqu'à nos jours);

3° Voyages;

4° Mélanges, philosophie.

J'ai corrigé et retravaillé chacun de ces fragments; j'y joindrais une préface. Nos conditions seront les mêmes que celles qui ont lieu entre vous et mes amis, quoiqu'elles me soient inconnues. C'est à vous seul, monsieur, que je fais cette proposition. Soit que vous la rejettiez (*sic*), soit que vous l'admettiez, je vous serais très obligé de me faire l'honneur de me répondre un mot à cet égard.

Veuillez agréer, monsieur, l'expression de ma considération distinguée.

E. Quinet.

Heidelberg, duché de Bade.

Quant à Balzac, il se contente de profiter de chaque lettre pour réclamer « sa copie », tout en égrenant le chapelet de ses conceptions du moment et de ses projets fantaisistes. En passant, je relèverai ce titre : *Qui a terre a guerre,* que je ne me souviens pas avoir vu dans les listes si nombreuses et si longues des œuvres enfantées par ce puissant cerveau et restées à la phase de l'enfantement.

De tout ceci, il me semble résulter que Charpentier, doué d'une indomptable énergie, était pris dans un tel mouvement, dans une telle poussée d'activité, qu'il ne devait pas avoir toujours le loisir d'être aimable. Il publiait énormément — aujourd'hui encore, malgré une quantité de volumes épuisés et non réimprimés, la Bibliothèque Charpentier compte plus d'un millier d'ouvrages; — des tracas de toute nature le hantaient, harcelant de mille coups d'épingles cet homme d'un tempérament quelque peu atrabilaire, avec une tendance marquée au despotisme comme un débordement de volonté.

Aujourd'hui, tout cela s'est effacé sans peine dans la mort, ne laissant debout que la mémoire d'un éditeur intelligent, homme d'esprit, ne faisant pas de la librairie qu'un pur commerce, ayant la conscience de sa force et le respect de lui-même, la religion de sa parole. L'œuvre aussi est debout, plus solide que jamais, soutenue encore par l'élite des talents modernes que le fils de M. Charpentier a su grouper autour de lui soit en attirant ceux qui étaient déjà célèbres, soit en donnant confiance à ceux qui devaient le devenir.

Et c'est avec un discret applaudissement que je terminerai en citant ces lignes quelque peu hautaines que seize années avant sa mort, sur-

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions.ainay@free.fr

venue le 14 juillet 1871, Charpentier adressait, le 28 novembre 1855, au directeur du *Journal de la librairie :*

Le dernier numéro du *Journal de la librairie* donne les noms des libraires éditeurs de Paris auxquels le jury de l'Exposition a décerné une médaille de bronze et parmi ces noms j'y trouve le mien. Je suis dès lors obligé de recourir à la même publicité pour déclarer que je refuse cette distinction et pour en dire les motifs.

Quelque flatteuse qu'elle soit, je la trouve *au-dessus* ou *au-dessous* de mes travaux depuis dix-huit ans comme éditeur.

Si le jury a voulu, par cette médaille, reconnaître la bonne exécution matérielle de mes publications, il a été trop indulgent, car cette fabrication n'est pas supérieure à celle des publications de beaucoup de mes confrères qui n'ont pas même été nommés, entre autres de M. Chaix, dont le simple livret des chemins de fer est à mon avis un petit chef-d'œuvre de bonne entente, d'ordre, de clarté, d'exécution typographique, eu égard à son prix.

Que si, au contraire, l'intention du jury a été de récompenser l'ensemble de mes travaux dans leur généralité, leur caractère large et élevé, la création d'un format nouveau, à la fois commode, élégant, portatif et à l'application que j'en ai faite pour la composition d'une vraie bibliothèque, réunissant ou pouvant réunir toutes les productions de l'esprit humain dans leur immense variété, établissant ainsi entre elles le lien puissant de l'unité, chaque ouvrage communiquant sa force aux autres et recevant la leur et dont l'ensemble est de nature à augmenter le goût des bons livres et d'élever le niveau des intelligences;

A ces avantages que le public a reconnus depuis dix-huit ans par ses suffrages et qui ont été si appréciés que le format, auquel le public a donné mon nom, a été adopté partout où l'on imprime des livres, si l'on ajoute celui du bon marché en se reportant à l'époque où j'ai commencé et qui m'a permis de porter le premier aux contrefacteurs étrangers le coup qui a grandement contribué à les faire déchoir insensiblement, puisqu'au moment des traités pour la garantie de la propriété littéraire leur industrie de contrebande était à peu près éteinte;

Si l'on ajoute, à ce que je viens de dire, les soins constants que j'ai apportés dans la composition de la *Bibliothèque Charpentier*, les nombreux travaux d'érudition, de recherches historiques, littéraires et autres que j'ai provoqués, inspirés, dirigés même quelquefois, auxquels j'ai aussi quelquefois un peu participé; les traductions nouvelles que j'ai fait exécuter par les personnes les plus capables qui, souvent, n'y songeaient guère, de plus de cent ouvrages étrangers et des meilleurs, j'ose le dire, des littératures ancienne et moderne, traductions qui ont fait connaître en France l'esprit des littératures étrangères;

Si c'est tout cela, je le répète, que le jury de l'Exposition a cru récompenser par une médaille de bronze, on m'excusera de croire qu'il a été trop économe à mon égard et que je n'ai peut-être pas tort de refuser son cadeau... »

Charpentier se consola facilement sans doute avec le beau succès qui l'avait accueilli et fera vivre longtemps encore son nom.

LOUIS DE HESSEM.

THOMAS DE QUINCEY

LE MANGEUR D'OPIUM

De Quincey's Works, 16 vol. (A. et C. Black, Édimbourg, 1862) ; H.-A. Page, *Life of de Quincey*, 2 vol. (J. Hogg et Cie. Londres, 1877) ; David Masson, *De Quincey*, 1 vol. (Macmillan et Cie. Londres, 1881) ; J.-R. Findlay, article *De Quincey* dans *l'Encyclopædia Britannica*.



Par une destinée singulière, Thomas de Quincey est aujourd'hui, en France, à la fois célèbre et inconnu. Vers 1830, Alfred de Musset publiait une traduction de ses *Confessions*[1], une traduction d'ailleurs très abrégée et très insuffisante. Plus tard, Baudelaire, dans ses *Paradis artificiels*[2], consacrait plusieurs chapitres à l'analyse des mêmes *Confessions*. Aujourd'hui on sait communément en France que Quincey a été une façon de savant, qu'il a passé la plus grande part de sa vie à manger de l'opium, et qu'il a aimé, d'un amour romanesque et pur, une jeune fille des rues de Londres. Quincey est ainsi célèbre chez nous, si l'on songe que nous ignorons jusqu'aux noms de Keats, de Walter Savage Landon, de Robert Browning, et de la plupart des poètes anglais de ce siècle. Mais il se trouve que l'amour de Quincey pour la phtisique Ann d'Oxford street est vraisemblablement une invention, que l'opium a joué dans la vie

1. *L'Anglais mangeur d'opium*, traduction d'Alfred de Musset. M. Heulhard a publié une réédition de ce livre, qui n'est compris dans aucune collection des œuvres de Musset.

2. Baudelaire, *les Paradis artificiels* (1 vol., 1860) réédités dans le tome II des *Œuvres complètes de Baudelaire* (édition Calmann Lévy).

de Quincey un rôle fort effacé, et que ce vague savant a été l'un des plus grands écrivains de la littérature anglaise.

Il y a cependant peu de figures aussi étranges et aussi belles que la mystérieuse figure de cet écrivain, telle que nous l'offrent sa biographie et la lecture des seize volumes de ses œuvres.

Quincey a prodigué dans ses écrits les souvenirs autobiographiques. Deux de ses livres, *les Confessions d'un mangeur d'opium* et *les Esquisses autobiographiques,* sont consacrés en entier au récit de sa vie. Et dans la plupart de ses articles il a, sous un prétexte quelconque, glissé des confidences, des renseignements sur lui-même ou sur sa famille. Mais il y avait dans cet homme un si vif désir de mystification, une telle tendance à ne point distinguer le réel du rêve, que l'invention se mêle sans cesse aux souvenirs, dans ses narrations autobiographiques. Et l'on serait fort embarrassé à établir exactement l'histoire de sa vie, si divers ouvrages récents n'étaient point venus contrôler l'image fantaisiste que lui-même en avait donnée.

I

Thomas de Quincey est né à Manchester, le 15 août 1785. Sa famille, malgré l'apparence française du nom, était anglaise et fort ancienne ; c'est d'ailleurs Thomas lui-même qui reprit, pour en faire précéder son nom, la particule *de.* Son père avait à Manchester une maison de commerce, pour laquelle il voyageait sur le continent. L'enfance de Thomas semble avoir été assez triste. La mort de son père, la mort d'une sœur adorée, les sévérités de sa mère, femme intelligente, mais d'une dévotion rigide : ce sont les principaux faits de ses premières années, passées à Greenhay, petite maison de campagne que possédait sa famille aux environs de Manchester. Dans ses souvenirs relatifs à ces années, Quincey cite encore les tortures qu'il eut à subir de la part d'un frère aîné, William : elles furent pour lui, suivant son expression, « l'initiation au monde de l'angoisse ». En 1796, l'enfant, dont l'éducation intellectuelle s'était faite un peu au hasard, fut placé dans un Gramma School de Bath où ses progrès en grec et en latin lui valurent les persécutions jalouses de ses camarades. Il quitta cette école en 1799, à la suite d'un coup violent qu'il avait reçu ; il étudia successivement à Eton, à Lanton, enfin dans un Gramma School de Manchester, d'où il s'enfuit en juillet 1802, sans autre fortune qu'un chèque de 10 livres sterling, et sans autre bagage qu'un volume d'Euripide.

Il erra longtemps sans but, à travers le comté de Galles, dépensant sou à sou la petite somme qu'il avait emportée. En novembre 1802 il arriva à Londres. C'est ici que se placeraient les épisodes racontés dans *les Confessions*, ses négociations avec les usuriers, son étrange roman avec Ann d'Oxford street. Il est certain que ce séjour à Londres fut pour Quincey un temps de cruelle misère. Après un an de vaines recherches, il revint auprès de sa mère ; il obtint, dans l'hiver de 1803, la permission et les moyens d'étudier à Oxford.

© 2007 Lyon - Editions « les passerelles du temps » - editions.ainay@free.fr

A l'Université d'Oxford la vie de Quincey fut assez mystérieuse. Il se tenait à l'écart de ses collègues, fréquentait seulement un jeune israélite, Schwartzbuy, qui lui enseigna l'hébreu et l'allemand. Ses anciens maîtres ont gardé le souvenir de son extraordinaire génie de conversation, de son érudition universelle, de son aptitude à émettre sur les sujets les plus divers les opinions les plus imprévues. C'est à Oxford, il faut l'en croire, qu'il a fait la première fois usage de l'opium. Il paraît établi, en tout cas, qu'il en faisait alors un usage très modéré, s'offrant à peine de loin en loin une soûlerie. Il continuait cependant à suivre les cours, et il se présenta, en 1807, aux examens pour le grade de bachelor arts. Mais, après des épreuves écrites qui avaient stupéfié les examinateurs, il négligea de subir les épreuves orales par une de ces inexplicables fantaisies, qui jusqu'à la fin lui étaient habituelles. Ses deux années suivantes furent passées surtout à Londres, où Quincey fit la connaissance du grand poète et philosophe Coleridge, le plus passionné des mangeurs d'opium. De 1809 à 1816, Quincey vient aux Lacs, dans le voisinage du poète Nordsworth. Il s'était procuré, on ne sait trop comment, un peu d'argent et avait acheté un cottage à Grasmere, tout près de la villa de Nordsworth. En 1816, il se maria avec la fille d'un petit fermier du voisinage. Les années qui suivirent, jusqu'en 1819, furent réellement attristées par les angoisses de l'opium; mais le pire était que l'argent s'en allait et que Quincey, qui n'avait encore rien produit, se sentait de moins en moins l'énergie de commencer un travail sérieux. Il se décida enfin à accepter les fonctions de rédacteur en chef d'un petit journal tory du Westmoreland : il les résigna après un an, sans avoir signalé d'une façon brillante ce début dans la littérature.

En 1821, Quincey publia, dans le *London Magazine*, la première série des *Confessions d'un mangeur d'opium*, extraits de la vie d'un étudiant. Ce premier article et les deux suivants, parus sans nom d'auteur, eurent dans toute l'Angleterre un succès énorme. Ils furent suivis, dans la même revue, d'un grand nombre d'articles sur les sujets les plus variés, et portant la signature de « le Mangeur d'opium anglais ».

Durant les trente années qui suivirent, et jusqu'à sa mort, Quincey, tout en conservant quelque temps sa maison de campagne de Grasmere, habita surtout Édimbourg, où il collabora au *Blackword Magazine*, au *Tait's Magazine* et au *Hoggi Instructor*. De 1833 à 1837 il perdit successivement ses deux fils et sa femme, qui paraît avoir été une femme très bonne et pleine d'égards pour lui. En 1840, il loua pour ses enfants à Lasswade aux environs d'Édimbourg un cottage où lui-même résida souvent. Mais il était incapable d'habiter longtemps au même lieu; et il passa ses trente dernières années à changer sans cesse de domicile, menant d'ailleurs une vie de plus en plus solitaire et mystérieuse parmi des embarras d'argent continuels. Il mourut le 8 décembre 1859, à Édimbourg. Il avait vécu soixante-quatorze ans et quatre mois.

Telle est, dans ses traits dominants, la biographie de Thomas de Quincey. Il faut y joindre que, sauf un voyage en Irlande, il ne quitta jamais l'Angleterre, qu'il n'écrivit guère que des articles de revue, et qu'il ne retrouva jamais, par la suite, le succès bruyant de ses *Confessions*.

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions.ainay@free.fr

II

Mais si la vie de Quincey n'eut guère d'aventures, les détails de ses habitudes, de son caractère, de ses allures et de ses conversations offrent un intérêt infini.

Il eut toujours un extraordinaire défaut de sens pratique. Son inexactitude pour la livraison des articles promis faisait de lui la terreur des directeurs de revue. Il ne travaillait que par force. Lorsqu'en 1850, M. Hogg entreprit de publier la collection complète de ses œuvres[1], il dut charger spécialement un de ses employés, un jeune garçon nommé Roderick, de surveiller Quincey et de le contraindre à corriger exactement ses épreuves. Avec cela, une imprévoyance absolue. Il distribuait ou égarait tout l'argent qu'il gagnait. Plusieurs fois il se passa de manger plutôt que d'échanger des chèques qu'il avait sur lui. Cette opération de changer un chèque semblait lui inspirer une épouvante irrésistible.

Il avait une autre épouvante du même genre et non moins singulière. Dans son empressement à changer de logis, il laissait toujours, dans les appartements qu'il quittait, un grand nombre de livres et de papiers. Et il s'effarait ensuite en songeant que ces papiers et ces livres allaient se perdre, ou que ses anciens propriétaires allaient lui réclamer de l'argent pour les lui restituer.

Il était absolument impossible de l'attirer dans une maison amie ou de compter sur lui pour quoi que ce fût. Les invitations, les promesses, les engagements les plus formels n'avaient aucun pouvoir sur lui. Il fallait le prendre dans la rue, ne le laisser s'écarter sous aucun prétexte et l'amener par le bras. Et lorsqu'il était venu quelque part, il était impossible de prévoir quand il en sortirait. Souvent il disparaissait au milieu d'une causerie : d'autres fois il restait après tout le monde et passait la nuit sur un divan. Il s'habillait au hasard de ce qu'il trouvait sous sa main : on le voyait parfois vêtu d'une veste de gamin, avec un mouchoir autour du cou, et aux pieds des bottines vernies. Il était maigre, de petite taille, avec un visage imberbe et ridé, que dominait un front d'une hauteur disproportionnée.

La conversation de Quincey n'était pas moins étonnante. Il se décidait malaisément à parler ; il avait, avec les personnes les plus familières, des accès de silence dont on ne pouvait ni comprendre la cause ni prévoir la fin. D'autres fois il était loquace, au point de causer longuement avec des étrangers, des passants qu'il rencontrait dans ses promenades du soir. Et sa

1. Deux éditions des œuvres de Quincey parurent à peu près dans le même temps : une édition américaine en vingt volumes, publiée par la maison Ticknor et Fields de Boston (1851-1855); et une édition anglaise, en quatorze volumes, publiée de 1853 à 1860, par la librairie Hogg d'Édimbourg. Cette édition anglaise, composée et arrangée par Quincey lui-même, portait le titre de *Sélections graves et gaies, tirées d'écrits publiés et inédits de Thomas Quincey*. En 1862, MM. Black se rendaient acquéreurs de l'ouvrage et le rééditaient en seize volumes sous un titre moins pittoresque. Une troisième édition a paru chez MM. Black en 1885 : elle est exactement conforme à l'édition de 1862.

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions.ainay@free.fr

causerie, toujours attentive aux réponses, toujours prête à changer de sujet suivant le caprice de ses interlocuteurs, était une musique incomparable, une suite de phrases harmonieuses et subtiles, prononcées avec d'innombrables nuances d'accentuation.

Quant au caractère qui se cachait sous ces dehors, il est resté un mystère pour les plus proches amis de Thomas de Quincey. Le grand historien Carlyle, effrayé de cette nature mystérieuse, disait de lui : « *Eccori*, ce poupon a habité l'enfer ! » Et de fait il n'y eut jamais âme plus profondément impénétrable. Il était généreux, distribuait aux pauvres tout ce qu'il avait. Mais, par instants, on voyait bien dans ses yeux, comme on voit luire dans ses livres, des éclairs d'une cruauté féroce. Il adorait sa femme et ses enfants ; il écrivait tous les jours à ses filles des lettres pleines d'expression tendre. Mais souvent il laissait sa famille sans argent, sans nouvelles de lui ; s'attardant chez des amis, à Édimbourg, à Glascow, avec un air de se cacher. Dans les lettres qu'il écrivait, nul moyen de deviner s'il mettait quelque chose de ses sentiments intérieurs. Ses tendresses gardaient malgré tout une apparence feinte et composée. Et tous ceux qui l'ont connu ont éprouvé devant lui, sans nulle raison appréciable, l'impression d'un homme peu sûr. On sentait dans son âme, nous dit M. Mason, un petit coin noir qui inquiétait vaguement.

III

On ressent une impression pareille, à la lecture de ses œuvres. Il y a, dans les seize volumes de l'édition Black, des articles sur le style, l'économie politique, la morale, la métaphysique ; il y a des souvenirs, des romans, des fantaisies poétiques ; mais sous chacune des lignes de ces écrits, apparaît comme une ironie latente et insaisissable. Jamais on ne peut ni reconnaître décidément la plaisanterie, ni se convaincre du sérieux de l'auteur.

Voici cependant quelques-uns des caractères généraux que l'on peut discerner dans la plupart des écrits de Quincey.

C'est d'abord la passion du paradoxe, mais du paradoxe érudit, accompagné de toutes ses preuves et traité avec une extraordinaire gravité. Chacun des articles de Quincey est, en somme, le développement d'un paradoxe. Dans son histoire des *Césars* il démontre que les jugements habituels des historiens sur les empereurs romains sont exactement le contrepied de la vérité. Il afffirme que Néron était un pur artiste, et il poursuit cette thèse, que devait reprendre M. Renan, avec une froideur imperturbable, comme s'il en ignorait la singularité. Il explique ailleurs, à grand renfort de documents et d'induction, que Judas Iscariote était un fanatique, qui rêvait pour Jésus la dictature ou la royauté et qui voyait dans la persécution un moyen, en réveillant le peuple, d'accélérer la révolution espérée. Ailleurs, il réfute l'explication classique de l'énigme du sphinx. Le mot de cette énigme était Œdipe lui-même : l'argumentation de Quincey le prouve péremptoirement. Mais le chef-d'œuvre de ce genre est *l'Essai sur l'assassinat considéré comme l'un des beaux-arts*. Au con-

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions.ainay@free.fr

traire des plus froides satires de Swift, cette étude esthétique de l'assassinat n'apparaît jamais pleinement comme une statue ou une ironie. La gravité du ton, l'abondance des raisonnements, et plus encore on ne sait quel accent d'intime conviction font de *l'Essai sur l'assassinat* une chose grimaçante et légèrement épouvantable.

L'universalité d'érudition est un trait caractéristique des écrits de Quincey. Jamais un écrivain n'a su tant de choses si diverses avec une si singulière expression de dédain pour toutes choses.

Mais les articles de Quincey doivent surtout leur incomparable beauté au style qu'il a employé. Il n'est pas une de ses phrases qui ne soit originale, qui ne donne l'impression d'une musique savamment combinée. Aussi bien Quincey est l'inventeur du genre du poème en prose, que Baudelaire devait ensuite rendre célèbre chez nous. Quincey s'est le premier expressément proposé d'écrire certains morceaux de prose purement lyrique, ou, comme il disait, *passionnée*, empruntant son charme à une continuelle et volontaire concordance des images et des sonorités. Il a composé sous le titre de *Suspicia de Profundis*, toute une série de poèmes en prose, où les rythmes, les résonances des syllabes sont adaptés merveilleusement à la variété des sujets et des émotions. Il n'y a rien, dans aucune littérature, qui puisse être comparé, notamment, au long poème de *la Diligence* que termine l'affolante *fugue de la mort soudaine*.

IV

Donner une liste complète des écrits de Quincey serait impossible. Il y a, dans l'édition de ses œuvres, plus de deux cents articles, et l'édition est loin d'être entièrement complète. Il convient cependant de joindre aux titres que j'ai cités, *le Système des cieux*, étude métaphysique, *la Révolte des Tartares*, long poème en prose historique, *les Essais sur le style*, *l'Astrologie*, *les Souvenirs sur Coleridge et Nordsworth*.

Outre ces articles, Quincey a écrit deux livres[1], qui ne sont pas reproduits dans la collection de ses œuvres : un roman à la façon des contes de Poë, *Klosterheim*, et un autre roman, *Walladmar*. L'histoire de ce dernier est assez curieuse; à l'époque où les romans de Walter Scott excitaient l'admiration de l'Europe, il y eut une année où Walter Scott négligea de produire son volume annuel. Un éditeur de Leipzig, ne pouvant se résigner à laisser passer la foire de son pays sans mettre en vente un nouvel ouvrage de l'auteur écossais, fit confectionner un roman, *Walladmar*, qu'il présenta comme l'œuvre nouvelle de Walter Scott. Quincey, dans une revue anglaise, rendit compte de ce *Walladmar*. Mais il ne l'avait guère lu et il en fit une analyse toute de fantaisie. Or l'analyse eut tant de succès qu'un éditeur anglais commanda à Quincey une traduction du roman. Et Quincey écrivit un nouveau *Walladmar*, qui, à

1. Quincey a encore publié en librairie une brochure sur *la Logique de l'économie politique*, rééditée dans la collection de ses œuvres.

son tour, fut traduit en allemand, l'année suivante. Indiquons, à propos de Quincey, un autre trait, bien caractéristique des mœurs anglaises. *Les Confessions d'un mangeur d'opium* sont restées un livre populaire; et tous les éditeurs anglais les ont publiées dans leurs collections d'œuvres classiques à bon marché. Mais, indifférents à la qualité littéraire des *Confessions*, ils ont complètement refondu le texte de Quincey. Dans les innombrables éditions populaires des *Confessions*, il n'y a pas une phrase qui ait été exactement conservée. Et la plupart des Anglais, ignorant ce détail, admirent de confiance cette rédaction fantaisiste, qu'ils prennent pour le texte authentique de Quincey.

Quant à l'opium, son rôle dans la vie de Quincey fut, je le répète, fort restreint. Les singularités de son caractère et de sa littérature ne doivent rien, en tout cas, à cet usage de l'opium. Quincey a été dès le début l'homme et l'écrivain qu'il est resté toujours. L'opium lui a seulement servi de prétexte pour attirer l'attention sur ses poèmes en prose. Quincey avait d'ailleurs toutes les audaces. Il avait été l'ami intime de Coleridge qui fut réellement une victime de l'opium. Après la mort de son ami, Quincey s'attacha à établir, en faisant d'ailleurs le plus grand éloge de Coleridge, que ce poète n'avait jamais été un mangeur d'opium sérieux, que lui seul, Quincey, avait droit à ce titre. Et c'est ainsi que, ignorant l'extraordinaire écrivain Quincey, nous connaissons tous le mangeur d'opium Quincey dont on a pu dire sans trop d'invraisemblance qu'il n'avait jamais pris d'opium dans sa vie.

TEODOR DE WYZEWA.





CONTES POUR LES BIBLIOPHILES

L'HÉRITAGE SIGISMOND

LUTTES HOMÉRIQUES
D'UN VRAI BIBLIOFOL

Ah ! le gredin ! ah ! le misérable ! ah ! le pendard ! »

De qui pouvait ainsi parler M. Raoul Guillemard, l'aimable et très illustre bibliophile, sinon de son ami Jules Sigismond, bibliophile non moins aimable et non moins illustre, devenu, hélas! trop prématurément feu Jules Sigismond. — C'était bien de défunt Sigismond, parbleu! Celui-ci d'ailleurs n'avait jamais, à l'heureux temps de son séjour ici-bas, parlé de son ami autre-



ment qu'en ces termes : Ce petit intrigant de Guillemard, mon ami, ... cet affreux roublard de Guillemard !

Ah ! c'est qu'ils avaient brûlé des mêmes feux pour les mêmes divinités reliées en vélin estampé ou en vieux maroquin, soupiré sous la dentelle des mêmes livres rares, des mêmes éditions étonnantes et introuvables, c'est qu'ils avaient tourné autour du même « exemplaire unique relié aux armes de François Ier, Mazarin, ou Mme de Pompadour », des mêmes incunables ou princeps, c'est encore qu'ils avaient creusé des mines aux approches de certains livres adorés de loin pendant des ans et des ans, ouvert des sapes, donné des assauts, c'est qu'ils s'étaient enfin livré de furieux combats au billet bleu, c'est que l'un avait souvent infligé à l'autre de cruelles défaites ou que celui-ci avait forcé celui-là à remporter des vestes mémorables ! — Rien ne lie autant que la rivalité.

Guillemard et Sigismond s'étaient rencontrés chaque jour pendant vingt ans aux mêmes bons endroits, ils avaient même parfois, au feu des enchères, poussé la familiarité jusqu'au tutoiement; mais toujours, pour l'aimable Guillemard, son rival était resté ce gredin de Sigismond, sauf toutefois depuis les derniers six mois.

Car l'aimable bibliophile Sigismond venait de trépasser, il y avait environ un semestre, abandonnant douloureusement sur cette terre son incomparable bibliothèque ; il était devenu simplement « cet animal de Sigismond ».

M. Guillemard consultait tous les jours le calendrier. — Comment, voilà six mois que mon ami est relié en chêne et l'on n'annonce pas encore *sa vente ?* ... Voilà des héritiers bien négligents ! A quoi pensent-ils donc, ces Iroquois ?

C'était dans une antique maison de Pontoise, à neuf lieues de Paris, qu'en son vivant M. Sigismond avait enfermé — tel un barbon jaloux et précautionneux, sa femme superbe et enviée — sa richissime bibliothèque, c'était là qu'il avait vécu, palpant et caressant ses merveilles préférées, savourant la joie de ses trouvailles, décrivant, cataloguant ses exemplaires surprenants avec des recherches d'épithètes ardentes qui allaient jusqu'à exprimer le délire et la pâmoison !

Or Raoul Guillemard, impatienté de ne pas entendre parler de vente, avait pris un parti décisif. Ne pouvant s'avancer lui-même, il avait envoyé son homme d'affaires proposer aux hoirs de Sigismond l'achat en bloc de la bibliothèque, et cet homme d'affaires lui apprenait, nouvelle funeste et inattendue, que M. Sigismond avait, par testament notarié environné des plus minutieuses précautions, pris des dispositions défendant sous quelque condition que ce fût, la vente de cette bibliothèque.

Ah ! qu'il était compréhensible, l'accès de fureur de M. Guillemard.

© 2007 Les Éditions « Les passeurs du temps » www.passeurs-du-temps.fr

Est-il un bibliophile qui, se mettant à sa place, ne se sente sur l'heure disposé à faire chorus avec lui?

« Le scélérat! le brigand!

— En un mot, monsieur, répéta l'homme d'affaires quand son client eut expectoré sa colère, M. Sigismond a tout prévu, il a accumulé les obstacles contre la dispersion de ses livres; ils resteront dans sa vieille maison, tous rangés sur ses tablettes, sans qu'il soit possible d'en distraire un seul! C'est sa volonté expresse! Mais attendez et consolez-vous.

— Il n'y a pas de consolation possible!

— Si, écoutez!... Par un codicille à son testament, il a décidé que tous les ans, à l'anniversaire de sa naissance, quelques amis, confrères en bibliomanie, — il a mis le mot, ce n'est pas moi, — auraient le droit de passer douze heures dans la bibliothèque, de remuer et feuilleter les livres, à la charge de se laisser consciencieusement fouiller à l'entrée et à la sortie... et vous êtes du nombre des élus, le premier sur la liste, même!



— Le misérable! Il veut me tuer ou me pousser au crime! Ainsi il accapare encore au delà de la tombe! Et après avoir, pendant trois cent soixante-quatre jours et trois cent soixante-quatre nuits rêvé à ses merveilles, j'irai douze heures durant surexciter mes convoitises, brûler mon sang et ronger mon âme, à regarder ses livres... Comme il rira, le monstre, au fond de son emboîtage! comme il rira! car il sait que, malgré mes résolutions, je ne pourrai résister, et que j'irai, subissant avec platitude ses humiliantes conditions... Mais! ne trouverai-je pas un moyen de les avoir en dépit de lui-même, ses livres! ses fameux livres!

L'homme d'affaires secoua la tête.

« Mais vous ne savez donc pas ce qu'il possédait? s'écria furieusement Guillemard, en secouant comme un prunier son homme d'affaires ahuri... Vous ne le savez donc pas? — Il avait Tout, d'abord, mais mieux que ça, il conservait, parmi les manuscrits et les incunables les plus précieux, le premier incunable imprimé bien avant Gutenberg :

le Dict de gras et de maigre, planches gravées en bois au criblé et planches de texte, entendez-vous, et daté : Leyde, 1405! Merveille unique, découverte en parfait état, en dépeçant une reliure de Bible du XVIe siècle.



« ... Et Sigismond possédait aussi le premier Gutenberg, le premier livre imprimé en caractères mobiles, livre inconnu et introuvé avant lui, qui reporte l'ouverture de l'atelier de Strasbourg en 1438; une *Apocalypse,* avec date et signature, de quoi terrasser tous les doutes et toutes les négations... Comprenez-vous, un Gutenberg de 1438! Ah! que ne donnerais-je pas pour posséder cet unique et miraculeux Gutenberg de 1438, tout! tout! dix ans, quinze ans de ma vie!

— Permettez...



— Mais votre vie elle-même tout entière! Et ce serait pour rien! Un Gutenberg en parfait état, avec figures et grandes lettres enluminées à la main pour imiter les manuscrits, avec reliure en bois et veluyau sanguin orné de gros clous dorés sur le plat! — Ce gredin de Sigismond gardait ça sous le boisseau; moi je ferais éclater la bombe. — 1438! Entendez-vous, messieurs les Bibliographes, 1438! — Tous vos systèmes rasés! Nous sommes loin de la Bible de 1455!... Et *le Maistre-*

Queux du Louvre, livre de cuisine imprimé à Paris en 1467, provenant de la bibliothèque du Louvre, bien qu'oublié sur les inventaires sans doute parce qu'il était de service à la cuisine! Et *l'Arrière-Ban des Damoiselles,* ouvrage satirique avec nombreuses figures sur bois du miniaturiste Jehan Fouquet, gravées par Philippe Pigouchet et enluminées, estampes élégantes et railleuses où défilent toutes les femmes, depuis la duchesse jusqu'à la chambrière, à la date de 1469! — Et *la Dame des quatre fils Aymon*, le premier roman populaire, imprimé sur vrai papier à chandelle, exemplaire unique, froissé, déchiré, sali et maculé, Paris, 1468! Ainsi les trois premiers livres à dates certaines imprimés à Paris sont un roman, un livre satirique sur les femmes et un manuel de cuisine! Tout Paris se rencontre déjà dans cette trinité, les livres de dévotion ne viennent qu'après! Quand je posséderai ces trois livres...



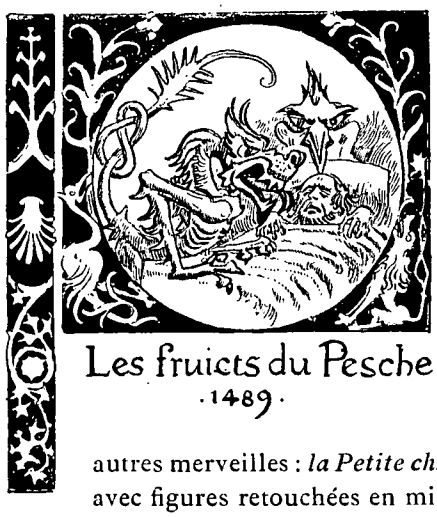

— Mais, essaya de dire l'homme d'affaires, vous ne les posséderez pas.

— ... J'écrirai un volume là-dessus! Joli thème, hein! Voici dans l'œuf notre littérature et nos mœurs, voici déjà, au milieu du xve siècle, notre Paris galant, frivole, artiste, romanesque, gourmand, etc. — Et ce Sigismond qui cachait bêtement ce trésor! Et ses autres merveilles : *la Petite chronique de Guyot Marchand, 1483,* avec figures retouchées en miniatures, *le Débat de gente Pucelle et de folle Pucelle,* chez Robin Chaillot, 1480, *les Fruits du péché,* An-

toine Vérard, 1489! Et l'introuvable *Gargantua*, princeps de Lyon, 1531! Et ses Alde Manuce, ses Elzevier, ses Estienne!... Mais je veux surtout mes trois premiers livres typographiques, de Paris... entendez-vous, je les veux! Retournez, doublez mon offre s'il le faut!... Vite! ne perdez pas une seconde!

— Mais vous ne les aurez pas, vous ne pouvez les avoir! gémit l'homme d'affaires, se dégageant des mains de Raoul Guillemard et reculant jusqu'au bout de la pièce pour avoir la faculté de fouiller dans sa poche, tenez, regardez, j'ai copie du testament de M. Sigismond : *Je lègue à Mlle Éléonore-Stéphanie-Pulchérie Sigismond, ma cousine, etc., etc., à la condition expresse de...* »



Il ne put continuer. Le sympathique bibliophile Raoul Guillemard venait de bondir, exultant, affolé :

« Une demoiselle! Sa légataire est une demoiselle! Et vous ne le disiez pas tout de suite, au lieu de m'ennuyer avec vos : « Tu ne l'auras pas! » J'aurai, au contraire, tout est sauvé! *L'Arrière-Ban des Damoiselles, le Gutenberg de 1438, l'Incunable de 1405,* je les aurai tous!... Je les épouse, j'épouse Mlle Éléonore Sigismond!

— Attendez! cria l'homme d'affaires.

— Encore! mais vous n'êtes donc mon homme d'affaires que pour m'accabler de tracas, pour m'assommer de contradictions, me noyer sous les contrariétés? — J'épouse! Ce gredin de Sigismond ne l'a pas défendu, j'espère?

— Écoutez-moi... il ne l'a pas défendu, mais Mlle Éléonore Sigismond a cinquante-huit ans! »

Raoul ne broncha pas une seconde.

« Ah çà, mais! s'écria-t-il, vous figurez-vous, monsieur, que je songe au mariage par dépravation?... Comme tous ces farceurs qui

n'épousent que parce que la fiancée est jolie, parce qu'elle est charmante, gracieuse, langoureuse même ! Concupiscence très blâmable ! Appétit de la chair ! Goûts luxurieux !... Fi !... Qu'est-ce que la femme ? Une édition d'Ève, plus ou moins conservée...

— Soit... mais la reliure ?

— Reliée en plus ou moins soyeux et chatoyant satin, si vous voulez ! Donc chassez loin de vous toutes vos impures et mièvres idées de galanterie. Éléonore Sigismond a cinquante-huit ans, j'en ai quarante-neuf, c'est parfait... Quelle chance que je ne sois pas marié, je l'ai échappé belle ! Voyons, à quelle heure le train pour Pontoise ? Vous allez courir faire ma demande en mariage... cette pauvre Éléonore !

— Dites-moi, en douze ou quinze jours on peut être marié, n'est-ce pas ?

— Mais vous n'y songez pas !... Je l'ai vue, votre Éléonore, c'est une véritable haridelle, sèche comme une vieille planche mal rabotée...

— Partez donc ! dépêchez-vous !

— Ridée comme une pomme de reinette, ravinée par le temps, un monstre !

— Oh !

— Mais elle a une perruque et un râtelier ! elle a le nez crochu et sur les joues trois verrues ornées de touffes de crins durs...

— Est-ce vous qui devez l'épouser, vieux débauché ? Partez donc, ou plutôt non, j'y vais moi-même ! Nous disons : Mlle Éléonore Sigismond, à Pontoise, rue du Val-d'Amour, 77... J'y vole ! »

II

Le chargé d'affaires du sympathique bibliophile n'avait pas flatté le portrait de Mlle Éléonore Sigismond, mais ce portrait était presque exact. M. Raoul Guillemard aurait pu s'en convaincre du premier coup d'œil quand il entra dans le salon de la demoiselle à Pontoise, s'il avait eu des yeux pour la regarder. Mais ses yeux et son âme s'étaient tournés tout de suite vers un deuxième corps de logis qu'à travers les rideaux des fenêtres il apercevait de l'autre côté d'une large cour aux pavés encadrés d'herbe. C'était là. C'était dans ce grand bâtiment, vieux d'un siècle ou deux, que le bibliotaphe Sigismond avait caché et enterré ses livres ! *l'Incunable de 1405, le Gutenberg de 1438, l'Arrière-Ban des Damoiselles,* ils étaient là, tous ! Et il n'y pouvait toucher !

Cette pensée douloureuse enraya légèrement son éloquence et obscurcit le discours qu'il tint à Mlle Éléonore Sigismond. Celle-ci prit d'abord le sympathique Guillemard pour un mendiant à domicile en

© 2007 Les Éditions « Les passeurs du temps » — Editions Apogée

train de lui dépeindre ses malheurs ; puis, considérant que ce monsieur en habit était bien vêtu pour un quémandeur, elle le somma de s'expliquer plus clairement.

Pauvre demoiselle Sigismond, elle ne s'attendait pas à la secousse. Elle comprit enfin, car tout à coup ses pommettes sculptées au couteau rougirent, son grand nez se colora et les crins des trois verrues semées sur son gracieux visage se hérissèrent brusquement sous le coup d'une stupeur violente. Alors, avec une sorte de gloussement étouffé, elle se leva de sa chaise en portant la main sur son corsage comme pour comprimer les battements de son cœur.



Raoul prit cela pour un commencement de tendre émotion; cessant un instant de glisser des regards en coulisse du côté de la cour, il s'efforça de donner à sa voix de douces inflexions et frappa le grand coup.

« Oui, mademoiselle, je sais tout ce que cette démarche a d'irrégulier, mais j'ai tenu moi-même à vous exposer mes sentiments... mûris par l'âge et la réflexion... la vie est un jardin que des fleurs diverses viennent émailler à toutes les saisons ; après la marguerite printanière, le chrysanthème automnal. L'homme n'est pas fait pour voguer tout seul sur l'Océan tourmenté de l'existence, ni la femme pour se dessécher sur le rocher de l'isolement ; en un mot, mademoiselle Éléonore, j'ai l'honneur de solliciter votre main! »

Mlle Éléonore avait pâli et elle essayait vainement de parler.

« C'est une affaire entendue, dit l'impatient Raoul qui prit ce silence pour un acquiescement et se leva; nos deux notaires s'entendront... Régime de la communauté... peut-on visiter la maison?... la bibliothèque est par là, n'est-ce pas?

— Insolent! s'écria enfin Mlle Éléonore, grossier personnage! venir se moquer d'une faible femme sans défense!

— Plaît-il? fit Raoul, mais je suis sérieux, très sérieux! Vous êtes un peu mûre, fadaise! suis-je un freluquet, moi-même?... Et mes sentiments sont solides vous pouvez me croire, je ne suis pas un papillon qui voltige de rose en rose... et je vous le prouverai! »

L'effronté Raoul sourit gracieusement à Mlle Éléonore et poursuivit :

« Tenez, mademoiselle, voilà vingt ans, trente ans, que votre poétique image hante mes rêves, trente ans que je viens à Pontoise en cachette, la nuit, soupirer sous vos fenêtres...

— Vil imposteur! Je n'habite Pontoise que depuis six mois, je n'étais jamais jusque-là sortie de Château-Thierry!

— C'est Château-Thierry que je voulais dire! Où es-tu, ô ma jeunesse en proie à la mélancolie, rongée par une passion fatale et incomprise... car jusqu'ici vous n'avez pas voulu me comprendre! Mais c'est fini, tout est arrangé, vous avez dit oui, ne parlons plus de ça, c'est l'affaire des notaires! Dites-moi, peut-on voir la bibliothèque de Sigismond?

— Je comprends tout! s'écria Mlle Éléonore, vous êtes encore un ami de Sigismond et vous venez pour ces affreux livres!... »

Un mot prononcé par Mlle Sigismond avait fait dresser l'oreille au sympathique Guillemard. Elle avait dit : *encore un ami de Sigismond*, que signifiait cet encore? D'autres seraient-ils déjà venus, attirés aussi par la bibliothèque?

« Pardon, dit-il d'une voix altérée, on est donc déjà venu?

— Oui, d'autres sont venus me tourmenter pour ces monstres de livres; mais aucun n'a poussé l'impudeur aussi loin que vous! Il y a un monsieur Bicharette et un monsieur Joliffe qui m'ont offert des sommes folles de ces livres que je n'ai pas le droit de vendre!... »

Bicharette et Joliffe! deux malins! Ah! les fouines! Raoul frémit.

« Je leur ai expliqué que mon cousin Sigismond en m'instituant sa légataire universelle m'avait formellement interdit de vendre... de me débarrasser d'aucun de ses piteux bouquins...

— Très bien! vous avez bien fait! Ne vendez rien à ces intrigants! Ils sont partis, n'est-ce pas, en s'inclinant respectueusement devant la suprême volonté de ce brave Sigismond?

— Non pas; l'un a acheté une maison en face et l'autre une maison à côté de celle-ci et ils m'ont dit qu'ils camperaient là en attendant...

— Quoi? qu'attendront-ils, ces crocodiles?

— Ma... mon... mon évanouissement! clama Mlle Éléonore, parce que le testament de Sigismond ne m'oblige à conserver ses livres que ma vie durant; il a négligé d'instituer cette conservation en charge perpétuelle qui obligerait mes héritiers...

— Très bien! bravo! enfoncé Sigismond! s'écria le sympathique Raoul, Bicharette et Joliffe n'auront rien, c'est moi qui aurai tout, je le jure! J'attendrai, moi aussi, avec impatience, mais j'attendrai!

— Ah! ah! vous levez le masque! eh bien, je vais vous dire ce que je vais faire, moi, à vos bouquins! Ce sont mes ennemis, car vous ne savez pas qu'il y a quarante-six ou sept ans, Sigismond devait m'épouser et que la chasse aux livres avec ses exigences de temps et d'argent lui a fait remettre notre mariage d'année en année jusqu'au jour où il eût été trop ridicule d'y songer encore! — Ah oui! il avait bien le temps de penser à moi! une femme, une maison, des toilettes, des enfants, ça coûte trop cher, il lui eût fallu rogner sur les livres, il a préféré ses bouquins! Mais vous allez voir ce que j'en ferai de ses odieux bouquins... Je suis tenue

par son testament de les garder, mais non de les soigner, cher monsieur..., non de les soigner! Je vais me venger de mes quarante-cinq années de tristesse et d'abandon. Ils vont me payer le manque de foi de Sigismond. Ah! volage, tu m'as délaissée pour eux, tu vas voir ce que j'en fais de tes reliques! Vous verrez aussi, je ne suis pas fâchée d'étaler ma belle vengeance sous les yeux d'un ami des paperasses... Tenez, regardez! »

Elle avait entraîné Guillemard à la fenêtre et lui montrait le toit du bâtiment contenant la bibliothèque.

« Vous voyez qu'aux fenêtres du grand grenier, au-dessus de la bibliothèque, il n'y a plus un seul carreau; tous cassés, cher monsieur, et par moi! — Regardez plus haut, sur le toit, voyez-vous ces larges trous çà et là? C'est moi qui ai fait enlever les tuiles! La pluie pénètre tout à son aise, elle pourrit les planchers et filtre au-dessous dans les salles aux livres..., c'est charmant; il y a déjà de grandes taches vertes, des plaques de moisissure au plafond, et de longues rigoles qui dégoulinent délicatement le long des murailles..., cascades ruisselantes d'espoir.

— Horreur! gémit Raoul Guillemard pétrifié.

— Pour que la moisissure marche plus vite, j'ai fait du grenier un vrai jardin, j'y cultive en pots toutes les natures de plantes, celles surtout qui aiment l'humidité, et je les arrose tous les jours avec générosité...

— O Ariane antique et féroce! Ces livres sont innocents... Sigismond fut un misérable, mais puisque j'offre de tout réparer, épargnez les livres!

— Venez, maintenant, dit Éléonore Sigismond en prenant un trousseau de clefs, vous n'avez droit de pénétrer dans la bibliothèque qu'une fois par an et ce n'est pas le jour, mais je veux vous faire une faveur, cher monsieur, une faveur! Suivez-moi! »

M. Raoul Guillemard, les cheveux en désordre, la tête tombant de droite à gauche, comme un homme qui a reçu un fort coup de massue, suivit la vindicative Éléonore en poussant un gémissement à chaque pas.

« Une bibliothèque qui contient des livres ayant appartenu à Grolier et à Maïoli, aux rois, aux empereurs, aux princesses; des reliures divines... Mademoiselle! vous ignorez... vous ne savez pas... des Grolier! Mais je consentirais à vendre ma peau et à me faire écorcher vif, si l'on me promettait de me confectionner avec des chefs-d'œuvre semblables!

— Donnez-vous donc la peine de monter cet escalier, dit Mlle Éléonore après avoir traversé la cour, mais fermez bien la porte, qu'il n'entre pas de matous indiscrets, je déteste les matous... Là, attendons un instant sur le palier, prêtez l'oreille, cher monsieur, entendez-vous?

— Qu'est-ce que c'est que ça? fit Raoul Guillemard, d'un air effaré

après avoir écouté une minute, il y a quelqu'un dans la bibliothèque? Des enfants? quelle imprudence!

— Des enfants? Non, ça ne fait pas suffisamment de besogne... ce sont des souris, ces trottinements, ces courses, ces petits cris, ce sont leurs jeux, à ces charmantes bêtes!...

— Des souris! dans une bibliothèque!

— Une bibliothèque fermée, où ne doit pas entrer un chat!... J'aime beaucoup les souris, j'en ai fait acheter un lot de trois cents... cent cinquante couples, je les ai lâchés dans la bibliothèque en leur disant: Croissez et multipliez! La multiplication doit avoir commencé depuis trois mois, la nourriture ne leur manque pas, ces charmantes bêtes adorent les vieux papiers, les parchemins, les peaux...

— Horreur! gémit Raoul Guillemard, qui se laissa tomber sur une marche de l'escalier.

— Attention au coup d'œil, reprit Mlle Eléonore, et prêtez-moi votre canne pour éloigner mes petites protégées de mes jupes, j'ouvre! »

Elle tourna doucement la clef et poussa la porte. Ce n'était que trop vrai! Il y avait là des légions de souris qu'une exclamation de Raoul jeta dans une galopade insensée; il en sortit de partout, des vitrines ouvertes, des tiroirs des tables; il en dégringola des plus hautes tablettes, il en jaillit des armoires entre-bâillées, des grosses, des minces, des mères lourdes et ventrues, des petites gracieuses et sautillantes. Raoul en écrasa deux, malgré les efforts d'Éléonore; mais l'armée, après s'être réfugiée un instant dans ses trous, reprit bientôt ses courses.

« Vous voyez que les intentions de Sigismond sont fidèlement respectées, dit la terrible héritière; pas un livre n'a bougé, je conserve avec soin! »

Une pensée de crime traversa l'esprit de Raoul, mais cet homme de mœurs douces manquait d'énergie pour les grandes résolutions; il recula et se contenta de se jeter aux genoux d'Eléonore.

« Chère mademoiselle! De justes griefs contre ce sacripant de Sigismond vous égarent, mais vous êtes bonne au fond, vous pardonnerez à ces pauvres livres... songez qu'il y a là, entre autres chefs-d'œuvre livrés à la dent des souris, les *Contes de La Fontaine* des fermiers généraux, l'exemplaire *non coupé* du traitant Molin de Villiers, exemplaire unique, avec six contes apocryphes et huit gravures de Choffard et d'Eiseu qui ne se trouvent que là, plus quatre vignettes que les fermiers généraux trouvèrent trop légères et dont les planches furent détruites après un tirage de quelques épreuves...

— Des turpitudes! Montrez-les-moi pour que je les mette bien à portée de mes souris!

— Grâce!

— Continuons notre inspection. Regardez, s'il vous plaît, ces taches

au plafond, ces moisissures le long des murailles; tenez, voilà tout un panneau détruit; regardez, voilà des planches qui se décollent! oh! l'humidité, cher monsieur, l'humidité, comme ça dégrade les immeubles!...

— Pitié! mademoiselle, puisque vous ne voulez pas m'épouser, adoptez-moi. Je serai votre fils, je vous chérirai, je vous...

— Y pensez-vous, monsieur? on jaserait!

— Laissez-moi vous adopter, alors; je serai votre père, votre oncle...

— Vous êtes plus jeune que moi! Vous avez cinquante ans et n'en paraissez pas plus de cinquante-cinq!... Tenez, regardez dans la cour, voyez-vous cette petite fille qui saute à la corde, elle a cinq ans et demi, c'est ma petite nièce et mon unique héritière, patientez jusqu'à ma... mon... ma disparition de cette terre de mauvaise foi, elle aura le droit de vous céder tous ces bouquins... s'il en reste!... Maintenant, veuillez prendre l'escalier, s'il vous plaît; j'ai l'honneur de vous saluer! »

III

Après quinze jours consacrés à soigner un commencement de maladie nerveuse, rapporté de sa visite à Mlle Sigismond, le sympathique et amaigri Raoul Guillemard revint encore à Pontoise, mais cette fois très mystérieusement. Il erra le soir au clair de lune sous les fenêtres d'Éléonore pour étudier les abords de la place. Du dehors, on ne pouvait se douter de l'œuvre d'effroyable vengeance qui s'accomplissait là; sur la rue, le bâtiment contenant la bibliothèque de Sigismond paraissait encore sain et solide. Les victimes étant muettes, rien ne dénonçait au dehors la maison du crime. Joliffe et Bicharette ne savaient rien. M. Guillemard, toujours aussi mystérieusement, acquit au double de sa valeur la maison qui flanquait à gauche la bibliothèque Sigismond, et s'installa dans la nuit, après avoir, par excès de précaution, rasé complètement sa barbe et coiffé une perruque frisée sur sa calvitie. Joliffe, quand il le rencontra, ne le reconnut pas; il pouvait défier les regards perçants d'Éléonore.

Il avait son plan. Pour commencer, comme il était mitoyen avec la bibliothèque, il entretint jour et nuit, malgré les chaleurs de l'été, un feu d'enfer dans toutes les cheminées appuyées au mur commun, pour combattre l'humidité. Les cheminées éclatèrent; le mur, calciné par places, se fendilla; trois fois pendant le premier mois les pompiers durent accourir éteindre des commencements d'incendie. Sur les observations du commissaire, Raoul Guillemard, qui se prétendit créole pour s'excuser, dut modérer ses feux.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Par une sombre nuit d'orage, un homme en blouse, muni d'un grand sac d'où semblaient s'échapper des gémissements étouffés, escalada le mur du jardin des Sigismond, se glissa dans les allées, pénétra dans une remise, prit une échelle et se hissa jusqu'à la hauteur d'une petite fenêtre aux vitres brisées donnant sur la bibliothèque. Poussant alors son sac à travers un carreau, il le vida dans l'intérieur et resta ensuite accoudé sur la fenêtre, l'oreille tournée vers l'intérieur, la figure contractée par un rictus.

Cet homme, c'était Raoul Guillemard; le sac vidé dans la bibliothèque contenait six chats vigoureux achetés à Paris et préalablement soumis à une diète de quelques jours. Maintenant lancés sur les peuplades rongeuses chargées de la vengeance d'Éléonore, ils devaient jouer terriblement de la griffe et de la dent. Guillemard entendait leurs bonds et leurs miaulements de plaisir; souriant à la pensée de l'infernal carnage, il regagna le jardin avec les mêmes précautions et refranchit le mur. Sa mauvaise étoile voulut qu'à ce moment Éléonore, éveillée par quelque bruit, ouvrit sa fenêtre et l'aperçut de loin à cheval sur le mur. Effrayé par ses cris, le bibliophile détala bien vite et ne rentra chez lui qu'après un long détour.

Le lendemain, il aperçut au-dessus du mur escaladé un grand écriteau bien en vue : *Il y a des pièges à loups dans cette propriété.* Mlle Sigismond, qu'il guettait par l'entre-bâillement d'un volet, paraissait tout agitée; elle ne faisait qu'aller et venir. Sur le soir, il la vit invectiver dans sa cour un cadavre de chat pendu à un clou.

Raoul Guillemard laissa passer deux jours; la nuit du deuxième jour, deux hommes, au risque de se casser le cou, gagnèrent par le toit de Raoul le toit de la bibliothèque et entreprirent une mystérieuse besogne. L'un de ces hommes était le sympathique bibliophile lui-même, l'autre, un ouvrier couvreur amené de Paris presque au poids de l'or; avec de vieilles tuiles bien sombres, ils raccommodaient le toit de la bibliothèque et bouchaient tous les trous ouverts par la scélératesse d'Éléonore.

C'était la lutte, car la légataire de Sigismond ne pouvait manquer de constater bien vite ces réparations subreptices. En effet, à quelques matins de là, Éléonore, après avoir donné de sa fenêtre tous les signes d'une formidable stupéfaction, monta dans le grenier et enleva elle-même les tuiles rapportées. M. Guillemard fit revenir son couvreur. Éléonore détruisit encore ses réparations. Surexcité par la lutte, Raoul eut une idée de génie; avec son ouvrier, il entreprit de couvrir de ciment le parquet du grenier. Ce travail leur prit six nuits, mais il fut bien exécuté; dès qu'une partie du plancher était faite, Guillemard la recouvrait d'une couche épaisse de poussière et remettait en place les pots de fleurs de Mlle Sigismond. Des rigoles furent adroitement ménagées et dissimulées,

elles conduisaient les eaux par des trous dans le grenier de Guillemard et de là dans les gouttières. Maintenant, il pouvait pleuvoir sur la bibliothèque.

Restait l'autre ennemi, la garnison de souris. Hélas! tous les chats du pauvre bibliophile avaient péri; l'un après l'autre ils avaient été pris et pendus. N'importe. Guillemard escalada encore le mur avec une nouvelle armée de matous. La souris est si prodigieusement féconde, que les pertes causées par la dent des premiers chats étaient déjà réparées. Il y eut un nouveau carnage, puis de nouvelles pendaisons. Guillemard s'obstina. Comme il revenait de porter son troisième sac de chats, il mit le pied sur un des pièges à loups semés dans le jardin. Par bonheur, le piège mordit sur sa bottine; l'héroïque Guillemard, malgré sa souffrance, put dégager son pied en laissant la bottine aux dents de fer du piège.

IV

Une année, deux années, cinq années s'écoulèrent, années de défis, de ruses, de stratagèmes, de véritables combats. Joliffe et Bicharette s'étaient depuis longtemps lassés d'attendre le décès de Mlle Sigismond. Le sympathique Raoul était resté sur la brèche, vaillant et obstiné. Un beau jour, Mlle Sigismond parut renoncer à la lutte; elle négligea de démolir les réparations nocturnement exécutées sur le toit, et elle laissa les chats de Raoul s'engraisser aux dépens des souris garnisonnant dans la place.

L'incognito de Raoul était depuis longtemps percé à jour; il avait laissé repousser sa barbe et teignait ses moustaches dans l'espoir de toucher un jour le cœur de la petite nièce d'Éléonore, arrivée à l'âge de onze ans. Hélas! que d'années encore à passer dans ce doux espoir!

Comme il rentrait un soir d'une séance à la salle Sylvestre, la cuisinière de Mlle Sigismond lui apporta une lettre. O bonheur! ô rêve! Mlle Éléonore s'adoucissait! Touchée par la persévérance de Raoul, elle lui déclarait à brûle-pourpoint qu'elle consentait à l'épouser, si ses sentiments pour la bibliothèque n'avaient pas changé. Mariage de raison, disait-elle.

Pour acquérir le lot de livres merveilleux délaissés par Sigismond, il fallait prendre cet exemplaire atrocement défraîchi de Mme Ève : l'héroïque Raoul n'eut pas une seconde d'hésitation.

Et c'est ainsi qu'un soir, après le repas de noces, plus solennel qu'il n'eût voulu, Raoul, le cœur battant d'un indicible émoi, obtint de l'épou-

sée ce pourquoi, depuis tant d'années, ses soupirs montaient vers le ciel inclément, la clef de la bibliothèqne!

Enfin! enfin! enfin!!! Laissant Mme Guillemard aux soins de sa chambrière, Raoul escalada quatre à quatre les marches du bienheureux escalier et ouvrit tendrement la porte. O joie! ils étaient là, les incunables, les Gutenberg introuvés, le *Ban des Damoiselles,* les *Fruits du péché,* le *Gargantua* de 1531, et les autres. Que de poussière, hélas! bien mal tenue, cette bibliothèque! mais comme il allait tout transformer, tout nettoyer, tout cataloguer! Quelles joies, quels transports!... Et quel bruit dans le monde ses découvertes ou plutôt ses conquêtes allaient faire!



Un gros chat dormait sur un tas de livres dans un coin, Raoul l'envoya promener d'un coup de pied, et, la lampe à la main, se précipita vers les rayons réservés où dormaient les précieux volumes à peine entrevus du temps du méfiant Sigismond. Les voici tous, ô délire! Raoul les reconnaît; il y a là, dans leurs habits du temps, trente ou trente-cinq tomes, exemplaires uniques d'ouvrages inconnus ou perdus, trente ou trente-cinq merveilleux opuscules qu'on ne trouverait pas en fouillant jusqu'au fond les bibliothèques nationales.

Raoul porte une main respectueuse sur les tablettes... son cœur saute... mais il tressaille tout à coup, les reliures semblent piquées de petites taches noires, une fine poussière voltige dès qu'il soulève un volume... Celui-ci, c'est le *Débat de gente pucelle* de 1480, ouvrage perdu depuis deux siècles... Horreur! le volume, dans sa reliure percée à jour, est absolument dévoré par les vers... Voyons cet autre! Abomination! *La petite Chronique*, de 1483, somptueusement habillée par Grolier, rongée, perforée, dévorée de même! Et le voici, lui, le Gutenberg de 1438, réduit à l'état de dentelles, absolument détruit! Les incunables, mangés aussi! Les Alde, les Elzevier, les Estienne! tous, tous hideusement dévorés par de gros vers que Raoul trouve encore au fond des nervures forées dans l'épaisseur des volumes! Tous finis, tous en miettes! Malgré leur teinture, les moustaches de Raoul blanchissent à vue d'œil.....

Soudain, un éclat de rire strident interrompit ses lamentables con-

statations. Il se retourna. Éléonore, qui l'avait suivi, était là, son bougeoir à la main.

« Ah ! ah ! suis-je bien vengée, cher monsieur Raoul Guillemard, émule de Sigismond? Les souris? l'humidité? destructeurs beaucoup trop lents! Nous avons trouvé mieux! Vous voyez dans ces dentelles en vieux papier, ô mon mari, l'ouvrage des vers, non pas des petits vers communs de notre pays, pauvres travailleurs; mais de ces vers exotiques si terriblement voraces, qui, jadis amenés par quelque navire, ont, en peu d'années, dévoré les archives de la Rochelle... J'en ai fait venir un certain nombre, et vous pouvez admirer aujourd'hui leur joli travail. Ah! ah! que doit dire Sigismond là-haut? Quels mauvais moments il doit passer à son tour! J'en mourrai de rire! ah! ah! ah!!!... »

Est-il nécessaire d'ajouter, à l'honneur de Raoul, que, sans hésiter, il se jeta sur l'héritière de Sigismond pour essayer de l'étrangler! O vengeance! ô rage! ses doigts se crispèrent; il serra en grinçant des dents. La force malheureusement lui manqua, le coup avait été trop rude, il tomba sur le tas de reliures vides et s'évanouit, flasque et lamentable; il était mort, soupirant encore pour le *Débat de la gente Pucelle*.

OCTAVE UZANNE,

ADOLPHE ROBIDA.



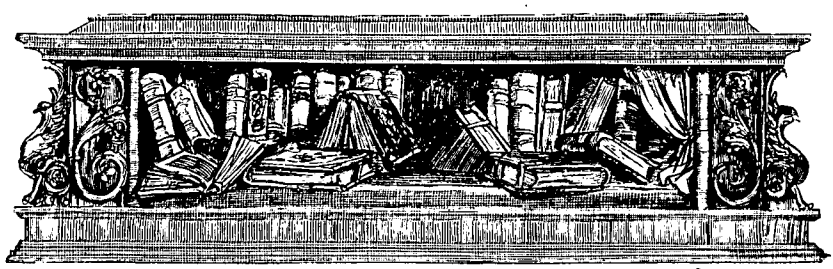

NOTES

SUR LES

COUVERTURES ILLUSTRÉES

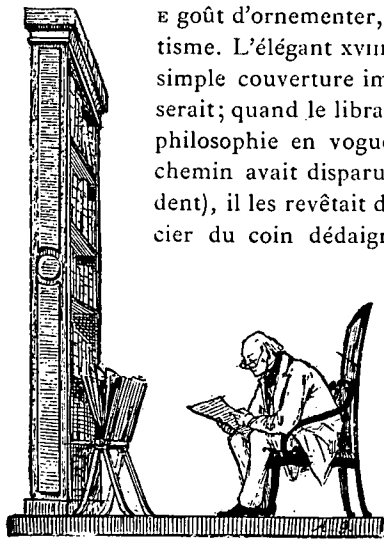

Le goût d'ornementer, d'historier la façade des livres date du romantisme. L'élégant XVIIIe siècle ne l'a pas connu, il a même ignoré la simple couverture imprimée dont aucun brochage actuel ne se passerait; quand le libraire d'alors ne vendait pas au client le traité de philosophie en vogue et le dernier roman relié en veau (le parchemin avait disparu avec les majestueux in-quarto de l'âge précédent), il les revêtait d'un affreux papier gris d'emballage, que l'épicier du coin dédaignerait aujourd'hui pour ses cornets, ou d'un bariolage plus laid encore, d'un papier strié de raies ou zébré de spirales multicolores. Les premières couvertures où se détachèrent, en belles majuscules, le titre de l'ouvrage et le nom de l'auteur, remontent à moins d'un siècle, au début de la Restauration. Il y a loin de ces couvertures rudimentaires d'un blanc passé, d'un jaune indécis, où se trahit, dans le manque de proportions et le tracé maladroit des compartiments, la main inexpérimentée de l'ouvrier, au beurre frais de Charpentier et d'Ollendorff, au rose tendre ou au bleu pâle dont la maison Hachette habille ses collections; il y a plus loin encore de ces primitifs essais aux enveloppes artistiques qui sont, nous l'avons dit, une des conquêtes du romantisme.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mais il ne faut pas s'exagérer l'importance de cette petite conquête, en confondant, sur des indications de catalogues, les vignettes des titres avec les vignettes des couvertures. Celles-ci, dans la période qui va de 1825 à 1840, sont peu nombreuses, en somme; la bibliographie minutieuse qui termine le livre de M. Champfleury *(les Vignettes romantiques)* n'en mentionne pas plus d'une dizaine, et encore fait-elle les honneurs de la citation à la couverture « quadrillée, tirée en rouge brique » d'un roman de Burat de Gurgy. A défaut de la quantité, nous avons la qualité, deux types du genre étant assurément la vignette de couverture des *Saynètes* de Paul Foucher qui reste, dans son romantisme à outrance, une des plus fines productions de Tony Johannot, et surtout le frontispice où le spirituel crayon d'Henry Monnier a fait grouiller des écrivains à tous les étages d'une moderne tour de *Babel*, publication de la Société des gens de lettres.

Les temps qui suivirent n'accentuèrent pas ce minuscule mouvement artistique, — au contraire. Malgré son prix élevé, le roman in-octavo de George Sand dédaigna tout ornement extérieur. Balzac n'eut, en fait de vignette-enseigne, que le zigzag de la *Peau de chagrin;* Alexandre Dumas se présentait, dans le plus simple appareil, à ses lecteurs ravis d'avance. Seul des libraires du second Empire, Dentu risqua discrètement des dessins sur quelques volumes brochés, des *Contes* de Paul Féval et de Michel Masson, il demanda même un bout de croquis à Cham pour la couverture des *Mémoires de Thérésa.* Les lettrés, les poètes les moins austères se contentaient du petit poulet *(gallus male sedens),* marque parlante de Poulet-Malassis, ou du petit laboureur — première manière — que son successeur Alphonse Lemerre venait d'emprunter ingénieusement au vieux typographe Jean Maire, de Leyde.

Le goût des vrais écrivains est aussi délicat maintenant qu'il était naguère; mais celui des éditeurs, complice des préférences du public, a varié, et l'éditeur actuel, qui n'a rien sollicité des artifices un peu vulgaires de la couverture illustrée, est presque une exception. Verrons-nous dans cette transformation extérieure du livre, amené à tirer violemment l'œil de l'acheteur, avant de parler à son esprit, une mode de provenance étrangère? Le goût français, si dépravé qu'on l'ait rendu, répudie ces cartonnages enluminés, aux tons criards et heurtés, qui forment l'enveloppe des romans anglais; entre ces bariolages britanniques et les plus hautes en couleur de nos brochures illustrées, il y a autant de différence qu'entre l'ancienne imagerie d'Épinal et les vignettes enfantines, finement coloriées, que publie la maison Quantin. L'imitation, si elle a existé, a été bien lointaine; nous la trouverions plus sensible dans la vogue persistante de la chromolithographie, dans l'affiche murale, qui est devenue comme le pavillon éclatant de tout roman à effet signé d'un nom connu, et encore le rouge cru, le bleu brutal de l'affiche anglaise ne ressemblent-ils guère aux nuances savamment agencées de ces compositions intéressantes qui ont appris à la rue les noms de Dennery et de Richebourg, les titres de *Germinal* ou de *la Terre.* On a fait un livre sur les murailles révolutionnaires de 1848; les murailles artistiques de 1888 pourraient tenter un historien de l'estampe française.

Revenons aux couvertures illustrées, des dames de plus haut parage, mais de toilette aussi provocante que leurs cousines germaines, les affiches.

Selon le mode d'impression et le procédé de gravure qu'elles arborent, noir ou couleur, bois ou zinc, fusain ou eau-forte, on pourrait les diviser en une foule de catégories et employer, pour les classer en genres, les grouper en familles, toutes sortes de mots techniques finissant en *typie* ou en *graphie*. Comme nous n'avons pas plus d'intentions méthodiques que de prétentions érudites, nous nous bornons à de fugitives remarques sur ce qui n'a été, au début, qu'un caprice ou une réclame isolés, et ce qui est devenu un besoin de notre époque pressée, le besoin de pénétrer dans l'esprit par le chemin des yeux.

Les éditeurs, avons-nous dit, ont presque tous recours à cette amorce, et les publications du luxe le plus raffiné ne la négligent pas. Nommer MM. Quantin et Launette, le premier, avec sa série des ravissants Octave Uzanne, le second, avec sa magnifique collection des chefs-d'œuvre du roman, c'est en fournir la meilleure preuve. Des considérations sur les étuis, les *emboîtages* ou les cartons-cuir jouant la reliure qui préservent quelques-uns de ces beaux ouvrages, nous écarteraient de notre sujet. Nous nous en tenons au dernier voile du volume, à la brochure, qui prête sa virginale blancheur aux plus gracieuses combinaisons du dessinateur et du coloriste, d'un Leloir ou d'un Avril. Le temps est loin où les seuls livres peints au dehors étaient la *Cuisinière bourgeoise* et le *Secrétaire des amants*.

Mais ces opulences typographiques ne réclament pas de privilège exclusif, elles ne tirent pas — qu'on nous pardonne l'expression vulgaire — la couverture de leur côté. La couverture, semblable au soleil, luit pour tout le monde; elle communique son rutilant éclat aux grands et aux petits *magazines*, aux fascicules d'un prix modique, aux romans surtout, et elle rehausse bien souvent la médiocre élucubration d'un écrivain du prestige d'un talent exercé de vignettiste. Il y a des livres qu'on achète pour la couverture, il y a des couvertures qui sont ce qu'il y a de meilleur dans un livre. Les personnalités se presseraient sous notre plume. Citons, presque au hasard, deux romans quelconques de Vast-Ricouard — *la Vieille Garde* et *la Jeune Garde* — que la pointe spirituellement parisienne de M. Jean Béraud a recouverts et protégera ; rappelons, sans rien citer, que M. Willette, décorant, avec son exquise originalité, tel recueil de nouvelles, telle fantaisie rimée, ou tel pamphlet d'un cabotinage suspect, assure à ces productions éphémères quelques chances de durée. Le plus scandaleux de ces livres tomberait lui-même dans un prompt oubli s'il perdait sa précieuse enveloppe, ou si un relieur imprudent s'avisait de ne pas la lui conserver.

Il faudrait Victor Hugo ou Léon Cladel pour faire le dénombrement homérique de tous les artistes de marque dont le talent s'est prêté à l'illustration des brochures. De Caran d'Ache à de Liphart, et de Mars à Japhet, en passant par Grasset, Myrbach, Luigi Loir, Steinlen, sans omettre Robida qui va des *Nouvelles* de Louis XI au *Vingtième siècle*, ils sont légion, et une légion où toutes les écoles, tous les tempéraments sont représentés, se coudoient. On a vu des peintres de fleurs, comme Mme Madeleine Lemaire, jeter une branche de cerisier sur une plaquette consacrée à un noyau de cerise, des peintres de genre et d'animaux comme M. Jean Béraud, déjà nommé, et le processif M. Van

Beers mettre sur de simples monologues, avec une silhouette de boursier ou de *boudiné,* plus de verve et d'esprit qu'il n'y en avait à l'intérieur. Dorat doit aux planches de son ami Eisen la faveur de n'avoir pas sombré tout entier : plus d'un auteur de notre temps arrivera à la postérité, bras dessus bras dessous avec le bon artiste qui aura battu la caisse devant son volume.

Bibliophiles, ne dédaignez pas les couvertures illustrées; les plus modestes auront un jour leur prix, et vos successeurs chercheront un musée non dans le livre, mais sur le livre.

OLIVIER DE GOURCUFF.

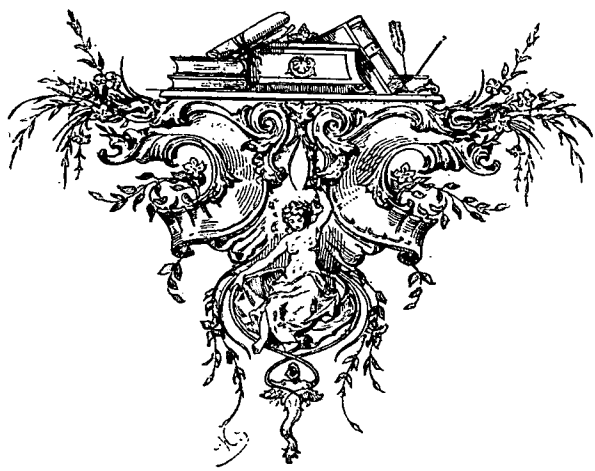



S. A. Mgr LE DUC D'AUMALE

PRÉSIDENT DES BIBLIOPHILES FRANÇAIS

PRÉSIDENT D'HONNEUR DES AMIS DES LIVRES

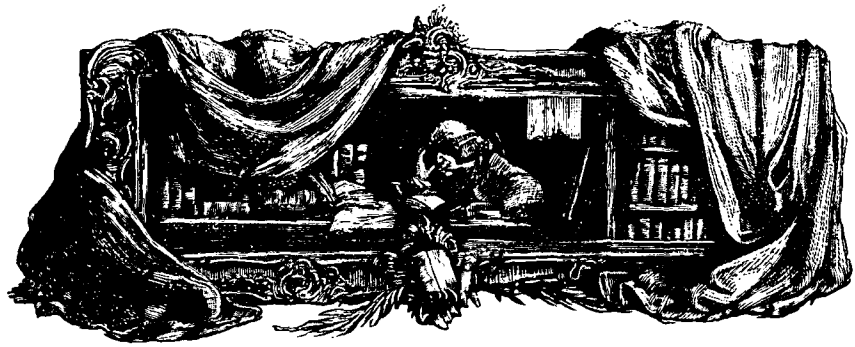

LES ACHETEURS DE LIVRES

NOTES D'AMÉRIQUE

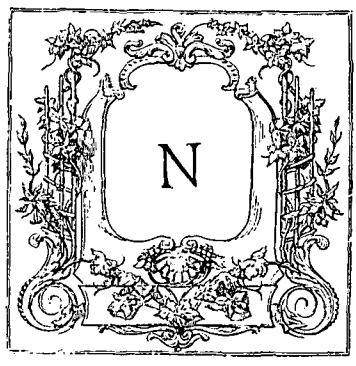

Nous empruntons à la revue *The Bookmart* (Ticknor et Cie, Boston; juin 1888) les lignes suivantes, extraites d'un article fort spirituel intitulé *Book-Buying*, et signé *Augustine Birrell*.

Le plus éminent des Anglais vivant aujourd'hui, qui, tout grand qu'il est à différents titres, est peut-être au fond un homme de lettres plus que n'importe quoi, a été surpris déclarant d'un ton chagrin qu'il y avait, il y a soixante ans, lorsqu'il était petit garçon, plus de boutiques de libraire dans l'enceinte propre de sa ville natale qu'il n'y en a aujourd'hui dans toute la circonscription...

M. Gladstone parlait, bien entendu, des libraires qui vendent des livres d'occasion. Ni lui ni aucun homme sensé ne se met en peine des livres nouveaux. Lorsqu'un livre nouveau se publie, lisez-en un vieux, conseillait un judicieux, bien qu'atrabilaire critique. C'est une chose pour laquelle les lettres peuvent se vanter d'avoir glorifié le terme « d'occasion », que d'autres métiers ont avili et soumis à d'ignobles usages. Mais la façon dont cela a pu se faire est évidente. Tous les livres véritablement les meilleurs sont, par nécessité, d'occasion. Les écrivains du jour n'ont pas besoin de grommeler. Qu'ils

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions.ainay@free.fr

attendent un peu. Si leurs livres ne valent rien, il y avait de vieux métiers, encore en pleine vigueur chez nous, — pâtissiers, emballeurs, — auxquels il faut du papier.

Mais y a-t-il quelque fondement à la plainte que personne n'achète de livres, — j'entends des livres d'occasion ?...

Sans doute on peut facilement trouver des arguments *à priori* pour soutenir l'assertion que l'achat des livres est sur son déclin. Je confesse que je connais un ou deux personnages sortis, non pas même d'Oxford, mais de Cambridge (et la passion des anciens élèves de Cambridge pour la littérature est passée en proverbe), qui sous le prétexte d'affaires pressantes, ou parce qu'ils revenaient d'un enterrement, sont passés devant une boutique de livres sans prendre la peine d'y entrer, « seulement pour voir si le brave homme avait quelque chose ». Mais, quelque pénibles que soient nécessairement des faits de ce genre, toutes les conclusions défavorables que nous serions disposés à en tirer sont chassées par une comparaison entre les prix aux deux époques. Comparez un catalogue de librairie de 1862 avec un catalogue de l'année présente, et votre pessimisme va se noyer sous les larmes qui couleront irrésistiblement de vos yeux en constatant toutes les bonnes fortunes que vous avez perdues...

L'énorme accroissement dans le nombre des catalogues de librairie et leur grande circulation parmi les personnes de la profession ont déjà produit une détestable uniformité de prix. Allez où vous voudrez, ce sera la même chose, à cinquante centimes près... Le libraire de province serait plutôt porté — tant il entend raconter d'histoires sur les grandes ventes publiques et tant il reçoit de catalogues par chaque courrier — à exagérer la valeur de ses marchandises, loin de s'en défaire avec plaisir, comme le devrait un libraire de province, « seulement pour débarrasser mes rayons, vous savez, et me faire un peu de place ». La seule compensation à cet état de choses, ce sont les catalogues eux-mêmes. Vous les avez, du moins, pour rien, et on ne peut nier qu'ils n'offrent une lecture d'un puissant intérêt.

Ces hauts prix parlent d'eux-mêmes et nous imposent la conviction qu'il n'y eut jamais tant de bibliothèques particulières en cours de formation qu'il y en a aujourd'hui.

Les bibliothèques ne se font pas d'un coup ; elles se forment. Les deux mille premiers volumes n'offrent pas de difficultés et coûtent étonnamment peu d'argent. Étant donné 400 livres sterling (10,000 fr.) pendant cinq ans, un homme ordinaire peut, par des moyens ordinaires, sans hâte à contre-temps et sans contrarier en rien ses goûts, s'entourer de ce nombre de livres, tous dans sa propre langue, et avoir, du moins, dès lors un lieu dans le monde où il lui est possible d'être heureux. Mais la fierté est jusqu'ici tout à fait hors de question. Être fier de posséder deux mille volumes serait absurde. On pourrait aussi bien être fier d'avoir deux pardessus. C'est après les deux premiers mille que la difficulté commence ; d'ailleurs, tant que vous n'aurez pas dix mille volumes, moins vous en direz sur votre bibliothèque et mieux ce sera. Alors seulement vous pourrez commencer à en parler.

C'est sans doute chose agréable que de se voir léguer une bibliothèque. Celui qui écrit ces pages ne repoussera jamais un tel héritage : il s'engage au

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions.ainay@free.fr

contraire ici à l'accepter, quelque poudreux qu'il soit. Mais, tant bon soit-il d'hériter d'une bibliothèque, il est meilleur d'en collectionner une. Chaque volume en ce cas a son individualité propre, son histoire particulière. Vous vous rappelez où vous l'avez eu, et combien vous avez donné pour l'avoir : et l'on peut sans crainte s'en rapporter à votre parole pour le premier renseignement, mais non point pour le second.

L'homme qui a une bibliothèque collectionnée par lui-même peut se contempler objectivement et a une raison de croire à sa propre existence. Aucun autre homme que lui n'aurait fait précisément le même choix que lui. S'il eût été, en un seul point, différent de ce qu'il est, sa bibliothèque n'aurait jamais existé telle qu'elle existe.

Il a donc le droit de s'écrier à coup sûr, lorsqu'il contemple, à la brune, les dos de ses bien-aimés : « Ils sont à moi, et je suis à eux. »

Mais l'éternelle note de tristesse sait pénétrer même à travers la serrure d'une bibliothèque... Un motif quelconque, un souvenir, une association d'idées fugitives peut vous faire penser à l'heure inévitable — et peut-être, dans votre disposition d'esprit mélancolique, un instant souhaitée — où vos vieux amis seront dérangés, où des mains grossières les délogeront de leurs niches accoutumées, et rompront la douce société dont ils étaient chacun membre... Ils formeront des collections suivant des combinaisons nouvelles, ils allégeront le travail d'autres hommes, ils adouciront des chagrins étrangers. Sot que j'étais, de dire d'une chose quelconque : Elle est à moi !

B.-G. G.

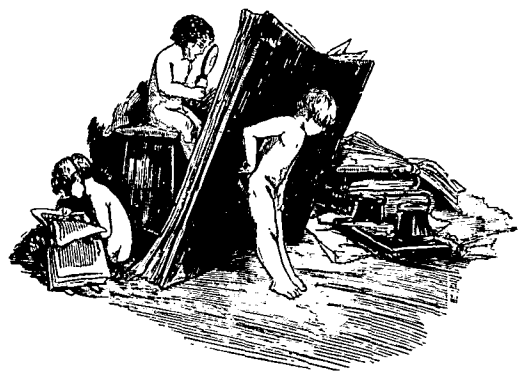

CHRONIQUE DU LIVRE

RENSEIGNEMENTS ET MISCELLANÉES

FRANCE.

Les quais de Paris vus de Toulouse. — Nous trouvons dans *la Correspondance de la Presse,* de Toulouse (19 avril), sous la signature de Jean-Bernard, un article intitulé : *la Révolution sur les quais,* et qui, malgré son caractère politique, conserve quelque intérêt pour le bibliophile, intérêt où la surprise aura sa bonne part assurément. M. Jean-Bernard n'a vu, sur les quais, aucun numéro des anciens journaux révolutionnaires les plus fameux, tels que *les Révolutions de Paris, les Révolutions de France et de Brabant, les Actes des apôtres;* il n'y a rencontré aucun volume du docteur Robinet, ni de M. Aulard, ni de M. Taine, — voilà une trinité bien assortie, ou je me trompe fort ! — En revanche, il y a vu « un *Camille Desmoulins,* de Jules Claretie. qui est un livre d'érudit » (Camille, pas Jules), et un *Anacharsis Clotz*, d'Avenel, marqué 3 francs, et qui facilement en vaut 15. Il a aussi trouvé l'*Histoire de la Bastille*, d'Armand et Junquett, en huit volumes dorés sur tranche, au prix de 4 francs. Il paraît qu'il « n'y a pas un marchand du quai qui ne possède au moins un exemplaire de l'*Histoire de la Révolution,* de M. Thiers, qu'il vous laissera au prix que vous voudrez ». Au contraire, les Michelet et les Louis Blanc sont très rares. Du reste, M. Jean-Bernard se félicite de cette disette, car si ces livres « ne sont pas là jetés à la débandade, ils sont conservés et lus dans les bibliothèques particulières ; cela vaut mieux que de pourrir sous la poussière, la pluie ou le vent, en compagnie des romanciers de pacotille, des économistes en chambre, des moralistes d'occasion et des poètes étouffés ».

Même quand les illusions se traduisent en semblable style, il faut savoir les respecter.

On a fait grand tapage, ces temps derniers, autour d'une polémique entre un auteur dramatique et le directeur de l'Odéon. On va voir par la lettre que nous donnons que tout se refait, l'histoire comme le reste.

Mon cher Duchateau,

Vous avez dû, en effet, vous étonner de ne pas me voir depuis quelques jours, moi qui allais vous importuner si souvent; mais c'est une affaire bien sérieuse et bien pressante qui me prend tous mes moments : c'est un procès contre le directeur de l'Odéon pour ma pièce dont il m'a fait voler le sujet par un de ses *faiseurs* et qu'il n'a pas représentée à son tour; pour quelle chose je lui demande douze cents francs de dommages-intérêts devant le tribunal de commerce ! L'affaire se plaide d'ici à une semaine et je prépare les matériaux de l'attaque en cherchant le procès analogue où les mêmes circonstances ont été déjà jugées. Vous voyez si je puis avoir un moment à moi...

Votre dévoué,

GÉRARD DE NERVAL.

Passons aux femmes célèbres. Nous trouvons une lettre de Mme Roland qui commence ainsi : « Plusieurs mois se sont déjà écoulés, monsieur, sans que je vous écrivisse, quoique je renouvelasse... » et qui se termine par cette épigramme :

En grasseyant, la divine Cloé
Disait un jour : « Qu'importe un œil, un nez!
Est-ce le corps? C'est l'âme que l'on aime.
L'étui n'est rien. » Voilà dans l'instant même
Que de l'armée arrive son amant;
Taffetas noir, étendu sur la face,
Y couvre un nez qui fut jadis charmant,
Ou bien plutôt n'en couvre que la place.
Il voit Cloé, veut voler dans ses bras.
Cloé recule et sent mourir sa flamme,
« Mon Dieu! dit-elle, est-il possible, hélas!
Qu'un nez de moins change si fort une âme? »

Desclée, quelques jours avant sa mort, envoyait les lignes suivantes :

Vous avez un bien charmant talent, monsieur. En vous lisant, il me semblait que j'étais encore vivante. Vous me donnez envie de ressusciter; si j'y parviens, une de mes premières poignées de main sera pour vous.

Au revoir, peut-être.

A vous,

AIMÉE DESCLÉE.

Enfin, voici une pièce de vers faite par Louise Michel le 19 avril 1862 :

IMPRESSION

Ils étaient réunis dans la salle fermée,
Le père au front pensif, l'aïeul aux cheveux blancs,
La mère douce et bonne, et, troupe bien-aimée,
Un groupe gracieux de tout petits enfants.

L'aïeul lisait un livre, au souffle du mystère
Qui nous vient de l'abîme. On eût dit que sa voix
Tremblait; et les enfants, comme pour la prière,
Firent en pâlissant le signe de la croix.

© 2007 Lyon « Editions « les passerelles du temps » « editions-passerelles.fr »

Un saint respect courbait ces têtes adorables,
Et moi, le cœur ému, n'osant plus avancer,
Sur la page, de loin, je lus : *les Misérables*.
On eût dit voir dans l'air quelque chose passer.

C'était une blancheur d'aurore et de lumière,
Et l'âme y comprenait cette langue sans mots
Où l'esprit voit l'esprit; un parfum de prière
Montait et descendait comme montent les flots.

Je ne sais quelle paix à la terre inconnue
Régnait; tout disparut un instant à mes yeux;
Au loin je vis Pathmos, entre l'onde et la nue,
Et l'apôtre debout interrogeant les cieux.

LOUISE MICHEL.

AUTOGRAPHES. — *La collection Dentu (seconde partie).* — La seconde série de la collection Dentu, qu'on va vendre prochainement, avec plus de succès que la première, souhaitons-le, contient plusieurs pièces d'un réel intérêt. Nous en signalerons quelques-unes.

On avait demandé à Alexandre Dumas fils, à Octave Feuillet et à Labiche, comment ils étaient parvenus à se faire jouer la première fois. Voici les réponses qu'ils firent :

Monsieur,

Veuillez m'excuser de ne vous avoir pas répondu plus tôt, mais j'ai été fort occupé tous ces jours-ci.

Voici les détails que vous me demandez. Il est bien convenu que cette lettre n'est pas écrite pour être publiée, mais seulement pour vous renseigner. Prenez dans le tout ce qui vous conviendra et lâchez le reste.

Quand j'ai eu fait *la Dame aux Camélias,* que j'ai faite pour moi seul, avec la conviction que la censure ne la laisserait jamais jouer, je l'ai présentée et lue au Théâtre-Historique, où mon père était tout-puissant. Elle a été reçue avec enthousiasme, mais le théâtre a mieux aimé fermer quinze jours après que de la jouer.

Je l'ai donnée à lire à Hostein, qui me l'a rendue sans réflexion.

Je l'ai fait offrir au Gymnase, qui répétait *Manon Lescaut* et qui ne voulait pas, disait-il, deux pièces du même genre. Dennery, étant au moment d'avoir le privilège du Théâtre-Historique, me fit demander le manuscrit; après l'avoir lu, il refusa le privilège, ne trouvant pas l'ouvrage suffisant pour une réouverture de théâtre.

Paul Ernest la reçut alors pour le Vaudeville, mais le pauvre garçon fit faillite, je crois, fort peu de temps après cette réception. On eût dit que la pièce portait malheur.

Je la lus à Déjazet, qui m'avoua, avec toute la sincérité d'une grande artiste, qu'elle n'était ni assez jeune ni assez sentimentale pour jouer le rôle.

Je l'envoyai à Lecourt, qui prenait la survivance du Vaudeville; il me la remit chez mon portier huit jours après, en me faisant dire par ledit portier que la chose ne pouvait lui convenir.

J'étais résolu à ne plus m'en occuper quand, un jour, je rencontrai Bouffé, qui me dit : « Hippolyte prétend que vous avez fait une très jolie pièce et que vous ne pouvez la placer nulle part. Je serai un jour directeur du Vaudeville. Voulez-vous me promettre de me la garder jusque-là, et moi, je vous la jouerai... » Je promis, et elle fut jouée, mais après avoir été arrêtée plus d'un an par la censure.

M. de Beaufort, qui fut depuis directeur du Vaudeville et qui la joua souvent, me répondit à moi-même, quand je lui demandai la cause de cette défense : *C'est un service que nous vous rendons, la pièce n'irait pas jusqu'au deuxième acte.*

Telle fut l'histoire exacte de *la Dame aux Camélias.*

Recevez, monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

A. DUMAS fils.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Monsieur,

Je reçois un peu tard, à travers les ennuis et les vicissitudes d'un déménagement, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser.

Vous me demandez comment j'ai fait jouer ma première pièce. Je ne l'ai pas fait jouer, et je pense que la plupart de mes confrères ont éprouvé le même désagrément...

Ma première pièce s'appelait, je crois, *la Reine et le Bourreau*. Je la donnai à Borny, qui la donna à F. Pyat, qui la perdit dans un déménagement. Je ne sache pas qu'on l'ait retrouvée. Ma seconde œuvre dramatique, d'un genre plus léger, faible reflet d'*Indiana et Charlemagne* (je cherchais ma voie), fut présentée au directeur du Palais-Royal, qui m'adjoignit deux collaborateurs, moyennant quoi elle eut l'avantage d'une représentation qui pourrait nous fournir le sujet : Comment on fait siffler une seconde pièce.

Vous me pardonnerez, mon cher confrère, de ne pas insister sur ces souvenirs cuisants, quoique je me tienne entièrement à votre disposition pour tous les détails que vous pourrez souhaiter.

Croyez, je vous prie, à mes sentiments sympathiques.

OCTAVE FEUILLET.

Monsieur,

Vous me demandez comment j'ai fait pour ma première pièce. Elle s'appelait *Monsieur de Coyllin*. Nous étions trois auteurs parfaitement inconnus : Lefranc, Marc Michel et moi. Nous déposâmes (en palpitant) notre manuscrit chez le concierge du théâtre du Palais-Royal. M. Coupart la lut, la remit à M. Dormeuil avec un rapport favorable, et nous fûmes joués au mois de juillet suivant. Je suis vraiment honteux de la simplicité de mon début. J'aurais voulu pouvoir vous faire assister à une lutte pleine d'angoisses et de péripéties; mais je n'ai eu qu'à tirer le cordon pour entrer. Ce n'est pas ma faute, pardonnez-moi! Ou plutôt prenez-vous-en à M. Dormeuil père, qui aimait à accueillir les passants.

Au reste, j'ai toujours pensé qu'il y avait quelque chose de plus difficile à faire jouer que la première pièce... c'est la *dernière*. Songez au vieil auteur démonétisé, et vous trouverez peut-être le sujet d'une seconde étude plus poignante que celle dont vous vous occupez.

Veuillez recevoir l'assurance de mes sentiments bien dévoués.

EUGÈNE LABICHE.

ÉTRANGER.

FAUTEUILS HISTORIQUES. — La vente d'une curieuse collection a eu lieu dernièrement à Londres. Il s'agissait d'une collection de fauteuils historiques, rassemblés par un amateur original. Au premier rang, le fauteuil de Shakespeare. C'est un siège en chêne, petit et dur, dans lequel aimait à écrire l'auteur d'*Hamlet*, comme l'indique une longue inscription écrite du temps du célèbre acteur Garrick et placée au dos du meuble illustre. Ce dossier est orné d'une sculpture grossière, représentant une église avec son clocher. A côté de ce monument, on trouve le fauteuil d'Anne Boleyn, le fauteuil de repos de Thackeray, large, commode et bien rembourré; le fauteuil favori de Bulwer Lytton, dans lequel il écrivit ses premières œuvres; le fauteuil de Byron, un

magnifique siège Louis XIV, en velours rouge d'Utrecht. On rencontre même un fauteuil ayant appartenu à Napoléon Ier, et un autre à Louis XIV, en velours vert frappé.

— Nous lisons dans l'*Athenœum* du 2 juin : « Miss Langley de Reading vient de vendre, au prix de 50 livres sterling (1,250 francs), une série intéressante et unique de livraisons originales de Pickwick. C'est l'exemplaire d'auteur, présenté par lui à Mary Hogarth (jusqu'à la mort subite de celle-ci), et, selon toute probabilité, le premier exemplaire tiré de la presse. Les autographes qui se trouvent sur les couvertures présentent un intérêt tout spécial. En adressant le premier numéro, l'auteur signe « l'Éditeur »; le second porte pour signature les mots « l'Auteur », et les numéros suivants, les uns « Charles Dickens », les autres « C. D. ». On sait que la mort de Mary Hogarth apporta un délai de deux mois dans la publication de l'ouvrage. Dans le numéro qui parut le 30 juin 1837, l'auteur dit au public que « le travail d'écrire avait été au-dessus de ses forces ». Ce numéro est à l'adresse de « George Hogarth ».

« Miss Langley est la propriétaire de la plus importante bibliothèque provinciale d'Angleterre. Nous avons eu dernièrement l'occasion de signaler le catalogue vraiment luxueux qu'elle vient de publier à l'usage des clients de sa *Subscription circulatin Library*. »

Bibliothèque Crawford. — La vente de la bibliothèque Crawford (1re partie) du comte de Crawford, qui a eu lieu à Londres, comprenait 2,148 lots; elle a produit un total de 19,073 livres sterling.

Voici les principaux prix obtenus :

8. *Æsopi, Vita et Fabellæ;* exemplaire Yemeniz, orné de gravures, relié en maroquin olive gaufré, Naples, 1485 : 115 liv. st. — 71. *Colombi, Epistola;* quatre feuillets, relié en maroquin rouge par Holleway; Rome, 1493 : 236 liv. st. — 95. *Frobisher.* Voyages et découvertes en Amérique, avec deux cartes, rel. maroq. par Héring, planche aux armes de sir Christopher Halton; Londres, 1578 : 100 liv. st. — 144. *Paesi novamenti retrovati Novo Mondo* de Alb. Vesputio; ex. sur vélin; Vicentia, 1507 : 147 liv. st. — 263. *Bartoli,* Recueil de peintures antiques; Paris, 1757 : 20 liv. st. — 270. *Baudouin de Flandres;* rel. par Lortic; Lyon, Barth. Buyer, 1478 : 100 liv. st. — 331. *Byble in Englishe* by *Miles Coverdale*, 1535; rel. en maroq. bleu, doré aux petits fers par F. Bedfort : 226 liv. st. — 332. *Byble,* traduite en anglais par *Thomas Matthew*, 1537, imp. à Anvers par Jacob van Meteren : 161 liv. st. — 334. *Byble in English,* Cromwell's Great Bible, 1539; imp. par *Rychard Grafton :* 111 liv. st. — 549. *Byble, Pentateuch.* Traduction de *W. Tyndale;* imp. en 1530, à Marlborow, pays de Hesse, par Hans Luft; exemplaire aux armes de Hon. T. Grenville; rel. par C. Lewis : 255 liv. st. — 350. *Newo Testament,* par *W. Tyndale*, imp. à Anvers, en 1534, par Martin l'Empereur : 230 liv. st. — 448. *Biblia sacra latina* e Versione et cum Preefatione S. Hieronymi, 1re édition de la Bible et le premier livre imprimé avec des caractères mobiles, par *J. Gutenberg et Fusi*, vers 1450, à Moguntiœ (dite Bible Mazarine ou Bible de Gutenberg) : 2,650 liv. st. — 419. *Biblia sacra latina;* 1re édition avec date, imp. sur

vélin, avec les initiales enluminées, reliure de Dérome ; Moguntiœ, *J. Fust et P. Schoiffer,* 1462 : 1,025 liv. st. — 511. *Apocalypsis S. Joannis ;* blockbook de quarante-huit feuillets de texte imprimé en caractères de bois, vers 1430 : 500 liv. st. — 677. Chroniques de France, dites *Chroniques de Saint-Denis ;* rel. par Duru. Paris, A. Verard, 1493 : 100 liv. st. — 768. *Dante Alighieri,* commedia col commento di Chr. Landino; 1re édition; gravures par Beccio Baldini, d'après Sandro Botticelli; Firenze, Niccolo di Lorenzo, 1481; rel. par Bedford : 420 liv. st. — 996. Guy de Warwick, Roman de chevalerie; Paris, A. Couteau, 1525; rel. par Bauzonnet : 120 liv. st. — 1194. Lancelot du Lac; Roman de chevalerie, Paris, A. Verard, 1494-1504; rel. par C. Levis : 70 liv. st. — 1209. A. de La Sale, Petit Jehan de Saintré ; Paris, Michel le Noir, 1517; rel. en marq. bleu par Duru : 44 liv. st. 10 s. — 1210. Lascaris, Grammatica Græca; Mediolani, Dionysius Patavinus, 1476, 1re édition, sur vélin : 113 liv. st. — 1272. Heures à l'usaige de Rome ; Paris, Simon Vostre, 1514; imp. sur vélin, orné de gravures, ayant appartenu à Catherine de Médicis et à Marie Stuart, dont il porte la signature : 225 liv. st. — 1778. Salviani, Aquatilium Animalium Historia, etc.; orné de gravures; bel exemplaire relié par N. Eve, avec les armes de N. de Thou : 122 liv. st. — 2077 à 2148. J.-M.-W. Turner, Liber Studiorum, Suite de gravures : 225 liv. 14 sh.

Ventes. — A la vente d'une partie de la bibliothèque de sir Theodore Brinckmann, qui a eu lieu par les soins de MM. Sotheby, Wilkinson et Hodge, à Londres, dans le courant du mois dernier, nous relevons : de Bry : *Rapport des commoditez qui se trouvent en Virginie,* 1590 (exemplaire légèrement attaqué des vers), 56 livres sterling (environ 1,400 fr.), et un exemplaire de *Tartuffe,* Paris, 1669, 34 livres (environ 850 fr.). Les éditions originales de Shelley sont encore plus recherchées par les amateurs anglais que celles de Molière, l'*Adonais,* ayant atteint, à cette même vente, le chiffre de 46 livres.

Les mêmes commissaires-priseurs ont eu à vendre, vers la même époque, la bibliothèque de M. James T. Gibson Craig, où nous remarquons : la *Cité de Dieu,* premier livre imprimé à Abbeville, 23 livres 10 shillings; les *Œuvres de Boileau,* exemplaire du comte d'Hoym, 26 livres 10 shillings; *Camerarius, De Prædestinatione,* exemplaire de Diane de Poitiers, 146 livres; les *Faïences,* de Delange, 27 livres 10 shillings; *Prognosticatio* de Liechtenberger, 1526, exemplaire de Groslier, 78 livres; les *Nouvelles de Marguerite de Navarre,* Berne, 1780-81, 3 vol., 45 livres 10 shillings; Mignerak, la *Pratique de l'Aiguille industrieuse,* Paris, 1605, 51 livres; les *Œuvres de Molière,* Paris, 1734, 6 vol., 86 livres; la *Chronique de Savoye* de Paradin, Lyon, 1552, 265 livres. Ce dernier livre a appartenu à Marie Stuart; M. Gibson Craig l'avait acheté à la vente Sharpe pour 18 livres 7 shillings 6 pence en 1851.

Les bibliophiles russes. — La *Pall Mall Gazette* nous révèle l'existence de grands collectionneurs russes, tels que le prince Woronzoff, qui possède, à Saint-Pétersbourg, une bibliothèque de 12,000 volumes, et une autre aussi considérable à Alupka. La bibliothèque de la princesse Lunog contient plus de 13,000 volumes, la plupart recueillis par son père, Dibitroff. Le comte Pernin, ancien ministre de la justice, a d'importantes bibliothèques à Saint-

Pétersbourg, en Crimée et à Marsino, près de Moscou. Le comte Scheremetjeff possède 26,000 volumes, dont un grand nombre d'incunables; mais la partie la plus orignale et non la moins précieuse de ses collections, c'est une série très étendue d'ouvrages presque introuvables sur la musique ecclésiastique.

Le papier et les affiches aux États-Unis. — Nous lisons dans le *Gutenberg-Journal* du 21 mars :

« En 1887, les 1066 fabriques de papier des États-Unis de l'Amérique du Nord ont produit, dit le *Central Blatt* de Rudel, environ 8,380,000 livres de papier par jour. On partage cette quantité en : papier pour l'écriture, 407,000 livres; papier à imprimer, livres et journaux, 2,132,900 livres; papier à emballage manille, 953,250 livres; emballage couleurs, 106,150 livres; papier paille, 812,000 livres; divers papiers d'emballage, 485,550 livres; cartons de paille, 881,050 livres; pâte de bois, 960,600 livres; autres produits en papier, 1,641,080 livres.

« La Compagnie lithographique de Strobridge (Cincinnati) vient d'imprimer une affiche composée de 1562 feuilles assemblées et dont les dimensions atteignent 106 mètres de long sur 6 mètres 30 de hauteur.

« Cette immense image contient 75 sujets, entourés chacun d'un cadre; elle est éclairée la nuit au moyen de foyers électriques, et un policeman monte la garde jour et nuit pour la protéger. »



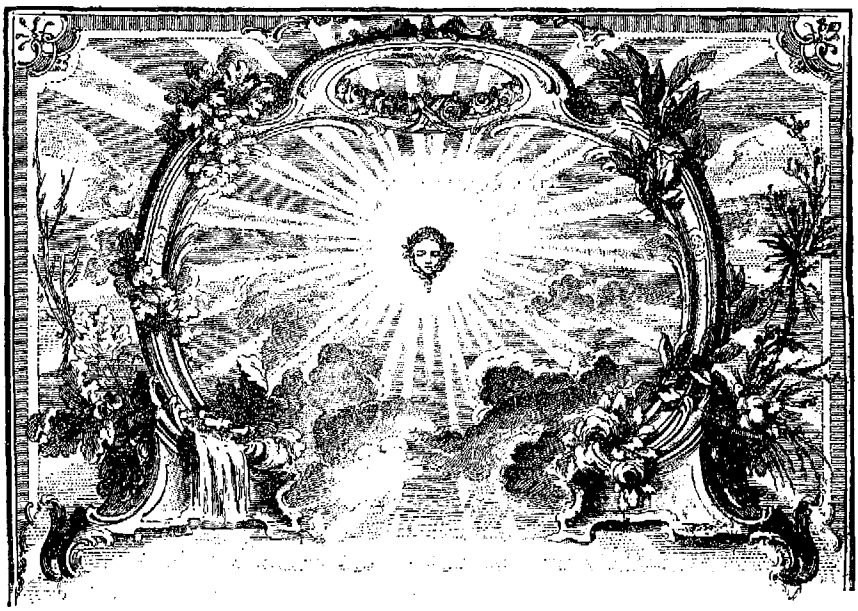

LES PRINCESSES DE BOURBON

BIBLIOPHILES

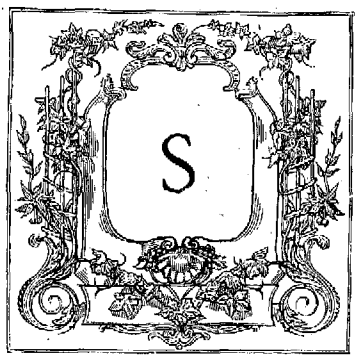

i les princes de la maison de Bourbon aimèrent les livres et furent souvent de véritables bibliophiles, c'est une passion que les femmes de leur race partagèrent avec eux. Aussi serait-il injuste de ne pas parler d'elles, et de ne pas inscrire leurs noms sur le livre d'or de la Bibliophilie. Elles n'eurent pas seulement de précieuses collections de livres, livres choisis, habillés avec le goût le plus délicat, rangés dans de beaux corps de bibliothèques; elles firent aussi des livres, imitant d'ailleurs en cela leurs parents du sexe fort. Henri IV est un admirable épistolaire, mais Mme Élisabeth n'est pas à dédaigner, et ses lettres ont une originalité pleine de saveur. C'est à une princesse de Conti que l'on attribue les *Amours du grand Alcandre*, lisez de Henri IV. Mlle de Montpensier a écrit des mémoires qui comptent parmi les meilleurs. Mademoiselle de Nantes, fille de Louis XIV et de Mme de

Montespan, plus tard Mme la duchesse faisait des vers — souvent par trop salés — qui réjouissaient fort la cour, tout en la scandalisant un peu ; la duchesse du Maine — une Condé — tenait une véritable cour littéraire en son château de Sceaux, et n'était pas la dernière à payer son écot en vers et en prose, en madrigaux et en comédies. Une autre princesse de Condé, Louise-Adélaide de Bourbon, tante du duc d'Enghien, qui mourut en 1824, prieure des Dames Bénédictines établies au Temple de Paris, a laissé un volume de lettres pleines d'élévation et de sentiments. Quand on a tant de dispositions pour les choses de l'esprit, comment ne serait-on pas bibliophile ? Aussi beaucoup de ces princesses le furent-elles ?

I

Il est à remarquer que la femme du roi de France qui fut le véritable fondateur de cette collection incomparable de livres qui s'appelle aujourd'hui la Bibliothèque nationale, fut une princesse de Bourbon. Jeanne de Bourbon, arrière-petite-fille de Robert, comte de Clermont, tige de cette maison, et qui épousa en 1350 le dauphin Charles, qui fut plus tard Charles V, lui apporta en dot, entre autres trésors, une vingtaine de manuscrits précieux, richement reliés, qui contribuèrent à former le premier fonds de la Bibliothèque que ce prince rassembla plus tard dans la grosse tour du Louvre. Le goût pour les livres, qu'elle avait puisé dans sa famille, ne fut certainement pas sans influence sur son royal époux, « dont la belle librairie » devint célèbre dans toute la chrétienté, et qui aimait à tracer son nom sur ses livres favoris. Quand elle mourut, en 1377, trois ans avant Charles V, elle laissa la réputation d'une reine amie des lettres et de ceux qui les cultivent.

Ce que Jeanne de Bourbon avait été pour le roi Charles V, une nièce de ce prince le fut pour le duc Jean Ier. Par une heureuse rencontre, les ducs de Bourbon furent presque toujours heureusement secondés de leurs femmes dans l'accroissement de leur bibliothèque de Moulins. Ainsi en fut-il de la duchesse Marie, fille unique et héritière du duc de Berry, frère de Charles V, mort en 1416, qui apporta à son époux, le duc Jean Ier, quarante et un des plus beaux manuscrits que son père avait réunis dans son château de Mehun-sur-Yèvre. Ces livres lui furent comptés pour une somme de 2,500 livres tournois dans la succession de celui-ci. Les autres furent malheureusement dispersés par les créanciers de ce prince[1]. L'on voit encore sur un manuscrit exécuté pour elle par le P. de la Croix, cette note : « Et apertient ce livre à très hault et très poissant dame Marie, fille de très redoubté prince Jehan, duc de Berry, ... et le fist escripre par grand diligence frere Symon de Coucy, cordelier, confesseur de laditte Dame. » Cet amour des livres, la duchesse Marie le transmit à son fils et à son petit-fils, les ducs Charles Ier et Jean II, qui tous deux, comme nous l'avons vu, furent de grands bibliophiles.

C'est dans la branche des Bourbons-Vendôme, détachée elle-même de celle des comtes de la Marche éteinte au xve siècle, et qui succèda, dans le titre de duc de Bourbon, à la branche aînée et à celle des Bourbons-Montpensier, que



Maison Quantin

nous rencontrons maintenant la plus illustre héritière de cet amour pour les livres qui distingua les princes de la maison de Bourbon. Nous voulons parler d'Antoinette de Bourbon, l'un des six enfants de François de Bourbon, comte de Vendôme, et de cette Marie de Luxembourg, fille et héritière du fameux comte de Saint-Pol, le décapité, qui enrichit si grandement cette branche des Vendôme. Née en 1494, morte à près de quatre-vingt-dix ans en 1583, sœur de Charles de Bourbon, créé duc de Vendôme par François Ier, en 1515, tante d'Antoine de Bourbon, roi de Navarre, du comte d'Enghien, le vainqueur de Cérisoles, du cardinal de Bourbon, qui fut le roi des Ligueurs, sous le nom de Charles X, et du prince de Condé, tige de la maison de Condé, elle occupe une grande place dans l'histoire de son temps, sous le nom de douairière de Guise. Elle avait, en effet, épousé, en 1513, Claude de Lorraine, — fils de René II, le vainqueur de Charles le Téméraire, — premier duc de Guise, et, fut la mère de toute cette lignée des Guises qui donnèrent tant de tracas aux derniers Valois. Ses petits-fils faillirent enlever la couronne à Henri IV, l'héritier légitime, dont elle était la grand'tante. Elle posséda une bibliothèque nombreuse, dont les volumes, pour la plupart avaient été reliés par Nicolas Ève. Quelques-uns portaient sur les plats son chiffre formé d'un V et d'un A enlacés (*Antoinette de Vendôme*), accompagné d'un autre chiffre composé de deux AA (*Lorraine*). L'amour des livres fut peut-être la seule chose qu'Antoinette de Bourbon, duchesse de Guise, hérita de sa maison. A tous autres égards elle devint toute Lorraine, et ne fut pas la moins dangereuse adversaire d'Antoine de Navarre et de son fils Henri IV.

II

La conquête d'un trône, les soins d'un gouvernement qui s'était donné pour mission de fermer les blessures de la France, ne laissèrent pas beaucoup de temps à Henri IV pour être bibliophile. Sa sœur, Catherine de Bourbon, duchesse de Bar, eut pour cela plus de loisirs, et elle en usa largement. Elle a laissé des livres nombreux, tous magnifiquement reliés, marqués très souvent sur les plats de cet S fermé, qui était un signe de fidélité conjugale ou amoureuse. L'histoire intime de la sœur du roi Henri donnerait raison à cette interprétation. Née à Paris en 1559, de six ans plus jeune que son frère, elle reçut les leçons de Florent Chrestien et de Palma-Cayet, pour le grec, le latin et l'hébreu ; de Charles Macrin, père de Salmon Macrin le poète, pour l'histoire et la poésie ; Théodore de Bèze corrigea, dit-on, ses premiers vers. Deux ministres, Merlin de Vaux et Espina, l'instruisirent dans les principes de la religion réformée. Les mémoires contemporains vantent aussi son habileté à chanter, à toucher du luth, à danser même les pavanes d'Espagne, les pazzamenos d'Italie, les voltes et les courantes françaises, et même les danses béarnaises, bien qu'elle fût née un peu boiteuse, et de santé très délicate. Elle avait treize ans seulement quand elle perdit sa mère, Jeanne d'Albret, qui, en mourant, l'avait placée spécialement sous la protection de son frère : « J'engage et je supplie mon fils, lit-on dans son testament, à prendre sa sœur Catherine

sous sa protection, à être son tuteur et son défenseur. » Henri IV ne suivit peut-être pas très fidèlement cette dernière recommandation de sa mère, et dans les divers projets de mariage qu'il forma pour Catherine de Bourbon, il obéit plutôt aux conseils de la politique qu'il n'écouta les sentiments d'un frère. Il fut tour à tour question de la marier à Henri III, au frère de celui-ci, le duc d'Alençon, à Philippe II, au duc de Savoie Charles-Emmanuel Ier, à son cousin le prince de Condé, veuf de Marie de Clèves, au duc Charles III de Lorraine, au roi d'Écosse, fils de Marie-Stuart. Au milieu de ces projets de la politique, Catherine avait écouté son cœur, et une promesse de mariage avait été échangée entre elle et son cousin, le comte de Soissons, frère du prince de Condé. Pour lui elle refusa positivement l'alliance du roi d'Écosse, et résista énergiquement plus tard à son frère qui voulait donner sa main au duc de Montpensier. Elle resta cependant vaincue dans cette lutte, et finit par épouser en 1599 le duc de Bar, fils de ce duc de Lorraine qu'elle avait autrefois refusé. Cette union tardive devait être bientôt dénouée par la mort. Catherine mourut le 13 février 1604, laissant le souvenir d'une âme généreuse et d'un esprit élevé. Ses plus belles années s'étaient écoulées au château de Pau, dans les fonctions de régente qu'elle avait remplies en Navarre. La bibliothèque, dont le catalogue existe encore en partie, avait été notablement augmentée par elle. Poète, elle y occupait ses loisirs à des traductions de psaumes en langue française, et à des poésies religieuses, qui eurent alors de la popularité en Béarn.

L'on remarquait surtout dans sa bibliothèque une belle collection de classiques grecs et latins, de rares manuscrits, et une grande quantité de lettres autographes des principaux personnages de son temps. « La plupart de ses livres, dit M. Guigard, étaient reliés à la manière de Clovis Eve qui, bien certainement, a dû travailler pour elle. Beaucoup d'entre eux portaient sur les plats six doubles C entralacés formant croix, avec une flamme au centre, le tout dans un ovale feuillé. »

III

L'époque des Précieuses devait avoir plus que toute autre des bibliophiles parmi ces femmes que passionnaient les choses de l'esprit. A leur tête il faut placer la fille de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, et de Marie de Bourbon, duchesse de Montpensier, dernière représentant de la seconde branche des Bourbons-Montpensier, princes de La Roche-sur-Yon, détachée à la fin du xve siècle de celle des comtes de Bourbon-Vendôme. Elle a droit, comme son frère, au titre de bibliophile. Née en 1627, morte en 1693, après cette fâcheuse aventure d'un mariage avec Lauzun, qui fit scandale sans faire son bonheur, Mlle de Montpensier est l'auteur de ces *Mémoires* qu'on lit toujours avec un si vif plaisir, d'une *Histoire de la princesse de Paphlagonie* (1659), roman qui peut encore piquer aujourd'hui la curiosité, par les allusions qui s'y trouvent aux personnages du temps, et de *Portraits,* nés de cette mode qui occupa vers 1660 toute la société polie en France. Au milieu des précieuses, elle fut comme une vierge Pallas, à laquelle poètes et courtisans s'empressaient d'apporter le

tribut de leurs vers ou de leurs hommages. Retirée, un peu forcément après la Fronde, soit dans ses châteaux, à Eu, par exemple, soit au palais du Luxembourg, c'est surtout alors qu'elle prit goût aux lettres et au bel esprit. Le poète Segrais était l'un des gentilshommes de sa maison. C'est par lui qu'elle connut Huet, qui, jeune alors, lui servait parfois de lecteur pendant sa toilette. Ses livres timbrés aux armes d'Orléans sont excessivement rares.

A côté de la grande Mademoiselle, comme on appelait de son temps cette princesse, nous placerons Anne-Geneviève de Bourbon-Condé, duchesse de Longueville, la sœur du Grand Condé, la galante héroïne de la Fronde. Ses livres portaient ordinairement sur les plats un semé de fleurs de lis, et, entouré de deux palmes, l'écusson *De France, au bâton péri en bandes de gueules, au lambel d'argent à trois pendants* (armes des Longueville). Ce n'est pas que la duchesse de Longueville ait été une savante. Loin de là; son éducation avait été assez négligée : mais elle avait l'esprit de sa race, et un goût inné. Retz insiste particulièrement sur ce que cet esprit devait tout à la nature, et presque rien à l'étude. « Mme de Longueville, dit-il, a naturellement bien du fonds d'esprit, mais elle en a encore plus le fin et le tour. » Plus tard elle tiendra, dans ce bel hôtel de Longueville qu'elle fait bâtir rue Saint-Thomas du Louvre, près de celui de Rambouillet, une cour d'esprit, donnera le ton à ses contemporains, et rendra, avec son frère le Grand Condé, des jugements sur la littérature qui seront sans appel.

IV

Des deux filles que Louis XIV eut de la marquise de Montespan, la plus remarquable par son esprit — cet esprit des Mortemart, célèbre au XVIe siècle, esprit caustique, plein de saillies, souvent à l'emporte-pièce — fut Mademoiselle de Nantes. Née en 1673, mariée en 1685, à Louis III, duc de Bourbon, petit-fils du Grand Condé; sœur de la duchesse d'Orléans, femme du régent, elle ne mourut qu'en 1743. Survivant de trente-trois ans à son mari, elle passa son long veuvage dans les douceurs de l'amitié, peut-être d'un sentiment plus tendre, que lui inspira le marquis de Lassay, et dans la société des hommes d'esprit et des gens de lettres. « Dans une taille contrefaite, dit Saint-Simon, mais qui s'apercevait peu, sa figure était formée par les plus tendres amours, et son esprit était fait pour se jouer d'eux à son gré sans en être dominée. Rien en elle qui n'allât naturellement à plaire, avec une grâce non pareille jusque dans ses moindres actions, avec un esprit naturel qui avait mille charmes. Avec ces qualités, beaucoup d'esprit, de sens pour la cabale et les affaires... Féconde en chansons les plus cruelles dont elle affublait gaîment les personnes qu'elle semblait aimer et qui passaient leur vie avec elle. C'était la syrène des poètes, qui en avait tous les charmes et les périls. » Ailleurs, Saint-Simon, revenant sur ce talent pour la chanson et l'épigramme, dit : « Mme la duchesse qui avait bien de la grâce et de l'esprit à l'art des chansons salées, en fit d'étranges. » Cette verve satirique de la jeune princesse s'attaquait même à Louis XIV, et aux mœurs sévères que Mme de Maintenon avait introduites

à la cour, comme le prouvent ces vers d'elle qui coururent en 1691, après le voyage du roi en Flandre :

Enfin, après un mois je vous vois de retour,
Courtisans surannés, vrais remèdes d'amour,
Je vous revois, vieux fous si chéris de nos mères,
Lorque restés sur nos frontières,
Nos amans loin de nous sont dans le champ de Mars
Pour livrer leurs beaux jours aux plus cruels hasards.
Ah! qu'une vieille cour à nos yeux est hideuse!
On n'y parle jamais ni d'amour ni d'amans;
Qu'une princesse est malheureuse
D'y passer ses plus jeunes ans!
Que c'est une chose ennuyeuse
De ne voir que de vieux pédans!

La bibliothèque qu'elle avait rassemblée dans ce magnifique palais Bourbon qu'elle avait fait construire, et dont la plus grande partie a disparu pour être remplacee par le Palais Législatif, était riche et bien choisie. Ses livres se distinguaient par la magnificence des reliures, la plupart exécutées par Derôme et Pasdeloup. Ils étaient timbrés à ses armes : deux écus accolés : le premier, *de France, au bâton péri en barre de gueules ;* le second, aussi de France, *au bâton péri en bande de gueules, qui est de Condé.*

V

C'est à une princesse de Bourbon-Condé, sinon par sa naissance, du moins par son mariage, à Anne de Bavière, femme de Henri-Jules, prince de Condé, fils du vainqueur de Rocroy, que se rattache le souvenir d'une des plus belles ventes de livres qui ait eu lieu sous l'ancienne monarchie. Nous voulons parler de la vente de la bibliothèque du château d'Anet, en 1724, peu après la mort de cette princesse, veuve depuis le 1er avril 1709. Il n'est pas sans intérêt, pour l'histoire de cette admirable collection de livres, de voir comment la célèbre demeure de Diane de Poitiers était passée avec toutes ses richesses mobilières aux mains de la belle-fille du Grand Condé.

Donnée d'abord par Philippe le Long, en 1318, à Louis, comte d'Évreux, son oncle, la seigneurie d'Anet avait été confisquée par Charles V, sur Charles la Mauvais, roi de Navarre, puis, inféodée, par Charles VIII en 1444, à Pierre de Brezé, en récompense des services de ce seigneur contre les Anglais qu'il avait chassés de Normandie. C'est par son mari, Louis de Brezé, dont elle devint veuve en 1531, que Diane de Poitiers se trouva en possession de la seigneurie d'Anet, dont l'ancien château reconstruit sur les plans de Philibert Delorme, orné par Jean Cousin et Jean Goujon, fut une des merveilles de l'art français au XVIe siécle (1552). A la mort de Diane, en 1566, Anet devint la propriété de Claude de Lorraine, duc d'Aumale, qui avait épousé, en 1547, sa seconde fille, Louise de Brezé à laquelle ce domaine était échu dans un partage fait du vivant même de Diane, en 1561, entre elle et sa sœur Françoise, du-

© 2007 Les Éditions « Les passeurs du temps » Tous droits réservés

chesse de Bouillon. Son fils Charles de Lorraine, qui épousa en 1576 sa cousine germaine, Marie de Lorraine, fille du duc d'Elbeuf, hérita d'Anet, mais il dut le laisser vendre par ses créanciers, dont le principal était Marie de Luxembourg, duchesse douairière de Mercœur qui, en 1615, acheta Anet moyennant 400,000 livres. C'est par cette nouvelle propriétaire d'Anet que ce domaine passa aux Vendôme : César de Vendôme, fils de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, ayant épousé en 1609 Françoise de Lorraine, fille de la duchesse, et héritière de Philippe-Emmanuel de Lorraine, dernier duc de Mercœur.

Le dernier rejeton des Vendôme, le célèbre général dont les victoires affermirent la couronne d'Espagne sur la tête du petit-fils de Louis XIV, le légua à sa femme, Marie-Anne de Bourbon-Condé, petite-fille du Grand Condé (1712). Cette dernière duchesse de Vendôme, que son mari n'avait épousée que pour faire sa cour à Louis XIV, et être relevé d'une disgrâce que ses mœurs trop relâchées lui avaient fait encourir, étant morte sans enfant, le 11 avril 1718, laissa Anet et son magnifique héritage à sa mère, Anne de Bavière, princesse douairière de Condé, Madame la princesse, comme on disait alors, qui mourut elle-même peu après, le 23 février 1723. L'avocat Barbier, dans son journal, dit à propos de cette mort : « Mardi 23 février, Madame la princesse de Condé, palatine en son nom et cousine de Madame, est morte dans son hôtel, au Petit-Luxembourg, âgée de soixante-seize ans. Mme la princesse de Conti, sa fille aînée, à qui on avait refusé la porte la veille, a fait apposer scellé le même jour par deux commissaires du Parlement. » Cette mort avait suivi de quelques semaines seulement celle de la duchesse d'Orléans, mère du régent, arrivée le 8 décembre 1722. Ces deux princesses, appartenaient toutes deux à la maison de Bavière, Madame à la branche électorale, la princesse à la branche palatine du Rhin.

Le goût que les propriétaires d'Anet, ducs de Vendôme, ou ducs d'Aumale, avaient pour les livres et pour les lettres, nous est attesté par un document infiniment précieux. C'est le *Catalogue des manuscrits trouvez après le décès de Madame la Princesse, dans son Château Royal d'Anet*; *Paris, Gaudouin, 1724.* Il est impossible d'imaginer une plus rare collection de livres, et la note suivante, placée en tête de ce catalogue, reste fort au-dessous de la vérité :

> Ces manuscrits sont sur vélin ornez de très curieuses miniatures et autres ornemens, le tout très bien conservé, et se vendront en gros ou en détail au commencement du mois de novembre prochain 1724. Chez le sieur Pierre Gandouin Libraire, quay des Augustins, à la Belle Image.

Il y avait dix-huit mois qu'Anne de Bavière, princesse douairière de Condé, était morte, lorsque fut mis en vente ce trésor incomparable du château d'Anet, par suite du partage des biens des ducs de Vendôme, entre ses deux petites-filles, la duchesse du Maine et la princesse de Conti, toutes deux sœurs de la duchesse de Vendôme. Comme la bibliothèque d'Anet n'avait pu être formée par la princesse de Condé, pas plus que par sa fille la duchesse de Vendôme, entre les mains desquelles Anet n'avait existé à titre de propriété que pendant onze ans, de 1712 à 1723, c'est certainement aux Bourbons-Vendôme, et avant eux aux princes lorrains et à Diane de Poitiers, que revient l'honneur d'avoir

réuni ces richesses littéraires, pour lesquelles le monument de Philibert Delorme était un si digne écrin.

Le catalogue de ces manuscrits forme une petite plaquette in-12 de 37 pages. L'exemplaire que nous avons eu sous les yeux appartient à la Bibliothèque Mazarine — n° 42884 — où il a été désigné à tort, comme le « Catalogue de la princesse de Conti. » Ce catalogue, dont les articles ne sont pas numérotés, forme trois divisions: des manuscrits sur vélin, au nombre de cent soixante et onze; des manuscrits sur papier in-folio, au nombre de quatre-vingt-un ; et des livres, la plupart in-folio (149 articles).

Un manuscrit qu'il faut tout particulièrement remarquer, parce qu'il réveille le souvenir de la célèbre comtesse de Chateaubriand auquel il apppartint, est celui-ci : *Explication des Actes des Apôtres, par un Frère prescheur, dédié* à *Jean de Lascel, filleul de Châteaubriand*, et orné de grandes et belles miniatures.

Le château d'Anet échut en partage à la duchesse du Maine, et après la mort du comte d'Eu, son fils, passa à son cousin, le duc de Penthièvre; mais sa précieuse bibliothèque, formée par Diane de Poitiers, conservée avec soin et même accrue par la maison de Vendôme, eut une triste destinée. On ne trouva pas d'acquéreur pour cette admirable collection; elle fut dispersée. Beaucoup de volumes, dit M. Léopold Delisle, furent achetés par Denis Guyon de Sardière, dont la bibliothèque fut acquise, vers 1759, par le duc de La Vallière; plusieurs manuscrits furent adjugés à Cangé, à Lancelot et à d'autres amateurs, dont les cabinets contribuèrent dans la suite à l'accroissement de la bibliothèque du roi; un certain nombre passèrent à l'étranger.

La duchesse du Maine, qui hérita seulement du château d'Anet, aurait cependant été digne d'en posséder aussi la précieuse bibliothèque. Elle aimait, en effet, beaucoup les livres et tint à Sceaux une véritable cour littéraire. Fontenelle, Malizieux, La Farre, Saint-Aulaire, Chaulieu et, plus tard, Voltaire y firent avec elle assaut d'esprit.

La divinité qui s'amuse
A me demander mon secret,
Si j'étais Apollon ne serait ma muse
Elle serait Téthis, et le jour finirait,

répondait un jour Saint-Aulaire à la duchesse, qui l'appelait Apollon.

« La contrainte qu'il fallait avoir à la cour l'ennuya, raconte Mme de Caylus; elle alla à Sceaux jouer la comédie et faire tout ce qu'on a entendu dire des nuits blanches, et tout le reste. M. le duc, son père, pendant un temps prit un très grand goût pour elle : les vers et les pièces d'éloquence volèrent entre eux; les chansons contre eux volèrent aussi. L'abbé de Chaulieu et M. de La Farre, Malizieux et l'abbé Genest secondaient le goût que M. le duc avoit pour la poésie. » Ces goûts littéraires ne l'empêchèrent pas de s'occuper de politique, comme le prouve cette conspiration de Cellamare dont elle fut l'inspiratrice. Souvent la littérature fut pour elle le masque de la politique; et l'emblême dont elle timbrait ses livres était aussi le signe de ralliement de ses alliés, les chevaliers de la Mouche à miel. Sur ses livres, en effet, étaient frap-

pées des abeilles d'or, avec cette devise autour de leur ruche : *Piccola si . Ma . Fa . Pur . Gravi . La . Ferite.* (Je suis petite, mais je fais cependant de graves blessures). Allusion à la petite taille de la princesse et à l'ordre galant de la Mouche à miel, qu'elle avait fondé en 1703.

De cette princesse bibliophile, nous rapprocherons deux filles du régent. Cette galante duchesse de Berry d'abord, morte si prématurément en 1719, à vingt-quatre ans, veuve d'un petit-fils de Louis XIV. Ses livres étaient nombreux et portaient pour armes sur les plats : *De France, à la bordure engrêlée de gueules, qui est de Berry, accolé d'Orléans,* et, sur le dos, le chiffre M L entrelacées. Et Mlle de Beaujolais (Philippe-Élisabeth d'Orléans), née en 1714, morte en 1734, sans avoir vu s'accomplir son union avec l'infant don Carlos, auquel elle avait été promise. Ses livres étaient timbrés d'un écu en losange, aux armes de France, *au lambel d'argent à trois pendants,* surmonté de la couronne ducale.

VI.

Une autre princesse de la maison de Bourbon, petite-fille de cette princesse de Condé dont nous avons parlé à propos de la vente d'Anet, mérite de prendre place parmi les Bourbons bibliophiles. C'est Louise-Élisabeth de Bourbon, princesse de Conti, née à Versailles le 22 novembre 1693, morte à Paris en 1775. Elle était petite-fille du grand Condé, le troisième des neuf enfants de Louis III, duc de Bourbon, dit M. le Duc, mort en 1710, et de Mlle de Nantes, la caustique chansonnière. Elle avait pour frères le duc de Bourbon, premier ministre sous Louis XV, le comte de Charolais, d'étrange mémoire, et le comte de Clermont, qui fut à la fois abbé de Saint-Germain des Prés et général d'armée; pour sœurs cadettes, Mlle de Charolais, Mlle de Clermont, la touchante héroïne du roman de Mme de Genlis; Mlle de Vermandois, qui faillit épouser Louis XV, et Mlle de Sens. Elle avait épousé, le 9 juillet 1713, son cousin germain, Louis-Armand de Bourbon, prince de Conti, fils de ce prince de Conti si bien doué pour la guerre, élu roi de Pologne en 1697, et de Marie-Thérèse de Bourbon-Condé, sœur de la duchesse du Maine et de cette dernière de Vendôme dont nous avons vu hériter sa grand'mère, la princesse douairière de Condé.

Restée veuve, en 1727, d'un mari spirituel comme toute sa race, mais contrefait et peu fidèle, elle avait montré une âme forte, un esprit élevé et libre, dont avait hérité son fils, ce prince de Conti si cher aux parlementaires. Lors de sa mort, arrivée le 27 mai 1775, un an avant celle de son fils, un contemporain la dépeignait ainsi : « J'ai vu avec vénération la douairière de la maison, la princesse de Conti, plus qu'octogénaire et le seul reste de la vieille cour. Un air de majesté imprimé sur sa figure n'a pas besoin d'être relevé par le luxe des vêtements, par la pompe du cortège. Elle est remarquable dans toutes les fêtes par sa simplicité; elle a toujours été au-dessus de cet accessoire frivole : elle a l'âme forte, dégagée de préjugés. »

D'un autre côté, Mme du Deffant disait, en annonçant sa mort dans une lettre du 28 mai 1775, à Horace Walpole : « Mme la princesse de Conti mourut

hier, à huit heures du matin; on en prend le deuil pour onze jours... Elle laisse tout son bien à partager selon les coutumes. On dit que M. le prince de Conti aura cent mille livres de rente; M. le duc de Chartres aura cinq cent mille francs, et Mme la duchesse de Bourbon, sa sœur, en aura autant. La maison de Paris est assurée de son vivant à M. le comte de La Marche, son petits-fils; elle ne fait aucun présent à personne. »

Cette princesse possédait une belle bibliothèque. Elle fut vendue, en 1775, à l'hôtel et au petit hôtel de Conti qui s'étendaient entre les rues Saint-Dominique, de Bourgogne et de l'Université : les mêmes qu'occupe aujourd'hui le ministre de la guerre. Le catalogue, qui en fut publié chez Prault fils, « libraire, quai des Augustins, près la rue Pavée, à l'Immoralité », contenait 1711 numéros, dont 138 pour la théologie, 27 pour la jurisprudence, 55 pour la philosophie, 35 pour la politique, 81 pour les sciences, 12 pour l'architecture, la peinture et les arts du dessin; 740 pour les belles-lettres, parmi lesquels la poésie française figure pour 54, le théâtre français pour 62; et 622 pour l'histoire, l'histoire de France en comprenant 223 à elle seule.

Le premier prince de Conti, frère du grand Condé, après une jeunesse plus que mondaine, pendant laquelle il avait été très épris de théâtre, comme le prouve la protection qu'il accorda à la troupe de Molière qui porta un instant son nom, s'était jeté dans la dévotion la plus rigoureuse, avait embrassé les doctrines de Port-Royal, et écrit, sous l'inspiration de ces Messieurs, des *Lettres sur la Grâce,* et un *Traité sur la comédie*, dans lequel il condamnait ce divertissement. Sa femme, Anne Martinozzi, une nièce de Mazarin, d'une remarquable beauté, avait aussi partagé ce zèle pour le jansénisme. De là un assez grand nombre de livres jansénistes dans cette bibliothèque.

Le Parallèle de la doctrine des Payens avec celle des Jésuites, les Principes des Jésuites sur la probalitité, réfutés par les Payens, 1726 et 1727, in-8°. mar. r.; *de la fréquente Communion*, par Arnauld d'Andilly, Paris, 1656; *les Provinciales*, de Pascal, Francfort, 1716, p. m. 12; les *Pensées*, de Pascal, Paris, 1683, mar. lav. régl. doub. de m. r., et enfin un ouvrage de ce premier prince de Conti : *Les devoirs des grands,* par Monseigneur Armand de Bourbon, prince de Conty, avec son testament, Paris, 1666, in-8° lav. rég. mar. r.

La princesse douaire de Conti ne semble pas d'ailleurs avoir hérité de ces sentiments jansénistes. Sa dévotion était fort mince, et elle passait plutôt pour un esprit fort, nous dirions aujourd'hui une libre-penseuse, auprès de ses contemporains. La façon dont les mémoires de Bachaumont annoncent sa mort laisse peu de doute sur ce point. « Mme la princesse de Conti, y lisons-nous, a fini hier. Elle voyait depuis longtemps approcher la mort avec une fermeté digne de son âme fière, courageuse et au-dessus des préjugés. Elle chantoit peu d'heures auparavant la chanson faite sur le maréchal de Biron à l'occasion de l'émeute sur les grains. » Sa fille, la jeune duchesse d'Orléans, morte en 1759, et qui fut mère de Philippe-Égalité, avait fini dans les mêmes sentiments, qu'elle tenait, disait-on, de sa mère. « C'est sans doute à son école, dit *l'Observateur anglais*, que sa fille, la feue duchesse d'Orléans, avait puisé cette philosophie libre et ferme qui l'a fait descendre si gaiement au tombeau. »

Nous ne serons donc pas étonnés de rencontrer sur les rayons de la biblio-

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions.ainay@free.fr

thèque de la princesse de Conti : *la Morale d'Épicure,* Paris, 1685, par le baron des Coutures, dont elle a aussi la traduction de *Lucrèce,* Paris, 1708; l'*Ébauche de la religion naturelle,* traduction de *Wolaston*, dont Voltaire fit un si grand éloge dans ses *Lettres sur les Anglais*, en 1734.

La partie du catalogue relative aux romans comprend 336 numéros. Beaucoup de ces romans, de la première moitié du XVIIe siècle, sont reliés en maroquin bleu ou rouge, et pourraient bien avoir formé la bibliothèque de la première princesse de Conti, nièce de Mazarin.

La princesse de Conti lut-elle beaucoup ces œuvres, qui faisaient les délices de la société des Précieuses? On en peut douter. Elle se plut, en tout cas, certainement davantage aux romans du XVIIIe siècle, que nous trouvons presque tous dans sa bibliothèque, ceux de Le Sage : *le Diable boiteux, Gil Blas, le Bachelier, Estevanille;* de l'abbé Prévost : les *Mémoires d'un homme de qualité, avec l'Histoire de Manon Lescaut*, Paris, 1729; *Cleveland, Clarisse, Grandisson;* de Marivaux : *Marianne*, Amsterdam, 1745; *le Paysan parvenu*, Paris, 1734; comme *les Confessions du comte de* ***, Paris, 1741, et *Acajou et Zerphile,* 1744, avec les figures de Boucher, par Duclos; *Tanzaï et Néadarné,* Pékin, 1734, par Crébillon fils; comme ceux de La Place, du chevalier de Mouhy, de Mlle Lambert, de Mme Ricobboni.

Les manuscrits, sans être nombreux dans la bibliothèque de la princesse de Conti, n'y faisaient pas cependant défaut, et quelques-uns sont intéressants à signaler.

C'est d'abord *le Roman de la Rose,* in-fol. m. s. du XIIIe siècle avec miniatures; puis les *Mémoires de Mlle de Montpensier,* 6 vol. in-fol.; les *Prédictions du grand et sublime Docteur Théophraste Paracelse, trad. en François avec des remarques par M. Christallin, commis de la Bibliothèque de M. le Duc en 1712,* in-4°.

Ce M. le duc, dont le nom figure sur ce dernier manuscrit, était Louis-Henri de Bourbon-Condé, arrière-petit-fils du grand Condé, né en 1692, mort en 1740, et qui fut premier ministre après la mort du régent. Il était le frère aîné de la princesse de Conti dont nous nous occupons.

Un assez grand nombre d'incunables, quelques belles éditions du XVIe siècle, et surtout une belle collection de pièces de théâtre dans leurs éditions originales, doivent être encore mentionnés pour achever la description de la bibliothèque de la princesse de Conti. Cette dernière collection, qui serait aujourd'hui si précieuse, formait cinquante volumes in-4° reliés en maroquin bleu, comme les romans du XVIIe siècle dont nous avons parlé plus haut. Chacun de ces volumes était composé de six pièces, sauf quelques-uns qui n'en contenaient que quatre ou cinq. Là se trouvaient réunies presque toutes les pièces de théâtre de Levert, Provais, Chapoton, du Cros, Gillet, Meret, Sallebray, des Cinq-Auteurs, de Desmarets, Mareschal, Cadet, Chevreau, Claveret, Cyrano de Bergerac, Boyer, Puget de la Serre, Gilbert, Baro, Beys, Jodelle (avec les *œuvres* et *mélanges* poétiques), Rosières de Beaulieu, La Fontaine, La Calprenède, Magnon, Jobert, Guérin de Bouscal, Grenaille, La Caze, du Ryer, Benserade, Metel d'Ouville, Le Voyer de Boutigny, Desfontaines, La Mesnardière, d'Ancour, P. Corneille (18 pièces), Scudéry, Rotrou (29 pièces), du Ryer (12 pièces), Bois Robert (10 pièces), Tristan, Scarron, de Prade,

© 2007 Livre « Editions « Les passeurs du temps » [illegible]

Regnault, Dalibray, de l'Étoile, Mlle Cosnard, Colletet, Monléon, Saint-Germain, Nouvelon, Le Clerc, Marcassus, Raissiguier, Montfleury père, Quinault.

Un certain nombre de livres étaient particulièrement remarquables par leur reliure ou par leur tirage, tels que : *les Statuts de l'ordre du Saint-Esprit*, Paris, Imprimerie royale, 1703, in-4° grand papier, lav. régl., mar. bleu doubl. de tabis; *les Triomphes de Louis XIII*, représentés en figures par J. Valdor, avec les vers de Ch. Beys et de P. Corneille, Paris, 1649, in-fol. gr. pap., v. br., tr. dor.; *Recueil de lettres galantes*, Amsterdam, 1706, in-12, mar. bleu, doublé de mar. rouge; *Fables de La Fontaine*, ornées des figures d'Oudry, Dupuis et Cochin fils, Paris, 1755 et suiv., 4 vol. in-fol. gr. pap., mar. rouge dent., avec cette note de l'expert : « On croit devoir assurer que cet exemplaire est des premiers de ce livre donné par souscription, en ce que les volumes ont été reliés au fur et à mesure de leur livraison »; les magnifiques éditions des *Œuvres de Boileau*, avec les figures de B. Picart, Amsterdam, 1718, 2 vol. in-fol., mar. rouge dent.

VII

La reine Marie-Leczinska ne fut peut-être pas une bibliophile, bien que cette honnête passion eût pu adoucir les amertumes que lui causèrent les amours de Louis XV et la faveur des demoiselles de Nesles et de Mme de Pompadour; mais elle aimait la lecture, et les lettres n'étaient pas chose étrangère dans le cercle intime d'amis qu'elle s'était formé, et où l'on distinguait la duchesse de Luynes, née Marie Brulart, l'aimable président Hénault, Fontenelle, Moncrif. « Le respect qu'elle inspire, a dit d'elle Mme du Deffand, tient plus à ses vertus qu'à sa dignité; elle n'interdit ni ne refroidit point l'âme et les sens. On a toute la liberté de son esprit avec elle : on le doit à la pénétration et à la délicatesse du sien; elle entend si promptement et si finement qu'il est facile de lui communiquer toutes les idées qu'on veut sans s'écarter de la circonspection que son rang exige. » La bibliothèque de cette princesse était peu nombreuse, mais d'un choix sévère. Les livres avaient été reliés par Padeloup; la plupart sont conservés à la Bibliothèque nationale.

Avec Mesdames de France, filles de Louis XV et de Marie Leczinska, nous sommes au contraire en pleine bibliophilie. Mesdames, et sous ce nom nous désignons seulement Madame Adélaïde, née le 23 mars 1732; Madame Victoire, née le 11 mai 1733; Madame Sophie, née le 27 juillet 1734; laissant de côté Madame Élisabeth, l'aînée, qui devint duchesse de Parme, Madame Henriette, sa sœur jumelle, morte de bonne heure, en 1752; et Madame Louise, la dernière des filles de Louis XV, entrée en religion du vivant même de son père; Mesdames, disons-nous, étaient toutes, comme leurs autres sœurs, instruites, intelligentes, pieuses et portées à aimer le bien. Elles avaient eu pour gouvernante la vieille duchesse de Ventadour, qui avait rempli les mêmes fonctions près de Louis XV, ou plutôt la duchesse de Talard, qui eut cette charge en survivance, et Mmes de La Lande, de Villefort et du Muy pour sous-gouvernantes. L'éducation de Mesdames Élisabeth, Henriette et Adélaïde seules se fit à la cour; les autres filles de Louis XV furent élevées à l'abbaye de Fonte-

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » éditions.ainay@free.fr

vrault, où, en 1738, elles furent envoyées et placées sous la direction de l'abbesse, Louise de Rochechouart-Mortemart, femme de haute vertu et de grand mérite.

Madame Victoire n'en revint qu'en 1748, Mesdames Sophie et Louise en 1750. L'on peut dire que ce fut alors seulement que se fit leur véritable éducation. Le roi leur donna un excellent précepteur, M. Hardion, de l'Académie française. « Cet aimable et savant homme passait une heure avec chacune des trois sœurs, dit M. Ed. de Barthélemy, leur faisant des cours d'histoire et même de philosophie, d'après lesquels elles rédigeaient des extraits. » Il leur apprit également plusieurs langues, même le grec, et les avança assez dans l'étude des belles-lettres. Grandes liseuses, « elles faisoient, dit le duc de Luynes, des entreprises de grandes lectures dont elles venoient à bout. » Sur l'invitation de Madame Adélaïde, M. Hardion composa même pour cette princesse une *Histoire universelle sacrée et profane,* en 20 vol. in-12. L'on sait que c'est par elles que Beaumarchais, qui leur fut comme un maître de musique, se poussa d'abord dans le monde.

Mme Campan, qui avait été leur lectrice, nous a laissé d'elles, dans ses *Mémoires,* un portrait qui doit être vrai, car on n'y remarque aucune flatterie : « quand mesdames, dit-elle, furent revenues à la cour, elles se livrèrent avec ardeur à l'étude, et y consacrèrent presque tout leur temps; elles parvinrent à écrire correctement le français et à savoir très bien l'histoire. Madame Adélaïde, surtout, eut un désir immodéré d'apprendre; elle apprit à jouer de tous les instruments de musique, depuis le cor (me croira-t-on ?), jusqu'à la guimbarde. L'italien, l'anglais, les hautes mathématiques, le tour, l'horlogerie, occupèrent successivement les loisirs de ces princesses. Madame Adélaïde avait eu un moment une figure charmante; mais jamais beauté n'a disparu plus promptement que la sienne. Madame Victoire était belle et très gracieuse; son accueil, son regard, son sourire étaient parfaitement d'accord avec la beauté de son âme. Madame Sophie était d'une laideur rare... On assure qu'elle montrait de l'esprit, et même de l'amabilité dans la société de quelques dames préférées; elle s'instruisait beaucoup, mais elle lisait seule; la présence d'une lectrice l'eut infiniment gênée. « Madame Louise, celle qui se fit religieuse à Saint-Denis, était plus passionnée encore que ses autres sœurs pour la lecture. Mme Campan la lui faisait cinq heures par jour; et comme ce n'était pas sans fatigue, la princesse lui préparait elle-même de l'eau sucrée, et « s'excusait de la faire lire si longtemps sur la nécessité d'achever un cours de lecture qu'elle s'était prescrit. »

Chacune d'elles avait sa bibliothèque, aux mêmes armes, c'est-à-dire *de France,* tantôt en or, tantôt en argent, et l'écu en losange surmonté d'une couronne ducale. Seulement leurs livres différaient ordinairement par la couleur de la reliure : ceux de Me Adélaïde étaient en maroquin rouge; ceux de Mme Sophie en maroquin citron; ceux de Mme Victoire en maroquin vert ou olive. Nous possédons les catalogues manuscrits de ces bibliothèques. En tête du *Catalogue des livres qui forment la Bibliothèque de Mme Victoire,* 1789. (Bibliothèque de l'arsenal, manuscrit n° 6274), on lit cet avis :

> Les livres de Mme Victoire occupent deux pièces dans le fond de son appartement, savoir une au rez-de-chaussée sontient deux corps d'armoires, dont six à droite, en regardant sur la terrasse, et seulement cinq à gauche, la sixième étant coupée à moitié par la porte d'entrée et formant une petite armoire séparée.

Ce catalogue forme 274 feuillets in-folio. Un second, rédigé en 1777 (Bibliothèque de l'Arsenal, manuscrit n° 6275), comprend 121 p. Le « *Catalogue des livres de la bibliothèque de Mme Adélaïde,* 1786, forme un volume in-folio, relié en maroquin rouge, dentelle, timbré de ses armes, de 425 pages, dont 37 pour la philosophie et la jurisprudence, 30 pour les arts et sciences, 36 pour la poésie, et 63 pour l'histoire (Bibliothèque de l'Arsenal, manuscrits, n° 6277). En tête se voit un portrait à l'aquarelle de la princesse représentée en Minerve, assise devant un bureau. Un quatrième catalogue porte ce titre : *Catalogue de Mesdames,* à Bellevue, 1789 (Idem, n° 6276).

VIII

La reine Marie-Antoinette eut plusieurs bibliothèques : une à Trianon, dont le catalogue à été publié, par M. Louis Locour, sous le titre : *Livre du boudoir de la reine Marie-Antoinette*, Paris, Gay, 1862, in-16. Un inventaire de cette même bibliothèque dressé par ordre de la Convention, a été publié, d'après le manuscrit de la bibliothèque de l'Arsenal, par Paul Lacroix sous ce titre : *Bibliothèque de la reine Marie-Antoinette au petit Trianon.* Les livres en furent déposés en 1800 à la Bibliothèque publique de Versailles, et les doubles vendus, en vertu d'une délibération du Conseil Municipal de cette ville. Un autre catalogue manuscrit en existe à la Bibliothèque nationale (N. A. fr. n° 1699).

L'autre bibliothèque de Marie-Antoinette était aux Tuileries. Les livres en portaient, presque tous, soit au dos, soit sur les plats, au bas des armes, les initiales couronnées C. T. Ils furent transportés en 1793 à la Bibliothèque Nationale, où ils existent encore.

Le catalogue en avait été dressé. Il forme un volume manuscrit, conservé à la Bibliothèque nationale, sous le n° 13001, du fonds franc. Il comprend 146 pages in-4°, relié en veau brun marbré, fil. Les armes, aux deux écussons accolés de France et de Lorraine surmontés de la couronne royale, ont été grattées. Dans le titre intérieur : *Catalogue des livres de la Reine*, les mots *la Reine* ont été aussi grattés. Dans une espèce d'avertissement, nous voyons que les divisions de l'ordre par matière avaient été faites par le roi lui-même. « Pour ces divisions, lisons-nous, on a suivi celles que [le roi] a indiquées lui-même, en faisant le premier arrangement des livres qui a épargné au bibliothécaire plus de la moitié de son travail ».

La division de la Religion comprenait d'abord 53 articles, qui plus tard ont été portés à 69; l'Histoire 140; les Sciences et Arts, 66; les Belles-Lettres 93. Dans cette dernière division nous remarquons :

Les Femmes illustres, de Scudéry, ms. in-fol; *les Principales aventures de don Quichotte,* représentées en 31 figures par Coypel, Picart, in-fol; *La Princesse de Clèves, Robinson Crusoë;* les *Contes de fées* de Mme d'Aulnoy; tous nos écrivains de théâtre, et la traduction de Shakespeare par Letourneur.

Il faut rapprocher de Marie-Antoinette, sa belle-sœur, madame Élisabeth, unie avec la reine de France dans la même tragique destinée. De dix ans plus

jeune que Louis XVI, dernière des cinq enfants du Dauphin et la princesse Josèphe de Saxe, Mme Elisabeth avait reçu une éducation sévère, sous la surveillance de la comtesse de Marsan, gouvernante des enfants de France, et surtout de la baronne de Mackau, sous-gouvernante. C'est à leurs soins patients que fut due la transformation qui eut lieu dans le caractère de la jeune princesse, née emportée et violente : ce fut une répétition de ce qu'autrefois Fénelon avait fait pour le duc de Bourgogne. Et l'on ne peut s'empêcher de penser qu'en réformant ainsi la nature, l'éducation n'ait contribué à affaiblir dans les derniers Bourbons une énergie que les circonstances politiques allaient rendre si nécessaire. Moins vertueux, Louis XVI eut sans doute été un meilleur roi. Toutefois il est juste de dire, en ce qui concerne Mme Elisabeth, que si l'éducation en fit la plus vertueuse des princesses, elle laissa subsister en elle une énergie qu'on aurait souhaitée à son frère. Elle reçut de Guillaume Le Blond des leçons d'histoire et de géographie, suivit même assidûment les cours de physique de l'abbé Nollet. Le Dr Le Monnier, médecin des Enfants de France, et le Dr Dassy, lui apprirent la botanique, dans les longues excursions qu'ils faisaient avec elle dans la forêt de Fontainebleau pendant les séjours de la cour dans cette résidence royale. La fille de la célèbre Mme Geoffrin, la marquise de la Ferté-Imbault, lui avait donné un goût très vif pour Plutarque, en composant pour elle une analyse des *Vies des hommes illustres*.

Devenue, à quatorze ans (1778), maîtresse de ses actions, elle s'était arrangé dans sa maison de Montreuil, près de Versailles, une vie toute d'étude et de charité pratique. Elle a pour « secrétaire ordinaire et de cabinet, Chamfort l'académicien ; pour page ce jeune Adalbert de Chamisso de Boncourt, que l'émigration jettera en Allemagne, et qui écrira plus tard le roman de *Pierre Schemihl* (1814). Mme Elisabeth aima les livres, ceux de sa bibliothèque étaient élégamment reliés, timbrés d'un écusson en losange aux armes de France, surmonté d'une couronne ducale. La bibliothèque de l'Arsenal en possède un, *l'Office de Saint-Symphorien,* qui rappelle les habitudes pieuses de la jeune princesse, et qui dût l'accompagner bien souvent, dans ses visites à sa paroisse. Cette église de Saint-Symphorien était celle de Montreuil : église très simple, assez laide, au style de temple grec, surmontée d'une sorte de pigeonnier carré, où sonnait une unique cloche, dont Mme Elisabeth avait été la marraine. Comme le château de Montreuil n'avait pas de chapelle, la princesse s'y rendait à pied par les ruelles, souvent « par une crotte indigne », car l'accès en était difficile aux carrosses. C'est à propos de cette église qu'elle écrivait à Mme de Raigecourt, le lundi de Pâques : « J'ai l'air d'une vraie campagnarde : c'est que je suis à Montreuil depuis midi. J'ai été à vêpres à la paroisse. Elles sont aussi longues que l'année dernière, et ton cher vicaire chante O *Filii* d'une manière aussi agréable. Des Essarts à pensé éclater, et moi de même. »

Les seules fêtes de la résidence de Montreuil, nous ne voulons pas dire le château, étaient celles de l'étude et de l'amitié. Entre Mme de Mackau, et son vieux maître Le Monnier, qui tous deux avaient une habitation voisine, elle passait des heures délicieuses. Le Monnier, raconte Mme d'Armaillé, associait Mme Élisabeth à ses recherches de botanique dans son jardin, à ses expériences de physique dans son cabinet. Le jeune Chamisso y assistait souvent à la suite de la princesse, et il en acquit des connaissances qui plus tard ne furent pas

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions.ainay@free.fr

inutiles à sa carrière et à sa réputation. Chez elle nous voyons souvent Mme Élisabeth occupée à de vrais plaisirs de bibliophile. Plus d'une de ses matinées sont occupées à ranger ses livres. « Ma bibliothèque est presque finie, écrit-elle à Mme de Raigecourt, les tablettes se placent; tu n'imagines pas quel joli effet font les livres. »

IX

Caroline de Bourbon, fille du roi François Ier, roi de Naples, qui en 1816, à dix-huit ans, épousa le duc de Berry, clot dignement cette liste des princesses de Bourbon bibliophiles. D'un esprit très vif, très naturel, aimant les lettres et les arts, la duchesse de Berry, même après l'assassinat de son mari, en 1820, resta la protectrice des artistes et des gens de lettres. Sa collection de tableaux, et la collection de livres qu'elle s'était formée au château de Rosny, furent également célèbres. Les événements de 1830 les dispersèrent l'une et l'autre.

La bibliothèque du château de Rosny[1] fut une des mieux choisies, des plus élégantes, par ses exemplaires et par ses reliures, que l'on ait comptées dans la première moitié de ce siècle. Les livres en étaient presque tous timbrés sur le plat recto aux armes de la duchesse : *De France à la bordure engrelée de gueules qui est de Berry, accolé de Sicile;* sur le plat verso de son chiffre M. C. (Marie Caroline) couronné. La vente en eut lieu du 20 février au 23 mars 1837, dans la salle de la galerie de Bossange père, rue de Richelieu, 60. Le *Catalogue*, où figurent, sur la feuille de titre, les armes de la Duchesse très finement gravées en taille-douce, entourées de la cordelière des veuves et de deux branches de lis, comprend 2578 numéros pour les livres, et 74 pour les estampes. La théologie y forme 141 articles, la jurisprudence 36, les sciences et arts 445, les belles-lettres 565, l'histoire 1163, les manuscrits 86, les lettres autographes 54.

L'auteur de la préface, considère comme « superflu » l'éloge de cette Bibliothèque, où « chaque article annonce presque toujours le plus bel exemplaire, enrichi de gravures, de portraits, ou d'une riche et élégante reliure ». Les manuscrits « doivent exciter la curiosité à un très haut degré ». « Depuis plus de 30 ans, ajoute-il, il ne s'était pas presenté de collection aussi précieuse, sous le rapport de l'antiquité historique; une grande partie de ces richesses ont été recueillies par le célèbre Pithou. »

Des manuscrits, nous mentionnerons seulement le *Code Théodosien,* m.s. du VIe siècle, qu'une note de F. Pithou dit avoir servi à Cujas pour la publication des Codes; le *Roman de la Rose,* m.s. sur velin, du XIIIe siècle; le *Roman de Gaides,* en vers, m.s. de la fin du XIIIe siècle.

1. *Catalogue de la riche bibliothèque de Rosny*, dans laquelle se trouvent les grands et beaux ouvrages à figures, tant anciens que modernes, publiés en France, en Angleterre et en Italie, dont plusieurs sur peau de vélin, avec les dessins originaux (exemplaires uniques), une collection de quatre-vingt-dix manuscrits très précieux et de la plus haute antiquité, dont la vente aura lieu... par le ministère de Me Bataillard. Paris, Bossange père, Techener et Bataillard, in-8° de 264 pages.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dans un tome des *Œconomies Royales* de Sully, édition originale imprimée à Sully, se trouvait cette note de la main de la duchesse de Berry :

« Le procédé de la Cour a certainement quelque chose de bien singulier. Ce seroit un mystère absolument incompréhensible si l'on ne sçavoit dans quelles variations est capable de se jetter un prince livré à l'irrésolution, à la timidité et à la paresse. En matière d'État rien n'est pire que cet esprit d'indécision. Il ne faut, dans les conjonctures difficiles, tout abandonner ni tout refuser au hasard, mais après avoir choisi un but par les réflexions sages et froides, il faut que toutes les démarches qu'on fait décident à y parvenir.

Le défaut de tous les esprits qui n'ont jamais embrassé que de petites et frivoles intrigues et en général de tous ceux qui ont plus de vavacité que de jugement, est de se représenter ce qui est proche de manière à s'en laisser éblouir, et de ne voir ce qui est loin qu'au travers d'un nuage.

Quelques livres, ayant appartenu à sa fille, Louise-Marie-Thérèse d'Artois, née en 1819, appelée jusqu'en 1830 Mademoiselle, et mariée en 1845 à Charles III, duc de Parme, étaient timbrés de l'écusson en losange : *De France à la bordure crénelée de gueules.*

Quelques années avant la mort de la duchesse en 1870, eut lieu une seconde vente de manuscrits lui ayant appartenu. *Catalogue des manuscrits très précieux des* XIIIe *et* XVIIe *siècles composant la collection* de Mme la duchesse de B*** (par M. Paul Meyer), dont la vente aura lieu le mardi 22 mars 1864; Paris, in-8°, de 36 p. Cette collection avait été distraite de la première, et ne comprenait que 35 articles. La vente produisit 38.075 francs. Un seul *Livre d'heures* fut adjugé au prix de 6.000 francs pour le Musée des souverains.

Le temps et plus encore les révolutions, ont détruit ou dispersé ces richesses. Ce qui en reste dans nos grands dépôts littéraires est, sauf un petit nombre, comme noyé et perdu dans la foule des livres vulgaires. Il est cependant un lieu privilégié, où l'on peut encore se faire une idée de ces belles collections royales, dont les débris sont aussi précieux par les souvenirs historiques qui s'y rattachent, que pour l'histoire de cet art de la reliure qui atteignit en France une si admirable perfection. Nous voulons parler de Versailles. C'est à la bibliothèque de la ville de Versailles, si heureusement installée dans l'ancien Hôtel du Dépôt des papiers de la guerre, de la Marine et des affaires étrangères, bâti de 1761 à 1762 par le père du maréchal Berthier, qu'il faut aller pour avoir une idée de ce que pouvaient être les collections littéraires des princes de la maison de France. Cette Bibliothèque en effet est en grande partie composée des Bibliothèques privées du Roi, des princes et princesses de la famille royale, qui se trouvaient dans les appartements du château à l'époque de la Révolution.

EUGÈNE ASSE.

LA

PASTORALE DRAMATIQUE

AU XVIIe SIÈCLE



Honoré d'Urfé avait publié en 1610, peut-être même en 1608[1], le premier volume de l'*Astrée*, dont le deuxième et le troisième parurent en 1610 et 1619[2] et qui ne fut achevé qu'après sa mort par son secrétaire Baro. On sait quel fut le succès prodigieux de ce roman, qui marque une des grandes dates de notre histoire littéraire. Son influence s'exerça pendant toute la première moitié du XVIIe siècle, non seulement sur la littérature, mais sur la société même, et jusque sur les esprits les plus sévères. Il n'avait pas exclusivement charmé des évêques comme Huet et Camus, pour ne point parler du cardinal de Retz ; il plaisait aussi à Fénelon, et il désarmait jusqu'à Boileau. Les jésuites en tiraient un ballet dansé dans leur collège d'Avignon en 1686. La Fontaine en barbe grise le lisait encore avec les mêmes délices que dans sa jeunesse, et en 1691, à soixante-dix ans, il y puisait son opéra d'*Astrée*. Ainsi,

1. Voir le *Manuel du libraire*, de Brunet.

2. Cette dernière année est aussi celle du poème pastoral de *Philandre*, qui eut trois éditions coup sur coup.

malgré bien des tentatives de réaction, la fortune extraordinaire du roman de d'Urfé se prolongea en grande partie jusqu'à la fin du siècle.

Pour nous restreindre à notre sujet, le mouvement vers la pastorale dramatique, assez incertain avant l'*Astrée*, en reçut une impulsion décisive, et en resta marqué à son empreinte. Sans doute les pastorales romanesques de l'Italie et de l'Espagne, dont nos poètes dramatiques avaient pu s'inspirer jusqu'alors — sans parler de l'*Arcadie* de Sidney, qui n'est qu'un roman de chevalerie — étaient elles-mêmes des œuvres également factices, qui se sentent beaucoup plus du raffinement des villes que de la naïveté rustique et où, comme le dit Cervantes dans la préface de sa *Galatée*, « les bergers ne sont bergers que pour le plaisir de l'être ». Mais ce caractère général de la pastorale moderne prit tout son développement dans l'*Astrée*, en s'accentuant d'une façon plus significative encore, plus conforme aux goûts, aux mœurs, aux idées, aux tendances du pays et de l'époque. En réalité, c'est la première image de la société polie que d'Urfé offrait à ses contemporains, sous un travestissement analogue à celui qu'elle reprendra plus tard, avec des nuances qui répondent à la diversité des temps, dans les pastorales de Fontenelle et de Florian, comme dans les bergeries de Trianon. Les personnages de d'Urfé sont, au fond, les mêmes qu'on retrouvera dans le *Grand Cyrus* et la *Clélie*, c'est-à-dire ceux qui vont faire les beaux jours de l'hôtel Rambouillet, seulement déguisés en bergers, au lieu de l'être en Assyriens et en Romains. Le sous-titre explique ce qu'il en est : l'*Astrée*, « où, *sous personnages de bergers et d'autres*, sont déduits les divers effets de l'honnête amitié ». Et dans sa préface, l'auteur ne laisse aucun doute sur ses intentions, en nous apprenant qu'Astrée et ses compagnes ne sont pas « de ces bergères nécessiteuses qui, pour gagner leur vie, conduisent les troupeaux aux pâturages », mais qu'elles n'ont « pris cette condition que pour vivre plus doucement et sans contrainte ».

Ainsi l'amour de la nature n'est pour rien, ou du moins il est pour peu de chose dans le succès de l'*Astrée* et des pastorales qui s'en inspirent, bien que d'Urfé n'ait point négligé le cadre où se déroulent les aventures de son roman et qu'il y ait peint avec une certaine exactitude, tout en l'idéalisant, sans appuyer sur les détails et sans viser à la couleur, les sites du Forez. Le XVIIe siècle, on le sait, s'intéresse beaucoup moins à la nature qu'à l'homme, et particulièrement à l'homme intérieur.

Sauf La Fontaine, ses poètes et ses grands écrivains semblent passer à côté d'elle, vivre même au milieu d'elle sans l'apercevoir. A peine si l'on peut noter çà et là quelque trait, généralement aussi rapide que rare, dans Fénelon ou Mme de Sévigné, — exception qui confirme la règle. Même lorsqu'il peint le paysage par la brosse du Poussin, c'est toujours un paysage *historique*, idéal, de belle convention, de noble structure, relevé par l'homme; encore a-t-il fallu que le Poussin, comme Claude Gelée, allât chercher en Italie le goût de la nature. En dehors de ces deux *Romains*, quel paysagiste avons-nous parmi nos peintres du grand siècle ? Ceux qu'on pourrait avoir la tentation de citer après eux ou se trouvent dans le même cas, ou n'ont représenté la nature que par exception et par accident, en la prenant comme cadre, comme accessoire. Sébastien Bourdon lui-même, qui avait couru le monde, ne fait jamais que du paysage inventé, qu'il approprie à ses tableaux. La nature est bien peu visible

dans nos poètes d'idylles et d'églogues, dans Segrais, dans Mme Des Houlières : elle n'y figure guère qu'à l'état abstrait ; tout au plus y sert-elle de prétexte et de point de départ à quelque dissertation morale, à quelque allégorie philosophique. C'est là, particulièrement, tout le rôle que remplissent les petits oiseaux, les ruisseaux, les prés fleuris et les chères brebis dans les poésies de Mme Des Houlières. Ceux même qui voyaient la nature ailleurs que dans les parcs de Marly et de Fontainebleau, dans la pompeuse architecture de Le Nôtre à Versailles, où le château de verdure fait suite et pendant au château de marbre, la voyaient, comme Boileau, dans un jardin qui avait un *gouverneur*, chargé de *diriger* l'if et le chèvrefeuille. Ce n'était qu'après cette *direction* préalable qu'elle avait droit de cité dans la littérature. Le groupe d'odes écrites par Racine dans sa jeunesse, et réunies sous le titre de *Paysages, ou Promenades de Port-Royal-des-Champs,* ne nous montre qu'une nature arrangée et un peu janséniste.

Quoi de plus expressif en sa simplicité dénuée d'artifice que l'indication de scène dans le prologue du *Malade imaginaire,* qui est fort caractéristique : « Le théâtre représente un lieu champêtre et néanmoins fort agréable. » Elle pourrait servir à l'*Astrée* et à toutes nos pastorales : ces hommes du monde habillés en bergers se mouvaient au milieu d'une nature conventionnelle comme eux ; on ne pouvait les transporter dans le parc de Versailles, qui d'ailleurs n'était pas encore créé et n'existait qu'en rêve, mais si l'on était forcé de les faire mouvoir dans des endroits agrestes, le lecteur était au moins tacitement prévenu que ces endroits ne laissaient pas d'être fort agréables. C'était souvent l'Arcadie, et quand ce n'était pas elle, toujours une de ses succursales, comme les bords du Lignon, cette Arcadie française.

La première pastorale dramatique qui parut après le premier volume de *l'Astrée* fut un ouvrage bizarre jusqu'à l'extravagance, où l'auteur, Nicolas Chrétien, sieur des Croix, a accumulé les inventions les plus diverses, on pourrait dire les plus incohérentes, en joignant à celles qui étaient propres au genre des types particuliers à la comédie et même des intermèdes héroïques, comme s'il eût voulu y faire entrer tout ce qui était à la mode, afin de réunir tous les éléments de succès : *les Amantes, ou la Grande Pastorelle* (1613). La pièce proprement dite est écrite en vers de dix syllabes, comme les pastorales de Hardy, mais Chrétien des Croix hausse le ton jusqu'à l'alexandrin dans les intermèdes, qui sont sans aucun rapport entre eux non plus qu'avec la pièce, et qui mettent en scène Clovis, Charlemagne, Godefroy de Bouillon, saint Louis, Jeanne d'Arc. C'est de la tragédie. De la comédie, on trouve surtout le capitan, personnage inusité dans la pastorale, très fréquent dans la comédie et dans la farce, et que l'auteur a doublé d'un valet naïvement poltron, gourmand, lourdaud et burlesque. De la pastorale il a employé tout l'attirail ordinaire : les bergers, le satyre, le magicien, qui s'appelle Ismen comme l'enchanteur de la *Jérusalem délivrée,* et qui fait, dans une scène, une sorte de cours de la science magique, où, perdant de vue que les personnages de la pièce sont des idolâtres, il expose les principes de la démonologie, et cite l'Incarnation du Verbe comme la raison pour laquelle il est défendu aux méchants esprits de revêtir jamais la pure forme humaine. Dans son incohérence, *la Grande Pastoralle* traduit assez naïvement la variété de tendances et de tons de la pasto-

rale, qui flotte de la tragédie à la comédie, jusqu'à ce qu'elle aille se perdre dans l'une ou dans l'autre.

Le genre en était encore à ses premiers bégaiements et à ses premiers pas. Elle va tout à coup, avec Racan, prendre son essor, qui, à vrai dire, ne la portera ni bien haut, ni bien loin et ne se soutiendra pas longtemps. Elle eut son *Cid* en 1618, dix-huit ans avant la tragédie, dans l'*Arténice ou les Bergeries*. Si l'on pense qu'*Arténice* parut cinq ans avant la dernière pastorale de Hardy ; si on la rapproche des autres qui sont à peu près de la même date, — les *Urnes vivantes* de Gallardon, l'*Iris* de Coignée de Bourron, etc., — on croirait lire des pièces séparées par un siècle de distance. La supériorité du style est fort grande encore sur le *Pyrame et Thisbé* de Théophile, qui est de la même époque.

Quinze à vingt ans après, dans les œuvres de Mairet, de Tristan, de Rotrou, la langue, et particulièrement la langue poétique, n'est pas aussi formée que celle de Racan. Les premières pièces de Corneille restent elles-mêmes au-dessous. De ce côté, Racan est fort en avance sur les poètes dramatiques de l'époque, mais de ce côté seulement, car sa pastorale est jetée dans le moule commun et il n'y apporte aucun élément nouveau. L'intrigue, quoique double, est enfantine et de convention pure ; on s'y trouve tout de suite en pays de connaissance, avec le magicien Polistène et son verre magique, les satyres, les couvents de vestales et de druides, le jeune berger recueilli jadis dans un berceau que les flots entraînaient et qui est reconnu par son père au moment décisif du mariage. Dans les pastorales, les druides remplacent les prêtres, et les vestales, les religieuses ; on ne se préoccupe pas des anachronismes : c'est une convention adoptée. Sur ce point comme sur tant d'autres, l'*Astrée*, avec le druide Adamas et le couvent des Carnutes où Céladon, déguisé en fille, fait son noviciat de nonne, avait tracé la voie qu'on suivait fidèlement. On trouve d'ailleurs, le plus singulier mélange dans *l'Arténice* de Racan : sans cesse il y est question des dieux, car la Renaissance avait ramené la mythologie en triomphe, et l'on aurait craint, en parlant de Dieu, comme des prêtres et des moines, de rappeler ces Mystères du moyen âge qu'un arrêt du parlement avait proscrits et qu'on méprisait comme les produits informes d'une époque barbare. Mais Racan a des distractions : l'un de ses personnages, Idalie, demande à périr « en l'infernale flamme » si elle a manqué à son devoir, et un autre, Licidas, s'écrie : « *Mon Dieu*, que dois-je faire ? » Cette même bariolure se retrouve dans les noms des acteurs. L'un s'appelle Cléante ; pourquoi pas Ariste ? l'autre, Silène, comme le père nourricier de Bacchus ; un troisième Alcidor, ce qui est un nom de roman, et l'héroïne, Arténice, comme la marquise de Rambouillet. Pour le dire en passant, ce nom, qu'il a donné pour titre à sa pastorale, n'est-il pas fort significatif ? Racan était l'un des hôtes les plus assidus de l'*incomparable Arthénice*, et c'était lui, avec Malherbe, qui avait trouvé cette anagramme du prénom de la marquise. Si l'anagramme était déjà créée alors, comme je le crois, le choix qu'en fit Racan pour le nom de sa bergère n'était-il pas, en même temps qu'un hommage à Mme de Rambouillet, la marque qu'il ne faut pas chercher dans son ouvrage de vrais paysans, mais des gens du monde en villégiature ? Quant à l'enfant trouvé, grandi au milieu des bergers où il est devenu le plus beau et le

plus aimé, et à la reconnaissance finale qui lui donne une famille, c'est, depuis Longus, une des traditions de la pastorale.

Il est incontestable que les *Bergeries* découlent en droite ligne de *l'Astrée;* seulement, pour faire une œuvre plus complète, Racan y a mêlé d'une main habile l'imitation du Tasse et de Guarini. Le dénouement est celui du *Pastor fido.* Au lieu de se passer sur les bords du Lignon, l'action se passe sur les rives de la Seine et de l'Oise, et Alcidor se jette dans l'Oise, comme Céladon dans le Lignon. Nous pourrions ajouter bien d'autres rapprochements. Mais Racan n'a pas su, comme d'Urfé, dans un genre factice, mettre cette unité parfaite, cet accord de tous les détails et de toutes les parties, « cette convenance idéale qui tient lieu de vérité [1] » au roman du gentilhomme forézien. A plus forte raison n'a-t-il point su tracer un caractère : pas un de ses personnages qui, comme invention et comme physionomie, approche de Céladon, d'Astrée, de Sylvandre, d'Hylas. Racan n'est ni un inventeur, ni un observateur, ni un poète dramatique, mais c'est un poète ; il a le don, il aime la nature, il la sent plus et mieux peut-être qu'aucun autre poète du siècle. Dans son élégance, parfois un peu molle et nonchalante, et tout en donnant à ses bergers un langage qui dépasse leur condition, il y met parfois comme un accent et une saveur rustiques.

N'est-ce pas un petit tableau champêtre sans grand relief, mais non sans vérité ni sans charme, que celui-ci :

Soit que je prisse en main le soc ou la faucille,
Le labeur de mes bras nourrissoit ma famille,
Et lorsque le soleil, en achevant son tour,
Finissoit mon travail en finissant le jour,
Je trouvois mon foyer couronné de ma race.
A peine, bien souvent, y pouvois-je avoir place :
L'un gisoit au maillot, l'autre dans le berceau;
Ma femme, en les baisant, dévidoit son fuseau.
Jamais l'oisiveté n'avoit chez moi d'entrée;
Le temps s'y ménageoit comme chose sacrée.

Et cet autre :

A ces murs, éboulés par la suite des ans,
Je reconnois les lieux, autrefois si plaisans,
Quand la belle Arténice, honneur de son village,
Amenoit son troupeau dans notre paturage.
Ces alisiers, témoins de nos plaisirs passés,
Ont encor sur leur tronc nos chiffres enlacés.
Cette vieille forêt, d'éternelle durée,
L'accusera sans fin de sa foi parjurée;
Ces vieux chênes ridés savent combien de fois,
Ses plaintes ont troublé le silence des bois,
Lorsqu'en la liberté de leur ombre immortelle,
Elle osoit prendre part au mal que j'ai pour elle [2].

1. Gérusez, *Histoire de la littérature française.*
2. *Les Bergeries,* V, sc. 1re, et III, sc. 4e.

Les chœurs de bergers ou de sacrificateurs et l'épithalame final mêlent à la pastorale de Racan un certain caractère d'un lyrisme tempéré :

Sus, bergers, qu'on se réjouisse,
Et que chacun de nous jouisse
Des faveurs qu'Amour lui départ :
Ce bel âge nous y convie;
On ne peut trop tôt, ni trop tard,
Goûter les plaisirs de la vie.

Certes, ce sont là de beaux vers, d'un courant large, tranquille et plein, d'une noblesse aisée et d'un naturel charmant. Le poète, il est vrai, tombe quelquefois, tantôt dans le maniérisme et le faux goût, par imitation des pastorales italiennes, tantôt dans le prosaïsme, par trop d'abandon. Sa veine est facile, fluide, agréable et négligée, avec les trouvailles d'expression et d'images d'un vrai poète.

Les *Bergeries* ont définitivement gardé une place dans notre histoire littéraire, mais leur succès au théâtre, où on ne put les transporter qu'avec de nombreuses coupures pour ne point dépasser les limites d'une représentation ordinaire, n'égala pas celui de la *Silvie* de Mairet (1621), qui fut énorme et durable. Si Mairet n'est pas, à beaucoup près, un excellent poète comme Racan, il est bien plus poète dramatique.

« Dans Racan, la nouveauté, c'est le style, dit M. Saint-Marc Girardin ; dans Mairet, la nouveauté, c'est l'éloquence dans la passion. L'amour n'avait pas encore, sur le théâtre, parlé ce langage à la fois noble et passionné. » Plus passionné que noble, à vrai dire, car, même dans la bouche du prince de Sicile parlant à sa bergère, l'expression de l'amour ne garde pas toujours les bienséances et s'exprime parfois d'une façon qui serait intolérable aujourd'hui. Nous trouvons dans *Silvie* ce mélange de bergers et de princes que nous reverrons si souvent dans les pastorales suivantes. Tandis que le prince de Candie, Florestan, épouse la fille du roi de Sicile, le fils de ce même roi, Thélame, épouse la bergère Silvie, dont il est tombé amoureux et qu'il venait rejoindre chaque matin dans la prairie où elle gardait ses troupeaux. Comme les contes de fées, la pastorale nous reporte littéralement au temps fabuleux où les rois épousaient les bergères. L'amour, qui est le thème habituel du théâtre, est le thème exclusif de la pastorale, qui, dans le cadre des mœurs et de la vie champêtres, pourrait presque toujours s'intituler l'*Amour victorieux*, ou le *Triomphe de l'Amour*, comme celle de Hardy. Les conversations de Thélame et de Silvie font agréablement alterner l'expression ingénue de cette passion avec son expression plus forte et plus élevée, la naïveté de l'idylle avec le ton soutenu de la tragédie. Mais, la vérité du sentiment se traduit bien des fois par l'affectation du style. Marini eût envié à Mairet ces *pointes* auxquelles il aurait su pourtant, lui, donner une façon plus piquante :

Toutes les mers du monde où vont les matelots
Pour éteindre mon feu n'ont pas assez de flots.
L'eau ne m'étonne point : si je dois rendre l'âme
Dedans quelque élément, ce sera dans la flamme.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ces inévitables concetti, qui sont la marque du temps et du genre, gâtent souvent, mais ne détruisent pas toujours le charme et la grâce naturels d'un dialogue que Mairet alterne à la façon des bergers de Virgile et aussi oppose l'un à l'autre avec l'instinct naissant de l'écrivain dramatique. La *Silvie,* écrivait Fontenelle vers la fin du siècle dans son *Histoire du Théâtre français,* est « fameuse encore aujourd'hui, ne fût-ce que par le dialogue de Philène et de Silvie, tant récité par nos pères et nos mères à la bavette ». Philène est le berger importun qui ne se lasse pas de poursuivre Silvie d'un amour toujours rebuté. Il est d'un tour bien alerte, en effet, le dialogue[1] rappelé par Fontenelle :

PHILÈNE.

Beau sujet de mes feux et de mes infortunes,
Ce jour te soit plus doux et plus heureux qu'à moi!

SILVIE.

Injurieux berger, qui toujours m'importunes,
Je te rends ton souhait et ne veux rien de toi...

PHILÈNE.

Au moins que ce bouquet, fait de tes mains divines,
A défaut d'un baiser récompense ma foi.

SILVIE.

Tu n'en peux espérer que les seules épines,
Car je garde les fleurs pour un autre que toi.

C'est encore une pointe, mais celle-là n'est point déplacée, et elle garde dans sa malice quelque chose de pastoral. Quand Mairet veut faire de l'esprit, il ne le place pas toujours aussi bien ; et il nous en donne aussitôt la preuve :

PHILÈNE.

O dieux, soyez témoins que je souffre un martyre
Qui fait fendre le tronc de ce chêne endurci.

SILVIE.

Il faut croire plutôt qu'il s'éclate de rire,
Oyant les sots discours que tu me fais ici.

Les bergers se renvoient ainsi la réplique en quarante distiques alternés.

De son côté, Philène, repoussé par Silvie, est aimé de Dorise, pour laquelle il se montre insensible, et ainsi se mêle sans cesse, à l'expression de l'amour heureux, celle de l'amour dédaigné et de la jalousie. Si, dans les deux derniers actes, l'idylle tourne au roman d'aventures le plus bizarre et parfois le plus extravagant, où l'on voit le roi de Sicile faire enlever Silvie, jeter sur les

1. Le *Dialogue,* où deux interlocuteurs se renvoyaient la réplique comme sur un volant, en employant chacun exactement le même nombre de vers, faisait partie des traditions de la pastorale, comme l'écho, le satyre, etc. C'est un morceau, comme un duo dans un opéra.

© 2007 Les Éditions « Les passeurs du temps » www.passeurs-du-temps.fr

deux amoureux un sortilège si puissant qu'il ne peut parvenir à le rompre, promettre alors la main de sa fille à celui qui en viendra à bout, puis le prince de Candie, poussé par la tempête sur les côtes de la Sicile, entreprendre cette tâche et, encouragé par une voix mystérieuse qui le guide, combattre dans l'ombre contre les démons qui veulent l'empêcher de briser le miroir magique, en l'accablant d'une grêle de coups, cette transformation, qui n'avait rien que de conforme aux habitudes du genre, n'était pas faite pour nuire au succès..

Mairet remporta ce triomphe à dix-sept ans. Comment n'en eût-il pas été grisé ? Du jour au lendemain, presque au sortir du collège, il était célèbre. Il faut voir sur quel ton dégagé il met sa pastorale en parallèle avec la *Cid* lorsqu'il répondit à Corneille par son *Épître familière*. Corneille avait appelé la *Silvie* et la *Chryséïde* « les saillies d'un jeune écolier qui craignait encore le fouet ». Mairet lui répond que cette saillie d'un jeune écolier a eu, quatre ans durant, « toute la réputation que puisse jamais prétendre aucune pièce de théâtre », sans en excepter les siennes, et même que le charme « en a duré plus longtemps que celui du *Cid*, vu qu'après douze à treize impressions, elle est encore aujourd'hui le *Pastor fido* des Allemands... Si je ne craignais de vous ennuyer, ajoute-t-il, je dirais que ma *Silvie* et votre *Cid*, ou celui de Guillen de Castro, comme il vous plaira, sont les deux pièces de théâtre dont les beautés fantastiques ont le plus abusé d'honnêtes gens ».

Il avait débuté l'année précédente, à seize ans, par la tragi-comédie de *Chryséïde et Arimant*, qu'on pourrait presque qualifier aussi de pastorale, car si elle ne se passe point aux champs et entre bergers, elle n'en est pas moins tirée de l'*Astrée :* le sensible et respectueux Arimant est un Céladon, et dans sa plainte amoureuse, séparé de sa belle et jeté dans une prison, il n'a garde d'oublier un des lieux-communs de la pastorale : l'invocation aux petits oiseaux, si heureux d'être libres dans leurs amours. La *Chryséïde* n'est vraiment que la saillie d'un jeune écolier sans goût, sans expérience, incapable encore de bâtir un plan, mais d'une imagination vive et qui a l'instinct du théâtre.

Après avoir écrit séparément une tragi-comédie et une pastorale, Mairet voulut réunir les deux genres en composant la *Silvanire, ou la Morte vive* (1625). L'histoire de Silvanire est un des épisodes de *l'Astrée* [1], où Mairet, on le voit, ne se lassait pas de puiser, car les imitations de l'*Astrée* sont nombreuses aussi dans la *Silvie*. L'intrigue, qui met en jeu une bergère adorée par trois rivaux, repose encore sur l'emploi du sempiternel miroir magique et d'une léthargie qu'on prend pour la mort. Cette fausse mort, causée par un prétendu poison qui n'est qu'un narcotique, comme dans *Roméo et Juliette*, amène la scène des tombeaux et le dénouement.

Mairet venait d'accomplir sa vingt et unième année, et il était déjà illustre ; on le regardait généralement comme le maître du théâtre. Il jouissait de la faveur de la cour et comptait parmi les protégés et les clients de la maison de Montmorency. Il n'avait rien donné depuis la *Silvie*, peut-être un peu parce qu'il s'était laissé aller à jouir de sa gloire naissante chez les personnes de qua-

1. Cet épisode avait tellement séduit d'Urfé qu'il en avait également fait (c'est Mairet qui nous l'apprend) une pastorale en vers blancs, à la façon italienne, qui n'a jamais été représentée.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lité qui le recherchaient de toutes parts et parce qu'il avait accompagné le jeune duc dans ses expéditions, mais certainement aussi parce qu'il sentait le besoin de tenir de si belles promesses et de répondre, par une œuvre vraiment considérable, à l'attente générale. En lisant la *Silvanire*, qu'il avait composée à loisir au milieu des magnificences de Chantilly, on sent, jusque dans la préface et la longueur exceptionnelle de la pièce, l'effort d'un homme qui sait qu'on a les yeux fixés sur lui, et qui met son ambition à créer une œuvre type. Il a voulu faire évidemment de la *Silvanire* une tragi-comédie pastorale qui pût servir de modèle idéal aux poètes futurs. Dans l'état désordonné du théâtre, la pastorale était un des genres les plus désordonnés : Mairet, poussé sans doute par les conseils de ses amis et de ses patrons, résolut de la ramener à la régularité italienne, et ainsi on peut dire que c'est précisément par un ouvrage appartenant aux catégories les plus libres que la discipline a commencé à s'introduire sur notre théâtre.

Voulant joindre le précepte à l'exemple, l'auteur de *Silvanire* a écrit en tête de sa pièce une longue et importante préface où il développe les principes de la réforme qu'il propose. Il trace les règles de la tragédie, de la comédie, de la tragicomédie, parle doctoralement de la prothèse et de l'épithase et plaide la cause des unités, tout en reconnaissant la difficulté de les observer et sans en pousser les exigences jusqu'à une rigueur excessive. Son plaidoyer est plein de mesure, et même de circonspection. Il les impose moins comme loi absolue qu'il ne les recommande au nom de la tradition, du respect des anciens, de la commodité et du plaisir des auditeurs. Quoi qu'il en soit, on voit qu'il n'avait pas attendu la *Sophonisbe*, comme on l'a si souvent répété, pour se faire l'introducteur des unités au théâtre : quatre ans auparavant, il en avait donné le modèle dans la *Silvanire*, où elles étaient d'une observation moins facile et qui pouvait sembler moins nécessaire, tout aussi bien qu'il allait le faire dans *Sophonisbe*, c'est-à-dire avec quelques tricheries et grâce à la complication du décor en ce qui concerne l'unité de lieu. Et, de plus, il avait tracé la théorie du système qu'il inaugurait, dans un manifeste dont le ton solennel et pédantesque le fera accuser plus tard[1] d'être monté en chaire, enflé par son succès, et d'avoir eu l'effronterie présomptueuse d'écrire un *Art poétique* au devant de sa pièce.

La scène se passe dans le pays de l'*Astrée*, en Forez. Le druide Adamas intervient à la fin pour décider le mariage des deux amants. Le personnage badin est l'inconstant Hylas, qui vante l'amour volage en digne frère de don Juan, mais sans tomber ni dans la bouffonnerie, ni dans l'indécence. Mairet a su faire parler aussi les parents de Silvanire sur un ton familier, en bons paysans. Chaque acte se termine par un chœur, comme les *Bergeries* de Racan, et le chœur intervient quelquefois dans l'action. Mairet est un faible poète lyrique, et quand il vise à l'ode, fût-ce dans les chants nuptiaux des bergers, il ne s'élève jamais au-dessus du médiocre. Il n'en est pas de même dans ses stances morales écrites en alexandrins, où le chœur formule la leçon qui découle du drame, ou donne des conseils dont on ne voit pas toujours très

1. *Avertissement au Besançonnois Mairet.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nettement le lien avec la pièce : elles sont souvent comparables, pour le tour large et aisé, à celles de Racan.

> Amour, qui volontiers a d'étranges rigueurs,
> Sur de bien dures lois a fondé son empire :
> Un cœur s'y sacrifie à d'extrêmes langueurs ;
> Longtemps on y gémit, longtemps on y soupire,
> Et pour y posséder un repos assuré,
> Il faut avoir pleuré.

Tout, dans *Silvanire,* sent le désir de frapper l'esprit, de s'imposer comme modèle[1]. La versification, très supérieure dans son ensemble à celle de la *Silvie,* n'en est pas moins soignée que les caractères et la conduite. Les morceaux de facture, si l'on me passe cet anachronisme, y abondent, et le cinquième acte s'ouvre par un monologue de cent trente vers, — plus long que celui de don Carlos au tombeau de Charlemagne, dans *Hernani.*

La même année que la *Silvanire,* Gombauld donna son *Amaranthe,* qui est restée elle-même une date dans l'histoire de la pastorale dramatique. Elle était arrivée alors à son apogée. Les *Bergeries* de Racan, d'une part, l'*Amaranthe,* de l'autre, marquent les limites de sa période la plus florissante. Il serait intéressant de savoir si la pastorale de Gombauld a précédé ou suivi *Silvanire :* les frères Parfaict l'inscrivent immédiatement avant elle, mais sans dire sur quoi ils se fondent, sans citer aucune source, ni apporter aucune date particulière à l'appui de ce classement ; un savant professeur de faculté, qui a fait une étude biographique et critique sur Mairet[2], intervertit cet ordre, puisqu'il voit dans l'*Amaranthe* une imitation de *Silvanire,* mais il ne dit pas ses raisons davantage. Quoi qu'il en soit, on est frappé, en effet, d'une certaine analogie de sujet et de plan, qui aurait lieu d'étonner si elle ne s'expliquait par les conventions du genre et si elle n'avait pour contre-partie des différences considérables dans l'exécution. Pour compléter cette ressemblance, que d'ailleurs l'un ou l'autre des deux poètes n'eût eu ni le loisir ni la maladroite audace de rechercher si vite, Gombauld a publié la même année aussi, six ans après la représentation, en 1631, la pièce qu'il avait donnée en même temps, et il a également mis en tête une longue préface en faveur des unités, qui sont observées dans l'*Amaranthe* comme dans la *Silvanire.* L'idée était dans l'air.

Amaranthe est une bergère non moins admirablement belle que Silvanire, adorée comme elle par tous les bergers, à qui elle préfère, comme elle encore, un berger pauvre et orphelin. Seulement, à la fin, ce berger est reconnu par le riche Timandre comme son fils, qui avait disparu depuis quelques années. Mairet s'était abstenu de ce lieu commun, mais pour le remplacer par un moyen qui ne dénotait pas un plus grand effort d'invention : l'arrêt prononcé par le grand druide. Les bergers d'*Amaranthe* font des chasses à courre, comme ceux de *Silvanire,* et comme on en faisait dans les châteaux où vivaient Gombauld et Mairet. Ils pratiquent la métaphore, ils s'expriment en maximes, ils parlent précieux plus et mieux encore. Vous y retrouverez aussi

1. L'édition in-4°, avec figures de Michel Lasne, est monumentale.
2. G. Bizos, *Étude sur la vie et les œuvres de J. de Mairet.* 1 vol. in-8° ; 1877.

les chœurs qui terminent chaque acte et qui, parfois, se mêlent au dialogue. Le rôle comique indispensable est rempli par Damon, serviteur du vieux Daphnis, qu'on raille et qui plaisante lui-même de sa laideur. Le satyre obligé n'y paraît qu'en récit : il enlève Amaranthe, afin de fournir au jeune berger Alexis l'occasion de l'arracher intrépidement aux bras du ravisseur, et à elle-même celle de perdre sa ceinture, mais nous ne sommes pas témoins de cet enlèvement. C'est sur la ceinture d'Amaranthe et sur un cerf tué à la chasse que repose toute l'intrigue de la pastorale, fort puérile, bien qu'assez compliquée. Amaranthe a promis sa main à qui lui rendra sa ceinture et tuera le cerf. L'une et l'autre condition ont été remplies par Alexis, mais il s'endort, accablé de fatigue, et pendant son sommeil, la bergère Oronte, qu'il a dédaignée, non contente d'attacher au cou du cerf un billet où Diane exige la mort du téméraire qui a tué un animal consacré à son culte, lui enlève aussi la ceinture qui doit lui assurer la main d'Amaranthe. Elle se livre alors à un monologue des plus tragiques : « Tristes avant-coureurs de mes peines futures, etc. » *Amaranthe* s'élève plusieurs fois jusqu'au ton de la tragédie. Même en ne montant pas jusque-là, elle se maintient habituellement dans le style noble.

Les servantes mêmes de ces étonnants bergers savent pousser des pointes à charmer les esprits les plus délicats de la *chambre bleue*. Mélite, que sa maîtresse Amaranthe veut faire cacher derrière elle et le myrte voisin à l'approche de Damon, son amoureux, lui répond :

Auprès d'un tel soleil serai-je moins au jour,
Et pourrai-je opposer les myrtes à l'amour?

Presque tout est ainsi élégant, ingénieux, froid et faux. Gombauld trouve quelquefois des traits de sentiment délicats, où l'esprit a plus de part encore que le cœur, où le cœur du moins s'exprime avec esprit; jamais la passion ne parle chez lui toute pure. Nul poète ne fut moins naïf. Sa pastorale est une églogue de salon, une idylle de cour. Ses bergers sont des gentilshommes, ses bergères de belles et nobles dames. Toute la société polie se reconnut en eux et en elles, et l'*Arténice* de Racan en fut un peu délaissée, comme une œuvre d'un naturel trop rustique.

Le diapason est donné dès le prologue, qui est prononcé par l'Aurore. L'Aurore se répand en fines allusions au roi et à la reine mère, et dans le cours de la pièce, on découvrira tout à coup qu'Amaranthe se change en Marie de Médicis, au moment où la Nymphe Delphise lui prédit une famille en termes assez transparents pour laisser reconnaître à tous Louis XIII, son frère Gaston et Anne d'Autriche. Partout, dans cette pastorale aux grâces un peu lentes, solennelles et apprêtées, se reconnaît le gentilhomme d'une tenue parfaite, le favori (en tout bien, tout honneur) de Marie de Médicis, l'auteur de l'*Endymion*, l'hôte assidu de la marquise de Rambouillet.

La pastorale dramatique a maintenant produit ses chefs-d'œuvre et son déclin va commencer. Nous ne la suivrons pas à travers les œuvres du sieur de la Croix, de Rayssiguier, qui s'efforça de la retremper à sa source; de Maréchal, l'auteur du *Railleur*, qui la fit pencher vers la comédie; de Baro, l'ancien

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

secrétaire de d'Urfé, et de bien d'autres. Elle semble bientôt un genre épuisé; elle tourne dans le même cercle : tout le monde en est las. C'est alors que Ch. Sorel lui porte un rude coup par la publication du *Berger extravagant*, qui, toutes proportions gardées, fut pour elle ce qu'avait été *Don Quichotte* pour les romans de chevalerie. De 1633 à 1650, la pastorale dramatique paraît presque morte. Puis tout à coup elle se relève avec les *Charmes de Félicie* de Montauban, et surtout avec l'*Amaryllis* posthume de Rotrou, arrangée par Tristan l'Hermite et dont la vogue fut telle qu'on put croire qu'elle allait rendre au genre toute son ancienne faveur. Aussi Thomas Corneille, toujours à l'affût de l'actualité, se hâta-t-il de transporter à la scène le roman de Sorel. A la suite de cette pièce (1655), elle disparaît encore. Pendant sept ans on n'en voit plus une seule; après quoi elle ressuscite de nouveau, mais en se transformant.

Dans cette troisième et dernière phase, caractérisée par des œuvres de Quinault, de Gilbert, de Boursault, la pastorale ne garde plus rien de champêtre. Elle est allégorique, héroïque, précieuse, tout ce qu'on voudra, mais sans même se donner la peine d'affecter l'allure rustique. Les types de l'espèce sont les *Amours d'Ovide*, de Gilbert, et les *Yeux de Philis changés en astres*, de Boursault.

Sous cette nouvelle forme, la pastorale dramatique avait donc repris une certaine faveur, lorsque Molière l'aborda à son tour avec *Mélicerte* (1666). *Mélicerte* était l'une de ces pièces dont il ne serait pas juste de rendre Molière entièrement responsable. Sur l'ordre du roi, il avait essayé de la fabriquer à la hâte pour figurer dans le grand ballet des Muses, dansé à Saint-Germain en Laye devant la cour. On sait qu'il n'arriva à en terminer que les deux premiers actes et qu'il ne l'acheva jamais[1], car, une fois le ballet passé, elle n'avait plus aucune importance pour lui. *Mélicerte* faisait partie de la troisième entrée, et la quatrième se composait de bergers et de bergères, sans parler des faunes et satyres qui paraissaient plus loin. Les bergères étaient Madame, Mme de Montespan, Mlle de La Vallière. Le premier berger était le roi, et Benserade célébrait ingénieusement l'adresse et la fermeté de ce Berger incomparable à conduire son troupeau. *Mélicerte* avait dû être mis en rapport avec ce spectacle royal. On y sent bien çà et là, dans quelques traits d'un comique excellent, la touche de Molière, mais c'est une pastorale « héroïque » avec de « nobles bergers » et des bergères « d'un rang le plus haut du pays », et qui ont le portrait de celui qu'elles aiment fait de la main d'un « peintre inimitable ». On les traite de Nymphes, ce qui est le nom des princesses dans l'*Astrée*. Myrtil a appris la philosophie d'un docte Athénien. Le deuxième acte se termine sur l'annonce de l'arrivée du roi, sous les traits duquel Molière avait eu soin de nous peindre Louis XIV; il vient pour chercher Mélicerte, et il n'est pas difficile de deviner quels sont les « incidents grands et mystérieux » peut-être, mais fort ordinaires dans la pastorale et le roman, qui se préparent. Comme le Sésostris et la Timarète du *Grand Cyrus*, Mélicerte et Myrtil sont assurément un prince et une princesse élevés sous des habits rustiques.

1. Elle a été achevée et mise en vers libres par Guérin fils en 1699, sous le titre de *Myrtil et Mélicerte*.

On sait aussi que Molière ne tarda pas à remplacer, dans le *Ballet des Muses*, *Mélicerte* par la *Pastorale comique*, dont il détruisit le manuscrit et dont il ne nous reste que la partie chantée, conservée par le livret. Ce n'est malheureusement pas assez pour voir jusqu'à quel point elle justifiait son titre. Dans le peu qui subsiste, on ne rencontre guère que la parodie des enchantements. Que d'autres lieux communs aux dépens desquels pouvait s'égayer sa verve! Il nous en a donné lui-même une très légère idée dans le *Bourgeois gentilhomme*, dans le *Malade imaginaire*[1] et dans la *Princesse d'Elide*[2], mais rien de plus, et il a même remis toute une petite pastorale dans l'un des intermèdes des *Amants magnifiques*.

Ne dirait-on pas que c'est Molière lui-même qui, excédé de ces pastorales de commande, s'écrie par la bouche de M. Jourdain : « Pourquoi toujours des bergers? On ne voit que cela partout; » ou par celle de son malade imaginaire : « Voilà un berger impertinent? »

En 1667, il donna sur son théâtre la *Délie* de Visé, qui parut aussi à la cour « comme dans son vrai jour », suivant l'expression du journaliste Robinet. De Visé n'a pas manqué d'assortir à ce noble cadre sa pastorale « si polie[3] » d'abord en y introduisant un long portrait du roi de Thrace, tout débordant d'allusions et de flatteries transparentes à l'adresse de Louis XIV, puis en faisant de ses personnages des gentilshommes qui s'expriment dans la langue à la mode, avec toute la délicatesse ingénieuse dont était capable le futur rédacteur du *Mercure galant*. La bergère Délie, qui n'a pas moins de quatre *mourants*, qui professe et disserte froidement sur l'amour, fait l'éloge des bergers de son île en termes où l'on peut voir l'idéal et la condamnation de la pastorale telle qu'on la comprenait :

> Et si quelque berger d'amour se sent brûler,
> Il fait dans ses discours régner tant de justesse,
> Et sait si bien toucher le cœur d'une maîtresse
> Que l'on croiroit, de l'air dont il sait l'engager,
> Qu'un héros fait l'amour sous l'habit d'un berger.

C'est bien cela, en effet, et il en est encore ainsi dans la *Fête de Vénus*, de Boyer (1669), comédie pastorale héroïque, imbroglio mêlé de machines et à grand spectacle, avec un prologue à la louange du Roi, dont les personnages sont la Victoire, la Paix et Mercure. Que nous voilà loin, avec cette mythologie et ces allégories, de l'idylle dramatique qui, suivant le mot de Boileau, « cueille en un champ voisin ses plus beaux ornements ».

Quelques années après, le même abbé Boyer, dont la fécondité ne se lassait pas, revenait à la pastorale, mais cette fois à la pastorale toute simple, sans machines, sans spectacle, sans personnages abstraits ni divinités mythologiques, avec sa *Lisimène ou la jeune Bergère*, qu'il faisait jouer au Marais, tandis que l'acteur Champmeslé, le mari de la célèbre comédienne, donnait à l'hôtel de

1. Acte Ier, scène II, et acte II, scène VI.
2. Premier intermède, scène I et II; acte III, scène II, pour les suicides amoureux.
3. Lettre du 12 novembre 1667.

Bourgogne l'*Heure du berger* (1672). Ce sont les deux dernières productions d'un genre épuisé, et elles présentent entre elles, pour le fond du sujet, une analogie curieuse : il s'agit dans l'une et dans l'autre, en effet, de bergers qu'on veut marier contre leur inclination, mais qui, après différentes traverses, voient enfin leurs désirs couronnés ; d'une coquette ou d'une sotte tellement prévenue en sa faveur, qu'elle croit être aimée de tous, et qui, après bien des mécomptes, se trouve trop heureuse de se rabattre sur l'amant dont elle faisait le moins de cas ; d'une bergère qui, pour sonder le cœur de celui qu'elle aime et combattre une rivalité qu'elle redoute, revêt des habits masculins[1]. Cette analogie s'explique en ce que tous deux ont plus ou moins copié l'intrigue et les personnages de l'*Amaryllis* de Rotrou, qui n'était elle-même qu'une variante, sous la forme de la pastorale, de sa comédie de *Célimène*. Elle pourrait même s'expliquer par la stérilité foncière d'un genre qui, après avoir rejeté l'attirail vieilli des satyres et des magiciens, en était réduit à tourner toujours dans le même cercle restreint d'inventions bien vite usées, et dont tous les efforts pour en déguiser la monotonie ne servaient qu'à la mettre mieux en lumière.

Même lorsqu'elle se proposait de peindre sérieusement l'amour ingénu, la pastorale voulait, par le contraste, plaire aux esprits blasés. A mesure qu'elle avançait dans sa marche, elle avait dû naturellement accentuer et grossir son expression pour garder son effet, et le refroidissement progressif de la faveur publique ne pouvait que la pousser encore davantage dans le même sens. La Lisimène de Boyer est une Agnès dont l'excessive innocence, prodigue d'explications équivoques et soumise à de scabreuses épreuves, n'a d'autre but que de rehausser, de pimenter les fadeurs de la bergerade. Dans la pièce de Champmeslé, Corinne est une grande coquette, une Célimène des champs, dont le manège amuse d'abord et finit par fatiguer. Les scènes vives et piquantes n'y sont pas rares, mais elles recommencent souvent ; les mécomptes, méprises et quiproquos y sont prodigués. L'auteur est trop *moderne* pour avoir gardé le satyre, qu'on laissait maintenant aux ballets, mais il garde les stances et le dialogue, qui ne sont pas encore démodés. Rien de plus relâché que sa morale : Daphné, la bergère qui s'est déguisée en homme, sans que ni son frère, ni son amoureux la reconnaissent, donne à celui-ci, qui la prend pour Corydon et lui raconte en soupirant ses heureuses rencontres d'autrefois avec sa belle, des conseils et des leçons sur l'*heure du berger*, qui sont le véritable but, l'idée inspiratrice de la pièce, à en juger par son titre. Quant aux travestissements, sans doute ils sont, à l'origine, imités de l'*Astrée* et de la *Diane*, mais comment ne pas croire aussi qu'on y cherchait un genre de succès qui n'avait rien de littéraire ? Les rôles de travestis ont toujours été bien reçus au théâtre ; « pour peu qu'une actrice ait des grâces, elle ne manque pas de briller dans ces sortes de rôles[2] ». Moins la pièce est réellement pastorale, plus, en s'adressant la parole, les personnages se prodiguent les noms de berger et de bergère, comme pour forcer le lecteur à ne pas oublier qui ils sont. Il est à croire, d'ailleurs, que Champmeslé savait à quoi s'en tenir là-dessus et ne se faisait aucune

1. Les frères Parfaict, *Histoire du Théâtre français*, t. XI, p. 233.
2. Les frères Parfaict, t. XI, p. 234.

illusion, si l'on en juge par les scènes de pastorale burlesque qui ouvrent ses *Fragments de Molière.*

Après *Lisimène* et l'*Heure du Berger*, la pastorale abandonne définitivement le théâtre pour se réfugier dans les églogues, les bucoliques, les idylles de Segrais, de Mme Des Houlières, de Fontenelle, de la Motte — sans parler de Longepierre et de La Monnoye. Ni Mme Des Houlières, qui a fait une tragédie, ni Fontenelle, l'auteur d'*Aspar*, ne semblent avoir songé à renouer la tradition de la pastorale dramatique sur la scène française. Chacun sentait qu'elle était bien finie [1], qu'on ne pouvait plus lui demander aucun effet nouveau, que le berger de théâtre n'avait plus de place que dans le ballet ou l'opéra [2]. Elle avait duré un peu plus d'un siècle, et elle avait eu dix à quinze ans d'éclat, à partir de l'*Arténice* de Racan : c'est plus qu'elle n'était en droit d'espérer.

VICTOR FOURNEL.

1. Nous ne comptons ni l'*Endymion* de Fontenelle, ni la pastorale héroïque *d'Issé*, par La Motte; ce sont de véritables opéras, tous deux joués à l'Académie royale de musique, et, loin de contredire notre remarque, ces ouvrages la confirment.

2. Dans sa *Comédie des opéras*, Saint-Évremond a marqué le lien d'un genre avec l'autre : Crisotine, qui a la tête tournée par le spectacle nouveau et qui ne peut plus parler qu'en chantant, a commencé à devenir folle par la lecture de l'*Astrée*. Quinault et Lulli, qui avaient débuté ensemble par la pastorale des *Fêtes de l'Amour et de Bacchus*, n'oublièrent pas le berger dans la plupart de leurs autres opéras. Cela devint une tradition, qui se prolongea pendant toute la durée du XVIIIe siècle, sans même en excepter la période révolutionnaire, si bien qu'on dut créer à l'Académie royale de musique et de danse l'emploi de *berger*. Tous les premiers opéras, non seulement *la Pastorale d'Issy*, mais *Pomone*, *les Peines et les Plaisirs de l'Amour*, sont de pures pastorales.

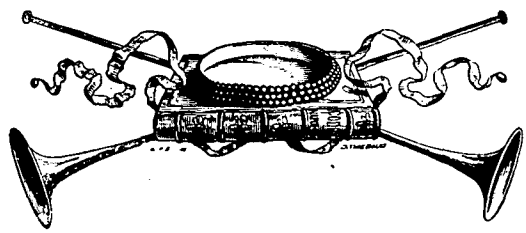

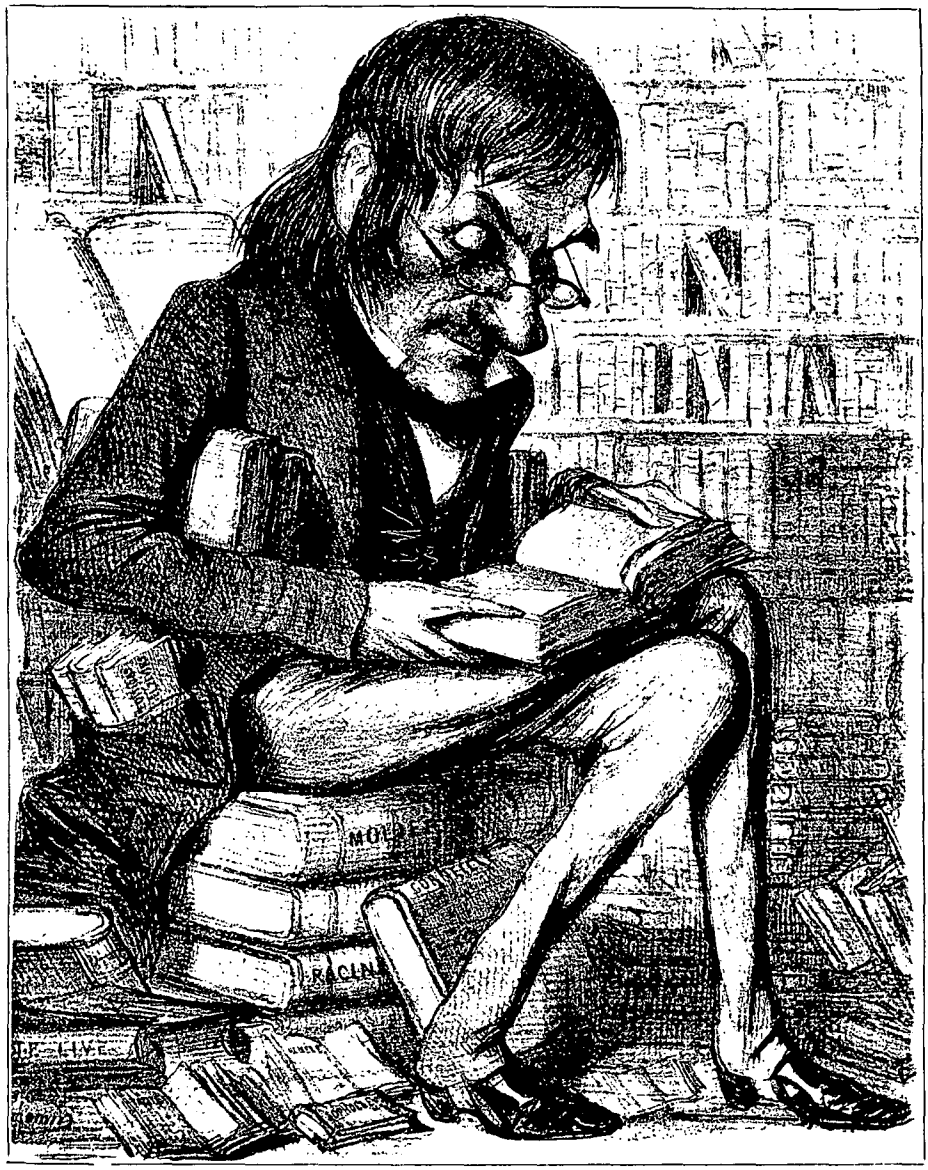

CHARLES NODIER

D'APRÈS UN PORTRAIT CHARGE DE BENJAMIN DANS LE *Panthéon Charivarique.*

Ne pouvant de NODIER *montrer l'esprit qui brille,*
Nous l'avons fait lisant un bouquin adoré,
Et si de bons auteurs nous l'avons entouré,
C'est qu'il aime à vivre en famille.

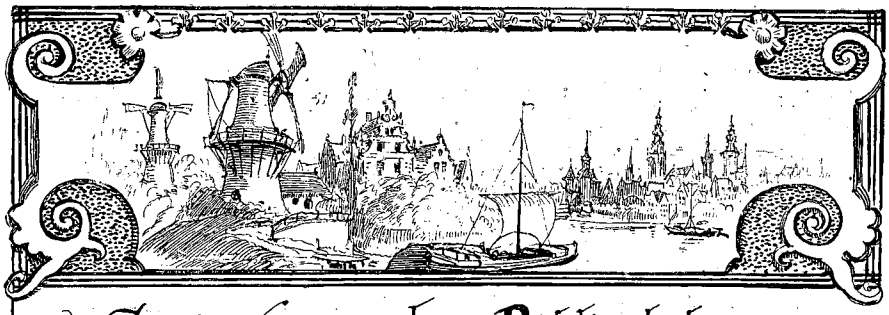

Contes pour les Bibliophiles....

LE BIBLIOTHÉCAIRE VAN DER BOËCKEN

DE ROTTERDAM

(Histoire vraie)



La mise en scène est à indiquer : — C'était, il y a deux mois, au Château de La Battue, chez le fin bibliognoste Robert de Boisgrieux. — Vers la soirée, après-dîner, nous nous trouvions réunis six ou sept dans le fumoir-bibliothèque, autour d'une table chargée à l'anglaise de soda-brandy et de



spirits variés. — Pas une seule femme n'avait osé se risquer dans notre tabagie ; aussi après avoir égrené nos plus gros rires sur des histoires très gauloises et quelque peu phalliques, nous trouvions-nous tous assez amollis et largement distendus par la gaieté qui nous avait secoués deux heures durant de la gorge au nombril.

Nous nous sentions également las de bouquiner dans les vitrines de notre hôte, las de manier des maroquins signés et des éditions d'origine et de noble provenance, grisés par la vue des vignettes, étourdis par les ex-libris, hypnotisés par les marques typographiques à devises affinées par les doubles sens grecs latins et français.

Une belle flambée d'automne, alimentée par la javelle et les branchages, mettait dans l'âtre une joyeuse pyrotechnie pétaradante, et nous nous étions approchés en cercle, les yeux dans la flamme, muets, rêveurs, dans une accalmie étrange. — Le petit Jean de Marconville, sortant de son engourdissement, avait tout à coup parlé avec une grande délicatesse des sensations troublantes de certaines heures noctures et de ce besoin étrange qu'on éprouve parfois à la campagne de se conter des choses de l'autre monde ; alors que le vent bruit au dehors dans la nuit noire et que instinctivement, les uns près des autres, on se rapproche comme pour faire communier avec une sorte de volupté ses frissons sous-cutanés dans une même dévotion d'inconnu.

Chacun de nous constata la justesse de cette observation, et dans le centre de notre demi-cercle, devant la danse amollissante des flammes, il ne fut plus guère question que de surnaturel, de mystologie, d'influences occultes, d'aventures bizarres, d'évocations, de prescience et de fatalisme.

Les hommes apportent dans les causeries de ce genre moins de fièvre anagogique que la femme, moins de curiosité devant l'inconcevable, mais tous en général aiment à se montrer en coquetterie de bravoure avec l'inaccessible et à prouver par des histoires de mysticisme et de révélation, par des drames inexpliqués et inexplicables, la crânerie de leur rôle en telles et telles circonstances. — Ce fut bien vite entre nous presque un décameron d'étrangetés : spiritisme, apparitions, hypnotisme, visions, fantamasgories, théophanie, hallucinations et cauchemar, tout y passa. Chacun avait dans sa mémoire, sinon dans sa vie, des faits ténébreux, prestigieux ou maléfiques à donner en pâture à nos superstitions en éveil, et nous arrivâmes à une psychologie étourdissante qui eût fait pousser des cris de chauves-souris effarés aux aimables dames qui caquetaient dans les salons voisins.

Comme on me provoquait à exposer également un tableau de souvenirs personnels au milieu de cette galerie d'anecdotes diaboliques et stupéfiantes, je cherchai à donner la relation la plus simple et la plus véridique d'une curieuse rencontre de voyage, dont tout l'intérêt s'allu-

mait et se condensait sur une caractéristique figure d'homme qui, bien souvent, me hanta aux heures de rêveries sur l'insondable mystère humain.

Voici cette histoire telle que je la contai :

II

Au cours d'une promenade au pays de Rembrandt et de Franz Hals, il y a cinq ans environ, j'arrivai à Rotterdam par ce merveilleux itinéraire de canaux et de fleuves, exploité par les bateaux-Télégraphes de l'honnête Van Maenen, d'Anvers. — Me trouvant seul et assez mal habile au parler néerlandais, étourdi par les premières luttes avec les Ali-Baba



du change monétaire, un peu giflé aussi par l'air de l'Escaut et de la Meuse parcourus de nuit et de matinée, je m'empressai de me réfugier au Musée, dans la solitude des grandes salles à peine troublées par le pas cadencé des gardiens. — J'eus vite terminé ma visite à cette médiocre pinacothèque remplie de peintures restaurées et sans haute valeur, et j'allais me retirer lorsqu'un petit tableau, dans la manière de J. Steen, attira mes regards : sur le cadre brillait le nom très inconnu du peintre *Van der Boëcken.*

Van der Boëcken!... J'épelais ce nom, curieux d'y accrocher un souvenir. *Van der Boëcken!..* — Pardieu ! me dis-je tout à coup, soliloquant à haute voix par plaisir d'entendre ma propre langue à l'étranger, *Van der Boëcken*, mais j'y suis, mon cher, je n'y songeais point ; ce nom d'antique rapin évoque à mon esprit un Van der Boëcken, bien vivant, Archiviste-Bibliothécaire municipal de Rotterdam : et je me rappelai

toute une correspondance échangée avec cet ami mystérieux à propos de Scaliger et de ses éditions. — La bonne fortune vraiment d'avoir regardé ce petit *Van Crouten*, songeai-je en riant ; sans cette coïncidence mon incuriosité me faisait négliger une rencontre peut-être agréable. Allons vitement présenter nos hommages à cet homme docte et obligeant.

« *Van der Boëcken?* dis-je à un gardien avec une nuance d'interrogation.

— « *Ya... Bibliothek* », répondit-il de la gorge avec un sourire ineffable, tandis que baissant le doigt à terre, frappant du pied, il m'indi-



quait le rez-de-chaussée du monument, où dorment en effet, en-dessous des tableaux du musée, les 40,000 volumes, les dessins et gravures de la Bibliothèque municipale de Rotterdam.

Un grand coup de sonnette à une petite porte sur laquelle le nom du Bibliothécaire était gravé, une apparition de servante blanche et rouge, ma carte remise, et presque aussitôt je me trouvais introduit auprès du grand archiviste, lequel s'était levé poussant des exclamations de franche gaieté, pressant mes mains avec des témoignages d'un plaisir sincère;... puis un siège près de lui me tendit les bras et je pus enfin m'assurer que Van der Boëcken en personne m'offrait asile et sympathie dans sa Babel de papier noirci.

J'avais devant moi un grand diable de corps solide et élancé, largement redingoté à la façon Restauration et surmonté d'une tête étrange ornée

d'une longue barbe de capucin, une barbe intègre et intacte, une barbe de fleuve et de philosophe, une barbe d'un blond indécis, déjà fleurie par la cinquantaine. — Ce qui me frappa ce furent ses yeux d'un bleu vert de faïence persane ou de glacier des Alpes, deux yeux polaires, comme l'imagination des hommes du Nord en prête aux goules et aux vampires. Ces yeux se mouvaient dans un visage que Granville eut assimilé à l'oiseau de proie; ils s'allumaient comme deux phares derrière un nez de promontoire aigu, et, sans la bonté suprême du sourire, ainsi que la grâce pleine d'urbanité des gestes, je crois bien que le premier abord du savant Van der Boëcken eut été à ma vue quelque peu inquiétant.



Mais l'excellent homme ne me laissait point le loisir d'observer, il m'accueillait avec une joie délirante comme un fils arrivant de Java. Déjà il m'offrait le Schiedam de l'amitié, versant de larges verres de cette liqueur bizarre qui entre dans la gorge comme du brouillard distillé; puis il m'enveloppait de petits soins, d'attentions, jurant de se consacrer à moi durant mon séjour aux bords de la Meuse et de la *Rotte*, me questionnant sur Paris, sur notre littérature, heureux de manier cette belle langue française qu'il avait si peu d'occasion de tirer de son fourreau.

Vif, impétueux, presque fébrile, Van der Boëcken n'avait certes pas l'allure pédante d'un commentateur d'Érasme; il ne tenait pas en place, et je dus, sans crier grâce, parcourir à sa suite toutes les galeries de la Bibliothèque.

Il m'installait dans les coins les plus lumineux, allant quérir lui-même, pour me les apporter, les éditions curieuses et rares de Gronovius, de Juste-Lipse, de Vossius, de Heinsius, m'exaltant les chroniques rimées de Nicolas Kolyn, les œuvres de Molis Stoke, les *Sprekers* des romans héroïques et chevaleresques. Il maniait ces lourds bouquins en peau de truie, bardés de fer, de clous et d'agrafes, avec une aisance de géant, ouvrant les antiphonaires sur ses bras comme sur un pupitre sculpté, et

je restais abasourdi par cette surcharge de bibliographie néerlandaise que je n'avais point le temps de classer sur la frêle étagère de ma mémoire.

Il était dit que je n'avais point fini ; nous fîmes une dernière station sur un palier d'antique escalier-galerie, et là, secouant sa barbe de prophète, l'impétueux bibliothécaire m'annonça une incursion dans le domaine lyrique, didactique et dramatique des XVIe et XVIIe siècles. Ce fut alors une dégringolade de livres qui s'écroulèrent sur mon crâne, et je râlais avec la note d'une admiration forcée, à bout d'adjectifs et de qualificatifs pour répondre à son ruissellement d'enthousiasme.



Je dus subir vaillamment cependant l'inspection des plus beaux livres à vignettes de Van Cats, le poète néerlandais, dit le La Fontaine des Pays-Bas, je supportai sans trop de fatigues la vue des œuvres de Marnix, de Koster, de Van der Vondel, de Huygens et de Bilderdijk, mais je ne pus dissimuler l'abandon de mon courage et l'atonie de ma voix devant les in-4° et les in-8° qui contenaient la poésie fleurie des Spiegel, des Rœmer Visscher, et les *Woodenboëk* de Weiland et de Meursius.

Le cher archiviste eut la délicatesse de ne point m'accabler davantage ; il tira sa montre, et d'une voix gaie, marquant l'heure de la récréation : — « Assez de bouquins et de poussière, cria-t-il, allons promener, si vous le voulez-bien. »

III

Nous nous dirigeâmes vers le jardin zoologique. — Van der Boëcken était un guide étonnant par la variété de ses connaissances et la joyeuse humeur qu'il apportait dans ses dissertations historiques et municipales. Avec sa longue barbe flave, sa haute stature, sa large houppelande, son

geste ample et harmonieux, il me donnait la sensation d'un superbe portrait d'Hemling ou de Porbus rentoilé et modernisé par un disciple du père Ingres. — Son œil étrange de turquoise morte avait de subites phosphorescences sous le sillage des impressions qui y passaient et ses mains fines, amenuisées, un peu spectrales, se dressaient souvent démoniaquement en travers de mon rayon visuel.

Il m'arrêta tout à coup en face d'une cage où six loups, las de tourner sur eux-mêmes, s'étaient accroupis vaincus par l'énervante monotonie de leur exercice.

« Vous permettez, me dit-il avec une grande simplicité, presque avec bonhomie, en glissant sa canne sous son bras et se rejetant en arrière; je veux juger sur ces bêtes de l'état de mon fluide magnétique; il y a quelque temps que cela ne m'est arrivé... et vous savez, le *critérium!* »

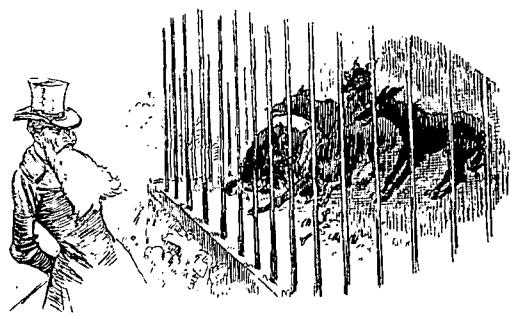

Déjà les loups s'étaient relevés, la queue entre les jambes, inquiets comme un bétail à l'approche de l'orage, et lui s'était rapproché; il leur plongeait ses yeux dans les yeux, les rassemblant sous son regard avec autant d'aisance que s'il eût possédé un fouet de dompteur sous la main. Les malheureux cerviers hurlaient en mineur comme aux jours des Lupercales; ils se flâtraient, puis se redressaient, essayant de fuir ces deux yeux impitoyables qui les clouaient comme des épieux; ils couraient éperdus dans l'étendue de leur cage, mais le regard polaire de l'archiviste courait prestement avec eux, fixe, volontaire, chargé d'une force inexplicable; il parvint enfin à réunir les six malheureux dans un angle de la cage, et là, domptés, acculés, enchaînés par une puissance occulte, ils ne bougèrent plus; je les vis un à un baisser la tête, papillotter de la paupière, puis, immobiles, dormir avec une attitude résignée, peureuse et lamentable de chiens battus à la niche.

« Un peu trop long, soupira Van der Boëcken avec tristesse, en se retournant vers moi; j'ai tort de me négliger, voyez-vous! Le fluide est comme le muscle, il faut journellement le travailler. »

Et nous poursuivîmes notre promenade zoologique.

Comme je demeurais singulièrement curieux de renseignements sur ce pouvoir fascinateur et que mon silence était gros de questions, le praticien des théories de Deleuze et de l'abbé Faria vint de lui-même au-devant d'un interrogatoire.

« J'ai toujours, mon cher ami, commença-t-il, été frappé — dès la

pension — du trouble hypnotique occasionné par la fixité de mon regard. A quinze ans, au collège, lorsque j'étais surpris en faute, je parvenais sûrement à endormir mes juges-professeurs, et mes petits condisciples me nommaient *le Diable lanceur de sable,* car à peine les avais-je regardés avec attention qu'ils commençaient à sentir sous leur paupière rouler la poudre aveuglante du sommeil. — Je prenais plaisir, je l'avoue, à cultiver ces dons surnaturels de ma pupille phosphorée, comprenant toute la puissance suggestive que je pourrais tirer de cette domination par l'œil uni à la volonté.



« Je ne vous dirai point toutes les bonnes fortunes de ma vingtième année, toutes les passades obtenues par mes passes magnétiques, les éréthismes ou hyperesthésies amoureuses, le don-juanisme féroce de ma fascination. Pendant huit années environ, je vécus d'Anvers à Amsterdam avec la fougue d'un Casanova doublé d'un Cagliostro, considéré comme un homme fatal, comme un débauché funeste qui portait un philtre d'amour dans la flamme claire de ses œillades ; puis enfin, le temps aidant, je m'assagis et me mariai au détour de la trentaine ; aujourd'hui je ne provoque plus guère l'assoupissement que chez moi, dans mon milieu conjugal, le soir, sous la lampe, lorsque ma femme et ma belle-mère se lancent des regards inquiets sur les causes d'une de mes sorties nocturnes. Alors, par esprit de conciliation et en horreur des scènes inutiles et contraires aux fonctions digestives, je les anéantis très provisoirement et vais errer le long



des canaux où la lune, admirable hypnobate, mire dans les frissons de l'onde sa face anesthésiée.

— Mais, hasardai-je, en dehors de la femme et des fauves, quel pouvoir précieux serait le vôtre pour la conquête du bouquin convoité, pour l'édition rare, alors qu'il s'agit d'atténuer le lucre d'un libraire d'occasion ou de paralyser les surenchères dans les ventes publiques!

— Ah! bon ami, clama-t-il, croyez bien que je ne manque point ces superbes aubaines. Je connais aussi bien ici qu'à la Haye, à Utrecht, à



Leyde, à Harlem, à Amsterdam, les moindres antiquaires dissimulés dans les vieilles ruelles, et j'y vais fréquemment faire la chasse aux Elzévirs et aux Plantin. J'arrive doucereusement à l'antre du bouquiniste. Je flaire l'oiseau rare, je le déniche, je m'enquiers du prix, et, fixant silencieusement, couchant en joue pour ainsi dire le boutiquier tremblant et affaissé, je prononce lentement mon prix à moi comme une sentence définitive et menaçante. L'homme se trouble, je m'approche sans mot dire; déjà ses yeux clignottent, sa bouche se plisse dans une contraction comateuse; il n'essaie point de lutter, il consent comme si je lui demandais, armes en main, la bourse ou la vie. »

Puis, comme je souriais un peu cyniquement :

« Dans les ventes, allez, c'est bien autre chose, continua en se cambrant comme un général en retraite, le terrible Van der Boëcken; tout ce que je convoite est à moi; je sais l'art d'envelopper d'une œillade courbe et réfrigérante l'expert et le crieur; la voix de celui-ci s'effondre à mon moindre geste ponctué d'un regard autoritaire, et il faut voir la

façon dont le commissaire de la vente laisse, dans les prix bas, retomber son marteau d'ébène quand je le vrille de ma tirebouchonnante fluidité. — Il ne lui reste plus qu'un petit filet de voix pour le mot *adjugé,* et ils ne se doutent point, les pauvres gens, que leur malaise provient de moi seul; ils se cherchent, ils se tâtent et se croient étourdis par un flux de sang subit à la cervelle. »

Mais l'archiviste-fascinateur s'était arrêté. Devant nous, dans une large cage, un tigre royal, superbe et digne de faire bondir le cœur d'un rajah, se promenait félinement en traître de mélodrame, l'œil fuyant, les crins moustachus hérissés, l'échine souple et la gueule mauvaise.

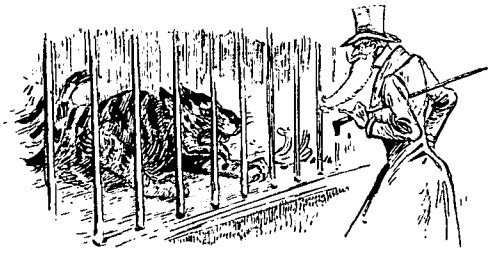

« Ah! ah! » proféra mon homme avec joie, essayons de réduire ce capitan à l'immobilité. — ... Et aussitôt, tout en fixant la bête fugace, il lui parlait doucement en hollandais; on sentait à sa voix caressante qu'il prodiguait mille petites douceurs à ce roi des jungles, qu'il l'accablait d'hommages, de diminutifs, de gentillesses, qu'il faisait appel à sa bonne volonté pour se laisser dompter. Mais le tigre exaspéré s'était ramassé prêt à bondir, rugissant et fronçant les plis de sa face comme pour la bataille. — Van der Boëcken ne bougeait plus, il avait commencé le tête-à-tête, yeux à yeux, prunelle à prunelle; l'exilé de Bengale esquivait ce regard d'acier qui le poursuivait sans merci à droite, à gauche, en dessus, en dessous, toujours plus aigu, plus fulgurant, plus effroyable; il battait ses flancs de sa queue et s'était remis à arpenter le plancher de la cage avec son allure molle et nerveuse à la fois; mais le visage barbu de mon nouvel ami allait, venait le long des barreaux avec une prestesse sans égale, l'œil agrafé à l'œil du tigre qui, soudain, à bout de résistance, tourna trois fois sur lui-même et s'abattit dans un ronronnement de chat-géant, les paupières closes, hypnotisé.

Avec les lions le spectacle se renouvela; avec les perroquets il fit des colloques en langue érasmienne. De tous côtés, il se prodigua à mon étonnement; mais ma stupéfaction tourna à la stupeur devant certain palais de fer qui renfermait deux immenses ours blancs.

« Voici les deux plus beaux ours du pôle qui soient encore parvenus dans un jardin zoologique, me dit-il avec calme. A Paris, vous ignorez absolument ce que sont les ours blancs; ceux que vous voyez ici, ont, lorsqu'ils sont debout, près de trois mètres, et vous allez en juger — car c'est un couple — si vous voulez me permettre de les inciter à l'acte d'amour, ainsi qu'il convient à leur robe virginale. »

Presque en même temps, à l'aide d'un jargon violemment guttural qui était tour à tour puérilement traînard et brièvement impératif, les deux ours soulevèrent leurs masses colossales et se dressèrent, épaule contre épaule, gueule à gueule, se mordant cruellement, tombant à terre et se redressant sous les commandements du grand-prêtre qui présidait à leurs ébats. J'assistai ainsi dans tous les détails et dans toutes les phases, grâce au bibliographe de Scaliger, à un puissant charnel congrès d'ours qui eût mis Berne en fête pour le plus grand scandale des chastes calvinistes.



. . . . . .

. . . . . .

Pendant les quelques heures que je demeurai encore à Rotterdam, Van der Boëcken se revéla à moi sous les côtés les plus bizarres du monde. Non seulement rien ne lui était inconnu, mais il semblait encore avoir la prescience et la divination de toutes choses; il lisait dans ma pensée, comme il eût fouillé dans mes poches.

Dans la soirée, ce digne patriarche daigna m'accompagner jusqu'à une heure très avancée de la nuit dans tous les *musicos* les plus mal famés des vieux quartiers, mettant un plaisir juvénile à compromettre sa barbe vénérable dans ces paradis terrestres pour matelots, et, dans ces milieux pleins d'appas en cascades et de chants internationaux, je le vis pour mon seul esbattement suggérer mille incroyables folies à ces *Dictériades* de bas-fonds, des folies capables de faire pâlir l'ombre du pornographe Restif de la Bretonne et d'agiter la cendre cantharidée du divin Marquis.

Après avoir pris congé de lui, je trouvai, non sans saisissement, dans mes poches des paquets de cigares bagués de « *nec plus ultra* », des lettres de présentation pour Amsterdam et Harlem, et aussi une très mignonne édition du *Quinte-Curse* (1696) de Gronovius, dont les vignettes m'avaient ravi au cours de ma visite bouquinière à sa bibliothèque privée. — Je ne sus jamais comment cet éminent prestidigitateur *Put-Pocket* avait pu, sans éveiller mon attention, bonder ainsi les *profondes* de mon pardessus de ses havanes et de son extrait d'érudition néerlandaise.

Le Gronovius figure sur mes rayons parmi mes livres et je ne puis le prendre encore aujourd'hui sans songer à sa provenance occulte et à son origine presque diabolique.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

IV

Je n'aurais point pris la peine de vous conter cette passagère et pittoresque aventure de voyage, mes chers amis, — dis-je en terminant aux hôtes silencieux de Robert de Boisgrieux, — je n'y aurais point moi-même, toute curieuse qu'elle soit, attaché la moindre importance si, tout récemment encore, le pauvre bibliothécaire *Rotterdamien* n'était venu me donner l'émotion de sa mort dans des circonstances assez inquiétantes, vous en conviendrez.

A la suite de notre entrevue zoologique et un peu gynécologique, j'échangeai avec Van der Boëcken une correspondance assez

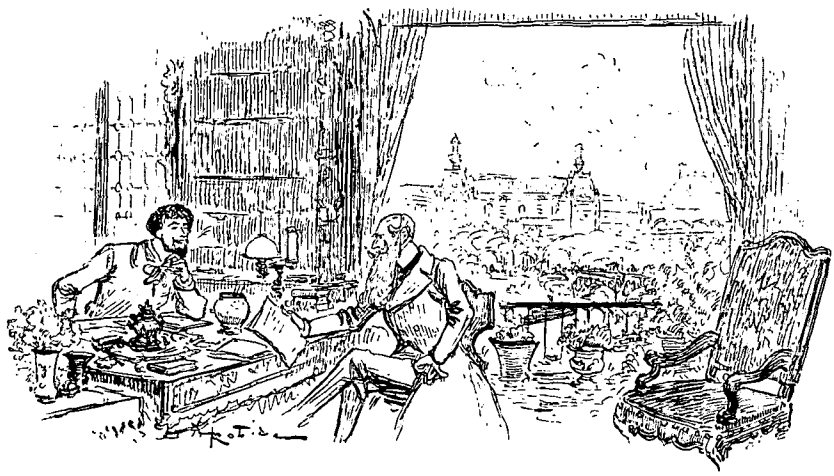

suivie et presqu'exclusivement littéraire et historique. — Les années passaient sans qu'il me fût loisible de me rendre de nouveau à Rotterdam, selon ma promesse et sans que mon très fervent ami trouvât possibilité de venir à Paris ainsi qu'il m'en avait fait serment.

Je renonçais presqu'au plaisir de me retrouver avec cet hétéroclite et indéfinissable personnage, lorsqu'un matin du printemps dernier, il se fit annoncer à moi dans mon logis du quai Voltaire. Je le vis entrer dans mon cabinet un peu vieilli et déplumé, mais droit, sec, avec son œil glauque toujours allumé en fanal. Après les témoignages de cordialité, il m'expliqua qu'il venait à Paris dans un but d'amour pour la France, et notre littérature nationale, et surtout dans le désir de constituer une ligue assez puissante pour maintenir la prépondérance de la librairie française en Hollande, actuellement envahie par les imprimés

allemands. — Il me lut tout un rapport statistique établissant, avec logique et clarté, l'état précaire de notre librairie dans les principales villes des Pays-Bas, et prouvant avec une triste vérité la prospérité chaque jour grandissante des importations de Stuttgart, de Munich, de Berlin, de Leipzig, de Cologne et de Francfort. Il me démontrait que depuis l'année cruelle, on vendait deux tiers en moins de livres français chez ses compatriotes, et il pensait qu'à cette situation désastreuse il était possible d'opposer un remède efficace avec l'énergie et le dévouement de plusieurs patriotes français décidés à suivre la voie qu'il était en mesure de leur indiquer.

Je me mis avec empressement au service d'une idée aussi juste et noble et je lui fournis aussitôt des lettres de crédit pour les personnes que je jugeais les mieux en position de nous seconder dans cette véritable guerre des influences intellectuelles germano-françaises.

Van der Boëcken me quitta avec promesse de m'accorder plusieurs soirées au sortir de ses plus urgentes occupations. — Mais ce fut la



dernière fois que je vis sa tête de Moine des Croisades. — Six jours après cette visite, je recevais de Rotterdam une lettre assez crânement philosophique dans laquelle l'infortuné archiviste, m'annonçait, de son lit, à la fois sa maladie et sa mort.

« Croyez-vous, m'écrivait-il en substance, que j'ai été assez mal-avisé l'autre matin en vous quittant, pour rencontrer la camarde dans un vent-

coulis du quai, et me voici définitivement entraîné dans la grande danse macabre jadis peinte par Holbein à Bâle. — J'ai nettement senti le froid de sa faux dans le dos et n'ai point eu le temps de gagner, d'après vos indications, la bibliothèque de la rue Richelieu. J'ai voulu mourir près de mes livres, dans ce calme berceau d'Érasme; j'ai pris le premier Rapide pour les Flandres, et me voici déposé ici, jaune, grelottant la fièvre, marqué pour la retraite des vaincus de la vie..... J'ai tenu à vous faire en personne poliment mes adieux, car *Samedi prochain*, vers la troisième heure après midi, celui qui fut votre très sympathique Van der Boëcken,



sera catalogué à l'état civil de Rotterdam comme ayant accompli sa carrière, et si vous êtes libre et dispos de venir céans et qu'il vous plaise d'étudier sur nature les cérémonies funèbres en Hollande, je serai encore votre guide pour vous montrer de ma boîte de chêne, très *probablement le lundi suivant*, ce que peut être le convoi d'un notable bibliothécaire municipal. — Ne me plaignez point, je pars allègrement, très curieux des au delà de nos sens bornés; *fata viam inveniunt*. J'ai toujours aimé à suivre le Destin. Ainsi fais-je aujourd'hui dans la noire impasse où il me conduit. — Adieu, ami, vous êtes jeune, aimez la vie bellement et noblement, pas trop dans les esprits, mais beaucoup dans les cœurs; allez à gauche, c'est le côté des parfums et des femmes. Pensez que plus l'on gagne du côté de l'esprit, plus l'on perd du côté de l'instinct, et la perte ne compense pas le gain. Croyez-le bien. — Songez parfois à votre *belluaire*, comme il vous plaisait tant de m'appeler, après mes enfantillages zoologiques de notre première rencontre. Adieu, adieu encore. Samedi prochain, mes yeux, ces terribles yeux qui firent tant de victimes momentanées, se seront retournés en dedans pour m'endormir moi-même dans la vie éternelle. — *Vale.* »

Pure fumisterie!... ricana de Marconville, en interrompant mon récit dans un éclat de voix incrédule qui secouait le silence général.

Non point fumisterie, mes amis, à l'heure même qu'il m'avait lui-même désignée, le fantastique bibliothécaire éteignait les inquiétants flambeaux de son âme. — Le lundi suivant, le courrier m'apportait un carton entouré de noir, par lequel la famille me faisait part de cette perte

douloureuse, et comme je suis sceptique comme le diable, je partis très troublé cependant au pays des canaux, je m'enquis de Van der Boëcken; depuis trois jours il dormait au champ de repos, et je déposai sur sa tombe une énorme couronne de bleuets, de muguets et de roses, une couronne aux trois couleurs françaises, qu'il aimait si vaillamment en dépit des influences tudesques qui alourdissent trop profondément aujourd'hui les horizons de son pays.

« Vous direz ce que vous voudrez, dit l'un de nous, en baillant, — lorsque j'eus terminé ce récit, — on a beau être cousu sur nerfs et solidement emboîté sur ses gardes, toutes ces histoires-là sont singulièrement *déreliantes*. —Me suivra qui voudra, mais il se fait tard, et je m'en vais faire de l'occultisme en me glissant sous le tabis de mes couvertures. »

Toute la bande de Boisgrieux se dispersa avec bruit le long des longs corridors du Château de la Battue.

Cette nuit là, je vis en rêve Van der Boëcken, hypnotisant saint Pierre à la porte du paradis et prenant la direction de la grande bibliothèque des âmes angéliques qui papillonnent chez le Très Haut.

OCTAVE UZANNE.

ALBERT ROBIDA.





LA VIE MONDAINE DE MIGNET

(1830-1848[1]).

Portrait de Mignet. — Mignet dans le monde. — Mme de Belgiojoso. — Mignet et Thiers. — Lettres inédites de Mignet à Thiers.

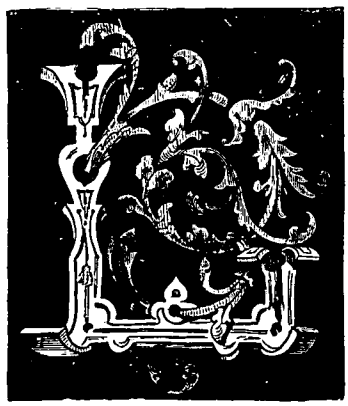

L'AMOUR des recherches historiques poussé jusqu'à la passion, les soucis continuels qu'entraînait une lourde administration[2], ne faisaient pas oublier à Mignet le monde, les salons, les conversations aimables, le temps dû à l'amitié et à la famille. Mignet aimait la causerie fine et délicate réservée par une pointe d'esprit et se couronnant de grâce. Plein de tact et de mesure, il était fort recherché, et il recherchait le commerce des lettrés et des gens de goût. Il se laissait aller au charme d'une séduisante conversation menée par quelque femme en qui la beauté s'ajoutait à l'intelligence — et lui-même exerçait un vif attrait par son talent qui se faisait oublier, par sa distinction que tout, au contraire, rappelait dans sa mise, dans sa tenue et dans son langage. Ce fils d'ouvrier avait l'allure d'un grand seigneur; il eût pu tenir sa place à la cour du XVIIe siècle et il en eût même rehaussé l'éclat par sa présence.

Les portraits du temps qui représentent Mignet vers 1830 nous le montrent haut de taille, bien fait, d'une gravité pleine de décence et de noblesse.

1. Extrait d'un ouvrage sur Mignet par M. Édouard Petit, qui paraîtra prochainement.
2. Il était directeur des archives au ministère des affaires étrangères.

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions.ainay@free.fr

Ses manières avaient grand air, mais sans morgue et sans prétention ; elles se fondaient en une justesse et une harmonie qui charmaient les regards. Sa figure plaisait par la régularité des traits; le front était large et abritait le vaste cerveau du penseur; la bouche expressive, faite pour le sourire plutôt que pour la gaieté expansive. Des cheveux blonds, disposés avec soin, s'enroulaient autour de la tête ; un collier de barbe courte entourait la grave beauté de son visage modelé pour la médaille et le buste. Parlait-il ? Il avait la voix discrète et contenue, légèrement relevée de notes méridionales. Il n'aimait pas les grands éclats ; son élocution nette, agréable, avait une aisance qui donnait aux autres de la facilité ; elle avait à la fois du sérieux et de la gaieté. Quand Mignet voulait plaire, quand le marbre s'animait, amis et adversaires étaient captivés. Il savait fuir la violence ; il savait rencontrer l'entrain. Son geste, dans la causerie, était rare mais noble. Sa conversation était servie par une excellente mémoire où il pouvait puiser sans fin dans le riche trésor d'observations accumulées par l'étude, par la méditation et par le spectacle de la vie. Et s'il savait se faire écouter, il connaissait aussi l'art d'écouter. Il ne cherchait pas à éclipser ses auditeurs, comme un causeur de profession, par la virtuosité brillante de son langage; mais il les attirait et les retenait par l'aimable engouement dont il égayait parfois son ordinaire gravité.

L'on comprend que tant d'avantages extérieurs n'aient pu passer inaperçus. Partout Mignet était accueilli avec des prévenances empressées et il était sûr de s'attirer les applaudissements et les sourires des femmes dans les salons de Paris. Il était même de mode parmi les contemporains d'esquisser par le crayon ou bien par la plume le portrait de l'historien : « La *Revue des Deux Mondes,* dit J. Claretie, ne dédaignait pas alors, aux alentours de 1830, de donner place en ses brochures aux bruits de la ville, aux échos des théâtres, à ce que l'on appelle aujourd'hui la chronique, et je crois bien qu'en ce temps-là Jules Janin en fut, pour un moment, le chroniqueur attitré. J'attribue du moins à Janin ce croquis tracé d'après M. Mignet en 1832, au moment où il s'agissait de remplacer M. de Montesquiou à l'Académie française : [1]

« Les femmes regrettaient que M. Mignet ne se fût pas mis sur les rangs. Il eût été si bien un jour de réception. Il est grand ; une noble figure, de beaux cheveux, des mains d'évêque, une prestance indolente et grave ; le jour de son entrée à l'Académie, tous les yeux l'auraient contemplé avidement, dans une muette et délicieuse extase. Les belles dames l'auraient admiré à l'envi, comme un jeune prêtre le jour où il prend les ordres, comme une religieuse le jour où elle prononce ses vœux. M. Arnault a la parole poétique ; on dirait qu'il commande une charge de cavalerie. M. Andrieux a la voix éteinte ; il ne peut qu'à grand'peine dérider le front et desserrer les lèvres de son auditoire par ses facéties renouvelées du Collège de France. Mais le jeune archiviste aurait, dès les premières paroles, captivé l'assemblée par la sonorité de son débit, par le rythme harmonieux de ses périodes. Je suis étonné vraiment que la rue de Varennes et la rue Saint-Georges n'aient pas envoyé une députation à l'Académie pour la prier d'accueilir M. Mignet. »

Et la beauté du caractère s'ajoutait à la beauté physique. Les dons de

1. *Temps* du 28 mars 1884 (la Vie à Paris).

l'esprit et de l'âme semblaient appelés par les dons du corps. Tous ceux qui l'ont connu et fréquenté ne tarissent pas en éloges sur la sûreté de son commerce, sur cette exquise bonté qui semble être l'inspiration dominante de sa vie. Il cherchait toujours à faire des heureux auprès de lui, il semait même le bien en prodigue; jamais il ne parvint à la fortune, car il ne sut jamais refuser au besoin qui s'adressait à lui. Les écrivains malheureux ne manquaient pas d'avoir recours à lui, car il les secourait et de son argent et de son influence, avec une parole encourageante. Sa bienfaisance manquait même un peu de mesure s'il faut en croire des témoins oculaires, et souvent elle protégea mal ses intérêts pécuniaires. Mignet ne se défendait pas contre des envahissements qu'il n'avait pas le courage de repousser; il préférait l'abus à l'insuffisance dans l'expression de son assistance.

Sa bonté ne dégénérait pas toutefois en faiblesse : elle se tournait en générosité et en naturelle sympathie, mais jamais elle ne fit tort à l'indépendance de l'homme. Mignet, très doux, très obligeant, très conciliant, ne laissa pas entamer sa fierté. Il donna beaucoup; il sut peu recevoir. Il sauvegardait avec soin son indépendance. Aucune puissance terrestre, ni l'ambition, ni l'orgueil, ni la richesse, ni l'amitié, ni même l'amour, ne l'ont contraint d'abdiquer une conviction, de tenter une démarche humiliante. Il poussait le sentiment de la dignité personnelle jusqu'à l'extrême limite que puisse atteindre la délicatesse. Aussi devait-il, à l'âge où il était dans la plénitude de la beauté, de la force, du talent, où il atteignait tout son harmonieux épanouissement, devenir l'objet d'un grand amour, demeurer l'objet d'une grande amitié. Il devait inspirer et partager une passion féminine que beaucoup d'autres lui ont enviée; il devait entretenir en lui et développer chez le plus grand homme d'État de la France contemporaine le culte d'une amitié dont tout le monde admire la sereine constance. Car ce type de l'honnête homme, tel qu'on l'entendait au XVIIe siècle, cet esprit cultivé, ce noble cœur qui plaçaient haut leur idéal ne le fragmentèrent pas en une poussière éparse de sentiments banals; ils le concentrèrent tout entier dans l'affection d'une femme, qui, malgré son originalité et l'intensité de ses goûts, faisait honneur à la femme, d'un homme qui, malgré ses travers et ses erreurs, a fait honneur à l'intelligence humaine.

Les occasions d'aimer ne pouvaient certes pas manquer à Mignet. Il n'était pas un salon à la mode qui ne lui fît des avances, et qui ne désirât le compter parmi ses hôtes préférés. Au lendemain de Juillet, dès que le gouvernement de Louis-Philippe eut ramené le calme dans les esprits, les salons s'étaient rouverts et partout la vie de plaisir avait repris avec une nouvelle ardeur.

Mignet allait dans les cénacles officiels, chez Duchâtel, chez le comte Molé, à la place de la Ville-l'Évêque. Les cercles littéraires le conviaient, et on le voyait souvent rue Taitbout à ces assises de l'art et du goût, de la grâce et de l'élégance, que tenait le poète Jules de Rességuier. Il prenait parfois le chemin de la place Vendôme où brillait Mme d'Arbouville, auteur de charmantes nouvelles, et où se réunissaient les Salvandy, les Sainte-Beuve, les Musset. Il se rendait aussi à la rue de la Popinière où la comtesse Sannayloff recevait de nombreux amis, qui lui rendaient en respectueuse affection les dons délicats

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dont sa bonté ne cessait de les combler. Il fréquentait aussi le salon de Mme Clarke, dont la fille Marie devint en 1847 Mme Mohl.

Mais aux soirées les plus brillantes, aux réceptions les plus gaies et les plus charmantes, Mignet préférait les visites que son amitié avec Mme de Belgiojoso lui permettait de rendre à celle qu'on appelait « la belle patriote italienne. » Il l'avait connue rue d'Anjou-Saint-Honoré, chez M. de La Fayette, qui donnait asile à toutes les illustrations de l'Europe révolutionnaire. La princesse Belgiojoso née Trivulzio, épouse d'un Milanais qui avait encouru, à cause de ses opinions, la disgrâce du gouvernement autrichien, avait dû se réfugier en France avec son mari, et elle se trouvait en quelque sorte placée sous la tutelle politique du « héros des deux mondes ».

La princesse, dont l'étrange beauté et dont l'esprit plein de séductions gagnaient toutes les sympathies dans l'élite de la société mondaine, ne tarda pas à son tour à faire les honneurs d'un salon qu'elle ouvrit à la rue Notre-Dame-des-Champs, dans un petit hôtel entre cour et jardin. Elle sut prêter à l'originalité de ses goûts un cadre dont la singularité frappait les regards.

« Rien de moins ordinaire, dit de Beaumont-Vassy [1], que l'ameublement de sa demeure jusque dans ses moindres détails. On entrait par un petit vestibule, qui communiquait, à gauche, avec une salle à manger, à droite, avec le salon. La salle à manger, en stuc, était ornée de peintures dans le goût des fresques et des mosaïques de Pompéi. Plus longue que large, cette pièce, où l'on transportait un piano les jours de réception, servait alors de salle de danse. Le salon, assez vaste et carré, était tendu en velours d'un brun presque noir, parsemé d'étoiles d'argent; les meubles en étaient recouverts de la même étoffe, et le soir lorsqu'on y pénétrait on pouvait se croire dans une chapelle ardente, tant l'aspect général offrait un coup-d'œil lugubre.....

« Du salon funèbre... on passait dans une chambre à coucher tendue entièrement en étoffes de soie blanche. La pendule de la cheminée, les flambeaux, les candélabres, l'ornementation tout entière, en un mot, étaient en argent ou en matières argentées, ce qui formait avec la pièce précédente le contraste le plus absolu. Palais de jeune fée à côté du séjour de quelque sombre génie, chambre d'une nouvelle épousée à côté d'une chapelle ardente. On pénétrait de cette chambre à coucher dans un petit cabinet de travail tendu en cuir de Cordoue, garni de meubles en chêne noir, orné de quelques vieux tableaux de l'école byzantine, et renfermant un bureau de travail sur le pupitre duquel on voyait ouvert quelque gros volume des Pères de l'Église, que la princesse s'occupait de traduire ou de documenter. »

L'ameublement si bizarre de la demeure concordait avec l'attitude, la physionomie et le caractère de la noble hôtesse. Mme de Belgiojoso avait une beauté si excentrique, si fantastique même, que nul visiteur n'a pu résister à son inévitable fascination et s'empêcher de devenir un admirateur — et souvent un adorateur. Bien que de nombreux écrivains aient tenté de retracer ses traits et de reconstituer son visage, il est malaisé d'en dessiner un portrait ressemblant, car chacun d'eux l'a vue comme il l'a voulu voir, avec ses désirs et ses passions, d'une façon toute spéciale et non dans l'ensemble, sous son véritable jour:

1. Les Salons de Paris sous Louis-Philippe.

cependant l'on peut essayer d'esquisser les contours de son expressive physionomie en assemblant les ébauches éparses dans les éloges que lui adressent Heine, Musset ou bien de Laprade, pour ne citer que ses plus célèbres amis

De taille haute, de prestance admirable dans sa gracieuse et souple fierté, la princesse Christine Belgiojoso avait une figure que l'on ne pouvait oublier, quand on avait pu la contempler une fois. « C'était un de ces visages, dit Henri Heine, qui semblent appartenir au domaine poétique des rêves plus qu'à la grossière réalité de la vie. Des contours qui rappellent Léonard de Vinci, ce noble ovale, avec les naïves fossettes des joues et le sentimental menton pointu de l'école lombarde. La couleur avait plutôt la douceur romaine, l'éclat mat de la perle, une pâleur distinguée, la morbidezza.....

« Enfin c'était une figure comme on ne peut la trouver que dans quelque vieux portrait italien qui représente une de ces grandes dames dont les artistes italiens du XVIe siècle étaient amoureux quand ils créaient leurs chefs-d'œuvre, et auxquels pensaient les héros allemands et français quand ils ceignaient le glaive et passaient les Alpes » [1].

L'on eût dit une copie vivante de la *Joconde*, tant elle rivalisait avec l'étrangeté du modèle par le rayonnement de ses yeux noirs, par l'opulente candeur de sa chevelure couleur de jais encadrant avec grâce l'ovale un peu allongé du visage. Le nez était légèrement cambré, mais dans la mesure exacte où la courbe des lignes dénote la fierté sans indiquer la rudesse; les narines bien dilatées s'ouvraient fines et expressives. Ses dents ont eu l'honneur d'être décrites par Musset : « Ce sont de petits bonbons d'oranger blanc, enchassés dans du satin de groseille, qui servent de dents à cette belle personne, » écrit-il à sa marraine, Mme Jaubert.

Henri Lehman l'a peinte et exposée au salon du Louvre dans sa magistrale splendeur, buste élégant et noble, tête où la force et l'esprit se combattent, où se mêlent la sûre possession de soi et l'ardente passion : « L'harmonieuse étoile, dit Charles Monselet dans ses *Statues et Statuettes parisiennes* [2], a inspiré à l'un de nos poètes les plus distingués les strophes suivantes :

« Qui contempla ce front bien fait pour un musée
Dans ces grands yeux pensifs reviendra lire encor,
Tant cette belle femme est gravement posée
Sur son escabelle à clous d'or.
D'aussi beaux cheveux noirs couronnés d'une tresse
Eurent-elles jamais bandeau plus opulent,
Ces muses qu'on voyait au doux pays de Grèce
Fouler les vallons d'un pied blanc ? »

Mais ce qui distinguait surtout la princesse, ce n'était ni la belle régularité des traits, ni l'intéressante mobilité du masque. Ce qui fascinait en elle c'était dans la physionomie un caractère de sincérité effrayant; l'âme montait comme à fleur de peau ; l'on eût dit une idée plutôt qu'un être. Son teint absorbait l'attention : il n'était ni blanc ni rose, ni brun ni pâle ; mais d'une seule cou-

1. H. Heine Reisebilder, tome II : (Nuits florentines).

2. Nous empruntons de nombreux et curieux détails à l'article que Ch. Monselet a consacré à Mme de Belgiojoso dans son volume.

leur, d'une blancheur jaunâtre, transparente comme l'ambre et comme l'ivoire .. « La princesse de Belgiojoso, dit K. O'Meara dans son étude sur Mme Mohl et ses intimes, évoquait le souvenir d'une Léonore de la Renaissance, avec sa robe à plis droits, ses grands yeux noirs et son étonnante pâleur. On raconte que la princesse, entrant tard un soir dans un salon où l'on faisait de la musique, s'arrêta immobile au seuil de la porte pour ne pas interrompre le chanteur.

Ses vêtements de soie blanche, ses bijoux de jais, son immobilité, et surtout la pâleur de marbre avec laquelle ses yeux et ses cheveux d'un noir intense faisaient un contraste étrange, donnaient l'illusion d'un beau revenant. Quelqu'un murmura : « qu'elle est belle ! — Oui, répliqua-t-on, elle a du être bien belle lorsqu'elle était vivante. »

Le *datura stramonium,* poison dont elle abusait aux heures d'insomnie et aussi par une fantaisie de grande dame, lui avait fait ce teint fantomatique d'une nuance invraisemblable, surtout au bal, où le blanc et le vert se fondaient à la lumière des lustres en une clarté blanchâtre, aux reflets lunaires. La princesse produisait souvent l'effet marmoréen d'une morte, bien que de la mort elle n'eût que l'apparence, et qu'elle retînt de la vie, dans son énergie fièvreuse, toute la réalité.

Car un patriotisme indomptable fut comme le maître ressort de son existence. Cette Penthésilée moderne a plaidé tour à tour avec l'épée et avec la plume la cause de l'indépendance italienne. Comme on l'a dit : « Elle fut une grande dame, une femme politique et un homme de lettres. » Au XVIe siècle on l'eût nommée ministre ou bien général d'armée.

Toujours active et téméraire elle échappe aux sbires autrichiens et se réfugie en France, mais de Paris elle ne cesse de continuer son œuvre d'affranchissement et de libération. Elle publie tour à tour à Paris la *Gazetta italiana*, qui date de 1845, et l'*Ausonio*, revue mensuelle parue en mars 1846 ; elle se fait le rédacteur en chef de ces feuilles, et elle se lance dans la discussion des questions politiques avec la vigueur professionnelle d'un polémiste, « avec un style serré, fin, brusque, où la sobriété n'exclut pas la grâce, où l'indignation ne brise pas la logique. »

Elle secourt les paysans milanais de sa fortune qui est considérable ; en France, en Italie, elle fonde et entretient des maisons d'éducation, des œuvres de bienfaisance. Au village de Lacate, proche de son château, les tenanciers, religieusement, invoquent son nom, béni par leur reconnaissance, dans leurs prières quotidiennes [1].

Comme George Sand, comme la comtesse d'Agoult (Daniel Stern), elle sait grouper autour d'elle les grandes individualités politiques du temps. « Elle fut, avec plus de flamme, dit M. Hanoteaux [2], ce que Mme du Deffand avait été au XVIIIe siècle; avec plus d'esprit et vingt ans plus tôt, Mme Récamier avec plus de majesté : elle fut un centre... Personne ne fit plus qu'elle en France pour la propagation de l'idée italienne. Elle lui consacra sa vie, sa fortune, son cœur. Lorsqu'en 1848 elle courait à Milan et enrôlait, à ses frais, un bataillon

1. Monselet, article cité.
2. Henri Martin, par Hanoteaux.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de volontaires, certes elle ne servait pas plus vaillamment son pays que dans les temps où, à Paris, sa savante coquetterie stimulait autour d'elle tant de chauds enthousiasmes et prêchait la croisade des nationalités... Tout ce que le bouleversement de l'ancien monde, la Constitution imposée à l'Europe par les traités de 1815, le despotisme de l'Autriche, la brutalité de la Russie, avaient jeté de noble, de vaillant, de généreux sur les grands chemins de l'Europe : tout cela s'était réuni peu à peu autour de la grande dame italienne, et lui avait fait un cortège qui suscitait tout ensemble l'admiration et la pitié. Nulle part les idées communes de libéralisme, de confraternité des peuples, de civilisation progressive ne furent plus agitées. Nulle part les esprits et les cœurs ne se mêlèrent davantage, et partant nulle part l'affirmation de l'existence propre de l'individualité de chaque nation ne fut plus hautement proclamée. »

A la rue Notre-Dame-des-Champs, l'élite de la société littéraire et artistique se mêlait aux personnages politiques. Un grand écrivain, celui qu'on a nommé « l'Homère de l'Histoire, » Augustin Thierry, vivait dans une aile de l'hôtel et recevait de la princesse aide et protection. Il avait chaque jour la joie de l'entendre. « L'amitié profonde qui unit la princesse Belgiojoso à l'auteur de la Conquête de l'Angleterre est un des plus beaux et nobles spectacles que nous connaissions. Cette alliance de la pensée active et de la pensée clouée, de la chevalière et de l'ermite, du bruit et du repos, est chaque jour plus féconde en résultats puissants. L'une part et *va faire l'histoire*, l'autre attend et raconte. Chaque année les retrouve à la même place auprès du même pupitre vert. »[1].

La princesse recevait dans son intimité tout d'abord Mignet, hôte assidu de son salon, tant à Paris que dans sa campagne de Marly où les courses en plein air succédaient aux longues causeries, puis Bellini dont Heine s'est moqué si finement, Victor de Laprade, l'auteur de *Psyché*, poème dont la philosophie lui plaisait infiniment, le sculpteur Mercié, le peintre Chenavard, gai convive, amusant conteur, Henri Martin, Thiers, le pianiste Doehler que n'épargnaient pas les épigrammes des visiteurs, Amédée Hennequin, Ary Scheffer, Listz et son disciple Salvator, Peisse, Villemain, Cousin, l'Italien Massari qui devait jouer un rôle important au delà des Alpes, bien d'autres encore, et souvent, trop souvent au gré de Mignet, les deux rivaux de l'historien : Henri Heine et Alfred de Musset.

L'après-midi l'on causait poésie, politique et même théologie ; parfois le prince de Belgiojoso se mettait au piano et chantait avec Pauline Garcia, alors dans tout l'éclat de son talent.

Le soir, la réception était plus étroite et aussi plus originale. La princesse, élégamment couchée sur une ottomane dans une pose reproduite par un pastel de Vidal, coiffée de fuchsias, sa fleur préférée, fumait lentement le narghilé en compagnie de ses intimes : la marquise de Bedmar, la Guiccioli, depuis marquise de Boissy. Elle était entourée par son cercle d'admirateurs : Heine, Musset, Mignet, Doehler ; chacun avait le droit de donner libre carrière à sa verve et à ses hardiesses et ne s'en privait pas. La conversation était passionnée, entraînante : dans la griserie des attaques et des répliques qui obscurcissaient les esprits comme d'un nuage, dans sa familiarité capricieuse,

1. Monselet, article cité.

© 2007 Livre « Editions « les passeurs du temps » ... editions-passeurs.fr

dans la complète absence des préjugés et de l'étiquette, elle prolongeait ses éclats de rire et ses fusées d'esprit fortement dans la nuit. Après chaque bouffée d'opium, après l'envolement de quelque saillie qu'elle avait ou lancée ou provoquée, la princesse délicatement, avec une petite pince d'argent, puisait dans une coupe de vermeil un imperceptible morceau d'orange : c'était sa boisson favorite — et une sorte de joli geste lui permettait de tourner sa cueillette en souplesse adorablement furtive et gracieuse.

Christine de Belgiojoso ne manqua pas d'exciter d'ardentes convoitises parmi les écrivains et les artistes qu'elle absorbait dans son rayonnement. D'ailleurs l'amour, loin de l'effaroucher, l'attirait; elle aimait à aimer par goût et par tempérament : « Je ne saurais, disait-elle, deviner quel intérêt nous prenons à l'existence quand les yeux ne nous regardent plus avec amour. » N'est-ce pas une devise bien vraie et bien charmante que Ninon de Lenclos eut été digne de trouver avant elle ? Sa vie fut le commentaire de sa pensée favorite. En France, elle captiva bien des cœurs par sa beauté et par son esprit. Heine, Musset, Mignet surtout, s'attachèrent à elle d'une ardeur passionnée. Comment auraient-ils pu résister au charme étrange qu'elle répandait autour d'elle, cette énigmatique créature, très naturelle à la fois et très coquette, sensible à l'excès, langoureuse à souhait, avec des brusqueries de réveil spontanées?

Délaissée par son mari qui courait en vrai don Juan toutes les aventures, elle aima, d'une fièvreuse énergie, celui de tous ses admirateurs qui avait le plus de force contenue, qui était le plus maître de lui-même, le seul qui sut, de sa froide virilité, fixer un instant son inquiétude et son incessante agitation : Mignet. Certes elle promena sa fantaisie sur tel ou tel caprice qui fut passager; mais elle ne parvint à concentrer son affection que sur lui seul. Heine l'adora, il lui adressa les lettres les plus audacieusement caressantes; il dépensa beaucoup d'esprit, il ne gagna que des moqueries et des impertinences. Musset l'adora, mais « entre la princesse et le poète, dit Mme Jaubert, les amours-propres surtout étaient en jeu. Le genre de coquetterie qui existait entre eux prenait souvent entre eux une physionomie agressive, celle d'une sorte de duel. » Le *prince Phosphore de Cœur-Volant,* ainsi que l'appelait Mme Jaubert, fée par la grâce, qui lui cherchait un nom dans un conte de fée, n'attira pas l'attention de la Princesse — authentique. Elle lui écrivit même que « le châtiment des amours vulgaires était d'interdire à celui qui s'en rendrait coupable l'aspiration aux nobles amours. » Musset dépité rima les *Stances à une morte* pour se venger de la très vivante Altesse, — mais les nobles amours passèrent pardessus le poète pour aller à l'historien. Mme de Belgiojoso aima Mignet pour sa discrète constance, pour le sérieux de son caractère susceptible d'un tendre et long attachement. Et puis avec le polémiste de la Restauration elle pouvait s'entretenir de politique, elle pouvait recevoir de lui quelques vaillants conseils pour la lutte quand elle rédigeait ses articles au *Constitutionnel* ou bien à la *Démocratie pacifique.* Avec l'historien elle pouvait s'affermir dans ses recherches sur les origines du Christianisme, se livrer à la préparation de son *Essai sur la formation du dogme catholique,* à sa traduction de la *Scienza Nueva* de Vico. Son esprit autant que son cœur trouvait son compte à faire naître et à partager l'affection de Mignet.

Leur liaison, qu'encourageait l'inconduite du prince, dura longtemps :

© 2007 Livre « Editions « les passeurs du temps » [illegible]

elle a défrayé souvent la chronique du temps. Mignet était de toutes les parties, de tous les voyages. Il résidait à Port-Marly; il était de ces petits déjeuners où une fois Musset, par maladresse, blessa son hôtesse d'un coup de fourchette; il allait même aux Pyrénées, partout enfin où la fantaisie de la princesse lui montrait la route.

Leur passion eut des heures d'orage et d'accalmie, connut les brusques ruptures et les promptes réconciliations, qui avaient je ne sais quoi de délicieusement inédit. L'une d'elles est restée célèbre. Le jour même où Thiers fut nommé premier ministre, elle eut lieu à la suite d'un sermon de l'abbé Deguerry sur le pardon des offenses. L'accord fut scellé par une messe, dont la princesse, dans son mysticisme original, exigea la célébration, et qui fut entendue par Mignet, par elle, par Thiers et quelques intimes. Aussi bien leurs amis favorisaient-ils toujours les rapprochements, car tous deux devenaient maussades pendant la durée d'une fâcherie.

Un jour vint pourtant où les événements amenèrent une rupture complète. Le prince s'enfuit de Paris avec une charmante femme de la haute société, et l'aventure fit du bruit. D'autre part, la princesse ne parvenait plus à équilibrer son budget bouleversé par les frais de réception et par les bonnes œuvres. Elle repartit pour son pays natal, pour son château de Locate, que sa charité transforma en école et en ouvroir. En 1848, en 1849, elle fit le coup de feu à la tête des soldats qu'elle avait levés. Quelques années plus tard, elle voyait ses rêves d'indépendance se réaliser en Italie, grâce à l'appui de la France, et elle entreprenait un voyage en Orient dont elle devait raconter les incidents dans la *Revue des Deux-Mondes*. Elle mourut en 1874.

Depuis son départ pour l'Italie, avait-elle oublié Mignet? L'on ne peut l'affirmer, malgré l'éclat de certaines aventures romanesques et retentissantes. Mais certainement Mignet ne l'oublia jamais; jusqu'à l'heure de sa mort, il garda vivant dans son cœur le souvenir de la princesse. Ni l'âge ni l'éloignement ne purent atténuer la violence de ses sentiments.

En 1883, M. d'Ideville rendait visite à Mignet. Les deux hommes parlèrent de l'Italie, au sujet du *Journal d'un diplomate en Italie,* œuvre de M. d'Ideville. « Un nom surtout, je dois le dire, rapporte l'interlocuteur, l'avait frappé dans ces notes intimes, celui de la princesse Belgiojoso. Ce nom évoqué par moi évoqua aussitôt dans l'âme du vieillard les plus chers souvenirs. Je lui parlai de la princesse avec chaleur. Toutefois mon enthousiasme, je dois le dire, fut vite dépassé par celui de mon interlocuteur. Le vieil ami de « la « grande Italienne » s'entretint d'elle avec feu et avec une satisfaction non déguisée. Je lui donnai moi-même la réplique et lui contai ma première rencontre, à Turin, chez la marquise de Rosa, sœur de la princesse; puis son installation à Milan et dans sa villa du lac de Côme. Je lui parlai de sa charmante fille, la marquise Trotti, de ses deux sœurs, de son frère.

« Enfin nous nous trouvions en pays ami et transportés bien loin de Paris et de l'an 1883. « Elle était déjà bien malade et fort changée quand vous « l'avez vue, en 1859, à Turin, me dit M. Mignet. Ah! si vous l'aviez connue « alors qu'elle habitait, à Paris, son hôtel de la rue Notre-Dame-des-Champs. « Quelle femme intelligente et belle, et quelle patriote passionnée! Elle n'avait « conservé que l'éclat de ses yeux quand vous la vites en Italie. Une maladie

© 2007 Livre « Editions « les passeurs du temps » [illegible]

« nerveuse, de grandes souffrances l'avaient pliée avant l'âge. C'était une femme « ardente, d'une rare énergie, un tempérament d'une haute originalité. » — « Je ne l'ai malheureusement connue, en effet, que dans les dernières années, « dis-je à M. Mignet, mais j'ai pu l'apprécier; elle daignait me témoigner de « l'amitié, et j'ai d'elle des lettres charmantes. »

« Ce dernier trait acheva de me gagner le vieil ami de Christine Trivulzio. »

L'attachement que portait Mignet à Mme de Belgiojoso ne lui faisait pas oublier toutefois les devoirs dus à l'amitié. C'est dans cette période qui s'étend de 1830 à 1848 qu'il lui fut donné de resserrer encore plus étroitement les liens qui l'unissaient à tant d'hommes célèbres morts dans la suite avant lui. Il fréquentait chaque jour Barthélemy Saint-Hilaire, Cousin, le poète Barbier, Béranger, surtout Thiers. Il avait vu le compagnon de ses jeunes années arriver au pouvoir; loin d'envier sa renommée de la gloire conquise par Thiers il faisait sa propre gloire. Il continuait à donner l'exemple de cette admirable affection, dont le récit eût fait ajouter un chapitre à Cicéron dans son livre de *l'Amitié*. Les « deux frères provençaux » continuaient à partager mêmes goûts et mêmes faiblesses, que parfois on ridiculisait dans les journaux et dans les conversations. Les deux inséparables se consultaient sur tout, à toute heure. Il est évident qu'en 1840 les conseils de Mignet sur la politique étrangère furent plus d'une fois précieux au premier ministre. Derrière l'homme d'État, on sentait l'influence de l'avocat consultant, très soucieux de défendre les intérêts de son ami et du pays.

Si Mignet l'eût désiré, il eût pu quitter sa direction des Archives. Thiers voulait le pousser aux honneurs, l'admettre au partage de sa fortune politique. Il le plaisantait souvent sur sa modestie, sur son manque d'ambition. Mignet refusait les plus hautes fonctions. « Allons, disait Thiers, tu es un sage; c'est convenu. »

Mignet était, en effet, un sage bien plus qu'un égoïste, et l'on doit savoir gré à cette sagesse qui valut à la France tant de belles œuvres. Si la politique y a perdu, les lettres y ont gagné. Et Thiers avait quelque peu tort, même en manière de badinage, de lancer quelque malice à l'homme qui avait sacrifié la famille à l'amitié, qui se dérobait pour son compte aux honneurs du pouvoir, mais qui en retenait, pour le compte de son camarade, les soucis et les déceptions.

Quand Thiers voulut se marier avec la fille aînée de M. Dosne, le riche receveur-général, il hésita. Il n'osait s'ouvrir à Mignet de son projet, tant il craignait que son ami crût à une diminution de son amitié. Mignet, d'après un témoin, s'aperçut de sa tristesse :

« Thiers, lui dit-il, depuis quelques jours, tu es sombre, tu ne me dis plus rien et tu ne me confies pas ce que tu as : c'est qu'il y a une femme entre nous. »

Thiers machinalement protesta. « Si c'est pour te marier, continua Mignet, et ce doit être pour cela, tu fais bien. Tu n'as pas voulu me le dire, croyant me faire de la peine ; tu as eu tort. Si tu crois que tu seras heureux, je ne puis qu'être content, moi. En tout cas, je te le répète, tu fais bien. Quand on s'oc-

cupe de politique et qu'on veut arriver aux affaires, il faut se marier. Quant à moi, je crois bien que je resterai garçon; j'ai mes livres et cela suffit. »

Le mariage de Thiers ne nuisit en rien aux relations des deux amis. Mignet se rendait à l'hôtel de la place Saint-Georges, où il était accueilli comme un parent par la famille Dosne, qui devint comme la sienne. Avec MM. Charlemagne, Viviers, député; d'Argout, pair de France; avec M. Barthélemy Saint-Hilaire, il partageait l'intimité quotidienne du ministre. Quand Thiers se livrait à la sieste qu'il a toujours faite une heure chaque soir, étendu sur un fauteuil, en un coin obscur, après le travail des journées consacrées aux lettres et à la politique, Mignet dirigeait la conversation, faisant avec Mlle Dosne, avec Mme Thiers, les honneurs du salon. Il donnait à son ami le temps de recouvrer des forces nouvelles et, après un repos, de se réveiller toujours plus vif et plus primesautier.

Alors les deux intimes s'engageaient en de longues causeries, parlaient beaux-arts, histoire, diplomatie, suivaient les débats des Chambres, entraient dans les détails des affaires administratives, s'occupaient de réformes. Leurs paroles avaient, certes, une autre portée dans les lambris de la somptueuse demeure que, jadis, dans l'atelier d'Aix, quand elles s'envolaient vers la voûte de la forge aux heures de fiévreuse ambition. Maintenant on pouvait appliquer les plans que l'on méditait et que l'on traçait jadis au temps de la jeunesse et de l'espérance. L'homme d'État et son conseiller avaient la faculté de transformer leurs idées en actes; aux rêves du début avait succédé une réalité vraiment éblouissante, dont autrefois ils n'auraient pas osé espérer les splendeurs. C'est ainsi qu'aux côtés de Thiers, s'effaçant dans le rayonnement de sa gloire, Mignet vit défiler devant ses yeux, et en 1840 et plus tard quand Thiers exerça la présidence, toutes les illustrations du siècle, et toujours, malgré sa réserve et son apparente inaction, il sut forcer l'estime et imposer le respect. Il avait beau se dérober aux marques de bienveillance et de sympathique attention, les plus grands allaient au-devant de lui pour les lui prodiguer, et on reportait sur lui une part de l'admiration et des hommages que l'on rendait à Thiers.

Si parfois Thiers était absent, ou bien si Mignet partait, aux mois d'été, pour Aix, une correspondance s'établissait entre eux. Tandis que Mignet est laconique vis-à-vis de ses autres correspondants et qu'il leur adresse des billets où il ne se livre guère, avec Thiers, au contraire, il montre une véritable expansion. Parmi les nombreuses lettres qu'il lui adresse, il n'est pas sans intérêt d'en citer quelques-unes au moins par fragments, pour montrer dans quelle étroite et pénétrante union d'idées et de sentiments vivaient les deux grands écrivains.

Mignet fait part à Thiers de ses travaux. Il l'encourage à persévérer dans la production de fortes études historiques. Il lui exprime ses craintes au sujet de la politique qui éloigne son ami de l'histoire. Il lui écrit de Paris, à la date du 12 juillet 1838 :

« Mon cher ami,

« Je te dois une réparation. J'écrivais hier à ta belle-mère que tu ne lisais pas ce qui n'entrait pas dans tes travaux, et je vois que tu as lu mon éloge de

Livingstone. J'en ai été charmé, puisque tu l'as trouvé bien. Tu es très difficile et tu as raison. Aussi le jugement que tu portes sur cette petite production m'enchante.

« Je pense, tout en m'occupant d'autres travaux, à l'éloge de M. de Talleyrand. J'espère que je m'en tirerai hardiment et habilement. Je te montrerai, par exemple, celui-là avant de le prononcer. Il sera pour le mois d'avril prochain.

« Je suis dans l'impatience de voir ton histoire [1]. Je ne doute pas de tout ce que tu y mettras, et je sais d'avance que ce sera un ouvrage très simple, bien original, bien grand et bien varié. Hâte-toi de jeter en foule toutes les matières qui doivent le composer. Si tu pouvais le faire entre deux sessions, j'en serais très content.

« Je crains que, cet hiver, la politique ne t'enlève à l'histoire. A vrai dire même, j'imagine peu que cela puisse être autrement. Il sera bon, dans ce cas, que ton ouvrage, sans avoir reçu le dernier fini, soit achevé, afin que tes recherches ne soient pas perdues et que tu n'oublies pas tes pensées. Adieu, mon ami, je t'embrasse de tout mon cœur. »

Le 8 octobre 1842, il lui écrit de Romegas pour le tenir au courant de ses sentiments, du bonheur intime qu'il éprouve à vivre au milieu des siens, dans ce cher Midi qu'il revoit chaque année, avec tant de joie :

« Mon cher ami,

« Je n'ai pas encore répondu à ta lettre parce que je suis parti pour la campagne le jour même où je l'ai reçue, et je n'ai pas cessé de m'occuper d'un travail qui, heureusement, vient d'être fini. J'y ai joui comme toi d'un parfait repos au milieu d'une excellente famille qui te remercie de ton bon souvenir et que mon séjour plus prolongé cette année a rendue bien heureuse. Malgré les pluies de septembre qui doivent vous avoir inondés dans le Nord et que j'ai essuyées ici, il y a eu les plus beaux jours du monde.

« Cette belle lumière du Midi, ces horizons lointains, purs, azurés, me charment de plus en plus. Le soleil d'octobre est magnifique, mais il faudra bientôt le quitter.

« Je pars ce soir de la campagne pour retourner à Aix, où je passerai encore une huitaine de jours avant de me mettre en route pour Paris. Nous irons faire avec Borely une petite visite à Marseille. J'ai trouvé tout le monde ici plus enchanté de toi que jamais. Ton dernier séjour les a tous séduits. Ils ne parlent que de tes récits et de tes amabilités. . . . . »

Le 29 septembre 1843, il est encore en Provence; il y mène la vie d'un sage et il la conte à son ami.

« Mon cher ami,

« Je réponds bien tard à ta lettre que j'ai eu grand plaisir à recevoir. C'est que je n'avais rien et n'ai encore rien de particulier à te dire. Je suis à la cam-

1. Il s'agit d'une histoire de Florence dont M. Thiers avait en main les matériaux, mais qui n'a pas été écrite.

pagne depuis bientôt trois semaines, et là, dans un parfait repos, je travaille et je fais de plus ce que tu faisais en courant la Suisse : je lis quelques grands livres anciens et modernes qui me charment. Ce régime dont tu ne te contenterais pas, parce que tu as beaucoup plus d'activité que moi et qu'il est des heures qui te paraîtraient dures à passer, me plaît beaucoup. Toutes les fois que je viens en Provence, il me semble que si je deviens vieux, je voudrais finir mes jours dans une bastide et au soleil. En avançant en âge, les premiers souvenirs et les plus anciennes habitudes prennent plus d'empire . . . . »

Plus tard, le 6 septembre 1846, il l'approuve de sa conduite et de son courage au moment où le ministère Guizot laissait écraser la Pologne par les Autrichiens. C'est le conseiller, c'est le juge même qui se substitue à l'ami :

« Mon cher ami,

« La lettre que tu m'as écrite au Vernet m'a fait grand plaisir. Je n'ai pas été surpris de tes sentiments ni de ton langage; je m'y attendais, ou pour mieux dire j'en étais sûr; mais je n'en ai pas moins été plein de joie de voir que tu étais serein et aussi résolu. Ta lettre est fort belle, et je la garde avec plus de soin, s'il se peut, que les autres. Elle servira à faire connaître l'état de ton âme et la prévoyance calme et ferme de ton esprit dans cette épreuve politique qui m'attriste, mais qui ne m'étonne pas. Cette épreuve est une de celles par lesquelles notre pays avait à passer. C'est l'épreuve de l'inaction publique et des satisfactions particulières. Il faut que la France goûte et abuse de tout. »

Le 29 septembre 1852, il juge la question d'Orient en historien. C'est une lettre qui a la portée d'un de ces beaux articles qu'il donnait, avant 1830, au *Courrier français* ou au *National :*

« ..... Eh bien, voilà tes prévisions qui se vérifient. La guerre entre la Russie et la Turquie, que tout le monde voulait empêcher, a été rendue à peu près inévitable. Lorsqu'on laisse aller les choses à leur pente, elles sont irrésistibles et acquièrent plus de force que les volontés humaines. Il est vrai que les puissances européennes les plus intéressées à prévenir le redoutable conflit ont été bien faibles et bien inhabiles. Elles ont tout fait à contre-temps, ne se sentant pas résolues à soutenir les Turcs contre les Russes. Elles ne devaient pas leur conseiller la résistance, mais bien la résignation. Au lieu de cela, elles ont encouragé le gouvernement turc à refuser lorsqu'elles devaient l'engager à céder, et elles l'ont invité à céder lorsqu'il était contraint de refuser. Entraîné par les apparences d'un appui trompeur, le gouvernement ottoman, qui aurait cédé aux Russes sur les *Grecs orthodoxes*, comme il avait cédé aux Français sur les Lieux Saints, aux Autrichiens sur les Monténégrins, a fait des préparatifs militaires qui l'ont placé dans la dépendance d'une soldatesque fanatique. Les janissaires sont ressuscités et les ulémas notifient leurs volontés impérieuses. Il y a maintenant deux fanatismes en présence, mais l'un appuyé sur une puissante organisation et fortifié par la discipline, tandis que l'autre n'est que fougue et ne produira que désordre. Il est bien difficile que la lutte ne s'en-

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions.ainay@free.fr

gage point et, si elle s'engage, qu'elle ne perde pas la Turquie et ne trouble pas l'Europe.

« *Fata viam invenient...* »

C'est ainsi que passèrent pour Mignet les dix-huit années d'un règne qu'il avait appelé de ses vœux, appuyé de ses actes, rehaussé de son talent. Il avait su devenir administrateur, demeurer écrivain, sans cesser de se donner à l'amitié, sans essayer de se dérober à l'amour. Pendant les dix-huit années, long espace de temps même pour une existence aussi longue que la sienne, il vécut pleinement comme homme, comme artiste, comme citoyen, par toutes les riches et souples facultés de sa nature. Il ne perdit pas inutilement le meilleur de sa vie, le temps de sa maturité; par la pensée et par le cœur, il connut vraiment le bonheur d'être.

ÉDOUARD PETIT.

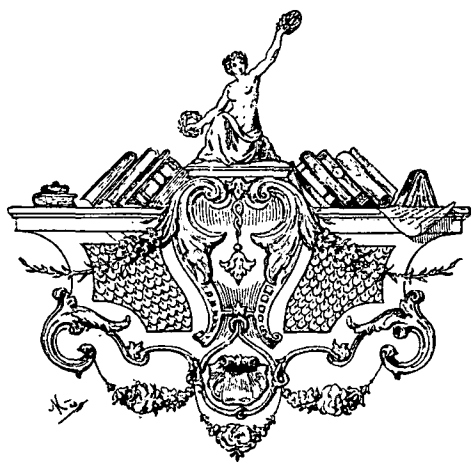

PORTRAIT DE BIBLIOPHILE



Le journal *L'Art* publiait, il y a quelques mois, le portrait d'un amateur qui aima l'art, en effet, sous toutes ses formes, le très regretté baron James de Rothschild, mort en 1881, si prématurément : il n'avait pas encore trente-sept ans. Gravée à l'eau-forte par M. Daniel Mordant, la planche est un chef-d'œuvre de ressemblance. Or, en un portrait contemporain — sur ce point, je suis absolument « bourgeois » — la ressemblance, à mes yeux, prime toutes les autres qualités. Mais, en outre, cette gravure est également un chef-d'œuvre de dessin, de modelé, de couleur, de facture souple, vive, variée dans le maniement de la pointe, et cependant sobre, savante, sévère même; je dirais volontiers classique. Sous le merveilleux outil de M. D. Mordant, les chairs sont de la chair, les cheveux des cheveux, la barbe de la barbe ; les diverses parties du costume, drap, cheviotte, satin, linge, etc., — on ne s'y trompe pas, — paraissent être ce qu'elles sont, et sont ce qu'elles paraissent être. Je n'insisterais pas sur ces mérites relativement secondaires de l'œuvre, s'ils n'y étaient pas, en réalité, secondaires, c'est-à-dire s'ils n'étaient pas subordonnés aux mérites supérieurs de la ressemblance et de l'expression; si l'on n'y retrouvait dans l'attitude cette sérénité, dans le large front cette intelligence calme et réfléchie, dans les yeux et dans la bou-

che cette fermeté tranquille, cette douceur et cette bonté qui caractérisaient le modèle.

Assurément il intéresse les lecteurs du *Livre* de savoir que cette planche existe; car il n'est pas un de ceux qui possèdent le *Catalogue des livres composant la bibliothèque de feu M. le baron James de Rothschild* qui ne voudra joindre à son exemplaire le portrait de l'éminent bibliophile et bibliographe, si tôt enlevé à la science du livre, aux progrès de laquelle il avait grandement contribué, tant par ses encouragements, que par ses propres travaux d'érudition.

Incessante dans toutes les directions de l'activité humaine et dans chaque milieu social, l'évolution des mœurs nulle part, peut-être, n'a été plus manifeste, en ce siècle, que parmi l'élite restreinte d'esprits distingués — amis, amateurs et collectionneurs des belles œuvres du temps passé — dont le goût particulier nous est révélé en ses préférences par le titre de « bibliophiles » que, sans doute, ils ont cueilli dans le *Jardin des racines grecques*. Je faisais à part moi cette réflexion — que je ne donne pas d'ailleurs pour profonde ni bien neuve — comme j'avais, à portée du regard, l'eau-forte de Daniel Mordant, en même temps que je lisais, dans notre numéro d'août, l'article que Philomnestre Minimus a consacré précisément au *catalogue* que nous venons de nommer et dont le second volume vient de paraître[1]. Je voyais se détacher des lignes de cet article la physionomie de celui qui avait passé tant d'heures studieuses et heureuses au milieu de l'admirable collection formée par ses soins avec un goût si sûr, avec tant de science et d'expérience; qu'il avait enrichie, épurée de jour en jour, avec une persistance patiente et une conscience scrupuleuse, avec un rigorisme, chaque jour aussi, plus sévère, parce qu'il était plus éclairé; qu'il entretenait enfin, soignait et choyait avec un amour de tous les instants. Je songeais que si l'auteur de ce catalogue, « véritable monument bibliographique, » est bien effectivement M. Emile Picot, celui-ci eut en ce beau travail la collaboration posthume du baron James. N'est-ce pas M. E. Picot lui-même qui nous l'a montré dressant l'exact et précieux inventaire de ses richesses, et consignant, au fur et à mesure, une foule d'observations que lui suggérait son expérience?

Alors, rapprochant le portrait tracé à la plume par Phil. Min. de celui que nous devons à la pointe de l'excellent graveur du journal *L'Art*, je les comparais à l'image du bibliophile d'autrefois dont Balzac et Gavarni ont fixé le type. Existe-t-il encore, le vieillard aux larges besicles; à la cravate blanche, rarement blanchie, roulée en corde sous le menton, rarement rasé de frais; couvert, plutôt que vêtu, d'une houppelande sordide, mais vaste et percée de plus de poches que Thèbes

1. Il y en aura trois. Le premier a été publié en 1885, chez Damascène et Morgand.

n'avait de portes. Toutes elles sont, ces poches, remplies, bossuées, gonflées, débordantes de volumes de tout format. Quant à lui, vivant étroitement confiné dans son idée fixe, monomane par conséquent, et par suite distrait, bizarre, il est en chasse de l'aube au crépuscule, en toute saison, par tous les temps; sans ordre il entasse, il empile dans la poussière de son logis solitaire des trésors inconnus, découverts en quelque galetas de revendeur, parmi les tas de ferraille des Auvergnats de la traditionnelle rue de Lappe : trésors inconnus, dis-je, et qui demeurent inconnus; car il est jaloux de ses trouvailles, qu'il ne montre à personne, mais dont, lui-même, il ne jouit pas davantage; il n'y regarde jamais et tire tout son plaisir du sentiment de la possession. — Il serait facile mais superflu de multiplier les traits de ce type disparu du bibliophile d'autrefois.

Quelle différence avec le bibliophile de nos jours, homme du monde, érudit, travailleur, ne se bornant pas à recueillir l'héritage des siècles antérieurs, mais désireux de le léguer non seulement intact aux siècles à venir, mais plus riche encore de parures nouvelles, de reliures qui illustreront leur millésime! On rapporte qu'Elisabeth d'Angleterre, prisonnière de sa sœur, Marie Tudor, occupait son ennui au château de Woodstock en cousant, avec des fils d'or et d'argent, des paillettes sur la couverture de ses livres. Si nos bibliophiles, aujourd'hui, ne mettent pas absolument la main à l'œuvre, personne n'ignore qu'ils se font, tous, plus ou moins, les collaborateurs de leurs relieurs, et que Capé, notamment, ne s'est jamais mal trouvé d'avoir écouté les avis de celui dont M. D. Mordant a fait l'admirable portrait que nous avons dit.

Sans flatter nos contemporains, avouons que la comparaison entre les deux générations de bibliophiles est toute en faveur de notre temps, où la bibliophilie, après avoir traversé les jours sombres de l'Empire, de la Restauration et du règne de Louis-Philippe, a renoué, par des hommes comme le baron James de Rothschild, avec l'ancienne et noble tradition bien française des amis des beaux livres.

ERNEST CHESNEAU.

LE

LIVRE HARMONIEUX

LAUN BIBLIOPHILE

Les nombres harmoniques.

Qu'est-ce que l'harmonie?

L'harmonie est cette propriété que possèdent certaines choses d'avoir des parties constitutives dont les mesures sont des nombres harmoniques.

On sait que les nombres harmoniques sont ceux qui ne contiennent que des multiples de 2, de 3 ou de 5; ce que les algébristes expriment par la formule :

Nombre harmonique $= 2^a \times 3^b \times 5^c$.

On a donc pour nombres harmoniques :

1, 2, 3, 4, 5, 6, 8, 9, 10, 12, 15, 16, 18, 20, 24, 25, 27, 30, 32, 36, 40, 45, 48, 50, etc.

En conséquence, ne sont pas harmoniques les nombres :

7, 11, 13, 14, 17, 19, 21, 22, 23, 26, 28, 29, 31, 33, 34, 35, 37, 38, 39, 41, 42, 43, 44, 46, 47, 49, etc.

L'harmonie dans la nature.

Tout est harmonie dans la nature ; tout est composé à l'aide des seuls nombres harmoniques.

Les cristaux nous offrent comme solides réguliers : le tétraèdre, comptant quatre faces triangulaires, six arêtes et quatre sommets, — le cube, six faces carrées, douze arêtes et huit sommets, — l'octaèdre, huit faces triangulaires, douze arêtes et six sommets, — le dodécaèdre, douze faces pentagonales, trente arêtes et vingt sommets, — l'isocaèdre, vingt faces triangulaires, trente arêtes et douze sommets. Rien que des nombres harmoniques.

En chimie, les corps composés ont des formules où les équivalents des corps simples sont toujours en nombres harmoniques.

En histoire naturelle, faune et flore, on ne rencontre que ces nombres et jamais d'autres.

Mais c'est surtout en acoustique que l'harmonie brille d'un éclat sans pareil ; l'accord parfait, les gammes diatonique et chromatique sont exprimées par des séries de nombres harmoniques. Dans cette dernière, par exemple, on a pour valeurs des sons :

Ut	24
Ré	27
Mi	30
Fa	32
Sol	36
La	40
Si	45
Ut	48

Il est à peu près certain qu'il en est de même pour les couleurs ; la peinture doit être une musique où les vibrations d'oreille sont remplacées par des vibrations d'œil.

L'harmonique et l'harmonieux.

Tout ce qui est harmonique n'est pas forcément harmonieux. Parmi les choses de même espèce, il peut y en avoir une infinité d'harmoniques; mais il n'y en a qu'un certain nombre d'harmonieuses.

La définition de l'harmonieux est de plaire aux sens.

L'harmonieux est toujours harmonique; c'est là un postulatum démontré par l'expérience.

Pour trouver l'harmonieux, il suffit donc de choisir parmi les divers harmoniques qui se présentent.

L'*art* n'a pas d'autre but que de trouver des harmoniques harmonieux.

Les choses peuvent donc se partager en trois catégories : les inharmoniques, les harmoniques et les harmonieuses. Les premières sont désagréables à nos sens, les deuxièmes les laissent indifférents et les troisièmes leur font plaisir.

Les choses harmonieuses, ou œuvres d'art, ayant pour caractéristique de plaire au sens, on en déduit que tout ce qui ne leur est pas agréable ne peut prétendre à être œuvre d'art.

Cette conclusion n'a cependant rien d'absolu, puisque les sens ne sont pas les mêmes pour tout le monde. Telle chose peut être goûtée par les uns et point par les autres. C'est une œuvre d'art discutable. La musique de Wagner en est un exemple.

Les véritables œuvres d'art, celles que l'on qualifie de chefs-d'œuvre, d'œuvres de génie, sont seulement celles qui font plaisir à tout le monde, comme, par exemple, la peinture de Raphaël et la musique de Rossini.

Ce sont ces principes que nous allons essayer d'appliquer dans ce qui va suivre.

LE LIVRE.

La page du livre.

Comme tout corps, le livre à trois dimensions : la largeur, la hauteur et l'épaisseur.

Nous laisserons, pour le moment, l'épaisseur de côté et ne considérerons que la largeur et la hauteur.

Il existe une infinité de proportions pour lesquelles ces deux dimen-

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - éditions.ainay@free.fr

sions sont harmoniques. Les figures suivantes en représentent quelques-unes, obtenues en prenant pour base le nombre 6.

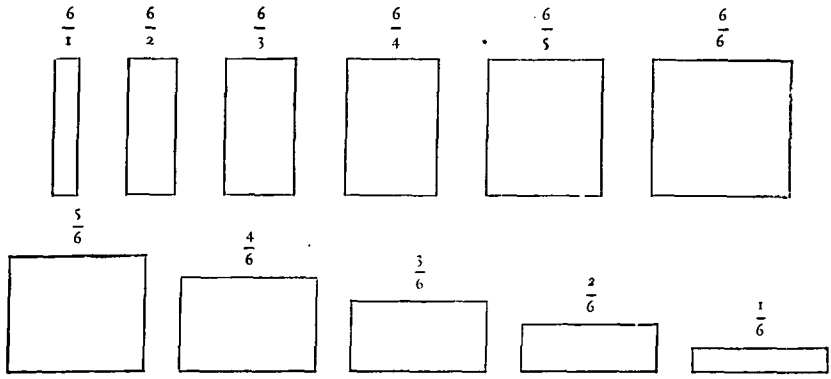

On a d'abord un rectangle dont la hauteur est démesurée, puis la largeur augmente de plus en plus et on obtient le carré, pour arriver en définitive à un rectangle presque tout en largeur. Les deux rectangles extrêmes ne sont évidemment pas harmonieux; le carré ne l'est pas davantage et les deux rectangles qui l'avoisinent sont plus satisfaisants que lui. Il y a donc forcément une figure harmonieuse avant le carré et une autre après. Les deux rectangles harmonieux paraissent être ceux ayant pour proportions :

$$\frac{6}{4} \text{ et } \frac{4}{6} \text{ ou bien } \frac{3}{2} \text{ et } \frac{2}{3}.$$

La page d'un livre nous offre deux rectangles, l'un formé par les caractères, l'autre par la marge; nous les désignerons par les noms respectifs de rectangle imprimé et de rectangle marginal.

Comme conclusion immédiate, nous dirons que ces deux rectangles doivent, pour être harmonieux, chacun en particulier, avoir pour proportions $\frac{2}{3}$ ou $\frac{3}{2}$.

De plus, ces deux rectangles, constituant une même figure, doivent être harmoniques entre eux.

Cette condition sera réalisée si les côtés sont harmoniques deux à deux d'un rectangle à l'autre.

La page sera harmonieuse si les nombres harmoniques, qui expriment les côtés, sont convenablement choisis et si les deux rectangles sont placés, l'un par rapport à l'autre, dans des situations satisfaisantes.

La figure ci-après semble être la solution de la page harmonieuse.

Les deux rectangles ont respectivement pour côtés :

Le rectangle imprimé : 6 et 4, rapport $\frac{3}{2}$;

Le rectangle marginal : 9 et 6, rapport $\frac{2}{3}$.

Ces deux rectangles sont à côtés parallèles et ont mêmes diagonales et, par suite, même centre.

Une autre solution identique est fournie en mettant la figure, la plus grande dimension horizontalement.

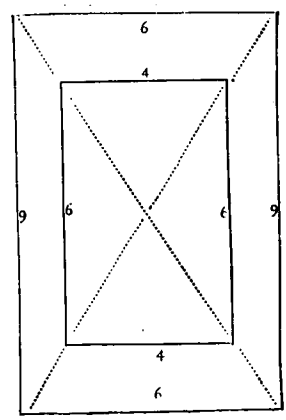

Telle est la page harmonieuse.

Dans un livre broché, le rectangle marginal n'est qu'amorcé; la position du côté intérieur est seule déterminée.

C'est au relieur qu'il appartient, par le rognage, de déterminer complètement le rectangle.

Quoique le livre soit broché, il est facile de voir si la page peut être harmonieuse.

Soit la page A′ B′ C′ D′. Le rectangle marginal n'a de connu que la position du côté intérieur A′ D′;

a b c d est le rectangle imprimé.

Il faut d'abord que le rectangle *a b c d* soit harmonieux, c'est-à-dire que le rapport de ses côtés soit $\frac{3}{2}$. Si cette condition n'est pas remplie, la page ne peut être harmonieuse.

Admettons que la condition soit satisfaite.

Il faut, en outre, que les rectangles imprimé et marginal aient leurs diagonales communes. Si on joint les sommets *c* et *a* et qu'on prolonge la droite vers le haut, l'intersection A avec A′ D′ est le sommet du seul rectangle marginal qui puisse avoir mêmes diagonales que le rectangle imprimé. Si l'intersection A tombe au-dessous de A′, la page pourra donc devenir harmonieuse; mais il ne pourrait en être de même si cette intersection se produisait au-dessus de A′.

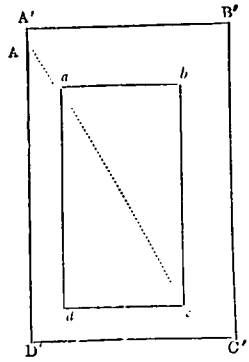

Enfin, il est une troisième condition que la page doit satisfaire.

Le sommet A déterminé, tout le rectangle marginal s'en déduit. Ce rectangle a bien pour proportions 3 sur 2; mais il est nécessaire, pour que la page soit harmonieuse, que les côtés du rectangle imprimé étant 6 et 4, ceux du rectangle marginal soit 9 et 6. Il est aisé de voir que, pour que cette condition soit remplie, il suffit que la largeur de la marge intérieure soit contenue exactement quatre fois dans le côté *a b*.

Toute page d'un livre broché qui satisfera à ces trois conditions pourra devenir harmonieuse entre les mains du relieur.

Rôle de l'imprimeur.

Il résulte de ce qui précède que, pour la confection d'un livre harmonieux, l'imprimeur reste complètement libre de son format; il peut plier sa feuille de papier comme il l'entend; mais sa page déterminée, il doit adopter un rectangle d'impression présentant les proportions de 6 de haut sur 4 de large et s'arranger de façon que ce rectangle soit à une distance de 1 du côté intérieur de la page et que les diagonales de ce rectangle viennent couper ce côté à l'intérieur de la feuille.

Rôle du relieur.

Le rôle du relieur est encore plus simple. Il doit déterminer les points où les diagonales du rectangle imprimé coupent le côté intérieur de la page. Ces points lui fournissent les limites du rognage en haut et en bas. Il doit rogner extérieurement de façon à ménager une marge égale à la marge intérieure.

Nous ne venons de nous occuper que du cas d'une page harmonieuse plus haute que large; les mêmes principes s'appliquent à la page plus large que haute.

Épaisseur du livre.

L'épaisseur d'un livre semble n'être en relation qu'avec la hauteur. Le rapport 1 à 8 paraît assez bien convenir. Afin d'en approcher davantage, l'imprimeur pourra faire varier l'épaisseur du papier et le relieur celle du carton.

Il nous reste à examiner certaines particularités d'un ordre secondaire.

Des caractères.

Les caractères d'imprimerie doivent être proportionnés au format, c'est-à-dire à la hauteur du rectangle d'impression.

Si la page est en hauteur, elle doit contenir trente lignes; vingt, si elle est en largeur; à la vérité, ces chiffres n'ont rien d'absolu; on peut s'arrêter à d'autres, mais il est nécessaire que ces nombres soient harmoniques: on peut donc prendre 27 ou 32 dans le premier cas et 18 ou 24 dans le second. L'intervalle entre deux lignes doit être plus grand que la hauteur des caractères; il semble que le rapport $\frac{3}{2}$ entre ces deux quantités soit de l'aspect le plus agréable.

Gravures.

Si le livre doit renfermer des gravures de la dimension d'une page, on doit les établir de même sorte que le rectangle imprimé.

Texte encadré.

Si le texte est encadré, on doit considérer les limites de l'encadrement comme étant celles du rectangle d'impression. Le résultat de l'encadrement est donc de réduire l'espace que doivent occuper les caractères.

Page de titre.

Le libellé du titre avec le nom de l'auteur, la désignation de la librairie, etc., doivent par leur contour présenter les mêmes dimensions que le rectangle imprimé des autres pages.

Comme il y a lieu de faire usage de caractères de différentes grandeurs, il faut que les dimensions de ceux-ci soient harmoniques entre elles. Le titre de l'ouvrage devra être en gros caractères; puis doivent venir, suivant l'ordre décroissant, le nom de l'auteur et celui de l'éditeur. Les autres indications doivent constituer une quatrième classe de caractères encore plus petits.

On aura des dimensions harmonieuses en prenant les proportions :

1re	classe de	caractères	(titre de l'ouvrage) . . .	16
2e	—	—	(nom de l'auteur)	9
3e	—	—	(nom de l'éditeur)	4
4e	—	—	(autres indications)	1

Ces chiffres sont les carrés des quatre premiers nombres.

Notes.

Les notes doivent être placées au bas des pages et faire partie du rectangle imprimé.

La grandeur des caractères composant les notes doit être moitié moindre que celle du texte.

Les notes ont pour effet de détruire l'harmonie de la page; elles doivent être évitées autant que possible dans le livre harmonieux.

En-têtes et culs-de-lampe.

Certains éditeurs sont dans l'usage d'employer des en-têtes et des culs-de-lampe dont ils croient devoir orner les commencements et les fins des chapitres.

Nous sommes peu partisan de cet emploi qui a généralement pour résultat de rendre les pages moins agréables à la vue. Il est de toute nécessité que ces ornements soient du plus haut goût pour qu'ils puissent

entrer dans la composition du livre harmonieux. Une condition indispensable qu'ils doivent remplir est d'être exactement du même ton que le texte, ni plus clairs, ni plus sombres. Il va sans dire que leur largeur doit être celle du rectangle d'impression et que leur hauteur doit être harmonique avec celle de ce même rectangle. La proportion 1 à 5 paraît assez bien convenir pour le rapport de ces hauteurs.

Le texte doit se présenter presque immédiatement après l'en-tête.

Le cul-de-lampe doit être placé au bas du rectangle d'impression.

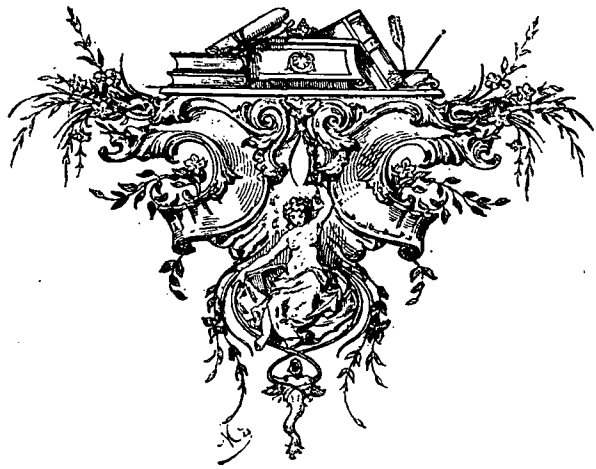



DE LA

DESTRUCTION VOLONTAIRE DES LIVRES

OU BIBLIOLYTIE

Habent sua fata...

I

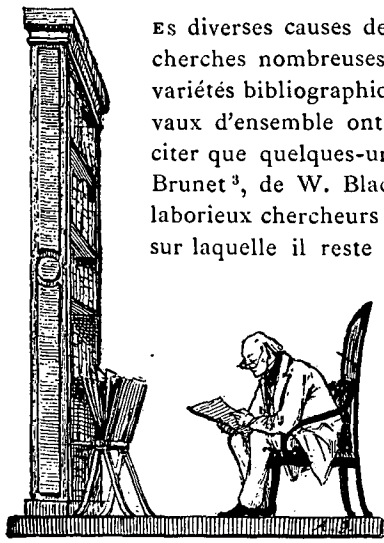

Les diverses causes de rareté des livres ont été déjà l'objet de recherches nombreuses ; il n'est guère de manuels, de recueils, de variétés bibliographiques qui n'y fassent allusion et même des travaux d'ensemble ont été publiés à ce sujet : tels sont, pour n'en citer que quelques-uns, ceux de Schelhorn [1], de Peignot [2], de G. Brunet [3], de W. Blades [4], de C. Walford [5] et de plusieurs autres laborieux chercheurs qui n'ont pas cependant épuisé une matière sur laquelle il reste beaucoup à écrire avant qu'on l'ait complètement explorée. Or, parmi les causes de rareté des livres, il en est une qui n'a pas été, jusqu'à présent, spécialement étudiée : je veux parler de la suppression *volontaire* de certains ouvrages, soit par leurs auteurs et éditeurs, soit par des personnes intéressées à les *détruire*. En lisant ce mot, maints bibliophiles ne pourront s'empêcher de frémir intérieurement. — Hé quoi ! se diront-ils, est-il possible qu'il se trouve des êtres assez malfaisants ou assez fous, pour commettre de tels attentats sur une chose aussi précieuse, aussi éminemment respectable que le *livre?* N'est-ce

1. *Amœnitates litterariæ, passim.*
2. *Dictionnaire des principaux livres condamnés au feu ;* 1806. In-8°.
3. *Supplément* à l'ouvrage ci-dessus. *Bibliophile belge,* 1848 et 1850.
4. *The Enemies of Books,* 1880.
5. *Destruction of Libraries by fire,* etc. ; 1880.

point assez que le temps, l'eau, le feu, les vers et cent autres invisibles ennemis se coalisent, que la Justice et l'Église, le brocanteur et l'épicier rivalisent de zèle et d'efforts pour faire périr, plus ou moins vite, mais sûrement, des éditions entières? Faut-il encore que des personnages malicieux et, ce qui est pis peut-être, que ceux-là mêmes qui devraient le mieux protéger ces pauvres et chers enfants de leur esprit ou de leurs presses viennent aussi contribuer à les anéantir? Non, cela ne saurait être, cela n'est pas! — Cela est pourtant, n'en déplaise à la louable indignation de ces honnêtes gens, et, s'ils veulent bien parcourir ces quelques pages, ils verront, d'après des témoignages certains, que cette cause de rareté des livres n'est nullement imaginaire et qu'il faut considérer comme leur réelle et redoutable ennemie cette fureur destructrice à laquelle on a donné le nom plus savant qu'harmonieux de *Bibliolytie*.

Il n'est pas tout à fait exact de dire que la bibliolytie (puisque bibliolytie il y a) n'ait fait encore l'objet d'aucune étude spéciale ; deux fois déjà ce sujet a été abordé par deux érudits émérites M. G. Brunet[1] et M. Maurice Tourneux[2]. Mais tous deux l'ont à peine effleuré, le premier n'ayant donné que quelques indications très succinctes, le second n'ayant guère parlé que d'écrivains modernes, et tous deux ensemble n'ayant pas recueilli plus d'une quarantaine d'observations. C'est en m'inspirant de ces recherches sommaires que j'ai formé le projet de les compléter de mon mieux, à l'aide des faits plus nombreux que j'ai pu réunir dans mes lectures, en compulsant maints catalogues et en dépouillant avec soin nos grands recueils bibliographiques. Certes, la moisson n'a pas été bien abondante et je n'ai pas la prétention d'avoir noté tous les ouvrages qui pourraient et devraient figurer dans cette modeste étude. Il m'a fallu choisir d'ailleurs et écarter bien des cas douteux. Je me suis strictement limité aux ouvrages imprimés, mettant rigoureusement de côté les œuvres manuscrites, plus nombreuses qu'on pourrait croire, que des auteurs ont fait détruire, à leur lit de mort, à l'instigation de leur confesseur ou par simple scrupule de conscience. Je n'ai pas parlé non plus de ces productions restées inédites par la volonté de leurs auteurs, telles, par exemple, que ce joli manuscrit autographe laissé, en 1615, par le célèbre ministre protestant Robert Puppius, qui avait pris la peine d'écrire ces mots sur la première page: *Poemata hæc si quis ediderit, maximam Autori injuriam fecerit, qui edi ea vetuit.* — Il ne pouvait non plus être question ici des auteurs qui détruisirent leurs livres, de leurs propres mains, il est vrai, mais par force, comme cet infortuné J.-V. Gentilis, fameux antitrinitaire, décapité à Berne, et qui, peu de temps avant son supplice, fut, au dire de Beckmann et de Mayer, contraint de mettre lui-même le feu à ses livres sur une des places de Genève. Enfin il eût été tout à fait hors de propos de compter au nombre des bibliolytes ces malheureux savants dont le Prussien Œlrichs[3] a dressé la liste et qui furent condamnés à *manger* les livres qu'ils avaient composés.

1. *Dictionnaire de bibliologie*, col. 1087 à 1090.

2. *Les livres détruits par leurs auteurs*, article publié dans le *Bibliophile français*, année 1873, t. VII, p. 246 à 250.

3. *Dissertatio de Bibliothecarum ac librorum fatis, imprimis libris comestis.* Berolini, 1756; in-8°.

Il est donc bien entendu que, dans les pages qui vont suivre, il ne sera aucunement question ni des ouvrages détruits en vertu de sentences ecclésiastiques ou séculières, ni de ceux qui ont péri par suite d'événements désastreux tels que les incendies ou les naufrages [1], autres causes de destruction beaucoup moins exceptionnelles qu'on ne se l'imagine et qui pourraient, à elles seules, fournir la matière d'une bibliographie spéciale assez étendue. On se bornera à citer les ouvrages volontairement détruits, soit par les auteurs et éditeurs, soit par les particuliers. Ils sont au nombre de deux cent soixante-huit et j'avais d'abord pensé à les grouper par chapitres, d'après les motifs qui les avaient fait détruire ; mais ce procédé offrait un double inconvénient : d'abord il eût nécessité trop de subdivisions, puis il eût rendu les recherches moins aisées. Il m'a paru plus commode de classer ces ouvrages, suivant l'ordre alphabétique, en deux articles seulement : l'un comprenant les livres détruits par les auteurs eux-mêmes, l'autre consacré aux écrits supprimés ou anéantis par les éditeurs ou par des particuliers. Je demande grâce à l'avance pour les fatigantes, mais inévitables répétitions que l'on rencontrera dans ce petit travail et je prie le lecteur de bien vouloir ne s'attacher qu'à ce qu'il peut offrir de piquant ou de curieux.

LIVRES DÉTRUITS PAR LEURS AUTEURS

1. — *A mesdemoiselles TaNgOlBiLoEnTi,* excuse pour une prétendue offense, ou plutôt à cause d'un moment de déplaisir à elles involontairement causé. Hommage... (Paris, Everat, imprimeur, 1833-34). In-8° de v-40 p.

Cet opuscule, tiré à très peu d'exemplaires, est adressé à Mlles *Taglioni* et *Noblet,* par F.-M. Foisy, alors employé à la Bibliothèque royale. L'avant-propos est signé E. R., c'est-à-dire *Ernest Rosny,* et non *Eugène Robin,* de Bruxelles, comme le croyait Quérard. — M. Jules Chenu, qui possédait un bel exemplaire de cette brochure, avait écrit sur la garde la note suivante : « Cet opuscule est devenu de la plus grande rareté, car l'auteur en a détruit la plus grande partie. Il m'a même redemandé cet exemplaire dont il m'avait fait présent, pour lui faire subir le même sort, et j'ai été obligé, pour le sauver de l'autodafé, de lui dire que je l'avais perdu. » — Il serait curieux de savoir « quel déplaisir » Foisy avait causé à Mlles Taglioni et Noblet, et surtout de connaître les motifs qui le poussèrent à faire disparaître cette espèce d'acte d'amende honorable.

1. Il faut lire, au sujet des livres détruits ou submergés par l'effet des *licences,* pendant la durée du blocus continental, un bien curieux article de A.-A. Renouard, dans son *Catalogue,* t. Ier p. 286 à 291.

2. — *Admonitio adversus Reginam Elisabetham.* (Londini), 1588.

Libelle attribué au fameux jésuite Robert Parson ; il le composa au moment où l'Espagne organisait son *Invincible Armada,* afin de préparer le succès complet de cette expédition, en excitant violemment les princes et les peuples de l'Europe contre la reine d'Angleterre. Mais, après le désastre subi par la flotte espagnole, Parson se hâta, assure-t-on, de rechercher et de jeter au feu tous les exemplaires de son libelle qui est devenu introuvable.

3. — *Amusements, gayetez et frivolités poétiques,* par un bon Picard. Londres, 1783. In-8° de 38 p.

Ce très rare recueil de chansons, contes et épigrammes assez libres est de Pierre-Antoine de la Place, qui avait écrit, sur son exemplaire, la note suivante : « Imprimé par M. le prince de Ligne et par le prince Charles, son fils aîné, à leur imprimerie du château du Bel-Œil, sur un petit manuscrit escamoté à l'auteur, mais dont quelques exemplaires, également escamotés par un valet de chambre et envoyés à Paris pour y être vendus, ont été saisis à la requête de l'auteur et mis au pilon. »

4. — *An (l') 1852.* — Almanach socialiste. Liège, chez tous les libraires (imprimé chez A. Charron). S. d. In-12 de 63 p.

L'auteur est M. X. Bougard, qui en a retiré les exemplaires invendus et a fait détruire tous ceux qu'il a pu recouvrer.

5. — *Anacreontis Odæ, græcè, cum scholiis græcis Armandi-Joannis Boutillieri.* Parisiis, J. Dugast, ad olivam Rob. Stephani, 1639. In-8° de VII ff. 145 p.

Édition donnée par Armand-Jean Boutillier de Rancé, alors âgé de douze à treize ans. Elle est devenue fort rare, l'éditeur, devenu le célèbre abbé de la Trappe, ayant sans doute fait rechercher et disparaître le plus d'exemplaires possible de cette œuvre de jeunesse.

6. — *Annales genealogiqves de la maison de Lynden,* diuisees en XV liures, verifiees par chartes, tiltres et aultres bonnes preuues ; Auec le recit de plusieurs histoires ou les Seigneurs de ceste Maison se sont trouués : embellies de figvres de diuers pourtraits, chasteaux, etc. ; recueillies par Fr.-Christ. Butkens. Anvers, J. Cnobbart, 1626. In-folio, titre et nombreuses planches gravées.

Magnifique et rarissime ouvrage dont l'auteur supprima lui-même les exemplaires en grande partie. Peu de livres sont aussi recherchés aujourd'hui et déjà, en 1640, l'éditeur Cnobbart en offrait 50 à 100 florins par exemplaire. On ignore les motifs qui ont poussé Butkens à détruire son œuvre ; nous retrouverons plus loin cet auteur (n° 259).

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions.ainay@free.fr

7. — *Anti-Justine (l')*, ou *les Délices de l'amour*, par M. Linguet, avocat au et en Parlement. — « Casta placent superis. — Manibus puris sumite (cunnos). » — Avec 60 figures. — Première partie. — Au Palais-Royal; chez feu la veuve Girouard, très connue; 1798. — Deux parties in-12, la première va jusqu'à la page 204; le titre de la seconde continue la même pagination et va jusqu'à la page 252, où s'arrête le livre inachevé.

Il faut voir sur cet ouvrage, qui est en réalité de Nicolas Restif de la Bretonne, l'excellente bibliographie de M. P. Lacroix (p. 413 à 425). « Mauvais livre, fait dans de bonnes vues », disait le soi-disant Linguet, ou Restif, qui composa lui-même son ouvrage à la casse, en tira très peu d'exemplaires, le laissa inachevé et finalement détruisit presque tout le tirage. On ne connaît que six exemplaires échappés à cette destruction; trois sont dans l'enfer de la Bibliothèque nationale; un quatrième appartenait à feu M. Hankey, qui l'avait payé 1,500 francs. — Ajoutons que cet odieux ouvrage a été réimprimé en Belgique en 1863 et 1864 (2 vol. in-12, 20 fr.).

8. — *Antigone*, par P.-Simon Ballanche. Livres I à IX. — S. l. n. d. (Lyon). In-8° de 208 p.

Premier essai de cet ouvrage tiré à quelques exemplaires, presque tous détruits par l'auteur peu satisfait de son travail, et qui le donna complètement modifié dans les éditions suivantes.

9. — *Appel de Louis XVI, roi de France, à la Nation*, contenant ses défenses et ses moyens, tant sur l'accusation portée contre lui par la Convention nationale, que contre le décret de mort par elle prononcé le 17 janvier 1793. Paris, J.-J. Blainville, imprimeur, rue de Seine, faubourg Saint-Germain, petit hôtel de Mirabeau, n° 450, 1793. In-8°.

Grouber de Groubental, dit Barbier, fut chargé par les défenseurs de Louis XVI, absorbés par les débats du procès de ce prince, de rédiger un mémoire en faveur du monarque accusé, pour le cas, très probable d'après les débats de la première audience, où il serait condamné, et dans l'espoir, moins fondé, que les juges admettraient l'appel à la nation du jugement qu'ils auraient rendu. Une correspondance de M. de Malesherbes, léguée à sa famille par Grouber de Groubental, traçait à celui-ci le plan qu'il avait à suivre. — Quand la sentence eut été prononcée et le recours demandé à la nation rejeté, Grouber s'empressa de faire détruire l'édition entière de son plaidoyer, qui fût devenu peut-être son propre arrêt de mort. Il n'en conserva qu'un seul exemplaire qu'il présenta à Louis XVIII, lors de son retour en France. L'imprimeur avait conservé les épreuves de l'auteur portant le bon à tirer. C'est sur cet exemplaire qu'a été faite la réimpression qui se trouve dans *la Revue rétrospective* (deuxième série, t. XI, mars 1837).

10. — *Atlas physique, politique et historique de la France*, par Denaix. — 17 cartes in-folio, avec texte marginal.

M. Dutacq fut l'éditeur de ce magnifique ouvrage. L'auteur, le savant colonel Denaix, jugeant son travail imparfait, anéantit lui-même tous les

exemplaires de cette première édition. Il ne cessa de perfectionner son atlas qu'il laissa cependant inachevé. Ce fut en cet état que le trouva Dutacq, qui dépensa plus de 30,000 francs pour le faire continuer et perfectionner. Il mourut à son tour, en 1855, au moment où venait de paraître la nouvelle édition, publiée par les soins de M. Richard Whal.

11. — *Au fond du verre.* Poésies, par Amédée Rolland. Paris, imp. de Dubuisson et Kugelmann, 1854. In-18 de 108 p.

Suivant M. Maurice Tourneux, l'auteur de ces poésies a détruit tous les exemplaires qu'il a pu trouver de son recueil.

12. — *Baiser (le).* Poème. Mons, 1826. In-12.

L'auteur anonyme de cet opuscule *léger* aurait, par un scrupule pudique, fait brûler tous les exemplaires, sauf deux qu'il ne put jamais rattraper et qui appartenaient, l'un au poète montois Adolphe Mathieu, l'autre au savant Arthur Dinaux.

13. — *Beringer (Joan. Barth. Adr.). Lithographiæ Wirceburgensis* ducentis lapidum figuratorum, à potiori insectiformium prodigiosis imaginibus exornatæ, specimen primum, à G. Lud. Hueber. Wirceburgi, 1726. In-folio, fig.

Beringer, médecin du prince-évêque de Wurtzbourg et professeur à l'université de cette ville, était un amateur enthousiaste de curiosités naturelles. Un ex-jésuite, nommé Rodrick, connaissant le faible de Beringer, avec lequel peut-être il avait eu quelque chicane, résolut de le mystifier. Il fit fabriquer de prétendues pétrifications plus singulières les unes que les autres, telles que chauves-souris avec ailes et têtes de papillons, crabes ailés, araignées avec leurs toiles, etc., etc. ; quand il en eut préparé un certain nombre, il les fit offrir à Beringer par des jeunes gens qui disaient les avoir trouvées dans une montagne voisine d'Eibelstad. Le digne docteur tomba en plein dans le panneau et publia ces merveilles, en 21 planches gravées, en les donnant comme les preuves d'une thèse soutenue, *sous sa présidence*, par le jeune Dr Hueber. — A peine son livre eut-il paru que le Dr Deckart, soupçonnant et découvrant la supercherie, fit prévenir son collègue du tour qu'on lui avait joué. Le pauvre Beringer se hâta de retirer de la circulation tous les exemplaires qu'il put ravoir, mais quelques amateurs conservèrent soigneusement les leurs comme un monument de haute curiosité littéraire. A la mort de l'infortuné docteur, un libraire de Leipzig acheta tous les exemplaires qui n'avaient pas été détruits, et les fit paraître, en 1767, comme une seconde édition, sous le nom du véritable auteur, en supprimant la prétendue épître dédicatoire de G.-L. Hueber. — L'édition originale de 1726 est maintenant de la plus grande rareté.

14. — *Bibliographie entomologique,* ou *Catalogue raisonné des ouvrages relatifs à l'entomologie,* avec des notes critiques, par Charles Nodier. Paris, Moutardier, an IX. Pet. in-12.

On lit, en tête de l'exemplaire qui appartenait à M. de Pixérécourt, la note suivante de l'auteur, note qui contient un jugement trop rigoureux sur cet

essai que les entomologistes voudraient voir réimprimer avec toutes les augmentations dont il est susceptible, la méthode en étant d'ailleurs ingénieuse et commode : « Essai fort imparfait, mais fort rare, d'un écolier de quatorze ans. J'étais propriétaire de l'édition, et je l'ai détruite avec tant de soin qu'il n'en reste certainement pas quatre exemplaires. » — Cette affirmation du bon Nodier ne doit pas être prise à la lettre ; quoique très peu commune, sa bibliographie entomologique n'est pas si rare que cela et on a vu passer en vente plus d'exemplaires qu'il ne l'a dit.

15. — *Calepin d'un amateur d'estampes.*—Alais, 1865. In-18, orné de planches de monogrammes.

Cet opuscule, tiré, dit-on, à soixante exemplaires seulement, a été détruit presque entièrement à la suite d'une vive polémique dirigée contre l'auteur, M. Michel, qui prétendait avoir à se plaindre de la critique partiale et injuste d'un journaliste. Une dizaine d'exemplaires tout au plus ont échappé à cette destruction et se vendent assez cher.

16. — *Capitoli (li) di Agnolo Allori*, editi ed inediti, pubblicati unitamente da' Saltarelli del medesimo autore. Venezia, tip. d'Alvisopoli, 1822. In-8°.

Ce recueil, publié par Pierre Magrini, n'a pas été imprimé pour le commerce. Il est devenu extrêmement rare, presque tous les exemplaires, suivant Brunet, ayant été détruits, peut-être par l'éditeur Magrini lui-même, en raison des fautes dont fourmille le texte.

17. — *Cartulaire de l'abbaye d'Auchy-lès-Hesdin.* Premier vol. imprimé vers 1788, mais laissé inachevé, sans introduction ni tables.

Ce précieux travail est du savant abbé P.-L.-J. de Bétencourt, qui, par suite des événements révolutionnaires, fut sans doute amené à faire détruire tout le tirage, ce qui a fait croire qu'on n'en avait publié que vingt-cinq exemplaires. — Il est encore question plus loin de cet auteur (voir n° 96).

18. — *Catalogue des livres imprimez de la Bibliothèque du Roy.* Paris, imprimerie royale. 6 vol. in-folio, savoir : Théologie (1739-1743), 3 vol. ; Belles-Lettres (1750), 2 vol. ; Jurisprudence (1753), 1 vol.

Les auteurs de ce catalogue étaient les abbés P.-J. Sallier, Claude Boudot et M. Jourdan qui rédigea le discours préliminaire. — 216 pages du deuxième volume de la jurisprudence étaient déjà composées et tirées quand les auteurs se décidèrent à faire mettre tout le tirage au pilon, par suite des profondes modifications qu'ils apportaient au classement de cette matière. Ce deuxième volume ne fut d'ailleurs jamais publié et quelques exemplaires à peine des 216 pages déjà imprimées échappèrent à la destruction. — Sans doute les critiques de l'abbé Saas, dont il est parlé plus loin (n° 75), ne furent pas étrangères à cette détermination.

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions.ainay@free.fr

19. — *Catalogue des livres imprimés sur vélin*, avec date, depuis 1457 jusqu'en 1472. Paris, De Bure frères, 1813. Deux parties en 1 vol. gr. in-folio de XXVI-544 p.

Ce précieux ouvrage a été imprimé aux frais de l'auteur, Joseph Van Praet, qui, l'ayant commencé sur un plan trop vaste, s'est vu forcé de le laisser inachevé et n'a pas cru devoir le publier. L'édition entière en a donc été détruite, à l'exception de deux exemplaires imprimés sur vélin et de sept autres imprimés sur papier. Le *Manuel du libraire* (t. V, col. 1078-1079) donne des détails très étendus sur cet admirable travail et fait connaître qu'un des exemplaires sur vélin sauvés de la destruction s'est vendu 484 francs.

20. — *Catéchismes* ou *Abrégés de la doctrine chrétienne*, imprimés par l'ordre de Mgr l'archevêque de Bourges, pour être seuls enseignés dans son diocèse. Bourges, 1693. In-8°.

Ce volume, publié par les soins et sous l'inspiration de M. Phélippeaux de la Vrillière, archevêque de Bourges, est devenu très rare, le prélat lui-même l'ayant fait détruire par suite de certains scrupules de conscience.

21. — *Cent fables*, en vers. Paris, s. d. (vers 1800), chez Goujon. In-18, fig.

Ce petit volume tiré, dit-on, à dix-sept exemplaires seulement, est de M. F.-G. de La Rochefoucauld-Liancourt. Il est devenu d'une extrême rareté, l'auteur ayant fait rechercher, pour les détruire, tous les exemplaires qui passaient en vente ; voici pourquoi : il avoue bien naïvement dans sa préface que, « depuis que ses fables sont composées, il a vu avec peine que les sujets de quelques-unes d'entre elles avaient été traités déjà par M. de La Fontaine. »

22. — *Chants d'un oiseau de passage*, par Alphonse Duchesne. Lisieux, Tissot, 1847. In-8°, portrait.

Poésie de jeunesse que M. Maurice Tourneux dit avoir été détruites par l'auteur lui-même.

23. — *Codicille politique et pratique d'un jeune habitant d'Épone.* S. l., 1788. In-12.

L'un des plus singuliers ouvrages de l'auteur, Hérault de Séchelles, qui le fit détruire du reste si exactement qu'on n'en connaît qu'un exemplaire. Le *Codicille* a reparu sous ce titre : *Théorie de l'ambition*, ouvrage posthume de Hérault de Séchelles, publié avec des notes par J.-B. S*** (Salgues). Paris, Bouquet, an X (1802). In-8° de 100 p.

24. — *Comédies historiques*, par Rœderer ; nouvelle édition suivie de la mort de Henri IV, fragment d'histoire dialogué. Paris, 1827-1830. 3 vol. in-8°.

Suivant le catalogue Soleinne (supplément n° 288), le dernier volume de ce recueil est assez rare, l'auteur l'ayant fait supprimer le plus possible, après la révolution de Juillet.

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions.ainay@free.fr

25. — *Commerce (le) des femmes dangereux pour les ecclésiastiques.* Cologne, 1713. In-12.

Ouvrage anonyme de l'abbé Drouet de Maupertuy. L'auteur le fit retirer de la vente et détruire, après en avoir distribué sept ou huit exemplaires seulement à des personnes de distinction. — C'est sur un de ces exemplaires que, suivant Barbier, on aurait réimprimé ce livre sous ce titre : *le Commerce dangereux entre les deux sexes, traité moral et historique.* Bruxelles (Lyon), 1715. In-12 de III f.-406 p. et 3 f. de tables.

26. — *Conservateur (le) décadaire* des principes républicains et de la morale politique. Paris, Ruault, an II. 13 numéros, du 20 floréal au 20 fructidor an II, formant 2 vol. in-8° de 408 et 468 p.

Journal rare, que Deschiens paraît avoir confondu avec le *Conservateur littéraire*, et dont l'auteur est Rousselin, plus connu sous le nom de *chevalier de Saint-Albin.* — Forcé par les événements de cesser la publication de son journal et menacé de poursuites en raison de ce qu'il en avait déjà fait paraître, Rousselin fit détruire tout ce qui lui restait et tout ce qu'il put ravoir des exemplaires du *Conservateur.*

27. — *Constantin et la primitive Église*, ou *le Fanatisme politique,* par Ed.-Jos. Villetard. Paris, 1806. In-8° de 2 ff.-83 p.

On a prétendu que cette pièce n'a été tirée qu'à *deux* exemplaires ; c'est fort douteux, M. Beuchot en ayant vu *deux* chez M. de Soleinne ; ce qui est plus vraisemblable, c'est que l'auteur ayant, pour des motifs politiques, paraît-il, fait détruire le très petit nombre d'exemplaires qui existaient de sa pièce, en aura réservé deux. — *Constantin* n'est du reste autre chose que la reproduction, avec quelques changements, d'une tragédie que Villetard avait publiée, peu de temps auparavant, sous ce titre : *le IVe siècle*, ou *Hercule Maximien.* Paris, Fournier, 1806. In-8°, tirée, dit-on, à quinze exemplaires.

28. — *La Couronne de bleuets,* par Arsène Houssaye ; précédée d'*Une moralité,* par Théophile Gautier. Paris, Souverain, 1836. In-8°, orné d'une vignette à l'eau-forte.

29. — *Le Serpent sous l'herbe*, par Arsène Houssaye. Paris, Désessart, 1838. 2 vol. in-8°.

30. — *De Profundis*, par Alfred Mousse (pseudonyme de M. A. Houssaye.) Paris, Lecointe et Pougin, 1834. In-8°, frontispice.

Dans son intéressant article sur les livres détruits par leurs auteurs, M. Maurice Tourneux fait remarquer que les romanciers ne se sont pas montrés moins sévères que les poètes à l'égard de leurs œuvres. C'est ainsi que M. Arsène Houssaye aurait fait supprimer peu à peu les éditions des trois ou-

vrages précités et que « nul ne peut se flatter d'avoir obtenu de lui un exemplaire de ces productions ».

31. — *Der so Warhaffte, als gantz auffrichtig und discret-gesinte catholischer*, etc., etc. (Le Catholique sincère et discret, etc., etc.) S. l., 1666. In-4° de 811 p.

Cet ouvrage, tiré seulement à quarante-huit exemplaires destinés à être donnés en présent, est du landgrave Ernest de Hesse, fils du savant landgrave Maurice. Ce prince, ayant quitté la religion réformée pour le catholicisme, composa ce livre afin de justifier son abjuration. Bien qu'il n'y eût pas mis son nom, on le reconnut bien vite pour en être l'auteur. Regrettant alors d'avoir parlé un peu trop librement dans ce traité apologétique, Ernest de Hesse fit tous ses efforts pour retirer et détruire les exemplaires déjà distribués à ses amis.

32. — *Deux (les) amours*, par Émile Bigillion (de Grenoble). Paris, de Potter, 1844. 2 vol. in-8°. — Autre édition : Id., id., 1845 ?

Roman rarissime. L'auteur, désolé de cette production de jeunesse un peu galante, a, pendant toute sa vie, supprimé tous les exemplaires qu'il a pu ravoir. On dit que ce serait la première édition de 1844 que M. Bigillion aurait détruite et que celle de 1845 l'aurait été par sa famille. Peut-être n'y a-t-il eu en réalité qu'une seule et même édition sous deux dates différentes.

33. — *Deux Comédies entre deux drames.* Essais scéniques en vers, par Ernest Simon. Imprimé à Metz, chez Rousseau-Paller, en 1849.

A peine ce livre était-il broché que son auteur en ordonna la destruction. On ne dit pas pour quel motif (*Intermédiaire* du 25 août 1885).

34. — *Deux (les) pages.* Londres, 1801. In-8°.

Cet écrit, relatif au Concordat et dirigé contre les évêques non démissionnaires, est de l'abbé Aug. Barruel. Suivant Barbier, il a été promptement retiré de la circulation, tant par les soins de l'auteur lui-même que par ceux des intéressés.

35. — *Dialogue entre un empiriastre et Philalèthe.* S. l. n. d. In-12.

Ce petit volume, qu'on ne voit catalogué nulle part et que M. Cousin disait n'avoir jamais pu rencontrer, est de l'abbé Foucher, de Dijon, qui l'aurait soigneusement supprimé.

36. — *Dissertation historique sur les libertés de l'Église gallicane* et l'assemblée du clergé en France en 1682, adressée à MM. les ecclésiastiques français. Londres, de l'imprimerie de Baylis, 1799. In-8° de 108 p. — Réimprimé ensuite sur l'édition de Londres. Paris, 1829, in-12.

L'abbé Le Pointe, ex-jésuite, est l'auteur de cette brochure adressée aux prêtres émigrés en Angleterre. Les évêques réfugiés à Londres ayant formulé d'assez vives critiques contre cette dissertation, l'auteur en suspendit aussitôt la circulation et la fit détruire. Aussi les exemplaires de l'édition originale sont-ils assez rares.

© 2007 Livre « Editions « les passerelles du temps » [illegible]

37. — *Djinns (les)*, par Gustave Chadeuil. Paris, Roux et Cassanet, 1846. In-8°.

Encore un volume de vers supprimé par son auteur, au dire de M. Tourneux.

38. — *Durand commenté,* ou *l'Accord de la philosophie avec la théologie* touchant la transsubstantiation de l'Eucharistie. — Cologne (Caen), P. Marteau, 1700. In-12 (ou pet. in-8° ?).

L'évêque de Bayeux, M. de Nesmond, ayant condamné cet écrit comme peu orthodoxe, par une instruction pastorale du 31 mars 1702, l'auteur, Pierre Cally, curé de Saint-Martin de Caen, se hâta de se rétracter ; en outre, il détruisit tous les exemplaires qu'il possédait encore ou qu'il put récupérer, ce qui rendit son livre fort rare, sans qu'il soit d'ailleurs bien recherché aujourd'hui.

39. — *Éléments primitifs des langues* découverts par la comparaison des racines de l'hébreu avec celles du grec, du latin et du français; par l'abbé N.-S. Bergier. — Nouvelle édition, augmentée d'un Essai de grammaire générale, par l'imprimeur-éditeur. Besançon, imp. de Lambert, 1837. In-8°.

L'imprimeur-éditeur dont il s'agit ici n'est autre que P.-J. Proudhon, alors compositeur d'imprimerie. L'ouvrage se vendit si mal que Proudhon dut céder à un épicier tout ce qui lui restait de son édition, pour mettre au papier. En 1852, un libraire racheta à l'épicier les exemplaires encore intacts et les remit en vente avec de nouveaux titres portant le nom du célèbre socialiste. De là le procès dont il est question dans les *Majorats littéraires* (p. 62 et suivantes).

40. — *Enfants (les) et les anges*, par Édouard Thierry. Paris, Belin et Delaunay, 1838. In-8°, avec une eau-forte de Joseph Thierry.

Recueil de poésies signalé par M. Tourneux comme ayant été retiré de la circulation et supprimé par les soins de l'auteur lui-même.

41. — *En 18...*, par Edmond et Jules de Goncourt. Paris, Dumineray, 1851.

Cet ouvrage, le premier publié par les deux frères, fut mis en vente, paraît-il, précisément le 2 décembre 1851. — Déjà la police, ayant cru voir une allusion politique sous ce titre énigmatique, avait défendu et fait arracher les quelques affiches annonçant cette nouvelle production. Dans ces conditions, dit M. Tourneux, la vente fut nulle ou presque nulle et les auteurs employèrent à se chauffer, pendant tout un hiver, l'édition qui ne leur avait procuré qu'ennuis et déceptions. On sait que ce livre vient d'être réimprimé.

42. — *Essai sur l'établissement monarchique de Louis XIV* et sur les altérations qu'il éprouva pendant la vie de ce prince; morceau servant d'introduction à une histoire critique de la France, etc., etc., par Pierre-Édouard Lemontey. Paris, Déterville, 1818. In-8°.

Cet essai, réimprimé depuis dans la collection des œuvres complètes de l'auteur, est assez difficile à trouver maintenant, Lemontey, qui éprouvait

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions.ainay@free.fr

quelque regret de l'avoir fait paraître, ayant pris soin de détruire tous les exemplaires qu'il avait pu récupérer.

43. — *Examen critique d'un mémoire publié par M. Le Roy,* horloger du Roy, sur l'épreuve des horloges propres à déterminer les longitudes en mer, et sur les principes de leur construction. Londres et Paris. Vente, 1768. In-4° de XII-72 p.

Claret de Fleurieu, auteur de cette réfutation d'un ouvrage du célèbre Le Roy fils, n'en mit que quelques exemplaires en circulation ; bientôt il les retira et les fit détruire avec le reste de l'édition ; c'est du moins l'opinion de Beuchot qui considérait comme unique son exemplaire de la brochure de Fleurieu.

44. — *Exposition de la conduite que M. G.-A.-R. Baston,* nommé à l'évêché de Séez, par décret du 14 avril 1813, a tenue dans ce diocèse et de celle qu'on y a tenue à son égard. S. l. n. d. (Rouen, veuve Ferrand, 1815 ou 1816). In-8°.

Mgr Baston, qui avait eu de grandes difficultés avec son Chapitre et une bonne partie de son clergé, fit imprimer cet écrit pour justifier sa conduite à l'égard de ses adversaires. Mais au moment de le livrer à la publicité, soit par humilité, soit par charité, il se ravisa et le fit détruire, à cinq ou six exemplaires près, qu'il avait offerts déjà à des amis intimes.

45. — *Famille (la) du duc de Pepoli.* Mémoires de M. de Cantelmo, son frère ; publiés par lady Mary Hamilton. Paris, Didot l'aîné, 1811-1812, 4 tomes en 2 vol. in-12.

L'éditeur de ces mémoires avait ajouté, à la fin de la seconde partie, une préface de 26 pages qui déplut singulièrement à l'auteur. Sur les injonctions de lady Hamilton, cette malencontreuse préface fut entièrement détruite, à l'exception de l'exemplaire unique sur papier jaune qui faisait partie de la bibliothèque de Renouard (voir son catalogue, t. III, p. 220).

46. — *Famille (la) républicaine* ou *la Mort du jeune Barras,* pièce en un acte, en prose et en vaudevilles, représentée à Rouen, sur le théâtre de la Montagne, le 22 brumaire an III de la République françoise, une et indivisible, par le citoyen L(ouis)-J(oseph) Héron de Versailles. Rouen (Limoges), s. d. In-8°.

Sous la Restauration, l'auteur de cette pièce patriotique, devenu l'un des avocats les plus distingués de Rouen et bien connu alors sous le nom d'Héron d'Agirone, eut lieu de regretter cette publication. Bien qu'elle n'eût été tirée qu'à petit nombre, il voulut la faire entièrement disparaître et mit tant de soin à la retirer de la circulation qu'elle est devenue fort rare. Un assez bel exemplaire figurait au catalogue de M. Duputel (p. 107).

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

47. — *Fasti Sacri* del card. Sforza Pallavicino.

Ce poème religieux du pieux et savant cardinal a été réimprimé dans un recueil très rare et très peu connu, intitulé : *Scelta di poesie italiane non mai per l'addietro stampate de piu nobili autori del nostro secolo.* Venezia, 1686, presso Paolo Baglioni. In-8°. — Les *Fasti Sacri* occupent les pages 160 à 335 de ce volume qui ne contient que des pièces du genre chaste et sérieux, restées inédites pour la plupart. Le poème du cardinal aurait, au dire de Charles Nodier, un véritable mérite ; mais il est devenu introuvable, l'auteur ayant fait rechercher et détruire tous les exemplaires de l'édition originale, lors de son entrée dans la Compagnie de Jésus. Il n'en existerait plus qu'un unique exemplaire dans une des bibliothèques de Parme.

48. — *Fatalité (la) de Saint-Cloud, près Paris,* par le Père Bernard Guyart, 1674. In-folio de 49 p.

Ce volume n'a pas de titre ; on lit seulement, au commencement, l'intitulé ci-dessus en forme de sommaire. — L'auteur l'a fait supprimer si scrupuleusement que l'exemplaire du duc de la Vallière a longtemps passé pour unique, ce qui est bien exagéré. — Il en a été fait d'ailleurs trois réimpressions assez communes.

49. — *Femia (Il) sentenziato*, favola di messer Stucco a messer Cattabrighe. Cagliari (Milano), 1724. In-8°.

Sanglante satire dirigée contre le marquis Maffei (*Femia*), par Jacques Martello (*messer Stucco*), qui en conçut depuis un grand repentir et qui n'épargna rien pour en supprimer les exemplaires devenus ainsi rarissimes.

50. — *Femmes (des)*. Éloge comme il y en a peu, ou plutôt comme il y en a beaucoup. S. l. (Bruxelles, Weissembruch), s. d. In-12 de 31 p.

Cette boutade contre le beau sexe est de M. Henri Delmotte ; elle est extrêmement rare, six exemplaires seulement ont été mis en circulation et l'auteur a cru devoir retenir le reste par devers lui.

51. — *Franc (le) et véritable discours au Roy* sur le rétablissement qui lui est demandé pour les jésuites. S. l. n. d. (1602). Pet. in-8° de 144 p.

« Editio originalis, incastrata et maximæ raritatis », dit une note manuscrite ancienne, qui se trouvait sur l'exemplaire d'Arthur Dinaux. En effet, Antoine Arnauld, auteur de ce factum, retira autant qu'il put de la circulation les exemplaires de son discours, qui a été réimprimé à Paris, en 1762, in-12, avec une préface et des notes par l'abbé Goujet.

52. — *Fusillades, assassinats, trahisons,* abus d'autorité, faux, contraventions aux lois, dilapidations, vols et rapines commis par l'armée terroriste dans le département de Maine-et-Loire ; discours prononcé à la Société populaire d'Angers, par J.-A. Vial. Angers, Mame, 1795. 2 parties en 1 vol. in-8° de 172 et 174 p.

Ce livre, dont le titre ci-dessus n'est cité que d'après une note manuscrite au catalogue Millot (n° 1162), n'a été connu de Quérard que sous le titre sui-

vant : *Causes de la guerre de la Vendée et des Chouans.* Anvers, 1795, — titre destiné à remplacer le premier, arraché de tous les exemplaires, par ordre de l'auteur. — M. Leber va plus loin encore et donne les détails que voici, au sujet de cet ouvrage fort rare : « L'édition en a été presque entièrement détruite, par ordre de l'auteur, dans un moment où son ouvrage pouvait le conduire à l'échafaud. Avocat distingué, il avait été successivement maire de Chalonne, procureur général syndic au département de Maine-et-Loire ; il n'est simplement ici que citoyen de Chalonne. Ce qu'il y a de singulier, ce qui justifie, jusqu'à un certain point, l'apparente mobilité des hommes publics qui ne sont que dominés et non changés par les circonstances, c'est que la peur d'être suspecté de royalisme porta Vial à sacrifier un livre qu'il n'avait composé que par crainte de passer pour terroriste. » M. Leber tenait ces détails du fils même de J.-A. Vial.

53. — *Giovanni Cinelli al Cortese lettore.* Préface de 16 feuillets, écrites par Cinelli, pour la première édition d'*Il Malmantile racquistato*, poema di Perlone Zipoli (Lorenzo Lippi). Finaro (Firenze), Gio. Tommaso Rossi, 1676 In-12 de 8 ff. et 300 p.

Cette préface n'est autre chose qu'une mordante diatribe de Cinelli contre divers savants et littérateurs. Il ne l'avait fait tirer qu'à une cinquantaine d'exemplaires qu'il supprima, par la suite, le plus possible ; aussi un exemplaire de l'édition originale d'*Il Malmantile*, accompagnée de la préface de Cinelli, est-elle sans prix. (Voir *les Mélanges* de Ch. Nodier.)

54. — *Les Girandoles.* Comédie-proverbes (*sic*). Paris, Cailleau, 1781. In-8°.

D'après une note autographe de l'auteur, Germain Garnier, cette pièce a été entièrement détruite à l'exception de deux exemplaires.

55. — *Gloriana,* par Louis Ulback (*sic*). Paris, Coquebert, 1844. In-8°.

Encore un des ouvrages modernes signalés par M. Tourneux comme ayant été détruits par leurs auteurs.

56 — *Glossaire polyglotte,* ou Tableau comparatif d'un grand nombre de mots grecs, latins, français, espagnols, italiens, allemands, irlandais, anglais, etc., qui, pour la forme et le sens, ont encore conservé de nos jours le plus grand rapport avec le celte-breton de l'Armorique et paraissent avoir appartenu primitivement à cette langue. S. l. n. d. In-8°, paginé de 101 à 164, avec 1 page de table et 8 pages de corrections.

Ce glossaire est de T.-Malo Corret de la Tour, qui l'avait fait imprimer pour le placer à la suite de la première édition de ses *Origines gauloises ;* mais, rebuté par le grand nombre de fautes d'impression, l'auteur arrêta la publication de son ouvrage et en fit supprimer tous les exemplaires, à l'exception de cinq ou six qu'on retrouva parmi ses papiers, après sa mort.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

57. — *Goualana (la),* ou Collection incomplète des œuvres prototypes d'un habitant de la ville de Cena (Caen), département du Salvocad (Calvados). — Première et dernière édition. Imprimerie de Carnaval aîné, s. d. (vers 1812). In-18 de 22 p.

Ce livret, l'un des plus rares de la collection des *Ana*, a été composé par MM. Poubel et Pitet. C'est un recueil de facéties mises sur le compte du sieur La Gouelle, brave maître d'hôtel à Caen, mort en 1828, et qui était bien connu comme un homme aussi bon que prétentieux et grotesque. *La Goualana* fut tirée à petit nombre, et peu d'exemplaires furent mis en circulation ; il y en eut assez cependant pour désoler la famille de La Gouelle de le voir ainsi ridiculiser. Aussi les auteurs, regrettant un peu tard la publicité donnée à de mauvaises plaisanteries rédigées *inter pocula*, firent-ils brûler le restant de l'édition et mirent-ils tous leurs soins à retirer les exemplaires déjà distribués. — C'est sur un des rares exemplaires échappés à cette destruction que G.-A.-J. Hécart fit réimprimer, à seize exemplaires seulement, *la Goualana*, à Valenciennes.

58. — *Grandes et incomparables aventures* de milord Stitt et de herr Rodomont Mic-Mak ; de quelques autres preux chevaliers ; de leurs dames ; de leurs écuyers ; ensemble des rois pour lesquels ils se sont battus ou fait battre. Histoire admirable traduite de l'anglais et du napolitain. Paris, an VII, 1798. 2 vol. in-12.

Cet ouvrage allégorique, ou plutôt ce roman politico-satirique a été composé par J. Guillaume Locré de Roissy, jurisconsulte éminent, qui devint secrétaire général du Conseil d'État sous le premier empire. — Arrivé à cette haute situation, Locré ne voulut plus reconnaître cet enfant premier-né de sa plume et le fit mettre si soigneusement au pilon que l'édition a été presque totalement détruite.

59. — *Guide de l'étranger dans la ville de Gand.* S. l. n. d. In-4° de 40 p.

Cet ouvrage, composé par P.-F. de Goesin, imprimeur à Gand, n'a jamais été publié, ni même terminé. Les quarante premières pages seulement étaient tirées, quand l'auteur, renonçant à cette publication, fit détruire toute l'édition, à l'exception de trois exemplaires.

60. — *H. B.* Paris, typographie de Firmin-Didot frères, s. d. (1850). In-8° de 1 f. et 16 p. — Tiré à vingt-cinq exemplaires.

Telle est l'édition originale de cette fameuse brochure consacrée, par Prosper Mérimée, à la mémoire de son ami Henri Beyle. Une lettre de l'auteur constate qu'il en distribua dix-sept exemplaires et brûla les huit autres. On sait que dans cette première édition de ce célèbre opuscule, les noms cités sont tous restés en blanc ; ils ont été rétablis dans les deux réimpressions à petit nombre faites en 1859 et 1864. (Voir pour plus amples détails *le Dictionnaire des anonymes,* et l'article de M. Jules Richard dans *le Figaro* du 25 avril 1885.)

61. — *Histoire de Calejava*, ou de l'Isle des hommes raisonnables, avec le parallèle de leur morale et du christianisme. S. l. n. d. (Dijon, Jean Resseyre. 1700). Pet. in-12 de 329 p.

L'avocat Claude Gilbert est l'auteur de cet ouvrage composé de dialogues, divisés en douze livres, subdivisés eux-mêmes en plusieurs chapitres. Il renferme des choses très hardies au point de vue de la religion chrétienne, bien que l'imprimeur en eût déjà retranché maints passages dangereux concernant le christianisme et le judaïsme. Gilbert, qui place en Lithuanie son île imaginaire de Calejava, semble s'être proposé d'établir la religion naturelle sur les débris de la révélation. Sans doute il jugea que la publication d'un tel livre l'exposait à trop de périls et il le détruisit avant qu'il vît le jour. C'est du moins ce qui résulte d'une note de Gabriel Peignot qui fait connaître qu'il n'existe plus qu'*un* exemplaire de *l'Histoire de Calejava*. La veuve de l'auteur en avait fait présent au savant abbé Papillon, en lui jurant que son mari avait brûlé l'édition entière, sauf cet exemplaire. Qui pourrait dire ce qu'il est devenu ?

62. — *Histoire de la gravure sur bois* et des graveurs fameux, tant anciens que modernes, qui l'ont pratiquée. S. l. n. d. In-12.

Le tome Ier seulement de cet ouvrage de J.-M. Papillon était imprimé, quand l'auteur, sans doute peu satisfait de son travail, le fit entièrement détruire, hormis un exemplaire qu'il offrit à la Bibliothèque du roi. — Il le remania complètement et le publia, en 1766, en deux volumes in-8°, sous le titre de : *Traité historique et pratique de la gravure en bois*.

63. — *Histoire de la magie en France*, depuis le commencement de la monarchie jusqu'à nos jours, par J. Garinet, avocat. Paris, Foulon et Cie, 1818. In-8° avec planches.

Livre curieux, devenu rare, l'auteur l'ayant retiré du commerce et ayant fait rechercher autant que possible les exemplaires déjà distribués. On ignore les véritables motifs de cette suppression.

64. — *Histoire de la révolution de Lyon,* servant de développement à une conjuration formée en France contre tous les gouvernements et contre tout ordre social, suivie de pièces justificatives, par Guerre. Lyon, imp. de Regnault, 1793. In-8° de 64-176 p.

Les titres de cet ouvrage ont été détruits, en 1793, aussitôt après leur impression ; l'auteur, royaliste avéré, était recherché par la commission révolutionnaire qui l'aurait infailliblement envoyé à l'échafaud, si elle eût vu son nom sur un tel livre. Malgré les minutieuses précautions de Guerre, quelques titres ont échappé à la destruction ; mais les exemplaires qui en sont pourvus sont très rares.

65. — *Historia di Perugia*, di Pompeo Pellini. Venetia, 1664. 2 vol. in-4°.

Il existe un troisième volume de cet ouvrage, publié, dit-on, en 1666 ;

© 2007 Livre « Editions « Les passeurs du temps » [illegible]

mais, pour des raisons politiques, l'auteur l'a fait si exactement supprimer, qu'on en rencontre presque jamais d'exemplaires.

66. — *Homeri Hymnus in Cererem*, græcè et latinè, nunc primum editus à Davide Ruhnkenio. Lugdini — Batavorum, 1780. In-8°.

Ruhnken avait fait cette publication sur une copie, transcrite d'après un manuscrit de Moscou, que lui avait envoyée Chr.-Fr. Matthæi. Mais il ne tarda pas à s'apercevoir que cette première édition de 1780 était incomplète et inexacte. Il supprima les exemplaires invendus, assez nombreux du reste, et réimprima avec grand soin son ouvrage, en 1782, chez S. et J. Luchtmans, en y mettant, comme la première fois, la mention : *Nunc primum editus ;* aussi, suivant le vœu de Ruhnken, et grâce à la suppression de l'édition de 1780, on peut considérer cette réimpression de 1782 comme l'édition originale de l'*Hymnus in Cererem*.

67. — *Hypercalypseos liber singularis* (*Didymi Clerici*, prophetæ minimi...) Pisis, in ædibus sapientiæ, 1815. In-8°, grav. tiré à cent quatre exemplaires.

Cette mordante satire contre les littérateurs italiens qui avaient célébré la domination française est d'Ugo Foscolo, caché sous le pseudonyme de « Dydimus Clericus ». Cet écrit en style biblique fut imprimé, non à Pise, mais à Zurich, où Foscolo était réfugié en 1815. Douze exemplaires portaient le vrai nom de l'auteur et étaient pourvus d'une clef dévoilant les noms des auteurs flagellés par Foscolo, qui, peu de temps après la publication de cet opuscule, se décida à détruire tout ce qui en restait. Avec ou sans la clef, les exemplaires de cette édition originale de l'*Hypercalypseos* sont donc très rares. Il en a été fait plus tard une réimpression, à Lugano, également tirée à petit nombre.

68. — *Ile (l') de Wight,* ou Charles et Angelina, par C.-A. Walckenaer. Paris, Ve G^me^ Denné, imp. de Giguet et Cie, an VII (1798). 2 vol. pet. in-12 de VIII-226 et 259 pages, ornés de 2 fig. grav. par Coiny. — Réimprimé à Paris, Laurent Beaupré, 1813.

M. Tourneux nous fait connaître que Walckenaer recherchait avec soin, pour les détruire, les exemplaires de cet écrit, qui tient beaucoup plus de l'autobiographie que du roman et qu'il avait la faiblesse de juger compromettant pour sa mémoire. Bien que devenue rare, l'*Ile de Wight* n'avait pas échappé aux patientes investigations de l'excellent bibliophile Jacob. J'ai sous les yeux l'exemplaire qu'il possédait et qu'il avait fait relier fort proprement. J'ai parcouru l'ouvrage ; c'est anodin et peu récréatif. Ce qu'il y a de plus intéressant, c'est la préface qui commence ainsi : « Le récit qu'on va lire faisoit partie d'un *Voyage en Angleterre*, écrit il y a quelques années, et depuis condamné aux flammes... » — Je regrette, pour le bon M. Walckenaer, qu'il n'ait pas fait subir le même sort à son *Ile de Wight ;* la littérature française y eût perdu peu de chose et il se fût épargné toute la peine qu'il s'est donnée pour rattraper les exemplaires de cette modeste production.

© 2007 Lyon — Editions « les passerelles du temps » — editions.ainay@free.fr

69. — *Insurrezione dell' inclita e valorosa citta d'Arezzo*, mirabilmente seguita il di 6 maggio 1799, contro la forza delle arme e delle frodi dell' anarchia francese, esposta a gloria di Maria S.S. del Conforio, del canonico Gio.-Battista Chrisolino. Citta di Castello, Donati, 1799. — Tome Ier, in-4° de XXIV-484 p. avec gravure.

L'insurrection, pompeusement racontée dans ce volume, éclata après les revers des Français à la Trebbia, en 1799; mais la bataille de Marengo vint bientôt donner aux événements une tournure différente, et le chanoine Chrisolino, dei conti di Valdoppio, etc., etc., s'empressa de faire détruire tous les exemplaires invendus, c'est-à-dire la presque totalité de son tome Ier. Quant au deuxième volume, bien entendu, il ne vit pas le jour et ne fut même jamais mis sous presse.

70. — *Juvenile poems*. S. l., 1806. In-4°.

Édition originale des premiers essais poétiques de lord Byron. On assure que, sur les conseils de M. Becher, qui avait remarqué dans ce recueil « des pièces d'une couleur trop voluptueuse », Byron détruisit toute l'édition, tirée d'ailleurs à très petit nombre, à l'exception de trois exemplaires. Les *Juvenile poems* furent bientôt réimprimés, à cent exemplaires, avec d'importantes modifications, sous le titre de : *Hours of idleness* (Heures d'oisiveté). — Depuis, ces poésies ont eu d'innombrables éditions.

71. — *La Bruyère et La Rochefoucauld,* Madame de La Fayette et Madame de Longueville, par Sainte-Beuve. Paris, H. Fournier, 1842. In-12 de 284 p.

Volume très rare, publié par l'illustre écrivain pour donner à ses amis. Ces portraits avaient paru (1836-1840) avec le nom de l'auteur, avant d'être réunis dans ce recueil qui contient en outre : *Une ruelle sous Louis XIV,* et la nouvelle de *Christel.*

Sainte-Beuve regretta, on ne sait pourquoi, cette publication, et, sauf un certain nombre d'exemplaires qui passa dans des distributions de prix, il la fit détruire avec tant de zèle que, d'après M. Tourneux, on n'en trouva pas un seul exemplaire chez lui, après sa mort. Nous retrouverons plus loin le nom de Sainte-Beuve (n° 79).

72. — *Lamento (Il) di Cecco da Varlungo*, da francesco Baldovini. — L'anno scolare della morte di Cecco (Parigi, Stampato da P. Didot, a spese di Ant.-Aug. Renouard, 1809). Gr. in-8°, tiré à cent exemplaires.

Renouard avait composé, pour la joindre à cette réimpression de fantaisie, une courte notice en français qu'il jugea un hors-d'œuvre pour ce livret italien; il la supprima sur l'épreuve même et ne la fit tirer que pour son exemplaire.

73. — *Lettre de N. N. au marquis N. N.*, sur le supplément au n° 41 du *Messager de Modène ;* ou Apologie de la théologie morale des PP. Busenbaum et Lacroix, jésuites, contre les arrêts des parlements qui ont condamné cet ouvrage ; — par le P. Zaccharie, jésuite italien, en italien avec la traduction française (et un avertissement par l'abbé C.-P. Goujet). S. l., 1758. In-12.

Le P. Zaccharie ayant composé cet écrit sans permission, ses supérieurs, informés de son dessein, lui envoyèrent l'ordre d'arrêter son livre. Il courut chez l'imprimeur, reprit son manuscrit et fit détruire tout ce qui avait été imprimé déjà. Mais un exemplaire fut soustrait à sa diligence par une main ennemie qui l'envoya en France où l'on ne tarda pas à le réimprimer. C'est cette réimpression qui a été condamnée au feu par arrêt du Parlement de Paris en date du 10 mars 1758. Vraiment le P. Zaccharie et son livre n'eurent pas de chance !

74. — *Lettres à une artiste.* Bruxelles, Méline, 1841. In-8° de 205 p., tiré à cent exemplaires.

Dans son intéressant essai sur les anonymes belges, M. J. Delecourt déclare n'avoir pu découvrir l'auteur de cet ouvrage rarissime qui ne figure dans aucune grande bibliothèque de Bruxelles. Ce sont des lettres pleines de passion adressées à une danseuse jadis assez célèbre ; elles seraient, dit-on, l'œuvre d'un diplomate étranger, qui fut rappelé par son gouvernement et quitta la Belgique en emportant ou en faisant détruire la presque totalité de ces fameuses lettres. — Bien peu d'exemplaires de cette édition, déjà tirée à si petit nombre, ont dû survivre à cette destruction.

75. — *Lettres d'un académicien à M****, sur le catalogue de la Bibliothèque du Roy. S. l., 1749. In-12 de 60 p.

On ne trouve qu'une lettre dans cet opuscule, la première et la seule qu'ait publiée le savant abbé Jean Saas, dont les travaux pleins de mérite et d'érudition sont aujourd'hui trop peu connus. L'abbé Saas avait composé cet écrit à l'occasion des erreurs ou inexactitudes contenues dans les trois volumes in-folio (Théologie) du susdit catalogue, rédigé par les abbés Sallier et Claude Boudot (voir plus haut cet article, n° 18). — Sa lettre contenait de si vives critiques, que le bon abbé, effrayé lui-même de ses propres rigueurs, arrêta la distribution de sa brochure et en fit détruire tous les exemplaires qui lui restaient ainsi que tous ceux qu'il put ravoir. Aussi son opuscule est-il des plus rares, et un exemplaire (celui de Peignot), vendu il y a peu d'années, atteignit le prix de 20 francs.

76. — *Lettres d'un habitant de la campagne à son ami*, sur un ouvrage célèbre. S. l. n. d. In-12.

Le comte J.-A.-H. de Guibert est l'auteur de ces lettres ; « l'ouvrage célèbre » qui y a donné lieu n'est autre chose que « l'Administration des finances », de

Necker. — A la sollicitation du célèbre ministre, M. de Guibert consentit à faire brûler, en sa présence, la presque totalité de son ouvrage, à l'exception d'un très petit nombre d'exemplaires déjà distribués et qui sont introuvables aujourd'hui.

77. — *Lettres sur les écrivains français*, par Van Engelgom, de Bruxelles. Bruxelles, 1837. In-18 de 167 p.

Jules Lecomte, *vir famosus*, est, comme on sait, l'auteur véritable de ces pamphlets, qui furent publiés d'abord dans le journal *l'Indépendant* de Bruxelles. Réunies en brochure, ces lettres contribuèrent à établir la réputation de leur auteur; mais aussi elles lui attirèrent par la suite de terribles inimitiés, parfaitement méritées d'ailleurs. Suivant M. Jules Richard, Lecomte se donna beaucoup de peine, plus tard, pour en rechercher les exemplaires afin de les détruire ; mais il y réussit bien imparfaitement, car on la rencontre encore assez aisément. J'en ai eu jusqu'à trois exemplaires entre les mains.

78. — *Liberté (la) du cloître.* Poème, par l'auteur des *Lettres à Émilie.* Paris, Bossange et Cie, 1790. In-8°.

Ce petit poème que l'auteur, Charles-Albert Demoustier, regretta plus tard d'avoir fait paraître, n'a jamais été réimprimé, pas même dans ses œuvres posthumes. Sa rareté, due aux soins que mit Demoustier à le supprimer, constitue aujourd'hui son principal, sinon son seul mérite.

79. — *Livre d'amour.* Paris, imp. Pommereul et Guénot, 1843. In-12 de 108 p. plus les titres ; tiré à cinq cents exemplaires.

Tout le monde a au moins entendu parler de ce rarissime recueil de vers dus à la plume de C.-A. Sainte-Beuve, mais bien peu d'amateurs ont été à même de le voir. Il se compose de quarante-cinq pièces pleines de passion et d'enthousiasme, adressées à la femme de l'un de nos plus illustres poètes, qui se trouvait ainsi fort gravement compromise. Pris de remords tardifs et comprenant qu'il avait commis une méchante action, Sainte-Beuve, presque aussitôt après l'impression, fit détruire la plupart des exemplaires, en en réservant toutefois un petit nombre pour les distribuer à ses amis. Les conseils autorisés et les reproches qui lui furent adressés le déterminèrent à détruire le peu d'exemplaires qu'il avait encore ; mais il en resta quelques-uns qu'il ne put jamais ravoir et qui, mis en vente dans ces dernières années, ont atteint jusqu'à 200 francs. (Voir sur ce livre fameux, l'ouvrage de M. G. Pons, *Sainte-Beuve et ses inconnues*, et *le Guide du bibliophile* de MM. de Beauchamps et Rouveyre, n° 21.)

80. — *Lys (le) dans la vallée.* Précédé de l'historique du procès contre *la Revue de Paris*, par H. de Balzac. Paris, Werdet, 1836. 2 vol. in-8°.

Suivant M. Millot, cette espèce d'introduction ou de factum fut détruite, paraît-il, avec grand soin, par l'auteur lui-même. — Toutefois on la retrouve dans tous les exemplaires de l'édition belge in-18.

81. — *Maçonnerie (la)*. Poème en trois chants. Paris, Bertrand, 1820. In-8° de xxxi-321 p.

Édition devenue très rare, l'auteur, A.-P.-F. Guerrier de Dumast, ayant détruit la plupart des exemplaires, après qu'il eut changé de sentiments. — Le poème, du reste, a été réimprimé, en 1832 et en 1837, dans des recueils de poésies maçonniques.

82. — *Manuale Juris Canonici,* ad usum seminariorum juxtà temporum circumstantias accommodatum. — Auctore J.-F.-M. Lequeux. Paris, 1839-40. 4 vol. in-12.

Ce savant ouvrage, contenant des propositions un peu hasardées au point de vue théologique, fut condamné par décret de la congrégation de l'Index, du 27 septembre 1851. L'auteur, prêtre du plus grand mérite, qui mourut chanoine titulaire et grand pénitencier du diocèse de Paris, se soumit immédiatement et fit aussitôt détruire cet ouvrage qui lui avait coûté bien des peines. Il ne put cependant récupérer tous les exemplaires qu'il avait donnés, notamment celui que j'ai vu chez l'abbé B..., qui le cachait et ne voulut jamais le rendre. Le *Manuale* de M. Lequeux a été réimprimé depuis, avec corrections ; c'est paraît-il, un ouvrage fort estimé par les spécialistes.

83. — *Manuscrit pictographique américain,* précédé d'une notice sur l'idéographie des Peaux-Rouges, par l'abbé F. Domenech. Paris, Gide, 1860. In-8° de 118 p., orné de 228 planches : 40 francs.

On n'a pas oublié le bruit que fit, en son temps, la publication de ce soi-disant manuscrit américain. L'auteur, qui y avait trouvé maintes belles choses, fut passablement déconfit, quand il fut établi que ce qu'il avait pris pour un monument du plus grand intérêt n'était autre chose qu'un cahier d'écolier barbouillé par l'enfant d'un émigré allemand. — Les critiques et les attaques violentes ne furent pas épargnées au pauvre missionnaire qui avait commis une si lourde bévue, notamment par J. Petzholdt, dans son *Das buch der Wilden* (1861). L'abbé Domenech essaya bien de répliquer aux critiques allemands, anglais et français, par un écrit intitulé : *la Vérité sur le livre des sauvages*, (Paris, 1861) ; mais, finalement, écrasé par ses contradicteurs, il se résigna à faire retirer et supprimer ce qui lui restait de son *Manuscrit pictographique.*

84. — *Matutina.* Poésies, par Amédée Rolland. Paris, chez tous les libraires, 1847. In-18.

Encore des poésies de jeunesse, que M. Tourneux signale comme ayant été soigneusement recherchées et supprimées par l'auteur.

85. — *Mémoire sur la situation stratégique de Charleroi;* formant les pages 79 à 106 de l'ouvrage intitulé : *le Pays de Charleroi, au point de vue historique, industriel et commercial, depuis les temps les plus reculés*, par l'abbé Aristide Piérard. Charleroi, 1855. In-8° de 151 p.

Quand cet ouvrage fut mis en vente, l'autorité militaire s'émut de certaines réflexions et indications données dans le susdit mémoire et en exigea la

© 2007 Les « Editions » des passionnés du livre ». Editions-passionnes.fr

suppression. L'édition étant presque entière en magasin, l'abbé s'exécuta, non sans douleur ; mais pour ne rien perdre, il remplaça les pages supprimées par de pitoyables poésies adressées au duc et à la duchesse de Brabant, à Mme Louis Bonaparte, ainsi que par un poème : *l'Age d'or de la Belgique.* — La pagination fut exactement conservée et l'édition put être vendue. — Quelques exemplaires du premier tirage ont échappé à la mutilation qui fit tant de peine au pauvre abbé ; mais aussi, pourquoi faisait-il de la stratégie !

86. — *Mémoires d'un ancien ministre du Trésor public*, de 1800 à 1814. Paris, imp. H. Fournier, 1837. 4 vol. in-8°.

Le comte Fr.-Nic. Mollien, auteur de cet ouvrage, en fit détruire toute l'édition avant qu'elle fût publiée.

87. — *Mémoires du comte Joseph de Puisaye*, lieutenant-général, etc., qui pourront servir à l'histoire du parti royaliste françois durant la dernière révolution. Londres, Harding et Budd, 1803-1808. 6 vol. in-8°, avec un portrait par Drawn.

Cet ouvrage assez rare offre cette particularité que le tome V a été réimprimé à Paris, chez Pillet aîné, en 1824, pour remplacer celui de l'édition originale, détruit, dit-on, par ordre de l'auteur, ou peut-être par suite de quelque accident ignoré des bibliographes. — On a, en outre, réimprimé de nombreux cartons pour le tome IV. — Un exemplaire *entièrement original* est presque introuvable.

88. — *Mémoires généalogiques de la maison de Médicis* (depuis son origine jusqu'à la mort de François II), par Nicolas Ten Hoven. A la Haye, 1773-75. Huit parties qui se relient en 3 vol. in-8°.

Cet ouvrage, divisé en vingt-six livres se composant de mémoires, écrits en différents temps et imprimés sans ordre, est plutôt un recueil de matériaux qu'un livre régulier. — Néanmoins, il est aussi précieux que rare, l'auteur ayant abandonné son plan primitif et ayant livré toute l'édition aux flammes, hormis quelques exemplaires distribués à ses amis, au fur et à mesure que chaque partie sortait de la presse. — C'est sans doute sur un de ces exemplaires donné en présent que Richard Clayton a fait la traduction anglaise de ce recueil, Bath, 1797. 2 vol. in-4° (voir Brunet et Beloe).

89. — *Mémoires pour servir à l'histoire de la guerre de Vendée*, par le comte de ***. 1806. In-8°.

Ouvrage devenu très rare, l'auteur, le comte de Vauban, ayant fait retirer tous les exemplaires, où, par certaines modifications ordonnées par Napoléon Ier, on avait dénaturé l'esprit du livre. Or le comte de Vauban, alors arrêté pour affaires vendéennes, n'avait composé ces mémoires, qui lui servirent en quelque sorte de rançon, qu'à l'instigation de l'empereur qui voulut ainsi le compromettre aux yeux des royalistes. (Voir, pour plus amples éclaircissements sur cette curieuse affaire, les *Supercheries* de Quérard, t. Ier, col. 771.)

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

90. — *Mémoires pour servir à l'histoire des insectes*, par Charles de Geer. Stockholm, 1752-78. 7 vol. in-8°, orné d'un portrait et de 238 planches gravées contenant des milliers de figures.

Rare et cher ouvrage, l'un des meilleurs sur l'entomologie ; il est fort recherché et se rencontre peu souvent ; le premier volume surtout est presque introuvable, parce que l'auteur, mécontent de son peu de succès, détruisit, dit-on, une bonne partie de l'édition.

91. — *Memoirs of the life and writings of the late Charles O'Conor*, of Belanagare. Esq. Dublin, 1796. In-8°. Tome Ier, seul publié.

Mémoires biographiques et généalogiques fort rares, le livre ayant été publié à très peu d'exemplaires, dont une partie, dit-on, fut supprimée par l'auteur. Le second volume n'a jamais paru.

92. — *Merveilles (les) du pouvoir absolu ;* suivi des causes et des effets de la superstition, par M. le baron de Satgé. Paris, 1829. In-8°.

Livre bizarre qui n'a jamais été publié, l'édition, assure-t-on, ayant été détruite par l'auteur, au sortir de l'imprimerie.

93. — *Mon Théâtre*, par le baron Th.-Ch.-G. Boissel de Monville. Paris, imp. de F. Didot, 1828. In-8° de XXIX-323 p., plus la table.

L'auteur, mort pair de France en 1832, fit mettre toute l'édition au pilon, avant la mise en vente, et il ne doit plus rester que les exemplaires du dépôt légal. — Ce volume contient deux tragédies et une comédie extrêmement faibles que l'excellent baron dit, dans sa préface, « n'avoir fait imprimer que *contre* le gré de ses amis ».

94. — *Montagne (la)*. Notices historiques et philosophiques sur les principaux membres de la Montagne, avec leurs portraits gravés à l'eau-forte, par M. Jeauron, d'après des documents authentiques ; par B. Hauréau. Paris, Bréauté-Delaunay, 1832. In-8°.

Livre écrit dans un sens passablement révolutionnaire et qui fut vivement attaqué lors de son apparition. Une note de M. G. Brunet fait connaître que le savant auteur qui composa cet ouvrage dans sa jeunesse s'est longtemps efforcé d'en retirer tous les exemplaires qu'il a pu trouver.

95. — *Nationales (les)*, par Ernest Feydeau. Paris, Ledoyen, 1844. In-8°.

Poésies que l'auteur a recherchées pour les détruire, d'après les indications de M. Tourneux.

96. — *Noms féodaux*, ou noms de ceux qui ont tenus fiefs en France, depuis le XIIe siècle jusque vers le milieu du XVIIIe, extraits des Archives du royaume, par un membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Paris, 1826. 2 vol. in-8°.

L'abbé Pierre-Louis-Joseph de Bétencourt, déjà cité plus haut (n° 17), est l'auteur de ce livre fort utile, dont la deuxième partie est demeurée inédite.

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions.ainay@free.fr

— La première partie, ci-dessus décrite, est devenue rare, l'auteur en ayant détruit un grand nombre d'exemplaires.

97. — *Observations sur le livre de J. Dusaulx*, intitulé : *De mes rapports avec J.-J. Rousseau,* par Arsène Thiébaut de Berneaud. Paris, an VI (1797). In-8° de 72 p., tiré à cent exemplaires.

Cet opuscule, que l'auteur destinait aux amis du citoyen de Genève, affligea singulièrement le traducteur de Juvénal, affecté du rôle qu'il y jouait parmi les détracteurs de Rousseau. Déjà Thiébaut de Berneaud avait distribué vingt-cinq exemplaires de sa brochure ; mais, en voyant quel déplaisir il avait causé à son ami Dusaulx, il en retira le plus possible et parvint à rassembler en tout quatre-vingt-sept exemplaires qu'il livra aux flammes.

98. — *Odes*, par Charles de Mazade. Paris, Barbot, 1841. In-8°.

D'après M. Tourneux, le futur académicien aurait recherché et détruit le plus possible ces premières poésies.

99. — *Odes on several descriptive and allegoric subjects*, by W. Collins. London, 1747. In-8°.

Cette première édition fut, pour la plus grande partie, détruite par l'auteur, qui réimprima plus tard ses poésies avec des changements.

(*A suivre.*)

FERNAND DRUJON.

TABLE DES MATIÈRES

PAR LIVRAISONS

(Année 1888.)

JANVIER.

Madame de Pompadour bibliophile et artiste, par Gustave Pawlowski.
Le Chevalier de Nerciat, étude bio-bibliographique, par Eugène Asse.

FÉVRIER.

Voyage autour de Félix Arvers, par Charles Glinel.
Note du cardinal Maury sur le baptême du roi de Rome.
La Bibliothèque d'une dame anglaise au XVIIIe siècle, par Antoine Fureteur.
Chronique du *Livre* : Nos gravures. — Ventes d'autographes. — Société des *Amis des livres* de Lyon.

MARS.

Félix Buhot, illustrateur et aquafortiste, par Octave Uzanne.
Chronique du *Livre* : Ventes aux enchères. — Autographes, Miscellanées.

AVRIL.

La Balle d'un Colporteur d'antan : Notes bibliographiques pour servir à l'histoire de la littérature populaire, par B.-H. G. de Saint-Heraye.
Le Baron de La Roche-Lacarelle et sa bibliothèque, par Jules Le Petit.

MAI.

M. Désiré Nisard en pantoufles, par Victor Develay.
M. Henri Fournier (1800-1888), imprimeur-éditeur, par A. Quantin.
Quelques autographes intimes de Charles Baudelaire, par Julien Lemer.

JUIN.

Les Livres et les Courses, par le comte de Contades.
La Caricature, par Maurice du Seigneur.
Chronique du *Livre* : Vente de la bibliothèque de l'abbé Bossuet.

JUILLET.

Les Bourbons bibliophiles, par Eugène Asse.
L'Estampe originale, par Roger Marx.
Chronique du *Livre* : Vente de la bibliothèque de La Roche-Lacarelle, par Jules Brivois.

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions.ainay@free.fr

AOUT.

Charles Monselet, par Lemercier de Neuville.
Le Cinquantenaire de la bibliothèque Charpentier, par Louis de Hessem.
Thomas de Quincey, le mangeur d'opium, par Théodor de Wyzewa.

SEPTEMBRE.

Contes pour les bibliophiles. — L'Héritage Sigismond, par Octave Uzanne et Adolphe Robida.
Notes sur les couvertures illustrées, par Olivier de Gourcuff.
Les Acheteurs de livres (Extrait de *The Bookmart*), traduction de B.-H. G.
Chronique du *Livre :* Renseignements et Miscellanées.

OCTOBRE.

Les Princesses de Bourbon bibliophiles, par Eugène Asse.
La Pastorale dramatique au XVIIe siècle, par Victor Fournel.

NOVEMBRE.

Contes pour les bibliophiles. — Le Bibliothécaire Van der Boecken de Rotterdam : histoire vraie, par Octave Uzanne; illustrations de Robida.
La Vie mondaine de Mignet (1830-1848), par Édouard Petit.
Portrait de bibliophile, par Ernest Chesneau.

DÉCEMBRE.

Le Livre harmonieux, par M. Delaunay.
La Destruction volontaire des livres ou la Bibliolytie, par F. Drujon.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » éditions.ainay@free.fr

TABLE DES MATIÈRES

Acheteurs (les) de livres. Notes d'Amérique, 279.

Balle (la) d'un colporteur d'antan. Notes bibliographiques pour servir à l'histoire de la littérature populaire, par B.-H. G. de Saint-Heraye, 98.

Bibliothèque (la) d'une dame anglaise au XVIIIe siècle, par Antoine Fureteur, 57.

Bourbons (les) bibliophiles, par Eugène Asse, 193.

Bourbons (les Princesses de) bibliophiles, par Eugène Asse, 287.

Buhot (Félix), illustrateur et aquafortiste, par Octave Uzanne, 65.

Caricature (la), par Maurice du Seigneur, 173.

Chronique du *Livre*, 59, 85, 155, 187, 213, 282.

Cinquantenaire (le) de la bibliothèque Charpentier, par Louis de Hessem, 233.

Contes pour les bibliophiles : I. L'Héritage Sigismond, par Octave Uzanne et Adolphe Robida, 259. — II. Le Bibliothécaire Van der Boecken de Rotterdam : histoire vraie, par Octave Uzanne, illustrations de Robida, 321.

Destruction (la) volontaire des livres ou Bibliolytie, par F. Drujon, 361.

Estampe (l') originale, par Roger Marx, 210.

Fournier (M. Henri), imprimeur-éditeur (1800-1888), par A. Quantin, 133.

La Roche-Lacarelle (le baron de) et sa bibliothèque, par Jules Le Petit, 117.

Livre (le) harmonieux, par M. Delaunay, 353.

Livres (les) et les Courses, par le comte de Contades, 161.

Monselet (Charles), par Lemercier de Neuville, 225.

Nerciat (le chevalier de). Étude bio-bibliographique, par Eugène Asse, 17.

Nisard (M. Désiré) en pantoufles, par Victor Develay, 129.

Note du cardinal Maury sur le baptême du roi de Rome, 55.

Note sur les couvertures illustrées, par Olivier de Gourcuff, 275.

Pastorale (la) dramatique au XVIIe siècle, par Victor Fournel, 306.

Pompadour (Madame de) bibliophile et artiste, par Gustave Pawlowski, 1.

Portrait de bibliophile, par Ernest Chesneau, 350.

Quelques autographes intimes de Charles Baudelaire, par Julien Lemer, 140.

Quincey (Thomas), le mangeur d'opium, par Théodore de Wyzewa, 250.

Vie (la) mondaine de Mignet, par Édouard Petit, 336.

Voyage autour de Félix Arvers, par Charles Glinel, 33.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

TABLE DES ILLUSTRATIONS

GRAVURES HORS TEXTE

Aumale (S. A. Mgr le duc d'). Portrait. Eau-forte de Le Nain (Septembre).

Bourbons (les Princesses de) bibliophiles. Cinq médaillons à l'eau-forte, par François Courboin (Octobre).

Bourbons (les) bibliophiles. Portraits à l'eau-forte, par François Courboin (Juillet).

Buhot. Eau-forte inédite pour *l'Ensorcelée* de Barbey d'Aurevilly. — Frontispice pour les *Graveurs* de Béraldi, avec marges symphoniques (Mars).

Charpentier, éditeur-fondateur de la bibliothèque Charpentier. Portrait à l'eau-forte, par Manesse (Août).

Coinchon. Dessins caricaturaux inédits (Juin).

Flaubert. Portrait-charge, par L. Giraud (Juin).

Gautier (Théophile) en 1856. Portrait inédit. Eau-forte de Cattelain (Février).

La Roche-Lacarelle. Portrait. Eau-forte par Abot (Avril).

Nisard (Désiré). Héliogravure (Mai).

Nodier (Charles). Portrait-charge, d'après Benjamin (Novembre).

Pierres gravées (Planche frontispice des), par Mme de Pompadour (Janvier).

Pompadour (Mme de). Portrait d'après La Tour (Janvier).

Reliure de fantaisie, exécuté par Ruban, relieur (Décembre).

Reliure des *Contes de La Fontaine,* aux armes de Mme de Pompadour (Avril).

Reliure sportive (Juin).

Sainte-Beuve. Portrait-charge, par E. Giraud (Juin).

ILLUSTRATIONS DANS LE TEXTE

Arvers (Félix). Portrait-charge, 37.

Buhot (Félix). Eaux-fortes, 65, 67, 69, 70, 72, 73, 75, 76, 80, 81, 84.

Caricature sportive, 167.

Le Chariot de Chantilly, par E. Giraud, 162.

Coinchon (Albert). Croquis inédit pour les *Douze Travaux d'Hercule,* 175.

— Quelques-uns de la bibliothèque de l'Arsenal en 1870. — Croquis inédits, 182

Gavarni. Moyen âge. Dessin inédit, 179.

Mérimée (P.). Un Immortel. M. N..., traducteur de Plaute. Dessin inédit, 184.

— M. N... portant la croix sur son dos. Dessin inédit, 186.

Robida. Illustrations de *l'Héritage Sigismond* (Contes pour les Bibliophiles), par O. Uzanne, 259-274.

— Illustrations de : *le Bibliothécaire Van der Boecken de Rotterdam* (Contes pour les Bibliophiles), par O. Uzanne, 321-335.

© 2007 Lyon — Editions « les passerelles du temps » — editions.ainay@free.fr

INDEX ALPHABÉTIQUE

DOCUMENTAIRE DES TITRES ET NOMS D'OUVRAGES CITÉS

A

A mesdemoiselles TaNgOlBiLoEnTi, 363.
Adélaïde (Mme), bibliophile, 300.
Adeline (Jules), 90.
Admonitio adversus Reginam Elisabetham (1538), 364.
Affiches (Les) aux États-Unis, 288.
Alembert (D'), protégé par Mme de Pompadour, 3.
Allori (Agnolo), 367.
Altorf, ou l'Enfant du mystère, 109.
Amants (Les) singuliers, comédie-proverbe, par Andréa de Nerciat, 30.
Amantes (Les), ou la Grande Pastourelle (1613), par Nicolas Chrétien, 308.
Amaranthe, comédie pastorale de Gombauld (1625), 315.
Amaryllis, par Rotrou et Tristan l'Hermite, 317.
Amboise (Cardinal d'), fondateur de la bibliothèque du château de Gaillon, 196.
Amédée, commis du libraire Porquet, 214.
Amœnitates litterariæ, 361.
Amours (Les) d'Ovide, de Gilbert, 317.
Amusements, gayetez et frivolitès poétiques, par un bon Picard (1783), 364.
An (L') 1852. Almanach, 364.
Anacreontis Odæ, cum scholiis A.-J. Boutillieri (1639), 364.
Anglais (L') mangeur d'opium, traduction de de Quincey, par Alfred de Musset, 250.
Annales généalogiques de la maison de Lynden, par F.-Christ. Butkens (1626), 364.
Anne de Bavière, princesse de Condé, bibliophile, 294.
Année (L') littéraire, de Fréron, 10.
Annuaire de la Société des Amis des livres, 213.
Anti-Justine (L), *ou les Délices de l'amour*, par M. Linguet (1798), 365.
Antichità romane, de Piranesi, 9.
Antigone, par P. Simon Ballanche, 365.
Antiquité (L') expliquée, par Montfaucon (1719-1724), 9.
Appel de Louis XVI, roi de France, à la Nation, 365.
Aphrodites (Les), par Andréa de Nerciat, 31.
Architecture (L') françoise, par Blondel (1752), 5.
Arioste (1584), 7.
Arnauld (Antoine), 373.
Artois (Comte d'), bibliophile, 204.
Artois (Louise-Marie-Thérèse d'). Ses livres, 305.
Arvers (Louis-Alexandre, D^r^), conservateur au Muséum, 34.
Arvers (Félix), 33-52. — Son sonnet mis en musique, 44. — Bibliographie de ses écrits, 45-47. — Sa comédie sportive, 169.
Arvers (Félix), par Charles Glinel (1886), 33.
Arvers (Charles-François-Marie), pharmacien et chimiste, 34.
Astrée (L') (1608-1619), 306.
Astrée, opéra de La Fontaine, 306.
Atlas physique, politique et historique de la France, par Denaix, 365.
Au fond du verre, poésies, par Amédée Rolland (1854), 366.
Aubineau. Sur la curiosité et les livres, 157.
Aumale (Duc d'), bibliophile, 10, 200.
Autographes (Ventes d'), 59, 86.
Auvergnat (L'), journal comique, 182.
Aventurier (L') Buscon, par dom Francisco de Quevedo (Troyes), 110.
Avrecourt (Abel d'). Sur Félix Arvers, 51.
Avrecourt (Ernest d'), collaborateur de Félix Arvers, 47.
Avril (Paul), illustrateur, 277.

B

Babiolle (La), tiré des fées (1782), 108.
Baldovini (Francesco), 378.
Ballanche (P.-Simon), 365.
Balzac (Honoré de), imprimeur, 136. Ses relations avec Charpentier, 248, 380.
Banier (Abbé), traducteur d'Ovide, 6.
Baraguay-d'Hilliers (Le maréchal). Sa visite aux ateliers Mame, 139.
Barbier, le bibliographe, 365.
Baro, secrétaire d'Honoré d'Urfé et continuateur de *l'Astrée*, 306.
Basan, graveur, 16.

© 2007 Livre « Editions « Les passeurs du temps » [illegible]

Baston, évêque de Séez, 372.
Barbier (1726) et les courses, 162.
Batailles (Les) du prince Eugène de Savoye, gr. par Huchtenburg (1720-1729), 9.
Baudelaire. Quelques autographes intimes, 140-154 ; — son opinion sur les éditeurs de son temps, 146 ; — ses études sur de Quincey, 250.
Bauzonnet-Trautz, relieur, 214.
Beauchamps vend sa bibliothèque théâtrale à Mme de Pompadour, 7.
Beauchamps (De), 380.
Beaujolais (Mlle de) ou Philippe-Élizabeth d'Orléans (1714-1734), bibliophile, 297.
Belgiojoso (Mme de). Ses relations avec Mignet, 339.
Belle (La) Héleine de Constantinople, 106.
Belphégor (Le), journal comique, 182.
Béraldi (Henri), 214.
Béraud (Jean), 277.
Berger (Le) extravagant, de Ch. Sorel, 317.
Bergeries (Les), de Racan, 310.
Bergier (Abbé N.-S.), 371.
Beringer (Jean-Barth.-Adr.), 366.
Bernis, protégé par Mme de Pompadour, 3.
Berry (Duchesse de), fille du régent, bibliophile, 297.
Berry (Caroline de Bourbon, duchesse de), bibliophile, 304.
Bétencourt (P.-L.-J., abbé de), 367, 383.
Beyle (Henri), 375.
Bible (La) de Mortier (1700), 4.
Bibliographie entomologique, par Ch. Nodier (an IX), 366.
Bibliolytie (La), 362 et suiv.
Bibliophile (Le) français, 362.
Bibliophiles russes, 287.
Bibliothèque de du Verdier (1581), 10.
Bibliothèque de la Croix du Maine (1584), 10.
Bibliothèque de la reine Marie-Antoinette au Petit-Trianon, par Paul Lacroix, 302.
Bibliothèque d'un bibliophile, par Henri Béraldi, 214.
Bibliothèque de Rouen, 90.
Biche (La) au bois, conte de fées (1784), 108.
Bigarrures (Les) du seigneur des Accords (1583), 11.
Bigillion (Émile), 370.
Bijoux (Les) indiscrets, de Diderot, 8.
Birrell (Augustine), femme de lettres américaine, 279.
Black frères, éditeurs des œuvres de de Quincey, 253, 254.
Blades (W.), 361.
Bocher (Ed.), bibliophile, 11.
Boileau (*Œuvres* de), 7, 10.
Boileau, lettre inédite à Brossette, 92.
Boilly, peintre et caricaturiste, 174.
Bonne Mère (La) (1785), conte, 108.
Bonnet (Le) de coton, journal comique, 182.
Bookmart (The), journal bibliographique de Boston, 279.
Bossuet (Abbé). Sa bibliothèque, 186.
Bouchardon, peintre et dessinateur, 15.
Boucher, illustrateur de Molière, 7 ; — de Boccace, 8. — Portrait de Mme de Pompadour, 14. — Professeur de Mme de Pompadour, 15.
Bouchot (Henry), 198.
Boudot (Claude), 367.
Bouffon (Le), journal comique, 182.
Bougard (X.), 364.
Boulevard (Le), journal comique, 180.
Bourbon (Antoine de) et la bibliothèque du château de Vendôme, 196.
Bourbon (Catherine de), duchesse de Bar, bibliophile, 291.
Bourbon (Antoinette de), bibliophile, 291.
Bourbon (Cardinal de), bibliophile, 196.
Bourbon (Connétable de), bibliophile, 195 ; — sa bibliothèque de Moulins, 196.
Bourbon (Jeanne de), femme de Charles V, bibliophile, 290.
Bourbons (Les) bibliophiles, 193-209.
Bourbon (Les Princesses de) bibliophiles, 289-305.
Bourbons-Vendôme (Les), bibliophiles, 196.
Bourgogne (Duc de), bibliophile, 199.
Boursault et la pastorale dramatique, 317.
Boyer, auteur de pastorales, 318.
Boyet, relieur. Reliure qui lui est attribuée, 6 ; — 128.
Brantôme (*Œuvres* de) (1740), 9.
Brismontier, de la Société académique de Laon, 52.
Brossette, 92.
Bruneau, bibliothécaire de Gaston d'Orléans, 198.
Brunet (G.), 361, 362.
Brunet (J.-Ch.). Son silence sur les livres de Mme de Pompadour, 3.
Buffon, protégé par Mme de Pompadour, 3.
Buch (Das) der Wilden, par J. Petzholdt (1861), 381.
Buhot (Félix), 65-84.
Burty (Philippe). Sur Félix Buhot, 66.
Butkens (Fr.-Christ.), 364.
Buvat (Jean) et les courses, 162.
Byron (Lord), 378.

C

Cabaret (Jean), chroniqueur, 194.
Cabinet (Le) de la bibliothèque de Sainte-Geneviève, par le P. du Molinet (1692), 9.

Cabinet (*Le*) *de l'éloquence française* (Troyes), 114.
Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque nationale, par M. Léopold Delisle, 194.
Cabinet (*Le*) *du roi* (1743), 5.
Cadart. Ses albums, 211.
Cailhava (Vente), 6.
Calendrier officiel des courses de chevaux, ou Racing Calendar français, 167.
Calepin d'un amateur d'estampes (1865), 367.
Calino (*Le*), journal comique, 182.
Callot (J.), La Belle et Israël Silvestre. Leurs œuvres, 6.
Callot, graveur, 12.
Cally (Pierre), 371.
Campagnes mémorables de Napoléon le Grand, 103.
Campan (Mme), lectrice des filles de Louis XV. Ce qu'elle dit d'elles, 301.
Cantelmo (De). Ses mémoires, 372.
Capé, relieur, 214.
Capitoli (*Li*) *di Agnolo Allori* (1822), 367.
Caran d'Ache, 186.
Caricature (*La*), journal, 177.
Carlyle. Son mot sur de Quincey, 254.
Carnot. Sonnet, 61.
Cartouche, 105.
Cartulaire de l'abbaye d'Auchy-lès-Hesdin (1788), 367.
Catalogue de Mesdames, 1789. Manuscrit de l'Arsenal, 302.
Catalogue des livres composant la bibliothèque de feu M. le baron James de Rothschild, 351.
Catalogue des livres de la bibliothèque de Son Altesse Sérénissime Mgr le duc d'Orléans (1787), 207.
Catalogue des livres qui forment la bibliothèque de Mme Victoire, 1789. Manuscrit de l'Arsenal, 301.
Catalogue de la bibliothèque du château de Rambouillet (1708), 201.
Catalogue de la bibliothèque du chasteau de Rambouillet (1726), 201.
Catalogue de la riche bibliothèque de Rosny, 304.
Catalogue des livres de la bibliothèque de feu S. A. S. Mgr le comte de Clermont, prince du sang (1771), 200.
Catalogue des livres de la bibliothèque de Mme Adélaïde, 1786. Manuscrit de l'Arsenal, 302.
Catalogue des livres de la reine (Marie-Antoinette). Manuscrit de la Bibliothèque nationale, 302.
Catalogue des livres du cabinet de Mgr le comte d'Artois (1783), 204.
Catalogue des livres du roi Louis-Philippe, 202, 203.
Catalogue des livres imprimez de la bibliothèque du Roy, 367.
Catalogue des livres imprimés sur vélin, avec date, depuis 1457 jusqu'en 1472, 368.
Catalogue des livres provenant de la bibliothèque du château d'Eu (1853), 208.
Catalogue des manuscrits très précieux des XIIIe et XVIIe siècles composant la collection de Mme la duchesse de B*** (1864), 305.
Catalogue des manuscrits trouvez après le décès de Mme la princesse, dans son château royal d'Anet (1724), 295.
Catéchisme à l'usage des grandes filles, pour être mariées, 113.
Catéchismes ou Abrégés de la doctrine chrétienne, imprimés par l'ordre de Mgr l'archevêque de Bourges (1693), 368.
Cattelain, graveur, 59.
Causes de la guerre de la Vendée et des Chouans (1795), 374.
Caverne (*La*) *de Cromwell*, 111.
Cent fables en vers (Paris, Goujon), 368.
Cérémonial (*Le*) *françois*, par Théodore Godefroy (1649), 54.
Cérémonies (*Les*) *et coutumes religieuses des peuples du monde* (1769), 8.
Chabrol (Comte de), bibliophile, 10.
Chadeuil (Gustave), 371.
Cham. Ses albums de sport, 171; — ses charges et ses légendes, 180.
Chamisso, page de Mme Élisabeth, 303.
Champfleury. Ses travaux sur la caricature, 176, 276.
Champmeslé et la pastorale dramatique, 319.
Chants d'un oiseau de passage, par Alphonse Duchesne, 368.
Chapus (Eugène), écrivain sportif, 170.
Charge (*La*), journal comique, 182.
Charivari (*Le*), journal de sport, 171.
Charles Ier, duc de Bourbon, bibliophile, 194, 290.
Charles, cardinal de Bourbon (m. 1488), bibliophile, 194.
Charles III de Bourbon (m. 1696), cardinal et bibliophile, 196.
Charles, abbé de Saint-Albin, évêque de Cambrai, bibliophile, 206.
Charmes (*Les*) *de Félicie*, par Montauban, 317.
Charpentier (Gervais-Hélène), éditeur, 234-249.
Chemises (*Les*) *rouges*, de Ch. Monselet, réimprimé sous le titre de *Monsieur le duc s'amuse*, 224.
Chenu (Jules), 363.
Choiseul (Duc de). Sa bibliothèque, 7.

Choffard, illustrateur, 11.
Chrétien (Nicolas), sieur des Croix, auteur de *les Amantes* (1613), 308.
Chrisolino (Gio. Battista), 378.
Chronique (La) des chroniques (1532), 8.
Chronique du *Livre*, 59, 85, 155, 187, 213, 282.
Chroniques et annales d'Angleterre, par A. Bouchard (1531), 9.
Chronologie des curés de Saint-Benoît, 191.
Chryséide et Arimant, tragi-comédie de Mairet, 313.
Chuyes (De), auteur de *la Guide de Paris*, 189.
Cinelli (Giovanni), 374.
Citoyen (Le) désintéressé, édition unique (1767-1768), 192.
Civilité (La) honneste, par un missionnaire (Troyes), 185.
Claye (Jules), successeur de Henri Fournier, 138.
Clayton (Richard), traducteur des *Mémoires généalogiques de la maison de Médicis* (1797), 382.
Clermont (Les comtes de), bibliophiles, 195.
Cochin, illustrateur de Boileau, 7 ; — de Boccace, 8 ; — professeur de Mme de Pompadour, 14, 16.
Codicille politique et pratique d'un jeune habitant d'Epone (1788), 368.
Coinchon (Albert), caricaturiste, 173, 183.
Coleridge, mangeur d'opium, 252.
Collins (W.), 384.
Comédie (La) à cheval, ou Manies et travers du monde équestre, par Albert Cler, illustré (1842), 168.
Comédies historiques, par Rœderer, 368.
Comédie (La) des opéras, par Saint-Evremond, 320.
Comète (La), journal comique, 182.
Commerce (Le) des femmes dangereux pour les ecclésiastiques (1713), 369.
Commines, (1648), 9.
Compositeur et correcteur typographes, par Daupeley-Gouverneur, 134.
Condé (Le grand), bibliophile, 199.
Conduite de la confession et de la communion, tirée des manuscrits de M. de Sales (1659), 98.
Confessions (Les) de saint Augustin (1758).
Confessions (Les) d'un mangeur d'opium, par de Quincey, 251.
Conservateur (Le) décadaire des principes républicains, 369.
Constance ou l'Heureuse timidité, comédie de Nerciat, 26.
Constantin et la primitive Eglise, par E.-J. Villetard (1806), 369.
Contes (Les) à rire, 112.
Contes des fées, par Mme *** (Rouen), 108.
Contes et Nouvelles en vers, par La Fontaine (1762), 10.
Contes nouveaux, par Andréa de Nerciat (1777), 24.
Conti (Prince de), janséniste, 298.
Conti (Louise-Élisabeth de Bourbon, princesse de). Sa bibliothèque, 297.
Corneille, éditions originales, 7.
Corneille (Thomas) et la pastorale dramatique, 317.
Corret de la Tour (T. Malo), 374.
Cortegiano, par B. Castiglione (1528), 5.
Coup d'œil sur les courses de chevaux en Angleterre, avec l'historique des différentes courses françaises au Champ de Mars, les 10 et 23 thermidor de l'an IV et le 1er vendémiaire de l'an V, par Antoine-Prosper Lottin, libraire, 165.
Couronne (La) de bleuets, par A. Houssaye (1836), 369.
Course (La) au clocher, comédie, par Félix Arvers (1839), 169.
Course (La) et les Jockeys, comédie (1776), par Laus de Boissy, 164.
Courses. Les Livres et les Courses, 161-172.
Courses (Les) de Chantilly. Un acte par Lurine, Alphonse Gautier et Potron (1835), 168.
Courses (Les) de Newmarket, opéra comique (1818), paroles de Jouy et Merle, musique de Strunz, 166.
Cousin (Charles), bibliophile, 15.
Craig (James, T. Gibson). Sa vente, 287.
Crawford. Vente de sa bibliothèque, 286.
Crébillon, protégé par Mme de Pompadour, 3.
Cronica (La) del rey don Rodrigo (1526), 9.
Cupidon (M. de), pseudonyme de Ch. Monselet, 231.
Cuzin, relieur, 214.

D

Daguin, bibliophile, 10.
Dante (1491), 7.
Daphnis et Chloé (1757), 8.
Daumier. Son œuvre, 178.
Dauphin (Le grand), bibliophile, 198.
De mes rapports avec J.-J. Rousseau, par J. Dusaulx, 384.
De Profundis, par Alfred Mousse (1834), 369.
Décaméron (1757-1761), 8.
Decamerone de Boccace (1527), 8.
Delecourt (J.), bibliographe des anonymes belges, 379.
Délie, par M. Scève (1544), 6.
Délie, pastorale par de Visé, 318.

Delisle (Léopold), 194, 196.
Delmotte (Henri), 373.
Delvau (Alfred), rédacteur du *Programme de Vichy*, 228.
Demoustier (Charles-Albert), 380.
Denaix (Colonel), géographe, 365.
Dentu. Ses couvertures illustrées, 276 ; — vente de sa collection, 284.
Der so Warhaffte, als gantz auffrichtig und discret-gesinte Catholischer (1666), 370.
Derôme. A relié des livres de la bibliothèque de Mme de Pompadour, 3, 7, 10, 11. — Relieur de Mlle de Nantes, 294.
Deschiens, 369.
Desclée (Aimée). Une lettre, 283.
Destruction of Libraries by Fire, par C. Walford, 361.
Dessinateurs (Les) d'illustrations au XVIIIe *siècle*, par le baron Roger Portalis, 15.
Destailleur, bibliophile, 10.
Deux (Les) Amours, par Émile Bigillion (1844), 370.
Deux Comédies entre deux drames, par Ernest Simon, 370.
Deux (Les) Pages (1801), 370.
Devoirs (Les) des grands, par le prince de Conty (1666), 10.
Diable (Le) boiteux, de Le Sage (1756), 8.
Dialogue entre un empiriastre et Philalèthe, 370.
Dibitroff, bibliophile, 287.
Dictionnaire de bibliologie, par G. Brunet, 362.
Dictionnaire des anonymes, 375.
Dictionnaire des principaux livres condamnés au feu, par Peignot, 361.
Diderot. Protégé par Mme de Pompadour, 3.
Diogène (Le), journal comique, 182.
Discours historique (Le) sur la Bible, par J. Saurin (1728-1739), 4.
Discours sur la peinture et l'architecture, par du Perron (1758), 5.
Discours sur l'histoire universelle, de Bossuet (1732), 8.
Discours sur l'inégalité parmi les hommes, par J.-J. Rousseau, 5.
Dissertatio de Bibliothecarum ac librorum fatis, par OElrichs, 362.
Dissertation historique sur les libertés de l'Église gallicane (1799), 370.
Djinns (Les), par Gustave Chadeuil (1846), 371.
Domenech (Abbé F.), 381.
Dorimon, comédie d'Andréa de Nerciat, 21.
Double (L.). Sa vente, 11.
Drolatique (Le), journal comique, 182.
Du Barry (Mme). Sa bibliothèque, 3.
Dubost (Alexandre), amateur de courses, 165. Ecrivain sportif, 166.
Dubuisson-Aubenay, rédacteur du *Journal des guerres civiles*, premier reporter de courses (1651), 161.
Duchesne (Alphonse), 368.
Duclos, protégé par Mme de Pompadour, 3.
Dufaï (Alexandre), champion de l'Ecole du bon sens, 141.
Du Fays (C.-B.), pseudonyme de Ch. Baudelaire, 141.
Dumas (Adolphe), auteur dramatique, 169.
Dumas fils (A.). Une lettre, 284.
Dupuy. Son catalogue de la bibliothèque de Chantilly, 200.
Durand commenté, ou l'Accord de la philosophie avec la théologie (1700), 371.
D'Urfé (Honoré), 306.
Duriez et Ce, en société avec Charpentier pour la vente des œuvres de Victor Hugo, 246.
Dusaulx (J.), 384.
Du Seigneur (Maurice), écrivain d'art, 173.
Dutacq, éditeur, 365.
Dutuit (Eugène), bibliophile, 9.
Dydimus Clericus, pseudonyme d'Ugo Foscolo, 377.

E

Éclipse (L'), journal comique, 182.
École (L') des familles, comédie par Adolphe Dumas, 169.
École des Pères (L'), conte (1784), 108.
Eisen, illustrateur, 7, 8, 11; professeur de Mme de Pompadour, 14.
Éléments primitifs des langues, par l'abbé N.-S. Bergier (1837), 371.
Éleveur (L'), journal de sport, 167.
Élisabeth (Mme), son éducation, ses goûts de bibliophile, 303.
Élisabeth, reine d'Angleterre, orne des couvertures de livres, 352.
En 18.., par Edmond et Jules de Goncourt (1851), 371.
Encyclopédie (L'), de Diderot et d'Alembert (1751), 5, 14. — Sa définition des courses, 165.
Enemies (The) of Books, par W. Blades, 361.
Enfants (Les) et les Anges, par Ed. Thierry (1838), 371.
Engelgom (Van), pseudonyme de Jules Lecomte, 380.
Entrée (L') de Charles IX à Paris (1572), 9.
Entrée de François Ier (1514), 191.
Épaves; récits et souvenirs, par Aubineau, 157.
Esperon (L') de discipline, par A. du Saix (1532), 6.
Esprit (L') des lois, 14.
Esquisses autobiographiques, par de Quincey, 251.

Essai géographique sur les isles britanniques, par Bellin (1757), 11.
Essai sur l'assassinat considéré comme l'un des beaux-arts, par de Quincey, 254.
Essai sur l'établissement monarchique de Louis XIV, par Pierre-Edouard Lemontey (1818), 371.
Estampe (L') originale, 210.
État des troupes et des états-majors des places (1762), 11.
Eu (Comte d'), bibliophile, 204.
Ève (Clovis), relieur, 292.
Ève (Nicolas), relieur d'Antoinette de Bourbon, 291.
Examen critique d'un mémoire publié par M. Le Roy, horloger du Roy (1768), 372.
Exposition de la conduite que M. G.-A.-R. Baston, nommé à l'évêché de Séez, a tenue dans ce diocèse, 372.

F

Fables de La Fontaine, 7, 10.
Facétieuses (Les) rencontres du disciple de Verboquet (1728), 110.
Famille (La) du duc de Pepoli, 372.
Famille (La) républicaine, ou la Mort du jeune Barra, pièce en un acte, par Héran, 372.
Fasti Sacri del card. Sforza Pallavicino, 373.
Fatalité (La) de Saint-Cloud, près Paris, par le Père Bernard Guyart (1674), 373.
Fauteuils historiques, 285.
Félicia, par Andréa de Nerciat, 27.
Femia (Il) sentenziato (1724), 373.
Femme (La) mal conseillée et le Mari prudent, 111.
Femmes (Des). Éloge comme il y en a peu, 373.
Femmes (Les) bibliophiles, par E. Quentin-Bauchart (1885), 4.
Fête (La) de Vénus, pastorale par Boyer, 318.
Fête donnée par la ville de Paris à l'occasion du mariage de M. le Dauphin en 1747 (1742), 6.
Fêtes (Les) de l'Amour et de Bacchus, pastorale par Quinault et Lulli, 320.
Fêtes données par la ville de Paris à l'occasion du mariage de M. le Dauphin, (1745), 5.
Feuillet (Octave). Une lettre, 285.
Feuillet de Conches; sa vente, 222.
Feydeau (Ernest), 383.
Figaro (Le), 375.
Firmin-Didot (Ambroise). Vente, 7, 12. Ses rapports avec Henri Fournier, 134.
Fleurieu (Claret de), 372.
Foisy (E.-M.), 363.
Fontaine (A.), libraire, 8, 11; — et le baron de La Roche-Lacarelle, 121.
Foscolo (Ugo), 377.
Foucher (Abbé), 370.
Fouquet (Jehan), miniaturiste du XIVe siècle, 195.
Fournel (Victor). Son opinion sur Grandville, 178.
Fournier (Henri), imprimeur, 133-139.
Fragments de Molière, par Champmeslé, 320.
Franc (Le) et véritable Discours au Roy sur le rétablissement des Jésuites, 373.
François Ier et la bibliothèque de Fontainebleau, 197.
Froissart (1574), 8.
Fronde (La), journal comique, 182.
Fusillades, assassinats, trahisons... commis par l'armée terroriste dans le département de Maine-et-Loire, par J.-A. Vial (1795), 373.

G

Gaignières et le duc de Bourgogne, 199.
Galanteries (Les) du XVIIIe siècle, par Ch. Monselet, 226.
Galerie (La) du Luxembourg (1710), par Nattier, 5.
Garinet (J.), 376.
Garnier (Germain), 374.
Gaston d'Orléans, bibliophile, 197, 198.
Gautier (Théophile), 59. L'orthographe de son nom, 141, 142. Sur les courses et les clubs, 169; 369.
Gavarni, 178.
Gazette (La) de Franee, 8.
Gazettes (Les) de Hollande (1691-1762), 8.
Géant (Le), journal comique, 182.
Geer (Charles de), 383.
Gentilis (J.-V.), 362.
Gilbert (Claude), 376.
Gilbert et la pastorale dramatique, 317.
Gill (André), 181.
Giovanni Cinelli al cortese lettore (1676), 374.
Girandoles (Les), comédie-proverbe (1781), 374.
Girardin (Mme Emile de). Voy. Launay (vicomte de).
Giraud (E.), vignettiste, 168; caricaturiste, 185.
Giraud, bibliophile; sa vente, 10.
Gladstone; ce qu'il dit sur les livres et les libraires, 279.
Glanures d'histoire naturelle, par Edwards (1758), 5.
Gloriana, par Louis Ulbach (1844), 374.
Glorieuses (Les) conquêtes de Louis le Grand par S. de Pontault de Beaulieu (1680), 9.
Glossaire polyglotte, 374.
Goesin (P.-F. de), 375.

© 2007 Livre « Editions « les passeurs du temps » [illegible]

Gombauld et la pastorale dramatique, 315.
Goncourt (Jules et Edmond de). Leur étude sur Mme de Pompadour, 1, 3, 8, 11, 13, 14, 16. Leur première publication, 371.
Gosford (Lord), sa vente, 11.
Goualana (La), 374.
Goujet (Abbé), 373.
Grandes et incomparables aventures de milord Stitt et de herr Rodomont Mic-Mak (1798), 375.
Grant (Le) Thérence (1534), 6.
Grande (La) galerie de Versailles (1752), 5.
Grandville, ses illustrations, 136-138; — son chef-d'œuvre, 178.
Gravelot, illustrateur, 8.
Graveurs (Les) d'illustrations au XVIIIe *siècle*, par le baron R. Portalis et Beraldi (1880-82), 14.
Grévin, caricaturiste, 180.
Grimaces (Les), suite de caricatures par Boilly, 174.
Grosley, 110.
Grouber de Groubental, défenseur de Louis XVI, 365.
Grouchy (Marquis de). Lettre, 61.
Guay. Camées à l'effigie de Mme de Pompadour, 14; — Lui enseigne à graver sur pierres fines, 15.
Guérin fils, auteur de *Myrtil et Mélicerte*, 317.
Guerre, 376.
Guerrier de Dumast (A.-P.-F.), 381.
Guibert (J.-A.-H., comte de), 379.
Guiche (duc de), écrivain sportif (1826-1829), 166.
Guide de l'étranger dans la ville de Gand, 375.
Guide du Bibliophile, par de Beauchamps et Rouveyre, 380.
Guide (La) de Paris, par le sieur de Chuyes (1634 et 1647), 189.
Guide du libraire antiquaire et du bibliophile, par Édouard Rouveyre, 198.
Guyart (Père Bernard), 373.
Guyon de Sardière (Denis), bibliophile, 296.

H

H. B. (par P. Mérimée, 1850), 375.
Haden (Fr. Seymour), artiste, 48.
Hamilton (Ducs de), leur bibliothèque, 7.
Hamilton (Lady Mary), 372.
Hardion, précepteur des filles de Louis XV, 301.
Haurćau (B.), 383.
Heine; ses relations avec la princesse de Belgiojoso, 343.
Henri IV, bibliophile, 197.
Henri-Jules, duc de Bourbon (m. 1709), bibliophile, 200.
Henriade (La), 14.
Henri II, prince de Condé, bibliophile, 199.
Hérault de Séchelles, 368.
Hérissant, libraire, publie le catalogue de la bibliothèque de Mme de Pompadour (1765), 3.
Héron (L.-J.), de Versailles, 372.
Hesse (Ernest, landgrave de), 370.
Hetzel; sa brochure sur la propriété littéraire, 154.
Heure (L') du Berger, pastorale par Champmeslé (1672), 319.
Heures (Mes) perdues, poésies par Félix Arvers (1833), 41.
Heureuse (L') Peine, conte, 108.
Histoire de Calejava, 376.
Histoire de Jean de Calais, roi de Portugal, 107.
Histoire de Jean de Paris, roi de France (Rouen), 107.
Histoire de la gravure sur bois, 376.
Histoire de la magie en France, par J. Garinet, 376.
Histoire (L') de l'Ancien et du Nouveau Testament, de dom Calmet (1737), 8.
Histoire de la princesse de Paphlagonie (1659), 292.
Histoire de la révolution de Lyon, par Guerre (1793), 376.
Histoire de la vie et du procès du fameux Louis-Dominique Cartouchè (Montbéliard), 105.
Histoire de Pierre de Provence et de la belle Maguelone (Rouen, vers 1752), 107.
Histoire de Richard Sans-Peur, duc de Normandie, (Rouen), 106.
Histoire des Juifs, de Flavius Josèphe (1680), 11.
Histoire du règne de Louis XIV, par Bruzen de La Martinière (1740), 9.
Histoire ecclésiastique de l'abbé Fleury (1722-43), 8.
Histoire et Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 9.
Histoire et Mémoires de l'Académie des Sciences, 9.
Histoire (L') militaire du règne de Louis XIV, par le marquis de Quincy (1726), 9.
Histoire naturelle, par Buffon et d'Aubenton (1749 et s.), 5.
Histoire naturelle de la Caroline, par Catesby (1731-54), 5.
Histoire universelle sacrée et profane, par Hardion, 20 vol., 301.
Histoires extraordinaires, d'Edgar Poe. La traduction de Baudelaire publiée d'abord dans *le Pays*, 145.
Historia di Perugia, de Pompeo Pellini, 376.
Hogg, éditeur des Œuvres de de Quincey, 253.
Holbein, caricaturiste, 176.

© 2007 Livre « Editions « Les passeurs du temps » [illegible]

Homeri Hymnus in Cererem, a Davide Ruhnkenio (1780), 377.
Hommes (Les) illustres, par Ch. Perrault (1697-1700), 9.
Horace, de Pine (1733), 6. — Trad. Batteux; ex. de Mme de Pompadour, 12.
Horæ beatæ Mariæ Virginis. Ms. de la vente Ambroise Firmin-Didot (1878), 124.
Horatius (Q.-F.), 6.
Hours of Idleness, 378.
Houssaye (Arsène) et les débuts de Ch. Monselet, 231; 369.
Huart (Louis), auteur de *le Steeple-Chase,* 171.
Hugo (Victor), vers inédits, 95.
Huzard (J.-B.), écrivain sportif, 166.
Hypercalypseos liber singularis (1815), 377.

I

Ideville (D'); une conversation avec Mignet, 344.
Ile (L') de Wight, ou Charles et Angélina, par C.-A. Walckenaer (an VII), 377.
Illustrations (Les) des Gaules, par J. Le Maire de Belges (1512), 9.
Indépendance (L') parisienne, journal comique, 182.
Innocence (L') reconnue, par le R. P. René de Ceriziers, éd. par l'abbé Richard, 107.
Insurrezione dell' inclita e valorosa citta d'Arezzo, del canonico Gio. Battista Chrisolino (1799), 378.
Invasions et Sièges de Paris, en 1814 et 1815, 103.

J

Jacob (Père); ce qu'il dit de la bibliothèque des rois de Navarre, 196; 197.
Janin (Jules), sa candidature à l'Académie, 130.
Jean II, duc de Bourbon, bibliophile, 194; 290.
Jean-Bernard. Son opinion sur les quais de Paris, 282.
Jeauron, 383.
Jockey (Le), journal fondé par Aurélien Scholl, 170.
Jockey-Club (Le), journal illustré de la fashion, du turf, du sport, etc., 170.
Johannot (Tony), illustrateur, 270.
Œuvres de J. Jordaens et d'A. Van Dyck, 6.
Jourdan (M.), 367.
Journal amusant et ses caricatures, 180.
Journal (Le) de Paris (1777) et les courses, 163.
Journal des chevaux et des chasses (1834), 167.
Journal des haras, des chasses, des courses de chevaux (1828), 166.
Journal des Savants, 10.
Journal de Trévoux, 10.
Journal de Verdun, 10.
Journal encyclopédique, 10.
Journal (Le) pour rire et le sport, 171.
Juvenile Poems (1806), 378.

K

Karr (Alphonse) et les courses, 168.
Keppel (Frederick), éditeur et critique d'art américain, 66.
Kleist, poète allemand, 19.
Klosterheim, roman par de Quincey, 255.
Koreff (Dr), d'après M. Maxime Du Camp, 37.

L

La Belle, graveur, 12.
Labiche (Eugène), 285.
La Bruyère et La Rochefoucauld, par Sainte-Beuve (1842), 378.
Lacroix (Paul), auteur de *Bibliothèque de la reine Marie-Antoinette au Petit-Trianon,* 302. Sa bibliographie de Restif, 365.
Lafond (Ernest), poète et littérateur, 48.
La Garde (Abbé de), bibliothécaire de Mme de Pompadour, 3.
Lamento (Il) di Cecco da Varlungo, da Francesco Baldovini, 378.
Langley (Miss). Son cabinet de lecture à Reading, 286.
La Place (Pierre-Antoine de), 364.
La Roche-Lacarelle (Baron de), sa bibliothèque, 8, 10, 117-128, 212.
La Rochefoucauld-Liancourt (F.-G. de), 368.
La Tour. Portrait de Mme de Pompadour, 10.
Laun, bibliophile, 351.
Launay (Vicomte de) et les courses, 168.
Launette, éditeur, 277.
Laurens (Jean-Paul), caricaturiste, 182.
Laus de Boissy, auteur comique du XVIIIe siècle, 164.
Leber, 374.
Lebeuf, sa réimpression, 189.
Lebeuf de Montgermont, sa vente, 4.
Lecomte (Jules), 380.
Lecoq de Boisbaudran, professeur d'art, 70.
Le Fustec (J.), sur Félix Buhot, 77.
Le Gallois; ce qu'il dit de la bibliothèque de Chantilly, 199.
Leloir, illustrateur, 277.
Lemaire (Mme Madeleine), illustrateur, 277.
Lemercier de Neuville; ses relations avec Ch. Monselet, 226. Ses Puppazi, 227. Directeur du Casino de Vichy, 228.
Lemerre (Alphonse); sa marque d'éditeur, 276.
Lemontey (Pierre-Edouard), 371.

Lemoyne. Buste de Mme de Pompadour, 14.
Le Petit (Jules), 213.
Le Pointe (Abbé), 370.
Lequeux (J.-F.-M.), 381.
Leroux de Lincy. Ce qu'il dit des manuscrits de Pierre II de Bourbon, 195.
Le Roy fils, horloger du Roy, 372.
Lesseps (Charles de), directeur de *l'Esprit public*, 143.
Lettre de N. N. au marquis de N. N., par le P. Zaccharie (1758), 379.
Lettres (*Les*) de Fréron, 10.
Lettres à une artiste (1841), 379.
Lettres d'un académicien à M··· sur le catalogue de la Bibliothèque du Roy (1749), 379.
Lettre d'un habitant de la campagne à son ami sur un ouvrage célèbre, 379.
Lettres sur les écrivains français, par Van Engelgom (1837), 379.
Liberté (*La*) *du cloître*, poème (1790), 380.
Libraires (Les) en Chine et au Japon, 96.
Ligne (Prince de), 364.
Lignerolles (Comte de), bibliophile, 11, 214.
Lippi (Lorenzo). Voy. Perlone Zipoli, 374.
Lisimène ou la jeune bergère, pastorale de Boyer, 319.
Lithographiæ Wirceburgensis, par Beringer (1726), 366.
Livre d'amour (1843), 380.
Livre du boudoir de la reine Marie-Antoinette, par L. Locour (1862), 302.
Livres (Les) et les Courses, 161-172.
Livres (Ventes de), 85 et 154; 156-157; 186; 213, 286.
Locour (Louis), auteur du *Livre du boudoir de la reine Marie-Antoinette*, 302.
Locré de Roissy (J. Guillaume), 375.
Longueville (Anne-Geneviève de Bourbon-Condé, duchesse de), bibliophile, 293.
Lortic, relieur, 214.
Lottin (Antoine-Prosper), libraire. Sa brochure sur les courses, 165.
Louis, bâtard de Bourbon (m. 1486), bibliophile, 194.
Louis II, duc de Bourbon, bibliophile, 194.
Louis XIII, bibliophile, 197.
Louis XIV, bibliophile, 198.
Louis de Bourbon, comte de Clermont, bibliophile, 200.
Louis, troisième duc d'Orléans, bibliophile, 206.
Louis-Philippe d'Orléans (1725-1785), bibliophile, 206.
Louis-Philippe Ier, bibliophile, 207.
Lulli et la pastorale dramatique, 320.
Lune (*La*), journal comique, 180.
Lune (*La*) *rousse*, journal comique, 185.
Lunog (Princesse), bibliophile, 287.
Lys (*Le*) *dans la vallée*, précédé de l'historique du procès contre la *Revue de Paris*, par H. de Balzac (1836), 380.

M

Maçonnerie (*La*), poème (1820), 381.
Madame de Pompadour, par Jules et Edmond de Goncourt, 2.
Maine (Duc de), bibliophile, 204.
Mairet et la pastorale dramatique, 311. Sa polémique avec Corneille, 313.
Maître Pathelin, 7.
Maîtresse (*La*) *fidelle* (Troyes), 109.
Maffei (Marquis), 373.
Maine (Duchesse de), bibliophile, 296.
Majorats littéraires (*Les*), 371.
Malmantile (*Il*) *sacquistato*, poema di Perlone Zipoli, 374.
Mame (Alfred). Ses relations avec H. Fournier, 138. Récompensé à l'Exposition de 1855, 139.
Manuale juris canonici, auctore Lequeux, 381.
Manuel chrétien pour une personne qui vit dans le monde (1743), 10.
Manuel de l'apprenti compositeur, par Jules Claye, 134.
Manuel (*Le*) *du libraire*. Ne fait pas mention de la bibliothèque de Mme de Pompadour, 3.
Manuel pratique de typographie, par Brun (1825), 134.
Manufacture de Sèvres, créée par Mme de Pompadour, 2.
Manuscrit pictographique américain, par l'abbé F. Domenech (1860), 381.
Marcellin, caricaturiste, 180.
Marchali, « L'Homme au Masque de fer », 223 et 224.
Maréchal, auteur du *Railleur*, 316.
Marguerites (*Les*) *de la Marguerite* (1547), 7.
Mari (*Le*) *mécontent de sa femme* (1755), 111.
Marie, femme de Jean Ier, duc de Bourbon, bibliophile, 290.
Marie de Hainaut, bibliophile, 193.
Marie-Antoinette; ses bibliothèques, 302.
Marie Leczinska (la reine); sa bibliothèque, 300.
Marigny (Marquis de), héritier de Mme de Pompadour, 10.
Marius-Michel, relieur, 214.
Marmontel, protégé par Mme de Pompadour, 3.
Marot (Cl.). Œuvres (1548), 7.
Marotte (La), journal comique, 182.
Martello (Jacques), 373.
Marx (Roger) et l'*Estampe* originale, 210.
Masque (Le), journal comique, 182.
Mathias du Rivau, calligraphe du XIVe siècle, 195.

© 2007 Livre « Editions « Les passeurs du temps » [illegible]

Matutina, poésies, par Amédée Rolland (1847), 381.
Maupertuis (abbé Drouet de), 369.
Maury (Cardinal), sur le baptême du roi de Rome, 53.
Maximilien de Béthunes, duc de Sully, par Charles D***, 102.
May, journaliste de sport et duelliste (1834), 167.
May (Henri), successeur de A. Quantin, 138.
Mazade (Charles de), 384.
Mélicerte (1666), pastorale de Molière, 317.
Mémoire sur la situation stratégique de Charleroi, par l'abbé Aristide Piérard (1855), 381.
Mémoires de Gaudence de Luques, prisonnier de l'Inquisition (1753), 11.
Mémoires du comte Joseph de Puisaye (1803-1808), 382.
Mémoires du duc de Sully, 9.
Mémoires d'un ancien ministre du Trésor Public (1837), 382.
Mémoires généalogiques de la maison de Médicis, par Nicolas Ten Hoven (1773-75) 382.
Mémoires pour servir à l'histoire des guerres de la Vendée, par le comte*** (1806), 382.
Mémoires pour servir à l'histoire des Insectes, par Charles de Geer (1752-78), 383.
Mémoires sur la maison de Brandebourg, par Frédéric le Grand (1751), 9.
Memoirs of the Life and Writings of the late Charles O'Connor (1796), 383.
Ménars (marquis de); sa vente, 16.
Mme Mennessier-Nodier et Félix Arvers, 42; 44.
Mercier, auteur du *Tableau de Paris*; son opinion sur les courses, 164.
Mercure de France (1672 et ss.), 10.
Mercure françois, 10.
Mérimée (Prosper), 375.
Merveilles (Les) du pouvoir absolu, par le baron de Satgé (1829), 383.
Métamorphoses d'Ovide (Les), traduites par l'abbé Banier (1712), 6.
Métamorphoses du jour (Les), chef-d'œuvre de Granville, 178.
Michel, auteur du *Calepin d'un amateur d'estampes*, 367.
Michel (Louise); vers, 283.
Mignet, sa vie mondaine, 336-349.
Minet-Bleu, conte, 108.
Miroir historial (Le), de Vincent de Beauvais (1551), 8.
Mirouer exemplaire (Le), par Gilles de Rome (1517), 10.
Molière. Éditions originales, 7; — l'édition de 1734, 7; — sa *Mélicerte*, pastorale, 317; — la pastorale dramatique dans ses œuvres et sur son théâtre, 318.
Mollien (comte Fr. Nic), 382.
Mon théâtre, par le baron Th.-Ch.-G. Boissel de Monville (1828), 383.
Moncelay (Charles de), pseudonyme de Ch. Monselet, 231.
Moncelé (Charles), pseudonyme de Ch. Monselet, 231.
Monde pour rire (Le), journal, 182.
Monnier (Henri), caricaturiste, 178; — Illustrateur, 276.
Monselet (Charles), 225-232.
Monsieur le duc s'amuse. Voy. *Les chemises rouges*, 224.
Monsigny, ses opéras, 20.
Monstrelet (1572), 8.
Montagne (La), par Jeauron (1832), 383.
Montauban et la poésie pastorale, 317.
Montesquieu protégé par Mme de Pompadour, 3.
Montpensier (Les comtes de), leur bibliothèque au château d'Aigueperse, 195.
Montpensier (Mlle de), bibliophile, 292.
Monville (baron Th.-Ch.-G. Boissel de), 383.
Mordant (D.), son portrait du baron James de Rothschild, 350.
Morgand, libraire; son bulletin, 7.
Mort de François Ier, drame, par Félix Arvers, 37.
Mousse (Alfred), pseudonyme d'Arsène Houssaye, 369.
Musæum Florentinum, par Gori (1731-42).
Muse historique (La), de J. Loret (1658), 9.
Museo Fiorentino (1752-56), 5.
Museum Capitolinum, de Bottari (1750), 9.
Musset (Alfred de); lettre inédite, 85; — ses relations avec la princesse de Belgiojoso, 343.
Myrtil et Mélicerte, pastorale imitée de Molière, par Guérin fils (1699), 317.
Mystères, dans la bibliothèque de Mme de Pompadour, 7.

N

Nain Jaune (Le) et la caricature, 177.
Nantes (Mlle de), femme de Louis III, duc de Bourbon, bibliophile, 293.
Nationales (Les), par Ernest Feydeau (1844), 383.
Nattier. Portrait de Mme de Pompadour, 14.
Nemours (Les ducs de), leur collection de livres, 195.
Nerciat (de), 17-32; — bibliographie de ses écrits; 31-32.
Nerval (Gérard de). Une lettre, 283.
Newmarket, par Alexandre Dubost (1818), ou vie d'un cheval de courses, texte et lithographies, 166.
Nisard (Désiré) en pantoufles, 129-132.
Noblet (Mlle), 363.

© 2007 Livre « Editions « les passeurs du temps » [illegible]

Nodier (Charles), sa bibliothèque, 10; — entomologiste, 366.
Charles Nodier, épisodes et souvenirs de sa vie, par Mme Mennessier-Nodier (1867), 37.
Noël, journaliste de sport, 167.
Nompère de Champagny (Comte de), journaliste de sport, 167.
Noms féodaux, par un membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 383.
Notice sur les chevaux anglais, par J.-B. Huzard, 166.
Nouveau recueil d'énigmes (Rouen), 112.
Nouvelles de Paris (*Les*), journal fondé par Lemercier de Neuville, (1860), 224.

O

Observations sur le livre de J. Dusaulx intitulé : *De mes rapports avec J.-J. Rousseau*, par Arsène Thiébaut de Berneaud (an VI), 384.
O'Connor (Charles de Belanagare, 383.
OElrichs, 362.
Odes, par Charles de Mazade (1841), 384.
Odes on several descriptive and allegoric Subjects, par W. Collins (1747), 384.
Ombilical (Don), pseudonyme de Charles Monselet, 231.
Oraison funèbre de Charles de la Valette, duc de Candale (*L'*), ms, 6.
Originaux du XVIIIe *siècle* (*Les*). Voy. *les Oubliés et les Dédaignés*, 224.
Origines gauloises, par T. Malo Corret de la Tour, 374.
Orléans (duc d'), régent, bibliophile, 205.
Orléans (duc d'), fondateur du Jockey-Club, 166.
Oubliés et Dédaignés, de Monselet, réimprimé sous le titre de *les Originaux du* XVIIIe *siècle*, 225.
Oudry, illustrateur de La Fontaine, 7.

P

Padeloup. A relié des livres de la bibliothèque de Mme de Pompadour, 3, 14; — 128.
Paillet (E.), président de la *Société des amis des livres*, 214.
Pallavicino (Cardinal Sforza), 373.
Le papier et les affiches aux États-Unis, 288.
Papillon (J.-M.), 376.
Paradis perdu (*Le*), de Milton, traduit par Racine (1755), 10.
Parfait amour (*Le*), conte (Troyes), 108.
Paris et Chantilly, par Eugène Chapus, 170.
Pâris-Duverney. N'a pas eu l'idée de la fondation de l'École militaire, 2.
Parodie (*La*), journal comique, 183.
Parson (Robert), 364.
Pascal, ses derniers moments, 64.
Padeloup, relieur de Mlle de Nantes, 202.
Pastor fido (1659), 14.
Paulus Senilis, poète latin, à propos de Jean II, duc de Bourbon, 194.
Pauson, caricaturiste grec, 176.
Pawlowski (Gustave), 16.
Paysaniana, 113.
Peignot (G.), 361.
Pellini (Pompeo), 376.
Penthièvre (duc de), bibliophile, 203.
Petit Recueil de Noëls anciens et nouveaux (Charleville, Raucourt), 100.
Petits Mémoires de la Ligue, 11.
Pétrarque. Editions de 1538 et de 1541, 7.
Petzholdt (J.), 381.
Phélippeaux de la Vrillière, archevêque de Bourges, 368.
Philandre, poème pastoral, 305.
Philippe le Bon, duc de Bourgogne; sa bibliothèque de Bruges, 195.
Philippon, fondateur de la *Caricature*, 177.
Philosophe (*Le*), journal comique, 182.
Physique sacrée (*La*), de Schenchzer (1732), 4.
Piazzetta, illustrateur du Tasse, 7.
Picart (B.). Illustrateur de Rabelais, de Télémaque, etc., 8, 10.
Pichon (baron J.), possède l'exemplaire de Mme de Pompadour du *Discours sur la peinture*, par Du Perron, 5; — sa vente, 9; — son catalogue manuscrit du catalogue de la bibliothèque de Mme de Pompadour, 10.
Picot (Emile), auteur du *Catalogue des livres composant la bibliothèque de feu M. le baron James de Rotschild*, 351.
Piérard (abbé Aristide), 381.
Pierre II, sire de Beaujeu, duc de Bourbon, bibliophile, 195.
Pigalle. Sa statue de Mme de Pompadour, 14.
Piranesi, ses ouvrages dans la bibliothèque de Mme de Pompadour, 14.
Pitet, 375.
Plus franc des farceurs (*Le*), 112.
Plus excellens bastimens de France (*Les*), par Androuet du Cerceau (1576), 5.
Polichinelle, journal comique, 182.
Pompadour (Mme de), bibliophile et artiste, 1-16.
Poésies d'Horace, trad. par Batteux (1750), 12.
Pons (G.), 380.
Porquet, libraire, 214; 222.
Porro (G.), illustrateur de l'Arioste, 7.
Portalis (baron R.), possède le *Molière* de 1734 provenant de la bibliothèque de Mme de Pom-

© 2007 Livre « Editions « les passeurs du temps » [illegible]

padour, 7, 10. — Sur la bibliothèque La Roche-Lacarelle, 213.
Portraits d'Odieuvre, 6.
Portraits et vies des hommes illustres, de Thevet (1584), 9.
Porquet, libraire; son catalogue de la bibliothèque La Roche-Lacarelle, 122.
Potier, libraire, et le baron de La Roche-Lacarelle, 122.
Poubel, 374.
Poulet-Malassis; sa marque d'éditeur, 276.
Praet (Joseph van), 368.
Premierfait (Laurent de), traducteur de Cicéron, 194.
Prince, (*Le*), par Machiavel (1694), 5.
Programme de Vichy (*Le*), 228.
Proudhon, imprimeur-éditeur, 371.
Puisaye (comte Joseph de), 382.

Q

Quais (Les) de Paris vus de Toulouse, 282.
Quantin (A.), successeur de J. Claye, 138-277.
Quentin-Bauchart (É.), sur la bibliothèque de Mme de Pompadour, 4, 7, 8, 10; — Sa préface au catalogue de la vente La Roche-Lacarelle, 213.
Quérard. Une erreur corrigée, 363; 373; 382.
Quinault et la pastorale dramatique, 320.
Quincey (Thomas de), le mangeur d'opium, 250-256.
Quinet (Edgar). Ses relations avec Charpentier, 247.

R

Rabelais (*Œuvres* de), (1741), 8; — (1663), 11.
Racan et la pastorale dramatique, 309.
Racine, éditions originales de 1678 et de 1763, 7; — ses odes de jeunesse, 308.
Racontars illustrés d'un vieux collectionneur, par Ch. Cousin (1887), 15.
Rancé (Armand Jean Bouthillier de), abbé de la Trappe, éditeur d'Anacréon, 364.
Raoul de Presles; ce qu'il dit du roi de France 194.
Rayssiguier et la pastorale dramatique, 316.
Recherches sur les théâtres, par Beauchamps, 7.
Recueil contenant les choses mémorables advenues sous la Ligue (1587-89), 11.
Recueil de caricatures dessinées par J. Saly et gravées par A. La Live, 6.
Recueil de pièces choisies sur les conquêtes et la convalescence du Roy (1745), 11.
Recueil des plans, coupes et élévations du nouvel hôtel de ville de Rouen, par Le Carpentier (1758), 5.
Recueil d'estampes (*Le*) dit le cabinet Crozat (1729), 5.
Recueil général des pièces concernant le procès du père Girard et de la demoiselle Cadière (1731), 4.
Réflexions sur la miséricorde de Dieu (*Les*), par Mlle de la Vallière (1726), 4.
Reliure ancienne (*La*), 198.
Reliure de luxe (*La*), par L. Derôme, 198.
Reliures d'art de la Bibliothèque nationale (*Les*), par Henri Bouchot, 198.
Reliure moderne (*La*), par O. Uzanne, 198.
Rendez-vous nocturnes (*Les*), comédie-proverbe, par Andréa de Nerciat, 30.
Renouard (A.-A.), 363, 378.
Rességuier (Jules de). Ses réceptions rue Taitbout, 338.
Restif de La Bretonne. Son opinion sur les courses, 164. Auteur de *l'Anti-Justine*, 365.
Revel (Guillaume). Héraut de Charles Ier, duc de Bourbon, 194.
Revue des Deux-Mondes; sa première imprimerie, 136.
Richard (Jules), 375.
Rigaud (Hyacinthe). Ses œuvres, 6.
Rivau (du). Voy. Mathias.
Robertet (François). Secrétaire du duc de Bourbon, 195.
Robida, 186; 277.
Rochau (de). Journaliste de sport. Voy. *Journal des Haras*.
Rochefort (Henri). Ses articles dans *le Soleil*, 180.
Rodogune de Corneille (1760), 7, 16.
Rœderer, 368.
Roland (Mme). Lettre et épigramme, 283.
Rolland (Amédée), 366-381.
Roman de la Rose (*Le*), manuscrit de la bibliothèque de Mme de Pompadour, 4, 6.
Roi de Rome. Son baptême, 53.
Rosny (Ernest), 363.
Rothschild (baron Alphonse de). Possède le portrait de Mme de Pompadour par Boucher, 14.
Rothschild (baron Edmond de). Possesseur de l'exemplaire des *Plus excellens Bastimens de France*, par Androuet du Cerceau, provenant de la bibliothèque de Mme de Pompadour, 5.
Rothschild (baron James de). Achète l'exemplaire du *Diable boiteux* provenant de la bibliothèque de Mme de Pompadour, 8, 11; — type du bibliophile moderne, 350.
Rotrou et la pastorale dramatique, 317, 319.
Rousseau (J.-J.). Protégé par Mme de Pompadour, 3.
Rousselin. Voy. chevalier de Saint-Albin, 369.
Rouveyre (Édouard), 198; 380.

Roy Modus et la royne Ratio (*Le*), manuscrit de la bibliothèque de Mme de Pompadour, 4.
Ruhnken (David), 377.
Ruines des plus beaux monuments de la Grèce (*Les*), par Le Roy (1758), 9.

S

Saas (abbé), 367, 379.
Saint-Albin (chevalier de). Pseudonyme de Rousselin, 369.
Saint-Aubin (G. de). Ses dessins pour le *Discours sur la peinture* de du Perron, 5.
Sainte-Beuve. Son article sur Monselet, 230; — ses relations avec Charpentier, 245; 378; 380.
Sainte-Beuve. Sur Mme de Pompadour, 1.
Sainte-Beuve et ses inconnues, par G. Pons, 380.
Saint-Évremond et la pastorale dramatique, 320.
Saintes Pérégrinations de Jherusalem (*Les*) de Breidenbach (Lyon, 1488), 8.
Saint-Gelais (O. de). Traducteur de Virgile, 6.
Saix (A. du) *L'Esperon de discipline*, 6.
Sales (de), 98.
Salgues (J.-B.), 368.
Sallier (P.-J.), 367.
Salon de 1846, par C.-B. Du Fays. Voy. ce mot.
Salvator Rosa. Son œuvre, 6.
Satyre Ménippée (*La*) (1664), 9.
Sancerre (Comtes de), bibliophiles, 195.
Sand (George). Ses relations avec Charpentier, 240.
Sardou (Victorien) et les courses de chevaux, 171.
Satgé (Baron de), 383.
Sauvage (Comte de). Achète le *Rodogune* provenant de la bibliothèque de Mme de Pompadour, 7; — ses livres, 11.
Scelta di poesie italiane (Venezia, 1686), 373.
Scève, *Délie*, 6.
Schelhorn, 361.
Scheremetjeff, bibliophile, 288.
Secrétaire des dames (*Le*) (1759), 115.
Séguin (Armand), économiste. Ses brochures sportives sur les « Régulateurs de classement de vitesse », 166.
Semaine sainte à l'usage de la maison du Roi (*La*), par l'abbé de Bellegarde (1748), 4.
Serpent sous l'herbe (*Le*), par A. Houssaye (1838), 369.
Sève. Illustrateur de Racine, 7.
Siècle de Louis XIV (*Le*), par Voltaire (1751), 9.
Silvanire, ou la Morte vive, de Mairet (1625).
Silvie, de Mairet (1621), 311.
Simon (Ernest), 370.
Six Comédies de Thérence (*Les*) (1586), 6.
Slater (J.-H.), et les ventes de livres en Angleterre, 223.
Société des Amis des livres de Lyon. Statuts, 61.
Sophie de France (Madame), 300.
Sorel (Ch.) et la pastorale dramatique, 317.
Sotheby, Wilkinson et Cie. Commissaires-priseurs à Londres, 287.
Spectacles, théâtre et ballets des petits appartements de Versailles, 10.
Sport (*Le*), journal fondé par Eugène Chapus (1854), 170.
Sport et Turf, ou les Courses de Chantilly, gentilhommerie en deux actes, de Siraudin et Clairville, 170.
Steeple-Chase (*Le*), texte de Louis Huart, illustrations de Daumier, Cham et E. de Beaumont, 171.
Stud-Book français, 167.
Supplément du catalogue de la Bibliothèque du château de Rambouillet (1734), 203.
Suspiria de Profundis, poèmes en prose de de Quincey, 255.
Sylvestre. Graveur, 12.
Symon de Coucy. Calligraphe, 290.

T

Taglioni (Mlle), 363.
Taine. Lettre inédite, 87.
Taschereau. Imprimeur en société avec H. Fournier, 135.
Tasse (1745), 7.
Tattet (Alfred). Ses relations avec Félix Arvers, 38.
Taxile Delord. Auteur du texte d'*Un autre Monde*, 137.
Télémaque (1734), 8.
Ten Hoven (Nicolas), 382.
Térence, 6.
Théâtre de la Grande-Bretagne (1715), 9.
Théorie de l'ambition, par Hérault de Séchelles, 368.
Théorie de l'élégance (1844), par Eugène Chapus, 170.
Thérence, 6.
Thibaron, relieur, 214.
Thierry (Augustin); ses relations avec la princesse de Belgiojoso, 342.
Thierry (Edouard), 371.
Thiers, ses relations avec Mignet, 345.
Thou (*de*), (1734), 8.
Thucydide (1662), 8.
Tickner et Fields, éditeurs des œuvres de de Quincey en Amérique, 253; 279.

Tiger, imprimeur-libraire, 102. — Ses publications, 109.
Toison d'or (La), par Guillaume, évêque de Tournay (1530), 8.
Toppfer, caricaturiste, 183.
Tortorel et Périssin, estampes, 9.
Tory (Geoffroy), 6.
Toulouse (Louis-Alexandre de Bourbon, comte de), bibliophile, 201.
Tourneux (Maurice) et la Bibliolytie, 362; 369.
Trafalgar, pseudonyme de Ch. Monselet, 231.
Traité des plus belles bibliothèques, par le Père Jacob, 196; par Le Gallois, 199.
Traité de la Typographie, par H. Fournier, 134; sa troisième édition (1870), 135.
Trautz, relieur, 213.
Traviès, caricaturiste, 177.
Tristan l'Hermite, 317.

U

Ulbach (L.), écrit Ulback, 374.
Un autre monde (1844), chef-d'œuvre de Grandville, 137.
Uzanne (Octave), 198; 277.

V

Valère-Martin (Vente), 155.
Van Beers, illustrateur, 277.
Vanloo; portrait de Mme de Pompadour, 14, 16.
Vase étrusque (Le), journal comique, 182.
Vast-Ricouard, et les couvertures illustrées, 277.
Vauban (Comte de), 382.
Ventes. — Voy. *Livres; autographes*.
Vérité (La) sur le livre des Sauvages, par l'abbé Domenech, 381.
Vernet (Carle), vainqueur aux courses, 165; caricaturiste, 177.
Veuillot (Louis) et la caricature, 181.
Vial (J.-A.), 373.
Vice puni, ou Cartouche (Le), 105.
Victoire (Mme) de France, bibliophile, 300.
Vie de Jean Bart, 104.
Vie de la duchesse de la Valière, 105.
Vie facétieuse et récréative de Tiel-Ulespiègle (Troyes, Garnier, vers 1714), 107.
Vie parisienne (La), journal de sport, 171; ses caricatures, 180.
Vie privée, militaire et politique de Louis-Joseph de Bourbon, prince de Condé, par l'auteur de *la vie privée et militaire du duc d'Enghien*, 103.
Vien, peintre dessinateur, 15.
Vies des hommes illustres de Pétrarque (1567-74). 9.
Vignes du Seigneur (Les), par Ch. Monselet (1854), 224.
Vignettes romantiques (Les), par Champfleury, 276.
Vigny (Alfred de); ses relations avec Charpentier, 234; 239; 247.
Villehardouin (1585), 8.
Villetard (Ed.-Jos.), 369.
Villon (1497), 6.
Vinci (Léonard de), caricaturiste, 174.
Viot (Arthur), gendre et successeur de H. Fournier dans la maison Mame, 139.
Visé (de), auteur de *Délie*, 318.
Voltaire, sur Mme de Pompadour, 3, 7.
Virgile, œuvres traduites par O. de Saint-Gelais, 6.

W

Walckenaer (C.-A.), 377.
Walford (C.), 361.
Wallace (sir Richard), possesseur de la *Déesse de l'amitié*, statue de Pigalle, 14.
Walladmar, roman par de Quincey, 255.
Wallon de Beaupuis. Lettre sur les derniers moments de Pascal, 94.
Walpole (Horace) et les courses, 163.
Werdet (Edmond), son livre sur la librairie française (1860), 133.
Willette, 186. Illustrateur, 277.
Woronzoff (prince), bibliophile, 287.
Wright. Son ouvrage sur la caricature, 176.

Y

Yeux de Philis changés en astres (Les), pastorale de Boursault, 317.

Z

Zaccharie (Père), 379.
Zélis au bain (1763), 7.
Zipoli (Perlone), pseudonyme de Lorenzo Lippi, 374.
Zola et les courses, 171.

FIN

© 2007 Livre « Editions « les passerelles du temps » [illegible]

1888

9e ANNÉE

PREMIÈRE LIVRAISON

10 JANVIER

No 97

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

A. SAUPHAR
Administrateur-Gérant

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

PRUNAIRE. SC.

P. AVRIL. DEL

LE LIVRE

— NEUVIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 JANVIER 1888

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — MADAME DE POMPADOUR BIBLIOPHILE ET ARTISTE, par GUSTAVE PAWLOWSKI.

II. — LE CHEVALIER DE NERCIAT, étude biographique, par EUGÈNE ASSE.

Illustrations hors texte : 1° Portrait de Mme DE POMPADOUR, d'après LA TOUR.
2° Planche-frontispice des *Pierres gravées*, par Mme DE POMPADOUR.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Les Bibliophiles collectionneurs**, par OCTAVE UZANNE.

II. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges.*

III. — **Gazette bibliographique** : *Documents officiels. — Académie. — Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — A travers les Revues étrangères. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux.*

IV. — **Sommaire des publications périodiques françaises** : *Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris.*

RELIURES ANCIENNES ET MODERNES

E. CARAYON

Relieur de l'Opéra et de la Comédie française

10, rue de Nesles, PARIS

RELIURES ET CARTONNAGES D'AMATEURS

EN MAROQUIN, VÉLIN ET TOILE

CARTONNAGES ARTISTIQUES EN VÉLIN

Avec dos et plats ornés à l'aquarelle.

MÉDAILLE D'OR, PARIS 1878

JOSEPH GILLOTT

DE BIRMINGHAM

recommande ses excellentes

PLUMES D'ACIER

connues du Monde entier sous les

N°s 303 et 404

En vente chez tous les Papetiers

DÉPOT : 131, Bd SÉBASTOPOL

PARIS

Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à M. **Octave Uzanne**, Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à M. **A. Sauphar**, administrateur-gérant.

AVIS. — Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les 8 années parues, en volumes brochés, au prix total de 240 fr.

Isidore LISEUX, libraire-éditeur, 19, Passage Choiseul, PARIS.

CARNOT. — **La Fusion des Partis,** mémoire adressé au Roi (1814). In-16. . . . . 1 fr. 25

JANET (Paul), membre de l'Institut. — **Les Lettres de Madame de Grignan.** In-16, papier de Hollande. . . . . 5 fr.

Catalogue n° 5 de Livres d'occasion, rares et curieux : Religions, Sciences et Arts, Livres à figures, Littérature, Histoire, Livres anglais, etc. *Envoi franco.*

Catalogue annoté de mes éditions. Prix, remboursable en livres . . . . . 5 fr.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST ET DU LONDON BRIGHTON

SERVICES DE PARIS A **LONDRES** PAR ROUEN, DIEPPE ET NEWHAVEN

EN 10 HEURES

DÉPART TOUS LES JOURS (Gare Saint-Lazare)

1° SERVICE DE JOUR (pendant la saison d'été) — TRAVERSÉE EN 3 H. 3/4 :

PAR TRAINS DE MARÉE RAPIDES A HEURES VARIABLES

Voyage simple :		*Aller et retour :*	
1re CLASSE	2e CLASSE	1re CLASSE	2e CLASSE
42 fr. 50	31 fr. 25	71 fr. 25	51 fr. 25

2° SERVICE DE NUIT (PENDANT TOUTE L'ANNÉE) :

PAR TRAINS PARTANT TOUS LES SOIRS (DIMANCHES COMPRIS) A 8 HEURES 50

1re CLASSE	2e CLASSE	3e CLASSE	1re CLASSE	2e CLASSE	3e CLASSE
42 fr. 50	31 fr. 25	22 fr. 50	71 fr. 25	51 fr. 25	40 fr. »

CHEMINS DE FER DE L'EST

DE PARIS EN SUISSE ET EN ITALIE

PAR LE SAINT-GOTHARD

Les trains rapides indiqués ci-après seront maintenus pendant l'hiver 1887-1888, de sorte que les voyageurs qui emprunteront l'itinéraire du Saint-Gothard trouveront les mêmes facilités de transport que pendant la saison d'été.

Départs de Paris (Est), à 8 h. 40 du soir et 8 h. 40 du matin ;
Arrivées à Milan, à 5 h. 35 du soir et 7 h. 38 du matin.
Départs de Milan, à 9 h. 40 du matin et 8 heures du soir ;
Arrivées à Paris (Est), à 6 h. 36 du matin et 6 heures du soir.

A Milan, les voyageurs trouvent des correspondances directes pour Vérone, Venise, Bologne, Florence, Rome, Naples, etc.

MAISON QUANTIN
COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION
7, rue Saint-Benoît, Paris.

VIENT DE PARAITRE

)o(

COLLECTION DES DOCUMENTS RELATIFS A L'HISTOIRE DE PARIS PENDANT LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

PUBLIÉE SOUS LE PATRONAGE DU CONSEIL MUNICIPAL

LES ÉLECTIONS

ET LES

CAHIERS DE PARIS EN 1789

DOCUMENTS RECUEILLIS, MIS EN ORDRE ET ANNOTÉS

PAR

M. CH.-L. CHASSIN

TOME Ier

LA CONVOCATION DE PARIS

AUX DERNIERS ÉTATS-GÉNÉRAUX

Un volume in-8° raisin de plus de 500 pages. Prix broché..... **15 fr.**
Il a été tiré de ce volume 50 exemplaires sur papier de Hollande. Prix..... **25 fr.**

Cette publication est aussi mise en vente chez :

JOUAUST ET SIGAUX (*Librairie des Bibliophiles*), rue de Lille, 7 ; et CHARLES NOBLET, rue Cujas, 13, Paris.

Vient de paraître :

L'ESCRIME

DANS

L'ARMÉE

Par le Commandant DÉRUÉ

Un joli volume in-16, de près de 300 pages, avec couverture en couleur. Prix broché.... **3 fr. 50**

L'administrateur-gérant : A. SAUPHAR.

1888

9e ANNÉE

DEUXIÈME LIVRAISON

10 FÉVRIER

No 98

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

A. SAUPHAR
Administrateur-Gérant

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

PRUNAIRE. Sc. P. AVRIL. DEL.

LE LIVRE

— NEUVIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 FÉVRIER 1888

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — VOYAGE AUTOUR DE FÉLIX ARVERS, par GLINEL.

II. — NOTE DU CARDINAL MAURY SUR LE BAPTÊME DU ROI DE ROME.

III. — LA BIBLIOTHÈQUE D'UNE DAME ANGLAISE AU XVIIIe SIÈCLE, par ANTOINE FURETEUR.

IV. — CHRONIQUE. — NOS GRAVURES. — VENTES D'AUTOGRAPHES, ETC.

Illustrations hors texte : Portrait inédit de THÉOPHILE GAUTIER en 1856. — Eau-forte de CATTELAIN.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges.*

II. — **Gazette bibliographique** : *Documents officiels. — Académie. — Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — A travers les Revues étrangères. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux.*

III. — **Sommaire des publications périodiques françaises** : *Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris.*

RELIURES ANCIENNES ET MODERNES

E. CARAYON

Relieur de l'Opéra et de la Comédie française

10, rue de Nesles, PARIS

RELIURES ET CARTONNAGES D'AMATEURS

EN MAROQUIN, VÉLIN ET TOILE

CARTONNAGES ARTISTIQUES EN VÉLIN

Avec dos et plats ornés à l'aquarelle.

MÉDAILLE D'OR, PARIS 1878

JOSEPH GILLOTT

DE BIRMINGHAM

recommande ses excellentes

PLUMES D'ACIER

connues du Monde entier sous les

Nos 303 et 404

En vente chez tous les Papetiers

DÉPOT : 131, Bd SÉBASTOPOL

PARIS

Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne**, Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Sauphar**, administrateur-gérant.

AVIS. — Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent à titre de prime, les 8 années parues, en volumes brochés, au prix total de 240 fr.

CHEMINS DE FER DE L'EST

DE PARIS EN SUISSE ET EN ITALIE

PAR LE SAINT-GOTHARD

Les trains rapides indiqués ci-après seront maintenus pendant l'hiver 1887-1888, de sorte que les voyageurs qui emprunteront l'itinéraire du Saint-Gothard trouveront les mêmes facilités de transport que pendant la saison d'été.

Départs de Paris (Est), à 8 h. 40 du soir et 8 h. 40 du matin ;
Arrivées à Milan, à 5 h. 35 du soir et 7 h. 38 du matin.
Départs de Milan, à 9 h. 40 du matin et 8 heures du soir ;
Arrivées à Paris (Est), à 6 h. 36 du matin et 6 heures du soir.

A Milan, les voyageurs trouvent des correspondances directes pour Vérone, Venise, Bologne, Florence, Rome, Naples, etc.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST ET DU LONDON BRIGHTON

SERVICES DE PARIS A **LONDRES** PAR ROUEN, DIEPPE ET NEWHAVEN
EN 10 HEURES

DÉPART TOUS LES JOURS (Gare Saint-Lazare)

1° SERVICE DE JOUR (pendant la saison d'été) — TRAVERSÉE EN 3 H. 3/4 :
PAR TRAINS DE MARÉE RAPIDES A HEURES VARIABLES

Voyage simple :		*Aller et retour :*	
1re CLASSE	2e CLASSE	1re CLASSE	2e CLASSE
42 fr. 50	31 fr. 25	71 fr. 25	51 fr. 25

2° SERVICE DE NUIT (PENDANT TOUTE L'ANNÉE) :
PAR TRAINS PARTANT TOUS LES SOIRS (DIMANCHES COMPRIS) A 8 HEURES 50

1re CLASSE	2e CLASSE	3e CLASSE	1re CLASSE	2e CLASSE	3e CLASSE
42 fr. 50	31 fr. 25	22 fr. 50	71 fr. 25	51 fr. 25	40 fr. »

18, RUE DES MATHURINS
PRÈS DE L'OPÉRA

LE HAMMAM
BAINS TURCO-ROMAINS

SUDATION
MASSAGE
LAVAGE
PISCINE
SALONS DE REPOS
SALON DE COIFFURE
PÉDICURE, BUFFET
HYDROTHÉRAPIE COMPLÈTE
SALLE DE GYMNASTIQUE.

BAIN DES DAMES 47, Bd HAUSSMANN

ADMINISTRATION DU LIVRE

7, rue Saint-Benoît

Pour répondre au désir de plusieurs de nos abonnés, nous donnons ci-après le prix de nos reliures et de nos cartonnages :

Reliure 1/2 chagrin, tête dorée, fers spéciaux.	7 fr. le vol.
Reliure 1/2 maroquin, avec coins, fers spéciaux. . . .	12 fr. le vol.
Cartonnages d'amateur. . . .	5 fr. le vol.

Chaque année forme 2 volumes.

MAISON QUANTIN
COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION
7, rue Saint-Benoît, Paris.

VIENT DE PARAITRE

)o(

PETITE BIBLIOTHÈQUE DE POCHE

LE

BARBIER DE SÉVILLE

DE BEAUMARCHAIS

Un joli volume in-32, imprimé sur papier vergé fort, orné du Portrait de l'Auteur d'après une estampe du temps, avec cinq eaux-fortes de VALTON, gravées par ABOT.

Prix, broché. . . . . 6 francs.

VOLUMES PRÉCÉDEMMENT PARUS DANS CETTE COLLECTION :

VOYAGE
AUTOUR DE MA CHAMBRE

DE

XAVIER DE MAISTRE

AVEC

Une Préface par ALEX. PIEDAGNEL,
un Portrait inédit de l'auteur
et six Gravures de C. DELORT.

LE

MARIAGE DE FIGARO

DE

BEAUMARCHAIS

AVEC

Cinq compositions de VALTON,
gravées à l'eau-forte par ABOT.

TURCARET

DE

LE SAGE

Avec cinq dessins de VALTON, gravés par GAUJEAN.

Le succès de ces gracieux petits livres est dû à la perfection du tirage, fait sur papier de Hollande, à leur illustration imprimée en taille-douce sur le papier même du texte et aussi à leur format commode.

L'administrateur-gérant : A. SAUPEAU.

1888

9e ANNÉE

TROISIÈME LIVRAISON

10 MARS

N° 99

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

A. SAUPHAR
Administrateur-Gérant

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

PRUNAIRE. SC.

P. AVRIL. DEL.

LE LIVRE

— NEUVIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 MARS 1888

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — FÉLIX BUHOT, ILLUSTRATEUR ET AQUAFORTISTE, par OCTAVE UZANNE.
II. — CHRONIQUE DU LIVRE. — VENTES AUX ENCHÈRES. — AUTOGRAPHES, MISCELLANÉES.
Illustrations hors texte : 1° Eau-forte inédite de Buhot pour *l'Ensorcelée*, de BARBEY D'AUREVILLY; — 2° Frontispice pour les *Graveurs de Beraldi*, avec marges symphoniques, de FÉLIX BUHOT.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges.*

II. — **Gazette bibliographique** : *Documents officiels. — Académie. — Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — A travers les Revues étrangères. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux.*

III. — **Sommaire des publications périodiques françaises** : *Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris.*

RELIURES ANCIENNES ET MODERNES

E. CARAYON

Relieur de l'Opéra et de la Comédie française

10, rue de Nesles, PARIS

RELIURES ET CARTONNAGES D'AMATEURS

EN MAROQUIN, VÉLIN ET TOILE

CARTONNAGES ARTISTIQUES EN VÉLIN

Avec dos et plats ornés à l'aquarelle.

MÉDAILLE D'OR, PARIS 1878

JOSEPH GILLOTT

DE BIRMINGHAM

recommande ses excellentes

PLUMES D'ACIER

connues du Monde entier sous les

N°s 303 et 404

En vente chez tous les Papetiers

DÉPOT : 131, B^d^ SÉBASTOPOL

PARIS

Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à M. **Octave Uzanne**, Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à M. **A. Sauphar**, administrateur-gérant.

AVIS. — Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent à titre de prime, les 8 années parues, en volumes brochés, au prix total de 240 fr.

MAISON QUANTIN
COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION
7, rue Saint-Benoît, Paris.

VIENT DE PARAITRE

L'ART DE VIVRE

Par FONTENEILLES

Un joli petit volume in-18 écu, sur beau papier vélin teinté, avec en-têtes et fleurons.

Tirage à petit nombre. — Prix. . . . . **5** fr.

Ce livre, œuvre d'un de nos plus brillants chroniqueurs, qui se cache sous le pseudonyme de Fonteneilles, est un recueil vivant, amusant et en même temps très exact de la vie mondaine.

ISIDORE LISEUX, libraire-éditeur, 19, Passage Choiseul, **PARIS.**

En souscription, pour paraître fin Mars :

LA

LOZANA ANDALUZA

(La Gentille Andalouse)

PAR

FRANCISCO DELICADO

(XVIe Siècle)

Traduit pour la première fois, texte Espagnol en regard

PAR ALCIDE BONNEAU

Deux volumes petit in-8°, de plus de 300 pages chacun, imprimés par Ch. Unsinger à 225 exemplaires numérotés, savoir :

Sur papier de Hollande, 220 exemplaires à. . . . . **100** fr.
Sur papier du Japon, 5 exemplaires à. . . . . **150** fr.

La *Lozana Andaluza*, imprimée vers 1528 à Venise, où l'Auteur, prêtre Espagnol résidant à Rome, dut se réfugier après le sac de cette ville, était restée complètement inconnue jusqu'en 1857, époque où le savant bibliophile Dom Pascuale de Gayángos en révéla l'existence dans la Bibliothèque Impériale de Vienne. L'éditeur Rivadeneyra, de Madrid, en a donné, en 1871, une réimpression à petit nombre, devenue elle-même excessivement rare.

VIENT DE PARAITRE

LIBRAIRIE ANCIENNE H. LOESCHER

(CHARLES CLAUSEN) **A TURIN**

CATALOGUE N° 81. — **CURIOSA**, Livres curieux, Facéties, Livres à figures
Sport, Coutumes, Cuisine, Jeux,
Musique et Théâtre, Sciences occultes, Ouvrages relatifs à l'amour,
aux femmes, etc.

Envoi sur demande gratis et franco

Librairie **HACHETTE** et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris

LES

GRANDS ÉCRIVAINS DE LA FRANCE

NOUVELLES ÉDITIONS

PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION DE M. **AD. RÉGNIER**, MEMBRE DE L'INSTITUT

Sur les manuscrits, les copies les plus authentiques et les plus anciennes impressions, avec variantes, notes, notices, portraits, etc.

ŒUVRES

DE

J. DE LA FONTAINE

NOUVELLE ÉDITION

REVUE SUR LES PLUS ANCIENNES IMPRESSIONS ET LES AUTOGRAPHES

et augmentée

DE VARIANTES, DE NOTICES, DE NOTES, D'UN LEXIQUE DE MOTS ET LOCUTIONS REMARQUABLES, DE PORTRAITS, DE FAC-SIMILÉS, ETC.

Par M. HENRY RÉGNIER

TOME IV

CONTES ET NOUVELLES

Un volume in-8°, broché. . . . . 7 fr. 50

EN VENTE :

Les tomes I, II et III. Chaque volume in-8°, broché. . . . . 7 fr. 50

ŒUVRES

DU

CARDINAL DE RETZ

NOUVELLE ÉDITION

REVUE SUR LES AUTOGRAPHES ET LES PLUS ANCIENNES IMPRESSIONS

ET AUGMENTÉE DE MORCEAUX INÉDITS, DE VARIANTES, DE NOTICES,
DE NOTES, D'UN LEXIQUE DES MOTS ET LOCUTIONS REMARQUABLES, D'UN PORTRAIT, DE FAC-SIMILÉ, ETC.

MISE EN VENTE DU ***TOME HUITIÈME***

Par M. R. CHANTELAUZE

CONTENANT : AVERTISSEMENT — INTRODUCTION — CORRESPONDANCE (1638-1676)

Un volume in-8°, broché. . . . . 7 fr. 50

En vente :

TOME I. — Avertissement. — Notice biographique. — Notice sur les mémoires. — Mémoires, 1re partie (1613-1643). — 2e partie (1643-1648). — Appendice. — Additions et corrections.

TOMES II à IV. — Mémoires, suite et fin de la 2e partie.

TOME V. — Mémoires, 3e partie. — Pamphlets. — Appendice. — La conjuration du comte de Fiesque. — Notice.

TOME VI. — Lettres épiscopales. — Pièces justificatives.

TOME VII. — Lettres et mémoires sur les affaires de Rome. — Pièces justificatives.

Chaque volume in-8°, broché. . . . . 7 fr. 50

L'administrateur-gérant : A. SAUPHAR.

1888

9e ANNÉE

QUATRIÈME LIVRAISON

10 AVRIL

Nº 100

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

A. SAUPHAR
Administrateur-Gérant

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

PRUNAIRE SC. P. AVRIL. DEL.

LE LIVRE

— NEUVIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 AVRIL 1888

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — LA BALLE D'UN COLPORTEUR AU XVIIIe SIÈCLE, par B. H. G. DE SAINT-HÉRAYE.

II. — LE BARON DE LA ROCHE-LACARELLE ET SA BIBLIOTHÈQUE, par JULES LE PETIT.

Illustrations hors texte : 1° Portrait de M. LA ROCHE LACARELLE, gravure à l'eau-forte, par ABOT — 2° Reliure des *Contes de La Fontaine*, aux armes de Mme de Pompadour. Bibliothèque La Roche Lacarelle.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Les Amateurs d'autographes,** par OCTAVE UZANNE.

II. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges.*

III. — **Gazette bibliographique** : *Documents officiels. — Académie. — Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — A travers les Revues étrangères. — Ce qu'on dit de notre Revue. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux.*

IV. — **Sommaire des publications périodiques françaises** : *Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris.*

RELIURES ANCIENNES ET MODERNES

E. CARAYON

Relieur de l'Opéra et de la Comédie française

10, rue de Nesles, PARIS

RELIURES ET CARTONNAGES D'AMATEURS

EN MAROQUIN, VÉLIN ET TOILE

CARTONNAGES ARTISTIQUES EN VÉLIN

Avec dos et plats ornés à l'aquarelle.

MÉDAILLE D'OR, PARIS 1878

JOSEPH GILLOTT

DE BIRMINGHAM

recommande ses excellentes

PLUMES D'ACIER

connues du Monde entier sous les

Nos 303 et 404

En vente chez tous les Papetiers

DÉPOT : 131, Bd SÉBASTOPOL

PARIS

Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne,** Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Sauphar,** administrateur-gérant.

AVIS. — Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent à titre de prime, les 8 années parues, en volumes brochés, au prix total de 240 fr.

Charavay frères, éditeurs, rue de Furstenberg, 4, à Paris.

EN VENTE :

LETTRES AUTOGRAPHES

COMPOSANT LA COLLECTION DE M.

ALFRED BOVET

DÉCRITES PAR

ÉTIENNE CHARAVAY

OUVRAGE IMPRIMÉ SOUS LA DIRECTION DE FERNAND CALMETTES

Un vol. gr. in-4°, de 1,000 pages, imprimé par Claude Motteroz, sur papier de luxe, avec encadrement rouge à chaque page, orné de 49 photogravures, et de 2,000 fac-similés dans le texte

Tiré à 500 exemplaires numérotés, dont 320 mis dans le commerce, savoir :

20 sur japon (broché en deux tomes). . . . . **300** fr.
240 sur papier vergé teinté, fabriqué spécialement par la maison Morel-Bercioux pour M. A. Bovet. . . . . **150** fr.
60 sur papier vélin blanc (broché en deux tomes). . . . . **150** fr.

La collection d'autographes formée par M. Alfred Bovet est une des plus célèbres d'Europe. L'inventaire que M. Étienne Charavay, l'éminent archiviste paléographe, en a dressé, avec le concours du collectionneur lui-même, a recueilli les suffrages de tous les érudits et de tous les amateurs. Chaque article du catalogue est accompagné d'un fac-similé, d'une notice biographique, d'une description analytique et parfois du texte entier de la pièce. C'est donc un livre indispensable à toute bibliothèque et qui équivaut à un véritable dictionnaire historique et biographique. Grâce à la collaboration dévouée de M. Fernand Calmettes, le catalogue Bovet est un chef-d'œuvre typographique qui n'a pas son égal. M. C. Motteroz, un des maîtres de la typographie française, a consacré à ce volume la science d'un praticien consommé. Aussi cet ouvrage est-il un livre de bibliophile, digne de figurer à côté des plus beaux spécimens anciens ou modernes de l'imprimerie.

Le catalogue Bovet n'est pas seulement infiniment précieux pour les érudits et pour les bibliophiles, c'est aussi un album unique en son genre et des plus intéressants. Il figure déjà sur la table de bien des salons et il a captivé la curiosité et l'attention de tous ceux qui l'ont feuilleté. C'est, en effet, une sorte d'isographie des personnages célèbres de l'Europe depuis le xve siècle jusqu'à nos jours. Les quarante-neuf gravures reproduites par l'admirable procédé de M. Fillon nous donnent un fac-similé très fidèle des pièces les plus importantes.

SOMMAIRE DU VOLUME

1° La science des autographes, par Étienne Charavay, comprenant les chapitres suivants : I. Des autographes, de leur recherche, des causes de leur conservation et de leur destruction. — II. De l'utilité des autographes. — III. Du commerce des autographes. — IV. De l'authenticité des autographes. — V. Du prix des autographes. — VI. Les collections publiques d'autographes. — VII. Les collections particulières d'autographes. — VIII. Des divers genres de collections d'autographes. — IX. Du classement des collections d'autographes. — X. La collection Alfred Bovet. — XI. Les catalogues raisonnés et le catalogue Bovet. — XII. L'art typographique et le catalogue Bovet. — XIII. Epilogue.

2° Collection de M. Alfred Bovet, divisée en dix séries, comprenant 2,138 numéros : I. Chefs de gouvernement : n°s 1 à 148. — Hommes d'Etat et personnages politiques : n°s 149 à 280. — III. Révolution française : n°s 281 à 371. — IV. Hommes de guerre : n°s 372 à 502. — V. Savants et Explorateurs : n°s 503 à 645. — VI. Écrivains : n°s 646 à 1,337. — VII. Artistes dramatiques : 1,338 à 1,443. — VIII. Peintres, Sculpteurs, Architectes et Graveurs : n°s 1,444 à 1,963. — IX. Huguenots : n°s 1,964 à 2,019. — X. Femmes : n°s 2,030 à 2,138.

3° Table analytique des matières, contenant la nomenclature de tous les noms des auteurs des lettres et des destinataires, de tous les faits principaux mentionnés dans lesdites lettres, etc., et la mention des fac-similés d'écriture, de signatures, de dessins et de cachets.

4° Table des quarante-neuf photogravures, dont voici la liste : Catherine de Médicis, Louis XIII, Washington, Sully, mise en liberté de Santerre, Hébert, Desaix, Turenne, Bonaparte, Nelson, Galilée, Franklin, Buffon, Ronsard, Descartes, Pierre Corneille, Bossuet, Charles Perrault, Vauvenargues, André Chénier, Alfred de Musset, Luther, Ulrich von Hutten, Frédéric II, Goethe, Schiller, Swift, Byron, Jean-Jacques Rousseau, Talma. Charles Le Brun, Robert Nanteuil, Greuze, vignettes de Prud'hon, Géricault, croquis d'Eugène Delacroix, Lucas Cranach, Hogarth, Michel-Ange, Paolo Caliari, dit Paul Véronèse, Rubens, dessin de Rembrandt, dessin de Léopold Robert, dessin de Gleyre, Farel, Catherine de Parthenay, duchesse de La Vallière, Wilhelmine de Prusse, Charlotte Corday.

5° Liste des prix de vente. Le total des trois ventes, qui eurent lieu en 1884 et en 1885, s'éleva à 113,524 francs.

Librairie **HACHETTE** et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris

MISE EN VENTE PAR LIVRAISONS

DE

ROLAND FURIEUX

POÈME HÉROÏQUE

DE L'ARIOSTE

TRADUIT PAR A.-J. DU PAYS

ET ILLUSTRÉ DE 616 GRAVURES

D'APRÈS LES **DESSINS DE GUSTAVE DORÉ**

NOUVELLE ÉDITION

Conditions et mode de la publication :

La nouvelle édition du *Roland Furieux,* illustré par Gustave Doré, formera un magnifique volume in-folio de 670 pages.

Elle paraîtra en 50 livraisons à 1 franc.

Chaque livraison sera composée d'au moins trois feuilles de texte in-folio et d'une ou deux grandes compositions tirées à part.

Il paraît régulièrement une livraison par semaine, le samedi, depuis le 17 mars 1888.

On peut se procurer dès à présent l'ouvrage complet au prix de 60 francs, cartonné, en percaline rouge.

AUGUSTE LONGNON

Membre de l'Institut

ATLAS HISTORIQUE

DE LA FRANCE

DEPUIS CÉSAR JUSQU'A NOS JOURS

DEUXIÈME LIVRAISON

Contenant : une carte de la Gaule à l'époque carolingienne et plus spécialement au xe siècle, en 4 feuilles in-folio ; 9 cartes de la France et des pays voisins de 817 à 950, réunies en une feuille in-folio et 144 pages de texte in-8, formant deux fascicules de formats in-folio et in-8, avec couvertures. . . . . 11 fr. 50

GEORGES PICOT

Membre de l'Institut

HISTOIRE

DES

ÉTATS GÉNÉRAUX

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES ET PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

(GRAND PRIX GOBERT EN 1872 ET 1873)

Cinq volumes in-16, brochés. . . . . 17 fr. 50

L'administrateur-gérant : A. SAUPHAR.

1888

9e ANNÉE

CINQUIÈME LIVRAISON

10 MAI

N° 101

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

A. SAUPHAR
Administrateur-Gérant

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

PRUNAIRE. SC. P. AVRIL. DEL.

LE LIVRE

— NEUVIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 MAI 1888

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — M. DÉSIRÉ NISARD EN PANTOUFLES, par VICTOR DEVELAY.

II. — M. HENRI FOURNIER (1800-1888), imprimeur-éditeur, par A. QUANTIN.

III. — QUELQUES AUTOGRAPHES INTIMES DE CHARLES BAUDELAIRE, par JULIEN LEMER.

IV. — CHRONIQUE DU LIVRE : *Vente aux enchères, Renseignements, Miscellanées.*

Illustration hors texte : DÉSIRÉ NISARD, en héliogravure.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges.*

II. — **Gazette bibliographique** : *Documents officiels. — Académie. — Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — A travers les Revues étrangères. — Ce qu'on dit de notre Revue. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux.*

III. — **Sommaire des publications périodiques françaises** : *Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris.*

RELIURES ANCIENNES ET MODERNES

E. CARAYON

Relieur de l'Opéra et de la Comédie française

10, rue de Nesles, PARIS

RELIURES ET CARTONNAGES D'AMATEURS

EN MAROQUIN, VÉLIN ET TOILE

CARTONNAGES ARTISTIQUES EN VÉLIN

Avec dos et plats ornés à l'aquarelle.

MÉDAILLE D'OR, PARIS 1878

JOSEPH GILLOTT

DE BIRMINGHAM

recommande ses excellentes

PLUMES D'ACIER

connues du Monde entier sous les

Nos 303 et 404

En vente chez tous les Papetiers

DÉPOT : 131, Bd SÉBASTOPOL

PARIS





Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne**, Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Sauphar**, administrateur-gérant.

AVIS. — **Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent à titre de prime, les 8 années parues, en volumes brochés, au prix total de 240 fr.**

Supplément au numéro du « LIVRE » du 10 Mai 1888

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION, 7, RUE SAINT-BENOIT, PARIS

Pour paraître le 15 Mai

LES

ZIGZAGS D'UN CURIEUX

CAUSERIES

SUR L'ART DES LIVRES ET LA LITTÉRATURE D'ART

PAR

OCTAVE UZANNE

1 volume in-18 jésus de 300 pages, avec frontispice à l'eau-forte de FÉLIX BUHOT

TIRAGE A MILLE EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS

Sur vergé de Hollande.	Prix :	**6** fr.
30 exemplaires sur whatman	Prix :	**20** fr.
30 exemplaires sur papier impérial du Japon	Prix :	**20** fr.
5 exemplaires sur chine (non mis dans le commerce).		

Les exemplaires de luxe sont ornés de deux états du frontispice, dont l'un avec entourage à marges symphoniques à l'eau-forte.

CET OUVRAGE NE SERA POINT RÉIMPRIMÉ.

Ce volume est pour ainsi dire le tome second de **Nos Amis les Livres**, paru il y a deux ans et accueilli avec un si grand empressement par le public. M. OCTAVE UZANNE y traite toutes les questions littéraires, artistiques et bibliophiliques à l'ordre du jour — les huit chapitres de cet ouvrage sont inspirés par l'amour des lettres et la passion des livres. — Les zigzags de l'auteur laisseront trace dans l'histoire de la curiosité littéraire, car ils se poursuivent non seulement à travers les théories d'art et de facture des livres, mais aussi ils lacèrent quelque peu les derniers voiles de mystères qui restaient étendus sur la mémoire de Flaubert, de Balzac et de Baudelaire ; ils vont et viennent d'un sujet à un autre avec une grande liberté d'esprit et une franche indépendance de jugement qui assureront pour longtemps le succès de ces études.

Tirés à petit nombre pour une élite de lecteurs, **les Zigzags d'un Curieux** constitueront un ouvrage recherché pour sa valeur réelle — l'auteur, qui aime à se montrer jaloux de la rareté constante de ses publications, assurera certainement celle de ce livre de délicat qui ne sera, quoi qu'il advienne, jamais réimprimé.

MAISON QUANTIN
COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION, 7, RUE SAINT-BENOIT, PARIS.

VIENT DE PARAITRE

MES PETITS PAPIERS

DEUXIÈME SÉRIE (1871-1873)

PAR

HECTOR PESSARD

Un volume grand in-18. — Prix . . . . . **3 fr. 50**

VIENT DE PARAITRE

PETITES IGNORANCES

HISTORIQUES & LITTÉRAIRES

Par CHARLES ROZAN

Auteur des *Petites Ignorances de la Conversation*

Un beau volume in-8° petit raisin de plus de 500 pages. — Prix, broché : **7 fr. 50**

Librairie de la **REVUE INDÉPENDANTE**, Paris, 11, Chaussée-d'Antin.

PUBLICATIONS DE LA REVUE INDÉPENDANTE

PUBLICATIONS DE BIBLIOPHILE

Tirées à 420 exemplaires numérotés sur vélin anglais in-18 large jésus

AVEC PORTRAITS DES AUTEURS, GRAVÉS A L'EAU-FORTE

Prix : 6 francs

(Les 20 premiers exemplaires, sur grand vélin à la cuve : **20** francs)

ONT PARU :

JULES LAFORGUE : **Moralités légendaires**, 6 contes. . . . . 1 vol.
ÉDOUARD DUJARDIN : **Les Lauriers sont coupés**, roman. . . . . 1 vol.
FRANCIS POICTEVIN : **Paysages et Nouveaux Songes**. . . . . 1 vol.

SOUS PRESSE :

EDMOND DE GONCOURT : **Notes sur l'Italie en rêve**. . . . . 1 vol.

COLLECTION DE GRANDES PLAQUETTES DE LUXE

IN-8° JÉSUS

Tirées à 55 exemplaires sur vélin à la cuve

AVEC FRONTISPICES

Au prix de 10 francs

(Les 5 premiers exemplaires, grand papier, à **20** francs)

A PARU :

ÉDOUARD DUJARDIN : **A la gloire d'Antonia**, poème en prose, frontispice de Rops. . . . . 1 vol.

Paris. — Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît

MR. T. FISHER UNWIN'S LIST.

Large crown 8vo, cloth, 6s

THE GOVERNMENT YEAR-BOOK

BEING A RECORD OF THE FORMS AND METHODS OF GOVERNMENT IN GREAT BRITAIN, HER COLONIES, AND FOREIGN COUNTRIES, 1888,

Edited by LEWIS SERGEANT, Author of « New Greece », etc.

« The valuable information described in the title is conveniently and clearly set forth. » — *Daily News.*

VERNON LEE'S WORKS

JUVENILIA : Essays on Sundry Æsthetical Questions. 2 vols. Cloth . . . . . 12s.

« Written with the luminousness, the choice wealth of illustration, the entire absence of *floriture*, that have made the author notable among modern English writers for equal grace and strength of style. We naturally expect much, and we are not disappointed. » — *Academy.*

BALDWIN : Being Dialogues on Views and Aspirations. Cloth. . . . . 12s.

« Worth careful study from more than one side. It has a message for all people, to which only indolence or indifference can be deaf. . . . One cannot read a page of Baldwin' without feeling the wiser for it. » — *Academy.*

EUPHORION : Studies of the Antique and the Mediæval in the Renaissance. Cloth. . . . . 7s. 6d.

« The book is bold, extensive in scope, and replete with well-defined and unhackneyed ideas, clear impressions, and vigorous and persuasive modes of writing. » — *Athenæum.*

STUDIES OF THE EIGHTEENTH CENTURY IN ITALY. Cloth . . . . . 7s. 6d.

« A singularly delightful and very able volume. »
Westminster Review.

BELCARO : Being Essays on Sundry Æsthetical Questions. Cloth . . . . . 5s.

« This way of conveying ideas is very fascinating, and has an effect of creating activity in the reader's mind which no other mode can equal. From first to last there is a continuous and delightful stimulation of thought. » — *Academy.*

OTTILIE : An 18th Century Idyl. Cloth. . . . . 3s. 6d.

« A graceful little sketch. . . Drawn with full insight into the period described. » — *Spectator.*

THE PRINCE OF THE HUNDRED SOUPS. Cloth. . . . . 3s. 6d.

« There is more humour in the volume than in half-a-dozen ordinary pantomimes. » — *Spectator.*

THE STORY OF THE NATIONS

Crown 8vo, Illustrated, and furnished with Maps and Indexes, price 5 s. each.

THE plan of this Series is to present, in graphic narratives, prepared by competent historians, the stories of the different nations that have attained prominence in history. While it has not proved practicable to issue the different volumes in their chronological order, their subjects have been planned to cover consecutive or connecting periods, so that the set when completed will present in one comprehensive narrative the epoch-making events in the great Story of the Nations.

The Times has spoken of it as « that useful series », *The Spectator* has called it « an excellent series » ; while *The Pall Mall Gazette* says « it is likely to be found indispensable in every school library ».

I. **ROME** :
From the Early Times to the End of the Republic. By ARTHUR GILMAN, M.A. Third Edition.

II. **THE JEWS** :
In Ancient, Mediæval, and Modern Times. By Professor J.K. HOSMER. Second Edition.

III. **GERMANY.**
By Rev. S. BARING-GOULD, M.A. Second Edition.

IV. **CARTHAGE.**
By Professor ALFRED J. CHURCH. Second Edition.

V. **ALEXANDER'S EMPIRE.**
By Professor J. P. MAHAFFY. Second Edition.

VI. **THE MOORS IN SPAIN.**
By STANLEY LANE POOLE. Second Edition.

VII. **ANCIENT EGYPT.**
By Professor GEORGE RAWLINSON. Second Edition.

VIII. **HUNGARY.**
By Professor ARMINIUS VAMBÉRY. Second Edition.

IX. **THE SARACENS** :
From the Earliest Times to the Fall of Bagdad. By ARTHUR GILMAN, M.A.

X. **IRELAND**
By the Hon. EMILY LAWLESS, Author of « Hurrish : A. Study, » etc. With Additions by Mrs. ARTHUR BRONSON.

XI. **CHALDEA.**
From the Earliest Times to the Rise of Assyria. By ZÉNAÏDE A. RAGOZIN.

XII. **THE GOTHS.**
By HENRY BRADLEY.

XIII. **TURKEY.**
By STANLEY LANE-POOLE, Author of « The Moors in Spain », etc.

XIV. **ASSYRIA.**
By Z.A. RAGOZIN.

Other Volumes in Preparation. Prospectuses, etc., post free on application.

Commencement of New Volumes of

THE CENTURY MAGAZINE.

Price 1s. 4d.

CONTENTS FOR MAY.

SIBERIA AND THE EXILE SYSTEM. GEORGE KENNAN. Map and Illustrations.
MILTON. MATTHEW ARNOLD.
INTERLUDES. Four Poems. THOMAS BAILEY ALDRICH.
THE CHANCES OF BEING HIT IN BATTLE. Colonel W. F. FOX.
THE LOCOMOTIVE CHASE. W. PITTENGER. Illustrated.
THE PERSONALITY OF LEO XIII. MAURICE F. EGAN. Portrait.
THE LIAR. Part I. HENRY JAMES.
THE CHURCH OF ENGLAND IN THE COLONIES. EDWARD EGGLESTON. Illustrated.
SHERIFF'S WORK ON A RANCH. THEODORE ROOSEVELT. Illustrated.
A LOVE STORY REVERSED. EDWARD BELLAMY.
Open Letters—Bric-à-Brac, etc.

Post free, 1s. 7d.; 19s. per year, post free.

ST. NICHOLAS MAGAZINE.

Price 1s.

CONTENTS FOR MAY.

FRONTISPIECE. « Violets, Sweet Violets! »
LITTLE JOSEF HOFMANN. MARY LANG and E. L. PRICE. With Portrait.
PRINCE OLEG'S DESTINY. (From the Russian of Alexander Pushkin). HENRY TYRRELL. Illustrated.
AN ADVENTURE WITH A MAN-EATER. WALTER CAMPBELL. Illustrated.
RAN AWAY TO HOME. NOAH BROOKS. Illustrated.
THE ADVICE OF MISS ALCOTT. J. P. TRUE.
A CHINESE MARKET. YAN PHOU LEE. Illustrated.
LITTLE ROSALIE. H. P. SPOFFORD. Illustrated.
GIRARD COLLEGE. A. M. FENN. Illustrated.
GINSENG-HUNTING. JOHN BURROUGHS. Illustrated.
MADAME ARACHNE. CELIA THAXTER. Illustrated.
DRILL : A STORY OF SCHOOL-BOY LIFE. Chapters VII and VIII.

Post free, 1s. 2d.; per year, post free, 14s.

London : T. FISHER UNWIN, 26, Paternoster Square, E.C.

MAISON QUANTIN
COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION
7, rue Saint-Benoît, Paris.

VIENT DE PARAITRE

DICTIONNAIRE
DE
L'AMEUBLEMENT
ET DE
LA DÉCORATION
DEPUIS LE XIIIe SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS
Par HENRY HAVARD
TOME II

L'ouvrage formera 4 magnifiques volumes in-4°. Chaque volume contiendra au minimum 512 pages à deux colonnes, illustrées de nombreuses gravures dans le texte. Chaque volume comportera en plus un minimum de 64 grandes planches hors texte en couleur. L'ensemble des 4 volumes renfermera donc plus de 2,000 pages à deux colonnes, plus de 2,500 gravures dans le texte et un minimum de 256 grandes planches hors texte et en couleur.
Les deux volumes restant à paraître se suivront à raison d'un volume tous les dix mois au minimum.
Les volumes sont publiés non rognés, mais avec une reliure souple et des fers spéciaux frappés sur cuir japonais; ils peuvent ainsi être conservés dans les rayons de toute bibliothèque.

PRIX :

Chaque volume séparément, reliure souple . . . . . 55 fr.
L'ouvrage complet en quatre volumes, reliure souple. . . . . 200 fr.

NOTA. — Les souscripteurs à **l'ouvrage complet** auront l'avantage de ne le payer que **200 fr.** au lieu de **220**, en ne payant toutefois qu'au fur et à mesure de la publication, à raison de **50 fr.** par volume.

VIENT DE PARAITRE

(ÉDITION DU *FIGARO*)
LES MAITRES
DE LA
CARICATURE FRANÇAISE
AU XIXe SIÈCLE

Magnifique album petit in-4°, imprimé sur beau vélin
ET CONTENANT
115 FAC-SIMILÉS DE GRANDES CARICATURES EN NOIR
5 FAC-SIMILÉS DE LITHOGRAPHIES EN COULEUR
Avec une Notice de M. ARMAND DAYOT
ILLUSTREE DE NOMBREUSES VIGNETTES ORIGINALES
COUVERTURE DESSINÉE PAR WILLETTE
Prix : 6 francs.
Il a été tiré 50 exemplaires numérotés sur Japon. **Prix : 20 francs.**

L'administrateur-gérant : A. SAUPHAR.

1888

9e ANNÉE

SIXIÈME LIVRAISON

10 JUIN

No 102

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

A. SAUPHAR
Administrateur-Gérant

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

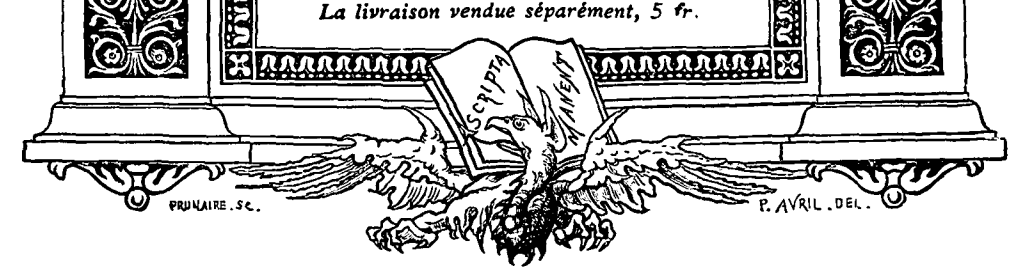

LE LIVRE

— NEUVIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 JUIN 1888

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — LES LIVRES ET LES COURSES, par le Comte de Contades.

II. — LA CARICATURE, par Maurice du Seigneur.

III. — CHRONIQUE DU LIVRE : *Vente de la bibliothèque de l'abbé Bossuet.*

Illustrations hors texte. 1° Portraits-charges de Flaubert et de Sainte-Beuve, par E. Giraud ; — 2° Dessins caricaturaux inédits de A. Coinchon ; — 3° Reliure sportive.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges.*

II. — **Gazette bibliographique** : *Documents officiels. — Académie. — Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — A travers les Revues étrangères. — Ce qu'on dit de notre Revue. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux.*

III. — **Sommaire des publications périodiques françaises** : *Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris.*

RELIURES ANCIENNES ET MODERNES

E. CARAYON

Relieur de l'Opéra et de la Comédie française

10, rue de Nesles, PARIS

RELIURES ET CARTONNAGES D'AMATEURS

EN MAROQUIN, VÉLIN ET TOILE

CARTONNAGES ARTISTIQUES EN VÉLIN

Avec dos et plats ornés à l'aquarelle.

MÉDAILLE D'OR, PARIS 1878

JOSEPH GILLOTT

DE BIRMINGHAM

recommande ses excellentes

PLUMES D'ACIER

connues du Monde entier sous les

N°s 303 et 404

En vente chez tous les Papetiers

DÉPOT : 131, Bd SÉBASTOPOL

PARIS

Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne**, Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Sauphar**, administrateur-gérant.

AVIS.— Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les 8 années parues, en volumes brochés, au prix total de 240 fr.

J. HETZEL & Cie | **MAISON QUANTIN**
18, rue Jacob. | 7, rue Saint-Benoît.

PARIS

Vient de paraître

ŒUVRES INÉDITES

DE

VICTOR HUGO

TOUTE LA LYRE

Deux volumes in-8 cavalier, sur papier fort, 15 fr.

IL A ÉTÉ TIRÉ, EN OUTRE DE CETTE ÉDITION, 50 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS

Savoir :

Nos 1 à 10, sur papier du Japon	.....	100 fr.
11 à 20, sur papier Whatman	.....	80 fr.
21 à 30, sur papier de Chine	.....	60 fr.
31 à 50, sur papier de Hollande	.....	40 fr.

Volumes parus des Œuvres inédites de

VICTOR HUGO

THÉATRE EN LIBERTÉ

TROISIÈME ÉDITION

Un volume in-8 cavalier. — Prix. . . . . 7 fr. 50

LA FIN DE SATAN

TROISIÈME ÉDITION

Un volume in-8 cavalier. — Prix. . . . . 7 fr. 50

CHOSES VUES

SEPTIÈME ÉDITION

Un volume in-8 cavalier— Prix. . . . . 7 fr. 50

ISIDORE **LISEUX**, éditeur, 19, Passage Choiseul, PARIS.

Dernières Publications :

La Calandra, du cardinal de BIBIENA. . . . . **10** fr. »

La Mandragore, de MACHIAVEL. . . . . **6** fr. »

Discours sur l'impuissance, par TAGEREAU . . . . . **20** fr. »

Curiosa, par ALCIDE BONNEAU.
Sur papier de Hollande . . . . . **15** fr. »
Sur papier ordinaire. . . . . **7** fr. **50**

Les Lettres de Madame de Grignan, par M. PAUL JANET . . . . . **5** fr. »

Des Satyres, par FRANÇOIS HEDELIN . . . . . **7** fr. **50**

La Lozana Andaluza (*La Gentille Andalouse*), par FR. DELICADO (XVIe siècle) ; texte espagnol et traduction par ALCIDE BONNEAU. Deux volumes petit in-8 . **100** fr. »

Catalogue n° 7 de Livres d'occasion, rares et curieux

Librairie de la **REVUE INDÉPENDANTE**, Paris, 11, Chaussée-d'Antin.

PUBLICATIONS DE LA REVUE INDÉPENDANTE

PUBLICATIONS DE BIBLIOPHILE

Tirées à 420 exemplaires numérotés sur vélin anglais in-18 large jésus

AVEC PORTRAITS DES AUTEURS, GRAVÉS A L'EAU-FORTE

Prix : 6 francs

(Les 20 premiers exemplaires, sur grand vélin à la cuve : **20** francs)

ONT PARU :

JULES LAFORGUE : **Moralités légendaires**, 6 contes. . . . . 1 vol.
ÉDOUARD DUJARDIN : **Les Lauriers sont coupés**, roman. . . . . 1 vol.
FRANCIS POICTEVIN : **Paysages** et **Nouveaux Songes**. . . . . 1 vol.

SOUS PRESSE :

EDMOND DE GONCOURT : **Notes sur l'Italie en rêve**. . . . . 1 vol.

COLLECTION DE GRANDES PLAQUETTES DE LUXE

IN-8° JÉSUS

Tirées à 55 exemplaires sur vélin à la cuve

AVEC FRONTISPICES

Au prix de 10 francs

(Les 5 premiers exemplaires, grand papier, à **20** francs)

A PARU :

ÉDOUARD DUJARDIN : **A la gloire d'Antonia**, poème en prose, frontispice de Rops. . . . . 1 vol.

L'Administrateur-Gérant : A. SAUPHAR.

MR. T. FISHER UNWIN'S LIST.

Large crown 8vo, cloth, 6s

THE GOVERNMENT YEAR-BOOK

BEING A RECORD OF THE FORMS AND METHODS OF GOVERNMENT IN GREAT BRITAIN, HER COLONIES, AND FOREIGN COUNTRIES, 1888,

Edited by LEWIS SERGEANT, Author of « New Greece », etc.

« The valuable information described in the title is conveniently and clearly set forth. » — *Daily News.*

VERNON LEE'S WORKS

JUVENILIA : Essays on Sundry Æsthetical Questions. 2 vols. Cloth . . . . . 12s.

« Written with the luminousness, the choice wealth of illustration, the entire absence of *fioriture*, that have made the author notable among modern English writers for equal grace and strength of style. We naturally expect much, and we are not disappointed. » — *Academy.*

BALDWIN : Being Dialogues on Views and Aspirations. Cloth. . . . . 12s.

« Worth careful study from more than one side. It has a message for all people, to which only indolence or indifference can be deaf . . . One cannot read a page of. Baldwin' without feeling the wiser for it. » — *Academy.*

EUPHORION : Studies of the Antique and the Mediæval in the Renaissance. Cloth. . . . . 7s. 6d.

« The book is bold, extensive in scope, and replete with well-defined and unhackneyed ideas, clear impressions, and vigorous and persuasive modes of writing. » — *Athenæum.*

STUDIES OF THE EIGHTEENTH CENTURY IN ITALY. Cloth . . . . . 7s. 6d.

« A singularly delightful and very able volume. »
Westminster Review.

BELCARO : Being Essays on Sundry Æsthetical Questions. Cloth . . . . . 5s.

« This way of conveying ideas is very fascinating, and has an effect of creating activity in the reader's mind which no other mode can equal. From first to last there is a continuous and delightful stimulation of thought. » — *Academy.*

OTTILIE : An 18th Century Idyl. Cloth. . . . . 3s. 6d.

« A graceful little sketch. . . Drawn with full insight into the period described. » — *Spectator.*

THE PRINCE OF THE HUNDRED SOUPS. Cloth. . . . . 3s. 6d.

« There is more humour in the volume than in half-a-dozen ordinary pantomimes. » — *Spectator.*

THE STORY OF THE NATIONS

Crown 8vo, Illustrated, and furnished with Maps and Indexes, price 5 s. each.

THE plan of this Series is to present, in graphic narratives, prepared by competent historians, the stories of the different nations that have attained prominence in history. While it has not proved practicable to issue the different volumes in their chronological order, their subjects have been planned to cover consecutive or connecting periods, so that the set when completed will present in one comprehensive narrative the epoch-making events in the great Story of the Nations.

The Times has spoken of it as « that useful series », *The Spectator* has called it « an excellent series »; while *The Pall Mall Gazette* says « it is likely to be found indispensable in every school library ».

I. **ROME** :
From the Early Times to the End of the Republic. By ARTHUR GILMAN, M.A. Third Edition.

II. **THE JEWS** :
In Ancient, Mediæval, and Modern Times. By Professor J.K. HOSMER. Second Edition.

III. **GERMANY.**
By Rev. S. BARING-GOULD, M.A. Second Edition.

IV. **CARTHAGE.**
By Professor ALFRED J. CHURCH. Second Edition.

V. **ALEXANDER'S EMPIRE.**
By Professor J. P. MAHAFFY. Second Edition.

VI. **THE MOORS IN SPAIN.**
By STANLEY LANE. POOLE. Second Edition.

VII. **ANCIENT EGYPT.**
By Professor GEORGE RAWLINSON. Second Edition.

VIII. **HUNGARY.**
By Professor ARMINIUS VAMBÉRY. Second Edition.

IX. **THE SARACENS** :
From the Earliest Times to the Fall of Bagdad. By ARTHUR GILMAN, M.A.

X. **IRELAND**
By the Hon. EMILY LAWLESS, Author of « Hurrish : A Study, » etc. With Additions by Mrs. ARTHUR BRONSON.

XI. **CHALDEA.**
From the Earliest Times to the Rise of Assyria. By ZÉNAÏDE A. RAGOZIN.

XII. **THE GOTHS.**
By HENRY BRADLEY.

XIII. **TURKEY.**
By STANLEY LANE-POOLE, Author of « The Moors in Spain », etc.

XIV. **ASSYRIA.**
By Z.A. RAGOZIN.

Other Volumes in Preparation. Prospectuses, etc., post free on application.

New Volume of Poems by the Authoress of
« An Italian Garden. »

Songs, Ballads, and a Garden Party.

By A. MARY F. ROBINSON.

Frontispiece of Dürer's " melancholia "

Japanese paper, vellum back, 5s.

A book for the Holidays.

THE LAZY MINSTREL

By J. ASHBY-STERRY.

Fourth and popular Edition, cloth, 2s. 6d.

« Ce *Lazy Minstrel* est naturel, franc, sans prétention; c'est un aimable compagnon que l'on suit avec plaisir, où son caprice nous conduit et qu'on quitte à regret. »
Journal des Débats.

JEWISH PORTRAITS

By Lady MAGNUS, Author of « Outlines of Jewish History », etc.

With Frontispiece by HARRY FURNISS.

Small Crown 8vo, cloth, 5s.

CONTENTS. — I. Jehudah Halevi. — II. The Story of a Street. — III. Heinrich Heine. — IV. Daniel Deronda and his Jewish Critics. — V. Manasseh Ben Israel. — VI. Charity in Talmudic Times. — VII. Moses Mendelssohn.

London : T. FISHER UNWIN, 26, Paternoster Square, E.C.

Librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

MAXIME DU CAMP
de l'Académie française.

PARIS BIENFAISANT

Un volume in-8°, broché..... 7 fr. 50

E. CARO
De l'Académie française

MÉLANGES ET PORTRAITS

TOME I. — Souvenirs de la Sorbonne. — Psychologie sociale. — La Peur. La Responsabilité dans le rêve. — La Solidarité morale. — Les Idées antiques sur la mort. Le Poème de Lucrèce. — Le Génie dans l'art. — Les Causes finales. La Parole intérieure.

TOME II. — Joseph Joubert. — Histoire d'une ame sincère M. Vitet. — Un nouveau juge du XVIIIe siècle. — L'Esprit du XVIIIe siècle. M. Nisard. — Tableau de la littérature française. La Querelle des anciens et des modernes. — Un Poète inconnu. — Alfred Tonnellé. Un moraliste inédit. — La Maladie de l'idéal. — Les dernières années d'un rêveur. Les Pensées d'un solitaire.

Deux volumes in-16, brochés..... 7 fr.

F. BOUQUET
Professeur honoraire du lycée Corneille et de l'École supérieure des sciences et des lettres de Rouen

POINTS OBSCURS ET NOUVEAUX
DE LA
VIE DE PIERRE CORNEILLE
ÉTUDE HISTORIQUE ET CRITIQUE AVEC PIÈCES JUSTIFICATIVES

Un volume in-8, broché..... 7 fr. 50

CHARLES GRAD
Député de l'Alsace au Reichstag.

LE PEUPLE ALLEMAND
SES FORCES ET SES RESSOURCES

Un volume in-16, broché..... 3 fr. 50

ARVÈDE BARINE

ESSAIS ET FANTAISIES

Un volume in-16, broché..... 3 fr. 50

C. DE VARIGNY

L'OCÉAN PACIFIQUE

Les derniers Cannibales. — Iles et terres océaniennes. La Race Polynésienne. — San-Francisco.

Un volume in-16, broché..... 3 fr. 50

L'administrateur-gérant : A. Sauphar.

1888

9e ANNÉE

SEPTIÈME LIVRAISON

10 JUILLET

No 103

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

A. SAUPHAR
Administrateur-Gérant

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.



PRUNAIRE. SC. P. AVRIL. DEL.

LE LIVRE

— NEUVIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 JUILLET 1888

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — LES BOURBONS BIBLIOPHILES, par Eugène Asse.

II. — LES ESTAMPES ORIGINALES, par Roger Marx.

III. — CHRONIQUE DU LIVRE : *Vente de la bibliothèque de Laroche-Lacarelle,* par Jules Brivois.

Illustrations hors texte : PORTRAITS DES BOURBONS BIBLIOPHILES, eaux-fortes de F. Courboin.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Toute la Lyre** : Œuvre posthume de Victor Hugo, par Jean Richepin.

II. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges.*

III. — **Gazette bibliographique** : *Documents officiels. — Académie. — Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — A travers les Revues étrangères. — Ce qu'on dit de notre Revue. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux.*

IV. — **Sommaire des publications périodiques françaises** : *Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris.*

RELIURES ANCIENNES ET MODERNES

E. CARAYON

Relieur de l'Opéra et de la Comédie française

10, rue de Nesles, PARIS

RELIURES ET CARTONNAGES D'AMATEURS

EN MAROQUIN, VÉLIN ET TOILE

CARTONNAGES ARTISTIQUES EN VÉLIN

Avec dos et plats ornés à l'aquarelle.

MÉDAILLE D'OR, PARIS 1878

JOSEPH GILLOTT

DE BIRMINGHAM

recommande ses excellentes

PLUMES D'ACIER

connues du Monde entier sous les

Nos 303 et 404

En vente chez tous les Papetiers

DÉPOT : 131, Bd SÉBASTOPOL

PARIS

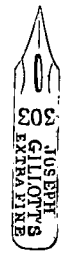



Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne**, Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Sauphar**, administrateur-gérant.

AVIS. — **Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les 8 années parues, en volumes brochés, au prix total de 240 fr.**

VIENT DE PARAITRE

LE

JAPON ARTISTIQUE

DOCUMENTS D'ART ET D'INDUSTRIE

Réunis par

S. BING

AVEC LA COLLABORATION DE :

MM. PH. BURTY, VICTOR CHAMPIER, TH. DURET,
EDMOND DE GONCOURT, LOUIS GONSE, EUG. GUILLAUME, DE L'INSTITUT,
T. HAYASHI, PAUL MANTZ, ROGER MARX, ANTONIN PROUST,
ARY RENAN, EDM. TAIGNY, ETC.
ET D'ÉMINENTS ÉCRIVAINS D'ART DE L'ÉTRANGER

PUBLICATION MENSUELLE

Format in-4° raisin (25 × 32)

Tirée sur papier de luxe, avec couverture en couleur

Chaque numéro contient une chronique d'art signée des noms les plus connus et illustrée de gravures en noir dans le texte, avec une série de dix planches en couleur reproduisant en fac-similé des bronzes, étoffes, peintures, etc. des meilleures époques de l'Art japonais.

ABONNEMENTS :

22, *rue de Provence, à Paris, et dans tous les bureaux de poste*

Un An. . . . 20 fr. — Six Mois. . . . 10 fr.

Un Numéro : 2 fr.

ÉDITION SUR PAPIER DU JAPON : **Un An, 100 fr. ; Six Mois, 50 fr.**

Envoi d'un NUMÉRO SPECIMEN
sur demande affranchie

Librairie **HACHETTE** et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris

C. LENIENT

Professeur à la Faculté des Lettres de Paris

LA

COMÉDIE EN FRANCE

AU XVIIIE SIÈCLE

Deux volumes in-16, brochés . . . . . 7 fr.

En Vente :

La Satire en France au moyen âge. 3e édition. 1 volume in-16, broché. (Ouvrage couronné par l'Académie française). . . . . 3 fr. 50

La Satire en France, ou la littérature militante au XVIe siècle. 3e édition. 2 volumes in-16, brochés . . . . . 7 fr.

HENRI DE CURZON

LETTRES DE W. A. MOZART

TRADUCTION COMPLÈTE

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES, UN PORTRAIT DE MOZART, D'APRÈS L'ORIGINAL DE TISCHBEIN, REPRODUIT POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANCE, UN INDEX MUSICAL DE TOUTES LES ŒUVRES DE MOZART CITÉES DANS SES LETTRES ET UNE TABLE ALPHABÉTIQUE DE TOUS LES NOMS PROPRES

Un volume in-8e, de 650 pages, broché. . . . . 10 fr.

GASTON PARIS

Membre de l'Institut

MANUEL D'ANCIEN FRANÇAIS

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

AU MOYEN AGE

(XIe — XIVe siècle.)

Un volume in-16 broché. . . . . 2 fr. 50

ÉMILE MONTÉGUT

LIBRES OPINIONS

MORALES ET HISTORIQUES

Du génie français. — La Renaissance et la réformation. — Des controverses sur le XVIIIe siècle. De la toute-puissance de l'industrie. — De l'individualité dans la Société moderne. — De l'idée de la monarchie universelle. — De l'Italie et du Piémont — Coup d'œil rétrospectif sur la Révolution française. — La démocratie et l'idée de patrie —

Nouvelle édition

Un volume in-16, broché . . . . . 3 fr. 50

EN VENTE :

Souvenirs de Bourgogne; 3e édition. 1 vol. in-16. . . . . 3 50

En Bourbonnais et en Forez; 2e édition. 1 vol. in-16. . . . . 3 50

L'Angleterre et ses colonies australes; 2e édition. 1 vol. in-16. 3 50

Poètes et artistes de l'Italie. 1 vol. in-16. . . . . 3 50

Types littéraires et fantaisies esthétiques. 1 vol. in-16. . . . . 3 50

Essais sur la littérature anglaise. 1 vol. in-16. . . . . 3 50

Nos morts contemporains, 1re série : Béranger. — Charles Nodier. Alfred de Musset. — Alfred de Vigny. 1 vol. in-16. . . . . 3 50

2e série : Théophile Gautier. — Eugène Fromentin. — Saint-René Taillandier. — Maurice de Guérin. — Eugénie de Guérin. 1 vol.in-16. . . 3 50

Les Écrivains modernes de l'Angleterre. 1re série : George Eliot. — Charlotte Brontë. — Un roman de la vie mondaine. 1 vol. in-16. . . . 3 50

Livres et âmes des pays d'Orient. 1 vol. in-16. . . . . 3 50

Choses du Nord et du Midi. 1 vol. in-16. . . . . 3 50

Mélanges critiques (Victor-Hugo. — Edgar Quinet. — Michelet. — Edmond About). 1 vol. in-16. . . . 3 50

L'Administrateur-gérant : A. SAUPHAR.

Supplément au numéro du « LIVRE » du 10 Juillet 1888

MAISON QUANTIN
COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION, 7, RUE SAINT-BENOIT, PARIS.

VIENT DE PARAITRE

HISTOIRE DE FLORENCE

DEPUIS LA DOMINATION DES MÉDICIS
JUSQU'A LA CHUTE DE LA RÉPUBLIQUE
(1434-1531)

PAR

F.-T. PERRENS

Membre de l'Institut

TOME PREMIER

Un beau volume in-8° carré, de plus de 600 pages. Prix, broché . . . . . 7 fr. 50

Librairie de la REVUE INDÉPENDANTE, Paris, 11, Chaussée-d'Antin.

PUBLICATIONS DE LA REVUE INDÉPENDANTE

PUBLICATIONS DE BIBLIOPHILE

Tirées à 420 exemplaires numérotés sur vélin anglais in-18 large jésus
AVEC PORTRAITS DES AUTEURS, GRAVÉS A L'EAU-FORTE
Prix : 6 francs
(Les 20 premiers exemplaires, sur grand vélin à la cuve : **20** francs)

ONT PARU :

JULES LAFORGUE : **Moralités légendaires,** 6 contes. . . . . 1 vol.
ÉDOUARD DUJARDIN : **Les Lauriers sont coupés,** roman. . . . . 1 vol.
FRANCIS POICTEVIN : **Paysages** et **Nouveaux Songes**. . . . . 1 vol.

SOUS PRESSE :

EDMOND DE GONCOURT : **Notes sur l'Italie en rêve**. . . . . 1 vol.

COLLECTION DE GRANDES PLAQUETTES DE LUXE

IN-8° JÉSUS
Tirées à 55 exemplaires sur vélin à la cuve
AVEC FRONTISPICES
Au prix de 10 francs
(Les 5 premiers exemplaires, grand papier, à **20** francs)

A PARU :

ÉDOUARD DUJARDIN : **A la gloire d'Antonia,** poème en prose, frontispice de Rops . . . . . 1 vol.

PUBLICATIONS DIVERSES

VIENT DE PARAITRE

VICTOR JOZE : **Les Maréchaux de la Chronique** (Rochefort, Scholl, Wolff, Fouquier, Bergerat), études et citations, 1 vol. in-18 jésus . . . . . **3 fr. 50**

MR. T. FISHER UNWIN'S LIST.

THE LATE EMPEROR FREDERICK III.

THE GERMAN EMPEROR and EMPRESS:

THE STORY OF THEIR LIVES.

By DOROTHEA ROBERTS.

SIXTH AND POPULAR EDITION. PORTRAITS.

Cloth gilt, 2s. 6d.

« A book sure to be popular in domestic circles. . . . The book, we should imagine, gives a just idea of the character of the two exalted personages whose public and private life supply mainly its material. » — *Graphic.*

« Within the compass of the single handy volume, the authoress skilfully contrives to glance at a large number of personal and national topics. She draws a pretty picture of « unser Fritz. » — *Daily Chronicle.*

STILL ON SALE.

TWO ROYAL LIVES

WITH MANY PORTRAITS AND ILLUSTRATIONS.

Crown 8vo, cloth elegant, 7s. 6d.

(The title under which the above work first appeared)

THE STORY OF THE NATIONS

New Volume just ready.

ASSYRIA. By Z. A. RAGOZIN, author of « Chaldea », etc.

Other volumes in the Series.

ROME.	ALEXANDER'S EMPIRE.	THE SARACENS.
THE JEWS.	THE MOORS IN SPAIN.	IRELAND.
GERMANY.	ANCIENT EGYPT.	CHALDEA.
CARTHAGE.	HUNGARY.	THE GOTHS.

Maps and Illustrations, Large Crown 8vo, cloth, 5s. each.

L'intéressante série l'Histoire des Nations formera... un cours d'histoire universelle d'une très grande valeur.
Journal des Débats.

The remarkable series. — *New York Critic.*
That useful series. — *The Times.*
An admirable series. — *Spectator.*
That excellent series. — *Guardian.*
The series is likely to be found indispensable in every school library. — *Pall Mall Gazette.*
This valuable series. — *Nonconformist.*
Admirable series of historical monographs. — *Echo.*
An excellent series. — *Times of Morocco.*
This admirable series. — *Evangelical Review.*
The excellent series. — *Literary World.*
The Story of the Nations series is excellent.
Literary Churchman.

VERNON LEE'S WORKS

JUVENILIA : Essays on Sundry Æsthetical Questions. Two vols. Small crown 8 vo., cloth, 12s.

« To discuss it properly would require more space than a single number of « The Academy » could afford. » — *Academy.*

« Est agréable à lire et fait penser. »
Revue des Deux Mondes.

BALDWIN : Being Dialogues on Views and Aspirations. Demy 8vo., cloth, 12s.

« Worth careful study from more than one side. It has a message for all people, to which only indolence or indifference can be deaf. . . . The subjects proposed are discussed courageously and conscientiously, and often with a compression and force which fills part of the book with pregnant suggestion. . . . One cannot read a page of 'Baldwin' without feeling the wiser for it. » — *Academy.*

EUPHORION : Studies of the Antique and the Mediæval in the Renaissance. Demy 8vo., cloth, 7s. 6d.

« The book is bold, extensive in scope, and replete with well-defined and unhackneyed ideas, clear impressions, and vigorous and persuasive modes of writing. » — *Athenæum.*

STUDIES OF THE EIGHTEENTH CENTURY IN ITALY. Demy 8vo., cloth, 7s. 6d.

« A singularly delightful and very able volume. »
Westminster Review.

BELCARO : Essays on Sundry Æsthetical Questions. Crown 8vo., cloth, 5s.

« This way of conveying ideas is very fascinating, and has an effect of creating activity in the reader's mind which no other mode can equal. From first to last there is a continuous and delightful stimulation of thought. » — *Academy.*

OTTILIE : An Eighteenth Century Idyl. Square 8vo., cloth extra, 3s. 6d.

« A graceful little sketch. . . . Drawn with full insight into the period described. » — *Spectator.*

THE PRINCE OF THE HUNDRED SOUPS. Square 8vo., cloth, 3s. 6d.

« There is more humour in the volume than in half-a-dozen ordinary pantomimes. » — *Spectator.*

POEMS BY THE AUTHOR OF « AN ITALIAN GARDEN. »

SONGS, BALLADS, AND A GARDEN PLAY.

By A. MARY F. ROBINSON. Frontispiece of Durer's « Melancholia ».

Small Crown 8vo, half-bound, vellum, 5s.

CONTENTS. — I. Songs of the Inner Life. — II. Spring Songs — III. Romantic Ballads. — IV. Our Lady of the Broken Heart : A. Garden Play.

THE CENTURY MAGAZINE.

FOR JULY.

Price 1s. 4c.

PASTEUR & HIS GRAND-LAUGHTER. (From a Painting by BONNAT.)
SINAI & THE WILDEMEN. E. L. WILSON.
DREAMS, NIGHTMARES, & SOMNAMBULISM. By Rev. DR BUCKLEY.
BIRD MUSIC : SPANOUS. By S. P. CHENEY.
ON THE BATTLE-FIELD. By BRANDER MATTHEWS.
LICHFIELD CATHEDRAL. Illustrated by JOSEPH PENNELL.
THE ETHICS OF COPYRIGHT. By WASHINGTON GLADDEN.

ST. NICHOLAS MAGAZINE.

FOR JULY.

Price 1s.

A PIG THAT REALLY CAUSED A WAR. By W.-J. ABBOT.
RODNEYS RIDE BALLAD. By E.-E BROOKS.
THE BRONWIES KITES. By PALMER BOX.
DRILL : A STORY OF SCHOOL-BOY LIFE. CONCLUDED. By F.-P. IME.
RINGING IN THE FOURTH : By HULDA MORGAN.
AIMÉE. By M.-E. VANDYNE.
A BILL OF FARE FOR JULY.
FOR VERY LITTLE FOLK : THE TOAD AND THE FIRE-WORKS.

London : T. FISHER UNWIN, 26, Paternoster Square, E.C.

CHEMINS DE FER DE L'EST

VOYAGES CIRCULAIRES

EN ALLEMAGNE, EN AUTRICHE ET EN SUISSE

La Compagnie des Chemins de fer de l'Est vient de reprendre la délivrance de billets de voyages circulaires à prix réduits qui permettent aux touristes de visiter un grand nombre de villes et de sites remarquables dans l'Est de la France, en Allemagne, en Autriche et en Suisse, notamment Nancy, Metz, les bords du Rhin, Mayence, Francfort, Strasbourg, Baden-Baden, Carlsruhe, Heidelberg, Nuremberg, Stuttgart, Munich, Salzbourg, Vienne, Ischl, le Tyrol, la Suisse orientale, Zurich, Bâle et Belfort.

De plus, la Compagnie de l'Est a profité de l'ouverture de la magnifique route de l'Arlberg pour établir par cet itinéraire de nouvelles combinaisons de voyages circulaires à travers la Suisse, le Tyrol, l'Autriche, la Hongrie et l'Allemagne.

Pour les prix, les conditions et les itinéraires, consulter les livrets spéciaux des voyages circulaires qui sont délivrés gratuitement, à Paris, à la gare de l'Est et dans les bureaux succursales de la Compagnie.

———)o(———

VOYAGE CIRCULAIRE

EN SUISSE ET DANS LE GRAND-DUCHÉ DE BADE

AVEC SÉJOUR FACULTATIF DANS LES PRINCIPALES VILLES DU PARCOURS

La Compagnie des Chemins de fer de l'Est délivre aux touristes qui désirent visiter le Nord-Est de la Suisse et le Grand-Duché de Bade, des billets à prix très réduits valables pendant trente jours, donnant droit au transport de 25 kilog. de bagages sur tout le parcours.

Les principaux points de l'itinéraire sont : Paris, Belfort, Bâle, Lucerne (Lac des Quatre-Cantons), Zurich, Glaris, Linthal, Coire, Constance, Schaffhouse ou Donaueschingen, Neuhausen (Chute du Rhin) ou Villingen, Baden-Baden, Strasbourg, Nancy et Paris.

Cet intéressant voyage peut s'effectuer en partant par la ligne de Paris à Belfort et à Bâle et en revenant par celle de Strasbourg à Nancy et Paris, ou bien dans le sens inverse.

La délivrance des billets a lieu à Paris, à la gare de l'Est et dans les bureaux succursales de la Compagnie, aux prix de 176 fr. 50 en 1re classe et de 133 fr. en 2e classe.

NOTA. — Les voyageurs qui ont à traverser l'Alsace-Lorraine doivent être munis d'un passeport.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

BAINS DE MER

Billets d'aller et retour à Prix réduits, valables du Vendredi au Lundi

	1re Classe.	2e Classe.
Dieppe	30 fr. »	22 fr. »
Le Havre, Trouville, Villers-sur-Mer, Étretat, Fécamp, Honfleur, Caen, etc	33 »	24 »
Cabourg, Dives, Beuzeval, Houlgate, Luc, Langrune, Lion-sur-Mer	37 »	27 »
Coutances	57 »	44 »
Saint-Aubin, Bernières, Courseulles	38 »	28 »
Cherbourg	55 »	42 »
Granville, Saint-Pair	50 »	38 »
Saint-Malo, Saint-Servan, Paramé, Dinard, Saint-Enogat, Saint-Lunaire	66 »	50 »

Départ du Vendredi au Dimanche. — Toutefois, ces billets sont valables le **Jeudi**, par les trains partant de Paris dès **6** h. **30** du soir. — **Retour le Dimanche et Lundi** seulement. — Les billets pour **Saint-Malo** sont valables, au retour, jusqu'au Mardi inclus. — Les deux coupons d'un billet d'*aller* et *retour* ne sont valables qu'à la condition d'être utilisés *par la même personne ;* en conséquence, la *vente* et *l'achat* des coupons de retour sont interdits.

BILLETS D'EXCURSIONS

VALABLES PENDANT UN MOIS

Permettant de visiter les points les plus intéressants de la **NORMANDIE** et de la **BRETAGNE**

13 Itinéraires différents.

Le prix varie, selon la longueur du parcours, entre **60** et **130** fr. en 1re classe, et **45** et **110** fr. en 2e classe.

BILLETS D'EXCURSION DE PARIS AU MONT SAINT-MICHEL (viâ Foligny)

Valables pendant six jours, avec passage facultatif par Granville, au retour. 1re classe. . . **56** fr. — 2e classe. . . **45** fr.

EXCURSIONS SUR LES COTES DE NORMANDIE

EN BRETAGNE

ET A L'ILE DE JERSEY

BILLETS CIRCULAIRES

Valables pendant un mois[1]

Paris (Montparnasse), Dreux, Granville, Jersey, (Saint-Hélier), Saint-Malo-Saint-Servan (Paramé), Pontorson, Le Mont Saint-Michel, Saint-Malo, Dinard, Dinan, Saint-Brieuc, Rennes, Vitré, Laval, Le Mans, Chartres, Paris (Saint-Lazare ou Montparnasse).

1re classe, **105** fr. — 2e classe, **80** fr.

Paris, Cherbourg, Coutances, Granville, Avranches, Mont Saint-Michel, Dol, Saint-Malo, Dinard, Dinan, Rennes, Le Mans, Paris.

1re classe, **100** fr. — 2e classe, **80** fr.

Paris, Granville, Avranches, Mont Saint-Michel, Dol, Saint-Malo, Dinard, Dinan, Rennes, Le Mans, Paris.

1re classe, **90** fr. — 2e classe, **70** fr.

(1) La durée de ces billets peut être prolongée d'un mois, moyennant la perception d'un supplément de 10 0/0, si la prolongation est demandée aux principales gares dénommées aux itinéraires, pour un billet non périmé.

CHEMINS DE FER DU NORD

SAISON DES BAINS DE MER

Du 15 Juin au 30 Septembre

Billets d'aller et retour valables du Vendredi au Mardi

du 12 au 18 juillet et du 10 au 17 août

PRIX AU DÉPART DE PARIS

POUR

	1re classe.	2e classe.
Le Tréport	33f 20	23f 60
Saint-Valery	28 60	25 20
Cayeux	31 90	27 70
Le Crotoy	30 10	26 05
Berck (Verton)	33 »	30 45
Étaples	33 50	29 35
Boulogne	37 40	32 85
Wimille-Wimereux	38 60	33 65
Ambleteuse, Audresselles, Wissant (Marquise)	40 »	35 »
Calais	44 »	38 35
Gravelines	45 10	39 40
Dunkerque	45 10	39 40

VOYAGES CIRCULAIRES A PRIX RÉDUITS

Billets valables pour un mois, délivrés du 1er mai au 30 septembre

AVEC FACILITÉ DE S'ARRÊTER AUX PRINCIPAUX POINTS DU PARCOURS, SOIT EN FRANCE, SOIT A L'ÉTRANGER

VOYAGE en BELGIQUE et dans le NORD de la FRANCE

Première classe, **91** fr. **15**. — Deuxième classe, **68** fr. **55**

On délivre des billets pour ce voyage :

A Paris. — A la gare du Nord.

Dans les Départements. — Aux gares de Lille, d'Amiens, Rouen, Martainville, Douai et Saint-Quentin.

VOYAGE en BELGIQUE et en HOLLANDE

Première classe, **123** fr. **70**. — Deuxième classe, **92** fr. **60**

On délivre des billets pour ce voyage :

A Paris. — A la gare du Nord.

Dans les Départements. — Aux gares d'Amiens, Rouen, Douai et Saint-Quentin.

Chaque billet donne droit au transport gratuit de 25 kilog. de bagages sur tout le parcours (excepté sur les chemins de fer de l'État belge).

L'Administrateur-gérant : A. SAUPHAR.

© 2007 Lyon - Editions « les passerelles du temps » - editions.ainay@free.fr

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

7, rue Saint-Benoît, Paris.

SAISON DES BAINS DE MER

Vient de paraître

GUIDE-ALBUM DU TOURISTE

Par CONSTANT DE TOURS

VINGT JOURS

SUR LES

CÔTES DE NORMANDIE & DE BRETAGNE

ET A

L'ILE DE JERSEY

LES

DESSINS

ET

CROQUIS D'ARTISTES

ONT ÉTÉ EXÉCUTÉS

PAR

MM. BOUDIER, DANGER,
FAUCHER-GUDIN, FRAIPONT,
ALPHONSE LÉVY,
ÉDOUARD LOEVY, ÉMILE MAS,
MONTADER,
NAC, POIRSON, SADOUX

PETITES CARTES

DESSINÉES

Par M. BINETEAU

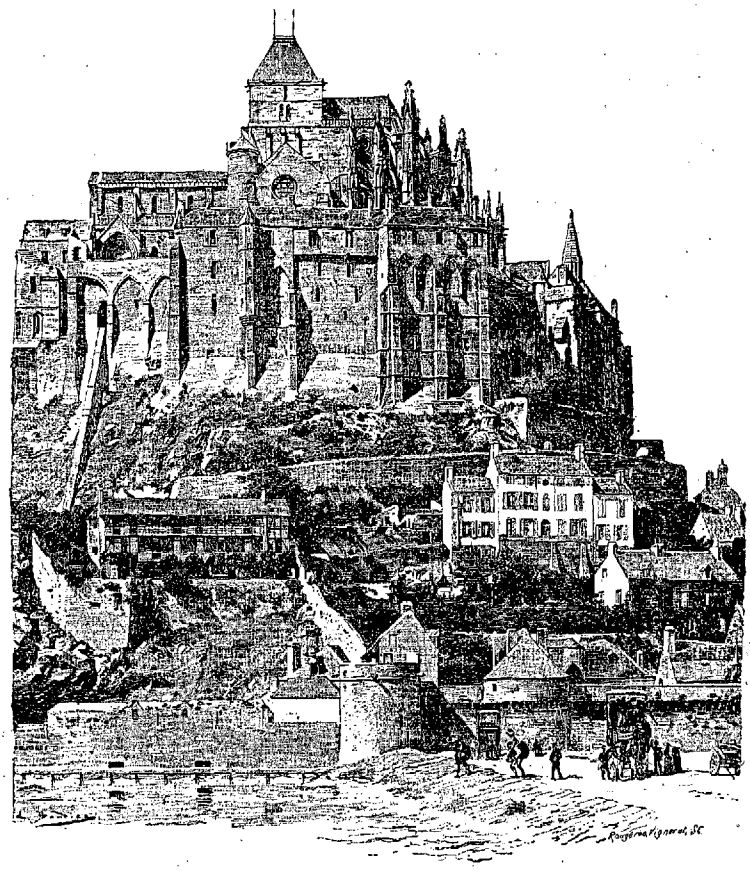

Le Mont Saint-Michel vu de la digue.

Un joli petit Album oblong, de format in-8° carré, *très portatif,* comprenant **112 pages de texte et 110 dessins,** avec les **Renseignements pratiques** pour ce voyage.
Cartonné avec fers spéciaux, argent sur bleu. . . . . **3 fr.**

ALBUMS A PARAITRE SUCCESSIVEMENT DANS CETTE COLLECTION :

Vingt Jours sur les Côtes de Normandie (du Havre à Cherbourg) ; *Vingt Jours sur les Côtes de Bretagne ; Vingt Jours sur les Plages du Nord,* etc., etc.

ALBERT FOULARD

Librairie ancienne et moderne, 7, quai Malaquais. — PARIS

MAUPASSANT (Guy de). — Le Horla; recueil de nouvelles. Paris, 1887, in-12, br., couverture. 225 fr.
Ex. unique, en grand pap. de Hollande, enrichi de 35 magnifiques compositions originales en couleur par G. Gerlier.

VOLTAIRE. — Œuvres complètes. De l'imprimerie de la Société typographique (Kehl 1785-89).
70 vol. gr. in-8° cart. Bradel, avec pièces, non rog. 180 fr.
Exemplaire sur grand papier vélin, avec 1 portrait par Largillière, 1 frontispice, 12 portraits et 93 fig. par Moreau, grav. par Baquoy, Delaunay, Langlois, Lemire, Masquelier, Tardieu, etc.

MICHAUD ET POUJOULAT. — Nouvelle collection de mémoires pour servir à l'histoire de France, depuis le XIIIe siècle jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Paris, 1836-39, 34 tomes en 32 vol. gr. in-8°, demi-veau violet, dos orné. 160 fr.

PARIS à l'eau forte, actualité, curiosité, fantaisie. Paris 1873-76, 11 vol. gr. in-8°, 1/2 chag., tête dorée, non rognés. 160 fr.
Avec 800 eaux-fortes de Régamey.

HUGO (Victor). — Œuvres complètes, édition définitive, d'après les manuscrits originaux. Paris, Hetzel et Quantin, 1880-85. 46 vol. gr. in-8°, br., n. c. 450 fr.
Exemplaire sur papier de Hollande.

BIBLIOTHÈQUE ELZÉVIRIENNE, collection bien complète de tous les ouvrages parus à ce jour. Paris, 1853-1890, 162 vol. in-16, percal. rouge de l'Edr, non rognés. 750 fr.
Exemplaire en parfait état ; à l'album de Ronsard on a joint une lettre de trois pages autog. signée de l'abbé Chevalier.

LA FONTAINE. (J. de). — Fables choisies, mises en vers, précédées de la vie de l'auteur par de Montenault. Paris, Desaint, Saillant et Durand, 1755-59, 4 vol. in-folio, veau. 325 fr.
Exemplaire bien complet sur papier moyen de Hollande, avec les 275 magnifiques figures d'Oudry, frontispice et portrait; quelques *taches et craillures.*

Les mêmes, 1755-59, 4 vol. in-folio, pl. maroq. vert., tr. dor. (Rel. ancienne). 600 fr.
Bel exempl. en très grand papier de Hollande, avec les 275 pl. et tous les culs-de-lampe et vignettes artistement coloriés.

LA FONTAINE. — Contes et nouvelles en vers.
Amsterdam, 1762, 2 vol. in-8°, plein maroq. rouge, filets, dos orné, tr. dor. (Rel. anc.) 800 fr.
Bon exempl. de l'édition des fermiers généraux, avec les portraits de la Fontaine et d'Eisen, gravés par Ficquet, 80 fig. d'Eisen, 4 vignettes et 53 culs-de-lampe de Choffard en belles épreuves; le portrait de Choffard est avant les contre-tailles et « le cas de conscience » est découvert.

Les mêmes, 2 vol. in-8°, plein maroq. rouge, tr. dorée, rel. moderne (Hardy). 500 fr.

GOETHE. — Œuvres complètes, trad. nouvelle par J. Porchat. Paris, 1861-63. 10 tomes en 11 vol. gr. in-8°, demi-maroq. laval., coins, tête dor., non rog. (280 fr.) 140 fr.
Bel exemplaire en grand pap. vélin; avec portrait sur Chine, épuisé.

IMITATION DE JÉSUS-CHRIST. — Traduction de Marillac. Paris, Curmer, 1856-58, 2 vol. in-4°, pl. maroq. rouge, tr. rouge, gardes moire, semis or, fermoirs et ornements dorés (640 fr.) 270 fr.
Avec miniatures et encadrements en or et couleurs d'après les plus beaux manuscrits.

BALZAC (H. de). — Œuvres complètes. Paris, 1842-1855, 20 vol. in-8° demi-veau fauve, avec pièces, rel. fraîche. 140 fr.
Bel exemplaire du 1er tirage des nombreux dessins hors texte, d'après Tony Johannot, Meissonnier, Français, etc.

CONTEURS (Petits) du XVIIIe siècle, avec notices par Octave Uzanne. Paris, 1878-82, 12 vol. in-8°, 1/2 chag. rouge, coins, tête dorée, non rognés, sur brochure. 200 fr.
Exemplaire sur pap. de Chine, avec double suite des portraits.

MOLIÈRE. — Œuvres, avec notices par Anatole de Montaiglon. Paris, 1882-84, 12 fascicules in-4 br., neufs (205 fr.) 100 fr.
Exemplaire sur pap. vélin de tout ce qui a paru à ce jour, avec les ravissantes illustrations hors texte et dans le texte de J. Leman.

PERRAULT. — Les hommes illustres qui ont paru en France pendant ce siècle, avec leurs portraits au naturel. Paris, 1696 1700, 2 tomes, en 1 vol. in-folio, veau pl., tr. rouge. 125 fr.
Frontispice et 102 portraits rares, surtout avec ceux d'Arnaud et Pascal.

PARIS A TRAVERS LES AGES. — Aspects successifs des principales vues et perspectives historiques depuis le XIIIe siècle; texte par Ed. Fournier, J. Cousin, P. Lacroix, etc. Paris, 1885, 2 vol. in-fol. et album en cartons (300 fr.) 200 fr.
Magnifique ouvrage orné de plus de 700 gravures et 80 planches en couleurs.

GAZETTE DES BEAUX-ARTS. — Courrier européen de l'art et de la curiosité, dirigé par Ch. Blanc, Gonse, etc. De l'origine 1859 à fin 1887, avec tables générales pour les années 1859 à 1880. Paris, 1859-87, 65 vol. gr. in-8° rel. en demi-maroq. bleu, avec coins, dos orné, tr. peigne, rel. fraîche (Closs). 1200 fr.
Superbe exemplaire de cette magnifique collection, bien complet de toutes les nombreuses eaux-fortes et gravures hors texte.

La même. — De l'origine 1859 à 1881, 55 vol. 1/2 chag. vert tr. jaspée. 850 fr.

LABARTE (Jules). — Histoire des arts industriels au moyen âge et à l'époque de la renaissance. Paris, 1864-66, 4 vol. gr. in-8° et 2 atlas in-4° demi-maroq. rouge, coins, tête dor., non rog. 500 fr.
Première édition ill. de fig. dans le texte et de 148 pl. en couleurs, or et argent.

PRISSE D'AVENNES. — L'Art arabe d'après les monuments du Caire. 1877, in-4° et 3 atlas in-f° 1/2 maroq., coins, tête dorée, n. r. 500 fr.
Avec 200 pl. en couleurs.

PRISSE D'AVENNES. — Histoire de l'art égyptien d'après les monuments. 1879, in-4° et atlas in-f° de 160 pl. en couleurs, 1/2 maroq., coins, tête dorée, non rog. 450 fr.

GUIFFREY (J.), **MUNTZ ET A. PINCHARD.** — Histoire générale de la tapisserie dans les différents pays de l'Europe, depuis le moyen âge jusqu'à nos jours. Paris, 1878-1886, 25 livraisons in-fol. (500 fr.) 250 fr.
Ornée de nombreuses gravures dans le texte et de 105 pl. hors texte en photochromie.

AUDSLEY G.-A. ET J.-L. BOWES. — La Céramique japonaise, édition française publiée sous la direction de Racinet, trad de de Louisy. Paris, Didot, 1877-80, 2 vol. in-folio, en livraisons (500 fr.) 225 fr.
Ouvrage d'une merveilleuse exécution, grande édition, avec planches en couleurs, or et argent et nomb. grav. sur bois.

CUVIER (G). — Le Règne animal, distribué d'après son organisation, pour servir de base à l'histoire naturelle des animaux et d'introduction à l'anatomie comparée, avec 1000 pl. en couleur. Paris, Masson, 20 tomes, dont 10 atlas, en 24 vol. in-4° plein maroquin vert, filets, tête d'or, tr. ébarbée, rel. fraîche (Godefroy) (2,200 fr.) 650 fr.

LABORDE (Comte de). — Le Palais Mazarin et les grandes habitations de ville et de campagne au XVIIe siècle. Paris, 1846, gr. in-8° demi-maroq. vert, tête dorée, tr. ébarbée, rel. neuve. 140 fr.
Contenant les notes tirées seulement à 150 exempl. Très rare.

GIRAUD (J. B) — Recueil descriptif et raisonné des principaux objets d'art ayant figuré à l'exposition rétrospective de Lyon 1877. Lyon, imprimerie L. Perrin, 1878, in-f°, en carton neuf (500 fr.) 225 fr.
Exemplaire sur papier de Hollande, orné de 83 superbes planches en héliogravure, hors texte.

LABORDE (de). — La Renaissance des arts à la cour de France, études sur le XVIe siècle. Paris, 1850-55, 2 vol in-8°, 1/2 maroquin. 150 fr.
Très rare; portraits ajoutés.

GRAVELOT ET COCHIN. — Iconologie par figures ou traité complet des allégories, emblèmes, etc., ouvrage utile aux artistes, aux amateurs et pouvant servir à l'éducation des jeunes personnes. Paris, Le Pan (vers 1789) 4 vol. gr. in-8°, veau pl. 140 fr.
Exemplaire en grand papier, avec 204 fig. en belles épreuves.

BARTSCH (Adam). — Le peintre graveur. Vienne, 1803-1821, 21 tomes en 11 vol. petit in-8°, demi-maroq. rouge. 1re édition rare. 240 fr.
Ouvrage le plus exact en ce genre, avec portrait et 80 pl. de monogrammes.

BLANC (Ch.) — Histoire des peintres de toutes les écoles, depuis la Renaissance jusqu'à nos jours, avec 3.000 gravures. Paris, 1861-76, 14 vol. gr. in-4°, 1/2 maroquin, têtes dorées, non rognés. 420 fr.

MUSÉE DU LOUVRE (Le). — Publication artistique par les sommités contemporaines d'après les grands maîtres en peinture et en sculpture des diverses écoles. Paris, 1877-79, 10 volumes gr. in-f°, en portefeuilles (1250 fr.) 400 fr.
Collection de 505 belles planches gravées au burin et tirées sur Chine.

DE WALDECK ET BRASSEUR DE BOURBOURG — Monuments anciens du Mexique, 1864-66, 2 vol. in-f°, ornés de 56 pl. en noir et en couleur (250 fr.). 75 fr.

COLLECTION des auteurs latins, avec la traduction en français sous la direction de Nisard. Paris, Dubochet, 1843-51, 27 vol. gr. in-8° à 2 colonnes, demi-veau fauve, avec pièces. 160 fr.
Reliure défraîchie, bon état intérieur.

CATALOGUES à prix marqués depuis dix ans envoyés franco.

En distribution, **Catalogue n° 56;** *prière d'en faire la demande.*

L'Administrateur-Gérant : A. SAUPHAR.

1888

9e ANNÉE

HUITIÈME LIVRAISON

10 AOUT

No 104

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

A. SAUPHAR
Administrateur-Gérant

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

PRUNAIRE. SC. P. AVRIL. DEL.

LE LIVRE

— NEUVIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 AOUT 1888

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — CHARLES MONSELET, par LEMERCIER DE NEUVILLE.

II. — LE CINQUANTENAIRE DE LA BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER, par LOUIS DE HESSEM.

III. — THOMAS DE QUINCEY, LE MANGEUR D'OPIUM, par THÉODOR DE WYZEWA.

Illustrations hors texte : PORTRAIT DE CHARPENTIER, éditeur-fondateur de la bibliothèque Charpentier. — Eaux-fortes de MANESSE.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges.*

II. — **Gazette bibliographique** : *Documents officiels. — Académie. — Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — A travers les Revues étrangères. — Ce qu'on dit de notre Revue. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux.*

III. — **Sommaire des publications périodiques françaises** : *Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris.*

RELIURES ANCIENNES ET MODERNES

E. CARAYON

Relieur de l'Opéra et de la Comédie française

10, rue de Nesles, PARIS

RELIURES ET CARTONNAGES D'AMATEURS

EN MAROQUIN, VÉLIN ET TOILE

CARTONNAGES ARTISTIQUES EN VÉLIN

Avec dos et plats ornés à l'aquarelle.

MÉDAILLE D'OR, PARIS 1878

JOSEPH GILLOTT

DE BIRMINGHAM

recommande ses excellentes

PLUMES D'ACIER

connues du Monde entier sous les

N°s 303 et 404

En vente chez tous les Papetiers

DÉPOT : 131, Bd SÉBASTOPOL

PARIS

Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne**, Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Sauphar**, administrateur-gérant.

AVIS.— Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les 8 années parues, en volumes brochés, au prix total de 240 fr.

CHEMINS DE FER DE L'EST

VOYAGES CIRCULAIRES

EN ALLEMAGNE, EN AUTRICHE ET EN SUISSE

La Compagnie des Chemins de fer de l'Est vient de reprendre la délivrance de billets de voyages circulaires à prix réduits qui permettent aux touristes de visiter un grand nombre de villes et de sites remarquables dans l'Est de la France, en Allemagne, en Autriche et en Suisse, notamment Nancy, Metz, les bords du Rhin, Mayence, Francfort, Strasbourg, Baden-Baden, Carlsruhe, Heidelberg, Nuremberg, Stuttgart, Munich, Salzbourg, Vienne, Ischl, le Tyrol, la Suisse orientale, Zurich, Bâle et Belfort.

De plus, la Compagnie de l'Est a profité de l'ouverture de la magnifique route de l'Arlberg pour établir par cet itinéraire de nouvelles combinaisons de voyages circulaires à travers la Suisse, le Tyrol, l'Autriche, la Hongrie et l'Allemagne.

Pour les prix, les conditions et les itinéraires, consulter les livrets spéciaux des voyages circulaires qui sont délivrés gratuitement, à Paris, à la gare de l'Est et dans les bureaux succursales de la Compagnie.

)o(

VOYAGE CIRCULAIRE

EN SUISSE ET DANS LE GRAND-DUCHÉ DE BADE

AVEC SÉJOUR FACULTATIF DANS LES PRINCIPALES VILLES DU PARCOURS

La Compagnie des Chemins de fer de l'Est délivre aux touristes qui désirent visiter le Nord-Est de la Suisse et le Grand-Duché de Bade, des billets à prix très réduits valables pendant trente jours, donnant droit au transport de 25 kilog. de bagages sur tout le parcours.

Les principaux points de l'itinéraire sont : Paris, Belfort, Bâle, Lucerne (Lac des Quatre-Cantons), Zurich, Glaris, Linthal, Coire, Constance, Schaffhouse ou Donaueschingen, Neuhausen (Chute du Rhin) ou Villingen, Baden-Baden, Strasbourg, Nancy et Paris.

Cet intéressant voyage peut s'effectuer en partant par la ligne de Paris à Belfort et à Bâle et en revenant par celle de Strasbourg à Nancy et Paris, ou bien dans le sens inverse.

La délivrance des billets a lieu à Paris, à la gare de l'Est et dans les bureaux succursales de la Compagnie, aux prix de 176 fr. 50 en 1re classe et de 133 fr. en 2e classe.

NOTA. — Les voyageurs qui ont à traverser l'Alsace-Lorraine doivent être munis d'un passeport.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

BAINS DE MER

Billets d'aller et retour à Prix réduits, valables du Vendredi au Lundi

	1re Classe.	2e Classe.
Dieppe	30 fr. »	22 fr. »
Le Havre, Trouville, Villers-sur-Mer, Étretat, Fécamp, Honfleur, Caen, etc.	33 »	24 »
Cabourg, Dives, Beuzeval, Houlgate, Luc, Langrune, Lion-sur-Mer	37 »	27 »
Coutances	57 »	44 »
Saint-Aubin, Bernières, Courseulles	38 »	28 »
Cherbourg	55 »	42 »
Granville, Saint-Pair	50 »	38 »
Saint-Malo, Saint-Servan, Paramé, Dinard, Saint-Enogat, Saint-Lunaire	66 »	50 »

Départ du Vendredi au Dimanche. — Toutefois, ces billets sont valables le **Jeudi**, par les trains partant de Paris dès **6** h. **30** du soir, — **Retour le Dimanche et Lundi** seulement. — Les billets pour **Saint-Malo** sont valables, au retour, jusqu'au Mardi inclus. — Les deux coupons d'un billet *d'aller* et *retour* ne sont valables qu'à la condition d'être utilisés *par la même personne*; en conséquence, la *vente* et *l'achat* des coupons de retour sont interdits.

BILLETS D'EXCURSIONS

VALABLES PENDANT UN MOIS

Permettant de visiter les points les plus intéressants de la **NORMANDIE** et de la **BRETAGNE**

15 Itinéraires différents.

Le prix varie, selon la longueur du parcours, entre **60** et **130** fr. en 1re classe, et **45** et **110** fr. en 2e classe.

BILLETS D'EXCURSION DE PARIS AU MONT SAINT-MICHEL via Folligny

Valables pendant six jours, avec passage facultatif par Granville, au retour. 1re classe. . . **56** fr. 2e classe. . . **45** fr.

EXCURSIONS SUR LES COTES DE NORMANDIE

EN BRETAGNE

ET A L'ILE DE JERSEY

BILLETS CIRCULAIRES

Valables pendant un mois[1]

Paris (Montparnasse), Dreux, Granville, Jersey, (Saint-Hélier), Saint-Malo-Saint-Servan (Paramé), Pontorson, Le Mont Saint-Michel, Saint-Malo, Dinard, Dinan, Saint-Brieuc, Rennes, Vitré, Laval, Le Mans, Chartres, Paris (Saint-Lazare ou Montparnasse).

1re classe, **105** fr. — 2e classe, **80** fr.

Paris, Cherbourg, Coutances, Granville, Avranches, Mont Saint-Michel, Dol, Saint-Malo, Dinard, Dinan, Rennes, Le Mans, Paris.

1re classe, **100** fr. — 2e classe, **80** fr.

Paris, Granville, Avranches, Mont Saint-Michel, Dol, Saint-Malo, Dinard, Dinan, Rennes, Le Mans, Paris.

1re classe, **90** fr. — 2e classe, **70** fr.

(1) La durée de ces billets peut être prolongée d'un mois, moyennant la perception d'un supplément de 10 0/0, si la prolongation est demandée aux principales gares dénommées aux itinéraires, pour un billet non périmé.

CHEMINS DE FER DU NORD

SAISON DES BAINS DE MER

Du 15 Juin au 30 Septembre

Billets d'aller et retour valables du Vendredi au Mardi

du 12 au 18 juillet et du 10 au 17 août

PRIX AU DÉPART DE PARIS

POUR

	1re classe.	2e classe.
Le Tréport	33f 20	23f 60
Saint-Valery	28 60	25 20
Cayeux	31 90	27 70
Le Crotoy	30 10	26 05
Berck (Verton)	33 »	30 45
Étaples	33 50	29 35
Boulogne	37 40	32 85
Wimille-Wimereux	38 60	33 65
Ambleteuse, Audresselles, Wissant (Marquise)	40 »	35 »
Calais	44 »	38 35
Gravelines	45 10	39 40
Dunkerque	45 10	39 40

VOYAGES CIRCULAIRES A PRIX RÉDUITS

Billets valables pour un mois, délivrés du 1er mai au 30 septembre

AVEC FACILITÉ DE S'ARRÊTER AUX PRINCIPAUX POINTS DU PARCOURS, SOIT EN FRANCE, SOIT A L'ÉTRANGER

VOYAGE en BELGIQUE et dans le NORD de la FRANCE

Première classe, **91** fr. **15**. — Deuxième classe, **68** fr. **55**

On délivre des billets pour ce voyage :

A Paris. — A la gare du Nord.

Dans les Départements. — Aux gares de Lille, d'Amiens, Rouen, Martainville, Douai et Saint-Quentin.

VOYAGE en BELGIQUE et en HOLLANDE

Première classe, **123** fr. **70**. — Deuxième classe, **92** fr. **60**

On délivre des billets pour ce voyage :

A Paris. — A la gare du Nord.

Dans les Départements. — Aux gares d'Amiens, Rouen, Douai et Saint-Quentin.

Chaque billet donne droit au transport gratuit de 25 kilog. de bagages sur tout le parcours (excepté sur les chemins de fer de l'État belge).

L'Administrateur-gérant : A. SAUPHAR.

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions.ainay@free.fr

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION, 7, RUE SAINT-BENOIT, PARIS.

VIENNENT DE PARAITRE

DISCOURS POLITIQUES ET JUDICIAIRES

RAPPORTS ET MESSAGES

De JULES GREVY

Bâtonnier de l'Ordre des avocats
Représentant du Jura — Président de l'Assemblée nationale et de la Chambre des Députés
Président de la République française

RECUEILLIS, ACCOMPAGNÉS DE NOTICES HISTORIQUES ET D'UNE INTRODUCTION

Par LUCIEN DELABROUSSE

Deux volumes in-8°, avec deux portraits gravés sur bois. — Prix..... **15** francs.

Librairie de la **REVUE INDÉPENDANTE**, Paris, 11, Chaussée-d'Antin.

PUBLICATIONS DE LA REVUE INDÉPENDANTE

PUBLICATIONS DE BIBLIOPHILE

Tirées à 420 exemplaires numérotés sur vélin anglais in-18 large jésus

AVEC PORTRAITS DES AUTEURS, GRAVÉS A L'EAU-FORTE

Prix : 6 francs

(Les 20 premiers exemplaires, sur grand vélin à la cuve : **20** francs)

ONT PARU :

JULES LAFORGUE : **Moralités légendaires,** 6 contes. . . . . 1 vol.
ÉDOUARD DUJARDIN : **Les Lauriers sont coupés,** roman. . . . . 1 vol.
FRANCIS POICTEVIN : **Paysages** et **Nouveaux Songes**. . . . . 1 vol.

SOUS PRESSE :

EDMOND DE GONCOURT : **Notes sur l'Italie en rêve**. . . . . 1 vol.

COLLECTION DE GRANDES PLAQUETTES DE LUXE

IN-8° JÉSUS

Tirées à 55 exemplaires sur vélin à la cuve

AVEC FRONTISPICES

Au prix de 10 francs

(Les 5 premiers exemplaires, grand papier, à **20** francs)

A PARU :

ÉDOUARD DUJARDIN : **A la gloire d'Antonia**, poème en prose, frontispice de Rops. . . . . 1 vol.

PUBLICATIONS DIVERSES

VIENT DE PARAITRE

VICTOR JOZE : **Les Maréchaux de la Chronique** (Rochefort, Scholl, Wolff, Fouquier, Bergerat), études et citations, 1 vol. in-18 jésus . . . . . **3 fr. 50**

MR. T. FISHER UNWIN'S LIST.

A NEW VOLUMES OF "THE STORY OF THE NATIONS."

TURKEY.

By STANLEY LANE-POOLE, Author of "The Moors in Spain," "Studies in a Mosque," etc.
Maps and Illustrations. Large crown 8vo, cloth, 5s.

"All the events of the strange and adventurous history are sketched in vigorous boldness of outline, and with fine force of style." — *Scotsman.*

VOLUMES RECENTLY ISSUED.

ASSYRIA.

By ZÉNAIDE A. RAGOZIN.

"This useful and carefully-written volume." — *Saturday Review.*

CHALDEA.

By ZÉNAIDE A. RAGOZIN.

"The work is written in a vivid and interesting style." — *Scotsman.*

THE GOTHS.

By HENRY BRADLEY.

"As accurate as it is undoubtedly clear, strong and simple." — *Academy.*

THE LATE EMPEROR FREDERICK III.

THE GERMAN EMPEROR and EMPRESS:

THE STORY OF THEIR LIVES.

By DOROTHEA ROBERTS.

SIXTH AND POPULAR EDITION. PORTRAITS.
Cloth gilt, 2s. 6d.

"A book sure to be popular in domestic circles. . . . The book, we should imagine, gives a just idea of the character of the two exalted personages whose public and private life supply mainly its material." — *Graphic.*

"Within the compass of the single handy volume, the authoress skilfully contrives to glance at a large number of personal and national topics. She draws a pretty picture of "*Unser Fritz.*" — *Daily Chronicle*

STILL ON SALE.

TWO ROYAL LIVES.

WITH MANY PORTRAITS AND ILLUSTRATIONS.
Crown 8vo, cloth elegant, 7s. 6d.
(The title under which the above work first appeared).

VERNON LEE'S WORKS.

JUVENILIA: Essays on Sundry Æsthetical Questions. Two vols. Small crown 8 vo., cloth, 12s.

"To discuss it properly would require more space than a single number of "The Academy" could afford." — *Academy.*

"Est agréable à lire et fait penser."
Revue des Deux Mondes.

BALDWIN: Being Dialogues on Views and Aspirations. Demy 8vo., cloth, 12s.

"Worth careful study from more than one side. It has a message for all people, to which only indolence or indifference can be deaf. . . . The subjects proposed are discussed courageously and conscientiously, and often with a compression and force which fills part of the book with pregnant suggestion. . . . One cannot read a page of 'Baldwin' without feeling the wiser for it." — *Academy.*

EUPHORION: Studies of the Antique and the Mediæval in the Renaissance. Demy 8vo., cloth, 7s. 6d.

"The book is bold, extensive in scope, and replete with well-defined and unhackneyed ideas, clear impressions, and vigorous and persuasive modes of writing." — *Athenæum.*

STUDIES OF THE EIGHTEENTH CENTURY IN ITALY. Demy 8vo., cloth, 7s. 6d.

"A singularly delightful and very able volume."
Westminster Review.

BELCARO: Essays on Sundry Æsthetical Questions. Crown 8vo., cloth, 5s.

"This way of conveying ideas is very fascinating, and has an effect of creating activity in the reader's mind which no other mode can equal. From first to last there is a continuous and delightful stimulation of thought." — *Academy.*

OTTILIE: An Eighteenth Century Idyl. Square 8vo., cloth extra, 3s. 6d.

"A graceful little sketch. . . Drawn with full insight into the period described." — *Spectator.*

THE PRINCE OF THE HUNDRED SOUPS. Square 8vo., cloth, 3s. 6d.

"There is more humour in the volume than in half-a-dozen ordinary pantomimes." — *Spectator.*

POEMS BY THE AUTHOR OF "AN ITALIAN GARDEN."

SONGS, BALLADS, AND A GARDEN PLAY.

By A. MARY F. ROBINSON. Frontispiece of Dürer's "Melancholia".
Small Crown 8vo, half-bound, vellum, 5s.

"Of these poems, the 'romantic ballads' seem to us much the best. They have grace, movement, passion and strength." — *Spectator.*

THE SOVEREIGNTY OF ART.

Two Discourses delivered in the Liverpool School of Art. By CHARLES SHARP. Crown 8vo., cloth, 1s. 6d.

"They are like a couple of rays of many-coloured light thrown across the tangled mass of art literature which is being continually thrown out by the press."
Liverpool Mercury.

PHILASTER.

And Other Poems. By ASTON CLAIR. Crown 8vo., cloth, 5s.

"The opening poem is told in good and sonorous blank verse: the apostrophe to 'Hope' is extremely fine. Mr. Clair might almost be dubbed 'Laureate of Hope,' so strongly are his verses imbued with that cheerful grace." — *Graphic.*

THE CENTURY MAGAZINE FOR AUGUST contains a PORTRAIT and an ACCOUNT of the LIFE of "GEORGE KENNAN"; a beautifully Illustrated Paper on "LINCOLN CATHEDRAL"; "THE EXPERIMENTS OF MISS SALLY CASH," by R. M. JOHNSTON; "THE ABBEY OF LA TRAPPE IN KENTUCKY," by J. L. ALLEN; A LEGEND OF NARRAGANSETT: "THE CRYING BOG" Illustrated, by CAROLINE HAZARD; an Interesting Paper on "SIDEREAL ASTRONOMY, OLD AND NEW," I., by E. S. HOLDEN; and a TALE, "A MAN'S REPROACH," by ARLO BATES.

Post free, 1s. 1d.; per year, post free, 13s.

ST. NICHOLAS MAGAZINE FOR CHILDREN AUGUST, 1888, contains: — "THE STORY OF THE SEA-SERPENT," by E. I. STEVENSON; "PICTURES FOR LITTLE GERMAN READERS," No. IV.; an Interesting Paper on "CHILDREN AND AUTHORS," by W. H. RIDEING; "A ROMAN MAN-O'-WAR'S MAN, A.D. 121," by E. S. BROOKS; an Illustrated Account of "SHADOW-PANTOMIMES" with Instructions how to make them, by H. H. BIRNEY; "TOM, DICK, AND HARRY ON THE COAST OF MAINE," by D. C. BEARD; "LITTLE MOCCASIN'S RIDE ON THE THUNDER-HORSE," by Colonel GUIDO ILGES; and many fanny pictures and stories.

Post free, 1s. 2d.; per year, post free, 14s.

London: T. FISHER UNWIN, 26, Paternoster Square, E.C.

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION, 7, RUE SAINT-BENOIT, PARIS

SAISON DES BAINS DE MER



Vient de paraître

GUIDE-ALBUM DU TOURISTE

Par CONSTANT DE TOURS

VINGT JOURS

SUR LES

CÔTES DE NORMANDIE & DE BRETAGNE

ET A

L'ÎLE DE JERSEY

Un joli petit Album oblong, de format in-8° carré, *très portatif,* comprenant **112 pages de texte et 110 dessins,** avec les **Renseignements pratiques** pour ce voyage.

Cartonné avec fers spéciaux, argent sur bleu. . . . . **3 fr.**

LES DESSINS ET CROQUIS D'ARTISTES

ONT ÉTÉ EXÉCUTÉS PAR

MM. BOUDIER, DANGER, FAUCHER-GUDIN, FRAIPONT, ALPHONSE LÉVY, ÉDOUARD LOEVY, ÉMILE MAS, MONTADER, NAC, POIRSON, SADOUX

PETITES CARTES DESSINÉES PAR M. BINETEAU

ALBUMS A PARAITRE SUCCESSIVEMENT DANS CETTE COLLECTION :

Vingt Jours sur les Côtes de Normandie (du Havre à Cherbourg) ; *Vingt Jours sur les Côtes de Bretagne ; Vingt Jours sur les Plages du Nord,* etc., etc.

CHEMINS DE FER DE L'EST

VOYAGE CIRCULAIRE DANS LES VOSGES

La Compagnie des Chemins de fer de l'Est délivre, comme les années précédentes, du 15 mai au 15 octobre, des billets de voyage circulaire pour visiter Belfort et les Vosges, une des contrées les plus pittoresques de la France.

Ces billets sont délivrés à Paris, à la gare de l'Est et aux bureaux succursales de la Compagnie. Ils sont valables pendant vingt jours et donnent droit à s'arrêter dans toutes les villes du parcours, notamment à Épernay, Nancy, Lunéville, Saint-Dié, Fraize, Gérardmer, Arches, Épinal, Remiremont, Cornimont, Saint-Maurice-Bussang, Bains Aillevillers, Plombières, Luxeuil-les-Bains, Lure, Giromagny, Belfort, Vesoul, Port-d'Atelier, Langres, Chaumont et Troyes.

On peut partir indifféremment par la ligne de Paris à Nancy et revenir par celle de Belfort à Paris, ou *vice-versa.*

Les prix sont de 85 francs en 1re classe et 65 francs en 2e classe.

Les voyageurs ont droit au transport gratuit de 30 kilogrammes de bagages sur tout le parcours.

Librairie **HACHETTE** et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris

GUIDES JOANNE

ITINÉRAIRE DE L'ORIENT

ÉTATS DU DANUBE ET DES BALKANS

I

HONGRIE MÉRIDIONALE — ADRIATIQUE — DALMATIE — MONTÉNÉGRO
BOSNIE ET HERZÉGOVINE

Un volume in-16, avec 17 cartes et 12 plans, cartonné en percaline. . . . . 15 fr.

ETATS DU DANUBE ET DES BALKANS. — IIe PARTIE :
SERBIE — ROUMANIE — BULGARIE *(En préparation).*

GRÈCE

I

ATHÈNES ET SES ENVIRONS

Un volume in-16, avec 4 cartes et 10 plans, cartonné en percaline . . . . . 12 fr.

GRÈCE. IIe Partie *(En préparation).*

En vente :

De Paris à Constantinople. 1 vol. in-16, avec 8 plans, 3 cartes et 1 panorama, cartonné en percaline . . . . . 15 fr.
Malte, Égypte, Nubie, Abyssinie, Sinaï, par le Dr Émile Isambert. 1 vol. in-16, avec 6 cartes, 19 plans et 4 gravures, cartonné en percaline . . . . . 25 fr.
Syrie, Palestine, par Ad. Chauvet et É. Isambert. 1 vol. in-16, avec 4 cartes, 62 plans et coupes et 5 vues, cartonné en percaline . . . . . 25 fr.

LES GRANDS ÉCRIVAINS DE LA FRANCE

NOUVELLES ÉDITIONS

Publiées sous la direction de M. AD. RÉGNIER, membre de l'Institut

MISE EN VENTE DU TOME SIXIÈME

DES

MÉMOIRES DE SAINT-SIMON

NOUVELLE ÉDITION

COLLATIONNÉE SUR LE MANUSCRIT AUTOGRAPHE

Augmentée des additions de Saint-Simon au Journal de Dangeau et de Notes et Appendices

Par A. DE BOISLISLE

Membre de l'Institut

ET SUIVIE D'UN LEXIQUE DES MOTS ET LOCUTIONS REMARQUABLES

Un volume in-8 broché . . . . . 7 fr. 50

Les cinq premiers volumes sont en vente.

MÉMOIRES DU MARQUIS DE SOURCHES

SUR LE RÈGNE DE LOUIS XIV

PUBLIÉS D'APRÈS LE MANUSCRIT AUTHENTIQUE APPARTENANT A M. LE DUC DES CARS

Par le comte DE COSNAC

ET

ÉDOUARD PONTAL

Archiviste-paléographe

TOME HUITIÈME — JANVIER 1703 — JUIN 1704

Un volume in-8, broché . . . . . 7 fr. 50
Les sept premiers volumes sont en vente. — Chaque volume in-8 broché . . . . . 7 fr. 50

L'Administrateur-gérant : A. Sauphar.

1888

9e ANNÉE

NEUVIÈME LIVRAISON

10 SEPTEMBRE

No 105

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

A. SAUPHAR
Administrateur-Gérant

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

PRUNAIRE. SC. P. AVRIL. DEL.

LE LIVRE

— NEUVIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 SEPTEMBRE 1888

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — CONTES POUR LES BIBLIOPHILES. — L'HÉRITAGE SIGISMOND, par Octave Uzanne et Adolphe Robida.

II. — NOTES SUR LES COUVERTURES ILLUSTRÉES, par Olivier de Gourcuff.

III. — LES ACHETEURS DE LIVRES (*Extrait de The Bookmart*), traduction de B.-G. G.

IV. — CHRONIQUE DU LIVRE. — *Renseignements et Miscellanées.*

Illustrations hors texte : Portrait de S. A. Mgr LE DUC D'AUMALE, Président des Bibliophiles Français, Président des Amis des Livres. — Eau-forte de Le Nain.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales. —* BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges. — Petite Gazette du Bibliophile,* par Octave Uzanne.

II. — **Gazette bibliographique** : *Documents officiels. — Académie. — Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — A travers les Revues étrangères. — Ce qu'on dit de notre Revue. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux.*

III. — **Sommaire des publications périodiques françaises** : *Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris.*

RELIURES ANCIENNES ET MODERNES

E. CARAYON

Relieur de l'Opéra et de la Comédie française

10, rue de Nesles, PARIS

RELIURES ET CARTONNAGES D'AMATEURS

EN MAROQUIN, VÉLIN ET TOILE

CARTONNAGES ARTISTIQUES EN VÉLIN

Avec dos et plats ornés à l'aquarelle.

MÉDAILLE D'OR, PARIS 1878

JOSEPH GILLOTT

DE BIRMINGHAM

recommande ses excellentes

PLUMES D'ACIER

connues du Monde entier sous les

Nos 303 et 404

En vente chez tous les Papetiers

DÉPOT : 31, Bd SÉBASTOPOL

PARIS

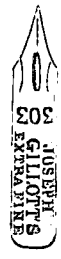

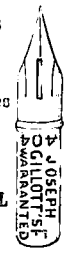

Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne,** Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Sauphar,** administrateur-gérant.

AVIS.— Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les 8 années parues, en volumes brochés, au prix total de 240 fr.

Supplément au numéro du « LIVRE » du 10 octobre 1888

En vente chez l'auteur, 5, rue des Beaux-Arts, à Paris.

Ouvrage entièrement terminé :

CATALOGUE GÉNÉRAL

DE LA

LIBRAIRIE FRANÇAISE

DEPUIS 1840 (1840 à 1885)

Par Otto **LORENZ**, ancien libraire

11 volumes grand in-8°, à deux et trois colonnes. — Prix broché : **330** *francs.*

(Reliure en demi-maroquin rouge, avec coins, tranche peigne : **4** francs par volume.)

Le onzième volume vient de paraître et termine cet ouvrage, qui contient dans ses cinq parties ou séries la liste de tous les livres français, publiés ou réimprimés en France et dans les autres pays, depuis le 1er janvier 1840 jusqu'au 31 décembre 1885.

Dans ses trois séries de catalogues (1re série : 1840 à 1865, 4 vol.; 2e série : 1866 à 1875, 2 vol.; et 3e série : 1876 à 1885, 2 vol.), les titres des livres sont classés *par ordre alphabétique des noms d'auteurs,* et ces noms d'auteurs sont presque toujours accompagnés, comme dans « *la France littéraire* » de Quérard, d'une courte notice biographique, donnant les titres de l'auteur, ses fonctions, emplois, années de naissance et de la mort, la révélation des pseudonymes dans la mesure du possible, etc. L'annonce des ouvrages donne le format, le nombre de volumes, les différentes éditions, le millésime, le nom de l'éditeur et le prix de publication. Les titres des ouvrages anonymes et des publications collectives sont intercalés dans le même ordre alphabétique suivant le premier mot de leur titre (l'article ne comptant pas).

Dans les deux séries de Tables (1re série : 1840-1875, 2 vol.; 2e série : 1876-1885, 1 vol.) les titres de tous les ouvrages annoncés dans le Catalogue se retrouvent, mais classés *par ordre alphabétique des matières.* Dans ces Tables les titres des livres ont été un peu abrégés, les notices biographiques et bibliographiques supprimées, mais on a conservé l'indication des formats, millésimes et prix de vente.

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions.ainay@free.fr

Voici l'énumération des cinq parties de l'ouvrage :

Première partie ou tomes I à IV : Catalogue (par ordre alphabétique des noms d'auteurs) des ouvrages publiés depuis 1840 jusqu'en 1865. 4 vol. Prix : 120 fr.

Ces 4 volumes ont été publiés, de 1866 à 1871, en 16 livraisons du prix de 5 fr., ou 80 fr. pour les 4 volumes, mais dès le 1er janvier 1874, ce prix a été porté à 100 fr., et depuis le 1er mars 1881, il est fixé à 120 fr.

Deuxième partie ou tomes V et VI : Catalogue (par ordre alphabétique des noms d'auteurs) des ouvrages publiés depuis 1866 jusqu'en 1875. 2 vol. Prix : 60 fr.

Ces 2 volumes ont été publiés, pendant les années 1876 et 1877, en 4 fascicules, au prix de souscription de 50 fr. pour les 2 volumes. Le prix a été porté à 60 fr. depuis le 15 décembre 1878.

Troisième partie ou tomes VII et VIII : Table des 6 premiers volumes, classée par ordre alphabétique des matières. 2 vol. Prix : 60 fr.

Ces 2 volumes ont été publiés pendant les années 1879 et 1880, en 6 fascicules, au prix de souscription de 60 fr. pour les 2 volumes.

Quatrième partie ou tomes IX et X : Catalogue (par ordre alphabétique des noms d'auteurs) des ouvrages publiés depuis 1876 jusqu'en 1885. 2 vol. Prix : 60 fr.

Ces 2 volumes ont été publiés pendant les années 1886 et 1887 en 4 demi-volumes du prix de 15 fr.

Cinquième partie ou tome XI (et dernier) : Table des tomes IX et X, classée par ordre alphabétique des matières. 1 vol. Prix : 30 fr.

Ce volume vient de paraître.

N. B. — Je dois prévenir MM. les libraires ou amateurs qui résident en province ou à l'étranger, qu'étant retiré du commerce depuis 5 ans, je ne vends mon Catalogue qu'*exclusivement au comptant*, et ne fais aucune expédition ; je n'exécuterai aucune commande directe, quand même elle serait accompagnée du prix des volumes demandés, et je les prie par conséquent de s'adresser à leurs commissionnaires ou toute autre personne habitant Paris, lesquels sauront toujours trouver les volumes, même pendant mes fréquentes absences de Paris.

Paris, le 1er octobre 1888.

O. LORENZ.

5, RUE DES BEAUX-ARTS.

Nancy, imp. Berger Levrault et Cie

CHEMINS DE FER DE L'EST

DE PARIS EN ITALIE

PAR BALE, LUCERNE ET LE SAINT-GOTHARD

De nouveaux services rapides sont organisés entre Paris et Milan, par Troyes, Belfort, Delle, Bâle, Lucerne **(Lac des Quatre-Cantons)**, le Saint-Gothard, Lacs-Majeur, de Lugano et de Côme.

Cet itinéraire dispense les voyageurs des passeports pour l'Alsace-Lorraine.

Le voyage de Paris à Milan se fait actuellement en moins de 20 heures par cette route qui est la plus courte.

Des **voitures directes** de 1re classe effectuent le trajet entre Paris et Milan par le train partant de Paris (Est) à 8 h. 40 du soir et au retour par le train quittant Milan à 9 h. 55 du matin.

A Milan, les voyageurs trouvent des correspondances pour **toute l'Italie.**

Des billets directs de 1re et de 2e classe sont délivrés par la Compagnie de l'Est, à sa gare de Paris et dans ses bureaux succursales, pour Milan, Venise, Florence, Rome, Naples, Brindisi, etc., etc.

VOYAGES CIRCULAIRES DE VACANCES

A ITINÉRAIRES FACULTATIFS

La Compagnie des Chemins de fer de l'Est délivre, pendant la saison des vacances, du 1er juillet au 15 octobre, des billets à prix très réduits de voyages circulaires, sur son réseau, pour des parcours d'au moins 300 kilomètres. L'itinéraire est composé au gré des voyageurs, de manière toutefois à former un circuit complètement fermé, c'est-à-dire que le voyageur doit revenir à son point de départ.

Pendant la même période, les Compagnies de l'Est et de Paris-Lyon-Méditerranée délivrent des billets semblables permettant d'effectuer, en empruntant les deux réseaux, des parcours totaux de 500 kilomètres et au-dessus.

Les voyageurs peuvent s'arrêter à toutes les gares desservies par les trains et situées sur l'itinéraire.

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION, 7, RUE SAINT-BENOIT, PARIS

SAISON DES BAINS DE MER

Vient de paraître

GUIDE-ALBUM DU TOURISTE

Par CONSTANT DE TOURS

VINGT JOURS

SUR LES

CÔTES DE NORMANDIE & DE BRETAGNE

ET A

L'ILE DE JERSEY

Un joli petit Album oblong, de format in-8° carré, *très portatif,* comprenant **112 pages de texte et 110 dessins**, avec les **Renseignements pratiques** pour ce voyage.

Cartonné avec fers spéciaux, argent sur bleu. . . . . **3** fr.

LES DESSINS ET CROQUIS D'ARTISTES

ONT ÉTÉ EXÉCUTÉS PAR

MM. BOUDIER, DANGER, FAUCHER-GUDIN, FRAIPONT, ALPHONSE LÉVY, ÉDOUARD LOEVY, ÉMILE MAS, MONTADER, NAC, POIRSON, SADOUX

PETITES CARTES DESSINÉES PAR M. BINETEAU

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

BAINS DE MER

Billets d'aller et retour à Prix réduits, valables du Vendredi au Lundi

	1re Classe.	2e Classe.
Dieppe	30 fr. »	22 fr. »
Le Havre, Trouville, Villers-sur-Mer, Étretat, Fécamp, Honfleur, Caen, etc	33 »	24 »
Cabourg, Dives, Beuzeval, Houlgate, Luc, Langrune, Lion-sur-Mer	37 »	27 »
Coutances	57 »	44 »
Saint-Aubin, Bernières, Courseulles	38 »	28 »
Cherbourg	55 »	42 »
Granville, Saint-Pair	50 »	38 »
Saint-Malo, Saint-Servan, Paramé, Dinard, Saint-Enogat, Saint-Lunaire	66 »	50 »

Départ du Vendredi au Dimanche. — Toutefois, ces billets sont valables le Jeudi, par les trains partant de Paris dès **6** h. **30** du soir, — **Retour le Dimanche et Lundi** seulement. — Les billets pour Saint-Malo sont valables, au retour, jusqu'au Mardi inclus. — Les deux coupons d'un billet d'*aller* et *retour* ne sont valables qu'à la condition d'être utilisés *par la même personne ;* en conséquence, la *vente* et *l'achat* des coupons de retour sont interdits.

BILLETS D'EXCURSIONS

VALABLES PENDANT UN MOIS

Permettant de visiter les points les plus intéressants de la **NORMANDIE** et de la **BRETAGNE**

13 Itinéraires différents.

Le prix varie, selon la longueur du parcours, entre **60** et **130** fr. en 1re classe, et **45** et **110** fr. en 2e classe.

BILLETS D'EXCURSION DE PARIS AU MONT SAINT-MICHEL (viâ Foligny)

Valables pendant six jours, avec passage facultatif par Granville, au retour. 1re classe. . . **56** fr. — 2e classe. . . **45** fr.

EXCURSIONS SUR LES COTES DE NORMANDIE

EN BRETAGNE

ET A L'ILE DE JERSEY

BILLETS CIRCULAIRES

Valables pendant un mois[1]

Paris (Montparnasse), Dreux, Granville, Jersey, (Saint-Hélier), Saint-Malo-Saint-Servan (Paramé), Pontorson, Le Mont Saint-Michel, Saint-Malo, Dinard, Dinan, Saint-Brieuc, Rennes, Vitré, Laval, Le Mans, Chartres, Paris (Saint-Lazare ou Montparnasse).

1re classe. **105** fr. — 2e classe, **80** fr.

Paris, Cherbourg, Coutances, Granville, Avranches, Mont Saint-Michel, Dol, Saint-Malo, Dinard, Dinan, Rennes, Le Mans, Paris.

1re classe, **100** fr. — 2e classe, **80** fr.

Paris, Granville, Avranches, Mont Saint-Michel, Dol, Saint-Malo, Dinard, Dinan, Rennes, Le Mans, Paris.

1re classe, **90** fr. — 2e classe, **70** fr.

(1) La durée de ces billets peut être prolongée d'un mois, moyennant la perception d'un supplément de 10 0/0, si la prolongation est demandée aux principales gares dénommées aux itinéraires, pour un billet non périmé.

CHEMINS DE FER DU NORD

SAISON DES BAINS DE MER

Du 15 Juin au 30 Septembre

Billets d'aller et retour valables du Vendredi au Mardi

du 12 au 18 juillet et du 10 au 17 août

PRIX AU DÉPART DE PARIS

POUR

	1re classe.	2e classe.
Le Tréport	33f20	23f60
Saint-Valery	28 60	25 20
Cayeux	31 90	27 70
Le Crotoy	30 10	26 05
Berck (Verton)	33 »	30 45
Étaples	33 50	29 35
Boulogne	37 40	32 85
Wimille-Wimereux	38 60	33 65
Ambleteuse, Audresselles, Wissant (Marquise)	40 »	35 »
Calais	44 »	38 35
Gravelines	45 10	39 40
Dunkerque	45 10	39 40

VOYAGES CIRCULAIRES A PRIX RÉDUITS

Billets valables pour un mois, délivrés du 1er mai au 30 septembre

AVEC FACILITÉ DE S'ARRÊTER AUX PRINCIPAUX POINTS DU PARCOURS, SOIT EN FRANCE, SOIT A L'ÉTRANGER

VOYAGE en BELGIQUE et dans le NORD de la FRANCE

Première classe, **91** fr. **15**. — Deuxième classe, **68** fr. **55**

On délivre des billets pour ce voyage :

A Paris. — A la gare du Nord.

Dans les Départements. — Aux gares de Lille, d'Amiens, Rouen, Martainville, Douai et Saint-Quentin.

VOYAGE en BELGIQUE et en HOLLANDE

Première classe, **123** fr. **70**. — Deuxième classe, **92** fr. **60**

On délivre des billets pour ce voyage :

A Paris. — A la gare du Nord.

Dans les Départements. — Aux gares d'Amiens, Rouen, Douai et Saint-Quentin.

Chaque billet donne droit au transport gratuit de 25 kilog. de bagages sur tout le parcours (excepté sur les chemins de fer de l'État belge).

L'Administrateur-gérant : A. SAUPHAR.

© 2007 Lyon - Editions « les passerelles du temps » - editions.ainay@free.fr

MR. T. FISHER UNWIN'S LIST.

A NEW VOLUME OF "THE STORY OF THE NATIONS."

HOLLAND.

By Prof. J. E. THOROLD ROGERS.

Forty Illustrations and Map. Large crown 8vo, cloth, 5s.

VOLUMES RECENTLY ISSUED.

TURKEY
By STANLEY LANE-POOLE.
"Sketched in vigorous boldness of outline with fine force of style." — *Scotsman.*

ASSYRIA.
By ZÉNAIDE A. RAGOZIN.
"This useful and carefully-written volume." — *Saturday Review.*

CHALDEA.
By ZÉNAIDE A. RAGOZIN.
"The work is written in a vivid and interesting style." — *Scotsman.*

THE FEDERALIST : A Commentary in the Form of Essays on the United States Constitution. By ALEXANDER HAMILTON, and others. Edited by HENRY CABOT LODGE. Demy 8vo, Roxburghe binding, 10s. 6d.

"The importance of the essays can hardly be exaggerated. . . . They are undoubtedly a great work upon the general subject of political federation; and the education of no student of politics in our own country can be considered complete who has not mastered the treatise of Alexander Hamilton." — *Glasgow Mail.*

CRIME : *Its Causes and Remedy. By* L. GORDON RYLANDS, B.A. (Lond.) *Crown 8vo., cloth, 6s.*

A treatise on crime and its causes, presenting many interesting statistics and tables on its fluctuations, and suggesting remedies and a new method of meeting it. *[In September.*

FRANCIS BACON (LORD VERULAM) : *A Critical Review of His Life and Character, with selections from his Writings. Adapted for Colleges and High Schools. By* B. G. LOVEJOY, A.M., LL.B. *Crown 8vo., half-bound cloth, gilt top, price 6s.* *[Now ready.*

THE LATE EMPEROR FREDERICK III.

THE GERMAN EMPEROR and EMPRESS:

THE STORY OF THEIR LIVES.

By DOROTHEA ROBERTS.

SIXTH AND POPULAR EDITION. PORTRAITS.

Cloth gilt, 2s. 6d.

"A book sure to be popular in domestic circles. . . . The book, we should imagine, gives a just idea of the character of the two exalted personages whose public and private life supply mainly its material." — *Graphic.*

"Within the compass of the single handy volume, the authoress skilfully contrives to glance at a large number of personal and national topics. She draws a pretty picture of "*unser* Fritz." — *Daily Chronicle.*

POEMS BY THE AUTHOR OF "AN ITALIAN GARDEN."

SONGS, BALLADS, AND A GARDEN PLAY.

By MADAME DARMESTETER (A. MARY F. ROBINSON). Frontispiece of Durer's "Melancholia".

Small Crown 8vo, half-bound, vellum, 5s.

"Of these poems, the 'romantic ballads' seem to us much the best. They have grace, movement, passion and strength." — *Spectator.*

THE PARADOX CLUB. By EDWARD GARNETT. With Portrait of Nina Lindon. Crown 8vo, cloth, 6s.

"Mr. Garnett's dialogue is often quite as good as his description, and in description he is singularly happy. The mystery of London streets by night is powerfully suggested, and the realistic force of his night-pieces is enhanced by the vague and Schumann-like sentiment that pervades them." — *Saturday Review.*

A GIFT BOOK FOR CHILDREN.

ÆSOP'S FABLES FOR LITTLE READERS.

Told by Mrs. ARTHUR BROOKFIELD.

Pictored by HENRY J. FORD. Small 4to, cloth, 3s 6d.

London : T. FISHER UNWIN, 26, Paternoster Square, E.C.

"UNWIN'S NOVEL SERIES."

Under the above heading Mr. T. FISHER UNWIN proposes to publish a Series that will include works by some of the Best-Known Writers of the day.

As it is intended to reprint from time to time Interesting Books not easily accessible otherwise — other classes of Literature than Fiction will be represented. But as Novels that have already proved favourites with the public, as well as original Novels, Tales and Sketches by New Writers, will be presented in a cheap and attractive form, the Series may well stand as

"UNWIN'S NOVEL SERIES."

The Volumes will average about 300 pp. each, small crown 8vo. They will be clearly printed, and strongly bound in limp cloth, price 2s. each.

Now Ready, Volume I. of "UNWIN'S NOVEL SERIES."

GLADYS FANE.

(Fifth Edition.)

By T. WEMYSS REID.

Author of "A Life of the Right Hon. W. E. FORSTER. M.P.," etc.

"The author of the delightful monograph on 'Charlotte Brönté' has given us in this volume a story as beautiful as life and as sad as death." — *Standard.*

"Mr. Wemyss Reid has certainly by this book gained a place well to the front among the novelists of the class now living and writing among us." — *Saturday Review.*

In Preparation, Volume II. of "UNWIN'S NOVEL SERIES."

MRS. KEITH'S CRIME.

By Mrs. W. K. CLIFFORD.

London : T. FISHER UNWIN, 26, Paternoster Square, E. C.

ISIDORE LISEUX, éditeur, 19, Passage Choiseul, **PARIS.**

Dernières Publications :

Les Lettres de Mme de Grignan, par M. PAUL JANET . . . . . **5** fr. »
La Lozana Andaluza (*La Gentille Andalouse*), par FRANCISCO DELICADO (XVIe siècle) ; texte espagnol et traduction par ALCIDE BONNEAU. 2 forts volumes in-8, tirés à 225 exemplaires . . . . . **75** fr. »
Des Satyres, par FRANÇOIS HEDELIN (XVIIe siècle) . . . . . **7** fr. **50**

Éditions Anglaises :

Demoniality, by the Rev. Father SINISTRARI . . . . . **10***s* = **12** fr. **50**
The Facetiæ, or Jocose Tales, of POGGIO, 2 vols . . . . . **20***s* = **25** fr. »
Memoirs of Fanny Hill, by JOHN CLELAND. A new and genuine edition, from the original text. One volume, containing 340 pages. . . . . **20***s* = **25** fr. »

Librairie de la **REVUE INDÉPENDANTE**, Paris, 11, Chaussée-d'Antin.

PUBLICATIONS DE LA REVUE INDÉPENDANTE

PUBLICATIONS DE BIBLIOPHILE

Tirées à 420 exemplaires numérotés sur vélin anglais in-18 large jésus

AVEC PORTRAITS DES AUTEURS, GRAVÉS A L'EAU-FORTE

Prix : 6 francs

(Les 20 premiers exemplaires, sur grand vélin à la cuve : **20** francs)

ONT PARU :

JULES LAFORGUE : **Moralités légendaires**, 6 contes. . . . . 1 vol.
ÉDOUARD DUJARDIN : **Les Lauriers sont coupés**, roman. . . . . 1 vol.
FRANCIS POICTEVIN : **Paysages** et **Nouveaux Songes**. . . . . 1 vol.

SOUS PRESSE :

EDMOND DE GONCOURT : **Notes sur l'Italie en rêve**. . . . . 1 vol.

COLLECTION DE GRANDES PLAQUETTES DE LUXE

IN-8° JÉSUS

Tirées à 55 exemplaires sur vélin à la cuve

AVEC FRONTISPICES

Au prix de 10 francs

(Les 5 premiers exemplaires, grand papier, à **20** francs)

A PARU :

ÉDOUARD DUJARDIN : **A la gloire d'Antonia**, poème en prose, frontispice de ROPS . . . . . 1 vol.

PUBLICATIONS DIVERSES

VIENT DE PARAITRE

VICTOR JOZE : **Les Maréchaux de la Chronique** (ROCHEFORT, SCHOLL, WOLFF, FOUQUIER, BERGERAT), études et citations, 1 vol. in-18 jésus . . . . . **3** fr. **50**

L'Administrateur-gérant : A. SAUPHAR.

1888

9e ANNÉE

DIXIÈME LIVRAISON

10 OCTOBRE

No 106

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

A. SAUPHAR
Administrateur-Gérant

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.



PRUNAIRE. SC.

P. AVRIL. DEL.

LE LIVRE

— NEUVIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 OCTOBRE 1888

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — LES PRINCESSES DE BOURBON BIBLIOPHILES, par Eugène Asse.

II. — LA PASTORALE DRAMATIQUE AU XVIIe SIÈCLE, par Victor Fournel.

Illustrations hors texte : LES PRINCESSES DE BOURBON BIBLIOPHILES — 5 médaillons à l'eau-forte, par François Courboin.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **La Bohème d'hier et les réguliers d'aujourd'hui. — Charles Cros,** par Octave Uzanne.

II. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges.*

III. — **Gazette bibliographique :** *Documents officiels. — Académie. — Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — A travers les Revues étrangères. — Ce qu'on dit de notre Revue. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux.*

IV. — **Sommaire des publications périodiques françaises :** *Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris.*

RELIURES ANCIENNES ET MODERNES

E. CARAYON

Relieur de l'Opéra et de la Comédie française

10, rue de Nesles, PARIS

RELIURES ET CARTONNAGES D'AMATEURS

EN MAROQUIN, VÉLIN ET TOILE

CARTONNAGES ARTISTIQUES EN VÉLIN

Avec dos et plats ornés à l'aquarelle.

MÉDAILLE D'OR, PARIS 1878

JOSEPH GILLOTT

DE BIRMINGHAM

recommande ses excellentes

PLUMES D'ACIER

connues du Monde entier sous les

N°s 303 et 404

En vente chez tous les Papetiers

DÉPOT : 131, B^d^ SÉBASTOPOL

PARIS

Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne,** Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Sauphar,** administrateur-gérant.

AVIS. — Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les 8 années parues, en volumes brochés, au prix total de 240 fr.

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION, 7, RUE SAINT-BENOIT, PARIS

Bibliothèque des Chefs-d'Œuvre du Roman Contemporain

VIENT DE PARAITRE

Collection Charpentier

ALPHONSE DAUDET

SAPHO

— *Mœurs Parisiennes* —

Édition illustrée de 10 compositions de REJCHAN, gravées à l'eau-forte par E. ABOT et A. DUVIVIER, tirées hors texte et de 40 vignettes dans le texte, par L. MONTÉGUT

Tirage restreint à 1,000 exemplaires sur grand papier des fabriques du Marais. Prix, broché . . . . . 25 fr.

Tirage restreint à 50 exemplaires numérotés sur papier du Japon, réimposés sur format grand in-4°, avec double suite des eaux fortes. Prix, broché . . . . . 100 fr.

Demi-reliure d'amateur, avec coins, tête dorée. . . . . 32 fr.

OUVRAGES PRÉCÉDEMMENT PARUS :

GUSTAVE FLAUBERT. — **MADAME BOVARY,** édition illustrée de 12 compositions par ALB. FOURIÉ, gravées à l'eau-forte par ABOT et MORDANT, et tirées hors texte. . . . . 25 fr.

OCTAVE FEUILLET. — **MONSIEUR DE CAMORS** (Collection Calmann-Lévy), illustrées de 11 compositions par S. REJCHAN, gravées à l'eau-forte par Mme LOUVEAU-ROUVEYRE, et MM. E. DAUMONT et A. DUVIVIER, tirées hors texte . . . . . 25 fr.

HONORÉ DE BALZAC. — **LE PÈRE GORIOT** (Collection Calmann-Lévy). *Scènes de la Vie parisienne*, illustré de 10 compositions par LYNCH, gravées à l'eau-forte par E. ABOT, tirées hors texte. . 25 fr.

GEORGE SAND. — **MAUPRAT** (Collection Calmann-Lévy), illustré de 10 compositions par LE BLANT, gravées à l'eau forte par H. TOUSSAINT, tirées hors texte. . . . . 25 fr.

ED. et J. DE GONCOURT. — **GERMINIE LACERTEUX,** édition illustrée de 10 compositions par JEANNIOT, gravées à l'eau-forte par MULLER et tirées hors texte. Avec une nouvelle préface inédite. 25 fr.

HONORÉ DE BALZAC. — **LA COUSINE BETTE,** édition illustrée de 10 compositions de G. CAÏN, gravées à l'eau-forte par GAUJEAN et GÉRY-BICHARD, tirées hors texte . . . . . 25 fr.

10 suites complètes, sur Japon grand format, — épreuves en premier état d'eau-forte pure — des 10 gravures faites pour *la Cousine Bette*. — La suite . . . . . 50 fr.

JULES CLARETIE. — **MONSIEUR LE MINISTRE,** édition illustrée de 10 compositions par ADR. MARIE, gravées à l'eau-forte par WALLET, et tirées hors texte. Avec une préface inédite . . . . 25 fr.

ALEXANDRE DUMAS fils. — **LA DAME AUX CAMELIAS,** avec une nouvelle préface de A. DUMAS fils (Collection Calmann-Lévy). Magnifique volume in-4° carré, illustré, d'après les compositions de A. LYNCH, d'un grand frontispice en couleur, gravé par GAUJEAN, de 30 en-têtes de chapitres et de 10 eaux-fortes hors texte gravées par CHAMPOLLION et MASSÉ. Tirage à petit nombre sur papier vélin. — Prix de cette édition exceptionnelle . . . . . 50 fr.

GUSTAVE FLAUBERT. — **SALAMMBO,** édition illustrée de 10 compositions par A. POIRSON, gravées à l'eau-forte par Mme LOUVEAU-ROUVEYRE, MM. L. MULLER et G. MERCIER. . . . . 25 fr.

A. DE LAMARTINE. — **RAPHAEL,** pages de la vingtième année. Édition illustrée de 10 compositions par AD. SANDOZ, gravées à l'eau-forte par CHAMPOLLION, tirées hors texte. . . . . 25 fr.

AVIS IMPORTANT. — Il a été fait de RAPHAEL une édition spéciale pour étrennes sur papier vélin. — Le vol. rich. relié. 30 fr.

OCTAVE FEUILLET. — **LE ROMAN D'UN JEUNE HOMME PAUVRE,** édition illustrée de nombreuses gravures sur bois de MÉAULLE, d'après les dessins de L. MOUCHOT, et d'un grand portrait de l'auteur gravé à l'eau-forte par WALLET. . 25 fr.

© 2007 Lyon — Éditions « les passerelles du temps » — editions.ainay@free.fr

MAISON QUANTIN
COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION
7, rue Saint-Benoît, Paris.

Vient de paraître

Édition d'amateur — Tirage restreint

LA

PUDEUR DE SODOME

PAR

GUSTAVE GUICHES

MAGNIFIQUE PLAQUETTE DE GRAND LUXE, FORMAT GRAND IN-QUARTO
ACCOMPAGNÉE D'UN FRONTISPICE GRAVÉ A L'EAU-FORTE

PAR

FÉLICIEN ROPS

IL A ÉTÉ TIRÉ, **EN TOUT**, DE CETTE ÉDITION, QUI NE SERA PAS RÉIMPRIMÉE :

Vingt-deux *exemplaires sur papier impérial du Japon, numérotés de I à XXII, avec deux épreuves du frontispice, l'une du format, l'autre sur japon volant, à grandes marges, signée par Félicien Rops.* — **Épuisés.** — *Prix.* . . **30 fr.**

Trois cent vingt-cinq *exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 1 à 325. Prix* . . . . . **10 fr.**

Il ne reste plus que quelques exemplaires sur papier de Hollande.

Le frontispice de **LA PUDEUR DE SODOME,** entièrement inédit et spéciament gravé pour cette édition, fera sensation parmi les amateurs qui collectionnent les œuvres de Félicien Rops. C'est l'une des plus importantes et des plus hardies compositions du Maître.

La planche mesure 17 × 23 centimètres.

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION, 7, RUE SAINT-BENOIT, PARIS.

LES MANUSCRITS
DE
LÉONARD DE VINCI

PUBLIÉS PAR

CHARLES RAVAISSON-MOLLIEN

REPRODUCTION INTÉGRALE DES MANUSCRITS DE L'INSTITUT DE FRANCE

VIENT DE PARAITRE :

TROISIÈME VOLUME

Comprenant 466 fac-similés phototypiques, avec transcriptions, traductions et tables, des manuscrits C, E et K

Un volume in-folio colombier. . . . . **150** fr.

Ces trois derniers manuscrits C, E et K, forment avec les précédents manuscrits A, B et D, un aperçu général, sous quelques rapports déjà complet, de l'admirable, universel et étrange génie du grand maître dont Rubens recherchait les enseignements, que tant de savants ont proclamé le précurseur de la science moderne, que tant de littérateurs et d'historiens ont exalté !

PRÉCÉDEMMENT PARUS :

MANUSCRIT A. — Un volume grand in-folio colombier, avec 126 planches. . . . **100** fr.
MANUSCRITS B et D. — Un volume grand in-folio colombier, avec 188 planches. **150** fr.

Les autres Manuscrits du Maître sont en voie de préparation pour paraître successivement.

ISIDORE **LISEUX**, éditeur, 19, Passage Choiseul, PARIS.

Dernières Publications :

Les Lettres de Mme de Grignan, par M. PAUL JANET . . . . . **5** fr. »
La Lozana Andaluza (*La Gentille Andalouse*), par FRANCISCO DELICADO (XVIe siècle) ; texte espagnol et traduction par ALCIDE BONNEAU. 2 forts volumes in-8, tirés à 225 exemplaires . . . . . **80** fr. »
Des Satyres, par FRANÇOIS HEDELIN (XVIIe siècle) . . . . . **7** fr. **50**

Éditions Anglaises :

Demoniality, by the Rev. Father SINISTRARI . . . . . **10***s* = **12** fr. **50**
The Facetiæ, or Jocose Tales, of POGGIO, 2 vols . . . . . **20***s* = **25** fr. »
Memoirs of Fanny Hill, by JOHN CLELAND. A new and genuine edition, from the original text. One volume, containing 340 pages. . . . . **20***s* = **25** fr. »

Librairie ancienne de **LEO S. OLSCHKI**, 6, via Leoni, Verona (Italia).

VIENT DE PARAITRE

CAS. XVII

INCUNABLES

Riche collection de vrais trésors littéraires dont quelques-uns échappés aux recherches soigneuses des principaux bibliographes

RARETÉS DE PREMIER ORDRE

Le Catalogue bien imprimé sera expédié à tous ceux qui en feront la demande.

Librairie de la **REVUE INDÉPENDANTE**, Paris, 11, Chaussée-d'Antin.

PUBLICATIONS DE LA REVUE INDÉPENDANTE

PUBLICATIONS DE BIBLIOPHILE

Tirées à 420 exemplaires numérotés sur vélin anglais in-18 large jésus

AVEC PORTRAITS DES AUTEURS, GRAVÉS A L'EAU-FORTE

Prix : 6 francs

(Les 20 premiers exemplaires, sur grand vélin à la cuve : **20** francs)

ONT PARU :

JULES LAFORGUE : **Moralités légendaires**, 6 contes. . . . . 1 vol.
ÉDOUARD DUJARDIN : **Les Lauriers sont coupés**, roman. . . . . 1 vol.
FRANCIS POICTEVIN : **Paysages** et **Nouveaux Songes**. . . . . 1 vol.

SOUS PRESSE :

EDMOND DE GONCOURT : **Notes sur l'Italie en rêve**. . . . . 1 vol.

COLLECTION DE GRANDES PLAQUETTES DE LUXE

IN-8° JÉSUS

Tirées à 55 exemplaires sur vélin à la cuve

AVEC FRONTISPICES

Au prix de 10 francs

(Les 5 premiers exemplaires, grand papier, à **20** francs)

A PARU :

ÉDOUARD DUJARDIN : **A la gloire d'Antonia**, poème en prose, frontispice de Rops. . . . . 1 vol.

PUBLICATIONS DIVERSES

VIENT DE PARAITRE

VICTOR JOZE : **Les Maréchaux de la Chronique** (ROCHEFORT, SCHOLL, WOLFF, FOUQUIER, BERGERAT), études et citations, 1 vol. in-18 jésus . . . . . **3 fr. 50**

CHEMINS DE FER DE L'EST

RELATIONS AVEC L'ORIENT

(Sans passeport)

La Compagnie des Chemins de fer de l'Est vient d'organiser de nouveaux services par trains rapides entre l'Angleterre, la France, la Suisse, l'Autriche-Hongrie et l'Orient, par la voie de Belfort, **Delle**, Bâle, Zurich et l'Arlberg, itinéraire qui dispense les voyageurs de la formalité du passeport.

Ces nouveaux services comprennent des wagons-lits directs entre Paris et Vienne.

Au delà de Vienne, les correspondances pour Buda-Pest, Bucharest, Salonique et Constantinople sont assurées par des trains rapides et par l'Express d'Orient.

Pour tous autres renseignements, consulter les affiches, indicateurs ou livrets spéciaux des Chemins de fer de l'Est.

L'Administrateur-gérant : A. SALPHAR.

MR. T. FISHER UNWIN'S NEW BOOKS.

NEW WORK BY PROFESSOR J. E. THOROLD ROGERS.

THE ECONOMIC INTERPRETATION OF HISTORY.

LECTURES ON POLITICAL ECONOMY AND ITS HISTORY, DELIVERED AT OXFORD, 1887-88.

Demy 8vo, cloth, 16s. *Now Ready.*

BY THE REV. AUGUSTUS JESSOPP, D.D.

THE COMING OF THE FRIARS, and other Mediæval Sketches. Crown 8vo, cloth, 7s. 6d.
[Nearly ready.

CONTENTS: — The Coming of the Friars-Village Life in Norfolk 600 years ago—Daily Life in a Mediæval Mona stery —Black Death in East Anglia—The Building up of a University—The Prophet of Walnut—Tree Walk.

WITH ILLUSTRATIONS BY JOSEPH PENNELL.

OLD CHELSEA: A Summer-day's Stroll. By BENJAMIN ELLIS MARTIN. Crown 8vo. cloth, 7s. 6d.
[Nearly ready.

The stroll described may be imagined to have been taken during the late summer; all the dates, descriptions, and references having been brought down to the present day.

INDUSTRIAL RIVERS OF THE UNITED KINGDOM, namely: — The Thames, Mersey, Tyne, Tawe, Clyde, Wear, Taff, Avon, Southampton Water; The Hartlepools, Humber, Neath, Port Talbot and Carmarthen; The Liffey, Usk, Tees, Severn, Wye, and Lagan. By Various Well known Experts. Illustrated. Crown 8vo, cloth, 7s. 6d. *[Ready.*

A NEW BOOK BY THE AUTHOR OF "HOW TO BE HAPPY THOUGH MARRIED."

THE FIVE TALENTS OF WOMEN. By thy Rev. E.J. HARDY. Sq. 1mp. 16mo, cloth, 6s.; Presentation Edition, 7s. 6d. *[Nearly ready.*

BY THE SAME AUTHOR. SECOND AND CHEAPER EDITION.

FAINT, YET PURSUING. Popular Edition. Crown 8vo, cloth, 3s. 6d.

"One of the most practical and readable volumes of sermons ever published." — *British Weekly.*

FRANCIS BACON (LORD VERULAM): a Critical Review of his Life and Character, with Selections from his Writings. By B.G. LOVEJOY, A.M., LL.B. Crown 8vo, half-bound cloth, gilt top, 6s.

"It may be questioned if the case for and against was ever presented id a more compact and lively yet judicial style." — *Glasgow Mail.*

SECOND AND CHEAPER EDITION

ENGLISH AS SHE IS TAUGHT. Being Genuine Answers to Examination Questions. Collected by CATHERINE B. LE ROW. With Commentary by MARK TWAIN. Demy 16mo, parchment antique, 1s.

"Anyone who can go through the little volume without being again and again overtaken by '*le fou rire*' must be devoid of all sense of the ridiculous."

Westminster Review.

NEW NOVELS.

STEPHEN ELDERBY. By A. HILL DREWRY. 2 vols crown 8vo. *[Just ready.*

PANDORA'S PORTION: a Story of Hope. By AUSTIN CLARE. Crown 8vo, cloth 6s.
[In preparation.

THE ROMANCE OF A SHOP. By AMY LEVY, Author of "The New School of American Fiction," etc. Crown 8vo, cloth, 6s. *[Ready.*

TALES BY DR. RICHARD GARNETT.

THE TWILIGHT OF THE GODS. Crown 8vo, cloth, 6s *[Ready.*

"UNWIN'S NOVEL SERIES."

Under the above heading Mr. T. FISHER UNWIN proposes to publish a Series that will include works by some of the Best-Known Writers of the day.

As it is intended to reprint from time to time Interesting Books — not easily accessible otherwise — other classes of Literature than Fiction will be represented. But as Novels that have already proved favourites with the public, as well as Original Novels, Tales and Sketches by new writers, will be presented in a cheap and attractive form, the Series may well stand as

"UNWIN'S NOVEL SERIES."

The volumes will average about 300 pp. each small crown 8vo. They will be clearly printed, and strongly bound in limp cloth, price 2s. each.

Volume I. of "UNWIN'S NOVEL SERIES."

GLADYS FANE. Fifth Edition.

By T. WEMYSS REID, Author of "The Life of the Right Hon. W. E. FORSTER, M.P.," etc.

"The author of the delightful monograph on 'Charlotte Bron[illegible]' has given us in this volume a story as beautiful as life a[illegible] as sad as death." — *Standard.*

"Mr. Wemyss Reid has certainly by this book gained a place well to the front among the novelists of the class now living and writing among us." — *Saturday Review.*

Now Ready. Volume II. of "UNWIN'S NOVEL SERIES."

MRS. KEITH'S CRIME.

By Mrs. W. K. CLIFFORD.

THE STORY OF THE NATIONS.

Crown 8vo, cloth, Illustrated and Furnished with Maps and Indexes, price 5s. each; Presentation Edition, gilt edges, 5s. 6d.

New Volumes. Just ready.

MEDIÆVAL FRANCE. By the late Prof. Gustave MASSON.

HOLLAND. By Prof. Thorold ROGERS.

"This vigorously written book is of distinct value as a bold and careful study of the rise and growth of Holland." — *Leeds Mercury.*

Volumes already issued:

ROME. By Arthur Gilman.
GERMANY. By Rev. S. Baring Gould.
ALEXANDER'S EMPIRE. By Prof. J. Mahaffy.
EGYPT. By Canon Rawlinson.
THE SARACENS. By Arthur Gilman.
THE JEWS. By Prof. J. K. Hosmer.
CARTHAGE. By Prof. A J. Church.
THE MOORS IN SPAIN. By Stanley Lane-Poole.
HUNGARY. By Arminus Vambery.
IRELAND. By Hon Emily Lawless.
THE GOTHS. By Henry Bradley.
CHALDEA. By Zénaïde A. Ragozin.
ASSYRIA. By Zenaïde A. Ragozin.
TURKEY. By Stanley Lane-Poole.

Other Volumes in preparation. Prospectuses, etc., post free

A SUITABLE PRESENT FOR ALL CHILDREN

ST. NICHOLAS for 1887-1888.

Beautifully Illustrated. In 2 vols., price 8s. each.

THE CENTURY for OCTOBER contains and Illustrated article by the late RICHARD JEFFERIES, entitled "AN ENGLISH DEER PARK"; a Paper by WALT WHITMAN on "ARMY HOSPITALS AND CASES"; "FRONTIER TYPES," by THEODORE ROOSEVELT, and "THE TOMSK FORWARDING PRISON," by GEORGE KENNAN, Illustrated by FROST and SANDHAM. Price 1s 4d.

London: T. FISHER UNWIN, 26, Paternoster Square, E. C.

© 2007 Livres « Les passeurs du temps » http://passeurs.opale.fr

Librairie **HACHETTE** et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris

FUSTEL DE COULANGES

Membre de l'Institut (Académie des sciences morales). Professeur d'histoire en Sorbonne.

HISTOIRE DES INSTITUTIONS POLITIQUES DE L'ANCIENNE FRANCE

LA MONARCHIE FRANQUE

Un volume in-8, broché . . . . . 7 fr. 50

En préparation :

La troisième édition du tome Ier de **l'Histoire des Institutions politiques de l'Ancienne France**, divisé en deux parties :

Première partie : **La Gaule romaine.**
Deuxième partie : **L'Invasion germanique.**

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

La Cité antique. 12e édition. 1 volume in-16, broché . . . . . 3 fr. 50
Recherches sur quelques problèmes d'histoire. 1 vol. in-8, broché. . . 10 fr.

ALFRED FOUILLÉE

LA PHILOSOPHIE DE PLATON

Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques et par l'Académie française

TOME PREMIER

THÉORIE DES IDÉES ET DE L'AMOUR

Deuxième édition, revue et augmentée

Un volume in-16, broché. . . . . 3 fr. 50

EN VENTE :

L'Idée moderne du droit, en Allemagne, en Angleterre et en France; 2e édition. 1 vol. in-16, broché. . . . . 3 fr. 50
La Science sociale contemporaine, 2e édition. 1 vol. in-16, broché . . . . 3 fr. 50
La Propriété sociale et la Démocratie, 1 vol. in-16, broché. . . . . 3 fr. 50

PAUL LAFFITTE

LE SUFFRAGE UNIVERSEL

ET LE RÉGIME PARLEMENTAIRE

Un volume in-16, broché. . . . . 3 fr. 50

DU MÊME AUTEUR :

Le Paradoxe de l'Égalité (*ouvrage couronné par l'Académie française*). 1 vol. in-16, broché . . . . . 3 fr. 50
La Parole. 1 vol. in-16, broché . . . . . 2 fr. 25

ARNOLD GUYOT

Ancien professeur à Neuchâtel (Suisse) et a Princeton (États-Unis).

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE COMPARÉE

CONSIDÉRÉE DANS SES RAPPORTS AVEC L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ

TEXTE ORIGINAL FRANÇAIS PUBLIÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS

Avec une Préface de M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN

Un volume in-16, broché . . . . . 3 fr. 50

L'administrateur-gérant : A. SAUPHAR.

1888

9e ANNÉE

ONZIÈME LIVRAISON

10 NOVEMBRE

No 107

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

A. SAUPHAR
Administrateur-Gérant

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

PRUNAIRE. SC. P. AVRIL. DEL.

LE LIVRE

— NEUVIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 NOVEMBRE 1888

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — CONTES POUR LES BIBLIOPHILES — LE BIBLIOTHÉCAIRE VAN DER BOÈCKEN DE ROTTERDAM : HISTOIRE VRAIE, par OCTAVE UZANNE, illustrations de ROBIDA.

II. — LA VIE MONDAINE DE MIGNET (1830-1848), par ÉDOUARD PETIT.

III. — PORTRAIT DE BIBLIOPHILE, par ERNEST CHESNEAU.

Illustrations hors texte : PORTRAIT CHARGE de CHARLES NODIER d'après BENJAMIN.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges.*

II. — **Gazette bibliographique** : *Documents officiels. — Académie. — Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — A travers les Revues étrangères. — Ce qu'on dit de notre Revue. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux.*

III. — **Sommaire des publications périodiques françaises** : *Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris.*

RELIURES ANCIENNES ET MODERNES

E. CARAYON

Relieur de l'Opéra et de la Comédie française

10, rue de Nesles, PARIS

RELIURES ET CARTONNAGES D'AMATEURS

EN MAROQUIN, VÉLIN ET TOILE

CARTONNAGES ARTISTIQUES EN VÉLIN

Avec dos et plats ornés à l'aquarelle.

MÉDAILLE D'OR, PARIS 1878

JOSEPH GILLOTT

DE BIRMINGHAM

recommande ses excellentes

PLUMES D'ACIER

connues du Monde entier sous les

Nos 303 et 404

En vente chez tous les Papetiers

DÉPOT : 131, Bd SÉBASTOPOL

PARIS

Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne**, Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Sauphar**, administrateur-gérant.

AVIS. — Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les 8 années parues, en volumes brochés, au prix total de 240 fr.

Supplément au numéro du « LIVRE » du 10 Novembre 1888

Souscription ouverte à la Librairie **BACHELIN-LECAT**
25, BOULEVARD HAUSSMANN, PARIS

ÉTAT PRÉSENT
DE
LA NOBLESSE
FRANÇAISE

Par M. BACHELIN-DEFLORENNE

CINQUIÈME EDITION, REVUE, CORRIGÉE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE

Un fort volume grand in-8, imprimé en caractères elzéviriens, par la maison JOUAUST et SIGAUX, contenant 2,000 colonnes de texte et orné de 1,000 blasons gravés sur bois. — Prix : 50 fr.

Cet ouvrage, le seul de ce genre qui existe en France, est un véritable *Dictionnaire de la Noblesse contemporaine*. Il donne les noms patronymiques et de seigneuries de plus de 60,000 familles françaises, avec les adresses, les alliances, les armoiries et les notices généalogiques des maisons de véritable Noblesse.

SUPPLÉMENT-ANNEXE
A LA CINQUIÈME ÉDITION DE
L'ÉTAT PRÉSENT DE LA NOBLESSE FRANÇAISE
Contenant le Dictionnaire
de la Noblesse contemporaine et l'armorial général de France
D'après les manuscrits de **CH. D'HOZIER**

Les Noms, Qualités et Domiciles de plus de soixante mille Nobles et un nombre considérable de notices généalogiques avec plus de deux mille blasons gravés dans le texte

La cinquième édition de l'*État présent de la Noblesse française*, comprenant, dans un fort volume grand in-8, environ 2,000 colonnes d'un texte fin et serré, et enrichi d'un nombre considérable d'armoiries finement gravées sur bois, est entièrement terminée et se vend à la librairie Bachelin-Lecat, au prix de 50 francs.

Depuis sa publication, très récente, un grand nombre de familles nobles ont exprimé le désir de figurer avec des notices plus complètes, dans cet ouvrage qui est certainement le plus considérable et le plus recherché qui ait été publié dans ce siècle, sur la noblesse française. Pour répondre à ce désir, l'auteur annonce la mise sous presse d'un SUPPLÉMENT-ANNEXE, même format, même impression et même papier, pour lequel les souscriptions sont reçues, dès aujourd'hui, aux conditions suivantes :

1° Les notices nouvelles, ou complémentaires, ou rectificatives, du texte paru dans la cinquième édition de l'*Etat présent de la Noblesse française*, devront être immédiatement adressées à M. Bachelin-Deflorenne, avec preuves à l'appui ou l'indication des ouvrages généalogiques qui ont déjà mentionné les familles intéressées.

2° Le prix de chaque fascicule du SUPPLÉMENT-ANNEXE est fixé à 5 francs payable d'avance pour cinq feuilles d'impression, contenant 160 colonnes de texte. On n'est pas tenu de souscrire à tous les fascicules qui pourront paraître avant la publication d'une sixième édition de l'*Etat présent de la Noblesse française*.

3° Toutes les notices généalogiques devant figurer dans le SUPPLÉMENT-ANNEXE paraîtront au fur et à mesure de leur réception et sans ordre alphabétique. Il sera suppléé à cet ordre alphabétique par une table générale qui paraîtra à la fin du SUPPLÉMENT-ANNEXE. Lors de la publication de la sixième édition de l'*Etat présent de la Noblesse française* toutes les notices du SUPPLÉMENT-ANNEXE seront *intercalées dans l'ouvrage à leur ordre alphabétique*. Les familles pourront choisir, pour le classement, soit leurs noms patronymiques, soit les noms de seigneuries sous lesquels elles sont plus généralement connues.

LIBRAIRIE BACHELIN-LECAT

VIENT DE PARAITRE :
LES DIEUX EN VOYAGE
Par ZACHARIE ASTRUC

Un fort volume in-4° de 380 pages de texte, imprimé avec luxe en caractères neufs, sur beau papier, par la maison ARRAULT, de Tours

MAGNIFIQUE ÉDITION DE BIBLIOPHILE, TIRÉE EN PETIT NOMBRE

Prix : **12** francs

Il a été tiré de cet ouvrage 100 *exemplaires sur hollande et* 20 *sur japon. — Prix :* **24** *francs*

O. LORENZ, ancien libraire, rue des Beaux-Arts, 5, Paris.

VIENT DE PARAITRE

Le XIe et dernier volume de mon

CATALOGUE GÉNÉRAL

DE LA

LIBRAIRIE FRANÇAISE

DEPUIS 1840 (1840 A 1885)

1 volume grand in-8°, de 40 feuilles à 3 colonnes.

Prix : broché, 30 fr. ; relié, 34 fr.

Ce volume contient la table (classée par ordre alphabétique des matières) des Tomes IX et X, lesquels contiennent le Catalogue (par ordre alphabétique des noms d'auteurs) de tous les livres français, publiés en France et à l'étranger, depuis le 1er janvier 1876 jusqu'au 31 décembre 1885.

Je ne fais aucun envoi et n'exécuterai aucune commande directe, quand même elle serait accompagnée du prix des volumes demandés, et je prie par conséquent Messieurs les libraires ou amateurs qui habitent la province ou l'étranger, de s'adresser à leurs commissionnaires ou toute autre personne habitant Paris, lesquels sauront toujours trouver les volumes, même pendant mes fréquentes absences de Paris.

Les 10 premiers volumes de l'ouvrage se vendent au même prix de 30 francs par volume.

LIBRAIRIE DE L'ART

L. ALLISON & C

29, CITÉ D'ANTIN, PARIS

Hector Berlioz, sa vie et ses œuvres, par **Adolphe Jullien**. Ouvrage orné de quatorze lithographies originales par M. FANTIN-LATOUR, de douze portraits de Hector Berlioz, de trois planches hors texte et de cent vingt gravures, scènes théâtrales, caricatures, portraits d'artistes, autographes, etc., etc. Un magnifique volume grand in-8° de 490 pages sur beau papier anglais.

Prix : broché, **40** fr. — Reliure d'amateur, demi-chagrin, tête dorée..... **50** fr.

ÉDITION DE LUXE : Il a été tiré de cet ouvrage 30 exemplaires numérotés à la presse sur papier du Japon impérial, avec double suite sur japon et sur chine valant des lithographies de M. FANTIN-LATOUR..... **100** fr.

L'Administrateur, gérant : A. SAUPHAR.

Em. TERQUEM, rue Scribe, 19, à Paris

BIBLIOTHÈQUES TOURNANTES

BREVETÉES S. G. D. G.

DIX-NEUF MODÈLES SONT ACTUELLEMENT EN VENTE, OFFRANT A TOUS LES INTÉRESSÉS LES DISPOSITIONS LES PLUS VARIÉES

MODÈLE N° 11

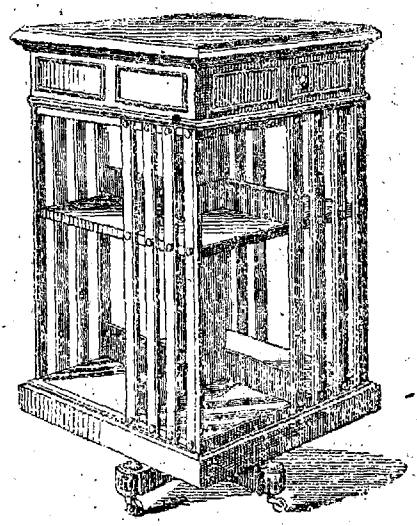

PRIX

Acajou, moulures cuivre,
Meuble de grand luxe..... 300 fr.

MODÈLE N° 5

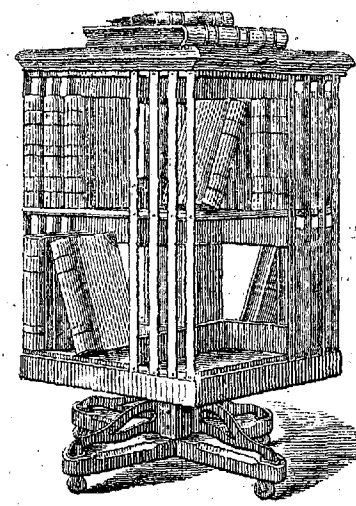

PRIX

En noyer d'Amérique..... 140 fr.
En acajou ou bois noir ciré..... 170 fr.

APPUI-LIVRES A COULISSE

Cet article, très élégamment fini, est un complément d'étagère sur une table ou sur un bureau.

AU CHOIX :
NOYER
BOIS NOIR
ACAJOU

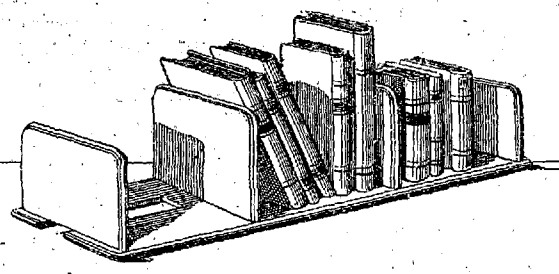

Envoi FRANCO contre Mandat de Poste.

Modèle A. — Dimensions : 0m,35 longueur, 0m,13 largeur. — Prix..... 10 fr.
— B. — — 0m,40 — 0m,15 — — — ..... 15 fr.
— C. — — 0m,60 — 0m,18 — — — ..... 20 fr.

Autres articles brevetés s. g. d. g. exploités par la maison :

Appui-livres mobiles. Prix, 2, 3 et 3 fr. 50 la paire.
Chevalet. . . . . 20, 25 et 40 fr.
Reliure mobile. . . . . 3 à 7 fr.
Presse-relieur. . . . . 6 fr.
Porte-Dictionnaire. . . . . 35 fr.
" Scrap-book ". . . . . 4 à 15 fr.

Envoi Franco du Catalogue illustré
Em. TERQUEM, rue Scribe, 19, Paris.

MR. T. FISHER UNWIN'S NEW BOOKS.

With many Portraits and other Illustrations.

LIFE AND TIMES OF GIROLAMO SAVONAROLA.

By Pasquale Villari. Translated by Linda Villari.
Two vols. Demy 8vo, cloth, 32s.

Illustrated. Demy 8vo, cloth, 21s.

ENGLISH WAYFARING LIFE IN THE MIDDLE AGES.

(*14th Century.*)

By J. J. Jusserand. Translated from the French by Lucy Toulmin Smith.

"L'édition anglaise aura tout l'attrait d'un livre nouveau, car, outre les additions dont je viens de parler, on y trouvera une cinquantaine de gravures et de reproductions de manuscrits et d'estampes anciennes." — *Journal des Débats.*

Profusely Illustrated. Small 4to, cloth elegant, 21s.

RANCH LIFE AND THE HUNTING TRAIL.

By Theodore Roosevelt, Author of "Hunting Trips of a Ranchman."

RIDES AND STUDIES IN THE CANARY ISLES.

By Charles Edwardes.

With many Illustrations and Maps. Crown 8vo, cloth, 12s.

By Madame Darmesteter (A. Mary F. Robinson).

THE END OF THE MIDDLE AGES : Essays and Questions in History.

Demy 8vo, cloth, 10s. 6d.

By the same Author.

SONGS, BALLADS, AND A GARDEN PLAY.

With Frontispiece of Dürer's "Melancolia."

Small crown 8vo, half bound, vellum, 6s.

"Marked by sweetness of melody and truth of colour." — *Academy.*

By Dr. Benjamin Ellis Martin.

OLD CHELSEA : A Summer-Day's Stroll.

Illustrated by Joseph Pennell.

Crown 8vo, Cloth, 7s. 6d.

By the Rev. Augustus Jessopp, D.D., Author of "Arcady."

THE COMING OF THE FRIARS, and other Mediæval Sketches.

Crown 8vo, cloth, 7s. 6d.

New Work by Professor J. E. Thorold Rogers.

THE ECONOMIC INTERPRETATION OF HISTORY.

Lectures on Political Economy and its History. Delivered at Oxford, 1887–1888. Demy 8vo, cloth, 16s.

Two Vols. Large Crown 8vo, half cloth, gilt tops, 21s.

PROVERBS, MAXIMS, AND PHRASES OF ALL AGES.

Classified subjectively and arranged alphabetically.

By Robert Christy.

THE STORY OF THE NATIONS.

Crown 8vo, cloth, Illustrated, and furnished with Maps and Indexes, price 5s. each. Presentation Edition, gilt edges, 5s. 6d.

"Les livres composant cette nouvelle série ne sont pas destinés à l'enseignement : ils sont sérieux sans être érudits, amusants tout en restant instructifs." — *Le Polybiblion.*

NEW VOLUMES.

HOLLAND. By Prof. J. E. Thorold Rogers.

"Cette série d'ouvrages est non seulement utile à étudier, mais il est précieux de l'avoir sous la main pour la consulter." — *Revue d'histoire contemporaine.*

MEDIÆVAL FRANCE. By Prof. Gustave Masson.

PERSIA. By G. W. S. Benjamin.

PHOENICIA. By Prof. Geo. Rawlinson.

"CAIRN'S NOVEL SERIES."

Small Crown 8vo, limp cloth, price 2s. each.

Volume I.

GLADYS FANE. By T. Wemyss Reid. Fifth Edition.

"Mr. Wemyss Reid has certainly by this book gained a place well to the front among the novelists of the class now living and writing among us." — *Saturday Review.*

Volume II.

MRS. KEITH'S CRIME. By Mrs. W. K. Clifford.

Volume III.

CONCERNING OLIVER KNOX. By G. Clemens.

THE CENTURY FOR 1888—9.

SPECIAL ANNOUNCEMENTS.

THE CENTURY GALLERY OF ITALIAN MASTERS,

From the Byzantines to Tintoretto.

IRELAND :

Studies of its People, Customs, Landscape, Town Life, Literature, and Arts.

STRANGE, TRUE STORIES OF LOUISIANA.

Collected by George W. Cable.

JOHN LA FARGE'S NOTES AND STUDIES IN JAPAN.

KENNAN IN SIBERIA.

Mr. George Kennan's Siberian articles, illustrated with Sketches from Photographs taken by George A. Frost.

A SERIES OF IRISH-AMERICAN STORIES

By George H. Jessup.

BIBLE SCENES, AND THE BIBLE AND EXISTING MONUMENTS.

THE ROMANCE OF DOLLARD.

The *Century* will publish in early numbers a Serial Novel by a writer new to its readers, Mrs. Mary Hartwell Catherwood, with a Preface by Francis Parkman, the historian.

Monthly, price 1s. 4d.; post free, 1s. 7d.

BOUND VOLUMES for the half-year ending with the October number may now be obtained, price 10s. 6d. CLOTH CASES for binding the half-yearly volumes, price 1s. 4d.

SECOND YEAR OF ISSUE. — Crown 8vo, cloth, 6s.

THE GOVERNMENT YEAR-BOOK.

A YEARLY RECORD OF THE FORMS AND METHODS OF GOVERNMENT IN GREAT BRITAIN, HER COLONIES, AND FOREIGN COUNTRIES.

Edited by Lewis Sergeant.

The above Books may be obtained of the English and Foreign Booksellers in Paris, Leipsic, Florence & Berlin.

London : T. FISHER UNWIN, 26, Paternoster Square, E. C.

© 2007 Livre « Lectures des passerelles du temps » http://www.lectures-du-temps.fr

HIVER 1888-1889

Les trains de luxe entre Paris et Vintimille composés de lits-salons, ou Sleeping-Cars, circuleront tous les jours à partir du 3 novembre. — Wagon restaurant au départ de Paris les mardi, mercredi, vendredi et samedi. — Trajet de Paris à Nice en 19 heures — Départ de Paris. — Nombre de places limité. On peut se procurer des billets à l'avance moyennant payement immédiat du montant du supplément. Pour billets et renseignements à Paris : gare, boulevard Diderot; bureau central, rue Sainte-Anne, 4 (avenue de l'Opéra); Agence des wagons-lits, 3, place de l'Opéra; Agence Lubin, boulevard Haussman, 36; agence Cook, 9, rue Scribe; Agence Gaze, 7, rue Scribe.

— **Londres, Paris, Italie par le Mont-Cenis,** voie la plus rapide et la plus économique. Trajet de Paris à Milan en 19 heures 38 minutes. Départ de Paris, 9 heures 05 du soir. — Correspondance avec le train partant de Calais à 2 heures 55 du soir ; une voiture directe avec lits-salons entre Calais et Milan; une voiture directe de deuxième classe entre Paris et Milan. Départ de Milan, 10 heures 30 du matin. Billets de première et deuxième valables dix jours. Billets d'aller et retour première et deuxième à prix réduits pour Turin et Milan, valables trente jours, avec faculté d'arrêts, délivrés à Paris (gare Mazas et bureaux succursales) et en Italie.

— **Voyages circulaires à itinéraire fixe à prix réduits.** Délivrés toute l'année, permettant de visiter le littoral de la Méditerranée, l'Italie, la Suisse, l'Espagne, le Portugal, avec faculté d'arrêt dans toutes les gares du parcours; delivrés séance tenante dans les gares de Paris, aux bureaux de ville de la Compagnie P.-L.-M. et aux agences énumérées ci-dessus (*trains de luxe*) et moyennant demande faite quarante-huit heures à l'avance, à toutes les gares P.-L.-M. de l'itinéraire.

— **Voyages circulaires à itinéraire au gré du voyageur à prix réduits.** Délivrés toute l'année pour des circuits d'au moins 300 kilomètres. Réduction de 20 à 50 0/0; durée de validité suivant l'importance des parcours.

— **Billets de famille.** La Compagnie délivre de plus, toute l'année, dans toutes ses gares, des billets collectifs (1re, 2e et 3e classes) de voyages circulaires à itinéraire facultatif aux familles composées d'au moins quatre personnes voyageant ensemble. Le prix de ces billets s'obtient en ajoutant au prix de trois billets circulaires, la moitié du prix d'un billet pour chaque membre de la famille au-dessus de trois. Ces billets doivent être demandés cinq jours à l'avance à la gare de départ.

Voir pour renseignements détaillés sur les voyages circulaires, etc... le **Livret des voyages circulaires P.-L.-M.**, *en vente 0 fr. 30 dans toutes les gares et bureaux de ville.*

ISIDORE **LISEUX**, éditeur, 19, passage Choiseul, PARIS.

Éditions anglaises. — Vient de paraître :

PROVERBS IN JESTS, or the Tales of CORNAZANO (XVth century), litterally translated into English; with the Italian text. . . . . **10***s* = **12** fr. **50**

En vente :

Demoniality, by the Rev. Father SINISTRARI. . . . . **10***s* = **12** fr. **50**
The Facetiæ, or Jocose Tales, of POGGIO, 2 vol. . . . . **20***s* = **25** fr. »
Memoirs of Fanny Hill, by CLELAND. . . . . **20***s* = **25** fr.

Dernières Publications :

Les Lettres de Mme de Grignan, par M. PAUL JANET. . . . . **5** fr. »
La Lozana Andaluza (*La Gentille Andalouse*), par FRANCISCO DELICADO (XVIe siècle); texte espagnol et traduction par ALCIDE BONNEAU. 2 forts volumes in-8, tirés à 225 exemplaires. . . . . **80** fr.
Des Satyres, par FRANÇOIS HEDELIN (XVIIe siècle). . . . . **7** fr. **50**

Catalogue n° 10 de livres rares et curieux : envoi franco sur demande.

Librairie de la **REVUE INDÉPENDANTE**, Paris, 11, Chaussée-d'Antin.

PUBLICATIONS DE LA REVUE INDÉPENDANTE

PUBLICATIONS DE BIBLIOPHILE

Tirées à 420 exemplaires numérotés sur vélin anglais in-18 large jésus

AVEC PORTRAITS DES AUTEURS, GRAVÉS A L'EAU-FORTE

Prix : 6 francs

(Les 20 premiers exemplaires, sur grand vélin à la cuve : **20** francs)

ONT PARU :

JULES LAFORGUE : **Moralités légendaires**, 6 contes. . . . . 1 vol.
ÉDOUARD DUJARDIN : **Les Lauriers sont coupés**, roman. . . . . 1 vol.
FRANCIS POICTEVIN : **Paysages et Nouveaux Songes**. . . . . 1 vol.

SOUS PRESSE :

EDMOND DE GONCOURT : **Notes sur l'Italie en rêve**. . . . . 1 vol.

COLLECTION DE GRANDES PLAQUETTES DE LUXE

IN-8° JÉSUS

Tirées à 55 exemplaires sur vélin à la cuve

AVEC FRONTISPICES

Au prix de 10 francs

(Les 5 premiers exemplaires, grand papier, à **20** francs)

A PARU :

ÉDOUARD DUJARDIN : **A la gloire d'Antonia**, poème en prose, frontispice de ROPS. . . . . 1 vol.

PUBLICATIONS DIVERSES

VIENT DE PARAITRE

VICTOR JOZE : **Les Maréchaux de la Chronique** (ROCHEFORT, SCHOLL, WOLFF, FOUQUIER, BERGERAT), études et citations, 1 vol. in-18 jésus. . . . . **3** fr. **50**

L'Administrateur-Gérant : A. SALPHAR.

J. HETZEL & Cie
18, Rue Jacob

MAISON QUANTIN
7, Rue Saint-Benoît

PARIS

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

VICTOR HUGO

— Format in-18 —

ÉDITION DÉFINITIVE

D'après les manuscrits originaux

DEVANT COMPRENDRE ENVIRON 70 VOLUMES

Prix du volume : 2 francs



En vente depuis le 25 Octobre

Les Misérables

EN 8 VOLUMES : 16 FRANCS

Chaque volume se vend séparément

POUR PARAITRE EN NOVEMBRE :

L'ART D'ÊTRE GRAND-PÈRE

Un volume : **2** francs.

LES ODES ET BALLADES

Un volume : **2** francs.

Librairie **HACHETTE & Cie**, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

HENRI WALLON

Membre de l'Institut.

LES

REPRÉSENTANTS DU PEUPLE

EN MISSION

ET

LA JUSTICE RÉVOLUTIONNAIRE DANS LES DÉPARTEMENTS

EN L'AN II (1793-1794)

TOME PREMIER

LA VENDÉE

Un volume in 8, broché. . . . . 7 fr. 50

E. CARO

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

POÈTES ET ROMANCIERS

DE VIGNY — VICTOR DE LAPRADE — VICTOR HUGO — BÉRANGER
EUGÈNE MANUEL — SULLY-PRUDHOMME — OCTAVE FEUILLET — PAUL ET VIRGINIE
GUSTAVE FLAUBERT — DE BALZAC

Un volume in-16, broché . . . . . 3 fr. 50

PHILOSOPHIE ET PHILOSOPHES

COMMENT LES DOGMES FINISSENT ET RENAISSENT

THÉODORE JOUFFROY — COUSIN — JULES SIMON — RAVAISSON
LE P. GRATRY — CHARLES JOURDAIN
ÉMILE SAISSET — M. WALLON — Mme SWETCHINE
FRÉDÉRIC OZANAM

Un volume in-16, broché. . . . . 3 fr. 50

XAVIER MARMIER

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

VOYAGES ET LITTÉRATURE

MÉMOIRE SUR LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE AU Xe SIÈCLE
VALACHIE ET MOLDAVIE — UN VOYAGE EN PERSE — LE PAYS DES COSAQUES
TRADITION D'ALLEMAGNE — ÉRIC XIV — LA BIBLIOTHÈQUE SAINTE-GENEVIÈVE

Un volume in-16, broché. . . . . 3 fr. 50

L'Administrateur-Gérant : A. SAUPHAR

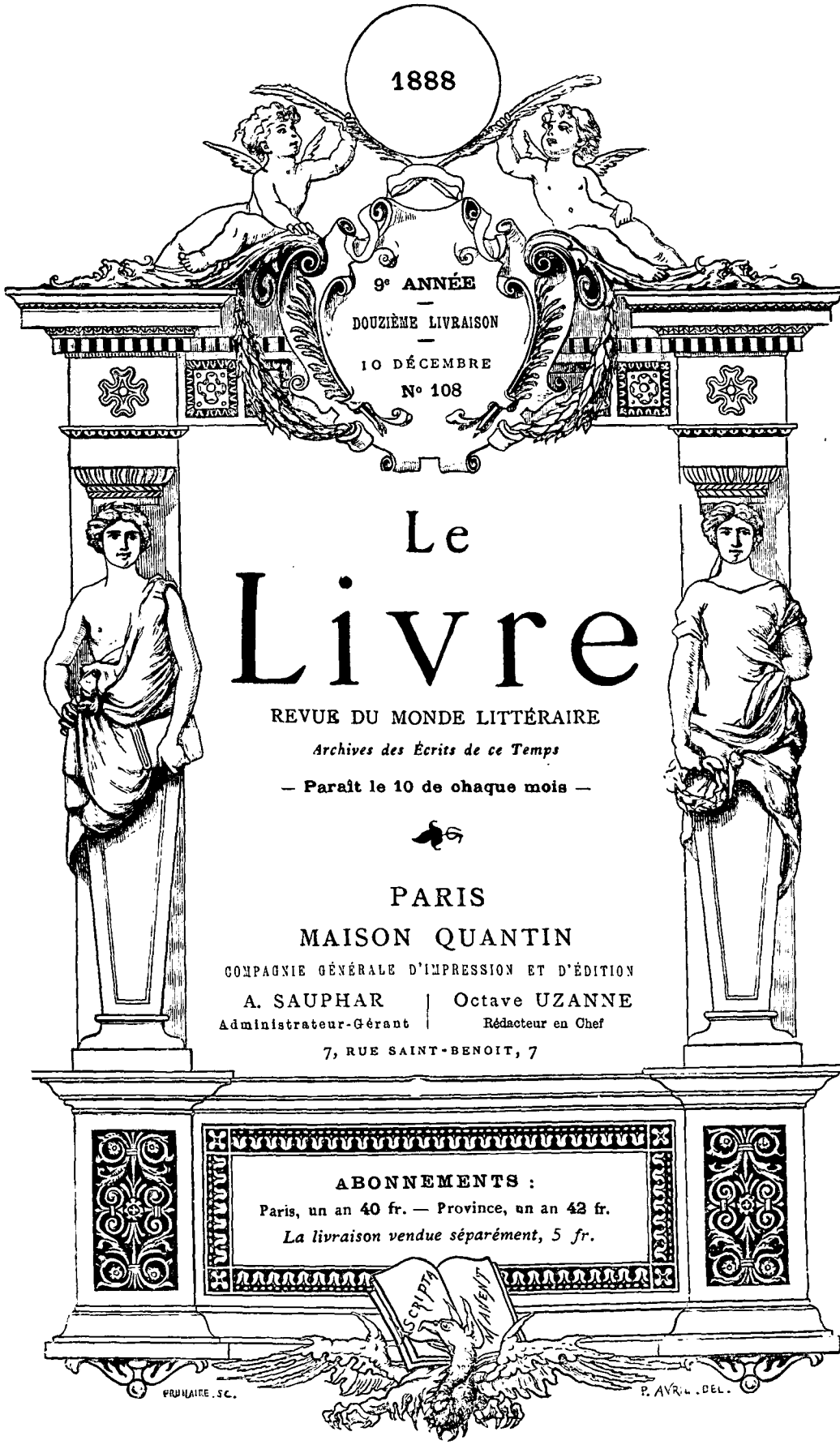
1888
9e ANNÉE
DOUZIÈME LIVRAISON
10 DÉCEMBRE
N° 108
Le
Livre
REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE
Archives des Écrits de ce Temps
— Paraît le 10 de chaque mois —
PARIS
MAISON QUANTIN
COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION
A. SAUPHAR
Administrateur-Gérant
Octave UZANNE
Rédacteur en Chef
7, RUE SAINT-BENOIT, 7
ABONNEMENTS :
Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.
La livraison vendue séparément, 5 fr.
SCRIPTA MANENT
PRUNAIRE. SC.
P. AVRIL. DEL.

LE LIVRE

— NEUVIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 DÉCEMBRE 1888

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — LE LIVRE HARMONIEUX, par M. DELAUNEY.

II. — LA DESTRUCTION VOLONTAIRE DES LIVRES OU LA BIBLIOLYTIE, par F. DRUJON.

Illustrations hors texte : RELIURE DE FANTAISIE exécutée par RUBAN, relieur.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Les Livres d'étrennes pour 1889.**

II. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges.*

III. — **Gazette bibliographique :** *Documents officiels. — Académie. — Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — A travers les Revues étrangères. — Ce qu'on dit de notre Revue. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux.*

IV. — **Sommaire des publications périodiques françaises :** *Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris.*

RELIURES ANCIENNES ET MODERNES

E. CARAYON

Relieur de l'Opéra et de la Comédie française

10, rue de Nesles, PARIS

RELIURES ET CARTONNAGES D'AMATEURS

EN MAROQUIN, VÉLIN ET TOILE

CARTONNAGES ARTISTIQUES EN VÉLIN

Avec dos et plats ornés à l'aquarelle.

MÉDAILLE D'OR, PARIS 1878

JOSEPH GILLOTT

DE BIRMINGHAM

recommande ses excellentes

PLUMES D'ACIER

connues du Monde entier sous les

Nos 303 et 404

En vente chez tous les Papetiers

DÉPOT : 131, Bd SÉBASTOPOL

PARIS

Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à M. **Octave Uzanne**, Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Sauphar**, administrateur-gérant.

AVIS. — **Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les 8 années parues, en volumes brochés, au prix total de 240 fr.**

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, PARIS

NOUVELLES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

Format in-4°

ÉDITIONS DE GRAND LUXE

A SUSE

JOURNAL DES FOUILLES

PAR

Mme JANE DIEULAFOY

Chevalier de la Légion d'Honneur.

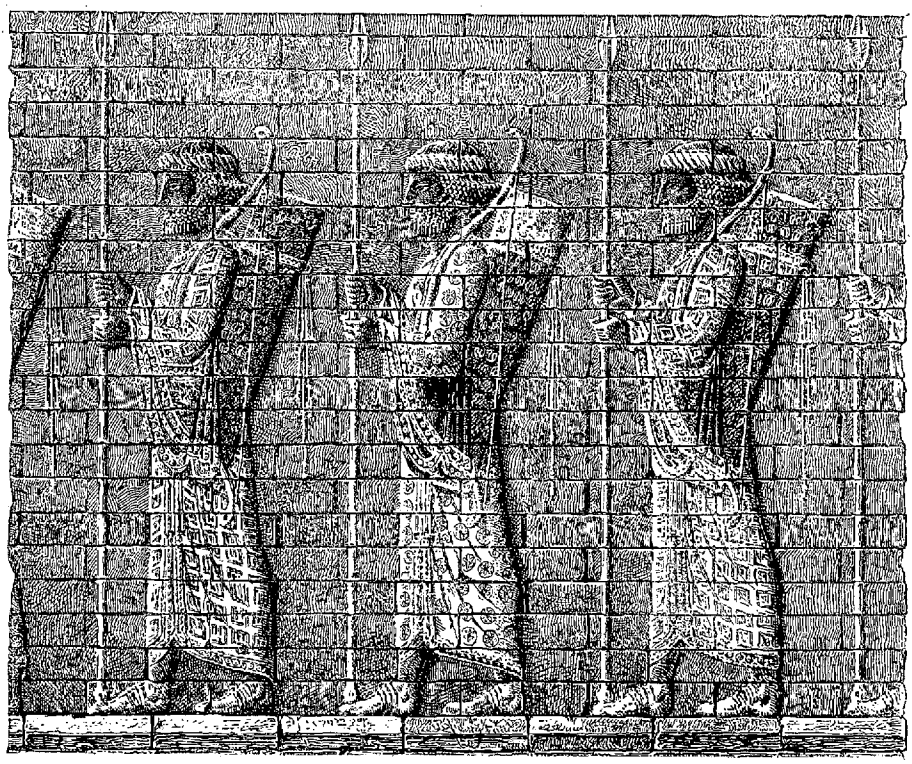

Un magnifique volume in-4°

ILLUSTRÉ DE 135 GRAVURES SUR BOIS D'APRÈS LES DESSINS

DE MM. BARCLAY, BIDA, M. DIEULAFOY, FERDINANDUS,
E. GIRARDET, P. LANGLOIS, MYRBACH, PRANISHNIKOFF, A. RIXENS, E. RONJAT, P. SELLIER, A. SIROUY,
A. SLOM, T. TAYLOR, TOFANI, C. VALLET, G. VUILLIER, TH. WEBER.

Broché, **30** fr. — Relié avec fers spéciaux, tranches dorées, **40** fr.

Suite des Publications de la Librairie **HACHETTE et Cie**

FORMATS IN-4° ET IN-8°

L'ALSACE

PAR

CHARLES GRAD

MEMBRE CORRESPONDANT DE L'INSTITUT, DÉPUTÉ AU REICHSTAG

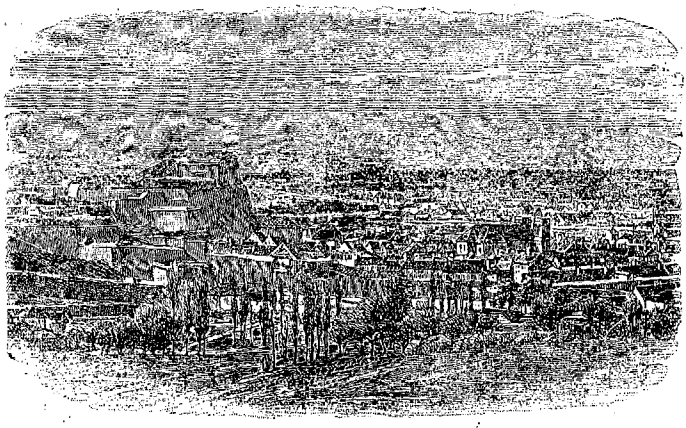

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-4°

Illustré de 350 gravures sur bois, d'après les dessins ou les tableaux de
BARCLAY, JEAN BENNER, H. CHAPUIS, CLÉMENT, H. CLERGET,
E. COLLOMB, DETAILLE, FERDINANDUS, FROMENT,
GOLTZ, CH. GOUTZVILLER, J. HENNER, G. JUNDT, LANCELOT, LANGLOIS,
A. LEROY, LIX, E. MATTHIS,
A. DE NEUVILLE, NIEDERHAUSERN-KŒCHLIN, PABST,
E. RONJAT, RIOU, SELLIER, A. SLOM, STROOBANT, SCHUTZENBERGER,
TAYLOR, E. THÉROND, G. VUILLIER et H. ZUBER

Broché, **50** fr. — Relié richement, avec fers spéciaux, tr. dor., **65** fr.



L'ancien costume alsacien : Cadeaux de noces. (Gravure extraite de *l'Alsace*, par Charles Grad.)

Suite des Nouvelles Publications illustrées de la Librairie **HACHETTE et Cie**.

Format in-4°

LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET TRÈS RICHEMENT ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

ANNÉE 1888

Elle contient les voyages

De Mme Dieulafoy, à Suse; de M. Vuillier, au Val d'Andorre; de M. Émile Daireaux, à la Plata; de M. C. Douls, chez les Maures nomades; de M. V. Giraud, aux lacs de l'Afrique équatoriale; de M. Charles Grad, en Alsace; du Dr P. Neis, sur les frontières du Tonkin; de M. S. de Brazza, dans l'Ouest Africain; de M. Ém. Guimet, dans l'Inde; de MM. Cagniat et Saladin, en Tunisie; du Dr Carl Lumholtz, chez les Cannibales de l'Australie; de M. Révoil, chez les Benadirs; et de M. Jean Chaffanjon, aux sources de l'Orénoque.

Est illustrée de 500 gravures sur bois

Dessinées par

BARBANT — BARCLAY — EUG. BURNAND — A. FAGUET
FERDINANDUS — E. GIRARDET — J. GIRARDET — HILDIBRAND — KOHL — E. LAETHIER
LANCELOT — P. LANGLOIS — LIX — MATTHIS — MEUNIER — VAN MUYDEN — MYRBACH
A. PARIS — Y. PRANISHNIKOFF
F. RÉGAMEY — RIOU — RONJAT — SALADIN — SIROUY — TAYLOR — THIRIAT
TOFANI — VALLET — VUILLIER — TH. WEBER

Et renferme 25 cartes ou plans

Prix de l'année 1888, brochée en un ou deux volumes, 25 francs

Le cartonnage en percaline se paye en sus : En un volume, 3 fr. — En deux volumes, 4 fr.
La demi-reliure chagrin, tranches dorées : En un volume, 6 fr. — En deux volumes, 10 fr.
La demi-reliure chagrin, tranches rouges semées d'or : En un volume, 7 fr. — En deux volumes, 12 fr.

LES VINGT-NEUF PREMIÈRES ANNÉES SONT EN VENTE

Les années 1870 et 1871 ne formant ensemble qu'un seul volume, la collection comprend actuellement 28 volumes, qui contiennent 349 voyages, environ 15500 gravures, 650 cartes ou plans, et se vendent chacun le même prix que l'année ci-dessus annoncée.

Une table analytique et alphabétique des 25 premiers volumes sera prochainement mise en vente.

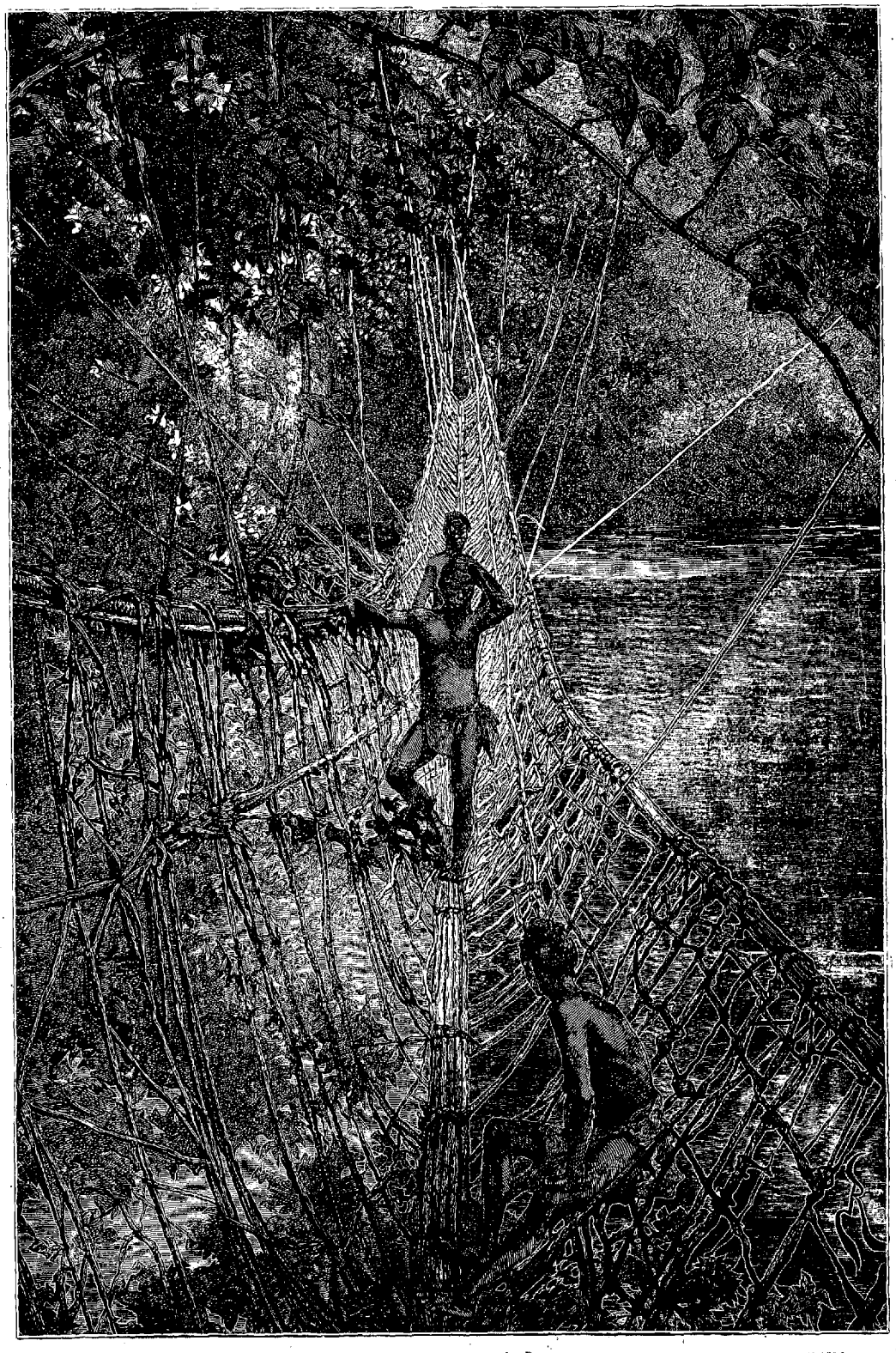

Pont de lianes sur la Passa.

Gravure extraite du *Tour du Monde.* (Voyage de M. S. de Brazza.)

Suite des Publications de la Librairie **HACHETTE et Cᵉ.**

Format grand in-8°

LE JOURNAL
DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

POUR LES ENFANTS DE 10 A 15 ANS

ANNÉE 1888

Les seize premières années de ce nouveau recueil forment trente-deux magnifiques volumes grand in-8 et sont une des lectures les plus attrayantes que l'on puisse mettre entre les mains de la jeunesse. Elles contiennent des nouvelles, des contes, des biographies, des récits d'aventures et de voyages, des causeries sur l'histoire naturelle, la géographie, l'astronomie, les arts et l'industrie, etc., par

Mmes BARBÉ, S. BLANDY, CAZIN, CHÉRON DE LA BRUYÈRE, COLOMB, GUSTAVE DEMOULIN
EMMA D'ERWIN, ZÉNAÏDE FLEURIOT, ANDRÉ GÉRARD
JULIE GOURAUD, MARIE MARÉCHAL, L. MUSSAT, P. DE NANTEUIL, OUIDA, DE WITT NÉE GUIZOT
MM. ASSOLLANT, H. DE LA BLANCHÈRE, LÉON CAHUN, RICHARD CORTAMBERT, ERNEST DAUDET, F. DILLAYE
MAXIME DU CAMP, LOUIS ÉNAULT, J. GIRARDIN, AIMÉ GIRON, A. GUILLEMIN, H. JACOTTET
CH. JOLIET, ALBERT LÉVY, XAVIER MARMIER, MAYNE-REID, ERNEST MENAULT, F. MULLER,
P. PELET, L. ROUSSELET, G. TISSANDIER, ETC.

et sont

ILLUSTRÉES DE 8500 GRAVURES SUR BOIS

DESSINÉES PAR

É. BAYARD, PH. BENOIST, BERTALL, BUSSON, CAIN, H. CASTELLI, CATENACCI, CRAFTY
C DAVID, C. DELORT, A. FAGUET, J. FÉRAT, A. FERDINANDUS, GODEFROY-DURAND, C. GILBERT, GOBIN
HUBERT-CLERGET, JEANNIOT, P. KAUFFMANN, F. LIX, A. MARIE, MYRBACH, A. DE NEUVILLE
PHILIPPOTEAUX, F. POIRSON, Y. PRANISHNIKOFF, F. RÉGAMEY, P. RENOUARD, P. RICHNER
RIOU, E. RONJAT, SAHIB, E. THÉROND, TOFANI, G. VUILLIER, TH. WEBER, E. ZIER

Prix de chaque année brochée en deux volumes : 20 fr.

Chaque semestre, formant un volume, se vend séparément, 10 fr.
Le cartonnage en percaline rouge, tranches dorées, se paye en sus par volume, 3 fr.



Un examen à l'École de Médecine.
Gravure extraite du *Journal de la Jeunesse.*

Suite des Publications de la Librairie **HACHETTE et Cᵉ**

Format grand in-8°

OUVRAGE COMPLET

HISTOIRE DES GRECS

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A LA RÉDUCTION DE LA GRÈCE EN PROVINCE ROMAINE

PAR

VICTOR DURUY

MEMBRE DE L'INSTITUT, ANCIEN MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

NOUVELLE ÉDITION

REFONDUE ET ENRICHIE D'ENVIRON 2000 GRAVURES D'APRÈS L'ANTIQUE ET DE 160 CARTES OU PLANS

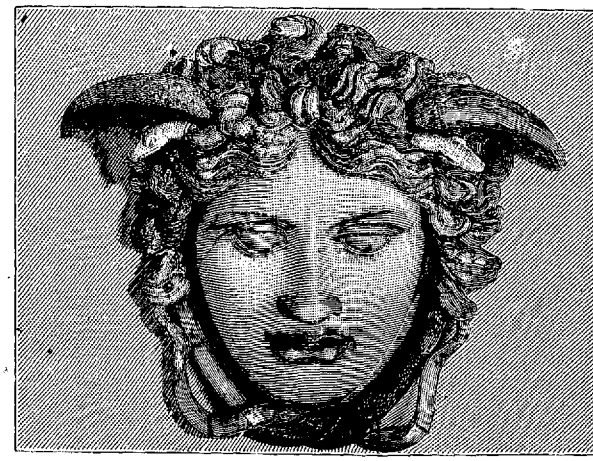

TOME IIIᵉ ET DERNIER

DU TRAITÉ D'ANTALCIDAS A LA RUINE DE LA GRÈCE EXTÉRIEURE

Un magnifique volume in-8° jésus

CONTENANT 750 GRAVURES, CARTES OU PLANS

et accompagné de 4 planches en couleurs et 2 planches tirées hors texte.

Broché : **25** francs. — Relié richement, avec fers spéciaux, tranches dorées : **32** francs.

Tome Iᵉʳ : *Formation du peuple grec.* 1 vol. avec 5 chromolithographies, 808 gravures et 9 cartes ou plans broché, 25 fr.; relié richement, avec fers spéciaux, tranches dorées 32 fr.

Tome II : *Depuis les guerres médiques jusqu'au traité d'Antalcidas.* 1 vol. contenant 756 gravures, 4 cartes ou plans, 5 chromolithographies et 2 planches tirées hors texte; broché, 25 fr.; relié richement, avec fers spéciaux, tranches dorées 32 fr.

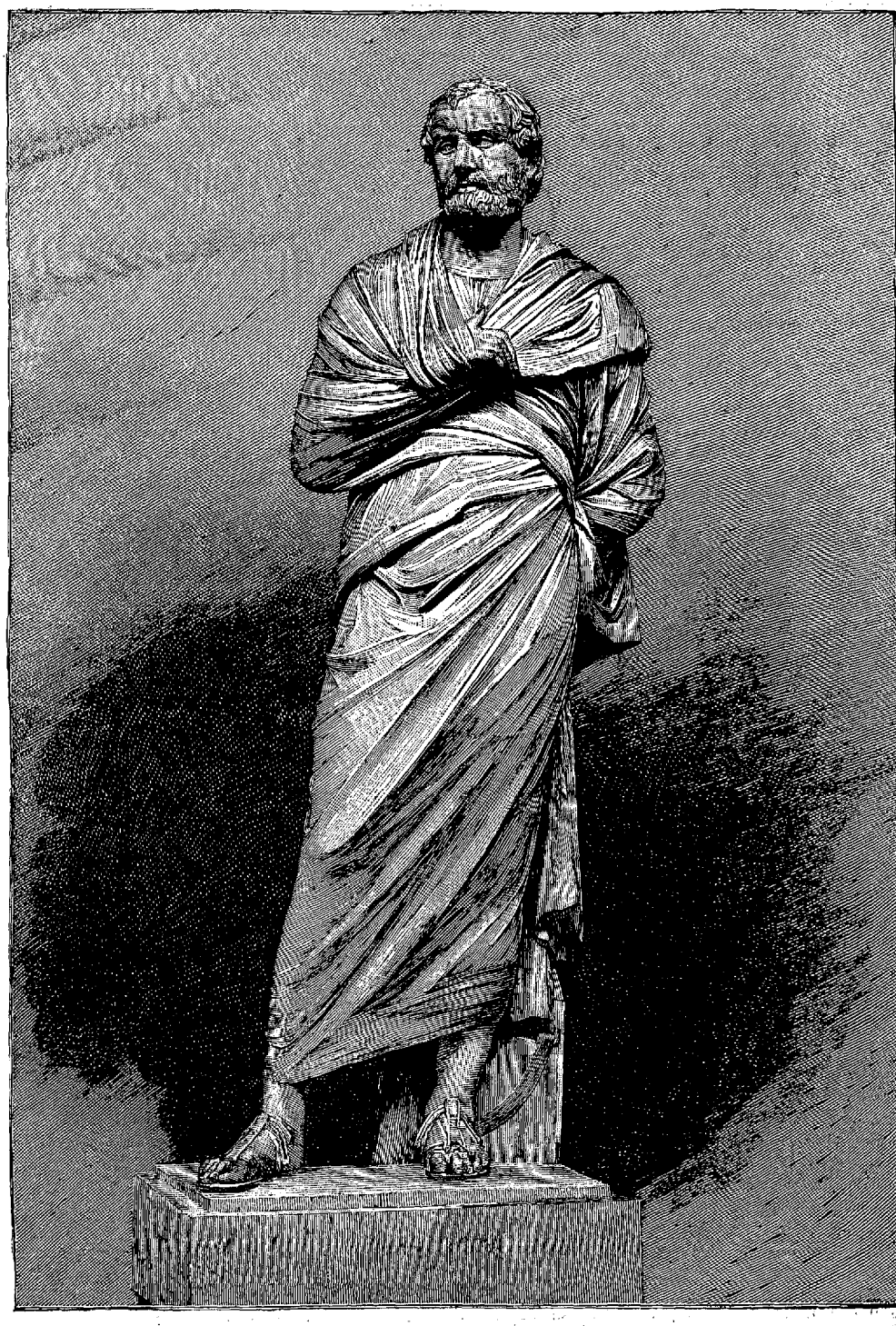

Eschine.

Gravure extraite de l'*Histoire des Grecs*.

Suite des Publications de la Librairie **HACHETTE et Cie**.

Format grand in-8°

NOUVELLE
GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE
LA TERRE ET LES HOMMES

PAR

ÉLISÉE RECLUS

TOME XIV : OCÉANS ET TERRES OCÉANIQUES

Un magnifique volume in-8° jésus

CONTENANT 5 CARTES EN COULEURS, 180 CARTES INSÉRÉES DANS LE TEXTE ET 80 GRAVURES SUR BOIS

Broché, **30** fr. — Relié richement, avec fers spéciaux, tranches dorées, **37** fr.

GÉOGRAPHIE DE L'EUROPE

Complète en 5 volumes

TOME Ier : **L'EUROPE MÉRIDIONALE**
GRÈCE, TURQUIE, PAYS DES BULGARES, ROUMANIE, SERBIE ET MONTAGNE NOIRE, ITALIE, ESPAGNE ET PORTUGAL
Nouvelle édition revue et corrigée
contenant 6 cartes en couleurs, 178 cartes dans le texte, et 85 vues et types gravés sur bois, 30 fr.

TOME II : **LA FRANCE**
NOUVELLE ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE
contenant une grande carte de France, 10 cartes en couleurs, 118 cartes dans le texte et 87 vues et types gravés sur bois, 30 fr.

TOME III : **L'EUROPE CENTRALE**
SUISSE, AUSTRO-HONGRIE ET ALLEMAGNE
contenant 10 cartes en couleurs, 220 cartes dans le texte, et 78 vues et types gravés sur bois, 30 fr.

TOME IV : **L'EUROPE DU NORD-OUEST**
BELGIQUE, HOLLANDE, ILES BRITANNIQUES
contenant 7 cartes en couleurs, 210 cartes dans le texte, et 81 vues et types gravés sur bois, 30 fr.

TOME V : **L'EUROPE SCANDINAVE ET RUSSE**
contenant 9 cartes en couleurs, 200 cartes dans le texte, et 76 vues et types gravés sur bois, 30 fr.

GÉOGRAPHIE DE L'ASIE

Complète en 4 volumes

TOME VI : **L'ASIE RUSSE**
CAUCASIE, TURKESTAN ET SIBÉRIE
contenant 8 cartes en couleurs, 182 cartes dans le texte, et 89 vues et types gravés sur bois, 30 fr.

TOME VII : **L'ASIE ORIENTALE**
EMPIRE CHINOIS, CORÉE ET JAPON
contenant 7 cartes en couleurs, 162 cartes dans le texte, et 90 vues et types gravés sur bois, 30 fr.

TOME VIII : **L'INDE ET L'INDO-CHINE**
contenant 7 cartes en couleurs, 204 cartes dans le texte, et 84 vues et types gravés sur bois, 30 fr.

TOME IX : **L'ASIE ANTÉRIEURE**
AFGHANISTAN, BÉLOUCHISTAN, PERSE, TURQUIE D'ASIE ARABIE
contenant 5 cartes en couleurs, 166 cartes dans le texte, et 85 vues et types gravés sur bois, 30 fr.

GÉOGRAPHIE DE L'AFRIQUE

Complète en 4 volumes

TOME X : **L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE**
1re *Partie :* BASSIN DU NIL
SOUDAN ÉGYPTIEN, ÉTHIOPIE, NUBIE, ÉGYPTE
contenant 3 cartes en couleurs, 111 cartes dans le texte, et 57 vues et types gravés sur bois, 20 fr.

TOME XI : **L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE**
2e *Partie :* TRIPOLITAINE, TUNISIE, ALGÉRIE MAROC ET SAHARA.
contenant 4 cartes en couleurs, 160 cartes dans le texte, et 80 vues et types gravés sur bois, 30 fr.

TOME XII : **L'AFRIQUE OCCIDENTALE**
ARCHIPELS ATLANTIQUES
SÉNÉGAMBIE ET SOUDAN OCCIDENTAL
contenant une carte d'ensemble, 3 cartes en couleurs, 126 cartes et 65 gravures et types gravés sur bois, 25 fr

TOME XIII : **L'AFRIQUE MÉRIDIONALE**
ILES DE L'ATLANTIQUE AUSTRAL, GABONIE, CONGO, ANGOLA CAP, ZAMBÈZE, ZANZIBAR, CÔTE DE SOMAL
contenant une carte d'ensemble, 5 cartes en couleurs, 190 cartes dans le texte, 78 vues et types gravés sur bois, 30 fr.

La reliure avec fers spéciaux, tranches dorées, se paye en sus 7 fr. par volume.

CONDITIONS ET MODE DE PUBLICATION

La Nouvelle Géographie universelle est publiée par livraisons. Chaque livraison, composée de 16 pages et d'une couverture, et contenant au moins une gravure ou une carte tirée en couleur, et plusieurs cartes insérées dans le texte, se vend 50 centimes. Il paraît une livraison par semaine depuis le 8 mai 1876. L'ouvrage formera environ 18 volumes.

© BnF Lyon — Editions « Les passionnées du temps » — http://editions.passionnees.fr

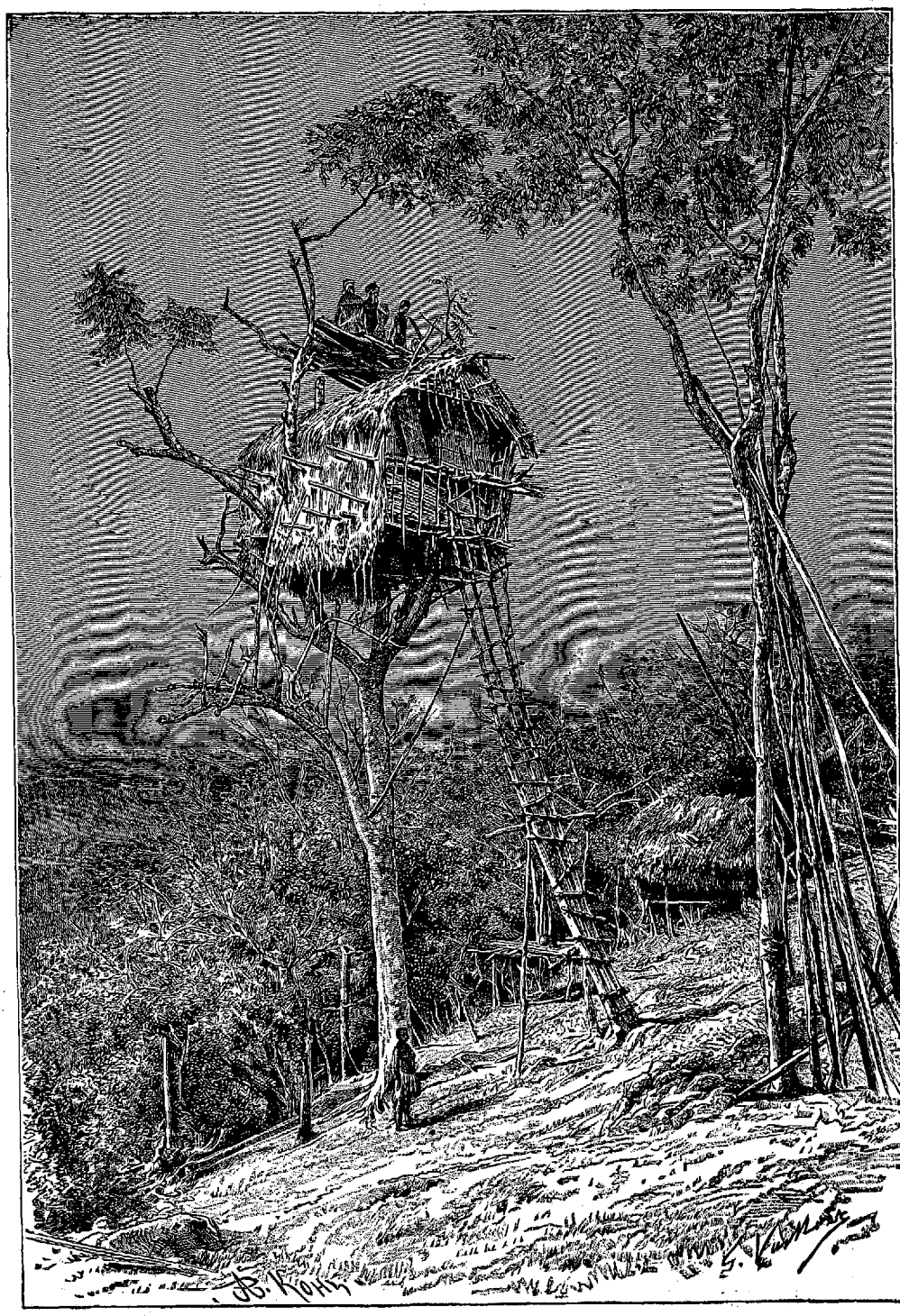

Nouvelle-Guinée. — Habitation de montagnards Koyari, près de Port Moresby.
Gravure extraite de la *Nouvelle Géographie universelle.*

Suite des Publications de la Librairie **HACHETTE et Cᵉ.**

Format grand in-8°

HISTOIRE DE L'ART

PENDANT

LA RENAISSANCE

PAR

EUGENE MÜNTZ

CONSERVATEUR DE L'ÉCOLE NATIONALE DES BEAUX-ARTS

TOME Ier

ITALIE

LES PRIMITIFS

Un volume grand in-8° de 900 pages, illustré de 500 gravures insérées dans le texte, et contenant 4 gravures sur bois et 2 plans en noir tirés hors texte, 4 planches en chromotypographie, 14 phototypies polychromes, 10 planches typographiques et 1 carte tirées en couleurs

Prix broché. . . . . **30** *francs.*
— *relié avec fers spéciaux, tranches dorées*. . . **38** *francs.*

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

L'ouvrage complet comprendra 5 volumes, contenant ensemble plus de 2 500 gravures. Les trois premiers volumes seront consacrés à l'Italie, le quatrième à la France; le cinquième étudiera la Renaissance dans les Flandres, l'Allemagne, l'Angleterre et l'Espagne.

Il est tiré de cet ouvrage quelques exemplaires sur papier du Japon et sur papier de Chine.

HISTOIRE DES JOYAUX

DE LA COURONNE DE FRANCE

PAR

GERMAIN BAPST

UN MAGNIFIQUE VOLUME GRAND IN-8 JÉSUS CONTENANT 100 GRAVURES

Broché, **30** fr. — Relié, avec dorure en tête, tranches ébarbées, **38** fr.



Fragment du tableau de Filippino Lippi; *Apparition de la Vierge à saint Bernard* (Badia de Florence).
Gravure extraite de l'Histoire de l'art pendant la Renaissance.

Suite des Publications de la Librairie **HACHETTE et Cie**

Formats in-4° et grand in-8°

G. MEISSAS

LES

GRANDS VOYAGEURS

DE NOTRE SIÈCLE

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-4°, CONTENANT 207 DESSINS GRAVÉS SUR BOIS, 43 PORTRAITS DE VOYAGEURS ET 43 CARTES ITINÉRAIRES

Cartonné avec fers spéciaux, dorure en tête, tranches ébarbées, **25** fr.

A.-E. NORDENSKIÖLD

LA SECONDE EXPÉDITION SUÉDOISE

AU GRÖNLAND

(L'INLANDSIS ET LA CÔTE ORIENTALE)

ENTREPRISE AUX FRAIS DE M. OSCAR DICKSON

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-8° JÉSUS

Traduit du suédois avec l'autorisation de l'auteur

Par CHARLES RABOT

ET CONTENANT 159 GRAVURES SUR BOIS ET 5 CARTES HORS TEXTE

Broché, **15** fr. — Relié, **20** fr.

A. GREELY

DANS LES GLACES ARCTIQUES

Récit de l'Expédition américaine dans la baie de Franklin (1881-1884)

Ouvrage traduit de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur

Par Mme L. TRIGANT

Un magnifique volume in-8° jésus, contenant 100 gravures et 20 cartes; broché, **15** fr.; relié, **20** fr.

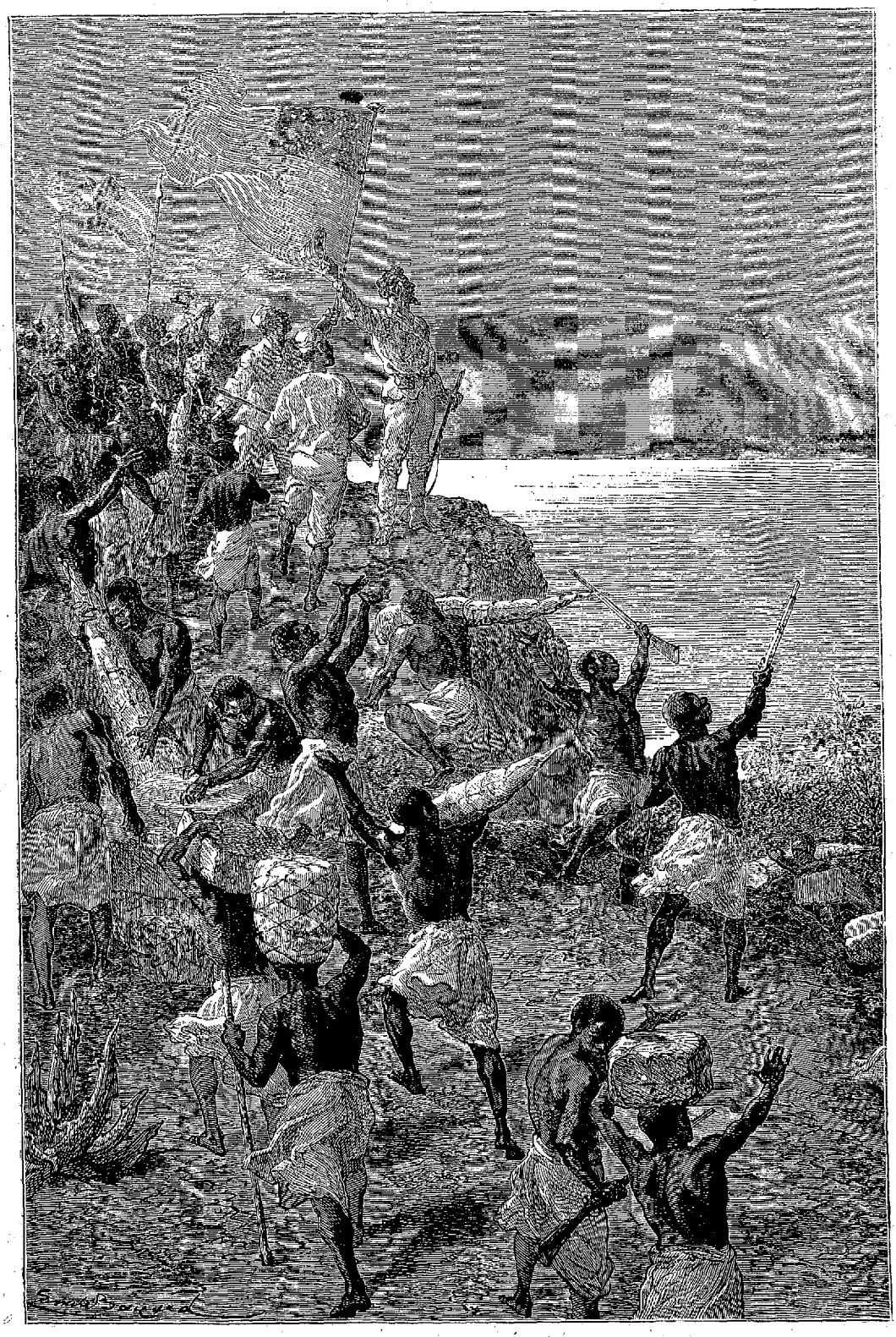

Hourra, Tanganika!

Gravure extraite des *Grands Voyageurs de notre siècle*, par G. Meissas.

Suite des Publications de la Librairie **HACHETTE et Cᵉ.**

Format in-8°

NOUVELLE COLLECTION IN-8°

A L'USAGE DE LA JEUNESSE

Iʳᵉ SÉRIE :
Format in-8 jésus

LES FEMMES DANS L'HISTOIRE

PAR Mᵐᵉ DE WITT,
(NÉE GUIZOT)

UN MAGNIFIQUE VOLUME ILLUSTRÉ DE 80 GRAVURES
Broché **7** fr. — Cartonné **10** fr.

IIᵉ SÉRIE :
Format in-8 raisin

Chaque volume broché, **4** fr. — Cartonné en percaline à biseaux, tranches dorées, **6** fr.

LE FILS VALANSÉ

PAR
J. GIRARDIN
UN VOLUME ILLUSTRÉ DE 112 GRAVURES
D'après TOFANI

LES PREMIÈRES PAGES

PAR
Mˡˡᵉ Z. FLEURIOT
UN VOLUME ILLUSTRÉ DE 75 GRAVURES
D'après Adrien MARIE

LE
GÉNÉRAL DU MAINE

PAR
Mᵐᵉ P. DE NANTEUIL
UN VOLUME ILLUSTRÉ DE 80 GRAVURES
d'après MYRBACH

LA
FILLEULE DE SAINT LOUIS

PAR
FR. DILLAYE
UN VOLUME ILLUSTRÉ DE 39 GRAVURES
d'après E. ZIER

LES RÉVOLTES DE SYLVIE

PAR
Mᵐᵉ J. COLOMB
UN VOLUME ILLUSTRÉ DE 112 GRAVURES
D'après TOFANI

Suite des Publications de la Librairie **HACHETTE & Ce.**

Format in-8°

L'HOMME A LA FLUTE

TEXTE DE J. GIRARDIN

AVEC DE NOMBREUSES CHROMOTYPOGRAPHIES

D'après KATE GREENAWAY

Un magnifique volume in-8° cartonné, **8** francs



Gravure extraite de *la Filleule de saint Louis*, par Fr. Dillaye.

MON JOURNAL

RECUEIL MENSUEL POUR LES ENFANTS DE CINQ A DIX ANS

Publié sous la direction de Mme Pauline KERGOMARD et de M. Charles DEFODON

7e ANNÉE, 1887-1888

UN VOLUME IN-8°, ILLUSTRÉ DE NOMBREUSES GRAVURES SUR BOIS. CARTONNÉ, **2** FR. **50**

LIBRAIRIE DE LA BIBLIOTHÈQUE CARDINAL

RUE DE RENNES, 51, ET RUE DU FOUR, 44, A PARIS.

Pour paraître vers le 20 décembre

JENNY DAVIS

LE JOURNAL D'ANNE-MARIE

DÉCOUVERT ET PUBLIÉ CLANDESTINEMENT

PAR SA GRANDE SŒUR

Un volume grand in-8 illustré. — Cent exemplaires sur Hollande (en partie souscrits).

BIBLIOTHÈQUE CARDINAL

65,000 VOLUMES

PRÊT DE LIVRES PAR ABONNEMENT (Paris, Province, Étranger)

SALLE DE TRAVAIL

CATALOGUE MÉTHODIQUE ET RAISONNÉ

THÉOLOGIE — PHILOSOPHIE ET SCIENCES — ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE

LÉGISLATION — HISTOIRE (GRANDES COLLECTIONS HISTORIQUES) — VOYAGES

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS (ROMANS, THÉATRE) — POLYGRAPHES

SOIXANTE REVUES FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES

Ce Catalogue n'est pas une simple nomenclature. Il contient une foule de renseignements historiques, bibliographiques et littéraires, l'analyse d'un grand nombre d'ouvrages, des Tables spéciales pour faciliter l'usage des Collections importantes (bénédictines et autres), et une **Table générale** des auteurs. Les Romans (20,000 volumes) et le Théâtre sont classés à part, par ordre alphabétique.

Un volume grand in-8 de 1,300 colonnes de petit texte, équivalant à dix volumes ordinaires.

Prix. . . . . **8 fr.** (25 0/0).

GARNIER frères, rue des Saints-Pères, 6, à Paris.

FRANÇAIS ET ALLEMANDS

HISTOIRE ANECDOTIQUE DE LA GUERRE DE 1870-71

Grande édition populaire illustrée, revue et augmentée de nouveaux documents

Par DICK DE LONLAY

SARREBRUCK — SPICKEREN — LA RETRAITE SUR METZ — PONT-A-MOUSSON — BORNY

(IIe VOLUME DE LA COLLECTION)

DESSINS DE L'AUTEUR, CARTES ET PLANS DE BATAILLES

1 beau volume grand in-8 jésus, illustré de 120 gravures en chromotypographie, 12 fr.
Rel. dorée, 16 fr.

Bibliothèque instructive et amusante

Format in-8 carré, richement illustré.—9 volumes sont en vente à 3 fr. 50. Relié, doré, 6 fr.

FRANÇAIS ET ALLEMANDS

Histoire anecdotique de la guerre franco-allemande

Par **DICK DE LONLAY**

(4e volume)

Les lignes d'Amanvillers. — Saint-Privat. — Sainte-Marie-aux-Chênes. — Les fermes de Moscou et Leipsig. — Saint-Hubert. — Le Point-du-Jour.
1 volume illustré, dessins de l'auteur.

(3e volume)

Gravelotte. — Rezonville. — Mars-la-Tour.
Saint-Marcel. — Flavigny.
1 volume illustré, dessins de l'auteur.

LES GÉNÉRAUX DE VINGT ANS

HOCHE — MARCEAU — JOUBERT — DESAIX

Par **François TULOU**

20 gravures de DICK DE LONLAY. 1 vol.

EN ASIE CENTRALE

A LA VAPEUR

DE PARIS A SAMARKAND

Par Napoléon NEY

Préface de Pierre Véron

Illustré de 30 gravures, dessins de Dick de Lonlay
1 volume.

ALBUM POUR LES ENFANTS

Format in-4, imprimé en chromo, cartonné, dos toile, couverture chromo . . . . . 6 fr.
Relié toile, tranche dorée, plaque spéciale . . . . . 8 fr.

VOYAGES DE GULLIVER

A LILLIPUT ET A BROBDINGNAC

1 volume, 11e de la collection.

CHANSONS ET RONDES ENFANTINES DES PROVINCES DE FRANCE

En couleurs, avec notices et accompagnement de piano, par J-R. WECKERLIN; illustrations, aquarelles en chromotypographie de F. LIX. 1 vol. grand in-8, 8 fr. — Reliure étoffe riche, doré . . . . . 10 fr. »

Cet extrait très sommaire est tiré de notre Catalogue d'étrennes, qui sera envoyé à toute personne qui en fera la demande.

Em. TERQUEM, rue Scribe, 19, à Paris

Les plus jolies Étrennes utiles à offrir

SONT LES

BIBLIOTHÈQUES TOURNANTES

BREVETÉES S. G. D. G.

DIX-NEUF MODÈLES SONT ACTUELLEMENT EN VENTE, OFFRANT A TOUS LES INTÉRESSÉS LES DISPOSITIONS LES PLUS VARIÉES

MODÈLE N° 6

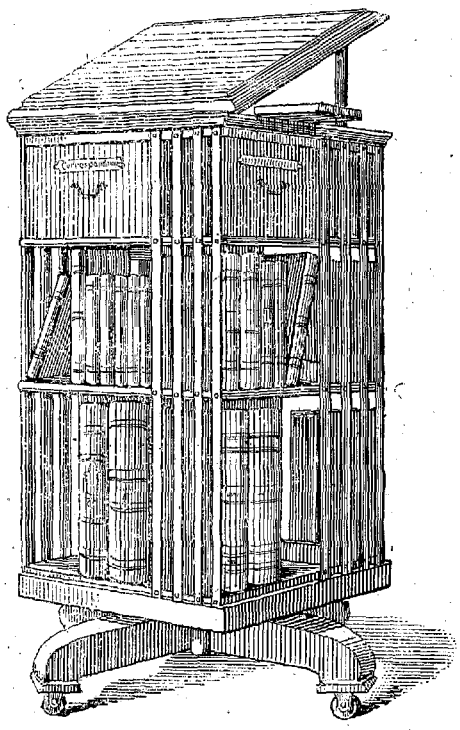

PRIX

En noyer d'Amérique (avec 4 cartons). . . . 250 fr.
En bois noir ciré — . . . . 300 fr.

(Toutes les Bibliothèques se font en bois de toute espèce et sont susceptibles de changement au gré de l'acquéreur; les devis et croquis sont envoyés sur demande.)

MODÈLE N° 11

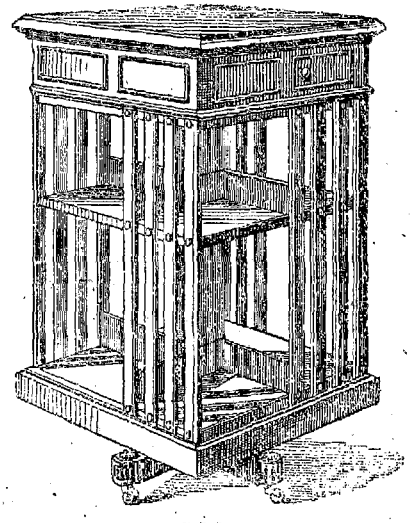

PRIX

Acajou, moulures cuivre,
Meuble de grand luxe. . . . . 300 fr.

APPUI-LIVRES A COULISSE

Cet article, très élégamment fini, est un complément d'étagère sur une table ou sur un bureau

AU CHOIX :

NOYER

BOIS NOIR

ACAJOU

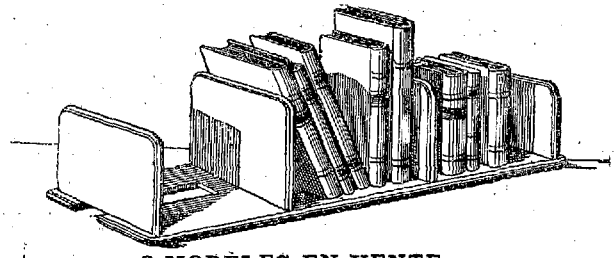

ENVOI FRANCO

CONTRE

Mandat de poste

3 MODÈLES EN VENTE

MODÈLE A. — *Dimensions* : Longueur 0m35, largeur 0m13 . . . . . 10 fr.
— B. — — — 0m40, — 0m15 . . . . . 15 fr.
— C. — — — 0m60, — 0m18 . . . . . 20 fr.

Autres articles brevetés s. g. d. g. exploités par la maison

Appui-livres mobiles. Prix, 2, 3 et 3 fr. 50 la paire.
Chevalet. . . . . 20, 25 et 40 fr.
Reliure mobile. . . . . 3 à 7 fr.
Presse-relieur. . . . . 6 fr.
Porte-Dictionnaire. . . . . 35 fr.
" Scrap-book ". . . . . 4 à 15 fr.

Envoi franco du Catalogue illustré. — Em. TERQUEM, rue Scribe, 19, Paris.


Année 1889
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
RUE SOUFFLOT, 15, A PARIS
CATALOGUE
DES
LIVRES
D'ÉTRENNES



DIXIÈME ANNÉE — 1889

S^T NICOLAS

JOURNAL ILLUSTRÉ
POUR GARÇONS ET FILLES

PARAISSANT

le Jeudi de chaque semaine

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin

PARIS ET DÉPARTEMENTS

Un an . . . . . **18 fr.** | Six mois . . . . . **10 fr.**

ÉTATS DE L'UNION POSTALE

Un an . . . . . **20 fr.** | Six mois . . . . . **12 fr.**

Un numéro . . . . . » **35**

COLLECTION. — Les neuf années parues (1880-1888) forment chacune un volume petit in-4, magnifiquement illustré. Chaque vol., br., **18 fr.** — Avec belle reliure, fers spéciaux, **22 fr.** — Avec belle reliure, fers spéciaux, tr. dor., **23 fr.**

Envoi gratuit d'un spécimen sur dem nde.



Dessins de B. de Monvel, extraits de *Saint Nicolas*.



Gravure extraite de *St Nicolas*.

PORTRAIT DE SAINT NICOLAS

Dessiné par BOUTET DE MONVEL, gravé par LOUIS MULLER.

Prix des épreuves : sur papier de Hollande, 10 fr.; — sur papier du Japon, 20 fr.
sur satin soie, 30 fr.; — sur parchemin, 35 fr.

Les mêmes épreuves encadrées avec moulures dorées, en sus. Net. . . . . 10 fr.

MUSÉE DES FAMILLES

1889. — 56e ANNÉE

LECTURES DU SOIR

PARAISSANT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

Chaque numéro forme une belle livraison illustrée de 32 pages sur deux colonnes.

Cette magnifique publication, qui forme ainsi deux beaux volumes par an, est à meilleur marché que toutes les autres publications de ce genre.

Envoi gratuit d'un numéro spécimen sur demande.

ABONNEMENTS

Un an.	Paris.	14 fr.
—	Départements	16 fr.
—	Union postale.	18 fr.

UN NUMÉRO :

Paris.	60 c.
Départements	70 c.

COLLECTIONS

Les 45 premiers volume du MUSÉE DES FAMILLES se vendent brochés, chacun, 4 fr.

Les t. 46 à 61, br., chacun 7 fr.

Depuis 1883, le MUSÉE DES FAMILLES forme par an deux volumes. Chaque vol., br., 7 fr.; rel. ordin., 1 fr. 50 en plus par vol.; rel. nouv., toile pleine, à biseaux, tr. blanches, en plus, 3 fr. 50; avec tr. dor., 4 fr. 50. Rel. en un vol. de chaque année, à partir de 1883 : toile pleine à biseaux, tr. blanches, 4 fr.; tr. dor., 5 fr.

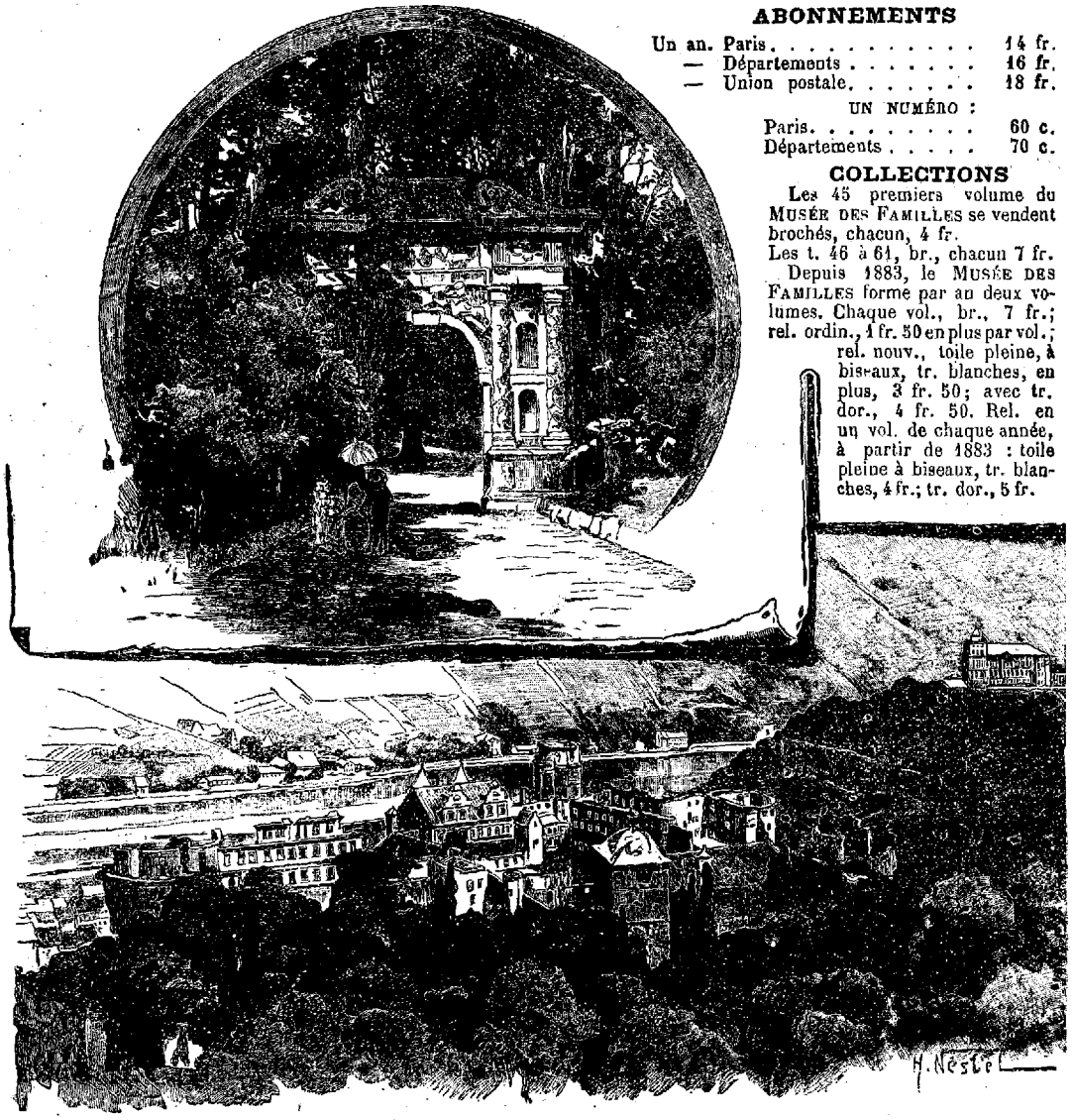

Gravure extraite du *Musée des familles*.

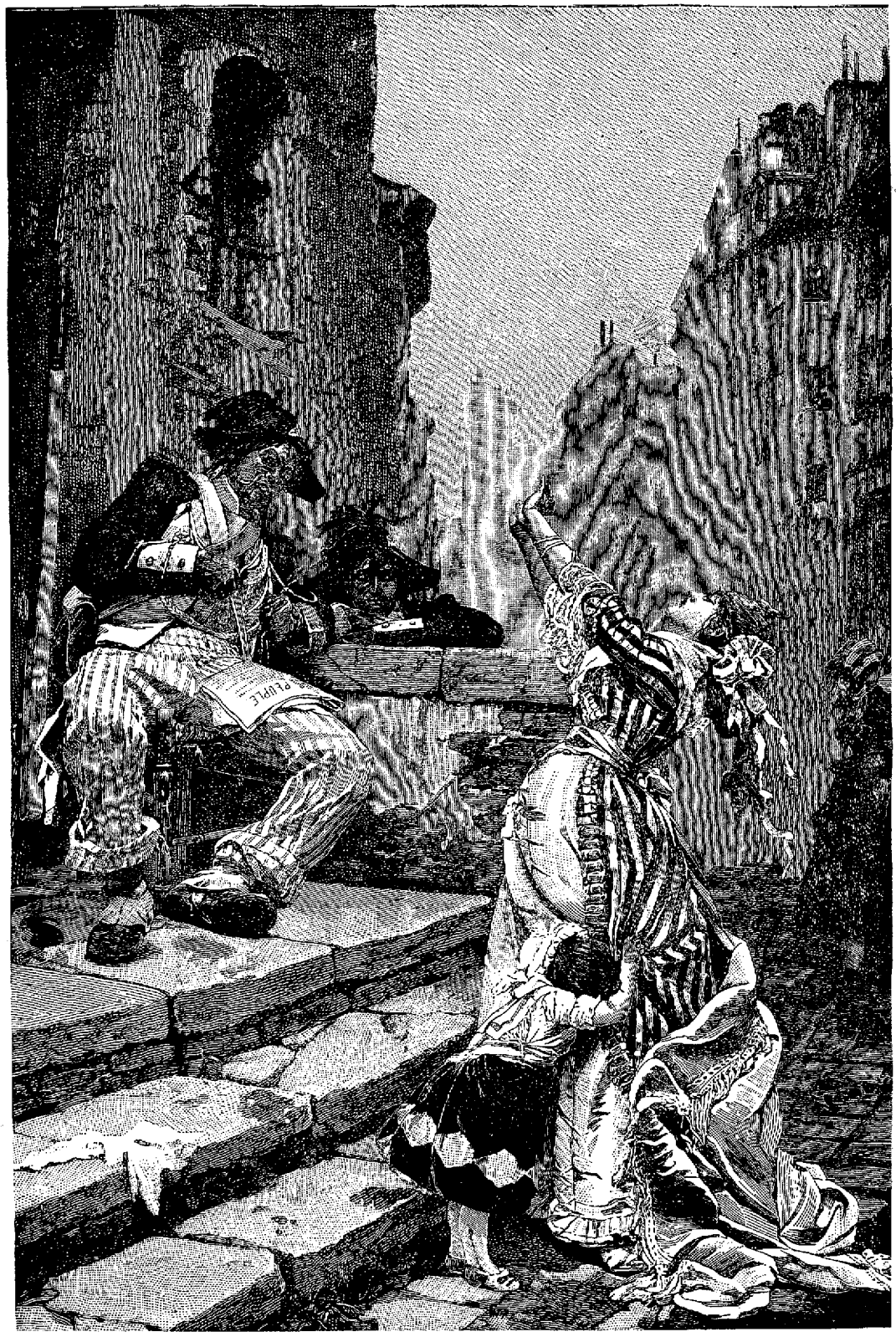

Gravure extraite du *Musée des Familles*.

L'AN 1789

PAR

HIPPOLYTE GAUTIER

MAGNIFIQUE VOLUME GRAND IN-4

RENFERMANT

650 gravures dont 100 tirées à part sur papier vélin en noir ou en couleur



Gravure extraite de l'*An* 1789.

REPRODUISANT

Des estampes, tableaux ou vignettes de la fin du XVIIIe *siècle, 4 cartes de la France de 1789 et des plans de Paris.*

UN TRÈS FORT VOLUME DE 800 PAGES DE TEXTE TIRÉ SUR PAPIER DE LUXE, FORMAT GRAND IN-4

Prix : Broché, avec couverture de luxe, parchemin gaufré, titre doré, 50 fr.

Avec reliure demi-chagrin, fers spéciaux, tranches dorées ou d'amateur, maroquin, avec coins, tête dorée, 65 fr.

IL A ÉTÉ TIRÉ :

22 exemplaires sur papier du Japon des manufactures impériales numérotés de 1 à 22 et imprimés au nom des souscripteurs au prix de 200 francs l'exemplaire.

A cent ans de distance, et tandis que la France s'apprête à célébrer le souvenir de l'année qui fut la première de la Révolution, nous avons cru qu'il serait intéressant de revoir cette grande époque de 1789, non pas telle que l'a fait paraître un siècle de réflexions superposées, de commentaires contradictoires, de polémiques souvent passionnées, mais telle que l'ont vécue nos pères.

Il faudrait pouvoir revivre parmi eux, retrouver leurs sentiments, leurs espérances et jusqu'à leurs illusions; tout regarder avec leurs yeux, ne demander qu'à eux-mêmes ce qu'ils ont voulu, ce qu'ils ont fait; ne s'entourer que de leurs témoignages, faire abstraction des histoires de seconde main et des jugements suggérés par les événements ultérieurs; se figurer que 1789 est le présent; ignorer les années qui ont suivi; se garder même du langage moderne; redevenir, en un mot, pour quelques instants des Français d'alors.

Le livre que nous présentons au public s'est inspiré de cette pensée. Il ne raconte pas toutes les années de la Révolution; il ne raconte que 1789 isolément, mais avec des détails circonstanciés qu'aucune histoire, jusqu'à présent, n'a pu grouper faute de place. Il ne se borne pas au récit des faits; mœurs, modes, théâtres, écrits du jour, aspects de Paris, voyages en France, industries, arts, tout lui a fourni matière à descriptions. C'est la physionomie complète de l'année qu'il s'efforce de rendre.

Des notes nombreuses, au-dessous du texte, lui viennent en aide. Elles ne consistent pas

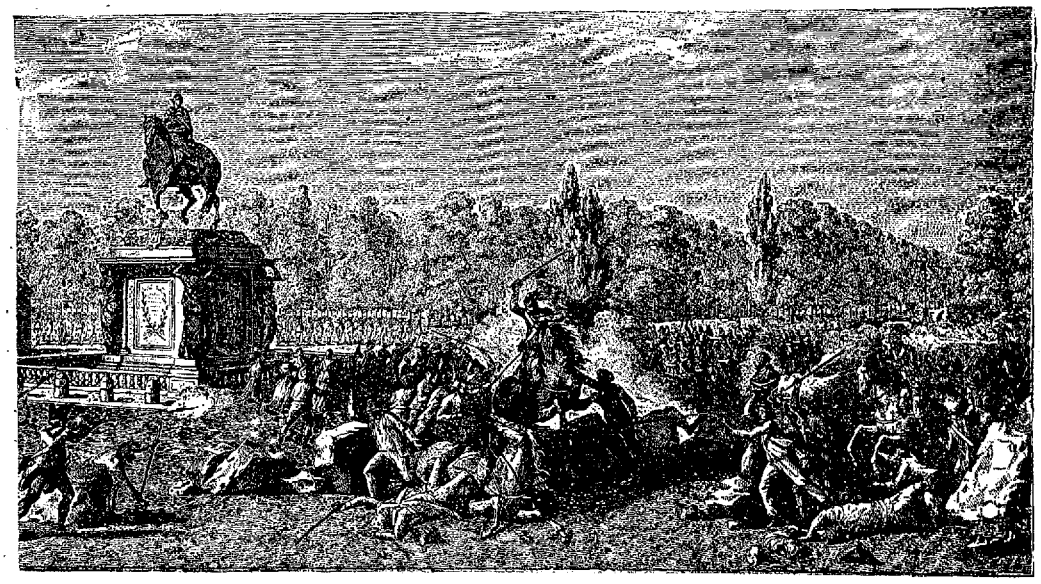

GRAVURE EXTRAITE DE *l'An* 1789.

en simples renvois aux documents invoqués; elles en reproduisent les passages caractéristiques; elles donnent, par extraits, les mémoires, pamphlets, récits, vers, chansons, discours, opinions de toutes sortes, des contemporains. Il en résulte que, par leur ensemble, ces notes composent un vaste recueil de morceaux historiques, ce qu'on pourrait appeler une *Chronique écrite par un millier de mains*.

Les gravures de l'ouvrage concourent au même but. Les seules illustrations qu'on y ait admises sont des reproductions par la photographie (donc absolument authentiques) d'estampes, vignettes, aquarelles, dessins ou tableaux de la fin du XVIIIe siècle. — Ces reproductions, gravées en relief sur cuivre, au nombre de 650 environ (dont cent tirées hors texte), constituent un album des plus curieux, une collection unique jusqu'à ce jour, une *Histoire de 1789 par les images de l'époque*.

Ainsi texte, notes, gravures, sont combinés pour donner l'idée la plus exacte possible du commencement de notre Révolution. Ce caractère du livre, le travail considérable de recherches auxquelles l'auteur s'est livré depuis de longues années, les développements exceptionnels que lui ont permis 800 pages d'un format grand in-4, enfin les soins donnés à l'impression, tout nous fait espérer que le public appréciera l'importance et l'intérêt de cet ouvrage.

Le Langage Équestre

Par JULES PELLIER

Ouvrage renfermant 100 reproductions de photographies ou de gravures tirées des classiques de l'équitation et 2 héliogravures par **A. Meyer.**



Gravure extraite du *Langage équestre.*

Un magnifique volume gr. in-8 jésus, reliure amateur, avec coins, tête dorée : **30 fr.**

GRAND ALMANACH FRANÇAIS

ILLUSTRÉ

Publié par le MUSÉE DES FAMILLES

1889

Cet almanach, outre les renseignements généraux et spéciaux qui en feront **le plus complet des annuaires français**, contiendra des notions sur les sujets les plus variés : *industrie, géographie, sciences, beaux-arts;* à ces articles, accompagnés de magnifiques illustrations signées des meilleurs artistes, seront joints des **conseils pour la vie usuelle et pratique. des anecdotes, des notices et des curiosités de tous genres.**

Le **feuilleton** offrira aux lecteurs une série de nouvelles ttéraires par les écrivains les plus célèbres et les plus sympathiques.

Enfin, répandus dans toutes les parties du Recueil, les tableaux du pittoresque **Oracle des Familles**, prêt à répondre avec esprit sur toutes les questions touchant à la personnalité de chacun et destiné à devenir un constant objet de distraction pour tous les possesseurs du *Grand Almanach français.*

Cet ouvrage formera un beau volume grand in-8° pittoresque, de plus de **400 pages** et illustré de plus de **200 gravures.**

Prix : Broché, 1 fr. 50; Relié toile . . . . . 2 fr. 50

Pour recevoir franco par la poste, ajouter 0,50 c. par exemplaire.

VOLUMES ILLUSTRÉS FORMAT IN-8 JÉSUS

Chaque vol., br., 10 fr. — Relié toile, biseaux, fers spéc., tr. dor., 13 fr. — Demi-rel., fers spéc., tr. dor., 14 fr.



Gravure extraite des *Héritiers de Montmercy*.

H. GRÉVILLE
LE VŒU DE NADIA
Illustrations d'A. MARIE

S. BLANDY
MONT SALVAGE
Illustrations de SANDOZ

E. DUPUIS
Les Héritiers de Montmercy
Illustrations de BIRCH et SANDOZ

E. DUPUIS
UN DÉSHÉRITÉ
Illustrations de SANDOZ.

CH. DE CHARLIEU
La Mission du Capitaine
Illustrations de SANDOZ

LOUIS ULBACH
L'ESPION DES ÉCOLES
Illustrations de C. LARSSON

E. DUPUIS
LE PETIT LORD
Illustrations de BIRCH et SANDOZ.

F. DILLAYE
LES HÉRITIERS DE JEANNE D'ARC
Illustrations de SANDOZ

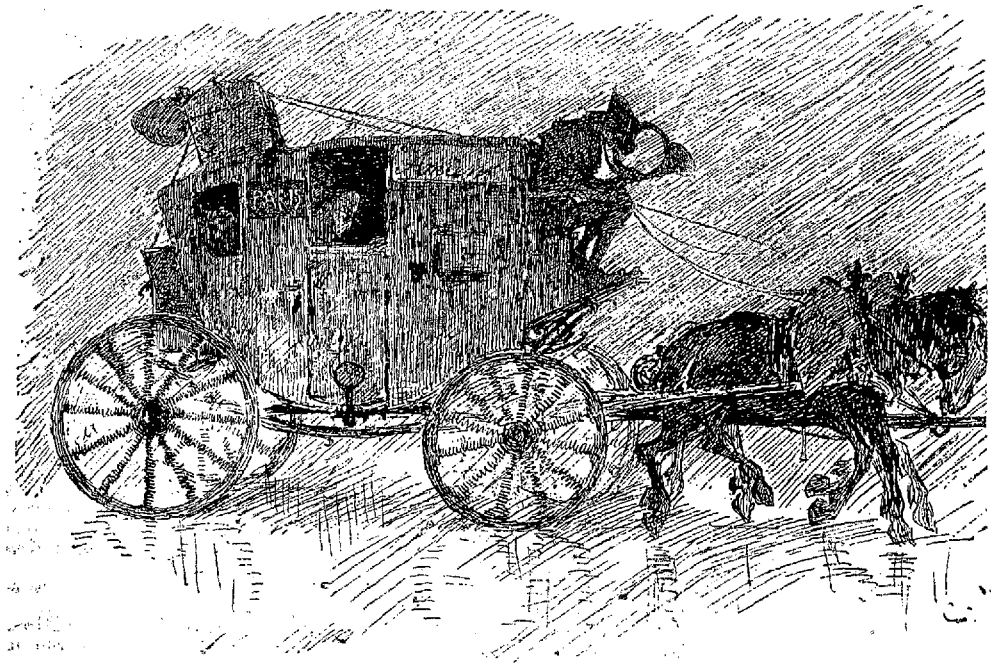

Gravure extraite de *l'Espion des Ecoles*.

La Farce du Cuvier

COMÉDIE DU XVIe SIÈCLE ARRANGÉE EN VERS MODERNES

PAR

GASSIES DES BRULIES

AVEC 10 PLANCHES EN TAILLE-DOUCE DE J. GEOFFROY.

Un bel album in-8, 6 fr. — Quelques exemplaires sur papier du Japon, 25 fr.

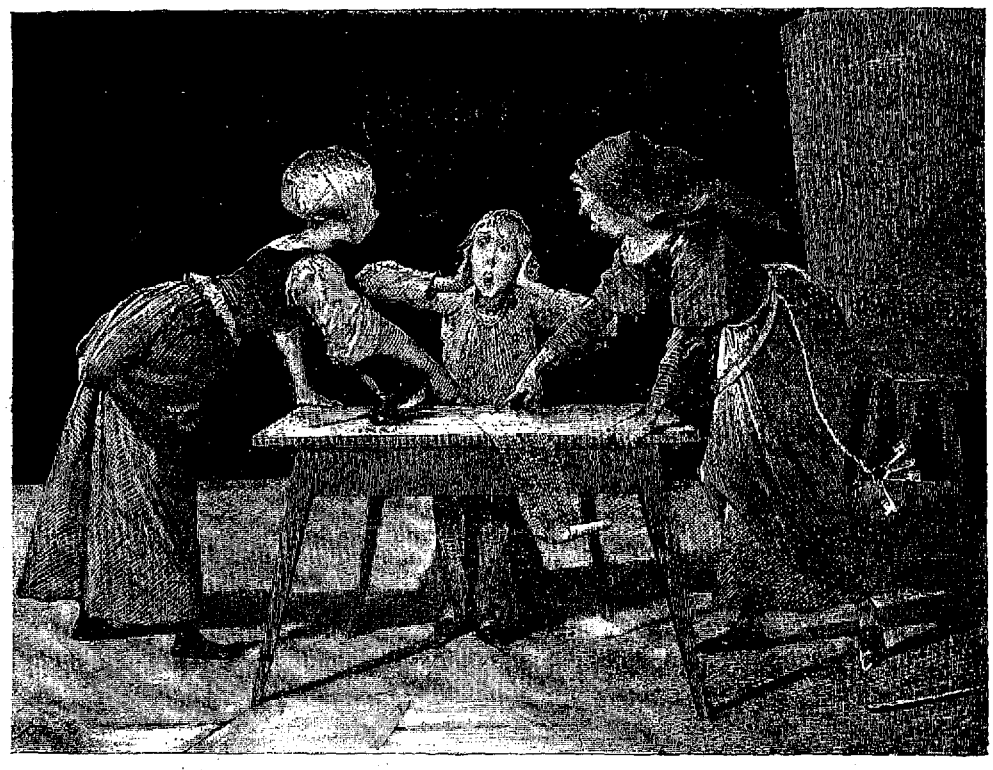

Reproduction d'une gravure en taille-douce extraite de la *Farce du Cuvier*.

LA FARCE DE MAITRE PATHELIN

COMÉDIE MOYEN AGE, arrangée en vers modernes

PAR GASSIES DES BRULIES

AVEC 16 PLANCHES EN TAILLE-DOUCE PAR BOUTET DE MONVEL

Magnifique album in-8, avec couverture de luxe, 10 fr. — Exemplaires sur Japon, 40 fr.

COLLECTION DE VOLUMES ILLUSTRÉS PETIT IN-4

Brochés, 3 fr. 90. — Reliés tranches dorées, 5 fr. 40

LES DEUX AUBERGES

(L'OURS ET L'ANGE)

PAR JACQUES PORCHAT

Illustrations de FRÉDÉRIC RÉGAMEY



Gravure extraite de *l'Ours et l'Ange*.

J. BAUDEL

UN AN A ALGER

Ill. de DE BAR, SPECHT, etc.

E. DUPUIS

LES DISCIPLES D'EUSÈBE

Ill. de COURBOIN

LEILA HANOUM

La Nouvelle Scheherazade

Ill. de FERDINANDUS

DANIEL BERNARD

LA CHASSE AU PHÉNIX

Ill. de H. CLERGET, VIERGE, etc.

E. DUPUIS

LES ENTREPRISES D'HARRY

Ill. de BEARD, JUNCLING

LÉOUZON LE DUC

IMPRESSIONS DE VOYAGES

DANS LES PAYS DU NORD

Ill. de BRETON, CLERGET, LIX, etc.

PIERRE DU CHATEAU

SOUVENIRS D'UN PETIT ALSACIEN

Ill. de J. GIRARDET

E. DUPUIS

A LA RECHERCHE D'UNE MÉNAGERIE

Ill. de FABER

F. NARJOUX

HISTOIRE D'UNE FERME

Ill. de l'auteur

COLLECTION DE VOLUMES ILLUSTRÉS PETIT IN-4

broché, 2 fr. 25 ; relié tranches jaspées, 3 fr. 25 ; tranches dorées. . . . . 4 fr.

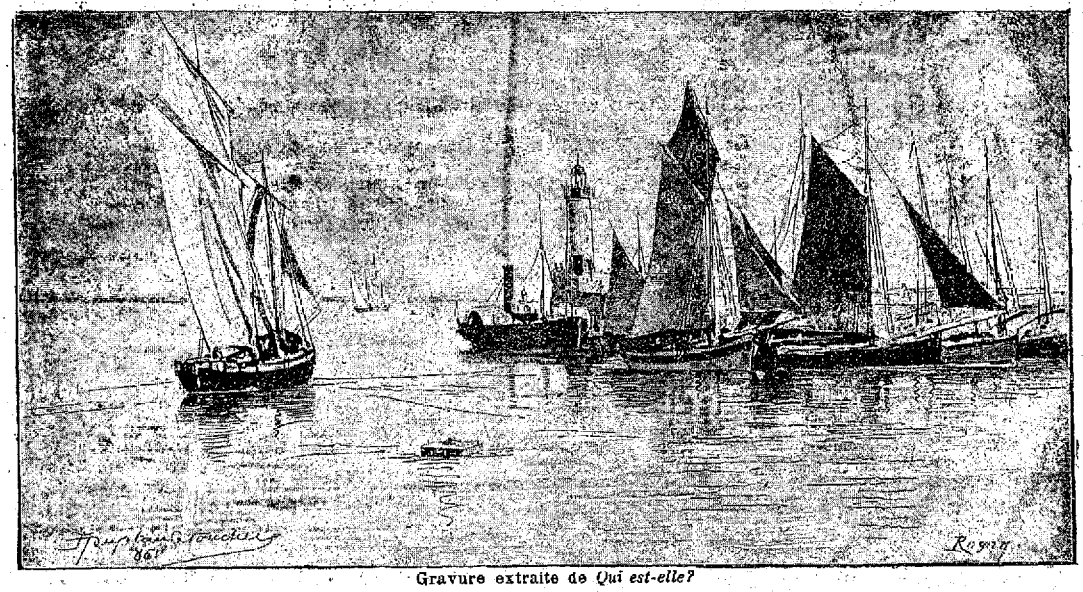

Gravure extraite de *Qui est-elle?*

CONTES POUR ENDORMIR MA PETITE FILLE

Par la Princesse CANTACUZÈNE ALTIERI. — Illustrations de FERDINANDUS

QUI EST-ELLE?

PAR

Marthe BERTIN

ILLUSTRATIONS DE

DUPLAIS-DESTOUCHES

J. ANCEAUX

VIE ET AVENTURES DE TROMPETTE

Illustrations de B. de MONVEL

A. ASSOLANT

LA CHASSE AUX LIONS

Illustrations de J. GIRARDET

Marthe BERTIN

Mme Grammaire et ses Enfants

Illustrations de GINOS

(Ouvrage couronné par l'Académie)

Marthe BERTIN

LA PETITE MAISON RUSTIQUE

Illustrations de CLÉRICE



Gravure extraite des *Quatre fils Aymon.*

LES QUATRE FILS AYMON

PAR

PIERRE DU CHATEAU

Illustrations de SANDOZ

P. DU CHATEAU

LE ROMAN DE CHRISTIAN

Illustrations de SANDOZ

J. PORCHAT

Trois Mois sous la Neige

Illustrations de Ch. DONZEL

A. PIAZZI

PHAROS

Illustrations de SANDOZ

CH. SÉGARD

LA SUCCESSION DU ROI GUILLERI

Illustrations de B. DE MONVEL

TITMARSH

LA ROSE ET L'ANNEAU

Illustrations de V. POIRSON

COLLECTION DE VOLUMES ILLUSTRÉS PETIT IN-4

Broché, 1 fr. 90; Reliés percaline, fers spéciaux, tranches jaspées, 3 fr.; tranches dorées, 3 fr. 50.

ILIAS, par PROTCHE DE VIVILLE, illustrations de V.-A. POIRSON

AURY (V.). . . . . **De Fil en Aiguille**, illustrations de GAILLARD, KAUFFMANN.
BERTIN (Marthe) . . . . . **Les Épreuves de Jean**, illustrations de E. de LIPHART.
DAUPHIN (L.) . . . . . **L'Éducation musicale de mon cousin Jean Garrigou**, illustrations de LÉONCE PETIT.
LÉONCE PETIT . . . . . **Les Comédiens malgré eux**, illustrations de l'auteur.
NAJAC (R. DE) . . . . . **Le Nid de Pinson**, illustrations de GEOFFROY, KAUFFMANN.
PIAZZI (Adriana) . . . . . **Sans souci**, illustrations de B. DE MONVEL.
— . . . . . **Les petites Conteuses**, illustrations de GILBERT, KAUFFMANN.
SÉGARD (Ch.) . . . . . **Bébés et Papas**, illustrations de FERDINANDUS.
TALANDIER (M.) . . . . . **Histoire des mois**, illustrations de KAUFFMANN.

HISTOIRE
DE
L'École spéciale Militaire de Saint-Cyr

PAR

UN ANCIEN SAINT-CYRIEN

52 PLANCHES HORS TEXTE EN PHOTOTYPIE, DESSINS DE JAZET

Un magnifique volume grand in-8. Broché, **20** fr. Relié toile. tranches dorées, **25** fr.

Avec reliure demi-chagrin, tr. dorées, 28 fr. — Avec rel. amateur, tête dorée, tranche ébarbée, 30 fr. — Exemplaires numérotés, sur papier de Hollande, 50 fr.; sur papier du Japon, 80 fr.

RENÉ MÉNARD

LA MYTHOLOGIE
DANS L'ART ANCIEN ET MODERNE

Ouvrage orné de 600 gravures dont 32 hors texte.

Le Monde vu par les Artistes
GÉOGRAPHIE ARTISTIQUE

Ouvrage orné de plus de 600 grav. et de nombreuses cartes.

Chaque ouvrage : Très fort volume in-8 jésus, br., 25 fr. — Avec riche rel, fers spéc., tr. dor., 32 fr. — Avec rel. amateur, tête dor,, tr. ébarbées, 35 fr. — Exemplaires numérotés sur papier de Hollande, br. 50 fr.

VOYAGE AU CAMBODGE
L'ARCHITECTURE KHMER

PAR L. DELAPORTE

Lieutenant de vaisseau, Chef de la mission d'exploration aux monuments Khmers (1873).

Un beau vol. gr. in-8 jésus, orné de gravures hors texte, de nombreux dessins et d'une carte. Br. 20 fr.
Relié, dos chagrin, plats et tr. dor., fers spéciaux, 28 fr. — Exemplaires numérotés sur vélin, Br. 40 fr.

COLLECTION DE VOLUMES ILLUSTRÉS PETIT IN-4

Brochés, 1 fr. 25; Reliés percaline, fers spéciaux, tranches jaspées, 2 fr. 25; tranches dorées, 2 fr. 75

LE SOSIE, par PROTCHE DE VIVILLE, illustrations de V.-A. POIRSON.

AURY (V.) . . . . . **La Mésange**, illustrations de JUNDT.
DUPUIS (E.) . . . . . **Les Souhaits de Tommy**, illustrations de BEARD, SÉMÉCHINI.
— . . . . . **Un peu paresseuse**, illustrations de HOPKINS, FABER, etc.
— . . . . . **La Danse des lettres**, illustrations de TOFANI, B. DE MONVEL, etc.
— . . . . . **Le Cirque en Chambre**, illustrations de BEARD, KAUFFMANN.
— . . . . . **Hors de l'œuf**, illustrations de DONZEL, GEOFFROY, etc.
LABESSE et PIERRET . . . **Le Nid de Grand-Maman**, illustrations de FRAIPONT.
LÉONCE PETIT . . . . . **Les Sept métiers du Petit Charles**, illustrations de l'auteur.
NAJAC (R. DE) . . . . . **Les Lettres d'oiseaux**, illustrations de KAUFFMANN, TRAVIÈS, etc.
RATISBONNE (L.). . . . . **Les Petits Hommes**, illustrations de DE BEAUMONT.
— . . . . . **Les Petites Femmes**, illustrations de DE BEAUMONT.

© BnF Lyon - Editions « Les passionnés du temps » - http://editions.passionnes.fr

DANS MILLE ANS

Par E. CALVET

ILLUSTRATIONS DE NEHLIG

SOUVENIRS MARITIMES

Traduits de l'amiral Werner par NOE

ILLUSTRATIONS DE GINOS

Chaque ouvrage, un magnifique vol. grand in-8 jésus, broché, 12 fr. 50
rel. toile, fers spéc., tr. dor., 16 fr. 50; demi-chagrin, tr. dor., 17 fr. 50; avec fers spéc., 18 fr. 50

PÉTIS DE LA CROIX

Les Mille et un Jours

CONTES PERSANS — ÉDITION A L'USAGE DE LA JEUNESSE

PAR EUDOXIE DUPUIS

Avec plus de cinq cents compositions par GAILLARD

Un magnifique volume in-8, broché . . . . . 25 fr.

Relié toile pleine, biseaux, tr. dor. 30 fr.
Relié demi-chagrin, fers spéciaux, tranches dorées . . . 32 fr.



Gravure extraite des *Mille et un Jours*.

Exemplaires numér. sur papier vélin . 50 fr.
Exemplaires numérotés sur papier du Japon . . . . . 100 fr.

COLLECTION DE VOLUMES ILLUSTRÉS PETIT IN-4

Brochés, 5 fr.; reliés fers spéciaux, tranches dorées . . . . . 8 fr.

JEAN DÉPERET

Par Mme A. LION

illustrations DE FERDINANDUS.

LE LIVRE DES PETITS

POÉSIES

Par Jean AICARD

35 COMPOSITIONS DE GEOFFROY

Les trois petits Mousquetaires,

par Ém. DESBEAUX. Préface d'ALEXANDRE DUMAS fils
Illustrations de Bayard, Ferdinandus, Scott, Giacomelli Monginot, Semechini, etc.

BIBLIOTHÈQUE DE RÉCRÉATION DU BIBLIOPHILE JACOB

VOLUMES ILLUSTRÉS DE NOMBREUX DESSINS ET DE GRAVURES COLORIÉES HORS TEXTE

Chaque vol. br., 7 fr. 50; relié toile, fers spéc., tr. dor., 10 fr.; demi-ch., fers spéc. tr., dor., 12 fr.

Les Enfants dans la famille, illustrations de FERDINANDUS.

Histoires d'autrefois, illustrations de KAUFFMANN.

Contes littéraires du bibliophile Jacob, illustrations de KAUFFMANN.

Aventures d'un petit orphelin, illustrations de FERDINANDUS.

LA COMÉDIE ENFANTINE

Par Louis **RATISBONNE.** 137 compositions de B. de Monvel
Ouvrage couronné par l'Académie française
1 vol. in-12, br., 3 fr. 75; rel. perc., tr. dor., 5 fr. 50

JEANNE D'ARC

Par Joseph FABRE, ÉDITION ILLUSTRÉE

In-8, br., 10 fr.; rel. toile, tr. dor. 14 fr.

ALBUM-CONFIDENCES DU MUSÉE DES FAMILLES

Joli volume in-12 oblong, mouton plein, titre et tranches dorés. 5 fr.

La feuille de confidences, 10 cent.; 25 feuilles avec titre et tables, 1 fr. 50; 50 feuilles, 2 fr. 75; 100 feuilles, 5 fr.

VOLUMES FORMAT GRAND IN-8 RAISIN

Illustrés par Bertall, de Bar, Bocourt, Ferdinandus, Gilbert, Hubert-Clerget, Janet-Lange, Kauffmann, etc., etc.
Chaque vol., br., 2 fr. 60. — Relié, toile anglaise, tr. jaspées, 3 fr. 40 ; tr. dorées, 3 fr. 80

Relié demi-chagrin, tr. jaspées, 5 fr. 75; tr. dorées, 6 fr. 65

ALLOU (M.). — **En Chine.**
ANTICHAN (P.). — **La Tunisie autrefois et aujourd'hui.**
BEAUGRAND (CH.). — **Les promenades du Dr Bob.**
BESNERAY (MARIE DE). — **Les Grandes Epoques de la Peinture.**
CHALLAMEL (A.). — **Les Grandes Compagnies.**
DESLYS (CH.). — **Les Récits de la Grève.**
FRANÇOIS (H.). — **Scènes de la Révolution française.**
GIRARD (J.) — **Les rivages de la France autrefois et aujourd'hui.**
GRAFFIGNY (H. DE). — **Récits d'un Aéronaute.**
JACOB (le bibliophile). — **Contes littéraires** (2vol.).
— — **Histoires d'autrefois** (2 vol.).
JANIN (J.). — **Contes, récits et nouvelles.**
— — **Causeries littéraires.**
LA BLANCHÈRE (H. DE). — **Les animaux racontés par eux-mêmes.**
— — **Sous les eaux.**
LA LANDELLE (G. DE). — **Histoires maritimes.**
LINDEN (A.) — **Comment les bêtes travaillent.**
— — **Curiosités de l'Histoire des bêtes.**
— — **Le Magot de la Chine.**
MULLER (E.). — **Mémoires d'un Franc-Tireur.**
— — **Un Français en Sibérie.**
— — **Les Ecoliers de Châlons.**
NAVERY (R. DE). — **Histoires chevaleresques.**
REYMOND (W.). — **Histoire de l'art.**
TISSOT (V.). — **Curiosités de l'Allemagne du Nord.**
— — **Curiosités de l'Allemagne du Sud.**
TISSOT (A.). — **Les Poètes du foyer.**
— — **Les Conteurs amusants.**

VOLUMES FORMAT IN-8 CAVALIER

Illustrés par de Bar, Gaillard, Godefroy-Durand, Hubert-Clerget, Lix, B. de Monvel, Ed. Morin, etc.
Chaque vol., br. : **1 80** — *Relié toile anglaise, fers spéciaux, tr. jaspées* : **2 60** — *tr. dor.*: **2 95**

Dr BEAUREGARD ..... **Nos Parasites.**
Dr BERNARD ..... **De Cherbourg à Brest.**
— ..... **De Lorient à Toulon.**
BLOCH (M.) ..... **Les Mères des grands hommes.**
— ..... **Épouses et Sœurs.**
COCHERIS (Mme P.) ... **Histoires sérieuses sur une pointe d'aiguille.**
DELTOUR (F.) et RINN. **La Tragédie grecque.**
FÉNELON ..... **Les Aventures de Télémaque.**
FONT-RÉAULX (H. DE).. **Carnot.**
FRÉDÉ (P.) ..... **Voyage au cap Nord.**
— ..... **Excursions en Sicile.**
GRAFFIGNY (H. DE) .... **Voyages fantastiques.**
HAMEAU (Mme) ..... **Une enfant sans mère.**
LA BLANCHÈRE (H. DE). **Les Amis des plantes et leurs ennemis**
— **Récits de pêche et de voyages.**
LA FONTAINE ..... **Fables choisies.**
LE GOFFIC et TELLIER. **Les Mémoires de Saint-Simon (Extraits).**
MARTIN ..... **Origine et explication de 200 locutions et proverbes**
MULLER (E.) ..... **Entretiens de science familière.**
— ..... **Le Prince du feu.**
RASSAT (J.) ..... **La très joyeuse et très plaisante histoire des faits gestes et prouesses du bon Chevalier Bayard, par le Loyal serviteur, arrangée et traduite en style moderne.**
THIERRY (AUG.) ..... **Récits des temps mérovingiens, extraits avec notice spéciale.**

VOLUMES FORMAT IN-8 CARRÉ

Illustrés par de Bar, Duplais-Destouches, Hubert-Clerget, Kirschner, Lix, Adrien Marie, Scott, etc., etc.
Chaque vol, br. : **1 15** — *Relié toile anglaise, fers spéciaux, tr. jaspées* : **1 80** — *tr. dorées* : **2 10**

ANTICHAN (R.) ..... **Le Pays des Kroumirs.**
COMETTANT (O.) ..... **Les Compositeurs illustres de notre siècle.**
COOTE (W.) ..... **L'Océan Pacifique.**
DESLYS (CH.) ..... **Les Orfèvres français.**
— ..... **Jacques Cœur.**
FONT-RÉAULX (H. de). **Riquet et le canal des Deux-Mers,**
FRÉDÉ (P.) ..... **Chasses aux pirates malais.**
— **Voyage en Arménie et en Perse.**
GENEVAY (A.) ..... **La chute d'une dynastie.**
— **La Fin de l'esclavage aux Etats-Unis.**
— **Les Deux frères de Witt.**
GIDEL (CH.) ..... **Morceaux choisis de prosateurs français, depuis le XVIIe siècle** (2 volumes).
GRAND (G.) ..... **Nouvelles anglaises.**
GRANGEON (Mme) ..... **De la cave au grenier, excursions enfantines à travers la maison**
HARDY ..... **Les Origines de notre langue.**
HARDY ..... **L'esprit de la langue française.**
KOHN-ABREST (F.) ..... **L'Egypte et la Tripolitaine.**
— **En Algérie.**
MANGIN (A.) ..... **La Pluie et le Beau temps.**
— **Voyage à la Nlle Calédonie.**
MARCEL (ETIENNE) ..... **Chroniques d'autrefois**
MULLER (E.) ..... **Causeries sur les grandes découvertes modernes.**
— **Causeries familières sur la nature et les sciences.**
NAVERY (RAOUL DE).... **Les Mystères de Jumièges**
NEUKOMM (ED.) ..... **Les Étapes d'un bataillon scolaire.**
PORCHAT (J.) ..... **La Vie et la mort de Jeanne d'Arc.**
— **Vie de saint Louis.**
SÉGALAS (A.) ..... **Récits des Antilles. — Le Bois de la Soufrière.**
VITU (AUG.) ..... **Histoire de la Typographie.**
WALLUT (CH.) ..... **Sur les rives de l'Amazone.**
— **L'Oasis.**

VOLUMES FORMAT IN-8 CARRÉ

Illustrés par Gilbert, Hubert-Clerget, Lix, Mesnel, Morel, Scott, Traviès, etc.
Chaque vol., br. : » **90** — *Relié toile anglaise, fers spéciaux, tr. jaspées:* **1 60** — *tr. dorées* : **1 95**

BERTAL (J.) ..... **Les Demoiselles de Fernig.**
BESNERAY (MARIE DE). **La Veillée de Noël.**
BLANDY (S.) ..... **La Pie au nid.**
CAPENDU (E.) ..... **Ango le Dieppois.**
FRÉDÉ (P.) ..... **Chasse aux Castors dans l'Amérique Russe.**
— **Chasse à l'Eléphant à Ceylan**
JONVEAUX ..... **Les Aventures de Rob-Roy.**
LA BLANCHÈRE (E. DE). **Choses et autres, Causeries de l'oncle Tobie.**
— **Une histoire de tous les jours**
COMTESSE MARIE ..... **Véridique histoire de Brigitte et de son cousin Jacot**
MANGIN (A.) ..... **Les Mémoires d'un Chêne.**
MEYLAN (A.) ..... **A travers l'Albanie.**
PERCEVAL (V.) ..... **Les Rêves de Julie**
ROBERT (S.-E.) ..... **Trois contes chinois**

© 2007 Lyon — Editions « Les passionnés du temps » — www.editions-passionnes.fr

VOLUMES ILLUSTRÉS, FORMAT GRAND IN-8 PITTORESQUE

Broché, 5 fr.; — reliés toile, fers spéciaux, tr. jas., 6 fr. 75; — tr. dor., 7 fr. 50

LES ALPES

Par ÉMILE LEVASSEUR

AVEC NOMBREUSES ILLUSTRATIONS ET CARTES

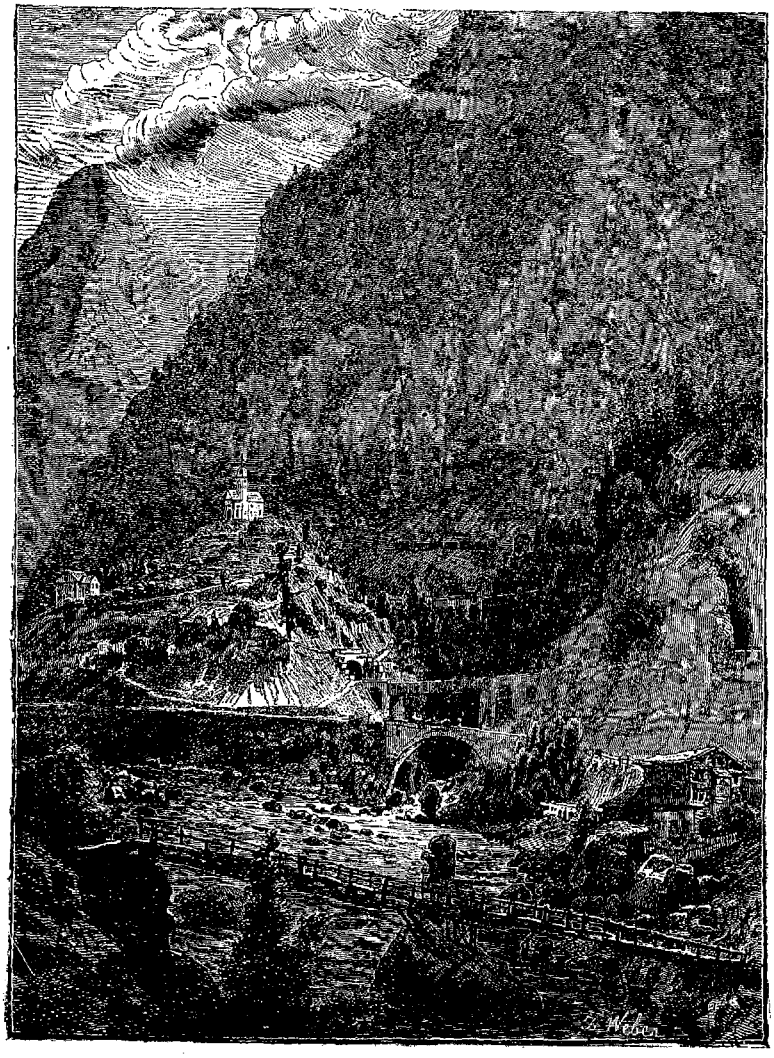

Gravure extraite du volume *Les Alpes*.

LE TONKIN

Par STÉPHANE DUMOULIN

Illustrations de DICK DE LONLAY.

L'AFRIQUE PITTORESQUE

Par VICTOR TISSOT

Illustrations de DE BAR, KIRSCHNER, etc.

Voyage scientifique autour de ma chambre, par Arthur MANGIN, illustr. de Lix, Adrien Marie, Rouyer, etc.
La Comédie des animaux, par MÉRY, illustrations de Bombled, Kirschner, Ed. Morin, Specht, etc.
A la recherche de la pierre philosophale, voyages et aventures d'un Français et d'un Américain, par Ed. LEBLANC illustrations de Besnier, Emile Max, P. de Laubarède, Vignal, etc.
La Guerre, récit épisodique d'un siège au XVIe siècle, par CARLO DU MONGE; suivi de : *le Secret du fer*, par Protche de Viville, et *les Lansquenets*, par Ernest d'Hervilly, illustrations de Poirson, Atalaya, Rochling.

COLLECTIONS D'ALBUMS

PÉRIPÉTIES CYNÉGÉTIQUES
DE M. MAC-ARON
Par NIDRACH. Magnifique album, 32 dessins, dont 8 en chromo. Prix. 10 fr.

NICHÉES D'ENFANTS
Texte en vers par ERNEST D'HERVILLY
illustr. en coul. par KLEINMICHEL
Album, in-4, cartonnage gélatiné.. Prix. 6 fr. 50

ALBUMS EN COULEURS

Par ANDRÉ et L. LAWSON, texte par E. DUPUIS. — Chaque album in-4, cart. . 5 fr.

En remontant. — Vieux proverbes sur de nouveaux airs. — Huit jours dans un aquarium. Le Tour du monde en coquille de noix.

ALBUMS IN-4 A 2 FRANCS

Drôles de Bêtes, par ROBERT-TINANT. — **Drôles de Gens**, par ROBERT-TINANT. — **Le Chat de la mère Michel**, par HOPKINS. — **Les Etudes de Petit-Pierre**, texte et dessins par GEORGES FATH.



Gravure extraite de *Deux contre Un.*

ALBUMS HUMORISTIQUES

Dessins en chromo par ROBERT-TINANT. — Chaque album in-4, cartonné. . . 5 fr.

L'Affaire Arlequin. triolets par LÉON VALADE.
Fantaisies moyen âge, facéties colligées par Messire Richard BAILLEVENT.
Aux trousses du diable, par Ernest D'HERVILLY.
Deux contre un, ou les suites d'une consultation, divertissement moliéresque et médical, par Ernest D'HERVILLY.
Nouvelles Fantaisies moyen âge, farces de fous racontées par MAGGUENOUSSE.

Toinette et Toto à la campagne, par A. LINDEN. 14 grav. en coul. par KAUFFMANN. Un alb. in-4, cart. 1 fr. »
Aventures extraordinaires de Serpolet et de son ami Coincoin, par LINDEN. Gravures en couleur de MOREL. Un album in-4. cart. . . . . 1 fr. »
Dictons et proverbes populaires, par A. LINDEN. 15 grav. en coul. par A. FERDINANDUS. 1 alb. in-4, c. 1 fr. »

Album artistique de la France et des colonies, orné de 30 chromos, in-8 oblong. . . . . 3 fr. 50

PRÉDICTIONS ET CONSEILS DE SAINT NICOLAS

ORACLE DES ENFANTS

Ce recueil constitue un véritable oracle qui, pour être particulièrement à l'usage des enfants, n'en est pas moins destiné à la distraction de la famille entière. Dans une longue liste de questions très diverses, le consultant choisit celle qu'il veut adresser à l'oracle. Il fait ensuite intervenir le hasard en piquant, les yeux fermés, sur des tableaux de *points*, dont le nombre se retranche du chiffre correspondant à la question. Le nombre restant le renvoie à tel ou tel des tableaux où, par suite de combinaisons très ingénieuses, il arrive sans erreurs possible à la réponse de l'oracle; cette réponse — sous un tour généralement plaisant et enjoué — prend la forme soit de la prévision proprement dite, soit du conseil, soit du trait malicieux, qui égaye sans blesser jamais.

Les Prédictions et Conseils de Saint Nicolas. élégant et portatif album, illustré par B. DE MONVEL, tirage de luxe, noir et rouge, couverture en couleur gélatinée. Prix : 5 fr.



Gravure extraite de *la Journée du bon et du mauvais écolier.*

LA JOURNÉE DU BON ET DU MAUVAIS ÉCOLIER
Par Tante NICOLE
11 compositions de J. GEOFFROY.

L'ÉDUCATION DE PETIT PIERROT
Par Tante NICOLE
12 compositions de J. GEOFFROY.

RONDES DE SAINT NICOLAS, par Léon VALADE, musique de Léopold DAUPHIN, illustrations de BOUTET DE MONVEL.
Chaque album in-4, cartonné. . . . . 3 fr.

ATLAS DE GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE

AVEC NOTES STATISTIQUES, HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES

Par le colonel NIOX

Professeur à l'Ecole supérieure de guerre.

32 *cartes,* dont 18 *simples* de 0m,30 sur 0m,40 et 14 *doubles* de 0m,40 sur 0m,60.

I. Planisphère. — 2. Bassin de la Méditerranée (double). — 3. Europe physique. — 4. Europe géologique. — 5. France politique — 6. France géologique. — 7. France au 1.600,000e partie nord (double). — 8. France au 1.600,000e, partie sud (double). — 9. Europe centrale (double). — 10. Allemagne au 1.600,000e, partie Ouest (double). — 11. Allemagne au 1.600,000e, partie Est (double). — 12. Grandes Alpes. — 13. Suisse. — 14. Italie. — 15. Péninsule des Balkans (double). — 16. Espagne et Portugal. — 17. Iles Britanniques. — 18. Russie, Suède et Norvège. — 19 Empire russe. — 20. Caucase et Pamir. — 21. Indo-Chine. — 22. Asie (double). — 23. Algérie et Tunisie (double). 24. Senegal et Niger — 25. Zambeze et Congo. — 26. Afrique (double). — 27. Amérique anglaise. — 28. États-Unis (double). — 29. Amérique du Sud (double). — 30. Océanie (double). — 31-32. Ethnographie et frontières françaises.

Mode de publication.

L'Atlas, est publié par livraisons de 4 cartes simples ou de 2 cartes doubles au prix de 5 fr. la livraison. Chaque carte est accompagnée d'environ 4 pages de texte in-4 donnant d'intéressants renseignements statisques, historiques et géographiques. — Il paraît environ deux livraisons par trimestre. Chaque carte simple se vend séparément 1 fr. 25. Chaque carte double 2 fr. 50. Une couverture formant album se vend 3 fr. 50. Les six premières livraisons sont en vente.

GLOBES TERRESTRES

NOTA. — *Le nickelage des 1/2 méridiens et des cercles et méridiens se paye 20 0/0 en sus du prix.*

NUMEROS.	CIRCONFÉRENCE.	Montés sur pied bois. PRIX A Paris.	Montés sur pied bois. PRIX En province, franco.	Inclinés sur l'écliptique, pied bois. PRIX A Paris.	Inclinés sur l'écliptique, pied bois. PRIX En province, franco.	Inclinés sur l'écliptique, pied fonte bronzée. PRIX A Paris.	Inclinés sur l'écliptique, pied fonte bronzée. PRIX En province, franco.	Demi-méridien cuivre, pied bois. PRIX A Paris.	Demi-méridien cuivre, pied bois. PRIX En province, franco.	Cercle et méridien cuivre. PRIX A Paris.	Cercle et méridien cuivre. PRIX En province, franco.
Nouvelles Sphères terrestres, dressées par M. CH. PÉRIGOT, et dessinées par M. MOUREAUX,											
0	» 40	5 »	6 25	6 50	7 75	7 50	9 »	9 »	10 50	12 50	15 »
1	» 50	6 50	8 50	7 50	9 50	8 50	11 »	10 »	12 50	18 »	22 »
2	» 80	10 »	13 50	12 »	15 50	14 »	18 »	18 »	22 »	30 »	35 »
3	1 »	15 »	20 »	16 50	21 50	18 »	23 »	24 »	29 »	40 »	47 »
Sphères terrestres dressées par MM. CH. LAROCHETTE, et L. BONNEFOND.											
1	» 60	10 50	13 »	12 50	15 »	13 »	16 50	18 »	20 50	34 »	38 »
2	» 90	15 »	19 50	17 »	21 50	19 »	24 »	25 »	29 »	46 »	53 »
3	1 20	31 »	39 »	34 »	42 »	36 »	46 »	46 »	54 »	86 »	96 »
4	1 60	52 »	64 »	56 »	68 »	57 »	72 »	72 »	84 »	142 »	157 »
Sphère terrestre noms écrits en anglais, et méridien de *Greenwich.* — Dessiné par PARQUET.											
»	0 72	9 50	13 »	11 50	15 »	13 50	17 50	17 50	21 50	29 50	34 50
La même, avec les noms en français, portant le méridien de Greenwich en bleu et celui de Paris en noir.											
»	0 72	9 50	13 »	11 50	15 »	13 50	17 50	17 50	21 50	29 50	34 50

GRANDS ATLAS, dressés par A. BRUÉ.

Éditions, revues et complétées par E. LEVASSEUR, de l'Institut, prof. au Collège de France.

1° **Atlas universel de géographie, physique, politique,** ancienne; du moyen âge, moderne et contemporaine de toutes les parties du monde, 67 feuilles grand raisin, donnant 69 cartes principales et 85 suppléments. 1 volume in-folio, demi-reliure, 75 fr. ;

2° **Atlas de géographie moderne.** 50 feuilles grand raisin. 1 vol. in-folio, demi-reliure, 60 fr.

3° **Atlas de géographie ancienne et moderne.** 36 feuilles grand raisin. 1 vol. in-folio, demi-reliure, 40 fr.;

4° **Atlas de géographie moderne.** 21 feuilles grand raisin. 1 vol. in-folio, demi-reliure, 25 fr.

PETIT ATLAS

de géographie générale renfermant 24 cartes, et précédé de notices statistiques : Superficies, mesures, populations, voies de communications, lignes telegraphiques, câbles, courants, températures, altitudes, budgets, armées, flottes, mesures, monnaies, etc.

FORMAT DE POCHE. 1 vol. in-8 écu, avec cart., toile souple, fers spéciaux, tr. rouges..... 3 fr.

DICTIONNAIRE DE LA SANTÉ ou Répertoire d'hygiène pratique à l'usage des familles et des écoles, par le docteur J.-B. FONSSAGRIVES. — 1 beau volume grand in-8 jésus à deux colonnes. — Prix : broché, 15 fr., relié percaline, tranche jaspée. 17 fr. 50; relié demi-chagrin, tr. jaspée, 18 fr. 50.

L'AGRICULTURE FRANÇAISE, par Louis GOSSIN. 1 beau volume grand in-8, orné d'une carte agricole, de nombreuses gravures et de 40 planches d'animaux dessinées par Isidore Bonheur, Rouyer, Milhau, Mlle Rosa Bonheur, et gravées par Adrien Laveille et Leblanc. - Prix : broché, 30 fr.; relié en demi-chagrin, 34 fr.

© BnF Lyon - Editions et les partenaires du temps - editions-delagrave.fr

ENCYCLOPÉDIE EN TROIS GRANDS DICTIONNAIRES GÉNÉRAUX

DICTIONNAIRE GÉNÉRAL DES LETTRES

DES BEAUX-ARTS ET DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

Par MM. Th. BACHELET et Ch. DEZOBRY

4e édition. 2 vol. gr. in-8 jésus, de 1,800 pages à 2 col.; avec figures. Brochés, 25 fr.
La demi-reliure en chagrin, pour les deux volumes, se paye 6 fr. 50; en percaline anglaise : 4 fr. 50

DICTIONNAIRE GÉNÉRAL DES SCIENCES

THÉORIQUES ET APPLIQUÉES

Par MM. PRIVAT-DESCHANEL et FOCILLON

2e édition, 2 vol. gr. in-8 jésus, de 2,600 pages à 2 col. ill. d'environ 3,000 grav. Brochés, 32 fr.
La demi-reliure en chagrin se paye pour les 2 vol., 8 fr. en percaline anglaise : 5 fr.

MISE EN VENTE

DE LA DIXIÈME ÉDITION ENTIÈREMENT REFONDUE

DU

DICTIONNAIRE GÉNÉRAL

DE

BIOGRAPHIE ET D'HISTOIRE

DE MYTHOLOGIE

DE GÉOGRAPHIE ANCIENNE ET MODERNE COMPARÉE

DES ANTIQUITÉS ET DES INSTITUTIONS

GRECQUES, ROMAINES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES

COMPRENANT

Biographie. — La vie des hommes célèbres par leurs actions, leurs vertus, leurs écrits, leurs talents, ou fameux par leurs crimes;

Histoire. — L'abrégé de l'histoire de tous les peuples; la chronologie des dynasties et des familles illustres, la relation des guerres, batailles, traités, révolutions religieuses ou politiques, etc.;

Mythologie. — L'exposé des religions de l'antiquité et des cultes anciens ou modernes, avec les rites, les fêtes, les mystères, les livres sacrés, etc.

Géographie. — La description de tous les lieux du Globe utiles à connaître pour l'histoire universelle, l'importance politique, industrielle et commerciale des empires, royaumes, provinces, villes, etc., et leur population; l'étude des plus célèbres monuments; la concordance des noms anciens et modernes, etc.;

Antiquités et institutions. — Le tableau des usages et des coutumes de tous les peuples, leurs constitutions, gouvernements, cérémonies publiques; leurs établissements religieux, civils, politiques, militaires, littéraires, etc.; les ordres monastiques et de chevalerie; les sectes religieuses, philosophiques; la nomenclature et l'histoire des charges, emplois, dignités religieuses, politiques, civiles, militaires, etc.

PAR

CH. DEZOBRY
AUTEUR
DE ROME AU SIÈCLE D'AUGUSTE

TH. BACHELET
AGRÉGÉ D'HISTOIRE
PROFESSEUR AU LYCÉE DE ROUEN

Dixième édition entièrement refondue

PAR

M. EUGÈNE DARSY
PROFESSEUR D'HISTOIRE AU LYCÉE LOUIS-LE-GRAND

Avec le concours d'une Société de Littérateurs, de Professeurs et de Savants

2 très forts volumes in-8 jésus de plus de 3,000 pages à 2 colonnes.

Prix : brochés, 25 fr. — La reliure se paye en sus, demi-chagrin, 8 fr.; percaline, 5 fr.

L'OUVRAGE EST MIS EN VENTE

Par fascicules de 128 pages. Il paraît un fascicule par semaine.

Chaque fascicule : UN franc.

© 2007 Lyon — Editions « les passerelles du temps » — editions.ainay@free.fr

OUVRAGES DE M. JOSEPH FABRE

Jeanne d'Arc libératrice de la France, avec fac-simile d'une lettre signée par Jeanne d'Arc. In-12, br. 3 fr. 50
Procès de condamnation de Jeanne d'Arc, d'après les textes latins des procès-verbaux officiels, ouvrage accompagné du fac-simile des attestations autographes établissant l'authenticité du manuscrit du procès-verbal de condamnation qui se trouve à la bibliothèque de la Chambre des députés. In-12, broché. . . . . 3 fr. 50
Procès de réhabilitation de Jeanne d'Arc, d'après les textes latins authentiques des procès-verbaux officiels. Traduction avec éclaircissements et avec appendice. 2 vol. in-12, brochés. . . . . 7 fr. »
Washington libérateur de l'Amérique, suivi de la Révolution américaine et Washington In-12, br. 3 fr. 50
Les Libérateurs antiques ou l'héroïsme civique. In-12, broché. . . . . 2 fr. »

Un siècle de musique française, les poésies de Henri Heine, Robert Schumann, Mors et Vita, les chœurs bohémiens de Moscou, par C. BELLAIGUE. In-12, br. 3 fr. 50
Le Roman au temps de Shakespeare, par J.-J. JUSSERAND. In-12, br. . . . . 2 fr.
Curiosités artistiques de Paris, par RENÉ MÉNARD. Un vol. in-12, br., 4 fr. — Relié percaline. . . 5 fr.
Histoire des Beaux-Arts, par RENÉ MÉNARD. Art antique, Moyen âge, Temps modernes. 3 vol. in-12. Chaque vol., br., 2 fr., relié percaline. . . . 2 fr. 60

Gian et Hans. Le dossier de Raimbaud, par MARC MONNIER. In-12, br. . . . . 3 fr. 50
La Justice du monde, par ALAIN D'ORLY, in-12, broché. . . . . 3 fr. 50
Scènes classiques et modernes et Monologues, à 2, 3, 4 et 5 personnages, avec de nombreuses annotations sur la manière de dire et de jouer, par LÉON RICQUIER, in-12, br. . . . . 3 fr. 50
Salazie ou le piton d'Anchaine. Légende créole par le docteur Auguste VINSON. In-12, broché . . 3 fr. 50

ROME AU SIÈCLE D'AUGUSTE. Voyage d'un

Gaulois à Rome à l'époque du règne d'Auguste et pendant une partie du règne de Tibère, accompagné d'une description de Rome sous Auguste et sous Tibère, par **Ch. DEZOBRY**. 4 vol. in-8, vign. dans le texte et ill. en taille-douce. Br., 32 fr.; rel . . . 40 fr.

L'ANNÉE MUSICALE, par C. BELLAIGUE.

1re année (octobre 1886-octobre 1887), 2e année (octobre 1887-octobre 1888). Chaque année un beau vol. in-12, br., avec couverture en couleur d'après une aquarelle de Dubuffe fils. Prix . . . . . 5 fr.

Abrégé de l'Histoire de France de Michelet, *Moyen âge*, *Temps modernes*, *Précis de la Révolution française*. 3 vol in-12, avec cartes. Chacun, broché, 4 fr. — Relié toile, tr. jasp., 4 fr. 50. — Demi-chag., tr jasp. . . 6 fr.
PLUTARQUE. **Vie des hommes illustres de la Grèce** (édition Dauban). 2 vol. in-8 rel. tr. dorées.. 13 fr. 50
— **Vie des hommes illustres de Rome** (édition Dauban). 2 vol. in-8 rel. tr. dorées. . . . . 13 fr. 50
Histoire des anciens peuples de l'Orient, avec nombreuses illustrations d'après les monuments authentiques, par Louis MÉNARD. In-12, broché. . . . . 5 fr. »
Histoire des Israélites, d'après l'exégèse biblique, avec illustrations par LE MÊME. In-12, broché. . . 2 fr. »
Histoire des Grecs, avec nombreuses illustrations, par LE MÊME. 2 vol in-12, brochés. . . . . 7 fr. 50
LES GRANDES ÉPOQUES DE LA FRANCE, des origines à la Révolution, par MM. G. HUBAULT et MARGUERIN. 1 vol. gr. in-8, orné de plus de 200 vignettes, par Godefroy-Durand, br., 12 fr. — Cart. toile, tr. dor., 15 fr. — Demi-rel. chag., tr. dorées. . . . . 17 fr. »
NOS GLOIRES NATIONALES. Grands hommes et grandes journées, Images et Récits, par G. HUBAULT. Joli album, comprenant 24 gravures coloriées, texte en regard, avec belle couverture coloriée, cartonné, 3 fr. — Percaline, titre doré sur le plat. . . . . 4 fr. »

THÉATRE COMPLET DE RACINE, édition nouvelle, par N.-M. BERNARDIN. 4 vol. in-12, br. . 12 fr.
Cart. percaline et réunis dans un étui. . . . 16 fr.

THÉATRE DE PIERRE CORNEILLE, édition nouvelle, par M. Félix HÉMON. 4 vol. in-12, br. . 12 fr.
Cart. percaline et réunis dans un étui. . . . 16 fr.

Chefs-d'œuvre des prosateurs français du dix-neuvième siècle, par V. TISSOT et L. COLLAS. In-12, broché, 5 fr. Cartonné percaline, 6 fr. 25. Relié, dos chagrin, plats toile. 7 fr.

LA PÊCHE ET LES POISSONS. Nouveau dictionnaire des pêches, par Henri DE LA BLANCHÈRE, précédé d'une préface par Auguste DUMÉRIL, nouvelle édition entièrement refondue, avec nombreuses illustrations dans le texte, exécutées par A. MESNEL, d'après les photographies faites sur nature par l'auteur. Un fort volume in-8, broché. . . . . 30 fr.

LE LIVRE DE LA FERME ET DES MAISONS DE CAMPAGNE, formant une véritable encyclopédie de plus de 2,000 pages illustrées :
La grande et la petite culture, les meilleures méthodes et les instruments en usage, les moyens d'amélioration. Elevage des bestiaux, éducation des abeilles et des vers à soie, entretien des basses-cours, des volières et des colombiers, des étangs, laiteries et laitages, pisciculture. Animaux et insectes utiles ou nuisibles. Taille des arbres, pépinières, greffage, vigne, vendange, vinification. Jardinage, culture des fleurs, des légumes, des bosquets, des parterres. Chasse, pêche, gibier, poissons, meutes, lignes et filets. Hygiène domestique, plantes officinales, recettes. Economie rurale, comptabilité agricole, par M. P. Joigneaux. Nouvelle édition. 2 forts volumes in-8 jésus, br. . . . . 32 fr.
La demi-reliure en chagrin se paye en sus. 8 fr.

HISTOIRE NATURELLE DES CHAMPIGNONS comestibles et vénéneux, par G. SICARD, ouvrage renfermant 75 planches coloriées, in-4, broché, 50 fr. Relié . . . . . 55 fr.

VOYAGES DANS TOUS LES MONDES

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE M. EUGÈNE MULLER, CONSERVATEUR A LA BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL

Volumes in-16 de plus de 300 pages avec couverture en couleur.
Chaque volume, broché, 1 fr. Très élégamment relié, fers spéciaux, tête dorée. . . . 2 fr.

SONT EN VENTE

Histoire comique des États et empires de la lune et du soleil, par CYRANO DE BERGERAC.
Histoire des flibustiers-aventuriers américains au XVII siècle, par OEXMELIN.
Voyages des poètes français aux XVIIe et XVIIIe siècles : Chapelle et Bachaumont, — La Fontaine, — Jean Racine, — Regnard, — J.-B. Rousseau, — Gresset, — Voltaire, — Lefranc de Pompignan. — Bertin.
La France à vol d'oiseau au moyen âge, par Aug. CHALLAMEL.
Les grands Voyages de découvertes des anciens, par ANTICHAN.
Premier voyage de Levaillant dans l'intérieur de l'Afrique, chez les Hottentots et les Cafres.
Premier voyage autour du monde sur l'escadre de Magellan, par PIGAFETTA.
Deux voyages en Asie au XIIIe siècle, par GUIL DE RUBRUQUIS, envoyé de saint Louis et Marco Polo.
Les Aventures de Robinson Crusoé, par DANIEL DE FOE.
Voyage à l'île d'Utopie, par THOMAS MORUS. — **L'Arcadie**, par BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

© 2007 Lyon — Editions « Les passionnés du temps » — www.editions-passionnes.fr

COMÉDIES ENFANTINES, à 2, 3, 4 et 5 personnages, pour les enfants de 6 à 12 ans, par Eudoxie Dupuis. 1 volume in-12, broché, 3 fr. 50; relié . . . . . 4 fr. 75

HISTOIRE DU MONT-BLANC et de la vallée de Chamonix, par Stephen d'Arve. 1 vol. in-12 broché, 1 fr. 50; relié. . . . . 2 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE LILAS. Volumes in 12 illustrés, percaline anglaise, fers spéciaux, tranches dorées. . . . . 3 fr. 50

Mme Amis. *Le Carnet d'Hélène.* — Assolant (A.). *Récits de la vieille France.* — E. Dupuis. *La Merlette, la France en zigzag.* — Fabre (H.). *Le Ciel, la Terre, la Physique, les Auxiliaires, les Serviteurs, Zoologie, Botanique, l'Industrie, le Ménage, la Plante, le Livre des champs.* — Gavard et Périer. *Vie et voyage de Livingstone.* — Hément (F.). *Menus propos sur les sciences.* — *De l'Instinct et de l'Intelligence.* — Lamy (de). *Les Causeries du juge de paix.* — Linden (A.). *Les Historiettes du grand-papa Gilbert.* — Mesplet. *Une année à la ferme.* — C. de Montmahou. *Notions de botanique.* — R. de Najac. *Contes à mon perroquet.*

AVANT LE COLLÈGE, par C. Lamarre. In-12, br. 3 fr. 50 | **AU COLLÈGE,** par C. Lamarre. In-12, br. Prix. . . . . 3 fr. 50

PETITE BIBLIOTHÈQUE DES CONNAISSANCES UTILES, par A. Linden. 25 albums de 16 pages in-8, avec gravures coloriées dans le texte; chaque album . . . . . 0 fr. 30

HISTOIRE GÉNÉRALE DU COSTUME civil, religieux, militaire; du IVe au XIIe siècle, par R. Jacquemin. Ouvrage orné de 48 planches hors texte, dessinées, gravées et coloriées par l'auteur. Un beau vol. in-4 raisin, br., 30 fr.— Relié demi-chagrin, fers spéciaux. 40 fr. »

VOYAGE EN AUSTRALIE ET EN NOUVELLE-ZÉLANDE, par Anna Wickers. 1 vol. gr. in-8, avec illustrations, broché, 15 fr. — Relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 19 fr. — Demi-chagrin, fers spéciaux, tr. dorées . . . . 21 fr. »

Menus propos sur les sciences, par Félix Hément. Grand in-8, ill. Br., 5 fr.; rel. perc., tr. dor. . . . 7 fr. »

L'Instinct et l'Intelligence, par le même. 1 beau vol. illustré. Broché, 3 fr. 50; cart. perc., tr. dor. . 5 fr. »

Les Inventeurs et leurs inventions, par Henri Fabre. 1 beau vol. in-8. Br., 3 fr. 50; cart. percal. . 5 fr. »

Lectures scientifiques de botanique, par le même. 1 beau vol. in-8. Br., 3 fr. 50; cart. percaline. . 5 fr. »

Lectures scientifiques sur la zoologie, par le même. 1 beau vol. in-8. Br., 3 fr. 50; cart. percaline . 5 fr. »

Souvenirs entomologiques, par le même. 1 beau volume in-12, Broché, 3 fr. 50; cartonné percaline. 4 fr. 50

Nouveaux Souvenirs entomologiques, par le même. 1 beau vol. in-12. Br., 3 fr. 50; cart. percaline. 4 fr. 50

Souvenirs entomologiques. Troisième série, par le même. In-8, broché . . . . . 5 fr. »

Simples notions sur la chimie à l'usage des gens du monde, par le même. 1 beau volume in-12. Broché, 3 fr. 50; cartonné percaline. . . . . 4 fr. 50

ÉPHÉMÉRIDES P. JOIGNEAUX, calendrier a effeuiller pour 1889. Un beau bloc sur dessin en chromolithographie . . . . 1 fr. 50

Dans ces nouvelles éphémérides, un des agronomes les plus distingués de notre temps, M. Pierre Joigneaux, a rédigé avec autant de clarté que de concision, pour chaque jour de l'année, les conseils qui intéressent toutes les personnes qui s'occupent à un degré quelconque des travaux des champs.

Les **Éphémérides Joigneaux** ont commencé à paraître en 1878. Chaque année, les travaux du mois et les plantes médicinales seront seuls maintenus, de telle manière qu'il y aura toujours environ 350 éphémérides nouvelles. Chaque année brochée en 1 vol . . . . . 1 fr.

NÉCESSAIRE GÉOGRAPHIQUE

Il se compose d'une magnifique boîte façon ébène, avec l'écusson argenté de l'*Institut géographique de Paris*, double fond, serrure... Il renferme tout ce qui est indispensable pour le dessin, l'orientation, le coloris d'une carte géographique.

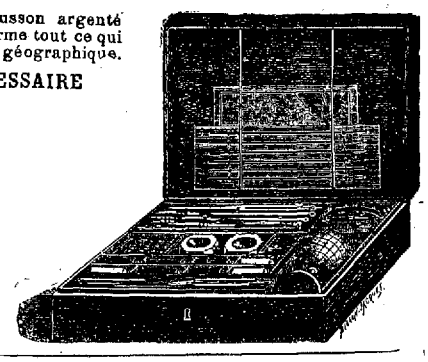

DÉTAIL DES ARTICLES CONTENUS DANS LE NÉCESSAIRE

Un petit globe miniature, par E. Levasseur, monté sur pied, bois noir verni;
Une collection de petites cartes muettes;
Une boussole de 0,07 carré, renfermée dans une boîte en acajou, avec chape en cuivre;
Un compas de réduction;
Un grand compas avec pièces de rechange, tire-lignes, porte-crayon, etc.;
Un compas balustre avec tire-lignes et porte-crayon;
Un tire-lignes;
Un curvimètre, instrument de poche servant à mesurer rigoureusement les lignes courbes sur les plans et cartes géographiques;
Huit bâtons octogones de couleurs extra-fines pouvant donner toutes les teintes conventionnelles de l'état-major;
Un bâton d'encre de Chine superfine;
Deux godets en cristal taillé;
Des pinceaux, équerres, crayons, un double décimètre, un rapporteur, un bâton de colle à bouche, de la gomme, des punaises en cuivre, un pistolet, des plumes à dessin, etc., etc. — Prix, franco . . . . . 35 fr.

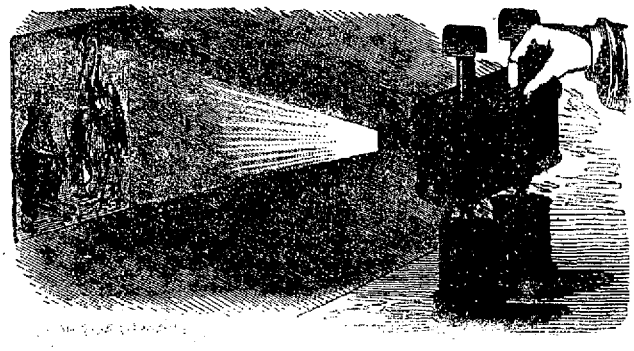

LAMPADORAMA

Servant à l'amusement et à l'instruction des enfants. — Indispensable aux dessinateurs et aux artistes.

Cet élégant appareil, qui se pose sur deux lampes ordinaires et se manie avec la plus grande facilité, projette avec un agrandissement considérable et avec leurs couleurs propres toutes les images et même les objets opaques qu'on lui présente.

Prix : 10 francs.

Voir le prospectus spécial.

JEUX GÉOGRAPHIQUES

Pour plus de détails et pour la règle des jeux, voir le prospectus spécial.

JEU DU TOUR DU MONDE



Ce jeu est à la fois instructif et récréatif pour les enfants. Il a été installé sur le GLOBE DE M. E. LEVASSEUR. Rien de plus ingénieux que les vignettes dessinées sur ce globe pour inspirer le goût de la géographie et donner aux enfants, tout en les amusant, des notions sur les voyages, les grandes découvertes, la faune et la flore des différentes contrées. On fait tourner le globe, et une petite roue dentée, placée au pôle Sud, règle ce mouvement : le drapeau du joueur, fiché dans un des trous pratiqués dans le cercle métallique qui entoure le globe, s'arrête au-dessus d'un désert que traverse une caravane, d'un volcan en éruption, d'un lac qu'a découvert Livingstone, etc. Que d'accidents essuyés ou évités! Toutes ces péripéties gravent profondément dans l'esprit le souvenir des principaux faits géographiques.

Prix du jeu, *franco* . . . . . 42 fr.
LE MÊME, très jolie monture nickelée (pied et cercle). . 65 fr.

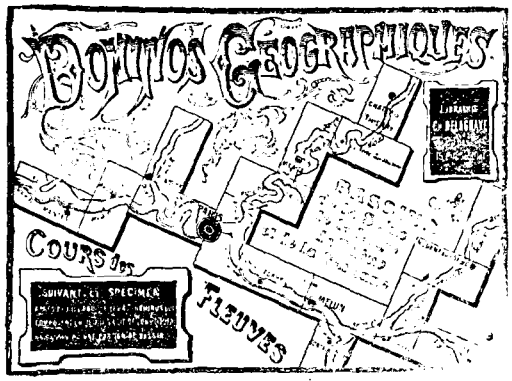

DOMINOS GÉOGRAPHIQUES

(brevetés s. g. d. g.)

BASSINS

de la Seine, 1 jeu.	» 60
de la Loire, 3 jeux.	1 80
de la Garonne, 2 jeux.	1 20
du Rhône, 2 jeux.	1 20
Les 4 bassins réunis dans une élégante boîte.	6 30
Soit supplément pour la boîte vide.	1 50

Ce nouveau jeu n'est, pour débuter, qu'un simple jeu de patience ; à l'aide du guide, tous les enfants peuvent facilement reconstituer un Bassin ou une fraction de Bassin et le faire ensuite sans guide et assez rapidement, surtout si, pour piquer leur amour-propre, on leur promet une récompense lorsqu'ils y parviendront dans l'espace de cinq ou même dix minutes.

LE TOURISTE, jeu de dés. — Voyages circulaires sur les lignes de Chemins de fer de la France et de l'étranger. — Ce jeu est une série de voyages circulaires que deux voyageurs ou touristes doivent faire en concurrence l'un de l'autre, à qui, suivant le hasard des dés, sera le premier de retour à son point de départ

Il se compose : 1° de deux jetons de couleurs différentes, dont un pour chaque touriste ; 2° d'une carte dont chaque cercle représente 10 lieues ou 40 kilomètres ; 3° d'un cornet et d'un dé pour chaque touriste. Chaque point de dé représente un cercle, soit 10 lieues ou 40 kilomètres. Exemple : Un 5, c'est cinq cercles ou 50 lieues à parcourir d'un seul trait.

EN VENTE

Carte n° 1. — Paris à Marseille. — N° 2. — Paris à Berlin. — N° 3. — Paris à Vienne, avec retour par Trieste, Milan et la Suisse. La carte simple avec cornet de dés et accessoires . . . . . » fr. 75
Le jeu cartonné avec dés et accessoires . . . . . 1 fr. »

LOTO NATIONAL. — Le loto national se compose :

1° De cinq cartes de France, ayant un rond sur l'emplacement de chaque préfecture. *La préfecture est indiquée en gros caractères et, sauf quelques exceptions, toujours directement sous ledit rond ;*

2° De cinq petites boîtes contenant chacune 20 patins, dont 5 patins jaunes, 5 patins verts, 5 patins rouges et 5 patins noirs, plus des tubes en métal blanc, qui se posent sur les patins pour servir de marque ;

3° D'un sac contenant les *boules de loto* ; chaque boule portant la désignation d'une préfecture.

Le prix de ce jeu renfermé dans une élégante boîte est de. . . . . 15 fr

FRANCE ÉLECTRIQUE

Prix. . . . . 25 fr.
Pile de rechange. . . . . 5 fr.

Ce nouveau jeu, que nous mettons en vente, est sans contredit une des récréations géographiques les plus ingénieuses qui aient jamais été imaginées.

Il se compose :

1° D'une jolie carte de France physique et politique en chromolithographie tirée en six couleurs et encadrée dans un cadre en pitchpin verni.

2° D'un carillon électrique actionné par une pile sèche présentant par cela même une sécurité absolue

L'emplacement de chaque préfecture est indiqué sur la carte par une petite tige métallique ; à droite et à gauche, une liste contient les noms des départements et en regard de chacun de ces noms se trouve également une petite tige métallique. Deux aiguilles à poignées sont reliées à l'appareil par un fil conducteur, l'une sert aux questions, l'autre aux réponses. L'enfant veut-il par exemple trouver le nom et la situation de la préfecture du Lot? il place l'aiguille des questions sur la tige en regard du nom de ce département. Puis il promène successivement l'autre aiguille sur chacun de ces noms indiquant les préfectures. Lorsqu'il arrive à Cahors, immédiatement la sonnerie électrique se fait entendre, lui annonçant qu'il se trouve sur la ville cherchée. Il va sans dire que la question peut être posée en sens inverse et que l'on peut trouver de la même façon de quel département une ville est le chef-lieu.

Il est inutile d'insister sur l'attrait exceptionnel que présente pour les enfants un pareil exercice. Ils cherchent ainsi rapidement les noms des départements et de leurs chefs-lieux, leur situation, et arrivent bientôt à répondre sans recherche aux questions qu'on leur pose.

Pour plusieurs enfants jouant ensemble, il y a là, nous ne craignons pas de l'affirmer, un bien puissant moyen d'émulation.

Imp. D. Dumoulin et C°, à Paris.

LOUIS WESTHAUSSER

Nouvelle Librairie de la Jeunesse, rue de l'Abbaye, 10, à Paris.

VIENT DE PARAITRE

Nouvelle collection de *livres d'images mécaniques à personnages mouvants.* Cette collection se compose des 4 titres suivants :

N° 1. **Le Cirque** (à déployer, très beau). Prix. . . . . 10 fr.

N° 2. **Regardez-moi!** . . . . . 8 fr.

N° 3. **Martin l'ours ou la Maison de sucre** Prix. . . . . 6 fr.

N° 4. **Les Surprises ou le Bien et le Mal.** Prix. . . . . 6 fr.

Très solidement établis et très amusants, ces élégants albums feront la joie des enfants, tout en causant beaucoup de plaisir aux grandes personnes.

ERNEST D'HERVILLY

Lauréat de l'Académie française

Quenottes et Menottes, illustrations par H.-M. BENNETT, format in-4, Prix. . . . . 6 fr.
Ce charmant album fera pendant à l'ouvrage des mêmes auteurs : *Les Heures enfantines*, publié l'année dernière et qui a obtenu un si vif succès. Nous sommes certains que *Quenottes et Menottes*, d'une exécution irréprochable et goûtés par les petits et les grands à la fois, trouveront le même accueil favorable.

Les Heures enfantines, illustrations par H.-M. BENNET, format in-4 . . . . . 6 fr.

A B C de l'Art, dessin et coloris, dans un élégant carton. . . . . 12 fr.

L'âge d'or de l'enfance. Un magnifique volume in-4, orné de 13 chromolithographies, belle reliure toile, tranches dorées. Prix. . . . . 12 fr.

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE DES ENFANTS

se composant des contes les plus répandus : **Cendrillon, Robinson, Don Quichotte, Le Petit Chaperon rouge**, etc. 17 vol. format in-4. Chaque volume orné de 6 belles chromolithographies, reliure toile, tranches dorées. . . . . 3 fr. 50

Bas-de-Cuir par F. Cooper, avec nombreuses gravures en couleur et en noir. Un joli volume in-4, reliure toile, tranches dorées. . . . . 6 fr.

Les Mille et Une Nuits de la jeunesse arrangées par Armand Dubois. Un magnifique volume in-4 de 160 pages, orné de belles lithographies et de gravures sur bois dans le texte, élégante reliure toile, fers spéciaux, tranches dorées. . . . . 6 fr.

Les Œufs de Pâques et autres contes par le chanoine Schmid, traduction nouvelle par Claire Frédéric. Un beau volume in-4 avec nombreuses gravures en couleur et en noir. Belle reliure toile, tr. dorées. . . . . 6 fr.

Grande Ménagerie des enfants, comprenant 6 vol. grand in-4, avec de jolis chromos, plus un alphabet des animaux. En tout 7 vol. à. . . . . 1 fr.

L'A B C épelé dans les noms de leurs petits camarades par Toto et Tata. Très bel album grand format, 25 centim. sur 31. Prix. . . . . 2 fr. 50

Les Merveilles de la fête racontées par Toto et Tata. Bel album grand format 25 centim. sur 31. Prix. . . . . 2 fr. 50

Livres d'images indéchirables sur toile ou carton fort depuis 75 centimes à. . . . 6 fr.

Des albums timbres-poste depuis 1 fr. à. . . . . 33 fr.

OUVRAGES DE LUXE

AD. DE CHAMISSO

HISTOIRE MERVEILLEUSE

DE

PIERRE SCHLÉMIHL

OU

L'HOMME QUI A VENDU SON OMBRE

Suivie d'un choix de poésies

TRADUCTION PAR AUGUSTE DIETRICH

Ouvrage illustré de plus de 104 dessins de H. Pille. 1 vol grand in-8. Prix : br. 15 fr.; cart., 20 fr.; rel. d'amat., 25 fr.

Il a été tiré pour les amateurs 3 exempl. sur chine à 60 fr.; 10 exempl. sur japon à 50 fr. 10 exempl. sur hollande à 30 fr.

J. GRAND-CARTERET

Les Mœurs et la Caricature, en Allemagne, en Autriche, en Suisse. 1 vol. gr. in-4, ill. de 325 pl. en noir et en couleur, br.; 25 fr.; rel. tête dor. . . . . 30 fr.

La Femme en Allemagne. 1 vol. grand in-8 richement illustré. Prix : broché, 15 fr. cartonné, tête dorée, 20 fr.

Raphaël et Gambrinus, ou l'Art dans la brasserie. 1 vol. in-16, grand jésus, illustré par nos meilleurs artistes. . . . 7 fr. 50

Mémoires du Comte de Beust. 2 vol., avec portrait. Prix de l'ouvrage complet. 15 fr.

LIBRAIRIE RENOUARD. — H. LAURENS, ÉDITEUR
RUE DE TOURNON, 6, PARIS

Vient de varaître

LES FLEUVES DE FRANCE

LA LOIRE

PAR LOUIS BARRON

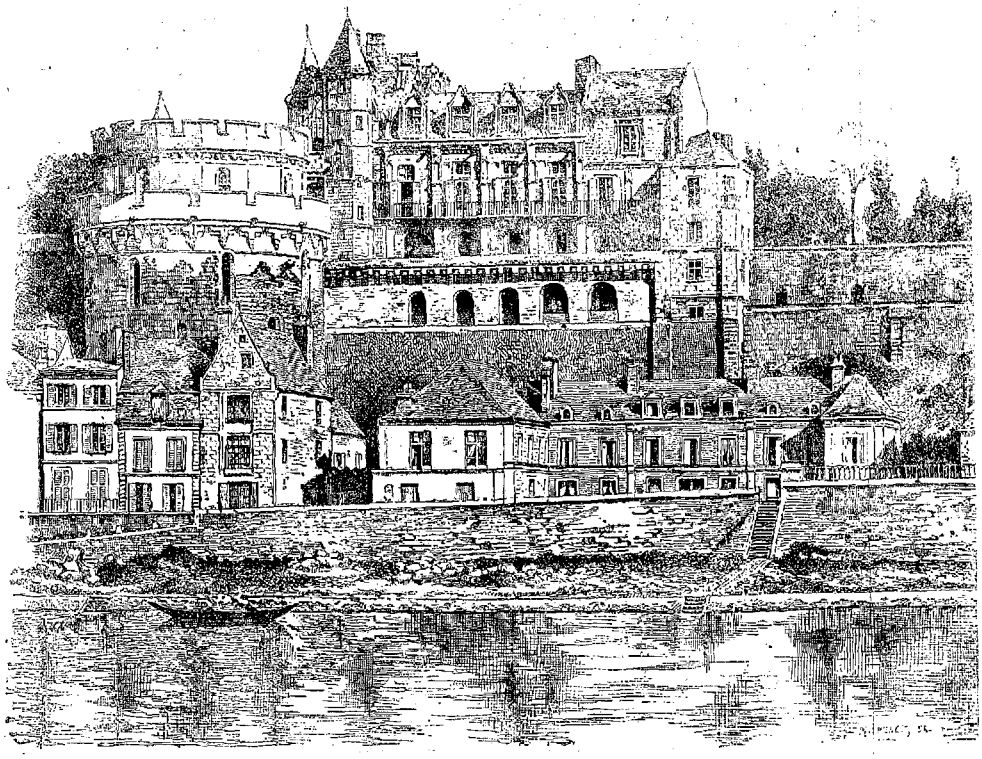

AMBOISE ET SON CHATEAU.

Un joli volume in-8 cavalier, orné de 120 dessins par A. CHAPON, couverture illustrée en couleurs. Broché : 10 fr.; relié toile, fers spéciaux, 13 fr.; demi-reliure chagrin, 14 fr. chagrin amateur, 15 fr.

Il a été tiré 30 exemplaires japon, numérotés. Prix : **30 francs**

Cet ouvrage, le premier d'une série *les Fleuves de France*, comprend tout le cours de la Loire, de sa source à son embouchure. Parler des seules *rives de la Loire* suffirait à assurer le succès du livre; cependant l'auteur a tenu à bien remplir les promesses de son titre et à parler de tout ce qui concerne le bassin du célèbre fleuve: affluents, montagnes, villes, habitants, mœurs, usages, etc., etc. Successivement sont décrits, les pays houillers, les plaines de la Sologne, la riche et artistique région surnommée le *jardin de la France* et les contrées voisines de l'Océan. Les anecdotes et souvenirs historiques abondent dans ce volume.

Le livre est illustré d'une foule de jolis dessins exécutés d'après nature par A. Chapon.

Suite des Publications de la Librairie **RENOUARD. — H. LAURENS**, Editeur.

Vient de paraître

BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE ET D'ART

Collection de volumes in-8 écu, illustrés. Broché : 3 fr. 50 ; toile : 4 fr. 50 ; toile, tr. dorée : 5 fr.

LA SCULPTURE

Par CHARLES BLANC

Membre de l'Académie française et de l'Académie des Beaux-Arts

OUVRAGE ORNÉ DE 108 GRAVURES



« GLORIA VICTIS », PAR MERCIÉ

RÉCEMMENT PARUS DANS CETTE COLLECTION

Les Monuments de Paris, par A. DE CHAMPEAUX. 46 gravures

Les Statues de Paris, par Paul MARMOTTAN. 35 gravures.

Versailles et les Trianons, par Paul BOSQ. 45 gravures.

L'Art dans la parure, par Charles BLANC. 95 gravures.

La Peinture, par LE MÊME. 110 gravures.

L'Art pendant la Révolution, par SPIRE-BLONDEL. 48 gravures.

Associer l'enseignement de l'histoire à celui des beaux-arts et ainsi le populariser, tel est le but de cette nouvelle collection. « Partout des gravures très exactes, un texte d'un caractère excellent, des renseignements précis un esprit général honnête et scientifique, une forme agréable, des livres, enfin, qui peuvent et doivent **être mis entre toutes les mains, qui instruisent, qui intéressent et qui amusent.** »

L. HÉBERT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE PERRONET, 7, PARIS

Successeur de Ve Alexandre HOUSSIAUX.

Complètement terminée

ILLUSTRATION DES ŒUVRES COMPLÈTES

DE

VICTOR HUGO

(ÉDITION DÉFINITIVE HETZEL-QUANTIN)

SUITE DE 100 DESSINS

DE

FRANÇOIS FLAMENG

GRAVÉS A L'EAU-FORTE

Par DAUMONT, DESMOULIN, ALBERT DUVIVIER, LÉOPOLD FLAMENG, GAUJEAN, GÉRY-BICHARD, LALAUZE, H. LEFORT, DE LOS RIOS, Mme LOUVEAU-ROUVEYRE, L. LUCAS, J.-L. MASSARD, MONGIN, MULLER, RUET, TEYSSONNIÈRES, TOUSSAINT.

RÉUNIS DANS 4 ÉLÉGANTS CARTONS

et pouvant s'intercaler indistinctement dans toutes les éditions des Œuvres de

VICTOR HUGO

DEPUIS L'IN-18 JUSQU'A L'IN-4°

Prix : 150 francs

Les Gravures se vendent séparément **1** fr. **50** ou groupées comme suit :

Poésie. 34 gravures, dans un élégant carton . . . . . 51 fr. »

Drame. 11 gravures, dans un élégant carton . . . . . 16 fr. 50

Roman. 29 gravures, dans un élégant carton . . . . . 43 fr. 50

Histoire. 6 gravures. . . . . 9 fr.

Philosophie. 4 gravures . . . . . 6 fr.

Actes et Paroles. 8 gravures . . 12 fr.

Le Rhin. 4 gravures. . . . . 6 fr.

Victor Hugo raconté. 4 grav. . 6 fr.

CHAQUE GRAVURE EST PRÉCÉDÉE D'UNE FEUILLE DE GARDE SUR LAQUELLE EST IMPRIMÉE L'EXPLICATION DU SUJET.

Un spécimen est envoyé franco à toute personne qui en fera la demande.

Demander également le prospectus pour les tirages de luxe.

Clichés français et étrangers pour Livres et Journaux illustrés.

MAISON A. BALLOT

FONDÉE EN 1863

Vve BALLOT & FILS, Succrs

RUE VISCONTI, 20, PARIS.

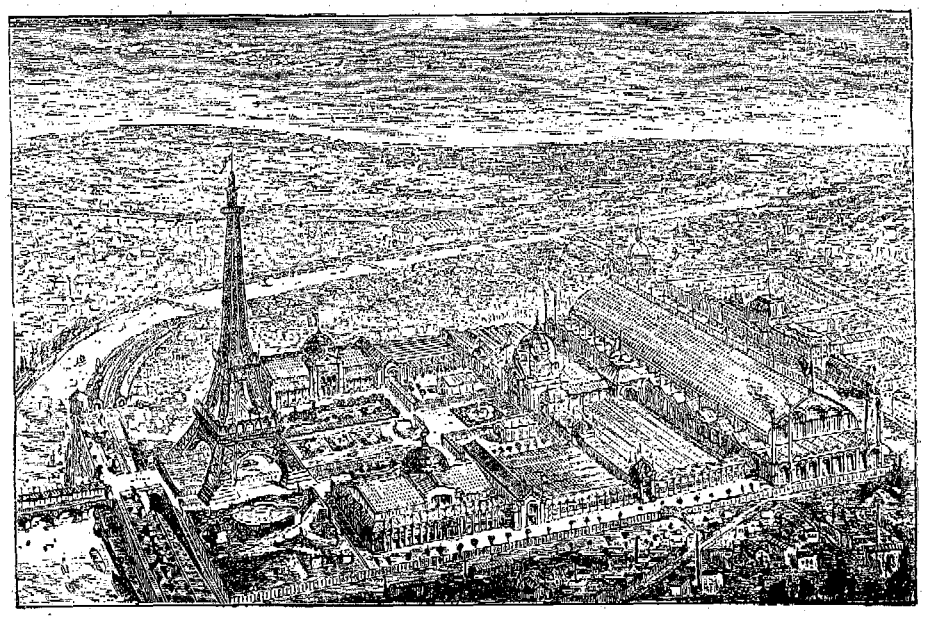

L'Exposition universelle de 1889. — Prix : 12 francs.

La même, mesurant 20 × 13. — Prix : 30 francs.

ILLUSTRATIONS POUR JOURNAUX, LIVRES DE PRIX, CLASSIQUES, ROMANS, ALMANACHS, ETC.

DÉPOT DES PRINCIPALES COLLECTIONS DE CLICHÉS

des maisons françaises et étrangères et de tous les journaux illustrés

ENVOI GRATUIT D'ÉPREUVES

GRAVURE SUR BOIS ET PHOTOGRAVURE

D'APRÈS CROQUIS, DESSINS OU PHOTOGRAPHIES

LIBRAIRIE **Félix ALCAN**, boulevard Saint-Germain, 108, Paris.

LAVOISIER

1743-1794

D'APRÈS SA CORRESPONDANCE, SES MANUSCRITS, SES PAPIERS DE FAMILLE

ET D'AUTRES DOCUMENTS INÉDITS

PAR

ÉDOUARD GRIMAUX

Professeur à l'École polytechnique et à l'Institut agronomique, agrégé de la Faculté de médecine de Paris.

1 beau vol. in-8 raisin, avec 10 gravures hors texte en taille-douce et en typographie, reproduites d'après des documents originaux, broché. . . . . 15 fr.

Malgré la gloire qui environne le nom de Lavoisier, la vie du créateur de la chimie moderne n'a été l'objet d'aucune étude approfondie. On ignore ses vertus privées, son dévouement à la chose publique, sa philanthropie intelligente, les services qu'il a rendus à son pays comme académicien, économiste, agriculteur et financier. Les détails de sa mort prématurée sont inconnus, et des historiens ont pu même se demander si le tribunal révolutionnaire, en le faisant monter sur l'échafaud, n'avait pas frappé d'une juste condamnation un avide fermier général.

M. Grimaux s'est imposé la tâche de dissiper les obscurités qui entourent la vie et la mort de Lavoisier, et de donner une biographie complète de l'un des hommes qui honorent le plus notre patrie.

Grâce aux documents mis à sa disposition par les descendants de M. et de Mme Lavoisier, et à ceux qu'il a pu consulter dans différents dépôts publics, aux Archives nationales et à l'Académie des sciences notamment, il a pu réunir les renseignements les plus complets et suivre son héros jour par jour pour ainsi dire, depuis ses années de jeunesse jusqu'à sa mort.

M. Grimaux a écrit ce livre avec la conviction et avec l'ardeur d'un auteur qui s'est passionné pour son sujet; il déclare dans sa préface que, plus il a étudié cette vie, plus son admiration pour le génie et le caractère de Lavoisier a été croissante, et il fera certainement partager ce sentiment à tous ses lecteurs.

Au point de vue purement historique, ce n'est pas non plus sans intérêt qu'on lira les pages consacrées à la description de la vie de famille à la fin du XVIIIe siècle, au fonctionnement des fermes générales, à la régie des poudres, à l'Académie des sciences, aux progrès de l'agriculture, et enfin au procès des fermiers généraux, l'un des épisodes les plus marquants de l'époque révolutionnaire et, on doit l'avouer, l'un des actes qu'elle aura à se faire pardonner devant la postérité.

L'ACADÉMIE DES SCIENCES

HISTOIRE DE L'ACADÉMIE. — FONDATION DE L'INSTITUT NATIONAL

BONAPARTE, MEMBRE DE L'INSTITUT

PAR

Ernest MAINDRON

1 beau vol. in-8 cavalier, avec 53 gravures dans le texte, portraits, plans, etc., 8 planches hors texte et 2 autographes, d'après des documents originaux, broché. 12 fr.

Grand chercheur de documents, M. Ernest Maindron a rassemblé les faits qui lui ont permis d'écrire l'histoire éminemment instructive, que nous signalons aujourd'hui, de l'Académie des sciences. Depuis Colbert jusqu'à nos jours, l'auteur passe en revue l'organisation de l'Académie et fait revivre les hommes illustres qui s'y sont succédé. Reproductions de médailles, de portraits et d'autographes, complètent très heureusement ce livre écrit avec la passion de l'érudit qui fouille et qui étudie l'histoire pour en ressusciter les événements oubliés. L'ouvrage intéressera tous ceux qui aiment la science en général et la science française en particulier.

(*La Nature.*)

LIBRAIRIE **Félix ALCAN**, boulevard Saint-Germain, 108, Paris.

BIBLIOTHÈQUE
SCIENTIFIQUE INTERNATIONALE

Publiée sous la direction de M. Em. Alglave

64 VOLUMES PARUS

Beaux volumes in-8, la plupart illustrés, reliés en toile anglaise, avec fers spéciaux. **Prix : 6 francs.**

Les mêmes, demi-reliure amateur, dos et coins veau, tranche supérieure dorée. . . . . 10 fr.

SCIENCES SOCIALES

HERBERT SPENCER. Introduction à la science sociale.
HERBERT SPENCER. Les Bases de la morale évolutionniste.
DRAPER. Les Conflits de la science et de la religion.
BAGEHOT. Lois scientifiques du développement des nations.
DREYFUS. L'Évolution des mondes et des sociétés.
DE ROBERTY. La Sociologie.
A. BAIN. La Science de l'éducation.
WHITNEY. La Vie du langage.
STANLEY JEVONS. La Monnaie et le Mécanisme de l'échange.
BRIALMONT (le général). La Défense des États et les Camps retranchés, *illustré.*

PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE

BAIN. L'Esprit et le Corps.
JAMES SULLY. Les Illusions des sens et de l'esprit, *illustré.*
BINET et FÉRÉ. Le Magnétisme animal, *illustré.*
LUYS. Le Cerveau et ses fonctions, *illustré.*
CHARLTON BASTIAN. Le Cerveau et la Pensée chez l'homme et les animaux. 2 vol. *illustrés.*
LÉON DUMONT. Théorie scientifique de la sensibilité.
MAUDSLEY. Le Crime et la Folie.

PHYSIOLOGIE

LAGRANGE. Physiologie des exercices du corps.
BERNSTEIN. Les Sens, *illustré.*
DE MEYER. Les Organes de la parole et leur emploi pour la formation des sons du langage, *illustré.*
MANTEGAZZA. La Physionomie et l'Expression des sentiments, *illustré.*
ROSENTHAL. Les Nerfs et les Muscles, *illustré.*
MAREY. La Machine animale, *illustré.*
PETTIGREW. La Locomotion chez les animaux, *illustré.*

ANTHROPOLOGIE

DE QUATREFAGES. L'Espèce humaine.
LUBBOCK. L'homme préhistorique, 2 vol. *illustrés.*
JOLY. L'Homme avant les métaux, *illustré.*
HARTMANN. Les Peuples de l'Afrique, *illustré.*
HARTMANN. Les Singes anthropoïdes et leur organisation comparée à celle de l'homme, *illustré.*

ZOOLOGIE

ROMANES. L'Intelligence des animaux. 2 vol. *illustrés.*
PERRIER. La Philosophie zoologique avant Darwin.
SCHMIDT. Descendance et Darwinisme, *illustré.*
SCHMIDT. Les Mammifères dans leurs rapports avec leurs ancêtres géologiques, *illustré.*
HUXLEY. L'Écrevisse (introduction à la zoologie), *ill.*
VAN BENEDEN. Les Commensaux et les Parasites du règne animal, *illustré.*
LUBBOCK. Fourmis, Abeilles et Guêpes. 2 vol. *illustrés.*

BOTANIQUE — GÉOLOGIE

DE LANESSAN. Le Sapin (introduction à la botanique), *illustré.*
DE CANDOLLE. Origine des plantes cultivées.
COOKE et BERKELEY. Les Champignons, *illustré.*
DE SAPORTA et MARION. L'Évolution du règne végétal (les Cryptogames), *illustré.*
DE SAPORTA et MARION. L'Évolution du règne végétal (les Phanérogames). 2 vol. *illustrés.*
DAUBRÉE. Les Régions invisibles du globe et des espaces célestes, *illustré.*
FUCHS. Volcans et Tremblements de terre, *illustré.*

PHYSIQUE

TYNDALL. Les Glaciers et les Transformations de l'eau, *illustré.*
VOGEL. Photographie et Chimie de la lumière, *illustré.*
BALFOUR STEWART. La Conservation de l'énergie, *illustré.*
STALLO. La Matière et la Physique moderne.

CHIMIE

BERTHELOT. La Synthèse chimique.
WURTZ. La Théorie atomique.
SCHUTZENBERGER. Les Fermentations, *illustré.*
TROUESSART. Les Microbes, les Ferments et les Moisissures, *illustré.*

ASTRONOMIE — MÉCANIQUE

SECCHI (le Père). Les Étoiles. 2 vol. *illustrés.*
YOUNG. Le Soleil, *illustré.*
THURSTON. Histoire de la machine à vapeur, 2 vol. *illustrés.*

THÉORIE DES BEAUX-ARTS

P. BLASERNA et HELMHOLTZ. Le Son et la Musique, *illustré.*
BRUCKE et HELMHOLTZ. Principes scientifiques des beaux-arts, *illustré.*
ROOD. Théorie scientifique des couleurs, *illustré.*

© 2007 Lyon — Éditions « Les personnalités du temps » — http://editions.arlea.free.fr

LIBRAIRIE FURNE
JOUVET & Cie, ÉDITEURS
RUE PALATINE, 5, PARIS.

NOUVEAUTÉ

CONTES DE LA MER ET DES GRÈVES

Par JEAN DE NIVELLE (CHARLES CANIVET)



« En travers du seuil, un enfant dormait. »

Un beau volume in-4 écu, illustré de soixante et une gravures. Dessins hors texte de FERDINANDUS, A. GUILLEMET et C.-E. MATTHIS.

Broché, 5 fr.; relié en toile rouge avec plaques or, noir et argent, tr. dorées, biseaux, 6 fr. 50

Suite des Publications de la Librairie **JOUVET et Cie**.

NOUVEAUTÉ

DE PARIS A PARIS

A TRAVERS LES DEUX MONDES

Par JULES GOURDAULT

Un magnifique volume grand in-8 jésus, illustré de 32 gravures hors texte d'après les dessins de HUBERT CLERGET, et de 21 gravures dans le texte.

Broché, 10 fr. — Cartonné avec plaque en couleur, tranches dorées, biseaux, 14 fr.
Relié en demi-chagrin, tranches dorées, 15 fr. — Reliure d'amateur, avec coins, 16 fr.

Collection d'Albums in-4 écu, imprimés en couleur

Chaque album contient un conte inédit et seize compositions tirées en couleur.
Broché, 1 fr. 25. — Cartonnage toile, avec biseaux, 1 fr. 75

TEXTE ET DESSINS PAR G. GAULARD

NOUVEAUTÉS

Porcinet et son cousin Marcassin.
Coco le Têtu.
Diane, Prestaud, Rustaud et Boulotte.
Histoire de Marcassin.
Pelé le Sale.
Guilleri, histoire d'un cheval.
Monsieur et Madame Cadichon, ânes savants.
La Mère Cadichon et ses quatre enfants.

NOUVEAUTÉ

ARMÉE FRANÇAISE

Par G. GAULARD

TEXTE PAR UN OFFICIER

Album oblong, composé de planches en couleur, représentant tous les uniformes de l'armée française, et accompagné d'un texte et de tableaux relatifs aux effectifs et aux tenues des diverses armes.

Broché, 3 fr. ; relié en toile rouge, plaque or, biseaux, 5 fr.

ARMÉE FRANÇAISE, par G. GAULARD. Magnifique tableau de 1 m. 20 de largeur sur 90 centimètres de hauteur, tiré en quatre couleurs à la presse lithographique, et contenant 75 uniformes de fantassins ou de cavaliers. . . . . 2 fr. 50
Le même tableau, imprimé sur toile. . . . . 5 fr. »
LE MÊME TABLEAU (*Réduction*), mesurant 90 cent. de largeur sur 65 de hauteur . . . 1 fr. 50
Collé sur toile et plié d'une manière portative . . . . . 3 fr. »

Suite des Publications de la Librairie **JOUVET et Cie.**

COLLECTION DE VOLUMES IN-4 ÉCU ILLUSTRÉS

Brochés : 5 fr. — Reliés toile rouge, avec plaques or, argent et noir, tr. dorées, biseaux, 6 fr. 50

L'EXPÉRIENCE DU GRAND-PAPA

Par ÉLIE BERTHET

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Un volume illustré de 101 gravures sur bois et de 7 grandes compositions, par C.-E. MATTHIS.

LA TÂCHE DU PETIT PIERRE

Par JEANNE MAIRET

(Mme CHARLES BIGOT)

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Un volume illustré de 46 gravures, dessins hors texte, par FERDINANDUS.

PIQUE TOTO

LA PAIX ET LA GUERRE

Par C.-E. MATTHIS

UN VOLUME ILLUSTRÉ DE 45 DESSINS PAR L'AUTEUR

Il a été tiré de cet ouvrage 25 exemplaires sur papier du Japon, numérotés à la presse.
Prix : broché. . . . . 25 fr.

LA VEILLÉE AU PAYS BRETON

Par L. MANESSE

Deuxième édition. — Un volume illustré de 82 gravures sur bois, dessins hors texte, par C.-E. MATTHIS.

NOS PETITS DIABLES

OUVRAGE PRÉCÉDÉ D'UNE LETTRE DE **M. FRANÇOIS COPPÉE**, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Troisième édition. — Un volume illustré de 82 gravures sur bois; dessins hors texte de F. BOURDIN.

LES DEUX GASPARDS

Par C.-E. MATTHIS

UN VOLUME ILLUSTRÉ DE 53 COMPOSITIONS PAR L'AUTEUR

Il a été tiré de cet ouvrage 45 exemplaires sur papier du Japon, numérotés à la presse.
Prix : broché. . . . . 25 fr.

LA CORBEILLE DES FÉES

Par Mme la vicomtesse DE FORSANZ

AVEC UNE PRÉFACE DE M. LE VICOMTE DE LA VILLEMARQUÉ, DE L'INSTITUT

Un joli volume in-16, illustré de 13 compositions hors texte par C.-E. MATTHIS.
Broché, 2 fr. 25. — Relié en toile rouge, plaques or et noir, tr. dorées, 3 fr. 50

Suite des Publications de la Librairie **JOUVET et Cᵉ.**

NOUVEAUTÉ

NOS PETITES BRAVES

PAR C.-E. MATTHIS

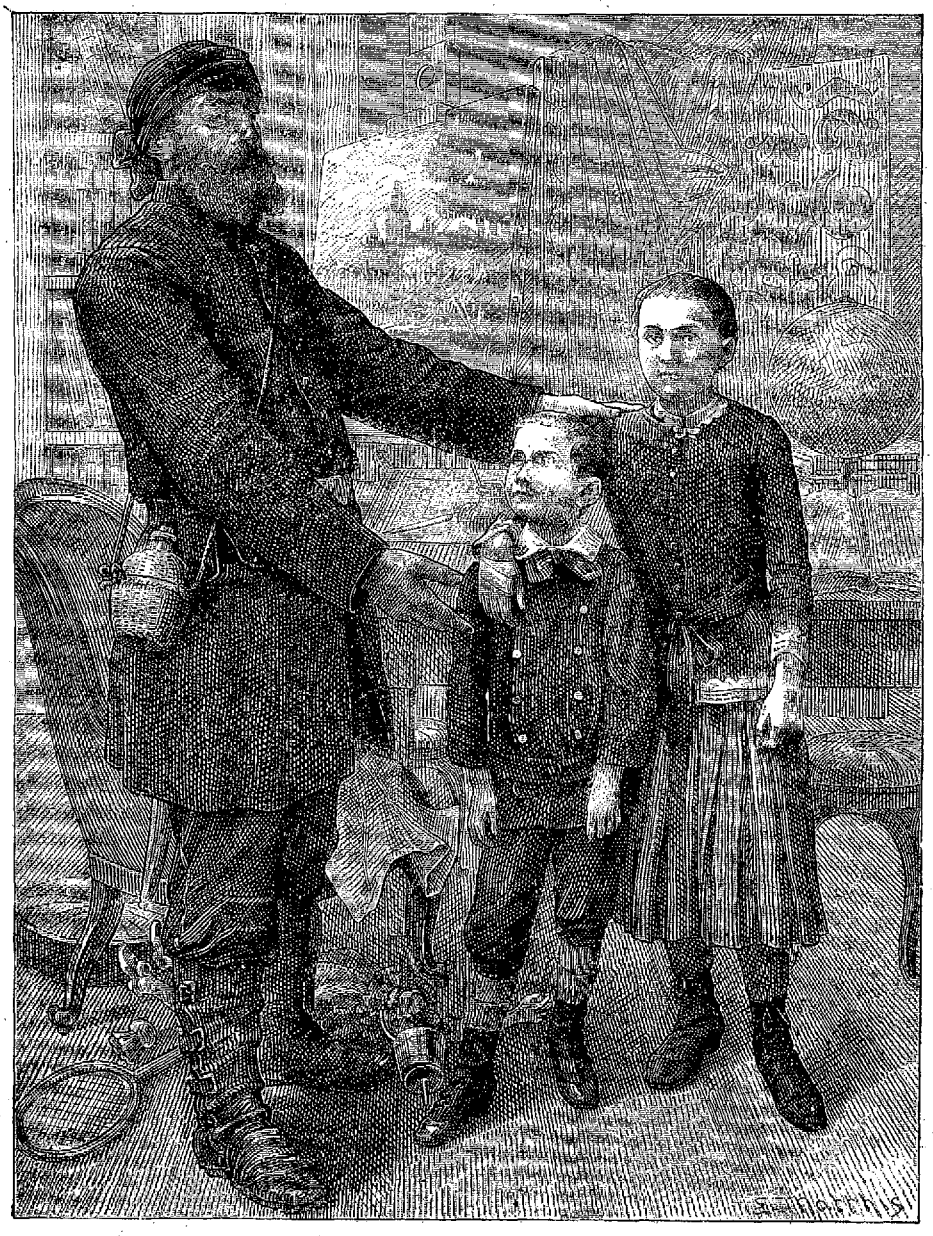

« Il dit en désignant les deux enfants : « Après les horreurs de la nuit, voici l'aurore »

Un beau volume in-4 écu, illustré de quarante-six compositions par C.-E. MATTHIS.
Broché, 5 fr.; relié en toile rouge avec plaques or, noir et argent, tr. dorées, biseaux, 6 fr. 50
Il a été tiré de cet ouvrage dix exemplaires sur papier du Japon, numérotés à la presse.
Prix, Broché, 25 francs.

Suite des Publications de la Librairie **JOUVET et Cᵉ.**

NOUVEAUTÉ

NOS PETITS AMIS

PAR ALBERT GIRARD

Ouvrage précédé d'une lettre de M. Louis Ratisbonne.



« Le concierge portait une quantité de sucres d'orge et de gâteaux. »

Un beau vol. in-4 écu, illustré de quarante-huit gravures. Dessins hors texte de FERDINANDUS. Broché, 5 fr.; relié en toile rouge avec plaques or, noir et argent, tr. dorées, biseaux, 6 fr. 50

Suite des Publications de la Librairie **JOUVET et Cie**.

BIBLIOTHÈQUE INSTRUCTIVE

COLLECTION DE VOLUMES IN-16 ILLUSTRÉS

Brochés, **2** fr. **25**. — Cartonnés en toile rouge, avec plaques or et noir, tranches dorées, **3** fr. **50**
Reliés en demi-maroquin poli, tête dorée, reliure d'amateur, **4** fr. **50**
(32 volumes parus. — 2226 gravures.)

NOUVEAUTÉS

Madagascar depuis sa découverte jusqu'à nos jours, par H. LE CHARTIER et G. PELLERIN. 1 vol., 60 gravures et 1 carte.

L'Armée d'Afrique depuis la conquête d'Alger, par le Dr F. QUESNOY, ancien médecin inspecteur du service de santé des armées. 1 vol., 46 grav., 1 carte.

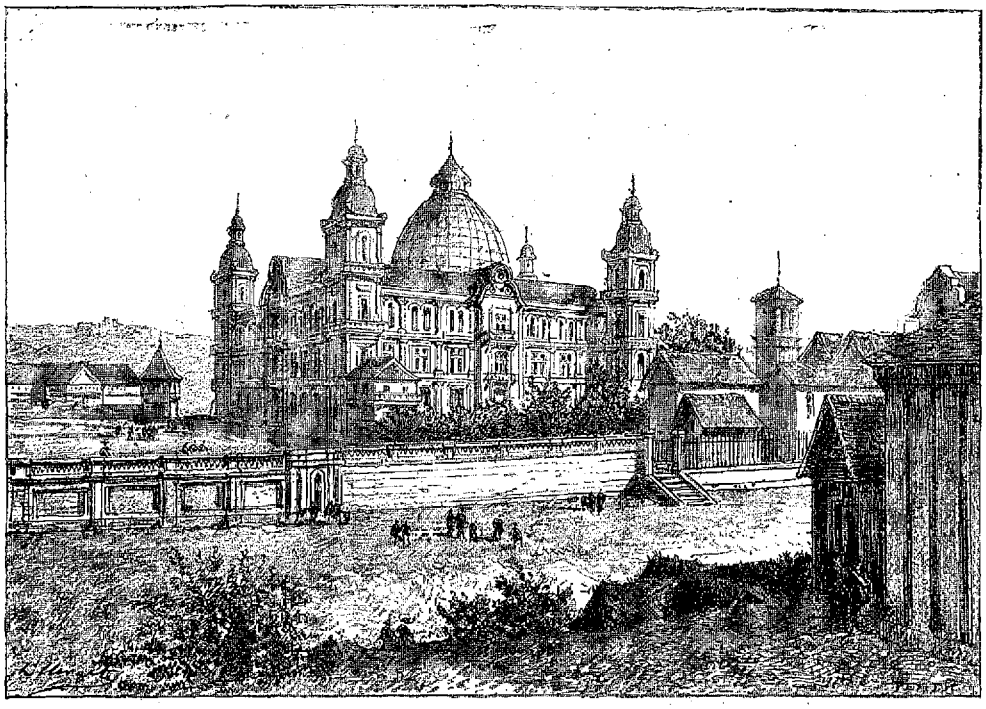

Tananarive : Palais du premier ministre (gravure extraite de *Madagascar*, par H. Le Chartier).

BARBOU (A.). **Les Généraux de la République.** 1 vol., 30 grav.
BROSSELARD (H.). **Les deux Missions Flatters** au pays des Touareg-Azdjer et Hoggar. 1 volume, 52 grav. et 1 carte.
CANIVET (Ch.). **Les Colonies perdues** (le Canada et l'Inde). 1 vol., 65 grav.
CERFBEER DE MEDELSHEIM. **L'Architecture en France.** 1 vol., 126 grav.
DEPPING (G.). **Le Japon.** 1 v., 47 grav. et 1 carte.
DESPREZ (A.). **Les Grandes Souveraines.** 1 vol., 50 grav.
— **Les Grands conquérants.** 1 vol., 50 grav.
DUBARRY (A.). **La Mer.** 1 vol., 90 grav.
— **Le Boire et le Manger.** 1 vol., 126 grav.
FABRE-DOMERGUE. **Les Invisibles.** 1 vol., 120 grav.
FIGUIER (LOUIS). **L'Art de l'éclairage.** 1 vol., 114 grav.
— **Les Aérostats.** 1 vol., 53 grav.
FONVIELLE (W. DE). **Histoire de la lune.** 1 vol., 72 grav.
GOURDAULT (G.). **L'Homme blanc au pays des noirs.** 1 vol., 70 grav. et 1 carte.
GRAFFIGNY (H. DE). **Le Liège** et ses applications. 1 vol., 50 grav.
HERVÉ (G.). **L'Égypte.** 1 vol., 37 grav. et 1 carte.
LAIR (A.). **L'Héroïsme français.** 1 v., 55 grav.
LE CHARTIER (H.). **La Nouvelle-Calédonie et les Nouvelles-Hébrides.** 1 vol., 45 grav. 2 cartes.
— **Tahiti** et les colonies françaises de la Polynésie. 1 vol., 23 grav. et 2 cartes.
LEPAGE (A.). **Nos Frontières perdues.** 1 vol., 80 grav. et 13 cartes.
MANESSE (L.). **Les Paysans et leurs seigneurs** avant 1789. 1 vol., 50 grav.
MARGUERITTE (Général). **Les Chasses de l'Algérie.** 1 vol., 85 grav.
MARTIN (HENRI). **Jeanne d'Arc.** 1 vol., 20 grav.
MENAULT (E.). **Les Insectes nuisibles à l'agriculture et à la viticulture.** 1 vol., 105 grav.
QUESNOY (Dr F.). **L'Algérie.** 1 vol., 100 grav. et 1 carte.
RAWTON (O. DE), **Le Combat pour la vie.** (L'esprit des petites bêtes et des poissons). 1 vol., 90 gr.
— **Les Plantes qui guérissent et les Plantes qui tuent.** 1 vol., 130 grav.
SAUVAGE (Dr H.-E.). **La Grande Pêche** (les Poissons). 1 vol., 87 grav.
— **La Grande Pêche** (Tortues de mer, Animaux inférieurs). 1 vol., 70 grav.
TISSOT (VICTOR). **La Chine.** 1 vol., 65 grav.

A. ROGER ET F. CHERNOVIZ, Éditeurs

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 7, A PARIS

J.-B. Card. PITRA

Episcopus Tusculanus, S. R. E. Bibliothecarius.

ANALECTA NOVISSIMA

2 volumes grand in-8. (*Le tome II vient de paraître.*)

ANALECTA SACRA

SPICILEGIO SOLESMENSI PARATA

TOMES I, II, III, IV, V, VIII. — (**Le tome V vient de paraître.**)

SPICILEGIUM SOLESMENSE. 4 vol.

Le prix de chacun de ces volumes, format grand in-8, est uniformément fixé à 15 fr.

MONSEIGNEUR FREPPEL

ÉVÊQUE D'ANGERS

ŒUVRES ORATOIRES ET PASTORALES

10 beaux volumes in-8. Prix, broché, 55 fr.; reliés demi-chagrin, 75 fr.

Le tome X vient de paraître.

R. P. FÉLIX

CONFÉRENCES DE N.-D. DE PARIS

De Liège et de Toulouse de 1855 à 1872

17 vol. in-8, papier vélin glacé. — Prix, broché, 68 fr., chaque vol. séparément, 4 fr.

LE SOCIALISME

3 volumes in-8, brochés. . . . . 12 fr.

Ces **20 volumes** reliés en 10, demi-chagrin rouge. . . . . 100 fr.

ŒUVRES COMPLÈTES FRANÇAISES

De l'abbé MARTINET

Édition uniforme, comprenant des œuvres inédites et une table générale des matières, publiée sous le haut patronage de Mgr **TURINAZ**, et honorée d'un bref de S. S. **LÉON XIII.**

10 beaux volumes in-8, papier glacé. 60 fr. | Reliés demi-chagrin. . . . . 80 fr.

LE NOUVEAU TESTAMENT

TRADUCTION FRANÇAISE AVEC NOTES

Par M. l'abbé GLAIRE

SEULE APPROUVÉE PAR LE SAINT-SIÈGE

Nouvelle édition, avec introduction et notes complémentaires, par M. l'abbé VIGOUROUX.

1 beau vol. in-8 cavalier, avec 7 gravures et 1 chromo. Prix, broché, 10 fr.

Relié demi-chagrin, plats toile. .	12 fr. 50	Chagrin plein, 1er choix.	18 fr. »
— — dor. sur tr. .	13 fr. 50	— riches dentelles. .	22 fr. »
Demi-cuir russe, coins, tr. rouges.	15 fr. »	Maroquin du Levant, grain aplati.	26 fr. »

Le même format in-18 *broché*, 2 fr. ; toile, tranche rouge, 2 fr. 75.

R. P. ETCHEVERRY, S. J. **Nouvelles Méditations** pour tous les jours et les principales fêtes de l'année. 4 jolis vol. petit in-12, 4 grav. acier, 10 fr. Toile. . 13 fr.

L'ABBÉ LARFEUIL. **Œuvres complètes.** 7 vol. in-12, d.-ch., dor. sur tr. 34 fr. 75

R. P. MATIGNON. **Conférences de N.-D. de Paris.** *Jésus-Christ et la France.* — *Jésus-Christ et les Unités sociales.* 3 vol. in-8. . . . . 12 fr.

R. P. ROUX. **Conférences de N.-D. de Paris.** *Le dix-neuvième siècle.* 2 v. in-8. 8 fr

Armand COLIN & Cie, éditeurs
RUE DE MÉZIÈRES, 1, 3, 5, PARIS

Étrennes 1889

LES BARDEUR-CARBANSANE

Histoire d'une famille pendant cent ans.

LA MISSION DE PHILBERT

PAR

JACQUES NAUROUZE

La Mission de Philbert est le premier volume d'une série d'ouvrages indépendants les uns des autres, mais dont l'ensemble formera l'histoire des BARDEUR-CARBANSANE : Histoire vraie d'une famille française depuis le milieu du XVIIIe siècle jusqu'au second empire. Ce sont les annales d'une race de marchands et d'une race d'artistes; la famille qu'elles fondent représente l'alliance du Nord et du Midi et personnifie admirablement les classes moyennes de l'ancienne société française.



Un beau volume grand in-8 de 380 pages, 100 gravures. Broché. . . . . 7 fr
— — — Relié, tranches dorées. . . 10 fr.
— — — Demi-chagrin, amateur . . 12 fr.

ARMAND COLIN & Cie, Éditeurs, rue de Mézières, 5,

PARIS

Viennent de paraître



JOURNÉES

DE DEUX PETITS PARISIENS

(JACQUES ET JULIETTE)

Par Mme J. MALASSEZ

56 vignettes et fleurons.

Un volume in-12.

Broché. . . . . 1 fr. 50
Cartonné. . . . . 1 fr. 60
Reliure d'étrennes . . 2 fr. 50



LES PETITS CAHIERS

DE Mme BRUNET

Par Marie DELORME

Dédiés aux jeunes filles qui veulent devenir de bonnes ménagères

Un volume in-12
avec 22 vignettes par FERDINANDUS.

Broché. . . . . 1 fr. 50
Rel. toile, tr. dorées. 2 fr. 50



PETITES HISTOIRES

POUR

APPRENDRE LA VIE

Par Pierre LALOI

Un volume in-8, illustré de 116 gravures.

Broché. . . . . 5 fr. »
Relié toile riche à biseaux, tranches dorées . . . . 8 fr. »

TU SERAS SOLDAT.

Récits patriotiques, par M. Emile LAVISSE, lieutenant au 8e bataillon de chasseurs à pied. Un volume in-12, 200 grav., 5 cartes, relié toile, 2 fr. — Reliure d'étrennes, 2 fr. 50

DAMASCÈNE MORGAND
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES FRANÇOIS
PASSAGE DES PANORAMAS, 55, PARIS.

ILLUSTRATIONS

POUR LE THÉATRE DE MOLIÈRE

DESSINÉES ET GRAVÉES A L'EAU-FORTE PAR

EDMOND HÉDOUIN

UN TITRE GRAVÉ, UN FRONTISPICE, 34 ESTAMPES ET UNE TABLE DES SUJETS

Cette belle suite, le chef-d'œuvre du maître graveur, a valu à son auteur la **Médaille d'honneur** du Salon de 1888.

Elle peut s'ajouter à toutes les éditions des *Œuvres de Molière*, notamment à celles de Lefèvre, Desoer, Furne, Perrin, Garnier, Jouaust, Hachette, Imprimerie nationale, Leman, etc.

DÉTAIL DU TIRAGE

EAUX-FORTES PURES

PORTANT LA SIGNATURE AUTOGRAPHE DE M. EDMOND HÉDOUIN

A.	Sur Peau de vélin	1000 fr.
B.	Sur Papier bleuté, employé par l'artiste pour ses dessins originaux	500 fr.
C.	Sur Papier du Japon, du Mikado	400 fr.
D.	Sur Papier de Chine	350 fr.
E.	Sur beau Papier vélin du Marais, fabriqué spécialement pour cette suite	300 fr.

ÉPREUVES D'ARTISTE, AVANT L'ENCADREMENT

PORTANT LA SIGNATURE AUTOGRAPHE DE M. EDMOND HÉDOUIN

F.	Deux exemplaires	sur Peau de vélin	1000 fr.
G.	Vingt	— Papier bleuté	500 fr.
H.	Cinquante	— Papier du Japon	400 fr.
I.	Cinquante	— Papier de Chine	350 fr.
J.	Cent	— Papier vélin du Marais	300 fr.

ÉPREUVES AVANT LA LETTRE ET AVEC L'ENCADREMENT

K.	Sur Papier du Japon	300 fr.
L.	Sur Papier de Chine	250 fr.
M.	Sur Papier vélin du Marais	200 fr.

ÉPREUVES AVEC LA LETTRE

N.	Sur Papier du Japon	100 fr.
O.	Sur Papier de Chine	80 fr.
P.	Sur Papier vélin du Marais	80 fr.

Epreuves d'artiste, sur papier bleuté, rehaussées par M. Hédouin. — Prix : 1200 francs.

LES SUITES TIRÉES SUR PAPIER DE CHINE PEUVENT FACILEMENT S'AJOUTER AUX EXEMPLAIRES RELIÉS

LIBRAIRIE AUDOT

LEBROC et Cie, successeurs, rue Garancière, 8, à Paris.

ÉTRENNES UTILES

LE BON CUISINIER

PAR L. SOUCHAY, CHEF DE CUISINE



Ouvrage complet, joli volume in-8, illustré de 300 figures, 800 pages. Prix : Broché, 10 fr. cart. dos toile, 10 fr. 50; toile pleine, tr. jaspée, 11 fr. 50

LA CUISINIÈRE

DE LA CAMPAGNE ET DE LA VILLE



OU NOUVELLE CUISINIÈRE ÉCONOMIQUE

PAR L.-E. AUDOT

66e *édition*. — 1888

Un vol. in-18, cart., 400 fig., 700 pages. Prix : 3 fr. ; toile pl., 3 fr. 50; demi-rel. basane, 4 fr. 50

Ouvrage admis spécialement aux Expositions de 1867 et 1878, *Mention honorable*, et choisi par le comité d'administration dans le but de populariser l'art de préparer les aliments par des méthodes saines, agréables et avec le plus d'économie possible.

LIBRAIRIE **VICTOR PALMÉ**, RUE DES SAINTS-PÈRES , 76, A PARIS

LE

LITTORAL DE LA FRANCE

PAR

V. VATTIER D'AMBROYSE (✠)

(Ch.-F. Aubert)

Ouvrage couronné par l'Académie française (Prix Marcelin Guérin)

ILLUSTRATIONS

PAR SCOTT, BRUN, LALANNE, TOUSSAINT, FRAIPONT, CIAPPORI, CAUSSIN, DUBRÉ

CHAPON, KARL, SAINT-ELME-GAUTIER

Ouvrage complet, six volumes in-4 : **120** *fr.*

1re PARTIE. — UN VOLUME

COTES NORMANDES

DE DUNKERQUE AU MONT-SAINT-MICHEL

2e PARTIE. — UN VOLUME

COTES BRETONNES

DU MONT-SAINT-MICHEL A LORIENT

3e PARTIE. — UN VOLUME

COTES VENDÉENNES

DE LORIENT A LA ROCHELLE

4e PARTIE. — UN VOLUME

COTES GASCONNES

DE LA ROCHELLE A HENDAYE

5e PARTIE. — UN VOLUME

COTES LANGUEDOCIENNES

DU CAP CERBÈRE A MARSEILLE

6e PARTIE. — UN VOLUME

COTES PROVENÇALES

DE MARSEILLE A LA FRONTIÈRE D'ITALIE

CHAQUE PARTIE SE VEND SÉPARÉMENT

Et forme un volume d'environ 600 pages, orné de plus de 300 gravures dans le exte et de nombreuses planches hors texte et cartes, tirées en couleur. — Br., **20** fr.
Cart., plaques spéc., tr. dorées, **25** fr. — Relié dos chagrin, plaq. spéc., tr. dor., **30** fr.

JÉRUSALEM

SOUVENIRS

D'UN VOYAGE EN TERRE SAINTE

PAR

J.-T. DE BELLOC

Magnifique volume in-8, splendidement illustré de nombreuses gravures, dessins au procédé et photogravures dans le texte.
Broché, **15** fr. — Cartonnage de luxe, fers spéciaux, **20** fr. — Reliure demi-chagrin, **24** fr.

LIBRAIRIE **VICTOR PALMÉ**, RUE DES SAINTS-PÈRES, 76, A PARIS

ÉDITION ARTISTIQUE

DE LA

VIE DES SAINTS

PAR

Mgr PAUL GUÉRIN

AUTEUR DES PETITS BOLLANDISTES

ILLUSTRÉE AVEC LE PLUS GRAND SOIN PAR **YAN' DARGENT**

12 aquarelles groupant les Apôtres, les Martyrs, les saints Ouvriers, les saintes Femmes, les saintes Pénitentes, etc. — 24 lettres ornées. — 12 titres symboliques.
365 encadrements, avec environ 1000 sujets inédits se rapportant à la vie de chaque Saint.

DEUX VOLUMES IN-4

PRIX

Broché.	**60** fr.
Riche cartonnage, plaques spéciales, tranches dorées.	**70** fr.
Reliure demi-chagrin, plaques spéciales, tranches dorées	**80** fr.
Le même ouvrage, relié en un seul volume	**65** et **70** fr.
Il a été tiré 50 exemplaires sur japon. Les deux vol., brochés. . .	**200** fr.

CHRISTOPHE COLOMB

PAR

Le comte ROSELLY DE LORGUES

TROISIÈME GRANDE ÉDITION

UN BEAU VOLUME IN-4

Illustré d'encadrements variés à chaque page, de chromolithographies, culs-de-lampe et têtes de chapitres de Yan' Dargent, Ciappori, Vierge, etc.

PRIX

Broché.	**25** fr.
Cartonné toile, avec plaques spéciales.	**30** fr.
Relié dos chagrin, tranches et ornements dorés	**35** fr.
Relié amateur, dos et coins chagrin, tranche supérieure dorée . .	**35** fr.

C. MARPON & E. FLAMMARION, Imprimeurs-Éditeurs, rue Racine, 26, Paris.

Nouveauté 1888

EDGAR MONTEIL

JEAN-LE-CONQUÉRANT

ÉDITION ILLUSTRÉE DE 200 COMPOSITIONS

PAR

MONTÉGUT

UN BEAU VOLUME GRAND IN-8 JÉSUS

PRIX

Broché . . . . . 10 fr.

Relié toile, tranches dorées, plaque. . . . . 14 fr.

Relié demi-chagrin, tranches dorées . . . . . 16 fr.

SPIRE BLONDEL

GRAMMAIRE DE LA CURIOSITÉ

L'ART INTIME ET LE GOUT EN FRANCE

Ouvrage illustré de 190 vignettes et de 25 planches hors texte. Un beau volume in-8.
Prix : broché. . . . . 20 fr.
En belle reliure d'amateur avec coins. . . . . 30 fr.

C. MARPON & E. FLAMMARION, Imprimeurs-Éditeurs, rue Racine, 26, Paris.

SPÉCIMEN DES GRAVURES DE « JEAN-LE-CONQUÉRANT. »

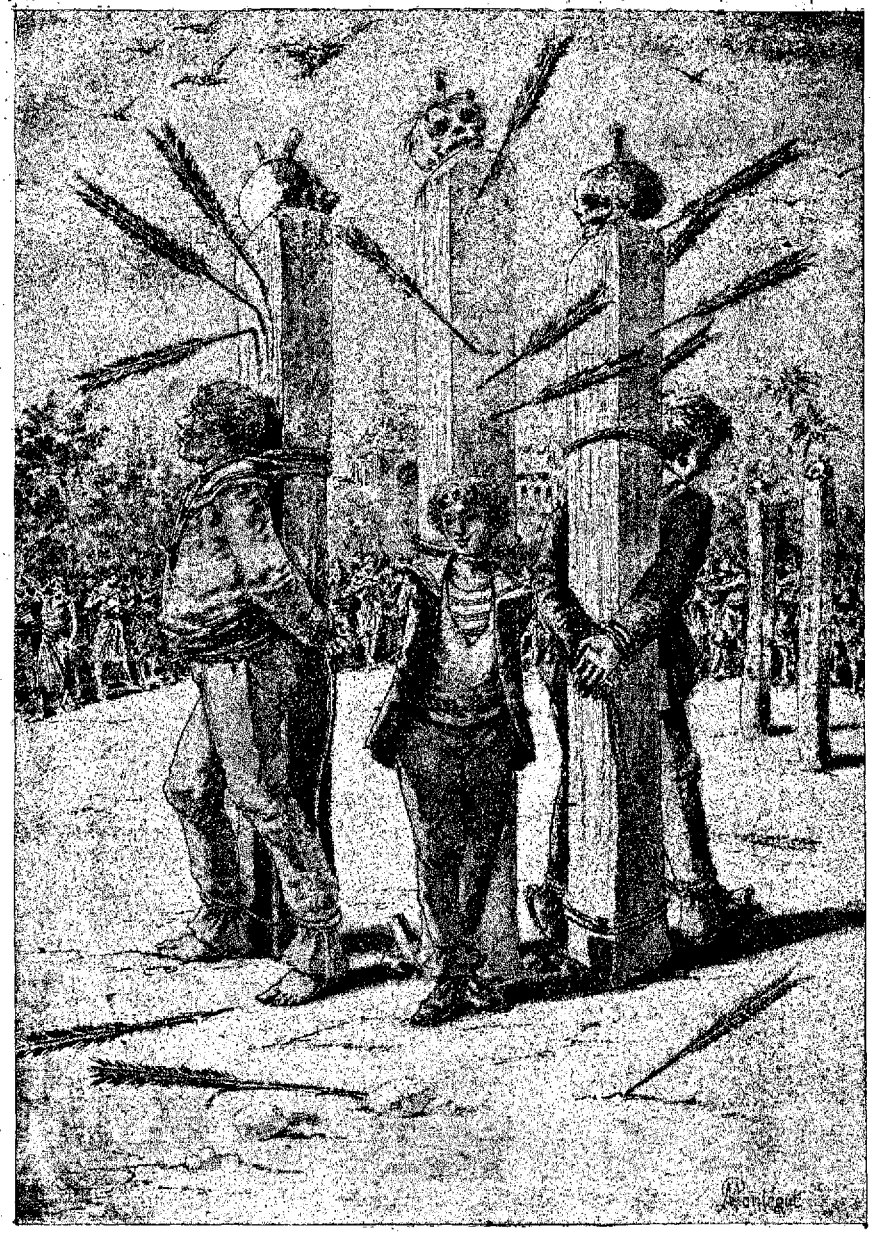

Une nuée de flèches passa au-dessus de la tête des matelots (p. 71).

LES RONDES DU VALET DE CARREAU

MUSIQUE DE MARCEL LEGAY.

PRÉFACE DE COPPÉE. — TEXTE DE GEORGES AURIOL.

DESSINS DE STEINLER.

Un album in-4, illustré de 10 planches en couleur. — Prix. . . . . 5 fr

C. MARPON et E. FLAMMARION

ÉDITEURS

26, rue Racine **PARIS** rue Racine, 26

CAMILLE FLAMMARION

Ouvrage couronné par l'Académie française.

ASTRONOMIE POPULAIRE (80e *mille*). *Un beau volume grand in-8 jésus de* 840 *pages. Ill. de* 360 *grav.*, 7 *chromolith., cartes célestes, etc.*

Prix : broché . . . . . 12 *fr.*
— *relié toile, tr. dor* . . . . . 16 *fr.*
— *demi-chagrin* . . . . . 18 *fr.*

*LES ÉTOILES et LES CURIOSITÉS DU CIEL, supplément de l'*Astronomie populaire. *Description complète du Ciel, étoile par étoile, constellations, instruments, etc.* (40e *mille*). 1 *vol. gr. in-8 jésus, ill. de* 400 *grav. et de chromolithographies.*

Prix : broché . . . . . 12 *fr.*
— *relié toile, tr. dor* . . . . . 16 *fr.*
— *demi-chagrin* . . . . . 18 *fr.*

LES TERRES DU CIEL. Voyage astronomique sur les autres mondes et descriptions des conditions actuelles de la vie sur les diverses planètes du système solaire. Ouvr. illustr. de photographies célestes, vues télescopiques, cartes et nombreuses fig. 1 *vol. gr. in-8 jésus.* (*Format de l'*Astronomie populaire.)

Prix : broché . . . . . 12 *fr.*
— *relié toile, tr. dr* . . . . . 16 *fr.*
— *demi-chagrin* . . . . . 18 *fr.*

LE MONDE AVANT LA CRÉATION DE L'HOMME. Origines du monde. — Origines de la vie. — Origines de l'humanité. — Ouvrage illustré de 400 *figures,* 5 *aquarelles,* 8 *cartes en couleur. Un volume gr. in-8 jésus.*

Prix : broché . . . . . 10 *fr.*
— *relié toile, tr. dor., plaque* . . . . . 14 *fr.*
— *demi-chagrin* . . . . . 16 *fr.*

LA CRÉATION DE L'HOMME et les premiers âges de l'humanité, par H. du Cleuziou, ouvrage ill. de 400 *fig.*, 5 *grandes planches tirées à part,* 2 *cartes en couleur. Un volume grand in-8 jésus*

Prix : broché . . . . . 10 *fr.*
— *relié toile, tranches dor., pl.* . . . . . 14 *fr.*
— *demi-chagrin* . . . . . 16 *fr.*

C. MARPON et E. FLAMMARION

EDITEURS

26, rue Racine **PARIS** rue Racine, 26

Berthe Flammarion. *HISTOIRE TRÈS VRAIE DE TROIS ENFANTS COURAGEUX. Nombreuses illustrations et planches tirées à part, par Montader. Un volume grand in-8 jésus.*

Prix : broché . . . . . 10 *fr.*
— *relié toile, tr. dor., plaque* . . . . . 14 *fr.*
— — *d.-chagr., tr. dorées* . . . . 16 *fr.*

Alphonse Daudet. *LA BELLE-NIVERNAISE. Histoire d'un vieux bateau et de son équipage. Édition de grand luxe, illustrée par Montégut de 200 gravures dans le texte et de 21 planches à part tirées en phototypie. Un beau volume in-8 jésus.*

Prix : broché . . . . . 10 *fr.*
— *relié toile, tr. dor. pl. or* . . . . . 14 *fr.*
— *demi-chagrin, tr. dor* . . . . . 16 *fr.*

ÉDITION SPÉCIALE POUR LA JEUNESSE

Hector Malot. *LA PETITE SŒUR. Un beau volume grand in-8 jésus, ill. par Chapuis, Dascher, G. Guyot, H. Martin, Mouchot, Rochegrosse, Vogel, gravures de Méaulle.*

Prix : broché . . . . . 10 *fr.*
— *relié toile, tr. dor* . . . . . 14 *fr.*
— *demi-chagrin, tranches dorées* . . . . 16 *fr.*

Ouvrage couronné par l'Académie française.

Marie-Robert Halt. *HISTOIRE D'UN PETIT HOMME, édition de grand luxe ornée de près de 100 gravures. Un volume grand in-8 jésus.*

Prix : broché . . . . . 10 *fr.*
— *relié toile, tranches dorées* . . . . . 14 *fr.*
— *demi-chagrin, tranches dorées* . . . . 16 *fr.*

— *LA PETITE LAZARE, édition de grand luxe illustrée par Gilbert. Un vol. grand in-8 jesus.*

Prix : broche . . . . . 10 *fr.*
— *relié toile, tranches dorees* . . . . . 14 *fr.*
— *demi-chagrin, tranches dorées* . . . . 16 *fr.*

LA VIE DE VICTOR HUGO

Par ALFRED BARBOU

Édition illustrée

PAR ÉMILE BAYARD, CLERGET, GIACOMELLI, J.-P. LAURENS, LIX, VOGEL

Dessins de Victor Hugo, gravés par Méaulle

Un vol. grand in-8 jésus, rel. toile, tranches dor., plaque . 10 fr.

Nouveautés

POUR

Étrennes

Éditions

grand in-8 jésus

C. MARPON & E. FLAMMARION, Imprimeurs-Éditeurs, rue Racine, 26, Paris

Vient de paraître

COLLECTION ARTISTIQUE GUILLAUME

VICTOR HUGO

NOTRE-DAME DE PARIS

2 VOLUMES ILLUSTRÉS PAR ROSSI, MYRBACH, BIELER

Prix : brochés, 7 fr.; — reliés toile, plaque, 10 fr.; — reliure d'amateur, 12 fr.

ALPHONSE DAUDET

SOUVENIRS D'UN HOMME DE LETTRES

UN VOLUME IN-18 ILLUSTRÉ PAR MONTÉGUT, ROSSI, BIELER, MYRBACH, ETC.

Prix : broché, 3 fr. 50; — relié toile, 5 fr.; — reliure d'amateur, 6 fr.

Ouvrages d'Alphonse Daudet parus dans la même Collection

TARTARIN SUR LES ALPES

ÉDITION ILLUSTRÉE DE 150 COMPOSITIONS

PAR MM. MYRBACH, ARANDA, DE BEAUMONT, ROSSI, MONTENARD

Un volume in-18, 3 fr. 50; — reliure toile, plaque, 5 fr.; — en belle reliure d'amateur, 6 fr.

AVENTURES PRODIGIEUSES DE TARTARIN DE TARASCON

ILLUSTRATIONS DE

ROSSI, MONTÉGUT, MYRBACH, PICARD ET GIRARDOT

Un volume in-18, 3 fr. 50; — reliure toile, plaque, 5 fr.; — belle rel. d'amat., 6 fr.

SAPHO

ÉDITION ILLUSTRÉE PAR ROSSI, MYRBACH, ETC. — COUVERTURE EN COULEUR

Un volume in-18, 3 fr. 50; — en belle reliure d'amateur, 6 fr.

TRENTE ANS DE PARIS

UN VOLUME IN-18 ILLUSTRÉ PAR MONTÉGUT, MYRBACH, ROSSI

Prix : broché, 3 fr. 50; — reliure toile, 5 fr.; — reliure d'amateur, 6 fr.

NOUVEAUTÉ DE 1888

GUY DE MAUPASSANT

SUR L'EAU

ILLUSTRATIONS DE RIOU — GRAVURE DE GUILLAUME

UN VOLUME IN-18

Prix : broché, 3 fr. 50; — reliure d'amateur, 6 fr.

C. MARPON & E. FLAMMARION, Imprimeurs-Éditeurs, rue Racine, 26, Paris

VIENT DE PARAITRE

LOUIS BOUSSENARD

LES SECRETS DE M. SYNTHÈSE

ILLUSTRATIONS DE **CLÉRICE**

Un vol. gr. in-8, br., 9 fr.; rel. toile, tr. dor.. plaque, 13 fr.; d.-ch. tr. dor., 15 fr.

DU MÊME AUTEUR

LES CHASSEURS DE CAOUTCHOUC

ILLUSTRATIONS DE **J. FÉRAT**

Un vol. grand in-8, broché, 9 fr.; rel. toile, tr. dor., plaque, 13 fr.; d.-ch., 15 fr.

Aventures d'un Gamin de Paris

AU PAYS DES LIONS

Un vol. grand in-8 illustré, broché, 9 fr.; toile, tr. dorées, 13 fr.; d.-ch., 15 fr.

AVENTURES D'UN HÉRITIER A TRAVERS LE MONDE

Un volume grand in-8 illustré, broché, 9 fr.; toile, tranches dorées, 13 fr.; demi-chagrin, 15 fr.

AVENTURES PÉRILLEUSES DE TROIS FRANÇAIS

AU PAYS DES DIAMANTS

Un vol. grand in-8 illustré, broché, 9 fr.; toile, tr. dorées, 13 fr.; d.-ch., 15 fr.

TOUR DU MONDE D'UN GAMIN DE PARIS

Un vol. grand in-8 illustré, broché, 9 fr.; toile, tranches dorées, 13 fr.; d.-ch., 15 fr.

AVENTURES D'UN GAMIN EN OCÉANIE

Un vol. gr. in-8 illustré, br., 9 fr.; tr. dor., 13 fr.; d.-ch., 15 fr.

ROBINSONS DE LA GUYANE

Un vol. grand in-8, broché, 9 fr.; toile, tranches dorées, 13 fr.; demi-chagrin, 15 fr.

C. AMERO

TOUR DE FRANCE D'UN PETIT PARISIEN

(Ouvrage couronné par l'Académie française)

Un vol. gr. in-8 illustré, broché, 9 fr ; toile, tr. dorées, 13 fr.; d.-ch., 15 fr.

LOUIS JACOLLIOT

LES MANGEURS DE FEU

ILLUSTRATIONS DE **PARYS**

Un vol. grand in-8, broché, 9 fr.; relié toile, tranches dorées, plaque, 13 fr.; demi-ch., 15 fr.

VIENT DE PARAITRE

LOUIS JACOLLIOT

LE COUREUR DES JUNGLES

ILLUSTRATIONS DE **CASTELLI**

Un vol. grand in-8, br., 9 fr.; rel. toile, tr. dorées., plaque, 13 fr.; rel. d.-ch., tr. dorées, 15 fr.

SARLIT — J. BRICON, SUCCESSEUR

RUE DE TOURNON, 19, PARIS.

Beaux vol. in-8, ornés de grav., br., 3 fr.; reliés percaline, tr. dor., 4 fr.

Troisième édition revue et considérablement augmentée

INVENTAIRE DE MA CHAMBRE

Par Mlle Marie O'KENNEDY, lauréat de l'Académie et de la Société d'encouragement au bien.

OUVRAGE COURONNÉ PAR LA SOCIÉTÉ D'INSTRUCTION ET D'ÉDUCATION
ET HONORÉ DES PLUS HAUTES RECOMMANDATIONS

Un beau volume in-8 de 350 pages, orné de 25 gravures par F. Pailliet.

Deuxième édition

SOUVENIRS D'UNE PENSIONNAIRE

ET VOYAGE D'UN GATEAU

PAR LE MÊME AUTEUR

Ouvrage honoré d'une lettre-préface de M. Natalis de Wailly et couronné par la Société d'instruction et d'éducation.

Un beau volume in-8 orné de 25 gravures par E. Pichot.

HISTOIRE SAINTE EN 100 TABLEAUX — HISTOIRE DE FRANCE EN 100 TABLEAUX

Chacun de ces albums relié toile riche. Prix, 10 fr.

Spécialité des publications de la maison MAME

DRAMES ET COMÉDIES

POUR COLLÈGES, PENSIONNATS ET CERCLES

DERNIÈRES PIÈCES PARUES

Jeunes Gens

ANTONY MARS

Tête folle, comédie-vaudeville en 2 actes, avec musique des couplets. . . . . 1 fr.
Quand on conspire, opérette bouffe en 1 acte, musique de Pierre Devos. . . . . 1 fr.

H. DENIZOT

Les Cent mille francs de Corniquet, comédie en 2 actes, musique et accompagnement. 1 fr.
Une Ruse de guerre, pièce en 2 actes. . » 80
Le Trésor d'Ursus, drame en 1 acte. . . » 50
Un Oncle au Volapük, comédie en 1 acte. » 50

Le Voyage à Boulogne-sur-Mer, comédie en 2 actes (chants et musique). . . . . » 80
Les Crampons de sauvetage, comédie en 4 actes par le même auteur (chants et musique). » 80
Le Sire de Dorches, drame en 3 actes, par Oselma. Musique et accompagnem. par M. Thédo. . 1 fr.
Sophocle, Philoctète, tragédie en 3 actes, traduite en vers par Gaston Cheneau. . . . . 1 fr.
Le Reliquaire de l'enfant adoptif, ou le Châtiment de l'usurier, drame en 4 actes par Stéphane Dubois (chants et musique). . . . » 80
Un Enfant du siècle, comédie en 3 actes, par le même auteur . . . . . » 80
Le Dernier Oncle d'Amérique, comédie en 2 actes par Cassien de Kermadec. . . . . » 80

Jeunes Filles

Les Deux Pigeons, pièce en 2 actes, avec musique des couplets, par Antony Mars, auteur de *Quand on conspire !* et de *Tête folle* . . . 1 fr.
Sainte Cécile, ou les Gloires de la Virginité, drame en 3 actes, d'après le R. dom Guéranger, par l'abbé V. Mourot. . . . . » 80
Au Nil ! ou Moïse et Thermis, pièce en 3 actes, avec musique des couplets, par M. l'abbé Beaugé . . . . . » 50
Sainte Elisabeth de Hongrie, pièce en 5 actes, par J. de la Magdelaine. . . . . » 80
Théâtre, par J. de la Magdelaine, avec chants et musique. Six pièces : *Fabiola, Rose et Lucie, Ange gardien de la jeune fille, Callista, sainte Geneviève, Marguerite Morus.* Ensemble. . . . 3 fr.
Chaque pièce séparément. . . . . » 80
Théâtre, par Mlle Girard, avec chants et musique. Quatre pièces : *Les Bohémiennes, la Jalousie, la Fille de Jephté, la Répétition d'Athalie.* Ensemble. 3 fr.
Chaque pièce séparément. . . . . » 80
Théâtre, par Mme Manceau, avec chants et musique. Sept pièces : *Prix de vertu, Belle-mère et Belle-fille, Sainte Catherine, Fille inconnue, Jeunes filles corrigées, Tante inconnue, Dialogues et Couplets pour fêtes.* Ensemble . . . . . 3 fr.
Chaque pièce séparément. . . . . » 60
Charades et Proverbes en action, par Mme Drohojowska. Treize pièces, avec musique des couplets. Ensemble . . . . . 3 fr.

Le Catalogue général et détaillé en est envoyé sur demande.

LIBRAIRIE HAAR et STEINERT, C. HAAR, successeur, rue Jacob, 9, Paris.



STIELER

GRAND

ATLAS UNIVERSEL



Édition pour la France, avec texte explicatif et un Vocabulaire allemand-français de termes de géographie

95 CARTES COLORIÉES GRAVÉES SUR CUIVRE

Un beau volume in-folio, demi-reliure cuir de Russie. . . . . 90 fr.

ATLAS GÉNÉRAL

37 CARTES COLORIÉES GRAVÉES SUR CUIVRE

Un beau volume grand in-8, relié. . . . . 8 fr.

Ferthes, Taschen-Atlas (ATLAS DE POCHE). 27 cartes color. grav. sur cuivre, cart., 2 fr. 75



LE

LIVRE ILLUSTRÉ

DES

PATIENCES



60 JEUX DE PATIENCE

AVEC FIGURES INDIQUANT L'ARRANGEMENT DES CARTES, IMPRIMÉ EN ROUGE ET NOIR

Un beau volume in-8, relié. . . . . 6 fr. 50

LIVRES D'ÉTRENNES EN ALLEMAND

OUVRAGES DE LUXE

LIVRES POUR LA JEUNESSE

PUBLICATIONS DE LA LIBRAIRIE FIRMIN-DIDOT ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56, PARIS.

NOUVELLE PUBLICATION

Vient de paraître (Novembre 1888)

L'ART ÉTRUSQUE

PAR

M. JULES MARTHA

MAITRE DE CONFÉRENCES A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'INSTITUT

ILLUSTRÉ DE 4 PLANCHES EN COULEURS ET DE 350 GRAVURES DANS LE TEXTE

D'APRÈS LES MONUMENTS DE L'ART

UN VOLUME IN-4 DE 600 PAGES

PRIX

Broché	30 fr.
Relié, plaque	40 fr.
Reliure amateur	40 fr.

Il a été tiré 30 exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 1 à 30 au prix de 60 francs.

Suite des Publications de la Librairie **FIRMIN-DIDOT et Cᵉ**.

SPÉCIMEN DES GRAVURES DE L'ART ÉTRUSQUE.



Mars, en bronze, trouvé à Todi.

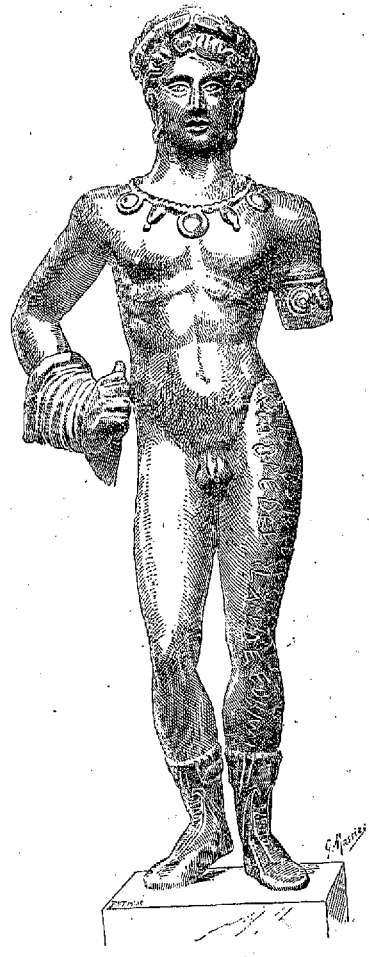

Apollon, dit de Ferrare. Bronze du cabinet des Médailles.

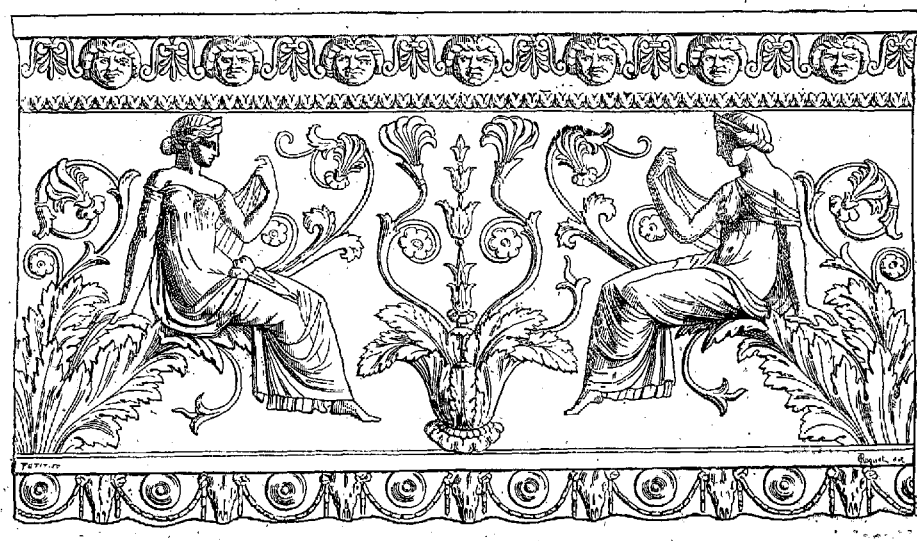

Plaque décorative en terre cuite trouvée à Cervétri.

Suite des Publications de la Librairie **FIRMIN-DIDOT et Cᵉ.**

NOUVELLE PUBLICATION

L'EXPÉDITION
DE
CHARLES VIII EN ITALIE

HISTOIRE DIPLOMATIQUE ET MILITAIRE

OUVRAGE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION ET AVEC LE CONCOURS
DE M. PAUL D'ALBERT DE LUYNES ET DE CHEVREUSE, DUC DE CHAULNES

PAR

H.-Fr. DELABORDE



CHARLES VIII. — Tapisserie appartenant à M. de Schickler.

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'INSTITUT

ET ILLUSTRÉ DE 3 PHOTOGRAVURES, DE 2 CHROMOLITHOGRAPHIES

DE 5 PLANCHES TIRÉES A PART ET DE 138 GRAVURES DANS LE TEXTE

Un volume in-4 de 600 pages.

Broché, 30 francs. — Relié plaque, tranches dorées, ou amateur, 40 francs.

Suite des Publications de la Librairie **FIRMIN-DIDOT et Cᵉ.**

NOUVELLE PUBLICATION VENANT DE PARAITRE (NOVEMBRE 1888)

ALEXIS LEMAISTRE

L'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS

DESSINÉE ET RACONTÉE PAR UN ÉLÈVE

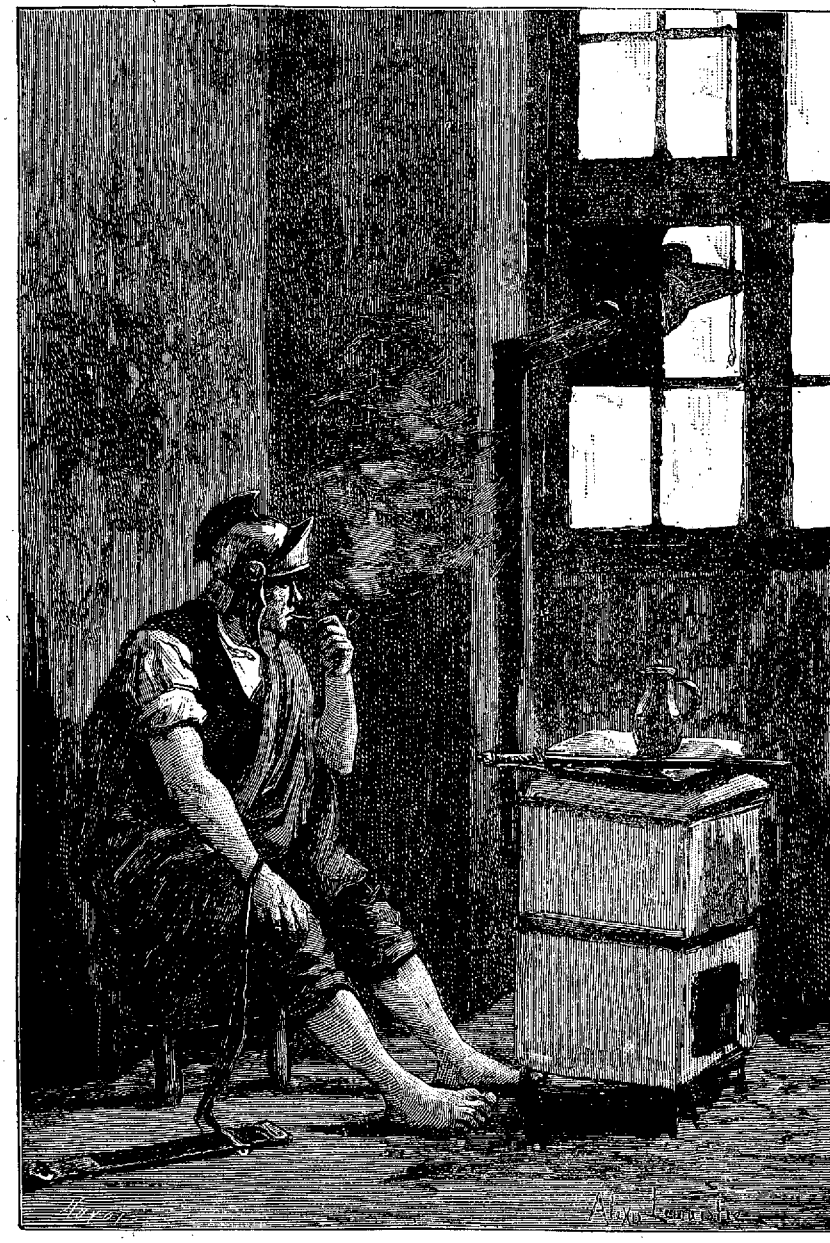

Dans la loge du prix de Rome. (Spécimen de la gravure de l'*Ecole des Beaux-Arts.*)

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 60 GRAVURES HORS TEXTE

Un vol. in-8, br., 13 fr.; cart. percal., fers spéc., 13 fr.: rel. 1/2 ch. ou amat., 15 fr.

Suite des Publications de la Librairie **FIRMIN-DIDOT et Cie.**

PUBLICATIONS RELIGIEUSES ILLUSTRÉES

NOUVELLE PUBLICATION

VIENT DE PARAITRE (NOVEMBRE 1888)

SAINT DENYS

L'ARÉOPAGITE

ÉVÊQUE D'ATHÈNES ET DE PARIS, PATRON DE LA FRANCE

PAR

L'abbé VIDIEU

CHANOINE HONORAIRE, DOCTEUR EN THÉOLOGIE

Un volume in-4, illustré de chromolithographies, d'eau-forte et de plus de 200 gravures sur bois ou photogravures.

Prix : broché, 30 fr.; relié plaque, 40 fr.; relié amateur, 40 fr.

Il a été tiré 75 exemplaires sur Japon, numérotés de 1 à 75, au prix de 100 francs.

VIE DE LÉON XIII, son siècle, son pontificat, son influence, composée d'après des documents authentiques, par BERNARD O'REILLY, docteur en théologie, docteur ès lettres, prélat de la maison de Sa Sainteté, précédée de deux lettres de Leurs Éminences les cardinaux Parocchi et Gibbons, et d'une préface de Sa Grandeur Monseigneur Germain. Édition française entièrement refondue et annotée avec soin, par P.-M. BRIN, P. S. S., professeur de théologie dogmatique. — Un volume grand in-8, illustré de 2 photogravures, de 8 chromolithographies et de 320 gravures sur bois. — Édition de luxe, prix : broché, 15 fr.; reliure demi-chagrin avec plaque, 20 fr.; reliure d'amateur, 20 fr.

LA VIE DES SAINTS ILLUSTRÉE, pour chaque jour de l'année, ouvrage approuvé par Monseigneur GERMAIN, évêque de Coutances et d'Avranches. Un volume grand in-8, illustré de 8 chromolithographies et de 300 gravures sur bois. Broché, 10 fr.; relié plaque, 15 fr.; relié amateur, 15 fr.

SPÉCIMEN DES GRAVURES DE SAINT DENYS L'ARÉOPAGITE.

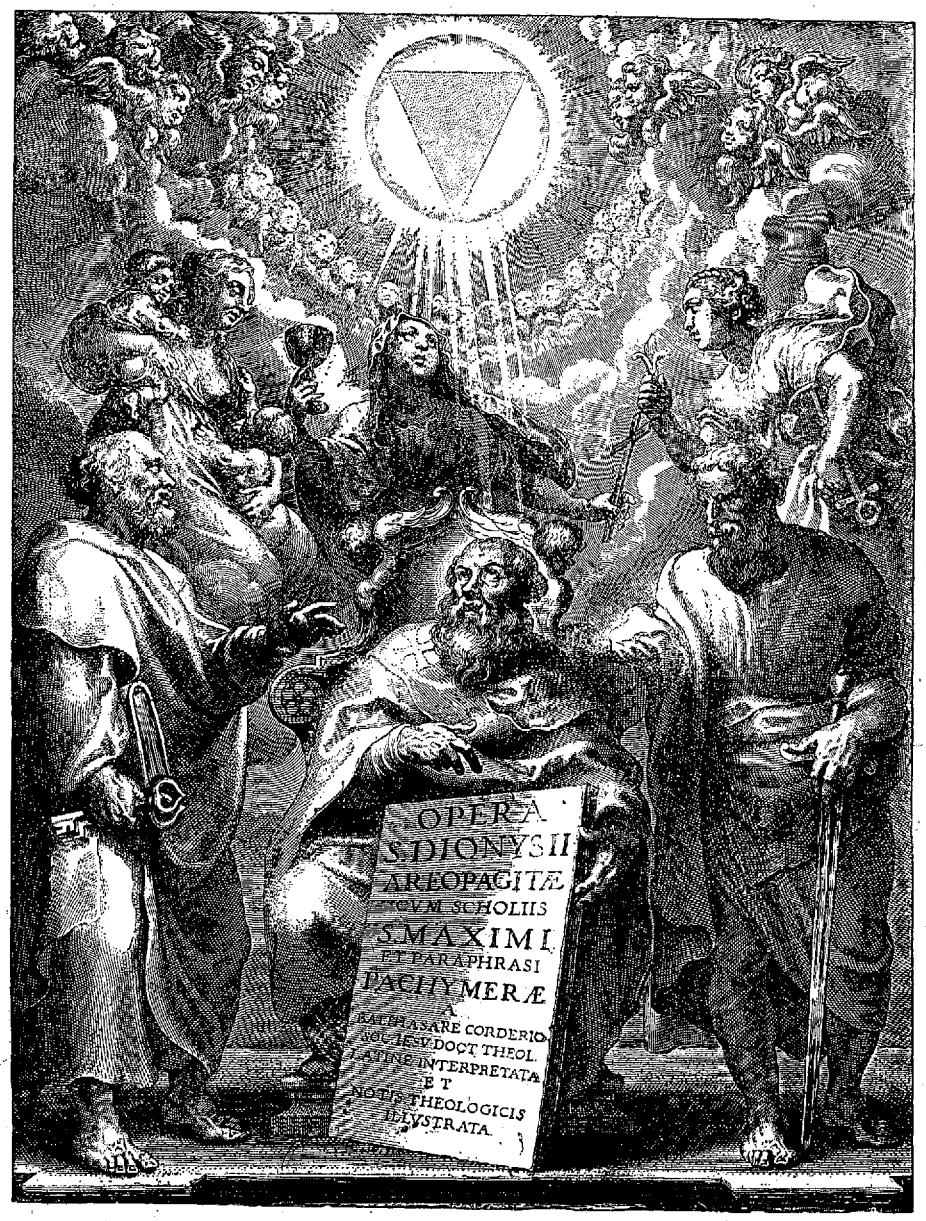

Saint Denys l'Aréopagiste. — D'après un dessin de Rubens.

NOUVELLE PUBLICATION

VIENT DE PARAITRE (NOVEMBRE 1888)

WALTER SCOTT

LE PIRATE

TRADUCTION DE R. DE CERISY

DESSINS DE LALAUZE



Mordaunt est invité à rester dans la maison de Magnus.

Broché	**10** fr.
Cartonné, tranches dorées, fers spéciaux	**13** fr.
Reliure demi-chagrin, tranches dorées, ou amateur	**15** fr.

SPÉCIMEN DES GRAVURES DU PIRATE.



Suite des Publications de la Librairie **FIRMIN-DIDOT et Cie.**

NOUVELLES PUBLICATIONS

VIENT DE PARAITRE (NOVEMBRE 1888)

GUSTAVE MARCHAL

LA

GUERRE DE CRIMÉE

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 26 GRAVURES HORS TEXTE

PAR

Q. DE BEAUREPAIRE

PRIX

Broché . . . . . 8 fr.

Cartonné, tranches dorées . . . . . 11 fr.

Relié dos chagrin, tranches dorées ou amateur . . . . . 12 fr.

EDMOND DESCHAUMES

LA

RETRAITE INFERNALE

(ARMÉE DE LA LOIRE, 1870-1871)

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 26 GRAVURES HORS TEXTE

PAR

Q. DE BEAUREPAIRE

ET D'UNE CARTE DE LA CAMPAGNE DE LA LOIRE

PRIX

Broché . . . . . 8 fr.

Cartonné, tranches dorées . . . . . 11 fr.

Relié, dos chagrin, tranches dorées ou amateur . . . . . 12 fr.

Suite des publications de la Librairie **FIRMIN-DIDOT et Cie.**

Publications illustrées pour la Jeunesse

Lacroix. Contes du Bibliophile Jacob. 1 vol. in-8, relié . . . . . 12 fr.
— Nouveaux contes, 1 vol. in-8 relié. . . . 12 fr.
Lescure (de). Les Mères illustres, 1 vol. in-8 cartonné, 10 fr. . . . . Relié. 12 fr.
— Les Grandes Epouses, 1 vol. in-8 cartonné 10 fr. Relié . . . . . 12 fr.
— Monde enchanté, 1 vol. in-8 cartonné. 10 fr. Relié . . . . . 12 fr.
Fournel (V). Les Rues du vieux Paris, 1 vol. in-8 cartonné, 10 fr.. . . . . Relié. . 12 fr.
Lagrèze (de). Pompéi, les Catacombes, l'Alhambra, 1 vol. in-8 relié . . . . . 12 fr.
Tissot (V.) et Améro (C.). Les Contrées mystérieuses et les Peuples inconnus, 1 vol. in-8 relié. . . . . 20 fr.

Rambosson. Histoire des Astres, 1 vol. in-8. — Histoire des Plantes utiles et curieuses, 1 vol. in-8. — Histoire des Météores, 1 vol. in-8. — Les Pierres précieuses, 1 vol. in-8. — Harmonies du Son, 1 vol. in-8.
Chaque volume cartonné. 7 fr. 50. Relié. 8 fr. 50

Bibliothèque de la Bonne Ménagère

PRIX : Cartonné, **4** fr.

Mme Emmeline Raymond. — La Bonne Ménagère.—La Civilité non puérile mais honnête.—Education et Morale pour tous les âges. — Les grands et les petits devoirs (2e série). — Leçons de couture. — Nouveau livre de cuisine.
De la Blanchère. — La Plante dans les Appartements.
Lambert. — Traité pratique de Botanique.
E. Leroy. — La Poule pratique (choix des races d'exploitation).
G. Percheron. — Le Chat (histoire naturelle).
Seriziat. — Histoire des Coléoptères de France.
Mme Guerre-Lavigne. — Méthode de coupe et manière de faire ses robes soi-même.
Dr Lanteirès. — La santé dans la famille. (Causeries intimes d'hygiène.)

PUBLICATIONS DE LUXE

ROMÉO et JULIETTE Tragédie de Shakespeare, traduite en vers français par M. Daffry de la Monnoye, illustrée de 10 grandes compositions d'Andriolli. (Cette édition a été exécutée d'après les célèbres éditions du Louvre, de P. Didot) Prix : broché. 40 fr. — Relié . . . . . 55 fr.
ILIOS, *ville et pays des Troyens.* Résultat des fouilles sur l'emplacements de Troie et des opérations faites en Troade de 1871 à 1882, par H. Schliemann. 1 vol. illustré de 2 cartes, 8 plans, 2000 gravures. Prix : br., 30 fr. — Rel. . . 40 fr.
Clément. — Histoire abrégée des Beaux-Arts. — Relié . . . . . 20 fr.
Chantelauze. — Louis XVII, son enfance, sa prison et sa mort au Temple. 1 vol. in-8, relié. 12 fr.
H. de Kleist. — La Cruche cassée. . . 30 fr.
Audsley et Bowes. - Céramique japonaise, cart. 50 fr. . . . . Relié. 70 fr.
E. Bosc. - Dictionnaire de l'Art, de la Curiosité, etc. . . . . 40 fr. Rel. 50 fr.
E. Muntz. — La Renaissance en France et en Italie. 1 vol. in-4 . . . . . 30 fr. Rel. 40 fr.
A. Pougin. — Dictionnaire du Théâtre, etc. 1 vol. gr. in-8. . . . . 40 fr. Rel. 50 fr.
Vecellio. — Costumes anciens et modernes, 2 vol. gr. in-8. . . . . 30 »
P. Mantz. — Les chefs-d'œuvre de la peinture italienne. 1 vol. p. in-8 . 100 fr. Rel. 120 fr.
A. Jullien. — La Comédie à la Cour, etc. 2 vol. in-4. . . . . 25 fr. Rel. 35 fr.
— Paris dilettante, 1 vol. in-8. . . . . 7 50
Le même, papier de Hollande. . . . . 15 fr.
Dr Lebon. — Civilisation de l'Inde. 1 vol. in-4. Br., 30 fr.. . . . . Rel. 40 fr.
—Civilisation des Arabes. 1 vol. Br. 30 fr. Rel. 40 fr.
G. Ebers. — L'Egypte. 1re partie : Alexandrie et le Caire, 1 vol. petit in-folio. 50 fr. Rel. 65 fr.
— — — 2e partie : Du Caire à Philæ. 1 vol. petit in-folio. . . . . 50 fr. Rel. 65 fr.
Gaffarel.—L'Algérie. 1 vol. in-4, 30 fr. Rel. 40 fr.
Ch. Blanc. — Les Artistes de mon temps. Relié. . . . . 15 fr. 20 fr.
A. Durer. — Sa vie et ses œuvres, 1 vol. in-8 . . . . . 40 fr. Rel. 50 fr.
E. Sauzay. —Le Sicilien ou l'Amour peintre. 1 vol. in-4. . . . . 10 fr. Rel. 20 fr.

LA MODE ILLUSTRÉE

JOURNAL DE LA FAMILLE PARAISSANT CHAQUE SEMAINE

ABONNEMENTS

1re *édition* : Paris, 12 fr. ; départements, 14 fr. — 2e *édition*, avec une gravure coloriée par mois : Paris, 15 fr. ; départements, 17 fr. — 3e *édition*, 2 gravures coloriées par mois : Paris, 18 fr. ; départements, 20 fr. — 4e *édition*, une gravure coloriée dans chaque numéro : Paris, 24 fr. ; départements, 25 fr. — On s'abonne en envoyant un mandat sur la poste à l'ordre de MM. Firmin-Didot et Cie, rue Jacob, 56, à Paris.

LA CHASSE ILLUSTRÉE

JOURNAL DES CHASSEURS, ET LA VIE A LA CAMPAGNE

ABONNEMENTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS : 1 an, 30 fr. ; 6 mois, 15 fr. ; 3 mois, 7 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er de chaque mois. Pour l'Europe, 3 fr. en sus par année.

Suite des Publications de la Librairie **FIRMIN-DIDOT et Cᵉ.**

NOUVELLE PUBLICATION

VIENT DE PARAITRE (NOVEMBRE 1888)

LA

TÉLÉGRAPHIE HISTORIQUE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS

Par Alexis BELLOC

Inspecteur du controle à la direction générale des postes et télégraphes.

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 76 GRAVURES

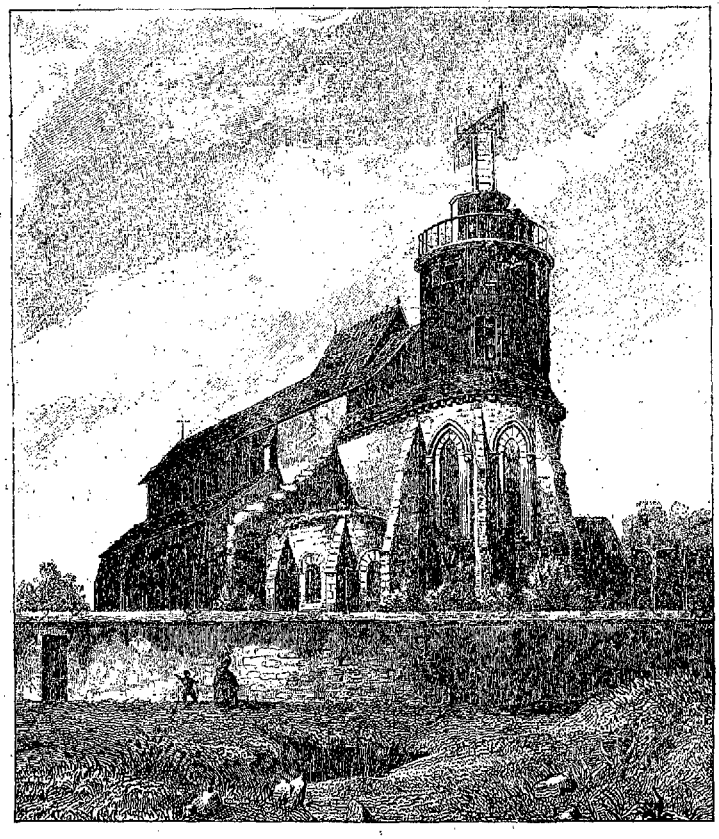

Télégraphe aérien sur l'église Saint-Pierre de Montmartre.

PRIX

Broché	**8** fr.
Cartonné, tranches dorées	**11** fr.
Relié, demi-chagrin, tranches dorées, ou amateur	**12** fr.

Suite des Publications de la Librairie **FIRMIN-DIDOT et Cie**

PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

ROGER PEYRE

NAPOLÉON Ier

ET SON TEMPS

HISTOIRE MILITAIRE, LETTRES, SCIENCES ET ARTS

Ouvrage illustré de 13 planches en couleur et de 431 gravures

D'APRÈS

CARLE VERNET, DUPLESSIS-BERTAUX, BOILLY,
GROS, PRUD'HON, GÉRARD, DAVID, ISABEY, GIRODET, GÉRICAULT, LANGLOIS, LETHIÈRE,
GUÉRIN, INGRES, DEBRET, GAUTHEROT, MEYNIER, THÉVENIN,
HORACE VERNET, BELLANGÉ, PHILIPPOTEAUX, CHARLET, RAFFET, BACLER D'ALBE,
BAJETTI, DEBUCOURT, MAC-LISE, ADAM

Un volume in-4 de 886 pages : broché, 30 fr.; relié avec plaque spéciale, 40 fr.; rel. amateur, 40 fr.

Cet ouvrage forme le couronnement
de l'œuvre entreprise par M. Paul Lacroix (bibliophile Jacob),
laquelle comprend les volumes suivants :

LES ARTS AU MOYEN AGE
ET A L'ÉPOQUE DE LA RENAISSANCE

MŒURS, USAGES ET COSTUMES
AU MOYEN AGE
ET A L'ÉPOQUE DE LA RENAISSANCE

VIE MILITAIRE ET RELIGIEUSE
AU MOYEN AGE
ET A L'ÉPOQUE DE LA RENAISSANCE

SCIENCES ET LETTRES
AU MOYEN AGE
ET A L'ÉPOQUE DE LA RENAISSANCE

XVIIe SIÈCLE
INSTITUTIONS, USAGES ET COSTUMES

XVIIe SIÈCLE
LETTRES, SCIENCES ET ARTS

XVIIIe SIÈCLE
INSTITUTIONS, USAGES ET COSTUMES

XVIIIe SIÈCLE
LETTRES, SCIENCES ET ARTS

DIRECTOIRE, CONSULAT, EMPIRE

Chacun de ces volumes, illustré de trois cents gravures sur bois
et de vingt chromos, se vend 30 francs broché, 40 francs relié avec fers spéciaux ou amateur.

BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE ILLUSTRÉE

FORMAT IN-8 JÉSUS

Broché.	4 fr. »	Cart. perc., fers spéc., tr. dorées. . . .	5 fr. 50
Cart. percal., fers spéciaux, tr. jaspées..	5 fr. »	Relié genre demi-rel., tranches jaspées.	5 fr. 50

Relié genre demi-reliure, tranches dorées. . . . . 6 fr.

On connaît la grande collection d'études historiques de Paul Lacroix, sur l'ancienne France. Cette encyclopédie, dont une illustration méthodique faisait le principal attrait, est accessible seulement aux grandes bourses. Maintenant le public si intéressant des prix de collège, des étrennes et des cadeaux d'anniversaire pourra facilement puiser dans cette collection nouvelle, enrichie d'améliorations de tout genre et distribuée par ordre de matières. Chacun des volumes contient 300 pages, des gravures en abondance et une chromolithographie ; il représente dans son ensemble un tout complet, qui permet, dans une lecture sérieuse et rapide, de se faire une idée exacte du mouvement intellectuel et social de notre pays aux diverses époques de sa longue histoire.

L'ANCIENNE FRANCE

L'ARMÉE
DEPUIS LE MOYEN AGE JUSQU'A LA RÉVOLUTION

LA CHEVALERIE ET LES CROISADES

LE LIVRE
ET LES ARTS QUI S'Y RATTACHENT

HENRI IV ET LOUIS XIII

LES ARTS ET MÉTIERS
AU MOYEN AGE

L'INDUSTRIE ET L'ART DÉCORATIF
AUX DEUX DERNIERS SIÈCLES

LE THÉATRE ET LA MUSIQUE
JUSQU'EN 1789

L'ÉCOLE ET LA SCIENCE
AU MOYEN AGE

SCULPTEURS ET ARCHITECTES

PEINTRES ET GRAVEURS

LA JUSTICE ET LES TRIBUNAUX

LA MARINE ET LES COLONIES

A. DESJARDINS

JEANNE D'ARC

OUVRAGES DIVERS

DE LA BLANCHÈRE

LA PÊCHE AUX BAINS DE MER

DE CHERVILLE

HISTOIRE NATURELLE EN ACTION

IN-4

DANIEL DE FOË

ROBINSON CRUSOÉ

IN-4

© 2007 Lyon — Editions « les passionnées du temps » — http://editions.passionnees.fr

Suite des Publications de la Librairie **FIRMIN-DIDOT et Ce.**

OUVRAGES TIRÉS DE LA BIBLIOTHÈQUE DES MÈRES DE FAMILLE

ET PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION DE Mme EMMELINE RAYMOND

ILLUSTRÉS DE PLUSIEURS GRAVURES

FORMAT IN-8 RAISIN

Broché.	**3** fr. »	Cartonné percaline, fers spéciaux, tr. dor.	**4** fr. **20**
Cartonné percaline, fers spéciaux, tranches jaspées.	**3** fr. **80**	Relié genre demi-reliure, tr. jaspées. . .	**4** fr. **75**
		Relié genre demi-reliure, tr. dorées. . . .	**5** fr. »

Tous ces charmants volumes, d'une belle exécution typographique et d'un prix à la portée de tous, seront accueillis avec honneur par les familles qui ont conservé le souci des bonnes mœurs et d'une bonne éducation. Récits agréables, bien écrits, attrayants par la forme et le fond, ils ne laissent dans l'esprit que des impressions honnêtes et dans le cœur que de douces émotions. Le nom de Mme Raymond, qui en est la directrice, suffirait d'ailleurs à recommander cette nouvelle collection de romans, d'une moralité irréprochable.

ÉTIENNE MARCEL

LA FAMILLE DU BARONNET

Dessins de P. VIDAL

DYMITR LE COSAQUE

Dessins de FERNANDEZ

Mme MARYAN

LA FAUTE DU PÈRE

Dessins de R. LACKER

L'ERREUR D'ISABELLE

Dessins de A. LÉVY

Mlle MARIE MARÉCHAL

L'HOTEL WORONZOFF

Dessins de S. REICHAN

UN MARIAGE A L'ÉTRANGER

Dessins de MONTADER

E. MARLITT

LA SECONDE FEMME

Dessins de P. MERWART

LE SECRET DE LA VIEILLE DEMOISELLE

Dessins de P. KAUFFMANN

Mme S. BLANDY

LA BENJAMINE

Dessins de MONTADER

ED. D. LABESSE

AUTOUR DU POÈLE

Contes et récits, traduits du suédois, de R. GUSTAFFSON

ILLUSTRÉS DE 40 DESSINS

PAUL BONHOMME

DEUX MARIAGES

Dessins de R. LACKER

FR. BAUDRIER

JOLETTE

Dessins de THADOME

Mme G. DEMOULIN

LE ROMAN D'UN APPRENTI

Dessins de Q. DE BEAUREPAIRE

A. MILES

UNE FAMILLE DE POLYTECHNICIENS

Dessins de Q. DE BEAUREPAIRE

© 2007 Lyon — Editions « Les passionnés du temps » — http://editions.passiondutemps.fr

SPÉCIMEN DES GRAVURES DE LA BIBLIOTHÈQUE DES MÈRES DE FAMILLE.

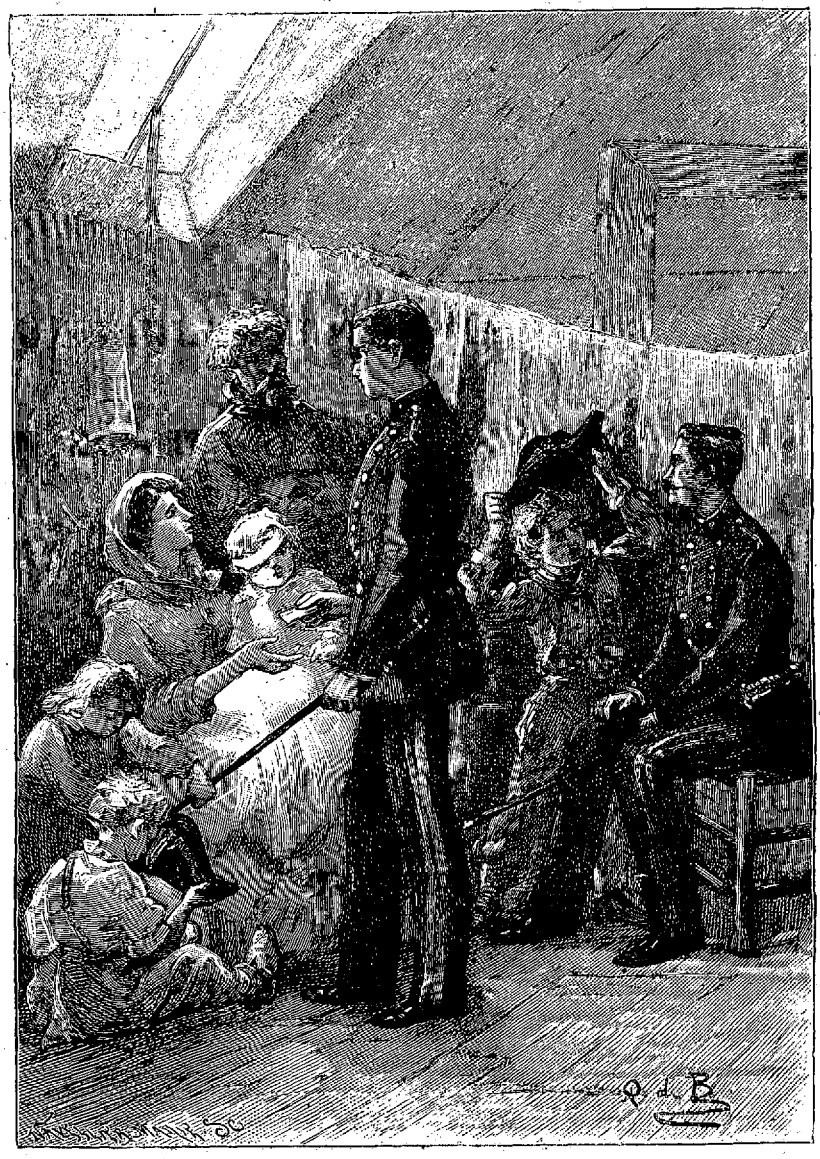

La visite aux pauvres. (Gravure extraite de *Une Famille de Polytechniciens.*)

BIBLIOTHÈQUE INSTRUCTIVE ET AMUSANTE

TROISIÈME SÉRIE

FORMAT IN-8 RAISIN, DE 230 PAGES

Broché. . . . . 1 fr. 50
Cartonnage imitation toile, fers spéciaux. 1 fr. 75
Cart. perc. fers spéc., tr. jaspées.. . . 2 fr. »
Cart. perc., fers spéc., tr. dorées.. . . 2 fr. 25
Relié genre demi-reliure, tr. jaspées. 2 fr. 75
— — — tr. dorées. . 3 fr. »

Au Pays des nègres, peuplades et paysages d'Afrique, par V. Tissot et C. Améro.

Pompéi, par B. de Lagrèze.

Les Cris de Paris, par V. Fournel.

Le pôle Nord, par V. Tissot et C. Améro.

Le Nain noir, par Waltar Scott.

La Terre des Pharaons, par M. Legrand.

Les Français au Canada, par R. de Gourmont.

Washington, par Léo Joubert.

DEUXIÈME SÉRIE

FORMAT IN-12 ILLUSTRÉ, DE 200 PAGES

Broché. . . . . 1 fr. »
Cartonnage imitation toile, fers spéciaux. 1 fr. 25
Cart perc., fers spéciaux, tr. jaspées. . 1 fr. 50
Cart. perc., fers spéc., tr. dorées.. . . 1 fr. 75
Relié genre demi-reliure, tr. jaspées. . 2 fr. 25
— — — tr. dorées. . . 2 fr. 50

Les Catacombes de Rome, par B. de Lacrèze.

Gaspard l'Avisé, par G. de Cherville.

La Conquête de l'Algérie, jusqu'à la prise de Constantine, par Paul Gaffarel.

Les Cinq Sous du Juif Errant, par Aimé Giron.

La France aux Croisades, par Eug. Asse.

L'Algérie conquise, depuis la prise de Constantine jusqu'à nos jours, par Paul Gaffarel.

Caporal, histoire d'un chien, par G. Cherville.

Le Petit Chaudronnier, par Marie Guerrier de Haupt.

PREMIÈRE SÉRIE

FORMAT IN-12 DE 130 PAGES

Broché. . . . . » fr. 60
Joli cart. imilation toile, fers sp., or et noir. » fr. 75
Cart perc., fers spéc., tr. jaspées. . . 1 fr. »
— —. — tr. dorées. . . 1 fr. 25

Aventures lointaines dans l'Amérique russe (Alaska), par Pierre Frédé.

Bêtes et Gens, par G. de Cherville.

Cinq minutes d'arrêt, par Ph. Saint-Hilaire.

Histoire d'un lièvre, par G. Marchal.

Jeannot Lapin, par G. de Cherville.

La Chatte blanche et autres contes, par Mme d'Aulnoy.

La Ferme du Manoir, par Paul Deltuf.

La Pêche aux perles, par Pierre Frédé.

© BnF Lyon — Editions : les passerelles du temps — editions.passerelles.fr

Suite des Publications de la Librairie **FIRMIN-DIDOT et Cie**

PUBLICATIONS RELIGIEUSES ILLUSTRÉES

NOUVEAU TESTAMENT DE N.-S. JÉSUS-CHRIST

TRADUCTION FRANCAISE AVEC NOTES, PAR L'ABBÉ J.-B. CLAIRE

Seule approuvée par le Saint-Siège

Un volume grand in-4, illustré d'après les tableaux des grands maîtres

Broché . . . . . 50 fr.
Relié, dos chagrin, tranches dorées . . . . . 60 fr.

L'ornementation du livre a été empruntée, comme ses gravures principales, à l'école italienne de la Renaissance. — Chacune des pages est décorée de bordures, d'ornements, des lettres initiales habilement copiées sur les plus beaux manuscrits italiens des XVe et XVIe siècles.

SÉRIE A 30 FR. LE VOL. BROCHÉ; 40 FR., RELIÉ

JÉSUS-CHRIST

Par LOUIS VEUILLOT

AVEC UNE ÉTUDE SUR L'ART CHRÉTIEN, PAR E. CARTIER

1 vol. in-4, ill. de 16 chromolithographies et de 200 gravures d'après les monuments de l'art depuis les catacombes jusqu'à nos jours

JEANNE D'ARC

Par H. WALLON

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

4e édition

1 vol. in-4, ill. de 14 chromos et de 200 grav.

LA SAINTE VIERGE

Par U. MAYNARD

CHANOINE DE POITIERS

1 vol. in-8, ill. de 14 chromolithographies et de 200 gravures

SAINTE CÉCILE

ET

LA SOCIÉTÉ ROMAINE AUX DEUX PREMIERS SIÈCLES

Par dom GUÉRANGER

ABBÉ DE SOLESMES

Ouvrages contenant 2 chromolithographies 5 pl. en taille-douce et 240 gr. sur bois

3e édition, 1 vol. in-4

SAINTE GENEVIÈVE PATRONNE DE PARIS

SON INFLUENCE SUR LES DESTINÉES DE LA FRANCE

Par M. l'abbé VIDIEU, du clergé de Paris. Un vol. in-4, orné d'eaux-fortes, de gravures sur bois et de photogravures, reproduisant les plus belles œuvres de l'art ancien et contemporain sur la sainte, et en particulier les peintures murales du Panthéon.

SÉRIE A 20 FR. LE VOL. BROCHÉ; 30 FR., RELIÉ

LA SAINTE BIBLE, ANCIEN ET NOUVEAU TESTAMENT, récit et commentaire, par M. SALMON. Un volume in-8, illustré de 240 gravures de Schnorr.

SAINT MICHEL ET LE MONT SAINT-MICHEL, par Mgr GERMAIN, M. l'abbé BÉIN, et M. CORROYER. Un volume grand in-8, illustré de 4 chromolithographies, d'une photogravure et de nombreuses gravures sur bois.

LES FEMMES DANS LA SOCIÉTÉ CHRÉTIENNE, par A. DANTIER. Deux volumes in-4, illustrés de 4 photogravures et de 200 gravures sur bois.

LIBRAIRIE DES IMPRIMERIES RÉUNIES, MOTTEROZ, Directr, 13, rue Bonaparte, PARIS
Ancienne Maison MOREL — *Extrait du Catalogue.*

Grammaire Da Costa adoptée au concours pour être remise à tous les élèves des écoles municipales de Paris, comme supérieure aux autres grammaires classiques. Cours élémentaire : élève, 244 pages, 1 fr. 50; maître, 448 pages, 2 fr. 70. Cours moyen : élève, 400 pages, 2 fr. 40; maître, 836 pages, 5 fr. En préparation, le cours supérieur et une grammaire analytique.

Dictionnaire des Dictionnaires Résumé impartial de toutes les connaissances humaines, sous la direction de M. P. GUÉRIN. Cette encyclopédie aura au moins six volumes in-4°. Prix : 180 fr., quel que soit le nombre des volumes supplémentaires. Trois volumes sont en vente.

L'Art pour Tous (27e année), 2 numéros par mois, 12 fascicules, 24 fr. par an. Cartonné, 30 fr.

Extraits de l'ART POUR TOUS

Armes et Armures, 60 planches. . .	30 fr.	Étoffes, 65 planches, dont 23 en couleurs	50 fr.
Bronzes d'art, 14 planches.	50 fr.	Ferronnerie d'art, 60 planches. . . .	30 fr.
Céramique(verrerie et vases),70 planches, dont 4 en couleurs.	35 fr.	Lettres ornées, 40 planches dont 5 en couleurs	25 fr.
Céramique (terres cuites, faïences et émaux), 110 pl., dont 26 en coul[rs].	65 fr.	Meubles d'art, 90 planches.	40 fr.
Costumes, 80 planches	35 fr.	Orfèvrerie, 110 planches.	50 fr.
Décoration (décorations extérieures), 60 planches.	30 fr.	Ornements divers, 125 planches. . .	55 fr.
Décoration (décorations intérieures), 120 planches.	50 fr.	Sculpture (pierre et marbre), 90 pl.	40 fr.
		Sculpture (bois et ivoire), 90 planch.	40 fr.
		Vases, 40 planches	20 fr.

Les Catacombes de Rome Par ROLLER. 2 volumes de texte et 100 planches contenant plus de 800 sujets, 250 fr.; hollande, 450 fr.

Horace traduction en vers français, par M. DE BORS, 1 volume in-32. . 25 fr. Illustrations d'AVRIL.

La Messe Études archéologiques, encyclopédie de l'histoire et de l'art chrétiens, par ROHAULT DE FLEURY. 8 volumes, 560 fr. *Sept volumes parus.*

Viollet-le-Duc

Dictionnaire d'Architecture 10 volumes, près de 4,000 gravures. Broché, 300 fr.; hollande, 600 fr.

Dictionnaire du Mobilier 6 volumes. Plus de 2,000 gravures. Broché, 300 fr.; hollande, 600 fr. Grand papier, 700 fr.

Compositions et Dessins 100 planches, 150 fr.; sur japon, 300 fr.

LIBRAIRIE DES IMPRIMERIES RÉUNIES, MOTTEROZ, Directr, 13, rue Bonaparte, PARIS
Ancienne Maison MOREL

LIBRAIRIE DES IMPRIMERIES RÉUNIES, MOTTEROZ, Direct^r, 13, rue Bonaparte, PARIS
Ancienne Maison MOREL — *Extrait du Catalogue.*

Enseignement de l'Art décoratif par CHARVET. Théorie et histoire de l'art dans toutes ses applications. Ouvrage illustré de plus de 1,200 reproductions de chefs-d'œuvre de tous les temps, cartonné . . . . **30 fr.**

Convient à tous les âges et à toutes les situations sociales.

L'Art antique de la Perse par DIEULAFOY. 5 livraisons à. . . . . 35 fr.

La Porcelaine de Chine par DU SARTEL.
Vélin, 200 fr. — Whatman, 500 fr. — Hollande, 350 fr.

L'Œuvre de Jehan Foucquet . . . . . 370 fr.

L'Architecture normande par RUPRICH-ROBERT. . . 240 fr.

Histoire de l'Architecture en France par Léon CHATEAU. 7 50

Etude sur l'Architecture par MORIN. . . . . 40 fr.

Le Château de Vaux par Anatole FRANCE, avec reproductions, par PFNOR.

Papier vélin . . . . . 150 fr.
» apon . . . . . 200 fr.
Épreuves d'artiste { avant la lettre, de 1 à 10. . . . . 500 fr. / après la lettre, de 11 à 40. . . . . 400 fr.

La Sculpture française par A. de BAUDOT. . . . . 265 fr.

L'Œuvre de Watteau 100 planches. . . . . 100 fr.

L'Art de bâtir sa Maison par BOUSSARD . . . . . 25 fr.

La Brique et la Terre cuite
1re série (épuisée). . . . . 200 fr.
2e » 10 livraisons à. . . 15 fr.

La Peinture décorative en France du XIe au XVIe siècle, par GÉLIS-DIDOT et LAFFILLÉE. 50 planches in-folio contenant près de 500 reproductions fac-similés, 5 livraisons à 30 fr.. . . . . **150 fr.**

LIBRAIRIE DES IMPRIMERIES RÉUNIES, MOTTEROZ, Direct^r, 13, rue Bonaparte, PARIS
Ancienne Maison MOREL

LA MODE ARTISTIQUE

RECUEIL DE MODES

LES PLUS NOUVELLES ET LES PLUS RECHERCHÉES

Dessinées et lithographiées avec le plus grand soin ; les épreuves sont imprimées à deux teintes sur papier extra-fin, coloriées et retouchées à l'aquarelle.

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois.

LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er ET DU 15 DE CHAQUE MOIS

Envoyer un mandat sur la Poste au nom de M. GUSTAVE JANET

Avenue de l'Observatoire, 14, à Paris.

PRIX DE L'ABONNEMENT

1re ÉDITION

PARIS : UN AN, 18 fr. : SIX MOIS, 9 fr. — DÉPARTEMENTS : UN AN, 22 fr. ; SIX MOIS, 11 fr.
ETRANGER. — *Union postale :* UN AN, 26 fr. ; SIX MOIS, 13 fr. — *Pays ne faisant pas partie de l'Union :* UN AN, 30 fr. ; SIX MOIS, 15 fr.

2e ÉDITION, avec Patrons découpés

PARIS : UN AN, 26 fr. ; SIX MOIS, 13 fr. — DÉPARTEMENTS : UN AN, 31 fr. ; SIX MOIS : 15 fr. 50.
ETRANGER. — *Union postale :* UN AN : 36 fr. ; SIX MOIS, 18 fr. — *Pays ne faisant pas partie de l'Union :* UN AN, 42 fr. ; SIX MOIS, 21 fr.

ABONNEMENT AUX PATRONS SEULS

PARIS : UN AN, 8 fr. ; SIX MOIS, 4 fr. — DÉPARTEMENTS : UN AN, 9 fr. ; SIX MOIS, 4 fr. 50.
ETRANGER. — *Union postale :* UN AN, 10 fr. ; SIX MOIS, 5 fr. — *Pays ne faisant pas partie de l'Union :* UN AN, 12 fr. ; SIX MOIS, 6 fr.

PRIX DU NUMÉRO

1re édition.	—	Paris : 1 fr. ;	Départements : 1 fr. 25 ;	Etranger : Union postale,	1 fr. 50 ;	Pays hors de l'Union,	2 fr.
2e	—	—	2 fr. ;	—	2 fr. 50 ;	—	—	5 fr. » ;	—	4 fr.
Patron.	—	1 fr. ;	—	1 fr. 25 ;	—	—	1 fr. 50 ;	—	2 fr.

MODES & COSTUMES HISTORIQUES FRANÇAIS & ÉTRANGERS

DESSINÉS ET GRAVÉS PAR PAUQUET FRÈRES

D'APRÈS LES MEILLEURS MAÎTRES DE CHAQUE ÉPOQUE ET LES DOCUMENTS LES PLUS AUTHENTIQUES

Premier volume. — COSTUMES FRANÇAIS depuis le Ve siècle jusqu'à nos jours, contenant 96 planches, grand format, avec titre et table ; chaque planche coloriée à la main et retouchée à l'aquarelle :

En feuilles. . . . . 48 fr.
— avec étui. . . . . 52 fr.
Reliure riche, tranche dorée. . . 60 fr.

Deuxième volume. — COSTUMES ETRANGERS de tous les pays du monde, contenant 96 planches grand format, avec titre et table ; chaque planche coloriée à la main et retouchée à l'aquarelle :

En feuilles. . . . . 48 fr.
— avec étui. . . . . 52 fr.
Reliure riche, tranche dorée. . . 60 fr.

Ce n'est pas une œuvre vulgaire que nous recommandons ici aux abonnés de la MODE ARTISTIQUE, c'est le fruit du travail de plusieurs années de deux artistes émérites, dont l'éloge venant de notre bouche pourrait paraître suspect, si le talent qui a présidé à cette œuvre ne parlait plus haut que notre dire.

Cet album est un véritable musée historique, où l'on peut étudier les transformations du costume, qui ont suivi celles des mœurs et des usages, et dont la grande dame, tout aussi bien que la couturière, peut tirer grand profit pour créer des nouveautés, en mélangeant des fantaisies d'un siècle avec celles du siècle suivant, et en remettant l'ensemble au goût du jour, qui, reconnaissons-le, cherche tout particulièrement les réminiscences des temps passés.

Bureaux des MODES ET COSTUMES HISTORIQUES, avenue de l'Observatoire, 14

ALBUM DE CHASSE, dessiné et gravé par PAUQUET frères. Un vol. contenant 70 pages de texte et 8 planches coloriées à la main et retouchées à l'aquarelle ; reliure tr. dorée. 10 fr.

Une série de **COSTUMES DE LOUIS XVI** coloriés, composés de 24 planches. . . 12 fr.

LIBRAIRIE DE RETAUX-BRAY, ÉDITEUR

RUE BONAPARTE, 82, A PARIS

Généraux et chefs de la Vendée militaire et de la Chouannerie, par MM. DE LA SICOTIÈRE, JOUBERT, JANNIART DU DOT, René BAZIN, Alcide LEROUX, René VALETTE, Gustave BORD, marquis DE SURGÈRES, comte d'ESTOURBEILLON, Ollivier DE GOURCURFF, vicomte Hip. LE GOUVELLO, Edmond BIRÉ, DE ROCHEBRUNE, Arthur des NOUHES, etc. Un magnifique vol. gr. in-4 orné de 20 grands portraits d'après les maîtres et d'un grand dessin de M. de Rochebrune. Riche cartonnage percaline, avec ormements spéciaux d'après les dessins de M. de Rochebrune. Prix. . . . . 40 fr.

Le même en feuilles . . . . . 34 fr.

Biblia sacra, ad usum sacri ordinis Cartusiensis. 2 vol. in-folio raisin de 749 et 600 pages entourées d'un double filet, sur papier vergé à la forme. . . . . 180 fr.

Edition à l'usage des Chartreux, imprimée par eux et divisée non plus en versets, mais en terminaisons : les accents prosodiques, les *points* à exécuter dans le chant, ce qui fait de cette édition — l'unique qui ait jamais existé en ce genre — un vrai tour de force typographique : ajoutons qu'elle est un chef-d'œuvre d'impression, d'une simplicité, d'une noblesse, d'une pureté admirables. L'ouvrage, tiré à petit nombre, n'était point destiné au commerce ; nous avons pu néanmoins en obtenir quelques exemplaires.

De Imitatione Christi libri quatuor, novis curis edidit et ad fidem codicis Aronensis recognovit Petrus Eduardus PUYOL, prælatus domesticus, superior sancti Ludovici Francorum in Urbe. 1 magnifique vol. petit in-4, imprimé en deux couleurs avec le plus grand soin, par les *Chartreux*, broché. . . . . 25 fr.

Demi-reliure dos et coins chagrin, plats papier, tranches dorées ou tranche supérieure seule dorée . . . . . 35 fr.

Demi-reliure, dos et coins maroquin du Levant poli, plats papier, tranches dorées ou tranche supérieure seule dorée. . . . . 40 fr.

Notre Saint-Père le pape Léon XIII a daigné accepter la dédicace de cet ouvrage.

Dans la séance que l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a tenue le 11 décembre 1885, M. WALLON, secrétaire perpétuel, a rendu compte en ces termes de ce beau livre :

Au nom de Mgr Puyol, supérieur de Saint-Louis des Français à Rome, j'offre à l'Académie une magnifique édition de l'*Imitation de Jésus-Christ*. L'auteur, dans une savante introduction, passe en revue les manuscrits du texte, qu'il rapporte à deux familles, l'une germanique, l'autre italienne, et les éditions qui ont reproduit tantôt la première, tantôt la seconde avec de nombreuses variantes. Il donne les motifs qui l'ont porté à choisir le texte d'Arone, qui offre le type primittf de l'Italie, et il le donne intégralement, sauf quelques fautes évidentes, dont il a d'ailleurs dressé la liste, en telle sorte qu'on peut les remettre à leur place et retrouver le calque exact du manuscrit. Il observe l'orthographe latine qui a prévalu en France aujourd'hui; il conserve la division des quatre livres en chapitres et en paragraphes, en ajoutant par chapitre un numérotage des phrases pour les coupures des paragraphes, afin de rendre les références plus faciles. L'accent tonique aété marqué avec soin. Les homophonies de la langue latine du moyen âge se dégagent ici avec éclat pour la première fois. Des tables méthodiques classent sous certains chefs les matières contenues dans ce livre. Mgr Puyol n'a omis aucun des moyens capables d'aider à la méditation de ce livre : renvoi aux passages analogues, citations de l'Ecriture. L'impression de l'ouvrage est tout à fait digne du soin qu'a pris l'éditeur de nous donner un texte parfait.

Cette édition du livre de l'*Imitation* est d'une beauté typographique de premier ordre, et les mains qui ont donné leurs soins à l'impression ont produit une œuvre que l'on ne peut comparer qu'à ces magnifiques éditions romaines du siècle dernier, où, rien n'étant donné au luxe de l'ornementation, tout est réservé à la beauté des caractères.

Histoire de sainte Thérèse, d'après les *Bollandistes*, ses divers historiens et ses œuvres complètes. Ouvrage approuvé par NN. SS. les évêques de Bayeux, de Nantes, de Vannes, de Seez, de Coutances, d'Autun, d'Angoulême, de Newcastle et d'Anthédon, 5e édition, revue et corrigée. 2 beaux vol. grand in-8 raisin, caractères elzéviriens, têtes de chapitres, culs-de-lampe, lettrines, encadrement rouge, portrait, carte, etc. Prix, broché. . . . . 15 fr.

Monseigneur de Ségur, Souvenirs et récits d'un frère. Septième édition. 2 beaux vol. In-8 raisin; caractères elzéviriens, têtes de chapitres, culs-de-lampe, lettrines, encadrement rouge, titre et couverture rouge et noir, papier teinté, deux photogravures de Goupil, représentant, l'une Mgr de Ségur en 1860, l'autre un grand dessin fait par Mgr de Ségur en 1847. Prix broché. . . . . 13 fr.

Relié dos et coins maroquin du Levant poli, plats papier, tranche dorée ou tranche supérieure seule dorée. . . . . 25 fr.

BOUSSOD, VALADON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE CHAPTAL, 9, PARIS.

EN VENTE

Nouveautés, Etrennes 1889

GUY DE MAUPASSANT

PIERRE ET JEAN

36 ILLUSTRATIONS
PAR
ERNEST DUEZ ET ALBERT LYNCH

Un volume in-4 raisin

Le livre de M. Guy de Maupassant est imprimé dans le format de l'*Abbé Constantin*, de M. Ludovic Halévy, avec les mêmes caractères et le même nombre de gravures.

PRIX DE L'EXEMPLAIRE

Sur papier vélin teinté, spécialement fabriqué par les papeteries du Marais, avec les planches imprimées en noir. . . . . 60 fr.

Sur même papier, avec les en-tête et les culs-de-lampe imprimés en camaïeu, les planches hors texte imprimées en noir . . . . . 100 fr.

IL A ÉTÉ TIRÉ EN OUTRE

SUR PAPIER DU JAPON 200 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS

Du nº 1 au nº 50 : Exemplaires accompagnés de trois suites, tirées à part, des 36 planches :

1º Une suite imprimée en camaïeu sur satin crème;
2º Une suite imprimée en camaïeu, différent du précédent, sur papier Whatman;
3º Une suite imprimée en bistre sur papier du Japon.

Chaque exemplaire est orné d'un dessin à l'aquarelle différent, peint sur le faux titre.
Toutes ces épreuves sont tirées avant la lettre et portent une remarque spéciale gravée à l'eau-forte. La remarque a été effacée après ce premier tirage.

Prix de l'Exemplaire. . . . . 500 fr.

(Les 50 exemplaires sont souscrits.)

Du nº 31 au nº 200 ; Exemplaires avec deux suites, tirées à part, des 36 planches :

1º Une suite imprimée en camaïeu sur papier Whatman;
2º Une suite imprimée en bistre sur papier du Japon.

Toutes les épreuves sont tirées avant la lettre.

Prix de l'Exemplaire. . . . . 200 fr.

Reliure d'amateur . . . . . 20 fr.

Un prospectus spécimen illustré est envoyé à MM. les libraires qui en font la demande.

LIBRAIRIE PLON
E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 8 ET 10, PARIS

GABRIEL BONVALOT

DU CAUCASE AUX INDES

A TRAVERS LE PAMIR



LA MONTÉE DU KIZIL-ART

UN BEAU VOLUME GRAND IN-8

RENFERMANT PLUS DE 250 DESSINS ET CROQUIS PRIS SUR NATURE PAR A. PÉPIN

Prix : broché, 20 fr.; cart. toile, tranches dor., fers spéciaux, 24 fr.
Demi-reliure, tranches dor., 25 fr.; demi-reliure d'amateur, avec coins, tête dor., 27 fr.

« L'exploration par Bonvalot, Capus et Pépin, de la Perse, des sables du Karakorum, de la Boukharie, du Ferganah, des montagnes de glace du Pamir a été un événement dans le monde savant. Arrêtés par les Afghans, les hardis voyageurs conçurent le projet de gagner les Indes en traversant en plein hiver le plateau du Pamir, élevé quelquefois à la hauteur des cimes du mont Blanc, et qui n'est qu'un désert de glace, où le mercure gèle. Une énergie indomptable les fit triompher de toutes les difficultés de la route et de la rigueur de la saison. Le récit de cette lutte est une véritable épopée grandiose et sombre comme un épisode de la retraite de Russie. Arrivés dans le Tchatral, nos compatriotes sont arrêtés de nouveau, enfermés dans une forteresse et en danger pendant quarante-huit jours. Lord Dufferin, informé, fait relâcher les captifs, qui atteignent enfin l'Inde anglaise, le but de leurs efforts. »

Suite des Publications de la Librairie **E. PLON, NOURRIT ET Cie.**

ALBUMS POUR LA JEUNESSE (COLLECTION PLON)

Chacun des albums de cette collection forme un beau volume-album in-4° oblong, richement illustré en couleurs, très élégante reliure étoffe, avec fers spéciaux. Prix : 10 francs.

Illustrations de M. B. DE MONVEL

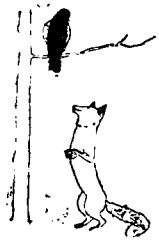

LA FONTAINE

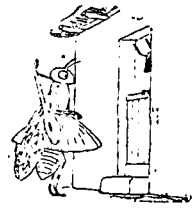

FABLES CHOISIES

POUR LES ENFANTS

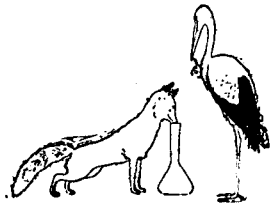



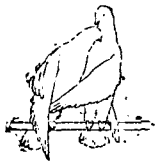

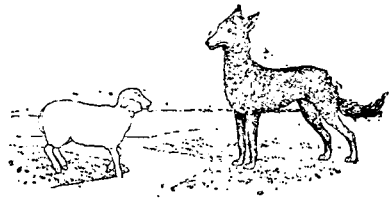



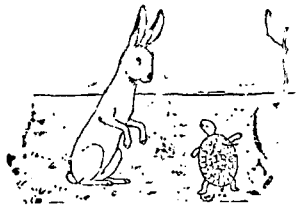





LA CIVILITÉ PUÉRILE ET HONNÊTE

EXPLIQUÉE

Par L'ONCLE EUGÈNE

VIEILLES CHANSONS

ET RONDES

POUR LES PETITS ENFANTS

Notées, avec accompagnements faciles

Par CH. M. WIDOR

CHANSONS DE FRANCE

POUR LES PETITS FRANÇAIS

Notées, avec accompagnements faciles

PAR

J. B. WECKERLIN

Suite des Publications de la Librairie **E. PLON, NOURRIT ET Cie.**

ALBUMS POUR LA JEUNESSE (COLLECTION PLON)

Chacun des ouvrages de cette collection forme un beau volume-album in-4 oblong, richement illustré en couleurs, très élégante reliure toile anglaise, avec fers spéciaux. Prix : 10 francs.

Illustrations de CRAFTY

LA

CHASSE A COURRE

NOTES ET CROQUIS

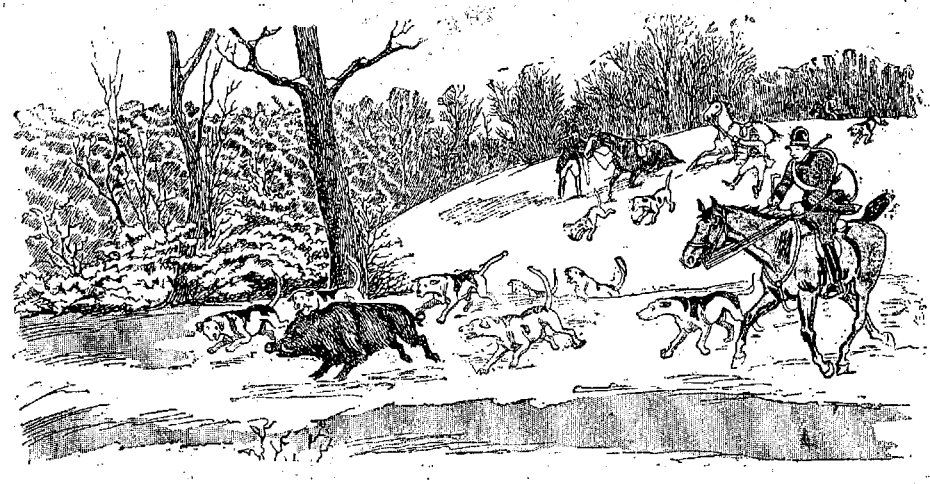

LA CHASSE A TIR

NOTES ET CROQUIS

L'ÉQUITATION

PUÉRILE ET HONNÊTE

Petit traité à la plume et au pinceau.

Illustrations de MARS

COMPÈRES et COMPAGNONS

PETITS AMIS

GRANDS AMIS — BONNES CONNAISSANCES

NOS CHÉRIS

CHEZ EUX — A LA VILLE — A LA MER

A LA CAMPAGNE — DANS LE MONDE

Suite des Publications de la Librairie **E. PLON, NOURRIT ET Cie.**

BIBLIOTHÈQUE DE LA JEUNESSE

LUCIEN BIART

QUAND J'ÉTAIS PETIT

HISTOIRE D'UN ENFANT RACONTÉE PAR UN HOMME

Illustrations de M. B. DE MONVEL



Mes tours intéressent la société.

GRAND-PÈRE MAXIME

HISTOIRE D'UN VIEUX CHIMISTE ET DE DEUX ORPHELINS

Illustrations de L. MOULIGNIÉ

Chacun de ces ouvrages forme un beau volume in-8 richement illustré en noir et en couleur. Prix, broché, 10 fr. Elégant cartonnage avec fers spéciaux, 12 fr.

GRÉVILLE (Henry). Perdue, illustrations de Régamey. Un vol. gr. in-8, 8 fr.; cart. toile, 10 fr.; d.-rel., 12 fr.; d.-rel. amat., 13 fr.

— **Le Vœu de Nadia**, illust. d'Adrien Marie. Un vol. gr. in-8. Prix : broché, 10 fr.; cart., 13 fr. 50; d.-rel. 14 fr. 50.

RAOUL DE NAVERY. Les Aventures de Martin Tromp. Grand in-8 illustré. Prix : relié, tranches dorées. . . . . 12 fr.

— **Cœurs vaillants**. Grand in-8 jésus illustré, 10 fr.; cart., 13 fr.; d.-rel. . . . . 14 fr.

CHENNEVIÈRES (Mis de). **Les Contes de Saint-Santin**. Grand in-8 raisin illustré. Prix : br., 8 fr.; cart., 10 fr.; d.-rel., 12 fr.

FATH (G). Les Cataractes de l'Obi, Voyages dans les steppes sibériennes. Grand in 8 ill. Prix : br., 8 fr.; cart., 10 fr.; d.-rel., 12 fr.

— **Prisonniers dans les glaces**. Gr. in-8 raisin illustré, 8 fr.; cart., 10 fr.; d.-rel., 12 fr.

BERTALL. Les Contes de ma mère, recueillis et illustrés. Un joli vol. illustré. Prix : broché, 7 fr.; cart., 10 fr.; rel. . . . 11 fr.

Suite des Publications de la Librairie **E. PLON, NOURRIT ET Cie.**

Collection de Voyages (grand in-8 colombier illustré)

Chacun de ces ouvrages forme un magnifique volume grand in-8 colombier richement illustré.

Prix : br., 20 fr.; cart., 24 fr.; demi-chagrin, 25 fr.; demi-rel. amateur, 27 fr.



La Russie et les Russes.

VICTOR TISSOT

LA RUSSIE ET LES RUSSES
KIEW ET MOSCOU

LA HONGRIE
DE L'ADRIATIQUE AU DANUBE

Cte DE BEAUVOIR

VOYAGE AUTOUR DU MONDE

AUSTRALIE — JAVA, SIAM, CANTON — PÉKIN, YEDDO, SAN FRANCISCO

Dixième Édition

HENRI MOSER

A TRAVERS L'ASIE CENTRALE

LA STEPPE KIRGHIZE — LE TURKESTAN RUSSE
BOUKHARA — KHIVA
LE PAYS DES TURCOMANS ET LA PERSE

EUGÈNE FROMENTIN

SAHARA ET SAHEL

UN ÉTÉ DANS LE SAHARA — UNE ANNÉE DANS LE SAHEL

Nouvelle Édition

HENRY HAVARD

AMSTERDAM ET VENISE

Deuxième Édition



LES PLUS JOLIES

CHANSONS

DU PAYS DE FRANCE

CHANSONS TENDRES

CHOISIES PAR CATULLE MENDÈS
NOTÉES PAR EMMANUEL CHABRIER ET ARMAND GOUZIEN
ILLUSTRÉES PAR LUCIEN MÉTIVET

L'ouvrage forme un beau volume grand in-8, contenant 110 dessins en noir et en couleur

Prix : broché, 20 fr.; relié satin, tête dorée, plaque spéciale, 25 fr.; demi-reliure d'amateur, avec coins, tête dorée, 27 fr.

CRAFTY

PARIS A CHEVAL

LA PROVINCE A CHEVAL

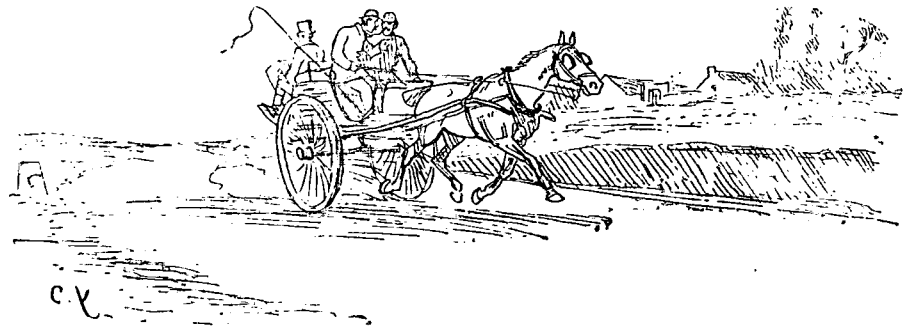

Chacun de ces ouvrages forme un magnifique volume grand in-8 colombier, enrichi d'un grand nombre de vignettes intercalées hors texte et dans le texte.

Broché, 20 fr.; cart., 24 fr.; demi-chagrin, 25 fr.; demi-reliure amateur, 27 fr.

Suite des Publications de la Librairie **E. PLON, NOURRIT ET Ce.**

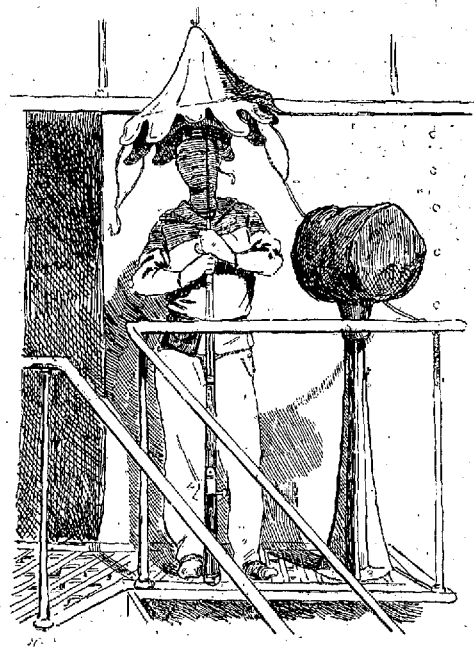

AU TONKIN

ET DANS

LES MERS DE CHINE

SOUVENIRS ET CROQUIS

PAR

ROLLET DE L'ISLE

ingénieur de la marine.

Un magnifique volume in-8,

illustré de plus de 500 dessins en noir et en couleurs.

Prix élégamment cartonné, 12 fr.

EN DÉPLACEMENT

CHASSES A COURRE

EN FRANCE ET EN ANGLETERRE

PAR

DONATIEN LEVESQUE

ILLUSTRATIONS DE

SANTIAGO ARCOS



Un beau vol. in-8 anglais, très élégant cartonnage amateur, tête dorée, fers spéciaux en couleurs. Prix, 20 fr.

AU MEXIQUE

1862

Combats et Retraite des six mille

PAR

Le Prince GEORGES BIBESCO

DESSINS DE P. JAZET

Un magnifique volume in-8. Prix, broché. . . . . 20 fr.

Relié. . . . . 25 fr.

Suite des Publications de la Librairie **E. PLON, NOURRIT ET Ce.**

ALBUMS HUMORISTIQUES

Chacun de ces albums forme un magnifique vol. album in-4 oblong, rel. étoffe. Prix : 10 fr.

CARAN D'ACHE

LES

COURSES DANS L'ANTIQUITÉ



H. RIVIÈRE

LA TENTATION DE SAINT ANTOINE

FÉERIE A GRAND SPECTACLE EN 2 ACTES ET 40 TABLEAUX

Musique nouvelle et arrangée de MM. Alb. TINCHANT et Georges FRAGEROLLE



LA COMÉDIE DU JOUR

SOUS LA RÉPUBLIQUE ATHÉNIENNE

PAR

ALBERT MILLAUD

ILLUSTRÉ DE PRÈS DE 400 DESSINS

De CARAN D'ACHE

Un magnifique volume grand in-8 colombier. — Prix : br., 20 fr.; cart., fers spéciaux, 24 fr., demi-chagrin, 25 fr.; demi-reliure amateur, 27 fr.

E. PLON, NOURRIT ET Cie, Imprimeurs-Éditeurs, rue Garancière, 8 et 10, Paris.

ALBUMS POUR LES GRANDES PERSONNES (COLLECTION PLON)

Chacun des albums de cette collection forme un beau volume-album in-4 oblong richement illustré en couleurs, très élégante reliure étoffe, avec fers spéciaux. Prix : 10 francs.

MARS
AUX RIVES D'OR

MARSEILLE — TOULON — HYÈRES — SAINT-RAPHAEL — CANNES — ANTIBES
NICE — MONACO — MENTON — BORDIGHERA — SAN REMO — SAVONE — GÊNES
ET LEURS ENVIRONS

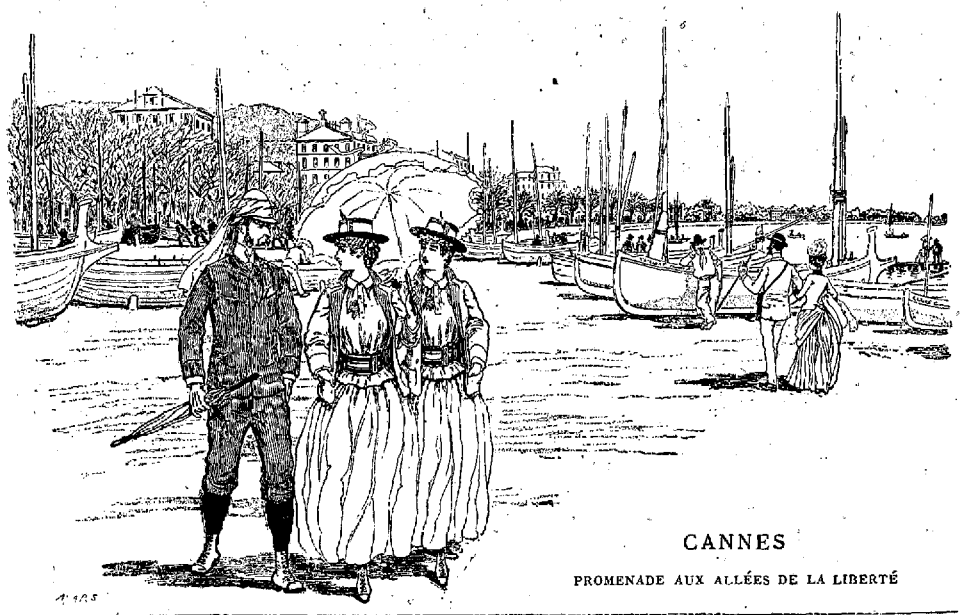

CANNES

PROMENADE AUX ALLÉES DE LA LIBERTÉ



LES
PLAGES DE BRETAGNE
ET JERSEY

SAINT-MALO — PARAMÉ — CANCALE — DINARD
PORTRIEUX — ROSCOFF — SAINT-POL DE LÉON — PLOUGASTEL
MONT SAINT-MICHEL — AVRANCHES — GRANVILLE — SAINT-HÉLIER
ET LEURS ENVIRONS



AUX BAINS DE MER
D'OSTENDE

TABLEAUX ALGÉRIENS

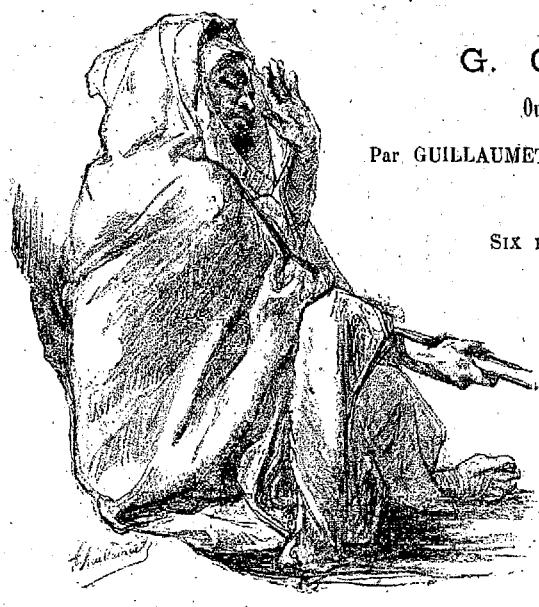

PAR

G. GUILLAUMET

Ouvrage illustré de 12 eaux-fortes

Par GUILLAUMET, COURTRY, LE RAT, GÉRY-BICHARD, MULLER et TOUSSAINT

SIX HÉLIOGRAVURES PAR DUJARDIN

128 gravures en relief d'après les tableaux, les dessins et les croquis de l'artiste,

PRÉCÉDÉ D'UNE NOTICE SUR LA VIE ET LES ŒUVRES DE GUILLAUMET

PAR

EUGÈNE MOUTON

Un magnifique volume in-4 elzévir.

Prix : broché, 40 fr. ; demi-reliure d'amateur, avec coins, tête dorée. 47 fr.

Il a été tiré 100 exemplaires d'artistes numérotés, renfermant triple tirage des eaux-fortes et des héliogravures dans divers états. Prix . . . . . 60 fr.
— 50 exemplaires numérotés sur papier de Hollande. Prix . . . . . 200 fr.
— 25 — — — du Japon . . . . . 400 fr.
— 5 — — — de Chine . . . . . 500 fr.

Les exemplaires sur hollande, japon et chine, renferment : 1° quadruple tirage, dont un en sépia, et l'autre en fac-similé de pastel, des héliogravures : *Femmes arabes à la rivière* et *Laveuse arabe ;* 2° des tirages en trois états (noir, sanguine et avant lettre sur chine) des eaux-fortes et des héliogravures.

LES MAITRES ITALIENS AU SERVICE DE LA MAISON D'AUTRICHE

LEONE LEONI ET POMPEO LEONI

SCULPTEURS DE CHARLES-QUINT ET DE PHILIPPE II

Par Eugène PLON

Ouvrage couronné par l'Académie des beaux-arts, prix Bordin (1887)

Un magnifique volume. Prix : br., 50 fr. ; cart. toile, fers spéciaux, 60 fr. ; demi-reliure amat., 70 fr. : demi-rel. maroq., 100 fr.

BENVENUTO CELLINI

ORFÈVRE, MÉDAILLEUR, SCULPTEUR

RECHERCHES SUR SA VIE ET SUR SON ŒUVRE

Par Eugène PLON

Un superbe vol. in-4. Prix : br., 60 fr. ; demi-rel. amateur, 80 fr. ; demi-rel. maroq., 100 fr.

Suite des Publications de la Librairie **E. PLON, NOURRIT ET Cie**.

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

I. Vie de saint François. — II. Saint François après sa mort.



Florence, église de Santa-Croce. — Fresque de la chapelle des Bardi, par Giotto.

Un beau volume in-4 jésus format de luxe, de 450 pages, très richement illustré.

Br., 50 fr. — Cart., 60 fr. — D.-rel. chagrin, plaque spéciale mosaïque, tr. dorée, 70 fr.
Demi-reliure amateur, avec coins, tête dorée, 70 fr.

R. P. LÉOPOLD DE CHÉRANCÉ
De l'Ordre des Frères mineurs capucins.

SAINTE MARGUERITE DE CORTONE

1247-1297

Un beau volume in-8 illustré. Prix : broché, 10 fr. ; joli cartonnage, fers spéciaux, 12 fr ; demi-reliure amateur, tête dorée, avec coins. . . . . 15 fr.

VICTOR GUÉRIN

LA TERRE SAINTE

(Première partie)

SON HISTOIRE — SES SOUVENIRS — SES SITES
SES MONUMENTS

LA TERRE SAINTE

(Deuxième partie)

LIBAN — PHÉNICIE — PALESTINE OCCIDENTALE
ET MÉRIDIONALE — PÉTRA — SINAI — ÉGYPTE

Ouvrage couronné par l'Académie française. Prix Montyon.

Chaque vol. : br., 50 fr.; cart., 60 fr.; demi-chagrin, 70 fr.; demi-maroq., 70 fr.

J. HETZEL & Ce, rue Jacob, 18.—**A. QUANTIN**, rue St-Benoît, 7.

ÉDITION DÉFINITIVE SUR LES MANUSCRITS ORIGINAUX

DEVANT COMPRENDRE TOUTES LES ŒUVRES PARUES OU A PARAITRE

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

VICTOR HUGO

46 VOLUMES

IN-8 CAVALIER

De 500 à 600 pages.

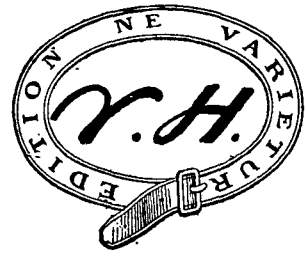

CHAQUE VOLUME

7 FR. 50

Relié 10 fr.

ÉDITION DE LUXE, COMPRENANT DE NOMBREUX PASSAGES INÉDITS

POÉSIE

I.	Odes et Ballades (*Préface inédite*)	1 vol.
II.	Orientales. — Les Feuilles d'automne	1 vol.
III.	Les Chants du crépuscule.— Les Voix intérieures.— Les Rayons et Ombres.	1 vol.
IV.	Les Châtiments	1 vol.
V-VI.	Les Contemplations.	2 vol.
VII-X.	La Légende des siècles.	4 vol.
XI.	Chansons des Rues et des Bois	1 vol.
XII.	L'Année terrible.	1 vol.
XIII.	L'Art d'être Grand-Père	1 vol.
XIV.	Le Pape. — La Pitié suprême. — Religions et religion. — L'Ane	1 vol
XV-XVI.	Les quatre Vents de l'Esprit.	2 vol.

DRAME

I.	Cromwell.	1 vol.
II.	Hernani. — Marion de Lorme. — Le Roi s'amuse.	1 vol.
III.	Lucrèce Borgia. — Marie Tudor. — Angelo. (*Un acte inédit.*)	1 vol.
IV.	Ruy Blas. — La Esméralda. — Les Burgraves.	1 vol.

ROMAN

I.	Han d'Islande.	1 vol.
II.	Burg-Jargal. — Le dernier jour d'un Condamné. — Claude Gueux.	1 vol.
III-IV.	Notre-Dame de Paris.	2 vol.
V-IX.	Les Misérables.	5 vol.
X-XI.	Les Travailleurs de la mer (précédés de l'Archipel de la Manche).	2 vol.
XII-XIII.	L'Homme qui rit.	2 vol.
XIV.	Quatrevingt-treize (complet).	1 vol.

HISTOIRE

I.	Napoléon le Petit.	1 vol.
II-III.	Histoire d'un crime.	2 vol.

PHILOSOPHIE

I.	Littérature et Philosophie mêlées.	1 vol.
II	William Shakespeare.	1 vol.

ACTES ET PAROLES

I.	Avant l'exil (1841-1851).	1 vol.
II.	Pendant l'exil.	1 vol.
III.	Depuis l'exil.	1 vol.
LE RHIN (complet).		1 vol.

ŒUVRES POSTHUMES INÉDITES

Le Théâtre en liberté.		1 vol.
I. La fin de Satan.		1 vol.
I. Choses vues.		1 vol.

J. ROTHSCHILD, Éditeur, Rue des Saints-Pères, 13, Paris.

PUBLICATIONS D'ÉTRENNES

Florence, par Charles Yriarte. — Histoire de Florence, les Médicis, les Humanistes, les Lettres, les Arts (Architecture, Peinture, Sculpture, etc.). — Ouvrage de grand luxe, in-folio, faisant pendant à *Venise.*

Un volume de 400 pages de texte, imprimées sur beau papier teinté avec 500 illustrations et 6 planches sur cuivre, dont 80 grandes gravures formant page entière (14 imprimées en couleur et 42 sur papier très fort); 100 dessins représentant des lettres ornées, entourages, culs-de-lampe, des XIVe et XVe siècles; 150 gravures représentant des vues pittoresques, architecture, monuments, sculptures, tombeaux, bronzes, fontaines médailles, orfèvrerie, etc.; 75 dessins de fresques, peintures, miniatures, et 100 portraits environ d'hommes illustres, peintres, sculpteurs. Prix, **60** fr.; relié en demi-maroquin, tranches dorées . . . . . **80** fr.

La Vie d'un Patricien de Venise au XVIe siècle, d'après les Papiers d'Etat des Archives des Frari, par Charles Yriarte. — *Ouvrage couronné par l'Académie française.* Edition de luxe gr. in-8, illustré de 136 gravures, dont 16 tirées hors texte et 8 planches sur cuivre, d'après les Monuments du Temps et les Fresques de Paul Véronèse. — Prix : 30 fr.; relié demi-maroquin avec fers spéciaux, 40 fr.; cinquante exemplaires sont imprimés sur japon. . . . . **60** fr.

Rimini. — Histoire d'un Condottière au XVe siècle. — Etudes sur les lettres et les arts à la cour des Malatesta. Un volume in-8, imprimé avec luxe en elzévir, avec 200 gravures d'après les Monuments du Temps. Prix, 25 fr.; rel. toile, 30 fr.; rel. en d.-mar., 32 fr.; sur pap. du Japon, numér. **60** fr.

Les Dieux antiques. — Mythologie illustrée des Grecs, des Latins et de la race ariaque, d'après Cox et les travaux de la science moderne, par S. Mallarmé, *Professeur au Lycée Fontanes.* Ouvrage orné de 200 gravures sur bois reproduisant des statues, bas-reliefs, médailles et camées. — Un vol. in-8, imprimé avec luxe sur papier teinté. Prix : **7** fr.; relié, avec ornements sur les plats. . . . **10** fr.

La Vie antique. — Manuel d'archéologie grecque et romaine, d'après les textes et les monuments figurés. Traduit d'après la 5e édition, de E. Guhl et W. Koner, par G. Trawinski, *Sous-Chef au Ministère des Beaux-Arts,* revue par O. Riemann, *Maître de Conférences à la Sorbonne,* et précédée d'une Introduction par Albert Dumont, *Membre de l'Institut, Directeur de l'Enseignement supérieur.* — Publication couronnée par l'Académie française.— 2e édit. française entièrement revue et augmentée de texte et de nombreuses gravures.

1re partie : *La Grèce.* Un fort v. de 500 pages in-8, avec 600 vignettes. **10** fr.;—rel. **12** fr.

2e partie : *Rome.* Un v. de 548 pages avec 500 vignettes. **10** fr.; — relié toile. **12** fr.

Le prix des deux parties achetées ensemble est de **15** fr. broché; relié toile en 1 vol., **20** fr.; relié toile en 2 volumes séparés. . . **21** fr.

Le Gibier-Poil. — Les Quadrupèdes de la Chasse. — Leur description, mœurs, acclimatation, chasse, avec un Précis illustré du *Chien courant,* par le Marquis de Cherville, 3e édit. Superbe pendant au Gibier-Plume. Belle publication sur papier teinté avec 30 eaux-fortes sur, zinc imprimées en couleurs, et 79 vignettes dessinées par Karl Bodmer. Sous couverture de luxe japonaise maroquinée, br., 12 fr.; rel., 15 fr.; sur papier de Hollande, 25 fr. Les deux volumes (*le Gibier-Plume* et *le Gibier-Poil*) se vendent, pris ensemble, brochés, 20 fr.; reliés, 24 fr.; sur papier de Hollande. **40** fr.

Le Gibier-Plume. Les Oiseaux de Chasse. — Description, mœurs, acclimatation, chasse, par le Marquis de Cherville. — 3e édition, revue et augmentée de 4 chromos et d'une introduction générale sur le *Fusil.* Superbe volume imprimé avec luxe sur papier teinté avec 34 chromotypographies et 64 vignettes par E. de Liphart. Sous couverture de luxe japonaise maroquinée, 12 fr.; relié, 15 fr.; sur papier de Hollande, 25 fr. Les deux volumes (*le Gibier-Poil* et *le Gibier-Plume*) se vendent, pris ensemble, brochés, 20 fr.; reliés, 24 fr.; sur papier de Hollande. . . . . **40** fr.

L'Art des Jardins. — Parcs, Jardins et Promenades. — Étude historique, Principes de la composition des Jardins et des Parcs, Plantations, décoration pittoresque et artistique. Traité pratique et didactique.— 3e édition entièrement refondue, publiées avec le concours de A. Alphand, *Inspecteur général, Directeur des travaux de la Ville de Paris.* Publication de luxe in-4, ornée de 500 illustrations. — Impression en elzévir et sous couverture de couleur, sur peau d'âne, **20** fr.; en cartonnage de luxe, **25** fr.; sur papier de Hollande (Van Gelder), **30** fr.; sur Japon. . **40** fr.

L'Esprit des Fleurs. — Symbolisme, science, par Mme Emmeline Reymond (*Rédacteur de la Mode illustrée*). Un volume grand in-4, avec 30 pl. doubles en chromolithographie, représentant environ 400 plantes en couleur, sur fond, faisant de ce livre un ouvrage de grand luxe, Prix : **15** fr.; relié. . . . . **20** fr.

© BnF Lyon — Editions « les panoramiques du temps » — http://editions.panoramiques.fr

PUBLICATIONS D'ÉTRENNES — **J. ROTHSCHILD, Éditeur,** 13, Rue des Saints-Pères, 13 PARIS — OUVRAGES DE GRAND LUXE

VILLE ET VILLAGE

Par Louis ÉNAULT

Publication de grand luxe, petit in-folio, ornée de 124 gravures, dont beaucoup de page entière; texte imprimé en rouge et noir. Le volume est relié sous une couverture tirée typographiquement sur papier du Japon en *huit* couleurs; dessin par FRAIPONT; tête ou tranches dorées. Prix..... **20 fr.**

Cette nouvelle publication d'un de nos plus sympathiques écrivains a pour base une des plus jolies fantaisies d'AUERBACH. La mise en scène en fait une œuvre d'art exquise. LOUIS ÉNAULT a su l'empreindre de cette fraîcheur, de cette honnêteté de sentiment qui ont fait la fortune de tous ses romans.

NOS ZOUAVES

Historique, organisation, faits d'armes, vie intime, les régiments

Par Paul LAURENCIN

Ouvrage de luxe in-8° sous couverture parcheminée en couleur, avec 100 illustrations, portraits et scènes par Beaugé, Eugène Bellangé, Berne-Bellecour, Bocourt, Charrier, Claris, Detaille, d'Otémar, Protais, Horace Vernet, Yvon.

Un volume imprimé en caract. elzévir sur papier teinté, **8** fr., rel. **10** fr.

Édition sur papier vélin hollande teinté..... **20** fr.

ROME

AUTOUR DU CONCILE

Croquis et Souvenirs d'un artiste à Rome.

Par Charles YRIARTE

Un volume in-8° de 320 pages, avec 90 eaux-fortes et illustrations, par Heilbuth, Detaille, Godefroy-Durand, Lix, Bocourt, Wallet, de Liphart, etc. — 2e Edition, 8 fr.; relié..... **10** fr.

VIENT DE PARAITRE :

LES CHEVAUX DE COURSE

HISTORIQUE — DESCRIPTION — PEDIGREE

DES ÉTALONS PUR-SANG ANGLAIS ET FRANÇAIS ET DES JUMENTS LES PLUS CÉLÈBRES AYANT PARU SUR LE TURF DEPUIS 1764 A 1887

Par S.-F. TOUCHSTONE (de *la Vie Sportive*)

Précédé d'une Introduction par le **Duc DE BEAUFORT** et d'une préface sur l'**ÉLEVAGE DES CHEVEAUX**



Réduction de la Couverture du Volume au quart.

Un volume in-folio oblong avec 60 chromo, dessinés d'après nature par **Cotlison, Pénicaut** et **Le Nail**; texte orné de 180 vignettes par **Crafty, Cotlison, Le Nail, Arsenius, Pénicaut, Couturier,** etc. — Impression faite à **750** exemplaires numérotés à la presse. — Prix: **60** fr. — Relié en demi-maroquin, tête dorée: **75** fr.

☞ *Cet ouvrage, qui est unique dans son genre, intéresse vivement les Éleveurs, Sportsmen, Haras, Officiers de cavalerie, non seulement en France, mais aussi à l'Etranger, partout où on s'occupe du Sport, où on est soucieux de faire progresser l'élevage du cheval.*

LES

HOMMES DE CHEVAL

Par le Baron de VAUX

Les grands maîtres, équitation savante, les écuyers de cirque, les hommes de cheval, les cavaliers, les steeple-chasers.

AVEC

Une Lettre du Général L'HOTTE

ET

Une Préface du Colonel GUÉRIN

Ouvrage orné de 160 portraits et illustrations en chromo, par Berne-Bellecour, Bodmer, Chaperon, comte de Clermont-Gallerande, de Condamy, Cotlison, Courboin, Cousturier, Léon Couturier, Crafty, Delort, Desmoulins, Detaille, Dick de Lonlay, le baron Finot, Franck-Cinot, Gavarny, Genilloud, Goubie, Grandjean, Jacquet, Jazet, Jeanniot, Leguillermie, de Liphart, Lunel, Majoux, Adrien Marie, Paul Merwart, Morin, de Neuville, G. Parquet, du Paty, Aimé Perret, Princeteau, Ralley, Régamey, Rochegrosse, Saint-Pierre, princesse Terka Jablonnowska, Uzès, Marquet de Vasselot, Yvon, etc.

Le Tirage est fait à 1,100 exemplaires :

10 sur parchemin, prix..... 500 fr.
40 sur peau d'âne, prix..... 75
80 sur vélin hollande, prix... 100

Ces trois éditions contiennent 32 portraits en deux états.

970 exemplaires avec portraits en bistre sur papier bleuté sont imprimés sur simili-japon. Prix..... 60 fr.

L'EAU

VIENT DE PARAITRE. — PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES DE LA REINE D'ITALIE

Avec 23 Compositions originales faites par A. SÉZANNE (de l'Académie de Bologne).

TEXTE PAR MM.

Alphonse DAUDET, Charles YRIARTE, Paul ARÈNE, Henri de PARVILLE

Ouvrage de grand luxe tiré à 525 exemplaires seulement

L'EAU

25 exemplaires sur japon, avec les 14 planches en 2 états, en fac-similé d'aquarelle et en noir : Prix..... **100** fr.
200 exemplaires avec planches sur cuivre, imprimées en couleur, fac-similé d'aquarelle, texte en 5 couleurs, numérotés à la presse. — En portefeuille de luxe : **60** fr. — Reliure spéciale avec fers..... **80** fr.
300 exempl. avec planches sur cuivre, imprimées en noir, texte en 5 couleurs, numérotés à la presse. — En portefeuille de luxe : **30** fr. — Relié..... **40** fr.

Vient de Paraître :

HONORÉ FRAGONARD

SA VIE, SON TEMPS, SON ŒUVRE

Par le Baron ROGER PORTALIS



Ouvrage orné de 100 illustrations dans le texte et de 110 eaux-fortes, planches sur cuivre et phototypies imprimées en bistre, sanguine, sépia, d'après les tableaux, dessins, planches gravées.

Les Eaux-fortes sont gravées par CHAMPOLLION, LALAUZE, COURTRY, JAZINSKI, MONZIÈS, WALLET, DE MARE, etc.

L'ouvrage est imprimé à mille exemplaires, numérotés à la presse.

LE TIRAGE EST AINSI RÉPARTI:

4 exemplaires sur parchemin, avec 4 suites des eaux-fortes et des planches sur cuivre. Cette édition contient 3 planches extra. — Prix..... 1,000 fr.
20 exemplaires sur japon des manufactures impériales, avec 3 suites des eaux-fortes et des planches sur cuivre. Ces 20 exemplaires contiennent également 3 planches extra. — Prix..... 200 fr.
100 exemplaires sur vélin à la forme, fabriqué spécialement pour l'ouvrage avec filigrane Fragonard. Cette édition a deux suites des eaux fortes et des planches sur cuivre et 2 planches extra. — Prix..... 100 fr.
876 exemplaires sur simili-japon, fabriqué spécialement pour la publication. — Prix 60 fr. — Relié..... 75 fr.

Vient de Paraître :

CÉSAR BORGIA

Par CHARLES YRIARTE

D'APRÈS LES DOCUMENTS DES DÉPOTS

des ROMAGNES, de SIMANCAS, des NAVARRES

DEUX VOLUMES IMPRIMÉS AVEC LUXE SUR PAPIER TEINTÉ,
GRAND IN-8°, ORNÉS DE PORTRAITS, MÉDAILLES, MONUMENTS, ÉCUSSONS, ETC.

Prix de l'ouvrage complet formant 2 volumes..... **20** fr.
Reliés en un volume, 1/2 maroquin, à coins..... **25** fr.
25 exemplaires de la publication ont été tirés sur papier de Hollande. **40** fr.

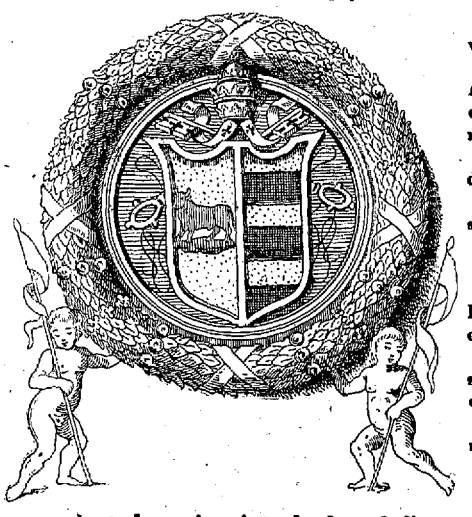

Le nouvel ouvrage de l'auteur de *Florence*, de *Venise*, de *Rimini* et du *Patricien*, est destiné à combler une lacune dans l'histoire de l'Italie, au temps de la Renaissance. Malgré le sanglant prestige du nom des Borgia, les historiens n'ont jamais retracé les dernières années de la vie du terrible fils du pape Alexandre VI et de la Vanozza.

M. Yriarte, dans une série de tableaux saisissants, reprend l'histoire de la famille des Borgia à son origine, il nous raconte ensuite l'enfance de César Borgia, sa jeunesse comme cardinal, sa carrière de soldat, les drames sanglants de sa vie privée, la chute de l'aventurier, et enfin, sa longue captivité en Espagne, sa fuite et sa mort dramatique. Ces récits embrassent l'histoire de la famille tout entière.

J. ROTHSCHILD, Éditeur, Rue des Saints-Pères, 13, Paris.

LES GRANDS MAITRES DE LA RENAISSANCE

LES ARTS EN ITALIE

PEINTURE — SCULPTURE — ARCHITECTURE

Texte par MM. le marquis Baldassini; C.-J. Cavallucci, professeur à l'Académie des Beaux-Arts à Florence; G. Lafenestre, conservateur au Musée national du Louvre; Q. Léoni, secrétaire perpétuel de l'Académie romaine de Saint-Luc; Paul Mantz, directeur honoraire des Beaux-Arts; M. Maroni, professeur à Ancône; Tullo Massarani, sénateur, correspondant de l'Institut; P.-G. Molmenti, professeur à l'Institut des Beaux-Arts à Venise; G. Mongeri, de l'Académie des Beaux-Arts de Milan; L. Mussini, directeur de l'Académie des Beaux-Arts de Sienne, correspondant de l'Institut; C. Ricci, bibliothécaire à l'Université de Bologne; de Thémines de Lauzières; Charles Yriarte, inspecteur des Beaux-Arts.

Ouvrage orné de 47 Eaux-fortes et Planches sur Cuivre et d'environ 350 Illustrations dans le texte

PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES DE SA MAJESTÉ LE ROI D'ITALIE

DIVISION DE L'OUVRAGE — TIRAGES — PRIX DE VENTE

L'ouvrage est divisé en 2 parties bien distinctes; le texte forme 200 pages in-folio, grandeur 55 sur 38 cent.; il est orné de 350 illustrations.

La première partie, qui a pour auteur M. Georges Lafenestre, forme un *Traité général* des Arts en Italie, orné de 190 Gravures. — L'Ecole d'Athènes de Raphael (Gravure sur cuivre faite d'après le carton de l'Ambrosienne, y est reproduite pour la *première fois*).

La seconde partie forme une Iconographie complète de 45 chefs-d'œuvre des plus grands Maîtres de l'Italie; les descriptions sont écrites par les sommités de l'*Art en France et en Italie*.

Les 225 exemplaires destinés à la vente sont numérotés à la presse; l'ouvrage ne sera pas réimprimé. — 200 exemplaires sont tirés sur simili-japon; 25 exemplaires sur japon des Manufactures impériales, contiennent les 45 Eaux-fortes en deux états, l'un sur japon avant la lettre et l'autre sur simili-japon. Les Eaux-fortes sont imprimées par la maison Chardon.

L'ouvrage est délivré dans un carton de luxe; chaque Eau-forte est portégée par une feuille de coquille rose.

Le Prix est de 200 fr.; les exemplaires de choix sur japon se vendent 300 fr.

Les Poissons d'Eau douce et de Mer. — Synonymie, Description, Mœurs, Frai, Pêche, Iconographie des espèces composant plus particulièrement la faune d'Europe, par H. Gervais et R. Boulart, *Aides naturalistes au Muséum*, avec une Introduction par Paul Gervais, *Membre de l'Institut*. Trois volumes grand in-8, avec 850 pages de texte, 130 vignettes et 260 splendides chromotypographies. — Chaque vol. se vend séparément : Tome I. *Les Poissons d'eau douce*, **30** fr.; relié, **35** fr. — Tome II. *Les Poissons de mer* (1re partie), **40** fr.; relié, **50** fr. — Tome III. *Les Poissons de mer* (2e partie), **45** fr.; relié, **50** fr.

Musée ornithologique illustré d'Europe. — Classification, Synonymie, Description et Mœurs des Oiseaux d'Europe, leur Portrait ainsi que leurs Œufs et Nids, en couleur, avec texte par O. des Murs Ouvrage de grand luxe, in-8 jésus, formant 920 pages de texte et 345 chromos. Cette publication forme 4 parties en 5 volumes, et est du prix de 200 fr. en prenant toutes les parties ensemble.

La division de l'ouvrage est comme suit, et le prix de chaque partie vendue à part est :

1re partie : **Les Oiseaux d'Eau ou Palmipèdes**, avec 212 pages de texte et 80 planches. Prix : 50 fr. — 2e partie : **Les Oiseaux de Rivage et de Terre (Echassiers et Coureurs)**, avec 188 pages de texte et 65 pl. Prix 45 fr. — 3e partie (en 2 volumes) : **Les Oiseaux des Champs et des Bois (y compris Pigeons, Corbeaux, Pies, Geais) ou les Passereaux**, avec 325 pages de texte et et 150 planches. Prix : 80 fr. — 4e partie : **Les Oiseaux de Proie**, avec 200 pages de texte et 50 planches. Prix. . . . . **40** fr.

La reliure demi-maroquin, plats toile, tranches dorées, est de 5 fr. par volume.

Ornithologie du Salon. — Synonymie, description, mœurs et nourriture des oiseaux de volières européens et exotiques, par R. Boulart, *Prépateur au Muséum*. Un volume avec 75 vignetttes et 40 chromos, représentant les oiseaux, leurs œufs et leurs nids, 30 fr.; relié. . . . . **35** fr.

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE GAUTHIER-VILLARS ET FILS
Quai des Grands-Augustins, 55, Paris.

PUBLICATIONS RÉCENTES

ANNUAIRE DE L'OBSERVATOIRE MUNICIPAL DE MONTSOURIS pour 1888; Météorologie, Chimie, Micrographie, Applications à l'Hygiène (contenant le résumé des travaux de l'Observatoire durant l'année 1887.) 17e année. In-18, avec figures. (L'Annuaire pour 1889 paraîtra en février.)

Broché . . . . . 2 fr. | Cartonné . . . . . 2 fr. 50

BERTRAND (J.), de l'Académie française, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences. — **Calcul des Probabilités.** Gr. in-8; 1889. . . . . 12 fr.

Dans ce Livre on a cherché à faire reposer les résultats les plus utiles et les plus célèbres du Calcul des probabilités sur les démonstrations les plus simples. Bien peu de pages pourront embarrasser un lecteur familier avec les éléments de la Science mathématique. Si le signe de l'intégration s'introduit quelquefois il suffit presque toujours d'en connaître la signification. — L'Auteur s'est efforcé, à l'occasion de chaque question, de marquer avec précision le degré de certitude des résultats et les limites nécessaires de la Science. Comme l'a constaté la *Revue des Deux-Mondes* et avec elle toute la presse scientifique, « l'appareil mathématique n'empêche pas ce Livre d'être d'une lecture attachante. Les fines remarques et les aperçus profonds s'y trouvent semés à profusion; ils suggèrent des recherches nouvelles et montrent le chemin. »

BERTRAND (J.). — **Thermodynamique.** Un beau volume grand in-8, avec nombreux tableaux et figures dans le texte; 1887. . . . . 10 fr.

Le compte rendu détaillé de cet Ouvrage, que M. Maurice Lévy, membre de l'Institut, a inséré dans le journal *le Génie civil*, est envoyé sur demande; nous en reproduisons ici la conclusion : « Il ne nous appartient pas, dit M. M. Lévy, de faire l'éloge de ce Livre; mais j'aurais bien mal atteint mon but si je n'avais donné, du moins, un aperçu de l'ampleur, de la clarté et de l'originalité avec lesquelles y sont exposés les principes de la science, du nombre et de la variété des problèmes utiles qui y sont traités, soit à titre d'exercices pour élucider les principes, soit à titre d'application pratique. »

LATER (Joseph). — **Table des quarts de carrés de tous les nombres entiers de 1 à 200,000**, servant à simplifier la multiplication, l'élévation au carré, ainsi que l'extraction de la racine carrée, et à rendre plus certains les résultats de ces opérations, calculée et publiée avec la collaboration de A. STEINHAUSER, Conseiller de Gouvernement à Vienne. Grand in-4; 1888.

Broché. . . . . 15 fr. | Relié avec signets de parchemin. . 20 fr.

BLONDLOT, Professeur adjoint à la Faculté des Sciences de Nancy. — **Introduction à l'étude de la Thermodynamique.** Grand in-8, avec figures; 1888. . . . 3 fr. 50

BONNAMI (H.), Conducteur des Ponts et Chaussées, Ingénieur-Directeur des usines de Pont-de-Pany et Malain, membre de la Société des Ingénieurs civils de France et de la Société d'encouragement pour l'Industrie nationale, etc. — **Fabrication et contrôle des chaux hydrauliques et ciments. Théorie et pratique.** *Influences réciproques et simultanées des différentes opérations et de la composition sur la solidification.* ÉNERGIE. THERMODYNAMIQUE. THERMOCHIMIE. In-8, avec figures; 1888. . . . . 6 fr. 50

BUREAU INTERNATIONAL DES POIDS ET MESURES. — Travaux et Mémoires, publiés par le Directeur du Bureau. Tome VI. Un beau volume grand in-4 de 550 pages, avec figures dans le texte et une planche; 1888. . . . . 30 fr.

Chacun des volumes I à V se vend séparément. . . . . 30 fr.

CASPARI (E.), Ingénieur hydrographe de la marine. — **Cours d'Astronomie pratique.** *Application à la géographie et à la navigation.* Deux volumes grand in-8. . 18 fr.

ON VEND SÉPARÉMENT :

Ire PARTIE. — *Coordonnées vraies et apparentes. Théorie des instruments.* Grand in-8, avec figures dans le texte; 1888. . . . . 9 fr

IIe PARTIE. — *Détermination des éléments géographiques. Applications pratiques.* Grand in-8, avec figures dans le texte et une planche; 1889 . . . . . 9 fr

CAUCHY (A.). — **Œuvres complètes d'Augustin Cauchy**, publiées sous la direction scientifique de l'ACADÉMIE DES SCIENCES et sous les auspices du MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE, avec le concours de *Valson* et *Collet*, docteurs ès sciences. 26 volumes in-4.

Ire Série. — MÉMOIRES, NOTES ET ARTICLES EXTRAITS DES RECUEILS DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES. 11 volumes in-4.

IIe Série. — MÉMOIRES EXTRAITS DE DIVERS RECUEILS, OUVRAGES CLASSIQUES, MÉMOIRES PUBLIÉS EN CORPS D'OUVRAGE, MÉMOIRES PUBLIÉS SÉPARÉMENT. 15 vol. in-4.

Prix de chaque volume. . . . . 25 fr.
Prix pour les souscripteurs. . . . . 20 fr.

Les volumes suivants sont en vente :

Ire SÉRIE : Tome I, 1882; IV, 1884; V, 1885; VI, 1888.
IIe SÉRIE : Tome VI (*Anciens exercices*), 1886.
Le Tome VII de la 2e Série (*Anciens exercices*), *sous presse*, est mis en souscription.

CONNAISSANCE DES TEMPS ou des mouvements célestes, à l'usage des Astronomes et des Navigateurs, pour l'an 1890, publiée par le *Bureau des Longitudes*. Grand in-8 de 900 pages, avec 2 cartes en couleur.

Broché. . . . . 4 fr. | Cartonné. . . . . 4 fr. 75 c.
Pour recevoir l'ouvrage franco dans les pays de l'Union postale, ajouter 1 fr.

Le volume pour l'an 1891 paraîtra en juillet 1889.

EXTRAIT DE LA CONNAISSANCE DES TEMPS, à l'usage des Écoles d'hydrographie et des marins du Commerce, pour l'an 1890, publié par le *Bureau des Longitudes*. Grand in-8; 1888 . . . . . 1 fr. 50 c.

Par arrêté ministériel en date du 13 juillet 1887, l'emploi de cet EXTRAIT ou de la CONNAISSANCE DES TEMPS est prescrit comme base des calculs effectués par les aspirants aux grades de Capitaine au long cours et de Capitaine au cabotage.

JAMIN (J.), Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, Professeur de Physique à l'Ecole Polytechnique, et **BOUTY (E.)**, Professeur à la Faculté des Sciences. — **Cours de Physique de l'Ecole Polytechnique.** 3e édition, augmentée et entièrement

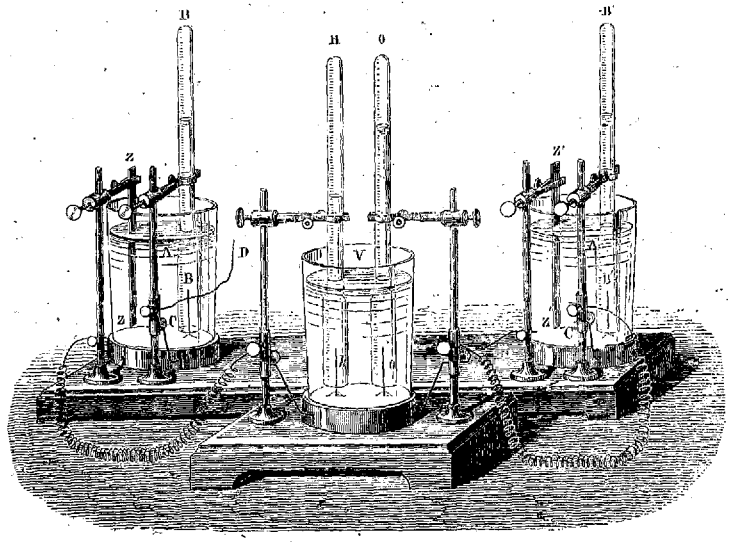

refondue par E. BOUTY. 4 forts volumes in-8, de plus de 4,000 pages, avec plus de 1,500 figures dans le texte et 14 planches sur acier, dont 2 en couleurs; 1883-1888. (*Autorisé par décision ministérielle.*) . . . . . 72 fr.

Les 4 volumes sont divisés en 12 fascicules qui se vendent séparément. (*Voir* le Catalogue général.)

Le 1er fascicule du Tome I, *Instruments de mesure, Hydrostatique* (5 fr.), ainsi que le 1er fascicule du Tome IV, *Electricité statique* (6 fr.), et le 2e fascicule du même tome, *La Pile, Phénomènes électrothermiques et électrochimiques* (6 fr.), viennent de paraître.

DARBOUX (Gaston), membre de l'Institut. — **Cours de Géométrie de la Faculté des Sciences. — Leçons sur la théorie générale des surfaces et les applications géométriques du Calcul infinitésimal.** Deux volumes grand in-8, avec figures, se vendant séparément :

Ire PARTIE : *Généralités. Coordonnées curvilignes. Surfaces minima;* 1887. . . . . 15 fr.
IIe PARTIE : *Les Congruences et les Equations linéaires aux dérivées partielles. — Des lignes tracées sur les surfaces;* 1889. . . . . 15 fr.

FOURIER. — Œuvres de Fourier, publiées par les soins de GASTON DARBOUX, membre de l'Institut, sous les auspices du Ministère de l'Instruction publique. 2 vol. in-4.

TOME I : *Théorie analytique de la Chaleur;* 1888. . . . . 25 fr.
TOME II : *Mémoires divers;* 1889. . . . . (*Sous presse.*)

HALPHEN (G.-H.), Membre de l'Institut. — **Traité des fonctions elliptiques et de leurs applications.** Trois volumes grand in-8, se vendant séparément :

Ire PARTIE. — *Théorie des fonctions elliptiques et de leurs développements en série;* 1886. 15 fr.
IIe PARTIE. — *Applications à la Mécanique, à la Physique, à la Géodésie, à la Géométrie et au Calcul intégral;* 1888 . . . . . 20 fr.
IIIe PARTIE. — *Théorie de la transformation; Applications à l'Algèbre et à la Théorie des nombres* . . . . . (*Sous presse.*)

HÉMENT (Félix), Lauréat de l'Institut, Inspecteur général honoraire de l'Instruction publique. — **Les Etoiles filantes et les Bolides.** Petit in-8, avec belles figures dans le texte; 1888. . . . . 2 fr. 50 c.

Suite des Publications de la Librairie **GAUTHIER-VILLARS ET FILS.**

HUYGENS (C.). — Œuvres complètes de Christiaan Huygens, publiées par la Société hollandaise des Sciences.

TOME I. — *Correspondance*, 1638-1656. In-4, avec figures; 1888. . . . . 35 fr.

LAFITTE (DE), Ancien Elève de l'Ecole Polytechnique, Vice-Président de la Société de Secours mutuels d'Astaffort. — **Essai d'une théorie rationnelle des Sociétés de secours mutuels.** Grand in-8, avec Tables; 1888. . . . . 5 fr.

LAGRANGE. — Œuvres complètes de Lagrange, publiées par les soins de J.-A. SERRET et G. DARBOUX, membres de l'Institut, sous les auspices du Ministre de l'Instruction publique. In-4, avec un beau portrait de Lagrange, gravé sur cuivre par Ach. Martinet.

La **1re Série** comprend tous les Mémoires imprimés dans les *Recueils des Académies de Turin, de Berlin et de Paris*, ainsi que les *Pièces diverses* publiées séparément. Cette Série forme 7 volumes (Tomes I à VII; 1867-1877), qui se vendent séparément . . . . . 30 fr.

La **2e Série,** qui est en cours de publication, se compose de 7 volumes, qui renferment les Ouvrages didactiques, la Correspondance et les Mémoires inédits, savoir :

TOME VIII : *Résolution des équations numériques.* In-4 ; 1879. . . . . 18 fr.
TOME IX : *Théorie des fonctions analytiques.* In-4 ; 1881. . . . . 18 fr.
TOME X : *Leçons sur le calcul des fonctions.* In-4; 1884. . . . . 18 fr.
TOME XI : *Mécanique analytique* (1re Partie). In-4; 1888. . . . . 20 fr.
TOME XII : *Mécanique analytique* (IIe Partie). . . . . (*Sous presse.*)
TOME XIII : *Correspondance inédite avec d'Alembert*, annotée par L. LALANNE. In-4; 1882. 15 fr.
TOME XIV : *Correspondance avec divers savants et Mémoires inédits*. . . . . (*Sous presse.*)

La première Partie de la *Mécanique analytique* (tome XI) qui vient de paraître est annotée par M. J. BERTRAND, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, et M. G. DARBOUX, membre de l'Institut. Les tomes XII et XIV seront publiés en 1889 et termineront cette grande Collection.

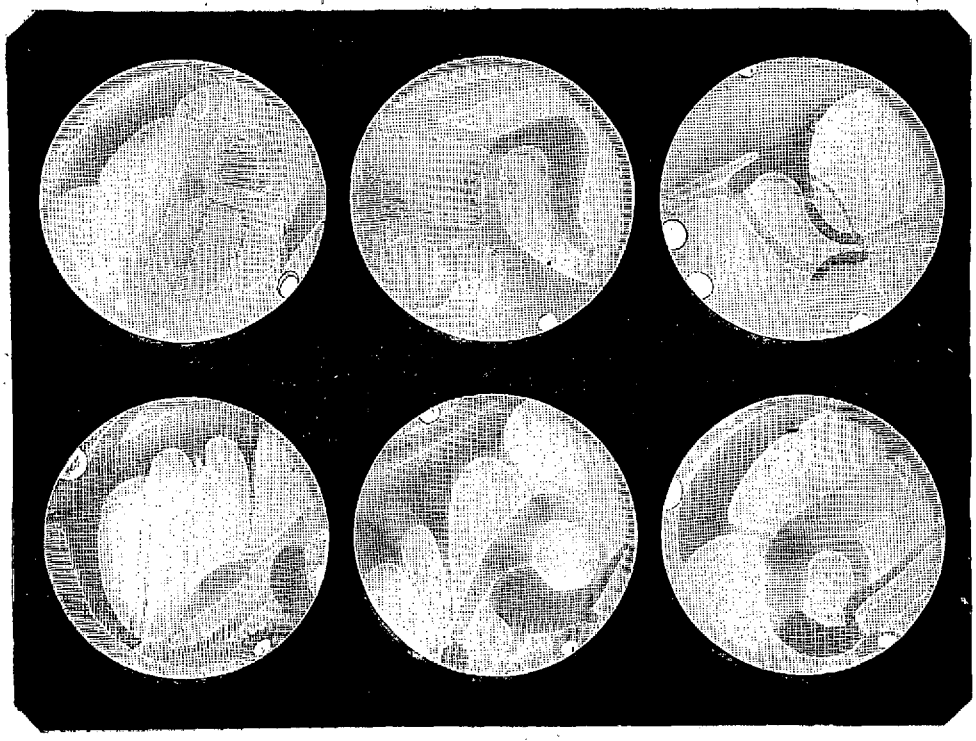

L'ASTRONOMIE : Revue mensuelle d'Astronomie populaire, de Météorologie et de Physique du globe, donnant le tableau permanent des découvertes et des progrès réalisés dans la connaissance de l'Univers, publiée par Camille FLAMMARION, avec le concours des principaux Astronomes français et étrangers. — La REVUE paraît le 1er de chaque mois, depuis 1882, par numéros de quarante pages.

7e ANNÉE. — PRIX DE L'ABONNEMENT

Paris : 12 fr. — Départements : 13 fr. — Etranger : 14 fr. — Prix du numéro : 1 fr. 20.

PRIX DES ANNÉES PARUES :

Tome Ier, 1882 (10 numéros, avec 134 figures).
Broché. . . . . 10 fr. | Cartonné avec luxe. . . . 14 fr.
Tomes II à VII, 1883 à 1888. Chaque tome (12 numéros, avec 160 figures environ).
Broché. . . . . 12 fr. | Cartonné avec luxe. . . . 16 fr.

Suite des Publications de la Librairie **GAUTHIER-VILLARS ET FILS.**

Cette *Revue* a pour but de tenir tous les amis de la science au courant des découvertes et des progrès réalisés dans l'étude générale de l'Univers. Elle donne, au jour le jour, le tableau vivant des conquêtes rapides et grandioses de l'Astronomie contemporaine. Des éphémérides font connaître aux amateurs de la plus belle et de la plus vaste des sciences l'état du ciel et les observations les plus intéressantes à faire, soit à l'œil nu, soit à l'aide d'instruments de moyenne puissance. Chaque numéro est illustré de nombreuses figures explicatives sur les grands phénomènes célestes. Absolument correcte au point de vue scientifique, la *Revue* est néanmoins populaire, et ses rédacteurs suivent la voie ouverte par M. Camille Flammarion, qui a toujours su présenter la science sous une forme agréable. Aussi peut-on dire que sa lecture est aussi intéressante pour les gens du monde que pour les savants. — Un numéro est envoyé gratuitement comme spécimen.

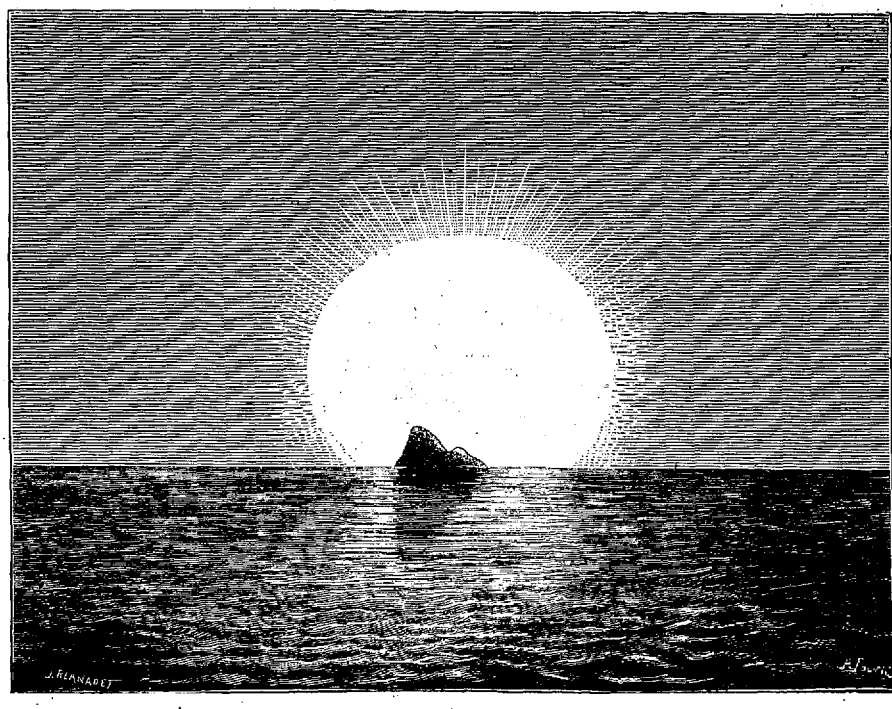

LAURENT (**H.**), Examinateur d'admission à l'Ecole Polytechnique. — **Traité d'Analyse.** 7 volumes in-8, avec figures dans le texte.

TOME I. — **Calcul différentiel.** *Applications analytiques;* 1885. . . . . 10 fr.
TOME II. — **Calcul différentiel.** *Applications géométriques;* 1887. . . . . 12 fr.
TOME III. — **Calcul intégral.** *Intégrales définies et indéfinies;* 1888. . . . . 12 fr.
TOME IV. — **Calcul intégral.** *Théorie des fonctions algébriques et de leurs intégrales;* 1889. . . . . 12 fr.
Les tomes V, VI et VII paraîtront en 1889 et 1890.

MATHIEU (**Émile**), Professeur à la Faculté des Sciences de Nancy. — **Théorie de l'Electrodynamique.** In-4, avec figures; 1888 . . . . . 15 fr.

MINISTÈRES DE LA MARINE ET DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE. — Mission du Cap Horn (1882-1883).

TOME I : *Histoire du voyage*, par L.-F. MARTIAL, Capitaine de frégate. In-4 de 500 pages, avec 12 planches; 1888. . . . . 25 fr.

TOME II : *Météorologie*, par J. LEPHAY, Lieutenant de vaisseau. In-4 de 334 pages, avec 12 planches : 1885. . . . . 25 fr.

TOME III : *Magnétisme terrestre*, par F.-O. LE CANNELLIER, Lieutenant de vaisseau. — *Recherches sur la constitution chimique de l'atmosphère*, d'après les expériences du Dr *Hyades*, par MUNTZ et AUBIN. In-4 de 456 pages, avec 11 planches; 1886. . . . . 25 fr.

TOME IV : *Géologie*, par le Dr HYADES, Médecin principal de la marine. In-4 de 260 pages, avec 33 planches; 1887. . . . . 25 fr.

TOME V : *Botanique*. . . . . (*Sous presse.*).

Cryptogamie : Algues, avec 9 planches, par PAUL HARIOT. *Diatomacées*, avec 1 planche, par PAUL PETIT. *Lichens*, par MULLER D'ARGOVIE. *Champignons*, par PAUL HARIOT. *Muscinées* (*Hépatiques*, avec 5 planches, *Mousses*, avec 6 planches); par Bécherelle. — *Phanérogamie*, avec 12 planches, par FRANCHET.

Suite des Publications de la Librairie **GAUTHIER-VILLARS ET FILS.**

TOME VI : *Zoologie*. Ce tome sera publié en 12 fascicules in-4°, se vendant séparément :

A. *Mammifères*, par A. MILNE-EDWARDS, avec 6 planches coloriées à la main.
B. *Oiseaux*, par E. OUSTALET, avec 6 planches coloriées à la main.
C. *Poissons*, par L. VAILLANT, avec 6 planches, dont 4 en couleurs..... 4 fr.
D. *Insectes* (Coléoptères, par L. FAIRMAIRE ; Hémiptères, par SIGNORET ; Névroptères, par J. MABILLE ; Lépidoptères, par P. MABILLE ; Diptères, par J.-M.-F. BIGOT), avec 10 planches en taille-douce coloriées à la main ; 1888..... 20 fr.
E. *Arachnides*, par E. SIMON, avec 2 planches en taille-douce coloriées à la main ; 1887..... 4 fr.
F. *Crustacés*, par A. MILNE-EDWARDS et MOCQUART, avec 4 planches.
G. *Priapulides*, par J. DE GUERNE, avec 2 planches..... 2 fr.
H. *Mollusques*, par DE ROCHEBRUNE et J. MABILLE, avec 9 planches.
I. *Bryozoaires*, par J. JULLIEN, avec 15 planches ; 1888..... 6 fr.
K. *Echinodermes*, par E. PERRIER, avec 4 planches.
L. *Protozoaires*, par A. CERTES, avec 6 planches.
M. *Anatomie comparée*, par H. GERVAIS, avec 4 planches.
Les fascicules du Tome VI, C POISSONS *et* G PRIAPULIDES, *viennent de paraître.*

TOME VII. *Anthropologie, Ethnographie ;* par le Dr HYADES et J. DENIKER. In-4°, avec 35 planches. . . . . *(Sous presse.)*

La collection sera complètement terminée en 1889.

RESAL (H.), Membre de l'Institut, Professeur à l'Ecole Polytechnique et à l'Ecole des Mines. — **Traité de Physique mathématique.** 2e édition, augmentée et entièrement refondue. Deux beaux volumes in-4 . . . . . 27 fr.

On vend séparément :

TOME I : *Capillarité. Elasticité. Lumière ;* 1887. . . . . 15 fr.
TOME II : *Chaleur. Thermodynamique. Electrostatique. Courants électriques. Electrodynamique. Magnétisme statique. Mouvements des aimants et des courants ;* 1888. . . . . 12 fr.

SANGUET, Ingénieur-Géomètre. — **Tables trigonométriques centésimales**, avec *Tables diverses* à l'usage des topographes, des géomètres du cadastre et des agents des Ponts et Chaussées et des Mines. Petit in-8 ; 1889. . . . . 6 fr.

STURM, Membre de l'Institut. — **Cours d'Analyse de l'École Polytechnique**, revu et corrigé par *E. Prouhet*, Répétiteur d'Analyse à l'Ecole Polytechnique, et augmenté de la THÉORIE DES FONCTIONS ELLIPTIQUES, par *H. Laurent*. 9e édition, revue et mise au courant du nouveau programme de la Licence par *A. de Saint-Germain*, Professeur à la Faculté des Sciences de Caen. 2 volumes in-8, avec figures dans le texte ; 1888.

Broché . . . . . 15 fr. | Cartonné . . . . . 16 fr. 50

NOUVEAUTÉS PHOTOGRAPHIQUES

AIDE-MÉMOIRE DE PHOTOGRAPHIE pour 1889, publié sous les auspices de la Société photographique de Toulouse, par *C. Fabre*. Quatorzième année, contenant de nombreux renseignements sur les procédés rapides à employer pour portraits dans l'atelier, les émulsions au coton-poudre, à la gélatine, etc. In-18, avec spécimens et figures dans le texte ; 1889. (*Paraîtra en janvier.*)

Broché. . . . . 1 fr. 75. | Cartonné . . . . . 2 fr. 25.

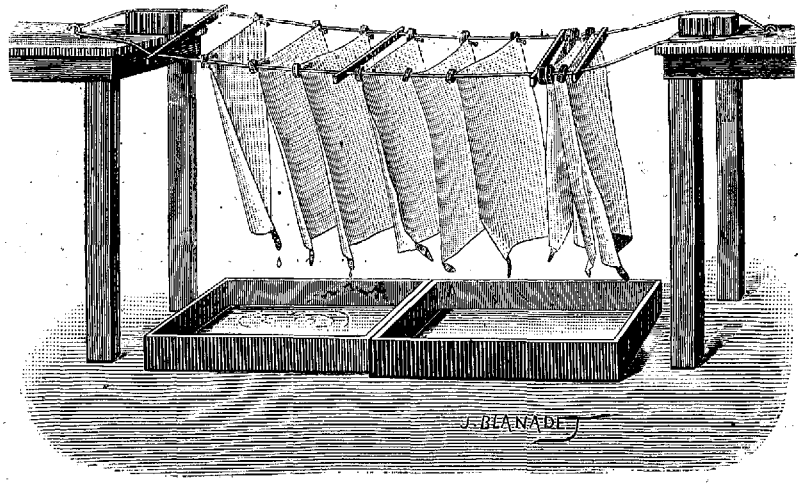

DAVANNE. — La Photographie. Traité théorique et pratique. 2 beaux volumes grand in-8, avec nombreuses figures et planches.

Suite des Publications de la Librairie **GAUTHIER-VILLARS ET FILS.**

On vend séparément

Ire PARTIE : *Notions élémentaires. Historique. Épreuves négatives. Principes communs à tous les procédés négatifs. Epreuves sur albumine, sur collodion, sur gélatinobromure d'argent, sur pellicule, sur papier.* Avec 2 planches spécimens et 120 fig. dans le texte ; 1886. . . . . 16 fr.

IIe PARTIE : *Épreuves positives : Daguerréotype. Épreuves sur verre et sur papier. Epreuves aux sels de platine, de fer, de chrome (procédé au charbon). Impressions photomécaniques. — Divers : Agrandissements. Micrographie. Stéréoscope. Les couleurs en photographie. Notions élémentaires de Chimie. Vocabulaire.* Avec 2 planches spécimens et 114 fig. dans le texte ; 1888. . . . . 16 fr.

EDER (le Dr J.-M.), Directeur de l'Ecole Royale et Impériale de Photographie à Vienne, Professeur à l'Ecole Industrielle de Vienne, etc. — **La Photographie instantanée, son application aux Arts et aux Sciences.** Traduction française de la 2e édition allemande par O. CAMPO, Membre de l'Association belge de Photographie. Grand in-8, avec 197 figures dans le texte et une planche spécimen ; 1888. . . . . 6 fr. 50

ELSDEN (Vincent). — **Traité de Météorologie à l'usage des photographes.** Traduit de l'anglais par HECTOR COLARD. In-8, avec figures ; 1888. . . . . 3 fr. 50

GEYMET. — **Traité pratique de Photolithographie.** 3e édition. In-18 jésus ; 1888. . 2 fr. 75

GEYMET. — **Traité pratique de Phototypie.** 3e édition. In-18 jésus ; 1888. . . . . 2 fr. 50

GEYMET. — **Procédés photographiques aux couleurs d'alinine.** In-18 jésus ; 1888. . . . . 2 fr. 50

GEYMET. — **Traité pratique de gravure en demi-teinte par l'intervention exclusive du cliché photographique.** In-18 jésus ; 1888. . . . . 3 fr. 50

GODARD (E.). — **Procédés photographiques pour l'application directe sur la porcelaine avec couleurs vitrifiables de dessins, photographies, etc.** In-18 jésus ; 1888. . . . . 1 fr.

KLARY, artiste photographe. — **Traité pratique d'impression photographique sur papier albuminé.** In-18 jésus, avec figures ; 1888. . . . . 3 fr. 50

KLARY. — **L'art de retoucher en noir les épreuves positives sur papier.** In-18 jésus, avec figures ; 1888. . . . . 1 fr.

KLARY. — **L'art de retoucher les négatifs photographiques.** In-18 jésus ; 1888. . . . . 2 fr.

KLARY. — **Traité pratique de la peinture des épreuves photographiques,** avec les couleurs à l'aquarelle et les couleurs à l'huile ; suivi de *différents procédés de peinture appliqués aux photographies.* In-18 jésus ; 1888. . . . . 3 fr. 50

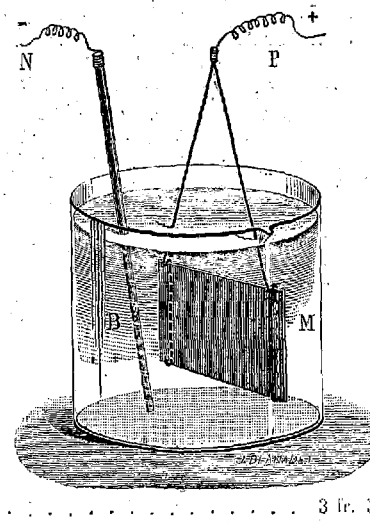

LE BON (le Dr Gustave), chargé par le Ministère de l'Instruction publique d'une mission archéologique dans l'Inde, etc. — **Les Levers photographiques et la Photographie en voyage.** 2 vol. in-18 jésus, avec figures dans le texte ; 1889. . . . . 5 fr.

Ire PARTIE : **Application de la Photographie aux levers de monuments et à la Topographie.** *Nouvelles méthodes photographiques des levers des monuments. Transformation des images perspectives en images géométriques. Topographie et nivellement. Triangulation photographique et construction des cartes ;* 1889. . . . . 2 fr. 75

IIe PARTIE : **Opérations complémentaires des levers photographiques.** *Levers des détails d'édifices. Construction de la carte des régions qui entourent un monument photographié. Levers d'itinéraire. Photographie instantanée ;* 1889. . . . . 2 fr. 75

LONDE (A.). — **La Photographie dans les Arts, les Sciences et l'Industrie.** In-18 jésus, avec deux spécimens ; 1888. . . . . 1 fr. 50

MOOCK (L.). — **Traité pratique complet d'impressions photographiques aux encres grasses, et de Phototypographie et Photogravure.** 2e édition, entièrement refondue par GEYMET. In-18 jésus ; 1888. . . . . 3 fr.

NOTE-BOOK, édité par l'*Association belge de Photographie*, contenant : Instructions pour le temps de pose. Formules pour négatives et positives. Photographie instantanée. Tables diverses. Désignation des objectifs et des indices. Carnet à notes, numéros gommés, etc. In-18 cartonné ; 1888 . . . . . 1 fr. 25

ROBINSON (H.-P.). — **L'atelier du photographe. La meilleure forme d'atelier. Fonds et accessoires. Eclairage, pose et arrangement du modèle.** Traduit de l'anglais par HECTOR COLARD, Membre de l'Association belge de Photographie. In-8, avec figures ; 1888. 3 fr. 50

SIMONS (A.). — **Traité pratique de photo-miniature, photo-peinture et photo-aquarelle.** In-18 jésus ; 1888. 1 fr. 25

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES (SUITE)

BIBLIOTHÈQUE ARTISTIQUE MODERNE

LES FILLES DU FEU

DE

GÉRARD DE NERVAL

(SYLVIE — JEMMY — OCTAVIE — ISIS — ÉMILIE)

AVEC PRÉFACE DE JULES LEVALLOIS

Dessins d'ÉM. ADAN, gravés par LE RAT

1 volume in-8 écu sur vélin de Hollande à la forme	25 fr.
25 chine et 25 whatman, *double épreuve des gravures*	50 fr.
In-8 raisin : 125 vélin de Hollande à la forme	40 fr.
20 chine fort et 20 whatman, *double épreuve des gravures*	80 fr.
10 JAPON, *triple épreuve des gravures*	120 fr.

Ont paru dans la même collection

Contes d'Alphonse Daudet. *Eaux-fortes de Burnand.* 1 vol. . . . . 30 fr.

Le Roi des montagnes, d'Ed. ABOUT. *Dessins de Delort,* gr. par MONGIN. 1 v. 30 fr.

Le Capitaine Fracasse, de Th. GAUTIER. *Dessins de Delort,* gravés par MONGIN. 3 vol. . . . . 75 fr.

Une Page d'amour, de ZOLA. *Dessins d'Ed. Dantan,* grav. par DUVIVIER. 2 vol. 45 fr.

Servitude et grandeur militaires, d'Alf. de VIGNY. *Dessins de Le Blant,* gravés par CHAMPOLLION. 1 vol. . . . . 30 fr.

Le Chevalier des Touches, de BARBEY D'AUREVILLY. *Dessins de Le Blant,* gravés par CHAMPOLLION. 1 vol. . . . 27 fr. 50

Jocelyn, de LAMARTINE. *Dessins de Besnard,* gravés par de LOS RIOS. 1 vol. . 30 fr.

Graziella, de LAMARTINE. *Dessins de Bramtot,* gravés par CHAMPOLLION. 1 vol. 25 fr.

Nouvelles de Mérimée (LA MOSAÏQUE), *Dessins de Aranda, de Beaumont, Bramtot, Le Blant, Merson, Myrbach, Sinibaldi,* gravés par LE RAT, LALAUZE, TOUSSAINT, CHAMPOLLION, GÉRY-BICHARD, MANESSE, EM. BULAND. 1 vol. . . . . 30 fr.

PETITE BIBLIOTHÈQUE ARTISTIQUE

LE

VICAIRE DE WAKEFIELD

TRADUCTION DE **CH. NODIER**

Eaux-fortes par Ad. Lalauze

Deux volumes in-16, papier de Hollande. . . . . 25 fr.

Nota. — *Pour les exemplaires de grand luxe et en grand papier, ainsi que pour le détail de la collection, demander le catalogue.*

CLICHÉS GALVANOPLASTIQUES

DE

The Illustrated London News

Pour les clichés de *l'Illustrated London News*, prière de s'adresser à

FERDINAND SCHLUTER

rue Guénégaud, 27, Paris

chez qui l'on trouvera à consulter les recueils annuels de ce journal aussi bien que des autres publications étrangères illustrées.

FERDINAND SCHLUTER

SEUL REPRÉSENTANT POUR LA FRANCE

de l'International Electrotype Company

FLEET STREET, 80, LONDON

Paris, le 16 *novembre* 1888

RUE GUÉNÉGAUD, 27.

Voir l'annonce page ci-contre.

Agence Internationale de Clichés

FERDINAND SCHLUTER

rue Guénégaud, 27, Paris

a l'honneur de prévenir MM. les Éditeurs qu'il a été nommé comme unique représentant, dès le 16 novembre 1888, de

THE INTERNATIONAL ELECTROTYPE COMPANY

(For Art and News Illustration)

80, FLEET STREET, LONDON, E. C.

ADMINISTRATEUR GÉNÉRAL S. COBB, FONDATEUR EN 1873 DE

THE ENGLISH AND FOREIGN ELECTROTYPE AGENCY

F. Schluter a été chargé par ladite compagnie de la vente des clichés de **l'Illustrated London News** et des autres grands journaux étrangers.

F. Schluter enverra gratuitement et franco des épreuves de **l'Illustrated London News** et des autres journaux qu'on voudra lui demander.

FERDINAND SCHLUTER

RUE GUÉNÉGAUD, 27

Paris, le 16 novembre 1888.

Voir l'annonce page ci-contre.

ANCIENNE LIBRAIRIE PICARD-BERNHEIM ET Cᵉ

ALCIDE PICARD ET KAAN, ÉDITEURS

RUE SOUFFLOT, 11, PARIS

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION

DE 1870-71

ET DES ORIGINES DE LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE (1869-1871)

Par Paul BONDOIS

Ancien élève de l'École des Hautes Études, professeur agrégé d'histoire au lycée de Versailles.

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 116 GRAVURES ET PORTRAITS, 6 CARTES



Gravure extraite de l'*Histoire de la Révolution de* 1870-71.

MAGNIFIQUE VOLUME IN-8 GRAND JÉSUS, TITRE ROUGE ET NOIR

Prix : Br., double couverture parcheminée, **10** fr.; relié pleine toile, tr. dor. **10** fr.

— Relié demi-chagrin, plats toile, tr. dorée. . . . . **12** fr.

Suite des Publications de la Librairie **Alcide PICARD & KAAN**.

GEORGES GROSJEAN

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

1789-1799

D'APRÈS LES TÉMOIGNAGES CONTEMPORAINS ET LES HISTORIENS MODERNES

PRINCIPAUX AUTEURS CITÉS. — *Contemporains* : Marquis de Ferrières, Loustalot, Prud'homme, Servan, etc. — *Modernes* : Aulard, L. Blanc, Champion, Despois, H. Martin, Michelet, Mignet, E. Quinet, Rambaud, Taine, Thiers, etc.

Préface de M. Charles BIGOT

Ouvrage dédié à M. F.-A. AULARD, chargé de cours à la Faculté des lettres de Paris.



Gravures de Duplessis-Bertaux, Prieur, Monnet, Swebach-Desfontaines, Ozanne, Fragonard, Girardet, Carle Vernet, etc. — Portraits de Bonneville.

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-8 GRAND JÉSUS, TITRE ROUGE ET NOIR

Prix : Broché, double couverture parcheminée . . . . . **10** fr.
— Relié, pleine toile, tranche dorée . . . . . **10** fr.
— Relié, demi-chagrin, plats toile, tranche dorée. . . . . **12** fr.

Suite des Publications de la Librairie **Alcide PICARD & KAAN.**

LES

ROBINSONS DE LA GRÈVE

Par JULES GROS

ILLUSTRÉ DE 31 GRANDES COMPOSITIONS, 30 TÊTES DE CHAPITRES ET 31 CULS-DE-LAMPE

PAR FRÉDÉRIC MASSÉ

Un beau volume in-8 jésus, titre rouge et noir. Prix, riche rel. toile dor., tr. dor . . **5** fr.



Gravure extraite de *Les Robinsons de la grève*.

LES

ROBINSONS DE LA MONTAGNE

Par J. GROS & W. REYMOND

ILLUSTRÉ DE 33 GRANDES COMPOSITIONS, 34 TÊTES DE CHAPITRES ET 34 CULS-DE-LAMPE

PAR FRÉDÉRIC MASSÉ

Un beau volume in-8 jésus, titre rouge et noir. Prix, riche reliure toile dor., tr. dor. **5** fr.

FRÉDÉRIC ORTOLI

LES CONTES DE LA VEILLÉE

OUVRAGE SUPERBEMENT ILLUSTRÉ

DE 31 GRANDES COMPOSITIONS, 31 TITRES ORNÉS ET 31 CULS-DE-LAMPE

Par G. ROBERT KEMP

Un beau volume in-8 jésus, titre rouge et noir, riche reliure, toile dorée, tranche dor. **5** fr.

Suite des Publications de la Librairie **Alcide PICARD & KAAN.**

BEAUX VOLUMES IN-8 RAISIN ILLUSTRÉS, RICHE RELIURE TOILE, TRANCHE DORÉE, 3 FR. 50

G. DERENNES

LES CŒURS HÉROIQUES

Ouvrage couronné par l'Académie française.

19 gravures par F. MASSÉ

CARLA MARIA

UNE IDYLLE AU CACHEMIRE

24 gravures par GENILLOUD.

JULES TESSIER

ÉTIENNE MARCEL

Frontispice en chromotypogr., 17 grav.

FÉLIX HÉMENT

LAURÉAT DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

L'ORIGINE DES ÊTRES VIVANTS

110 gravures.

PAUL ERCIAL

TOMINETTE

46 gravures par PAUL HERCOUET

NELLY LIEUTIER

LES VISITES A GRAND'MÈRE

Conseils aux jeunes filles et aux jeunes femmes

BEAUX VOLUMES IN-8 CARRÉ, RICHE RELIURE TOILE, TRANCHE DORÉE, 2 fr. 50

ALFRED SÉGUIN

SI J'ÉTAIS GRAND !

21 gravures par GERLIER.

W. DE CONINCK

Le Cœur et l'Esprit des bêtes

26 gravures par GREENAWAY, etc.

LEILA HANOUM

HISTOIRES DE TOUS PAYS

20 gravures par GENILLOUD.

NELLY LIEUTIER

Un Oiseau de proie parisien

22 gravures par FOCILLON.

PAUL BONDOIS

VICTOR HUGO, SA VIE, SES ŒUVRES

FRONTISPICE EN CHROMOTYPOGRAPHIE ET AUTOGRAPHIE

A. PICARD et KAAN
ÉDITEURS
11, Rue Soufflot

PARIS

MAURICE DREYFOUS
ÉDITEUR
Faubourg Montmartre, 13

BIBLIOTHÈQUE COLONIALE ET DE VOYAGES

Chaque volume relié, tranche dorée, fers spéciaux. . . . . **3** fr.

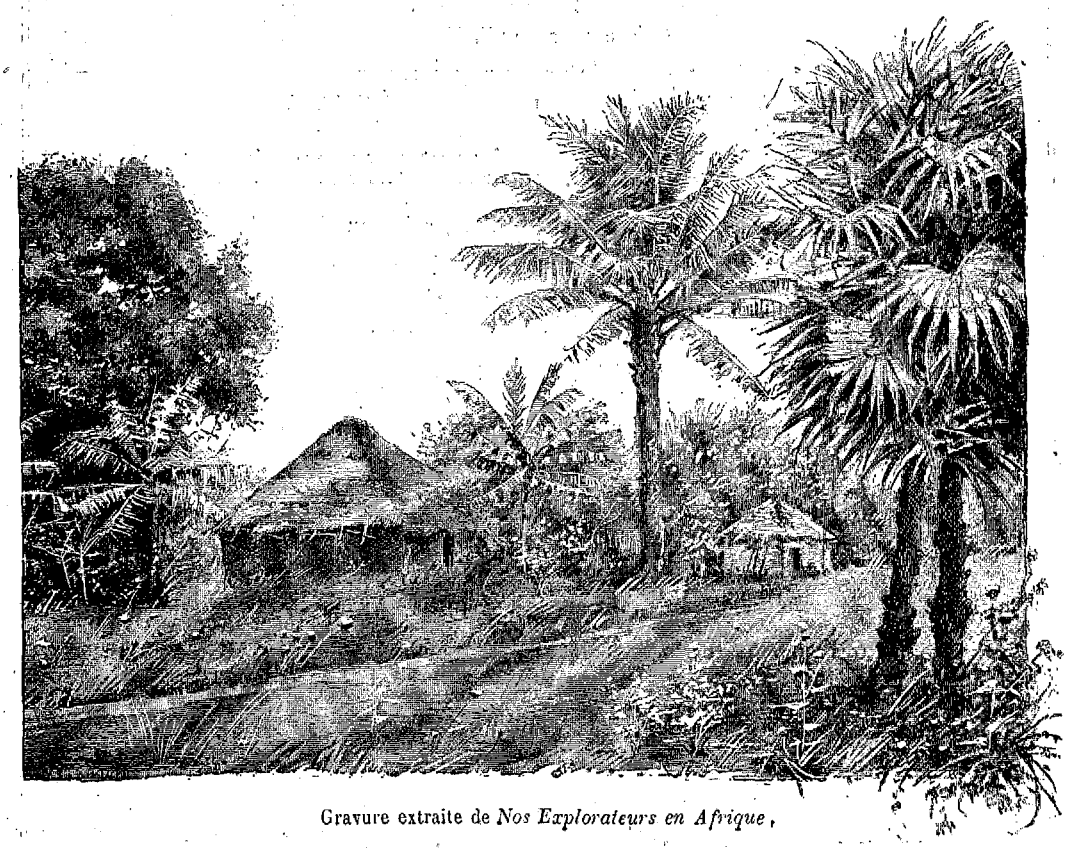

Gravure extraite de *Nos Explorateurs en Afrique*.

Les Français dans les îles de la Manche (*Îles anglo-normandes*), par ARISTIDE et CHARLES FRÉMINE. 1 vol. in-8 carré, 22 gravures, 2 cartes.

Nos Explorateurs en Afrique, par JULES GROS. 1 vol. in-8 carré. 29 gravures.

Les Français à Obock, par DENIS DE RIVOYRE. 1 volume in-8 carré, 23 gravures et 2 cartes.

Paul Soleillet en Afrique, par JULES GROS. 1 vol. in-8 carré, 19 gravures.

Les Français au Canada (*Découverte et colonisation*), par A. CHALAMET. 1 vol. in-8 carré, 11 gravures, 1 carte.

Les Français en Guyane, par JULES GROS. 1 vol. in-8 carré, 27 grav. et 2 cartes.

Les Français à Madagascar, par FERNAND HUE. 1 vol. in-8 carré, 19 grav. et 1 carte.

Les Français en Amazonie, par H.-A. COUDREAU. 1 vol. in-8 carré, 22 gravures et 1 carte.

Origines de la conquête du Tong-Kin, *depuis l'expédition de Jean Dupuis jusqu'à la mort d'Henri Rivière*, par JULES GROS. 1 vol. in-8 carré, 28 gravures et 1 carte.

22 Rue de la Banque PARIS

Veuve J. BOYVEAU
LIBRAIRIE ÉTRANGÈRE

22 Rue de la Banque PARIS

LANGUES ÉTRANGÈRES

GRAND CHOIX

DE

BEAUX VOLUMES EN LANGUES ÉTRANGÈRES

POUR

CADEAUX DE NOEL, JOUR DE L'AN, ETC.

Abonnements à tous les **JOURNAUX ÉTRANGERS, REVUES, MAGAZINES, etc.**

ENVOI GRATUIT DE CATALOGUES DÉTAILLÉS.

LIBRAIRIE HENRI ANIÉRÉ
A. BROUSSOIS, RUE DUPUYTREN, 4, A PARIS

L'ART DE BIEN TENIR UNE MAISON

Par Madame la comtesse DE BASSANVILLE

UN BEAU VOLUME IN-12, BROCHÉ. 3 fr. 50

Il reste quelques exemplaires numérotés, format in-8 sur papier de Hollande, de la 1re édit. Prix, broché. 6 fr.

Les Salons d'autrefois, souvenirs intimes par le même auteur, préface de Louis ENAULT. 4 vol. in-12. Prix broché. . . . . 10 fr.

CHAQUE SÉRIE SE VEND SÉPARÉMENT

1re SÉRIE : Madame la princesse de Vaudemont. — Isabey. — Madame la comtesse de Rumfort. — M. de Bourienne. 1 vol. . . . . 2 fr. 50

2e SÉRIE : La comtesse Bagration. — La vicomtesse Merlin, — Madame de Mirbel. — Madame Campan. 1 vol. . . . . 2 fr. 50

3e SÉRIE : Casimir Dalavigne. — La marquise d'Osmond. — Kalkbrenner. 1 vol. . . . . 2 fr. 50

4e SÉRIE : La duchesse de Laviano. — Madame Boscari de Villeplaine. — Madame Orfila. — Pradier. 1 vol. . . . . 2 fr. 50

ENCYCLOPÉDIE DE LA SANTÉ

Par le Dr JULES MASSÉ

Chacun des volumes ci-dessous, format in-12 broché, se vend séparément. 2 fr. 50

L'Art de soigner les malades.
La Médecine des accidents.
Maladies viriles.
Avis au clergé.
Petites et Grandes Misères.
Petit Dictionnaire de la santé.

Magasin de l'Enfance chrétienne, par le même auteur, ouvrage illustré de nombreuses gravures, 4 volumes in-8 brochés. — Prix. . . . . 12 fr.

LIBRARIE H. LECÈNE ET H. OUDIN, ÉDITEURS

RUE BONAPARTE, 17, A PARIS

ÉTRENNES DE 1889

LES CHATEAUX HISTORIQUES DE LA FRANCE

Par PAUL PERRET

Accompagnés d'eaux-fortes tirées à part et dans le texte gravées par nos principaux aquafortistes, sous la direction de

EUGÈNE SADOUX

1re SÉRIE COMPLÈTEMENT ACHEVÉE

2 *magnifiques volumes grand in-4, contenant chacun 120 grandes eaux-fortes tirées sur Chine*

Broché, édition sur vélin, le volume. . . . . 120 fr.
— — sur papier vergé de Hollande, tiré à 100 ex. numérotés. . . . 180 fr.
— — sur papier Whatmann, tiré à 50 exemplaires numérotés. . . . 240 fr.

COMPOSITION DES DEUX PREMIERS VOLUMES

TOME Ier. — SULLY-SAINT-LÉGER. — SULLY-SUR-LOIRE. — LA ROCHEFOUCAULD. — AMBOISE. — JOSSELIN. — SERRANT. — VIGNY. — MONTALS. — GRANGEFORT-SUR-YSSOIRE. — CATELNAU-DE-BRÉNOUX.

TOME II. — ANET. — BONNEVAL. — LES VAUX-DE-CERNAY. — BUSSY-RABUTIN. — VIZILLE. CHASTELLUX. — ÉPOISSES. — CYRON. — RAMBURES. — BAZOCHES. — CHAMBORD.

EN COURS DE PUBLICATION

3e volume des Châteaux historiques de la France

Fascicules parus : CHATEAUDUN et BOURDEILLE. — PAU et HAUTEFORT. — Ussé et la CHAPELLE-FAUCHER. ÉCOUEN, GOULAINE et O.

VIENT DE PARAITRE

FONTAINEBLEAU (PREMIÈRE PARTIE)

Un fascicule grand in-4, contenant de nombreuses eaux-fortes dans et hors texte de E. SADOUX
Sur papier vélin, broché, **20** fr.; sur papier vergé, **30** fr.; sur papier Whatman, **40** fr.
En préparation : **FONTAINEBLEAU** (2e PARTIE).

LES PYRÉNÉES FRANÇAISES, par PAUL PERRET. *Argelès, Cauterets, Luz, Saint-Sauveur* et *Barèges*. Un fort vol. in-8 contenant 150 grav. de E. Sadoux. Broché, 8 fr.; percaline dorée, tranches dorées. . . . . 12 fr.
LE PAYS BASQUE ET LA BASSE NAVARRE, par LE MÊME. Un vol. gr. in-8, contenant 200 grav. Broché, 8 fr. — Reliure percaline, plaque spéciale, tranches dorées. . . 12 fr.
L'ADOUR, LA GARONNE ET LE PAYS DE FOIX, par LE MÊME. Un fort vol gr. in-8, contenant 200 grav. Broché, 8 fr. — Reliure percaline, plaque spéciale, tr. dorées. 12 fr.
En préparation : **L'AUDE ET LE ROUSSILLON.**

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE ILLUSTRÉE DE VULGARISATION

PREMIÈRE SÉRIE, GRAND IN-4

Broché, **5** fr.; percaline, plaque spéciale, or, argent et noir, *avec sujet spécial en couleurs*, tr. dorées. **8** fr.; reliure demi-chagrin, tr. jaspées, **9** fr.; tranches dorées, **9** fr. **50**

A TRAVERS LES ÉTOILES, par J. PICHOT.
HISTOIRE NATURELLE DES ANIMAUX, par BUFFON.
RÉCITS DES TEMPS MÉROVINGIENS, par A. THIERRY.
LE LIVRE DES ENFANTS ET DES MÈRES, par H. DURAND.
LE NORD PITTORESQUE DE LA FRANCE, par MOY et CONS.
SCÈNES ET LÉGENDES, par H. DURAND.

DEUXIÈME SÉRIE, GRAND IN-8

Broché, **2** fr. **60**; percaline or et noir, *plaque sujet spécial à chaque titre*, doré sur tr., **4** fr. **30**; demi-chagrin, **5** fr.

LE CORSAIRE ROUGE, par FENIMORE COOPER.
IVANHOÉ, par WALTER SCOTT.
LES GRANDS PEINTRES. *Écoles d'Italie*, par AXENFELD.
LES GRANDS MAITRES DU XVIIe SIÈCLE, par E. FAGUET.
L'EAU, ses applications dans l'industrie, par GARBAN.

G. MASSON, ÉDITEUR

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 120, EN FACE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, PARIS.

BIBLIOTHÈQUE DE LA NATURE

COLLECTION GRAND IN-8 JÉSUS, RICHEMENT ILLUSTRÉE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE **M. Gaston TISSANDIER**

Rédacteur en chef de *La Nature*.

Chaque volume broché . . . **7** fr. **50**. — Cartonné avec luxe . . . . . **10** fr.

Ouvrages récemment publiés

LA PHOTOGRAPHIE MODERNE

PRATIQUE ET APPLICATION

Par ALBERT LONDE

Directeur du service photographique à la Salpêtrière.

FIGURES DANS LE TEXTE ET PLANCHES SPÉCIMENS

LES RÉCRÉATIONS SCIENTIFIQUES

OU L'ENSEIGNEMENT PAR LES JEUX

Par GASTON TISSANDIER

Ouvrage couronné par l'Académie.

3e édition, avec 234 figures dans le texte.

SIX MOIS AUX ÉTATS-UNIS

VOYAGE D'UN TOURISTE

Par ALBERT TISSANDIER

82 figures, 8 planches et 2 cartes.

MŒURS ET MONUMENTS

DES PEUPLES PRÉHISTORIQUES

Par le Marquis de NADAILLAC

Correspondant de l'Institut.

113 figures dans le texte.

L'ÉLECTRICITÉ DANS LA MAISON

Par E. HOSPITALIER

Rédacteur en chef de l'*Electricien*.

Deuxième édition, avec 165 gravures.

Autres ouvrages de la même Collection

La Vie au fond des mers, par M. H. FILHOL. Les Explorations sous-marines et les Voyages du *Travailleur* et du *Talisman*. 87 figures et 8 planches dont 4 en couleur.

Les Hommes phénomènes. Force, Agilité, Adresse, par GUYOT-DAUBÈS. 62 figures et 12 planches hors texte.

L'Art militaire et la science. Le Matériel de guerre moderne, par le lieutenant-colonel HENNEBERT. 85 figures dans le texte et 4 planches hors texte.

L'Océan aérien. Etudes météorologiques, par M. Gaston TISSANDIER, avec 132 figures dont 4 planches hors texte.

Les Origines de la science et ses premières applications, par M. DE ROCHAS, avec 217 figures dont 5 planches hors texte.

Les Principales applications de l'électricité, par M. E. HOSPITALIER. 3e édition, avec 144 figures dont 4 planches hors texte.

L'Eclairage dans la ville et dans la maison, par Ph. DELAHAYE, avec 141 figures et 9 planches hors texte.

Les Nouvelles routes du globe, par M. Maxime HÉLÈNE, avec 92 figures dont 4 planches hors texte.

Les Races sauvages, ethnographie moderne, par M. A. BERTILLON, avec 113 figures dont 8 planches hors texte.

Les Voies ferrées, par M. L. BACLÉ, avec 147 figures dont 5 planches hors texte.

Excursions géologiques à travers la France, par M. Stanislas MEUNIER, avec 98 figures dont 2 planches hors texte.

LA NATURE

REVUE DES SCIENCES ET DE LEURS APPLICATIONS AUX ARTS ET A L'INDUSTRIE

Rédacteur en chef : GASTON TISSANDIER

SEIZIÈME ANNÉE

ABONNEMENTS

PARIS		DÉPARTEMENTS		UNION POSTALE	
Un an	20 fr.	Un an	25 fr. »	Un an	26 fr.
Six mois	10 fr.	Six mois	12 fr. 50	Six mois	13 fr.

PRIX DU NUMÉRO : **50** CENTIMES

Les 30 premiers volumes sont en vente. Prix : broché, 10 fr.; relié, 13 fr. 50

Table des 10 premières années . . . . . 10 fr.

Librairie C. REINWALD, RUE DES SAINTS-PÈRES, 15, PARIS.

LA VIE ET LA CORRESPONDANCE
DE
CHARLES DARWIN

Avec un chapitre autobiographique.

Publiés par son fils, **M. Francis DARWIN**

Traduit de l'anglais par HENRY-C. DE VARIGNY, docteur ès sciences.
2 vol. in-8, avec portraits, gravure et autographe, cart.: 20 fr.

OUVRAGES DE CH. DARWIN

L'Origine des espèces au moyen de la sélection naturelle ou la Lutte pour l'existence dans la nature. Traduit par EDMOND BARBIER. 1 volume in-8, cartonné à l'anglaise. 8 fr.

De la variation des animaux et des plantes à l'état domestique. Traduit par EDMOND BARBIER, préface par Carl Vogt. 2 vol. in-8, avec 43 gravures sur bois, cart. à l'anglaise. . . . . 20 fr.

La Descendance de l'homme et la Sélection sexuelle. Traduit par EDMOND BARBIER, préface de Carl Vogt Troisième édition. 1 vol. in-8, avec gravures sur bois, cartonné à l'anglaise. . . . . 12 fr. 50

L'Expression des émotions chez l'homme et les animaux. Traduit par S. Pozzi et R. BENOIT. Deuxième édition. 1 volume in-8, avec 21 gravures sur bois et 7 photographies, cartonné à l'anglaise. . . . . 10 fr.

Voyage d'un naturaliste autour du monde, fait à bord du *Beagle*, de 1831 à 1836. Traduit par EDMOND BARBIER. 1 volume in-8, avec gravures sur bois, cartonné à l'anglaise. . . . . 10 fr.

Les Mouvements et les Habitudes des plantes grimpantes. Traduit par le docteur R. GORDON. 1 volume in-8, avec 13 figures, cartonné à l'anglaise. . . 6 fr.

Les Plantes insectivores. Traduit par EDMOND BARBIER, précédé d'une introduction et augmenté de notes par le professeur Ch. Martins. 1 volume in-8, avec 30 figures, cartonné à l'anglaise. . . . . 10 fr.

Des effets de la fécondation croisée et directe dans le règne végétal. Traduit par le docteur ED. HECKEL. 1 volume in-8, cartonné à l'anglaise. 10 fr.

Des différentes formes de fleurs dans les plantes de la même espèce. Traduit et annoté par le docteur ED. HECKEL, précédé d'une préface du professeur Coutance. 1 volume in-8, avec 15 gravures, cartonné à l'anglaise . . . . . 8 fr.

La Faculté motrice dans les plantes, avec la collaboration de Fr. Darwin fils. Traduit, annoté et augmenté d'une préface, par le docteur ED. HECKEL. 1 volume in-8, avec gravures, cart. à l'anglaise. . 10 fr.

Rôle des vers de terre dans la formation de la terre végétale. Traduit par M. LEVÈQUE, préface par M. Edmond Perrier, professeur au Muséum. 1 volume in-8, avec 15 gravures sur bois, cart. à l'anglaise. . . . . 7 fr.

Les Récifs de corail, leur structure et leur distribution. Traduit par M. L. COSSERAT, professeur de l'Université. 1 volume in-8, avec 3 pl., cart. à l'anglaise. 8 fr.

OUVRAGES DE ERNEST HAECKEL

Professeur de zoologie à l'Université d'Iéna.

Histoire de la création des êtres organisés d'après les lois naturelles. Conférences scientifiques sur la doctrine de l'évolution en général et celle de Darwin, Gœthe et Lamarck en particulier. Traduit par le docteur LETOURNEAU, et précédées d'une introduction par le professeur Ch. Martins. Troisième édition. 1 volume in-8 avec 15 planches, 19 gravures sur bois, 18 tableaux généalogiques et une carte chromolithographique, cartonné à l'anglaise. . . . . 12 fr. 50

Lettres d'un voyageur dans l'Inde. Traduites par le docteur CH. LETOURNEAU. 1 volume in-8, cartonné à l'anglaise. . . . . 8 fr.

OUVRAGES DU PROFESSEUR LOUIS BÜCHNER

L'Homme selon la science, son passé, son présent, son avenir, ou D'où venons-nous? — Qui sommes-nous? — Où allons-nous? Traduit par le docteur CH. LETOURNEAU, orné de gravures sur bois. Quatrième édition. 1 volume in-8. . . . . 7 fr.

La Vie psychique des bêtes. Traduit par le docteur CH. LETOURNEAU. 1 volume in-8, avec gravures, broché, 7 fr.; relié toile, tranches dorées . . . . . 9 fr.

Suite des Publications de la Librairie **C. REINWALD.**

BIBLIOTHÈQUE DES SCIENCES CONTEMPORAINES

Publiée avec le concours des savants et des littérateurs les plus distingués.

EN VENTE

I. **La Biologie**, par le docteur Ch. Letourneau. 3e édit. 1 vol. de xii-506 pages avec 113 grav. sur bois. Prix, broché, 4 fr. 50; relié toile anglaise. . . . . 5 fr.

II. **La Linguistique**, par Abel Hovelacque. 4e édit. 1 vol. de xvi-450 pages. Prix, broché, 4 fr. 50; relié toile anglaise. . 5 fr.

III. **L'Anthropologie**, par le docteur Topinard, avec préface du professeur Paul Broca. 4e éd. 1 vol. de xvi-560 pages avec 52 gravures sur bois. Prix, br., 5 fr.; rel. toile angl. 5 fr. 75

IV. **L'Esthétique**, par Eugène Véron, directeur du journal *l'Art*. — Origines des Arts. — Le Goût et le Génie. — Définition de l'Art et de l'Esthétique. — Le Style. — L'Architecture. — La Sculpture. — La Peinture. — La Danse. — La Musique. — La Poésie. — L'Esthétique de Platon. — 2e édit. 1 vol. de xxviii-496 pages. Prix, br., 4 fr. 50; relié toile anglaise. . . . . 5 fr.

V. **La Philosophie**, par André Lefèvre. 2e éd. 1 vol. de iv-636 pages. Prix, broché, 5 fr.; relié toile anglaise. . . . . 5 fr. 75

VI. **La Sociologie** d'après l'ethnographie, par le docteur Charles Letourneau. 2e éd. 1 vol. de xvi-608 pages. Prix, broché, 5 fr.; relié toile anglaise. . . . . 5 fr. 75

VII. **La Science économique**, par Yves Guyot. 2e édition. 1 vol. xxxviii-552 pages, avec 67 graphiques. Prix, broché, 5 fr.; relié toile anglaise. . . . . 5 fr. 75

VIII. **Le Préhistorique**. Antiquité de l'homme, par Gabriel de Mortillet, professeur d'anthropologie préhistorique à l'Ecole d'anthropologie de Paris. 2e édit. 1 vol. de xx-658 pages avec 64 figures intercalées dans le texte. Prix, broché, 5 fr.; relié toile anglaise. . . . . 5 fr. 75

IX. **La Botanique**, par J.-L. de Lanessan, professeur agrégé d'histoire naturelle à la Faculté de médecine de Paris. 1 vol. de viii-562 pages avec 132 figures intercalées dans le texte. Prix, broché, 5 fr.; relié toile anglaise. . . . . 5 fr. 75

X. **La Géographie médicale**, par le docteur. A. Bordier. 1 vol. de xxiv-662 pages, avec figures dans le texte. Prix, br. 5 fr.
Le cahier de 21 cartes explicatives se vend séparément en sus du prix du volume, 2 fr.
— *Les exemplaires, reliés en toile anglaise, avec les cartes insérées aux endroits utiles, se vendent* . . . . . 7 fr. 50

XI. **La Morale**, par Eugène Véron. 1 vol. de xxxii-484 pages. Prix, broché, 4 fr. 50; relié toile anglaise. . . . . 5 fr.

XII. **La Politique expérimentale**, par Léon Donnat. 1 vol. de viii-496 pages. Prix, broché, 5 fr.; relié toile anglaise. 5 fr. 75

XIII. **Les Problèmes de l'Histoire**, par Paul Mougeolle. 1 vol. de xxvi-471 pages. Prix, br., 5 fr.; relié toile angl.. 5 fr. 75

XIV. **La Pédagogie**, pa. C. Issaurat, 1 vol. de xii-500 pages. Prix, broché, 5 fr.; relié toile anglaise. . . . . 5 fr. 75

XV. **L'Agriculture et la Science agronomique**, par Albert Larbalétrier. 1 vol. de xxiv-568 pages. Prix, broché, 5 fr.; relié toile anglaise. . . . . 5 fr. 75

LE LIVRE DE LA NATURE

OU

Leçons élémentaires de Physique, d'Astronomie, de Chimie, de Minéralogie, de Géologie, de Botanique, de Physiologie et de Zoologie, par le docteur Frédéric Schœdler. Traduit sur la 18e édition allemande, par Adolphe Scheler et Henri Welter. 2 vol. in-8, avec 1026 grav. dans le texte, 2 cartes astronomiques et 2 planches coloriées. Broché. . . . . 12 fr.
Relié toile, tr. jaspées, 14 fr. Relié, avec plaque spéciale et tr. dorées, 16 fr.

On vend séparément

Éléments de Botanique, in-8, avec 237 gravures. Broché. . . . . 2 fr. 50
Éléments de Physiologie et de Zoologie. In-8, avec 226 gravures. Broché. . 4 fr. »

MŒURS ROMAINES DU RÈGNE D'AUGUSTE A LA FIN DES ANTONINS

Par L. FRIEDLÆNDER, Professeur à l'Université de Kœnigsberg.

Traduction libre faite sur le texte de la deuxième édition allemande, avec des considérations générales et des remarques

Par CH. VOGEL

4 volumes in-8, brochés, 28 fr.; reliés en maroquin. . . . . 35 fr.

TIRYNTHE

LE PALAIS PRÉHISTORIQUE DES ROIS DE TIRYNTHE

RÉSULTAT DES DERNIÈRES FOUILLES

Par HENRI SCHLIEMANN

AVEC UNE PRÉFACE DE M. LE PROFESSEUR F. ADLER ET DES CONTRIBUTIONS DE Dr W. DŒRFELD

Un vol. gr. in-8 jésus. Illustré d'une carte, de 4 plans, de 24 planches en chromolithographie et de 188 grav. sur bois. Cartonnage anglais non rogné, avec titre en noir. . . . . 32 fr.
Relié en demi-maroquin, plaques spéciales or et noir, doré sur tranches . . . . . 40 fr.

Suite des Publications de la Librairie **C. REINWALD**

LEÇONS
SUR
LES ANIMAUX UTILES ET NUISIBLES
LES BÊTES CALOMNIÉES ET MAL JUGÉES

Par le Professeur CARL VOGT

Traduites de l'allemand par M. G. BAYVET. Revues par l'auteur et accompagnées de gravures sur bois.

TROISIÈME ÉDITION

OUVRAGE COURONNÉ PAR LA SOCIÉTÉ PROTECTRICE DES ANIMAUX

Un volume in-12. — Prix, broché, 2 fr.; cartonné. . . . . 2 fr. 50

AUTRES OUVRAGES DE **CARL VOGT**

Lettres physiologiques. Première édition française de l'auteur. 1 vol. in-8 de 754 pages, 110 gravures sur bois. Cart. toile. 12 fr. 50

Leçons sur l'Homme, sa place dans la création et dans l'histoire de la terre. Traduite par J.-J. Moulinié. 2e édition, revue par Edmond Barbier. 1 vol. in-8, avec gravures intercalées dans le texte. Cartonné toile. 10 fr.

LE MONDE TERRESTRE
AU POINT ACTUEL DE LA CIVILISATION

NOUVEAU PRÉCIS DE GÉOGRAPHIE COMPARÉE, DESCRIPTIVE, POLITIQUE ET COMMERCIALE

Avec une Introduction, une Indication des Sources et Cartes et un Répertoire alphabétique

Par CHARLES VOGEL

Conseiller, ancien Chef de Cabinet de S. A. le prince Charles de Roumanie.

L'ouvrage complet en 3 vol., divisés en 5 parties. Prix, broché, 60 fr.; cart. toile angl., 66 fr. relié en demi-maroquin. . . . . 72 fr.

LA VIE ET LA PENSÉE
ÉLÉMENTS RÉELS DE PHILOSOPHIE

Pau ÉMILE BURNOUF, Directeur honoraire de l'École française d'Athènes.

Un volume in-8, avec 20 figures dans le texte. . . . . 7 fr.

PHYSIOLOGIE DU PLAISIR

Par le Professeur MANTEGAZZA

Sénateur du royaume d'Italie, Président de la Société anthropologique.

TRADUIT ET ANNOTÉ PAR M. COMBES DE LESTRADE

Un volume in-8. . . . . 6 fr.

NOUVEAU DICTIONNAIRE UNIVERSEL
DE LA
LANGUE FRANÇAISE
RÉDIGÉ D'APRÈS LES TRAVAUX ET LES MÉMOIRES DES MEMBRES DES

CINQ CLASSES DE L'INSTITUT

ENRICHI D'EXEMPLES EMPRUNTÉS AUX ÉCRIVAINS, AUX PHILOLOGUES ET AUX SAVANTS LES PLUS CÉLÈBRES DEPUIS LE XVIe SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS

Par M. P. POITEVIN

Nouvelle édition, revue et corrigée. — Deux vol. in-4, imprimés sur papier grand raisin. Prix de l'ouvrage complet, 40 fr.; relié en maroquin très solide, 50 fr.

E. BERTAUX, Éditeur, rue Serpente, 25, à Paris.

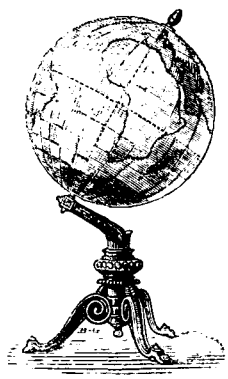

N° 4

GLOBES TERRESTRES ET CÉLESTES

PAR

DELAMARCHE et Ch. DIEN

Revus et corrigés par E. DESBUISSONS

Editions très soignées. Prix réduits

GLOBE DELAMARCHE

33 cent. de diam., mod. n° 4. — Prix : 30 fr.

GLOBE DUBAIL

38 cent. de diam., mod. n° 4. — Prix : 45 fr.

GLOBE Ch. DIEN

50 cent. de diam., mod. n° 4. — Prix : 90 fr.



N° 8

ATLAS DE GÉOGRAPHIE EN RELIEF

DRESSÉS SOUS LA DIRECTION

DE

HENRI MAGER

1° **Atlas élémentaire en relief.** 1 volume in-4, contenant 12 cartes gravées et coloriées, dont 9 en relief. Cartonné, 4 fr. — Demi-reliure toile. . . . . 5 fr

2° **Atlas complet en relief.** 1 volume in-4, contenant 28 cartes gravées et coloriées, dont 25 en relief. Cartonné, 8 fr. — Demi-reliure toile. . . . . 9 fr.

ATLAS UNIVERSEL

DE GÉOGRAPHIE PHYSIQUE, POLITIQUE ET HISTORIQUE

Par GROSSELIN-DELAMARCHE

Contenant 116 cartes gravées et coloriées, dont 10 cartes nouvelles.

Un volume grand in-4, relié toile, avec fers spéciaux. Prix. . . . . 18 fr.

OBSERVATOIRE DES SALONS

OU L'ASTRONOMIE PAR LES IMAGES

Par J. LAURENDEAU

Monture en carton, 25 fr.; monture en métal, 30 fr.

Nota. — Les familles peuvent passer, avec cet appareil scientifique, une soirée pleine d'attraits et très instructive. On se sert de cet appareil en le posant devant une croisée pendant le jour; le soir, on place une bougie derrière, et l'on obtient alors l'aspect lumineux que les astres présentent au télescope; les étoiles étant perforées rillent avec l'illusion de la réalité. Une brochure ou légende explicative accompagne chaque appareil.

PLANISPHÈRE CÉLESTE MOBILE

Donnant pour chaque instant les étoiles visibles sur l'horizon de Paris

Dressé sous la direction de **CAMILLE FLAMMARION**, par Léon FENET

Carte mobile la plus grande et la plus complète, montée sur fort carton. Prix. 8 fr.

LIBRAIRIE AGRICOLE DE LA MAISON RUSTIQUE

RUE JACOB, 26, A PARIS.

MAISON RUSTIQUE DES DAMES

Par Mme MILLET-ROBINET

Chevalier de l'ordre du Mérite agricole, officier d'Académie,
Membre correspondant de la Société nationale d'agriculture de France.

13e ÉDITION

La Librairie agricole de la Maison Rustique vient de publier la 13e édition de la *Maison Rustique des Dames*, l'ouvrage aujourd'hui classique de Mme MILLET-ROBINET; toute l'économie politique d'une maîtresse de maison est là, clairement expliquée, accompagnée de conseils pratiques que l'on peut suivre sans crainte.

L'ouvrage est divisé en cinq parties : dans la première, l'auteur étudie les devoirs et les travaux d'une maîtresse de maison, l'entretien de la maison et du mobilier dans tous ses détails, de la cave au grenier; la deuxième partie est un manuel complet de cuisine bourgeoise, facile à faire, et de plus expliquée avec une clarté parfaite; la troisième partie renferme tout ce qu'il faut savoir d'hygiène et de médecine domestique; la quatrième partie est exclusivement réservée aux fruits, aux légumes et aux fleurs; enfin, dans la cinquième partie, l'auteur passe en revue tout ce qui est surtout du domaine de la fermière.

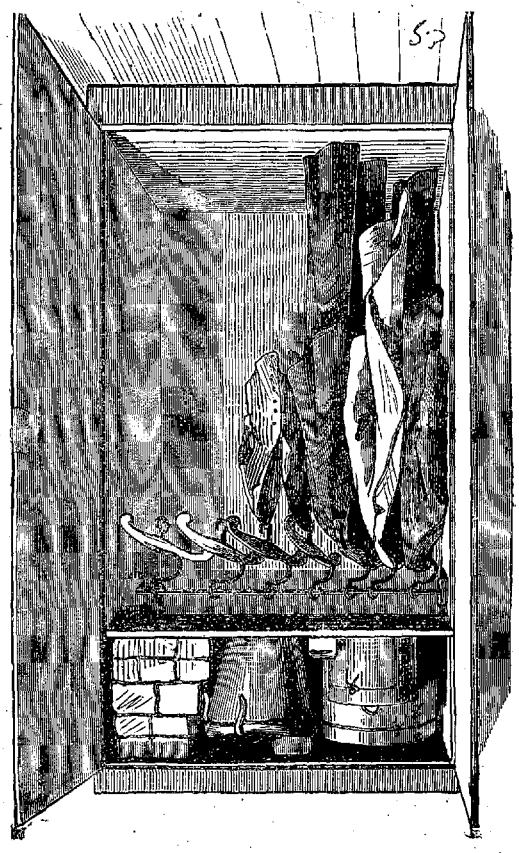

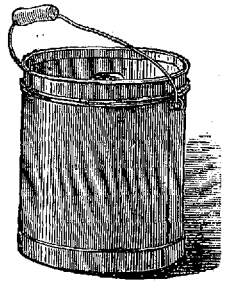

« J'ai voulu, dit Mme Millet-Robinet dans la préface, faire connaître les devoirs de la maîtresse de maison et le bonheur qu'elle trouve à les accomplir, et je me suis efforcée de faire comprendre le charme et l'intérêt que j'ai trouvés à la vie des champs. Je dirai quelles sont mes occupations, quels sont mes plaisirs, quels sont les devoirs que je me suis tracés, et j'exposerai les moyens que j'emploie pour gouverner et approvisionner le petit domaine auquel je me suis consacrée. »

Douze éditions épuisées sont la meilleure preuve de l'accueil bienveillant que les dames ont fait à cet ouvrage, en même temps que la plus flatteuse récompense des efforts constants faits pour l'améliorer.



RÉSUMÉ DE LA TABLE DES MATIÈRES

Tenue du ménage. — Devoirs et travaux de la maîtresse de maison. — Des domestiques. — De l'ordre à établir dans la maison. — Recettes et dépenses du ménage. — La maison et son mobilier. — Chauffage; éclairage; cave et vins; provisions du ménage; confitures, conserves.

Manuel de cuisine. — Manière d'ordonner un repas. — Potages. — Jus, sauces, garnitures. — Viandes; gibier; poisson. — Légumes; purées; pâtes. — Entremets; pâtisserie. — Liste des mets classés par catégories. — Menus de déjeuners et dîners.

Médecine domestique. — Ce qu'il faut faire dans les maladies les plus communes, avant l'arrivée du médecin. — Notions d'hygène. — Empoisonnements; morsures d'animaux et piqûres d'insectes. — Asphyxie.

Jardin. — Disposition générale du jardin; amélioration du sol; travaux de jardinage. — Jardin fruitier, potager, fleuriste. — Calendrier horticole.

Ferme. — La ferme et son mobilier. — Nourriture et boissons des gens de la ferme. — Poules, canards, pigeons, lapins, etc. — Vacherie, laiterie, fromagerie. — Bergerie; porcherie. — Abeilles.

2 volumes in-18 de 1368 pages et 235 figures dans le texte.

Prix des deux volumes : Brochés, **7** *fr.* **75.** — *Reliés,* **11** *fr.*

LIBRAIRIE AGRICOLE DE LA MAISON RUSTIQUE

RUE JACOB, 26, A PARIS.

LE LIVRE DES JEUNES MÈRES

LA NOURRICE ET LE NOURRISSON

PAR

Mme MILLET-ROBINET
OFFICIER D'ACADÉMIE
Auteur de la *Maison Rustique des Dames.*

ET

Le Dr EMILE ALLIX
Médecin inspecteur du service de la protection des enfants et des crèches à Paris.

C'est avec une entière confiance que nous présentons au public l'ouvrage de Mme Millet-Robinet et de M. le Dr Allix, car nous pouvons affirmer qu'il est impossible de mettre dans un livre plus de soins minutieux, plus de conscience et plus de travail.

« Nous voudrions, disent les auteurs dans la Préface, inspirer aux jeunes femmes le désir de nourrir leurs enfants; sans doute, elles ne pourront le faire sans fatigues, mais elles trouveront, dans l'accomplissement de ce devoir, des satisfactions qui les payeront de toutes leurs peines. »



Et les auteurs continuent par les lignes qui suivent, où se trouve exposé, pour ainsi dire, tout le plan de l'ouvrage :

« Nous commencerons par préparer ensemble la layette et le berceau de l'enfant que vous allez mettre au monde ; nous vous aiderons de nos conseils pendant la durée de votre grossesse, et nous vous indiquerons les précautions à prendre pour éviter tout accident; nous vous dirons que l'accouchement n'a rien qui doive vous effrayer, et nous passerons ensuite aux soins à donner à votre nourrisson. Et alors les plus menus détails vous intéresseront; vous voudrez apprendre à connaître tout entier votre enfant; vous voudrez savoir comment il respire, comment il se nourrit, comment il grandit, comment il agit, et assister jour par jour au développement de son petit corps et de sa jeune intelligence. Enfin, si, par moments, sa santé faiblit, si quelque indisposition se manifeste, vous serez heureuse, n'est-ce pas, d'apprendre à en reconnaître bien vite les symptômes.

« Mais, nous le disons tout de suite, notre but n'est pas d'apprendre à la mère à soigner elle-même le petit malade; nous voulons seulement que la mère vigilante et prévenue soit capable de reconnaître, dès le début, que la santé de son enfant s'altère et qu'elle n'attende pas, pour appeler le médecin, que le mal ait déjà fait des progrès inquiétants. »

Méthodique et complet, cet ouvrage renferme tout ce qui concerne *la nourrice et le nourrisson*, il est vraiment ce que dit son titre : LE LIVRE DES JEUNES MÈRES.

RÉSUMÉ DE LA TABLE DES MATIÈRES

Le devoir maternel.

Le berceau et la layette. — Berceau et sa garniture. — Layette; méthodes diverses; composition, entretien; planche de patrons.

La grossesse. — Durée, signes, hygiène.

L'accouchement. — Disposition des lits et de la chambre; l'accouchement et la délivrance; soins à la mère et au nouveau né.

Les maux de sein. — Inflammation, abcès, gerçures et crevasses.

L'allaitement. — Allaitement maternel, le lait et la tétée, hygiène de la nourrice. — Allaitement mercenaire, nourrices sur lieu et nourrices de campagne, choix, surveillance. — Allaitement artificiel, modes divers, biberons, précautions à prendre.

Sevrage et dentition. — Précautions pour le nourrisson et la nourrice; marche de la dentition.

Hygiène du nourrisson. — Toilette, soins de propreté, bains, sorties, exercices, hochets, etc.

L'enfant en état de santé, *comment il vit, agit et se développe.* — Respiration, circulation, digestion, sensations et mouvements, développement physique.

Maladies de l'enfant. — Indigestion, diarrhée, constipation, vers, croup, bronchites, coqueluche, scarlatine, rougeole, convulsions, etc., etc.; maladies de la peau, blessures, plaies, brûlures, etc.

Éducation morale de l'enfant.

La protection de l'enfance. — Crèches, sociétés de protection; sociétés maternelles.

1 vol. in-18 de 392 pages, avec 48 figures et une planche de patrons pour la layette.

Prix, broché, **3** *fr.* **75.** — *Relié,* **5** *fr.*

A. HENNUYER, Imprimeur-Éditeur, rue Laffitte, 47, Paris.

LE CHEF-D'ŒUVRE
DE
PAPA SCHMELTZ

Par Paul CÉLIÈRES

ILLUSTRÉ DE 31 DESSINS HORS TEXTE PAR J. GEOFFROY.

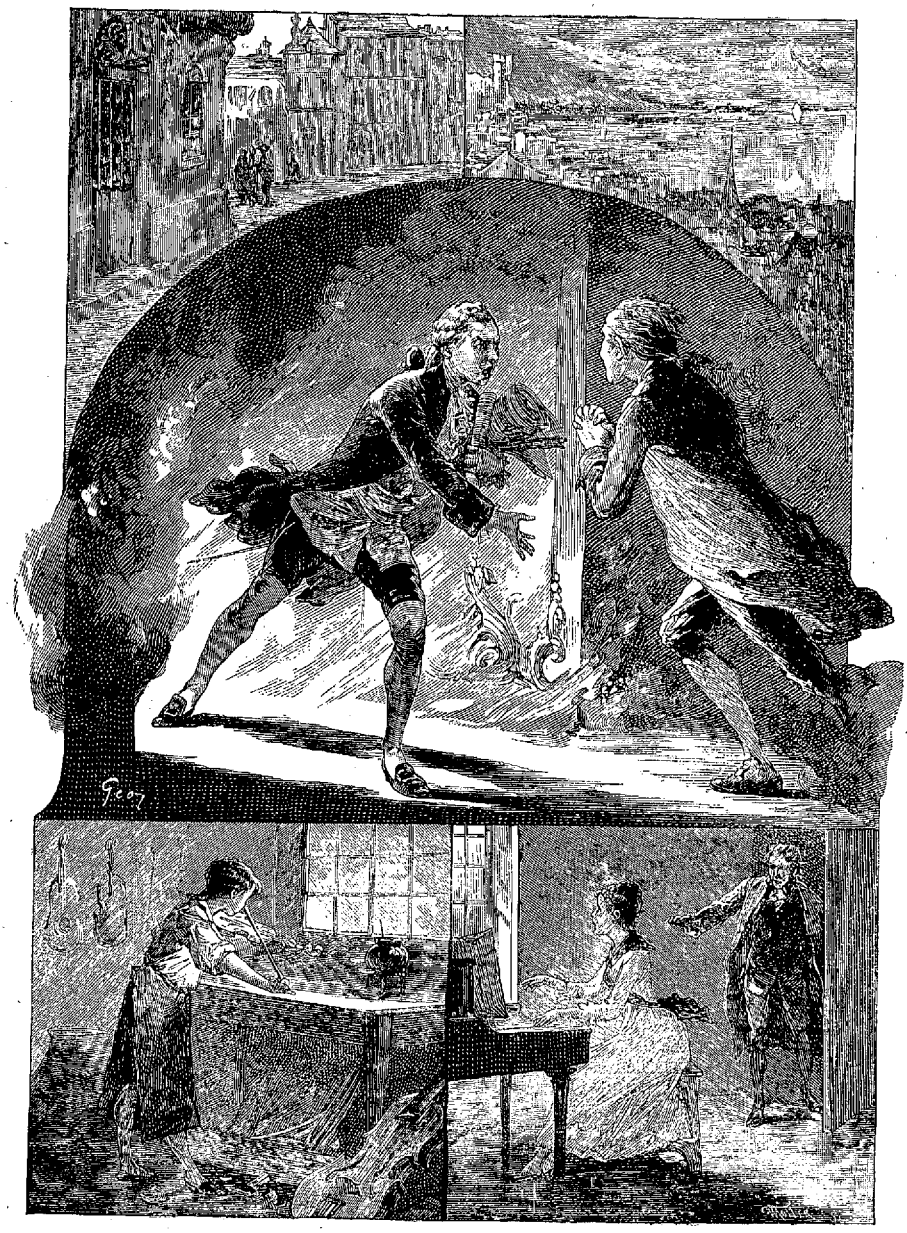

Un beau volume in-8° grand raisin de 372 pages. Prix : broché, 7 fr.;
demi-reliure amateur, genre crocodile, tête dorée, 10 fr.

A. HENNUYER, Imprimeur-Éditeur, rue Laffitte, 47, Paris.

LES

LOISIRS D'UN CAMPAGNARD

PAR J. PIZZETTA

Lauréat de l'Institut.

ILLUSTRATIONS DE P. KAUFFMANN, F. LIX ET A. JOBIN

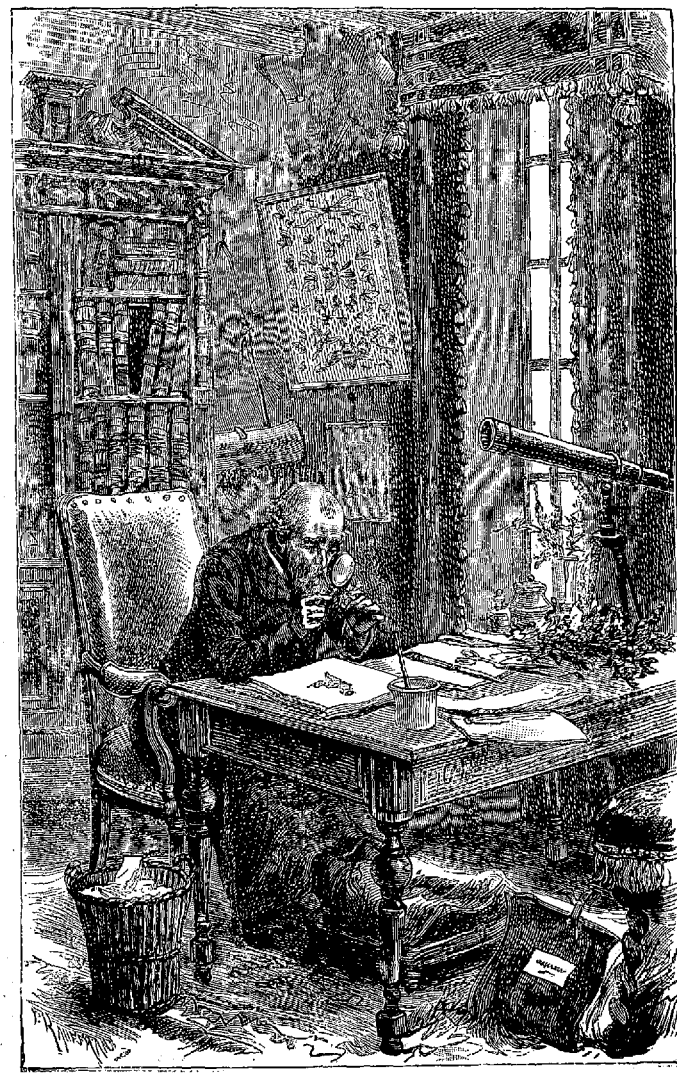

MON CABINET DE TRAVAIL.

Un volume petit in-8 de 440 pages, avec 65 gravures, dont 10 hors-texte. Prix : br., 3 fr. 50; relié toile, tranches dorées, 5 fr.; demi-chagrin, tête dorée, 5 fr. 50

REVUE

DES

ARTS DECORATIFS

ORGANE OFFICIEL

DE LA SOCIÉTÉ DE L'UNION CENTRALE DES ARTS DÉCORATIFS

Reconnue d'utilité publique

Consacré à toutes les questions spéciales à l'enseignement professionnel et aux industries d'art.

ORFÈVRERIE, BIJOUTERIE, CÉRAMIQUE, BRODERIE, TISSUS, AMEUBLEMENT
PAPIER PEINT, ETC.

Chaque année forme un magnifique volume de 400 pages de texte
TRÈS RICHEMENT ILLUSTRÉ

Paraît chaque mois. — 9e ANNÉE

Rédacteur en chef : **Victor CHAMPIER**

Les collaborateurs sont choisis parmi les maîtres de la critique, les directeurs des Musées et Manufactures, les Professeurs des Ecoles industrielles, etc.

La Société des Arts décoratifs, qui, en publiant cette Revue, ne songe, bien entendu, à en retirer aucun bénéfice, mais n'a pour but que la propagande des saines doctrines de goût, qui est le but de son œuvre, distribue aux abonnés de ce recueil des **Primes** au fur et à mesure de l'accroissement de ceux-ci.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Un an : **25** fr. — Départements. . . . . **26** fr. **50**
Union postale, **28** fr. — Un numéro . . . . . **2** fr. **50**

ADMINISTRATION : **PALAIS DE L'INDUSTRIE, PORTE VII**

Chaque numéro, de 32 pages in-4, contient de nombreuses gravures dans le texte et des planches hors texte.

MR. T. FISHER UNWIN'S NEW BOOKS.

With many Portraits and other Illustrations.

LIFE AND TIMES OF GIROLAMO SAVONAROLA.

By Professor PASQUALE VILLARI. Translated by LINDA VILLARI.
Two vols. Demy 8vo, cloth, 32s.

Illustrated. Demy 8vo, cloth, 21s.

ENGLISH WAYFARING LIFE IN THE MIDDLE AGES.
(*14th Century.*)
By J. J. JUSSERAND. Translated from the French by LUCY TOULMIN SMITH.

"L'édition anglaise aura tout l'attrait d'un livre nouveau, car, outre les additions dont je viens de parler, on y trouvera une cinquantaine de gravures et de reproductions de manuscrits et d'estampes anciennes.." — *Journal des Débats.*

Profusely Illustrated. Small 4to, cloth elegant, 21s.

RANCH LIFE AND THE HUNTING TRAIL.
By THEODORE ROOSEVELT, Author of "Hunting Trips of a Ranchman."

RIDES AND STUDIES IN THE CANARY ISLES.
By CHARLES EDWARDES.
With many Illustrations and Maps. Crown 8vo, cloth, 12s.

By Madame DARMESTETER (A. Mary F. Robinson).

THE END OF THE MIDDLE AGES : Essays and Questions in History.

Demy 8vo, cloth, 10s. 6d.
By the same Author.

SONGS, BALLADS, AND A GARDEN PLAY.

With Frontispiece of Dürer's "Melancolia." Small crown 8vo, half bound, vellum, 6s.
"Marked by sweetness of melody and truth of colour." — *Academy.*

By Dr. BENJAMIN ELLIS MARTIN.

OLD CHELSEA : A Summer-Day's Stroll.
Illustrated by JOSEPH PENNELL.
Crown 8vo, Cloth, 7s. 6d.

By the Rev. AUGUSTUS JESSOPP, D.D., Author of "Arcady."

THE COMING OF THE FRIARS, and other Mediæval Sketches.
Crown 8vo, cloth, 7s. 6d.

NEW WORK by Professor J.E. THOROLD ROGERS.

THE ECONOMIC INTERPRETATION OF HISTORY.
Lectures on Political Economy and its History. Delivered at Oxford, 1887—1888. Demy 8vo, cloth, 16s.

Two Vols. Large Crown 8vo, half cloth, gilt tops, 21s.

PROVERBS, MAXIMS, AND PHRASES OF ALL AGES.
Classified subjectively and arranged alphabetically.
By ROBERT CHRISTY.

THE STORY OF THE NATIONS.

Crown 8vo, cloth, Illustrated, and furnished with Maps and Indexes, price 5s, each. Presentation Edition, gilt edges, 5s. 6d.
"Les livres composant cette nouvelle série ne sont pas destinés à l'enseignement : ils sont sérieux sans être érudits, amusants tout en restant instructifs." — *Le Polybiblion.*

NEW VOLUMES.

HOLLAND. By Prof. J. E. THOROLD ROGERS.
"Cette série d'ouvrages est non seulement utile à étudier, mais il est précieux de l'avoir sous la main pour la consulter." — *Revue d'histoire contemporaine.*

MEDIÆVAL FRANCE. By Prof. GUSTAVE MASSON.

PERSIA. By S. G. W. BENJAMIN.

PHOENICIA. By Prof. GEO. RAWLINSON.

"UNWIN'S NOVEL SERIES."

Small Crown 8vo, limp cloth, price 2s. each.

Volume I.

GLADYS FANE. By T. WEMYSS REID. Fifth Edition.
"Mr. Wemyss Reid has certainly by this book gained a place well to the front among the novelists of the class now living and writing among us." — *Saturdy Review.*

Volume II.

MRS. KEITH'S CRIME. By Mrs. W. K. CLIFFORD.

Volume III.

CONCERNING OLIVER KNOX. By G. COLMORE.

THE CENTURY FOR 1888—9.

SPECIAL ANNOUNCEMENTS.

THE CENTURY GALLERY OF ITALIAN MASTERS,
From the Byzantines to Tintoretto.

IRELAND :
Studies of its People, Customs, Landscape, Town Life, Literature, and Arts.

STRANGE, TRUE STORIES OF LOUISIANA.
Collected by GEORGE W. CABLE.

JOHN LA FARGE'S NOTES AND STUDIES IN JAPAN.

KENNAN IN SIBERIA.
Mr. GEORGE KENNAN'S Siberian articles, illustrated with Sketches from Photographs taken by GEORGE A. FROST.

A SERIES OF IRISH-AMERICAN STORIES
By GEORGE H. JESSUP.

BIBLE SCENES, AND THE BIBLE AND EXISTING MONUMENTS.

THE ROMANCE OF DOLLARD.

The *Century* will publish in early numbers a Serial Novel by a writer new to its readers, Mrs. MARY HARTWELL CATHERWOOD, with a Preface by FRANCIS PARKMAN, the historian.

Monthly, price 1s. 4d.; post free, 1s. 7d.
BOUND VOLUMES for the half-year ending with the October number may now be obtained, price 10s. 6d. CLOTH CASES for binding the half-yearly volumes, price 1s. 4d.

SECOND YEAR OF ISSUE. — Crown 8vo, cloth, 6s.

THE GOVERNMENT YEAR-BOOK.

A YEARLY RECORD OF THE FORMS AND METHODS OF GOVERNMENT IN GREAT BRITAIN, HER COLONIES, AND FOREIGN COUNTRIES.
Edited by LEWIS SERGEANT.

The above books may be obtained of the English and Foreign Booksellers in Paris, Leipsic, Florence & Berlin.

London : T. FISHER UNWIN, 26, Paternoster Square, E. C.

H. LAMIRAULT & C°, rue de Rennes, 61, Paris.

VIENT DE PARAITRE

NOTICE HISTORIQUE SUR LA BASTILLE

Par Fernand BOURNON

(EXTRAIT DE LA *GRANDE ENCYCLOPÉDIE*)

Brochure in-8 de 32 pages, avec figures. — Prix : 50 cent. — *Franco*, 60 cent.

LA GRANDE
ENCYCLOPÉDIE

INVENTAIRE RAISONNÉ
DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS
POUR LA FIN DU XIXe SIÈCLE

PAR

UNE SOCIÉTÉ DE SAVANTS ET DE GENS DE LETTRES

SOUS LA DIRECTION DE

MM.

BERTHELOT, sénateur, membre de l'Institut.
Hartwig DERENBOURG, professeur à l'École spéciale des langues orientales.
F.-Camille DREYFUS, député de la Seine.
A. GIRY, professeur à l'Ecole des chartes.
GLASSON, membre de l'Institut, professeur à la Faculté de droit de Paris.
Dr L. HAHN, bibliothécaire en chef de la Faculté de médecine de Paris.
C.-A. LAISANT, député de la Seine, docteur ès sciences mathématiques.

MM.

H. LAURENT, docteur ès sciences mathématiques examinateur à l'École polytechnique.
E. LEVASSEUR, membre de l'Institut, professeur au Collège de France.
H. MARION, professeur à la Sorbonne.
E. MUNTZ, conservateur de l'Ecole nationale des beaux-arts.
A. WALTZ, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux.

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL : F.-Camille DREYFUS, député de la Seine.

Cette magnifique publication, dont on se préoccupe tant aujourd'hui, formera environ 25 vol. gr. in-8 colombier de 1200 pages, ornés de nombreuses illustrations et cartes en couleurs, hors texte. Elle paraît tous les jeudis en livraisons de 48 pages à **1 franc.**

En vente : Tomes I à VI. — Tome VII en cours de publication

Les souscriptions à l'ouvrage complet (*vol. brochés ou livraisons*) sont reçues aux prix de:

500 francs payables à raison de **10 francs par mois** ou **400 francs** payables **comptant.**

Et les souscriptions en volumes *reliés* aux prix de :

625 fr. payables à raison de **12 fr. par mois** ou **525 fr.** payables **comptant**

Prix du volume : Broché . . . . . **25** fr.
— Relié. . . . . **30** fr.

Un spécimen est envoyé gratuitement sur demande.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES ÉDITEURS

DONT LES PUBLICATIONS SONT ANNONCÉES DANS LA PRÉSENTE LIVRAISON

	Pages.
Alcan (Félix)	1er Cahier jaune.
Ballot (Ve) et fils	1er Cahier jaune.
Bertaux (É.)	2e Cahier jaune.
Bibliophile (Le) Parisien	Encartage.
Boussod, Valadon et Cie	42
Boyveau (Ve J.)	2e Cahier jaune.
Bricon (J)	16
Broussois (A.)	2e Cahier jaune.
Colin (Armand et Cie)	2-3
Delagrave (Ch.)	Encartage.
Dentu (E.)	40-41
Firmin-Didot et Cie	18-35
Fischer Unwin	2e Cahier jaune.
Garnier frères	En-tête.
Gauthier-Villars et fils	59-65
Haar (C)	17
Hachette et Cie	Encartage-En tête.
Hébert (L.)	1er Cahier jaune.
Hennuyer (A.)	2e Cahier jaune.
Hetzel (J.) et Cie	Encartage.
Hetzel (J.)-Maison Quantin	54
Jouvet et Cie	1er Cahier jaune.
Lamirault (H.) et Cie	2e Cahier jaune.
Laurens (H.)	1er Cahier jaune.
Lebroc et Cie	5
Lecène (H.) et H. Oudin	2e Cahier jaune.
Lehec	Encartage.
Le Vasseur et Cie	2e Cahier jaune.
Lévy (A.)	Couverture.
Librairie agricole de la Maison rustique	2e Cahier jaune.
Librairie de la Bibliothèque Cardinal	En-tête.
Librairie des Bibliophiles	66-69
Librairie des Imprimeries réunies	37-38
Magasin Pittoresque	1er Cahier jaune.
Maison Quantin	Encartage.
Marpon (C.) et Flammarion. (E.)	8-15
Masson (G.)	2e Cahier jaune.
Mode artistique (la)	36
Morgan (Damascène)	4
Palmé (Victor)	6-7
Picard (Alcide) et Kaan	72-76
Plon (E.), Nourrit et Cie	43-53
Reinwald (C.)	2e Cahier jaune.
Retaux-Bray	39
Revue des Arts Décoratifs	2e Cahier jaune.
Revue Indépendante	Couverture.
Roger (A.) et (F.) Chernoviz	1
Rothschild (J.)	55-58
Rouveyre (Édouard)	Encartage.
Schluter (Ferdinand)	70-71
Terquem (Em.)	En tête.
Testard (Emile) et Cie	Encartage.
Westhausser (Louis)	1er Cahier jaune.

Librairie de la **REVUE INDÉPENDANTE**, Paris, 11, Chaussée-d'Antin.

PUBLICATIONS DE LA REVUE INDÉPENDANTE

PUBLICATIONS DE BIBLIOPHILE

Tirées à 420 exemplaires numérotés sur vélin anglais in-18 jésus, avec portrait des auteurs gravés à l'eau-forte

Prix : 6 francs

(Les 20 premiers exemplaires, sur grand vélin à la cuve : **20** francs)

ONT PARU :

JULES LAFORGUE : **Moralités légendaires**, 6 contes. . . . . 1 vol.
ÉDOUARD DUJARDIN : **Les Lauriers sont coupés**, roman. . . . . 1 vol.
FRANCIS POICTEVIN : **Paysages** et **Nouveaux Songes**. . . . . 1 vol.

SOUS PRESSE :

EDMOND DE GONCOURT : **Notes sur l'Italie en rêve**. . . . . 1 vol.

COLLECTION DE GRANDES PLAQUETTES DE LUXE

IN-8° JÉSUS

Tirées à 55 exemplaires sur vélin à la cuve avec frontispices, au prix de **10** francs.
(Les 5 premiers exemplaires, grand papier, à **20** francs)

A PARU :

ÉDOUARD DUJARDIN : **A la gloire d'Antonia**, poème en prose, frontispice de Rops. 1 vol.

PUBLICATIONS DIVERSES

VIENT DE PARAITRE

VICTOR JOZE : **Les Maréchaux de la Chronique** (Rochefort, Scholl, Wolff, Fouquier, Bergerat), études et citations, 1 vol. in-18 jésus. . . . . **3 fr. 50**

Librairie A. LÉVY, 13, rue Lafayette, PARIS

HISTOIRE ANCIENNE
DE L'ORIENT
JUSQU'AUX GUERRES MÉDIQUES

PAR

FRANÇOIS LENORMANT

Membre de l'Institut.

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

CONTINUÉE PAR

M. ERNEST BABELON

Attaché au Département des Médailles et Antiques de la Bibliothèque Nationale

NEUVIÈME ÉDITION

Revue, corrigée, considérablement augmentée et illustrée de 12 Cartes et 5 Chromolithographies tirées en couleurs, et près de 1,200 Cartes et Gravures tirées dans le texte.

SIX BEAUX VOLUMES GRAND IN-8°

Prix brochés **112 50**
Cartonnés richement avec fers spéciaux. **148 50**
Reliure d'amateur **160 50**

FABLES
DE
LA FONTAINE

RÉIMPRESSION DE LA CÉLÈBRE ÉDITION DE 1755

Sur les beaux caractères de Didot aîné

Accompagnées de 276 compositions d'OUDRY gravées en fac-similé

QUATRE FORTS VOLUMES IN-4° RAISIN, TIRÉS SUR MAGNIFIQUE PAPIER VÉLIN FORT

PRIX DE L'OUVRAGE BROCHÉ. . . . . **270 FR.**

Il a été tiré un certain nombre d'exemplaires sur papier de Hollande et sur papier du Japon contenant une double suite de gravures sur papier de Chine.

PRIX :

75 Exemplaires sur papier du Japon . . . . . **810** fr.
100 Exemplaires sur papier de Hollande . . . . . **540** fr.

En préparation :

LA CÉRAMIQUE MUSICALE ET INSTRUMENTALE

Histoire et recueil d'assiettes avec ariettes, couplets grivois,
ars és, etc., etc., d'après les anciennes faïences des XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles.

PRÉCÉDÉ D'UN APERÇU HISTORIQUE SUR LE CHANT ET SON ORIGINE

Environ 50 planches tirées en couleurs par RIS PAQUOT, artiste peintre.

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-4°

L'Administrateur-Gérant : A. SAUPHAR.

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

— Archives des Écrits de ce temps —

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

DIXIÈME ANNÉE



PARIS

MAISON QUANTIN
Imprimeur-Éditeur

OCTAVE UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

1889

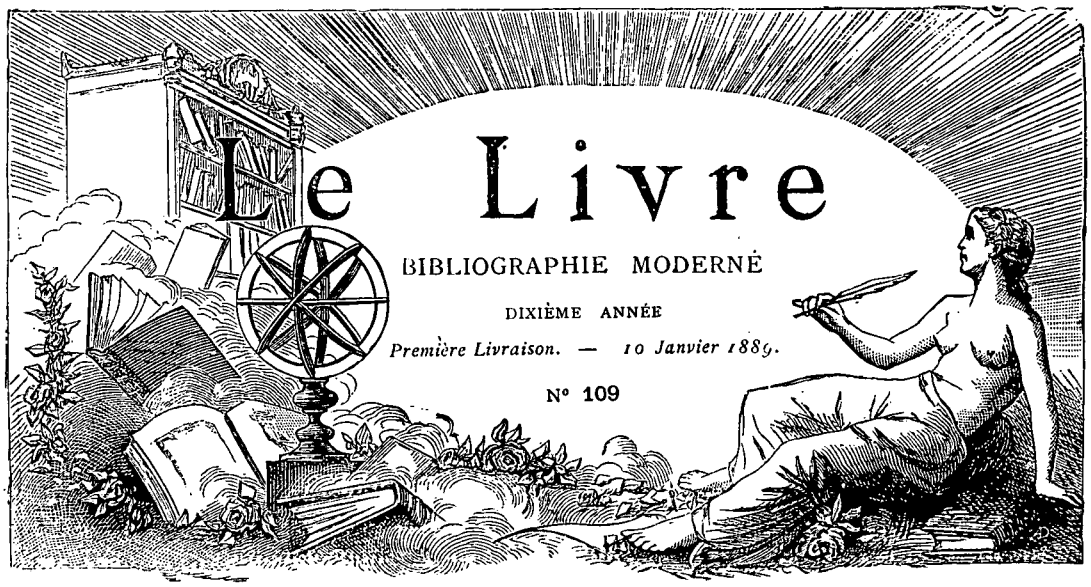

L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Pro formâ, par O. U. — **Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Histoire. — Beaux-Arts. — Géographie. — Bibliographie. — Mélanges. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.**

PRO FORMÂ

Le Livre entre aujourd'hui dans sa dixième année; il s'apprête à éteindre son second lustre et à atteindre sa véritable majorité, car pour un périodique aussi spécial, dont les charmes ne peuvent guère être sensibles qu'aux absolus lettrés et aux passionnés bibliognostes, il faut convenir qu'un pareil cas de longévité ne s'était point rencontré jusqu'alors — bibliophiliquement parlant — tout au moins dans le cours de ce siècle.

Il nous est donc bien permis de venir saluer et complimenter ici nos lecteurs de la première heure, ceux-là mêmes qui sont restés fidèles à ce recueil d'histoire et de critique littéraire durant ce décennat, et qui, aujourd'hui, ont si intimement pris langue et amitié avec ce compagnon mensuel, qu'ils avouent loyalement ne pouvoir se soustraire à la douce et périodique tyrannie du *Livre* et de sa rédaction indépendante.

Ne nous semble-t-il point qu'avec ces amis inconnus nous ayons vieilli ensemble, mitonnant les mêmes ardeurs, couvant les mêmes tendresses, arborant les mêmes sentiments, emprisonnant les mêmes illusions. De loin comme de près nous avons perçu leurs approbations, écouté leurs griefs, partagé leurs déboires, et, dans cette *Bibliopolis* intellectuelle fortifiée contre la profane, nous avons eu tour à tour des cris de victoire et de détresse où nos voix, par-dessus les âmes endormies, se mariaient mystiquement.

Cette communion d'idées et de principes s'est faite lentement dans la longue succession des mois, par l'expression des lignes imprimées et surtout par l'inexprimable sens des *au-delà* qui s'évapore de l'entre-deux des

phrases d'écrivains familiers dont le lecteur se plaît à développer toute la pensée.

Nous pouvons, en face de ces amis dévoués qui n'ont pas craint de faire place dans leur logis aux dix-huit gros volumes de ce magistral périodique, parler librement des modifications que nous apportons aujourd'hui non point tant à sa rédaction qu'à l'ensemble de sa typographie et de son expression visuelle.

Sans changer en quoi que ce soit le nombre des pages du *Livre*, sans apporter de variations sensibles dans la partie des variétés et histoires littéraires, non plus que dans le département de la critique bibliographique, nous avons adopté un caractère typographique d'un *œil* plus fort, plus lisible, comme si nous avions senti qu'en vieillissant nous devions donner le change à nos yeux et ne point prendre encore le souci des lunettes.

La première partie, imprimée en petit texte, offrait, il nous semblait, un aspect serré, compact, assez peu engageant pour la vue effrayée à la juste sensation d'avoir à se faufiler dans ces noires cohortes lilliputiennes. De même, dans la seconde partie à deux colonnes, le petit texte chevauchait si finement, si lourdement même, que le regard n'y voyait point suffisamment d'air, de repos ni d'étapes. — La concentration, en un mot, était excessive dans la forme typographiée et peut-être trop diffuse dans le style de la pensée. — Nous avons en conséquence songé à accorder moins de place aux parasites chaque jour plus nombreux des fictions romanesques et des recueils poétiques, et, nous promettant de signaler, sans mention aucune, la plupart des œuvres qui ne revêtiraient point une véritable expression d'originalité, nous avons donné à l'ensemble de notre revue critique une harmonie plus souriante et une allure plus débonnaire et moins sévèrement condensée.

Au reste, on conviendra aujourd'hui que la critique aussi alerte, aussi diligente, aussi judicieuse qu'on la pourrait rêver, ne peut maintenir ses droits et son autorité devant la poussée chaque jour plus formidable et plus agressive des menues publications modernes.

Quelque complaisance qu'on y apporte, quelque bravoure qu'on y déploie, quelque indépendance même qu'on y montre, la lutte est impossible ; on se sent vaincu par la horde envahissante de l'imprimé, perdu dans le chaos des livres amoncelés. — *Ils sont trop!* comme s'écriait de dépit le vieux grognard ; — il faut rendre les armes, ou ne plus aborder que les forts, les audacieux et les vaillants, sans autrement s'inquiéter du reste.

Depuis neuf années nous luttons avec constance et conscience pour saluer au passage tous les talents et décourager les non doués ; aujourd'hui, devant le défilé sans fin des publications, il nous est permis de penser que nos efforts pour nous tenir à jour sont superflus, et que nos lecteurs eux-mêmes nous sauront gré de nous voir plus dédaigneux et plus difficiles à l'avenir, ne signalant plus que les livres de premier ordre et nous contentant de cataloguer les ouvrages qui méritent seulement de fixer un instant leur attention.

Nous avons également supprimé les sommaires des périodiques trop arides et si sèchement nomenclaturés les uns contre les autres que la lecture n'en pouvait captiver que les écrivains cités ou les chercheurs de documents. Pour que personne ne pût se considérer comme lésé par cette suppression, nous nous sommes entendus avec le *Bulletin des Sommaires* qui paraît hebdomadairement, et nos abonnés trouveront avec régularité à l'avenir les quatre livraisons de ce journal encartées sous la couverture de notre revue.

Mais inutile d'insister davantage, n'est-il pas vrai, sur nos transformations? *Le Livre* exprimera mieux que nous ne le ferions sa nouvelle allure et son rajeunissement de dixième année ; souhaitons qu'il plaise ainsi mieux encore que par le passé. — On sait que nous ne sommes point donneurs de gâbabine et qu'il n'est point dans nos usages de parler *pro domo nostrâ ;* aussi ce petit avant-propos que nous venons d'écrire a-t-il été uniquement composé *pro formâ.*

Nos amis sauront nous bailler la vérité sur ce proverbe contestable, à savoir que le mieux est l'ennemi du bien. Nous pensons au contraire que le bien est toujours perfectible. — Le mieux lui-même est encore *méliorable.* — Nous le prouverons.

O. U.



ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES

L'agonie, par JEAN LOMBARD. Un vol. in-18 jésus. Paris, Albert Savine; 1888. — Prix : 3 fr. 50.

Pour tous ceux qui aiment les lettres, il y a toujours un passionnant attrait dans les tentatives artistiques et littéraires des périodes les plus attachantes de l'antiquité. Presque tous les grands écrivains ont été attirés par ce genre d'étude, avec cette âpre passion qui pousse l'homme vers les ruines, vers la mort, vers le mystère des disparitions. Chateaubriand a fait *les Martyrs,* Gustave Flaubert, cette merveille, *Salammbô;* Théophile Gautier, un bijou, *le Roman de la momie,* pour ne citer que les principaux. Même après ces grands noms, même après ces œuvres, nous pouvons parler aujourd'hui du livre d'un jeune, d'un débutant dans le roman, *l'Agonie*, par Jean Lombard.

Plein de scories, de concessions trop nombreuses à l'école décadente, bien que le sujet y fût peut-être favorable à certains points de vue, son livre est un des plus curieux, des plus saisissants et des plus forts que nous ayons lus depuis longtemps comme essai de reconstitution romaine. Il n'a pas craint de s'attaquer à cette figure énigmatique et terrible, Héliogabale ou Élagabale, de peindre son règne avec une franchise fougueuse, un art sincère, sans reculer devant aucune audace, sans châtrer cette histoire sans précédent, qui a laissé une tache de sang et de sanie dans la décadence romaine. Il l'a fait avec un rare bonheur, donnant réellement, par la magie emportée d'un style coloré et vivant, par le talent avec lequel il fait grouiller la populace et les soldats, par la science archéologique, une troublante image de Rome dans sa vie intime, dans son débordement de vices, dans la cohue de ses habitants de toute classe et de toute catégorie, depuis l'humble marchand de porc salé, depuis la fille de joie jusqu'au familier de l'empereur, jusqu'à la famille du César, jusqu'au prêtre du Soleil lui-même, l'adorateur de la Pierre noire, l'homme-femme Élagabale. Mêlés à l'impériale orgie qui roule à travers la vieille capitale comme un affolant torrent, les Chrétiens sont montrés essayant de détourner au profit du Christ la religion nouvelle que le Syrien vient d'apporter d'Émèse, et cela donne lieu, en ce livre remarquable, à des incidents d'un palpitant intérêt, d'une philosophie trop osée, au sujet des tentatives pour arriver à l'androgyne, à l'hermaphrodite, à l'union, à la confusion des deux sexes en un seul. C'est de l'histoire vivante, agissante, de l'histoire qui palpite, qui émeut, qui vous saisit dans ses replis comme si l'on se trouvait tout à coup transporté en plein milieu du règne d'Élagabale, entre ses courtisans, ses hommes de joie, ses prêtres, et c'est du roman, car tout y est peint, montré, mis en scène comme dans le roman moderne. Les descriptions de la ville, les paysages, les costumes, les remuements de peuple dans les fêtes et les émeutes, sont peints de main de maître; nous prédisons un réel succès de lettré à M. Jean Lombard pour ce brillant début qui fait si heureusement augurer de son avenir littéraire.

Sire, par HENRI LAVEDAN. Un vol. in-18 jésus. Paris, Librairie moderne; 1889. — Prix : 3 fr. 50.

C'est une bien fine et bien originale satire des inventeurs à outrance de faux Louis XVII que l'amusante étude intitulée *Sire* par Henri Lavedan. Rien d'extraordinaire comme cette idée d'un médecin soignant une vieille noble aux trois quarts folle de folie monarchique, de lui présenter, dans l'espoir de la guérir, un certain Denis Roulette, ancien cabotin, ancien postillon, actuellement rempailleur de chaises et raccommo-

deur de porcelaines, comme étant l'infortuné Louis XVII proscrit et mystérieusement caché pour échapper à la police de l'usurpateur Louis-Philippe. De là résulte une série de complications inattendues qui amènent la vieille folle à donner sa fortune au faux prince et à l'épouser morganatiquement devant un curé de village; puis le Denis Roulette se roule dans toutes les folies que peut procurer l'argent à un gaillard de son espèce et meurt dans le château de sa femme, où il est enterré sous le nom de Charles-Louis, duc de Normandie, ajoutant un nouveau Louis XVII à tous ceux qui dorment déjà sous cette épitaphe leur dernier sommeil.

Henri Lavedan, avec son talent si particulier, a profité de cette fabulation ironiquement irrévérencieuse pour faire une des plus curieuses reconstitutions que l'on puisse imaginer. Il y a dans ce livre charmant une telle quantité de détails artistiques, un si ravissant bibelotage qu'on en reste ébloui comme au milieu d'un musée renfermant les merveilles choisies du temps où vivait la pimpante noblesse de Trianon; c'est un froufrou d'étoffes de soie, un cliquetis de tendres porcelaines, une caresse délicieuse de tout ce qu'il y avait de beau, de riche, d'élevé à la cour de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Tout cela s'allie d'une manière extrêmement comique avec la bourgeoisie fidèlement peinte et observée du roi-bourgeois Louis-Philippe. En dehors des recherches d'art vraiment considérables qu'un tel ouvrage a dû coûter à son auteur, il nous faut constater la réussite complète de cette amusante et piquante histoire, écrite avec une malicieuse bonhomie rembourrée d'aiguilles, une correction sereine du style et un humour bien français : c'est un effort heureux pour sortir du moule banal où coulent tant de romans.

Mondaine, par Hector Malot. Un vol. in-18 jésus. Paris, G. Charpentier et Cie; 1888. — Prix : 3 fr. 50.

Le nouveau roman d'Hector Malot, *Mondaine*, a une saveur particulière, grâce surtout à la manière en dehors de l'ordinaire dont il a été construit, étudié et combiné. Une double action s'y passe, se déroulant en même temps sans jamais se contrarier et finissant par s'emboîter exactement pour former un tout absolument homogène. La fable, excessivement intéressante, met en contraste la vie si pure, si haute de l'artiste, quelle que soit son origine, et celle, absolument vide, creuse et inutile du mondain, de la *Mondaine*. Comment le comte Geoffroy de Canoël a divisé sa vie en partie double, consacrant l'une à ses devoirs d'homme du monde, l'autre à ses goûts d'artiste; comment il fait la connaissance d'une pauvre enfant abandonnée, admirablement douée pour les arts; comment la petite Lotieu deviendra sa compagne, après avoir été son apprentie et son élève; comment la comtesse de Canoël, née Leparquois, rendra la vie insupportable à son mari en devenant le type effrayant, poussé jusqu'au crime, de la *Mondaine* : c'est un secret que nous laisserons le soin au romancier de conter par le menu au lecteur. Il nous suffira de constater que *Mondaine* est l'un des livres les plus attachants et les plus variés de l'écrivain si connu, qui ne se lasse pas plus de produire que le public ne se lasse et ne se lassera de lire ses romans, et nous terminerons en enregistrant avec un vif plaisir ce nouveau succès ajouté à sa brillante collection.

Secret amour, par Adolphe Chenevière. Un vol. in-18 jésus. Paris, A. Lemerre; 1889. — Prix : 3 fr. 50.

Le *Secret amour*, que M. Adolphe Chenevière étudie dans son roman, est celui d'un homme de quarante ans pour une jeune fille; c'est une délicate analyse du cœur humain faite avec une rare distinction de style, quelque chose de fin et d'élevé qui donne un véritable charme à cette situation si souvent traitée. Nous croyons que les lecteurs et les lectrices s'intéresseront très vivement à ce *Secret amour* du « vieil ami » Jean Norac pour la fille de son ami, Edmée de Résy, et aux péripéties pénibles qui le traversent. Les paysages d'Évian, où se passe une partie de l'action, sont joliment peints et donnent un cadre attrayant à cette gracieuse et touchante histoire d'amour.

G. T.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

Modèles d'artistes, par Paul Dollfus. Paris, Marpon et Flammarion. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Les Chasseurs d'esclaves, par Louis Jacolliot. Paris, Marpon et Flammarion. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Paula, roman parisien, par Charles Chincholle. Paris, Joseph Ducher. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Petit Bleu, par Gyp. Paris, Calmann Lévy. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

L'Homme au diamant, par P. Coquelle. Paris, P. Ollendorff. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Une Mère d'actrice, par Alph. et Stephen Lemonnier. Paris, Marpon et Flammarion. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

La Tresse blonde, par Gilbert Augustin Thierry. Paris, Maison Quantin. — Prix : 3 fr. 50.

Chair Noire, par Vigné D'Octon. Paris, A. Lemerre. 1 vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le Tourbier, mœurs picardes, par Léon Duvauchel. Paris, A. Savine. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Istar, par Joséphin Péladan. Deux vol. in-18. Paris, Edinger. — Prix : 4 francs.

Les Cauchemars, par Gustave Toudouze. Paris, Marpon et Flammarion. In-16. — Prix : 0 fr. 60.

Vertige, par Claude Vignon. Paris, Marpon et Flammarion. In-16. — Prix : 0 fr. 60.

Contes du Chat Noir (*l'Hiver*) par Rodolphe Salis. Paris, Librairie illustrée. Un vol. in-8°. — Prix : 3 fr. 50.

Fleurs troublantes, par Saint-Juirs. Paris, Victor Havard, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Rose de Mai, par Armand Silvestre, dessins de Courboin. Un vol. in-8°. Marpon et Flammarion. — Prix : 3 fr. 50.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Les Dieux en voyage, par ZACHARIE ASTRUC. Un vol. in-4°. Édition de bibliophile. Paris, 1888. Librairie Bachelin-Lecat.

Nos artistes et nos écrivains ont, en général, adopté si complètement les procédés industriels — déjà très fâcheux dans certaines industries — de la division du travail; si volontiers chacun d'eux se spécialise dans un seul genre de production, que le public et, à sa suite, la critique, ne leur permettent pas aisément d'en sortir pour s'aventurer en des voies différentes. En peinture, le paysagiste; dans les lettres, le romancier, sont condamnés par l'opinion, l'un au paysage, l'autre au roman à perpétuité. Étant de cette humeur, bien moins encore est-elle, cette opinion, disposée à souffrir qu'un même homme aujourd'hui pratique, non plus des genres, mais des arts divers et y excelle. C'est pourquoi, sans doute, M. Zacharie Astruc, le « Védrine » de l'*Immortel*, s'est, depuis vingt ans, attaché presque exclusivement à révéler sous la double forme de la peinture et de la sculpture sa rare puissance d'invention poétique — l'audace était déjà grande — et à maintenir, dans une ombre discrète, son égal talent d'écrivain. Il est sorti de cette ombre une fois seulement par la publication de l'œuvre si parfaitement originale qu'il a intitulée *le Romancero de l'Escurial* dont nous avons rendu compte en son temps.

C'est le même sentiment de méfiance envers le public qui a déterminé l'éditeur des *Dieux en voyage* à publier ce livre dans un format de bibliophile et à le tirer à petit nombre pour en réserver la lecture à une élite de philosophes, de lettrés, de poètes et d'artistes. Méfiance excessive, je dirai même injuste! Il ne nous est pas possible d'admettre qu'on sache ainsi à l'avance mesurer si étroitement la quantité des intelligences préparées pour discerner sous le voile d'une parure exquise le sens des graves problèmes tour à tour agités par l'auteur, non plus que la quantité des esprits ouverts, tout disposés à goûter les séductions de cette parure même.

L'homme, escaladant l'Olympe, en a chassé les Dieux de la Grèce antique qui errent sur notre terre, dispersés, isolés, ou par petits groupes, en quête les uns des autres, et traversent ainsi tous les milieux sociaux où ils tiennent gaiement leur place et jouent un rôle conforme à leur caractère traditionnel. Telle est la gracieuse fiction que M. Astruc a imaginée pour exprimer dans une forme qui n'ait rien de rébarbatif son jugement sur toutes les graves questions politiques et sociales qui troublent notre temps. Il a choisi pour porte-parole Momus qui dira le mot de sa philosophie sur les lettres, les arts, les sciences, l'industrie, la finance, la politique, le journalisme, l'éducation, l'armée, etc. Cette philosophie est résolument spiritualiste; elle exalte l'intelligence, la vérité, la beauté, la pureté des mœurs, la vertu, et combat le vice, le mensonge, l'hypocrisie, la souveraineté de l'argent, en deux mots la brutalité de la matière contre l'idéal.

Cette critique philosophique de civilisation contemporaine étudiée sous tous ses aspects a été

longuement réfléchie en ses solutions et longuement caressée en sa forme. Il est visible à de certaines pages que l'auteur nous livre ici la synthèse des méditations et des observations de toute sa vie; il est tel chapitre dont la rédaction date de plus d'un quart de siècle, le chapitre sur l'art, par exemple, où M. Astruc réunit un groupe d'artistes chargé de formuler son esthétique. Ce sont des peintres jeunes alors, — MM. Alphonse Legros, Whestler, Guillaume Régamey, Fantin-Latour, — qui sont lesprotagonistes de cette causerie athénienne; or ce petit cénacle (il s'était formé dans l'atelier d'un admirable professeur, M. Lecoq de Boisbaudran) existait vers 1859 et s'est dispersé depuis.

Il semble que M. Zacharie Astruc se sépare de son manuscrit à regret; au moins ne l'accusera-t-on pas de nous donner une production hâtive. Sachons-lui gré d'avoir triomphé de ses hésitations, car *les Dieux en voyage*, cette vive enquête sur la société moderne en notre fin de siècle est vraiment l'œuvre d'un penseur qui a de toutes choses une conception personnelle, en même temps que d'un poète dont les ingénieuses inventions éveillent parfois le souvenir des fantaisies shakespeariennes.

Le Comte de Falloux et ses mémoires, par Eugène Veuillot. Un vol. in-12. Paris, 1888. V. Palmé, éditeur.

Un pamphlet de 350 pages, attaquant, que dis-je? injuriant la mémoire du comte de Falloux à l'occasion de la récente publication posthume des *Mémoires d'un royaliste :* nous ne croyons pas que M. Eugène Veuillot puisse afficher sérieusement la prétention d'avoir voulu imprimer un autre caractère aux articles qu'il a publiés dans le journal *l'Univers* et réunis sous le titre placé en tête de ces lignes. Si tel fut exactement son dessein, comme l'on n'en saurait douter, il y a pleinement réussi pour le plus grand plaisir de la galerie républicaine, mais au scandale non moins grand des cœurs simples qui seraient volontiers catholiques et monarchistes, mais que troublent profondément ces haines acharnées entre royalistes et entre catholiques. C'est que les cœurs simples ne saisissent point ces nuances qui distinguent les catholiques ultramontains des catholiques libéraux, les royalistes parlementaires des royalistes qui entendent que le pouvoir royal soit « vraiment exercé » par le souverain, « sans méconnaître les exigences de son temps ». La périphrase est longue, mais le mot qui doit traduire cette subtilité n'est pas encore trouvé. Aussi le factum de M. E. Veuillot ne s'adresse-t-il point aux bonnes gens qui se contentent d'observer simplement les commandements de Dieu et ceux de l'Église, en même temps qu'ils fondent la prospérité du pays sur la stabilité de la monarchie héréditaire.

Et par le fait, on ne voit pas bien à qui s'adresse l'auteur de ce livre : non aux lecteurs de son parti dont l'opinion est déjà faite; d'autre part, il ne saurait convertir les partisans de M. de Falloux, le propre des hommes de parti étant de rester réfractaires à toute conversion. Le résultat le plus clair de cette belle œuvre sera donc de creuser et d'accuser encore davantage les divisions de l'opinion monarchique et de faire le jeu de ses adversaires en déconsidérant un homme politique qui a toujours professé sa double foi de catholique et de royaliste. Quant aux neutres, aux indifférents, qui ne connaîtraient pas les procédés de polémique familiers à M. Eugène Veuillot, — il les a hérités de son frère sous sa terrible verge, — après avoir lu *le Comte de Falloux et ses mémoires*, ils se demanderont en quelle estime peut être tenu un parti dont le chef aurait été l'odieux personnage que dépeint M. Eugène Veuillot, le Scapin, le fourbe, cette âme basse, ce calomniateur, ce menteur, cet envieux, ce diffamateur haineux, hargneux, méchant, orgueilleux, venimeux, vipérin, vindicatif, salissant; ce sectaire insidieux aux sentiments étroits et bas, ce pauvre cerveau aigri, ce faux noble, cet intrigant convaincu de déloyauté habituelle et de faux; et ceux-là se détournant, non sans quelque tristesse, de ces hommes qu'ils étaient portés à respecter, regretteront que les « défenseurs du trône et de l'autel » ne fassent pas leur lessive portes closes.

Comédies de paravent, par Henry Gréville. Un vol. in-18, Paris, 1888. Librairie Plon.

En France, où l'on a toujours eu le goût du théâtre, jamais la vogue de ce genre de distraction n'a été plus grande qu'aujourd'hui. Non seulement dans la saison nos salles de spectacle sont pleines chaque soir, mais partout il s'ouvre de nouvelles salles et il se forme des troupes nouvelles. Bien plus, le spectateur de la veille se fait acteur à son tour. L'amour des planches s'est emparée de la société et a gagné les gens du monde au point qu'il n'est pas jusqu'aux lauriers des gymnastes et des clowns qui ne hantent le sommeil de certains d'entre eux. Mais c'est à la campagne surtout que le goût de « de jouer la comédie » devient une ressource précieuse pour remplir le vide des longues heures inoccupées. Malheureusement, le répertoire des pièces louables

© 2007 Lyon — Editions « Les marionnettes du temps » — http://editions.arlequin.fr

et faciles à monter est des plus restreints. Le recueil des *Comédies de paravent*, que publie Mme Henry Gréville, ajoute à ce répertoire six petits actes aimables, gais, spirituels et de bonne compagnie. Le volume contient bien sept pièces; mais l'une, *Cassandre pendu*, n'exige pas moins de huit personnages principaux et de la figuration; en outre, c'est un opéra bouffe; or il y manque un élément en général considéré comme essentiel dans un opéra, fût-il comique et même bouffe : je veux dire la musique. A l'exception des *Cloches cassées*, qui comptent sept personnages, les autres comédies : *A la campagne, Ma tante, l'Oiseau, Annette,* en ont quatre au plus, parfois deux seulement. L'auteur a même sacrifié au genre qui sévissait avec rigueur, il y a quelques années, en écrivant *Étourdie*, un monologue qui clôt le volume. Celui-ci d'ailleurs s'ouvre, selon l'usage récent, par l'histoire de chacune de ces charmantes pièces et les circonstances dans lesquelles elles furent écrites.

Les Théories dramatiques au XVIIe siècle. Étude sur la vie et les œuvres de l'abbé d'Aubignac, par Ch. Arnaud. Un vol. in-8°. Paris; 1888. Alphonse Picard.

Si l'inconstance de la gloire ou plutôt de cette renommée que les contemporains d'un homme célèbre, artiste ou écrivain, et cet homme tout le premier, décorent du nom de gloire, n'était depuis longtemps établie, si nous ne connaissions des exemples sans nombre de la promptitude avec laquelle la postérité, cassant les jugements en apparence les mieux établis, laisse tomber dans le plus profond oubli les célébrités de la veille, quand il ne lui arrive pas de les confirmer ironiquement en coiffant de ridicule leur éphémère auréole : il suffirait, pour témoigner de cette inconstance, d'évoquer le nom de l'abbé d'Aubignac. Eh bien, cet abbé d'Aubignac, dont Théophile Gautier aurait pu accrocher le portrait dans sa galerie de *Grotesques* et Ch. Monselet dans sa collection d'*Oubliés* et de *Dédaignés*, ce pédant, ce Zoïle, Corneille voyait en lui le véritable représentant avec « Messieurs de l'Académie française » de la poétique officielle, et Dacier un continuateur d'Aristote, Boileau le trouvait « fort habile », Racine annotait sa *Pratique du théâtre,* Perrault l'appelait « l'homme du monde qui a le goût le plus fin et le plus délicat pour toutes choses », Tallemant des Réaux écrivait : « Pour sa critique, patience! car il en sait plus que personne », enfin Donneau de Visé, se préparant à le combattre, se comparait à « un petit David attaquant Goliath ». Est-ce donc seulement parmi les lettrés — et ceux-là ne sont pas tous de petite marque — que l'abbé exerçait une telle autorité? Nullement. Son importance s'étendait bien au delà du cercle des lettrés. Critique à ce point considéré, il n'était pas moins écouté comme prédicateur, comme directeur de poètes et de femmes du monde, consulté par les uns sur l'art de conduire une pièce de théâtre et par les autres sur le moyen de conserver leur réputation et leurs plaisirs, délégué de Richelieu au département des affaires dramatiques, il faillit être le directeur de tous les théâtres de France, il obtint toute sorte de succès littéraires et mondains, il eut des amis, des admirateurs, même des imitateurs et jusqu'à des plagiaires.

On ne saurait dire que l'histoire d'un tel homme est dénuée d'intérêt. M Ch. Arnaud, professeur à la faculté libre des lettres de Toulouse, l'a prise pour centre d'une histoire plus générale, celle des *Théories dramatiques au XVIIe siècle.* Cette étude a un vague parfum de thèse de doctorat en Sorbonne, c'est-à-dire d'huile à brûler éclairant la lampe noeturne d'un cabinet de travail, plutôt que du gaz éclairant la scène du Théâtre-Français ou celle de l'Odéon. L'œuvre cependant soulève le plus graves problèmes de l'art dramatique et les questions de goût les plus curieuses. Nous signalons donc ce livre à l'attention des lecteurs épris de littérature et de critique théâtrale, et ils sont nombreux en France.

La France provinciale : *Vie sociale, Mœurs administratives*, par René Millet. Un vol. in-16. Paris; 1888. Hachette et Cie.

Se dégageant autant que possible de toute prévention patriotique, M. René Millet a entrepris de visiter et d'étudier la France comme l'eût fait un étranger, comme le fit jadis Arthur Young, ou comme il eût visité et étudié un pays étranger dans l'intention de lui tâter le pouls et d'interroger ses forces latentes. En cette consultation, observant le corps de la nation comme il observerait un corps humain, il considère trois points essentiels : la richesse du sang, c'est-à-dire la puissance vitale; la distribution régulière du sang dans les organes, c'est-à-dire l'équilibre interne; enfin ces organes eux-mêmes, c'est-à-dire leur résistance et leur élasticité. La vitalité lui paraît démontrée par le renouvellement rapide des classes supérieures; ce mouvement n'est pas de la fièvre, la distribution des forces se fait avec ordre et régularité; enfin, sur le fonctionnement des organes essentiels parmi lesquels il range en première ligne les libertés locales, sa réponse est également optimiste.

© 2007 Lyon — Éditions « Les marronniers du temps » — http://editions.arbre-gris.fr

L'enquête se divise en deux parties : la société, les mœurs administratives. La première a fourni à M. René Millet la matière d'une dizaine de tableaux de genre où il nous montre tous les types du monde de la province : le clergé, les propriétaires, les bourgeois et les paysans, les coqs de village, la petite ville, les nouvelles couches, le chef-lieu, les boutiques et les salons, etc.; ces tableaux sont pleins de vie et enlevés avec une verve qui donne à ces pages l'attrait des meilleures pages de roman. La seconde partie est naturellement plus sévère.

Cette patiente analyse conduit l'auteur à la consolante conclusion que voici : « En dépit d'un désarroi passager, notre pays, qui cherche depuis cent ans l'assiette de son gouvernement, renferme les meilleurs éléments de résistance et d'organisation. » Et ces éléments, n'en déplaise à Paris, il les doit non à Paris, mais à la France provinciale consciente de son rôle et de sa personnalité.

Ce livre est bon, ce livre est sain, il vient à son heure. Puisse l'esprit de confiance qui s'en dégage se propager le plus possible parmi nous! Et il aura puissamment concouru à nous relever du mauvais état moral, de ce découragement où les erreurs, où l'instabilité du gouvernement parlementaire ont jeté tant de braves gens. Ce relèvement coïnciderait avec un mouvement semblable qui commence à se manifester dans la jeunesse française si profondément éloignée de l'esprit militaire depuis 1870. E. C.

Études et portraits, par PAUL BOURGET. Deux vol. in-18. Paris, Alphonse Lemerre, éditeur; 1888.

Sous quatre chefs, M. Paul Bourget a classé presque tous les articles publiés par lui dans le *Parlement*, dans le *Journal des Débats*, dans la *Nouvelle Revue*. D'abord : *Portraits d'écrivains :* Pascal, La Fontaine, Rivarol, Chateaubriand, Alfred de Vigny, Lamartine, Victor Hugo, Gustave Flaubert, George Sand, Jules Vallès, Barbey d'Aurévilly. Dans cet ensemble étendu, il est plus d'une page ingénieuse ou forte; écrites avant la célébrité venue, elles dénonçaient alors déjà que leur auteur pourrait devenir célèbre un jour. Relues aujourd'hui, elles ne font point tort à la réputation de critique conquise par M. Paul Bourget.

Puis ce sont des notes d'esthétique, où le goût et le caractère personnels de l'écrivain se révèlent et s'établissent en théorie, pour ne pas dire en doctrine; par suite, chaque lecteur, suivant sa nature propre et la direction de ses études et de ses observations antérieures, pourrait y trouver bonne matière à discussion. N'est-ce point le mérite que M. Bourget puisse souhaiter qu'on lui reconnaisse : de susciter des idées chez ses lecteurs dès qu'ils cessent de penser comme lui, et de leur représenter sous la meilleure forme celles qu'il a de communes avec eux?

La troisième partie, intitulée : *Études anglaises,* est composée de lettres écrites de la Grande-Bretagne avec une fraîcheur d'impulsion — M. Paul Bourget lui-même va jusqu'à dire *naïveté* — qui leur donne un grand charme. Et de fait, c'est moins ce qu'il a vu qui nous intéresse que la façon dont il l'a vu, senti et l'exprime. Cette partie-là devra être regardée de près par ceux qui voudront pénétrer aux sources d'inspiration de bon nombre des vers de l'auteur des *Aveux,* et beaucoup de détails épars dans ses romans.

Enfin la seconde moitié du deuxième volume est remplie de *fantaisies*, notes de voyages en province, en Italie, à Corfou, dans l'Engadine, pleines d'observations fines et de descriptions pittoresques.

Ce ne sont point livres à dévorer d'un coup, mais à déguster à petite dose, deci delà, comme d'une cave à liqueurs on puise d'un flacon à l'autre, modérément, pour éviter, je ne dis pas l'ivresse, mais l'étourdissement.

En colonne, par L. HUGUET. *Souvenirs d'extrême Orient.* Un vol. grand in-18 illustré. Paris, Marpon et Flammarion, éditeurs; 1888. — Prix . 5 francs.

Ces souvenirs se divisent en deux parties : 1° *Chinois et Pavillons noirs;* 2° *les Rebelles du Nghé-An.* — Le récit est alerte et pittoresque; l'auteur s'interdit toute critique des faits, toute considération transcendante sur l'art de conduire les armées. Il raconte avec simplicité, mais non sans agrément, les événements *quorum pars fuit.*

Son récit est émaillé de croquis et de petites cartes fort utiles à consulter, et parsemé de jolies aquarelles de Marie Traverse, et de gravures de Michelet et Sonnet; c'est-à-dire que le livre est élégant et mérite l'estime des bibliophiles aussi bien que la sympathie des lecteurs sans prétentions *livresques.*

Les Médecins à Pougues, aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, par le Dr PAUL RODET. Un vol. in-8°. Paris, Alphonse Lemerre, éditeur.

Ce curieux volume est le premier d'une série consacrée à l'hydrologie historique. Le Dr Paul

Rodet, médecin inspecteur des Écoles de la ville de Paris, membre de plusieurs sociétés médicales, et même officier d'académie, a recueilli des notes sur ses confrères défunts qui administrèrent à leurs malades les eaux de Pougues pour l'usage interne et externe sous toutes les formes.

Ce sont donc des notices biographiques d'une part, et de l'autre des fac-similés des œuvres de ces praticiens d'autrefois qui avaient nom Jean Pidoux, du Fouilloux, Raymond de Massac, Nicolas Abraham de la Framboisière. — L'imprimeur Lemerre a parfaitement réussi la réimpression en caractères du temps des extraits de ces ouvrages médico-hydrologiques.

Petit Glossaire *pour servir à l'intelligence des auteurs décadents et symbolistes,* par JACQUES PLOWERT. Publié, en octobre 1888, par Vanier, bibliopole. Paris, in-18.

Assurément les auteurs décadents et symbolistes avaient besoin qu'un homme de courage entreprît le dictionnaire du langage arbitraire qu'ils emploient.

M. Plowert leur a donc rendu service; mais, en même temps, il leur joue un tour malicieux : car il appert clairement de ce glossaire que les décadents et symbolistes ne créent d'expressions à leur fantaisie que par ignorance des expressions existantes, et qu'ils ne recourent même au barbarisme injustifié que faute de pouvoir latiniser et gréciser en français.

Dire *bibliopole* au lieu de *libraire,* ce n'est pas la merveille de l'invention ni de l'originalité. La fameuse phrase burlesque : « Je déambule pour les conquêtes de la cité qu'on voûte Lutèce », etc., est le prototype de la grande réforme de ces messieurs.

Sans compter qu'ils ont l'aplomb de revendiquer comme leur bien nombre de jolies expressions archaïques qui, pour n'être point dans le courant de la langue vulgaire, ne sont cependant pas exclues du style de ceux qui savent le français et se résignent à ne mettre un mot qu'en sa place.

Les citations choisies par M. Plowert parmi les *maîtres* de la double école, dont il établit la glose, sont un régal de mardi gras littéraire.

P. Z.

Lettres de W.-A. Mozart. *Traduction complète avec une introduction et des notes,* par HENRI DE CURZON. Un vol. in-8°. Paris, Hachette et Cie; 1888.

M. Henri de Curzon a rendu service à l'histoire — ou plutôt à la propagation de l'histoire — de l'art en traduisant ce qui reste de la correspondance du célèbre compositeur Wolfgang-Amadé Mozart. Ces lettres intimes nous montrent, en même temps qu'un coin de la vie artistique en Europe à la fin du siècle dernier, le caractère, les travaux, les ressorts mêmes de l'inspiration d'un grand musicien, mieux que ne sauraient le faire l'étude de ses œuvres ou les détails connus de sa biographie. Mozart en sort-il agrandi ou diminué? La question n'a pas grand intérêt, puisqu'un chef-d'œuvre restera toujours tel, indépendamment de l'homme qui l'a produit. Je crois, cependant, à l'encontre du traducteur qui prend les verrues pour des grains de beauté, que la lecture de ces pages est faite pour refroidir les enthousiasmes et restreindre l'admiration, portée à rejaillir de la musique sur le musicien. Je ne m'attarderai pas à reprocher à Mozart d'avoir parlé grossièrement des Français tout en recherchant passionnément leurs suffrages; il y a eu de tout temps bon nombre de ces Wagners avant la lettre, et nous devons y être habitués. Mais il se montre presque partout obstiné, hargneux, indocile à la reconnaissance, facile à l'emprunt, emporté, dépensier et besogneux à la fois, mécontent de tout et de tous, lui excepté. Je ne parle pas de ses relations purement filiales, avec sa sœur et sa femme, par exemple, où il apporte une délicatesse et une tendresse d'âme qui font du bien. Mais en ce qui concerne sa carrière artistique, ses lettres prouvent jusqu'à l'évidence que, si la vie lui fut dure et difficile, c'est qu'il était difficile à vivre.

B.-H. G.

Le « Selectæ » français. *Morceaux choisis de littérature française (prose et vers).* — Première partie : *Enseignement moral et civique,* par E.-C. CONTANT, directeur de l'école primaire supérieure J.-B. Say. Un vol. in-16. Paris, Charles Delagrave; 1888.

On a raison de faire apprendre et de faire lire aux enfants de nos écoles primaires quelques-unes des plus belles pages de notre littérature; il se peut qu'on amène ainsi les écoliers à parler et à écrire leur langue plus ou moins correctement; mais, ces morceaux de prose ou de poésie, pourquoi ne pas les faire servir à leur éducation comme à leur instruction? — Nous avons fondu en une seule les premières phrases de la *Préface,* et nous n'avons pas trahi la pensée de M. Contant. M. Contant, s'en vont croire les lecteurs, est quelque peu sceptique; il n'est pas très sûr que les élèves de nos écoles sauront mieux parler et mieux écrire pour avoir lu ou appris par cœur, comme on dit, quelques pages de Corneille et

quelques fables de La Fontaine, une page ou deux de Pascal, deux ou trois pages de Bossuet; peut-être, à part lui, attache-t-il peu d'importance à cette correction du langage; mais si on pouvait les initier tant soit peu aux beautés de la littérature, si on pouvait faire en sorte qu'ils pussent comprendre, sentir, toujours tant soit peu, ce qui relève de l'art; voilà, certes, qui serait, suivant lui, une belle tâche et digne qu'on s'y appliquât : libérer tous ces esclaves du ventre, affiner leur sensibilité, leur ménager une petite part des jouissances que nous aimons de goûter. M. Contant est un ancien normalien, un agrégé de l'Université; rien d'étonnant à ce qu'il songe plus à l'éducation esthétique des petits Français qu'à leur instruction.

Les lecteurs se méprendront : au vrai, l'ancien normalien, l'agrégé de l'Université ne se préoccupe nullement de cette éducation-là. C'est bien dans le dessein de les amener à commettre aussi peu de fautes de français que possible que l'on doit faire apprendre ou lire aux écoliers des pages de bonne prose bien claire, des morceaux de bonne poésie très simple; c'est bien en vue de leur instruction, ce mot entendu en un sens très étroit. Et c'est parce que M. Contant entend bien aussi étroitement le mot : instruction, que nous sommes sans force pour condamner sa prétention. Autre chose est l'art, autre chose la morale; sans doute, il admet cela, mais puisqu'il ne voit dans des « morceaux choisis » à l'intention des enfants que des exercices de lecture, de mémoire, que des sujets de dictées, que des modèles de style, il se dit qu'on pourrait bien faire servir ces exercices à l'éducation, à l'éducation morale et civique. Il n'y a pas là d'hérésie à proprement parler.

« Pourquoi ne ferait-on pas un *Selectæ* français? » Et M. Contant a fait un *Selectæ français*. Nous eussions préféré qu'il en fît deux, ou mieux qu'il publiât deux éditions du même recueil : celle-ci, qu'il nous donne, à l'usage du maître, et une autre à l'usage de l'élève; le même travail, les mêmes « morceaux », mais les morceaux mis simplement bout à bout; point de ces divisions conformément au programme officiel des cours d'enseignement civique et moral; 1° les notions préliminaires de la morale; 2° la famille; 3° l'école; 4° la patrie, la France; 5° les institutions politiques, la République; 6° la morale individuelle, l'homme; 7° la morale sociale, la vie humaine; la même distribution des pensées, scènes, portraits, anecdotes, le même ordre, mais sans titres de chapitres, sans remarques ni réflexions, sans rien pour découvrir, révéler l'intention de qui a choisi et ordonné les morceaux.

Avait-on besoin de nous signaler, à nous enfants qui faisions nos versions, l'abnégation des femmes spartiates envoyant leurs enfants au combat? Besoin de nous dire qu'il y avait là un trait admirable de dévouement à la patrie? Mais nous le devinions bien tout seuls, et spontanément nous éprouvions le plus vif enthousiasme. Une note, précédant notre texte et nous invitant à l'admiration, nous eût empêchés d'admirer. « Frappe, Pætus, cela ne fait pas de mal » est phrase qui se peut passer de commentaires.

Nous eussions préféré, venons-nous de dire, deux éditions; à parler plus franchement, nous eussions préféré que M. Contant s'abstînt de publier celle qui existe, le maître n'en a que faire. L'enseignement moral et civique doit faire l'objet d'un cours, et le cours doit être professé gravement. Les beautés du style de Descartes n'ont rien à faire avec les déductions mathématiques, ni les grâces du style de Buffon avec les inductions en histoire naturelle; qu'on enseigne la morale comme on enseigne la physique, la mécanique, la géologie, la zoologie, toute question de méthode mise à part, bien entendu.

M. Contant, à notre avis, s'est trompé; mais, se trompant, il ne pouvait pas mal composer le recueil qu'il pensait, lui, utile de donner; les morceaux sont bien choisis, pour la plus grande part, et ils se rapportent assez bien, ceux-ci et ceux-là, aux différents points du programme officiel : amour de la patrie, respect dû aux parents, caractère obligatoire du devoir. F. G.

La vie littéraire, par ANATOLE FRANCE. Un vol. in-18. Paris, Calmann Lévy; 1888. — Prix : 3 fr. 50.

Personne n'ignore que M. Anatole France, l'auteur de ces récits si délicats, si émus, si originaux qui s'appellent *le Crime de M. Sylvestre, le Livre de mon ami, les Désirs de Jean Sirvien, Jocaste;* le poète inspiré des *Poèmes dorés* et des *Noces corinthiennes;* que ce rival de Sterne, que ce descendant des Grecs, fait aujourd'hui, chaque semaine, dans le *Temps*, une variété littéraire : qu'en un mot, le poète, le romancier est passé critique. Mais, en devenant critique, il n'a pas cessé d'être l'écrivain d'imagination, de sentiment qu'on connaissait. Toutes les qualités qu'il avait se sont seulement appliquées à un objet différent. Il a modifié la critique, ce n'est pas elle qui l'a modifié. Sa critique est une critique en quelque sorte sensationnelle; dans tous les cas, très personnelle. On pourrait presque appeler ses articles les confessions d'un liseur, tant l'homme se sent dans le critique, tant

M. Anatole France y apporte avec sincérité les impressions de son esprit et les émotions de son cœur. Cette manière, essentiellement nouvelle, originale, donne une vie singulière à la critique, et c'est en toute verité que l'auteur a pu intituler le recueil de ses articles *la Vie littéraire*.

Il s'en explique d'ailleurs excellemment dans une lettre à M. Adrien Hébrard, l'éminent directeur du *Temps*, qui sert de préface au volume. « Telle que je l'entends, dit-il, la critique est, comme la philosophie et l'histoire, une espèce de roman à l'usage des esprits avisés et curieux, et tout roman, à le bien prendre, est une autobiographie. Le bon critique est celui qui raconte les aventures de son âme au milieu des chefs-d'œuvre. Il n'y a pas plus de critique objective qu'il n'y a d'art objectif, et tous ceux qui se flattent de mettre autre chose qu'eux-mêmes dans leurs œuvres sont dupes de la plus fallacieuse illusion. La vérité est qu'on ne sort jamais de soi-même. »

Cette théorie sur la critique soulèvera sans doute plus d'une objection; mais ces objections seront faites plutôt pour la forme que par haine de l'erreur. En effet, rien n'est plus vrai que cette théorie. Nous ajouterons qu'elle n'abaisse en aucune façon la critique, et qu'elle ne la rend pas non plus moins utile. « Raconter les aventures de son âme au milieu des chefs-d'œuvre », n'est-ce donc pas analyser l'âme humaine dans la sienne et dans celle de l'écrivain que l'on analyse, que l'on critique? Et n'est-ce pas là seulement que la critique peut être vraie, vivante, intéressante, utile? Est-ce qu'un écrivain véritable n'écrit pas avec son âme et pour d'autres âmes, et doit-il être jugé autrement qu'avec l'âme? Le critique, comme le philosophe, ne sort pas de soi, mais ce moi, c'est l'humanité tout entière dans le seul miroir où elle puisse se refléter.

Cette personnalité de la critique de M. Anatole France est un grand charme, non seulement par la vie très intense qu'elle lui communique, mais aussi par les véritables fragments d'autobiographie dont elle a semé ce volume. L'on ne saurait lire rien de plus ému, et qui, par conséquent, aille plus droit au cœur d'un lecteur, que les pages où M. Anatole France, à propos d'une séance académique, par exemple, nous parle de son enfance, de ses promenades rêveuses sur le quai Malaquais et le quai Voltaire; ou de sa visite à M. Cuvillier-Fleury, sous les ombrages du Ranelagh; ou de ses souvenirs si particuliers, si intimes sur M. Ronchaud, ce poète mêlé d'original.

Le critique, il ne faut pas se le dissimuler, fait rarement œuvre de littérateur. Cela n'est donné qu'à de rares esprits. M. Anatole France est un de ces esprits : on relira sa *Vie littéraire*, comme on relira ses romans et ses vers. S. A.

Œuvres polémiques de Mgr Freppel, évêque d'Angers (IXe série). *Discours prononcés à la Chambre des députés, du 1er juin 1886 au 22 mars 1888. — Observations faites à la Chambre des députés dans ses diverses séances.* Un vol. in-18 de 574 pages. Paris; Société générale de librairie catholique, Victor Palmé, directeur général; 1888.

L'Église militante aura été représentée au Parlement de France, dans le dernier tiers de ce siècle, par deux figures d'énergie et d'éloquence, dont notre patriotisme serait justement fier, en même temps que le respect et la gratitude des âmes religieuses leur sont bien acquis. L'illustre évêque d'Orléans, Mgr Dupanloup (dont les citoyens de cette ville, pour nous précieusement historique entre toutes, puisque son nom accompagne le nom sans pareil de Jeanne d'Arc, célébraient naguère avec tendresse et fierté la durable mémoire), était déjà l'une des personnalités en vue du clergé de Blois, lorsque l'année 1849 le vit appeler au siège épiscopal qu'il devait occuper vingt-neuf ans. Très jeune prêtre encore, il passait pour avoir réconcilié avec l'Église, dans ses dernières heures, cet homme pourvu de tous les dons qui font un homme grand, moins la grandeur, et qui ne devait laisser, malgré de réels services et des talents rares, qu'une figure énigmatique et une douteuse renommée. Il s'agit de Talleyrand, octogénaire, le Talleyrand d'Autun, de la messe du Champ de Mars, le Talleyrand de Napoléon et du congrès de Vienne. La part considérable prise par Mgr Dupanloup à toutes les luttes sur la liberté de l'enseignement; l'ardeur de son zèle pendant toute la durée de ce long épiscopat; son dévouement pour ses concitoyens et son attitude devant l'ennemi durant les affreuses épreuves de la guerre; ses duels oratoires avec les Bert, les Challemel et tant d'autres, sont encore présents à notre souvenir. Et cependant voilà dix ans que ce foyer de vie s'est éteint, et vingt ans bientôt que ces choses se passaient. Mgr Freppel, l'évêque d'Angers, qui remplit, à la Chambre d'aujourd'hui, au même titre et avec la même haute dignité, le rôle de grand champion de l'Église et de la liberté de conscience, n'a pas une autorité moindre, et son action est pareille. Nous ne songeons pas, on le devine, à établir diverses catégories de prestige, à propos de ceux qui parlent pareillement au nom du ciel, et tra-

© 2007 Lyon — Éditions « les passerelles du temps » — editions.ainay@free.fr

vaillent seulement au bien des âmes. L'activité parlementaire de Mgr Freppel — surtout lorsqu'on songe au labeur incessant qui l'accompagne, d'une sévère administration diocésaine — est bien faite pour confondre, si la chose était possible, l'infatuation de nos stériles limeurs de mots. Le volume que nous annonçons n'atteste pas seulement l'admirable vaillance de l'orateur, mais encore l'étendue de son regard, qui perçoit avec la même netteté les intérêts, les traditions et l'honneur de la France, dans les questions de concordat, de l'enseignement primaire, de l'école neutre, du service militaire, de la loi scolaire aux colonies, des affaires de Madagascar, du budget, du domaine colonial de la France, du surmenage scolaire, de la loi organique militaire, du Tonkin, du duel, des caisses de prévoyance, etc. L. D.

Voyages et Littérature, par Xavier Marmier, de l'Académie française. Un vol. in-18 de 372 pages. Librairie Hachette, bibliothèque variée. Paris, 1888.

Chaque année la liste des ouvrages instructifs autant qu'agréables, qui ont valu à M. Xavier Marmier un nom justement honoré dans l'histoire des lettres contemporaines, s'augmente d'un livre digne de ses aînés. La vie tout entière de M. Xavier Marmier pourrait se définir : un continuel voyage, à travers les pays et les livres de l'ancien monde et du nouveau. Nul n'est plus versé que lui dans la connaissance des faits de guerre et de politique, des légendes et des idiomes des nations voisines de la nôtre, et des peuples les plus reculés. Mais, il a surtout, avec prédilection et récidive, visité les bords du Rhin, les pays scandinaves et l'Amérique, d'où il nous a rapporté des recueils de souvenirs et d'observations également appréciés par des classes successives de lecteurs. Il a vu de près les plus célèbres hommes d'État et poètes de l'Allemagne, de la Suède-Norvège, du Danemark et de Boston, capitale du Massachussetts. Il fut l'intime ami de Longfellow et il causa familièrement avec Bernadotte... Bernadotte, l'ancien Jacobin, arrogant et brutal de l'ambassade à Vienne, le renégat de notre armée et de notre patrie, suppôt des rois allies contre la France, appelant désormais « l'ennemi » les soldats de la France. M. Xavier Marmier ne semble pas d'ailleurs avoir emporté trop mauvaise impression du révolutionnaire assagi et couronné. Peut-être aussi, M. Marmier, âme indulgente et tête philosophique, a-t-il voulu tenir compte de l'effet naturel des plus fortes crises de l'histoire sociale, sur le cœur et la morale d'un obscur fils de cet âge de tempête. Dans sa retraite, qui n'est point une solitude, — les prix Montyon sont un terrible obstacle à l'isolement pour un académicien, — M. Marmier voit passer dans ses contemplations studieuses, bien des ombres illustres qui s'appelaient autrefois pour lui l'amitié. C'est Thiers, dont il devait prononcer l'éloge à l'Institut; surtout, c'est Sainte-Beuve qui lui a dédié diverses poésies, comme à l'un de ses plus chers, Sainte-Beuve, qui disait : « Marmier a toujours été un ami sûr », et ajoutait en souriant : « Mais il a trompé beaucoup de femmes. » Il ne nous déplairait pas d'aborder la question que soulève ce dernier trait, et de reconnaître, une fois de plus, l'homme agréable aux femmes, dans l'habit du gentleman modéré sérieux et discret et non sous les mines du bourreau de cœurs; mais il est temps d'arriver au volume, objet de cette notice. Il suit, à peu de distance, deux séries de *Contes populaires des différents pays* qui méritent et n'ont pas manqué d'obtenir un grand succès, dans les lectures de la famille, et auprès des lettrés. *Voyages et Littérature*, tel est le titre du récent recueil, où M. Marmier a réuni dans sept chapitres : un curieux mémoire sur la découverte de l'Amérique par les Scandinaves au xe siècle; Valachie et Moldavie, poésie d'un champ de bataille; un voyage en Perse et dans le pays des Kurdes; traditions de l'Allemagne; Éric XIV; le pays des Cosaques. Dans ce dernier travail, particulièrement nourri de détails de mœurs et d'épisodes, nous trouvons ces curieuses lignes, empruntées à la relation de M. Hommaire de Hell, à propos des *Cosaques :* « Nulle part en Russie, on ne voyage avec plus de sécurité que dans leur pays, et nulle part le voyageur n'est accueilli avec plus d'empressement et plus de bienveillance. Le titre de Français surtout y est une excellente recommandation. Le portrait de Napoléon se trouve presque dans toutes les maisons, et fort souvent il est placé au-dessus du grand saint Nicolas lui-même. Aussi tous les vieux soldats qui ont survécu aux grandes luttes de l'empire professent-ils pour l'empereur la plus profonde vénération, et ses sentiments sont partagés par la génération actuelle. » Dans le même chapitre, de très captivante lecture, M. Marmier reproduit d'après l'entretien de M. Wagner, avec un major cosaque, le portrait de l'aïeul de celui-ci, figure impérieuse et prodigieusement pittoresque de Cosaque d'autrefois, dont les aventures guerrières, les coups de sabre et les *coups* d'eau-de-vie, touchent à la fable, avec une authenticité parfaite d'ailleurs. Agé de quatre-vingt-dix ans, cet incroyable aïeul, en apprenant que Napoléon venait — nous sommes en 1812 — de franchir

les frontières de l'empire du tsar, — voulut encore combattre. « Ses recommandations étant faites, ses préparatifs achevés, il se mit en marché avec ses treize fils, une cinquantaine de ses petits-fils, et rejoignit l'armée de Koutouzoff, avant la bataille de Borodino... Mon grand-père avait alors quatre-vingt-dix ans, et il montra, pendant toute cette rude campagne, la vigueur d'un jeune homme. Quand nous poursuivions les Français dans leur retraite, il supportait, sans jamais se plaindre, le vent, le froid, les fatigues et les privations... le matin, il nous éveillait lui-même au bivouac, d'une voix qui résonnait au loin comme le beuglement d'un taureau... » « Dans cette longue expédition, il avait perdu six de ses enfants et quinze de ses petits-enfants. » Le dernier chapitre du volume nous dit : La bibliothèque Sainte-Geneviève en 1847. L. D.

Récits mexicains, par SALVADOR QUEVEDO Y ZULIETA. in-18. Paris, Nouvelle Librairie parisienne. Savine, éditeur.

Depuis qu'une certaine sorte de littérature exotique a pris place dans le goût du public, nous sommes inondés de récits, de contes, d'études, qui se targuent de couleur locale et qui, la plupart du temps, n'ont d'originaire que le nom. C'est malheureusement un genre d'une facture facile à falsifier, quelques mots plus ou moins techniques et plus ou moins bien ajustés, déguisent, à l'espagnole ou à la russe, un banal récit qui, à l'aide d'un peu de patois normand, pourrait aussi se dérouler au pays de Caux. Ceci n'est pas dire que M. Quevedo y Zulieta soit un pseudo-Mexicain, mais qu'il a eu tort de consacrer le tiers du volume à une nouvelle *Cecilia* qui aurait pu également se passer à Batignolles. M. Quevedo y Zulieta avait pourtant une mine riche à exploiter, dont il ne nous donne qu'une pépite dans *Juarez Errant,* où il nous montre une curieuse silhouette du président traqué par l'armée française, trahi par les siens et continuant de lutter avec la seule arme de son idée et de sa force morale ; mais ce n'est là qu'une vague ébauche ; vague ébauche encore *Periquilta,* esquisse des abus du pouvoir dans ces nations naissantes où l'intrigue seule peut terrasser l'ambition ; vague ébauche aussi *Escoutzin,* esquisse des haines héréditaires de l'Indien indigène contre le blanc qui lui représente toujours le conquérant cruel et dédaigneux.

Certes il y avait là des terrains en friche à faire valoir, et M. Quevedo y Zulieta les exploiterait mieux que les scènes parisiennes qu'il dessine avec une brutalité gauche. AR. AR.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

Napoléon à l'Ile d'Elbe, par Marcelin Pellet. Paris, Charpentier. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le Théâtre à Paris (4e série), par Camille Le Senne. Paris, Le Soudier. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Souvenirs d'un homme de lettres, par Alphonse Daudet. Collection Guillaume. — Prix : 3 fr. 50.

De A à Z, par Charles Monselet (portraits contemporains). Charpentier. — Prix : 3 fr. 50.

Les Gaietés de l'année, par Gros-Claude. Paris, Librairie moderne. — Prix : 3 fr. 50.

Eugène Vivier, la vie et les aventures d'un corniste, par Charles Limouzin. Paris, Marpon et Flammarion. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

J.-F. Millet, par Alexandre Piédagnel. Nouvelle édition. In-16. Paris, Fischbacher. — Prix 3 fr. 50.

La Révolution de Septembre (*Paris assiégé*), *Journal de fidus.* Paris, A. Savine. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Sully, économies royales, par Joseph Chailley. Paris, Guillaumin. In-16. — Prix : 2 francs.

Autour d'une Révolution, 1788-1799 par le comte d'Hérisson. In-18. Paris, Ollendorff. Prix : 3 fr. 50.

Nouvelles études littéraires et artistiques, œuvres posthumes d'Auguste Barbier. Paris, Sauvaitre. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Les Confessions d'une abbesse du XVIe siècle, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Ravenne, par A. Gagniere. Paris, Paul Ollendorff. In-18. — Prix : 3 fr. 50.



HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Histoire de Florence, *depuis la domination des Médicis jusqu'à la chute de la République,* par F.-T. Perrens, membre de l'Institut. — Tome Ier. Un vol. in-8°. Paris, 1888; maison Quantin, éditeur.

L'ouvrage, dont le premier volume a récemment paru, dont le second est à la veille de paraître, précédant de peu le troisième, complètement terminé, fait suite à l'œuvre considérable de M. Perrens sur l'histoire de Florence depuis ses origines jusqu'à l'avènement des Médicis. On sait que les six volumes qui le composent ont valu à leur auteur des distinctions académiques très honorables : le grand prix Jean Reynaud, puis un fauteuil à l'Institut. Le laborieux historien n'a pas reculé devant la besogne rendue plus complète par la découverte récente de nombreuses sources d'informations authentiques. Notre Bibliothèque nationale a récemment acquis du marquis Costa de Beauregard, en son vivant sénateur du royaume d'Italie, une trentaine de volumes manuscrits, contenant les uns la minute, les autres, la copie des dépêches qu'adressaient à leur maître, le duc de Milan, les ambassadeurs lombards accrédités officiellement auprès de la seigneurie florentine et, en fait, auprès du chef des Médicis. Dans les quatorze volumes d'originaux, les plus importants passages sont en chiffres; mais le chiffre a été retrouvé, et la traduction faite.

L'idée fondamentale de l'histoire des Médicis que présente M. Perrens, c'est qu'il convient, pour être juste, d'éteindre bon nombre des rayons de l'auréole dont les écrivains, complaisants d'abord, puis les historiens dénués de critique, ont entouré le nom de Médicis. Les documents nouveaux étudiés par M. Perrens l'ont confirmé dans son opinion, que les dominateurs de Florence ont été surfaits.

Les dépêches des ambassadeurs milanais ont à ce point de vue une signification très précieuse : la politique des premiers Médicis prenant son point d'appui à Milan, ces ambassadeurs deviennent, l'un après l'autre, leurs confidents, leurs familiers : ces dépêches nous présentent donc, à n'en pas douter, les vrais Médicis. Elles donnent raison, dit M. Perrens, aux rares sévérités de l'histoire; elles nous permettent de comprendre comment les Florentins se lassèrent si vite d'une famille par eux portée au pinacle, mais qui, sournoisement d'abord, effrontément bientôt, imposait sa domination, et comment enfin ils essayèrent, sous la conduite d'un moine, Savonarole, de la démocratie théocratique.

La période dont le nouvel ouvrage de M. Perrens retrace l'histoire embrasse un siècle : de 1431 à 1531. Le premier volume s'arrête à la mort de Lorenzo des Medici, en 1492.

La première partie de ce tome expose l'évolution habile et lente, sournoise plutôt de Cosimo des Medici, vulgairement appelé en France Cosme de Médicis, vers la royauté, ou plus exactement vers le pouvoir personnel : il entreprend d'établir sa domination dès le lendemain de son rappel d'exil, de sa rentrée triomphale. « Ce marchand parvenu règne sur Florence, mais uniquement par la force et l'opinion. Les citoyens, ne voyant point Cosimo affecter les dehors d'un prince, croient qu'il n'y a rien de changé dans Florence, qu'il n'y a qu'un Florentin de plus : erreur partagée jusqu'en ces derniers temps par des historiens de bonne foi, mais insuffisamment édifiés sur le rôle réel de Cosimo. » Il est très semblable à celui d'Auguste, à qui souvent il fut comparé, toutes proportions gardées. Du fond de son palais, où il se tient à l'écart, Cosimo ne gouverne pas moins que ne faisait jadis Auguste, que ne venait-il faire Maso des Albizzi.

Dès le début de l'histoire de la tyrannie cosimiesque, apparaît un personnage singulièrement intéressant, Francesco Sforza; M. Perrens en dessine un portrait fort complet; il fait mieux que le dessiner, il le fait vivre. Cosimo ne tarde pas à brouiller les affaires afin de les diriger plus autoritairement; la politique extérieure et la guerre servent à l'établissement du pouvoir du cauteleux Médicis : elles sont même le prétexte de proscriptions utiles à ses desseins; la politique intérieure affermit sa puissance; politique sans scrupule, il faut le dire; politique funeste à Florence, dont le premier effet se traduit par l'augmentation des impôts existants, et l'établissement d'impôts nouveaux. Il institue entre

autres la *scala*, ou impôt progressif, l'impôt de la *gaziosa;* les rigueurs de la perception s'ajoutent à la multiplicité des taxes; la mauvaise foi envers les créanciers de l'État rend précaire le crédit public; l'agiotage sur les titres des *Monti* amène des ruines fréquentes, dont le contre-coup moral et financier atteint l'État qui se fait usurier. L'opposition de Neri Capponi n'est pas suffisante à entraver l'action désorganisatrice de Cosimo. Neri Capponi était réputé vertueux, mais il avait mis sa confiance dans un homme de sac et de corde dont la vertu était le moindre souci, Baldaccio d'Anghiari, capitaine de fantassins, plus redouté qu'estimé. Si Neri voulait s'opposer aux volontés de Cosimo, on estimait qu'à l'aide de Baldaccio il pourrait, une fois gonfalonier, bouleverser la république : peu après, Cosimo, chef de la Seigneurie, trouve le prétexte de faire assassiner Baldaccio.

La succession de Visconti donne naissance à des guerres et à des négociations qui font l'objet d'un chapitre très intéressant; et ce n'est pas un mince mérite d'avoir exposé avec clarté ces opérations infiniment compliquées, ces imbroglios où se complaît l'esprit vertueux de Cosimo et des Italiens en général.

Les dernières années de Cosimo sont celles d'un maître absolu, caché sous des dehors modestes. C'est bien ce qui prouve qu'il était de la race des véritables politiques, dont l'ambition se satisfait par le pouvoir seul, et non par les jouissances accessoires qu'il peut procurer. Toutefois M. Perrens insiste sur cette idée que, contrairement à l'opinion commune que l'histoire de Florence n'offre d'intérêt qu'à partir des Médicis, avec eux l'intérêt diminue. Ces intrigues misérables de la politique extérieure et ces guerres sans éclat sur un vaste théâtre où disparaissent comme perdus les Florentins, restent bien au-dessous de ces luttes que, sur un théâtre plus étroit, mais plus rapproché, la démocratie soutenait pour l'existence, et l'oligarchie pour la domination; et pour ce qui touche à Cosimo, le plus illustre, le fondateur du grand prestige des Médicis, M. Perrens ne voit rien en lui, si l'on excepte les lettres et les arts, qui lui mérite l'estime que les mensonges ou les réticences de ses courtisans lui ont assurée dans la postérité.

La sévère critique de M. Perrens s'attache non moins attentivement aux héritiers et successeurs de Cosimo, Piero, son fils, podagre comme lui, mais moins que lui intelligent, et Lorenzo, celui qui eut à lutter le plus contre le pape. Tous ont fondé le régime de leur gouvernement sur le mépris de la dignité humaine, sur le bon plaisir d'un seul, toujours maîtres, grâce à la *balie* rendue permanente, et devenue plus d'une fois « balie de sang », de faire condamner, sans responsabilité personnelle comme sans procédure légale, les gens que par défiance ou caprice ils tiennent pour suspects.

C'est donc vraiment le procès des Médicis qu'instruit à nouveau M. Perrens; il y apporte l'indignation d'un honnête homme contre des gens sans foi ni loi; et d'un esprit libéral contre des tyrans sans scrupule : le sens réel de ses intentions est dévoilé clairement par cette conclusion d'un de ses chapitres : « On ne pourra dire désormais que la France libre ne s'est pas associée à la libre Angleterre pour flétrir l'oppression, la suppression de toute liberté, de toute moralité. Seulement pour signaler ce mal elle remonte plus haut que la domination d'un seul, elle le trouve déjà dans la domination de l'oligarchie et si elle voit une excuse aux Médicis, c'est dans l'exemple des Albizzi. »

Nous n'avons pu, dans un étroit espace, qu'inquer l'objet essentiel de la tendance générale de l'œuvre : les détails mériteraient pourtant une analyse et une critique spéciale.

Ce que nous avons dit de l'ouvrage suffit, ce nous semble, à en marquer le puissant intérêt, et combien il fait honneur à la robuste intelligence et aux laborieuses recherches de l'historien.

P. Z.

Maximilien au Mexique, par le Dr S. Basch. *Souvenirs de son médecin particulier,* publiés par Pauline Drouard. Un vol. in-18. Paris, Albert Savine; 1889. — Prix : 3 fr. 50.

Par une coïncidence singulière, nous fait remarquer l'éditeur de la Nouvelle librairie parisienne, M. Albert Savine, le jour même où mourait Bazaine, Mlle Pauline Drouard publiait les curieux souvenirs du médecin particulier de Maximilien, le Dr S. Basch. Mlle Pauline Drouard, dans une préface où je regrette qu'elle sacrifie un peu trop, dans son style, au dieu de l'incohérence, met le lecteur en garde contre certaines appréciations du docteur, qui fut le serviteur fidèle, et qui est resté l'admirateur quand même, de l'éphémère et malheureux empereur. Mais cet esprit de partisan, cette persistance d'affection personnelle, communique au récit une émotion d'autant plus tragique qu'elle est contenue et donne à cet enchaînement de faits historiques la valeur d'un drame passionné. Ce livre est, par cela même, une sorte de réquisitoire contre l'homme néfaste qui, par son ambition, conduisit Maximilien à Queretaro comme plus tard l'armée française à Metz. Si, comme nous en prévient

Mlle Drouard, les jugements de l'écrivain sur les Mexicains autant que sur les Français ont une valeur documentaire et non une valeur axiomatique, on ne doit pas moins en croire le Dr Basch lorsqu'il « atteste de la façon la plus formelle que ses déclarations sont vraies, et qu'il ne rapporte pas les faits dont il n'a pas été le témoin oculaire, ou sur lesquels il n'a pu prendre des renseignements à une source certaine. » B.-H. G.

Histoire de l'établissement du protestantisme en France, par L. Aguesse. Quatre vol. in-8°. Fischbacher.

Cette nouvelle histoire du protestantisme française est une œuvre de très sérieuse érudition, à laquelle l'auteur a consacré presque toute sa vie. Publiée après sa mort, elle donne bien l'idée d'un homme qui n'a jamais écouté que sa conscience historique, n'ayant d'autre but que de chercher la vérité, et de la dire quand il estime l'avoir trouvée. Cette histoire, qui commence à l'avènement au trône de François Ier, en 1515, après un rapide tableau de la naissance et des progrès du protestantisme en Europe depuis Luther, s'étend jusqu'à l'édit de Nantes, en 1598. C'est, en effet, par ce célèbre acte royal que les protestants acquirent une existence légale en France et y purent pratiquer librement leur culte. M. Aguesse, ne s'étant proposé que de raconter les événements qui touchent à son établissement, devait donc s'arrêter à cette date. La carrière, du reste, est assez vaste, et il n'est guère d'époque plus remplie que celle qui embrasse ces quatre-vingt-trois années de notre histoire. Le plan adopté par l'auteur est également très vaste, car il pénètre jusque dans les moindres détails, et l'on pourrait dire de son livre qu'il est l'histoire intime du protestantisme. Nous ne saurions l'en blâmer. Par là, il donne une singulière réalité à son récit, et en le lisant on vit véritablement au milieu de ces temps si troublés, et qui ont tant d'analogie avec ceux d'aujourd'hui. Un autre caractère de l'œuvre de M. Aguesse est de laisser le plus souvent possible la parole aux contemporains. L'historien s'efface avec modestie devant eux, et cette modestie produit des effets si heureux qu'on pourrait la prendre pour la combinaison d'un art consommé. C'est là d'ailleurs un trait commun que l'auteur a avec nos plus récents et nos meilleurs historiens.

L'histoire tend de plus en plus à devenir une sorte de mosaïque, où trouvent place dans leur vérité puissante les documents caractéristiques d'une époque. M. Aguesse s'était promis en commençant ce vaste travail « de ne pas écrire une seule phrase pour laquelle il ne pût citer son autorité ». Il a tenu parole. S'abstenant de toute discussion oiseuse, il substitue à ses réflexions l'émotion que produit le simple récit des événements, et l'on n'en juge que mieux ces événements mêmes.

Du reste, rien de ce lourd appareil scientifique qui encombre le bas des pages de notes que le public ne lit guère. Quand M. Aguesse rencontre sur sa route le document décisif, le passage de l'écrivain contemporain qui fait tableau, il l'enchâsse habilement dans son récit, et c'est tout. Cette simplicité ne nous déplaît pas. De l'œuvre tout entière on peut dire que c'est un livre « de bonne foi ». E. A.

Les Expéditions françaises au Tonkin, par M. Pierre Lehautcourt. Un vol. illustré, grand in-8°. Paris, 1888. Au journal *le Spectateur militaire*.

Les opinions peuvent varier — et elles ne s'en font point faute — sur l'opportunité, au point de vue national, et sur la moralité, au point de vue philosophique, de la politique d'extension coloniale à main armée, sur l'opportunité de disperser nos forces parmi les continents lointains, en un temps où l'Europe est à toute heure menacée de conflagration générale et, dans tous les temps, sur la moralité des guerres de conquête motivées par le fallacieux prétexte d'initier des peuples barbares aux prétendus bienfaits de la civilisation occidentale, surtout de la part d'un peuple qui lui-même souffre cruellement et amèrement gémit de la perte d'une partie de son territoire enlevée par la force des armes. Mais il ne saurait y avoir deux opinions sur l'héroïsme des hommes, chefs glorieux, soldats obscurs, qui sont les instruments admirables et les victimes regrettées de notre récente politique coloniale en extrême Orient et particulièrement au Tonkin. C'est à nos expéditions en vue de cette dernière conquête que M. Pierre Lehautcourt consacre l'ouvrage dont il publie aujourd'hui le tome premier seulement. Nous ne sommes à aucun titre partisan de cette forme de publication scindée; nous doutons fort qu'elle soit favorable aux intérêts de l'éditeur; notre expérience du public nous l'a toujours montré rebelle à l'attrait, si réel que fût cet attrait, d'un volume isolé, si celui-ci doit être suivi à terme plus ou moins long d'un ou de plusieurs autres volumes. L'acheteur de livres est un personnage rare, récalcitrant, plein de méfiance, qui n'aime point les ouvrages dépareillés et trop heureux de pouvoir invoquer un semblant de raison pour ajourner une

© 2007 Lyon — Éditions « Les marronniers du temps » — http://editions.arbre-a-livres.fr

acquisition. En ce tome premier, M. Lehautcourt remonte aux origines de la question du Tonkin et fait un attachant récit des événements, depuis l'aventureuse conquête d'Hanoï par une poignée d'hommes en 1872 jusqu'à l'incident de Bac-Lé en juin 1884. Ce récit est divisé en trois chapitres, dont les titres sont d'une sommaire et glorieuse éloquence : 1° F. Garnier; 2° le commandant Rivière; 3° Sontay et Bac-Ninh.

Des cartes, des plans, des vues, des types d'indigènes, des croquis de scènes militaires et de scènes maritimes, des portraits enfin ajoutent à l'intérêt du texte tantôt un complément d'information utile, tantôt une notation pittoresque plaisante au regard. E. C.

Dîme royale de VAUBAN. Un vol. petit in-16 de la *Petite Bibliothèque économique française et étrangère*. Paris, Guillaumin et Cie. — Prix : 1 fr. 50.

Ce volume est le premier publié d'une collection nouvelle, destinée à vulgariser, d'entre les ouvrages traitant de l'économie politique ou sociale, ceux-là qui semblent bien, à un titre ou à un autre, les plus considérables.

Trois autres volumes paraîtront prochainement, un *Bentham*, un *Adam Smith*, un *Cavour*; et l'on nous annonce, comme étant en préparation, la publication des principaux écrits de Hume, de Michel Chevalier, de Fourier, de Ricard, de Bastiat, de Schulze-Delitsch, de Quesnay, de Wolowski, de Turgot.

Félicitons et le directeur et les éditeurs de la *Petite Bibliothèque*. Ils ont été bien inspirés, pensant qu'il serait utile de mettre à la portée du plus grand nombre possible de lecteurs tant de travaux qui ne sont pas faits pour intéresser l'esprit seulement, qui regardent à quelques-unes des conditions de notre activité; ils ont été bien inspirés encore, estimant qu'il ne leur convenait pas d'être exclusifs. Une *bibliothèque* orthodoxe, si l'on veut, n'eût rien dit qui pût valoir à tous ceux qui se nourrissent des thèses de MM. Malon et Dumay, à ceux qui tiennent plus ou moins consciemment pour la liberté individuelle, pour la liberté du travail, pour la liberté des échanges; le bel avantage qu'il y aurait à ne leur pas offrir les œuvres qui relèvent des différentes écoles socialistes et qui exposent des doctrines telles que celle de l'organisation du travail ou celle de la nationalisation de la terre !

Ajoutons que rien n'a été négligé par les fondateurs de la nouvelle collection pour assurer l'heureux succès de leur entreprise; ils se sont acquis le concours des maîtres en économie politique : c'est M. Courcelle-Seneuil qui présentera partie de l'œuvre d'Adam Smith, c'est M. Léon Say qui présentera Hume, et M. Leroy-Beaulieu, et M. de Foville, et M. Levasseur donneront leurs soins à d'autres publications.

L'*Introduction* à la *Dîme royale* est due à la plume de M. Georges Michel. L'étude est courte, — elle compte trente-six pages à peine, — elle est très complète pourtant: renseignements biographiques, appréciation du caractère de l'éminent ingénieur, considérations générales sur le système fiscal de la France à la fin du XVIIe siècle, analyse succincte et sobre critique de l'œuvre de Vauban.

Ce premier volume trouvera vite des lecteurs.

Études sur les temps antéhistoriques, par le colonel E. CARETTE. Deuxième étude : *les Migrations*. Un vol. in-8°. Paris, Félix Alcan; 1888. — Prix : 7 francs.

Dans une première étude consacrée au langage, l'auteur avait distingué quatre groupes de langues : des langues *trilitères* (celles que l'on appelle sémitiques, l'arabe, l'hébreu,) leurs propriétés caractéristiques étant d'avoir leurs radicaux composés de trois lettres, généralement des consonnes, et de ne compter aucune des voyelles o, e, u, dans leur alphabet; des langues *plurilitères*, de formation postérieure (telles que le grec et le latin), qui possèdent toutes les voyelles, possèdent le verbe, sont vraiment grammaticales; et, précédant, dans le temps, ces deux groupes historiques, deux groupes antéhistoriques, des langues *unilitères*, des langues *bilitères*.

Le colonel Carette avait entrepris la tâche de revivifier ces deux derniers groupes, d'abord simplement présumés. « L'apparition de chaque race, avait-il dit, et répète-t-il aujourd'hui, dut être constatée dans l'idiome unilitère des premiers hommes par une articulation unilitère qu'elle se donna à elle-même ou qu'elle reçut d'une autre race douée de facultés supérieures; cette articulation devint dès lors l'indice caractéristique de la race. Elle dut la suivre dans le cours de ses migrations et signaler son intervention dans les vicissitudes ou les évolutions des groupes humains. » Ainsi, d'après l'auteur, il est une race dont le signe caractéristique, dont l'articulation distinctive « se dégage avec une netteté particulière. » La race, il la nommait, il la nomme à nouveau, c'est la race aryenne; le signe caractéristique, c'est « celui qui figure dans l'ethnique *Aria*, c'est la lettre R ».

Parmi les articulations unilitères, poursuivait

M. Carette, il est des gutturales, des dentales, des labiales ; d'où, la race des gutturales, la race des dentales, la race des labiales. Et non seulement les « entités » humaines sont caractérisées par des lettres (l' « entité sidérale » est caractérisée par une lettre pareillement, la lettre L), mais l' « état de l'entité », mais le « genre de l'entité » ont encore des lettres pour caractéristiques. Se rapportant à l'état de l'entité, il y a la réunion ou le groupement (lettre caractéristique, M) ; il y a l'isolement, la dispersion, l'acheminement (lettre caractérisque, I) ; il y a le gisement, le stationnement, l'habitation (lettre caractéristique, N) ; le commencement ou l'origine (lettre caractéristique, S) ; se rapportant au genre de l'entité... mais laissons parler l'auteur lui-même : « Jusqu'à l'avènement des idiomes trilitères, le genre féminin eut pour signes distinctifs soit la voyelle A, soit la dentale T placée en finale, et le genre neutre, soit la caractéristique du groupement (M), soit la caractérisque du gisement (N), le groupement et le gisement étant supposés réunir les deux sexes. »

C'est sur ces considérations — littérales, — que se fonde le colonel Carette pour établir son tableau des « migrations et transportations accomplies sous les dominations éthiopiennes dans l'Asie orientale, l'Océanie et l'Amérique et qui ont constitué le peuplement primitif de ces trois contrées. »

Tout cela est bien ingénieux, trop ingénieux peut-être.

F. G.

Histoire de la littérature hindoue : Les grands poèmes religieux et philosophiques, par Jean Lahor. Un vol. in-18. Paris, 1888. Librairie Charpentier.

L'*Histoire de la littérature hindoue* de M. Jean Lahor — un nom de prédestiné, s'il n'est un pseudonyme — nous ouvre les sources les plus reculées dans le temps de la poésie la plus merveilleuse par l'imagination la plus riche d'émotion et la plus somptueuse dans la forme, où le rêve humain se soit jamais formulé littérairement et fixé. Cette littérature, si glorieuse, de l'une des plus nobles parmi les races aryennes, — celle des Aryas Hindous, détachée de la grande famille d'où sont sortis aussi les Iraniens, les Slaves, les Germains et les Scandinaves, les Grecs, les Romains et les Celtes, — cette magnifique suite d'hymnes et de poèmes religieux et philosophiques n'est à peine connue en France que de nom, même parmi les lettrés. Ce n'est pas que nos savants aient déserté ce champ d'études ; notre bibliographie des travaux sur l'Inde est, au contraire, fort étendue ; mais ceux de ces travaux qui ont pour objet les littératures védique et bouddhique sont des œuvres d'érudition sévère. M. Jean Lahor, en ce volume, nous rend le service de présenter l'histoire de ces poèmes condensée dans son ensemble, suivie pourtant dans les phases successives de son développement et de sa décadence, et de page en page incessamment éclairée par de copieuses citations.

Désormais, sans avoir à disperser nos recherches ni à multiplier nos lectures, nous les possédons, sinon intégralement, au moins dans l'essentiel : ce *Rig-Veda*, qui éclaire d'une si vive lumière la prodigieuse mythologie aryenne et brahmanique ; et les six *Darsanas*, expression de la philosophie des Hindous ; et les *Lois de Manu ;* et les grands poèmes bouddhiques, le *Mahabharata*, le *Baghavad-Gita*, le *Harivansa*, le *Ramayana ;* et la poésie mystique de la *Gita-Govinda* et du *Pantchadhyahy ;* et la religion de Siva ; et les belles prières des *Puranas* et les formules magiques des *Tantras*. — Le livre de M. Lahor est autre chose et mieux encore qu'une *Histoire de la littérature hindoue*. Une pensée très élevée a guidé l'auteur et domine son œuvre où on la retrouve de la première jusqu'à la dernière page. M. Jean Lahor est un esprit philosophique, je suis même tenté de dire un esprit religieux. Il est préoccupé de la théorie panthéiste et des théories pessimistes, nihilistes même, qui de plus en plus troublent l'âme humaine. Non seulement il recherche et suit ces idées au pays de leur origine, mais de leur histoire il essaye de tirer des prévisions sur les formes futures des religions nouvelles, et sur ce terrain M. Jean Lahor rencontre souvent des mouvements d'une réelle éloquence. Le volume ne porte aucun indice de tomaison ; nous espérons cependant qu'il aura son complément, car l'auteur annonce en préparation *les Petits poèmes sanscrits*, *les Fables*, *les Contes* et *le Théâtre des Hindous*.

E. C.

L'Idéalisme en Angleterre au XVIIIe siècle, par Georges Lyon, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur agrégé de philosophie au lycée Henri IV, docteur ès lettres. Un vol. in-8° de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. Paris, Félix Alcan ; 1888. — Prix : 7 fr. 50.

M. Lyon rappelle, dans son *Introduction*, la remarque faite par Victor Cousin : en France, le siècle philosophique ne fut pas le dix-huitième, bien qu'il se soit complaisamment donné ce nom ; le siècle philosophique français a été le dix-

© 2007 Lyon Éditions « Les marronniers du temps » http://editions-arbre-a-lettres.fr

septième. Nous souscrivons pleinement à ce jugement. M. Lyon ajoute que l'âge de Condillac, de Diderot, de Rousseau, de Voltaire fut grand, et très grand, à d'autres égards, qu'il fut même philosophique en un sens, s'étant attribué la mission de transformer la société sur un modèle proposé par la réflexion, mais que, si, par philosophie, on entend l'étude méditative de ces problèmes « qui dépassent de l'infini les questions ardentes pour lesquelles s'agitent et bataillent les sociétés », force est bien de constater chez nous à cette époque une grande indigence philosophique. Sans doute, alors, chez nous, nous l'accordons, une grand indigence, mais Rousseau, ce nous semble, n'eût pas dû être nommé avec les empiristes de l'école de Locke; Rousseau est un penseur très original, et Kant ne le méconnaissait pas, mais M. Lyon, qui dédaigne Kant, doit aussi dédaigner Jean-Jacques. Quoi qu'il en soit, l'auteur le dit très justement : « Durant ce temps, sous l'action certaine, proclamée par les uns, inavouée ou contestée par les autres, du plus grand des métaphysiciens français, une pénétrante et subtile école intellectualiste dominait en Angleterre, et les prémisses, posées par Malebranche, y produisaient leurs conclusions les plus riches. »

Toutefois, et il nous prévient tout de suite, l'hypothèse de la vision en Dieu n'émigra point sans laisser quelque chose d'elle aux lieux qu'elle abandonnait. Excepté le recteur de Bemerton, qu'on a pu surnommer le Malebranche anglais, tous ceux qui, de l'autre côté de la Manche, reprirent la doctrine de notre grand oratorien, en modifièrent, sinon le principe, du moins le sens et la direction. « Il se fit comme une transaction entre les axiomes métaphysiques auxquels le platonicien de l'oratoire s'était attaché et cette prédilection pour l'empirisme, qui, de temps immémorial, a été la principale inspiration du génie philosophique anglais. »

M. Lyon, qui va nous raconter, comme il dit, la plus belle époque de la pensée spéculative anglaise, écrit des phrases telles que celles-ci : « Un système philosophique est, à sa manière, un être qui a sa naissance, ses tâtonnements, son apogée, son déclin, souvent aussi ses résurrections. C'est donc comme la monographie d'une doctrine en un temps et dans une région déterminés que nous allons donner. Comment germa, mûrit et se transforma l'idéalisme anglais durant la première moitié du XVIIIe siècle, voilà quel pourrait être le titre exact de ce livre. Si l'ordre historique nous force à puiser en France les matériaux de notre début, la faute en est à l'évolution des choses, à cette loi du *devenir* qui fit continuer le *Discours de la Méthode* par des disciples inattendus. » Pourquoi, à cette place, cette profession d'une doctrine qu'on n'oserait discuter pour cette raison même qu'il n'y est fait allusion qu'incidemment?

L'exposé est distribué sous neuf chapitres.

Au premier, une fine critique du *Discours de la Méthode*, du *Cogito, ergo sum,* et une analyse très heureuse des Première, Deuxième, Troisième et dernière *Méditations.* M. Lyon appelle l'attention sur cette question que Descartes s'était posée à lui-même : Qui sait si Dieu n'a point fait qu'il n'y ait aucune terre, aucun ciel, aucun corps étendu, aucune figure, aucune grandeur, aucun lieu, et que néanmoins j'aie les sentiments de toutes ces choses?... » l'attention encore sur la réfutation que le philosophe essayait pour lui-même des raisons qui l'avaient auparavant induit à tenir pour certaine l'existence d'un monde extérieur, sur cette réfutation des deux principaux arguments opposés de tout temps à l'idéalisme, l'un par « le sens commun », l'autre par les philosophes, c'est à savoir : l'enseignement que donnerait la nature même et l'expérience intime que les idées ne dépendent point de la volonté. Et l'historien de nous montrer Descartes rejetant purement et simplement le premier argument qui se confond avec l'argument du consentement universel, puis s'écriant, à propos du second : « Peut-être qu'il y a en moi quelque faculté ou puissance propre à produire ces idées sans l'aide d'aucunes choses... » Mais Descartes pose la perfection du souverain Être, sa perfection impliquant sa sincérité, et, puisque Dieu nous a donné une très grande inclination à croire que les idées sensibles portent des choses corporelles, il faut conclure, dit Descartes, qu'il y a, en effet, des choses corporelles qui existent. Voilà l'idéalisme rejeté. Rejeté, mais non pas d'une manière aussi définitive, ni aussi absolue qu'on l'a cru longtemps. Il est bon de regarder à la *Correspondance.*

Aux deuxième et troisième chapitres, l'auteur note l'accueil fait en Angleterre à la doctrine cartésienne. C'est sir Kenelm Digby, c'est White, c'est More qui tiennent Descartes pour un aussi grand penseur que Platon. Et le grand adversaire de la philosophie nouvelle, ce n'est pas Hobbes qui a fait au subjectivisme une part étroite, mais une part encore; le grand adversaire, c'est Locke, ne croyant pas « que personne puisse être sérieusement si sceptique que d'être incertain de l'existence des choses qu'il voit et qu'il sent actuellement ». Économiste assez distingué et pédagogue avisé, Locke est, au demeurant, un assez pauvre philosophe. Autrement intéressant que l'*Essai sur l'entendement humain* est un ouvrage

publié treize ans auparavant, l'*Organum vetus et novum* : l'auteur, Burthogge, longtemps méconnu, on le pourrait considérer comme l'un des précurseurs du criticisme.

Non moins curieux que le premier chapitre est le quatrième avec une des plus belles études qui aient encore été faites de la philosophie de Malebranche, de sa psychologie de la conscience, de sa métaphysique de la vision et de l'action en Dieu. En ce chapitre-là surtout l'auteur a fait preuve d'une grande pénétration d'esprit.

Nombreux sont les prosélytes de Malebranche en Angleterre, timides sont ses contradicteurs. Dans les derniers chapitres de son bel ouvrage, M. Lyon analyse les travaux des uns et des autres, ceux de John Norris, d'Arthur Collier, qu'on oubliait, et ceux encore de Berkeley souvent analysés, résumés, présentés chez nous depuis tantôt quinze ans. Avant d'en venir à Hume, qui, pour lui, achève de fausser l'idéalisme, M. Lyon nous parle des immatérialistes américains, de Samuel Johnson, de Jonathan Edwards.

Dans sa *conclusion*, il laisse comme percer le regret de voir le « rationalisme » cartésien parcourir une aussi brillante carrière; il est intellectualiste. Mais c'en est-il fait de l'immatérialisme? Il pose la question et y répond : « Même de nos jours, la philosophie de l'idée est demeurée vivace en Angleterre. Le devant de la scène y est occupé par des écoles brillantes qui marquent à nos yeux les arrière-plans profonds où se tiennent les héritiers de l'immatérialisme. Ces derniers n'ont d'ailleurs à témoigner nul parti pris contre les hypothèses semi-physiques, semi-psychologiques qui accaparent aujourd'hui la curiosité générale. Bien plus, ces hypothèses, à les supposer établies, se peuvent, à la rigueur, disposer dans les cadres de leur philosophie propre. Il y a place, au sein de l'idéalisme, pour une doctrine de l'évolution, comme pour une psycho-physiologie. » Le conflit de l'immatérialisme avec les jeunes écoles n'éclate, ajoute M. Lyon, que du moment où, peu satisfait de fournir une conception, ici cosmique, là biologique, acceptable après tout même aux Berkeleyens, évolutionnistes et psychophysiologistes prétendent seuls tenir la clef des problèmes qu'agitent le psychologue et le métaphysicien. « Ils ne s'avisent pas combien leur ambition est peu justifiée, puisqu'ils prennent pour point de départ le point d'arrivée de la philosophie mentale. Les hautes difficultés qu'ils se croient appelés à aplanir, ils ne songent pas que leurs hypothèses initiales les supposent levées. La tentative accomplie par les théoriciens de l'évolution, en vue d'expliquer et l'origine et les transformations de la connaissance, n'aboutit que parce que les *dates* dont ils se sont servis impliquent et cette connaissance et la conscience même préformées... Ils débutent par une flagrante pétition de principe... » Et pour les psycho-physiologistes, que font-ils, sinon caresser « la même illusion réaliste qui fit commettre à l'école écossaise et aux éclectiques, en France, de si évidents cercles vicieux? »

Nous n'avons pu nous défendre de reproduire ces critiques, si justes, d'un esprit aussi peu dogmatique. « L'idéalisme », a encore déclaré M. Lyon, « ne barre en aucune manière la route au savant », mais, il le veut, *sua cuique scientiæ tribuatur provincia*.

Le dix-neuvième siècle, texte et dessins par Robida. Un très beau vol. in-4° de 405 p. Paris, Georges Decaux, éditeur; 1888.

Cela trouble d'avoir à reconnaître que l'essence mystérieuse, intangible et, par définition, indéfinissable entre toutes : l'Esprit, — cette flamme au foyer invisible, cette lumière qui nous éblouit sans qu'on la voie,—ne se présente jamais à nous que sous la forme d'une personne très distincte, opérant elle-même, à ce point que l'interprète le plus fidèle, la transmission la plus immédiate, efface ou gâte l'Esprit. Nous nous sommes complu jadis et nous revenons souvent encore à de lentes promenades du souvenir et de l'hypothèse, autour de ces deux mots déconcertants : *l'Esprit et l'Humour*. Et toujours, nous avons trouvé que rien ne vaut pour se faire entendre à soi-même, — il n'est pas question de les définir, — de pareilles abstractions, le témoignage et l'exemple vivants. Il y aurait autant de façons que de personnes de goûter et de vouloir décrire l'esprit; mais il n'en est qu'une de le faire voir. Elle nous est fournie par le sage historique, à qui l'on demandait de prouver le mouvement, et qui, sans mot dire, se mit à marcher. En effet, l'esprit porte la marque propre de chaque individu, et le plus spontané, le plus personnel esprit est celui qu'acceptent le mieux les autres. L'esprit des gens du monde et celui des auteurs, écrivains ou artistes, — car on nous approuvera de ne point tenir compte de celui des avocats ou des députés, — ont un charme différent. Et, dans nos professions elles-mêmes, que de nuances, qui sont des mondes dans l'ordre de l'idéal! L'esprit de Labiche n'est point celui de Meilhac et Halévy; l'esprit acéré et délicat de Henri Rochefort, — grévistes et communards à part, — n'est pas celui d'Albert Millaud, fantaisiste attique; l'esprit de Grévin, aux légendes merveilleuses, et l'esprit de Caran d'Ache, au cari-

catural parisianisme exotique, ne sont pas l'esprit de Robida, de qui la fécondité toujours originale, et la maligne ironie toujours éclairée de bonne humeur, réclament une place légitime, en tête des plus rares esprits de notre âge.

Depuis longtemps nous désirions payer notre dette de gratitude, pour les heures aimables dont nous lui avons l'obligation, à l'auteur du *Voyage de M. Dumollet*, du *Vingtième siècle*, du *Portefeuille d'un très vieux garçon*... ce dernier, véritable bijou d'humour et de talent, revue moqueuse et mélancolique des victoires et conquêtes d'un ancien beau, âgé de cent un ans... Ce *portefeuille* est aussi une évocation de la France passée, — la France du Directoire, de l'Empire, de la Restauration, et de Louis-Philippe, — à l'appel d'un galant épicurien, doublé, comme il arrive souvent à ces heureux ennuyés, d'un sagace appréciateur de la vie, des hommes... et même des femmes... Robida, l'intarissable source de gaieté de « la Caricature, » l'illustrateur fort intelligent de Rabelais (de ce *Rabelais que nul ne comprit,* a dit Victor Hugo), est aussi l'auteur de plusieurs volumes de romans ou contes qui nous ont agréablement divertis, tels que : *Voyages extraordinaires de Saturnin Farandoul, le Vrai sexe faible, la Vie en rose* et *les Peines de cœur d'Adrien Fontenille.* Chacun de ces volumes est orné de dessins, dus à la même plume que le texte. *La part du hasard,* dont il a été parlé ici même, est la plus récente composition littéraire de M. Robida, que nous plaçons, pour son seul talent d'écrivain, en plus haut rang qu'il ne l'imagine lui-même.

Par la brutale concurrence amenée par l'irruption de tous les illettrés de l'univers dans la carrière jadis heureusement fermée des lettres, il s'est perdu : d'abord le sentiment et bientôt jusqu'à la notion des signes particuliers de l'écrivain de race, remplacé par l'*écriturier* de métier, un être qui fait grincer la plume et puer l'encre. Il n'en est pas un seul, de ces sots parvenus, qui ne prétende nous initier à ses luttes avec le démon du mot, de l'épithète rare... et cependant toute une année les voit tous se servir du même substantif malpropre, du même impropre adjectif, de la même désarticulation de phrase, lancée par un chef de file. Aussi, quelle sensation rafraîchissante, lorsqu'on retrouve ce détachement de l'artiste ou de l'écrivain de race, qui se contente d'offrir au monde son fruit, comme un arbre bien élevé... son fruit de vie et de philosophie, ainsi qu'on le voit faire au talent original, au charmant *esprit*, que nous désirons louer aujourd'hui.

A tous ces titres déjà hors de pair, Robida vient d'en ajouter un vraiment considérable, avec le *Dix-neuvième siècle,* paru d'hier à la librairie Georges Decaux. A l'approche du mois des étrennes, nous le signalons avec chaleur parmi les plus aimables présents que l'on puisse faire, aussi bien aux « belles mondaines » friandes des visions les plus coquettes de la mode d'autrefois, qu'aux liseurs de toutes classes : les simples, les raffinés et les réfléchis. Les simples s'amusent très sainement à ces histoires ingénieuses et bien conduites ; les raffinés auront bientôt reconnu les ressources d'art qui se cachent sous ce facile travail ; les réfléchis accorderont que l'auteur a bien rempli ce titre redoutable : *le Dix-neuvième siècle*. Il va finir ce siècle qui fut notre famille, notre maison, le berceau de notre père et de notre mère ! Certes, en observant le perpétuel *devenir* de l'humanité à travers les temps, on serait illogique et téméraire de prétendre accorder à l'une de ses phases au regard de l'autre aucune différence ou supériorité. J'entends par là qu'il se trouvera toujours quelque raisonneur pour rétablir l'équilibre... ou mieux pour démontrer la quasi parité de tous ces chaînons d'une chaîne perpétuelle. Cette réserve faite, il nous semble que, malgré son renom de prosaïsme et de vulgarité, le *Dix-neuvième siècle* est d'une extraordinaire poésie. On le voit naître au bruit des fanfares et des chants de gloire, dominé par la jeune figure de celui que nous vîmes appeler ces jours derniers dans un journal anglais : « La plus intéressante figure qui ait paru dans le monde, depuis nombre de siècles (*For many à century*). » Figure célébrée par les poètes de toutes les nations, Byron, Gœthe, Lamartine, Chateaubriand, et par Victor Hugo, qui le chantait encore, avec un lyrique délire (et le plus sincère qu'il ait connu), dans ses derniers vers :

« ... Un seul homme enflammait tous les yeux,
Sa gloire grandissant à toutes les aurores
Se composait du bruit des trompettes sonores
Et des tambours joyeux ! »

Après cette fulgurante image de Napoléon, c'est notre romantisme issu d'elle en partie... et puis, contraste unique dans les annales de l'activité humaine, parallèlement à ces excès de la fantaisie, l'entrée en scène triomphale de la vapeur, des chemins de fer, du gaz, de l'électricité, de l'industrie et de la spéculation. En repassant ce *Dix-neuvième siècle* dans l'éclatant livre-album de Robida, nous nous disions : « Ne semblerait-il pas, vraiment, qu'une âme différente de la nôtre ait habité les corps parés de ces étranges costumes, et que l'on devait recevoir une autre impression de la vie, au temps où c'était un long et pénible voyage d'aller jusqu'à Blois ou Valenciennes ? » Gardez-vous d'en rien croire. Qui de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous n'est frappé des excursions lointaines que s'offraient nos pères, à l'époque des diligences et des malles-postes ? On allait déjà beaucoup à Rome avant 1820... et l'on agiotait même à des dates antérieures à celle-là. On y fabriquait aussi du sucre, du papier, du drap et de la toile pas sensiblement moins bons que les nôtres. Veuillez noter aussi comme les figures de ces femmes et de ces hommes logés dans les hauts étages des étroites rues de jadis, sont plus gaies et plus vives que celles de nos « Five o'clock » et de nos « petits hôtels ». N'est-ce pas encore Napoléon qui a dit : « L'homme a tout perfectionné, excepté l'art d'être heureux » ? Sans insister davantage sur les côtés saisissants de l'histoire du XIXe siècle, on y peut bien signaler aussi, comme choses merveilleuses, les choses d'Allemagne depuis trente ans, l'énorme grossissement de la Prusse et l'aventure sans pareille de l'Italie baisant les bottes de la puissance militaire qui, en 1859, enraya les victoires libératrices de notre armée. Et si l'on touche à l'intérieur royal des nations germaniques, la noyade du roi de Bavière et la destinée de l'empereur Frédéric ne sont pas non plus indifférentes au poète et au moraliste.

Le *Dix-neuvième siècle,* de Robida, à n'en juger ici que le texte, — la partie illustrée revenant de droit à une critique plus compétente, — joint à ses autres mérites celui d'une variété très intelligente, dans l'ordre des aspects où l'auteur entend nous donner une sorte de panorama visionnaire de ce siècle. Le premier chapitre : « Comment Frédéric Ponto, trente campagnes, vingt blessures, ne devint pas maréchal de France » ; — aventures d'un brave des armées de la République et de l'Empire, — est digne des cahiers du capitaine Coignet, mais d'un Coignet moins enthousiaste, et qui en avait par-dessus la tête du grand homme. Ponto ne l'envoie pas dire, et, en se plaçant à son point de vue de fantassin abruti de contremarches, on ne saurait lui donner tort. C'est ensuite « la Confession d'une ancienne jeune actrice », très amusant morceau de psychologie de modiste, modèle (pas de vertu ... mais de peintres), finalement épouse légitime d'un Gross-Herzog. Les scènes d'ateliers romantiques, les séances de lectures *dito,* et le partage du cœur de Mlle Palmyre entre le peintre Petrus Ringard, le poète *Marcus Marcassus l'Agreste* et le romancier Guindoulas, — sans parler des vaines tentatives du député d'Angoulême, — sont d'un trait juste et réjouissant. Les cinq chapitres suivants nous disent les *Mémoires d'une maison* exposée aux barricades et aux coups de fusil de toutes nos révolutions en ce siècle ; *les Vieux de la vieille,* déjà honorés d'une sublime poésie de Gautier, et d'une page splendide de Richepin, opposant l'indigence propre de ces vétérans aux goinfreries des *gueules d'avocats* du Parlement ; *Cinquante ans de dandysme,* où les amours d'un vieux beau, de dix en dix années racontés par lui-même, sous l'influence du sommeil hypnotique ; *le Zouave Jean Bernille,* héroïque histoire d'un de nos soldats, depuis la prise de Constantine jusqu'aux insurrections algériennes qui suivirent nos désastres de 1870 ; *la Dernière diligence,* évocation d'une auberge d'autrefois. J'avoue que j'abandonne sans regret au bon vieux temps ses taverniers ventripotents et ivrognes, et ses hôtelleries au confort trop primitif, dont plusieurs de nos grandes villes offrent encore des exemples nauséabonds. « Les tribulations d'un homme de goût qui n'en avait pas » et « les Victoires et conquêtes d'Alexandre Colohy » nous disent ensuite l'invasion du bric-à-brac et du bibelot, et les exploits d'un garde national depuis les comiques du temps de Gavarni jusqu'aux jeux de bouchon, aux bastions glacés, aux sorties et à la guerre sociale de 1870-71. Le *Café Jeannisson* est un résumé pittoresque des vicissitudes du quartier Latin ; *Tête fêlée,* le cas d'un étudiant de 1848, pris par la politique d'alors, garibaldien pratiquant, aujourd'hui *vieille barbe* aux illusions perdues ; *la Châtelaine de Plouhic,* l'humoristique tableau du lancement d'une plage. L. D.

Les époques de l'éloquence judiciaire en France, par MUNIER-JOLAIN, avocat à la Cour d'appel. Un vol. in-12. Perrin et Cie ; 1888. — Prix : 3 fr. 50.

Quel a été le dessein de l'auteur ? A-t-il voulu vraiment, et pour notre instruction, faire reparaître à la barre cinq orateurs, au talent hautement prisé par leurs contemporains, et de qui les plaidoiries caractérisent assez bien cinq époques distinctes de l'éloquence judiciaire en notre pays ? Ou bien n'a-t-il rien tant désiré que nous faire admirer, par le moyen de cinq portraits qu'il nous donne, ses propres mérites d'écrivain ? Il est fâcheux qu'on soit amené à se poser pareille question, plus fâcheux qu'on soit forcé de conclure à un manque de discrétion, tout au moins, de la part de M. Munier-Jolain.

A M. Munier-Jolain on pourrait faire les reproches mêmes qu'il adresse à Patru, à Romain Desèze ; on le pourrait blâmer d'avoir pris un trop grand souci des mots, « d'avoir taillé sa pierre avec un trop visible effort et une multiplication fatigante de facettes » ; — il l'a remarqué : l'effort ne doit se laisser deviner, « trop de lueurs heurtées nuisent à l'unique et limpide clarté que

© 2007 Lyon — Editions « Les marionnettes du temps » — http://editions.arlequin.fr

dégage toute œuvre maîtresse, » de ses remarques il n'a point tiré profit; — et on le pourraît blâmer de s'être, mettons apparemment, appliqué à faire de notre vieille langue française une langue synthétique. Regardons moins pourtant à ce qui gêne notre esprit qu'à ce qui est capable de l'enchanter; avouons que la phrase de notre auteur, qu'elle soit elliptique et se présente comme une énigme, ou que, franche, elle ne cèle rien de ce qu'elle peut enfermer, est alerte, pleine de mouvement et de vie; que, court vêtue, parée d'un rien coquettement choisi, coquettement placé, elle va, se presse et rit; qu'elle donne aux chapitres du livre un air de conférences; le fâcheux, et nous y revenons, c'est qu'on fait attention aux façons de dire du conférencier plutôt qu'à ce qu'il dit.

Au reste, les qualités, bonnes ou mauvaises, de styliste ou de diseur de M. Munier-Jolain le servent en quelque manière. Les jugements qu'il porte sont superficiels, on ne s'en aperçoit pas tout de suite. Il nous parle de Claude Gaultier avec humeur; — Gaultier, qui appartient au barreau d'avant *les Plaideurs* (première époque), n'avait jamais tout vu comme l'Intimé; — il nous parle d'Olivier Patru fort agréablement, — deuxième époque : le roman d'Honoré d'Urfé a paru et Patru est un précieux qui commente Vaugelas; — autre époque, Loyseau de Mauléon et tout l'appareil de sensibilité; combien de larmes n'ont pas fait verser les malheurs de Valdahon! autre époque: Desèze, qui, retour de Ferney, arrive à Paris; qui abandonne le parti des philosophes pour passer dans celui de la cour, qui se charge de la défense que l'on sait, et, c'est Chateaubriand qui le dit, jouit ensuite avec bonheur et naïveté de sa gloire, semblant craindre de profaner les souvenirs religieux qu'il porte au fond de son cœur; enfin, l'époque contemporaine : Berville, qui manque d'élan, de chaleur, qui fait intervenir Philippe le Bel dans l'affaire des quatre sergents de La Rochelle! M. Munier-Jolain parle agréablement encore, et de Loiseau de Mauléon, et de Romain Desèze et de Berville. Il est indulgent au manque de caractère des deux derniers orateurs, et, généreux pourtant, nullement sceptique, il chante son hymne à la liberté. Les analyses, plus spirituelles que fines et pénétrantes, sont bien telles que peut se les permettre un conférencier.

Nous eussions mieux aimé de véritables études.

F. G.

Les Représentants du peuple en mission et la justice révolutionnaire dans les départements en l'an II (1793-1794), par HENRI WALLON, membre de l'Institut. Tome I : *la Vendée*. Un vol. in-8°. Hachette et Cie, éditeurs. Paris, 1888.

La République datant du 22 septembre 1792, on compta l'an I jusqu'au 31 décembre de cette année, et l'an II à partir du 1er janvier 1793, adaptant l'ère nouvelle au calendrier en usage : 1er janvier 1793, l'an II de la République française une et indivisible. Mais au mois de septembre suivant on voulut rompre avec le passé, en substituant au calendrier grégorien un calendrier où l'année commençât du jour anniversaire de la proclamation de la République. Le 22 septembre 1793 était, en réalité, le premier jour du premier mois de l'an II : c'est ainsi qu'on le compta, sans plus de souci des dates précédemment insérées dans les actes officiels.

Ainsi l'an II, commencé avec le calendrier grégorien le 1er janvier 1793, se continua avec le calendrier républicain jusqu'au 22 septembre 1794. L'an II, l'année de la Terreur, a plus de vingt mois.

Sur cette longue période, M. Wallon a fait l'enquête historique la plus minutieuse et la plus sévère. L'*Histoire du fédéralisme en 1793*, publiée naguère, était la suite de ses recherches sur le tribunal révolutionnaire et les préliminaires du nouvel ouvrage.

Dans l'histoire des missions, on peut marquer trois grandes époques : 1° celle de l'institution même à propos de la levée de 300,000 hommes; 2° la révolution du 31 mai suivie de la constitution du 24 juin; 3° l'établissement du gouvernement révolutionnaire par la loi du 14 frimaire an II (4 décembre 1793).

La Convention institua les missions pour agir sur les différents corps provinciaux; ils devaient y représenter le gouvernement, puisque les administrateurs, — procureurs-syndics, — du département, du district, de la commune, sortaient de l'élection. On recevait les lois, on les enregistrait, on y devait obéir; mais il n'y avait personne pour y veiller et y contraindre au nom du pouvoir central; en telle sorte que le gouvernement était sans action efficace sur les départements mal disposés. Pour combler cette lacune, il fallait qu'elle envoyât en province des hommes sur qui elle pût compter. Elle les prit dans son sein : mesure que M. Wallon qualifie avec raison de fâcheuse en ce qu'elle enlevait beaucoup de représentants du peuple à leur devoir essentiel, le vote de la constitution et des lois, mais qui parut

à la Convention commandée par le besoin de donner à ces commissaires une autorité suffisante.

Les pouvoirs des représentants en mission étaient absolument illimités : ils n'étaient responsables que devant leur conscience.

M. Wallon prouve que beaucoup n'en avaient pas. Après un examen critique des missions en général, M. Wallon se renferme dans l'histoire de la guerre de Vendée; et son plan doit le mener successivement dans les différentes provinces.

La méthode employée par l'éminent historien est d'une rigueur extrême : il est allé, en personne, fouiller les greffes de provinces, complétant ainsi les renseignements fournis par l'ouvrage de Berriat Saint-Prix. Pas une assertion, pas une appréciation qui ne s'appuie sur un document. Nous voyons l'immixtion perpétuelle des représentants missionnaires en toutes choses, surtout en celles où ils n'entendent rien. Ils pèsent sur les conseils des généraux et s'instituent critiques de leurs ordres, les rendant à leur gré suspects au gouvernement, provoquant les rappels, les révocations, les mises en accusation, uniquement guidés par la passion politique, et partout augmentant le désarroi, ainsi que le prouvent leurs correspondances : Thirion dans la Sarthe, Laplanche dans le Calvados, Garnier de Saintes dans l'Orne et dans la Manche, Le Carpentier dans la Manche, Jean Bon Saint-André et Prieur de la Marne, dans l'Ille-et-Vilaine, Carrier dans la Loire-Inférieure, Francastel en Maine-et-Loire, tous adressent au Comité de salut public les dépêches les plus alarmantes, et, ajoute M. Wallon, « l'insulte qu'on y jette à l'ennemi (les Vendéens), qui d'avance n'est le plus souvent qu'une preuve de la peur qu'on en a. »

Sans doute les sympathies politiques de M. Wallon ne sont pas ignorées, et l'on peut garder une certaine réserve avant d'adhérer à ses conclusions : cependant les pièces sont là, et il semble que l'historien, pressentant bien qu'en pareille cause son impartialité pourrait être sujette à caution, ait voulu la mieux garantir contre tout soupçon par l'entassement des documents authenthiques et justificatifs.

Un seul trait en donnera une idée : M. Wallon reporte sur les hommes de la Convention toutes ou presque toutes les horreurs commises dans la guerre de Vendée. Il cite le rapport de Lequinio : ce *missionnaire* examine les moyens d'en finir, et il écrit : « Si la population qui reste n'était que de trente à quarante mille âmes, le plus court sans doute serait de tout égorger, ainsi que je le croyais d'abord; mais cette population est immense; elle s'élève encore à quatre cent mille hommes... S'il n'y avait nul espoir de succès par un autre mode, sans doute encore qu'il faudrait tout égorger, y eût-il neuf cent mille hommes. Mais je suis loin de le croire. »

C'est fort heureux.

Il est banal de dire que ce volume est d'un puissant intérêt ; après l'avoir lu, l'on sent une grande impatience de voir paraître les suivants : alors seulement, du reste, il sera possible et utile de discuter.

Campagne dans le haut Sénégal et dans le haut Niger (1885-1886), par le colonel H. Frey, commandant le 2e régiment d'infanterie de marine. Un vol. in-8° accompagné de trois cartes. Paris, 1888. Plon et Cie, édit.

Nous voudrions penser que ce livre, triomphant de l'indifférence habituelle du public à l'égard des ouvrages sérieux, sera lu et médité par l'élite des esprits français.

Sans exagération aucune, l'admirable récit que fit Salluste de la guerre de Jugurtha peut seul soutenir la comparaison avec l'histoire des campagnes de notre corps d'occupation du Sénégal, écrite dans un style sobre, vigoureux, précis par le colonel Frey. Ce sont bien les mêmes péripéties d'une guerre de ruse et de combats sauvages, les mêmes rivalités des rois africains et de leurs tribus indisciplinées, les mêmes défiances, les mêmes luttes entre frères, la trahison, le ravage, le massacre, tous les éléments dramatiques que l'historien latin relève en cette guerre de Numidie, mais avec cet intérêt en plus que l'action est contemporaine, qu'au lieu de Rome c'est la France qui joue le rôle difficile, que les forces, les courages, les ressources, engagés et sacrifiés dans ces contrées lointaines et meurtrières de l'Afrique occidentale, ce sont les nôtres.

L'injustice inconsciente des hommes, qui tient sans doute à l'étroitesse de leurs moyens de connaître, a laissé dans l'ombre les événements annuels du Sénégal, tout occupés que nous étions d'une expédition plus considérable, celle du Tonkin. L'ignoble politique est cause de l'importance presque exclusive qu'a prise cette entreprise coloniale d'un si désastreux résultat jusqu'à présent; et si vous parlez du Sénégal, même à nos espèces d'hommes d'État, il est entendu que c'est une colonie faite, les manuels de géographie l'indiquent depuis longtemps comme une possession française definitive : d'où l'on conclut naturellement qu'il n'y a plus à s'en occuper, que c'est un territoire organisé, productif. De temps en temps les journeaux enregistrent bien la nouvelle d'une épidémie de dysenterie, de fièvre jaune, qui décime notre corps expéditionnaire.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mais c'est si loin, et cela recommence si souvent, qu'il semble tout simple d'en prendre son parti : on s'y habitue comme à un risque convenu.

Eh bien, lisez le poignant ouvrage du colonel Frey, poignant par la simplicité et la sincérité du récit, et vous verrez combien nous sommes loin d'avoir colonisé le Sénégal, et d'avoir clos la période des sacrifices. Le vaillant officier ne se plaint pas du sort très dur que subissent là-bas nos hommes, il constate, il démontre les souffrances de toute sorte, afin de rappeler aux trop facilement oublieux le courage sublime que, du plus haut au plus humble, déploient sous un ciel inclément, sur un sol inhospitalier nos officiers et nos soldats, sans même la consolation de penser que leur abnégation patriotique engendre un résultat utile et décisif.

« Dans le haut Sénégal et sur le Niger, tous les villages sont fortifiés. La guerre y existe, en effet, à l'état permanent, de contrée à contrée, quelquefois de village à village. Le prétexte de ces luttes incessantes est souvent des plus futiles : par exemple une vengeance à exercer contre les habitants du pays voisin, qui, il y a quelque trente ans, ont volé un bœuf, une captive du village. Quant à la cause déterminante, c'est la nouvelle que le voisin vient de faire une bonne récolte, possède un beau troupeau, de nombreuses et belles captives.

Au milieu de ces incessantes hostilités, le corps expéditionnaire français doit se tenir perpétuellement en éveil ; car ces peuplades, aujourd'hui nos alliées, se retournent demain contre nous; plus d'une fois il arrive qu'intervenant pour rétablir l'ordre et la paix dans l'intérêt de nos possessions qu'il faut garantir de la contagion belliqueuse, nous voyons s'unir contre nous les tribus en lutte. Rien de plus attachant, de plus dramatique que l'histoire de nos rapports avec les sultans soudaniens Samory et Ahmadore, contre lesquels le chef de notre expédition dut déployer toute l'ingénieuse perspicacité d'un diplomate et toute l'énergie d'un général. Finalement le succès a couronné les efforts pénibles du colonel Frey : il a réduit les sultans du Soudan; l'un d'eux a demandé le protectorat de la France; nous avons vu à Paris et au camp de Châlons son fils Karamoko, à qui les chroniqueurs firent bientôt une légende.

Les difficultés sont d'autant plus grandes pour opérer dans une région malsaine, que les moyens manquent le plus souvent : il faut dépenser des sommes énormes pour transporter au Sénégal le matériel nécessaire. Un exemple entre autres : on sait que la canonnière le *Niger*, d'une longueur de dix-huit mètres, a été construite à Paris, en partie démontable, de vingt-cinq à cinquante kilomètres, susceptible ainsi d'être transportée de Kayes à Bamakou au moyen de porteurs ou à dos d'ânes ou de mulets. Le prix de la canonnière fut de 67.000 francs. Le prix de son transport de France à Bamakou s'est élevé à 170.000 francs environ.

Le rôle philanthropique, humanitaire de l'expédition française est d'abolir l'esclavage. Nous y parvenons partiellement. Mais la question serait de savoir si, pour sauver la liberté de barbares africains aussi capables les uns que les autres d'asservir et de servir, il faut sacrifier l'existence de plusieurs milliers de Français, et d'un grand nombre de millions, ressources d'hommes et d'argent qui pourraient bien nous faire défaut au jour où nous aurons à garantir notre propre indépendance.

Le colonel Frey, qui témoigne dans son livre de qualités d'administrateur autant que de talent militaire et d'héroïque énergie, termine par l'exposé d'un programme, qui fut également celui de ses prédécesseurs au gouvernement du Sénégal, les honorables colonels Pinet-Laprade et Valière; la base principale est la constitution, dans le Soudan occidental, d'un vaste empire dans la main ferme d'un seul chef indigène; le but était d'amener dans ces contrées cet état de force favorable au développement des relations commerciales. Pour réaliser ce programme, le colonel Frey pense que, contrairement au projet de Raffenel, qui a pour objectif la pénétration et l'occupation illimitée, indéfinie, il faut se contenter de tenir le fleuve Sénégal jusqu'à Médine, sa limite navigable, tenir de même la haute Falémé jusqu'au point où cette rivière cesse d'être navigable pendant la saison des hautes eaux. Occuper sur la côte l'entrée des fleuves, par un poste de douane, et par un fort le point où cesse la navigabilité de ces cours d'eau; étendre l'influence française et réserver notre action pour l'avenir, par la conclusion des traités de protectorat ou de commerce avec les États indigènes voisins et avec ceux de l'intérieur. Au lieu de cette méthode, on a préféré l'emploi de la force, on a voulu faire la guerre : le colonel Frey le déplore avec raison, et avec une modération méritoire il en rejette la responsabilité sur la fièvre de colonisation qui s'est, il y a quelques années, emparée de l'opinion publique et l'a poussée dans ces entreprises.

En tout cas il réclame, et il n'est pas douteux une seconde qu'il ait absolument raison, la mise en pratique immédiate de deux mesures dont tout son ouvrage démontre la nécessité : le désarmement des peuplades qui se révoltent contre l'autorité française, et l'interdiction de la vente

d'armes et de munitions sur cette partie de la côte occidentale d'Afrique.

Espérons que l'ouvrage du colonel Frey portera la lumière dans l'esprit de nos gouvernants, s'ils ont au moins la sagesse de le lire ou de s'en faire rendre compte avec exactitude.

Malgré la contestation d'un article anonyme publié le 13 octobre dans la *Revue Bleue*, nous ne ménagerons point, quant à nous, les éloges à l'auteur de ce livre, aussi important au point de vue des intérêts de notre patrie que remarquable au point de vue des qualités littéraires. P. Z.

L'archéologie préhistorique, par le baron J. de Baye, avec 51 figures intercalées dans le texte. Un vol. in-16 de la *Bibliothèque scientifique contemporaine.* Paris, J.-B. Baillière et fils; 1888. — Prix : 3 fr. 50.

Initié par M. l'abbé Bourgeois aux études préhistoriques, l'auteur est un sage qui ne craindrait rien tant que d'apporter des solutions hâtives. Il ne faut que tourner les premières pages de son livre pour s'en apercevoir.

L'époque tertiaire, prématurément inscrite dans l'âge de pierre, n'existe plus au point de vue archéologique; l'archéologie de l'époque quaternaire s'impose, par contre, d'une manière irrécusable; mais, écrit M. de Baye, l'admission de l'existence de l'homme quaternaire n'implique pas nécessairement l'admission de toutes les théories émises en ce qui regarde l'époque quaternaire : l'homme paléolithique a manifesté sa présence, il y a des faits qui ont été parfaitement étudiés : pour les subdivisions, et pour les considérations touchant le caractère de l'industrie humaine, elles sont arbitraires. Et l'auteur de nous rappeler la fortune de certaines dénominations successivement substituées les unes aux autres : l'instrument de Saint-Acheul est longtemps considéré comme forme typique et l'on parle du type acheuléen; puis, le gisement de Chelles découvert, le type quaternaire est désigné sous le nom de chelléen; aujourd'hui, l'on démontre que ce type n'est ni pur, ni exclusif, M. de Baye a de la méfiance.

Mais ce n'est point de l'époque paléolithique qu'il entend nous parler, c'est l'époque néolithique qu'il tâche à nous faire connaître : déjà la civilisation, déjà les manifestations de sentiments un peu élevés, et il nous fait parcourir les stations de la Marne, il nous introduit dans les grottes de la Champagne; il nous décrit les objets recueillis, il les rapproche d'autres objets recueillis en d'autres lieux.

Le sujet est intéressant : nous voudrions ne rien ignorer de nos ancêtres les plus éloignés, et le sujet est traité par un auteur très soucieux de ne se point abuser.

La Révolution française, *résumé historique,* par H. Carnot, sénateur, membre de l'Institut; nouvelle édition; un volume in-18 de la *Bibliothèque d'histoire contemporaine.* Paris, Félix Alcan. — Prix : 3 fr. 50.

Nombreuses déjà sont les éditions de ce résumé historique de la Révolution, et cette édition-ci, la plus récente, ne sera pas la dernière : on lira longtemps encore ce précis que l'auteur avait écrit en des temps d'oppression et pour qu'il servît comme de manuel d'éducation politique.

Peu de jours avant sa mort, H. Carnot travaillait à la rédaction d'une note dont il se proposait de donner communication à l'Académie des sciences morales et politiques; le sujet de la note : les marques de joie, d'enthousiasme, manifestées à l'étranger, par les esprits les plus distingués, à la nouvelle des premiers événements de juin, de juillet, d'août 1789; une révolution pour notre pays? Non, la Révolution, et l'on attendait, en Europe, la déclaration des droits. L'illustre vieillard pensait à rappeler cet enivrement universel des premiers jours, au moment même qu'il déplorait certaines divisions et de coupables oppositions. Il ne faut jamais s'abandonner, jamais désespérer; il faut savoir vouloir, oser agir, voilà ce qu'il eût voulu crier aux libéraux, aux parlementaires, aux modérés, aux républicains de gouvernement, aux arrière-petits-fils des premiers constituants; il pensait à évoquer le passé pour que le passé portât enseignement, et volontiers il eût répété les dernières lignes de son précis : « La France n'abdiquera pas sa mission civilisatrice. Elle est aussi nécessaire au monde qu'elle l'a jamais été. Son absence laisserait un vide que nul autre peuple ne serait apte à combler; *elle doit compte d'elle-même à l'humanité.* »

F. G.

© 2007 Lyon — Éditions « Les passionnés du temps » — http://editions.passionnes.fr

BEAUX-ARTS

Les Princesses artistes, par ANTONY VALABRÈGUE. Un vol. in-32. Paris, 1888. A. Dupret, édit. — Prix : 2 francs.

Encore un volume de la petite Collection bleue de l'éditeur Dupret. *Encore* n'est pas exclamation de reproche. Ces petits livres curieux méritent un coin dans la bibliothèque des hommes de goût.

M. Antony Valabrègue nous rappelle ou nous révèle les talents des princesses des familles ayant régné en France : il accorde autant de place — mais c'est un malin — aux tentatives un peu burlesques de Marie Leczinska, dont le professeur exécutait tout l'ouvrage, ne lui laissant qu'un peu de couleur à poser ici ou là sur un trait de crayon, qu'à la princesse Marie d'Orléans ou à la princesse Jeanne Bonaparte, de véritables artistes, qui ont créé l'une par l'ébauchoir, l'autre par le pinceau et par le burin, des œuvres remarquables.

M. Valabrègue complète son intéressante monographie par une galerie de princesses étrangères que la Muse a marquées aussi d'un signe plus ou moins sacré. Il est plein de mansuétude et de vénération pour toutes : s'il n'est aimé des déesses, M. Antony Valabrègue sera du moins béni des princesses.

Les Maisons historiques de Paris, par ALFRED COPIN. Un vol. in-32. Paris, 1888. A. Dupret, édit. — Prix : 2 francs.

Volume de la coquette petite Collection bleue de l'éditeur Dupret. Notices intéressantes non pas sur toutes les maisons historiques de Paris, mais sur les plus remarquables soit à cause de leurs habitants d'autrefois, soit à cause de la conservation de leur architecture.

M. Alfred Copin a suivi une marche telle qu'il fait faire au lecteur une promenade méthodique d'un bout de la ville à l'autre. Son principal but a été d'attirer l'attention sur les travaux du comité des inscriptions parisiennes, institué par arrêt du 10 mars 1879 sous l'influence de M. Hérold, alors préfet de la Seine, et sous la présidence du regretté Henri Martin. La tâche que s'est donnée M. Copin, c'est de compléter les renseignements naturellement très sommaires des plaques commémoratives. Il s'en est acquitté avec une discrète abondance et une érudition sans apparat.

PZ.

GÉOGRAPHIE

— Voyages — Mœurs et Coutumes —

États du Danube et des Balkans (Hongrie méridionale, Adriatique, Dalmatie, Monténégro, Bosnie et Herzégovine), par LÉON ROUSSET (Guides Joanne). Un vol. in-16 cartonné de LI-279 pages avec 17 cartes et 12 plans. Paris, Hachette et Cie. — Prix : 15 francs.

Nous ne saurions mieux faire, pour parler de ce volume, que de traduire le consciencieux article que, dans le *Freudenblatt* de Vienne, lui a donné récemment M. de Hess-Warlegg, voyageur intrépide et écrivain de talent dont l'avis a son poids pour des publications de ce genre.

« Ce volume n'est qu'une première partie des *États du Danube et des Balkans*, mais c'est précisément celle qui intéresse le plus l'Autriche puisqu'elle renferme la Hongrie méridionale, la Transylvanie, la Croatie, la Slavonie, la Dalmatie, la Bosnie, l'Herzégovine et l'Istrie, et que, s'il n'eût pas compris également le Monténégro, le volume eût pu s'intituler tout simplement l'*Autriche méridionale*. L'ouvrage de près de 300 pages est pourvu de nombreuses cartes empruntées à l'Institut géographique militaire de l'État-major autrichien. D'ailleurs, ainsi que le constate la préface en termes reconnaissants, le gouverne-

ment austro-hongrois n'a eu que des prévenances pour M. Rousset qui a été fort secondé dans sa tâche, notamment par M. de Kallay, ministre des finances de l'empire austro-hongrois, chargé spécialement de l'administration supérieure des provinces de Bosnie et d'Herzégovine. M. Léon Rousset était tout désigné pour s'acquitter honorablement de la tâche qui lui était confiée : professeur d'histoire naturelle de 1868 à 1874 à l'École militaire de Fou-Tchéou, en Chine, il entreprit, vers la fin de cette dernière année, un voyage d'exploration dans l'intérieur du Céleste Empire qu'il poursuivit jusqu'à la grande muraille et aux frontières de la Mongolie. Le résultat de cette expédition fut consigné dans : *A travers la Chine* (Hachette, 1878), un ouvrage qui a eu plusieurs éditions depuis lors. De retour à Paris, il fut chargé, par le gouvernement français, de donner à l'École des sciences politiques une série de conférences sur l'extrême Orient. Après avoir été attaché, de 1879 à 1882, en qualité de secrétaire à l'ambassade chinoise de Madrid, M. Rousset fit, en 1884, un long voyage dans les États des Balkans, la Turquie et l'Asie Mineure, pour recueillir les renseignements nécessaires au remaniement du volume des *Guides Joanne* s'occupant de ces pays ; en 1886 il publia, en conséquence, *De Paris à Constantinople,* suivi aujourd'hui de la première partie des *États du Danube et des Balkans.*

M. Rousset ne s'est pas contenté de relever des on-dit, de glaner dans nos propres publications, comme le *Gebirgsführer* de Frischauf et l'*Illüstrirter Führer durch Ungarn und seine Nebenländere :* il a sillonné en tous sens pendant huit mois les régions du Danube et des Balkans, en chemin de fer, en steamer, à pied, à cheval. Non seulement il a vu les curiosités d'un facile accès, mais encore il a gravi les plus hauts sommets, battu la Bosnie et l'Herzégovine, visité les îles et tous les points remarquables de la Dalmatie. En touriste d'expérience et en géographe de mérite, il sait voir et décrire intelligemment, impartialement ce qu'il voit.

Son ouvrage rendra de grands services, même à d'autres voyageurs que les Français, car aucun des guides similaires publiés jusqu'à présent sur ces contrées ne renferme un aussi grand nombre de cartes et de plans, ni un vocabulaire aussi complet de termes usuels en cinq langues : français, serbe, hongrois, roumain et italien. C'est à l'ouvrage de M. Rousset qu'il faudra en attribuer la cause en majeure partie si, à l'avenir, les touristes délaissent un peu la Suisse, l'Italie et l'Allemagne pour se diriger vers les cantons méridionaux de notre pays, terres vierges et inconnues encore du voyageur, pour ainsi dire. M. Rousset est un admirateur enthousiaste de ces régions; maints passages de son livre l'attestent et il ne tait point que l'état de progrès et de prospérité relatifs qu'il y a rencontré est dû à la sage et bienveillante administration de l'Autriche.

Mais la Transylvanie est, de toutes nos provinces méridionales, celle qui semble avoir le plus séduit M. Rousset; et Schässburg, celle des villes de cette province qui l'a le plus charmé. « Cette ville est certes l'une des plus curieuses qu'il soit possible de voir encore en Europe. C'est une cité du moyen âge qui s'est conservée jusqu'à notre époque sans subir la moindre altération et dans un parfait état d'entretien. L'impression que l'on ressent à la vue de ces vieilles murailles, dont la ligne est rompue par des tours à mâchicoulis aux toits aigus et de forts donjons à barbacanes qui surmontent les portes, est si étrange, que l'on en conserve bien longtemps le souvenir. Des deux villes distinctes dont se compose Schässburg, la partie neuve ou ville basse, qui s'étend sur les bords des deux rivières, n'a rien d'absolument remarquable, mais la vieille ville ou ville haute, plus connue sous le nom de *Burg*, construite sur la pente d'une petite colline, est entourée de la vieille enceinte dont nous venons de parler, et, grâce à l'inclinaison du terrain, elle se développe merveilleusement devant les yeux, dans toute son étendue. »

L'auteur n'est pas moins éloquent dans sa description des Alpes de Transylvanie, qui, si elles étaient moins ignorées, attireraient de nombreux touristes, et il déplore l'incessant déboisement de ces régions ; déboisement que ne tarderont pas à faire regretter les inondations des fleuves et les changements climatériques. Il a parcouru toute la Transylvanie, jusque dans les coins les plus reculés, et c'est dans une langue imagée qu'il décrit Cronstadt, Klausenbourg, Hermanstadt et Maros-Vasarhély. Il s'est arrêté pendant quelque temps à Szegedin, qu'il considère comme l'une des plus belles villes de la Hongrie ; il étudie la Croatie, la Slavonie et l'Istrie pour arriver enfin à Fiume : « La société, formée d'éléments disparates non fusionnés entre eux, y est divisée : Italiens, Croates, Allemands et Hongrois y forment autant de groupes distincts. C'est ainsi qu'on y trouve trois centres de réunion : le *Salon de lecture croate*, le *Casino italien* et le *Pick-nick club* allemand. Pour tous les besoins de la vie courante, dans la ville de Fiume comme sur tout le littoral de l'Adriatique, la langue italienne est presque la seule en usage ; mais, dès qu'on s'écarte de la côte, ce sont les dialectes slaves, et particulièrement le croate, qui reprennent la prépon-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dérance... La perle des environs de Fiume est sans contredit *Abbazia,* et son admirable plage est digne d'être comparée aux plus beaux sites de la rivière de Gênes et des environs de Nice... Depuis quelques années, grâce à la puissante initiative de la compagnie de la Südbahn qui a tout créé : hôtel confortable, maison de cure, parc, route d'accès, Abbazia est devenue une station d'hiver et d'été tout à la fois des plus fréquentées. Abritée par la paroi du Monte Maggiore contre les vents du nord, Abbazia témoigne par sa luxuriante végétation tropicale de l'extrême douceur et de la stabilité de son climat. »

La Dalmatie, à laquelle M. Rousset donne tout un chapitre, a été différentes fois décrite en ces derniers temps, et je citerai entre autres la grande publication de Ch. Yriarte sur *les Bords de l'Adriatique* (Hachette, 1878). A mentionner le passage suivant dans le résumé historique : « En 1815, le traité de Paris rend la Dalmatie à l'Autriche qui n'a cessé de l'occuper sans conteste depuis cette époque. L'administration autrichienne s'est du reste occupée sans relâche de développer le bien-être des populations. Elle a complété le réseau de routes commencé par Marmont pour faciliter les relations du haut pays avec la côte ; elle a créé partout des ports bien abrités et spacieux, notamment à Spalato, et encouragé les goûts maritimes d'une population qui lui fournit tous les équipages de sa flotte de guerre. Bornant son rôle politique à maintenir impartialement l'ordre et la paix entre les partis indigènes, employant toute son activité à développer les sources de production et de bien-être, elle a rallié insensiblement tous les intérêts. Elle a fondé ainsi un état de développement pacifique qui utilise toutes les ressources de la Dalmatie et fait entrer ces sympathiques contrées dans une ère de prospérité qui n'en est encore qu'à ses débuts. »

M. Rousset n'est pas moins élogieux lorsqu'il s'étend sur les résultats obtenus par l'Autriche en Bosnie et en Herzégovine. « L'empereur François-Joseph a donné à ces nouvelles provinces une marque d'affectueuse sollicitude et de sympathique bienveillance en faisant appel pour les administrer à l'expérience d'un homme d'État qui joint aux qualités d'administrateur les plus remarquables une connaissance parfaite des conditions d'existence de la Bosnie et de l'Herzégovine. Sous l'habile direction de M. de Kallay, ce pays est en voie de régénérescence ; ses ressources se développent, les haines politiques et sociales s'apaisent et, pour bien augurer de son avenir, il suffit de comparer l'état d'anarchie antérieur à l'occupation aux progrès déjà réalisés. On peut dire que, grâce à l'Autriche, la Bosnie et l'Herzégovine, désormais séparées de l'Orient, sont rendues à la civilisation européenne. »

« Les extraits qui précèdent montrent amplement la sympathie profonde de M. Rousset pour nos provinces méridionales. Il recommande la Transylvanie et la Dalmatie aux simples touristes, mais la Bosnie et l'Herzégovine à ceux qui veulent étudier les mœurs. Espérons que les Français suivront le conseil. » L. DE H.

Madagascar, par H. LE CHARTIER et G. PELLERIN. Un vol. in-16 de la *Bibliothèque instructive.* Paris, 1888. Jouvet et Cie.

L'établissement définitif (il faut l'espérer) de notre protectorat sur l'île de Madagascar — en dépit des intrigues de l'Angleterre — et les événements qui ont, en ces dernières années, précédé et suivi le traité intervenu entre la France et le gouvernement hova, ont nécessairement attiré l'attention publique sur cette île de l'océan Indien. Le livre de MM. H. Le Chartier et G. Pellerin, dont la collaboration nous a déjà renseigné sur *Tahiti et les colonies françaises de la Polynésie* ainsi que sur la *Nouvelle-Calédonie et les Nouvelles-Hébrides*, a pour objet de donner satisfaction à notre légitime curiosité. Placée dans le voisinage de la Réunion et de Maurice (autrefois l'Ile de France), voisine des Comores, récemment placées aussi sous notre protectorat, des Seychelles, possession anglaise, du groupe des Mascareignes, à proximité de la côte orientale d'Afrique, du Zanzibar, convoité par l'Allemagne et qui semble lui échapper, des colonies du Cap et du Transwal, sur la route de la mer Rouge, du golfe Persique et de l'Indoustan, des îles de la Sonde, en outre, ligne de retraite de notre flotte en cas de désastre naval, port d'attache en temps de paix, station de ravitaillement pour nos transports et nos cuirassés, dépôt de charbon, magasin de munitions, poste de renfort, à moitié route de nos possessions dans l'extrême Orient, Madagascar — jadis honorée du titre de *France orientale* — qui a les dimensions d'un continent, est appelée à devenir la perle de notre écrin colonial. La baie de Diego-Suarez, au nord-est de l'île, une des rades les plus merveilleuses du monde par son cadre immense à l'abri des terribles coups de vent de l'océan Indien, offre à nos flottes cette escale indispensable en cas d'expédition lointaine, de défaite ou d'avaries, en même temps qu'un point de concentration pour nos escadres. Sans insister davantage, sans étendre ces considérations au développement de notre prospérité commer-

© 2007 Lyon — Éditions « Les marronniers du temps » — Tous droits réservés

ciale, on comprend l'intérêt que doit présenter l'histoire de Madagascar depuis sa découverte jusqu'à nos jours, et la description de cette grande île africaine que nous possédons virtuellement depuis Richelieu et où nous avons eu tant de peine à rétablir des droits imprescriptibles que l'Angleterre tente encore de contester. Ce que ne saurait exprimer complètement le texte de MM. Le Chartier et Pellerin, la diversité des aspects pittoresques, ils en ont confié le soin aux graveurs chargés de reproduire une soixantaine de photographies prises sur place et accompagnées d'une carte.

E. C.

SCIENCES

— Philosophie — Morale —

Variations de la personnalité, par les docteurs H. Bourru et P. Burot, professeurs à l'École de médecine de Rochefort. Un vol. in-16 de la *Bibliothèque scientifique contemporaine*, avec 15 photogravures. Paris, J.-B. Baillière et fils; 1888. — Prix : 3 fr. 50.

Individualité et personnalité ne sont pas termes qui se puissent donner, suivant nous, pour substituts l'un de l'autre. Nous postulons le libre arbitre; nous dirions volontiers : quelle volonté, telle personne; ce qui fait l'individualité nous apparaît comme étant, pour l'effort, un ensemble de conditions ordonnées, subordonnées, et, sur ces conditions, la « personne » n'est pas sans exercer quelque action. Nous ne nions pas des variations nécessaires de l'individualité, nous admettons des variations contingentes et voulues.

Les auteurs du livre sont des physiologistes qui ne relèvent en rien de l'école de Maine de Biran, ils disent: personnalité, et ne regardent qu'à l'organisme, qu'au système nerveux, qu'aux sensations localisées ici ou là; ne discutons pas leur terminologie, entendons-la.

Dans la première moitié du volume, ils relatent leurs observations personnelles; le sujet de leurs études, V... Louis, tout comme Félida de qui a longuement parlé M. Ribot, n'est pas constamment le même individu, mettons la même personne. Survienne une crise, il redevient ce qu'il était avant une crise précédente : même caractère, mêmes désirs. Nouvelle crise, et les désirs, le caractère qu'il avait manifestés à une autre époque; qu'on provoque la paralysie du côté droit ou la paralysie du côté gauche, la contracture, et on le fait revivre à volonté sa quinzième ou sa vingtième année.

Dans la seconde moitié, d'autres observations déjà connues, puis des considérations quant aux éléments constitutifs de la personnalité, la discussion des vues de quelques auteurs, enfin un essai d'explication. Y a-t-il une ou deux mémoires? Ils invoquent la *synergie* dont ils avaient déjà parlé dans un autre ouvrage.

Les observations sont intéressantes. F. G.

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

La Marine et les Progrès modernes, par A. Bocher, ancien officier de marine. Un vol. in-16. Paris, 1888. Paul Ollendorff.

En ce volume de petit format, qui ne compte pas plus de 118 pages, dont 32 d'annexes, un ancien officier de marine, M. A. Bocher, a su exposer d'une façon claire pour les profanes, autant que succincte, l'historique de la marine moderne et son rôle en temps de guerre. On a généralement oublié de quel moment date la marine de combat actuelle. Le fait est intéressant à rappeler. La guerre de Crimée venait d'éclater. L'empereur Napoléon III fit mettre aussitôt sur chantier trois bateaux sur un modèle de son invention. Dans la flotte on en riait, on en avait plus peur encore.

Ces bateaux n'avaient aucune qualité nautique, ils ne pouvaient naviguer qu'à la condition d'être remorqués. Véritables « boîtes à savon », ils étaient considérés comme monstrueux par les marins. Mais ils étaient armés de seize pièces de gros calibre et une armure de tôle les rendait impénétrables aux boulets de l'époque. L'amirauté anglaise, sollicitée de s'associer à l'expérience des « batteries flottantes », n'osa refuser, mais montra tant de mauvaise volonté, que les batteries françaises prirent seules part au bombardement de Kinburn où leur action fut décisive. Le résultat fut désastreux pour les Russes et superbe pour les alliés, qui n'eurent que dix-sept hommes tués ou blessés. Ce bateau difforme est le point de départ du vaisseau cuirassé d'aujourd'hui.

Quant au rôle de la marine en temps de guerre, M. Bocher cherche à démontrer qu'il serait très inférieur à celui qu'elle jouait autrefois, à raison même des progrès de l'armement et de sa formidable puissance de destruction. Et il communique sa conviction au lecteur. En outre, les marines militaires sont fort loin de répondre à l'opinion que l'on se fait de leur force, d'après le nombre des vaisseaux de guerre. Tout progrès dans l'armement et dans la vitesse, qui assure la supériorité d'un nouveau cuirassé sur ses prédécesseurs, enlève à ceux-ci toute valeur et les fait passer, à peu de chose près, à l'état de ferraille inutile. C'est surtout dans le relèvement de notre marine de commerce, dans le grand nombre de transports-croiseurs, dans la sécurité assurée de nos ports militaires que M. Bocher voit la force de résistance de notre marine de guerre. Mais nous nous arrêtons moins aux solutions proposées par l'auteur qu'à son talent d'exposition. Il suffit de lire son très modeste livre pour être parfaitement au courant de la question.

E. C.

Plaies d'Égypte : les Anglais dans la vallée du Nil, par EUGÈNE CHESNEL. Un vol. in-18. Paris. Marpon et Flammarion; 1888.

Aux chapitres VII et suivants de l'Exode, la Bible annonce les « plaies » qui ravageront la terre des Pharaons, c'est-à-dire, par un jeu d'esprit de M. Chesnel, prédit l'occupation de l'Égypte par les Anglais, savoir : *Changement des eaux en sang*. Cette phrase, écrit l'auteur, vise évidemment le massacre de la garnison d'Alexandrie, la boucherie de Tel-el-Kébir, les hécatombes de soldats égyptiens au Soudan sous l'habile direction de l'état-major anglais. » Ce commentaire de la première des dix plaies suffit à montrer l'intention de M. Chesnel; nous n'irons pas plus loin. La neuvième est assez drôle pourtant : *les Sauterelles*. « Écoutez la voix du peuple, dit-il, elle a depuis longtemps classé sous cette désignation les orthoptères écarlates qui sont venus s'engraisser dans la vallée du Nil », à cela près, pourtant, que les sauterelles, ou plutôt les criquets d'Égypte — les mêmes que ceux de notre Algérie — n'ont rien d'écarlate. *Plaies d'Égypte* est donc un réquisitoire violent contre l'Angleterre, trop violent même, car l'accent du livre donne à ce travail une allure de pamphlet qui met en méfiance le lecteur de sang-froid. Et puis, sommes-nous vraiment bienvenus à récriminer contre l'Angleterre, nous qui lui avons si bonnement abandonné le pays en prenant le contre-pied de notre politique séculaire, et qui avons joué en toute cette affaire le rôle vraiment peu glorieux de Raton à la fois et de Ponce-Pilate? D'autre part, l'anglophobie de M. Chesnel imprime à son livre un mouvement passionné qui en rend la lecture facile et rajeunit la description des lieux et des choses. Je citerai en particulier le joli morceau (p. 117 et seq.) qui commence par ces mots : « Anes d'Égypte, ânes chéris, ânes gracieux, soumis et agiles, laissez-moi vous payer quelques lignes de souvenir... »

E. C.

Précis d'économie politique, par PAUL LEROY-BEAULIEU, membre de l'Institut, professeur d'économie politique au Collège de France. Un vol. in-16. Paris, Ch. Delagrave; 1888.

Préparant un ouvrage assez étendu, M. Paul Leroy-Beaulieu n'était guère disposé à accueillir la demande, qui lui était faite, de donner un court exposé des principes de l'économie politique; il a longtemps hésité, mais ne liront son traité en préparation, il le sait, que ceux-là qui, disciples ou adversaires, suivent ou aimeraient de suivre son cours du Collège de France, et il lui a paru bon, il le dit précisément, à un moment où se produit un tel débordement d'erreurs, de préjugés, de niaiseries même, de contribuer, pour sa part, à éclairer le grand public.

« Puisqu'on a mis l'économie politique dans le programme des écoles, puisque plusieurs centaines de mille personnes en France, dans les assemblées, soit nationales, soit locales, dans les administrations diverses, prennent ou exécutent des décisions qui, suivant qu'elles sont bien ou mal inspirées, peuvent aider au progrès social ou l'entraver, ce n'est pas une tâche à mépriser que celle de mettre à la portée du plus grand nombre possible d'hommes les principes d'une science aussi essentielle et aussi généralement ignorée. »

Les divisions du *Précis* étaient tout indiquées; quatre parties : *La production des richesses, leur répartition, leur circulation, leur consommation.* Et l'auteur a complété son exposé en ajoutant trois chapitres sous ce titre général : *l'État et les finances publiques,* puis quelques pages de *conclusion.*

Ce qu'on peut reprocher à la foule dans les villes de nôtre Europe occidentale, ce n'est pas de mépriser la logique, elle n'est que trop logicienne; elle se plaît aux raisonnements, mais elle abstrait trop volontiers et elle généralise trop rapidement, mais elle se contente de dénombrements imparfaits et ne fait pas la part de l'accident. Comme la science lui est devenue une véritable religion, elle prise fort l'intelligence, mais l'intelligence qui acquiert des « connaissances »; tournure d'esprit, finesse d'esprit, indépendance de l'esprit, expressions qui ne sauraient rien lui dire, et qui, au reste, ne correspondent à rien de ce qu'elle pourrait reconnaître en elle-même si elle cherchait à s'analyser. Pour la volonté, qui fait surtout le caractère, la personne, elle ne devine ce que ce peut bien être. Elle connaît des passions, non pour soupçonner celles dont elle subit l'empire, mais pour en prêter de nombreuses, et les pires, à ceux qu'elle tient pour des adversaires, des ennemis, et elle se refuse néanmoins à tenir compte des passions humaines s'il s'agit de tracer un plan d'organisation politique et sociale. Or, des livres tels que ce précis seraient pour lui permettre de devenir autre qu'elle n'est.

En ce précis les lois logiquement induites, et, précédant l'énoncé de ces lois, des considérations toutes capables de faire réfléchir. L'on sait le sens étrangement étroit donné par certaines écoles au mot : « travailleurs », et M. Leroy-Beaulieu, abordant la question des agents de la production, de jeter incidemment cette phrase : « Le dédain du travail intellectuel semble avoir remplacé aujourd'hui, dans une classe de la population, le dédain que professait autrefois une autre classe pour le travail manuel. D'après cette nouvelle superstition, l'ouvrier qui ferait un violon serait producteur, et l'artiste qui jouerait de ce violon ne le serait pas; celui qui imprimerait un livre serait producteur, et l'auteur qui l'aurait écrite ne le serait pas. » Or, « deux sortes de travaux intellectuels surtout sont éminemment productifs; c'est d'abord le travail de découverte ou d'invention; c'est ensuite le travail d'administration ou de direction. » (Liv. I, ch. III, p. 28.) Il peut y avoir surabondance de rouages et des abus quant à cette seconde sorte de travaux intellectuels, mais les *exploiteurs* ne sont pas toujours ceux qu'on qualifie de ce nom. « Le commerce n'est productif que dans certaines conditions et dans une certaine mesure. On peut développer à l'excès le nombre des commerçants, de sorte que les rouages, devenus excessifs, peuvent gaspiller le temps et les efforts humains. Il n'est pas nécessaire de trouver tous les vingt mètres un boulanger, un boucher, un épicier, un débitant avec une spacieuse boutique, très ornementée. Il arrive que la concurrence excessive des petits commerçants, avec les frais généraux dont ils se grèvent, l'étroitesse de la clientèle de chacun, peut faire renchérir les objets, au lieu d'en diminuer le prix: ce qui se manifeste pour le pain et la viande à Paris. De même encore, ce nombre excessif de petits commerçants et d'intermédiaires peut développer les falsifications. C'est une considération qu'il ne faut pas oublier dans les querelles et les plaintes des boutiquiers contre les magasins ou les sociétés coopératives; ces deux dernières organisations interviennent légitimement pour empêcher le commerce de détail de devenir parasitaire. » (Même chapitre, p. 33.) On déclare la guerre au capital, et, dans le chapitre suivant, cette démonstration de cette vérité, pour nous banale, que le capital est comme l'enfant du travail et de l'épargne. « Dans les pays neufs », comme celui de Port-Breton, en Océanie, « pour que l'homme n'ait pas à déchoir de la civilisation dont jouit actuellement le genre humain, il faut que le capital, non seulement accompagne, mais même devance les émigrants; sinon, les nouveaux arrivants auraient à parcourir eux-mêmes toutes les phases écoulées des sociétés primitives, à subir les épreuves qu'ont dû supporter les premiers hommes dans leur absolu dénuement. » (Chap. VI, p. 54.)

Que de passages nous aimerions à transcrire! Dans ce seul premier livre, il y a ceux qui ont trait aux causes favorisant l'épargne, aux qualités de l'entrepreneur, du fabricant, aux avantages et désavantages de la division du travail, au rôle des machines, mais il faut nous borner. Il serait fort à souhaiter que le livre fût mis aux mains des élèves de nos écoles primaires supérieures. Et peut-être les pères, contremaîtres, simples ouvriers, ouvriraient-ils, quelque soir, ce précis de lecture plus saine assurément que ne l'est tel factum de MM. Malon et Dumay.

F. G.

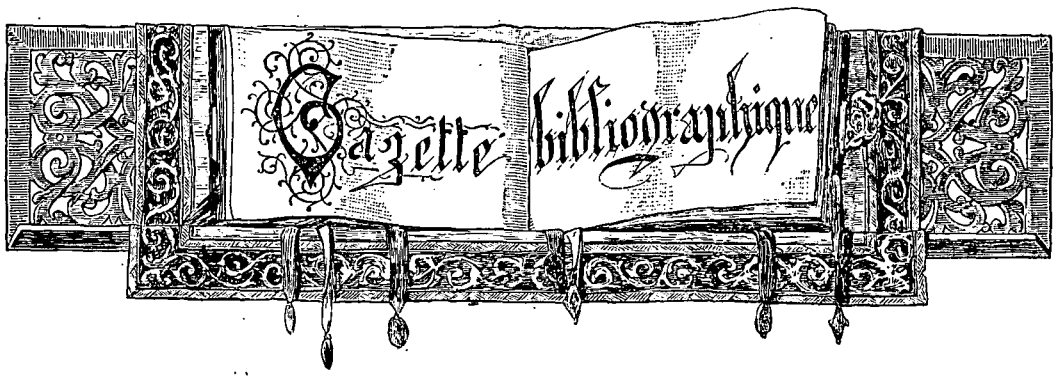

Sommaire. — Chronique bibliographique. — Bulletin des Bibliothèques : *Vente. — Bibliographies. — Catalogues.* — Publications nouvelles (*Bibliographie du mois. — Ouvrages signalés de l'étranger. — Publications annoncées ou en préparation, tant en France qu'en Europe.*) — Nouvelles littéraires diverses : *Miscellanées.* — A travers Journaux et Périodiques. — Nécrologie *des hommes de lettres et de science récemment décédés.*

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Nous entrons dans notre dixième année. C'est peut-être le moment, pour les menues feuilles de cette gazette, sinon de se transformer, du moins de se rajeunir. Les frondaisons des *ever-green* mêmes ne sont pas persistantes à ce point.

L'homme absurbe est celui qui ne change jamais,

a dit quelqu'un dont les motifs de changement ne furent pas toujours avouables. N'en serait-il pas de même des revues, périodiques et journaux ? Le respect m'interdit de parler — cela s'entend — de ces publications inamovibles et immutables, qui, étant nées à l'âge de cinquante ans ou plus, ne connaissent pas la crainte de vieillir, non plus que le besoin de conserver une jeunesse qu'elles n'eurent jamais. Lorsque mourront ces douairières — meurt-on quand on vit ainsi? — elles auront le même regard terne, le même visage effacé, la même voix blanche, le même geste sec et ankylosé qu'au jour de leur apparition dans le monde ; car elles avaient dès lors cette physionomie spéciale des gens dont le peuple dit qu'ils « ne marquent pas ».

Pour nous, à qui la coquetterie n'est pas défendue, nous nous défaisons cette année des langes et lisières qui, tout en ayant d'abord maintenu nos membres soutenu notre marche, ne peuvent plus que nuire à notre développement et nous entraver. Nous brisons les cadres rigides où s'entassait l'abondance des documents et des informations. En émondant l'ennuyeux — nous voulons dire l'inutile, — nous faisons circuler l'air et, nous l'espérons, la vie. Les sèches mentions, les résumés de séances officielles, les morceaux compacts empruntés aux confrères et servis, sans sauce nouvelle, froids et défraîchis aux lecteurs, feront place à une causerie où nous nous efforcerons de ne rien omettre, tout en présentant chaque chose sous le jour où nous la voyons nous-mêmes, en l'entourant de nos réflexions personnelles, — justes et originales autant qu'il sera en nous.

Il y aura bien, on s'en doute, de la matière irréductible : communications, rapports, statistiques, énumérations, annonces, listes nécrologiques. Tout cela se distribuera dans quelques chapitres complémentaires, appendices où viendront se classer les pièces documentaires et justificatives. En un mot, nous voulons que le *Livre*, en ne perdant rien de ce qui l'autorise à se dire « les Archives des écrits de ce temps », se débarrasse d'un appareil lourd ou superflu, et présente un plus vif intérêt.

***

Le mois qui vient de s'écouler est le mois des confiseurs, en librairie comme en politique. Les bûches de Noël, les bonbons, jouets et bibelots d'étrennes s'alignent en rangs serrés à toutes les devantures, et les humbles, comme dit François Coppée, emplissent des files de baraques en bois blanc, où d'autres humbles peuvent acheter pour quatre ou cinq sous de bonbons à l'usage de leurs petits. Les éditeurs ne sauraient faire autrement que les marchands de nouveautés, les confectionneurs de pralines, les débitants d'articles de Paris et les camelots. Tout aux étrennes, — et, par les étrennes, le plus possible : voilà la de-

vise et le souci. Les auteurs, dessinateurs, graveurs, illustrateurs, relieurs et doreurs emboîtent le pas, comme il convient à ceux qui ont un chef de file ; et si l'éditeur gagne beaucoup d'argent, les autres se frottent les mains et, sincèrement, sont ravis.

Notre numéro de décembre consacre de nombreuses colonnes à la revue des livres d'étrennes produits par la librairie française. Nous n'avons point à y revenir. Mais la vie littéraire s'était-elle, en ces derniers temps, tout entière concentrée là, et n'en trouverait-on pas ailleurs d'autres manifestations ?

Sans parler à nouveau des grands ouvrages, des livres où l'homme de lettres et l'artiste se sont associés dans la poursuite du vrai ou du beau, et qui, livres d'étrennes par occasion, donnent un reflet de gloire aux étalages du jour de l'an sans leur emprunter aucun lustre, il est facile de voir que le courant de la vie intellectuelle reste en somme, et en dépit de l'agitation mercantile dont est remuée sa surface, exactement ce qu'il était.

Le théâtre nous en offre quelques témoignages frappants. Au milieu des revues de fin d'année, des féeries et autres exhibitions de jambes, d'aisselles et de maillots, nous venons d'assister à deux aventures purement littéraires, tentées par deux représentants illustres de deux écoles différentes, dont l'une nous apparaît comme surannée, et dont l'autre prétend, à tort ou à raison, inspirer et dominer les lettres au temps présent. Au romantique et au naturaliste les spectateurs des premières ont fait le même sort. La pièce de l'un ne va qu'à force de trucs usés ; les personnages y sont des mousquetaires en redingote et en chapeau de soie. Celle de l'autre n'a pas de trucs du tout ; les tableaux s'y succèdent sans lien et sans motif ; les situations y sont violentes sans qu'on sache pourquoi, et les personnages y parlent un langage curieux par la recherche de sa grossièreté, mais qui ne les éclaire point en dedans et les laisse inexpliqués et inconnus. Tels sont, du moins, les blâmes généraux que formule la critique à l'appui du verdict rigoureux et quelque peu brutal des spectateurs. Nous ne prenons point parti ; nous enregistrons.

M. Vacquerie, à qui tout le monde prédisait le succès, et sur qui *le Parti national* du 25 novembre, entre autres, faisait un article excitant signé Paul Belon, aurait pu, sans doute, maintenir quelque temps à la scène son drame *Jalousie*. Au lendemain de la chute, chacun s'efforçait de l'atténuer, et de mettre du baume sur les meurtrissures de l'auteur. M. Jules Lemaître prenait la peine, dans son feuilleton des *Débats* (10 décembre), d'analyser les éléments du talent dramatique de M. Vacquerie : il les trouvait identiques à ceux du talent de Corneille — pas davantage, — et concluait : « Si c'est une mauvaise pièce que *Jalousie*, c'est donc la plus intéressante mauvaise pièce que j'aie entendue depuis longtemps. » Tous ces adoucissements n'y ont rien fait, M. Vacquerie n'a pas voulu se prêter à plus de discussion, et il a écrit à M. Victor Koning, le directeur du Gymnase, une lettre également remarquable par la hauteur des sentiments et l'amertume de l'humeur :

« Je vous demande de ne plus jouer ma pièce.

« Lorsqu'on a fait autrefois à *Tragaldabas* et aux *Funérailles de l'honneur* l'accueil qu'on a fait hier soir à *Jalousie*, j'étais jeune et je prenais ces choses avec insouciance et gaieté. Aujourd'hui, j'entends autrement ma dignité et il ne me convient pas de livrer aux ricanements une œuvre que j'ai méditée plus de temps qu'on n'en a mis à la juger.

« Vous m'obligerez donc en retirant immédiatement *Jalousie* de l'affiche. »

M. de Goncourt prend avec plus d'æquanimité, plus de dédain apparent, l'accueil fait à *Germinie Lacerteux*, le soir de la première. Sa gloire et celle de son frère, dit-il, sont faites d'insuccès. Tout en présentant ses œuvres au théâtre, c'est-à-dire à tous, M. de Goncourt n'a jamais cru au suffrage universel en matière littéraire, — la politique ne nous occupe pas ici. Il se refuse à admettre que tout le monde a plus d'esprit que Voltaire, et il est entouré de tant de disciples et d'admirateurs, qu'on n'aurait point à s'étonner qu'il pensât avoir, lui, de Goncourt, plus d'esprit que tout le monde. Il n'a pas de peine à en avoir plus, en tout cas, que le public hurlant et insultant de la première de *Germinie Lacerteux*. Ce public s'est montré d'une intolérance sauvage et qu'on ne croyait plus de notre temps. La presse a été unanime à le proclamer et à le regretter. Des critiques de talent comme Henry Bauer (*Écho de Paris*, 21 décembre), des poètes et des humouristes qui ne comptent pas parmi les fidèles de sa suite, comme M. Louis de Gramont (*Intransigeant*, 21 décembre), ne se font pas faute de signaler, dans l'obscurité et le décousu de la pièce, des morceaux de force, des traits de vérité et de beauté. M. Léon Bernard-Derosne lui-même (*Gil Blas*, 21 décembre) n'y contredit pas, bien qu'il ne se montre guère plus tendre que le public pour les personnages de ce drame, doutant s'ils ont « un cœur, un caractère, quelque chose dans le ventre, » et les trouvant « de fameux rhétoriciens ». Il ajoute : « Mais si, par aventure, ils prétendent se donner à vous

© 2007 Lyon — Éditions « Les marionnettes du temps » — http://editions.arlequin.fr

pour des rénovateurs, ne vous gênez pas, allez-y gaiement et sans scrupule, riez-leur au nez. » On ne s'est pas gêné, en effet.

Il est, d'ailleurs, noble et fortifiant, ce spectacle d'un esprit passionnément épris d'art, cherchant, marchant, tombant pour se relever plus haut, multipliant les défaites et finalement arrivant vainqueur. M. de Goncourt est un homme de combat. A peine a-t-il touché le sol avec *Germinie Lacerteux*, à l'Odéon, qu'il ceint ses reins pour un nouvel assaut au Théâtre-Libre. *La Patrie en danger*, qui n'est point taillée dans un roman, qui est une œuvre faite de toutes pièces pour le théâtre, aura-t-elle, chez M. Antoine, meilleur accueil que son aînée chez M. Porel? L'auteur, qui attribue partie de son insuccès à la composition de la salle et partie aussi aux coupures exigées par la censure ou demandées par le directeur, le croit fermement. La question sera peut-être résolue quand paraîtront ces lignes. Qu'elle le soit dans un sens ou dans l'autre, ce sont là de généreuses batailles, les seules qui puissent assurer le triomphe de l'art.

Une autre tentative qui a soulevé d'intéressantes polémiques, où d'ailleurs tout le monde est d'accord pour reconnaître le talent avec lequel l'auteur l'a conduite, a été la *Mort du duc d'Enghien*, trois tableaux en prose de M. Léon Hennique, représentés sur la scène du Théâtre-Libre dans les premiers jours du mois dernier. C'est l'histoire adaptée au théâtre, sans addition d'aucune sorte, sans autre ornement que la représentation exacte des lieux où le fait s'est passé. Cette restitution de l'histoire sur la scène, l'un l'appelle le théâtre réel (*Écho de Paris*, 14 décembre), l'autre l'appelle le théâtre analytique, par opposition au théâtre synthétique, auquel vont toutes ses préférences (*Écho de Paris*, 13 décembre). Nous avouons, quant à nous, que théories, formules, recettes, tout cela ne vaut que ce que vaut l'artiste ou le cuisinier. Ce qui est beau est de la bonne école, et toutes les dissertations n'y feront rien.

*
* *

Transportons-nous à l'Institut, s'il vous plaît. Ce n'est, après tout, que changer de théâtre. Le mois dernier, les livres d'étrennes ont pris la place que nous réservions d'ordinaire aux immortels. Aussi, pour ne rien omettre, nous faut-il remonter aujourd'hui jusqu'à la séance publique des cinq Académies, le 25 octobre, sous la présidence de M. d'Hervey de Saint-Denis. Un discours de M. Ludovic Halévy sur la première séance publique de l'Académie française (12 janvier 1673), et l'attribution du prix Volney à M. Émile Ernault pour son *Dictionnaire étymologique du moyen breton* sont, croyons-nous, tout ce qu'il y a à retenir de cette solennité. Pendant l'année dans laquelle nous entrons, le bureau de l'Institut aura pour président M. Descloiseaux, délégué de l'Académie des sciences. Les autres membres sont MM. Camille Doucet, délégué de l'Académie française; — Barbier de Maynard, délégué de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; — Chapu, délégué de l'Académie des beaux-arts; — Bouillier, délégué de l'Académie des sciences morales et politiques, vice-présidents; et MM. J. Bertrand et Pasteur, secrétaires.

Nous ne mentionnons que pour mémoire la séance annuelle de l'Académie française, le 15 novembre, avec le rapport de M. Sully-Prudhomme sur les prix de vertu, et celui de M. Camille Doucet sur les concours de l'année. Nos lecteurs ont été tenus au courant de ces concours, et ce n'est pas en pareille matière que l'on peut dire *bis repetita placent*. Le 22 du même mois, l'Académie a élu M. Melchior de Vogüé au fauteuil de feu Désiré Nisard. Il est permis de se demander si l'ardent et classique historien de notre littérature nationale aurait voté volontiers pour le littérateur aimable qui a tant contribué à précipiter sur nous l'avalanche de productions slaves qu'on nous fait presque un devoir patriotique d'admirer quand même. Dans ses deux premières séances de décembre, l'Académie a reçu MM. Jules Claretie et d'Haussonville, élus le 26 janvier de la même année. Ce mois-ci, elle recevra (24 janvier) l'amiral Jurien de la Gravière. Il ne lui restera plus qu'à procéder aux réceptions de MM. Meilhac et de Vogüé pour être officiellement au complet. Puisse-t-elle le rester longtemps!

L'Académie des inscriptions et belles-lettres a publié plusieurs sujets de concours pour 1890 et 1891. Les intéressés se les procureront facilement. Aussi n'en retenons-nous qu'un qui se rapporte directement aux choses dont nous nous occupons particulièrement ici. Le prix Brunet (3,000 fr.), pour 1891, sera décerné au meilleur travail sur la question suivante : « Dresser le catalogue des copistes de manuscrits grecs; indiquer les copies qui peuvent être attribuées à chacun d'eux; ajouter les indications chronologiques, biographiques et paléographiques relatives à ces copistes. »

La même Académie a tenu, le 23 novembre, sa séance publique annuelle. Un rapport de M. Gréard, remarquable par l'élévation de la pensée et l'élégante lucidité de l'exposition, sur les concours de 1887, un éloge d'Henri Martin par M. Jules Simon, en voilà plus qu'assez pour donner à une séance académique un attrait peu

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

commun. Mais ce qui, pour nous, donne à celle-ci une importance vraiment extraordinaire, c'est la magistrale et piquante étude que M. Léopold Delisle y a lue sur un grand amateur français du XVIIe siècle, Fabri de Peyresc (1580-1637), dont M. Tamizey de Larroque est chargé, par le comité des travaux historiques, de publier la correspondance. Voyageur, érudit, lettré, « Peyresc s'occupait avec une égale ardeur et une égale compétence d'histoire naturelle, de géographie, d'astronomie, de droit, de littérature et de beaux-arts... Il tenait table et maison ouvertes pour tous les savants que le hasard ou leurs affaires amenaient dans son voisinage. » Sa passion pour les livres rares était extrême. Au bout de vingt ans, il se rappelait une grammaire samaritaine « à laquelle il avoit faict l'amour » et qu'il faisait venir du Levant, avec un Pentateuque en trois langues et des manuscrits précieux. Il avait la délicatesse et les raffinements du vrai bibliophile, comme en témoignent maints passages de ses lettres. « J'ai un relieur si gentil garçon qui se rend grandement aimable, écrit-il un jour. Il a nom Corberon et dore aussi proprement comme il relie fort assidûment. » Et ailleurs : « Mon relieur vault son pesant d'or et feroit aussi bien que Le Gascon ou son doreur, s'il avoit de petits fers aussi gentils. » Et il lui en fait acheter à Paris, d'aussi beaux qu'il en peut trouver, pour orner les maroquins qu'il faisait venir par Marseille pour les reliures de sa bibliothèque. — Nous nous devions de nous arrêter un peu devant cette glorieuse figure d'ancêtre.

L'Académie des inscriptions et belles-lettres avait un remplaçant à donner à M. Bergaigne, mort si malheureusement naguère. Elle a élu (7 décembre) l'abbé Duchesne par 21 voix, contre 16 données à M. Clermont-Ganneau, savant dans les inscriptions et les poteries des vieux Sémites.

De son côté, l'Académie des sciences morales et poliques ayant fait passer M. Ch. Waddington, membre correspondant de la section de philosophie, dans la section de morale en qualité de membre titulaire, lui a donné M. Ferraz comme remplaçant (8 décembre). La semaine suivante (15 décembre), elle élisait un titulaire dans la section de législation, droit public et jurisprudence, M. Colmet de Santerre, et deux correspondants étrangers, MM. Pabedanastjer, procureur général près le Saint-Synode à Pétersbourg, et sir James Stephen, à Londres. Elle a aussi annoncé qu'elle décernerait, pour la première fois cette année, le nouveau prix annuel de 20,000 francs, fondé par M. de Barrère, ancien consul général de France à Jérusalem et à Smyrne, au nom de Le Dissez de Pénaurum, à l'auteur de travaux rentrant dans le cadre des attributions de l'Académie. — C'est de quoi faire flamber en plus d'un cœur l'amour désintéressé des études morales.

A l'Académie des sciences, nous notons l'élection de M. Duclaux, professeur à la Sorbonne, en remplacement de M. Hervé-Mangon, et celle de M. Schutzenberger, professeur au Collège de France, en remplacement de M. Debray. Les femmes font parler d'elles partout, en ce temps-ci, et jusque dans le sein de la docte et vénérable compagnie. Un prix de mathématiques de la fondation Bordin sur cette question : « Perfectionner en un point important la théorie du mouvement d'un corps solide », a été donné à Mlle Sophie de Kowalesoski, professeur de calcul intégral et différentiel à l'Université de Stockholm. Par un sentiment de galanterie envers une étrangère que tout le monde appréciera, le prix a été porté pour cette fois à la somme de 5,000 fr.

Le concours pour le prix Rossini (*les Noces de Fingal*) a été clos le 31 octobre dernier à l'Académie des beaux-arts. Le concours pour l'année prochaine est ouvert dès maintenant, et ne sera fermé que le 31 décembre 1889. Le lauréat recevra une récompense de 3,000 fr., et, suivant les termes du légataire, devra parfaitement approprier les paroles à la mélodie, et « observer les lois de la morale ».

Enfin, et pour rappeler aux Français que le mal académique sévit ailleurs que chez eux, M. Eugène Müntz a été nommé membre correspondant de la classe historique par l'Académie royale des sciences de Munich.

* * *

Nous trouvons peu de chose à signaler dans les faits et gestes — *transactions*, disent nos voisins — des académies au petit pied qui croissent et multiplient, à Paris abondamment, en province effroyablement. Indiquons cependant le programme du *Congrès des sociétés savantes* pour cette année, qui a été publié tout au long dans un des derniers numéros du journal l'*Université* (Cerf, rue de Médicis). Les travaux sont répartis entre cinq sections : histoire et philologie; archéologie; sciences économiques et sociales; sciences; et géographie historique descriptive. Le même journal, qui est l'organe de la Société pour l'étude des questions d'enseignement secondaire, annonce qu'un congrès international d'enseignement doit se tenir à Paris à l'occasion de l'Exposition universelle. Quelle universelle occasion !

La *Société des gens de lettres* y trouve celle de coopérer à l'organisation d'un congrès international pour régler les questions de propriété littéraire et dramatique pendantes entre la France

et les pays étrangers, œuvre louable à laquelle se sont attelés déjà plusieurs congrès nationaux ou internationaux, sans avoir pu jusqu'ici arriver au but. Les efforts de l'association littéraire internationale, dont M. Louis Ulbach est président, l'en font cependant approcher un peu plus chaque année. Toujours est-il que la Société des gens de lettres, qui avait d'abord voté six mille francs pour la réception des littérateurs étrangers, a élevé la somme à dix mille. Bonne volonté évidente de faire grandement les choses!

C'est au moment ou se tiendront ces congrès divers que sera décerné par la *Société d'économie politique* un prix de 3,000 fr., offert par M. de Marcoartu, au meilleur ouvrage sur l'influence que les dépenses militaires exercent sur le prix de revient de la production. Une étude sur l'influence que les expositions exercent sur les prix payés par la consommation ne manquerait pas de piquant, et ne viendrait pas moins à propos.

Le Conseil municipal qui, personne ne l'ignore, est le padischah de la grammaire et des mathématiques dans les écoles de la ville de Paris, en est aussi le grand régulateur poético-musical. Il ouvre un concours entre tous les littérateurs français pour la composition d'un poème destiné au concours — que de concours! — musical de la ville de Paris. Le sujet, pris dans l'histoire, les légendes ou les grandes œuvres littéraires de la France, devra être de nature à comporter les développements les plus complets d'une œuvre musicale en plusieurs parties, avec soli, chœurs et orchestre, et exprimer les sentiments de l'ordre le plus élevé; sont exclues les œuvres écrites au point de vue spécial du théâtre ou de l'Église, ainsi que celles qui auraient déjà été exécutées ou publiées.

Les manuscrits doivent être déposés à l'hôtel de ville, bureau des beaux-arts, le 15 février, date extrême.

***

Le Soir, qui est un journal sérieux, bien informé et rédigé par des gens qui savent écrire, nous informait, dès le mois de novembre dernier, qu'une exposition de portraits d'auteurs et d'acteurs était ouverte dans les galeries du Théâtre d'application, 18, rue Saint-Lazare, et il ajoutait que ces œuvres constituent une véritable histoire *rétrospective* du théâtre. Dire d'une histoire qu'elle est rétrospective est peut-être un éloge un peu banal. En tout cas, cette galerie iconographique a un véritable intérêt pour l'histoire de l'art théâtral.

Si cette exposition n'était pas si absolument rétrospective, on y pourrait voir le portrait d'un certain évêque hongrois, le Dr Karl Szass, qui vient d'avoir une tragédie, *la Mort d'Attila*, couronnée dans un concours institué par un de ses compatriotes, M. Koczan. Cet ouvrage sera représenté cet hiver au Théâtre national de Budapest. Voilà qui va faire frémir dans leur sépulcre les cendres de M. de Beaumont.

Un fait littéraire analogue se passe d'ailleurs à côté de nous. Cette fois, pourtant, il ne s'agit plus d'un prélat, non pas même d'un prêtre en exercice; mais d'un ancien prêtre du diocèse de Tours, nommé Bertrand, rédacteur en chef d'une petite feuille intitulée *Tours-Journal*, qui a donné au théâtre d'Amboise un drame en quatre actes intitulé *la Trahison*. La scène a été transportée dans l'Inde, pour éloigner les allusions politiques et religieuses qui y fourmillent, et l'abbé défroqué a joué lui-même le rôle du brahmane.

***

Les *Décadents* et leurs subdivisions continuent à faire parler d'eux — jusqu'en Suisse, — à ne pas s'entendre et à n'être pas compris. M. Édouard Rod, dans la *Bibliothèque universelle et revue suisse*, leur consacre un long article, où il étudie surtout, et avec une sympathie qui l'entraîne parfois un peu loin, M. Paul Verlaine, qui, décadent ou non, est incontestablement doué du don poétique. Mais citer, comme le fait *le Temps* (2 janvier) après M. Édouard Rod, ce quatrain :

> Car nous voulons la nuance encor,
> Pas la couleur, rien que la nuance!
> Oh! la nuance seule fiance
> Le rêve au rêve et la flûte au cor!...

et s'écrier : « Voilà des vers délicieux qui expriment d'une façon exquise ce qu'il veulent exprimer », c'est, il nous semble, faire mentir quelque peu Descartes lorsqu'il dit que « le bon sens est la chose du monde la mieux partagée ». On lira avec plaisir, sur cette question, un article de Nestor, dans l'*Écho de Paris* du 29 novembre, intitulé *les Groupes littéraires*. Après avoir signalé la scission de la nouvelle école en trois groupes, les décadents, les symbolistes et les philosophiques-instrumentistes, M. Henri Fouquier trouve que « le pùblic n'est pas si sot de confondre ces trois groupes », et qu'en les prenant ensemble « il y a là une douzaine de fumistes et un cent de déséquilibrés qui s'amusent, les uns, à mystifier les bourgeois ou qui — les autres — pontifient en charabia. »

Le second numéro des *Écrits pour l'art* n'est

pas de nature à faire changer le verdict. Il s'y manifeste d'ailleurs une ardeur de polémique assez réjouissante, et M. Brunetière qui s'est, par un article dans la *Revue des Deux Mondes*, « intéressé à la chaotique nullité *décadente et symboliste* », n'a qu'à se bien tenir, ou on le convaincra d'être en retard d'un an ou deux sur l'évolution du poète qui a nom René Ghil! Quoi qu'il en soit, il faut répéter, en citant deux des meilleurs vers de l'école philosophique-instrumentiste :

L'absurdité grandit comme une fleur fatale
Dans le terreau des cœurs toujours — et des cerveaux.

***

C'est en Belgique que se recrute l'état-major des philosophiques, symboliques, décadentistes et autres instrumentistes. En ce coin de terre hors frontières, la langue française, la littérature, l'art français, sont d'ailleurs cultivés avec passion. Il n'y a point à s'étonner que les excrescences et végétations parasitaires s'y développent abondamment. N'est-ce pas sous les frondaisons les plus touffues, dans le sol le plus épais d'humus et le plus gonflé des sucs qui font la sève, que croît en plus grand nombre « le champignon difforme ».

Poussé dans une nuit au pied d'un chêne énorme?

Or l'amour de la littérature est connexe — cause, conséquence, l'une et l'autre à la fois, la question n'est pas à discuter ici — à l'amour du livre. Il est donc tout naturel que la librairie belge ait conçu l'entreprise que *l'Export-Journal*, sous la signature Ernest Vandeveld, nous annonce en ces termes :

« L'imprimerie belge n'a pas voulu rester étrangère au mouvement qui, de toutes parts, se produit en vue de relever l'art de Gutenberg, un peu délaissé en ces dernières années, il faut bien le reconnaître.

« A cet effet le *Cercle de la librairie* avait convié ses membres à la publication d'un ouvrage qui, sous le titre de *le Livre belge*, devait constituer, dans l'esprit des organisateurs, un véritable album de spécimens d'impression.

« Le même travail a déjà été effectué en France et en Hollande avec un grand succès. Toutefois, si le projet belge a été établi sur les mêmes bases, une modification très importante a été faite pour le texte.

« Les publications française et hollandaise, en effet, formées principalement de pages d'annonces, ont un caractère dominant de publicité pour les diverses maisons qui y ont collaboré. *Le Livre belge*, au contraire, en dehors de la partie matérielle, se compose d'articles littéraires, de notices, de poèmes, etc., la plupart inédits, pour lesquels il a été fait appel aux littérateurs nationaux. Il renferme notamment diverses études techniques des plus intéressantes...

« Le volume, imprimé dans le format impérial (35 × 25) est dû à la collaboration de vingt et une firmes pour la partie matérielle...

« La plupart des travaux ont été exécutés en typographie ou en chromotypographie. Le volume renferme aussi plusieurs pages en chromolithographie et un grand nombre de gravures reproduites d'après les divers procédés des arts graphiques.

« La reliure est due à M. Gustave Schildknecht, fondeur et relieur à Bruxelles.

« Celui-ci avait organisé un concours entre les artistes belges, peintres, décorateurs, architectes, dessinateurs et graveurs, pour le dessin destiné à servir de modèle à la plaque du plat et du dos du volume. Une prime de 200 francs a été accordée au croquis allégorique dû à M. Joseph Dierick, artiste-statuaire à Bruxelles.

« Le dessin représente un lion héraldique soulevant une draperie qui laisse à découvert une imprimerie d'autrefois. Celle-ci renferme une presse à bras qu'un ouvrier, dans une pose de grande conception, met en mouvement. Au haut de la draperie se trouvent appendus divers attributs représentant la fonderie, la gravure et la fabrication du papier.

« Le tirage chromolithographique du plat est en sept couleurs et a été éxécuté par la maison Severeyrs, de Bruxelles.

« Sur le dos du volume on voit une branche de laurier autour de laquelle est enroulée une banderole portant cette inscription : *1888. Livre belge.* »

A côté de ce *compendium* de la librairie belge, et sans vouloir établir autrement des comparaisons, nous signalerons l'*Agenda de la curiosité, des artistes et des amateurs*, publié par M. Aug. Dalligny, l'habile et érudit directeur du *Journal des Arts*.

Enfin le Conseil municipal, que l'on retrouve partout, a ordonné, toujours à l'occasion du centenaire de 1789, la publication d'une bibliographie de l'histoire de Paris pendant la période révolutionnaire. Ce travail est confié à M. Tourneux, que ses études sur Diderot et d'autres im-

portants travaux bibliographiques ont fait avantageusement connaître. La publication comprendra quatre volumes in-8°. C'est une somme de 40 à 50,000 francs que la ville consacre à son histoire. On peut, sans être accusé de thuriférer, dire qu'à son budget il y a de plus grosses sommes employées moins judicieusement.

B.-H. GAUSSERON.

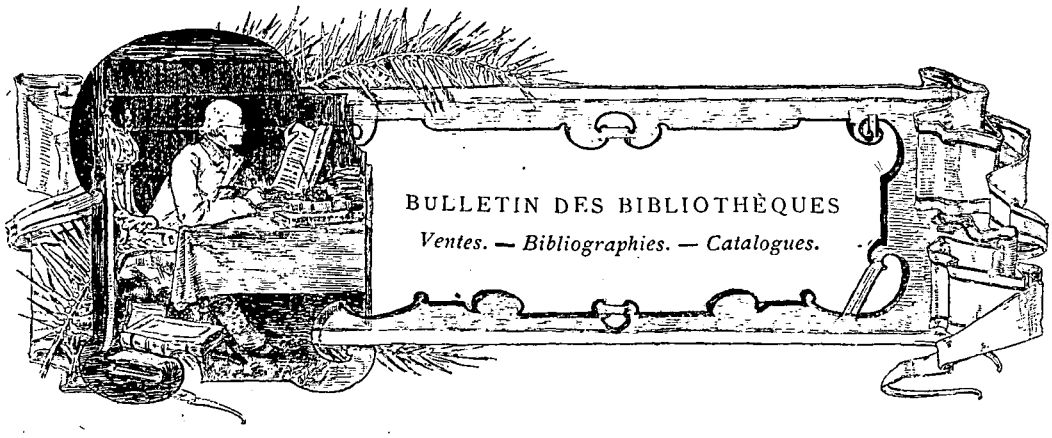

FRANCE

La question des catalogues dans les grandes bibliothèques publiques est toujours et sera, malheureusement, selon toute apparence, longtemps encore à l'ordre du jour. Un petit journal hebdomadaire qui s'intitule *la Curiosité universelle* (1, rue Rameau; 8 fr. par an; départements : 10 fr.), et qui ne paraît manquer ni d'ardeur, ni d'indépendance, fait, dans son numéro du 26 novembre, une charge à fond de train contre l'habitude qui sévit encore de donner les meilleures places de bibliothécaire, en guise de fauteuil de digestion et de méditation, à des littérateurs ou à des artistes trop occupés à l'extérieur de leurs travaux et de leur renommée, ou trop vieux et trop fatigués pour avoir, dans les fonctions qu'on leur confie, d'autre utilité que celle de toucher un plus ou moins gros traitement *sine cura*. Le rédacteur prétend, et nous n'osons point lui donner tout à fait tort, que quelques jeunes gens actifs, dont l'honnête prétention serait, comme il convient, de gagner leurs appointements par leur travail, qu'on engagerait à titre de simples *catalographes*, feraient, sous la direction et la surveillance d'un bibliothécaire spécialiste, incomparablement plus de besogne que les littérateurs ou fils de littérateurs dont la plupart voient, dans ces emplois de bibliothèque, une récompense accordée à leur mérite ou au mérite paternel, bien plus que des devoirs nouveaux. Il serait ainsi, d'après lui, facile, en quelques mois, de mettre à jour le catalogue de tous nos grands dépôts de livres, à l'exception de la Nationale, et encore! Le public saurait alors exactement ce qu'il peut demander, et ne serait plus réduit, comme il l'est le plus souvent, à compter sur la bonne volonté d'un garçon mieux au courant que les autres, pour avoir la chance d'obtenir le volume qu'il désire consulter. Tels sont les vœux et réclamations de la *Curiosité universelle*, qu'on trouvera, nous en avons peur, bien fougueusement révolutionnaires; à moins qu'on ne proclame très haut leur justesse, ce qui est presque toujours l'indice certain que rien ne sera changé.

M. Jules Tellier, qui écrit dans *le Parti national* du 20 novembre un article intitulé *Bibliothécaires*, en est arrivé à ne plus guère fréquenter les bibliothèques parisiennes. « On ne s'y sent pas chez soi. Les chinoiseries administratives y sévissent. Il y faut, pour obtenir des livres, emplir et signer de petits papiers et attendre longtemps. » Combien il préfère les vieilles bibliothèques de province, celle du Havre qui domine le port; celle d'Évreux, qui « est un rez-de-chaussée dans un jardin! » Non point tant, semble-t-il, au point de vue des secours que les livres y peuvent fournir au travail, qu'au point de vue du pittoresque, du confort, de la solitude, qui en font les véritables *homes* de la nuageuse et absorbante rêverie. Quant aux bibliothécaires qui gardent ces délicieux séjours du demi-sommeil littéraire, ils ressemblent aux gnomes qu'on rencontre parfois dans les palais des contes de fées, tant ils sont invraisemblablement fantastiques. L'un, le père Laplume, bibliothécaire au Havre, était un ancien capitaine de navire marchand. « Il avait été prisonnier des sauvages. On se chuchotait qu'il avait eu parmi

eux les malheurs d'Abélard. Il marchait en rasant les murs, de façon très lente et maladroite. Et, quand on lui demandait un livre, il soufflait en guise de réponse, et poussait des grognements. » Un autre, Julien de La Boullaye, était bibliothécaire à Langres. « Il refusa obstinément de communiquer *Daphnis et Chloé* à un capitaine de cavalerie. Il avait classé *Daphnis et Chloé* dans la « réserve », avec d'autres livres immoraux; et, capitaine de cavalerie ou non, il fallait une autorisation écrite du maire pour être admis à le consulter. — Cet autre était bibliothécaire à Constantine. C'était un vieil officier, à moustaches grises. En compagnie de quelques anciens camarades uniquement soucieux, comme lui, des inscriptions romaines de la province, il occupait militairement la bibliothèque. Il en avait fait une manière de cercle fermé. Il eût été aventureux d'y venir sans lui être présenté personnellement. On me présenta; et, pour dire quelque chose, je le félicitai de ce qu'il n'était point troublé par trop de visiteurs, et de ce qu'on lui laissait le loisir de poursuivre ses travaux épigraphiques.

« — Monsieur, me répondit-il, croyez-vous que j'aurais accepté cette place, s'il m'eût fallu me déranger à tout instant pour des imbéciles qui seraient venus lire ici des romans ou des vers? »

Et M. Jules Tellier ajoute, avec soupir : « Où sont-ils maintenant, les bibliothécaires que j'ai connus? » Je ne sais, mais je ne les crois point morts. Ils sont encore vivants dans l'imagination de l'écrivain, et est-il bien sûr que, tels qu'il les voit et qu'il nous les montre, ils aient eu jamais une autre vie? C'est ainsi que M. Julien Travers, l'archéologue, le critique, le poète, l'homme savant, spirituel et aimable que tant d'esprits distingués appréciaient et aimaient, est bien véritablement mort; mais qui pourrait croire que le Julien Travers, bibliothécaire de Caen, qui refusait de confier à M. Jules Tellier les poésies de Musset, parce qu'il les « jugeait propres à exciter ses sens », soit le même que celui dont M. Edgar Zévort et M. Gasté prononçaient naguère l'oraison funèbre?

—❀—

La nécessité de cataloguer les richesses de nos dépôts publics, artistiques ou littéraires, s'impose de plus en plus et aboutit à des réalisations partielles que nous sommes heureux de constater. Des catalogues sommaires vont, par ordre du directeur des beaux-arts, être immédiatement dressés pour les trois sections de la peinture, de la sculpture et de dessin du musée du Louvre. Un plan des salles auxquelles ces catalogues se rapportent sera placé en tête du volume, dans le genre du plan qui figure dans les livrets du Salon. Le texte sera des plus simples :

1° Sujet de l'œuvre;
2° Nom, prénoms de l'auteur;
3° Nationalité;
4° Dates de sa naissance et de sa mort;
5° École à laquelle il a appartenu.

Pas de dissertations savantes, un simple guide, vendu le meilleur marché possible.

Un journaliste de *l'Estafette*, M. Bertol-Graivil, suggère l'idée de faire traduire ces catalogues en anglais, en italien, en espagnol, en russe et en allemand, convaincu que le débit en serait considérable et constant, de telle sorte qu'au lieu d'occasionner des frais à l'État, ils lui seraient une source permanente de bénéfices.

—❀—

Nous remarquons dans la *Revue alsacienne* de novembre, sous la signature Auguste Laugel, quelques pages consacrées à une brochure intitulée *de l'Amour des livres*, que M. Léon G. Pélissier a dernièrement publiée à Aix, chez Achille Makaire, imprimeur-libraire (in-12, 24 p.). Cette brochure est la reproduction d'un discours prononcé à une distribution de prix; car M. Léon G. Pélissier — ou nous nous trompons fort — doit être notre ancien collègue du lycée Janson de Sailly, que sa santé a contraint d'échanger sa chaire de professeur pour une inspection académique quelque part dans le Midi. Il n'est pas sans intérêt de voir la bibliophilie officiellement présentée aux jeunes gens qui finissent leurs études universitaires par un fonctionnaire de l'Université, qui est un bibliophile très ardent. « Pour le vrai bibliophile, dit-il aux jeunes élèves, — dont bien peu s'en doutent encore, — le livre est à la fois un document du passé, l'instrument d'une joie intellectuelle, un objet d'art. » Et M. Auguste Laugel, après avoir très nettement fait comprendre, dans l'intelligent compte-rendu qu'il donne de ce discours, l'intérêt historique et psychologique qui s'attache aux éditions originales, la joie intellectuelle qu'on éprouve à s'instruire ou à se récréer avec un volume qui a déjà instruit ou récréé quelque illustre esprit, la jouissance artistique qui résulte de la beauté du livre et de ses illustrations, de l'harmonie qu'il y a entre la reliure et le texte imprimé, entre le corps et l'habit, conclut éloquemment et véritablement : « Non, l'amour du livre n'est pas, comme beaucoup le croient et le disent, un amour matériel : ce n'est pas l'amour de l'or, fût-il aux petits fers et creusé par les mains les plus habiles, ni l'amour du beau papier, ni l'amour de ces reliures élé-

gantes où la fantaisie des grands relieurs s'est donné carrière, ni l'amour de ce qu'on appelle la *provenance*, c'est-à-dire les noms illustres d'anciens propriétaires, rois, reines, princes et princesses, bibliophiles fameux; il y a dans l'amour du livre un peu de tout cela, mais il y a autre chose encore, il y a un sentiment idéal, difficile à définir, où entre le respect de l'intelligence humaine dans les plus nobles expressions qu'elle ait trouvées, en même temps que la reconnaissance pour ceux qui ont, avant nous, éprouvé ce respect et qui en ont donné la preuve dans le soin qu'ils ont mis à orner, à conserver, à perpétuer les plus beaux ouvrages de l'homme. »

Voilà qui est bien dit, en vérité. On y pourrait ajouter, croyons-nous; mais tout y est juste, et pécher par omission n'est point pécher par intention.

Nous lisons dans *l'Intransigeant* du 23 décembre : « Un incendie qui, en quelques heures, a anéanti le fruit de longues années de recherches et de travaux, s'est déclaré, hier soir, chez un savant bibliophile et libraire, M. Schlesinger, dans ses magasins de la rue de Seine.

« Un jeune employé, Henri Laigle, voulant allumer une lampe à essence, frotta une allumette dont il jeta, sans y prendre garde, le tison sur le sol. Quelques gouttes de pétrole étaient probablement tombées sur cet endroit.

« En un instant, une longue flamme s'éleva qui, léchant un rayon, propagea l'incendie. Malgré ses efforts, Laigle, qui était seul à ce moment, fut impuissant à en arrêter les progrès et seulement alors il appela au secours. Des voisins et des passants accoururent. On brisa la vitre de l'avertisseur le plus proche et, quelques instants après, les pompiers du poste de la rue du Vieux-Colombier arrivaient, suivis bientôt d'une pompe à vapeur de l'état-major. Une fumée intense s'échappait dans la rue par une fenêtre donnant sur la grande cour intérieure de la maison. Il ne fallut pas moins de deux heures pour étouffer complètement les flammes et noyer les rayons fumants de la librairie.

« Les pertes ne sont pas encore évaluées, mais elles sont certainement considérables. M. Schlesinger avait réuni, depuis trente-cinq ans environ, deux cent mille volumes, nouveaux ou anciens, et spécialement nombre de volumes précieux traitant d'architecture et de science héraldique. »

Ce n'est point là de la bibliolytie. Il se pourrait cependant qu'en un tel désastre aient péri des volumes uniques ou quasiment tels, — démenti accidentel aux vérités les plus axiomatiques, qui change le *scripta manent* en *scripta comburuntur*.

Quand le feu ne dévore pas, il arrive que les voleurs enlèvent, — mal, d'ailleurs, moins irréparable, comme M. L. Delisle l'a triomphalement démontré.

C'est ce qui s'est produit récemment au musée Saint-Louis, à Carthage. Les soustractions sont considérables, et le ministre de l'instruction publique a envoyé, le 30 novembre dernier, à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, de la part du Père Delattre, la liste des objets volés, liste qui n'occupe pas moins de sept pages de papier grand format, laquelle a été renvoyée par l'Académie à la commission de l'Afrique du Nord. Nous ne savons pourquoi cette procédure — la seule à employer sans doute — nous rassure moins sur le sort des objets volés que sur celui des voleurs.

Les ventes d'autographes s'annoncent bien pour les amateurs. L'abondance et la qualité s'y trouvent, comme on dit de la marée, et les prix ne dépassent pas une honnête moyenne, — quand ils l'atteignent. C'est l'heure des subtils et des gourmets qui chassent et pourchassent pour eux-mêmes, non point pour la gloriole d'une admiration de galerie.

Voici deux lettres de Henri IV à Gabrielle d'Estrées, qui ont été vendues dernièrement à l'hôtel Drouot. Nous n'avons pas les chiffres exacts de la vente, mais nous croyons que l'acquéreur n'a pas eu à faire un très gros sacrifice pour s'assurer ces pièces savoureuses.

« Mon cœur, j'ay pryns deus serfs aujourduy l'un après l'autre. J'an suys fort las mes je me porte bien, Dieu mercy. Ceus quy dyssent que je seré samedy à Paris ne savent pas sy bien mes volontés que vous a quy je ne celle ryen. Yl fayt beau ycy. Demayn nous veyrrons voller et pescher le grand estanc de seans où l'on dyt qu'y a de fort grans brochets et carpes. J'an feré provysyon pour Fontene-Belleau. Bonsoyr, mon cœur. Si vous avyes autant d'anvye de me voyr que vous dytes, je say bien ce que vous feryés.

« Je vous bese cent mylle fois. H. »

Et la seconde, un simple billet :

« Mon cœur, quant je revyns hier de la chasse j'estoys sy las que je ne vous ceus escryre, an recompanse je vous donne le bonjour. Je vays dysner à Noysy pour voyr voller mes oyseaus pour heron. J'arryveré de la meylleure heure que je pourré.

« Je vous donne un mylyon de besers. H. »

© 2007 Lyon — Editions « Les parutions du temps » — www.parutions.com

Une lettre du général Boulanger a été retirée à 21 francs. M'est avis que ses très précieux autographes peuvent s'obtenir à moins.

Une lettre d'Henri Regnault est montée à 141 francs; une de Balzac à 295 francs, et à 62 francs cette strophe de Victor Hugo, que recueilleront ceux qui ne croient pas aux éditions définitives :

Qu'on pense ou qu'on aime,
Sans cesse agité,
Vers un but suprême
Tout vole, emporté.
L'esquif cherche un môle,
L'abeille un vieux saule,
La boussole un pôle,
Moi, la vérité.

VICTOR HUGO.

A la vente de la collection Leyste, quelques lignes attribuées à Schopenhauer ont été adjugées à 130 francs, tandis qu'une lettre du général Bonaparte, datée de l'armée d'Italie, a malaisément atteint 25 francs. Étonnez-vous donc qu'on soit pessimiste!

Nous empruntons au *Temps* les détails qui suivent sur les autres ventes d'autographes qui ont eu lieu en décembre à l'hôtel Drouot. Parmi les pièces les plus importantes — et les moins payées — on remarque des lettres d'anoblissement conférées par François Ier à un marchand de Caen, Pierre Fresnel, âgé de soixante-sept ans, pour lui et sa postérité, moyennant un don de *six cents livres tournois*. Ces lettres patentes, sur vélin, datées de Saint-Germain-en-Laye, juin 1523, forment un document trop long pour être donné en entier. Elles sont accompagnées d'un grand sceau en cire brune assez bien conservé, avec lacs de soie; elles commencent ainsi :

« François, par la grâce de Dieu, roi de France, savoir faisons à tous présents et avenir que, pour subvenir, satisfaire et fournir aux grands et pressants besoins des affaires que nous avons à conduire par le fait de nos guerres et pour sécurité et défense de notre royaume, peuples et sujets, que nos ennemis se sont efforcés, s'efforcent et s'efforceront de vouloir envahir, piller et ruiner, nous avons mis et fait mettre en délibération... Entre les autres expédients et moyens qui nous ont été trouvés, il nous a été conseillé... »

François Ier, en donnant un titre de noblesse au marchand de Caen, déclare que « par le même fait il donnera autant à tous ceux qui voudront nous bailler quelque somme et donner resonnablement, selon leurs facultés, pour fournir et subvenir à nos affaires... » Ce document, absolument authentique et si intéressant pour l'histoire de nos origines nobiliaires, a été vendu 31 francs.

On a vendu également, dans la vente des autographes qui formaient la collection de feu M. Lefebvre, 46 francs des lettres patentes signées, sur vélin, par Henri III, roi de France, et datées de Lyon, 7 septembre 1574 : dans cette pièce historique, Henri III promet pardon à tous ceux qui ont pris les armes contre le défunt roi et qui se soumettront, notamment aux huguenots; 10 francs une curieuse lettre de Victor Hugo, où il s'excuse de ne pouvoir lire les vers qu'on lui a adressés, vu les circonstances politiques. Quand la France sera sauvée, il redeviendra poète. « En ce moment, je ne suis que matelot, et l'on me crie de toutes parts : A la manœuvre! »

Les prix obtenus dans la dernière vente ont été excessivement bas, on va en juger : 200 lettres de généraux ont été adjugées 20 francs, 75 lettres d'académiciens, 40 francs; 35 lettres d'artistes dramatiques, 7 fr. 50. Les hommes politiques ont été encore moins appréciés. Deux dossiers ont été vendus : le premier, qui comprenait 235 lettres, 18 francs; le second, de 150 lettres, parmi lesquelles un écrit de Talleyrand et une lettre de Carnot, 10 francs; 41 lettres de maréchaux de France ont été payées 19 francs, et 24 missives des maréchaux de l'empire, 11 francs. Enfin, 300 manuscrits et lettres autographes adressées à l'architecte Palloy, fameux par la démolition de la Bastille, formant un important dossier pour l'histoire de la Révolution, ont été adjugés 199 francs.

Les autographes de Charles Monselet ont produit au total 4,513 fr. 50. Les prix les plus élevés ont été atteints par une lettre de bonne année adressée à sa belle-mère, le 10 décembre 1803, par la duchesse d'Angoulême : 150 francs; une lettre de Cromwell aux commissaires de l'Amirauté, 128 francs; une lettre de François II à son oncle le duc de Savoie, contenant des protestations d'amitié pour lui et le roi catholique, 156 francs; une pièce de vers autographe par Alfred de Vigny, *les Amans de Montmorency*, écrite à Montmorency le 27 avril 1830, 255 francs; 25 lettres intimes de Victor Hugo à Charles Monselet, invitations à dîner, billets, vers, etc., 230 francs. Une curieuse lettre de la Du Barry à l'abbé Delille, a été payée 72 francs; en voici un passage : « Vous connoissés parfaitement, spirituel abbé, les tableaux de l'Albane, puisque vous employés ses couleurs dans vos charmans ouvrages, mais M. le duc prétend que votre riante imagination a appliqué le nom du Poussin sur le tableau que vous étiés tout fier d'avoir eu à si bon marché... comme on auroit inscrit le nom de Lile sur les jardins de Le Nôtre pour en doubler le prix.

J'aime infiniment cette douce charlatanerie qui entoure l'homme de prestige aimable. On vous envoye pour vos trois beautés chimériques un petit satiné; il ne tiendra qu'à vous de vous servir de la baguette magique de Virgile pour en faire un joli berger. Plus d'une jolie bergère pourra si méprendre et ce ne sera pas, dit-on, la seule que vous aurés trompée en votre vie. Quand viendrés-vous nous faire entendre vos délicieux *vers*.

« Paris, ce 23 janvier. »

Une quittance de rente, par Armande Béjart, où elle prend la qualité de veuve de J.-B. Poquelin, sieur de Molière : 60 francs.

Un manuscrit d'un article de Lamartine sur le banquet d'Autun, où il est dit : « La politique est une religion qui a ses professions de foi, ses hérésies et ses schismes, comme les autres cultes. Nous sommes de la foi de Mirabeau, de Sieyès, de Vergniaud, de Lanjuinais, de Lafayette; nous ne sommes pas du schisme de Camille Desmoulins » : 43 francs. Une lettre de Lamartine, datée du 20 février 1848, adressée à M. Guyard, et contenant des instructions pour la marche à suivre dans le journal *le Bien public*, de Mâcon, 41 francs. Nous en détachons le passage suivant:

« Nous sommes ici placés, par la démence du gouvernement, sur un baril de poudre. J'ai fait hier, à la réunion générale des oppositions, une improvisation très énergique qui a enlevé la réunion. Le parti national et le parti ambitieux, qui se confondaient, commencent déjà à se séparer. Je reste ferme et, fussé-je seul, au parti du droit national. Je redoute les événements, mais le devoir envers les idées avant tout ».

Une lettre très affectueuse de M. Claretie sur ses travaux et ses projets littéraires, pleine de déférence envers Monselet qu'il appelle son maître : 42 fr.; une lettre de Barbey d'Aurevilly : 26 fr.; une lettre de M. Champfleury : 29 fr.; une lettre du sculpteur Aimé Millet, expliquant le projet de monument à élever à Henri Mürger : 24 fr.; un billet de Sarah Bernhardt ainsi conçu : « Décidément vous ne m'aimez pas? Et on dit que les extrêmes se touchent! Enfin! » : 26 fr.

Signalons encore une lettre d'Auguste Comte, le créateur du positivisme; ces lettres sont rares :

A Monsieur Auguste Guyard, à Paris.

Paris, le samedi 27 Charlemagne 67
(14 juillet 1855).

« Monsieur,

« Ayant bientôt reconnu que, chez les modernes, la lecture nuit beaucoup à la méditation, j'ai, depuis de longues années, contracté l'habitude de ne lire que les grands poètes occidentaux. Je lis chaque matin un chapitre de l'*Imitation* et chaque soir un chant de Dante, en réservant pour mes instants de loisir mes autres lectures poétiques, de manière à relire annuellement tous les chefs-d'œuvre. Ce régime cérébral m'ayant toujours été très salutaire, je m'y suis tellement attaché que je n'y puis admettre que de rares et courtes exceptions, motivées d'après l'importance extraordinaire de quelques ouvrages, quoique je me trouve ainsi privé de communications intéressantes.

« D'après cette explication, je ne puis aucunement vous prômettre la lecture de l'écrit que vous avez bien voulu me soumettre. Mais je chargerai de son examen l'un de mes meilleurs disciples qui m'en rendra soigneusement compte.

« Salut et fraternité,

« Auguste Comte.

« 10, rue Monsieur-le-Prince. »

Une lettre de Latude, écrite à la Bastille le 25 avril 1763 et adressée à Sartine; il lui narre ses longues souffrances depuis quinze ans et demande de faire un récit de ses maux :

« Monseigneur, je vous supplie, par vos entrailles paternelles et de miséricorde, d'avoir la bonté de m'accorder cette grâce. Ne me laissez donc pas périr faute de me secourir. Me voilà dans la quinzième année de souffrance; il faut que tout aye une fin; on ne doit point pousser la nature au désespoir. Monseigneur de Sartine, daignez être sensible à ma très humble prière, si vous ne voulez point que je vous écrive tous les jours. Je n'en puis plus. Il faut raisonner avec la raison. Si cette relation est inutile, vous la jetterez au feu: Si, au contraire, elle peut me servir de quelques secours, ne m'empêchez donc point de la faire faire. Bon Dieu, viens à mon secours; bon Dieu, daigne par ta grande miséricorde inspirer de la compassion pour moy à Monseigneur de Sartine et lui accorder ta sainte bénédiction. »

ÉTRANGER

Allemagne. — En Allemagne, nous avons deux ouvrages bibliographiques d'une certaine importance à signaler aux amateurs de livres et bibliothécaires :

L'éditeur Otto Harrassowitz, de Leipzig, annonce : *Schema des Realkataloges der Königlichen Universitätsbibliothek Halle a. S.*, in-8°. Prix : 9 marks (11 fr. 25).

Dans un ordre d'idées plus spéciales quant au

sujet, mais moins restreint quant au lieu, Breitkopf et Härtel, de la même ville, ont en cours de publication un *Bibliographischer und thematischer Musikkatalog des päpstlichen Kapellarchives in Vatikan zu Rom,* d'après les manuscrits originaux, par Fr. X. Haberl, directeur de l'École de musique sacrée à Regensburg.

Angleterre. — Mr. Richard Copley Christie, chancelier du diocèse de Manchester, bien connu des lecteurs du *Livre* et de tous ceux qu s'intéressent à l'histoire de l'imprimerie, a fait tirer à part l'étude lue par lui à la dernière réunion de la *Library Association*, à Glasgow (septembre 1888), et que nous avions déjà tout spécialement signalée parmi les autres travaux de l'association. Cette mince brochure, intitulée *Elzevier Bibliography* (London, Dryden Press : J. Davy and sons, 1888; petit in-4°, 11 p.), est une revue critique, savamment faite, de tous les travaux auxquels les Elzevier ont donné lieu en France, en Allemagne, en Hollande, en Belgique et en Angleterre. Tout ami des livres qui voudra s'instruire dans cette bibliographie spéciale ne saurait, pour le choix et la valeur des documents à consulter, rencontrer un meilleur guide.

La célèbre *Bodleian Library* a publié le mois dernier un rapport étendu (Oxford, December 1888; in-4°) où est exposée la situation de cette bibliothèque de 1882 à 1887. Dans ce rapport, qui n'occupe pas moins de 66 pages de texte compact, Mr. Edward B. Nicholsom, le bibliothécaire, après un bref historique de la bibliothèque avant 1882, entre dans les plus grands détails sur les acquisitions, donations, adjonctions de collections, sur les catalogues des diverses branches, sur les reliures, sur la disposition des salles, les facilités offertes aux lecteurs, sur la collection des médailles, sur le budget de la bibliothèque, recettes et dépenses, et finalement sur le personnel. Le savant et zélé bibliothécaire conclut par ces paroles modestes et dignes que nous offrons à la méditation de ses collègues de France, lesquels ne nous ont point habitué à en entendre de semblables : « Plus un bibliothécaire a de service dans sa profession, et plus il trouve qu'il a à apprendre, plus il trouve difficile de faire quoi que ce soit qui ne puisse être mieux, et plus il trouve aussi qu'il faut du temps pour faire les choses passablement bien. Son principal encouragement, en dehors du sentiment de son devoir vis-à-vis de sa bibliothèque, consiste en ce qu'il ne manque guère d'avoir à se féliciter de la patience de ceux envers qui il est responsable dans son office, aussi bien que de celle de ceux que c'est sa fonction de servir. »

Et ce ne sont pas là de pures paroles. Outre le catalogue alphabétique, le bibliothécaire de la Bodléienne prépare ce qu'il appelle un *Subject-Catalogue*, c'est-à-dire un catalogue où les ouvrages sont groupés et classés par sujets, et il invite dès maintenant, avec instance, les lecteurs à lui indiquer le sujet de leurs investigations : il leur fournira sur-le-champ un paquet de fiches qui contiendront les titres et indications bibliographiques des livres traitant plus ou moins directement de ce sujet et existant dans la bibliothèque. On imagine quelles facilités et quelle économie de temps un tel arrangement doit présenter pour les recherches. Et c'est presque comme une faveur personnelle que Mr. Edward B. Nicholson demande qu'on veuille bien user de cette extraordinaire commodité!

Le même bibliothécaire met en souscription une série de reproductions en *collotype* et en *photolithographie* des manuscrits remarquables et des imprimés d'une rareté exceptionnelle que la Bodléienne possède en si grand nombre.

Les premières reproductions seront publiées dans l'ordre suivant :

1° Ms. Junius 11, connu sous le nom de Ms. de Cœdmon, en *collotype :* 232 pages en 12 livraisons. Prix de souscription (payable d'avance), 10 shillings 6 pence (13 fr. 10) par livraison.

2° *Ars moriendi*, that is to saye the craft for to deye for the helthe of mannes sowle. Livre imprimé probablement par Caxton en 1491, seul exemplaire connu. En photolithographie : 16 pages; 2 sh. 6 p. (3 fr. 10).

3° Une description probablement unique de la procession ordonnée par le Pape en actions de grâces du massacre de la Saint-Barthélemy, imprimée à Rome l'année du massacre. Photolithographie; 4 pages. 1 sh. 6 p. (1 fr. 85.)

Chaque reproduction est accompagnée d'un texte explicatif. Il est inutile d'insister ici sur l'intérêt que présente une telle entreprise.

Parmi les publications récemment annoncées par les éditeurs anglais, nous en relevons une qui se rapporte particulièrement à ce qui nous intéresse dans ce bulletin des bibliothèques, bibliothécaires et bibliopoles : c'est une histoire du commerce des livres en Angleterre (*A History of English Bookselling*) par Mr. Wm. Roberts, chez Sampson Low et Cie.

Enfin nous empruntons, pour les bibliographes et bibliophiles, au journal *Notes and Queries* (17 novembre), une description d'un exemplaire de « *les Nouvelles Recreations et Joyeux devis* de Bonaventure Des Periers, varlet de

Chambre de la Royne de Navarre. A Paris, par Galiot du Pré, en la grande salle du Palais, et en la rue Sainct-Jacques à l'enseigne de la Galère d'or », en la possession d'un collabo qui signe URBAN et s'exprime ainsi : « Le Supplément (1878) au *Manuel du Libraire* de Brunet dit, à propos de cette rare édition, non datée, qu'à la vente Libri un exemplaire fort laid se vendit trois guinées, et qu'un autre, plus beau et recouvert d'une jolie reliure du temps, a été porté à 9 guinées pour le Bristish Museum. Cette dernière assertion est inexacte. L'édition n'est pas, et n'a jamais été au British Museum. L'exemplaire que je possède ne correspond pas exactement à la description de Brunet. Il a bien, comme dans Brunet, 296 feuillets, mais avec les erreurs de pagination suivantes : le feuillet 130 répète le chiffre 128, et les feuillets suivants, de deux en deux, sont ainsi reculés de deux unités : 130 pour 132, 132 pour 134, jusqu'à 142 pour 144. Puis 143 et 144 se trouvent répétés; 185 est imprimé 285; 186, 176; 187, 287; 216, 116; 279, 179. La dernière feuille, de 8 feuillets, signée Pp, et non numérotée, contient un sonnet, la table, et, comme dans Brunet, un feuillet blanc, dont un côté porte une devise imprimée. » Ces indications peuvent être utiles pour la collation des autres exemplaires de cette édition; mais Urban est-il bien sûr que son exemplaire n'est pas un livre *complété*, c'est-à-dire fait de pièces et de morceaux empruntés à des éditions différentes, ou même raccommodé avec des fac-similés plus ou moins exacts? Les plus habiles s'y laissent prendre : il suffit d'être hors garde.

Belgique. — Sous ce titre : *les Manuscrits de Cheltenham*, le conservateur en chef de la Bibliothèque royale de Belgique, M. Édouard Fétis, a publié, dans le supplément de *l'Indépendance belge* du 9 décembre, de très intéressants renseignements que nous reproduisons après le *Courrier de l'Art*.

La Bibliothèque royale de Belgique vient de faire en Angleterre une acquisition très importante, la plus considérable qui ait enrichi la section des manuscrits de ce dépôt littéraire depuis sa création. Il s'agit d'un groupe d'environ 400 manuscrits, du IXe au XVe siècle pour la plupart, qui ne formait que la très minime partie de la plus riche bibliothèque qu'ait possédée un particulier. Sir Thomas Phillips, un Anglais archimillionnaire, a consacré, pendant plus de quarante ans, ses immenses revenus à réunir des collections de manuscrits et de livres rares dont la richesse est un sujet d'étonnement et d'admiration pour tous ceux qui en voient l'ensemble dans la belle résidence de sa famille, à Cheltenham.

Les héritiers de sir Thomas Phillips ont obtenu de la cour de la chancellerie d'Angleterre l'autorisation de céder, non à des particuliers, mais à des gouvernements ou à de grandes institutions, des lots de manuscrits dont le prix serait, d'après la loi anglaise, employé en reconstitution de majorat. Des acquisitions importantes ont été faites à ces conditions par les gouvernements allemand, hollandais et belge; l'Italie et la France négocient pour entrer en possession des documents qui concernent leur histoire. Quant à ceux qui intéressent particulièrement l'Angleterre à un titre quelconque, ils sont réservés au *British Museum*.

Par les acquisitions qui viennent d'être faites à Cheltenham, au moyen d'un crédit spécial voté par les Chambres belges, la Bibliothèque royale s'est enrichie d'un choix des manuscrits les plus rares et les plus précieux de nos anciennes bibliothèques monastiques. En voici l'indication sommaire par provenance.

De l'abbaye de Villers : dix-neuf volumes du XIIe au XIVe siècle dont plusieurs portent des traces du pillage et de l'incendie pittoresquement décrits par Van Bemmel dans le dernier chapitre de *Dom Placide*. Ce sont, en général, de beaux spécimens de la calligraphie du moyen âge, parmi lesquels un *Chorale* renfermant un grand nombre de morceaux de plain-chant en neumes du XIVe siècle, et qui peut être considéré comme un document des plus importants pour la musique d'église à cette époque.

De l'abbaye de Cambron : trente-cinq volumes du XIIe et du XIIIe siècle, offrant cette particularité caractéristique d'avoir conservé leur reliure primitive, étant recouverts de peaux non tannées, avec les poils de l'animal. Les auteurs transcrits dans ces volumes sont généralement des Pères de l'Église. Il s'y trouve aussi des écrits de Vincent de Beauvais (*Speculum historiale*), *les Gestes de l'empereur Frédéric II*, par Pierre des Vignes; l'*Histoire de Jérusalem*, par Jacques de Vitry; l'*Histoire scolastique*, de Pierre Comestor; un Priscien et plusieurs autres écrivains religieux du moyen âge.

De l'abbaye de Saint-Ghislain : vingt-trois manuscrits du IXe au XVe siècle qui peuvent compter parmi les plus précieux produits de notre paléographie primitive, et dont plusieurs sont ornés de belles majuscules. Les plus anciens sont des documents intéressants pour l'histoire hagiographique belge. Deux ouvrages de ce même fonds méritent d'être signalés pour leur valeur philologique; ce sont : 1° une histoire

universelle jusqu'à l'année 1276, manuscrit français en deux volumes, du XIVe siècle; 2° le *Lyvre historial de la Bible,* également en langue française et de la même époque. A noter encore un superbe Josèphe, ayant une majuscule historiée de 30 centimètres de hauteur.

Trente volumes, les plus anciens étant du XIVe siècle, proviennent de la célèbre abbaye de Saint-Martin, à Tournay. On sait, dans le monde de l'érudition, que les transcriptions faites dans ce monastère bénédictin, particulièrement sous le premier abbé Odon, étaient renommées pour l'exactitude des textes et pour la beauté de l'exécution calligraphique. Les volumes dont vient de s'enrichir la Bibliothèque royale justifient pleinement cette réputation. Dans le nombre, il faut citer surtout le manuscrit de la *Chronique d'Heriman,* d'après lequel les Bénédictins ont donné leur édition du *Spicilegium.*

Cent dix volumes du XIIe au XIVe siècle forment le contingent de l'abbaye d'Aulne. Ce sont, en général, des œuvres des Pères de l'Église et des commentateurs des textes sacrés; mais il en est d'autres qui présentent un grand intérêt pour l'histoire et pour la science. Tels sont une *Chronique*, de Sigebert de Gembloux, contenant les additions qui ont été publiées dans les *Monumenta Germaniæ*, de Pertz; une *Géométrie d'Euclide,* avec le commentaire de Campanus (du XIIIe siècle); des traités d'Aristote, des opuscules de Cassiodore, de Denys l'Aréopagite, de Beda, et de nombreux écrits d'auteurs du moyen âge. Ces manuscrits sont en bon état, malheureusement sir Thomas Phillips les a fait habiller à la moderne, ce qui n'est pas pour charmer les yeux des curieux d'archéologie littéraire.

De l'abbaye de Stavelot : trois manuscrits seulement, mais d'une importance capitale, des XIe et XIIe siècles : un Josephus, *Antiquitates Judæorum,* superbe volume de grande dimension, orné de deux belles miniatures du XIIe siècle; la *Vie de saint Remacle,* patron de l'abbaye, beau spécimen calligraphique du XIe siècle, et un précieux recueil hagiographique de la même époque.

Parmi les autres monastères dont on a recueilli des débris moins importants, mais qui pourtant se trouvent représentés dans cet ensemble des sources de la paléographie nationale, nous citerons Rouge-Cloître, Saint-Trond, Bethléem, près de Louvain, la Chartreuse de Ruremonde, Sept-Fontaines, Rochefort, Bonne-Espérance, Saint-Martin de Louvain. Outre l'intérêt des textes, beaucoup de ces codices ont celui des annotations ou de certaines particularités historiques, ainsi que celui des ornementations.

Dans le nombre des manuscrits de provenance diverse, il en est qui seront appréciés pour leur importance historique ou littéraire, par exemple :

Une *Chronique du couvent de Rouge-Cloître,* par J. Fr. Vander Auwera, renfermant le récit, jour par jour, des événements qui ont précédé et suivi la suppression du monastère, dans les dernières années du XVIIIe siècle.

Le Passe-temps de Jean Lhermite, journal autographe d'un gentilhomme de la chambre de Philippe II, depuis 1587 jusqu'en 1599, accompagné de dessins à la plume. Ce manuscrit, in-folio de près de 400 pages d'une écriture serrée, est un tableau complet et des plus curieux de l'Espagne à la fin du XVIe siècle. Les dessins, dont l'auteur a lui-même illustré le texte de son journal, sont d'une exécution qui n'est pas maladroite. On y voit, entre autres, un *Jeu de torreaux tenu à Valladolid,* qui est peut-être la plus ancienne représentation figurée du spectacle si populaire en Espagne; de très beaux plans de l'Escurial et de la maison royale d'Aranjuez; l'horloge et la lampe du cabinet de travail de Philippe II; la chaise longue qui servait au monarque lorsqu'il avait la goutte; une vue de la place du palais de Madrid, où des acrobates exécutent sur la corde des exercices comme ceux que font leurs descendants à l'Éden.

Le *Voyage de François Vinchant,* l'auteur des *Annales du Hainaut, en France et en Italie dans les années 1609 et 1610*, recueil de 800 pages; très intéressant.

Des Rebellions du peuple des Flandres contre leur seigneur naturel, etc., en trois volumes in-folio, écrits par messire Rombauld Loeds, en 1560.

Recueil du temps passé et affaires domestiques, de Philippe de La Ruelle, avec son voyage à Parme, etc., un volume in-folio du XVIIIe siècle.

Une *Histoire des faits et gestes d'Alexandre Farnèse*, en italien, travail considérable, à consulter par ceux qui s'occuperont de l'histoire des Pays-Bas dans la seconde moitié du XVIe siècle.

Le *Spieghel historiael,* de Jean Van Maerlant. Le même volume contient le poème inédit de *Seven vroeden van binnen Romen* et *Den Boec van der Rosen,* traduction partielle en vers du *Roman de la Rose*, plus quelques fabliaux inédits et fort curieux. Ce volume, du commencement du XIVe siècle, est un des documents les plus précieux pour l'histoire de la littérature néerlandaise. L'Académie flamande est sur le point d'en entreprendre la publication.

Histoire généalogique de la maison de Bergues Saint-Vinoc et d'Ardres, travail original autographe de Marius Voet, le plus consciencieux et le plus érudit de nos anciens héraldistes.

Un recueil généalogique important, probablement de Butkens, et relatif principalement aux familles de Flandre et de Brabant.

L'*Album amicorum*, de Bonaventure Vulcanius, de Bruges, le célèbre professeur de Leyde, contenant des pensées, des signatures de la plupart des hommes marquants de son époque : Théodore de Bèze, Philippe de Marnix, Juste Lipse, Goltzius, etc.

Le *Chronodromon*, de Jean Brandon, religieux de l'abbaye des Dunes, en trois volumes grand in-folio ; exemplaire superbe, avec miniatures, probablement exécuté à Gand, le seul complet qu'on connaisse.

Un très joli recueil du XVIe siècle, contenant le *Quadrilogue* et d'autres opuscules d'Alain Chartier, ainsi qu'un petit *Traicté de conseil*, par Guillaume Fillastre, évêque de Tournai ; ouvrage sans doute inédit.

Historia vastationis Leodiensis, exemplaire probablement original du poème d'Angelo de Viterbe sur le sac de Liège par Charles le Téméraire ; il contient un prologue étendu par Mathieu Herbenus, de Liège, prologue qui n'a pas été publié dans l'édition donnée par les Bénédictins.

Ce n'est pas seulement la Bibliothèque royale qui a fait d'importantes acquisitions à Cheltenham. La direction des Archives générales du royaume, représentée par M. Piot, a également tiré des riches collections de sir Thomas Phillips une série de documents très intéressants. Les plus importants sont les cartulaires, qui constituent, comme on sait, des sources précieuses de renseignements pour l'histoire. En voici l'indication sommaire : cartulaire du couvent de Sainte-Élisabeth, précédé d'une notice historique sur la fondation de cet établissement religieux, et contenant des indications intéressantes sur la topographie de Bruxelles et des environs aux XVIe et XVIIe siècles ; des cartulaires du couvent de Sainte-Claire, à Bruxelles, des chapellenies de Sainte-Gudule, de l'abbaye de Saint-Martin de Tournai, des monastères de Saint-Hubert et de Stavelot ; ceux du métier des drapiers et du métier des épiciers de Bruxelles, car les corporations avaient aussi leur cartulaire, où s'enregistraient les actes relatifs à la communauté. Viennent ensuite les obituaires de plusieurs couvents, qui fournissent des détails intéressants sur beaucoup de grandes familles de Bruxelles et du Brabant ; des registres de recettes, biens, revenus et rentes de nombre de maisons religieuses du pays, importants comme sources de renseignements pour la topographie et la linguistique ; des registres provenant du grand conseil de Malines, du conseil de Brabant et du conseil de Flandre, et contenant les résolutions de ces cours de justice ; un registre du conseil d'État à Bruxelles ; enfin, un inventaire des privilèges et autres actes concernant la villes de Maline.

États-Unis. — Aux États-Unis, apparition d'un nouveau journal bibliographique mensuel, *the Book-Lover*, sous la direction de Mr. Ingersoll-Lockwood. Le premier numéro date du mois de novembre dernier. Ce périodique s'adresse surtout aux amateurs de livres curieux, d'éditions de luxe, d'estampes, d'autographes et de documents historiques (New-York, William Evarts Benjamin, 6, Astor Place : 5 fr. par an).

La riche bibliothèque du philologue Pott, de Halle, récemment décédé, a été achetée par l'Université de Philadelphie.

The Bookmart de novembre nous donne, d'après *the Library Journal*, une liste assez curieuse et fort édifiante des libéralités et legs faits récemment par des particuliers aux bibliothèques américaines. Cornell University est en procès à propos d'un legs qui lui permettrait de faire construire une nouvelle bibliothèque : Mr. H.-W. Sage avance anssitôt à l'Université 225,000 dollars, qui lui seront remboursés si l'Université entre en possession de son legs, et qu'il abandonne entièrement dans le cas contraire. Mr. C.-H. Hackley donne 125,000 dollars aux écoles de Muskegon, Massachusetts, pour l'établissement d'une bibliothèque publique. Mr. G. Gabriel, raccommodeur de parapluies à New-Haven, lègue 30,000 dollars à la bibliothèque de Yale College et à deux autres institutions. Il faut s'arrêter ; mais nous n'épuisons pas la liste.

Sibérie. — Terminons par une réchauffante nouvelle des pays froids. La bibliothèque qui a été inaugurée par de grandes fêtes, le 1er août, à Tomsk, en Sibérie, compte déjà plus de 40,000 volumes. On ne dit pas le nombre des lecteurs.

BIBLION.

PUBLICATIONS NOUVELLES ET ANNONCÉES
en France et à l'Etranger

FRANCE

Une annonce-réclame de l'éditeur Fayart a paru dans tous les journaux, disant : « *La Guerre de demain*, par le capitaine Danrit, vient de paraître en livraisons illustrées à 10 centimes.

« Dans sa lettre-préface adressée à l'auteur, M. Jules Claretie, de l'Académie française, fait en termes éloquents l'éloge de cette œuvre d'utilité nationale. »

On sait que le ministre de la guerre, M. de Freycinet, a aussitôt, pour récompenser le capitaine Danrit de « cette œuvre d'utilité nationale », octroyé un mois d'arrêts au gendre du général Boulanger, le capitaine Driant.

Les almanachs de 1889. — Du 1er septembre au 1er novembre de cette année, on a effectué le dépôt légal de cent soixante-cinq almanachs ou annuaires pour 1889. Les plus vieilles publications de ce genre que nous relevons sur la liste, sont : l'*Almanach liégeois*, le *Double Almanach liégeois*, le *Messager boiteux*, le *Véritable Mathieu Laensberg*, le *Véritable Messager boiteux*, le *Véritable Messager boiteux de Bâle en Suisse*, le *Véritable Messager boiteux de Berne en Suisse*, le *Vrai Juif-Errant* et le *Vieil Almanach liégeois*.

Du 1er au 10 novembre, il n'y a plus eu, au ministère de l'intérieur, que dix dépôts d'almanachs.

La peinture d'abord, l'hostellerie ensuite, le journalisme enfin, cela ne suffisait point au noble seigneur Salis de Montmartre et autres haults lieux. Voici, en ces jours d'étrennes, les *Contes du Chat Noir*, illustrés par MM. Willette, Henri Rivière, Henri Pille, Henri Somm, Loys, Fernand Fau, Steinlein, Uzès, Heidbrinck, tous les féaux enfin de Chatnoirville. Ces contes sont charmants en bien des points et grivois presque toujours. Il en est un qui porte cette dédicace : « Pour Messire Francisque Sarcey, archiprêtre de la critique dramatique, gardien des bonnes coutumes du peuple de Paris, prince en l'art de la périphrase, oncle perpétuel du *Chat Noir*, bon raillard et gonfalonier de toutes galanteries, je ai spécialement escript cettuy conte afin de lui témoigner ma vénération profonde. »

La Grande Encyclopédie. — Les événements qui se sont succédé dans la péninsule balkanique depuis quelques années, et l'importance de ces événements au point de vue de l'équilibre européen, attireront l'attention des lecteurs sur l'article *Bosnie-Herzégovine* publié par M. Leger, professeur au Collège de France, dans la 160e livraison de la *Grande Encyclopédie*. — Nous avons dit parfois que la composition d'une livraison de la *Grande Encyclopédie* était équivalente, comme intérêt, à celle d'un numéro de Revue et encore, aucune Revue n'embrasse-t-elle un aussi grand nombre de sujets. C'est ainsi que le 161e fascicule contient : une notice sur la ville de *Boston*, avec plan ; l'explication du jeu de *Boston ;* un bel article d'ensemble sur la *Botanique ;* un historique de la *Botte ;* la description de la *Botteleuse ;* les biographies du célèbre peintre *Botticelli*, de notre grand sculpteur *Bouchardon*, de l'agitateur arabe *Bou Améma*, etc., etc. — Dans le suivant, trois articles très importants se détachent au milieu de beaucoup d'autres : 1° une étude historique et technique sur les *Bouches à feu* ; 2° un travail d'ensemble sur la *Boucherie*, comprenant des détails industriels, commerciaux, techniques et administratifs ; 3° enfin une monographie du département des *Bouches-du-Rhône*.

Le « Larousse ». — Le 26e *fascicule* du 2e *Supplément* au *Grand dictionnaire Larousse* vient de paraître.

L'agitation politique dont souffre en ce moment le pays donne un intérêt tout particulier aux articles que contient ce fascicule sur la *Démocratie*, sur les *Dépenses* de la France, sur sa *Dette publique* et sur l'inanité des projets de *Désarmement*. On n'y lira pas sans tristesse le récit d'un récent procès motivé par le trafic des *Décorations*, mais il sera facile de trouver une diversion à ces turpitudes dans l'un ou l'autre des 500 articles scientifiques, littéraires ou artistiques qui sont offerts aux lecteurs, et parmi lesquels nous citerons une étude anthropologique sur les *Déformations* du crâne, une description des fouilles de *Délos* et de *Delphes* et un substantiel exposé de la *Démographie* et de l'usage des *Diagrammes*.

© 2007 Lyon — Editions « les passerelles du temps » — editions.ainay@free.fr

PÉRIODIQUES ET JOURNAUX.

Le *Triboulet* a reparu transformé sous la direction de MM. Louis de Meurville et de Bonnefond.

Le *Nouveau Journal* l'avait précédé dans ce travail de rééclosion et de transformation. Il abandonne la politique et se consacre à la publication des principaux chefs-d'œuvre des grands écrivains français et étrangers. Son premier numéro, paru à la fin de novembre (15 c.) contenait une œuvre inédite de Descartes sur le *Souverain Bien*. Si le grand public n'est pas alléché, que lui faut-il donc ?

Le journal *le Peuple*, qui a paru dans la première semaine de décembre (Imprimerie Schlœber), coûte 4 centimes le numéro ; il s'achète en réalité 3 centimes, mais un *bon* remboursable d'un centime est imprimé sur une marge; ce bon est payé, à présentation, au bureau du journal ou chez divers fournisseurs dont la liste est publiée en 4e page.

Vient de paraître le *Populaire*, journal quotidien de petit format donnant une illustration et quatre pages de feuilleton que l'on peut détacher et plier en format de volume. Prix 5 centimes.

Vient de paraître également *Paris-Province*, organe quotidien à 5 centimes des commis-voyageurs français.

La *Revue Méridionale* a paru le 1er janvier à Toulouse. La première livraison contient des articles signés de noms bien connus dans le monde de l'érudition et de la science, tels que ceux de MM. Léopold Delisle, Paul Meyer, Tamisey de Larroque, etc., tous membres ou correspondants de l'Institut. Elle est dirigée par M. Thomas, professeur à la Faculté.

En préparation: *Fort comme la mort!* par Guy de Maupassant;

Les mémoires du maréchal de Mac-Mahon, qui paraîtront simultanément à Paris, à Londres et à Leipzig. Afin d'assurer à son livre un caractère de fidélité indiscutable, le maréchal se proposerait, dit-on, de soumettre à l'archiduc Albert d'Autriche toutes les épreuves de son travail concernant la guerre d'Italie, tandis qu'il demanderait au comte de Molke de corriger, s'il y avait lieu, ses récits sur certains faits de la guerre de 1870.

ÉTRANGER

Allemagne. — *L'Histoire de l'Art Allemand.* (*Deutsche Kunstgeschichte*), par M. H. Knackfuss, professeur à l'Académie des Arts de Cassel, histoire qui a été déjà signalée dans nos colonnes, est aujourd'hui un ouvrage achevé (Bielefeld et Leipzig: Velhagen et Klasing; 2 vol. avec 900 figures dans le texte ; reliés, 25 marks ; 31 fr. 25), et très propre à être donné en étrennes à nos jeunes étudiants de la langue allemande.

— L'éditeur Georg D. W. Callwey, de Munich, met en vente au prix de 10 marks (12 fr. 50), un portefeuille contenant 20 planches de motifs rococo (*Rokokomotive*) tirés de l'architecture et de l'ornementation du château de Hirschberg, par Carl Leibig.

— Le Dr E. Philippi vient de faire paraître à Augsbourg, chez Adelbert Votsch, un petit volume où il étudie la poésie lyrique de Schiller au point de vue idéaliste : *Schillers lyrische Gedankendichtung in ihrem ideellen Zusammenhange beleuchtet von Dr E. Philippi* (in-12; 122 pp.)

— Depuis le mois d'octobre parait à Munich une publication d'art qui peut avoir une grande influence vulgarisatrice. C'est le *Classischer Bilderschatz*, recueil de photogravures des chefs-d'œuvre de l'art de toutes les époques et de tous les pays. La publication est bi-mensuelle, et chaque livraison contient six planches, soit 144 planches par an, pour une souscription de 15 francs.

Angleterre. — Le deuxième volume de l'*Histoire de la littérature anglaise* de M. B. Ten Brink vient de paraître; il traite de Wiclif, de Chaucer, de l'école de Chaucer, y compris Lydgate, du drame anglais au moyen age, et de la prose du xve siècle.

Société des anciens textes anglais. — Les dernières publications de la *Société des anciens textes anglais* pour l'année 1888 sont, comme nous l'avions annoncé, *The Latin Rule of Saint-Benet*, avec les gloses anglo-saxonnes interlinéaires, et une dissertation sur ces gloses, par le docteur H. Logeman, d'Utrecht; *Two Fifteenth Century Cookery-Books*, datant, l'un de 1430 et l'autre de 1450 environ, avec des extraits de trois autres manuscrits d'Oxford, par Mr. Thomas Austin; et une réimpression du *Curial*, de Caxton, com-

paré avec le texte original d'Alain Chartier par M. Paul Meyer. Mr. F.-J. Furnivall a donné lui-même ses soins à ce dernier volume.

La Société a déjà sous presse un grand nombre de publications pour l'année qui commence. Nous citerons aujourd'hui deux versions en prose anglaise du *Pélerinage de l'homme,* poème encore inédit dans sa forme primitive, croyons-nous, de Guillaume de Deguileville (1330-31). L'éditeur de cette intéressante exhumation est Mr. Sidney J. Hertage.

—❀—

Travaux de la Société des textes écossais. — La Société des textes écossais (*Scottish Text Society*) a publié pendant l'année courante : *The Legends of the Saints,* 1re partie, sous la direction du révérend W. Metcalfe; *the Works of Ninian Winzet*, vol. Ier, et la seconde partie de la traduction que le Père Dalrymphe a faite de *De Origine, Moribus, et Rebus Gestis Scotorum,* par l'évêque Lesley.

—❀—

— La *Villon Society* de Londres distribue à ses membres, en supplément à son édition de *The Book of the Thousand Nights and One Night*, la traduction des histoires d'Aladdin et de Zeyn el Asnam, que Mr. John Payne vient de terminer sur le texte arabe découvert récemment.

—❀—

— L'*Encyclopœdia Britannica* (A. et C. Black, Édimbourg), dont le rédacteur de ces notes s'honore d'avoir été un des collaborateurs, a publié son 24e et dernier volume. Sans parler de son succès en Angleterre, nous savons (voir *the Literary World*, 24 nov.) que les Scribner de New York, qui en ont la vente aux États-Unis, ont déjà fourni 60,000 collections aux souscripteurs américains, et qu'ils comptent en fournir encore au minimum 20,000 d'ici à cinq ans. Ce nombre représente, y compris le prix des reliures, une somme de 50,000,000 francs environ.

—❀—

— Nous avons reçu *Remarkable Sayings of remarkable Queens*, par Eleanor F. Cobby que nous annoncions le mois dernier. C'est un gentil petit volume élégamment édité, comme tout ce qui sort de chez Elliot Stock. Il contient un chapitre sur Marie Tudor, un sur la « bonne reine Anne », un sur Christine de Suède, un sur la « reine Jeanne », un sur le « Placet » de Marie-Thérèse et un sur Hedwige « l'astre de la Pologne ». Il est d'une lecture agréable et facile, et l'on aime à y retrouver des mots et des légendes historiques qui dormaient au fond de la mémoire.

—❀—

États-Unis. — Les éditeurs Houghton, Mifflin et Cie ont mis en vente le 28 novembre : *The Life of Delia Bacon*, par Theodore Bacon, avec portrait (1 vol. in-8°, 10 fr.). Miss Delia Bacon, une des Américaines les plus excentriques qui aient encore paru, mais aussi une des plus intelligentes, a été la première à mettre en avant la théorie baconienne qui retire à Shakespeare la paternité de ses œuvres. — *The Birds' Christmas Carol*, par Kate Douglas Wiggin (1 vol. in-12, ill., 2 fr. 50); *Colonial Times on Buzzard's Bay*, par William Root Bliss (1 vol. in-8°, ill., 10 fr.), livre important pour l'histoire de la colonisation américaine; *The Chezzles*, récit enfantin écrit et illustré par Lucy Gibbons Morse (1 vol. in-8°, 7 fr. 50); le treizième volume de la collection *American Commonwealths* consacré à l'état d'Ohio, par Rufus King (1 vol. in-16, 6 fr. 25); *People and Countries visited in a winding journey round the World*, par O. W. Wight, où l'auteur étudie la civilisation aryenne à ses différents degrés et dans tous les lieux où elle a formé des établissements (1 vol. in-8°, 10 fr.).

—❀—

— Une des meilleures publications récentes de la maison Charles Scribner et fils, de New-York, est, sans contredit, *A History of French Painting*, par C.-H. Stranahan (1 vol. in-8°, ill., 25 fr.)

— La même maison d'édition a mis en vente le mois dernier le premier volume d'une *Cyclopedia of Music and Musicians*, par John Denison Champlain, junior, et William F. Apthorp. L'ouvrage sera complet en 3 vol. in-4°, et aura plus de mille illustrations. Le second volume paraîtra vers le milieu de cette année, et le troisième à la fin. Cinquante exemplaires sur cinq cent cinquante en tout sont réservés aux souscripteurs en Angleterre. M. Bernard Quaritch, Piccadilly, reçoit les souscriptions fixées à cinq guinées par volume.

—❀—

— Les traductions de livres français se multiplient en Amérique. Le *Literary World* du 24 novembre ne contient pas moins de sept comptes rendus d'ouvrages de cette nature : *Francis the Waif* (*François le Champi*), de George Sand, traduit par Gustave Masson, illustré par Eugène Burnand (Routledge et fils), dont le critique parle avec un enthousiasme sincère et qu'il oppose victorieusement à *la Terre* du martyrisé M. Zola; *Song Birds and Seasons*, d'André Theuriet, avec les illustrations de Giacomelli (Estes et Lauriat); *The Wandering Jew (le Juif Errant)*, illustré par A. Ferdinandus (G. Routledge et fils,

© 2007 Lyon — Éditions « Les marionnettes du temps » — http://editions.arbre-a-lettres.fr

3 vol.); *History of Manon Lescaut and of the chevalier des Grieux*, par l'abbé Prévost, avec préface de Guy de Maupassant et illustrations de Maurice Leloir (Philadelphie, Gebbie et C°); *Memoirs of Count Grammont*, par Antoine Hamilton, avec les anciens portraits de Scriven et la plupart des exquises gravures de l'édition récente publiée par Conquet (Gebbie et Cie); un choix des *Poems of Béranger* (J.-B. Lippincott et Cie), *l'Homme qui rit (By Order of the King)* traduit par Isabel F. Hapgood, et *History of a Crime*, traduit par Huntington Smith (Th. Y. Crowell et Cie).

On peut y ajouter *Quatre-vingt-treize*, du même auteur, avec de nombreuses illustrations (Routledge, 2 vol,).

La Revue des poètes. — Ce mois-ci paraît à New York le premier numéro d'un périodique trimestriel entièrement consacré à la poésie et à la critique des poètes, sous le titre *Magazine of Poetry*.

Hollande.— L'éditeur A. W. Sifthoff, de Leyde, nous a envoyé le spécimen d'une fort belle publication in-folio, avec deux grandes planches d'une remarquable exécution, et qui offre, en outre, à ses souscripteurs, toute une série de primes alléchantes. Elle est intitulée : *Kunstkronick. Lectuur voor Ieder* (Chronique des arts. Lecture pour tous).

Pologne.— Nous avons reçu deux grands journaux illustrés publiés à Varsovie : l'un est intitulé *Klosy*, et l'autre *Tygodnik*. Ils sont, par le papier, l'exécution typographique et les illustrations, très capables de soutenir le parallèle avec les autres publications de même ordre qui paraissent en Italie, en France et en Angleterre. Le succès de ces périodiques et celui, toujours croissant, de *Swiat* donnent la plus haute opinion du goût que conserve le public polonais pour la littérature et les arts.

OUVRAGES ANNONCÉS

Angleterre. — Chez Kegan Paul, Trench et Ce. *Visions of the Night, in Ballad and Song*, poésies par Mr. W. H. Seal, dont lord Tennyson a accepté la dédicace.

Chez Macmillan et Ce. Un nouvel ouvrage sur le Darwinisme, par le Dr Alfred R. Wallace, avec de nouveaux arguments à l'appui de la théorie de la sélection.

Chez Murray et Ce. Sir Monier Williams espère que son ouvrage sur le boudhisme pourra paraître très prochainement. Il suit le boudhisme dans tous ses développements à travers les différents pays depuis son origine jusqu'à nos jours. Le livre sera illustré de nombreuses gravures.

États-Unis. — Chez Ticknor et Ce. *Wanderers*, collection de quatre-vingts des meilleures poésies de W. Winter, dans le même format que le *Shakespeare's England* du même auteur.

Chez Charles L. Webster et Ce, *Memoir of General Sheridan*.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

L'art du livre. — M. Magnuski, professeur des écoles supérieures de la ville de Paris, est chargé par M. Lockroy d'étudier en Allemagne, Prusse, Autriche-Hongrie, Belgique, Pays-Bas, Italie et Angleterre, les différentes écoles d'apprentissage des cours professionnels se rapportant aux industries du livre.

Les œuvres d'Émile Zola en Angleterre. — Des libraires avaient envoyé à Dublin tout leur stock, pour éluder le jugement qui en a interdit la vente en Angleterre. Les autorités irlandaises, prévenues de l'envoi, attendaient le navire aux docks et ont immédiatement saisi la cargaison.

— La Société des aqua fortistes français vient de constituer son bureau pour l'exercice 88-89 :

Le président est M. Henri Lefort; vice-président, M. Courtry; secrétaire, M. Focillon; trésorier, M. Mongin; archiviste, M. Penet.

Le Livre à l'exposition rétrospective du travail. — Le Cercle de la Librairie a reçu la note suivante de M. Faye, membre de l'Institut, président de la deuxième section de l'exposition, — Arts libéraux.

« MM. les imprimeurs et relieurs qui possèderaient d'anciennes presses, d'anciens fers ou des outils ayant servi à la confection des livres ou à la fabrication des reliures, et qui voudraient bien disposer de ces objets en faveur de l'Exposition rétrospective du travail, pourraient en informer M. Faye, membre de l'Académie des sciences, président de la commission d'organisation, qui recevrait avec reconnaissance leurs communications, avenue des Champs-Élysées, 95. »

L'Imprimerie à l'Exposition de Copenhague. — M. Breton, compositeur, délégué de la Chambre syndicale typographique parisienne pour visiter l'Exposition de Copenhague, a rapporté du Danemark une collection variée d'imprimés de ce pays. Ces spécimens, qui sont exposés dans les vitrines du musée de la rue de Savoie, permettent de se rendre compte des progrès de l'imprimerie danoise et de comparer la manière de faire en Seeland avec ce qui se fait à Paris.

Il vient en outre de publier un rapport rempli de détails curieux sur sa mission. Nous en extrayons ce qui intéresse particulièrement la librairie française:

La section française du Livre est représentée par trois exposants : MM. Quantin, Delagrave et Plon. La maison Quantin expose quelques-unes de ses magnifiques éditions, comme par exemple : *la Joaillerie de la Renaissance, les Environs de Paris, l'Art au* XVIIIe *siècle, le Dictionnaire de l'ameublement, Hans Holbein, Raphaël, Précis de l'histoire de l'Art, Monuments de l'Art antique, la Renaissance en France, l'Art au Japon*, les œuvres de Victor Hugo, de Flaubert, et la belle collection des imageries enfantines. La qualité des œuvres exposées en compense la quantité, et la maison Quantin a dignement soutenu la réputation de l'imprimerie française.

La librairie Delagrave a une très intéressante exposition de cartes, sphères, collection du musée industriel scolaire, tableaux où sont décrites les différentes professions avec des modèles en nature qui caractérisent ces industries, livres de prix et d'instruction, livres scientifiques, etc. Cette librairie a tenu à honneur d'exposer à Copenhague des Collections qui puissent donner une idée complète des ressources mises en France à la disposition des professeurs pour l'instruction de nos enfants. La librairie Delagrave a pleinement réussi.

De son côté, l'imprimerie Plon n'a pas voulu rester en arrière, et sa vitrine est des mieux garnies. On y voit de très belles gravures, parfaitement tirées, de belles éditions et surtout de magnifiques reliures. Parmi les ouvrages qui attirent le plus l'attention, on remarque principalement *la Terre Sainte, Saint François d'Assise, Benvenuto Cellini, la Russie et les Russes,* dont le texte et l'illustration sont parfaits; très gentilles aussi les japonaiseries de *Okama,* par Régamey, et *les Chansons de France* pour petits enfants. Ces deux derniers ouvrages démontrent péremptoirement le succès avec lequel on se sert de la chromotypographie en France. Les belles éditions illustrées en ce genre des imprimeries Quantin et Plon en sont la preuve.

ÉTRANGER

Allemagne. — Il vient de se fonder à Berlin une société pour la littérature allemande : *Gesellschaft für deutsche Literatur.* Elle a tenu sa première assemblée le dimanche 18 novembre et a reçu aussitôt près de quatre-vingt-dix adhésions. M. Erich Schmidt a été nommé président; M. Pilger, vice-président; M. Fred. Spielhagen, assesseur; M. Otto Hoffmann, secrétaire; M. Meyer-Cohn, trésorier. Les réunions de la société auront lieu en hiver, le troisième mercredi de chaque mois, en été plus rarement; on y fera ordinairement une conférence qui sera suivie d'une discussion et de communications diverses.

Pérou. — Le *Boletin bibliográfico* de Lima (1er oct. 1888) contient un article sur la bibliothèque nationale du Pérou, d'où nous extrayons les renseignemets statistiques suivants. Le fonds européen se compose de 15.882 volumes ainsi répartis :

Religion et affaires ecclésiastiques	1.774
Philologie et classiques	881
Philosophie	602
Littérature	1.968
Histoire	2.341
A reporter	7.566

Report	7.566
Médecine.....	1.030
Histoire naturelle.....	922
Économie politique et administration.....	1.240
Jurisprudence.....	1.598
Encyclopédies.....	530
Arts, sciences et industries.....	515
Géographie et voyages.....	425
Mathématiques, art militaire et art naval. ..	871
Variétés.....	1.135
	15.832

Le fonds américain comprend 5.697 volumes dont voici le décompte, par nationalité :

Pérou.....	1.972
Brésil.....	160
Chili.....	458
République de l'Amérique centrale.....	107
Mexique, Cuba et Antilles.....	326
République de la Plata.....	524
République de Colombie.....	628
États-Unis.....	1.410
	5.697

Dans ce nombre, 165 manuscrits curieux se rapportent au Pérou.

A TRAVERS JOURNAUX ET PÉRIODIQUES

Les grands journaux illustrés du monde entier, et même ceux qui ne sont pas illustrés, comme *le Figaro*, ont naturellement fait feu des quatre pieds à l'occasion de la fête de Noël, Christmas, Weihnachtstag et autres noms, et ont pour la plupart publié de grandes et fortes livraisons in-folio, dont le texte, plus ou moins enfantin ou mondain, est constellé d'illustrations et entrecoupé de grandes planches en couleurs, teintées ou en noir, d'après tous les procédés modernes où le soleil aide où remplace le burin. Nous ne pouvons que citer, dans ce brillant fouillis, *l'Illustrazione* italienne, *the Graphic*, de Londres, *the Christmas Book-Shelf* du *Publisher's Weekly*, de New York, *the Literary World*, de Boston, le *Schorers Familienblatt* (*Salon-Ausgabe*), de Berlin et de Leipzig, le *Gartenlaube*, l'*Illustrirte Zeitung*, la *Neue Illustrirte Zeitung*, et chez nous l'*Illustration*, dont les chromotypies sont véritablement intéressantes par le sujet et remarquables par l'exécution.

FRANCE

Dans la presse quotidienne nous signalerons, en nous excusant d'être obligés d'omettre une multitude d'articles bien faits, instructifs, spirituels et dignes d'être conservés :

XIXe Siècle : un article sympathique sur Henri et Pène de son dernier roman, *Demi-Crimes*, par M. Henry Fouquier (24 novembre), et une chronique assez amusante et fouillée de M. Paul Ginisty sur la revue théosophique *le Lotus* (12 décembre).

L'Écho de Paris. Un cri alarmiste de M. Henry Bauer sur l'Opéra et son administration (7 décembre), et toute une série de pièces, discussions et articles à propos de *Germinie Lacerteux : Pétition de l'auteur demandant à la Chambre des députés la suppression de la commission de censure ;* chronique de Colombine — qui est bien toujours celle de M. Henry Fouquier, mais qui n'est plus du tout celle du *Gil Blas*, — sur la première de *Germinie Lacerteux* (24 décembre) ; *la Vérité au théâtre*, par Henry Bauer (25 décembre) ; *le Mot sale*, du même (26 décembre).

La polémique à propos de cette pièce a envahi la presse entière, et ne serait-ce qu'à ce point de vue, son effet aura été salutaire par la passion qu'elle excite et l'activité de vie intellectuelle qu'elle fait se manifester parmi nous.

L'Estafette. Une jolie et sympathique étude du poète du foyer qui est en même temps un savant universitaire, M. Eugène Manuel, par notre ami Édouard Petit (15 décembre) ; une fantaisie de Francisque Sarcey sur Vivier, son cor et ses fumisteries, à propos du volume récemment publié sur le même sujet par M. Charles Limousin (16 décembre).

L'Événement. Rentrée d'Arlequine qui frappe à droite et à gauche, à tort et à travers, sur les autres bas-bleus, ses collègues, et, avec une joie toute particulière, sur Ary Ercilaw que nous lui abandonnons, et sur Mme Georges de Peyrebrune, ce que nous lui pardonnons moins, car Mme de Peyrebrune a écrit quelques-unes des meilleures pages de roman de ce temps-ci (13 décembre).

Le Figaro. Un bel article de Théodore de Banville sur les noctambules, sous ce titre : *le Ciel*, et un bon morceau de M. Henry Becque sur *la Censure*, où nous dirons, si vous ne craignez l'horreur d'un calembour, que le bec emporte le morceau (17 novembre) ; les pages sur *le Journalisme* que Zola a mises en tête de la *Morasse ;* des souvenirs intimes de Théodore de Banville sur Edmond Gondinet, si regretté de tous ceux qui l'ont connu, et une réplique, très ferme et pleine d'un bon sens qui ne manque pas de sel, aux critiques de M. Becque sur le nom de Molière donné à un lycée de filles ; cette lettre est signée de M. Auguste Bourgoin, professeur au lycée Michelet (24 novembre).

La Gazette de France (13 décembre) insère un long et curieux factum en réponse à une critique de M. Armand de Pontmartin sur un livre intitulé : *Fauteuils.* Il va de soi que l'auteur du volume et l'auteur du factum sont la seule et même personne, laquelle a exigé, par assignation, l'insertion intégrale de sa réponse indignée.

Dans *le National,* deux feuilletons (26 et 27 novembre) intitulés : *le Tartuffe* et *la Dévotion aisée* du P. Le Moine, écrits par M. Auguste Baluffe et qui valent la peine d'être recommandés au *Moliériste* et aux Moliéristes.

Dans la *Paix* (30 novembre), une chronique intitulée : *les cigales chez les fourmis*, sur les hommes de lettres ou les artistes employés d'administration ; question soulevée naguère par l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux,* et qui a été reprise dans plusieurs journaux, sans avoir été, d'ailleurs, épuisée.

Dans le *Parti national*, une causerie littéraire, pleine d'idées et de faits sur les *Notes et Souvenirs* de Ludovic Halévy, par M. Francisque Sarcey.

Dans le *Public,* nouveau journal à cinq centimes, et même à quatre centimes pour les gens économes, une étude sommaire et un peu blagueuse — ce qui ne veut pas dire qu'elle soit fausse, — sur M. Paul Bourget (5 décembre), et une autre dans le même ton sur Gyp et ses écrits (14 décembre). L'une et l'autre sont signées Paul d'Armon. Le *Public* publie en feuilleton un roman inédit de Jean Richepin.

Dans le *Temps*, une étude entraînante du second volume de l'*Histoire d'Israël* par Ernest Renan, due au brillant critique de *la Vie littéraire,* M. Anatole France.

Enfin, le *Courrier de l'Art* publie des chapitres plus qu'intéressants, piquants et inattendus, sur « Venise dans l'art et dans la littérature française » C'est le discours prononcé par M. P.-G. Molmenti à la première séance du Congrès littéraire international, qui s'est tenu, en 1888, dans cette ville.

ÉTRANGER

A l'étranger nous nous bornerons, cette fois, à signaler — car le temps et l'espace nous pressent, — le numéro du 13 décembre de *Zeitschrift für Bildende Kunz,* la *Revue d'art* si magistralement dirigée par le professeur Dr Carl von Lützow (E. A. Seemann, Leipzig). Ce numéro contient, parmi ses eaux-fortes et reproductions, un spécimen de reliure Grolier, tiré de la collection Hamilton, d'une grande pureté de dessin ;

Une nouvelle publication de la maison Cassel et Cie (Londres), *The World of Adventure* (*le Monde des aventures*), qui sera particulièrement agréable aux jeunes lecteurs. Chaque livraison, abondamment et joliment illustrée, in-4°, de 64 pages, coûte seulement sept pence, soit 0 fr. 70 ;

Et une très intéressante monographie de la grande maison d'impression et d'édition américaine Houghton, Mifflin et Cie, publiée dans *The Cambridge Tribune* du 17 novembre, sous le titre : *A Famous Book-Making Establishment. The Riverside Press, owned and operated by Houghton, Mifflin and Co.* Nous reviendrons assurément sur un sujet qui a tant d'intérêt pour nos lecteurs et pour nous.

NECROLOGIE

FRANCE

On annonce la mort (20 décembre) de M. Édouard Aubert, qui a été pendant plus de cinquante ans président de la Société nationale des Antiquaires de France. Il était âgé de soixante-quatorze ans.

— M. François Bazin, professeur de géographie aux écoles Turgot et Colbert, ancien capitaine de francs-tireurs et défenseur de Châteaudun, vient de mourir (décembre).

— On annonce la mort de Charles Blondelet, l'artiste des Variétés, décédé le 2 décembre à Courbevoie, à l'âge de soixante-quatre ans.

Auteur de nombreuses pièces et chansonnettes à succès, Blondelet, après avoir débuté dans les tout petits théâtres, faisait partie de la troupe des Variétés depuis trente-trois ans. L'avant-veille de sa mort, il jouait dans la *Japonaise*.

— On annonce la mort, à Paris, d'un orientaliste distingué, M. Maurice-Alphonse Castaing, l'un des fondateurs de la Société d'ethnographie, président honoraire de la Société américaine de France, secrétaire du congrès international des sciences ethnographiques et membre de beaucoup de sociétés savantes et littéraires (décembre).

— M. Léo Delcer, rédacteur en chef du *Progrès*, de la Charente-Inférieure, vient de succomber à l'âge de trente-cinq ans (décembre).

M. Léo Delcer avait été sous-préfet d'Arcis-sur-Aube au 16 mai.

— Nous apprenons la mort de M. Antoine-Joseph Delapaix de Freminville, directeur des constructions navales en retraite, professeur à l'École Centrale des arts et manufactures et membre de la Société d'Encouragement pour l'industrie nationale (décembre).

— M. Lucien Gaulard, ingénieur électricien, bien connu dans le monde scientifique, est mort le 26 novembre à l'asile Sainte-Anne.

Cet ingénieur, qui avait trouvé la solution du problème du transport de l'énergie et de la distribution automatique pour l'éclairage électrique des villes et avait obtenu le grand prix international à Turin en 1884, à Londres en 1885, et le diplôme d'honneur à Paris en 1886, est mort dans le dénument le plus complet, après avoir vu les contrefacteurs étrangers s'enrichir avec son invention.

— On annonce la mort de M A. Hadamard, professeur au lycée Louis-le-Grand (fin de novembre).

— M. Maillard, directeur du journal conservateur *la Montreuilloise*, est décédé le 11 décembre à Montreuil-sur-Mer.

— Nous apprenons la mort, en Suisse, du comte Paul Riant, membre de l'Institut, frère de M. Ferdinand Riant, conseiller municipal du huitième arrondissement (décembre).

Le comte Paul-Édouard-Didier Riant avait succédé, en 1880, à M. de Saulcy, comme membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il était âgé de cinquante-deux ans.

Alsace. — On annonce de Colmar (novembre) la mort du poète-pâtissier JEAN MANGOLD. En même temps que Mangold fabriquait des pâtés de foie gras très renommés, il composait, en dialecte colmarien, des saynètes, des satires, des comédies. Les plus connues de ces pièces sont : *la Triple noce dans la vallée des balais*, musique de Weckerlin, et *Hans et Gretel*, musique de Heyberger.

M. Mangold était âgé de soixante-douze ans.

ÉTRANGER

Angleterre. — On annonce la mort, à Londres, de miss Bradlaugh, fille du député libre penseur de Northampton (décembre).

Miss Bradlaugh était une des principales collaboratrices de son père dans le journal de celui-ci, le

National Reformer, et jouissait d'une certaine renommée dans le monde démocratique anglais.

— Mr. William Richard Fisher, avocat, auteur d'un livre estimé sur les hypothèques : *The Law of Mortgage and other Securities upon Property* (1856), et d'une monographie complète intitulée *The Forest of Essex;* its History, Law, and Ancient Customs, and the Wild Deer which lived in it (1887), est mort à Guildfod, le 17 novembre, âgé de 64 ans.

— M. J. H. Glascott est mort à Dublin, le 26 novembre. Savant généalogiste, il fut l'aide principal d'Ulster dans ses publications spéciales : *Landed Gentry* et *Peerage and Baronetage*.

— On annonce la mort de Mr. Laurence Oliphant, Fils d'un ancien premier juge de l'île de Ceylan, il était né en 1825. Après avoir voyagé fort jeune aux Indes, où il eut la fortune exceptionnelle d'accompagner le ministre Jung Bahadour au Népaul, comme il le raconta dans son *Voyage à Katurandhu*, il fut admis au barreau.

Il parcourut avant la guerre de Crimée, la Russie méridionale et l'Asie Mineure, et publia le résultat de cette tournée dans son livre les *Côtes russes de la mer Noire*. Le comte d'Elgin le fit son secrétaire privé et l'emmena au Canada, dont il était vice-roi. Il en revint avec un volume, le *Minnesota et le Far-West*. Ayant obtenu la faveur d'être admis dans l'état-major d'Omar-Pacha, il publia un récit de la campagne de ce remarquable officier de fortune.

Lorsque lord Elgin fut envoyé en Chine en mission extraordinaire, en 1857, Mr. Oliphant était de sa suite, et, dès 1860, il mettait au jour son ouvrage peut-être capital : *Récit de la mission de lord Elgin à la Chine*. Nommé chargé d'affaires de S. M. Britannique au Japon, il donna sa démission en 1861, à la suite d'une attaque meurtrière dont il fut l'objet de la part d'une bande d'assassins soudoyés. Après avoir figuré quelques années au Parlement, il rentra dans la vie privée et se consacra à la littérature.

Ses romans *Piccadilly*, *Altiora Peto*, eurent un vif succès auprès des connaisseurs. Il rédigea un volume intéressant intitulé le *Pays de Galaad*, et résuma ses expériences dans un petit livre à la saveur un peu âcre, *Traits et Travestissements*.

Dans ces dernières années, après avoir passé par une secte communiste et théophilanthropique américaine, il s'était associé à la nouvelle école spirite de Mme Blovatzky et du colonel Sinnett, et avait publié un traité de philosophie hermétique et de transcendentalisme à moitié bouddhique qui avait fait un certain bruit. Il est mort près de Londres, loin de la maison qu'il s'était bâtie au pied du mont Liban.

— On annonce le décès de miss Kathleen O'Meara, écrivain d'origine irlandaise, dont le dernier ouvrage, publié en français et en anglais, *le Salon de Madame Mohl*, avait été remarqué (novembre).

Belgique. — On annonce d'Anvers la mort du poète flamand Jean von Beers, père du peintre (novembre).

États-Unis. — Nous apprenons la mort de Joseph F. Ainsworth, un des plus grands éditeurs de livres scolaires des États-Unis (3 novembre). Il était né en 1824.

— Nathaniel Currier, éditeur d'estampes bien connu, est mort à New York, le 20 novembre. Il était né en 1813.

— Mrs. Marie Pitman, de Boston, qui, sous le pseudonyme « Margery Dean », s'est acquis un grand renom d'écrivain en Angleterre et en Amérique, vient de mourir à Paris d'une maladie nerveuse (décembre).

— O. W. Wight, traducteur de Pascal, éditeur de Montaigne, des œuvres de Mme de Staël, etc., et auteur d'un volume intitulé *A Winding Journey Round the World*, que la maison Hounghton, Mifflin et Cie a récemment mis en vente, est mort à Milwaukee (novembre).

Hongrie. — On annonce la mort, à l'âge de soixante-dix ans, d'un géographe célèbre, M. Jean Hunfalvy (décembre).

Il avait pris part à la Révolution de 1848 et avait subi, à la suite de la répression, une assez longue détention.

Professeur au collège de Kasmark, il avait été suspendu, puis exclu de l'enseignement dans toute la Hongrie pour avoir défendu, avec trop de passion, l'indépendance des écoles protestantes.

Réadmis en 1866 dans les cadres de l'enseignement officiel, il professait, depuis 1870, la géographie à l'université de Buda-Pesth.

La Faculté de médecine de Buda-Pesth vient de perdre un de ses maîtres les plus distingués, le professeur d'anatomie Joseph Lenhossek, né en 1818 (décembre).

M. Lenhossek avait fait faire de grands progrès à l'étude du système nerveux central et à l'histologie du cerveau. Il avait fondé le musée anatomique de Buda-Pesth, et avait lui-même réuni, dans son domicile, une collection rare de préparations histologiques relatives, en grande partie, au cerveau. L'Institut de France lui avait accordé un de ses prix les plus considérables.

L'Administrateur-Gérant : A. Sauphar.

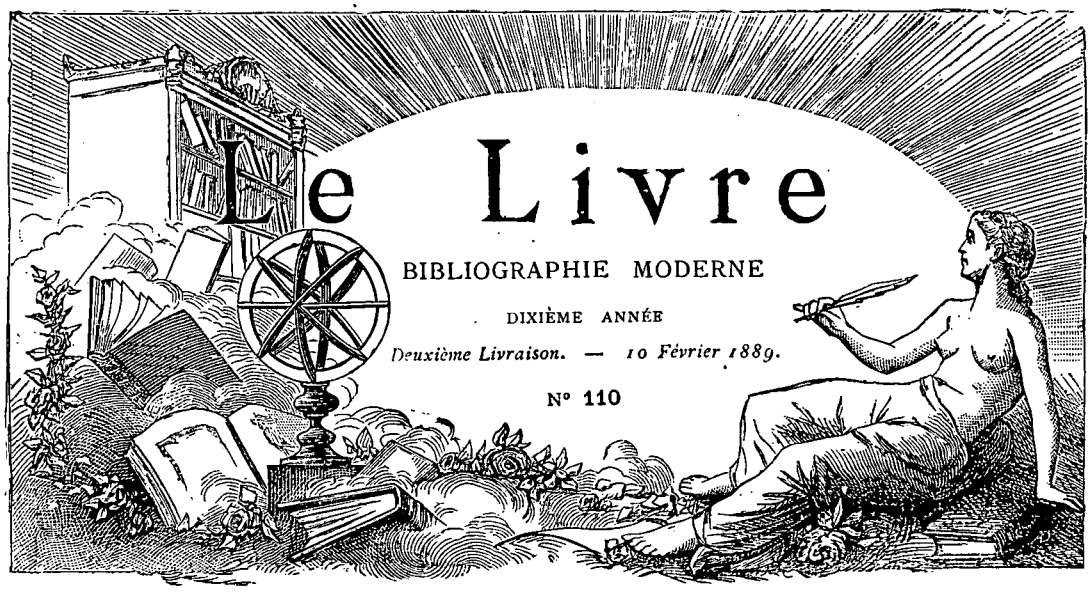

L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Histoire. — Beaux-Arts. — Géographie. — Bibliographie. — Mélanges. — Gazette bibliographique. — Causerie. — Documents bibliographiques, etc.

— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

Contes du Chat Noir. — (*L'Hiver*), par Rodolphe Salis, préface de Philippe Gille ; nombreuses illustrations. Paris. Librairie illustrée. Un vol. in-8°. — Prix : 3 fr. 50.

Accourez, Ombres des Maistres Conteurs d'antan, amys du gay sçavoir, abstracteurs de quintessences, distillateurs de sotties, gens bailleurs de pointes et de gentils proupos,... Montmartre a poussé le vieux cri de *Montjoye !* — Un conteur est né à la butte !

Les moulins tournent en fête et décoëffent les honnestes Damoiselles ; l'on mène grand bruit dans les tripots et tavernes, et de l'illustre *Cabaret du Chat Noir* partent des hymnes qui rappellent les vieux Noëls bourguignons : — Un conteur est né à la butte !

Un conteur, non point pauvre romancier de cité, mais joyeux disant, attifeur de phrases gentilles, ourleur de gras dictons, ravaudeur de traditions pantagruéliques et donneur de gabatine souefve et friande à l'imagination. Les fées Lorettes ont entouré son berceau et lui ont prodigué leurs dons, le rire large et sonore, l'image ingénieuse et fleurie, l'esprit subtil prompt à s'aiguiser sur la pierre angulaire du *Quesais-je !* et du *Peut-être !* La verve montmartroise, l'ironie infinie et provocante, et les artifices Ruggiériques des discours pompeux pétaradant sur un moderne *ɂutisme.* — Elles l'ont fait Roi de la fantaisie à Chatnoirville en Vexin, sa patrie, Roi de l'éternelle fête des fous, et il règne, de par elles, sur un peuple de sujets musards, chercheurs de rimes d'or et de phrases bien drapées, au milieu des Cythères contemporaines où Pierrot refait la Rapinéide, où Clitandre hypnotise la Muse, où Gambrinus verse sans fin l'hydromel ; — un conteur est né à la butte : Rodolphe Salis, aimable compaignon des gallants drilles, poëtes éventés, estourneaux, chercheurs de lune et hustineurs de Rabat-Joye, amy de tous ceux qui ont pour devise *Bene vivere et lætari.* — Le premier livre de ses conteries vient de paraistre. Ce sont *Contes d'hiver*, et point ne sçache de plus frisque, musquine et lunatique lecture. On cuydroit que Messires de Verville, Straparole, d'Ouville et autres miraclifiques escrivains du vieux temps lui ont prêté sapience, caquetaige, beau langaige et mutine espièglerie, tant ces récits nous affriandent et nous tiennent dispos et éveillés comme pottée de souris ou nombril chatouillé,

même parfois nous font-ils nous esclaffer à gueule bée comme la fente d'un royal pourpoint. Et quelle plantureuse moisson de vives et enjouées illustrations! Tous les tenanciers du gentilhomme conteur-cabaretier se sont mis en frais de plume et de crayon pour enluminer le texte, page à page, corps à corps, avec la jouvence et l'esprit du maistre adorneur d'anecdotes pimenteuses et hardies.

Un conteur est né à la butte! — Nous le saluons par le cri de *Montjoye-Montmartre!* et nous invitons nos doctes lecteurs et mignardes lectrices à se pourvoir de cettuy bouquin, proche cousin des *Contes drôlatiques*, en expectant le prochain recueil des *Contes du printemps*, qui florira avec la feuille nouvelle en la Librairie illustrée de la lunatique rue du Croissant, jouxte la rue Montmartre, aux entours de l'antique Cour des Miracles. U.

Sodome, par Henri d'Argis, préface de Paul Verlaine. Un vol. in-18 jésus. Paris, 1888; Alph. Piaget, éditeur. — Prix : 3 fr. 50.

Malgré la note outrecuidante que l'éditeur a glissée dans le volume, il nous faut dire qu'il n'y a rien de « sublime » dans cette analyse peu ragoûtante du cas de Jacques Soran, s'acheminant à la sodomie par un commerce de débauche avec une goule de trottoir, qui, comprenant que ce détraqué ne veut pas de ce qui est de la femme, lui « propose, avec une explicité complaisante, des baisers savants et experts d'une bouche se montrant horriblement édentée et baveuse, avec des lèvres lippues et tombantes, et... » Il est impossible de transcrire ici la fin de la phrase, non plus que d'indiquer même d'un trait léger par quelles déviations du sens génésique ce Soran délaisse sa jeune femme pour séduire un jeune homme rencontré au Hammam.

Toutefois, disons que M. d'Argis a su représenter avec une terrible force la torture d'inassouvissement de ce malheureux chercheur de sensations hors nature.

M. d'Argis nous promet un second volume intitulé : *Gomorrhe*. Est-ce qu'il compte vouer son talent exclusivement aux analyses des dérèglements génésiques ? Nous devons charitablement le prévenir que, sur cette matière, les ouvrages solides des Moreau de Tours, des Martineau, des Mantegazza, sont autrement intéressants et plus fournis d'enseignements. P. Z.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Un brelan d'excommuniés, par Léon Bloy. Paris, Albert Savine. Un vol. in-18. — Prix : 2 francs.

Léon Bloy, le *Caïn Marchenoir* du curieux et puissant roman *le Désespéré*, ce livre chargé à dynamite qui n'a blessé personne, — la presse ayant fait assez piteusement le vide autour de l'explosif, — Léon Bloy, qui est devenu aujourd'hui le véritable derviche hurleur du *Gil Blas*, vient de publier récemment un livre-calvaire où il montre, hautains et superbes, trois contempteurs du bas public : Barbey d'Aurévilly, Ernest Hello et Verlaine, dont il recouvre les personnages des trois costumes symboliques et épithétiques suivants : *l'enfant terrible, — le fou, — le lépreux.*

Ces trois physionomies, ou plutôt ces trois eaux-fortes sont mordues largement et profondément, non point avec cet acide vitriolesque dont le portraitiste féroce sait d'ordinaire si bien enduire ses victimes — (qu'on pourrait le nommer *la veuve Gras de la littérature*), — mais avec un perchlorure d'enthousiasme violent et sincère pour les œuvres de ces trois illustres bannis de gloire.

Je me sentirais mal habile à analyser par le menu cette forte brochure, qui s'ouvre ainsi qu'un remarquable tryptique où les trois excommuniés apparaissent comme auréolisés et canonisés par le fulgurant talent de Léon Bloy, talent que Jules Barbey d'Aurévilly comparait naguère si pittoresquement, à de la ronde bosse peinte.

La manière de Bloy n'est point minutieuse,

© BnF Lyon — Editions « Les passionnés du temps » — http://editions.passionnes.fr

patiente, analytique; elle est puissante et montre ses arêtes vives, ses couleurs crues; il écrit comme sculptent les Caraïbes, avec le scalpel et l'emporte-pièce; il ne faut lui demander ni du ténu, ni du fignolage, mais les choses qu'il frappe et martelle sont largement signées de sa main sauvage et pesante.

Ce livre est à lire et à conserver; Bloy y enregistre et y timbre pour la postérité trois des plus nobles figures d'artistes de ce temps. La préface, qui montre le souverain mépris dans lequel le catholicisme moderne détient l'art, forme un avant-propos digne de l'œuvre, et nous pouvons comprendre comment les trois catholiques, à divers titres et origines, qui font l'objet de ce brelan ont dû s'élever eux-mêmes, isolés dans les cryptes sonores de l'art, sans espérer jamais entendre les *magnificat* consolateurs des frères endormis dans le giron de l'Église. U.

Boileau, Charles Perrault, par Émile Deschanel. Paris, Calmann Lévy; 1888. Un vol. in-16. — Prix : 3 fr. 50.

Dans ce nouveau volume, qui forme la quatrième série du *Romantisme des classiques*, l'éminent professeur du Collège de France, étudie tour à tour Boileau, « le législateur du Parnasse », le défenseur des anciens dans la célèbre querelle des anciens et des modernes, de notre temps si violemment attaqué par les romantiques, et Charles Perrault, l'aimable auteur de *Peau d'âne*,

> Si *Peau d'âne* m'étoit conté
> J'y prendrais un plaisir extrême.

qui tenait, lui, pour les modernes, et pour lequel Victor Hugo et ses amis avaient certainement un faible. Rien que ce piquant contraste entre les deux écrivains donnerait déjà l'envie de le lire, ce volume, si l'on ne savait tout ce que les écrits de M. Émile Deschanel renferment d'esprit, de bon sens, et aussi d'aimable fantaisie. Ce n'est pas seulement sur leur titre qu'on les lit : on y apprend beaucoup, et l'on s'y plaît tout autant.

Que M. Émile Deschanel nous montre quels services Boileau a rendus aux lettres françaises par sa ferme raison, par sa haine et sa verve contre les méchants écrivains, comment il engagea définitivement le génie français dans la voie qui était vraiment la sienne, et dont l'auraient fait sortir les poètes maniérés ou alambiqués, boursouflés ou grotesques qui, lorsqu'il parut, tenaient le haut du pavé en France, ce n'est pas là assurément que nous placerons l'originalité de son livre. Cette justice, d'autres que lui, et avant lui, même Sainte-Beuve (seconde manière), même Victor Hugo — pas souvent il est vrai — l'ont rendue à Nicolas. Mais c'est la façon dont ce jugement est rendu, motivé, qui en fait ici le prix; c'est aussi le rapprochement très neuf et aussi très exact entre ces deux esprits novateurs que nous voyons également apparaître avec Boileau en 1660, et avec les romantiques en 1825. Ce n'est pas que M. Émile Deschanel admire tout dans Boileau. Il fait ses réserves à son égard, comme aussi à l'égard des romantiques. Si les romantiques ont souvent péché par trop d'imagination, Boileau n'en eut pas assez. Ses invectives aussi dépassèrent quelquefois la mesure et dégénérèrent en injures adressées aux personnes.

Plus douce, plus souriante nous apparaît la figure de Charles Perrault : poète fort médiocre assurément dans son poème du *Siècle de Louis XIV*, mais admirable conteur en prose. M. Émile Deschanel a des pages adorables sur les contes de fées, et l'on voit que le critique ne les apprécie pas moins aujourd'hui que l'enfant les aimait autrefois.

Si maintenant l'on veut se faire une idée du talent particulier de M. Émile Deschanel, il nous semble qu'il faut se le représenter comme un homme d'un goût très sûr, très fin, qui a lu prodigieusement, et qui aux rapprochements ingénieux, profonds que lui suggère cette vaste lecture, ajoute encore les aperçus que lui fournissent les autres arts : la peinture, la statuaire, la musique. M. Émile Deschanel nous apparaît volontiers comme un dilettante, achevé, qui transporte dans la littérature une foule d'idées, d'images, de préceptes empruntés aux autres arts. Sa critique est presque de l'art comparé. Mozart lui aidera à comprendre Racine, Michel-Ange, à comprendre Corneille, « à peu près, dira-t-il, comme Michel-Ange, pour étaler sa science anatomique en développant des musculatures excessives, donne à ses statues des postures parfois impossibles (exemple, celles du *Jour* et de la *Nuit*, au tombeau des Médicis à Florence) ainsi Corneille se plaît à inventer des situations inouïes, où puissent se déployer avec emphase les triomphes de la volonté, parfois uniquement pour elle-même, et saillir les muscles énormes de ses vers grands et tourmentés. » — Ailleurs parlant de l'emphase littéraire, qui vient la plupart du temps, non de ce que l'écrivain est trop ému, mais de ce qu'il ne l'est pas assez, il dira excellemment : « L'écrivain alors essaye, en suppléant à la sensibilité par l'imagination, de tromper le public et lui-même; il se bat les flancs. Il emploie des figures qui dépassent les choses... Une ou deux notes de sentiment juste,

© 2007 Lyon — Editions des perspectives du temps — http://editions-perspectives.fr

comme cinq ou six notes de Haydn ou de Mozart nous toucheraient plus que tout ce fracas. » — Pour condamner l'abus des descriptions dans lequel tombent tant d'écrivains contemporains, il citera ce mot du peintre Gros : « Quand il y a trop de détails, il n'y en a pas asssez, » entendant par là « que le relief s'efface dans les détails multipliés ». E. A.

Histoire de la littérature française (*depuis 1815 jusqu'à nos jours*). *Première partie*, par CHARLES GIDEL, proviseur du lycée Louis-le-Grand. Paris, 1888; Alphonse Lemerre, éditeur. Un vol. in-16 elzévir. — Prix : 6 francs.

L'ouvrage de M. Ch. Gidel, dont ce volume forme la première partie, se distingue de la classe commune des histoires de la littérature par la substantielle et sagace critique; le proviseur du lycée Louis-le-Grand, qui fut un excellent professeur de rhétorique, ne fait pas grand cas des opinions vulgaires; c'est un jugement raisonné, tiré de son goût éclairé, qu'il présente au lecteur, en le fondant sur des citations bien choisies. Il n'hésite ni à signaler les défaillances et les erreurs des talents en vogue, ni à relever le mérite de ceux que la mode dédaigne. Par exemple, il admire Victor Hugo dans une juste mesure, et c'est à Victor Hugo lui-même qu'il emprunte l'éloge de Casimir Delavigne.

L'étude sur Scribe et son théâtre est très fine et fort sensée. Aujourd'hui il est presque obligatoire parmi les jeunes générations de mépriser la « formule » dramatique de l'auteur du *Verre d'eau*, de *Valérie*, et, des cent et quelques pièces de tout ordre et de tout genre qui forment le théâtre de Scribe. M. Gidel leur montre qu'il y a plus qu'on ne croit d'observation, et même d'audace, dans ces pièces, et qu'elles peuvent fort bien servir d'élément d'information pour reconstituer l'état d'esprit de la société dont elles charmaient les soirées.

M. Gidel ne dépense pas moins d'effort à réhabiliter Ponsard, non pas en prêchant, guindé sur des doctrines toujours attaquables au nom de doctrines contraires, mais en reprenant dans l'œuvre du poète pour le mettre en lumière le mérite réel et durable de la noble inspiration, et les qualités propres de son style « discret, précis, élevé et vigoureux, toujours approprié au caractère des personnes, toujours en harmonie avec le drame qui agit; il ne rêve jamais dans un délire lyrique ».

C'est à Ponsard que s'arrête la première partie de l'histoire littéraire de ce siècle : il marque la réaction contre le mouvement romantique au théâtre.

Le chapitre consacré au *Romantisme* est le plus topique du livre. C'est là que l'on peut le mieux apprécier le libératlisme littéraire de M. Gidel, qui attaché par éducation, par tradition, par fonction, aux idées classiques, sait cependant tenir compte du mouvement continuel des esprits et faire large part aux innovateurs, pourvu qu'ils aient le goût pur et la langue claire. P. Z.

Un roi qui s'amusait et la cour de Westphalie. DENTU, éditeur. Un vol. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume est signé *Un indiscret*, et il ne contient pas de grandes indiscrétions ! Il a un grand défaut, c'est de se tenir entre l'anecdote et l'histoire, de sorte qu'il n'est pas assez amusant pour le premier genre ni assez sérieux pour l'autre. Tout le monde sait que Jérôme Bonaparte fut un souverain léger et éphémère; s'il n'a pas fait de bien à la France, il ne lui a pas fait de mal, et il s'est battu en soldat à Waterloo. Il fut un instant héritier présomptif du trône, et aujourd'hui il est l'ascendant, père ou grand-père, des derniers représentants candidats de la dynastie napoléonienne. Aussi aurait-on désiré de lui une histoire plus complète.

The Secret drama of Shakespeare's Sonnets, by GERALD MASSEY. London, Kegan Paul, Trench et C°, 1888. Un vol. petit in-4°; I-vjjj, 482 pages.

Les sonnets de Shakespeare, ces gemmes d'une eau merveilleuse, taillées et serties par le plus merveilleux des artistes, ont été et sont encore, dans leur ensemble, une énigme pour beaucoup des admirateurs du poète. On a proposé bien des solutions : les uns y voient une sorte d'autobiographie, de confession poétique, où le poète, ne parlant que de lui, nous révèlerait un Shakespeare inattendu, plein de contradictions et de trouble, et d'une moralité qui n'aurait pas fait rougir les mignons de Henri III. D'autres n'y veulent voir qu'une expression dramatique et impersonnelle de sentiments fictifs, ou appartenant à un de ses amis les plus chers, Southampton ou William Herbert. C'est la vieille école, presque sans adeptes aujourd'hui, tellement la critique a reconnu et signalé les impossibilités auxquelles elle se heurte. Un écrivain brillant, à qui ne manquent ni l'ardeur de l'enthousiasme pour les chefs-d'œuvre littéraires ni la connaissance intime de ces chefs-d'œuvre, aliment

nécessaire du feu dont il est enflammé, le professeur Dowden croit que Shakespeare doit s'ajouter à la longue liste des poètes allégoriques, et qu'en ses sonnets il continue la tradition de Guillaume de Lorris et de Chaucer chantant des abstractions telles que le Temps, la Beauté, la Bonté, la Poésie. Pour ingénieuses que soient ces explications, ce sont des hypothèses qui n'ont guère d'autre autorité que celle qui s'attache au nom de leurs auteurs, et qu'on adopte ou qu'on rejette suivant la tournure de son esprit ou l'impulsion de son tempérament.

Il y a déjà une vingtaine d'années que M. Gerald Massey a trouvé et offert le fil conducteur dans ce dédale. Soit dédaigneuse inattention, soit confiance inébranlable en leur propre infaillibilité, soit tout autre motif aussi humain, mais moins avouable, beaucoup des *leaders* reconnus de la critique shakespearienne ont jugé bon d'*ignorer* les travaux de M. Massey. L'édition qu'il en vient de donner, sous un titre nouveau, tombant au milieu de l'excitation produite par la prétendue découverte d'Ignatius Donelly, ne passera pas inaperçue, il faut l'espérer. Je viens de parcourir ce gros livre, d'impression compacte, où le texte des sonnets est précédé et suivi d'une étude minutieuse, poussée aussi avant que possible dans tous les sens, et j'avoue être sorti de cette lecture convaincu. M. G. Massey expose nettement les opinions de ses adversaires et leurs preuves, quand ils en apportent; il les combat avec une véhémence de croyant, mais aussi avec des arguments positifs et propres à communiquer sa croyance. Il serait trop long de résumer ici cette polémique, et trop aride de donner, en une énumération toute nue, la liste des preuves qu'il a su tirer, avec une industrie et une puissance de dialectique bien remarquables, des sonnets mêmes, des autres œuvres de Shakespeare, de ce qu'on sait sur sa vie, des témoignages contemporains et de l'histoire générale de son temps. Il nous suffira de dire brièvement le résultat auquel il est arrivé. Pour lui, les sonnets de Shakespeare se divisent en sonnets *personnels* et en sonnets *dramatiques*. Les premiers ont des effusions lyriques où l'on reconnaît l'âme sereine, profonde, du grand tragique, où toutes les âmes humaines se reflétaient sans la troubler. Les autres ont été composés pour quelques personnes de son entourage le plus intime, tantôt pour le comte de Southampton, tantôt pour Élisabeth Vernon, tantôt pour William Herbert, et le poète met dans la bouche de ces personnages les vers qu'il anime de leurs passions.

Je ne me porte pas garant de l'exactitude absolue de tous les détails du système de M. Gérald Massey : tel point reste douteux; tel autre peut paraître à un esprit autrement préparé que lui obscur ou téméraire : il est de trop bonne foi pour ne pas être le premier à en convenir. Mais il se dégage de son livre une clarté indéniable, et il ne se vante pas en nous disant par son titre qu'il nous dévoile le secret des sonnets de Shakespeare.

B.-H. G.



Le Poème du XIXe siècle, ou le Doute, par Marc Bonnefoy. Un vol. in-18 jésus. Paris, Sauvaître, éditeur; 1888. — Prix : 3 francs.

L'ampleur du titre porte la marque d'une bonne foi audacieuse et d'une audace qui ne doute de rien. Les intentions sont généreuses; la désolation que laisse le doute dans les âmes et la dépression consécutive des ressorts les plus délicats de la race, voilà ce qu'a voulu montrer en vers souvent bien frappés M. Marc Bonnefoy. Il est franchement spiritualiste et se refuse à l'hypothèse d'un monde de hasard. La conclusion de son poème est une glorification de l'idée de Dieu :

> L'homme obscurcit en vain l'éclat de son génie;
> Pour méconnaître Dieu, l'athée en vain le nie;
> S'il pratique le bien, il s'inspire de lui,
> Et se rapproche ainsi de ce Dieu qu'il a fui.

Ce ne sont que des fragments, nous annonce M. Bonnefoy; son dessein serait-il donc de les refondre dans un ouvrage plus considérable? La nécessité n'en est pas évidente.

Le premier fragment retrace une course à travers la création éternelle sous la conduite de Newton, qui engage un long colloque avec le siècle; puis nous retrouvons, dans un musée de divinités antiques, les dieux et déesses déchus pleurant leur culte abandonné; ensuite c'est Napoléon debout sur sa colonne, qui débite de médiocres petits vers pleins d'un orgueil très napoléonien. Les meilleurs passages, à notre goût, on les lira dans la partie intitulée : *la Vie est bonne*, et tout particulièrement le fragment d'*Un coin de fête;* il s'en répand un air de calme bonheur, une illusion des douceurs de la vie qui

© 2007 Lyon — Éditions « Les marronniers du temps » — http://editions.arbre-gris.fr

seraient capables de séduire pour un instant un adepte convaincu d'Arthur Schopenhauer. C'est bien un peu romance, ce que se disent Marcel et Bertha, mais quoi? Est-il si malheureux homme qui n'ait à certaine heure chanté au moins une fois la romance de l'amour, et, le bandeau sur les yeux, juré sincèrement à une femme :

. . . . . Avant de te connaître,
A toutes ces splendeurs, j'étais indifférent;
Mon cœur restait fermé, je vivais ignorant
Des intimes rapports des choses à mon être.

. . . . . .

Mais depuis l'heure sainte où je t'ai rencontrée,
Tout est poétisé, tout est beau, grâce à toi.

Le dithyrambe alterné de Marcel et de Bertha, l'auteur le fait répéter par Pauline et Laurent dans le *Chant de la jeunesse;* mais il a eu tort de se fier à l'adage commun : *bis repetita placent.*

Le Poème du XIXe *siècle* n'est pas, à vrai dire, une œuvre sublime; mais, malgré les inégalités de l'inspiration et du style, c'est une œuvre honorable imprégnée d'une poésie qui console et encourage au bien. P. Z.

Marie-Madeleine, par Jean Bertheroy, poème; préface par François Coppée, eau-forte de Ary Renan. Paris, Paul Ollendorff; 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Avec une hardiesse et une témérité de vrai poète, envolé dans les espaces, c'est une vision purement poétique et sentimentale de la fameuse *Marie-Madeleine* que nous donne Jean Bertheroy. En ce poème, d'une séduisante allure, il nous peint une délicate et fine vision de l'amoureuse du Christ et non la courtisane affolée de passion, que nos idées modernes, que nos sens épris du positif voient de préférence dans la Marie de Magdala. Nous nous figurons une Orientale plus charnelle dans l'amour, plus soumise aux souffles voluptueux des pays chauds. Dans toutes les parties de son poème, l'auteur est resté dans les hautes régions de l'idéal, se refusant à salir son héroïne d'appétits réels, lui donnant sans doute ainsi un charme plus mystique, mais lui enlevant de la vie, de la passion terrestre, pour l'enfermer dans le cadre plus étroit, plus hiératique de la légende. N'est-ce pas là le défaut de cette belle œuvre pleine de vers sonores et gracieux? L'idée est certainement plus élevée, elle redonne comme une fleur de virginité à cette chair lassée de courtisane éprise de Jésus; mais, à notre sens, elle l'éloigne davantage de ce qu'elle a dû être, en la plaçant sur ce piédestal, en pleine lumière du ciel, loin des ardentes et enveloppantes effluves de la terre. Nos esprits seront peut-être plus séduits, captivés aussi par la magie du rythme; notre nature humaine sera moins touchée, moins pénétrée. L'œuvre, en sa donnée, en sa poésie biblique, est joliment tracée dans son auréole d'idéalisme et de surnaturalisme, près de Dieu, loin des hommes. G. T.

A pleines voiles, par Charles Grandmougin. Un vol. in-18 jésus. Paris, Alphonse Lemerre, éditeur; 1888. — Prix : 3 francs.

Le vers de M. Grandmougin est ample et sonore, l'inspiration est généreuse; il n'est point de ces orfèvres du mètre et de la rime pour qui la matière ne compte pas, pourvu que l'art soit raffiné. Il a souci d'évoquer de nobles sentiments, et ne se dépense pas à poursuivre l'expression rare, imprévue, ni la rime inattendue. Peut-être même ne les poursuit-il pas assez.

A pleines voiles signifie apparemment que M. Charles Grandmougin s'est abandonné au souffle de la Muse, et la Muse soufflant l'a guidé tour à tour vers les plus illustres du siècle dans la poésie, dans l'art et dans la science; alors M. Grandmougin a chanté en poète grandiloque Pasteur et Victor Hugo, Berlioz et Virgile; elle l'a conduit aussi en face des spectacles de la nature, et, devant les flots bleus, il a célébré l'*Hymne à la mer*, comme devant les coteaux dorés et les vignes vermeilles, les *Vendanges en Franche-Comté;* la Muse enfin l'a enlevé jusqu'au Parthénon, et il a glorifié *Pallas-Athéné*, à l'instigation de l'Académie française.

Nous regrettons de manquer d'espace : les citations nous sont interdites, car on ne saurait sans préjudice les faire courtes; notons pourtant ce vers viril pour lequel M. Grandmougin mérite un turban d'honneur :

Poètes, rassemblez quelques femmes aimées!
Allez vers un rivage, etc... P. Z.

Les Sonnets de Shakespeare, traduits en vers français par Alfred Copin. Un vol. in-16. Paris, A. Dupret; 1888. — Prix : 3 francs.

M. Alfred Copin ayant eu, par la traduction qu'en donna, en 1857, François-Victor Hugo, la révélation des sonnets de Shakespeare, en fut émerveillé et, dans l'élan de son enthousiasme, se mit à les traduire en vers français, et c'est ce travail, que l'on peut bien appeler un *work of love,* qu'il donne maintenant au public. En même temps que la traduction, il a fait la classification des *Sonnets* de Shakespeare, classification qu'avait déjà tentée François-Victor Hugo. Il les divise en cinq parties sous les titres suivants :

© 2007 Lyon Éditions « Les marronniers du temps » http://editions.arbre-gris.fr

Amour, Amitié, Séparation, Misanthropie, Postérité, Immortalité. Arbitraire, sans doute, cette distribution nouvelle a du moins l'avantage de réunir dans un même groupe les sonnets se rapportant au même sujet principal, et l'on ne saurait que féliciter l'auteur d'avoir fait de son mieux pour suggérer, par la succession même de ces groupes, comme une sorte d'autobiographie morale du grand poète anglais. Il est regrettable que M. Alfred Copin n'ait pas eu connaissance du livre de Mr. Gerald Massey sur Shakespeare et les sonnets, dont une nouvelle édition refondue vient de paraître chez les éditeurs Kegan Paul, Trench et Cie, à Londres, sous le titre : *The Secret Drama of Shakspeare's Sonnets.* M. Copin aurait trouvé là toute la mise en scène et le développement de ce drame secret caché dans les sonnets de Shakespeare, qu'il a bien entrevu, mais que Mr. Massey dévoile avec une remarquable sûreté de critique et d'érudition, comme on l'a vu, d'ailleurs, dans le compte rendu que nous en avons donné.

Si nous passons aux détails de l'exécution, nous avons d'abord à écouter les explications que M. Alfred Copin veut bien nous offrir. Il s'excuse de ne pas suivre les règles strictes du sonnet français, en ce qu'il prend la licence de ne pas faire rouler les deux quatrains sur les mêmes rimes. Outre que plusieurs poètes français se sont permis la même liberté par la seule raison qu'il leur plaisait de le faire, c'est la forme même du sonnet anglais à laquelle M. Alfred Copin se conforme, et nul ne saurait légitimement lui en faire un reproche. Pour le reste, il nous dit : « Je traduisis un sonnet en vers français, en respectant scrupuleusement chaque strophe ; je suivis le mot à mot sur le texte même de Shakespeare, et je m'assurai ainsi à chaque vers que je n'avais pas dérogé... J'en traduisis un second, puis un troisième, puis dix, puis vingt... », puis tous (137). Plus loin, il reprend : « J'ai traduit strophe par strophe et pour ainsi dire vers par vers, en quoi j'ai donc suivi de point en point la forme du sonnet anglais. » Il est intéressant de voir de près la réalisation de ce programme. Je prends, *exempli gratia*, le sonnet LXXXI, dont M. A. Copin fait le premier de sa sixième partie, *Immortalité*. Je le traduis en suivant le texte d'aussi près qu'il m'est possible, et je transcris au-dessous le sonnet de M. Copin :

Ou je vivrai pour faire votre épitaphe,
ou vous survivrez quand, dans la terre, je serai pourri ;
désormais la mort ne pourra s'emparer de votre mé-
[moire,
bien que toute partie de moi-même soit oubliée.
votre nom désormais aura la vie immortelle,
bien que moi, une fois parti, je doive mourir pour
[le monde entier :
la terre ne peut m'accorder qu'une tombe vulgaire,
lorsque vous serez [comme] enseveli dans les yeux
[des hommes.
Votre monument sera ma noble poésie,
que des yeux, non créés encore, liront et reliront ;
et des langues à naître rediront votre existence,
lorsque tous ceux qui respirent dans ce monde au-
[jourd'hui seront morts ;
toujours vous vivrez (ma plume a cette vertu),
là où l'haleine a son foyer[1], dans la bouche des
[hommes.

Voici le sonnet de M. Copin :

Ou je vivrai pour faire, ami, ton épitaphe,
Ou tu me survivras quand je serai pourri.
Mais je ne veux que rien n'efface le paraphe
Qui doit rendre à jamais ton souvenir chéri.

Et quand j'aurai quitté, mon ami, cette terre,
Par ces vers tu seras dans l'immortalité.
La mort me donnera quelque fosse vulgaire,
Mais toi tu vivras, mort, et pour l'éternité.

Mon vers, ce monument, chantera ta mémoire,
Les langues à venir rediront ton histoire,
Et chacun gardera de toi le souvenir.

Et quand nous serons morts, nous tous tant que nous
[sommes,
Toi tu vivras toujours sur la bouche des hommes,
(Grâce à mon gentil vers) jusqu'au dernier soupir.

On voit ce que Shakespeare gagne et perd à la translation.

Il n'en reste pas moins que M. Alfred Copin s'est livré à un noble labeur et qu'on lui doit de la reconnaissance pour les efforts par lesquels il contribue à faire mieux comprendre en France la plus grande source de poésie vraiment humaine qu'il y ait peut-être pour nous, Occidentaux, en dehors des littératures réputées classiques.

B.-H. G.

A travers prés et souvenirs, par O. Justin. Un vol. in-18 jésus. Paris, Alphonse Lemerre, éditeur ; 1888. — Prix : 3 francs.

La diversité bizarre du titre résume exactement la double inspiration dont M. O. Justin a recueilli dans ce volume les résultats copieux. Peines et joies du cœur et paysages de la patrie sont alternativement retracés dans une langue agréable, un peu trop chargée parfois d'épithètes ; mais quand les personnes aimées et les pays parcourus possèdent beaucoup de qualités, comment, sans être ingrat, en omettre quelqu'une.

1. Littéralement : là où la respiration respire le plus (*where breath most breathes*).

© 2007 Lyon — Éditions « Les marronniers du temps » — http://editions-silvaire.fr

Dans une ode assez longue, M. O. Justin chante l'Ariége, son pays natal : le sentiment est honnête et louable, le style est par malheur tourmenté d'une quantité de termes mal aisés à enchâsser dans les vers; la *fournaise cosmique* est encore peu de choses auprès des *tourbillons ignivomes.*

Était-il bien nécessaire de remonter à la création du monde pour célébrer les montagnes de l'Ariége, que M. O. Justin qualifie tantôt d'*Argonne*, tantôt de *Thermopyles?* L'auteur est plus épris des effets d'âpreté que des effets d'harmonie des syllabes; il ne craint pas d'écrire par exemple :

Forge le fer, Ariége, et forge l'homme!

Cependant il n'est pas inhabile aux chansons tendres; à preuve la pièce intitulée *Sweet Kisses* et qui débute ainsi :

Les baisers sont doux quand pleuvent les roses,
Quand avril sourit, quand, au coin des bois,
Le berger Printemps, aux lèvres mi-closes
Des muguets, avec le parfum des choses,
Redit le secret des cœurs aux abois.

Il est aussi de beaux mouvements dans les stances à Victor Hugo et dans celles à l'amiral Courbet. Mais décidément les bataillons scolaires n'ont rien de poétique. Quelque effort que fassent les poètes qui veulent les glorifier, ce sujet ne leur inspire que de médiocres banalités. M. O. Justin n'a pas échappé à cette fatalité noire. Il n'est pas permis de quitter le recueil *A travers prés et souvenirs* sans lire, avec l'attention qu'elle mérite, la jolie pièce intitulée *Rayons perdus,* et que nous regrettons de ne pouvoir citer. P. Z.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Les gloires maritimes de la France. L'Amiral Roussin, par le vice-amiral Jurien de la Gravière, de l'Académie française et de l'Académie des sciences. Ouvrage accompagné de quatre cents cartes, et du fac-similé d'une lettre du vice-amiral Ganteaume. Un vol. in-8° de 314 pages. — Paris, librairie Plon; 1888.

Il a été dernièrement rendu compte ici même de l'excellente biographie de l'amiral Baudin, dont l'auteur est aussi celui du volume que nous annonçons. Appartenant au même ordre d'études conçu dans le même esprit de justice et de patriotisme, offrant le même mérite d'exécution, — c'est-à-dire l'agrément de réflexions variées, mêlé au sérieux de la conscience historique, — le nouvel ouvrage de M. l'amiral Jurien de la Gravière, se distingue du précédent par la carrière différente des deux héros, et le plan général du récit. « Entre l'enseigne de vaisseau Baudin, et l'enseigne de vaisseau Roussin, observe le digne historien de ces deux hommes illustres, il existe une différence capitale. Le premier entra dans la marine, avec une éducation achevée, soutenu par les nombreuses et puissantes sympathies que lui léguait son père; le second fut littéralement le fils de ses œuvres. Né à Dijon, le 21 avril 1781, fils d'un procureur au parlement de Bourgogne, le jeune Albin-René Rousssin, fut emporté par la tourmente révolutionnaire vers des parages où il semble qu'aucun tourbillon n'aurait jamais dû le jeter. On ne s'étonnerait pas qu'il eût été tambour comme Victor ou Viala; il fut mousse et, on l'envoya en cette qualité à Dunkerque. Il obtint à ce prix, nous assurent des biographes, la liberté de son père, arrêté dans un temps où l'on arrêtait tout le monde. Il quitta la maison paternelle, à l'âge de douze ans, sans appui, sans argent, sachant tout juste lire et écrire. S'il devint amiral, ministre, ambassadeur, il ne le dut qu'à lui-même, à la force de sa volonté. » M. Jurien de la Gravière, a hérité des maîtres de l'éloge le talent de faire tenir en peu de lignes, une physionomie que l'on devine, et, si j'ose dire, le panorama d'une carrière. C'est d'après la communication des mémoires laissés par l'amiral Baudin que M. Jurien de la Gravière a retracé l'histoire de ce glorieux serviteur de France; pour écrire celle de l'amiral Roussin, il s'est inspiré des journaux de bord du grand marin, et surtout des longs entretiens, dont il a gardé des souvenirs tellement vivaces, « qu'il lui suffira de les évoquer, pour retra-

cer aussi surement que s'il y avait assisté lui-même les épisodes les plus mémorables de ces croisières de l'Inde, où le pavillon français retrouva un instant son vieil éclat. » Nous voudrions pouvoir analyser chapitre par chapitre ce volume, dont l'intérêt est considérable, et qui nous rend un homme à qui Napoléon lui-même disait, le 19 mars 1811, en présence d'une assistance nombreuse : « Je souhaite que vous ayez beaucoup d'imitateurs »

Combien de braves, ajoute l'auteur, n'auraient pas cru payer trop cher de tout leur sang un pareil éloge !

Puisque tout développement nous est interdit, nous signalerons du moins, parmi les points principaux de l'ouvrage, une minutieuse restitution de l'État et des hauts faits de notre marine, pendant la Révolution et l'Empire; un jugement très impartial et parfois sévère, — malgré les sentiments bien connus de l'auteur, — sur l'attitude de Napoléon envers notre flotte; un relevé saisissant des faits de guerre maritimes du jeune Roussin, depuis son entrée dans la carrière jusqu'à la Restauration; son rôle après les Cent jours, et après la révolution de 1830. « La révolution de Juillet, nous dit l'amiral Jurien de La Gravière. — ce sont mes souvenirs personnels qu'ici j'interroge, — fut avant tout une révolution bonapartiste, la revendication des vétérans de César, attendant naïvement qu'au bruit de leur triomphe, le duc de Reichstad accourût de Vienne. Le grand jour de la vie de l'amtral Roussin, ce fut l'expédition du Tage en 1831. Son historien la raconte en soixante-dix pages, animées de la plus belle passion professionnelle et patriotique. Les anxiétés du commandement et l'entrée de vive force du 11 juillet, soulèvent notre cœur, à cette lecture, d'un émoi, que nos braves ne nous laisseront jamais désapprendre. « Ce n'est ni le coup d'œil, ni la science, ni l'esprit, ni l'adresse, ni la force physique qui distinguent les hommes c'est le caractère, » dit justement l'historien de Roussin, lequel fut un caractère. Cet excellent volume renferme aussi des notices sur d'autres hommes, l'honneur de notre marine : Motard, de Chateauville, de Liscourt, etc.

Le Prince Lucien Bonaparte et sa famille, ouvrage accompagné de douze portraits. Un vol. in-8° de 244 pages. Librairie Plon. — Paris; 1889.

Lucien Bonaparte était le troisième fils du modeste et pauvre illustrissime noble Corse, qui mourut à Montpellier en 1785, sans entrevoir, même dans un rêve, l'éclat fulgurant que les vingt années suivantes allaient donner à son nom et sans pressentir davantage qu'en lui, Charles Bonaparte, s'éteignait le père d'un empereur, de plusieurs rois et reines, et aussi l'aïeul d'une grande lignée dynastique, désormais égale à toutes les maisons souveraines; même, alliée par le mariage à la plupart d'entre elles. Aucun des huit enfants de Charles Bonaparte et de Lœtitia Ramolino ne devait passer inaperçu devant les contemporains, ni se voir dédaigner par l'histoire, malgré le foudroyant voisinage d'un Napoléon. Mais (sans parler des trois filles, Élisa, Pauline, et Caroline), c'est Lucien qui nous paraît la plus haute figure du reste de la famille, bien que nous ne méconnaissions pas, il s'en faut, les traits supérieurs d'un Joseph, ou l'âme intéressante d'un Louis. Dans ces dernières années, Lucien est rentré dans nos discussions, grâce à plusieurs ouvrages, dont le plus gros et le plus indigeste n'est, en trois volumes, qu'un pamphlet indirect et souvent ridicule contre Napoléon. Rien ne saurait nous étonner dans cet ordre, de la part de l'auteur, enrôlé dans un parti, dont la vanité sans prestige enrage follement contre l'immortelle légende. L'auteur, militaire nullement connu par de hauts faits, n'est pas loin de traîter Napoléon d'incapable et de lâche... et très hardiment il tient pour ignare l'homme qui, petit Corse de douze ans, mettait mal le français dans ses lettres enfantines. Si l'auteur a été récompensé de ce bel ouvrage, ce n'est point par l'adhésion des gens de bonne foi et de sens commun... je n'ajoute pas des gens d'esprit, dont certains écrivains ont toutes raisons de ne pas se soucier. Le très bon travail que nous commençons est d'une autre origine, et vise un autre but, qui est la pure vérité. Il n'est point signé; mais il trahit à chaque ligne, un homme qui marche dans la vie le front haut, et n'attend pas d'un ministre, son brevet d'historien. Certes, notre écrivain anonyme passionnément favorable à Lucien, et souvent avec raison, ne se prive pas d'accabler Napoléon sous le plus dur blâme ; mais avec quel sentiment de la grandeur sans pareille, et des faits inouïs d'un homme unique dans les annales du monde! Cette biographie à grands traits (et cependant minutieuse à certains endroits) de Lucien Bonaparte, fixe pour jamais, les trois actes mémorables et caractéristiques du frère tour à tour favori et disgracié de l'Empereur. Ces trois actes où se révèlent la décision de caractère et la noblesse de cœur de Lucien Bonaparte, sont, — tout le monde l'a deviné, car ils sont désormais chose historique — : la part de Lucien au coup d'État du 18 brumaire, l'indomptable résistance de Lucien aux exigences de son impérial et terrible aîné, qui voulait lui faire répudier

la femme de son choix (résistance que ne put entamer l'offre d'un trône, refus que n'ébranlèrent pas l'exil et la persécution); enfin, après tantôt dix années de brouille, le retour magnanime et spontané de Lucien à l'éternellement sublime vaincu de la coalition. Ce n'était pas seulement un courageux et avisé politique et le plus admirable des amants et des maris que Lucien Bonaparte; sa nature aimable et généreuse, lui conciliait l'affection et la sympathie de tous, depuis les plus grands, tels que le pape Pie VII (dont l'intrépide protection étendue sur le prince exilé, n'allait pas sans dangers pour le protecteur,) jusqu'aux plus modestes personnes de son entourage. Parmi les épisodes charmants de ses premières années de grandeur, il convient de citer ici l'abandon qu'il fit à Béranger, obscur débutant sans appui, de son traitement à l'Institut, qui fut d'abord l'unique ressource du futur chansonnier national. Dans les pièces justificatives, nous signalerons l'acte de naissance de Lucien Bonaparte, sa radiation de la liste des sénateurs, une très belle lettre de sa femme à l'Empereur, le champ de Mai de 1815, une lettre du prince Lucien à Pauline Borghèse, sa sœur, l'almanach impérial de 1815, etc., etc. De substantielles notices biographiques complètent ce texte intéressant, enrichi de beaux portraits du héros de ce livre, de la princesse Alexandrine Bonaparte, du prince Charles Marie, de Lœtitia Ramolino, Madame-Mère, des Princes Charles, Louis-Lucien Pierre, Antoine, Joseph, Napoléon-Charles, Roland et du Cardinal Lucien Bonaparte. L. D.

L'Origine du français, par l'abbé J. Espagnolle, du clergé de Paris, membre titulaire de la Société des Études historiques. Paris et Leipzig, Ch. Delagrave et H. Le Soudier, 1886-1888. Deux vol. in-8°.

Les bonnes gens croient que notre langue est un idiome néo-latin. Il y a eu des savants très forts sur le bas-breton, qui ont démontré que tous nos mots venaient du celte. Naguère encore, un homme qui n'a pas trouvé dans la science assez de consolations par supporter jusqu'au bout les déboires d'une vie déjà longue, M. Lévy-Bing, l'auteur de *la Linguistique dévoilée,* dérivait tout de l'hébreu. Aujourd'hui, M. l'abbé J. Espagnolle, bousculant Brachet, remaniant Littré et rabrouant Scheler, voit distinctement, sous chaque vocable francais, une étymologie grecque. On croyait, par exemple, que *cuisse* avait des chances de dériver de *coxa,* le latin pour hanche; mais le docte abbé nous fait bien voir que ce mot vient de κύησις, lequel signifie génération. Et voici la démonstration. « Le mot κύησις dérive de κυέω, τοῦτέστι γεννᾶν και ἐν γαστρί ἔχειν. Les abbés dans le grec bravent l'honnêteté. Le fait est que κυεῖν veut dire *être enceinte,* et que cette expression, très française et parfaitement honnête, nous dispense de traduire l'explication quelque peu naturaliste que M. l'abbé J. Espagnolle en donne, en grec, à l'usage de ceux qui ne le savent pas.

Hâtons-nous de dire que tout n'est pas de cette force-là dans les deux volumes dont nous entretenons nos lecteurs. Ils témoignent de recherches curieuses et approfondies, et sont très certainement l'œuvre d'un savant convaincu, capable, en bien des cas, de faire partager sa conviction aux esprits non prévenus. Les résultats auxquels il est arrivé, et dont il n'expose ici qu'une faible partie, tout en promettant de continuer à les développer plus tard dans deux autres ouvrages (*Langues des premières colonies gauloises* et *Origine des Aquitains*) sont souvent contestables, et ont été déjà vigoureusement contestés; mais il n'en est pas moins vrai qu'il a trouvé, en plus d'une occasion, ce qui avait échappé à nos plus habiles étymologistes, et qu'il n'y a rien, après tout, qui répugne aux données historiques et au sens philologique dans la doctrine qui enseigne que le français et le grec ont de nombreuses et étroites affinités.

M. l'abbé J. Espagnolle se fait fort de montrer que nous possédons encore, tant dans nos grands patois que dans notre langue ancienne et moderne, *plus de trente mille mots grecs parfaitement authentiques, parfaitement reconnaissables*. Pour le moment, il nous donne une liste raisonnée qui, avec les dérivés, ne monte pas à moins de « *quatre mille huit cents mots grecs-français,* » et il s'arrête à la lettre N. En faisant la part de l'enthousiasme, de l'exagération et de la faillibilité humaine, je ne peux m'empêcher de reconnaître que M. J. Espagnolle établit plausiblement ses filiations ou ses identités de mots cinq ou six fois sur dix. B.-H. G.

Le Judaïsme et l'Histoire du peuple juif, par Charles Bellangé. Un fort vol. in-18. Paris, 1888. Librairie A. Laisney.

Nous devons tout d'abord mettre le lecteur en garde contre une méprise où il pourrait tomber facilement au premier et trop rapide aperçu de ce titre. M. Charles Bellangé ne s'est pas proposé d'écrire une histoire du peuple juif. L'objet, de son livre est plus rare et plus spécial; il a voulu retracer l'histoire de cette histoire à travers les siècles, rappeler la conception du Ju-

© 2007 Lyon ... Editions « Les marionnettes du temps » ... publications.univ-lyon2.fr

daïsme telle que les divers âges l'ont adoptée. Il part de ce point de vue : — Les historiens qui ont traité du Judaïsme et des destinées du peuple juif ont tous été jusqu'a présent plus ou moins dominés par la version juive et par la version chrétienne. Pour eux, le peuple d'Israël est un groupe exceptionnel dans l'humanité, hors de la mesure commune, élu par Jéovah (ou Iavéh). Ce dieu non plus ne ressemble à aucun dieu connu. Il reste le farouche solitaire du Sinaï, se manifestant à une petite élite de la race sémitique, élite seule conformée intellectuellement pour le concevoir.

Il n'est pas cependant que quelques efforts n'aient été tentés çà et là par certains historiens pour s'affranchir de la tradition convenue, mais ces tentatives n'ont jamais porté que sur des points de détail ; jamais elles n'ont attaqué l'ensemble ni, par suite, renouvelé le sujet. La persistance de la tradition tient surtout à ce que les études juives sont pratiquées par des spécialistes obéissant à des motifs d'ordre théologique, et vénérant les textes sacrés, ou par de libres esprits n'abordant ces questions qu'incidemment, dans une intention frondeuse ou tout au moins se guidant généralement sur l'érudition juive ou protestante. M. Ch. Bellangé voit ensuite une cause d'erreur plus grave encore dans l'absence d'une méthode comparative et sociologique. On considère le Judaïsme comme un phénomène historique isolé, sans cause, spontané. On néglige les analogies, les emprunts étrangers.

Recourant à de nouveaux moyens d'analyse, élargissant le point de vue, l'auteur veut qu'on éclaire l'exemple juif par l'histoire enveloppante, par les lois uniformes du développement humain. Son travail a pour but de démontrer la nécessité d'une méthode comparative et sociologique : ayant passé en revue les questions principales, il soumet à cette méthode les opinions qui ont cours aujourd'hui. Israël, ses croyances, ses écritures, son clergé, son dieu se révèlent dans ce livre sous un aspect purement humain.

M. Ch. Bellangé a donné à son œuvre la forme d'un manuel. Elle lui était en quelque sorte imposée par le grand nombre des questions traitées et par la rapidité ainsi que par la concision de l'analyse. La Bible, le Mythe d'Israël, les Antécédents du Judaïsme, le Sacerdoce et les Partis religieux, la Pensée juive, tels sont les titres généraux des cinq grandes divisions. Celles-ci se subdivisent en un grand nombre de chapitres, conduisant à une conclusion qu'il était facile de prévoir dès le début : c'est qu'à aucun point de vue, il n'est besoin, pour expliquer la perpétuation d'Israël, de recourir à des raisons tirées d'une vertu particulière ou d'une élection divine. « En d'autres termes, le Judaïsme n'est pas un fait de race, il n'est pas sorti des entrailles d'un peuple, il s'offre à l'histoire comme une œuvre de cléricalisme soutenue par le cléricalisme. » Le livre de M. Ch. Bellangé introduit le Judaïsme dans le courant de l'esprit moderne. L'histoire du peuple juif ne pouvait échapper plus longtemps à l'assaut du parti-pris général de laïciser toute l'histoire. E. C.

Ancient Rome, *in the light of recent Discoveries,* by Rodolfo Lanciani, professor of Archœology in the University of Rome. With one Hundred Illustrations. London, Macmillan and C°, 1888. Un vol. gr. in-8° ; I-XXIX, 329 pages.

Nous avons annoncé le livre de M. Rodolfo Lanciani : *Rome ancienne à la lumière des récentes découvertes*, au moment de son apparition en Italie. Il a été presque immédiatement traduit en anglais, et les éditeurs de Londres, MM. Macmillan et C°, nous ont récemment envoyé ce beau volume, imprimé par les grands imprimeurs américains de la *Cambridge Press*, MM. Houghton, Mifflin et C°, avec le soin et la perfection qui leur sont ordinaires, sous la direction de Mr. Edward Robinson, du Musée des beaux-arts, à Boston, Massachusetts.

M. Rodolfo Lanciani, professeur d'archéologie à l'Université de Rome, directeur des excavations pour le gouvernement italien et pour la municipalité romaine, principal rédacteur du *Bolletino della Commissione archeologica communale di Roma*, était mieux en situation que personne de faire un exposé à la fois exact, savant, brillant et accessible à tous les lecteurs, des travaux et des découvertes auxquelles il a pris une si large part. Il distribue son sujet en onze chapitres sous les titres suivants : Renaissance des études archéologiques ; fondation et vie préhistorique de Rome ; conditions sanitaires de Rome ancienne ; lieux publics de divertissement ; le palais des Césars ; la maison des vestales ; les bibliothèques publiques à Rome dans l'antiquité et au moyen âge ; la police et les mesures contre l'incendie dans l'ancienne Rome ; le Tibre et le port Claudien ; la campagne romaine ; la disparition des œuvres d'art et leur découverte dans ces dernières années. On voit que le dernier chapitre est l'explication finale et comme le mot du livre tout entier. Cent illustrations, dont trente-quatre à pleine page, toutes judicieusement choisies et d'une exécution vraiment artistique,

forment au texte un commentaire graphique perpétuel. Telle d'entre elles, celle qui représente un athlète en bronze, découvert en 1885, par exemple, donne l'impression très nette d'un chef-d'œuvre. Un index suffisamment analytique et complet montre d'un coup d'œil la masse d'informations précieuses contenues dans ce texte qu'on lit d'une haleine avec une curiosité toujours satisfaite et toujours éveillée.

Dans une intéressante préface, M. Rodolfo Lanciani nous apprend que, du 1er janvier 1872 au 31 décembre 1885, on a, pour l'assainissement, l'embellissement et l'agrandissement de Rome, remué deux cent soixante millions de pieds cubes de terre, et que, dans ceux de ces travaux dont la municipalité a eu la charge, c'est-à-dire le tiers environ, on a exhumé et emmagasiné au Capitole 705 amphores avec des inscriptions importantes; 2,360 lampes en terre cuite; 1,824 inscriptions gravées dans le marbre ou la pierre; 77 colonnes de marbre précieux; 313 fragments de colonne; 157 chapiteaux de marbre; 118 socles; 590 œuvres d'art en terre cuite; 405 œuvres d'art en bronze; 711 gemmes, pierres gravées et camées; 18 sarcophages de marbre; 152 bas-reliefs; 192 statues de marbre en bon état de conservation; 21 figures d'animaux en marbre; 266 bustes ou têtes; 54 tableaux en mosaïque polychrome; 47 objets en or; 39 en argent; 36,679 pièces de monnaie en or, argent ou bronze, sans compter un nombre presque incroyable d'objets moins importants en terre cuite, os, verre, émail, plomb, ivoire, fer, cuivre et stuc. Depuis 1876 jusqu'à la fin de 1887, l'auteur a trouvé et publié plus de mille inscriptions latines inconnues; c'est-à-dire qu'en dix ans le sol de Rome a fourni à la science épigraphique une contribution égale au quart de ce que les cinq siècles précédents ont donné.

C'est avec des éléments semblables que M. Rodolfo Lanciani a composé son livre. Mais il ne s'est pas contenté de les présenter pêle-mêle dans leur abondance et leur richesse. Il a su en faire un choix judicieux, les disposer avec art, les faire valoir les uns par les autres, en historien érudit, en esthète délicat, et en écrivain consommé. B.-H. G.

La Rhétorique et son histoire par A.-Ed. Chaignet, recteur de l'académie de Poitiers, correspondant de l'Institut. Un vol. in-8°. Paris, F. Vieweg; 1888.

L'auteur le rappelle, la rhétorique n'est pas plus l'éloquence que la poétique n'est la poésie; toujours il faut distinguer entre les règles d'un art et cet art même, autrement dit entre les *moyens* et la *fin*. Il est advenu, ajoute-t-il, que des critiques, et non des plus médiocres, — il les nomme, — c'est Sainte-Beuve, c'est M. Taine, — nommons, nous, avec eux, M. Bourget, — ont méconnu ce qu'il y a de profondément humain dans les fins de l'art; ils n'ont plus voulu rechercher dans le discours, dans le drame, l'épopée, que la manifestation nécessaire de certains sentiments très individuels chez l'auteur, avec cette réserve expresse que l'individualité de quelque auteur que ce soit est toujours un produit de son milieu. Les littératures n'ont rien à voir avec l'esthétique, à moins, si l'on tient à conserver le mot, qu'on regarde la chose comme éminemment variable; il y a seulement une histoire des littératures, simple chapitre de l'histoire en général. Comment s'étonner après tant d'études *psychologiques* consacrées aux orateurs, dramaturges, poètes, romanciers, les phénomènes psychiques étant d'ailleurs considérés comme dépendant étroitement des phénomènes physiologiques, comment s'étonner, dit M. Chaignet, qu'on en soit venu à dédaigner des *moyens* de l'art, à mépriser la rhétorique? Et, de fait, l'enseignement de la rhétorique a disparu des programmes universitaires.

Une réaction commence de se produire. MM. Brunetière, Faguet, Lemaître, se défendent d'essayer à pénétrer des états de conscience et d'inconscience, — car beaucoup parlent de l'inconscient qu'ils prétendent démêler; — ils estiment que la composition d'une œuvre littéraire est autre chose qu'une fonction, et que serait-elle cela, comme on le dit, c'est l'œuvre et non le caractère de l'auteur, l'œuvre toute seule qu'il convient d'analyser. M. Chaignet applaudit à cette réaction; il veut la servir; il tente de remettre en honneur l'étude des moyens oratoires quelque temps méprisée.

Au travail qu'il nous donne, nous ne ferons qu'un reproche, et le reproche ne sera pas pour lui déplaire : l'érudition tient beaucoup trop de place.

Il était bon, dans la partie historique, de rappeler tous les ouvrages grecs et latins consacrés à la rhétorique, bon encore d'insister sur ceux des Grecs, les maîtres en toutes choses, d'analyser, de discuter les théories oratoires de Platon et d'Aristote; nous admettons que ces mêmes théories pouvaient être invoquées opposées l'une à l'autre en ces chapitres-là également où l'auteur distingue entre la rhétorique et l'éloquence, où il traite des rapports de l'éloquence avec la dialectique et la topique, mais il devait s'abstenir de citer autant de textes, alors qu'il

© 2007 Lyon Éditions « Les marronniers du temps » http://editions.arbre-a-lire.fr

parlait de l'invention, de la structure et de l'économie du discours.

Ce travail, si remarquable, plaira infiniment aux membres de l'Université; pour « l'honnête homme », ira-t-il jusqu'à ces maîtresses pages où M. Chaignet s'est montré psychologue autant qu'érudit, où il a étudié les passions, les mœurs, et présenté des théories du bonheur, de l'utile, des gouvernements? Et là encore, s'il y arrive, ne sera-t-il pas rebuté par des citations sans nombre? Or, c'est « l'honnête homme » surtout qu'il faut avoir avec soi.

Signalons à son attention la quatrième partie: *Théorie du style.* Elle est, celle-là, de lecture facile. F. G.

Le Spiritisme à la cour du roi de Pologne. Étienne Batory en 1585, par Alexandre Kraushar. Cracovie, Gebethner et Cᵉ, éditeurs; 1888.

Dans une époque où le spiritisme, devenu l'objet d'études aussi sérieuses que passionnées, séduit et occupe les esprits et les intelligences, un livre d'histoire, traitant d'une manière à la fois instructive et intéressante le sujet si palpitant des sciences occultes, est fait pour attirer la curiosité et l'attention générales.

M. Alexandre Kraushar, avocat à la cour d'appel de Varsovie, n'est pas un nouveau venu dans la littérature de l'histoire. Voué à l'étude sérieuse du xvie siècle, il a déjà publié quelques monographies fort appréciées par la critique polonaise, et son dernier ouvrage (*Czary na dworze Batorego*), fruit de recherches habiles et minutieuses, apporte des documents inédits et précieux relatifs aux dernières années du règne d'Étienne Batory (mort à Grodno en 1586).

C'est d'une touche savante et consciencieuse que l'auteur trace l'image du grand roi et caractérise à traits saillants son esprit cultivé, son courage et la noblesse de ses sentiments. Le récit nous représente dans la suite le monarque malade et découragé, tombant peu à peu dans le mysticisme et recevant à sa cour la visite de deux célèbres astrologues, mages et spirites, venus en 1585 d'Angleterre en Pologne pour exercer, sous les auspices de leur protecteur, Albert de Lasco, voyvode de Siradz (nonce de Pologne près Henri de Valois en 1572), leur art troublant et mystérieux.

Ces deux maîtres de la cabale étaient : Dʳ *John Dee*, mathématicien et astronome, distingué par la grande Élisabeth d'Angleterre et jouissant d'une haute réputation scientifique (professeur de la logique à Paris, sous François Iᵉʳ), et son associé *Édouard Kelley,* alchimiste (Figuier : l'*Alchimie et les Alchimistes*, p. 231 sq.), qui firent ensemble de longs voyages en Europe, s'occupant partout à évoquer les « esprits » et à prédire les événements futurs.

Mis en présence du roi Batory, retiré à Niepolomice, près de Cracovie, John Dee donna une séance spiritualiste dont il fit un récit détaillé dans un journal que Meric Casaubon, le célèbre philologue, publia à Londres en 1659.

C'est de ce document, écrit dans un mélange de latin et de vieux anglais, et qui est devenu pour le moment une rareté bibliographique (voir Brunet, *Manuel de librarie*, t. II, p. 462. S. Ceran de Bure, n. 330. Ebert, *Lexicon.* Ersch Gruber, t. II, p. 320. Beckenhout, *Biogr. histor.*, t. I, p. 428. John Halliwell, *Privat diary of Dʳ John Dee. Mémoire pour servir à l'histoire des hommes illustres*, p. 345-349. Ce livre est fort rare, même en Angleterre), dont le titre est : *A true and faithful Relation of what passed for many yeers between Dʳ John Dee a mathematician of great fame in Q. Eliz. and king James their Reignes and some spirits*, etc.). M. Alexandre Kraushar a puisé le principal matériel de son œuvre; il a su profiter des notes du savant spirite pour en faire une étude historique d'une valeur incontestable.

La grande figure sympathique du roi Étienne Batory reçoit, sous la plume de l'écrivain, un puissant relief, et les deux astrologues, avec leur courte et passagère influence, illuminent cette page de l'histoire du xvie siècle d'un coloris bizarre et cabalistique. Le style du livre, concis et strictement historique, n'est pas dépourvu d'élégance. N. R.

Journal des prisons de mon père, de ma mère et des miennes, par Mᵐᵉ la duchesse de Duras, née Noailles. *Se vend au profit des pauvres.* Un vol. in-8°, 322 pages. Librairie Plon. Paris, 1888.

La liste serait innombrable des écrits de tout genre qui se rattachent à l'histoire et aux origines de la Révolution française, et la simple énumération de ces ouvrages, même leur biographie la plus sommaire, composerait à elle seule presque une bibliothèque. La liste menace de s'allonger encore chaque année, non seulement parce que la Révolution, loin d'avoir épuisé toutes ses conséquences, à ce que l'on nous prétend, ne fait à peine que commencer; mais aussi parce que, à nous en tenir aux faits accomplis, et les supposant définitifs, les disputes des hommes auront longtemps encore pour thème les causes

de ce formidable événement, ses acteurs principaux, ses phases diverses, enfin son action sur l'avenir et la moralité de notre nation, et, pourrait-on dire, de l'Europe. Tandis que les uns croient, avec une naïveté par trop systématique, qu'une impulsion si forte, avec ce caractère d'*irrésistible* aurait pu être enrayée par telle mesure légale ou telle attitude du roi, les autres reconnaissent en elle le *boulet chargé de toute éternité*, dont parle l'orateur funèbre de Turenne. Pour ceux-ci, la Révolution est un fait de nature connue et commune, un peu plus extraordinaire que d'autres du même genre, par son développement, sa durée et surtout par sa légende; pour ceux-là, c'est l'avènement sur la terre d'une religion la plus sacrée de toutes, et qui compte au moins les fanatiques les intolérants. Elle a légué aux Français la République, nom prestigieux qu'ils accentuent comme personne d'autre au monde ne le fait, nom qui les console de l'absence des réalités agréables que leur valaient d'autres régimes; nom qui les ferait se résigner aux pires despotismes et renoncer à tous les autres mots de la langue, fût-ce celui de France lui-même. En effet, on a vu quelquefois opposer le cri de *vive* l'une au cri de *vive* l'autre. Dans une pareille cohue d'idées et de parti pris, dans l'impossibilité de qualifier « cet enfer dans une idylle », de nier que le berceau de cette religion de justice et d'amour eût pour nom *la Terreur*, et que de ces années d'épouvante ont découlé des faits dont profitent volontiers même leurs plus énergiques accusateurs, le philosophe recherche volontiers quel put être l'état d'âme des victimes d'un temps où tout Français vivant coudoyait l'échafaud. Quelqu'un a dit que, six années avant la Terreur, celui qui n'avait pas connu ces années-là « ignorait la douceur de vivre. » Qu'ont éprouvé les malheureux soudainement plongés de ce rêve édénique dans les prisons des Carmes, du Luxembourg et de la Conciergerie ? Nombre de documents attestent que ces infortunés favoris de la fortune, les uns soutenus par la foi et leur courage naturel, les autres acceptant la fatalité, virent sans trembler venir la mort, « ébranlant de leur nom les longs corridors sombres ». En tête de ceux que leur noblesse d'âme et leurs fermes croyances gardèrent purs de toute faiblesse dans cette extrême adversité, il est juste de nommer l'auteur de ce journal, Mme la duchesse de Duras, née Noailles, fille du maréchal de ce nom, guillotiné, à près de quatre-vingts ans, avec sa femme. C'est lui qui disait : « A dix-sept ans, je suis monté à l'assaut pour mon roi; à soixante et dix-neuf ans, je vais monter à l'échafaud pour mon Dieu. » Leur fille, arrêtée avec eux le 23 août 1793, au château de Mouchy-le-Châtel, passa dans les prisons de Beauvais et de Paris environ seize mois, et ne fut remise en liberté que le 19 octobre 1794. Son émouvant *Journal* ne sent pas du tout le métier et porte un grand air de candeur. Les curieux de l'ancien Paris visitent avec intérêt un couvent de la rue de Picpus dont le terrain abrite plus de treize cents victimes de l'échafaud de la place du Trône, et parmi elles la mère et les plus proches parentes de la duchesse de Duras, exécutées le 22 juillet 1794. L. D.

La jeunesse du roi Charles-Albert : Prologue d'un règne, par le marquis Costa de Beauregard. Un vol. in-8°. Paris, 1889. Librairie Plon.

Il y a près d'un demi-siècle que le roi Charles-Albert a trouvé dans la mort le repos qui fut refusé à sa vie agitée, et les historiens, jusqu'à présent, n'ont pas réussi à dégager cette figure énigmatique du voile de mystère où il semble que s'enveloppât comme à plaisir le prince qui, au lendemain de Novare, disait : *La mia vita fu un romanzo, io non sono stato conosciuto.* « Ma vie fut un roman, je n'aurai pas été connu. » Il parle de lui-même au passé ; son règne de dix-huit ans se terminait par cette glorieuse défaite de Novare, et bientôt il allait mourir à Oporto. Auparavant il détruit tout ce qu'il peut retrouver des exemplaires d'un livre curieux écrit par lui, *Réflexions historiques*, dont trois ou quatre exemplaires à peine lui ont survécu. Il voulait de même détruire sa correspondance : il n'y est point complètement parvenu. Or, c'est à l'aide d'une suite de lettres reproduites ici et d'une quantité considérable de documents contemporains attentivement consultés que M. le marquis Costa de Beauregard a tenté de déchiffrer l'énigme de se sphinx, de « cette conscience royale faite de rêve, de réalité, d'élan, de calcul, de remords, de présomption », de ce malade, de ce mystique, dont « le regard sans cesse contredisait la parole, dont la parole démentait le sourire, dont le sourire déguisait la pensée. »

Finalement l'auteur considère ce malheureux prince comme le précurseur de la grande évolution accomplie par l'Italie depuis le commencement du siècle, prévue par Joseph de Maistre dès 1812, mais qui n'a pu se réaliser que par « la conjonction inouïe d'un pape libéral et d'un roi révolutionnaire ». M. Costa de Beauregard a lui-même coopéré activement, croyons-nous, à faire l'unité italienne; il y a pourtant quelque amertume dans cette phrase qui lui échappa quelque

part : « D'autres maintenant veilleront sur cette couronne que nos pères ont forgée, dit-il. Autour d'elle vont se former des dévouements d'alluvion. Vaudront-ils les dévouements primitifs tombés en déshérence ? L'avenir est à Dieu, mais le passé fidèle est à nous. » L'auteur a-t-il découvert et révélé le secret du roi ? Quoi qu'il en soit, son livre assurément éclaire d'un jour tout nouveau un des règnes les plus mystérieux de l'histoire moderne. E. C.

Inventaire analytique des Archives du ministère des affaires étrangères. Papiers de Barthélemy, ambassadeur de France en Suisse, 1792-1797, publiés sous les auspices de la commission des Archives diplomatiques, par M. Jean Kaulek. Tome III, septembre 1793, mars 1794. Un vol. in-18° de 562 pages. Paris, 1888 ; Félix Alcan, éditeur.

A l'occasion précisément du premier volume de cette publication, nous avons rendu justice à l'utilité d'un pareil inventaire, relativement à l'étude de notre histoire nationale, et en particulier (pour ce qui regarde le travail que nous annonçons) à la connaissance de certains *dessous*, — selon le terme à la mode, — de la Révolution française. Cette Révolution sans égale, les nouveaux historiens paraissent la traiter avec plus de solidité et la considérer à travers moins de nuages que leurs devanciers. Les *Girondins* de Lamartine, — sans parler d'autres livres aussi notoires, — sont couramment taxés d'imposture, et l'ouvrage de Thiers, l'ouvrage national vanté par Sainte-Beuve, fait sourire les raffinés du document. Nous avons sommairement déjà montré quel fut le personnage de Barthélemy, et aussi l'importance et la curiosité de son rôle. Ce n'était pas un homme comme tous les autres, celui qui resta jusqu'au bout à son poste, durant les cinq années de bouleversement et d'agitation incomparables qui vont de 1792 à 1797. Le nouveau volume de ces précieux *papiers* s'offre à nous sous la double garantie de M. Albert Sorel (lequel estime très haut la position prise par Barthélemy dans ces temps extraordinaires), et de M. Gaston de Rialle. La presque totalité de ce volume est remplie par les lettres écrites pendant ces sept mois, à M. Deforgues, ministre des affaires étrangères à cette époque. La sécheresse d'une correspondance officielle et toute de faits, n'est point ici un obstacle à de certaines indications en vingt mots, ou bien en trois lignes, qui valent une page d'histoire et un portrait ; tel le bref document relatif au prince de Guéméné, « si connu par son inconduite et ses tromperies, vivant à Arau, au canton de Berne, des aumônes du tiers et du quart ». Ce substantiel et instructif recueil traite de bien des sujets sans doute, et qu'il serait puéril de prétendre seulement rappeler, sans déconcerter le lecteur ; mais il en est dans le nombre dont l'intérêt nous touche encore ; par exemple : les pièces relatives aux affaires d'Allemagne et de Prusse, aux moyens de rompre la coalition, à la prise de Toulon, aux intrigues des émigrés et des ministres étrangers en Suisse, aux affaires militaires. Citons encore deux lettres du baron Grimm, une conversation de Dumouriez chez le comte Pukler, grand-chambellan du duc de Wurtemberg, de curieux détails sur le personnel diplomatique du temps, le mouvement royaliste en Vendée, la mission de M. de Tintiniac à Londres, etc., etc.

Villars d'après sa correspondance et des documents inédits, par le marquis de Vogüé, de l'Institut. Avec portraits, gravures et cartes. Deux forts volumes in-8°, formant ensemble 860 pages. Paris, 1888 ; librairie Plon.

Si l'on s'avise de décerner aux grands faits de guerre comme une sorte de *personne historique* (et Victor Hugo semble nous y autoriser par l'exemple de vers superbes :

« Alors le groupe altier des batailles, *Chalons*,
Tolbiac, la farouche, *Arezzo*, la cruelle..., etc., etc.

la bataille de *Denain* nous apparaîtra comme une des grandes figures libératrices du foyer français. Assurément notre histoire offre des succès sans nombre et des revers sublimes autant que les plus belles victoires ; mais Denain partage avec Bouvines le privilège de nous avoir apporté la consolation, le salut et l'enthousiasme au sein de mortels dangers, ou bien dans la crise suprême de désastres presque sans espoir. Aussi, le nom du vainqueur de Denain nous revient-il glorifié d'un éclat particulier, malgré les satires et les blâmes, les accusations même, prodigués à son orgueil et à son ambition. C'est le sort des hommes illustres d'être beaucoup insultés. Quelle que soit la part de justice que l'on attribue à ces reproches, le grand soldat a de quoi se présenter la tête haute devant l'avenir. Parmi les plus récentes études publiées sur ce nom cher à la France, nous avons surtout remarqué le charmant volume de M. Giraud : *la Maréchale de Villars et son temps*, où l'on trouve des pages tout à fait piquantes, sur l'intérieur de la jeune et brillante épouse du sexagénaire héros, et sur la jalousie, facile à comprendre, de l'amoureux vieillard. Sans nous arrêter ici davantage à l'anecdote du comte de Toulouse, ni à certaine

interpellation gauloise de bal masqué, saluons avec Voltaire, son admirateur, la belle et hautaine dame du château de Vaux. Signalons encore les chapitres consacrés à Villars dans les deux volumes de M. de Courcy, dont nous avons parlé dans ces colonnes. Aucun des deux précédents ouvrages ne saurait prétendre à égaler l'importance du grand travail que M. le marquis de Vogüé vient de publier sur ce glorieux Villars. Faute de place pour l'analyser ainsi qu'il convient, nous nous bornerons à l'annoncer comme un des plus précieux enrichissement que notre bibliothèque historique ait reçus dans ces dernières années. M. de Vogüé a été amené, en préparant, d'après le texte authentique, la publication des *Mémoires de Villars* pour la Société de l'histoire de France, à contrôler cette autobiographie (comme toutes ses pareilles, œuvre écrite après coup et « sous l'influence des dénouements connu »), par la correspondance, « bien autrement sincère ». Le dépôt de la guerre, les archives du ministère des affaires étrangères, la Bibliothèque nationale, les archives secrètes de la cour de Bavière à Munich, les archives impériales royales de la Cour, de l'État et de la Maison d'Autriche, les papiers de Villars et du duc d'Ormond, les mémoires militaires relatifs à la succession d'Espagne, telles sont les sources auxquelles a puisé l'auteur. Il nous montre successivement : Villars et l'électeur de Bavière; Villars et la succession d'Espagne; Villars et Mme de Maintenon; Villars et le prince Eugène. L'appendice qui clôt le second volume forme à lui seul un recueil de lettres et de pièces inédites de grand intérêt.

Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France, depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française. — Rome, avec une introduction et des notes, par M. Gabriel Hanotaux. Tome Ier, 1648-1687. Un fort vol. in-8°, 371 pages. Paris, 1888; Félix Alcan, éditeur.

Ce volume est le *sixième* d'une série publiée sous les auspices de la commission des archives diplomatiques du ministère des affaires étrangères. Les cinq autres concernaient l'*Autriche*, la *Suède*, le *Portugal* et la *Pologne*. Deux volumes consacrés à ce dernier royaume attestent, dans les préoccupations politiques d'alors, une place qui n'est plus la même aujourd'hui. Deux noms célèbres de notre présente école historique, MM. A. Geffroy et Albert Sorel, nous recommandent particulièrement l'introduction et les notes des volumes qui intéressent l'*Autriche* et la *Suède*. Nul ne sera surpris de voir que l'éditeur se propose d'octroyer trois volumes au recueil des instructions données à nos ambassadeurs à *Rome*. Dans une substantielle introduction, M. Hanotaux, ancien collègue de MM. Girard de Rialle et Kaulek, c'est-à-dire un homme *de la partie* (et dont l'ouvrage s'offre à nous avec le double visa de MM. Camille Rousset et Hauréau), nous donne la raison, — d'ailleurs *obvious*, comme disent les Anglais, — de ce plus large développement matériel. Les fréquents changements de souverains sur le trône pontifical, provoquant l'envoi d'un ambassadeur spécial ou de nouvelles instructions à l'ambassadeur antérieurement accrédité; les instructions en cas de conclave; l'importance des affaires, où se mêlaient les relations politiques et l'administration ecclésiastique; enfin, la suite non interrompue de ces relations durant le siècle et demi qu'embrasse ce recueil, telle est la complète explication de ce travail. L'*introduction* est presque un livre à part, avec ce titre : *Théorie du gallicanisme*, revue en cinq chapitres des rapports de la monarchie française avec le saint-père, depuis Charlemagne jusqu'à la menace d'un schisme sous Louis XIV. Le corps du recueil proprement dit nous rend les missions à Rome des personnages suivants : le cardinal d'Este, Hugues de Lionne, le président Colbert, le sieur d'Aubeville, le duc de Créqui, M. de Bourlemont, le duc de Chaulnes, César d'Estrées, évêque de Laon, le duc d'Estrées, le marquis de Lavardin. Ils ne figurent pas tous sous la même désignation dans le cours de ces quarante-trois années, 1654-1687. Le premier s'appelle protecteur des affaires de France auprès du Saint-Siège; les autres, ambassadeurs, auditeurs de rote et envoyé extraordinaire.

L. D.

L'Éducation en Angleterre : Collèges et Universités, par Pierre de Coubertin. Un vol. in-16. Paris, 1888. Hachette.

Puisse le livre de M. Pierre de Coubertin être lu et médité par tous ceux que préoccupe la grave question de l'éducation : hommes d'État, fonctionnaires et dignitaires de l'Université, et surtout journalistes et pères de famille ! Seule, en effet, l'opinion publique peut exercer sur ceux qui ont les moyens et le devoir d'agir une pression suffisante pour leur faire opérer progressivement, avec la résolution et en même temps la prudence nécessaires, les réformes devenues indispensables dans le système vermoulu de l'éducation en France. Ce qu'il a de vicieux, ce système, M. de Coubertin l'expose sans parti pris, sans phrases, sans exagération, mais également sans ambages, avec une ferme franchise et une vérité que reconnaîtra tout homme dont l'enfance y fut soumise. Les réformes qu'il appelle les plus urgentes, celles que sollicite impérieusement l'avenir de notre race, le lecteur les déduira lui-même du livre de M. de Coubertin, qui d'ailleurs n'hésite pas à les formuler très nettement, quoique avec une sage mesure et dans un esprit de modération dont nous le félicitons d'autant plus vivement que personnellement il nous serait bien difficile de les observer et de traiter de telles matières sans passion, pour ne pas dire sans irritation parfois. Le moyen employé pour mettre en lumière les abus, les lacunes et les desiderata de l'enseignement considéré dans sa direction générale, dans son action morale, intellectuelle et physique, dans ses résultats en ce qui touche à l'éducation proprement dite, et par conséquent à la formation complète de l'homme et non plus seulement à la culture de son esprit ; — l'ingénieux stratagème auquel l'auteur a recours pour nous éclairer consiste à procéder par comparaison. Il met sous nos yeux, et dans son ensemble, et en le démontant pièce à pièce, le mécanisme de l'éducation en Angleterre. Nous n'essayerons pas d'esquisser les très vivantes peintures que, d'un pinceau pittoresque et parfaitement exact, il trace des collèges et des universités. Tout en rendant hommage à la très grande supériorité du système britannique, M. de Coubertin a le sens beaucoup trop intelligent de la situation pour le proposer comme le type sur lequel le nôtre doit être calqué ; nous avons certes bien des choses à y prendre ; mais c'est de l'esprit qui l'anime que nos réformes doivent s'inspirer. J'ai exprimé le vœu que tous les pères de famille lussent *l'Éducation en Angleterre ;* je ne souhaite point par contre que le livre de M. de Coubertin tombe entre les mains d'un seul de nos collégiens, car il est propre à engendrer le désespoir, ou l'envie, ou la révolte, dans l'âme de nos malheureux « potaches ». E. C.

La Vie partout. — Renaissance physique, par Philippe Daryl. Paris, J. Hetzel et Cie. Un vol. in-18, XI-257 p. — Prix : 3 francs.

Est-il nécessaire de revenir sur ces brillantes causeries, publiées naguère dans *le Temps,* réunies maintenant en volume, et qui ont eu tant de retentissement et de force que ce que tout le monde désirait depuis trois quarts de siècle est en train de se faire, au point que l'éducation physique de nos enfants menace d'empiéter sur l'éducation de leur esprit. La cause pour laquelle M. Paschal Grousset combat aujourd'hui est une cause gagnée. Que cette victoire le console d'anciennes défaites ! Son livre est écrit vaillamment ; on y sent l'homme qui sait ce dont il parle et qui ne parle que de ce qu'il croit juste et bon ; on y respire le patriotisme, je ne sais quelle ardeur juvénile et communicative que je constate bien plus que je ne l'analyse, et grâce à la contagion de laquelle nos jeunes gens se jettent aux jeux et aux exercices physiques qu'hier encore ils dédaignaient si péripatétiquement. Cette révolution portera ses fruits, de bons fruits, je n'en doute pas. Qu'il me soit permis d'insister, ce-

pendant, sur un côté parfaitement mis en relief par M. Philippe Daryl, mais que l'engouement et la manie d'imitation nous feraient facilement négliger : n'oublions pas qu'il ne s'agit point de prendre, par mode et *pour le chic*, des habitudes anglaises, l'air britannique et le *slang* des *athletic sports ;* mais que nous n'avons qu'à reprendre nos vieilles traditions françaises, à greffer sur nos travaux scolaires les exercices des *académies* d'autrefois, à faire, en poursuivant notre renaissance physique, une véritable œuvre de restauration nationale. B.-H. G.

Guide pratique du compositeur et de l'imprimeur typographes, suivi de notions précises sur les divers clichages et sur la galvanoplastie, par THÉOTISTE LEFÈVRE. Nouvelle édition augmentée et refondue en un seul volume. Paris, Firmin-Didot et Cie, 1883. Un vol. gr. in-8° ; I-XIV, 765 p.

Notions de typographie à l'usage des écoles professionnelles, précédées d'un avant-propos sur l'origine de l'imprimerie, par E. Desormes, directeur technique de l'Ecole Gutenberg. Paris, école professionnelle Gutenberg, 1888. Un vol. gr. in-8°, 513 p.

L'excellent livre de M. Théotiste Lefèvre est depuis longtemps connu de tous les hommes du métier. Nous trouvons aujourd'hui l'occasion de le signaler aux lecteurs qui, sans mettre la main à la casse, s'intéressent à tout ce qui concerne l'art typographique, créateur de tant de merveilles, source de tant et de si pures jouissances, — et nous la saisissons volontiers. La première partie de l'ouvrage remonte à 1855. En voici le plan, tel que le donnait l'auteur, et tel qu'il lui avait été inspiré par l'expérience, car M. Théotiste Lefèvre a formé beaucoup d'élèves. Le premier chapitre donne, après la connaissance de la casse, la démonstration de ce qui concerne la composition, la distribution, la mise en pages et l'imposition, dans leur plus grande simplicité. Les difficultés qui se rencontrent dans l'exécution de ces travaux font l'objet du chapitre II. Le chapitre III est consacré à l'étude des signes d'algèbre, de géométrie, de botanique, d'astronomie, etc., des chiffres et des abréviations les plus usitées. Le chapitre IV a pour objet la composition des frontispices ou grands titres, des couvertures, des caractères d'écriture, des tableaux, de l'interlinéaire et du plain-chant. Le chapitre V contient des instructions détaillées sur la composition du latin, de l'italien, de l'anglais, du grec, du copte, de l'allemand, du russe, de l'arabe et de l'hébreu. Le chapitre VI traite des fonctions respectives de l'apprenti, du paquetier, du metteur en pages et de l'homme de conscience. Le chapitre VII renferme des observations pour la correction des épreuves. Dans le chapitre VIII, il est question de la casse française et du vice de sa classification actuelle. Le chapitre IX offre le plan de toutes les impositions connues. Enfin, un vocabulaire typographique forme le chapitre X.

La deuxième partie, publiée en 1872, donnait des détails développés sur l'impression proprement dite, sur les fonctions administratives du prote, sur la fabrication et la conservation des rouleaux, sur la clicherie et la galvanoplastie, et un appendice contenant des instructions pour la composition du polonais, de l'espagnol et du portugais.

Aujourd'hui, les deux volumes n'en font plus qu'un, et les matières, tout en étant refondues et remaniées, se présentent à peu de chose près dans l'ordre qui leur était primitivement assigné. Le vocabulaire typographique a, naturellement, été rejeté à la fin. Un grand nombre de vignettes et sept grandes planches éclairent ce qui pourrait rester obscur dans les descriptions. — On n'a pu faire qu'un reproche un peu sérieux à ce remarquable travail : on l'a trouvé trop complet, trop achevé, trop parfait pour être à la portée des typographes ordinaires. C'est un blâme que l'auteur peut, à bon droit, prendre pour un compliment. D'ailleurs, si son livre n'est pas élémentaire, les éléments y sont : et je ne vois pas trop le grand danger qu'on court à suivre un guide qui, tout en apprenant les rudiments d'un art, nous en enseigne aussi le fin du fin.

Les véritables élèves, je veux dire les apprentis et les jeunes gens des cours professionnels, trouveront des leçons admirablement mises au point pour eux dans les *Notions de typographie* de M. E. Desormes, directeur technique de l'école Gutenberg. Ils y trouveront, en outre, ce que M. Lefèvre, par un sentiment de déférence extrême envers son maître, M. Ambroise Firmin-Didot, auteur d'un *Essai sur la typographie*, a systématiquement écarté de son beau livre, un exposé sommaire, mais suffisant, de l'histoire de l'imprimerie depuis son origine. Un chapitre sur les divers modes de gravure, y compris les procédés récents, et un autre chapitre sur la fabrication du papier, donnent au travail de M. Desormes le caractère immédiatement pratique qu'il devait avoir, et auquel contribuent encore des renseignements rapides, mais précis, sur le brochage, sur la reliure et sur le coût approximatif des instruments, des matières premières et

des manipulations en usage dans la typographie. Des exemples nombreux et bien choisis appuient presque toujours les règles et les conseils et sont, pour le jeune compositeur, une constante et féconde source d'observations personnelles. En appréciant un livre d'enseignement typographique il est permis, c'est même un devoir, d'être méticuleux et d'exiger la plus grande correction. J'ai lu dans un modèle de menu, p. 204 : « Vins. Cos d'Estournel, 1870. » Ou je me trompe fort, ou c'est « clos » qu'il faudrait. J'ai rencontré des locutions comme : « Il s'ensuit de là, » et des phrases dans ce goût (p. 187) : « Quant aux annonces de librairie, elles sont habituellement trop étendues pour que nous puissions en donner un exemple quelconque, que l'on trouvera dans les journaux qui paraissent au jour de l'an, et qui en contiennent de nombreux modèles. » Ce sont là des détails fâcheux qu'il serait facile de faire disparaître dans la prochaine édition. Le livre n'en rendra pas moins de grands services, et il fait véritablement honneur à l'école professionnelle Gutenberg, où il a été rédigé, imprimé et édité.

B.-H. G.

BEAUX-ARTS

Procédés de reproductions graphiques appliquées à l'imprimerie, par A.-L. MONET; administration du *Bulletin de l'imprimerie*, 7, rue Suger.

Nous connaissons de longue date l'auteur de cet ouvrage, et son *Guide pratique du conducteur de machines typographiques* a déjà rendu de grands services à l'imprimerie.

Dans les industries graphiques comme dans les autres, bien des esprits soutiendront que le livre didactique n'est rien et que l'apprentissage est tout. Ils ont raison en ce sens que l'un ne va pas sans l'autre. Quand on n'a pas mis la main à la pâte on ne connaîtra jamais un métier; cela est clair. Mais le grand avantage des livres est en ce qu'ils peuvent diminuer de beaucoup le temps de l'apprentissage. Pour l'ouvrier proprement dit, ils lui rendront le grand service de donner une formule à ce qu'il a appris par la pratique, d'élever le champ de ses connaissances et de lui ouvrir des horizons que les murs de l'atelier ne suffiraient pas à lui montrer. Pour le patron où toute personne intéressée à connaître une industrie, le livre lui permet en quelque sorte de voir double; en quelques mois, il se pénétrera de choses qui lui auraient demandé des années si, à côté de la pratique, il n'avait pas eu la démonstration théorique.

M. Monet traite d'abord des divers procédés de clichage. Il n'apprend rien de bien nouveau, parce qu'il n'y a rien de bien nouveau dans l'espèce, sauf les clichés cylindriques des machines à journaux. J'y retrouve toutefois un chapitre consacré au celluloïd, matière absolument intéressante dont les essais n'ont pas encore donné de résultats pratiques mais, qui, j'en suis plus convaincu encore que M. Monet, est appelée à un avenir sérieux. La galvanoplastie y est traitée scientifiquement, et le chapitre le plus curieux est celui consacré au moulage à la cire et au doublage qui en est la conséquence. Les Américains et les Anglais y excellent, et nous connaissons mal ce maniement en France; M. Monet indique la chose du mieux qu'il peut, je veux dire du mieux possible; mais voilà de ces cas ou le *tour de main* est tout. Or, pour s'assimiler un tour de main, il faut le voir faire, il faut s'y essayer *propria manu.*

Les amateurs seront surtout intéressés par la description des divers *procédés* actuels de reproductions graphiques. Il semblent innombrables, et, de la *tissierographie* à la *diaphanographie,* l'esprit se perd et s'effraie dans une forêt de dénominations en *ie.* L'aspect en est plus terrible que la réalité, et elles se résument à peu de chose : trois grandes catégories de procédés qui se jugent bien mieux par leurs résultats que par les moyens plus ou moins détournés employés pour les obtenir. Il est impossible, sans entrer dans la doctrine même, de les résumer dans une analyse. Il nous faut donc renvoyer à l'ouvrage de M. Monet, dont tout le monde tirera agrément et profit.

Histoire des beaux-arts et des arts appliqués à l'industrie, par FRANÇOIS BOURNAND. Bernard et Cie. — Prix : 10 francs.

L'auteur dit dans sa préface : « Nous ne sommes plus au temps où l'histoire des beaux-arts était le partage de quelques-uns, de la classe riche

et oisive; dans notre société démocratique actuelle, l'ouvrier, le travailleur, le bourgeois ont besoin de savoir beaucoup de choses et par dessus tout l'histoire, dont l'histoire de l'art n'est qu'une branche. » C'est même une des branches les plus importantes, car, comme le faisait justement remarquer M. Henry Havard dans sa *Lettre sur l'enseignement des beaux-arts*, elle est essentiellement moralisatrice.

C'est donc pour ce « grand nombre » que M. Bournand a écrit ce livre. Il y passe en revue les arts de tous les temps et de tous les pays; il va même jusqu'à la période absolument contemporaine, et là, pour faire de suite la critique à exprimer, il est un peu insuffisant et par conséquent un peu inutile. Mais le reste est fort bon. Cette revue ne pouvait être que rapide, ce qui ne veut pas dire qu'elle soit superficielle. Chaque peuple a mis son empreinte sur son art; M. Bournand explique pourquoi et comment. Pour être panoramique, le tableau permet cependant de saisir les détails, et l'esprit sort de cette lecture débrouillé, capable de classer ses impressions et d'entrer, en connaissance générale de cause, dans l'étude de chaque genre. Ce n'est pas un traité, c'est un cours; on croit plutôt entendre parler un orateur que lire un écrivain et, dans l'ordre des généralisations, les leçons entendues sont celles que conserve le mieux la mémoire.

La critique moderne entre dans les détails et soutient volontiers des thèses. Quelques-unes se trouvent fausses; d'autres sont trop spéciales et deviennent affaire de savant. Ici l'auteur s'est tenu à l'abri des systèmes. Son plan ne lui permettait pas de s'y étendre, encore est-ce un mérite d'avoir compris qu'il se serait perdu dans cette voie. Ce livre atteindra son but : les vulgarisations. Aussi souhaitons-nous qu'il s'en fasse une édition à bon marché, susceptible d'être répandue dans les bibliothèques populaires. Les illustrations que contient ce volume in-8° seraient alors supprimées. Elles ne sont pas utiles. Il n'en va pas du dessin comme de la parole: le premier veut être précis, parfait même pour porter fruit. La ligne, sans doute, peut dire bien des choses, mais, pour qu'elles soient dites au point, il faut le talent d'un Violet-le-Duc. A.

Inventaire général des richesses d'art de la France : *Paris, monuments religieux.* Tome II. Un vol. grand in-8°. Paris, 1888. Librairie Plon.

Nous tenons attentivement nos lecteurs au courant des progrès de cette très utile publication poursuivie avec une activité méritoire par le ministère de l'instruction publique et des beaux-arts. Le volume que nous annonçons aujourd'hui continue la série des *Monuments religieux de Paris*. Le tome premier contenait les monographies des plus riches et des plus connus parmi ces édifices. En ce tome second, il en est pourtant quelques-uns encore qui méritent d'être cités, comme Saint-Roch, Saint-Vincent-de-Paul, Notre-Dame-des-Victoires, Notre-Dame-de-Lorette, les temples de la rue des Tournelles et de la rue de la Victoire. Viennent ensuite un grand nombre d'églises des paroisses excentriques de Paris, portant au chiffre de vingt-six les monuments religieux décrits dans ce volume, qui est le neuvième de la collection. Nous retrouvons au bas des monographies les noms de MM. Michaux, A. Darcel, Guiffrey, L. de Lajolais, familiers aux souscripteurs de cet ouvrage, et celui de M. H. Jouin, le patient auteur des tables analytiques et raisonnées. E. C.

SCIENCES

— Philosophie — Morale —

Essai sur la liberté morale, par E. Joyau, chargé de cours à la faculté des lettres d'Aix, ancien élève de l'École normale. Un vol. in-16. Paris, Félix Alcan, 1888. — Prix : 3 fr. 50.

Cet *Essai* est le développement d'un mémoire auquel l'Académie des sciences morales et politiques a décerné, en 1885, une mention honorable. Le prix du budget, il a été remporté, on s'en souvient, par M. G. Fonsegrive, qui, l'an dernier, a publié son travail sous le titre d'*Essai sur le libre arbitre.*

Différents sont les titres donnés aux deux mémoires, différentes aussi les écoles dont relèvent les deux auteurs, mais, — nous nous défendons d'être tout à fait partial, — si nous préférons

l'un des deux *Essais* à l'autre, ce n'est pas uniquement à cause de la thèse qui s'y trouve présentée et soutenue : dans le dernier *Essai* paru, l'histoire proprement dite des deux philosophies de la nécessité et de la liberté tient beaucoup moins de place qu'elle n'en occupe dans celui de M. Fonsegrive ; par contre, ces mêmes philosophies sont, de la part de M. Joyau, l'objet d'une critique autrement pénétrante.

L'étude est divisée en deux parties : d'abord, la réfutation des doctrines que l'auteur ne saurait accepter ; ensuite, l'exposé de celle-là qui lui semble, comme à nous, la seule acceptable.

Le fatalisme est doctrine métaphysique, le déterminisme également, bien qu'on le qualifie de scientifique. Le fatalisme nie la liberté *a priori*, le déterminisme *a posteriori*, du moins apparemment. M. Joyau n'insiste guère, et avec raison, sur la nécessité, ou destin, loi suprême, mystérieuse et impersonnelle, sur la conception d'une volonté souveraine et arbitraire de la divinité, sur l'idée d'une action de la sagesse et de la bonté de Dieu, sur le fatalisme stoïcien et les conclusions de Spinoza, mais il critique d'une façon très serrée ces deux principes de l'absolue nécessité de toutes les lois de la nature, de la conservation de l'énergie, et regarde aux tentatives de MM. Cournot, Saint-Venant, Boussinesq et Delbœuf, pour concilier ces principes avec la liberté. D'après les déterministes, le principe de la causalité étant universel, notre décision est l'effet nécessaire des motifs qui la dictent, et notre croyance à la liberté n'est rien qu'une illusion ; nous sommes des produits, et notre action, à un moment donné, dépend de la nature complexe des produits que nous sommes à ce même moment ; au reste, la statistique est une sorte de vérification contre laquelle il serait malaisé de s'inscrire en faux. M. Joyau discute la valeur des raisonnements, la signification des données de cette statistique souvent invoquée, puis montre combien faibles sont les arguments que l'on oppose d'ordinaire au déterminisme. La doctrine de la liberté d'indifférence se fonderait sur les données de la psychologie : la volonté posséderait le pouvoir de suppléer à l'absence des motifs et de tenir tête à tous les motifs ; l'auteur recherche d'où peut bien venir une si grande puissance et quels en sont les caractères. « C'est, dit-il par ironie, la faculté de se décider sans savoir comment ni pourquoi ; car si notre esprit peut préférer ce qui n'a aucun titre à la préférence, ce n'est pas seulement la volonté qui est indifférente, c'est aussi la pensée. » Déjà M. Renouvier avait écrit : « D'après les partisans de la liberté d'indifférence, l'homme agit différemment dans les cas où son jugement est identique, et, identiquement, dans ceux où son jugement varie : donc il n'est pas un être raisonnable. »

M. Joyau cite Kant souvent, souvent aussi M. Renouvier ; il est criticiste. La question de notre liberté n'est pas, pour lui, un problème de métaphysique, elle n'est pas non plus un problème de psychologie pure, et, avec l'illustre auteur de la *Critique de la raison pratique*, il tient la réalité de la liberté, — *la liberté morale*, c'est le titre de son livre, — comme établie par une loi apodictique de la raison pratique. Les objections, il les réfute, s'attaquant surtout à M. Fouillée, puis il dit : « Ce qui prouve la liberté de notre volonté, c'est le fait que la conscience nous impose l'obligation de faire le bien. Mais qu'est-ce que le bien ? On croit généralement que la notion du bien est antérieure à celle de la loi morale et lui sert de fondement ; c'est tout le contraire : *le bien, c'est ce que la loi morale nous commande de faire.* Il ne faut pas donner du bien une définition matérielle et objective ; il ne peut être déterminé que d'une manière formelle : le bien partout et toujours est ce qui est conforme à la raison. »

Le chapitre III de la seconde partie est intitulé : *De la spontanéité morale* ; l'auteur y montre excellemment qu'outre la détermination externe (s'il est permis de s'exprimer ainsi), il est un déterminisme interne constitué par la nature même de notre activité ; et en même temps il répond à ceux des philosophes contemporains qui font de la volonté un simple pouvoir d'arrêt, d'inhibition ; il l'établit, la volonté est plus que cela, elle est elle-même une puissance active.

Mais allons à la conclusion : « L'homme n'est libre que s'il le veut et quand il le veut. Étant données les conditions dans lesquelles nous sommes placés et les influences auxquelles nous sommes soumis, en face de cette spontanéité autonome qui constitue le fond de notre être, un nombre considérable de tendances naissent et se développent en nous, qui impriment à notre conduite une direction contraire. Nous trouvons donc en nous deux éléments opposés, l'un personnel, l'autre impersonnel ; une lutte s'engage entre eux ;... mais nous pouvons, si nous le voulons, intervenir et assurer le triomphe de notre activité personnelle. Cette lutte, la plupart des hommes ne l'entreprennent pas ou ne la soutiennent pas avec une énergie suffisante : ils s'abandonnent à la domination de leurs sentiments et de leurs habitudes. Nous n'hésitons pas à le déclarer, il s'en faut de beaucoup que les hommes soient libres. C'est pour cette raison

© 2007 Lyon — Editions « Les marronniers du temps » — http://editions.marronniers.fr

qu'il ne faut pas admettre parmi les preuves de la liberté le témoignage direct et immédiat de la conscience; cet argument n'a pas une portée universelle. Il est beaucoup d'hommes à qui leur conscience n'a jamais rendu un semblable témoignage, parce qu'en effet ils n'ont jamais agi librement. Quand ils réfléchissent à leurs décisions, ils parviennent aisément à en rendre compte sans y découvrir la moindre intervention d'une volonté libre. Par rapport à eux, le déterminisme est rigoureusement vrai...

« La liberté n'est pas une faculté comme les autres, que nous possédions naturellement, que nous apportions en venant au monde et dont les circonstances au milieu desquelles s'accomplit notre vie favorisent l'épanouissement : tout au contraire, les influences extérieures tendent à l'étouffer, à en empêcher l'exercice... L'homme ne naît pas libre, il peut le devenir... La première des lois pratiques, dit M. Renouvier, avant ce qu'on appelle le bon usage de la liberté, c'est l'usage même; ce seul précepte : Exerce ta liberté, s'il est suivi, pose un premier fondement de la moralité des actes. Le premier devoir de l'agent libre est dans cela même, d'être libre... »

L'intellectualisme ne domine pas tous les esprits, et ils sont quelques-uns déjà, les membres de notre Université, qui reconnaissent un impératif catégorique, qui distinguent entre la raison pratique et la raison pure. Voici M. Joyau qui oppose aux prétentions de la science le devoir de la personne autonome et fin en soi; nous aimons son livre, nous le recommandons à l'attention du lecteur.

La Complainte de l'être (*Notes d'un pessimiste*), par Edmond Thiaudière. Préface par Auguste Dietrich. Un vol. in-32. Paris, Louis Westhauser; 1889. — Prix : 2 fr. 50.

Après la Proie du néant, cette Complainte de l'Être; hier, *les Notes d'un pessimiste;* aujourd'hui, *les Notes* encore *d'un pessimiste.* Cela fait beaucoup de notes.

Elles offrent un intérêt plus que médiocre. Le pessimisme de M. Thiaudière n'a aucune valeur philosophique, il n'a aucune valeur morale.

Son pessimisme, il est fait de déceptions, rien de plus.

Les déceptions qu'il accuse peuvent bien lui faire mériter, à lui comme à tant d'autres qui les éprouvent pareillement, notre pitié, notre compassion, mais non pas, certes, cette admiration que M. Dietrich, en sa *préface,* nous dit ressentir. Mettons que M. Thiaudière n'a pas lu, avant l'impression, cette préface-réclame, et mettons qu'il regrette qu'elle précède ses *notes,* puisque aussi bien il nous plaît de le tenir pour sincère quand il réprouve les petits et grands moyens dont usent nombre d'auteurs de peu d'intelligence et de peu de talent pour en imposer au public, qui ne demande, au reste, qu'à se laisser éblouir.

M. Thiaudière est, au vrai, un catholique désabusé, de qui la mentalité, façonnée par la discipline que l'on sait, ne peut supporter le doute, et de qui la volonté, soumise du moins théoriquement à une obligation extérieure, ignore pourquoi et comment l'exercer, cette obligation apparaissant contestable; de là de véritables souffrances. Il admettait naguère la coexistence d'une âme et d'un corps; il admet présentement, — même alors qu'il dit concevoir des doutes, car il lui faut des dogmes, — que l'âme est un effet dont le corps est la cause; ce matérialisme, fait d'une moitié de spiritualisme, — telle est bien la genèse de la doctrine par lui acceptée, — ne lui a pas défendu, au contraire, la recherche de certaines satisfactions, et ni les hommes ni les choses ne lui ont donné ce qu'il attendait; d'où de nouvelles souffrances, celles-là plus aiguës, il y paraît. Il parle bien de la sympathie qu'il faut éprouver quand même : la bonté nous fait une noblesse, elle nous procure des consolations; mais la théorie positiviste ou bouddhiste qu'il rappelle reste pour lui pure théorie. La véritable consolation serait de posséder « la foi », il le déclare, et cette foi, à la possession de laquelle il aspire, n'est rien qu'une adhésion de l'esprit à telle ou telle notion; elle est un oreiller commode pour dormir. Intellectualiste il était, intellectualiste il demeure. Ce qu'est le mal, le péché, il ne le sait ni le devine, Il n'a pas besoin de cette foi qui est pour la volonté telle suite de représentations qu'elle se peut choisir pour qu'elles fortifient son désir de l'affranchissement. Il veut d'une religion, mais non d'une religion fondée sur quelque morale autonome, non même de cette religion qu'il a pu connaître et qui impose une morale hétéronome. En même temps que des dogmes acceptés aveuglément, il souhaite l'oubli de soi, un sommeil très calme avec des rêves très doux, des jouissances encore, mais des jouissances exquises et qui ne trompent pas. L'artiste, le dilettante, qui est en lui, se souvient du chant des orgues, des parfums enivrants, de la lumière passant à travers les vieux vitraux et mettant des auréoles d'or aux fronts des personnages des très vieilles légendes. Il est mystique plus qu'à moitié, et son mysticisme n'a rien encore de philosophique.

© 2007 Lyon — Editions « Les passeurs du temps » — numérisation groupe Prince

Il nous faut transcrire quelques-unes des *notes* consignées par notre auteur? Faire un choix est difficile. Plusieurs de ces phrases travaillées, et qui sentent l'huile, sont de simples jeux de mots; en voici deux :

« Cette vie nôtre, si stupidement emmalheurée, devient parfois bonne pour la brute qu'on panse, mais elle reste toujours mauvaise pour l'esprit qui pense. » p, 113.

« Si c'est vraiment un Dieu qui a fait la terre, il a fait là une bien grosse boulette! » P. 107.

D'autres phrases expriment des jugements assez banals.

Les réflexions qui méritent peut-être qu'on s'y arrête se rapportent toutes, — elles sont au nombre de plus de cent, — à la vanité de quelque ambition que ce soit. Telles sont les suivantes :

« Lorsqu'on a eu la longue présomption de jouer un rôle supérieur et que tout à coup l'on est réduit à l'évidence qu'on était bon tout au plus à faire un avoué de province, quelle chute d'amour-propre! » P. 122.

« Ce qui donne quelque mépris au philosophe pour la renommée, c'est que, si le talent ou la vertu en est l'un des ingrédients habituels, il y est si peu nécessaire qu'on s'en passe très bien, tandis que vertu, talent et même génie combinés, mais sans autre adjonction, ne suffiraient point à la créer. Il y faut surtout de la présomption, de l'intrigue, de la rouerie, de l'impudence, de la servilité, de la tyrannie, de l'injustice, de la traîtrise, parfois de l'immoralité, tout au moins des circonstances très propices. » P. 132.

« Dédaigner les grandeurs qui ne sont point à notre portée est une disposition d'esprit bien meilleure que de les envier. » P. 276.

M. Thiaudière devrait lire Pascal, il devrait lire saint Paul; il apprendrait de quelle portée peut être le scepticisme, de quelle valeur le pessimisme.

Cours de philosophie à l'usage du baccalauréat, *complètement adapté au programme de* 1885, par l'abbé BERTHAUD, directeur du collège de la Grand'Maison, à Poitiers. Un vol. in-8°. — Paris, Firmin-Didot et Cie. — Prix : 7 fr. 50.

L'ordre, la clarté, voilà les deux grands mérites de ce *Cours*. Ils sont aussi les seuls, ou à peu près.

L'auteur s'était promis, il le dit dans sa *préface*, d'écarter toutes les discussions étrangères au programme, de peur de surcharger « inutilement » l'intelligence des jeunes candidats, et, pour ne pas « compromettre » leur examen, il s'était promis encore d'éviter de leur donner des solutions risquées ou qui ne fussent pas généralement approuvées; il n'a que trop bien tenu la promesse qu'il s'était faite. Il n'a pas élargi les problèmes, au contraire, et les doctrines opposées à celle-là qui est « le plus généralement admise dans l'enseignement », c'est à peine s'il les a mentionnées; encore ne l'a-t-il fait qu'accidentellement et en les présentant par l'un quelconque de leurs côtés. D'histoire de la philosophie, il s'en trouve si peu en son livre qu'autant eût valu qu'il ne s'en trouvât pas du tout.

Qu'un professeur se conforme strictement au plan d'un tel *Cours*, et les élèves qu'il fera entreront dans la vie assez ignorants en somme des systèmes philosophiques.

Faut-il dire que nous n'entendons pas les scrupules de notre auteur? ajouter qu'on peut surcharger une intelligence en la meublant de trop de ces connaissances qui exigent des nomenclatures compliquées, mais qu'on ne la surcharge pas en lui ouvrant des perspectives nouvelles ou plus étendues? et ajouter aussi que l'examen de fin d'études secondaires est quelque chose d'autre que ces examens qu'on fait subir à de jeunes catéchumènes? Les programmes ont du bon; il ne faut pas les suivre à la lettre. Il est forcément, à toute époque, une doctrine régnante qui inspire le législateur, l'homme d'État; cette doctrine, il ne convient pas de la considérer comme une façon d'orthodoxie.

Dans l'ouvrage, des idées plus larges, si l'on veut, que celles qu'on est accoutumé de voir exprimées par des membres du clergé catholique mais la marque en même temps d'habitudes d'esprit contractées dans les séminaires. F. G.

Études sur la raison, par FÉLIX CELLARIER. Un vol. in-16. Paris, Félix Alcan; 1889. — Prix : 3 francs.

Si, n'étant pas satisfait de la façon dont tel ou tel problème philosophique a été posé, abordé, et si, répétant les diverses solutions proposées, celles que l'ont connaît, — seuls, les mieux informés ont peur de ne pas les connaître toutes, — on se donne la peine de disserter, de rédiger un travail, si court soit-il, c'est assurément parce qu'on croit bien avoir à dire touchant la question dont on s'est occupé quelque chose de nouveau et quelque chose d'intéressant; à quoi bon, partant, les précautions oratoires et l'affectation d'une humilité qu'on ne saurait éprouver? L'auteur ose livrer ses « aperçus aux méditations des âmes d'élite, toujours préoccupées... »; il les soumet, il les livre; mais cela va de soi; du moment qu'il

publie son travail, c'est pour qu'on le lise et qu'on le juge ; il n'était pas besoin de cette circonlocution, ni tant d'autres. Il exprime des doutes : se serait-il trompé ? Et n'est-il pas indigne de traiter des sujets aussi relevés ? « Après une laborieuse navigation accomplie à travers mille écueils et mille difficultés, nous atteignons enfin le port, » — c'est le début du chapitre VI, le dernier de la première partie, — « la modeste cargaison recueillie dans notre course un peu aventureuse nous payera-t-elle les fatigues du voyage ? Ou bien pourra-t-on nous appliquer ce que le rabbin Akiba disait à un explorateur acharné du mètre oublié et perdu de l'antique poésie des Hébreux : « Tu as plongé dans des gouffres immenses et tu n'as rapporté qu'un tesson dans ta main » ? C'est ce que nous ignorons. » Tout cela sort du bon naturel. De ces protestations de modestie, il s'en trouve à toute page. Il s'en trouve vraiment trop ; elles ne tromperont aucun lecteur. Elles ne dissimulent pas, elles accusent, au contraire, de très grandes prétentions. Il pense avoir réfuté Descartes, avoir réfuté Kant, et, vraiment, on pourrait croire qu'il se juge *in petto* plus grand que Descartes, et plus grand que Kant.

Exposons son système, appelé, pour peu que les âmes d'élite le veuillent bien méditer, à remplacer tous ceux qui ont été jusqu'ici échafaudés.

Ce système « a une base plus large et plus inébranlable que le *minimum quod inconcussum* de Descartes, son fameux : *Cogito, ergo sum.* Cette base, c'est l'affirmation absolue de l'être absolu par le moi ».

Jusqu'à ce jour, les idées rationnelles (celles dont l'origine est inexplicable pour les facultés empiriques) ont été considérées en tant qu'idées; mais une idée est une manière de voir de l'esprit qui n'entraîne pas nécessairement l'existence métaphysique de son objet, et les idées rationnelles, dont on dressait la liste, étaient toutes, par suite, de pures idées logiques. M. Cellarier distingue, lui, entre les idées métaphysiques et les idées logiques.

Il n'a pas voulu partir de l'idée pure ; cela ne l'eût mené à rien ; la réalité subjective de l'idée est incontestable ; ce qu'il a voulu atteindre, c'est sa réalité objective.

« Nous avons remarqué, dit-il, que dans l'ordre contingent, le jugement précède toujours l'idée : si nous avons l'idée de *moi*, d'*existence*, c'est parce que ces idées nous ont été données par le jugement *j'existe*, dont nous les avons tirées, par l'abstraction. Nous nous sommes demandé s'il n'en serait pas ainsi dans l'ordre absolu, et nous sommes demeuré convaincu qu'il n'en saurait être autrement. Nous avons l'idée de l'être absolu ; est-ce là une idée purement logique, c'est-à-dire dépouillée de toute affirmation ? Mais l'affirmation est contenue dans l'idée même de l'être... et du moment que l'on est en possession de la réalité de l'être absolu, tout découle avec la plus grande facilité. »

L'idée d'être est la première qui se présente à nous ; elle fait son apparition dans l'affirmation absolue de l'être en général, qui accompagne nécessairement le sentiment de notre propre existence. L'idée de substance marche avec elle, et l'idée de cause vient enfin compléter la notion affirmative et vivante de l'être.

La plus générale des idées qui représentent des attributs, l'idée d'infini, se tire par abstraction de la notion de l'être absolu conçu sous son triple aspect d'être, de substance et de force. Les trois idées d'unité, d'identité, d'immutabilité sont virtuellement contenues dans celle d'infini, dont elles ne sont que l'analyse. Les idées de bien, de vrai, de beau se rapportent au relatif comme à l'absolu ; pour celles de temps et d'espace, elles ne représentent ni des êtres ni des attributs, mais de simples rapports.

Après avoir ainsi fait sortir les unes des autres les idées rationnelles, dans la première partie de son travail, M. Cellarier, dans la seconde, expose une théorie des principes rationnels. Allons au point principal, à la distinction « entre l'essence et l'existence chez l'être absolu et chez les êtres contingents ».

Mais contentons-nous de transcrire :

« Avant nous, on ne distinguait l'essence de l'existence, dans l'être contingent, que vaguement... Nous, au contraire, en nous attachant fortement à cette distinction, nous nous sommes convaincu... que le caractère de l'essence pouvait différer complètement du caractère de l'existence ; et, marchant dans cette voie, nous sommes arrivé à cette conclusion que l'essence de l'être fini pouvait être infinie, devrait être infinie ; que, par conséquent, l'infini étant nécessairement un, il n'y avait qu'une seule et même essence, quoiqu'il y ait plusieurs existences diverses, et, par suite, une seule et unique raison absolue, immuable, infinie, puisque la raison est un attribut de l'essence, et non de l'existence qui ne fait que la manifester...

« Chez l'être fini une tendance vers un développement infini ; cette tendance est un fait constant et qu'aucun psychologue sérieux n'oserait nier. Or, comment les philosophes expliquent-ils ce fait incompréhensible, et inconciliable avec l'idée d'une essence contingente ou de même nature que l'existence ? Ils ne l'expliquent pas... Dans notre système, il n'offre plus rien d'obscur

et s'explique de lui-même. L'existence contingente c'est-à-dire la manifestation limitée d'une essence nécessaire, tend à un développement infini, c'est-à-dire vers la manifestation pleine et entière de cette essence nécessaire et absolue. Si vous placez chez un être une tendance à un développement infini, il faut, par une conséquence rigoureuse, que vous admettiez chez ce même être de quoi fournir à ce développement infini, de quoi le rendre possible. Cette existence, dans un être contingent, d'une tendance vers un développement infini est donc la preuve de l'infinité de son essence. »

Et M. Cellarier de célébrer son système, d'une si haute valeur morale ! De quel encouragement, s'écrie-t-il, n'est-il pas pour la vertu ! *Qui se ipse norit, primum aliquid sentiet se habere divinum...* Il nous redonne la phrase que l'on connaît de reste.

Au lieu du *Cogito, ergo sum*, dont se réclame le rationalisme et dont l'idéalisme pourrait se réclamer à plus juste raison, un *sum, ergo aliquid divinum habeo*, qui implique une façon de panthéisme.

Cette philosophie nouvelle sera-t-elle longtemps et beaucoup discutée ? Nous en doutons fort.

L'Éducation morale dès le berceau, *essai de psychologie appliquée*, par BERNARD PEREZ. Deuxième édition, entièrement refondue. Un vol. in-8° de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. Paris, Félix Alcan ; 1888. — Prix : 5 francs.

L'ouvrage a été remanié, mais, n'en déplaise à l'auteur, le livre, que nous sommes loin de condamner, est resté le même. M. Perez, dans sa préface, écrit que « la première partie, qui a trait aux moyens de discipline, ne doit presque rien à la première édition » ; *presque rien*, c'est beaucoup dire ; l'autorité des physiologistes y est plus souvent invoquée, les analyses psycho-physiologiques laissent paraître un plus grand éclectisme que devant ; point d'autres changements.

L'auteur les tient pour considérables. C'est que son dessein, qu'il confesse d'ailleurs, a été, quand il reprit son œuvre, de contenter mieux encore tout le monde et son père. Il nous faudrait nous corriger nous-même et reconnaître que le livre, « tel qu'il est offert aujourd'hui au public, est, à beaucoup d'égards, un livre nouveau », que nous serions, alors, obligé d'ajouter : et le livre, qui appelait autrefois des réserves, en appelle aujourd'hui, sinon de différentes, du moins de nouvelles et de plus précises ». Est-ce que la peur, écrit encore M. Perez, est-ce que la colère, la jalousie, la véracité, la bienveillance, est-ce que toutes les tendances bonnes et mauvaises de l'espèce humaine ne sont pas les mêmes, et ne sont pas à diriger par les mêmes procédés, chez les fils des idéalistes et les fils des empiriques, chez les fils des croyants et ceux des sceptiques de tout nom et de toute nuance ? Sachons donc, enfin, au lieu des sectaires que nous voulons paraître, nous montrer tout simplement les hommes, les frères, les concitoyens que nous sommes. La morale et l'éducation, de même que la science et le patriotisme, se trouvent sur un terrain neutre, celui où nous avons le plus d'intérêt et le plus de facilité à nous trouver tous d'accord. » Il fait sienne cette déclaration de M. Compayré : *En dehors et au-dessus de toute doctrine confessionnelle, il y a une morale humaine qui ne relève que de la science pure, qui ne se fonde que sur la raison naturelle. C'est celle dont Voltaire disait qu'elle n'a rien de commun avec les dogmes, c'est celle que Talleyrand recommandait comme une science véritable dont les principes seront démontrés à la raison de tous les hommes, à la raison de tous les âges, comme un rendez-vous commun, où, malgré la différence des sectes, les hommes doivent tous se réfugier et se réunir.* Qu'est-ce que cette *science pure* de laquelle relève la morale humaine ? Et qu'est-ce que cette *raison naturelle* sur laquelle se fonde la science pure ? La raison naturelle, quelque chose, sans doute, comme la raison impersonnelle, la science pure, tout cela n'a rien de commun avec les dogmes ? M. Perez veut que nous nous montrions simplement des hommes ; *simplement ?* et des *hommes ?* Quoi ! ce serait si simple, pour tous, de concevoir les *vraies* fins, les *vraies* modes et les *vraies* conditions de l'activité, et si simple, pour tous, d'agir, en effet, comme il convient pour être *vraiment* hommes. Dogmes et postulat ne sont pas même chose ; évidence et croyance non plus. Diverses mentalités pour les hommes que nous sommes, et nous disputerons toujours, — c'est à croire ; nous ajouterions volontiers : c'est à espérer, — nous agiterons toujours la question de nécessité et celle du libre arbitre, celle du bonheur ou de l'intérêt et du devoir. M. Perez, après M. Compayré, s'illusionne s'il pense qu'on puisse concilier les doctrines de Kant avec les doctrines d'Herbert Spencer.

Le traité de l'*Éducation morale dès le berceau*, nous ne l'avons jamais recommandé, jamais nous n'avons souhaité qu'il devînt comme un manuel ; mais nous sommes prêt à répéter ce que nous disions naguère quand parut la première édition de l'ouvrage : l'ouvrage mérite qu'on le consulte.

Eclectique en psychologie, éclectique en éthique, M. Perez ne peut contenter pleinement aucun éducateur, mais il est un observateur très patient, très sagace, il démêle avec beaucoup de finesse les mobiles, les passions de l'enfant ; il discute ou il commente, avec bonheur, nombre de remarques consignées par Fénelon, par Rousseau, par Mme Guizot ; à leurs remarques il en ajoute ou oppose qui lui sont personnelles ; ses critiques, ses commentaires, ses propres observations sont intéressantes, et tous les éducateurs trouveront profit à peser les unes, à vérifier les autres. F. G.

SCIENCES DIVERSES

— Physique — Mathématiques — Sciences occultes —
Sciences appliquées à l'industrie — Technologie

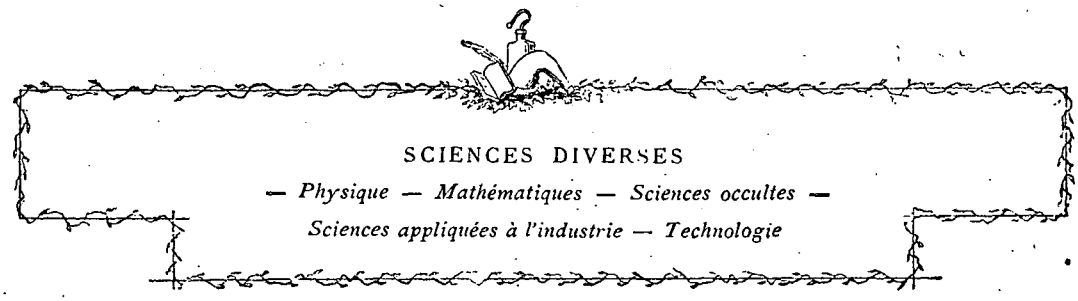

Les régions invisibles du globe et des espaces célestes, par A. Daubrée, membre de l'Institut. Un vol. in-8° avec 78 figures dans le texte, de la *Bibliothèque scientifique internationale*. Paris, Félix Alcan; 1888. Prix : 6 fr.

Quatre études dans ce volume; on les connaît toutes quatre : elles ont paru dans la *Revue des Deux-Mondes ;* la dernière qui a été publiée l'a été il y a un an.

Les titres de ces études sont, rappelons-le, pour la première: *les Eaux souterraines, leur travail à l'époque actuelle;* pour la deuxième : *les Eaux souterraines, leur rôle minéralisateur;* pour la troisième : *les Tremblements de terre;* et pour la dernière, enfin : *les Météorites et la constitution du globe terrestre.*

Monde invisible que notre globe terrestre, mises à part les toutes premières couches superficielles, et, au-dessus de nos têtes, d'autres mondes invisibles. M. Daubrée explore ceux-ci après celui-là, observant, analysant, raisonnant par analogie et induction.

On aimera de relire ses relations de voyage, si l'on veut, à travers les mondes qu'on ne voit pas qu'on peut connaître toutefois quant à leur constitution, à leur formation à travers les âges historiques et préhistoriques, quant aux mouvements qui agitent notre planète ou qui emportent les astres. Le voyageur, dans la première de ses relations, parle du régime des eaux souterraines, des puits artésiens, des puits naturels, des gouffres et abîmes, du rapport de la composition chimique des eaux souterraines avec la constitution géologique du sol, de l'origine de la température des sources; dans la deuxième, il dit les idées qu'on se faisait autrefois de l'origine des minéraux, il traite de l'action des eaux souterraines sur les terrains sédimentaires, des modifications opérées dans les roches éruptives, du rôle des eaux souterraines dans la formation des gîtes métallifères, de l'intervention de ces eaux dans les phénomènes métamorphiques. Dans le troisième, il rappelle les derniers tremblements qui se sont produits, il démêle les caractères essentiels du phénomène, il recherche les causes de production et conclut à l'intervention probable de la vapeur d'eau surchauffée. Quatrième relation : des observations quant aux phénomènes qui précèdent et accompagnent les chutes de météorites, l'étude de la constitution chimique et minéralogique des météorites, les hypothèses que peuvent suggérer la forme extérieure des météorites, l'état poussiéreux de corps de provenance céleste, les expériences tentées en vue de vérifier ces mêmes hypothèses, des considérations générales sur la formation des astres et du globe terrestre.

Les figures intercalées dans le texte l'illustrent heureusement, et l'ouvrage, qui a une valeur scientifique, peut être lu de ceux-là mêmes qui n'ont jamais fait qu'entrouvrir, à l'occasion, quelque traité de géologie ou de cosmologie.

Hypnotisme, *états intermédiaires entre le sommeil et la veille*, par Coste de Lagrave, docteur en médecine. Un vol. in-16. — Prix : 2 fr.

Officier d'un certain ordre, chevalier de plusieurs autres, M. Coste de Lagrave est peut-être bien un médecin de grand mérite ; il a cédé à la mode du jour, il s'est occupé, lui aussi, d'hypnotisme, nous ne l'en blâmons pas autrement; mais ses propres observations et les observations dont il a pu entendre parler, il les a recueillies, et de là ce livre, dont l'essor est assez peu pardonnable.

© 2007 Lyon — Editions « les passerelles du temps » — editions.ainay@free.fr

Rapportons quelques-unes de ces observations.

Celle-ci, d'abord. Le Dr X. prend sa femme comme sujet, il l'hypnotise, puis lui ordonne de voler quelque chose sans lui désigner un objet plutôt qu'un autre. Elle a l'envie de voler, mais ne sait que prendre. Quelques jours après, il éprouve lui-même une envie irrésistible de voler. — Explication proposée : « Deux personnes dorment à côté l'une de l'autre; sont-elles indépendantes? Non, elles se communiquent leurs pensées, leur manière d'être, d'une façon inconsciente, mais certaine, car cette envie de voler n'avait pu passer de l'un à l'autre que pendant le sommeil. Cette envie de voler avait été suggérée à la femme en état d'hypnotisme, cette idée était restée en elle, car aucune suggestion pouvant la détruire n'avait été donnée. Dans le sommeil, l'échange d'impressions avait été suffisant pour donner au mari la même idée. *Ce fait éclaire bien des inconnues.* »

Et si le fait de suggérer, ou même de vouloir suggérer à quelqu'un, endormi ou non, quelque « idée », était pour qui conçoit l'idée à suggérer une véritable suggestion!.

Mais une autre observation. M. Y., étant en voyage, hypnotise sa femme et lui donne l'ordre de l'éveiller le matin à une certaine heure qu'il lui désigne. Tous deux s'endorment l'un près de l'autre de leur sommeil naturel. M. Y. se réveille, au matin, quelques minutes avant l'heure dite, et sa femme est toujours endormie. Se serait-il réveillé de lui-même? — Explication : le sujet endormi a exécuté l'ordre donné par son hypnotiseur, mais il l'a exécuté tout en dormant; il a suggéré l'idée de se réveiller, il la lui a transmise par le contact ou par sa présence; et « M. Y., qui n'avait jamais été hypnotisé, a reçu cette idée pendant son sommeil naturel.

L'auteur — il ne semble pas s'en douter — est tout près de tenir tous les phénomènes, tant psychiques que physiologiques, pour des faits, soit de suggestion, soit d'auto-suggestion. Déclarons-le-lui, au risque de provoquer son étonnement, la doctrine serait instituée, que nous ne la rejetterions probablement pas.

Mais M. de Lagrave est un psychologue assez peu habile; il sait mal, ou ne sait pas distinguer entre les suggestions et les auto-suggestions.

Et si M. de Lagrave n'était que mauvais observateur, mauvais analyste! Sa crédulité touche à la naïveté; il n'y a pas jusqu'à sa façon d'écrire qui n'ait quelque chose d'enfantin.

Son livre est tout au moins inutile.

F. G.

Venins et poisons, *leur production et leurs fonctions pendant la vie; dangers et utilité pour l'homme,* par A. Coutance, ancien professeur aux écoles de médecine navale. Un vol. in-8°. Paris, J. Rothschild, 1888.

La méprise est fâcheuse. M. Coutance a supposé que son travail, utile, serait comme un breuvage amer pour beaucoup de lecteurs, et, pour leur permettre d'absorber le breuvage, il a pensé, se rappelant le conseil de certain vieil écrivain, devoir répandre du miel sur les bords de la coupe; alors, à toutes les pages du volume, des phrases comme celles-ci : — Ventre affamé n'a pas d'oreilles; messieurs les serpents n'ont point de délicatesse. — Le pavot n'est pas le bon père de famille des évolutionistes qui songe à sa postérité; c'est un chimiste dilettante, aimant le poison pour le poison, et suivant sa fantaisie; n'a-t-il pas eu, en effet, l'idée (cette idée ne pouvait germer que dans une tête de pavot) d'apposer les unes aux autres les propriétés des substances toxiques qu'il fabrique? — Les convulsivants l'emportent sur les narcotisants; c'est comme en politique, les violents l'emportent sur les endormeurs. — N'accusez pas la plante-poison, c'est la nécessité qui l'a faite empoisonneuse; un tribunal impartial l'acquitterait. — Cherchez le microbe... — Ces artifices de style, ces fleurs de rhétorique, ces rapprochements, ces allusions, tout cela énerve l'attention, tout cela fait qu'on goûte mal les savantes monographies de l'auteur.

Nous avons un autre regret; et il ne s'agit plus de la forme donnée par l'auteur à sa pensée, mais de sa pensée même, d'une de ses pensées-maîtresses; il personnifie trop volontiers la nature. Pour lui, — il le répète à satiété, — la nature intelligente prévoit et pourvoit, elle suppose et dispose; si elle n'arme pas l'Anthophore contre la Mélecte, c'est qu'elle « veut que celle-ci, incapable de modifier, ait place pourtant au banquet de la vie. » Expliquons-nous, ce que nous regrettons, ce n'est pas que M. Coutance conçoive la Nature-Providence, — libre à lui de nourrir telle conception qu'il lui plaît, — c'est que, cette conception, métaphysique, il l'ait formulée, non pas une fois, et sans y prendre garde, mais cent, mais deux cents fois, dans un travail qui n'est rien qu'un ouvrage de vulgarisation. Science et philosophie ne sont pas même chose, il le sait, lui; et, si, dans une étude précédemment publiée, il a pu, à bon droit, s'en prenant aux théories exclusivement philosophiques de Darwin, leur opposer d'autres théories, également philosophiques, il devait, dans ce travail-ci, se

contenter d'exposer tout uniment les résultats des plus récentes analyses, des plus récentes observations.

Ces regrets exprimés, disons que le livre est tel qu'on le pouvait attendre d'un homme aussi compétent. Le poison est : toute substance, quelle que soit son origine, quel que soit son état, qui, n'ayant pas de place dans l'économie, y trouble la vie ou amène la mort. Telle substance minérale est un poison pour quelques végétaux, elle ne l'est pas pour tous et elle ne l'est pour aucun être animé ; telle autre a une action toxique sur quelques êtres animés et, entrant dans l'économie de l'homme, elle a pour eux au contraire une action bienfaisante, elle le débarrasse des êtres parasitaires. Pareillement les végétaux, ceux qui sont toxiques, sont toxiques absolument ou toxiques relativement. Mais l'auteur a très bien ordonné son sujet. Il parle d'abord, d'une manière générale, du poison dans le monde minéral, du poison dans le monde vivant, puis il dit quels insectes, quels poissons, quels serpents sont armés, et comment et contre qui ; son tableau de la *lutte contre l'existence,* — l'expression est de lui, — il le poursuit en énumérant les plantes toxiques, il l'achève en nous montrant l'homme multipliant les poisons pour sa défense, et les multipliant encore pour se nuire à lui-même. Signalons tout particulièrement les quatre derniers chapitres qui sont intitulés : *Empoisonnement du sol, de l'air et des eaux; — Le poison est partout; — Poisons autorisés; — Comment le poison tue.*

Causeries scientifiques de Henri de Parville ; vingt-septième année. Un vol. in-16 ; Paris, J. Rothschid ; 1888. — Prix : 3 fr. 50.

Les dernières découvertes des sciences et les applications, par l'industrie, de la plupart de ces découvertes, voilà, certes, des sujets de causeries qui commanderaient d'eux-mêmes l'attention ; mais le causeur est habile à exposer clairement les résultats auxquels ont abouti les analyses du chimiste, les recherches du physiologiste, les calculs de l'astronome, du physicien, de l'ingénieur ; mais il sait dire merveilleusement quelles modifications commencent d'être apportées à l'outillage pour la fabrication de tel ou tel produit, — d'où réduction des frais généraux, — quelles matières jusqu'alors sans valeur, parce que sans emploi, sont offertes à l'industrie, à l'agriculture, — d'où le produit de qualité meilleure et livré à un prix moins élevé, d'où augmentation du rendement ; — comment ne pas suivre avec le plus vif intérêt, cette sorte d'inventaire que M. de Parville est accoutumé de dresser en fin d'année ?

Nous parlons d'inventaire ; celui-ci est le vingt-septième.

Les plus récentes acquisitions de la raison et de l'industrie humaines sont mentionnées sous huit titres différents : *Astronomie, Physique, Mécanique, Chimie, Hygiène, médecine et physiologie, Art des constructions, Histoire naturelle, Variétés.* M. de Parville parle, entre beaucoup d'autres objets de calcul et d'expérience, d'étude et d'application, des marées de la Méditerranée, du nombre des étoiles, de leur intensité lumineuse, de l'influence de la pression barométrique sur le niveau des mers, des sismomètres et magnétographes, des tourbillons de Descartes et des tourbillons Weyher, de l'éclairage au pétrole et de l'éclairage électrique, du transport de la force, de l'artillerie pneumatique, du tonnerre en boule ; il parle encore des différents moteurs et générateurs, puis des gisements phosphatés, des alcools, de la saccharine, de diverses épidémies, des inoculations, du chemin de fer du Caucase, de la pêche de la sardine, des collisions en mer.

Combien d'autres sujets, par lui traités, et que nous aimerions de rappeler ! Le livre sera lu ; n'insistons pas.

Traité élémentaire de zoologie à l'usage des élèves de la classe de sixième, de l'enseignement secondaire spécial (première année) et des pensionnats de jeunes filles, rédigé conformément aux derniers programmes officiels par Paul Maisonneuve, docteur ès sciences naturelles, professeur à la Faculté libre des sciences d'Angers. Un vol. in-12, cartonné ; Paris, Victor Palmé ; 1888.

Enarrat Dei gloriam, la gloire d'un Dieu créateur ; c'est la nature entière qui chante cet hymne, la terre avec les animaux qu'elle porte, avec les hommes qui commandent aux animaux.

Les évolutionnistes manquent à la logique, quand, au début de leurs études biologiques, sociologiques, ils supposent établi ce qui est à démontrer. Les spiritualistes catholiques ne tombent pas dans cette faute en affirmant tout d'abord la création ; la création est parmi les *data* de la révélation, elle est un point de leur doctrine philosophique et ils ne prétendent à aucune démonstration ; mais on peut leur reprocher de fausser la zoologie ou telle autre science naturelle en permettant à *leur* philosophie de les envelopper et pénétrer ; leurs reproches de composer *une* zoologie, alors ils devraient se borner à l'étude des

phénomènes d'un certain ordre sans préjugés ni préconceptions, questions de logique mises à part, ils font comme font les évolutionnistes.

Comme eux — il s'agit de doctrines, — ils regardent à l'intelligence et non à la volonté. M. Maisonneuve écrit :

« L'homme offre des qualités qui le placent manifestement au-dessus de tous les autres animaux, et qui font de lui, pour ainsi dire, le couronnement de l'édifice sublime de la création. Seul, en effet, il est doué d'une âme raisonnable; son intelligence lui permet de commander aux autres êtres et de les employer pour son propre avantage... » Qu'on ne croie pas que l'auteur ait pu se faire scrupule de parler, à cette place, de quelque caractère moral qui différencierait bien autrement l'homme de l'animal! Pour les catholiques, — nous ne disons pas pour des chrétiens pouvant se réclamer de saint Paul et pouvant accepter le Kantisme, — pour les catholiques, point de personne morale, point de volonté réglant l'exercice de l'intelligence, point de raison pratique, la volonté est mise, par eux, sous la domination de l'intelligence et la croyance, pour eux, n'est rien que le consentement de l'intelligence, — chez nos évolutionnistes français, chez nos libres-penseurs et chez les catholiques vraiment catholiques même mentalité.

Du *Traité de zoologie*, traité élémentaire, peu de mots à dire. Il est bien fait, et aux jeunes enfants de onze et douze ans, il sera, après et avant chaque leçon du professeur, un manuel très précieux à consulter.

La vie des êtres animés, par ÉMILE BLANCHARD, de l'Académie des sciences. Un vol. in-18; Paris, S. Masson; 1888. — Prix : 3 fr.

Comme sous-titre : *Les conditions de la vie chez les êtres animés, l'origine des êtres*, et, dans le volume des études déjà publiées.

Il n'est plus besoin de les vanter, remarquables, les articles avaient été remarqués.

Rappelons seulement les sujets traités.

Dans le premier travail, M. Blanchard, de qui le nom fait justement autorité, regardait aux rapports entre l'organisation, les aptitudes, l'instinct et les conditions d'existence, à l'appropriation des organes à ces mêmes conditions, aux divers degrés de perfection organique et en même temps aux différences entre les aptitudes de l'ordre psychologique; et ses inductions qu'il fondait sur de nombreuses observations, toutes relatées dans une langue claire, élégante, il les résumait en montrant l'unité du plan de la création : toujours les aptitudes et les fonctions perdant en importance quand les instruments se simplifient, disparaissent quand les organes n'existent plus, et, de même, les facultés de l'ordre, de l'ordre intellectuel, lorsque l'organisme se dégrade; l'homme soumis à la loi commune; l'animal ne faisant pas de progrès comme espèce, et comme espèce, l'homme étant aujourd'hui ce qu'il était au temps de Moïse ou de Périclès.

Dans le second travail, plus étendu, M. Blanchard, qui rend hommage aux éminentes qualités de Darwin, un métaphysicien peut-être trop hardi, mais un observateur toujours patient, souvent sagace, répète, après M. de Quatrefages, la fameuse doctrine transformiste. Il le montre, il l'établit, la variabilité des espèces, la lutte pour l'existence, la sélection naturelle, autant d'hypothèses ingénieuses que démentent les faits. Le retour presque immédiat à l'état primitif des créatures qui échappent à l'action de l'homme rend manifeste à tous les yeux la persistance des types; l'impossibilité de dénaturer une espèce se prouve par la multitude et la durée des expériences. A la lutte pour l'existence, on impute la mort des individus chétifs, la survivance des individus les plus robustes ou les mieux doués; par suite, on imagine un continuel accroissement de perfection pour les êtres. Or, dans les combats pour la vie, les hasards servent les faibles aussi bien que les forts, la ruse supplée à la vigueur souvent avec succès, la faculté procréatrice pour toutes les espèces est dans un rapport merveilleux avec les chances de destruction. On attribue à la sélection naturelle à la fois des métamorphoses, à la fois lentes et infinies; oubliant combien l'hérédité se montre capricieuse, on veut croire que chaque avantage obtenu par la créature se transmet à la postérité et se prononce de plus en plus dans les générations successives; on considère les heureuses appropriations de certains êtres à des conditions de la vie très particulières, et l'on déclare qu'elles ont été acquises par l'influence des milieux, mais les exemples de sélection inconsciente ne se découvrent nulle part, et tout, en somme, concourt à maintenir les types. « J'ai souvent déclaré que si un investigateur parvenait à faire la démonstration scientifique d'une certaine transformation chez quelques représentants d'un groupe du règne animal, je me tenais à sa disposition pour présenter le résultat à l'Académie des sciences, pour proclamer, pour affirmer le triomphe de l'auteur. Aujourd'hui plus que jamais, je renouvelle mon appel, je déclare ma bonne volonté, assurant que je ne souffrirais en aucune façon de me trouver vaincu. Ayant pour

me consoler la perspective d'un progrès scientifique dont l'importance serait immense, c'est de toutes les forces de mon âme, qu'en tête de ce livre je jette cette parole à tous les amis des sciences naturelles : Montrez-nous une fois l'exemple de la transformation d'une espèce ». Ce sont les dernières lignes de la *préface;* elles font voir dans quel esprit l'illustre savant a poursuivi sa réfutation du darwinisme.

Mœurs et monuments des peuples préhistoriques, par le marquis de NADAILHAC. Un vol. in-8° de la *Bibliothèque de la nature*, avec 113 figures dans le texte; Paris, 5, Masson; 1888.

M. de Nadaillac n'est pas dépourvu de cette imagination qui permet de former des hypothèses, il n'a pas, non plus, négligé, à une heure ou à l'autre de son existence, de se demander quelle est l'origine de l'homme : il a sa philosophie à lui, cela est sûr; entre la doctrine de l'évolution et celle de la création il a fait son choix, on n'en peut douter; mais il aurait cru trahir la préhistoire, qui est l'objet de ses plus chères études, en bâtissant quelque roman politico-religieux d'après les monuments retrouvés, en s'appliquant, au moyen de ces mêmes monuments, à établir que l'homme des temps préhistoriques est, ou bien un ange déchu, ou bien un singe qui a progressé. Erudit, il n'a voulu que faire connaître les découvertes effectuées depuis que les affirmations de Boucher de Perthes ont trouvé crédit, et, comme il possède un véritable talent d'exposition, ces découvertes, il les fait bien connaître.

Nous avons nommé Boucher de Perthes, dans un premier chapitre : *L'âge de pierre à travers le temps et à travers l'espace*, l'auteur fait l'histoire de la préhistoire, il dit quelles trouvailles avaient été faites un peu partout aux siècles qui ont précédé le nôtre, quelle origine surnaturelle on attribuait aux silex travaillés; il dit aussi les discussions entre géologues, il n'y a pas encore cinquante ans.

Les découvertes se rapportent à l'alimentation des premiers hommes, à leurs hésitations, à leur industrie, et M. de Nadaillac de nous décrire les armes ou instruments qu'ils confectionnaient en vue de la chasse et de la pêche, de nous décrire leurs objets de parure, de nous faire pénétrer dans leurs cavernes, de nous montrer leurs débris de cuisine, de nous introduire dans leurs camps, dans leurs forts vitrifiés, d'ouvrir jusqu'à leurs tombes. Sept chapitres vraiment captivants.

F. G.



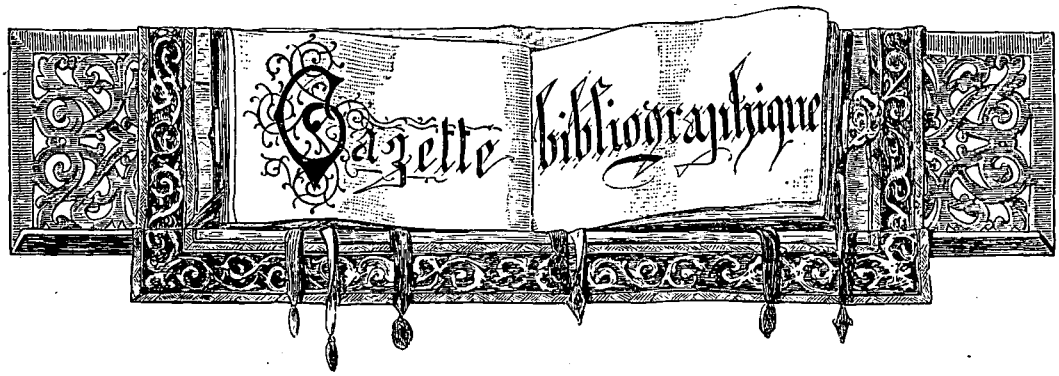

Sommaire. — Chronique bibliographique. — Bulletin des Bibliothèques : *Vente. — Bibliographies. — Catalogues.* — Publications nouvelles (*Bibliographie du mois. — Ouvrages signalés de l'étranger. — Publications annoncées ou en préparation, tant en France qu'en Europe.*) — Nouvelles littéraires diverses : *Miscellanées.* — A travers Journaux et Périodiques. — Nécrologie *des hommes de lettres et de science récemment décédés.*

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

L'intérêt que la France prend aux manifestations intellectuelles des autres pays a été souvent mis en doute, et même nié. Cette accusation, dénuée de toute vérité, nous avons fait tout ce que nous pouvions pour lui donner quelque vraisemblance. Ce sont des lettrés et des écrivains français qui ont propagé cette théorie de l'exclusivisme de notre génie national. Il semble, à leur dire, que l'esprit français soit entouré d'une muraille plus infranchissable que la muraille de la Chine, et il en est encore aujourd'hui qui, outre l'isolement politique des lendemains de défaites, proclament, non sans une certaine vanité jalouse ou une commisération supérieure, notre isolement intellectuel et moral. On oublie toute notre histoire littéraire, où la sympathie et la faculté d'assimilation ne sont pas moins marquées que l'originalité et le primesaut de l'esprit. Il serait long et hors de place de produire ici la chaîne des preuves qui doivent, d'ailleurs, se presser dans la mémoire de tous les gens cultivés. Il suffit de rappeler que, si les lettres françaises furent, aux jours les plus reculés, les nourcières et les initiatrices de l'Europe moderne, elles se sont laissé à leur tour, avec reconnaissance et parfois avec trop d'enthousiasme et d'abandon, pénétrer et renouveler par les littératures de l'étranger. L'engouement que nous montrons aujourd'hui pour tout ce qui vient de l'esprit slave, nous l'avons montré maintes fois, tantôt pour l'esprit italien, tantôt pour l'enflure espagnole, pour la philosophie anglaise, pour le nébuleux sentimental et sanglant d'outre-Rhin.

Cette aptitude, ce goût à écouter ce qui se dit au delà de la frontière et à en faire notre profit est aussi vif et plus raisonné que jamais. L'histoire et la critique ne sont pas devenues des sciences positives, quoi qu'en disent les trouveurs d'absolu, mais elles s'en sont rapprochées; le point de départ, les méthodes, les procédés d'exposition ont une certitude et une vigueur qu'on commençait à peine à soupçonner au lendemain de la Restauration. De là une connaissance plus intime, une pénétration plus profonde, une assimilation plus complète et plus saine, si l'on peut parler ainsi, des grandes œuvres contemporaines produites en dehors de notre pays. Nous ne voulons, à l'appui de ce que nous avançons, fournir que l'exemple le plus récent, le beau livre que M. Robert du Pontavice de Heussey vient de consacrer à Charles Dickens[1]. Les lecteurs du *Livre* se rappellent les pages charmantes, pleines de vie, bourrées de documents curieux, où chaque ligne témoignait d'un commerce familier avec le grand romancier anglais, que M. Robert du Pontavice de Heussey a données à notre revue. Ces pages ont peut-être été le noyau, elles sont aujourd'hui les feuillets détachés d'une œuvre de longue haleine, dans laquelle la physionomie de Dickens est reproduite sous tous ses aspects, en un cadre de fantaisie où se jouent les arabesques de l'esprit français et de l'humour anglais, amusant et gracieux alliage, que Dickens n'eût pas désa-

1. L'*Inimitable Boz*, Étude historique et anecdotique sur la vie et l'œuvre de Charles Dickens, par Robert du Pontavice de Heussey. Paris, maison Quantin, 1889; 1 vol. in-8°, avec frontispice à l'eau-forte par F. Courboin.

voué. M. de Heussey nous montre Dickens tel qu'il fut réellement, mettant avec passion toutes ses forces, tout son talent, toute son énergie, au service des malheureux et des déshérités. Ses deux armes irrésistibles furent le rire et les larmes. D'une plume héroïque, sans peur et sans reproche, tour à tour joyeuse, triste, ironique, indignée, attendrie, jamais pesante, jamais pédante, jamais didactique, ne prêchant jamais, il a pu fermer des plaies ignobles, renverser les prisons pour dettes — en Angleterre, du moins — jeter un peu d'air, de lumière et de charité dans ces noires sentines de la mendicité qu'on appelle des *work-houses,* créer des hôpitaux pour les enfants trouvés et des écoles pour les orphelins, détruire la plupart des odieuses maisons d'exploitation de l'enfance qui, sous le nom de *schools* ou d'*academies*, pullulaient de son temps, effectuer enfin plus de réformes que dix parlements. Voilà ce que M. R. du Pontavice de Heussey a montré comme dans un miroir fidèle, réflétant dans son ensemble et dans ses détails les plus minutieux la puissante personnalité du grand écrivain anglais.

***

L'inimitable Boz, tel est le nom dont l'enthousiasme de ses contemporains salua Dickens lorsque, sous le pseudonyme de Boz, il fit paraître les papiers de *Pickwick*, son premier roman, et tel est le titre que M. du Pontavice de Heussey a trouvé le plus propre à résumer en un mot la pensée de son livre. Inimitable, nous le croyons, mais pourtant que de fois imité ! Le roman russe, dans ses développements, ses peintures de la vie domestique et triviale, ses conversations banales et répétées à tout propos, procède en bonne partie de Dickens; il lui a emprunté des qualités et en a fait des défauts, ou il lui a pris ses faiblesses, — les plus forts en ont, — et en a fait des infirmités. Et parmi les maîtres du roman français contemporain, n'en est-il aucun qui ne doive quelque chose à Dickens? Naguère encore (*Gil Blas*, 31 décembre), un batailleur outrancier, M. Léon Bloy, montrait le *Jack* d'Alphonse Daudet dans *David Copperfield;* et en effet, sans crier au plagiat ni au vol de gloire, — chacun des deux a la sienne bien gagnée et peut la garder en paix, — on ne saurait fermer les yeux à l'évidence de la filiation.

***

Le roman anglais s'est renouvelé depuis Dickens, mais la source est loin d'être épuisée. Après George Eliot, voici qu'une femme, Mrs. Margaret L. Woods, se met au premier rang avec son livre *Tragédie de village*, dont la traduction française vient de paraître chez Plon et Nourrit. M. E.-M. de Vogüé lui a consacré, dans les *Débats* du 29 décembre, un article admiratif, tout en faisant de grandes restrictions sur la manière dont l'écrivain conçoit et peint la vie. « Son âme, dit-il, est tranquillement installée dans le désespoir universel. Sa conception de la vie suppose logiquement un athéisme absolu, pur de tout alliage, tel qu'on le rencontre seulement en Angleterre, dans les spéculations de quelques philosophes. L'impression qui m'est restée de sa *Tragédie* est si douloureuse que j'hésite, malgré tout, à la louer; le littérateur admire, l'homme proteste. »

Rien qu'à ces lignes, on voit bien que cette âme de femme n'est point pétrie du limon vulgaire.

***

Nous venons de nommer le *Journal des Débats*. Cette feuille illustre, pour l'anniversaire du centenaire de sa fondation, publie un volume rappelant à grands traits le souvenir de ses principaux collaborateurs. Parmi eux et au premier rang, on doit citer Cuvillier-Fleury, ancien précepteur du duc d'Aumale. Le prince a voulu rédiger lui-même la notice sur son maître et ami. Ce morceau, reproduit dans plusieurs journaux du mois de décembre dernier, est d'une belle venue littéraire; il retrace avec une émotion contenue la physionomie du journaliste-académicien; animé d'un bout à l'autre d'un souffle patriotique, il exprime avec une éloquence à la fois mâle et tendre, l'amour de la France, les regrets du passé, et, pour l'avenir, des craintes qui trouvent un aliment dans les amertumes de l'exil.

***

Nous sommes en pleine Académie, avec feu Cuvillier-Fleury et le très vivant duc d'Aumale. Disons donc tout de suite que l'amiral Jurien de la Gravière a été reçu, le 24 janvier, par M. de Mazade, et que M. Claretie le sera le 21 de ce mois. Ce sont là assurément des informations intéressantes, quoi qu'on en dise. Rares sont les marmoréens qui, du haut de l'Olympe de leur idéal, englobent l'Académie dans le superstitieux dédain dont ils regardent les choses humaines. Tel critique fougueux la prend à pleins poings, la secoue et la *tombe* comme un simple Bamboula. Et la galerie de crier : Bravo l'amateur! Puis il nous dit, en forme de conclusion : « Après tout, il y a longtemps que l'Académie est morte ! » — Eh quoi ! pourquoi tant de déploiement de muscles et des coups si rudement assénés? On

rit des enfonceurs de portes ouvertes. Faut-il prendre au sérieux ceux qui tuent les morts?

Mais, en dépit des gens féroces qui la massacrent chaque jour, l'Académie vit encore. Il serait cruel à nous de ressasser ici les raisons, considérations et sentiments qui maintiennent sa raison d'être. Il est un point pourtant, que l'on néglige d'ordinaire et que nous voudrions mettre en relief, parce qu'il nous semble capital.

L'Académie n'excite des colères que lorsqu'elle consigne à sa porte, à temps ou à vie, des écrivains que les jeunes écoles regardent comme leurs chefs et dont, souvent, la postérité consacre la gloire. Or, une fois les colères excitées, les plus gros reproches qu'on lui adresse, c'est qu'elle ne sert à rien, qu'elle ne donne à ses élus d'autre consécration que le ridicule et d'autre force que l'émasculation de l'esprit, que sa plus haute fonction est celle d'un croque-mort qui fait les gens immortels en les mettant en terre. Mais alors, quelle mouche vous pique de frapper à la porte de l'Académie, d'en huiler, par toutes sortes de manœuvres, les clefs et les serrures, d'en solliciter les huissiers et les ouvreuses, ou de tâcher, à coups de chefs-d'œuvre, d'en forcer victorieusement l'entrée? Et quand on vous repousse, d'où vient ce dépit, cette rage rancunière, amère et noire, dont M. A. Daudet eût pu, du moins, paraître exempt s'il n'avait écrit *l'Immortel?* Nul ne fait mieux comprendre la fonction de l'Académie dans le monde littéraire que celui qui, ayant prétendu s'y faire accepter et y ayant échoué, réédite, en une phrase ou en un volume, le mot faussement dédaigneux du renard de La Fontaine devant les raisins trop haut pendus.

En somme, on dit à l'Académie : « Tu n'es qu'un cénacle de médiocres et d'impuissants. Comment se fait-il donc que tu ne reçoives pas tel talent robuste et original que je connais? » — Cette logique est, sans doute, subtile; mais je l'aurais crue faite pour apprêter à rire aux gens d'esprit.

***

L'Académie des sciences morales et politiques a, comme on sait, entrepris un gros et important travail, la publication des ordonnances royales depuis François Ier. A la séance du 12 janvier, M. G. Picot, secrétaire de la commission chargée de publier ces ordonnances, a lu un rapport sur l'état présent des travaux. Le deuxième volume a paru au mois de novembre dernier; il contient les ordonnances depuis le 1er janvier 1531 jusqu'au 31 décembre 1534. Avec les actes renfermés dans ce volume, on a un ensemble de 7,451 documents. Le troisième volume est composé, mais il demande encore certains remaniements; il comprendra les ordonnances rendues du 1er janvier 1535 au 31 décembre 1539. Le tome quatrième embrassera la fin du règne (1540-1547); il paraîtra en 1890.

Parmi les archivistes de province qui ont prêté le plus large concours à la commission, M. Picot cite, d'une manière toute spéciale, M. Garnier, archiviste du département de la Côte-d'Or, lequel a rédigé les fiches de 432 actes omis. Cette collection sera complétée par un supplément renfermant les actes omis et ceux qui sont relatifs au gouvernement du Milanais et du Piémont.

***

A l'Académie de médecine, le secrétaire perpétuel a eu l'initiative d'une heureuse innovation. L'Académie commence, cette année, la publication d'un annuaire qui n'a pas moins de 340 pages. Il est divisé en deux parties; la première renferme les ordonnances royales constitutives de la compagnie, les arrêtés ministériels qui s'y rapportent, les règlements, les legs et donations, les prix décernés et à décerner, la liste des lauréats, etc. Dans la seconde partie, on trouve le tableau des nominations, des promotions, des extinctions, la liste des associés libres, des présidents, des commissions permanentes, l'état actuel du personnel de l'Académie, avec l'adresse de chaque membre résidant.

Si, ce que nous ignorons, l'exemple d'une telle publication était déjà donné par les académies qui composent l'Institut, l'Académie de médecine a bien fait de le suivre; sinon, elle a bien fait de le donner.

***

A l'Académie des beaux-arts, c'est le livret de Mme Judith Gautier sur les *Noces de Fingal* qui a été couronné au concours Rossini. On en a donné un exemplaire à chacun des musiciens qui désirent concourir pour le prix de composition musicale.

***

L'Académie, la Sorbonne et la pépinière sorbonnique de la rue d'Ulm ont des affinités telles que le jeune homme qui sort des bancs de l'École normale supérieure peut toujours avoir l'espoir et nourrir l'ambition de se reposer dans un des quarante fauteuils, après avoir occupé quelque chaire à la Faculté. Ce n'est donc point rompre notre propos que de rappeler la réunion publique annuelle de l'Association des anciens élèves de l'École qui s'est tenue le 13 janvier, sous le présidence de M. Gaston Boissier, de l'Académie

française. Dans le discours qu'il a prononcé à cette occasion, M. Boissier énumère les récompenses et distinctions académiques remportées, dans le cours de l'année dernière, par les anciens normaliens. La liste est instructive, et nous la reproduisons.

« Deux des nôtres, dit M. Gaston Boissier, sont entrés à l'Institut, M. Duclaux à l'Académie des sciences, et M. Waddington à celle des sciences morales et politiques. Dans les concours académiques,... l'Académie française a honoré M. Lanson, auteur d'une *Étude sur Nivelle de La Chaussée et la Comédie larmoyante*, de la première des récompenses qu'elle accorde aux ouvrages utiles aux mœurs. Le prix Marcelin Guérin a été décerné à M. Jacquet, pour son livre intitulé : *la Vie littéraire dans une ville de province sous Louis XIV*. A l'Académie des inscriptions, dans le concours sur les antiquités de la France, le *Recueil des inscriptions de Narbonne*, M. Lebègue a obtenu une mention. Le prix Delalande-Guérineau est donné à MM. Edmond Pottier et Salomon Reinach, pour leur ouvrage sur la nécropole de Myrina. L'Académie des sciences accorde le grand prix des sciences mathématiques à M. E. Picart, le prix Montagne (botanique) à M. Gaston Bonnier, le prix Jérôme Ponti (mathématiques) à M. Kœnigs, le prix Gegner à M. Valson, le prix Francœur à M. Barbier. A l'Académie des sciences morales, M. Vessiot obtient le prix Halphen ; M. Chuquet, le prix Joseph Audiffret ; M. Anthoine, le prix Thorel, pour son livre intitulé : *A travers nos écoles, souvenirs posthumes*. Enfin, le prix Jean Reynaud est décerné à M. Fustel de Coulanges. »

Lignes éloquentes qui prouvent, à la grande indignation des malcontents, que les littérateurs et les savants qui sortent de l'École normale peuvent être couronnés tout comme s'ils n'en sortaient pas !

***

Le concours est, d'ailleurs, à la mode de plus en plus. C'est ainsi qu'en exécution du legs de Mme la comtesse Rossi, la Faculté de droit met au concours pour 1890 : 1° Études sur les titres au porteur dans la législation française et les principales législations étrangères ; 2° Du meilleur régime de publicité en matière de constitution et de transmission de droits réels immobiliers, pour « la législation civile », et 3° Des droits des Chambres hautes ou Sénats en matière de lois de finances, étude de législation comparée, pour « le droit constitutionnel ».

Deux des prix sont de 4,000 francs ; le troisième est de 2,000.

***

Académies, concours, mandarinats, chinoiseries, il y a là une sorte de gradation descendante dont nous ne saurions, malgré tout notre respect, méconnaître le logique entraînement. Aussi la place est-elle tout indiquée ici pour faire mention du retour en France de M. le marquis de Croizier, président de la Société académique indo-chinoise, qui a profité de son long séjour dans l'Orient pour former de nombreuses et précieuses collections. A peine arrivé, M. de Croizier s'est empressé de répartir, avec un esprit de libéralité d'autant plus recommandable qu'il est plus rare, ces divers documents.

A la Bibliothèque nationale, il a donné une série d'ouvrages slavons et russes imprimés dans les principaux monastères orthodoxes ; au Conservatoire, il a remis les instruments de musique qui forment les orchestres géorgiens et turcomans ; enfin au Musée d'ethnographie, il a offert des armes de chefs boukhares, des selles en bois laqué avec incrustations de nacre et de pierres précieuses.

Berlin a eu presque en même temps une bonne fortune analogue. Le Dr Pauder, professeur d'économie politique et maître de conférences des langues allemandes et russes au Collège impérial de Pékin, est revenu en Europe, après un séjour de sept ans en Chine. Il en a rapporté deux cents objets relatifs au culte bouddhique et mille manuscrits ou livres en thibétain. Il a déposé cette collection au Musée ethnographique de Berlin.

***

Dans un ordre non moins curieux, mais plus restreint et presque intime, les journaux ont annoncé que M. et Mme Maurice Sand avaient récemment donné à M. Édouard Philippe le manuscrit, en six volumes, de *Mlle de la Quintinie*, roman dont le vrai titre, ainsi qu'on peut le voir à la première page du manuscrit, était : *le Roman d'un prêtre*.

Cet autographe à l'encre bleue est tout à fait intéressant, car il montre la façon dont George Sand travaillait. L'écriture, très nette et très forte, est alignée, droite et en grand ordre, sur de très petites pages. L'une de ces pages est encombrée de telles ratures que sur dix-sept lignes un seul mot a été épargné. Les ratures ont été faites à l'aide d'un pinceau, comme pour une épure.

***

Ce manuscrit pourra plus tard figurer avec honneur à quelque exposition historique rétro-

spective, si jamais la civilisation et la littérature du temps de Louis-Philippe et du second empire paraissent dignes d'un tel honneur à nos descendants. En attendant la Société de l'histoire de la Révolution française, dont nous avons parlé plus d'une fois, prépare une exposition, dite du centenaire, qui s'étendra, dans le temps, depuis l'ouverture des États généraux jusqu'au 18 brumaire.

Il y a, nous dit *le Public* (10 janvier), dans ces dix années, une riche moisson de souvenirs à recueillir. Pour ce faire, et afin de ne pas présenter des objets familiers et toujours accessibles à tous, on s'adressera moins aux collections de l'État qu'aux collections particulières. On empruntera cependant à la manufacture de Sèvres la reproduction des bustes des hommes célèbres de la Révolution, qui, joints aux portraits, peintures, gravures, pastels, dessins que l'on pourra réunir en outre, constitueront une incomparable galerie iconographique des personnages de cette époque tourmentée. — Une collection nombreuse d'estampes et de plans fera connaître au visiteur le Paris d'il y a un siècle sous tous ses aspects et jusqu'en ses plus reculés coins. — Une partie attrayante de l'exposition sera celle qui comprendra les vêtements civils et militaires. Les costumes de cette période sont en effet de ceux que nous aimons le plus à reproduire, dans cette élégance fringante et musquée qui fait un si singulier contraste avec la violence des actes et le caractère souvent lugubre des événements. Après les vêtements, les meubles, les ustensiles d'intérieur. Puis les monnaies, médailles, attributs, emblèmes, métaux et papiers. Les autographes auront aussi leur place, qui ne sera pas la moins importante. Parmi les organisateurs figure M. Charavay, l'archiviste bien connu, dont la collection, sans cesse augmentée, est peut-être la plus riche qui existe. Il y aura là des pièces précieuses émanant des plus grands, des plus terribles, parmi les hommes de la Révolution. En un mot, tout prendra place dans cette exposition rétrospective ; les sciences et les arts y seront largement représentés, ainsi que tout ce qui touche à la vie publique et privée, à l'existence intellectuelle et matérielle du peuple français, au moment où l'état social subit la plus grande et la plus rapide transformation qu'on ait jamais vue.

L'exposition du centenaire de 1789 sera ouverte vers le milieu du mois d'avril, un peu avant la grande exposition internationale.

***

Les tribunaux sont de notre ressort, quand il s'y agite des causes littéraires. La Colombine à barbe qui a déménagé du *Gil Blas* à *l'Écho de Paris* a trouvé mauvais qu'une Colombine quelconque s'installât dans ses anciens meubles, et en a appelé aux juges. Elle a même dit devant l'aréopage des paroles graves et charmantes, pareilles à celles qui coulent comme du miel de la bouche de Nestor. Le ministère public a été bourgeoisement d'avis qu'un nom vaut l'autre et qu'on peut être plusieurs à s'appeler Jocrisse, César ou Colombine. C'est le talent qui fait la différence. Il conclut donc qu'on renvoie les deux Colombines dos à dos. Celle de *l'Écho de Paris* y aura toujours gagné de faire savoir au public qu'elle n'est plus celle du *Gil Blas,* qui l'a emporté devant les juges. C'est peut-être tout ce que M. Henry Fouquier voulait.

***

Il y a quelque temps, paraît-il, le correspondant parisien du journal de Londres *the Bookseller* est allé voir l'Homme de Médan. M. Émile Zola lui a fait l'effet d'un *jolly and genial fellow*. Mes œuvres, lui a-t-il dit, sont rarement destinées à être lues par les gens dont je cherche à corriger les vices et les erreurs en les divulguant. Elles s'adressent aux personnes qui ont de l'éducation. Ce sont des essais de critique destinés à ceux qui ont en main le pouvoir de remédier aux maux sociaux existant. Même à Paris, les ouvriers qui ont lu *l'Assommoir* et *Nana* sont certainement la minorité, et ceux des classes laborieuses qui comprennent véritablement le but que j'ai poursuivi en écrivant ces ouvrages sont assurément de très rares exceptions. Croyez-vous franchement qu'il y ait beaucoup de paysans qui aient lu *la Terre?* S'il y en a quelques-uns — bien peu — ils n'y ont cherché que le plaisir morbide de voir reproduire le tableau de leur vie brutale et de lire leurs expressions grossières en lettres d'imprimerie. Ils ne soupçonneraient jamais que mon livre a un but moralisateur. — Mais, objecte alors timidement l'*interviewer,* ce sont précisément les gens d'éducation et de jugement qui dénoncent votre livre comme immoral. Est-ce à dire qu'eux aussi sont impuissants à voir votre but? — Au contraire, ils le voient clairement; mais ils refusent de le reconnaître, par jalousie et hypocrisie. D'ailleurs, pour en revenir au public anglais qui, dites-vous, a peu de goût pour ce que j'écris, comment expliquez-vous, je vous prie, qu'une partie considérable de la première édition de mes livres soit vendue en Angleterre, même avant sa publication? Le fait est que ceux qui lisent le français, et ils sont nombreux dans les hautes classes de la société anglaise, aiment mieux me lire dans l'original plutôt que de parcourir une traduction médiocre et souvent inexacte. — A cela que pouvais-

je dire? demande l'*interviewer*. Aussi ne dit-il rien.

Le nom du président Floquet ayant été prononcé dans la conversation, le correspondant anglais demanda à M. Zola s'il était exact que cet homme politique, lorsqu'il n'était que simple député, eût violemment pris à partie *l'Assommoir* et son auteur. « C'est parfaitement exact, répondit le romancier. Mais il est de fait que je lui ai rendu le compliment avec usure dans *Germinal*. Plus tard, nous nous sommes rencontrés à la table de mon ami Charpentier, l'éditeur, qui est aussi l'intime du président. Charpentier ayant fait allusion à l'attaque contre *l'Assommoir*, Floquet répliqua : Sans doute, j'ai été vif; mais l'auteur de *Germinal* ne l'a pas été moins. — Puis, me tendant la main, il me dit gaiement : Maintenant nous sommes quittes, monsieur Zola! — Et, ma foi, depuis, nous sommes les meilleurs amis du monde. »

Nous resterons sur cet exemple édifiant de liberté et de fraternité.

B.-H. GAUSSERON.

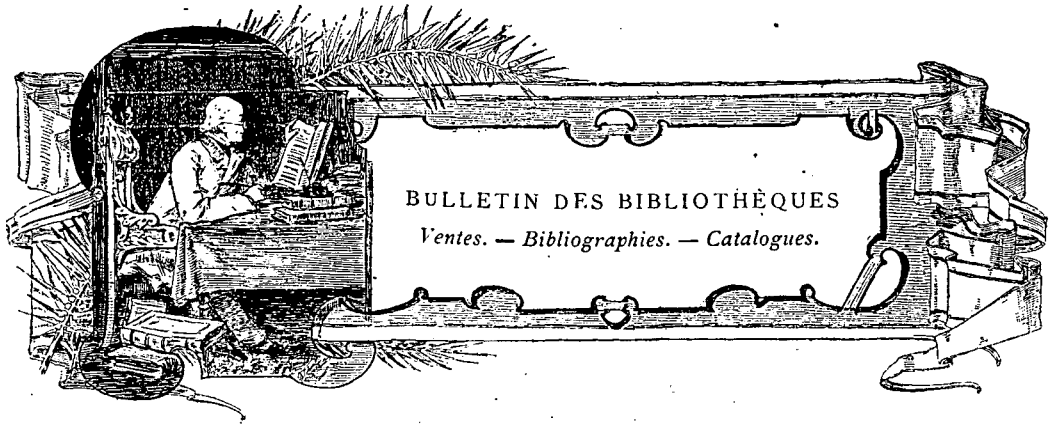

FRANCE

La nomination définitive de M. Henri de Bornier comme directeur de la bibliothèque de l'Arsenal, où il n'avait d'abord été nommé qu'à titre provisoire, et l'installation de la buvette, annoncée depuis longtemps, à la Bibliothèque nationale, voilà tout ce que le mois écoulé nous fournit de nouvelles touchant nos bibliothèques publiques.

A côté, dans les *by-ways*, comme disent nos voisins, nous trouvons de quoi nous arrêter un instant. On sait que l'Association philotechnique, qui date de 1848 et qui n'a pas cessé de travailler à la diffusion des connaissances utiles dans toutes les classes de la société, a récemment créé une « section du Livre », rue de Fleurus, 21, spécialement destinée à donner une instruction professionnelle et gratuite aux ouvriers relieurs, brocheurs, imprimeurs, papetiers et autres, appartenant aux industries similaires. Ces cours sont sous la direction de M. Ramé et, pour la partie technique, de M. Engel père. De tels noms sont la meilleure des garanties. Le lundi, à huit heures et demie du soir, M. Ramé expose la théorie et l'histoire de la reliure, la géographie dans ses rapports avec l'industrie du livre, les calculs différentiels sur les poids et formats des différents papiers. Le mercredi, M. Engel père, assisté de M. Stein comme préparateur, fait un cours pratique sur les différentes opérations qu'exige la reliure. Le vendredi, M. Verrimst, qui succède à M. Meyer, mort à la fin de l'année dernière, enseigne le dessin : ornement; composition au trait d'après la méthode Ottin; styles des diverses époques du livre. Outre ces trois cours fondamentaux et réguliers, des conférences sont faites par des professeurs compétents sur diverses spécialités de la profession : endossure, couvrure, dorure, etc. Nos ouvriers se sont acquis, dans le monde entier, une réputation d'habileté de main, de goût et de fini dans l'exécution qu'on cherche partout à atteindre, en y réussissant quelquefois. La lutte devient chaque jour plus vive et plus pénible. Il importe pourtant à notre honneur autant qu'à nos intérêts de conserver la position acquise; des institutions comme celle de l'Association philotechnique (section du Livre) en fournissent les meilleurs moyens. L'Association publie un bulletin mensuel. Son siège central est rue Serpente, 24, où le secrétaire général est toujours prêt à répondre aux demandes de renseignements qu'on peut lui adresser.

Les collectionneurs sont légion. Avec un curieux instinct de la division du travail, ils se partagent en cent branches diverses. Depuis les per-

ruques jusqu'aux chaussures, depuis les œuvres de l'art le plus élevé jusqu'aux fourneaux de pipe en terre vulgaire, depuis les médailles antiques jusqu'aux timbres-poste, depuis les livres sur vélin jusqu'aux cahiers de chansons à deux sous, il est peu de choses qui ne se prêtent au goût, au caprice, à la manie si l'on veut, des collectionneurs, et il n'est aucune de ces collections, quelle qu'en soit d'ailleurs la bizarrerie ou l'incohérence, qui ne présente un certain intérêt, et, au point de vue de l'histoire des mœurs et de l'industrie, une certaine utilité.

Le journal *le Soleil* a consacré récemment (6 janvier) à la collection d'affiches de M. Dessolliers, *alias* Paul de Sainte-Marthe, un article signé J. Cardane, dont nos lecteurs ne nous sauront pas mauvais gré de reproduire les passages principaux. La collection de M. Dessolliers se compose, en l'état présent, de vingt-sept gros volumes in-folio très faciles à feuilleter. Les pièces, quelque gigantesques qu'elles soient, sont pliées et montées sur onglet. Elles sont au nombre de dix mille, dont beaucoup remontent à cinquante ans ou plus. Celles-ci sont absolument introuvables. M. Dessolliers les a classées méthodiquement en quatre séries : 1° Affiches artistiques, relatives aux livres, publications, expositions, etc.; 2° Affiches de théâtres, bals, concerts, fêtes, etc. ; 3° Affiches industrielles et commerciales; 4° Affiches politiques.

Les affiches illustrées sont celles que M. Dessolliers recherche avec le plus de passion. Les plus anciennes qu'il possède ne remontent pas au delà de 1830. Parmi celles-ci on remarque les affiches dessinées par Raffet pour la *Némésis* et le *Napoléon en Égypte*, de Barthélemy et Méry, pour le *Compagnon du tour de France*, de George Sand, pour l'*Algérie ancienne et moderne*, etc.

On trouve également, dans ces cartons, des affiches dessinées par Tony Johannot, par Meissonier, par Gavarni, par Célestin Nanteuil (*Robert Macaire* et *Don César de Bazan*), par Manet, par Félix Bracquemont, etc ; enfin tous les exemplaires des affiches d'art des maîtres modernes, Chéret, Grévin, etc.

Ce que cette collection a coûté à M. Dessolliers, sans parler de l'argent, il est bien difficile de le dire. Pour suivre à la piste l'affiche et la saisir, il lui a fallu souvent déployer des ruses de sauvage et des habiletés de pick-pocket. La conquête de l'extraordinaire gravure de l'*Homme-Chien* a été tentée par notre collectionneur, en plein jour, sur le Pont-Neuf, derrière le dos du colleur lui-même, qui s'en est aperçu et qui a ameuté la foule. Un cri de plus et le collectionneur était jeté dans le fleuve; il réussit cependant à prendre la fuite, emportant la précieuse pièce convoitée.

A côté des affiches purement artistiques, la collection de notre confrère possède les plus beaux spécimens de la réclame commerciale; c'est un bizarre défilé de produits divers vantés par d'habiles crayons, où l'on retrouve toutes les inventions utiles ou étranges de notre temps.

Enfin, la collection d'affiches illustrées de M. Dessolliers donne d'innombrables renseignements rétrospectifs sur les mœurs, les costumes, les engouements, les succès d'un jour, les spectacles, les plaisirs, les originalités, les caprices quotidiens, les folies ou les idées sérieuses de Paris et de l'Europe, pendant un demi-siècle.

A ce titre elle méritait d'être signalée. « A ce titre encore, dit M. J. Cardane, elle mériterait de figurer à la Bibliothèque nationale, où certainement elle ne manquerait pas d'être fréquemment consultée. »

C'est un vœu auquel nous nous associons bien volontiers.

—❀—

Le journal londonien *the Bookseller* du 9 janvier contient un *advertisement* informant les amateurs et vendeurs de livres anglais que M. Émile Rondeau a récemment acheté la librairie Auguste Fontaine, et qu'en conséquence il les prie de lui envoyer leurs catalogues, ainsi que les beaux livres français du XVIIIe et du XIXe siècle qu'ils peuvent avoir. — Nous ne doutons pas que le nouveau bibliopole ne maintienne à la grande maison du passage des Panoramas l'importance et la réputation que feu Auguste Fontaine, en se laissant discrètement guider par quelques vrais bibliophiles dont il eut le flair de s'assurer les services, avait su lui donner.

—❀—

ÉTRANGER

Allemagne. — La correspondance de Gœthe et de Schiller vient d'être remise aux Archives de Gœthe (*Gœthe-Archiv*), fondées à Weimar par la grande-duchesse de Saxe. Cette correspondance avait été achetée par l'éditeur de Gœthe, le fameux baron Friedrich von Cotta, dont nous avons annoncé la mort récente. Celui-ci, après en avoir refusé 60,000 marks, l'avait cédée aux Archives pour le prix qu'elle lui avait coûtée, 12,000 marks, à condition qu'il en resterait détenteur sa vie durant.

Les Allemands sont de grands bibliographes, quoiqu'on puisse regretter que, dans leurs minu-

tieuses recherches, ils s'élèvent rarement au-dessus de l'exactitude du nomenclateur. Ainsi, M. Philippe Strauch a fait tirer à part, après l'avoir insérée dans le premier fascicule de la *Zeitschrift für deutsches Alterthum* de cette année, une bibliographie des publications scientifiques parues en 1887 dans le domaine de la littérature allemande moderne : *Verzeichniss der auf Gebiete der neueren deutschen Litteratur in jahre 1887 erschienenen wissenschaftlichen Publicationen.* L'utilité de pareils travaux est simplement inappréciable.

D'un autre côté, le Dr Reinhold Röhricht, dont on connaît le livre sur les pèlerinages allemands en Terre-Sainte, publié par lui et le docteur H. Meissner en 1880, a sous presse une bibliographie complète de la littérature relative à la Palestine, jusqu'en 1888.

Enfin on a dernièrement annoncé l'apparition d'une feuille bi-mensuelle, consacrée aux intérêts du commerce des livres et des industries qui s'y rattachent, intitulée *Das Buchgewerbe* (*l'Industrie du livre*) et dirigée par Paul Hennig, de Berlin. Ce n'est pas là une publication bibliographique à proprement parler ; mais elle ne peut manquer, si elle répond complètement à son titre, de renfermer un grand nombre de renseignements utiles à la bibliograhie.

A une vente d'autographes, qui a eu lieu dernièrement à Berlin, un manuscrit musical de Mozart, daté de 1782, a été vendu 555 marks, et une lettre de Lessing 500 marks. On sait que le mark vaut environ 1 fr. 25. La salle des enchères a dû être un beau champ de bataille, ce jour-là. Pendez-vous, monsieur Charavay ! Mais peut-être y étiez- vous.

Angleterre. — Comme nous l'avions annoncé, le *British Museum* a organisé une exposition de manuscrits, de sceaux, et de livres datant de l'époque des Stuarts. Ces sortes d'exhibitions rétrospectives présentent d'autant plus d'intérêt que le cadre en est bien délimité, et c'est le cas pour celle-ci.

A propos du *British Museum*, nous avons rencontré l'autre jour une lettre de Thomas Gray, le poète de l'*Elégie écrite dans un cimetière de campagne*, qui donne quelques détails intimes et malicieux sur la grande bibliothèque anglaise au milieu du siècle dernier. La lettre, adressée à Palgrave, est datée du 24 juillet 1759. Gray est venu à Londres, malgré les chaleurs accablantes de l'été, parce qu'il espère que « le Museum, avec les manuscrits et les raretés qui y sont entassés par charretées », compensera amplement pour lui toutes les incommodités qu'il aura à souffrir d'ailleurs. « Aujourd'hui, continue-t-il, j'ai passé entre les mâchoires d'un grand Léviathan, dans l'antre du docteur Templeman, surintendant de la salle de lecture, lequel s'est félicité de voir si bonne et si nombreuse compagnie. Nous étions, premièrement : un homme qui écrit pour lord Royston ; deuxièmement, un homme qui écrit pour le docteur Burton, d'York ; troisièmement, un homme qui écrit pour l'empereur d'Allemagne ou pour le docteur Pocock, car il parle le plus mauvais anglais que j'aie jamais entendu ; quatrièmement, le docteur Stukely qui écrit pour lui-même, ce qui est bien le pire personnage pour qui il puisse écrire ; et en dernier lieu, moi, qui me contente de lire pour savoir s'il y a quelque chose qui vaille la peine d'être écrit, et encore ne le fais-je pas sans quelque difficulté. Je trouve qu'on a imprimé mille exemplaires du *Harleian Catalogue* et qu'on n'en a vendu que quatre-vingts ; qu'on a neuf cents livres sterling de revenu, et qu'on en dépense treize cents, et qu'on bâtit des appartements pour les sous-conservateurs ; aussi je m'attends cet hiver à voir la collection affichée et mise aux enchères. »

L'intéressante revue bibliographique que l'éditeur Elliot Stock publie à Londres sous le titre de *The Bookworm* a donné, dans le courant de l'année dernière, une série d'articles sur le *British Museum*, dus à M. A.-C. Bickley. On y peut puiser des informations peu accessibles et peu répandues, et y trouver un intérêt réel, même après les pages que le *Courrier de l'Art* a récemment consacrées au même sujet. Nous ne donnerons aujourd'hui que ce qui se rapporte aux origines historiques de l'institution.

Ces origines ne sont pas difficiles à démêler. Le noyau autour duquel la présente bibliothèque s'est agrégée est : 1° la collection royale ; 2° la cottonienne ; 3° la harléienne ; et 4° la sloannienne. A ces collections se sont ajoutées bien entendu, de temps en temps, soit par don, soit par achat, un grand nombre de petites bibliothèques ou de collections de livres ; de même il a été donné ou acheté des myriades d'ouvrages divers, et le reste s'est accumulé en vertu du *Copyright Act* (dépôt légal).

Bien que citée la dernière, comme étant la moins importante, la collection Sloane est la première dans l'ordre des temps. Elle fut léguée à la nation, à condition qu'on verserait vingt mille livres sterling à la famille du donateur. Elle se composait de cinquante mille ouvrages environ et de plus de quatre mille manuscrits, outre une immense collection de spécimens d'histoire naturelle et de curiosités. C'est cette magnifique donation qui

amena, comme nous aurons l'occasion de le redire, la fondation du *British Museum*, lequel fut ouvert en 1759, sept ans après la mort de sir Hans Sloane. Les manuscrits étaient en grande partie des traités d'histoire ou de médecine ; mais, parmi les livres, beaucoup étaient extrêmement rares et précieux, et la plupart portaient sur des sujets curieux et bizarres.

Antérieurement au règne d'Henri VII, les rois, depuis la conquête, semblent s'être souciés des livres moins que d'une pinte de vin sec ; mais ce monarque « froid, rusé et calculateur » avait quelque chose du bibliophile dans son âme égoïste, et le *British Museum* possède une belle série de classiques, imprimés sur vélin, à Paris, par Antoine Vérard, qui lui ont jadis appartenu. Son successeur, *bluff King Hal*, continua la bibliothèque commencée par son père. La seconde série de *The Retrospective Review*, t. Ier, p. 334, a imprimé *The Second parte of the Inventory of our Late Sovran Lord, etc., Henry VIII.* Sa bibliothèque paraît avoir été composée de trois cents à quatre cents volumes, sans compter un grand nombre de traités théologiques, qui étaient conservés avec les archives d'Etat à la trésorerie. Parmi les dépenses de la bourse privée de ce monarque, se trouvent des mentions d'achats de livres, et des notes se rapportant à d'autres ouvrages venant de collections monastiques ou d'ailleurs ; les sommes dépensées sont minimes, — environ cent vingt-cinq livres en trois ans ; — comme le prix comprend en même temps la reliure et qu'Henri aimait les reliures somptueuses, une bien petite quantité de l'argent royal tombait dans la poche de l'imprimeur. Parmi ceux de ces livres qui sont au Muséum, se trouve un exemplaire de la première édition de son *Assertio septem Sacramentorum*, publiée en 1521, livre qui lui valut le titre de « défenseur de la foi ». L'exemplaire unique des *Méditations sur les sept pseaulmes pénitentiaulx*, de Caxton, lui a aussi appartenu.

Édouard VI, s'il eût vécu, eût été un protecteur des lettres. Il fit partie, avec Cranmer et la duchesse de Somerset, du triumvirat formé dans le but d'acheter les livres et manuscrits de Martin Bucer, et il prit Roger Ascham pour son bibliothécaire.

La reine Mary paraît s'être tenue soigneusement à l'écart des livres, et sa sœur ne fit guère mieux. Cependant Élisabeth en acheta quelques-uns, et comme beaucoup d'autres lui furent offerts, le Muséum contient un bon nombre de ses livres. Comme son père, elle aimait les belles reliures.

Jacques Ier, qui, malgré les assertions de ses détracteurs, n'était pas un médiocre érudit, acheta la collection de John, lord Lumley (mort en 1609), lequel avait acquis la bibliothèque du comte d'Arundel, cabinet enrichi des trésors obtenus à l'époque de la fermeture des monastères et de la dispersion de la bibliothèque de l'évêque Cranmer.

Charles Ier rassembla des livres ; mais la plupart furent dispersés par les fanatiques puritains. Le volume des pièces de Shakespeare (seconde édition), qui l'amusait lorsqu'il était enfermé dans le château de Carisbrook, est à la Bibliothèque royale. On se rappelle que John Milton lui fait un reproche de n'avoir pas su, dans sa prison, mieux employer son temps. Ce livre précieux porte la devise : *Dum spiro spero*, écrite de la main du roi. Les monarques qui vinrent ensuite ne se souciaient guère de livres, mais la bibliothèque ne continua pas moins à s'accroître lentement, car il était passé en coutume que les auteurs offrissent un exemplaire de leurs œuvres au roi ; de là la présence d'un grand nombre de livres rares, en exemplaires de choix et dans des reliures luxueuses. En 1759, George II donna la Bibliothèque royale à la nation, avec les collections de sir John Morris, de sir Thomas Roë et d'Isaac Casaubon ; il y ajouta son cabinet de manuscrits, où se trouvaient des pièces de la plus grande valeur.

La Bibliothèque royale s'enrichit encore des livres recueillis par George III pendant soixante années de règne. En 1762, le roi-fermier, comme on l'appelait familièrement, avait acheté pour 10,000 livres sterling la bibliothèque de Joseph Smith, ancien consul à Venise, bibliothèque riche en livres italiens et en premières éditions des classiques. En 1773, il se rendit acquéreur d'une grande partie de la collection de James West, qui avait été président de la Société royale et qui possédait un grand nombre de caxtons et d'impressions gothiques. C'est en cette occasion, — il faut le rappeler à sa gloire, — que le roi ordonna à ses agents de ne pas pousser les enchères sur les livres que des particuliers voudraient acheter dans un but d'étude. En 1775, il acheta, à la vente du docteur Antony Asken, un assez grand nombre d'ouvrages, notamment *Il Tescide* et *Il Forze de Hercolo*, de Boccace (Ferrare, 1475), ainsi que l'édition princeps du même auteur imprimée à Florence. A partir de 1768, le roi eut sur le continent un acheteur spécial, stylé par le Dr Johnson, et auquel il donnait annuellement 2,000 livres sterling pour ses acquisitions. A sa mort, George III avait une collection de plus de 65,000 ouvrages en 120,000 volumes, dont le catalogue remplissait cinq gros volumes in-folio. Ce fut trois ans après que Georges IV donna ce

fonds splendide à la nation, en stipulant qu'il serait conservé à part du reste de la bibliothèque, et la galerie qu'on bâtit pour l'y installer fut le noyau des constructions du *British Museum* actuel.

La bibliothèque cottonienne a été en partie brûlée en 1731 ; mais, en proportion du nombre de volumes dont elle se compose, elle est peut-être plus riche que toute autre en livres précieux. Les manuscrits surtout sont remarquables. On y trouve des chartes de Canut et d'Édouard le Confesseur, ainsi que la grande charte elle-même. Sir Robert Cotton avait recueilli ces trésors peu après la dispersion des congrégations, lorsque ces documents, exhumés des chartriers des monastères, pullulaient partout.

La bibliothèque harléienne, formée par Robert Harley, comte d'Oxford, et accrue par son fils, est aussi fort riche en manuscrits ; mais ceux-ci ont trait surtout aux sciences héraldique, topographique et historique. Parmi les principaux, nous citerons un bel exemplaire du *De gestis regum anglorum*, de Guillaume de Malmsbury ; un *De gestis pontificum*, du XIIe siècle ; et un volume très curieux par sa reliure et ses tranches guillochées et par les belles enluminures de ses feuillets. C'est un recueil de quatre contrats passés entre Henri VII et l'abbaye de Westminster pour la célébration de messes dans une chapelle que le roi avait l'intention de construire en l'honneur de la Vierge. Les manuscrits de la harléienne comprennent les collections de Fox, l'auteur du *Livre des martyrs ;* de Charles, héraut de Lancastre, et de l'archéologue sir Simond d'Ewes. Ils sont au nombre de 8,000 environ. La bibliothèque comprenait en outre plus de 50,000 volumes imprimés, environ 40,000 estampes et une collection de brochures et de dissertations estimée à 400,000. Les manuscrits seuls, achetés 10,000 livres sterling sur un crédit spécialement voté par le parlement, n'ont pas été dispersés.

Parmi les legs de livres que le Muséum a constamment reçus depuis ses origines, on peut à peine citer les plus considérables : celui de Thomas Grenville, en 1846 (16,000 ouvrages en 20,240 volumes, dont la plupart en grand papier et dans de splendides reliures) ; celui du juif d'Amsterdam, Salomon da Costa, en 1759 (200 ouvrages précieux sur la théologie et la jurisprudence hébraïque) ; celui du révérend Clayton Mordaunt Cracherode, dont la bibliothèque était riche en légendes classiques et bibliques (4,500 ouvrages rares, curieux et d'une conservation parfaite) ; celui de sir Joseph Banks, en 1827 (sciences, voyages, philosophie) ; celui de sir Richard Colt Hoare (topographie italienne).

Dès le legs de sir Hans Sloane, il était nécessaire de trouver pour cet énorme dépôt de livres un local approprié. La nécessité ne fut que plus urgente, lorsque, à ce premier fonds, vinrent s'ajouter les manuscrits harléiens et cottoniens, et la Bibliothèque royale. Avec l'aide du ministère, qui organisa une loterie, on trouva 100,000 livres sterling et on acheta Montagu-House (1754), dans Great-Russell street. Elle avait été construite, en 1678, sur les plans de Puget et convenait parfaitement à une résidence seigneuriale, mais point du tout à une bibliothèque. Ce qu'il y avait de mieux, c'étaient son entrée, son escalier et les jardins qui l'entouraient. Ce fut là qu'on installa le Muséum. C'est là qu'il est encore, énormément agrandi et toujours à l'étroit. Il fut ouvert au public le 15 janvier 1759 et se composait de trois départements, les livres, les manuscrits et l'histoire naturelle.

Quand on se reporte à la date de la lettre de Gray, citée plus haut, on comprend mieux ses ironiques et douloureux pressentiments.

Si nos lecteurs s'y intéressent, nous continuerons cette monographie succincte du *Bristish Museum.*

États-Unis. — Nous nous faisons un devoir et un plaisir de ne pas tromper l'attente de M. Wm L. Fletcher, bibliothécaire d'Amherst College, qui écrit au *Library journal* de New-York :

« J'ai récemment trouvé, dans une vente, un exemplaire du premier volume des *Œuvres mêlées de Gibbon*, éditées par lord Sheffield, Londres, 1796, in-4°. Sur la feuille de garde est écrit d'une écriture ronde et hardie :

Pour Monsieur Vade
de la part de Lord Sheffield.

« Au bas de la page de titre « M. Vade » a tracé son vrai nom d'une écriture nette et trahissant un Français, « D. Levade ». Dans *la France littéraire*, de Quérard, t. V, p. 267, il y a une notice sur « Levade, Jean-Dan.-P.-Et., ministre... à Lausanne », traducteur français des *Évidences* de Paley, et je crois qu'il n'est pas douteux que ce ne soit le « D. Levade » de mon *Gibbon*. En revenant à la feuille de garde, je trouve, écrite de l'écriture nette, mais ratatinée de Levade, plus bas que l'inscription rapportée plus haut, la note, assez sardonique, qui suit :

« Les deux volumes de cet ouvrage me sont parvenues (*sic*) un an après l'envoy avec 29 livres de Suisse de frais. Le second volume se trouve dans la bibliothèque de mon respectable ami

G. Chad, qui, par erreur, l'a emballé avec ses livres. »

« Il se peut que ces lignes tombent sous les yeux de quelqu'un en France ou en Suisse (peut-être *le Livre* les reproduira-t-il), qui sera capable de découvrir ce que sont devenus les livres de « G. Chad » et de donner au possesseur actuel du second volume de Gibbon l'occasion de réparer « l'erreur » de ce « respectable ami » de feu M. Levade. En un peu moins d'un siècle, et dans ce tranquille coin du monde, le livre ne doit pas avoir voyagé bien loin. S'il se retrouve, j'entrerai volontiers en négociations pour en effectuer l'achat. »

L'éditeur J.-W. Bouton, de New-York, annonce un ouvrage sur les *Reliures remarquables du British Museum*, par M. H.-B. Wheatley, avec 60 planches en photogravure. Le livre doit être publié en même temps en français par MM. Gruel et Engelmann, éditeurs par occasion et pour la gloire de leur art. Le tirage sera limité à 200 pour chaque édition. Ce sujet a déjà été traité dans *The Bookworm* de l'année dernière. Mais les deux articles que le journal de M. Elliot Stock y a consacrés peuvent facilement être *expanded* en un volume.

Ce sujet de la reliure est à l'ordre du jour parmi les amis des livres. En Angleterre, M. James Weale prépare un livre sur la reliure et les relieurs, qui ne peut manquer d'avoir un grand intérêt, à en juger d'après les recherches auxquelles il se livre et d'après les trouvailles qu'il fait. Il vient de découvrir au *Public Record Office* — les Archives nationales de l'Angleterre — que le volume connu sous le nom de « petit livre noir de l'Echiquier » (*The smaller Black Book of the Exchequer*) avait été relié deux fois par Caxton, ce volume étant orné de fers de deux modèles différents, que M. James Weale a reconnus d'une manière certaine pour avoir appartenu au plus ancien imprimeur anglais.

Enfin, le catalogue récemment publié de l'*Arts and Crafts Exibition Society* contient une note sur la reliure considérée comme art et comme métier, par M. Cobden Sanderson, un des premiers relieurs de ce temps. Une conférence, qu'il a faite sur son art est aussi résumée dans le *Bookbinder* du 28 novembre.

Italie. — Nous signalons, en passant, et pour y revenir, un beau chapitre de l'ouvrage de M. Rodolfo Lanciani (la *Rome antique à la lumière des découvertes récentes*) sur les bibliothèques publiques de Rome dans l'antiquité et au moyen âge. Nous nous proposons d'en donner la substance dans un de nos prochains bulletins.

Rien n'est passé pour le bibliophile comme pour le philosophe : tout est dans un présent dont la limite recule sans cesse, et dans un éternel avenir.

Pour aujourd'hui, le temps presse et la place se resserre. Nous nous contenterons de noter l'apparition, remontant déjà à la fin de l'année dernière, de la troisième partie de l'ouvrage entrepris par M. Pietro Riccardi : *Saggi di una bibliografia Euclidea*. La quatrième et dernière partie sera consacrée à la bibliographie des manuscrits se rapportant au sujet. On sait que ce travail paraît d'abord dans les *Memorie della Reale Academia delle scienze dell' Instituto di Bologna*.

PUBLICATIONS NOUVELLES ET ANNONCÉES
en France et à l'Etranger

FRANCE

Nous insérons aujourd'hui dans *le Livre* une réclame relative à l'intéressant *Petit théâtre des Marionnettes*, dirigé par M. Signoret. Mentionnons à ce propos la très remarquable traduction que M. Maurice Bouchor vient de publier de la comédie de Shakespeare : *la Tempête*, et qui a paru chez M. Parvillez, imprimeur-éditeur, 32, rue de Turbigo, à Paris.

Cette traduction de premier ordre, qui a surpris par son ingéniosité littéraire les érudits anglais les plus susceptibles à l'égard de Shakespeare, a été spécialement écrite pour le *Petit théâtre* et mérite d'être accueillie dans la bibliothèque des vrais lettrés; c'est une œuvre exquise dans laquelle Maurice Bouchor a montré toute la souplesse de son talent et toute la fraîcheur de son âme poétique. (1 vol. in-8° carré de 97 pages; prix : 2 fr.)

Un nouveau poète, M. Gabriel Martin, a récemment fait paraître chez l'éditeur C. Dalou (17, quai Voltaire; 1 vol. in-18°, 3 fr. 50) un volume de vers intitulé *les Cantiques impies*. Le volume porte cette dédicace : « Au maître Jean Richepin, foyer de la pétillante flamme brûleuse des dieux et de religions, je dédie ces premières étincelles du nihilisme. » Ce sont des vers sur des sujets scabreux ou obscènes avec, le plus souvent possible, des papes, des souverains ou des grands de la terre pour acteurs. Les vers ne valent pas mieux que tant d'autres, lesquels, le plus ordinairement, ne valent rien. Quant au maître Richepin, il est bien innocent de tout cela et n'a pas à s'inquiéter si la flaque d'eau prend un reflet à son soleil. Ce n'est pas lui, en tout cas, qui chercherait à tirer du nihilisme des étincelles. Il connaît trop bien la grande maxime qui fait des dieux créateurs de pures chimères : *ex nihilo nihil*.

L'éditeur le plus poursuivi de France et de Navarre, sinon du monde entier, — j'ai nommé M. Albert Savine, — a mis dernièrement en vente, sous le titre de *la Révolution de septembre*, un nouvel extrait du journal de Fidus. L'auteur, parfaitement renseigné sur tout ce qui concerne le parti bonapartiste, est un observateur et un analyste très remarquable. Son livre, tout fragmentaire qu'il est, sera désormais consulté par tous les chercheurs qui prennent la seconde période impériale de notre histoire comme champ de leurs études et de leurs perquisitions.

Les éditeurs Picard et Kaan (11, rue Soufflot) mettent en vente une *Histoire de la Révolution de 1870-71 et des origines de la troisième République*, par M. Paul Boudois (1 vol. gr. in-8°, illustré de nombreux portraits, gravures et cartes, prix : 10 fr.). La grande préoccupation de l'auteur dans ce livre, dont le sujet même est brûlant, a été le calme, la modération, la froideur du jugement, le silence sur tout ce qui est contestable, et surtout ce qui est par trop irritant, la recherche de tout ce qui peut nous unir dans un commun sentiment d'amour pour la patrie. On comprend l'historien avec des passions, des ravissements et des haines; mais on ne saurait trop louer celui qui, en parlant des choses encore agitées de notre temps, peut se soustraire à tout ce trouble et garder la sérénité d'un esprit impartial.

A un moment où les méthodes d'enseignement se renouvellent, où le but même de l'éducation se déplace, on aimera à lire une alerte petite brochure, pleine de vues originales et hardies, qui, de prime abord, ne semblent pas toutes pratiques, mais sur lesquelles on ne doit se prononcer qu'avec réserve, l'auteur étant exceptionnellement situé pour parler en connaissance de cause. C'est un *Projet d'organisation des écoles pratiques d'enseignement secondaire*, par M. J.-E. Rigolage, agrégé de l'Université, ingénieur des arts et manufactures, principal du collège et directeur de l'École industrielle de Saumur (Paris, Ch. Delagrave).

Le docteur Paul Girod entreprend de publier, chez les éditeurs J.-B. Baillière et fils, un ouvrage très important sur les *Stations de l'âge du renne dans les vallées de la Vézère et de la Corrèze*, d'après les riches collections de M. Elie Massénat. La première livraison est en vente, et l'intérêt du texte égale la netteté des planches, toutes exécutées lithographiquement avec la plus grande exactitude, par le docteur Girod lui-même. L'ouvrage aura dix fascicules composés chacun de 10 planches et de 20 pages de texte (prix : 5 fr.).

Les bénédictins de Solesmes préparent, nous l'avons dit, toute une série de publications de mélodies liturgiques, fac-similés phototypiques des principaux manuscrits de chant grégorien, ambrosien, mozarabe et gallican. Le premier de ces fac-similés reproduira un graduel de l'ancienne abbaye de Saint-Gall, in-4°, du xe siècle, noté en neumes sans lignes, avec signes *romaniens*.

Une souscription de 20 francs donne droit à recevoir quatre livraisons par an. Chaque livraison se composera d'au moins 16 pages in-4° carré de reproductions phototypiques, outre le texte, l'introduction générale et les préfaces.

La Grande Encyclopédie. — On lira avec intérêt, dans la 164e livraison, une biographie très détaillée et très impartiale du général *Boulanger*, deux articles de technologie importants : *Bougie* et *Boulangerie*, et un beau travail financier sur la question des *Bouilleurs de cru*. — La 165e contient une étude toujours d'actualité sur la famille des *Bourbons*, son origine, ses nombreuses branches et la biographie de ses principaux membres. Nous signalons aussi aux lecteurs curieux un historique et une description intéressante du *Palais Bourbon*. — Enfin le critique F. Brunetière a publié, dans la 166e livraison de la *Grande Encyclopédie*, un intéressant article sur *Bourdaloue*, qui fait suite à la série si

remarquée qu'il avait donnée récemment au même recueil et où figuraient Boileau et Bossuet.

L'éducation physique, qui avait déjà son école normale, a maintenant son Bulletin mensuel (Paris, 51, rue Vivienne, 7 fr. par an). M. Paschal Grousset est décidément parvenu à faire une révolution.

Sous le titre la *Revue franco-scandinave*, vient de paraître un nouveau journal hebdomadaire, ayant pour but de mettre en communication d'idées plus directes la France et les pays scandinaves : Suède, Norvège et Danemark.

ÉTRANGER

Allemagne. — Notre collaborateur M. Louis de Hessem veut bien nous communiquer les notes suivantes :

« Si le temps et l'espace nous ont fait défaut dans notre précédent numéro pour entretenir nos lecteurs des choses nouvelles en Allemagne, il n'y en a que davantage abondance de matières cette fois. Aussi ne mentionnerons-nous que les ouvrages les plus importants et ne donnerons-nous encore que quelques lignes à chacun d'eux.

« Plusieurs volumes de mémoires tout d'abord. Le duc Ernest de Saxe-Cobourg-Gotha fait paraître chez Hertz à Berlin (Pellmann et Cie, 189, boulevard Saint-Germain, à Paris), le tome deuxième — un troisième et dernier viendra s'y joindre plus tard — de ses souvenirs *Aus meinem Leben und meiner Zeit*. Ils sont d'un intérêt politique avant tout, bien que le duc soit un de ces souverains intelligents prenant une part active à tous les mouvements de leur époque.

« L'éditeur Hermann Paetel, de Berlin, publie une traduction des *Souvenirs* de F. de Lesseps, puis encore un autre volume du même genre dû à F. Bodenstedt, l'un des meilleurs et des plus populaires poètes de l'Allemagne moderne. Bodenstedt est parti de bonne heure pour la Russie, il a longtemps habité le Caucase, et ses mémoires — dont ce volume n'est que la première partie — font défiler aux yeux du lecteur des paysages et des personnages russes. Ses souvenirs n'en sont que plus attachants pour un public français, — d'autant plus que Bodenstedt a pour ce qu'il décrit la plus franche sympathie, et que la façon simple, nette et sans prétentions dont il décrit ne peut que lui attirer des sympathies également.

« Il en est de même pour les mémoires d'un autre poète non moins distingué, le comte Schack, publiés en trois volumes par la *Deutsche Verlags-Anstalt*, de Stuttgart. S'il est parmi nos lecteurs des personnes qui ignorent l'œuvre poétique de cet écrivain, il en est moins sans doute qui n'ont pas ouï vanter la galerie de tableaux du comte, qui est une des curiosités de Munich. Ses mémoires en sont une autre, car le comte Schack, grand seigneur, grand voyageur, a un peu vu tous les pays : l'Italie, l'Espagne, la Palestine, l'Égypte, etc., et un peu connu tout le monde : Schopenhauer à Francfort, Humboldt à Berlin, Louis-Philippe, Victor Hugo, Alexandre Dumas, Eugène Delacroix, Berlioz, Meyerbeer à Paris, Napoléon III à Biarritz, Carlisle, Lewes, Eliot, Mazzini à Londres, etc. Le comte Schack sait voir et faire voir ; malheureusement il n'a pas la mémoire des dates, — les indications précises manquent souvent dans son ouvrage, — et son éditeur n'a pas jugé à propos d'ajouter une liste alphabétique des noms cités, ce qui est on ne peut plus regrettable, ces *Mémoires* étant destinés forcément à être consultés souvent par beaucoup.

« Aux mémoires proprement dits, on peut rattacher encore l'ouvrage de Karpeles : *Heine's Autobiographie* (chez R. Oppenheim, à Berlin). Aux mémoires que Henri Heine n'a pas laissés, Karpeles, un des plus fervents admirateurs de l'auteur des *Reisebilder*, substitue une autobiographie laborieusement, pieusement et habilement formée au moyen d'extraits pris dans les œuvres, dans la correspondance, dans des conversations du poète ; il arrive ainsi à nous montrer Heine autant qu'on pouvait le faire et à nous initier complètement aux secrets de cette existence si mouvementée, si féconde et si douloureuse. Le livre est émouvant : c'était d'ailleurs facile à prévoir avec un écrivain comme Henri Heine et un fin lettré comme Gust. Karpeles ; et nous le recommandons instamment à nos lecteurs.

« Cette autobiographie est une sorte de pendant à une thèse de M. Holzmann sur Louis *Bœrne*, publiée en un volume in-8° de quatre cents pages par le même éditeur ; mais les mérites de cet ouvrage ne sont point à la hauteur de ceux du précédent et ne répondent pas à tous les soins consciencieux avec lesquels l'auteur s'est efforcé de s'en acquitter.

« La maison Breitkopf et Haertel, de Leipzig, a édité avec un luxe de bon goût la remarquable biographie de *J.-G. Kastner*, compositeur et critique musical, membre de l'Institut de France, écrite par Hermann Ludwig (pseudonyme de Ludwig von Jan). Kastner était Strasbourgeois d'origine, et c'est à « un enfant de l'Alsace » que M. de Jan élève ce monument. Tout dit dans l'ou-

vrage la conscience, l'affection, l'admiration dont l'auteur est animé, et au cours de ces trois beaux volumes in-8°, imprimés en elzévir sur papier vergé, ornés d'un superbe portrait à l'eau-forte et de vingt héliogravures représentant des vues de Strasbourg ou reproduisant en fac-similé des lettres de Berlioz, de Meyerbeer, de Paer, etc., à Kastner, rien n'a été négligé pour mettre en relief la figure de ce savant, figure douce et énergique à la fois. Nous ne pouvons que féliciter sans réserves l'auteur et les éditeurs de ce livre magnifique.

« Chez Breitkopf et Haertel également *la Correspondance de Richard Wagner* avec les amis laissés à Dresde (un volume grand in-8°, papier vélin), forment la suite pour ainsi dire des deux premiers volumes contenant la correspondance entre Wagner et Liszt. Si cette dernière était intéressante par les révélations intimes sur le caractère des deux illustres musiciens, cette nouvelle publication ne l'est pas moins à cause des renseignements qu'elle donne sur la genèse et le développement de l'œuvre du maître de Bayreuth. Au point de vue matériel, c'est parfait, ce qui est toujours le cas d'ailleurs dans cette maison.

« Puisque nous parlons musique, signalons encore le volume du critique viennois Ed. Hanslick sur *Concerte, Componisten und Virtuosen* (1870-1885), chez Hermann Paetel, à Berlin, formant le cinquième volume de la série *Die moderne Oper* (*l'Opéra moderne*). Ce volume en est déjà à sa seconde édition; les précédents en ont eu de nombreuses, de trois à huit, suivant qu'ils sont de date plus ou moins récente. Pour un travail de ce genre, c'est l'indice certain d'une valeur incontestable.

« En ce qui concerne les œuvres d'imagination, nous citerons — la place nous manque pour faire mieux — *Spitzen* (Dentelles), de Paul Lindau, le troisième de la série *Berlin*, dans laquelle l'auteur a l'intention de donner un tableau d'ensemble de la société berlinoise. Nous ne pouvons dire s'il atteint son but, mais le roman est d'un style clair et rapide, l'action ne languit que rarement et la lecture est attachante. L'influence des auteurs français est facile à reconnaître (W. Spemann, éditeur, à Stuttgart). *Runensteine* (*Pierres runiques*) de Wilhelm Jensen (Elischer Nachfolger, éditeur, à Leipzig) est une œuvre d'une allure étrange et grandiose, d'un caractère âpre, ainsi d'ailleurs que la plupart des ouvrages de cet auteur que nous considérons comme l'un des premiers romanciers de son pays; un autre roman de W. Jensen, intulé *Das Asylrecht* (*le Droit d'asile*), publié dernièrement aussi par la *Deutsch Verlags-Anstalt*, prouve d'ailleurs la maîtrise de cet écrivain assez puissant, assez profond pour donner à peu-près régulièrement deux romans par an, — sans compter les nouvelles, — et ne pas craindre de se répéter ou de devenir banal. D'habitude il y a peu de personnages en scène, mais il les dépeint avec une délicatesse extraordinaire et un relief saisissant; quant à ses paysages, ils sont de ceux qu'on n'oublie pas. A la même librairie, Richard Voss publie *Dahiel, der Konvertit*, en trois volumes : on y retrouve le lyrisme, le pathétique, l'intensité de passion et l'exubérance de tragique qui caractérisent les œuvres de ce romancier.

« Puis encore, et au hasard pour ainsi dire, dans le nombre des volumes accumulés : quatre nouvelles charmantes (*Vier Novellen*) de G. zu Putlitz; un petit volume très fin, très délicat, de Marie Ebner-Eschenbach (les deux chez Gebrüder Paetel, à Berlin); *Zwei Seelen* (Deux âmes), de Rud. Lindau, chez Ed. Hallberger, à Stuttgart, etc.

« En géographie tout est à l'Afrique — et surtout à l'Afrique méridionale, — un reflet des préoccupations politiques et coloniales de l'Allemagne. Sur ce terrain, qui commence à se faire de moins en moins inconnu, de nombreux explorateurs ont passé et voici que paraissent en même temps, pour ainsi dire, quatre ouvrages assez importants traitant ces régions :

« *Unter deutscher Flagge quer durch Afrika* (*Sous pavillon allemand à travers l'Afrique*, 1880-1883), de H. Wissmann, illustré de nombreuses gravures d'après les croquis de l'auteur et publié par Walther et Apolant, de Berlin;

« *Explorations du docteur Junker* pendant un séjour de dix années dans l'Afrique méridionale, chez Ed. Hölzel, éditeur à Vienne;

« *Du Cap au pays des Machouboulombés*, par Emil Holub (1883-1887), chez A. Holder, à Vienne;

« Et enfin le journal de la baronne de Bülow dans un voyage à l'Est-Africain allemand.

« Pour terminer, nous signalerons deux ouvrages encyclopédiques d'un genre tout différents : *In Luft und Sonne*, album d'autographes et de dessins d'artistes, édité par H. Schorer, de Berlin, au profit d'une œuvre de bienfaisance et publié avec le plus grand luxe (100 pages in-4°, relié, prix : 8 marcs, 10 francs). Toutes les célébrités politiques, scientifiques, littéraires ou artistiques de l'Allemagne y sont représentées — ou du moins un grand nombre, — les empereurs Guillaume II et Frédéric III, le roi de Saxe, etc., l'écrivain G. Keller, le peintre A. Menzel et tant d'autres dont le total s'élève à plus de cent cinquante.

« Enfin le *Quart-Lexikon* du professeur Kürsch-

ner (W. Spemann, éditeur, à Stuttgart), nouvelle œuvre, œuvre de valeur d'un lexicographe infatigable et méritant. M. Kürschner a déjà publié des dictionnaires de tous les formats et de tous les genres : dictionnaire de poche, dictionnaire des gens de lettres, annuaire Wagner, etc., etc. Mais ce *Quart-Lexikon* comptera certainement comme un de ses plus réussis à tous les points de vue : près de trois mille colonnes illustrées de 1,460 gravures, une quantité inconcevable d'articles courts, mais d'une science sûre et condensée, des tableaux pratiques sur les gardes; chronologie universelle, classification des trois règnes, etc., tels sont quelques-uns des avantages précieux de ce beau volume bien compris, bien imprimé, bien lisible, bien maniable, destiné à rendre de nombreux services. Le prix très modique est de 10 marcs ; car M. Kürschner, pour le rendre plus utile, l'a destiné aux hommes faits et a écarté les questions simplettes n'offrant d'intérêt ou de difficulté que pour les enfants. »

Engelhorn's allgemeine Roman-Bibliothek. — D'un autre côté, nous avons reçu, par l'intermédiaire de M. Klinsieck, le libraire si avantageusement connu de la rue de Lille, une série de livres bien imprimés dans leurs pages un peu compactes, fortement reliés en toile groseille et éclatante à l'œil avec titres et ornements en noir, qui forment une excellente bibliothèque de romans de tous les pays. L'éditeur J. Engelhorn, de Stuttgart, n'en est pas à chercher le succès. Il lui est acquis, car la collection vient de terminer sa cinquième année et a encore une longue carrière à parcourir. Nous ne ferons qu'indiquer les titres des ouvrages nouvellement parus, en les divisant en ouvrages originaux et en traductions. Parmi les premiers, nous trouvons *Alessa. Keine Illusionen,* nouvelle par Claire von Glüner ; et *Robert Leichtfuss*, par Hans Hopfen, 2 volumes reliés en un. L'Angleterre fournit : *Lady Dorotheas Gäste* (*A House Party,* de Ouida), traduction par Auguste Scheibe, et *Stella* (*The One Thing needful,* par miss Braddon), traduction de Nathalie Rümelin, 2 volumes. L'Italie : *Marchesa d'Arcello,* par Memini, traduit par Dora Paul. La France enfin : *Was der heilige, Joseph vermag (la Neuvaine de Colette),* traduit par Emmy Becher ; *Der Prozess Froideville,* par André Theuriet, et *Der Unsterbliche (l'Immortel),* d'Alphonse Daudet, traduit par le même écrivain que *la Neuvaine de Colette.* Chaque volume coûte, tout relié, 75 pfennig, soit 7 fr. 50 ; ce qui n'est pas d'un excessif bon marché.

La maison A. Schwartz. — Nous devons aussi dire un mot des publications de la maison A. Schwartz (Oldenbourg et Leipzig), dont les plus récentes sont une traduction de la *Philiberte,* d'Émile Augier, par A. Fitger (2 fr. 50) ; deux beaux volumes intitulés *Dramaturgie der Classiker*, le premier consacré à Lessing, Gœthe, Schiller et Kleist ; l'autre tout entier à Shakespeare (6 fr. 25) ; et une relation de voyage dans l'Afrique occidentale, intitulée *Von Banana zum Kiamwo*, par le Dr Willy Wolf (5 fr.). Ce dernier ouvrage est pourvu d'une carte où les itinéraires du voyageur sont simplement et nettement tracés. Tous ces volumes sont de bonne fabrication, et, comme la femme du vicaire de Wakefield, s'apprécient à l'usage.

Angleterre. — Miss Mathilde Blind vient de mettre la dernière main à un volume de poésies intitulé *The Ascent of Man*, qui contiendra, outre les poèmes philosophiques inspirés par l'idée qu'exprime le titre, une série de pièces lyriques sous le nom collectif de *Poems of the Open Air.*

Mr. Robert Brown prépare pour la « Hakluyt Society » une édition des voyages d'Al Hassan ibn Mohammed Abwazzan al Fasi, géographe maure plus connu sous le nom de Léon l'Africain (*Leo Africanus*). Le volume sera précédé d'une longue et savante préface où sont traitées toutes les questions qui se rattachent à la biographie et aux explorations du voyageur africain.

Un poète bibliophile. — Mr. Richard le Gallienne, auteur de *My Lady's Sonnets,* où l'on avait remarqué plusieurs sonnets à la louange des livres, va publier un recueil de vers sur ce sujet spécial, intitulé *Volumes in-folio.* Le tirage en sera limité à 250 exemplaires in-16, plus 50 exemplaires en grand papier.

Éditions de Richard de Bury. — L'édition que le Grolier-Club annonce depuis déjà longtemps du *Philobiblon* de Richard de Bury paraîtra vers le commencement d'avril. On sait que le professeur West, de Princeton, a collationné pour cette édition un grand nombre de manuscrits disséminés dans les diverses bibliothèques publiques de l'Europe. L'ouvrage aura deux volumes et ne sera tiré qu'en nombre suffisant pour être fourni à ceux des membres du Grolier-Club qui y ont souscrit. En attendant, nous avons l'œuvre telle que vient de la publier la maison Kegan Paul, Trench et Cie, éditée et traduite par

Ernest C. Thomas, fort propre à satisfaire les amateurs les plus difficiles, si ce n'est peut-être que sa couverture en grosse toile groseille est désagréable à l'œil. C'est là une publication importante pour tous ceux que le livre intéresse ou passionne, et nous y reviendrons.

The Books-Lover Library. — Cette jolie collection, que Mr. Elliot Stock entoure de tous ses soins, vient de s'enrichir d'un ouvrage intéressant intitulé *Foreign Visitors in England.* (Les étrangers qui ont visité l'Angleterre, et ce qu'ils ont pensé de nous. Notes sur leurs livres et leurs opinions pendant les trois derniers siècles), par Mr. Edward Smith. Le livre n'est pas *exhaustive*, mais il contient beaucoup de choses peu connues et piquantes, et chatouille agréablement, çà et là, le bourgeon du bibliophile.

Publications nouvelles ou en préparation chez Macmillan et Cᵉ. — Une série de biographies sous le titre général : *Englishmen of action.* Le premier volume paraît ce mois-ci et est consacré au *Général Gordon*, par le colonel sir William Butler. Viendront ensuite : *Sir John Hawkwood*, par F. Marion Crawford ; *Henry V*, par le révérend A.-J. Church ; *Warwick, le faiseur de rois*, par C.-W. Oman ; *Drake*, par J.-A. Froude ; *Raleigh*, par W. Stebbing ; *Strafford*, par H.-D. Traill ; *Montrose*, par Mowbray Morris ; *Monk*, par Julian Corbett ; *Dampier*, par W. Clark Russell ; *le Capitaine Cook*, par Walter Besant ; *Clive*, par le colonel sir Charles Wilson ; *Warren Hastings*, par sir Alfred Lyall ; *Sir John Moore*, par le colonel Maurice ; *Wellington*, par George Hooper ; *Livingstone*, par Thomas Hughes ; *Lord Lawrence*, par sir Richard Temple. La liste pourra se prolonger presque indéfiniment, les hommes d'action étant peut-être plus nombreux dans la race anglo-saxonne que partout ailleurs. Le prix de chaque volume est fixé à une demi-couronne (3 fr. 10). — La même maison publie un roman sur le divorce : *Faithful or Unfaithful*, par une Américaine, miss Margaret Lee. Mr. Gladstone, dit l'*Athenæum* du 5 janvier, a lu cette œuvre et en a été tellement frappé qu'il se propose de lui consacrer une étude dans quelque revue.

Enfin Mr. P.-G. Hamerton a réuni en un volume ses essais sur la vie anglaise et la vie française (*French and English*), qui ont été si justement remarqués lors de leur apparition dans une revue américaine ; ce livre paraît chez les Macmillan.

Traductions anglaises d'ouvrages français. — Les éditeurs Routledge et fils annoncent des traductions anglaises de *Sur l'Eau*, par M. Guy de Maupassant, et des *Souvenirs d'un homme de lettres*, par M. A. Daudet.

Brésil. — Nous avons reçu le premier numéro de la *Galeria illustrada*, publié à Curityba, Parana (Brésil), par la Lithographie du commerce. Ce premier numéro date du 20 novembre. Les illustrations, dont deux sont empruntées à nos artistes, sont quelque peu brouillées et grossières. Il en est de même de l'impression. Néanmoins l'effort est remarquable et digne d'encouragement, d'autant plus que le texte est de bonne qualité et tout à fait à la hauteur des journaux européens du même ordre que la *Galeria illustrada*.

États-Unis. — *Max O'Rell again!* — Un nouvel ouvrage de Max O'Rell, *Jonathan et son continent ou la Société américaine*, a dû paraître simultanément à Paris et à New-York, au moment où nous mettons sous presse. La traduction anglaise est due à Mᵐᵉ Paul Blouët ; naturellement elle ne peut qu'être fidèle.

Le Dante en vers anglais. — Nous tenons à appeler l'attention de nos lecteurs sur les deux beaux volumes récemment parus chez MM. Houghton, Mifflin et Cᵉ (prix : 25 fr.) et contenant *The Divine Comedy of Dante*, traduite en vers anglais, avec des notes, par John Augustine Wilstach, auteur remarqué d'une traduction en vers des œuvres complètes de Virgile. Deux belles héliogravures ornent ces deux volumes. La typographie en est irréprochable, et l'on y sent revivre la grande et pasionnée âme du Dante dans le nouveau moule où Mr. Wilstach a su la couler sans la refroidir trop notablement.

La Correspondance de Georges Washington. — Mr. W.-C. Ford, de Washington (États-Unis), fait savoir qu'il prépare un recueil des lettres et autres écrits de Georges Washington, le héros de l'indépendance américaine, et prie tous ceux qui possèderaient ou connaîtraient des documents pouvant intéresser une publication de ce genre, de lui en communiquer la copie ou de lui signaler l'existence des manuscrits. Les éditeurs seront MM. Putnam, fils de G.-P. Putnam.

Italie. — Le professeur C. Castellani vient de

mettre au jour deux petits volumes que nous ne pouvons ne pas signaler : *la Stampa in Venezia della sua origine alla morte di Aldo Manuzio seniore, et Da chi e quando e dove l'arte typografia fosse inventata.* Cette grande querelle entre Coster de Haarlem et Gutenberg nous paraît devoir être résolue en même temps que l'invention de la poudre. Roger Bacon, je le veux bien... Mais... et les Chinois?

— M. Corrado Ricci vient de publier à Bologne (tipografia Fava e Garagnani) une brochure qui, sous le titre de *Fra Monache e letterati.* Contributo alla storia dei plagi, est une attaque contre M. H. Gagnière, l'auteur du livre si remarqué : *Confessions d'une abbesse du* XIVe *siècle.* M. Corrado Ricci accuse M. Gagnière d'avoir plagié une de ses publications, intitulée *Vita della madre Felice Rasponi scritta da una monaca nel MDLXX.* La brochure vaut la peine d'être lue, mais nous n'avons pas le loisir de prendre parti.

On annonce à Bologne une nouvelle revue, intitulée *Lettere ed Arti.*

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

Restaurations ethnographiques. — La direction du musée ethnographique du Trocadéro a formé le projet de faire revivre les costumes nationaux de la vieille France, à peine disparus dans quelques contrées. La scène d'intérieur breton, reconstitué dans ses moindres détails au musée du Trocadéro, est le type que l'on suivrait.

Exposition rétrospective du travail et des sciences anthropologiques. — Parmi les questions inscrites au programme dans la première section : *Histoire et Philologie*, nous notons les deux suivantes qui peuvent intéresser nos lecteurs : 1° Les anciens ateliers typographiques en France ; 2° Renseignements historiques ou autres qu'on peut tirer des privilèges accordés aux auteurs et aux libraires.

La librairie scolaire et l'Exposition. — M. Paul Delalain, président du conseil d'administration du Cercle de la librairie, a été chargé par le ministre de l'instruction publique, en vue de l'Exposition de 1889, de rédiger un mémoire sur la librairie scolaire. Ce mémoire fera partie d'une série de monographies préparées par la direction de l'enseignement primaire.

Un nouveau musée historique. — On installe en ce moment, au château de Blois, sous la direction de M. Antonin Proust, un musée historique et rétrospectif des arts décoratifs.

Ce musée contiendra toutes les collections que renfermait autrefois le musée de Blois et qui sont maintenant dans les musées de Paris ; on y joindra les diverses curiosités qui rentrent dans le cadre de ces collections et qui sont éparses dans un grand nombre d'établissements.

Les statues. — L'inauguration de la statue de Jean-Jacques Rousseau au Panthéon a eu lieu le dimanche 3 février.

Cette statue, commandée au concours, est l'œuvre de M. Berthet.

Un comité s'est formé pour l'élévation d'un monument à Alfred de Musset. C'est la « Jeunesse de France » qui en a pris l'initiative ; elle a à sa tête le poète bien connu, Paul Verlaine.

Congrès de géographie. — Le congrès de géographie de 1889 se tiendra du 5 au 10 août. La Société de géographie de Paris a déjà reçu les adhésions d'un grand nombre de sociétés de Londres, d'Édimbourg, de Bucharest, de New-York, de Lisbonne, de Melbourne, de Berlin,

d'Anvers, de Milan, de Manchester, de Leipzig, etc., et de la plupart des sociétés de France.

—❀—

Trois revues savantes. — L'éditeur Félix Alcan publie trois recueils importants sur lesquels nous croyons devoir appeler l'attention de nos lecteurs. D'abord *la Revue philosophique de la France et de l'étranger,* qui paraît tous les mois par livraisons de 6 à 7 feuilles gr. in-8°. Chaque numéro contient : 1° plusieurs articles de fonds ; 2° des analyses et comptes rendus des nouveaux ouvrages philosophiques français et étrangers ; 3° un compte rendu aussi complet que possible des publications périodiques de l'étranger pour tout ce qui concerne la philosophie ; 4° des notes, documents, observations, pouvant servir de matériaux ou donner lieu à des vues nouvelles. Sans négliger aucune des parties de la philosophie, son directeur, M. Th. Ribot, professeur au Collège de France, s'attache surtout à publier des travaux ayant un caractère scientifique : la *psychologie* avec ses auxiliaires indispensables, l'*anatomie et la physiologie du système nerveux*, la *pathologie mentale*, l'*anthropologie*, la *logique déductive et inductive,* tels sont les principaux sujets dont elle entretient un public qui lui est fidèle depuis quatorze ans. (Prix : 30 fr. par an ; départements et étranger : 33 fr.)

Vient ensuite la *Revue historique*, dirigée par M. G. Monod, maître de conférences à l'École normale supérieure, directeur adjoint à l'École des hautes études. Celle-ci aussi est dans sa quatorzième année. Elle paraît tous les deux mois, par livraisons grand in-8° de 15 à 16 feuilles, de manière à former à la fin de l'année trois beaux volumes de 500 pages chacun.

Chaque livraison contient : I. Plusieurs articles de fonds, comprenant chacun, s'il est possible, un travail complet. — II. Des mélanges et variétés, composés de documents inédits d'une étendue restreinte, et de courtes notices sur des points d'histoire curieux ou mal connus. — III. Un bulletin historique de la France et de l'étranger, fournissant des renseignements aussi complets que possible sur tout ce qui touche aux études historiques. — IV. Une analyse des publications périodiques de la France et de l'étranger, au point de vue des études historiques. — V. Des comptes rendus critiques des livres d'histoire nouveaux. (Prix : 30 fr. par an ; départements et étranger : 33 fr.).

Enfin, les *Annales de l'École libre des sciences politiques* (recueil trimestriel), qui se publie depuis quatre ans avec la collaboration des professeurs et anciens élèves de l'École, sous la direction d'un comité composé de MM. Boutmy, de l'Institut, directeur de l'École ; Léon Say, de l'Académie française ; A. de Foville, professeur au Conservatoire des arts et métiers, chef du bureau de statistique au ministère des finances ; R. Stourm, ancien inspecteur des finances et administrateur des contributions indirectes ; Aug. Arnauné ; A. Ribot, député ; Gabriel Alix ; L. Renault, professeur à la Faculté de droit de Paris ; André Lebon, chef du cabinet du président du Sénat ; Albert Sorel ; Pigeonneau, professeur suppléant à la Faculté des lettres de Paris ; A. Vandal, auditeur de 1re classe au Conseil d'État, professeur à l'École des sciences politiques.

Les sujets traités embrassent tout le champ couvert par le programme d'enseignement de l'École : économie politique, finance, statistique, histoire constitutionnelle, droit international public et privé, droit administratif, législations civile et commerciale comparées, histoire législative et parlementaire, histoire diplomatique, géographie économique, ethnographie, etc.

Les *Annales* contiennent en outre des notices bibliographiques et des correspondances de l'étranger. (Prix : 18 fr. par an ; départements et étranger : 19 fr.)

—❀—

Les peintres-graveurs. — On vient d'inaugurer dans les galeries de M. Durand-Ruel une exposition d'un genre nouveau en France. Un groupe d'artistes s'est réuni dans le but intéressant et louable d'émanciper l'art de la gravure.

Jusqu'ici l'estampe, sans être tout à fait un art de servitude, n'avait cependant jamais ou presque jamais le loisir d'être un art original. La section qui lui est réservée aux Salons annuels n'avait guère d'autre motif que de faire connaître les belles épreuves d'eaux-fortes, de pointes sèches, de lithographies ou de gravures sur bois qui n'étaient que des reproductions des tableaux célèbres. Le graveur était enfermé dans les limites de la reproduction exacte des œuvres d'autrui. C'est à peine si on lui savait gré de mettre en lumière sa personnalité par la puissance ou les agréments de son procédé. On voyait bien çà et là quelques gravures originales, comme les pointes sèches que M. Desboutins ou les eaux-fortes que M. Lhermitte exécutaient d'après leurs propres dessins. Mais il était admis que le graveur doit vivre de reproductions, et il n'y avait pas de place réservée dans nos expositions pour les œuvres du genre de celles qui sont soumises à notre appréciation par les soins de M. Durand-

Ruel, l'impresario des entreprises nouvelles ou audacieuses.

Celle-ci n'est point du nombre des audacieuses. Elle se recommande de nombreux précédents. Depuis Rembrandt, Claude le Lorrain et les délicieux petits maîtres du dernier siècle, les Moreau, les Saint-Aubin, jusqu'à Paul Huet, Célestin Nanteuil ou Daumier, on sait que la liste est nombreuse des artistes qui n'ont pas hésité à colorer leur fantaisie à l'aide de l'encre d'imprimerie. Toutefois on peut affirmer que l'exposition des peintres-graveurs de la rue Laffite est une entreprise nouvelle, en ce sens qu'il n'existe pas chez nous un public véritable pour ces sortes de productions. Il y a quelques connaisseurs qui appartiennent le plus souvent au monde des artistes. Il n'existe pas d'amateurs pour accorder à ces libres créations, dans un genre qu'on n'a pas accoutumé de voir vivre par lui-même, les égards qui sont le patrimoine de tant d'œuvres peintes, souvent bien inférieures à une belle estampe, fût-elle tirée à une vingtaine d'exemplaires. Sans doute il y avait un motif de fermer une galerie d'œuvres choisies à la gravure proprement dite, la gravure de reproduction. A quoi bon, lorsqu'on est un riche amateur, attacher quelque prix à une œuvre dont le premier venu pouvait se procurer une épreuve moyennant quelques francs ? Comptez en outre que les procédés modernes de reproduction rapide, en noir ou en couleur, n'étaient pas faits pour ne point tenir en échec l'art de la gravure chez nous. A l'étranger, les choses se passent autrement. Depuis de longues années déjà, l'Angleterre a ses expositions de gravure originale. Elle a des artistes pour les rendre florissantes, car elle a des amateurs pour les encourager. C'est un fait connu des éditeurs qu'il y a dans l'univers une soixantaine d'amateurs pour les estampes de grand prix, s'entend les estampes gravées par des artistes vivants, et que ces amateurs résident tous ou presque tous en pays de mœurs anglaises. Comme un bon nombre de ces gravures sortent des presses de Paris et sont l'œuvre d'artistes parisiens, il n'y avait pas de raisons pour que la France demeurât en arrière et fût seule à ne point avoir le bénéfice de son génie. Des artistes ont pensé qu'il suffisait de lui faire connaître ses propres produits, en même temps que quelques jolies œuvres d'artistes étrangers, pour qu'elle accordât tous les encouragements qu'ils méritent à des peintres qui éprouvent le besoin de répandre leur fantaisie par tous les moyens que l'art met à leur disposition.

L'exposition de la rue Laffite a adopté le titre général d'*Exposition des peintres-graveurs* pour bien faire sentir au public que, si certains artistes diffèrent les uns des autres par leur éducation technique, leurs points de vue généraux sont identiques. Chacun veut affirmer son originalité, son caractère, sa vision personnelle une fois de plus et montrer que tous les instruments lui sont familiers pour y réussir. C'est pourquoi à côté d'épreuves gravées, on voit çà et là des toiles peintes. Que le public ne s'en laisse point déconcerter ! Il est chez les peintres-graveurs. Avec un tout petit peu d'attention, il reconnaîtra bien vite que la méthode affirmée par tel ou tel artiste dans ses toiles est identique à celle dont il se recommande dans ses estampes. Au demeurant, chacun ici veut souligner d'un trait de plus sa personnalité et rester identique à soi-même dans une intention invariable, quelle que soit la variété du procédé.

C'est ainsi que nous retrouvons ici M. Albert Besnard dans son rêve incessant, fait à la fois d'étrange poésie et de science profonde. On verra là des *ex-libris* et des eaux-fortes, pour l'*Affaire Clémenceau*, qui montreront tout le charme que la littérature peut emprunter à des illustrateurs du genre de M. Besnard. La série des envois de M. John Lewis Brown est tout à fait remarquable. On en doit dire autant de tout ce qu'a signé M. Bracquemond. Les paysages parisiens de M. Félix Buhot sont d'un grand artiste. Nous retrouvons aussi avec plaisir les belles pointes sèches de M. Marcellin Desboutins, les si vivantes vues anglaises de M. James Tissot et les admirables lithographies que M. Fantin-Latour a imaginées pour l'interprétation figurée de l'œuvre de Wagner.

Voici encore les croquis de M. Chéret pour ces étonnantes affiches qui donnent une si fantastique vie d'art aux murs de Paris ; deux belles lithographies de M. Degas ; une série de pointes sèches de M. Norbert Gœneutte ; des eaux-fortes signées Guérard, Jeanniot, Légros, Lucien Pissarro, Rodin. A voir aussi une série de *Scènes d'enfant* de M. Serret, d'une poésie enfantine tout à fait gracieuse, et les délicates pointes sèches parisiennes et japonaises de M. Henry Somm. M. Camille Pissaro, qui a un sentiment profond de la vie rustique, est représenté par des gravures dont le procédé primitif est d'un effet original. Miss Mary Cassatt envoie trois cadres qui gagneront la tendresse des mères.

L'exposition des peintres-graveurs s'est associé quelques noms étrangers. M. F.-S. Haden vient d'Angleterre, et les Etats-Unis sont très brillamment représentés par MM. Bacher-Cleveland, Sthephen Parrish, Charles Platt et miss Peirce. MM. Blommers, Mathys-Maris, Mauve, Van der Maarel, Jan Veth, Witsen, Zilcken et de Zwart

exposent, pour la Hollande, des dessins et des planches qui leur font grand honneur.

Le catalogue est précédé d'une préface de M. Ph. Burty, qui présente au public le groupe nouveau venu des peintres-graveurs avec la science et la bonne grâce qu'on lui connaît.

A la vente de livres qui eut lieu après la mort de Sainte-Beuve, en 1870, il fut vendu la copie manuscrite d'un poème inédit de M. Barbey d'Aurevilly, intitulé *Amaïdée*. Cette copie avait été prise sur l'original et offerte à Sainte-Beuve par M. Trébutien, le bibliothécaire bien connu de Caen, qui professait pour les œuvres de M. Barbey d'Aurevilly une admiration presque exclusive.

M. Trébutien faisait place, pourtant, dans le même culte, aux poésies de l'auteur du *Livre des Hirondelles*, l'abbé d'Aurevilly, « l'ange de la charité », comme l'appelait un soir son illustre frère.

Le savant bibliothécaire de Caen poussait encore l'admiration jusqu'à Maurice et Eugénie de Guérin, et c'est à son goût particulier que les lettres doivent de s'être enrichies de ces œuvres délicates auxquelles Sainte-Beuve a consacré des articles qui les ont mises en relief.

M. Jules Barbey d'Aurevilly, en communiquant à son ami Trébutien son poème d'*Amaïdée*, avait négligé d'en garder une copie. Celle de la main de M. Trébutien, qui fut vendue à la vente après décès des livres de Sainte-Beuve, fut achetée par le libraire René Pincebourde pour un bibliophile financier, M. Paradis.

M. Barbey d'Aurevilly et tous les amis des lettres, qui sont ses amis, seraient reconnaissants aujourd'hui à la personne obligeante qui permettrait à l'auteur du poème d'*Amaïdée*, d'en prendre une copie.

Ce joyau dort quelque part. Son possesseur actuel aurait bien mérité du monde de l'art et de la poésie en se révélant et en permettant de remettre l'œuvre de M. Barbey d'Aurevilly en valeur aux yeux du monde lettré. L'écrin lui resterait.

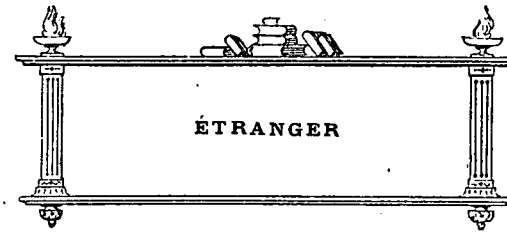

États-Unis. — *Université fondée par un particulier.* — Le sénateur Stanford vient de consacrer 2 millions de livres sterling, soit 50 milllons de francs, à l'établissement d'une université dans son pays, la Californie. Les terrains dépendant de l'Université, dans la vallée de San-José, n'ont pas moins de 7,000 acres de superficie (1 acre vaut environ 40 ares 1/2). On y donnera l'instruction complète, depuis celle qui est adaptée à la première enfance jusqu'aux plus hautes notions de la science moderne. Il y aura — et c'est là le trait le plus curieux de l'institution de Mr. Stanford, — à côté de l'Université, une communauté représentant les conditions les plus agréables et les plus saines de la vie sociale et domestique.

Suisse. — Marcelin Desboutins a installé à Genève, au musée des Arts décoratifs, une exposition de son œuvre gravé, et nous ne sommes nullement étonnés d'apprendre que c'est un grand succès. Nous avons eu souvent à parler de ses magnifiques pointes sèches, et, en particulier, de la série des Fragonard qu'il a, tout récemment, si magistralement interprétés.

A TRAVERS JOURNAUX ET PÉRIODIQUES

FRANCE

Nous tenons à signaler tout d'abord et à nouveau une fort belle et utile publication, *l'Ami des monuments*, revue illustrée, fondée et dirigée par M. Charles Normand (51, rue des Martyrs; prix du numéro : 5 fr. 90), dont le numéro 6 contient, parmi beaucoup d'articles et de figures remarquables, un portrait inédit de Pierre Fèvre, Parisien, directeur de la Manufacture de tapisserie de Flo-

rence, avec une courte notice, par M. Eugène Muntz; le *Musée lapidaire de Saintes*, par M. Em. Esperandieu, qui démontre sans peine la nécessité d'un catalogue pour ces belles collections malheureusement dispersées dans plusieurs locaux; une étude sur les arts et les monuments au temps de Napoléon Ier, par M. Charles Normand, avec un merveilleux portrait du premier consul, par David; toute une campagne bien menée contre le vandalisme en province, etc., etc.

L'Art et l'Industrie (A. Daly fils et Ce) publie, dans son numéro de janvier, la reproduction d'une reliure de grand luxe, pour Bible d'autel, exécutée par Ernest Ernold Junior, relieur à Hanovre. La couverture est en maroquin noir et en veau gris naturel. Le portrait de Jésus-Christ et celui des Évangélistes sont dessinés en contours sur veau. Le fond est doré. Toutes les lignes d'or sont de la dorure à la main.

Les petites rosaces du bord extérieur, de même que l'ornement courant en ogives, sont découpés dans du veau, modelés et ciselés. La croix, les fermoirs et les rosaces des coins de la ferrure sont en acier repoussé mat, garnis de pierres précieuses et doublés de soie rouge. La tranche dorée du livre est d'un jaune orange sombre, ciselée et d'une épaisseur de deux millimètres et demi; la couverture en papier est d'un vert oxydé.

— Le *Bulletin de la Société de géographie* (3e trimestre 1888) contient le commencement d'un très beau et très intéressant travail de M. Jules Marcou, sous le titre de *Nouvelles Recherches sur l'origine du nom d'Amérique*. Il appuie de preuves inédites sa théorie, déjà connue, qui fait du mot *Amérique* un nom national que Vespucci aurait pris comme surnom honorifique (*Scipio Africanus*, *ex. gr.*), bien loin d'avoir nommé de son prénom le pays découvert. Les bibliophiles et archéologues que les *Americana* intéressent spécialement trouveront dans ces pages des informations et des vues inattendues.

— *Le Moliériste*, dans son numéro de janvier, insère cet *Avis important*, qui n'est autre qu'une lettre de faire part anticipée : « Ne voulant pas plus abuser de la patience de nos abonnés qu'encombrer leurs bibliothèques, nous avons pensé qu'il ne fallait pas pousser au delà du dixième volume un recueil spécial, exclusif — ce recueil fût-il consacré à Molière.

« Nous arrêterons donc au numéro 120, qui paraîtra le 1er mars 1889, la première série de nos études et documents. »

Craindre d'abuser de la patience des lecteurs, c'est, de la part du *Moliériste*, de la modestie consciente; craindre d'encombrer les bibliothèques, c'est de la vanité. Quoi qu'il en soit, il nous est permis de regretter la disparition de cette petite chapelle moliéresque, si bien remplie d'adorateurs, de parfums et de prières. Mais, si la première série est close, rien n'empêche d'en commencer une seconde. La collection, bien faite et habilement présentée, des passages des différents écrivains français et étrangers où il est question de Molière depuis sa mort jusqu'en 1859, ne laisserait pas que d'être piquante et utile aux lettrés.

— La *Revue des traditions populaires* (janvier), au milieu des choses curieuses qu'elle offre en abondance à ses lecteurs, signale un volume dont la fin — à défaut du titre — porte cette mention : « Cy finent les grands suffrages des Heures au grand possible. Nouvellement imprimées à Rouen par George Loyselet. On les vend à Rouen, chez Henry le Mareschal, libraire tenant sa boutique devant le Pelican. » C'est une impression gothique qui remonte au commencement du XVIe siècle. Chacun des mois est accompagné d'une gravure sur bois, suivie elle-même d'un quatrain où la vie humaine est comparée aux mois, chacun de ceux-ci comptant pour six années de la vie.

Le Journal des Arts (47, rue Le Peletier), dans ses numéros du 11 et du 15 janvier, publie, sous la signature Pierre Dubois, des *Causeries d'un curieux* où l'ouvrage de M. Béraldi sur les graveurs du XIXe siècle est étudié et apprécié avec une sympathie bien naturelle et bien méritée. Ce sont d'excellentes pages, tout à fait à leur place dans un journal destiné à faire connaître ce qui touche aux arts, et à en propager le goût.

La presse quotidienne nous offre un champ que nous ne prétendons pas moissonner : nous n'aurions pas de place pour mettre en grange la moisson. Nous nous contentons donc de cueillir, un peu au hasard, les épis qui nous paraissent les plus mûrs et les mieux remplis.

Les Débats (8 janvier) consacrent un article ému à un des écrivains les plus aimés de la jeunesse et dont la mort précoce a attristé bien des jeunes cœurs. C'est M. Henri Chantavoine qui s'est chargé de ce pieux devoir envers son collègue universitaire, M. Jules Girardin; et il s'en est acquitté avec le talent qu'on lui connaît.

Nous signalerons, dans l'*Echo de Paris* du

© 2007 Lyon — Éditions « Les marionnettes du temps » — http://editions.arlima.net

1er janvier, un de ces contes charmants que M. Théodore de Banville laisse tomber si profusément de sa plume. Celui-ci, intitulé *Chrysalide*, est l'histoire d'une jeune actrice au cerveau dur, au cœur froid et au talent ingrat, à qui la parole enflammée d'un maître révèle et donne tout, amour, enthousiasme et génie. Le même journal (14 janvier) publie une réponse de M. Bauer à M. Jules Lemaître qui l'avait appelé un *échauffé* et qu'il appelle un *refroidi;* le tout à propos de M. Antoine et du Théâtre-Libre.

Dans l'*Estafette* (13 janvier), deux colonnes amusantes de M. Francisque Sarcey sur M. Henry Fouquier et le procès des deux Colombines.

Le chroniqueur de l'*Événement*, M. Aurélien Scholl, a écrit (2 janvier) à propos de *Germinie Lacerteux* un article plein de souvenirs curieux et d'anecdotes piquantes et où — c'est un compliment que nous prétendons lui faire — son esprit endiablé ne pétille qu'autant qu'il le faut.

Le Figaro (16 décembre). — Grand article de M. Henry Fouquier, intitulé *Avocates et Doctoresses*, où il soutient les vues qu'on lui connaît depuis longtemps sur les droits de la femme et sa véritable émancipation. A rapprocher de cet article celui de la *République française* sur le même sujet (18 décembre), signé Marie-Anne de Bovet.

Pour les philologues et les curieux de lexicographie, à lire, dans le *Moniteur universel* du 8 janvier, un compte rendu de la critique, assez amère, avec preuves à l'appui, que le Dr Millet a faite du dictionnaire de M. Godefroy, et qui a été naguère publiée chez Lechevallier, 39, quai des Grands-Augustins.

Dans le *National* (17 décembre), une analyse des vues de M. Gilbert-Augustin Thierry sur le roman, son passé, son présent et son avenir, à propos de son livre récent *Tresse blonde* (Librairie moderne). L'article est signé G. Bertrand-Marsac.

Enfin, dans la *Paix* (11 janvier), une chronique anonyme où Jean Mangold, le poète-pâtissier de Colmar, mort récemment, sert de point de départ au journaliste pour passer en revue les principaux poètes ouvriers de notre temps. Il paraît que les cuisiniers sont les plus nombreux dans cet escadron pégasien. Désaugiers n'a-t-il pas dit ou chanté :

> Mon cuisinier quand je dîne
> Me semble un être divin !

« Or, une fois qu'on se pénètre de cette idée qu'on est un être divin, il n'y a plus de raison pour ne pas tutoyer Apollon lui-même. »

ÉTRANGER

Allemagne. — En parcourant les revues allemandes nous signalerons comme étant d'un intérêt particulier pour nos lecteurs les articles suivants :

Dans le *Magazin für die Litteratur*, une étude sur le *Dernier roman de Zola*, par E. Brausewetter, et une autre sur *la Femme de la mer*, le récent drame du Norvégien Ibsen, par W. Kirchbach.

Dans *Vom Fels zum Meer*, la revue populaire et littéraire illustrée, si habilement dirigée par M. Kürschner, une étude enthousiaste sur *le Premier théâtre du monde* (la Comédie française), par notre collaborateur Louis de Hessem.

Dans la *Deutsche Dichtung*, dont le succès s'accentue de plus en plus, une série de lettres inédites de Gœthe.

Nous trouvons aussi dans le *Centralblatt für Bibliothekswesen* du Dr O. Hartwig (Leipzig, janvier) quelques lignes dont les bibliophiles nous sauront gré de reproduire le début : « Un ouvrage qui doit intéresser les bibliothécaires aussi bien que tout ami des livres, c'est *les Zigzags d'un curieux*, causeries sur l'art du livre et la littérature d'art, par Octave Uzanne, le spirituel directeur d'un périodique mensuel maintes fois cité par nous, *le Livre* » Suit une analyse très exacte des sujets traités dans le volume.

Angleterre. — *The Academy* (5 janvier) rend compte des Lettres de David Hume à William Strahan, publiées par M. G. Birbeck Hill, à la Clarendon Press, comme nous l'avons annoncé. Cette correspondance a un intérêt quelquefois piquant pour l'histoire des lettres françaises au siècle dernier, et le *reviewer*, Mr. F. Grant, met très bien ce côté spécial en lumière.

— *The Bookworm* de janvier contient un article spirituel et instructif sur le grand libraire ancien de Londres, Mr. Bernard Quaritch, et sur les trésors que renferment son magasin de Piccadilly. Nous citerons encore quelques pages intéressantes à propos du caricaturiste Rowlandson, ornées de la reproduction de deux de ses plus typiques caricatures.

— *The Fortnightly Review* de janvier contient de belles pages lyriques, en prose, de M. A.-C. Swinburne sur *Toute la Lyre* de Victor Hugo, et un parallèle plein d'intérêt entre la poésie de l'âge d'Elisabeth et celle de l'époque de Victoria, par J.-A. Symonds.

— Un journal de lecture courante et de vulgarisation, qui paraît mensuellement à Londres sous le titre de *Literary Opinion and Readers' Miscellany*, publie, dans son numéro de janvier, un premier article sur M. de Goncourt (*M. de Goncourt at home*). Il y est dit que la collection d'estampes et de gouaches du XVIIIe siècle que lui et son frère ont formée leur a coûté 30,000 francs environ et en vaut maintenant 600,000.

— L'*Universal Review* publie en français *le Trésor du lac*, de M. André Theuriet, et *Un soir*, de M. Guy de Maupassant. Ce polyglottisme, flatteur pour nous, est encore loin, malheureusement, de nos habitudes et de nos aptitudes.

— Nous signalons dans *The Saturday Review* du 15 décembre un compte rendu du livre de notre compatriote, M. Albert Barrère, intitulé : *Argot and Slang : A new French and English Dictionary*. Tout en indiquant quelques omissions, le critique rend pleine justice aux mérites de ce dictionnaire international de la langue verte, dont tous les littérateurs apprécieront d'autant plus l'utilité qu'ils en sentent à chaque instant le besoin.

États-Unis. — *The Literary World*, de Boston, met en première page de son numéro du 8 décembre un article sur *le Miroir du monde*, dont voici le sens : « M. Uzanne, le directeur accompli du journal parisien qui fait autorité en matières littéraires, — *le Livre*, — trouve de temps en temps le loisir de rédiger le texte de quelque délicieux volume sur les caprices, les faibles et les goûts plus sérieux de l'être humain tel qu'il est en France, et chaque fois il réussit à ravir ses lecteurs par une érudition merveilleusement abondante, avec des éclairs fréquents d'une philosophie ingénieuse et un intarissable courant de grâce et d'esprit. L'an dernier, c'était *la Femme française* qui attirait son attention dévouée, mais quelque peu indiscrète. Cette année il élargit son horizon et nous offre, avec l'aide de M. Avril, *le Miroir du monde*, — non pas, disons-le, le reflet des mœurs et des coutumes depuis le cercle arctique jusqu'à la Patagonie, mais une série d'images délicates, prises à la surface de ce monde plus restreint et plus fascinateur qui est la société parisienne. Ce livre présente, en fait, une très complète vue à vol d'oiseau du citadin français moderne, tel qu'il se montre au théâtre ou dans un salon, dans les arts ou la littérature, chez lui, dans son cabinet au milieu de ses livres, en amour, en voyage, se livrant aux sports à la mode, à table, à l'heure de la rêverie, pendant la villégiature. Sur tous ces thèmes, M. Uzanne a de délicieux chapitres, et l'artiste, M. Avril, déploie son plus fin talent. Chaque page a une illustration de quelque espèce, en-tête décoratif, vignette adroitement insérée dans le texte, ou dessin plus fouillé auquel le texte se subordonne habilement. Ces illustrations sont en couleurs, et elles sont tirées, comme seuls les artistes français savent le faire, sur papier Whatman, et reliées les tranches intactes. Le texte de l'édition anglaise (London, J.-C. Nimmo) a été, il est vrai, exécuté à la Ballantyne Press, et il est typographiquement en rapport avec le reste. Un ouvrage de cette nature est assuré d'exciter une jalouse compétition parmi les bibliophiles. Il a un mérite littéraire et artistique d'un ordre exceptionnel, et, comme fabrication matérielle, comme œuvre d'encre et de papier, il représente le plus haut degré de l'habileté contemporaine. »

— Nous remarquons dans *The Nation* du 3 janvier (New-York) une intéressante étude sur Mrs. Browinng (Elisabeth Barrett), datée de Florence, et un compte rendu du journal de Beyle, que MM. Casimir Stryienski et François de Nior ont récemment publié, compte rendu fait par quelqu'un qui connaît et apprécie Balzac, sans idolâtrie.

Italie. — La *Nuova Antologia* de janvier donne une étude, due à M. R. Zumbini, sur la poésie funéraire en Italie et à l'étranger (*la Poesia sepolcrale straniera e italiana*). L'auteur y étudie, en Angleterre : Edward Yung, le poète des *Nuits;* James Hervey, avec ses *Meditations and Contemplations;* Robert Blair, l'auteur de *the Grave;* Th. Gray et son élégie, et Thomas Parnell ; — en Allemagne : von Hoffmannswalden, von Creuz, F.-W. Zacharias ; — en Italie : Alessandro Verri (*le Notti Romane*), et I. Pindemonte (*I Cimiteri*). La France est représentée dans sa revue par le seul abbé Delille avec *les Jardins et l'Imagination !*

© 2007 Lyon — Editions « les passerelles du temps » — editions.ainay@free.fr

NECROLOGIE

FRANCE

— On annonce la mort, à Angers, de M. Bazin, professeur à l'Université catholique, conseiller municipal, ancien directeur du journal l'*Anjou*.

Il était âgé de quarante-deux ans.

— Georges Bell, qui avait été attaché il y a quelques années à la *France*, puis à la *Liberté*, vient de mourir dans sa soixante-quatrième année.

Georges Bell était le pseudonyme de Joachim Houneau. Il débuta dans la politique active en 1848, fut condamné à la déportation, puis gracié en 1853.

Dès ce moment, il se consacra à la littérature et publia plusieurs études appréciées. Un drame écrit par lui, le *Drapeau tricolore*, fut joué au Château-d'Eau.

— Mlle Mathilde Bourdon, auteur fort connu des jeunes filles, vient de mourir. Elle collaborait au *Journal des Demoiselles*.

— Nous apprenons la mort de M. J.-B. Delombre, décédé à l'âge de soixante-sept ans. M. Delombre, père de M. Paul Delombre, rédacteur du *Temps*, a collaboré à un grand nombre de journaux financiers, notamment au *Conseiller*, qu'il dirigea pendant longtemps. Il était, dans ces dernières années, le rédacteur en chef du *Journal des Chemins de fer*. De 1878 à 1887, il a rédigé les bulletins financiers du *Temps*.

— Le peintre paysagiste Edmond Hédouin est mort, à la fin de décembre, des suites d'une maladie de cœur dont il souffrait depuis longtemps. Il était âgé de soixante-dix ans. Outre son œuvre de peintre, dont nous n'avons pas à nous occuper ici, Edmond Hédouin laisse un gros bagage d'illustrations. C'était un graveur et un aquafortiste du plus grand talent.

M. Beraldi, dans son ouvrage sur les graveurs du XIXe siècle, ne compte pas moins de 195 planches d'Hédouin : entre autres, sa belle suite d'eaux-fortes sur le *Théâtre de Molière*, sur les *Confessions de J.-J. Rousseau*, *Paul et Virginie*, le *Voyage sentimental*, les œuvres de Jules Janin, *Manon Lescaut*, les *Évangiles*, etc., etc.; des planches tout à fait remarquables d'après Goya, Boucher, Daubigny, Vanloo, E Delacroix, Lancret, Bonvin, Meissonier, Ch. Muller (*l'Appel des condamnés de la Terreur*), Millet (*la Mort et le Bûcheron*), etc., et Christophe dont il a reproduit magistralement la belle statue de la *Douleur*.

Hédouin a fait aussi nombre de portraits, entre autres ceux d'Auber, du vicomte Delaborde d'après Delaroche, de Tourguéneff, etc., etc., et des quantités de dessins.

L'an dernier, la section de gravures à l'Exposition lui avait décerné la médaille d'honneur pour la série d'eaux-fortes composées et gravées par lui pour les œuvres de Molière.

— Nous apprenons la mort de M. Charles Hénaux, libraire bien connu des bibliophiles, qui possédait une précieuse collection d'ouvrages du XVe siècle (janvier).

— On annonce la mort (décembre) au Tonkin de M. Nicole, qui a succombé pendant le voyage qu'il avait entrepris pour rejoindre la mission Pavie.

M. Nicole a été longtemps le correspondant maritime, à Paris, des *Tablettes des Deux-Charentes*.

— Nous apprenons la mort de M. Édouard-Gabriel Rey, membre de la Société des gens de lettres et du comité de l'Association des membres de l'enseignement fondée par le baron Taylor (janvier).

— Nous apprenons (janvier) la mort du marquis de Saint-Gilles qui, depuis longtemps, rédigeait la chronique du sport au *XIXe Siècle* et au *Gaulois*. M. de Saint-Gilles avait soixante-deux ans.

Il avait été secrétaire des chemins de fer de Maine-et-Loire; puis, à la suite de revers de fortune, il était entré dans la presse, où il avait rédigé la partie sportive, successivement à *l'Événement*, au *Voltaire*, au *Jockey*, au *William's Turf*, à *la Vérité*, au *XIXe Siècle* et au *Gaulois*.

— M. Georges Sauton, journaliste républicain et romancier assez connu du public qui lit les romans feuilletons, est mort en même temps que l'année

1888. Il n'avait que quarante-six ans. On a de lui un drame, *Bara*, joué au Château-d'Eau en 1882.

— Nous apprenons la mort du comte de Toulouse-Lautrec, qui appartenait à une des plus illustres familles du Midi (décembre 1888).

C'était un érudit infatigable, syndic de la maintenance d'Aquitaine comme félibre, et grand ami de Mistral.

ÉTRANGER

Allemagne. — Raymund Haertel, décédé à l'âge de soixante-dix-huit ans, avait dirigé de 1827 à 1880, soit pendant cinquante-trois ans, la librairie et l'imprimerie Breitkopf et Haertel, de Leipzig.

— Benjamin Herder, âgé de soixante-dix ans, était, à Fribourg en Brisgau, le plus important éditeur catholique de l'Allemagne.

— Nous apprenons la mort du professeur de théologie Lechler, biographe de Wycliffe et historien du déisme en Angleterre.

Angleterre. — Un érudit, un savant presque universel, le Dr Churchill Babington, vient de mourir en Angleterre. On lui doit de remarquables éditions grecques et italiennes, de nombreux travaux sur l'ornithologie et la botanique, un livre intitulé *The Influence of Christianity in promoting the abolition of slavery in Europe*, des catalogues de médailles et de manuscrits, etc. (janvier).

— Mr. Norval Clyne, d'Aberdeen, auteur de plusieurs travaux d'archéologie littéraire (*Ballads from Scottish History*, *The Lost Eagle*, *The Lady Wardlaw Heresy*, *The Scottish Jacobites and their Poetry*), est mort au commencement de janvier. Il était secrétaire et représentant de la *Society of Advocates*.

Mr. J.-F. Davies, professeur à l'université de Galway et éditeur de l'*Orestie* d'Eschyle, est mort au commencement de janvier.

— Un des doyens du journalisme anglais, Mr. H. Dunphie, attaché depuis plus de quarante ans à la rédaction du *Morning Post*, est mort depuis peu.

— On annonce la mort de miss Louisa M. Gray, qui consacrait un talent distingué à écrire de paisibles études de mœurs domestiques et des récits pour les enfants (janvier).

— Un shakespearien de haute réputation et de zèle infatigable, l'éditeur d'un superbe Shakespeare illustré en 16 vol. in-fol. (1853-1865), l'auteur d'un livre de premier ordre, *Outlines of the Life of Shakespeare*, et d'une quantité d'autres ouvrages érudits, Mr. J.-O. Halliwell-Philipps est mort presque soudainement le mois dernier. Les bibliographes et collectionneurs qui lisent ces pages ont à déplorer la perte d'un confrère ; mais ils n'auront pas, vraisemblablement, à se réjouir de la dispersion probable des trésors qu'il avait amassés, car il a stipulé, dans son testament, que sa collection passerait à la ville de Birmingham contre une somme de sept mille livres sterling. Tout fait croire que la ville de Birmingham n'hésitera pas à payer de ce prix un ensemble de pièces impossible à reconstituer et qui vaut assurément infiniment plus que la somme qu'il demande pour ses héritiers.

— De Dublin on annonce la mort d'un celtisant irlandais, Mr. William M. Hennessy (13 janvier). Ses deux principaux ouvrages sont *Chronicum Scotorum* (1866) et *Annals of Loch Ce* (1871).

— Un théologien de premier ordre, Mr. Frederick A. Paley, l'auteur des *Evidences of Christianity*, est mort à la fin de l'année dernière. Ses études sur les tragiques et les lyriques grecs sont connus des érudits du monde entier.

— On annonce (décembre 1888) la mort de sir Frederick Pollock, traducteur anglais de la *Divina Commedia* de Dante, et auteur d'un livre intéressant, aimable, de souvenirs personnels, intitulé *Reminiscences*.

— Un artiste de mérite, peintre, dessinateur, graveur sur bois, en même temps qu'écrivain distingué et administrateur hors de pair, Mr. Redgrave, est mort le 14 décembre. Il avait organisé la partie artistique anglaise pour l'Exposition de 1855 à Paris, et avait été à cette occasion décoré de la Légion d'honneur. Il prit une grande part à l'arrangement du South-Kensington Museum, et fut pendant longtemps inspecteur des tableaux de la couronne (*Surveyor of the Royal Pictures*). On lui doit un lumineux *Report on the general State of Design as applied to Manufactures* (1852); et, en collaboration avec son frère Samuel, *A century of Painters of the English School*, sans compter plusieurs catalogues remarquablement faits. Il était né en 1804.

— Un éditeur très connu de Londres, Mr. G. Routledge, l'initiateur de la presse à bon marché en Anglerre, est mort dans la première quinzaine de décembre 1888. Il était né en 1812.

© 2007 Lyon — Éditions « Les personnages du temps » — http://editions.simplyfree.fr

— Le Rév. Cuthbert Southey, fils du poète Robert Southey, dont il avait écrit la biographie, est mort récemment.

Italie. — Une dépêche de Rome annonce que M. Mancini, jurisconsulte, homme politique et un des plus grands orateurs italiens, est mort à Naples, à la villa Copodimonte (20 décembre).

M. Mancini était l'un des chefs les plus importants du parti libéral italien. Il fut ministre de l'instruction publique en 1862, de la justice en 1876, et des affaires étrangères sous le cabinet Depretis.

Il est l'auteur d'un projet de *Code pénal unique*, dont la première partie fut présentée à notre Académie des sciences morales en 1877.

— On annonce la mort (fin décembre 1888) du maestro Francesco Florino, directeur des Archives et de la Bibliothèque du Conservatoire de musique de Naples, à l'âge de quatre-vingt-huit ans. Outre ses compositions musicales, on doit à M. F. Florino un traité de chant, une *Histoire des Conservatoires de Naples*, *la Vie et la correspondance de Bellini*, et une foule d'opuscules sur son art.

Russie. — Le baron Alexandre de Jomini est mort à Saint-Pétersbourg (décembre).

Fils du célèbre général et tacticien Henri, baron de Jomini, le baron Alexandre entra dans la diplomatie russe en 1835 et parvint lentement aux postes supérieurs de la hiérarchie.

On disait du baron Jomini qu'il était la plume du prince Gortschakof, et on lui attribue la paternité des grands articles ministériels qui passaient assez fréquemment dans le *Journal de Saint-Pétersbourg*.



L'Administrateur-Gérant : A. Sauphar.

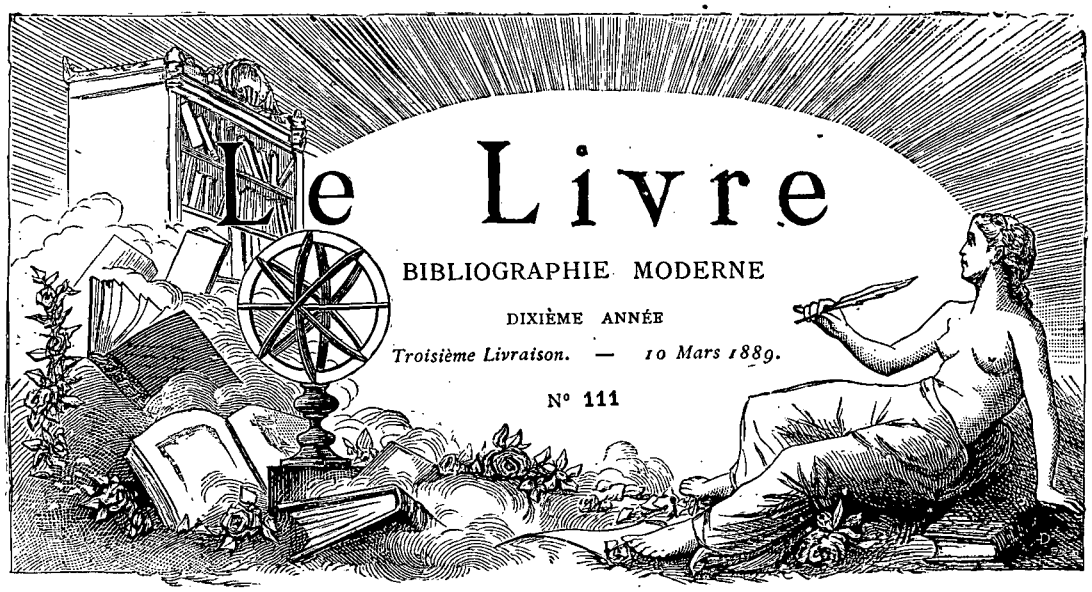

L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE

SOMMAIRE GÉNÉRAL

CHARLES DICKENS, *l'Inimitable Boz*, par OCTAVE UZANNE. — **Critique littéraire du mois.** — **Romans. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Histoire. — Beaux-Arts. — Géographie. — Bibliographie. — Mélanges. — Gazette bibliographique. — Causerie. — Dooument bibliographiques, etc.**

CHARLES DICKENS

L'INIMITABLE BOZ

L'Inimitable Boz, *pseudonyme familier de Dickens. — Sa Biographie par M. Robert du Pontavice de Heussey. — La vie vagabonde de Dickens. — La correspondance de l'Humouriste. — Les portraits caricaturaux de Dickens. — Charles Dickens en France. — Une lettre de Lord Lytton, Ambassadeur d'Angleterre au biographe de Dickens. — Un ménage de Romancier. — Jugement sur l'œuvre du maître humoriste anglais. — Du génie littéraire anglais opposé au génie littéraire français. — De l'influence de Dickens sur notre littérature et sur la littérature étrangère. — De la mauvaise interprétation des romans de Dickens dans les traductions françaises.*

L'INIMITABLE BOZ! — Ce nom qui sonne si bizarrement à l'oreille française et qui n'évoque dans notre imagination qu'une sorte d'exhibition de personnalité acrobatique, ce nom *l'Inimitable Boz* éveille dans l'esprit de tout Anglais lettré presque un monde de souvenirs et de personnages vivants, dramatiques, romanesques, étranges, falots, mis en silhouette par des traits — indéfinissables pour nous — de cette verve de style caricaturale qu'on nomme l'humour britannique. — *L'Inimitable Boz*, c'est Dickens lui-même, le Dickens compagnon familier du lecteur, le *Dickens-fellow*, qui, sous ce pseudonyme populaire de Boz, semble entrer plus avant en communion littéraire intime avec ses admirateurs du Royaume-Uni, car c'est de cette glorieuse épithète que ses contemporains saluèrent Dickens lorsqu'il eut signé du nom de *Boz* son premier

et inoubliable roman *Pickwick* qui parut sur la fin de 1837.

M. Robert du Pontavice de Heussey vient de publier une biographie remarquable de Charles Dickens sous ce titre pseudonymique[1], et je connais peu de livres publiés en ces derniers temps qui m'aient plus vivement frappé, car celui-ci m'a positivement mis en veine de faire un nouveau pèlerinage vers l'œuvre du célèbre romancier anglais. M. de Heussey a eu le rare mérite de faire s'autobiographier Dickens et de se dérober le plus souvent possible pour mettre largement en scène le charmant épistolier, le fin conférencier, l'incomparable narrateur que fut le grand ami de Wilkie-Collins et de John Forster. — A l'aide de documents abondants publiés à Londres ou parfois même inédits, et surtout à force de patience, de coordination minutieuse, de reconstitutions ingénieuses, M. Robert du Pontavice de Heussey est parvenu, pour ainsi dire, à galvaniser ce grand défunt, à faire revivre ce généreux écrivain, à nous le présenter sous tous ses côtés sympathiques, à nous le faire aimer, en connaissance d'homme, non tant pour son génie supérieur que pour sa bonté exquise, pour sa gaieté communicative, pour son esprit chevaleresque et vraiment évangélique dans le noble sens humanitaire du mot.

C'est que, M. de Heussey nous le prouve et nous le dit, après avoir eu l'âpre privilège de plonger aux profondeurs sinistres de la misère de Londres, d'être spectateur et souvent acteur dans des drames douloureux, ignominieux et obscurs des quartiers les plus populeux, Dickens s'était juré, de consacrer tout son talent, toute sa passion, toute son énergie au service des malheureux et des victimes d'une société jouisseuse, aveugle et égoïste. Aussi, son biographe le démontre, les romans de Dickens ont-ils plus fait pour la destruction d'abus monstrueux, pour l'amélioration des races souffrantes, pour l'instruction du pauvre et la protection de l'enfant que toutes les déclamations des philanthropes et tous les discours des membres du Parlement.

1. *L'Inimitable Boz. Etude historique et anecdotique sur la vie et l'œuvre de Charles Dickens* par Robert du Pontavice de Heussey. — Paris, Maison Quantin. Un vol. in-8° de 400 pages.

« Ce sont les romans de Dickens, écrit avec éclat M. Robert de Heussey, ce sont ses appels à la pitié qui ont renversé les prisons pour dettes, jeté un peu d'air, de lumière et de charité, dans ces noirs refuges de la mendicité : *les Workhouses*. Ce sont ses œuvres qui ont créé des hôpitaux pour les enfants trouvés et des écoles pour les orphelins; ses romans ont triomphalement revendiqué le droit du pauvre à la vie, à la terre et au ciel, affirmant et démontrant aux riches que ces déguenillés sont leurs frères et que sous leurs haillons ils possèdent, comme eux, comme nous tous, une parcelle du Dieu vivant. Le grand et vaillant artiste — poursuit son biographe — a fait tout cela avec sa plume seulement, plume héroïque, sans peur et sans reproche, tour à tour joyeuse, triste, ironique, indignée, attendrie, jamais pesante, jamais pédante, jamais didactique, ne prêchant jamais, — ses deux armes irrésistibles sont le rire et les larmes. C'est en faisant rire et pleurer son pays tout entier, qu'il a obtenu de lui les réformes qu'il demandait au nom de l'humanité et de la justice. »

M. Robert du Pontavice de Heussey a divisé sa belle et passionnante étude biographique en sept livres qui résument chacun une des phases les plus caractéristiques de la vie mouvementée de Dickens. — Le premier chapitre qui va de 1812 à 1837 n'est que l'esquisse d'enfance du romancier, dont le roman de *David Copperfield* donne le tableau détaillé et nullement assombri. Ce n'est en réalité que vers 1837, à vingt-cinq ans, que Dickens prend des ailes et se déchrysalide dans ce fameux *Pickwick* qui obtint mieux qu'un succès, c'est-à-dire un véritable triomphe populaire, et le nouveau papillon, hier encore si recroquevillé dans son cocon de misère, s'ébattait dans une aurore de gloire, au milieu des vivats qui célébraient partout le joli pseudonyme de Boz, de *l'Inimitable Boz*. — J'ai sous les yeux un portrait de Dickens à cette époque; il y apparaît beau comme un Dieu, l'œil fier et doux, le nez ferme et hardi, la bouche charmante, délicate, voluptueuse, et, sur tout cela, une crinière bouclée, luxuriante, négligée, une chevelure d'Apollon encadrant un visage plus affiné que celui de Byron et plus symétriquement élégant que celui de Brum-

mel. C'est un des plus jolis portraits que je connaisse, un des rares où le génie se marie à la jeunesse, où l'espérance fleurit dans la beauté virile. Ah! que nous sommes loin du Dickens de 1868, de ce solide quinquagénaire, dont l'allure de quartier-maître ou de *top-man* surprenait tout d'abord ses plus idéalistes admirateurs!

A dater de 1837 nous suivons, en compagnie de M. de Heussey, à travers les sept livres de son étude historique et anecdotique, Charles Dickens, de succès en succès. Son biographe reste aussi son bibliographe, et il daigne nous tenir compte des éditions du maître romancier sans négliger de nous informer des conditions de ses traités pour tous ouvrages, nous prouvant ainsi que les éditeurs anglais lui faisaient encaisser autant de livres sterling qu'à un trésorier général du royaume.

Nous suivons en détail, depuis l'origine de l'idée et de la fabulation, l'histoire des *Aventures de Nicholas Nickleby*, puis *d'Oliver Twist*, dont Dickens parle longuement à son ami Forster dans le cours de leur incubation et de leur gestation. Nous assistons à l'éclosion du *Magasin d'antiquités*, de *l'Horloge de Maître Humphrey*, de *Dombey*, de *Bleak house*, de *David Copperfield* et de tous les romans que le maître écrivain produisait sans relâche, successivement, avec une si prodigieuse fécondité et un talent chaque jour plus souple et plus varié.

Mais ce qui nous charme surtout dans les sept livres de cette attrayante biographie, si claire, si aimable et si familière, ce sont des lettres étourdissantes de verve, d'esprit, d'observation, de lumineuse gaieté que le très *inimitable Boz* jetait aux quatre coins du monde dans ses voyages en Écosse (1841), en Amérique (1842) et principalement durant ses divers séjours en France, à Boulogne et à Paris, de 1857 à 1863. C'est ici que Dickens nous apparaît, à nous autres Français, tout autre que nous le soupçonnions dans sa vie privée; nous découvrons en lui des trésors inépuisables d'enjouement, de goguenardise malicieuse, d'enthousiasme radieux, de bonhomie folâtre, d'esprit allègre et boute-en-train, de drôleries familières et désopilantes; nous le voyons dans sa correspondance se livrer à des épanchements tour à tour attendris et hilarants; sa verve est en éternelle fanfare de jubilation dans ce Paris Impérial dont l'atmosphère semblait si bien convenir à sa nature expansive, et il ne cesse de nous étonner par la justesse de ses aperçus sur nos ridicules et nos qualités qu'il raille ou loue avec une légèreté, avec une finesse, avec une grâce subtile, dont nos meilleurs et plus parisiens épistoliers ne nous ont point fourni de plus heureux spécimens. — Il nous rappelle parfois Balzac, le Balzac débutant de la rue de Lesdiguières, alors que le jeune Honoré écrivait à sa sœur Laurette ces lettres entraînantes et si remplies d'espérances et de jeunesse qu'elles mettaient en lumière et en alacrité la pauvre mansarde d'Horace de Saint-Albin.

Je voudrais pouvoir donner des extraits de la plupart de ces lettres que M. Robert du Pontavice de Heussey a enchâssées dans son étude biographique; elles sont toutes empreintes d'une psychologie si profonde, d'une satire si souriante, d'une observation si délicate et si pénétrante, qu'on ne se peut empêcher d'adorer cet Anglais si complexe, dont l'humour est très largement dosée de notre sel gaulois. Étant à Boulogne en 1853, et ayant loué pour la saison une maison dite *villa des Moulineaux*, le bon Dickens esquisse dans une lettre à Forster la silhouette de M. Beaucourt, son propriétaire. Rien n'est plus irrésistiblement comique que ce portrait de bourgeois provincial, qui ne vit que dans l'amour de sa maison qu'il nomme *la propriété*. — Après une description qui servirait de légende à un Daumier sur le brave et généreux M. Beaucourt, l'auteur de *Barnabey Rudge* ajoute cette petite note :

> Si les objets extraordinaires renfermés dans la villa défient toute analyse, les phénomènes des jardins n'ont pu être imaginés que par un Français possédé d'une idée fixe. Outre une vue de la villa accrochée dans la salle à manger, il y a dans l'antichambre un plan détaillé de la propriété... cela a l'air aussi grand que l'Irlande, et chaque petit coin porte un nom retentissant; il y en a cinquante et un, parmi lesquels j'ai surtout remarqué le cottage de Tom Pouce, le pont d'Austerlitz, le pont d'Iéna, l'Hermitage, le Bosquet de la vieille garde, le labyrinthe, etc., etc. Il y a aussi un guide indicateur pour chacune des chambres de la villa, comme si c'était un établis-

sement tellement vaste qu'on risquerait de s'y perdre sans ce fil d'Ariane; ou, qui sait? peut-être de mourir de faim en allant d'un appartement à l'autre.

Beaucourt a été capitaine dans la garde nationale : « Monsieur Dick-ins, m'a-t-il raconté, Cavaignac était notre général : « Brave général « Beaucourt, me dit le général Cavaignac, je vais « vous faire décorer! — Non, mon général, ai-je « répondu, non; il me suffit d'avoir fait mon de- « voir... Je retourne dans mon pays poser la pre- « mière pierre d'une *Propriété* qui m'appartient. « Cette propriété, mon général, sera ma croix « d'honneur! »

Pendant longtemps, termine Dickens, Beaucourt a changé quotidiennement l'orthographe du nom de la propriété; il l'a enfin fixée, en faisant peindre, sur le côté extérieur de la porte principale, ces mots : « Entrée particulière de la villa des Moulineaux »; sur une autre porte, un peu plus bas, on lit : « Entrée de Tom Pouce »; sur une autre : « Entrée des écuries de la villa des Moulineaux », enfin sur la dernière de toutes : « Entrée du château Napoléonien ».

L'humour de Dickens s'épanche sur toutes questions avec abondance; il s'intéresse à tout ce qu'il voit, à ce qui l'entoure, aux êtres et aux choses, et il ne peut s'empêcher d'apporter une pointe d'ironie aimable sur sa famille, sur ses proches, sur ses amis et ses serviteurs. En Amérique, il possède un secrétaire serviable et très probe, mais dont le côté caricatural ne peut échapper à l'œil impitoyable du maître :

M. G. est d'un tour d'esprit sentimental, excessivement sentimental, écrit-il; à mesure que le terme de notre retour approche, il s'en va répétant qu'il espère que nous nous souviendrons de lui, quand nous serons là-bas dans notre patrie. Il porte un manteau comme celui d'Hamlet, il porte également un tuyau de poêle très haut, très vaste, très flasque, très poussiéreux, que dans ses longs voyages il change pour une coiffure semblable à celle d'Arlequin. Il chante, et son désir que je lui demande de chanter, les prétextes qu'il invente pour se faire prier, sont irrésistiblement absurdes. Un jour dans un hôtel où nous étions (il y avait un piano dans notre salon), M. G. demande :

« Mme Dickens joue-t-elle ?

— Oui, M. G.

— Ah ! vraiment, moi je chante...

— Vous, M. G. ?

— Oui; de sorte que si vous avez besoin d'un petit calmant !... »

... Sans en entendre davantage, je me hâtai de gagner la porte comme vous pouvez le penser...

« Il peint..., le principal article de son bagage est une immense boîte de peintures, et si vous voyiez la série des portraits qu'il a faits de votre inimitable serviteur, vous seriez dans la nécessité de vous évanouir sur-le-champ. Le dernier en date surtout est inénarrable. Quand il l'a commencé, Kate me soutenait que ça représentait la chute du Niagara ! Pas du tout, c'étaient mes cheveux !... En fait de talents de société, il imite au naturel les vaches, les cochons et autres animaux beuglant et grognant. Il se livre à ces petites distractions généralement en diligence, et un monsieur voulant lui faire un éloge, lui a dit un jour qu'il était le veau le plus parfait qu'il eût jamais rencontré !

Toute la correspondance de Dickens est pleine de menus croquis et de portraits de personnages aussi falots, aussi drolatiques, aussi dignes du crayon de Cruikshank ou de Caldecott. Ses saillies sont parfois impayables et font partir le rire comme une imprévue drôlerie de clown ; il dépiste toujours son lecteur et lui chatouille la rate au moment même où l'on croit qu'il va lui comprimer la glande lacrymale.

Durant ses séjours à Paris, c'est parfois un vrai gamin des rues, heureux du bruit, des froufrous de femmes, de la badauderie et des querelles; on le voit dans le clair soleil des Champs-Élysées suivre les musiques militaires en marche, la canne sur l'épaule, le jarret gaillard, l'œil sur le drapeau déployé, comme un vieux bourgeois chauvin. Dans les théâtres il s'amuse franchement de la scène et de la salle, il aime le peuple de Paris dont il saisit jusqu'à l'argot et aux plaisanteries de loustic ; le petit boutiquier même l'intéresse, il le juge comme Cabrion jugeait Pipelet, avec une invincible envie de le mystifier, car on sent dans Dickens un mystificateur inné, dont l'œil tour à tour est comme ces miroirs convexes ou concaves qui donnent à tous ceux qui s'y mirent une apparence de réalité grotesque par une déformation anormale en large ou en long, susceptible de rendre bouffonne la plus idéale plastique de la terre.

***

La biographie écrite par M. du Pontavice de Heussey place bien en lumière la grandeur de Dickens et donne la caractéristique intime du maître romancier anglais. — Lord Lytton,

l'Ambassadeur d'Angleterre à Paris, le profond et délicieux poète philosophe, le délicat et subtil prosateur qui a su, avec l'esprit du diplomate, garder le cœur et le talent d'Owen Meredih, lord Lytton qui connut beaucoup Dickens, a écrit, après lecture de *l'Inimitable Boz*, une lettre pleine de sentiment et de jugement à M. Robert du Pontavice de Heussey, qui a le droit d'être fier de la haute accolade littéraire qu'il y reçoit. Je me permets, avec l'assentiment de Son Excellence, de traduire les principaux passages de cette lettre documentaire qui restera comme un précieux parchemin pour le très consciencieux artiste biographe de Boz.

Je viens de lire votre Dickens, écrit lord Lytton, et je n'hésite pas à déclarer qu'à mon jugement c'est, sans contredit, la meilleure *Vie* de lui, qui ait jamais été écrite. J'ai la conviction qu'en Angleterre aussi bien qu'en France votre livre sera considéré comme la biographie par excellence de notre grand humoriste. La *Vie* par Forster est tout au plus l'histoire de ses relations personnelles et amicales avec Dickens; d'autre part, la Correspondance publiée par miss Hogarth et par Mary Dickens n'est pas à proprement parler une œuvre biographique; c'est donc dans votre ouvrage seulement qu'on trouvera un portrait en pied, minutieux et complet, de l'homme et de l'écrivain.

Pour moi qui l'ai personnellement connu, je puis vous assurer que le portrait qui émane de votre plume est non seulement ressemblant, mais d'une ressemblance *frappante*. — Quelle joie votre livre va être pour miss Hogarth!

Je sais bien que, comme biographe, vous avez eu l'avantage de puiser dans les abondants matériaux qui vous ont été légués par vos prédécesseurs ; mais, comme portraitiste consciencieux, vous avez dû rencontrer vos plus grandes difficultés dans cette abondance même ; vous les avez vaincues, ces difficultés, car votre œuvre me paraît, sous tous les rapports, aussi satisfaisante comme œuvre d'art que comme narration des faits. Les proportions sont si bien gardées, les matériaux originaux si judicieusement choisis et si habilement combinés, la narration marche d'une allure si vive, dans une progression sans cesse croissante d'intérêt, qu'aucune partie du livre ne paraît trop longue, ni aucune trop courte.

Je pense que ceux qui n'ont point connu Dickens le connaîtront intimement et complètement après avoir lu votre biographie. Son étincelante *génialité*, ses brillantes qualités sociales, l'extraordinaire acuité de son observation, son activité prodigieuse, fébrile, incessante de corps et d'esprit, tout cela est présenté de la façon la plus heureuse dans votre exact portrait; c'est également avec un grand tact et une rare délicatesse que vous avez abordé le sujet de ses tracas domestiques.

Dickens « s'était fait lui-même » (*self-made-man*). Quand des hommes de cette race se marient au début de la vie, il arrive presque toujours que le mari devient plus grand que la femme. Ses goûts et ses besoins changent à mesure que sa renommée lui ouvre les portes d'une société supérieure et raffinée ; — les goûts de la femme demeurent stationnaires. Il commence alors graduellement à la comparer aux femmes d'un monde dans lequel elle n'est pas née et à la juger d'après un idéal qu'elle ne peut pas comprendre. La femme perçoit cette métamorphose du mari, bien qu'elle déploie toute sa subtilité pour cacher l'expression de son ressentiment ; elle le ressent d'instinct et, si c'est une femme vulgaire et peu intelligente (comme Mme Dickens), elle garde son ressentiment sans s'efforcer d'en écarter la cause première. Ce fait psychologique arrive aussi plus souvent en Angleterre qu'en France, où les femmes des classes sociales inférieures sont vingt mille fois plus habiles et plus promptes à s'assimiler les manières et les élégances des classes supérieures. Il faut ajouter qu'en Angleterre ces sortes de mariage ne produisent pas d'incidents sérieux dans les ménages d'hommes politiques ou des commerçants sortis des rangs. Mais les écrivains et les hommes de tempérament littéraire (tempérament nerveux, irritable à l'excès) dépendent surtout, pour la paix de l'esprit et du cœur, des conditions de leur vie domestique. L'admiration que le monde leur décerne ne saurait leur suffire; ils aspirent à une sympathie à la fois intelligente et sans réserve de la part de ceux qui les touchent de plus près, et, s'ils n'obtiennent pas cette sympathie, ils sont profondément malheureux. La femme d'un homme de lettres qui ne comprend pas absolument le génie de son mari, qui ne fait pas de son esprit ses uniques délices, arrivera nécessairement à le heurter à tous instants ; en fin de compte, cette incessante irritation deviendra intolérable.

D'un autre côté aucun homme n'est aussi bien fait pour lasser la patience et le respect d'une femme vulgaire qu'un homme de génie qui, dans ses relations domestiques, ressemble presque toujours à un enfant gâté et taquin. Mais, en ce qui concerne Dickens, j'estime que ses ennuis s'aggravaient d'un fait matériel : non seulement il n'avait pas découvert dans sa femme une compagne intellectuelle, mais elle ne compensait pas ce défaut en étant au moins une bonne femme de ménage. Tous ces soins intérieurs qui concernent l'époux, notes des fournisseurs, soins donnés aux enfants, règlement pour les domestiques, etc., tout cela eût été terriblement négligé, sans la main ferme et habile de miss Ho-

garth. — Pour moi, tout ce que j'ai pu voir de la famille de Dickens m'a laissé dans l'esprit l'impression qu'à l'exception de sa belle-sœur tous les membres de cette famille voyaient surtout dans le grand écrivain, une machine à argent dont la principale fonction était de leur procurer le luxe et le bien-être.

Je ne puis dire avec quelle intensité votre livre a rappelé à mon souvenir les temps où j'étais attaché à Paris, alors que Dickens habitait les Champs-Élysées : nos lectures, nos bons petits soupers chez lui et dans l'atelier d'Ary Scheffer. J'ai vu Viardot-Garcia sangloter en lisant *les Cloches*. Quelques-unes de mes premières poésies parurent anonymement dans *All the year round*, et je dois avoir chez moi, en Angleterre, différentes lettres de Dickens à ce sujet.

Je trouve que vos commentaires critiques sur son œuvre sont tous très justes. La construction artistique de ses romans me semble en général défectueuse. Il ne pouvait concevoir des caractères intellectuels d'un ordre supérieur; il ne pouvait non plus peindre des ladies et des gentlemen. Ainsi, dans la création de caractères tels que *Lovelace* et *Clarisse*, Richardson s'élève immensément au-dessus de lui; mais, dans la conception et dans la description de caractères tels que Blyfard et Mac Seymuc, il aurait battu Fielding à plates coutures, et, pour me résumer, je pense qu'il est, *facile princeps*, le plus grand créateur de caractères humoristiques que la littérature anglaise ait jamais produit. Des Peckniff, Gamp, *Tupman*, Snowgrass, Mr. Nickleby, Micawber, et une foule d'autres personnages sont immortels et vivront aussi longtemps qu'on parlera la langue anglaise.

Cette remarquable épître de Lord Lytton si judicieuse, si vivante, si flatteuse pour le biographe, si empreinte d'amicale dévotion pour le génie de Dickens, est la plus belle lettre de crédit dont l'auteur de *l'Inimitable Boz* puisse se recommander auprès du public et des lettrés. — Je ne m'occuperai donc plus ici que de l'œuvre du romancier anglais vis-à-vis du public français, ce dont n'a point parlé M. Robert du Pontavice de Heussey.

***

Depuis trente ans, tout le monde en France connaît et aime l'œuvre de Dickens. Nous n'oserions pas affirmer que tout le monde la comprend dans ce qu'elle a d'original et d'inimitable. C'est que Dickens était essentiellement un Anglais. C'est une façon tout anglaise de voir et de sentir qu'il a mise dans ses romans, et il y a bien des choses, dans cette façon, qui doivent toujours échapper à des lecteurs français.

Il y a d'abord l'*humour*, cette ironie tout anglaise, qui jamais ne va jusqu'au rire, qui se contente d'insinuer dans une phrase, sans avoir l'air d'y toucher, quelques traits de sarcasme. Dickens a été, dans les temps modernes, le plus parfait représentant de l'humour anglais. Chez son rival Thackeray, l'ironie est continue, elle s'obstine jusqu'à ce qu'on la remarque et souvent même tourne à la charge, s'exagérant pour produire plus d'effet. Chez Dickens, presque toujours, elle est discrète, intermittente. Une de ses formes principales consiste à présenter gravement les actions ou les attitudes d'un personnage que l'on sait à l'avance être un grotesque. De même, dans Pecksniff, les phrases où ce fieffé hypocrite nous est présenté comme gardant les poses les plus vertueuses, et terminant tous les épisodes de sa vie par une réflexion stoïcienne.

Cet humour de Dickens se rattache à une qualité plus générale, également tout anglaise; et qui est bien le trait dominant du grand romancier : à un étrange pouvoir d'imagination, qui tient sans cesse les êtres et les choses fictifs présents à l'esprit, dans une réalité très précise et très vivante. Cette merveilleuse hallucination artistique est, au fond, l'élément le plus génial de l'œuvre de Dickens. C'est elle qui lui permet de nous décrire ses personnages avec cette intensité de vie, de nous remettre sous les yeux chacun de leurs traits, et cela sans trace d'effort ou de système comme chez M. Zola, sans que tous ces personnages s'exagèrent démesurément dès qu'il les touche comme ceux de Balzac. Non; une vision toujours très imagée, très distincte, ouverte aux ridicules comme aux agréments, aux détails du sentiment comme à ceux du visage et du costume: voilà ce qui fait la supériorité de Dickens. On comprend qu'avec cette faculté il ait pu plaisanter sur le compte des héros qui passaient devant lui, et qu'il se représentait aussi nettement que s'il les avait vus en chair et en os. Mais si Dickens a réalisé l'idéal de cette qualité d'imagination, il ne l'a pas moins empruntée à la nature anglaise. C'est un trait de cette nature de se représenter toute chose sous une forme imagée

et sensible ; la philosophie anglaise n'est qu'une longue affirmation de cette propriété, que les Hobbes, les Locke, les Stuart Mill, ont crue universelle, et qui était avant tout anglaise. Jamais les Anglais n'ont pu se faire à la façon de penser que le *Cartésianisme*, par exemple, avait laissée à nos pères du XVIIIe siècle, et qui pouvait s'exprimer tout entière en termes généraux, n'ayant d'autre sens qu'un sens rationnel. — L'âme anglaise est une âme sensuelle; elle ne peut penser à une chose sans la sentir, et elle a le précieux avantage de sentir les choses avec une plénitude, une force et une santé intellectuelle, qui se reconnaît au premier coup d'œil dans les romans de Dickens.

Quand on a cette façon de voir, il est naturel que l'on s'intéresse au côté matériel de l'existence. Les Anglais n'y ont jamais manqué. Ils ont un idéal de bonheur solide et bien équilibré, où les joies des sens figurent au même titre que les joies de l'esprit. Aussi, ont-ils trouvé bon et charmant que Dickens s'attendrît lui-même et les attendrît sur le premier dîner au restaurant que se paye tel personnage, ou la première acquisition de vaisselle et d'argenterie que peut s'offrir tel autre. — On mange, on boit, on s'habille et on dort, dans les romans de Dickens. Et c'est encore une chose que nos mœurs littéraires françaises ont eu peine à admettre. — Chez nous les personnages en entrant dans la littérature doivent perdre toute réalité sensible. Une âme que nous voyons manger et boire, et copieusement, dans un livre, cesse, malgré tout, d'être pour nous une très belle âme. Il y a bien, ici encore, M. Zola et son naturalisme; mais comme on sent que chez lui l'insistance sur les détails matériels est une sorte de bravade, et comme l'exagération qu'il en fait est loin de l'adorable et naturelle simplicité avec laquelle Dickens sait faire tour à tour manger, pleurer et se recueillir les héros de ses livres. Ce mélange égal, incessant, de la vie intérieure et de la vie extérieure, est un trait caractéristique de l'âme anglaise : chez nous, un roman ne cesse d'être exclusivement naturaliste que pour devenir exclusivement psychologique.

Enfin, le tempérament anglais a amené Dickens à une autre habitude littéraire, que M. Taine trouvait fâcheuse et que M. de Heussey déclare excellente ; en quoi ils ont probablement raison l'un et l'autre : je veux dire l'habitude de faire de chacune de ses œuvres une thèse morale ou sociale. La vérité, est, je crois, que l'habitude des romans à thèse est désastreuse, lorsque les romans sont mauvais, et excellente lorsqu'il sont bons : ou plutôt encore qu'elle est désastreuse en France, où l'art et la morale ne peuvent être mélangés que par contrainte, et excellente en Angleterre où ce mélange se fait naturellement, comme celui de la vie intérieure et de la vie extérieure; et où c'est le contraire qui ne peut se faire que par une contrainte pénible. Voyez n'importe quel roman à thèse français : ou la thèse a tué le roman, ou le roman la thèse. A-t-on l'impression de rien de pareil en lisant un roman de Dickens? Est-ce que les conclusions sociales puisent à la vie de l'action, ou celle-ci à la touchante élévation des conclusions morales? Toujours cet équilibre d'esprit, cette santé intellectuelle, qui sont communs à Dickens et à son pays, et qui nous les rendent si difficile à comprendre.

J'ajouterai qu'une dernière chose nous sépare de Dickens, la langue. Je sais bien que la nouvelle génération littéraire anglaise affecte volontiers de dédaigner Dickens et lui reproche de *n'avoir pas de style*, comme nous le reprocherions — si seulement nous les connaissions — à Frédéric Soulié et à Eugène Süe. En réalité, ce qui manque à Dickens, c'est un style travaillé pour lui-même, une savante harmonie de la phrase, comme celle qui fait, des écrits de Quincey, les chefs-d'œuvre de la langue anglaise. Mais si l'on admet qu'un style est bon lorsqu'il est chaud, vivant, toujours imagé et toujours avec des images précises, nul style ne vaut celui de Dickens. Et encore il faut dire que dans certaines pages lyriques de *Martin Chuzzlewitt*, dans ses principaux *Contes de Noël*, la langue de Dickens est rythmée, nuancée, musicale, comme celle des plus beaux poèmes en prose. Hélas! nous n'en saurions dire autant des consciencieuses traductions perpétrées à bon marché pour la maison Hachette par des demoiselles de jadis et de naguère!

***

En somme, les lecteurs français n'ont pu goûter pleinement qu'une partie des qualités de Dickens. C'est ce qui explique que ses œuvres les plus dramatiques, mais les moins vivantes, *Dombey*, *Nickleby*, *Bleak-House*, soient devenues chez nous plus populaires que ses véritables chefs-d'œuvre : *Pickwick*, *Chuzzlewitt*, les *Grandes Espérances*.

On peut dire cependant que pas un écrivain étranger n'a eu sur la littérature française une influence aussi forte que Charles Dickens. Il faut bien avouer que, pour ma part, cette influence a été assez fâcheuse : nous lui devons toute une série de romans sentimentaux, avec de jeunes infirmes, des boiteuses angéliques, d'adorables bossues, des enfants persécutés et qui deviennent millionnaires. Mais, en dehors de ces faciles imitations, on peut affirmer que le roman contemporain, le roman de Flaubert, de MM. Daudet et Zola, est sorti de Dickens bien plus que de Balzac. C'est à Dickens qu'il a pris cet amour des sujets vulgaires, à cela près que, chez Dickens, la vulgarité n'était qu'apparente, tandis qu'elle est souvent trop réelle chez les maîtres du roman français. C'est à lui que nous devons ce goût de description matérielle et réaliste, la peinture des attitudes, des gestes, des mobiliers.

Et l'imitation ne s'est pas bornée à ses procédés généraux. M. Daudet, surtout, a été plus loin. Il s'est vigoureusement défendu de ressembler à Dickens, et ce reproche l'a même porté, dans ses dernières œuvres, à retrancher de sa propre nature des qualités de tendresse, d'humour, où il excellait. Mais en dépit de ces dénégations, il faut bien reconnaître que *le Petit Chose*, *Fromont jeune*, surtout *Jack*, sont des adaptations de l'art de Dickens : non seulement par tel détail qui est comme une contre-partie d'un détail de Dickens — [l'enfant qui fait son chemin dans la vie parmi des maîtres d'étude, puis des marchands de faïence, la petite boiteuse qui confectionne des oiseaux de dentelle; le jeune Jack abandonné par sa mère, vivant au milieu de bohèmes grotesques et de pâles prolétaires, etc.,] — mais encore par le ton général, l'ensemble du sujet et de la manière.

Dans ces derniers temps, Dickens semblait un peu oublié : on le lisait moins, on n'imitait plus que ses imitateurs. Mais il ne pouvait disparaître entièrement : nous l'avons vu revenir, de Russie, cette fois, où il était allé préparer les Tolstoï et les Dostoiewsky. Ce qui nous a ravi alors dans ces écrivains, c'est le mélange du réalisme et de l'émotion, de la vie intérieure et des détails extérieurs, de l'attendrissement et de la simplicité. Tout cela, c'est le legs de Dickens au roman moderne. Il n'y a pas jusqu'à son agencement d'intrigue qu'on ne retrouve dans *Crime et Châtiment*, et jusqu'à son type de jeune fille frivole et sérieuse qui n'apparaisse dans *Anna Karénine*. Une seule chose est absente, perdue à jamais : la bonne santé d'esprit et de corps, la joyeuse sérénité de Dickens, traversant toutes les passions avec un sourire ingénu.

***

Je puis bien dire qu'une des raisons qui s'opposent le plus à la parfaite compréhension du génie de Dickens en France est la très médiocre interprétation de ses romans, interprétation faite sans souci d'art ni de style dans de vagues usines de traductions, où d'honorables jeunes filles plus ou moins diplômées et des messieurs sans aucun mandat littéraire travaillent à aligner des pages et des phrases, en version plus ou moins exacte, avec autant de sentiments, de lumière intellectuelle et de subtilité, que des détenus de prisons cellulaires confectionnant dans l'indifférence les traditionnels chaussons de lisières.

La première, la seule traduction autorisée de l'œuvre de Charles Dickens, fut entreprise par la maison Hachette vers 1840. A cette époque, l'école documentaire ne se manifestait point encore, même sous la forme du *Réalisme*. Balzac était alors plus discuté que lu, et les gros succès s'adressaient à de puissants remueurs de sensations, à des ingénieux tisseurs d'aventures dramatiques tels que Dumas père, Eugène Süe et Frédéric Soulié, trois géants de ce temps que la foule eut raison de ne point méconnaître.

Le bruit de la prodigieuse renommée de Dickens avait traversé le détroit, et les directeurs de la maison Hachette, en entreprenant la publication des œuvres du romancier anglais ne virent là qu'une tentative à faire dans

© BnF Lyon — Editions « Les marionnettes du temps » — http://editions.univ-lyon2.fr

le domaine du grotesque, du bizarre et du fantastique, car Dickens n'apparaissait guère à ce moment que comme une sorte d'Hoffmann, mélangé d'Hogarth et de Poë, susceptible de séduire la clientèle romantique qui, vingt ans auparavant, s'arrachait les œuvres palpitantes d'Anne Radcliffe.

On distribua donc les romans à traduire à des messieurs et dames peut-être experts dans la langue anglaise, mais ignorant à coup sûr les finesses de cette langue, ses subtilités et son ressort comique, ignorant de plus les dessous de la vie britannique et l'essence même du caractère anglais. Ces traducteurs se mirent à l'œuvre, comme on se met à une tâche imposée, sans apporter cet *avatar* littéraire nécessaire à toute bonne traduction; ils imaginèrent, ces manœuvres inconscients, que l'attrait de Dickens résidait principalement dans ses bizarreries de forme et d'expression, et, avec une persistance digne d'un autre objectif, ils s'acharnèrent à la traduction littérale du texte, sans s'inquiéter de la flamme géniale qui s'épand à travers toute l'œuvre du maître romancier.

Ainsi, peu à peu, les livres succédant aux livres, s'est formée la collection des œuvres traduites de Charles Dickens, collection sans cohésion, d'une lecture lourde et indigeste, ayant, il faut bien de dire cependant, de rares veines de flamme et des parties saillantes assez habilement présentées.

Néanmoins, l'interprétation de ce génie étranger devenait faussée et le sentiment public put être que Dickens, tout en étant un artiste plein de chaleur et de tendresse, se montrait trop souvent inégal, exagéré, fantaisiste, sans notions suffisantes de la vie réelle. Taine put le considérer comme un monomane et Scherer ne découvrir en lui qu'un halluciné ; alors même que cet halluciné n'était qu'un des plus grands *voyants* et *clairvoyants* de ce siècle.

La clientèle de Dickens, malgré ces défauts de traduction se forma vivement. Dans le milieu féminin, sous le mauvais goût et la lourdeur de la version, les femmes françaises pressentirent la justice et la noblesse innées de cet Apôtre de l'humanité; elles eurent l'âme attendrie, passionnée, conquise par les héros de Dickens, et ce furent dès le début les plus sincères admiratrices et les plus vaillants avocats du romancier anglais.

***

Aujourd'hui, Dickens est aimé, exalté par tous ceux qui, chez nous, l'ont lu et le possèdent, non tant derrière le voile de la traduction Hachette, que dans la saveur de sa langue originelle ; le moment serait donc venu de publier une traduction complète de l'humouriste, conforme aux connaissances et à l'esthétique littéraire actuelle.

Les raisons qui militent en faveur de cette grande entreprise sont multiples. En premier lieu, tous les romans de Dickens sont d'un intérêt continu. Au point de vue de l'intrigue, la fabulation ne cesse d'être attrayante, gaie, touchante, mystérieuse et dramatique. En second lieu, la peinture des caractères est sans égale et la description de la vie anglaise, du paysage anglais, des coins et du pittoresque de Londres et des provinces est traitée avec une ampleur et un génie prodigieux. Enfin, tous les ouvrages de Dickens ont un but moral et social, tous tendent au relèvement de l'humanité et à l'amélioration du sort des misérables. A ce titre, ils sont sans parallèles chez nous, et peuvent constituer, sous une forme littéraire digne des idées qu'elle est appelée à renfermer, une collection où femmes, jeunes filles, adolescents, pourraient se ravitailler intellectuellement sans être tenus de s'abandonner aux Ohnet et à tous les petits Feuillets des familles qui atrophient l'esprit des masses. J'aime à espérer qu'un homme de haute valeur, un artiste de lettres, Français d'origine et presque Anglais d'acclimatation, consacrera un jour une partie de son existence au transvasement du génie de Dickens dans la claire coulée de notre langue transparente et colorée. Lire Dickens aujourd'hui en français, c'est regarder un chef-d'œuvre du divin Sanzio copié par un méchant Prix de Rome, dont l'œil aurait été plus aveuglé par le faire et le poncif du rendu que par l'inspiration et l'*au-delà* de son modèle.

OCTAVE UZANNE.

Paris, 6 mars 1889.

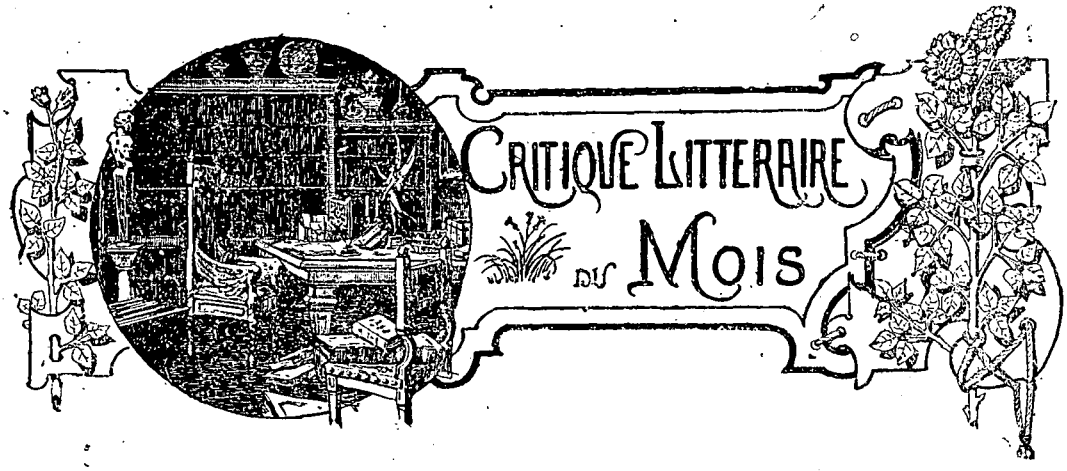

ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES

Jours d'épreuve, par Paul Margueritte. Paris, E. Kolb, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le nouveau roman de Paul Margueritte, *Jours d'épreuve*, est l'œuvre d'un sensitif, d'un délicat et d'un observateur raffiné. Il y domine un remarquable sentiment de la souffrance, une analyse émue, attendrissante, de toutes les petites misères qui peuvent larder, de leurs fines aiguilles de glace ou de feu, l'âme, le cœur, le corps humain, et en tirer la gamme touchante des plaintes, des cris de douleur provoqués par les tortures morales, les blessures physiques. Telle est, par moments, l'intensité de cette étude qu'on croirait lire une autobiographie, qu'on y retrouve certainement la plainte exacerbée d'une âme repliée sur elle-même, s'observant minutieusement, notant les sensations au fur et à mesure qu'elles défilent sous la peau, le long des nerfs.

C'est l'histoire d'un modeste employé, porteur d'un grand nom et échoué, dès la sortie du collège, dans un ministère, où il gagne humblement, monotonement, à peine de quoi vivre avec sa mère. Malgré cette position sans avenir, il est dévoré du désir de se marier, de créer une famille, d'avoir un intérieur ; il épouse une fille sans fortune, et sa vie, déjà si difficile, si âpre, se complique de cette charge volontairement cherchée, un ménage, une femme, des enfants. Le roman, très simple, mais d'une émotion pénétrante, nous fait assister à la lutte acharnée du jeune homme, du jeune mari, du jeune père, sur lequel les mécomptes s'abattent implacablement et qui résiste, courageux, ne se laissant vaincre, ni par la misère, ni par les malheurs. Il parvient enfin à sortir de tous ces ennuis et part pour l'Algérie, plein d'espoir, disant adieu à la France, persuadé que les *Jours d'épreuve* sont terminés et que, là-bas, il va enfin vivre plus libre et plus heureux.

En même temps l'intérêt de cette étude physiologique et psychologique porte sur ce que les deux époux ont peu à peu acquis l'expérience de la vie, sur ce qu'ils sont arrivés à se créer la raison qui leur manquait, à effacer presque complètement leurs défauts. La rude existence, laminoir des âmes et des corps, les a mûris, assagis pour l'avenir, et, de l'œuvre, se dégage la pure et belle flamme du Devoir acccompli, de la Vie soufferte, dirigée maintenant dans la voie de vérité et de paix reposante, au sein de la famille constituée.

L'Amoureux de la préfète, par André Theuriet. Paris, G. Charpentier et Cie, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Elle touche par un point à la tragédie sanglante cette curieuse étude de mœurs provinciales qu'André Theuriet intitule *l'Amoureux de la préfète*, nous initiant en quelques scènes sobres et vigoureuses aux dessous troublés, aux ébauches de passion et de drame que peut cacher le grand calme plat qui emmure la vie des habitants d'une petite ville de province. Nul n'était plus apte qu'André Theuriet à nous peindre ces existences ignorées, à nous montrer l'amour grandissant dans le cœur simple et naïf de Séverin Malapert, jusqu'à le jeter aux furies de la jalousie, aux transports fous d'un dévouement absolu, au crime, pour une coquette, qui, une fois sauvée par lui, disparaîtra pour toujours, ne lui laissant que le souvenir de sa beauté et le regret de son crime involontaire, en présence d'une telle ingratitude.

On sent que l'auteur a ciselé avec soin cette fi-

gure d'être jeune, confiant, plein d'ardeur et de cœur ; le contraste n'en est que plus saisissant avec la fin banale et attristée de sa vie à jamais perdue, usée par le découragement. Tous les comparses de ce roman sont placés dans un relief leur donnant le mouvement qui leur est propre, que ce soit l'esquisse légère du préfet, la délicate et tentante silhouette de la préfète, le personnage vaniteux de Marius Peyrehorade, les croquis des subalternes employés de la préfecture, figures d'un comique simple et vrai.

Ceux de la glèbe, par CAMILLE LEMONNIER. Paris, Savine, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Il y a une singulière poésie dans la *Genèse*, la nouvelle qui ouvre le nouveau volume de Camille Lemonnier ; on y sent comme un reflet de la Bible, une Bible moderne, au langage plus rapproché de nous ; la figure de la vieille Ka, enfantant sans cesse pour peupler la terre, a une allure grandiose qui impressionne et saisit. Tout le livre est composé d'études puissantes sur les gens de la terre, ceux qui en vivent, ceux qui se la disputent jusqu'au crime, ceux qui la fouillent de l'outil et des ongles pour en tirer le pain de chaque jour ; mélange de tragique et de comique, peignant, sans adoucissement, les êtres rudes, aussi rudes qu'ils sont, le volume va toujours, sans pitié, sans pruderie hypocrite, déroulant sa grasse et vivante peinture de l'humanité des champs. On y retrouvera les qualités de force et de sincérité qui ont fait de Camille Lemonnier le chef de l'École naturaliste belge.

Le Docteur Rameau, par GEORGES OHNET. Paris, Paul Ollendorff, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Ce sont bien les *Batailles de la vie*, sous leurs différentes formes, batailles du cœur et batailles de la chair, luttes du cerveau, luttes de l'âme, luttes du corps, que Georges Ohnet a traitées dans son roman, plein de scènes très dramatiques et très touchantes, *le Docteur Rameau*. Il a pris pour héros un médecin de la plus haute science, un grand savant, qui ne croit qu'à la matière, et il l'a mis dans la vie aux prises avec les croyances, les amitiés dévouées, aussi avec les tromperies et les perfidies, pour analyser les débats continuels, les révoltes et les souffrances de cet homme à la puissante intelligence. *Le Docteur Rameau*, ce travailleur, ce dévoué, ce chercheur, n'ayant d'autre défaut que son athéisme, épousera une jeune femme, fanatique, avide de le convertir, et lui brisant sa vie par ce heurt continuel contre ses incroyances ; il sera trompé par elle avec un ami, celui qu'il aime et chérit entre tous, sans que jamais le soupçon vienne hanter son cerveau, ni ravager son cœur. Ce n'est que plus tard, lorsque l'enfant née de cette faute, la fille adultérine qu'il croit sa fille, sera grande, en âge d'être mariée, qu'il apprendra brusquement, en retrouvant les lettres de la morte, que sa femme a été coupable et que l'enfant n'est pas de lui. C'est cependant cette fille adultérine qui apaisera toutes les plaies de son âme ravagée et lui rendra la foi. Georges Ohnet a su mettre en œuvre toutes ses qualités dramatiques dans ce roman de passion et de souffrance, agençant les scènes avec sa science particulière, heurtant adroitement les personnages les uns aux autres dans des situations terribles, comme la rencontre du Dr Rameau et de son ami le peintre Munzel, après la bataille de Champigny, et le tragique moment de la mort du malheureux ; lorsque la femme de Rameau est prête à avouer sa faute sur le corps inanimé de celui qui avait été son amant. *Le Docteur Rameau* aura un gros succès d'émotion.

La Surintendante, par ABEL HERMANT. Paris, G. Charpentier et Cie, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Satire sanglante de la haute administration et du monde officiel, mais en même temps étude de mœurs implacable et d'une rigoureuse réalité, le nouveau roman d'Abel Hermant *la Surintendante*, avec ses détails impressionnants de vérité, ses documents exacts, la belle hardiesse de ses flagellations contre les tripotages, les intrigues et la large débauche des puissants du jour, va soulever la curiosité générale et affirmer le succès d'un livre que sa valeur littéraire place déjà au rang des meilleures œuvres de notre jeune littérature.

Dans la mêlée lourde des ambitions et des appétits déchaînés, parmi les figures de premier plan, se détachant même sur Constant Berthier, le ministre, sur Marius Peltrot, ce Richelieu au petit pied d'une société décadente, deux personnages surgissent du livre pour venir happer le lecteur, l'intéresser, le secouer aux fibres sensibles ; ce sont : l'héroïne, la fameuse *Surintendante*, Antoinette Berthier, l'ex-modiste, la coureuse de bals du quartier Latin, partie de si bas pour atteindre si haut, puis Émile Boucart, le type extraordinairement vivant du jeune homme moderne, le modèle de l'employé, sceptique, ayant une *position*, arrivant à tout grâce à cette

idée, à cette conscience de sa puissance pour ainsi dire inamovible, inrenversable. Celui-là, du reste, c'est bien le héros favori de l'écrivain, ce héros pratique, dont l'embryon se dessine déjà si énergiquement au milieu de la vie privée, dans *Nathalie Madoré*, mais à un degré inférieur de l'échelle sociale, et que nous retrouvons ici, un peu plus haut, frôlant les gens du pouvoir, mêlé à la haute société démocratique.

Il serait trop long d'analyser par le menu cette œuvre complexe, avec son fourmillement d'individus, qui soulignent admirablement le faisandé de cette société, le pourri, le faux, le cabotinage perpétuel de ce monde spécial. Il faudrait pouvoir prendre les types un à un, pour en faire ressortir la valeur, la nécessité, et les enlever du volume pour les regarder de tout près, en cherchant les ressemblances, comme on détache les photographies d'un album, pour les examiner à loisir et retrouver plus facilement des traits connus, des physionomies fameuses. Nous laissons ce plaisir, dans toute sa mordante saveur, à ceux qui liront *la Surintendante;* ils y trouveront à haute dose profit, instruction et amusement. Nous pouvons seulement affirmer que c'est un livre plein de choses, un livre débordant d'idées parfaitement exprimées, de philosophie, de railleries amères, de comique à froid, d'impitoyables observations prises sur nature, un livre rempli de foule, de bruit, de mouvement, rendant bien l'incessant grouillement des êtres et des choses dans la mêlée bestiale de l'existence. En outre, l'écrivain est un analyste de première force, excellant à rendre le compliqué de la vie. Les myriades de sensations, de pensées qui traversent le cerveau, la chair, et semblent les fourmillants microbes de l'âme, du corps humain, des microbes palpables, analysables, sont savamment étudiées, disséquées, expliquées par l'auteur, avec un art réel de psychologue et de physiologiste.

Parmi les plus remarquables passages de cette œuvre de talent, nous indiquerons la fête de la loterie, d'une réalité hurlante, très belle et très horrible, une vraie fête de Décadence, sentant le fauve, la bête féroce de l'humanité lâchée en appétit de pillage, une entrée de la rue en délire dans les salons officiels ; nous rappellerons également le tableau mouvementé de la Première aux Français, d'un maître écrivain, et nous terminerons par la terrible scène du flagrant délit, où se trouvent des pages superbes. L'œuvre est de tous points remarquable et complète le succès d'Abel Hermant, assuré définitivement par cette suite de romans qui va du *Cavalier Miserey* à *la Surintendante.*

Mademoiselle Jaufre, par Marcel Prévost. Paris, A. Lemerre, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur applaudi du *Scorpion*, de *Chonchette*, et enfin de *Mademoiselle Jaufre*, possède certainement à un très remarquable degré le sens, l'intuition de la femme ; on devine que son goût spécial le porte à étudier de préférence la femme, que tout l'y ramène, l'y rattache et que sa curiosité ne se lasse pas de fouiller cette perpétuelle énigme de chair palpitante et troublante, le mystère de ce cœur, de ce cerveau. Un captivant souffle de sensualité se dégage de son dernier et très séduisant volume ; il n'y a pas seulement l'intérêt d'une histoire d'amour, il y a l'émotion du problème féminin le plus ardu, le plus controversé, presque la thèse de la séduction. L'auteur ne fait que l'effleurer, ayant un autre but, d'autres visées ; mais cela suffit à jeter dans l'esprit du lecteur mille réflexions et à le passionner, dès le début, pour le roman. Il nous montre que, chez une jeune fille, les sens peuvent avoir été surpris, captivés, sans que l'âme ait été atteinte, sans que le cœur ait été dévirginisé comme le corps ; cela donne un attrait tout particulier à cette étude très chaude, très colorée, pleine d'observations heureuses et de paysages ravissants avec leur belle allure d'aquarelles largement lavées. Aussi suit-on avec une croissante curiosité les sentiments et les sensations qui s'agitent dans le cœur de Camille Jaufre revoyant celui qu'elle aimait, enfant, Louis Lhotte, et dont elle accepte la main, bien qu'elle soit enceinte, de deux mois, d'un autre. Ils auront trois mois d'amour, de bonheur, avant d'arriver à la terrible révélation qui va les séparer pendant de longs mois avant d'arriver au pardon final. C'est là une étude excessivement fouillée, pleine d'aperçus philosophiques traités d'une plume délicate, en une langue souple, imagée, charmante, et où l'idéalisme laisse suffisamment place aux matérialités nécessaires de la chair, à la Nature. G. T.

Le Baron Pangorju, par Émile Pagat. Un vol. in-18. Paris, Édinger, éditeur.

Pourquoi donc, parmi les multiples prix que l'Académie distribue chaque année, n'en existe-t-il pas un destiné à l'*esprit*... à un esprit marqué au coin de l'honnêteté, ce qui n'exclut ni la satire, ni l'humour, ni enfin ce réalisme tant estimé de la jeune école ?... N'est-ce pas surtout en France, cette patrie de la verve, que l'esprit doit être encouragé, patronné, afin de réagir

contre les théories fausses et atrophiantes des pessimistes ou des naturalistes, ces nigauds qui se crèvent les yeux pour mieux y voir? Si donc l'Académie, dans une heure de bon sens, avait institué ce prix de l'*esprit*, il revenait de droit à M. Pagat et par ricochet au *Baron Pangorju*. Ces pages renferment une série de charges, sortes de caricature à la plume, à grands traits, dans le genre large de Daumier, où, sous l'allure simple, se cache l'allure psychologique, finement fouillée, de ce baron Pangorju, et aussi de Mme la baronne, qui tente, avec cinq mille francs, d'avoir des *five o'clock*, d'assister aux courses de Trouville et surtout de se meubler *en artiste*, — cette névrose des cervelles parisiennes que, d'ici cent ans, nos petits-fils se conteront comme on se conte aujourd'hui les *bergeries* de Trianon; naturellement, pour y suffire, le baron Pangorju rogne les beefsteacks de sa table et les dessous de la baronne, on se nourrit de haricots, mais on possède un plafond à caissons, il possède son buste en terre cuite, mais la nourrice est largement enrubannée!... *Le Baron Pangorju* est peut-être la meilleure étude qu'on ait faite dans ces dernières années sur les *Snobs* de Paris, qui, plus *Snobs* encore que ceux de Londres, se piquent, en outre, de tous leurs ridicules de chauvins, du *genre anglais* que quelques romanciers à court de souffle ont moussé pour le bonheur des sots et des sottes; voilà donc du vrai réalisme sur le grotesque des plates ambitions et stupides prétentions, réalisme plus réel que beaucoup de livres des *maîtres à école*, et qui, souvent, devraient aller à l'école chez ceux qui n'en tiennent pas. AR. AR.

Le sens de la vie, par Édouard Rod. Un vol. in-18°. Paris, Perrin et Cie, 1889. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre — auto-psychologique, dans sa forme littéraire, tout au moins — explique assez bien comment ceux qui se mettent le plus consciencieusement en devoir de faire la course à la mort ne sont pas ceux qui réussissent le mieux à la saisir. Un garçon sceptique, raisonneur, inquiet, analysant et interrogant, se marie. Il est tout étonné, et presque irrité, de trouver tant de paix et de joie dans la société de sa femme, être fin, pondéré, charmant, calme et calmant, mille fois moins féminin, dans le sens que le névrosisme moderne attache à ce mot, que lui. Elle devient mère, et il lui en veut, et il hait d'avance l'être qui va prendre vie, et il s'accuse d'avoir fait ce qu'il fallait pour doter de l'existence

Un malheureux de plus qui maudira le jour.

Cependant ce malheureux, ou plutôt cette malheureuse, c'est une petite fille, une fois les premières répulsions ressenties, s'empare de lui doucement, insensiblement, et, en dépit de ses raisonnements, de ses cabrements, de ses ironies et de ses révoltes, il en vient à aimer les cris, les caprices, les défauts de l'enfant. Le pauvre homme avoue même que, surtout, les défauts de sa fille le charment, qu'il y trouve un piquant, un ragoût malsain. Puis femme et enfant disparaissent de ses confidences, ou peu s'en faut. C'est une vieille demoiselle qui lui donne l'exemple du bonheur dans l'abnégation; ce sont des velléités de prendre activement part à la vie politique, des essais de socialisme, des entrées hésitantes dans les salles de réunions publiques, d'où il sort écœuré, comme il faisait jadis des brasseries et des tavernes; des soliloques infinis sur le bien, le mal, la cause, la destinée, le pourquoi, le comment, se terminant tous par des aveux d'ignorance et des désespoirs d'inassouvissement; une conversation avec un homme de haute intelligence, d'imagination malade comme la sienne, mais de décision franche, lequel a pris parti et s'est résolu à trouver la tranquillité dans la religion, car un acte de foi est un acte de volonté; enfin — entrecoupé de lueurs où il lui apparaît que la paix domestique, la satisfaction répandue autour de soi parmi les êtres chers, la joie de faire des joyeux, est peut-être la seule solution du problème du bonheur — un retour vers l'idée de Dieu, un élan mystique, orgueilleux et humble à la fois, qu'il sent lui-même insuffisant et passager, mais où il s'arrête en soupirant : « Notre Père, qui êtes aux cieux! » C'est sur cette parole que le livre se ferme, ayant tout agité, affirmant et niant tour à tour, et avec une sincérité égale, tous les sentiments et toutes les doctrines, et nous laissant sous l'impression douloureuse que ce cri de petit enfant n'est même pas, pour celui qui le pousse, un appel dans lequel il ait foi.

Ce livre marque cependant une étape décisive dans l'évolution de la pensée chez M. Édouard Rod. Cet écrivain analyste, dont nous ne nous attarderons pas à louer la perspicacité pénétrante et le très grand talent, ce penseur attaqué dès l'abord, comme un fruit avant la maturité, par le pessimisme, cet esprit incertain, malade, curieux, cherchant l'au-delà, amoureux des problèmes insolubles dont il reconnaît l'inutilité sans en pouvoir chasser la hantise, a en vue le seul port où il puisse plier sa voile, jeter l'ancre et goûter le repos, et ce port c'est la foi. Ceux que ne satisfait pas la sagesse moyenne, les affamés que ne rassasient pas les choses de la terre, les assoiffés du savoir qui veulent connaître, avec l'à-quoi-bon des phénomènes, les deux extrémités du devenir,

ceux-là n'ont pour ressource que d'accepter une révélation, à moins qu'ils n'en reçoivent une nouvelle. Pour nous, nous n'avons, dans un cas comme dans l'autre, qu'à leur répéter, sans ironie, sinon sans regret : *Credant, quia absurdum!* B.-H. G.

Petit Bleu, par GYP. Un vol. in-18 jésus. Paris, Calmann Lévy, éditeur, 1889. — Prix : 3 fr. 50.

Touchante histoire que celle d'Antoinette de Champreu, et courte comme sa vie. Descendante d'un illustre personnage, elle a hérité des défauts et qualités de sa race. Indisciplinée, violente sous une apparence froide et insouciante, active par tempérament, mais paresseuse par réflexion, merveilleusement douée pour apprendre, elle est aux prises avec une tante égoïste et riche, mais elle adore son oncle, un homme excellent et distingué, qui meurt d'une maladie de cœur. Antoinette, de peur de rester en présence de sa tante, s'enfuit, affolée de chagrin : il fait un temps affreux, elle tombe épuisée sur le chemin boueux, près du couvent où récemment elle est entrée comme élève; fluxion de poitrine et mort rapide, tel est le dénouement affligeant de cette esquisse délicate et mélancolique, d'une note très personnelle, de l'auteur spirituel qui a créé ces deux types si amusants *Petit Bob* et *Mademoiselle Loulou* : le *Petit Bleu*, c'est le ciel où s'envole volontiers la rêverie de la fillette, et finalement son âme originale et charmante.

Le volume est complété par plusieurs croquis à la façon de la *Vie parisienne*, dont Gyp est un des rédacteurs les plus goûtés en raison de son esprit alerte et fin qui se renouvelle sans cesse sous des formes également piquantes et imprévues.

Contes rapides, par FRANÇOIS COPPÉE. Un vol. in-18 jésus. Paris, Alph. Lemerre, éditeur 1889. — Prix : 3 fr. 50.

Pour *rapides* qu'ils soient, ces contes, l'impression qu'ils laissent n'est pas fugitive; impression de tristesse, sans amertume, sans irritation ; c'est bien plutôt la commisération qu'ils stimulent dans le cœur. Comment n'être pas attendri par cette évocation psychologique de l'*Orgue de Barbarie*, et par l'accès d'honnêteté désespérée de *Fille de Tristesse?* Celui-là qui n'a point la peur de mourir avant d'avoir accompli son œuvre et assuré le sort des siens, sentira-t-il la profonde émotion dont nous a troublé le récit intitulé *Œuvres posthumes?* Et combien vif et pathétique ce drame rapide des *Pommes cuites!* Sont-ils croqués et campés ces trois types parisiens, Sylvandine, la comédienne triomphante, César Maugé, le vieil auteur dramatique à succès, et ce pauvre petit Amédée, fils de fruitière amoureux d'une étoile à qui la fantaisie du *maître* procure la possession de Sylvandine! Il meurt plus tard d'être délaissé, et la comédienne voit passer le corbillard des pauvres avec une vieille en larmes qui suit, et ne se doute pas que c'est son dernier, « Ugène », qu'on emporte au cimetière.

C'est touché de main de maître; pas un trait qui dévie, pas une note qui détonne.

L'humeur douce de François Coppée ne lui interdit pas l'indignation; il a le cœur aussi vigoureux que tendre; et, s'il trouve des formes exquises pour exprimer les sentiments tendres, il sait aussi d'un verbe mordant comme l'eau-forte, d'une phrase cinglante comme le fouet, châtier la fausseté et la pitrerie : voyez plutôt comme il a posé la sinistre figure de Michel Polanceau « aujourd'hui député, chef de groupe et désigné pour présider le prochain cabinet radical..... Sorti de la Commune en temps opportun, les mains pures de sang, un peu comme celles de Ponce-Pilate. » Et voyez aussi l'exécution du poète Marius Cabannes dans *Lettres d'amour;* ce Cabannes, qui se fait une gloire littéraire par la publication posthume des lettres d'une malheureuse institutrice séduite par lui et abandonnée, naturellement.

C'est merveille de voir comme dans le même ton le conteur a su varier les effets et renouveler, sans l'affaiblir, l'émotion du lecteur.

On a repris *le Passant* dernièrement à la Comédie-Française, et ce fut l'occasion, pour quelques-uns, d'affecter de dire que c'est la meilleure manière de François Coppée, pour quelques autres, de déclarer qu'il a fait des progrès depuis : double façon, également injuste, de piquer des coups d'épingle dans une renommée qui se soutient et se complète continuellement depuis vingt ans! Le caractère propre de ce délicat écrivain, de ce poète sincère et pénétrant, c'est d'avoir en chacune de ses manifestations modifié sa manière tout en gardant son charme naturel, et d'avoir, chaque fois, été original sans recherche, émouvant avec simplicité : ce qui est près de la perfection dans l'art.

Istar, par JOSÉPHIN PÉLADAN. Deux vol. in-18 jésus. Paris, G. Édinger, éditeur, 1888. — Prix : 4 francs.

Un romancier génial et glorieux, né à Lyon, y retourne pour étudier et peindre la province ; il allume en lui-même et en une belle juive de

trente-sept ans, la commère est un peu mûre ! — Istar — une passion platonique. La *province*, personnifiée par un groupe de grotesques, assassine la juive, oh ! par un procédé peu usité : par hallucination. Le mari emporte sa femme morte, et trouve son testament : elle y déclare qu'elle s'est convertie au catholicisme sous l'influence de son *frère* Nergal, le romancier, et qu'il faut la laisser morte une nuit entière avec lui. Le mari dit : « Parfaitement ! » il dit même mieux : « Ressuscite et je te donnerai à Nergal. » Et le génial Nergal accourt, s'enferme avec la morte, la met à nu, se déshabille de même, et, pour tenter de la ressusciter, s'*engironne* jusqu'à l'aube en une *incubation magique*... Mais sans péché ! Et Istar ne ressuscite pas.

Tout cela parce que Nergal — *alias* Joséphin Péladan — est un génie, un maître, un *Daïmon*, né d'un des fils issus du commerce des anges avec les filles des hommes.

Après cela je persiste à trouver à M. Joséphin Péladan du talent : mais je suis bien forcé de reconnaître que cet ouvrage est infiniment au-dessous des précédents, et qu'il révèle une curieuse forme d'aliénation mentale. Car je ne ferai pas à M. Péladan l'injure de le croire un fumiste.

Dandysme attardé, insuffisamment excusable parce qu'il est en imitation : beaucoup de haine, de rancœur, de rancune, de mépris, toutes passions inférieures, beaucoup plus individualisées pour employer les façons de dire de M. Péladan, et idiosyncratisées que l'auteur ne le voudrait laisser croire ; expansion inouïe d'orgueil amer et de jactance méridionale ; et le pire de tout, de l'ennui à grande dilution.

M. Joséphin Péladan, qui se fait dire par un de ses personnages qu'il est grand comme Balzac, ou un peu plus, pouvait être original, individuel ; il tend de plus en plus à s'atténuer en un simple reflet de Barbey d'Aurevilly.

Enragé chercheur d'étrangeté, collectionneur de termes cabalistiques, canoniques, mystiques ; étalagiste vaniteux d'une espèce d'érudition théologique (on a plus vite fait d'y croire que d'y aller voir), M. Joséphin Péladan commet une faute de jugement sur lui-même ; il étonne, et croit qu'on l'admire ; il a su attirer l'attention des lettrés, c'est méritoire ; il a de la vigueur, une vigueur rageuse de Méridional vexé de n'être pas encore proclamé génie par les autres comme par lui-même. Mais il a beau entasser en cinq cents pages une diatribe (ce dont je n'ai cure !) contre les Lyonnais et les Lyonnaises, même avec quelques traits qui peuvent être vrais et semblent recueillis par un observateur en faction, — plus une histoire saugrenue de magie, voire d'hypnotisme et d'hystérie, plus des digressions incohérentes sur la papauté, le catholicisme des clercs et celui des laïcs, plus des élucubrations mystico-aphrodisiaques, malgré tout cela, malgré cette exaltation de catholique intolérant croisé de païen érotomane, et même malgré la réelle audace de *Vice suprême*, de l'*Initiation sentimentale*, de *Curieuse*, de *A cœur perdu* — qui sont, ceux-là, des romans intéressants, — M. Péladan, auteur d'*Istar*, n'est que curieux et insupportablement poseur.

Cela dit par cette raison que le héros du roman d'*Istar*, c'est, sous une forme à peine déguisée, l'auteur lui-même se complaisant à sa propre apothéose.

PZ.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

Le Cœur des femmes : *Marie-Louise*, par Jules Lermina. Bibliothèque Chacornac, éditeur. In-18 cartonné. — Prix : 3 fr. 50.

Monsieur Vénus (préface de Maurice Barrès), par Rachilde. Félix Brossier, éditeur. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Chant de noces, par Henry Gréville. Paris, Plon et Cie. In-18. — Prix 3 fr. 50.

La Filleule des fées, par Ouida. Deux vol. in-18. Paris, Plon et Cie. — Prix : 7 francs.

Nouvelles, par Paul Châlon. Un vol. in-18. — Paris, A. Lemerre. — Prix : 3 fr. 50.

Amour coupable, roman, par J. Marni. Paris, Ollendorff. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le Train de 8 h. 47, par Courteline. Paris, Marpon et Flammarion. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

La Sœur des étudiants, par Gonna. Paris, Dentu. In-18. — Prix 3 fr. 50.

Le Député de Ronquerolle, par Hippolyte Buffenoir. Paris, Lemerre. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le Trésor des Gomelès, par A. Matthey. I. *Le Comte Amaury*. II. *Fatma*. Deux vol. in-18. Paris, Charpentier. — Prix : 7 francs.

Esquisses humaines : Pierre Mauget, par Prosper Castanier. Nîmes, librairie Ollé. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Décapitée, par Fortuné du Boisgobey. Paris, Plon et Cie. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

© BnF Lyon – Editions « Les marronniers du temps » – Editions numériques

Figarismes de Caliban, par Émile Bergerat. Un vol. in-18 jésus. Paris, Alphonse Lemerre, éditeur; 1888. — Prix : 3 fr. 50.

Qui oserait dire que les articles de Caliban ne sont pas les plus spirituels, les plus gais, les plus parisiens, même encore les plus français que publie le *Figaro?* Ce ne serait pas se risquer beaucoup que d'avancer qu'ils sont même tout l'esprit du *Figaro :* ni M. de Grandlieu, ni M. Fouquier, ne seraient bien venus à réclamer.

L'abondance de la verve, la sûreté du bon sens déguisé sous l'ironie gauloise, la malice ingénieuse, comique et sans fiel, et à l'occasion même une note discrètement attendrie ou sobrement indignée, comme lorsqu'il parle de « l'impeccable Théophile Gautier », qui ne gagna point plus de cent mille francs en quarante ans de labeur artistique; telles sont les qualités précieuses qui soutiennent les *Figarismes de Caliban* et les rendent dignes, malgré la frivolité apparente des sujets, d'être recueillis et relus.

Quoi de plus désopilant dans la satire que les *Fragments des Mémoires du maréchal?* de plus franchement gouailleur que *Caliban au Conseil municipal?* et peut-on trouver une page plus charmante, d'un sentiment plus délicat en sa forme amusante, que *la Guimbarde?*

Caliban a cru bien faire de pousser l'ironie jusque dans la confection du recueil, et de classer ses chroniques poussées à l'aventure sous des rubriques qui leur donnent un air de théories ou de synthèses. De la sorte, les *Figarismes* se divisent en sept parties, les sept branches du chandelier symbolique : *l'Art de Machiavel, — Têtes vues dans la boule de jardin, — Théâtreries, — Pédagogie, — Beaux-Arts réunis, — Philosophie calibanesque, — Études parisiennes.*

Peut-être, en effet, la quarantaine d'articles mise en tas, sans séparation aucune, eût-elle paru confuse et partant lourde. Si légère, en effet, que soit une plume, un kilo de plumes est un kilo.

Le mal est peut-être plutôt que le volume arrive trop tôt après les articles du journal. Le public ne s'est pas assez renouvelé. Combien y aura-t-il, parmi les lecteurs du *Figaro,* de gens d'esprit capables d'avoir envie de relire les fantaisies de Caliban?

Le Livre du centenaire de 1789, par le Dr L.-C. Pax. Une brochure in-12. Paris, A. Ghio, éditeur; 1888.

Cette brochure porte en sur-titre : *Manuel du citoyen français,* et en sous-titre : *Essai sur l'éducation civique et pratique.*

Son objet est donc explicitement indiqué, et sa tendance ne l'est pas moins par le pseudonyme symbolique de l'auteur, *Pax.* Les notions qu'elle contient sont toujours utiles, et le Dr Pax a su les exposer avec clarté.

Son petit ouvrage eût gagné beaucoup à n'être pas chargé d'un titre aussi compliqué; on se sent pris de méfiance quand on lit sur la couverture : « Ouvrage dédié à tous les citoyens français en général, — et en particulier aux membres de l'enseignement et à leurs élèves, — aux étudiants, aux publicistes, aux penseurs, et à tous ceux que préoccupent les questions sociales. »

Au delà de la couverture, ce qu'on trouve est plus simple. — Le vœu de celui qui signe Dr Pax n'est rien moins que la perfection surhumaine : il souhaite la liberté vraie de tous et de chacun, et le respect complet et mutuel des croyances, des cultes, la modération dans la controverse et l'honnêteté absolue dans la politique, — une chimère, quoi! C'est d'une belle âme, d'une âme qui brûle de la flamme de la foi en la dignité humaine. Nous serions heureux de penser que le bon grain du Dr Pax n'est pas semé dans le sable du désert.

La Bataille de Damvillers, par un cavalier du 35e dragons. Un vol. in-18 jésus. Paris, Ch. Delagrave, éditeur; 1888.

N'était-ce pas assez de la *Bataille de Dorking,* de *Plus d'Angleterre,* des *Études de Sarmaticus,* de *la Prochaine guerre,* du livre tout récent de M. Rope, *Rome et Berlin?* Voici encore

un récit anticipé de la prochaine guerre par un soi-disant cavalier du 35e dragons.

Ce cavalier sait, assure-t-il, la façon dont nous procéderions, et il part, pour l'indiquer, d'hypothèses qu'il croit très vraisemblables, très rationnelles. Les épisodes, il ne les imagine pas; ce sont des souvenirs de la dernière guerre, transposés dans l'avenir.

Nous n'entreprendrons point de discuter la vraisemblance et le bien-fondé des hypothèses. Cela importe peu dans un ouvrage de ce genre, que les événements se chargeront toujours de démentir.

« Bien sûr, ce livre n'est qu'un roman, » dit lui-même le cavalier du 35e dragons. Ce n'est pas ce qui me fâche : mais c'est un roman long, long, filandreux, filandreux, tout en détails menus, menus, en points de vue étroits, étroits; somme toute, une élucubration inutile et ennuyeuse, ennuyeuse! Cependant, il faut reconnaître que l'auteur connaît assez bien tout ce que, du métier militaire, peut apprendre un bon conditionnel d'un an qui a consciencieusement mâché sa théorie et pratiqué avec intelligence les grandes manœuvres.

Victor Hugo, par E. Dupuy, — **les Chroniqueurs** (Villehardonin-Joinville), par A. Debidour. Deux vol. in-8°, des classiques populaires, édités par MM. Lecène et Oudin. Paris, 1888.

Nous avons déjà signalé plusieurs ouvrages fort bien faits de cette collection dirigée par M. Émile Faguet; le *Victor Hugo* de M. E. Dupuy, professeur de rhétorique au lycée Henri IV, est une des meilleures études qu'on puisse lire sur le grand poète. Le caractère de l'homme et les aspects divers de son génie y sont analysés, expliqués avec une grande sûreté de vue, et présentés de la façon la plus intéressante. Loin d'être une banale monographie rééditant les choses connues, le livre de M. Dupuy entr'ouvre des aperçus ingénieux et nouveaux : c'est l'œuvre d'un homme de goût qui n'exprime que des idées méditées par lui-même, et n'enseigne que ce qui est son opinion fortement motivée. Le distingué professeur avait déjà publié, sur les grands maîtres de la littérature russe, un livre très apprécié qui eut le mérite de devancer et peut-être de préparer le courant de vogue qui a porté dans le public français les Tolstoï, Tourguéneff, Dostoievsky, etc.

L'ouvrage plus austère de M. Debidour, doyen de la Faculté des lettres de Nancy, facilite la connaissance des deux maîtres chroniqueurs Villehardouin et Joinville. Un second volume nous donnera Froissart et Commines. L'utilité de ces deux livres est trop évidente; la méthode qui a réglé leur composition les rend en même temps attrayants.

Impressions de théâtre, par M. Jules Lemaître. Troisième série. Un vol. in-18 jésus. Paris, Lecène et Oudin, éditeurs; 1889. — Prix : 3 fr. 50.

Les qualités de fine et légère critique, soutenues par une érudition solide, qui ont valu à M. Jules Lemaître une rapide notoriété, brillent, dans les articles qui constituent ce volume, d'un aussi vif éclat que dans les volumes précédents. Un scepticisme malicieux assaisonne les pages les plus bienveillantes, tempère l'éloge et lui donne du piquant. Rien d'étonnant que M. Jules Lemaître se soit fait des ennemis, puisqu'il s'est acquis des admirateurs. Toutefois, les ennemis qu'il s'est faits ne sont pas si nombreux qu'il croit, ceux du moins qui ne lui reprochent que ce qu'il écrit.

Dans le présent volume sont recueillis les feuilletons publiés de mars à septembre 1888, et le défilé des auteurs jugés comprend Sophocle, Villon, Alexandre Dumas (le père et le fils), Albin Valabrègue, G. Ohnet, Corneille, Molière, Beaumarchais, Casimir Delavigne, Legouvé, Pailleron, Halévy, H. Becque, Scarron, Poinsinet, Richepin, et même les dramaturges du théâtre japonais. Tous les doigts des mains et des pieds dramatiques, comme on voit.

Esquisses et impressions, par Paul Desjardins. Un vol. in-18. Paris, Lecène et Oudin, éditeurs; 1889. — Prix : 3 fr. 50.

Une grande finesse d'esprit et de style, une érudition de premier choix, de l'entrain et du trait, une dose bien mesurée d'ironie et une fière indépendance de jugement, au moins dans le premier mouvement de sa conscience littéraire, M. Paul Desjardins a tout ce qu'il faut pour écrire, même l'accès des périodiques estimés des lettrés. Avec tout cela, s'il ne devient pas promptement un écrivain coté et renté, c'est qu'il y mettra du mauvais vouloir. Il rappelle encore avec trop de complaisance qu'avant d'avoir acquis l'honneur d'être un écrivain, il eut la gloire d'apprendre à le devenir sous une aile de *notre École normale;* mais cela lui passera quand il sera tout à fait sûr que les journaux et revues s'ouvrent à sa prose à cause d'elle-même et non plus à cause de la serre chaude où cette fleur

distinguée fut mise en culture. M. Paul Desjardins s'est créé de plus une spécialité fort utile, celle des relations académiques : une bonne part de son volume est formée de comptes rendus, — fort polis, je vous assure, — de réceptions à l'Académie française.

Buffon, par H. LEBASTEUR, ancien élève de la Faculté des lettres de Paris, agrégé des lettres, professeur de rhétorique au lycée de Lons-le-Saunier. Un vol. in-8° de la collection des classiques populaires, édités par H. Lecène et H. Oudin. Paris, 1888. — Prix, broché : 1 fr. 50.

« Buffon veut être étudié avec déférence... Il y a une harmonie parfaite chez lui entre le savant, l'artiste et l'homme, » dit avec justesse M. Lebasteur dans son *Introduction;* il témoigne cette déférence en dégageant de l'œuvre « austère » du naturaliste écrivain ce qui peut le mieux le rendre attrayant, sympathique, respectable et respecté. Et cette harmonie qui fait le caractère propre de Buffon dans son œuvre et dans sa vie, M. Lebasteur a grand raison de la louer et de la présenter aux lecteurs jeunes d'âge et d'esprit auxquels il destine son livre, comme une qualité de premier ordre, plus admirable, sinon aussi intéressante, que les écarts et les secousses de certains génies désordonnés.

M. Lebasteur rappelle à propos le mot de Joubert : « Quand on a lu M. de Buffon, on se croit savant. On se croit vertueux quand on a lu Rousseau. On n'est cependant pour cela ni l'un ni l'autre. » Et le jeune professeur ajoute : « Non, on n'est pas savant pour avoir lu Buffon, mais on est plus frappé des beautés purement esthétiques de la science, on est plus difficile pour soi en morale comme en art. »

La partie doctrinale de l'œuvre de *Buffon*, ses considérations philosophiques, ses théories scientifiques, ne sont certes pas d'une lecture facile pour les esprits non préparés ; et pour ceux que des études spéciales ont mûris et armés, elles seraient l'occasion de nombreuses discussions. Il faut savoir d'autant plus de gré à M. Lebasteur d'avoir su en présenter les lignes principales avec clarté, avec ordre, sans enfreindre la limite de sa compétence, et, par conséquent, sans rien avancer qui jetât le trouble dans l'esprit du lecteur.

Ce que les lettrés, ou du moins ceux qui ont reçu une certaine somme d'éducation littéraire, connaissent de Buffon, ce n'est que les peintures, les descriptions : celles du cheval, du lion, du chien, qui figurent dans tous les recueils de morceaux choisis. L'honorable professeur de Lons-le-Saunier a fait large part à cette portion de l'œuvre, sans outrepasser la mesure. Il a réservé un chapitre aux *Époques de la nature*, et un au *Discours sur le style.* Et il conclut par une appréciation judicieuse de l'esprit de Buffon, ennemi de l'imagination, plus attaché aux grandes lois qu'intéressé par les petits faits et les détails, qu'il ne sait pas voir, tout simplement parce qu'il fait de l'histoire naturelle en chambre et décrit le monde sans l'avoir parcouru... Et Buffon avait bien tort de faire si peu de cas de l'imagination : elle lui a rendu les plus grands services à lui-même qui devançait le plus souvent l'observation et se dispensait de l'expérience.

Théo-Critt à Saumur, par THÉODORE CAHU. Un vol. in-8° illustré. Paris, Dentu, éditeur; 1889. — Prix : 10 francs.

Historique succinct de l'École d'application de cavalerie, et surtout monographie plus ou moins humoristique des us et coutumes des cavaliers de différents grades qui la peuplent. Pas très édifiante, cette peinture ; mais pas ennuyeuse, malgré une certaine lourdeur de style : qu'on s'amuse à Saumur, rien de mieux, la belle jeunesse est chaude ; mais le pire, c'est, à en croire M. Th. Cahu, qu'on n'y travaille point, et la conclusion formelle à tirer de tout ce qu'il rapporte, c'est la complète inutilité de l'École au point de vue du progrès militaire, et sa nocuité réelle au point de vue des entraînements ruineux.

Le volume est orné d'une quantité de dessins tout à fait remarquables, reproduits par le procédé de MM. Guillaume; ils sont dus à l'imagination comique et à la main habile et sûre de MM. Job, Louis Vallet, K. d'Éroussel, Sinibaldi, Girardet, Bombled, Régamey, Laurent-Zell, Besnier; presque chaque page est illustrée d'un croquis, d'une étiquette ou d'une composition aussi spirituelle qu'artistement exécutée.

L'ouvrage offre cet intérêt à ceux qui, professeurs, commandants, écuyers ou élèves, ont passé par l'École de Saumur, qu'il en constitue à la fin l'annuaire rétrospectif et actuel.

Classiques populaires : Molière, par H. DURAND, inspecteur général honoraire de l'Instruction publique ; **Mme de Sévigné**, par VALLERY-RADOT. Deux vol. in-8°. Paris, Lecène et Oudin, éditeurs; 1889.

Nous avons, à plusieurs reprises, signalé les heureux résultats de la méthode adoptée pour leur collection populaire des classiques par les éditeurs Lecène et Oudin. Le *Molière*, publié

par M. Durand, est une excellente étude. Dans une forme vive et succincte, l'auteur fait connaître tout ce qu'il est utile et intéressant de savoir sur la vie et les œuvres de Molière, l'origine des types par lui créés; il montre successivement la famille dans Molière, la cour, la ville, la province, les professions, tous les sujets enfin que le grand comique a traités, les ridicules qu'il a raillés, la philosophie et la morale qu'il a mises au fond de ses comédies.

L'étude de M. Vallery-Radot sur Mme de Sévigné est des plus attachantes : il a su être nouveau sur un sujet qui semblait épuisé. Nous avons, du reste, apprécié déjà ce travail, lors de sa première publication en un autre format.

Ajoutons que ces deux ouvrages contiennent de nombreuses reproductions de la Bibliothèque nationale. P. Z.

Ouvrages de M. P. Jacquinet. Ve Eug. Belin et fils, éditeurs.

M. P. Jacquinet, ancien directeur des études littéraires à l'Ecole normale, vient de publier et de rééditer trois bons, trois excellents ouvrages de critique littéraire sur lesquels nous sommes heureux d'appeler l'attention des érudits et des délicats.

C'est d'abord *Madame de Maintenon*. Après M. Gréard et M. Geffroy il pouvait paraître que tout était dit, et, précisément, M. Jacquinet fait remarquer que, si le premier l'a étudiée au point de vue de l'éducation et le second dans sa vie privée et surtout politique, il restait à donner d'elle une physionomie d'ensemble. Le modèle est complexe, complet pour mieux dire. Il ne s'agit pas ici d'un parallèle, et les fanatiques de Mme de Sévigné ne le souffriraient pas. Ces deux femmes ont eu cependant la même destinée sur un point, celle de ne pas souffrir de modération dans les sentiments qu'elles inspirent : on les déteste ou on les adore. Mme de Sévigné cependant est volontiers plus adorée. C'est que Mme de Maintenon est moins femme. La compagne du grand roi, dans l'âge où il la prit, devait avoir dit adieu aux grâces, pour tous autres au moins que son maître. En les plaçant de la sorte dans son affection, la postérité n'a pas été juste. Mme de Maintenon est sévère; elle se garde de s'attendrir; parfois même — et voici la grande critique — on se demande si elle est bien franche. Mais elle est meilleure que Mme de Sévigné. Malgré ses fleurs et ses pleurs, la marquise est une passive. La reine a été femme d'action. Ces impressions ne sont point de commande : d'autres peuvent se dégager du choix fait par M. Jacquinet. Dans notre temps hâtif, le lecteur demande qu'on lui épargne sa peine et qu'on trace au moins des allées dans un bois touffu : ce que nous affirmons, c'est que le choix de M. Jacquinet mérite toute confiance; c'est œuvre d'homme honnête et d'homme d'un goût sûr, et chacun, sans y être contraint, se fera d'après lui son opinion.

Le second ouvrage est une anthologie des *Femmes de France* (poètes et prosateurs). Pendant trop longtemps on n'a connu que les femmes de génie et les *bas-bleus ;* il semblait que l'intermédiaire n'existât pas. Le génie étant chose d'exception et n'ayant pas plus à faire avec le sexe qu'avec l'instruction, le déni du talent pour les femmes était la conséquence de cette ignorance. Beaucoup en ont eu cependant, et du meilleur. Cette ignorance est réelle. Sans doute, en entendant citer Mme Staal-Delaunay, tout le monde ne se demande pas si Mme de Staël était née Delaunay; mais, pour connaître de nom Mlle de Gournay, Mme de Motteville, Mme de Lambert, Mme du Châtelet et bien d'autres, la majorité du public, même relativement instruit, ignore radicalement leurs œuvres. Quoi! Faut-il donc les lire? Sans doute, si votre vie vous permet de vous livrer aux lettres. Hélas! Non, si vous êtes emporté dans le courant moderne. D'autres sont plus indispensables, mais c'est ici le triomphe de ce que nous avons appelé improprement une anthologie, car histoire critique conviendrait mieux. Il ne s'agit plus en effet de citations capitales, mais écourtées. Dans ce livre, les morceaux choisis sont abondants, suffisants pour silhouetter la physionomie de l'écrivain. Il n'en ressort pas un tableau complet, mais un crayon très convenablement poussé. M. Jacquinet est libéral, aimant le beau là où il se trouve. Il ne craint point de donner à George Sand la place qui lui est due et, à côté de la religieuse et mystique Eugénie de Guérin, on trouve Mme Ackermann avec ses strophes de grande mais de cruelle philosophie. Trop modeste, l'auteur fait appel à un jeune écrivain pour écrire un *livre* sur l'histoire littéraire des femmes. Nous estimons que ce livre est ici fait en grande partie : l'introduction en est un parfait morceau de style et, par la suite, les citations parlent d'elles-mêmes. C'est le meilleur langage : celui des faits.

Le troisième ouvrage, dans un ordre plus grave, est consacré aux *Prédicateurs du XVIIe siècle avant Bossuet*. Il séduira moins la foule et, cependant, il aura demandé à son auteur de bien longues et profondes études. Si les protestants ont toujours été soucieux de la mémoire et de la gloire de leurs orateurs sacrés, il n'en a pas

© 2007 Lyon — Éditions « Les marionnettes du temps » — http://editions.arlequin.fr

été de même des catholiques. M. Jacquinet a dû remonter aux textes mêmes, le plus souvent d'un abord difficile. L'absence de critique antérieure s'explique par l'opinion que Bossuet, à lui seul et tout d'un coup, a transformé et transfiguré à un tel point l'éloquence chrétienne que tout ce qui était avant lui méritait à peine d'être compté. Injuste éclat, d'un soleil éblouissant, car, sans parler de saint François de Sales, bien des orateurs, sous Henri IV et Louis XIII, avaient honoré la chaire française. Il faut avouer cependant que tous mêlaient plus ou moins le profane au sacré. Le Père Coton, le confesseur de Henri IV, si en vogue que le roi le menait par la main jusqu'à sa chaire et que, pour l'entendre sans être vu, le huguenot Lesdiguières pratiquait un chemin dérobé de son logis à l'église, le Père Coton expliquait que 1,160 lieues seulement séparaient l'enfer de la surface de la terre. Court chemin pour les damnés ! Mais les Pères de l'Oratoire, les Jésuites, messieurs de Port-Royal pratiquaient la véritable éloquence.

La critique de M. Jacquinet, d'une justice sereine et calme, revêt un style sévère et facile qui rend agréables ces sujets un peu ardus. Ces trois volumes, nous le répétons, sont des plus substantiels et des meilleurs dont puisse et doive s'enrichir toute bibliothèque.

Lettere inedite de Giacomo Leopardi e di altri a' suoi parenti e a lui per cura di EMILIO COSTA, CLEMENTE BENEDETTUCCI e CAMILLO-ANTONA TRAVERSI. Città di Castello, S. Lapi, 1888. Un vol. in-18.

Je signalais dernièrement ici une édition des *Canti e Versioni* du grand poète attristé Giacomo di Leopardi, publiée, avec les soins dont on entoure un classique, par M. Camillo Antona-Traversi. Poursuivant son œuvre, M. Traversi vient de donner les lettres inédites de son poète, avec l'aide de deux autres admirateurs de Leopardi. Cette correspondance est presque toute entretenue avec des éditeurs ou des libraires : Brighenti, Stella, Giordani, Le Monnier, Gussalli. Elle n'en est que plus intéressante pour des lecteurs qui, comme ceux du *Livre*, ne séparent guère le son d'avec l'instrument, et qui, en lisant un beau livre, quelque admiration, quelque enthousiasme qu'ils ressentent, ne sont point satisfaits s'ils n'ont pas tous les renseignements que l'on peut avoir sur l'exécution matérielle de l'œuvre.

Une préface, des notices avant chacune des subdivisions que je viens d'indiquer dans cette correspondance, quelques notes brèves et topiques, font de ce livre, d'ailleurs modeste, une très précieuse contribution à l'histoire littéraire de l'Italie contemporaine. B.-H. G.

La Chanson lemouzina, par JOSEPH ROUX. Texte, traduction et notes. Un vol. gr. in-8°. Paris, Alphonse Picard, 1889. — Prix : 5 francs.

Il s'en est peu fallu, nous apprend-on, que Dante Alighieri n'adoptât, pour sa *Divine Comédie*, au lieu de l'italien, un patois, le doux parler de la patrie limousine, la langue d'or comme disait saint Louis. Le beau prétexte à invoquer pour nos Provencaux et Limousins ! Meure, peut-être, le français de Pascal et de Molière, de Rousseau et de Voltaire, de Châteaubriand et de Lamartine, et revive l'ancien parler qu'a méprisé Dante ! Mais vaine, la tâche à laquelle s'emploient tant d'intelligences : les vieux langages de la vieille France ne revivront pas ; mais ingrate autant que vaine cette même tâche : pour un poème de Mireille, un pur chef-d'œuvre, combien de compositions qui ne sauraient rien exciter sinon la curiosité de quelques esprits !

M. Joseph Roux, qui nous avait donné des pensées si fines, la plupart, et toutes d'un tour si original, s'est appliqué à conter en vers limousins : Gondebaut et Gaïfre, le duc d'Aquitaine, et Charlemagne empereur, Golfder de Lastours, seigneur de Pompadour, et Bertrans de Born, et Bernart de Ventadourn, font figure, en ces récits versifiés, avec d'autres héros qui vécurent en des temps moins anciens, et il y paraît un peu dans la traduction ; ces récits, tout pleins des batailles et des pillages, des miracles et des pieuses assistances dont on n'a pas perdu encore le souvenir à Tulle, à Brive, à Ussel, sont animés d'un souffle assez large, assez puissant ; mais qui se plaira à les lire dans le texte original ? L'épopée limousine est une suite de poèmes qui ont leur beauté ; l'épopée est plus et mieux qu'un travail excellent, sans doute, de versification ; voilà bien alors du talent dépensé pour les quelques habitants d'une dizaine de petites villes qui, sachant encore comprendre le limousin, n'ont de goût littéraire que pour avoir vécu et continuer de vivre dans le commerce plus ou moins intime des belles-lettres françaises !

Nous souhaitons que M. Joseph Roux revienne à la langue qui est la nôtre à tous, gens du Nord et gens du Midi ; qu'en bel et bon français il exprime encore de ces pensées, il traduise encore de ces observations qui nous avaient tous enchantés.

F. G.

La Bible, *traduction nouvelle d'après les textes hébreux et grecs*, par E. LEDRAIN, t. IV. Un vol. in-8°. Paris, 1888. A. Lemerre. — Prix : 7 fr. 50.

M. A. Ledrain, qui a entrepris une nouvelle traduction de la Bible, en conservant aux noms d'hommes et de pays leur physionomie sémitique, et en conservant le plus possible la couleur locale, a aussi renversé l'ordre dans lequel on avait présenté jusqu'ici la suite des livres hébreux. Dans les deux premiers volumes, il nous a donné ce qu'il appelle les « livres historiques », c'est-à-dire : *les Juges, Samuel, les Rois, Esdras, Néhémie, les Chroniques* et *les Macchabées*.

Les deux suivants (IIIe et IVe) contiennent la « partie législative », qui comprend l'*Hexateuque*, subdivisé lui-même en *Genèse*, *Exode*, *Lévitique*, *Nombres*, *Deutéronome* et *Josué*. C'est à ces quatre dernières subdivisions qu'est consacré le volume récemment paru. M. Ledrain « n'a voulu ni attaquer ni servir les religions ». Son œuvre est exclusivement littéraire, scientifique : littéraire par le soin, la précision qu'il a apportés à rendre en français le texte hébreu ; scientifique par sa revision savante de ce même texte, par les études qu'il a placées en tête de chacune des grandes divisions de son œuvre, par la critique qu'il se propose de faire des dates et de l'authenticité des livres hébreux. C'est la première traduction de ce genre que possédera la France, quand M. Ledrain aura achevé cette vaste entreprise. Fera-t-elle cependant oublier les anciennes traductions, celle en particulier de Lemaistre de Sacy ? C'est peu probable. Pour un livre qui s'adresse à tous, aux plus humbles d'esprit comme aux plus élevés, elle est sans doute trop scientifique, pas suffisamment accessible. Mais, dans les limites de ce qu'on peut appeler le monde des curieux, des érudits, elle fera, elle a fait déjà fortune, et c'est ce que pouvait souhaiter M. Ledrain.

The best plays of the old dramatists : JAMES SHIRLEY. London, Vizetelly. Un vol. in-12.

Ce nouveau volume de l'intéressante collection des anciens écrivains dramatiques de l'Angleterre, contemporains ou successeurs de Shakspeare, est consacré à un choix des pièces de James Shirley. L'éditeur, M. Edmond Gosse, professeur au Trinity College de l'Université de Cambridge nous en donne six : deux tragédies ou drames, *the Traitor* et *the Cardinal ;* trois comédies, *the witty Fair one, Hyde Park*, *the Lady of pleasure ;* et une de ces féeries qu'on appelait des « masques », *the Triumph of Peace*. Quant à l'auteur, James Shirley, né à Londres le 13 septembre 1596, mort en 1666, victime du grand incendie qui, au mois d'octobre, consuma une grande partie de la capitale de l'Angleterre, il fut le dernier représentant de la grande école shakspearienne. Plus remarquable par le style que par l'action, il a cependant encore bien des qualités. Par sa sobriété, sa pondération littéraire, il se distingue heureusement de ceux qui exagéraient alors les procédés de terreur de l'auteur de *Macbeth*. C'est sans doute plus encore un lettré qu'un véritable écrivain dramatique ; mais, par la peinture spirituelle qu'il a faite des mœurs de son temps, par la poésie qui anime certaines parties de ses drames et de ses masques, il occupe un rang très honorable parmi les auteurs de la première moitié du XVIIe siècle et mérite encore d'être lu et étudié. E. A.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Souvenirs intimes de la Cour des Tuileries, par Mme CARETTE née Bouvet. Un vol. in-18. Paris, 1889. P. Ollendorff.

Mlle Bouvet, en devenant Mme Carette, n'a pas perdu la mémoire des jours heureux qu'elle a passés dans sa jeunesse à la Cour des Tuileries et dans l'intimité des souverains, aux plus brillantes années de l'Empire. Attachée en qualité de lectrice à la personne de l'impératrice qui lui témoignait une affection particulière, elle a vu défiler sous ses yeux tout le personnel familier du châ-

© 2007 Lyon — Editions « Les marronniers du lion » — http://www.editions-marronniers.fr

teau à cette époque. Elle nous fait assister à la vie intime et aux grandes réceptions des Tuileries et trace une suite nombreuse de portraits — surtout de portraits de femmes — pris sur le vif des personnages qui s'y pressaient. Ce livre de *Souvenirs* mérite d'être lu. S'il ne nous apporte aucune révélation très imprévue sur l'histoire du second Empire, il est intéressant au point de vue anecdotique.

L'Irlande et l'Angleterre depuis l'acte d'union jusqu'à nos jours (1800-1888), par Francis de Pressensé. Un vol. in-8°. Paris, 1889. Librairie Plon.

« L'ère des croisades généreusement imprudentes pour la liberté des autres peuples est close définitivement pour la France. » — Définitivement : peut-être le mot est-il trop absolu; mais il faut bien reconnaître, non sans tristesse, l'actuelle justesse de cette déclaration que nous relevons dans la préface du dernier ouvrage de M. F. de Pressensé. Mais, s'il est vrai qu'une action effective conforme à nos sympathies nous soit interdite, nous ne sommes pas encore réduits à l'humiliation de garder une telle réserve que de faire taire notre conscience, que de nous désintéresser même par la presse, même par le livre, des causes les plus nobles, des luttes les plus légitimes et qui nous touchent le plus. Or, s'il est un sujet de nature à émouvoir profondément notre fraternelle pitié, n'est-ce pas le spectacle admirable que présente l'Irlande luttant pour son indépendance, la pauvre petite Irlande toujours vaincue, toujours battue, se relevant sans cesse et tenant en échec le colosse britannique, l'amenant peu à peu à une solution répondant à l'esprit de l'histoire comme à l'éternelle équité ? C'est pourquoi, ainsi que l'écrit à l'auteur de *l'Irlande et l'Angleterre*, le plus illustre champion de la cause irlandaise, M. Gladstone, cet ouvrage « attirera une grande attention, non seulement sur le continent, mais encore en Angleterre ». En France, cela va sans dire, car il est l'éloquente expression de nos sentiments en ce douloureux débat.

M. de Pressensé a divisé son ouvrage en cinq livres : le premier montre comment, et à l'aide de quels procédés, l'union fut faite; le second contient le récit de l'émancipation des catholiques; la grande figure d'O' Connell, magistralement tracée, remplit le troisième. Dans le quatrième, nous assistons aux hontes et aux misères de la période d'affaissement, à l'explosion du fénianisme, puis, dans le cinquième, aux péripéties du mouvement irlandais en ces dernières années. M. F. de Pressensé — le fait est curieux — avait entrepris cette étude avec un préjugé favorable à la suprématie anglaise et défavorable contre l'autonomie irlandaise. Or cette étude même l'amène à conclure en faveur du *Home rule*, c'est-à-dire de l'indépendance. Et il estime que « ce grand procès, déjà gagné au tribunal de l'histoire, est aussi à la veille d'être gagnée au tribunal de la démocratie britannique. »

Napoléon : l'Homme, le Politique, l'Orateur, *d'après sa Correspondance et ses Œuvres*, par Antoine Guillois. Deux vol. in-8°. Paris, 1889; librairie Perrin.

Assurément la figure de Napoléon, colossale comme ce sphinx de Memnon que l'antique Égypte dressa dans le désert, et comme lui mystérieuse, sollicitera sans relâche la curiosité des générations dans l'avenir, ainsi qu'elle l'a toujours fait depuis qu'elle a disparu de la surface du monde. A mesure que le recul des ans permettra de la contempler de plus loin, partant, d'un regard plus désintéressé, les historiens se croiront plus assurés de déchiffrer l'énigme. Néanmoins, après les publications nombreuses, récentes et importantes dont cette figure a été l'objet, on pouvait penser que notre temps avait acquitté sa dette à l'égard de cette curiosité historique, et conclure des travaux de MM. Jung, Lanfrey et Taine que, somme toute, l'opinion de notre fin de siècle se prononçait, en ce grand procès, pour la condamnation. A part une voix, à bon droit suspecte de partialité, celle du prince Jérôme-Napoléon, nulle protestation publique ne s'était fait entendre contre ce jugement. Il y avait bien, sans doute, quelques esprits pour s'étonner de voir le héros, le demi-dieu, tout à coup ramené aux plus misérables proportions de l'espèce humaine; il ne manquait pas de lecteurs pour sourire de voir refuser à Napoléon jusqu'au courage et même jusqu'aux talents militaires. Mais ceux-là gardaient le silence. Eh bien, l'un d'eux enfin, M. Antoine Guillois, a pris la parole. Il s'est dit et nous dit que ces façons de représenter Napoléon sous un jour nouveau, ou prétendu tel, ne sont que des rééditions de pamphlets anglais ou royalistes du commencement du siècle ou des premières années de la Restauration. Il s'est dit aussi qu'après et malgré tant de témoins plus ou moins partiaux entendus, il en était un encore, le plus important, le plus intéressé que l'on avait à peine interrogé et qu'il est pourtant juste d'entendre. Ce dernier témoin, c'est Napoléon lui-même. Les documents abondent : 28 volumes de correspondance, dictées et

conversations de Sainte-Hélène, pièces nombreuses tirées depuis 1870, des dépôts publics et des archives de famille. C'est de ce vaste ensemble, que M. A. Guillois a fait sortir la figure de l'Empereur telle que celui-ci l'a présentée lui-même à la postérité dans l'improvisation d'une correspondance quotidienne et dans les évocations du drame dont il avait été l'acteur principal. M. Guillois, à côté du général, nous montre l'homme, le philosophe, le politique, l'orateur, l'écrivain; il réunit les documents littéraires et les théories philosophiques ou politiques épars dans une œuvre immense et dédie son livre à tous ceux qu'anime seul l'amour de la vérité historique.

Histoire du réalisme et du naturalisme dans la poésie et dans l'art depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, par PAUL LENOIR. Un vol. grand in-8° de 768 pages. Paris, 1889. Maison Quantin. — Prix : 10 francs.

La querelle du réalisme et de l'idéalisme a dû commencer aux origines de l'art, elle durera autant que lui. Elle est une des questions les plus controversées du temps présent. M. Paul Lenoir, intervenant dans le débat, publie un dossier volumineux qu'il présente comme un plaidoyer en faveur du naturalisme et du réalisme. C'est une double histoire parallèlement suivie de la poésie et des arts plastiques depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, à travers l'ancien Orient, la Grèce, la Rome d'Auguste, le moyen âge français et, depuis la renaissance en Italie, en Espagne, en Angleterre, en Allemagne, en France, pour finir par les temps modernes jusques et y compris l'art contemporain. Pour la poésie d'innombrables citations, pour les arts du dessin des analyses rapides mais exactes des œuvres types, constituent les pièces du dossier, justificatives, dans la pensée de l'auteur, de la cause qu'il défend.

Ne fût-ce que par l'abondance et le choix heureux des exemples, l'ouvrage considérable de M. Paul Lenoir a une réelle valeur historique. Quant à la question d'esthétique, nous ne la discuterons pas. Plus que jamais, après avoir lu ce volume, nous sommes convaincu que la querelle du naturalisme et de l'idéalisme se réduit à une querelle de mots. Les œuvres que l'auteur réclame au compte du réalisme, ses adversaires les rangeraient volontiers pour la plupart à l'avoir de l'idéalisme. Querelle de mots, ai-je dit. A telles enseignes que, si j'opine du bonnet en général aux définitions de M. Paul Lenoir, j'applaudis sans réserve aux conclusions paradoxales en apparence plutôt que de fait, d'un très remarquable article de M. Oscar Wilde, paru dans le numéro de janvier de *The Nineteenth Century* et intitulé : *The Decay of Lying*. C'est un dialogue humouristique où l'auteur développe cette thèse, que la réalité se modèle sur l'art bien plutôt que l'art sur la réalité; et il pleure sur la décadence actuelle de l'imagination, de l'invention, de l'idéal, et, en un mot, du bel art du *mensonge*.

Cet antagonisme entre les deux écrivains existe seulement dans la forme extérieure, ils sont d'accord sur le fond des idées, et le dissentiment apparent tient uniquement à ce que chacun d'eux tire les mots à soi et leur donne des sens différents. Je le disais bien : une querelle de mots. E. C.

Le général Marceau, sa vie, sa correspondance, d'après des documents inédits, par Hippolyte MAZE, sénateur. Un vol. in-8°. Paris, 1888. H. E. Martin, éditeur.

M. H. Maze fut un professeur d'histoire distingué, il est membre de la Commission supérieure des archives diplomatiques. On pouvait s'attendre de sa part à un ouvrage intéressant et nouveau; d'autant plus qu'il connaît particulièrement les généraux de la Révolution : plusieurs d'entre eux lui ont été déjà matière à volumes.

Le livre qu'il publie comprend deux parties : une biographie, et la correspondance. La biographie ne nous apprend pas grand'chose d'ignoré sur le caractère de Marceau, non plus que sur ses actes : elle a cependant cet avantage que, s'appuyant sur la correspondance même du jeune général, elle les rend plus sensibles, plus directs, si je puis dire. La correspondance est volumineuse, elle nous montre Marceau toujours simple, franc, rigoureux observateur du devoir, clairvoyant et circonspect, malgré sa jeunesse et sa généreuse ardeur. Ses grands talents de capitaine y sont prouvés par les rapports qu'il adresse à ses chefs ou à ses collègues. Mais sur les événements généraux, elle ne révèle rien qui complète ou modifie ce qu'on en savait.

Des tables dressées avec une méthode méticuleuse permettent de retrouver rapidement le moindre détail.

Devant l'ennemi, par E. d'AVESNE. Un vol. in-8°. Paris, 1888. Victor Palmé, éditeur.

« Qui en temps de paix ou en temps de guerre, dans les villes ou les campagnes, est plus sujet à fonder gratuitement des écoles, à secou-

rir gratuitement les malades, à assister les pauvres, à élever les orphelins? Est-ce la France athée ou la France chrétienne? »

Dans ce passage d'un article de M. de Champigny, jadis publié dans *le Correspondant*, se trouve toute la thèse de M. d'Avesne, qui démontre l'affirmation contenue dans la forme interrogative de M. de Champigny, en rapportant mille traits d'héroïsme, de dévouement, d'abnégation du clergé régulier et du clergé séculier français pendant la guerre de 1870-71.

L'auteur a parfaitement le droit de prendre le ton de l'apologie puisqu'il répond à des détracteurs.

Pour nous, sans admettre que le patriotisme, et le dévouement, et toutes les vertus soient l'apanage de tel parti, de telle secte, de telle communion religieuse plutôt que de tels autres, nous admirons avec joie ces nobles exemples rapportés par M. d'Avesne, et nous rendons hommage aux braves en soutane comme aux braves en tunique. C'est l'honneur de la France que tous ces Français augmentent du trésor de leur charité et de leur sang répandus avec la même générosité. Le livre de M. d'Avesne est donc bien venu même parmi ceux qui, politiquement, regardent d'un autre côté que lui. Pz.

L'amiral Courbet d'après ses lettres, par Félix Julien. Un vol. in-16; Paris, Victor Palmé; 1889. — Prix : 3 fr. 50.

Quand on apprit l'échec de Lang-Son, nous éprouvons quelque honte à le rappeler, il se trouva des Français pour pousser des cris de triomphe, on s'apprêtait à recevoir dignement, et en héros, le brave officier qui venait de compromettre définitivement, on l'a cru pendant vingt-quatre heures, l'œuvre entreprise. Malheureusement celui qui avait quelque temps présidé aux destinées de la France n'avait que trop bien préparé un accord avec la Chine; on eut beau discuter des rapports officiels, la haute valeur de l'officier ne se pouvait assez bien prouver, et puis, à quoi bon continuer à la célébrer? il était atteint, le but que l'on avait commencé de poursuivre alors qu'on prenait conseil de l'ambassadeur de Chine pour attaquer la politique de son propre pays : le ministère de M. Ferry avait été renversé. Et, d'entre ces Français, combien réclamaient et réclament encore la démolition de la chapelle expiatoire, Louis XVI ayant été condamné pour s'être entendu avec les ennemis de la France et avoir tablé, avec eux, sur la défaite de nos armées!

En publiant, au lendemain de la mort de Courbet, quelques-unes des lettres du courageux marin, les intransigeants de droite ont obéi au même mobile qui a poussé les intransigeants de gauche à tenter une apologie du vaincu de Lang-Son. Ils ont montré plus d'habileté, d'accord, — et l'habileté, en pareil cas, n'est pas à mérite, — ils ont prouvé, en même temps, plus de duplicité. Pour n'avoir pas voté souvent avec et comme Mgr Freppel, ils savaient les difficultés auxquelles M. Ferry se trouvait en butte, et ils pouvaient deviner qu'on peut être un tacticien éminent et n'entendre rien à la diplomatie.

Ils ont commis une mauvaise action.

M. Julien fait aujourd'hui comme ils ont fait; son livre est ouvrage de polémique.

Courbet ne méritait pas qu'on fît servir sa mémoire à la satisfaction de certaines passions; mais, ajoutons-nous, il est un caractère si franc, une figure si belle, qu'à lire la biographie de notre auteur, on néglige bien vite de se préoccuper des sentiments sous l'empire desquels l'éloge a été composé et écrit. Les services à la mer sont nombreux, l'auteur les rappelle tous; Fou-tchéou est une grande victoire, elle est, en somme, assez bien relatée; et l'on n'a d'attention que pour ces services, pour ces grandes actions d'éclat. Quelques lettres écrites par l'illustre marin à différentes époques de sa vie ont été rapportées : l'homme privé, qu'elles nous font connaître, ne commande pas moins la sympathie que le marin, le chef d'escadre, l'admiration et la reconnaissance.

Le livre est encore, pour tout Français, de lecture attachante. Un conseil : qu'on veuille bien, le livre fermé, en ouvrir un autre : *les Propos d'exil;* Pierre Loti a écrit quelques pages qui valent la plus belle oraison funèbre.

F. G.

PETITE GAZETTE DU BIBLIOPHILE

Une série de *continuations*, mais peu de nouveautés dans le domaine des publications de luxe; il y a une réserve évidente, une attente; peut-être les éditeurs concentrent-ils tous leurs efforts pour l'époque de l'Exposition; je ne sais, mais il demeure indéniable qu'on a rarement vu, dans la librairie en général et l'édition de bibliophile en particulier, un début d'année aussi morne, aussi triste, aussi froidement aride que celui de 1889. — Il ne s'agit point du reste de s'inquiéter de cette situation qui était à prévoir après la surabondance de production de ces dernières années; il faut s'applaudir de pouvoir constater cette trêve nécessaire, sans laquelle il n'y avait plus rien à opposer à notre lassitude et à notre dégoût des fausses éditions d'art.

Chez Conquet, Henri Beraldi a publié le *Huitième fascicule* de ses **Graveurs du XIXe siècle**; cette livraison va de Guérin à Lacoste et est ornée de cinq frontispices à l'eau-forte pure, au burin, à l'aquatinte et en lithographie, par Fraipont, Delauney, Adeline d'après Brevière, Henri Guérard et Grandmaison. Ces cinq figures sont curieuses, mais cependant moins originales que celles intercalées dans les précédents fascicules.

L'iconographe, lui, ne faiblit point; toujours sur le qui-vive d'un récit à faire, d'une anecdote à conter, d'un dada à enfourcher, d'un paradoxe à lustrer, il saisit toutes les occasions de faire partir sa verve dans ces prodigieuses annotations qui courent à travers son œuvre et la traversent en tous sens, comme des rizières en pays tonkinois. — A ce point de vue, on trouvera plaisir et profit à lire les chapitres consacrés à l'œuvre curieux et spécial de Seymour Haden, au catalogue des gravures d'Hédoin, à Henriquel-Dupont, à Jazet, à Jacques et à Johannot. Lorsque les quatre ou six dernières livraisons de cette publication considérable seront enfin mises au jour, on pourra juger de son importance et de l'ingéniosité absolue de l'auteur dans les détails de son exécution. *Les Graveurs du* XIXe *siècle* feront du nom de Béraldi, ce que la *France littéraire* a fait du nom de Quérard, avec cette différence que l'iconographe, avec ses boutades malicieuses et plaisantes, apparaîtra comme un Quérard doublé d'un Lambert-Thiboust. — Muses sévères de la catalographie antique, voilez-vous! — L'esprit moderne vous lutine et vous met en grasse gaieté comme Madelon et Martine, les bonnes commères moliéresques!

La librairie Launette, Boudet successeur, poursuit son édition des **Confessions de J.-J. Rousseau**, avec illustrations de Maurice Leloir, dont j'ai eu le plaisir de constater la perfection et le mérite. *Le Livre huitième* vient de paraître; les quatre derniers suivront, je pense, à brève échéance, et seront terminés pour la fin de l'année. Celui-ci a été entièrement interprété comme gravure par M. Louis Ruet, un aquafortiste peu connu jusqu'ici et qui cependant mérite de se faire un nom, car son talent est indéniablement souple, franc, ouvert et large.

Cette livraison n'est en rien inférieure aux autres. Je pense que M. Maurice Leloir aura trouvé, dans la publication des *Confessions*, la réalisation d'un rêve longtemps caressé, car, à mon sentiment, il y atteint à la maîtrise, tout simplement et sans recherche d'effet. Cette œuvre restera celle où il aura déployé avec suite la plus grande intensité de vie rétrospective.

C'est encore à la librairie Launette, que l'académicien Melchior de Vogué publie un *Conte de Noël*, illustré, avec autant d'esprit que d'habileté de faire et d'ingéniosité d'exécution, par le comte de l'Aigle. On pourrait croire à de l'illustration d'amateur, et l'on se trouve en présence d'un talent véritable, mûri par l'étude, sautillant de

fantaisie ; on fait connaissance avec un illustrateur d'origine, avec un chercheur qui étudie l'entente harmonique du livre, qui s'évertue à trouver dans l'art des heureux mariages du texte et des dessins, qui ne néglige ni l'effet, ni la couleur, ni l'originalité voulue. **Le Portrait du Louvre**, car tel est le titre de ce *Christmas Tale*, forme un volume in-4° d'une trentaine de pages, illustré folio à folio et entièrement tiré, texte et dessins, en taille-douce d'héliogravure. L'édition est de 525 exemplaires, dont 25 japons, et l'ouvrage se présente délicatement attifé sous un emboîtage de satin mauve avec des rubans coquets qui se nouent sur les tranches du volume comme sur une *matinée* de femme mondaine.

Les planches sont maquillées à la poupée en plusieurs tons et l'ensemble est charmant. Je regrette que le texte n'ait pu être gravé fermement au burin pour contraster avec la mollesse invincible des héliogravures. C'est égal, M. le comte de l'Aigle est un très ingénieux, très séduisant illustrateur, et je sais plus d'un auteur qui regrettera de ne pouvoir monter jusqu'à son *aire* pour obtenir sa collaboration précieuse à tous égards.

La belle Bibliothèque du Roman contemporain, publiée par la maison Quantin, livre tour à tour aux lettrés les chefs-d'œuvre incontestés de notre littérature, depuis la période romantique jusqu'à nos jours. Après Balzac, Flaubert, Ch. de Bernard, Octave Feuillet, de Goncourt, Lamartine, Alexandre Dumas fils, Daudet, les éditeurs de cette collection de chefs-d'œuvre nous présentent **la Mare au Diable** de George Sand, qui est, sans contredit, parmi les œuvres du maître peintre littéraire des passions rustiques, le livre le plus honnête, le plus simple, le plus gracieux et aussi le plus touchant, celui dont l'intérêt ne puise son développement que dans la sincérité d'un amour pur et loyal.

« *La Mare au Diable* — a écrit Saint-Marc Girardin — est une exquise idylle, dans laquelle George Sand nous a montré qu'on peut amuser le public français sans fracas et sans immoralité. — Quels sont, dans *la Mare au Diable*, les héros du roman ? — Un laboureur, une jeune fille et un enfant. — Quelle est l'aventure ? — Un voyage à deux ou trois lieues au plus, voilà tout. C'est cependant avec ces simples personnages et ces simples événements que l'auteur sait nous intéresser. »

Ce frais roman de George Sand est en effet le livre qui convient le mieux à la famille, où il peut être lu par tous, car, dans le charme et la candeur de son récit, l'auteur n'a apporté qu'élévation de cœur et délicatesse infinie. Les éditeurs ont été bien inspirés de mettre ce bel ouvrage en circulation sous une forme artistique.

M. Émile Rudaux, qui a consacré toute une année à l'illustration de cet ouvrage, a su interpréter avec bonheur, dans la simplicité même de son allure, le beau roman de Mme Sand. Ses dix-sept compositions, tant hors texte que dans le texte, toutes gravées par lui-même, sont de véritables tableaux champêtres conçus et exécutés avec une rare entente des mœurs paysannes. Il a donné à cette idylle toute l'expression de sa vie d'amour lentement éclos et il a su choisir les scènes les plus pittoresques et les mieux mouvementées pour leur imprimer un véritable cachet de grand art rehaussé d'une merveilleuse exécution de gravures à l'eau-forte.

Cette publication est assurément l'une des mieux réussies et des plus richement ornées de cette belle série de romans de ce temps ; on peut s'étonner de voir la maison Quantin offrir aux amateurs et bibliophiles un ouvrage aussi largement doté d'eaux-fortes pour un prix relativement si modique, étant donné le tirage limité de ce livre. Aussi doit-on espérer que le public saura apprécier cet effort et que *la Mare au Diable*, avec ses dix-sept compositions hors ligne si superbement gravées, deviendra bientôt un de ces ouvrages rares qu'on recherche non seulement parce qu'ils sont épuisés, mais surtout parce qu'ils sont dignes de figurer dans la bibliothèque des plus délicats lettrés.

Le tirage a été limité à mille exemplaires à 25 francs, plus cinquante exemplaires sur grand japon réimposé au prix de cent francs.

Je ne quitterai pas la maison Quantin sans signaler l'**Almanach de l'escrime** par Vigeant, avec illustrations de Frédéric Régamey, et eaux-fortes de Ch. Courtry ; un vol. in-4° carré de 200 et quelques pages, imprimé sur beau papier vélin et tiré à 525 exemplaires (500 exemplaires vélin à 30 francs, 5 Chine à 100 francs, 20 Japon à 80 francs). François Coppée, le président Ducreux, Claude La Marche, Alberic Magnard ont assisté Vigeant dans la rédaction de cet *Almanach d'escrime* pour 1889, et l'ouvrage se trouve divisé en une dizaine de chapitres, tous consacrés à des contes historiques écrits à la gloire du noble jeu d'épée. — Vigeant a eu la grande part dans ces récits héroïques ; on sait que le célèbre maître manie la plume avec grâce et souplesse, et ceux qui ont lu ses précédents ouvrages se souviennent de ses coquetteries de style et de sa précision colorée de narrateur. Ici son talent n'a fait que se

© BnF Lyon — Editions « les marionnettes du temps » — editions-silvaplana.fr

développer, et les chapitres qu'il a signés sont aussi émotionnants qu'une passe d'armes.

C'est Frédéric Régamey qui a illustré ce livre, dans le texte et hors texte, chapitre à chapitre. L'eau-forte en couleur, qui illustre la ballade de Coppée, a même été gravée par lui avec une surprenante habileté, si l'on sait juger des difficultés des combinaisons de tons et de repérage. Ses têtes de page variées mois par mois, avec le portrait historique d'un friand de la lame accoté à un cartouche de calendrier, sont présentées avec beaucoup de caractère et un grand esprit d'arrangement. Les compositions hors texte de Régamey, gravées par Courtry, sont dignes également de tous éloges. Il me reste à souhaiter que l'*Almanach d'escrime* obtienne un assez vif succès pour que, l'année prochaine, le maître Vigeant nous apporte un tome second d'aussi belle allure.

Les éditeurs Émile Testard et Cie, éditeurs de l'**Édition nationale de Victor Hugo**, viennent de publier les deux premiers fascicules du tome XV des *Poésies de Victor Hugo*. Ce tome XV est le dernier volume des *Poésies;* il comprendra *les Quatre Vents de l'esprit* au complet.

Les fascicules I et II, de 225 pages, contiennent le *Livre lyrique* et la majeure partie du *Livre dramatique*. Ils sont illustrés de trente compositions dans le texte, par M. Louis-Édouard Fournier, et de deux grandes eaux-fortes hors texte.

Illustration consciencieuse, complète et riche. Le jeune peintre, ancien prix de Rome, déjà célèbre, débute en maître dans l'illustration du livre. Il nous est impossible, malheureusement, de décrire, faute de place, toutes ces compositions qui sont autant de petits tableaux d'une conception ingénieuse et d'une parfaite exécution. Citons-en cependant quelques-unes parmi celles qui nous charment : *Littérature*, — *Elle passa*, — *Muse*, — *Idolâtreries et Philosophies*, — *l'Hôpital*, — *Paris*, — *Nous n'avons plus Strasbourg;* — et, enfin, *Margarita*, une véritable actualité, puisque la Comédie-Française doit reprendre cette pièce le 26 février prochain, jour anniversaire de la naissance de Victor Hugo.

L'héliogravure malheureusement laisse beaucoup à désirer; les compositions de M. Fournier, dont j'ai vu les originaux, disparaissent à la reproduction en tant que valeur et légèreté d'exécution. Ici l'interprétation est fautive, il faut bien le dire, et la mécanique a trahi l'expression de l'art.

Chez Plon, Nourrit et Cie, **les Types de Paris**, par Raffaëlli, ont commencé à paraître par livraisons, sous la rubrique : *Édition du Figaro*. Cela débute par une préface d'Albert Wolff, une étude d'Alphonse Daudet sur *les Tournées de province*, et un chapitre consacré aux *Marchandes des rues*, sous la signature d'Henry Gréville. J'aurai beaucoup à dire sur Raffaëlli auquel je contesterai toujours l'art de l'illustrateur, tout en aimant beaucoup certains de ses tableaux indiscutables et qui donnent des sensations profondes de réalité crûment exprimée. Mais ici, vis-à-vis surtout de ces petits dessins dans le texte, je préfère me réserver; je ne parviens pas à admirer ce qui n'est pas dessiné, n'ayant point une indulgence suffisamment orthopédique pour remettre ces figures en équilibre au milieu du texte.

Les amateurs ont accueilli avec empressement la publication du théâtre de Molière en pièces séparées, que vient d'entreprendre la Librairie des Bibliophiles dans le format in-16 elzévirien, en y ajoutant les beaux dessins de Louis Leloir gravés à l'eau-forte par Champollion. L'impression en est faite en caractères entièrement neufs, sur papier de Hollande, avec de nouveaux fleurons dans le style du temps. Chaque pièce est accompagnée d'une notice et de notes dues à M. Auguste Vitu.

La troisième pièce, **les Précieuses ridicules**, vient de paraître. — Prix : 4 fr. 50.

La *Petite Bibliothèque littéraire* des auteurs contemporains d'Alphonse Lemerre a enrichi sa collection des *Œuvres d'Edmond de Goncourt*. *La Faustin* avait précédemment paru, faisant suite à *Sœur Philomène* et à *Germinie Lacerteux*. Aujourd'hui l'éditeur met en circulation **Chérie** qui, sous le format in-16, trouvera encore beaucoup de lecteurs.

L'*illustration des œuvres complètes de Victor Hugo*, entreprise par François Flameng pour l'édition *ne varietur Hetzel-Quantin*, vient enfin d'être terminée par la publication de la **dixième série** de dix gravures éditées par la librairie L. Hébert, ancienne maison Houssiaux. (Chaque série : 15 francs.)

J'ai dit en toute sincérité, lors de l'apparition de ces planches, ce que je pensais du talent de M. Flameng en tant qu'illustrateur de Hugo; la dernière série ne me fera pas me déjuger. Je pense encore que, de toutes les illustrations générales de l'œuvre de Hugo, celle de François Flameng est la seule qui mérite attention et qui présente dans son ensemble une véritable com-

préhension du génie de Hugo. On ne tera peut-être jamais mieux.

Le Cercle de la librairie et de l'imprimerie de Bruxelles, vient de nous faire parvenir un exemplaire du **Livre Belge** publié à l'occasion du grand concours international de Bruxelles en 1888.

Le Livre belge est un grand volume in-4°, d'ordre très composite, où viennent concourir les typographies diverses, les impressions multicolores, les procédés de reproductions en relief et en creux, les tirages les plus curieusement cherchés, les combinaisons lithographiques, les spécimens de fonderies, les types de caractères et aussi, pour aider la mise en œuvre, les écrivains, les poètes, les dessinateurs et les graveurs du pays flamand-wallon.

Je dois constater que la typographie belge m'apparaît comme très en progrès; il se rencontre dans ce livre-album-réclame des chapitres si bien mis en pages et imprimés avec illustrations en deux tons si habilement tirées que bien des imprimeurs parisiens en tireraient vanité. — Le *Livre Belge* est intéressant à conserver comme document d'époque. — Le cercle de la librairie de Bruxelles en a mis, nous est-il dit, dans le commerce plusieurs exemplaires au prix de 15 fr. Avis aux curieux.

Il ne nous déplaît pas de signaler un cas de décentralisation pour un ouvrage de véritable luxe. C'est ainsi qu'il vient de paraître à Lyon, chez Dizain et Richard, un ouvrage très bien fait à tous points de vue sous ce titre **A travers Lyon** par Monsieur Josse, édition illustrée de 100 dessins par Joannès Drevet, dont 15 grandes compositions hors texte; tirage à 350 exemplaires au prix de 30 fr., plus un tirage de luxe à 45 exemplaires sur japon à 50 et 100 francs.

Il y a dix-huit mois, M. Auguste Bleton, auteur d'une *Petite histoire populaire de Lyon*, présentait au public, sous le pseudonyme aujourd'hui connu de Monsieur Josse, un ouvrage ayant pour titre : *A travers Lyon*, qui obtint un grand succès auprès des curieux d'histoire locale. Cet ouvrage arrivait après beaucoup d'autres publiés sur la ville; mais il offrait l'attrait d'une véritable nouveauté par la forme agréable que l'auteur avait su donner au récit, et par des aperçus ingénieux sur certains points qu'aucun écrivain n'avait encore effleurés.

Le succès de cette première édition, enlevée en quelque semaines, a aussitôt inspiré aux éditeurs l'idée d'en publier une seconde, mais alors en fixant d'une façon plus large et plus complète, par la gravure, ce qui reste du Lyon qui s'en va, et ce qui en a disparu depuis bientôt quarante ans.

MM. Richard et Dizain ont été on ne peut mieux servis dans leur projet, par l'offre spontanée faite par M. Drevet d'illustrer cet ouvrage. Artiste consciencieux et de mérite, il s'est efforcé de faire, pour les quartiers du centre de la ville, ce qui n'avait encore été fait que pour la rive droite de la Saône; c'est dire que plus de la moitié des dessins de cette édition sont complètement inédits.

Dans sa forme actuelle ce livre grand in-8°, *Lugdunensis*, bondé d'illustrations curieuses et très bien venues, demeure digne de la ville qui a su constituer une *Société de bibliophiles* composée jusqu'ici de quinze à vingt membres. Tout bibliophile *Lugdunensis* mettra ce livre dans sa bibliothèque avec autant d'ardeur que les Normands Rouennais collectionnent les publications d'Augé et les eaux-fortes d'Adeline.

Pour nous, peu habitués à découvrir loin de Paris des ouvrages conçus avec goût et exécutés avec art, il nous est agréable d'avoir à envoyer tous nos compliments à MM. Dizain et Richard, les metteurs en œuvre de ce joli livre. O. U.



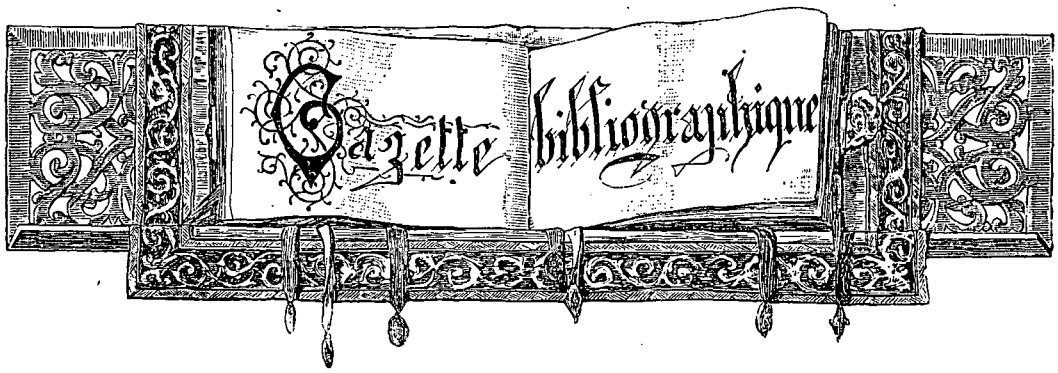
Gazette bibliographique

Sommaire. — Chronique bibliographique. — Bulletin des Bibliothèques : *Vente.* — *Bibliographies.* — *Catalogues.* — Publications nouvelles (*Bibliographie du mois.* — *Ouvrages signalés de l'étranger.* — *Publications annoncées ou en préparation, tant en France qu'en Europe*). — Nouvelles littéraires diverses : *Miscellanées.* — A travers Journaux et Périodiques. — Nécrologie *des hommes de lettres et de science récemment décédés.*

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Il y a des hommes si grands que l'humanité passe ses successions d'existences à les mesurer. — Balzac serait-il du nombre ? Notre opinion personnelle n'importe ; et il est trop près de nous, — le contemporain de beaucoup d'hommes encore vivants, — pour que nous puissions, en ce qui le concerne, arguer du jugement de la postérité. Toujours est-il que l'Académie française fait de son œuvre le sujet du concours pour le prix d'éloquence, qu'on le traduit et le commente à l'étranger, et qu'à Paris, et même à Tours — son pays ! — on est en train de lui dresser des statues.

A voir le nombre d'effigies et simulacres consacrés à des célébrités douteuses — politiciens ou soldats, — on ne se douterait pas des difficultés qui s'élèvent dès qu'on cherche à faire les honneurs du marbre ou du bronze à quelque homme supérieur par la science, l'art ou la pensée. Il est question de deux statues pour Balzac, l'une à Paris, confiée au sculpteur Chapus, et pour les frais de laquelle il manque une dizaine de mille francs ; l'autre à Tours, faite par M. Fournier, mais refusée par le comité qui en a donné la commande, pour la raison qu'on lui fournit un Balzac trop rêveur et trop triste. Quant à la statue parisienne, c'est, comme disait Buffon, une autre paire de manches. Si l'on n'a pas tout à fait de quoi la payer, il semble qu'on ne sache pas du tout où la placer. Tour à tour on a proposé la place de l'Opéra, la place du Palais-Royal, la cour d'Orléans, cet espace stagnant, toujours vide, gris et mort, laissé par le remous parisien entre le derrière du Théâtre-Français et les maisons du coin de la rue Richelieu et de la morne rue Montpensier. On vient pourtant de faire, nous assure-t-on, un choix définitif : la galerie d'Orléans, en face la maison Dentu. Les raisons qui militent en faveur de ce choix, lequel, on nous le fait savoir, peut paraître singulier, sont, paraît-il, à la fois littéraires et artistiques. Au Palais-Royal, Balzac se trouvera sur l'emplacement des célèbres galeries de bois qu'il s'est souvent plu à décrire ; il sera au milieu de son Paris, et cela est bien fait pour contribuer à le rendre heureux dans la *post-existence de son être intérieur*, puisqu'il a pris la liberté de « forger ce mot nouveau pour rendre un effet innomé. » D'autre part, dans la galerie d'Orléans, la statue de M. Chapus sera à l'abri des intempéries. Placé sur un socle peu élevé et représenté assis, Balzac sera mieux vu du public, tout à fait à la portée de l'œil et de la main, ce qui nous le rendra, sans doute, plus familier. D'ailleurs, — et il n'y a rien à objecter là contre, — les plus belles statues de Florence sont ainsi installées dans des galeries ou sous des *loggias* (nous respectons scrupuleusement l'orthographe italienne du journal auquel nous empruntons ces topiques arguments).

Le marbre de M. Chapus, le bronze de M. Fournier, Balzac triste ou Balzac assis, tout cela, en somme, est assez indifférent à la gloire du littérateur toujours debout, qui porta, dans son cerveau tout un monde et l'en fit sortir, qui fut à la fois le Diderot et le Rabelais de ce siècle, et qui, en outre de leur verve, de leur imagination, de leur vie débordante, de leur esprit hilare, paradoxal et miraculeusement sensé, eut au plus haut degré l'intuition mystique et sait en-

core, mieux que pas un, nous ouvrir des perspectives illimitées sur l'inconnu.

C'est ce côté de l'esprit de Balzac qui, en ce moment, préoccupe surtout la critique à l'étranger. Miss Katharina Prescott Wormeley a entrepris de traduire en anglais *la Comédie humaine*. Elle en a déjà donné plusieurs volumes qui témoignent de la sympathie la plus intelligente, et d'un talent simple et énergique à la fois. Après avoir rendu avec bonheur quelques-uns des chefs-d'œuvre les plus populaires de Balzac, *le Père Goriot, César Birotteau, Eugénie Grandet, le Cousin Pons, Modeste Mignon*, elle s'est attaquée aux livres inquiétants, où, sans rien perdre de sa puissance d'observer et de rendre le réel, Balzac prolonge, si je puis dire, ce réel jusque dans les rêves des illuminés. Hier elle traduisait *la Peau de chagrin ;* aujourd'hui, avançant d'un pas encore dans l'œuvre ésotérique du maître, elle donne au public anglo-saxon *Louis Lambert* [1].

Dans ce travail ardu, il est vrai, elle ne s'aventure point sans aide. Mr. George Frederic Parsons prend à tâche, en une longue introduction, d'initier le lecteur au sens caché, ou plutôt enveloppé, dans l'étude psychologique de ce cérébral exalté qui finit par communiquer à un profane le respect de sa prétendue folie et le sentiment de l'au-delà. Comme le dit un journaliste américain, qui a tourné, et retourné, et sucé jusqu'à sa dernière parcelle de substance l'os médullaire, ceux-là seuls peuvent prendre Louis Lambert pour un fou, qui veulent s'éviter la peine de chercher au delà de la surface, quel que soit le prix de la recherche. Dans *la Comédie humaine*, Balzac a étudié successivement tous les types de l'humanité : ceux qui sont au-dessous de la moyenne, ceux qui ne la dépassent pas, et ceux qui s'élèvent au-dessus. Louis Lambert est le représentant le plus complet de ces derniers. En lui le corps est subordonné à l'esprit. Ses facultés et ses aspirations le rendent impropre à l'existence matérielle. Il voit les basses et sordides influences qui gouvernent la majorité des hommes, et il les dédaigne. Il se révolte contre l'injustice chronique que l'intérêt personnel et la rapacité engendrent et perpétuent. Il ne trouve, dans cette foire aux vanités qu'a baptisée Thackeray, pas une place, pas un sentier détourné, pas un coin pour le génie qui se respecte. Il s'aperçoit que toutes les portes sont fermées et ne s'ouvrent qu'avec une clef d'or. Il ne saurait y avoir de sympathie, ni même de relations, entre cette grande âme pure et le monde corrompu, avide, endurci. Et pourtant il est un point où Louis Lambert touche à ce monde. La puissance d'un amour noble et désintéressé paraît devoir l'envelopper et le réconcilier avec le reste des choses. Mais son esprit inquiet l'emporte une fois de plus loin de la terre, dans les abîmes supérieurs d'une vie plus haute, et il est désormais perdu pour l'existence telle que l'entend le commun des hommes.

Aux yeux de l'observateur superficiel, il est fou ; mais l'être intuitif, — et Pauline l'est devenue à force d'amour, — voit au delà. Et c'est pourquoi elle a pris soin de recueillir les paroles qui s'échappent à longs intervalles de la bouche de l'extatique. Car ce serait se tromper étrangement que de croire que ces sentences, incohérentes au premier aspect, ont été mises là par l'auteur comme un trait de folie de plus. Elles contiennent, au contraire, les linéaments de quelques-unes des conceptions les plus grandioses et les plus hardies auxquelles soit jamais arrivé l'esprit humain, et elles donnent comme la substance condensée des plus anciens systèmes cosmiques et théosophiques. La relation est étroite entre certaines de ces doctrines et les théories les plus nouvelles de la science contemporaine. Ce n'est pas que Balzac doive être considéré comme un découvreur de vérités ignorées. Tel n'était point le rôle de Balzac, avant tout romancier. C'est de la littérature, si riche et si peu fouillée, du mysticisme et des sciences occultes, qu'il tirait ses idées. Apollonius de Tyanes, Plotin, Porphyre, le bienheureux de Liguori, sainte Thérèse, Swedenborg sont des noms qui reviennent très fréquemment sous sa plume. Il avait fréquenté leurs écrits, et il en était hanté. Mais il s'en fallait qu'il n'en fût que l'écho servile ou inconscient. Il avait en lui le tempérament, l'intelligence, les facultés spéciales qui font le Voyant. Le développement énorme de la puissance créatrice, si remarquable dans son imagination, le rendait plus propre qu'un autre à pénétrer ces arcanes. L'intuition, si étrangère à tant d'esprits qu'ils en nient souvent l'existence et jusqu'à la possibilité, il la possédait à un degré supérieur. Il ne séparait point l'esprit de la matière ; mais il était surtout frappé du côté spirituel des phénomènes vitaux. On trouverait des traces de ces préoccupations dans tous ses ouvrages ; mais c'est dans *Louis Lambert* et, finalement, dans *Séraphita* qu'elles atteignent leur expression suprême, et, suivant la loi qui préside aux productions du romancier, leur incarnation.

1. *Honoré de Balzac*, Translated by Katharine Prescott Wormeley. *Louis Lambert*, with an Introduction by George Frederic Parsons. Boston, Roberts brothers, 1889. Un vol. petit in-8°.

Beaucoup de critiques, et des plus autorisés, ont tellement peu compris le sens vrai de ces deux ouvrages qu'ils se sont étonnés que l'auteur leur ait donné place dans *la Comédie humaine* qui, pourtant, sans eux, serait un édifice privé de couronnement. M. Taine l'a vu assez nettement et l'a dit. Mr. G. F. Parsons profite de la solide traduction de Miss Wormeley pour l'exposer, le prouver et le commenter. On pourra trouver le commentaire un peu long, un peu touffu, trop chargé de comparaisons et de références érudites; mais les lecteurs sérieux qui iront jusqu'au bout ne regretteront pas de s'être ainsi préparés à l'intelligence de l'œuvre de Balzac. Nous signalons cette forte étude aux journaux des théosophes, mages et voyants modernes, *le Lotus* et *l'Initiation*.

Nous l'avons dit et et nous le répétons : la traduction est très remarquable. Mais pourquoi Miss Wormeley prête-t-elle quelquefois un peu de son esprit à Balzac? Il s'est endetté vis-à-vis de bien des gens, le pauvre grand homme; mais il pouvait vivre éternellement désormais, sans ce nouvel et inconscient emprunt. Nous ne ferons pas ce reproche sans l'appuyer d'un exemple. Il est pris à la seconde page du livre. Balzac a écrit : « Lambert dut la protection de cette femme célèbre au hasard, ou sans doute à la Providence qui sait toujours aplanir les voies au génie délaissé. » Miss Wormeley introduit ici ce que nos professeurs de rhétorique appellent « du trait » et, nous le disons à regret, fausse la pensée de Balzac en l'enjolivant : « Louis Lambert owed the protection of this celebrated woman to chance, a means by which Providence often smoothes the way for neglected genius. » Mais nous n'avons pas pour besogne d'épousseter les belles choses, et c'est là un livre qui est beau.

***

« S'il est vrai, dit M. Augustin Cabat dans l'*Éloge de Balzac* auquel l'Académie française a, l'an dernier, décerné le prix d'éloquence, qu'on doive reconnaître à chaque écrivain une faculté maîtresse, Balzac a possédé surtout la volonté. C'est la volonté qui domine dans son œuvre comme dans sa vie, c'est la persévérance dans l'idée, la continuité de l'effort, c'est l'*unité* dans la conception, qui caractérisent l'homme et l'écrivain...

D'autres génies procèdent de l'inspiration ou de la fantaisie. Affaiblissez la volonté chez Balzac et Balzac n'existe pas. Sans cette fixité de la pensée, sans cette tension énergique de ses facultés vers un seul but, l'auteur de *la Comédie humaine* ne dotait pas les lettres françaises de son œuvre prodigieuse. »

Cette observation, dont la justesse ressort avec évidence de l'ensemble de la vie et de l'œuvre de Balzac, prend une force nouvelle quand on se rappelle que Louis Lambert avait composé, dès le collège, un *Traité de la volonté*.

***

De Balzac à Molière la transition se fait sans effort. L'un a mis la comédie humaine dans ses romans, l'autre a mis l'humanité dans sa comédie. Le premier trouve déjà des commentateurs et faiseurs de glose; le second en a depuis deux siècles, dans tous les pays où l'homme a conscience de ses passions et les étudie. Il partage avec Shakespeare la gloire, si rare, d'être à la fois un poète national et universel. Nul des modernes n'a ce privilège au même degré. Shakespeare et Molière ont inspiré, inspirent tous les jours un nombre prodigieux d'écrits. D'aucuns trouvent qu'ils en inspirent trop, et en ajoutent de nouveaux en cherchant à prouver leur dire. C'est ainsi qu'à propos du dîner qui s'est donné chez Corazza à l'occasion de la disparition du *Moliériste*, lequel, comme nous l'avons annoncé, suspend sa publication, M. Simon Boubée consacre un article, dans la *Gazette de France* (17 janvier), à reprocher aux critiques qui se sont exclusivement voués à Molière d'avoir tant fouillé la vie du grand écrivain qu'ils ont fini par la rendre plus problématique qu'elle ne l'était du temps de Grimarest. Il va plus loin, et les accuse d'avoir « voulu pénétrer si avant dans les profondeurs de sa pensée qu'on a fini par n'y plus voir goutte. »

C'est affaire aux moliéristes de se défendre. Ils ont bec et ongles pour cela. Il suffit pour s'en convaincre de lire dans le numéro de février (l'avant-dernier, croyons-nous) de leur journal un article où un moliériste dissident, M. A. Baluffe, est disséqué, rabroué et houspillé de la belle manière. Nous imaginons que M. Baluffe n'est point, de son côté, beaucoup plus tendre pour ceux qui diffèrent de lui dans la façon d'adorer le même Dieu. Sans prendre parti dans une querelle où les ressentiments personnels semblent avoir une trop grosse part, nous avons grand plaisir à appeler l'attention sur quelques pages intitulées *Jean Hesnault ou le véritable Alceste de Molière*, que M. A. Baluffe a publiées dans la *Nouvelle Revue* (janvier). Jean Hesnault faisait, avec Molière, Chapelle, Cyrano de Bergerac, partie du groupe fameux des *libertins* auxquels Gassendi avait donné des leçons de philosophie. On ne le connaît

guère que par son très fameux et très beau sonnet contre Colbert :

Ministre avare et lâche, esclave malheureux...

Qui a lu ses œuvres, publiées en 1670? Beaucoup de nos lecteurs, sans doute, parce que ce sont gens qui lisent tout. Pourtant, même parmi ceux-là, s'en trouvera-t-il quelques-uns pour qui le sonnet suivant, exhumé par M. Baluffe, sera comme une révélation.

J'aimay de tout mon cœur l'indigne Célimène.
Autant que je le dû je luy garday ma foy,
Et, si l'amour tout seul avoit régné sur moy,
Nul autre objet n'eût fait mon plaisir ny ma peine.

Tu régnas à ton tour, ô fortune inhumaine!
Et tu me fis gémir sous ton inique loy.
Olympe m'aida seule à lutter contre toy,
Et conquit mon amour en combattant ta haine.

Quand au fort des malheurs dont tu vins m'accabler
Célimène cherchoit de quoy se consoler,
Olympe nourrissoit une douleur mortelle.

Ta rage salutaire ainsi m'ouvrit les yeux.
Mon cœur à mes despens apprit à choisir mieux,
Et, pour devenir juste, il devint infidèle.

Sur ce sonnet et sur d'autres indices épars, mais qui lui paraissent très probants et qu'il présente comme tel au public, M. Baluffe échafaude son système de l'identification d'Alceste avec Jean Hesnault. Nous n'y contredirons point; mais, d'un autre côté, nous ne saurions nous déclarer convaincu — si ce n'est de l'ingéniosité, de l'érudition, de la libre allure, de l'ardeur et de l'esprit de ce critique moliéresque que *le Moliériste* excommunie.

***

Pour une œuvre destinée au théâtre, l'excommunication majeure, c'est l'interdiction prononcée par la censure, ou directement par le ministre. Nous ne reviendrons pas sur ce qu'on a dit — car on a dit tout ce qu'on peut dire, — à propos de l'institution à laquelle s'est appliqué le nom gracieux et inquiétant d'Anastasie. Un ministre de l'instruction publique, homme d'esprit, qui toute sa vie l'a détestée et combattue, a eu, ces temps-ci, la coquetterie de s'en servir sans l'aimer. De là l'interdiction de *l'Officier bleu*, pièce dont le sujet est russe, et le héros fort sympathique, assure-t-on, mais que la raison d'État, paraît-il, a commandé de supprimer pour ne pas faire pièce au tzar. Ary Ecilaw, le mystérieux auteur dont nous ne chercherons pas, après le grand reporter Fernand Xau, à soulever le voile, porter un masque étant dès longtemps le privilège reconnu des femmes, — a été sans doute moins frappé de ce coup subit que le directeur du Gymnase, M. Victor Koning, qui avait déjà monté la pièce à grands frais. Du moins n'a-t-elle rien dit ni fait dire, tandis que M. Victor Koning a poussé des cris de paon — sans comparaison, — et écrit, de sa meilleure encre, une belle lettre au ministre.

Sans nous prononcer sur l'opportunité de la mesure ni sur le mérite d'un drame que nous n'avons ni vu ni lu, mais dont les précédentes productions littéraires signées Ary Ecilaw ne sauraient nous donner une bien merveilleuse idée, nous ne pouvons nous empêcher de regretter qu'il ne soit pas possible, en ce temps de démocratie, de retrouver quelque chose de l'Ancienne Comédie grecque, et de porter sur la scène, non pas la caricature ni même la photographie des faits contemporains, mais, sans se départir des précautions de bon goût qui empêchent la critique de dégénérer en outrages personnels, la satire mordante et cinglante à l'occasion, spirituelle et fantaisiste toujours, des égoïsmes qui se gonflent en doctrines, des hypocrisies qui se déguisent en systèmes, des opinions qui sont des tremplins.

***

C'est à un ordre d'idées plus purement littéraires et très heureusement teintées d'archaïsme qu'ont cédé les fondateurs du *Théâtre-Libre-Ancien* qui s'installe rue Rochechouart, dans le local des Fantaisies-Parisiennes et dont les représentations auront lieu d'abord, sauf à les multiplier plus tard, le premier mercredi de chaque mois.

« Au seizième siècle sur des tréteaux, dit le prospectus des fondateurs, au dix-septième sur des scènes infimes, au dix-huitième dans les boudoirs des femmes d'esprit, on a représenté des comédies légères dans lesquelles s'épanouissaient le bon rire gaulois, les raffinements exquis de l'amour, comédies folles ou charmantes, d'une forme toujours remarquable, d'une politesse aimable, d'un art parfait. »

Ce sont ces mille petits chefs-d'œuvre tombés dans l'oubli ou relégués dans les bons coins des bibliothèques des curieux, que le *Théâtre-Libre-Ancien* se propose de ressusciter. Il fera revivre de la vie scénique les deux farces de Molière, le *Médecin volant* et la *Jalousie du Barbouillé*, le vrai *Maître Pathelin*, le *Cuvier*, le *Pédant joué* de Cyrano, *Don Japhet d'Arménie* de Scarron, la *Veuve* de Pierre Corneille, la *Courtisane amoureuse* de Carmontelle, les *Rivales* de Quinault, les *Grisettes* de Champmeslé, l'*Homme à bonnes fortunes* de Baron, le *Chevalier à la mode* de Dancourt, *Arlequin poli par l'amour* de Marivaux, l'*Amour Castillan* de Lachaussée, la *Devineresse* de Th. Corneille, le *Deuil* d'Hauteroche, la *Pupille* de Fagan, *Co-*

catrix de Collé, les *Huit Mariannes* de Piron, *Madame Angot* de Maillot, etc., etc.

Il est entendu que le *Théâtre-Libre-Ancien* n'accepte pas de spectateurs payants, que c'est ce que les Anglais appelleraient un *private Theatre*. Toutefois les membres fondateurs acceptent, à titre de subventions, les sommes qu'on veut bien leur faire parvenir, et remercient d'avance les particuliers qui offriront à une tentative toute artistique des subsides que l'État lui refuserait probablement.

La première représentation, composée de *la Jalousie du Barbouillé*, de *la Courtisane amoureuse* et d'*Isabelle grosse par vertu*, de Gueullette — le programme l'attribue à tort à Fayan — a eu lieu, et a eu assez de succès pour faire croire que le nouveau-né est viable.

Un essai de cette nature a tous les droits aux encouragements et à la publicité du *Livre*.

***

Une représentation d'un genre plus pompeux et solennel s'est donnée récemment sur un autre théâtre. M. Jules Claretie a été reçu officiellement à l'Académie française par M. Ernest Renan (21 février). La cérémonie empruntait à la personnalité et au talent des deux principaux acteurs un intérêt plus vif que celui de la plupart des réceptions académiques. Les deux discours sont à lire; mais tout le monde les a lus; tout le monde a goûté le plaisir et fait les réflexions qu'ils donnent et suggèrent. Contentons-nous de faire nos réserves sur ce que M. Renan dit du roman contemporain, qui, d'après lui, est condamné à l'oubli parce qu'il ne donne pas une règle morale pour la conduite de la vie et que, dès lors, il est sans but et sans portée utile. L'arrêt est, sans doute, piquant dans un discours qui s'adresse à un homme qui doit une grande partie de sa renommée et une bonne moitié du fauteuil académique où M. Renan l'invitait officiellement à s'asseoir, à son talent et à ses œuvres de romancier. Mais nous ne sommes pas bien sûr que toute œuvre d'art, même dans le domaine littéraire, qui n'offre pas une règle morale pour la vie, soit destinée à périr. Quelle est donc la règle morale qu'offrent les contes de Bocace, ceux de La Fontaine, les *Tales of Canterbury* de Chaucer, la *Manon Lescaut* de l'abbé Prévost, et bien d'autres livres dont la vigoureuse longévité ne paraît pas près de s'éteindre? Et d'ailleurs nous ne sommes pas plus sûr, déclarons-le, qu'il ne se dégage pas une philosophie, une loi esthétique et éthique, une règle morale pour la vie, comme dit M. Renan, du roman contemporain. Nous croyons plutôt le contraire; mais l'espace et le temps nous manquent également pour une recherche qui aurait tant d'intérêt.

***

Une autre réception aura lieu le 4 avril. M. Henri Meilhac en sera le héros. Il prend le fauteuil de son ami et collaborateur, M. Labiche, si nous ne nous trompons. Le vaudeville à l'Académie, tel est le sujet qui s'impose à lui, et que nul n'est plus en situation de bien traiter.

***

L'Académie des inscriptions et belles-lettres, dans sa séance du 18 janvier, a entendu une lecture faite par M. Révillout, conservateur adjoint au musée du Louvre, sur un nouveau discours de l'orateur grec Hypéride, qu'il vient de découvrir. Depuis l'incendie, par les Turcs, de la bibliothèque de Mathias Corvin, où l'œuvre du célèbre rival de Démosthènes se trouvait en entier, on ne possédait plus rien de lui. Il y a peu d'années, on a retrouvé quelques pages qui sont actuellement en Angleterre. M. Révillout vient de faire acheter pour le Musée du Louvre un papyrus qui contient, en seize colonnes, un des meilleurs plaidoyers qu'Hypéride ait prononcés. Longin, dans son traité du *Sublime*, n'en cite que deux : celui-ci et la défense de Phryné. Cette découverte a inspiré à M. Edmond Petit, de l'*Estafette* (26 janvier), un alerte et charmant article, où il rappelle que cet Hypéride « devant l'aréopage ne se gêna pas pour arracher à Phryné son *péplum*, — et un acquittement aux juges, émerveillés par les formes sculpturales de l'audacieuse pécheresse. » Et il ajoute : « Jusqu'ici, l'on ne connaissait d'Hypéride que ce beau mouvement d'éloquence, d'autant plus beau qu'il était un hommage rendu à la beauté. Aujourd'hui, on peut apprécier sa prose, et l'on comprend qu'on ait joint son nom à celui de Démosthène. Avec quelle verve, avec quelle connaissance du cœur humain, il met au jour les artifices de l'hétaïre Antigone, qui a aidé le parfumeur Athénogène à vendre sa boutique, rendez-vous du monde galant, à un naïf effrontément dupé. Il la montre se pavanant sur l'*Agora* pour rencontrer sa victime, l'endoctrinant, l'emmiellant, le captivant, et, en échange de ses faveurs, lui faisant signer un acte d'achat avec promesse de payer le passif commercial. Et il peint le désespoir de son client, qui verse deux mille huit cents francs pour acquérir la boutique, et qui se trouve en face d'une note montant à vingt mille francs, pour régler la totalité des dettes contractées par Athénogène, depuis sa plus tendre enfance! Pauvre client! Il a été volé sur le prix d'achat, sur la marchandise

de la parfumerie et sur celle de l'effrontée Antigone, par surcroît. »

M. Révillout, qui a donné à l'Académie des inscriptions et belles-lettres la traduction de son papyrus, a surtout étudié cet important document au point de vue du droit comparé. On peut croire qu'au point de vue des mœurs et de la vie sociale en Grèce à l'époque macédonienne, l'étude n'en serait ni moins profitable, ni surtout moins piquante.

B.-H. GAUSSERON.

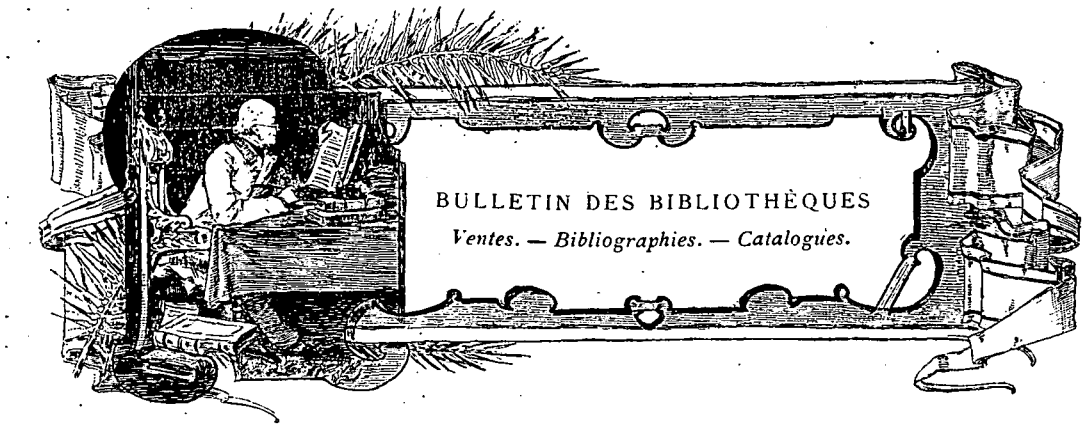

FRANCE

Dans le dernier recueil que M. X. Marmier a publié sous le titre de *Voyages et Littérature*, il a eu soin de comprendre un article intitulé *la Bibliothèque Sainte-Geneviève en 1847*, plein d'anecdotes et intéressant, en outre, comme document et comme élément de comparaison. C'est ainsi qu'il rappelle que le poète danois Holberg raconte que, pendant son séjour à Paris, en 1725, il visita la bibliothèque des avocats au parlement, et y trouva les fonctions de bibliothécaire remplies par une vieille femme qui filait sa quenouille et une jeune fille qui ouvrait les armoires.

Les annales de la bibliothèque de l'abbaye de Sainte-Geneviève remontent loin dans l'histoire. Elle fut d'abord pauvre en livres et riche en manuscrits. Mais, au XVIIe siècle, le cardinal de la Rochefoucauld, abbé commendataire et réformateur de Sainte-Geneviève, y fit apporter 500 à 600 volumes de sa collection particulière. D'année en année, la bibliothèque s'accrut, grâce au zèle intelligent des Fronteau, des Lallemand, des du Molinet. En 1665, elle comptait déjà sept à huit mille volumes. En 1675, il fallut la transporter dans un local plus vaste (la galerie au-dessus de la chapelle). En 1709, le cardinal Le Tellier lui légua 16,000 volumes de choix. Elle fut aussi singulièrement augmentée par le studieux et pieux Louis d'Orléans, fils du Régent.

A l'époque où M. Marmier écrivait cet article, la bibliothèque Sainte-Geneviève comptait déjà 150,000 volumes et 2,000 manuscrits. Parmi ses plus éminents administrateurs, il cite, avant la Révolution, Pingré, Mercier Saint-Léger; et depuis, Daunou, Lechevalier, Dussault, Campenon. Ajoutons-y, de nos jours, MM. Ferdinand Denis, H. Trianon, V. Develay, et M. X. Marmier lui-même.

—

Le musée historique de la Ville, installé à l'hôtel Carnavalet, s'est enrichi récemment des acquisitions nouvelles destinées à figurer dans les galeries en construction qui seront inaugurées pendant l'Exposition.

Il a acquis notamment une bonne partie de la collection de M. Bonnardot, l'historien des plans et enceintes de Paris, des peintures sur bois, des dessins-aquarelles représentant des monuments disparus ou des faits importants sur les édilités parisiennes; des estampes, des plans très rares.

La vente de la bibliothèque de l'abbé Bossuet a permis d'acquérir de nombreux statuts de corporations d'arts et métiers, des pièces sur les entrées solennelles et les fêtes publiques et des dossiers sur les églises et communautés, entre autres : le livre des ordonnances de la juridiction de la prévôté des marchands, gothique de 1528, avec figures sur bois enluminées.

A ce propos, notre ami et collègue, M. C. Gabillot, nous permet avec une bonne grâce dont nous avons d'autant plus de plaisir à le remercier ici que nous la connaissons depuis longtemps, de puiser, dans la savante et curieuse étude qu'il donne au *Courrier de l'art* sur les *Collections historiques de la ville de Paris à l'hôtel Carnavalet*, ce qui se rapporte plus particulièrement à notre objet spécial, les livres.

« Vers 1742, un sieur Baisé, conseiller de Ville, avait réuni dans sa maison de la rue Saint-Antoine une importante collection de documents

relatifs à l'histoire et aux monuments de Paris. Antoine Moriau, son ami, procureur du roi et de la Ville, acquit cette collection, l'installa dans son appartement de l'ancien hôtel d'Angoulême, rue Pavée, au Marais, l'enrichit considérablement, et, par son testament de mai 1759, en fit don à la Ville, pour en former une bibliothèque publique; à la condition, porte le testament, « que le tout passe dans la bibliothèque sans pouvoir en sortir par vente ou autrement ». Ce fut là l'origine de la première bibliothèque historique de la Ville, qui fut ouverte au public en 1760, dans l'appartement même qu'occupait Antoine Moriau à l'hôtel d'Angoulême[1].

« La municipalité tint à honneur de contribuer à l'accroissement de la bibliothèque naissante. Dans ce but, elle acheta successivement la bibliothèque du premier bibliothécaire, Bonamy, celle de l'avocat Tauxier, le fonds de cartes et de travaux topographiques laissé par l'abbé de Lagrive, géographe en titre de la Ville, et dont les cuivres sont aujourd'hui à la chalcographie du Louvre. A ces achats, s'ajoutèrent des donations faites aux mêmes conditions que celle de Moriau, telles que celle de l'abbé de Livry, évêque de Callinique, celle du prévôt des marchands, Le Peletier de Morfontaine, etc., et enfin des acquisitions annuelles, faites régulièrement, au moyen de fonds légués par des donateurs ou attribués par le bureau de la Ville.

« En 1772, les administrateurs, jugeant trop élevé le loyer de l'hôtel d'Angoulême, la translation de la bibliothèque dans un autre local fut résolue. Les Génovéfains de la culture Sainte-Catherine étaient, depuis l'expulsion des jésuites, en possession du couvent de cet ordre, situé rue Saint-Antoine (aujourd'hui lycée Charlemagne). On loua aux Génovéfains le local de l'ancienne bibliothèque de la maison des jésuites; le personnel et l'organisation primitive furent conservés, et la bibliothèque fonctionna paisiblement dans ce nouveau local jusqu'en 1789.

« Les événements de cette époque la firent passer sous la dépendance de la mairie de Paris. Le nouvel ordre de choses ne pouvait lui être nuisible, et elle traversa, sans en souffrir, les temps orageux de la Révolution, sous la direction du bibliothécaire Ameilhon.

« Ameilhon, ancien abbé défroqué, « ne paraît pas avoir été beaucoup plus fidèle au sacerdoce professionnel qu'au sacerdoce religieux[1] ». Estimable par sa science, sinon par son caractère, il fit partie de l'Institut à sa création, et fut chargé d'organiser la bibliothèque des nouvelles académies républicaines. On avait songé, à cet effet, à la bibliothèque de l'Arsenal, confisquée sur le comte d'Artois, frère du roi, après l'émigration de ce prince; mais Ameilhon trouva une combinaison plus profitable à ses intérêts : ce fut de proposer la réorganisation de la bibliothèque de l'Arsenal, de s'en faire nommer bibliothécaire avec des avantages supérieurs à ceux que lui valait son ancien titre, et de faire attribuer à l'Institut la bibliothèque de la Ville. Les choses furent ainsi faites, et, par arrêté du Directoire du 27 ventôse an V, la bibliothèque de la commune fut mise à la disposition de l'Institut des Lettres, Sciences et Arts, et le ministère de l'intérieur chargé de pourvoir au transport et à l'installation. L'arrêté a un curieux post-scriptum : « *Le présent arrêté ne sera point imprimé,* » qu'il importe de remarquer[2].

« Tel fut le sort de la première bibliothèque de la Ville de Paris.

« Cette bibliothèque, ainsi confisquée, fut remplacée par la bibliothèque de l'École centrale du département de Paris, qu'on établit à l'aide de prélèvements opérés dans divers dépôts littéraires, et qu'on installa à la place de la première dans l'ancien couvent des jésuites. Les écoles centrales de départements ayant été supprimés par arrêté du 5 pluviôse, an XI, la bibliothèque de l'école du département de Paris reprit son titre de bibliothèque de la Ville, mais sans recouvrer les richesses qu'elle avait perdues. Elle ne comptait alors que quelques milliers de volumes. Lors de l'organisation de la préfecture de la Seine, on songea à la reconstituer plus sérieusement et à la doter, et on l'installa dans un local loué à l'hôtel des Vivres, toujours rue

1. On peut trouver des détails relatifs à cette première bibliothèque dans un rapport de M. le conseiller municipal Chassaing, rapporteur pour 1888 des exercices concernant les Bibliothèques et Musées de la Ville, et surtout dans un ouvrage de M. L.-M. Tisserand, chef de bureau des Beaux-Arts et Travaux historiques à la Préfecture de la Seine, intitulé : *la Première Bibliothèque de la Ville de Paris (1760-1797)*, avec les preuves extraites des Archives nationales et des papiers de la Ville.

1. Rapport de M. le conseiller municipal Chassaing.

2. Ces faits ont été signalés au Conseil municipal, en 1885, dans un rapport de M. le conseiller Lamouroux. Il y a actuellement un débat ouvert entre le préfet de la Seine, représentant la Ville, et le ministre de l'Instruction publique, représentant l'État, au sujet de la revendication de cette bibliothèque. En cas de procès, la Ville ferait vraisemblablement valoir les deux points suivants : 1° l'arrêté du Directoire est illégal, n'ayant pas été promulgué; 2° il ne saurait y avoir prescription, une propriété communale étant inaliénable.

Saint-Antoine Elle y resta jusqu'en 1817, année où le comte de Chabrol la fit transporter à l'Hôtel de Ville, dans les salles dites de Saint-Jean, édifiées sur les dépendances de l'ancienne église de Saint-Jean en Grève. Transférée temporairement quai d'Austerlitz, pendant les travaux d'agrandissement de l'Hôtel de Ville, terminés en 1845, elle prit, en 1846, possession du nouveau local qu'on lui avait ménagé sous les combles de l'Hôtel de Ville; elle comptait alors 50,000 volumes. Elle resta là jusqu'en 1871, sans faire beaucoup parler d'elle, et pour cause, la mauvaise organisation des services en ayant éloigné peu à peu les lecteurs. En 1871, elle était riche de plus de cent mille volumes; on sait qu'elle fut anéantie dans l'incendie de l'Hôtel de Ville. »

Parmi les pertes irréparables dues à la même cause, « il faut citer le magnifique missel de Juvénal des Ursins, manuscrit à miniatures du xve siècle, cédé par M. Firmin-Didot au prix coûtant de 36,000 francs; les papiers de Beffara contenant des notes sur toute l'histoire du théâtre en France; plusieurs registres des rapports secrets du lieutenant de police sur les intrigues galantes de Paris, et différant par la date de ceux qui sont aujourd'hui à l'Arsenal; des plans originaux de Nicolas Ledoux, architecte des Petites-Écuries, etc. Il fallait reconstituer, pour la troisième fois, cette malheureuse bibliothèque. M. Jules Cousin, nommé conservateur de la seconde, après le 4 septembre 1870, offrit en don, pour commencer, sa bibliothèque personnelle, composée de 6,000 volumes et 8,000 estampes relatifs à l'histoire de Paris; il demanda et obtint, pour l'avenir, la division de la nouvelle bibliothèque en deux sections : la section administrative, qui resterait à l'Hôtel de Ville, et la section historique, destinée plus particulièrement au public, qui serait installée à l'hôtel Carnavalet. Moins de trois ans après, le 1er janvier 1874, cette nouvelle bibliothèque, riche de 23,000 volumes et de 15,000 estampes relatives à l'histoire de Paris et à la Révolution, ouvrait ses portes au public. Elle compte aujourd'hui 80,000 volumes, 60,000 estampes, 23,000 médailles et une belle collection d'anciens plans. Elle est ouverte tous les jours non fériés. Depuis 1880, elle est réunie au Musée historique. »

La bibliothèque du Conservatoire vient de s'enrichir du manuscrit d'une des plus belles sonates de Beethoven. Nous empruntons à M. Charles Darcours quelques renseignements sur cette importante acquisition.

« Le manuscrit dont M. René Baillot, le fils du grand Baillot, vient de faire en quelque sorte don au Conservatoire, est celui de la sonate en *fa* mineur, œuvre 57, qui, par la grandeur des idées, par la beauté de la forme et la richesse des développements, résume le génie de Beethoven arrivé à son apogée. La pièce est donc doublement précieuse, car non seulement on y retrouve les caractères par lesquels la main du maître a fixé sa pensée, mais cette pensée était magnifiquement inspirée et elle a produit un chef-d'œuvre.

« Le manuscrit se compose d'un petit cahier de quarante-deux pages, de format oblong, dit à l'italienne; les pages sont réglées à douze portées; la reliure est des plus simples et fatiguée.

« L'écriture de Beethoven est un peu maigre; elle est très rapide. Nombre de fois, lorsque la portée n'est pas assez longue pour que la mesure commencée puisse y tenir, le maître la prolonge par des petites lignes qui s'en vont en haut ou en bas, selon que sa main est poussée, mais qui ne se rapprochent que rarement de l'horizontale. Les barres de mesure sont tracées de droite à gauche, et toute l'écriture musicale elle-même incline à droite, ce qui, croyons-nous, ne se voit que fort rarement dans la copie de musique. En résumé, malgré sa clarté dans certaines parties, le manuscrit est difficile à lire, à cause du grand nombre de « points » que nécessite la mesure à 12/8, ainsi que par suite des abréviations et de la confusion qu'amènent quelques ratures hâtivement indiquées.

« Une des pages du manuscrit a subi une petite mutilation que l'on peut, à la rigueur, attribuer à un accident, mais qui semble plutôt avoir été intentionnelle. Les huit premières mesures de l'*andante*, formant la première ligne du haut de la page, ont disparu. Elles ont été remplacées par une ligne de copie, fixée sur la page avec de la colle, copie dans laquelle, il faut le reconnaître, on n'a point cherché à imiter l'écriture de Beethoven.

« Le manuscrit de Beethoven, en bon état sous tous les autres rapports, porte, à toutes les pages, des maculations qui ont pénétré le papier de part en part, heureusement sans détériorer l'écriture en aucun endroit. A ce sujet, nous laisserons parler M. Baillot lui-même, qui, il y a quelques années, a donné, dans *le Ménestrel*, des détails relatifs au précieux autographe :

« Beethoven composa cette sonate vers la fin « de septembre 1807, pendant un séjour de quel- « ques mois qu'il fit dans les terres du prince de « Lichnowsky. En revenant à Vienne, il fut as- « sailli en route par une pluie d'orage qui trans- « perça la malle qui contenait ses effets ainsi que « son manuscrit.

« Le lendemain de son arrivée, il vint visiter

« ses amis, M. Bigot et sa femme, la célèbre pia-
« niste dont le souvenir est resté cher à ceux qui
« ont vécu au commencement de ce siècle.

« Alors, dans tout l'éclat de son talent, Mme Bi-
« got, environnée des artistes les plus illustres
« de cette époque, exécutait dans des soirées
« intimes, avec Baillot, Delamarre, Auber, etc.,
« les sublimes concertos de Mozart, qui, jusque-
« là, étaient complètement inconnus en France.

« Beethoven, disons-nous, arrive chez Mme Bi-
« got et lui montre en riant la sonate encore toute
« mouillée, qu'elle examine, dont le début la
« frappe, et qu'elle se met à jouer sans hésiter.
« Beethoven fut surpris de voir que Mme Bigot
« n'était pas un instant arrêtée par les fréquentes
« ratures et les changements qu'il y avait faits.
« C'est alors qu'elle le pria de lui faire don de ce
« manuscrit; Beethoven y consentit et le lui rap-
« porta fidèlement après l'avoir fait graver.

« Après la mort de cette célèbre artiste, le
« manuscrit resta de longues années entre les
« mains de M. Bigot. L'amitié dont il nous ho-
« norait, que nous ne pouvons nous rappeler
« sans émotion, et la conviction qu'il avait de
« notre admiration passionnée et de notre pro-
« fond respect pour ce précieux manuscrit, le
« décidèrent, dans les dernières années de sa
« longue carrière, à s'en dessaisir en notre faveur,
« vers l'an 1852. »

« M. René Baillot se dessaisit à son tour de l'autographe du plus illustre des musiciens en faveur de notre école de musique : on est fier, au Louvre, d'exposer des Raphaël et des Titien; on sera heureux, à la bibliothèque du Conservatoire, de pouvoir montrer aux fidèles de l'art le manuscrit d'un des chefs-d'œuvre de Beethoven. »

—❀—

Sous le titre : *les Bibliothèques populaires à Paris*, on lit dans le *Gutenberg-Journal* (6 février) :

« On compte à Paris, réparties dans tous les quartiers, environ quatre-vingts bibliothèques populaires, dont un certain nombre ont été fondées et sont entretenues par la Ville. Ces dernières sont installées dans les mairies et dans les principales écoles.

« L'élite des jeunes gens sortis de l'école primaire forme le fond de leur clientèle. Ils s'y instruisent soit en lisant sur place, soit en emportant les ouvrages dans leur famille.

« Il y a, sans compter la bibliothèque Formey, cinquante-huit bibliothèques populaires municipales. Sept arrondissements en ont deux; elles sont au nombre de trois dans huit autres, et de quatre dans les sixième, onzième, dix-septième, dix-huitième et vingtième arrondissements.

« Par an, la Ville dépense 112,000 francs pour achat, reliure de livres, matériel et fournitures des bibliothèques municipales populaires, et 97,000 francs pour le personnel chargé d'en assurer le fonctionnement.

« Le nombre des livres lus sur place dans les bibliothèques ou prêtés a été, en 1887, de 1,994,000 et, en 1888, il a dépassé 2,000,000 d'ouvrages.

« En ce qui concerne la nature des livres lus en 1887 (on n'a pas encore le détail de 1888), voici les résultats constatés :

Sciences, arts, enseignement	117.556
Histoire, géographie et voyages	260.478
Littérature, poésie, théâtre	173.235
Romans	580.394
Ouvrages écrits en langues étrangères	6.403
Musique	55.322

« La proportion est à peu près la même dans les bibliothèques populaires libres.

« Dans la plupart des bibliothèques, il y a un fonds d'ouvrages techniques et artistiques, de gravures d'art industriel, propres à développer le goût dans les métiers artistiques et l'habileté professionnelle de nos artisans parisiens.

« De plus, une bibliothèque spéciale pour les jeunes apprentis est installée dans le Marais, rue Béranger, et, dans le dix-septième arrondissement, rue Ampère, il existe, depuis huit mois, une bibliothèque destinée plus particulièrement au prêt des livres et gravures relatifs à l'art industriel.

« Depuis 1878, date à laquelle on a commencé à faire la statistique des lectures dans les bibliothèques populaires privées et municipales, à fin 1883, le nombre des livres lus ou prêtés dépasse sept millions et demi. Les romans entrent dans ce chiffre pour 48 pour 100.

« C'est le deuxième arrondissement qui lit le plus.

« A côté de ces bibliothèques de quartier, il faut réserver une place à part à la grande bibliothèque spéciale d'art industriel, dite *Formey*, qui coûte à la Ville 12,000 francs. Située au centre de la fabrication du meuble, 8, rue Titon, elle est ouverte tous les jours, de 1 à 3 heures et de 7 à 10 heures du soir. Les dimanches, elle reçoit les lecteurs de 9 heures à midi et de 2 à 5 heures.

« La clientèle de cet établissement emporte presque toujours les gravures ou livres qui s'y trouvent. Ce public spécial, qui cherche souvent une utilisation immédiate des riches éléments qu'on met à sa disposition, attache naturellement

beaucoup plus d'importance aux ouvrages qu'il peut emporter qu'à ceux dont il ne peut prendre sur place qu'une communication rapide.

« Les emprunteurs infidèles sont excessivement rares, et l'inconvénient qui résulte du transport des ouvrages est largement compensé par les grands services que rend à toutes les industries du meuble le prêt à domicile des modèles, gravures et livres d'art industriel.

« Les bibliothèques populaires libres fonctionnent à l'aide de dons, de subventions municipales et de cotisations des sociétaires. Ces cotisations sont, en général, de cinquante centimes par mois pour les hommes, et de vingt-cinq centimes pour les femmes. On y fait de nombreuses conférences publiques et gratuites, quelques-unes font des concours entre leurs jeunes lecteurs et distribuent des prix aux plus studieux.

« Il y a dix-huit de ces bibliothèques libres à Paris. »

—❀—

Nous lisons dans *le Bulletin de l'imprimerie :*

« Quel est le livre qui a été payé le plus cher ? Voilà une question à poser aux chercheurs bibliomanes. Nous en connaissons un qui a été payé 250,000 francs par le propriétaire actuel, qui n'est autre que le gouvernement allemand. C'est un missel, don du pape Léon X à Henri VIII d'Angleterre, avec parchemin conférant à ce dernier le titre de « défenseur de la foi ». Charles II en fit présent aux ancêtres du fameux duc de Hamilton, dont les descendants mirent, il y a quelques années, la bibliothèque en vente entre les mains de Sotheby, Wilkinson et Hodge, de Londres. Le livre dont on a offert le plus est une bible en hébreu que possédait le Vatican. En 1512, les juifs de Venise offrirent au pape Jules II d'acheter cette Bible, si volumineuse qu'il fallait deux hommes pour la transporter, et de la payer son pesant d'or ; or elle pesait 325 livres, ce qui la mettait à 500,000 francs. Jules II avait alors grand besoin d'argent pour soutenir la « Sainte Ligue » contre le roi de France Louis XII. Il refusa cependant. »

—❀—

Les ventes d'autographes ont repris de l'importance ce mois-ci. Le 6 février une vacation vraiment intéressante a eu lieu à l'hôtel Drouot, sous la direction de l'expert bien connu, M. Étienne Charavay. Il a dû gémir en adjugeant pour 55 francs une longue lettre d'Henry Murger, dans laquelle l'auteur de *la Vie de Bohême* expose à un de ses amis sa triste situation et sa vie misérable, avec des détails curieux sur ses travaux, ses projets, ses espérances et ses amours. En voici les principaux passages :

« Paris, le 22 septembre 42.

« Mon cher Noël,

« Pardon et mille fois pardon si je n'ai pas répondu à ta lettre omnibus du mois d'août et d'abord tranquillise-toi à son égard, nous l'avons parfaitement reçue. Mais j'ai eu depuis mille et mille tracas incessants qui ne m'ont pas laissé un instant à moi, ou, si j'avais une heure d'inaction, j'étais tellement abattu que je n'avais pas la force d'écrire, et cela était et est encore à un tel point, que je n'ai pas même terminé un article promis à Bouché et qui me doit être payé ainsi que mon *Stabat ;* à propos de Bouché, il est enchanté de ton *Cerf-Volant* et le veut imprimer...

« Quant à moi, à peu de chose près, je suis toujours à peu près dans la même position, et peu s'en est fallu qu'elle ne devienne encore cent fois pire. Il y a quinze jours, voyant que mon patron ne me payait pas mes appointements, je les lui réclamai ; juge de ma surprise, il me répondit qu'il me les avait payés. Après une telle réponse, qui était une accusation directe de déloyauté, j'opposai nécessairement une négation formelle, et je lui fis savoir que je ne voulais plus rester chez lui après ce qui arrivait. Après deux jours de pourparlers, il se ressouvint après qu'il ne m'avait point payé et me pria de tout oublier.

« Pendant ces événements, on m'avait indiqué une place où soi-disant le Pactole allait s'ouvrir devant moi ; j'y courus. L'on m'offrit tout simplement le logement et 800 francs d'appointements avec espoir d'augmentation, et il fallait tenir la correspondance du patron, qui est juge au tribunal de commerce et marchand de toile en gros, de plus faire de la comptabilité, rentrer les rouenneries en magasin et déballer les madras. Ces gracieuses occupations commençaient à sept heures du matin, et je fus averti que souvent elles ne finissaient pas. Je remerciai poliment le patron de la barque et je le laissai de côté, lui et son Pactole. Ai-je bien fait ? Pourtant, j'ignorais encore si je resterais chez M. de Tolstoï ; d'autre part, en apprenant ce refus, mon père est entré dans une épouvantable colère, et depuis ce jour j'ai brisé toutes relations avec lui. Mon père, du reste, — et que c'est chose triste à dire ! — s'est peu délicatement conduit à mon égard : il m'a vu sans pain, il avait de l'argent à moi et ne m'en a pas offert ; il m'a vu en bottes déchirées et m'a fait comprendre qu'il était peu flatté de mes visites, et il a dit pourtant à plu-

sieurs personnes qui me l'ont répété que si j'étais malheureux c'est que je le voulais bien, et qu'il m'avait proposé de me nourrir et de me blanchir pour 10 francs par mois, mais que j'avais refusé, et Dieu sait si jamais il m'a fait une semblable proposition, que du reste je n'aurais pas acceptée. Car je le connais trop pour savoir qu'elle ne m'était pas faite de bon cœur. Ainsi donc, me voilà littéralement orphelin, et face à face avec le sort...

« Voilà trois mois et plus que je ne puis rien faire, que je suis incapable d'écrire vingt lignes raisonnables pour un misérable journal d'enfant, trois mois que, comme un phtisique qui s'en va chercher le soleil, je cherche les émotions quelles qu'elles soient et qu'elles me laissent froid et le cerveau vide sans que rien n'y remue plus qu'une tombe. J'ai tenté aussi de réveiller cette Josaphat de l'intelligence par les moyens matériels ; il est des nuits où j'ai pris jusqu'à six onces de café pour aboutir à me convaincre plus que jamais de mon impuissance et ainsi depuis trois mois, si bien qu'à l'heure présente, je suis tout brisé par l'application de ces moxas qui n'ont rien produit si ce n'est des plaies. Car il est bon que tu saches que j'ai la même maladie qu'a eue le Christ ; les symptômes sont les mêmes et se développent plus semblables de jour en jour. Eh bien, malgré tout, je suis trop avancé pour reculer et je me résigne encore à travailler tout l'hiver prochain. Je ne sais si je me trompe, mais je crois avoir ressaisi la veine et me voilà derechef passant les nuits, buvant du café comme Voltaire et fumant comme Jean Bart. J'ai besoin de m'étourdir et le travail seul m'étourdit...

« Quant à moi, mon bon vieux, je continue à faire de l'amour raisonné avec ma blonde Christine et cela par la poste. Je lui écris jusqu'à neuf colonnes de... courriers de Paris et lui parle de tout, excepté d'elle et de moi. C'est une femme dans le genre de la Lafarge à Guilbert, moins spirituelle sans doute, mais au moins ayant quelque tenue et de la considération à laquelle je n'ai pas encore fait pour un liard de tort. Elle est à la campagne depuis longtemps et revient à la fin du mois, je crois. Quand elle est partie j'étais encore le vicomte de la Tour-d'Auvergne, pimpant comme un marquis de la régence à la poudre près. Mais, aujourd'hui, tout est bien changé, et je ne sais si mon adorée me reconnaîtra ou voudra me reconnaître ; je vais hasarder et voir s'il n'y a pas moyen de toucher *son cœur*, mais là, sérieusement. Je ne cacherai pas une ride de mon existence, je l'introduirai dans le sanctus de ma misère et si ça ne lui donne pas trop d'évanouissements et qu'elle se comporte convenablement, je me déciderai peut-être à en faire autre chose qu'une correspondante...

« Ton ami,

« Henry Murger. »

Dans la même adjudication, nous avons remarqué plusieurs pièces intéressantes : une lettre curieuse adressée par la marquise de Montespan à Mlle de Guignonville. La maîtresse de Louis XIV a appris avec chagrin qu'il ne vient plus de vaches au marché et que son argent reste improductif. Voici cette lettre, qui a été vendue 200 francs.

« Jay apris avec beaucoup de chagrin quil ne vient plus de vasche au marche et que par consequant larjan que javest lessay pour la menagerie demeure ynutille mandes moy douvient cette inconveniant et conbien valle les moutons presantemant voissy le jour de la foire mest je nan prandray quan cas quil soist a bon marche anvoiés moy ausy le conte de mest vaus et celuis de mest moutons il faust ausy manvoier la fille de Desville qu'est ches les pères adresses la à M. le Gris illora lordre pour la resevoir je vous donne le bonjour faitte mest recommandations à M. de Guignonville et Mlle de la Couture. »

Nous avons souvent entendu répéter que M. Émile Zola vendait à des prix considérables le droit de traduction de ses ouvrages. On trouve dans cette vente une lettre qui nous fixe sur ce point ; la voici ; elle a été vendue 12 francs.

« Médan, 14 novembre 1882.

« Monsieur,

« Je me décide à accepter vos propositions, bien qu'elles soient inférieures à ce que j'espérais.

« Il est donc convenu que je vous cède, pour la somme de dix-sept cent cinquante francs, le droit de traduction d'*Au Bonheur des dames* en langue anglaise. Mille francs me seront remis lors de la livraison du premier tiers du manuscrit, et sept cent cinquante francs le 15 janvier. De mon côté, je vous livrerai immédiatement le premier tiers du manuscrit, puis je vous transmettrai le second tiers le 20 décembre, et enfin le troisième tiers le 31 janvier.

« Il est inutile, je pense, de signer cela devant un consul. Répondez-moi seulement que vous acceptez mes conditions, envoyez-moi les mille francs en un chèque et je vous adresserai tout de suite le premiers tiers du manuscrit. Il est entendu que vous ne le communiquerez à personne et que la publication commencera le

16 décembre pour finir le 16 mars. D'autre part, l'œuvre en volume ne paraîtra en Angleterre que huit jours après qu'elle aura paru ici chez Charpentier.

« Bien à vous, « ÉMILE ZOLA. »

On a vendu 307 francs l'original de la fameuse pièce de vers de Diderot, *les Eleuthéromanes*, dithyrambe ou abdication d'un roi de la fève, l'an 1772, formant six pages de texte in-4°, avec ratures et corrections.

Le dernier couplet se termine par un appel à l'amitié de Grimm et de Sedaine, auxquels il est dit :

Bornons notre rivalité
A qui saura le mieux caresser sa bergère,
élébrer ses faveurs et boire à sa santé !

Parmi les documents, nous signalerons l'état de la dépense de la table de Catherine de Médicis pour le 9 avril 1587. La reine mère dépensait ce jour-là 1,386 livres 3 sous.

On a payé 20 francs la lettre de remerciement du consistoire central des israélites à Napoléon Ier en 1809. Les membres de ce consistoire, Abraham Cologna, David Sintsheim, J. Lasard et B. Cerfbeer, remercient l'empereur d'avoir placé l'antique religion mosaïque au rang des autres cultes. « Quoique moins éclatantes que les triomphes militaires, les victoires remportées sur les préjugés contraires à l'esprit social ne sont peut-être ni moins glorieuses, ni moins durables. Ce qu'aucun monarque chrétien n'a osé entreprendre en faveur des restes dispersés d'Israël, Votre Majesté l'a compris et exécuté. Elle a mis fin à dix-huit siècles d'anathème civil et religieux dont l'effet nécessaire autant que déplorable perpétuait notre avilissement. »

A 260 francs, on s'est rendu acquéreur d'un précieux document historique qui ne mesurait pas moins d'un mètre de longueur. C'est le *vidimus* des traités conclus entre Charles VI, roi de France, et les empereurs d'Allemagne et rois des Romains.

Un manuscrit, où, sous le titre de *Fusées*, Baudelaire consignait au jour le jour ses pensées, et que M. Eugène Crépet a reproduit dans son édition des œuvres posthumes du poète, p. 71-91 (Maison Quantin, 1887, 1 vol. in-8°) a été vendu 70 francs. Une lettre du marquis de Clermont-Tonnerre, ministre de Charles X, condamnant la révolution d'Espagne et contenant de curieux détails sur le Congrès de Vérone : 50 francs.

Terminons en donnant quelques extraits d'une lettre vendue 20 francs et écrite par le poète Félix Arvers :

« Paris, 19 juillet 1850.

« Vive le président ! dirai-je à mon tour, car en vérité cet enfant va très bien. Savez-vous qu'il vient de nous donner une petite loi qui ôte la moitié de leur influence aux journaux, ces grands feseurs de révolutions ? C'est ce que M. Victor Hugo appelle encore une violation de la Constitution. Or, on a remarqué que chaque fois que cette pauvre Constitution est violée, c'est le signal du retour de la confiance et de la reprise des affaires. Les comptes hebdomadaires de la Banque, et le tableau du produit des revenus indirects publié par *le Moniteur* témoignent de cet état de prospérité, qui n'attend, pour être complète, que la suppression totale de la République...

« Ah ! oui, la révolution de Février ; j'en ai entendu parler sur la côte de Coromandel. Eh bien, monsieur, la révolution de Février a fait le bonheur de la France... pour l'avenir, car, pour ce qui est du présent, je ne vous cacherai pas qu'elle a ruiné pas mal de monde, mais ruiné, là, à plates coutures ; quand la République fait les choses, elle ne les fait pas à moitié ; si bien que ceux qui dînaient chez Véry dînent aujourd'hui à quarante sous, ceux qui dînaient à quarante sous dînent à dix-huit et ceux qui dînaient à dix-huit ne dînent plus du tout. »

Bibliothèque d'Abbeville. — Le conservateur de cette bibliothèque M. Alcius Ledieu, qui a déjà tant fait pour le dépôt dont le soin lui est confié, prépare une importante étude qui aura pour titre : *les Reliures artistiques et armoriées de la bibliothèque d'Abbeville.* Cet établissement, dont la fondation remonte à 1685, possède de véritables richesses à peu près ignorées jusqu'ici. Nous souhaitons à la nouvelle œuvre du zélé bibliothécaire d'Abbeville tout le succès auquel elle peut prétendre. De nombreuses planches en phototypie illustreront cet ouvrage, qui ne sera tiré qu'à petit nombre et ne sera jamais réimprimé.

Alsace. — L'abbé Gény, bibliothécaire de la ville de Schelestadt, prépare une *Histoire de la bibliothèque,* qui paraîtra le jour de l'inauguration du nouveau bâtiment où cette bibliothèque doit être installée.

Le Dr Knod travaille à une biographie de Beatus Rhenanus et à une étude sur la bibliothèque de cet humaniste.

© 2007 Lyon — Éditions « les passerelles du temps » — editions.ainay@free.fr

ÉTRANGER

Allemagne. — Le professeur Delius a légué à la bibliothèque de la ville de Brême sa collection de livres, riche surtout en ouvrages sur Shakespeare.

— Nous avons reçu le *Schema des Realkatalogos* de la Bibliothèque de l'université de Halle, dressé par le savant directeur du *Centralblatt für Bibliothekswesen*, et publié par l'éditeur Otto Harrassowitz (Leipzig, 1888, in-8°). Ce volume, que nous annoncions dans notre livraison de décembre, est un monument remarquable d'érudition bibliographique et d'industrie de catalogueur.

— Il s'est fondé à Berlin, sous la direction de M. Julius Steinschneider, un bureau bibliographique (*Bibliographisches Bureau*), qui a pour objet de répandre les notions bibliographiques et les renseignements utiles en ce qui concerne les livres, les sujets dont ils traitent et les lieux où l'on peut se les procurer.

Angleterre. — La bibliothèque de Cambridge vient de recevoir deux donations considérables : les livres de logique du Dr Venn, comprenant un millier de volumes, collection unique en son genre; — et les livres et manuscrits orientaux composant la bibliothèque du Dr George Percy Badge.

Belgique. — Le 2 novembre, la Bibliothèque royale de Bruxelles a ouvert au public sa nouvelle salle de lecture des périodiques. L'ancienne était devenue trop petite. C'est en 1882 que l'administrateur, M. Alvin, eut l'heureuse pensée de faire des périodiques une section spéciale ayant salle, conservateur, employés et règlements distincts. Cette innovation a été conservée à peu près en entier. Le local actuel, éclairé au gaz pour les séances du soir, a 30 mètres de long, 9 de large et 5m,30 de haut. Les travailleurs y trouvent à leur disposition 1,400 périodiques; seulement il est à regretter qu'ils n'aient sous la main que l'année courante, et qu'ils doivent se rendre dans un autre local pour consulter le reste. Si les collections complètes avaient pu être installées dans la salle même, il en serait résulté un grand avantage. Une chose non moins regrettable, c'est qu'il n'existe dans cette bibliothèque, pas plus qu'ailleurs, de catalogue idéologique des revues pour guider les chercheurs dans ce vaste labyrinthe, et les dispenser de faire leurs explorations un peu trop au hasard. Le complément de cette installation serait le relevé alphabétique et par idées de tous les articles parus dans chaque publication. Quoi qu'il en soit, la Bibliothèque royale de Bruxelles, soucieuse des intérêts de la science, donne un exemple qui mériterait d'être suivi par toutes les bibliothèques.

Grèce. — M. le professeur S. Lambros a publié (Athènes, Palingénésie, 1888) deux brochures bibliographiques : Πλουτάρχεια ἀπανδίσματα ἐν Ἁγιορειτικῷ κώδικι (1 fr.) et Περὶ τῶν παλιμψήστων κωδίκων τῶν Ἁγιορειτικῶν βιβλιοθηκῶν (1 fr.) et un Κατάλογος τῶν ἐν ταῖς βιβλιοθήκαις τοῦ Ἁγίου ὄρους ἑλληνικῶν κωδίκων (Athènes, Papageorgiou, 1888; 7 fr.)

Italie. — L'éditeur Loreto Pasqualucci, de Rome, a tout récemment publié un *Catalogo degli scritti di bibliologia, bibliografia e biblioteconomia*, rédigé par les bibliothécaires G. Ottino et G. Fumogalli, et tiré à 400 exemplaires. C'est une véritable *Bibliotheca bibliographica italica*, qui a été récompensée d'un prix de 3,000 fr. au concours proposé par le décret royal du 10 février 1885. Elle contient 6,000 indications distribuées en trois grandes sections : l'histoire de l'imprimerie et du livre; les sources bibliographiques de toutes les sciences; l'histoire, l'arrangement et les catalogues des bibliothèques anciennes et modernes, publiques et particulières. Cet immense travail, indispensable à tous ceux qui s'occupent de l'industrie du livre et de la librairie, est pourtant renfermé dans un volume in-8° de 500 pages à deux colonnes.

— La *Nuova Antologia* nous apprend que la Bibliothèque nationale centrale de Florence a fait l'acquisition d'une riche collection de lettres autographes émanant d'hommes fameux à des titres divers, comme Mazzucchelli, Tiraboschi, Borghesi, Carmignani, Lamarmora, Mamiani, Niccolini, etc.

Pologne. — La bibliothèque Ossolinski à Léopol, en Gallicie, compte actuellement 84,990 œuvres imprimées, 1,775 atlas géographiques, 2,380 manuscrits, 2,776 autographes.

— Le catalogue des livres laissés par J.-J. Kraszewski ne remplit pas moins de 649 pages d'impression. Le gouvernement russe est en pourparlers pour en faire l'achat.

— Les archives de Kalisz, contenant 4,000 volumes manuscrits, ont été transportées à Varsovie, pour y être incorporées aux archives du royaume.

Suisse. — La direction des archives de la Confédération Suisse à Berne vient de faire paraître le troisième volume de l'*Inventaire des documents relatifs à l'histoire de Suisse, conservés dans les archives et bibliothèques de Paris*, publié par M. Édouard Rott, secrétaire de la légation de Suisse en France. Ce troisième volume embrasse trente-six années, de 1648 à 1684, (XIII et 824 p.). Les deux premiers tomes (XII et 471, p., 1882 ; XVI et 465 p., 1885), sont consacrés à la période comprise entre la bataille de Saint-Jacques sur la Birse et la paix de Münster (1444-1610; 1610-1648). Le quatrième tome (1684-1700) sera, paraît-il, livré sous peu à l'imprimeur. L'ouvrage entier, auquel a été assigné comme date finale la mort de Louis XIV, comprendra cinq volumes, plus un volume de *Tables* et de *Biographies des Ambassadeurs et autres agents diplomatiques de la couronne de France aux Ligues, depuis l'origine des relations entre les deux pays jusqu'à l'année 1715*. Les pièces relatives à chaque ambassade ont été groupées sous quatre rubriques : I. Mémoires. Toutes dépêches reçues par l'ambassadeur; II. Dépêches de l'ambassadeur en cour ou à ses collègues à l'étranger; — III. Dépêches aux cantons. Propositions faites aux diètes; IV. Toutes autres pièces intéressant l'ambassade. Catégories spéciales : Correspondances échangée entre la cour de France et les Ligues. — Instructions et pouvoirs aux ambassadeurs de France. — Généralités. — Corps diplomatique. — Militaire. — Pensions; finances; quittances; levées. — Privilèges commerciaux; lettres patentes; péages; messageries; commerce en général. — Droit d'établissement et de succession; procès civils ou commerciaux; sel; Grisons; Genève, Neufchâtel, évêché de Bâle, etc. Le deuxième volume comprend en outre une annexe assez étendue relative à l'*affaire de la Valteline*.

Catalogues. — Nous avons à citer, parmi les plus récents catalogues de vente, à Paris, ceux qu'a publiés la maison Labitte, plus particulièrement pour sa vente des 8 et 9 février (Bibliothèque de MM. A.-B. et L.-F. J.) : incunables, elzéviers, dessins originaux, mystères, romans de chevalerie, facéties, sans compter de belles publications modernes, — et pour celle qui, commencée le 11 février, ne se terminera que le 23 mars, au cours de laquelle sera dispersée la collection de feu M. Eugène Lebigre, notaire à Lille. Le catalogue ne comprend pas moins de 5,332 numéros, où se distribuent des ouvrages précieux, rares, en belles reliures ou en condition exceptionnelle, dans toutes les divisions classiquement consacrées de la bibliographie, constituant ainsi un véritable document pour les bibliographes et les bibliophiles.

En province, la librairie Ve Moquet, de Bordeaux, nous a envoyé le catalogue de la bibliothèque de M. Solar de Castelmon-sur-Lot, dont la vente a eu lieu à partir du 21 février. A part quelques grands ouvrages comme les *Annales ecclésiastiques*, la deuxième édition de Brunet, les *Documents inédits sur l'histoire de France*, en 87 volumes in-4°, l'*Histoire littéraire des Bénédictins*, la *Bibliothèque* de Lacroix du Maine, la *Grammaire of Ornament* d'Owen Jones, etc., nous n'y voyons guère que des ouvrages *superannuated* et encombrants, ou du menu fretin. Les joyaux de la collection sont, avec un *Arioste* illustré (1741) dans une reliure de Derôme, des manuscrits originaux de Balzac et de Ponsard, des dessins de Tiepolo, et quelques belles reliures italiennes. Tout cela, sans être capable de faire oublier la première vente Solar, n'en constituait pas moins une belle et solide bibliothèque provinciale de travailleur et d'homme de goût.

En Allemagne, Heinrich Klemm, qui a cédé ses incunables allemands au gouvernement saxon pour le musée du Livre, de Leipzig, vend, le 18 mars, par l'intermédiaire de la maison Von Zahn et Jaensch, de Dresde, ses incunables hollandais, sa collection de *Saxonica*, coutumes, mœurs, anecdotes, etc., et sa bibliothèque bibliographique.

Les Sotheby, Wilkinson et Hodge, de Londres, ont fait trois grandes ventes dans le mois de février. La première, alimentée principalement par la collection du Rév. R.-H. Barnes, d'Exeter, avait un intérêt local, étant surtout composée de livres sur le Devon et la Cornouaille; mais elle comprenait aussi les *Oiseaux d'Amérique* d'Audubon, les *Mille et une Nuits* du capitaine Burton, les *Oiseaux et Quadrupèdes* illustrés par Bewick, des livres rares relatifs à l'Amérique et des premières éditions de Dickens, de Thackeray, de Leigh Hunt, de Browning, de Tennyson et de Ruskin. — Dans la seconde, composée de livres de provenances diverses, nous remarquons un Bewick en grand papier, très complet (1797-1821), un *Boccace* italien (1757, 5 vol.), un autre avec les illustrations de Stothard à l'état d'épreuves (1825, 3 vol.), des *Heures* du XVIe siècle, un *Horace* de

Pine en premier tirage, les *Chansons de La Borde* (1773), un *La Fontaine* des Fermiers Généraux, la première édition des *Gulliver's Travels*, de Swift, une édition en grand papier de *la Pucelle* (1762) et *les Contemporaines* de Rétif en 42 vol. — La dernière, tout entière consacrée à la bibliothèque du Earl of Hopetoun, comprenant des livres d'un haut prix, tels que *la Bible* de Gutenberg et Fust (circa 1450), un Aulu-Gelle dans une reliure de Clovis Eve, le *Boccace* de Giunta, et un autre en français avec les figures de Gravelot, des manuscrits anciens avec miniatures et lettres ornées, de beaux Alde, des éditions princeps rares et choisies des auteurs classiques, *les Hommes illustres* de Perrault, un *Psaultier* donné par Henri III à Mme de Montausier, *le Rommant de la rose*, imprimé par Lotrian, etc., etc. C'était une magnifique collection, mais dont la composition, un peu ancienne, la mettait un peu en dehors des goûts et des convoitises de la plupart des amateurs contemporains.

Citons, pour mémoire, la vente qui a eu lieu les 26 et 27 février à Louvain, et dont le libraire Charles Peeters nous a adressé le catalogue.

— Nous donnerons une mention spéciale, entre tous les catalogues de libraires, à celui de M. Th. Belin pour février. Les amateurs d'estampes, d'anciennes éditions de nos poètes et de nos classiques français, des livres illustrés du XVIIIe siècle, des publications de luxe du XIXe et des ouvrages auxquels on donne plus spécialement l'épithète de curieux, y trouveront tous de jolies choses à glaner.

M. Bernard Quaritch, de Londres, distribue son catalogue n° 94, bourré, comme à l'ordinaire, de livres précieux ou intéressants, mais plus particulièrement consacré, cette fois, aux ouvrages d'histoire naturelle.

Enfin, nous recevons de Riga un catalogue rédigé en français, de livres anciens, concernant les sciences historiques, en vente aux prix marqués chez le libraire N. Kymmel.

PUBLICATIONS NOUVELLES ET ANNONCÉES
en France et à l'Étranger

FRANCE

Vient de paraître chez l'éditeur Félix Alcan la cinquième édition d'un très important ouvrage : le *Dictionnaire de médecine et de thérapeutique médicale et chirurgicale*, par les Drs E. Bouchut et Armand Desprès, professeurs agrégés de la Faculté de médecine de Paris, médecin et chirurgien des hôpitaux. — Il renferme le résumé de toutes les connaissances nécessaires pour l'exercice de la médecine, les soins à donner aux malades, les précautions dont il faut les entourer. Essentiellement pratique, il est non seulement indispensable aux médecins et aux chirurgiens, mais aussi à toutes les personnes qui peuvent avoir à s'occuper des malades, aux pharmaciens, aux sages-femmes, aux chefs d'institution, aux pères de famille et à tous ceux qui, vivant éloignés des villes, n'ont pas immédiatement, en cas d'indisposition ou d'accident, le médecin à leur portée.

De la maladie à ses remèdes et des remèdes à la maladie, tel est le but de cet immense travail, dans lequel on trouve le résumé de toute la médecine et de toute la chirurgie, l'hygiène, les indications thérapeutiques et un formulaire spécial pour chaque maladie, la médecine opératoire, les accouchements, l'oculistique, l'odontotechnie, l'électrisation, les eaux minérales.

Quatre éditions, épuisées en peu d'années, prouvent le succès considérable obtenu par ce *Dictionnaire*, et l'édition actuelle peut être considérée comme le tableau exact et complet de la science médicale au commencement de l'année 1889. (Un magnifique volume in-4°, de 1630 pages, imprimées sur deux colonnes, avec 950 gravures dans le texte; broché, 25 francs; relié, 29 francs.)

Les inscriptions parisiennes. — Dans sa séance du 27 décembre 1888, le Conseil municipal de Paris a décidé la publication d'un recueil général des inscriptions parisiennes fait par les soins du service historique de la ville de Paris. Ce recueil, qui forme un volume in-8° colombier, contiendra : « 1° le texte de toutes les inscriptions commémoratives apposées à Paris par la municipalité depuis 1879; 2° la représentation figurée de ceux

© 2007 Lyon — Éditions et les personnalités du temps — BnF — gallica.bnf.fr

des immeubles portant des inscriptions dont l'aspect général n'a pas été modifié depuis l'époque du fait rappelé dans l'inscription; 3° les pièces justificatives se rapportant aux inscriptions, telles que : actes de naissance, de décès, et autres documents de même nature. »

Les Bibliophiles de Rouen. — Les sociétés de bibliophiles, dont le siège est à Rouen, ont délivré à leurs membres, la Société des bibliophiles normands : 1° *Documents relatifs au séjour du roi Henri IV à Rouen, en 1603*, publiés par M. Ch. de Beaurepaire; 2° *Vers latins et français sur la mort de Charles II de Bourbon, cardinal-archevêque de Rouen* (1594), publiés par M. A. Bligny; — et la Société rouennaise de bibliophiles : *Statuts de la Charité de Saint-Cosne, Saint-Damien et Saint-Lambert, en l'église de Saint-Denis de Rouen (1358)*, édités par M. Ch. de Beaurepaire.

Le trentième fascicule du second supplément au « Larousse ». — Parmi les trois cent quatre-vingt-deux articles de ce fascicule, nous citerons, dans l'ordre des sciences, les monographies consacrées à l'*Embryologie*, à l'*Émigration*, à l'*Énergie*, aux *Engrais*, à l'*Entomologie*. Un spécialiste a étudié les ouvrages de Perez et de Preyer sur la psychologie de l'*Enfant*, etc. La campagne du cardinal Lavigerie donne un intérêt d'actualité à l'article *Esclavage*. Dans l'ordre politique, nous relevons l'analyse des *Encycliques* de Léon XIII et le résumé de l'histoire de l'*Espagne* depuis l'avènement d'Alphonse XII.

La grande Encyclopédie. — Nous continuons à tenir nos lecteurs au courant des progrès de cette remarquable publication. La cent soixante-septième livraison contient un article très complet et bien illustré sur l'ancienne province de Bourgogne, une des plus intéressantes de France par son histoire, par la puissance et la valeur de ses ducs et par le grand nombre de beaux monuments qu'elle renferme. Dans le cent soixante-huitième, on trouve une étude historique, commerciale et financière sur la *Bourse* en général et sur les *Bourses* de toutes les grandes villes du monde, ainsi qu'un travail scientifique de haute valeur sur la *Boussole*. *La grande Encyclopédie* accorde aux arts industriels une place relativement considérable, mais qui est bien justifiée par l'importance capitale de ces questions. C'est ainsi qu'on lira avec profit les articles *Bouton* et *Boyauderie* dans la cent soixante-neuvième livraison. Enfin dans la cent soixante-dixième, M. Hector France, qui connaît si bien l'Angleterre et la vie anglaise, a publié une bibliographie très originale du fameux radical Charles Bradlaugh.

Nouveaux journaux et périodiques. — Il est encore temps de signaler une aimable publication littéraire bi-mensuelle, *les Annales*, sous la direction de M. Auguste Gand (9, boulevard de Denain; un an : 7 francs; dépôt chez A. Savine, 18 rue Drouot), qui donne des morceaux de prose et de vers souvent fort remarquables et toujours possibles à lire : — ce n'est pas un mince éloge en ce temps de *décadisme* et de poésies gris-perle à reflets vert d'eau.

La *Revue des Religions*, tel est le titre d'une nouvelle publication périodique que fonde M. l'abbé Peisson, vicaire à Saint-Thomas d'Aquin.

Ce recueil a pour but d'étudier l'histoire des religions, dans un esprit conforme à l'enseignement de l'Église.

— Un nouveau journal technique, *Paris-Typographe*, vient de paraître (janvier). C'est une feuille destinée à traiter les questions ouvrières au point de vue fédératif, et qui se proclame indépendante. Le directeur est M. J.-A. Salles, 16 rue d'Alembert.

Picardie et Artois. — *Le cabinet historique de l'Artois et de la Picardie*, fondé et dirigé par l'infatigable et laborieux bibliothécaire d'Abbeville, M. Alcius Ledieu, va entrer dans sa quatrième année. Cette revue mensuelle d'histoire et d'archéologie locales a publié jusqu'ici d'excellents travaux, souvent accompagnés de planches fort bien exécutées.

Ce recueil, qui est le seul organe de ce genre dans la région du Nord, ne coûte que 10 francs par an. On s'abonne à Abbeville à l'ordre du directeur gérant, rue aux Pareurs, 73.

ÉTRANGER

Allemagne. — Le philosophe Eduard von Hartmann va publier la philosophie de l'histoire européenne pendant ces vingt dernières années sous ce titre : *Zwei Jahrzehnte Deutscher Politik und die Gegenwärtige Weltlage.*

— L'éditeur George Westermann, à Brunswick,

vient de publier un nouveau volume du romancier Adalbert Meinhardt, contenant trois nouvelles, caractéristiques du talent à la fois humouristique et dramatique que possède l'auteur. La première, qui donne son nom au volume, est intitulée *Weshalb? (Pourquoi?)*. Les deux autres ont pour titre : *Dans le jardin des Nonnes (Im Nonnengarten)* et *Un Voyage d'études Eine (Studienreise)*.

— Un nouvel organe typographique vient de paraître : *Zeitschrift für Deutschlands Buchdrücher (la Gazette des Imprimeurs d'Allemagne)*, Leipzig; éditée par la Société des Imprimeurs d'Allemagne.

Une rectification. — Une assimilation étourdie du *pfennig* allemand avec le *penny* anglais nous a fait dire, dans notre dernière livraison, que les volumes de la collection intitulée : *Engelhorn's Allgemeine Roman-Bibliothek* se vendaient 7 fr. 50. Comme nous en donnions en même temps le prix en monnaie allemande, 75 pfennig, nos lecteurs auront facilement vu l'erreur. C'est 95 centimes qu'il faut lire; et, loin d'être chers, ces volumes se vendent à un extrême bon marché.

Angleterre. — Les libraires Kerr et Richardson, de Glasgow, annoncent *A Complete concordance to the Poems and Songs of Robert Burns*, rédigée par Mr. J.-B. Reid.

— Le Dr William Leech met la dernière main à une histoire de la littérature française qui sera, paraît-il, riche en vues originales et personnelles.

— La maison Macmillan publie deux nouveaux volumes des lettres de Carlyle. Elle annonce aussi un roman de Mr. Oliphant : *Neighbours on the Green*. — Parmi les livres qu'elle a publiés en janvier dernier, nous remarquons, outre la biographie par le colonel sir William F. Butler et l'histoire de la littérature anglaise au XVIIIe siècle par Mr. Edmond Gosse, que nous avons déjà annoncés, un roman de Bret Harte, *Cressy* (2 vol.), des scènes de la vie privée à Londres, *Renben Sachs*, par Amy Lévy, un roman de miss Charlotte, M. Yonge : *Beechcroft at Rockstone* (2 vol.), et la continuation des œuvres complètes du poète américain John Gremleaf Whittier (vol. III).

— L'éditeur Murray annonce la correspondance de John Lothrop Motley, l'historien de la République hollandaise et des Pays-Bas, recueillie en 2 volumes par Mr. George William Curtis ; *English Fans and Fan Leaves*, étude sur les éventails anglais, par Lady Charlotte Schreiber (in-fol. avec 160 planches, dans une belle reliure; tiré à 150 ex.; prix: 7 guinées) ; *The Viking Age*, tableau des temps préhistoriques chez les ancêtres des Anglais modernes par Paul B. du Chaillu (2 vol. in-8° avec 1200 illustrations) ; *Authentic Portraits of Mary Queen of Scots*, par George Scharf (gr. in-8°, avec 12 planches, hors texte) ; *Amny Cannibals*, quatre années de voyages en Australie, par Carl Lumholtz, de l'Académie des sciences de Christiania (in-8°, ill.) ; *The Land of Manfred*, Excursions en Apulie et dans l'Italie méridionale, par Janer Ross (in-8° ill.); et *Occasional Thoughts of on Astimoner*, par Charles Pritchard (1 vol. in-8°).

— Le capitaine Pasfield Olivier prépare, pour la *Hakbuy Society*, une série de publications sur Madagascar. Il donnera successivement les mémoires de François Cauche (1638-44), une traduction de la *Relation de ce qui s'est passé en l'Isle Madagascar depuis l'année 1642 jusques en 1660*, par de Flacourt, le journal de Robert Drury, le voyage de de Rennefort, etc.

— Mr. Bernard Quaritch annonce, au prix de 16 sh., soit 20 fr., un volume traduit du chinois par Mr. Herbert A. Giles, sur Chuang-Tzû, mystique, moraliste, réformateur.

— Le nouvel éditeur du *Bookworm*, Mr. W. Roberts, fait paraître, chez MM. Sampson, Low et Cie, une histoire des origines du commerce des livres en Angleterre (*The Earlier History of English Bookselling*). Depuis de longues années, M. Roberts étudie ce sujet; son ouvrage donnera un supplément utile à l'œuvre de Curwen et contiendra beaucoup de renseignements inédits. Il y aura douze chapitres relatifs à « la librairie avant l'invention de l'imprimerie », l'aurore de la librairie anglaise », « la librairie de l'époque de Shakespeare », « la librairie au XVIIe siècle », « la librairie sur le pont de Londres, dans Little Britain, Paternoster row, à St-Paul's Church yard et à Westminster Hall ». Il y aura également des esquisses biographiques de Jacob Tonson, Bernard Lintot, Edmund Curll, John Dunton et Thomas Guy.

Nous sommes heureux d'informer nos lecteurs que M. Roberts voudra bien nous communiquer

des notes inédites sur les questions de bibliographie anglaise qui peuvent intéresser *le Livre*.

Belgique. — On annonce pour paraître incessamment *la Jeune Fille*, revue littéraire et morale qui s'imprimera en Belgique. Comme *The Women's Wold*, etc., de MM. Cassel et Cie, et comme d'autres publications connues en France, cette revue sera entièrement et exclusivement rédigée par des femmes; mais elle aura ce caractère particulier que toutes ses rédactrices seront des princesses du sang, sous la direction de la reine des Belges. Celle-ci s'est réservé les articles d'économie domestique et de critique théâtrale, qu'elle signera du nom bourgeois de Mme Reyer. La princesse Clémentine fera la critique d'art sous le nom de Marthe d'Orcy. L'archiduchesse Valérie et la reine Élisabeth de Roumanie, Carmen Sylva, font aussi partie de cette *highly distinguished* rédaction.

États-Unis. — Les éditeurs américains Ginn et Cie annoncent, *An introduction to the Poetry of Robert Browning*, par le prof. W. John Alexander, de Dalhousie College, Halifax.

— La maison Lippincott, de Philadelphie, publie, depuis janvier sous le titre de *Poet-Lore*, une revue mensuelle consacrée à Shakespeare, à Brownin et à l'étude comparée des poètes. Le rédacteur en chef est miss Charlotte Porter, connue pour son érudition shakespearienne, assistée de miss ou Mrs. Helen A. Clarke. Pour être spécial et peu accessible aux lecteurs étrangers, le premier numéro que nous recevons, n'en est pas moins plein de suc et de moelle poétiques. L'aspect matériel de la revue est très engageant, et l'intérieur est plein de révélations.

La Correspondance de Galilée. — Nous avons reçu de la maison G. Barbèra, à Florence, la lettre-circulaire suivante, avec le document qui y est annoncé :

« Monsieur,

« Vous êtes instamment prié de vouloir bien parcourir la table du commerce épistolaire de Galilée Galilei que nous avons l'honneur de vous adresser, afin de pouvoir vérifier si, dans les collections de l'établissement dont vous avez la direction, il ne se trouverait pas des correspondances de quelques-unes des personnes comprises dans notre table.

« Nous vous serions également fort reconnaissants si vous vouliez bien nous signaler d'autres correspondances de la première moitié du XVIIe siècle, où il y aurait quelque chance de rencontrer des renseignements touchant Galilée, sa vie et ses travaux.

« Toutes les indications qu'il vous plaira de nous adresser, seront reçues, avec beaucoup de reconnaissance, par M. le professeur Antoine Favaro de l'Université de Padoue, qui est spécialement chargé de l'édition nationale des Œuvres de Galilée. M. Favaro aura soin de publier tous les matériaux qui lui seront fournis, et ne manquera pas de signaler les noms des personnes qui les lui auront procurés. »

Les lettres de Schopenhauer. — Préparant la publication de la *correspondance de Schopenhauer*, le soussigné fait appel à l'obligeance des personnes qui posséderaient des lettres de Schopenhauer, ou à lui adressées.

Il les prie de bien vouloir en envoyer copie, soit à lui directement, soit à M. Alfred Bovet, à Valentigney (Doubs).

Le moindre renseignement sera accueilli avec reconnaissance.

Dr L. SCHEMANN,
à Goettingue, 4, Wender-Chaussée.

— Une nouvelle revue mensuelle d'histoire, de littérature et d'art, vient de commencer sa publication à Modène; c'est la *Rassegna Emiliana* dirigée par MM. Giovanni Marradi et Adolfo Venturi, et dont le cadre, très large, paraît devoir être dignement rempli. Les articles relatifs à l'histoire et à l'art de la province tiennent une grande place dans les numéros déjà parus.

Russie. — L'Académie des sciences de Pétersbourg fait imprimer une chrestomathie persane du khan Mirza-Riza avec une transcription latine en regard, allant de gauche à droite, selon le mode d'écriture des Orientaux. Le même auteur avait déjà imprimé, en Russie, un alphabet latin-musulman.

© 2007 Lyon — Éditions « les passerelles du temps » — éditions ainay@free.fr



NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

— M. Francisque Sarcey prévient les personnes qui assistaient à ses conférences du jeudi, à la salle des Capucines, que ces conférences sont supprimées. Il nous explique les causes de cette décision, que le public regrettera, dans sa chronique de *la Liberté* du 2 février.

— M. Maurice Lœvy, membre de l'Institut et du bureau des longitudes, sous-directeur de l'Observatoire de Paris, vient de recevoir, pour ses travaux, la grande médaille d'or de la Société royale astronomique d'Angleterre.

Cette distinction n'avait jusqu'ici été accordée qu'à deux savants français, Le Verrier et M. Delaunay.

— La science française vient de remporter un grand succès à Stockholm.

Le roi Oscar de Suède avait fondé, en 1884, un prix qui devait être décerné, le jour du soixantième anniversaire de sa naissance, à l'auteur du meilleur ouvrage de mathématiques.

Le prix a été décerné à l'unanimité à M. Poincarré, professeur à la Faculté des sciences de Paris.

Une médaille a été donnée à M. Paul Appert, également professeur à Paris.

Ces deux lauréats viennent d'être décorés par le gouvernement français.

— La *Société des études historiques* met au concours un prix de 1,000 francs et des médailles, pour être décernés, dans sa séance publique de 1890, aux auteurs des meilleurs mémoires sur la question suivante :

« Étudier, à une époque précise de l'ancien régime et dans une ou plusieurs régions de la France, l'acquisition des terres nobles par les roturiers. »

L'époque et les régions sont laissées au choix des concurrents.

La *Societé des études historiques* demande aux concurrents d'indiquer dans quelles circonstances, avec quelles ressources et à quelles conditions ces acquisitions ont été faites dans la région choisie par eux; quelle en a été l'importance, sur quels biens elles ont porté; quelles ont été leurs conséquences au point de vue politique, au point de vue économique, au point de vue social.

La base essentielle du travail devra être cherchée dans les documents originaux. Les états des francs fiefs, conservés en grand nombre dans nos archives publiques, fourniront une source précieuse d'informations.

Les mémoires, renfermant sous pli cacheté le nom de l'auteur avec une devise, devront être déposés au secrétariat, chez M. Gabriel Desclosières, 6, rue Garancière, le 31 décembre 1889, dernier délai.

— La *Société scientifique et littéraire des instituteurs de France,* dont la présidence était donnée naguère à M. Jacques, met au concours, pour 1889, les questions suivantes :

1° Question scientifique : Histoire complète du paratonnerre;

2° Question littéraire : Tableau de la littérature française sous la Restauration;

3° Question pédagogique : De l'enseignement de l'agriculture à l'école primaire de la ville et de la campagne;

4° Prix Jeanne-Mélanie Verhœghe (concours entre toutes les institutrices françaises): Influence de la révocation de l'édit de Nantes sur l'industrie nationale.

Des médailles d'or, d'argent et de bronze seront distribuées aux lauréats.

— *Statues et monuments commémoratifs.* — Les professeurs du Collège de France se sont réunis récemment pour désigner six personnages dont les bustes seront placés dans une des cours du Collège. Pierre Danès, Oronce Phiné, Ramus, Vatable, Turnèbe et Gassendi ont été choisis.

© 2007 Lyon — Editions « les passerelles du temps » — editions.ainay@free.fr

Ce choix a été approuvé par le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, qui a chargé les sculpteurs E. Michel-Malherbe, Allouard et Pépin, de faire les modèles de ces bustes.

Vers la fin de janvier, on a inauguré la plaque commémorative placée, 6, rue des Écuries-d'Artois, sur la maison où Alfred de Vigny a demeuré trente ans et où il est mort. L'inscription est ainsi conçue :

Le poète
ALFRED DE VIGNY
né à Loches
est mort dans cette maison
le 17 septembre 1863.

M. Louis Ratisbonne a prononcé un discours que résume cette phrase :

« Alfred de Vigny, dans ce temps si prodigue de statues, attend encore la sienne. Heureusement il est de ceux qui peuvent attendre, ayant pour eux la durée. »

Il s'est formé à Limoges un comité d'initiative pour ériger, par voie de souscription publique, un monument au célèbre physicien-chimiste Gay-Lussac, né à Saint-Léonard (Haute-Vienne), le 6 décembre 1778, élu membre de l'Académie des sciences le 8 décembre 1806 et mort le 9 mai 1850. La municipalité de la ville s'est mise à la disposition du comité; l'État a promis de donner le bronze. Le comité s'occupe maintenant de dresser la liste des notabilités qui doivent patronner la souscription; il fait appel au concours de l'Académie des sciences et demande qu'elle désigne, pour figurer sur cette liste, un certain nombre de ses membres. Il sera répondu à cette proposition que l'Académie est disposée à favoriser par tous les moyens en son pouvoir l'entreprise du comité; mais l'usage veut que ce soit le comité qui s'entende directement avec les académiciens dont il lui conviendra de solliciter la coopération.

— *Un désastre.* — Un incendie vient de détruire la grande imprimerie de MM. Eugène Ardant et Cᵉ, située sur les bords de la Vienne, à quatre kilomètres de Limoges. Cette importante usine se composait de quatre corps de bâtiments : le premier comprenait la grande salle des presses où quinze machines Marinoni étaient installées; le second était l'atelier de composition; le troisième était affecté à la fabrication du carton, et le quatrième aux logements de divers employés. Tout est détruit.

— *Tribunaux. Relations d'éditeur à auteur.* — Mᵐᵉ la comtesse d'Osmond, après avoir publié son premier ouvrage, *l'Amour partout*, chez l'éditeur Ollendorff et avoir vainement réclamé des droits d'auteur qui n'avaient pas été formellement stipulés, s'était adressée au tribunal civil de la Seine (1ʳᵉ chambre), qui, par son arrêt du 19 février 1886, l'avait déboutée de sa demande et condamnée aux dépens. La cause est revenue en appel devant la Cour de Paris (1ʳᵉ chambre, 11 janvier). Des considérants de son jugement, il résulte que :

« Alors qu'aucune stipulation relative au prix d'une œuvre littéraire n'est intervenue entre l'auteur et l'éditeur, il n'y a pas vente et achat dans les termes de l'article 1583 du Code civil, et la propriété de l'ouvrage reste à l'auteur, sauf règlement de comptes.

« Le principe que nul n'est présumé faire gratuitement l'abandon d'un droit est, à défaut de stipulation expresse et contraire, applicable même en matière de publication littéraire et lorsqu'il s'agit du premier ouvrage d'un auteur.

« Dans ce cas, il appartient aux tribunaux de fixer, d'après les documents de la cause et les usages établis en la matière, les droits dus à l'auteur. »

En conséquence, la Cour a infirmé le premier jugement, alloué 30 centimes par exemplaire vendu à l'auteur, et condamné l'éditeur à tous les dépens.

ÉTRANGER

Allemagne. — On annonce l'arrivée à Paris du professeur Mommsen. Le célèbre historien allemand, qui est maintenant âgé de soixante et onze ans, vient chercher à la Bibliothèque nationale des documents en vue de la continuation du *Corpus inscriptionum latinarum*, que publie en ce moment l'Académie de Berlin.

Une exposition en Saxe. — Une singulière exposition a eu lieu à Meiningen. Elle comportait exclusivement les journaux qui contenaient des articles sur la mort de l'empereur Guillaume Iᵉʳ.

Cette collection ne représentait pas moins de cinquante-quatre langues parmi lesquelles, bien entendu, toutes les langues européennes avec

leurs divers dialectes; on y trouvait, en outre, le bengali, l'indien, le guzzerien, le chinois, le japonais, l'hawaïen et une quantité d'autres idiomes encore moins connus.

Angleterre. — M. Sayce, professeur de l'Université d'Oxford, vient de faire, dans la haute Égypte, une importante découverte archéologique, consistant en deux cents tablettes recouvertes d'hiéroglyphes. Il espère que cette trouvaille jettera de la lumière sur les nombreuses expéditions que les Assyriens entreprirent dans la vallée du Nil pendant les années de prospérité du royaume de Mésopotamie.

— Pour la première fois, un journal anglais — et encore est-il américain d'origine — paraîtra désormais tous les jours, sans excepter le dimanche! C'est le *New York Herald*, — édition spéciale pour l'Angleterre.

Cette infraction aux usages traditionnels de nos voisins cause une grande émotion parmi eux. L'offense au repos dominical consacré par les mœurs et les règlements suscite des réclamations très vives, qui unissent dans un même mouvement catholiques et protestants. Ainsi à la tête des réclamants se placent le cardinal Manning et l'archevêque anglican de Canturbery, appuyés par les laïques les plus notables, comme le duc d'Argyll et le comte de Carnarvon.

Pologne. — Une intéressante lutte de générosité entre un écrivain et son admirateur anonyme.

Le grand romancier polonais, M. Sienkewicz, vient de recevoir un pli contenant la somme de 15,000 roubles — 50,000 francs — avec quelques lignes le priant d'accepter ce don comme l'expression de l'admiration qu'un de ses lecteurs professe pour son talent. La lettre était signée du nom d'un des personnages de son roman *Par le feu et le glaive*.

Quoique sans fortune, l'écrivain refuse d'accepter pour lui ce présent : il donne à la somme la destination suivante : les 50,000 francs placés dans une maison de crédit formeront un capital perpétuel, dont les intérêts serviront à instituer une espèce de bourse qui permettra, chaque année, à un littérateur ou à un artiste malade et sans fortune d'aller passer dans les pays chauds la saison rigoureuse. Cette donation portera le nom de la femme de Sienkewicz, morte poitrinaire il y a quelque temps.

Suisse. — *Les progrès du volapük.* — Un Suisse émigré en Amérique, à Saint-Louis, M. Albett, vient de léguer un million et demi pour l'établissement d'une académie de volapük à Fribourg, en Suisse. Une somme de 800,000 fr. sera, en outre, affectée à des prix, à des traductions, à des publications d'ouvrages.

A TRAVERS JOURNAUX ET PÉRIODIQUES

FRANCE

— Dans sa livraison de décembre, le *Bulletin du bibliophile* donne, entre autres articles d'intérêt, la suite des lettres inédites de François Tuillier à Peiresc, avec des notes par M. P. Tamizey de Larroque. Cette publication intéresse à la fois les historiens et les bibliophiles. Signalons aussi quelques pages signées E. B. sur le Père Pierre de Saint-Louis et son poème de la *Magdelaine*.

— La *Gazette archéologique*, fondée par Fr. Lenormant et J. de Witte, et publiée par MM. E. Babelon et E. Molinier chez A. Lévy, sous les auspices de M. A. Kaempfen, donne, dans ses numéros 11-12 (1888), la reproduction d'un fort beau spécimen de reliure en argent niellé. C'est un ouvrage italien du XVe siècle. M. Georges Duplessis accompagne ces planches d'un texte savant, fait pour être à la fois goûté de l'archéologue et de l'artiste. Cette riche œuvre d'art est tirée de la collection du baron Nathaniel de

Rothschild, de Vienne. Elle représente les principales scènes de la vie du Christ.

— M. Alex. Buchner, professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Caen, a pris l'historien Macaulay pour sujet de sa leçon inaugurale, laquelle est reproduite par l'*Instruction publique* du 26 janvier. Il s'y fait l'écho de critiques peu mesurées, dont on est revenu dans les pays de langue anglaise, et il relègue dédaigneusement Macaulay et ses écrits parmi les « momies » classiques. C'est encore un brevet d'immortalité.

Le même périodique insérait, dans son numéro du 19 janvier, un article de M. Baluffe, dont nous aurions parlé dans notre Chronique bibliographique si nous n'avions craint de rester trop longtemps sur le même sujet, et surtout s'il ne se trouvait reproduit dans le volume *Autour de Molière*, aujourd'hui paru. Il s'agit des origines de la *Comtesse d'Escarbagnas* et du nom de Tartuffe, que M. Baluffe retrouve, avec beaucoup de subtile ingéniosité, dans Guez de Balzac et chez un certain de Tuffes-Taraux, d'Angoulême.

— En un temps où la connaissance des langues est à l'ordre du jour parce qu'elle est un besoin de plus en plus pressant, la *Revue des langues vivantes*, publiée au Havre, sous la direction de M. A. Wolfromm (35, rue Fontenelle; un an, 12 francs), est appelée à rendre d'importants services. Elle ne s'adresse pas seulement aux professeurs, à qui elle est pourtant plus spécialement destinée; mais elle prend à tâche de donner un aliment intellectuel approprié à toutes les classes de lecteurs. C'est ainsi qu'elle a publié, dans ses derniers numéros, l'imitation en vers français, par M. B.-H. Gausseron, d'un long et brillant passage du *Lallah Rookh* de Thomas Moore, *le Forgeron de village* et *la Suspension de la crémaillère* (*the Hanging of the Crane*), d'après Longfellow, par M. J. Duchesne; des réflexions sur la place qu'occupe le roman anglais dans l'enseignement secondaire par M. Casimir Stryienski, auquel on doit les récentes publications d'œuvres posthumes de Balzac, et une étude sur le drame allemand, par M. Victor Basch.

— A lire dans la *Revue générale* (1er et 15 janvier) une étude alerte et fine de M. Ch. de Larivière sur *l'Amour romantique et l'Amour décadent*, et des notes fort intéressantes et curieuses pour servir à l'histoire de la pantomime, par M. Paul Hugounet.

— La *Revue universelle* (librairie de l'Art; un an, 12 francs), cette belle publication mensuelle illustrée, dont le bon marché est sans égal, donne, avec des articles sur *Virgile*, par M. Félix Naquet, sur *David et les sujets de l'Ancien Testament dans l'art florentin de la Renaissance*, par M. E. Müntz, sur *les Deux Dumas*, par M. Georges Delannoy, un fragment de l'ouvrage qui vient de paraître à la Librairie académique sur Mignet par notre ami, M. Édouard Petit, dont les articles à l'*Estafette* sont si remarqués. Ce fragment raconte l'enfance et la jeunesse de Mignet. On se rappelle que le *Livre* a publié, en primeur, un chapitre de la même œuvre sur les relations de Mignet avec la princesse de Belgiojoso.

— *Samedi-Revue* publie, depuis le 26 janvier, une remarquable nouvelle de Conrad-Ferdinand Mayer, intitulée : *la Veillée du Dante*, traduite avec un rare talent par notre collaborateur M. Louis de Hessem.

— Le *Journal des Débats* a publié, dans ses numéros du 22 et du 25 janvier, un remarquable travail de M. Harry Alis sur *les Jeux et l'hygiène dans les lycées*. Ce n'est point que ce qui y est dit soit bien neuf, mais la façon dont cela est dit est personnelle et frappante. C'est à force de coups qu'on enfonce les clous.

Le même journal donne, à partir du 12 février, une série de beaux articles intitulés *Romans et Romanciers*, dont, n'était le respect, nous recommanderions la lecture à M. Renan, en quête d'une règle morale pour la conduite de la vie dans la littérature contemporaine.

Une chronique de M. Francisque Sarcey dans le *XIXe siècle* (3 février), à propos de la discipline scolaire et des tempéraments qu'il est sage d'y apporter, est intéressante à lire et vaut la peine d'être méditée par ceux qui ont charge d'enfants. Ce mot résume tout l'article : « Il faut des règlements très rigoureux et beaucoup de jeu dans l'application qu'on en fait. » Quelles qualités cela ne suppose-t-il pas dans ceux qui les appliquent!

L'*Écho de Paris* nous donne une chronique de M. H. Bauer à propos des *Résignés*, pièce de M. Henry Céard représentée au Théâtre-Libre. L'auteur y déclare que nous sommes tous des « résignés au mal de vivre, essayant de tempérer la vie, qui est basse, laide, méchante et ennuyeuse, par des accès d'art, de passion et de combat ». Nous ne savons trop comment des *accès* peuvent, en aucun cas, *tempérer;* mais nous serions aise

d'apprendre ce que sont ces accès, sinon les plus hautes manifestations de la vie même. — Nous citerons encore, dans l'*Écho de Paris*, un bel article signé Nestor à propos de l'inauguration de la statue de Rousseau (7 février), où l'éminent journaliste s'élève avec raison contre l'opinion vulgaire qui oppose l'émotion de Jean-Jacques à la sécheresse de Voltaire, et des lignes indignées de M. Edmond Deschaumes à l'adresse du romancier à succès, Georges Ohnet, qui s'est permis une sortie contre les journalistes dans son dernier « chef-d'œuvre », *le Docteur Rameau* (10 février).

Dans l'*Estafette*, nous trouvons une chronique de M. Adolphe Tavernier sur *le Métier des armes et la Culture intellectuelle* (25 janvier), et un article de M. Édouard Petit (13 février) qu'il intitule *la Vocation* et qui lui a été inspiré par la lettre de Mürger reproduite aujourd'hui dans notre Bulletin des bibliothèques.

M. Félicien Champsaur consacre, dans l'*Événement* du 10 février, une grande colonne à un roman qui fait du bruit et dont nous parlerons plus au long, *Marie Fougère*. Nous ne quitterons pas ce journal sans signaler l'amusante chronique d'Aurélien Scholl dans le numéro du 13 février.

Au *Figaro*, une étude très remarquable, comme tout ce qu'écrit M. Henry Fouquier, mais pas tout à fait définitive, nous semble-t-il, sur *le Sens de la vie*, de M. Rode (4 février); deux jolies colonnes de M. Jules Lemaître édifiées avec les *Ombres chinoises* de M. Caran d'Ache et *les Marionnettes* de MM. Signoret et Bouchor (6 février); des lettres inédites de Flaubert, et la physiologie du *Bibliothécaire*, par M. G. Bourdon (9 février).

Dans la *Gazette de France* (27 janvier), un feuilleton de M. Armand de Pontmartin sur *le Rêve* de Zola, dont voici la conclusion : « Au point de vue littéraire, *le Rêve* est un pastiche. Retranchez-en ce qui revient au Balzac de *Modeste Mignon*, d'*Ursule Mirouet* et du *Livre mystique*, au Victor Hugo de *Notre-Dame de Paris* et des *Travailleurs de la mer*, vous n'aurez plus entre les mains de quoi border la chasuble d'un curé de campagne. » Nous ne voudrions pas dire que ce jugement soit tout à fait exact.

M. Gramont (L. de Gramont) donne à l'*Intransigeant* des *Notes sur la vie*, parmi lesquelles nous remarquons particulièrement son article sur l'Inspiration (10 février). Il ne nie pas la spontanéité du génie, mais il croit à la nécessité du travail.

La *Liberté* du 22 janvier donne une étude étendue et, somme toute, sympathique du *Docteur Rameau* de Georges Ohnet. L'auteur a signé X... A-t-il peur de se compromettre? Non, sans doute, puisque nous le retrouvons, le 29 du même mois, signant une chronique intéressante et pleine de faits peu connus sur Goethe, *Faust* et Wagner. Le 26, un autre collaborateur à initiales, P.-P. nous parle avec agrément et compétence de quelques livres nouveaux : *Sire*, par M. Henri Lavedan; *Mère et Maîtresse*, de M. Louis Ulbach; *l'Agent* XIII-*126* de M. Paul Rouaix. Le même critique (16 juillet) signale l'article de M. Adolphe Julien sur l'éditeur Renduel, que le *Livre* a publié le mois dernier, et il y puise les éléments de presque toute sa chronique, ce dont nous le remercions de tout cœur.

Le *Moniteur universel* fait toujours une large place aux questions religieuses. Dans son numéro du 26 janvier, M. Emmanuel Cosquin étudie *la Réforme et la Révolution sociale en Allemagne au* XVIe *siècle*, à propos du second volume de *l'Allemagne et la Réforme* de l'historien Janssen, dont la traduction vient de paraître à la librairie Plon.

Encore M. Auguste Balluffe. Sous le titre *Anomalies normaliennes*, il relève, dans le *National* du 28 janvier, les opinions de M. Jules Lemaître sur Molière et lui dit vertement son fait.

L'*Observateur français* (22 février) publie une chronique intitulée *Racine et M. Brunetière*, où M. Chassaigne de Néronde nous parle agréablement de ce *jeune* normalien et des conférences qu'il débite aux jeunes collégiens, ses frères cadets, sur nos classiques comparés aux grands écrivains dramatiques étrangers.

Paris (13 février) est amusant dans l'article gouailleur, mais juste, que M. Georges Montorgueil intitule *le Faux nez de Lucie Herpin*.

Les amis de notre littérature du moyen âge et de tout ce qui s'y rattache dans notre littérature moderne liront avec plaisir, dans le *Parisien* du 18 janvier, une chronique de M. Henry Lapauze, sur *l'Amante du Christ*, que M. Rodolphe Darzens donnait naguère au Théâtre-Libre.

A signaler dans le *Parti National* : la chronique musicale de M. Albert Dayrolles sur *le Wagner de la légende et celui de la réalité* (29 janvier) et la chronique scientifique du D^r^ Ad. Piéchaud sur la paralysie générale et la santé des gens de lettres, — attristant chapitre à ajouter au livre de Tissot (9 février).

© 2007 Lyon — Éditions « les passerelles du temps » — editions.ainay@free.fr

Le *Public* du 18 janvier donne un article de M. Camille Flammarion sur les *Apparitions* et autres phénomènes psychiques dont l'étude est si à la mode de nos jours. Citons aussi deux joyeuses colonnes de M. Alexandre Hepp sur les illustres — quoique peu connus — délégués de l'association littéraire au congrès que la Société des gens de lettres organise pour l'exposition. Cet article est intitulé *Quelques-uns* (24 janvier).

Le feuilleton de la *République française* du 17 janvier est consacré à une solide étude du livre de M. Liard intitulé *l'Enseignement supérieur et la Révolution*, par le professeur de philosophie législateur M. A. Burdeau.

Enfin nous appellerons l'attention sur la préface d'un nouveau livre de M. Berthelot intitulé *Introduction à l'étude de la chimie des anciens et du moyen âge*, que le *Temps* publie dans son numéro du 23 janvier.

ÉTRANGER

Angleterre. — Nous lisons dans *The Academy* (19 janvier) : « Les deux articles originaux du *Livre* de décembre rentrent admirablement dans le cadre de la publication. Le savant bibliographe M. Drujon y annonce un catalogue raisonné des livres qui ont été les victimes de ce qu'il appelle la *bibliolytie* (mot que nous n'aimons pas beaucoup), c'est-à-dire qui ont été détruits par leurs auteurs dénaturés, pour des raisons ignorées ou connues. Ce catalogue sera utile; mais nous aimons encore mieux en somme, bien que nous ne tombions pas toujours d'accord avec les lois particulières qu'il formule, l'article de M. Delauney sur *le Livre harmonieux*. Il n'y est point question de musique. C'est un court traité sur les proportions et la structure matérielle du volume imprimé. Il faut avouer que l'on avait besoin de quelque travail de ce genre. Nous avons nous-mêmes, si nous ne nous trompons, appelé plus d'une fois l'attention sur les crimes contre l'harmonie que commettent certains éditeurs bien intentionnés, qui, en faisant des éditions en « grand papier », se contentent d'agrandir la marge inférieure et la marge extérieure du livre, sans rien changer aux dimensions de la marge supérieure et de la marge du fond; défigurant ainsi l'ensemble des proportions de la partie imprimée. Et encore ceci n'est-il qu'un exemple. M. Delauney a fait une bonne action en appelant l'attention sur tous les côtés de la question.

— *The Bookworm*, dont Mr. W. Roberts est depuis peu le rédacteur en chef, fait de plus en plus honneur à son éditeur, Mr. Elliot Stock. Un article joliment illustré sur Thomas Bewick, le célèbre graveur sur bois; des pages d'un véritable intérêt bibliographique sur les vieux catalogues, sur les bibles de Coverdale et de Cranmer, sur Richard de Bury, et sur les premiers vers de Tennyson, sans parler de quelques lignes à propos de la *Gazette de France* et de Théophraste Renaudot, composent, avec des entrefilets piquants et bien placés, une livraison capable de réjouir bibliophiles et bibliographes.

— *The Century Magazine* publie, dans son *Midwinter Number* (février), un article humoristique et artistique, plein de curieux souvenirs personnels, sur le peintre Gérôme, signé Fanny Field Hering, avec des illustrations d'après l'artiste français et d'après Wyatt Eaton, Kenyon Cox, Harry Fenn, E. Daecke et W. Taber. Mr. W. J. Stillman, qui fait une étude spéciale des vieux maîtres italiens, s'adresse cette fois à Simone Memmi, dont il donne d'intéressants spécimens. Enfin, M. Charles Mc Kay donne des pages attrayantes et érudites sur les fées et les druides d'Irlande. — Nous n'indiquons ici que les articles qui nous frappent le plus, parmi tant d'autres remarquables à des titres divers.

— Nous trouvons à signaler dans la *Fortnightly Review* de février un article remarquable, mais très sujet à discussion, malgré son ton dogmatique, de M. Dowden, sur les espoirs et les craintes que peut faire concevoir la littérature contemporaine (*Hopes and Fears for Literature*); et le second *instalment* de la belle étude de M. A. C. Swinburne sur le livre posthume de Victor Hugo : *Toute la Lyre*. On lira aussi avec intérêt *The Characteristics of English Women*, par E. Lynn Linton.

— *The Library*, le nouveau *Magazine* de Mr. Elliot Stock, que nous avons annoncé et qui est l'organe de « The Library Association of the United Kingdom », en est à son second numéro février). Nous y remarquons spécialement l'étude commencée dans le numéro de janvier, par M. A.-H. Bullen, sur certaines imprimeries particulières (*The Appledore Private Press, U. S. A.*), un mémoire sur un bibliographe méconnu (*A Bibliographical Martyr. Dr Robert Watt*, by Thomas Mason), et un compte rendu sympathique du livre de M. Jules Le Petit sur les éditions originales des écrivains français, par Mr. Alfred W. Pollard.

— Nous remarquons dans le *Murray's Maga-*

zine pour février, la dernière partie d'un travail intitulé *Reminiscences of Waterloo and the Duke of Wellington.*

— Notre vieil ami *Notes and Queries* (26 janvier) salue ainsi la dixième année de notre publication. « Un nouveau volume du *Livre* commence par un *Conte pour les Bibliophiles,* de M. Octave Uzanne, très habile et très curieux morceau de pastiche littéraire, admirablement illustré par M. Albert Robida. Poursuivant la série de ses articles sur les écrivains anglais, qui sont devenus un de ses traits particuliers, *le Livre*, nous donne un bon travail sur George Eliot. On peut remarquer certaines améliorations dans la « Bibliographie moderne ». — Il ajoute, dans son numéro du 16 février: « Le numéro du *Livre*, pour le 10 février, débute par un projet de l'infatigable et brillant bibliophile M. Octave Uzanne, qui propose de fonder une nouvelle société cosmopolite d'amateurs de Livres. Nous ne pouvons exposer en son entier l'alléchant programme qu'il met en avant; mais comme le 1er mars est la dernière date pour être admis, nous conseillons de consulter sans retard le *Livre.* Une intéressante étude sur Eugène Renduel, le fameux éditeur des romantiques, vient ensuite, et est elle-même suivie de nouveaux extraits de l'intéressante correspondance du prince de Ligne avec Casanova.

— Mr. W. Roberts, dont l'activité et la puissance de production sont peu ordinaires, donne à la revue intitulée *Westward Ho!* (Elliot Stock, Londres, février), un portrait du poète Austin Dobson ; et à un journal hebdomadaire, *Wit and Wisdom* (Londres, 3, Bride street; 9 février), dont il est le second directeur, une étude sur Mr. Andrew Lang, lequel est, sans doute, un écrivain fertile, mais un peu trop enclin, peut-être, à démarquer le linge d'autrui pour s'en faire honneur à sa table.

États-Unis. — Le *Frank-Leslie's Illustrated Newspaper* (New-York, 19 janvier) publie un supplément de 8 pages entièrement consacré à l'État d'Indiana et aux sources de gaz naturel qu'on y a trouvées et qu'on y exploite.

— Un homme du métier, qui signe *An ex-editor*, publie, dans *Lippincott's Magazine* (février), des réminiscences de sa vie de journaliste, dont on peut profiter partout, et que la différence des mœurs et des allures rend particulièrement piquantes pour un littérateur français. Dans le même numéro on trouve quelques bonnes pages sur Nathaniel Hawthorne, par Mr. R. H. Stoddard.

— On lit dans *The Nation*, à propos de l'édition des œuvres de Franklin, dont Mr. Bigelow vient de donner le 10e vol. (New-York, Putnam), que Franklin regardait l'habitude d'apprendre aux enfants le latin et le grec en négligeant la langue maternelle, comme le *chapeau bras* de la littérature moderne. Que l'expression appartienne à *The Nation* ou à Franklin, elle vaut la peine qu'on l'explique. Nous la recommandons à l'éditeur de *The Library Journal* pour son coin de *Humors and Blunders;* elle y fera bonne figure et s'y trouvera, comme le *Livre* s'y trouvait dernièrement, en nombreuse et honnête compagnie.

Le même périodique (31 janvier) ne trouve pas à son goût les améliorations et changements apportés dans l'arrangement matériel de la seconde partie du *Livre.* Il veut bien cependant signaler comme intéressant l'article de M. Edouard Petit sur *la Vie mondaine de Mignet*, dans le numéro de novembre 1888. L'article de M. Delauncy, sur *le Livre harmonieux* (décembre), lui paraît quelque peu fantastique; mais il admire sans réserves l'exquise reproduction, contenue dans le même numéro, de la reliure en maroquin du Levant, avec appliques d'argent et d'or, exécutée par M. Ruban, pour l'exemplaire de *la Française du siècle*, que l'auteur, M. O. Uzanne, conserve dans sa bibliothèque.

— La grande et luxueuse publication dirigée par M. J.-D.-E. Schmeltz, conservateur du Musée ethnographique de Leyde, *Internationales Archiv für Ethnographie*, complète, avec sa sixième livraison, son premier volume. Nous y signalerons, parmi des études spéciales et techniques de la plus haute valeur, un article du Dr Richard Andrew sur les anciennes mosaïques mexicaines. Les illustrations sont d'un fini et d'une exactitude remarquables, et il semble difficile de surpasser les grandes planches en couleur, soit en éclat, soit en fidélité. — Nous reproduisons textuellement l'avis adressé aux abonnés dans cette livraison.

« La rédaction et l'éditeur saisissent tous les moyens pour faire des *Archives internationales d'ethnographie* un lien étroit entre tous ceux qui, soit dans un but scientifique, soit pour des motifs purement commerciaux, s'intéressent aux collections ethnographiques.

« A cet effet, ils se sont proposé d'ajouter à chaque livraison un supplément spécial dont les pages sont mises gratis à la disposition des abonnés pour y faire insérer des informations sur des collections dont on désire se défaire soit par échange, soit par vente. Ces insertions doivent être envoyées franco à l'éditeur avec le formu-

laire imprimé qui se trouvera dorénavant sur la couverture de chaque livraison. Le supplément reçoit de même les demandes pour quelque collection spéciale, comme pour des objets d'intérêt ethnographique.

« Il se pourrait ainsi que les directions de divers musées ou des collectionneurs se réunissent pour obtenir en commun une collection importante qui, pour diverses raisons, en son entier, n'aurait pu être obtenue par un seul d'entre eux ».

Porto-Rico; Antilles. — La *Revista Puertorriquenna* (Porto-Rico), publie depuis quelque temps de remarquables traductions en vers des poésies de Jean Richepin, dues au directeur de cette revue, M. Manuel Fernandez Juncos.


NECROLOGIE

FRANCE

— Le R. P. Besse, un des membres les plus savants de la Compagnie de Jésus, vient de mourir à l'âge de soixante-dix-sept ans, dont cinquante et un consacrés à la vie religieuse.

— On annonce la mort (février) de M. Antoine Casenave, ancien juge à la cour d'appel et à la cour de cassation. Il avait fait de nombreuses recherches dans les anciens titres des archives judiciaires, et laisse malheureusement inachevés les derniers volumes de son étude sur les tribunaux de Paris, de 1789 à 1800.

— Un auteur dramatique, dont la vogue à une certaine époque fut très grande, Adolphe Choler, le collaborateur de Labiche, Siraudin, Lambert-Thiboust, l'ancien directeur du Palais-Royal avec Plunkett, est mort à l'âge de soixante-six ans en janvier dernier.

Choler a produit quelquefois seul, le plus souvent avec l'un des auteurs dramatiques que nous venons de citer, un très grand nombre de comédies, vaudevilles, opérettes, etc. Parmi les œuvres qui ont eu le plus de succès, citons : *les Marquises de la Fourchette*, avec Labiche; *le Fils de la Belle au Bois dormant*, pièce en trois actes, avec Siraudin et Lambert-Thiboust; *les Méli-Mélo de la rue Meslay*, un acte avec Marc Michel; *les Amoureux de la bourgeoise*, un acte, avec Siraudin; *la Vieillesse de Brididi*, avec Henri Rochefort; *un Pied dans le crime*, trois actes avec Labiche; *les Chemins de fer*, en cinq actes, avec Labiche et Delacour, etc.

— On annonce la mort (février) du citoyen Clémence, ancien membre du comité central de la Commune de Paris, et typographe distingué. Il avait, sous l'empire, travaillé à l'Imprimerie nationale.

— Le baron Alfred-Auguste Ernouf, littérateur de mérite, chevalier de la Légion d'honneur et fils du général de division baron Ernouf, grand officier de la Légion d'honneur, vient de mourir à l'âge de soixante et onze ans (février).

Le baron Ernouf épousa, en 1842, la fille du baron Bignon, ancien ministre de Napoléon Ier. De 1849 à 1851, il soutint vivement, dans le *Bulletin de Paris*, la politique présidentielle de Louis-Napoléon Bonaparte.

Depuis, il s'est fait connaître par de nombreux écrits des genres les plus divers, parmi lesquels nous citerons : *Histoire de trois ouvriers français* (Richard Lenoir, Bréguet, Michel Brézin), *le Général Kléber*, *les Français en Prusse* (1807-1808), etc.

— M. Raoul Fauvel, le poète-journaliste, auteur de : *la Neige tombe! Filles d'Alsace et de Lorraine*, et de tant d'autres œuvres populaires, est mort à la fin de janvier.

Nous apprenons tardivement la mort de l'orientaliste Gustave Garrey (3 décembre 1888).

— M. Ernest Gellions d'Anglar, un des plus jeunes rédacteurs du *Gil Blas*, est mort à la fin de janvier.

— Nous apprenons la mort (février) de M. Ferdi-

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nand-Nicolas Goldschmidt, qui occupa, pendant un grand nombre d'années, l'emploi de reporter dans la plupart des journaux de Paris. M. Goldschmidt était le doyen de sa corporation.

— M. Claude Guigne, archiviste en chef du département du Rhône, vient de mourir à Trévoux, à l'âge de cinquante-six ans (février).

— M. Émile Guiard, neveu d'Émile Augier, est mort le 1er février à Cannes. Il n'avait que trente-six ans. L'Odéon a représenté de lui deux comédies, *Mon Fils* et *Feu de paille*, et le Théâtre-Français a toujours laissé à son répertoire sa première pièce, *Volte-face*. Son poème, *Livingston*, avait été couronné par l'Académie française. Enfin, il était l'auteur d'un petit monologue, *la Mouche*, qui a été bien souvent récité dans les salons.

— On annonce la mort, à l'âge de soixante-quinze ans, de M. Alexandre-Nathan Lévy, le frère aîné de Michel Lévy, le fondateur de la maison de librairie bien connue (février).

— Le 5 février est mort un vieil auteur dramatique peu connu de la génération actuelle, Gabriel de Lurieu, qui, de 1823 à 1858, a composé un grand nombre de vaudevilles, de drames ou de livrets d'opéra-comique, dont plusieurs ont eu du succès en leur temps. Il avait quatre-vingt-six ans.

— M. Henri Lutteroth vient de mourir à quatre-vingt-six ans (février). Il avait publié une *Histoire des débuts du protestantisme français jusqu'au premier synode de 1559*, qui fut une véritable révélation sur cette époque importante et si mal connue.

Il dirigea de 1831 à 1850 un journal hebdomadaire, *le Semeur*, qui représentait avec éclat les idées qui lui étaient chères.

— M. Rosseuw Saint-Hilaire, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, ancien professeur à la Faculté des lettres et ancien rédacteur aux *Débats*, est mort à la fin de janvier, à Paris, âgé de quatre-vingt-six ans.

— On annonce la mort (janvier) de M. Eugène Tisserand, ancien professeur à l'école vétérinaire de Lyon. M. Tisserand a été président de l'Académie de Lyon et secrétaire général de la Société d'agriculture. On lui doit des travaux très importants sur la science vétérinaire et la zootechnie. Il était âgé de soixante-treize ans.

Alsace. — On mande de Rixheim la mort, à l'âge de soixante-dix-sept ans, du poète alsacien Georges Gagelin (février).

ÉTRANGER

Allemagne. — Un des érudits allemands les plus versés dans la connaissance de la littérature anglaise et des œuvres de Shakespeare en particulier, le Dr Friedrich Karl Elze, est mort à Halle, le 21 janvier. Il était né en 1821. La *Hallische Zeitung* publiait naguère une bibliographie complète de ses nombreux écrits.

— Une dépêche de Munich annonce la mort de M. Holzendorff, célèbre professeur de droit à l'université de cette ville.

Né à Bietmannsdorff (Brandebourg), en 1829, M. de Holzendorff s'était fait connaître surtout par ses études sur la réforme du code pénal et en particulier sur la réforme du régime pénitentiaire. Il avait fondé les congrès des juristes allemands qui se réunissent chaque année. Parmi ses publications, inspirées par un esprit très libéral, il faut citer : l'*Encyclopédie des sciences juridiques*, l'*Annuaire de la législation, de la juridiction et de l'administration de l'empire allemand*, etc.

M. de Holzendorff avait contribué à la fondation d'un certain nombre d'œuvres philanthropiques, entre autres des fourneaux populaires.

En 1874, il avait assisté le comte d'Arnim, ancien ambassadeur d'Allemagne à Paris, dans le fameux procès intenté au comte par le prince de Bismarck.

Angleterre. — James S. Brazier, professeur de chimie à l'université d'Aberdeen, est mort dans la seconde quinzaine de janvier. On a de lui de remarquables études sur le verre et sur le chanvre.

— Un érudit, très versé dans la généalogie des familles des *Borders*, Mr. T. H. Cockburn-Houd, est mort à Édimbourg, le 15 janvier.

— Le 21 janvier est mort, dans sa soixante-quatorzième année, à Bolton, un auteur de chansons populaires, Mr. J. B. Geoghegan.

— Un journaliste écossais, Mr. David Hodge, est mort en janvier dernier. Outre ses fonctions au *Dundee Advertiser*, il s'occupait beaucoup de la pêche à la ligne et de la littérature, et on lui doit *Angling Days in Scotch Lochs*, ouvrage classique sur la matière.

— Un critique musical célèbre au delà du détroit, le Dr Francis Hueffer, d'origine germanique, est mort le 19 janvier. On a de lui : *The Troubadours, a His-*

© 2007 Lyon — Éditions « les passerelles du temps » — editions.ainay@free.fr

tory of Provençal Life and Literature in the Middle ages. Il a donné plusieurs articles importants à l'*Encyclopedia Britannica*.

— Un jurisconsulte doublé d'un archéologue, Mr. Th. Soutar, collaborateur ordinaire de *Notes and Queries*, est mort à Crieff, le 13 janvier.

Autriche. — *Le Livre* doit enregistrer la mort du prince héritier d'Autriche, l'archiduc Rodolphe (fin de janvier), car l'archiduc ne se contentait pas d'être prince, il était littérateur et journaliste de talent. Son principal ouvrage, *la Monarchie austro-hongroise, décrite et dépeinte*, reste inachevé. Il était né le 21 août 1858.

États-Unis. — Sabina Dolaro, actrice et écrivain de quelque réputation aux États-Unis, est morte à New-York le 23 janvier. Elle était Anglaise de naissance et de race juive. Elle a publié un assez curieux volume de vers intitulé *Mes Amours*.

— Nous apprenons de New-York la mort de M. George Duncan (20 janvier), qui, après avoir fait partie de la maison de librairie Glass et Duncan, de Glasgow, était allé s'établir aux États-Unis. Il est l'auteur d'une aimable relation de touriste : *Royal Route, or, a ten Days' Tour in Scotland*.

— Mr. Alexander T. Mc Gill, professeur de théologie à Princeton Theological Seminary, état de New Jersey, est mort le 13 janvier, à l'âge de quatre-vingt-un ans. Il a écrit beaucoup d'ouvrages de théologie et de polémique religieuse.

Hollande. — Nous apprenons la mort d'un naturaliste et anthropologiste de grande distinction, M. C. B. H. von Rosenberg, décédé à La Haye le 15 novembre 1889. Il laisse, outre une foule d'écrits d'une haute portée scientifique, un grand ouvrage : *Der Malayische Archipel, Land und Leute* (1878).

— Le bibliothécaire et bibliographe P. A. Tiele est mort à Utrecht le 22 janvier.

Italie. — Le comte des Dorides, ancien rédacteur du *Moniteur de Rome* et correspondant de plusieurs journaux, vient de mourir à Frascati (février), où il s'était retiré après le procès que lui avait intenté le gouvernement italien et qui fit si grand bruit il y a quelques années.

— Le commandeur Andrea Gastaldi, professeur à l'Académie royale Albertine, mort à Turin le 9 janvier, était l'un des peintres les plus remarquables de la nouvelle école italienne. Né le 16 avril 1826, il avait passé huit années à Paris et s'était fait remarquer à nos expositions universelles de 1867 et de 1878 par ses tableaux de la *Défense de Tortone* et de *Boniface VIII*. Il avait épousé une Française, Mlle Léonie Lescuyer, peintre très remarquable elle-même, et était frère de Mgr Lorenzo Gastaldi, archevêque de Turin.

Norvège. — M. Broch, un savant norvégien qui fut d'abord professeur à l'Université de Christiania, puis ministre de la marine et des postes en Norvège, vient de mourir près de Paris, à Sèvres, à la suite d'une longue maladie. Il était âgé de soixante et onze ans (février).

Il avait occupé jadis les fonctions de commissaire norvégien pour les expositions de 1867 et de 1878, et était, en dernier lieu, directeur du bureau international des poids et mesures situé au pavillon de Breteuil, dans le parc de Saint-Cloud (8 février).

— Le professeur Worm-Müller, dont les travaux chirurgicaux ont une grande réputation en Scandinavie, est mort à Christiania, le 11 janvier.

Russie. — M. Ossip Zedkine est mort à Paris à la fin de janvier. Né en 1853, dans une des riches familles d'Odessa, il appartenait à cette phalange de jeunes gens qui se dévouèrent à la propagande des idées socialistes dans la classe ouvrière. Il était étudiant ès sciences naturelles; il apprit le métier de menuisier pour pouvoir pénétrer dans les ateliers et se mettre en contact avec les prolétaires. Expulsé de Russie en 1874, il se rendit en Allemagne; chassé en 1881, après plusieurs mois d'emprisonnement, il vint à Paris.

Il pouvait lire une dizaine de langues européennes et écrivait le français et l'allemand. Il collabora assidûment au *Socialiste* de Paris, et au *Social Demokrat*, l'organe officiel du parti socialiste allemand.

Suisse. — On annonce la mort d'un écrivain très populaire, M. le Dr Franz-Joseph Schild, qui vient de succomber à l'âge de soixante-sept ans et demi (février). Le défunt, qui a publié bon nombre de volumes de prose et de poésie, était surnommé le grand-papa du Jura, et était originaire de Granges.

L'Administrateur-Gérant : A. Sauphar.

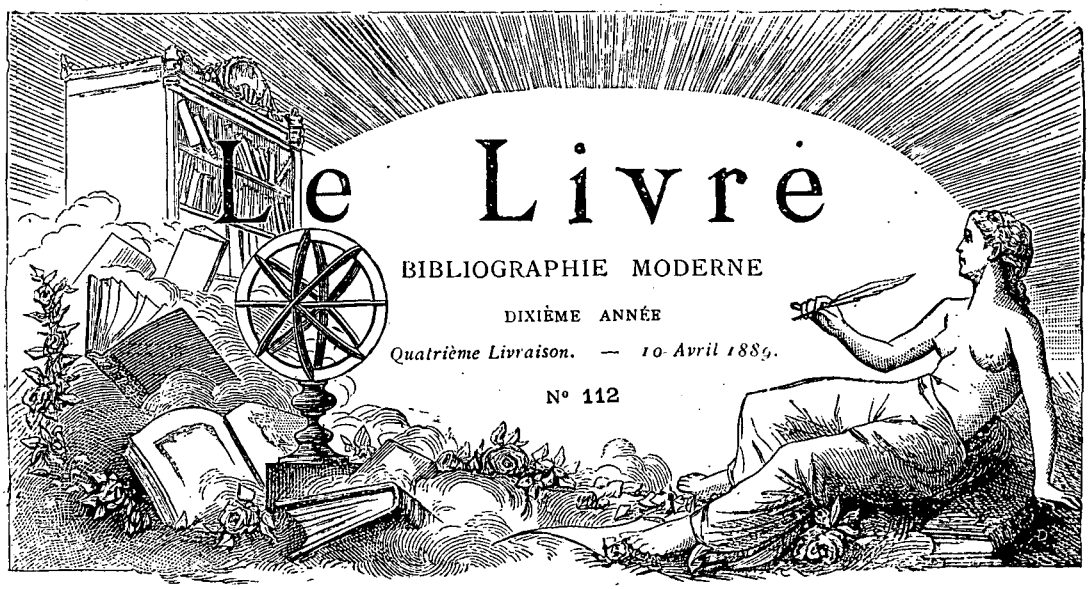

L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Histoire. — Beaux-Arts. — Géographie. — Bibliographie. — Mélanges. — Gazette bibliographique. — Causerie. — Documents bibliographiques, etc.

ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES

Un couple, par JACQUES MADELEINE. Paris, G. Charpentier et Cie, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

En petits chapitres secs, M. Jacques Madeleine, un débutant, nous donne une sèche et brutale analyse de l'état de désorganisation morale et physique auquel peuvent atteindre deux êtres qui, se connaissant depuis la plus tendre enfance, ont débuté par des privautés d'allure suspecte, par un libertinage de gamins, pour arriver à former *Un couple* uni par la fureur malsaine du vice et que rien ne saurait plus désunir que la mort. Cette étude ne manque certes pas de talent, et l'exigeante domination de la chair y est peinte avec un certain bonheur. Mais ce qui y domine, accentué autant par la coupe voulue des chapitres que par un persistant parti pris de l'auteur, c'est la sécheresse générale, un manque d'émotion empêchant de s'intéresser aux héros, comme on le désirerait. La vie n'est pas ainsi, toujours au même diapason aigu. Leur cynisme absolu, continu, sans aucune détente, finit par gagner le lecteur, qui ne parvient pas à se passionner pour eux et qui contemple leurs ébats, leurs vices sans se sentir touché, devenu cynique lui-même. C'est certainement là le gros défaut de cette œuvre, écrite par quelqu'un qui sait et qui a de l'observation.

Les gens de mer, par LÉOPOLD PALLU DE LA BARRIÈRE. Paris, G. Charpentier et Cie, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Ce qui fait la réelle valeur du livre de l'amiral Pallu de La Barrière, ce n'est pas seulement la diversité des histoires contées, le saisissant intérêt des anecdotes, le curieux pittoresque des aventures, c'est surtout la profondeur de la pensée et la haute qualité de l'observation. Ce n'est pas, en effet, purement l'œuvre d'un amuseur ou d'un voyageur, c'est l'œuvre d'un philosophe de large envergure, d'un penseur, d'un analyste très subtil. Nul ne nous semble avoir mieux parlé des *Gens de la mer* avant lui, nul ne les a plus heureusement étudiés sous toutes les formes, dans tous les instants de leur existence peu connue. Ce récit, sans grandes prétentions, sans recherches

de gros effets, atteint par sa simplicité même les sommets les plus élevés du drame et saisit le cœur avec une puissance irrésistible, parce qu'on sent que tout y est vrai, que tout y est vu, que tout y est senti et vécu. M. Pallu de La Barrière est assurément le premier de nos écrivains maritimes qui ait su nous donner la sensation vraie de la vie sur mer, la connaissance exacte de ces hommes spéciaux qui sont les marins, les hommes de la mer. Son étude est d'autant plus saisissante qu'elle porte sur les plus humbles de ces héros inconnus qui bravent à chaque instant la mort; ce qu'il nous raconte, ce sont les péripéties du voyage d'un pauvre bateau marchand faisant le commerce du guano, et il faut être un maître pour tirer de la relation d'un si obscur métier l'impression forte et pénétrante qu'il a su en dégager. Nombre de ses observations sont des documents de premier ordre sur ces braves gens, ces courageux, ces martyrs de la vie simple, dont l'existence est tout entière comprise entre les deux mots devoir, dévouement; nous plaçons volontiers *Les gens de mer* au nombre des meilleurs écrits de notre temps et leur auteur parmi les littérateurs de grande race.

Lamiel, par STENDHAL, roman inédit publié par *Casimir Stryienski*. Paris, librairie moderne, 1889. Un volume in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

L'heure semble propice à tout ce qui se rattache à Stendhal, à ses œuvres; il y a dans les tendances actuelles un retour très accentué vers la psychologie, vers le roman d'analyse, tout en profitant des enseignements, des procédés que le naturalisme a indiqués aux écrivains modernes. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que Stendhal lui-même, dans les notes accompagnant le roman inédit dont nous allons parler, semble indiquer qu'il est disposé, dans une certaine mesure, à sacrifier aux règles de la mode de son temps, tout comme nous voyons certains de nos jeunes écrivains faire ce qu'on pourrait appeler de la psychologie naturaliste, ou mieux, documentaire.

Un délicat, un ami des lettres, auquel on doit déjà, en collaboration avec M. François de Nyon, la publication du *Journal de Stendhal*, M. Casimir Stryienski, a eu la bonne fortune de découvrir à la bibliothèque de Grenoble et la patience de déchiffrer, en dépit de son illisible écriture, un roman inédit de Stendhal. Ce manuscrit datant de 1839 1840, c est-à-dire de la même époque que *La chartreuse de Parme*, est, bien que non terminé complètement, un des documents les plus précieux et les plus instructifs que l'on puisse joindre aux plus fameuses œuvres du célèbre écrivain. De plus, les notes jointes, un dessin, une biographie des personnages, un avant-propos, donnent des renseignements absolument ignorés sur la manière dont Stendhal composait ses romans, et ne sont pas les pages les moins intéressantes de ce très curieux ouvrage.

Lamiel est l'histoire d'une jeune paysanne normande, proche parente par le caractère, l'âme, le cœur, des héros les plus amoureusement étudiés par le grand romancier. Cette jeune fille, recueillie par un maître d'école dans un hospice d'enfants trouvés, élevée au rang de lectrice par une duchesse, puis dépravée moralement par un ambitieux médecin bossu et menant une vie accidentée de Manon Lescaut, est une création absolument extraordinaire, un caractère tout à fait en dehors de ceux que l'on a pu s'amuser à peindre, à expliquer, avec sa passion de l'action, de l'énergie insufflée par de premières lectures et poussée plus tard jusqu'à l'amour pour les grands criminels, presque au crime, avec aussi son mépris des fadeurs, des politesses, de la banalité courante de la vie et du monde. En ce sens, Stendhal a fait là une œuvre aussi saisissante que *le Rouge et le Noir;* sa *Lamiel*, étrange, terrible, est le pendant de l'inoubliable *Julien Sorel*. Il faut lire attentivement cette œuvre, la suivre dans tous ses détails pour en savourer la dangereuse saveur, pour admirer l'art d'analyse, la science psychologique du maître, vers lequel se tournent en ce moment beaucoup de jeunes ambitions littéraires.

Norine, par FERDINAND FABRE. Paris, G. Charpentier et Cie, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le grand charme qui se dégage de *Norine*, la nouvelle œuvre de Ferdinand Fabre, est autant dû à sa forme littéraire, si séduisante, si particulière, qu'à la sincérité du récit, à sa délicieuse simplicité, à sa bonhomie élégante et communicative, à l'émanation de vraie nature, dont le souffle pur, le parfum simple, passent entre les pages frissonnantes. L'amour passionné du pays natal communique au remarquable écrivain une éloquence qui va directement au cœur et sait toucher les fibres les plus intimes, les plus douces de l'être humain. Ce n'est rien, presque rien, cette jolie histoire de *Norine*, et pourtant nul ne saurait la lire sans se sentir profondément ému, tant elle est baignée du sentiment véritable de la réalité, tant elle se trouve d'accord avec vos plus délicates sensations d'âme et d'esprit. Il était difficile de s'attaquer à un sujet plus humble pour

en tirer des accents plus pénétrants, de descendre plus bas dans l'échelle sociale pour s'élever plus haut dans la peinture des émotions du cœur; mais, c'est que, en narrant les mœurs de ces pauvres paysans cévenols, en les montrant dans la rude simplicité de leur existence au pays, dans l'âpre labeur de leur vie active à Paris, le romancier a su mettre tous ses regrets, toutes ses joies, quelque chose de lui-même, qui est l'arome exquis du livre et lui donne l'irrésistible vibration de la vie. Ce volume s'adresse aux délicats, aux lettrés, par son style, par son art de la phrase et de la langue; il s'adresse aux gens de cœur, il s'adresse à tous par sa tendresse émue, par sa profonde humanité, et il comptera parmi les plus heureuses productions du maître écrivain.

Un premier amant, par ARMAND SILVESTRE. Paris, G. Charpentier et Cie, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

C'est un véritable livre de poète, de franc et passionné amoureux de la belle nature que le roman publié par Armand Silvestre sous ce titre : *Un premier amant.* Les superbes paysages s'y succèdent, tout parfumés de senteurs printanières, les floraisons de belles fleurs y éclosent en gerbes touffues, et c'est partout comme une senteur latente d'amour se dégageant des dessous de bois pour envahir le cœur, charmer la chair. Plaçant son action en plein jardin de la France, ainsi qu'en une oasis cythéréenne, il nous montre les amoureux faisant éperdument l'amour au beau pays de Touraine. L'adultère de Marthe de Prades et d'André Maurienne y fait pendant à l'idylle de Claude Lundi avec Claire de Lys. Après nous avoir conduit à travers toutes les péripéties de cette passion en partie double, l'écrivain nous amène à l'épilogue si dramatique, la mort des deux amants de Marthe, mis face à face pour un duel sans merci par le mari outragé. Puis on voit enfin Claude épouser Claire, et mettre, comme une lueur d'aurore, le symbole de l'éternelle renaissance dans cette fin tragique. Le volume déroule son action à travers les chants d'amour, les cantiques à la louange de la beauté, long et triomphant épithalame de bonheur, de plaisir, un seul instant assombri, pour finir en joyeux hyménée. G. T.

The Twilight of the Gods, *and other Tales,* by RICHARD GARNETT. London, T. Fisher Unwin; 1888. Un vol. in-8°.

Ce beau volume est un recueil de nouvelles et de courts récits publiés pendant le cours de ces dernières années dans différentes revues anglaises par Mr. Richard Garnett, auteur de *Vie de Carlyle* et d'autres ouvrages en vers et en prose justement estimés. Un soin artistique de la forme de moins en moins rare chez les écrivains d'outre-Manche, une recherche archéologique, et parfois, comme dans *The Potion of Lao-Tsze* et *Abdallah the Adite*, un goût pour l'exotisme oriental qui, tout en prêtant à la richesse et à l'éclat des couleurs, n'excluent en rien l'abondance et l'ingéniosité de l'imagination, telles sont les qualités qui me paraissent distinguer les *Tales* de Mr. Richard Garnett. Elles valent assurément la peine d'être réunies en volume, étant bien au-dessus du niveau de la littérature courante qui alimente les innombrables magazines de la Grande-Bretagne et des États-Unis. Ce sont de petites compositions artistement conçues et finement exécutées. A ce titre, elles méritent de prendre rang parmi les productions où la critique doit rechercher les caractères et les tendances littéraires d'une époque et d'un pays. B.-H. G.

Œuvres d'André Theuriet: Madame Heurteloup. Paris, ALPHONSE LEMERRE, 1889. Un vol. in-12. — Prix: 6 francs.

Jusqu'ici, les *Œuvres* de M. André Theuriet, dans la *Petite Bibliothèque littéraire* de Lemerre, ne comprenaient que trois volumes, celui des *Poésies*, un volume de *Nouvelles* et *Sauvageonne*. *Madame Heurteloup*, qui forme aujourd'hui le quatrième, parut d'abord en 1882. Il avait été précédé de *Véronique*, le premier roman, croyons-nous, de M. Theuriet, puis de *Mademoiselle Guignon* en 1874, du *Mariage de Gérard*, de *Raymonde*, de *Sauvageonne* en 1881. Il eut un très grand succès. C'est dans le pays messin que se déroulent les événements qui forment le fond de ce drame très simple et très émouvant de la vie de province. La vieille Mme Heurteloup, cette fille de conventionnel, qui poursuit de sa haine les messieurs de Saint-André, moins parce qu'ils appartiennent à une race aristocratique — fort déchue en effet — que parce qu'elle a aimé autrefois Jean de Saint-André, est une figure vigoureusement tracée, qui fait encore mieux ressortir le contraste charmant de sa nièce Loïse, et de Charmette de Saint-André, dont le frère Vital est aussi généreux, aussi élégant dans sa simplicité de gentilhomme ruiné, que son oncle Jean est grossier dans ses amours vulgaires avec les filles de ferme et Angélique, la servante-maîtresse. Tout finit bien, par le mariage de Vital et de Loïse, et même par retour de la vieille Mme Heurteloup à des sentiments plus humains et plus féminins: A bientôt la suite

des romans de M. Theuriet dans ce format maniable et élégant. Souhaitons cependant que chaque roman porte la date de sa première publication. C'est chose importante en matière d'histoire littéraire

L'Ame des choses, par AUGUSTE BLONDEL, préface par A. Theuriet. Paris, 1889; Alphonse Lemerre, éditeur. Un vol. in-16. — Prix: 3 fr. 50.

Nous n'avons jamais bien compris l'utilité de ces préfaces dont on use tant aujourd'hui et où des écrivains connus présentent au public des écrivains qui le sont moins et souvent pas du tout. Ces préfaces, qui sont presque toujours une œuvre de camaraderie ou de complaisance, n'en imposent pas au public et l'indisposent souvent. « Pour qui donc me prend ce monsieur, dit plus d'un lecteur; croit-il donc que je ne saurais pas me plaire à son livre, s'il est bon, et, s'il est mauvais, espère-t-il que je vais ôter mon chapeau à cause de la préface, où l'on a essayé de me prendre pour dupe?» Nous pouvons d'autant mieux, dans le cas présent, nous exprimer avec franchise sur cet abus des *Préfaces*, qui ressemblent à des billets à ordre avec endossement tirés sur le public, que M. Auguste Blondel pouvait parfaitement s'en passer. Le succès lui serait venu sans cela, car son recueil de nouvelles est charmant. Mais ne lui soyons pas trop sévère pour s'être laissé allé, lui aussi, à une mode devenue générale parmi les jeunes écrivains: sa faiblesse nous vaut de belles et viriles pages de M. André Theuriet sur le roman en général et la nouvelle en particulier. L'auteur de l'*Amoureux de la préfète* et de *Bigarreau* est un maître dans l'un et l'autre genre, et il en parle en maître. Quant à M. Auguste Blondel, auquel on devait déjà une excellente étude sur Töpffer, il rappelle quelquefois, par sa grâce et sa finesse, le célèbre auteur genevois. Mais avant tout il est original, soit qu'il se livre au courant de sa fantaisie, comme dans l'*Ame des choses*, qui sert de titre à tout le recueil, *Saint-Ferréol*, la *Double vie*, soit qu'il serre de près la réalité, comme dans les touchants récits: *Louise*, *Sous l'acacia*, etc., etc. E. A.

Pastels *(dix portraits de femmes)*, par PAUL BOURGET, Alph. Lemerre, édit. Un vol. in-18. Paris, 1889. — Prix: 3 fr. 50.

Ces dix morceaux semblent détachés du journal de l'auteur. Dans chacun il est en jeu, et c'est lui qui parle, racontant et des impressions personnelles et des confidences reçues.

Ces pages, toutes consacrées à noter des nuances de caractères féminins, vues parfois à travers un caractère d'homme, et d'homme amoureux, ne suffiraient pas à fonder la réputation d'un écrivain, mais elles ne sont pas pour nuire à celle de M. Paul Bourget. Les femmes aiment toujours beaucoup qu'on leur voue un culte, mais quand la satire entre dans le rituel du culte et la flagellation dans ses cérémonies.

Plusieurs de ces portraits sont en réalité des nouvelles plus ou moins développées, et les plus intéressantes — plutôt pour les détails d'analyse et les descriptions des milieux, naturellement, que pour l'invention des incidents dont M. Paul Bourget ne se met pas fort en peine — sont l'autobiographie de *Gladys Harvey*, encadrée de faits quelconques particuliers à l'écrivain; *Madame Bressuire, Inconnue*, poignant récit dans lequel est évoqué le souvenir d'un homme de lettres qui s'acquit un renom fugitif dans la presse contemporaine et que la folie saisit pour le mener à la mort.

En dénommant ces études *Pastels*, M. Paul Bourget a bien choisi son titre: il répond très exactement à la nuance atténuée, au demi-ton, aux contours légers de ces portraits, qui ont le charme attendrissant ce quelque chose de mélancoliquement ancien qui caractérise le dessin au pastel. PZ.

La Tresse blonde, par GILBERT-AUGUSTIN THIERRY. Paris, 1889, Librairie moderne, Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît. Un vol. — Prix: 3 fr. 50.

La Tresse blonde, tel est le titre du nouveau roman de M. Gilbert-Augustin Thierry que vient de faire paraître la Maison Quantin. Publié d'abord dans la *Revue des Deux Mondes*, où il a obtenu un vif succès, ce livre se recommande à toute la curiosité du grand public. L'auteur de *l'Ame en peine* et du *Palimpseste* y déploie en effet cette originalité un peu étrange qui, jointe à de rares qualités de style, en fait un écrivain si personnel. Le redoutable problème de la suggestion, cette mystérieuse énigme qui de nos jours bouleverse tant de consciences, est le sujet que M. Thierry a voulu traiter dans *la Tresse blonde*, et il l'a fait avec une véritable puissance dramatique. Il y soulève en même temps une des questions les plus troublantes de toute philosophie comme de toute religion: la liberté de l'âme humaine; les conclusions de l'auteur, dans son fatalisme pessimiste, sont presque une négation absolue. Aussi, dès son apparition, ce roman a-t-il suscité bien des controverses; il en fera naître encore. Quoi qu'il en soit, le public pensant et

© 2007 Lyon — Editions « Les marionnettes du temps » — http://editions-prisme.fr

lettré voudra connaître cette œuvre curieuse, ce livre d'une lecture si passionnante.

Les Belfield, par Miss Braddon, traduction de l'anglais par Germaine Mellor. Paris, 1889, Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît. Deux vol. in-16, illustrés de nombreux dessins. — L'ouvrage complet, broché : 4 francs.

Par ce temps d'études pimentées et de volumes de haut goût, il peut être agréable de se rafraîchir l'imagination à la lecture d'ouvrages où dominent la pureté des sentiments et l'honnêteté des mœurs. C'est dans ce but que nous avons plaisir à signaler en première ligne à nos lecteurs: *les Belfield*, deux volumes de miss Braddon, traduits de l'anglais par Germaine Mellor.

L'action, des plus attachantes, se passe en Angleterre. Lady Belfield, restée veuve avec deux enfants, Adrian et Valentin, se consacre au bonheur de ses fils qui forment le contraste le plus frappant: autant Adrian est intelligent, aimant, autant Valentin est borné, égoïste, violent. Celui-ci ne tarde pas à devenir la proie d'une coquette, Hélène Deverill, qu'il épouse, puis qu'il délaisse. Hélène jure de se venger, mais son mari survient à l'improviste et la tue net. Tout se découvre; l'assassin est condamné; il meurt en demandant pardon à sa mère.

L'auteur a dépeint dans le cours de ce roman, avec beaucoup de vérité, les mœurs des gentlemen anglais qui partagent leur vie entre les chevaux, la chasse, les courses et les plaisirs mondains. Il faut noter particulièrement une jolie et intéressante figure, miss Madge, qui consacre sa vie à l'œuvre des femmes repenties.

La traduction de Germaine Mellor rend non seulement avec fidélité la pensée de l'auteur, mais a encore l'avantage de faire passer dans le français le caractère propre d'un style clair et précis.

Joliment illustré de nombreux dessins curieusement empreints de couleur locale et édité avec le soin et le goût qui caractérisent toutes les publications de la Maison Quantin, le roman *les Belfield* continue dignement la *collection des romans anglais contemporains*, si heureusement inaugurée par *Sur la Piste*, de Lady M. Majendie, et *Sabina Zembra*, de William Black.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

Trop pur, par Jean d'Oc. Paris, Alphonse Lemerre. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Mordu, mœurs littéraires, par Rachilde. Paris, F. Brossier. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

La Gosse, par Olivier Martini. Paris, V. Havard. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le Joug, par Eugène Delard. Paris, C. Lévy. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

A la côte, par Frantz Jourdain. Paris, Librairie moderne. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Mesdemoiselles de Barberic, par le marquis de Castellane. Paris, Librairie moderne. — Prix : 3 fr. 50.

Latapie, commis-voyageur, par Paul Lheureux. Paris, Nouvelle Librairie. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Un Couple, par Jacques Madeleine, Paris, G. Charpentier. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Contes à la brune, par Armand Silvestre, illustrations de Kauffmann. Paris, Marpon et Flammarion. — Prix : 3 fr. 50.

Par amour, par Daniel Sivat. Un vol. in-18. Paris, E. Dentu. — Prix : 3 fr. 50.

Monsieur Clown! par Ed. de Perrodil. Paris, Camille Dalou. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le Calvaire d'une femme, par Laurent Doillet. Paris, V. Havard. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

La Fiancée, par Ponson Derval. Paris, V. Havard. In-18 — Prix : 3 fr. 50.

Le Château des Anges, par Louis Énault. Paris, Hachette et Cie. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

L'Univers dans Paris, par Buguet et Benjamin, illustrations de Choubrac. Paris, Marpon et Flammarion. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Silas Marner, le tisserand de Raveloo, par Georges Eliot. Paris, Hachette. — Prix : 1 fr. 25.

La Pêcheuse d'âmes, par Sacher-Masoch. Paris, Hachette. — Prix : 1 fr. 25.

Hélène Clifford, traduit de l'anglais par M. Dronsart. Paris, Hachette. — Prix : 1 fr. 25.

Le Mystère de Parter-Square, par B.-L. Fargion. Paris, Hachette. — Prix : 1 fr. 25.

A travers Cays, esquisses de province par Mme de Witt. Paris, Hachette. In-12. — Prix : 2 francs.

L'Enfant de la Boule, par A. de Alarçon. Paris, Hachette. In-18. — Prix : 1 fr. 25.



Heartsease and Rue, by James Russell Lowell. Boston, and New-York; Houghton, Mifflin and Co, 1888. Un vol. in-16 cart. — Prix : 1 dollar 25 cents.

Joie du cœur et regret, tel est le titre que le poète américain James Russell Lowell donne aux poésies dont la maison bien connue, Houghton,

Mifflin et Cie, ayant à cœur de justifier sa devise : « Tout bien ou rien », a fait un joli volume, orné d'un portrait sincère et vivant et renfermé dans un de ces élégants cartonnages à la décoration originale et sobre qu'elle sait si bien exécuter. Mr. Lowell est un poète, je ne dirai pas de l'école de Wendell Holmes, son ami, car je ne crois pas qu'il relève d'aucune école, mais de tendances analogues et d'inspiration de même ordre. Les circonstances intimes de la vie, les *meetings*, banquets, *birth days*, excitent sa verve familière et son humour à demi-souriant. Ce n'est pas qu'il ait le souffle court et que son vol ne sache s'élever. Témoin la pièce qui ouvre le volume, où il pleure noblement la perte d'Agassiz, ce grand et bon savant que l'Amérique ravit à l'Europe et fit sien. Je citerai encore l'épître à George William Curtis, avec une épigraphe empruntée à notre Chrestien de Troyes, l'histoire de Fitz Adam et le poème d'Endymion qu'il appelle un commentaire mystique sur l'amour sacré et l'amour profane du Titien. Il y a, en effet, une veine mystique, qui se traduit, en même temps que par la recherche et la subtilité de la pensée, par le contournement un peu grêle des formes et le raffinement excessif, inattendu, parfois pénible et obscur de l'expression. Il a été touché, qu'il en ait conscience ou non, par le préraphaélisme, cette école anglo-saxonne d'art et de poésie qui a de si curieuses affinités avec nos décadents et déliquescents. Voyez plutôt la traduction littérale (qu'on pardonne ses imperfections à ce moulage pris d'une main rapide !) de ces vers dont il accompagnait l'envoi à un ami — ou à une amie — d'un exemplaire d'*Aucassin et Nicolette*, et qu'il a recueillis, avec raison, pour les faire figurer dans son recueil.

Feuilles dignes d'avoir bercé de leur poésie l'enfance [de la pauvre Juliette,]
De la joie d'un cœur depuis longtemps éteint dans la [poudre]
Elles vibrent toujours, nid non encore refroidi
Du départ de son emplumé fardeau. La main gourde [du temps]
Vainement tourne son sablier : ici est la jeunesse sans [fin ;]
Ici, les lèvres gardent leurs roses et les boucles leur [or ;]
Ici l'amour, dans l'audace de l'innocence première,
Dit ce dont notre conscience plus grossière fait un [crime].
Parce qu'elle raconte le rêve que tous ont connu
Une fois dans leur vie, et jusqu'à la fin de la vie le [petit nombre ;]
Parce que ses graines, dispersées d'un souffle sur le [désert de la mémoire.]
Germent dans la joie du cœur telle que l'Éden la [connut ;]
Parce qu'elle a une beauté toute à elle,
Chère amie, j'ai cueilli cette herbe de grâce pour vous.

B.-H. G.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Delle rime di M. Niccolo Franco contro Pietro Aretino, et de la Priapea del medesimo, terza editione, colla giunta di molti sonetti nuovi. Con gratia et privilegio Pasquillico. M.D.XLVIII.

Réimpression *fac-similé*, sans date ni nom d'imprimeur, mais faite à Londres en 1888 (*privately printed — not for sale*) et due à un célèbre bibliophile anglais, mort récemment, de deux recueils de sonnets très rares de Niccolo Franco, le disciple et l'ennemi de P. Arétin. De ces deux recueils, le second, la *Priapea*, avait seul été déjà réimprimé, à la suite du *Vendemmiatore* de Tansillo (*Peking, nel XVIII secolo* [Paris, 1790], in-12), sur une édition antérieure, celle de Gio.-Ant. Guidone, 1541, et la troisième, datée de 1548, qu'a reproduite le bibliophile anglais, offre des additions et des variantes précieuses. Le premier recueil, les *Rime contro Pietro Aretino*, qui eut également trois éditions au XVIe siècle (1541, 1546 et 1548), est bien mentionné par Apostolo Zeno dans ses Remarques à la *Biblioteca italiana* de Fontanini et par Brunet;

mais sa rareté était telle qu'on pouvait presque douter de son existence et qu'il ne figure pas dans le Catalogue de Libri.

Les *Rime* et la *Priapea* forment un ensemble de quatre cent cinquante sonnets environ, presque tous dirigés contre l'Arétin. Franco avait été pendant quelques années le secrétaire de l'auteur des *Ragionamenti*, qui l'employait à la composition de ses livres de piété. Ils se brouillèrent pour un motif assez futile. L'Arétin, en 1537, avait fait imprimer le premier volume de ses *Lettres;* Franco, rêvant là-dessus de devenir l'émule de son maître, fit deux ans après imprimer les siennes, sous le titre beaucoup plus ronflant de *Pistole* (Épîtres). L'Arétin, fâché de cette outrecuidance, le congédia et se moqua de lui. « Un certain Niccolo Franco, de Bénévent, écrit-il à un de ses amis, qui m'était arrivé nu et déchaux, comme il ira toujours après les signalés services que je lui avais rendus, voulut rivaliser avec moi et, pour avoir intitulé son livre *Pistole*, au lieu de *Lettere*, il porte haut la tête, comme un triomphateur! » Il paraît avoir aussi mis en circulation trois ou quatre sonnets contre son ancien secrétaire, qui ne cessait de le vilipender et qu'il força de quitter Venise. Réfugié à Casale de Montferrat, Franco, pour un sonnet, lui en décocha plusieurs centaines : au siècle précédent, Philelphe, dans ses *Hecatosticha*, cent satires de chacune cent vers, en grande partie dirigées contre Pogge, avait donné le modèle de cette haine méthodique, volontairement astreinte à des formes fixes et régulières. Tant de sonnets sur un seul thème! On trouvera que c'est beaucoup. Eh bien, sur ce thème unique, invariable, qui consiste à donner à l'Arétin les attributs de Priape, le poète a brodé des variations à l'infini, attestant son inépuisable fertilité d'imagination. Il amuse à force de se répéter toujours, en d'autres termes, et de renchérir spirituellement sur ce qu'il a déjà dit. Les pièces, qui ne sont que de simples priapées, sont très agréables, d'une perfection de forme achevée, comme les autres, et comparables aux meilleures que nous aient laissées les anciens ; si Noël les avait connues, il aurait assurément, rien que pour elles, ajouté une partie italienne aux deux parties latines de son *Erotopægnion*. Il y a aussi, tant dans les *Rimes* que dans la *Priapea*, de très nombreux sonnets contre le pape Paul III, ses neveux, ses cardinaux et tout son entourage : ici l'invective, étant donnés les personnages auxquels le poète s'attaque, est d'une virulence inouïe. Deux de ces sonnets renferment une allusion évidente à l'attentat monstrueux commis par Pier-Luigi Farnèse, un neveu ou fils naturel de Paul III, sur l'évêque de Fano, et que confirment d'ailleurs les historiens de Florence, Benedetto Varchi et Bernardo Segni. Ces violentes satires expliquent la fin misérable du pauvre Niccolo, qui, croyant sans doute ses anciens méfaits oubliés, commit l'imprudence de se rendre à Rome ; moins tolérant que ses prédécesseurs, Pie V le livra à l'Inquisition et le fit pendre.

En réimprimant ce curieux livre, dont une partie au moins est introuvable, l'éditeur anglais a fait grand plaisir aux amateurs de la littérature italienne. A. B.

Œuvres d'Alphonse Daudet : Théâtre. Un vol. in-18. Paris, 1889. Librairie A. Lemerre.

M. Lemerre termine la publication des *Œuvres complètes* d'Alphonse Daudet en nous donnant une nouvelle édition de son théâtre. Chacun connaît ces comédies fines et délicates : l'*Œillet blanc*, le *Frère aîné*, les *Absents*, pour lesquels Ferdinand Poise, l'auteur applaudi de *Joli Gilles* et de l'*Amour médecin*, écrivit une musique si distinguée et si charmante. Une gaieté franche, une observation sûre et malicieuse qui annonce déjà le romancier de *Sapho* et de l'*Immortel*, une pointe de sentimentalité jamais vulgaire, firent jadis le succès durable de ces délicieux petits actes. Mais c'est dans le *Sacrifice* et l'*Arlésienne* qu'Alphonse Daudet se révéla vraiment grand auteur dramatique. Aux qualités de délicatesse et de finesse s'ajoutent des qualités supérieures : ce n'est plus seulement un merveilleux artiste, c'est un poète qui dans une tragique histoire d'amour sait fondre harmonieusement les cris désespérés de la passion souffrante avec les chansons joyeuses du Midi ensoleillé et riant. La musique sublime de Bizet n'a pas fait oublier la prose exquise qu'elle accompagne et qu'on est toujours heureux de relire, surtout dans une édition soignée et charmante comme celle de M. Alphonse Lemerre. E. C.

John Wilkes-Patriot. *An Unfinished Biography*. Harrow, William F. Taylor, 1888. Un vol. petit in-8°.

John Wilkes a laissé, dans l'histoire parlementaire anglaise, le renom du plus ardent champion de la liberté. Son journal, *The North Briton*, fut longtemps l'organe du patriotisme et de l'indépendance. Les luttes qu'il soutint contre le Parlement obstiné à ne pas le laisser siéger est vraiment épique, et s'il n'en sortit pas vainqueur,

il y acquit, du moins, une formidable popularité. Un bibliophile délicat, doublé d'un érudit et d'un chercheur, Mr. W. F. Taylor, qui se déguise modestement sous le pseudonyme de F. des Habits, a trouvé au British Museum deux petits manuscrits de la main de John Wilkes et portant le titre : *The Life of John Wilkes*. Ils sont l'un et l'autre incomplets, mais présentent dans leur état fragmentaire un intérêt historique et de curiosité sur lequel insister serait superflu. Ce sont ces deux fragments que Mr. Taylor nous donne avec une courte préface et une traduction qui ajoutent grandement à la valeur de la publication. La célèbre et rare caricature où Hogarth a représenté John Wilkes portant au bout d'une pique un bonnet de forçat sur lequel est écrit le mot *Liberty* a été artistement reproduite et forme, avec un portrait de Mr. Wilkes, l'illustration de ce volume. Par un raffinement que les favorisés mettront à haut prix, mais que déplorera la foule de ceux qui auraient fait un succès de librairie à cette « Biographie incomplète » de Wilkes, Mr. W. F. Taylor, qui s'est fait son propre éditeur, a limité son tirage à cent soixante-six exemplaires dont cent vingt-cinq sur papier à la forme, vingt-cinq sur grand papier, dix sur papier épais du japon épais, et six sur papier pelure du japon, ceux-ci imprimés d'un côté seulement. L'impression alternativement noire, verte, rouge et bleue, fait le plus grand honneur aux presses de Mr. W. J. Overhead, imprimeur à Harrow. L'éditeur et l'imprimeur ont réussi à faire là un petit bijou aussi précieux par la matière et la forme que par ce qu'il contient.

Nos lecteurs nous sauront gré de transcrire ici une pièce de vers adressée à Wilkes retiré à Paris pendant son bannissement, et que nous avons tout lieu de croire inédite. Il serait curieux d'en retrouver l'auteur que le manuscrit du *British Museum* ne donne pas.

Dans votre fière République
Où chaque citoyen vit à l'abri des lois,
Vous avez éprouvé le pouvoir tyrannique
Et des favoris et des rois.
Peu touché de votre héroïsme,
A servir la patrie, à défendre ses droits,
Un ministre hautain fait taire votre voix
Et vous punit de l'ostracisme.
De l'univers tel est le sort :
L'injustice partout opprime l'innocence.
Le faible mortel sans défense
Est la victime du plus fort.
Sur ce globe couvert de crimes et de vices,
On trouve cet usage établi dès longtemps;
Consultez les fastes des temps:
La première des injustices
Date de nos premiers parents.

B.-H. G.

Mœurs populaires de la Flandre française, par Desrousseaux, auteur des « Chansons et Pasquilles lilloises ». Lille, L. Quarré, 1889; deux vol. petit in-8°.

Cette contribution au folk-lore de notre pays a une importance exceptionnelle. M. Desrousseaux, qui a passé sa vie à recueillir, dans la Flandre française, les vieilles chansons, les vieilles coutumes, tombées en désuétude ou toujours persistantes, les légendes, les proverbes, les mille aspects originaux sous lesquels se manifeste la vie sociale et familiale d'une population, était un *folk-lorist* bien avant l'importation, peut-être même avant l'invention du mot anglais *folk-lore*. C'est dire l'abondance des documents et des informations que doivent, sous leur titre compréhensif, renfermer ces deux volumes. Ils ne mentent pas à leur titre, bien qu'ils ne l'épuisent pas, ce que, du reste, il sait mieux que personne, puisqu'il nous promet un troisième volume, si nous accueillons bien ces deux-ci. Si c'est la seule condition, je ne doute pas que nous n'ayons le troisième. Mais je ne voudrais pas que cette augmentation de volumes correspondît à une augmentation dans l'étendue de la région étudiée. Ne serait-il pas possible, tout en restant dans les limites territoriales que M. Desrousseaux s'est tout d'abord fixées, de combler quelques lacunes et d'ouvrir quelques nouveaux filons? Un coup d'œil jeté sur le plan de l'ouvrage mettra le lecteur à même de répondre. M. Desrousseaux passe successivement en revue les fêtes, les amusements, les jeux de l'enfance et de la jeunesse (deux chapitres à recommander aux apôtres de la renaissance physique), les rondes, chansons, et berceuses, à quoi il adjoint quelques pages sur les formules, amusettes diverses, et êtres imaginaires; puis il s'occupe des friandises, sucreries et pâtisseries particulières à la contrée, et termine par un chapitre intitulé choses diverses, où il fait entrer ce qui n'a pas trouvé logiquement place dans les chapitres précédents. Ce chapitre pourrait être augmenté du double ou du triple, croyons-nous. Les superstitions, les coutumes mortuaires, auxquelles il ne fait que toucher en parlant des billets de mort, les dictons, fourniraient encore matière à bien des informations inédites ou peu connues. Le *folk-lore* de la naissance, du baptême, du mariage, des métiers, sont des champs inexplorés, ou à peu près, et qui doivent être riches en moisson. Puisque M. Desrousseaux nous a parlé des friandises, que ne nous parle-t-il de la cuisine, des repas, des habitudes des ménagères, toutes choses si caractéristiques et dont les ra-

cines viennent de si loin! Qu'il m'excuse de cette insistance, mais le régal qu'il nous sert me paraît si bon, qu'il m'a rendu gourmand.

En terminant, je signale à M. Desrousseaux ces variantes à une ou deux des formules qu'il rapporte; ces variantes prouvent que le Nord n'a pas le privilège de ces formules enfantines et qu'elles sont répandues un peu partout. Les miennes viennent de l'Ouest.

En touchant légèrement de l'index les différentes parties de la face de l'enfant, on dit :

Beau front,
Beaux yeux,
Nez de cancan,
Bouche d'argent,
Menton fleuri;
Qui ri qui qui.

En prononçant ces dernières syllabes on chatouille le dessous du menton, et de là des rires aussi homériques que puérils.

Au lieu de l'histoire du veau tué, salé et mangé, on dit, en commençant par promener circulairement l'index au-dessus de la paume de la main de l'enfant et ensuite en lui prenant ses doigts un à un :

Petite fontaine,
Grande fontaine,
Où les oiseaux vont boire.
Celui-ci l'a pris,
Celui-ci l'a tué,
Celui-ci l'a plumé,
Celui-ci l'a fait rôtir,
Et ce petit bigre-là a juré sa grande petite friquette
Que les autres n'en auraient pas la miette, la miette.

Ce que disant, on chatouille le creux de la main du petit, qui s'esclaffe et se tord, à la grande joie de ses géniteurs.

Aux phrases-devinettes je puis ajouter : *Stanislas* (cet âne, il se lasse); *diversitas* (dix verres, six tasses); *ménavénès* (mes navets naissent); *abiscouti grainsmouti; abiscout grainsmout* (Le meunier : L'habit se coud-il? — Le tailleur : Le grain se moud-il? — Le tailleur : L'habit se coud. — Le meunier : le grain se moud): *Latoté trouiá* (latte ôtée, trou il y a); *Chaviro chamipataro robrulapatacha patachakitaro* (chat vit rôt, chat mit patte à rôt, rôt brûla patte à chat, patte à chat quitta rôt).

B.-H. G.

Figures de femmes, par PAUL DESCHANEL; député. Paris, Calmann Lévy; 1889. Un vol. in-16. — Prix : 3 fr. 50.

M. Paul Deschanel, qui a eu de beaux succès de tribune au palais Bourbon, est aussi un écrivain très distingué, dont les premiers articles au *Journal des Débats*, qui remontent déjà à onze ans, furent très remarqués de ceux qui aiment les choses délicatement pensées et écrites dans cette bonne langue française à la fois élégante et simple. Sous ce titre *Figures de femmes*, le jeune écrivain nous donne un choix d'études sur Mme du Deffand, l'amie et presque la rivale épistolaire de Voltaire; Mme d'Épinay, à l'égard de laquelle J.-J. Rousseau montra tant d'ingratitude et de bassesse, mais qui en fut dédommagée par la constance de Grimm; Mme Necker, dont le mérite n'égale pas la réputation; Mme de Beaumont, dont l'aimable douceur et le tendre dévouement font un si grand contraste avec le terrible égoïsme de Chateaubriand; Mme Récamier enfin, cette femme énigmatique, dans laquelle, à notre avis, on a trop oublié l'une des héroïnes des fêtes du Directoire, et dont la vertu paraît avoir tenu à des causes plus physiologiques que morales. Voilà des caractères, des esprits bien divers, et qui ont très heureusement exercé le talent très souple, très ingénieux, de M. Paul Deschanel. Le portraitiste de ces aimables femmes a d'ailleurs du goût pour cette société polie dont les plus parfaits modèles ont peut-être existé au XVIIIe siècle, cette époque dont un survivant a dit que celui qui n'en avait pas fréquenté les salons n'avait pas connu le bonheur de vivre. Ce n'est pas à dire que M. Paul Deschanel refuse à notre temps les goûts et les plaisirs délicats de la conversation et des réunions choisies. S'il pensait ainsi, il serait injuste envers lui-même. Tout le monde sait qu'il prête plus que personne un charme particulier à nos salons les plus appréciés. Il faut être de son temps. M. Paul Deschanel est du sien, mais en y mêlant ce qu'il est bon encore d'emprunter au passé : la langue, par exemple, et l'absence de toute exagération dans la pensée et dans le sentiment. Avec de telles qualités, il aurait pu être tenté d'écrire une histoire de la société polie en France, faisant suite au chapitre qu'en a crayonné Rœderer. Il a pensé, avec quelque raison, « qu'il était peut-être mieux de laisser cette histoire en croquis détachés, en pages volantes, tout ce qui sent le livre, en pareille matière, étant haïssable ». Mais, au moins, doit-on compter que M. Paul Deschanel nous donnera encore beaucoup de ces « croquis détachés ». Nous attendons de lui quelques portraits de notre société contemporaine, dont il a dit très équitablement : « La fleur de l'esprit et des mœurs ne sera pas flétrie, et il y aura un art de la conversation, et une bonne compagnie, et un vrai salon, partout où une femme bien douée, intelligente et instruite, sensible par-dessus tout au mérite des esprits et à la distinction des manières, se plaira à mettre en valeur et en harmo-

nie autour d'elle quelques personnes d'élite, et, sans faire de la conversation une entreprise, les tiendra naturellement sous la douce magie de son amitié et de son charme. Oui, il y aura de vrais salons tant qu'il y aura de vraies Françaises, et quelques honnêtes gens amis de la politesse et des plaisirs délicats. » Quand on parle si bien des femmes, qui, par leur grâce et leur esprit, tiennent nos contemporains « sous la douce magie de leur amitié et de leur charme », et quand on est soi-même au nombre des « honnêtes gens amis de la politesse et des plaisirs délicats », il faut écrire pour nos successeurs quelque chose à l'honneur de ces enchanteresses, ne fût-ce que par reconnaissance. En attendant, nous nous contenterons de relire les aimables et vivantes pages que M. Paul Deschanel a consacrées aux femmes du XVIIIe siècle et du commencement du nôtre, pages sympathiques, mais sans flatterie; laissant voir, au milieu de qualités incontestables, ce qu'il y a cependant de factice et de ruineux déjà dans certains côtés de la réputation de Mme Récamier ou de Mme Necker. E. A.

La Promenade de Saint-Cloud, par GABRIEL GUÉRET, publiée avec une notice et des notes par Georges Monval. Paris, Librairie des Bibliophiles, Jouaust, éditeur; 1888. Un vol. in-32. — Prix : 6 fr. 50.

Ce petit volume, curieux et joli, fait partie de la nouvelle collection moliéresque. M. Monval s'est décidé à l'y faire entrer sous la double influence de l'estime accordée à cet opuscule par Paul Lacroix, et du jugement de M. Louis Moland, qui déclare que « Gabriel Guéret a le mérite d'être un critique tout à fait indépendant. Il n'est point dans le grand courant du siècle. Il demeure fidèle à la première phalange du règne, à Balzac, à Sarrasin, à Voiture, et surtout à Corneille. » Guérin était avocat au parlement de Paris, et consacrait aux lettres le plus possible de son temps et de ses soins. Il acquit une certaine réputation comme juriste consultant.

La Promenade de Saint-Cloud date incontestablement, dit M. Monval, de l'été de 1669. L'année précédente, Guéret avait donné son *Parnasse réformé*, où, sous la forme d'un songe, il faisait dialoguer des morts et distillait une critique fine et enjouée des divisions et des jalousies des auteurs.

Saint-Cloud, résidence d'été de Monsieur et d'Henriette d'Angleterre, — que M. Monval gratifie de l'épithète d'adorable, — était un lieu de promenade mondaine et de parties galantes; la foire contemporaine n'en donne qu'une idée bien déformée. Guéret baptisa donc de *Promenade de Saint-Cloud* un dialogue entre trois amis, Cléante, Oronte et l'auteur lui-même sous le nom de Philinte, sur les livres et les auteurs.

M. Monval n'a point tort de dire qu'il donne de curieux détails, qu'on chercherait vainement dans de plus gros livres. Mais il est vrai que ces détails sont bien minces, et que dans un gros livre, en effet, on aurait quelque peine à les remarquer. L'intérêt spécial de ce « feuilleton parlé », selon l'heureuse expression de l'érudit archiviste de la Comédie Française, c'est de nous montrer au naturel la tournure d'esprit et la forme de la critique du vieux parti littéraire pour qui Boileau, — leur bête noire, — Racine, et Molière même un peu, étaient des novateurs imprudents, des espèces de révolutionnaires, ou de *romantiques*. M. Monval nous décèle lui-même le juste cas qu'il convient de faire des antipathies de Guéret : il les déclare « des querelles de boutiques, rivalités de cercle à cercle ».

Pour nous guider à travers les allusions et les sous-entendus de ce dialogue critique, M. Monval a multiplié les notes; inutile d'insister sur le mérite de la forme concise et claire, et du fond d'érudition consciencieuse de ces notes : le nom du distingué moliériste en est un garant suffisant. P. Z.

Les Comédies de Molière en Allemagne : le théâtre et la critique, par AUGUSTE EHRHARD. Un fort vol. in-8°. Paris, Lecène et Oudin; 1889. — **Autour de Molière,** par AUGUSTE BALUFFE. Un vol. in-18. Paris, librairie Plon; 1889.

Le fameux critique Lessing, qui avait été, dans sa jeunesse, l'un des secrétaires inférieurs ou expéditionnaires mis par le grand Frédéric au service de Voltaire, avait conservé de sa situation subordonnée un sentiment de haine, non seulement contre l'ami du roi de Prusse, mais aussi contre toute la littérature française. Parlant de Racine et de Corneille dans sa *Dramaturgie*, il se fait fort « de prouver, pièce par pièce, que leurs œuvres sont ce qu'il y a au monde de plus pauvre, de plus insipide, de moins tragique ». Et il a l'aplomb d'ajouter : « Qu'on me cite une pièce du grand Corneille que je ne me charge de faire mieux que lui! » Mais le fanfaron s'en tint au défi, n'essaya pas, et fit bien. Or, la vérité, c'est que, jusqu'à Gœthe et Schiller, l'Allemagne littéraire ne vit que de traductions et d'adaptations des œuvres françaises. Le seul homme de génie que le critique gallophobe daigne nous concéder est Molière. Si l'on veut se rendre

compte de l'influence que notre grand comique a exercée sur le théâtre allemand, de l'immense crédit dont il jouissait, de son vivant même, en Allemagne, il faut consulter le savant travail que M. Ehrhard vient de publier à ce sujet. Beau sujet de thèse pour le doctorat ès lettres à soutenir en Sorbonne, et que M. Ehrhard a choisi, en effet, à cette intention. Aussi l'œuvre revue depuis, et complétée, est-elle devenue ce livre : *les Comédies de Molière en Allemagne*, à ce point chargé d'érudition qu'il en a gardé quelque lourdeur germanique. Le chapitre de M. Ehrhard sur la parenté de génie qui unit Molière et Gœthe est peut-être le plus contestable du livre; il en est aussi le meilleur. Il y a là une idée originale présentée d'une façon séduisante. La thèse du jeune professeur est, somme toute, l'œuvre solide d'un érudit qui eût pu y mettre plus de sobriété, mais qui aura servi la gloire de notre Molière mieux que bien des moliéristes. En fermant le volume, on se rappelle et l'on répète l'épigraphe de la première page : « Je ne croyais pas que Molière fût aussi connu et aussi chéri en Allemagne. »

Nous ne séparerons pas le livre de M. Auguste Baluffe de celui de M. Ehrhard. Il n'y a guère, entre eux, d'autre lien que le nom de l'écrivain de génie dont l'un et l'autre ils s'occupent. Cela suffit. Cependant, l'on pourrait ajouter que si M. Ehrhard nous montre le chemin parcouru par les idées de Molière en Allemagne, M. Baluffe nous mène en compagnie de Molière sur les grands chemins de France, à Toulouse, à Pézenas, à Bordeaux, à Avignon, dans l'ouest, et en Languedoc. Pour nous venir en moindre apparat, le volume intitulé *Autour de Molière* n'en est pas moins sérieux et précieux pour tous ceux que passionnent les recherches concernant la biographie restée si longtemps mystérieuse du grand poète comique.

E. C.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

L'Université de Paris et les Jésuites (XVIe et XVIIe siècle), par A. Douarche, docteur en droit, docteur ès lettres, président de la cour d'Agen. Un vol. in-8°. — Paris, 1888. Hachette et Cie, éditeur.

L'ouvrage de M. Douarche est une histoire très complète de la grande lutte toujours actuelle de l'enseignement laïque et de l'enseignement clérical. C'est surtout la Compagnie de Jésus en qui se personnifie celui-ci, parce que plus qu'aucune autre congrégation, elle a développé ses moyens, accru rapidement sa puissance et son influence, et, il faut le dire aussi, embauché le plus d'hommes de valeur.

Ce qu'il faut bien voir, et avec précision et impartialité dans cette rivalité plusieurs fois séculaire, c'est que l'Université défendait ses droits et privilèges. La querelle de l'Université et des jésuites a été féconde en péripéties diverses, en alternatives de succès et de revers, de victoires éclatantes suivies de catastrophes regardées comme irréparables, bientôt effacées elles-mêmes par des triomphes inattendus.

M. Douarche prend soin d'asseoir son étude sur un examen de l'organisation de l'Université, puis il expose l'origine de la Société de Jésus. Les deux adversaires étant ainsi définis, posés chacun en son camp, leur corps à corps est tout de suite compris, et il passionne. (Notons en passant, comme un des plus piquants en ses détails caractéristiques, le chapitre qui raconte la fondation du collège de Clermont, et les rapports d'Ignace de Loyola et du cardinal de Lorraine.)

Bientôt s'engage le premier procès, intenté à l'Université par les jésuites. Étienne Pasquier est l'avocat de l'Université; Versoris, celui de la Société de Jésus; M. Douarche nous remet sous les yeux les plus importants morceaux de leurs plaidoyers. La cause est appointée, c'est-à-dire indéfiniment ajournée. Pasquier a bien posé dès le premier acte la question vraie ; ce n'est pas une lutte de privilèges étroits, une rivalité de boutique : c'est l'antagonisme de l'enseignement laïque et de l'enseignement religieux.

Entre le premier et le second procès, les agitations politiques débordent. La Ligue résiste à Henri de Navarre. Les jésuites sont pour les li-

gueurs; le P. Bellarmin avait combattu les droits du roi de Navarre à la couronne de France, et ce au nom du Saint-Siège. Sixte-Quint le chargéa d'accompagner le cardinal Gaëtan à Paris, pour l'aider de ses lumières dans les cas difficiles, et à la suite de Bellarmin, sous l'œil satisfait du légat, on vit Claude Mathieu, Henri Sammier, Edmond Hay, Commolet, supérieur de la maison professe de Paris, et tous les jésuites de France s'enrôler sous la bannière de la Ligue. Au contraire, l'Université s'applique à lever, autant qu'il était en son pouvoir, les scrupules des esprits pieux et timides, qui hésitaient à reconnaître Henri IV comme roi légitime tant qu'il n'aurait pas reçu l'absolution du souverain pontife.

Henri une fois intronisé, l'Université ne pouvait souhaiter des circonstances plus favorables pour reprendre le procès : elle le reprit et demanda au Parlement l'expulsion des jésuites. Antonin Arnault était l'avocat de l'Université, Claude Ducret celui des jésuites, qu'il défendit mal. Néanmoins les jésuites obtinrent que le procès soit appointé et joint à celui de 1565.

La situation d'Henri IV — M. Douarche l'explique fort nettement — était embarrassée. Voulant assurer protection aux protestants, s'il poursuivait en même temps les jésuites, il risquait de surexciter le mécontentement des catholiques. La tolérance dut être égale. C'est à quoi les jésuites durent de n'être pas expulsés tout de suite. La position de Richelieu, plus tard, sera gênée par une considération analogue, à cause de son alliance avec les États protestants d'Allemagne.

Survient l'attentat de Chatel, le Parlement implique les jésuites dans les poursuites et ordonne leur expulsion. Mais, alors comme maintenant, les pères sont ingénieux jusqu'à l'astuce, reprennent d'une manière détournée leur enseignement, malgré la répression de leurs manœuvres à mesure qu'elles sont découvertes.

Toutefois la concurrence avait amené, comme toujours, ce bon résultat qu'on s'occupe de la réforme des études. Les études au, surplus, sont en perpétuelle réforme. M. Douarche établit une judicieuse comparaison des méthodes des deux écoles, et il conclut qu'alors comme depuis, les jésuites ne l'emportent que par une meilleure discipline, par l'esprit d'émulation qu'ils inspirent aux élèves, et par les soins qu'ils donnent aux exercices physiques, on pourrait dire aussi par l'aménagement et l'installation de leurs immeubles. Mais cette supériorité leur vient de leur plus grande fortune, qui déjà dès 1565 scandalisait Pasquier.

Il faut lire dans l'ouvrage de M. Douarche par quelle habileté à profiter de toutes les circonstances les jésuites parvinrent à faire rendre l'édit de Rouen en 1603 qui les autorisait à rentrer et à s'installer en France.

Les jésuites avaient si bien assis leur influence, que le confesseur du roi Louis XIII fut choisi dans leur ordre, et ce devint une tradition. Ils crurent devenir maîtres du Parlement comme de la cour avec l'élévation de Nicolas de Verdun au lieu et place d'Achille de Harlay. L'Université crut pourtant le temps propice de renouveler ses réclamations et demanda que tout enseignement fût interdit aux jésuites. L'avocat général Servin somme les jésuites de se soumettre aux doctrines de la Sorbonne concernant la vie des rois et les libertés de l'Église gallicane. Ils s'inclinèrent — en apparence — devant l'arrêt du Parlement qui leur interdit de s'interposer dans l'instruction de la jeunesse de quelque façon que ce soit. Mais la lutte reprend devant les états généraux de 1614 à 1615. Et malgré le triomphe superficiel de l'Université, la Société de Jésus, invulnérable, garde sa force, sa puissance occulte, qui n'éclate au grand jour que lorsqu'elle est sûre de la place, si bien que dès 1618 le collège de Clermont rouvre ses portes, et ce n'est plus seulement la liberté d'enseigner à laquelle ils prétendent, mais au privilège de conférer des grades.

On les voit en pleine faveur sous Louis XIV, qui par lettres patentes du mois de novembre 1682 se déclara le fondateur du collège de la rue Saint-Jacques et lui donna le titre de collège royal avec l'autorisation de porter ses armes. Il confirma les droits et les bénéfices antérieurement acquis, il régularisa toutes les cessions précédemment faites, leva tous les obstacles qui entravaient l'acquisition du collège du Mans, et fit à ce sujet une libéralité de plus de 53,000 livres. Il accorda enfin aux jésuites, à cette occasion, le droit de *committimus* et quelques autres privilèges.

Le grand intérêt de cette lutte de l'Université contre la Société de Jésus, c'est que la première ne défendait pas seulement l'esprit de corps, des privilèges personnels : au conflit des intérêts et des compagnies rivales se mêlait d'une manière intime le conflit des opinions et des idées, et la question si grave de la direction des consciences.

M. Douarche l'a parfaitement mis en relief, et c'est ce qui donne à son livre, en dépit de son aspect rétrospectif, un si vif intérêt, et le fait tout d'actualité.

Son ouvrage est au surplus parfaitement composé, et sa langue est claire, sobre et précise. La lecture en est fort attachante.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Apulée, *roman de magie*, par PAUL MONCEAUX. Un vol. in-18 jésus. Paris. 1889. Maison Quantin, édit. — Prix : 3 fr. 50.

« Le rhéteur, le romancier, le magicien, voilà tout ce qui doit subsister d'Apulée pour les modernes. Ainsi se résume l'opinion de M. Paul Monceaux sur ce bizarre et intéressant personnage; c'est bien quelque chose que de survivre sous cette triple espèce.

« Apulée se présente à nous avec des talents et une physionomie d'une singulière complexité. Comment peut-on être à la fois satirique mordant et dévot enthousiaste, romancier réaliste et sorcier? Comment un bon scholare, bouffi de toute la sève des écoles, s'est-il créé un style si personnel, si original? »

L'érudit auteur de cette étude très piquante, très suggestive, ne se charge point de trouver l'explication probante de pareil phénomène. Il a déjà montré beaucoup de sagacité en l'analysant. Il complète le portrait d'Apulée en le suivant dans le développement de sa carrière et de ses talents. C'est Carthage qui revit avec Apulée, une Carthage décadente, éprise de conférences, — et Apulée est conférencier, — de mystères et de sciences occultes, — et Apulée est magicien tout au moins dans l'opinion du vulgaire, quoiqu'il s'en défende et soit obligé de se disculper en justice, — de peinture audacieuse et spirituelle, de naturalisme et de l'érotisme même assaisonné et enjolivé par la nature satirique et pétillante, et Apulée écrivit l'*Ane d'Or*. M. Paul Monceaux en retrace avec concision et vivacité les principaux épisodes tirés des contes milésiens.

Sans nul doute il s'est établi dans la pensée de M. Paul Monceaux un parallèle inavoué entre la Carthage des temps lointains et le Paris contemporain. Les analogies l'ont frappé : il les fait pressentir avec un art discret qui ajoute encore à l'attrait de la ressemblance. Apulée, le grand sophiste de l'Afrique romaine, fait penser à l'étonnant auteur de l'*Abbesse de Jouarre*.

Ce livre est tout à fait digne de la curiosité des gens d'esprit désœuvrés ou non, et de la considération des lettrés sérieux qui sauront apprécier tout le trésor de recherches, d'érudition et de philosophie qui en est le fond.

Les représentants du Peuple en mission et la question révolutionnaire dans les départements en l'an II, par HENRI WALLON, membre de l'Institut. Tome II. Un vol. in-8°. Paris, 1889. Hachette et Cie, édit.

L'ouest et le sud-ouest de la France, telle est la région exploitée dans ce volume par l'enquête sévère et consciencieuse de M. Henri Vallon. La Révolution vue sous l'aspect que nous montre l'historien est sinistre : le déguisement de la justice, l'abus des formes apparentes du jugement pour l'accomplissement d'une œuvre de violence, n'est-ce point ce que l'homme peut trouver de plus odieux dans la tyrannie? Les représentants du peuple dans leurs missions se firent presque exclusivement, d'après les pièces recueillies par M. H. Wallon, des pourvoyeurs de la guillotine et de la fusillade.

Ce qui ressort des excès mêmes des envoyés, c'est la répulsion générale et énergique que la province éprouva pour les doctrines et pour les actes de la Convention. Une chose qui montre, en Bretagne par exemple, à quel point le mouvement avait été général, ce sont les mesures mêmes qu'avaient prise Defernon, Rochegude et Prieur de la Marne de faire arrêter tous les sacristains et sonneurs de cloches des deux départements du Finistère et du Morbihan, « comme suspects d'avoir volontairement procuré ou facilité l'entrée des églises ou chapelles et d'avoir ainsi participé à l'abus criminel qui a été fait du son des cloches ».

Devançant d'un mois la loi des suspects, ils avaient aussi pris un arrêté ordonnant l'arrestation de tout noble et de tout prêtre, ajoutant : « sont réputés suspects les pères, mères, frères, sœurs et enfants des émigrés, des officiers de l'armée du traître Dumouriez, les religieuses non volontairement sorties de leur couvent, et les domestiques des prêtres déportés (27 avril an II) ».

Les procès s'instruisent avec un parti pris atroce, et la sentence est toujours capitale, sauf de très rares exceptions. Ce ne sont pas seulement les représentants des anciennes classes privilégiées qui sentent la dureté draconienne des tribunaux révolutionnaires. Les gens du peuple, les plus humbles, sont semblablement traqués dans leur conscience et châtiés de manquer de zèle pour le sans-culottisme.

M. Wallon établit, département par département, l'inventaire, si l'on peut dire, des condamnations et des exécutions. Il puise dans les rapports et discours des représentants eux-mêmes l'aveu de leurs actes dont ils se font gloire. Il y a eu un état mental spécial dont l'étude devrait tenter un aliéniste. Ils vivent dans une exaltation continuelle qui les jette certainement hors de la mesure commune à l'humanité. C'est presque de l'hallucination, en tout cas c'est de l'obsession. Ils deviennent des monstres par conviction. Le drame se renouvelle à chaque page, d'autant plus poignant et terrible, que M. Wallon, avec la gravité implacable d'un Minos, s'interdit toute virulence

et se borne à poser et à prouver le fait, documents en main. L'effet n'est que plus profond et plus écrasant : on ferme le livre avec une malédiction contre les tueurs.

De Quimper à Montpellier et à Nîmes, de Rouen à Bordeaux et dans la région des Pyrénées les excès furent à peu près les mêmes.

Cette publication ne ramènera certes pas à M. Wallon les tendresses des Jacobins. Plus que jamais, ils appelleront réactionnaire « le père de la République ». Pour nous, en cet instant dégagé de toute idée de parti, nous tenons ce livre pour utile au point de vue des mœurs, et très intéressant au point de vue de l'intelligence et des passions. Il a toute la valeur d'un procès-verbal rédigé par un écrivain de talent passionnément épris de vérité et de justice.

Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française. *Pologne*, avec une introduction et des notes par Louis Farges. Deux vol. grand in-8°, Félix Alcan, édit., Paris. 1888.

Nul de ceux qu'intéresse l'histoire n'ignore l'importante publication entreprise sous les auspices de la commission des archives diplomatiques au ministère des affaires étrangères. Ces recueils et documents classés et présentés avec une notice explicative par des hommes très compétents offrent un grand intérêt et une leçon très instructive : c'est en quelque sorte de l'anatomie politique.

Les deux volumes qui embrassent le rôle de la France dans les affaires de Pologne sont dus aux soins de M. Louis Farges. Le premier a son point de départ en 1648, avec la mission du comte d'Arpajon portant au roi de Pologne l'ordre du Saint-Esprit, cet envoi d'une décoration est le motif officiel; il a de plus une instruction secrète, c'est de remettre la bonne intelligence entre la reine, — née princesse Marie-Anne de Gonzague, — et M. de Brigny, ambassadeur résidant en Pologne. Ce premier volume s'arrête à 1729, à la veille de la mort du roi Auguste et de la candidature de Stanislas Leczinski.

Le second volume va de 1729 à 1794, période d'une gravité exceptionnelle pour la Pologne; c'est celle de son démembrement, le commencement de son agonie; période en laquelle aussi l'intérêt de la France est plus diversement lié aux destinées du royaume polonais à cause du mariage de Louis XV avec la fille du roi Stanislas.

Les dépêches à nos ambassadeurs, ministres, envoyés sont rédigées avec un esprit de précision, de prudence, qui fait honneur à notre diplomatie. Toutes les mesures auxquelles on s'arrête sont-elles bien celles qu'il eût fallu pour le plus grand succès de la politique adoptée, qui est l'alliance quand même avec la Pologne, ou plutôt cette politique du gouvernement du roi de France est-elle toujours la plus habile, la plus utile? C'est une question fort balancée et pour se fixer et y répondre de façon catégorique, il faudrait de longues controverses. Ce qui ressort seulement des papiers publiés, c'est que dans les conseils du ministère des affaires étrangères, la situation des cours et des peuples était l'objet d'une étude approfondie et nos envoyés suivaient un *vade-mecum* d'une précision parfaite.

Le recueil des instructions concernant la Pologne est précédé d'une excellente introduction de M. Louis Farges. En quatre-vingts pages — des grandes pages, c'est presque un volume ordinaire, — il a composé un récit de l'histoire de Pologne très vif, très complet, très attachant. Pour bien comprendre la valeur des instructions données par le gouvernement du roi à ses agents, pour s'expliquer l'attitude qui leur est recommandée, les moyens employés, il faut connaître le caractère et les institutions de cette étrange monarchie élective, et les qualités et les défauts de cette noblesse polonaise qui semble n'avoir jamais obéi qu'à cette double préoccupation : se consacrer tout entière au service de l'État, mais en donnant à ce même État le moins possible de prise sur elle. L'indépendance absolue dans le dévouement absolu, telle semble avoir été la formule de son idéal politique.

L'aspect du sol, le climat, les productions naturelles, les tendances de la race, les origines et les variations des institutions, M. Louis Farges en fait un tableau très fouillé et en tire des déductions qui attestent une netteté de vue, une fermeté de jugement, une subtilité de compréhension, qui sont la marque de l'esprit politique et des aptitudes à la diplomatie, non moins que les qualités de l'historien.

Sa conclusion montre la fin de la Pologne résultant fatalement de son mode d'existence : Jean Casimir et Lionne l'ont prévue et prédite. L'opposition naturelle de la Pologne et de la Russie ne pouvait avoir d'autre dénouement, malgré l'héroïsme des derniers défenseurs de la patrie polonaise; la Russie ne pouvait entrer dans la politique européenne qu'en annexant la Pologne.

© 2007 Lyon — Editions « Les marionnettes du temps » — http://editions.arlequin.fr

L'Allemagne et la Réforme : *l'Allemagne à la fin du moyen âge*, par JEAN JANSSEN ; traduit de l'allemand sur la quatorzième édition, par E. Paris, avec une préface de M. G. A. Heinrich, doyen honoraire de la faculté des Lettres de Lyon. Tome I et II, in-8°. Plon, Nourrit et Cie, édit. Paris.

L'ouvrage de Jean Janssen prit en Allemagne, à son apparition, l'importance d'un événement.

C'est la revendication la plus puissante du catholicisme contre le protestantisme.

Dès le début de son entreprise, vers 1834, Janssen résolut de faire surtout l'histoire de la civilisation en Allemagne, et, se conformant à l'avis de Böhmer, eut grand soin de tenir tout ce qui se rapporte à la civilisation dans un certain isolement de l'histoire proprement dite, c'est-à-dire du récit des événements politiques.

Ses recherches furent longues, étendues, minutieuses : les principales sources qu'il consulta, furent les *Registres des empereurs*, à Francfort, les archives de Trèves, de Mayence, de Lucerne, de Zurich, de Wertheim, celles de la nonciature au Vatican, etc.

Concentrer tout l'intérêt historique sur le peuple allemand étudié dans ses états variés, dans ses destinées diverses, telle est la méthode qui parut à Janssen nécessaire surtout pour l'histoire du moyen âge à son déclin. Il a donc cherché à fondre, dans un aperçu général, les études partielles déjà connues du public sur l'éducation populaire, l'instruction religieuse, les sciences et les arts, les conditions de l'économie rurale, les métiers, les classes ouvrières, le commerce, l'économie politique à la fin du XVe siècle. Le résultat obtenu ne correspond certainement pas aux idées généralement adoptées sur cette époque si décriée ; l'étonnement chez les uns, la colère même chez certains, se manifeste tout de suite. L'auteur avoue sincèrement que pendant les longues années consacrées à cette étude il a bien souvent éprouvé de la surprise.

Le grand fait historique de la révolution du XVIe siècle ne s'est pas accompli seulement sur le terrain ecclésiastique et religieux : il s'est produit d'une manière peut-être encore plus directe dans le domaine économique, judiciaire et social. Une des plus originales et importantes observations de Janssen, c'est qu'il faut avant tout tenir compte de l'influence fatale (si sensible dès la fin du IVe siècle) exercée en Allemagne par l'adoption du droit romain, droit transplanté d'une terre étrangère et païenne sur le sol chrétien. Le Code Justinien était absolument opposé dans ses principes à la jurisprudence, à l'économie politique, à tout l'ensemble, en un mot, de l'organisation de la société chrétienne germanique au moyen âge. Il rompait les liens intimes, l'heureuse harmonie qui avaient uni jusqu'alors les forces religieuses, sociales et politiques de l'Allemagne. Le droit romain contenait, en effet, en germe ce dogme de l'omnipotence des princes, plaie dévorante, dit Janssen, qui mit longtemps obstacle au développement de la civilisation, et commença d'exercer sa funeste influence bien avant qu'éclatât la révolution du XVIe siècle.

Le fond même de l'ouvrage monumental de Janssen, c'est la vie du peuple allemand telle qu'elle était au siècle qui a précédé la Réforme, et telle qu'elle est devenue au milieu des luttes intestines et des bouleversements qui l'ont suivie. L'apologie de la civilisation catholique, telle qu'elle ressort de ses premiers volumes, a pour conséquence fatale de faire envisager dans la Réforme non seulement une immense perturbation de toutes les relations religieuses et sociales, mais encore un abaissement du niveau intellectuel aussi bien que des mœurs, une diminution du bien-être général, un appauvrissement de tous, aussi bien de ceux qui répandaient les bienfaits que de ceux qui étaient appelés à les recevoir. Or la Réforme est considérée par une grande partie des Allemands et, en dehors de l'Allemagne, par un grand nombre de politiques, d'historiens et de philosophes comme le point de départ d'une rénovation.

Aussi le retentissement de ce livre fut-il immense, aucun ouvrage n'a excité autant que le grand travail de Janssen de violentes tempêtes dans le monde ordinairement plus calme des journaux religieux et des revues savantes.

Le livre de Janssen, dit M. Heinrich, est pour la Réforme ce que le livre de M. Taine est pour la Revolution française. L'attitude des deux écrivains est presque la même, quoique les deux hommes soient séparés par toute la distance qu'on peut mettre entre un libre penseur et un croyant.

Toutefois, l'honorable doyen ajoute prudemment que le mérite de l'un et de l'autre sera d'avoir marqué une phase nouvelle, imposé un changement de méthode plutôt que d'avoir clos le débat; car le grand procès de la Réforme, pas plus que celui de la Révolution française, ne peut encore être de nos jours l'objet d'un arrêt sans appel.

Dans l'immense enquête à laquelle s'est courageusement livré Janssen, bien des détails méritent de retenir l'attention. Le propre de cette vaste et savante composition est d'imposer par

son ensemble et de séduire par ses éléments. Que de renseignements précieux, curieux, il exhume et met en lumière, sur l'instruction populaire et l'organisation des universités, sur l'art et la vie populaire, sur la vie et les travaux des agriculteurs! C'est une reconstitution précise de l'existence de ces temps, qui paraissent coup sur coup si lointains et si voisins, selon le parcours des idées.

Le premier volume prend l'état intellectuel de l'Allemagne au déclin du moyen âge, en 1472, nous mène presque vers l'an 1518, caractérisé par la propagation de la Bible entre les mains de tous; le second s'ouvre par le tableau des premières crises revolutionnaires qui précèdent la diète de Worms en 1521, il poursuit jusqu'après l'insurrection en Thuringe en 1525, et marque les premiers effets de la révolution sociale en Allemagne.

L'ouvrage est complété par des tables parfaitement dressées des sources consultées, des noms géographiques, des personnages cités, de façon que dans ce monument, composé de six volumes de plus de cinq cents pages chacun, la recherche d'un détail même secondaire est facile.

Ajoutons que le traducteur est d'une conscience scrupuleuse; et qu'au mérite de la fidélité au texte, il — ou plutôt elle, car si j'ai bien compris une lettre de bénédiction du pape reproduite en tête, E. Paris est une dame — joint celui d'un style agréable et vigoureux à la fois.

P. Z.

Les Quinze premières années du règne de la reine Victoria. Souvenirs d'un témoin oculaire, extraits du journal de Charles C. F. Gréville, secrétaire du Conseil privé, traduits et annotés par Mlle Marie-Anne de Bovet. Paris, Firmin-Didot et Cie; 1889. Un vol. in-18.

La maison Didot vient d'ajouter à sa Collection de mémoires, — rappelons en passant la « Bibliothèque des mémoires relatifs à l'histoire de France », qu'elle a publiés en vingt-huit volumes in-18, sous la direction de M. Barrière, — la traduction d'un livre qui a fait sensation de l'autre côté du détroit, les extraits du journal de Charles C. F. Gréville se rapportant aux quinze premières années du règne de la reine Victoria, c'est-à-dire allant de juillet 1837 à la mort de Wellington, en septembre 1852. La période est excessivement intéressante pour notre histoire nationale, comme on le voit : les dix dernières années du règne de Louis-Philippe, la révolution de février, la seconde république et l'élévation de Louis-Napoléon, voilà de quoi attirer le lecteur français qui sait combien la politique anglaise était alors mêlée, ouvertement ou occultement, à tout ce qui se passait en France. Le journal de Charles Gréville a, lors de son apparition en Angleterre, été analysé et commenté par la presse du monde entier, et il est inutile d'y revenir ici. Il ne reste qu'à constater que Mlle Marie-Anne de Bovet a rempli sa tâche de traducteur avec un talent remarquable, et que le livre mérite d'être accueilli comme un service rendu à tous ceux qui étudient l'Europe dans son histoire d'hier pour y démêler les lois de sa marche en avant et prévoir, autant que possible, ses destinées de demain.

B.-H. G.

Un complot sous la Terreur : Marie-Antoinette, Toulan, Jarjayes, par Paul Gaulot, avec six portraits et fac-similé. Paris, Ollendorff; 1889. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

M. Paul Gaulot, qui a commencé par le roman et par le théâtre de société, poursuit par l'histoire. Après *le Mariage de Jules Lavernat, l'Illustre Casaubon* et *le Chemin,* que disait si bien Mlle S. Reichemberg, il publie aujourd'hui *Un Complot sous la Terreur,* où il a compulsé à fond l'imprimé et l'inédit. Il est vrai que le sujet pourrait prêter au roman et au drame. Il s'agit de l'emprisonnement de Marie-Antoinette au Temple et des tentatives d'évasion qui eurent pour auteurs Toulan et le chevalier de Jarjayes, entre ces deux dates sanglantes : la mort du roi, le 21 janvier 1793, et celle de la reine, le 16 octobre. Elles échouèrent, l'on peut dire malheureusement pour la République, à laquelle leur succès aurait évité une cruauté inutile. Marie-Antoinette, réfugiée à Vienne avec son fils et sa fille, n'eût pas été plus redoutable pour la Convention que Louis XVIII à Vérone ou à Blakenbourg. Tout au contraire, la loyauté légitime, représentée par un enfant sous la tutelle d'un régent ou d'une régente, peut-être attaquée elle-même par les ambitions d'un comte de Provence, d'un d'Orléans ou d'un Condé, eût été encore plus faible contre la Révolution qu'elle ne le fut dans les insurrections de la Vendée et du Midi. Quoi qu'il en soit, c'est là un épisode des plus curieux de l'histoire de la Révolution, et que M. Paul Gaulot a beaucoup éclairci, grâce à des billets inédits de Marie-Antoinette, dont il a eu communication, et à de nombreuses pièces provenant des Archives nationales, en particulier une série de lettres piquantes, familières, originales, figurant au dossier de Toulan.

Né à Grenoble, le 24 mars 1745, François-Augustin-Renier Pelisson de Jarjayes, neveu du

lieutenant général de Bourcet, dont il fut l'aide de camp de 1769 à 1779, était colonel au début de la Révolution. Son mariage avec Émilie Quetpic de Laborde, une des douze premières femmes de chambre de la reine, l'avait introduit dans l'intimité de la famille royale. Se refusant à émigrer, il resta un des derniers serviteurs de la monarchie. En 1791, le roi l'avait nommé maréchal de camp, et peu après chargé d'une mission auprès du comte d'Artois, à Turin. Ce fut lui qui devint l'intermédiaire entre la reine et Barnave, rattaché à la cause royale. Il est aux côtés du roi au 10 août, et l'accompagne dans la loge du Logographe. Avant de se séparer de lui, Louis XVI lui donna l'ordre de ne pas quitter Paris. Il fut fidèle à la promesse qu'il fit alors, et n'épargna rien pour essayer de sauver plus tard la reine et ses enfants. François-Adrien Toulan avait eu de tout autres commencements. Né à Toulouse, en 1761, marié en 1787, il était venu, cette année même, s'établir libraire à Paris, aux environs du couvent des Feuillants, près les Tuileries. Ce fut lui qui, le 30 juin 1789, fit, au café de Foy, la motion d'aller délivrer les onze gardes françaises détenues à l'Abbaye, et qui se mit à la tête de la foule qui alla les délivrer. Nommé peu après président du district du Louvre; tour à tour employé au Bureau des biens des émigrés, fondateur d'une société pour la liquidation de ces biens, il figure au 10 août parmi les assaillants du palais des Tuileries; c'est ainsi qu'il fut élu, le 29 août, membre de la première commune de Paris, et devint, comme tel, commissaire pour surveiller les prisonniers du Temple. Personne n'avait alors une réputation mieux établie de civisme révolutionnaire. La vue des prisonniers en fit un de leurs plus habiles et dévoués défenseurs. Il paya ce dévouement de sa tête. Après avoir réussi d'abord à déjouer les recherches, s'être réfugié à Bordeaux, il fut arrêté le 25 mars 1794, ramené à Paris, jugé par le tribunal révolutionnaire, et exécuté le 30 juin, vingt-sept jours avant le Neuf Thermidor, qui l'eût sauvé. Quant à M. de Jarjayes, réfugié à Turin, il rentra en France sous le Consulat, fut nommé lieutenant général par Louis XVIII, en 1815, et mourut le 11 septembre 1822. Sa femme, qui avait été emprisonnée, sous la Terreur, au couvent des Anglaises, lui survécut jusqu'au 23 juin 1837.

Histoire du règne de Louis-Philippe, *faisant suite à l'Histoire de la Restauration*, par Ernest Hamel, t. Ier. Paris, Jouvet et Cie, 1889. Un vol. in-8°, orné de gravures sur acier. — Prix : 8 fr.

Chose assez étrange pour un règne qui date de quarante et un ans — près d'un demi-siècle — les histoires du règne de Louis-Philippe ne sont pas nombreuses. Celle de Louis Blanc, continuée pour les huit dernières années par Élias Régnault, écrite au cours même des événements, est plus éloquente qu'impartiale; celle de M. de Novion est restée inachevée. M. Thureau-Dangin, qui est entré il y a quelques années dans la lice, est loin encore d'avoir terminé son œuvre. M. Paul Perret, dont le récit est excellent, plein de science et de qualités littéraires, était le dernier venu. M. Ernest Hamel augmente aujourd'hui cette liste. Par ses idées, sa conduite, M. Hamel se rattache au parti qui a compté Louis Blanc parmi les siens. Mais son *Histoire du règne de Louis-Philippe* se distingue de celle de son devancier par une impartialité plus haute. Cette qualité n'est pas tout à fait celle que l'on semblait devoir attendre de l'historien, ou plutôt du panégyriste de Robespierre et de Saint-Just: aussi se remarque-t-elle d'autant plus dans sa nouvelle œuvre. Est-elle cependant absolue? On pourra le contester. Mais le débat durera longtemps, peut-être toujours. En montant sur le trône; le duc d'Orléans dut se résigner à être un sujet éternel de dispute pour la morale et pour l'histoire. En acceptant une couronne arrachée à son parent, qui avait été aussi son bienfaiteur, ce prince a pu dire, et les historiens pourront dire après lui, qu'il s'est sacrifié à la patrie, qu'il a préféré le salut public à lui-même. Malheureusement, c'est là un de ces sacrifices qui ne portent pas assez en eux-mêmes le caractère du désintéressement pour supprimer tous les doutes. Les royalistes et les républicains ont eu ces doutes, et nous ne devons pas nous étonner que le livre de M. Ernest Hamel en porte la trace. Un des malheurs de Louis-Philippe fut aussi de n'être pas servi par des âmes assez hautes. Plus d'un de ses ministres auraient pu éviter de grandes fautes politiques en adoptant une conduite plus généreuse, plus magnanime. L'affaire de la duchesse de Berry fut menée avec une dureté singulière, que ne justifie pas la raison politique. Les hésitations du gouvernement dans l'œuvre de la conquête et de la colonisation de l'Algérie furent longtemps funestes à cette œuvre, qui sera la grande œuvre politique de la France au XIXe siècle. Il est vrai que la faute en fut plus encore aux Chambres qu'au Roi. L'on sait avec quelle parcimonie la majorité accordait les crédits nécessaires à nos soldats et à nos colons. Il ne dépendit pas d'elle que la France ne renonçât à cette colonie ou du moins ne conservât sur le sol algérien que deux ou trois ports, où bientôt nos compatriotes eussent été bloqués par les indigènes et réduits à végéter éternellement.

L'histoire de M. Ernest Hamel formera deux

volumes. Le premier paru comprend sept années, et se termine au mariage du duc d'Orléans et à la prise de Constantine. Cette période fut l'époque difficile du gouvernement de Juillet; celle des émeutes sans cesse renaissantes, des attentats personnels contre le roi. Mais c'est celle aussi où le roi fut le plus populaire parmi cette bourgeoisie qui l'avait couronné et qui jusque-là se reconnaissait en lui. A partir de 1840 le gouvernement semble devenir plus facile pour Louis-Philippe. La rue n'est plus troublée par l'émeute: la majorité dans la Chambre est devenue plus nombreuse, plus compacte, et cependant c'est alors que se développent les causes qui devront aliéner à la monarchie de juillet cet esprit de la bourgeoisie qui lui avait été jusque-là si favorable. Issu d'une révolution, Louis-Philippe était, par son principe, condamné à agir toujours dans le sens révolutionnaire; le jour où il s'arrêta résolument dans cette voie, fut le premier jour de sa décadence. Dans le premier volume de l'histoire de M. Ernest Hamel, la lutte est encore ardente, sanguinaire entre les républicains déçus de 1830 et le gouvernement: mais par cela même la bourgeoisie, qui se sent menacée par l'émeute, reste fidèle à celui-ci. Mais elle lui fera défection quand la question, ostensiblement du moins, ne se posera plus entre la royauté et la république, mais entre la royauté et la réforme. La bourgeoisie voulut alors la réforme, elle eut la république. Ce premier volume est plein d'enseignements, et l'œuvre de M. Ernest Hamel, bien que celle d'un républicain convaincu, permet d'apprécier ces sept années de règne à un point de vue plus général; c'est là un de ses principaux mérites. E. A.

Anne-Paule-Dominique de Noailles, marquise de Montagu. Ouvrage accompagné d'un portrait en héliogravure, nouvelle édition, Paris, 1889, librairie Plon. Un vol. in-8°. — Se vend au profit des pauvres. Prix: 7 fr. 50.

Les enfants de madame de Montagu avaient déjà fait imprimer pour le cercle restreint de sa famille et de ses amis les *Mémoires* de cette femme remarquable à tant de titres. Le succès fut tel que dans une pensée de charité ils ont décidé de publier la présente édition. Ces souvenirs ne sont pas seulement édifiants par le spectacle des plus hautes vertus pratiquées par une nature pieuse et forte. Il s'y ajoute l'intérêt puissant des événements auxquels elle a été mêlée. Jeune encore en 1789, elle dut émigrer. Et ce qui nous arrête et nous attache, en ces pages, c'est qu'elles nous montrent un des aspects les moins connus de la Révolution: l'émigration et le sort des émigrés errant sur le sol étranger. A cette première source d'intérêt la famille de la marquise de Montagu a joint une correspondance avec ses sœurs et ses amies, qui complète le journal et supplée à plusieurs de ses parties aujourd'hui perdues.

Cette édition des *Mémoires* est donc « nouvelle » en effet. Et elle retrouvera auprès du grand public le succès, mais élargi, que la première obtint auprès du petit nombre de lecteurs et de lectrices qui en eurent la primeur. E. C.

Défense de Dantzig, en 1813. Journal de siège, journal personnel et notes du général de division de Campredon, commandant le génie du 10e corps. Lettres diverses. Annotés et publiés par CHARLES AURIOL. Un vol. in-18, 312 pages et 2 cartes. Paris, librairie Plon, 1888.

Plus encore que les gens occupés à toujours lire, les personnes qui ne lisent jamais se plaignent volontiers du débordement sans arrêt de la continuelle avalanche de l'imprimé. Ce semblant de paradoxe est l'expression de la vérité même; en effet, tandis que les fidèles de la lecture font instinctivement leur choix, les profanes ne savent où se prendre dans ces masses confuses et troublantes de livres. Et voilà que, de nos jours, à l'inondation quotidienne des auteurs contemporains s'ajoute la non moins quotidienne réapparition, sous toute forme, des ouvrages d'autrefois. Le chiffre en est incalculable aussi, de ceux-là; car on peut dire de la littérature ce qu'un moraliste a dit de l'humanité, qu'elle comprend plus de morts que de vivants. Parmi ces *revenants* du livre, nous avouons notre faible pour les souvenirs des grandes guerres impériales, écrits par les acteurs eux-mêmes de *l'Épopée,* et, dans cet ordre, nous nous voyons servis à souhait, par cette publication *des documents militaires du lieutenant général de Campredon.* Les états de service de cet officier sont simplement admirables. *La Défense de Dantzig en 1813* est une des plus nobles pages de cette fin du triomphe napoléonien, où le génie d'un homme unique dans l'histoire et l'enthousiaste énergie de ses braves eurent des éclats plus beaux encore, s'il est possible, que les rayons eux-mêmes du soleil d'Austerlitz. Le héros dont l'illustre nom se lie à l'histoire de cette défense et la contient presque, n'est pas moins que ce général comte Rapp, une des grandes figures de la grande armée. Un trait émouvant est évoqué par le nom de ce fier et bon soldat. Lorsque parvint à Paris la nouvelle de la mort de Napoléon, dans l'hiver de 1821, Rapp la reçut, cette nouvelle,

sous les yeux, en la présence même de Louis XVIII, et malgré ses efforts pour se contenir, il fondit en larmes. La réponse du roi, dans cette occasion, lui fit plus d'honneur que l'exécution du maréchal Ney. Nous avons lu jadis un recueil de *Mémoires* attribués à Rapp. Napoléon nous y est rendu, pour la millième fois, dans les souvenirs d'un de ceux qui l'ont approché de plus près et que l'empereur a le plus aimés. Ces mémoires ne sont pas de la littérature; mais c'est de l'assez bonne *matière première* pour l'histoire. Après le désastre de 1812, le 10e corps de la grande armée opéra sa retraite de la Dwina sur Dantzig, ancienne et pittoresque ville de la province de Prusse, point stratégique et centre commercial déjà renommé il y a douze siècles, et disputé souvent entre les Danois, les Suédois et l'ordre Teutonique. Menacé par la marche des Russes, Dantzig fut confié par Napoléon au général Rapp, dont l'empereur connaissait les talents, l'influence sur les troupes et le dévouement au drapeau. L'ouvrage du général de Campredon, l'un des héros de cette défense (« J'ai fort à me louer du général de Campredon », écrit Rapp à l'empereur), comprend cinq parties : avant le blocus; le blocus; l'armistice; le siège; la capitulation. Il ne fallut pas moins d'une année à l'ennemi vainqueur et ravitaillé pour venir à bout de la forteresse conquise et perdue par nous en moins de sept années. Cette défense est un des beaux épisodes de l'histoire militaire du siècle; mais à notre honneur seulement... car il débute par la défection, on peut dire par la trahison du général d'Yorck, chef du corps d'armée prussien, et s'achève par le manquement des Russes aux clauses les plus nettes de la capitulation. L. D.

BIBLIOGRAPHIE — MONOGRAPHIE

— Singularités — Compilations — Curiosités littéraires —

Iconographie bretonne, ou liste de portraits dessinés, gravés ou lithographiés de personnages nés en Bretagne ou appartenant à l'histoire de cette province, par le marquis de Granges de Surgères, correspondant de la Société nationale des antiquaires de France. Tome deuxième et dernier. Rennes, J. Plihon et L. Hervé, et Paris, Alphonse Picard; 1889. Grand in-8° de VIII-376 pages, tiré à 400 exemplaires numérotés, dont 50 sur papier de Hollande. — Prix : 20 francs et 40 francs.

Lors de la publication du premier volume, nous avons, l'an passé, parlé déjà de ce très intéressant ouvrage. Le voici terminé et son second tome confirme pleinement les impressions favorables que nous avaient suggérées le premier. M. le marquis de Surgères, dont la compétence en matière d'histoire de l'art et d'iconographie est attestée par diverses publications de grande valeur (telles que, par exemple, *les Portraits de La Rochefoucauld*, 1882, — *les Portraits de Charette*, 1886, — *les Françaises du* XVIIIe *siècle*, 1887, etc.), n'a rien négligé pour faire d'un simple catalogue de portraits, d'ailleurs fort luxueusement édité, une œuvre attrayante autant qu'instructive et utile. Souvent nous avons exprimé ici cette idée que la biographie proprement dite est inséparable de toute bibliographie sérieuse; cette opinion, dont de récents travaux ont démontré la justesse, est partagée par M. de Surgères qui en a étendu l'application à l'étude iconographique. Il faut constater, en effet, que s'il n'a point donné à son livre le sous-titre de *Biographie bretonne*, on ne peut méconnaître que cet excellent travail constitue le plus complet et le plus récent supplément à toutes les biographies générales de cette province.

L'*Iconographie bretonne*, fruit de plusieurs années de recherches patientes et assidues, est un bon livre, un livre consciencieux, un livre de bonne foi dans toute l'acception de ce terme; car tous les portraits qu'a décrits l'auteur, il les a *vus*, toutes les notices qu'il a rédigées, il les a

composées, non pas, comme on le fait trop souvent aujourd'hui, en s'inspirant des ouvrages déjà publiés, mais en remontant directement et scrupuleusement aux sources originales. Grâce au nombre et à l'importance de ces notices biographiques, *inédites* pour la plupart, ce livre ne s'adresse pas seulement aux amateurs de gravures, il intéresse aussi au plus haut point les curieux et les travailleurs de tout ordre.

Mieux qu'une longue description, les quelques chiffres qui suivent permettront de comprendre la valeur et d'apprécier l'utilité du bel ouvrage de M. de Surgères. On y trouve près de 1,200 noms de personnages nés en Bretagne ou appartenant à l'histoire de cette province, dont les portraits sont décrits et qui sont en même temps l'objet d'une notice biographique, sobre, concise, mais pleine de faits et d'indications toujours soigneusement contrôlés. On y trouve aussi la description d'environ 5,500 portraits; on y rencontre encore plus de 5,000 dates citées, 2,000 sources indiquées, près de 3,500 noms de lieux, un nombre presque égal de personnages divers, et près de 1,000 mesures de portraits « relevées exactement au millimètre ». Enfin la table des noms d'artistes, qui termine l'ouvrage, contient elle-même près de 2,000 noms, dont quelques-uns, très célèbres, sont répétés plus de cinquante fois dans le courant du livre.

Après des chiffres si « éloquents », suivant l'expression en vogue, il semble superflu d'insister sur l'attrait et les mérites de l'*Iconographie bretonne;* il est cependant un point qu'il convient de faire ressortir : ce ne sont point seulement de grands personnages — princes ou grands seigneurs, prélats éminents ou guerriers célèbres, magistrats distingués ou brillants écrivains de tout ordre, belles dames ou saintes filles — que M. de Surgères s'est attaché à réunir dans le cadre de son étude; il n'en a voulu exclure personne, il a voulu être complet autant qu'on peut le souhaiter en pareille matière, et les personnalités les plus humbles et les plus ignorées y ont été comprises et ont pris place au milieu des illustrations les plus connues.

Qui s'attendrait, par exemple, à rencontrer immédiatement après un glorieux soldat, tel que le maréchal de France Castelnau-Mauvissière, le nom d'un simple boucher, *Jean Causeur*, qui n'eut d'autre titre à la célébrité qu'une longévité peu ordinaire, et qui, né vers les derniers jours du règne de Louis XIII, vécut assez pour voir l'aurore de celui de Louis XVI? Certes, cent trente années de vie obscure ne sont pas un grand titre de gloire; c'est toutefois un genre de célébrité assez enviable et qui n'est pas à la portée de tout le monde.

Si le temps et l'espace le permettaient, il serait facile de glaner dans l'*Iconographie bretonne* maintes particularités curieuses ou piquantes; mais ce n'est point ici le lieu de se livrer à cette agréable enquête, et il vaut mieux laisser au lecteur le plaisir de faire lui-même de fort attrayantes découvertes, ne fût-ce, par exemple, qu'à l'article *Boulanger* (Georges-Ernest-Jean-Marie), le général fameux qui fait si grand bruit actuellement. Les amis du « brav' général » y apprendront avec joie que, depuis 1884 jusqu'à ce jour, on ne compte pas moins de trente-neuf portraits du héros, et dans ce chiffre ne sont comprises ni les photographies, ni les caricatures!

En résumé, l'œuvre de M. le marquis Granges de Surgères est excellente à tous égards, et on ne peut que regretter qu'elle soit tirée à trop peu d'exemplaires, eu égard au nombre de curieux, de gens de goût, de collectionneurs et d'érudits qu'elle intéresse également, quoique à des titres divers.

Répertoire général de bio-bibliographie bretonne, par René Kerviler, bibliographe breton. Cinquième et sixième fascicule (Bec-Bid). Rennes, J. Plihon et L. Hervé; 1888. — Deux vol. in-8° de 192 pages chacun. — Prix : 5 francs le fascicule.

Nous n'avons point à nous étendre longuement sur cette admirable publication, dont nous parlons pour la troisième fois et qui se poursuit avec une régularité du plus heureux augure. Bornons-nous, en confirmant tout le bien que nous en avons dit et qu'elle mérite à tous points de vue, à faire connaître son état actuel.

Les cinq premiers fascicules, formant les deux premiers tomes de l'ouvrage, renferment les lettres *A* à *Ber* et comprennent 1,858 articles; le sixième fascicule, qui vient de paraître, n'en contient pas loin de 400, soit en tout environ 2,200 articles. Si l'on considère que nous voici parvenus au huitième de l'œuvre, on voit que ce précieux répertoire ne renfermera guère moins de 18,000 articles relatifs à autant de personnages originaires de Bretagne ou se rattachant à l'histoire de cette glorieuse province. Ce sera, assurément, le plus beau des travaux bio-bibliographiques entrepris en notre temps.

On est vraiment émerveillé, en parcourant les pages de cet inestimable inventaire, de la somme de labeur qu'il représente, et l'on peut se demander si un seul travailleur, fût-ce l'infatigable M. René Kerviler, même avec le concours de

laborieux érudits, tels que les Surgères, les Plihon, les Somnervogel et vingt autres, pourra mener à bonne fin une œuvre de cette importance. Nous sommes heureux de pouvoir fixer les lecteurs à ce sujet. Il est bon de leur dire que, dès maintenant, tous les éléments de l'entreprise sont réunis et que l'auteur a pris ses mesures pour arriver, en temps voulu, au résultat définitif. Ce qui n'est point inutile de répéter encore, c'est que l'on ne saurait trop se hâter de souscrire à tout l'ouvrage.

Chaque fascicule est actuellement coté au prix de cinq francs, prix bien modique eu égard aux frais considérables qu'entraîne une publication de cette nature; mais ce prix ne tardera pas à être porté à huit francs; ce qui, sur l'ensemble de la publication, représente une majoration suffisante pour stimuler le zèle des retardataires.

Que nos lecteurs nous excusent de traiter, par exception, la question pécuniaire dans une Revue où l'on ne s'occupe du livre que pour en apprécier l'intérêt ou le charme; mais cette question est ici de quelque importance, bien qu'après tout un bon ouvrage ne soit jamais trop cher; et, à ce titre, la *Bio-bibliographie bretonne* est du nombre des œuvres qu'on n'a point à craindre d'avoir trop payées.

Catalogue général de la librairie française depuis 1840, rédigé par Otto Lorenz, ancien libraire. Tome onzième et dernier (table des matières des tomes IX et X; 1876-1885). Paris, chez l'auteur, 5, rue des Beaux-Arts; 1888. Grand in-8° de II-630 pages à deux colonnes. — Prix : 30 francs.

Nunc exegi monumentum, aurait pu dire sans présomption M. Otto Lorenz en signant le bon à tirer de la dernière feuille de ce volume. C'est bien, en effet, un monument véritable qu'il a construit pièce à pièce, et son œuvre, qui a rendu et qui ne cessera de rendre d'inappréciables services, restera comme un des plus notables exemples de ce que peut l'amour ardent de la bibliographie, secondé par une volonté tenace et par un infatigable labeur.

Nous avons, à deux reprises, fait connaître dans cette Revue (années 1887 et 1888) le plan excellent et l'exécution remarquable de ce précieux ouvrage; nous en avons fait ressortir les nombreux mérites et l'utilité considérable; nous ne nous répéterons donc point aujourd'hui, si ce n'est pour redoubler de justes éloges et pour rappeler brièvement ce qu'est, dans son ensemble, l'œuvre magnifique de M. Otto Lorenz.

Le *Catalogue général de la librairie française*, dans ses onze volumes (huit pour la biobibliographie, trois pour les tables), embrasse toute la production littéraire et scientifique, sous toutes les formes, de notre pays, depuis 1840 jusqu'en 1885 inclusivement. Autrement dit, c'est le répertoire complet de notre histoire littéraire et scientifique pendant près d'un demi-siècle, pendant la période la plus féconde et dans laquelle l'esprit français s'est manifesté avec le plus d'abondance et de variété. C'est aussi la continuation (mais combien supérieure!) des travaux des Quérard, des Louandre et des Bourquelot qui avaient, en dix-huit volumes (*la France littéraire* et *la Littérature contemporaine*), entrepris d'inventorier les productions du génie français depuis le commencement du XVIIIe siècle jusque vers le milieu du nôtre.

Grâce à M. Otto Lorenz, la tâche entreprise par ces consciencieux bibliographes n'est point, comme on pouvait le craindre, demeurée ininterrompue. C'est au mois de juillet 1861 qu'il conçut l'idée de recueillir leur laborieux héritage, et, pendant plus de vingt-sept années, il a consacré à cette belle œuvre le meilleur de son temps en lui subordonnant toute son existence. On ne peut songer, sans une sorte d'effroi, à la somme de travail que représente un tel travail, et l'on ne saurait évaluer, même approximativement, le chiffre des bulletins et fiches qu'il a dû rédiger de sa main par centaines de milliers.

On comprend que, parvenu au terme de la tâche qu'il s'est donnée et qu'il a su mener à si bonne fin, M. Otto Lorenz éprouve le besoin, sinon le désir du repos. C'est ce qu'il fait entendre dans le court avant propos de son dernier tome, sous ce mélancolique intitulé : *P. P. C.* « Je termine cet ouvrage, dit-il, et en même temps ma carrière de bibliographe. » Hélas! c'est grand dommage pour nous, car on peut craindre qu'il n'ait pas, comme les Quérard et les Louandre, l'heureuse chance de trouver un continuateur. Et s'il s'en présente un, sera-t-il aussi courageux et capable, aussi tenace, aussi dévoué à l'œuvre, et surtout aussi modeste et désintéressé que le fut et l'est toujours l'excellent auteur de cette incomparable production?

En attendant qu'il s'en trouve un, s'il en vient, ne peut-on espérer que M. Otto Lorenz, dont la belle activité ne s'est jamais ralentie, voudra bien comprendre un demi-siècle complet dans son colossal ouvrage, et nous donner deux volumes encore embrassant le quinquennat (curieux à tant de points de vue!) qui s'étend entre 1886 et 1890? C'est le vœu que se permet d'exprimer un de ses plus humbles disciples et de ses plus reconnaissants admirateurs.

© 2007 Lyon — Editions « les passerelles du temps » — editions.ainay@free.fr

Les Tableaux historiques de la Révolution et leurs transformations. Étude iconographique et bibliographique, par MAURICE TOURNEUX. In-8° de 43 pages. Paris, Charavay frères; 1888.

Les Portraits de Danton. Essai d'iconographie, par le Dr ROBINET, avec une reproduction authentique gravée par Julien Tinayre. In-8° de 13 pages. Paris, Ernest Leroux; 1889. — Prix : 2 francs.

Voici deux minces plaquettes qui ne peuvent manquer d'être bien accueillies par les collectionneurs et les curieux; mais il faut se hâter de les acquérir, car elles ne tarderont guère à devenir introuvables.

Dans la première, le savant M. Maurice Tourneux, qui nous prépare une merveilleuse *Bibliographie de la Révolution française à Paris,* raconte l'histoire du plus important ouvrage illustré de la période révolutionnaire. *Les Tableaux historiques de la Révolution française* tiennent, en effet, la première place parmi les publications de cette époque, tant par le nombre et la dimension des planches que par le nom et la valeur de ceux qui y ont collaboré, ou par le talent des écrivains qui les ont commentées. Ce célèbre ouvrage, qui compta quatre éditions successives, eut, suivant les circonstances, à subir maintes mutilations et force remaniements, et ces transformations ont été un piquant sujet d'étude pour l'érudit et spirituel bibliographe qui a débrouillé tout ce chaos.

Le titre de la seconde brochure en indique, du reste, l'objet; c'est une étude, qui n'est pas sans intérêt, sur l'iconographie de Danton; son principal attrait est de faire connaître un très beau portrait, jusqu'à présent ignoré, du fameux conventionnel, portrait datant de 1787 et finement reproduit par M. Tinayre, d'après « un camaïeu d'Hipolite » (*sic*). PHIL. MIN.

Bibliographie générale des Gaules, par CH.-E. RUELLE. Libraire de la Société bibliographique.

Un journal disait dernièrement que, dans un petit nombre d'années, toute la somme des connaissances du passé serait nécessairement condensée dans un certain nombre de courts précis, secs et arides, ne contenant que des faits et des dates. Encore, pour arriver à quelque chose de pratique, faudra-t-il faire un choix sévère entre ces faits et ces dates.

L'esprit est, en effet, confondu devant l'amas des productions contemporaines venant s'ajouter aux productions du passé, et augmentant chaque jour d'une vingtaine de volumes au moins la montagne des imprimés (sans parler des manuscrits inédits) qu'a produits, depuis quatre cents ans, l'invention de Gutenberg. On se prendrait à la maudire si des savants, courageux et désintéressés, ne nous apportaient pas quelques fils pour nous guider dans ce dédale. Encore les bibliographies elles-mêmes sont-elles légion, et M. Vallée, en publiant sa *Bibliographie des bibliographies,* est arrivé à un gros volume in-4° avec supplément.

Mais revenons à M. Ruelle et reprenons les mots de courage et de désintéressement que nous prononcions tout à l'heure. Du courage, certes il en faut. Ce ne sont point quelques mois, quelques années, c'est une vie entière qu'absorbent de pareils travaux. Tâche ingrate, car la gloire n'est pas au bout, et le profit encore moins. Mais le véritable savant trouve sa récompense dans la reconnaissance et l'estime de ceux qui savent apprécier le service rendu. Ces connaisseurs ne forment point une multitude, mais on peut dire ici que la qualité vaut la quantité. C'est un salon de bonne compagnie. M. Ruelle y trouvera des suffrages flatteurs et l'assurance qu'il a bien mérité de la science... et de la patrie, car ici c'est d'elle qu'il s'agit.

Notre pays est le plus riche du monde en souvenirs historiques. Sans hyperbole, on peut dire qu'il en contient à lui seul autant que le reste de l'Univers. Rome elle-même et son empire revivent mieux dans nos ruines de Gaule que dans celles de leur péninsule. Il fallait donc se borner dans un champ aussi vaste et, prenant les choses aux origines, gardant ainsi pour soi la besogne la plus ardue, M. Ruelle a limité son travail à la fin du Ve siècle. L'époque gallo-romaine est donc comprise dans son entier.

Bien entendu, tous les ouvrages publiés jusqu'en 1870 inclusivement sont contenus dans cette bibliographie, mais seulement ceux traitant de sujets antérieurs au VIe siècle. C'est l'alpha de notre histoire, la racine de la science.

Il nous est difficile d'indiquer complètement, sans entrer dans de trop longs détails, quel est l'ordre suivi. Les ouvrages sont d'abord classés par régions et inscrits par ordre alphabétique du nom d'auteur : cette seconde partie est un peu plus complète que la première; le nom de l'éditeur y est mentionné. Enfin, une table des matières, indiquant par exemple toutes les pages où il est question des amphithéâtres, complète un système qui rendra toutes les recherches faciles.

Nous répétant encore, nous disions que ces ouvrages n'entrent pas d'ordinaire dans la faveur

du grand public. Ici, cependant, il s'agit de la France, de la patrie chère à tous: Ceux qui l'aiment ne se comptent pas, et ceux qui en étudient l'histoire sont innombrables : pour leurs bibliothèques, la possession de ce livre est une nécessité et un devoir.

BEAUX-ARTS

Manuel d'Archéologie orientale (Chaldée, Assyrie, Perse, Syrie, Judée, Phénicie, Carthage), par Ernest Babelon, bibliothécaire au département des médailles et antiques de la Bibliothèque nationale, Paris, maison Quantin. — Prix, broché : 3 fr. 50 ; cartonné, 4 fr. 50.

Le domaine qu'embrasse le volume s'étend à toutes les civilisations de l'Orient antique, moins l'Égypte. Il expose l'histoire de l'art chez les Chaldéens, les Assyriens, les Perses ayant Alexandre, les Héthéens de la Syrie et de la Cappadoce, les Juifs, les Phéniciens, les Carthaginois. Dans l'ancien monde oriental, il ne se manifeste réellement que deux courants artistiques: celui qui prend naissance en Égypte et celui qui vient de l'Assyrie. Le premier, M. Maspéro l'a étudié et particulièrement mis en lumière dans un des derniers volumes publiés dans la *Bibliothèque de l'Enseignement des Beaux-Arts*; le second fait l'objet du présent volume et vient se placer à côté de l'œuvre de M. Maspéro. Laissant de côté l'Égypte, M. Babelon étudie exclusivement le courant asiatique ; il le prend à son berceau, à Babylone, le suit à Ninive et nous fait assister à ses progrès et à ses transformations pendant toute la durée de la monarchie chaldéo-assyrienne. Bientôt le courant déborde et franchit de tous les côtés les limites du bassin du Tigre et de l'Euphrate : d'une part en Perse, il envahit les palais de Suse et de Persépolis où M. Babelon nous fait pénétrer à la suite de M. et Mme Dieulafoy dont il expose les brillantes découvertes ; d'autre part, il se répand sur les populations araméennes de la Syrie, à Jérusalem et jusqu'au cœur de l'Asie Mineure. La description du temple de Jérusalem, détruit par Nabuchodonosor, reconstruit par Hérode, forme un intéressant chapitre où nous touchons du doigt, pour ainsi dire, le mélange et la pénétration réciproque de l'art égyptien et de l'art assyrien. Les monuments d'architecture ou de sculpture que nous ont laissés les Phéniciens et les Carthaginois nous révèlent de même un art hybride. C'est ce que l'on observe avec M. Babelon, non pas seulement dans les monuments de la côte de Syrie où dominaient Tyr et Sidon, mais à Cypre, à Carthage, à Gadès en Espagne, et partout où les hardis navigateurs phéniciens avaient établi leurs comptoirs.

C'est donc avec un intérêt toujours grandissant qu'on suivra l'auteur de ce livre nous montrant l'art asiatique sous toutes ses formes : architecture, sculpture, peinture, céramique, bijouterie, glyptique, non seulement en Chaldée et en Assyrie, son pays d'origine où il s'épanouit à son aise, mais dans ses multiples ramifications chez les nations voisines où il se heurte à son rival et subit des interprétations étrangères jusqu'au jour où la Grèce recueille le flambeau des arts de la main défaillante de l'Orient.

Deux cent trente-cinq dessins, la plupart exécutés par un artiste d'un mérite éprouvé, M. Wallet, éclairent le texte de M. Babelon et contribuent à faire du présent volume un des plus achevés de la *Bibliothèque de l'Enseignement des Beaux-Arts.*

La Sculpture antique, par M. Pierre Paris, ancien membre de l'École française d'Athènes, maître de conférences à la Faculté des lettres de Bordeaux (Bibliothèque de l'Enseignement des Beaux-Arts). Un volume illustré de nombreuses gravures, Paris, maison Quantin. — Prix, broché : 3 fr. 50, cartonné : 4 fr. 50.

La *Bibliothèque de l'Enseignement des Beaux-Arts* continue ses succès, sous l'active direction de M. Jules Comte. Le nouveau volume qui vient de paraître, la *Sculpture antique*, par M. P. Paris, embrasse la sculpture de l'Égypte et de l'Orient asiatique, de la Grèce et de l'Italie. C'est une étude des monuments les plus instructifs, les plus curieux ou les plus beaux qui nous sont parvenus ; les œuvres que leur valeur scientifique ou artistique désignent avant toutes les autres à l'attention des archéologues ou à l'admiration des gens de goût sont classées, décrites et appréciées avec une sobre précision. Comme ce n'est point là un livre d'érudition, mais de vulgarisation, peu de place est faite aux

discussions et aux hypothèses; l'auteur a voulu surtout, dans toute la liberté de sa critique, donner des œuvres une idée claire et une impression personnelle.

Ajoutons que l'illustration du volume a été particulièrement soignée; les éditeurs n'ont rien épargné pour la rendre irréprochable. Ce que les livres de critique artistique offrent si rarement, il n'est presque pas d'œuvres signalées dans le texte, il n'est pas une œuvre décrite, dont l'image ne soit présentée au lecteur, et c'est double profit pour son esprit et pour ses yeux.

La *Sculpture antique* est le trente-deuxième volume de la collection, digne, à tous égards, de ceux qui l'ont précédé.

GÉOGRAPHIE

— Voyages — Mœurs et Coutumes —

Géographie économique de la France, par Marcel Dubois, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris. Un vol. in-18. Paris, Masson, éditeur, 1888.

Excellent ouvrage d'enseignement, précis, méthodique, complet sans superfluité, concis sans obscurité. — Il traite non seulement de la France continentale, mais aussi de la France coloniale, il en expose les ressources de productions et les besoins de consommation, tant dans l'ordre agricole que dans l'ordre industriel et commercial.

P. Z.

Aux États-Unis. Notes de voyage, par F. Frédéric Moreau, avec un croquis de l'auteur. Un vol. in-18. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1888.

Le croquis de l'auteur sert de frontispice. Si c'est, comme il semble, un résumé plastique des impressions laissées par le voyage, ces impressions sont singulièrement banales, vagues et de contours indécis. Le livre n'en est pas moins d'un véritable intérêt de lecture. Il ne faudrait pas, il est vrai, lui demander autre chose que ce qu'il promet. C'est le récit vif et rapide d'excursions, tantôt semblables à tout ce qu'on connaît, tantôt relevées d'imprévu et de curieux, à New York, à Boston, à Montréal, à Québec, à Chicago, à Santa-Fé, à San-Francisco, à Washington, chez les Mormons, et ailleurs. Le côté pratique des voyages, détails de chemins de fer, d'hôtel, d'omnibus, etc., est traité avec une franchise et une rondeur que j'apprécie tout particulièrement. A ce point de vue, le livre rendra bien des services aux voyageurs qui le consulteront. B.-H. G.

Les deux missions Flatters, par Henri Brosselard, ouvrage illustré de 50 gravures. Paris, Jouvet et Cie, 1889. Un vol. in-16. — Prix : 2 fr. 25.

L'on se rappelle le tragique dénouement de cette mission Flatters dont, en 1881, tous les membres furent victimes de la perfidie et de la barbarie des Touareggs, et qui enrichit si douloureusement le martyrologe des explorateurs africains. Noms glorieux désormais que ceux du colonel Flatters et de ses compagnons, le capitaine Masson, le lieutenant de Dianous, les maréchaux de logis Dennery et Pobeguin, de MM. Beringer, Roche, Dr Guiard, Santin! mais qui réveilleront dans la mémoire de bien douloureux souvenirs. C'est à ces savants, à ces braves, que le capitaine Henri Brosselard vient d'élever un monument durable en faisant le récit fidèle de leur généreuse entreprise. M. Brosselard avait fait partie de la première mission (7 février-3 juin 1881) qui comprenait également MM. Roche, Guiard et Beringer. Ce sont ainsi, en grande partie, des souvenirs personnels sur les personnes et sur les choses que nous donne l'auteur de ce livre, qui est poignant dans sa simplicité. Le but des deux expéditions était « de rechercher et d'étudier un tracé de chemin de fer qui devait partir de notre territoire algérien, et en particulier de Ouargla, son extrême station au sud, pour aller aboutir dans le Soudan, entre le Niger et le lac Tchad », en un mot, c'était d'ouvrir une voie commerciale entre l'Algérie et Tombouctou. Lieutenant-colonel du 72e de ligne, M. Flatters, par son énergie, sa connaissance de la langue et des mœurs arabes, était plus que personne apte

à remplir cette belle et périlleuse mission. La première expédition fut couronnée d'un plein succès : la reconnaissance du gassi de Mélchanza et du cours de l'Oued-Igharghar, dont le sol uni, à fond rocheux, permettrait l'établissemsnt d'une voie ferrée, sans aucuns travaux d'art préalable. Mais il s'agissait ensuite de pénétrer plus avant vers le sud, de reconnaître le pays. Ce fut là l'objet de la seconde mission (4 décembre 1881-28 avril 1882). Le colonel Flatters et les siens parviennent jusqu'au puits de Biv-el-Gharama, où ils campèrent le 16 février. C'est là que, trahis par leurs guides indigènes, qui les avaient emmenés assez loin du reste de leurs compagnons, Flatters, Masson, Beringer, Roche et Guiard, entourés subitement par trois ou quatre cents Touaregs, furent massacrés, les trois derniers par les guides eux-mêmes, le colonel Flatters et le capitaine Masson par l'ennemi auquel ils tuèrent six hommes avant de tomber. Le maréchal des logis Dennery, attiré par le bruit de la fusillade, périt également. Le lieutenant Dianous, qui commande maintenant au survivant, ordonne la retraite, harcelé toujours par les Touaregs ; mais il est frappé mortellement et M. Santin disparaît dans un combat livré à dix kilomètres d'Amguid. Le maréchal des logis Pobeguin dirige seul alors la retraite et est massacré par ses propres troupes, réduites à des tirailleurs indigènes. Telle fut la fin de cette expédition : des Français qui la composaient pas un seul ne revint à Ouargla, où aujourd'hui un petit monument commémoratif est élevé à leur mémoire. Indépendamment du récit détaillé de ces deux missions, le livre du capitaine Brosselard contient des pages intéressantes sur les résultats obtenus par les explorateurs, et sur l'avenir du projet qu'ils étaient chargés de préparer. E. A.

Lettres sur l'Inde. *A la frontière afghane*, par James Darmesteter. Un vol. in-16. Paris, Alphonse Lemerre, 1888. — Prix : 3 fr. 50.

Il faut s'habituer au style de M. James Darmesteter; les premières pages de son livre étonnent et causent de la fatigue; mais l'habitude vient vite et vite on commence de goûter, au contraire, ces phrases au tour rapide et sans verbe parfois, ces façons d'exprimer, de traduire, avec une grande négligence apparemment, pensées et réflexions, sensations et sentiments : les sentiments en semblent d'autant plus sincères, et les pensées, souvent profondes, jamais banales, en acquièrent d'autant plus de relief.

Car M. J. Darmesteter, qui est un philologue de grand savoir, est doué en même temps des qualités qui font les poètes et les coloristes les plus distingués, et il est en même temps encore un observateur exercé et un penseur.

Chargé d'une mission par le ministère de l'instruction publique, M. Darmesteter est resté dans l'Inde de la fin de février 1886 aux premiers jours de février 1887. Sur ces douze mois, ou tout près, il en a passé trois à Bombay, sept dans les districts afghans ou semi-afghans de Péchawer et de Hazara, et les dernières semaines, il les a employés à parcourir les pays de Péchawer à Bombay et Calcutta. Sur les quatorze lettres qui composent son volume, deux, la première et la dernière, ont trait à l'Inde et aux Indiens, lea douze autres aux Afghans.

Dans toutes, des descriptions, mais elles sont peu nombreuses, et rapidement brossées ou même simplement esquissées d'un trait; c'est pour rendre l'impression ou figurer un cadre. L'homme, voilà qui intéresse l'auteur, l'homme avec les diverses manifestations de son activité, avec la littérature, la poésie, qui conservent le souvenir des grands événements, victoires et défaites, qui évoquent, rappellent des passions, des vengeances.

Trente pages de *préface*, puis la première lettre : deux études de ton différent et qui se complètent; M. Darmesteter juge et fait connaître l'état politique, moral et religieux des populations soumises à l'Angleterre. Et les fins jugements qu'il porte ! Il est sceptique ? Mais sans doute il n'admet pas qu'il puisse être une forme de gouvernement capable de convenir à quelque peuple que ce soit ; il est pessimiste? Assurément, n'admettant pas davantage que l'homme soit parfait sortant des mains de la nature, nous tenons, nous, à mérite et son scepticisme et son pessimisme. Il dit bien ce qu'ont fait et n'ont pas fait les Anglais pour les Indiens; il dit bien ce que pourraient et ne pourraient pas faire les Russes. Il parle des Asiatiques; combien de réflexions il émet à leur endroit que pourraient s'appliquer nombre d'Européens! La vie nationale ne fait pas défaut, mais l'esprit de gouvernement?

Dans les douze lettres suivantes, des études d'autant plus curieuses, celles-là, qu'elles ont pour objet, voulu ou non, la vie intellectuelle et morale de populations à peu près inconnues. Le lettré s'est fait réciter des poèmes, il les a recueillis, il nous en traduit quelques-uns; le psychologue a pénétré des consciences, pesé la valeur qu'ont pour les montagnards de l'Afghanistan les mots : honneur, respect, justice; il fait pour ainsi dire penser et sentir devant nous ceux des Afghans de qui il a réussi à gagner la confiance. Une peinture de Péchawer et des pages

© 2007 Lyon — Editions « Les marionnettes du temps » — http://editions.arlequin.fr

d'histoire : l'empire Chilzai, l'empire Dourani; les dynasties Sarouzaie et Baroulzaie ; les Ghilzais et leurs droits, les Afghans du Yaghistan, leurs traditions, leurs légendes; et après, les Afghans de l'Émir, les Afghans de la Reine, après l'histoire d'hier et l'histoire contemporaine, la philosophie, la religion, l'économie politique de ces tribus; la confession du Mounchi et la dernière lettre avec ce titre : *la fin d'une race.*

Pour connaître vraiment l'Inde il faut recourir aux beaux travaux des Anglais ; les Anglais, pour connaître et faire connaître l'Afghanistan, mettront à profit les lettres si remarquables de M. James Darmesteter. F. G.

SCIENCES

— Philosophie — Morale —

Philosophie et Philosophes, par E. Caro de l'Académie française. Un vol. in-16. Paris, 1888, Hachette, éditeur. — Prix : 3 fr. 50.

Il n'a manqué à M. Caro philosophe qu'une philosophie; mais rien ne manquait à M. Caro écrivain, ni l'esprit, ni l'érudition, ni la richesse de la langue et l'extrême possession de l'expression propre et claire, ni l'harmonie de la phrase. Il ne fut pas un producteur d'idées, mais il n'est point d'idées émises dans la lutte des intelligences qu'il n'ait pénétrées, décomposées, traduites ou réformées. C'est le sens critique qui dominait en lui, et l'amour du bien dire. Les études réunies dans ce volume posthume en font foi à leur tour : Théodore Jouffroy, Cousin, Jules Simon, Ravaisson, le P. Gratry, Charles Jourdain, Émile Saisset, M. Wallon, Mme Swetchine, Frédéric Ozanam, tels sont les *sujets* sur lesquels M. Caro exerce la sagacité de son jugement et les habileté de sa plume. PZ.

La philosophie de Platon par Alfred Fouillée, ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques et par l'Académie française. Tome premier : *Théorie des idées et de l'amour.* Deuxième édition revue et augmentée. Un vol. in-16. Paris, Hachette et Cie, 1888. — Prix : 3 fr. 50.

Pour cette deuxième édition, une préface nouvelle.

M. Fouillée dit avoir remanié quelques parties de son ouvrage en mettant à profit les travaux publiés depuis vingt ans, en divers pays, sur la philosophie platonicienne, mais ces remaniements, ajoute-t-il, ne regardent pas à l'interprétation qu'il a cru devoir donner jadis de la doctrine de Platon : ses propres travaux, à lui, son étude sur la philosophie de Socrate, la thèse qu'il a consacrée à l'élucidation du *Second Hippias*, ont confirmé les jugements par lui portés dès 1866. Aussi bien s'est-il pu permettre d'introduire dans la seconde édition de son mémoire un résumé succinct de ces mêmes travaux.

De la *Préface*, rapportons un passage qui a son intérêt pour qui a lu les derniers articles donnés par M. Fouillée à la *Revue des Deux Mondes.* « Le platonisme est, par son esprit, essentiellement progressif, capable de s'ouvrir à toutes les spéculations nouvelles... Tant que l'humanité refusera de s'en tenir à la constatation pure et simple des phénomènes, tant qu'elle concevra une réalité sous ces phénomènes, tant qu'elle concevra en même temps un *idéal* auquel les phénomènes doivent être soumis et, dans la mesure de notre puissance, soumis par nous-mêmes, enfin tant qu'elle s'efforcera de ramener à quelque unité primordiale la réalité qu'elle conçoit comme fond des phénomènes et l'idéal qu'elle conçoit comme but des phénomènes, on peut dire que l'humanité platonisera... » En dépit de certaines analyses et critiques qui pouvaient donner le change et laisser croire que la notion des idées-forces avec la notion du devenir ne suffisaient plus, au jugement de M. Fouillée, pour l'explication totale, le philosophe reste le platonicien, le conciliateur subtil, que l'on a connu.

Nous faut-il présenter le livre même? Le livre, on n'ignore pas comme il fut accueilli autrefois ; il est tenu justement pour considérable; mieux nous vaut, pour en parler, ou mieux, pour passer en revue, rapidement, les études qu'il a suscitées, attendre que l'ouvrage ait été publié en son entier. F. G.

© 2007 Lyon — Editions « les passerelles du temps » — editions.ainay@free.fr

Du Pont de Nemours et l'école physiocratique, par G. Schelle. Un vol. in-8°. Paris, Guillaumin et Cie, 1888. — Prix : 7 fr. 50.

Sur l'homme, sur la doctrine, tout n'a pas été dit par Gérando et Boissy d'Anglas, par MM. Eugène Daire et Léonce de Lavergne; ils ont témoigné, les uns, de leur profonde admiration pour les mérites, et, disons-le pour parler comme on faisait à la fin du siècle dernier, pour les vertus de celui qui n'a jamais voulu, jamais poursuivi que le bien, jamais haï et combattu que l'injustice, que l'oppression; les autres, avec une compétence que nul ne saurait contester, ont exposé les enseignements de l'école dont du Pont de Nemours peut bien passer pour avoir été l'un des fondateurs; mais « après eux, et sans nulle présomption, on pouvait essayer de retracer l'existence d'un homme de qui la personnalité est aussi intéressante que les idées. » Ainsi en a pensé M. Schelle, qui nous donne, aujourd'hui, du disciple de Quesnay, de l'ami de Turgot, une biographie aussi complète qu'on le pouvait souhaiter.

« Quand, écrivait Du Pont en 1771, on a cru devoir adopter une doctrine et des principes, il les faut suivre en tout et toute sa vie. » La doctrine et les principes qu'il avait une fois adoptés, il les a suivis, en effet, jusqu'à son dernier jour, et en tout; de là l'unité de son existence, la grandeur de son caractère, aussi l'importance des services qu'il a rendus sans jamais, pourtant, avoir occupé les premières places, sans avoir composé un seul ouvrage qui fût digne d'être lu par nos arrière-neveux. Dans sa jeunesse, il se choisit pour tâche de vulgariser les théories de Quesnay, et non seulement il contribue puissamment à la destruction des préjugés auxquels s'attaquaient les physiocrates, mais il rectifie quelques-unes des erreurs de son école, mais il apporte dans certaines questions théoriques, notamment dans l'étude des rapports de la population avec les subsistances, plus de sûretés de vues que les plus illustres de ceux qui s'en sont occupés après lui. Il est le conseiller de Vergennes, de plusieurs autres ministres, et il a la bonne fortune d'assurer le triomphe de plusieurs des réformes que Turgot avait inutilement tenté d'accomplir. En 1786, il rédige le traité de commerce avec l'Angleterre; l'année suivante, il est l'inspirateur des mesures libérales proposées par Calonnes à l'assemblée des notables. Nommé député aux États généraux pour le bailliage de Nemours, orateur écouté de l'assemblée devenue constituante, il prend part à la discussion de toutes les questions d'impôts, fait souvent prévaloir ses opinions, et attache son nom à la suppression des douanes intérieures, à la transformation de notre régime fiscal. Redevenu publiciste, il poursuit sa tâche, il travaille à affranchir l'individu, — « ôtez-lui ses liens », — il ne veut pas de la tutelle de l'État, il rappelle, il commente le mot de d'Argenson : « pas trop gouverner ». Proscrit au coup d'État de fructidor, il doit son salut à l'intervention de Mme de Staël et de Joseph Chénier, qui le font passer pour nonagénaire; de peur d'aller à Synamary, si on dément leur déclaration, il s'exile aux États-Unis. Il revient en France en 1814, il est secrétaire du gouvernement provisoire, mais aux Cent-Jours, et par haine de l'empire, il retourne en Amérique; il y meurt à la suite d'un acte de dévouement, en 1817; il avait soixante-dix-sept ans. « La part active prise par Du Pont de Nemours aux principales transformations que notre pays a subies au XVIIIe siècle, l'ardeur avec laquelle il a défendu ses opinions, comme publiciste, comme administrateur ou comme homme politique, permettent, en étudiant sa vie, de suivre, pendant un demi-siècle, le développement et les applications de la doctrine à laquelle il a lui-même donné le nom de *physiocratie*. » Aussi l'étude de M. Schelle n'est-elle pas seulement biographique, elle est en même temps historique, en même temps critique.

M. Schelle nous fait connaître à la fois un homme, une époque, une école.

Parlant de la doctrine, il nous dit qu'elle a exercé sur les idées modernes une action plus considérable qu'on ne le suppose généralement. Sans doute, elle a exercé une grande action jusque dans ses quinze dernières années, mais voilà que le socialisme d'État compte des adhérents de plus en plus nombreux, voilà qu'on devient protectionniste, que, pour les ouvriers mineurs, on institue l'assurance obligatoire et nous ne parlons pas de l'organisation de travail que prépare, on sait avec quel zèle, le conseil municipal de Paris. Quelques-uns, et parmi eux M. Schelle, s'efforcent de réagir contre les tendances qui s'accusent; nous applaudissons à leurs efforts. L'étude sur la vie et les travaux de Du Pont de Nemours, on le peut tenir pour un plaidoyer en faveur des idées libérales, en faveur de l'individualisme; nous le recommandons deux fois et comme biographie des plus complètes, et comme plaidoyer très éloquent.

A la fin du volume la liste à peu près complète des écrits du publiciste, puis un index alphabétique pour faciliter les recherches.

G. G.

Les Questions d'économie sociale dans une grande ville populaire, par Eugène Rostand Un vol. in-8°. Paris, Guillaumin et Cie; 1889. — Prix : 10 francs.

La grande ville, c'est Marseille, et M. Rostand, qui a renoncé définitivement, ce semble, à la littérature, pour se consacrer à l'étude des moyens d'améliorer la condition économique et morale des classes peu ou point fortunées, regarde aux institutions déjà fondées, en vue de cette amélioration, dans la ville qu'il connaît et qu'il aime tout particulièrement, à d'autres institutions encore, qui, fondées en d'autres villes françaises ou étrangères, ont donné des résultats assez heureux pour qu'il soit bon d'appeler, sur ces fondations l'attention de ceux des habitants de la grande cité méditerranéenne qui sont le plus dévoués à la cause de l'affranchissement des masses populaires.

Il est des souffrances, il est des misères ; on les peut soulager, il les faut soulager. La municipalité, le département, sans parler de l'État, ont, prétendent certains, le devoir d'intervenir ; ils ont intérêt à le faire, se bornent à dire d'autres polémistes ; mais comment ? mais dans quelle mesure ? M. Rostand ne veut point connaître des théories individualistes ou socialistes. Il s'adresse aux différents pouvoirs organisés ; il s'adresse aux philanthropes aussi, à eux surtout.

Il s'adresse à eux, et, pour eux, préconisant toujours les solutions immédiatement applicables, il aborde les questions du logement du pauvre et de l'ouvrier, de l'alimentation, du travail, de l'immigration et de la concurrence, du chômage, du crédit, de l'épargne, de la coopération, de l'enfance à demi abandonnée, de la mendicité, du vagabondage, du régime pénitentiaire, de l'accroissement de la consommation de l'alcool.

Rien d'utopique ; une meilleure répartition de la richesse se peut assurer assez aisément ; il faudrait, à vrai dire, le concours des plus intéressés. Si seulement ils se défendaient d'écouter les prédicateurs de la révolution sociale, si, au lieu d'attendre le bien-être et le bonheur — c'est tout un pour eux — d'un gouvernement réglant toutes choses, la production et la consommation, ils voulaient bien prendre parfois conseil de ces *égoïstes* qui font dépense de leur temps et de leur fortune pour atténuer tant de maux qui les affligent ! Le plus grand ennemi, le seul ennemi de l'ouvrier, c'est l'ouvrier.

Étude et action, ces mots figurent comme sous-titre sur la couverture. L'*étude* est assez bonne ; l'*action* digne d'éloges. F. G.

Annuaire de l'économie politique et de la statistique, par Maurice Block pour 1888. Guillaumin. — Prix : 9 francs.

Arrivé à sa quarante-cinquième année et contenant près de 1,200 pages, ce recueil contient une foule de renseignements et, pour leur utilité et leur importance, ne peut être comparé qu'à l'annuaire du Bureau des longitudes. On est d'abord effrayé de ces chiffres qui s'accumulent en texte serré et qui semblent défier toute mémoire. Aussi est-ce un livre à consulter, encore que l'on puisse retenir facilement bon nombre de ses résultats. Car les chiffres ont ici leur philosophie et ils en disent plus long, dans leur sécheresse apparente, que la rhétorique fleurie de bien des discours.

La fortune de la France y est établie par l'examen de sa situation financière, de ses octrois, de son commerce ; sa moralité par les affaires de la justice criminelle, civile et commerciale. Une très large place, jamais trop grande pour un tel sujet, est consacrée aux questions d'assurances, de mutualité et d'épargne. La circulation, chemins de fer, canaux, routes, le recrutement de l'armée, l'assistance publique, les pêcheries, les postes, tout est matière à statistique explicative et comparative. Enfin tous les autres pays du monde y figurent à leur tour et, sans être aussi développés, ils sont cependant l'objet d'une étude très sérieuse. Ainsi, 40 pages sont consacrées à la Grande Bretagne, et ce sont, comme toutes celles du volume, des pages nourries de faits.

Les réflexions suggérées par cet annuaire se développent à l'infini. C'est le propre de l'économie commerciale. Science aride et rebutante pour les esprits superficiels, elle attire et retient les penseurs. Que d'enseignements, que de cours pourrait inspirer ce petit livre depuis les chaires des facultés jusqu'aux simples écoles de province ! Il semble que ce soit le plus grand éloge qu'on puisse en faire. PZ.

© 2007 Lyon — Éditions « Les passionnés du temps » — http://editions.passionnes.fr

Discours parlementaires d'Ernest Picard. Tome II : *l'Union libérale*, 1864-69. Un vol. in-8°. Paris, Plon, Nourrit et Cie, édit., 1889.

Aucun de ceux qui s'intéressent à la politique contemporaine n'a oublié le rôle actif et brillant d'Ernest Picard dans l'opposition pendant les dernières années du second Empire.

Son éloquence ingénieuse et forte, sa parole nette, son style sobre et lumineux lui assuraient une considération légitime à la Chambre et dans le pays ; il brillait parmi les Cinq, dont étaient des orateurs de la valeur de Jules Favre et de Jules Simon.

Le second tome de ses discours parlementaires n'en comprend pas moins de trente, où sont traitées avec un talent incontestable, une grande largeur de vue et un bon sens pratique très estimable, des questions de droit constitutionnel, de finances, de politique générale et d'affaires commerciales dont l'intérêt subsiste, car elles renaissent sous des formes diverses.

Nous signalerons particulièrement comme retrouvant une valeur d'actualité dans les circonstances critiques qui étreignent la fortune publique et privée, et inquiètent les esprits réfléchis, le discours du 6 avril 1865 sur l'organisation municipale de Paris ; — celui sur la suppression des octrois, du 26 juin 1866 ; — celui sur les travaux de la ville de Paris, du 10 avril 1867 ; — le discours sur les Sociétés coopératives, du 16 juin 1867, et celui du lendemain sur les Sociétés ; — celui sur l'organisation de l'armée, du 21 décembre de la même année.

Indépendamment du plaisir de dilettante qu'on éprouve à lire des œuvres oratoires animées d'un vrai souffle d'éloquence et soutenues par une forte logique, on recueillera dans ces discours nombre d'idées profitables. Pr.

Les irresponsables devant la justice, par A. Riant, docteur en médecine, ancien secrétaire de la Société de médecine légale. Un vol. in-16 de la *Bibliothèque scientifique contemporaine*. Paris, J.-B. Baillière et fils, 1888. — Prix : 3 fr. 50.

L'ouvrage est excellent de tous points.

La première partie relève de la science médicale surtout : *l'irresponsabilité invoquée à titre d'exemption de la responsabilité ;* la seconde, de la philosophie : *l'irresponsabilité érigée en thèse générale.*

La première, elle, est à l'adresse des magistrats, des médecins experts, de nous tous qui pouvons être désignés pour faire partie d'un jury ; l'autre à l'adresse du législateur, or tous, aujourd'hui, nous participons (par bonheur, très indirectement) à l'exercice du pouvoir législatif.

Avant d'étudier chacune des causes d'irresponsabilité invoquées, soit dans les ouvrages scientifiques, les traités de médecine légale ou d'anthropologie criminelle positiviste, soit dans les rapports des médecins experts ou dans les plaidoyers au criminel, M. Riant fait remarquer, et le fait avec force, que la science ne doit connaître que des faits ; on l'a dit, en médecine, il n'y a pas de maladie, il n'y a que des malades, il n'y a pas de pleurésies, il n'y a que des pleurétiques, de même en médecine légale, il n'y a pas d'épilepsie, il n'y a que des épileptiques. On prétend *extérioriser* le crime, et on prétend imposer une irresponsabilité *impersonnelle !* L'auteur rappelle ce jugement de Carper : « On ne peut trop blâmer la tendance regrettable de toujours classifier en médecine légale, tandis qu'au contraire tous les efforts doivent tendre à l'individualisation et à l'éclaircissement de chaque cas particulier. » Il manque à la science, et il méconnaît l'esprit de la loi, le médecin expert qui tient, et pense faire tenir, pour irresponsable, un criminel présentant tels signes caractéristiques d'une *catégorie* de malades.

Point de catégories qui ne soient artificielles, partant arbitraires. M. Riant regarde pourtant et forcément à celles que l'on a pensé pouvoir établir ; il passe en revue « ces questions neuves, ces faits étranges, ces expériences douteuses, ces hardiesses d'utopistes », qui ont eu l'heur de fixer l'attention. C'est l'aliénation mentale qui menace d'entraîner dans ses cadres sans fin, dans ses innombrables variétés, tant de cerveaux déséquilibrés, tant d'intelligences surprises par cette époque de transition où s'écroule l'échafaudage des idées sur lesquelles le monde a vécu ; c'est à propos de l'épilepsie franche ou bâtarde, bruyante, ou mystérieuse, que se dresse la question de responsabilité, soit en pleine lumière, soit par d'insidieuses insinuations, entourées d'ombre, de doute et de contradiction ; c'est l'hystérie, c'est l'hystéro-épilepsie, véritables affections protéiques, dans lesquelles l'examen mental des malades est rendu si difficile par la ruse, le mensonge, la mobilité ; c'est l'alcoolisme, c'est l'hérédité, c'est l'atavisme ; et dégénérescences, malformations, lésions des centres nerveux, encore des infirmités, des maladies au physique et peut-être au moral : tel prévenu n'est-il pas un instinctif ? tel autre ne porte-t-il pas l'empreinte fatale d'une éducation vicieuse ou d'un milieu social qui l'a faussé moralement ? Que de candidats à l'irresponsabilité partielle ou absolue ! Et comme

s'ils pouvaient n'être pas assez nombreux, on a eu recours à la phrénologie, à la cranioscopie, on a affirmé le type criminel; la plupart des prévenus sont peut-être, déclare-t-on, de simples automates, et l'on cite, commente, des faits étranges d'hypnotisme et de suggestion.

La critique est vive; elle est d'un habile aussi, et elle porte.

Nous passons sur l'analyse des écrits dans lesquels se trouvent exposées les doctrines de la nécessité et de l'irresponsabilité absolues, sur les considérations également qui suivent ces analyses. Retenons seulement cette déclaration : on voudrait condamner au nom de la science des théories philosophiques; mais la science ou les sciences ne sauraient connaître de ces théories; c'est aux seuls philosophes qu'il appartient de les discuter, de les soutenir ou de les combattre.

L'ouvrage est excellent; nous l'avons dit, nous le répétons; nous le jugeons tel, parce que l'auteur venge le spiritualisme, l'idéalisme, des attaques des positivistes de toute école? Un peu sans doute, mais surtout parce que Riant rend à la science ce qui est à la science et à la philosophie ce qui est à la philosophie.

Le Crime, *étude sociale*, par HENRY JOLY. Un vol. in-16. Paris, Léopold Cerf, 1888. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume est le premier d'une série. Deux autres suivront.

En cet ouvrage-ci, l'étude de la nature et des caractères du crime. La recherche des influences sociales qui favorisent la production des actes criminels et qui tendent à les faire se répéter, tel sera l'objet d'un deuxième ouvrage; et, dans le troisième, l'auteur examinera les réformes qu'il y aurait lieu d'introduire dans notre système pénitentiaire comme aussi dans notre code pénal.

« Il est étrange — lisons-nous à l'une des premières pages du livre — de voir ceux qui se targuent d'être seuls des criminalistes *scientifiques* aboutir si vite et s'en tenir à une théorie *paresseuse* supprimant pour le moins toute recherche sociale. Le transformisme fût-il vrai dans toutes ses autres parties, l'explication qu'il donne de la criminalité n'en est pas une. Car cette explication, elle aussi, nous arrête à une espèce d'innéité personnelle qui serait la mort de l'analyse. « Cet homme est criminel parce qu'une tendance bestiale s'est réveillée en lui avec la vivacité des époques préhistoriques! » Si cela est, tout est dit, le mot d'atavisme répond à tout.

« C'est à peu près — car les extrêmes se touchent — comme si des théologiens trop simplificateurs voulaient tout expliquer en chacun de nous par la chute et par le péché originel. Que nous soyons des animaux devenus des hommes par la sélection naturelle, ou que nous soyons des anges devenus des hommes par la chute, peu nous importe ici. Nous sommes ce que nous sommes. C'est évidemment de notre complexe nature que viennent toutes nos contradictions; c'est d'elle qu'émanent tous les dangers que certains d'entre nous surmontent, tandis que d'autres y succombent. Il s'agit de nous prendre tels que nous sommes. Il s'agit de nous demander comment notre nature à peu près semblable chez nous tous, et qui s'élève chez les uns à la vertu et à l'héroïsme, descend chez les autres à des crimes de toute sorte. C'est de cette différence plus ou moins grande entre le criminel et l'homme ordinaire qu'il faut se rendre compte sous peine de n'avoir rien expliqué. »

Une psychologie comparée, c'est là ce que M. Joly s'est appliqué à nous donner et ce qu'il nous a donné en effet. La donnant, il a surabondamment prouvé du même coup combien vaines et fantaisistes les prétendues explications de MM. Lombroso, Garofalo, Enrico Ferri. A noter qu'il s'est défendu d'aborder le problème du libre arbitre et du déterminisme, se contentant de discuter la thèse de M. Ribot quant à la volonté réduite à un simple pouvoir d'arrêt (p. 207 et 211); à noter qu'il s'est défendu encore de marquer son choix entre les différents systèmes de morale. Sa psychologie n'en a pas plus de valeur; sa réfutation en a plus de force.

Les chapitres, au nombre de treize, portent pour titres : le crime et l'atavisme; — les approches ou les frontières du crime dans les sociétés modernes; — les différentes espèces de crimes et les divers types de criminels; — l'accident et l'habitude, l'habitude et la profession; — l'association criminelle; — l'intelligence et l'imagination des criminels; — les altérations de la sensibilité et de la volonté chez les criminels; — la conscience, les croyances et les remords chez les criminels; — la criminalité féminine; — organisation physique et physionomie des criminels; — le crime et le suicide; — le crime et la folie; — criminels et dégénérés.

La thèse soutenue se peut aisément résumer : les criminels ne sont ni des fous, ni des malades; ils sont, en tout, semblables aux autres hommes; ils savent moins bien échapper à de certaines influences, d'où l'altération de leurs consciences. « Le criminel est l'artisan volontaire de sa propre déchéance : il en est coupable et responsable, dans le sens que, métaphysique mise à part, tout le monde s'entend à donner à ce mot. »

L'affirmation est par trop absolue! Mais l'auteur ajoute : « Le crime est le point culminant où convergent tous les penchants égoïstes ou grossiers de notre nature. Étudier cette forme du mal, c'est étudier les misères communes de l'humanité, c'est contempler les germes d'immoralité et d'injustice qui tendent à se développer en chacun de nous, qui s'y développent toujours plus ou moins, qui toujours contribuent à augmenter pour quelques-uns les périls de la contagion : seulement, c'est les voir comme sous un verre grossissant ou dans l'une de ces projections qui font saillir à tous les yeux les mystères cachés de la nature... Le milieu du crime, c'est la société, autrement dit, c'est l'ensemble des affections, des sympathies, des encouragements et des concours, mais aussi des rivalités, des concurrences, des jalousies, des inimitiés et des haines qui constituent la vie commune de l'humanité. Toute réflexion, toute inspiration morale et tout effort émanent certainement de la conscience personnelle. Mais la société est comme ces milieux dans lesquels chaque son émis se redouble, se répercute et finalement se multiplie en mille échos. C'est dans la société que la pensée individuelle s'agrandit, se transforme et s'organise, et cela pour le mal comme pour le bien; mais partout elle amplifie, elle développe, elle propage et elle fait durer.

La mission des pouvoirs publics est donc de faire tout ce qui, en respectant la liberté individuelle, peut amener la propagation de ce qui est bien et empêcher la propagation de ce qui est mal. »

Responsabilité individuelle, mais aussi solidarité sociale, partout une action à exercer de la part de l'État. On n'attendra pas sans quelque impatience les deux ouvrages qui doivent traiter et de cette solidarité et de cette action. F. G.

Les principes de 1789 et la science sociale, par Th. Ferneuil. Un vol. in-16, Paris, Hachette et Cie, 1889. — Prix : 3 fr. 50.

Il fallait s'y attendre, empiriste et utilitaire, l'auteur ne pouvait pas ne pas condamner l'œuvre des constituants de 1789; mais, c'était encore facile à prévoir, d'un esprit très sagace, très avisé, M. Th. Ferneuil ne pouvait pas, non plus, se contenter de rejeter comme « antiscientifiques » les principes de la *Déclaration des Droits*. De la critique du préambule de la constitution de 1791 et de cette constitution elle-même, faisons donc deux parts, et distinguons entre les pages où il juge des doctrines philosophiques et celles où il regarde à l'application de ces mêmes doctrines, étant donnée la France d'il y a cent ans avec les vieilles traditions et les besoins nouveaux que l'on sait. Certaines pages n'enchanteront que les seuls positivistes, mais les autres, elles méritent de fixer l'attention aussi bien des rationalistes de toute école que de ceux qui se recommandent de MM. Spencer et Espinas.

L'auteur, qui nomme les précurseurs de la Révolution française, qui rapporte et commente des passages de leurs écrits, s'en prend surtout à Jean-Jacques et à son *Contrat social:* Jean-Jacques a faussé les intelligences, le *Contrat* a fait tout le mal; le mot *Contrat* n'a pas de signification en sociologie et l'homme n'existe pas ; il y a des hommes, il y avait des Français, que le logicien, habitué à jouer avec les mots, n'a jamais ni étudiés, ni devinés. M. Ferneuil entend un peu trop étroitement l'expression de *Contrat*, et il est injuste envers Rousseau, un penseur de qui Kant pouvait se plaire à lire les ouvrages, mais que de remarques justes et profondes! Nous ouvrons le livre à la page 35 : « L'école de Rousseau considérait l'exécutif, non comme un rouage indispensable au mécanisme gouvernemental, non comme un associé et un collaborateur naturel des autres pouvoirs, mais comme une pièce secondaire et accessoire de la Constitution, comme un simple commis que le pouvoir législatif a le devoir de surveiller et de casser aux gages dès qu'il ose manifester une volonté propre. Cette défiance et ces arrière-pensées à l'égard de l'exécutif se trahissent, non seulement dans les rapports de l'assemblée législative avec le roi, mais dans la situation que la constitution de 1791 avait faite aux ministres de la royauté... L'article 2 de la section IV du chapitre II suffisait à paralyser le fonctionnement du régime que la constitution voulait établir..... Une masse, une cohue plus ou moins confuse de 700 représentants est radicalement impropre à l'office du gouvernement; elle en peut contrôler les actes, mais ne saurait l'exercer qu'indirectement en se groupant et se disciplinant sous la direction de ses chefs les plus autorisés, qu'elle désigne au choix du roi pour représenter au pouvoir ses idées et sa volonté... L'interdiction des fonctions ministérielles aux membres du Parlement supprime tout intermédiaire, tout trait d'union entre le pouvoir exécutif et le pouvoir législatif... » Allons plus loin, à la page 43 : « Les législatures à court terme présentent de multiples désavantages. D'abord, elles soumettent trop fréquemment le pays à l'agitation des crises électorales, et risquent de compromettre les intérêts matériels, la prospérité économique de la nation. De plus, le système des élections biennales met com-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plètement le représentant sous la dépendance de l'électeur et ne lui laisse plus la liberté requise pour accomplir son mandat en conscience... » Encore des pages pleines de sens à propos du chapitre v et de l'organisation du pouvoir judiciaire, touchant le titre VII et la procédure à suivre en cas de revision; nous ne pouvons que les signaler.

Après la critique des principes de 1789, l'exposé des doctrines professées par l'auteur en matière d'organisation politique et sociale. Des principes encore, induits ceux-là ; ils se trouvent formulés dans les quatre premiers chapitres de la seconde partie : *De la science et de l'art en sociologie, nature et fin de la Société, nature et fin de l'État, de la notion du droit et de ses conséquences pratiques.* Les quatre derniers chapitres ont pour objet certains points de la *science* également ; il s'agit de la propriété du travail, du rôle de la société et de l'État en matière d'enseignement, des rapports de l'Église et de l'État.

Dans les chapitres intermédiaires, des considérations sur celles des questions d'organisation qui relèvent de l'*art* : du régime représentatif, du rôle des individus et des groupes sous ce régime, des élections, du rôle des assemblées, du rôle de l'exécutif. Nous n'adhérons pas à la doctrine développée dans les premiers chapitres. L'auteur, qui répète ce jugement de M. Herbert Spencer : *Il y a dans l'organisme social comme dans l'organisme individuel une vie de l'ensemble qui ne ressemble point à celle des unités, encore qu'elle en soit le produit,* n'admet pas, avec le philosophe anglais, que *la société existe pour le profit de ses membres;* s'il repousse les théories de l'école communiste ou collectiviste, il rejette tout aussi bien les conclusions de l'ouvrage : *l'Individu contre l'État.* Pour lui, l'idée de l'autonomie de la personne humaine est une pure hypothèse métaphysique, et M. Ferneuil, faisant du moi le centre de l'idéale liberté, méconnaît, tout comme Kant, les données de l'expérience. « C'est du désir de poursuivre ses fins particulières, de réaliser les conditions de son bien-être individuel, par conséquent de l'égoïsme, que procède la notion originelle du droit ; mais la constitution même de la société transforme aussitôt cet égoïsme en altruisme. En effet, ces activités naturelles que l'homme sent le besoin d'exercer, il est instinctivement poussé à en faire jouir les autres membres du groupe social.

La sympathie réciproque constitue le second élément de la notion du droit. » Le droit n'est pas antérieur à l'action sociale, comme disent « les spiritualistes » ; il n'est pas consécutif à cette cation, comme disent « les naturalistes » ; il est concomitant à l'état même de la société. N'insistons pas. La doctrine touchant la propriété et le travail nous plaît infiniment. M. Ferneuil n'érige pas en dogmes les notions courantes, mais il ne voit pas non plus qu'ils soient bien certains les avantages que se promettent les socialistes, la révolution qu'ils rêvent ayant abouti. Tout ce qui a trait au régime parlementaire est excellent.

On ferait une étude intéressante à rapprocher, de plusieurs des remarques et réflexions de notre auteur touchant ce régime et touchant les élections, les réflexions et propositions qu'émettait récemment M. Paul Laffitte.

Le Suffrage universel et le régime parlementaire, par Paul Laffitte. Un vol. in-16; Paris, Hachette et Cie, 1888. — Prix : 3 fr. 50.

Nous avons parlé ici même d'un premier ouvrage de M. Paul Laffitte, et cet ouvrage, *le Paradoxe de l'égalité*, nous ne l'avons pas vanté sans formuler quelques réserves. Ce nouveau travail nous plaît mieux. Il est divisé en trois parties, et, dans la première : *La politique des majorités*, dans la dernière : *La démocratie représentative*, des jugements, qui ne sont pas, sans doute, la plupart, très originaux, mais qui tous devraient appeler les méditations de quiconque, se qualifiant de libéral, a souci de conserver intact l'héritage des constituants de 89. Signalons comme plus particulièrement dignes d'attention les chapitres de la première partie qui portent pour titres : *Substitution des groupes aux partis politiques ; La confusion des pouvoirs ; Avènement de la classe des politiciens*, et ceux de la troisième intitulés : *Les conflits parlementaires ; Le besoin de stabilité ; La vraie décentralisation.*

Nombre d'hommes politiques, montre fort bien M. Laffitte, accusent trois tendances : faire des lois pour le plus grand nombre au lieu de les faire pour tous, se préoccuper plus du présent que de l'avenir, remplacer la politique des idées par la politique des intérêts; ils parlent et ils agissent au nom de la majorité; et, dans la deuxième partie de son livre : *Le droit de suffrage*, M. Laffitte, en vue de parer à ce danger d'une restauration du pouvoir absolu, réclame la représentation des minorités; il revendique, pour elles, le « droit » de participer au gouvernement de la chose publique; il cite, en exemple de la reconnaissance d'un tel droit, les législations générales en vigueur dans divers pays. Sans doute, avec l'auteur, nous avons le regret de constater qu'au jugement de beaucoup, chez nous la formule : *Si veut le roi, si veut la loi* a encore toute sa valeur; au lieu : *du roi*, ils disent : *la majorité*, la différence est

© 2007 Lyon — Editions « les passerelles du temps » — editions.ainay@free.fr

de peu d'importance; la Convention, le premier et le deuxième empire bénéficièrent de notre longue éducation monarchique et l'on est bien près de rejeter le régime de la république parlementaire. Mais M. Laffitte peut-il bien affirmer que la représentation des minorités serait un remède, lui qui, regardant aux résultats des élections de 1881 et de 1885, établit qu'ils ne sont pas fondés à parler au nom de la majorité, ces autoritaires, ces hommes légers de comités anonymes qui représentent, au vrai, les 45 o/o, les 43 o/o du nombre des électeurs, et qui n'ont encore obtenu ce nombre de voix que grâce au concours de libéraux qui, au deuxième tour, ne pouvaient ou ne voulaient voter pour un candidat monarchiste? Les minorités, mais elles ne sont que trop largement représentées. Il faudrait modifier nos lois électorales, nous l'accordons, mais les modifications que nous voudrions voir apporter ne sont pas celles que souhaiterait M. Laffitte.

Ce n'est pas notre tâche d'émettre des contre-propositions, et ce ne l'est même pas de discuter, critiquer la thèse de notre auteur; nous n'avons qu'à présenter son volume, et il est des plus intéressants. F. G.

L'Armée russe et ses chefs en 1888, par *l'auteur du maréchal de Moltke*. Un vol. in-18, 296 pages. Paris, Librairie moderne, maison Quantin, 1888.

Par lui même, à ce seul et rare titre d'ouvrage bien fait, soigneusement écrit par une plume en possession de son sujet, le livre que nous annonçons mérite l'attention et ne manquerait pas d'éveiller l'intérêt. En le lisant, nous avons vu flotter devant nos yeux, ces visions de la guerre russo-turque, puissamment évoquées par les tableaux de Vereschagine. On devine — sans qu'il soit besoin même de les suggérer — les entraînantes raisons d'actualité qui promettent des lecteurs nombreux à tout écrivain traitant, parmi nous, de la Russie. Présentement ce nom a un charme en France, il y est à la mode... Ce qui est tout dire. Sous un gouvernement dont le *leader* tira sa fortune politique d'un outrage à la Majesté... czarienne, on interdit au théâtre la représentation d'une pièce suspectée de façons un peu libres envers les altesses russes. Les romanciers du même pays viennent d'être, ces années dernières, l'objet d'un engouement général en France. Il n'est pas jusqu'aux *emprunts*, ornés de cette étiquette prestigieuse, dont le succès n'atteste la contagion, s'étendant jusqu'à l'impassible capital, de cette présente ivresse de nos esprits. Le fond de pareille émotion n'est rien de plus que cet hommage — accommodé selon les circonstances — que l'on a vu rendre dans tous les temps à la Force, et à l'énigme de l'Inconnu. Il s'y mêle chez nous, dans l'état de notre politique et dans notre situation au regard du reste de l'Europe, une vertu d'illusion que je suis loin de vouloir diminuer. L'illusion produit autant de réalités qu'elle en dénature. Elle est une des faces de l'Imagination, la seule vérité noble de ce monde et la fontaine des sentiments exaltés. La nation russe est-elle pour comprendre et partager ce que nous lui offrons, ce que nous aimons à croire qu'elle accepte et nous rend? Il nous semble que cette grave demande trouvera je ne sais quelle réponse dans ce travail sur *l'Armée russe et ses chefs en 1888*, dont l'auteur étudie successivement : le soldat et le moudjik, le tempérament offensif du soldat russe, l'ancienne et la nouvelle armée, l'école russe et les traditions de Souvaroff, les théâtres d'opérations d'une campagne austro-russe, les moyens de concentration de l'armée russe, les forces militaires de la Russie, les principaux chefs de l'armée russe, et, à leur tête, le général Gourko, dont le portrait décore le frontispice de ce volume. L. D.

Souviens-toi du Deux-Décembre, par Jules Simon. Un vol. in-18. Paris, Victor Havard, 1889. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume est mieux qu'un volume de circonstances, et il survivra à l'agitation électorale au milieu de laquelle il s'est produit. M. Jules Simon est un charmeur dont la baguette magique embellit tout ce qu'elle touche. Nous n'avons pas à faire de politique ici, et nos lecteurs nous sauraient mauvais gré d'aller sur les brisées des journaux quotidiens. Nous ne parlerons donc que des qualités merveilleuses de clarté, d'agrément, de finesse, que l'auteur a développées dans ce livre, qui se divise en trois parties : « *M. Boulanger et ses apôtres. — Le programme. — Paix ou guerre.* » Nous y trouvons aussi quelques chapitres qui appartiennent plus à l'histoire qu'à la polémique, et qu'il convient par là de signaler : tel celui sur les événements de 1848, et d'autres où M. Jules Simon traite avec une grande hauteur de vue ces grandes questions de paix ou de guerre, qui n'agitent pas seulement la France, mais l'Europe tout entière, depuis que l'existence au milieu d'elle d'une nation perpétuellement armée en guerre fait dépendre du caprice ou de la passion d'un seul homme le sort de tant de millions d'existences. E. A.

SCIENCES DIVERSES

— Physique — Mathématiques — Sciences occultes —
Sciences appliquées à l'industrie — Technologie

Le livre des métiers manuels, répertoire des procédés industriels, tours de main et ficelles d'atelier, par J.-P. Houzé. Un vol. in-12. Paris, Hetzel et Cie, éditeurs. — Prix : 4 francs.

Cet ouvrage prend place dans l'excellente Bibliothèque des professions industrielles, commerciales et agricoles : il renferme les notions essentielles des arts manuels : c'est un guide sérieux, pratique, rédigé de telle sorte que l'ouvrier des petites villes et des campagnes, que l'amateur qui emploie ses loisirs à travailler de ses mains sans fréquenter les ateliers, puissent être initiés aux découvertes de l'industrie et aux procédés des ateliers et des manufactures des grandes villes. Comme les procédés de l'industrie ne sont que l'application des principes de la science, M. Houzé a sagement fait précéder les renseignements techniques de notions scientifiques succinctes et claires, qui permettent au lecteur d'apercevoir au moins la raison d'être des procédés préconisés. Cinq planches hors texte comprenant un certain nombre de figures d'outils ou de constructions géométriques ou mécaniques aident à l'intelligence du texte.

L'éducation bourgeoise laisse trop à l'écart les connaissances usuelles ; nous l'avons maintes fois regretté, en constatant l'impuissance des jeunes gens, intelligents et bien instruits du reste, en face de la moindre difficulté de travail manuel. Combien est-il de jeunes gens qui puissent seulement démonter et replacer une serrure ? Combien qui sachent distinguer dans une charpente d'un chevron l'arêtier ?

Et pourtant de quelle utilité ne serait-il pas de les initier en passant, à l'occasion, sans les condamner à en faire une étude spéciale, aux notions élémentaires du cubage des bois, par exemple, des termes techniques employés dans la construction ; et puisque la mode est aux bains de mer, de profiter du séjour sur la plage pour leur apprendre les premiers principes du droit maritime, de la construction navale, etc. !

Dans ce but nous recommandons, dans cette Bibliothèque des professions industrielles, commerciales et agricoles, *le Guide pratique du constructeur*, de Pernot, refondu par Camille Tronquon et Ch. Baye ; *le Guide théorique et pratique du cubage des bois*, par Louis Frochot, *le Livre de poche du charpentier*, par Merly ; *les Notions pratiques de droit maritime*, par Alf. Doneaud ; *le Guide pratique d'architecture navale*, par Gustave Bousquet ; et aussi, l'ouvrage intéressant et instructif de Viollet-le-Duc, *Comment on construit une maison*, si rempli de sages conseils et d'utiles aperçus, encore que la maison que construit le jeune Paul sous la direction de son grand cousin soit déjà assez peu ordinaire, puisqu'il ne s'agit de rien moins que d'une résidence de campagne évaluée deux cent mille francs. Mais les principes fondamentaux sont aussi bons et efficaces s'il est question d'une moindre construction.

La Biologie végétale, par Paul Vuillemin, chef des travaux d'histoire naturelle à la Faculté de médecine de Nancy, avec quatre-vingt-deux figures intercalées dans le texte. Un vol. in-16 de la *Bibliothèque scientifique contemporaine*. Paris, J.-B. Baillière et fils ; 1888. — Prix : 3 fr. 50.

Qu'est-ce que la vie ? Qu'est-ce que la plante ? Comment les définir ? Ce sont les premières questions que se devait poser l'auteur et qu'il s'est posées en effet. Il a regardé aux définitions déjà proposées : on ne distingue pas assez, montre-t-il, entre la vie et la mort quand on dit, et on le dit fréquemment, que vivre, c'est mourir incessamment ; et l'on distingue trop entre la plante et l'animal, car vaines absolument sont les distinctions que l'on fonde ou sur la motilité, ou sur la nature des tissus, ou encore sur le mode de nutrition. Mais les définitions sont-elles si nécessaires à qui pense se contenter d'analyser et de décrire ? Il est difficile de définir la vie, mais ne suffit-il pas de reconnaître « qu'elle est liée à une alternance d'analyse et de synthèse chimiques, morphologiques et physiologiques » ? La question d'origine n'importe pas ici. Il est plus difficile de définir la plante, mais ne suffit-il pas d'admettre, et on l'admet, que la pierre de l'édifice vivant, c'est la cellule. La cellule vit, la cellule est une unité morphologique et biolo-

gique à la fois. « Connaître la vie de la plante, c'est connaître la structure et les propriétés de la cellule, base commune de la vie des végétaux et des animaux; c'est connaître les caractères spéciaux que présente la cellule chez la plante. Point de propriétés fondamentales : la plante vit comme l'animal; mais quelques phénomènes secondaires impriment à l'élément végétal une allure qui l'oppose, dans la grande majorité des cas, à l'élément animal et justifie le nom de cellule végétale. »

Ces phénomènes secondaires, M. Vuillemin les indique, au passage, dans son *Introduction;* ils sont : le groupement des cellules, la forme du corps, l'agencement et le fonctionnement des organes; et, découvrant le plan de son travail, il nous dit déjà que la plante, qui joue son rôle dans l'économie de la nature, ne saurait être seulement considérée en elle-même : la plante a ses rivaux auxquels elle dispute la place et la nourriture nécessaires à son accroissement; elle a des armes défensives qui lui permettent de se soustraire même aux animaux et même à l'homme; plusieurs espèces ont des armes offensives et plusieurs dévorent leurs ennemis; une étude de la vie des plantes, pour être complète, doit forcément comprendre une étude de *la vie cellulaire,* une étude de *la vie individuelle,* une étude de *la vie sociale.*

M. Vuillemin, dans la première partie de son ouvrage, parle des cellules typiques, des cellules modifiées, celles-ci par réduction, celles-là par différenciation; de la cellule végétale et des caractères généraux qu'elle présente, des dérivés du protoplasma dans la cellule végétale. Dans la deuxième, il traite de l'agencement des cellules en corps végétal, des corps épithélial et vasculaire, des fonctions, des organes fixateurs, des organes de soutien à éléments mous et à éléments durs, des organes de protection, du travestissement, du mimétisme, du polymorphisme, des aliments et, d'une manière plus générale, de l'absorption; puis de l'excrétion, de la respiration, des transformations internes, des fonctions de la vie spécifique; enfin : rénovation ou naissance morphologique, multiplication ou naissance physiologique, fusion, conservation, dispersion. La troisième partie ne contient que deux chapitres seulement, l'un ayant pour titre : *Relations entre individus d'une même espèce,* et le second : *Relations entre espèces distinctes.*

L'auteur use et abuse du qualificatif : merveilleux; c'est le seul reproche que nous pourrions lui faire. Le sujet est par lui fort bien ordonné, et toujours très simple, toujours très clair est son exposé des connaissances qui se peuvent considérer comme aujourd'hui acquises en biologie végétale. F. G.

Les Sciences expérimentales en 1889, par O. Badoureau, ingénieur au corps des mines. Paris, Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît. Un vol. de 250 pages avec 20 figures. — Prix broché : 5 francs.

Le livre de M. Badoureau, véritable synthèse des sciences expérimentales, est une partie de l'œuvre d'Auguste Comte, rajeunie et mise au courant des progrès les plus modernes de la Science. Ce volume comprend les cinq parties suivantes : *Introduction, État des corps, Phénomènes naturels, Conclusions, Industrie.* Dans la seconde partie, l'auteur a introduit d'assez nombreuses idées personnelles qu'il soumet à l'appréciation des savants. Dans la troisième il a exposé sommairement *la mécanique, la physique, la chimie, la biologie* et *la géologie,* en insistant sur les phénomènes dont s'occupe la physique : *son, chaleur, électricité, magnétisme, énergie rayonnante,* et en définissant avec le plus grand soin les diverses unités employées.

M. Badoureau croit avec Démocrite que la matière est formée d'atomes se mouvant dans l'espace, et il admet, faute de mieux, l'hypothèse de sir W. Thomson sur la constitution des atomes. Il regarde le mot électricité comme synonyme du mot *éther.* Il est, comme M. Hirn, partisan de l'existence objective des forces et de l'existence des âmes humaines, animales ou végétales, et croit, avec l'école de Darwin, à la théorie transformiste. Enfin il laisse de côté les questions religieuses que la science ne peut résoudre et ne doit jamais aborder.

La Houille et ses dérivés, par O. Chemin, ingénieur en chef des ponts et chaussées, professeur à l'école des ponts et chaussées, et F. Verdier, ingénieur civil. Paris, Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît. Un vol. de 320 pages, illustré de 106 belles gravures sur bois. — Prix, broché: 5 francs.

Cet ouvrage est le vrai livre de vulgarisation tel qu'on doit le comprendre. Il n'est pas trop technique; les auteurs n'ont employé que des expressions à la portée de tous, et ont pu condenser en 320 pages un sujet très complexe. Prenant la houille au sortir de la mine, et sans entrer dans les détails de son extraction, ils ont successivement fait connaître la nature, la composition et la propriété de ce combustible, qui est le *pain de l'industrie;* puis ils ont indiqué les combustibles dérivés.

Dans un des chapitres se trouve traitée la question du chauffage domestique et du chauffage industriel. La *fabrication du gaz* fait l'objet d'une remarquable étude basée sur les renseignements les plus nouveaux; les auteurs, pour terminer, ont passé en revue les produits dérivés de l'industrie du gaz, qui sont aujourd'hui d'une si grande importance. Mais si, dans un nombre de pages relativement restreint, les auteurs n'ont pu donner aux différents chapitres tous les développements dont ils étaient susceptibles, ils ont complété leur œuvre par un appendice contenant des notes et une bibliographie très complète qui renvoie le lecteur aux mémoires originaux et aux traités spéciaux. La richesse des illustrations de cet intéressant volume va de pair avec leur parfaite exactitude.

Cet ouvrage fait partie, ainsi que *les Chemins de fer*, de la *Bibliothèque des Sciences et de l'Industre*, qui vient de paraître chez Quantin.

Les Chemins de fer, par POL LEFÈVRE, sous-chef du mouvement à la Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest, et G. Cerbelaud, inspecteur du mouvement aux chemins de fer de ceinture et de Paris. Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît. Paris. — 1 vol. de 320 pages, illustré de 167 figures, 5 planches hors texte et d'une carte des Chemins de fer de l'Europe. — Prix broché : 5 francs.

Les ouvrages concernant les chemins de fer sont nombreux, mais les uns — traités spéciaux — sont destinés aux ingénieurs et aux agents supérieurs des compagnies ; les autres, — ouvrages de simple vulgarisation — sont à l'usage exclusif de la jeunesse. Entre ces deux termes extrêmes, il y avait place pour un livre qui présentât les choses de manière à être compris de tous les lecteurs ; *les Chemins de fer* contiennent en effet des renseignements assez détaillés pour intéresser les personnes qui désirent faire une étude d'ensemble de l'organisation des voies ferrées

Le livre de MM. Lefèvre et Cerbelaud traite sous une forme claire et concise tout ce qui a rapport à cette grande industrie des transports par rails qui depuis environ un demi-siècle a si profondément modifié la vie sociale des nations. De magnifiques illustrations éclairent le texte et mettent les choses mêmes sous les yeux du lecteur.

Les auteurs ont pensé que, sans sortir de notre pays, on pouvait trouver sur nos lignes françaises tous les types désirables pour la description des nombreux rouages qui constituent un chemin de fer ; leur œuvre forme par suite une monographie très complète des chemins de fer français, au début de l'année 1889.

De nombreux exemples comparatifs font voir sur quels points et de quelle manière les railways étrangers diffèrent des nôtres.

Cet ouvrage fait partie, ainsi que *la Houille et ses dérivés*, de la *Bibliothèque des Sciences et de l'Industrie*, qui vient de paraître chez Quantin.

LIVRES DE BIBLIOPHILES

DERNIERS OUVRAGES PARUS

Chez Launette le tome IX des **Confessions de J.-J. Rousseau**, illustré par Leloir, avec des eaux-fortes de Teyssonnières. On ne cesse d'admirer cet ouvrage modèle, bien conçu, bien conduit, parfait sous tous points. Nous avons eu à dire à chaque livraison ce que nous pensions de cette remarquable publication, qui est vraiment une merveille en son genre. Il faut espérer que tous les amis des livres d'art distingué seront de notre sentiment, car ce serait à désespérer du bon goût des amateurs, si cet ouvrage si superbement illustré ne trouvait pas un large succès dans le monde des Bibliophiles français et étrangers.

Chez Émile Testard a paru enfin un livre depuis longtemps annoncé et attendu : **la Chronique du règne de Charles IX**, par Prosper Mérimée, avec des illustrations nombreuses d'Édouard Toudouze, ancien prix de Rome, peintre historique des XVIe et XVIIe siècles, et illustrateur de *Mademoiselle de Maupin*, publiée chez Conquet.

Ce volume est de format grand in-8° jésus, imprimé à mille exemplaires, non numérotés (ce qui est un tort). L'impression est faite par Chamerot, sur vélin, et les cent dix compositions de M. Toudouze ont été gravées sur bois par six graveurs divers : MM. Charpentié, Dutheil, Froment, Méaulle, Rousseau et Thomas. Prix de l'exemplaire vélin : 40 francs. Le tirage de grand luxe comprend vingt-cinq exemplaires sur chine (n°s 76 à 100), au prix de 100 francs, et soixante-quinze exemplaires sur japon (1 à 75), au prix de 125 francs.

Cette publication d'art est la première d'une série d'ouvrages que M. Testard compte nous donner successivement, et qui comprendra *les Chouans* de Balzac, illustrés par Julien Le Blant, et *les Beaux Messieurs de Bois-Doré*, avec illustrations d'Adrien Moreau. Il paraît que ces deux belles œuvres paraîtront dans le courant de 1889.

Nous ne pouvons nous occuper en ce moment que de *la Chronique de Charles IX*, dont nous possédons sous les yeux un exemplaire sur vélin.

L'impression du livre est fort belle et fait honneur à Georges Chamerot. Rien à dire sur l'imposition du texte, sur les marges, sur l'ensemble du volume, qui est de fort bon goût. Les compositions d'Édouard Toudouze sont également très heureuses, d'une grande science de détails, d'une rare habileté de mise en scène, d'une véritable ingéniosité dans la recherche et dans la disposition de ses personnages. Les bois seuls sont un peu inquiétants, dans une tonalité grise; évidemment trop lâchés et surcoupés à la roulette, ils n'ont pas la franche vigueur ni la hardiesse de taille des anciennes gravures sur bois et ils se rapprochent trop par la minutie et le fignolage des procédés de reproduction à grande réduction héliographique. Évidemment Toudouze, qui est un artiste précis, très documenté, très fouilleur de physionomies et très chercheur de petits détails, n'est pas facile à interpréter avec ampleur, et les burinistes du bois sont obligés de miniaturer leur buis à la loupe pour mettre en valeur ses jolis dessins; aussi il nous est permis de penser que peut-être le bois ne convenait point à Toudouze, et nous eussions peut-être préféré un livre d'un prix plus élevé et entièrement aquafortisé, avec mélange de fins procédés sur cuivre, à cette « mise ligneuse » qui, pour être fort bien soignée, est certainement trop apprêtée et trop raffinée dans la délicatesse des tailles menues, menues, menues.

Quoi qu'il en soit c'est là un beau livre à tous égards et qui fera plus pour la renommée éditoriale artistique de M. Émile Testard que l'*édition nationale de Victor Hugo*, où l'on sent cepen-

dant que tant de soins et d'efforts ont été dépensés. *La Chronique de Charles IX* d'Édouard Toudouze est certes plus conforme à la vérité historique que celle dont Ed. Morin se fit naguère l'illustrateur pour la Société des *Amis des livres*, mais Morin avait la plume amusante, et l'eau-forte a conservé ses jolis jeux de croquiste vibrant. M. Testard a monté *la Chronique* dans le livre, comme Claretie a monté *Henri III* au Théâtre-Français : c'est la même sûreté de goût, la même précision de détails, le même charme, ce n'est pas peu dire ; et je souhaite que le succès soit aussi grand, car cette édition, malgré nos légères critiques, mérite d'être accueillie avec empressement par tous les bibliophiles *Mérimées*, c'est-à-dire par les vrais lettrés.

La Maison Quantin a publié le mois dernier plusieurs volumes fringants d'allure, sous des couvertures printanières qui font plaisir à voir ; il faut d'abord citer les **Contes choisis de Champfleury**, qui comprennent *les Trouvailles de M. Bretoncel, la Sonnette de M. Berloquin, Monsieur Tringle.* Cette édition de grand luxe est illustrée d'un portrait de Champfleury, de trois eaux-fortes et de nombreux dessins dans le texte par Evert Van Muyden. Un volume in-8° carré, tirage à mille exemplaires numérotés sur vélin du Marais. Prix : 15 francs. Quarante-cinq exemplaires sur grand japon. Prix : 30 francs. Cinq exemplaires sur japon avec aquarelles originales sur le faux-titre. Prix : 100 francs.

Champfleury, le père du *Réalisme,* le chef d'école des premières évolutions de notre littérature vers la vérité descriptive et l'observation, Champfleury, qui eut un si grand succès avec *les Bourgeois de Molinchard* et qui écrivit plus de vingt romans classés et appréciés du public, a surtout excellé dans le conte humoristique prestement enlevé, écrit d'une plume satirique avec une verve mordante et une ironie un peu bonhomme, qui ont donné à son œuvre un caractère si particulier. Qui ne connaît, par le souvenir reconnaissant du rire provoqué, l'infortuné *Monsieur Tringle ?* Qui ne se souvient de l'antiquaire *Bretoncelle?* Qui enfin n'a gardé mémoire des exploits de *Monsieur Berloquin*, mis en enfer par le carillon mystérieux et nocturne de sa sonnette.

Ces trois types de province sont restés à nos yeux bien vivants, bien accusés dans leur silhouette bouffonne ; ils se maintiennent par la pondération même de leur nature caricaturale et font figure à part dans le bagage littéraire très considérable du peintre de *Mademoiselle Mariette.*

Les directeurs de la Maison Quantin ont voulu donner au public *ces trois contes choisis* en une édition délicatement illustrée et tirée à petit nombre. Ils ont trouvé en M. E. Van Muyden un dessinateur original, un petit-cousin de Töpffer par l'ingéniosité de ses croquis et aussi par son rare talent d'aquafortiste. M. Van Muyden a semé près de cent dessins dans ce délicieux petit livre qui est combiné et exécuté avec le goût le plus sûr, dans une conception toute nouvelle de l'illustration. Les trois contes sont précédés de trois têtes de chapitre et lettres ornées à l'eau-forte. A ce tirage en taille-douce se trouvent joints des dessins au lavis, à la plume, au fusain, heureusement répandus dans le texte et tirés typographiquement avec un grand éclat d'impression.

Cette publication, qui s'épuisera vivement, fait partie de cette petite série d'ouvrages contemporains entreprise par la Maison Quantin et qui a débuté l'an dernier par *le Rosier de Mme Husson,* de Guy de Maupassant, illustré page à page par Habert-Dys et qui a obtenu un très grand succès auprès des bibliophiles friands de nouveautés artistiques.

La seconde publication de la Maison Quantin nous ramène enfin à cette ancienne *Petite Collection antique* qui eut tant de succès.

Le volume qui clôt la série, c'est **Catulle,** *Odes à Lesbie* et *Épithalame de Thétis et Pélée,* avec notices par A.-J. Pons. Un volume in-32 colombier, illustré par Poirson de trois en-têtes et onze gravures formant pages, imprimés en aquarelles typographiques, avec encadrement bistre. Prix : 10 francs.

La Petite Collection antique, fondée il y a quelques années par la librairie Quantin, est demeurée sans rivale par le choix raffiné des ouvrages et le goût exquis qui a présidé aux illustrations : Apulée, Ovide, Anacréon, Théocrite, Properce, Lucien, Horace, Virgile, pour n'en citer que quelques-uns, sont entrés de plein droit dans cette collection. Les genres étrusque, grisaille, pompéien, etc., les tons vert bronze, bleu clair, bleu faïence, carmin, etc., ont été employés à tour de rôle dans les premiers volumes ; pour le quatorzième, — *Catulle*, — que nous avons sous les yeux, l'artiste, M. Poirson, a imaginé un encadrement bistre qui est d'une véritable élégance, avec des aquarelles typographiques faisant l'effet de miniatures. Les caractères sont d'une netteté remarquable, l'impression est une caresse pour l'œil ; l'ensemble forme un bijou typographique, composé de séductions aux-

quelles nous ne savons quel bibliophile serait capable de résister.

Ce volume clôt définitivement *la Petite Collection antique*, mais il la clôt dignement. Tous les amateurs voudront relire dans cette coquette édition le poète qui a mérité d'être appelé l'André Chénier des Romains, le chantre passionné d'Ariane, l'aimable auteur du *Moineau de Lesbie*. Les fidèles traductions de Guinguené et de MM. Collet et Joguet, les savantes notices biographique et artistique de A.-J. Pons donnent à cet ouvrage, irréprochable au point de vue de la forme, un cachet de haute science qui en double la valeur et l'intérêt.

Les quatorze volumes de *la Petite Collection antique* forment un monument unique et bien homogène.

La Librairie des Bibliophiles a entrepris, dans sa *Nouvelle Bibliothèque classique* à 3 francs le volume (cartonné, 4 francs), la publication des **Œuvres choisies de Voltaire**. On n'achète plus aujourd'hui de Voltaire complet, et un choix judicieux de ses œuvres, très élégamment imprimé dans un format commode et portatif, et accessible à tous par la modicité de son prix, est un véritable service rendu aux lecteurs.

Cette nouvelle édition est due aux soins de M. Georges Bengesco. La pureté du texte, réimprimé sur la dernière édition publiée du vivant de Voltaire ; la science et l'agrément répandus dans les *Préfaces* placées en tête de chaque volume ; l'abondance des variantes, l'intérêt des notes, tout concourt à faire de cette publication une véritable œuvre d'érudition digne du savant diplomate à qui l'on doit *la Bibliographie voltairienne*.

Le tome V, qui paraît aujourd'hui, est le quatrième et dernier volume des *Romans et Contes*.

Outre le tirage ordinaire, il est fait un tirage d'amateurs à petit nombre sur papier de Hollande, papier de Chine et papier Whatman.

Nous avons parlé il y a quelque temps, dans cette revue, d'un **Livre de prières** tissé en soie entièrement. Cette publication surprenante, faite par M. Antoine Roux, libraire à Lyon, est aujourd'hui terminée, et nous sommes heureux de pouvoir citer un article de M. Charles Comte relatif à cette œuvre unique en son genre :

« Il y a quelques années, dit M. Comte, Egger, le savant helléniste de l'Institut, contait à l'un de ses anciens élèves de l'École normale, M. Heinrich, alors doyen de la Faculté des lettres à Lyon, qu'il écrivait un ouvrage intitulé : *le Livre*, c'est-à-dire une étude sur les divers systèmes par lesquels l'homme a fixé et transmis sa pensée. Le doyen lui répondit que sûrement il pourrait lui citer un livre fait par un procédé qu'il ne connaissait pas; et, pour appuyer son dire, lui annonça qu'il venait de se produire à Lyon un vrai livre non imprimé, mais avec des caractères tissés dans la soie.

« Egger s'informa, et, dans un rapport communiqué à l'Institut, dit qu'un disciple de Jacquard (ce fut son expression), M. J.-A. Henry, fabricant à Lyon, venait d'inventer le livre tissé en soie, c'est-à-dire le livre aux caractères inaltérables, dont la matière pourrait défier le temps par sa solidité.

« Ce livre était le poème des laboureurs de Lamartine. C'était une recherche de tissage dont les rares exemplaires n'ont jamais été dans le commerce. L'un d'eux est à la Bibliothèque nationale; un autre, plus riche, édition unique, fut commandé tout spécialement et sous condition qu'il n'en serait plus tissé d'autres, pour être offert au comte de Paris.

« L'ouvrage actuel, dont le premier exemplaire a été offert à Sa Sainteté Léon XIII, le *Livre de prières*, est le résultat des précédentes recherches et peut être considéré comme le vrai prototype du livre tissé.

« Nous savons que celui qui l'a fait n'a pas eu la prétention de faire mieux que ses prédécesseurs, auteurs de tableaux tissés, tels que le *Testament de Louis XVI*, par Maisiat, le *Jacquard de Bonnefond*, par Didier Petit, une *Vierge de Raphaël*, par Furnion, l'*Appel à la civilisation*, par Verzier, le magnifique portrait de *Washington*, par Mathevon et Bouvard, et celui de *Humboldt*, par Lamy et Giraud. Il a voulu faire autre chose et nous ne voulons nous-même établir aucune comparaison. Dans le livre tissé, en effet, neuve est l'idée, nouvelle est la manière.

« Le plus précieux des concours fut acquis à M. J.-A. Henry, celui d'un artiste aussi distingué que modeste, le R. Père Hervier, de la Société de Marie; c'est lui qui, à titre gracieux, s'est plu à faire le choix des prières et à dessiner ensuite d'une main savante, délicate, ingénieuse, les pages toutes différentes dans les styles gothiques du XIVe au XVIe siècle.

« M. Roux, libraire-éditeur bien connu, vint joindre sa compétence spéciale, sa collaboration effective dans les frais, et se charger d'être l'intermédiaire auprès du public. Ce fut avec une joyeuse ardeur que M. J.-A. Henry entreprit le tissage des charmants dessins du R. P. Hervier.

« Les feuillets du livre sont tissés avec les plus

belles soies cévenoles de la marque privilégiée de l'Argentière de MM. Palluat et Testenoire. L'*armure* qui sert de fond est un satin si serré qu'il prend l'aspect d'une armure particulière. Contrairement à ce qui s'est fait jusqu'à ce jour, le livre présente la *chaîne* horizontalement, tandis que la *trame* produit les caractères dans le sens vertical.

« Les mouvements de mécanisme sont d'un dixième de millimètre. Une des grandes difficultés vaincues est celle de la finesse du tissu, qui compte 400 passées de trame; mais tout se réalise avec l'ouvrier de Lyon auquel on peut tout demander, avec lequel on peut tout oser.

« Le R. Père Hervier, M. Henry et M. Roux ont désiré que le premier exemplaire de cet ouvrage, unique en son genre, fût déposé aux pieds de Sa Sainteté Léon XIII pendant ses fêtes jubilaires. Sa Grandeur Mgr l'archevêque de Lyon a bien voulu leur témoigner l'intérêt qu'il prenait à cette œuvre, en se chargeant de la présenter; et ils ont eu la joie d'apprendre que le Saint-Père a parcouru le *Livre de prières* page à page et a déclaré se le réserver après l'Exposition pour sa bibliothèque particulière.

« C'est la plus belle récompense que les auteurs aient pu souhaiter pour cet ouvrage d'un petit volume, il est vrai, mais fruit de beaucoup d'études, de dépenses et de labeur.

« On avait écrit sur ce livre avec plus ou moins d'exactitude et de précision. Nous nous sommes permis de le faire connaître, dans l'unique but de rétablir la vérité et d'attribuer à chacun ce qui lui est dû. »

Le prix de l'ouvrage a été fixé à 200 francs complet en carton. L'éditeur se charge des reliures depuis 100 francs jusqu'à 1,000 francs. Il réserve des gardes tissées spécialement au prix de 80 francs les quatre gardes.

Passons du sacré au profane.

Notre ami le libraire-éditeur Isidore Liseux ne fait plus gémir les presses que pour nos voisins d'outre-Manche; il réserve aux puritains de la Grande-Bretagne la traduction de ses plus rares éditions de naguère. Nous signalons à nos lecteurs insulaires deux livres qui ne sont pas précisément réservés au *Drawing-Room*, le premier est l'**Opus sadicum**, qui cache sous cette latinité transparente *la Justine* du marquis de Sade. (Tirage à petit nombre, 2 guinées. Un vol. grand in-8° de 400 pp.)

L'autre est intitulé **Proverbs in Jests or the tales of Cornazano**, petit volume elzévirien in-16 de 240 pages, prix 10 schellings, qui est la traduction fidèle des fameux proverbes de Cornazano, publiées il y a quelques années par le zèle érudit de M. Lizeux.

Fermons les yeux.
Ne gênons pas monsieur Lizeux!...

U.



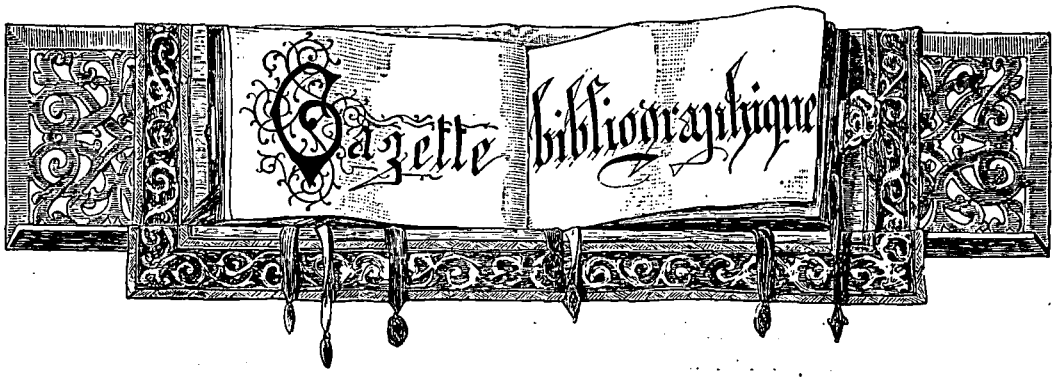

Sommaire. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois. — Ouvrages signalés de l'étranger. — Publications annoncées ou en préparation, tant en France qu'en Europe*). — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES : *Miscellanées.* — A TRAVERS JOURNAUX ET PÉRIODIQUES. — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de science récemment décédés.*

PUBLICATIONS NOUVELLES ET ANNONCÉES

En France et à l'Étranger.

FRANCE

Un nouveau livre de M. Émile Zola. — M. Eugène Clisson, de *l'Événement*, a *interviewé* M. Émile Zola, qui lui a fait, sur le livre nouveau pour lequel il rassemble des documents, les confidences suivantes :

« Le sujet ? c'est tout simplement l'histoire d'un crime accompli en chemin de fer, avec instruction, descente de justice, procureur de la République, personnel judiciaire, etc. Le drame se dénouera, s'il se dénoue, à la cour d'assises de Rouen.

« En un mot, je veux faire un roman dramatique, tragique, quelque chose de « cauchemardant » comme *Thérèse Raquin*, une étude de ce que le crime peut amener comme réactif dans certains tempéraments. On verra l'accomplissement et la suite du crime dans le cadre d'une grande ligue en mouvement.

« Voilà l'idée : vous comprenez combien je dois travailler pour me procurer les documents nécessaires à faire sur cette donnée un ouvrage complet.

« J'ai choisi pour théâtre de mon drame la ligne de l'Ouest, qui est courte, qui est une bonne artère, avec deux terminus, Paris d'un côté, le Havre de l'autre. Considérant le chemin de fer comme un être, j'ai trouvé que la ligne de l'Ouest figurait une bonne colonne vertébrale, avec la mer au bout.

« Je me suis adressé à la Compagnie de l'Ouest, à laquelle je me plais à rendre témoignage de la courtoisie et de l'affabilité avec laquelle ses chefs de service se sont mis à ma disposition. M. Marin, le directeur ; M. Clérault, ingénieur en chef du matériel et de la traction, ont accueilli ma demande avec une bonne grâce parfaite. M. Clérault m'a même offert de m'accompagner, ainsi que M. Pol Lefèvre, sous-chef du mouvement, qui vient de publier un fort intéressant ouvrage sur les chemins de fer en collaboration avec M. Cerbelaud.

« A Paris, j'ai visité la gare dans tous ses détails avec M. Lefèvre, qui m'a expliqué minutieusement le mouvement. Puis je suis parti ces jours derniers pour le Havre. Je me suis arrêté à Rouen, et dans quelque temps, quand la saison le permettra, je me propose d'aller à Mantes sur une locomotive, de jour et de nuit, avec le chauffeur et le mécanicien, pour me rendre compte par moi-même — un de mes héros est mécanicien — de la nature des sensations que l'on éprouve.

« C'est dans ces différents voyages que je recueillerai mes documents. J'en ai déjà quelques-uns et de fort intéressants.

« Mon roman se passant à Paris, à Rouen, au Havre, et peut-être à une station intermédiaire *en 1869*, il me fallait connaître la gare du Havre. Or cette gare a été reconstruite il y a cinq ans. C'était gênant. Heureusement le chef de gare, M. Cugnot, auquel je m'adressai, me mit en

rapport avec un vieil employé qui m'a fourni des renseignements qui me serviront.

« J'ai fait de même à Rouen ; j'y ai visité avec soin le palais de justice et la cour d'assises qui tiendra une place dans le livre ; j'ai cherché aux environs une station pouvant servir au déroulement du drame.

« Quant à la gare de Paris, bien qu'elle soit entièrement transformée, le souvenir que j'en ai gardé, joint aux plans que l'on a bien voulu m'en communiquer, me permettront de la reconstituer de toutes pièces.

« Tout en faisant pour ce nouveau livre ce que j'ai fait pour les autres, je suis néanmoins effrayé de la grandeur de l'œuvre ; je serai obligé de « ramasser » mon sujet au lieu de l'étendre. Quand on décrit *le Bonheur des dames*, on n'a affaire qu'à une maison de nouveautés ; dans *Germinal*, il ne s'agit que d'une mine ; mais dans un roman qui traite des chemins de fer avec ses télégraphes, ses systèmes, en un mot la *vie* d'une ligne, on est forcé de « peindre au fresque » pour être bien compris. Ayant une connaissance approfondie du sujet, je veux « en savoir plus long que je n'en dirai », sans cela je serais débordé, et je tiens à ce que mon volume, pas gros, mais bien digéré, donne la sensation de la vie vécue, sans être noyé dans les détails.

« L'étude des chemins de fer sera donc le principal attrait du livre ; c'est celle qui m'a donné et me donnera encore le plus de travail. Quant au monde judiciaire, je le prendrai sur le vif — et facilement — dans des conversations avec des avocats, des juges. Il ne tient pas, d'ailleurs, une place considérable dans le roman.

« Aujourd'hui, je commence à être outillé ; dans un mois, tous mes documents obtenus, je commencerai à écrire, soit ici, soit à Médan. »

Comme ceci paraissait dans *l'Événement* du 8 mars, M. Zola est sans doute, à l'heure présente, occupé à mettre en œuvre les documents recueillis comme il vient de le dire.

Un livre qui ne se vend pas. — On n'a pas oublié le nom d'Amédée Rolland, qui, de 1856 à 1868, a fait représenter plusieurs pièces sur différents théâtres. Voulant élever à sa mémoire un monument durable, son frère, M. Jules Rolland, vient de faire imprimer chez Jouaust une magnifique édition de *Nos Ancêtres*, tragédie nationale, d'Amédée Rolland, qui fut jouée à la Porte-Saint-Martin en 1868, l'année même de sa mort. Le livre, orné de très belles gravures, n'est tiré qu'à cinq cents exemplaires, numérotés et portant chacun le nom de la personne à qui il est destiné, car, ni pour or ni pour argent, on ne pourra se le procurer. Voilà donc un ouvrage qui fera le désespoir de bien des bibliophiles.

Une biographie de Mignet. — La librairie académique Perrin et Cie a tout récemment mis en vente le livre de M. Édouard Petit : *François Mignet*. Nos lecteurs en ont eu la primeur dans le chapitre qui relate avec tant de grâce et de charme la liaison de l'académicien avec la princesse de Belgiojoso. Nous ne nous attarderons donc pas à faire l'éloge de cette biographie, artistement composée et présentée, et bourrée de documents inédits. Mais nous nous réservons d'y revenir et de l'analyser dans le détail.

Le centenaire du « Journal des Débats ». — Au mois d'août prochain, *le Journal des Débats* aura cent ans révolus. La collection du *Journal des Débats* reflète d'une manière singulièrement vivante et curieuse l'histoire politique et littéraire de la France et de l'Europe depuis la Révolution française ; elle offre à un point de vue plus spécial l'image fidèle des transformations subies par le journalisme au cours de ce siècle. Aussi la direction du *Journal des Débats* a-t-elle conçu le projet de publier, à l'occasion du centenaire, un livre qui fasse revivre le passé de cette vieille maison.

Le texte du livre du centenaire, qui sera complètement inédit, sera dû à la collaboration de MM. le duc d'Aumale, V. Cherbuliez, Alexandre Dumas, O. Gréard, E. Legouvé, John Lemoinne, E. Renan, Léon Say, Jules Simon, H. Taine, E.-M. de Vogüé, pour ne citer que les membres de l'Académie française.

M. Eugène Plon s'est efforcé de mettre l'illustration du volume à la hauteur de la partie littéraire. Ainsi le livre contiendra toute une série de planches gravées d'après Ingres, Paul Delaroche, MM. Guillaume, Chaplain, etc. ; des eaux-fortes signées Le Rat, Sadoux, etc.

Les œuvres de Jasmin. — M. Boyer, d'Agen, va publier les œuvres complètes du poète gascon, Jasmin (4 vol. in-8°), aux frais de sa ville natale. Cette publication coïncidera avec de grandes fêtes en l'honneur du poète agenais, qui auront lieu le lundi de Pâques, 22 avril, et où tout le Midi languedociennant sera convié. M. Jules Andrieu, auteur d'une remarquable biographie de l'Agenais dont un de nos collaborateurs a rendu

compte dans *le Livre* de septembre, publie à ce propos, dans *l'Écho de Gascogne*, quelques réflexions à la fois savantes et judicieuses sur les différences essentielles et originelles qui existent entre le provençal et le languedocien, et sur les réformes à adopter dans l'orthographe de ce dernier idiome.

La Vie parisienne de 1888, par Émile Blavet, vient de paraître chez l'éditeur Ollendorff. Nous ne saurions faire un meilleur éloge de ce livre qu'en citant les lignes suivantes, empruntées à la maîtresse préface qu'Émile Zola a écrite pour ce volume : « Je viens de feuilleter votre livre, et voilà que le Paris de l'an dernier a revécu devant moi. Cela se tient, cela marche, évoque de la vie. C'est ce qui a passé et ce qui passera encore, dans l'éternel recommencement de notre agitation. Oui, Paris est là, avec un peu de son sang et de sa cervelle. J'imagine que, dans mille ans, on retrouve ce volume : ce sera la momie débarrassée de ses bandelettes, ayant encore le rire léger de ses lèvres. » Signalons enfin, sur la couverture, une composition fort originale due au spirituel crayon d'Émile Bayard.

Il vient de se tirer, à un très petit nombre d'exemplaires, un livre excessivement fantaisiste intitulé : *l'École d'amour*.

C'est l'histoire de l'éternelle lutte du cœur et des sens, sous forme de nouvelles piquantes, de paradoxes et de pensées.

L'auteur, M. Gabriel Prévost, s'est surtout inspiré d'observations prises sur le vif, qui donnent un grand intérêt d'actualité à une étude où l'ironie n'exclut pas le sentiment. Le titre d'un des chapitre: *l'Éloge des laides*, donnera une idée de cette œuvre étrange, où l'originalité et les vues personnelles trouvent moyen de rajeunir un thème toujours jeune malgré son ancienneté. Ajoutons que la gauloiserie du sujet étant atténuée par les finesses du style, le livre peut parfaitement figurer sur la table d'un salon. 1 vol. in-18 à la Librairie moderne, 7, rue Saint-Benoît.

Le septième volume de la Grande Encyclopédie. — La *Grande Encyclopédie* met en vente son 7e volume, qui nous conduit à peu près jusqu'à la fin de la lettre B. La régularité parfaite de la publication, le succès croissant qu'elle obtient auprès du public, permettront prochainement aux éditeurs de doubler le nombre de livraisons par semaine, de manière à l'achever en cinq années. La *Grande Encyclopédie* comprendra alors plus de 100,000 articles, sans compter les renvois. Par la richesse de son vocabulaire, elle dépasse tous les dictionnaires. Les biographies sont aussi nombreuses que dans les plus développés de nos dictionnaires biographiques. Les illustrations et les cartes augmentent beaucoup l'utilité et la valeur de ces volumes. Jamais d'ailleurs une œuvre analogue, depuis celle de Diderot et d'Alembert, n'avait, en France du moins, mis à sa tête des savants aussi illustres, ni réuni une pareille légion de collaborateurs, dont les signatures, placées au bas de tous les articles notables, donnent au lecteur une garantie complète. La bibliographie, très soignée, permet aux spécialistes de se reporter immédiatement aux monographies plus détaillées.

Il nous est impossible d'énumérer ici même les articles les plus curieux renfermés dans ce nouveau volume. Nous conseillons toutefois au lecteur qui désirerait juger par lui-même de l'*Encyclopédie*, de se rapporter pour la littérature aux études publiées par M. Brunetière sur Boileau, Bossuet et Bourdaloue; pour l'étude toujours si intéressante des religions de l'Inde aux articles Bouddhisme de M. Feer, Brahmanisme de M. Sylvain Lévi, qui fournissent des renseignements qu'on ne trouverait nulle part; pour l'histoire et la politique, les deux familles des Bonaparte et des Bourbons ont été l'objet d'études aussi approfondies et détaillées qu'impartiales; la biographie du général Boulanger est peut-être la meilleure qui ait été publiée. Signalons encore, au hasard du souvenir, l'examen approfondi de la question des *Boissons*, de celle des *Bouilleurs de cru;* des articles très étendus et très variés sur la *Bourgogne* et la *Bretagne;* un véritable ouvrage de M. Levasseur sur le *Brésil*. La partie industrielle est toujours aussi soignée : dans les articles *Bois, Boisage, Boiserie, Bonneterie*, acide *Borique, Boucherie, Bougie, Boulangerie, Bouton, Boyauderie*, tout le monde trouvera quelque chose à prendre, de même dans une notice très soignée sur la *Bourse*. La partie scientifique reste irréprochable, l'article *Boussole* en peut servir de modèle.

La Légende des Siècles, complète en quatre volumes, paraît chez Hetzel-Quantin, dans la nouvelle édition in-18 à 2 francs des Œuvres de Victor Hugo. Cette importante publication met ainsi la grande épopée à la portée de tous et va consacrer le succès de l'*Édition définitive* dans le format Charpentier. Chaque volume de la *Légende des Siècles* est vendu séparément.

Le deuxième supplément « Larousse ». — Le 32e fascicule du 2e Supplément au *Grand Dictionnaire* Pierre Larousse vient de paraître.

La plus grande partie de ce fascicule est consacrée à la *France*. C'est une véritable monographie de notre pays à l'heure actuelle. On n'y trouve pas seulement des renseignements précis et tout récents sur la population, le commerce, la navigation, etc., mais encore un récit détaillé de notre histoire depuis le ministère Dufaure jusqu'au cabinet présidé par M. Floquet (1877-1889). Il faut y joindre le tableau du mouvement littéraire et artistique contemporain et le compte rendu des principaux ouvrages parus sur la France depuis dix ans.

A citer aussi parmi les articles de ce fascicule les biographies de MM. Ferry et Floquet, le récit de la mission Flatters et une belle étude sur la Folie.

— Guy de Maupassant vient de publier chez Ollendorff un nouveau volume sous ce titre : *la Main gauche*. Ce titre dit assez que dans ce livre l'auteur de *Pierre et Jean* raconte des liaisons qui n'ont rien de légitime. — On verra défiler dans ces histoires, qui forment chacune un petit roman, tout le cortège des amoureuses de tous les mondes et même d'aucun monde. Guy de Maupassant, avec son observation d'une psychologie si pénétrante, a fixé des types féminins d'une perversité et d'une complexité déroutantes. Le livre est d'une grande variété et, à côté de la note mélancolique, contient des aventures alertes et gaies, toutes empreintes du charme personnel aux héroïnes de l'auteur. *La Main gauche* va faire travailler bien des jolies têtes, dont les plus intimes pensées sont dévoilées là sans pitié.

Pastels (dix portraits de femmes) par Paul Bourget, voilà le titre du nouveau livre que publie la maison Lemerre. C'est une des œuvres les plus curieuses du maître analyste. Jamais la femme du monde, et de tous les mondes, n'avait été rendue comme dans ces pages fines, railleuses et substantielles où s'est complu le cruel écrivain.

Nouveaux périodiques. — M. Alfred Chérié, directeur de l'agence *l'Argus*, bien connu des artistes et littérateurs désireux de collectionner les opinions de la presse à leur endroit, vient de fonder une *Revue illustrée de la presse française et étrangère*, avec ce sous-titre : « Archives de *l'Argus de la presse* », où l'on trouvera presque au complet le titre et l'analyse des articles de la presse quotidienne et des revues, sans compter des éphémérides, un tableau du mouvement de la presse, une correspondance et une quantité d'informations diverses. La revue paraît le 16 de chaque mois et ne coûte que 6 francs par an. Le nom du secrétaire général, M. Janmart de Brouillant, est une garantie nouvelle de la valeur et de la portée de cette publication.

— Le dessinateur Forain, dont les caricatures et les légendes résument la philosophie parisienne d'aujourd'hui, fonde un petit journal satirique, dont il fait exclusivement les dessins, et dont le texte est fourni par les nombreux amis qu'il a dans les lettres.

Le premier numéro contient une préface de Scholl et une belle étude de Richepin sur le dessin humoristique.

Titre du journal : *le Fifre*.

— On annonce l'apparition (12 février) de l'*Organe de la papeterie*, journal d'intérêts commerciaux, littéraire et d'annonces, paraissant tous les mardis ; imprimerie Maugeret, 20, rue du Faubourg-Poissonnière ; un an, 10 francs.

ÉTRANGER

Allemagne. — Le professeur Koelbing de Breslau a tout récemment publié une édition composée d'une chanson de geste anglaise du xve siècle, *Ipomedon*. Son édition contient trois versions différentes, d'après trois manuscrits, dont chacun est unique. Dans une longue introduction il étudie les particularités de chaque version de cette légende, et la compare à l'original français de Hue de Rotelande. Une quantité de notes savantes et plusieurs tables analytiques ajoutent encore à la valeur et à l'utilité de l'ouvrage. Le même érudit a sous presse, pour la Société des anciens textes anglais, une édition d'*Arthour and Merlin* d'après les manuscrits.

— Dans les *Neudrucke* de M. Wollmœller paraîtra prochainement une édition de *Silvanire*, de Mairet, par M. R. Otto.

— M. F. Pfaff, de Fribourg en Brisgau, prépare une édition complète et diplomatique du manu-

© 2007 Lyon — Editions « Les marionnettes du temps » — http://editions.univ-lyon2.fr

scrit C qui était naguère à Paris, qui est aujourd'hui à Heidelberg et qui contient les poésies des Minnesinger.

— Nous sommes redevables à M. Louis de Hessem des notes qui suivent :

« Parmi les ouvrages qui ne tarderont pas à voir le jour, nous signalons d'ores et déjà comme devant être d'une réelle importance :

« A Munich, une étude de L. Müller-Walde sur *Léonard de Vinci*, ornée de deux cents reproductions du maître et de nombreuses gravures dans le texte (à paraître en cinq livraisons, chez G. Hirth).

« A Vienne, une suite de cent quarante-cinq planches reproduisant des œuvres de la galerie Lichtenstein (Van Dyck, Rubens, Ruysdael, Rembrandt, le Poussin, etc.) et se composant de trente-une planches de 0,24 × 0,30 et de cent quatorze planches de 0,40 × 0,50 (à paraître également en cinq livraisons).

« Enfin, à Leipzig (chez F. A. Brockhaus), la troisième et dernière partie des voyages du célèbre docteur Nachtigall, volume dont les amis du grand voyageur ont pu réunir les éléments dans les documents laissés par celui-ci. »

« Le nom de Nachtigall est une transition naturelle pour en arriver à signaler un curieux et intéressant volume de M. Hermann Post sur la jurisprudence des peuples et des tribus de l'Afrique (*Afrikanische Jurisprudenz*) édité par la librairie Schwarz, d'Oldenbourg (J. Peelman et Cie, 189, boulevard Saint-Germain, à Paris). Ce livre est évidemment d'un chercheur laborieux. — Que de *sources* à fouiller pour en arriver à mettre debout un travail de ce genre, pour qui veut le faire sérieusement ! — mais cependant il est difficile de rencontrer chose plus originale, plus amusante, plus réjouissante. Ceci tient naturellement à la matière, car ce ne sont pas des faits et des dires sur lesquels on puisse être blasé parmi nous que les us et coutumes de ces peuplades, leurs croyances, leurs pratiques, leurs jurisprudences si diverses en ce qui touche les différents actes de la vie humaine ou sociale. Le seul regret que je manifesterai — un regret que l'auteur ne comprendra peut-être pas — c'est l'aspect rébarbatif et inquiétant du titre, qui sans doute aura déjà dû écarter plus d'un lecteur.

« Je ferai la même remarque à propos d'un volume d'un genre tout différent, mais tout aussi savant et tout aussi attrayant, de M. Gustave Andressen sur l'étymologie populaire allemande *Ueber Deutsche Volksetymologie*, un vol. in-8, chez Henninger frères, à Heilbronn, et J. Peelman et Cie, 189, boulevard Saint-Germain, à Paris). Cependant, malgré son titre peu alléchant, ce livre vient d'atteindre sa cinquième édition. Ce résultat démontre surabondamment les rares qualités d'érudition, de perspicacité, de sagacité et d'ingéniosité que l'auteur a su lui donner. Grâce à sa sûreté d'érudit, à sa finesse de flair, M. Andressen obtient des résultats surprenants, des découvertes extraordinaires. Des volumes de ce genre sont de véritables vulgarisateurs qui rendent agréables les sujets les plus ardus.

« Peut-être nos lecteurs trouveront-ils le moment opportun pour voir signaler à leur attention le dernier volume de M. Geffcken, dont la deuxième édition vient de paraître sous le titre *Politische Federzeichnungen* (Croquis politiques) chez Hermann Paetel, à Berlin (J. Peelman et Cie, 189, boulevard Saint-Germain, à Paris). Ancien ministre accrédité à Berlin et à Londres, des villes libres d'Allemagne, M. Geffcken n'est point le premier venu : il a été mêlé à bien des affaires délicates et a su garder dans un coin de sa mémoire le souvenir précis de nombre de faits dont il a été le témoin. Si l'on ajoute à ceci la valeur d'écrivain et d'économiste qu'en Allemagne on s'accorde à lui reconnaître, ce sera peine inutile d'insister sur les mérites de ce volume qui rassemble des études fortes et nourries sur l'empire britannique, le prince consort, lord Palmerston, lord Beaconsfield, Gladstone, le baron Nothomb et le comte de Circourt.

Les œuvres du prince Rodolphe d'Autriche. — Au moment même ou l'héritier de la couronne d'Autriche allait trouver une mort inattendue à Mayerling, les journaux annonçaient que le prince était sur le point de livrer à l'impression un ouvrage important sur les chasses de l'Autriche-Hongrie. Le volume, illustré par les principaux artistes nationaux, ne devait être tiré qu'à deux cents exemplaires, de même que les ouvrages précédents du prince Rodolphe qui n'ont eu qu'un tirage très restreint (nous citerons *Quinze jours sur le Danube* et *Un voyage en Orient*). Que va-t-il advenir de cette publication qui n'aurait pas eu sans doute pour seul mérite d'être due à un futur empereur, car le prince Rodolphe avait, de l'avis de beaucoup, de remarquables connaissances en histoire naturelle ?

Sa fin soudaine n'a pas été non plus sans jeter quelque trouble dans le comité de rédaction de

la Monarchie austro-hongroise, description détaillée et illustrée de l'Autriche-Hongrie, publication de très longue haleine dont quelques volumes seulement ont paru (à Vienne, chez l'éditeur A. Holder) et dont le prince Rodolphe était à la fois l'inspirateur, le protecteur énergique et le collaborateur assidu. Le comité, après avoir placé l'œuvre sous les auspices de la princesse Stéphanie, veuve du prince Rodolphe, a résolu de remettre à plus tard la partie de l'édition hongroise qui devait, avec le comité de Pesth, contenir la description de Gödöllö, réservée par le prince Rodolphe, dont il n'avait pas remis le manuscrit. Le comité a résolu également en principe d'écrire une biographie très complète du prince, sans toutefois arrêter aucune époque pour ce travail. Il va de soi que *la Monarchie austro-hongroise* n'en marchera pas avec moins de régularité vers son achèvement.

« *Nouveaux périodiques.* — La croisade prêchée contre l'esclavage par Mgr Lavigerie, et soutenue avec tant d'énergie par le gouvernement allemand, a son contre-coup dans le monde des lettres et fait sortir de terre des publications comme *Die katholische Welt*, revue bi-mensuelle rédigée par plusieurs membres du clergé archiépiscopal de Cologne et éditée par A. Riffarth, et *Gott will es!* (Dieu le veut!), bi-mensuel égament.

« Dans le domaine littéraire, une nouvelle revue intitulée *Litterarische Correspondenz und kritische Rundschau*, dirigée par H. Thoin, éditée par Armin Boumann, à Leipzig, se propose de renseigner ses lecteurs autant sur les hommes que sur les œuvres.

« Enfin, parmi les publications de vulgarisation scientique, une revue mensuelle, *Himmel und Erde*, éditée avec un luxe de bon goût par Hermann Paetel, de Berlin, a pour rédacteur en chef depuis sa fondation, qui date à peine, M. Wilhelm Meyer, astronome distingué et président de la Société berlinoise *Urania*, dont la présente revue est l'organe officiel. L'*Urania* a pour objectif de « populariser les sciences naturelles et de répandre dans la mesure de ses forces les jouissances que procure la connaissance de la nature »; ce programme s'applique naturellement à *Himmel und Erde* (Ciel et Terre) qui est un des moyens mis en œuvre par la Société pour arriver à son but. La rédaction est de premier choix, à en juger par la liste des collaborateurs, dont la plupart ont des noms bien connus du monde savant. Il ne reste qu'à souhaiter à ces honorables de ne point perdre de vue le côté de *vulgarisation* que doit avoir la publication, et qu'a su ménager avec beaucoup de tact leur rédacteur en chef, M. Wilhelm Meyer dans son récent volume sur les origines de la terre et des choses terrestres (*Die Entstehung der Erde und des Irdischen*, un vol. in-8 de quatre cents pages, chez Hermann Paetel, à Berlin. et J. Peelman et Cie, 189, boulevard Saint-Germain, à Paris). »

Ajoutons à cette nomenclature raisonnée l'annonce d'une nouvelle revue typographique : *Technische Jahrbuch für den Buch-und Kunstdruck* (*Revue de la librairie et de l'imprimerie*), publiée et imprimée à Salzbourg, Autriche, sous la direction de M. Anton Halanska.

Angleterre. — La Société des anciens textes anglais (*Early English Text Society*) vient de mettre en distribution, parmi ses membres, la première partie du *Canterbury Psalter*, édité par Mr. F. Horsley, d'après le manuscrit unique conservé à Trinity College, Cambridge (*circa* 1150), et la quatrième partie du *Bruce* de Barton, édité par Mr. Skeat.

— La maison Macmillan et Cie, de Londres, a publié, pendant le mois de février : *Natural Inheritance*, par Francis Galton, *Neighbours on the Green*, nouveau roman en trois volumes de Mrs. Oliphant, un choix d'études lues à la « Wordsworth Society » par Mr. William Knight et réunies sous le titre de *Wordsworthiana, the Critical Period in American History (1783-1789)*, par John Fiske, et le premier volume de la série que nous avons annoncée : *English Men of Action*. Ce volume est consacré, comme on le sait, au général Gordon, et dû au colonel sir William Butler. Il a été suivi de *Henry the Fifth*, par le révérend A. J. Church; en mai paraîtra *Lord Laurence*, par sir Richard Temple, et en juin *Wellington*, par Mr. George Hooper.

— Mr. D. G. Ritchie, de Jesus College, Oxford, prépare un volume de lettres écrites par Mrs. Carlyle et dont la plupart sont inédites.

— Mr. G. F. Warner, du British Museum, prépare, pour le Roxburghe Club, une édition des voyages de Mandeville. Il a récemment distribué *the Miroure of Mans Saluacione*, édité par Mr. Alfred H. Huth, et qui est une traduction anglaise du xve siècle du *Speculum Humanæ Salvationis*. Le manuscrit de cette traduction est unique.

— La *Spenser Society* annonce une nouvelle série dont le premier volume sera le *Polyolbion*

de Druyton, avec le titre gravé, le portrait du prince Henry, et trente et une cartes de comtés.

— On annonce un nouveau volume de vers par Mr. Algernon Swinburne, sous le titre de *Poems and Ballads, Third Series.*

— Depuis le 20 mars, les éditeurs Cassel et Cie publient un nouveau journal hebdomadaire illustré, intitulé *Work*, et s'adressant aux ouvriers de tout ordre, aussi bien qu'aux amateurs et aux artistes.

— La Société anglaise pour l'étude des légendes et des mœurs des bohémiens (*the Gipsy-Lore Society*) commence la publication d'un journal où seront consignés les résultats des recherches de ses membres sur le sujet qui les intéresse en commun.

États-Unis. — Parmi les publications mises en vente par la maison Houghton, Mifflin et Cie, de Boston et de New-York, pendant le mois de mars, nous remarquons : les œuvres du philosophe et économiste Rowland C. Hazard, en quatre volumes; *A Quaker Girl of Nantucket*, roman plein de fraîcheur et de grâce, par Mary Catherine Lee, et les poésies d'Emma Lazarus.

— Le 1er mars a paru à New-York (39, West Fourteenth Street) le premier numéro d'une publication nouvelle intitulée *La Revue française*. Elle a pour but de donner au public des États-Unis des œuvres choisies parmi les meilleures des écrivains français, avec des éclaircissements quand il en est besoin et des études sur la langue et la littérature françaises par des critiques et des professeurs compétents. *La Revue française*, sans être exclusive, s'attachera de préférence aux œuvres contemporaines.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

Alfred de Musset inédit. — Un professeur de Marseille a envoyé aux *Annales* un sonnet de Musset qu'il déclare absolument inédit. Il en tenait la copie de M. Pons, l'avant-dernier secrétaire de Sainte-Beuve. Le voici :

A George Sand.

Telle de l'*Angelus* la cloche matinale
Fait dans les carrefours hurler les chiens errants,
Tel ton luth chaste et pur, trempé dans l'eau lustrale,
O George, a fait pousser de hideux aboiements.

Mais quand les vents sifflaient sur ta muse au front pâle,
Tu n'as pas remué ses longs cheveux flottants :
Tu savais que Phébé, l'étoile virginale
Qui soulève les mers, fait baver les serpents.

Tu n'as pas répondu, même par un sourire,
A ceux qui s'épuisaient en tourments inconnus
Pour mettre un peu de fange autour de tes pieds nus.

Comme Desdémona, t'inclinant sur ta lyre,
Quand l'orage a passé, tu n'as pas écouté,
Et tes grands yeux rêveurs ne s'en sont pas douté!

D'un autre côté, le correspondant du journal anglais *the Bookseller* appelle notre attention sur une lettre signée « Thomas Delta » et insérée dans l'*Athenæum* du 9 mars, où l'auteur analyse succinctement un fragment dramatique de cent trente-quatre vers intitulé *Derniers moments de François Ier*, et enfoui dans *le Keepsake français* de 1831. Les extraits qu'il en donne sont trop courts pour être d'un grand intérêt, et nous paraissent de plus défigurés par quelques fautes de transcription. Si *le Keepsake français* de 1831 nous tombe jamais sous la main, nous vérifierons pour nos lecteurs la trouvaille de Thomas Delta.

— Un comité s'est décidément formé pour élever une statue au poète de *Rolla* et des *Nuits*. La souscription, ouverte par « la Jeunesse de France », se fait chez Lemerre, et paraît en bonne voie de succès. Une maquette de statue est déjà faite. Elle est l'œuvre d'un artiste aussi épris des

lettres que de son art, et auquel nous souhaitons sincèrement de ne pas avoir à supporter la même déception que pour le monument de Balzac. Nous avons nommé M. Marquet de Vasselot.

Une nouvelle Société littéraire. — Une Société ouverte aux hommes de lettres et aux artistes de la Bretagne, du Poitou, de l'Anjou et du Maine, vient de se fonder à Paris, sous le titre de Société artistique et littéraire de l'Ouest.

Son but est essentiellement philanthropique; elle se propose d'affecter les fonds qu'elle recueillera à encourager ses compatriotes qui, débutant dans la carrière des lettres et des arts, ne trouvent pas dans le travail des moyens d'existence suffisants. Elle servira également à établir des relations confraternelles entre les artistes et les littérateurs originaires des quatre provinces susdésignées.

Les membres fondateurs ont définitivement constitué leur bureau ainsi qu'il suit :

Président : M. Olivier Merson, critique d'art;

Vice-présidents : MM. Eugène Bonnemère, homme de lettres; et Lansyer, artiste peintre;

Secrétaire : M. René Huette, publiciste;

Trésorier : M. F.-E. Adam, homme de lettres et, ajoutons le, poète d'un vrai talent.

Un concours poétique en province. — L'Académie des Muses santones vient de publier le programme de son concours poétique de 1889. Comme les années précédentes, l'Académie fera imprimer à ses frais le meilleur volume de vers qui lui sera présenté; l'auteur recevra gratuitement 350 exemplaires de son œuvre, et le prix offert par le Président de la République lui sera décerné. Ce prix consiste en une magnifique pièce de la Manufacture nationale de Sèvres. Il y aura plusieurs autres prix.

Le programme complet du concours est adressé à toute personne qui en fait la demande à M. Victor Billaud, secrétaire de l'Académie, à Royan (Charente-Inférieure).

ÉTRANGER

Allemagne. — *La « Deutsche Rundschau » et le procès Geffcken.* — Nos lecteurs ont sans doute conservé quelque souvenir de cette affaire soulevée par le gouvernement allemand à propos de la publication du journal de l'empereur Frédéric III, affaire qui menaçait de prendre des proportions exagérées et qui vient de finir piteusement en queue de poisson. Après une ordonnance de non-lieu rendue au profit de M. Geffcken, qui avait livré le manuscrit à la Revue dirigée par M. Rodenberg, voici que la saisie opérée sur les numéros de la *Deutsche Rundschau* contenant le journal incriminé est levée : tout est bien qui finit bien.

Espagne. — *Une fête littéraire à Barcelone.* — Nous lisons dans *l'Observateur français* du 17 mars :

« Une grande solennité littéraire a eu lieu à Barcelone le 16 février. Il y avait cinquante ans qu'avait paru un recueil de belles poésies écrites dans une langue que l'on croyait morte, en catalan. Ces poésies, sous le titre *Lo Gayter del Llobregat*, furent d'abord publiées dans le *Diario* de Barcelone, sans porter le nom de leur auteur devenu célèbre depuis, Joaquin Rubio y Ors. Le succès de ces vers fut énorme.

« L'idiome habituel, l'idiome vulgaire dans lequel depuis si longtemps n'avait chanté aucun poète, servait tout à coup à exprimer dans un beau langage les pensées les plus élevées, les émotions les plus douces. Ce fut un événement plus grand encore que celui que produisit chez nous l'apparition de Mireille, où l'on voyait aussi un dialecte dédaigné redevenir une langue harmonieuse. Les années ont passé, mais l'œuvre de Rubio y Ors a conservé son prestige. C'est ce qu'a prouvé la glorieuse manifestation qui réunissait, dans la vaste salle du Congrès, une foule enthousiaste, heureuse de célébrer le cinquantième anniversaire de la renaissance littéraire de la Catalogne. De nombreuses poésies, dont plusieurs étaient adressées à Rubio y Ors, d'éloquents discours se succédèrent aux applaudissements du public qui assistait à cette fête, et à la grande émotion de celui en l'honneur de qui elle avait lieu.

« Le livre qui, voilà un demi-siècle, produisit une si vive, si durable sensation, méritait bien de reparaître en une édition nouvelle : aussi vient-on de publier le premier volume d'une splendide réimpression du *Gayter del Llobregat*. Un seul tome eût été bien insuffisant, parce que les nombreux amis, les admirateurs que Rubio y Ors compte dans toute l'Europe, ont voulu s'associer aussi à la solennité commémorative de Barcelone en traduisant ses beaux vers dans leur langue. Le poète catalan a donc tour à tour été interprété par des poètes espagnols, français, provençaux, grecs, allemands, italiens, qui, de cette nouvelle édition, font réellement une édition polyglotte. »

A TRAVERS JOURNAUX ET PÉRIODIQUES

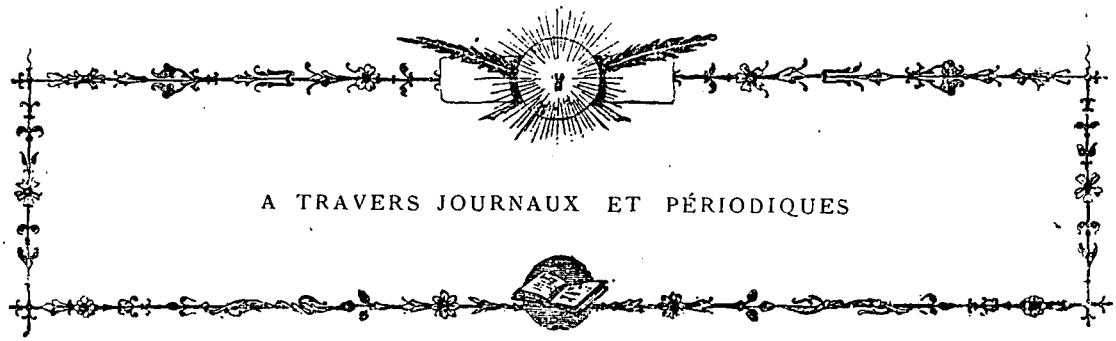

FRANCE

— Sous ce titre : *Cotelle, Bedau, Bonnet, miniaturistes du* XVIIe *siècle*, M. Jules Guiffrey donne à *l'Art* du 1er mars une belle et solide étude sur un manuscrit de la Bibliothèque nationale intitulé : *Cartes des marches et mouvements et plans de tous les ports occupés par l'armée du Roy commandée par Sa Majesté en personne pendant les campagnes des années 1675, 1676, 1677 et 1678, contre les armées confédérées d'Espagne, de Hollande et de Lunebourg ;* cet ouvrage forme 4 volumes inscrits sous les n° 7891, 7892, 7893 et 7894 du fonds français (Réserve).

— Nous recevons le premier numéro d'une revue de petit format, *la Chronique moderne* (bimensuelle, 14 fr., 8, boulevard des Italiens), dirigée par MM. Gabriel Martin et Robert Bernier. Des vers inédits de Richepin, des critiques consciencieuses, quelques pages endiablées de Goudeau, une nouvelle de Léon Cladel, et beaucoup d'autres bonnes choses encore mettent du premier coup cette publication au rang de celles qu'il n'est pas permis d'ignorer.

— Le *Courrier de l'Art* annonce comme devant incessamment paraître à la Librairie de l'Art, 29, cité d'Antin, les deux premiers volumes d'une série intitulée *Bibliothèque littéraire de la Famille,* sous la direction de M. F. Lhomme, agrégé de l'Université et professeur au lycée Janson de Sailly.

— Dans la *Grande Revue* (25 février) que dirige avec tant de goût littéraire et artistique M. Arsène Houssaye, M. Armand Silvestre continue de rédiger ses curieux souvenirs sur *un café d'artistes,* et M. Octave de Parisis consacre quelques pages d'une fine psychologie à la *Dépravation littéraire.* Citons encore, au milieu de beaucoup d'articles remarquables à des titres divers *le Théâtre en Russie : ses origines jusqu'à nos jours*, par M. Pierre de Corvin (Nevsky).

— On lira avec plaisir et profit, dans *l'Instruction publique* du 9 mars, une conférence de M. F. Brunetière sur *Racine* et *Andromaque.* On y apprendra que si les romantiques ont dénigré Racine à l'envi, c'est qu'il était trop réaliste, trop naturaliste pour eux, et que si ses contemporains l'ont tant discuté et finalement l'ont dégoûté du théâtre, c'est que, dans ses recherches de la société et de la nature, il s'éloignait trop des conventions scéniques de son temps.

— M. Victor Waille exhume, dans la *Revue bleue* du 2 mars, un poème inédit de Benjamin Constant, qui dormait ignoré dans les archives de la « Société d'agriculture, sciences et arts », de Poligny. Ce manuscrit contient plus de quatre mille vers de différentes mesures, formant un poème qui, sous le titre de : *le Siège de Soissons, roman du* VIe *siècle, en vers libres*, est un violent et curieux pamphlet contre Napoléon.

— La *Revue de géographie*, que dirige avec autorité M. Ludovic Drapeyron, publie, dans son numéro de mars, le commencement d'une étude très intéressante sur le marchand-voyageur Tavernier (1670-1689). M. Ch. Joret, l'auteur de ce travail, a trouvé un manuscrit provenant de la bibliothèque de Lamoignon, qui renferme des fragments des six voyages de Tavernier, avec des variantes nombreuses et importantes. Il a aussi eu à sa disposition des documents inédits qui lui permettent de redresser plusieurs erreurs courantes, et de déterminer le lieu de la mort et de la sépulture de ce célèbre voyageur.

— La *Revue des langues vivantes*, à laquelle le professeur A. Wolfromm a su assurer le succès (Havre, 9, rue Casimir-Perier, un an : 12 fr.), publie, dans son numéro de mars, une remarquable étude sur Samuel Taylor Coleridge, par un des jeunes littérateurs français qui connaissent le mieux la littérature anglaise, M. Gabriel Sarrazin.

La *Revue des sciences et des lettres* commence, dans son numéro du 15 février, une série d'études sur les *Agences des renseignements littéraires au XIXe siècle*, dus à M. A. Cabanès. Le premier article est, comme il convient, consacré à l'*Argus de la presse*, de M. Chérié.

— La *Revue du Cercle militaire* (3 mars) poursuit un travail qui n'intéresse pas seulement les stratégistes, mais qui a une portée historique dont l'importance n'échappera à personne. L'auteur l'intitule : *les Inspirateurs de Napoléon*, et étudie particulièrement Maillebois et Bourcet en Italie, de 1733 à 1735.

— On lira avec plaisir dans la *Revue générale* les *Petits Mémoires du XIXe siècle*, de M. Philibert Audebrand ; les deux numéros du mois de mars sont consacrés à Roger de Beauvoir. Nous citerons aussi, dans le numéro du 16, l'étude de M. Arsène Arüss sur les chansons populaires de l'Espagne.

— La *Revue illustrée*, cette belle et luxueuse publication de la Librairie d'art Ludovic Baschet, publie, dans son numéro du 15 février, une jolie étude sur le grand illustrateur et enlumineur des rues de Paris, Jules Chéret, par Frantz Jourdan. M. Chéret a lui-même dessiné les figures qui ornent ce spirituel et intéressant article.

— *Samedi-Revue* (9 mars) continue la publication de la belle nouvelle de Conrad-Ferdinand Meyer, traduite par notre confrère et collaborateur M. Louis de Hessem. Cette livraison contient en outre des pages curieuses intitulées *le Carnaval au moyen âge*, par M. G. de Dubor, et une remarquable étude de M. Victor du Bled sur l'*Esprit des orateurs de la Révolution*. C'est la suite des intéressants travaux publiés par M. du Bled dans la *Revue des Deux Mondes*.

— Dans les journaux quotidiens, depuis le 15 février, nous avons noté :

— *Débats* (16 février). Un joli article de M. Paul Desjardins sur les albums enfantins de M. Boutet de Monvel (Plon et Nourrit) ;

(17) Un compte rendu savant et intéressant à la fois, par M. Gaston Deschamps, d'un ouvrage grec, *To taxidi mou*, où M. Psichari réclame pour le romaïque vulgaire la place littéraire que le grec pseudo-classique a, selon lui, usurpée.

(22) Une critique élevée du roman psychologique récemment publié par M. Édouard Rod, *le Sens de la vie*. Ce morceau est dû à M. André Hallays.

— *Écho de Paris* (27 février) Une diatribre contre Alfred de Musset, par M. Edmond Lepelletier, — qui est coutumier du fait, — à propos de la statue qu'on se prépare à lui élever.

— (1er mars). Un dithyrambe de M. Henry Bauer en l'honneur d'Alfred de Musset et à propos de la même statue.

Ce journal continue de publier périodiquement des nouvelles d'un haut ragoût littéraire, signées de M. Théodore de Banville et de M. Guy de Maupassant.

— *Estafette* (24 février). Une chronique où M. Francisque Sarcey fait une salade amusante et un peu vinaigrée de M. Renan, de M. Claretie, de Tolstoï, des hommes de la Révolution et de Jeanne d'Arc.

— *Événement* (18 mars). Un article de M. Pierre de Lano, intitulé *Reporter et Romancier*, où il parle du livre nouveau que prépare M. E. Zola, de l'utilité et du mérite des reporters, et des révélations qu'il pourrait faire sur les « auteurs parasites ».

— *Figaro* (28 février). Sous le titre *la Bonne Ligue*, Caliban adresse des éloges humoristiques, mais sincères et sensés, à ceux qui ont pris en main la réforme scolaire et qui veulent donner aux exercices physiques une grande part dans l'éducation.

— (13 mars). Intéressant article du même écrivain sur le contre-amiral Pallu de la Barrière et son livre *les Gens de mer*.

— *Gazette de France* (19 février). Le septième article de M. Clovis V. sur les questions universitaires, où il trace à grands traits et sans trop de parti pris une physiologie des professeurs de lycée.

— *Gil Blas* (6 mars). Une critique assez fine intitulée par M. Paul Ginisty *les Pastels de M. Paul Bourget*.

(8 mars). *Monaco, capitale de l'Europe*, où M. Paul Arène expose, avec une raillerie douce et non dénuée de sympathie, le rêve d'un certain capitaine Alberto Rovere qui voudrait faire du provençal la langue universelle, et de Monaco le siège de l'école normale où se formeraient les futurs professeurs de cet idiome commun.

© BnF/Gallica Éditions « Les marchands du temps » http://editions-lesmarchandsdutemps.fr

Depuis le 18 mars, le *Gil Blas* publie chaque lundi une nouvelle comme sait en imaginer et en écrire notre ami et collaborateur Jean Richepin.

— *Journal de la santé* (17 mars). Un article du Dr E. Monin, sur *la Crampe des écrivains*.

— *La Loi* (22 février). Une étude de M. Julien Bregeault intitulée : *la Loi sur la presse devant le Sénat*.

— *Le Temps* (26 février). Un article remarquable de M. Henry Michel sur le livre de M. Manouvrier : *l'Éducation de la bourgeoisie dans la République*. L'ouvrage n'est déjà plus une nouveauté, mais les questions qu'il traite et les réformes qu'il suggère ne cesseront pas de longtemps d'avoir l'intérêt de l'actualité.

— Enfin le roman et la préface de M. Quesnay de Beaurepaire, *alias* Jules de Glouvet, *alias* Lucie Herpin, ont donné lieu à quantité d'articles divers de ton et d'opinion, parmi lesquels nous citons, un peu au hasard, ceux de M. Félicien Champsaur dans *l'Événement* du 10 février; de M. Georges Montorgueil (*le Faux nez de Lucie Herpin*) dans le *Paris* du 13; de M. Henry Bauer, fulminant contre M. de Beaurepaire et contre l'Académie, dans *l'Écho de Paris* du 18, et de M. Louis de Gramont (*Idéalisme et Réalisme*), dans *l'Intransigeant* du 5 mars; pour être écrit dans un journal où la littérature cède le pas aux polémiques politiques les plus violentes, ce dernier article ne nous semble pas le moins raisonnable, il s'en faut.

ÉTRANGER

Allemagne. — Nous signalons aux bibliographes, dans le *Centralblatt für Bibliothekswesen* de mars (Leipzig, Otto Harrassowitz, éditeur), une liste des incunables imprimés à Cologne et conservés dans la bibliothèque grand-ducale de Darmstadt, par le docteur R. Busch.

— Dans la revue de M. Paul Lindau *Nord und Süd* (mars), M. H. Zschalig, de Dresde, consacre quelques pages aux femmes poètes de notre vieille littérature française, telles Marie de France, Christine de Pisan, Louise Labé, Catherine Desroches. Quelques lais ou élégies, dont le choix est heureux et la traduction fort bien réussie, ajoutent de l'agrément à son travail.

— A propos de la récente publication, à Berlin et à Londres, de l'ouvrage intitulé *Reproductions of original drawings by Rembrandt Harmensz van Ryn, edited by F. Lippmann, with the assistance of W. Bode, Sidney Calvin, F. Seymour Haden and J. F. Heseltine*, la revue artistique du professeur docteur Carl von Lützow, *Zeitschrift für bildende Kunst* (21 février) publie quelques pages de M. A. Bredius sur les dessins de Rembrandt (*Die Handzeichnungen Rembrandt*), avec quelques reproductions bien choisies et bien venues.

Angleterre. — Nous lisons dans *the Academy* (23 février) : Le *Livre* pour février s'ouvre sur une proposition de M. Uzanne pour la fondation d'une Société de « Bibliophiles contemporains, » dont le but est de publier et de comparer des travaux et des recherches bibliographiques. Il y a toujours quelque difficulté à mettre en opération des sociétés internationales; mais il n'existe pas de raison, à première vue, pour que celle-ci ne soit pas un succès. Deux autres articles viennent ensuite dans la première partie. L'un est une étude, avec un bon portrait, d'Eugène Renduel, l'éditeur des romantiques de la première heure, avec les notices de quelques livres imprimés

Suivant le rituel
De Renduel,

comme le chante un aimable barde. L'autre discute et cite une partie de la correspondance de Casanova avec le prince de Ligne. Nous avouons que l'attention accordée à Mme Seingalt par quelques personnes nous paraît un peu excessive; mais il en peut sembler autrement à d'autres.

— A noter dans *the Art Magazine* (Cassell) de février, outre la continuation des articles descriptifs de miss L. C. Higgin sur la pittoresque île d'Arran, avec dessins appropriés, la troisième partie de la revue des portraits de Dante Gabriel Rossetti, par son frère William M. Rossetti, avec un dessin de lui le représentant à l'âge de vingt-deux ans, et un fac-similé d'un très beau crayon pris après sa mort par Frederick J. Shield. Le même journal publie depuis janvier, une étude sur le journalisme illustré en Angleterre, plein de renseignements curieux et de reproductions d'illustrations intéressantes par des dessinateurs du temps passé comme Leech et Rowlandson.

The Bookworm de mars insère quelques pages recommandables, bien que ne donnant rien de nouveau sur les Elzevirs et leurs bibliographes, si-

gnées *Bookhunter*. Nous signalons en outre une notice sur un éditeur célèbre à Londres au siècle dernier, John Newbery, et nous reproduisons ce quatrain macaronique que le *Bookworm* offre comme légende *d'ex-libris :*

Qui ce libre (*sic*) volera,
Pro suis criminibus,
Au gibet il dansera,
Pedibus pendentibus.

— Dans le numéro de mars de *the Fortnightly Review*, Mme Blaze de Bury, — dont l'imprimeur estropie le nom à la fin de l'article en Blaye de Bury, — donne une longue, diffuse et très extraordinaire étude sur ce qu'il lui plaît d'appeler *the Decadence of French Thought*, « La Décadence de la pensée française. » Si Mme Blaze de Bury connaissait la pensée française, qu'elle prend pour sujet de ses attaques et de ses reproches, elle n'aurait pas eu celle d'envoyer pareille élucubration à une *Revue* de Londres, car rien n'est moins français que cette pensée là.

— Mr. Garnet Smith consacre, dans *the Gentleman's Magazine* de mars, quelques pages intéressantes et émues, mais quelque peu sentimentales et d'un ton légèrement suranné, à Gérard de Nerval. A lire aussi dans ce numéro une étude sur le Saint-Graal *(the Holy Grail)*, par le révérend Henry Stuart Fayan, à propos du livre que nous avons annoncé de M. Alfred Nutt: *Studies on the Legend of the Holy Grail, with especial reference to the Hypothesis of its Celtic origin.*

— Un travail du professeur John Ferguson sur les frères Foulis et les origines de l'imprimerie à Glasgow, un article de Mr. Richard Copley Christie où, sous le titre de *A Dynasty of Librarians*, il passe en revue les Bignon qui, depuis Jérôme jusqu'à Jean-Frédéric (1642-1783) eurent la garde de la *librairie* ou bibliothèque du roi de France, devenue notre bibliothèque nationale; la mise en lumière par Mr. E. Gordon Duff d'un imprimeur anglais du xve siècle, inconnu jusqu'à ce jour et qui ne serait autre que J. Huvin, imprimeur à Rouen dès 1490; la suite des études signées Theophrastus junior sur les bibliothécaires, celle-ci ayant pour sujet spécial *the Theoretical Librarian*, — sans compter d'autres articles moins importants ou d'un intérêt moins général, — constituent le numéro de mars du nouvel organe de « the Library Association of the United Kingdom », *the Library*. Il est inutile d'insister sur la valeur de cette publication (London, Elliot Stock; un numéro: eight pence, 80 centimes).

— *The Saturday Review* (2 mars) compare curieusement les ventes d'art à l'hôtel Drouot avec celles qu'exécutent les auctioneers anglais, tels que les Christie, les Sotheby, les Puttick, etc. Il y a là des traits pris sur le vif et des informations dont tous ont besoin. La conclusion est que l'hôtel Drouot est un lieu merveilleux en son genre, mais que les Anglais peuvent d'autant mieux se contenter de ce qu'ils ont qu'ils le payent moins cher.

Mr. William Roberts, dans *Wit and Wisdom* (9 mars), consacre une demi-colonne à la nouvelle société des *Bibliophiles contemporains* que fonde notre rédacteur en chef, M. Uzanne. Mr. William Roberts aime trop les livres pour n'être pas partisan du projet. Il pense seulement que les frais exigés des membres seront trop élevés, et il regrette que la Société ne soit pas ouverte à toutes les bonnes volontés et à toutes les bourses. Voilà qui « part d'un bon naturel », comme dit La Fontaine, « mais, ajouterons-nous avec le fabuliste, quittez ce souci », ce n'est pas une société populaire que M. Uzanne désire créer.

A ce propos, nous lisons dans l'*Écho de Paris:*

« Notre confrère Octave Uzanne, qui préside depuis longtemps aux destinées de la revue *le Livre*, vient de publier un projet de formation de Société d'amateurs de belles-lettres et de beaux livres qui fera parler d'elle dans le monde des curieux et des délicats.

« Cette Société prendra le nom de « Bibliophiles contemporains ».

« Les statuts et règlements projetés sont fort ingénieusement conçus et présentés, et toute l'aristocratie des lettres et des arts a déjà répondu à l'appel de M. Octave Uzanne.

« La réussite de la nouvelle Société est d'ores et déjà assurée, et comme le nombre des sociétaires ne pourra pas dépasser deux cents, il est probable que les places vacantes seront aussi enviées et aussi ambitionnées qu'un fauteuil à l'Institut ».

États-Unis. — Le grand journal de New York consacré à l'art du livre, *the American Bookmaker*, a publié, dans son numéro de février, tout un supplément rendant compte des cérémonies, fêtes et réjouissances auxquelles a donné lieu le

cent quatre-vingt-troisième anniversaire de la naissance de Franklin (17 janvier). Les typos d'Amérique, les *Typothetæ*, comme ils s'intitulent savamment, s'y sont montrés d'enthousiastes et dignes descendants de leur grand ancêtre.

— Le *Harper's Magazine* de mars fait l'honneur de son numéro à l'Institut de France. Mr. Théodore Child a écrit sur ce sujet une étude assez complète et propre à dissiper chez nos voisins de l'autre côté de l'Atlantique un certain nombre de préjugés et de *misconceptions*. L'article est illustré de nombreux dessins, à la fois réalistes et humoristiques, dus à M. Alexis Lemaistre et gravés par MM. Deis, Hellawell, Lewis, Heard, Varley, Lindsay, Wolf et Tinkey.

— *The Nation*, dans son numéro du 21 février, nous apprend que Montesquieu en France, de même qu'Adam Smith en Angleterre, n'appartient pas à la classe des écrivains, mais plutôt à celle des philosophes ou des hommes d'État. Ce qu'il y a de plus extraordinaire dans de telles bévues, c'est qu'elles sont gratuites. Qui s'est jamais avisé de demander à *the Nation*, de New York, son opinion sur Montesquieu ?

— Le nouveau périodique publié à Philadelphie sous le titre de *Poet-Lore* consacre, dans ses deux premiers numéros, une étude bibliographique à la polémique récente entre les tenants de Bacon et ceux de Shakespeare (*Recent Bacon-Shakespeare Literature*, par W. H. Wyman). On ne saurait dire si cette liste raisonnée est complète; mais elle est, au moins, copieuse, et doit être consultée par tous ceux qui veulent étudier de près cette étrange querelle littéraire.



NÉCROLOGIE

FRANCE

— M. Jules Allard, père d'un jeune écrivain distingué, M. Léon Allard, et de Mme Alphonse Daudet, vient de mourir à l'âge de soixante-seize ans (mars).

M. Allard, qui avait occupé une grande situation industrielle, avait publié, en collaboration avec Mme Allard, plusieurs études littéraires, notamment un volume de poésies intitulé : *les Marges de la vie.*

— M. Anquez, inspecteur général de l'Université, chevalier de la Légion d'honneur, vient de mourir à l'âge de soixante-huit ans (fin février).

M. Anquez avait, pendant de longues années, été professeur d'histoire au lycée Saint-Louis.

— Nous apprenons la mort (février) de M. Ludovic Carrau, professeur adjoint de philosophie et directeur d'études à la Faculté des lettres de Paris. Quoique jeune encore, M. Carrau s'était fait connaître par des travaux distingués sur la *Morale utilitaire* et sur la *Philosophie anglaise.* Plusieurs fois lauréat de l'Institut, il avait posé, l'an dernier, sa candidature à l'Académie des sciences morales et politiques, où sa place était marquée.

Parmi ses principaux travaux nous citerons :

Exposition critique de la doctrine des passions dans Descartes, Malebranche et Spinoza, 1870;

La Morale utilitaire, exposition et critique des doctrines qui fondent la morale sur l'idée du bonheur, 1875 (ouvrage couronné par l'Académie française et l'Académie des sciences morales et politiques);

Étude sur la théorie de l'évolution au point de vue psychologique, religieux et moral, 1879;

La Conscience psychologique et morale dans l'individu et dans l'histoire, 1888;

Les Preuves de l'immortalité de l'âme dans le Phédon, 1888;

La Philosophie religieuse en Angleterre depuis Locke jusqu'à nos jours, 1888;

De l'Éducation, précis de morale pratique, 1889;

Il avait traduit les deux ouvrages de Flint sur la philosophie de l'histoire en France et en Allemagne.

Il avait donné des études remarquées à la *Revue des Deux Mondes*, à la *Revue philosophique*, à la *Revue bleue*, et des éditions classiques de plusieurs œuvres d'Aristote, de Platon, de Sénèque et de Descartes.

— On annonce la mort d'un dessinateur de talent, Horace Castelli, qui avait collaboré à plusieurs journaux illustrés (mars).

— On annonce la mort, à l'âge de quarante-deux ans, de M. Aimé Dollfus, de Mulhouse, qui, après avoir longtemps été secrétaire d'Émile de Girardin, a publié plusieurs romans à succès, notamment le *Vieux Roi* (mars).

— Nous apprenons la mort de M. Jean-Baptiste Gaume, doyen des éditeurs français et un des derniers médaillés de Sainte-Hélène, qui a succombé à Paris, à l'âge de quatre-vingt-dix-sept ans (10 mars.)

M. Gaume avait fait les campagnes d'Allemagne et de Russie sous le premier empire et avait assisté à la bataille de Leipzig. Il était le frère de Mgr Gaume, protonotaire apostolique, mort il y a dix ans.

— M. Lerambert, inspecteur général honoraire de l'Université, maître de conférences d'anglais à l'École normale, professeur à l'École des ponts et chaussées et à l'École du génie maritime, examinateur d'admission à l'École navale, est mort à l'âge de soixante-dix ans.

— M. le Dr Antoine-Léon Legouest, ancien président du conseil de santé des armées, membre et ancien président de l'Académie de médecine, commandeur de la Légion d'honneur, vient de mourir à Paris (mars).

M. Legouest, né à Metz en 1820, laisse un grand nombre d'ouvrages spéciaux très estimés, notamment le *Service de santé des armées américaines* pendant la guerre des États-Unis.

— Nous apprenons la mort, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, de M. Emile Loubens, doyen des chefs d'institution du département de la Seine, chevalier de la Légion d'honneur, et officier de l'instruction publique (mars).

M. Loubens, qui avait dirigé pendant plus de quarante ans une des principales institutions de Paris, était l'auteur de plusieurs ouvrages concernant l'enseignement.

— On annonce la mort de M. Charles Martins, membre de l'Institut, ancien professeur au Collège de France. M. Martins, qui fut autrefois directeur du jardin botanique de Montpellier, fit avec M. Bravet la fameuse ascension du mont Blanc (mars).

— M. Gustave Naquet, ancien rédacteur en chef du *Peuple*, de Marseille, et, en dernier lieu, du *Petit Dauphinois*, de Grenoble, vient de mourir à Marseille.

M. Naquet avait été en 1848, attaché au secrétariat du gouvernement provisoire et exilé en 1849. De retour en France, après l'amnistie, il combattit le régime impérial dans différents journaux. Le 7 janvier 1871 il fut nommé préfet de la Corse; mais il ne resta qu'un mois à ce poste. Rentré dans le journalisme, il fonda successivement le *Peuple* à Marseille, la *Tribune* à Bordeaux, et collabora, à partir de 1877, au *Ralliement* et à divers journaux de province.

— M. P.-V. Nice, conseiller général du canton de Craonne, administrateur-gérant du *Courrier de l'Aisne*, est mort à Pommiers (15 février).

C'était un agriculteur distingué.

— M. Jules Ozenne, qui fut longtemps secrétaire général du ministère du commerce, puis ministre pendant quelques semaines, après la chute du cabinet du Seize-Mai, est mort à Torcy (Seine-et-Marne), à l'âge de soixante-dix-neuf ans (2 mars).

Il avait été promu au grade de grand officier de la Légion d'honneur en 1873, pour ses travaux sur les traités de commerce et les négociations à l'étranger dont il avait été chargé par M. Thiers.

— M. Gabriel Salvador, colonel d'artillerie en retraite, commandeur de la Légion d'honneur, est décédé à Paris, le 21 février, à l'âge de soixante-dix sept ans.

Gabriel Salvador fut à la fois un officier de mérite et un lettré distingué. Auteur de travaux techniques estimés sur l'art militaire, il rentra dans la vie privée au moment où le grade de général de brigade allait récompenser ses brillants services et se retira dans sa terre de la Commanderie, près de Ballan (Indre-et-Loire), où il se consacra désormais aux lettres et à l'agriculture. Il publia un ouvrage étendu et remarquable sur la vie et les œuvres de son oncle, Joseph Salvador, auteur de *Paris, Rome et Jérusalem*.

— M. Edmond Scherer, sénateur, est mort à l'âge de soixante-quatorze ans (15 mars).

Il laisse une œuvre considérable; ses travaux théologiques et littéraires lui survivront.

Elève de la faculté protestante de Strasbourg, puis professeur de théologie à Genève, il débuta par une orthodoxie calviniste dont la rigidité jeta quelque trouble parmi ses coreligionnaires.

Cette époque de sa vie se résuma dans un gros volume de *Mélanges*. La théologie l'absorbait encore quand il rédigea avec M. Colani la *Revue de Strasbourg*.

Puis, quittant les universités et les chapelles, il entra dans la vie parisienne, et l'intraitable calviniste, en face de ce heurt d'idées et de passions, se prononça définitivement pour le libre examen. et contribua à entraîner l'Eglise protestante dans les voies nouvelles où quelques-uns de ses pasteurs se sont hardiment engagés.

C'est alors que M. Scherer participa avec M. Nefftzer à la fondation du *Temps*.

Politique intérieure et extérieure, critique littéraire, il aborda tous les sujets avec une abondance et une érudition dont la grâce fluide de son style tempérait parfois l'austérité.

En 1871, les électeurs de Seine-et-Oise l'envoyèrent à l'Assemblée nationale, où il fit partie du centre gauche. Les *Lettres de Versailles*, qu'il adressa au *Temps*, sont des plus remarquables. Elles valaient les plus éloquents discours, que la faiblesse de son organe lui interdisait d'apporter à la tribune.

Elu sénateur inamovible, M. Scherer demeura fidèle à ses doctrines libérales et modérées. Mais il consacra la meilleure part de son talent aux lettres et à la philosophie.

— On annonce la mort (mars) du capitaine de frégate Louis du Temple, qui servit à l'armée de la Loire comme général de brigade. Il a publié plusieurs ouvrages techniques estimés. C'était le frère du fougueux député royaliste de l'Assemblée de 1871, et on l'a souvent confondu avec lui, bien qu'il professât des opinions politiques diamétralement opposées.

— On annonce la mort (mars) de M. Vast, le romancier dont la collaboration avec M. Ricouard, mort lui aussi, eut, il y a quelques années, une vogue populaire. Il était né en 1850. Les principaux romans dus à sa collaboration avec M. Ricouard, sont : la *Vieille Garde*, le *Tripot*, la *Jeune Garde*, le *Général* etc. Au théâtre, il avait donné, toujours avec M. Ricouard : la *Croix de l'alcade*, le *Parisien*, les *Cerises*, la *Rue Bouleau*, etc. M. Vast était, depuis près d'un an, à la Ville-Évrard.

— Nous apprenons du Caire la mort d'un Français qui remplissait en Égypte une fonction importante, S. Exc. Victor Vidal-Pacha, chevalier de la Légion d'honneur. Il était directeur de l'École de droit du Caire.

Il est décédé à l'âge de cinquante-six ans (février).

© 2007 Lyon — Editions « les passerelles du temps » — editions.ainay@free.fr



Allemagne. — Nous avons appris la mort du Dr von Holtzendorff, professeur de droit, en réputation à Berlin (février).

— De Cassel, (mars) on annonce la mort de M. F. Muller, directeur de l'Académie de peinture de cette ville, peintre d'histoire et critique d'art fort apprécié.

Le professeur Muller était âgé de quatre-vingt-sept ans.

Angleterre. — *L'Athenœum* annonce la mort, en date du 24 février, de Mr. Philip Henry Delamotte, professeur de dessin au King's College de Londres et très connu comme artiste et écrivain d'art. M. Delamotte était âgé de soixante-huit ans.

— Un généalogiste écossais de grand savoir, Mr. Thomas H. Cockburn Hood, est mort le 16 janvier à Édimbourg, à l'âge de soixante-neuf ans.

— Nous apprenons la mort (fin février) d'un érudit irlandais, le Dr Thomas Maguire, professeur de philosophie et de morale à Trinity College, Dublin, et connu par son attachement aux doctrines platoniciennes.

— Miss Mary Whately, dont le père fut archevêque de Dublin, vient de mourir (mars) en Égypte à l'âge de 64 ans. On a d'elle *Ragged Life in Egypt*, et plusieurs autres ouvrages.

Belgique. — Une dépêche de Mons (9 mars) annonce la mort à l'âge de soixante-douze ans, de M. Antoine Clesse, le célèbre chansonnier populaire belge.

En 1848, dans une lettre adressée à Antoine Clesse, Béranger le saluait : « Vous voilà, selon moi, parvenu au premier rang des chansonniers de notre époque. »

— On annonce la mort du jeune poète et critique Max Walter. Il n'avait pas vingt-neuf ans (6 mars).

Bohême. — Le docteur Isidore Sojka, un des professeurs les plus distingués de la Faculté de médecine de Prague, s'est brûlé la cervelle dans un accès de mélancolie (février). Il n'avait que trente-huit ans. M. Sojka avait fondé un musée bactériologique à Prague. L'année dernière il avait dû, par suite d'une grande surexcitation nerveuse, suspendre ses cours.

Colombie — Nous apprenons la mort de M. Eliséo Garcia, attaché à la légation de Colombie, membre de la Société de Géographie de Paris, qui a succombé le 18 février, dans sa vingt-huitième année.

États-Unis. — On annonce la mort (février) de Miss Susan Cobbett, la fille du célèbre William Cobbett. On a d'elle une traduction d'un ouvrage allemand et un traité sur les verbes français. Elle avait quatre-vingt-un ans.

— On annonce de Chicago la mort (23 février) du Révérend Albert Zabriskie Gray, qui laisse, outre des écrits théologiques, un ouvrage descriptif sur la Palestine et *Mexico as It is*. Il avait quarante-neuf ans.

— Mr. Justin Jones, éditeur, libraire et, sous le nom de Harry Hazel, écrivain non sans mérite, est mort le 23 février à Cromwell, Connecticut. Il était âgé de soixante-quatorze ans.

— Un brillant journaliste américain, Mr. Philip H. Welch, vient de mourir à Brooklyn (25 février). Il était né en 1849.

Italie — On annonce la mort de Cesare Guasti, directeur des archives de la Toscane, éditeur des lettres du Tasse, et auteur de différentes monographies entre autres, de *Le Commissioni di Rinaldo degli Albizzi* (février).

Russie. — Un savant russe, M. Michel Smirnoff, à peine âgé de quarante et un ans, est mort à Odessa (fin février).

Il s'occupait de travaux d'histoire naturelle, de géologie, de botanique, d'archéologie et d'anthropologie. Il fit des fouilles en Suanétie et publia, dans la *Revue anthropologique*, des articles sur les peuplades du Caucase et sur les tombes préhistoriques de cette contrée.

Le Musée préhistorique de Paris possède plusieurs crânes curieux offerts par M. Smirnoff au docteur Broca.

— Nous apprenons la mort, à Paris (6 mars), du colonel Sokoloff.

Littérateur de talent, Sokoloff fut condamné, en 1873, à un an de prison pour la publication d'un livre socialiste : *les Réfractaires*. Interné dans le gouvernement d'Astrakan, il parvint à s'échapper et se rendit en Suisse, puis en Angleterre, et enfin ici, où il habitait depuis plusieurs années.

Le colonel Sokoloff était l'auteur de divers ouvrages scientifiques de valeur.

L'Administrateur-Gérant : A. Sauphar.

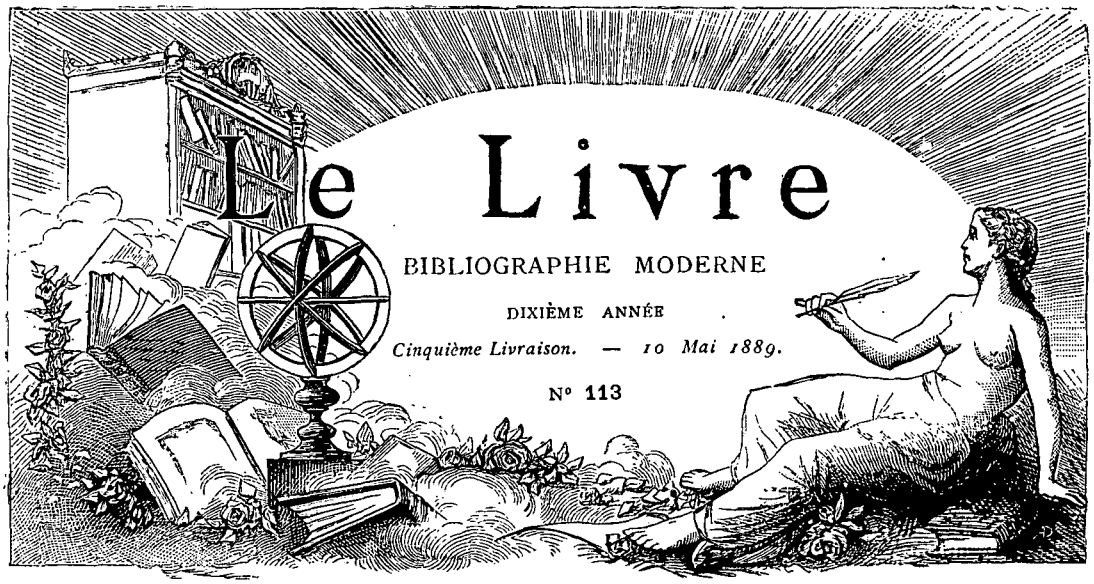

L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Histoire. — Beaux-Arts. — Géographie. — Bibliographie. — Mélanges. — Gazette bibliographique. — Causerie. — Documents bibliographiques, etc.

ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES

La Main gauche, par GUY DE MAUPASSANT. Paris, Paul Ollendorff, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Jamais Guy de Maupassant ne se sera affirmé plus maître de sa forme, de son observation, de son talent, que dans le beau recueil appelé *la Main gauche*. Le volume, en effet, débute par une nouvelle arabe de près de cent pages, *Allouma*, qui restera le type le plus exact de la fille du Désert, telle que l'a vue l'auteur, telle qu'il l'a saisie dans sa chair, dans son animalité, dans ses fauves et brutales amours. La manière dont Allouma arrive chez le colon et devient sa maîtresse, l'histoire de ses fuites et de ses retours avec ses vêtements en lambeaux, le drame simple de son suprême départ avec un berger de sa race, sont condensés avec un art inimitable dans ce récit net, précis, savoureux, qui laisse à l'esprit, presque aux narines, l'arome subtil et pénétrant de la fille arabe, la passionnée femelle des sables.

Si Allouma séduit par son exotisme, en même temps que par sa pénétration du caractère féminin, les autres nouvelles empoignent par un charme différent, une note toujours saisissante, curieusement frappée, marquant d'un timbre magistral l'analyse d'une âme, d'un esprit, d'un cœur, d'un corps d'homme ou de femme. Dix nouvelles complètent le volume, toutes dix remarquables à des points de vue divers, toutes dix venant éveiller en nous, au plus profond de l'être, un écho prolongé. Parmi elles nous citerons *Hautot père et fils*, d'une grandiose simplicité, une puissante émanation de vie non compliquée; *Boitelle*, *l'Ordonnance*, *le Lapin;* puis des analyses féminines, *Un soir*, *les Épingles*, *Duhoux*, *le Rendez-vous*. Mais, parmi ces dix, la plus remuante, celle qui secoue le plus farouchement le lecteur, c'est *le Port*; il est impossible de la lire sans une émotion terrible, avec l'effroi de l'inceste au fond du cœur.

Madame de la Seyne, par MAURICE JOUANNIN. Paris, G. Charpentier et Cie, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

M. Maurice Jouannin est, en littérature, un élégant et un délicat; il y a plaisir à voir se dé-

velopper, sous sa plume distinguée, cette intéressante étude de femme qu'il intitule simplement *Madame de la Seyne*, et dont la psychologie est fouillée avec le double raffinement d'un lettré, d'un penseur. Le caractère de l'héroïne, très spécial, attache immédiatement ; il faut absolument prendre parti pour elle ou contre elle, et même si ses idées particulières sur l'amour, sur le mariage, ne cadrent pas avec nos idées d'hommes, nous sommes cependant singulièrement attirés par sa beauté, par sa forme sensuelle, par ce bel éclat de fleur luxuriante, destinée fatalement à être cueillie par un amant. Nous étudions avec curiosité ses luttes, ses résistances contre sa propre chair ; mais il entre dans notre curiosité quelque chose de l'espoir féroce de ce fameux Anglais suivant un dompteur avec acharnement, partout où il allait, pour le voir dévoré par son lion. La chute désirée de Valentine de la Seyne nous satisfait dans notre bestialité de mâles.

C'est du reste la splendide Valentine qui domine le livre, l'emplit de sa séduction, de son irrésistible chair, effaçant autour d'elle tous les autres comparses, artistement peints par l'écrivain. Son curé de campagne est une belle figure qui contraste heureusement avec le colonel Astier, un amusant type de grognard, le papa Thuille, le soudard Téranneau, d'autres encore, joliment dessinés en silhouettes d'un relief très net. Ce serait dans la peinture des personnages, ou plutôt des caractères de l'amoureux, Antoine Miral, et de Camille Astier que nous trouverions quelques critiques à formuler ; peut-être, à notre sens, y a-t-il un peu d'exagération, de trop noirci dans leurs défauts, la faiblesse de l'homme, l'aigreur continue de la femme ; mais ce sont là matières discutables, des endroits sans doute volontairement soulignés par le romancier pour mieux accentuer ses effets, donner plus de ressort au drame, et nous ne saurions le lui reprocher. Certainement *Madame de la Seyne* est la meilleure œuvre de Maurice Jouannin ; écrite en un joli style, avec une sincère préoccupation de littérature et de psychologie, elle a droit au succès et elle l'obtiendra.

Un Caractère, par Léon Hennique. Paris, Tresse et Stock, 1889, un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Livre étrange, quelque peu troublant, le nouveau roman de Léon Hennique : *un Caractère* apporte dans la littérature contemporaine une notation particulière, et mêle au récit détaillé d'une existence humaine les phénomènes curieux du spiritisme. C'est une œuvre d'art, d'un art raffiné, subtil, ciselée jusqu'à l'outrance, autant en raison de sa forme, de l'âpre travail de son style, que par le fouillé des caractères, que par l'exactitude des reconstitutions historiques. Il y a là, dans le mélange hardi de l'évocation du passé avec l'évocation de ce qui sera peut-être l'avenir, la révélation du monde invisible, une recherche d'art peu ordinaire, bien faite pour intéresser les lettrés, émouvoir les penseurs, attirer enfin l'attention sur une œuvre consciencieuse, profondément burinée et marchant sans écarts, sans faiblesses, dans le même sens, de la première à la dernière ligne.

Plus d'un grand écrivain a été séduit ou impressionné par l'invisible, par le surnaturel ; Balzac trahit cette inquiétude dans *Louis Lambert*, plus vivement encore dans l'étude intitulée *Séraphita ;* Théophile Gautier la révèle dans *Spirite*, *Avatar, le Chevalier double.* A cette époque, Swedenborg attirait les esprits cultivés ; de nos jours le spiritisme a la même influence, et c'est sous l'envoûtement progressif de cette idée que Léon Hennique a écrit *un Caractère*, livre de pur lettré, de curieux chercheur de choses neuves. Nous n'entrerons pas dans l'analyse de ce roman plein de talent, d'un attrait tout à fait bizarre ; nous pouvons pourtant, en dehors des idées spirites, signaler l'émouvant passage où le marquis Agénor de Cluzes voit sa petite-fille Laure et croit retrouver en elle Thérèse, la femme qu'il a perdue, et dont l'*esprit* le hante ; toute la partie du livre consacrée à la vie de la fillette chez son grand-père est adorable et d'une vibrante humanité. A côté de la partie romanesque, des intéressantes recherches d'histoire, d'archéologie, l'écrivain a fait œuvre de philosophe ; son livre séduira par son amalgame de mystère et de réalité.

A la Côte, par Franz Jourdain. Paris, Librairie moderne, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Voilà certes un livre qui n'est pas banal et qui se lance dans la mêlée littéraire avec une certaine allure crâne et dégagée faisant plaisir à voir, à constater. Il s'en dégage un courant d'électricité irrésistible, à secouer les plus rétifs et les plus blasés, à communiquer aux plus inertes ce frisson de vie dont il déborde et qui bouillonne dans ces pages chaudes, vibrantes. Parfois paradoxal, mais paradoxal dans le bon sens du mot, dans sa signification conquérante de marche en avant, de progrès, de guerre aux abus, aux préjugés, aux chaînes lourdes de la société, il est, avant tout, plein de mouvement et de vraie humanité. Dans *A la Côte*, comme dans ses précédents

ouvrages, l'auteur, Frantz Jourdain, nous prouve à quel degré il possède ce don, l'émotion; peu savent peindre mieux que lui les intimités de la famille, les joies ou les douleurs du père, de la mère; il adore les enfants et sait en parler, non pas seulement en artiste, en coloriste fin et adroit, mais surtout en papa. Il nous touche, parce qu'il est ému lui-même, parce que son cœnr bat en même temps que le nôtre, que les frissons dont il nous emplit, il les subit lui-même, en sensitif, en nerveux, en convaincu passionné. Les histoires qu'il nous raconte ne sont pas des créations imaginaires, des arrangements; ce sont des choses vues, senties, souffertes, et il est impossible de se tromper, à l'accent de vérité, au cri de détresse ou de plaisir qui jaillit, ardent, bouleversant, de chacune de ces études de vie si âpre, si profonde. C'est un attendri sincère qui prend un douloureux plaisir à ramasser les misérables, les humbles, comme on ramasse des fleurs demi-fanées, écrasées par un pied brutal ou indifférent; il panse leurs plaies, met à nu les blessures de leur âme et les baigne doucement d'une larme, les enveloppe d'un mot de tendresse, d'une page pénétrante et calmante.

La plus importante des nouvelles, presque un petit roman, *A la Côte*, ouvre le volume et le baptise; c'est une aventure tragique, terrible, dont on ne garde cependant, grâce au talent de l'écrivain, qu'une sensation de mélancolie douce; nous lui laisserons tout son charme, toute sa fleur, en ne la détaillant pas. Mais tant de choses sont à citer dans ce livre exquis, qu'il devient difficile de faire un choix, de signaler au lecteur *les Trois robes blanches*, d'une note si parfaite, plutôt que la brillante satire *les Bottes*, le curieux récit du siège *le Pâté d'éléphant*, ou ces pages bruissantes de précieux souvenirs sur *Goncourt*, *Regnault*, *Alphonse Daudet*, *Marcel Deprez*, sans compter l'étude absolument de premier ordre, *Ouvriers du bâtiment*, qui termine le recueil. C'est là un beau livre, un bon livre, émouvant, batailleur, surtout vivant, que personne ne saurait laisser passer sans le feuilleter longuement et sans en goûter le charme intense.

La Fiancée, par PONSON-GERVAL. Paris, Victor Havard, 1889. Un volume in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur du roman *une Divorcée*, œuvre qui ne manquait pas de certaines qualités de couleur et d'émotion, vient de publier sous ce titre : *la Fiancée*, un livre qui ne nous paraît tenir aucune des promesses faites par le précédent volume. L'observation, le style et jusqu'à la fabulation, tout est d'une banalité, d'une faiblesse que l'on ne peut s'empêcher de constater et de regretter; nous croyons que ce nouveau roman est une erreur de l'auteur et qu'il s'empressera de la réparer par quelque livre mieux écrit, mieux étudié et mieux pensé, sinon nous n'aurions même pas parlé de *la Fiancée*.

Justice, par HECTOR MALOT. Paris, G. Charpentier et Cie, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Justice n'est pas purement un roman, c'est en même temps une étude philosophique et sociale, très heureusement conduite, fouillée avec une science incontestable dans ses moindres détails. Sa grande originalité, ce qui lui donne une physionomie spéciale parmi les études du même ordre qui peuvent avoir été faites, c'est d'être arrivé, avec une implacable logique des faits et des choses, à faire condamner et punir le criminel pour un crime dont il est innocent, c'est d'avoir trouvé ce raffinement épouvantable dans le châtiment, une juste punition dans une injustice.

Tous ceux qui se sont indignés, dans *Conscience*, de l'impunité du coupable et ont plaint l'innocent, condamné à sa place, trouveront dans *Justice* une réelle satisfaction, en voyant le criminel, soumis à la même torture, avec d'épouvantables complications, se débattre vainement au milieu de l'enlacement terrible des preuves. Il y a comme une véritable *justice* à le sentir dans la même position que sa victime, ne pouvant rien établir de solide pour sa défense, tout lui faisant successivement défaut, même les arguments sur lesquels il était tout à fait en droit de compter. C'est avec un intérêt palpitant que l'on suit les détails de ce drame, qui marche droit au but, d'une foudroyante rapidité, sans jamais dévier de son chemin, accumulant peu à peu les mille choses infinies qui, réunies, finiront par écraser le docteur Saniel et le jeter impitoyablement à la mort. Autrefois, après avoir assassiné l'homme d'affaires Caffié pour lui voler 35,000 francs, et Mme Dammanville pour faire disparaître l'unique témoin de son crime, le docteur Saniel avait laissé condamner à sa place l'innocent Florentin Cormier et avait pu croire étouffer à jamais le remords, rire de la *conscience;* aujourd'hui, dénoncé par Florentin, écrasé par les apparences, il est condamné à mort, comme ayant empoisonné, pour hériter d'eux, ses deux beaux-fils, qui, réellement, sont morts de mort naturelle : c'est la *justice* qui accomplit son œuvre de réparation. Il y a là un drame des plus saisissants, assurant le succès de ce nouveau et curieux roman d'Hector Malot.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La Gosse, par Olivier Marthini. Paris, Victor Havard, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Œuvre d'un débutant dans les lettres, *la Gosse* est une étude des bas-fonds sociaux d'un poignant et étrange intérêt. On ne peut se défendre d'une sorte de pitié attendrie en lisant ces pages, où s'étale la vie d'un malheureux être, plus réellement voué à une implacable fatalité qu'au vice proprement dit. Même dans les instants où il est le plus coupable, même quand il tombe en pleine fange, même quand il arrive au crime, l'horreur qu'on éprouve pour lui est plus émue que celle qui vous frappe d'habitude en présence d'un criminel de profession. L'écrivain a fait là œuvre de philosophe, car son roman fait penser; il dépeint la plaie de telle sorte qu'on songe constamment aux moyens de la guérir; il remue violemment en nous les idées de justice et les problèmes sociaux. C'est un livre à lire et à étudier.

Le Calvaire d'une femme, par Laurent Doillet. Paris, Victor Havard, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Il y a une action, un mouvement assez intéressants dans le livre de M. Laurent Doillet, et si le soin du style répondait à l'imagination émouvante du sujet, ce serait assurément une œuvre qui séduirait que *le Calvaire d'une femme*. Malheureusement ce n'est pas écrit. La situation est dramatique, on ne peut manquer d'être touché par la situation de cette malheureuse femme qui, violée par un misérable, est obligée de cacher sa faute et de ne pas avouer sa maternité, même à son fils, cet enfant qu'elle adore en secret, qu'elle entoure de soins, et pour lequel elle se résout à ne sembler être qu'une parente. Nous ne raconterons pas les péripéties de ce drame, qui se sauve seulement par ces péripéties, trouvant le moyen d'être attachant sans avoir aucune forme littéraire, aucun souffle d'art, aucune qualité de langue.

Quelques fous, par Harry Alis. Paris, Alphonse Lemerre, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Les six curieuses études qu'Harry Alis intitule *Quelques fous* tiennent à la fois de la satire par le froid, le pénétrant mordant de leur raillerie, de la philosophie par la profondeur des pensées, et du roman par le vif ragoût littéraire qui les enveloppe. D'une sincère et réaliste humanité dans la peinture des caractères, des petits événements de la vie courante, elles atteignent cependant à l'émotion communicative dans certaines parties, où le cri de douleur du malheureux, la souffrance intense de l'humble et du deshérité, se dégagent vibrants, brisant l'espèce de vernis sceptique et pessimiste dont l'auteur s'est plu à les glacer en son ironie d'analyste. Il y a aussi dans *Terre et Mer*, entre autres, quelques unes des plus belles marines, des plus exactes observations de la mer bretonne, que nous connaissions; çà et là des coins d'appartement, des croquis de bureaux, trahissent le talent descriptif de l'écrivain.

Chacune des longues nouvelles de ce très intéressant volume se présente avec une physionomie différente, quelque chose de séduisant et de mystérieux qui fixe l'attention, irrite la pensée et fait du lecteur sa proie assurée. Nous croyons devoir signaler d'une manière toute particulière, non seulement aux vrais amis des lettres, mais à tous ceux qui lisent pour s'amuser ou s'instruire, ce livre plein de sagesse, de joyeuse humeur, de hautes qualités d'art, et que l'écrivain appelle humoristiquement *Quelques fous*, par antithèse sans doute, car son volume déborde de vérité et de bon sens.

Enfants et Mères, par Mme Alphonse Daudet. Paris, A. Lemerre, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Rien d'exquis, de distingué et de profondément ému comme les délicates études que Mme Alphonse Daudet vient de réunir en volume sous ce titre *Enfants et Mères*; c'est l'œuvre d'art dans le sens le plus absolu du mot, dans sa fine préciosité de miniature savamment peinte sur quelque luisante feuille d'ivoire, dans son charme d'aquarelle aux nuances tendres et fondues, dans sa poudre tendre de pastel aux contours douteux, aux éclats discrets faisant réfugier toute la vie au fond d'une prunelle ou sur le carmin des lèvres. C'est ainsi que Mme Alphonse Daudet a su fixer, en quelques endroits, par une observation puisée dans son cœur, par une phrase, par un mot, l'âme voltigeante de l'enfant, l'amour sans bornes de la mère. Jour par jour, heure par heure, elle a suivi le petit, depuis sa naissance, à l'heure où on lui souhaite la *bienvenue*, où l'on surveille ses *premiers pas*, où se fait peu à peu l'éclosion de son petit être intelligent, pour l'accompagner ensuite dans ses progrès, ceux de l'instruction complétant ceux de l'instinct, ceux de la nature, ceux de l'éducation ; et, toujours, on devine au-dessus du nouveau-né

trébuchant, balbutiant, riant ou pleurant, l'ombre maternelle attentive, continuant de couver de son immense passion, de sa sollicitude infatigable, celui qui, plus tard, ne saura jamais assez la remercier, jamais la récompenser suffisamment de tant de soucis, d'enveloppements d'amour, d'années passées à lui insuffler la vie et la santé. Des souvenirs d'enfance, de jolis détails de vie de fillette complètent ce délicieux volume, où l'âme d'une femme s'est ouverte avec une sincérité profonde, avec des mots d'une ravissante tendresse, avec un art, qui n'est que le cri persuasif de la vérité servi par un beau talent et un style raffiné. Livre des mères, livre des jeunes filles, ce sera aussi le livre des hommes, le livre de tous ceux qui voudront de nouveau savourer ce grand amour des mères pour leurs enfants et retrouver le tendre écho de leur enfance. G. T.

Mesdemoiselles de Barberic, par le marquis de CASTELLANE. Un vol. grand in-18 jésus. Paris, Librairie moderne, maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît. — Prix : 3 fr. 50.

Ce nouveau roman de M. le marquis de Castellane est une étude critique très fouillée de la vie des jeunes Parisiennes. Le couvent, le monde, le premier amour, les premiers déboires. Tout le problème de la vie moderne est abordé dans ce volume avec une grande sûreté de touche et une parfaite connaissance des milieux étudiés. Mais ce qui est surtout affirmé et mis en lumière, c'est l'injustice des jugements du monde, et du grand monde en particulier.

Myrrha-Maria, par OSCAR MÉTÉNIER. Paris, Tresse et Stock. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

L'œuvre de M. Oscar Méténier appartient au genre du roman historique. Nous sommes au temps de Pierre le Grand et de Charles XII, et une des difficultés qu'a dû tout d'abord rencontrer l'auteur a été de lutter d'intérêt avec l'histoire que Voltaire a écrite du héros suédois et qui a tout l'attrait d'un roman. Il s'en est fort bien tiré. Sa Myrrha-Maria, fille de ce célèbre Patkul, si atrocement mis à mort par le roi de Suède, poursuit la vengeance de son père, et cette vengeance explique à la fois le désastre de la campagne entreprise par Charles XII contre le czar, et sa mort violente devant la forteresse de Frederickshall. Toute cette trame dramatique est fort ingénieusement ourdie. Mais ce qui distingue particulièrement le livre de M. Méténier ce sont des descriptions très exactes, très réussies, des mœurs et des pays au milieu desquels il a placé les épisodes divers de son roman, Saxe, Bohême, Russie, Ukraine, Suède. Avec de tels changements de scènes, la monotonie n'était certes pas à craindre, mais peut-être un peu de confusion. Cet écueil a été adroitement évité. En somme, une lecture fort agréable et souvent émouvante.

E. A.

Dans le mariage, par JACK LINNE. Un vol. in-18 jésus. Paris, 1889. Alphonse Lemerre, éditeur. — Prix : 3 fr. 50.

Mme de Varès a été mariée sans que l'amour fût de la partie; son mari ne satisfait pas ses tendances sentimentales; naturellement un amant se rencontre qui possède tous les mérites qu'elle n'a pas encore reconnus dans le mari. Un beau jour le mari soupçonne l'aventure. Scène, larmes, brouille, séparation. Et un autre beau jour, Mme de Varès s'aperçoit que son mari cachait au fond de son noble cœur toutes les qualités qu'elle lui reprochait de ne pas avoir. De sorte qu'elle refuse de divorcer pour épouser son amant. Lequel des deux aime-t-elle le mieux, maintenant qu'elle n'a ni l'un ni l'autre ? L'auteur eut pu faire cette curieuse étude; il a préféré s'en tenir à l'histoire, d'ailleurs intéressante, de l'adultère bourgeoise. En somme, c'est une œuvre dont le mérite est réel. PZ.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

La Belle, par René Maizeroy. Paris, Paul Ollendorff, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

L'Ignorance acquise, par Eugène Morel. Paris, Tresse et Stock, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.



MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

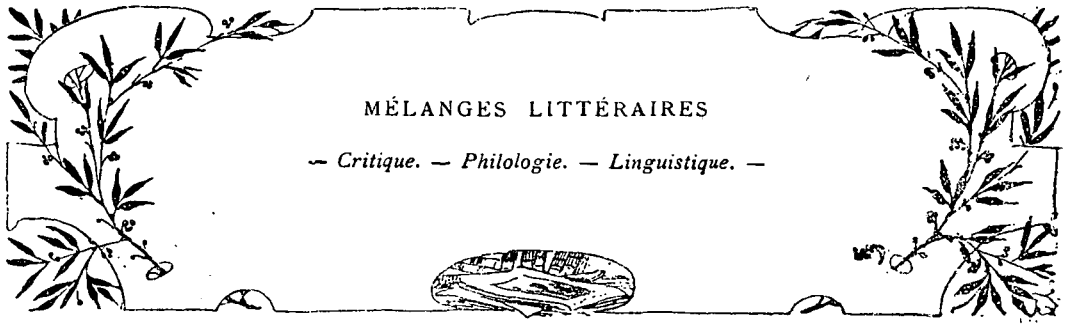

Études sur la France contemporaine, par Georges Renard. Paris, 1888. Un vol. in-18. Alb. Savine, éditeur. — Prix : 3 fr. 50.

Parmi les publications récentes consacrées à l'examen de l'état intellectuel, moral et social de la France, il convient de faire une place à part à cet ouvrage. Le titre est modeste : il représente trois études écrites sobrement et fortement par M. Georges Renard, ancien élève de l'École normale supérieure, aujourd'hui professeur à l'Université de Lausanne.

Il examine au point de sa valeur littéraire et de son importance sociale le *naturalisme ;* puis il étudie les causes, la forme et la portée de l'*influence allemande;* enfin, avec une méthode claire et une complète érudition, il expose les doctrines socialistes, dont la plupart s'avisent de parler — pour les soutenir ou les combattre — sans les bien connaître, en s'arrêtant aux mots et aux formules.

Le livre de M. Georges Renard mérite l'attention de ceux qu'intéressent les grands débats littéraires et philosophiques.

Corneille et la Poétique d'Aristote, par Jules Lemaitre. Une brochure in-18 jésus. Paris, 1888. H. Lecène et Oudin, éditeurs.

C'est la critique de l'esthétique dramatique de Corneille que M. Jules Lemaître nous présente. Une note préliminaire nous avertit que ce travail est la traduction, un peu developpée par endroits, de sa thèse latine soutenue en Sorbonne pour le doctorat. Des *Préfaces* et *Examens* de Corneille et de ses discours touchant les parties du poème dramatique, les moyens de traiter la tragédie selon le vraisemblable et le nécessaire, et enfin les trois unités, rapprochés de la doctrine vraie d'Aristote, M. Jules Lemaître conclut que : 1° ce n'est pas par une inexplicable décadence de son génie que Corneille, ayant fait le *Cid*, a fait *Pertharite*, *Sophonisbe*, *Attila, Suréna;* mais c'est plutôt par le développement constant et par l'application de l'idée austère et naïve qu'il s'est toujours faite de la grandeur ; 2° si Corneille a été gêné, inquiété par Aristote, il n'est peut-être pas vrai de dire que les règles aient sérieusement entravé son génie, ni que son théâtre serait très différent s'il ne les avait pas connues ou s'il les avait méprisées. — Corneille est trop lui-même, trop clairement et partout pour qu'on ait à se demander ce qu'il eût fait en dehors de telle ou telle influence.

Pour aboutir à cette conclusion, M. Jules Lemaître analyse avec autant d'esprit que d'érudition, avec autant de modernisme dans la tournure d'esprit que de classique netteté dans le style, les œuvres du grand tragique et ses « doctes et ingénues dissertations ». D'un travail d'école qui semblerait au premier abord un peu rétrospectif et vain, M. Jules Lemaître a su composer une étude pleine d'intérêt, et même d'actualité.

Il la dédie particulièrement aux jeunes gens qui étudient en vue de la licence et de l'agrégation ; mais tous ceux qui se permettent de parler du théâtre la liront avec profit ; elle leur apprendra pas mal de choses, et leur en suggérera un grand nombre d'autres. Je ne parle, bien entendu, que de ceux qui, avant de s'improviser critiques dramatiques, ont fait des études qui les préparent à exercer honorablement et utilement ce sacerdoce littéraire.

Scènes de la vie médicale, par le Dr Jules Cyr, médecin-inspecteur adjoint à Vichy. Un vol. in-16. J.-B. Baillière et fils, éditeur, 1888, Paris. — Prix : 3 fr. 50.

Chose étrange ! nous avons vu, çà et là, dans des vaudevilles, des nouvelles, ces scènes médicales mieux traitées que par un médecin, avec plus de fantaisie amusante et un air de vérité plus frappant.

Il y a un joli trait dans ce volume : dans *Mon premier accouchement*, M. Jules Cyr dit : « Comme je n'ai pas écrit pour les gens du monde, mais seulement pour les médecins, je ne crois pas utile d'entrer dans des détails plus techniques. »

Nous, qui ne sommes pas médecin, nous ne

regrettons pas l'absence de ces détails techniques; mais nous regrettons qu'ils ne soient pas remplacés par plus de vivacité, d'humour et d'inédit.

Recueil. *Politique, Religion, Duel*, par le prince Georges Bibesco. Un vol. in-8°. Paris, 1888. Plon, Nourrit et Cie, éditeurs.

La première partie de ce volume traite de la situation politique de la Roumanie, et emprunte un intérêt très vif aux difficultés sans cesse renaissantes de la question d'Orient et de la question des principautés danubiennes. M. le prince Georges Bibesco y consacre de nombreuses pages à la mémoire honorée de son père, qui fut prince régnant de la Roumanie; il la venge des calomnies de ses ennemis politiques et montre avec quel soin et quelle ardeur le prince élu à vie s'attachait à développer les forces intellectuelles, morales et les ressources matérielles de son pays.

Dans la seconde partie, le prince Georges expose avec une clarté magistrale la situation respective de l'Église orthodoxe et de l'Église catholique en Orient. Une biographie du comte Rapetti, suivie du discours prononcé sur sa tombe, complète cette partie.

La troisième est d'un intérêt général. Il s'agit du duel et de l'honneur. C'est à propos du duel retentissant de Dunkerque (Dekeirel-Chapuis), que le prince Bibesco fut amené à écrire à M. Féry d'Esclands les lettres reproduites dans ce volume.

En matière d'honneur comme en matière d'escrime, le noble Valaque est un arbitre hors de conteste. Son opinion est que le duel est un *mal nécessaire;* qu'il faut ne l'admettre que pour des cas extrêmement graves, et lui conserver son caractère dangereux, afin d'éviter, par cela même, l'abus coupable du ridicule. D'où il conclut sagement qu'un homme bien élevé doit être de bonne heure très fort au maniement des armes, non pour tuer, mais pour ne pas tuer. Et il cite quelques souvenirs authentiques qui confirment cette façon de voir.

Tout le livre est rempli des plus nobles inspirations, des sentiments les plus élevés, et justifie la préface adressée par le prince à son fils Georges-Valentin, et qui se termine par cette fière apostrophe :

« Il faut, si l'on te demande quels sont les dieux au nom desquels tu combats, que tu puisses répondre :

« Mon devoir, mon droit, mon honneur. »

Les grandes écoles et le collège d'Abbeville, 1384-1888, par E. Prarond, correspondant du Ministère pour les travaux historiques. Paris, 1888. Alphonse Picard, éditeur.

Le goût des monographies se répand de plus en plus, la curiosité insatiable des chercheurs fouille le passé même des modestes bourgades, et l'histoire générale bénéficie parfois de l'exhumation des particularités locales. Une semblable inspiration a poussé M. Ernest Prarond, dont on connaît plusieurs recueils de vers très estimables, à constituer l'historique du collège d'Abbeville : il a raison de qualifier sa compilation laborieuse de *Contribution à l'histoire de l'Enseignement.* Le collège d'Abbeville, sans jouir d'une illustre renommée, fut cependant toujours compté parmi les bons établissements d'instruction de la région picarde. Tous ceux qui, de la plus lointaine génération survivante à la plus récente, ont passé par cette maison, sauront gré sans doute à M. Ernest Prarond de s'être imposé la tache de retracer la vie du vieux collège provincial.

Variétés littéraires, par E. Caro, de l'Académie française. Un vol. in-16. Paris, 1889. Hachette et Cie, éditeurs. — Prix : 3 fr. 50.

Est-ce faire tort à la mémoire de M. Caro que de constater la transformation définitive, à notre jugement, de sa renommée : le philosophe s'efface, le littérateur survit et grandit.

Il apparaît de plus en plus comme un des maîtres de ce genre si fort en faveur dans le monde qui gravite autour des académies et des revues influentes, le genre des variétés littéraires et morales. L'abondance de l'érudition, la rapidité du coup d'œil plus encore que sa sûreté, l'élégance sobre et soutenue d'un style qui ne s'interdit pas d'être brillant à condition de rester toujours clair, l'adresse de la composition, l'art discret d'assaisonner d'ironie les compliments et d'atténuer les opinions extrêmes pour ne froisser personne; être enfin capable de parler avec agrément et sans erreur d'histoire, de poésie, de théâtre, de morale, de philosophie, de politique même, sans être spécialement historien, ni poète, ni dramaturge, ni philosophe, ni moraraliste, ni homme d'État, n'est-ce point là un ensemble de qualités rarement réunies en un même homme? Elles sont nécessaires à qui veut se mêler d'écrire des *variétés* capables d'attirer et de fixer l'attention. Au fond c'est un critique qu'un pareil homme. M. E. Caro possédait ces qualités, il écrivit ces articles de revue, il captiva

© 2007 Lyon — Éditions « les passerelles du temps » — editions.ainay@free.fr

l'attention. Sans doute sa chaire de la Sorbonne lui fit un piédestal et son élégante parole lui créa l'auditoire le plus propre à répandre une renommée. Mais ses articles de la *Revue des Deux Mondes* consolidaient cette réputation universitaire.

Le présent volume recueille ceux qu'il écrivit sur l'abbé Galiani et sa correspondance, — Rivarol et la société française, — Albert de Broglie, — Mignet, — Guizot, — l'évêque d'Orléans, — Lacordaire, — Lamartine, etc.

Ils offrent et offriront longtemps une lecture agréable et substantielle, et soutiendront convenablement la renommée de M. E. Caro, du moins auprès de ceux qui auront des heures à dépenser dans leur bibliothèque.

Étude de littérature et d'histoire, par Joseph Reinach. Un vol. in-18. Paris, 1889. Hachette et Cie, éditeurs. — Prix : 3 fr. 50.

Parmi les jeunes de la presse politique, M. Joseph Reinach est un lettré de bonne marque. Ce fait est assez rare pour qu'on le signale. Il n'est pas seulement nourri de lettres; il aime la littérature, il lui consacre de longues heures, je ne dirai pas de loisir; on n'a pas de loisir lorsqu'on est pris entre ces deux maîtresses rivales, la politique et les lettres. Le volume qu'il présente aujourd'hui au public est composé d'articles étendus, qui ont paru, pour la plupart au moins, dans la *Revue Bleue*. A part une étude sur Marivaux, qui apparaît là comme une récréation au milieu de travaux plus sévères, c'est à l'histoire que M. Joseph Reinach s'est attaché de préférence, et tout naturellement; l'histoire n'est-elle pas l'arsenal de la politique?

Dans un grand article qui, pour de moins abondants, fût devenu, avec quelques artifices de typographie, un volume à lui seul, M. Reinach examine l'influence mutuelle de la France et de l'Allemagne, depuis plus de deux siècles et demi : échange des idées, des mœurs, des systèmes scientifiques et des modes. Et l'auteur montre d'une façon saisissante combien, malgré tout, la civilisation française reste supérieure à celle de son ennemie.

La série d'articles sur les historiens contemporains comprend Lanfrey, Fustel de Coulanges (à propos de l'histoire des *Institutions de la France*), le duc de Broglie, Thureau-Dangin. — C'est la France toujours et ses évolutions politiques que M. Joseph Reinach étudie à travers ces écrivains, et leurs ouvrages lui sont une occasion de ressaisir, dans leurs jugements sur le passé, leurs opinions sur le temps présent; c'est surtout en ce qui concerne M. de Broglie et M. Thureau Dangin que cette observation est piquante : elle ramène à la politique militante.

Le volume enfin, dont j'ai plutôt à faire, en raison des questions qu'il traite, l'inventaire que la critique, contient une intéressante étude sur *William Hamilton*, « *à l'unique discours,* » *et la Logique parlementaire*, et se termine par des notes sur Gambetta orateur et le récit de sa dernière maladie. M. Joseph Reinach a la reconnaissance fidèle et cultive l'amitié posthume. Ce n'est pas souvent mérite d'homme d'État, c'est toujours qualité d'honnête homme.

The Counting-out Rhymes of Children their Antiquity, Origin and wide Distribution : A Study in Folk-Lore, by Henry Carrington Bolton. Un vol. in-4°. London, 1888. Elliot Stock. **The Book-Lover's Library : The Enemies of Books**, by William Blades. *Revised and Enlarged* by the Author. Un vol. in-12. London, 1888. Elliot Stock.

« Pièces rimées, sur lesquelles les enfants se comptent dans leurs jeux » : c'est par cette longue périphrase que nous essayons de traduire la première partie du titre sous lequel M. Henry Carrington Bolton a publié une étude singulièrement originale de littérature populaire et enfantine; et, pour longue qu'elle soit, devons-nous avouer que cette traduction ne rend pas complètement le sens de *The Counting-out Rhymes of Children;* elle n'exprime pas l'action de *sortir* ou le fait d'être *mis hors* que le titre indique par le monosyllabe *out*. Qui ne se rappelle, en effet, que, dans les jeux d'enfants, comme *cache-cache, les quatre coins, Colin-Maillard*, etc., où l'un des joueurs doit remplir un rôle désagréable, on désigne celui qui le remplira, ou, selon l'expression consacrée, celui qui *l'est*, en procédant par éliminations successives, au moyen d'un tirage au sort qui fait *sortir* du groupe des joueurs, un à un et tour à tour, chacun de ceux qui *ne le seront pas,* et généralement de la façon suivante : l'enfant qui a pris l'initiative de la partie dispose ses camarades sur un rang ou un cercle autour de lui, puis récite la pièce rimée avec une volubilité extrême, en piquant du bout du doigt, sans s'oublier lui-même, chaque joueur alternativement sur la poitrine, selon un rythme de convention réglé par une division eurythmique du nombre des syllabes en chaque vers. Le joueur touché au moment précis où le chef de partie prononce le dernier mot de la pièce rimée sort du cercle ou du rang. De celui qui reste

quand tous les autres sont retirés, on dit : « Il l'est. » C'est lui qui a le mauvais rôle. C'est lui qui cherche les autres à *cache-cache*, lui qui est *le pot* aux *quatre coins*, lui qui a les yeux bandés à *Colin-Maillard*. Je cite tout de suite, à titre d'exemple, une des plus connues parmi ces pièces rimées, en la scandant suivant le rythme adopté :

Une — poule — sur un — mur,
Qui pi — cote — du pain — dur.
Pico — ti — Pico — ta
Lèv' ta — queue, et — puis t'en — va.

On retrouve ce mode de se compter dans les jeux d'enfants chez tous les peuples. Bien plus, quelques-unes de ces pièces sont, sinon identiques, tellement semblables par le sens, par l'allure et le caractère, quelquefois même par la suite d'assonances, que l'on serait curieux d'en connaître l'origine commune et de savoir quels rapports elles ont entre elles.

Cette question a fixé l'attention de M. H. Carrington Bolton. Il a étudié en de très nombreux pays les formes diverses de ces pièces qui ne sont point de la poésie, que je ne puis appeler des couplets, des strophes ni des stances, et que désormais, à l'imitation de l'anglais : *jingles* ou *doggerels*, je nommerai des *rimailles*. — Ajoutant à son enquête personnnelle — sur le vif, si je puis dire ainsi — le résultat de ses recherches en quantité d'ouvrages de toute langue, et les communications de correspondants sans nombre, parmi lesquels beaucoup d'enfants qui ont répondu à son appel, l'auteur a pu réunir et classer près de neuf cents exemples. De ses notes et de ses commentaires il conclut à la plus lointaine antiquité de ces rimailles ainsi que de l'usage qu'elles perpétuent et dont il attribue l'origine aux pratiques — qui sont aussi vieilles que le monde — de la sorcellerie, des sortilèges, des modes de divination par le sort et de leurs formules mystérieuses. Très souvent ces formules des rituels de magie se composaient d'un assemblage de syllabes dépourvues de sens, mais d'une configuration et de consonance bizarres. Elles ont engendré de nombreuses analogies dans les rimailles enfantines, mais surtout à l'étranger. En France, je n'en connais qu'une, et elle ne figure pas dans le livre de M. Carrington Bolton ; c'est pourquoi je la cite. La voici :

Am — bam — stram — dam
Pic et — pic et — com et — dam
Bour et — bour et — rata — tam
Mi — stram — dam.

La partie consacrée à la France en ce volume est relativement pauvre. D'une part, l'auteur — à l'exception du *Folk-lore du pays basque* de M. J. Vinson — n'a consulté en français que des ouvrages sur les sciences occultes ; il s'est fié à un ou deux livres de source allemande en outre et à deux ou trois correspondants, dont l'un, Suisse, lui a communiqué des pièces n'ayant avec la langue française que des rapports de parenté des plus éloignés. Telle est celle-ci qui n'est pas la seule et qui a un faux air de parler nègre plutôt encore que d'un patois de la Suisse française :

Un, deux, trois, quatre,
Mama laissez wuli watter ;
Un, deux, changez-vous,
Mama lessi vulivu.

Suivent diverses variantes. Mais quel est le mauvais plaisant qui s'est permis d'adresser à M. Bolton, comme étant une pièce alsacienne, le refrain d'une chanson idiote échappée des tréteaux d'un café-concert pour se répandre dans Paris et dans toute la France l'an dernier ?

Quand on n'a pas de parapluie,
Ça va bien quand il fait beau ;
Mais quand il tombe de la pluie,
On est trempé jusqu'aux os.

Cette ineptie doit disparaître impitoyablement des éditions ultérieures de *the Couting-out Rhymes*.

Il nous serait facile d'ajouter une assez copieuse suite de rimailles françaises à celles qu'a publiées M. Bolton ; mais la place me faisant défaut ici, je me réserve de les lui communiquer directement. Malgré ses lacunes inévitables, ce livre, étant l'œuvre d'un érudit de bon aloi, suggère les rapprochements les plus intéressants et ouvre à la pensée de nouveaux horizons sur la permanence ou tout au moins la longue durée et la similitude des coutumes dans l'humanité, malgré la disparité et l'anéantissement des civilisations à la surface du globe.

Le même éditeur, M. Elliot Stock, vient de publier une nouvelle édition revue et augmentée par l'auteur d'un livre charmant dont nous avons à plusieurs reprises entretenu nos lecteurs : « The Enemies of Books » par M. William Blades. M. Henry B. Wheatley l'a admis à figurer dans la *Bibliothèque de l'ami du livre*, « The Book-Lover's Library » qu'il dirige. Malgré les additions dont il a été l'objet, ce petit volume n'est pas encore complet, car il ne cite pas l'un des pires ennemis du livre, s'il faut en croire un spirituel article du numéro d'avril de *The Bookworm*, c'est-à-dire « presque toutes les femmes ». L'auteur ne nomme pas non plus nos chats domestiques, qui n'ont pas de plus grand plaisir que de faire leurs ongles sur une pleine reliure. E. C.

© 2007 Lyon — Editions « Les marionnettes du temps » — http://editions.arlequin.fr

POÉSIES

Sonnets insolents, par L.-P. DE BRUIN-GAUBAST. Petit in-8° à la Librairie illustrée, 1888. — Prix : 3 francs.

Ce qu'il y a de plus insolent c'est la préface où l'auteur se pose en maître novateur. Il doit être très jeune pour étaler une telle outrecuidance, qui n'est sans doute au fond qu'une forte naïveté : la jeunesse est la plus belle et la plus courte des excuses.

Quant aux sonnets, ils sont vingt-quatre, deux douzaines, sans treizième, — et quelconques.

Petite Bibliothèque littéraire d'Alph. Lemerre. Vol. in-12 elzévirs. Térence, Regnard, G. Lafenestre, Mistral. Paris, 1889.

Cette collection si estimée des lettrés et des bibliophiles s'est enrichie récemment de plusieurs volumes : d'abord c'est le tome II de l'édition de Regnard, dont le soin était confié à un érudit distingué, M. Al. Piedagnel ; puis le tome III de Térence, recensé, traduit et annoté par M. Hinstin, qui a su conserver la physionomie et les nuances de son modèle, en homme aussi parfaitement maître de toutes les délicatesses du latin que du français.

Ces deux ouvrages sont terminés : le frontispice qui devait accompagner le tome III de Térence, nous ne l'avons pas vu encore ; sans doute il ne tardera pas à être livré aux acheteurs des volumes.

Parmi les œuvres contemporaines, deux autres volumes sont venus aussi s'ajouter à la Bibliothèque Lemerre. Les *Poésies de Georges Lafenestre* comprennent les vers qu'il écrivit de 1864 à 1874 : *Les Espérances*, — *Pasquetta*, — *Idylles* et *Chansons*.

La place de M. G. Lafenestre dans la poésie contemporaine est une des plus honorables du second rang ; son talent est surtout analytique et descriptif, partant un peu froid; mais il suggère des pensées s'il ne remue profondément les sentiments, et dans toute son œuvre circule un grand amour de l'art qui la recommande aux amants du Beau dans toutes ses expressions.

Le volume de Frédéric Mistral publié aujourd'hui dans la Petite Bibliothèque littéraire, c'est les *Iles d'or* (Texte et traduction). Précédemment a paru *Calendal*, ce poème mi-idyllique, mi-héroïque, si chaudement coloré que l'on n'en aperçoit plus les défauts de composition.

Les poèmes des *Iles d'or* sont de plus courte mais non de moins brillante inspiration. Il s'y trouve des contes, des légendes, des idylles et des chansons.

Toute la grâce de Provence, tout le soleil et l'azur du midi se reflètent dans ces petits poèmes. Il en est dans le nombre qui franchiront le siècle dans la mémoire des hommes, tels : le *Tambour d'Arcole*, la *Fin du moissonneur* et le joli conte de la *Ratissure du pétrin*.

Avec ces poèmes, le même volume renferme les *Chansons*, les *Romances*, les *Rêves*, les *Sirventes*, les *Plaintes*, la *Pluie*, les *Sonnets*, les *Chants nuptiaux*, le *Laiteron*, les *Saluts*, le *Pouilleux*.

Nous croyons cette indication simplement bibliographique plus utile aux admirateurs de F. Mistral qu'une appréciation littéraire, qui serait forcément écourtée ; ce qui importe, c'est de noter le caractère et la compréhension de l'édition nouvelle.

PZ.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

La France du Centenaire, par ÉDOUARD GOUMY. Un vol. in-16. Paris, Hachette et Cie, éditeurs, 1889. — Prix : 3 fr. 50.

Reproduire l'avant-propos de M. Édouard Goumy suffirait pour en marquer l'objet, l'étendue et le but; l'auteur n'y promet rien qu'il ne donne, et il promet d'exposer dans la première partie l'enchaînement de toutes les phases de notre récente histoire, depuis 89 jusqu'à l'avènement de notre troisième République; et dans la deuxième d'étudier la France actuelle telle que

l'ont faite les dix dernières années de gouvernement de cette troisième République. Ce qui amène nécessairement M. Édouard Goumy à des considérations sur le dénouement possible de la situation présente.

Mais l'on aurait grand tort de s'en tenir à la sommaire inspection de ce plan. L'auteur, esprit d'une finesse pénétrante et d'une érudition profonde, possède une excellente manière d'écrire. Tout est dit et pas un mot n'est de trop ; je parle au point de vue de l'art du style, et nul ne saurait être d'un avis différent; peut être n'en serait-il pas de même au sujet des idées. M. Édouard Goumy, comme beaucoup d'esprits distingués, épris d'un idéal de gouvernement tel que seuls en conçoivent les lettrés supérieurs, attendait de grandes et bonnes choses d'une nouvelle République : il supposait tout au moins que les politiciens à qui la forme républicaine ouvrait l'accès du pouvoir n'en étaient plus à demander à la façon de Robespierre en 1792 : « Une République? qu'est-ce que c'est qu'une République? » Mais il a été déçu. Et le coupable, qu'il charge, avec une ironie terrible, de tous les péchés de la politique, c'est le suffrage universel. En quoi M. Goumy se trouve d'accord avec tous les gens de bon sens et tous les Français dénués d'ambitions illégitimes. Du procès qu'il fait, en un style savoureux et piquant, à la troisième république, il résulte qu'elle n'a su mettre à sa place et traiter à son rang aucune des questions essentielles à la vie d'un gouvernement : ni l'armée, ni la magistrature, ni l'instruction publique, ni la religion, ni la liberté même, n'ont été considérées sous leur vrai jour. M. Goumy dévoile, sans recourir à la mise en scène d'aucune personnalité, les vices profonds de notre état politique. Et sa conclusion est que, pendant ces dix années, la République n'a fait autre chose que de consommer un lent suicide. M Goumy ne peut prédire sûrement ce qui lui succédera. Il admet que ce puisse être une république, mais toute différente de celle-ci, et le salut national il le voit dans une Ligue du Bien public, qui a bien l'air de ressembler au parti centre gauche de renaissance récente : les Girondins de la future Convention. Le malheur est que les modérés, par leur tempérament même, sont destinés à être victimes des violents, et qu'ils ne savent échapper à ceux-ci qu'en se mettant dans les mains d'un homme qui a pour eux plus d'audace et moins de scrupules.

Le livre de M. Édouard Goumy n'est pas de ceux qu'on feuillette, mais de ceux qu'on médite. Ce n'est ni un livre d'histoire, ni un pamphlet politique; c'est un livre de morale politique écrit avec les informations de l'historien et la verve caustique du pamphlétaire. Il a tout le charme des choses bien faites.

Nos Zouaves, par Paul Laurencin, avec cent illustrations. Un vol. petit in-8°. Paris, 1888. Rothschild, éditeur.

Ouvrage aussi intéressant par le texte que charmant par les dessins, œuvre d'un patriotisme pratique : on apprend tout simplement à aimer son pays et l'armée en passant en revue l'histoire de ces braves, officiers et soldats.

M. Laurencin a retracé sans longueurs l'historique complet des zouaves : organisation, faits d'armes, monographie des régiments, vie intime, etc. Un glossaire reprend les noms les plus dignes de mémoire, cités dans le récit, et consacre une succincte notice aux gens de cœur qui les ont rendus glorieux. Pour les illustrations l'éditeur a mis à contribution des talents divers, tous hautement estimés : Beaucé, les deux Bellangé, Berne-Bellecour, Bocourt, Charrier, Detaille, Protais, Horace Vernet, Yvon, etc.

Ce livre, élégamment édité, mérite d'être introduit dans les bibliothèques d'éducation et de récréation. P. Z.

Le divorce de Napoléon, par Henri Welschinger. Un vol. in-18, de 331 pages. Librairie Plon, Paris, 1889.

Le résultat certain de la campagne entreprise, il y a tantôt vingt ans (à la suite de l'année terrible, et sous l'inspiration d'une politique niaise), contre le génie et la gloire de Napoléon Ier, aura été une recrudescence d'études et de publications fort intéressantes sur cet homme unique. Nous disons unique, parce que Napoléon est le seul humain, parmi les plus grands, qu'on ait vu réunir dans sa personne la légende la plus magique, et l'histoire la plus nette, la plus connue, la plus éclatante de clarté. En outre, Napoléon, ayant, par un privilège également rare, réuni dans le culte de son nom les plus fameux poètes de son siècle (les Byron, les Gœthe, les Victor Hugo) et aussi le peuple, se trouve à jamais invulnérable au fiel des avocats, dont il ne devait guère se soucier, à voir comme il les regardait. Ils devaient finir cependant par nous commander, pour notre ruine et notre honte, ces funestes bavards. Dans bavards il y a bave, aurait dit en son vieil âge le poète des *Châtiments*. Nous ne résistons pas au plaisir de citer à ce sujet le mot délicieux d'un avocat de Bruxelles, qui, plus ombrageux que ses confrères de France, relevait dernièrement un propos du

grand homme contre la basoche, en y ajoutant ce commentaire : « Cela prouve que Napoléon était un grossier personnage. » Interrogeons les libraires et le monde des liseurs. Qu'est-ce qui a séduit la clientèle et passionné les entretiens depuis quelques années, dans l'ordre des livres? C'est le « Napoléon » de Didot; c'est le « Napoléon » de Taine. Qu'est-ce qui a fait hausser les épaules? C'est le « Napoléon » de certain militaire qu'il vaut mieux ne pas nommer. Ce *quidam* n'a pas gagné son énorme ridicule pour n'avoir pas aimé Napoléon, ce qui serait bien permis et légitime, mais pour être resté plus ou moins volontairement aveugle à des talents miraculeux, et pour avoir parlé d'imbécillité et de couardise à propos de l'incomparable personnage des séances du Conseil d'État, du pont d'Arcole et de la campagne de France. Lui! toujours Lui! Pourquoi? Parce qu'il fut un penseur admirable, notre plus grand écrivain et le seul enfin qui ait semé de l'idéal et de l'enthousiasme dans le champ morne et positif de nos modernes générations. Nous redirons que son charme est dans ce mélange d'un prestige fabuleux et de connaissance familière de ses moindres actes dans tous nos foyers. Quoi de plus franc que le départ de l'opinion sur son compte? L'Italie, l'Égypte le Consulat, Austerlitz, nous font pâmer d'admiration... tandis que le divorce nous arrête. Les bonnes gens ont dit : « C'est à partir du divorce que tout a mal tourné pour lui. » Et les bonnes gens ont bien dit. Les mauvais traitements envers Pie VII et les conflits religieux *lui* ont fait grand tort aussi. Ce sont brutalités et persécutions qu'un homme d'État doit laisser aux hommes de parti. C'est justement du divorce que nous vous voulons dire deux mots aujourd'hui, à l'occasion d'un livre dont on a pu remarquer l'à-propos curieux quand il parut à l'heure même des bruits de divorce d'un personnage qui a rencontré dans l'imitation des allures napoléoniennes un grand crédit auprès des masses. Cette affaire du divorce de Napoléon se présente à nous sous plusieurs aspects : l'aspect politique, par le fait du choix, qui s'offrait, dit-on, au maître de l'Europe, entre une princesse russe et une autrichienne ; l'aspect religieux, à cause de la situation créée à l'empereur par la consécration du mariage avec Joséphine, antérieurement au sacre ; l'aspect psychologique, en raison des vanités dynastiques éveillées et surexcitées par cette nouvelle alliance chez le héros couronné de la Révolution ; enfin, l'aspect sentimental et voluptueux, par le fait de la rupture avec Joséphine et des désirs de l'impatient quadragénaire envers la beauté fraîche et docile d'une Allemande de dix-neuf ans. Rappelons aussi que Joséphine fut, pendant la campagne de Napoléon en Italie, l'objet de terribles médisances, alors que le jeune général, rongé de mille soucis, lui écrivait des pages de flamme. Quand la passion est éteinte, ces lettres brûlantes semblent avoir déposé leurs cendres sur nos livres. Au surplus, Napoléon reçut de Marie-Louise, dont il vantait indiscrètement les grâces au lendemain de sa nuit de noces, de Marie-Louise à lui livrée par les astucieuses combinaisons de Metternich et par l'épouvante inouïe des Viennois, la preuve que les jeunes Autrichiennes sont encore plus *légères* que les créoles mûres. Le grand, le très grand vaincu de la coalition n'était pas plutôt à bord du *Bellérophon*, que le borgne général de Neipperg entrait au lit de Marie-Louise, dont il eut plusieurs enfants, avec le consentement du brave François II et de l'honnête Metternich. Dans de précédents ouvrages, M. Welschinger, qui vient de nous rendre avec force détails ce *divorce de Napoléon*, a témoigné d'un parfait sang-froid devant l'hôte formidable des Invalides, et il ne se fait pas faute de le blâmer parfois sans réserve ; mais du moins a-t-il le sentiment de ce génie, de ce prestige, de ce rôle et de cette figure dans l'histoire. Il termine son livre bourré de documents sur cette réflexion : « Napoléon a répudié Joséphine pour avoir un fils héritier de son œuvre et de son nom, et c'est le petit-fils de cette même Joséphine qui est devenu le continuateur direct de l'Empire, sous le nom de Napoléon III. » Je ne ferai qu'un reproche à l'auteur, c'est d'avoir, à propos de divorce, risqué une sorte de parallèle entre Napoléon Ier et le triste roitelet Milan. Il y a des gens et des choses dont on ne parle pas le même jour.

Renonciation des Bourbons d'Espagne au trône de France, par M. le marquis DE COURCY, ancien diplomate. Un vol. in-18 de 324 pages. Librairie Plon et Cie, 1889. Paris.

Nous avons rendu compte ici même, à son heure, d'un remarquable ouvrage du même auteur : *la Coalition de 1701 contre la France.* Ce beau travail, salué par la critique d'une louange unanime et couronné par l'Académie française d'un de ses prix les plus disputés, nous annonçait un nouvel historien digne d'entrer dans le groupe de nos meilleurs d'à présent, et dont les futures publications s'imposaient à notre sollicitude. Le récent livre de M. de Courcy justifie ces préventions favorables et ne manquera pas d'ajouter encore à l'excellente position conquise

par son premier effort. Avec celui-ci, l'auteur s'attaque à l'un des points les plus délicats et les plus graves de nos annales La délicatesse du sujet repose sur un fond de latente politique, lequel menaçait de donner au volume un air de manifeste ou de déclaration que pouvait souligner la lettre placée en tête de ces pages, d'ailleurs tout à fait dignes d'être retenues dans le débordement d'imprimés qui s'écoule sous nos regards confondus. La gravité du sujet, c'est l'évocation d'une des crises les plus effroyables qu'ait traversées notre France. Le premier de ces écueils, M. de Courcy le surmonte avec infiniment d'art et de tact ; et, si la netteté de ses conclusions ne laisse aucun doute sur ses sympathies et ses espérances, il a du moins mis de son côté le témoignage absolu de signatures indiscutables. Quant au récit de notre péril de mort dans les fatales années de la fin de Louis XIV, il mérite mieux que des éloges, il mérite d'être relu et médité, même après les mémorables dépositions des contemporains. L'analyse de cette substantielle étude part de l'acceptation du testament de Charles II et des imprudentes provocations de Louis XIV ; elle comprend nos désastres de la guerre de succession, les offres désespérées de la France, les infortunes domestiques de Louis XIV, l'attitude pacifique mais résolue de l'Angleterre devenue notre suprême chance de salut dans cet abîme de ruines ; elle s'achève enfin, cette analyse, par la renonciation de Philippe V, et la ratification en France par les pouvoirs du royaume de ces renonciations définitives, sur lesquelles se plaisent à équivoquer de très honorables personnes que le malheur des temps a réduites à ce vain emploi de leur activité, à cette exclusive gymnastique de leurs âmes un peu contrariantes. Encore bien que le livre de M. de Courcy nous tienne principalement sous l'étreinte d'une angoisse où nous ne voyons plus que la face livide et agonisante de la Patrie, cependant notre esprit s'arrête aussi sur la double image de Louis XIV et de son petit-fils, dans les scènes que nous suggère une correspondance sans pareille dans l'histoire. On ne disait pas encore dans ce temps-là : « C'est *shakespearien*, » mais les faits et les choses étaient du plus *réel* Shakespeare, tout de même.

Un Chancelier d'ancien régime, le règne diplomatique de M. de Metternich, par Ch. de Mazade, de l'Académie française. Un vol. in-18 de 420 pages. Paris, Librairie Plon et Cie, 1889.

Dans les nombreuses fables que suscita dernièrement le mystère d'un drame princier, le public, qui, dans son plaisir à tout entendre et à tout croire, a perdu le droit de s'étonner de rien, sembla pourtant recevoir avec surprise la version d'un duel entre l'héritier d'un trône impérial et certain grand seigneur de sa cour, pour des motifs d'ordre privé. Les doutes de l'opinion reposaient à la fois sur je ne sais quelle exception tirée du rang, et sur une tradition plus établie peut-être que véridique, touchant les privilèges souverains et la longanimité conjugale ou fraternelle des aristocraties. Cependant en l'année 1815, la même capitale qui vient d'être si fort remuée par la mort violente d'un archiduc, a vu quelque chose de plus étonnant que ce duel, d'ailleurs tout à fait imaginaire. Elle a vu le czar de toutes les Russies, d'abord l'ami révérencieux et plus tard le vainqueur de Napoléon, tout près d'appeler en combat singulier Metternich. Celui-ci, pour prince et chancelier qu'il fût, ne devait pas compter aux yeux du potentat moscovite, de l'empereur-pape des steppes, pour un égal ni même pour un semblable... le sultan dirait : un chien. Cependant, le fait est démontré dans le remarquable et intéressant ouvrage que nous annonçons, et dont la lecture nous a paru des meilleures que l'on puisse recommander. M. de Mazade peut être en public un diseur à la voix sans grand effet, et, j'en conviens, inexpert aux artifices oratoires, aux *trucs* d'avocat. Mais il se retrouve, la plume à la main... et, nous-même, nous le trouvons alors ce qu'il est véritablement : un maître accompli dans l'art d'écrire l'histoire contemporaine. Il nous a déjà donné dans cet ordre des livres qui resteront, tels que : *le Comte de Cavour*, *le Comte de Serre*, *la Guerre de France (1870-71)*, *Monsieur Thiers*, etc., etc.

L'auteur joint à la vaste information, au parler net et substantiel, un incorruptible bon sens, et cette intelligence que, justement, M. Thiers appelle la qualité maîtresse de l'historien. La réunion de ces mérites ne saurait mieux nous apparaître que dans ce récent et parfait travail sur le prince de Metternich. L'illustre propriétaire du clos de Johannisberg est une figure doublement fameuse par son association avec celle de Napoléon, et par la lutte du chancelier d'Autriche contre tous les tenants, chez les diverses nations, de l'esprit révolutionnaire. Ce nom déjà traditionnel de Metternich a depuis été rajeuni par les vibrantes fantaisies d'une régente de la mode ; mais le fondateur lui-même de ce nom, l'un des noms *représentatifs*, en somme, de notre siècle, peu confiant dans la durée du prestige et de l'œuvre des diplomates, s'est assuré de son mieux contre les négligences ou l'oubli total de l'avenir, par huit forts volumes in-8° de Mémoires. Ils

viennent d'être très habilement, et surtout très utilement (pour l'original), contrôlés, condensés et commentés dans l'unique volume de M. de Mazade. Dans l'une des pages les plus curieuses de ce legs énorme de pages, Metternich a la naïve hardiesse d'avouer que dans telle conférence qu'il eut avec Napoléon l'empereur lui parut *petit*. La vérité, c'est qu'à cette heure Napoléon était le vaincu certain de l'Europe coalisée. C'est bien là sans doute une *vue* de diplomate ; mais quelque chose excuse la frivolité du mot, c'est la frivolité morale de son auteur ; quelque chose aussi la répare, c'est la conscience absolue — et très louable — qui éclate dans tous les aveux de Metternich, que lui-même n'a dû sa grandeur qu'à son voisinage avec ce *petit ;* que Napoléon est le soleil de sa vie politique, et que lorsque ce soleil fut descendu derrière l'horizon Metternich ne devait plus trouver d'antagoniste à sa taille dans ce vaste monde. Il ne devait même plus trouver d'adversaire digne de ses coups, sauf la Révolution, .. « cette Révolution qu'un seul homme s'entendit à dompter, et cet homme était Bonaparte. » Il dit ailleurs : « J'ai passé avec Napoléon, ou près de lui, les plus belles années de mon existence. » A chaque page de ses Mémoires éclate un mot d'enthousiasme et de regret incurable... « S'il était encore sur le trône, et s'il n'y avait que lui au monde, je serais très heureux » ... « le seul géant que le siècle ait produit n'est plus de ce monde. » C'est le même lyrisme de sentiment, sinon de langage, que dans les lord Byron, les Victor Hugo, les Béranger... et tous les nobles esprits venus au monde depuis cent ans. Les nigauds de nos jours qui ont prétendu tuer la légende, ont soulevé la réaction protestatrice de tout ce qui pense. Chez Metternich, cet hommage à la vérité sort des lèvres d'un homme qui se dévoua tout entier à la chute du grand empereur, et même le mariage qu'il favorisa de Napoléon avec l'archiduchesse d'Autriche n'aurait pas été la moins préméditée de ses embûches. L'homme du siècle y tomba doublement, si l'on peut dire comme chef d'État et comme époux. Dans son vieil âge, une brutale émeute abreuva de terreurs et d'affronts l'infatué *marieur* de Marie-Louise ; mais, malgré cette épreuve finale, on peut annexer au nom de Metternich l'ingénieuse définition de M. de Mazade, qui l'appelle « l'homme à bonnes fortunes de la politique ».

La France en 1789, par le comte de Chaudordy. Un vol. in-18 de 284 pages. Paris, Librairie Plon et Cie, 1889.

Ainsi que l'on devait l'attendre, l'anniversaire historique de première grandeur que nous ramène avec le prestige de la « *centième* », pour parler on ne peut plus moderne, la présente année de 1889, a mis aux champs bien des plumes différentes. Cependant, avec un plaisir égal à notre surprise, nous constatons que les tristes bipèdes à phrases et les rhéteurs ont cédé le pas aujourd'hui aux hommes raisonnables, et que, dans ces publications variées et nombreuses, l'apologie n'est nulle part exempte — tout au moins de la part de ceux dont on lit les imprimés — de réserves aussi franches que des aveux de déceptions. A cette franchise, nous aurons gagné, nous, des pages de penseurs et de philosophes, des travaux de conscience et d'intelligence, et non d'instinct, de parade ou de *commande*. Nous y aurons gagné de bons livres tels que *la France du centenaire,* par Édouard Goumy, un des professeurs les plus distingués de la Faculté des lettres, et que nous avons eu l'honneur de connaître à la tête d'un recueil littéraire analogue à celui-ci, — *la Revue de l'instruction publique*, — dirigé avec beaucoup d'honneur, de talent et de succès, ce qui complète l'anologie, à travers un intervalle de vingt années, entre ces deux recueils voués à la gloire du *Livre*. Nous y aurons encore gagné le volume de M. le comte de Chaudordy, qui s'abandonne, comme plusieurs autres, armés d'une autorité respectable et très dignes de nos sympathies, à l'expression de vifs regrets sur la déviation du grand mouvement. Le respect que je viens d'affirmer très sincèrement, me permettra, je l'espère, d'avouer que je ne suis pas non plus insensible au comique qui se dégage pour moi du témoignage trop candide de ces regrets. Un politicien, surtout de ceux que l'on trouve si rigoureux contre les *princes*, doit être un satisfait et un optimiste quand même. Lorsqu'on a vu tel et tel, et tant d'autres que l'on ne nomme pas, courir sus à la démolition d'un ou de plusieurs trônes, on a pu comprendre, en approuvant plus ou moins. Mais lorsque plus tard on a vu les mêmes hommes s'étonner de la diminution de la croyance aux « chefs d'État », on a pu sourire non moins justement. Admettons qu'une séculaire dynastie prétende faire un pacte avec la docilité révérencieuse du peuple qu'elle croit avoir enlacé à ses propres racines,... la même prétention devient ridicule chez les démocrates envers le même peuple qu'ils se targuent d'avoir affranchi de ces honteux liens. En outre, nos politiciens oublient trop encore un point que nous nous permettions l'autre jour de signaler dans un groupe de sénateurs trop excités et de députés trop *indécis*, à propos du nouveau courant d'opinions qui les met tous en si grand désarroi : à

savoir que s'il y a une beauté d'art immortelle et presque immuable, l'objectif politique, éphémère par définition, meurt avec chaque décade et varie avec chaque nouvelle levée d'hommes. Pour le plus grand nombre, la politique est un concept de la satisfaction en ce monde, et ce concept, les générations successives le logent différemment. De là le plaisant disgracieux des récriminations *vieillardes*, auxquelles on retire la parole. Nous voici peut-être un peu loin, mais pas trop, du nouveau livre de M. de Chaudordy. Nous avons déjà parlé de cet honorable écrivain, qui a tenu de hauts emplois diplomatiques dans de graves heures de notre histoire. Son ouvrage très substantiel examine tour à tour la France à l'intérieur et la France à l'extérieur, l'état politique de la nation française, son état social, son état économique et financier, la situation actuelle de la France à l'étranger, etc. Le cadre est vaste ; il a été dignement rempli par l'auteur de *la France à la suite de la guerre de 1870-71*. L. D.

Recherches sur l'administration municipale de Rennes au temps de Henri IV, par Henri Carré, ex-maître de conférences à la Faculté des lettres de Rennes, professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Poitiers. Un vol. in-8° d'une centaine de pages. Paris, Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît. — Prix, broché : 3 francs.

Voici un très curieux mémoire, que l'auteur, grâce à ses fonctions universitaires dans la ville de Rennes, devait certainement mener à bonne fin. L'objet de ce travail est de faire connaître ce qu'était un corps municipal, au début du XVIIe siècle, dans une des principales villes de France, dans la capitale de la Bretagne. M. Henri Carré, déjà connu par un savant ouvrage sur le *Parlement de Bretagne après la Ligue*, montre d'une façon très précise, et d'après des documents tout à fait inédits, quels étaient, au temps de Henri IV, les officiers municipaux de la grande ville bretonne, comment fonctionnait leur administration, et sur quelles matières elle s'exerçait. Les chapitres relatifs aux dépenses de la ville, aux travaux publics, aux entrées solennelles des grands personnages, à l'organisation militaire et à l'assistance publique sont particulièrement intéressants. Ce volume contient enfin un très curieux plan de Rennes au début du XVIIe siècle et la reproduction d'une belle médaille de 1612. Sur une des faces de la médaille, on voit Louis XIII et Marie de Médicis, en costume royal ; sur l'autre sont gravées les armes de Rennes.

Cet opuscule, malgré son peu d'étendue, est digne, par sa valeur intrinsèque, de figurer à côté des autres éditions de la Maison Quantin.

Assyria from the Rise of the Empire to the Fall of Nineveh, by Zénaide A. Ragozin. *L'Assyrie depuis l'origine de l'Empire jusqu'à la chute de Ninive.* Un vol. de la collection *The Story of the Nations*. London, 1888. T. Fisher Unwin.

La librairie T. Fisher Unwin, de Londres, a eu l'heureuse idée de publier une vaste *Histoire des nations* sous la forme d'une collection de volumes du même format in-octavo, illustrés et cartonnés, de 450 pages environ. Il a déjà paru quinze de ces volumes, indépendants les uns des autres. Chacun d'eux étant consacré à l'histoire d'un seul peuple, et aucune règle ne présidant à l'ordre successif de la publication, anciens et modernes s'y coudoient fraternellement, sans autre principe que le hasard de leur naissance, au fur et à mesure de l'achèvement de chaque manuscrit par son auteur. C'est ainsi que l'Allemagne succède à Rome et aux Hébreux, les Maures d'Espagne à Carthage et à l'Empire d'Alexandre, la Hongrie à l'Ancienne Égypte, l'Irlande aux Sarrasins, les Goths à la Chaldée, les Turcs et la Hollande enfin à l'Assyrie. Considérant ce dernier ouvrage comme type de la publication, — car nous ne saurions ici entrer dans le détail analytique de chacun, — nous devons féliciter la jeunesse anglaise qui dispose de tels livres d'étude et l'éditeur qui les met à sa disposition. Ce n'est pas que nos historiens n'aient écrit des ouvrages d'une valeur historique et littéraire au moins égale ; mais quelque progrès que nos grands éditeurs aient, depuis un certain nombre d'années, réalisé dans la fabrication du livre classique, nous sommes fort éloignés encore d'avoir atteint au même degré pour la beauté de l'impression et du tirage des gravures, qui dépend uniquement de la qualité supérieure du papier. Le principe de l'illustration, en effet, en cette sorte de volumes, est le même des deux côtés du détroit. C'est le report direct de photographies exécutées d'après les monuments antiques conservés dans les musées de l'Europe. C'est ainsi que dans l'*Assyrie*, par exemple, nous comptons plus de quatre-vingts gravures de cette nature, parmi lesquelles nous reconnaissons bon nombre de monuments assyriens appartenant au musée du Louvre. Tout volume, en outre, est relié et frappé sur le plat d'un fer commun à toute la série, servant de passe-partout à un fer central en or et couleur,

© 2007 Lyon Éditions « Les marronniers du temps » http://editions.arbre-a-lettres.fr

spécial pour chaque ouvrage. Il est juste d'ajouter que l'éditeur, en Angleterre, peut compter sur un public nombreux en dehors des universités et collèges ; en France, non.

Histoire de l'Autriche-Hongrie, depuis les origines jusqu'à l'année 1889, par M. Louis Léger. Un vol. de 682 pages in-16, contenant six cartes, et de la collection de l'*Histoire universelle*, publiée sous la direction de M. V. Duruy. Paris, 1889. Librairie Hachette.

La collection de l'*Histoire universelle* publiée par une Société de professeurs et de savants, sous la direction de M. V. Duruy, a rapidement acquis une réputation également universelle, que confirme et justifie chaque volume nouveau dont elle s'enrichit. Celui que M. Louis Léger vient de consacrer à l'Autriche-Hongrie n'est pas l'un des moins précieux de la collection. L'éminent historien qui professe au Collège de France, à l'École supérieure de guerre et à l'École des sciences politiques, était, d'avance, par ses nombreux et savants travaux sur le monde slave, désigné au choix de M. Duruy pour écrire l'*Histoire d'Autriche-Hongrie*. L'état actuel de l'Europe politique, les événements dont la péninsule des Balkans est le théâtre, les compétitions dont elle est l'objet, et d'où jaillira peut-être, au premier jour, l'étincelle qui mettra l'Ancien Monde en feu, le signal sauvage que trente millions d'hommes attendent, en le redoutant, pour s'entr'égorger, auquel ils obéiront avec horreur mais avec une égale fureur, cette situation donne au travail de M. Louis Léger un intérêt d'à-propos tout particulier. On a dit : « L'Histoire ne recommence pas, » c'est une grande erreur ; le mouvement politique intérieur dont nous sommes témoins en France présentement prouve bien le contraire. C'est par conséquent à l'histoire que nous devons demander l'enseignement du jour, sur l'histoire que nous devons fonder notre calcul de probabilités en vue de l'avenir. L'*Histoire d'Autriche-Hongrie*, si riche de détails et si concise en même temps, paraissant à cette heure, nous est donc deux fois précieuse. En outre le luxe des résumés, des index, des tableaux et des tables font de ce livre un instrument de travail des plus faciles à manier. Quant à l'utilité des cartes dans un ouvrage de cette nature, elle est tellement évidente qu'il serait superflu d'y insister ; il suffit de dire que, dans leurs petites dimensions, elles sont d'une clarté parfaite. Il y en a six :

1° Carte ethnographique et politique de l'Autriche-Hongrie ;

2° Carte de la Bohême et de la Moravie, au XIIe siècle ;

3° Carte de l'État autrichien, au commencement du XVIIe siècle ;

4° Carte de l'Autriche-Hongrie, de 1740 à 1801 ;

5° Carte de la Bosnie, de l'Herzégovine et de la Péninsule balkanique, en 1888 ;

6° Carte de l'Europe centrale, indiquant les lieux historiques et les champs de bataille, de 1792 à 1813, avec une petite enclave de la campagne de Russie en 1812. E. C.

Histoire résumée de l'Allemagne et de l'Empire germanique, par Jules Zeller, de l'Institut. Perrin et Cie.

Depuis longtemps déjà M. Zeller a entrepris la publication d'une grande histoire d'Allemagne aujourd'hui arrivée au cinquième volume. En attendant son achèvement, l'éminent écrivain a eu l'idée de résumer les cinq volumes in-8° en un volume in-18. Ce nouveau volume, résumé incomplet pour un savant comme M. Zeller, est déjà un ouvrage très suffisamment nourri de faits pour le public. Il est d'autant plus assuré de recevoir un bon accueil que nous manquons d'histoire d'Allemagne. L'Italie, l'Angleterre, l'Espagne, ont inspiré, même dans ces derniers temps, des auteurs brillants ou sérieux : l'Allemagne les a sans doute effrayés. Cette crainte, car on ne peut s'en prendre à l'ignorance, s'est même étendue jusqu'à la littérature. Alors que nous possédons des histoires littéraires très suffisantes de tous les peuples modernes, nous sommes encore à attendre une bonne histoire de la littérature allemande.

L'histoire de la Germanie se perd, c'est le cas ou jamais d'employer cette expression, dans la nuit des temps. Avant qu'elles ne fussent connues par leur contact avec la Gaule ou avec Rome, des populations sauvages et nombreuses peuplaient cette immense forêt hercynienne. M. Zeller apporte la lumière dans cette obscurité, et comme il est homme à ne rien dire qui ne puisse être prouvé, on est effrayé de la somme et de l'aridité des études que réclame un pareil travail. Nous ne pouvons analyser cet ouvrage trop nourri de faits, trop plein pour être réduit. Nous ne parlerons que de deux passages.

Et d'abord se posait la question de Charlemagne que revendiquent aujourd'hui les Allemands et qui est compté comme un des leurs dans toutes leurs histoires classiques. M. Zeller, en quelques pages dont chaque phrase est une preuve, établit avec une certitude de logique qui

© 2007 Lyon « Editions » les passionnés du temps » http://editions.silvy.fr/

n'a d'égale que la modération de l'expression, qu'il faut laisser à chacun ce qui lui appartient, mais que cette gloire est bien nôtre. S'il fut de race teutonique, Charlemagne avait essentiellement la tradition gallo-franque. Son père, Pépin séjourna et vécut surtout dans l'ancienne Neustrie; il mourut à Tours et fut enterré à Saint-Denis. Sa mère, Berthe, était une Gauloise de Laon. Il fit d'Aix-la-Chapelle sa capitale, sur les frontières de l'Allemagne, car il possédait l'Allemagne. Sans doute les deux pays étaient réunis sous sa puissance, mais l'Allemagne était le pays conquis.

Le volume se termine à la mort de Conradin (1254), et pendant vingt ans l'Allemagne est sans empereur. Elle en profite pour voir se développer des petits États indépendants, pour le mieux de l'intérêt général. Opprimée par la forme impériale, l'initiative de chaque contrée se révèle : les mœurs et les arts s'en ressentent heureusement, et M. Zeller termine par cette pensée, d'une haute philosophie d'historien : « ... La forme unitaire de l'Empire a été autrefois bien dangereuse pour l'Europe et *elle en est encore à prouver* le bien qu'elle a procuré à la commune patrie et l'heureuse contribution qu'elle a apportée à la civilisation européenne. »

Il est impossible de parler avec plus de tact et de modération. Aussi, au récent anniversaire de l'Université de Heidelberg, M. Zeller représentait l'Institut et le monde savant français. Nul représentant ne pouvait être mieux autorisé et l'accueil que lui fit la jeunesse allemande dut le toucher profondément. C'était un rare hommage à sa science et à son caractère, honneur mérité et dont nous devons tous prendre une part de fierté.

Que M. Zeller termine son œuvre; nul autre que lui ne saurait l'achever. Ce serait un véritable malheur si les nombreux travaux qui retiennent ailleurs son activité l'empêchaient d'y mettre la dernière main.

Voyage archéologique de Philippe Le Bas en Grèce et en Asie Mineure. Maison Didot.

Nous hésitons à parler de ce volume au moment des étrennes et nous déplorons l'habitude que prennent de plus en plus les éditeurs français d'encombrer, à l'occasion du jour de l'an, les vitrines des libraires et les tables des critiques. Le moins qui puisse arriver, pour des ouvrages comme celui-ci, serait de passer inaperçus : je sais bien que l'on y reviendrait, mais leur fleur de nouveauté n'en serait pas moins perdue.

M. Salomon Reinach, qui préfère les joies de la science aux vains plaisirs que sa fortune pourrait lui donner — (Drumont ! cet Israélite est un sage) — inaugure ici une *Bibliothèque des monuments figurés* dont il expose le plan dans une claire préface que nous regrettons de ne pouvoir citer en entier. En un mot, de très importants travaux de recherches et de gravure ont déjà été exécutés. Beaucoup sont inédits ou restés comme tels, enfermés qu'ils sont dans quelques cartons officiels. Ceux que l'on pourrait à grand'peine réunir représenteraient une dépense que M. Reinach chiffre à 20,000 francs, et il est de beaucoup au-dessous de la vérité. De plus, ils ont le plus souvent un format excessif.

Il s'agit donc de les reproduire en les mettant à la portée de tous. On conservera l'ordre de leurs éditions primitives; l'auteur donne à cela d'excellentes raisons et, la publication terminée, des tables d'ensemble permettront toute recherche et toute classification.

L'idée est simple. Mais où elle se complique, c'est qu'il faut accompagner ces planches de notices nouvelles. Prenons la première après la carte, par exemple. C'est une vue d'Athènes. « Elle n'a plus qu'un intérêt rétrospectif : une partie du stade a été déblayée par l'architecte Ziller en 1869-1870. » Voici le commencement du commentaire de M. Reinach, et il en est ainsi pour toutes les planches, qui sont légion. Ne perçoit-on pas immédiatement quel service prodigieux, quelle connaissance extraordinaire des innombrables travaux de l'archéologie contemporaine se cachent sous ces apparences de simplicité. En archéologie, dit l'auteur, rien n'est plus funeste que des phrases. Il les remplace par des faits. C'est autre chose ! M. Salomon Reinach vient d'ailleurs de recevoir une éclatante consécration de sa science. A la fin de son *Histoire des Grecs*, M. Victor Duruy le remercie d'avoir bien voulu revoir une dernière fois ses épreuves!

Cet ouvrage recevra du monde savant le plus flatteur accueil. Il convient que le gouvernement l'encourage aussi. La matière est riche, et elle ne sera livrée complète au public que si le public se montre reconnaissant. Nous ne doutons pas qu'il en sera ainsi, car il voudra posséder, non seulement les monuments grecs et romains indiqués, mais aussi ceux de l'Égypte, de l'Orient, du Mexique, pour lesquels il existe aussi d'anciens travaux dignes d'être rajeunis.

Nous n'avons pu reconnaître exactement le procédé employé pour la reproduction des planches ; nous pensons qu'il s'agit de reports sur zinc. Dans tous les cas, cette reproduction est parfaite et la finesse des tailles des planches-

mères est respectée, affinée même par la réduction. Les éditeurs auront hésité devant un format in-4°, au lieu de cet in-8°. Il semble toutefois qu'ils auraient dû s'y résoudre, puisqu'ils ont été obligés, inconvénient plus grave, de plier en deux la majeure partie des planches de ce volume.

Memoir of Peter de Wint, by WALTER AMSTRONG.

MM. Macmillan and C°, dont les publications se signalent toujours par un grand cachet de fabrication soignée, nous font parvenir ce bel album qui vient de paraître. Peter de Wint, que les Anglais comparent à Constable et à David Cox, est un des chefs de l'école moderne du paysage. Son talent, pour prendre chez nous des termes de rapprochement, ne procède point de celui de Millet, mais plutôt d'une manière qui serait comme une réunion des effets de Corot, de Rousseau et de Troyon. Dans les grands horizons, qu'il aimait à reproduire, il rappelle Chintreuil, Chintreuil dont le nom n'est pas assez souvent cité et qui n'en demeure pas moins, dans le domaine du plein air, un des plus grands de tous.

Peter de Wint était d'origine hollandaise, et il a visiblement gardé la tradition de ses ancêtres artistiques; certains de ses paysages sont des Hobbema modernisés.

Le savant historien et critique, M. Amstrong, suit la vie du peintre jusqu'à sa mort en 1849 et ce récit, plein d'intérêt et d'émotion, est rempli d'anecdotes touchantes. La méthode du peintre, ses procédés de coloration sont étudiés avec soin. Ces cinquante pages sont un modèle de biographie critique.

Vingt-quatre planches, gravées avec le plus grand soin par le procédé Goupil, donnent une reproduction presque parfaite des principales œuvres du maître. De Wint ne fut point un génie, mais ce fut un des premiers parmi les artistes de second rang. Pour ceux-là on a souvent remarqué que l'exposition réunie de leurs œuvres les diminuait. L'ouvrage de MM. Amstrong et Macmillan aboutit heureusement à l'effet contraire.

Le Centenaire de 1789, par GEORGES GUÉROULT. Alcan. — Prix : 3 fr. 50.

Dans son discours de réception de Claretie, M. Renan, tout en louant le principe de la Révolution, s'efforçait de diminuer ses acteurs, soutenant l'assez étrange théorie de la grandeur de l'œuvre et de la petitesse des ouvriers. Dans sa *France du centenaire*, M. Édouard Goumy trouve, à l'inverse de Candide, que tout est au plus mal dans le plus mauvais des mondes.

Aujourd'hui il faut du courage pour être optimiste, le pessimisme étant de mode, et de l'élévation d'esprit pour dédaigner les personnalités. M. Guéroult a ce double mérite. Son ouvrage n'est ni une apologie, ni un réquisitoire : c'est un exposé. Ancien élève de l'École polytechnique, philosophe, artiste, musicien, lettré délicat, M. Guéroult aborde toutes les questions et se trouve dans son domaine sur chacune d'elles. Peut-être trouvera-t-on, par son élévation même, que son esprit plane dans des sphères trop supérieures au niveau moyen des lecteurs : ceux qui le comprendront seront une aristocratie, la meilleure de toutes.

On ne peut ramener une synthèse à une analyse et cet ouvrage est une théorie synthétique dans toute l'acception du terme. Nous en conseillons la lecture. Elle est saine, vivifiante, subjective au plus haut point. Quant au siècle dont s'agit, il n'est pas seulement le meilleur « parce qu'il est le nôtre » il est tel que, méprisant toute critique, on peut dire de lui avec l'auteur qu'il est « à tous égards hors de toute proportion et de toute comparaison avec les précédents ».

Quinquagenaria sacerdotii Emin. ac RR. D. Joannis Simor cardinalis, tituli Stⁱ Bartholomœi in insula, Hungariæ primatis, etc. (Cinquantième anniversaire du sacerdoce de S. Em. le card. Simor), par JOSEPH DANKO, chanoine de l'église métropolitaine de Gran, Vienne, 1887.

On ne saurait assez louer le charmant opuscule composé par le savant chanoine de Gran et exécuté avec tant de goût par l'imprimerie viennoise de Holzhausen. La piété et la science, le sentiment esthétique et l'érudition s'y allient avec une rare harmonie et en font un véritable bijou littéraire, digne de l'éminent prélat auquel il est dédié en mémoire de ses noces d'or du sacerdoce.

Écrit dans un style simple, clair et correct, le travail du Dr Danko se compose de deux parties : dans la première, l'auteur expose ce que Son Éminence a fait pour l'embellissement de la cathédrale métropolitaine et pour son achèvement définitif; dans la seconde partie, il fait connaître le trésor intellectuel, je veux dire la bibliothèque privée du cardinal-primat, distincte de celle de la métropole.

Comme l'historique de la cathédrale de Gran a été déjà l'objet d'une splendide monographie,

© 2007 Lyon — Éditions « Les marronniers du temps » — http://editions.arbre-a-livres.fr

publiée par M. Danko en 1880[1], il se contente d'y renvoyer le lecteur. Il suffira de rappeler que c'est à Son Éminence que revient l'honneur insigne d'avoir mis la dernière main au grandiose monument dont la ville de Gran est justement fière et qui, sous sa forme actuelle, date de 1822. Ses destinées passées depuis la fondation de la première église bâtie par saint Étienne, premier roi de Hongrie, tombée en ruine, deux fois relevée, puis démolie par les Turcs en 1543, ont été retracées par Son Éminence elle-même dans un document offfciel en date de 1869, deux ans après son élévation à la dignité primatiale; il y ordonnait la reprise des travaux qui reçurent en effet leur couronnement en 1885, juste à la veille de son jubilé sacerdotal de cinquante ans.

L'inscription suivante en consacre la mémoire :

Templi· tholum· et· laquear· refectum· ornavit·
Joannes· cardinalis· Simor·
ingenio· Josephi· equitis· Lippert· Aradiensis·
Opera· Antonii· Dethoma· artificis·
Annis· 1885· et· sequenti· sacerdotii· sui· jubilæo·

C'est encore au cardinal Simor que nous devons l'érection de la statue monumentale du cardinal Pazmany, décédé en 1637, à Presbourg. « Pazmany est une des gloires les plus pures de l'Église hongroise; apôtre éloquent et zélé, il y a maintenu la religion catholique menacée par les hérésies. Son *Guide du Ciel* ébranla le protestantisme plus que ne l'auraient pu faire cent mille soldats espagnols. Il laissa une foule d'autres écrits qui lui ont valu le surnom de Bossuet madgyar et de créateur de la nouvelle prose hongroise. En entrant dans la carrière, Pazmany trouva la Hongrie protestante; à sa mort il la laissait catholique. Ainsi parle le comte Mailath dans son histoire des Madgyars (t. IV, p. 259). — Ne pas reconnaître la grandeur de Pazmany, c'est n'avoir pas le sens du vrai mérite ou être aveuglé par l'esprit de parti. — M. Danko retrace le portrait du grand cardinal avec amour, en regrettant de ne pas pouvoir ajouter à sa parole très sympathique l'éloquence plus persuasive de la peinture, suivant le mot du poète :

Segnius irritant animos demissa per aurem
Quam quæ sunt oculis submissa fidelibus, et quæ
Ipse sibi tradit spectator.

(Horace, *Ars poet.* 1, 2.).

Ce chef-d'œuvre de sculpture est dû au ciseau de Pierre della Vedova, originaire de Turin. Au-dessus de l'écusson portant trois plumes d'autruche, on lit l'inscription : *D. O. M. Petri card. Pazmany immortali memoriæ posuit Joannes Card. Simor.* M.D.CCC.LXXXVI.

La tête du cardinal a été sculptée à l'aide d'une gravure contemporaine (1624), faite à Rome par François Corbelle et placée au frontispice de l'opuscule ayant pour titre : *Thèses de théologie*, défendues par Georges Szelepchenyi, élève du collège Germanique et Hongrois, sous les auspices du cardinal Pazmany et la présidence de Jean de Lugo, de la compagnie de Jésus, devenu plus tard cardinal.

Si la place le permettait, il y aurait bien des choses à dire sur le nouveau local où se conserve le trésor de l'église métropolitaine et le trésor lui-même, enrichi par les libéralités du cardinal Simor, amateur passionné des œuvres d'art. Qu'il nous soit permis de mentionner ici seulement quelques-unes des acquisitions postérieures à la monographie illustrée, mentionnée plus haut. C'est d'abord un riche calice en or émaillé, admirablement travaillé et portant la légende : *Calicem salutaris accipiam et nomen Domini invocabo.* C'est encore la relique en argent contenant le cilice de la bienheureuse Marguerite, fille du roi de Hongrie, — acquisition d'autant plus précieuse qu'aucun inventaire de Gran n'en fait mention. Cette relique se conservait auparavant dans un monastère des Clarisses de Presbourg. Il faut y ajouter un magnifique christ en ivoire, de dimension peu commune, qui a été cédé à Son Éminence en 1875 par l'évêque de Hildesheim, George Sommerwerk, au prix de 1000 pièces d'or, ainsi que le *formalium* contenant une relique de saint Adalbert martyr, patron de l'Église hongroise. On désigne sous le nom de *formalium* le fermoir servant à rattacher sur la poitrine les deux extrémités du pluvial ou de la chape (*cappa quæ gemmis ambitum pectus honestat*).

Je ne saurais passer sous silence deux monuments religieux dont le nom de Son Éminence est désormais inséparable et que tous les visiteurs de la cathédrale s'empressent de contempler. C'est d'abord le tombeau de Notre-Seigneur, imitation libre du saint sépulcre de Jérusalem et un des plus rares souvenirs de l'art médiéval, restauré en 1872, et que M. Danko a décrit dans l'opuscule intitulé : *Die Feier des Osterfestes nach der alten romisch-ungarischen Liturgie* (La solennité de Pâques d'après l'ancienne liturgie romano-hongroise), Vienne, 1872.

Du côté opposé du tombeau, à gauche en entrant dans l'église, on trouve la chapelle de la sainte Vierge, bâtie par le cardinal Bakocz au XVIe siècle et incorporée dans la cathédrale. Ce sanctuaire, miraculeusement conservé durant les 140 années de la domination turque, est devenu

1. Nous en avons donné, en son temps, une analyse détaillée dans la *Revue de l'art chrétien*, du regretté chanoine Corblet (1882).

un lieu de pèlerinage très fréquenté. L'image de la Mère de Dieu, revêtue de plaques métalliques, à l'instar des madones byzantines et russes, est fixée au sommet du tabernacle et richement ornée. Le 22 mars 1872, le cardinal Simor échappait à un extrême danger dont ses jours étaient menacés : il venait de subir une douloureuse opération. Plein de reconnaissance envers Marie à qui il s'était recommandé et avait attribué l'heureuse issue de l'opération, il ordonna la restauration du sanctuaire, en la confiant au talent éprouvé de M. Lippert, son architecte. A cette occasion, M. le chanoine Danko, mis à contribution, publia une notice historique sur l'origine et les destinées de la chapelle Backatchienne (*De ortu et progressu capellæ Bakaczianæ commentariolum*, Gran, 1875), qui est en même temps un témoignage de sa tendre piété envers la Mère de Dieu.

Dans la seconde partie de son écrit jubilaire, il retrace brièvement l'histoire de la bibliothèque métropolitaine, ses commencements, ses vicissitudes, sa réinstallation à Gran après la délivrance du pays du joug ottoman, ses accroissements. Il s'étend davantage sur la bibliothèque privée du cardinal-primat, distincte de la précédente. Je crois être agréable aux lecteurs du *Livre* en signalant, d'après les indications de M. Danko, les manuscrits les plus remarquables de cette riche collection.

En premier lieu vient ici, à titre d'ancienneté, le manuscrit latin sur parchemin, du XIIe siècle, contenant une partie du bréviaire romain ; il paraît avoir appartenu à quelque couvent des Cisterciens, à en juger par l'office de saint Bernard († en 1153) qu'on y lit. Un autre manuscrit (n° 4), du XIVe siècle, également sur parchemin, d'une écriture élégante, et richement ornementé, est un recueil de prières, de provenance française, ainsi que le font penser les noms des saints mentionnées dans le calendrier et qui sont vénérés en France. Ce beau volume avait appartenu à la bibliothèque des princes Biron, à Wartenberg en Silésie. Une inscription placée au pénultième feuillet porte que le 7 septembre 1817 le prince Biron de Courlande en a fait hommage à la princesse Berthe de Rohan, à Prague. Sur les fermoirs on voit gravée la date de 1504 avec les initiales F. L. J.

Un des plus précieux volumes de la collection est, sans contredit, le Pontifical romain du XVe siècle, chef-d'œuvre de calligraphie relevée par l'illustration italienne. Il suit l'ordre introduit par le pape Jean XXII (1316-1334), et au feuillet 53 il fait mention de Charles IV, roi de Bohême et futur empereur (1347-1378) : *Ego Carolus, rex Romanorum futurus imperator*. A la feuille 153 on lit une exhortation de Jean, évêque de Varadin, aux ordinands de son diocèse. Ce nom avait donné lieu à la controverse. Jusqu'ici les savants hongrois ont pensé qu'il s'agissait ici de Jean Vitez, archevêque (1465-1472), connu par son goût pour les beaux-arts et les lettres ; le chanoine Danko lui-même partageait la même opinion dans sa magnifique monographie sur le trésor de Gran ; mais aujourd'hui il croit être dans le vrai en disant que l'évêque de Varadin dont il s'agit n'est autre que Jean de Pruisz qui a effectivement gouverné l'Église de ce nom de 1476 à 1490, et fut transféré delà au siège d'Olmütz par le roi Mathias Corvin. Plus tard, il se démit de sa charge et revêtit l'habit de saint François. Or, sur sa pierre tombale qui s'est conservée dans l'église franciscaine de Stradisch en Moravie où il avait été enterré en 1509, on voit le même écusson que sur la première page du manuscrit : trois flèches sur un champ bleu. On sait d'ailleurs que Jean de Pruisz avait enrichi la cathédrale de Varadin de plusieurs livres liturgiques exécutés avec un luxe royal et qu'en 1498 il a copié de sa propre main la règle et le testament de saint François.

Il faut citer encore le manuscrit (n° 9), du XVIe siècle, remarquable par des différences d'avec les rituels plus récents. Ainsi, par exemple, il y est prescrit de baptiser par triple immersion (*Ego te baptiso* (merget primo) *in nomine Patris ;* merget secundo : *et Filii ;* merget tertio : *et Spiritus sancti*). La bénédiction de l'eau, la veille de l'Épiphanie, celle des cierges, des cendres et des rameaux diffère également des cérémonies romaines, en rappelant les rites de l'Église grecque. Les saints, Vit, Wenceslas, Adalbert, Stanislas, Procope, Ludmile, indiquent assez la provenance tchèque du manuscrit.

M. Danko donne aussi d'intéressants détails sur les volumes imprimés (dont le total monte à quarante mille), parmi lesquels quantité d'éditions illustrées. En terminant, il mentionne les écrits de Son Éminence qui forment cinq volumes et contiennent ses mandements, instructions et circulaires, témoignage éclatant de son érudition religieuse, de son zèle ardent pour le salut des âmes, et de son dévouement illimité envers la sainte Église et son chef visible.

Un portrait du cardinal-primat, gravé d'après une photagraphie d'Alessandri, célèbre artiste romain, une gravure représentant la coupe transversale de la coupole de la cathédrale et un reliquaire de saint Adalbert (en chromo) ornent cette publication exquise que les amateurs de belles choses trouveront certainement à leur goût. C'est assez dire qu'elle ne doit pas rester ignorée des lecteurs du *Livre*.

J. M.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

BEAUX-ARTS

La Renaissance en France, par Léon Palustre, Quinzième livraison : Poitou et Angoumois, Aunis et Saintonge. Paris, Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît. — Prix, broché : 25 francs.

M. Palustre poursuit avec succès le cours de sa grande et magnifique publication. La nouvelle livraison qui vient d'être mise en vente complète le troisième volume. Nous avons désormais en son entier le tableau de la *Renaissance* dans deux des plus importantes régions de la France : le Nord et l'Ouest.

De même que les pages consacrées à la Bretagne, celles où M. Palustre parle du Poitou ne manqueront pas d'exciter une certaine surprise. Pour la première fois il est question dans un ouvrage des châteaux de la Roche-du-Maine, Coussay, Bois-Roques, la Chapelle-Bellouin, Apremont et Coulonges-les-Royaux. Les Gouffier qui, dès le commencement du règne de François Ier, bâtissaient Oiron et Bonnivet, ont eu des émules un peu partout. Jusque dans les parties les plus reculées de la province on trouve souvent, comme au Puy-du-Fou, par exemple, des constructions remarquables.

L'Angoumois ne peut guère montrer que le château de la Rochefoucauld ; mais cet édifice présente un tel intérêt que M. Palustre, avec raison, a réclamé pour lui deux planches hors texte et cinq dans le texte. C'est, croyons-nous, sous ce rapport, le monument le mieux traité jusqu'ici.

Enfin la livraison se termine par une promenade à travers l'Aunis et la Saintonge ; du château de Dampierre-sur-Boutonne on passe à celui d'Usson, puis à l'église de Louzac, au puits de Saint-Jean-d'Angély, à l'hosannaire de Moëze, aux vieilles maisons de la Rochelle. Tout cela est très varié, très curieux, et dans la plupart des cas absolument nouveau. M. Palustre, qui ne se lasse jamais, a multiplié ses découvertes. La région de l'Ouest, que l'on croyait demeurée en dehors du mouvement de la Renaissance, devient une quantité très appréciable pour les futurs historiens de l'art.

A peine est-il besoin d'ajouter que M. Sadoux, dans l'exécution des planches, montre un talent de plus en plus développé. Particulièrement on admirera, nous en sommes certain, la belle eau-forte où il a en quelque sorte restitué la physionomie de la célèbre maison dite de Henri II, à la Rochelle. Ce n'est pas là une simple reproduction, mais une étude d'architecte en même temps que de dessinateur.

La Société des concerts, 1860 à 1885 (Conservatoire national de musique), par E.-M.-E. Deldevez. In-8°, librairie Firmin-Didot, 1887. — Prix : 8 francs.

Ce nouveau volume de M. Deldevez, professeur au Conservatoire, continue l'*Histoire de la Société des concerts*, d'Antoine Elwart. C'est son but, sa raison d'être. Aussi le plan des deux ouvrages est-il similaire.

Divisé en quatre chapitres, cet ouvrage nous donne dans le premier un aperçu des trois éléments de la musique de concert : élément instrumental, élément choral, solistes virtuoses. Puis M. Delvedez jette un coup d'œil sur l'histoire de la symphonie, décrivant en praticien et en esthéticien l'ossature simple, régulière, ferme de la symphonie classique, quoique pleine d'élégance et de beautés imprévues, regrettant de voir cette fière et noble facture remplacée par un genre nébuleux plus ou moins descriptif, dramatique et pittoresque.

Suit un curieux passage sur la mort de l'amateur exécutant, si rare aujourd'hui. Encore un regret pour M. Deldevez qui juge ainsi cet ancien exécutant :

« L'amateur exécutant avait une somme de jouissances plus grande ; il pouvait apprécier une foule de détails susceptibles d'augmenter l'intérêt qu'il prenait soit comme exécutant, soit comme auditeur. Il n'était point étranger à ces beautés que nous avons signalées plus haut en les classant en autant de points remarquables, contenus dans les chefs-d'œuvre classiques. La facture de l'œuvre, il la voyait, pour ainsi dire, en l'entendant ; les développements, il les suivait sans fatigue : il savait distinguer l'endroit où l'on en était ; enfin, l'amateur exécutant passait par la filière des notions dans la pratique, qui, à quelque degré qu'on l'exerçât, l'initiait naturellement aux études que le public non musicien ne peut faire, et qui cependant sont nécessaires (que ce soit par intuition ou autrement) pour comprendre un genre de composition aussi élevé, aussi noble que

celui de la symphonie. Le plaisir, le charme, l'intérêt qu'éprouvait l'amateur exécutant à l'audition d'une symphonie, ces impressions étaient en parfait rapport avec les beautés renfermées dans l'œuvre elle-même. »

Pourquoi est-il disparu, cet amateur exécutant? Nous le demandons à l'historien, au moraliste, au philosophe.

Après le chapitre deuxième qui nous renseigne sur le personnel de la Société, les conditions de l'orchestre et de la salle du Conservatoire, nous trouvons dans le troisième la suite des programmes des concerts de 1860 à 1885.

Un catalogue de programmes! Quel intérêt, direz-vous? Cependant, pour l'historien de la musique, c'est une source précieuse. Mais, même pour les auditeurs de ces concerts qui sont devenus une nécessité de la vie parisienne, chacun, en parcourant cette longue liste, peut se dire :

J'étais là, telle chose m'advint.

Quelles suaves émotions on a ressenties à tel concert. A tel morceau se rattache un souvenir, un fait, une amitié, une amour, qui marque dans l'existence, peut-être la révélation d'une vocation artistique ; c'est toute une multitude de sentiments qui renaissent et font vibrer notre cœur.

Mais encore si, comme pour l'année 1861, les programmes se trouvent originalement annotés par un dilettante, savant appréciateur bien qu'un peu rigoriste, double profit, double intérêt. Entendez ce jugement sur Mendelssohn : « Mendelssohn est, généralement parlant, un très savant homme *assommant,* n'en doutez pas. Tout ce qu'il fait a de l'intérêt toujours pour les savants, rarement pour le *bon public.* La science ne doit être que l'aide, l'accompagnement, l'enveloppe de l'inspiration qui vient du cœur et de Dieu... »

Ajoutez à cela qu'un résumé succinct des travaux de la Société et de précieux renseignements sur une symphonie inédite de J. Haydn forment le quatrième chapitre ; que l'œuvre de M. Deldevez est éditée par la librairie Firmin-Didot avec le goût, le luxe typographique qui caractérisent cette illustre maison; et dites si ce n'est pas là un ouvrage utile, intéressant.

L'*Histoire de la Société des concerts* d'Antoine Elwart est épuisée. Le volume de M. Deldevez aura bientôt le même sort. J. DEB.

GÉOGRAPHIE

— Voyages — Mœurs et Coutumes —

La France dans l'Afrique du Nord, par Louis Vignon, chez Guillaumin. (Prix : 7 francs). — **La Conquête pacifique de l'intérieur africain,** par le colonel Philebert, chez Leroux. (Prix : 8 francs.)

Les questions africaines sont à l'ordre du jour, car la France, il ne faut pas l'oublier, est une *puissance musulmane.* Abd-el-Kader disait à M. de Falloux que chrétiens et musulmans, s'ils n'ont pas le même père, sont fils de la même mère. Si l'Islam est leur seule et vraie loi, parce qu'elle est venue la dernière et qu'elle n'a point été altérée par les hommes, les Arabes n'en ont pas moins un certain respect pour la Bible et considèrent Jésus comme un prophète. Ce serait plus qu'une folie, ce serait un crime, comme l'a dit Mgr Lavigerie, de vouloir les convertir par la violence : ils seraient les plus forts qu'ils n'en agiraient pas ainsi vis-à-vis de nous. Le mélange complet ne se fera jamais ; mais un certain rapprochement peut se produire. Dans tous les cas, c'est dans cette voie de conciliation et de concession morale réciproques que doit se maintenir la politique moderne.

Écrits sans doute loin l'un de l'autre, par des auteurs qui doivent s'ignorer réciproquement, qui n'ont ni le même âge, ni les mêmes fonctions, ni les mêmes tendances, ces deux ouvrages se rencontrent dans le même esprit et, par des voies différentes, arrivent à la même doctrine. Sans doute, M. le général Philebert est plus militaire et il pratique avec raison la doctrine *si vis pacem para bellum;* mais, s'il demande une défensive puissante, il n'est pas plus partisan que M. Vignon de l'action provocatrice.

M. Louis Vignon a divisé son ouvrage en trois parties : la première est consacrée à l'Algérie, la

deuxième à la Tunisie. Il y examine avec attention et compétence ces deux colonies, la doctrine qui doit dominer la colonisation, cette colonisation elle-même et les mesures à employer pour la développer. Sans qu'il le veuille peut-être, la Tunisie apparaît comme préférable à l'Algérie : il n'est pas douteux dans tous les cas qu'elle aura avant peu regagné les cinquante ans d'avance de son aînée. La troisième partie de l'ouvrage est en réalité remarquable. Les vues d'ensemble sur le monde musulman et sa puissance occulte capable de se réveiller d'un moment à l'autre, les exposés de la propagande des associations religieuses et les conclusions qu'il en tire pour la politique pacifique et civilisatrice à suivre vis-à-vis des Arabes sont frappés au coin d'un esprit pondéré et mûr déjà, malgré la jeunesse de l'auteur.

M. le général Philebert, pour les avoir connues et pratiquées de plus près sans doute, est encore plus convaincu et surtout plus effrayé que M. Vignon de l'importance des associations religieuses musulmanes, dont la principale a précisément pour siège la province de Tripoli, notre voisine. L'ordre des Senoussya a été fondé en 1835 par Si-Mohamed-ben-Si-Ali-ben-Senoussi ; son fils Si-Mohamed-el-Mahdi porte entre les deux épaules le signe des prophètes. Il descend de Fatma, fille unique de Mahomet et sa mère porte le nom de l'ancêtre. Tout indique aux Arabes qu'il est prédestiné. Son père et lui ont fondé dans la Cyrénaïque, à Djerboub, à trente jours de marche de Tabroucq, qui leur sert de port, un royaume puissant. Est-ce avec la complicité du bey de Tripoli ou malgré lui ? Nous ne le savons, et cette contrée est absolument ignorée des Européens. Elle est cependant un centre capital pour le monde musulman, à l'entre-croisement des routes qui mènent à La Mecque et tenant la grande porte du Soudan. Le mahdi, adoré dans Djerboub, en sortira-t-il pour une croisade sainte ? C'est l'inconnu et le danger.

Cet inconnu et ce danger se prolongent dans l'immensité peuplée du Soudan, où l'Islam fait des pas de géant. Il faut aller jusque-là. Le Sahara n'est point le désert de la légende. Se rencontrant avec M. Duponchel et appuyant ses opinions de tracés mathématiques, le général Philebert démontre la possibilité, la facilité relative de la pénétration du Soudan. L'eau est partout sous la terre ; presque partout il est facile de la ramener à la surface et, avec elle, la richesse et la vie. La voie de pénétration du Soudan serait une voie agricole. La France a mené à fin des entreprises autrement difficiles : il y a urgence à ce qu'elle termine celle-là. L'autorité de l'auteur s'affirme à chaque ligne de cet ouvrage substantiel sur un sujet qui nous intéresse autant que s'il était question de la mère patrie elle-même.

Aux États-Unis, par FRÉDÉRIC MOREAU, avec un croquis de l'auteur. Un vol. in-18 jésus. Paris, 1888. E. Plon, Nourrit et Cie, éditeurs.

Pour répondre aux détracteurs de notre race qui accusent les Français de n'être pas voyageurs et de ne pas connaître les pays étrangers, il suffirait de réciter le catalogue de la Bibliothèque de voyages de la seule librairie Plon.

M. Frédéric Moreau y ajoute un volume sur les États-Unis : l'Amérique — surtout l'Amérique du Nord — est fort à la mode ; les grands paquebots transatlantiques vous y portent si rapidement, si agréablement, que l'on s'en va passer un mois de vacances au Niagara comme à Vichy, à Luchon ou à Trouville.

Le volume de M. Frédéric Moreau renferme nombre de notes intéressantes parce qu'elles traduisent l'impression très personnelle d'un homme jeune, instruit, accoutumé à raisonner avec lui-même et dégagé des opinions préconçues qu'emportent la plupart des touristes. Ses descriptions sont précises et l'on sent que l'on peut s'y fier : elles ont, si j'ose dire, le sérieux scientifique, sans cependant être froides ni ennuyeuses.

M. Moreau a vu et observé New-York et ses environs, puis Boston, les lacs entre Boston et Montréal, le Saint-Laurent, Chicago, le Washout, le Colorado (et à propos de cette dernière contrée, il fournit de très curieux renseignements sur l'exploitation des mines de métaux précieux), Santa-Fé et le Nouveau Mexique, le grand Cañon, San-Francisco, la Californie, la région du Yellowstone, où abondent les geysers ; il a pénétré aussi chez les Mormons ; puis, traversant le continent, il est revenu à Washington. M. Frédéric Moreau a recueilli autant de piquants traits d'observation sur les mœurs et le caractère des gens que de notes pittoresques sur les aspects de la nature. Son livre est plein, instructif et même amusant, plus que ne le sont le plus grand nombre des récits de voyages. PZ.

La Brèche aux buffles, *un ranch français dans le Dakota*, par le baron E. DE MANDAT-GRANCEY. Dessins de R.-J. de Boisvray. Un vol. in-18, 292 pages. Librairie Plon et Cie, Paris, 1889.

Sans doute, il serait vain de prétendre expliquer l'esprit, chose indéfinissable par définition, et qui ne varie pas seulement avec chaque individu, mais avec tout âge, toute circonstance et même ne se goûte qu'à certaine température ;

© 2007 Lyon Editions « Les marronniers du temps » http://editions.arbre-a-lire.fr

on peut cependant établir que telle réunion de la belle humeur et du bon sens donne une heureuse et juste idée de l'esprit français, représenté dans la vie sociale et dans la vie littéraire par des mortels privilégiés, entre lesquels une place est due à l'auteur de l'amusant volume que nous annonçons. M. le baron de Mandat-Grancey est déjà bien connu, grâce à plusieurs ouvrages appréciés pour les mêmes qualités que l'on retrouve dans celui-ci. Oh ! les puissants du jour ne sont pour rien dans son succès. Le spirituel écrivain ne leur épargne pas ses moqueries ; il juge qu'ils exploitent à qui mieux mieux le client qu'ils ont juré de défendre. Que dira-t-il en voyant ces produits de l'élection populaire, désormais occupés à étouffer la voix du peuple ? Il est vrai que cette voix est appelée en latin celle de Dieu et que Dieu n'est pas une bonne recommandation dans certains estaminets. Mais, au lieu de gémir ou de ricaner trop amèrement, le baron de Grancey a pris le bon parti. C'est par le tonique incomparable de l'activité, du travail, qu'il entretient l'excellente santé physique et morale dont le Ciel l'a favorisé. Il a visité le monde entier, soit comme officier de marine, soit en curieux des choses de l'agriculture. C'est un grand avantage d'avoir vu beaucoup de pays. « Voyager, c'est accomplir sa destinée », a dit Confucius. M. de Grancey ne voyage pas seulement pour des raisons aussi générales et vagues. Il s'intéresse fortement aux questions de la vie pratique ; il aime la terre, ses produits et ses travailleurs ; aussi de nombreux états l'ont vu questionnant sur place leurs fermiers et propriétaires. Les considérations économiques sont coupées dans ses charmants récits par d'humouristiques tableaux de scènes locales et de vives silhouettes d'hommes et de femmes. Cette fois, il nous rapporte ses impressions d'éleveur de chevaux, durant une course lointaine, vers un *ranch* français du Dakota. A ce seul nom, un vieux souvenir nous murmure de doux vers de Longfellow sur « *le pays des Jibways*, *le pays des Dacotahs* ». Presque à chaque page du livre, on sourit à un trait bien venu ; on recueille une note instructive. On y apprend, par exemple, que les étalons transportés dans la prairie et redevenus sauvages deviennent absolument féroces. Ils finissent même par attaquer les passants, et il y a eu tant d'accidents que, dans le Dakota notamment, il est défendu de les laisser en liberté. Ailleurs, il remet les choses au point, à propos des *cow-boys* si diffamés, en disant « qu'ils ressemblent beaucoup aux matelots. Ils ont leurs qualités et leurs défauts ». Plus loin, parlant des femmes outrageusement maigres qui font métier en Amérique de glapir ou de brailler en faveur des droits de la femme, il dira : « Avant de réclamer une aussi grande place dans la société, elles devraient bien tâcher d'en occuper une plus large dans leur fauteuil. » On sait que l'Amérique hurle de fureur à la moindre critique européenne, ce qui ne l'empêche pas, d'ailleurs, de piller honteusement les écrivains du vieux monde. On peut, au surplus, grandement estimer frère Jonathan, tout en lui disant de dures vérités. Dickens, pour citer l'un des plus glorieux romanciers de ce siècle, l'a supérieurement prouvé. L. D.

Siam et les Siamois, par l'abbé SIMILIEN CHEVILLARD, ancien missionnaire apostolique, membre de la Société archéologique de la Loire-Inférieure. Un vol. in-18. Paris, 1889. Librairie Plon.

Le royaume de Siam, limitrophe dans toute l'étendue de sa frontière orientale des pays placés sous le protectorat de la France en Indo-Chine : Cambodge, Annam et Tonkin, est une des contrées de l'extrême Orient que nous avons le plus d'intérêt à connaître. Nous avons également tout intérêt à entretenir avec Siam les relations excellentes que ses souverains ont établies avec le gouvernement français depuis deux siècles et demi. Elles remontent à Louis XIV, en dépit des amusantes dénégations de cette bonne pièce et mauvaise langue de Saint-Simon. Quoi qu'en ait écrit le noble pair, — qui ne regardait pas à un mensonge près, — quoiqu'il affirme que le grand Roi fut dupe d'une supercherie (on dit aujourd'hui *fumisterie*) organisée par quelques courtisans, il est parfaitement avéré que Louis XIV reçut dans la grande galerie de Versailles une ambassade siamoise avec le cérémonial usité en ces cours d'Orient, où s'est conservé le culte de l'idole monarchique. Ce cérémonial, nous l'avons revu aux Tuileries sous Napoléon III, et le souvenir en a été fixé par M. Gérôme en un de ses tableaux qui, pour être officiel, n'en est pas plus mauvais. Nous y retrouvons les mêmes prosternations et génuflexions, ces *lais* dont notre résident général en Indo-Chine était témoin, il y a quelques semaines, quand le jeune empereur d'Annam, Thanh Taï, reçut toute sa cour pour la première fois le jour de son intronisation. Le livre de M. l'abbé Similien Chevillard a le mérite rare — quand il s'agit de ces contrées lointaines et d'accès difficile — de n'être pas simplement un recueil d'impressions notées sur l'heure, sans moyens de contrôle, en un voyage sans retour plus ou moins rapide. Son séjour dans le pays comme missionnaire apostolique ajoute une autorité particulière à ses cu-

© 2007 Lyon – Editions « Les marronniers du temps » – http://editions.arbre-gris.fr

rieuses descriptions de Siam et des mœurs siamoises et aux considérations que lui dicte sa complète expérience des intérêts communs à la France et à l'empire de Siam.

Excursions en Turkestan et sur la frontière russo-afghane, par le comte DE CHOLET, lieutenant au 76e régiment d'infanterie. Un vol. in-18, accompagné de gravures et d'une carte du Turkestan. Paris, 1889. Librairie Plon.

L'Angleterre et la Russie, ces deux grands peuples d'essence et de mœurs si dissemblables, possesseurs tous deux d'un immense empire colonial et séparés par une étroite bande de terrain sur laquelle ils cherchent l'un l'autre à maintenir leur influence, vont-ils se heurter un jour? Continueront-ils au contraire à se développer en paix l'un au nord, l'autre au sud de l'Himalaya, se réservant une sphère d'action toute différente? Qui saurait le prévoir? Les forces en présence sont également puissantes et le danger de conflagration vient de la proximité des deux armées. Mais les deux gouvernements ont aussi un égal intérêt à une solution pacifique et y travaillent de bonne foi. Si jamais le choc doit avoir lieu, nous trouverons dans l'*Excursion en Turkestan* de M. le lieutenant de Cholet une excellente description du terrain de la lutte complétée par des gravures qui ont l'exactitude de reports photographiques et par une carte très claire, quoique fort détaillée, du Turkestan. E. C.

Sketches from a Tour through Holland and Germany, by J. P. MAHAFFY, and J. E. ROGERS. London, Macmillan et Cie, 1889. Un vol. petit in-8°, I-XV, 271 pages.

Ces *esquisses*, prises dans un voyage à travers la Hollande et l'Allemagne, se recommandent par la franchise, la bonne humeur et aussi la touche d'*humour*, par le sens critique et un peu narquois qui ne cesse pas d'être du bon sens, par le goût archéologique et artistique dont les auteurs témoignent dans le texte de leurs relations comme dans les dessins fort nombreux, toujours intéressants et souvent spirituels, dont ils l'illustrent. Leur itinéraire, pour n'être pas très étendu, n'est pas non plus trop restreint et me paraît intelligemment tracé. Ils descendent la Tamise et, après une station à Dordrecht, visitent le Zuyderzée en traversant Leyde et Haarlem, s'enfoncent dans le Brunswick, s'arrêtent successivement à Helmstedt, à Hildesheim, à Marburg et à Fulda, jettent un coup d'œil sur la campagne et la vie qu'on y mène, suivent les côtes de la Baltique jusqu'à Lubeck et reviennent par Luneberg et Hambourg. Tout le long du chemin, ils recueillent des observations, des impressions, des croquis, des vues et des anecdotes, qu'ils sèment à pleines mains dans le joli livre luxueusement édité par MM. Macmillan et Cie, que je suis heureux de pouvoir signaler à l'attention des voyageurs raffinés qui vont partout sans quitter le coin de leur feu.

Realistic Idealism in Philosophy itself, by NATHANIEL HOLMES. Boston and New York; Houghton, Mifflin and Co, 1888. Deux vol. petit in-8°. — Prix : 25 francs.

Les progrès toujours croissants des sciences d'observation, les vues hardies, et en bien des cas assurées, que les darwinistes et évolutionnistes nous ouvrent sur l'origine et le développement des êtres et de la nature terraquée, obligent un grand nombre d'esprits de bonne foi, que les problèmes de l'au-delà tourmentent, à chercher une conciliation, un compromis, un *modus vivendi* entre la réalité physiologique et le besoin psychique d'un idéal dont la source et la fin seraient hors la vie présente — providence et immortalité.

Le cerveau anglo-saxon, très pratique et très mystique à la fois, était le moule le plus propre à donner une forme à cette vague aspiration d'une grande partie de la philosophie contemporaine, à se saisir de l'antinomie et à en opérer la synthèse. Le livre de M. Nathaniel Holmes est un énorme effort dans cette direction. L'idéalisme réaliste, telle est la formule qu'il dégage de la science psychologique moderne. Ce n'est pas qu'il prétende avoir fait de toutes pièces une découverte inattendue. Il se reconnaît des ancêtres et des précurseurs, entre autres Spinoza. Et de fait sa doctrine — καὶ ἔστι τοῦ φιλοσόφου περὶ πάντων δύνασθαι θεωρεῖν, comme l'a dit Aristote, — *ipse dixit*, — frise fort le panthéisme, lequel n'est pas une nouveauté.

La *Nature naturante* de Spinoza est une explication par une hypothèse. L'*Universelle Essence et Puissance* (*Universal Essence and Power*) de Mr. N. Holmes ne me semble pas être autre chose, et, n'était qu'en la présentant il tient compte des découvertes scientifiques récentes, — ce que Spinoza ne pouvait évidemment pas faire, — je ne vois pas bien, pour ma part, en quoi celle-ci diffère, au fond, de celle-là.

Quoi qu'il en soit, les deux volumes où Mr. N. Holmes expose les résultats de ses études et de

ses méditations, témoignent d'une connaissance approfondie des faits physiologiques comme des phénomènes psychiques, et ils méritent de fixer l'attention de tous ceux qui ne rangent pas, par définition, la métaphysique en dehors du cercle des recherches raisonnables de l'homme. B.-H. G.

SCIENCES

— Philosophie — Morale —

Questions de morale pratique, par Francisque Bouillier, membre de l'Institut. Un vol. in-16. Paris, 1889. Hachette et Cie, éditeurs. — Prix : 3 fr. 50.

Si ce qu'on appelle « les mauvais livres », c'est-à-dire les livres démoralisateurs, cause tant de ravages dans les esprits, ce n'est pas faute de « bons livres » ; il en sort par demi-douzaines des librairies. On aurait même peine à croire, si l'on ne les voyait, qu'il y a encore tant d'honnêtes écrivains en France. Seulement on ne les lit pas tandis qu'on dévore les autres.

Le volume que publie M. Francisque Bouillier est d'une moralité sagace, d'un esprit amoureux de vérité et de vertu, qui pense même que ce n'est pas trop menue besogne de couper un cheveu en quatre quand ce cheveu fait une ombre sur une idée morale. De là ces causeries pleines de finesse — oserai-je dire empreintes de subtilité ? — sur des questions particulières de morale pratique. Il faut bien le dire, quand on en est à élucider si soigneusement ces particularités de la conscience, c'est que le niveau commun de la moralité est bien bas. M. Francisque Bouillier se défend de tomber dans la casuistique. Mais, dans un temps où les vérités simples restent obscures pour tant d'esprits volontairement aveugles, la casuistique redevient de saison. M. F. Bouillier sait mieux que personne à quel point nous sommes distants de la véritable et complète intelligence du Bien ; son étude sur les *Altérations du sens moral et la fausse conscience* en est l'indice : il a fait de la façon la plus ingénieuse et la plus spirituelle l'analyse de cet état d'immoralité ou de sophisme moral. On ne lira pas sans un vif plaisir de curiosité et de réflexion l'étude sur *les Petits plaisirs et les petits déplaisirs*. M. Bouillier croit à la prépondérance des premiers, et il y trouve une raison suffisante d'aimer la vie, ne fût-ce que par habitude. C'est un optimisme bénin et terre à terre, et par cela même fort difficile à combattre : il semble trop voisin de la sagesse. De même son étude sur le *Mensonge* est très piquante, très fouillée ; elle comprend trois parties : 1° *La règle de dire la vérité est-elle absolue ?* — 2° *Doit-on la dire ?* — 3° *De la bonne foi dans les affaires et dans la presse.*

Toutes ces questions ne sont pas précisément nouvelles, elles reparaissent dans les écoles de philosophie et dans les académies aux périodes de décadence. Il était tout naturel que M. Bouillier, académicien et philosophe, les ranimât de nos jours. PZ.

La Morale, l'Art et la Religion, d'après M. Guyau, par Alfred Fouillée. Un vol. in-8° de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine.* Paris, Félix Alcan, 1889. — Prix : 3 fr. 75.

Une année s'est déjà écoulée. C'est le 31 mars 1888 que des mains pieuses ont fermé les yeux du cher mort, un fils, un mari. M. Fouillée, qui a pris sa part de la grande douleur éprouvée autour de lui, qui garde ce deuil encore, lui aussi, dans son cœur, célèbre aujourd'hui, pieusement, la mémoire du poète, du penseur.

Pour la célébrer, il a dégagé les hautes pensées que nourrissait l'adolescent, transcrivant, selon les lois du rythme et du nombre, à l'aide de belles images, ses rêves, ses angoisses, — le poète était déjà un philosophe, — et il a illustré cette conception de la vie tout originale qui domine les ouvrages didactiques du jeune et hardi penseur, — le philosophe était resté poète.

Ne discutons pas les doctrines qu'a professées Guyau ; ce n'est pas l'heure de les analyser, ni de les combattre, à propos de la publication d'un livre tel que celui qui nous est donné. Le critique de la *Morale d'Épicure* en était venu à considérer la vie elle-même comme le principe de l'art, de la morale, de la religion. « A ses yeux, — nous citons son biographe, — le beau était la vie supérieure immédiatement *sentie* dans

son intensité expansive, dans son activité à la fois individuelle et sociale ; la morale était la vie supérieure *voulue* et cherchée ; la religion était cette vie supérieure rêvée, *imaginée*, et imaginée sous les formes mêmes d'une société universelle de consciences. » Le principe, l'expansion de la vie, devait rester et reste, en effet, une notion très vague, et les manifestations possibles, désirables de cette expansion, sont systématisées quelque peu aventureusement, selon nous. L'art n'est plus le libre jeu ; l'art rapproche, s'il ne les confond, le beau et l'agréable, l'agréable et l'utile ; car le caractère du beau est essentiellement vital, car il s'agit, si l'on crée, de vivre, de vivre plus largement, non pas en soi et pour soi, mais avec et en autrui ; voilà pour l'esthétique. Rien davantage de personnnel en éthique ; c'est la vie universelle qui est à considérer, la vie — devenir ; la moralité consiste à vouloir vivre de cette vie ; et « la vie se fait son obligation d'agir par sa puissance même d'agir, elle se fait aussi sa sanction par son action même... Même en se donnant, la vie se retrouve ; » ni autonomie, ni hétéronomie ; mais, tout étant relatif, variable, l'*anomie*.

La suggestion est un moyen d'éducation, puisqu'il n'est pas de personnes, de personnes obligées de se respecter comme disait Kant, comme dit M. Renouvier. A la religion, en voie d'évanouissement, doit succéder l'*a-religion*, la vie elle-même devant, en s'épandant, satisfaire aux deux besoins de compréhension et de sociabilité d'où procédait et procède encore toute religion. Cette philosophie évolutionniste ne manque certes pas d'originalité ; et, si *l'irréligion de l'avenir* est de valeur médiocre, dans ses *Problèmes de l'esthétique contemporaine*, dans son *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*, Guyau avait assurément prouvé une puissance de pensée peu commune.

Un long chapitre de l'étude analytique plutôt que critique de M. Fouillée est consacré aux *Vers du philosophe*. Le commentaire est précieux. A la fin de ce chapitre, une pièce qui ne figure pas dans le recueil. En voici les deux dernières strophes :

L'art est trop vain, et solitaire ;
Rêver est doux, agir meilleur ;
En ce monde j'ai mieux à faire
Que d'écouter battre mon cœur.

Que l'amour aux autres me lie !...
Dans le cœur d'autrui je me perds.
— Rires ou larmes de ma vie,
Valiez-vous seulement un vers ?

Le poète sentait déjà *sa* mort venir alors qu'il écrivait cette pièce. « Même en se donnant, *la vie* se retrouve. » Surtout en se donnant, et la vie universelle, pensait-il, n'a pas de terme. F. G.

Essai sur la méthode en métaphysique, par Paul Dubuc, ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé de philosophie, docteur ès lettres. Un vol. in-8°. Paris, Félix Alcan. — Prix : 5 francs.

La métaphysique, affirme l'auteur, est toute la philosophie ; plusieurs écoles, — il les nomme les écoles positiviste, écossaise, criticiste, — ont vainement prétendu écarter les problèmes de l'ontologie ; de fait, si elles ne les ont abordés, elles les ont supposés résolus ; elles ont fait de la métaphysique, mais, et c'est la pire façon d'en faire, sans le savoir, sans le vouloir.

La philosophie d'Auguste Comte et de M. Herbert Spencer, « quelque indifférence qu'elle affecte pour toutes les questions d'*origine* et d'*essence*, qu'est-elle autre chose qu'un *matérialisme phénoméniste* ? Ce parti pris de n'admettre comme légitime qu'une seule expérience, l'expérience sensible, n'implique-il pas au fond une solution très radicale du problème métaphysique touchant la nature essentielle de l'être ? » Voilà pour le positivisme.

« Sans aller jusqu'à prétendre que l'étude toute subjective du moi conduise en sens inverse à un *idéalisme empirique*, comme celui que professe Stuart Mill, il est permis de penser qu'une analyse des facultés de l'âme, faite à la seule lumière de la conscience, n'a de sens et de valeur que dans l'hypothèse d'un *moi* distinct de l'organisme... » Et voilà pour l'école écossaise.

M. Dubuc est moins bien venu à dire que « expliquer comme le fait Kant, les lois du monde par la seule intervention de la raison humaine, qui, pareille au dieu d'Anaxagore, *vient mettre l'ordre* dans le chaos des phénomènes », c'est ne point « se garder de toute conception touchant l'essence des choses ». Il pose cette question : « N'est-ce pas aussi se prononcer sur le fond même de la réalité que de nier tout ordre objectif, pour dériver de la seule pensée l'intelligibilité du monde ? » Nous y répondrons, pour notre part, autrement qu'il ne fait.

Passons. Puisqu'on ne peut pas ne pas être métaphysicien, il s'agit de l'être à bon escient. A quelle méthode alors devra-t-on recourir ? M. Dubuc, qui, dans un premier chapitre, a défini l'objet de la métaphysique, et a distingué plusieurs parties de l'étude à poursuivre, analyse dans les chapitres suivants les différentes méthodes : objective, subjective, spéculative. Les deux méthodes objectives : la méthode expérimentale et la méthode mathématique, il les rejette : les sciences *inductives* qui ne sortent jamais du monde sensible, *du monde des phé-*

© 2007 Lyon — Éditions « Les marronniers du temps » — http://editions-arbre-a-lettres.fr

mènes, ne sauraient s'ériger en philosophie, et les sciences *déductives*, enfermées dans *le monde des idées*, ne le sauraient davantage. La méthode subjective, l'auteur la rejette également, comme n'ayant aucune compétence hors du monde sensible. A la méthode dogmatique qui suppose une intuition propre à l'esprit, il préfère une autre méthode spéculative : la méthode critique. Avec Kant, il tient les idées rationnelles comme dépourvues de toute *matière*, et ne leur assigne qu'une valeur *formelle;* après Kant, il renverse la formule péripatéticienne : *le sujet est mis en mouvement par l'objet*, et fait graviter l'objet autour du sujet, attribuant à celui-ci le premier rôle dans la production des idées ; criticiste il est, et la méthode kantienne est la seule qui puisse permettre d'aborder et de poursuivre l'étude des problèmes métaphysiques. Cela est-il si sûr, et le tenter par cette voie n'est-ce pas fausser le criticisme? Nous ne voulons pas trop le rechercher. Ce discours sur les méthodes a une grande valeur, la première moitié surtout.

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

Dictionnaire usuel de Législation, par Ernest Cadet. Librairie Eugène Belin.

Il est difficile d'imaginer un livre plus utile. A juste titre les questions de droit effrayent le public ; elles sont cependant indispensables, obligatoires même, *car nul ne doit ignorer la loi.*

Où l'apprendre cependant ? Un code est chose effroyable. Il sort même facilement de la mémoire à en juger par bon nombre de jeunes hommes qui ont suivi les cours de la place du Panthéon — en passant par le boulevard Saint-Michel — et à qui, semble-t-il souvent, il n'en est pas resté grand'chose.

On a bien essayé de divers dictionnaires ; mais aucun, à notre connaissance, n'est pratique comme celui-ci que nous recommandons aux gens du monde. Les codes sont comme la Bible non expurgée : on peut les laisser traîner partout. Ici cependant cette crainte n'existe pas. Sans être pour cela moins complet, ce livre est dans la note de la sérieuse maison qui l'a édité et la mère peut en permettre la lecture à sa fille... si le cœur lui en dit.

Pourquoi ne lui en dirait-il pas? Tous les problèmes de la vie dépendent plus ou moins de nos lois et de notre organisation sociale, et cette lecture est aussi attachante que bien d'autres.

Les questions d'économie politique y sont abordées à leur place. A l'occasion du mot *douanes*, M. Ernest Cadet fait un petit cours de libre échange. Il ne dédaigne même pas les considérations philosophiques. A l'article *succession*, le rôle sacrifié du conjoint y est déploré et expliqué d'une amusante façon. Cette injustice de la loi est le résultat d'une erreur matérielle... et ce résultat dure toujours. De nombreux tableaux statistiques illustrent le livre. On y voit les cours du blé. Que n'y trouve-t-on pas ?

Mais alors il s'agit d'un énorme et massif in-folio. Pas du tout ; et les habiles imprimeurs-éditeurs en ont réussi l'exécution matérielle d'une façon aussi complète qu'elle était importante.

Ce volume est de bonnes proportions et bien dans la main. Ses caractères sont juste ce qu'il faut comme lisibilité. C'est un dictionnaire essentiellement pratique et d'aspect avenant : parfaitement compris.

Éléments de Sociologie, par Combes de Lestrade. Un vol. in-8° de la *Bibliothèque historique et politique.* — Paris, Félix Alcan, 1889. — Prix : 5 fr.

La sociologie — c'est pour notre auteur, une façon de définition — est « l'anatomie du corps social ». Grâce à cette science nouvelle, se trouve complétée l'analogie entre le cercle des sciences qui s'occupent du corps humain et celui des sciences qui étudient la société. M. Combes de Lestrade dit proprement : « La *politique* a des rapports évidents avec la *philosophie*. L'*économie politique* est la *physiologie* de la société. Il restait à trouver, à constituer une science qui s'occupât des organes sociaux, non pas dans leurs fonctions, mais dans leur nature. C'est la Science sociale. »

« Il restait à trouver !.. » Voilà, certes, qui contentera ceux qui s'arrêtent aux mots et se plaisent aux analogies. On parle de l'individu et l'on étudie le corps de l'être vivant ; on parle de la société, il doit y avoir, il y a un corps social, et il

© 2007 Lyon — Editions « Les passionnés du temps » — http://editions.passionnes.fr

doit y avoir, il y a, une anatomie, une physiologie, une psychologie du corps social!

La science « trouvée », il convenait de la caractériser. L'auteur écrit : « Les trois sciences qui s'occupent de l'être social ont entre elles des rapports que l'on reconnaîtra bien étroits si l'on se rappelle leur assimilation aux sciences qui étudient l'être humain. De même qu'une révolution dans l'anatomie amènerait probablement une révolution dans la physiologie, l'immense développement pris par l'économie, les modifications profondes subies par la politique, ont amené l'accroissement de leur troisième sœur, la science sociale. Jusqu'à un temps bien rapproché de nous, celle-ci n'existait que comme science d'observation. Aujourd'hui elle devient une science de prévisions. » Cette autre *anatomie*, qui, faut-il croire, n'est pas d'invention absolument récente, regarde donc, aujourd'hui, aux organes qui pourront, ou devront, par la suite, permettre au corps social de continuer d'exister. Nous ne savons pas, en effet, s'il s'agit de futurs nécessaires, ou de simples possibles de futurs contingents; nous savons seulement que M. de Lestrade n'est pas évolutionniste. Mais peu importe.

Nous allons à la table des matières, curieux d'apprendre quels sont ces organes sociaux à étudier « non pas dans leurs fonctions, mais dans leur nature », ces organes qui seront autres demain qu'ils ne sont aujourd'hui, et nous voyons qu'au livre premier il est traité des *origines sociales*, au livre deuxième, de la *Famille* et dans tous les autres de la *Liberté*, de la *Morale*, de la *Patrie*, des *Gouvernements*, des *Religions*, de l'*Instinct social*, de la *Propriété*, de certaines *Idées héréditaires*, enfin de l'*Économie* et de la *Sociologie*. Quoi! la liberté, la patrie, certaines idées héréditaires sont données comme des organes?

Mais il faut parcourir l'ouvrage; bien vite on s'aperçoit que la sociologie de M. de Lestrade n'est pas plus une *anatomie* qu'une *physiologie* ou une *philosophie*. Des considérations touchant les conditions d'existence des individus à travers le temps et l'espace; différents groupes, montre-t-il, et pour chacun des besoins, des idées morales, des aspirations religieuses; des sociétés différentes et différents gouvernements, entre ces sociétés et entre ces gouvernements des rapports; ces considérations n'ont rien d'original, les observations manquent de finesse autant que de profondeur.

L'ouvrage se lit néanmoins avec plaisir. Sans doute, les pages qui ont trait à la morale et à la moralité feront sourire un philosophe, et bien insuffisantes celles où il est parlé de la religion et des religions; mais l'auteur est un esprit très libéral qui s'est appliqué à tout comprendre, sinon à tout admettre. Il prouve une certaine indépendance, il appelle la tolérance. On sent qu'il vaut mieux que son livre; son livre, pour ce sentiment auquel il force, en devient presque estimable. F. G.

La Croix rouge de France, société de secours aux blessés militaires de terre et de mer, par M. Maxime du Camp. Un vol. in-12. Paris, 1889. Librairie Hachette.

C'est dans le sang des blessés de Solferino que germa l'idée première de la *Croix rouge;* c'est le docteur Palasciano, membre correspondant de l'Institut de France, qui aura l'éternel honneur d'avoir fait à Naples, le 28 avril 1861, la première motion en faveur de la neutralité des blessés; son nom doit être à jamais béni par les mères. L'homme, après le docteur Palasciano, qui travailla le plus activement peut-être à la réalisation pratique de l'idée, est M. Henry Dunant, médecin militaire de l'armée suisse, qui, ayant fait la campagne d'Italie en amateur, écrivit un petit volume, *Souvenir de Solferino*, qu'on ne peut lire sans un frisson d'horreur. M. Dunant provoqua la création des sociétés de secours aux blessés militaires, et posa les vrais principes de la neutralisation. La Société genevoise, reconnue d'utilité publique, obtint la convocation d'une conférence internationale, fit adopter le signe distinctif de la neutralité des blessés, de gueules à la croix d'argent, d'argent à la croix de gueules. La guerre était désormais civilisée.

Bella matribus horrenda. Le livre de M. Maxime du Camp, livre d'humanité, de charité, de pitié, débute par un exposé terrifiant de l'insuffisance des secours aux blessés des guerres antérieures, de la sérieuse administration du service sanitaire et hospitalier soumis à l'intendance. Il montre ensuite par des faits, par des chiffres, les progrès considérables accomplis à cet égard par la *Croix rouge*, et signale enfin les améliorations dont l'institution est susceptible, les nouveaux bienfaits que l'on demande encore à son initiative. J'en citerai un exemple. Tous les objets que notre *Croix rouge* expédie à nos soldats en campagne sont forcément extra réglementaires. Elle n'a pas le droit de distribuer d'effets d'ordonnance, donc pas de chaussure. Or, il n'est personne qui ne sache aujourd'hui que la chaussure du soldat est détestable. L'auteur demandait un jour à un vieux général quelle est l'arme la plus meurtrière : le fusil ou le canon? « Pour le fantassin, répondit le vieux brave, l'arme la plus meurtrière, c'est le

soulier. » Et ce n'est pas un paradoxe. Il n'y a pas d'officiers et surtout pas d'hommes de troupe qui ne soit d'accord avec M. du Camp disant : « Le fond du soldat, c'est la soupe et le soulier. La faim l'affaiblit, la blessure aux pieds le neutralise. » Il demande à la *Croix rouge* de mettre à l'étude, au concours, la chaussure du fantassin. Que de faits touchants, que d'actes de dévouement, je voudrais pouvoir citer! Au moins me ferai-je l'écho, trop faible, hélas! de l'appel que M. Maxime du Camp adresse à la charité militaire. La fortune la plus sérieuse de notre *Croix rouge* consiste dans les cotisations annuelles. Or, sait-on combien elle compte de souscripteurs? On est confus de l'écrire : 22,000! — Et sait-on ce que coûte la souscription? *Trente francs par an*, pour être membre fondateur, *six francs par an* pour les simples membres; pour les premiers, *trois sous tous les deux jours;* pour les seconds, *un sou tous les trois jours.*

Maintenant, à titre de comparaison, veut-on savoir ce que la Commission sanitaire des États-Unis recueillit en dons de charité pendant la guerre de sécession? — *Un milliard cent quarante-quatre millions.*

L'Académie française, assurément par quelque haute récompense, signalera le généreux et beau livre de M. Maxime du Camp à l'attention des femmes. Il n'en est pas une aujourd'hui qui n'ait ou qui n'aura au premier jour un fils, un frère, un jeune parent, un fiancé sous les drapeaux. Qu'elles lisent toutes *la Croix rouge de France* et le million de souscripteurs ambitionné (nous en sommes à 22,000) sera bientôt atteint. E.C.

SCIENCES DIVERSES

— Physique — Mathématiques — Sciences occultes —
Sciences appliquées à l'industrie — Technologie

Dictionnaire abrégé des sciences physiques et naturelles, par Évariste Thévenin, revu par Henry de Varigny, docteur ès sciences. Un vol. in-18, Paris, Félix Alcan, 1889. — Prix : 5 francs.

L'auteur, disons mieux, les auteurs, — aussi bien M. Thévenin n'avait pas complètement achevé son manuscrit quand la mort est venu le surprendre, et M. de Varigny n'a pas borné sa tâche à corriger les épreuves — ne nous ont pas offert, au vrai, un dictionnaire des sciences physiques et naturelles, mais un dictionnaire des termes scientifiques se rapportant à la physique, à la chimie, à l'agriculture, à la géologie, à la minéralogie, à la botanique, à la zoologie, à la biologie, à la physiologie, à la médecine, à la chirurgie, à la pharmacie, voire aux mathématiques et à l'astronomie. Le titre donné au travail est quelque peu mensonger; mais le travail, qui n'était pas, au reste, sans difficultés, sera bien accueilli.

Nous avons des dictionnaires de médecine, des dictionnaires de chimie, des dictionnaires pour d'autres sciences encore, avec l'histoire des théories et des applications; il nous manquait un dictionnaire ne comportant que des définitions de mots et comprenant tous ces mots qui arrêtent parfois au cours d'une lecture, un dictionnaire abrégé qui dispensât de recourir à l'un de ces dictionnaires généraux de notre langue en plusieurs volumes in-quarto. F. G.

L'année scientifique et industrielle, par Louis Figuier, trente-deuxième année (1888). Un vol. in-16. Paris, Hachette et Cie, 1889. — Prix : 3 fr. 50.

Aux pages 319-324 se trouvent rapportées quelques-unes des données publiées par le bureau de la statistique générale de la France touchant le mouvement de la population pendant l'année 1887, et à la suite sont reproduits les résultats du recensement opéré en Allemagne le 1er décembre 1885; données et résultats figurent sous la rubrique : *Histoire naturelle*, entre deux courts exposés, celui des moyens proposés pour la destruction des criquets en Algérie et celui des modes de préparation du yaraque, la boisson fermentée des Indiens du haut Orénoque.

Il est bien permis de s'étonner quelque peu en voyant M. Figuier faire comme font les évolutionnistes et tenir ce qu'ils appellent la sociologie pour un simple chapitre des études de zoologie;

© 2007 Lyon — Éditions « les passerelles du temps » — editions.ainay@free.fr

mais, puisqu'il ne distingue pas entre les faits qui conditionnent nécessairement l'existence et les faits qui, pour nous, étaient seulement des possibles contingents avant d'être réalisés et de devenir de nouvelles conditions ajoutées à toutes les autres, il ne faut plus marquer d'étonnement à le voir intercaler, dans son inventaire des dernières découvertes scientifiques et des plus récentes applications des découvertes anciennes ou nouvelles, les chiffres se rapportant au « croît » de l'espèce humaine en telle ou telle région.

Cela nous choque, et cela pourtant ne nous fâche pas outre mesure de rencontrer ces chiffres à cette place.

Ils sont, ce nous semble, pour déconcerter nombre d'esprits.

Parmi les *scientistes*, quelques-uns, nous le savons, ne sont pas effrayés constatant un affaiblissement de plus en plus grand de la natalité en France ; la France, prétendent-ils, n'en est que plus riche et que plus prospère. Les autres sont d'un avis tout contraire, et c'est à eux que nous nous en prenons. Quoi ! leur dirons-nous, en un temps où notre intelligence s'exerce avec une telle ardeur et dans tant de directions différentes, où notre industrie se prouve si ingénieuse, notre moralité apparaît moins grande ? Moins de mariages et moins de naissances ? Vous donnez cette raison : on se marie moins parce que l'existence est moins facile. Allez-vous déclarer, comme nous l'avons fait quelquefois, que le développement de l'industrie n'assure pas toujours et contrarie quelquefois la généralisation du bien-être ? Admettons que les difficultés de l'existence soient aujourd'hui plus grandes qu'il y a un siècle : allez-vous déclarer encore que ces difficultés expliquent également la rareté des naissances pour chaque famille ? Vous n'oseriez ajouter, en tout cas : et légitimement. Avouez donc que le progrès scientifique et industriel est une chose ; que la civilisation, la moralité, sont une autre chose. Votre morale est utilitaire et connaître l'utile particulier et l'utile général suffit, selon vous, pour agir moralement. L'expérience elle-même vous contredit : la moralité ne dépend pas de l'activité intéressée ou désintéressée de l'esprit, et raisonner sur l'utile, comprendre l'utilité, tout cela ne sert de rien ; il s'agit de se savoir obligé, il s'agit de vouloir.

Nous estimons autant qu'homme du monde et autant que Français toutes ces recherches, ces inventions, toutes ces applications dont nous parle M. Figuier, les classant sous les chapitres : *Astronomie, Météorologie, Physique, Mécanique, Chimie, Art des constructions, Histoire naturelle, Voyage, Hygiène, Médecine, Agriculture, Arts industriels*. Elles sont d'importance, mais plus importantes les vertus domestiques, le courage civique, le sentiment du respect de soi-même et d'autrui avec celui du dévouement à la patrie.

M. Louis Figuier a tous les mérites qu'on est en droit d'exiger d'un vulgarisateur et, dans son trente-deuxième inventaire, il expose, avec la même clarté que toujours, les derniers travaux de nos savants, les procédés de fabrication et de culture le plus récemment préconisés ; il dit les matières qui, longtemps sans emploi ou utilisées incomplètement, sont mises à la disposition des industriels, les végétaux que les voyageurs ont fait connaître à nos agriculteurs et qu'ils tentent d'acclimater.

F. G.

Bibliothèque des professions industrielles, commerciales et agricoles. Un vol. in-18. Hetzel et Cie, édit. Paris.

Nous avons déjà examiné et signalé aux lecteurs du *Livre* plusieurs ouvrages très bien faits de cette bibliothèque technique, qui comprend déjà cent vingt et un ouvrages, dont le prix varie de 3 francs à 6 francs.

Le caractère propre de cette importante collection est d'être essentiellement pratique ; chaque ouvrage a été demandé à l'un des hommes les plus compétents en la matière, capables de donner des notions succinctes et claires en même temps. Ainsi, c'est un homme d'expérience comme M. Courtois Gérard, qui rédige un *Manuel pratique de jardinage* et un *Manuel pratique de culture maraîchère* couronné par la Société centrale d'agriculture et par la Société centrale d'horticulture ; le *Guide pratique des ponts et chaussées et de l'agent voyer* (en deux volumes, l'un pour les *routes*, l'autre pour les *ponts*) est l'œuvre de M. Birot, un des rares ingénieurs sortis des rangs des conducteurs des ponts et chaussées ; ce qui est une double garantie de science technique et d'expérience pratique ; le guide pratique du constructeur comprend la *maçonnerie*, par Demanet, lieutenant-colonel honoraire du génie belge ; ce manuel est fort bien conçu et donne toutes les indications indispensables pour l'élaboration d'un calcul de construction et pour l'évaluation et la vérification d'un devis de maçonnerie ; il faut toutefois tenir compte pour l'appréciation du coût présumé que M. Demanet prend pour base la série belge, bien inférieure aux séries françaises.

Les ouvrages que nous venons de citer sont accompagnés de dessins dans le texte ou de plan-

ches hors texte qui facilitent l'intelligence des démonstrations.

La plupart des volumes de cette collection seraient fort utiles dans les bibliothèques scolaires, surtout dans celles des écoles normales d'instituteurs. P. Z.

LIVRES DE BIBLIOPHILES

A franczia konyvdisz a renaissance korban. — Harminczegy abraval. L'ornementation des livres en France à l'époque de la Renaissance. Avec 31 gravures, par Joseph Danko. Buda-Pesth, 1886. In-8°, XII-194 p.

C'est toujours avec une vive satisfaction qu'on accueille les travaux des amateurs passionnés du livre. On est sûr d'avance d'y trouver de quoi s'instruire, se récréer, se retremper, leurs œuvres étant le fruit des réflexions et de longues recherches. M. Joseph Danko, chanoine de l'église métropolitaine de Gran, appartient, sans contredit, au nombre des bibliographes du premier ordre. En 1882, lors de l'Exposition bibliographique à Buda-Pesth, à laquelle il a pris une part très active, il publia un petit chef-d'œuvre typographique intitulé : *Exposition d'ornements de livres* appartenant à sa bibliothèque choisie qu'il possède à Graux et que j'eus l'occasion d'examiner et d'admirer. Cette *Exposition* ne contient que *trois cents* numéros, distribués d'après les pays de leur provenance et placés en ordre chronologique. La même année, le Dr Danko a publié une remarquable étude sur l'*Homme de douleur*, d'Albert Durer. (*Albrecht Dürer's Schmerzmann.*) — Le nouveau travail du savant bibliographe hongrois est exclusivement consacré à la France. Bien que le choix du sujet témoigne déjà de la passion qu'il a pour tout ce qui est beau, de son goût exquis; aussi il s'est acquitté de sa tâche avec un véritable amour, en artiste consommé et profondément instruit sur les matières qu'il traite. Ce qui ajoute à la valeur du livre, c'est la bibliographie respective dont le Dr Danko a fait précéder chaque chapitre et où il renvoie le lecteur désireux de s'instruire davantage. Le corps du texte est suivi de pièces justificatives (p. 165-179), et muni d'un index des noms propres qui n'occupe pas moins de 15 pages à 2 colonnes. En outre, il est orné de 31 gravures sur bois, représentant les monogrammes des éditeurs, les frontispices des livres les plus remarquables, etc., et exécutées d'après les originaux que possède l'éminent auteur dans sa riche collection.

Voici le contenu de cette monographie embrassant l'intervalle d'environ cent trente ans, c'est-à-dire l'époque comprise entre l'introduction de l'imprimerie en France et la fin du XVIe siècle.

I. Après avoir déterminé la place qui revient à la France comparativement à l'Italie, à l'Allemagne et aux Pays-Bas en ce qui concerne l'imprimerie et particulièrement à l'ornementation des livres, l'auteur passe en revue les écrivains français et étrangers qui ont traité d'histoire de l'ornementation française. Nous y voyons figurer les noms justement estimés de Papillon, Van Praet, Dibdin, Brunet, Silvestre, Léopold Delisle, Didot, Müntz, Laborde, Lacroix, Lecoy de la Marche (3-7).

II. Parallèlement avec la peinture *al fresco*, sur verre et les tapisseries, on cultivait la calligraphie et la miniature, art célébré par Dante dans sa *Divine Comédie : Quel arte ch'alluminare è chiamata in Parigi.* (Purgat. XI, 73-80.)

A la fin du XIIIe siècle, nous trouvons déjà à Paris des miniaturistes payant un impôt. La décoration des livres eut en France deux phases de développement ayant chacune son caractère particulier ; la première, qui se ressentait encore de la tradition byzantine, dura jusqu'à la fin du XIIIe siècle ; avec le siècle suivant commença la seconde phase, empreinte de *réalisme.* A juger d'après la multitude des ouvrages français illustrés, en prose et en vers, une direction intelligente présidait à la division du travail des artistes. Chose digne surtout d'être remarquée, ce sont les œuvres de Villard de Honnecourt et l'influence exercée par lui sur l'Allemagne. Les mois illustrés des calendriers et l'ornementation des lettres initiales témoignent des frappants progrès qu'a faits la miniature française ; c'est dans les livres d'heures surtout qu'elle paraît dans tout

© 2007 Lyon — Editions « Les personnages du temps » — http://editions.arlys.fr/

son éclat. Aussi confiait-on l'exécution de ces superbes dessins aux artistes les plus renommés de France et des Pays-Bas qui travaillaient souvent en commun. Les *Heures* du duc de Berry, d'Anne de Bretagne, de Jeanne de Navarre, sont une preuve de l'état florissant de l'art d'illustrer les livres ainsi que des préférences du goût national.

Foucart et Clouet doivent être placés en première ligne parmi les représentants de cette branche artistique (8-23).

III. *Xylographie et incunables.* — Tandis qu'en Allemagne et dans les Pays-Bas la xylographie était généralement employée comme le procédé habituel d'ornementation, la France en ignorait presque entièrement l'usage, et même longtemps après ne s'en servait que modérément. Nous ne connaissons qu'un seul livre xylographique publié en France au xve siècle, c'est *l'Art au morier* (Ars moriendi), orné d'images et muni d'explications habituelles du texte primitif. M. Dankó retrace ici l'historique de l'introduction de l'imprimerie à Paris, à Lyon, et dans d'autres villes de province, ainsi que les particularités du livre français et de ses premières illustrations. Au commencement la coupe des formes se faisait par des gens peu habiles ; mais ensuite ce travail passa aux mains plus adroites, et fut cultivé avec succès. — C'est à Lyon que revient l'honneur d'avoir produit en 1476 le premier livre illustré ; toutefois l'illustration vraiment artistique ne parut que plus tard, dans les éditions de Vérard, dans sa *Mer des hystoires* ou ses *Chroniques de France*. L'auteur compare ici la rarissime édition de Térence qu'accompagne le commentaire de Guy de Juanneau, faite en 1493 à Lyon par Jean Frechsel et ornée de cent cinquante-neuf remarquables gravures sur bois, avec celles de Grüninger (Strasbourg, 1496) et de Vérard (Paris, 1500), où les mêmes compositions sont moins bien exécutées (p. 24-39).

IV. Le génie créateur de la France s'est manifesté dans l'ornementation de ses livres. Que celle-ci a droit de figurer à côté de semblables productions d'Italie et d'Allemagne, les *Heures* en donnent une preuve évidente. Depuis 1487 jusqu'à la fin du xvie siècle, il en a paru en France un demi-million, de ces livres de prières, dont la période la plus florissante tombe dans la première moitié du même siècle. La disposition des matières y est toujours la même. Leurs calendriers illustrés contiennent de précieuses données sur les mœurs et la civilisation de l'époque. Les artistes exerçaient leur talent à raviver les sujets empruntés aux vies des saints, mais surtout à en soigner l'élément décoratif, qui offre, en effet, une charmante variété, où la mythologie et l'allégorie se mélangent avec le genre comique. Sur le chiffre total des *Heures* qu'on connaît jusqu'à présent, la cinquième partie contient la fameuse *Danse macabre*, qui variait de dimension suivant le format du livre, et dont les dessins sont souvent de véritables chefs-d'œuvre d'art. Toutes ces images ont pour but de montrer le triomphe de la Mort sur les mortels. Celles d'Holbein, que l'auteur prend pour terme de comparaison, sont particulièrement célèbres. Paris était le dépôt central des livres liturgiques de cette espèce ; il en imprimait non seulement pour la France, mais aussi pour l'étranger. Les éditions de Vostre, de Vérard, Dupré, Pigouchet, Hardouyn, Kerver et surtout de Tory figurent au premier rang. L'auteur s'étend avec complaisance sur les travaux de Vostre, qui a ouvert la marche (1487) ; il fait valoir le merveilleux art avec lequel Tory, dont on connaît les ravissantes éditions, appropriait le charme des modèles italiens au goût national, et jusqu'où allait chez lui la perfection de l'art graphique. Il met Regnault au nombre des meilleurs représentants de ces publications, et au-dessus d'Eustace, Rembolt, Jehannot, Vidauve, Brie, Remade Vivian, chez lesquels il aperçoit déjà des signes de décadence. Le chapitre se termine par d'intéressantes remarques sur les prix des *Heures* d'autrefois et d'aujourd'hui (p. 40-52).

V. Le chapitre suivant traite d'imprimeurs et d'éditeurs artistes de Paris (p. 53-80), de l'influence que les principaux d'entre eux exerçaient tant sur les contemporains que sur les générations à venir. Quoique les éditions parisiennes embrassassent plus ou moins toutes les branches des connaissances humaines, toutefois la capitale de la France avait la palme surtout dans l'exécution des livres liturgiques qu'elle fournissait en grand nombre aux églises d'Allemagne, des Pays-Bas, d'Angleterre et de Suède.

M. Dankó donne ici une analyse détaillée de leur contenu, leurs ornements et leur disposition. Le plus ancien missel de Paris sortit des presses de Dupré en 1481. A sa suite parut une masse de livres liturgiques qui jouissent d'une réputation méritée à cause de leur excellente exécution typographique. C'est nommer Kerver, Higman, Hopyl, Estienne, Kerbriant, Maheu, Marnef, etc., dont l'auteur apprécie les œuvres. Dupré a d'ailleurs publié beaucoup d'ouvrages illustrés, écrits en langue nationale. Les éditions d'Estienne, dont on connaît dix-sept, se distinguent bien

moins par l'ornementation que par la beauté typographique et la correction du texte, ainsi que celles d'Alde; — cependant on ne saurait méconnaître le mérite artistique de l'ouvrage archéologique de Bayfin, et de la Bible de Vatable. Les ornements de Badé sont d'une qualité inférieure. Wechel a utilisé les productions de Bâle. Les meilleures choses ont été exécutées par Colinès, Janos, Groulleau et les Marnef, grâce au concours d'artistes distingués. Le Polyphile de Kerver, édité en français en 1554, est une preuve frappante de la valeur de l'ornementation française des livres, que Gryphe, Le Royer, Regnault, Rosset, Morel et Vascosan ont aussi cultivée avec succès.

VI. Nulle part les éditions de la Bible, presque toutes illustrées, n'ont été aussi nombreuses qu'à Lyon, excepté Venise seule. D'abord, on y suivait la coutume vénitienne d'orner le texte sacré de nombreux dessins sur bois, souvent très petits de dimension; plus tard, l'illustration a subi l'influence allemande; mais, vers le milieu du XVIe siècle, l'art français domina exclusivement. Parmi les nombreux imprimeurs de Lyon, le Piémontais Sacconi occupe la première place; mais la maison Frechsel a joui d'une renommée européenne grâce à l'édition de la *Danse macabre* d'Holbein, et de ses figures du Vieux Testament. Les éditions de la Vulgate faites par Tournes et Roville étaient aussi fort estimées; la première a été illustrée par Bernard, la deuxième par Moni; elles surpassent de beaucoup les éditions analogues d'Honorati, de Payen et de Giunta. Outre la Bible, Tournes et Roville ont fait d'excellentes éditions illustrées des auteurs profanes. A leur côté, méritent d'être placés Baland, Blanchard, Gryphe, de la Porte et Bonhomme. Au reste, l'imprimerie lyonnaise ne restera pas longtemps sur le pinacle.

VII. La province ne fut pas inactive. L'imprimerie et l'ornementation s'introduisirent bientôt à Abbeville, Albi, Saint-Dié, Nantes, Poitiers, Saint-Nicolas du Port, Sens, Toul, Toulouse, Troyes, Vienne. On comprend qu'aucun centre n'ait pu s'y former; la reproduction des originaux dominait; rarement on dépassait le médiocre. Rouen se fit pourtant remarquer par ses éditions de livres liturgiques (p. 97-103).

VIII. Le huitième chapitre est consacré aux artistes qui illustraient les livres (p. 104-124). Dans la première période de l'imprimerie, c'étaient des *tailleurs d'histoires*, *dominotiers* (imagiers de Notre-Seigneur, *Dominus*), qui découpaient les formes d'après les miniatures ou leurs propres dessins, à quoi s'exerçaient parfois les imprimeurs eux-mêmes, par exemple, Vérard, qui l'avoue formellement. — Chesneau, Gourmont, Gryphe, Merlin, Royer, Vostre, devaient les illustrations à leur propre génie, et ils n'ont pas été sans exercer, suivant les circonstances, une certaine influence sur l'exécution technique. Nous sommes ici réduits à interroger les monogrammes et les signatures, généralement plus rares en France qu'en Allemagne. On en rencontre très peu dans les éditions liturgiques, dont l'ornementation portait un cachet pour ainsi dire officiel. Parmi les marques françaises se trouve la fameuse croix lorraine, si controversée, qui s'employait durant un siècle entier et dont l'énigme reste encore à résoudre; de même qu'on ne sait pas au juste qui était ce Reperdius, si pompeusement chanté par Bourbon. — Tory, Cousin et Bernard, dont le Dr Dankó donne une appréciation savamment motivée, sont assurément les plus brillants représentants de l'ornementation française à l'époque de la Renaissance. Dans la même voie qu'eux ont marché les artistes Jollat, Goujon, Lorme, Laune, Mallart, Woeiriot et, parmi les savants, le médecin Rivière et Fine Oronce, mathématicien.

IX. Il est question aussi des marques des imprimeurs (p. 125-152). Elles avaient pour but d'indiquer l'atelier d'où sortaient les livres, de remplacer ainsi l'adresse qu'on omettait souvent, et de distinguer l'édition originale de sa reproduction. De facultatives, elles devinrent obligatoires en vertu des ordonnances royales. Simples à leur origine, les marques se transformèrent ensuite en figures historiées ou en blasons; si bien que des artistes de renom, tels que Tory ou Cousin, ne dédaignaient point de mettre leur crayon au service des amis ou des protégés. Par malheur, nous ne connaissons pas d'autres artistes, qui, à l'exemple de ces deux-là, aient orné les livres de leurs propres compositions. Vers la fin du XVIe siècle, ce genre d'ornementation commença à déchoir.

X. Les livres ne restaient pas sans reliure, leur vêtement. Louis XIII, les Valois, Diane de Poitiers, Catherine de Médicis, Grollier, le Cardinal du Bellay, Ramus, Amyot, d'Urfé, de Thou aimaient passionnément les reliures de luxe; et on doit rendre cette justice au sentiment esthétique des Français que, nonobstant la versatilité de la mode, il persévère encore, ainsi que le témoigne leur prédilection pour les reliures travaillées avec art (p. 153-161). Il convenait d'ailleurs que

l'extérieur s'harmonisât avec l'intérieur, que les Muses, ayant orné avec tant de grâce le dedans des livres, en fissent autant pour le dehors. La page 159 offre un spécimen de reliure artistique qui ornait un des livres de Grollier et portait au milieu d'un ovale l'inscription suivante : *Portio mea, Domine, sit in terra viventium;* c'est la trente et unième et la dernière gravure.

Voilà un résumé fidèle de l'excellente étude du docte bibliophile de Gran. Les lecteurs du *Livre* en excuseront la longueur, en considérant que M. Dankó a écrit en hongrois, langue peu accessible au public français et dont il s'est servi, sans doute, afin de vulgariser parmi ses compatriotes les notions exactes sur les productions d'art où la France a excellé et qui resteront toujours des modèles de grâce et de goût. De part et d'autre, on doit en savoir grand gré à l'auteur, bien que pour des motifs différents. Quant aux lecteurs français, ils regretteront avec moi que le livre d'un si fin connaisseur, et qui les intéresse directement, ne soit pas encore traduit en leur langue.

J. M.



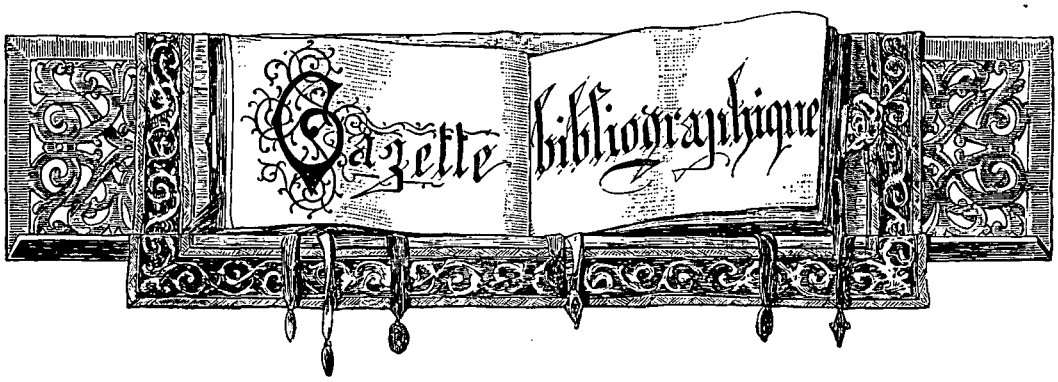

Sommaire. — CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE. — BULLETIN DES BIBLIOTHÈQUES : *Ventes. — Bibliographies. — Catalogues.* — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois. — Ouvrages signalés de l'étranger. — Publications annoncées ou en préparation, tant en France qu'en Europe*). — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES : *Miscellanées.* — A TRAVERS JOURNAUX ET PÉRIODIQUES. — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de science récemment décédés.*

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

SOMMAIRE. — Le duc d'Aumale à l'Académie des sciences morales et politiques. — La réception de M. Meilhac. — M. Clovis Hugues, lauréat. — Prix académiques. — Mr. John Francis et l'*Athenæum :* Chronique littéraire d'un demi-siècle. — La littérature des proverbes : un recueil général en anglais, par Mr. Robert Christy. — Les proverbes relatifs à Rome, recueillis par M. Marco Besso. — — Une édition italienne du Voyage de Montaigne (1580-1581).

Depuis que le duc d'Aumale est revenu en France, l'Institut s'est attaché encore plus étroitement, s'il se peut, le noble bibliophile académicien. L'Académie des sciences morales et politiques l'a appelé, en sa qualité d'historien des princes de Condé, à la place laissée vacante par la mort de M. Rosseuw Saint-Hilaire dans sa section d'histoire.

***

Dans sa séance du 4 avril, l'Académie française a reçu M. Meilhac, nommé, comme par un droit de succession naturelle, au fauteuil de M. Labiche. Le récipiendiaire a prononcé le discours spirituel et amusant qu'on attendait de lui, et M. Jules Simon, qui parlait au nom de l'Académie, a mis beaucoup de bonne grâce et toute la souplesse de son grand talent à n'avoir l'air ni étonné ni emprunté en parlant du vaudeville et des vaudevillistes.

Quelque temps auparavant, l'Académie décernait une récompense de deux mille francs à une pièce de vers portant le n° 192 avec cette devise : « Travaillez, prenez de la peine. » Il s'est trouvé que le morceau est l'œuvre du député-poète Clovis Hugues. Le mouvement lyrique, qui y est fort remarquable, a emporté les scrupules que beaucoup d'académiciens pouvaient avoir au sujet des idées socialistes qui ont inspiré l'auteur dans la composition de ce dithyrambe au Travail.

L'Académie a, depuis, terminé ses travaux d'examen sur les deux cent soixante-dix ouvrages qui ont été présentés cette année à ses concours. Nous aurons à enregistrer son verdict, offrant aux méditations des élus comme des rejetés ce vers de Corneille :

La faveur l'a pu faire autant que le mérite,

source de consolation pour les uns et de satisfaction pour tous.

On connaît ses décisions pour le concours des volumes de vers (fondation Archon-Despérouses). Sur le rapport de M. Sully-Prudhomme, les 4,000 francs de la fondation ont été répartis de la manière suivante : deux prix de 1,500 francs chacun, l'un à M. Léon Dierx, pour ses *Poésies complètes ;* l'autre, à M. Jean Lahor, pour un recueil de vers intitulé *l'Illusion ;* et un prix de 1,000 francs à Mlle Hélène Vacaresco, auteur d'un volume intitulé : *Chants d'aurore.*

Le prix Langlois (rapporteur : M. Taine) ne sera pas décerné cette année. Le montant de ce prix sera partagé à titre de récompense et d'encouragement entre les traductions des quatre ouvrages suivants :

L'Allemagne et la Réforme, de M. J. Janssen, par Mlle E. Paris ;

© BnF Lyon — Editions « Les marionnettes du temps » — http://editions.marionnettes.fr

Histoire du peuple anglais, de M. Richard Green, par M. Gabriel Monod ;

Voyage de la « Véga » autour de l'Asie et de l'Europe, de M. Nordenskiöld, par MM. Charles Rabot et Ch. Lallemand ;

Vie et correspondance de Ch. Darwin, par M. H. de Varigny.

***

Les académies ne sont pas les seuls pouvoirs qui distribuent, en littérature ou en art, l'éloge ou le blâme. Ce ne sont même pas les plus grands. Les jugements de la critique, tels qu'ils se formulent dans les journaux et les revues, sont autrement redoutables ou redoutés. On a beau dire que la critique n'existe plus, qu'elle a fait place à l'industrialisme, à la camaraderie, et — ce qui est pire que tout — à l'indifférence, il n'en reste pas moins des esprits indépendants et sincères, capables de se faire une opinion et de l'exprimer ; de même qu'il y a encore des publications dont la force, comme l'honneur, est de n'être au service de rien que de la vérité.

C'est l'histoire d'une de ces publications que nous donne M. John C. Francis dans le pieux monument qu'il a élevé à la mémoire de son père, John Francis, éditeur du journal *The Athenæum*[1]. La chronique littéraire d'un demi-siècle est bien là tout entière, comme le dit le sous-titre de l'ouvrage, et non pas seulement la chronique littéraire du Royaume-Uni, ni même des pays de langue anglaise, mais — dans des proportions moindres, sans doute — celle de tout le monde civilisé, car *The Athenæum* embrasse dans son cadre le mouvement intellectuel du genre humain.

En ces deux premiers volumes, l'auteur, entraîné par la grandeur et l'intérêt de la partie la plus générale de son sujet, fait surtout l'histoire du journal avec lequel son père identifia, si l'on peut dire, la meilleure portion de sa vie. Il nous promet un troisième volume, formant un tout à part et plus spécialement consacré aux faits personnels et intimes, aux événements de famille, dont le souvenir vaut d'être conservé. Toutefois, il a cru bon, et tout le monde sera de son avis, d'imprimer, dès le début de l'ouvrage, une concise et modeste autobiographie adressée par John Francis à son fils, et dans laquelle, après quelques indications sur les humbles et honnêtes origines de sa famille, l'éditeur de *The Athenæum* passe rapidement en revue les principales phases de sa carrière jusqu'en 1877, insistant tout particulièrement sur le côté religieux et sur son rôle dans la petite église non conformiste dont il fut un des membres les plus simplement convaincus et les plus activement dévoués.

Certaines lignes de cette autobiographie, si brève et même si sèche pour un lecteur inattentif jettent une lueur d'éclair dans les recoins les plus profonds et les plus obscurs de l'âme anglaise, et sont comme une révélation de mœurs incomprises ou ignorées. C'est ainsi qu'il dit, sans autrement s'y arrêter : « Je me rappelle aussi l'indignation exprimée à Londres comme ailleurs lorsque fut adopté le nouveau *Marriage Act.* Les denrées de première nécessité étaient en ce temps-là rares et chères, et la loi avait pour but de prévenir l'accroissement de la population et d'empêcher les mariages trop précoces. Cette loi ne put pas être maintenue en vigueur longtemps. Elle voulait que les noms de ceux qui désiraient se marier fussent affichés à l'extérieur de l'église. Ce fut fait, mais les listes furent aussitôt déchirées. On recommença la tentative, et un grillage en fil de fer fut mis, pour le protéger, par-dessus le placard contenant les noms ; mais il y eut une telle quantité de boue coulée entre les mailles que tous les noms furent effacés, et comme, sans aucun doute, le même fait se reproduisit dans tout le royaume, l'ancienne loi concernant les mariages fut rétablie. »

The Athenæum fut fondé le 2 janvier 1828, par James Silk Buckingham, sorte d'entrepreneur de publicité du temps, qui possédait déjà trois journaux : un journal politique, *The Sphinx*, un journal colonial, *The Oriental Herald*, et un journal scientifique, *The Verulam*. Le nouveau journal littéraire et artistique complétait la série. Quelque aventureux et changeant que fût le caractère de James Silk Buckingham, il poursuivait un but honnête, et il traça dès le premier jour la ligne d'où le journal qu'il fondait ne devait pas dévier. « Ce serait, dit-il dans son premier numéro, une insulte à l'intelligence de la classe des lecteurs à qui l'*Athenæum* s'adresse surtout, que de supposer qu'ils puissent croire un moment qu'un fantôme aussi méprisable que la crainte de mécontenter un auteur ou un éditeur quelconque soit capable de me faire reculer devant l'honnête et rigoureux accomplissement de mon devoir. Mon cœur répond : *Jamais !* » Et en effet le journal ne craignit pas de s'attaquer, pour son début, à la puissante *Stationers' Company*, qui comprenait les plus riches libraires de Londres, et à leur reprocher, en termes sévères et indignés, de gagner de grosses sommes en répandant an-

1. *John Francis, publisher of the Athenæum : a literary Chronicle of half a century.* Compiled by John C. Francis. With an Introductory Note by H. R. Fox Bourne. In two volumes. London, Richard Bentley and son, 1888 ; 2 vol. pet. in-8°.

nuellement parmi le peuple des millions d'almanachs où se perpétuaient les plus ridicules et les plus grossières erreurs.

Dès la fin de juillet, Buckingham vend sa part de propriété et cède sa place à Maurice, lequel, le 5 juin 1830, remit ses fonctions de directeur à Charles Wentworth Dilke, le véritable créateur de l'*Athenæum*, puisqu'il en changea les conditions de publication et qu'il en assura le succès. Il était vraiment le metteur en œuvre prédestiné du programme de Silk Buckingham, car ses amis lui reconnaissaient, comme trait particulier de caractère, « un singulier amour de la vérité ».

Ce fut l'année suivante, que John Francis, déjà employé à l'agence de publicité de Marlborough (*Marlborough's Newspaper Office*), entra à l'*Athenæum* en qualité de *junior clerk* (septembre 1831). Ses services furent si vite appréciés que, le 4 octobre suivant, il était chargé de l'administration tout entière du journal. A partir de ce moment, le directeur, Charles W. Dilke, et l'administrateur, John Francis, marchèrent la main dans la main vers le même but et l'atteignirent, autant qu'il est possible aux hommes d'atteindre dans la réalité le but qu'ils se proposent dans l'idéal.

M. John C. Francis, qui n'est pas moins intéressé que ne le fut son père à la gloire et à la prospérité de l'*Athenæum* et qui est armé de toutes pièces pour lutter contre les difficultés grandissantes et multipliées que la concurrence et les conditions nouvelles de la presse opposent chaque jour au vieux journal, a suivi pas à pas, avec une exactitude, un soin, un respect, que réchauffent l'amour de l'œuvre commune et la conscience du bien accompli, la marche de l'*Athenæum* et de ses deux inspirateurs de 1831 à 1882. Sir Charles Wentworth Dilke était mort le 10 mai 1869 et avait été remplacé par Mr. Walker, du *Daily News*.

Nous ne suivrons pas, même de loin, la narration de M. John C. Francis, grosse de tous les faits littéraires d'un demi-siècle. Cette livraison ne suffirait pas à en donner une analyse intelligible à nos lecteurs. Il nous suffira de dire en termes généraux, avec l'auteur de la note préliminaire (*Introductory Note*), Mr. H. R. Fox Bourne, que ce qui est consigné dans ces deux volumes dépasse de beaucoup le cadre d'une monographie. Les revues de livres, les notices nécrologiques, les articles originaux sur des sujets intéressants en littérature, en science, en art, avec, de temps en temps et prudemment, les digressions sur les domaines de la politique quotidienne et des luttes de parti, qui constituent le fonds même du journal, ont servi à Mr. John C. Francis, pour tracer un tableau véritablement compréhensif des mouvements de la vie intellectuelle pendant près de soixante ans.

Nous ajouterons qu'il met en relief avec l'orgueil légitime d'un fils, mais aussi avec la véracité d'un historien, la part considérable prise par John Francis dans la lutte, qui ne se termina qu'en 1861, contre l'excise et les taxes énormes qui pesaient sur les manifestations de l'intelligence par la presse, *the tax on knowledge*, comme on disait alors. Enfin nous noterons au passage, parmi les renseignements précieux pour l'histoire de la vie littéraire de ce siècle dont fourmillent ces deux volumes, quelques détails qui ont un intérêt particulier pour les bibliophiles et pour les Français. Un poème de Carlyle, une note sur les « Roxburghe Revels Manuscripts », l'électrotypie, les catalogues de Bohn, les procédés nouveaux de lithographie, la découverte de la plus ancienne gravure sur bois avec date, accompagnée de son fac-similé, la fondation du *Daily News*, la création du mot *Folk-Lore* par Mr. Thoms, bientôt suivie de la fondation de *Notes and Queries*, si habilement dirigé d'abord par Mr. Thoms lui-même, puis par le Dr Doran, et aujourd'hui par notre éminent ami Mr. Joseph Knight, la campagne de l'*Athenæum* pour pousser à la recherche de l'expédition de John Franklin, quantité d'informations sur les sociétés littéraires, le récit complet et amusant de la célèbre fumisterie bibliographique connue sous le nom de *Catalogue du comte de Fortsas*, des articles sur les bibliothèques de chemins de fer, sur les cabinets de lecture et sur les bibliothèques publiques, l'appui prêté par l'*Athenæum* à l'Exposition de 1851, les progrès de la photographie, la fondation de la « Philobiblon Society », une vente de la première édition de Shakespeare, l'affaire Libri, l'ouverture de la « National Portrait gallery », les efforts de poètes ou de littérateurs comme Shelley, George Eliot, les Brontë, Browning, Dickens, Disraëli, la fondation de la « Library Association », de l' « Index Society » et de la « Folk Lore Society », *le Livre* qui, déjà cité (t. II, p. 278) à propos de l'étude sur la maison d'édition Bentley, insérée dans son numéro d'octobre 1865, est annoncé avec son programme primitif (p. 424) auquel, il s'est, lui aussi, fidèlement tenu, — les origines de l'imprimerie au Japon, la vente Beresford Hope, les détails sur la carrière de l'éditeur Daniel Macmillan : tels sont, entre mille autres, les points que nous signalons de préférence à nos lecteurs.

Ces deux beaux volumes sont ornés, en outre du fac-similé de l'estampe de Malines (1418) dont nous parlions plus haut, des portraits de

John Francis et de Charles Wentworth Dilke. Les éditeurs, MM. Richard Bentley et Fils, n'ont rien épargné pour les rendre, par les soins matériels et l'exécution typographique, dignes des trésors littéraires, artistiques et historiques que M. John C. Francis y a si industrieusement et si habilement entassés.

Nous nous reprocherions de ne pas informer nos lecteurs que tout ce que produira la vente de ce très bel et très utile ouvrage est destiné par l'auteur à accroître le capital des pensions servies à ses membres dans le besoin par la *Newsvendor's Benevolent Institution* (Société de secours mutuels des libraires et marchands de journaux).

***

M. John C. Francis nous trace en raccourci, dans son ouvrage sur la vie de son père et sur le développement du fameux journal à la réputation et à l'autorité duquel son père contribua tant, le tableau d'un demi-siècle de la vie intellectuelle du monde civilisé contemporain. M. Robert Christy entreprend de nous donner, dans un recueil de proverbes, maximes et locutions de tous les temps, le résumé et comme l'essence de la sagesse, ondoyante et diverse à la la surface, immobile au fond, de l'humanité [1]. La besogne a été faite chez nous, on sait avec quelle industrie et quelle érudition, par Leroux de Lincy : ce qui n'a pas empêché que de nombreux glaneurs n'aient trouvé depuis à faire de belles gerbes dans le champ dont on avait pris tant de peine à ramasser la moisson. Nous avions nous-même l'occasion naguère de rendre compte du volume que M. Lorédan Larchey a consacré à nos vieux proverbes, et nous pouvions lui en signaler un certain nombre qui avaient échappé à ses recherches comme à celles de Leroux de Lincy. C'est dire qu'en de telles matières, il est impossible d'être complet. Les chercheurs les plus consciencieux sont ceux qui le savent le mieux et qui hésitent le moins à l'avouer. Aussi ne faut-il pas s'étonner d'entendre M. Robert Christy, au premier mot de sa préface, déclarer qu'il ne réclame pour son livre le mérite d'être ni complet, ni parfait. Bien au contraire, il s'est fermé d'abondantes sources en excluant tout ce qui pouvait être regardé comme immoral, indécent et grossier, et tous les proverbes ou dictons purement locaux. C'est là un mérite pour une nombreuse et excessivement respectable classe de lecteurs. Ce n'en est pas un pour nous, au contraire. Mais ce n'est pas à nous que M. Robert Christy a voulu s'adresser, et nous aurions mauvaise grâce à lui en faire un reproche.

Malgré ces omissions, que les curieux et les érudits seuls ont le droit de regretter, l'auteur a conscience d'avoir exhumé un grand nombre de beaux dictons et proverbes qui étaient restés enfouis dans les vieux auteurs aujourd'hui négligés. Il a fait aussi de considérables emprunts au *Punch*, au *Blackwood's Edinburgh Magazine*, et a dépouillé, nous assure-t-il, tous les recueils de proverbes un peu importants qui ont été publiés jusqu'à ce jour.

Une innovation dont il se fait honneur est d'avoir classé ses proverbes, non pas, comme dans presque tous les recueils, suivant l'ordre alphabétique du premier mot, mais alphabétiquement par sujet, réunissant, par exemple, en une même liste tous ceux qui ont trait à l'idée d'achat, ou à la femme, ou au livre, etc. Cette innovation ne nous paraît point si nouvelle. Pour nous en tenir aux deux collectionneurs de proverbes français déjà cités, Leroux de Lincy a soin de diviser les siens par sujets, compréhensifs, il est vrai, mais généralement bien tranchés, et M. Lorédan Larchey a dressé un « Index des matières » qui annule tout à fait l'inconvénient de l'ordre purement alphabétique dont se plaint M. Christy.

Le plan de M. Christy embrasse tous les âges et aussi toutes les nations, car un très grand nombre de ses proverbes sont indiqués comme traduits du français, de l'allemand, du hollandais et des autres langues européennes ou orientales. Il s'en faut qu'il ait, dans tous ces trésors, pris tout ce qu'il y avait à prendre. Il doublerait facilement le nombre de ses volumes et la quantité de matières qu'ils contiennent, et il ne serait pas encore au bout. Sans sortir de la langue anglaise, il nous serait facile de citer un bon nombre de locutions proverbiales qu'on cherche en vain dans son recueil. Que serait-ce si nous faisions une excursion sur notre propre domaine, ou sur celui des langues étrangères ?

Quoi qu'il en soit de ces lacunes dont on peut bien diminuer le nombre, mais qu'on ne saurait, dans un travail de ce genre, éviter tout à fait, nous devons chaudement féliciter M. Christy d'avoir mené à bien, en somme, un ouvrage considérable, luxueusement édité par M. Fisher Unwin, et que tout le monde consultera avec plaisir et profit.

***

C'est encore la littérature des proverbes qui

1. *Proverbs, maxims and phrases of all ages*, classified subjectively and arranged alphabetically. In two volumes. Compiled by Robert Christy. London, T. Fisher Unwin, 1888 ; 2 vol. in-8°.

fait le sujet d'un fort beau volume, imprimé avec un soin extrême sur des pages à grandes marges encadrées de filets carmin, par l'établissement du Lloyd austro-hongrois à Trieste, et mis en vente à Rome, chez l'éditeur Loescher [1]. L'auteur, M. Marco Besso, a limité ses recherches aux seuls proverbes qui ont Rome pour objet ou pour point de comparaison, et ce champ ainsi restreint, il craint de n'avoir pu l'explorer partout et demande, avec une seyante modestie, l'indulgence pour une œuvre qu'il espère perfectionner et parachever, rappelant avec à-propos que

Roma non fu fatta in un giorno.

Son plan, d'ailleurs, est plus vaste qu'il ne paraît. Il y comprend les proverbes sur les papes ; il reproduit le curieux opuscule d'Ulrich de Hutten, *Trias Romana ;* il donne en appendice une bibliographie des nombreux ouvrages où il a puisé les proverbes et locutions qu'il rapporte ; il ne s'en tient pas aux proverbes italiens, mais toutes les littératures et toutes les langues, jusqu'à l'hébreu, sont mises par lui à contribution. Enfin et surtout, ce n'est pas une simple compilation classifiée ; M. Marco Besso fait œuvre de commentateur et de critique et témoigne, dans les remarques dont il accompagne ses textes, d'un sens littéraire où la sûreté n'exclut pas l'esprit. Nous relevons rapidement un certain nombre de proverbes ou locutions proverbiales qui nous paraissent avoir échappé aux recherches de M. Besso, heureux de lui rendre, pour notre très faible part, en les lui signalant, le léger service qu'il réclame de tous ceux qui s'intéressent au sujet de ses études.

On doit prier pour le pape.
Il n'est pas le pape, il peut se tromper.
Il n'y a que le pape d'infaillible.
Un pape mort ne vaut pas un chien en vie.
Content comme un pape.
Hardi comme un saint Pierre.

Il ne semble pas que M. Marco Besso s'occupe de saint Pierre ; il est pourtant le premier des papes. Son nom se retrouve dans un assez grand nombre de proverbes

Vertu romaine.
Le Romain vainct estant assis.
Aller à Rome sur la tête.
Elle est plus battue que le pavé de Rome.
Wherever the Roman conquered he inhabited (Gibbon).
It is folly to live in Rome and quarrel with the pope (John Russel).
Ye drive a snail to Rome.
Rome was not built in a day.
If you would be a pope, you must think of nothing else.

***

Une mine inépuisable de proverbes, dictons et locutions, c'est l'œuvre de Montaigne. Nous ne croyons pas qu'on l'ait jamais complètement dépouillée à ce point de vue, et il doit y rester de nombreuses et piquantes trouvailles à faire. Le journal de son voyage en Italie, notamment, qui est encore peu lu et peu connu, donnerait, croyons-nous, une notable récolte. Le professeur Alessandro d'Ancona vient de publier une édition de cette précieuse relation, avec la traduction italienne, des notes fort savantes et — ce qui est plus — toujours utiles, et une bibliographie remarquable des voyages en Italie dus à des étrangers jusque dans les premières années de ce siècle [1]. Cette bibliographie n'a pas la prétention d'être complète ; mais, telle qu'elle est, elle peut rendre de grands services et constitue un supplément d'une valeur véritable au récit de Montaigne. Le livre est dédié à M. Gaston Pâris et mérite assurément un tel patronage. C'est un beau travail, qui fait grand honneur à l'homme érudit qui l'a mené à bien, et qui a droit à une place dans toutes les bibliothèques d'Italie et de France.

B.-H. GAUSSERON.

1. *Roma nei proverbi e nei modi di dire.* Saggio di Marco Besso. Roma, Ermanno Lœscher et C°, 1889 ; 1 vol. gr. in-8°. — Prix : 5 francs.

1. Prof. Alessandro d'Ancona. *L'Italia alla fine del secolo* XVI. Giornale del viagio di Michele de Montaigne in Italia nel 1580 e 1581. Nuova edizione del testo francese ed italiano con note ed un Saggio di Bibliografia dei Viaggi in Italia. Città di Castello ; S. Lapi, 1889 ; 1 vol. petit in-8° ; XV-719 pages. — Prix : 12 francs.



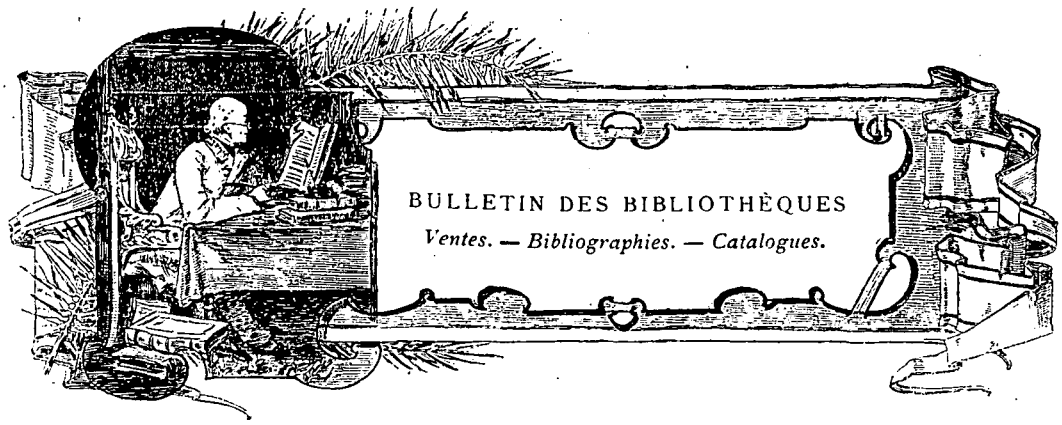
BULLETIN DES BIBLIOTHÈQUES
Ventes. — Bibliographies. — Catalogues.

FRANCE

Ces deux mois n'ont pas été fertiles en nouvelles intéressant nos bibliothèques. Ni la Nationale, ni la Mazarine, ni Sainte-Geneviève, ni l'Arsenal — si ce n'est par la mort récente de son conservateur, M. Ulbach, — ni aucun de nos autres grands dépôts de livres, n'a fait parler de soi. Mais il en est d'autres plus modestes ou d'un intérêt plus spécial, sur lesquels il est bon d'attirer l'attention du public. On en ignore souvent jusqu'à l'existence, et pourtant les travailleurs y ont à leur disposition des ressources choisies et prêtes à être mises en œuvre, tandis qu'ailleurs ils sont obligés à des recherches toujours longues et pénibles, quand elles ne restent pas stériles. C'est ainsi que la Chambre de commerce du département de la Seine possède une bibliothèque dont les collections, patiemment accumulées et coordonnées depuis plus de cinquante ans, embrassent aujourd'hui les principales divisions des sciences, de sorte que, sans dévier de sa destination première, qui était purement de servir les intérêts du commerce, elle offre des instruments de travail dont commencent à profiter des lecteurs appartenant à presque toutes les classes sociales.

M. Ludovic Halévy, de l'Académie française, a récemment fait don à la bibliothèque du Conservatoire du manuscrit autographe de la partition d'orchestre de *la Fée aux Roses*, l'une des œuvres les plus charmantes de son oncle, Fromenthal Halévy, représentée pour la première fois à l'Opéra-Comique, le 1er octobre 1849.

Une session d'examen pour l'obtention du certificat d'aptitude aux fonctions de bibliothécaire dans les bibliothèques universitaires s'ouvrira à Paris, le 1er juillet prochain, à la bibliothèque de l'Arsenal. La liste d'inscription des candidats sera close le 1er mai.

Nous empruntons au *Figaro* du 21 février l'intéressante note qui suit :

« Un bibliophile bien connu, le baron Double, vient de faire une découverte curieuse. Il a trouvé l'exemplaire de dédicace d'un livre offert par Marat à la reine Marie-Antoinette.

« Ce livre, intitulé *le Feu*, est relié en maroquin vert plein et porte les armes de la reine de France, c'est-à-dire les blasons accolés de France et d'Autriche. Marat qui, avant d'être un fougueux révolutionnaire, s'occupait de sciences, traite dans ce livre du feu et de la lumière.

« Le baron Double a placé cette rareté dans la bibliothèque authentique de Louis XIV qu'il a trouvée dans la succession de son père. »

Les ventes d'autographes ont été plus nombreuses et plus intéressantes en février que dans le mois qui vient de s'écouler.

Nous ne parlerons que de celle de la collection de M. Frédéric Marferre, à l'hôtel Drouot, le 23 février. On y remarquait, entre autres pièces curieuses, une lettre en prose et en vers du 15 juin 1804, dans laquelle le célèbre chansonnier Béranger reproche à son ami Guerna sa négligence :

Je sais bien qu'il n'est pas permis,
En fait de preuves d'un grand zèle,
De compter avec ses amis,
Plus qu'on ne compte avec sa belle.

Il lui parle ensuite de sa collaboration à des vaudevilles de circonstance : « C'est avec plaisir que je me suis mis à chansonner, ce que je n'avais fait depuis l'autre année. Je sens que si j'avais la fortune, j'aurais peut-être l'excusable folie de ne faire que cela. » Il n'aime pas les ouvrages à prétentions :

De son talent se faire un jeu,
Se mettre au-dessus de la gloire,
En ne la cherchant point ou peu ;
Préférer vivre en paix à vivre dans l'histoire.
Aimer à chanter, rire, boire,

D'eau ne jamais noyer son vin,
Rompre tout nœud vieilli qui nous lasse à la fin,
N'estimer de l'amour que les plaisirs qu'il cause,
Bien manger, bien dormir ; voilà ce qui suppose
Le destin le plus doux, si ce n'est le plus beau.
Qui l'éprouve fait mettre un jour sur son tombeau :
« Sans être fatigué, ci-gît qui se repose ».

Il lui parle aussi de Mlle Duchesnois et du rôle de Molé dans une pièce de Picard.

Une lettre adressée par Victor Hugo, le 10 avril 1824, au rédacteur de la *Quotidienne,* et dans laquelle le grand poète se plaint d'Hoffmann, critique littéraire des *Débats*, qui lui refuse l'insertion d'une lettre rectificative : « J'étais loin de le ranger parmi ceux qui pensent que le meilleur moyen de prouver aux gens qu'ils ont le nez trop court, c'est de le leur couper. » Ainsi donc, « la politesse et la courtoisie sont romantiques », et Hoffmann, partisan de la tolérance en religion et en politique, ne la pousse pas jusqu'à la littérature.

Deux curieux documents sont des lettres de Mme Lafarge. La première est adressée à la baronne Garat. Elle est datée de Brive, le 29 janvier 1840, quinze jours après la mort du mari de Mme Lafarge et huit mois avant la condamnation de celle-ci. Elle a été écrite de la prison.

« Je suis partie de Glandiers à deux heures du matin, à cheval, par une pluie battante, malade, accablée par mon désespoir et celui de mes domestiques, qui était déchirant. » Un de ses parents l'a accompagnée jusqu'à la prison ; elle se plaint de la rapacité de sa belle-mère et de sa sœur ; effrayée par leurs dénonciations, elle aurait pu prendre la fuite : « Loin de moi une pareille idée ; la réputation est une chose trop sacrée pour vous, pour votre famille, pour vos amis; quelques mois de douleurs ne sont pas trop chers pour l'acheter. » Elle déplore la fourberie de son mari, tout en regrettant une mort qui la laisse sans appui. On l'accuse d'avoir été la maîtresse de son cousin Edouard, mais les sympathies des principales familles de Brive qui la visitent lui donnent courage.

L'autre est une lettre politique dans laquelle Mme Lafarge fait une profession de foi démocratique à propos des élections de 1849 et de la candidature de son cousin, M. Laissac. Elle voit dans la république l'avenir de la France et de l'Europe : « L'Italie est rentrée sous le joug de plomb; le pape hésite; le Christ a-t-il hésité quand il a placé sa croix à l'entrée de la vie nouvelle, quand il a donné sa mort pour ressusciter l'humanité vieillie ! »

Il faut citer aussi une pièce historique piquante.

C'est une copie contemporaine du mémoire du commissaire du département des menus plaisirs, présenté au comité des finances de l'Assemblée constituante « pour connoître l'état positif du département de l'argenterie, menus plaisirs et affaires de la chambre du roi au 1er janvier 1790 ». — On y voit que l'administration des menus en 1789 ressemblait à celle de l'argenterie au XIVe siècle, et que leur surveillance est passée des mains du premier gentilhomme de la chambre en celles du commissaire. Le rapport établit la division des dépenses ordinaires et extraordinaires qui y sont énumérées ; il y est parlé des spectacles, bals, fêtes, feux d'artifices. Suivent treize états avec devis approximatifs, où nous relevons quelques piquants passages, pour ne pas tout citer. « Premier état : le second chapitre comprend la toilette de chasse du roi, composée d'une robe de chambre brochée or ou argent, une paire de pantoufles, deux sultanes, quatre étuis à peigne de même étoffe, un miroir à main couvert de pareille étoffe et sa boîte, un sac de velours galonné d'or, douze tavayolles de taffetas, deux vergettes, quatre éponges et quatre bonnets de coton. » — Le sixième état, un des plus curieux, est consacré aux « comédies, concerts et spectacles de Versailles ». — Le septième état vise les dépenses ordonnées par la reine. — Le treizième état est intéressant pour l'histoire du costume : « Renouvellement des dentelles et linge de la chambre des bains. » — Ce renouvellement qui se faisait autrefois tous les ans, au 1er janvier, n'a plus lieu à présent que tous les sept ans. Il consiste principalement dans les fournitures de deux magnifiques toilettes de dentelles, deux paires de manchettes de dentelles, deux chemises, huit paires de draps, huit souilles de traversins et de matelas, draps, alaises, linge d'affaires, peignoirs, linge à barbe, frottoirs, serviettes, mouchoirs, etc. — Le renouvellement des linges de bains consiste principalement dans la fourniture des chemises de bains, rabats, linge, fonds de baignoires, draps, bonnets de coton, vestes pour les baigneurs, bas de soie, etc.

Nous remarquons encore une supplique adressée par le père de Napoléon Ier au maréchal de Ségur pour obtenir que son fils Lucien, alors au collège d'Autun, remplace à l'Ecole de Brienne Napoléon lui-même, qui venait d'en sortir. Le père du futur empereur se présente comme une victime des jésuites :

« Père de sept enfants, réduit à l'indigence par l'entreprise du dessèchement des salines et par l'injustice des jésuites qui lui enlevèrent la succession Odone à lui dévolue et affectée aujourd'hui à l'instruction publique. » Il ajoute que,

sur les conseils de M. de Marbeuf, Napoléon « a tourné ses études du côté de la marine » et va faire partie du département de Toulon. La formule finale est très humble : « Vous ne pouvez pas faire plus grande charité, monseigneur, que de soulager une famille qui se trouve abandonnée. »

Le 12 avril, on a vendu à la salle Sylvestre des pièces de poésies manuscrites du XVIIIe siècle attribuées à Molière et sur Molière.

Trois feuillets, d'une écriture différente des autres, passent pour être un MANUSCRIT ORIGINAL et AUTOGRAPHE de Molière ; ils contiennent une longue pièce de 102 vers, adressée à *Iris*, portant en tête : *Lundy matin. Vers irréguliers*, et à la fin les initiales *P. A. B.* (Pour Armande Béjard ?) Cette épître a été reproduite dans l'édition des Œuvres de Molière donnée par Scheuring à Lyon.

Toutes ces pièces furent trouvées dans une liasse de vieux papiers concernant la famille des Achard, que M. le marquis Henri de La Garde acheta, il y a une trentaine d'années, chez un bouquiniste d'Avignon.

ÉTRANGER

Allemagne. — Il s'est formé à Bonn une société qui se propose d'honorer la mémoire de Beethoven en achetant la maison où est né le maître et en la restaurant de manière à en établir l'aménagement tel qu'il existait en 1770. Le salon serait converti en musée. Ce musée contiendrait les manuscrits de Beethoven, des bustes et des tableaux reproduisant ses traits, ainsi qu'une bibliothèque réunissant tous les ouvrages, toutes les brochures, tous les articles d'une certaine étendue qui ont été consacrés à la vie et aux œuvres du grand compositeur.

— Dans son n° 18, *l'Export-Journal*, édité à Leipzig par G. Hedeler, commence une liste des bibliothèques comprenant plus de cinquante mille volumes. Le but pratique de cette publication est de fournir des renseignements utiles aux libraires, aux bouquinistes, etc., car *l'Export-Journal* ne se contente pas d'une simple énumération : il indique encore les sommes dont dispose annuellement chaque bibliothécaire et énumère les desiderata de chacune. Ces données proviennent des bibliothécaires eux-mêmes.

— M. O. Gracklauer, à Leipzig, publie annuellement le catalogue systématique de tous les recueils qui paraissent périodiquement en Allemagne. Le *Deutscher Journal-Katalog für 1889* (in-8° de 56 pages), qui vient d'être mis en vente, contient plus de deux mille mentions de revues. Ces revues sont groupées sous les trente-huit rubriques suivantes : I. Revues bibliographiques, littéraires et critiques ; — II. Théologie, missions, feuilles pieuses, avec quatre subdivisions pour les religions protestante, catholique romaine, chrétienne et diverses, juive ; — III. Sciences politique et sociale, jurisprudence ; — IV. Médecine, anthropologie, physiologie ; — V. Art vétérinaire, protection des animaux ; — VI. Sciences naturelles avec des subdivisions pour la zoologie, la botanique, la géologie et la minéralogie, la chimie, la physique et la météorologie, la pharmacie ; — VII. Philosophie ; — VIII. Éducation et Enseignement ; — IX. Grammaire comparée ; langues classiques et orientales, antiquités classiques ; — X. Langues modernes ; — XI. Histoire et sciences auxiliaires ; — XII. Géographie, ethnographie, statistique ; — XIII. Mathématiques et Astronomie ; — XIV. Art militaire ; — XV. Sport, hippologie, hippiatrique ; — XVI. Commerce et Finances ; — XVII. — Assurances ; — XVIII. Marine ; XIX. Chemins de fer, postes, télégraphes ; — XX. Industrie, technologie ; — XXI. Architecture ; — XXII. Industrie minière, métallurgie ; — XXIII. — Forêts, chasse, pêche ; — XXIV. Économie domestique et rurale ; — XXV. Jardinage ; — XXVI. Industrie viticole ; — XXVII. Arts et Théâtre ; — XXVIII. Musique ; — XXIX. Revues amusantes ; — XXX. Revues pour la jeunesse ; — XXXI. Revues pour les femmes. Journaux de modes ; — XXXII. Journaux de modes pour les vêtements d'hommes ; — XXXIII. Sténographie ; — XXXIV. Dessin ; — XXXV. Gymnastique ; — XXXVI. Timbrologie ; — XXXVII. Franc-Maçonnerie ; — XXXVIII. Divers. Pour chaque périodique, le *Journal-Katalog* donne le titre de la revue, le nom du directeur, le nombre de fascicules paraissant dans l'année, l'indication du mois où commence chaque année, le nom de l'éditeur, la ville où il s'imprime, le prix par année, semestre, trimestre ou mois, selon les circonstances. On conçoit toute l'utilité que présente ce recueil.

— Le 18 mars et jours suivants, la collection Henri Klemm a été vendue aux enchères, à Dresde. Le catalogue ne comprenait que 1,431 numéros, mais le moindre peut être réputé très rare, et un bon quart mérite d'être réputé rarissime. Comme le faisait observer le *Gutenberg-*

Journal (13 mars), la *great attraction* de la bibliothèque Klemm, c'est qu'elle renfermait à peu près toutes les « premières impressions de toutes les villes de l'Europe où fonctionna jamais une presse à main »; 510 localités figurent, à ce titre, dans le catalogue. Les perles de la collection étaient la *Biblia latina* de 42 lignes, imprimée à Mayence vers 1455 par Gutenberg et Fust, et le *Psalterium* de Fust et Schœffer (Mayence, 1457). Notons encore, sans parler de plusieurs centaines d'incunables, le Pline de l'« officine elzévirienne » (Leyde, 1635), et un exemplaire de la *Bulla contra errores Martini Luther* (Rome, 1520), qui a servi à Ulrich de Hutten pour sa réplique à la bulle papale, et dont tous les feuillets sont couverts de notes de sa main.

Angleterre. — *The Academy* nous apprend, dans son numéro du 23 février, que MM. Hodges, Figgis et Cie, de Dublin, se sont rendus acquéreurs d'un livre extrêmement rare, intitulé *Justa Edouardo King, Naufrago, ab Amicis Mœrentibus Amoris et* μνείας χάριν, et contenant la première édition du *Lycidas* de Milton. Cet exemplaire vient de la bibliothèque du révérend Thornhill, et lui a servi pour la réimpression qu'il en a donnée en 1835 à la « Dublin University Press ».

— Quelques amis du défunt Arthur F.-A. Paley ont acheté la partie de sa bibliothèque ayant trait aux littératures classiques et en ont fait présent à Cavendish College, Cambridge.

— M. George Gatfield, du British Museum, projette de publier un guide bibliographique du blason et de la généalogie (*Guide to Books relating to Heraldry and Genealogy*). Il contiendra plus de 13,000 articles et formera un supplément nécessaire aux autres ouvrages sur la matière, tels que le *Manuel*, de Sim, et le *Guide du généalogiste*, de Marshall.

— M. Eliot Stock vient de publier son second volume de *Book-Prices Current*, enregistrant les prix atteints par les livres en vente publique depuis décembre 1887 jusqu'en novembre 1888. Une préface, courte, mais substantielle, résume clairement l'enseignement qui ressort de tout le recueil, quant à l'élévation ou à l'abaissement des prix suivant la nature des ouvrages. La division par vente observée dans le volume serait incommode, malgré son intérêt historique, si un index alphabétique d'une grande clarté ne rendait pas les recherches promptes et faciles. En somme, on ne saurait estimer trop haut les services qu'un tel travail est appelé à rendre aux bibliophiles non moins qu'aux bibliopoles.

Une histoire de la librairie anglaise. — Nous annoncions, dans notre dernier numéro, un livre d'un haut intérêt bibliographique, l'histoire du commerce des livres en Angleterre jusqu'au commencement du XVIIIe siècle, par Mr. William Roberts, dont nous avons souvent l'occasion de citer le nom [1]. Les ouvrages de cette nature et de cette valeur sont rares, et nous demandons la permission d'en entretenir le lecteur un instant. Carlyle, le grand historien, disait qu'on aurait profit à échanger dix histoires ordinaires de rois et de courtisans contre la dixième partie d'une bonne histoire des libraires. Et, en effet, l'histoire des livres, qui est l'histoire même de l'esprit humain, est intimement liée à l'histoire de ceux qui les vendent ou les fabriquent, et il est impossible d'étudier ceux-ci sans apprendre à connaître et à aimer ceux-là. M. W. Roberts divise son livre en deux chapitres : le premier traite succinctement, mais avec une compétence qui seule permet d'être à la fois complet et concis, du commerce des livres avant l'imprimerie; le chapitre II est intitulé *l'Aurore de la librairie anglaise (the Dawn of English Bookselling)*; puis viennent la librairie au temps de Shakespeare et la librairie au XVIIe siècle. Dès lors, le sujet est trop vaste pour être présenté d'ensemble; il faut le considérer dans ses différents côtés et dans ses détails. De là les chapitres sur le commerce des livres dans Little Britain, sur London Bridge, en d'autres localités plus particulièrement propres à ce trafic, et les monographies des grands libraires, Jacob Tonson, Bernard Lintot, qu'une satire du temps représente comme ne laissant pas moisir les livres dans sa boutique et n'y voulant que des nouveautés :

> I keep no antiquated stuff,
> But spick and span I have enough;

Edmund Curll, John Dunton et Thomas Guy. Ce dernier mourut le 27 décembre 1724, laissant beaucoup de legs charitables et un hôpital qui porte son nom (*Guy's Hospital*). C'est là que s'arrête le livre de Mr. W. Roberts, jusqu'à ce qu'il se sente obligé, par le succès de ses premiers efforts, à continuer cette histoire du commerce des livres

1. *The Earlier History of English Bookselling*, by William Roberts. London, Sampson Low, Marston, Searle, and Rivington, 1889; un vol. pet. in-8°. Prix : 7 sh. 6 p. (8 fr. 75).

en Angleterre à travers le XVIIIe siècle jusqu'à nos jours. Nul mieux que lui n'est préparé à cette tâche ; ce qu'il a fait prouve ce qu'il peut faire, et nous considérons que ce livre sur les commencements de la librairie anglaise est comme un engagement d'honneur d'aller jusqu'au bout.

Nous aurons l'occasion d'en reparler et de lui faire quelques emprunts.

— Nous relevons, dans une des ventes faites par MM. Sotheby, Wilkinson et Hodge, à Londres, en février dernier, quelques prix qui prouvent que nos beaux livres n'ont perdu ni faveur ni valeur à l'étranger : un exemplaire des chansons de La Borde (1773) a atteint 83 livres sterling (2,075 francs) et un La Fontaine des Fermiers généraux 43 livres (1,075 francs).

Belgique. — La Belgique, le Brésil, les États-Unis, l'Italie, le Portugal, la Serbie et la Suisse ont signé, le 15 mars, une convention par laquelle ces États s'engagent : 1° à créer un bureau chargé du service des échanges ; 2° à échanger les documents officiels, parlementaires et administratifs qui sont livrés à la publicité dans le lieu d'origine, et les ouvrages exécutés par ordre et aux frais des gouvernements. Les bureaux d'échange serviront en outre d'intermédiaires officieux entre les corps savants et les sociétés littéraires, scientifiques, etc., des États contractants, pour la réception et l'envoi de leurs publications. Mais il demeure bien entendu que le rôle de ces bureaux se borne à la transmission en franchise des ouvrages échangés et qu'ils ne prendront aucunement l'initiative de provoquer l'établissement de ces relations. Les États qui n'ont pas pris part à la présente convention sont admis à y adhérer sur leur demande. — Les bibliothèques publiques et particulières ont là de grandes ressources et des facilités dont elles voudront toutes profiter. Nous ne savons si pareille convention est passée entre la France et les autres États. Sans doute, les échanges de publications officielles et diplomatiques se font en vertu d'un usage, mais n'est-il pas préférable que cet usage soit réglementé et soustrait à tout caprice? En tout cas, nous ne voyons figurer, parmi les signataires de l'engagement ci-dessus, ni la France, ni l'Angleterre, ni l'Allemagne. Il semblerait pourtant que l'exemple eût dû partir de ces grandes nations.

— Nous avons eu plus d'une fois l'occasion de parler avec éloge de M. F. Nizet et de son système de catalogue idéologique. Il l'appliquait particulièrement, comme on sait, aux périodiques de la Bibliothèque royale de Bruxelles.

Ce catalogue spécial comptait déjà plus de cent mille fiches, présentant un dépouillement de nombreuses revues (*Revue des Deux Mondes*, *Nouvelle Revue*, *Correspondant*, *Revue générale de Bruxelles*, *Revue des questions historiques*, *Revue des questions scientifiques*, etc.). Les lecteurs en tiraient le plus grand profit ; mais l'administration défendit, l'an dernier, à M. Nizet d'entreprendre le dépouillement de nouvelles revues, lui permettant seulement de dépouiller celles qu'il avait commencées. Le 23 décembre 1888, l'administration mit sous clef le meuble qui contenait les fiches déjà rangées, en ravissant ainsi l'usage aux lecteurs, et ôtant à M. Nizet le moyen de continuer son dépouillement. Nous nous demandons quel a été le mobile de l'action des administrateurs? Ce n'est pas l'intérêt des travailleurs, à coup sûr.

États-Unis. — M. Frederick M. Crunden, bibliothécaire de Saint-Louis Public Library, a bien voulu nous adresser son rapport annuel sur l'institution qu'il administre si heureusement et qui ne compte pas moins de 70,000 volumes. Cette bibliothèque, ouverte à tous, est, en outre, organisée de manière à offrir des facilités spéciales aux élèves de l'école publique de Saint-Louis. C'est là un trait à noter, et, dans bien des cas, à imiter.

Italie. — Le pape Léon XIII a envoyé en présent à la Bibliothèque d'Imola un magnifique volume in-folio contenant huit ouvrages divers en caractères latins, grecs et orientaux.

— Un archéologue éminent, le comte Gozzadoni, mort récemment, a laissé à la ville de Bologne sa splendide bibliothèque, ses archives de famille et sa collection d'armes.

Catalogues. — Du 27 au 30 mars, M. Delestre et M. Em. Paul (de la maison Labitte) ont vendu à la salle Silvestre la bibliothèque de M. Augustin Le Clercq. Le catalogue, publié chez Labitte, est riche en ouvrages sur l'Espagne, le Portugal, les États barbaresques ; on y remarque de nombreuses éditions des œuvres de Cervantes et une intéressante collection de voyages. — M. Charavay nous a envoyé le catalogue de sa vente d'autographes provenant du cabinet de M. Henri Leydontès (4 avril), où se trouvent de nombreuses pièces historiques.

Les *auctioneers* de Londres, MM. Sotheby, Wilkinson et Hodge, ont vendu, le 20 mars, une intéressante collection de livres italiens des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles ; et, du 25 au 27, une partie de la bibliothèque du duc de Buccleugh. Pour n'être composée que de ses doubles et d'un certain nombre de volumes qui n'intéressent plus Sa Grâce, cette vente comprenait des ouvrages comme l'*Arioste* de Baskerville, le *Boccace* de Cologne, 1712, et celui de Florence, Giunta, 1527, de premières éditions de Byron, le *Corneille* de 1765 avec les figures de Gravelot, le *Shyp of Folys* de Brant, imprimé par Pynson, 1509, *les Chroniques d'Angleterre* de Caxton, 1480, des *Heures manuscrites du XVe siècle*, les *Dictes and Sayengis of the philosophers*, une des premières impressions authentiques de Caxton, le *Monasticon Anglicanum* de Dugdale (1655), la première édition des *Voyages de Gulliver*, et un grand nombre d'ouvrages précieux ou recherchés.

Les mêmes commissaires-priseurs ont vendu, du 28 au 30 mars, une intéressante réunion de livres et de manuscrits provenant de différentes sources et où l'on remarque un certain nombre de beaux ouvrages français des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, et du 1er au 3 avril, la bibliothèque de Mr. Alexandre E. Burnett, d'Edimbourg, remarquable surtout pour ses éditions de Dickens et de Thackeray, et pour sa suite de livres illustrés par Cruikshank, Rowlandson, Leech et autres grands caricaturistes anglais.

Parmi les catalogues de libraires qui nous parviennent, nous citerons le *Bulletin mensuel de la librairie Rouquette*, passage Choiseul, toujours bien fournie de beaux livres à des prix généralement abordables ; les catalogues mensuels des librairies Th. Belin (29, quai Voltaire), Lehec (37, rue Saint-André-des-Arts), E. Cretté (1 et 3, galerie Véro-Dodat), A. Detaille (6, rue des Beaux-Arts), ce dernier toujours assez riche en autographes, et le n° 11 des catalogues Liseux (19, passage Choiseul).

De province : le *Bibliophile de Guienne*, catalogue mensuel de la librairie Moquet, à Bordeaux, et le catalogue d'avril de la librairie Mismaque, à Tours.

L'Angleterre nous envoie le n° 95 des catalogues de M. Bernard Quaritch (Piccadilly, Londres), bourré, comme toujours, de grands ouvrages et de volumes rares et précieux en toutes les langues ; et l'Italie, les n°s 3 et 4 des catalogues de la librairie Levino Robecchi (via San Paolo, Milan).

Il n'est pas hors de propos ici de donner la substance d'un article que *the American Bookmaker* (février) consacre aux premiers catalogues imprimés. Il n'est guère possible, dit-il, de déterminer quel fut le premier de ces catalogues et la date exacte de son apparition. Beckmann, dans une étude très insuffisante sur les *Catalogues of Books* (*History of Invention*, 522-527, éd. de Bohn), cite Le Mire ou Miræus, qui assigne à l'année 1554 les premiers catalogues imprimés. Il y a tout lieu de croire qu'il ne se passa guère plus d'un quart de siècle entre l'invention de l'imprimerie et l'impression de catalogues. C'étaient probablement tout d'abord de simples annonces ou circulaires, comme la feuille (*broadside*) que Caxton publia vers 1477, pour avertir qu'on trouvait à son enseigne les règles qui doivent guider le prêtre lorsque plusieurs offices tombent le même jour. Mais la première liste importante que l'on connaisse est celle que publia A. Koburger, de Nuremberg, vers 1486, et qui commence par ces mots : *Cupientes emere libros infra notatos venient ad hospicium subnotatum venditorem habituri largissimum.* Cette liste, divisée en sections (théologie, musique, etc.), est imprimée sur une feuille in-folio, une partie à pleine page et l'autre en deux colonnes. Elle compte 51 lignes en tout. Le British Museum en possède un exemplaire.

On cite ensuite le catalogue de Georg Willer, d'Augsbourg, publié pour la première fois vers 1592, et commençant ainsi : *Collectio in unum corpus omnium librorum.* C'est déjà un véritable travail bibliographique, avec divisions et subdivisions, et ne remplissant pas moins de mille pages.

Enfin le premier *Mess-Katalog* officiel, ou catalogue de Foire aux Livres en Allemagne, fut dressé par les soins de la municipalité de Francfort en 1598.

PUBLICATIONS NOUVELLES ET ANNONCÉES
en France et à l'Étranger

FRANCE

— La maison Quantin met en souscription un livre très extraordinaire et audacieusement conçu comme fabrication, tirage et publication, sous ce titre : *le Café-concert*, par Gustave Guiches et Henri Lavedan, avec illustrations de J.-L. Forain, gravées sur bois, en noir et en couleur, par le maître artiste Florian. Cet ouvrage de très haut luxe et d'une rare originalité d'expression d'art, tant par son illustration typique que par ses reproductions fines et essentiellement progressistes, ne sera tiré qu'à 350 exemplaires sur japon, mis en vente au prix de 300 francs l'un (les exemplaires de luxe à 500 francs). Quelque élevé que puisse paraître le prix de ces exemplaires, nous pouvons affirmer que rarement un livre de plus grand ragoût bibliophilique a été offert aux amateurs ; ce sera une publication absolument hors ligne et d'un cachet supérieurement curieux.

Nous ne pouvons que signaler tout spécialement aujourd'hui à l'attention de nos lecteurs ce livre de forte saveur, dont un joli spécimen sur japon, format in-8, a été envoyé à tous les principaux libraires de France et de l'étranger.

Nous reparlerons bientôt *par le menu* de cette publication extra-moderne qui est digne de séduire tous les bibliophiles contemporains.

La presse illustrée s'est montrée sous mille formes de revues et recueils aux approches de l'Exposition de 1889 ; mais, parmi tant de publications ingénieuses, la plus intéressante que nous puissions recommander à nos lecteurs est *l'Exposition de Paris*, revue hebdomadaire illustrée, éditée, 7, rue du Croissant.

Ce beau journal, format de l'*Illustration*, est le premier en date et se publie depuis près de huit mois ; il est entièrement consacré à notre grand concours international et reproduit sous toutes les formes illustrées les merveilles de notre grande exhibition. Le journal *l'Exposition de Paris*, très bien rédigé et tenu à jour de tout ce qui peut séduire le public, forme un précieux recueil à conserver ; réuni en volume, ce sera le plus typique souvenir de notre grande fête industrielle de 1889. Il résumera par le détail ce merveilleux panorama du Champ de Mars ; bavard et critique à bon droit, il pourrait être appelé l'*Asmodée de la tour Eiffel*.

— Le maître écrivain dont nous portons le deuil, M. Jules Barbey d'Aurevilly, préparait un recueil de poésies. La *Revue générale* du 1er avril en donne un spécimen bien fait pour irriter l'impatience des admirateurs du grand styliste dans une très belle pièce, hautaine, amère et humaine, intitulée *la Beauté*. Le recueil paraîtra-t-il ?

— M. Marcel Schwob vient d'être chargé par le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts de réunir les éléments d'une *Histoire de l'argot en France*.

M. Marcel Schwob se propose de revenir dans ce travail, par une méthode toute différente, sur certains points traités par notre confrère Vitu dans son *Etude du Jargon au* XVe *siècle*. Il suivra les classes dangereuses et leur langage, depuis le XVe siècle jusqu'à nos jours.

— La librairie Moquet, de Bordeaux, vient de mettre en vente une réimpression textuelle de l'édition originale (Leipzig, 1788) d'un ouvrage de Jacques Casanova de Seingalt : *Histoire de ma fuite des prisons de la République de Venise qu'on appelle les Plombs*, avec notice et essai de bibliographie casanoviennne, par L.-B. de F. ; 1 vol. in-8° carré, sur papier de Hollande, illustré de deux portraits gravés au burin et de deux autres gravures, reproduction *fac-similé* de l'édition originale (15 francs). Le tirage est limité à 330 exemplaires, plus 20 exemplaires sur whatman à 20 francs.

Théâtre russe. — Tout récemment, à propos de la représentation sur une scène parisienne d'une des œuvres maîtresses de A.-N. Ostrovski, la critique était unanime à déplorer l'absence d'une traduction à la fois fidèle et élégante de ce drame puissant, M. E. Durand-Gréville comble aujourd'hui cette lacune, en publiant à la librairie Plon les *Chefs-d'œuvre dramatiques* de A.-N. Ostrovski, qu'il a traduits du russe avec l'approbation de l'auteur, et qu'il accompagne d'une intéressante étude sur la vie et les œuvres d'Os-

© 2007 Lyon — Editions « Les marionnettes du temps » — http://editions.arlima.net

trovski. Les trois pièces que contient ce volume : *Chacun à sa place, l'Orage* et *Fleur de neige,* sont des merveilles de grâce, de vigueur, de tendresse et de pathétique.

La Grande Encyclopédie. — A lire dans la 176e livraison : un article très intéressant sur le brigandage ; la biographie du fameux chef des Mormons, Brigham Young ; celle de la marquise de Brinvilliers, la célèbre empoisonneuse ; une monographie archéologique et industrielle de la brique. Dans la 177e livraison on trouvera une monographie très bien faite du Musée britannique, comprenant son histoire et sa description détaillée.

Les livraisons 178 et 179 renferment une série d'articles importants. Nous attirons spécialement l'attention sur la biographie de la famille de Broglie, qui a donné à la France une foule d'hommes de guerre, de diplomates et d'hommes d'État ; sur une étude paléontologique de premier ordre (*Brontotherium*), signée de M. Trouessart ; sur deux monographies industrielles considérables : *Bronzage* et *Bronze*, et sur les biographies du président de Brosses, de lord Brougham, le célèbre homme d'État anglais ; de M. Brouardel, le médecin légiste bien connu ; de Broussais et de Broussel, le fameux parlementaire.

Nouvelles publications périodiques. — Nous recevons le premier numéro d'un nouvel organe d'instruction élémentaire : *le Galilée*, revue des sciences cosmologiques, publiée sous la direction de Georges Brunel. Cette revue, illustrée de nombreuses cartes et reproductions célestes, s'occupera d'astronomie, de météorologie et de la physique générale du globe. Rédigée sur un plan entièrement nouveau, elle compte une grande variété d'articles et d'utiles renseignements sur la marche des planètes et sur les phénomènes célestes. La qualité de sa rédaction et son prix modique lui assureront le succès. 5 francs par an, 76, rue de Turenne, Paris.

Voici le programme de la *Revue théosophique*, publiée le 21 de chaque mois chez M. Sauvaistre, boulevard Haussmann, 72 (un an : 12 fr.), sous la direction de Mme la comtesse G. d'Adhémar, 10, rue Lesueur.

Altruisme : Fraternité envers l'homme, aspiration vers l'idéal, bonté pour l'animal, sympathie avec la nature. — *Symbolisme :* Religions et littératures. — Philosophie et sciences. — Symbolismes et arts. — *Psychisme :* Occultisme et thérapeutique. — Hygiène physique et morale. — Tempérance. — Pureté.

— Signalons l'apparition d'une feuille politique quotidienne qui prend courageusement pour titre et pour mot d'ordre *le Désarmement.* L'utopie d'aujourd'hui est la réalité de demain ; mais que d'années passeront avant que ce demain-là arrive !

Allemagne. — On annonce un ouvrage du Dr Adolf Kohut sous ce titre : *Fürst Bismarck und die Litteratur*, « le prince Bismarck et la littérature ». L'auteur étudie le chancelier allemand comme écrivain et dans ses rapports avec les écrivains.

Tout progresse : Bismarck succède à Mecenas !

— Sous ce titre original : *Fromm und Frei ; eine Ostergabe in religiösen Dichtungen*, qu'on peut traduire par « Piété et Liberté ; offrande de Pâques en poèmes religieux », M. Hermann Allmers vient de publier, chez l'éditeur A. Schwartz (Oldenbourg et Leipzig), un joli petit volume de vers dont l'inspiration première peut ne pas être goûtée par tous, mais qui gagnent accès au cœur par le double charme de la sincérité et du talent.

— Les éditeurs Brarhvogel et Ranft, de Berlin, annoncent comme devant paraître sous peu chez eux une nouvelle série de *Litterarische Volkshefte*, sous la direction d'un jeune écrivain, Léo Berg, et avec la collaboration assurée de nombreux critiques remarqués : Avenarius, H. Bulthaupt, M.-G. Conrad, Max Nordau, etc. Chacune de ces plaquettes exposera d'une façon succincte l'une des faces de la vie moderne et se rattachera à quelqu'une des célébrités venues à l'ordre du jour ; c'est ainsi que les prochaines à paraître s'occuperont de *Tolstoï et le roman slave,* de *Gottfried Keller, l'humour et le réalisme,* de *Henri Heine et notre époque,* etc.

Déjà une première série de dix études avait paru sous le même titre générique de *Volkshefte*, chez Richard Eckstein Nachfolzer à Berlin. (J. Peelman et Ce, 189, boulevard Saint-Germain, à Paris.) La tendance générale est toute moderne et constate pour ainsi dire une sorte de levée de boucliers contre les engouements incompréhensibles — jusqu'à un certain point — des masses pour certaines médiocrités, ou dramatiques, comme Blumenthal, ou poétiques comme

J. Wolff. En revanche on y soutenait vaillamment la cause de quelques grands hommes fort méconnus ou trop discutés encore par leurs contemporains, — comme Henrik Ibsen ou Richard Wagner. L'effort était à louer et à soutenir.

— L'ouvrage de F. Gregorovius consacré à l'*Histoire de la ville d'Athènes au moyen âge*, ouvrage attendu depuis longtemps, est enfin terminé; il paraîtra prochainement chez Cotta, à Stuttgart (à Paris, chez J. Peelman et Cie, 189, boulevard Saint-Germain). Chacun sait que P. Gregorovius est l'auteur d'une volumineuse *Histoire de la ville de Rome au moyen âge*, dont la réputation est faite depuis longues années dans le monde savant.

— Wilhelm Jensen, l'un des premiers écrivains de l'Allemagne moderne et l'un des romanciers les plus originaux qui existent, utilise les observations et les renseignements recueillis par lui au cours de nombreuses excursions dans la Forêt Noire; il les réunit en un volume de luxe intitulé *la Forêt Noire* (Schwarzwald), richement illustré par de bons artistes et élégamment édité par la librairie H. Reuther, de Berlin, en douze livraisons.

Angleterre. — *Eliot Stock's Book-Lovers' Library.* — A la jolie collection que Mr. Eliot Stock dédie aux amoureux des livres, l'auteur de *The Pleasures of a Bookworm* et de *The Diversion of a Bookworm*, Mr. J. R. Rees ajoute *The Brotherhood of Letters*. Dans ce nouveau volume d'aimable et érudit bavardage littéraire, Mr. J. R. Rees se livre à la folle du logis, l'imagination, et demande à ses lecteurs de s'y livrer avec lui. Les théories esquissées, les considérations psychiques et morales, les coups d'aile vers l'idéal, avec un sens très net et toujours persistant des réalités, forment une sorte de trame irrégulière, mais solide, que brodent mille anecdotes placées à propos et spirituellement contées.

Dans la même collection vient se ranger une élégante plaquette de 80 pages, intitulée : *Shakspere's Skull and Falstaff's Nose; a Fancy in three Acts* (le Crâne de Shakespeare et le nez de Falstaff, fantaisie en trois actes), par Belgrave Titmarsh. Quel que soit l'écrivain qui se voile sous le pseudonyme de Titmarsh, il a écrit là, sous forme dramatique, une bien amusante satire, à propos de la race inépuisable des critiques et exégètes shakespeariens.

Parmi les livres que la maison Macmillan a mis en vente pendant le mois de mars, nous citerons : *The Swiss Confederation*, par sir Francis Ottiwell Adams et C. D. Cunningham, 1 vol. in-8° avec une carte (17 fr. 50); *Reports on Elementary Schools*, 1852-1882, par feu Matthew Arnold, publiés sous la direction de sir Francis Sandford, 1 vol. in-8° (12 fr. 40); un choix de lettres de Thomas Carlyle, fait par Charles Eliot Norton, 2 vol. in-8° (22 fr. 50); *The Household History of the United States and its People*, par Edouard Eggleston, 1 vol. in-4°, avec illustrations et cartes (15 francs); *Livingstone*, par Thomas Hughes, 1 vol. in-8° avec portrait et carte (3 fr. 10), dans la série publiée sous le nom de *Englishmen of Action; Venetia Victrix, and other Poems*, par Caroline Fitz-Gerald, 1 vol. in-8° (4 fr. 40), et *Days and Nights*, poésies par Symons, 1 vol. in-8° (7 fr. 50).

Belgique. — On annonce, à l'imprimerie-librairie de Mme Monnom, à Bruxelles, pour paraître fin mai, *les Chimères*, par Jules Destrée; 1 vol. in-4° tiré à cent exemplaires numérotés, sur papier à chandelle blanc, avec un frontispice d'Odilon Redon, deux eaux-fortes de Marie Danse et un dessin d'Henry de Groux (en souscription : 10 francs).

Bohême. — M. Vincent Zibert a publié à Prague (librairie Vilimek), en langue tchèque, une monographie des anciens usages, superstitions, fêtes, divertissements populaires, d'après les témoignages des publications antérieures. C'est une sorte de calendrier du folk-lore; l'auteur suit l'ordre chronologique, commence au jour de l'an et finit à la Saint-Sylvestre. Les chapitres les plus intéressants sont consacrés au carnaval, aux fêtes de Pâques, à la moisson, etc. L'ouvrage est particulièrement précieux par les nombreuses citations qu'il emprunte à des ouvrages rares ou peu connus.

Espagne. — M. Francisco Tomás y Estruch a publié chez les successeurs de N. Ramirez et Cie, à Barcelone, le beau discours sur l'éducation artistique de la femme (*Educación artística de la Mujer*), lu par lui au congrès national pédagogique tenu à Barcelone à l'occasion de l'Exposition et récompensé d'une médaille d'argent. C'est un plaidoyer chaud et convaincu en faveur du goût national, contre les engouements et les importations de l'étranger. Nous souhaitons que la voix de M. F. Tomás y Estruch, voix éloquente

et sensée, tombe dans toutes les oreilles et fructifie dans tous les cerveaux.

— Nous avons reçu de Madrid le premier numéro de *El Bibliófilo*, revue mensuelle, nationale et étrangère, de la bibliographie et des arts et industries qui s'y rapportent.

États-Unis. — MM. Houghton, Mifflin et Cie ont mis en vente à partir du 23 mars : *Passe Rose*, roman par Arthur Sherburne Hardy, 1 vol. in-16 (6 fr. 50); *A white Umbrella in Mexico*, relation lestement écrite d'un voyage dans le Mexique, par F. Hopkinson Smith, 1 vol. in-16 (7 fr. 50); *Profit Sharing between Employer and Employee*, étude sérieuse sur la participation des employés et des ouvriers aux bénéfices du patron, par Nicholas Paine Gilman, 1 vol. in-8° (8 fr. 75); *les Œuvres de Rowland Gibson Hazard*, un des publicistes américains les plus renommés, en 4 vol. in-8° (10 fr. le vol.); *Constitutional History and Government of the United States*, par J. S. Landon, juge à la cour suprême de l'État de New York, 1 vol. in-8° (15 fr.) et le septième fascicule de la troisième série de leur somptueuse publication sur les papillons d'Amérique.

Notons encore un roman de Blanche Willis Howard, intitulé *The open Door*, « la Porte ouverte », 1 vol. in-8° (6 fr. 50).

Italie. — La *Società Bibliofila* de Turin a fait imprimer un petit poème inédit en huitains, produit de l'imagination populaire qui se greffe sur la grande légende troyenne, intitulé *Istoria di Patrocolo e d'Insidoria*. M. F. Novati a fait précéder cette intéressante exhumation d'une savante préface; le tout forme un volume de luxe très bien imprimé à Ancône, sur papier à la forme, et tiré à 250 exemplaires par les soins de l'éditeur A. Gustavo Morelli (prix : 4 fr. 25).

Sous le titre *Conversazioni di Giovanni Rosini*, (Pise, E. Spoerri, 1889; 1 vol. in-18°; prix : 3 fr.), M. Felice Tribolati retrace, d'une plume alerte et facile, le tableau de la société toscane pendant la première partie de ce siècle. Sous l'abri du nom de Giovanni Rosini, il donne souvent, nous le supposons du moins, ses souvenirs personnels et ses propres opinions. Tout défile allègrement dans ces douze *Conversazioni*, depuis Bismarck jusqu'à Ferdinand III, depuis Walter Scott et Gœthe jusqu'à Manzoni et « Emilio Zola », depuis Catulle jusqu'à Ossian. On y voit même « le mariage de la Vénus de Médicis avec l'Apollon du Belvédère ». D'un bout à l'autre du volume règne un bel et vif esprit de bibliophilie, et la *conversazione septima*, qui roule tout spécialement sur les « Livres nouveaux, livres vieils et antiques », double pour nous le plaisir que tout le monde doit éprouver à lire ces pages colorées, spirituelles et vivantes.

M. P. G. Molmenti vient de publier quelques pages émues à la mémoire d'un peintre vénitien, homme de grande bonté et artiste de grand talent, mort à trente-sept ans (*Giacomo Favretto. Pensieri e Ricordi*, Venezia, typ. Ferrari, Kirchmayr e Scozzi, 1888; in-4°, 23 p.). L'émotion de M. Molmenti est communicative, et, en lisant ces plaintes et ces regrets, une indéfinissable tristesse vous poind le cœur.

Le même littérateur érudit a mis au jour (*Archivio Veneto*, t. XXXV, part. I, 1888) un curieux procès en calomnie poursuivi devant le tribunal de l'Inquisition par Giovanni Battista Corner, en 1775, en faveur de sa fille Chiara, épouse d'Alessandro Dolfin di Antonio, qui avait été victime d'un enlèvement et de violences dans des circonstances tout à fait extraordinaires.

— Nous avons à signaler chez l'éditeur S. Lapi, de Città di Castello, une étude critique sur la poésie latine populaire au moyen âge, par Annibale Gabrielli (*Su la poesia dei Goliardi*, 1889; 1 vol. in-18, 43 p., prix : 50 cent.). On sait que le nom de *goliardi* était donné à des clercs vagabonds qui payaient, en composant et en débitant des facéties, l'hospitalité qu'ils rencontraient sur leur chemin. Le sujet est piquant, et M. A. Gabrielli a su présenter avec art le résumé de ce qui est connu à leur endroit.

— S. Lapi a aussi mis en vente le premier fascicule de la *Crestomazia italiana dei primi secoli* con prospetto delle flessioni grammaticali e glossario, entreprise par M. Ernesto Monaci (1 vol. gr. in-8°, v-184 p., prix : 5 fr.). Ce travail, qui sera considérable, fait, dès le début, le plus grand honneur à l'érudit qui l'a conçu et à l'éditeur qui le publie. C'est un vrai service qu'ils rendent à l'histoire de la littérature italienne.

— Sous le titre de *Arte Sebezia*, un journal bimensuel de littérature et d'art se publie depuis quelque temps à Naples. Le directeur est M. Ga-

briele Starace. (Un an : 3 fr. — Un numéro : 20 centimes.)

Russie. — Nous empruntons à la *Revue critique* les informations suivantes :

M. Florinski, professeur à l'Université de Kiev, a fait paraître un important travail sur l'*Œuvre législative de l'empereur Douchan* (in-8°, Kiev, 1888). Après une introduction consacrée au gouvernement du célèbre empereur serbe, M. Florinsky passe en revue les Chrysobules et les Chartes de Douchan; il étudie son code (*Zakonnik*) et résume ce que l'on sait des compilations serbes sur le droit byzantin. L'ouvrage est suivi d'un appendice renfermant les principaux textes législatifs, d'un index détaillé et de deux facsimilés.

—M. Modestov vient de publier (S.-Pbg, imprimerie Balachev) un volume sur la France. C'est un recueil d'essais qui ont paru dans les revues ou dans les journaux. L'auteur y étudie un certain nombre d'écrivains français (Renan, Jules Simon, Thiers, Désiré Nisard, Louis Leger), et expose ses vues sur un certain nombre de questions pédagogiques ou politiques. Il est à souhaiter que ce livre d'un écrivain bienveillant et bien informé ait de nombreux lecteurs en Russie.

— M. P. W. Likhatchev édite à Saint-Pétersbourg (même imprimerie) un travail considérable sur les *Clercs de la chancellerie russe au* XVIe *siècle.* C'est une importante contribution à l'histoire de l'administration russe. L'auteur a tiré les éléments de son travail des archives de Saint-Pétersbourg et de Moscou.

Le Dr A. Telnikinn publie, à Saratoff, un journal de vulgarisation, en langue russe, dont le titre peut se traduire ainsi : *Aide à l'Enseignement par soi-même.* Il fait appel à la collaboration des écrivains de toute nationalité et acceptera des articles ou lectures populaires sur toutes les parties des sciences, des arts et de l'industrie, en russe, en français, en anglais, en allemand, en polonais, en italien, en espagnol et en suédois. Il se charge de les faire traduire exactement, et payera ses collaborateurs d'après une moyenne de 30 roubles la feuille, pour un tirage de 3,600 exemplaires. Il enverra son prospectus détaillé à quiconque lui en adressera la demande à Saratoff, Russie. Cette entreprise semble mériter encouragement et appui.

Serbie. — M. Karitch, professeur au gymnase de Belgrade, a fait paraître récemment une monographie considérable du royaume de Serbie sous ce titre : *la Serbie, description du pays, du peuple et de l'État* (in-8°, 935 p.). C'est l'ouvrage le plus complet qui ait paru sur la Serbie depuis celui de Militchevitch. Il est orné de cartes et de gravures qui en rehaussent l'intérêt.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

Les livres photographiés. — S'il est des ouvrages dont on ait des éditions au choix, *Paul et Virginie* et les *Fables de La Fontaine* sont de ceux-là. Les éditions de poche ou plutôt de gousset que vient de donner la librairie Marpon et Flammarion pour inaugurer une collection qu'elle appelle bibliothèque-miniature ne se singularisent ni par l'illustration, il n'y en a pas; ni par un commentaire nouveau, on n'en a mis d'aucune sorte; ni par une revision spéciale du texte. Elles ne sont pas hors de portée pour les bourses modestes; on en peut citer pourtant qui sont meilleur marché. Le format est extrêmement exigu sans nuire à la netteté du texte; mais on connaît déjà les impressions microscopiques; elles forment une section connue de la fantaisie bibliographique ; on n'en abuse pas, parce que le maniement de caractères trop petits est un redoutable travail de patience pour les compositeurs les plus exercés, que toutes les

opérations de la correction, de la mise en pages deviennent des plus délicates ; après tant de tracas, on a un livre que les curieux se montrent, mais que personne ne lit, à moins d'être ennemi de ses yeux. Ce n'est jamais pour faire une affaire, mais pour faire montre de leur habileté professionnelle, que les virtuoses de l'imprimerie ont abordé ces expériences. Les bibliophiles sévères pourraient reprendre quelque chose aux nouvelles éditions, surtout au point de vue des marges qui sont un peu étriquées, et, quoique la netteté typographique ne laisse rien à désirer, il est impossible d'en recommander la fréquentation aux personnes dont la vue est affaiblie. Les deux volumes des *Fables* notamment invitent à l'emploi de la loupe.

Quant à la correction du texte, elle est tout à fait recommandable ; elle est exactement la même que dans les éditions, si renommées sous ce rapport, de Didot l'aîné. On est absolument sûr, chose sans exemple dans les réimpressions successives des ouvrages devenus classiques, qu'il ne s'est pas glissé de nouvelles *coquilles;* mais celles qui ont pu échapper par grand hasard aux plus méticuleux correcteurs, — il en reste toujours si peu que ce soit, — n'ont pas été redressées. Ce qui donne, en effet, leur intérêt à ces petits volumes qui semblent imaginés pour garnir des bibliothèques de poupées, c'est qu'ils sont la reproduction mécanique, photographique pour dire le mot, des majestueux in-folio révérés sous le nom d'éditions du Louvre. L'imposant cicéro y devient lilliputien sans que les types connus aient cessé d'être reconnaissables. On a déjà beaucoup usé des procédés héliographiques pour donner le fac-similé de quelques pages de manuscrits précieux, de croquis ; tout le monde connaît des réductions, des vues en quelque sorte de journaux, dont on trouve de nombreux échantillons dans l'Annuaire Mermet. Des prospectus de journaux illustrés et de grandes publications artistiques offrent des spécimens réduits à la moitié ou au quart. Il semblait jusqu'à présent que le prix de revient de ces reproductions dût être trop élevé pour être appliqué à la fabrication de volumes entiers. Il est aujourd'hui visible que la chose est devenue praticable.

C'en est fini de toute la peine que se sont donnée les imprimeurs pour reproduire de la façon la plus approchée possible de vieux livrets devenus rares. On faisait restituer exprès par les fondeurs en caractères des types devenus hors d'usage; on avait des caractères gothiques, par exemple, qu'il fallait bien employer pour reproduire des monuments typographiques de provenance diverse, en n'obtenant par conséquent qu'une ressemblance approximative. On sait quels frais et quels soucis se sont imposés les libraires Sylvestre et Techener, l'imprimeur Crapelet et nombre d'imprimeurs artistes de province pour restituer leur aspect archaïque à des pièces de toute rareté. Quand on a voulu garder la physionomie plus exactement encore, on a fait copier les livres page à page comme des dessins par des artistes exercés ; le nom de M. Adam Pilinski, qui a refait les pages manquantes à des exemplaires précieux de livres introuvables, de façon à exiger toute l'attention des experts, et qui a préparé le fac-similé des plus rares xylographies, est connu de tous les bibliophiles. Tout cela est en train de devenir une peine superflue. La photographie n'a pas plus de raison de bouder devant le vieil incunable que devant l'édition la plus moderne ou la plus vulgaire. Si l'on peut réduire les grandes éditions, on peut aussi bien amplifier les petites, et rien n'empêche la reproduction pure et simple en format identique. Le fac-similé est ainsi absolument irrécusable, et l'on ne manquera même pas la faute d'impression qui distingue la bonne édition et qui ne se retrouve point dans la mauvaise.

Cette perspective ne va pas encore à menacer l'imprimerie en caractères mobiles. Avant de pouvoir reproduire un livre, il faut qu'il ait été établi, et puis les procédés dérivés de la photographie ne se prêtent pas aux corrections et aux améliorations ; elles figent le texte, le prennent comme immuable. Mais cela même aurait singulièrement séduit Victor Hugo, par exemple. On sait quel était son rêve : après avoir établi le texte définitif de ses ouvrages, il aurait voulu que des clichés inaltérables en fussent déposés à la Bibliothèque nationale et qu'il ne fût jamais permis dans la suite des siècles d'en donner une édition qui ne fût tirée sur les planches poinçonnées par l'auteur. Que ce vœu soit parfaitement conforme aux intérêts de la gloire du poète, que l'interdiction de faire un choix dans ses œuvres et de les annoter au besoin ne risque pas de rendre son bagage trop peu maniable et d'attiédir la fidélité des générations à venir, c'est une question à débattre ; mais il est certain que la reimpression phototypique serait une ressource admirable pour les éditions *ne varietur;* il y aura même ceci de merveilleux, c'est que, sans risquer une inadvertance dans la collation du texte, ni la chute d'une lettre, on peut donner la même édition, page pour page et lettre pour lettre, dans tous les formats, sans qu'une variante puisse se produire entre l'in-folio des cabinets de grands amateurs et l'édition glissée dans la poche de côté de l'étudiant en vacances. (*Le Temps*, 9 avril.)

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A TRAVERS JOURNAUX ET PÉRIODIQUES

FRANCE

— Nous citerons dans le *Bulletin du Bibliophile* (mars-avril), outre la continuation des articles déjà signalés, une courte étude sur les deux Boulard, le bibliographe et le bibliomane.

—

— Dans l'*Indépendant littéraire* du 15 avril, M. Emmanuel Besson commence une spirituelle et attachante étude sur André Theuriet, et M. Félix Rabbe poursuit son travail sur les « Rieurs de la Révolution ».

—

— La *Revue bleue* du 6 avril contient une étude sur M. Henri Meilhac, laquelle à ses autres mérites, joint celui de l'actualité. Elle est due à M. Paul Desjardins.

—

— Sous le titre : *Les Agences de renseignements littéraires au* XIXe *siècle*, M. A. Cabanès parle avec éloges, dans la *Revue des Sciences et des Lettres* du 15 mars, de notre Revue *le Livre* et du *Bulletin des Sommaires* de M. Limousin. Qu'il nous permette de rétablir, en le remerciant, deux points inexacts. Le *Bulletin des Sommaires* a plus de trois mois d'existence, puisqu'il est dans sa deuxième année ; il n'a pas fusionné avec *le Livre*, mais il est servi à tous les abonnés de cette Revue, ce qui a permis à notre publication d'attribuer à des sujets plus vivants l'espace qu'elle consacrait auparavant au Sommaire des Périodiques, tout en donnant à ses lecteurs une plus grande abondance de renseignements spéciaux qu'auparavant.

—

— Nous recommandons dans le *Samedi-Revue* du 6 avril, la causerie littéraire intitulée : *M. Scherer et son hérésie littéraire*, et signée Victor Fournel. Dans le même numéro, le comte F. de Nion parle du roman de Stendhal découvert par M. Casimir Stryienski, et publié par la maison Quantin : *Lamiel*.

—

— Parmi les articles de la presse quotidienne les plus remarquables, nous citerons, sachant bien que nous n'en donnons qu'une infime partie :

— Les *Débats* (16 mars) : *Note sur la Société des anciens textes français*, par M. Paul Desjardins.

(23 mars): la suite du travail de M. Henri Chantavoine, sur *Romans et Romanciers*.

(30 mars): *Les Portraits de Femmes de M. Paul Bourget*, par M. Paul Desjardins.

— *Écho de Paris*. Ce journal, où Théodore de Banville fait de temps à autre voleter une odelette et où il conte périodiquement ses merveilleuses histoires, à la fois si impossibles et si vraies, publie, depuis le 6 avril, une étude de M. Edmond de Goncourt sur *la Clairon*, d'après les lettres autographes et les rapports de police du temps. Nous notons, en outre, le 28 mars, un article sur *la Jeunesse*, signé Nestor, où M. Henri Fouquier jette un coup d'œil mélancolique et rétrospectif sur les enthousiasmes de la vingtième année.

— *Estafette*. Vient, paraît-il, d'être vendue à M. Jules Ferry qui y combattra son bon combat. Dans le numéro du 23 mars, joli article de M. Jules Case sur le cabaretier-chansonnier ultraréaliste Aristide Bruant. Le morceau a pour titre : *la Lèpre parisienne*.

— *Événement* (3 avril) : *Art et Psychologie*, à propos de M. Paul Bourget, par M. Fritz Du Bois.

(7). *La Société de Balzac*, par M. Jean Lorrain.

(10). *M. Jules Lemaître*, étude à l'emporte-pièce, qui gagnerait en autorité si l'auteur ne faisait, vers la fin, intervenir sa personnalité. Elle est signée de M. Félicien Champsaur.

(14). *La grande Conspiration des Félibres de Paris*, par M. Charles Maurras.

— *Figaro*. Ce journal a continué, dans ses suppléments, la publication de la correspondance inédite, si précieuse pour la psychologie de l'écrivain et pour l'histoire littéraire du temps, laissée

par Gustave Flaubert. Citons aussi (30 mars), un article très amusant et très sensé intitulé *Droit au plagiat*, et signé Caliban, à propos de la polémique récente entre MM. Aurélien Scholl et Deslandes.

— *Gil Blas*. En dehors des ravissantes histoires que Jean Richepin y publie chaque lundi et parmi lesquelles on peut citer : *la Tripière* (26 mars), et surtout *la Casquette* (2 avril), comme les chefs-d'œuvre achevés du genre, le *Gil Blas* donne, depuis le 6 avril, en feuilleton, *Amaïdée*, ce poème en prose M. Barbey d'Aurevilly, qui était naguère l'objet d'une note dans *le Livre* et dans d'autres publications bibliographiques.

— *Liberté* (22 mars). Sous la rubrique *A travers champs*, le chroniqueur qui signe P. P. fait le procès à la *Patrie en danger*, de MM. de Goncourt.

(25). Causerie sur le duc d'Aumale et l'*Histoire des princes de Condé*, par le même rédacteur.

— *Matin* (4 avril). *John Bright*, par M. John Lemoinne.

— (12). *L'Amateur*, par M. Gaston Jollivet.

— *Moniteur universel* (12 avril) : Un article sympathique de M. Lorédan Larchey sur l'ouvrage de M. Albert Rouxel : *Chronique des élections à l'Académie française*. Ce n'est pas de l'actualité ; mais il n'est pas mauvais de rappeler l'attention sur des livres que le public a une tendance naturelle à vite oublier.

— *Paris* (19 mars). *L'Exégète Scherer*, par M. Gustave Isambert.

— *Parti national* (29 mars). Le feuilleton de M. Francisque Sarcey sur deux livres récents : *François Mignet*, par Édouard Petit, et *le Joug*, par Eugène Delord.

ÉTRANGER

Angleterre. — Dans l'*Athenæum* du 30 mars, Mr. William Blades, l'ennemi des ennemis des livres, donne les règles les plus précises pour reconnaître, par la disposition des filigranes (*Water-marks*), le format des vieux livres et des livres modernes fabriqués avec du papier à la forme.

— Mr. W. Roberts donne dans le *Bookworm* d'avril, sous la signature *A Bookhunter*, un joli croquis du savant bibliographe et bibliophile Mr. R. Copley Christie, dont nous avons si souvent le plaisir de citer le nom dans nos colonnes. — Le même infatigable et inépuisable écrivain a commencé dans le *Scotsman* (1er avril) une série d'articles sur le commerce des livres en Écosse, *Bookselling in Scotland*), destinés, nous l'espérons, à être le noyau d'un nouveau volume qui formera un digne pendant au remarquable ouvrage dont nous rendons compte dans notre bulletin des bibliothèques, *The Earlier History of English Bookselling*.

— *The Echo* (23 mars) rend compte d'un livre intéressant sur *les Eventails* (Fans), dû à lady Charlotte Schreiber. Bien qu'écrit à un point de vue différent, il n'est pas, dit le critique, indigne de tenir une place à côté du grand ouvrage de M. Uzanne : *l'Éventail*.

— Nous remarquons dans *The Magazine of Art*, pour avril, la suite du travail sur les paysagistes romantiques que Mr. David Croal Thomson appelle « l'école de Barbizon », où il est spécialement parlé de Diaz, et quelques pages curieuses et érudites de Mr. W. W. Fenn, intitulées *Shakespeare and the Art of Painting*.

— Nous relevons avec plaisir dans le *Saturday Review* du 6 avril une notice flatteuse sur le récent ouvrage de M. A. Baluffe, *Autour de Molière*, dont le *reviewer* anglais conseille l'acquisitionaux quelques *moliéristes* que compte le Royaume-Uni : il ne s'agit pas, bien entendu, des admirarateurs de Molière, qui y sont innombrables.

— Encore notre ami, Mr. W. Roberts, le rédacteur en chef du *Bookworm !* Il donne au numéro de mars du journal *Stationery and Booksellers* un article piquant intitulé *Publishers as Authors* (les éditeurs en tant qu'auteurs).

États-Unis. — *The American Bookmaker* (février). Cette belle publication de New York, dont nous avons souvent l'occasion de parler, continue à étudier la reliure comme art et comme industrie, et à en donner des spécimens intéressants. La revue des *Books, Booklets and Brochures*, débute par ces lignes flatteuses pour nous : « On trouvera *le Livre* de décembre particulièrement riche en travaux originaux ayant trait aux livres. Il s'ouvre par un morceau de valeur sur l'harmonie dans la forme des livres, avec illustrations et diagrammes : c'est un article que devraient étudier tous ceux qui s'intéressent à l'art. Il est suivi d'une réunion de faits curieux relatifs à la destruction volontaire des livres. La reliure artistique est représentée par une fine photogravure d'une reliure de Ru-

© 2007 Lyon — Éditions « les passerelles du temps » — editions.ainay@free.fr

ban, relieur d'art parisien, en maroquin du Levant avec des ornements japonais en argent et or. Les livres d'étrennes ont leur bonne part de comptes rendus. Il n'est pas jusqu'aux annonces illustrées qui ne soient pleines d'intérêt pour les imprimeurs et les éditeurs de ce côté-ci de l'Atlantique. »

— *The Nation* du 21 mars publie une correspondance de St-Pétersbourg signée Isabel F. Hapgood, qui contient un tableau spirituel et animé de la bibliothèque impériale de cette ville, et surtout de la manière dont le service y fonctionne. Nous nous plaignons souvent — quelquefois avec raison — de notre Bibliothèque nationale, rue Richelieu. Nous nous plaindrions moins volontiers, semble-t-il, si nous revenions de Saint-Pétersbourg. Le mot qui résume l'impression de Miss ou Mrs. Isabel P. Hapgood est celui-ci : Les gens de la Bibliothèque publique impériale ne demandent qu'à être complaisants, mais ils ne savent comment s'y prendre.

— *The North American Review*, sous la direction de Mr. Allen Thorndike Rice, publie, dans son numéro d'avril, au milieu d'études fort importantes, mais d'un intérêt trop spécial — ou trop général — pour nous arrêter ici, un fragment autobiographique de l'auteur et acteur dramatique Dion Boucicault : *the Debut of a Dramatist; Interviewing as a Factor in Journalism* (Du rôle de l'*Interview* dans le journalisme), par Horace Townsend, et *Count Tolstoï and his Critics*, par Alfred H. Peters.



FRANCE

— Une des grandes figures littéraires de ce temps-ci, un écrivain d'entière sincérité et de haut vol, M. Jules Barbey d'Aurevilly, est mort le 24 avril. Il était né en 1808. C'est une perte irréparable pour les lettres françaises, c'est un deuil personnel pour *le Livre* qu'il avait toujours suivi avec intérêt et dont le rédacteur en chef lui était particulièrement cher. Notre revue parlera plus à loisir et avec les développements qu'un tel sujet comporte du maître écrivain, de l'honnête et grand artiste de lettres que nous pleurons.

— On annonce de Rouen la mort du dessinateur Asselineau (avril).

Dans sa jeunesse, M. Asselineau fut attaché au musée de Madrid, sous la direction Madrazzo. De retour en France, il travailla longtemps à l'illustration d'un ouvrage publié par M. le baron Taylor, *le Moyen Age pittoresque*, sous la direction de Viollet-le-Duc.

L'artiste était âgé de quatre-vingt-deux ans.

Tous les collectionneurs du Havre connaissent l'intérêt que présentent, au point de vue de l'histoire locale, les lithographies si fidèles de M. Asselineau, qui fit également de nombreux dessins pour *la France de nos jours*.

— Nous apprenons la mort du docteur Paul Bricou, ex-assistant d'anatomie pathologique à Genève, conservateur du musée de Bicêtre, ancien professeur d'infirmiers et d'infirmières de cet hospice. Il est décédé le 7 avril, dans sa quarante et unième année.

Réfugié en Suisse après sa participation active aux événements de la Commune, il se fit recevoir docteur des facultés de Genève et de Strasbourg. Après l'amnistie, il rentra à Paris, y subit ses examens de doctorat et fut reçu docteur de la faculté de Paris, après une thèse remarquable et qui fut récompensée.

Collaborateur assidu du *Progrès médical*, il laisse, soit seul, soit en collaboration avec son maître et ami le docteur Bourneville, plusieurs ouvrages remarquables et des observations des plus intéressantes.

— Le doyen des étudiants de France et un des plus grands savants du monde, M. Chevreul, s'est éteint en avril dernier, âgé de cent quatre ans.

— On annonce la mort (avril) à Tours, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, de M. Dulac, ancien préfet de la Dordogne, ancien député à l'Assemblée constituante. M. Dulac avait été bibliothécaire à l'École des beaux-arts de Paris.

© 2007 Lyon — Editions « Les personnages du temps » — http://editions.arlys.free.fr

— Nous apprenons la mort (avril) de M. Victor-Adolphe Malte-Brun, secrétaire général honoraire de la Société de géographie, et géographe distingué.

Le défunt était le fils du célèbre géographe de ce nom, mort en 1832. Il avait soixante-treize ans.

— Un auteur dramatique de talent, un homme du monde des plus sympathiques, le comte Émile de Najac, est mort le 10 avril. Il était né à Lorient en 1828.

— M. Louis Ulbach est mort le 16 avril. Il était né à Troyes le 7 mars 1822.

Après avoir collaboré à l'*Artiste* et au *Musée des familles*, il retourna à Troyes en 1848, où il devint rédacteur en chef d'un journal politique, le *Propagateur de l'Aube*. Poursuivi pour un de ses articles, il fut acquitté après une plaidoirie de Jules Favre.

Après le 2 Décembre, L. Ulbach prit la direction de la *Revue de Paris*. Cette revue fut supprimée en 1858. Il collabora ensuite au *Temps*, puis au *Figaro*. Il publia également une série de *Portraits contemporains* qui eut un certain succès.

En 1868, Louis Ulbach publia, sous le pseudonyme de Ferragus, la *Cloche*, petite brochure hebdomadaire politique dans le genre de *la Lanterne* et où il attaquait violemment l'Empire, ce qui lui valut une condamnation à six mois de prison.

En 1869, la *Cloche* devint un grand journal politique qui soutint la politique radicale.

Quoique ayant combattu la Commune dans son journal, M. Louis Ulbach fut néanmoins poursuivi devant un conseil de guerre et condamné à trois ans de prison et 6,000 francs d'amende. Ses protestations aboutirent à faire réduire sa peine à trois mois de prison et à 3,000 francs d'amende. Son journal disparut en 1872.

Dès lors, Louis Ulbach s'occupa exclusivement de littérature. Il fut nommé, en 1878, bibliothécaire de l'Arsenal.

Louis Ulbach a beaucoup écrit. Ses romans sont nombreux et ont presque tous obtenu un certain succès. Il a moins réussi au théâtre. Il marqua surtout comme journaliste politique et chroniqueur disert et spirituel.

— Un écrivain socialiste de talent, M. René Vaillant, est mort à la fin de mars, à l'âge de trente-sept ans. Ancien officier de marine démissionnaire, très instruit, ayant étudié certaines parties de l'économie sociale, entre autres le régime de l'assurance, il faisait dans les loges une propagande active et eut quelques articles très remarqués dans la *Revue socialiste*.

— **Allemagne.** — Nous apprenons la mort du philosophe allemand Ludwig Noiré, auteur de *Die Welt als Entwicklung des Geistes* (26 mars). Il était âgé de soixante ans.

— **Angleterre.** — Un des écrivains les plus féconds de la Grande-Bretagne, rédacteur en chef de keepsakes comme *the Amulet*, de grands journaux comme *the Art Journal*, et auteur de centaines de volumes de genres divers, Mr. Samuel Carter Hall, est mort le 16 mars, à l'âge de quatre-vingt-huit ans.

— Un *educationist* distingué, le Dr Benjamin Hall Kennedy, professeur de grec à Cambridge et auteur de plusieurs livres scolaires de grand mérite, est mort à Torquay, le 6 avril, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

— Un romancier fécond, M. Percy Bolingbroke St. John, est mort en Angleterre, le 15 mars, à l'âge de soixante-huit ans.

N'oublions pas d'enregistrer la mort de M. John Bright, l'illuste libre-échangiste, le chef de l'école de Manchester (avril).

— **Espagne.** — On annonce la mort de M. Antonio de La Calle qui, en ces derniers temps, adressait à la *Justice* des correspondances sur les affaires d'Espagne (fin mars).

Compromis dans le mouvement communaliste de Carthagène, M. Antonio de La Calle a passé la dernière partie de sa vie loin de sa patrie, en Suisse et en France.

— Nous apprenons la mort de don Luis de Rute, écrivain de talent, député aux Cortès, et mari de Mme de Rute, directrice des *Matinées espagnoles* (6 avril).

— **États-Unis.** — Cornelius Mathews, dramaturge, journaliste et éditeur, est mort à New York, le 25 mars, à l'âge de soixante-quinze ans. Il a fondé un journal comique très populaire aux États-Unis, le *Yankee Doodle*.

— Un critique musical de talent, qui était en même temps éditeur d'ouvrages de musique, Jonh W. Moore, est mort à Manchester, New Hampshire, le 23 mars, à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

— **Italie.** — On annonce la mort (16 mars) du directeur des archives d'État à Venise, Bartolomeo Cecchetti, auteur de *la Republica di Venezia e la Corte di Roma*, de *Il Doge di Venezia* et de plusieurs autres ouvrages.

L'Administrateur-Gerant : A. Sauphar.

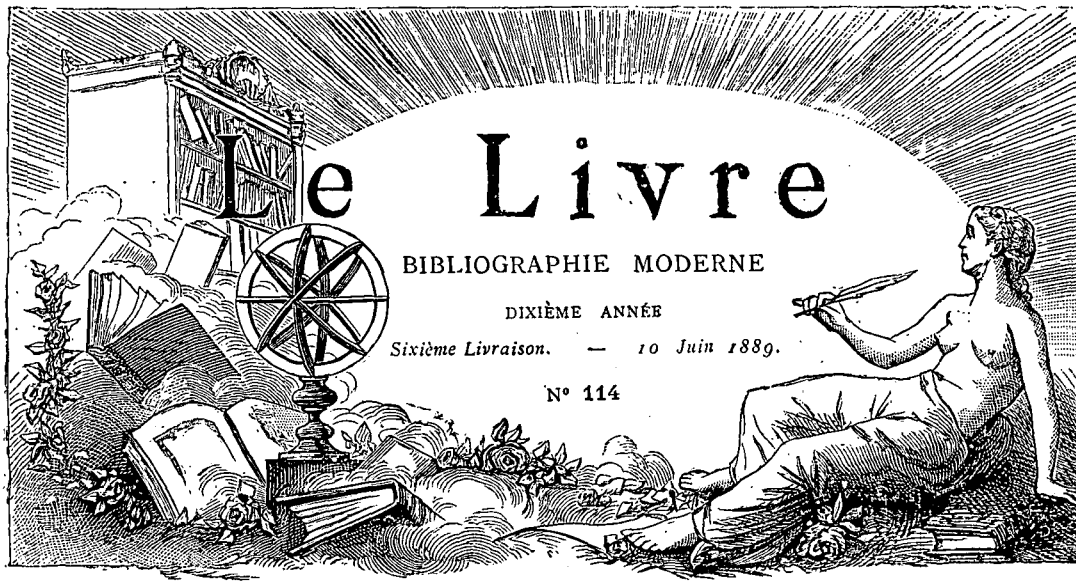
Le Livre
BIBLIOGRAPHIE MODERNE
DIXIÈME ANNÉE
Sixième Livraison. — 10 Juin 1889.
N° 114

L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Jules Barbey d'Aurevilly, Notes et Souvenirs, par Octave Uzanne. — **Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Histoire. — Beaux-Arts. — Géographie. — Bibliographie. — Mélanges. — Gazette bibliographique. — Causerie. — Documents bibliographiques, etc.**

JULES BARBEY D'AUREVILLY

NOTES ET SOUVENIRS

Barbey d'Aurevilly jugé par les Journalistes d'après ses apparences. — Le naturel de cet Excentrique. — Comment mourut ce Templier des lettres. — Généalogie de la Famille Barbey. — Ses armoiries d'après d'Hozier. — Portrait de Barbey d'Aurevilly, par Testis. — *Mes premières relations avec ce* Capitaine Métaphore. — *L'auteur des* Œuvres et des Hommes, *ses opinions, ses pensées. — Le* Carquois du Sagittaire. — *La correspondance de Barbey d'Aurevilly. — Un portrait de Charles Nodier inédit. — D'Aurevilly et sa critique. — F.-G.-S. Trébutien de Caen, histoire d'une amitié rompue. — Trébutien éditeur. — L'abbé Léon d'Aurevilly. — Barbey d'Aurevilly poète. — Le Romancier, son idéal, sa facture. — D'Aurevilly et le silence de la Presse pour ses œuvres. — Le dernier causeur.*



Mon cher, voici encore un drôle qui peut se vanter de m'avoir *raté*... et, qui mieux est, imbécilement raté ; on n'est pas plus niais ! »

Que de fois n'ai-je point entendu, soulignée d'un rire de dédaigneuse indifférence, cette apostrophe de Barbey d'Aurevilly, après lecture d'une étude ou d'un portrait de sa personnalité dans un des journaux du matin ! Je le vois encore jetant de côté la feuille publique sans colère et sans haine, mais la lèvre imperceptiblement plissée par une pointe de dégoût invincible qui lui faisait ajouter avec un air ironique :

« Voilà dix ans, quinze ans, vingt ans, monsieur, qu'ils débitent les mêmes sornettes, qu'ils sautent tous, ces misérables moutons de Panurge, dans la même fosse remplie des balayures de lieux communs, de banalités et de commérages. C'est à faire pitié !... Ils parlent de mon costume, de mes

culottes, de mon corset, de mes jabots et de mes dentelles... Ils ont été jusqu'à dire que je portais des bagues aux doigts de pieds !... et leur physiologie se borne à ces écœurantes sottises, à ces ridicules ronrons de portières !... Aussi, lorsqu'on m'envoie un article sur mon nom, je le sais d'avance, et comme tous se répètent, hélas ! à qui mieux mieux, je sens des frissons de froide tristesse humaine qui m'agitent malgré moi ! »

Dans la platitude grise et l'uniformité odieuse des temps présents, l'extériorité de Barbey d'Aurevilly a faussé l'opinion et favorisé l'établissement d'une légende inepte et indestructible. L'homme qui, en société, n'est qu'un faisceau d'habitudes, pardonne aussi malaisément le paradoxe du costume que le paradoxe de l'idée ; il semble qu'il y ait traîtrise à vouloir s'individualiser en dépit des règlements bêtas auxquels chacun se soumet, et le grand romancier, le penseur hautain, le critique superbe et indépendant qui personnifièrent le génie noble et affiné de Jules Barbey d'Aurevilly ne purent jamais, tant est grande la badauderie intellectuelle, surmonter le panache de mousquetaire que le journalisme méchamment blagueur avait, de parti pris, accroché au feutre si crânement porté par l'auteur des *Œuvres et des Hommes*.

Barbey d'Aurevilly, pour les superficiels, c'est-à-dire pour la foule, est toujours resté caricaturalement un type d'excentrique, une sorte de Duc de Brunswick de la littérature, et les petits barbouilleurs du journalisme boulevardier qui, pour la plupart, ignoraient son œuvre ou ne la pouvaient comprendre, se sont presque tous évertués et complu, durant sa vie, à faire de sa personne un portrait de fantoche et d'humoriste hétéroclite dont l'allure iroquoise n'était pas moins fausse que le costume.

La soie, le satin, les dentelles, le velours pourpre, les manchettes extravagantes, la rhingrave ajustée, le pantalon-maillot formaient, à leur dire, la garde-robe ordinaire du biographe de George Brummel, et le ridicule outré de ces assertions harponnait au bon coin la bouche bée des lecteurs qui ne voulaient dès lors plus voir chez le maître écrivain que le dernier portemanteau des défroques romantiques, un vieux dandy qui aurait traîné comme une véritable évocation du journal le *Bon Ton*, de 1830, la silhouette démodée d'une de ces fines *fleurs des pois* immortalisées par Gavarni.

Que faire contre cette légende imaginaire, fomentée et par suite fermentée dans l'opinion publique, fatalement intoxiquée aux débits des petits *assommoirs* littéraires quotidiens ? On ne répare pas les infiltrations de la bêtise humaine ; la fiction nigaude est plus corrosive que la vérité.

Barbey d'Aurevilly, tout en aimant le faste de son enveloppe, en recherchant l'avantage de ses coupes de redingote, en étoffant sa poitrine, en restant fidèle aux sous-pieds et à l'ajustement de sa taille, n'eut jamais le ridicule des corsets et des enrubannements qu'on lui prête. — Il se plut parfois, il est vrai, à égayer d'une pointe de couleur crue la dentelle de sa cravate ou à mettre un reflet de satin sur la couture de ses culottes ; il ne consentit point à laisser étriquer sa haute stature de Normand dans les affreuses confections des modes courantes, et y eût-il dans cette recherche de son vêtement vanité, puérilité, faux dandysme et même offense à la loi des coupes égalitaires dans le costume, encore faudrait-il avouer qu'étant données la hauteur de son caractère, la droiture altière de sa vie, la profondeur de son génie, et, ce qui est plus rare encore, l'absolue bravoure de sa conscience, ce léger travers ne devait point être exagéré jusqu'à masquer toute la noblesse débordante de cette grande et ardente figure héroïque.

Au reste, lui-même a remarqué cette intolérance particulière à notre pays dans une note de son *Brummel* : « En France, écrit-il, l'originalité n'a point de patrie ; on lui interdit le feu et l'eau ; on la hait comme une distinction nobiliaire. Elle soulève les gens médiocres, toujours prêts, contre ceux qui sont *autrement qu'eux*, à une de ces morsures de gencives qui ne déchirent pas, mais qui salissent. Être comme tout le monde est le principe équivalent, pour les hommes, au principe dont on bourre la tête des jeunes filles : *Sois considérée, il le faut*, du *Mariage de Figaro*.

Toutes les causeries du journalisme sur Barbey d'Aurevilly ont presque toujours été

dominées par l'inventaire minutieux de son costume et par la pyrotechnie de ses mots-fusées, le plus souvent lourdement recueillis; il semble qu'on se soit plu davantage à faire sa charge que son portrait, c'est pourquoi, au début même de ces pages de souvenirs sur ce grand ami qui me fut particulièrement affectionné, je tiens à exprimer nettement en quelle juste pitié le peintre des *Ridicules du temps* tenait ses physiologues généralement abêtis par la vision obsédante de ses prodigieux jabots fantastiques et par la bande d'azur et d'or de ses pantalons blancs.

Barbey d'Aurevilly, avec son esprit de paladin, son cœur de lion, son œil d'aigle, fut aussi noble, aussi superbement hautain, aussi tonique à l'âme de ses admirateurs que toute une Bibliothèque de Chevalerie; on n'a point cependant assez écouté les belles histoires de ce preux aguerri, on a mal lu dans sa gentilhommerie déterminée, on s'est trop occupé par contre des reliefs et des damasquinures de son humaine reliure.

La postérité ne le rangera point cependant parmi les excentriques, mais parmi les penseurs et les écrivains les plus vigoureusement doués de ce siècle. — Théophile Sylvestre, répétant à son sujet un mot de Mme Necker sur Diderot, disait avec justice : « D'Aurevilly ne serait pas naturel s'il était moins exagéré. »

***

Ce fut à Rovigo, me rendant de Venise à Bologne, que j'appris par un maigre entrefilet du journal *Il Tempo* la mort de ce fier chevalier du Temple des lettres, de ce héraut de plume qui ne faillit jamais à la délicatesse de son honneur et qui sut gagner par vaillantise le droit aux éperons dont il ensanglanta parfois avec une conscience de Don Quichotte les flancs de ses contemporains, ces moulins à vent de l'idée qui passe.

Je songeai au beau vers de Longfellow, — ce poète au grand vol qu'affectionnait tant le peintre des *Diaboliques* : — *L'air est plein d'adieux à ceux qui meurent*, car soudain parmi les paysages fuyants de la Polésine, au milieu des sursauts du wagon, je sentis dans la vespérale tristesse des accents mélancoliques en communion avec mon deuil intime. Je revécus notre amitié de dix années, cette amitié forte et indulgente qui m'avait procuré les plus intenses griseries intellectuelles de mon noviciat littéraire, et j'évoquai cette stoïque figure du pauvre d'Aurevilly, cette hardie silhouette de capitan qui souvent, aux heures de doute et de pituite sociale, m'avait apporté tant d'ardeur et de réconfort; car dans l'uniforme mesquinerie de ce temps, au milieu des basses jalousies confraternelles, des vilenies mercantiles, des intérêts précaires et des consciences atrophiées, il se dressait *impavide*, indompté, inaccessible aux agiotages du jour, intact de tout soupçon, comme le palladium de la dignité des lettres.

Nous le pensions immortel, tant était puissante sa vitalité de Normand, taillé comme Guillaume le Conquérant et fait pour la devise de Marot : *La mort n'y mord.* — Quelques mois auparavant, nous nous étions encore rencontrés au cabaret, — sa dernière fredaine, — et, bien que sa voix sonnât moins la charge et n'eût plus son éclat d'assaut, il s'était montré brillant et ironique causeur, nerveux comme toujours, parfois impétueux, l'esprit à l'avant-garde, le discours pailleté d'anecdotes. Il témoignait cependant d'une énorme lassitude de la lutte, mais il apportait une exquise poésie dans le pressentiment qu'il avait d'être vaincu par le temps.

« Je suis un *fantôme du passé*, disait-il, ceux d'aujourd'hui ne me comprennent point, et je crois que déjà je ne les entends plus, car je ne sens pas la révolte bouillonner en moi, à l'audition de leurs abaissantes théories; je n'apprécie plus que le silence, le grand silence qui est d'essence divine, le sublime silence qui est plus fort que les plus fortes rébellions, le silence... qui finalement a toujours raison de tout! »

Néanmoins, pour abattre ce chêne élancé, dont les racines auraient troué le roc, il a fallu de bien occultes manœuvres et des coups de cognée en plein cœur, des déchirements d'écorce et des meurtrissures aux sources mêmes de la sève. D'autres diront peut-être un jour par quelles mains furent portées ces atteintes au puissant octogénaire; ce que je puis prouver, c'est que dans son humble *tournebride* de lieutenant, dans cette modeste chambre que son génie de causeur à la Riva-

rol magnifiait, le crépuscule de la vie semblait devoir l'envelopper doucement, grâce au dévouement ineffable de son Ange gardien, d'une sainte admirable, Mlle Louise Read, qui fut pour lui ce que sont les femmes de sacrifice et de charité, tour à tour une mère et une fille, un soutien et une consolation, une garde et une sauvegarde, un de ces roseaux flexibles qui ne sont jamais plus souples que dans la tourmente.— Sans cette pieuse amie, qui entra mystiquement dans la religion de l'homme et de l'œuvre, Dieu sait ce qu'il fût advenu de ce Tarquin-le-Superbe et quelle fin incroyable à la manière du *Cousin Pons* lui eût été réservée!

Il était de ceux qui sont équipés pour la vie militante, mais non pour une vieillesse désemparée. Il campait avec insouciance ici-bas, avec le dédain du luxe et du confortable ; philosophe comme Bias, oublieux du *Væ soli,* noblement pauvre, car il donnait à quiconque avait besoin jusqu'à son nécessaire qu'il regardait comme du superflu.

Je songeais à tout cela à la nouvelle de cette mort si inopinément connue en route, et je m'attristais à l'idée des articles qu'on allait écrire sur ce haut caractère, des notes où il ne serait question que du mondain extravagant, de l'écrivain original et de sa critique à vitres cassées, sans que rien n'apparût de ce qu'il avait surtout d'exquisement bon et de généreux, de souverainement mélancolique, de pitoyable et d'immensément indulgent, et aussi et surtout de ce *qu'il n'avait point* pour les conditions de la vie sociale de cette fin de siècle, à savoir : la roublardise, le féroce égoïsme, l'hypocrisie, la fanfaronnade du lucre et le profond mépris de tout Art que la foule ne se charge point de largement monnayer.

Ah! certes, sur ces derniers points, il fut ce que les jeunes nomment un *naïf*, ce que les jouisseurs appellent un *gogo*, un gâcheur de métier, et ce sera son triomphe à nos yeux d'être toujours resté l'apôtre de son idéal et de n'avoir jamais courbé sa plume devant l'argent, Dieu de cet Univers.

***

Jules-Amédée Barbey, né à Saint-Sauveur-le-Vicomte, près de Valognes, le 2 novembre 1808 — (un jour des morts!) —, était le premier fils de Marie-André-Théophile Barbey et de Ernestine-Eulalie-Théodose Ango.

— Décédé le 23 avril dernier, il était par conséquent le survivant de trois frères que voici :

1° Léon-Louis-Frédéric Barbey, né le 28 septembre 1809, qui devint l'abbé Léon Barbey d'Aurevilly et mourut à l'hospice de Saint-Sauveur-le-Vicomte le 14 novembre 1876;

2° Édouard-Théophile Barbey, né le 27 janvier 1811, mort commandant du second Empire;

3° Ernest-Louis Barbey, né le 14 décembre 1812, mort vers 1868.— Celui-ci ajouta à son nom de Barbey le nom de du Mottel, son grand-père.

Le père de cette belle lignée, Marie-André-Théophile Barbey, était né le 4 juin 1775 de messire Vincent-Félix-Marie Barbey, écuyer, sieur du Mottel, et de Louise-Françoise-Jacqueline Lucas; il mourut le 15 mars 1868 à l'âge de quatre-vingt-treize ans, après s'être en partie ruiné pour soutenir la conspiration de la duchesse de Berry contre Louis-Philippe. — Il admirait beaucoup les œuvres de son fils aîné, et en particulier *l'Ensorcelée* et les idées politiques contenues dans ce roman superbe et farouche. C'était un fils de chouan, qui regrettait de n'avoir pu *chouanner* à la *première chouannerie* et qui sut élever ses fils avec ses principes de grande noblesse et d'élégante gentilhommerie.

Deux des quatre fils Barbey, l'aîné et le second,— Léon et Jules,— reçurent de leur oncle Vincent-Félix-Barbey, décédé maire de Saint-Sauveur-le-Vicomte le 3 octobre 1829, sous le nom de *Barbey d'Aurevilly*, le droit d'ajouter la dénomination de d'Aurevilly à leur nom patronymique.— Ce nom de d'Aurevilly provient, assure-t-on, d'une terre que la famille Barbey possédait au hameau d'Aureville, près de Saint-Sauveur-le-Vicomte, bien que d'autres le fassent venir du titre d'Orvilliers qui était ajouté au nom d'un de leurs grands-oncles.

Je n'insisterais point sur ces questions de titres et d'origine, bien puériles pour des fils de leurs œuvres d'une essence aussi anoblissante que celles de Jules Barbey d'Aurevilly; mais

le « *Preux de Valognes* » — comme nous le nommions parfois entre amis — semblait souffrir réellement lorsque quelque grimaud de lettres s'avisait de plaisanter sur son nom, s'indignant, non pas en raison de l'attaque à sa personne, mais à l'idée qu'une légende pourrait s'établir dans l'esprit des honnêtes gens sur ce qu'il aurait été capable — lui, ce parangon de fierté — de s'approprier comme un parvenu une particule à laquelle il n'aurait pas eu droit.

La littérature permet toutes les fictions nominales, mais encore se révoltait-il contre les malveillances et les ironies qui parfois montaient jusqu'à lui au sujet de ce nom et de ses armes gravées. Aussi, dois-je, sur ce dernier point, copier d'après Louis-Pierre d'Hozier le règlement des armoiries que son oncle Vincent Barbey lui avait léguées.

Nous, comme Juge d'Armes de la Noblesse de France, avons réglé pour armoiries au sieur Vincent Barbey, écuyer, un *écu d'azur, à deux Bars adossés d'argent et un Chef de Gueules, chargé de trois Besans d'or, cet écu, timbré d'un Casque de Profil orné de ses lambrequins d'or, d'azur, d'argent et de Gueules*, et, afin que le présent brevet de règlement puisse servir au dit sieur Vincent Barbey, et à ses enfants, mâles et femelles, nés et à naître en légitime mariage, tant qu'ils vivront noblement et ne feront acte dérogeant à la noblesse, nous l'avons signé et y avons fait mettre l'empreinte du sceau de nos Armes, à Paris, le vendredi, vingt-cinquième jour du mois d'octobre de l'an mil sept cent soixante-cinq. *Signé* : D'HOZIER.

Il reste donc établi que, sans être de noblesse féodale, ni de grande maison, Jules Barbey d'Aurevilly était ce qu'on nommait autrefois *Gentilhommeau* ou bien *Noblereau*, et qu'il mettait plus de droits que d'imagination dans ces armoiries qui faisaient sourire les sceptiques comme une des faiblesses de ce talent. Mais, au surplus, ce délicat plein de tact, n'usa jamais que très discrètement de ces armoiries; avec une sobriété et un bon ton de dandy, son seul luxe fut de faire écussonner le pommeau d'or de ses cannes de ses « deux bars adossés d'argent », et jamais, même sur les reliures de ses œuvres, qu'il inventait très décoratives pour en faire des hommages, il n'étala avec complaisance l'écu original de Vincent Barbey, car il n'y avait en lui rien qui sentît le pusillanime ou la mesquine ostentation. Il aimait moins à plaire qu'à étonner : c'était là son raffinement; mais il se plaisait à étonner magnifiquement, et voulait qu'on le regardât *comme les Alpes;* il suffisait, à vrai dire, de le voir dans sa contenance olympienne, et de se laisser emporter par son esprit vers les cimes immaculées de l'Art idéal pour que cette image cessât d'être plaisante. — Il éblouissait comme les neiges perpétuelles, et ses paradoxes tombaient de haut en avalanches sur les vallons endormis de la sottise humaine.

***

Paul Bourget, à ses débuts, — alors que nous fréquentions ensemble ce Jupiter tonnant, amoureux de Danaés de cirque, — Paul Bourget, sous le pseudonyme de *Testis*, a laissé dans un petit journal oublié du pays Latin : *le Réveil artistique et littéraire*, qui paraissait en 1876, un charmant et très fin portrait de d'Aurevilly.

« Un aigle en cage, écrit-il, et qui s'use le bec à mordre ses barreaux, voilà l'homme! notre vie moderne l'étouffe. Aventureux, hardi, fringant, passionné par l'énergie, byronien jusqu'au bout de ses gants extraordinaires, qu'il quitte rarement, Barbey d'Aurevilly est déplacé partout ailleurs que sur le tillac d'un navire de guerre. Corsaire il est né, corsaire il est resté. Il écrit comme on se bat, il joue de la plume comme du couteau, et plus d'un, qui ne s'en vante pas, porte au côté une cicatrice mal guérie, l'académicien Laprade entre autres, et Jules Sandeau et George Sand et Hugo lui-même, car d'Aurevilly ne respecte aucun nom. Incapable d'indifférence, il aime ou il hait (manière noire de l'amour), avec une fougue irrésistible.

« ... Barbey d'Aurevilly est byronien, et, comme tel, il aime l'*intense*. Je doute qu'il aime autre chose. Il me dira *non* peut-être, mais il aura tort, car la seule qualité de l'écrivain c'est de faire intense, de brûler la page, d'arracher un cri aux mots, de briser les reins à la langue, s'il le faut, mais de mordre sur l'âme à la façon de l'eau-forte et d'y creuser l'ineffaçable empreinte de figures idéales, plus vivantes et plus expressives que les têtes rencontrées chaque jour dans la réalité de la vie.

© 2007 Lyon — Éditions « Les marionnettes du temps » — http://editions-silvaplana.fr

« M. d'Aurevilly l'a voulu. Il est intense. Essayez donc d'oublier, après l'avoir lu, ce *Prêtre marié,* ce Sombreval tragique et surhumain, cette Calixte aux pieds nus, sur le front de laquelle flamboie une croix sanglante comme l'épée sur la joue de Walstein, et Nehel de Nehon, et les deux sorcières shakespeariennes, et le vieux château du Cotentin, au pied duquel croupit l'étang fatal qui roulera le corps du prêtre athée et de sa céleste enfant. Le *Chevalier Destouches,* l'*Ensorcelée,* la *Vieille Maîtresse,* autant de drames inventés avec énergie et sublimes de couleur violente ! Car c'est là un trait où le byronien éclate et tranche sur les obscurs réalistes. Barbey d'Aurevilly invente avec énergie ; ses caractères sont tendus comme des bras d'athlète, ses bras terribles et dangereux comme un coupe-gorge, ses dénouements cruels comme des fins de bataille. Mais le romancier a triomphé, il a bouleversé votre cœur, il l'a déchiré, mais labouré. Révoltez-vous, sifflez, ricanez, applaudissez : je vous défie de demeurer indifférent. »

Bourget n'a jamais mieux saisi d'Aurevilly que dans un portrait crayonné il y a bientôt quatorze ans. — C'est à cette époque que moi-même je connus ce grand charmeur... C'était à l'une des soirées intimes de François Coppée, et je me souviendrai toujours de l'impression que me fit celui qu'Hippolyte Babou appelait si joliment *Barbemada de Torquevilly.* Grand, svelte, large d'épaules, le buste en avant, la tête légèrement renversée, les cheveux romantiquement rejetés en coup de vent, la moustache à la bravache, balafrant de noir son visage de pirate espagnol, il m'apparut non point comme le vieux comédien extravagant, sanglé dans le justaucorps et enfoui sous la dentelle, sur lequel la mauvaise foi des journalistes s'est trop longtemps donné carrière, mais comme l'évocation la plus noblement expressive des anciens gentilshommes revenus en France à la Restauration. Son geste, d'une grâce impérieuse et d'une distinction hautaine, était ample, mais plein de mesure, et attirait l'attention sur ses mains qu'il avait très fines, très parlantes et qui, en soulignant ses discours, avaient une mimique spéciale, originale, intrépide et altière à la fois.

Je ne trouvais en lui ni le beau causeur forcené, dont le type est trop connu, qui tire l'attention de tous et tyrannise la liberté des dialogues ; je voyais, au contraire, un merveilleux auditeur, dont le silence était plein d'une éloquence physionomique et qui apportait autant d'art et d'humour à savoir écouter qu'il montrait d'autorité pour se faire entendre. — Il représentait ainsi l'esprit de causerie dans ce qu'il devait avoir de plus exquis au milieu des cercles de la société polie d'autrefois, n'interrompant jamais son partner, bien qu'il excellât à l'aider dans son récit par un de ces terribles mots à mitraille qu'il faisait éclater comme une grenade au moment très opportun.

Il me parut non pas que je le voyais pour la première fois, mais que je le retrouvais. N'y avait-il pas en lui un je ne sais quoi qui rappelait en même temps Chamfort, Diderot, le prince de Ligne, de Maistre, Joubert et de Bonald ! — Je l'entends encore, après une heure de tête-à-tête, me dire avec cette sorte d'exaltation rythmée et pondérée qui caractérisait ses propos si supérieurement ponctués :

« Venez me voir, monsieur, quand vous voudrez ; vous me trouverez heureux de vous accueillir sur ma Galère, mais ne venez pas le Vendredi ; ce jour-là, monsieur, *j'entre en conclave ;* je ne fais pas un Pape, puisque, malheureusement, je ne suis pas Cardinal, mais je fais un article, puisque, malheureusement, je suis journaliste. Or, quand je fais un article, je suis chambré comme un Cardinal, et vous pourriez me camper deux pistolets sous la gorge que je ne céderais point au plaisir de vous voir, fût-ce même pour *grignoter* un peu de votre conversation. »

Ce langage, plein de parenthèses et d'images fulgurantes, me ravissait, je l'avoue, et je revis souvent ce magnifique « capitaine Métaphore » digne d'être immortalisé par le pinceau de Vélasquez. — Notre liaison fut aussitôt de l'amitié, et de la meilleure ; à vingt-quatre ans, j'en étais tout fier et tout ému, et je trouvais en sa compagnie un charme infini, car son esprit élargissait toutes les questions de critique, de polémique et d'histoire, éclairait le passé et illuminait l'horizon avec une géniale clairvoyance de prophète.

Il n'admettait dans la littérature que celle qui exprime et personnifie l'essence divine d'un homme, et il ne pouvait tolérer toutes

les écoles modernes où l'exercice de l'œil et de l'observation sont plus en vigueur que l'exercice de l'âme même. « En matière de forme littéraire, écrivait-il, c'est ce qu'on verse dans le vase qui fait la beauté de l'amphore, autrement on n'a plus qu'une cruche. »

D'autre part, il disait encore : « Je ne crois qu'à ce qui est rare : les grands esprits, les grands caractères, les grands hommes. Qu'importe le reste? Le plus grand éloge qu'on puisse faire d'un diamant, c'est de l'appeler un solitaire. »

***

Solitaire, il l'était comme l'aigle, comme le lion, comme l'ermite. Sortant rarement le jour, il demeurait isolé dans cette chambre de la rue Rousselet, où peu d'amis venaient frapper à l'huis, et il ne souffrait point de cette claustration volontaire, donnant tout son temps à ses pensers et à la lecture attentive des livres qu'il avait décidé de juger à son tribunal de lundiste du *Constitutionnel*. — Parmi ses plus fidèlement dévoués, un de ses jeunes admirateurs, Georges Landry, qu'il nommait le *Frédégondien* (en souvenir de l'amant de l'épouse de Chilpéric), fut pour lui, durant ces quinze dernières années, un secrétaire affectueux, désintéressé, diligent, un voisin attentif à sa santé et à ses besoins, capable de le préserver du contact immédiat des ennuis journaliers de la vie, apte à s'entremettre avec les libraires et imprimeurs pour l'envoi des livres, la correction des épreuves, et tous les menus tracas du journalisme. Grâce à la tendresse dévotieuse et dévouée, au zèle infatigable de cet ami que sa reconnaissance le forçait parfois à appeler l'*Ange*, grâce aussi aux soins apportés plus tard par l'admirable charité de Mlle Louise Read, le grand solitaire pouvait maintenir un bâton de longueur entre la société et son dandysme laborieux et vivre loin des coupe-gorge des assemblées confraternelles des arts et des lettres.

Barbey d'Aurevilly tenait du reste en maigre estime le petit monde courant des écrivains et des journalistes; il ne pouvait souffrir tous les « plats pieds » qui lui décernaient du *Cher maître* à tous propos et hors de propos :

« Ils me dégoûtent, monsieur, me disait-il; qu'est-ce que cela peut bien me faire qu'ils me découvrent du talent; je ne suis point leur maître et ne les reconnais pas pour disciples; ils sont vils, bas, rampants, obséquieux et sans dignité. *Cher maître!* La belle parole! On ne dit pas plus ces choses-là, monsieur, qu'on ne dit à une femme qu'elle est belle et qu'elle a de beaux mollets; on le lui fait sentir et c'est là le délicat, le fin du fin. Je goûte ceux qui me font comprendre qu'ils m'aiment et qu'ils ont de l'admiration pour mon talent, mais qui ne me le disent pas. »

Cependant, malgré des ironies terribles et des mots d'une insolence patricienne, il ne rebutait personne de ceux qui lui faisaient visite dans le but intéressé d'un article, mais pour rien au monde il ne se fût engagé avant d'avoir formé son opinion sur l'œuvre qui lui était présentée, et les livres rejoignaient les livres dans la fosse d'oubli dont il les jugeait dignes, car il ne s'adressait qu'à des ouvrages capables de piédestaliser ses colères et ses louanges. Il détestait les demi-teintes, les talents gris, les esprits en camaïeu, les modérés sans excès de qualités brillantes ou sans pléthore de vices consanguins.

Son silence sur tant de livres largement dédicacés, munis de l'amorce des hommages les plus truculents, lui fit d'irréconciliables ennemis dans la gent irritable des écrivains. Partout on le battit en brèche; dans les journaux où il écrivait, dans l'officine des éditeurs on lui fit une guerre sourde et tenace, et les romans de ce sincère et de ce hautain de conscience eurent à subir cette inattention du journalisme qui est la basse rancune de ce qui est petit contre ce qui est grand, courageux, loyal et franc.

C'est que Barbey d'Aurevilly aussi bien dans la fiction que dans la critique et l'histoire ne pouvait se prendre qu'à l'expression d'une personnalité accusée et ne s'intéresser qu'à la vibrance d'un tempérament original et puissant. Dans l'érudition il ne prisait la science documentaire que lorsqu'elle se trouvait dominée et conduite par le talent propre du metteur en œuvre ou par un art spécial :

« En dehors de ces conditions, qu'est-ce que l'érudition? proclamait-il.

« Voyez : une femme a passé dans cette chambre.... les savants mettent leurs lunettes

et cherchent ses épingles.... voilà l'éruditien pour la plupart! — Figurez-vous un monsieur qui irait faire son marché et rapporterait d'exquises et plantureuses victuailles qu'il ne saurait pas accommoder. Cet homme peut-il m'intéresser ? Il me faut un érudit qui sache relever par les condiments de son esprit naturel les pièces qu'il doit préparer, il me faut un lettré qui me fasse bien dîner; sinon qu'il aille au diable avec ses paniers de provisions crues!

« L'érudition par-dessus, c'est le fardeau... par-dessous c'est le piédestal. Il faut être au-dessus de ce qu'on sait.

« L'érudition est une pataude, ajoutait-il encore. Il est nécessaire que ceux qui la pratiquent la fassent tourner, pivoter et la gracieusent, comme ceux qui valsent bien donnent de leur grâce aux grosses dames qu'ils font valser ! »

Dans la belle série des *Œuvres et des Hommes* qui est loin d'être complète, on retrouverait sur l'étude de l'histoire, sur l'esprit de la critique, sur l'art du théâtre, sur le sens poétique, des opinions aussi personnelles, aussi larges, aussi élevées. — Je pense, en somme, que l'ouvrage qui synthétiserait le mieux l'originalité du fougueux écrivain serait un livre de maximes, axiomes, pensées, aphorismes, notes et observations extraits de l'ensemble de ces écrits. Si ce recueil devait être un jour publié, je crois pouvoir garantir que ce serait une des plus glorieuses épaves de la littérature de ce siècle pour la Postérité; car, ainsi que l'exprimait l'auteur des *Prophètes* du passé : « Les pensées enchaînées d'un livre, celles qui font la trame d'un livre, c'est le carquois plein, c'est tout le carquois.

« Mais la pensée détachée, c'est la flèche qui vole. Elle est isolée, elle a, comme la flèche dans les airs, du vide au-dessus et du vide au-dessous d'elle. Mais elle vibre, elle traverse, elle va frapper. »

Or d'Aurevilly qui se vantait d'être né sous le signe du Sagittaire et d'avoir reçu tant de flèches qu'il était devenu carquois, d'Aurevilly fut surtout un archer et un arbalétrier inimitable; il décocha dans ses articles, dans ses romans, dans sa correspondance, tant de traits empennés, tant de dards empoisonnés par l'ironie, tant de falariques brûlantes que le frissement en bruirait délicieusement à nos oreilles, et je lui avais un jour mis en tête le recueil général de ses sagettes humoristiques, de ses cestes et de ses javelots de polémique sous ce titre : *Le Carquois du Sagittaire.*

Mais le cher homme souriant, l'œil un peu attristé, me montra le cachet dont il scellait ses lettres, afin que j'y pusse lire sa devise fataliste : *Too late ! — Trop tard !*

Aujourd'hui qu'il n'est plus, sa devise est morte et son règne commence; ceux qui auront souci de sa gloire diront-ils : *Too early ! Trop tôt !...?*

***

La correspondance de Jules Barbey d'Aurevilly, si jamais on en peut recueillir les différents éléments, sera aussi l'un des plus précieux monuments élevés à sa mémoire, car c'est dans cette correspondance que le génie naturel de l'homme apparaîtra pour détruire la légende de l'artificiel et de l'apprêté qui s'est faite sur l'écrivain. — C'est d'après l'impression de ses manuscrits polychromes qu'on pourra juger ce grand cœur sous ce grand cerveau et admirer dans tout son éclat cet esprit comparable à un pur rubis à feux changeants. Cette publication ne pourrait être qu'une quintessence des lettres écrites; car, en dehors des vingt ou trente volumes d'épîtres adressées à l'érudit Trébutien, de Caen, et que celui-ci recopia soigneusement sur de grands registres reliés en noir, on retrouverait (bien que Barbey d'Aurevilly ne fût point épistolier avec excès) de nombreuses lettres envoyées jadis à Roger de Beauvoir, à de Custines, à de Foudras, à Théophile Silvestre, à l'abbé Léon d'Aurevilly, à M. Bottin-Desylles et à vingt autres écrivains d'autrefois et d'aujourd'hui. Des mains délicates seules pourraient préparer ce grand régal de lettré, afin qu'il ne puisse advenir de lui ce qu'il est advenu de Flaubert qui s'est vu livré au public dans son intimité la plus frileuse et que la garde d'une nièce n'a su préserver de ce sacrilège.

En tant qu'épistolier, Barbey d'Aurevilly donne presque la profonde sensation de ce qu'il était comme causeur, dans la tradition

dorénavant perdue de la causerie française, il a le mot tranchant, l'humeur intarissable, l'abandon charmant, l'expression juste et colorée, l'image enluminée et je ne sais quelle flamme naturelle qui attise toutes ses phrases et nous les fait pénétrer dans la tête et longtemps conserver toutes brûlantes de leur sincérité. Le tour tortillé, embroussaillé qu'affecte parfois son style pompeux est toujours plein d'ampleur et très lucide pour qui a pu connaître le *diseur* qu'il fait revivre; l'emphase même, toujours idéologique, n'est jamais déplacée dans ses lettres non plus que la grande canne de frondeur ne l'était dans sa main. De plus il est néologue par nature, par besoin et par sentiment de la caractéristique, et ses néologismes ont de la race et de la distinction; jamais le moindre mot trivial, bas, grossier, ne s'est glissé dans ses épîtres les plus familières. On sent que, lorsqu'il écrivait, il ne quittait pas ses gants comme M. de Buffon avait à sa table de travail les mains noyées dans la mousse de ses manchettes de dentelles.

Ce qui distingue sa manière, c'est le primesaut, la libre allure d'un esprit sûr de lui qui va de l'avant sans se retourner, qui ne s'attarde pas à peser ses mots pas plus qu'un soldat à peser ses balles; il n'a pas la torture angoissante de Flaubert pour l'emploi du vocable, il marche impétueusement avec une fierté native et, soit qu'il écrive des romans, des critiques ou des lettres, son manuscrit est d'une seule coulée, sans reprises, je ne dirai point sans surcharges, car ce fut là son péché mignon d'arrondir et d'amplifier sa phrase par goût, de grandioser son effet à ses propres yeux.

Dans les plus courantes de ses lettres il témoigne, dans ses jugements concis sur les hommes et les œuvres, d'une vue pénétrante, d'un entendement supérieur et d'un esprit unique dans l'expression de l'idée. J'ouvre une épître familière adressée au *Frédégondien*, et j'y trouve cette jolie satire de Charles Nodier, qu'on me saura gré de citer.

« Je n'ai dit à Bloy qu'un mot en passant sur Charles Nodier. J'ai peur que ce mot soit insuffisant. Nodier est insuffisant lui-même. C'est un esprit fait de nuances fines et pâles. Il est sur le point d'être poète et il ne l'est pas; il est sur le point d'être un grand romancier, et il ne l'est pas; un grand historien, et il ne l'est pas (voir ses *Mémoires*); un grand linguiste, et il ne l'est pas. Il est enfin sur le point d'être tout et il n'est que Charles Nodier, une jolie imagination qui a passé, comme tout passe, quand ce n'est pas le beau absolu ! — Nodier projeta les feux de l'aurore de ce jour étincelant, dont nous sommes le triste lendemain et qui a été le Romantisme. — Il avait de l'arc-en-ciel dans l'esprit, comme Janin y avait de la couleur de rose, mais l'arc-en-ciel ne danse que sur des nuages et s'y évanouit. Je crois pour ma part que le succès qu'il eut tient précisément à cet arc-en-ciel dans lequel il n'y a que des nuances et qu'il avait dans l'esprit. — Cela flattait et berçait tous les yeux et cela ne les offensait pas ! L'éclatante couleur est une insolente qui manque de respect aux yeux chassieux de la médiocrité qui est Tout le Monde, et voilà pourquoi Delacroix a mis si longtemps à faire son trou qui est enfin devenu l'orbe de la gloire et qui ira toujours en s'élargissant, pendant que celui de Nodier, qui paraissait immense, s'est fermé comme une piqûre de rosier de Bengale qu'il était et, au bout d'un certain temps, on n'en retrouvera plus même la trace ! Il périt déjà dans les cabinets de lecture. On a peine à l'y trouver, et il n'est pas lu. Il y sent le *moisi*, le *mucre*, comme ils disent en Normandie. Superbe expression. — Nodier n'est un homme de génie (car il a passé pour cela) que pour les mêmes raisons qui feraient que, pour d'ignorantes jeunes filles, l'hermaphrodite serait un homme. Et, comme l'hermaphrodite qui voudrait prouver qu'il en est un, il se donne une peine du diable, mais il reste ce qu'il est : *ni mâle ni femelle*. Dans son *Roi de Bohême* et ses *Sept châteaux*, il a *osé outrer Sterne*, mais du Sterne outré, c'est du Sterne raté. Trop de zèle, dit Talleyrand, trop d'efforts, je dis moi; *l'effort, c'est le trop de zèle de l'esprit*. Il paraît qu'il était aimable, qu'il avait les grâces de la causerie et un salon — une ruche où les abeilles du temps bourdonnèrent. Cela explique son genre de popularité dans *l'en haut*, laquelle n'est pas du tout celle d'Alexandre Dumas, populaire lui aussi (mais à tous les niveaux — et malheureusement dans *l'en bas*), qui est un amour de la même époque. »

Ce fragment de lettre donne bien l'expression du style épistolier de Barbey d'Aurevilly; si infidèle que puisse paraître à première vue ce portrait de Nodier qui nous étonne et nous blesse légèrement dans l'affection cérébrale que nous conservons tous pour ce lettré délicat, lucide et d'une grâce si policée, nous ne pouvons, en y réfléchissant de loisir, ne pas en apprécier la finesse d'observation et la justesse générale. Dans toute critique et appréciation

orale ou écrite, manifestée dans la conversation, dans le journal ou dans le livre, l'auteur des *Juges jugés* s'est toujours montré avec sa nature passionnée un violent, un exaspéré, un ardent sans cesse porté vers les extrêmes, et par conséquent souvent un injuste.

Il n'y a que les tièdes, les modérés, les faibles, les poncifs et les médiocres qui puissent juger d'esprit froid et diagnostiquer sur le talent d'autrui avec une pondération équitable. Les esprits ardents, vivants, chaudement congestionnés par l'ardeur des sensations reçues ne peuvent qu'adorer ou haïr, louer ou mépriser; ils étreignent avec la même puissance aux deux pôles de la passion et ils ne peuvent pas plus comprendre la critique juste, qui est le juste milieu, que Don Quichotte ne comprenait le bon sens de Sancho.

Quand Barbey d'Aurevilly jugeait un homme ou une œuvre, il partait en guerre ou en bonne fortune, jamais en marivaudage et en exercice de rhétorique. Avec son âcreté, de sa plume qui guerroyait d'estoc et de taille, il luttait sans cesse, soit qu'il essayât, en faveur d'un talent naissant ou d'un génie méconnu, de faire une trouée lumineuse à travers l'opaque indifférence publique, soit qu'il voulût décapiter un de ces épis vides qui trop souvent lèvent la tête au-dessus des lourds épis courbés dans le champ des moissons d'art. Mais la passion ne l'aveugla jamais que par le mirage des grandes vertus humaines et, comme il l'écrivait en 1858, au *Réveil* de Granier de Cassagnac, si sa critique avait dû se choisir un symbole, elle eût pris *la Balance*, *le Glaive* et *la Croix*.— C'est bien du reste autour de ces trois emblèmes que sa phrase s'allume et irradie.

***

La plus vive et la plus longue amitié littéraire de Barbey d'Aurevilly fut celle qui le lia durant près de trente ans à François-Guillaume-Stanislas Trébutien, de Caen, qui fut son premier éditeur et pour ainsi dire son véritable initiateur littéraire. Trébutien est la dernière physionomie de bénédictin, dans le sens laborieux et ascétique du mot, que ce siècle ait pu voir; personne jusqu'ici ne s'est occupé de mettre en lumière cette superbe figure d'érudit de province dont l'œuvre et la vie intime donnent droit au respect et à l'admiration.

Trébutien et Barbey d'Aurevilly se connurent à Caen aux environs de 1830, alors que celui-ci, sortant du collège, faisait son droit, selon son expression, beaucoup plus à genoux au bas de la robe des femmes qu'à l'école. D'Aurevilly était alors, pour le peindre à sa manière, « un petit vampire aux yeux suceurs à vide qui n'a encore touché à rien » et qu'un médaillon de Finck, qu'il conserva toujours, nous représente, beau comme le jeune Byron et pâle comme le sombre Rolla.

Cette longue liaison de Trébutien avec l'auteur de la *Vieille Maîtresse* me fut contée un soir au sortir du Cirque, et j'entends encore par le souvenir la voix du Gentilhomme valognais, cette voix fièrement timbrée qui devenait si divinement mélancolique et qui savait dire et conter comme dorénavant je n'entendrai plus jamais dire ni conter.

« J'étudiais mon droit à Caen, c'est là que mon père, craignant les excès d'une fougue intraitable m'avait envoyé, afin d'éviter que je ne fisse des folies à Paris, ou que je devinsse homme politique — une infamie à ses yeux!— Mon droit, à moi qui rêvais alors, mon cher, de la vie fringante, du bruit militaire, des charges et des sonneries, des uniformes et des aiguillettes! Je devrais être aujourd'hui le Maréchal d'Aurevilly! Quand on se sent des torches allumées en soi, il est triste de faire des économies de bouts de chandelles, et je m'ennuyais ferme à Caen. En dépit d'une société des plus distinguées, je me sentais isolé devant moi-même et je cherchai logiquement à me plonger dans une lecture forcenée.

« J'avisai près du pont de Caen ce qu'on nommait autrefois un cabinet littéraire, et, tandis que je bouquinais, le libraire, tête de Siméon le Stylite, œil vif et profond, front remarquable, me parla, et je fus frappé de l'accumulation intelligente et habile de son érudition. C'était un homme maigre, à l'allure pénitente, comme un Père du Désert, avec une jambe repliée, le pied en l'air,... une jambe ankylosée, infernale... Malgré la différence des conditions apparentes, nous conçûmes, dès le début, cette ardente sympathie

que rien ne démentit pendant longtemps. Monarchiste et religieux, d'un catholicisme de fer, Trébutien avait étudié le persan, l'arabe et le turc et il avait publié chez Dondey-Dupré dès 1826 des contes persans et des *Contes inédits des Mille et une Nuits*. Il connaissait déjà les Francisque Michel, les Leroux de Lincy, les Jubinal, les Julien Travers, et autres archéologues de lettres, et il fonda cette *Revue de Caen* qui n'eut qu'un numéro et dans laquelle parut *Léa*, mon premier essai dans la Nouvelle, que je signai alors Jules Barbey.

« Trébutien se fit l'éditeur, à petit nombre d'exemplaires (trente ou trente-cinq), de ces ouvrages ou plaquettes que, vous autres Bibliophiles, vous recherchez avec tant de soin : *la Bague d'Annibal*, *Trente-six ans*, œuvre introuvable; *Deux Rhythmes oubliés : le Laocoon* et *les Yeux caméléons*, les *Poésies*[1], que je lui dédiais; c'était une restitution, car il savait éditer comme Benvenuto Cellini ciselait, et il taillait mes cailloux comme on taille des diamants. J'étais déjà digne du surnom de *Lord Anxious* que je me suis décerné, car sur la question des corrections typographiques j'étais angoissé, tyranniquement obsédé par l'erratum. Mais Trébutien était là, et rien n'échappait à son œil de typographe étonnant. Ce fut en causant avec cet ami idolâtre que je conçus l'idée d'une série de romans sur les guerres de la chouannerie et qu'il me fournit mille documents précieux relatifs à cette histoire des chouans dans le Cotentin, sur laquelle je pensais fixer les rayons bleus de mon imagination; mais je ne persistai point dans cette voie, la vie est plus forte que nos projets, et après la publication du *Chevalier des Touches* et celle de la *Première Messe de l'abbé de la Croix-Jugan* qui devint plus tard *l'Ensorcelée*, j'arrêtai mon épopée de la chouannerie que je voyais si vaste et si prodigieuse.

Après un stage assez long à Caen, poursuivait Barbey d'Aurevilly avec le geste familier qu'il avait d'élever sa main aristocratique, dont l'index était replié à la hauteur de ses lèvres, comme pour soutenir et souligner sa parole après un temps assez considérable, je vins à Paris, pour y gaspiller les quelques livres parisis que me laissait un oncle à héritage. C'est alors que j'écrivis à Trébutien, qui s'ennuyait mortellement dans sa solitude à Caen, cette formidable série de lettres qui, réunies forment plus de trente volumes in-4° et dans lesquelles j'ai versé le meilleur de moi-même pour les hommes et les choses de ce temps.

Trébutien ne semblait vivre que par mes lettres qu'il recopiait pieusement; cette correspondance était la communion intellectuelle de ce fanatique d'amitié; j'étais le soleil, la lueur divine qui arrivait brillante et chaude dans cette *Lucarne de savant* et je ne manquais guère le courrier qui devait alimenter la ferveur de cet ardent par réflexion.

Trébutien vint à Londres par la suite pour des recherches; de là, il passa à Paris où il séjourna pendant quelque temps et retourna définitivement à Caen.

« Pour expliquer notre brouille, mon cher ami, ajoutait lentement l'exquis causeur dont je rends malaisément l'éblouissement de la phrase et de la diction, il faut faire intervenir une femme... la femme d'un professeur de droit, une coquine abominable, un monstre de bassesse et de perfidie, que le pauvre lettré eut le malheur d'aimer sans mesure.

« Trébutien avec son infirmité terrible était doux, timide, modeste, épeuré par tout contact humain, presque sauvage, mais sous cette apparence craintive il dissimulait un brasier ardent, attisé par tous les désirs d'enfer; c'était un moine, mais un moine italien comme ceux de Bandello, de Pogge et de Firenzuola; il dévorait en silence sa virilité, mais il était brûlant, enflammé, craquelé par la passion, et parfois il s'aventurait à la porte d'une fille sans oser agiter la sonnette, pris d'effarement comme le patient à la porte du dentiste. — Or le pauvre bibliothécaire de Caen — car il l'était devenu — vécut dans l'intimité de la femme dont je vous parle, sans qu'elle lui accordât la moindre faveur, et cette coquette affola ce coq; elle se plut à tisonner férocement cette braise ardente, à la retourner, à exaspérer cruellement son ignition, à en faire jaillir des flammes, et, quand cet être humain fut rouge et transparent comme un poêle ronflant, elle s'enfuit effrayée de l'in-

1. Ces poésies ont été réimprimées in-8° à Bruxelles en 1870, à 72 exemplaires, par *Insignis Nebulo* (Poulet-Malassis).

cendie qu'elle avait allumé. Trébutien devint fou de douleur, et nous jurâmes tous deux de le venger.

« Ce fut dans ce but que j'écrivis les *Bottines bleues*, je sortis de moi ce *Rhythme oublié* comme un volcan rend sa lave dans un vomissement grondant et plein de secousses, comme si j'avais été l'Etna en personne, car je pensais à la grimace que ferait le monstre lorsqu'on lui présenterait cette coupe de vitriol bleuâtre... Mais Trébutien revit la vaniteuse sans cœur et se refroidit pour moi; puis, à propos de la publication des *Lettres d'Eugènie de Guérin*, la guerre, hélas! éclata injustement de son côté. — Il prétexta de mes relations avec Malassis qui s'offrait de publier les œuvres de Guérin pour me traiter indignement, lançant des mots de *journaliste!* de « mauvaise compagnie »! de débauché! que sais-je? Il était fou, fou, fou! — En dépit de mes tentatives conciliantes, il me renvoya, comme une maîtresse bafouée, mes lettres et mes portraits sans me répondre, puis il s'efforça de me nuire auprès de l'Héritière des Guérin, « une vieille dévote à chaufferette », assez faible d'esprit, qui donna carte blanche à Trébutien. Sainte-Beuve fut chargé d'écrire la notice, et le livre fut publié chez Didier, sans moi qui l'avais prôné, élevé, qui avais réuni les documents les plus précieux et qui avais mûri cette publication comme une œuvre personnelle. — Nous étions définitivement brouillés. Longtemps après — singulier contraste des hommes et de la vie — Jules Vallès, qui avait fait une incursion jusqu'à Caen, essaya de nous réunir et de nous réconcilier; il me dit que Trébutien pleurait sans fin sur notre rupture, qu'il se frappait la poitrine, s'en attribuait tous les torts et me suppliait de revenir à lui. Je fus inflexible... Il était fou; il aurait assurément recommencé dès le lendemain. Jamais je ne le revis!... Il mourut en 70, l'année de la guerre, d'une goutte remontée au cœur, en écoutant un sermon dans une église de Caen. »

Ainsi me fut contée l'histoire de cette longue liaison avec Trébutien qui domine pour ainsi dire dans la vie intellectuelle de Barbey d'Aurevilly et dont je n'ai fait qu'atténuer les détails. Dans la biographie du grand écrivain normand, les pages relatives à Caen et son bibliothécaire tiendront assurément une large place commandée par la logique au biographe, et je n'ai pu ici qu'en esquisser les lignes générales.

Barbey d'Aurevilly eut pendant toute cette période de son existence de grands déboires, de profondes tristesses, d'amères désillusions et de pressants besoins d'argent. Il supporta le tout avec la plus haute dignité et la plus courageuse sérénité. « J'ai parfois pensé à me brûler la cervelle, me disait-il un jour magnifiquement, mais j'ai retrouvé la conscience et la fierté de moi-même. *J'ai eu peur de brûler un cerveau.* »

***

Trébutien ne fut pas seulement l'éditeur des premières œuvres de Barbey d'Aurevilly, mais encore se fit-il le publicateur des poésies de son frère l'abbé Léon qui, avant d'entrer dans les ordres, avait été un des chansonniers les plus aimables du *Momus français*. L'abbé Barbey d'Aurevilly, qui vécut toujours en Normandie, a laissé un petit recueil de *Sonnets*, un opuscule de poésies religieuses : *Rosa mystica* et un recueil (vers et prose mélangés) qui eut deux éditions en 1858 et 1867) sous ce titre : *le Livre des Hirondelles*.

L'abbé d'Aurevilly s'y fait voir poète de valeur, profondément empreint de la mélodie lamartinienne et des aspirations de lord Byron; ce n'est certes ni par l'expression ni par la richesse de la rime que ses œuvres montrent leur supériorité, mais par le rythme et le souffle d'idéalisme qui passe dans toutes les strophes massées sous son inspiration. Il fut en correspondance et en sympathie littéraire avec Sainte-Beuve et le grand poète américain Longfellow, qui écrivit au missionnaire eudiste les lettres les plus flatteuses pour ses sonnets, romances et poèmes.

Jules Barbey d'Aurevilly avait pour ce frère junior une affectueuse amitié mêlée de vénération. Il se plaisait à parler de son mysticisme et à héroïfier son abnégation religieuse, à peindre sa charité chrétienne en faisant flamboyer son admiration sur le nimbe dont il ornait la tête de son frère appuyé sur la croix. Il le montrait pauvre, vêtu de vieilles soutanes verdâtres, confessant là-bas en Normandie dans son église sans

toit, recevant sans bouger les ondées du ciel et la brise glacée en son confessionnal.

Lorsqu'il mourut, il écrivit à un de ses amis de Saint-Sauveur-le-Vicomte, en novembre 1876, ce fragment d'une lettre pleine de sentiment attristé, où toute son âme et son caractère d'écrivain se révèlent :

Je n'ai point douté de vous et de votre pensée en ce triste moment; je suis sûr que vous avez été avec moi. Il y avait en ma compagnie des amis invisibles autour de cette fosse ouverte où je l'ai déposé. Je les sentais dans l'air... autour de moi, cortège que je voyais *seul* et qui me semblait plus doux que l'autre, car je n'avais, — excepté les pauvres qui l'ont aimé, les Pères de sa Compagnie et M. Bottin-Desylles, le cousin qui a épousé en secondes noces Mme Barbey d'Aurevilly, née de Crux, ma tante, — je n'avais que des indifférents.

... Je l'ai enterré dans le cimetière des pauvres, comme s'il avait été Franciscain,... — et il était digne de l'être, — et il s'est trouvé que ce cimetière est sublime! On y peut enterrer également des héros, des saints, des pauvres et des poètes. Il y est, entre une croix et le mur du château fort de Saint-Sauveur, bâti par Néel de Néhou, et qui a vu Du Guesclin. Sa tombe est au fond d'un fossé de guerre, sous lequel on a planté des pommiers qui seront en fleur au printemps prochain, comme lui, il est en fleur immortelle dans le jardin céleste de là-haut.

Les deux frères avaient une conception analogue de la vie dans la façon élevée et si digne dont ils en voulaient la pratique; ils eurent à leurs débuts quelques tournois poétiques, et la magnifique série de stances qui toutes se terminent par ce vers attristé

Voilà pourquoi je veux partir !

était écrite en réponse à une longue pièce de vers de l'abbé Léon qui débutait par

Ah ! pourquoi voyager ?

Barbey d'Aurevilly fut un poète dans le plus noble sens, un poète délicat et caché qui dissimula sa lyre, sentant bien que la foule n'aime que les violons. Aussi en dehors des poésies publiées à quelques exemplaires par Trébutien, il écrivait assez fréquemment dans le lourd cahier de notes, de pensées, d'extraits de lectures, qu'il avait fait relier en maroquin rouge et qu'il nommait *Mon crachoir*, de longues, chaudes et sonores poésies mystérieuses qu'il nous lisait parfois entre intimes, avec cette voix de cristal voilé, encore vibrante mais langoureusement attristée, qu'il savait assouplir au gré du rythme et mettre en valeur dans le registre de la pièce choisie.

Parmi ces pièces au souffle romantique, mais à l'allure si crânement personnelle, celle que j'aimais à lui redemander après la *Maitresse rousse* et la *Beauté* est intitulée *le Cid Campeador* et n'a jamais paru dans ses œuvres jusqu'ici. Pour longue qu'elle soit, je ne la mutilerai pas et la donnerai intégralement. La voici :

Un soir, dans la Sierra passait Campeador.
Sur sa cuirasse d'or le soleil mirait l'or
Des derniers flamboîments d'une soirée ardente,
Et doublait du héros la splendeur flamboyante!
Il n'était qu'or partout, du cimier aux talons.
L'or des cuissards froissait l'or des caparaçons.
Des rubis grenadins faisaient feu sur son casque,
Mais ses yeux en faisaient encor plus que son masque.
Superbe, et de loisir, il allait sans pareil,
Et n'ayant rien à battre, il battait le soleil!

Et les pâtres, penchés aux rampes des montagnes,
Se le montraient, flambant au loin dans les campagnes
Comme une tour de feu, ce grand cavalier d'or,
Et disaient : C'est saint Jacque ou bien Campeador.
Confondant tous les deux dans une même gloire,
L'un pour mieux l'admirer, l'autre pour mieux y croire!

Or, comme il passait là, magnifique et puissant,
Et calme et grave et lent, le radieux passant
Entendit dans le creux d'un ravin solitaire
Une voix qui semblait, triste, sortir de terre!
Et c'était, étendu sur le sol, un lépreux,
Une immondice humaine, un monstre, un être affreux,
Dont l'aspect fit lever tout droit, dans la poussière,
Les deux pieds du cheval se dressant en arrière,
Comme s'il eût compris que les fers de ses pieds,
S'ils touchaient à cet être en resteraient souillés,
Et qu'il ne pourrait plus en essuyer la fange !
Cependant le héros, dans sa splendeur d'archange,
Inclinant son panache éclatant, aperçut
Ce hideux malandrin, sale et vil, le rebut
Du monde — il lui tendit noblement son aumône,
Du haut de son cheval cabré, comme d'un trône,
A ce lépreux impur, contagieux maudit,
Qui la lui demandait au nom de Jésus-Christ!
C'est alors qu'on put voir une chose touchante :
Allongeant vers le Cid sa main pulvérulente,
Le lépreux accroupi se mit sur ses genoux,
Surpris — le repoussé! — de voir un homme doux
Ne pas montrer l'horreur qu'inspirait sa présence,
Et ne pas l'écarter du bois dur de sa lance;
Et touché dans le cœur de voir cette pitié,
Il osa, lui, le vil, l'affreux, l'humilié,
Dans un de ces élans plus fort que la nature,
Au gantelet d'acier coller sa bouche impure.
Le malheureux savait qu'il pouvait appuyer
Sans lui donner son mal sur le brillant acier,
Le mouiller de sa lèvre, y traîner son haleine.

© 2007 Lyon — Editions « Les personnages du temps » — http://edition.arlima.net

Lui qui n'avait jamais baisé de main humaine
Et qui donnait la mort d'un seul attouchement,
Vautra son front dartreux sur l'acier de ce gant,
Et le Cid le laissa très tranquillement faire,
Sans dédain, sans dégoût, sans haine, sans colère.
Immobile il restait, le grand Campeador !
Que pouvait-il penser sous le grillage d'or
De son casque en rubis, quand il vit cette audace ?
Quel sentiment passa sous l'or de sa cuirasse ?
Mais il fixa longtemps le lépreux, — puis soudain,
Il arracha son gant et lui donna sa main.

Il est à souhaiter que l'éditeur Lemerre, qui a honoré sa *Petite bibliothèque* littéraire en y admettant la *Vieille Maîtresse*, l'*Ensorcelée*, le *Chevalier Destouches* et les *Diaboliques*, veuille bien s'occuper des *Poésies complètes de Barbey d'Aurevilly*. Cela ne fera pas un bien lourd volume, mais une forte plaquette, bien faite pour charmer le petit nombre des connaisseurs qui peuvent comprendre et aimer le plus petit nombre encore des vrais poètes. Moins il y a d'initiés dans le temple, disait Voltaire, plus les mystères sont sacrés.

*
* *

Ce qui domine en résumé chez M. Jules Barbey d'Aurevilly, ce « fier Sicambre » des lettres, dont la personnalité, comme un diamant, est taillée à facettes multiples, ce qui surpasse le critique, le poète et le polémiste, c'est le romancier.

C'est dans ses romans et ses contes que son talent apparaît le plus sanguin, le plus nerveux, le plus bondissant, le plus expressif. Trop entier, trop créateur, trop mâle de plume pour être un critique tempéré, trop feuillu d'imagination pour avoir pu demeurer un poète exclusif, trop méprisant et trop chevaleresque à la fois pour la polémique du jour qui a répudié la courtoisie des passes d'armes afin d'établir un vague pugilat, l'auteur de l'*Amour impossible* a trouvé dans le roman sa plus réelle incarnation.

Il y atteint à de rares élévations de passion, car dans ses œuvres le sang bondit, l'humanité se redresse, l'amour se pâme, se turgit, s'exaspère jusqu'à hurler, griffer et mordre ; la vie circule à pleins bords, emportée, désordonnée dans une course fougueuse pour se briser au dénouement dans un heurt toujours bizarre et violent, cruel comme la vie. C'est que chez d'Aurevilly l'œuvre et le style sont inséparables de l'homme ; on sent que l'impression n'est pas cherchée, qu'elle arrive avec intensité d'une large coulée et d'un seul jet ; la phrase n'est point artificielle, ni bercée dans les langes du dictionnaire, avec la fièvre de la recherche ; elle est saine, robuste, solidement empanachée, fleurie normalement ; elle éclate et flamboie, car elle est expulsée violemment par un cerveau-cratère où l'emphase, la subtilité, la métaphore colorée, l'expression saillante fusionnent dans une même lave sans cesse embrasée.

Nul mieux que lui n'a l'art de draper plus superbement sa pensée, dans un style aussi opulent, aussi somptueux, aussi magnifique ; aucun clinquant ni oripeau, quoi qu'on en dise, mais une profusion naturelle de nabab qui sait ses pierreries et joyaux inépuisables. Jamais une image vulgaire, jamais un mot malséant ; partout de belles manières, même dans l'outrance des situations les plus échevelées.

Il avouait procéder dans son travail de mise en œuvre par syllogisme. Il avait toujours les trois propositions nécessaires à son roman : le début, le centre, la conclusion ; autrement dit : la majeure, la mineure et la conséquence. Il promenait son argument des jours, des semaines ou des mois dans une incubation solitaire ; puis, lorsqu'il jugeait que le sujet était mûr à son gré, lorsqu'il sentait que l'inspiration lui faisait craquer la cervelle, il enfantait sans douleur, naturellement, d'une plume sûre d'elle et fringante comme un coursier qui s'emballe... « Il me semble à ces moments, disait-il un jour, qu'il y ait dans ma tête comme des rideaux qui seraient brusquement tirés par une tringle ; je vois mon œuvre avec ses plans, ses degrés, ses paysages, ses héros vivants et ses horizons, et j'écris infatigable jusqu'à la fin. »

La *Vieille Maîtresse* était à ses, yeux dans sa progéniture intellectuelle, comme *l'enfant de l'amour*, car il y avait dans ce roman brûlant beaucoup de sa jeunesse en Normandie, et presque tous les personnages étaient les composés, les « fondus » de personnes qu'il avait connues.

L'*Ensorcelée*, qu'il regardait comme le plus noble et le plus impérissable de ses romans, était le *fils de son imagination*. Pour le *Chevalier Destouches*, il l'avait écrit comme on fait une charge de zouaves à la baïonnette,

d'un seul élan, la foi au cœur, l'ivresse à la tête, sans calcul ni mesure, follement. Il résumait ainsi son avis sur son *Prêtre marié:* « C'est un tumultueux torrent d'idées. »

Parmi des projets non réalisés, il devait écrire plusieurs livres sous les titres suivants: *Une Tragédie à Vaubadon; Un Héros de grand chemin; le Traité de la Princesse,* et diverses autres œuvres dont les titres m'échappent: mais cet indépendant, cet insoumis ne pouvait se plier à une besogne toute tracée, fût-ce par lui; il attendait que le carillon de l'inspiration sonnât en sa cervelle pour prendre la plume et partir en mission divine d'écrivain. Pour la même raison, il refusa tout roman sur commande.

« Je puis passer pour stérile, proclamait-il; de ceci je n'ai cure; je n'écris que lorsque mon esprit me dicte, mais je ne le fatigue pas et je professe trop de respect à son endroit pour jamais le tirer par les cheveux et le soumettre à la question. »

Malgré cette intégrité de conscience, cette gentilhommerie de caractère, Barbey d'Aurevilly eut plus que personne le droit de se plaindre de la froideur et presque de l'ingratitude de ses contemporains. Un fin critique aujourd'hui oublié, Alphonse Duchêne, le *co-Junius* d'Alfred Delvau, le remarquait déjà dans une causerie faite au *Figaro*, il y a près de vingt-cinq ans :

La critique, écrivait-il, dont le devoir est de mener paître dans les plus gras pâturages de l'intelligence le troupeau confié à ses soins, et qui trop souvent préfère le pousser vers les landes arides ou les marais fangeux, l'a systématiquement éloigné de cette végétation plantureuse, fortement aromatisée et parfois un peu sauvage. — Aucun romancier, de si peu de valeur soit-il, ne se voit refuser, sinon les honneurs de la controverse, au moins les bénéfices de la constatation; seul, M. Barbey d'Aurevilly est victime d'un silence de parti pris dont le public à son tour est la dupe.

Sa physionomie littéraire en est-elle diminuée? — Au contraire. — L'insoumission de son esprit, l'âpreté de ses colères, l'isolement auquel le condamnent les brusques écarts de sa polémique, la proscription que lui infligent les poltrons et les imbéciles, sa chevaleresque fidélité à des doctrines vieillies, enfin l'inséparabilité de sa personne et de son talent, font de lui une des figures les plus originales et les plus intéressantes qu'on puisse rencontrer dans la cohue des médaillons frustes de notre temps.

M. Barbey d'Aurevilly — et, sous notre plume, ceci n'est pas un mince éloge, nous apparaît parmi tant de types effacés comme un Agrippa d'Aubigné — catholique.

Vingt-cinq ans après cette observation vengeresse d'Alphonse Duchesne, il est permis de constater que la critique moderne n'a pas ramené précisément le troupeau public sous les magnifiques futaies du beau domaine de d'Aurevilly; au contraire, cette critique, chaque jour plus banalisée, plus étriquée, plus monstrueusement indifférente, plus bassement servile, a poussé lentement avec cynisme plus avant le *pecus* anonyme vers les marécages, les fondrières et les terrains tourbeux; les moutons, sous la baguette de ces conducteurs inconcients de leur vilenie, se sont transformés en pourceaux et barbotent dans la vase noire et stagnante des documents humains.

Mais une génération monte, plus saine, espérons-nous, qui déjà proteste contre la pestilence de cette région, et parmi les jeunes, dans ces revues qui papillonnent un jour dans le soleil de la publicité, nous percevons parfois des cris d'enthousiasme sincère qui tendent à magnifier et même à apothéoser le grand romancier normand.

***

J'arrête ici le chapitre de ces notes et souvenirs déjà long pour le cadre de cette revue; je suis allé un peu à l'aventure dans ce voyage dans l'air ambiant à la recherche physiopsychologique d'un cher défunt. Il me semble que je ne suis parvenu à rien fixer de ce qui fut *lui*, avec la netteté, le rehaut d'expression et la couleur des mots qui seuls sont capables de remettre en relief ce grand esprit si subtil et partant si compliqué, si délicatement enchevêtré dans la capillarité de ses racines nourries de tant de sucs inanalysables.

Je n'ai point parlé du mondain, de l'humoriste et du prodigieux Bachaumont conteur d'historiettes historiques qui faisaient de cet incomparable ami le plus royal réconfortant des intelligences en veuvage d'idées et de causeries du siècle passé. Barbey d'Aurevilly, c'était à la fois Chamfort, Duclos, Montesquieu, Voltaire, Galiani, Casanova et

le prince de Ligne ; il orchestrait, semblait-il, à lui seul tout l'esprit de ces beaux esprits d'antan qu'il avait transcrits en partition originale. Il apportait dans sa personne et dans sa diction une dernière vision des charmes de la politesse et du beau langage des anciens cénacles lettrés, et on comprenait qu'il aimât à citer cette opinion du Régent :

« La seule chose qui vaille la peine de vivre, la sensation qui reste fraîche comme l'aurore, quand tout est flétri de toutes les aurores auxquelles nous avons goûté, c'est la conversation d'un homme d'esprit qui sait causer. »

Il savait, le cher octogénaire, non seulement goûter délicatement ce plaisir infini, mais encore, comme le dernier possesseur du secret, pouvait-il le donner largement, sans compter, avec tant de charme et de magnificence que tous ceux qui l'ont connu et aimé porteront à jamais le deuil de cette tradition de la causerie qui vient d'expirer sur ses lèvres à jamais closes.

Octave Uzanne.

Paris, 2 juin 1889.



ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES

Véra Nicole, par Camille Le Senne. Paris, G. Charpentier et Cie; 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le roman de M. Camille Le Senne, *Véra Nicole*, étude de mœurs littéraires, est surtout un aperçu coloré, brillant et légèrement superficiel des mœurs du journalisme contemporain; pas de figure qui soit bien nettement accusée, ni profondément fouillée dans cette peinture amusante et mouvementée. Le sujet traité a peut-être trop amusé l'écrivain; il ne s'est pas attardé à le creuser jusqu'à la moelle substantielle, satisfait de l'effleurer seulement de sa plume, une plume qui griffe souvent et entame l'épiderme, sans méchanceté, mais avec une certaine continuité agressive : cela dénote un tempérament de discuteur plutôt que celui d'un homme de haute lutte. Le croquis intéressera par ses demi-allusions, ses presque portraits, ses fétus de documents, son humeur aigrelette; mais il ne saurait avoir la prétention de représenter le gros effort terrible de cette fin de siècle, dont la ruée énorme, les âpres et féroces combats, la guerre aux individus, l'acharnement des haines, se rapprochent des batailles sans merci propres aux époques de décadence. Quelques silhouettes font songer à des personnalités connues et attirent l'œil; mais la figure qui nous paraît la moins heureusement campée, la plus hésitante et la plus flottante est justement celle de l'héroïne, cette *Véra Nicole*, énigmatique et peu compréhensible. C'est une empreinte trop peu nette pour marquer dans le livre, et elle ne laisse après la lecture qu'un souvenir vague, indécis et fugitif. Le roman, écrit dans une manière moderne, visiblement naturaliste, est, du reste, littéraire et dans une tonalité qui appelle l'attention.

Les Précoces, par Th. Dostoiewsky, traduction *Halpérine-Kaminsky*. Paris, Victor Havard; 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

C'est une œuvre très bizarre et empreinte d'une étrange couleur que ce roman de Dostoïewsky traduit par M. Halpérine-Kaminsky et intitulé *les Précoces;* il y est question d'un groupe d'enfants encore au collège, de leur vie, de leurs mœurs, de leurs querelles et de leurs causeries d'une étonnante précocité. Parmi eux, trois figures dominent, celles de Kolia, du petit Iliou-cha et d'Alexey. Mais la partie vraiment grande et profondément émouvante du livre est toute la dernière, consacrée à la maladie, à la mort et à l'enterrement d'Illioucha. Ces pages suffiraient à classer l'auteur parmi les grands écrivains, si d'autres œuvres fameuses n'avaient déjà donné cette place à Dostoïewsky dans la littérature russe.

En croisière, par George Bastard. Paris, Paul Ollendorf; 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

M. Georges Bastard, dont on connaît les si intéressants et patriotiques ouvrages sur la guerre de 1870-1871, et qui a reconstitué avec un rare bonheur quelques-uns des épisodes les plus glorieux de nos grands combats, entreprend une série curieuse à un tout autre point de vue; cette série, il l'appelle *Hommes de mer*. Il lui a semblé propice, au moment où un si louable engouement nous porte vers tout ce qui a trait à la marine, de publier des romans dans lesquels il s'appliquerait à montrer ce que sont nos marins dans leur existence aventureuse, en profitant autant des faits qu'il a pu observer lui-même que des

précieux souvenirs qu'il a pu recueillir de vive voix dans le milieu où il a vécu. Il débute par un volume intitulé *En croisière;* remontant à des époques encore assez rapprochées de nous, il montre l'esprit d'aventure, la soif des voyages naissant dans le cerveau d'un fils de marin, l'arrachant presque malgré lui à la terre, pour le lancer, encore tout gamin, à travers l'Océan. Ce sont les récits et comme le journal de bord d'un négrier que nous retrace Georges Bastard dans ce livre, où il s'est efforcé de peindre la vie de l'équipage sur un bateau faisant la traite le long des côtes d'Afrique. Nous n'entrerons pas dans le détail des péripéties multiples de ce roman qui débute à Saint-Malo pour courir le monde, effleurer un coin de la société parisienne, avant de nous montrer le héros devenu capitaine de frégate et marié à celle qu'il aimait. Disons seulement qu'on prendra un vif intérêt à cette lecture qui initie à mille choses peu connues, et à laquelle la sincérité des documents recueillis donne toute sa saveur.

Sous la robe, par Georges Beaume. Paris, Dentu; 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

L'année dernière, nous avions déjà eu occasion de parler de M. Georges Beaume, à propos de son intéressant début dans les lettres, avec un roman champêtre intitulé *Cyniques;* il nous apporte cette année une œuvre nouvelle, *Sous la robe*, antérieure paraît-il à celle déjà publiée. Dans ce livre, nous retrouvons les principales qualités de l'écrivain, avec aussi ses défauts; mais, ce qu'il y a de curieux à constater, c'est la furieuse fougue de l'œuvre, écrite avec une sorte d'emportement passionné qui finit par émouvoir, mordre en pleine chair et intéresser violemment. Il s'agit, dans ce nouveau volume, d'un jeune paysan des Cévennes dont les parents font un prêtre sans l'avoir consulté, et qui, *sous la robe*, entame l'éternelle et forcenée bataille contre sa chair, contre son robuste tempérament d'être sain et primitif, dévoré d'ardeurs folles, brûlé par un sang vigoureux. Le développement de ce combat est bien rendu, la chute du pauvre prêtre est facile à prévoir, et nous le voyons se ruer à la folle délivrance du suicide, comme il s'est rué à la volupté. Le roman est tout bouillonnant de jeunesse et court, ainsi qu'un torrent impétueux, à travers rocs et chemins, plein de débordements, de cascades, de soleil et de rugissements; tout grossier et mal défriché qu'il soit, il mérite d'être lu, en raison de sa belle allure de jeunesse et de sa couleur littéraire.

Corruptrice, par Émile Goudeau. Paris, G. Charpentier et Cie; 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Ce que le romancier a voulu nous montrer dans *Corruptrice*, c'est le lent et sûr travail de désorganisation morale que peut produire l'amour d'une femme dans le cœur, dans le cerveau et dans le corps d'un homme. Il a choisi son héros austère entre tous, nourri des moelles les meilleures et les plus pures; il en a fait le futur défenseur de tout ce qu'il y a de beau, d'élevé, de grand, dans l'humanité, et il nous fait assister à l'écroulement de toutes ces magnifiques promesses d'avenir sous les lèvres douces et parfumées d'une femme. Jean Linguet, jeune, riche, travailleur acharné, ne songeant qu'à être l'apôtre des revendications sociales, aimé par la belle veuve Julie de Versac, devient son amant, puis son mari, et de ce jour il est perdu. C'est en vain que son oncle, un admirable caractère antique, l'a soigneusement élevé pour en faire le continuateur de ses idées sociales et économiques; peu à peu, il arrive à renier son passé, se laisse guider par sa femme qui, folle d'ambition, le lance dans la politique, en fait un député, un ministre, et le délaisse lorsqu'il tombe fatalement du ministère où il n'a pas su se maintenir, malgré toutes ses apostasies de conscience et de convictions. Il ne trouve qu'une consolation, l'amour de la fille de sa femme, de sa propre belle-fille, roule à l'inceste et finit par un suicide. Le roman est curieux, plein de thèses brillamment soutenues et donne une idée assez juste de la vie politico-mondaine, au milieu de laquelle s'agitent tant de Parisiennes et de Parisiens; on lira avec plaisir cette œuvre littéraire, écrite avec soin, d'une plume exercée, poétique, légère, moitié satire philosophique, moitié peinture de mœurs modernes.

Un homme libre, par Maurice Barrès. Paris, Perrin et Cie; 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Il semble assez difficile de classer dans une catégorie quelconque le livre que Maurice Barrès intitule *Un homme libre*. Ce n'est pas un roman, bien que certaines parties semblent le rattacher au genre autobiographique; c'est plutôt une sorte d'étude philosophique, à forme colorée, à images, à tableaux vivants, où l'on sent la hantise religieuse; cela tient également de la confession. En tout cas, c'est l'excessive analyse d'un être sur lui-même, l'égotisme poussé jusqu'à la minutie la plus intense, fouillé jusqu'au fond des muscles,

© BnF Lyon - Editions « Les marionnettes du temps » - http://editions.arlequin.fr

jusqu'à l'aigu des nerfs, jusqu'aux vibrations intimes de l'âme, avec un large enveloppement de mysticisme. A force de repliement sur soi-même, l'auteur arrive à un éréthisme psychologique et physiologique d'une nature très étrange, qui le pousse à de véritables hallucinations d'antiquité, à des visions; l'état de santé, les conditions pathologiques du corps correspondent constamment avec les phénomènes qui assiègent le cerveau et sont observés avec une conscience bizarre, forcément intéressante. En même temps que les auteurs anciens l'assiègent, Ignace de Loyola le hante d'une manière pressante, continue. Puis c'est une peinture historique et philosophique de la Lorraine, une course artistique à travers une partie de l'Italie et un long arrêt à Venise, dont il fait une description fort originale. Ce livre, plus à la portée de tous que *Sous l'œil des barbares,* prouve un état d'âme très particulier, relevant plutôt des philosophies étrangères que de notre nature française. Arrivée à ce degré, l'idéologie devient si brumeuse qu'il faut un effort considérable pour se l'assimiler; l'œuvre est toutefois séduisante, parfois presque sensuelle en dépit de son excès d'idéalisme; elle contient beaucoup d'art et prouve un gros effort de pensée et d'analyse. G. T.

Justice humaine, par PHILIPPE CHAPERON. Paris, Alphonse Lemerre; 1889. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le roman de M. Philippe Chaperon n'est pas une simple étude de reproduction plus ou moins photographique, avec coups de burin ou rehauts de couleurs ajoutés çà et là. L'auteur y envisage, sous un aspect délibérément, choisi et dans des situations qui sont comme les données du problème, l'éternelle question de la vie commune de l'homme et de la femme dans le mariage. La thèse de la première partie du roman est celle-ci : il est telle circonstance où la femme outragée ne peut en appeler qu'à elle-même, et, pour se défendre, n'a d'autre ressource que de tuer l'insolent. Mais les choses ne vont pas si simplement dans la vie réelle, et M. Chaperon nous montre la femme intègre et énergique qui, pour se conserver tout entière à son mari, n'a pas reculé devant le meurtre, en proie aux langues vipérines de toutes les fausses vertus de la petite ville provinciale où elle habite, mise au ban, montrée au doigt, poursuivie de sarcasmes et d'insultes jusque dans son enfant au collège où elle l'a mis et d'où elle est obligée de le retirer, sentant l'affection de son mari languir et décroître dans l'isolement et sous les blessures quotidiennes dont sa trop farouche fidélité est la première et unique cause, et finalement s'apercevant qu'il la trahit dans les bras de sa meilleure et plus ancienne amie, la seule qui lui restât et qui lui devait tout.

L'histoire est navrante, racontée simplement, dans la force d'un style contenu, où l'expression ne tend qu'à noter le sentiment juste, sans exagération, et à montrer la vérité, sans conventionnalité comme sans ornements d'emprunt. L'impression qui s'en dégage n'est, d'ailleurs, malgré le pessimisme du tableau, nullement malsaine. La douleur de cette femme supérieure, de cette héroïque blessée de la vie, vaut mieux que les vilenies entrecoupées de piètres joies et de larmes vivement séchées, dont l'existence de tant d'êtres est tissue. Nul cœur noble n'hésitera dans le choix. Et quant aux autres, en vérité, qu'importe-t-il ?

Trop pur, par JEAN D'OC. Paris, Alphonse Lemerre; 1889. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Un enfant, fruit clandestin des amours d'une jeune Française noble et d'un seigneur espagnol, est élevé dans la religion catholique par une excellente femme, protestante zélée, qui se fait un cas de conscience de suivre exactement les instructions données par le père lorsqu'il lui confia l'enfant. Elle est aidée dans cette tâche par un brave capitaine en retraite qui donne au jeune Honorat ses premières leçons. Plus tard, et toujours pour se conformer aux instructions du père qui l'a abandonné, Honorat est mis au séminaire, se fait remarquer par son intelligence et la vivacité de sa foi, sacrifie son affection si tendre pour la vieille protestante qui lui a servi de mère, — affection que ses supérieurs lui représentent comme un danger, — aux exigences d'un Dieu jaloux, est pris en amitié par un prélat polémiste pour lequel il rédige des pamphlets dont la violence lui répugne, rencontre une jeune fille dont l'amour, toujours chaste et d'autant plus ardent, l'envahit par insensibles degrés, s'y arrache, dans un élan d'énergie suprême, en se déchirant héroïquement le cœur, est envoyé comme vicaire dans un village du Midi, devient, pour avoir eu l'idée naïve de remplir de son mieux ses devoirs de prêtre ayant charge d'âmes, la proie des fausses dévotes du lieu, est dénoncé à son évêque, s'empoisonne avec de l'aconit et, mourant entre les bras des deux êtres qui l'ont, seuls, véritablement aimé, la vieille servante et le vieil officier, quitte cette terre où il n'aurait jamais su se faire sa place, parce qu'il était trop pur.

© 2007 Lyon — Editions « les passerelles du temps » — editions.ainay@free.fr

Ce livre, — si l'on accepte tout d'abord le romanesque de l'invention, et il n'y a nul péril à le faire, car aucune invention n'est si romanesque que la réalité ne l'est parfois, — a des qualités d'observation très remarquables. Tout le caractère du jeune prêtre, Honorat, est, d'un bout à l'autre, merveilleusement dessiné. Rien de plus intéressant et de plus vrai que les figures de la mère et du père adoptifs du pauvre enfant abandonné; on peut en dire autant du père et de la mère, le grand seigneur léger et vivant, et la fille de noble famille qui immole ce qui lui reste de cœur à la gloriole du nom et aux satisfactions de la vie mondaine. Les intrigues de séminaire et d'évêché, les personnages épisodiques tels que le prélat écrivain et la jeune Anglaise artiste, tout cela est traité de main de maître. La forme vaut le fond, et à mesure qu'on avance dans la lecture de cette œuvre, on se sent de plus en plus maîtrisé par un charme à la fois douloureux et exquis. Quel que soit l'écrivain qui se cache sous le nom de Jean d'Oc, — car je crois à un pseudonyme, — l'auteur de *Trop pur* est un esprit qui sort du commun.

Un coin de province, par Albert Cim. Paris, Aibert Savine; 1889. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Ce *Coin de province* se multiplie en une vingtaine de nouvellettes ou chroniques gaiement contées et d'une observation suffisante. C'est plutôt la « province dans ses coins ». Depuis le vieux mendiant vagabond Césarin, jusqu'à la friande Mme Andrisse qui, avant le mariage, empoisonne sa belle-mère et après l'enferme pour s'en mieux débarrasser; depuis le paillard hypocrite Thiriot qui, croyant avoir introduit sous le toit conjugal une fille galante, se trouve en tête-à-tête intime avec une malheureuse sur le point d'accoucher, jusqu'à l'abbé Firmin Chatourel, servant le pays de son ecclésiastique progéniture; depuis les Picardel, curieux avares campagnards, dont la femme gagne à la ville de quoi acheter une grosse ferme, jusqu'au père Hussénot qui tue fort légalement un amoureux qui ne lui convient pas pour sa fille, tous les types de la campagne et de la petite ville défilent devant nous dans ce volume où les choses lugubres elles-mêmes se teintent d'un reflet de la gaieté du conteur. Car, comme le dit le personnage philosophique qui termine ce défilé, Mme Schopenhauer, de son vrai nom Barbe-Guillemine d'Herpont, en manière de conclusion à sa profession de foi pessimiste, il faut croire, avec un humoriste du XVIIIe siècle, que « le mieux qu'on ait à faire en ce bas monde, c'est de prendre son café quand on le peut, et de s'en passer gaiement quand on ne le peut pas ».

B.-H. G.

Ohé ! les Psychologues ! par Gyp. Un vol in-18, 297 pages. Librairie Calmann-Lévy; 1889.

L'esprit aux délicieuses hardiesses, qui, depuis sept à huit années, a fixé ce mot : *Gyp*, sur la liste de nos principales vogues littéraires, est une jeune femme du monde, une jolie femme titrée et d'une grâce vraiment neuve. Puisque, longtemps avant d'avoir pénétré ce pseudonyme et salué l'auteur lui-même, nous avons signalé ses livres, de nos éloges, avec le plus sincère plaisir, on voudra bien admettre qu'il n'entre aucune galanterie de commande dans notre récidive de compliments. Galanterie! terme autrefois honorable, à présent compromis ou démodé. Le mot, la pensée même n'oserait nous en venir, devant une personne, entre toutes charmeuse, mais dont la terrible et loyale ironie doit glacer les « amabilités » sur les lèvres des gens les moins *dans l'train*. Elle a lu, cette jeune femme, déjà conteur célèbre, entre toutes les lignes du livre, dans tous les rôles de la comédie du sentiment et de l'art de séduire. Oh! ce ne doit pas être une entreprise commode de l'intéresser ou de la vouloir surprendre, ailleurs que dans le domaine de sa littérature, à laquelle elle tient fort... et justement. En effet, ses lettres lui ont valu l'applaudissement des critiques les moins enthousiastes, une clientèle éparse dans toute l'Europe, une place enfin dans l'histoire de notre esprit national. Le caractère du talent et le signe du grand succès de *Gyp*, c'est d'avoir provoqué de nouvelles recherches pour la définition de l'esprit. Tentative aussi belle que vaine, puisque l'esprit, — nous avons eu déjà l'occasion de le dire, — l'esprit, notion idéale par excellence, ne nous apparaît jamais que sous la forme très matérielle d'un être déterminé. Du moins, peut-on dire alors qu'il se distingue par tel trait individuel. Celui de *Gyp*, c'est la franchise. Elle a le pouvoir de dire avec éclat, gentillesse et non sans dureté, des choses que recèlent d'habitude les cerveaux et les cœurs. Elle rencontre ainsi très souvent le mot qui fixe la sensation insaisissable... et qui réclamerait des phrases. Que, par exemple, dans sa *Loulou*, le précepteur, — digne membre de cette tribu de déplaisants, qui, depuis le professeur de faculté de lettres jusqu'à l'instituteur de village, ont mis depuis dix-neuf ans tous leurs rêves d'avancement sur l'insulte à Napoléon Ier, — que ce précepteur, dis-je, demande à Loulou : « Alors, mademoiselle, vous admirez donc Na-

© 2007 Lyon — Editions « Les marronniers du temps » — http://editions.arbre-gris.fr

poléon? — Ah! je vous crois que je l'admire! » répond l'aimable enfant. Et, dans sept mots, deux symboles sont en présence : l'attrait d'une âme fraîche, libre et noble pour la poésie et la grandeur, et la haine de ces deux idées, chez tous les budgétivores et les enragés de places et de rubans, qui, dans tout élan sincère (s'ils en étaient capables), voient une menace contre leurs chances. *Gyp* n'a pas seulement cet esprit de qualité rare. Son émotion n'est pas moins franche que sa verve. *Petit-bleu* fit dernièrement couler bien des larmes, malgré l'âpre satire d'un portrait de femme méchante. *Ohé! les Psychologues,* le plus récent ouvrage de l'auteur — et tout à fait digne des autres — comprend douze petits tableaux fort piquants de notre présente galerie mondano-littéraire : psychologie, papotages, grandes manœuvres, journal du jeune analyste « qui croit que c'est arrivé », devant la justice, quand il pleut, escarmouche, perplexe, des riens, une rencontre, psychologie expérimentale, beautés trop neuves, à la chasse. L. D.

Pur-Sang, par le comte Léonce de Larmandie. Un vol. in-18 jésus. Paris, Alphonse Lemerre, éditeur; 1889. — Prix : 3 fr. 50.

Décidément les préfaces sont un dangereux présent : terrible celle que M. Joséphin Péladan a donnée à *Pur-Sang!*

Le roman de M. de Larmandie ne serait pas plus mauvais que beaucoup d'autres qu'on parcourt sans y revenir; il y a mis tout ce que comporte le « roman de confection », beaucoup de mouvement, de nombreux dialogues à courtes répliques, un rastaquouère qui parle le français tout à fait comme une vache péruvienne, peu de style, une bonne dose d'incorrection, et l'incendie de l'Opéra-Comique. Tout cela peut constituer un roman-feuilleton. M. de Larmandie ne s'en contente pas : il nous présente son ouvrage comme un livre à tendances, et dès lors il nous oblige à l'examiner de plus près; et notre déception grande de n'y trouver autre chose que des aventures quelconques au lieu de l'étude promise nous pousse fatalement à la sévérité.

Il nous importe peu, quand nous ouvrons un roman, que « le sang des Bourbons se soit mêlé à celui de l'auteur par une double bâtardise ». M. Joséphin Péladan nous l'apprend, et nous sommes tenté de lui répondre : « Après tout, monsieur, il n'y a pas tant de quoi se vanter! »

Il ajoute : « Gentilhomme, M. de Larmandie a voulu peindre la noblesse française et sa physionomie actuelle du faubourg Saint-Germain; j'ignore si ce faubourg existe, et s'il ressemble aux peintures de *Patricienne* et de *Pur-Sang*. »

S'il y ressemble, tant pis; car c'est un bien vilain monde, et il devra considérer le roman de M. de Larmandie comme une trahison.

Oyez plutôt : *Pur-Sang* est le vicomte d'Ambleteuse, jeune patricien jouant au don Juan avec une fatuité imbécile qui n'a d'égale que sa grossièreté de palefrenier, comme le lui dit carrément l'institutrice italienne de la fille de la marquise de Salis, venue un soir chez lui tout bonnement pour se faire..... lanlaire, et qu'il repousse avec une insolence odieuse.

Ce M. d'Ambleteuse a, du reste, l'habitude de repasser ses maîtresses à son ami le Péruvien, qui l'admire; tel un roi envers ses sujets dociles : « Trop d'honneur encore, sire! »

Mais l'institutrice Luccà Romengo — notez en passant comme le faubourg Saint-Germain a la main heureuse dans le choix des institutrices — a juré de se venger. Elle y réussit en se faisant épouser par le vicomte d'Ambleteuse lui-même. Ça ne lui suffit pas : elle le ruine; mais en s'appropriant ses biens, elle le déshonore, et pour ce, elle emmène successivement à Enghien les amis de son mari, et s'offre à eux. Il y en a un vertueux, qui recule d'horreur en faisant le signe de la croix. Le Péruvien y fait moins de façons : puisqu'il reprenait les maîtresses, il peut bien prendre la femme légitime. Sachez, du reste, que Luccà, féroce dans la volupté, a plongé son mari dans le gâtisme prématuré par l'artifice d'un amour *exhaustif!*

Elle ne désarme pas même à la prière de Mme de Salis, son ancienne *patronne*, qui la traite maintenant en égale, en amie. Il est vrai que Mme de Salis fut aussi la maîtresse de d'Ambleteuse : c'est un point commun qui rapproche les distances entre la grande dame et celle qui fut sa subalterne mercenaire.

Puis, tout à coup, apparaît l'ambassadeur d'Italie; il n'a qu'un mot à dire, et Luccà redevient souple et douce comme une peau de chamois bien tannée. Elle rend l'argent et même, je ne sais comment, la santé à son mari idiotisé.

Par exemple, je ne sais pourquoi non plus, le général-ambassadeur exige que, dans la même loge de l'Opéra-Comique, Luccà réunisse son mari, Mme de Salis, les deux amis de d'Ambleteuse, le vertueux qui a joué les Joseph, et l'autre qui a joué des muscles.

Et puis, voilà l'incendie : attention! C'est l'apothéose de la *Race*, que M. de Larmandie nous prépare avec un feu plus grandiose que les feux de Bengale.

Que s'agit-il de prouver? Que lorsqu'on est de pur sang de noblesse, de cette belle noblesse

qu'il nous a montrée si pourvue de vices, il suffit d'un regard magique d'ambassadeur italien et d'une petite occasion comme un incendie de théâtre pour redevenir chevalier après avoir été ignoblement lâche envers les femmes, et vigoureux comme un hercule après avoir été épuisé jusqu'au dernier suc des moelles. Alors M. le vicomte d'Ambleteuse, pur sang, sauve de la salle croulante sa femme, son ami le Péruvien qui l'a cornifié, le général-ambassadeur, il sauverait tout le monde, ... s'il n'était victime de son dévouement, et blessé à mort.

Fort bien, *Pur-Sang* s'est racheté par un quart d'heure d'héroïsme.

Mais voilà que cette péronnelle d'institutrice, qui n'est pas pur-sang, loin s'en faut, est prise aussi d'un grand zèle d'héroïsme, et se jette dans la fournaise à la recherche de son mari; est blessée aussi mortellement.

Alors quoi? la mort courageusement affrontée et subie comme expiation des fautes n'est pas l'apanage des *Pur-sang?*

Le roman se termine par une scène d'absolution générale, accompagnée d'un amoureux épanchement du vicomte et de la vicomtesse d'Ambleteuse, qui, malgré ses côtes enfoncées, son épaule broyée, ses lésions internes, « se penche sur lui en un mouvement insensible, comme une abeille s'enfonce au calice d'une fleur ».

Il paraît, s'il faut en croire M. Péladan, que *Pur-Sang* est un roman catholique! Le catholicisme ne s'en portera pas mieux, et franchement la gloire littéraire de M. de Larmandie non plus. Il a fait beaucoup mieux, et nous attendions, avec autant de fougue, plus de délicatesse de touche, plus d'habileté de composition et plus de pureté dans le style de l'auteur des jolis vers que nous avons loués dans cette même revue. PZ.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

Le Plongeur, par Fortuné du Boisgobey. Paris, Plon et Cie. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Sous le drapeau rouge, par Louis Baron. Paris, A. Savine. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Histoires d'amour, par Catulle Mendès. Paris, Librairie mondaine. In-18. — Prix : 1 franc.

Le Culte de la Patrie, récits militaires, par Marc Bonnefoy. Paris, Librairie mondaine. — Prix : 1 franc.

La Duchesse d'Alvarès, par Pierre Zaccone. Paris, Marpon et Flammarion. — Prix : 3 fr. 50.

Bouquet de nouvelles, par Martial Moulin. Paris, Marpon et Flammarion. — Prix : 3 fr. 50.

Fin de siècle. — Ressort cassé. Bruxelles, Kistemaëckers. In-16. — Prix : 3 fr. 50.

Trente bonnes farces, par Armand Silvestre. Paris, Ernest Kolb. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Décapitée, par Fortuné du Boisgobey. Paris, Plon et Cie. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Rabastens, rédacteur en chef, par Georges Duval. Paris, Félix Brossier. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Antonia Bézarez, par Lucien Biart. Paris, Plon et Cie. In-8. — Prix : 3 fr. 50.

Une Veillée à bord, Paris, Librairie des Bibliophiles. In-16. — Prix : 3 francs.

Les Contes du palais, par la Presse judiciaire parisienne. Paris, Marpon et Flammarion. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le Martyre et les Confessions d'un jésuite, par A. Pruvot. Chez tous les libraires. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Les Voluptueuses : *Fausta,* par Jean Larocque. Paris, F. Brossier. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Paul Patoff, par F. Marion Crawford. Paris, E. Dentu, éditeur. Deux vol. in-18. — Prix : 7 francs.

Fort comme la mort, par Guy de Maupassant. Paris, Ollendorff. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Paris! Voici Paris! par Maurice Du Seigneur. Paris, Bourloton, éditeur. Un vol. in-8° carré. Prix : 4 francs.

Ce que l'Exposition aura fait naître de volumes sur la grande ville est inimaginable! Les bibliographes et les collectionneurs de l'histoire de Paris peuvent se fournir en fiches, leur catalogue va s'augmenter; *le Journal de la librairie* nous prédit une recrudescence énorme de littérature-sur-Seine.

Parmi tant de livres à prétentions diverses, en

voici un bon enfant, aimablement conçu, malicieusement troussé, artistement habillé par un réserviste de l'armée *Grévine*, M. Gerbault. Ce livre s'annonce par un cri de débarcadère : *Paris! Voici Paris!*

M. Maurice Du Seigneur, qui en est l'auteur, est un Parisien du cœur de Paris, un Parisien de l'île de France, un Parisien d'esprit, un Parisien de goût, un amateur de Paris aussi bien par la flânerie et l'observation que par le sens du collectionneur de toutes quintessences parisiennes. Son livre, très moderne et très fin de siècle, est peint à la plume comme un tableau mouvant à la manière de Sébastien Mercier. Divisé par chapitres comme la monographie célèbre faite par l'ami de Restif de la Bretonne. Dans son diorama, il nous montre la rue grouillante, les salons et soirées, le bois et les courses, les Expositions le long de la Seine et la banlieue. Nous visitons avec M. Du Seigneur, guide aimable et parfois jovial, le quartier latin, le palais Bourbon, le nouvel hôtel de ville, le palais de justice et tout le monde de la chicane ; nous plongeons dans la Société des artistes peintres et journalistes, et nous voyons tout un défilé de types réels, vivants, cueillis avec esprit par l'auteur dans la vie contemporaine et qu'il fait camper pour nous de très satirique manière.

Ce joli volume mérite de rester dans les bibliothèques des amis de Paris, tant pour le fond que par la forme. Les illustrations de Gerbault, relativement assez nombreuses, sont amusantes et variées, d'une note très actuelle et d'un esprit de facture émoustillant. Que faut-il de plus? Allons messieurs! Mesdames! Étrangers, provinciaux, citadins, demandez le livre muni des grâces Du Seigneur Maurice. *Paris! Paris. Voici Paris!*

Les Goncourt, par ALIDOR DELZANT, Paris, G. Charpentier et Cie. Un vol. in-18 jésus: — Prix : 3 fr. 50.

M. Alidor Delzant, le lettré fin et délicat, l'écrivain épris d'art et de littérature, auquel nous devons déjà ce précieux et curieux volume sur *Paul de Saint-Victor*, qui nous apporta en son temps une si prodigieuse quantité de documents inédits sur ce magicien de lettres, poursuit sa collection de biographies de grands hommes, et, cette fois, étudie ces maîtres, *les Goncourt.*

Rien ne pouvait être plus intéressant pour tous ceux qui aiment la littérature et se passionnent pour le mouvement contemporain que d'avoir un volume réunissant ces deux illustres et inséparables personnalités de notre époque, ces jumeaux de la gloire, Edmond et Jules de Goncourt, *les Goncourt*, comme les appellera et comme les appelle déjà l'histoire. Ils marquent, en effet, une étape dans la vie littéraire ; ils ont créé un genre, un style ; ils nous ont appris à voir, à observer, et ils sont en grande partie les promoteurs de l'école moderne du roman, du théâtre, de l'histoire. Ce livre élevé à leur gloire, donnant sur eux, sur leurs œuvres, les renseignements les plus rares, n'est que le complément de la justice qu'on doit leur rendre. Nul mieux que le biographe de Paul de Saint-Victor n'était plus apte à rendre, à fixer ces physionomies curieuses, à étudier jusqu'au fond de leur intimité ces deux frères, collaborant au même travail et faisant l'étonnement, l'admiration de leurs contemporains, autant par cette collaboration, unique dans l'art, que par la hauteur et l'originalité de leur talent. M. Alidor Delzant, après avoir donné leur généalogie, les avoir suivis enfants, jeunes gens, puis hommes, analyse successivement leurs œuvres, au fur et à mesure qu'elles arrivent au public. Il y a un étrange et instructif contraste entre le peu de bruit que font certains de leurs livres à leur apparition, et la place de premier rang qu'ils occupent aujourd'hui, à la tête de la littérature ; la lenteur du succès y montre combien de patience, de ténacité, de courage, il faut pour arriver, même avec un talent de premier ordre, pour imposer ses idées, pour créer, innover et transformer ce qui existe.

M. Delzant a écrit ce volume, à la fois avec passion et avec respect ; il a fait une œuvre d'homme de cœur en même temps qu'une œuvre d'artiste. On ne saurait trop louer les pages de sobre et savante analyse dans lesquelles il dissèque avec un art critique très subtil et très juste l'œuvre si complexe des Goncourt. En outre, en dehors de la part importante prise par cette étude, le livre renferme, au milieu de documents rarissimes, des bijoux, ce sont les lettres inédites et absolument inconnues échangées, ces dernières années, entre M. et Mme Alphonse Daudet et Edmond de Goncourt. Elles sont le témoignage d'une de ces amitiés littéraires, d'une de ces profondes et respectueuses affections, comme il a été peu souvent permis d'en rencontrer dans le monde des lettres et des arts. M. Delzant termine le volume par une bibliographie et une iconographie des Goncourt, qui offre un intérêt des plus vifs, complétant admirablement cette belle étude, œuvre de lettré, de critique raffiné et destinée à prendre place dans toutes les bibliothèques auprès des œuvres des Goncourt, qu'elle annote si judicieusement. C'est la table des matières raisonnée et analytique de

tout ce qu'ils ont produit, l'indispensable complément de leurs œuvres, et aussi le livre d'un véritable écrivain.

Correspondance de Gustave Flaubert (*deuxième série, 1850-1854*), Paris, G. Charpentier et Cie, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Voilà certainement le plus précieux et le plus remuant des trois volumes de lettres de Gustave Flaubert, parus jusqu'à ce jour. Les précédents contenaient des parties fort intéressantes, mais n'ajoutaient pas énormément de choses à ce que l'on savait du regretté Maître, n'apportaient surtout rien de neuf à son œuvre. Celui-ci nous jette en pleine vie littéraire, en pleine incubation continue, nous initie tout à fait à son travail, nous le montre passionné d'art, travailleur obstiné, farouche, solitaire, écrivant chaque jour à la femme qu'il aime ou croit aimer, à sa maîtresse Mme X***, qu'il n'a d'autre maîtresse que la littérature. Tout l'homme est là, tout l'écrivain est dans cet aveu, chaque jour renouvelé, rugi avec une passion qui terrifie, en thousiasme et transporte d'admiration pour Flaubert, une des plus hautes consciences littéraires qui ait jamais existé. Cette Genèse de la *Bovary* est un merveilleux chemin de croix, une étonnante passion, dont toutes les étapes sont baignées de sueur et de sang.

Il n'est pas indifférent que ceux qui lisent ce chef-d'œuvre, un des joyaux de notre littérature, un de nos diamants de la couronne des lettres, apprennent comment il a été fait, au prix de quels efforts, après combien d'années, il a vu le jour, et sachent, en dehors du talent magistral du romancier, la somme de travail qu'il représente. Pas de pages, pas de lignes, pas de mots qui n'aient été tournés et retournés, jusqu'à ce qu'ils eussent leur place voulue, assignée, leur raison d'être, dans l'effet à rendre, dans le sentiment à exprimer, dans la sensation à communiquer. C'est de son sang, de sa chair, d'un peu de sa vie qu'il a composé cette grande œuvre, et s'il est mort trop tôt, ce n'est pas tant du mal qu'il se donnait encore, que de celui qu'il s'était donné durant tant d'années. Où trouvera-t-on de ces admirables écrivains, qui travaillent vingt ans dans le silence, à l'écart, avant de permettre l'impression d'une œuvre, de consentir à la publication d'un premier roman?

Quelques-uns ont cru devoir blâmer la publicité donnée à ces lettres intimes, y voir un attentat à l'écrivain, un sacrilège envers sa mémoire; lui-même s'y fût sans doute opposé, comme il s'opposa toujours à toute reproduction de ses traits. Qu'importe! Il est permis de passer outre quand il s'agit de gloires pareilles; il appartient désormais à l'histoire au même titre que les sépultures d'Égypte, violées après des siècles, pour nous initier aux secrets de l'antiquité, aux mœurs intimes des peuples disparus. Le cri d'admiration qui jaillira à la lecture de certaines parties de ces superbes écrits, d'une allure si fière, si hautaine, sera la justification absolue d'une publication, à laquelle Gustave Flaubert avait tout à gagner, qui apporte aux lettrés des jouissances si délicates; il en sortira plus grand encore s'il est possible, plus complet, mieux connu. Critique, philosophe, observateur raffiné des hommes et des choses, ce volume le montre parlant de tout et de tous, avec une science profonde, avec une envergure d'idées absolument grandiose.

G. T.

Les cimetières au point de vue de l'hygiène et de l'administration, par L. Bertoglio, ancien conservateur chef des cimetières de Marseille. Un vol. in-16; Paris, J.-B. Baillière et fils, 1889. — Prix : 3 fr. 50.

Le travail est intéressant.

Sur les trois premiers chapitres nous aurions toutefois à faire quelques réserves. Parmi les *considérations générales* présentées dans le premier, plusieurs qui sont, suivant nous, peu justifiées; et au troisième : *La loi en France avant la Révolution*, même injustice, ce nous semble. L'auteur s'en prend à l'Église catholique qui n'a pris nul souci de l'hygiène et qui a méconnu l'égalité. Mais l'Église, ce n'est pas, ce n'était pas surtout alors uniquement le clergé, c'était l'ensemble des fidèles. Elle n'a pas provoqué toutes les mesures de police qui auraient dû être prises, et elle a laissé tomber peu à peu en désuétude, quand elle ne les a pas dès l'abord et délibérément violées, quelques-unes de celles, pourtant bien insuffisantes, qui avaient été édictées. D'accord. Mais le clergé n'est pas seul coupable; les populations étaient tout au moins complices. A notre époque, en dépit des avis exprimés par des commissions sans doute compétentes, toutes les règles que commanderait l'hygiène ne sont pas appliquées. Il faudrait agir de rigueur, dresser des procès-verbaux! Mieux vaudrait une éducation autre, d'autres besoins, d'autres mœurs, et les besoins ne s'imposent pas d'autorité, les mœurs, non plus. Que l'on considère que l'hygiène telle que l'entendent les médecins, à notre époque, n'est pas l'hygiène telle que l'entendront nos arrière-neveux. Et nous

ne parlons des conceptions que l'on peut nourrir quant au rôle et à l'étendue des pouvoirs de l'État et des municipalités. M. Bertoglio nous répondrait, avec raison, que l'idée de la société: une grande famille ne répugnait pas à l'ancienne monarchie. Abordons l'autre point. L'Église permettait aux riches de faire reposer leurs morts sous les dalles des édifices consacrés au culte; à la dépouille des pauvres elle concédait la fosse commune, et l'auteur s'indigne. Nulle égalité, s'écrie-t-il. Mais qu'il y regarde d'un peu près : dans notre France démocratique, l'on a l'amour des distinctions, on a le désir des privilèges; chacun pour soi, bien entendu. Il s'agit de sépultures; mais, à présent comme naguère, l'orgueil se manifeste en de telles occurrences, et le besoin de paraître se manifeste à la suite des convois funèbres. Pour le deuxième chapitre, qui ne nous plaît qu'à demi : *Histoire de la fosse commune et du tombeau,* il est ou trop court, ou trop long. Il fallait, en une ou deux pages au plus, émettre un jugement d'ensemble; il était impossible, en vingt-cinq, de relater, touchant l'ensevelissement, les habitudes consacrées dans l'Indé, en Perse, en Asie Mineure, en Égypte, en Étrurie, dans le Latium, sur le territoire de l'Empire romain, dans la Gaule celtique et dans la Gaule romaine, et dans notre Europe occidentale en des temps plus rapprochés de nous.

Après ces trois chapitres, d'autres, en grand nombre, dans lesquels sont d'abord reproduits des textes de lois et de circulaires, puis discutées les thèses des hygiénistes touchant le plus ou moins de danger que présente le maintien des cimetières à peu de distance des centres de population.

Rapportons les conclusions :

« 1° Les cimetières ne présentent pas pour l'hygiène des villes ce que l'on peut véritablement appeler un danger, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas une cause absolue d'infection. Les difficultés sanitaires qui en procèdent ne sont pas plus impossibles à vaincre que celles qui prennent leur origine dans d'autres milieux similaires où se dégagent également des miasmes provenant de la décomposition des matières animales, tels que les hôpitaux, écoles, prisons, casernes, abattoirs, tanneries, vidanges, fabriques de chandelles, de margarine, ateliers d'équarrissage, etc.

« 2° Ils sont certainement et de beaucoup moins menaçants pour nos cités que les quartiers mal aérés, les rues mal pavées, les cours intérieures, le ruisseau, l'égout, les rebuts de ménage, les dépôts d'immondices, les cloaques, les tas de fumier, tous lieux de fermentation des matières végétales.

« 3° Leur salubrité dépend entièrement des capacités administratives des municipalités qui, en l'état de nos lois et des progrès acquis, n'ont aucune excuse pour ne pas l'assurer. »

Ces conclusions n'agréeront pas peu à ceux qui n'ont pas lu sans appréhension, — il est des sentiments respectables, — le projet de règlement d'administration publique étudié par le Conseil d'État, ce règlement devant déterminer les conditions de l'incinération des corps. F. G.

L'Homme, la Vie et l'Œuvre (1842-1889), avec des *Fragments de mémoires* par François Coppée, par M. de Lescure. Paris, Alphonse Lemerre, 1889. Un vol. in-18; 495 pages. — Prix : 3 fr. 50.

Il ne faut demander à ces études biographiques, faites du vivant même du sujet étudié, ni renseignements complets, ni jugement définitif. Quand elles ne sont pas œuvre d'inimitié, elles sont inspirées le plus souvent par des sentiments d'affection personnelle et d'admiration familière que j'honore infiniment, mais qui sont des conditions bien peu favorables pour le développement d'une critique impartiale et saine. Il se trouve heureusement que la vie et les œuvres de M. François Coppée n'ont guère à redouter d'être vues de près et que celui qui vous les montre est un esprit habitué à la perspective de l'histoire, habile à faire revivre les figures disparues et parfaitement propre à mettre dans son cadre et à son point cette figure de contemporain. Je n'irai point jusqu'à dire que la postérité acceptera le portrait qu'il nous fait du poète sans y apporter des retouches; l'amitié a guidé son crayon, et, par endroits, le dessin s'en ressent; mais, en somme, l'ensemble est d'une ressemblance frappante, et il n'y a point à questionner la véracité des détails auxquels M. de Lescure s'est arrêté. Des fragments tirés des *Mémoires* de M. François Coppée sur certains incidents de son existence, ses voyages et quelques figures de son groupe littéraire, sont habilement semés dans le récit et lui donnent un peu de ce piquant que les autobiographies offrent toujours aux curieux du cœur humain.

Valerandi Varanii de Gestis Johannæ Virginis, *Francæ egregiæ bellatricis*. Poème de 1516, remis en lumière, analysé et annoté par E. Prarond. Paris, Alphonse Pinard, 1889. Un vol. petit in-8°, XXI-302 pages, tiré à 200 exemplaires.

Avant Chapelain et avant Voltaire, la Pucelle inspira les faiseurs d'épopées. Un érudit docteur

en théologie d'Abbeville, Valerandus Varanius, probablement Valerand des Varennes ou des Garennes, prit, dès le commencement du XVIe siècle, l'héroïne pour sujet d'un long poème en hexamètres latins, divisé en quatre livres. Ce Valerand, sur la vie duquel les renseignements font défaut, avait cependant des relations avec les savants et les beaux esprits du temps, et il écrivit quantité de vers latins sur la victoire de Fornoue (1501), sur la prise de Gênes (1507) et sur le mariage Louis XII (1514). Son poème sur les *Gestes de Jeanne* eut deux éditions, en 1516 et en 1521. Le père Lelong le mentionne comme se composant de plus de 3,000 vers héroïques assez bons, mais il refuse à la composition les « ressorts qui sont l'âme de l'épopée ». M. J. Quicherat, le révélateur de la vraie Jeanne d'Arc, en parle avec quelques détails et ses appréciations à ce propos sont parfois discutables. M. Ed. Cougny lui concerne une consciencieuse étude (Paris, Thurien, 1874), enfin un savant bibliophile normand, M. E. Praron, vient de donner une belle réimpression du poème entier avec des analyses, des notes et une dédicace poétique, émue et érudite à la fois, adressée à Abbeville, sa ville natale, qui est aussi celle du vieux poète Valerand.

Cette attention persistante, accordée depuis trois siècles à l'œuvre de l'écrivain abbevillois, s'explique par la valeur historique de son récit versifié. On y trouve des particularités, qui ont tous les caractères de la vraisemblance, et que nul autre document ne relate. Sans être contemporain, il avait connu des contemporains de Jeanne d'Arc, il avait eu à sa disposition les pièces des deux procès et peut-être d'autres sources d'information qui ont disparu depuis; il était pénétré d'une religieuse admiration pour l'héroïne qui incarna l'âme de la France, et rien ne permet de suspecter sa sincérité. Aussi son poème a-t-il une nature documentaire, et l'historien scrupuleux ne peut-il se dispenser de le consulter, quitte à contrôler ou à discuter ses assertions lorsqu'elles ne sont point appuyées par d'autres témoignages contemporains.

Ce n'est donc pas une simple publication de curieux érudit que M. E. Prarond nous offre. C'est un instrument nécessaire aux travaux historiques dont il facilite l'accès, et qu'il perfectionne en y ajoutant tout un appareil de recherches et de critique qui ne laissera plus grand'chose à faire à ceux qui s'en serviront. Qu'on ne craigne pas, d'ailleurs, de rencontrer ici la sécheresse rebutante qu'un tel sujet comporte. L'auteur n'est pas seulement un homme profondément versé dans les choses du moyen âge et dans la connaissance des langues classiques; c'est aussi, et avant tout, un artiste raffiné qui a le don de répandre sur ce qu'il touche le pittoresque et la vie. Les analyses et les notes, où rien n'est négligé de ce qui peut servir à l'intelligence et à la correction du texte, sont pleines de passages comme celui où, prenant à partie les marchands d'images de piété de la rue Saint-Sulpice, l'auteur se moque, avec une gaieté mordante, de leurs Jeanne d'Arc aux yeux bleus et aux longs cheveux blonds, à l'air niais et au teint de confitures. Il a même enrichi son livre d'un sonnet original: *A Jeanne*, qui est un bijou de ciselure poétique et qui figurerait avec honneur dans l'œuvre d'un des exquis sonneurs de sonnets de notre XVIe siècle.

Ta mort même a vaincu, colombe au feu ravie,
Et la France a ta mort pour gages de sa vie,
Te sentant toute en elle, elle un jour toute en toi.

M. E. Prarond a fait éditer son livre avec luxe et ne l'a fait tirer qu'à 200 exemplaires, ce qui lui assure, outre sa valeur intrinsèque, qui est grande, le prix de la rareté si appréciée des délicats amis des livres. Aussi regretté-je amèrement, pour mon compte, que le brocheur ait, par une erreur dont un autre est sans doute victime avec moi, doublé, dans mon exemplaire, la feuille 14, au détriment de la feuille 15 qui n'y est pas.

La Famille de madame de Sévigné en Provence, d'après des documents inédits, par le marquis de Saporta. Ouvrage accompagné de deux portraits. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1889. Un vol. in-8°.

L'idée de ce livre, dont une esquisse a paru, en janvier 1887, dans la *Revue des Deux-Mondes*, s'est, dit l'auteur, offerte à son esprit, pour ainsi dire, d'elle-même, avec les documents qui motivent la raison d'être de l'ouvrage. De ces documents épars et inédits, les premiers et les plus importants se trouvaient dans ses archives de famille; les autres lui ont été fournis, en grand nombre, par des amis, dont il cite, avec reconnaissance, les noms. Les événements, circonscrits dans la période, dans le lieu et entre les personnages que M. le marquis de Saporta indique dans son titre, sont assez peu connus dans leurs détails, et mériteraient à peine de l'être davantage s'ils ne se trouvaient intimement liés au sort de la correspondance de l'illustre marquise, et s'ils n'avaient amené les arrangements entre Mme de Simiane et le chevalier de Perrin, qui aboutirent à l'édition de 1754. A ce titre, le livre de M. de Saporta comble une lacune dans notre histoire littéraire, et compte désormais parmi les

travaux à consulter sur le XVIIe siècle. Il est, d'ailleurs, bien composé et d'une lecture attrayante. De nombreuses pièces inédites, judicieusement choisies, y sont données en appendice; deux portraits, l'un de Mme de Sévigné, l'autre de Mme de Simiarre et de Julie de Vence, sa petite-fille, reproduits d'après des tableaux originaux par le procédé Dujardin, illustrent ce beau volume, auquel il ne manque guère — défaut commun, hélas! à beaucoup — qu'une bonne table analytique. B.-H.-G.

Les Contemporains. Études et portraits, par Jules Lemaitre, quatrième série. Un vol. in-18 jésus, Paris, 1889. Leclère et Oudin, éditeurs. — Prix 3 fr. 50.

A la rigueur, il suffisait de transcrire, comme une litanie, les noms des contemporains étudiés ou *portraicturés* en un volume par M. Jules Lemaître. Je ne suis pas assez théologien pour savoir si dans le paradis tous les saints sont égaux; nos littérateurs contemporains n'ont pas tous, on en conviendra, la même envergure ni le même vol. Mais qu'importe ici? Ce n'est pas tant à cause de Stendhal ou de Paul Bourget, de Mérimée ou de Barbey d'Aurevilly, de Victor Hugo ou de Paul Verlaine, de Sully-Prudhomme ou de Grosclaude, de Renan et de Jean Lahor, de Lamartine ou de Zola, de G. Sand ou Baudelaire; c'est à cause de l'esprit propre à M. Jules Lemaître que les gourmets de lettres reprendront ces articles, dont la plupart sont assurément des meilleurs qu'il ait écrits. Soit qu'il pénètre dans le fond le plus lointain des intentions d'un écrivain, comme lorsqu'il entreprend de découvrir le sens des apocalypses de M. Paul Verlaine, soit qu'il fioriture à côté comme à propos de de M. Paul Bourget et des extases anglophiles, il suscite une quantité d'idées, évoque une suite d'images, provoque une foule d'impressions, telles qu'on lui sait gré, quoi qu'il ait dit, de l'intensité d'existence intellectuelle qu'il cause en nous pour un moment.

M. Jules Lemaître possède évidemment la qualité maîtresse et nécessaire du critique : son entendement est extrêmement compréhensif. Sa curiosité n'a pas de bornes; un hanneton qui fait bruire ses ailes lui paraît digne d'attention, d'analyse et d'interprétation, tout autant qu'un lion qui rugit; les gaîtés hebdomadaires de M. Grosclaude lui semblent recéler un mystère qu'il est utile d'expliquer, aussi bien que la conception de bonheur de Sully-Prudhomme; les acrobaties décadentes et symbolistes de M. Paul Verlaine, lui sont matière à dissertation spirituelle non moins que les rêveries philosophiques de M. Renan. C'est vraiment merveille qu'un esprit aussi délié, aussi abondant, qui s'attache avec un égal amour à tant de sujets divers et les féconde avec une si subtile essence, et s'en détache avec une aisance parfaite pour voler à d'autres tout opposés, un papillon, vraiment.

Il est, parmi ces contemporains, deux figures dont nous nous permettons de recommander surtout les portraits : Baudelaire et Barbey d'Aurevilly. Exempts de l'admiration conventionnelle dont certains dévots les enveloppent, — pour qu'un refus en vienne ensuite jusqu'à eux qui les imitent, — incapable de nier la part originale de leurs talents. M. Jules Lemaître a écrit sur ces deux écrivains à la fois surfaits par les uns et trop dénigrés par les autres, le jugement le plus motivé. Avec des considérants vigoureux et sobres, il a porté la sentence convenable sur le prétendu catholicisme que M. Barbey d'Aurevilly et quelques imitateurs à sa suite affectaient comme une pose théâtrale; et sur la stérilité réelle de Charles Baudelaire, déguisée sous l'apparente recherche de la perfection de la forme. En ce qui concerne ce poète, M. Jules Lemaître a même été plus indulgent que de justice. On a trouvé parmi les papiers inédits de Baudelaire — publiés par un chacal quelconque naturellement, — un plan développé de drame. M. Jules Lemaître le retrace et l'apprécie et il reconnaît que, dans ce scénario, deux scènes portent la marque du poète des *Fleurs du mal*.

Or ce canevas de drame, c'est tout simplement l'analyse, page à page, d'un roman de Paul de Molènes. Il n'y a pas ombre d'équivoque : les noms sont identiques comme le thème général, les incidents, les états d'âme, depuis le point de départ jusqu'au dénouement. Le jeune marquis Wolgans de Cadolles, fils d'émigré, s'enrôlant dans l'armée de l'empereur par besoin d'action, patriotisme, amour de la gloire, et aussi sous l'influence des récits entraînants du trompette Triton, tout, jusqu'au suicide dans la prison, par désespoir d'amour, tout y est, et dans les œuvres du brillant auteur des *Récits militaires*, des *Commentaires d'un soldat*, ce roman est intitulé les *Souffrances d'un houzard*.

Ainsi le seul scénario d'une œuvre soutenue qui ait été rencontré dans les œuvres posthumes de Baudelaire n'est pas de lui!

L'éditeur ne s'en est pas douté, M. Jules Lemaître n'y a pas pris garde. P. Z.

La Prison Saint-Lazare depuis vingt ans, par PAULINE DE GRANDPRÉ. Un vol. in-18, Paris, 1889, E. Dentu, éditeur. — Prix : 3 fr. 50.

Dès le commencement de l'année 1870, Mme Pauline de Grandpré commença la courageuse campagne qu'elle poursuit encore en vue de faire améliorer la prison de Saint-Lazare. Elle la connaît bien pour l'avoir habitée dix ans, en qualité de parente d'un fonctionnaire de l'administration. Ce qu'elle réclame avec une généreuse pitié, c'est la distinction des catégories de prisonnières : la maison destinée à enfermer les filles soumises peut n'être point une prison, puisqu'elles n'ont pas encouru de condamnation; d'autre part, il ne faudrait pas qu'une femme honnête dans le sens des mœurs, et qu'une aberration momentanée a entraînée à commettre un vol dans un magasin, par exemple, ou que la malechance a réduite à la faillite, fût maintenue en contact dans la prison avec des dépravées de profession.

Il faudrait pour toutes une protection et une réformation morales.

Le tableau tracé par Mme de Grandpré ne peut laisser indifférent le moins charitable des lecteurs. Mille détails intéressants nous font pénétrer dans la vie intérieure de la sombre prison; tout ce que Mme de Grandpré a noté sobrement, comme un élément d'enquête, un fragment documentaire, frappe avec force la pensée et oblige à la réflexion. Son livre eût beaucoup gagné, comme originalité et comme portée, à ne point être chargé d'autres éléments qui confinent à la composition littéraire; Mme de Grandpré ne s'est pas même interdit la légende!

Ce qu'elle a fait de mieux que de consigner les récits plus ou moins romanesques, quoique vrais peut-être, de quelques pensionnaires de Saint-Lazare, c'est de fonder l'œuvre des *Libérées de Saint-Lazare*. Mme de Grandpré a dans le cœur le feu sacré et la charité intelligente.



Poésies complètes, de CLAUDIUS POPELIN. Un Un vol. in-18. Paris 1889. Librairie Charpentier.

M. Claudius Popelin, qui est un maître illustre en l'art de l'émail, n'est pas un moindre maître en l'art des vers. Nous avons eu, à deux reprises, l'occasion récente d'entretenir les lecteurs du *Livre* de son double talent de poète et d'artiste, car il a publié successivement, en de premières et somptueuses éditions in-quarto, ornées de sa main, encadrées d'un décor magnifique, les deux parties les plus importantes, les deux dernières, des *Poésies complètes* qu'il recueille aujourd'hui en un volume d'un format plus maniable et d'un plus modeste prix. On relira donc ici le roman intime que l'auteur intitule : *Histoire d'avant-hier* et *Un livre de sonnets* avec le piquant « Discours au Lecteur », qui le précède. — *Strophes et couplets :* Sous ce titre, M. Claudius Popelin a réuni et placé en tête du volume nouveau vingt-cinq petits poèmes du tour et de l'accent les plus variés, divers autant que les motifs qui les ont inspirés. C'est un fait digne de remarque, en effet, que l'auteur, n'étant pas un poète de profession, ne parle la langue des vers que sous l'empire d'une émotion particulière, dont le vers seul peut exprimer l'intensité. Entre cette première partie et celles qui déjà nous sont connues, M. Popelin a composé un chapitre spécial : « Hommes et fourmis », de trois pièces, dont le symbolisme est animé d'un grand souffle héroïque; *la Fourmi du Pharaon, la Fourmi de Salomon, la Fourmi de Timour.* Cette diversité d'accent que je notais tout à l'heure dans une partie de l'œuvre de M. Claudius Popelin se retrouve partout dans ces manifestations poétiques variées incessamment comme les mouvements de l'âme humaine, et reflétant comme la vie même les teintes changeantes dont la succession du temps revêt les objets autour de nous et surtout en nous. De là, le charme et la durable séduction du talent de M. Popelin et ce qui doit faire la fortune de ses *Poésies complètes.* E. C.

Chants et Chansons de Paul Avenel. Huitième édition, avec portrait de l'auteur, cinquante chansons nouvelles, notes explicatives et une biographie des chansonniers les plus connus. Paris, Librairie moderne, Maison Quantin, 1889. Un vol. in-18 ; XXIX-414 pages. — Prix : 3 fr. 50.

M. Paul Avenel, qui a hérité de Béranger bien des dons, mais nullement le fétichisme de de la redingote grise et du petit chapeau, vient de donner une nouvelle édition, plus complète, de ses chansons dont un si grand nombre ont, du premier coup, gagné, et, depuis, toujours gardé une popularité de bon aloi. La première chanson patriotique de M. Paul Avenel date de février 1848. A partir de cette époque, toute

l'histoire du second empire, les angoisses du siège, l'Assemblée de Versailles, le Seize-Mai, tous les faits saillants de la politique contemporaine se retrouvent, parsemés et égayés de paysanneries et de refrains joyeux, dans ce volume de chansons, où se résume vraiment une époque. Ce ne sont point, d'ailleurs, de vulgaires flons-flons. L'élévation de la pensée, la noblesse du sentiment, la finesse du style, et une inspiration poétique toujours alerte et fraîche font de presque tous ces chants et chansons de véritables poèmes. M. Paul Avenel nous en explique la genèse dans une longue préface où il esquisse à grands traits notre histoire politique depuis quarante ans. Il les accompagne de notes explicatives, nécessaires aux jeunes générations pour comprendre les allusions dont ces chansons fourmillent, et qui sont déjà loin, tant les événements se pressent et se poussent dans l'oubli. Enfin, le volume que la maison Quantin a tenu à honneur d'éditer, avec le soin et le goût qu'il méritait et dont elle est coutumière, se termine par une liste bibliographique des chansonniers les plus connus.

Cette liste, qui n'a pas la prétention d'être complète — son titre l'indique assez — est fort intéressante, et les noms qu'elle contient en suggèrent d'autres que chacun peut y ajouter selon ses préférences ou son érudition dans la matière. Pour moi, j'aimerais à y voir mentionner Antony Béraud avec ses *Veillées patriotiques* et son *Chant de Praga et du soleil de Juillet* (Baudin, 1835), les *Chansons politiques* d'Altaroche (1838), les *Romances et Chansonnettes de Jacques Arago*, Christophe Ballard, avec ses *Brunettes* et ses *Parodies bachiques* (1712 et 1715), les *Vaux de Vire*, d'Olivier Basselin, les *Chansons* de Félix Becker, de Reims, (Paris, 1810), — je ne parle pas des *Romances* de Berquin, — les *Contes en vers, chansons et pièces fugitives,* de Cailly père (Cordier, an IX), les *Chansons et Poésies* de Claye, d'Eure-et-Loir (Paris, 1826), les *Vieilles Chansons*, de Raoul de Coucy, publiées avec musique, chez Pierre, à Paris, en 1781 ; les *Chansons et sérénades,* de L. Dépret (1876) ; le *Recueil de chansons choisies* du marquis de Coulanges (Simon Bernard 1698, 2 vol.) ; la *Musette* du sieur Dalibray Toussaint-Quinet, 1647 ; les *Chansons parisiennes,* de Fernand Desnoyers (1865) ; *Mes Passe-Temps*, par J.-E. Despréaux (1806, 2 vol.) ; le *Recueil des chansons d'amour,* composées par Daniel Drouin (Paris, N. Bonfous, 1575) ; les *Chansons et saluts d'amour*, de Guillaume de Ferrières, dit le vidame de Chartres, publiés par Louis Lacour, chez Aubry, en 1851 ; les *Chansons de Gaultier Garguille* (1658 ; 1758 ; 1858) ; les *Roses et Chardons* de Lazare (1873) ; les *Chansons* de J.-S. Lefèvre (Rouen, 1844), celles de Th. Lemesle (1832) ; les *Souvenirs* de Lehuy (Didot jeune, 1806) ; les *Chansons politiques et autres*, de Ch. Le Page (1836) ; les *Chansons, ballades et rondeaux*, de Jehannot de Lescurel, réimprimés dans la bibliothèque elzévirienne ; le *Recueil des chansons à danser et à boire*, de Denis Macé, maistre de musique (R. Ballard, 1643) ; les *Chansons,* de Casimir Menestrier (1818) ; celles de Mérard de Saint-Just (1786) ; *Le Temple de la Liberté*, ou poèmes, odes et chansons patriotiques, par Mercier de Compiègne (an II) ; les *Chansons pour danser,* de L. Mollier (R. Ballard, 1640-42, 2 part) ; le *Chansonnier national,* de J.-B.-A. Morainville et de son épouse, dans l'étude que lui a consacrée Jourdain (Chartres, Petrot-Garnier) ; le *Chanteur parisien*, de P.-A. Piton (1808) ; la *Gelodacrye amoureuse,* contenant plusieurs aubades, chansons gaillardes, pavanes, branles, etc , etc., par Cl. de Pontoux (Lyon, B. Rigaud, 1596) ; *Mes délassements,* par Ravrio (Ballard, 1805) ; la *Muse Mousquetaire*, du chevalier de Saint-Gilles (1709) ; le *Parnasse des dames,* de Savigny (Ruault, 1773, 2 vol.) ; les *Dons des Enfans de Latone,* par J. de Serre de Rieux (Prault, 1754) ; les *Chants et chansons populaires du printemps et de l'été*, de J.-B. Wékerlin. Mais il faut s'arrêter, en remerciant M. Paul Avenel de nous avoir donné, avec la grande jouissance qu'on éprouve à la lecture de ses *Chants et chansons*, les premiers éléments d'un travail qui ne restera pas toujours à faire, nous l'espérons, et qui serait la *Bibliographie raisonnée et anecdotique de la chanson française.*

B.-H. G.

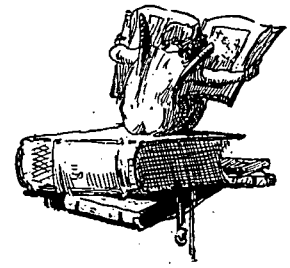

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Le dernier roi légitime de France, par Henri Provins. Paris, P. Ollendorf, 1889. Deux vol. in-16. — Prix : 10 francs.

Quel est ce dernier roi légitime de France, dont un écrivain, qui a pris pour cette circonstance le pseudonyme d'Henri Provins, nous raconte, en deux gros volumes, la dramatique et mystérieuse histoire ? Ce n'est pas Charles X, comme on pourrait naïvement le croire, mais ce Naundorf, qui mourut en juin 1845 à Delft, affirmant depuis de longues années qu'il était le Dauphin, fils de Louis XVI, que M. de Frotté aurait fait évader du Temple. Cette thèse de l'évasion de Louis XVII, qui a été reprise tout récemment par M. d'Herisson, et combattue par M. Chantelauze, est de nouveau développée ici avec une abondance qui rouvrira sans doute le débat. Il est des questions en effet qui ne seront jamais résolues, parce que les preuves matérielles manquent. Ici la preuve matérielle est le corps même du Dauphin que l'on suppose, par conjecture seulement, avoir été enterré dans le cimetière de l'église Sainte-Marguerite, puis découvert sous la Restauration. Ce n'est pas le caractère de Louis XVIII qui peut aider à la résoudre. Le peu de scrupules de ce prince, qui eut tant de part aux intrigues qui précédèrent la Révolution, qui contribua beaucoup à animer les esprits contre le Roi et contre la Reine, dont la conduite à l'égard de Favras est restée si suspecte, permettent de douter qu'il eût jamais travaillé à éclaircir un mystère qui aurait pu lui coûter la couronne. Les plus fortes présomptions contre la thèse de M. Henri Provins sont encore celles qui résultent des mauvais traitements dont le Dauphin fut certainement l'objet de la part de ses gardiens et surtout de Simon, et qui durent nécessairement amener une issue fatale. Quoiqu'il en soit, il est cependant une chose certaine : c'est que, avant même qu'il ne se présentât des faux Dauphins, bien des paroles, bien des actes s'étaient produits, qui ne s'expliquent que par l'évasion du prisonnier du Temple. Quant au silence de la cour de Vienne, que l'on invoque contre l'hypothèse d'une évasion, il n'a rien de décisif. La manière dont cette cour agit plus tard à l'égard du duc de Reichstadt permet de penser qu'elle eût eu assez peu de zèle pour un Dauphin, fils de Marie-Antoinette, si l'existence de ce prince eût contrarié ses plans politiques. Joséphine dût certainement savoir au juste ce qu'il en était. Il pourrait bien un jour se publier de ce côté un document décisif. Les Mémoires de Talleyrand pourraient bien aussi en parler ; et peut-être les ajournements successifs que leurs détenteurs mettent à leur publication ont-ils pour cause le trouble que jetterait dans la politique la découverte d'un pareil mystère. Malheureusement, s'il en était ainsi, il y aurait de grandes probabilités pour que ces Mémoires de Talleyrand ne parussent jamais, ou pour que, paraissant, ils ne soient pas donnés tout entiers. Pour revenir à M. Henri Provins et au titre de son livre, nous dirons qu'il pourrait lui donner pour suite, un autre volume, où cette fois son dernier roi légitime de France serait, non pas Louis XVII, mais Henri III.

Il est en effet prouvé que Louis de Bourbon, évêque de Liège, au xve siècle, avait été très légitimement marié à Catherine d'Egmont, fille du duc des Gueldres, avant d'avoir reçu, en 1466, les ordres de la prêtrise, et qu'il eut trois fils de ce mariage. Or, ce fut seulement par la mort sans postérité masculine, en 1488 et en 1503, des deux frères aînés de ce Louis de Bourbon, Jean II et Pierre II, que les droits à la couronne de France passèrent d'abord aux Bourbons-Montpensier, éteints en 1527 en la personne du fameux connétable, puis, après ceux-ci, aux Bourbons-Vendôme dont descendait notre Henri IV, le premier roi Bourbon. La descendance directe de Louis de Bourbon subsiste encore aujourd'hui. Elle se compose de tous les membres assez nombreux de la famille de Bourbon-Busset. Étant donné la légitimité du mariage de Louis de Bourbon, il n'est pas douteux que la race des rois légitimes de France n'ait fini avec Henri III. Ainsi, depuis ce prince jusqu'à Louis XVI, la France n'aurait été gouvernée que par des usurpateurs. Nous recommandons ce sujet à M. Henri Provins.

Vie de Toussaint-Louverture, par V. Schœlcher. Paris, P. Ollendorf, 1889. Un vol. in-16. — Prix : 5 francs.

Il était naturel que M. V. Schœlcher, l'ami des noirs, écrivît une histoire de Toussaint-Louverture, qui a été, comme le disait de lui-même le malheureux prisonnier du fort de Joux, « le Napoléon des noirs ». Mais il faut ajouter aussitôt que ces bonnes dispositions de l'auteur en faveur de son héros ont parfois nui à sa parfaite impartialité, bien qu'il se pense assuré de n'avoir pas manqué de ce côté aux devoirs de l'historien.

En somme, nous ne voyons pas que l'insuccès de l'expédition de Saint-Domingue ait beaucoup servi les nègres eux-mêmes, du moins dans l'avenir. Supposez cette colonie rentrée sous le pouvoir de la France, la population nègre serait aujourd'hui aussi libre qu'elle l'est à la Martinique, et la prospérité matérielle de cette terre si favorisée du ciel serait autrement grande qu'elle n'est aujourd'hui après les innombrables révolutions intérieures qui l'ont bouleversée depuis bientôt près d'un siècle.

Tout cela n'empêche pas Toussaint-Louverture d'avoir été un grand caractère, cela n'empêche pas non plus que l'on ne soit très attaché et très touché par le récit de M. Victor Schœlcher. On voudrait seulement y voir moins souvent couler le sang français. E. A.

Charles X et Louis XIX en exil. Mémoires inédits du marquis de Villeneuve, publiés par son arrière-petit-fils. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1889. Un vol. in-8°, vii-322 p.

Le marquis de Villeneuve-Villeneuve (Pons-Louis-François), qui mourut en 1842, fut une des personnalités les plus militantes du parti royaliste. On a de lui une sorte de pamphlet intitulé : *De l'agonie de la France*, éloquente invective publiée au lendemain de la révolution de juillet, où se résumaient les colères des légitimistes et leurs inquiétudes en face de l'avenir. Gouverneur du Languedoc à la première Restauration, traqué pendant les Cent Jours, préfet pendant la seconde Restauration, il se donna plus tard la mission de triompher de l'apathie du roi détrôné et du duc d'Angoulême. Il réussit peu, est-il besoin de le dire? Mais du moins, il observa beaucoup. Mieux que personne, il était à portée de savoir ce qui se passait dans les conseils des Bourbons, de juger l'état d'esprit du roi et de ceux qui l'entouraient. Il notait soigneusement toutes ses impressions. Ce sont ses souvenirs que son arrière-petit-fils a cru, non sans raison, devoir enfin publier. Ils constituent un des morceaux les plus curieux qu'on ait écrits sur la politique légitimiste en 1830. A côté d'un tableau piquant de la cour en exil, il y a des portraits d'hommes d'État de ce temps-là, qui, s'ils sont dessinés, dans l'ardeur de la lutte, par une voix accusant parfois un peu trop les ombres au détriment de la ressemblance, ont du moins toutes les couleurs de la vie et de la passion, comme le dit si justement l'éditeur de ces mémoires intéressants et précieux.

État de la France en 1789, par Paul Boiteau. Deuxième édition, ornée du portrait de l'auteur, avec une notice par M. Léon Roquet et des annotations de M. Grassoreille, archiviste, Paris. Guillaumin et Cie, 1889. Un vol. in-8°, xii-580. — Prix: 10 francs.

Le première édition de cet ouvrage parut en 1861. M. Paul Boiteau y disait dans sa préface : « J'ai voulu dresser l'inventaire exact et aussi complet que possible, en un seul volume, de cet ancien régime et de cette ancienne monarchie que vantent encore quelques partisans d'une aristocratie et d'une église détruites, et qu'il est même à la mode d'excuser et presque de regretter parmi quelques-uns des fils de la Révolution, qui se croient délicats parce qu'ils sont faibles, et qui donnent le nom d'amour de la liberté à ce qui n'est peut-être que la crainte des destins de la démocratie. » La fin de la période n'est peut-être pas d'une clarté éblouissante, mais l'ensemble montre nettement dans quel esprit le livre a été conçu et écrit. Il serait intéressant de le comparer, à ce point de vue, avec d'autres publications récentes, telles que *La France sous l'ancien régime*, du vicomte de Brou, par exemple. On y verrait comment les mêmes faits peuvent apparaître sous des aspects absolument différents et suggérer des appréciations et des inférences diamétralement contraires. Doctrine à part, l'ouvrage de M. Boiteau a une incontestable valeur technique : l'auteur a su y condenser des renseignements à peu de chose près complets sur les usages de l'ancienne administration ; il fait connaître quel était, à la veille de 1789, l'état général des terres et des personnes, la situation de l'agriculture et du commerce, des armées, de la marine et des colonies, l'organisation de la justice, de la police, de l'instruction publique, des finances et tout le détail de la machine administrative et politique : gouvernement, généralités et intendances, assemblées provinciales, conseil du roi, ministères, maison du roi, cour et no-

blesse, ordre du clergé, tiers-état, villes et villages, etc. Les éditeurs ont donc été bien inspirés de donner, en ce moment où 1789 est, à un siècle de distance, redevenu d'actualité, une nouvelle édition d'un ouvrage qui fait autorité ; et il faut remercier M. Grassoreille, le savant archiviste, d'avoir, sans rien changer au texte original, ajouté dans les notes les éclaircissements et les renseignements complémentaires que les derniers travaux fournissent sur plusieurs questions.

B.-H. G.

Correspondance diplomatique de Talleyrand. *La Mission de Talleyrand à Londres en* 1792. — Correspondance inédite de Talleyrand avec le département des affaires étrangères, le général Biron, etc. — Ses lettres d'Amérique à lord Lansdowne. — Avec introduction et notes par G. Pallain. — Portrait de Talleyrand, d'après une miniature d'Isabey. Un vol. in-° de 460 p. Paris, librairie Plon, 1889.

Nous avouons sans honte n'avoir jamais été de ceux qui *attendent* la publication des mémoires de Talleyrand, qui font des conjectures et, pis encore, des articles sur l'extension de la limite semi-séculaire fixée par testament, nous dit-on. Tout ce qui est dans nos moyens, c'est de croire purement et simplement, puisqu'on l'affirme, à l'existence desdits mémoires ; mais sans tenir davantage à ce qu'on nous prouve leur existence par l'argument et sous la forme d'un ou de plusieurs in-octavos. D'où vient notre détachement ? Il a d'abord pour cause générale une disposition de notre esprit qui ne nous laisse estimer dans les mémoires que leur valeur littéraire (telle qu'elle éclate dans les Retz, les Saint-Simon, les Chateaubriand... et telle aussi qu'on ne l'aperçoit guère chez la plupart des autres mémoirisants), disposition toute personnelle d'ailleurs, qui, relativement au fond et au mérite documentaire, nous fait regarder les mémoires, presque toujours comme l'œuvre de l'orgueil, de la haine, du mensonge... et, plus souvent encore, du comédiantisme et de la timidité. J'insiste sur le côté d'attitude et de pose qui rapetisse alors ou ruine toute figure vraiment digne de l'Histoire. Que nous reste-t-il, on vous le demande, de l'énigmatique Talleyrand, de sa haute mine impassible, de sa légende équivoque, mais presque souveraine dans le monde de l'imagination, s'il se dessine lui-même, s'il s'analyse et se raconte ? — Voilà pour expliquer notre froideur envers les mémoires publiés que ne rehausse pas le style (ce beau scélérat qui purifie tout), et notre patience devant les retards que nous voyons mettre à l'impression des mémoires inédits. Dans l'espèce, c'est-à-dire dans le cas particulier de Talleyrand, nous tenons pour les meilleurs mémoires de ce personnage curieusement extraordinaire, le double aspect qu'il a laissé dans les écrits des romantiques et des politiques, et surtout le rôle supérieur et admirable qu'il a rempli, en glorieux serviteur de la France, dans les négociations du Congrès de Vienne, et, antérieurement, dans sa mission de 1792, à Londres. M. G. Pallain, à qui est échue la bonne fortune de nous restituer ces deux recueils de la correspondance diplomatique de Talleyrand, — ses *vrais* mémoires, les seuls qui l'honorent et nous importent, — a droit à la gratitude du lecteur et de l'historien, et nous ont valu deux des plus intéressants livres de ces dernières années.

La Révolution française, que de certains traitent comme un éternel mystère interdit à nos débiles intelligences, et d'autres comme un simple accident qu'aurait pu prévenir telle mesure opportune, telle attitude du pauvre roi, la Révolution française, de quelque façon qu'on la juge, est un fait irrévocable, un ordre nouveau de choses, qui s'impose à tous. A cet ordre nouveau, sans doute, se rattache une longue liste de noms, qui viennent comme d'eux-mêmes sur nos lèvres, à la première évocation de cette date solennelle : noms d'illuminés, d'enthousiastes, de solides croyants, de fanatiques à froid, de philanthroques et de hyènes à face humaine, de frelons éclatants et d'obscurs travailleurs. Pour nous, les deux noms *représentatifs* du talent, de l'action et de l'intelligence, sont Mirabeau et Talleyrand. On les rapprochera avec d'autant plus de raison que l'amitié personnelle les a réunis, autant que la conformité des vues, et d'aucuns aujouteront : la même immoralité. Talleyrand partageait avec Mirabeau (peut-être en avait-il reçu), la doctrine de l'alliance anglaise comme pivot, — ou, pour parler *moderniste* — comme orientation de notre nouvelle politique. Talleyrand, que sa mobilité dans d'autres affaires fit qualifier de traître et de perfide, devait du moins rester fidèle toute sa vie à cette doctrine anglophile, et, tel nous le voyons à cet égard, en l'année 1792, tel on devait le retrouver à Vienne en 1815, et en 1831 à Londres, où il était devenu l'ambassadeur de la monarchie de Juillet. « Fromage de Brie, que M. le prince de Talleyrand, proclamait le *roi des fromages...*, seule royauté à laquelle ce grand diplomate soit resté fidèle jusqu'à sa mort » ; dit plaisamment un romancier d'il y a cinquante ans. Hé bien, nous lui connaissons à présent deux fidélités, à cet homme qui se consola peut-être de tant d'outrages, en se sou-

© 2007 Lyon — Éditions « Les marionnettes du temps » — http://editions.arbre-gallimard.fr

venant qu'il avait eu la gloire d'être maltraité par Napoléon et en songeant que les gros mots du colosse protégeraient mieux sa mémoire que ses propres grands services. Aristocrate en défaveur parmi les siens, âme d'élégance dans un corps infirme, prêtre impie, laborieux épicurien, homme d'État sans scrupule, serviteur sans parole... Voilà comme on a vite jugé Talleyrand. En lisant le précieux recueil édité par M. Pallain, on trouve qu'il est juste de reconnaître aussi, dans cet homme fameux, dans ce « type », au grand sens du mot, un cerveau des plus rares par la justesse et l'esprit de suite. Ces lettres de Talleyrand sont espacées par celles de Narbonne, de Biron et de Dumoulin que l'on a bien fait d'arracher à l'oubli. L. D.

Histoire de Bordeaux, par Henri Gradis. Paris, Calmann-Lévy, 1888.

L'histoire provinciale de la France s'enrichit incessamment d'études nouvelles, les unes exhumant des documents jusqu'à ce jour inconnus, les autres les groupant en synthèse. C'est à cette dernière catégorie que se rattache le volume de M. Gradis dont le nom est déjà avantageusement connu des poètes et des historiens. L'auteur étant Bordelais et appartenant à l'aristocratie des Chartrons, il devait à ses origines de laisser échapper de son livre ce parfum d'amabilité et de courtoisie qui est le propre des Girondins de tous les temps. Il n'y a point manqué et, pour être sérieuse, son érudition n'est point pédante.

Ces 500 pages in-8°, si nourries de faits, se lisent avec un intérêt soutenu. Le champ était vaste et toute l'histoire de France pouvait être évoquée à l'occasion de l'histoire de Bordeaux : la difficulté était même de se maintenir dans les limites convenables.

La partie la plus curieuse et la plus inédite de ce travail, qu'attend assurément une récompense de l'Institut, est le livre consacré à la domination anglaise (1152 à 1453). Pendant trois siècles, trois longs siècles, de Henri II d'Angleterre à Henri VI, l'étranger eut main mise sur une des plus belles parties de notre territoire. C'est en étudiant avec quelles difficultés elle s'est formée, quelles luttes elle a eu à soutenir contre l'étranger et contre les égarés de l'intérieur, que l'on apprend à chérir notre vivace nationalité française.

On l'envie pour sa patience, pour son courage, pour ses vertus..., pour sa grâce. Toutes ces qualités sont condensées dans l'histoire des Bordelais. Quant à ce sens artistique et charmant, si français en général et si bien chez lui ici, quel exemple plus délicieux, entre mille, que celui du peuple de Bordeaux voulant, en 1778, remercier son président Leberthon de sa résistance au roi et ne trouvant mieux que de joncher de fleurs la cour de son hôtel !

Nous exprimerons un seul regret, c'est-à-dire un souhait pour une prochaine édition, c'est qu'elle se présente avec des gravures : documents historiques, vues monumentales et pittoresques, l'auteur-artiste n'aura que l'embarras du choix.

A History of Eighteenth Century Literature (1660-1780), by Edmund Gosse, M. A. Clark Lecturer in English Literature at Trinity College, Cambridge. London, Macmillan and C°, 1889. Un vol. pet. in-8° IX-415 p.

Un des professeurs les plus distingués de l'Université de Cambridge, dont le nom est bien connu des lecteurs des revues littéraires anglaises et de tous ceux qui s'intéressent au mouvement intellectuel de l'autre côté du détroit, Mr. Edmund Gosse a récemment publié chez les éditeurs Macmillan et Cie, de Londres, un tableau, très complet et très étudié dans ses dimensions volontairement restreintes, de la littérature en Angleterre au XVIIIe siècle. L'influence de la littérature française du siècle précédent fut, on le sait, très grande dans la période particulièrement choisie par Mr. Edmund Gosse ; mais, si les auteurs dramatiques et les poètes descriptifs français sont alors pris pour modèles, il n'est que juste de proclamer l'avènement avec De Foe, Swift, Addison, Steele, Johnson, Richardson et Goldsmith, du roman anglais, d'où a véritablement procédé, dans toutes les littératures du monde, l'éclosion et le développement graduel du roman moderne. Ces études ont donc pour nous, dans leur objet même, un intérêt double. Elles en ont un autre, intrinsèque, si je puis dire, dans le talent avec lequel le critique expose les caractères propres de chaque genre et de chaque écrivain, dans la sympathie intelligente qu'il ressent et communique, dans l'heureux choix des citations qu'il offre en discrète abondance, dans l'exactitude des détails et des traits, dans l'originalité juste de ses appréciations, dans la largeur et la netteté de ses vues d'ensemble. C'est là un bon et bel ouvrage auquel nous souhaiterions en France la popularité dont il ne manquera certainement pas de jouir dans le pays de l'auteur.

B.-H. G.

La France sous l'ancien Régime. — Deuxième partie : *Les usages et les mœurs*, par le vicomte DE BROC. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1889. Un vol. in-8°, 543 pages.

Le Centenaire de 1789 ramène l'attention sur cette société de l'ancien régime dont la mort a sonné depuis un siècle. C'est donc une étude d'actualité que publie le vicomte de Broc, en nous traçant le tableau des usages et des mœurs en France sous l'ancien régime. L'auteur avait déjà analysé, dans un premier volume à la science et à la sincérité duquel j'ai eu l'occaaion de rendre hommage ici même (1887), les rouages du gouvernement et les institutions de la vieille France. Ce nouveau volume, qui complète l'ouvrage entrepris, est encore plus intéressant et plus curieux que le premier à cause du caractère pour ainsi dire plus intime du sujet. Le vicomte de Broc nous fait pénétrer dans la vie privée d'autrefois. Il nous renseigne en détail sur l'éducation, le mariage, l'organisation de la famille, la vie urbaine, la vie rurale, la vie des châteaux, les voyages, les théâtres, les salons, les journaux, les idées, la morale, le sentiment religieux. Il ressuscite le vieux Paris et le vieux Versailles, en y faisant mouvoir de nouveau les personnalités originales qui les animaient. On conçoit ce qu'il y a d'attrayant et d'instructif dans cette restitution d'un passé dont le souvenir, plus ou moins distinct, nous hante sans cesse, qu'on retrouve au fond de toutes nos polémiques, que nous comparons sans cesse au présent pour en tirer, d'ailleurs, suivant la pente de notre esprit ou les intérêts de nos passions, les conclusions les plus contradictoires. B.-H. G.

Louis de Frotté et les Insurrections normandes. 1793-1832. Par L. DE LA SICOTIÈRE, sénateur de l'Orne, ancien directeur de la Société des Antiquaires de Normandie et de la Société de l'Histoire de Normandie. Paris. E. Plon, Nourrit et Cie, 1883. Trois volumes in-8°; xxxi-629 p.; 813 p.; 55 p. — Prix : 20 francs.

Ce livre est l'œuvre de plusieurs années et le fruit de longues et laborieuses recherches. Nul de ceux qui l'auront lu ou feuilleté ne sera tenté de mettre en doute l'honnête et modeste témoignage que l'auteur se rend ici à lui-même. Mais ce n'est pas seulement une œuvre de patience et de conscience, *a work of love*, comme disent les proches voisins — proches parents aussi, dans bien des cas, — des Normands. C'est une étude complète, définitive autant que le peut être ce qui instruit la main ou l'intelligence de l'homme, d'un côté très peu connu, entrevu à peine, de notre histoire révolutionnaire. Si l'on connaît jusque dans ses moindres détails l'insurrection vendéenne, on se contente de notions générales, de données vagues, de renseignements et de jugements sans précision et sans autorité, sur les insurrections connexes de la Basse-Bretagne et de la Normandie, sur les événements qu'on appelle du terme plus compréhensif qu'exact de chouannerie. L'insurrection normande surtout est restée dans l'ombre, et c'est à peine si la figure du comte Louis de Frotté attire un instant l'attention. Cette figure d'un chef très intelligent, très brave et très malheureux, qui fut l'âme et le chef unique de la chouannerie normande, dont il avait été l'organisateur et qui mourut avec lui, M. de la Sicotière ne se contente pas de la mettre en plein relief; il éclaire encore d'une lumière nouvelle bien des points inconnus ou obscurs de l'histoire des soulèvements royalistes, de l'émigration et de la révolution française.

Les seules sources imprimées, en dehors des histoires générales, que l'on puisse consulter sur l'insurrection dirigée par le comte de Frotté sur *l'Histoire de la Chouannerie et de la restauration de la Religion et de la Monarchie en France*, par Richard Séguin (Vire, Adam, 1823-24, 2 vol. in-18), et les *Mémoires d'un ancien chef Vendéen*, par Billaud de Veaux, dit Alexandre, dont il existe deux éditions très différentes l'une de l'autre. (Paris, Lecointe et Pougin, 1832, 3 vol. in-8°; et Paris, chez l'auteur, 1838-40, 3 vol. in-8°). Le premier de ces ouvrages manque absolument de critique, s'il ne manque pas de bonne foi, et le second est un recueil d'observations personnelles, très pittoresque, mais très insuffisant. Des articles de Grimaux, quelques études spéciales que M. de la Sicotière cite avec scrupule dans sa préface, augmentent ces maigres ressources, qui ne lui auraient certainement pas permis de mener à bien son beau travail s'il n'avait eu à sa disposition un grand nombre de documents inédits, et particulièrement les manuscrits laissés par le comte de Frotté lui-même.

De ces matériaux, dont la plupart ont été extraits par ses soins des archives publiques ou privées, M. A. de la Sicotière a construit un imposant édifice, presque trop imposant et de proportions trop vastes, étant donné l'intérêt, très vif, mais restreint du sujet. Il est le premier à le reconnaître et réclame, sur ce chef, une indulgence qu'on sera d'autant plus disposé à lui accorder que, s'il donne trop de détails et de documents, tous ceux qu'il donne sont ou suggestifs ou curieux.

Une table, très complète, des noms de lieux et de personnes, facilite grandement les recherches et suppléent, avec les sommaires assez détaillés des chapitres, à l'index analytique, si utile dans des œuvres de ce genre, et qui a tant de peine à se ré-acclimater chez nous. Cette table forme à elle seule le troisième volume, auquel est joint une carte bien faite et facile à lire du théâtre des opérations. Deux portraits finement gravés par Hillemacher de Louis de Frotté et du colonel Moulin, adjudant-major des Royalistes de Basse-Normandie, ornent les deux gros volumes où cette belle et utile restitution historique se déroule en un intéressant récit. B.-H. G.

BEAUX-ARTS

A. L. Barye, par Arsène Alexandre. Un vol. de la collection des *Auteurs célèbres*, Paris 1889. Librairie de l'Art.

Barye, de l'aveu unanime aujourd'hui, est considéré comme un des plus grands statuaires, non-seulement de son temps, mais de toute l'école de sculpture française, pourtant si féconde en maîtres, non-seulement de l'école française, mais de toutes les écoles et de tous les temps. Aussi, rien ne serait plus comique si la chose n'était si tragique que de voir à quels rivaux obscurs le pauvre grand artiste fut sacrifié dès les premières luttes de sa vie d'art. Jamais le destin n'a pris plaisir à pousser l'ironie si loin. Au concours du prix de Rome, il se voit préférer, en 1879, un nommé Vatinelle; en 1820, un nommé Jacquot; en 1821, M. Lemaire, moins inconnu, mais dont le talent, si talent il y a, est le type du convenu et du passif académiques de l'époque; en 1822, Seurre jeune; en 1823, le concours est jugé indigne du prix; en 1824, Barye n'est même pas admis en loge. Et l'Académie lui a tenu rigueur jusqu'à la fin. Elle a ouvert ses portes à Delacroix, *dentibus infrendens*, il est vrai; à Barye, jamais. Quand on plaça sur la terrasse du bord de l'eau, aux Tuileries, l'admirable fonte à à cire perdue de 1833, *Lion écrasant un serpent*, un sculpteur s'écria, dit-on : « Est-ce qu'on va prendre les Tuileries pour une ménagerie? » Soyez sûr que le mot partit de l'Institut. C'est dans l'étude consacrée à Barye, dont M. Arsène Alexandre vient d'enrichir la collection des *Artistes célèbres*, que je relève ces détails. Elle est excellente, cette étude, très complète, très juste, fait connaître également bien et l'artiste et l'homme; et les dessins de M. Lançon, ainsi que les photographies qui les accompagnent, font de même connaître les principaux morceaux de son œuvre. Je ne voudrais pas laisser le lecteur sur cette impression que Barye, à la honte de sa génération, fut universellement méconnu. Loin de là; non-seulement il fut soutenu par la critique romantique, en particulier par Th. Gautier, mais c'est l'honneur de Gustave Planche, le critique redouté du moment, qui ne jurait que par les dieux de l'art grec, d'avoir, à plusieurs reprises, publié dans la *Revue des Deux-Mondes* de grands articles d'apologie motivée sur les œuvres de Barye. E. C.

Catalogue illustré de l'exposition de portraits d'auteurs et acteurs *au Théâtre d'application*. Un vol. in-8° d'environ 150 pages. Aron frères, éditeurs, 30, rue Lebrun. En vente à la maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît, Paris. — Prix : 3 fr. 50.

M. Bodinier, dont le nom restera attaché au « Théâtre d'Application », avait déjà complété son œuvre, en groupant, dans les galeries qui précèdent le Théâtre, une certaine quantité de portraits d'auteurs et d'acteurs, et en improvisant ainsi, seulement pour une durée passagère, une sorte de musée d'art dramatique, dans le genre du *Garrick Club* de Londres.

Cette exposition si curieuse laisse vraiment sous le charme les nombreux visiteurs qu'elle attire; l'on regrettait de ne pas en remporter un souvenir plus durable, permettant de remettre sous les yeux, à la volonté de chacun, un tableau si vivant et trop tôt disparu. C'est cette pensée qui a donné naissance à ce catalogue et aux illustrations qui l'accompagnent.

Si l'on n'a pu, dans un si petit volume, absolument tout représenter, peintures, dessins et pastels, l'on s'est du moins attaché à y mettre tout ce qui, dans cette splendide collection faite de collections particulières, a été et est encore la glorification du théâtre contemporain. Cela forme en tout 115 compositions d'après les originaux. Auteurs et interprètes, jeunes ou vieux, morts ou vivants, masques comiques ou masques tra-

© 2007 Lyon — Editions « Les passionnés du temps » — http://editions.arlima.net

giques, maîtres ou valets, grands seigneurs ou bouffons, soubrettes ou grandes dames, artistes de genre ou artistes de haut style, tout ce monde bigarré, chatoyant, aux mille saillies, aux innombrables facettes, se réflète dans cet opuscule avec sa vie mouvementée et grouillante. Sardou et Truffier y coudoient Croizette et Noblet: Fechter et F. Febvre s'y rencontrent avec Gondinet et Mlle Mars, sans compter la reproduction des deux célèbres toiles de Geffroy et de Lazerges.

Ajoutons, comme dernier attrait, une spirituelle et savoureuse préface que, en dépit d'absorbantes fonctions, M. Jules Claretie a trouvé le temps d'écrire pour le curieux volume de M. Bodinier. Voilà un catalogue qui ne restera pas longtemps entre les mains des éditeurs.

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

La Revision, par M. Andrieux, député. Un vol. in-16. Paris, librairie de la *Nouvelle Revue*, 1889. — Prix: 3 fr. 50.

Nous laissons de côté ce qui fait l'objet de ce travail ; nous regardons seulement à la forme, à la composition, aux arguments présentés, et nous ne sommes pas sans éprouver une certaine tristesse.

A l'étranger, on sait, ceux qui lisent, que M. Andrieux a été préfet de police, qu'il a été ambassadeur; on sait encore, par les comptes rendus de nos débats parlementaires, qu'il a pris la parole dans certaines circonstances graves, et qu'il a recueilli de nombreux suffrages lorsque, par deux fois, il s'est agi pour la Chambre des députés d'élire son président : M. Andrieux fait, peut-être bien, à l'étranger, figure d'homme d'État. Voici qu'un volume de lui paraît, un volume portant pour titre : *la Revision*, et, à Londres, à Berlin, à Vienne, à Saint-Pétersbourg, il se trouvera sûrement des lecteurs, sachant lire, sachant aussi penser, pour avoir, — on s'intéresse, même alors qu'on s'en défend, aux *choses de France*, — la curiosité de rechercher comment a pu être posée et résolue par le député, ancien fonctionnaire, ancien diplomate, cette question sur laquelle sont tombés, à une année d'intervalle, deux cabinets, l'un opposé, l'autre favovable. Le jugement qu'ils porteront, nous ne disons pas sur un tel écrit, peu nous en chaut, mais sur nous à qui l'on ose l'offrir, voilà ce qui nous inquiète et nous attriste.

Il est déjà regrettable qu'ils aient à constater que ceux de nos journalistes qui rédigent des feuilles *populaires* n'hésitent pas à piper les gens qui ne demandent qu'à être pipés : nous voudrions des populations moins naïves, moins ignorantes, nous voudrions des écrivains plus éclairés, moins disposés à admettre qu'il leur est loisible de pétrir la masse humaine au gré de leurs caprices ou pour leur plus grande ambition personnelle; n'insistons pas, en d'autres pays, au surplus, se voient d'autres manquements au respect de soi-même et d'autrui. Mais, on n'achète pas un livre comme on achète chaque matin son journal d'un sou; mais, il semble que le livre soit pour un autre public. Eh! quoi! penseront les étrangers, la classe moyenne, en France, est capable de se laisser payer de pareille monnaie! Il suffit de lui dire que la Chambre des députés renverse les ministères pour la lui faire condamner, de lui dire que le Sénat, issu du suffrage *restreint*, — on écrit bien : *restreint*, et non : à deux degrés, — ne renverse pas les ministères pour lui faire abhorrer la chambre haute. Cette classe moyenne se contentera de formules, de mots: le régime parlementaire est incompatible avec la République; seul le régime *représentatif* convient à une démocratie. Un chef d'État responsable, des ministres irresponsables, voilà ce qui lui est proposé, et l'on peut lui invoquer l'exemple des États-Unis d'Amérique, celui de la confédération Suisse ; pourquoi pas celui des premier et second empires français ? celui de l'empire d'Allemagne?

MM. Goumy, Ferneuil, Paul Laffitte, qui ne sont pas des hommes politiques, s'appliquent à examiner, comparer; ils jugent les doctrines et leurs applications réalisées ou possibles; ils tiennent compte des circonstances, des traditions, des mœurs, des caractères. Mais M. Andrieux fait preuve d'esprit critique! Et discuter! A quoi bon ? Affirmer l'*unité de sa vie politique* et injurier ses adversaires, voilà pour satisfaire les naïfs, très dignes, au reste, d'être méprisés. M. Ferry la lui baille belle, lui qui souhaiterait à la démocratie une autre éducation politique!

© 2007 Lyon — Éditions « Les marronniers du temps » — http://editions.arbre-a-livres.fr

M. Andrieux, pour composer son livre, ne s'est pas donné grande peine. Une première partie : *La revision*; quatre-vingt-dix pages, vingt chapitres, ou plus exactement, vingt articles écrits au courant de la plume. Une seconde partie : *Explications personnelles;* des lettres à MM. Magnier, Madier de Montjau, Léon Say; une cinquantaine de pages. Et dans la troisième, qui comprend cent cinquante pages, des rapports, des discours, découpés de l'*Officiel*. C'est tout. Nous exagérons, il y a cette trouvaille, la qualification de représentatif donnée au régime préconisé : parlementaire, va te faire lanlaire, mais représentatif, cela sonne bien.

Et penser que des étrangers, fermant le volume, nous prendront en pitié! et qu'ils n'auront pas tort, puisque des gens, en notre pays, tiendront en effet pour des raisons les affirmations et les injures de notre auteur!

F. G.

PETITE GAZETTE DU BIBLIOPHILE

Sous ce titre : **Le trésor du Bibliophile Lorrain**, MM. Sidot frères, éditeurs à Nancy, viennent de publier, dans le format grand in-4°, sous la direction de M. J. Favier, une série en fac-simile de cent vingt-cinq titres ou frontispices d'ouvrages lorrains rares et précieux, qui forme un album de 101 planches très curieuses à consulter, avec les notices bibliographiques qui y sont jointes. Cette publication, admirablement exécutée, n'a été tirée qu'à *cent trente* exemplaires numérotés, sur papier vergé (prix : 30 fr.), et on annonce qu'il ne sera point réimprimé.

Les éditeurs ont fait figurer dans ce livre-album tous les titres et frontispices des ouvrages qui sont considérés comme les raretés bibliographiques de la Lorraine : livres de liturgie, livres d'heures, coutumes, pièces de théâtre, chroniques locales, produits de la typographie lorraine, et chaque volume signalé dans le *Trésor du Bibliophile Lorrain* est introuvable et on n'en connaît qu'un ou deux exemplaires.

Il a été accordé la plus large place aux ouvrages dont l'origine se rapproche le plus du berceau de l'imprimerie dans cette province — les titres reproduits sont ceux des premiers livres connus à Saint-Nicolas-du-Port, à Toul, à Saint-Dié, à Verdun, à Nancy, à Pont-à-Mousson et à Saint-Mihiel.

Ce superbe recueil s'adresse en résumé aussi bien aux vétérans bibliophiles de l'est de France qu'aux débutants bibliognostes; il intéresse les collectionneurs, les artistes et les graveurs qui y trouveront des reproductions de Callot, d'Appier-Anzelet, de Sébastien Leclerc et autres, enfin il est d'une incontestable utilité pour les libraires qui auront, grâce à cette publication, un guide sûr pour rechercher les raretés sur la piste desquelles les auront mis leurs clients.

Les reproductions photographiques sont à louer sans réserve pour leur netteté et leur perfection.

Conquet a mis en vente, il y a quelques semaines, le fameux **Ruy-Blas** qui était en préparation depuis près d'un an, avec quinze compositions d'Adrien Moreau, gravées à l'eau-forte par Champollion, tirage à 500 exemplaires numérotés (les papiers de luxe souscrits; les exemplaires sur vélin au marais, 40 fr.).

A vrai dire le livre est superbe, d'une impression typographique éclatante par Chamerot et d'une excellente division de gravures dans le livre — chacun des cinq actes du drame comprend une tête de chapitre et un cul-de-lampe tirés sur papier du texte ainsi qu'une grande composition hors texte.

Adrien Moreau a tiré tout le parti possible de l'illustration, cependant je ne cacherai pas que son talent se prête mieux à la vignette qu'à la grande composition. Il apporte dans le dessin de ses compositions hors texte trop de raideur et de cérémonial et ses personnages sentent trop le mannequin qui les a posées. Ses vignettes, plus légères, plus délicates, traitées avec plus de sans-façon sont délicieuses en tous points et se marient au texte très heureusement.

Champollion a, du reste, apporté un soin minutieux dans la gravure des quinze compositions d'Adrien Moreau et il n'y a que de sincères éloges à lui adresser ; sa pointe fine et amusante a très ingénieusement interprété les dessins du peintre. Le portrait de Victor Hugo, qu'il a gravé d'après Alophe, est également une œuvre délicate et remarquable.

Somme toute un livre de très belle allure à l'actif de l'éditeur Conquet, mais un livre qui en

appelle d'autres : *Marion Delorme*, *le Roi s'amuse*, *Lucrèce Borgia*.

La Librairie des Bibliophiles a entrepris la publication d'une *Bibliothèque des Mémoires relatifs à l'histoire de France*, qui est destinée à être le complément de sa *Nouvelle Bibliothèque classique* des grands écrivains français. Laissant à ses devanciers le mérite des collections complètes, trop volumineuses et trop coûteuses pour le grand public, le nouvel éditeur, M. Jouaust, ne prendra, parmi les Mémoires du XVIe et surtout des XVIIe et XVIIIe siècles, que des œuvres vraiment intéressantes au double point de vue de l'importance historique et du mérite littéraire. Tous les ouvrages qui entreront dans cette collection, confiés aux soins des érudits les plus compétents, seront accompagnés de préfaces, notes, index et tables analytiques. — Après les *Mémoires de l'abbé de Choisy sur le règne de Louis XIV*, publiés par M. de Lescure, paraissent aujourd'hui les **Mémoires d'Agrippa d'Aubigné**, publiés par Ludovic Lalanne. Ils forment un charmant volume, format in-16, elzévirien, du prix de 3 francs. Il y a aussi des exemplaires sur papier de Hollande, à 6 francs, et sur papier de Chine ou papier Whatman, à 10 francs.

Le tome V du **Répertoire de la Comédie-Française** vient de paraître en son joli format in-16 à la Librairie des Bibliophiles, avec une préface de Henri de Bornier et un très joli portrait de Mlle Muller, gravé par Abot.

M. Charles Gueulette, en poursuivant régulièrement depuis 1883 la publication annuelle du répertoire de la Comédie-Française, rend un signalé service à tous les amateurs d'art théâtral et aux bibliophiles. Il a droit à toutes nos félicitations, car ses petits annuaires resteront comme des bijoux bibliographiques.

Launette et Cie ont publié le tome X des *Confessions de J.-J. Rousseau*, avec illustrations de Maurice Leloir. Je ne reviendrai pas sur l'éloge de ce livre en cours qui se poursuit avec régularité et avec une perfection presqu'absolue.

A la librairie Launette on a exposé dernièrement toutes les aquarelles de M. Maurice Leloir pour cet ouvrage. Je regrette que tous les lecteurs du *Livre* n'aient pu défiler dans la galerie du boulevard Saint-Germain. Cette exposition des originaux de Leloir démontrait avec quel souci du détail et de la couleur le jeune maître aquarelliste a achevé les innombrables compositions de cet ouvrage si éminemment élégant et artistique.

A la librairie Testard, la première livraison de **Notre-Dame de Paris**, de Victor Hugo, avec illustrations de Luc Olivier Merson gravées par Géry Richard vient d'être mise en vente. Dix fascicules sont à paraître pour compléter l'ouvrage dont je parlerai par la suite.

U.



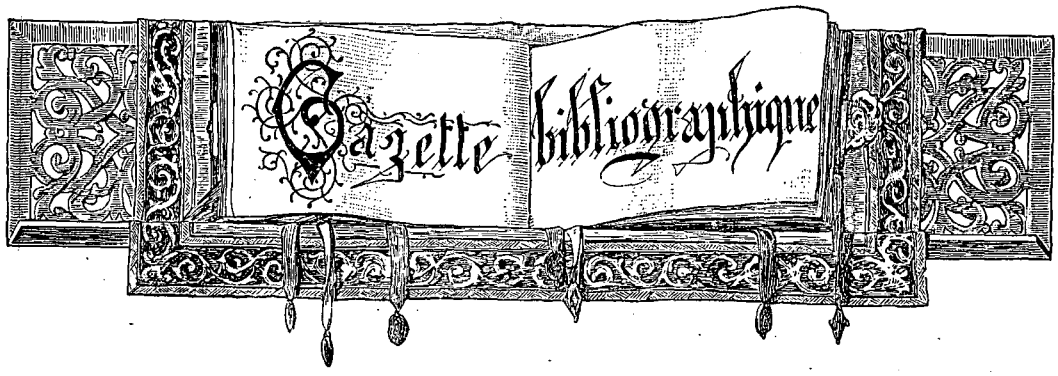

Sommaire. — Chronique bibliographique. — Bulletin des Bibliothèques : *Ventes. — Bibliographies. — Catalogues.* — Publications nouvelles (*Bibliographie du mois. — Ouvrages signalés de l'étranger. — Publications annoncées ou en préparation, tant en France qu'en Europe*). — Nouvelles littéraires diverses : *Miscellanées.* — A travers Journaux et Périodiques. — Nécrologie *des hommes de lettres et de science récemment décédés.*

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Sommaire. — Les académies et leurs distributions de prix. — Un lauréat posthume. — Les voyageurs récompensés. — Le congrès international des gens de lettres. — Le dictionnaire d'argot de M. Albert Barrère. — Un étymologiste italien : M. Francesco Zambaldi et son *Vocabulario.*

La saison des prix est close à l'Académie française. Outre les proclamations déjà faites dans nos précédents numéros, nous pouvons, pour compléter notre palmarès à bâtons rompus, ajouter aujourd'hui : Prix Thérouanne, M. Germain Bapst, pour son *Histoire des joyaux de la Couronne de France;* prix Thiers, M. Abel Lefranc, pour son *Histoire de la jeunesse de Calvin;* grand prix Robert, M. le vicomte d'Avenel, pour ses quatre volumes sur *Richelieu et la monarchie absolue;* second prix Gobert, M. Édouard Biré, pour *Paris en 1793;* prix Bordin, M. Ravaisson-Mollier pour ses trois volumes in-folio sur *Léonard de Vinci;* prix Marcelin Guérin, partagé entre : M. Léon Balastré, pour son ouvrage sur la *Renaissance* (2,000 fr.), M. Gabriel Bonvalot, pour sa relation *Du Caucase aux Indes* (2,000 fr.); M. Paul Deschanel, pour ses deux livres *Orateurs et hommes d'État* et *Figures de femmes* (1,000 fr.), et M. Lentillac, pour son *Étude sur Beaumarchais* (1,000 fr.); prix Jean Reynaud, M. V. Duruy, pour son *Histoire des Grecs;* prix Vitet, partagé entre MM. Anatole France et Charles Yriarte.

Nous ne mentionnons pas un lot de romans et essais moraux sur lesquels est tombée la manne du prix Monthyon et de quelques autres fondations analogues. Les titres n'apprendraient rien au lecteur sur la nature des ouvrages couronnés. C'est là un secret entre l'Académie et les auteurs.

***

A l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le prix Loubat a été décerné à M. Léon de Rosny, pour son *Codex peresianus.* Une autre somme de 1,000 francs, qui s'est trouvée, par exception cette année, à la disposition de l'Académie, a récompensé M. Remi Siméon, pour sa traduction des *Annales de Chimalpahin.*

***

L'Académie des sciences morales et politiques a décerné son grand prix triennal de 2,000 francs à l'œuvre de M. Caro. C'est un supplément d'héritage pour sa veuve. Cette décision, fort équitable sans doute, ne laisse pas que de sembler bizarre. On pouvait croire toute gloire posthume superflue pour un homme si glorieux de son vivant.

Le prix Odilon Barrot échoit à M. Marcel Fournier, sur la question : *Histoire de l'Enseignement du droit en France avant 1789.*

***

Continuons notre distribution. La Société de Géographie, dans sa première assemblée générale de cette année, a décidé les récompenses suivantes :

Médaille d'or : M. le lieutenant Caron, pour sa reconnaissance du Niger et son voyage par le fleuve jusqu'à Tombouctou.

Médaille d'argent : M. H. Mataigne, pour son ouvrage intitulé : *Nouvelle géographie de la France.*

Prix La Roquette : M. Charles Rabot, pour ses diverses missions dans les hautes régions septentrionales de l'Europe.

Prix Erhard : M. Fernand Foureau, pour sa carte du Sahara.

Prix Fomard : M. Pierre Margry, ancien archiviste du ministère de la marine, pour ses mémoires et documents pour servir à l'histoire des origines françaises des pays d'outre-mer. Découvertes et établissement des Français dans l'ouest et dans le sud de l'Amérique septentrionale.

***

Le deuxième congrès international de la Société des Gens de lettres se réunira le 20 du présent mois. On sait qu'il s'est assuré le concours de l'Association littéraire internationale. Les séances se tiendront au Trocadéro. Voici le programme des travaux, tel qu'il a été arrêté par le comité d'organisation, dont M. Jules Simon est le président.

SECTION DE LÉGISLATION

Première Question

L'auteur d'une œuvre littéraire a-t-il le droit exclusif d'en faire ou d'en autoriser la traduction ?

Y a-t-il lieu d'obliger l'auteur à indiquer, par une mention quelconque sur l'œuvre originale, qu'il se réserve le droit de la traduire ?

Y a-t-il lieu d'impartir à l'auteur ou à ses ayants cause un délai, quel qu'il soit, pour faire la traduction ?

Deuxième Question

Les articles de journaux et de recueils périodiques peuvent-ils être reproduits ou traduits sans l'autorisation de l'auteur ?

Celui-ci doit-il être astreint à une mention spéciale de réserve ou d'interdiction ?

Faut-il excepter les articles de discussion politique, les faits divers, les nouvelles du jour et les télégrammes ?

Que faut-il décider pour les romans-feuilletons ?

Troisième Question

La reproduction d'une œuvre littéraire dans une chrestomathie, une anthologie ou recueil de morceaux choisis, doit-elle être subordonnée à l'autorisation préalable de l'auteur ?

Quatrième Question

Doit-on exprimer le vœu que la convention de Berne soit modifiée sur les trois points ci-dessus?

Cinquième Question

La transformation d'un roman en pièce de théâtre ou *vice versa*, sans le consentement de l'auteur, constitue-t-elle une reproduction illicite ?

Sixième Question

La reproduction d'une œuvre littéraire au moyen de lectures publiques peut-elle avoir lieu sans le consentement de l'auteur ?

Septième Question

Une loi spéciale est-elle nécessaire pour régler les rapports des auteurs et des éditeurs ?

SECTION DE LITTÉRATURE

1° La science dans la littérature contemporaine.

2° La littérature russe en France.

Lorsque toutes les questions de la première session auront été résolues — si elles le sont — il s'agira de faire passer ces solutions dans la loi. Les congrès littéraires internationaux ont encore devant eux de beaux jours.

***

Nous aimons, dans ces chroniques bibliographiques, à nous occuper des livres publiés à l'étranger, surtout lorsqu'ils touchent par quelque point notre histoire littéraire, ou qu'ils présentent un côté singulier ou curieux. A ce double titre, l'édition nouvelle et corrigée que M. Albert Barrère, jeune et brillant diplomate doublé d'un linguiste fort érudit, a récemment donnée de son livre *Argot and Slang*, a le droit de nous arrêter[1].

Comme l'indique le titre, que nous transcrivons en note, l'auteur se propose de donner l'équivalent ou, à défaut, l'explication en anglais des mots d'argot et expressions argotiques usités dans les basses classes et dans la haute société de Paris. Et il ne se borne pas à l'argot contemporain; il embrasse, dans son plan, l'ancien et le moderne. Sa préface nous avertit qu'il a surtout emprunté aux dictionnaires argotiques de Francisque Michel, de Delvau, de Rigaud et de Lorédan Larchey, au *Parisismen* de Vilatte, aux mémoires de Vidocq et de Claude, aux œuvres de Balzac, et aux journaux quotidiens. Pour l'anglais, le *Slang Dictionary* publié chez Chatto et Winders, recueil bien imparfait, disons-le en passant, et un volume intitulé *History and*

1 *Argot and Slang*. A new French and English Dictionary of the cant words, quaint expressions, slang terms and flast phrases used in the high and low life of old and new Paris, by ALBERT BARRÈRE, officier de l'instruction publique. New and revised edition. London, Whittaker and C°, 1889; 1 vol. in-8°. Ex-483 p.

Curious Adventures of Bampfylde-Moore Carew, King of the Mendicants, lui ont été particulièrement utiles. Il donne d'autre part une liste des « autorités consultées et citées », qui ne compte pas moins de cent quarante auteurs ou publications. On y pourrait ajouter. Ainsi, puisque M. Barrère a trouvé profitable de consulter *l'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, on s'étonne qu'il ait négligé le journal anglais qui a servi de modèle à *l'Intermédiaire, Notes and Queries*. Le journal *le Chat noir*, les chansons de Bruant, seraient consultés avec fruit. Nous ne voyons point mention du *Dictionnaire étymologique et explicatif de la langue populaire* par Charles Toubin (1886), ni le *Dictionnaire historique et pittoresque du théâtre* par Arthur Pougin (1885). Puisque c'est l'argot français de tous les temps que M. Barrère étudie, les recherches de M. Auguste Vitu sur le jargon du xve siècle lui auraient été d'un grand secours.

Le dictionnaire argot-français, qui fait suite au poème de Grandval *Le Vice puni ou Cartouche*, n'a pas été dépouillé bien exactement. Je ne vois, en effet, figurer dans le recueil de M. Barrère, ni l'expression *monter un ver*, mentir pour découvrir la vérité; ni les mots *Tunbaye*, Bicêtre, quelque chose comme le Bedlham anglais, ni *toccange*, coquille de noix. Le mot *rême*, qui ne se trouve pas dans F. Michel, non plus que dans Lorédan Larchey, est donné dans Grandval avec la signification « fromage », et non pour désigner quelqu'un qui gronde, comme l'explique M. Barrère.

Dans l'argot contemporain les omissions sont nombreuses. Je citerai en courant : *Saint-Lago*, Saint-Lazare (M. Barrère donne *Saint-Laz*); *secoué*, emprisonné; *être en claque*, faire partie du personnel d'une maison publique (M. Barrère donne *claquebosse* et *claquedents*); *être à la belle*, n'avoir pas de domicile, abréviation d'être logé à la belle étoile; *être fait*, être arrêté; *chocotte* ou *choquotte* (M. Barrère ne donne que les sens de dent ou d'os à moelle), il se prend aussi, par une métaphore assez naturelle, au sens de profit, bénéfice, argent gagné; *ramastiquage*, voyez *ramastiquer* et *ramastiqueur; fignon*, probablement le même que *fiston* avec un sens ironique; *bastaud* (peau de bastaud); voir une récente chronique de Jean Richepin intitulée *Truandaille*, 7 mai 1889); donner *le coup de la fourchette*, faire sauter les deux yeux en y plongeant deux doigts d'une même main. On remarque encore l'absence de mots ou d'expressions comme *gamahucheur, cultiver la veuve Poignet, se faire sauter la cervelle*, et bien d'autres dont le sens obscène n'était pas de nature à les faire exclure de l'ouvrage, car M. Barrère a accueilli quantité de synonymes, et déclare qu'il a suivi, sans fausse pudeur, le conseil de Victor Hugo : « Quand la chose est, dites le mot. »

Ces critiques de détail, qu'il serait facile de multiplier, et auxquelles un livre de cette nature ne peut guère ne pas prêter, n'empêchent pas que le travail de M. Barrère ne soit, dans l'ensemble, admirablement exécuté. Il sera d'une utilité très grande aux Anglais pour la lecture de nos romans et de nos journaux; l'érudit y aura sous la main une collection toute faite de renseignements et d'expressions comparées bien difficiles à rencontrer ailleurs et y découvrira des filons inattendus; enfin, pour le bibliophile et le curieux, c'est un beau livre de haulte gresse et de verte saveur. Nous souhaitons que M. Barrère nous en donne la contre-partie en publiant bientôt un dictionnaire d'argot anglais-français. Ce ne serait, à coup sûr, ni moins utile ni moins piquant.

***

Un autre dictionnaire remarquable, mais consacré à la langue classique et nullement à l'argot, c'est le *Vocabolario etimologico italiano* de M. Francesco Zambaldi[1]. L'auteur est déjà très honorablement connu par de nombreux et remarquables travaux de linguistique et de métrique. Sa grammaire latine a eu deux éditions et sa grammaire italienne est à sa septième. On peut donc, *à priori*, affirmer que l'œuvre nouvelle est faite de main d'ouvrier. Plus on l'examine ensuite, et plus on reconnaît que cette confiance était bien placée. Après avoir rappelé que les langues sont des organismes vivants, en état d'évolution constante, lente ou rapide, suivant la condition sociale et politique des peuples et leur activité intellectuelle, M. Francesco Zambaldi ajoute très justement : « Un livre qui se propose de donner la notion vraie et complète d'une langue ne peut se borner à donner la suite des vocables dont elle se compose avec leur étymologie, comme la plupart des dictionnaires étymologiques le font. Une langue est quelque chose de plus qu'une suite de vocables; et de même que les pierres d'une mosaïque disposées par couleurs et par formes ne sont point l'œuvre d'art qu'elles doivent former, de même les éléments d'une langue, disposés dans un ordre purement conventionnel, ne donnent aucune idée de cet organisme vivant avec ses caractères et sa succession de phénomènes propres, qui s'appelle une langue. Les vocabulaires alphabétiques d'une

1 Città di Castello, S. Lapi, 1889; 1 vol. in-8°, xc-720 p. Prix : 7 fr. 50.

langue, de même que ceux de l'histoire, de la géographie, de la botanique, ou de tout autre sujet, sont très utiles à beaucoup d'égards, mais non pour des études coordonnées. L'ordre d'un vocabulaire étymologique doit être conforme à la nature et à l'histoire de la langue elle-même, c'est-à-dire qu'il doit réunir les mots qui dérivent d'une même source, de façon que chacun tienne sa place comme les noms de personnes dans un grand arbre généalogique, et qu'on voie les familles grandes et petites, les parentés étroites ou éloignées, les origines nationales ou étrangères. »

C'est en appliquant ces règles et en travaillant sur ce plan, sans entrer dans les discussions des points controversés ni dans des recherches trop subtiles, que M. Francesco Zambaldi a pu faire un livre neuf avec des matériaux aussi vieux que les vocables italiens, d'une utilité pratique incontestable, et où l'on suit, depuis ses premiers germes jusqu'à son développement contemporain, les vicissitudes de la langue de Dante et de Manzoni.

Un index alphabétique d'une exactitude scrupuleuse permet, grâce à un très simple et ingénieux système de référence, de trouver du premier coup, dans le corps de l'ouvrage, le mot ou le renseignement dont on peut avoir besoin. Nous ne connaissons aucun travail analogue, sérieux et complet, pour la langue française. C'est une lacune qu'il serait important de combler.

B.-H. G.

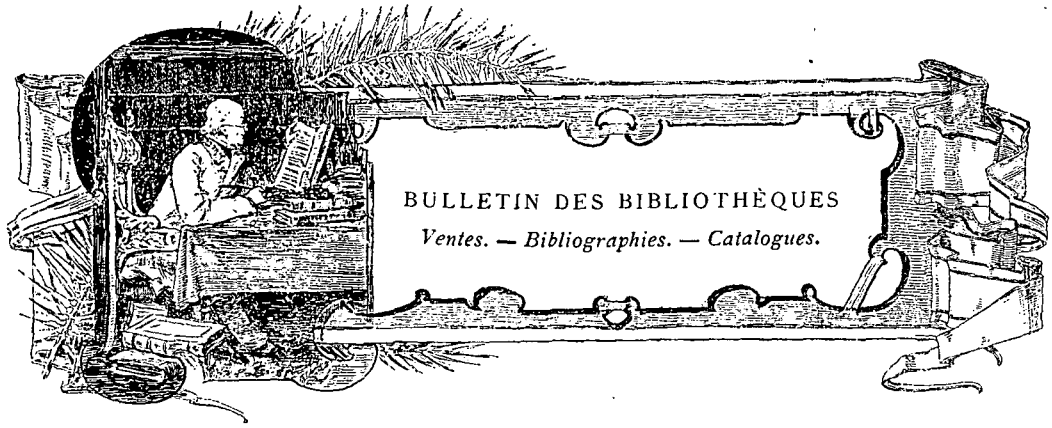

FRANCE

— Nos colonies de l'Inde sont bien peu de chose auprès de l'immense empire anglais. Elles valent cependant la peine qu'on ne les oublie pas. Elles se sont chargées de rappeler au monde leur existence en envoyant de beaux spécimens de leur industrie à l'Exposition universelle. Il est bon en même temps de mettre en relief leur activité intellectuelle. Un petit journal hebdomadaire qui s'imprime en anglais, à Pondichéry, et dont le titre *The Indian Republic* est précédé de ces mots : « République française. Liberté, Égalité, Fraternité, » nous apprend que la bibliothèque de Pondichéry est une des institutions les plus importantes de notre capitale hindoue. Elle a été fondée par le gouvernement français, en 1827, et inaugurée sous l'administration du vicomte Desbassayn du Richmont. Elle est riche d'environ 20,000 volumes, sans compter une collection de 30,000 publications officielles. C'est le gouvernement qui fait tous les frais de son entretien.

— Les petits-enfants de M. Chevreul se sont rendus dernièrement auprès du directeur du Muséum d'histoire naturelle pour l'avertir officiellement qu'ils faisaient don au Muséum de la bibliothèque de chimie et d'alchimie et des nombreux manuscrits de leur grand-père.

— Le gouvernement français est en pourparlers avec les héritiers d'un collectionneur anglais, sir Thomas Philipps, pour acheter des documents intéressant notre histoire.

La façon dont cet amateur avait composé sa collection est assez originale. En 1815, il suivait les armées alliées et se procurait à vil prix tous les livres, manuscrits ou pièces quelconques qu'il supposait susceptibles d'acquérir plus tard une certaine valeur.

— On lit dans le *Polybiblion* (mai) : « La bibliothèque du grand séminaire de Limoges renferme de précieux manuscrits, collection unique de documents anciens qu'il n'est plus possible de retrouver ailleurs et qu'ont ainsi sauvé de l'oubli les abbés Nadaud et Legros. On y trouve, entre

autres, plusieurs chroniques se rapportant aux XVIIe et XVIIIe siècles. Sous les auspices des sociétés archéologiques de Limoges et de Tulle, ces chroniques vont être publiées par M. l'abbé Leclerc, qui y joindra d'autres pièces importantes pour l'histoire de la province aux derniers siècles. »

— On a récemment vendu à l'hôtel Drouot, une fort belle suite à toutes marges, épreuves avant la lettre, des vingt-cinq figures dessinées par Moreau pour le *Choix de chansons mises en musique par M. de la Borde.* Cette suite, qui provenait de la collection Feuillet de Conches, a été achetée 5,020 francs.

— On a fini de vendre, le mois dernier, à l'hôtel Drouot, la bibliothèque particulière de feu Léon Techener.

Pour cette adjudication, composée d'éditions rares et de précieuses reliures, les commissionnaires présentaient les livres au public avec des gants blancs.

Voici quelques prix : *Missale Ecclesiæ Parisiensis,* petit in-folio, 4,500 fr. *Aquarelles de Jules Jacquemart*, pour l'histoire artistique de la porcelaine, précieuse suite de 26 aquarelles sur vélin, 11,000 fr. *Joanis Joviani Pontani Opera*, joli volume aux armes de François Ier, 4,010 fr. *Joanis Joviani Pontani Opera*, de 1518, reliure du quinzième siècle, exemplaire de Grolier avec son nom et sa devise, 5,000 fr. Les *Œuvres de maistre François Villon,* 1532, reliure de Joly, 1,800 fr. *Rymes de gentille et vertueuse dame D. Pernette du Guillet,* 3,750 fr. *Œuvres de Louise Labé*, exemplaire de l'édition originale dans sa première reliure du quinzième siècle, 3,130 fr. *Il Decamerone*, Londra, 1757-1761, reliure ancienne, 7,000 fr. *Œuvres diverses de Fontenelle*, exemplaire de grand papier (1728), 6,100 fr.

Cette vente, qui ne comprenait que 200 volumes, a produit 160,579 francs.

Ce sont là des prix qui font paraître assez singulière l'affirmation d'un rédacteur de la *New York Tribune,* M. G. W. Smalley, qui, dans un article intitulé : *En Bouquinant,* nous affirme que, depuis deux ou trois ans, le goût de collectionner des livres présente, chez les Français, des signes d'une décadence morbide. M. Rouquette lui a offert, pour 500 francs, un Molière qui en aurait valu 2,000 il y a cinq ans. M. Monjaud, ancien commis de M. Fontaine, a supplanté la boutique de son ancien patron en faisant de la sienne le principal rendez-vous des collectionneurs ; les Marpon ont inauguré tout dernièrement leur maison du boulevard pour y vendre plus à l'aise 2 fr. 75 les volumes à 3 fr. 50, ce qui oblige Calmann-Lévy (le nez lui en saigne !) à en faire autant ; on ne fait plus de reliures en maroquin du Levant ; le maroquin de Strasbourg, lequel n'est que du chagrin à gros grains, le remplace, avec avantage pour le relieur.— Et c'est ainsi que les relations internationales font que les peuples n'ont, les uns pour les autres, plus rien de caché !

— A propos des ventes publiques, le *Temps* (23 avril) publie la pièce suivante, qui donne des détails curieux et inédits sur la façon dont se faisait, pendant la Révolution, la vente aux enchères des biens d'émigrés et des couvents.

DISTRICT DE TROYES

— LIBERTÉ ÉGALITÉ

Département de l'Aube

—

Charles-Antoine CUISIN, huissier,
demeurant à Troyes

A la Convention nationale.

« Citoyens,

« En ma qualité d'huissier, j'ai été choisi ou plutôt chargé de procéder à la vente du mobilier provenant des couvents, chapitres et églises, et de celui appartenant aux émigrés du district de Troyes.

« Depuis le mois de mars 1791 (vieux stile) j'ai fait 79 ventes, qui se sont montées au total à la somme de quatre cent quatre-vingt-treize mille trois cent neuf livres. J'ai employé 378 vacations qui m'ont produit, à raison de trois livres chacune, un modique salaire de 1,134 francs, c'est-à-dire environ trois cents livres par an.

« Aujourd'hui l'inspecteur de l'agence nationale des domaines nationaux et des émigrés de Troyes, sous prétexte d'une contravention à la loi du 25 novembre 1792, relative à la vente du mobilier des émigrés, me demande une somme de 2,270 francs d'amendes qu'il prétend que j'ai encourues sur 24 ventes dont le produit n'a pas été versé dans la caisse des Domaines nationaux dans la huitaine de la dernière vacation.

« Rien de plus injuste. L'administration du district de Troyes, sous l'œil de laquelle j'ai travaillé, témoin journalière de mon zèle et de mon activité, plus à portée, par conséquent, que personne de juger combien la loi de mars 1792 est peu applicable au cas où je me trouve, a déjà réclamé en ma faveur, mais jusqu'alors inutilement.

« Je suis donc forcé de venir moi-même implorer la justice et l'humanité de la Convention.

« J'observe : 1° Qu'à Troyes et dans l'étendue du district, l'usage a toujours été de faire les ventes au crédit à terme de six semaines, trois mois et quelquefois plus; que la loi de novembre 1794 (vieux stile), voulant que les huissiers versassent le montant des ventes dans la huitaine de la dernière vacation, nécessitait l'obligation de faire ces ventes au comptant.

« 2° Qu'aussitôt que j'ai été instruit de la rigueur de cette loi, j'y ai exactement obéi, c'est-à-dire que j'ai vendu au comptant et versé dans le temps prescrit, mais que la différence de vendre au comptant au lieu de vendre à crédit, opérant une perte considérable pour la République, mon dévouement et mon attachement à la chose publique ne m'avaient pas permis de dissimuler aux administrateurs du district avec lesquels je travaillais le désavantage de la vente au comptant; que les administrateurs témoins de la justesse de mes observations en avaient fait rapport au conseil général du district et que celui-ci, animé des mêmes principes et du même zèle que moi, m'avait engagé à continuer à travailler pour le plus grand avantage de la République.

« Cette pièce porte en marge les trois annotations suivantes :

« David prend intérêt à cette affaire.

« Renvoyé au comité de législation, 12 brumaire l'an 3 de la Républ. une et ind.

« A. CRAWAU, pr.

« Le comité de législation renvoye au comité des finances, le 17 brumaire l'an 3 de la Rép. une et ind.

« PORCHER. »

On le voit, il y a une légère différence entre ces vacations qu'on payait trois livres et les ventes publiques qui produisent aujourd'hui 6 o/o aux commissaires-priseurs.

ÉTRANGER

Allemagne. — Le quatrième cahier supplémentaire du *Centralblatt für Bibilotekwesen*, que dirige le Dr O. Hartwig, de Halle, contient un catalogue de la bibliothèque du couvent d'Admond, en Styrie. On y trouve un *Rythmus Leonis IX papæ*. On ne connaissait pas, jusqu'à présent, de poésie de ce pape alsacien.

Angleterre. — L'*Athenæum* annonce, pour la dernière semaine de juin, la vente de la bibliothèque de feu J. Eglington Bailey, de Manchester. Cette collection comprend environ 15,000 volumes, dont beaucoup sont des livres rares ou précieux.

Italie. — La bibliothèque nationale centrale de Florence possède, sans compter les *Opere minori* de Dante, 420 éditions différentes de la *Divina Commedia*, dont 323 en italien, 33 en français, 10 en anglais, 9 en latin, 5 en hollandais et 9 en diverses autres langnes.

CATALOGUES. — MM. Labitte, Em. Paul et Cie ont distribué le catalogue de la bibliothèque de feu M. P. L., dont la vente a eu lieu à l'hôtel Drouot, du 7 au 9 mai. On y remarquait une belle collection de livres à figures du XVIIIe et du XIXe siècles, des Didot, des Cazin, quelques collections d'estampes, de belles reliures en maroquin.

A Londres, MM. Lotheby, Wilkinson et Hodge ont rendu une partie de la bibliothèque de feu William-Charles Smith, de Shortgrowe, Essex (10 et 11 mai), où se trouvaient, entre autres, une belle série de livres par Dibdin, la *Britannia* de Cambden, le Lafontaine illustré par Oudry, et quelques autres beaux livres français à gravure. Ils ont aussi vendu le stock considérable de livres de toutes nations, parmi lesquels des Cruikshauk, des Restif, des livres français illustrés du XVIIIe siècle, laissés par M. Charles Hutt. (Vente du 13 au 21 mai).

En Belgique, du 6 au 11 mai s'est vendue la première partie de la bibliothèque du chevalier J. de Neufforge, en l'hôtel Ravenstein, à Bruxelles. La bibliothèque étant restée en l'état où elle se trouvait à la mort du chevalier, en 1828, les livres de notre siècle y manquent; mais elle abonde en choses curieuses et inattendues des siècles passés. — Une autre vente, beaucoup moins intéressante, s'est faite le 23 mai par le ministère de M. Charles Peeters. Les ouvrages flamands y étaient en grand nombre.

Les Catalogues à prix marqués se ressemblent chaque mois. Donnons une mention particulière au *Petit Bouquiniste de l'Est* publié nouvellement par M. Auguste Pargon, libraire à Langres et qui, outre sa liste de livres en vente, donne une causerie bibliographique, signée G. Naudé et un « Bulletin trimestriel du Marché des Livres d'occasion ».

D'Angleterre, M. Bernard Quaistch nous envoie son catalogue, n° 96, contenant une partie de ses acquisitions aux grandes ventes récentes du comte de Hopetown et du duc de Buccleugh,

dont il a été fait mention ici. Il y a là beaucoup de grands livres à de gros prix.

A propos de vente et d'achat de livres, nos lecteurs s'amuseront peut-être en lisant une anecdote que nous empruntons au *Publisher's Weekly* (27 avril), lequel l'emprunte lui-même au *Chicago News*.

« L'autre jour, dans l'après-midi, un monsieur de très modeste apparence entra dans la boutique de librairie de M. Clary, et se mit à regarder les livres précieux dans le coin réservé aux raretés anglaises. Mr. Millard suivait l'étranger d'un œil soupçonneux, parce que, peu de temps auparavant, un monsieur de modeste apparence avait mis dans sa poche plusieurs livres précieux et s'était esquivé avec. Cependant, Mr. Millard ne tarda pas à s'apercevoir que le tranquille étranger avait quelque connaissance des livres, car il parlait avec beaucop d'intelligence des meilleures éditions. Mr. Millard en fut même touché et chagrin. Ce monsieur, pensait-il, est un monsieur qui est bibliomane. Voyez avec quelle tendresse son œil sans flamme s'allume en regardant ce Dickens avec figures ajoutées! Quels mouvements d'envie sans espoir agitent en ce moment son cœur! Le pauvre diable! Mon devoir est de le détourner de ces livres aux prix impossibles et de l'amener à des ouvrages en rapport avec ses ressources. »

Mais l'étranger ne se laissait point détourner d'une ligne. Il ne voulait examiner que les trésors les plus coûteux. « Je regrette que vous « ayez vendu le Brown de Washington, dit-il « tristement. Je l'aurais pris et n'aurais pas « demandé mieux.

« — Notre prix était de 150 dollars », dit négligemment M. Millard.

« — Pas trop cher, dit l'étranger d'un ton « calme. Et maintenant, puis-je vous prier d'en- « voyer ces cinq volumes, chez moi, à l'hôtel « *Richelieu*. Le commis de l'hôtel paiera la « note. A propos, à combien monte-t-elle en « tout ?

« — A deux cent trente-cinq dollars, dit « M. Millard d'un ton significatif. — Eh bien! « envoyez ces livres à l'hôtel Richelieu tout « de suite, dit l'étranger, et le commis paiera « pour moi. »

« Un regard chargé de bile et de soupçons glissa des yeux perçants de M. Millard. « Quel « nom, s'il vous plaît ? demanda-t-il, d'un ton « courtois, mais ferme.

« Georges W. Vanderbilt, de New-York, dit le modeste étranger, tranquillement. »

On sait que M. Vanderbilt est un des plus opulents citoyens des États-Unis.

Nous devons une mention particulière à un important catalogue que la maison Frederik Muller et Cie, d'Amsterdam, vient de mettre en distribution sous le titre *Bibliotheca Rhynwykiana*. Il est composé de plus de quatorze cents numéros de livres curieux et peu communs sur la théologie catholique et protestante, et contient des divisions intéressantes sur les missions des jésuites aux Indes, au Japon, à la Chine et en Amérique, ainsi que sur le jansénisme et les ultramontains. Ces livres proviennent de la bibliothèque formée dans la maison de Rhynwyk, près de Zeist et non loin d'Utrecht, par des jansénistes chassés de l'abbaye d'Orval (Luxembourg belge), et particulièrement par J.-B. Le Sesne de Menille-d'Etemare et Gabriel Du Pac de Bellegarde, chanoine et comte de Lyon.

PUBLICATIONS NOUVELLES ET ANNONCÉES
en France et à l'Étranger

FRANCE

Sous ce titre : **Vingt jours à Paris pendant l'Exposition universelle**, la Maison Quantin publie et vient de mettre en vente un délicieux et coquet *Guide-Album du Touriste*, par Constant de Tours, illustré de deux cents dessins d'après nature, dans le format in-8° oblong, agréable et léger comme un carnet d'artiste (prix : 3 fr. 50 cartonné).

Assurément l'Exposition du centenaire a fait et fera paraître encore de très nombreux guides, des *Vade-Mecum*, des Indicateurs, des Opuscules de tout genre, de toute nature, de tous formats

sur Paris, ses plaisirs, ses monuments et ses curiosités pittoresques et artistiques, il est douteux cependant qu'on puisse concevoir dans la note légèrement fantaisiste, et exécuter avec plus de goût et de bonne entente du Livre, un ouvrage mieux établi et plus éclairé de dessins exquis que celui qui nous occupe.

Dans le Guide de Constant de Tours c'est bien le Paris moderne qui vit et qui palpite, qui brille et s'éclaire, c'est bien le Paris des amoureux de Paris, ce Paris si intime, si enjôleur, si profondément captivant qu'il naturalise de force tous les étrangers qui ont le goût dans l'œil, l'esprit aux lèvres et l'ardeur de la beauté dans le cœur. Ce Guide-Album n'a rien de froid, de méthodique ou de poncif; il sait faire voir et aimer la ville jusque dans ses *verrues*, comme disait Montaigne; il promène les curieux dans tous les bons coins et il soulève toutes les portières des endroits étranges, amusants ou très typiques.

Ce joli Guide n'est ni officieux ni officiel et n'est point fait pour les voyageurs de MM. Cook et fils ou Lubin; il s'adresse à la masse de nos visiteurs-flâneurs et chercheurs d'original — c'est là son mérite et c'est là ce qui lui assure un succès qu'aucun autre ouvrage similaire ne saurait lui disputer.

Écrit avec belle humeur par un Parisien d'autant plus Parisien qu'il est né au pays de Balzac (ce jardin de France), illustré avec esprit, gaîté et une grande finesse d'exécution, le guide *Vingt jours à Paris* a été imprimé avec une rare perfection par la maison Quantin. C'est un *livre-bijou* que nous sommes heureux de louanger en toute liberté de conscience et loin de toute question de boutique.

Il fera son chemin sûrement au Champ de Mars, aussi bien que dans toutes les librairies de la capitale, et les tirages seront nombreux et très successifs si tous les gens de goût qui nous vont visiter se laissent aller à regarder ce petit album captivant comme la ville qu'il se plaît à décrire.

Une Histoire officielle de l'Institut de France. — Pour compléter son annuaire, dont le plan a été rajeuni et modifié, l'Institut avait décidé qu'un volume séparé, ayant pour objet l'histoire des anciennes Académies et de l'Institut, serait rédigé par un de ses membres les plus compétents, M. Aucoc. Ce travail est aujourd'hui terminé. Il a pour titre: « Institut de France. Lois, statuts, règlements concernant les anciennes Académies et l'Institut. Tableau des fondations. »

Œuvres inédites de Montesquieu. — A la dernière séance de la Société des bibliophiles de Guyenne, à Bordeaux, le président a annoncé que M. Charles de Montesquieu, consentant enfin à ouvrir les archives de sa famille, mettait à la disposition de la société, pour être publiés par ses soins, le catalogue manuscrit de la bibliothèque de son illustre aïeul, annoté de la main même de l'auteur de l'*Esprit des lois*, et un ouvrage intitulé : *De la Monarchie universelle en Europe*. A l'unanimité, la Société a voté l'impression de ces deux ouvrages. Il en sera tiré cent cinquante exemplaires.

L'Homme qui tue. — L'éditeur G. Édinger a récemment mis en vente, sous une élégante couverture illustrée, une nouvelle édition du beau livre d'Hector France, *l'Homme qui tue* (1 vol. in-18 : 2 fr.). Le succès littéraire de l'ouvrage est depuis longtemps assuré; mais cette nouvelle édition à bon marché, qui sera un succès de librairie, ne contribuera pas peu à le rendre populaire.

Le Sonnet aux Jeux Floraux. — Un poète d'un talent élevé et délicat, M. F.-E. Adam, l'auteur d'un charmant volume publié chez Ollendorf, sous le titre : « Par les Bois », vient de publier *Les Trois Galatée*, sonnets qui ont obtenu le prix au concours des Jeux floraux, cette année. (Toulouse, Durladoure-Privat). Ce sont trois petites merveilles de sentiment et d'expression.

L'Annuaire Eudel. — Avec l'*Hôtel Drouot et la Curiosité* en 1887-1888, [illegible]e publie aujourd'hui la Bibliothèque Ch[illegible]atier, Paul Eudel atteint la huitième année de cette intéressante série de documents sur les collections, l'art et le bibelot. L'auteur, qui a créé un genre fort goûté du public, nous présente cette année un volume qui aura certainement le succès de ses aînés. Une préface très remarquable d'Edmond Bonnaffé, ajoute à l'attrait de ce livre, *vade-mecum* de l'amateur et du collectionneur.

La Lutherie et les Luthiers, par Antoine Vidal. Un volume in-8° avec 30 planches de gravures. Paris, Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît. Prix, broché : 25 francs. — Ce livre s'adresse surtout aux amateurs de l'art instrumental. Après avoir fait le résumé de l'histoire du violon et de ses dérivés, l'auteur parle de l'art de la lutherie : l'Italie, l'Angleterre, l'Allemagne, la France, etc., sont passées en revue, et les œuvres des luthiers

© BnF Lyon - Editions et les personnalités du temps - http://editions-temps.bnf.fr

de tous ces pays, appréciés avec une compétence consciencieuse et impartiale.

Une suite de gravures donne l'image fidèle d'instruments précieux, et d'une collection d'étiquettes de luthiers, documents inédits pour la plupart, et *tous* reproduits sur les originaux eux-mêmes.

Voilà une œuvre qui est non-seulement utile, mais vraiment indispensable à tous ceux qui pratiquent et aiment l'art du violon.

Ajoutons que ce volume a été tiré à un nombre fort restreint d'exemplaires ; les souscripteurs feront bien de se hâter.

L'Art en exil, roman, par Georges Rodenbach. (1 volume grand in-18 jésus. Paris, Librairie Moderne, 7, rue Saint-Benoît). — *L'Art en exil* est le premier roman du poète de la *Jeunesse blanche* et du *Silence*. C'est une monographie d'âme, l'étude d'un écrivain dans la vie de province et l'analyse de son lent, mais fatal envoûtement.

Pour cadre, une ville morte dans le lointain des Flandres, et le décor si original et gothique des Béguinages.

Le contraire d'un roman *parisien*, mais une œuvre ayant sa couleur et son parfum exotiques, tout en restant bien française par la sûreté et le pittoresque de la langue.

— La collection de la *Vie privée d'autrefois*, par M. Alfred Franklin (Plon, éditeur), qui comprenait déjà de curieuses études sur les soins de la toilette, la cuisine, l'annonce et la réclame au temps jadis, etc., vient de s'enrichir de deux piquants ouvrages aussi instructifs qu'amusants : *Les repas et la civilité de la table* et *Comment on devenait patron*.

Les Mémoires de Paris, par Ch. Chincholle, avec préface d'Émile Zola. (Un volume in-18 jésus. Paris, Librairie Moderne, 7, rue Saint-Benoît. Prix : 3 fr. 50). — C'est une véritable encyclopédie contemporaine, instructive et amusante à la fois, que M. Charles Chincholle, du *Figaro*, vient de publier à la Librairie Moderne, sous le titre : les *Mémoires de Paris*.

On y rencontre et Séverine et Verdi, et le père Monsabré et Maxime Lisbonne, et cent autres qui sont, à divers titres, les héros de Paris. On y passe du crime à la vertu, du grotesque au sublime. Tous y vivent en chair et en os. Tout y est tracé avec une vérité surprenante. Aussi Émile Zola a-t-il composé pour ce curieux livre une préface qui est un chef-d'œuvre. Espérons que l'auteur, qui a tant écrit, nous donnera quelque jour, rien qu'en fouillant ses cartons, un pendant aux *Mémoires de Paris !*

Une nouvelle Histoire des Voyages. — La librairie E. Junod et Cie (131, boulevard Raspail) met en vente une « Nouvelle Histoire des Voyages et des grandes Découvertes géographiques dans tous les temps et dans tous les pays », par Richard Cortambert (2 vol. in-4° illustrés de 100 figures hors texte et de cartes en couleur. Prix : 60 fr.). Le nom du compilateur est une garantie d'exactitude, car M. Cortambert est un de nos géographes les plus distingués. Les éditeurs offrent en prime, avec l'ouvrage, une belle sphère, d'un mètre de circonférence, céleste ou terrestre, au choix du souscripteur.

Plan de Paris et Indicateur des Voies et Établissements publics, d'après un système nouveau, par D. Aïtoff, membre de la Société de géographie de Paris. Paris, Maison Quantin. Prix : 2 fr. — La Maison Quantin vient de mettre en vente un nouveau plan de Paris gravé sur cuivre et imprimé en huit couleurs. Ce plan, rédigé d'après un système nouveau, permet de voir du premier coup les grandes artères de Paris, les boulevards, les avenues, les rues importantes, etc. En outre, grâce à une indication claire et simple contenue dans le texte alphabétique des rues dont le plan est muni, on peut trouver sur ce dernier et avec une grande facilité, les moindres passages, impasses, cités, etc., etc., qui ne sont indiqués généralement que sur les grands plans en plusieurs feuilles.

Un pliage spécial du plan permet de le consulter SANS LE DÉPLIER, avantage précieux pour les promeneurs.

L'indicateur, d'un format de poche, contient les listes alphabétiques des rues, des monuments, des établissements et institutions civils et religieux, les itinéraires des tramways et des omnibus, et une foule d'autres renseignements utiles pour le public qui viendra visiter Paris en vue de l'Exposition universelle.

— La seconde partie des *Aventures extraordinaires d'un savant russe*, par MM. G. Le Faure et H. de Graffigny, avec quantité de dessins de L. Vallet, Henriot, etc., vient de paraître chez G. Erlinger (1 vol. in-4° ; 4 francs). C'est un voyage scientifiquement fantastique et amusant, à la manière popularisée par Verne et par Flammarion, dans le soleil et les petites planètes.

— Aujourd'hui paraissent à la librairie Charpentier, en un volume in-8°, les *Discours parlementaires de Waldeck-Rousseau*. M. Lecouflet, par les soins duquel ces discours sont publiés, a placé en tête du volume une introduction dans laquelle il retrace la vie politique de l'ancien ministre de l'Intérieur.

— *La Théorie des tempéraments*, par Messieurs Polti et Gary, vient de paraître chez Carré, 58, rue Saint-André-des-Arts. Dans cet élégant résumé d'un travail de cinq ans, les auteurs ont voulu réduire la physionomie à des principes géométriques, le déterminisme à des équations d'algèbre à la portée de tous, et fait aboutir le naturalisme à l'absolu.

— *32e fascicule du deuxième Supplément au « Grand Dictionnaire » Pierre Larousse.* — La plus grande partie de ce fascicule est consacrée à la France. C'est une véritable monographie de notre pays à l'heure actuelle. On n'y trouve pas seulement des renseignements précis et tout récents sur la population, le commerce, la navigation, etc., mais encore un récit détaillé de notre histoire, depuis le ministère Dufaure jusqu'au cabinet présidé par M. Floquet (1877-1889). Il faut y joindre le tableau du mouvement littéraire et artistique contemporain et le compte rendu des principaux ouvrages parus sur la France depuis dix ans.

A citer aussi, parmi les articles de ce fascicule, les biographies de MM. Ferry et Floquet, le récit de la mission Flatters et une belle étude sur la folie. — Prix du fascicule : 1 fr. 10.

— La *Grande Encyclopédie.* — Nous appelons l'attention sur la composition particulièrement intéressante de la 181e livraison de la *Grande Encyclopédie.* Elle renferme une étude magistrale de M. Eugène Muntz sur Brunellesco, le célèbre architecte de la Renaissance; une description géographique et historique de la ville de Bruxelles, avec un plan et la reproduction des plus beaux monuments; enfin, une monographie zoologique importante sur les Bryozoaires.

Dans la 182e, on trouvera la description géographique et l'histoire de deux grandes villes étrangères dont les habitants ont toujours témoigné beaucoup de sympathie à la France : Bucarest et Budapest, dont la physionomie apparaît clairement, grâce aux deux plans à grande échelle et aux nombreuses reproductions de monuments qui illustrent le texte.

Les questions budgétaires ont dans tous les pays une importance prépondérante. Mais bien des gens, rebutés par la complication apparente du mécanisme de nos budgets, ne se rendent pas un compte suffisant de notre organisation financière. Ceux-là feront bien de lire la remarquable monographie du budget insérée par M. Dreyfus dans la 183e livraison de la *Grande Encyclopédie.* Qu'on lise ce travail si clair, précis, rempli de renseignements curieux, et l'on ne pourra s'exposer au reproche d'ignorer volontairement le mécanisme et la marche de notre budget, et de négliger le premier des devoirs d'un citoyen d'une libre démocratie. — Une livraison spécimen est envoyée contre 1 franc en timbres-poste. H. Lamirault et Cie, 61, rue de Rennes, Paris.

— *L'Art* (librairie de l'Art, Paris, 29, cité d'Antin), vient de se surpasser à l'occasion du Salon de 1889. Le numéro spécial qu'il publie sera certainement mis hors de pair par le public et les connaisseurs. Il est impossible, en effet, de ne pas être frappé, au premier aspect, de la différence qui existe entre ce numéro, si artistement présenté, et les publications de toutes sortes ayant un caractère plus ou moins industriel.

L'Art a voulu éviter la monotonie et l'allure d'à peu près qu'ont inévitablement les reproductions par procédé direct. Cela inspire le plus souvent une médiocre opinion d'œuvres remarquables. La raison en est bien simple : ces sortes de reproductions donnent le même aspect aux toiles les plus différentes de touche et de facture.

Les éditeurs de *l'Art* ont eu l'idée de demander à chacun des maîtres contemporains d'importants dessins, extrêmement poussés, qui donnent la couleur, la sensation exacte, de leur œuvre. C'est non plus une traduction, mais l'interprétation exacte par les artistes eux-mêmes. On comprend l'intérêt et la valeur d'un pareil ensemble.

Le texte est dû à la plume de M. Paul Leroi, dont le talent et l'autorité sont hautement reconnus. Il est impossible de présenter un travail plus complet et, en même temps, ayant un cachet plus artistique.

Le numéro exceptionnel de *l'Art*, consacré au Salon de 1889, restera comme un document des plus luxueux et des plus complets sur une des expositions les plus importantes, et les amateurs lui conserveront dans leur portefeuille une place de choix.

Ce numéro, qui renferme un supplément de 48 pages et 70 illustrations, est mis en vente sans augmentation de prix, soit 2 fr. 50.

— *Nouveaux périodiques et journaux.* — Une revue de littérature et d'art, *la Pléïade* (18, rue Duperré; 6 francs par an; 0 fr. 60 le numéro), vient de se fonder avec M. L.-P. de Brinn' Ganbast pour rédacteur en chef. Parmi les noms des collaborateurs figurent ceux de MM. Jean Ajalbert, Maurice Barrès, Alexandre Boutique, Édouard Dubus, Ephraïm Mikhaël, Laurent Tailhade, etc. Citer ces noms, c'est dire les tendances littéraires de la revue, en même temps que le genre de talent qu'il faut s'attendre à y rencontrer.

Le mois d'avril a vu naître *le Moderniste illustré*, paraissant tous les samedis, sous la direction de M. André Henry, et avec M. G. Albert Aurier pour rédacteur en chef (53, passage Jouffroy : un an, 12 francs; le numéro, 0 fr. 20).

ÉTRANGER

Allemagne. — On annonce la publication de la correspondance de Leibnitz, récemment signalée par le Dr E. Bodemann, de Hanovre, sous ce titre : *Der Briefwechsel der Gottfried Wilhelm Leibniz in der Konigl. offentlichen Bibliothek zu Hannover.*

— M. G. Buchwald, de Zwickau, est sur le point de publier onze sermons inédits de Luther, prononcés en 1539.

— Nous avons reçu la deuxième livraison de *Sammlung Bibliotheswissenschaftlicher Arbeiten*, dirigée par M. Karl Dziatzko, bibliothécaire et chef de l'Université de Göttingen (Berlin, A. Asher et Cie). Cette livraison est consacrée à un savant travail du directeur sur Gutenberg (*Beitrüge zur Gutenbergfrage*), avec la reproduction fac-simile d'un document notarié du 6 novembre 1453, conservé dans la bibliothèque de l'Université de Göttingen. La première livraison contient, à propos de Wilhelm Brunsbach et de son psautier, des recherches bibliographiques sur les livres liturgiques de l'Occident chrétien.

Angleterre. — Parmi les livres que la maison Macmillan et Cie a publiés dans le courant du mois d'avril, nous citerons : la traduction de lettres de Mérimée à une inconnue, sous le titre *An Author's Love* (2 vol., 15 francs); un roman fantastique et africain de Mr. Julian Corbett : *Kophetna the Thirteenth* (2 vol., 15 francs); *Greifenstein*, by F. Marion Crawford (3 vol., 36 fr. 25); *Lord Lawrence*, par sir Richard Temple, dans la série des *English Men of Action* (3 fr. 10); une étude de mœurs par Mr. Henry James; *A London Life* (2 vol., 15 francs); la seconde partie des essais de sir John Lubbock, dont il a été rendu compte ici : *The Pleasures of Life* (4 fr. 35).

— L'éditeur Murray, de Londres, annonce la *Vie d'Alexander Pope*, par W. J. Cornthope, qui clora la publication des œuvres complètes du poète entreprise par cette maison; *Among Cannibals*, quatre ans de voyages en Australie, par Carl Lumholtz, de Christiania; une étude sur les portraits authentiques de Marie Stuart avec reproductions et figures sur bois, par George Scharf; *the Viking Age*, étude historique sur les mœurs et coutumes des ancêtres des Anglais modernes, par Paul de Chaillu, et *the English Poor*, ouvrage où Mr. Thomas Mackay présente l'histoire économique et sociale du paupérisme en Angleterre, et étudie l'influence de la propriété sur le caractère et les mœurs des individus.

— Le numéro exceptionnel (*Spring Number*) du *Stationery and Bookselling* (J. G. Smith et Cie, 165, Victoria Street, Londres), que nous annoncions récemment, a paru sous la forme d'un volume in-4° de 340 pages. Outre les renseignements techniques et les annonces industrielles et commerciales se rapportant à la typographie et à la papeterie, qui y abondent, parmi lesquels nous citerons une étude sur l'art du relieur (*Bookbinding as an art*), au double point de vue de l'histoire et de la pratique, une conférence sur la reliure anglaise au temps de Henry VII et de Henry VIII par Mr. W. H. James Weale, où les noms français font bonne figure, et deux savants articles de Mr. W. Roberts sur la librairie en Écosse et sur les éditeurs-auteurs (*The Publisher as an Author*). Ce numéro vaut à lui seul plus que le prix de l'abonnement pour l'année, qui est de 5 shillings (6 fr. 25.).

— Le 15 mai a paru, simultanément à Londres et à Paris, un nouveau *magazine*, sous le titre de *East and West* (est et ouest).

Autriche. — Une nouvelle revue typographique : *la Revue de la Librairie et de l'Imprimerie*, a récemment paru à Salzbourg sous la direction de M. Anton Halanska.

Espagne. — On annonce de l'*Ateneo de Ma-*

drid un livre destiné à faire sensation. C'est une attaque à fond de train contre les académiciens espagnols, par le philologue orientaliste don Martin Minguer, qui fut un des brillants élèves de Saint-Acheul. L'ouvrage a pour titre : *Los Académicos. Historia de aljunas Academias o la ciencia oficial à fines del Siglo* XIX, *en España.*

États-Unis. — MM. Houghton, Mifflin et Cie, de Cambridge, Massachusetts, ont mis en vente le 4 mai plusieurs nouveaux ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Emerson in Concord,* par son fils Edward Waldo Emerson, avec un portrait inédit (1 vol. in-8° : 8 fr. 75) ; *The Story of William and Lucy Smith,* par George-S. Merriam (1 vol. in-8° : 10 fr.) ; *Picturesque Alaska,* par Abby Johnson Woodman, avec une introduction de J.-G. Whittier et des illustrations (1 vol. in-16 : 5 fr.) ; une nouvelle édition revue et très augmentée par Charles G. Wheeler, de l'ouvrage si utile de William A. Wheeler, *Noted Names of Fiction* (1 vol. in-12 : 10 fr.), *The Story of an Enthusiast,* par Mrs. C.-V. Jamison (1 vol. : 2 fr. 50).

Publications de MM. Fratelli Treves.— Le bel ouvrage de M. Edmondo de Amicis *Sull'Oceano*, si justement populaire en Italie, vient de paraître en treizième édition chez les éditeurs Fratelli Treve, de Milan (1 vol. in-16, 422 p. ; prix : 5 fr.). Ce n'est pas un simple récit de voyage, dû à la plume d'un écrivain pittoresque et maître de toutes les ressources de sa langue ; c'est aussi un livre d'une haute portée sociale où sont traitées, sans nulle sécheresse et avec une incontestable autorité, les plus graves questions touchant la population, la production, l'alimentation, et particulièrement l'émigration au point de vue de l'influence qu'elle peut avoir sur le bien-être général dans notre vieux continent. Littérateurs, économistes et hommes politiques trouveront également leur profit à lire cette œuvre remarquable et à la méditer.

La même maison d'édition a mis en vente le 12 mai une édition illustrée du livre célèbre de M. Edmondo De Amicis, *Gli Amici*, un roman de Gabriele d'Assunzio, *Il Piacere*, et la *Physiologie de la haine* (*Fisiologia dell' Odio*) par Paolo Mantegazza, le grand physiologiste.

— L'éditeur S. Lapi, de Città di Castello, vient de publier le discours prononcé par l'avocat Vito Sansonetti dans l'affaire de Raffaele di Cesare, gérant du *Corriere di Napoli*, poursuivi pour offense à la Constitution et au roi. Ce discours intitulé *Re Costituzionale è re inerte?* est fort éloquent et plein d'intérêt ; mais nous nous interdisons ici tout ce qui touche à la politique.



A TRAVERS JOURNAUX ET PÉRIODIQUES

FRANCE

— A signaler, dans *le Correspondant* du 25 avril, une belle revue par M. Victor Fournel du livre de M. Barbey d'Aurevilly, *les Œuvres et les hommes*. — La presse quotidienne s'est naturellement grandement émue à la mort, encore toute récente, du maître écrivain. On a un peu dénigré et insulté, — comment en perdre l'habitude? Mais les regrets et l'admiration du plus grand nombre n'ont guère permis d'entendre ces voix discordantes. Voici la nomenclature — très incomplète — des principaux articles auxquels cette mort a donné lieu : *Journal des Débats* (26 avril), article élogieux, avec réserves, de M. André Hallays. — *Echo de Paris :* le 26 avril, M. Henry Bauer, dans son article *la Ville et le Théâtre*, rend hommage au grand talent, à la sincérité artistique, au désintéressement parfait du mort; le 27, M. E. Lepelletier lui consacre une étude mi-miel, mi-vinaigre, et le goût du vinaigre l'emporte décidément à la fin; le 28, M. Edouard Deschaumes, dans un article intitulé *la Pauvreté littéraire*, constate que « M. Barbey d'Aurevilly retardait sur notre époque et nos mœurs au point de vue de l'argent », et que « la pauvreté en littérature a fait son temps », M. Edmond Deschaumes doit le savoir pour l'affirmer, et nous lui en faisons sincèrement compliment, puisse-t-il en être ainsi pour tout le monde des lettres! Enfin, le 3 mai, M. Octave Mirbeau, sous le titre de *la Comédie de la Gloire*, donne la note, âpre et vibrante, mais juste, selon nous. — *XIXe Siècle* (27 avril) M. Henry Fouquier consacre à ce grand mort un article *la Vie de Paris;* — dans l'*Événement*, (26 avril), M. Paul Belon le prend pour sujet de sa chronique *Paris qui passe*. — *Figaro* (27 avril); étude très poussée par M. Théophile Sylvestre. — *Justice* (26 avril). Bel et bon article de M. Gustave Geffroy, sous ce titre : *la Mort d'un écrivain*. — *Gazette de France*. Un feuilleton sévère de M. Simon Boubée. J'en passe, et sans doute des meilleurs.

— *L'Instruction publique* (avril-mai), publie une suite d'études fort instructives sur « l'enseignement des arts libéraux au commencement du XIIe siècle », par M. L. Clerval.

— *La Revue de Bretagne, de Vendée et d'Anjou*, publiée par la Société des Bibliophiles Bretons dont notre collaborateur, M. O. de Gourneff est le secrétaire (Nantes, rue Saint-André, 62), contient dans son numéro d'avril, entre autres articles intéressants et curieux, la fin du travail de M. Robert Oheix sur les mémoires inédits du conventionnel Honoré Fleury, et un article plein de sympathie, de poésie et de vie, de M. Louis Tiercelin, intitulé : *Les séjours de Charles Dickens en France*, et inspiré par le beau livre de M. du Pontavice de Heussey sur *l'Inimitable Boz*.

— Dans la *Revue générale* du 15 mai, la comtesse de Muzay trace d'une main alerte et sûre la silhouette de Louis Ulbach. Le numéro précédent (1er mai) contient une étude sur J. Barbey d'Aurevilly, par M. Adolphe Ribaux, et donne la fin des piquants souvenirs de M. Philibert Audebrand sur Roger de Beauvoir.

— *La Typologie-Tucker* donne, dans ses numéros d'avril, de fort bons conseils aux auteurs, au point de vue de la correction typographique. S'ils étaient suivis, les fautes d'impression seraient, sans aucun doute, plus rares. Mais un auteur n'est pas un calligraphe; le temps le presse, et les imprimeries ont, ou doivent avoir, des correcteurs.

— Signalons en courant dans la Presse quotidienne :

— *Journal des Débats* (20 avril) : Une lettre de M. Louis Havet, professeur au collège de France, préconisant une réforme orthographique, non seulement au nom de la commodité et de la simplicité, mais au nom de l'étymologie, — le grand

© 2007 Lyon — Editions « les passerelles du temps » — editions.ainay@free.fr

cheval de bataille de ceux qui veulent s'en tenir au *statu quo*.

(27 avril) : Très intéressante étude de mœurs intitulée : *Pauvres ménages* (notes contemporaines), sous la signature de M. Paul Desjardins.

(11 mai) : Une correspondance de M. George Viollat à propos d'une représentation en l'honneur de Shakespeare au *Memorial Theatre* de Stratford-on-Avon.

(15 mai) : Etude sur le *Balthasar* de M. Anatole France, par M. Henri Chantavoine.

(17 mai) : Essai sur *les Incertitudes de la biographie de Dante*, par M. Edouard Rod.

— *XIXe Siècle* (23 avril) : Chronique de M. Francisque Sarcey sur l'origine et le sens du mot *truculent*.

— *Écho de Paris* (25 avril) : *Le Lycée*, par Nestor (M. Henry Fouquier).

(10 mai) : Un récit dramatique, saisissant et bien curieux intitulé *Le Masque*, par Guy de Maupassant.

— *Éclair* (29 avril) : Article anonyme intitulé le *Reportage moderne*, à propos de la préface mise par M. E. Zola au récent livre de M. Chincholle.

— *Événement* (17 avril) : *Les Eunuques*, par M. Félicien Champsaur. On se doute qu'il s'agit des eunuques littéraires, et que ces eunuques sont les critiques.

(20 avril) : Article anecdotique de L. Roger-Milès sur Louis Ulbach.

(22 avril) : *Le Théâtre des Marionnettes*, par M. Jules Case.

(24 avril) : *Gustave Flaubert*, par M. Edmond Magnier, à propos de la publication récente de sa correspondance.

— *Figaro* (23 avril) : *Auteurs à Femmes*, par Gaston Jollivet.

(29 avril) : *Fumisteries littéraires*, par Henry Fouquier. Recommandé aux décadents, et autres grands poètes des temps futurs.

(11 mai) : *Le Manuel du savoir-écrire*, excellente satire des mœurs littéraires du temps présent par M. Octave Mirbeau.

— *France* (18 avril) : Chronique de M. Marcel Fouquier, sur Louis Ulbach.

— *Gazette de France* (20 avril) : *Un Lycée; les professeurs; la licence et les licenciés*, par M. Clovis V.

— *Gil Blas* (30 avril) : commence la publication d'un fragment inédit de Barbey d'Aurevilly, intitulé : *la Vengeance d'une femme*.

(7 mai) : *Truandaille*, par M. Jean Richepin.

— *Liberté* (24 avril) : *A travers champs*, par P. P., chronique consacrée à la récente publication de MM. Louis Tiercelin et J.-Guy Ropartz, *le Parnasse breton contemporain*.

— *Moniteur Universel* (20 avril) : article très hostile, naturellement, de M. Emmanuel Cosquin sur les *Découvertes de M. Émile Burnouf*. On sait que M. Émile Burnouf a publié dans la *Revue des Deux-Mondes* (15 juillet 1888) une étude sur le *Bouddhisme en Orient* où il pense établir la filiation du christianisme en le faisant remonter à la religion de Bouddha.

— *Paris* (16 avril) : *Une passion héréditaire*, à propos d'Émile de Najac, par M. Gustave Isambert.

— *Parisien* (20 avril) : *les Décadents*, par M. Paul d'Argenay.

— *Parti national* (15 mai) : *Paris qui passe*, correspondance sur le comte Tolstoï, mort récemment, signée A. Wernoff.

— *Parti ouvrier* (23 avril) : *Emile Bergerat*, par M. Paul Buquet.

— *Public* (23 avril) : *Exotisme*, par M. Paul d'Armon, étude consacrée au romancier anglais F. Marion Crawford.

— *Temps* (14 avril) : *Charles Beaudelaire*, par M. Anatole France.

(24 avril) : *la Morale de La Fontaine*, par M. E. Legouvé.

ÉTRANGER

Allemagne. — La publication si utile que dirige le Dr O. Hartig sous le titre de *Centralblatt für Bibliothekwesen* (Leipzig, Otto Harrassowitz, éditeur) signale, dans son numéro de mai, la bibliographie « hautement intéressante et tout à fait curieuse » que M. F. Drujon a donnée dernièrement au *Livre (la Destruction volontaire des livres ou la Bibliolytie)*; puis elle ajoute : « Nous profitons de cette occasion pour appeler une fois de plus l'attention sur cette revue. » Sans être un journal purement technique et exclusivement consacré aux bibliothèques, elle contient beaucoup de ce qui intéresse le bibliothécaire et encore plus de ce qui intéresse le bibliophile. En outre les spirituelles causeries d'Uzanne lui donnent du piquant et de l'éclat, dans sa *Biblographie moderne*, elle donne un aperçu très complet des publications nouvelles. L'exé-

cution matérielle est magnifique, et les gravures qui illustrent chaque numéro méritent tous les éloges. Cette revue représente donc bien exactement la bibliophilie française, pleine de goût, et aussi riche en science qu'en ressources ! »

— Nous appelons l'attention des lecteurs sur deux articles de la *Deutsche Rundschau* pour le mois de mai : une belle étude du pessimisme dans Shakespeare, *Hamlet ; die Tragedie des Pessimismus,* par M. Fr. Paulsen, et des pages bien allemandes et, par cela même, bonnes à méditer par nous, sur Max Schneckenburger, l'auteur du chant fameux *Wacht am Rhein,* par M. W. Lang.

Angleterre. — *The Academy* (20 avril) publie une pièce de vers de Mr. J.-T. Chapman, intitulée *As we view it,* qui est aussi remarquable par la profondeur philosophique de la pensée que par l'harmonie du rythme et la force poétique de l'expression. Le même journal porte cette appréciation sur un de nos récents numéros : « Après une courte note, où le rédacteur en chef fait connaître les progrès de son projet favori d'une société internationale de bibliophiles, *le Livre* d'avril contient deux très intéressants articles. Pour le second, qui a pour sujet un épisode de la vie académique au XVIIe siècle, sous le titre : *Une Mystification sous Louis XIV,* le nom de l'auteur, M. Eugène Asse, est une suffisante garantie. Mais peut-être les lecteurs frivoles aimeront-ils encore mieux le premier, où M. Francis Rénier traite des caricatures de Wagner et de Berlioz, parce qu'il est illustré. Les « images », en effet, attirent bien des enfants qui ne le sont plus par les années. Et quelques-unes de ces « images » sont fort bonnes. Elles viennent de sources anglaises et allemandes aussi bien que de sources françaises, et sont empruntées directement aux ouvrages de M. Adolphe Jullien. Mais ces ouvrages, tout le monde ne les possède pas; certaines personnes peuvent ne les avoir jamais vus, et offrir ces reproductions dans un article est légitime et louable. »

Le même journal (27) donne, sous la signature Charles-J. Robinson, un remarquable compte rendu du nouveau volume de vers de M. Algernon Charles Swinburne. Citons aussi, pour tous nos amis bibliophiles, l'étude de Mr. Alfred-W. Pollard sur le *Philobiblon* de Richard de Bury, édité et traduit par Ernest-C. Thomas, et que nous avons déjà signalé.

— A remarquer particulièrement dans le *Bookworm* de mai un article sur Albert Dürer avec quelques illustrations bien choisies, et quelques pages sur un *bookworm* fameux: Robert-Samuel Turner.

— *The Fornightly Review* d'avril et de mai insère une étude sur Alfred de Musset due à M. Arsène Houssaye. Nous ne croyons pas que le charmant écrivain puisse se passer d'un traducteur pour se présenter aux lecteurs anglais; mais il a eu la chance d'être compris et rendu avec presque toute la grâce, la finesse et les nuances de sa pensée. Citons encore un essai sur la vie militaire (*Is a soldier's life worth living ?*) par le général vicomte Wolseley, et une étude sur John Bright par Mr. Karl Blind.

— *The National Review* contient un essai de Mr. Philip Kent où, sous le titre de *Balzac's view of the artistic temperament,* l'auteur étudie les idées exposées par le grand écrivain français dans les articles donnés par lui à la *Silhouette* en mars et avril 1830. Mr. Philip Kent fait remarquer en passant combien les esprits réputés les plus originaux de l'Angleterre contemporaine, tels que Carlyle, Thackeray, lord Beaconsfield, Herbert Spencer et une quantité d'autres (*a host of others*) sont redevables à Balzac.

— Nous lisons dans *Notes and Queries* (20 avril) : « *Le Livre* d'avril contient l'annonce de la formation de la Société des Bibliophiles contemporains, limitée à 168 membres, tous nommés dès maintenant, ce qui laisse 140 candidats fortement désappointés. Une présidence d'honneur a été donnée au duc d'Aumale. Quelques caricatures admirables sur Richard Wagner et sur Hector Berlioz et un portrait de M. Adolphe Jullien accompagne l'article suivant. « Les Rencontres d'un Bibliophile » donne le curieux récit d'une inimitié entre l'évêque de Noyon et l'abbé de Caumartin, dont l'Académie française fut l'origine. La « Bibliographie moderne » rend compte d'un livre au moins publié en Angleterre et sur lequel la critique anglaise est restée muette.

— *The Scotsman,* le grand journal quotidien d'Edimbourg, continue à publier périodiquement des chapitres de l'histoire de la librairie en Écosse, par l'auteur si compétent de *The Earlier History of English Bookselling,* Mr. W. Roberts.

© 2007 Lyon — Éditions « Les marchands du temps » — http://editions.arlima.net

— Dans le très intéressant Magasin Populaire (10 centimes, le numéro de 16 pages, gr. in-4°), intitulé *Wit and Wisdom*, nous remarquons plusieurs articles de notre ami Mr. W. Roberts, particulièrement celui qui a pour sujet : *Les livres et leurs Fabricants* (*Books and their Makers*). M. Roberts s'étonne, dans cet article, qu'un journal français de publicité, servi gratuitement à tous ceux qui en font la demande, ne veuille insérer de notices-réclames bibliographiques que contre paiement, et il ajoute que rien de pareil ne se produit en Angleterre. Cependant en Angleterre les annonces et réclames se paient comme ailleurs, et le journal en question, que Mr. W. Roberts ne nomme pas mais qu'il est aisé de reconnaître, ne peut considérer, comme il l'a expliqué maintes fois, les notices qu'on lui envoie à insérer que comme des annonces dont le paiement, fort légitime, lui permet de rester un journal *gratuit* de renseignements bibliographiques et littéraires.

Hollande. — *Internationales Archiv fur Etnographie*, la savante et luxueuse publication que dirige le conservateur du musée ethnographique de Leyde, M. J.-D.-E. Schmeltz (Leyde, P.-W.-M. Trap, éditeur), entre dans sa deuxième année et nous sommes heureux d'en constater le succès. Ce numéro contient, entre autres travaux, un important travail du Dr F. von Luschan, sur le Kharagueuz turc (*Das türkische Shattenspich*), avec des planches en couleurs très curieuses, et d'une admirable exécution. M. L. Serrurier y rend compte en français des travaux de la Société d'anthropologie de Paris, et M. E.-T. Hamy, du Congrès international d'anthropologie.

— Nous avons reçu une nouvelle livraison (7 et 8) de *Kunstkronick*, publié à Leyde, chez A.-W. Sijthoffs. Elle contient, outre le texte, un beau portrait du roi de Hollande, Guillaume III, et un paysage de M. Bilders van Bosse.

Italie. — La *Nueva Antologia*, qui se publie à Rome, a plusieurs articles qui méritent d'être cités, dans son numéro du 1er mai. En voici les titres : *Gli studi del Laocoonte*, par E. Brizio ; *Socialismo antico*, par A. Salandra ; la troisième partie de l'étude sur la philosophie pessimiste en Allemagne, par G. Barzellotti (*Il Pessimismo filosofico in Germania e il problema morale dei nostri tempi*), etc.

NÉCROLOGIE

FRANCE

— M. Armand Beaussire, ancien député de la Vendée, membre de l'Académie des sciences morales et politiques et du conseil supérieur de l'instruction publique, auteur de plusieurs ouvrages estimés, a succombé le 8 mai, à l'âge de soixante-cinq ans (avril).

— On nous annonce la mort de M. J.-B. Denis, proviseur honoraire du lycée Henri IV, inspecteur honoraire d'académie, âgé de soixante-dix-huit ans.

— M. Alfred Elwall, professeur d'anglais au lycée Henri IV et à l'École des mines, est mort en avril dernier, à l'âge de soixante-douze ans. Il laisse plusieurs ouvrages scolaires et particulièrement un excellent dictionnaire anglais-français (Delalain).

— Nous apprenons la mort (mai) de M. Charles Lory, doyen de la Faculté des sciences de Grenoble, correspondant de l'Institut, auteur d'une étude sur les terrains secondaires des Alpes, monument scientifique de premier ordre, de *Recherches sur la composition chimique et minéralogique des roches dans les Alpes de Dauphiné*, d'une description géologique du Dauphiné et d'une infinité de travaux dispersés dans les grands recueils scientifiques.

— **Alsace.** — Nous apprenons la mort de M. Brücker, conservateur des archives de Strasbourg, dont il a publié l'*Inventaire sommaire*. On lui doit aussi une *Histoire des archives de la ville de Strasbourg avant 1790*. Il mettait la dernière main à une collection des « Ordonnances du magistrat de Strasbourg, » lorsque la mort l'a surpris.

ÉTRANGER

Allemagne. — On annonce la mort du professeur A. Ritschil, de Gottingen, théologien distingué à qui l'on doit une histoire de piétisme. Il était âgé de soixante-seize ans.

— On annonce la mort, à Berlin, du conseiller intime Hermann Wagener, un des fondateurs de la *Gazette de la Croix* (avril).

— M. Ludwig Walesrade, écrivain humoristique et très populaire en Prusse, est mort récemment.

— **Angleterre.** — Miss E.-H.-D. Bagnold, poète lyrique, qui eut son heure de notoriété, et auteur d'un excellent petit traité sur l'orthographe : *Civil service orthography*, est morte à Rome, en mars dernier.

— Un voyageur et un naturaliste dintingué, M. Robert Damon, auteur de *A Handbook to the Geology of Weymouth and the Isle of Portland* (1860 et 1884), est mort le 4 mai à l'âge de soixante-quatorze ans.

— Le Dr Warren De La Rue, savant distingué qui fut longtemps à la tête de la maison d'édition Thomas, De La Rue et Cie, à Londres, y est mort le 19 avril, âgé de soixante-quatorze ans.

— On annonce la mort du colonel R. D. Osborn (19 avril), auteur de *Islam under the Arabs* et *Islam under the Khalifs of Baghdad*, et collaborateur actif de plusieurs journaux et revues.

— Le Révérend W. H. Simcox, né en 1843, théologien distingué et collaborateur de *The Expositor*, de *The English Historical Review* et de *The Academy*, est mort à *Harlaxton*, dans son bénéfice, le 4 mai.

— Mr. W. Spurrell, auteur et traducteur de plusieurs ouvrages gallois, et en même temps imprimeur et libraire, éditeur à Carmarthen, est mort le 22 avril, à l'âge de soixante-quinze ans.

— **Autriche.** — On annonce la mort à Vienne

(mai), à l'âge de soixante-dix-huit ans, d'une femme qui était devenue célèbre par son grand esprit, sa grande beauté et la passion qu'elle avait inspirée à un grand poète, Lenau. La baronne Sophie Lœwenthal a été immortalisée sous le nom de Sophie par le poète qui lui a dédié quelques-uns de ses chants les plus passionnés et les plus émouvants; elle avait écrit elle-même un roman intitulé : *Mésalliance*. Elle était fille du conseiller aulique de Kleyle, qui avait été très lié avec l'archiduc Charles, l'adversaire de Napoléon Ier, et à qui l'archiduc avait dicté son autobiographie. On pense que cette autobiographie, qui fait partie de la succession de la baronne Sophie Lœwenthal, va être publiée.

— **États-Unis.** — Le Dr F. A. P. Barnard, président du Columbia-College, poète, archéologue et orientaliste de grand talent et de science profonde, est mort le 27 avril, âgé de près de quatre-vingts ans.

— Un auteur de livre scolaires, justement estimé, qui, après avoir été professeur, s'était fait l'éditeur de ses propres ouvrages, M. L. H. Brown, est mort à Columbia, Montana, le 28 mars, à l'âge de quarante-sept ans.

— Le Dr Samuel W. Gross, auteur d'ouvrages estimés sur la médecine, est mort à Philadelphie, le 16 avril. Il était âgé de cinquante-deux ans.

— **Italie.** — On annonce la mort de M. Emilio Biraghi, directeur du *Corriere italiano*, économiste et critique d'art distingué.

— **Suède.** — Nous apprenons la mort (2 mai), de l'évêque de Strengnas, le Dr Adam Théodor Stromberg, très apprécié comme poète et très actif comme politicien. Il était né en 1820.

— **Russie.** — Michel Saltikoff qui, sous le pseudonyme de Tchedrine, a écrit un grand nombre d'ouvrages, vient de mourir à Saint-Pétersbourg à l'âge de soixante-deux ans (10 mai).

Il était extrêmement populaire en Russie dans toutes les classes de la société et laisse d'universels regrets.

— On annonce de Saint-Pétersbourg (mai), la mort du comte Tolstoï, ministre de l'intérieur.

« En dehors de ses fonctions officielles, le comte de Tolstoï était président de l'Académie des sciences et de la section littéraire de cette Académie. Il a publié des travaux très importants sur l'histoire de Russie et sur l'histoire de l'enseignement depuis le règne de l'impératrice Catherine.

« Il est aussi l'auteur d'un ouvrage écrit en français, et rempli de documents d'un très grand intérêt C'est l'*Histoire du catholicisme en Russie*, en trois volumes in-8°.

« Il faut ajouter que le comte Tolstoï était un des partisans de l'alliance française dans les conseils de son souverain. »



L'Administrateur-Gérant : A. Sauphar.

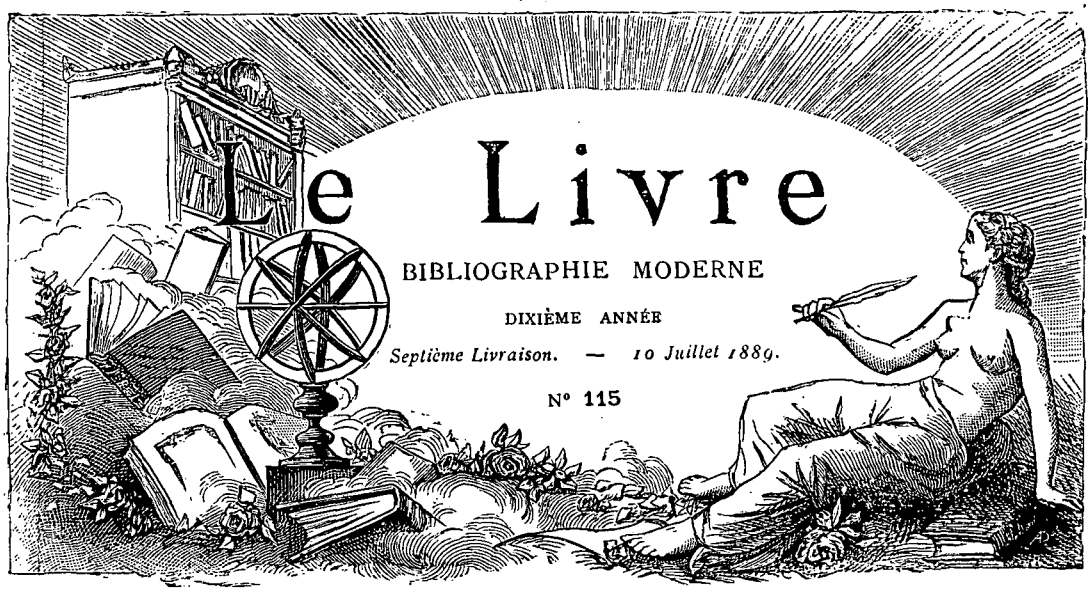

L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Histoire. — Beaux-Arts. — Géographie. — Bibliographie. — Mélanges. — Gazette bibliographique. — Causerie. — Documents bibliographiques, etc.

ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES

La Haute, par MANCHECOURT. Paris, Ernest Kolb, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Il y a un délicieux fumet de littérature dans ces rapides croquis de la haute vie, enlevés de la pointe de la plume, par esquisses légères, mordantes, acidulées, adorablement méchantes et vraies, qu'un écrivain de talent qui prend pour masque le pseudonyme de Manchecourt intitule *la Haute*. *La Haute*, c'est à la fois flatteur et méprisant, corrompu et coquet; cela sent la jolie venaison, un peu avancée, mais fine à croquer du bout de la dent, à tâter des papilles de la langue, à savourer gentiment d'un palais émoussé, tant soit peu blasé; pourris, ceux dont il est question dans ce livre, oh! oui, pourris jusqu'aux moelles, mais aussi pourris de chic, de grand air, il faut bien se l'avouer, et difficiles, sinon impossibles, à égaler. Quelques lignes résument nettement cela dans la première étude de cette série qui pourrait s'appeler *les Quarts d'heure de la Haute*, quand Gaspard, le domestique du duc, après avoir dit de son maître : « ... *Pas fort, mais gentil...* termine : « *Et puis dame... une sacrée allure... ce petit rien que nous n'aurons jamais!...* » Il y a de la comédie de mœurs beaucoup plus que du pamphlet dans cet amusant volume, que l'on dévore rapidement, le sourire au coin des yeux, la lèvre toute chatouillée de plaisir, et il renferme plus de philosophie, plus d'implacable observation que bien des gros volumes; c'est comme un résumé complet de tout ce qui touche à l'existence de la noblesse moderne, noblesse finissante, faute de sang, faute de forces, faute de volonté; et l'auteur, en terminant son livre, trace un tableau assez amer et terriblement juste de ce que sera pour l'aristocratie l'ère prochaine. Il serait difficile de prendre un à un tous les chapitres, autant de tableaux étonnamment réussis; nous ne pouvons que signaler l'œuvre comme une des plus intéressantes, des plus joliment troussées des dernières productions. L'écrivain eût pu jeter aux orties son pseu-

donyme de combat, pour arborer fièrement le nom qui a brillé parmi nos plus francs succès littéraires de la jeunesse contemporaine.

Deux Sœurs, par André Theuriet. Paris, A. Lemerre; 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

C'est dans un de ces admirables paysages de la Savoie, qu'il connaît si bien et qu'il sait peindre avec une passion raffinée d'amoureux de la nature, des montagnes, des lacs et des bois, qu'André Theuriet place et déroule les phases délicates de son roman *Deux Sœurs;* c'est à Annecy et aux environs qu'il abrite ce drame intime, dont les côtés noirs seraient odieux dans la claire lumière des grandes villes, mais qui semblent en partie adoucis, atténués, diminués par l'ombre fraîche des grands arbres. On se repose des vilenies de la nature humaine, en admirant les splendeurs du paysage, en buvant par tous les pores cette atmosphère pure, en respirant ces aromes de plantes et de fleurs. Cependant le drame est cruel; il n'est pas indifférent de voir l'amour prendre racine, presque en même temps, dans le cœur des *deux sœurs*, pour le même jeune homme, d'assister au coupable manège à l'aide duquel la cadette saura supplanter perfidement son aînée et briser à jamais sa vie, son bonheur, en lui enlevant celui qu'elle aime, en obligeant la pauvre Claudia à se dévouer, à épouser Prosper Baduel qu'elle n'aime pas. La trame au moyen de laquelle Françoise deviendra la femme de Maurice Tournyer est odieuse; elle nous semblerait plus laide encore, si les coquetteries du paysage ne détournaient à chaque moment nos yeux et n'attiraient invinciblement nos attentions. Le poète des bois et des champs, que cache le prosateur, sert ainsi à empêcher l'étude de cette triomphante lutte des sens et de la duplicité contre la droiture et l'amour honnête, de nous paraître trop âpre et trop pénible; on reste sous le charme en dépit de Françoise, et cette trompeuse elle-même n'est pas sans un certain attrait malsain auquel on résiste difficilement.

Une Comédienne, par Henry Bauer. Paris, G. Charpentier et Cie; 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

A coups de cognée, à larges volées de hache pesante, avec de grands ahan de bûcheron robuste, Henry Bauer s'est peu à peu tracé sa route à travers le journalisme parisien; on le connaît par ses gros efforts d'Hercule dans la tâche qu'il accomplit, par le ton violent de ses articles, par leur forte senteur de poudre et de salpêtre, autant que par son ardente conviction. De grandes qualités de sincérité, d'heureuses audaces d'expressions, une franchise de plume poussée jusqu'à l'extrême brutalité; ont fini par faire connaître, apprécier et aimer ce travailleur vaillant. S'il dépasse souvent le but, c'est par l'excès même de ses qualités, mais on ne saurait trop lui reprocher une violence qui est dans son tempérament et qui le sert souvent avec un rare bonheur.

Toutes ses qualités, mais aussi tous ses défauts, il vient de les transporter dans une longue étude sur la vie de théâtre, de les employer à écrire un roman qui s'appelle *une Comédienne.* L'écrivain connaît de longue date son sujet, il s'est pénétré des passions de ses héros et les fait mouvoir avec habileté à travers les dédales de son action. Çà et là des croquis de choses et d'êtres se détachent en silhouettes réussies; le début avec la physionomie mouvante des élèves du Conservatoire attendant le professeur a une amusante allure parisienne; on entre immédiatement dans la peau des personnages et le livre vous empoigne. Nous laisserons au lecteur le plaisir de suivre Lucy Rocher dans ses amours et de faire connaissance avec le fameux auteur dramatique Paul Jourdan. Qu'il nous suffise de dire que l'auteur a mis dans ce livre toutes ses ardeurs, toutes ses franchises, toutes ses haines contre les préjugés, toutes ses admirations; qu'il n'a jamais hésité devant une brutalité, fût-elle énorme; qu'il secoue autour de lui de la passion, de la colère, et que son livre a une grosse vie hurlante, bien absolument propre au journaliste fougueux et passionné que nous connaissons : c'est plus qu'il n'en faut pour assurer le succès d'*une Comédienne.*

Fort comme la Mort, par Guy de Maupassant, Paris, Paul Ollendorff; 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Dans la cendre grise, fine, légère, sorte de duvet de feu, poussière presque impalpable soufflée des entrailles de la terre par l'éruption du Vésuve, des êtres humains, Pompéiennes sveltes et élégantes, Pompéiens vigoureux, ont été ensevelis tout vifs, comme moulés vivants pour l'éternité; et, aujourd'hui, près de deux mille ans plus tard, c'est avec un étrange serrement au cœur, avec une émotion réelle que nous revoyons, au musée de Pompéi, ces formes d'hommes, de femmes, qui ont vécu, qui ont aimé et qui sont à jamais immobilisées dans la pose surprise de la dernière heure, le souffle de vie au bord des lèvres.

Cette sensation douloureuse et d'une volupté aiguë, nous l'éprouvons en lisant l'œuvre remarquable que Guy de Maupassant intitule *Fort comme la Mort*.

Dans la cendre grise, fine, légère de la mélancolie la plus intense, il a moulé les ineffaçables contours de ses personnages, les figures inoubliables d'Anne de Guilleroy et d'Olivier Bertin; l'impression qui s'en dégage est telle que les larmes vous cuisent sous les paupières, qu'on se sent mordu au plus profond du cœur et qu'on est invinciblement bouleversé d'angoisse, en présence de ces êtres qui vivent, qui aiment, qui souffrent, et que le maître écrivain a surpris, immobilisés dans la sincérité de leur passion, de leurs tortures d'amour.

Ce qu'il a peint, c'est l'amour tout-puissant, l'amour de deux êtres qui s'adorent, qui vieillissent en s'adorant toujours, mais qui sentent tout à coup l'âge les attaquer, menacer leur bonheur, tuer lentement leur beauté, leur force, leur fraîcheur; puis c'est, chez l'homme, le déplacement insensible de son amour, se transposant, sans qu'il s'en rende bien compte, de la femme à la jeune fille, à l'enfant, portrait vivant de sa mère.

L'œuvre de Maupassant est une étude psychologique d'une incontestable et rare puissance, car elle s'impose, dès le début, au lecteur, non pas en l'accaparant violemment par un coup de force, mais en s'emparant insidieusement de lui par le charme exquis des nuances, par un art délicat et fin, qui séduit, attire, retient et jette, toujours plus ardent, toujours plus captivé à la séduction devinée, à l'attrait désiré des pages suivantes, comme à la poursuite d'un gibier convoité follement. Tout contribue à cet envoûtement inconscient, depuis l'atmosphère spéciale dans laquelle se meuvent les silhouttes distinguées et vivaces du roman, jusqu'à ces jolies créatures, la mère et la fille, dont la seule vision à travers les feuillets du volume grise ainsi qu'une subtile et pénétrante odeur. En une gradation naturelle, si vraie qu'on ne la voit pas se produire, il sème l'amour dans le cœur de ses héros, comme une graine productive en une terre fécondante. La semence germe, pousse, se développe, envahit peu à peu tout le volume, tous les personnages, et gagne, enlaçante, jusqu'à celui que l'ardente et limpide analyse prend dans l'engrenage de cette lecture plus savoureuse que le fruit le plus délicieux ou que la plus enivrante boisson.

Une étude aussi fouillée, aussi consciencieuse, demanderait à être interprétée presque page par page, soulignée en toutes ses parties; mais il est préférable de ne pas déflorer une pareille œuvre et de laisser au lecteur sa jouissance complète, ininterrompue du commencement à la fin.

Sans grosses secousses, sans violences, sans descriptions pour ainsi dire, le roman atteint le maximum de l'émotion possible, par le groupement des mille détails de la vie, admirablement présentés en une langue souple, claire, une langue de chair, caressante, douce, provocatrice des frissons les plus exquis. La fin tragique, presque sous-entendue à force de simplicité, produit un effet terrible, qui, longtemps encore après le glas du dernier mot, reste dans l'esprit avec la persistance des grandes œuvres et des grands événements.

Le roman de Guy de Maupassant est une des plus extraordinaires observations psychologistes que l'on rencontre dans la littérature moderne.

G. T.

Le Songe de l'amour, par PAUL MEURICE. Paris, Calmann Lévy; 1889. Un vol. in-18. — Prix: 3 fr. 50.

Dans le roman de M. Paul Meurice, *le Songe de l'amour*, puisque songe il y a, est peut-être un heureux songe, mais il a un bien terrible réveil. Engagés dans une aventure sans issue, son héros et son héroïne se donnent la mort, espérant, sans doute, que, dans un autre monde, l'une purifiée et l'autre toujours amoureux, ils pourront éternellement confondre leur âme dans une passion dont l'amant n'aura plus à rougir et qui laissera l'amante sans remords. Cette conclusion du récit de M. Paul Meurice est bien sombre, et rien ne l'annonçait moins que le début. L'on n'en saurait lire un plus vif, plus spirituel, plus charmant. Une jeune actrice de la Comédie-Française, Élisa Fargeau, qui, dans les rôles d'ingénue, fait tourner toutes les têtes, est venue chez un critique célèbre, Georges Giroux, qui a bien été pour quelque chose dans ses succès, et qu'elle appelle familièrement et gentiment «parrain». Elle veut lui demander conseil sur un point fort délicat. Elle a rompu avec le jeune vicomte de Luçon, et voudrait bien ne rien garder des présents qu'elle a reçus de lui, et qui blessent sa délicatesse. En somme, cette Élisa Fargeau est une charmante figure, une âme tendre et élevée. Pourquoi faut-il qu'elle ait failli avec Hector Rochebrune, un journaliste auquel elle s'est donnée par reconnaissance, et ensuite à ce vicomte de Luçon, qui n'a pas su se faire aimer? Sans cela quelle jolie idylle nous aurions avec ses nouvelles amours avec Valentin Monnier, un aimable garçon, plein de cœur, qu'elle a ren-

contré chez Georges Giroux, lors de cette visite de cas de conscience dont nous avons parlé, et vers lequel elle s'est sentie tout d'abord entraînée! Et comme cette idylle pourrait avoir une aimable fin! Mais alors du roman de M. Paul Meurice nous n'aurions que les deux premières parties, et la troisième, si saisissante, si dramatique, n'aurait plus de raison d'être. Et nous le regretterions. Valentin Monnier, fils d'un honnête recteur de l'université de Rennes, s'est fait de l'amour un idéal trop élevé pour ne pas être cruellement frappé lorsqu'il découvre que celle qu'il aime si profondément, si pieusement, est la comédienne célèbre dont la liaison avec le vicomte de Luçon a fait du bruit.

La pauvre Élisa Fargeau lui a, en effet, caché, non par calcul, mais par amour, ce passé qu'elle voudrait effacer de sa vie. Plus près de la vérité, l'auteur n'a pas voulu refaire une nouvelle dame aux camélias, ou une autre Marion de Lorme, à laquelle

Son amour *a* refait une virginité.

Le roman de M. Paul Meurice est tout autre chose que cette thèse de la réhabilitation par l'amour. Plus, au contraire, Élisa Fargeau a d'amour pour Valentin, plus cet amour en elle est profond, plus il s'est épuré, et plus aussi elle regrette son passé, plus elle le sent irréparable. De son côté, Valentin aime Élisa, la pauvre Babiole, comme elle s'est fait appeler par lui dans sa nouvelle existence d'amour, plus il la voudrait entourée de respect, plus aussi il est blessé, meurtri par la réalité, plus désespéré de ne pouvoir donner à son amie dans sa famille la position que seul il comprend pour elle et que seule il accepterait. C'est dans la mort que tous les deux se réfugient. Tel est le funèbre réveil de ce songe d'amour que tous les deux avaient fait. Si la sensibilité du lecteur peut en souffrir, il faut reconnaître que cette fatalité d'une situation première donne à l'œuvre de M. Paul Meurice un caractère et une puissance dramatiques tout particuliers. Otez cette fin, et nous aurions une seconde épreuve affaiblie d'un roman de Murger. En résumé, *le Songe de l'amour* de M. Paul Meurice est une œuvre littéraire tout à fait remarquable. Nous ne savons rien de plus souriant, de plus jeune, de plus spirituel que la première partie, *Aspirations*. La figure de Gaston Giroux est dessinée avec un relief extraordinaire. Elle est absolument vivante, et il ne serait peut-être pas difficile de mettre un nom connu sous ce pseudonyme littéraire.

E. A.

Bourse plate, roman par Joseph Maire. Un vol. in-18. Paris, 1889; librairie H.-Ch. Lavauzelle.

Descendant d'un peintre italien anobli par François Ier, et que le roi avait appelé en France en même temps que les artistes du groupe de Léonard de Vinci, du Primatice et de Benvenuto Cellini, Roger Sforza de Morès, débutant dans la magistrature coloniale, à peine convalescent d'une de ces maladies redoutables dont le climat de l'Inde se montre si prodigue envers les Européens, est à Pondichéry, lorsqu'il apprend tardivement, en 1871, les deuils de la patrie.

« Désespéré jusqu'au fond de l'âme, il aurait voulu apporter à son pauvre pays son effort, son sang, sa vie; sinon chasser cette ignoble vermine allemande, toujours dévorante, jamais repue, qui avait pour elle l'immense supériorité du nombre, au moins en détruire sa petite part! Il ne pouvait pas! Ni santé, ni argent! Si seulement il avait eu l'argent, les deux mille francs du passage, il aurait peut-être obtenu un congé; et, une fois là-bas, il aurait retrouvé assez de force pour brûler quelques cartouches utiles! Il sentit cruellement que, dans notre vie moderne, la bourse plate fait souvent l'homme inutile. » (P. 223.)

Quelques années après, Roger se trouvant dans une condition et dans un état d'humeur beaucoup moins tragiques, puisque, très amoureux, il est lui-même très aimé, l'auteur de *Bourse plate* nous dit encore (p. 340) :

« S'il suffisait de désirer! Si tout finissait là! Hélas! tout commence!

« Dès qu'on veut passer du ciel à la terre, de l'idéal au matériel, du rêve à la chair, notre civilisation compliquée creuse des fossés, dresse des chevaux de frise, prépare des pièges à loup et tend toute grande la toile traîtresse des préjugés et des codes. Avec quelque argent intelligemment employé, les dangers s'évitent, les chocs s'amortissent, les portes ferment bien, les boudoirs sont muets, les voitures discrètes et rapides, les domestiques dévoués, il n'y a plus de filles trop mineures, ou trop brutalement caressées, plus de parents trop enclins au chantage, le monde entier n'est qu'un grand jardin d'Armide, l'amour n'a que des complaisants et des complices. Sans argent, la gamme change. Il faut s'en reposer sur la protection, hélas! bien occupée, du bon Dieu, partager avec les oiseaux l'insuffisant abri de la voûte céleste, compter avec

la police hostile, la peur du scandale, de la dénonciation anonyme, avec les petites rouleuses qui pleurent leur virginité écornée par un lâche abus de la force, avec les parents qui veulent toujours être indemnisés comme la première fois.

« En vérité, en vérité, je vous le dis, tout n'est pas rose pour les pauvres dans la carrière de l'inconduite ! »

Ayant donné ces deux exemples, inégalement douloureux, des difficultés où, « faulte d'argent », comme dit Panurge, se heurte le principal personnage du dernier roman de M. Joseph Maire, je n'insisterai pas davantage sur cet aspect particulier de l'œuvre. Ce n'est pas que les situations difficiles où la pauvreté place Roger de Morès en soient absentes ni qu'elles manquent d'intérêt. N'y eût-il que les scènes poignantes de l'enfance, s'écoulant entre une horrible marâtre et un père « aussi peu père que possible » ; celles de l'adolescence parmi l'abominable promiscuité de l'internat dans les collèges; celles encore de la jeunesse dans la subalternité des emplois misérables que peut offrir une petite ville de province : cela seul suffirait à justifier le titre et le succès de *Bourse plate*. Le romancier a multiplié en ces premiers chapitres les tableaux d'une réalité cruelle et les traits d'une vengeresse ironie.

L'ironie est d'ailleurs l'arme familière et préférée de M. Joseph Maire, qui la manie avec une puissance peu commune ; nous avons eu déjà l'occasion de signaler cette faculté, développée à un degré rare dans *Madame la Préfète*, le très remarquable roman qu'il publiait l'an dernier, ainsi que dans un précédent recueil de nouvelles. Néanmoins, à raison de la platitude des milieux où se passent les jeunes années de Roger de Morès, et malgré le talent de l'écrivain, à cause même de ce talent, de l'exactitude des peintures, de la bassesse et de la vulgarité voulues des personnages de second plan, nous respirons plus à l'aise, en ce roman, à partir du jour où la vie de Roger de Morès s'éclaire et s'anime ou se dramatise aux gaietés, à l'esprit, aux bonnes camaraderies du quartier latin, aux illusions du début dans les lettres et, plus tard, aux mortelles magnificences de la nature dans l'Inde, au curieux et pittoresque cosmopolitisme d'Alger, et finalement à la joie de reprendre pied sur le sol natal, sur la bonne terre de France, « si doucement maternelle, si pleine pour ses enfants de l'amour qu'ils lui portent : le ciel clément, le soleil caressant, la sécurité universelle, la nourriture exquise, les femmes roses et blondes, le travail facile »...

L'aplatissement de sa bourse engendre-t-il toutes les fatalités qui pèsent sur l'existence de Roger ? Nous n'oserions l'affirmer. Il en est une surtout qui semble le poursuivre, obstinément attachée à toute femme qu'il aime. Et il a beaucoup aimé, le jeune juge ; car, ainsi que lui-même il le dit, un jour, répondant à l'admonestation de son chef hiérarchique : Si le magistrat est « tenu à la décence », il ne fait pourtant pas « vœu tacite de chasteté ». Eh bien, l'auteur ne précise pas la pensée qu'il suggère, mais, des faits mêmes, on est amené à conclure que l'amour de Roger, dès qu'il dépasse le niveau du caprice, équivaut à la condamnation à mort d'une femme. M. J. Maire prétendrait-il nous donner discrètement à entendre que tous ces hommes de robe rouge ou noire, qui disposent de la vie humaine à leur gré, trouvent dans quelque fatalité analogue et mystérieuse, — si ce n'est celle-là même, une application du mot de Jésus à ceux qui « frappent par l'épée », fût-ce l'épée de la loi. Toujours est-il que, tour à tour, l'adorable petite bayadère, l'enfant prêtresse de Siva, infidèle à son dieu, meurt, dans les bras de son amant, d'un baiser de l'énorme serpent sacré, exécuteur des hautes œuvres de l'idole aux trois yeux. C'est ensuite la jeune Indienne, de caste supérieure et riche accostée dans un bal, admirablement belle, incomparablement triste, vierge non suspecte, et qui se livre, sans combat, ardemment, dès qu'elle se découvre sur le front la tache rose, sinistre indice de l'invasion de la lèpre redoutée, dès longtemps acclimatée dans sa famille. Enfin, voici la pauvre gitana, si drôlement mariée dans la montagne espagnole par un curé carliste, la farouche Santa-Maria ; elle rencontre, quelques années plus tard, en France, son mari d'un jour, le juge d'instruction Roger de Morès. Et celui-ci, après quelques mois de bonheur clandestin, est appelé à assister à l'autopsie de la chère créature retrouvée et d'une ravissante fillette, sa propre fille, à lui ; un arrêté d'expulsion, rendu par le procureur général Séverin de La Pacaudière, a conduit les deux enfants au torrent d'où le bon Pandore a retiré, mais trop tard, « la pauvre gitana amoureuse et proscrite, toute ruisselante d'eau, ses longs cheveux noirs épars, son visage livide contracté par une expression de farouche énergie, ses bras noués autour du petit corps de la fillette blonde qui semble dormir son habituel sommeil d'enfant et tient dans une de ses menottes un bijou d'or du pays basque en forme de Saint-Esprit, cadeau de son parrain ».

En cherchant, peut-être relèverait-on d'autres cas de cette fatalité singulière où se dénouent les

© 2007 Lyon — Éditions « les passerelles du temps » — editions.ainay@free.fr

amours du jeune magistrat. Ne reçoit-il pas, dès l'École de droit, un billet sans orthographe, daté d'un hôpital où il est appelé pour revoir, sur le lit de la charité publique, une infidèle qu'il avait adorée, un an auparavant, et pour laquelle il avait donné un coup d'épée à son meilleur ami? Mais je ne me suis déjà que trop longtemps arrêté à ce tour particulier de la destinée de Roger.

Il est vrai que le romancier en a tiré des effets d'émotion intense d'autant plus pénétrants qu'il n'y insiste point, ne pèse pas sur le trait. Jamais, au contraire, sa langue n'est plus sobre, le récit plus bref que dans les situations tragiques. Telle est la scène où la bayadère meurt sous le baiser monstrueux du *cobra-capella*. Cette scène communique l'effroi sans phrases; il n'y a pas un mot de trop, pas un mot d'auteur. Cela est vraiment beau, grand, et d'un art tellement achevé, que malgré notre scepticisme, — et celui de M. Joseph Maire sans doute, — à l'égard des divinités indoues, le récit inspire une terreur religieuse et laisse le lecteur sous une impression de doute mystique. Si bien que lorsque Gourousami, le brave entremetteur, s'écrie : « Siva s'est vengé! » l'on n'est pas très éloigné de le croire et de penser : « Après tout, peut-être! Et pourquoi pas? »

C'est qu'on a été amené à cet état d'esprit peu à peu, par la savante gradation des effets, par la grandeur solennelle et fatale du milieu. Toute cette peinture de l'Inde est superbe, d'ailleurs. M. J. Maire n'est pourtant pas un illusionniste; ne voulant ni tromper ni se tromper, il ne dissimule rien; sa fidélité au vrai, cependant, n'est point du naturalisme. Ses tableaux ne sentent point la description : sans effort, sans fatigue, d'un mot décisif, — le mot qui peint, — il communique la sensation des choses vues, montre leur double aspect, leur séduction et leur envers. Il en est de même dans la peinture des caractères. Il les marque d'un trait mordant : un nom, un tic, une habitude, lui suffiront pour dessiner un personnage au vif. Par exemple, esquissant d'un croquis rapide le personnel du tribunal de Saint-Clément-sur-Mer, il trace au passage la physionomie de deux juges, Minot et Minard, et termine un amusant parallèle à la façon de Plutarque de ces deux fantoches par ce détail : « Minot occupait ses loisirs à massacrer le gibier des environs, Minard occupait les siens à jouer du violoncelle. Le fusil du premier portait plus juste que l'archet du second. »

Ce n'est pas le moindre charme du talent de M. Joseph Maire que cette façon originale de dire les choses, de leur donner une saveur humoristique, de les relever par l'originalité de l'image toujours imprévue, toujours juste néanmoins, et, à défaut de nouveauté, rajeunie par le tour spirituel et inattendu de la phrase.

Outre tant de qualités vraiment éminentes de conteur et d'écrivain, il en est une autre qui achève de placer M. Jules Maire au rang le plus élevé parmi les romanciers nouveaux. Je l'ai montré ironique, satirique, et déjà *Madame la Préfète* nous avait révélé en son talent un penchant volontiers pessimiste, au moins en apparence. Mais qu'on ne s'y trompe pas : cette misanthropie n'est chez M. Maire qu'un voile sous lequel, par une sorte de pudeur particulière, il dérobe une âme et un cœur d'une exquise tendresse. Aux coups de fouet dont il cingle la bêtise puissante, l'argent brutal et dur, la médiocrité parvenue, l'hypocrisie triomphante, on devine son amour profond pour les faibles, les humbles, les opprimés, les victimes, même celles de leurs propres fautes, voire de leurs crimes; à plus forte raison ses révoltes contre l'ordonnance des choses qui permet l'iniquité du malheur et de la souffrance sur la terre; mais, je ne saurais trop le dire, sans un mot déclamatoire, car il n'y a pas d'esprit plus sincère, plus simple, plus clair, plus français.

Le seul reproche que nous soyons tenté d'adresser à M. Joseph Maire, c'est d'avoir, avec une prodigalité de millionnaire de l'imagination, jeté dans *Bourse plate* la matière première de dix romans.

E. C.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

Le dernier maître, par Charles de Bordeu. Paris, Librairie moderne. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

La Main froide, par F. du Boisgobey. Paris, E. Kolb. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Toute la Vie, par Pierre Bertrand. Paris, A. Savine. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Quand même! par Jules Mary. Paris, E. Kolb. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Danse Macabre. — Roman parisien, par A. Lenoir. Paris, Ollendorff. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

La nouvelle Phèdre. — Drame, par Alexandre Weill. Paris, Sauvaître. In-18. — Prix : 3 francs.

Maman, par Auguste Villiers. Paris, Librairie mondaine. In-18. — Prix : 1 franc.

Pour la Gloire. — Traduction de Salvator Farina. Librairie Hachette. — Prix : 1 franc.

Grand Terroir, par Paul Dys. Paris, Perrin et Cie. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Demoiselle Micia, par Marie Lovadowska. Librairie Hachette. — Prix : 3 fr. 50.

Le Tremplin, par Philippe Desplar. Paris, Savine. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

L'Étudiante, par Salvator Quevedo. Paris, Marpon et Flammarion. — Prix : 3 fr. 50.

L'Orient. — Journal d'un peintre, par G. Rodier. Un vol. In-18. V. Havard. — Prix : 3 fr. 50.

Fille de Roi, par Mme Stanislas Meunier. Paris, Charpentier. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

François Mignet, par Édouard Petit. Paris, Perrin. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50, avec portrait.

Le 24 mars 1884 mourait M. Mignet, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques. Pendant quarante-sept ans, il avait occupé ces fonctions avec un éclat qui avait singulièrement relevé celui de cette académie dont il faisait partie depuis sa fondation en 1832. Par la grande place qu'il a occupée dans les lettres françaises, par d'illustres amitiés auxquelles cependant il prêtait comme une gloire nouvelle, M. Mignet méritait une de ces biographies approfondies ainsi qu'en écrivent les Anglais sur leurs grands hommes. C'est cette œuvre louable que vient d'accomplir avec talent M. Édouard Petit, professeur au lycée Janson de Sailly. L'auteur procède par vues d'ensemble ; plutôt qu'il ne s'astreint à l'ordre chronologique ; mais la figure de M. Mignet y gagne plus qu'elle n'y perd. Les différents aspects de l'homme et de l'écrivain y sont mieux mis en lumière. C'est ainsi que nous est présenté tour à tour le polémiste des années de début, celles où Mignet écrit au *Courrier français*, puis au *National;* l'académicien qui, à trente-six ans, entre à l'Académie des sciences morales et politiques, et à quarante, à l'Académie française ; le conseiller d'État en service extraordinaire (1830), l'ambassadeur en Espagne (1833), le directeur des Archives du ministère des affaires étrangères qu'il quitta en 1848, l'homme du monde, et enfin l'historien et l'écrivain. Peut-être souhaiterait-on un peu plus d'abandon dans la manière de M. Édouard Petit, peut-être un peu moins de gravité académique. mais c'est là une bien légère réserve que nous faisons dans l'éloge de ce livre bien ordonné, sagement pensé, fermement écrit.

M. Mignet revit tout entier dans ce livre, et il nous a semblé vraiment, à nous qui l'avons connu, goûter quelques heures encore l'inappréciable commerce de cet homme qui ne fut pas seulement un profond érudit, un grand écrivain, mais un causeur charmant, une âme tendre et délicate.

La première fois que nous le vîmes, ce fut à l'occasion d'une *Vie de M. Thiers* que nous nous préparions à publier dans la *Biographie générale.* Il habitait alors rue Notre-Dame-de-Lorette, au coin de la rue La Ferrière, en face de l'hôtel de son ami, place Saint-Georges. Plus tard, il alla demeurer rue d'Aumale. L'appartement, au troisième ou même au quatrième, était simple, mais confortable et tenu avec un ordre presque méticuleux. J'aurais souhaité peut-être qu'il me fournît sur la naissance de son ami quelques particularités plus précises que l'on n'en savait ; mais sur ce point il se montra fort réservé, et on le comprend sans peine. Depuis, je le revis plusieurs fois, et d'une façon tout à fait suivie pendant le siège de Paris. Un de mes excellents amis, Léo Joubert, mon collaborateur au *Moniteur universel*, avait suivi ce journal à Tours, puis à Bordeaux, tandis que j'étais resté à la rédaction de Paris. Il m'avait prié de le suppléer dans le travail dont il était chargé pour la nouvelle édition du *Dictionnaire de l'Académie française.* C'est ainsi qu'une fois par semaine j'assistais à la séance de la commission du Dictionnaire.

Rien de plus intéressant que ces séances, où l'on s'occupait moins du Dictionnaire que des terribles événements au milieu desquels on vivait alors, si cela peut s'appeler vivre. Autour de M. Patin, qui présidait en sa qualité de secrétaire perpétuel, se réunissaient M. Mignet, M. Jules Sandeau, parfois M. Vitet. Quel noble patrio-

tisme échauffait ces vieillards! Je me souviens encore de la flamme qui brilla dans le regard de M. Mignet lorsqu'il nous parla de ce premier projet du traité de 1814, où la Prusse voulait déjà nous enlever l'Alsace-Lorraine. Il avait vu aux Archives la carte où le Prussien avait tracé de son doigt brutal la ligne qui retranchait ce territoire de la France, et son indignation perçait, plus vive peut-être encore qu'au premier jour, dans sa voix, dans l'expression de son visage. Le pauvre Jules Sandeau, qui, n'ayant pas fait de provisions en vue d'un aussi long siège, ne mangeait pas toujours à sa faim, et était obligé de se contenter de l'horrible pain obsidional où la farine de froment n'entrait certainement pour rien, supportait tout cela avec une douceur charmante où se jouait parfois une fine raillerie. Parfois aux préoccupations de l'heure présente se mêlaient, à propos du Dictionnaire, des souvenirs classiques qui empruntaient aux circonstances une puissance singulière. C'est ainsi que M. Mignet et M. Patin, venant mutuellement en aide à leur mémoire, reconstituèrent un jour vers à vers l'admirable épitaphe du grand Arnauld par Boileau.

Ce passé renaissait, en quelque sorte, sous nos yeux, en lisant le livre de M. Édouard Petit, et nous n'avons pu nous empêcher de venir témoigner à notre tour de la hauteur d'âme, de caractère, qu'il y avait dans M. Mignet, à côté du charme que possédait le causeur et l'homme du monde. E. A.

Études sur le XIXe siècle. *Giacomo Leopardi, les Préraphaélites anglais, Richard Wagner et l'Esthétique allemande, Victor Hugo, Garibaldi, les Véristes italiens, M. E. de Amicis, la Jeunesse de Cavour*, par Édouard Rod. Un vol. in-18. Paris, 1888; librairie Perrin. *La Poésie de Leopardi*, en vers français, avec une *Introduction*, par Aug. Lacaussade. Un vol. in-18. Paris, 1889; A. Lemerre.

De l'un des écrivains dont il parle en ces *Études sur le* XIXe *siècle*, M. Édouard Rod nous dit qu'il est incessamment en quête des sujets et des êtres d'exception. Éloge ou critique, la même préoccupation est sensible chez l'auteur du volume dont le titre précède ces lignes, et à nos yeux c'est un éloge. Le choix des écoles artistiques, des groupes littéraires, des poètes et des hommes politiques qui forment tour à tour l'objet d'une étude spéciale en ce livre, témoigne chez M. Édouard Rod du souci scrupuleux de ne pas arrêter ses lecteurs aux banalités du chemin. On remarquera, en outre, que, à part Victor Hugo, toutes les individualités dont il entretient le lecteur français sont étrangères à la France, et ont pour lui, par conséquent, l'attrait de l'inconnu, ou du peu et mal connu, doublé par l'attrait de la curiosité qu'inspire leur originalité propre. Deux des chapitres les plus intéressants à ce double point de vue sont ceux qu'il consacre aux *Véristes* italiens et aux *Préraphaélites* anglais. Nous ne chercherons pas plus que ne le fait M. Rod lui-même le trait commun qui rattache l'esthétique des premiers, — ils sont romanciers, — à celle des seconds, qui sont peintres. Il y a une autre différence encore entre les deux groupes : c'est que le mouvement italien a été strictement individuel et sans action sur le grand courant littéraire de l'Italie, alors que les peintres anglais, Holman Hunt, Millais et Rossetti, ont exercé une influence considérable sur toute l'école et sur le goût du public en Angleterre. M. Rod se trompe lorsqu'il croit de bonne foi être à peu près le premier à entretenir le lecteur français du mouvement préraphaélite. Il trouvera dans le journal *l'Art* une étude sur M. Ford Maloz Brown, le maître dans l'atelier de qui se forma Gabriel-Dante Rossetti. Dans l'histoire de l'*École anglaise*, de la Collection Quantin, la confrérie préraphaélite a été l'objet aussi d'une étude attentive; et ces divers travaux datent déjà de huit ou dix ans. Nous ne prétendons pas dire qu'ils aient épuisé le sujet, tant s'en faut, et sur ce chapitre, comme sur les autres, M. Édouard Rod apporte toute la curiosité et l'originalité d'un esprit libre, fécond en aperçus nouveaux, ingénieux ou profonds tour à tour et toujours personnels.

Aux admirateurs de Leopardi, nous devons signaler, à côté du portrait du poète pessimiste italien par M. Rod, l'œuvre capitale que M. A. Lacaussade, poète lui-même, un des plus purs et des plus pénétrants, vient de consacrer à la même mémoire. L'auteur inspiré des *Poèmes et Paysages* n'appartient pas à la jeune école de poésie qui s'interdit et condamne toute traduction en vers français des poètes étrangers comme une tâche irréalisable. Nous ne prendrons point parti dans le débat au fond. Mais, à ne juger la question que sur l'effort de M. Lacaussade, il nous paraît difficile qu'une traduction en prose, fût-elle hachée de tirets vers à vers, rende la passion profonde de la poésie de Leopardi avec l'éloquente approximation des vers de M. Lacaussade. La vérité, c'est que les poètes sont intraduisibles et qu'il faut les lire dans leur langue.

Autour du monde. *Voyage d'un petit Algérien*, par Mme E. Dupuis. Un vol. in-12, cartonné. Ch. Delagrave, éditeur. Paris, 1889.

C'est le récit instructif du voyage supposé d'un petit Algérien à travers les pays transocéaniens. Mme E. Dupuis a rassemblé sous une forme intéressante et variée une foule de notions non seulement géographiques et historiques, mais aussi morales et scientifiques, et des conseils fort sages pour la vie pratique. Son ouvrage, destiné aux écoles primaires, comme livre de lecture courante, est orné de plus de deux cents vignettes, — quelques-unes assez troubles et trop noires, mais pour la plupart assez parlantes. Mme E. Dupuis possède le talent si rare d'écrire pour les enfants, en un style simple sans niaiserie, clair sans banalité, substantiel sans pédanterie. PZ.

Shakespeare, par James Darmesteter. Un vol. in-8°, illustré, de la *Collection des classiques populaires*. Paris, 1889. H. Lecène et H. Oudin. — Prix : 1 fr. 50.

Cette *Collection des classiques populaires* est une des entreprises de librairie les plus méritoires par l'idée qui a présidé à sa fondation, et les plus dignes d'éloges pour la façon dont cette idée est réalisée. Je n'ai pas reçu les confidences des éditeurs; mais le principe qui les a guidés en cette tentative généreuse se dégage des faits. Publier à très bas prix — 1 fr. 50 — une suite de volumes, de format in-octavo, parfaitement imprimés sur de beau et fort papier, contenant, en moyenne, de dix à douze gravures point du tout banales, très intelligemment choisies, au contraire, comme pour l'*Homère*, dans l'œuvre de l'Anglais Flaxman, l'illustrateur par excellence des poèmes homériques, ou curieusement, comme pour le *Virgile*, dans l'œuvre des célèbres vignettistes du XVIIIe siècle, Cochin et Saint-Aubin, et, en cette collection, attrayante par l'aspect autant que par l'extraordinaire bon marché, populariser les chefs-d'œuvre littéraires de tous les temps et de toute langue, tel était le problème. MM. Lecène et Oudin auront sans doute et sainement pensé que le développement de l'instruction primaire supérieure devait faire de la connaissance des grands classiques un complément de cette première éducation, un complément non seulement nécessaire, mais désiré, appelé, dont l'absence était un motif de regrets pour les intéressés. Or, d'année en année le nombre de ceux-ci augmente. A mesure que le niveau de l'instruction s'élève parmi les « nouvelles couches », le besoin et le désir de se familiariser avec les écrivains et les poètes illustres s'étend dans les mêmes proportions et gagne de proche en proche. C'est à ce désir, c'est à ce besoin que la *Collection des classiques populaires* donne satisfaction, et il n'était possible d'entreprendre une telle publication, si élégante et à si bas prix, que du jour où l'on pouvait s'adresser à un public assez nombreux pour en assurer la durée.

Le *Shakespeare* qui vient de paraître (mars) est le seizième de la série, et le premier des classiques étrangers. L'antiquité n'est encore représentée que par *Homère, Virgile* et *Plutarque*. Les douze autres appartiennent au génie français. Pour la plupart, les lettrés qui ont eu mission de résumer, en un nombre de pages limité strictement à 240, les œuvres des grands écrivains sont d'anciens élèves de l'École normale supérieure. C'est très bien, mais il est mieux encore qu'ils ne sortent pas tous de la rue d'Ulm. Pas un normalien n'aurait eu au même degré que M. James Darmesteter qualité pour réduire le théâtre de l'admirable dramaturge anglais. Quiconque aura lu et retenu la biographie de Shakespeare, l'analyse appuyée de nombreuses citations de son œuvre immortelle dans l'ouvrage de M. Darmesteter, pourra se piquer de connaître le poète et de posséder son génie autant que cela se peut, à moins de le lire dans sa langue.

La Renaissance de la poésie anglaise, 1798-1889. — Deuxième série : *Shelley, Wordsworth, Coleridge, Tennyson, R. Browning, Walt Whitman*, par M. Gabriel Sarrasin. Un vol. in-18. Paris, 1889; librairie académique Didier-Perrin.

M. Gabriel Sarrazin a déjà publié une série d'études consacrées à un certain nombre de poètes anglais du XIXe siècle ; la nouvelle série qu'il nous présente aujourd'hui est le complément du recueil précédent. Au seul aperçu des noms qui figurent en tête du second volume, il est facile de voir que l'auteur n'a suivi dans sa classification aucun ordre logique, aucune autre méthode que sa fantaisie, guidée par la succession arbitraire de ses lectures. La chronologie est d'ailleurs de peu d'importance ici, car ces poètes ne sont pas engendrés l'un de l'autre. Mais s'il est à peu près indifférent que M. Sarrazin nous entretienne de Dante-Gabriel Rossetti, l'une des dernières gloires confirmées en la seconde moitié de notre siècle, avant de parler de Wordsworth, dont les *Ballades lyriques* parurent en 1798, il ne l'est pas du tout que d'un livre sur la renaissance de la poésie anglaise l'étude de

l'œuvre de Byron soit absente. Ce n'est vraiment pas une excuse que d'arguer, comme le fait l'auteur, de ce que « tout a été dit sur lui, tant en France qu'en Angleterre et ailleurs, » et d'ajouter : « A quoi bon répéter ? » D'une part, cette lacune ne sera pas sans causer une déception, voire une contrariété légitime à maint acquéreur habitant la province ou l'étranger et qui aura fait venir l'ouvrage de fort loin, peut-être, sur la foi du titre général ; d'autre part, M. Gabriel Sarrazin fait preuve en ses Essais d'une qualité d'esprit assez originale, d'une façon assez personnelle pour que le lecteur qui a pris goût à cette psychologie pénétrante, à la noblesse des sentiments, à l'élévation de la pensée, à l'analyse comparative des œuvres et du milieu où elles se sont produites, puisse regretter de ne savoir point à quelle conclusion sur Byron sa méthode eût conduit l'auteur. — Nous souhaitons que le succès mérité de son œuvre permette à l'auteur de nous donner bientôt une nouvelle édition des deux volumes remaniés, complétés, et d'y ajouter de nouvelles figures, comme celle de miss Robinson, et surtout celle de miss Mathilde Blind, que son dernier poème, *the Ascent of Man*, « l'Ascension de l'Humanité », place entre Browning et Tennyson. E. C.

Les Coulisses de l'Exposition, par Camille Debouet. Paris, Ernest Kolb. 1 vol. illustré. — Prix : 3 fr. 50.

L'Exposition du Centenaire aura fait naître toute une littérature de *cicerone* dont la bibliographie sera plus tard bien amusante à faire, les guides se multiplient, les albums pleuvent, les *expositions en poche* se fourrent partout ; la librairie actuelle semble étayée sur ces pilotis d'espérances en vue du flot des étrangers.

Il est intéressant d'être guidé parmi tant de publications dont la plupart sont d'une absolue médiocrité, et ce m'est un plaisir de signaler l'une des mieux faites, des plus claires, des plus nourries de renseignements précieux parus sous le titre des *Coulisses de l'Exposition*.

Non seulement les étrangers y trouveront tout ce qui peut les séduire et les instruire, mais encore les Parisiens eux-mêmes pourront-ils se laisser gagner par les attraits de ce petit livre rempli d'ingénieuses révélations sur les assises mêmes de ce grand décor qui nous éblouit depuis le 5 mai.

Nous conseillons donc ce guide aux simples curieux de Paris aussi bien qu'aux intéressés de province ; les uns comme les autres en tireront profit et plaisir à la fois.

POÉSIES

Poèmes de Bourgogne, par Lucien Paté. Alphonse Lemerre éditeur, Paris 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr.

De plus en plus la poésie de clocher est en vogue... parmi les poètes.

Ce devrait être, croyez-vous, de la haute poésie. Eh bien, non, c'est comme une fatalité : quand les poètes chantent leur village, la familiarité des souvenirs et des émotions les pousse au style familier. Il ne faut pas s'en plaindre : leurs vers y gagnent parfois du charme.

Les 130 pages de vers — aggravées de plusieurs pages de notes explicatives — que M. Lucien Paté consacre à la Bourgogne ne manquent ni de charme ni de style.

Oh ! qui dira la côte et les grands crus sacrés,
Dont la Grèce aurait bu, mais qu'elle eût adorés ?
Chambertin, Richebourg, ces têtes de cuvées ;
Les couches du soleil incessamment couvées, etc.

C'est la revue des vins : poésie grisante, encore qu'un peu grise.

Mais du temps qui nous manque, ouvrière économe,
La machine, aujourd'hui, vient au secours de l'homme.
Sitôt que les épis sont tombés sous les dards,
On les lie en faisceaux, on en charge les chars.

Ainsi se continue la pièce intitulée les *Batteurs de grain*.

Il m'a toujours semblé excessif, par conséquent injuste, le dédain de mes contemporains pour les vers tranquilles et sédatifs de l'abbé Delille. Je ne reprocherai donc pas à ceux de M. Paté de me les rappeler.

Il a, du reste, soigné les gloires bourguignonnes et entonné le dithyrambe en l'honneur de Rude, de Buffon et de Nicéphore Niepce ; mais à quel propos, parmi ces poèmes de Bourgogne, une ode au Breton Brizeux ? l'érection de sa statue à Lorient n'a de commun avec l'érection de celles de Rude, de Buffon, de Niepce, que d'être une érection de statue.

M. Paté rivalise aussi avec Voltaire dans l'épître familière :

Oh ! la fine surprise ! oh ! la bonne pensée
Qui de si loin m'arrive, aimable et cadencée !

© 2007 Lyon — Éditions « les passerelles du temps » — editions.ainay@free.fr

Je ne vous savais pas mon frère en Apollon,
Bien qu'ayant émargé dans le même wallon,
J'en apprends aujourd'hui la nouvelle avec joie.
Il faut bien vous payer de la même monnoie,
Comme disait Alceste à l'homme aux rubans verts.

Pardon! pardon! il se disait donc cela parlant à lui même; l'homme aux rubans verts, c'est Alceste en personne. Bah! l'inadvertance est sans importance : l'épître est familière et sans doute n'était pas destinée à la publicité.

La qualité la plus appréciable de ce recueil c'est un parfum rustique, un arome de terroir, qui se fait le mieux sentir dans la jolie description du *Morvan*.

La Complainte humaine, par JEAN THOREL. Un vol. in-18 jésus. Léon Vanier, éditeur. Paris, 1889. — Prix : 2 fr.

Livre étrange, poème en prose, justifiant son titre, oraison jaculatoire d'une âme souffrante, éprise d'un idéal un peu nuageux; le lyrisme en paragraphe au lieu de strophes, vague dans les aspirations et cependant traduit en une langue précise. Ce début d'un jeune homme n'est pas banal; toutefois ce n'est pas une note à faire sonner souvent. Nous voudrions, pour augurer sûrement des destins littéraires de M. Jean Thorel, un ouvrage moins *flou*, des idées plus fixées, et, que ce soit roman ou poésie, une composition plus ferme. La *Complainte humaine* pouvait se passer de ces éléments : elle montre que M. Thorel joint à une sensibilité vibrante un peu maladive la possession des ressources de la langue et du style. A ce titre elle mérite de n'être pas dédaignée pour les curieux de lettres.

P. Z.

L'Éternelle chanson. *Impressions*, *Réminiscences*, *Marines*, par PAUL JOUSSET. Un volume in-16; Paris, librairie des bibliophiles; 1889. — Prix : 2 fr. 50.

C'est *l'éternelle chanson*, en effet, celle d'abord des tendresses qu'on n'ose avouer, puis celle de la souvenance que gardent les lèvres pour tant de baisers échangés, celle des longues attentes et celle des douloureux abandons; c'est la chanson éternelle aussi de ces états de conscience qui sont la beauté sentie, la chanson qui célèbre le soleil couchant sur la plaine et la mer plus grande encore apaisée que furieuse et déchaînée; c'est la chanson de tous les poètes.

Mais tous n'ont pas la même âme et tous ne sont pas également ni pareillement musiciens.

Fière et douce est la muse de celui qui nous donne ce recueil, et les vers qu'elle a dictés, elle les a murmurés tout bas pour que la musique en fût plus pénétrante.

Il nous les faut lire comme ils ont été murmurés, le rythme se laisse mieux saisir, l'harmonie se fait mieux goûter.

Nous voulons rapporter une ou deux des pièces du volume; faire un choix est malaisé; car aucune qui force à l'étonnement, aucune qu'il faille même admirer plus que les autres; de toutes le charme est très discret.

Voici un sonnet. *Une année*, c'est le titre.

Pendant près d'une année, heureuse et courte année,
Seuls tous deux, isolés dans nos douces amours,
Nous avons laissé fuir, sans les compter, les jours,
Nous aimant davantage à chaque matinée.

L'hiver s'est écoulé, puis la saison est née
Du joyeux renouveau : voici les soleils lourds,
Et nos lèvres encor trouvent les baisers courts
Et mon âme à votre âme encore est enchaînée.

Un jour, — bientôt, qui sait? — le rêve étant fini,
Nous briserons tous deux notre lien béni;
Mais nous fûmes unis d'un tel enlacement.

Nous nous aimâmes tant, que mon être et le vôtre
Ne sauraient se reprendre assez complètement,
Que chacun n'ait gardé quelque chose de l'autre!

Plus tard, *A Émilie*, *Semper*, trois pièces qui trahissent les mêmes sentiments, qui accusent, qui dissimulent, faudrait-il mieux dire, le même talent. *Les Glaneurs* sont d'un beau mouvement, et *Je suis un stupide rêveur* est un morceau de maître. Et que d'art encore dans ces strophes : *A maman!*

. . . . . .

Genoux de la maman! ô caressante place,
Conservant la douceur et la tiédeur du nid!
Abri du fond duquel on ose, plein d'audace,
Regarder le coin sombre où la clarté finit!

Le doux berceau charmeur pour calmer toute peine
Et consoler les gros chagrins! Genoux si doux,
Pourquoi si vite, hélas! notre tête trop pleine
Est-elle trop lourde pour vous?

. . . . . .
. . . . . .

Quand la douleur, trop tôt venue,
Sur l'enfant fait homme s'abat,
Contre la réalité nue
Lorsqu'il a livré le combat;

Quand il sent fléchir sa vaillance,
Quand il sort du combat meurtri,
Vers vous il porte sa souffrance
Et son cœur tout endolori,

Genoux de la maman, ô place
Qu'il a fui sitôt qu'il fut grand,
Et vous bercez sa tête lasse,
Comme alors qu'il était enfant

Le poète est à demi marin; chaque été il navigue le long des côtes de sa chère Bretagne; de là ces *Marines*, qu'il a intitulées : *Soleil couchant, Nocturne, Navigation de plaisance.* Nous voulons faire juger de leur mérite, citons cette dernière pièce, un sonnet encore.

Le doux vent de mer qui gonflait nos voiles
Et nous entraînait sur le flot mouvant
Est tombé soudain, comme les étoiles
Pâlissaient au ciel dans le jour levant.

Lorsqu'à l'horizon la mer s'étend grise,
Grise, vaste, morne et sans mouvement,
Et le ciel gris noir, ainsi qu'une frise,
Tout autour de nous tombe tristement.

Entre ciel et mer volent des mouettes
Et des goélands qui tournent en rond;
Sur la toile inerte en haut les garcettes
Font un battement monotone et long.

Oh! les lourds pensers! la tristesse sombre!..
Les espoirs déçus, les vieilles douleurs,
Roulent tout autour de l'âme qui sombre
Dans un océan d'angoisse et de pleurs.

M. Jousset est un délicat et son volume est pour les délicats, qu'il saura satisfaire. F. G.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Histoire de la monarchie de Juillet, par Paul Thureau-Dangin. Ouvrage couronné deux fois par l'Académie française, grand prix Gobert, 1885 et 1886, tome cinquième. Un volume in-18°, 587 pages. Paris, librairie Plon ; 1889.

Que l'on partage ou non les idées politiques de l'auteur, que l'on approuve ou que l'on repousse la prédominance de l'apologie dans l'histoire, à mesure que l'on avance dans celle qui est l'objet de notre notice on sent que les jugements favorables du début avaient raison contre nos critiques, et que nous sommes ici devant une œuvre sérieusement conçue et de réelle valeur. Il y a des chances pour que M. Thureau-Dangin reste l'historien définitif du régime de prospérité matérielle, chaque jour miné par des outrages de presse dont l'ignoble imprimé de nos jours n'a pas dépassé l'ordurière violence, et finalement démoli par une révolution que l'on a nommée la plus bête de toutes celles qui décorent nos annales. L'éloge n'est pas mince, ni le choix limité. Je n'ai directement connu *de visu*, du règne de Louis-Philippe, de la *monarchie de Juillet*, que certaines phases du tumulte de son renversement. Petit collégien, trouvant des charmes au désordre public qui daignait parfois abréger la durée de nos classes, entouré de bourgeois qui, par prudence ou par folie, acclamaient l'entrée en scène de leurs pires adversaires, nous n'avons ressenti ni vu jaillir autour de nous aucune désolation de ce nouveau gouffre ouvert dans le champ des affaires privées et des destinées nationales. Ceux qui reprochèrent au roi fugitif d'avoir été, par faiblesse, complice de sa propre ruine, sembleraient avoir eu raison, si l'on se reporte à l'issue d'événements proches de ceux que nous rappelons, et où le moindre appareil de résistance et d'énergie fit disparaître, comme entre les pavés, les braillards si menaçants naguère. Certes, il est juste, il est salutaire de croire aux effets tout différents de la mollesse où de la vigueur ; mais il ne faut pas non plus mettre en doute l'action très puissante des causes invisibles. Lorsque l'heure a sonné, les choses arrivent malgré tout. Les dix-huit années fort intéressantes qu'embrasse l'histoire de la *monarchie de Juillet* offrent à nos réflexions un triple sujet d'étude que nous devons nous borner à indiquer dans ces notes rapides. C'est d'abord, comme il convient, la personne même de Louis-Philippe, individualité non moins curieuse et mêlée que son propre destin. Entre le combattant de Valmy et le déchu de Claremont il y eut place pour un émigré quémandeur et tout réjoui des échecs de l'armée française en Espagne. A cette époque, — 1808, — le futur roi des Français disait, en parlant des Français : l'ennemi. Comme homme de famille, Louis-Philippe afficha de notables vertus d'époux et de père; mais l'oncle fut médiocre, à ce que put voir la duchesse de Berry, traquée par le ministère du jour avec des raffinements et une méthode minutieuse où ne

s'accuse pas seulement l'âme spéciale de M. Thiers, mais aussi le caractère de son maître. Comme souverain, il évoque à nos yeux le type idéal de l'homme « capable », un peu trop discoureur pour sa haute position. Il parlait au reste avec talent et finesse, et sa facilité de parole exprimait une grande abondance de vues. Il était, dans le rang suprême, de ceux que l'on regrette après avoir trouvé qu'ils durent trop longtemps. On lui prête des mots du plus rare esprit : « Mes amis, lui a-t-on fait dire, m'ont renversé parce qu'ils me croyaient indestructible. » Somme toute, son chapeau gris de bourgeois cossu et sa redingote de prince constitutionnel cachaient une nature de monarque autoritaire et jaloux de parler seul. Le miracle, ce n'est pas l'absurde révolution qui le jeta par terre, mais c'est qu'il ait pu gouverner dix-huit ans entre les bombes et le poignard des assassins, les violentes injures et les menaces furibondes de tous les partis. Cela confirme notre théorie sur la politique : à savoir qu'un courant d'intérêts moyens soutient quand même la barque jusqu'à l'heure venue — et contre laquelle rien ne prévaut — de la finale submersion. Le second sujet d'étude que nous proposerait le règne de Louis-Philippe, c'est le tableau intérieur de la France, très florissante et très belle, glorieuse par son industrie, ses arts, son éloquence, sa littérature, glorieuse par ses armes et le prestige des batailles algériennes. Le troisième serait de rechercher les causes de l'impopularité de l'orléanisme dans notre pays, qui voit dans cette opinion et dans l'état d'esprit qu'elle représente je ne sais quel air de coterie guindée, étroite, prétentieuse, rapace, et surtout à l'aise dans les intrigues de parlement et d'académie. J'ignore si le reproche est fondé ; mais ne le pourrait-on appliquer aussi bien à d'autres partis... et M. Ferry et ses compères ont-ils l'âme si vaste, et dédaignent-ils les négociations équivoques ? Le tome cinquième de l'ouvrage de M. Thureau-Dangin embrasse : I. La politique de paix (1841-1845) ; II. La mort du duc d'Orléans (1842) ; III. Le ministère dure et s'affirme (1842-1843) ; IV. L'entente cordiale entre la France et l'Angleterre (1843-1844) ; V. Bugeaud et Abd-el-Kader (1840-1844) ; VI. Taïti et le Maroc (1844) ; L'épilogue de l'affaire Pritchard (1844-1845). La liberté d'enseignement. L. D.

Histoire de la vie et des œuvres de Mgr Darboy, archevêque de Paris, par Mgr Foulon, archevêque de Lyon. Un vol. in-8°, orné d'un portrait. Paris, Poussielgue, 1889.

Dix-huit années déjà se sont écoulées depuis les événements au milieu desquels a péri Mgr Darboy, et l'on pouvait s'étonner qu'aucun livre important n'ait encore été publié sur ce prélat, si digne par son caractère, par ses œuvres, par sa vie, par sa mort enfin, d'un de ces monuments écrits qui demeurent pour attester à d'autres générations l'estime et l'admiration que celles qui les ont précédées ont eu pour un homme. Ne nous plaignons pas cependant, car, pour avoir été plus lentement construit, ce monument n'en sera que plus durable. La main d'ailleurs qui l'élève aujourd'hui est celle qui aurait pu être choisie entre toutes. Ce n'est pas par sa situation seule dans l'Église de France que se recommande aux lecteurs l'auteur de ce livre, c'est aussi par les liens qui l'unissaient à Mgr Darboy. Pendant plus de vingt-cinq ans, en effet, la vie de Mgr Foulon a été mêlée à celle de la victime de la Roquette. C'est en 1845, à l'inauguration de l'ancien couvent des Carmes de la rue de Vaugirard, où l'abbé Darboy venait d'être autorisé, par Mgr Parisis, évêque de Langres, à entrer comme prêtre auxiliaire, que le jeune ecclésiastique, aujourd'hui primat des Gaules, se rencontra pour la première fois avec le futur archevêque de Paris, et que se forma une amitié que la mort seule devait rompre. « Nous vécûmes, dit Mgr Foulon, plus d'un an dans cette vieille maison, à côté l'un de l'autre et fraternellement, malgré la différence des âges — l'abbé Darboy avait trente-deux ans — et des occupations et d'autres différences encore dont sa condescendance voulait bien ne pas trop tenir compte. » Plus tard ils professèrent ensemble au petit séminaire de Paris où ils occupaient l'un la chaire de philosophie, l'autre la chaire d'humanités. Enfin c'est l'abbé Foulon que, promu au siège de Paris, Mgr Darboy choisit pour être mis à la tête de son petit séminaire de Notre-Dame-des-Champs. C'était donc vraiment à Mgr Foulon que revenait, du droit de l'amitié et plus encore de tout ce qu'il a su de cette pieuse et noble existence, la tâche d'écrire la vie de l'ancien archevêque de Paris, qui comme Mgr Affre a été victime de la guerre civile. Enfin la famille et les amis de Mgr Darboy ont confié à l'auteur des documents nombreux qui lui ont permis de tout voir, de tout étudier. Mgr Foulon a fait vraiment œuvre d'historien, et non de simple biographe. La vie qu'il avait à raconter a été mêlée aux affaires et aux événements les plus considérables et les plus diversement appréciés de notre époque : sa tâche s'en est donc singulièrement agrandie. Son livre est une contribution importante aux vingt années qui précédèrent la chute de l'Empire. Esprit essentiellement modéré, Mgr Darboy semblait devoir plus qu'aucun autre inspirer le respect à toutes

les opinions politiques. Comme le premier président Bonjean, il fut un libéral dans le domaine religieux. Sa mort serait inexplicable si l'on ne savait qu'il est des temps néfastes où les passions les plus aveugles sont déchaînées, et où elles frappent amis et ennemis. E. A.

Nouveau journal d'un officier d'ordonnance : *La Commune*, par le comte D'HÉRISSON. Un vol. in-16, Paris, Paul Ollendorff, 1889. — Prix : 3 fr. 50.

Dans sa préface, M. le comte d'Hérisson nous prévient que la seule reconnaissance pour un titre sous lequel il a obtenu son plus grand succès littéraire l'a engagé à reproduire ce titre sur le nouveau volume où il nous fait le récit d'un temps où il n'était plus du tout officier d'ordonnance. Ni nous ni le public ne le chicanerons à cet égard. Que l'auteur soit intéressant, — et il l'est, — cela suffit ; on ne lui en demande pas davantage. Ce que M. d'Hérisson a vu, de ses yeux vu, pendant la Commune, n'aurait peut-être pas contenté les curiosités que fait naître ce seul mot : la Commune ; mais il a cherché, il a découvert, il a interrogé, confessé même d'autres témoins, et de tous ces témoignages il est résulté un ensemble horriblement attrayant. C'est le seul adverbe qui convienne à ces mois terribles et sanglants de l'année 1871. Voulons-nous savoir ce qui s'est passé à la fameuse manifestation de la place Vendôme, nous l'apprendrons de M. Bocher et de M. Gaston Jollivet, tous deux parmi les manifestants ; à l'enlèvement des canons des buttes Montmartre, à l'entrée des troupes à Paris, nous le saurons du vicomte Beugnot, de M. Berthaudin, etc., etc., le tout par la plume très alerte, très dramatisante de M. d'Hérisson.

Un des chapitres les plus poignants de ce livre est celui où sont racontées la mort des otages à la Roquette, et les négociations avec M. Thiers qui la précédèrent. Il s'agissait d'échanger Blanqui contre l'archevêque de Paris et les autres prêtres détenus par les insurgés. Nul doute que la liberté donnée à Blanqui n'eût prévenu les horribles fusillades des 24, 25 et 27 mai. Mais M. Thiers, qui en tant d'autres circonstances avait montré une extrême facilité à se prêter aux circonstances et à entrer, comme par exemple dans l'affaire de la duchesse de Berry, en pourparlers et en une sorte d'œuvre commune avec les personnages les plus compromettants, ne voulut se plier à aucune espèce de transaction avec les gens de la Commune. Il repoussa toute apparence même de négociations. On garda Blanqui, dont certes on ne voulait pas la tête, et on sacrifia les otages. Il est intéressant de rapprocher ce passage du récit de M. d'Hérisson du livre que Mgr Foulon a consacré à Mgr Darboy, une des victimes de la Roquette.

Cent ans de Représentation bretonne (1re série), *les États généraux et l'Assemblée constituante*, par RÉNÉ KERVILLER. Paris, Émile Perrin, 1889, in-8°. — Prix : 4 francs.

M. René Kerviller, qui s'est institué le maître biographe de la Bretagne, a été très bien inspiré en publiant cette galerie de tous les députés envoyés par la Bretagne aux diverses législatures qui se sont succédé depuis 1789 jusqu'à nos jours. Il serait à souhaiter que toutes nos provinces de France fissent de même. Nous disons provinces, parce qu'un pareil travail par département seulement serait trop fragmentaire et ne prêterait pas aux mêmes enseignements que ces vues d'ensemble de la représentation législative par grands groupes de populations. Ce qui frappe en général dans ces galeries biographiques, c'est le caractère de médiocrité des personnages. Pour quelques noms qui ont surnagé, combien ont sombré depuis longtemps dans l'oubli ! Au point de vue historique la tâche de M. Kerviller n'en a été que plus difficile et plus méritoire par conséquent. Les cent biographies qu'il nous donne de la Représentation bretonne, de 1789 à 1792, sont des modèles d'érudition concise et scrupuleuse.

Mes campagnes, 1792-1815 ; *notes et correspondance du colonel d'artillerie Pion des Loches*, publiés par MM. MAURICE CHIPON et LÉONCE PINGAUD. Paris, Didot, 1889. Un vol. in-8°.

En publiant les mémoires du sergent Fricasse et du capitaine Coignet, de ceux qu'on pourrait appeler les « petits de l'armée », Lorédan Larchey a ouvert la voie à une série de publications analogues qui seront fort intéressantes pour l'histoire. C'est à ce genre particulier de mémoires qu'appartient ce volume, bien que l'auteur ait eu un rang plus élevé dans l'armée et surtout qu'il ait eu une éducation plus relevée. Mais il se rapproche des précédents par les détails pour ainsi dire intimes qu'il nous fournit sur la vie militaire sous la République et sous l'Empire. Né à Pontarlier le 20 février 1770, mort à Metz le 27 avril 1819, Antoine-Augustin-Flavien Pion appartenait à une famille bourgeoise qui le destina à l'Église. Tonsuré à treize ans, entré en novembre 1789 au séminaire de Besançon, la Révolution l'en fit bientôt sortir, et en 1793 il s'enrôla parmi les volontaires de Lons-le-Saunier pour

éviter les persécutions des jacobins de la ville. Il prit bientôt goût à l'état militaire, entra dans l'artillerie, où son instruction pouvait le servir, et fit avec valeur toutes les campagnes de la Révolution et de l'Empire. Mais il n'était pas ambitieux, ou plutôt son ambition consista surtout à obtenir la main d'une jeune fille de son pays natal, Mlle Bousson, avec laquelle, à partir de 1803, il entretint une longue correspondance avant de l'épouser en 1808. Cette correspondance pleine de délicatesse est entrée pour beaucoup dans le présent volume, et lui prête un grand charme.

The Mermaid Series : Thomas Heywood, Thomas Otway. London, Vizetelly, 1888. Deux vol. in-16.

L'intéressante collection que l'éditeur Vizetelly a entreprise des anciens auteurs dramatiques anglais — *the best Plays of the old Dramatists* — sous le titre général de *Mermaid Series*, vient de s'accroître de deux nouveaux volumes, l'un consacré à Thomas Heywood, un des successeurs immédiats de Shakspeare; l'autre à Thomas Otway, un contemporain de Dryden, dont les pièces furent jouées de 1675 à 1685, et qui mourut lui-même en 1685, à peine âgé de trente ans. Les pièces de Thomas Heywood, dont la plus célèbre est *A Woman killed with Kindness*, sont des types du drame bourgeois opposé au drame historique ou romanesque qui domine surtout dans l'œuvre de Shakspeare. Dans ce genre, Heyvood est véritablement un maître : point de grandes complications d'événements, point d'exagération de langage : c'est la nature seule qui parle dans ses personnages, tel que celui de mistress Frankford, la touchante figure de sa *Femme tuée avec douceur*. L'étude que M. Symonds a écrite sur Heyvood, pour cette édition, est de tous points excellente. Celle que M. Roden Noel a consacrée à Otway a ce côté piquant que l'auteur y revise le jugement trop sévère que l'on avait porté de notre temps sur les pièces dramatiques de l'époque de Charles II et de Jacques II. Il montre qu'Otway, dans *Venise preserved* et dans *Don Carlos*, a des beautés de premier ordre.

E. A.

La Congrégation (1801-1830), par M. Geoffroy de Grandmaison, avec une préface de M. de Mun. Un vol. in-8°. Paris, 1889. Librairie Plon.

N'est-ce pas un signe des temps, selon l'expression favorite de feu Philarète Chasles, qu'il se soit trouvé un éditeur en dehors de la rue Saint-Sulpice — il est vrai qu'il en est proche voisin — pour publier en 1889 l'histoire d'un mouvement religieux, aujourd'hui bien oublié, de cette congrégation jadis fameuse et dont l'action eut un si grand retentissement en France de 1815 à 1830. Ce fait, très petit en soi, est un indice entre mille autres que la question religieuse est aussi vivante que jamais, et plus vivante qu'elle ne le fut, à coup sûr, de 1830 à 1848, et même de 1851 à 1871. La presse libérale de la Restauration a été consultée de préférence par les quelques historiens qui ont parlé de ce mouvement; on le connaît donc surtout par les attaques dont il a été l'objet. M. Geoffroy de Grandmaison, qui disposait de documents inédits en cette sérieuse étude historique, a rétabli la vérité sur la célèbre association dont Napoléon, en 1801, permettait la réapparition et d'où est sortie depuis la puissante société de Saint-Vincent-de-Paul. A la suite de cette courageuse réfutation de l'erreur et de la calomnie, on trouvera une liste des membres de la congrégation, pièce infiniment curieuse qui porte le témoignage de maintes apostasies. La préface de M. de Mun est un éloquent tableau de la grande lutte du XIXe siècle entre l'esprit chrétien et la Révolution.

E. C.

BEAUX-ARTS

Dictionnaire de l'Ameublement et de la Décoration, *depuis le* XIIIe *siècle jusqu'à nos jours,* par Henry Havard. Troisième volume : I-O. Paris 1889. Librairie Quantin.

Il n'est personne aujourd'hui, qui par quelque lien se rattache au monde des arts, dont la curiosité ne soit vivement surexcitée par la publication de la troisième partie du *Dictionnaire de l'Ameublement et de la Décoration.*

Assurément quand, nous présentant le premier volume, l'honorable éditeur nous affirmait que le texte entier était déjà, dès ce moment, complètement rédigé, nous ne songions pas à

mettre en doute l'exactitude de sa déclaration; nous nous disions bien que, pour l'achèvement de l'ouvrage en librairie, la question de temps était une simple question de fabrication, point si simple en réalité, à raison de la sollicitude que chacun, en ce qui le concerne, apportait à la correction typographique et à la netteté du tirage des gravures intercalées dans le texte, des planches hors texte, et des chromotypographies en couleur et or.

Néanmoins, nous voyons avec une satisfaction particulière l'œuvre, en ce troisième volume, approcher de son terme dans les conditions qui ont présidé à la publication du premier, c'est-à-dire sous la direction de l'auteur, surveillant lui-même l'accomplissement final d'une tâche qui équivaut à l'effort renommé de plusieurs générations de bénédictins d'autrefois, et imposant ainsi à l'ouvrage entier, de la première à la dernière ligne, une puissante unité de forme et de principes, d'esthétique, de composition et de rédaction. Or cette unité ajoute singulièrement au charme litteraire et plus encore à la valeur éducatrice du *Dictionnaire de l'Ameublement.* Nous sommes assuré de n'étonner personne en parlant du mérite d'un tel livre au point de vue de l'enseignement; quant à l'attrait littéraire, ceux-là seuls seront surpris qui ne connaissent pas les deux premiers tomes, qui ne sont point familiers avec le procédé de l'auteur et ignorent le double parti qu'il a su tirer de ses lectures immenses, la richesse des documents précis qu'il y a puisés sur le mobilier à toutes les dates de notre histoire, et les innombrables citations qu'il leur a empruntées pour en parer un sujet naturellement aride. Le *Dictionnaire de l'Ameublement et de la Décoration* nous montre ainsi le tableau le plus varié, le plus complet et le plus exact de la vie sociale en France depuis cinq cents ans, et en même temps le plus saisissant. Ce tableau est tel qu'il s'impose forcément aux mémoires les plus rebelles, prises à la fois par la vue des choses, scènes de l'intérieur ou du dehors, des métiers et des artisans en action, toutes les parties de l'ameublement apparaissant tour à tour dans leurs transformations successives, — mais prises aussi par l'intérêt pratique, technique et historique des descriptions de chaque objet et de ses applications. Ces descriptions sont faites par M. Havard avec une conscience et une érudition infatigables, et confirmées en outre, non point par ces renvois aux sources qui rendent la lecture de certains livres si irritante, qui sollicitent la curiosité sans la satisfaire, mais en multipliant autant que possible, au contraire, les extraits des auteurs. De là, nous l'avons déjà dit, le charme de ce *Dictionnaire*, son attrait exceptionnel. On l'ouvre pour le consulter sur un point déterminé; pendant qu'on le feuillette pour arriver au mot désiré, le regard est accroché fortuitement par quelques vers, par des guillemets, par un titre de mémoires imprimé en italiques, par un nom littéraire ou par un nom historique et s'y arrête; machinalement on parcourt les premières lignes, et insensiblement tout l'article, puis l'on passe au suivant; et c'est après un certain temps seulement que l'on s'aperçoit de l'heureuse distraction à laquelle on s'est abandonné.

Ce troisième volume est occupé par les sept lettres de I à O, comprenant 1,400 mots, et non des moindres, du vocabulaire de l'art. Dès les premières pages, on est pris par les mots *Image* et surtout *Imagerie populaire,* avec ses curieuses reproductions d'une *Procession du temps de la Ligue*, de l'*Assassinat de Henri IV,* de la *Bonne double bière de Mars* et du portrait équestre, facture d'Épinal, de *Louis-Philippe en 1830,* puis par les mots : IVOIRE, accompagné d'une admirable chromotypographie d'après une des merveilles du Louvre; JAPON, qui a fourni les éléments de la plus somptueuse illustration tant en couleur et or qu'en noir. JARDIN, JETON, JOUET, JOYAUX, et, au cours du volume, les yeux sont amusés, le goût est formé, l'esprit cultivé par le décor et par le texte que motivent les mots Lambris, Lampe, Lanterne, Laque (avec une admirable planche en couleur reproduisant une armoire en laque de Chine), (Lectrin, Lit, la monographie la plus piquante peut-être du volume), LUSTRE, MALLE, MANUFACTURES NATIONALES, MARBRE, MARQUETERIE, MÉDAILLE, MENUISERIE, MÉTIER, MIROIR, MONTRE, MOQUETTE, MOSAÏQUE, NAPPE, ORFÈVRERIE, etc., etc. En écrivant chacun de ces mots, je suis tenté d'ouvrir une parenthèse et d'ajouter « magnifiquement illustré ».

Ce serait montrer une exigence vraiment excessive que de s'étonner si cet ouvrage, qui nous a donné déjà beaucoup plus qu'il n'était promis, ne remplit pas un de nos plus chers désirs. Mais en voyant passer sous nos yeux tant d'œuvres d'art admirables, tant de chefs-d'œuvre, notre pensée, involontairement, se portait avec une reconnaissante admiration vers les hommes qui les ont créés, vers ces grands artistes anonymes, le plus souvent, qui ont fait au jour le jour le renom de la patrie française comme de la nation artiste par excellence. Après avoir fait cette monographie des œuvres, il appartiendrait à M. Havard de faire la biographie de ces maîtres obscurs et illustres.. Et déjà il y incline, car il ne manque pas, quand il le peut, à publier la liste des principaux artisans en chaque corps de métier, comme pour les menuisiers, de 1411 à 1794. Certes, parmi

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les forces généreuses auxquelles un pays doit sa gloire et sa fortune, il en est peu qui méritent un plus constant hommage que les artistes de ces industries de luxe dont les créations se mêlent si étroitement dans le cours des siècles et si continûment aux besoins et à toutes les jouissances de l'état social. Le tableau et la statue, que nous considérons aujourd'hui comme des œuvres d'art complètes en soi, sans autre objet qu'elles-mêmes, œuvres de cabinet et de collection, que l'on peut indifféremment isoler, déplacer, changer de milieu, transporter d'un cabinet d'amateur dans un autre cabinet d'amateur, d'un entresol bourgeois dans un palais ou dans un musée, répondent à une conception toute moderne de l'art. La statue et le tableau sont devenus des genres, se sont spécialisés en se dégageant du vaste ensemble qui jadis réunissait tous les arts du dessin. Comme ces branches gourmandes qui attirent à elles toute la sève du tronc commun, et boivent et confisquent à leur profit exclusif toute la lumière du ciel, les derniers-nés parmi les arts ont relégué dans l'ombre de leurs rameaux épanouis les rejetons moins audacieux de la même branche, leurs aînés cependant, qui les avaient précédés dans le temps. En effet, si le premier acte d'intelligence de l'homme sur la terre a été de pourvoir au soin de sa nourriture, le second de construire un abri qui le défendît contre les intempéries des saisons et contre l'attaque des animaux malfaisants, — le premier acte du sentiment esthétique chez l'homme fut de se parer et de parer sa demeure.

De là est né un groupe d'arts qu'on désigne sous le nom d'*arts industriels* et d'*arts décoratifs*, et qui ne sont en somme que l'*art*, l'art éternel, traduisant sous mille formes diverses les aspirations élevées, les sentiments nobles, les goûts somptueux, les caprices mêmes de l'être humain; l'art ajoutant sa glorieuse parure aux objets d'utilité, les transformant en objets de luxe, sans souci de la richesse de la matière employée; l'art s'appliquant indistinctement au décor de l'habitation, du mobilier, des métaux, précieux ou non, et quel qu'en soit l'usage, à la céramique, à la verrerie, aux étoffes de tenture, de table, de corps, de vêtement, tout ce qui sort de la main de l'homme, tout ce qu'elle touche peut être touché, transformé, embelli par l'art dont le champ d'action est ainsi sans limites.

Les vieux maîtres ne dédaignaient pas de tracer une arabesque, de peindre un modèle de tapisserie, de dessiner un meuble, de sculpter une cheminée. L'art entre leurs mains se manifestait en toutes choses: dans la peinture et la sculpture historiques assurément, mais aussi dans la peinture et la sculpture décoratives, dans le costume et le mobilier, dans la distribution intérieure des habitations, dans la concordance et le rapport des objets destinés à être groupés côte à côte, dans leur mise en valeur selon leur importance et leur destination. Voilà ce qu'on avait oublié, ce qu'il faut rappeler. Ainsi avaient fait les Grecs dont si longtemps on copia les œuvres avec une habileté servile et banale, au lieu de chercher à en comprendre, à s'en assimiler l'esprit, comme on copie aujourd'hui les œuvres des trois derniers siècles et de l'Orient.

L'industrie française, cependant, a fait en ce sens depuis vingt ans des efforts méritoires. Des sociétés se sont formées, l'Union centrale des beaux-arts appliqués à l'industrie d'abord, puis le Musée des arts décoratifs, qui, réunis désormais, concourent à étendre et à rendre commune à tous la science qui, dans les siècles précédents, s'était conservée dans les ateliers des Delorme, des Ducerceau, des Lepautre, des Delaune, et propagée jusqu'à la fin du XVIIIe siècle par Lebrun, Marot, Coypel, Bérain, Boulle, Watteau, Boucher, ces habiles décorateurs dont la tradition fut brusquement rompue par l'école de David.

C'est une Renaissance nouvelle qui doit s'accomplir dans le goût. Au courant familier de la vie, nous sommes, tous ou presque tous, à des titres divers, appelés à nous occuper d'art, quelques-uns comme producteurs, la plupart comme juges. Que nous le voulions ou non, à tout moment il nous arrive d'avoir à décider sur le choix d'une nuance, d'une tenture, d'un bronze ou d'un tableau. Il importe donc que chacun sache à première vue analyser l'effet pratique et la valeur d'art de tout objet qui a exigé un effort de goût, qu'il s'agisse d'un meuble, d'une étoffe ou d'une peinture de marbre, d'une simple création de l'intelligence ou d'une création de génie. Cela peut-il s'apprendre ? Nous répondrons : Oui, par la fréquentation des musées permanents et des expositions temporaires où sont précieusement recueillies tant d'admirables épaves des siècles antérieurs; oui aussi, par l'étude familière de ce *Dictionnaire de l'Ameublement et de la Décoration*, ce véritable et incomparable musée, que nulle collection au monde ne saurait égaler, puisque pas une ne saurait prétendre, comme celle-ci à être complète.

Encore faut-il apporter à cette étude quelque largeur d'esprit et n'aller point s'imaginer que ces belles œuvres sont sorties d'un enseignement aussi spécial, nous dirons plus, aussi étroit qu'on tend à le faire aujourd'hui. On verse de la sorte dans l'ornière qu'on voudrait éviter.

Contrairement à l'opinion régnante, ne faut-il pas conclure du passé que les arts décoratifs s'etant toujours alimentés aux degrés les plus élevés de la hiérarchie artistique, loin de spécialiser l'enseignement, on devrait s'efforcer au contraire de le généraliser, de l'élever le plus possible et de former non des dessinateurs spéciaux pour l'industrie, mais de grands architectes, de grands sculpteurs et de grands peintres.

A ne consulter que les apparences, il semble vraiment qu'on y songe, et point seulement en France. De toutes parts, en effet, le monde civilisé témoigne pour les arts du dessin d'une sollicitude plus active que jamais. L'Angleterre, l'Autriche, la Belgique, multiplient les moyens d'enseignement; les États-Unis ouvrent chaque jour de nouvelles écoles. Assurément le fait est très digne d'intérêt. Chaque nation désormais peut se dégager du servage que le goût français imposait naguère à l'Europe, et voudra tout à l'heure nous imposer son propre goût. Et, de fait, l'Angleterre, notamment pour les vitraux, la céramique et le mobilier de demi-luxe, et plus encore l'Autriche, pour les articles de luxe éphémère et de fantaisie, deviennent sur les marchés du monde des rivales sérieuses pour la France, comme l'Allemagne pour l'industrie du gros meuble.

C'est un point de vue qui n'est certes pas à dédaigner, mais qui n'est fait pour nous troubler que si nous le voulons bien. Sans doute, en présence d'une telle émulation, la France a beaucoup à faire pour maintenir son rang et ne pas déchoir de son ancienne renommée. Qu'elle se tienne donc pour avertie, mais ne prenne point peur, et surtout que la peur et la contagieuse manie de l'imitation ne l'égarent pas sur de fausses pistes. Elle a beaucoup à faire, avons-nous dit, elle a surtout à bien faire, et cela lui serait facile car elle a entre les mains des éléments excellents, des cadres tout tracés et parfaits qu'il suffirait de remplir et de mettre en pleine activité. Soyons bien persuadés aussi que le goût créateur n'obéit pas aux sommations des hommes d'État, qu'il y faut de longs siècles de culture, et que l'on peut, en tout pays, multiplier par décret les écoles spéciales de dessin industriel sans augmenter d'un *iota* la valeur effective et l'action durable de l'art chez ce peuple.

L'art, comme les fleuves, descend des sommets aux vallées, il ne remonte point. Dieu merci, l'art français a de plus fières allures, il plane d'un vol plus haut et plus large au-dessus des statistiques de l'exportation commerciale. Voyez : il n'est si petit élève de l'École nationale des arts décoratifs qui, en dépit de tous les conseils contraires, n'aspire à l'École des beaux arts, au grand prix de Rome. On se plaint de ces désertions, et l'on n'a pas tort; il en est tant de ces déserteurs qui succombent à la peine! Mais cet irrésistible entraînement vers les grandes pratiques de l'art est-il si préjudiciable à l'industrie artistique qu'on veut bien le dire sur de spécieuses apparences? Il ne nous paraît point que la chose soit bien prouvée. Aujourd'hui, ce qui nous paraît regrettable, ce n'est pas que les dessinateurs et modeleurs de l'industrie veuillent peindre des tableaux et modeler des statues, c'est bien plutôt que les peintres et les statuaires ne condescendent que par nécessité à peindre et à modeler pour l'industrie. Les maîtres dans le passé, même très près de nous, n'avaient point cet orgueil singulier des décadences. Est-ce que Raphaël hésitait à décorer d'arabesques les loges du Vatican, Albert Dürer et Holbein à créer des modèles pour les orfèvres, les armuriers et les imprimeurs de leur temps? Dans l'école française même, cette fécondité familière était de tradition jusqu'en ce siècle.

Cette initiative doit renaître; on peut demander à l'État de faire un effort énergique et décisif pour conserver à l'École des beaux arts cet enseignement indispensable; elle renaîtra aussi par la fréquentation des chefs-d'œuvre que nous ont laissés les maîtres anciens. Ces peintres, ces sculpteurs, ces dessinateurs, ces auteurs de modèles, qui depuis le moyen âge jusqu'à nos jours ont fait de tant d'objets usuels autant d'objets d'art, ces hommes furent, eux aussi, des artistes au même titre que le statuaire et que le peintre de tableaux, et souvent de grands artistes, nous l'avons dit. Nos amateurs ne l'ignorent pas aujourd'hui. Ne les voyons-nous pas collectionner avec une passion — plus ardente encore que jamais ne le fut la passion des tableaux — ces innombrables *riens* que l'on désigne en masse d'un mot collectif : *la curiosité*. Les noms des hommes qui ont appliqué leurs facultés créatrices à varier les formes des objets dont nous nous servons chaque jour, à les décorer, à en déterminer le style, à leur donner la valeur de véritables œuvres d'art, ceux-là, à quelques exceptions près, sont demeurés dans l'oubli le plus profond et le plus injuste.

La célébrité n'a de faveurs que pour ceux qui la violent; or les artistes dont nous parlons, produisant dans la dépendance d'intermédiaires, architectes ou fabricants, ont gardé de leur subordination une excessive modestie. Leurs ouvrages sont presque toujours anonymes; c'est le fabricant qui les signe, c'est l'architecte qui s'en fait honneur. A peine, et depuis bien peu d'années,

sont-ils admis à concourir aux récompenses officielles dans les expositions internationales, au titre très humble de coopérateurs; encore, pour cela même, faut-il qu'ils soient présentés par l'industriel, qui n'est point tenu de le faire, qui y est seulement invité. Nous n'ignorons pas que cette subordination leur est imposée par la force des choses; que la vie de ces artistes, à raison même de leur art, dont le cadre est le plus souvent tracé par certaines dispositions architecturales, par certaines nécessités commerciales et industrielles, est et doit être une vie d'abnégation, de hiérarchie, de second plan; qu'ils sont forcés de composer incessamment, avec les dimensions variables à l'infini de l'*Utile*, ce lit de Procuste, de compter avec les exigences du capital, d'observer les convenances de l'objet à sa destination, de ménager les susceptibilités de l'intermédiaire qui généralement, au point de vue de l'art et des connaissances techniques, leur est très inférieur; nous savons que, en dehors de toute considération de personnes, leur art est toujours régi par un principe qui leur est étranger, par une loi qui domine leur inspiration et se l'asservit presque toujours, par l'impérieuse et légitime tyrannie de la matière, par l'aspect de l'ensemble décoratif; que cet art est de la sorte condamné à briller d'un éclat réfléchi plutôt que de son propre éclat; que cet art est, dans la plupart des cas, un art collectif et non un art rigoureusement individuel. Mais à la somme de qualités morales et de connaissances techniques que nécessite la pratique de l'art décoratif aux exigences de ce programme, on mesurera l'importance que les décorateurs occupent dans les destinées industrielles et artistiques, économiques et sociales d'un pays.

Et c'est pourquoi le *Dictionnaire de l'Ameublement et de la Décoration*, traité, réussi comme il l'est, se trouve, sous son apparence très spéciale, être une œuvre d'un intérêt général et capital. Et ces quelques considérations sur la situation des artistes, je les avais sans cesse présentes à l'esprit, car c'est là une des mille questions que soulève le travail essentiellement suggestif de M. H. Havard.

E. C.

GÉOGRAPHIE

— Voyages — Mœurs et Coutumes —

Les Alpes et les grandes ascensions, par E. Levasseur, membre de l'Institut, avec la collaboration de membres des clubs alpins. Illustrations de Hubert-Clerget, Specht, et Weber. Un vol. grand in-8°. Paris 1889. Librairie Ch. Delagrave.

Ce livre est divisé en deux parties : la première est une description générale du système alpestre, présenté successivement sous ses divers aspects par les traits les plus saillants ; la seconde partie comprend la classification des Alpes et les grandes ascensions. En ce travail de classification, M. E. Levasseur s'est appliqué à fixer les divisions et les limites de la manière la plus simple et la plus rationnelle, en s'appuyant toujours sur la topographie et en respectant, autant que possible, les noms consacrés par le temps. C'est en vue de mieux caractériser l'énumération des montagnes de chaque groupe et d'en varier la monotonie que l'auteur y introduit le récit de l'ascension des sommets les plus importants et la description des principales voies ferrées qui traversent le massif. En cette seconde partie, il a demandé et obtenu le concours des clubs alpins. On serait volontiers porté à croire que de tels récits manquent de variété. C'est une erreur, car chacun y apporte une somme très différente d'impressions d'art et d'émotions pittoresques. Les illustrations ne sont pas très nombreuses mais elles sont traitées avec le plus grand soin; et les cartes en quantité considérable, au contraire, qui sont tirées en couleurs dans le texte et hors texte étonnent par leur luxe dans un livre d'un prix si modique.

Le Sénégal. La France dans l'Afrique occidentale, par le général Faidherbe. Un vol. in-8°, contenant 18 gravures d'après les dessins de Riou, trois gravures de Thiriat d'après des photographies et 5 cartes ou plans. Paris, 1889. Librairie Hachette.

Gouverneur du Sénégal pendant de longues années, M. le général Faidherbe indiscutablement

a qualité, sinon plus, autant que personne, pour nous entretenir de cette colonie de l'Afrique occidentale qu'il a concouru avec une extrême énergie à étendre et à consolider. Partisan convaincu, résolu, de l'expansion coloniale de la France, le général proteste contre l'attitude de ceux qui ne partagent pas son humeur conquérante et s'indignerait volontiers de leur *indifférence* au sujet de contrées qui déjà nous ont coûté tant de sang et tant d'argent. Mais je ne sais pas si le mot « indifférence » est bien celui qui convient ici, car cette question, non expressément celle du Sénégal et de ses dépendances, mais, d'une façon absolue, celle de la politique coloniale a le privilège de passionner les esprits. Il n'est personne qui puisse de sang-froid comparer les résultats obtenus en Algérie, par exemple, et l'effort de soixante ans d'occupation, calculer le nombre des millions et celui des vies humaines qu'il a fallu sacrifier sans réussir même à pacifier le pays. Et je ne parle pas du cas de conscience que s'impose un philosophe, lorsqu'il examine la question du droit éternel, lorsqu'il estime à leur valeur les prétendus bienfaits de la civilisation que nous sommes censés porter aux peuples de l'extrême Orient et les moyens employés pour les leur infliger. A moins de fermer les yeux à l'évidence et de se payer des formules hypocrites des hommes politiques, il faut bien s'avouer que les Chinois (qui d'ailleurs ne valent pas mieux que nous) n'ont pas absolument tort, quand ils appellent indistinctement tous les blancs les « Barbares d'Occident ». Cependant le volume du général Faidherbe présente la question sous le jour le plus favorable à la cause qu'il défend ; si en effet l'objectif de nos entreprises coloniales en Afrique était de détruire à jamais l'abominable fléau de l'esclavage, qui ne se rallierait aussitôt ? Or la première moitié de l'ouvrage est consacrée à ce trafic de la chair humaine par des compagnies privilégiées, et justifie, hélas ! la campagne dirigée par Mgr Lavigerie contre les abominations dont le continent noir est le théâtre. Dans la seconde partie, l'auteur montre, en de séduisantes perspectives, les conséquences de notre pénétration à l'intérieur, de notre protectorat sur le pays du Niger, de l'établissement de voies de transport et de communication, d'un chemin de fer notamment entre le bassin du fleuve et la côte. Une belle carte du Soudan occidental, des vues et des plans comparatifs de Saint-Louis et de Dakar complètent l'information de l'ouvrage.

L'Empire d'Annam et le peuple annamite. *Aperçu sur la géographie, les productions, l'industrie, les mœurs et les coutumes de l'Annam,* publié sous les auspices de l'administration des Colonies, annoté et mis à jour par J. SILVESTRE. Un vol. de la *Bibliothèque d'Histoire contemporaine*, de 380 pages in-18, avec une *Carte de l'Annam* hors texte. Paris, 1889. Félix Alcan, éditeur.

Si la France tient à conserver sur l'Annam et le Tonkin le privilège onéreux d'un protectorat dont les avantages sont des plus incertains, les hommes qui sont appelés à jouer un rôle dans l'administration du pays et à y ramener la prospérité doivent connaître non seulement la géographie du sol et ses productions naturelles, mais avant tout et à fond le caractère vrai de la race. Or les événements dont l'Indo-Chine a été le théâtre depuis quinze ans en ont profondément bouleversé l'organisation sociale déjà fort troublée depuis quarante ans. L'abdication en quelque sorte de l'empereur Thiên-Tri, qui abandonna les rênes du gouvernement aux mains de ministres indignes, eut pour effet de corrompre à la surface les mœurs de la population. Mais, en réalité, ces désordres d'origine intestine ou extérieure qui ont trompé l'observation des écrivains récents. n'ont cependant rien changé au fond, à ce fond qu'il importe de connaître. Cette vérité sur l'Indo-Chine, c'est aux rares écrits antérieurs à l'intervention française qu'il faut la demander ; c'est effectivement dans l'œuvre des missionnaires français de la première moitié du XIXe siècle qu'ont puisé les auteurs anonymes de l'*Aperçu* publié d'abord dans le *Courrier de Saïgon* en 1875-1876 et que M. J. Silvestre édite de nouveau en le faisant suivre d'un volumineux appendice destiné à éclairer par des notes, à compléter et à mettre à jour un travail dont les renseignements ne vont guère au delà de 1858. M. Silvestre, en outre, a eu l'excellente idée de joindre au livre un document géographique et historique des plus précieux. C'est une carte de l'An-Nam dressée en 1838 par Mgr Taberd, alors évêque de la Cochinchine et du Ciampa. La France et l'Annam également pourraient avoir à invoquer l'autorité de ce document pour trancher tous différends éventuels relativement à certaines provinces de la vallée du Mé-Kong. M. J. Silvestre est administrateur principal en Cochinchine.

E. C.

SCIENCES

— *Philosophie* — *Morale* —

L'Esthétique du mouvement, par P. Souriau, ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé de philosophie, professeur à la faculté des lettres de Lille. Un volume in-8 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine.* Paris, Félix Alcan; 1889. — Prix : 5 francs.

On aimerait de savoir d'où vient le charme de telle symphonie de Beethoven, de tel tableau de Véronèse, mais il serait sage, ainsi pense l'auteur, de se demander avant tout pourquoi certains sons font plaisir tandis que d'autres blessent les oreilles, pourquoi du vert s'accorde fort bien avec du rouge et fort mal avec du violet : il y a des questions de physique, des questions de physiologie, qu'il importe de résoudre. Déjà une remarque. Qu'on doive s'appliquer à résoudre des problèmes de cet ordre, nul ne le contestera; que, s'y appliquant, en effet, on prétende du même coup à faire œuvre vraiment d'esthéticien, nous ne l'admettons pas. Mauvaise chicane, peut-être. Il faut nous en rapporter aux déclarations expresses de M. Souriau. Il dit vouloir nous « montrer qu'il est possible de fonder un art sur une base scientifique et rationnelle ».

La déclaration ne saurait nous satisfaire ? Il annonce, en outre, que, ce point établi, il entrera dans « cette région indécise où le goût ne considère plus les choses que dans leur apparence superficielle et ne peut plus en juger que sur des nuances de sentiment et d'impression ». Ce lui est parler, un peu dédaigneusement, de cette région qu'il se « résignera » à explorer, mais il n'en nie pas l'existence et nous aurions tort, nous fâchant. Sans doute, mais il y a les tendances accusées à plus d'une page du volume, il y a ces objections à côté touchant le plaisir du jeu que M. Renouvier et que M. Spencer tiennent pour désintéressé : nous ne voulons pas, si nous jouons, que nos facultés travaillent à vide, et, si nous jouons à un jeu d'adresse, nous souhaitons de gagner la partie ; et d'autres objections de cette valeur. Il y a aussi ce préjugé que le beau, comme le bien d'autre part, est un côté de l'utile, que l'art n'est plus seulement conditionné dans la plupart de ses manifestations, qu'il est tout entier régi par des lois que la science découvre et formule.

N'insistons pas davantage, d'autant que l'ouvrage est tout à fait considérable. Le grand nombre d'observations et d'analyses poursuivies, observations tout ingénieuses, analyses des plus fines, ferait croire le livre écrit par un de nos philosophes d'outre-Manche. L'éloge n'est pas médiocre.

M. Souriau, qui se défend d'essayer une esthétique générale, remarque que, dans certaines conditions, le spectacle du corps en mouvement nous procure un plaisir véritable, que nous ne nous contentons pas de jouir de ce spectacle quand par hasard la nature nous le fournit, mais que nous en donnons à nous-mêmes la représentation, et que, dans nos propres mouvements, nous cherchons à mettre du rythme et de l'harmonie. Se fondant sur cette remarque, il conclut qu'il y a un *art spécial* dont l'objet est de produire par le moyen du mouvement une impression de beauté. « A cet art, encore inférieur, parce qu'il est tout empirique, ne pourrait-on pas donner une méthode ? » Et « les jugements de goût, actuellement abandonnés aux caprices du sentiment, ne pourrait-on pas les ramener à des principes plus stables ? » C'est à dégager ces principes, c'est à découvrir cette méthode qu'il a tâché !

L'ouvrage est divisé en quatre parties.

Dans la première, M. Souriau étudie le *déterminisme du mouvement,* « c'est-à-dire les lois physiques ou psychiques en vertu desquelles nous avons une tendance à nous mouvoir d'une manière plutôt que d'une autre. Quand un homme fait un geste, prend une attitude, quand un être quelconque exécute un mouvement, ce n'est pas, en général, pour se donner en spectacle ; les mouvements qui sont la matière de nos jugements de goût ne sont soumis qu'ultérieurement à ces jugements, et il est naturel de les étudier en eux-mêmes avant de chercher quel effet ils peuvent produire sur le spectateur. » Le plaisir du mouvement, est-il montré (ch. I), est à la fois physique et moral; il nous donne une satisfaction d'amour-propre surtout alors que nous luttons contre la nature. — L'effort est toujours pénible (ch. II), mais il est un plaisir du moindre effort qui stimule notre activité. — Au repos (ch. III : *Lois de l'attitude*), les muscles sont à demi contractés, ils obéissent à la loi des flexions moyennes;

© 2007 Lyon — Editions « les passerelles du temps » — editions.ainay@free.fr

agissons-nous, notre attitude est alors régie par la loi de stabilité, la loi d'asymétrie, la loi d'alternance. — Le rythme (ch. IV) est la loi constante des mouvements musculaires. La périodicité de ces mouvements est due à des raisons physiologiques (loi de compensation, tendance à la réitération, effets de l'habitude) et à des raisons mécaniques (rythme propre de chacun de nos membres); ces divers rythmes ont une tendance à s'unifier.

La deuxième partie est intitulée *la Beauté mécanique*. L'auteur insiste sur cette idée que l'analyse raisonnée des mouvements de locomotion a un intérêt à la fois théorique et pratique, qu'elle peut nous servir à perfectionner l'art de la locomotion et servit encore à donner une base solide aux jugements que nous portons sur la beauté des mouvements; il formule divers préceptes qu'il résume en disant que, pour donner plus d'aisance à nos mouvements, il est bon d'adopter des allures d'une vitesse modérée, de rendre leur rythme aussi régulier que possible, et d'avoir recours à la synergie musculaire; puis il regarde aux différents modes de locomotion terrestre, aquatique, aérienne.

Les deux premières parties sont trop développées; la troisième, *l'Expression du mouvement*, ne l'est pas assez. « La grâce n'est réductible ni à la beauté mécanique, ni au moindre effort musculaire; elle est l'expression de l'aisance physique et morale dans le mouvement. » Et les conditions de l'aisance physique sont la conformité des mouvements avec nos habitudes propres, l'absence de bruit; celles de l'aisance morale, la variété dans le rythme, la liberté dans la finalité, une certaine prodigalité dans l'effort. Les mouvements vraiment expressifs, ajoute M. Souriau, sont ceux qui sont déterminés d'une manière inconsciente par l'émotion ressentie, et le jugement esthétique, dont ils sont l'objet de notre part, dépend de leur beauté propre, de la valeur morale du sentiment qu'ils expriment et de leur puissance d'expression. La « valeur morale du sentiment »! L'auteur fait intervenir l'éthique après la physique et la physiologie.

Une quatrième partie, avec une étude de physio-psychologie, *la Perception du mouvement*, l'analyse des perceptions tactiles, visuelles et auditives n'est pas un hors-d'œuvre précisément, et plusieurs chapitres, notamment ceux dans lesquels il est parlé du plaisir des yeux, du mouvement sonore, sont pleins d'intérêt.

Livre très remarquable en somme, et qui soulèvera de nombreuses discussions. Il n'est que les ouvrages banals qu'on ne discute point.

La Philosophie dans ses rapports avec les sciences et la religion, par J.-Barthélemy-Saint-Hilaire, membre de l'Institut, sénateur. Un vol. in-8°, de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. Paris, Félix Alcan; 1889. — Prix: 5 francs.

Les rapports de la philosophie, non pas tout à fait, il s'en faut; plutôt ceux d'une philosophie, de celle-là même que M. Barthélemy Saint-Hilaire a toujours professée; et *rapports avec les sciences, rapports avec la religion*, cela n'est vrai qu'en partie: il s'agit plutôt des prétentions de la plupart des physiologistes contemporains, des prétentions des membres militants du clergé d'une certaine Église. Nombre de pages, toutefois, enferment des réflexions et remarques qui dominent de très haut les systèmes particuliers et qui ont bien toute la portée qu'indique le titre.

Aujourd'hui, comme il y a quelque quarante ans, l'auteur tient Kant pour un métaphysicien et un sceptique; c'est la raison impersonnelle qu'il invoque aujourd'hui comme naguère; et dans la première partie de l'ouvrage: *la Philosophie au* XIXe *siècle*, des jugements qui accusent un spiritualisme un peu étroit. Ce dernier mot est écrit, nous le laissons; mais pour l'avoir employé, nous ne méconnaissons, qu'on veuille bien nous croire, ni la noblesse de caractère de M. Barthélemy Saint-Hilaire, ni les services qu'il a rendus, qu'il rend encore.

« A notre époque, dit-il, — et c'est jugement auquel nous souscrivons, — dans toutes les nations civilisées, la philosophie a deux adversaires: la religion et les sciences. Par la nature même de son institution, l'Église, — entendons l'Église catholique, — reste ce qu'elle a toujours été. Mais ce qui peut surprendre à bon droit, c'est l'inimitié des des sciences, plus récente mais non moins vive que celle de la religion. Enivrées de leurs succès, les sciences particulières sortent fréquemment de leur domaine; oubliant ce qu'elles sont, elles se retournent contre la philosophie, leur mère commune, à qui elles doivent leurs principes et leur méthode. C'est une flagrante erreur, qui, pour l'instant, subjugue les esprits. Un vent de matérialisme entraîne les sciences, sans qu'elles s'informent du torrent qui les pousse à se mêler de questions qui ne les regardent point... »

Les principes, la méthode, sont empruntés, M. Barthélemy le fait aussi bien voir dans la deuxième partie, *la Philosophie et les Sciences*. Les sciences naturelles, les seules qu'il prenne à partie, et avec raison, sortent, il le dit, de leur domaine; elles prétendent, toutes ensemble, com-

poser la science, légitimement appelée à se substituer définitivement à la philosophie; cette prétention, il la discute, mais l'objet de la philosophie, il le définit à la façon des spiritualistes, et le domaine des sciences n'est pas limité par lui ainsi que nous entendrions, nous, qu'il dût l'être. « Elles servent (les sciences et la philosophie), écrit-il, une seule et même cause, et contribuent à un résultat commun : l'interprétation de plus en plus exacte et de plus en plus large des œuvres de Dieu. » Et il ne demande à ceux qui s'adonnent aux sciences que d'être « tolérants ».

La troisième partie est intitulée *la Philosophie et la Religion;* la quatrième, *la Philosophie et la Religion en France.* M. Barthélemy Saint-Hilaire parle de la religion en intellectualiste, et, en intellectualiste encore, de la raison et de la foi, de leur opposition. Nous doutons qu'il ait jamais réussi à démêler les besoins, les sentiments et les volontés d'un saint Paul, d'un Pascal. La raison, il ne veut pas qu'elle abdique, et il prêche la tolérance. Au reste, pourquoi le philosophe s'alarmerait-il des exigences de l'Église? Ne devrait-il pas savoir reconnaître que, « quand on ne veut pas se soumettre au joug assez léger de la foi, on se soumet bien moins encore au joug plus austère de la raison : la foi ne réclame que l'obéissance; la philosophie demande des labeurs et des méditations que bien peu d'esprits peuvent affronter ».

Nous préferons de beaucoup à cet ouvrage l'*Histoire de l'école d'Alexandrie* et la traduction des œuvres d'Aristote.

Dieu et l'être universel. *Abrégé de Dieu dans la science et dans l'amour*, par ARTHUR D'ANGLEMONT. Un vol. in-16. Paris, Auguste Ghio; 1889. — Prix : 3 fr. 50.

Deus impare gaudet, et M. d'Anglemont aussi.

Dieu est, pour lui, infiniversel, omniversel, personne divine externe.

Dieu infiniversel se fractionne en omnivers divins successifs enlacés les uns dans les autres.

Trois principes originels de l'être universel : la corporéité universelle, l'âme universelle, la divité universelle; trois principes originels-constitutionnels de l'être universel, l'absolu, l'infini, l'immuable, et pour chacun de ces trois principes généraux, trois principes générateurs et neuf principes diviseurs; trois principes constitutionnels de l'être universel, qui sont les règnes corporels (règnes animal, végétal, minéral), les règnes animiques (archangélique, angélique, humain), les règnes déitaires (déitaire-archangélique, déitaire-angélique, déitaire-humain).

C'est là le résumé très court de l'un des cinq tableaux dont est accompagné l'ouvrage, « tableaux formés d'apres la loi mathématique des séries naturelles et les rapports reliant entre eux, d'une manière précise, les différents termes de ces séries, pour donner la clef des dispositions particulières à l'œuvre ».

Sur un autre tableau, nous voyons que les propriétés de la substance sont au nombre de trois : la substance matérielle, la substance fluidique vitale, la substance fluidique psychique; que les modes de la substance matérielle sont au nombre de trois : la matière archangélique, la matière angélique, la matière humaine; que tout de même il y a sortes de fluides vitaux... Mais nous nous dispensons de poursuivre.

Avec les tableaux et encore hors texte, mais en tête même de l'ouvrage, une lithographie qui représente un visage d'homme ou de femme, on ne sait, et, comme légende, ces mots : *l'âme humaine;* or, en coupant quelques-unes des pages du volume, nous sommes tombé sur l'une d'elles (p. 445), qui illustre précisément le dessin. Nous transcrivons : « L'homme, l'ange et l'archange sont, les uns et les autres, des êtres corporels : l'homme a trois corps, l'ange en a deux, l'archange n'en a plus qu'un seul. C'est alors que la loi des *continuités consécutives*, qui est une des lois constituantes de la loi de progrès, conduit à une nature nouvelle, à une nature supérieure à la nature animique, au sein de laquelle le corps de l'archange, si magnifique, si pur, doit cependant disparaître lui-même.

« Cette nature nouvelle, qui est la nature déitaire, apparaît donc comme entièrement incorporelle sous l'aspect de l'âme dans toute sa nudité, mais dans la nudité admirable où elle a acquis ses plus grandes perfections.

« Quand l'âme est séparée de toute corporéité, rappelons-le ici, elle est figurée tout entière par la tête à la base par la naissance du cou. Cette tête animique, et tout spécialement dans la nature déitaire, est accompageée par une auréole radiante d'une puissance considérable, qui lui tient lieu de corps, et lui donne la faculté d'agir au moyen des raisonnements qu'elle comporte, de la même manière qu'avec des organes corporels. »

Spiritisme et théosophie mêlés; des réminiscences et des rêveries; la science invoquée et une métaphysique compliquée.

L'auteur protestera peut-être. Rendons du moins hommage à ses intentions, qui sont des plus nobles : il veut tâcher à assurer le perfectionnement et le bonheur du genre humain.

F. G.

© 2007 Lyon — Éditions « les passerelles du temps » — editions.ainay@free.fr

L'Empire des tsars et les Russes, par Anatole Leroy-Beaulieu. Tome III, *la Religion*. Un vol. in-8°. Paris, librairie Hachette; 1889.

En 1853, M. A. Leroy-Beaulieu publiait une deuxième édition du tome Ier de *l'Empire des tsars et les Russes*. Il ne prévoyait certainement pas alors qu'il laisserait écouler quarante ans environ entre la publication du premier volume et celle du tome IIIe et dernier. Il avait commencé par étudier *le Pays et les Habitants*. Il y a trois ans seulement que parut une deuxième édition du second volume, réservé aux *Institutions*. Celui que nous annonçons aujourd'hui est tout entier consacré à la *Religion*. Ceux-là seulement s'en étonneront qui ne soupçonnent pas l'importance formidable de la question religieuse en Russie, ou qui, estimant que l'époque de pareilles études est passée, sont prêts dans leur aveuglement à rééditer le mot de M. de Morny, cité par l'auteur, et disant, à propos des *Méditations religieuses* de M. Guizot : « Comment, de notre temps, peut-on s'occuper de pareilles questions? » ou le mot plus drôle que l'on attribue au vieux Buloz refusant de lire, d'après le titre seul, un article sur Dieu proposé par un collaborateur de la *Revue des Deux Mondes :* Dieu? non; ça manque d'actualité. » Buloz, qui ne savait rien, mais qui avait infiniment de flair et d'information, ne répéterait plus pareille chose aujourd'hui d'aucun pays et de la Russie moins que de tout autre. C'est que le peuple russe est religieux jusque dans les moelles. Ainsi que le dit fort bien M. A. Leroy-Beaulieu : « Les religions sont comme des moules où les siècles ont jeté les générations, et souvent l'empreinte persiste après que le moule est brisé. » Cela est d'une évidence saisissante en ce qui touche l'âme russe. Elle fut si fortement pénétrée par le sentiment religieux que, jusqu'en ses révoltes et ses négations, elle a gardé à son insu les habitudes, les émotions, les générosités de la foi; de façon qu'en devenant révolutionnaire, elle n'a fait pour ainsi dire que changer de religion. C'est ce besoin de mysticisme qui a engendré tant de sectes diverses; c'est de même l'exaltation religieuse qui fait la force, la vertu, les renoncements, les martyres, et engendre les crimes du nihilisme russe.

L'ouvrage est divisé en quatre livres traitant : 1° de la Religion et du sentiment religieux en Russie; 2° de l'Église orthodoxe russe; 3° du *Raskol* ou schisme et des sectes; 4° enfin, de la Liberté religieuse et des cultes dissidents.

Si les deux premiers volumes de l'*Empire des tsars et les Russes* sont aussi remarquables que le dernier, — et nous n'avons pas de raisons d'en douter, — nous devons considérer ce livre comme l'ouvrage le plus complet et le plus sérieux que l'on ait écrit en notre langue sur la Russie. Dans tous les cas, en admettant que le premier (1853) ait besoin d'être remis au point, et même à ne parler que du dernier paru, je ne crois pas qu'on puisse rien lire de plus curieux, de plus émouvant que les chapitres où l'auteur passe en revue toutes les sectes mystiques et toutes les aberrations du fanatisme en ces âmes si promptes à s'exalter.

E. C.

Turgot. *Administration et œuvres économiques*. Un vol. in-32, avec portrait. Paris, Guillaumin, éditeur; 1889. — Prix : 2 francs, broché.

Ce volume fait partie d'une petite bibliothèque économique française et étrangère, publiée sous la direction de M. J. Chailley.

Précédemment ont paru : *Vauban*, par M. G. Michel; *David Hume*, par M. Léon Say; *Bentham*, par Marcel S. Raffalovich; *J.-B. Say*, par M. Baudrillart; *Adam Smith*, par M. Courcelle-Seneuil; *Sully*, par M. J. Chailley; *Ricardo*, par M. Paul Beauregard.

C'est à M. Robineau qu'a été confié le soin d'écrire une introduction aux œuvres économiques de Turgot. Sa notice est très remarquable par la netteté de l'analyse et la clarté de l'exposition. Il a su, dans un cadre restreint, retracer un portrait complet et vivant du ministre de Louis XVI, dont la vie fut si remplie et l'œuvre si complexe.

Turgot peut être considéré comme le véritable père de l'économie politique; ses *Réflexions sur la formation et la répartition des richesses* a devancé de neuf ans l'ouvrage d'Adam Smith sur la *Richesse des nations*.

M. Robineau a fait précéder ces *Réflexions* de l'éloge de Gournay, avec qui l'avait lié leur commune collaboration à l'*Encyclopédie;* et il y a joint l'édit de suppression des corvées et l'édit de suppression des jurandes.

Cette édition des *Réflexions sur la formation*

et la répartition des richesses offre cet intérêt qu'elle donne le texte authentique, exact et intégral de Turgot. Jusqu'alors on n'avait que le texte modifié par Du Pont de Nemours, à qui l'auteur l'avait donné pour être imprimé dans les *Éphémérides*. Depuis, tous les éditeurs, sans songer à reprendre l'original, avaient reproduit le texte de Du Pont de Nemours.

La même collection comprendra J. Stuart Mill, Bastiat, Malthus, Fourier, etc. PZ.

SCIENCES DIVERSES

— Physique — Mathématiques — Sciences occultes — Sciences appliquées à l'industrie — Technologie

Le Cheval, dans ses rapports avec l'économie rurale et les industries de transport, par E. LAVALARD, administrateur à la Compagnie générale des omnibus de Paris, maître de conférences à l'Institut national agronomique, membre de la Société nationale d'agriculture de France; tome Ier. Un vol. in-8°. — Paris, 1888, Firmin Didot et Cie, éditeurs.

L'ouvrage de M. Lavalard fait partie de la Bibliothèque de l'enseignement agricole publiée sous la direction de M. A. Müntz, professeur à l'Institut national agronomique.

Le premier volume traite de l'alimentation du cheval, de l'installation des écuries, des opérations de maréchalerie. La compétence de l'auteur est aussi complète que possible. Nous n'avons pas affaire à un simple théoricien, mais à un homme dont l'expérience est très étendue et tous les jours augmentée. Son enseignement offre donc toutes les garanties désirables. Le parfait état de la cavalerie de la Compagnie générale des omnibus est une preuve ambulante que la pratique des principes préconisés par M. Lavalard rend bien les meilleurs résultats.

L'étude de l'alimentation tient la première place avec raison dans cet ouvrage. L'auteur détermine les quantités et le mode d'administration des rations par des calculs très précis; mais il s'inquiète non moins de la qualité de la nourriture fournie à l'animal. Il examine et analyse en savant les valeurs comparatives des avoines, des fourrages, etc., et donne un tableau statistique du plus grand intérêt pour les éleveurs, propriétaires, chefs d'industrie employant les chevaux.

Pour l'écurie il expose, avec de nombreuses figures explicatives, les différents types usités, et discute les mérites et inconvénients des uns et des autres, insistant surtout sur la nécessité de donner au cheval de l'air et de la lumière.

Si complet et précis que soit M. Lavalard, il laisse cependant parfois une question à poser. Ainsi, après avoir démontré de faire entrer le plus de lumière possible dans les écuries, il note que, en général, les écuries de courses sont tenues un peu sombres, et il n'en donne pas la raison; elle est peut-être très connue des entraîneurs; mais l'éleveur, le simple propriétaire de chevaux, qui ne songent pas à la course, peuvent l'ignorer, et le fait indiqué sans explications les laisse curieux et non satisfaits.

Rien de plus important que de bien ferrer son cheval : il faut chaussure à son pied, plus encore que pour l'homme. Aussi M. Lavalard reste-t-il dans la description détaillée de la fabrication du fer à cheval et de l'outillage du maréchal et dans l'examen des divers modes de ferrer et de cloutage.

Nous ne pouvons ici résumer, même sommairement, ces études techniques. Nous signalons l'ouvrage à tous ceux que le cheval, à des titres divers, intéresse ou passionne.

Nous attendons avec impatience le tome second. PZ.

L'inconnaissable, *sa métaphysique, sa psychologie*, par E. DE ROBERTY. Un vol. in-16, de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*: Paris, Félix Alcan, 1889. — Prix : 2 fr. 50.

La Métaphysique de l'inconnaissable, la *psychologie* de l'inconnaissable, le sous-titre n'est pas complet ; il n'annonce pas tout l'objet du livre. « Il s'agit de reprendre au double point de vue de la psychologie scientifique », — *scientifique*, pour la distinguer d'une autre psycho-

© 2007 Lyon — Editions « Les marronniers du temps » — http://editions.arbre-a-lire.fr

logie, — « et de la sociologie, le problème vainement agité par la philosophie, et sinon d'arriver à la solution définitive, ce qui aujourd'hui offrirait encore des difficultés à peu près insurmontables, du moins de démontrer clairement le mal fondé, en science et en bonne logique, des hypothèses purement philosophiques qui ont seules régné jusqu'ici. » L'auteur ajoute qu' « en présence des innombrables obstacles qui barrent la route du psychologiste et du sociologiste », il a voulu « indiquer plutôt des tendances que des efforts réalisés ou couronnés de succès ». Plutôt des tendances, soit; encore était-il bon de les indiquer toutes. Écrire sur la couverture: la *psychocologie* de l'inconnaissable, ne suffisait pas, il fallait écrire encore et au-dessous: l'inconnaissable *devant la sociologie*, ou *au regard de la sociologie*, puis qu'aussi bien M. de Roberty est psychologiste et sociologiste.

Il a résumé, dans l'*Introduction*, les plus importantes d'entre les thèses qu'il avait soutenues dans son travail : *l'ancienne et la nouvelle philosophie;* citons quelques passages de ce résumé:

« De même qu'il y a une série de variations et de transformations qui constituent ce qu'on est convenu d'appeler l'évolution organique des êtres vivants, il existe une série de variations et de transformations qui donnent l'évolution hyper-organique des idées dans le temps. La première de ces séries appartient aux sciences biologiques, la seconde à la sociologie.

« L'étude de l'évolution des espèces idéologiques, si l'on peut s'exprimer ainsi, est basée, comme toute l'étude sociale, sur cette partie de la science de la vie qui, sous le nom de physiologie du cerveau ou psycho-physiologie, découvre les lois des éléments biologiques (matériels ou mécaniques), auxquels se réduisent, en dernière analyse, les phénomènes psychiques complexes. Mais ces phénomènes tels quels doivent leur origine à l'intervention, dans le monde biologique, des actions, influences ou conditions sociales, et à la rencontre des lois qui régissent ces deux ordres de faits... Ils forment l'objet d'une science *concrète*, ou dérivée... C'est la psychologie proprement dite, avec son champ si immensément vaste de la vie psychique constamment modifiée au contact de la vie sociale.

« A côté des recherches psycho-physiologiques se place donc, tout naturellement, l'étude sociologique des lois de l'évolution hyper-organique, c'est-à-dire de la variation et de la transformation des phénomènes psychiques complexes.

« Les conceptions théologiques et les systèmes philosophiques forment une catégorie à part parmi ces phénomènes psychologiques d'ordre mixte. Ce sont là deux variétés d'une même espèce idéologique, qu'on peut ramener à l'action d'une seule loi très générale d'évolution. »

M. de Roberty formule ensuite la loi: étant données les premières notions générales qui ont jailli du cerveau de nos ancêtres sauvages, — indiquer les conditions, les actions et les influences sociales, statiques et dynamiques, qui ont imprimé une impulsion déterminée à ces germes primitifs, qui les ont groupés, associés et dirigés de telle ou telle façon et dans tel ou tel sens, qui sont souvent même parvenus à les modifier d'une manière profonde et durable, et qui, en définitive, ont produit, avec ces matériaux presque biologiques, des phénomènes nouveaux, particuliers, qu'on ne rencontre jamais en dehors de l'intervention des lois sociales, pas plus qu'on ne rencontre, en dehors de l'action des lois biologiques, les phénomènes spéciaux que les conditions organiques produisent avec des matériaux d'ordre physico-chimique. La fin de la sociologie est la recherche de cette loi même.

Cette loi n'est encore que postulée.

Les explications de l'ancienne philosophie précédaient les sciences; selon *la nouvelle philosophie*, la philosophie en dérive; jamais la même, elle est à chaque moment l'inventaire des données acquises. Mais, va-t-on s'écrier, l'histoire des idées devient philosophie, supposant et emportant certains concepts, et la philosophie devient un chapitre de cette histoire! M. de Roberty nous a ménagé d'autres étonnements: il nous dira que le problème de la connaissance, — qu'il écarte au reste, — et le problème de l'inconnaissable qu'on n'a nulle raison de poser, — il va l'établir, — ne sont qu'un seul et même problème.

Les chapitres du livre, au nombre de trois, sont intitulés: *Les origines et la valeur réelle du concept de l'inconnaissable, les conditions actuelles du problème de l'inconnaissable; le concept de l'inconnaissable et la notion de Dieu.* L'agnosticisme, qui est la croyance des esprits « avancés » de notre époque, lisons-nous, serait considéré comme le résultat ultime d'une longue évolution mentale; l'inconnaissable, qui n'était pas reconnu comme tel au début, serait une acquisition récente de la philosophie. Il y a du vrai dans ces assertions, écrit l'auteur, mais la foi religieuse ou métaphysique et les croyances de l'agnosticisme sont « des groupes de phénomènes sociologiques parfaitement homologues, remplissant les mêmes fonctions et suivant la même loi de métamorphose. » Parce que l'agnosticisme, sous-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sa forme pratique et utilitaire, renonce à la connaissance de l'absolu et à la recherche des causes premières et finales, il serait l'opposé, la *négation* directe de toute religion et de toute métaphysique. Rien de plus faux, écrit encore M. de Roberty, et M. Spencer, pour lui, tout comme Kant, ramène les esprits au point de départ; ils sont tous deux des théologiens.

Il rappelle un article de M. Janet sur l'œuvre philosophique de M. Vacherot, il en cite un passage dans lequel était interprétée une phrase de Littré: « L'Immensité, tant physique qu'intellectuelle, est une notion de premier ordre; la contemplation de cette idée est aussi salutaire que formidable » ; puis, reproduisant la défense de Littré donnée par M. Arréat dans son *Journal d'un philosophe,* il reproche à celui-ci de communier encore avec les théologiens. Lui est-ce bannir vraiment les vieilles illusions, que parler encore de « sublime étonnement devant l'insondable univers » ?

Signalons, dans l'ouvrage les pages 94-106, sur lesquelles il faudrait se garder de passer trop vite, et disons que l'ouvrage est, non pas en dépit, mais à cause même des tendances intellectuelles de l'auteur, de ses préjugés, de ses *croyances*, très intéressant et très curieux. F. G.

Des définitions géométriques et des définitions empiriques, par Louis Liard; nouvelle édition. Un vol. in-18 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine* Paris, Félix Alcan; 1888. — Prix : 2 fr. 50.

Depuis longtemps on attendait cette nouvelle édition. L'auteur des belles études sur les *Logiciens anglais contemporains* a fini par déférer au vœu souvent exprimé.

Contentons-nous de rappeler les conclusions de la thèse :

— La matière est, en géométrie, le principe de la communauté, non de la spécification; la matière est, dans les notions empiriques, en principe de diversité et non de communauté.

— Dans la notion géométrique, la matière est passive, indifférente et partout homogène; l'essence résulte de la limite; c'est cette limite que la définition doit énoncer. Mais la limite, c'est la forme, et la forme dérive d'une loi posée par l'esprit, réalisée par le mouvement. La définition fera connaître cette loi, et l'on est autorisé à l'appeler *définition par génération*, ou encore *définition formelle.*

— Dans les notions empiriques, la forme est partout la même; l'essence résulte du contenu variable qu'elle enveloppe; c'est ce contenu que la définition doit énoncer. Mais ce contenu est un système de qualités sensibles; la définition énumérera ces qualités constitutives, en respectant leurs rapports mutuels, garantis par la loi de la subordination. On peut donc l'appeler *définition par composition*, ou encore *définition matérielle.*

— La loi qu'énonce la définition géométrique est l'œuvre de l'esprit; les qualités qu'énumère la définition empirique sont des révélations de l'expérience. La définition formelle est donc *a priori*, et la définition matérielle *a posteriori.*

— Et la première est *synthétique,* tandis que la seconde est *analytique;* celle-là est définitive, immuable; celle-ci, progressive et toujours provisoire.

— Les définitions géométriques sont des principes de connaissance; les définitions empiriques ne sont que des résumés. Les unes et les autres contiennent la science à l'état virtuel, mais avec cette différence que les premières en précèdent le développement et que les secondes le suivent. En géométrie, on pose des définitions grosses de conséquences; la détermination de l'espace y est la première démarche de l'esprit; mais on peut s'en tenir là et s'abstenir de dérouler la série des théorèmes. Dans les sciences de la nature, avant de poser les définitions, il faut avoir fait la science, et celle-ci, pour pouvoir se concentrer dans la notion et dans la définition, retourne à l'état de puissance, après avoir existé en acte. Par conséquent, alors même que l'on parviendrait à réduire la qualité intensive à la qualité extensive, la science géométrique et la science empirique différeraient encore par la genèse et le rôle de leurs notions fondamentales.

La soutenance de la thèse fut un événement. La thèse, du reste, est un ouvrage des plus remarquables.

Le Surmenage intellectuel et les exercices physiques, par le Dr A. Riant, professeur d'hygiène à l'école normale de la Seine et au lycée Charlemagne. Un volume in-16 de la *Bibliothèque scientifique contemporaine.* Paris, J.-B Baillière et fils; 1889. — Prix : 3 fr. 50.

Souvent mal posée, la question du « surmenage » a été tout aussi souvent mal traitée, plus souvent la passion intervenant. M. Riant, de qui l'on sait la compétence en matière d'hygiène, aborde, à son tour, cette question du travail intellectuel prolongé outre mesure, volontairement ou non, et prend soin, tout d'abord, de délimiter étroitement le champ de ses études : « Englober,

dit-il fort bien, les causes et résultats du surmenage avec ceux de la vie sédentaire, traiter, dans une même étude, des conséquences pathologiques du surmenage et de celles d'une atmosphère confinée, ou des attitudes vicieuses des élèves, c'est mêler des sujets fort différents, c'est compromettre sa démonstration et s'interdire des conclusions qui portent, parce qu'à force de s'adresser à tout, elles risquent de ne s'appliquer spécialement à rien... Espère-t-on en faire comprendre la véritable portée, le péril, et en trouver le remède, parce qu'on aura fait du surmenage le bouc émissaire de toutes les erreurs et de tous les torts de la vie scolaire, au point de vue hygiénique? En chargeant le surmenage de toutes les erreurs et de toutes les fautes de système ou de routine de la pédagogie, on grossit, il est vrai, — mais à quoi bon? — pour le public, étranger à ces questions, le mal et le danger; mais on inspire aux observateurs compétents et calmes une défiance qui nuit singulièrement au but que l'on se propose. »

Son travail, il le divise en deux parties, consacrant la première à l'étude du *Surmenage intellectuel des enfants et des adolescents : écoliers, élèves, étudiants;* et, la seconde, à celle du *Surmenage intellectuel des adultes : lettrés, savants, hommes voués aux professions libérales, artistes.*

Dans la première partie, il s'applique à dégager les *causes* du surmenage; — point d'instruction, pense-t-on, si l'on n'a des certificats et des diplômes, et, les connaissances étant prisées plus que l'exercice de l'intelligence, il s'agit d'assurer à ses enfants, aussi bien à ses filles qu'à ses garçons, un savoir encyclopédique; — l'État encourage le développement de la folie scolaire; c'est le nombre des heures d'études qu'il augmente, ce sont les additions qu'il fait aux programmes, ce sont les méthodes, naguère défectueuses, qu'il fausse de plus en plus. — Puis les *effets*, et il reproduit de longs extraits du rapport lu par le Dr Lagneau à l'Académie de médecine, le 17 mai 1887 : myopie, déformations, troubles digestifs, troubles nerveux, phtisie, tels sont, en résumé, les résultats du surmenage; et les statistiques font défaut! — Il indique enfin les *remèdes*, les moyens de prévenir, de conjurer le péril : — solution pédagogique, réduction du temps de travail, réduction du programme des cours et des programmes des examens; — solution physiologique, les exercices physiques obligatoires et quotidiens.

Il pose, dans la seconde partie, la question de savoir s'il vaut encore mieux s'user que se rouiller; il dresse le martyrologe des gens de lettres, des savants, des artistes, des surmenés par passion du travail et des surmenés par nécessité, et il cite, par contre, un grand nombre d'octogénaires parmi ceux qui se sont illustrés dans les lettres, la science, la politique. La vie moderne a ses exigences qu'il reconnaît, et les bienfaits du travail, même excessif, ne sont pas à nier, il les signale.

N'empêche qu'il importe, quelque âge que l'on ait, d'éviter, de combattre les indispositions ou maladies qui peuvent résulter d'un excès de travail, et il trace des règles, il formule des préceptes d'hygiène.

Ce nouvel ouvrage de M. Riant complète deux de ses traités, précédemment publiés : *Hygiène scolaire, Hygiène du cabinet de travail.* En ceux-ci, il avait regardé aux conditions *extérieures* du travail, s'il est permis de s'exprimer ainsi; dans le dernier travail paru, et qui est excellent de tous points, il montre comme il faut ménager ses forces intellectuelles.

La Période glaciaire, *étudiée principalement en France et en Suisse*, par A. Falsan, correspondant du ministère de l'instruction publique. Un volume in-8° de la *Bibliothèque scientifique internationale,* avec 105 gravures dans le texte et 2 planches hors texte. Paris, Félix Alcan; 1889. — Prix : 6 francs.

Les théories diluviennes sont aujourd'hui unanimement rejetées ; l'on admet les explications des Playfair, des Venetz, des J. de Charpentier.

D'entre les disciples de ces maîtres, plusieurs ne tenant pas compte de la localisation des dépôts erratiques ont cru pouvoir supposer l'Europe un moment recouverte d'une immense calotte de glace; d'autres, non contents de croire à une seule période glaciaire avec des phases de recul et d'avancement pour les anciens glaciers, ont proclamé la multiplicité et la périodicité d'époques glaciaires : ils ne tiennent pas compte, eux, du refroidissement régulier du climat de la terre, du développement continu, sans intermittence ni balancement des végétaux et des animaux. Et pour quelques-uns des partisans de la pluralité des périodes glaciaires, il y a eu non seulement des glaciers pliocènes, des glaciers miocènes, des glaciers éocènes, mais encore des glaciers crétacés, des glaciers jurassiques, des glaciers carbonifériens. Autant on avait éprouvé de répugnance à recourir à l'action des anciens glaciers pour expliquer la formation de certains terrains de transport, autant on se laissa entraîner à vouloir tout expliquer par l'action de la glace. M. Falsan, qui discute l'ancienne théorie, et qui, exposant la nouvelle, signale les divergences d'opinion

de ceux qui adhèrent, montre que les deux explications ont, au fond, une liaison intime, qu'elles recourent, l'une et l'autre, au même agent : l'eau, celle-là à l'eau à l'état liquide, celle-ci à l'eau à l'état solide. C'est qu'il s'agit de rendre compte d'un véritable charriage, et l'eau et la glace sont, dans le monde inanimé, les seuls corps doués d'un mouvement continu et capables de transporter au loin des terrains, des blocs d'un poids considérable. Entre les deux théories, toutefois, une différence : la théorie glaciaire, — et c'est par là qu'elle assure son triomphe, — *a substitué la durée de l'action à la vitesse et à l'exagération de la masse* acceptées par les diluvianistes. On est sorti, montre encore l'auteur, du domaine des hypothèses, des suppositions touchant l'origine des grandes masses liquides, la formation des lacs, l'existence de barrages, et, — il cite M. Alphonse Faivre, — « tout est ramené à une simple question de météorologie et de physique, puisque pour tout expliquer, il suffit d'admettre un léger abaissement de la température moyenne, une modification dans les climats avec une plus grande abondance de neige et d'humidité, et des oscillations du sol ».

Pour quelles causes la chaleur primitivement répandue sur le sol était-elle plus élevée qu'à notre époque ? pour quelles causes était-elle répandue uniformément ? et pourquoi l'équilibre s'est-il rompu à un certain moment ? M. Falsan l'explique fort judicieusement après d'autres auteurs ; — il dit leurs recherches, leurs découvertes ; — il explique aussi comment il se fait que, loin des solitudes stériles, sur des coteaux inondés de lumière, au milieu de couches inférieures remplies de fossiles, on puisse trouver des terrains identiques aux terrains glaciaires. Il nous fait parcourir les versants des Alpes, du Jura, des Vosges, des Cévennes, du plateau central, des Pyrénées, théâtres des derniers épisodes de notre histoire géologique ; il nous fait considérer tous les blocs erratiques, les moraines profondes et superficielles, les stries, les roches moutonnées, et nous indique le rôle qu'a joué le grand glacier du Rhône dans cette révolution du sol de notre Europe occidentale. L'établissement de la période glaciaire est, établit-il, une conséquence des lois qui régissent la constitution physique du soleil et de la terre ; le soleil s'est refroidi, il a diminué de volume, et, sans doute, au début de la série des temps tertiaires, la diminution apparente du disque solaire a fait que la température terrestre superficielle a cessé d'être uniforme. Les changements pour la terre se sont manifestés par des modifications de volume, et des reliefs plus accusés se produisant ont joué le rôle de condensateurs ; alors les vapeurs transformées en neiges, alors des glaciers. Les glaciers, — l'auteur souscrit au jugement de Desor, — n'ont pas creusé les grands lacs qui, ouverts par des mouvements orographiques du sol, existaient avant l'arrivée des glaciers ; ceux-ci n'ont pu que façonner les contours et les garantir contre l'envahissement des alluvions en les comblant de glace ; après la période glacière, — et il convient de n'en admettre qu'une, — la glace laisse derrière elle ces cavités remplies d'eau. Ce n'est pas à M. Falsan à nier tout effet d'érosion ; de ces effets, il en signale, et de nombreux, sur les montagnes et dans les vallées (d'où une grande partie des figures qui accompagnent son texte) ; ce sont les glaciers quaternaires qui ont charrié jusque sur les collines lyonnaises, à 400 kilomètres de distance, les gigantesques blocs erratiques, ces masses énormes de débris striés, arrachés aux montagnes du Valais, de la Savoie et du Dauphiné : phénomènes d'érosion et phénomènes de progression. Et, pour l'explication de ces derniers phénomènes, l'auteur fait intervenir la dilatation de l'eau qui se congèle, le glissement dans les parties les plus déclives, la pesanteur.

La *Bibliothèque scientifique internationale* compte maintenant deux belles études sur les glaciers. Celle de Tyndall a trouvé de nombreux lecteurs. Nous ne doutons pas que celle de M. Falsan ne soit aussi vivement goûtée.

F.-G.



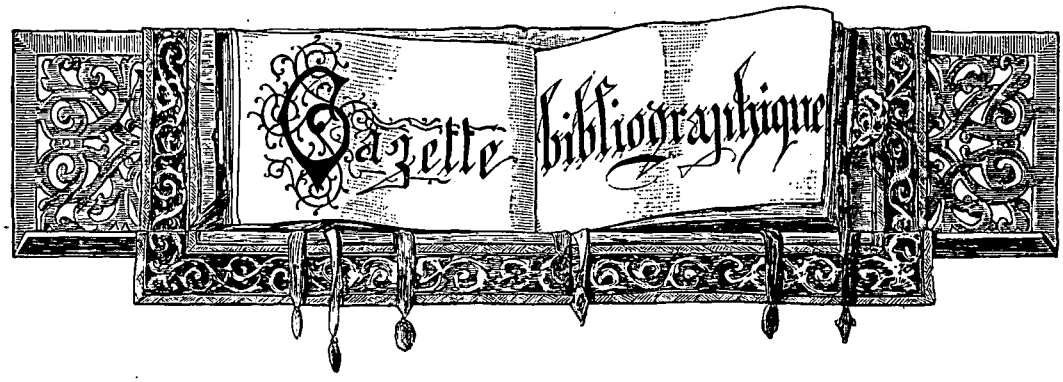

Sommaire. — Chronique bibliographique. — Bulletin des Bibliothèques : *Ventes. — Bibliographies. — Catalogues.* — Publications nouvelles (*Bibliographie du mois. — Ouvrages signalés de l'étranger. — Publications annoncées ou en préparation, tant en France qu'en Europe*). — Nouvelles littéraires diverses : *Miscellanées.* — A travers Journaux et Périodiques. — Nécrologie *des hommes de lettres et de science récemment décédés.*

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Sommaire. — Les Poètes du Parnasse breton. — Deux bardes inédits. — M. Melchior de Vogüé, récipiendaire. — Prix académiques. — Les Congrès. — La Géographie allemande s'isolant du monde. — Missions. — M. Daubrée et le *Journal des Savants*. — Balzac mystique et son commentateur américain.

Il nous est venu de Bretagne un beau volume, portant sur sa couverture — recommandation déjà respectable — les noms de MM. Louis Tiercelin et J.-Guy Ropartz, et contenant une véritable anthologie provinciale[1]. Quatre-vingt-dix poètes, tous Bretons, d'origine bretonne, ou établis à demeure sur le sol breton, y sont représentés. Le premier de tous, en vedette et à part, dominant le livre des hauteurs sereines où son œil de poète embrasse, en un perpétuel présent, tous les lieux et tous les âges, est Leconte de Lisle, Breton d'outre-mer, dont les racines familiales sont à Dinan. Il n'a point à regretter son patronage ni à rougir des talents qui se pressent derrière lui. Parmi les noms dont la notoriété a dépassé les frontières bretonnes et que les Parisiens aiment à prononcer, nous citerons MM. Arthur de la Borderie, Armand Dayot, Hippolyte Durand, Émile Grimaud, Gustave Geffroy, le critique de la *Justice*, qui apporte à l'œuvre commune un robuste sonnet sur les Cancalaises; Audren de Kerdrel, René Kerviler, Ary Renan, Joseph Rousse, Léon Séché, le vicomte Hersart de la Villemarqué; nos collaborateurs: le vicomte Robert du Pontavice de Heussey, qui a de qui tenir, son père étant un poète de haut vol, et Olivier de Gourcuff; Mlle Zénaïde Fleuriot, Mme Auguste Penquer, et bien d'autres trop nombreux pour que nous puissions en épuiser la liste. Les moins connus ne sont pas, d'ailleurs, les moins intéressants, témoin ce poète qui s'appelle Henri Droniou, et qui cache dans la virginité de l'inédit des poèmes comme *Penmarc'h*, *Au Baradoz* et *un Vieux bohème*. C'est le recueil de MM. Tiercelin et Ropartz qui offre au public, croyons-nous, la primeur de son talent, que quelques initiés avaient seuls pu goûter jusqu'ici. Il procède de Leconte de Lisle pour l'intensité de l'expression et l'éclat de l'image; mais il a son originalité propre, et le coin auquel il marque ses vers, tout imprégnés de parfums du terroir, c'est bien lui-même qui l'a gravé.

Un autre n'a que vingt ans et écrit des choses achevées, comme *Premier Soir* et comme *les Cloches*, ce poème délicieusement mélancolique, d'une harmonie si intime et si vraie, qui montre que, si Schiller et Poe ont trouvé chacun dans les cloches l'inspiration d'un chef-d'œuvre, la source

1. *Le Parnasse breton contemporain*, publié par Louis Tiercelin et J.-Guy Ropartz. Paris, Alphonse Lemerre, et Rennes, Hyacinthe Caillière, 1889, 1 vol. gr. in-8°; XI-319 p. Prix : 6 fr.

n'est point tarie, et dont le tintement prolongé pénètre l'âme avec le calme angoissant et la douloureuse douceur qui montent des choses à l'heure indécise des crépuscules.

On dirait, dans les soirs languissants des dimanches
Que vous vous éteignez, et que l'élan des brises
Emporte dans son vol, au-dessus des églises,
Avec vos derniers chants, des âmes toutes blanches !...

Vous sonnez de longs glas aux lassés de la vie,
A ceux qui n'ont d'espoir que dans la tombe seule,
Et qui clament la mort, rêvant qu'on enlinceule
D'un éternel repos leur âme inassouvie !

On nous pardonnera cette citation. Il était difficile de faire comprendre autrement l'impression qui se dégage de cette poésie.

Les éditeurs figurent dans le recueil par des morceaux où leur talent, reconnu de tous, s'affirme avec éclat. Qu'on lise les *Trois prières en la cathédrale de Quimper*, de M Louis Tiercelin, qu'on lise le poème inspiré du *Barzaz Breiz*, que M. J.-Guy Ropartz intitule *Jeffik*, et l'on sentira bien que la vieille âme bretonne n'est pas morte, que l'action est toujours pour elle la forme extérieure du rêve, et qu'à travers les siècles elle est demeurée inépuisablement poète, avec toute la fécondité initiale du pouvoir créateur.

***

Nous ne parlerons que pour mémoire de la réception solennelle de M. Melchior de Vogüé à l'Académie française. La cérémonie a eu lieu le 6 juin; le discours du récipiendaire, consacré, suivant l'usage, à l'éloge et même à la défense de son prédécesseur, Désiré Nisard, a été suivi d'une réponse de M. Rousse, où l'ancien bâtonnier de l'ordre des avocats avait répandu bonne quantité de sel, ce qui l'a fait fort goûter d'un auditoire trop souvent soumis à un régime de mets moins sapides.

***

L'Académie des sciences morales et politiques a décerné le prix Odilon Barrot (6,000 fr.) à M. Marcel Fournier, professeur agrégé à la Faculté de droit de Caen, pour son mémoire sur l'histoire de l'enseignement du droit en France avant 1789. Elle a partagé le prix Kœnigswarter (1,500 fr.) entre M. Henri de Beaune, pour son ouvrage intitulé *Droit coutumier français*, et M. Adolphe Tardif, pour son *Histoire des sources du Droit canonique*. Au même concours, une mention honorable a été accordée au traité *Du Franc Alleu* par M. Pierre Lancry d'Arc, dont *le Livre* a déjà eu a signaler plusieurs ouvrages.

Rappelons aussi qu'elle a décerné une récompense de 3,000 francs à M. Henri Joly pour le premier volume de son ouvrage intitulé : *le Crime;* deux récompenses de 1,000 francs chacune, à M. Maurice Wahl, pour son volume intitulé : *l'Algérie*, et à M. Gustave Carré pour son volume intitulé : *l'Enseignement secondaire à Troyes, de la fin du moyen âge à la Révolution*, et une mention très honorable à M. Jules Legoux pour son ouvrage intitulé : *Pro Patria*.

Elle propose le sujet de concours suivant pour le prix Odilon Barrot, à décerner en 1893 :

« Rechercher dans les actes de l'ancienne monarchie, et particulièrement dans les arrêts du conseil, les règles d'après lesquelles ont été exécutés les travaux publics en France, depuis le règne de Henri IV jusqu'en 1789. Signaler celles de ces règles qui ont passé dans la législation actuelle. »

Limite du dépôt des mémoires : 31 décembre 1892. La valeur du prix est de 5,000 fr.

***

De son côté, l'Académie des inscriptions et belles-lettres vient de décerner la médaille d'argent, offerte par la Société des architectes de France, à M. Gsel, ancien élève de l'École française de Rome, pour les fouilles qu'il a opérées à Vulci, cette année.

Le prix du Budget, d'une valeur de 2,000 francs, a été décerné à M. Sylvain Lévi, maître de conférence à l'École des hautes études, pour son mémoire sur l'*Étude critique du théâtre indou*.

Le prix Stanislas Julien n'a pas été décerné, mais deux récompenses ont été accordées : l'une de 1,000 francs, au R. P. Boucher, pour sa *Boussole du langage mandarin;* l'autre de 500 francs, à M. Terrien de Lacouperie, pour l'ensemble de ses travaux sur la Chine.

***

L'Académie des sciences avait à élire le successeur de M. Chevreul. Au premier tour de scrutin, M. Armand Gautier, professeur à l'École de médecine, que la commission avait présenté en première ligne, a été élu par 44 voix sur 56 votants.

M. Armand Gautier a fait des travaux très importants sur les alcaloïdes.

***

Nous sommes en pleine épidémie de congrès. Celui qui nous intéresse le plus directement et dont les résultats devraient avoir pour nous la plus grande importance — mais aura-t-il des ré-

sultats? — c'est le congrès international littéraire auquel la Société des gens de lettres prête cette année un concours actif. Voici les résolutions qui y ont été prises dès la seconde séance :

1° Le droit d'auteur sur une œuvre littéraire comprend le droit exclusif d'en faire ou d'en autoriser la traduction ; en conséquence, l'auteur, ses héritiers ou ayants cause ont le droit exclusif de traduction pendant le temps même où ils ont le droit exclusif de reproduction.

2° Il n'y a pas lieu d'obliger l'auteur à indiquer par une mention quelconque sur l'œuvre originale qu'il se réserve le droit de la traduire.

3° Il n'y a pas lieu d'impartir à l'auteur ou à ses ayants cause un délai, quel qu'il soit, pour faire la traduction.

***

Le congrès de géographie s'ouvrira le 5 août. L'empereur du Brésil en a accepté la présidence et a délégué le vicomte de Cavalcante, commissaire de l'Exposition brésilienne pour le représenter; les géographes allemands ont décidé qu'ils ne seraient, eux, représentés par personne. Voilà qui est joliment alléchant pour les savants des autres nations!

***

Quelques missions scientifiques et littéraires à signaler :

M. Deflers, membre de la Société botanique de France, a la mission de poursuivre les recherches d'histoire naturelle qu'il a entreprises dans le sud de l'Arabie.

M. Philippe Berthelot est chargé de rechercher, dans les archives et les bibliothèques du Portugal, les documents concernant nos relations avec ce pays aux XVIIe et XVIIIe siècles et, notamment, nos relations diplomatiques.

M. de Kératry a la mission d'aller étudier aux États-Unis diverses questions relatives à la législation de la propriété littéraire dans ce pays.

Enfin M. Daubrée a été nommé, en remplacement de M. Chevreul, membre de la rédaction du *Journal des Savants*, dont l'existence, menacée naguère comme on le sait, paraît encore assurée pour quelque temps, malgré les férocités d'un budget qui ne sait plus trop où prendre les millions qu'il ne sait que trop où dépenser.

***

Nous venons de recevoir un nouveau volume de la traduction de Balzac en anglais par Miss Katharine Prescott Wormeley. Nous avons récemment appelé l'attention sur le volume précédent, qui contient *Louis Lambert*. Celui-ci continue les « Études philosophiques » et se compose de *Séraphita, Jésus-Christ en Flandre* et *les Exilés*. Il est, comme l'autre, précédé d'une introduction où Mr. George Frederic Parsons montre une fois de plus la pénétration et la compréhension de son esprit. Nous ne répéterons pas, à propos de *Séraphita*, ce que nous disions, dans notre numéro de mars, à propos de *Louis Lambert*. C'est encore un pas plus avant dans les mondes mystérieux que hante la pensée des êtres affinés pour lesquels le globe terraqué, avec ses surfaces limitées qui enclosent de toute part et son atmosphère dont l'inflexible pesanteur fixe au sol, n'est qu'une étroite et douloureuse prison. Il nous suffira de constater que les mêmes qualités de traduction se font remarquer dans le texte, et que l'étude de M. Parsons, tout en ouvrant sur l'œuvre de Balzac des perspectives qui échappent au vulgaire, est un morceau philosophique hors de pair par la science historique, la vigueur et la profondeur de la pensée, le relief et la netteté de l'expression. Nul ne sait mieux que lui suivre à travers les âges et retrouver, vivantes dans les esprits des amants de l'au-delà, les merveilleuses visions et les ardentes espérances de métamorphoses qui jettent, sur les nudités et les sécheresses de l'humanité, comme un éblouissant manteau d'idéal.

B.-H. GAUSSERON.

BULLETIN DES BIBLIOTHÈQUES

Ventes. — Bibliographies. — Catalogues.

FRANCE

Bibliothèque nationale : acquisitions. — La Bibliothèque nationale a acheté à la récente vente Techener, au prix de 1,225 francs, les *Singuliers et nouveaux pourtraicts* et ouvrages de lingerie, servans de patrons à faire toutes sortes de poincts, couppe, lacés et autres... à Paris, par Jean Le Clerc jeune, 1587; volume précieux, avec les trois parties bien complètes, grandes de marges, non lavées et sans restauration.

Elle a, en outre, acheté un certain nombre de

© 2007 Lyon — Editions « Les marionnettes du temps » — http://editions.arlequin.fr

manuscrits à miniatures à la vente des 91 manuscrits qui restaient de la collection Hamilton, laquelle vente a eu lieu à Londres le 23 mai. Cette collection avait été acquise en bloc, il y a six ans environ, par l'administration de la Bibliothèque royale de Berlin, afin d'y choisir certaines raretés qui lui manquaient; après avoir fait son prélèvement, la bibliothèque de Berlin rétrocéda au British Museum les manuscrits relatifs à l'histoire d'Écosse et vendit le surplus aux enchères.

Voici, en livres sterling, les prix les plus importants de cette adjudication :

1. *Evangelia quatuor, latine.* Manuscrit sur vélin pourpre, 142 feuilles, écrites en lettres onciales d'or par un scribe anglo-saxon pour l'archevêque Wilfrid d'York, entre 670 et 680. Les armes de Henri VIII, peintes en or et couleurs sur le revers du premier feuillet, sont attribuées à Hans Holbein. Belle reliure en maroquin rouge à gaufrures d'or. Prix : 1,500 liv. st. (37,500 fr.).

2. Bestiarius, *de Creatione mundi*, etc. Manuscrit sur vélin par un scribe anglais du XIIe siècle; 120 feuillets reliés en maroquin vert, contenant 104 miniatures représentant des animaux et des scènes de la création, peintes en couleurs vives sur fond d'or : 500 liv. st.

2. *Evangelistarium græce.* Manuscrit sur vélin, spécimen de l'art byzantin, onzième siècle, orné de cinq grandes miniatures entourées d'ornements en bleu et vert sur fond d'or et de huit miniatures plus petites; 378 feuillets reliés en velours pourpre, à fermoir d'argent repercé : 480 liv. st.

11. Saint Augustin, *la Cité de Dieu*, traduite en français par Raoul de Praelles. Manuscrit sur vélin en deux volumes in-folio; belles peintures rehaussées d'or, bordures fleuries, 967 initiales; travail flamand du XIVe siècle, relié par Meyer : 520 liv. st.

12. Boccaccio, *les Illustres Malheureux*, etc., traduit par Laurens de Premierfait, clerc du diocèse de Troyes; magnifique manuscrit du XVe siècle, orné de 84 miniatures, bordures et initiales par un artiste bourguignon. Titre spécialement écrit pour ce volume en 1712, par L. Gilbert, le fameux calligraphe; relié en maroquin rouge par Padeloup : 1,700 liv. st.

32. *Officium beatæ Mariæ*, beau manuscrit sur vélin de 134 feuilles, écrit et orné de 17 miniatures avec bordures, par Gérard David, pour la femme de Charles-Quint; 28 prières écrites en or sur fond pourpre et en rouge sur fond bleu aux armes impériales (1520), relié en maroquin vert par Derôme le jeune : 540 liv. st.

33. Diodore Sicilien : les trois premiers livres des *Antiquitez*, etc.; traduits par maistre Anthoine Macault; manuscrit sur vélin écrit et orné de miniatures par Geoffroy Tory, pour François Ier; une grande miniature représente François Ier assis entouré de ses trois fils et de ses courtisans; beau travail français : 1,000 liv. st.

58. *Officium divinæ Mariæ*, très beau manuscrit sur fin vélin; 16 belles peintures, 29 miniatures, bordures et capitales, par Geoffroy Tory (1524); 117 feuillets reliés en vieux maroquin rouge, à dentelle d'or, par Derôme : 1,230 liv. st.

70. *Horæ beatæ Mariæ*, manuscrit richement orné d'élégantes bordures et de belles miniatures; travail français du XVe siècle; belle reliure en maroquin olive, portant les armes du duc de Guise, par Pierre Roffet, dit Le Faucheux; 495 liv. st.

Les 91 lots ont produit la somme totale de 15,189 liv. st. 10 sh. 6 d. (377,738 fr.).

Ceux de ces manuscrits qui n'ont pas été acquis par la Bibliothèque nationale, l'ont été par M. le duc d'Aumale pour le Musée Condé et par M. Gustave de Villeneuve.

Nomination à la Bibliothèque de l'Arsenal. — M. Paul Bonnefon, sous-bibliothécaire, est nommé bibliothécaire en remplacement de M. Louis Ulbach.

Une bibliothèque peu connue. — A la séance tenue le 1er juin par l'Académie des sciences morales et politiques, M. Aucoc a présenté le *Catalogue de la Bibliothèque du Comité de législation étrangère*. Il a rappelé les services que rend cette bibliothèque spéciale instituée au ministère de la justice et qui comprend déjà 18,000 volumes, où sont représentés tous les États du monde civilisé. Ce dépôt, où deux cent cinquante législations ont déjà trouvé place, offre de précieuses ressources aux jurisconsultes, aux publicistes et aux législateurs.

ÉTRANGER

Angleterre. — *Les Catalogues du British Museum.* — On lit dans un récent numéro du *Times :*

« Le Conseil d'administration du *British Museum* va incessamment publier deux éditions nouvelles des catalogues intéressant la salle de lecture. Le plus important est le catalogue (3e édition) des livres de référence mis à la disposition des lecteurs dans la salle. La première

édition contenant environ 20,000 titres, a été publiée par feu Mr. Winter Jones, en 1859. La seconde édition a paru en 1871, et une nouvelle est rendue nécessaire par les additions successives faites sur les rayons de la salle de lecture. Depuis 1871, on a fait un nouveau choix d'environ 20,000 volumes, les plus constamment consultés, lesquels ont été placés dans la galerie inférieure de la salle. On en a publié un catalogue spécial en 1886. Le catalogue nouveau, qui comprend les livres de toutes les galeries de la salle de lecture, se divise en deux parties : une liste alphabétique et une table analytique, ou index. Cet index est plus détaillé qu'auparavant, car, outre de simples renvois aux noms des auteurs, il donne le titre abrégé et le lieu de publication de chaque volume mentionné. Dans un appendice, Mr. Bullen, le chef du département des imprimés, continue l'histoire de la salle de lecture depuis 1870, époque où la dernière édition du catalogue a été épuisée. Le nombre des lecteurs croît rapidement. En 1873, il était de 103,971, et en 1888 de 188,432; en tenant compte des jours supplémentaires pendant lesquels la salle est maintenant ouverte, cela fait un accroissement, sur la moyenne quotidienne, de 356 à 620; les demandes de livres se sont encore plus multipliées que le nombre des lecteurs. En 1873, le nombre des livres donnés en lecture, sans compter ceux que chacun peut prendre lui-même sur les rayons, était de 295,736, soit une moyenne de trois ouvrages par lecteur; en 1888, il a eté de 744,221, soit une moyenne de quatre. Grâce à un système adopté en 1876, qui subdivise toute la bibliothèque en sections, dont chacune a à sa tête un fonctionnaire auquel les imprimés qui lui sont confiés sont familiers, il a suffi d'une très légère augmentation du personnel pour se tenir au niveau de l'augmentation des besoins des lecteurs. — L'autre publication que nous avons mentionnée est un catalogue des ouvrages bibliographiques contenus dans la Salle de lecture, dressé par Mr Fortescue, le surintendant. La première édition date de 1880. Il se compose d'environ 100 pages, divisées en cinq sections principales, en 150 sections secondaires ou environ. Il a pour objet de faciliter l'usage des bibliographies, des catalogues et des index ou tables analytiques mis à la disposition des travailleurs dans la salle de lecture. »

— La *Free Library* (bibliothèque publique) de Manchester a acquis la collection d'ouvrages sur la sténographie formée par feu Mr. J. Eglington Bailey. Cette acquisition en fait une des bibliothèques les plus riches sur ce sujet très spécial.

Les premiers projets de bibliothèques publiques en Angleterre. — Nous avons eu l'occasion de signaler, en parlant de l'assemblée annuelle de la « Library Association », qui s'est tenue l'an dernier à Glasgow, divers projets pour l'établissement de bibliothèques publiques en Écosse et en Angleterre, dont le plus ancien date de 1699. Les deux plus importants sont certainement dus à la même personne, le révérend James Kirkwood, pasteur à Mintd, et se rapportent à l'Écosse. Le second, qui paraît n'être qu'une extension et un renouvellement du premier, date de 1702. Mr. William Blades, bien connu pour son amour intelligent et érudit des livres, donne aujourd'hui, sous les auspices et aux frais de la *Free Public Library* de Wigan, où le bibliothécaire, Mr. Henry T. Folkand, en a découvert un exemplaire, peut-être unique, un fac-similé du premier projet. En voici le titre exact :

An | Overture | for | Founding and Maintaining | of | Bibliothecks | In every Paroch through- | out this | Kingdom : | Humbly Offered to the Consi- | deration of this present | Assembly. || Printed in the Vear 1699 (in-4°, 15 p.).

Mr. W. Blades fait précéder cette réimpression, exécutée avec une exactitude archaïque étonnante, de quelques remarques préliminaires qui donnent une valeur pratique à cette publication, laquelle aura toujours une valeur de curiosité, car elle n'a été tirée qu'à cent exemplaires et elle constitue véritablement, en même temps qu'un document précieux pour l'histoire du livre, un tour de force typographique [1].

Italie. — La bibliothèque nationale centrale de Florence a entrepris un catalogue raisonné des très nombreux autographes qu'elle possède. Chaque pièce est enregistrée au moins trois fois : 1° au nom de la personne qui l'a écrite; 2° au nom de la personne à qui elle est adressée; 3° aux noms des personnes qui y sont mentionnées.

Catalogues. — Une des ventes les plus sérieuses — nous ne disons point passionnantes — de

1. Proposals made by Rev. James Kirkwood (Minister of Minto) in 1699, to found public Libraries in Scotland. Reprinted verbatim et literatim from the rare copy in the Free Public Library, Wigan. With Introductory Remarks by William Blades. London, 1889. Privately Printed, in-4°. 9-15 p.

ces temps derniers a été celle de la bibliothèque protestante de feu M. H. Th. Lutteroth, qui, outre les ouvrages spéciaux, contenait plusieurs pièces curieuses du XVIe siècle. La maison Labitte en a publié le catalogue avec quelques lignes de préface par M. E. de Pressensé. La vente a eu lieu salle Sylvestre, du 3 au 8 juin.

Du 12 au 20, dans la même salle, les mêmes libraires ont vendu une grande quantité de livres anciens et modernes, dont le catalogue pour contenir 1,222 numéros, ne présente que bien peu d'ouvrages véritablement rares ou curieux.

A Londres, les Sotheby, Wilkinson et Hodge n'ont pas chômé. Du 6 au 8 juin, c'était la bibliothèque de feu C. J. Knight, riche en missels, heures et manuscrits enluminés; du 12 au 17, une collection de provenances diverses contenant de précieux *Americana*, des gravures intéressantes, des manuscrits autographes du poète lauréat Tennyson, des livres illustrés par Cruikshank, Rowlandson et Leech, etc., etc.; le 18, une partie de la bibliothèque de Mr. T. B. T. Hildgard, où dominent les grandes éditions des classiques latins, français et italiens; du 19 au 22, la seconde partie de la bibliothèque du comte de Crawford: missels, rituels, bibles en toutes langues, reliures artistiques et historiques, chansonniers espagnols, exemplaires uniques sur vélin, chroniques, romans de chevalerie, éditions princeps des classiques, tout un trésor que le possesseur détaille et explique aux amateurs dans une courte et dense introduction; — enfin, du 24 au 29, les manuscrits de Burton Constable, si importants pour l'histoire locale de l'Angleterre, avec de vieux et précieux livres anglais, français et latins, et une belle bible latine manuscrite, exécutée en Angleterre vers le commencement du XIIIe siècle.

Parmi les catalogues à prix marqués nous citerons : le n° 2 du Catalogue Labitte, qui commence à la lettre L, et ne comprend pas moins de 2826 numéros; comme toujours, des notes bibliographiques d'une réelle valeur accompagnent la mention des articles de quelque importance; — le Catalogue mensuel de la librairie Th. Belin, pour juin; — le numéro de mai du *Bibliophile de Guienne* (Ve Moquet, Bordeaux); — les n°s 3 et 4 du *Bibliophile du Bas-Languedoc*, publié mensuellement par M. Saturnin Léotard, libraire à Clermont-l'Hérault, avec des études originales ou des documents inédits et curieux; il donne en ce moment les lettres inédites du naturaliste Moquin-Tandon à Auguste de Saint-Hilaire.

De l'étranger, Bernard Quaritch (Piccadilly, Londres) nous envoie un riche catalogue de grands livres d'histoire naturelle et de science. C'est le n° 97 de ses *Rough Lists*. Nous avons aussi reçu les catalogues de la Librairie Charles Peeters, à Louvain (juin-juillet), de la librairie Levino Robecchi, à Milan (avril et mai), et de la maison d'édition Edoardo Perino, à Rome (juin).

Nous devons une mention spéciale au catalogue général de l'éditeur Ulrico Hoepli, de Milan, comprenant les livres mis en vente par lui de 1872 à 1889, au nombre de plus de 800. Ce catalogue, qui forme un élégant volume, se divise en 12 sections : Œuvres d'art — Bibliothèque technique — Agriculture — Sciences naturelles — Géographie — Histoire et Sciences qui s'y rattachent — Études juridiques — Bibliothèque scientifique et littéraire — Grammaires, dictionnaires et livres scolaires — Livres pour les enfants — Manuels Hœpli — Publications des Instituts scientifiques. — Un appendice est consacré aux Périodiques et à la Librairie ancienne. Outre les ouvrages parus, ce catalogue annonce plusieurs œuvres importantes qui paraîtront pour la plupart avant la fin de l'année courante; tels sont : *Storia Orientale* et *Storia Greca*, de Gentile, dans la collection des Manuels; *Contratto di trasporto*, par Vidari; *Diporti e Veglie*, par Massarani; *Ristauri e Concorsi*, par Birto; *l'Arte in famiglia*, par Melani, etc., etc.

Enfin nous appelons l'attention sur le Catalogue des publications artistique de l'éditeur Ferd. Ongania, de Venise, dont nous avons eu l'occasion plus d'une fois de louer les somptueuses publications, principalement une splendide et détaillée monographie de la basilique de Saint-Marc.

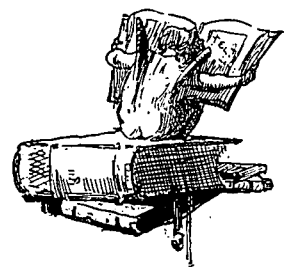

FRANCE

M. E. Molinier, attaché au Musée du Louvre, est depuis trop longtemps connu et apprécié par ses travaux, pour qu'il soit utile de les rappeler encore. Bornons-nous à signaler à l'attention des amateurs de beaux livres son dernier ouvrage : *Venise, ses Arts décoratifs, ses Musées, ses Collections*. Ce remarquable volume est édité par la *Librairie de l'Art*, avec le soin et le luxe qui lui ont valu la légitime réputation dont elle jouit depuis longtemps.

L'auteur de « *Venise* » est un érudit doublé d'un homme de goût; son livre est l'histoire très complète de l'art sous toutes les formes, dans l'illustre République qui a produit tant de merveilleux artistes.

Ces multiples formes de l'art sont très consciencieusement étudiées et expliquées, en un style clair et précis. Il est à peine besoin d'ajouter que chacune des parties de l'ouvrage est illustrée de splendides et nombreuses gravures.

Des eaux-fortes, hors texte, complètent ce magnifique volume, dont la place est marquée dans la bibliothèque de quiconque s'intéresse à l'art et à son histoire.

— *Le mouvement littéraire au* XIXe *siècle,* par M. Georges Pellissier. 1 vol. in-16, 2 fr. 50 (Librairie Hachette et Cie). — Ce livre a pour objet de retracer dans ses phases successives le mouvement littéraire du siècle, depuis Chateaubriand et Madame de Staël jusqu'à nos jours. Il se divise en trois parties : la première s'étend jusqu'à l'avènement de l'école dite romantique, la seconde est consacrée au romantisme, qui domine notre littérature jusque vers le milieu du siècle, la troisième au réalisme, dont l'influence est encore toute-puissante sur l'art contemporain. L'auteur ne s'est pas borné à exposer les idées, les théories, les systèmes; il a aussi étudié en particulier les hommes et les œuvres, sans toutefois perdre de vue le titre de son livre; et, n'écrivant point un Tableau de la littérature, mais une Revue du mouvement littéraire au XIXe siècle, il n'y a fait entrer, avec les écrivains qui ont donné le branle à leur temps, que ceux qui ont dans la littérature contemporaine une figure bien distincte et originale. Donner une idée générale et précise à la fois des principales écoles littéraires qui se sont succédé en notre siècle, et rendre avec le plus de relief possible la physionomie particulière des écrivains qui en demeurent les représentants caractéristiques, tel a été son but.

— *Œuvres inédites de L. Veuillot.* — Louis Veuillot a laissé de nombreux manuscrits : l'un est un travail développé et conçu à un point de vue tout nouveau sur Raphaël et ses œuvres; les autres sont des chapitres de divers ouvrages qu'il avait annoncés : *les Choses de la vie, les Cyniques, les Figures d'à présent, Quelques mauvaises paroles, Voyage en cuistrerie.* De ces ouvrages, traitant, comme les *Libres Penseurs, Çà et là, les Odeurs de Paris,* de sujets variés, beaucoup de morceaux sont complets.

M. Eugène Veuillot, qui se reproche de ne pas les avoir déjà publiés, en promet un volume pour la fin de l'année.

— Le premier volume des Chartes de l'Université de Paris, préparé par le Père Denifle et par M. Chatelain, a été publié sous les auspices du Conseil général des Facultés de Paris et figure à l'Exposition.

— *Le prince de Bismarck démasqué!* Nouvelle Revue, 1 vol. in-8°. Prix : 6 francs. — C'est sous ce titre que M. Charles de Maurel publie aux bureaux de la *Nouvelle Revue* un ouvrage, tout d'actualité, qui est appelé à avoir en Europe un grand retentissement. L'auteur étudie, à propos d'un incident d'un intérêt en apparence secondaire : « l'élection du prince Ferdinand de Cobourg au trône de Bulgarie », toutes les combinaisons de la diplomatie de M. de Bismarck, et en dénonce les plus subtiles et les plus perfides manœuvres.

Ce chapitre d'histoire contemporaine embrasse les événements qui se sont passés en Europe depuis le mois de juillet 1887 jusqu'au 1er janvier 1888. Pendant ces six mois, la politique du chancelier est étudiée et exposée avec une science de détails, fondée sur la communication de nombreux documents de chancellerie. La lecture de ce livre ne sera pas utile seulement aux diplomates, qui y trouveront des documents nouveaux d'une haute importance; elle appor-

tera encore à quiconque s'intéresse aux choses de la politique, de précieux renseignements sur l'organisation de la chancellerie allemande, et sur les moyens d'action que met en œuvre le chancelier pour assurer le succès de sa diplomatie. Elle convaincra surtout le lecteur français de l'activité persévérante et multiple avec laquelle la politique allemande poursuit la ruine définitive de la France qui assurerait, suivant l'expression du chancelier, la paix du monde, c'est-à-dire la prépondérance de la Prusse sur l'Europe diminuée. L'œuvre de M. de Maurel atteint donc le but le plus élevé que puisse viser le patriotisme français, et se recommande à la plus sérieuse attention de tous ceux qui ont à cœur les intérêts de la France et son rôle dans le monde.

Principes d'Économie politique, de John Stuart Mill, avec une introduction par M. Léon Roquet (Guillaumin et Cie). 1 vol. in-32, avec portrait : 2 fr.). — *John Stuart Mill*, est un des penseurs les plus vigoureux du siècle. Ses livres sur la Logique, le Gouvernement représentatif, la Liberté, etc., sont connus du monde entier ; ses travaux sur le droit des femmes et la représentation des minorités ont éveillé partout l'attention.

Non moins fameux sont les Principes d'Économie politique, dont M. Léon Roquet a extrait les passages propres à en faire connaître la méthode et les grandes lignes, et auxquels il a joint une savante introduction dans laquelle il a dessiné la physionomie du grand philosophe, comme homme et comme penseur.

Cet ouvrage forme le neuvième volume de la Petite Bibliothèque économique française et étrangère entreprise par la maison Guillaumin.

Les Curiosités de l'Exposition de 1889, par Hipp. GAUTIER. Un vol. in-12, broché, 1 franc. Librairie Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris. — Que faut-il au visiteur de l'Exposition ? Une carte qui soit claire et des explications qui lui indiquent quels sont les objets ou les édifices les plus curieux et les plus essentiels à voir, en quoi consiste leur mérite ou leur singularité et quelle place ils occupent. C'est ce que la librairie Delagrave offre au public sous ce titre : *les Curiosités de l'Exposition.* Ce volume contient, avec 144 pages d'un texte très substantiel, une carte en cinq couleurs, des plans de détail, des vignettes et des vues. Conçu dans un but essentiellement pratique, par ses descriptions, ses renseignements multiples, ses itinéraires mêmes, il évite au visiteur toute perte de temps, il lui épargne aussi le risque de passer sans le remarquer à côté de ce qu'il importe de voir. Pour beaucoup de personnes enfin, ce petit guide restera comme un mémento des visites faites à l'Exposition.

Le Mémorial du Centenaire, par H. GAUTIER, fascicule in-4°, illustré de 60 reproductions de gravures de 1789. Un franc. Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris.

Ce Mémorial composé à l'occasion des fêtes et des anniversaires de cette année pour que le lecteur puisse retrouver facilement, comme dans une sorte de répertoire commode à consulter, les souvenirs, les dates et les noms qui seront à tout propos évoqués devant lui, contient :

Une esquisse générale de l'année 1789. — Un calendrier historique donnant mois par mois, jour par jour, les faits mémorables de cette année. — Des notices : 1° sur la maison de France ; 2° sur les ministres d'alors ; 3° sur les députés les plus illustres des États généraux (avec une liste complète de ces députés) ; 4° sur les publicistes et les journaux de 1789 ; 5° sur les littérateurs, les artistes célèbres et les savants de cette époque. — Un tableau de l'industrie et des inventions au moment de la Révolution française, les théâtres et les représentations scéniques en 1789. — Les monuments et vestiges de 1789 à visiter à Paris, etc., etc.

Le tout est accompagné de très nombreuses gravures, portraits, scènes, vues, plans, etc.

La Grande Encyclopédie. — On sait que les articles scientifiques publiés par la *Grande Encyclopédie* sont des travaux originaux, signés par les spécialistes les plus en vue. Nous citerons comme nouvelle preuve la livraison 184, qui contient au mot *Bulbe* une étude d'anatomie, de physiologie et de pathologie de MM. les docteurs Kuhff, de Varigny et J. Lemoine et une étude de botanique de M. Maury. Lire dans la même livraison les articles sur la *Bukovine* et sur la *Bulgarie*, par M. Louis Leger, du Collège de France.

M. Ed. Bourgoin, l'éminent chimiste, donne, dans la 186e livraison, une série de travaux sur le *Butyle*, les *Butylènes*, les *Butylglycols*, les Alcools et Aldéhydes *Butyliques*, le *Butyramide*, le *Butyranilide*, les *Butyrines* et les Acides *Butyriques*, que nous recommandons aux spécialistes.

M. C. Bayet, dont la compétence en l'histoire de l'Orient latin est universellement connue et

hautement appréciée, a écrit une substantielle étude sur l'*Empire* et sur *l'Art byzantin*, que nous signalons à nos lecteurs. Ils la trouveront dans la 187e livraison.

La 188e renferme : une histoire humoristique des *Cabarets*, où l'on décrit les plus curieux de ces établissements, depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours ; une remarquable étude de M. Lœb sur la *Cabale juive ;* deux monographies très fouillées sur les *Cabinets de lecture* et sur le célèbre *Cabinet noir*, où l'on trouvera les détails les plus complets sur l'origine et les transformations successives de cette institution qui a existé sous tous les gouvernements, bien qu'ils l'aient tous niée ; un travail étendu et fort savant de M. Hild sur les *Cabires*, qui jouent un rôle si important dans la mythologie grecque ; enfin un grand article industriel sur la fabrication et l'emploi des *Câbles*.

— Chez Maurice Dreyfous : *le Poème*, publication nouvelle à 500 exemplaires. Le second fascicule, celui de mai, contient : *la Chanson des Mois*, de M. Victor Barrucand.

— *Nouveaux Journaux et Périodiques.*— Sous le titre : *Art et Critique*, une nouvelle revue hebdomadaire du samedi a commencé à paraître en juin (7, rue des Canettes ; 12 fr. par an). M. Oscar Ménétier y donne, dans le troisième numéro (15 juin), quelques réflexions curieuses à propos de sa pièce récemment représentée au Théâtre-Libre : *la Casserole*.

— Le célèbre reporter Fernand Xau est devenu, sans quitter ses fonctions à l'*Écho de Paris*, le rédacteur en chef du journal *l'Amérique*, paraissant le samedi, sous la direction de M. F. de Santa-Anna Néry (40, rue Laffitte ; 10 fr. par an) ; son programme est de « faire connaître les affaires de l'Amérique à l'Europe et réciproquement. » Il va de soi qu'il s'agit surtout ici de l'Amérique latine.

— A la fin d'avril a commencé la publication de la *Chronique indépendante*, revue bi-mensuelle littéraire, artistique et mondaine, dont le rédacteur en chef est M. Émile Charmais (1, rue Garancière ; 10 fr. par an ; un numéro : 30 cent.). Pour n'être pas plus vieille, elle a déjà eu le temps de changer de titre : ses trois premiers numéros avaient paru sous le nom de *Chronique française*.

— *L'Information parisienne*, journal hebdomadaire, politique, littéraire, artistique et sportif, avec M. G. Rébillat pour directeur, et M. G. de Tichey pour rédacteur en chef, a commencé sa publication en mai dernier, à la Librairie contemporaine, 77, rue Saint-Lazare.

— Une revue littéraire bi-mensuelle à 25 centimes, *la Plume* (36, boulevard Arago), qui a pour directeur M. Léon Deschamps, publie des fragments inédits de Paul Verlaine et autres morceaux de prose et de vers suivant les nouvelles formules. Ce n'est, d'ailleurs, inintelligible que très rarement. Chaque numéro contient un portrait d'écrivain contemporain. Si ces portraits sont ressemblants, les originaux n'ont pas, à l'ordinaire, de quoi s'en féliciter.

— *Le Siècle d'argent*, revue documentaire pour servir à l'histoire de notre temps, a lancé son premier numéro le 15 mai. C'est un journal bi-mensuel, dont le rédacteur en chef est M. Martial d'Estoc.

ÉTRANGER

Allemagne. — *Engelhorn's Allgemeine Roman-Bibliotek (Stuttgart)*. — Cette collection, que nous avons plus d'une fois signalée à l'attention de nos lecteurs, vient de s'enrichir des ouvrages suivants : *Wie in einem Spiegel* (Comme dans un miroir), roman en deux volumes, par F. C. Philips, traduit de l'anglais par A. C. Wanderer ; — *Schnee* (La Neige), roman, par Alexander L. Kielland, traduit du norvégien, par M. Ottesen ; — *Jean Mornas*, par Jules Claretie, traduit par Auguste Scheibe ; — *Auf der Fahrte*, traduction faite par Natalie Rümelin du roman de H. F. Wood, intitulé *The Passenger from Scotland Yard* (2 vol.) ; — *Satisfaction, Das zersprungen Glück*, et *la Speranza*, trois nouvelles par Alexander baron von Roberts, et *Die Scheinheilige* (la Fausse Prude), traduction, par Stephan Born, d'un livre assez connu de l'écrivain belge Caroline Gravière (Estelle Ruelens).

— Nous empruntons à la *Revue critique* les informations suivantes :

— M. W. Fœrster cesse de diriger l'*Altfranzœsische Bibliothek*, mais il inaugure une *Romanische Bibliotek* (Halle, Niemeyer), qui a déjà publié une réimpression de *Cligès* et une édition de l'ancienne version du livre des *Macchabées*.

Cette collection renfermera des textes en petit format et à bon marché (*Poema del Cid*, *Nobla Leygon*, *Planctus Mariae* provençal, *Ivain*, *Jaufré*, etc.).

— M. K. Zwierzina a trouvé, dans un manuscrit des archives de Constance, un nouveau texte complet du *Grégoire* de Hartmann d'Aue et une *Vie de sainte Marguerite* du XIIe siècle dont l'auteur se nomme Wetzel.

— Une édition critique du *Hürnen Seyfrid* est préparée par M. W. Golther pour les « Réimpressions » de Braune.

— La collection Vollmœller (monuments de la langue et de la littérature anglaise) comprendra le *Jew of Malta*, p. p. Wagner; *John Heywood's Interludes*, p. p. Fischer; *Philaster, The Knight of the Burning Pestle*, de Beaumont et Fletcher, p. p. Leonhardt; *Gismonde of Salerne, 1568*; édit. crit. des œuvres de Ben Jonson par W. Wilke, etc.

— M. O. Bremer prépare la publication d'une collection de grammaires des dialectes allemands (Leipzig, Breitkopf et Hærtel); la première, qui paraîtra par les soins de M. Maurmann, est consacré au dialecte de Mülheim sur la Ruhr; M. Bremer fera précéder sa collection d'une courte *Deutsche Phonetik*.

— Nous enregistrons l'apparition d'une nouvelle revue allemande format in-16, publiée chez Armin Bouman, à Leipzig, avec cette belle devise qui, nous voulons le croire, sera toujours elle-même une vérité : *Wahrheit gegen Freund und Feind*. Le titre est *Litterarische Correspondenz und Kritische Rundschau*, et le directeur, M. Herman Thom a su en faire un recueil intéressant et varié. (Un an : 1,50 mark; un numéro : 40 pfg).

Angleterre. — *Publications de Macmillan et Cie.* — La maison Macmillan et Cie, de Londres, a mis en vente dans le courant de mai une nouvelle édition des *Essais* de Bacon, avec introduction et notes par Mr. F. G. Selby. Ce volume (in-8°; 4 fr. 35) fait partie de leur *English Classics Series; Essays, chiefly literary and ethical*, par Aubrey de Vere (in-8°; 7 fr. 50); un nouveau volume de la collection intitulée *English Men of Action : Wellington*, par George Hooper (in-8°; 3 fr. 10); *French and English, A Comparison*, par Philip Gilbert Hamerton (in-8°; 13 fr. 10), ouvrage sur lequel nous aurons certainement occasion de revenir; *Darwinism*, exposé de la théorie de la sélection naturelle, par Alfred Russel Wallace (in-8°; 11 fr. 25), et plusieurs autres livres de science et d'érudition.

— Signalons une nouvelle publication périodique de la maison Cassell et Cie, *The Story of the Heavens* (L'Histoire des Cieux), par Sir Robert S. Ball. L'ouvrage paraît en livraisons illustrées à 70 centimes, et sera complet en 18 livraisons.

— Le 1er juin a paru à Londres *The New Review* (éditeurs : Longmans, Green et Cie), dirigée par Mr. Archibald Grove. Le but de la Revue est de mettre à la portée de tous la connaissance du mouvement intellectuel et scientifique à notre époque. Elle compte des écrivains de premier ordre parmi ses collaborateurs, et ne coûte que 6 pence (60 centimes) le numéro.

Belgique. — *El Moghreb al Aksa.* — Sous ce titre, l'éditeur Ferdinand Larcier, de Bruxelles, met en souscription un ouvrage où M. Edmond Picard raconte une mission au Maroc, avec un frontispice d'Odilus Redon, 24 grandes planches hors texte et 13 culs-de-lampe par Théo van Rysselberghe. C'est une édition de grand luxe, tirée à 205 exemplaires, in-4°, en caractères elzéviriens saint-augustin, sur papier « chromo de cuve spéciale » *whatever it may be*, comme dirait un Anglais. Le tout, y compris l'emboîtage artistique, au prix de cinquante francs.

États-Unis. — *Publications de la maison Houghton, Mifflin et Cie.* — Sous le titre commun de *The Riverside Paper Series*, cette maison a entrepris, depuis le mois de juin, une collection de romans, réimpressions ou originaux; les livraisons se succèdent de quinzaine en quinzaine, en gros caractères, sur beau papier et dans une élégante couverture, au prix de 2 fr. 50 la livraison. Les premières œuvres publiées sont : *John Ward, preacher*, par Margaret Deland; *The Scarlet Letter*, le chef-d'œuvre, si célèbre partout de Nathaniel Hawthorne; *Where the battle was fought*, par Charles Egbert Craddock (Mary N. Murfree); *The Queen of Sheba*, par Thomas Bailey Aldrich; *The Story of Avis*, par Elizabeth Stuart Phelps; *The Fend of Oakfield*

Creek, par Josiah Royce ; *Agatha Page,* par Isaac Henderson ; *The Guardian Angel*, par Oliver Wendell Holmes, l'auteur de « La Dernière Feuille » ; *A Step aside,* par Charlotte Dunning ; *An Ambitions Wanan,* par Edgar Fawcett.

Elle a mis en vente, le 5 juin : *The Beginnings of New England*, par John Fiske (1 vol. in-8° ; 10 fr.) ; *Indoor Studies*, chapitres de critique sur des écrivains américains, par John Burròughs (1 vol. in-16, 6 fr. 25), etc.

Italie. — Une revue consacrée aux études dantesques paraît le premier de chaque mois, depuis avril, à la librairie Olschki, de Vérone. Elle a pour titre : *l'Alighieri, rivista di cose Dantesche*. Elle est dirigée par M. F. Pasqualigo (prix de l'abonnement annuel : 16 fr.).

— Nous tenons à signaler une aimable fantaisie d'érudit amant des Muses. M. Carlo Arrigo Ulrichs publie à Aquila degli Abruzzi (Italie) une petite feuille bi-mensuelle intitulée *Alaudæ*. Ce titre, d'inspiration ailée et celtique, est suivi de ce commentaire bilingue : « Hæ paginæ bis mense in lucem prodeunt, parvis dedicatæ studiis, parvisque Camœnis.— Journal latin international périodique. Prix d'abonnement : 1 mois, 40 cent.; 2 mois, 80 cent.; 3 mois, 1 fr. 15. » Et voici le début du premier numéro qui a paru « Aquilæ pridie nonas Majas » :

Ad meas Alaudas.

Quid, meæ, quid, parva cohors, alaudæ,
Vultis aut cur sic agitatis alas ?
Spernitis nidum ? Cupitis secare
Aera pennis ?

Pretty, is'nt it?

Roumanie. — La librairie Sucec, de Bucarest, entreprend la publication des poésies posthumes de Mlle Julie Hasdeu, décédée l'année dernière, à l'âge de 20 ans, à Bucarest. Ces poésies sont en français et généralement fort remarquables. L'ouvrage est précédé d'une notice de M. de Gubernatis et accompagné d'une dissertation de M. Hasdeu sur les *doïnas* roumaines.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

— La statue de Dolet a été enfin inaugurée sur la place Maubert, dans le courant du mois dernier. La polémique y a trouvé une nouvelle occasion de faire rage pour ou contre le grand imprimeur, et il semble, au ton de certains journaux, que les haines qu'il avait suscitées aient survécu sans rien perdre de leur âpreté. Le président du Conseil municipal, M. Chautemps, qui a fait un discours à cette occasion, a suivi scrupuleusement les données du bel et consciencieux ouvrage de Mr. Richard Copley Christie, dont M. Casimir Stryienski a donné une remarquable traduction (*Étienne Dolet, le martyr de la Renaissance.* Sa vie; sa mort. Paris; Fischbacher; 1886, 1 vol. in-8°). C'est en effet à ces conclusions, dernier mot de l'érudition la plus scrupuleuse sur ce sujet, que tout esprit impartial doit s'en tenir.

Le père de Jeanne d'Arc. — M. Siméon Luce a communiqué à l'Académie des inscriptions un mémoire sur le père de la Pucelle d'Orléans, Jacques d'Arc. L'auteur signale un acte du 14 avril 1420 qui établit que Jacques avait à bail la forteresse de l'île de Domrémy.

Le concours de « la Pomme ». — La Société littéraire *la Pomme*, qui a cette année pour président M. Jules Simon, met au concours, en 1889, les sujets suivants :

1° Léonce Petit, étude en prose ; 2° Chênedollé,

© BnF Lyon — Editions et les partenaires du temps — editions-silvana.it

étude en prose ; 3° les Fées de Piron (légende normande), poésie ; 4° Jeanne Duguesclin à Pontorson, poésie ; 5° Carnac, poésie ; 6e Histoire de l'industrie du chanvre et du lin dans les deux provinces de Bretagne et de Normandie.

Les œuvres présentés au concours ne devront pas être signées, mais porter une devise qui sera reproduite dans une lettre envoyée sous pli cacheté et contenant le nom de l'auteur.

La Sorbonne et l'imprimerie. — Un des plus intéressants épisodes de l'histoire de la Sorbonne, dit M. G. Price, dans *le Parti national* du 7 avril, c'est l'introduction de l'imprimerie en France.

En 1469, Jean Keynlin, prieur de la maison de Sorbonne, et Guillaume Fichet, docteur, firent venir de Mayence Ulrich Gering, Michel Friburger et Martin Crantz. Ils les établirent dans le local même de la Sorbonne, et c'est là que furent composés les premiers ouvrages imprimés en France. Pour les bibliophiles, donnons les titres de ces livres primitifs. C'étaient: « les Lettres de Gasparino de Pergame. — Les Épitres cyniques de Cratès. — L'Élégance de la langue latine, de Laurent de Valla. — Les Institutions oratoires de Quintilien. — Et la Rhétorique de Guillaume Fichet. »

ÉTRANGER

Angleterre.— *La pudeur anglaise et la littérature.* — Un fléau que M. Blades a omis de mentionner parmi les *Enemies of Books* dont il nous fait l'histoire, c'est la pudeur exagérée et souvent hypocrite de bon nombre de ses compatriotes.

On n'a pas oublié le procès qui fut intenté à Londres, l'année dernière, à M. Vizetelly, pour les traductions de *la Terre*, de *Pot-Pouille* et *Nana*. L'affaire s'était terminée par la condamnation de M. Vizetelly à une amende de 2,500 fr., plus les frais du procès et la suppression de ses éditions. Total : 50,000 francs de perte.

La Société de Vigilance de Londres est revenue à la charge, et M. Vizetelly a été de nouveau cité devant les tribunaux sous l'inculpation d'avoir publié des traductions de douze ouvrages obscènes, savoir : *Madame Bovary*, de Gustave Flaubert; *Bel ami* et *une Vie*, de Guy de Maupassant; *Crime d'amour*, de Paul Bourget; plus les ouvrages suivants de Zola : *l'Assommoir*, *Germinal*, *la Curée*, *Son Excellence Eugène Rougon*, *la Faute de l'abbé Mouret*, *le Ventre de Paris*, *la Joie de vivre* et *la Fortune des Rougons*. Il a été condamné à trois mois de prison et est soumis au régime des condamnés de droit commun.

En dehors de ces poursuites, différents libraires ont été assignés pour avoir vendu des exemplaires des romans de MM. Bourget et de Maupassant. La « Temple Company », société d'éditeurs, se trouve assignée aussi pour une traduction de l'*Heptaméron*, et on parle de poursuites contre différents auteurs anglais, tels que : Mme Campbell Praed, Mme Mona Caird, Ouida, etc., à qui l'on reproche d'avoir écrit des ouvrages où il est question de l'adultère et autres péchés mondains.

— M. Daudet ne sera pas épargné vraisemblablement, et il est, paraît-il, question de poursuivre *Fromont jeune et Rissler aîné.*

La savante traduction des *Mille et une Nuits,* de sir Richard Burton, étant également menacée. Cet écrivain, consul anglais à l'étranger, a demandé un congé pour pouvoir se rendre à Londres.

Égypte. — *La propriété littéraire en Égypte.* — La Cour d'appel mixte d'Alexandrie vient de rendre un arrêt fort important en matière de propriété littéraire, sur une question qui intéresse un grand nombre d'écrivains français.

Certains journaux croyaient pouvoir librement reproduire en feuilletons les romans en vogue, sans passer de traité avec la Société des gens de lettres et sans rien payer à leurs auteurs. La Société attaqua un journal anglais d'Alexandrie, l'*Egyptian Gazette*, qui publiait, même avant leur mise en vente en volumes, des romans qui avaient paru en feuilletons dans les journaux parisiens.

Elle perdit son procès en première instance et interjeta appel. La Cour a reconnu que la propriété littéraire devait être protégée en Égypte, même en l'absence de traité, et cela d'après les règles de l'équité. En conséquence, elle a condamné l'*Egyptian Gazette* à payer des dommages-intérêts à la Société des gens de lettres, qui devra les répartir entre les différents auteurs dont les romans avaient été illicitement reproduits.

États-Unis. — On lit dans l'*Écho de Paris* (13 mai) :

« Que sont nos journaux à côté des principales feuilles américaines ?

« Prenons le *World* par exemple. On reste littéralement stupéfié en voyant ces quarante pages absolument compactes.

« Pour cinq sous, le journal new-yorkais sert à ses lecteurs plus de 560,000 mots.

« Le dimanche, comme il tire à 400,000 exemplaires, il lui faut 150,000 livres de papier et près de 1,000 livres d'encre d'imprimerie.

« Mise en volumes de l'édition Charpentier, cette édition du dimanche ferait une bibliothèque de quelque chose comme 4,000,000 de volumes, c'est-à-dire deux fois plus que n'en contient notre Bibliothèque nationale. Le *World* emploie, pour ce travail gigantesque, douze presses de dimensions énormes, appelées quadruples, qui sont le dernier mot du progrès actuel. Chacune d'elles imprime, plie, découpe, colle et compte, par lots de cinquante, 48,000 parts de seize pages de l'édition totale par heure.

« Le *World* a sur ses livres de paye hebdomadaire plus de 1,200 attachés, dont 30 rédacteurs proprement dits, 104 reporters et contributeurs externes, 468 correspondants aux États-Unis et dans les autres parties du monde, 275 compositeurs, correcteurs et metteurs en pages, 71 pressiers. »

États-Unis. — *Le premier livre imprimé à New York.* — Les archéologues, les collectionneurs de livres et les bibliographes acceptent depuis longtemps comme un fait indiscutable que le volume connu sous le nom de *Bradford's Laws, 1694*, est le premier livre imprimé à New York, l'impression en ayant été commencée en 1693. On suppose aussi qu'un certain *Pennsylvania Act* a été imprimé la même année, ainsi que deux ou trois *New York Acts* séparés, qui sont d'ordinaire reliés avec ce volume.

William Bradford, il faut se le rappeler, fut non seulement le premier imprimeur de New York, mais aussi de la Pensylvanie. Il était né à Leicester, en Angleterre, le 20 mai 1660. Il émigra, comme quaker, en 1682, et prit terre au lieu où Philadelphie fut bâtie plus tard. En 1685, il commença à faire de l'imprimerie sous le patronage des Amis. En 1692, il encourut la disgrâce du parti dominant à Philadelphie, à cause de sa sympathie pour George Keith, et fut emprisonné pour diffamation. Après sa sortie de prison, il accepta l'offre que lui fit le conseil de New York de monter une presse dans cette colonie, et, le 10 avril 1693, il fut régulièrement nommé « Printer to the Majesty King William and Queen Mary »; son établissement dans la cité de New York et ses gages d'imprimeur datent de ce jour-là.

On croit communément, ainsi que nous le disions tout à l'heure, que le livre et les Actes que nous avons cités sont les premières productions de la presse de Bradford à New York. Le surintendant de la « Lenox Library », George H. Moore, LL.D., y ajoute une publication jusqu'ici inconnue, mais qui pourrait bien être, pense-t-il, la première de toutes [1].

A la nouvelle de l'invasion des Français sur le territoire de New York, dans l'hiver de 1692-1693, « le Gouverneur Fletcher, dit le Dr Moore, déploya beaucoup d'énergie et d'activité, se transportant avec une célérité peu commune sur le théâtre de l'action, et pourvoyant par tous les moyens en son pouvoir à la sécurité et à la protection de la frontière. Tout le monde reconnut hautement ses services, mais nul plus vivement que les Indiens alliés des Anglais, qui lui donnèrent le nom de *Cayenquirago*, « la grande Flèche rapide », pour rappeler la rapidité de sa marche de New York jusqu'aux établissements épars dans le désert au-dessous d'Albany.

« Le journal de cette expédition et d'autres documents officiels et demi-officiels, donnant des éclaircissements sur les opérations, furent réunis et imprimés à New York, par ordre du gouverneur lui-même. La date exacte de l'apparition de l'ouvrage n'est pas facile à fixer; mais il est certain qu'avant que l'été de 1693 fût bien avancé ce vaillant soldat put lire le récit flatteur de ses hauts faits imprimés par William Bradford, le pauvre imprimeur qu'il venait d'arracher à la persécution des quakers à Philadelphie. On comprend aisément avec quel zèle et quelle joyeuse activité le protégé reconnaissant devait se hâter de contribuer pour sa part à faire valoir son bienfaiteur...

L'ouvrage ainsi exécuté à New York fut réimprimé quelques semaines plus tard à Londres, et c'est à cette réimpression que nous devons en grande partie ce que nous savons de son existence. Le privilège de Londres est daté du 11 septembre 1693, et, dans un des journaux de Londres du 16 septembre 1693, l'annonce suivante informait que, « mardi prochain, 19 courant, sera publié un journal complet des récentes actions des *Français* au *Canada*, avec la façon dont ils ont été repoussés par Son Excellence *Benjamin Fletcher*, gouverneur de New York pour Leurs Majestés, impartialement relaté par le colonel *Nicolas Reyard* et le lieutenant-colonel *Charles Lodowick*. A quoi est ajouté un exposé du pré-

1. Voyez *Typographiæ Neo-Eboracensis Primitæ.* Historical Notes on the Introduction of Printing into New York 1693, by George Moore, L. L. D., superintendent of the Lenox Library. New York, printed for the Author, 1888; 18 p.

sent État et force du Canada, donné par deux Hollandais, dernièrement prisonniers ici.

« Prix broché : 6 pence. — Imprimé par *Richard Baldwin*, 1693. » — « ...Voici le titre exact de cette édition :

« A | Journal | of the | Late Actions | of the | French at Canada | With | The Manner of their being Repuls'd, by | His Excellency, Benjamin Fletcher, Their | Majesties Governour of New York. | Impartially Related by Coll. Nicholas Reyard, | and Lieu- | tenant Coll. Charles Lodowick, who attended His | Excellency, during the whole Expedition. | To which is added, | I. An Account of the present State and Strength of Canada, | given by Two Dutch Men, who have been a long Time Pri- | soners there | and now made their Escape. | II. The Examination of a French Prisoner. | III. His Excellency Benjamin Fletcher's Speech to the Indians. | IV. An Address from the Corporation of Albany, to His Excellen- | cy, Returning Thanks for His Excellency's early Assistance for | their Relief. | Licensed, Sept. 11th, 1693, Edward Cooke. | London, Printed for Richard Baldwin, in Warwick-Lane, 1693. | 4to. Title and Preface, 2 leaves. Text, 22 pages. »

Lord Bellomont, successeur de Fletcher et son plus ardent ennemi, essaya en vain de se procurer un exemplaire de ce récit des exploits de Fletcher, qui, paraît-il, en avait retiré tout ce qu'il pouvait de la circulation. Il est facile de comprendre qu'une publication qui a disparu dans les cinq années qui suivirent sa mise au jour à New York en 1693, soit à peu près inconnue deux siècles plus tard.

Les faits qui viennent d'être posés semblent autoriser l'opinion que *the Perfect Journal*, etc., est le premier-né des presses new-yorkaises. Ils enlèvent à coup sûr cet honneur à la première édition de Bradford's Laws, qui en avait joui communément jusqu'ici ; le volume n'en est d'ailleurs ni moins intéressant ni moins précieux, et il reste le monument typographique le plus considérable paru à New York avant 1700. »

Hongrie. — M. le professeur Laurent Eotvos, fils du baron Joseph Eotvos, a été élu président de l'Académie des sciences de Hongrie. M. Eotvos, qui est professeur de physique à l'Université de Budapest, n'est âgé que de quarante ans.

Pologne. — M. L. de Gadon, de la Société historique et littéraire polonaise, veut bien nous communiquer la note suivante : — *Cracovie.* — On sait que l'empereur François-Joseph a fondé une Académie des sciences à Cracovie. Cette Académie est très active, et, depuis 1873, elle a fait paraître un grand nombre d'ouvrages concernant l'histoire, l'archéologie, la philologie, l'histoire de l'art, les sciences mathématiques et naturelles, etc. La langue officielle de l'Académie est le polonais. Récemment, elle a adopté une excellente mesure qui procurera à ses publications et à ses travaux un plus large cercle d'intéressés. Depuis janvier 1889, l'Académie publie un *Bulletin international* destiné pour l'étranger, et rédigé en français et en allemand. Le *Bulletin* paraît tous les mois, sauf en août et septembre ; il se compose de deux parties distinctes : la première contient l'extrait des procès-verbaux des séances, en français et en allemand ; la deuxième donne les résumés des mémoires et travaux communiqués, soit en français, soit en allemand, au choix de leurs auteurs.

A TRAVERS JOURNAUX ET PÉRIODIQUES

FRANCE

— *La Bibliothèque de l'École des chartes* (janvier-avril) contient une revue intéressante, par M. Omond, des « Manuscrits relatifs à l'histoire de France, conservés dans la bibliothèque de sir Thomas Phillippe, à Cheltenham ». Mentionnons aussi une note sur « le premier Catalogue des manuscrits grecs de la collection royale du British Museum », et une « Explication du système de catalogue du British Museum ».

— A lire dans *le Correspondant* du 10 juin une étude de M. Albert Babeau sur les « Établissements d'instruction à Paris en 1789 », et un article de M. Felix Klein sur « le Réalisme et le Naturalisme dans la littérature et dans l'art ». Ils déplairont à beaucoup par les idées qui y sont émises, mais amis et ennemis trouveront à y profiter.

— On lit dans le *Courrier de l'art* du 7 juin :

« La livraison d'avril de l'excellente revue *le Livre*, si bien dirigée par M. Octave Uzanne, renferme un grand article des plus intéressants sur les deux magnifiques volumes de M. Adolphe Jullien : *Richard Wagner* et *Hector Berlioz*. Cette importante étude de M. Francis Rénier, intitulée : *les Caricatures françaises et étrangères sur Richard Wagner et Hector Berlioz à propos de deux livres récents*, est tout à fait particulière et montre sous combien d'aspects ces superbes ouvrages peuvent être envisagés, comment ils donnent matière aux considérations les plus nouvelles et les plus diverses. Voilà, en effet, un travail qui vise les deux plus grands musiciens de cette fin de siècle, où il n'est pas dit un mot de musique et qui, cependant, rien que par les contrastes, rapprochements ou renseignements empruntés à M. Jullien, fait la lumière la plus complète sur la vie de ces deux maîtres, sur la société au milieu de laquelle ils vécurent et sur la façon dont leurs contemporains s'y prirent pour leur faire expier leur supériorité, leurs audaces, leurs innovations. Le piquant article de M. Rénier, qui se lit tout d'une haleine et qui devra captiver même les personnes peu versées dans les choses de la musique, est accompagné de dix caricatures prises par moitié dans chacun des livres de M. Adolphe Jullien : cinq pour Wagner, cinq pour Berlioz, afin de tenir la balance égale. Enfin, un très beau portrait de M. Adolphe Jullien, dessiné par Fantin-Latour, d'après son tableau si ressemblant, si vivant, qui fixait tous les regards au Salon de 1887, complète l'illustration de ce numéro vraiment exceptionnel. »

— Nous remarquons dans l'*Instruction publique* du 1er juin une courte étude de M. Maxime Formont sur les dernières poésies de Lamartine, et un article par M. L. Lehauneur intitulé : *A propos d'une page des Géorgiques*. Il s'agit des prodiges qui annoncèrent la mort de César, et dont la description, si puissante, se trouve à la fin du premier livre.

— *La Revue bleue* a commencé la publication des *Souvenirs des années de début*, de M. André Theuriet. A lire aussi, dans le numéro du 8 juin, un article de M. Paul Desjardins, intitulé : *M. de Vogüé*.

— *La Revue rose*, sœur scientifique de la *Revue bleue*, a donné, le 15 juin, un numéro bien fait pour intéresser même les esprits les plus exclusivement occupés de choses littéraires. C'est ainsi qu'on y trouve une conférence sur l'histoire statistique de la population française, faite par M. A. Chervin à l'Association française pour l'avancement des sciences; une étude sur *le lait*, cet aliment si utile et si décevant parce qu'il est si falsifié, de M. A. Béchamp; un article de M. Beaunis sur différents sens chez les animaux, et une revue des missions scientifiques françaises, par M. E. Rivière. Il est difficile de citer un autre périodique

qui, tout en restant dans sa spécialité, s'adresse mieux au grand nombre des lecteurs.

— *Le Samedi-Revue* continue, dans ses numéros de juin, la publication si intéressante de la correspondance entre Barbey d'Aurevilly et Trébutien, annotée par M. Charles Buet. Dans le numéro du 1er, M. Victor Fournel rend compte des *Notes et Souvenirs* de M. Ludovic Halévy, et dans celui du 8, M. L. de La Brière donne un article d'un humour plein de bon sens sur *le Poète à la mode.*

Dans la presse quotidienne, nous signalerons, entre mille autres, les articles suivants :

— *Débats;* 25 mai : une étude sur le poète Jean Lahor, intitulée *le Bouddhisme poétique*, par M. Paul Desjardins; cette étude est continuée dans le n° du 8 juin;

1er juin : *Richard Steele,* par Arvède Barine;

12 juin : Un compte rendu des *Notes et Souvenirs,* de M. Ludovic Halévy, par M. H. Chantavoine.

— *XIXe siècle;* 11 juin : Une chronique de M. F. Sarcey sur le théâtre annamite de l'Exposition.

— *Écho de Paris;* 28 mai : *J. F. Raffaelli,* par M. Octave Mirbeau;

9 juin : *Femmes d'évrivains,* par M. Edmond Deschaumes;

15 juin : *Les Africaines,* par M. Guy de Maupassant.

— *Figaro;* 4 juin : *Au Trocadéro,* à propos de l'exposition de l'art ancien, par M. Paul Eudel;

7 juin : *Un art nouveau,* tel qu'il se révèle au Théâtre-Libre, par M. Henry Fouquier;

8 juin : *Un homme libre,* étude sur le récent roman de M. Maurice Barrès, par M. Jules Lemaître.

— *France;* 3 juin : M. Clovis Hugues y fait la « Bataille buissonnière ». Nous ne parlerions pas de ces escarmouches, trop exclusivement politiques, si nous n'y avions rencontré quelques colonnes alertes et joliment troussées sur Jules de Goncourt et Émile Goudeau.

— *Gazette de France;* 8 juin : Le feuilleton de M. Armand de Pontmartin sur *les Poésies de Leopardi,* traduites en vers français, avec une introduction, par Auguste Lacaussade.

— *Gil Blas;* 28 mai : *Mélo,* par Jean Richepin;

4 juin : *Épicier,* curieuse chronique en vers, par le même.

— *Justice;* 13 mai : Étude sur *le Parnasse breton contemporain,* publié par Louis Tiercelin et J.-Guy Ropartz, par M. Gustave Geffroy.

— *Liberté;* 12 juin : L'article *A travers champs* sur le nouveau livre de M. J.-J. Weiss, *Le théâtre et les mœurs*, par P. P.

Moniteur universel; 17 mai : Un article de M. A. Fabre sur les *Études sur la société française*, par M. Ernest Renan.

— *Mot d'Ordre;* 11 juin : *Un pédagogue militant*, où M. Éd. Petit étudie M. F. Buisson, qui avait une place marquée dans la série des « Profils universitaires » qu'il donne à ce journal.

— *Paris;* 28 mai : *Maquet et Dumas*, par M. Gustave Isambert;

3 juin : *Jules Tellier*, par M. Caribert;

7 juin : *A propos d'« Une comédienne »*, de M. Bauer, par M. Georges Montorgueil.

— *Parisien;* 16 mai : *L'opinion et la statue de Musset,* par Th. Lefebvre.

— *Parti national;* 2 juin : Un article de M. Paul Belon sur le poète Jules Tellier, sous la rubrique *Paris qui passe.*

7 juin : Une causerie littéraire de M. Francisque Sarcey sur *La rhétorique du candidat à la députation*, par M. N. Pierson.

Temps; 2 juin : *Paul Arène,* par M. Anatole France.

ÉTRANGER

Allemagne. — *Centralblatt für Bibliothekswesen* publie en français, dans son numéro de juin, une « Bibliographie militaire belge » pour l'année 1887, par M. F. van Ortroy. Nous citerons aussi quelques lignes signées L. Sieber, sur les fragments de Bâle du *Roman de Troie*, de Benoît de Sainte-Maure.

La *Deutsche Rundschau* (juin) publie une étude remarquable sur F. M. Dostoïewsky, par Eugen Zabel.

— Dans le *Zeitschrift für Bildende Kunst* de mai, on lira avec plaisir un article du rédacteur

en chef, M. Carl von Lützow, intitulé « l'Art français il y a cent ans » (*Die franzôsische Kunst vor hundert Jahren*), et inspiré par la nouvelle édition de l'*Histoire de la société française pendant la Révolution*, par MM. de Goncourt.

Angleterre. — *The Bookworm* de juin donne, sous la signature *A Bookhunter*, un intéressant article à propos de Drayton et de son *Polyolbion*. Il faut encore citer spécialement une bibliographie anecdotique d'un ouvrage de Goldsmith, *The citizen of the World;* une notice sur Henry Bradshaw, érudit bibliophile digne de mémoire, et deux pages intéressantes pour les collectionneurs d'ex-libris : *Book-plates and their Mottoes*.

— *The Fornightly Review* (juin) contient deux remarquables études sur la Révolution française, l'une : *What the Revolution of 1789 did*, par Mr. Frederic Harrison, le chef de l'École comtiste en Angleterre ; l'autre : *The French Revolution and War*, par le général vicomte Wolseley. Nous citerons en outre un croquis de l'étranger en Angleterre (*The Foreigner in England*), par E. C. K. Gonner.

— Dans *The Magazine of Art* (mai), Mr. David Croal Thomson continue ses études sur ce qu'il appelle l'école de Barbizon, en s'occupant de Narcisse Virgilio Diaz. Nous citerons aussi un article sur les premiers temps de la Renaissance en Italie. Les illustrations sont nombreuses et exécutées avec soin. Dans le numéro de juin, nous remarquons particulièrement une étude sur l'éducation artistique.

— Mlle Blaze de Bury donne à *The Nineteenth Century* pour juin le commencement d'une étude sur le Théâtre-Français et ses sociétaires. Cela est vif, spirituel à l'ordinaire, et documenté comme il convient. Il est regrettable que l'auteur, avant de parler *ex cathedra* de Mlle Clairon, n'ait eu ni l'occasion ni le temps d'apprendre, à l'endroit de la grande actrice, ce qu'en sait M. de Goncourt. Signalons dans le même numéro un article remarquable du prince Kropotkine sur la Révolution française et les enseignements qu'il en faut tirer.

— Nous avons le plaisir de lire dans *Notes and Queries* (1er juin) : « *Le Livre* de mai donne la liste complète des membres de la Société des bibliophiles contemporains, ou Académie des beaux livres. La marche de ce projet, longtemps caressé par M. Octave Uzanne, a été suivie avec beaucoup d'intérêt. Dans la liste des fondateurs, on remarque, parmi une majorité de noms français, quelques noms anglais ou américains. Les membres anglais, il est agréable de le constater, sont tous des collaborateurs de *Notes and Queries*. — Il n'existe pas de catalogue complet de la Bibliothèque nationale. C'est donc une bonne idée, de la part du *Livre*, que d'entreprendre un « Inventaire détaillé des catalogues usuels ». — Une illustration, ayant pour sujet une librairie parisienne, montre le bel intérieur de la maison Conquet. — Dans la « Bibliographie moderne », une large place est faite aux ouvrages anglais, et il y a, entre autres, une analyse approfondie et flatteuse de *Life of John Francis*, par son fils, dont il a récemment été rendu compte dans ses colonnes. »

Dans son numéro du 25 mai, ce *worthy contemporary* nous donne une note humoristique et plaisante sur les origines du journal satirique *Punch*, le *Charivari* anglais. Cette note est signée Robert Raxter Poostans.

— *The Saturday Review* (1er juin) nous donne quelques colonnes alertes et sympathiques sur le *Journal des Débats* et son centenaire ; la revue anglaise regrette que, depuis Junius, le journalisme anglais n'ait jamais été assez persécuté pour ressentir l'ardeur et la joie que goûte un écrivain qui, pour exprimer sa pensée, brave un réel péril.

— Nous avons lu avec intérêt, dans *Saint-James Gazette* du 21 mai, un trop court article de bibliographie pratique intitulé : *Books as an Investment*. L'article n'est pas signé, mais nous savons qu'il est dû à un homme tout particulièrement compétent.

— *The Woman's World* (mai), ce beau et élégant journal, qui n'est rédigé que par des femmes, sous la direction de Mr. Oscar Wilde, nous donne, au milieu de beaucoup d'articles intéressants, un essai sur les carrières ouvertes aux femmes (*Field-Work for Women*), par Ouida, avec illustrations de l'auteur, qui ne se contente pas d'être une des premières romancières de ce temps-ci, et quelques pages, signées miss E. Hawker, sur Mme de Récamier.

© 2007 Lyon - Editions « Les marronniers du temps » - http://editions.arbre-gallimard.fr

États-Unis. — M. de Blowitz, le *far-renowned* correspondant du *Times* à Paris, donne au *Harper's Magazine* de New-York (mai) des fragments de ses mémoires concernant ses hauts faits de « reporter », en 1878, à Berlin.

— *The Literary World*, journal bi-mensuel publié à Boston, donne, dans son numéro du 11 mai, une étude assez complète dans sa brièveté, et témoignant d'une véritable connaissance de l'homme et de l'œuvre, sur Edmond Scherer.



FRANCE

— On annonce la mort du félibre Lucien Geoffroy, publiciste, poète, et ancien vice-président de la Société des félibres parisiens (mai).

Originaire du Luc (Var), Geoffroy était venu à Paris en 1855 et avait été activement mêlé au mouvement politique sous l'Empire.

Après l'apparition de *Mireille*, Lucien Geoffroy publia à Paris un volume de poésies provençales remarquables, *Mei Veiado* (*Mes Veillées*).

— M. Urbain Fages, homme de lettres, helléniste érudit, est mort à l'âge de soixante-seize ans (juin). M. Fages avait appartenu au *Mousquetaire*, d'Alexandre Dumas, à la *Revue des Deux Mondes*, où il a publié des études biographiques sur Frédéric Sauvage, Philippe de Girard et Oberkampf, à la *Revue contemporaine*, aux *Tablettes de Paris*, au *Temps*.

— M. Victor Marouck, secrétaire de la rédaction du *Parti Ouvrier*, est mort à l'âge de trente-huit ans (juin).

Victor Marouck avait fait ses débuts dans la presse vers la fin de l'Empire, à l'*Émancipation* de Toulouse, avec Duportal.

— Victor Michal, le poète dont tout le monde a entendu *la Vigne*, *le Chanvre*, *le Haschisch*, *le Songe de Panurge* et cinquante sonnets frappés au bon coin, vient de mourir à la maison Dubois (juin). Michal avait soixante-cinq ans.

— Nous avons à enregistrer la mort d'un de nos plus savants sinologues, M. Maurice Jametel, décédé le 17 mai dernier à l'âge de trente-trois ans. Le regretté maître est mort professeur de langue chinoise à l'École des langues orientales vivantes de Paris. Après avoir été interprète et chancelier de la légation de France à Pékin, puis chargé du consulat français à Hong-Kong, il remplit une mission sur les côtes de la Corée; mais l'état de sa santé l'obligeant à retourner en Europe, il fut appelé au consulat général de Naples, puis à celui de Riga. Depuis trois ans il occupait la chaire de langue chinoise.

Il a composé différents ouvrages: un *Essai sur l'épigraphie chinoise au Tibet*, une traduction d'un *Traité sur la fabrication de l'encre de Chine, la Corée avant les traités, la Chine inconnue* (souvenirs d'un collectionneur) ; *Pékin* (souvenirs de l'Empire du Milieu).

Universellement aimé pour l'aménité de son caractère et la sûreté de ses relations, M. Jametel a laissé d'unanimes regrets.

— M. Léon Puiseux, ancien inspecteur d'académie à Versailles, ancien directeur de l'École normale d'Auteuil, inspecteur général honoraire de l'instruction publique, vient de mourir (juin).

Historien distingué, il avait publié plusieurs ouvrages très remarquables sur les guerres anglo-normandes.

— M. Terrel des Chênes, publiciste distingué, est décédé à Anjou (Isère). Il traitait avec une grande compétence toutes les questions de viticulture et d'œnologie. On lui doit un excellent appareil pour le chauffage des vins (fin mai).

— Nous apprenons la mort de notre confrère Eugène Véron, décédé aux Sables-d'Olonne (mai). Après avoir passé par l'École normale, Eugène Véron, qui s'était fait recevoir agrégé des lettres, resta quelques années dans l'Université, et se voua ensuite à l'enseignement libre, puis au journalisme. Il prit, en 1868, la rédaction en chef du *Progrès de Lyon*, et fonda en 1871, dans cette ville, la *France républi-*

caine, qui fut supprimée par arrêté de M. Ducros, alors préfet du Rhône. En 1875, il fut appelé à la direction de la publication hebdomadaire illustrée, *l'Art*.

M. Véron a publié plusieurs ouvrages d'économie politique et d'histoire, et notamment : *Des Associations ouvrières de production, de consommation et de crédit; Histoire de la Prusse depuis Frédéric II jusqu'à Sadowa; Histoire de l'Allemagne depuis Sadowa*.

ÉTRANGER

Allemagne. — On annonce de Leipzig la mort (22 mai) du professeur Gustav Adolf Ludwig Baur, né le 14 juin 1816. C'était un des théologiens les plus en renom d'Allemagne.

— L'auteur des *Germaniens Völkerstimmen* et de beaucoup d'autres œuvres, y compris des poésies en anglais et en grec, M. J. M. Firmenich, est mort (mai) à Bonn, âgé de quatre-vingt-deux ans.

— On annonce la mort, dans sa soixante-septième année (6 mai), du Dr H. G. Reichenbach, botaniste, à qui l'on doit, entre autres ouvrages, *Icones Floræ Germanicæ et Helveticæ*. Il était professeur de botanique et directeur du Jardin botanique à Hambourg.

Angleterre. — Un archéologue anglais distingué, M. William Beamont, auteur de *A History of the Castle of Halton and the Priory of Abbey of Nortan* et de beaucoup d'autres ouvrages, est mort le 6 juin, à l'âge de quatre-vingt-douze ans.

— Miss Agnes Catlow, écrivain qui a fait beaucoup pour vulgariser la botanique dans son pays, est morte (mai) à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

— Un érudit de haute valeur, surtout connu par ses travaux sur Aristote, Mr. Henry William Chandler, est mort récemment.

— On annonce la mort du Dr Crombie (juin), professeur de *Biblical Criticism* à l'Université de Saint-Andrews (Écosse).

— Nous avons appris la mort (mai) de Mr. Evans, érudit anglais distingué. Il était professeur de grec à Durham.

— Mr. John Henry Onions, professeur et érudit distingué, est mort à Oxford, le 22 mai. Il était né en 1852.

— Un publiciste de talent, Mr. Martin Richard Sharp, vient de mourir (mai). Il avait été longtemps le rédacteur en chef du journal *The Guardian*.

— Le révérend W. H. Simcox, érudit bien connu en Angleterre, malgré son jeune âge, est mort récemment (mai).

— Nous apprenons la mort (22 mai) du Dr William Wright, correspondant de l'Institut, professeur d'arabe à Cambridge et auteur de nombreux ouvrages philologiques. Il était né en 1830.

Autriche. — Un des professeurs les plus distingués de la Faculté de médecine de Vienne, M. Breisky, vient de mourir (mai). Il a fait faire de grands progrès à la gynécologie. Il était né en 1832.

États-Unis. — Un publiciste des États-Unis, qui a beaucoup travaillé dans le journalisme et pour le théâtre, Mr. George Henry Calvert, est mort à Newport, le 24 mai, à l'âge de quatre-vingt-six ans.

— Nous apprenons la mort (16 mai) de Mr. Allen Thorndyke Rice, rédacteur en chef du *North American Review*, et un des propriétaires du journal parisien *le Matin*. Il venait d'être nommé ministre plénipotentiaire en Russie. Il était né le 18 janvier 1853.

Mexique. — M. Diaz Covarrubias, géographe distingué, ancien sous-secrétaire des travaux publics, consul général des États-Unis mexicains en France, est mort subitement à Paris (mai).

Portugal. — M. Édouard Coelho, directeur propriétaire du *Diario Noticias* de Lisbonne, est mort à la suite d'une longue maladie (mai).

L'Administrateur-Gérant : A. Sauphar.

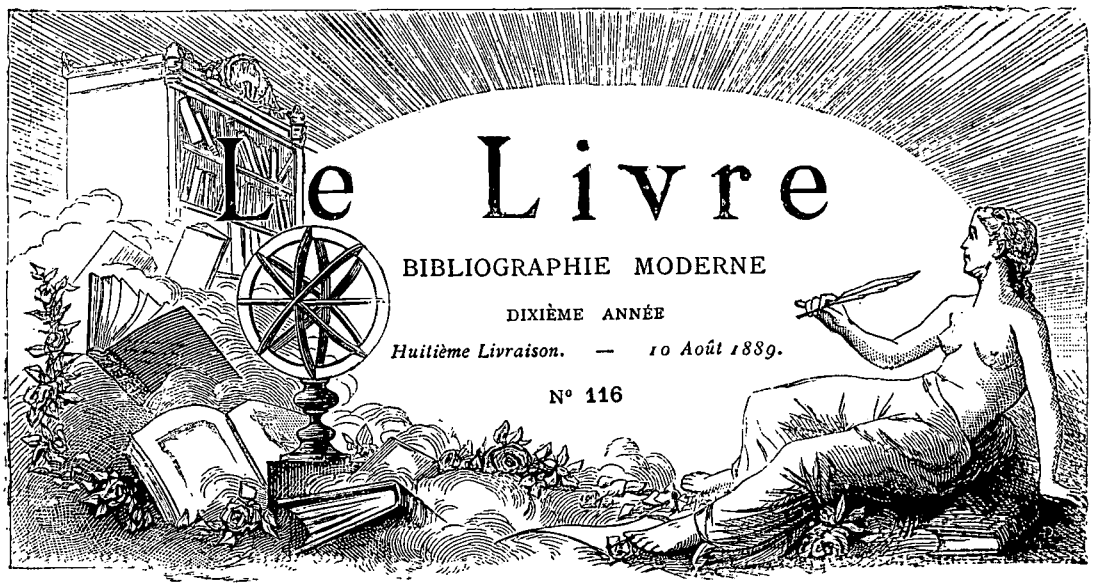

L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Le Livre du jour, par B.-H. GAUSSERON. — **Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Histoire. — Beaux-Arts. — Géographie. — Bibliographie. — Mélanges. — Gazette bibliographique. — Causerie. — Documents bibliographiques, etc.**

LE LIVRE DU JOUR

AMY-ROBSART. — LES JUMEAUX, par Victor-Hugo.

Les maisons Hetzel et Quantin viennent de mettre en vente le cinquième volume des œuvres posthumes de Victor Hugo. Comme le premier [1], c'est un volume dramatique [2]. Comme le premier, mais pour des raisons autres, il excitera au plus haut point la curiosité, et — j'en sais quelque chose puisque je viens de le lire, — l'assouvira d'admiration.

La main de Victor Hugo est sur ce siècle. Littérairement elle l'a pétri, et si, bon gré mal gré, il en conserve l'empreinte, c'est que, même après la mort du poète, la main ne le lâche pas. Ce serait chose piquante, — et non sans utilité, — que de rechercher de nos jours combien procèdent encore de Hugo qui ignorent les *Ballades* et les *Orientales*, qui haussent les épaules à ses drames, qui, de bonne foi, le déclarent usé, rance, rococo, poncif, romantique en un mot, et qui ne sont, eux, de quelque nom dont ils s'affublent, que les rejetons lointains, malingres et méconnaissables de ce tronc puissant, que les lunes blafardes, froides et plus ou moins échancrées, de ce soleil!

Le grand intérêt de la publication nouvelle c'est de nous montrer le talent dramatique de Hugo sinon dans l'œuf, du moins traînant encore sa coquille, comme le jeune poulet qui court dès qu'il est né. Nous avons ici le texte d'un drame dont l'histoire nous a été racontée plus d'une fois, mais que nous pouvions croire perdu. Victor Hugo avait dix-neuf ans lorsque Soumet lui proposa d'écrire, en collaboration avec lui, une pièce tirée du roman de Walter Scott, le *Château de Kenilworth*. Des divergences de vue — Victor Hugo voulait déjà introduire dans le drame le rire auprès des larmes, le grotesque à côté de la terreur — se produisirent, et chacun des deux colla-

1. *Le Théâtre en liberté.*

2. *Œuvres inédites de Victor Hugo. — Drame. — Amy Robsart. — Les Jumeaux.* — Paris, J. Hetzel et Cie; Maison Quantin, 1889, un vol. in-8°, 267 p. Prix 6 fr.

borateurs reprit sa part de la pièce, pour la terminer à son goût. Soumet fit une *Emilia*, qui eut quelque succès au Théâtre-Français avec Mlle Mars. Victor Hugo acheva son drame, qu'il appela *Amy Robsart*, et, peu curieux de faire jouer une pièce dont le sujet était emprunté, le laissa dormir au fond d'un tiroir. Plus tard, en 1828, son jeune beau-frère, Paul Foucher, qui cherchait, sans y réussir, à se produire au théâtre, apprit par M. Soumet l'existence d'*Amy Robsart* et demanda à Victor Hugo l'autorisation de la porter à l'Odéon, comptant se faire ouvrir ainsi des portes qu'il n'avait pas pu forcer. La pièce, grâce au nom murmuré de Victor Hugo, fut reçue avec empressement. Mais elle fut extrêmement sifflée. « On a joué hier à l'Odéon, disait, le lendemain, le *Journal des Débats*, un drame en cinq actes, Amy Robsart, emprunté au *Kenilworth* de Walter Scott, et qui, traité déjà sur trois théâtres différents, reparaissait pour la quatrième fois, sans autre avantage que d'avoir été allongé outre mesure et déparé par une foule de locutions triviales. Les sifflets et les éclats de rire ont fait justice de cette vieille nouveauté. »

L'auteur de *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, auquel les éditeurs ont emprunté le récit de ce qui précède pour servir d'introduction, ajoute, non sans une légitime fierté : « M. Victor Hugo, qui voulait bien donner le succès, ne voulut pas donner la chute ; il écrivit immédiatement dans les journaux que les passages sifflés étaient de lui », et la pièce fut retirée le même jour.

Amy Robsart, qui date, comme on le voit, du commencement d'un siècle maintenant à son déclin, semblera moins vieille au lecteur d'aujourd'hui qu'au public distingué du *Journal des Débats* d'alors. La lutte de l'ambition et de l'amour dans l'âme faible et passionnée de Leicester, la duplicité froide et prête à tout de Varney, la hautaine figure d'Élisabeth, implacable dans sa tendresse autant que dans sa haine, l'ingénuité et l'héroïsme du cœur vierge et ardemment épris d'Amy Robsart, tout, jusqu'aux personnages secondaires comme le père d'Amy, le sorcier Alasco et le bateleur Flibbertigibbet, est dessiné nettement, d'un trait ferme et sûr, et possède cette vie personnelle qui fait, des fantômes nés dans l'imagination du poète, autant d'êtres distincts, souvent plus réels et plus suggestifs d'intérêt et d'émotion que les créatures en chair et en os, au milieu desquelles nous passons indifférents.

Je ne m'attarderai pas à rappeler la donnée du drame. Depuis que Walter Scott l'a tirée de sa chrysalide historique, la touchante histoire a fait frissonner et pleurer des générations de lecteurs. Est-il besoin de dire que Victor Hugo, loin de lui enlever rien de son intensité, y a ajouté plutôt ? L'horreur de la catastrophe au dernier acte, l'incendie, l'effondrement final où les persécuteurs sont abîmés après leur douce et innocente victime, avec, ricanant au-dessus, la figure grimaçante de l'étrange justicier Flibbertigibbet, forment un tableau où se condense avec une incomparable énergie toute la terreur tragique.

On me dispensera aussi de rechercher les locutions triviales qui choquèrent si fort le goût épuré du *Journal des Débats* de 1828. La délicatesse des puristes de ce temps-là semblerait fort ridicule même aux puristes du nôtre. Je préfère noter un passage où la simplicité de l'expression atteint le sublime, et remue le cœur à fond. Varney a comploté d'enlever Amy Robsart du château de Kenilworth, et, pour supprimer toute résistance, il lui envoie un breuvage soporifique par la femme qui la sert ; cette femme le lui apporte comme une potion calmante, de la part du concierge Foster, dont Amy connaît le dévouement.

Acte III.

Scène II. — AMY *seule.*

Esprits simples qui s'imaginent que les plaies de l'âme peuvent se guérir avec les remèdes du corps, que le désespoir n'est qu'une maladie, et qu'on peut rendre le sommeil à des yeux qui ne peuvent plus même pleurer ! A quoi bon boire ceci ?... Cependant ces bons serviteurs qui m'ont préparé ce breuvage, qui se sont dit : « Cela fera du bien à notre pauvre maîtresse ! » dédaignerais-je leurs soins ? Il n'y a plus au monde que ces deux cœurs qui s'intéressent à moi, il n'y a plus que ce concierge et cette servante qui aient pitié de la comtesse de Leicester ; puisqu'ils veulent me soigner, je leur dois au moins de me laisser faire... Buvons. (*Elle prend le gobelet et le porte à ses lèvres.*)

Une Voix, comme de l'intérieur des murs. — Ne buvez pas !

AMY, *s'arrêtant.*

Qui me parle ? (*La porte d'Alasco s'ouvre et donne passage à Flibbertigibbet, qui se place d'un bond en face de la comtesse*).

FLIBBERTIGIBBET.

Moi, noble dame. Ne buvez pas !

AMY, *étonnée.*

Vous ! qui êtes-vous ?

FLIBBERTIGIBBET.

Ne reconnaissez-vous pas le pauvre lutin à qui vous avez sauvé la vie ?

AMY.

Ah ! c'est vous !... Mais n'étiez-vous pas en prison ?

FLIBBERTIGIBBET.

Oui, dans la tour de Mervyn, la tour des oubliettes, sous les verrous d'un affreux cachot, où l'on pénètre par un inquiétant couloir dont le parquet sonne terriblement creux !

© 2007 Lyon — Éditions « Les marionnettes du temps » — www.editions-lyon-3.fr

AMY.

Vous avez donc pu vous en échapper ?

FLIBBERTIGIBBET.

Je doute que, malgré ma prestesse de lutin, j'aie pu opérer ce prodige. J'ai été tiré de là par un vieux diable, de son nom terrestre Alasco. Un passage secret, ménagé dans l'épaisseur du mur, communiquait de ma cellule au laboratoire. Oh ! ce n'est pas par bonté d'âme qu'il m'a délivré, ce cher Alasco ! Il a fait ses conditions. On me chargeait de la délicate mission de vous enlever d'ici endormie. Endormie de quelle espèce de sommeil ? je l'ignore. J'ai pu saisir quelques mots d'un rapide colloque entre votre Varney et mon Alasco. Varney venait chercher une boisson commandée par lord Leicester et destinée à lady Leicester. Cette boisson, la voilà.

AMY.

Et qu'est-ce que c'est que cette boisson ?

FLIBBERTIGIBBET.

Il n'y a pas à s'y méprendre. Elle sort de la cuisine d'Alasco; c'est du poison !

AMY.

Du poison ! Et c'est Leicester qui me l'envoie?

FLIBBERTIGIBBET.

C'est lui qui a commandé pour vous ce breuvage.

AMY.

Mon Dieu, pardonnez-moi ! (*Elle reprend le gobelet et le porte vivement à ses lèvres*).

FLIBBERTIGIBBET, *l'arrêtant.*

Que faites-vous, madame ? C'est du poison, je vous dis ! Ne m'avez-vous pas entendu ?

AMY.

Sans doute, j'ai entendu; mais, puisque c'est Leicester qui l'envoie, ce poison, il faut bien que je le boive. (*Elle porte de nouveau le gobelet à ses lèvres : Flibbertigibbet le lui arrache.*)

FLIBBERTIGIBBET.

Non ! vous m'avez sauvé la vie, c'est mon tour ! Au diable cette liqueur du diable ! (*Il jette le gobelet à terre*). Vous verrez qu'avant une heure ce plancher sera aussi noir que s'il avait été brûlé par le triple souffle de Cerbère.

AMY, *l'œil fixé sur le breuvage répandu.*

Qu'avez-vous fait, et que vais-je devenir, maintenant que je n'ai plus de poison ?

Je ne connais, dans les chefs-d'œuvre dramatiques de tous les temps, rien de plus grand que ce simple mot.

Au surplus, quand on parle de ce beau drame comme d'une œuvre de jeunesse, on a raison et on a tort. Le poète oublie un temps ce qu'il a fait étant jeune; mais il l'aime inconsciemment, et le souvenir s'en réveille un jour. C'est ainsi que beaucoup plus tard, cette *Amy Robsart* qui, après l'orageuse soirée de l'Odéon, dormait dans les papiers de Victor Hugo, sollicita tout à coup son esprit, si bien qu'il la reprit, la retoucha et en fit l'ouvrage achevé dont je viens d'essayer de donner une idée au lecteur. On doit à la vérité d'insister sur ce point.

La reprise du *Henri III* d'Alexandre Dumas a été un succès; Richepin vient de donner un drame conçu à la façon romantique et qui a été un succès. D'autres expériences, beaucoup d'indices décisifs marquent que les vieilles sources d'émotion ne sont pas taries, et que, malgré ceux qui prétendent avoir changé tout cela, les fibres du cœur vibrent encore à leur ancienne place. Ceci étant, je ne plaindrais point le directeur qui, dans des conditions de mise en scène et d'exécution dignes de Victor Hugo, offrirait au public de 1890 la pièce que siffla si bien un soir le public de 1828.

Et le nom de l'auteur n'y serait pour rien. *Amy Robsart* est un drame intéressant et émouvant; mais il tient une place à part dans l'œuvre de Victor Hugo : lorsque Victor Hugo en a donné le premier jet, le dramaturge qu'il fut plus tard n'était pas encore né. Je ne m'étonne point, pour mon compte, qu'il l'ait abandonné à Paul Foucher, pas plus que je ne m'étonne qu'il ait songé à le parachever depuis. Au point où il est, l'ouvrage est bon et peut, sans faire appel à la religion des souvenirs, par ses seuls mérites, se soutenir à la scène.

La seconde partie de ce nouveau volume d'œuvres inédites est occupé par un drame en vers, resté incomplet, et intitulé *les Jumeaux*. Victor Hugo l'écrivait en 1839, entre *Ruy Blas* et *les Burgraves*. Pourquoi s'est-il arrêté au milieu du troisième acte ? L'avertissement des éditeurs, qui compare heureusement cette composition fragmentaire au premier état des eaux-fortes de Rembrandt — ou de tout autre grand graveur — que plus d'un amateur préfère à l'état définitif, ne nous le dit pas. Quoi qu'il en soit, le fragment est d'une grande vigueur et, par endroits, d'une merveilleuse beauté. Rien n'est absolument fini; les proportions ne sont pas réglées; des développements trop touffus embarrassent la marche de l'action, comme une végétation trop luxuriante embarrasse les pieds de l'explorateur dans les forêts tropicales. Quelques-uns même sont pénibles et mal venus, comme le boniment du saltimbanque Tagus, qui ne me paraît pas de nature à susciter chez les bourgeois et manants qui l'écoutent, la « vive sensation » que le jeu de scène indique. Mais, comme l'ensemble est d'un effet colossal, modelé d'un pouce souverain, pénétré d'horreur tragique et de pathétique tendresse ! Comme on y reconnaît le maître des larmes et du rire, celui qui sait à son gré faire siffler l'ironie, déchaîner la colère, angoisser et fendre le cœur !

Le sujet choisi est un sujet mystérieux, qui a vivement intrigué les esprits pendant la période romantique. Alexandre Dumas, Paul Lacroix, d'autres encore, ont trouvé dans l'histoire de l'Homme au masque de fer une source d'intérêt dramatique et de pitié, dont ils ont tiré parti suivant les forces et les tendances particulières de leur talent respectif. Peut-être est-ce à cela qu'il faut attribuer l'inachèvement du drame commencé par Victor Hugo. Traité par tant de mains, le sujet a pu lui sembler, au courant de son travail, décidément trop défloré, et il se sera résolu à ne pas ajouter son *Masque de fer* à ceux que multipliaient ses contemporains.

Quoi que vaille cette hypothèse, il n'en reste pas moins que les deux actes et demi des *Jumeaux* sont emportés par le même souffle poétique que les grandes œuvres du Maître, et que j'ai éprouvé maintes fois, en les lisant, la suprême jouissance que seuls donnent les beaux vers.

Les images imprévues et saisissantes abondent, là, comme dans ses autres poèmes.

L'esprit de Mazarin est la seule fenêtre
Par où le roi regarde...

Le temps sert celui qui diffère.
Tenez votre âme prête. Attendez. Laissez faire,
Laissez sur tous ces fronts, éveillés ou dormants,
S'ouvrir la main de Dieu, pleine d'événements!

... Pour vieillir un pauvre homme, Brézé,
Vois-tu, dix ans d'exil valent vingt ans de vie.

... Mon Dieu,
Protégez, vous espoir du navire qui sombre,
Cet enfant que le sort emporte à travers l'ombre!

Je ne sache pas que le drame grec ait trouvé une plus saisissante image de l'irrésistible fatalité.

Et plus loin, — Mazarin fait au roi le tableau des exigences ruineuses des princes :

Tout, dans l'arbre, est gourmand, jusqu'aux branches [cadettes.

Puis, s'excusant, il se grandit, s'exalte et fait en termes magnifiques sa propre apothéose :

Quand Dieu dans mon cercueil me criera: Qu'as-tu [fait?
Je pourrai dire : O Dieu, l'onde a battu ma tête;
Quand je suis arrivé tout n'était que tempête;
L'esprit des temps nouveaux, l'esprit du temps ancien,
Luttaient; c'était terrible, et vous le savez bien!
Louis onze a livré la première bataille;
François premier, venu pour élargir l'entaille,
Est mort à l'œuvre avant que le géant tombât;
Richelieu n'a pas vu la fin du grand combat;
Tous ces hommes, suivant leur loi haute et profonde,
Ont fait la guerre. — Moi, j'ai fait la paix du monde!

Là aussi le poète est le *vates*, le voyant qui, dans l'histoire passée, voit l'histoire à venir, la voix qui, en chantant ce qui s'est passé, prédit ce qui se passera.

Le programme que Mazarin se pose a-t-il donc changé de nos jours? ou n'est-il pas redevenu plus pressant que jamais?

Paris qu'on peut atteindre en deux ou trois journées
Est presque à la frontière. Il doit être au milieu.
J'y parviendrai sans bruit, sans guerre...

Si l'on aime l'actualité, où trouver un tableau plus vivant et plus réel, dans sa sanglante ironie, que celui que le comte Jean de Créqui, déguisé en Guillot-Gorju, trace de son temps :

Que si quelqu'un de vous maintenant me demande
A quoi bon ces haillons que j'emprunte aux ribleurs,
C'est mon secret, j'entends le garder. Et d'ailleurs
C'est l'habit de ce siècle ignoble, fourbe, oblique!
Siècle où rien n'a grandi que la honte publique!
Où notre œil, quelque part que nous pénétrions,
Ne voit que charlatans, baladins, histrions!
Farce où se perd l'honneur de tous! — le mien, le [vôtre!
Retz est sur un tréteau, Mazarin sur un autre.
L'Autriche est le souffleur qui tient le manuscrit.
Or, moi, Jean de Créqui, gentilhomme et proscrit,
Messieurs, puisque la France, à qui la pudeur manque,
Est aux comédiens, je me fais saltimbanque!

Un double amour traverse le drame et lui donne la vie : l'amour ineffablement paternel de Jean de Créqui pour Alix de Ponthieu, sa fille illégitime qui ne doit même pas, par respect pour sa mère morte, savoir qu'il est son père, et l'amour romanesque et pur, mais sincère et profond, d'Alix pour le prisonnier au masque de fer, qu'elle a, par hasard, un jour, entrevu, et qu'elle s'est juré de sauver.

Écoutez Jean de Créqui parler de cette jeune fille, dont il a besoin comme la plante a besoin de soleil.

En quatre mots, voici ce que j'ai dans le cœur.
Banni depuis dix ans, mon âme était en France,
Toute mon âme, hélas! toute mon espérance,
— Un enfant, — mon bonheur, mon remords, mon [devoir...
Un enfant, jeune fille aujourd'hui... Mais pourquoi
Vous confier des détails qui ne touchent que moi?
D'ailleurs ce secret triste est muré dans la tombe.
Elle ignore elle-même, humble et pure colombe,
Et ne saura jamais pourquoi je l'aime ainsi.
Messieurs, voilà dix ans, oui, dix ans ce mois-ci,
Que je n'ai vu cet ange! — Eh bien, je ne puis vivre
Sans entendre sa voix, musique qui m'enivre,
Sans voir ses yeux, flambeaux de mes regards troublés,
Sans elle enfin! — Plaignez les pauvres exilés!
Puis autour d'elle aussi tout s'en va, tout décline.
Je crois vous avoir dit qu'elle était orpheline?
Elle a besoin de moi. Depuis quatre ans passés,
— Ils ont intercepté mes lettres, — je ne sais,
Mais j'ai perdu sa trace. Où vit-elle à cette heure?
Je l'ignore. O mon Dieu! pour la revoir, — j'en pleure!

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » éditions ainay@free.fr

— Pour pouvoir être en France et vivre à ses côtés,
J'ai prié, supplié, j'ai fait cent lâchetés,
J'ai dit à Mazarin qu'il était un grand homme,
J'ai fait écrire au roi, de Madrid et de Rome.
Rien! on n'a pas voulu me laisser revenir.
Alors je me suis dit : il est temps d'en finir!
Voilà pourquoi, proscrit, j'arrive en cette ville;
Pourquoi sous cet habit, livrée étrange et vile,
J'entre en un formidable et sombre événement,
Où Dieu m'aide, et qui va peut-être en un moment
Changer, d'une secousse effrayante et profonde,
La forme de la France et la face du monde.

Voici maintenant les cris du *Jumeau*, du jeune homme au masque de fer, après la liberté.

Vivre dans deux cachots à la fois, jour et nuit!
Oui, les bourreaux — Seigneur! quel dessein est le [vôtre? —
Ont mis mon corps dans l'un, mon visage dans l'autre.
— Oh! ce masque est encor le plus affreux des deux!

Il semble se mirer devant la glace de Venise posée sur la table.

Parfois dans ce miroir un fantôme hideux
Me fait peur quand je passe et marche à ma rencontre.
C'est moi-même! Aux barreaux aussi, quand je me [montre,
Je vois le laboureur s'enfuir épouvanté!

Il s'assied et rêve.

Le sommeil ne met pas mon âme en liberté.
Dans mes songes jamais un ami ne me nomme :
Le matin, quand j'en sors, je ne suis pas un homme
Allant, venant, parlant, plein de joie et d'orgueil,
Je suis un mort pensif qui vit dans son cercueil.
— C'est horrible! — Jadis, — j'étais enfant encore, —
J'avais un grand jardin où j'allais dès l'aurore,
Je voyais des oiseaux, des rayons, des couleurs,
Et des papillons d'or qui jouaient dans les fleurs!
Maintenant!...

Il se lève.

Oh! je souffre un bien lâche martyre!
Quoi donc! il s'est trouvé des tigres pour se dire :
— Nous prendrons cet enfant, faible, innocent et beau,
Et nous l'enfermerons, masqué dans un tombeau!
Il grandira, sentant, même à travers la voûte,
L'instinct de l'homme en lui s'infiltrer goutte à goutte;
Le printemps le fera, dans sa tour de granit,
Tressaillir comme l'arbre et la plante et le nid;
Pâle, il regardera, de sa prison lointaine,
Les femmes aux pieds nus qui passent dans la plaine;
Puis, pour tromper l'ennui charbonnant de vieux murs,
Sculptant avec un clou tous ses rêves obscurs,
Il usera son âme en choses puériles;
Vous creuserez son front, rides, sillons stériles!
Les semaines, les mois et les ans passeront;
Son œil se cavera, ses cheveux blanchiront;
Par degrés, lentement, d'homme en spectre débile
Il se transformera sous son masque immobile.
Si bien qu'épouvantant un jour ses propres yeux,
Sans avoir été jeune, il s'éveillera vieux!
— Oh! je le suis déjà. Mon âme est bien lassée!
Enfant par les terreurs, vieillard par la pensée,
Homme jamais! Mon Dieu, vous êtes sans pitié!

Il se jette dans le fauteuil, la tête et les bras à plat sur la table, comme abîmé dans son désespoir. Après un instant de silence, il se lève péniblement et va de nouveau examiner le rayon de lumière qui, pendant toute la scène, se meut insensiblement sur le pavé.

Il n'a pas du trajet encore fait la moitié.

Il laisse tomber sa tête avec angoisse et semble se replonger dans sa rêverie.

O ma mère! pourtant je vous aurais aimée!
— J'étouffe! —

Il va à la fenêtre du fond, monte les marches et regarde dans la campagne.

Dieu! là-bas, comme cette fumée
Monte blanche et joyeuse et s'en va dans le ciel!

Au fond du cachot, du haut des marches.

— Quoi! l'homme fait sa gerbe et l'abeille son miel!
Quoi! le fleuve s'enfuit! quoi! le nuage passe!
L'hirondelle des tours s'envole dans l'espace,
La nature frissonne et chante dans les bois,
Tout est plein de concerts, de murmures, de voix,
Tout est doux, tout est beau sur la terre où nous [sommes;
Et rien ne dit au monde, et rien ne crie aux hommes :
Vous êtes tous heureux! vous êtes libres, vous!
Eh bien! dans ce donjon, là, sous de noirs verrous,
Privé de brise fraîche et de chaude lumière,
Enviant sa fumée à la pauvre chaumière,
Un prisonnier languit, que les cachots tueront,
Dont nul ne sait le nom, dont nul n'a vu le front,
Un mystère vivant, ombre, énigme, problème,
Sans regard pour autrui, sans soleil pour lui-même!
Triste et morne captif, ô comble de douleurs,
Qui pleure sans pouvoir même essuyer ses pleurs!

Il revient sur le devant du théâtre.

— Oh! baigner un seul jour, dans l'air qui partout [vibre,
Mes cheveux, ma poitrine et mon visage libre,
Et puis mourir! — Mais non, jamais! — Masque [odieux!

Il cherche, de ses deux mains, à arracher son masque.

Jamais pour déployer mes ailes dans les cieux,
Jamais pour m'envoler fier dans l'azur splendide,
Je ne pourrai te rompre, affreuse chrysalide!
O rage!...

J'ai assez cité pour donner l'appétit de ce régal, la concupiscence de ces beautés.

Je ne sais où, je lisais que cette œuvre n'ajoutera pas grand'chose à la gloire du maître. Que veut-on qu'une œuvre — tout chef-d'œuvre fût-elle — ajoute à la gloire de Victor Hugo? Ce que je peux dire, et ce que mes lecteurs ont senti comme moi, c'est que ce fragment de drame, qui a pour titre *les Jumeaux*, augmente de tout un torrent le réservoir de jouissances littéraires où, ardente et inassouvie, s'abreuve éternellement l'Humanité.

B.-H. GAUSSERON.

© 2007 Lyon — Éditions « Les marionnettes du temps » — http://editions.arbre-gallerie.fr

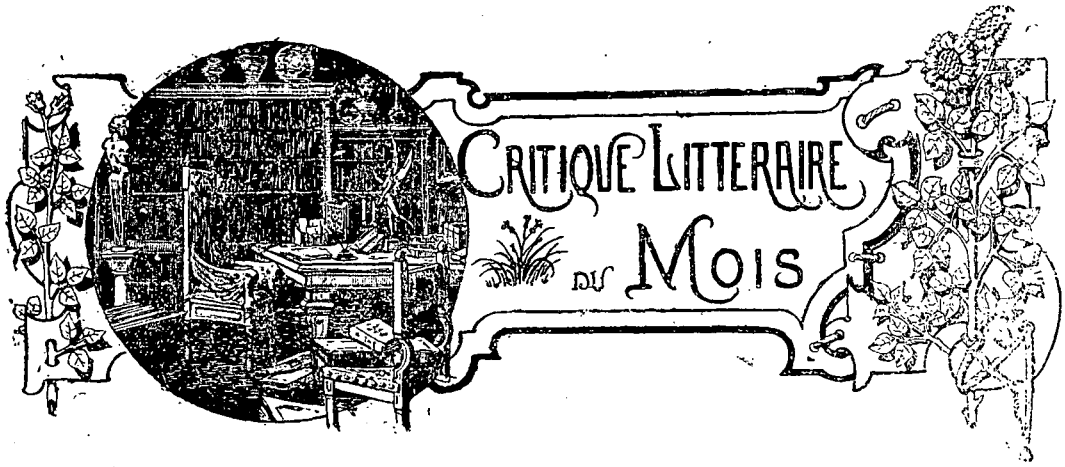

ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES

P'tit Mi, par René Maizeroy, Paris, Victor Havard, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

René Maizeroy, continuant la brillante série d'études amoureuses qu'il intitule *les Parisiennes,* vient de faire paraître *P'tit Mi*, un nouveau roman de passion, dont l'ardeur continue, l'inassouvissement enragé, ne le cèdent en rien à ses précédentes œuvres. Tout, dans ce livre, est aveuglément soumis à l'amour comme à la grande force fatale brisant les corps, bouleversant les cœurs et courbant l'humanité à sa guise sous un joug de fleurs et de fer. *P'tit Mi*, le sobriquet donné par Mme de Serpenoise à son amant Georges d'Armagnol, est une de ces natures de jeunes noceurs Parisiens, viciés dès le berceau, sans scrupules, sans foi, sans amour vrai, qui sont de simples débauchés, cherchant le plaisir partout où il peut se trouver, sous quelque forme que ce soit. Il devient très facilement l'amant de la femme du préfet des Basses-Cévennes, M. de Serpenoise, son supérieur et son ami ; la malheureuse créature, hypnotisée par lui, ne voyant plus que par lui, après une vie très sage, roule dans cette faute comme dans un lac de boue d'où elle ne pourra plus sortir. A l'étude d'amour se joint une peinture de la bataille électorale dans le Midi, sous la présidence du maréchal de Mac-Mahon : c'est un tableau très coloré, très mouvant, qui contribuera au succès du livre.

L'Abbé Coqueluche, par Léo Trézenik, Paris, Chacornac, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

La curieuse et fort simple histoire de province que Léo Trézenik appelle *l'Abbé Coqueluche*, a une grande saveur de sincérité, de franchise émue, en même temps qu'elle touche aux fibres du cœur par la grâce de son affabulation. Si *l'Abbé Coqueluche,* le héros de l'aventure, le joli et séduisant vicaire Boucher, intéresse jusque dans son crime, lorsqu'il devient pour un instant l'amant charnel de la nièce de son curé, de la touchante et mystique Marie, le docteur Boucher, le frère du séducteur, attire par la grandeur sereine de son silencieux dévouement, lui qui épouse la pauvre fille séduite ; nul ridicule ne peut rejaillir sur son acte de courage accompli avec une admirable sérénité, le dévouement des âmes hautes. Cette modeste et peu tapageuse histoire, l'écrivain a su en faire quelque chose par l'art dont il l'a enveloppée, par le talent déployé à la conter, par le soin de la phrase et l'absorbante préoccupation du style. Elle est écrite par un lettré pour des lettrés, mais elle ira remuer le cœur de tous, car elle s'adresse à tous.

Pile ou Face, par A. Claveau, Paris, Victor Havard, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

On sait la jolie forme d'art que revêtent les écrits de M. A. Claveau, dont le pseudonyme *Quidam* est connu de toute la littérature ; aussi est-ce un véritable régal pour les gourmets de sensations fines, de choses délicates, d'aperçus humoristiques et mordants que d'avoir entre les mains un volume de lui. Toutes ces qualités, toutes ces séductions, nous les retrouvons dans ce livre *Pile ou Face*, où il passe des questions d'amour aux curiosités de Paris, de la psychologie religieuse au patriotisme, où il cingle d'une plume griffante et fouettante nos filles savantes, les chaussettes bleues, comme il les baptise spiri-

tuellement. Jamais il n'a été plus brillant, plus éloquent, ni plus amusant que dans cette nouvelle œuvre que personne ne voudra ignorer.

Passionnément, par ALBERT DELPIT, Paris, Paul Ollendorff, 1889. Un vol. in-18 jésus. Prix: 3 fr. 50.

Sous le titre général *un Monde qui s'en va*, Albert Delpit a entrepris d'écrire toute une série d'études qui seront la peinture, non pas seulement de la société actuelle, mais surtout des côtés spéciaux par lesquels elle tranche sur les mœurs et les coutumes d'autrefois. Il y a là, en effet, une veine très originale à exploiter pour un romancier. Albert Delpit, dans *Passionnément* nous fait pénétrer immédiatement en plein milieu riche et mondain et nous montre son héros, Edmond Sorbier, engagé dans une de ces liaisons dangereuses, d'où naissent parfois les plus grandes souffrances de la vie. Amant passionné et adoré d'une merveilleuse veuve anglaise, Mrs Naud Vivian, grande mondaine reçue par la plus haute société, il se séparera brusquement d'elle, après avoir appris, avoir constaté, qu'il est indignement joué et trompé, que cette maîtresse, crue vertueuse et riche, à laquelle il offrait même le mariage, n'est qu'une femme entretenue, devant toute sa fortune à des amants différents. Puis, il épousera Geneviève Coraize, une cousine de province, élevée dans un couvent parisien et qui est un des plus adorables types de jeune fille moderne que l'on puisse rêver. Mais Naud Vivian, ne songeant qu'à se venger, parvient à se faire épouser par le tuteur et l'oncle de Geneviève, M. La Faurie, et, une fois devenue ainsi la tante de son ancien amant, elle le fait surprendre par sa femme dans un piège abominable; celle-ci, se croyant trompée, divorce et ne veut plus revoir le mari qu'elle juge indigne. Ce n'est qu'après un an de séparation, un an de tortures, que Naud, se laissant toucher malgré elle par la douleur simple et digne de Geneviève, avoue qu'Edmond n'est pas coupable et que les deux époux ont été victimes d'une machiavélique combinaison imaginée par elle pour se venger d'avoir été délaissée.

Tout le roman, écrit avec une ardeur communicative, dans une langue alerte et colorée, semble vouloir justifier ce titre *Passionnément* qui l'enveloppe et flotte à travers ses pages comme le drapeau de l'amour. Le drame est saisissant, d'une belle allure entraînante; l'auteur a mis dans son œuvre l'ardeur vibrante, la guerroyante conviction qui sont ses qualités maîtresses et lui ont depuis longtemps assuré ses succès de romancier et d'auteur dramatique.

Passionnément passionnera les femmes et fera réfléchir les hommes, les uns et les autres devant se retrouver dans cette brûlante peinture de la fin de notre siècle. G. T.

La Fleur bleue, par GUSTAVE TOUDOUZE. Paris, Victor Havard, 1889. Un vol. in-18; 366 p. Prix: 3 fr. 50.

Titre énigmatique, d'où sort comme un parfum capiteux et subtil. Le dernier mot du livre nous en donne le sens. Garde-toi, dit à sa petite fille une jeune mère qui a cueilli cette fleur et l'a vue sécher sur son sein, garde-toi, pauvre adorée, de la fleur bleue, la fleur perfide qui cache le précipice!... Oh! la fleur bleue, le mensonge de la vie!... Et cette fleur bleue, c'est « la sentimentalité qui masque les sens, qui trahit les forces, qui livre désarmée à la faute ». Dans le cas présent c'est l'éveil à l'amour d'une jeune femme, déjà mère, dont le mari, homme excellent et vulgaire, ne peut ni satisfaire ni diriger des aspirations qu'il ne soupçonne même pas; et elle, en s'abandonnant au bras d'un jeune attaché d'ambassade, élève de son mari, se croit enveloppée, transportée, bercée dans le paradis de l'idéal. Ce drame de l'adultère, dont le fond est aussi invariable et les dehors aussi changeants et multiples que les passions et les appétits de la nature humaine, est ici joué par des personnages bien vivants, ayant chacun une physionomie propre, et groupés avec tant d'art qu'il semble que l'auteur les ait ainsi trouvés agissant, aimant, riant et souffrant autour de lui. Un trait véritablement pris sur le vif et qui prouve de quel observateur l'écrivain est doublé chez M. Toudouze, c'est que les deux principaux acteurs, les deux coupables, la femme adultère et le dérobeur d'honneur, ne sont pas les grandes victimes de leur faute : l'homme y trouve, vers la fin, une cause d'égoïstes ennuis, quelques regrets et des remords passagers dont le souvenir, on le devine, ne l'arrêtera guère à la rencontre de nouvelles amours; la femme, plus profondément atteinte, y puise une leçon qui sera sa sauvegarde pour le reste de sa vie en lui apprenant à limiter ses ambitions de bonheur au calme du foyer et aux joies maternelles; mais l'ami, celui qui a introduit dans la famille de M. Dupotais le jeune Robert de Vitrolles, l'austère et ardent professeur que hantent des visions de réformes sociales et dont le cœur est plein de la double idée de justice et de fraternité, l'honnête et bon Burgan en meurt. Ces choses arrivent dans la vie : les chocs directs laissent parfois souriants ou à peine endoloris ceux qu'ils atteignent, tandis que du contre-coup le voisin est tué.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

M. Toudouze a déployé dans ce nouvel ouvrage les qualités maîtresses qui font de lui un des romanciers les plus remarquables de ce temps. Les caractères sont pétris en pleine pâte humaine; l'intérêt des événements saisit le lecteur dès la première page et ne le lâche plus. L'optimisme myope et sourd de la sensualité satisfaite, les délices et les tortures de l'amour plus fort que le devoir, plus fort que la tendresse maternelle, plus fort que la mort, comme le dit M. de Maupassant, l'égoïsme de l'amant qui surnage dans la tempête de la passion et finalement reste maître, la hauteur d'une âme droite et tendre qu'anime l'honneur et qui se brise, frappée des coups que ceux qu'elle aime le mieux portent à ce qu'elle adore, les grandeurs et les vilenies du cœur chez la femme et chez l'homme mis au jour d'une plume élégante et implacable qui fouille dans les replis les plus secrets et les étale pantelants et vibrants sous les yeux du lecteur, et enfin, une impression de robustesse et de santé sortant de cet ensemble et nous laissant plus vaillants pour continuer la route et la lutte, tels sont les éléments qui assurent à ce beau livre, avec le succès présent, une durée qui n'appartient, dans le domaine de l'art, qu'à l'énergie de l'effort et à la sincérité du talent. B.-H.-G.

Le Disciple, par Paul Bourget. Un vol. in-18 jésus. Paris, 1889. Alph. Lemerre, édit. — Prix : 3 fr. 50.

Voici l'argument substantiel du roman du célèbre écrivain :

Robert Greslou, adepte de la philosophie positiviste, est agréé comme précepteur chez le marquis de Jussat-Randon. Il rêve de séduire la fille de la maison et y réussit ; elle se donne sous l'expresse condition qu'ils mourront tous deux ensuite. Il promet, et l'acte accompli trouve des raisons de ne pas tenir sa parole. Suffoquée de mépris et de dégoût, la jeune fille, sûre d'ailleurs que Greslou ne voulait que faire une expérience psychologique, s'empoisonne. Les circonstances font accuser le pauvre précepteur d'avoir tué Mlle de Jussat. Il passe aux assises. Le frère aîné de la jeune fille a reçu d'elle avant sa mort l'aveu complet. Il cède au sentiment de la justice, dévoile le secret de la morte; c'est l'acquittement de l'accusé, mais, dès que l'amant momentané de sa sœur est remis en liberté, le capitaine de Jussat lui brûle la cervelle.

Ce scénario qui vaudrait autant qu'un autre, même s'il était développé dans la forme d'un drame ordinaire, n'est pour M. Bourget qu'une occasion. La cause finale du roman c'est d'expliquer le pourquoi particulier de la conduite de Robert Greslou, c'est de découvrir et dépeindre les ravages de certaines doctrines en certains cerveaux, et la constitution mentale d'une certaine catégorie de jeunes gens contemporains qui ne seraient pas mal dénommés « pourris de lettres » ; jeunes fats, intelligents et instruits jusqu'à un assez haut degré, mais gâtés par l'orgueilleuse manie de poser pour la galerie, qui les amène à la fin à poser pour eux-mêmes.

Il n'est pas douteux que les admirateurs fidèles de M. Paul Bourget déclarent cette fois encore, ce qu'ils ont affirmé après chacune de ses œuvres : « il est en progrès ». Je ne voudrais point dire qu'ils ont tort. Il s'agit seulement de distinguer : s'agit-il du psychologue et de son art d'analyser les origines, les phases et les combinaisons d'idées et de sentiments? Oui, M. Bourget a montré dans son dernier roman une nouvelle puissance, une implacable attention et une infaillible adresse à enfoncer jusqu'au fond des âmes, juste sur le point tenu, imperceptible presque, son regard d'observateur. Et par la puissance du raisonnement, il reconstitue toute la vie intellectuelle et morale de deux êtres, le maître Adrien Sixte et le disciple Greslou, comme Cuvier, d'après un fragment de tibia reconstituait un mammouth fossile.

L'œuvre de l'analyste psychologue est même plus curieuse en ce qu'il reconstitue une âme vivante, agitée de sentiments, de raisonnements, de passions, qui, pour un moins habile, seraient autant d'obstacles.

S'agit-il d'apprécier M. Bourget comme romancier? le point de vue change. Sans doute on n'a pas le droit de dire : *le Disciple* ce n'est pas un roman, M. Bourget protesterait avec raison.

Rien de plus légitime que de concevoir une forme de roman différente des formes connues. C'est même une originalité dont il aurait quelque raison d'être fier. La question serait de savoir si le roman tel que l'a conçu M. Bourget en composant *le Disciple* intéresse assez fortement; s'il n'a pas plus les qualités d'une œuvre scientifique que d'une œuvre d'art; si par conséquent il n'y a pas méprise soit quant au but soit quant aux moyens.

L'auteur même fait dire au marquis de Jussat, dans *le Disciple* :

— Quand je lis un roman, moi, c'est pour m'amuser.

Et l'on sent clairement quel mépris les Jussat de tout âge et de toute condition inspirent à M. Bourget. Il ne s'arrangerait pas du tout d'être un amuseur; le roman, selon lui, c'est la forme sacrée du verbe contemporain. Il s'en croit un peu le prêtre consacré, sa préface le prouve assez nettement : je ne dis pas le pontife, pour qu'il ne

© 2007 Lyon Editions « Les marronniers du temps » http://editions.arbre-a-livres.fr

puisse être attribué un sens satirique à mon appréciation. Prendre le roman pour un amusement, c'est un outrage à ce genre littéraire ; et pour le relever de cette indignité, M. Bourget ne craint pas de temps en temps d'écrire un livre ennuyeux, après en avoir produit de passionnants et d'émouvants.

C'est très brave, et il est récompensé de sa bravoure désintéressée puisque, par milliers, les lecteurs les plus « barbares » dans le sens où son héros Greslou use de ce mot, achètent et lisent *le Disciple* comme ils ont acheté et lu *André Cornélis*. La tendance de M. Bourget marquée dès son début, est de simplifier le plus possible la matière d'un roman, et de porter tout l'intérêt sur l'analyse psychologique. Il arrivera de la sorte quelque jour, à présenter comme roman, la simple analyse très fouillée d'un *cas,* comme ceux qui servent à M. Ribot pour ses merveilleuses monographies des maladies de la volonté, de la mémoire, de la personnalité.

Si je me souviens bien, j'ai ici même, à propos d'un précédent ouvrage de M. Paul Bourget, prévu qu'il aboutirait à la forme de l'autobiographie. C'est une autobiographie qui occupe les huit dixièmes du *Disciple*.

Il avait lui-même qualifié *André Cornélis*, « une planche d'anatomie psychologique » ; son héros Greslou, écrit dans son fameux mémoire, après l'empoisonnement de Mlle de Jussat : « Je ne sais si cette chimie d'âme, très compliquée et très sincère pourtant, vous semblera suffisamment lucide. » *Chimie d'âme*, l'expression est d'une exactitude parfaite dans l'espèce.

Ce n'est pas autre chose en effet toute cette œuvre : la décomposition, le démontage, si l'on peut dire, de l'organisme intellectuel d'un individu.

« C'est très fort », telle est l'impression la plus nette et la plus persistante que laisse la lecture de ce roman. C'est beau, comme une belle construction d'épure : on sent que ce doit être très difficile, très compliqué, qu'il n'est pas à la portée de tout le monde de s'attaquer à pareille entreprise. Dans un autre ordre d'œuvres, la tour Eiffel peut être considérée comme belle de ce genre de beauté résultant de la précision des calculs, de l'harmonie des pièces et de l'énormité du travail.

L'admiration ressentie est de la difficulté vaincue, de la puissance scientifique de l'auteur plus que de l'ouvrage même, qui ne provoque aucune émotion.

Qu'importe en effet dans *le Disciple* l'élément dramatique? les derniers chapitres même que M. Bourget a senti la nécessité d'écrire pour ressaisir le lecteur de romans, ne nous empoignent pas. Pourtant les situations sont assez terribles : le père assistant au procès de celui qu'il croit l'assassin de sa fille, le frère de la jeune fille dépositaire du secret de sa sœur hésitant à dévoiler le déshonneur de la pauvre enfant au profit de la tête de l'amant qui n'a pas su mourir, et finalement faisant son devoir d'honnête homme en disant la vérité, son devoir de frère en cassant la tête au misérable séducteur.

Eh bien ! rien de tout cela ne nous prend ni par l'effroi ni par la pitié ; c'est que nous sommes glacés par la froideur de l'auteur et fatigués par la dépense d'attention qu'il a exigée de nous. Il nous a imposé une étude. Le problème en est intéressant, mais il est posé et résolu en problème.

Le problème apparent c'est celui que se pose Greslou : séduire une jeune fille par des moyens exclusivement intellectuels, pour créer un cas de psychologie expérimentale, en vertu de principes et de doctrines physico-psychologiques.

Et au-dessus de tout, le problème qu'a voulu résoudre M. Bourget, c'est l'explication méthodique, analytique du détraquement moral d'un jeune homme, très intelligent, mais naïf, qui prend à la lettre et tente d'appliquer les théories d'un philosophe positiviste.

Mais est-ce tout ce qu'il a voulu montrer? Non pas, il a revendiqué aussi la responsabilité du maître : responsabilité insoupçonnée dont Adrien Sixte est tout stupéfait quand les faits la lui jettent sur la conscience.

Ce n'est pas le côté le moins curieux de cette étude compliquée, que l'éveil, imprévu pour lui-même, en l'esprit d'Adrien Sixte, de l'idée qu'il peut être responsable des effets de ses doctrines sur les esprits.

M. Bourget semble croire que l'état d'esprit de son héros Robert Greslou est commun à bon nombre de jeunes gens de ce temps, et lui-même s'en afflige, et il exhorte en bon apôtre « son jeune frère », le jeune homme qui a plus de dix-huit ans et moins de vingt-cinq, à se mettre en garde contre les ivresses pernicieuses des doctrines contemporaines.

Je voudrais le rassurer : les Greslou sont une espèce de fous assez rares ; ils sont une élite, ils sont des esprits trop travailleurs, trop tôt desséchés et exaltés à la fois par l'abus du raisonnement.

Les jeunes générations pour lesquelles on craint le surmenage ne courent pas grand risque de se détraquer en masse par l'abus de l'étude.

Néanmoins le type de Robert Greslou est bien caractérisé : il est à base d'orgueil et d'égoïsme, et parfaitement odieux même quand il a du talent.

Et ce serait une curieuse comparaison à faire

de la façon dont jouissaient et mouraient de l'amour les jeunes gens « milieu de siècle » et les jeunes gens « fin de siècle ».

En même temps que le jeune maître publiait *le Disciple*, un maître passablement plus âgé, mais nullement vieilli, publiait *le Songe de l'amour*.

Ici, de même que dans *le Disciple* deux jeunes gens vont de l'amour à la mort, mais combien différente est la voie par où ils y vont, combien différente était aussi la voie par où ils étaient allés à l'amour! D'un côté, l'âme simple, les sentiments sincères et charmants, la douleur franche et le désespoir invariable; de l'autre, l'âme compliquée, les sentiments alambiqués et les fausse-tés odieuses, la douleur viciée; d'un côté, le roman sentimental, exquis, chatouillant le cœur, remuant la vie, non moins psychologique que l'autre, mais d'une psychologie latente, tandis que, d'autre part, elle s'étale en un roman sec, froid, comme une observation médicale, hérissé de formes rébarbatives tirées de la science, exerçant une forte emprise sur le cerveau, il est vrai, mais ne soulevant dans le cœur qu'un sentiment : l'antipathie contre le héros, un drôle somme toute.

Le Disciple et *le Songe de l'amour*, qui sont deux œuvres de très haute valeur s'opposent aussi complètement dans la forme que leurs personnages contrastent par le caractère, les mœurs et les tendances. Lire à la suite les deux romans, c'est toucher coup sur coup les antipodes du genre en deux types tout à fait supérieurs. P. Z.

Les Passions étranges, par Jean Berleux, Paris, P. Ollendorff, 1889. Un vol. in-16. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur qui publie ce recueil de sept nouvelles, sous le pseudonyme de Jean Berleux — pourquoi ne dirions-nous pas que c'est M. Quantin-Bauchard — est évidemment un disciple de la nouvelle école : ses dédicaces à MM. Hennique et Céard le disent assez et le caractère de ses récits encore plus. Les passions qu'il a voulu peindre ne sont pas de ces passions qui courent les rues, ce sont des « passions étranges ». Son titre ne ment pas. Dans son conte *Par une belle nuit*, c'est une dame qui, toute nue sur un cheval, prend avec son amant l'exercice de l'équitation et que son mari tue en lui infligeant un supplice digne de cet adultère raffiné. Dans *Mlle Claire* c'est une institutrice qui se fait aimer des deux frères, qui, près du cadavre encore chaud de l'un, se donne à l'autre, le fratricide, qu'elle épouse d'ailleurs « pour faire souche d'honnêtes gens ». Dans *Jehan de Tombelaine*, c'est une comtesse russe, tombée, il est vrai, à la galanterie, qui, au Mont-Saint-Michel, a un béguin pour une espèce de vagabond qui la viole et qu'elle adore... pendant huit jours. Heureusement, tout n'est pas aussi « étrange » dans le recueil de M. Berleux. *Nini*, sauf la fin, est une ravissante nouvelle, et l'*Amant de Mme Lalouette*, un très touchant et très honnête récit.

E. A.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

L'Orient, *journal d'un Peintre*, par George Rodier. Paris, 1889, Victor Havard. Un vol. in-18 illustré. — Prix : 3 fr. 50.

La vision toute spéciale d'un artiste, d'un peintre, n'est pas du tout celle d'un homme de lettres, d'un écrivain de profession, habitué à enfermer sa pensée, ses réflexions, dans un moule convenu, dans un procédé préféré, et c'est pourquoi nous avons trouvé un rare et singulier régal dans la lecture de ce livre très séduisant : *l'Orient, journal d'un Peintre*, que vient de faire paraître un artiste de talent, tout jeune encore, M. George Rodier.

Il s'est plu à illustrer lui-même ces notes de voyage, soulignant du pinceau, du crayon, les impressions qu'il traçait au jour le jour sur son album; il en est résulté un ouvrage fort original, où nous rencontrons des réflexions très neuves, des peintures très hardies, toute une littérature

abrupte, ne ressemblant à rien de ce qui a été fait.

L'Orient est une chose connue, maintes fois peinte, écrite, racontée, et cependant dans ce journal nous trouvons encore du nouveau, encore de l'inconnu. Le Caire, les pyramides, les danseuses, les magies arabes, ou les féeries pharaonesques; le rêve des *Mille et une nuits*, avec les minarets, les mosquées, les tombeaux des sultans, les bazars, les moucharabieh ou le Nil des anciens, les pyramides, Karnak, le désert: — tout cela revêt une physionomie ignorée sous la plume inhabile et naïve de ce peintre, qui n'a pas l'habitude d'écrire, qui ignore la ciselure des phrases, et qui dit tout ce qui lui passe par le cerveau, à travers un véritable simoun d'enthousiasme.

Ensuite, il pénètre en Palestine, s'enivre du charme triste des Lieux Saints, jette au courant de la plume, dans une fébrilité admirative, tout ce qu'il voit, tout ce qu'il ressent, de la mer Morte à Jérusalem, de Bethléem au mont Carmel.

C'est très jeune, très chaud et très attrayant ce récit, non destiné d'abord à la publicité, et il apporte véritablement au milieu de nous le souffle énigmatique et séduisant de l'Orient.

La Guerre, par Vsevolod Garchine, adapté du russe par Halpérine-Kaminsky. Paris, Victor Havard, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Tout le monde connaît l'admirable œuvre de Tolstoï sur Napoléon Ier et la campagne de Russie : *la Guerre et la Paix*. Vsevolod Garchine, à son tour, raconte ses impressions sur *la Guerre*, plus récente, entre les Russes et les Turcs, et nous retrouverons dans son livre la même vision curieuse, la même forme d'esprit, qui sont comme la caractéristique de l'âme russe. Il y a des chapitres très empoignants dans cette étude, qui eût eu plus de saveur encore si le grandiose souvenir de Tolstoï ne gênait pas un peu le lecteur et n'entravait parfois son admiration pour Garchine. Malgré cette réserve le livre mérite d'être lu et figurera avec honneur parmi les belles choses de la littérature russe.

La Confession d'un jeune Anglais, par George Moore. Paris, A. Savine, 1889. Un vol. in-18 jésus.— Prix : 3 fr. 50.

Œuvre très originale, d'une curieuse couleur britannique, tout insufflée du mouvement littéraire moderne avec ses tendances vers les décadents et les symbolistes, le livre de M. George Moore marque une transformation sensible dans l'état d'esprit de son auteur. Jusqu'à présent celui-ci avait été surtout le représentant de l'École naturaliste en Angleterre, ses œuvres le classaient parmi les apôtres et les disciples de Zola. Il semble qu'il ait voulu, par cette publication, se dégager du naturalisme. Sa *Confession d'un jeune Anglais* est du plus vif et du plus instructif intérêt; mais ses jugements littéraires et artistiques, qu'on retrouve en beaucoup de pages, nous paraissent le reflet un peu heurté, un peu incohérent et sans trop de liaison entre eux, de conversations entendues dans certaines brasseries, où s'agitent, entre les bocks, à travers la fumée des pipes, les questions les plus graves de l'esthétique et de la littérature, où, surtout, sont cavalièrement exécutées en quelques mots les gloires les moins contestables.

Quoi qu'il en soit et bien qu'on puisse s'étonner parfois de la partialité de l'écrivain, de ses préférences, de ses étranges arrêts, son volume autobiographique est certainement un des plus attirants, et il a une saveur originale de haut goût.

G. T.

Le Chemin du Crime, par Hugues Le Roux. Paris, Victor Havard, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le nouveau volume de Hugues Le Roux, *le Chemin du Crime* est l'indispensable complément et la suite tout indiquée de ce curieux et précieux ouvrage *l'Enfer parisien* qu'il a fait paraître l'an dernier.

Ce livre, qui a l'intérêt du roman le plus palpitant et le plus émouvant, comporte, en outre, quelque chose de plus élevé, c'est son côté philosophique et social, et, comme son aîné, il deviendra nécessairement l'un des plus complets qu'on ait pu recueillir sur la société contemporaine.

Tour à tour l'écrivain nous montre l'enfant malheureux, orphelin, disgracié, ou même criminel; ensuite il étudie la femme, mais cette créature spéciale qui touche à la loi, celle qui relève de Saint-Lazare; quand il arrive aux hommes, ce sont les faussaires, les bonneteurs, les individus de métiers suspects qui défilent sous nos yeux, précédant de peu les sombres habitants des prisons cellulaires, voleurs et assassins. Tout cela est vu dans son milieu, dans son atmosphère et peint avec une rare habileté; une foule d'anecdotes ignorées, de détails inconnus donnent un arome étrange, bien particulier, à ces études prises sur le vif. Dans certains cas même

© BnF Lyon - Editions « Les marionnettes du temps » - editions-silvaplana.fr

l'écrivain n'a pas hésité à se soumettre à des expériences pénibles ou dangereuses, parce qu'elles pouvaient le conduire à la révélation d'une vérité, à la constatation d'un fait ; d'où, pour son volume, l'attrait irrésistible de la chose soufferte et vécue. C'est là de l'histoire documentaire et documentée, amusante et instructive ; elle sera, dans nos bibliothèques, la plus consultée, la meilleure.

Paris-Secret, par IGNOTUS (FÉLIX PLATEL). Paris, Victor Havard, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Si quelqu'un devait entrer de droit dans la série des journalistes parisiens dont l'éditeur Victor Havard a entrepris la si curieuse collection, et prendre rang à côté d'Albert Wolff, d'Henri Rochefort, d'Aurélien Scholl, d'Henry Fouquier, etc., etc., c'était certes le grand chroniqueur littéraire qui a rendu fameux son pseudonyme d'Ignotus, tant par des portraits de l'ordre le plus élevé que par ses études spéciales sur Paris et sur la mer.

En dépit d'un style parfois ampoulé, de métaphores exagérées, on trouve en effet dans son œuvre des pages absolument remarquables ; ce sont celles-là qui composent ce volume de *Paris-Secret*, où sont rassemblées les meilleures observations de l'écrivain, celles qui conduisent le lecteur à travers les mystères et les dessous de l'existence parisienne. Dans toutes on retrouve sa pitié attendrie pour l'enfant, son penchant ému pour la femme malheureuse ou souffrante. Les lecteurs du *Figaro* se souviennent encore de ces visites aux carmélites, aux repenties, au Conservatoire, à la Bourbe, au Dépôt des femmes ; ils n'ont pas oublié comment l'auteur les a introduits à Mazas, à la Petite-Roquette, à la Morgue, au Père-Lachaise ; avec lui ils ont vu les Jeunes-Aveugles, les pensions de jeunes filles, les grands bazars, le bal de l'Opéra, la Comédie-Française, la Salpêtrière, les Enfants-Trouvés. Ils reconnaîtront avec plaisir, réunis dans ce volume, tous ces articles qui méritaient d'être conservés pour la mémoire d'Ignotus, pour l'intérêt des grandes questions sociales et humaines, et qu'on relit avec une véritable passion.

Paris qui roule, par GEORGE BASTARD. Paris, Georges Chamerot, 1889. Un vol. illustré, in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Il est bien amusant, coquet, pomponné et affriolant ce livre que George Bastard fait paraître sous le titre *Paris qui roule ;* nulle prétention, mais de la bonne humeur à foison, d'indispensables renseignements, une foule d'anecdotes, de bons mots, de gauloiseries, c'est le livre du moment.

L'auteur y étudie, en effet, tous les moyens de locomotion usités depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours : mythologie païenne, Grecs, Romains, barbares, civilisés, tous passent, roulent devant nous sur le véhicule qui leur est propre, et, à travers les âges, roulant toujours, nous arrivons ainsi jusqu'au jour néfaste de 1889 où la grève des cochers menaça d'arrêter ce perpétuel roulement.

Une quantité d'illustrations, croquis, ombres chinoises, pages historiques, donnent une gaieté de l'œil bien vivante à ce livre qui possède déjà la gaieté de la langue et du récit. George Bastard, avec un sujet en réalité très sérieux, très instructif, avec des documents que tout le monde voudra connaître et conserver, a trouvé le moyen de faire une œuvre qui se lit couramment, avec la facilité et l'attrait d'un roman ; son *Paris qui roule* n'aura pas de peine à devenir un livre qui roule vers le succès.

Molière (Œuvres de). *Illustrations* par JACQUES LÉMAN ; *Notices*, par ANATOLE DE MONTAIGLON, XIVe livraison : *Don Juan ou le Festin de Pierre*. — 1 vol. in-4°.

La librairie Émile Testard vient de faire paraître la 14e livraison des Œuvres de Molière : *Don Juan* fait suite aux *Plaisirs de l'Isle enchantée*, et nous est offert avec le même luxe d'illustrations à la fois ingénieuses et savantes.

Aucun artiste n'était mieux préparé que Jacques Léman à l'interprétation, par le crayon, du texte écrit, parce qu'aucun ne s'est pénétré plus profondément de la pensée de Molière et ne s'est mieux assimilé le dix-septième siècle. Depuis son tableau célèbre, *une Matinée à l'Hôtel de Rambouillet*, depuis cette restitution si habile de la fameuse Chambre bleue d'Arthénice, Jacques Léman a toujours vécu de la vie de Molière et de ses contemporains.

Quand on a vu et étudié les quatorze pièces déjà publiées, quand on songe à celles qui doivent paraître encore, on est effrayé du travail matériel dans lequel s'est engagé l'artiste, mais bien plus émerveillé encore de l'incroyable fécondité de son esprit, de la variété sans cesse renouvelée de ses ornements, de la justesse de son interprétation, de son ingéniosité et de son goût exquis.

La grande planche hors texte où M. Jacques Léman nous montre Don Juan entre Charlotte et

Mathurine est un pur chef-d'œuvre. Que dire de toutes les ravissantes vignettes qui accompagnent le texte, en-têtes, lettres ornées, culs-de-lampe? Le juge le plus difficile les trouvera irréprochables, comme composition et comme exécution.

La *Notice* placée en tête du volume par M. Anatole de Montaiglon nous offre des recherches fort intéressantes sur tous les *Don Juan* qui ont précédé ou suivi celui de Molière, tant en France qu'en Espagne et en Italie, en Angleterre et en Allemagne. L'auteur place-t-il la pièce de Molière aussi haut que le désirerait notre admiration? Non, et je crois qu'il la rapetisse un peu, loin de la grandir ou de lui reconnaître son vrai rang parmi les chefs-d'œuvre. Parlant des *Observations* publiées sous le nom de B.-A. sœur de Rochemont, contre le *Don Juan*, il ne sait à qui les attribuer: il est hors de doute pour nous qu'elles sont de Barbier d'Aucour, dont il est aisé d'y reconnaître le style.

Le texte suivi est celui de l'édition de 1682, où le *Don Juan* parut pour la première fois; il est très exact, aux accents près, qu'on trouve plus rarement sur les *e* dans l'édition originale.

CH. L. L.

Correspondance intime du comte de Vaudreuil et du comte d'Artois, pendant l'émigration (1789-1815), publiée avec introduction, notes et appendices, par M. Léonce Pingaud. Ouvrage accompagné de quatre portraits en héliogravure — un portrait du comte de Vaudreuil, d'après Mme Vigée-Lebrun, en 1784; la duchesse de Polignac, d'après la même, et Charles-Philippe de France, frère du roi. Deux vol. in-18, formant ensemble 800 pages. Paris, librairie Plon, 1889.

Ce Vaudreuil était une des figures en vue et foncièrement intéressante de la chronique de Versailles, sous Louis XVI; la publication de cette correspondance, nous révèle en outre un homme de générosité, au cœur fidèle, et de remarquable esprit. Écartons tout d'abord la légende d'un Vaudreuil, amoureux *écouté* de la reine, entre les Lauzun, les Coigny et les Fersen. Si les autres, comme il convient de l'admettre, n'ont pas été plus *favorisés* que Vaudreuil, les prétendus amants de Marie-Antoinette ne furent presque pas même des amis. Nous remercierons sans réserve M. Léonce Pingaud de nous avoir restitué ces deux cent trente-quatre lettres, précédées d'une substantielle introduction de cinquante pages, sur l'auteur du plus grand nombre, de presque toutes d'entre ces pages extrêmement curieuses. Tout au plus, demanderions-nous au savant éditeur, si le terme de *courtisan*, justement honni, d'acception très simple et d'objet constant rend bien la physionomie diverse, les talents multiples et le cœur noble comme le nom du comte de Vaudreuil. Tout en nous défendant de jouer sur les mots, il nous semble que l'appellation d'*homme de cour*, laquelle désigne un état, un rang, une éducation, et non un métier et un caractère, s'appliquerait mieux à cet homme si bien de son temps... Alors que le *courtisan* est de tous les temps, à preuve que Gambetta, Thiers et M. Grévy (pour ne point parler de Raoul Rigaud), en ont connu d'aussi vils et d'aussi quémandeurs, que Louis XIV et les deux Napoléons. Notre Vaudreuil, né en 1740, mort en 1817, occupait dans le monde de Louis XVI et de Marie-Antoinette, une place excellente pour sa vanité, ses plaisirs et ses intérêts. Très bien doué du côté de l'extérieur, du visage, du tour d'esprit; « un des deux seuls hommes de l'époque, sachant parler aux femmes, » disait la princesse d'Hénin; virtuose de salon, proclamé par Grimm « le meilleur acteur de société qu'il y eût à Paris »; d'une politesse et d'une bienveillance impeccables, cousin et favori de la favorite de la reine, Mme de Polignac, protecteur des arts et des lettres, support et ami des Chamfort, des Beaumarchais, des Vigée-Lebrun, intime du comte d'Artois, qu'il avait accompagné en 1782 au siège de Gibraltar, tel était Vaudreuil. Il pouvait passer pour le modèle de l'homme heureux, dans cette existence de succès et de plaisirs, coupée d'embarras d'argent, bientôt dénoués par des interventions secourables, qu'il n'était pas homme à laisser se négliger. On aime à voir quelqu'un que l'on trouve homme d'esprit n'être pas la dupe de certains milieux, surtout de ce milieu de dégoût et d'ennui qui s'appelle l'entourage des rois; aussi Vaudreuil nous en est-il plus agréable pour avoir dit un jour: « La rareté d'un sentiment vrai est si grande, que lorsque je reviens de Versailles, je m'arrête dans les rues à regarder un chien ronger un os. » Au lendemain même de la prise de la Bastille, la fureur populaire était fort excitée contre le comte d'Artois, les Polignac et leurs amis. Ils s'enfuirent tous de concert, les derniers dans la direction de la Suisse, d'où ils repartirent pour Rome et Venise, le premier à Turin, chez son beau-père, le roi de Sardaigne. Dans cet exil, Vaudreuil vivait on peut dire en famille, et les lettres fréquentes qu'il adresse au comte d'Artois — (la première datée de Berne, 8 septembre 1789) — renferment de minutieux détails sur les Polignac, où Vaudreuil était chez lui, et sur la belle-sœur des Polignac, Mme de Polastron, qui était chez elle, chez le comte

d'Artois. Le rôle un peu équivoque de Vaudreuil, dans cette affaire (qui le touchait de fort près, *du côté gauche*), est relevé par les fermes et sages conseils qu'il prodigue à *son preux*. C'est le nom dont on gratifiait alors entre amis, le comte d'Artois. Les Vendéens devaient lui en donner d'autres. Vaudreuil conjure son prince de ne pas faire venir auprès de lui *son amie*, par égard pour sa réputation à elle et par égard pour les graves intérêts que *lui* représente. Il y a aussi le beau-père de Turin, que le moindre tact nous aviserait de ménager un peu. Dans la plupart de ces lettres (qui roulent, durant leur phase la plus intéressante, sur trois thèmes presque invariables : la prudence au sujet de Mme de Polastron, l'orientation de la politique du prince vers l'alliance espagnole, la méfiance envers l'Angleterre dont Vaudreuil voit directement la main, l'or et les intrigues, dans les troubles et les misères de la France, à l'origine de la Révolution), Vaudreuil parle au comte d'Artois — avec les protestations du dévouement le plus sincère et le plus fidèle — un langage d'une franchise parfois plus que sévère. Il le gourmande sur ses devoirs d'un ton que courtisan ne connut jamais, et que même l'amitié la plus loyale ne pouvait adoucir. Il ne nous étonnerait pas que le comte d'Artois, personnage douteux en somme, ne l'ait point oublié, lorsque, plus tard, Vaudreuil au retour de l'exil et jusque dans ses dernières heures, le supplia *vainement* de lui faire obtenir d'abord pour lui... plus tard pour son fils aîné, un titre de duc héréditaire. Car Vaudreuil, s'était marié, à l'âge de cinquante-cinq ans, avec sa cousine Joséphine-Victoria qui n'avait que vingt ans. Au surplus, la Restauration l'avait fait membre de l'Institut, membre de la Chambre des pairs, où il vota pour l'exécution du maréchal Ney. Peut-être, dans ce voisinage de *ducs*, comptait-il sur cette initiation pour devenir tout à fait leur égal. C'était trop attendre de la *sensibilité* du comte d'Artois. Il pouvait dédaigner l'appel d'une ancienne amitié, celui qui écrivait à Vaudreuil, le 24 octobre 1793 : « Ce courrier n'est que pour notifier le cruel événement du meurtre de la reine. Tu sais les torts que je pouvais avoir à reprocher à cette trop malheureuse femme ; *mais dans ce moment-ci, j'ai tout oublié.* » La phrase est vraiment extraordinaire et le paraîtrait bien davantage, si l'on se rappelait l'attitude inouïe de la cour d'Autriche, durant les cruelles épreuves — supplice compris — de la fille de Marie-Thérèse. Nous remplirions aisément plusieurs de nos colonnes, avec les traits caractéristiques de ces lettres de Vaudreuil : conseils de morale, vues politiques, portraits de hauts personnages (entre autres celui de Bernis à Rome) invectives contre les traîtres et les brigands; il épargne moins encore le duc d'Orléans, Breteuil, Liancourt et autres, que La Fayette et Mirabeau. Décidément, pour ce qui regarde la vie et la documentation (pour parler moderne), nous préférons les *Lettres* aux *Mémoires*. Style à part — lorsqu'il s'agit d'un Retz, d'un Saint-Simon, d'un Chateaubriand, — la plupart des *Mémoires* sont œuvre d'artifice, d'orgueil ou de lâches rancunes s'exerçant d'un tombeau sur d'autres morts et sur les vivants. Au contraire les *Lettres* même avec *élagage*, même avec l'ambition avouée de devenir un monument historique, qu'on découvre en celles-ci, gardent toujours l'animation et l'accent de causerie entre personnes réelles, où se retrouve, à défaut d'autre vérité, celle des humeurs et des situations.

L. D.

Voltaire. Œuvres choisies (prose et vers), par M. F. Lhomme, agrégé de l'Université. Paris, libraire de l'Art. Un vol. grand in-8°. — Prix : 6 francs.

La librairie de l'Art, qui s'est fait une si belle place par son amour des belles choses et son soin de les rendre accessibles au plus grand nombre, entreprend une « Bibliothèque littéraire de la famille », dont le premier volume, contenant les œuvres choisies de Voltaire, a récemment paru. M. F. Lhomme, l'auteur érudit et fin qui signait naguère du pseudonyme de Lefranc des *Études sur le théâtre contemporain* sur lesquelles nous avons appelé l'attention de nos lecteurs, dirige, avec une compétence et une autorité absolument incontestables, cette nouvelle collection. Il en expose le but avec autant de précision que d'élégance dans l'introduction. « La Bibliothèque littéraire de la famille, dit-il, comprendra ce qui a été écrit de meilleur en France depuis trois siècles. Elle fera connaître les grands auteurs, non point par de courts extraits, mais par des ouvrages entiers ou par des fragments qui présenteront un tout complet. On trouvera dans un seul volume tout ce qu'il n'est point permis d'ignorer de chacun de nos grands écrivains. Si l'on veut instruire d'abord, on se propose aussi d'intéresser. Les poètes, les orateurs, les moralistes, les romanciers auront leur place dans cette collection. Nos livres s'adressent aux gens du monde qui ne se contentent pas de lectures frivoles. Ils s'adressent aussi aux jeunes filles et aux jeunes gens qui viennent d'achever leurs études et qui n'ont point hâte de les oublier... Chacun de ces volumes contiendra une biographie de l'auteur dont il offrira des extraits,

© 2007 Lyon — Éditions « Les panoramiques du temps » — http://editions.arlea.fr

et une appréciation générale de son talent. Le texte sera suivi de notes très sobres mais suffisantes pour qu'on puisse l'entendre sans peine. On aura, à la fois, l'œuvre elle-même et l'opinion de la critique sur cette œuvre. »

Le programme est alléchant, et ce présent travail sur Voltaire, qui est le début de la collection, est une preuve qu'il sera rempli. M. Lhomme a fait un choix judicieux de tous les morceaux qui peuvent le mieux caractériser Voltaire sous les multiples faces de son talent d'historien, de conteur, de poète et d'épistolier. Une vie de Voltaire, suivie d'une courte étude sur « Voltaire écrivain », apprend tout ce qu'il est nécessaire de savoir sur cet homme, dont le nom et l'influence ont tellement rempli son siècle qu'ils ont débordé sur le nôtre. On y retrouve les qualités de goût et de mesure, la rectitude de jugement, la pureté et la netteté d'un style formé par l'étude et l'admiration des modèles classiques, qui donnent à l'auteur une valeur propre au milieu des critiques contemporains. Il y ajoute ici une sobriété et une discrétion que nous serions tenté de trouver excessives, si nous ne nous rappelions que le public auquel il s'adresse l'oblige à la plus grande réserve, comme il en avertit dans son introduction.

Ce beau et bon volume est en outre orné de 37 gravures, toutes intéressantes, mais dont les plus nombreuses et les mieux venues sont des portraits. Ceux de Voltaire sont au nombre de vingt, et forment une véritable iconographie de ce grand homme. Beaucoup des pièces ainsi reproduites ne se trouvent nulle part ailleurs, ayant été tirées de collections particulières exclusivement pour cette publication.

Nous attendons avec impatience les prochains volumes qui continueront cette « Bibliothèque de la famille » si brillamment commencée.

L'année littéraire, par PAUL GINISTY. Avec une préface de Jules Claretie. Quatrième année, 1888. Paris, G. Charpentier. Un vol. in-12. — Prix : 3 fr. 50.

Voilà quatre ans passés depuis que M. Paul Ginisty présentait au public, avec une lettre d'introduction de notre rédacteur en chef, la première collection des comptes rendus qu'il donne périodiquement à un journal du matin. L'utilité de cette publication s'affirme dans chaque volume avec plus d'autorité, et le succès en va très justement croissant. Il y a plus : ces feuilles volantes, rédigées au fur et à mesure des lectures quotidiennes, ne périront pas. Bien des ouvrages qu'elles enregistrent seront oubliés et perdus, qu'on les consultera encore avec curiosité et profit. En effet, comme le dit fort justement M. Jules Claretie dans la préface qu'il a écrite pour l'année 1888, « l'œuvre de M. Ginisty, si vivante à présent, aura un jour, un piquant intérêt historique et rétrospectif. Les petits *Mémoires* de Bayle, les volumes de ce sec et ingrat Fréron sont plus curieux, certes, à lire que nos journaux du matin. L'éloignement donne aux jugements humains une valeur particulière. Et l'avenir ne dira pas que l'auteur de l'*Année littéraire* a la colère et les injustices d'un Fréron... L'équité d'esprit est un don de nature, et celui-là, M. Ginisty le possède à un haut degré. »

Qu'ajouter à cet éloge? On ne peut méconnaître l'autorité de celui qui le donne. D'ailleurs il faudrait n'avoir pas lu un article de M. Ginisty pour n'en pas reconnaître du premier coup le bien-fondé. Ajoutons que le critique sait donner à ses analyses le charme du style et plus d'une fois, les rehausse d'esprit artistique et d'humour.

Des tables bien faites, mais où je cherche en vain les anonymes, complètent la valeur pratique de cette histoire littéraire au jour le jour.

B.-H. G.

Profils étrangers, par CHERBULIEZ (VICTOR), de l'Académie française. — Hegel et sa correspondance ; le prince de Bismarck et M. Moritz Busch ; lord Beaconsfield ; Guillaume de Humboldt et Charlotte Diede ; un bourgmestre de Straslund au XVIe siècle ; M. de Beust et ses mémoires ; le roi Louis II de Bavière ; Charles Gordon ; Léopold Ranke ; M. Geffcken et le Journal de l'empereur Frédéric ; M. Francesco Crispi et sa politique ; un missionnaire écossais ; le poète don Sérafin Estebanez ; l'Esprit chinois ; la Famille Buchholz. Un vol. in-16, broché, 3 fr. 50. (Librairie Hachette et Cie, 79, boulevard Saint-Germain, Paris.)

Ce volume est une galerie de portraits de politiques et d'écrivains étrangers, nos contemporains pour la plupart et dont quelques-uns vivent encore. On trouvera dans le nombre quelques amis de la France ; d'autres comptent parmi nos ennemis les plus redoutables. Qu'il fasse poser devant lui le prince de Bismarck ou lord Beaconsfield, l'héroïque Gordon, le romantique roi de Bavière Louis II, le grave historien Léopold Ranke, ou le poète andalou don Sérafin Estebanez, le peintre a toujours le don de la ressemblance et il en pousse la recherche jusqu'au scrupule. C'est une justice qui lui a été souvent rendue. Tel homme d'État allemand, anglais ou italien s'est étonné ou s'est plaint, selon les cas, d'être si bien compris et jugé par l'écrivain de

la *Revue des Deux Mondes* qui signe d'habitude G. Valbert et qui, cette fois, a signé de son vrai nom.

Contes Espagnols. Traduction de E. Contamine de Latour et de R. Foulché-Delbosc. Dessins hors texte, par C. Ogier. Paris, Société de publications internationales, 1889. Un vol. grand in-8°. — Prix : 3 fr. 50.

Des légendes basques et catalanes recueillies par quatre auteurs contemporains, Vicente de Arana, Victor Balaguer, Arturo Campion et Vicents de Febrer, forment cette collection, qui sera bien accueillie de ceux qui s'intéressent à la littérature populaire sous ses diverses formes et dans les différents pays. Les traducteurs se montrent à la hauteur de leur tâche et conservent, dans leur version française, la saveur agreste ou les grâces mièvres des originaux.

Les illustrations ont un caractère artistique dans le choix des sujets plutôt que dans l'exécution; mais le livre est bien édité; c'est un beau volume qui fait honneur à la Société de publications internationales de la rue Servandoni.

B. H. G.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Histoire de Florence, par F.-T. Perrens, de l'Institut tome II. Un vol. in-8°. Paris, 1889. Librairie Quantin.

Le second tome de l'ouvrage, considérable à tous égards, de M. F.-T. Perrens, s'ouvre avec les préliminaires et les préparatifs de l'expédition de Charles VIII en Italie.

La figure qui domine dans la période principale qu'embrasse ce volume, c'est l'étrange et dramatique Savonarole. Avant lui et après lui, les Médicis donnent assez d'occupation au consciencieux historien.

Ce n'est point petite affaire, en effet, que de sonder les secrètes intentions et de démêler les intrigues compliquées de ces astucieux Italiens.

M. Perrens y apporte une patience et une sagacité merveilleuses, et la longueur des détails qu'il expose est largement compensée par l'intérêt singulier qui s'attache à chacune des démarches et des contre-démarches de ces personnages qui, à travers les siècles, empruntent du relief de l'histoire une physionomie quasi fabuleuse.

La diplomatie astucieuse de tous ces petits princes ambitieux et déloyaux, M. Perrens la décompose pièce à pièce, jusqu'au moindre ressort, appuyant chacune de ses assertions sur un document ou sur un témoignage probant.

De 1492 à 1498, la grosse question pour Florence c'est de se décider pour ou contre les Français, selon les avantages qu'elle pourra tirer de l'une ou l'autre attitude. Piero des Médicis joue un double jeu, que contrecarre la seigneurie et finalement les Florentins irrités chassent les Médicis, pillent les palais. Cette dissension intestine en face de l'envahisseur est un tableau très suggestif, — le mot est à la mode, — M. Perrens l'a tracé d'une main prudente et sûre.

Après la chute du gouvernement théocratique et de Savonarole, qui coïncide à peu près avec la fin de Charles VIII, en 1498, l'histoire de Florence n'offre ni moins d'intérêt ni moins de troubles. La lutte contre Pise, l'échec de Vitelli devant cette ville, sa décapitation, châtiment de son échec, les désordres de Pistoie, le soulèvement d'Arezzo, l'agitation politique de César Borgia qui réclame un changement de gouvernement, la protection accordée à Florence par Louis XII, tels sont les événements qui déterminent la création d'un gonfalonier à vie : c'est Pier Poderini qui est élu, et c'est le pouvoir personnel qui s'empare de la cité florentine. La décadence est proche.

Les difficultés qui ont surgi entre le pape et le roi de France, Louis XII, la convocation d'un concile à Pise, puis son transfert à Milan, ne contribuent guère à alléger le poids des embarras du gonfalonier : il a beau s'obstiner dans la neutralité entre Jules II et Louis XII, les intrigues du pape dans Florence lui rendent la position intenable. Il finit par se retirer, ayant échappé à un complot contre sa vie. La seigneurie le dé-

© 2007 Lyon — Editions « Les marronniers du temps » — http://editions.arbre-a-livres.fr

pose. Aussitôt, rentrée des Médicis, et soumission de Florence à Milan.

C'est à ces événements de l'année 1512 que s'arrête le présent volume. Les vingt années de la vie de Florence qu'il comprend offrent un terrible exemple des déchirements d'une République où les intérêts des coteries, les ambitions de quelques-uns et les vices de tous ont énervé la puissance gouvernementale, et les antagonismes de religion et de politique usé le ressort du patriotisme.

« L'âme de tout gouvernement est ce qui y constitue une tradition », dit quelque part dans son livre M. Perrens ; le résultat des efforts contraires, des partis rivaux dans la Florence du XVe et du XVIe siècle, c'est la destruction de la tradition.

« La même cause d'abaissement et de faiblesse agit en d'autres temps sur des États plus étendus.

Et ce qui est effrayant et navrant, c'est en des époques lointaines, comme en des jours plus voisins, le rôle prépondérant de l'argent dans toutes les entreprises, dans toutes les défections et dans tous les dévouements.

L'ouvrage de M. Perrens, qu'il l'ait ou non voulu, prend dans l'esprit du lecteur attentif un redoublement d'intérêt ; de la connaissance du passé qu'il enseigne, se dégage aussitôt une moralité applicable au présent. PZ.

Les Représentants du peuple en mission et la Justice révolutionnaire dans les départements en l'an II, par HENRI WALLON, tome III. Paris, Hachette, 1889. Un vol. in-8°. — Prix : 7 fr. 50.

Ce troisième volume du nouvel ouvrage entrepris par M. Wallon sur la Révolution française et qui est comme un complément de ceux qu'il a précédemment publiés sur la Terreur, sur le Tribunal révolutionnaire et sur le Fédéralisme en 1793, comprend les missions dont le sud-est de la France et la région de Paris ont été l'objet. Nous y voyons ce qu'on appelait la justice révolutionnaire en pleine activité à Marseille et à Toulon, à Lyon, à Orange, à Avignon, dans l'Auvergne, la Bresse et la Franche-Comté, dans le Nivernais, la Bourgogne, la Champagne et les départements voisins de la capitale, Seine-et-Oise, Seine-et-Marne, Eure-et-Loir.

Aux travaux de Berriat Saint-Prix, et à ceux en si grand nombre qui ont paru en province sur ce sujet, M. Wallon a ajouté les siens, toujours si approfondis et si consciencieux. L'on pourra difficilement augmenter après lui la somme d'informations dont cette partie de notre histoire était si pauvre encore il y a une vingtaine d'années.

Jusque-là, on s'était trop exclusivement occupé de la Révolution à Paris : les départements, sauf pour certains événements terribles, comme la reprise de Toulon, le siège de Lyon, les exécutions à Nantes, avaient été à peu près laissés dans l'ombre. L'on n'avait ainsi qu'une faible partie du tableau. L'aura-t-on jamais complètement ? Il ne convient pas de désespérer ; mais l'œuvre sera longue, et il ne faut pas l'attendre de sitôt. Car, après les missions des conventionnels, après les tribunaux révolutionnaires en province, qu'étudie si fructueusement aujourd'hui M. Wallon, il faudra aussi étudier les clubs et leur personnel, les administrations civiles et militaires, les finances, la grande affaire si peu connue des biens nationaux, le commerce, l'industrie ; entrer enfin dans les mille détails de la vie publique et privée, sans lesquels on risque de répéter plutôt une légende que de présenter une véritable histoire. M. Henri Wallon aura été un des ouvriers, et un des plus actifs, des plus persévérants, des plus habiles, de ce monument qui n'est pas encore élevé, mais qui le sera un jour, surtout s'il a beaucoup d'imitateurs. Nos érudits des départements pourront beaucoup à cet égard : d'abord parce qu'ils ont le temps, qui manque trop souvent aux citadins, disons aux Parisiens, pour ces longues et patientes recherches et aussi parce qu'ils possèdent les documents.

Recueillir les témoignages oraux qui peuvent subsister encore à la seconde génération, serait peut-être l'œuvre la plus urgente aujourd'hui, car bientôt il sera impossible de le faire ; et combien l'on regrettera alors de n'avoir pas consigné par écrit ces témoignages quand on le pouvait encore !

En lisant le livre de M. Henri Wallon l'on comprend, plus que dans tout autre, combien il serait précieux d'avoir des nomenclatures exactes, complètes, des personnages qui représentaient les partis dans chaque localité, des biographies copieuses, bourrées des documents les plus importants d'entre eux.

Sur ce dernier point le travail est commencé, et M. Wallon lui-même a beaucoup fait. Indépendamment des figures principales de Bernard de Saintes et de Fouché, de Javoguet et de Gouly, de Meaulle et d'Albitte, de Lejeune, Boisset, Laplanche, Lefiot, Noël Pointe, qu'il a tracées avec beaucoup de précision et de relief, il a mis aussi en lumière beaucoup de personnages, secondaires sans doute, mais sans lesquels son

récit n'aurait pas cette puissance de réalité et de vie qu'on y sent partout. Voilà un exemple qui devra être suivi.

Tant qu'on n'aura pas le personnel complet de la Révolution, tant qu'on ne le connaîtra pas par le menu de la vie politique, et même par le menu de la vie privée, bien des choses resteront obscures, non seulement dans notre histoire de 1789 à 1800, mais dans notre histoire d'à présent. Le principe d'hérédité est applicable en politique aussi bien qu'ailleurs, et les grands-pères expliquent les petits-fils. En examinant les résultats positifs de la Révolution, il est impossible aujourd'hui de ne pas croire que ces résultats ne sont nullement en proportion de l'effort. Laissé à lui-même le mouvement réformateur de Turgot et de Necker aurait très probablement abouti à une somme de progrès plus grande que celle que la Révolution a donnée. La vente des biens nationaux a surtout eu des résultats funestes en anéantissant la fortune, alors très considérable, de l'assistance publique et de l'instruction publique. Ce ne furent pas seulement les nobles qui furent dépouillés ce furent aussi les collèges, les universités, les hôpitaux, les simples écoles, qui possédaient des rentes, des terres. L'Institut lui-même, installé au palais Mazarin, ne nous fait pas oublier que ce palais s'appelait autrefois « les Quatre-Nations », et qu'il était un riche et florissant collège destiné à élever des enfants nés dans les quatre provinces réunies à la France sous le ministère de l'habile cardinal.

Combien d'autres institutions ont ainsi péri ou ont été absolument ruinées, qui auraient pu être simplement réformées !

Le collège Louis-le-Grand, avant 1789, possédait 600,000 livres de rente, qui profitaient à ses boursiers, à sa bibliothèque, à ses collections. Que possède-t-il aujourd'hui ? Quel enseignement tirerait-on de l'histoire de la vente des biens nationaux si cette histoire était faite? Mais comment peut-elle être faite ? autrement que par un patient travail entrepris pour ainsi dire dans chaque localité, ou tout au moins dans chaque centre d'action de nos Sociétés savantes? C'est là une œuvre capitale qui devrait tenter l'activité de leurs membres plus qu'elle ne l'a fait. Nous n'ignorons pas que quelques études ont paru déjà sur ce sujet, mais elles sont encore trop rares.

Bientôt le sujet traité par M. Wallon n'aura plus, lui du moins, grâce à l'habile et infatigable historien, de *desiderata*. Mais son livre reporte naturellement la pensée du lecteur vers ceux qui subsistent encore ailleurs. Et c'est ce sentiment que nous avons exprimé ici.

E.-A.

BEAUX-ARTS

La porcelaine tendre de Sèvres, par Édouard Garnier. — Livraison 1 (format grand in-4° colombier), contenant une notice historique et 5 grandes planches en couleur. Paris, maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît. Prix : 20 francs.

La Porcelaine tendre de Sèvres, par Édouard Garnier, sera un monument définitif élevé à la gloire d'une des plus merveilleuses industries dont ait le droit de s'enorgueillir un pays. Les amateurs qui ont la passion des belles pâtes tendres, auront désormais la possibilité de s'offrir la jouissance de leur image fidèle; les fabricants et les artistes trouveront à profusion de splendides modèles de formes et de tons. L'auteur qui est, en même temps qu'un écrivain érudit, un aquarelliste de grand talent, a su donner à ces reproductions en couleur l'éclat, la vivacité, le coloris des originaux.

L'ouvrage sera publié en dix livraisons et formera un volume grand in-4° colombier de 50 planches contenant plus de 250 motifs reproduits en aquarelle.

La première livraison, qui vient de paraître, renferme une notice historique des plus intéressantes, relatant les origines de la fabrication de la porcelaine en Europe, l'historique de la manufacture de Vincennes et de la manufacture de Sèvres, les procédés de fabrication et décoration de la porcelaine tendre ainsi qu'un tableau des marques et monogrammes des peintres, décorateurs et doreurs de la manufacture de Sèvres de 1753 à 1800; les 5 planches de cette livraison comportent 20 sujets très variés, parmi lesquels un plateau au chiffre de Mme du Barry, différents vases de la période révolutionnaire appartenant au musée Carnavalet, plusieurs modèles de jardinières des collections Édouard André, marquis de Vogüé, Alphonse de Rothschild, etc.

Cette première livraison promet beaucoup et fait le plus grand honneur à la maison Quantin : il est impossible de pousser plus loin l'art de la reproduction en couleur. Nos lecteurs pourront d'ailleurs s'en rendre compte par eux-mêmes en visitant au Palais des Arts libéraux (Champ-de-Mars) le salon d'exposition de la maison Quantin où ils trouveront groupées en tableau les magnifiques chromotypographies de *la porcelaine tendre de Sèvres*. Par une faveur exceptionnelle, l'ouvrage est déjà honoré de la souscription du ministère des Beaux-Arts.

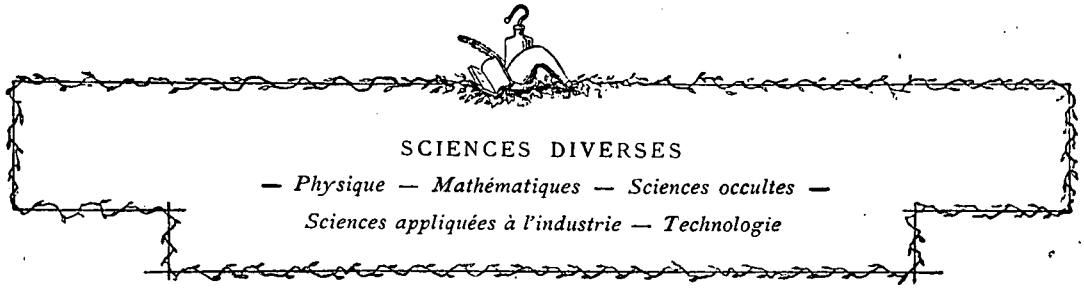

SCIENCES DIVERSES

— Physique — Mathématiques — Sciences occultes —
Sciences appliquées à l'industrie — Technologie

La Chaleur animale, par Ch. Richet. Un vol. in-8° de la *Bibliothèque scientifique internationale*. Paris, Félix Alcan ; 1889. — Prix : 6 francs.

Cette belle étude n'était pas encore complètement imprimée que M. Henry de Varigny donnait à la *Revue des Deux Mondes* (livraison du 1er mai) un travail sur la *Température et la Vie*. C'est Lavoisier, écrivait-il, qui a posé les bases véritables de la théorie de la calorification ; après s'être rendu un compte exact de la nature et des propriétés des éléments constituants de l'air normal, il démontra d'une façon irréfutable que l'air expiré par un animal est plus riche en acide carbonique que ne l'est l'air inspiré. Et M. Richet, au début de son ouvrage, rend pareillement à Lavoisier ce qui est à Lavoisier. Il le cite : « La conservation de la chaleur animale est due, au moins en grande partie, à la chaleur que produit la combinaison de l'air pur, respiré par les animaux, avec la base de l'air fixe que le sang lui fournit. » Des mémoires publiés par l'illustre savant avec Séguin, il dégage les trois données suivantes : 1° l'air de l'atmosphère fournit l'oxygène et la chaleur ; le sang fournit le combustible, et les aliments restituent au sang ce qu'il perd par la respiration ; 2° le mouvement et le travail du muscle produisent beaucoup d'acide carbonique ; 3° la transpiration règle la quantité de chaleur perdue. Il dégage, d'autre part, des nombreux travaux auxquels on s'est livré dans le cours de ce siècle, trois faits qui avaient échappé à Lavoisier et ont de l'importance : 1° la production de la chaleur se fait dans l'intimité des tissus, non dans les poumons ; 2° la mesure de la température dans la fièvre est le meilleur guide pour suivre la marche d'une maladie fébrile ; 3° le système nerveux central est, chez les animaux à sang chaud, l'appareil régulateur de la chaleur. « Mais, » ajoute M. Richet, quelle que soit la valeur de ces connaissances récentes, je ne pense pas qu'on puisse à aucun degré en comparer l'importance à la grande loi que Lavoisier a établie sur les ruines du vitalisme : *la vie est une fonction chimique.* »

C'est au chapitre Ier que M. Richet retrace comme l'histoire de cette partie de la biologie.

Au chapitre II, il commence par distinguer différents sujets d'étude : la chaleur animale proprement dite, ses causes, ses variations, ses perturbations, et l'action de la chaleur (ou du froid) sur les êtres vivants. Le premier sujet indiqué en comprend lui-même deux : un animal a une chaleur propre qui se peut déterminer au moyen du thermomètre ; un animal placé dans un milieu à température plus basse que la sienne propre, gardant une température invariable, ou à peu près, produit de la chaleur ; après avoir fait la mesure *thermométrique*, il s'agit de procéder à la mesure *calorimétrique*. L'auteur dit rejeter l'ancienne définition : animaux à sang chaud et animaux à sang froid, préférer la nouvelle : animaux à température constante et animaux à température variable ; puis, formulant néanmoins quelques réserves à l'endroit de cette dernière, il aborde la question de *la température des mammifères et des oiseaux* et relate ses observations et mensurations. En voici les résultats : la température d'un animal donné est, si l'on veut, fonction de trois variables : sa combustion physiologique (production de chaleur), sa fourrure protectrice, plus ou moins épaisse (conservation de la chaleur produite), et enfin la tempé-

© BnF Lyon — Editions « Les marronniers du temps » — http://editions.marronniers.fr

rature extérieure plus ou moins basse (rayonnement). Ce sont ces trois variables, ajoute M. Richet qui, par leur combinaison, déterminent, pour tel ou tel animal à sang chaud, la température de son organisme, qui oscille entre 36° et 44° (37° pour l'homme, 39° pour les mammifères, 42° pour les oiseaux).

Chapitre III. *La température des animaux à sang froid.* D'autres procédés de mensuration, et ces résultats : les animaux à sang froid produisent de la chaleur ; ils n'en produisent pas assez pour maintenir leur température élevée au-dessus du milieu ambiant au delà de quelques dixièmes de degré ; leur température propre peut être très basse, voisine de 0°, sans qu'ils cessent de vivre, de se mouvoir et de se nourrir. M. Richet établit que le « nouveau-né est un animal à sang froid qui a besoin d'avoir chaud », et fait trois classes des animaux à température variable : 1° Mammifères et oiseaux nouveau-nés qui meurent quand leur température est inférieure à 20° ; 2° Hibernants, qui, à ce même degré de température propre ; 3° Reptiles, batraciens, poissons, mollusques, insectes, etc., qui, à une température propre inférieure à 20°, sont encore actifs.

Mais il faut nous borner à de très sommaires indications. Aux chapitres IV et V, *la température de l'homme*, M. Richet montre que la production de la chaleur est plus grande au milieu de la journée que le soir, la nuit ou le matin, qu'il y a, pour ainsi dire, une sorte de fièvre normale qui commence le matin et finit le soir ; que le plus ou moins d'énergie du système nerveux est cause de la production plus ou moins grande de chaleur. L'influence des repas n'est ni très nette ni très considérable ; nulle est l'influence de l'âge (il ne s'agit pas du fœtus), et nulle celle du sexe ; quelques différences de température tiennent à la race, et des variations pour un même individu qui dépendent de l'activité musculaire, de l'état de jeûne et de digestion, de la température extérieure et de l'activité psychique.

Après les recherches touchant les températures normales, des recherches quant à *la température des corps dans les maladies* (ch. VI), dans les cas d'insolation, de contractions musculaires tétaniques, de lésions traumatiques de la moelle épinière bulbo-cervicale, de maladies infectieuses ; quant à *la température après la mort* (ch. VII) : « les actions thermiques continuent après la mort et sont encore soumises au système nerveux » ; quant aux *muscles* et à la *production de la chaleur* (ch. VIII) : « le système musculaire est l'appareil chimique producteur de la majeure partie de la chaleur animale, et le système nerveux, qui règle l'activité du système musculaire, régit, par son intermédiaire, la plus ou moins grande quantité de chaleur produite dans l'organisme ». Les autres chapitres sont consacrés à l'action des poisons, à la quantité de *chaleur dégagée*, à la régulation de la chaleur par la respiration.

Nous allons à la *conclusion :* « En dernière analyse, écrit M. Richet, le système nerveux nous apparaît comme l'agent essentiel de la chaleur animale ; c'est lui qui dirige les actions chimiques, c'est lui qui permet à l'animal de se conformer à la température ambiante et de faire plus ou moins de chaleur, plus ou moins de rayonnement, plus ou moins d'évaporation selon les conditions extérieures. » Mais, dit-il encore, le mécanisme par lequel le système nerveux produit plus ou moins de chaleur, on ne le connaît pas ; on sait les effets, on n'explique pas comment une excitation nerveuse, soit d'une glande, soit d'un muscle, dégage plus ou moins de force chimique. C'est là le point défectueux de toute théorie de la chaleur animale.

L'ouvrage est d'un savant qui s'en tient aux seuls phénomènes pour les observer, analyser et comparer. F. G.

Psychologie de l'attention, par TH. RIBOT, professeur au Collège de France, directeur de la *Revue philosophique;* un volume in-16 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine.* Paris, Félix Alcan ; 1889. — Prix : 2 fr. 50.

Ce ne sont pas les effets de l'attention, c'en est le mécanisme que l'éminent psychologiste s'est proposé d'étudier et d'exposer.

En cette nouvelle monographie, à peine est-il besoin de le dire, la même sûreté d'observation que dans toutes les autres, et aussi la même réserve à l'endroit de plusieurs des données, encore contestables, des analyses poursuivies. Il s'agit toujours uniquement de faits de conscience, et les questions de doctrines, du dualisme et du monisme, de la nécessité et de la liberté, ne sont pas davantage abordées.

Dans l'*Introduction,* ces premières indications : L'attention est ou spontanée ou volontaire et artificielle, mais, sous quelque forme qu'elle se manifeste, elle n'est pas un acte pur de l'esprit. « Son mécanisme est essentiellement moteur, elle agit toujours sur des muscles et par des muscles, principalement sous la forme d'arrêt ». Spontanée ou volontaire, l'attention est un état anormal, en contradiction avec la vie psychique qui est le changement. L'état normal, c'est la pluralité des états de conscience, le polyïdéisme ; de monoï-

déisme absolu, des cas très rares, et la forme aiguë en est l'extase. L'attention est un monoïdéisme *relatif,* c'est-à-dire qu'elle suppose l'existence d'une idée maîtresse attirant tout ce qui se rapporte à elle et rien d'autre, ne permettant aux associations de se produire que dans des limites très étroites et à condition qu'elles convergent vers le même point. Dans le cas d'attention spontanée, le corps entier converge vers son objet; dans le cas d'attention volontaire, l'adaptation est incomplète, intermittente, et l'attention, sous ses deux formes, n'est pas une modification purement subjective, elle est une connaissance, un état intellectuel. Suit la définition rappelant et résumant ces caractères.

L'attention spontanée ou naturelle, l'attention volontaire ou artificielle, les états morbides de l'attention, ce sont les titres des trois chapitres du travail.

L'auteur, tout au début du premier de ces chapitres, pose cette règle qu'il dit être absolue : l'attention spontanée *a*, partout et toujours, *pour cause, des états affectifs.* — Voilà qui sera sûrement contesté. — M. Ribot explique que la nature de l'attention spontanée chez une personne révèle son caractère, ses tendances fondamentales, son caractère, sans doute; mais la sensibilité seule ne fait pas le caractère. — Il poursuit, montrant qu'une intermittence réelle dans une continuité apparente rend seule possible une longue attention; point de monoïdéisme absolu, avait-il déjà dit. Il regarde aux concomitants physiques de l'attention, les ramène à trois groupes : phénomènes vaso-moteurs, phénomènes respiratoires, phénomènes d'expression, en donne une description très complète, puis se demande : Les mouvements de la face, du corps, des membres, et les modifications respiratoires qui accompagnent l'attention, sont-ils simplement, comme on l'admet d'ordinaire, des *effets,* des *signes?* ou sont-ils, au contraire, les conditions nécessaires, les éléments constitutifs, les facteurs indispensables de l'attention? Il admet la seconde hypothèse. Le rôle fondamental des mouvements dans l'attention consiste, suivant lui, à *maintenir* l'état de conscience, à le *renforcer.* Comparant l'état ordinaire à l'état d'attention, il distingue trois explications possibles, trois hypothèses : l'attention est cause des mouvements, ou elle en est l'effet, ou elle en est d'abord la cause, ensuite l'effet. Entre ces trois hypothèses, il ne choisit pas : « Les manifestations motrices ne sont des effets ni des causes, mais des éléments; avec l'état de conscience qui en est le côté subjectif, ils *sont* l'attention. » Il parle ensuite de la surprise, un grossissement de l'attention, des deux éléments émotionnel et intellectuel, et, comme il est une part d'activité superflue qui se dépense sous forme de jeu, de « besoin de luxe » auxquels correspond une « attention de luxe ».

Nous sommes au deuxième chapitre. Dans l'attention spontanée, écrit M. Ribot, l'objet agit par son pouvoir intrinsèque; dans l'attention volontaire, par des pouvoirs extrinsèques. Il fait la genèse de cette seconde forme de l'attention, et indique le procédé pour se rendre attentif : rendre attrayant ce qui ne l'est pas par nature. — Mais le fait de *vouloir* rendre attrayant, que n'en parle-t-il? — Dans l'attention volontaire comme dans l'attention spontanée, dont elle n'est que la transformation, des états *affectifs*, et l'auteur invoque les modes de dressage, on s'adresserait à l'attention des animaux, — ce qui ne nous paraît nullement exact.

« Le monoïdéisme relatif qui consiste dans la prépondérance d'un certain nombre d'états intérieurs adaptés à un même but, excluant tous les autres, n'a pas besoin d'être expliqué dans le cas de l'attention spontanée. Un état (ou un groupe d'états) prédomine dans la conscience, parce qu'il est de beaucoup le plus fort; et il est de beaucoup le plus fort, parce que toutes les tendances de l'individu conspirent pour lui. Dans le cas de l'attention volontaire, surtout sous ses formes les plus artificielles, c'est le contraire. Quel est donc le mécanisme par lequel cet état se maintient? Il n'importe pas de rechercher comment l'état d'attention volontaire est *suscité* dans la vie courante. Il naît, comme tout autre état de conscience, au gré des circonstances; mais ce qui l'en distingue, c'est qu'il est *maintenu.* C'est dans la possibilité de l'arrêt qu'est tout le problème. » M. Ribot commente les explications présentées quant au pouvoir d'inhibition; il cite Ferrier, il cite Beaunis et conclut : « Tout acte de volition, impulsif ou inhibitoire, n'agit que sur des muscles et par des muscles. »

L'attention s'applique volontairement à des perceptions, à des images ou à des idées. Elle est attention sensorielle, réflexion, ou langage, trois analyses subtiles; au cours de la dernière se trouvent rappelés les travaux de Stricker et de Egger.

Tournons quelques pages. « Si l'on admet que le mécanisme général de l'attention est moteur et, pour le cas particulier de l'attention volontaire, qu'il consiste surtout en action d'arrêt, on doit se demander *comment s'opère cet arrêt et sur quoi il agit.* » M. Ribot fait une réponse à cette double question, une réponse qu'il qualifie lui-même, au reste, de conjecturale : « L'attention est un état momentané, provisoire de l'esprit; ce n'est

pas un pouvoir permanent comme la sensibilité ou la mémoire. C'est la forme (la tendance au monoïdéisme) qui s'impose à une matière (le cours ordinaire des états de conscience); son point de départ est dans le hasard des circonstances (attention spontanée) ou dans la position d'un but déterminé d'avance (attention volontaire). Dans les deux cas, il faut que des états affectifs des tendances soient éveillés. Là est la *direction* primitive. Si elles manquent, tout avorte ; si elles sont vacillantes, l'attention est instable; si elles ne durent pas, l'attention s'évanouit. Un état de conscience étant ainsi devenu prépondérant, le mécanisme de l'association entre en jeu suivant sa forme multiple. Le travail de *direction* consiste à choisir les états appropriés, à les maintenir (par inhibition) dans la conscience, en sorte qu'ils puissent proliférer à leur tour, et ainsi de suite par une série de choix, d'arrêts et de renforcements. L'attention ne peut rien de plus; elle ne crée rien, et si le cerveau est infécond, si les associations sont pauvres, elle fonctionne vainement. »

Contentons-nous de signaler une très intéressante analyse encore du sentiment de l'effort dans le cas d'attention, et aussi la discussion qui, la précédant, se rapporte aux trois thèses présentées quant au sentiment de l'effort pris en général, la thèse de Bain : l'effort est d'origine centrale; la thèse de Charlton Bastian, Ferrier, W. James . il est d'origine périphérique, la thèse de Wundt: il est à la fois central et périphérique. « Le sentiment de l'effort dans l'attention a son origine dans ces états physiques déjà énumérés, conditions nécessaires de l'attention ; il n'est que leur répercussion dans la conscience; il dépend de la quantité et de la qualité des contractions musculaires. Dans le passage de l'état de distraction à l'état d'attention, il y a transformation de force de tension en force vive, d'énergie potentielle en énergie actuelle. »

Le troisième chapitre a moins d'importance. Il renferme une excellente description des idées fixes et de l'extase.

Comme conclusion, après avoir répété, après Spinoza, qu'on ne tend pas à une chose parce qu'on la juge bonne, mais qu'on la juge telle parce qu'on y tend, M. Ribot écrit : « L'attention dépend d'états affectifs, les états affectifs se réduisent à des tendances, les tendances sont au fond des mouvements (ou arrêts de mouvements) conscients ou inconscients. L'attention, spontanée ou volontaire, est donc liée à des conditions motrices dès son origine même. »

L'auteur incline au déterminisme; ceux qui tiennent pour la liberté ne seront pas les derniers à lire ce dernier ouvrage du chef de l'école psychophysiologique française. F.-G.



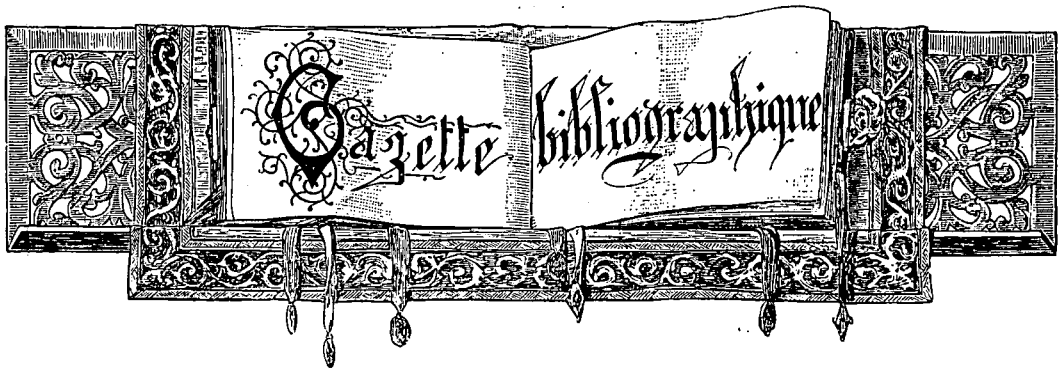

Sommaire. — Chronique bibliographique. — Bulletin des Bibliothèques : *Ventes. — Bibliographies. — Catalogues.* — Publications nouvelles (*Bibliographie du mois. — Ouvrages signalés de l'étranger. — Publications annoncées ou en préparation, tant en France qu'en Europe*). — Nouvelles littéraires diverses : *Miscellanées.* — A travers Journaux et Périodiques. — Nécrologie *des hommes de lettres et de science récemment décédés.*

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Sommaire : *L'Imitation de Jésus-Christ,* version rythmée anglaise. — Les *Essays* de M. Aubrey de Vere. — Un critique américain. — Une ombrelle blanche au Mexique. — L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le prix Gobert et les récompenses de la commission des antiquités. — L'Académie des Beaux-Arts et le prix Bordin. — Le concours de l'Académie de Nîmes. — Le Congrès littéraire. — La Russie et le Congrès de géographie. — Le Congrès des orientalistes et la France. — Les documents inédits relatifs à la Révolution.

Nous avons eu l'occasion d'annoncer naguère une nouvelle traduction anglaise de *l'Imitation de Jésus-Christ* publiée chez l'éditeur aimé des bibliophiles, Mr. Elliot Stock. Le volume mérite qu'on en parle plus au long[1].

Il est superflu de rappeler la popularité dont *l'Imitation* jouit dans tous les pays chrétiens et auprès des penseurs et des poètes, quelle que puisse être leur croyance. On a calculé que ce livre a eu plus de cinq mille éditions, et qu'il a été traduit en 56 langues. Les recherches, les commentaires, les hypothèses et les théories se sont accumulés derrière ce petit livre, qui a été un des instruments les plus puissants de l'activité intellectuelle et spirituelle depuis la fin du moyen âge. Cependant c'est à notre temps qu'il était réservé de découvrir combien la forme sous laquelle l'*Imitation* a été publiée jusqu'ici était trompeuse, inexacte et inefficace à rendre le charme de l'original.

De hauts esprits l'avaient soupçonné, et c'est poussé par cet instinct supérieur du génie, sans doute, que Pierre Corneille voulut donner de *l'Imitation* une traduction en vers. En effet, le livre n'a pas été écrit en simple prose, mais bien suivant un rythme plus ou moins régulier. Adrien de But, contemporain de Thomas de Kempen (*vulgo* Thomas à Kempis), dit textuellement que celui-ci avait écrit *metrice* l'ouvrage commençant par ces mots : *Qui sequitur me.* Et, preuve plus probante encore, il existe à Bruxelles un manuscrit de *l'Imitation* intitulé *libellus qui vocatur musica ecclesiastica*, exécuté peu de temps après la mort de Thomas et conservant les traces indéniables de la forme rythmique originale.

Le docteur Hirsche, de Hambourg, qui a passé un quart de siècle à cette étude, a découvert que ce rythme est indiqué nettement par un système de ponctuation rigoureusement observé d'un bout à l'autre, excepté dans un petit nombre de chapitres du livre III. Le résultat de cette découverte a été la publication, chez Weiss, éditeur à Heidelberg, du manuscrit autographe de Thomas de Kempen, écrit en 1441. Le début suffira pour montrer l'allure de la versification, très irrégulière, tantôt rimée, tantôt simplement cadencée, et où la quantité des syllabes latines ne laisse pas que

1. *Musica Ecclesiastica. — The Imitation of Christ.* By Thomas Kempis. Now for the first time set forth in rhythmic sentences According to the original intention of the Author. With a Preface by H. P. Liddon, D. D., D. C. L., Canon and Chancellor of St-Paul's. London, Elliot Stock, 1889; 1 vol. pet. in-8°; XIX-299 p.; 6 shillings (7 f. 50).

souvent altérée au gré de la fantaisie ou de l'ignorance de l'écrivain :

> Qui sequitur me non ambulat in tenebris :
> Dixit Dominus.
> Hæc sunt verba Christi quibus admonemur,
> Quatenus vitam ejus et mores imitemur;
> Si veraciter velimus illuminari,
> Et ab omni cœcitate cordis liberari.
> Summum igitur studium nostrum sit
> In vita Jesu Christi meditari.

Mr. Elliot Stock a déjà publié le fac-similé du manuscrit autographe de Thomas à Kempis, avec une introduction par M. Charles Ruelens, bibliothécaire de la Bibliothèque royale à Bruxelles[1]. Mais la présente traduction est la première tentative qui ait été faite pour garder, dans une langue vivante, le rythme du texte latin tel que Thomas de Kempen l'a laissé.

Cette traduction a, d'ailleurs, d'autres caractères qui lui sont particuliers. Elle est plus simple que les précédentes versions en langue anglaise. On en a proscrit les termes pompeux et vagues, les locutions difficiles à comprendre; chaque fois que l'interprétation diffère du sens vulgairement adopté, le lecteur en est averti par une note. Elle est plus exacte dans ses détails. Par exemple, on a rétabli le titre *Church Music (Musica Ecclesiastica)*. Aucun passage n'a été omis ni adouci pour cadrer avec les doctrines d'une secte particulière; tout est donné sans fard et présente le sens même de l'auteur.

On a conservé l'ordre des matières que Thomas à Kempis avait choisi. C'est ainsi que le livre sur la communion vient à sa véritable place, après le second. Tous ceux qui ont lu les ouvrages des mystiques savent que la *Dévote exhortation à la sainte communion* (livre III) conduit nécessairement à la *Consolation intérieure* (livre IV). Les éditions ordinaires renversent cet ordre, faisant ainsi un contre-sens qui ne se trouve point, bien entendu, dans le manuscrit autographe.

Rappelons en passant que le véritable nom de Thomas à Kempis est Thomas Hæmmerlein, et que son appellation latine *Thomas Kempensis* veut dire juste Thomas de Kempen.

Nous ne saurions trop louer cette traduction tout imprégnée de l'esprit de l'original. Rien de plus net, de plus scrupuleusement modelé sur le texte, et en même temps de plus satisfaisant à l'oreille que cette belle prose rythmée. Nous voudrions cependant demander au traducteur s'il ne craint pas de s'être un peu plus affranchi que de coutume de ses légitimes et salutaires scrupules lorsqu'il rend *Et omnia ad unum trahit, et omnia in uno videt* par cette phrase antithétique, où se trouvent deux noms qu'on chercherait vainement, même en germe, dans le texte latin :

> And who to One brings all *his questions,*
> And in One sees all *his answers?*

Mais ce sont là chicanes sur lesquelles il y aurait mauvaise grâce à insister, et qu'on ne trouverait, d'ailleurs, que bien rarement l'occasion de faire.

Est-il nécessaire d'ajouter qu'au point de vue matériel le livre est digne de tout ce qui porte la marque de Mr. Elliot Stock, et que, dans une des reliures de luxe qu'offre l'éditeur, il peut satisfaire les amateurs les plus délicats.

***

L'esprit religieux qui a dicté, du premier mot au dernier, le livre du moine Thomas de Kempen, n'est point absent du volume d'*Essays* que Mr. Aubrey de Vere vient de publier chez l'éditeur Macmillan[1]. De même que dans ses deux précédents volumes *(Essays chiefly on Poetry)*, Mr. Aubrey de Vere nous apparaît ici comme une âme pieuse, pénétrée des préceptes d'humilité, des idées de spiritualité qui font trouver dans le renoncement et la prière la source de tous les vrais biens. Il revêt le discret mysticisme de sa pensée des charmes d'un style pur, pénétrant et comme musical. Nous serions bien étonnés s'il ne se sentait pas attiré vers le merveilleux livre de Thomas à Kempis, et s'il n'appréciait pas, avec plus d'intime émotion que la plupart des lecteurs, la valeur de la nouvelle traduction. Mais Mr. Aubrey de Vere est un homme de son temps, et ses préoccupations religieuses sont plutôt de tendance pratique que d'ordre spéculatif.

Ce volume contient dix *essays*, ou études, dont voici les titres :

1. « Quelques remarques sur la littérature sous ses aspects sociaux », morceau qui, nous dit-il, appartient à une série de conférences faites sur la demande du cardinal Newman, lorsqu'il était recteur de l'Université catholique d'Irlande.
2. « Les poésies de l'archevêque Trench. »
3. « Poésies par sir Samuel Ferguson. »
4. « La Poésie de Coventry Patmore. »

1. *Thomæ Kempensis de Imitatione Christi libri quatuor.* Textum ex autographo Thomæ nunc primum accuratissime reddidit, distinxit, novo modo disposuit; capitulorum argumenta, locos parallelos adjecit... Un vol. pet. in-8°; 7 f. 50.

1. *Essays chiefly literary and ethical,* by Aubrey de Vere, LL. D. London, Macmillan and C°, 1889; un vol. pet. in-8° VIII-329 p. Prix : 7 f. 50 (6 shillings).

5, « Une politique irlandaise », écrite en janvier 1887 et où il recherche les conditions que devrait remplir une bonne politique en Irlande. Il trouve qu'elle devrait être forte et persévérante; qu'elle devrait être juste; qu'elle devrait être généreuse et même sympathique, dans les cas où la sympathie n'implique pas cette faiblesse qui encourage des espérances destinées à ne jamais être remplies. Le programme est honnête, mais vague, et bon pour tous les pays; le reste de l'article est consacré à le préciser et à l'appliquer à l'Irlande, dont la condition morale et matérielle intéresse vivement l'auteur.

6. « La Représentation proportionnelle considérée au point de vue de l'idée qu'elle implique. » Cette idée, c'est l'idée de la représentation nationale dans sa dignité et sa vérité : représentation qui ne peut être atteinte qu'en faisant des collèges électoraux nommant trois représentants, et en donnant à chaque électeur le droit de reporter ses trois votes sur un seul candidat; de cette manière, il suffira que la minorité soit des deux cinquièmes pour qu'elle soit assurée d'avoir sa part dans la représentation. Ce système fonctionne déjà, à la satisfaction de tous, dans l'élection au scrutin de liste des assemblées locales, comme conseils municipaux, commissions scolaires, etc.

7. « Les Propriétés ecclésiastiques et leur sécularisation. » Il y déplore la sécularisation des biens de l'Église en Irlande et est d'avis qu'une semblable mesure en Angleterre serait une des plus lourdes calamités que pût essuyer le pays.

8. « Quelques notes sur l'incroyance moderne. » Rejeter la révélation, ainsi pense M. Aubrey de Vere, c'est renoncer à son propre héritage et se résigner à ne rien connaître des origines et de la fin de l'homme, non plus, par conséquent, que des véritables conditions de sa nature. Ces quelques pages ont été écrites pour servir d'introduction à un ouvrage d'allégorie et de polémique religieuse intitulé *Proteus and Amadeus*, dans la composition duquel M. Aubrey de Vere tient à déclarer qu'il n'est pour rien.

9. « Remarques sur la philosophie de la règle de foi. » La règle de foi moderne c'est le jugement particulier, ce que nous appelons le libre examen; la règle de foi de jadis, la bonne, c'est l'autorité de l'Église. M. de Vere s'efforce de prouver que cette dernière est la seule qui soit véritablement philosophique; il nous semble donner, en très bons termes, les meilleures raisons du monde pour convaincre les convaincus.

10. « Le caractère personnel de la poésie de Wordsworth. » Nous avouons que nous aimons beaucoup mieux M. Aubrey de Vere critique littéraire qu'écrivain politique, moraliste ou théologien. Il apporte alors, dans ses analyses et ses appréciations, le sentiment d'un vrai poète, et il sait faire vibrer le lecteur à son unisson. Ce morceau complète ses études sur Wordsworth, à qui il avait déjà consacré une bonne partie de ses *Essays chiefly on Poetry*. Il est difficile d'entrer plus intimement qu'il ne le fait dans l'esprit et dans le talent de ce poète délicat, tendre, pur et passionné, très compliqué dans sa naïveté mystique, qui fut aussi un penseur intéressant et un prosateur de grande allure. Nous souhaiterions, pour notre part, que Mr. Aubrey de Vere fît réimprimer, pour en former un livre à part, les quatre articles sur Wordsworth qu'il a disséminés dans ses trois volumes d'*Essays*. Nous aurions là le dernier mot de la critique compréhensive et sympathique, dit sur Wordsworth par un homme dont le génie a une singulière affinité avec le sien.

***

Il nous est venu d'Amérique, parmi d'autres livres dont nous parlerons ailleurs et qui portent tous la fière devise de la *Riverside Press* : « Tout bien ou rien », un volume qui fait un contraste assez piquant avec celui de Mr. Aubrey de Vere. Il a pour titre *Indoor Studies*, et pour auteur Mr. John Burroughs[1]. Ce n'est point dans l'intérieur de son cabinet, portes fermées, que Mr. John Burroughs cherche, d'ordinaire, ses sujets d'étude. Le grand air, les champs, la nature et ses hôtes, ce qu'on voit, ce qu'on fait, tout ce qu'on pense, *out of doors*, voilà qui lui est bien plus familier que son pupitre, les rayons de sa bibliothèque et les gros livres de référence, fatigants à consulter. Et voilà pourquoi peut-être Victor Hugo lui a paru un géant difforme, un *malformed giant*. Il ne l'aura vu qu'entre les quatre murs de son cabinet, où il lui était difficile de se mettre au point.

Mr. John Burroughs a écrit de charmants livres, pleins de fraîcheur et de verdeur, comme leurs titres : *Fresh Fields, Birds and Poets, Locusts and Wild Honey, Wake Robin, Winter Sunshine, Signs and Seasons*, etc. Celui-ci est, croyons-nous, le premier pas qu'il a fait dans la carrière poudreuse de la critique proprement dite. Ce n'est pas que ses préférences ne se fassent jour en plus d'un endroit. Ainsi, chaque fois qu'il rencontre ou qu'il peut faire naître l'occasion de s'arrêter aux sciences naturelles, à celles qui ne sont rien sans l'observation directe des phéno-

1. *Indoor Studies*, by John Burroughs. Boston and New-York; Houghton, Mifflin and C°, 1889; un vol. in-16, 256 p. Prix : 6 f. 25.

mènes naturels, il n'y manque pas. Il aime à ouvrir sa porte, comme le dit le titre d'un de ses *essays* (*An open door*), et à regarder dehors. Les poètes et la science, l'arbre de vie des biologistes, la solitude au sein de la nature, sont des stations où il se repose de son voyage en un fauteuil à travers les esprits de ses compatriotes : Henry D. Thoreau, Emerson, Hawthorne, d'Anglais comme Matthew Arnold et Carlyle, et même de Français comme Victor Hugo.

Un critique d'un journal de Boston, *the Literary World* (6 juillet), dit avec justesse, ce nous semble, à propos de ce livre : « Le talent de Mr. Burroughs est toujours personnel et sincère... mais il est impuissant à apprécier les qualités qu'il ne possède pas... Lorsqu'il parle de la poésie au point de vue littéraire, sa critique est insuffisante, parce qu'il manque apparemment du pouvoir d'apprécier le côté technique et les différences de degré dans les manifestations de cet art... Instruit par la nature qu'il a étudiée de près, dans cette région de la Nouvelle-Angleterre, où rien n'est outré, excepté le climat, M. Burroughs n'a guère rien de commun avec les poètes de passion violente ou d'universelle harmonie... » En somme, « le talent de M. Burroughs, robuste mais étroit, est plus apte à l'exposition des faits qu'à la critique. »

C'est à peu près ce que nous disions en commençant. Mais nous ne serions pas juste si nous n'ajoutions que l'accent personnel et volontaire de Mr. Burroughs donne à tout ce qu'il écrit un attrait piquant, une saveur saine et appétissante, et que, si l'on pense assez souvent qu'il a tort, on lui sait gré de se tromper avec tant de franchise dans l'allure et le ton.

Nous signalerons, comme nous ayant particulièrement diverti, un *essay* intitulé *Little Spoons versus Big Spoons* (le Procès des petites cuillers contre les grandes), où il détaille, avec beaucoup d'humour et de gai bon sens, le contraste que présentent la solide et un peu massive nature de l'Anglais et le tempérament sec, nerveux, agile, libre de tout superflu, de l'Américain. Le dernier morceau, *an Egotistical Chapter*, nous a aussi vivement intéressé, en dépit du *moi*, cette mauvaise herbe, qui s'y étale et y croise en tous sens ses pousses envahissantes. Nous demandons à en citer ces lignes, parce qu'elles contribueront à faire connaître la valeur d'un poète dont le nom a retenti partout, mais dont l'œuvre est restée à peu près inconnue en France : « Whitman (Walt Whitman) a exercé sur moi une sorte d'influence libérale et libératrice; il m'a donné en même temps une leçon de positivisme que je n'aurais tiré, dans la même mesure, d'aucune autre source. Whitman ouvre les portes et les ouvre larges. Il déverse un fleuve de sympathie humaine qui met à flot le monde entier. Il est une grande force humanisante ; il n'y a pas, dans la littérature, une autre personnalité qui me donne à ce point le sens de la largeur et de la grandeur dans les qualités purement humaines et personnelles. On sent dans ses poésies un homme qui vit et respire comme on ne le sent nulle part ailleurs. Ceci ne serait pas une recommandation pour certains lecteurs; mais c'en est une pour ceux qui, comme moi, estiment dans un livre les qualités éternelles de l'humanité au-dessus de toute chose. Mettre une grande personnalité dans la poésie, c'est créer une vivante fontaine de force, où la race surmenée et épuisée peut se rafraîchir et se renouveler. »

***

Nous terminerons cette revue des publications de choix qui nous viennent de l'étranger par un très joli volume de Mr. F. Hopkinson Smith, intitulé *a White Umbrella in Mexico* (une Ombrelle blanche au Mexique)[1]. L'introduction dira mieux que nous ne saurions le faire ce que l'auteur a voulu et ce qu'il a effectivement exécuté.

« Mon investigation, dit Mr. Hopkinson Smith, n'a pas été bien loin au-dessous de la surface. La tâche eût été peu en rapport avec mes moyens, et le résultat superflu. Le détail des ressources, des religions, de la politique, des gouvernements, des conditions sociales et des malheurs du Mexique emplit déjà maints in-folio, et pèse lourdement sur maints rayons de bibliothèque, et aussi, je l'espère, sur quelques consciences.

« J'ai préféré présenter ce qui peut intéresser le peintre et l'oisif : une terre de blanche clarté solaire, pleine de l'odeur des fleurs; une terre de costumes brillants, d'églises croulantes et de vieux couvents ; une terre de salutations bénévoles, de courtoisie extrême, d'ouverte et large hospitalité.

« Je me suis délecté l'âme du balancement des lis au soleil, de l'assaut des roses se pressant sur les murailles ruineuses, des larges feuilles de palmiers épandant des ombres rafraîchies, et je n'ai rien gaspillé de mon temps précieux à chercher le lézard et la taupe rampant à leurs racines.

« Satisfait de la nouveauté et du charme de la vie pittoresque qui m'entourait, j'ai regardé les enfants nus dans leurs jeux et le péon patient au travail; et le hautain hidalgo, armé et gardé, in-

1. *A White Umbrella in Mexico*, by F. Hopkinson Smith. With illustrations, by the Author. Boston and New-York; Houghton, Mifflin and C°, 1889; un vol. pet. in-8°, 227 p.

spectant ses plantations; et la señorita brune de peau, pressant ses lèvres contre la grille du confessionnal; et jusqu'au coup d'œil furtif et dérobé de *l'outlaw*, sans me préoccuper d'analyser ou de résoudre aucun des nombreux problèmes religieux et sociaux qui rendent possibles de telles conditions.

« C'était assez pour moi de trouver la vie sauvage du Comanche, le grand état du Don espagnol, et les débris de la splendeur passée des ordres religieux existant côte à côte avec le résidu de cette civilisation aztèque qui enflammait les cœurs espagnols aux anciens jours de la conquête. Assez de découvrir que, dans ce résidu, survivait encore une race capable de la plus haute culture et digne de l'étude la plus approfondie. Peuple distinct et particulier, peuple désintéressé, patriote, tendre de cœur, de grande beauté individuelle, de grand courage, de politesse raffinée. Peuple maintenant dans sa vie de tous les jours une étiquette qui est un phénomène chez une race foulée aux pieds; offrant du premier coup à l'étranger et au passant, du seuil même de ses huttes en briques crues, une hospitalité si généreuse, accompagnée d'une courtoisie si exquise, qu'on s'arrête à la porte suivante pour jouir encore de cette volupté.

« C'était plus qu'assez de m'ébattre sous un soleil italien éclairant une terre à demi tropicale; de voir en haut des pics coiffés de blanc s'enfonçant dans le bleu; de voir en bas des plaines balayées des vents qu'entourent des chaînes déchiquetées de montagnes; de saisir le reflet étincelant des cités en miniature, çà et là serties comme des joyaux dans des oasis d'oliviers et d'orangers, et de me convaincre qu'aujourd'hui, avec son paysage varié, ses costumes, son architecture, sa vie dans la rue, ses canaux encombrés de bateaux chargés de fleurs, ses marchés où se pressent les indigènes vêtus de couleurs brillantes, ses intérieurs d'église éteints et ses couvents abandonnés, le Mexique est le pays le plus merveilleusement pittoresque qui soit sous le soleil. Une Venise tropicale! une Espagne à demi barbare! une nouvelle Terre sainte!

« Pour jouir complètement de ce peuple-ci, comme de tout autre, il faut vivre dans les rues. Une causerie avec la vieille qui vend des rosaires près de la porte de la cathédrale, une demi-heure passée avec le sacristain après la messe matinale, un mot de temps en temps avec l'ânier, le porteur d'eau et le *padre* vous donneront une plus juste idée et une vue plus pénétrante de sa vie intime que des journées passées au musée ou dans le palais du gouverneur.

« Si vous avez pour compagne une ombrelle blanche, et si, sous son abri, vous restez des heures assis, peignant les coins pittoresques qui vous charment l'œil, vous aurez des foules de spectateurs attirés par la curiosité oisive. Beaucoup se montreront de vrais amis pendant votre séjour, et rivaliseront à qui vous rendra le plus de petits services gracieux, que vous aimerez à repasser dans votre mémoire longtemps après que vos pieds auront remué la poussière blanche de leurs villages.

« C'est dans cet esprit et dans ce but que je vous demande de vous détourner de l'ardeur et de l'empressement affairé de votre vie quotidienne le temps qu'il faut pour partager avec moi la fraîcheur et la quiétude de mon ombrelle blanche, pendant qu'elle est ouverte au Mexique. »

Ce morceau, ravissant dans le texte, donne bien le ton du livre. Puissions-nous ne pas l'avoir trop maltraité et défiguré dans la traduction que nous improvisons en courant!

L'auteur, qui n'est pas un artiste en littérature seulement, a illustré son volume d'une vingtaine de délicieuses vignettes, et les éditeurs ont fait de cet ouvrage, par la qualité du papier, la beauté des caractères, l'harmonie des marges et le scrupule de la correction, un bijou typographique, dans un cartonnage solide, sobre et parfaitement élégant.

***

Les nouvelles académiques n'ont pas augmenté en intérêt ce mois-ci. L'Académie des inscriptions et belles-lettres a, dans sa séance du 28 juin, décerné le prix Gobert. Les concurrents étaient au nombre de trois : MM. Noël Valois, auteur d'un *Inventaire des arrêtés du Conseil d'État* (règne de Henri IV) et d'un autre ouvrage intitulé : *les Conseils du roi aux* XIVe, XVe *et* XVIe *siècles;* M. Auguste Molinier, auteur d'une *Géographie historique de la province du Languedoc au moyen âge;* M. Élie Berger, qui a déjà obtenu cette distinction l'an dernier.

Pour le premier prix Gobert, sur 38 votants, M. Noël Valois a obtenu 25 voix; M. Auguste Molinier, 6; M. Élie Berger, 6; bulletin blanc, 1.

En conséquence, le premier prix Gobert a été décerné à M. Noël Valois, archiviste aux Archives nationales.

Pour le second prix Gobert, sur 37 votants, M. Auguste Molinier a obtenu 33 voix, et M. Élie Berger, 4.

M. Molinier, conservateur à la bibliothèque Sainte-Geneviève, a été proclamé lauréat de l'Institut pour le second prix Gobert.

Dans sa séance du 5 juillet, la même Académie a proclamé les décisions de la commission des

antiquités de la France. Sont décernées les récompenses suivantes :

1re médaille à M. Jarry, auteur d'une *Vie politique de Louis de France, duc d'Orléans (1372-1407)*.

2e médaille à M. Paul Guérin, pour son *Recueil des documents concernant le Poitou, contenus dans les registres de la chancellerie de France*, t. IV.

3e médaille à M. Clément Pallu de Lessert, pour ses *Fastes de la Numidie sous la domination romaine*.

4e médaille autorisée par décision ministérielle spéciale, à MM. Camille Favre et Léon Lecestre pour publication faite pour la Société de l'histoire de France et intitulée : *le Jouvencel*, par Jean de Bueil.

1re mention à M. le duc de La Trémoïlle pour ses *Archives d'un serviteur de Louis XI*.

2e mention à M. Charles Morel, auteur d'un ouvrage intitulé : *Genève et la colonie de Vienne*.

***

L'Académie des beaux-arts n'a pas fractionné, cette année, le prix Bordin. Elle l'attribue tout entier à M. Henry Havard pour le *Dictionnaire de l'ameublement et de la décoration*, voulant ainsi honorer d'une récompense tout à fait supérieure l'œuvre magistrale éditée par la maison Quantin.

Pendant que l'Institut finit de distribuer ses prix, les Académies de province publient leurs programmes de concours. Celle de Nîmes offre :

1° Une médaille d'or de la valeur de 300 francs à décerner en 1890 (poésie française) ;

Les concurrents sont laissés libres, tant pour le choix du sujet que pour la forme de l'œuvre, à la condition que les pièces à produire n'excèdent pas deux cents vers.

2° Une médaille d'or de la valeur de 300 francs à décerner en 1891 (histoire littéraire) :

François Guizot, historien.

Les œuvres seront adressées *franco* au secrétaire perpétuel de l'Académie, au plus tard le 31 décembre 1889 pour le premier concours, et le 31 décembre 1890 pour le second concours.

***

Nous avons promis de tenir nos lecteurs au courant des travaux du Congrès littéraire international. Dans sa quatrième séance, présidée par M. L. Mickiewicz, il a pris les résolutions suivantes :

1° Le droit de traduction sera protégé de la même manière que le droit sur l'œuvre originale et pour le même temps.

2° Il n'y a pas lieu d'imposer aux auteurs d'articles de journaux ou de recueils périodiques l'obligation d'en interdire la reproduction.

3° Nul ne peut reproduire des fragments des œuvres d'un auteur sans son consentement dans des chrestomathies, des anthologies ou recueils de morceaux choisis.

4° Le Congrès émet le vœu que les pays signataires de la convention s'entendent pour l'unification de leurs législations intérieures, de manière à assurer la complète et effective réciprocité sur tous les points.

5° La transformation d'un roman en pièce de théâtre, ou *vice versa*, sans le consentement de l'auteur et généralement ce qu'on appelle l'adaptation constituent une reproduction illicite.

Dans sa cinquième séance, sous la présidence de M. Jules Claretie, il a voté cette résolution :

« La reproduction d'une œuvre littéraire au moyen de lectures publiques ne peut avoir lieu sans l'autorisation de l'auteur. »

Le 27 juin, à deux heures, a eu lieu la séance solennelle de clôture, sous la présidence de M. Jules Simon, dans les salons du ministère de l'instruction publique.

Le prochain congrès se tiendra à Stockholm.

***

Congrès international de géographie. — Si l'empire d'Allemagne nous fait la politesse de s'abstenir de paraître à ce congrès, les autres États nous font l'honneur et l'amitié d'y prendre part avec empressement. Ainsi le baron Kaulbars, ancien commissaire impérial russe en Bulgarie, représentera la Russie et la Société impériale de géographie.

Le baron Kaulbars vient de terminer un volumineux travail en français, spécialement destiné au congrès et intitulé : *Aperçu des travaux géographiques en Russie*.

***

Le Congrès international d'Orientalistes se tiendra, cette année, en Suède. Il s'ouvrira le 8 septembre.

© 2007 Lyon — Éditions « Les marionnettes du temps » — http://editions-temps.fr

MM. Guimet, directeur du Musée national des religions, et Amelineau, maître de conférences à l'École pratique des Hautes Études, ont été désignés pour représenter la France à ce congrès.

Terminons ces renseignements officiels en annonçant que M. J. Guillaume est chargé de publier, dans la collection des documents historiques inédits relatifs à la Révolution de 1789, les « procès-verbaux du comité d'instruction publique de la Convention ».

B.-H. G.

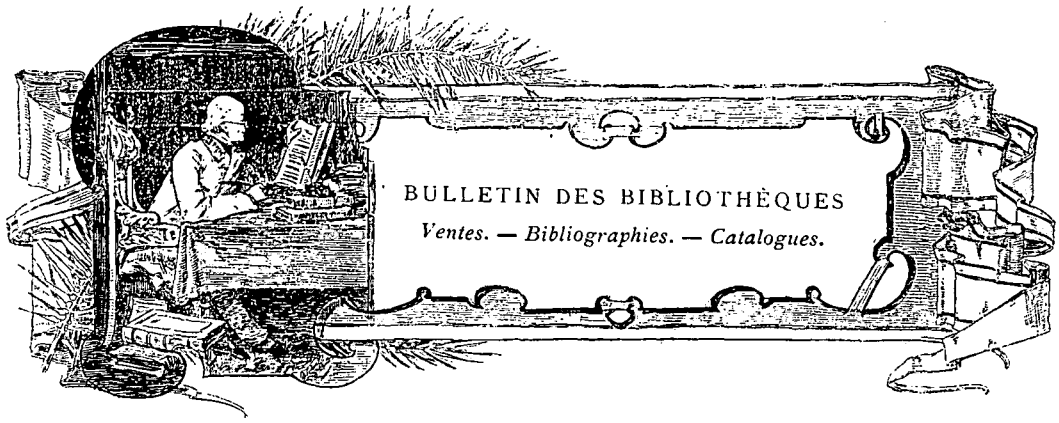

FRANCE

La Bibliothèque nationale et ses expositions. — La direction de la Bibliothèque nationale de la rue Richelieu a fait placer aux portes de cet établissement un avis en français et en anglais, informant le public que le mardi et le vendredi, de dix heures à quatre heures, on peut, sans carte, visiter les principales salles et les curiosités que renferme la bibliothèque : au rez-de-chaussée, le vestibule de l'administration, les manuscrits, les galeries d'estampes. Au premier étage, la galerie Mazarine, la galerie des chartes, l'exposition de géographie et le département des médailles.

Elle a ouvert, en même temps, deux nouvelles collections de livres, de manuscrits et de cartes de géographie des plus précieuses, autant par leur richesse que par leur rareté. Dans la première salle, située au rez-de-chaussée, se trouvent les livres et manuscrits. Ces livres ont été classés en deux catégories : ceux qui empruntent leur valeur à leur reliure et ceux dont le texte est également remarquable et par la composition et par les souvenirs qu'il rappelle. A citer, dans la première catégorie, une reliure de Pie V, une reliure de Colbert et une *Imitation de Jésus-Christ*, datant de 1488. Les livres exposés sont au nombre d'environ 180. On remarque, entre autres, un exemplaire tout à fait inconnu du *Dictionnaire de l'Académie*, daté de 1696, le *Livre d'Or* d'Antoine de Lorraine, un livre de Jean Fouquet, dont les enluminures sont considérées comme étant des plus remarquables. Il y a là des ouvrages ou des livres de prières qui ont appartenu à presque tous les rois de France. La section des manuscrits n'offre pas moins d'intérêt. Elle embrasse une période partant du VIIe siècle et allant jusqu'au XIXe. Voici des manuscrits de Charles V et de Jean le Bon. En face, on voit un autographe de Bossuet. A côté de ce dernier se trouve le journal de Huet, ancien évêque d'Avranches, dans lequel le prélat notait jour par jour ses dépenses. Le détail de ces dépenses offre un réel intérêt en raison des particularités minutieuses qu'il comporte. Sur la même ligne, dans la vitrine d'angle, est exposé l'original de la *Marseillaise*, avec ce titre : *Hymne des Marseillais*, et, à la suite des trois couplets, la signature Rouget de Lisle, signature qui passe pour absolument authentique. Dans une autre vitrine sont exposées des chartes des rois de France, accompagnées de sceaux en métal de ces souverains. Voici encore deux curieux documents : l'un de François Sforza et l'autre de Barberousse. A l'autre extrémité de la salle se trouve une collection très complète des manuscrits de Victor Hugo : *Notre-Dame de Paris*, les *Misérables*, etc. A signaler également un dessin absolument authentique de Léonard de Vinci. Ces précieuses collections représentent une somme considérable. Plusieurs des ouvrages achetés ont été payés 7,000, 8,000 et jusqu'à 10,000 fr. Cette exposition n'aura d'ailleurs qu'une durée temporaire; elle ne se prolongera pas au delà du mois de novembre prochain.

L'exposition de géographie est installée au premier étage et mérite également d'être visitée. M. Gabriel Marcel, l'organisateur de cette exposition, a trouvé de grandes difficultés de classe-

© BnF Lyon — Editions « Les marionnettes du temps » — http://editions.gnafron.fr

ment occasionnées par le nombre des salles et leur éloignement les unes des autres. Il a remédié à cet inconvénient, autant que possible, en groupant, dans la « Notice », les objets de même nature et les cartes des mêmes régions.

La *Revue de géographie* de M. L. Drapeyron (juillet), nous fournit sur cette exposition les détails suivants :

Parmi les ouvrages généraux qui sont exposés on doit citer : la géographie en vers de Berlinghieri, le premier ouvrage, au dire de Libri, orné de cartes gravées sur métal ; plusieurs éditions de Ptolémée, notamment celles de 1480 et de 1513, une belle édition enluminée de l'atlas d'Ortelius, le recueil devenu aussi rare que cher de Braun ou Bruyn, qui nous donne, à la fin du XVIe siècle, le plan ou le portrait des villes les plus importantes non seulement de l'Europe, mais du monde entier, un Mercator, un Flambeau de la Mer, un atlas de d'Anville, l'atlas manuscrit des Gabelles, par Sanson, etc.

Une autre série, à la fois plus riche et plus nombreuse, comprend les globes et les instruments. On y rencontre un certain nombre de globes arabes en cuivre avec caractères koufiques, des boussoles, des armilles, des cadrans solaires et bien d'autres instruments aussi précieux par leur ancienneté que par la perfection du travail.

Parmi les globes nous ne pouvons faire autrement que de noter au passage les beaux globes céleste et terrestre de Senex, un globe doré du XVIe siècle auquel on attribue une origine espagnole ou plutôt flamande, le fac-similé du globe de Martin Behaim qui date de 1492, sur lequel l'Amérique n'est pas figurée et dont l'original se trouve à Nuremberg, un curieux globe en bois rapporté de Venise par M. le comte Riant, un globe français en cuivre du XVIe siècle provenant de la bibliothèque de l'abbé Lécuy de Bourges.

Quant aux différents systèmes de projection en usage au XVIe siècle, ils sont représentés en grande partie par une suite de mappemondes où l'on voit, à côté de la mappemonde cordiforme de Finé, celle doublement cordiforme de Salamanca, la projection sinusoïdale de Jean Cossin de Dieppe, les mappemondes de Sébastien Cabot et de Mercator, cette dernière publiée à Duisbourg en 1569, exemplaires uniques, celles de Castaldi (1546), de François de Mongenet, de Vavassore, d'Ottavio Pisani, etc., puis des globes en fuseaux, tels que celui de Schöner (1523), d'Apian (1518) dont M. Nordenskjöld a publié une reproduction, la carte dite de Henri II publiée par Jomard, dont l'original appartient à lord Crawford et qui porte cette inscription qui avait échappé à Jomard : par Pierre Desceliers à Arques, 1546 ; une petite mappemonde en fuseaux sur parchemin qu'on croyait espagnole et qui est incontestablement portugaise, et jusqu'à une mappemonde chinoise qui a été faite par l'ordre et pour l'usage de l'empereur Khanghi.

Que si vous êtes fatigué de cette énumération, si forcément sèche qu'elle soit, allez à la section de géographie et priez M. Marcel de vous donner quelques renseignements sur les portulans qui sont exposés, et si vous ne revenez pas émerveillés de l'intérêt qu'offrent ces antiques documents lorsqu'ils sont expliqués, illustrés avec congruité, c'est que vous êtes indigne de vous occuper de géographie.

Que direz-vous de la carte pisane, du fac-similé de la carte de Dulcery qui est bien le prototype de la carte catalane, des portulans de Mecia de Villadestes de Giroldis, de Roselli, de Benincasa, de Soleri, de Gaspar Viegas, d'Agnese de Visconte de Maiollo, de Diego Homem, de Nicolas Desliens, de B. Olives et de l'interminable série des Oliva, fils dégénérés d'une nombreuse lignée majorcaine qui prolonge jusqu'au milieu du XVIIe siècle l'art du cartographe exercé par les Olives à Majorque dès le commencement du XVIe siècle.

Puis ce sont les cartes de Math. Prunes, de Villaroel, de Volcius, de Gijsbert, la splendide pièce qui porte la double signature de Harmem et Martin Iansz de Domingo Sanches, de Cometus, de Roussin et de tant d'autres cartographes, fameux ou médiocres.

Permettez-moi de vous arrêter cependant quelques minutes devant une petite plaquette en parchemin ouverte dans une vitrine au milieu des objets les plus précieux ; c'est un portulan de poche à l'usage des marins bretons imprimé en caractère xylographiques. De ces portulans auxquels sont joints un calendrier et une table de positions astronomiques, celui du duc d'Aumale passait pour être le seul exemplaire connu, et, par cela même, avait acquis un prix inappréciable ; bien que celui dont nous parlons ici ait déjà été exposé en 1875, il avait échappé à l'attention des bibliographes.

Quand nous aurons ajouté que chaque pays est ensuite représenté à l'exposition géographique par quelques-unes de ses cartes les plus anciennes et les plus rares, que la France y est peinte dans une série de documents de toute beauté et dont quelques-uns sont d'une insigne rareté, quand nous aurons rappelé l'intéressante collection des reliefs parmi lesquels nous devons citer en première ligne ceux qui sont dus à Lartigue, à Fauvel et à Bardin, nous n'aurons pas tout dit.

Il nous faut, en effet, consacrer au moins quel-

ques lignes à la dernière des séries de la « Notice » rédigée par M. G. Marcel qui comprend les plans de bataille, les travaux de siège, ce qu'on appelle communément géographie militaire.

N'oubliez pas de feuilleter le bel atlas des campagnes de Louis XIV par Beaulieu, un atlas de sièges et de batailles de divers auteurs du XVIe et du XVIIe siècle; ne passez pas sans les regarder devant le plan, en anglais, de la bataille d'Arques et du siège de Dieppe, pièce peut-être unique et d'un intérêt considérable pour l'histoire de l'imagerie, devant les plans de Boulogne, de Poitiers, de Metz qui sont de toute rareté, surtout conservés comme ils le sont et paraissant sortir des mains du graveur. Étudiez enfin en détail ce plan manuscrit de la bataille d'Austerlitz qui vous en dira long sur les causes de l'âpreté de la lutte et ce *topo* de la retraite de Prague à Egra, dressé par quelque officier, compagnon du maréchal de Belle-Isle.

Un manuscrit apocryphe. — Un amateur italien, M. Carlo Morbio, possédait le manuscrit d'une chronique française relative aux « Tard-venus » compagnies de routiers qui ont dévasté le Lyonnais de 1360 à 1365. Ce manuscrit avait été déjà remarqué par M. le comte Riant qui avait essayé d'en faire faire l'acquisition pour la Bibliothèque nationale. Après la mort de M. Carlo Morbio, sa bibliothèque a passé entre les mains de libraires allemands qui l'ont mise aux enchères, le 24 juin dernier, à Leipzig. Le catalogue de la vente appelait l'attention et l'intérêt des amateurs sur le manuscrit. M. Léopold Delisle, qui en suspectait l'authenticité, a demandé qu'on lui en photographiât quelques spécimens. Ces photographies ont levé tous les doutes de M. Delisle, qui a fait à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, une communication sur ce sujet. Selon le savant paléographe, la *Chronique des Tard-venus* est un manuscrit qui a été fabriqué entre 1850 et 1870 par un faussaire ignorant et maladroit.

La bibliothèque du comité de législation étrangère. — Cette bibliothèque que nous signalions dans notre dernier numéro à l'attention du public, fondée en 1876 au ministère de la justice, a été parfaitement comprise, et ceux qui en ont la garde n'ont ménagé ni leur temps ni leur peine à cette utile institution. Un premier catalogue, imprimé en 1879, comprenait 1,664 numéros se répartissant en près de 5,000 volumes. Le second catalogue qui vient d'être publié (Paris, imprimerie nationale, 1889, in-8° de XL-719 p.) annule complètement le précédent et renferme 4,062 numéros formant un total de 18,000 volumes. Si l'on songe qu'ils ont tous trait, plus ou moins directement, à la législation étrangère, on ne peut s'empêcher de reconnaître combien est précieux un tel amoncellement de livres, la plupart fort rares ou fort difficiles à rencontrer. Les gouvernements étrangers se sont prêtés avec la plus entière bonne grâce à des échanges et ne nous ont point ménagé les dons, qui ont facilité singulièrement cet accroissement considérable pendant une période aussi courte. Sur le droit international, sur la législation comparée, sur les législations administratives, commerciales, coloniales de tous les pays, cette bibliothèque est d'une richesse incomparable. Le catalogue, œuvre de M. Jules Preux, est, avec ses notes explicatives, ses tables, ses renvois fréquents, presque l'idéal du genre. (*Polybiblion,* juillet.)

Bibliographie bénédictine. — L'imprimerie Saint-Pierre, à Solesmes vient de publier, en un élégant volume in-8°, la *Bibliographie des Bénédictins de la congrégation de France* (1889, XLIII-262 p.), qui avait été entreprise à l'occasion du cinquantenaire de la congrégation célébré il y a deux ans. L'ouvrage, dédié au cardinal Pitra, mais qui n'a été achevé qu'après sa mort, s'ouvre par une savante introduction dans laquelle l'auteur, dom Fr. Cabrol, met très bien en lumière et d'une manière impartiale les services que les Bénédictins de Solesmes ont rendus aux études sacrées depuis leur réorganisation par dom Guéranger; il passe en revue les publications les plus importantes de son ordre sur la liturgie et le chant grégorien (on sait la part que dom Guéranger a eue dans les études liturgiques de notre siècle), sur la théologie mystique et la spiritualité, sur la théologie dogmatique et morale et le droit canon, sur l'hagiographie, sur la patrologie et l'archéologie chrétienne, sur l'histoire ecclésiastique, locale et monastique). La bibliographie proprement dite se compose de l'énumération de toutes les publications bénédictines (livres ou simples articles), faite par ordre d'auteurs; les recherches sont rendues très commodes par deux tables, l'une chronologique, l'autre analytique. Il serait à souhaiter que tous les corps savants, religieux ou laïques, eussent des répertoires bibliographiques aussi bien faits. (*Revue critique*, 1er juillet.)

ÉTRANGER

Angleterre. — *Une découverte au British Museum.* — Un fonctionnaire du British Museum, M. Naaké, a découvert, ce qui est probablement

le plus ancien texte polonais imprimé. C'est un hymne à la Vierge que les soldats polonais avaient l'habitude de chanter avant le combat. Elle se trouve imprimée dans les matières liminaires d'un ouvrages de Jean Laski, archevêque de Gnesen, intitulé : *Comune incliti Polonie Regni Privilegium, Cōstitutionū et Indultuū Publicitus Decretorum Approbatorūq'* ... In edibus Johannis Haller, Cracovie, 1506, in-fol.

La bibliothèque de J.-O. Hallivell-Phillipps, et les manuscrits italiens. — On sait que cette très importante collection s'est vendue à Londres, par les soins de MM. Sotheby, Wilkinson et Hodge, du 1er au 4 juillet dernier. A ce propos le préfet de la bibliothèque Marciana, à Venise, M. C. Castellani a dressé la liste des manuscrits vénitiens que comprenait cette collection, et l'a insérée d'abord dans le tome XXXVII (p. 1, 1889) du recueil *Archivio Veneto.* Il vient de la publier en brochure avec une solide introduction du professeur A. Favaro, sous ce titre : *Elenco dei Mss. Veneti della Collezione Philipps in Cheltenham comparativamente illustrati (Venezia, fratelli Visentini,* 1 broch. in-8°, 50 p.).

La bibliothèque Crawford. — On lit dans *Saint-James's Gazette* (22 juin) : « A tort ou à raison, ceux qui passent pour s'y connaître comptent qu'il faudra cent journées pour vendre aux enchères toute la bibliothèque du comte de Crawford. Il y a déjà eu quatorze jours de vente, et les résultats sont, en somme, satisfaisants. La première portion de la bibliothèque, vendue il y a deux ans, se composait de 2,149 lots, qui ont réalisé 19,073 livres sterling, 9 shillings et 6 pence, en dix jours d'enchères. La seconde portion, en juin dernier, n'a duré que quatre jours, et ne contenait que 1,105 numéros. Les prix atteints montrent clairement que les classiques n'excitent plus la compétition qu'ils excitaient il y a un quart de siècle, tandis que les manuscrits enluminés, les vieilles impressions anglaises et les beaux ouvrages illustrés sont en hausse. Une liturgie excessivement rare (1500-1602), que lord Crawford avait payé 250 livres sterling à M. Quaritet, a été rachetée par le grand libraire de Piccadilly, pour 370 livres. »

Le prix des livres français dans les ventes anglaises. — M. William Roberts, le rédacteur du *Bookworm,* nous fait l'amitié de nous adresser quelques notes sur la vente C. J. Knight, qui a eu lieu à Londres, en mai dernier. Nous y remarquons : *la Pucelle* (Leclerc, 1865), sur vélin, relié en maroquin par Thibaron, 21 livres sterling, soit plus de 525 fr.; *les Romans* de Voltaire (Bouillon, 1778), 2 suites de figures ajoutées, une copie, 13 livres 10 shillings; *le Misanthrope* (Paris, J. Ribon, 1667), en maroquin de Cuzin, 26 livres; *l'Ombrelle,* de notre directeur, M. Octave Uzanne, 1 livre 16 shillings; *Son Altesse la Femme,* du même écrivain, 1 livre 6 shillings.

Autriche. — *Bibliothèque Ferdinand, à Innsbrück.* — L'empereur d'Autriche vient d'acquérir un manuscrit musical des plus rares, qu'il destine à la bibliothèque Ferdinand, à Innsbrück. C'est un recueil des chansons du ménestrel tyrolien Oswald von Wolkenstein, né en 1307, au château du même nom. En qualité de chevalier errant, le Minnesinger Oswald a parcouru l'Europe ainsi que plusieurs contrées de l'Orient. Il a laissé un choix considérable de chants d'amour et de chansons à boire, qui sont renfermés dans trois recueils manuscrits. Le plus précieux de ces manuscrits est précisément celui que l'empereur François-Joseph vient d'acheter à la famille du comte de Wolkenstein, et qui est daté de 1383. Il contient plusieurs portraits de l'auteur et la notation de quatre-vingt-huit chansons.

La bibliothèque Ferdinand possède déjà un recueil du ménestrel tyrolien, daté de 1441; le troisième, qui porte la date de 1425, se trouve à la bibliothèque impériale de Vienne.

Belgique. — La Bibliothèque royale de Bruxelles possédait depuis longtemps une collection considérable de journaux, belges pour la plupart, qui, pour cause d'insuffisance des locaux, se trouvaient empilés dans des coins perdus, exposés à la poussière et à l'humidité, sans guère pouvoir être consultés par les travailleurs. L'administration vient de prendre une sage mesure, en utilisant pour le classement de ces journaux, un immense sous-sol de huit fenêtres sur chaque côté de sa longueur. Un ascenseur montera à l'étage les volumes demandés. La bibliothèque n'est abonnée qu'à fort peu de journaux; ce qu'elle en possède, elle l'a reçu par voie de don ou d'achat de collections complètes ou partielles. Les accroissements sont donc très irréguliers. Dans l'intérêt de tous les chercheurs et des journaux eux-mêmes, il serait bon qu'une loi ordonnât le dépôt immédiat de chaque numéro paru en Belgique. L'installation de cette salle devrait être complétée par des abonnements à prendre aux journaux les plus importants des deux mondes et par la confection d'un répertoire idéologique qui

se développerait parallèlement aux catalogues des livres et des périodiques considérablement avancés déjà. Ce serait préparer une riche moisson pour les hommes d'étude. *(Polybiblion.)*

Espagne. — La bibliographie a été cultivée avec zèle pendant ces derniers temps par les savants espagnols, ainsi que l'établissent les ouvrages dont les titres suivent : 1° *Biblioteca del Bascofilo,* par M. Allende Sallazar, sorte de catalogue général systématique et critique de tous les ouvrages qui ont trait aux provinces de Biscaye, Guipuscoa, Alava et Navarre (Madrid, Murillo, in-4° à deux col. de 488 pages. Prix : 10 fr.); — 2° *Ensayo de una tipografia complutensa,* histoire de l'imprimerie à Alcala, due à M. Juan-Catalina Garcia (Madrid, Murillo, in-4° à deux col. de XII-680 pages. Prix : 10 fr.); — 3° *Diccionario biblio-biografico de escritores aragoneses,* simple refonte de la *Biblioteca antigua y nueva de escritores aragoneses,* que M. Latassa avait donnée en 1826; mais l'ordre alphabétique adopté par le nouvel éditeur, don Gomez Uriel, facilitera les recherches et mettra cet ouvrage plein d'érudition à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs. De plus, la première édition était in-folio, la seconde forme trois volumes in-8° (Madrid, Murillo. Prix : 15 fr.).

États-Unis. — *La collection Barton à la bibliothèque de Boston.* — Nous empruntons à *The Nation,* de New-York (27 juin), les renseignements qui suivent. Le catalogue de la collection Barton à la bibliothèque publique de Boston vient d'être achevée par les soins de Mr. Carret, de Mr. Knapp et des autres employés de la bibliothèque. La première partie, consacrée à Shakespeare, avait déjà été publiée il y a neuf ans par Mr. Hubbard et forme une des meilleures bibliographies shakespeariennes qui existent. Outre les livres de droit et d'histoire que Mr. Barton avait hérités de son beau-père Edward Livingston, la collection qu'il a léguée à la bibliothèque publique de Boston comprend un très grand nombre d'ouvrages de littérature ancienne, du moyen âge et moderne. La section des miracles, mystères et soties est particulièrement riche. Bien peu de pièces manquent pour que la bibliographie du théâtre anglais soit complète. Les vieilles chroniques anglaises, un exemplaire remarquable des voyages de de Bry et quantité d'autres raretés sont enregistrés dans ce beau catalogue de plus de six cents pages, où, si les descriptions sont succintes et clairsemées, l'exactitude est à peu près parfaite, et la commodité des recherches ingénieusement facilitée. — La bibliothèque de Boston a encore fait rédiger par Mr. A. P. C. Griffinun *Index of Articles upon American Local History,* qui serait précieux à tous les collectionneurs, de plus en plus nombreux, d'*Americana.* Malheureusement cet utile catalogue n'a été tiré qu'à vingt exemplaires.

Newberry Library, Chicago. — Les administrateurs de la Newberry Library, de Chicago, viennent de publier le compte-rendu de leurs travaux pendant l'année qui finit le 5 janvier 1889. La bibliothèque, qui se trouve encore dans un local provisoire et trop étroit, en attendant l'édifice qui lui sera bâti, offre aux lecteurs 21,139 volumes et 10,446 brochures. Dans ce nombre, 14,682 volumes et 5,539 brochures ont été acquis pendant l'année qui vient de s'écouler. Au moment de la clôture de l'exercice, on attendait l'arrivée de 10,000 autres volumes achetés en Europe. Les sections les plus riches sont celles de la bibliographie et de la musique.

Italie. — *Bibliographie dantesque.* — La bibliothèque nationale centrale de Florence a fait récemment l'inventaire de son importante collection dantesque. Sans tenir compte des ouvrages secondaires et des études ayant trait à Dante, elle possède de la *Commedia* 420 éditions, dont 323 en italien, 33 en français, 31 en allemand, 9 en latin, 5 en hollandais et 9 en diverses autres langues.

— *Un nouveau musée-bibliothèque, à Rome.* — On va ouvrir à Rome un musée Giordano Bruno dans l'Université. On y conserve les documents, livres, médailles, et jusqu'aux couronnes et guirlandes, relatifs à Giordano Bruno et à la fête donnée en son honneur le 9 juin.

Pologne. — La commission historique de l'Académie des sciences à Cracovie a conçu le projet d'éditer une *Bibliographie historique polonaise.* Les professeurs Dr Fink et H. Sawerynski sont chargés de la rédaction. Le tout comprendra de 80 à 100 feuilles.

Parmi les travaux bibliographiques récemment publiés dans ce pays, signalons : *Polonica XV ac XVI ss., sive catalogus librorum res polonicas tractantium vel a Polonis conscriptorum, arte typographica impressorum, qui in bibliotheca Universitatis caes. Varsoviensis asservantur,* par M. Th. Wierzbowski. (*Bibliographia polonica XV et XVI ss. Volumen I ni 1-800 annorum 1488-*

1600.) Varsoviae, typogr. C. Kowalenski, in-8° de IX-304 p.) Il faut avouer que l'auteur ne donne point tous les livres imprimés; mais il faut dire aussi que, tel qu'il est, ce livre est d'une valeur considérable pour les bibliographes. On y trouve à peine 800 numéros; encore faut-il déduire 39 œuvres dont les originaux ne sont point à Varsovie, et l'ouvrage de L. Rzyskiewicz : *Quaestio theologica* (n. 772), édité vers 1627. La première partie de l'œuvre porte le titre : *Descriptio operum ordine chronologico dispositorum* (p. 1-168.) La seconde partie se compose de diverses tables. Il faut remarquer enfin que quelquefois la description des ouvrages pourrait être plus complète. Ainsi, n° 76. : *Ordo missae*, l'auteur place cet ouvrage dans l'année 1519; en réalité, il a été composé en 1502 par le Dr Jean Burckhard et corrigé par St. Zaborowski. La première édition parut en 1512 (en cinq éditions titulaires, à Cracovie).

Russie. — Vient de paraître : *Bibliothèque du comte D.-A. Tolstoï. I. Catalogue des livres étrangers* (Saint-Pétersbourg, in-8° de 315 p.). Il y a dans l'intérieur de la Russie des bibliothèques appartenant à des grands seigneurs et dont on ne connaît que trop peu la valeur. La famille Orlow-Dawydon, par exemple, possède, dans une propriété voisine de Moscou, une des plus grandes bibliothèques de l'empire, dont l'origine remonte au temps de Catherine II. La bibliothèque du comte Tolstoï n'a été formée que par lui-même. Elle comprend 40,000 ouvrages.

PUBLICATIONS NOUVELLES ET ANNONCÉES
en France et à l'Étranger

FRANCE

Contribution à l'Histoire de la typographie. — On annonce la publication, sous le patronage gouvernemental, d'un Musée des marques typographiques françaises. Conçu et rédigé sur le même plan que le *Musée des Archives*, ce volume reproduira les marques d'imprimeurs, de libraires, relieurs des XVe et XVIe siècles, avec des fac-similés de leurs travaux.

La Reliure au XIXe siècle. — Les fameux relieurs-doreurs Marius Michel (179, boulevard Saint-Germain) viennent de publier un volume où ils ont consigné les résultats de leur expérience et les préceptes de leur art. Il a pour titre *l'Ornementation des Reliures modernes* (1 vol. in-8° carré; prix : 20 fr.) et contient, outre des figures dans le texte, 15 reproductions inédites de reliures modernes. Il n'a été tiré qu'à 300 exemplaires, dont 50 sur papier de Hollande au prix de 50 francs. Quelle que soit l'incontestable valeur de l'ouvrage de ces maîtres doreurs, nous ne surprendrons personne, pas même eux, en disant qu'en dehors de leur art et de leurs créations, il y a, pour l'ornementation extérieure des livres, des voies nouvelles dont quelques-unes ont déjà été ouvertes, et des idées originales dont l'application a été tentée avec succès par des amateurs et des relieurs ingénieusement audacieux, que les innovations artistiques ne sont point pour effrayer.

L'Histoire d'avant-hier. — Le duc de Morny va publier les *Mémoires* de son père. Nous espérons qu'ils contiennent le reflet exact des événements auxquels cet homme d'État a été mêlé, et que son fils, M. le duc de Morny, ne se croira pas obligé d'en retrancher rien.

Une grande dame d'autrefois. — M. Charles de Ribbe vient de publier un volume sur lequel nous appelons l'attention de nos lecteurs : *une Grande Dame dans son ménage au temps de Louis XIV*, d'après le journal de la comtesse de Rochefort (1689) : date qui nous reporte, année pour année, à deux siècles de distance.

Le livre de M. Charles de Ribbe nous fait entrer sous le toit domestique de Madeleine des Porcelets, comtesse de Rochefort, dès le jour de son mariage, et il nous y retient jusqu'au bout, sans que la monotonie de cette vie d'intérieur nous fatigue un instant.

Rien de plus réconfortant que le spectacle offert par cette grande dame du temps de Louis XIV, se reprochant d'avoir trop oublié, dans le tourbillon du monde, avec sa règle inté-

rieure, celle de sa maison, et nous traçant jour par jour le détail de ses efforts et de son labeur, d'abord pour se réformer elle-même, puis pour relever dans son ménage, dans ses domaines, dans l'économie de sa fortune, ce que son manque d'ordre avait compromis. Rien de plus instructif, rien de plus pittoresque qu'un semblable tableau de vie domestique et de vie rurale dans un siècle où les mœurs de la cour avaient déjà si profondément désorganisé les forces sociales jusqu'aux points les plus extrêmes du pays.

A cette figure viennent s'en adjoindre d'autres, des plus attachantes par de semblables caractères. L'auteur leur consacre deux appendices. Par là, il achève de nous faire pénétrer au cœur de notre vieux monde provincial, dont nous discernons de mieux en mieux les forces vives.

Les lettrés, les chercheurs, les gens sérieux et pratiques trouveront dans le livre de M. Charles de Ribbe tout ce qu'ils aiment à rencontrer dans un livre : beau style, documents nouveaux et inédits, lumière de conduite personnelle et familiale. Nous nous étonnerions beaucoup si la plupart des lectrices ne se mettaient au sortir de ces pages à la fois récréatives et instructives, à vouloir tenir, elles aussi, leur *Livre de raison*, comme nos mères d'autrefois. (1 vol. in-18, 384 p., Victor Palmé, éditeur.— Prix : 3 fr. 50).

— *Toute la vie,* de M. Pierre Bertrand (Savine, 12, rue des Pyramides; 1 vol. in-18; prix : 3 fr. 50), est un roman d'analyse d'une grande intensité, mais non point d'analyse froide, sèche et pédante. Toute l'œuvre vibre au contraire d'une pitié profonde pour la douleur humaine. Rarement la misère et le désarroi d'un cœur brisé par une catastrophe morale ont été étudiés avec cette clairvoyance aiguë et cette compassion sincère des angoisses qui doivent fatalement abattre les âmes trop aimantes dans les luttes de la vie. Ce livre donne un peu la sensation étrange et puissante des grandes œuvres russes. La même psychologie troublante s'y affirme; la même inépuisable pitié s'y répand sur la misère humaine.

La Gomme, par Félicien Champsaur, romancier observateur et pénétrant de la vie parisienne, est une histoire émouvante, d'un tragique exact, sans grossissements romantiques ou naturalistes, qui vient de paraître chez l'éditeur Dentu (1 vol. in-18; prix : 3 fr. 50).

A l'intérêt poignant de l'aventure contée par M. Félicien Champsaur, à ses peintures pittoresques, d'une modernité si originale et si brillante qu'on dirait d'un art nouveau, s'ajoute l'attrait d'illustrations en couleurs, par MM. Caran d'Ache, Jules Chéret, Henry Gerbault, Aug.-F. Gorguet, Lucas, Lunel, Mars, Louis Morin, José Roy, Félicien Rops.

Deux morceaux de musique inédits — une chanson parisienne, de M. Serpette, et une complainte tzigane, par M. Massenet — complètent le livre de M. Félicien Champsaur, qui, dans ces conditions d'édition, est d'un bon marché presque inouï en librairie.

Le Folk-Lore international. — Le journal *la Tradition* publie le programme et l'appel suivants :

« Les travaux sur le Folk-Lore se multiplient. Ces nombreux travaux, épars dans les Revues et Recueils de toutes les langues, ne peuvent profiter qu'à quelques érudits. Grâce à la collaboration de tous les traditionnistes, la *Collection internationale* rassemblera ces documents et deviendra une base d'études utiles. Le but poursuivi par les éditeurs est de réunir dans un ordre méthodique tout ce qui a été écrit chez tous les peuples et dans tous les temps sur chacune des questions que soulèvent les études du Folk-Lore, de Mythologie et d'Histoire des Religions. Les volumes de la collection seront ou des monographies documentaires, ou des travaux particuliers que nous recevrons avec empressement de tous les écrivains spéciaux. Nous réimprimerons également les ouvrages rares se rattachant à cette série d'études. Toutes les notes qu'on voudra bien nous adresser seront centralisées entre les mains d'un traditionniste autorisé qui les résumera en volume pour notre *Collection*. »

On est prié d'adresser tous les documents (cartes, légendes, notes bibliographiques, usages, superstitions, mélodies, chansons, etc.) à M. Henry Carnoy, professeur au Lycée Louis-le-Grand, 33, rue Vavin.

Le premier volume, qui a récemment paru, est intitulé : *les Contes d'animaux dans les Romans du Renard,* par Henry Carnoy.

Pour paraître incessamment et, autant que possible, de mois en mois :

Les Livres de Divination, traduits du turc, par Jean Nicolaïdes. — *Résumé d'Histoire des Religions*, par le comte Goblet d'Alviella, membre de l'Académie de Belgique. — *Les Thèmes des Contes mythiques*, par le Dr Stanislas Prato. — *Les Chansons populaires de la Bresse*, par Ga-

briel Vicaire. — *Les Traditions du Canada,* par Émile Blémont.

En préparation : *Les Contes milésiens. — Livres populaires turcs. — Le Dolopathos. — Le Culte du Feu. — Les Contes facétieux. — Chansons et mélodies populaires de la France.—Études sur les Chansons populaires. — Les Evangiles des Quenouilles. — Légendes de la Suisse. — Le Culte des Arbres.— Chansons populaires de la Sardaigne. — Thyl Eulenspiegel. — Les Contes de Perrault, etc.*

Prix de chaque volume : 3 fr. 50. — Pour les souscripteurs : 2 fr.

Un Guide à Fontainebleau. — M. Rodolphe Pfnor, l'auteur des savantes et artistiques monographies de Fontainebleau, d'Anet, de Heidelberg, de Vaux-le-Vicomte, etc., vient de publier à la Librairie générale de l'Architecture et des Travaux publics (André Daly fils et Cie; 1 vol. in-8°) un *Guide artistique et historique au Palais de Fontainebleau,* où l'on ne sait qu'admirer davantage de l'exactitude et de l'intérêt du texte, ou de l'abondance et du charme des illustrations. Ce volume, qui est désormais l'indispensable *vade-mecum* du touriste à Fontainebleau, est précédé d'une aimable préface écrite par M. Anatole France.

Collection des Artistes célèbres.— La Librairie de l'Art continue la publication de ses remarquables monographies d'artistes célèbres, dans la collection dirigée par M. Eugène Müntz. Les amateurs et le public ont depuis longtemps recherché et encouragé cette utile collection qui présente, au prix le plus accessible, tous les renseignements que peuvent désirer les gens du monde sur les grands peintres et sculpteurs de tous les temps.

Trois nouveaux volumes viennent de paraître : *Paul Véronèse* a été étudié par M. Charles Yriarte, le savant inspecteur des Beaux-Arts; quarante-trois gravures — que, pour notre part, nous voudrions mieux venues, — ornent cette biographie [et [montrent sous toutes ses faces le talent si puissant et si riche du grand décorateur. Dans *François Rude,* M. Alexis Bertrand s'est attaché à faire [connaître autant l'homme noble et bon que le puissant statuaire; l'illustration nous rappelle ses principales œuvres, entre autres le célèbre haut-relief de l'Arc-de-Triomphe. Enfin M. Henry Havard, l'écrivain spirituel et érudit que l'on connaît, a retracé de la façon la plus ingénieuse, et à l'aide de maints documents inédits, la physionomie de *Van der Meer de Delft,* ce peintre si charmant et jusqu'ici trop peu connu.

Publication de la Société des Arts décoratifs. — Le Comité directeur de la Société de l'Union centrale des Arts décoratifs, présidé par M. Antonin Proust, a décidé qu'à l'occasion de l'Exposition, un volume serait publié sous le titre suivant : *les Industries d'art à l'Exposition universelle de 1889.*

C'est M. Victor Champier, rédacteur en chef de la *Revue des Arts décoratifs,* dont on connaît la haute compétence, qui a été chargé de la rédaction de ce volume.

L'éclat incomparable avec lequel se présente la section de l'art appliqué à l'industrie, dans les galeries du Champ-de-Mars, devait donner, en effet, l'idée d'un ouvrage de cette nature, consacré aux magnifiques productions de l'orfèvrerie, du meuble, de la céramique, des tissus, des reliures, etc.

Il n'était pas juste, alors que la direction de l'Exposition consacrait un livre illustré aux chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture, que les auteurs de tant de merveilles décoratives qui sont, eux aussi, les héros du grand tournoi international de 1889, n'eussent pas le leur.

Le livre dont est chargé M. Victor Champier est accompagné de nombreuses illustrations reproduisant les plus belles œuvres réunies en ce moment au Champ-de-Mars.

Il est précédé d'une préface de M. Eugène Guillaume, membre de l'Institut.

L'Art de passer avec succès les examens, par M. Guyot-Daubès. (Bibliothèque d'éducation attrayante; 166, boulevard Montparnasse; 1 vol. in-18, prix : 2 fr. 50). — Après avoir montré le rôle important que les examens jouent dans la vie et les conséquences désastreuses pouvant résulter d'un échec, M. Guyot-Daubès fait remarquer que le succès dans les épreuves ne dépend pas seulement du savoir. Bien souvent, en effet, la réussite ou l'échec d'un candidat dépendra, en partie, de l'impression plus ou moins favorable qu'il saura produire sur l'examinateur, de la façon dont il évitera de provoquer les questions difficiles, de l'art qu'il mettra à bien présenter ses réponses, de la manière dont il sera prémuni contre les questions embarrassantes ou oiseuses, en un mot du discernement qu'il apportera entre ce qu'il doit faire et ce qu'il doit éviter.

Ce sont ces diverses considérations qui consti-

tuent l'*Art de passer les examens.* On sait qu'elles ne sont pas à négliger, et le jeune homme qui les connaît et les met en pratique à l'occasion, augmente certainement beaucoup ses chances de succès.

La sécurité en chemin de fer, par M. Félix Martin, inspecteur principal de chemins de fer, en retraite; préface de Henri de Lapommeraye (1 vol. gr. in-18, chez Ernest Kolb). — Le lecteur ne sera pas déçu par ce titre alléchant. L'œuvre est écrite avec verve. Tout y est prévu : dangers à éviter, précautions à prendre, etc., etc. — Tout voyageur désireux de conserver ses membres intacts, de sauvegarder ses intérêts et de trouver ses aises en voyage, s'empressera de se pénétrer de ce petit *code de sécurité* qui contient, en outre, des études de types de voyageurs pris sur le vif et mis en scène avec autant de sincérité que d'habileté.

La Grande Encyclopédie. — Au moment où l'Exposition met sous les yeux du public une foule de produits industriels et commerciaux, on lira avec intérêt, dans la 189e livraison de la *Grande Encyclopédie*, une étude sur les *Câbles* de ponts suspendus, par un éminent spécialiste, M. Arnodin, une autre sur les *Câbles* électriques, par M. Eschbaecher, et une savante monographie sur le *Cacao*, par M. Girard.— Le cadastre, indispensable à toute bonne et équitable perception de l'impôt foncier, intéresse en France la grande majorité des contribuables. Aussi leur signalerons-nous, dans la 190e livraison, un article très complet comprenant l'historique du *Cadastre*, son emploi en Grèce, à Rome, en Gaule, enfin la législation actuelle et l'exécution du cadastre français.— La célébration des fêtes du Centenaire de 1789 attire plus vivement que jamais l'attention du grand public sur les choses de la Révolution française. C'est ce qui fait l'intérêt spécial, dans la 191e livraison, d'un très bel article de M. Edme Champion sur les *Cahiers des États Généraux.* — A tous les contribuables, nous signalons les savantes monographies que M. Victor de Swarte, l'éminent écrivain financier, vient de publier, dans la 192e livraison, sur la *Caisse centrale du Trésor Public*, *Caisse d'escompte*, la *Caisse de la dotation de l'armée*, la *Caisse de service*, la *Caisse des dépôts et Consignations*, etc.

Le Larousse. — Le 38e fascicule du 2e *supplément* du *Grand Dictionnaire Universel du XIXe siècle*, de Pierre Larousse, vient de paraître.

Ce nouveau fascicule renseigne le lecteur sur les *krachs* financiers, l'épouvantable éruption du *Krakatoa*; les *Kroumirs*, le *Kulturkampf* et la lutte de Bismarck contre la papauté; la *Légion d'honneur*, dont il a été tant et si diversement parlé pendant ces dernières années; les *leucomaïnes*, ces poisons étranges, etc. Puis viennent plusieurs des grands premiers rôles qui sont actuellement en représentation sur la scène du monde : *Krupp, major Labordère*, *Sigismond Lacroix*, *Anatole de La Forge*, *Laguerre*, *Laisant*, *Lanessan*, *Laur*, *Lavigerie*, *Léon XIII*, etc. — Prix du *fascicule*, 1 fr. 10.

Un Index de la presse périodique. — La *Revue Illustrée* de la presse française et étrangère (gr. in-8° jésus de 24 pages), dont le 4e numéro vient de paraître, donne par ordre alphabétique la table des articles les plus importants publiés le mois précédent dans les revues et les principaux journaux français et étrangers.

Cet intéressant travail, rédigé par notre confrère A. Chérié, directeur de l'*Argus* de la presse, contient plus de 1000 articles classés ou analysés; il sera d'un grand secours pour toute personne qui a des recherches à faire dans la presse des deux mondes.

Un numéro, 50 centimes (157, rue Montmartre).

Les Rosati. — Nous avons reçu le premier numéro (1er mois), d'une publication mensuelle illustrée : *l'Écho des Rosati*, revue illustrée du Nord de la France, sous la direction de M. V. Delbergé (134, rue Saint-Aubert, Arras; un an, 8 francs). C'est une grande livraison de belle allure, où vers et prose se succèdent, témoignant du talent de la rédaction et de son habile bonne volonté à plaire aux lecteurs.

Un journal anglo-français. — Signalons le premier numéro (14 juillet) d'une feuille qui est conçue de manière à rendre des services, surtout en ce temps d'exposition. Le titre en dit le but : *The Paris Times*, *Guide-Programme des étrangers* (5, place du Calvaire : un numéro, 25 centimes). Elle est rédigée en anglais sous la direction de M. Charles Mooner, le guide-interprète bien connu.

© 2007 Lyon — Éditions « les passerelles du temps » — editions.ainay@free.fr

ÉTRANGER

Allemagne. — L'éditeur Wilhem Kœbner, de Breslau, annonce : *Chirographorum in Regia Bibliotheca Paulina Monasteriensi Catalogus*, jussu et impensis Regii Ministerii rebus ad religionis cultum, institutionem publicam, artem medicam pertinentibus præpositi, editus studio et opera *Josephi Staender*, Professoris regii et philosophiæ Doctoris, Bibliothecæ regiæ et universitatis Vratislaviensis præfecti. (Prix : 12 marks.)

Angleterre. — Les éditeurs Chapman et Hall de Londres, viennent de publier, sous le titre de *Reminiscences of a Regicide*, les mémoires d'un conventionnel, ancien secrétaire de Robespierre, nommé Marceau. Un de nos amis donne à ce sujet une note intéressante dans *St Jame's Gazette* du 22 juin. Lady Hatherton, alors Mrs. Davenport, visitant Nice avec son mari, il y a environ 43 ans, fut présentée au sergent Marceau par M. Cobden et M. Carnot, le père du président actuel de la République. Marceau, le régicide, avait alors plus de 90 ans et ne pouvait plus du tout se servir de ses mains. Il avait déjà écrit une partie de ses mémoires. L'intérêt et la vivacité de ces souvenirs séduisirent Mrs. Davenport, qui voulut achever, sous sa dictée, l'œuvre entreprise par lui. Mignet vit ce travail et fut frappé de son importance ; mais la mort de Mrs. Davenport en différa la publication, qui n'aurait peut-être jamais eu lieu si Mrs. Simpson ne s'en était chargée avec une opportunité que tout le monde appréciera. Marceau était né en 1751 et mourut en 1847.

Grèce. — M. Kampouroglou écrit une histoire du peuple athénien sous la domination turque, dont la première livraison a paru chez l'éditeur Papageorgios, à Athènes (Ἱστορία τῶν Ἀθηναίων.— Τουρκοκρατία.)

Italie. — Le grand éditeur de Venise, M. Ferd. Ongania, qui a élevé à la basilique de Saint-Marc un monument typographique plus durable peut-être que la basilique elle-même, a, parmi ses luxueuses et savantes publications, certains ouvrages sur lesquels nous devons appeler particulièrement l'attention de nos lecteurs.

C'est d'abord *l'Architecture en Italie du VIe siècle au XIe siècle*, recherches historiques et critiques par le professeur Raphaël Cattaneo (1 vol. in-4°, vignettes; Prix: 15 fr.). Le sujet choisi par l'auteur n'a été sérieusement traité par aucun des écrivains qui se sont occupés de l'art italien. Ces siècles barbares, qui passaient pour n'avoir enfanté aucune œuvre artistique, et qui n'étaient qu'obscurité et solitude, s'éclairent et se peuplent, grâce à lui, de nombreux monuments qu'il a rassemblés et classés par styles. C'est là qu'il a découvert l'origine de l'architecture qui a dominé en Italie après le xe siècle ; et, chemin faisant, il établit l'âge, jusqu'à présent incertain ou ignoré, d'un grand nombre d'édifices importants.

Nous trouvons ensuite un curieux ouvrage intitulé *Raccolta delle Vere da Pozzo (Marmi pluteali) in Venezia*, où 260 planches en héliotypie reproduisent d'antiques margelles de puits avec inscriptions et sculptures, dont l'intérêt artistique, très imprévu et très vif, est, le plus souvent, rehaussé de pittoresque par le cadre, — édifices ou paysages — au milieu duquel elles se trouvent. L'ouvrage forme deux portefeuilles gr. in-4°, du prix de 200 francs, et tirés seulement à cent exemplaires.

Dès 1881, M. Ferd. Oncagna éditait une petite brochure intitulée *Tiepolo in Ispagna*, d'après les archives de la Maison royale à Madrid, par G. M. Urbani de Gheltof (Tip. Kirchmayr e Scozzi : in-8°, 16 p.), avec trois bizarres et intéressantes gravures par R. Mainella. Aujourd'hui, il publie, en un charmant petit volume in-16, qui fait partie de sa collection des artistes vénitiens du XVIIIe siècle, une monographie fouillée et aussi définitive que les ouvrages de ce genre le peuvent être, de Tiepolo et de sa famille, par le même auteur. La silhouette très originale de don Ivan Tiepolo, par Gio Batt. Tiepolo, d'après un dessin de la collection Ribera, à Madrid, et un tableau de la généalogie des Tiepolo commencent et terminent ingénieusement ce petit ouvrage, plein de renseignements peu connus ou tout à fait inédits.

Enfin nous sommes heureux d'annoncer une version anglaise de l'ouvrage sur la basilique de Saint-Marc, par Mr. Horatio Brown, sous le titre significatif : *The Golden Temple of the Lagoons*.

Publications Lapi. — Nous avons reçu de l'éditeur Lapi, de Città di Castello, le premier volume des *Sonetti Romaneschi* de G. G. Belli.

Ce volume de 560 pages, est orné d'un beau portrait de l'auteur, gravé par Pozzi, et contient : un Index des noms propres et des choses notables avec un glossaire général ; une longue étude de

Luigi Morandi sur les sonnets et leur auteur, intitulée: *Da Pasquino al Belli e alla sua Scuola;* une introduction de Belli, et les deux cent onze premiers sonnets, écrits de 1818 à la fin de 1831.

Dans son travail, Morandi rétablit, sur des documents en partie ignorés ou mal connus, l'histoire des origines et des vicissitudes de Pasquino, corrigeant en chemin des erreurs très répandues en Italie et à l'étranger. Il donne ensuite une liste considérable des traités sur Pasquin et des pasquinades depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, recherchant avec soin les sources, les illustrant d'exemples et les documentant. Il en arrive ensuite à parler de Bellini: il montre ses affinités avec Pasquin; il analyse l'esprit satirique du dialecte dont il se sert; il recherche le secret de son art, raconte sa vie et ses changements politiques, et trouve, là encore, à redresser beaucoup d'erreurs de jugement et de fait chez les précédents critiques; enfin il s'étend sur les disciples du grand poète, et prouve, entre autres choses et à l'encontre des affirmations de Fanfani et de de Amicis, que Fucini lui-même procède directement de Belli.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

Un manuscrit curieux. — *La Semaine Religieuse* de Beauvais, contient la description d'un curieux manuscrit trouvé dans un antique bréviaire du XIVe siècle. Toutes les abréviations en usage au XIIIe s'y retrouvent. Nous n'en signalerons qu'une, à raison de l'intérêt spécial qu'elle offre à l'archéologie. C'est celle qui a trait au nom sacré *Jesus Christus*, et qui donne le sens des trois lettres I H S. En toutes lettres, ce nom est écrit: *Ihesus Xpistus;* avec les signes abréviatifs, il est réduit à six lettres, *Ihc Xpc.* (*C* est une forme de l'*S* ou *sigma* des Grecs; *Xp* est, en grec, l'équivalent de *Chr* en latin.) Aux cas obliques, on a *Ihu Xpi* (Jhesu Christi), *Ihu Xpo* (Jhesus Christo), *Ihm Xpm* (Jhesum Christum), *Ihu Xpe* (Jhesu Christe). Un trait placé sur l'*h* et un autre sur le *p* indiquent qu'il faut suppléer certaines lettres. C'est donc contrairement à la vérité et par suite d'un oubli des traditions que, du dix-septième siècle à nos jours, on s'est plu à interpréter les trois lettres *Ihs*, abrégé du nom de IH*ESU*S, par *Jesus hominum Salvator.*

Les Statues. — L'inauguration de la statue de F.-V. Raspail, élevée à la jonction des boulevards Raspail et Edgard-Quinet (quatorzième arrondissement), a eu lieu le 7 juillet, à deux heures, sous la présidence de M. Anatole de La Forge.

On a aussi inauguré la statue de Le Verrier à l'Observatoire et celle de Camille Desmoulins au Palais-Royal, et le conseil municipal vient de décider qu'il mettrait au concours une statue de Condorcet. — Il est question de placer la statue de Musset, dont nous avons parlé dans nos précédents numéros, devant l'église Saint-Augustin.

Question de propriété littéraire. — L'intéressante publication faite par la maison Berger-Levrault de la traduction françaiss de l'ouvrage du conseiller aulique Louis Schneider, sous ce titre : *l'Empereur Guillaume, Souvenirs intimes revus et annotés par l'empereur,* vient de donner lieu, devant le tribunal civil de Nancy, à un procès de propriété littéraire fait à la maison Berger-Levrault par les héritiers Schneider.

MM. Berger-Levrault avaient acquis le droit de faire et publier la traduction de l'ouvrage, de MM. Janke, libraires-éditeurs à Berlin, qui eux-mêmes avaient acquis sous certaines conditions des héritiers Schneider la propriété littéraire de cette œuvre.

Les héritiers Schneider, tout en reconnaissant la bonne foi de MM. Berger-Levrault, soute-

naient que le droit de publication par eux cédé à MM. Janke, de Berlin, ne pouvait pas, aux termes du traité intervenu, être rétrocédé à des tiers, et qu'en tout cas, MM. Berger-Levrault étaient tenus de leur payer, pour chaque exemplaire publié, le droit d'auteur convenu par ce traité.

Le tribunal civil de Nancy, tout en proclamant l'entière bonne foi de MM. Berger-Levrault, a fait droit à la demande et condamné les défendeurs à payer aux héritiers Schneider la somme réclamée. MM. Janke, de Berlin, mis en cause par MM. Berger-Levrault, ont été condamnés à les garantir de la condamnation prononcée au profit des héritiers Schneider.

Pour exercer en France leurs droits d'auteur et faire interpréter par un tribunal français le traité intervenu entre eux et MM. Janke, les héritiers Schneider avaient invoqué la convention internationale pour la protection des œuvres littéraires signée à Berne le 9 septembre 1886, et rendue exécutoire en France par la loi du 28 mars 1887.

Statistique des journaux du monde. — Parmi les nombreuses statistiques exhibées à l'Exposition, il en est une dans le Palais des Arts libéraux, qui a retenu notre attention; c'est un relevé du nombre total des journaux qui paraissent dans le monde entier.

Cette statistique démontre d'abord que la France n'édite pas la plus grande quantité de périodiques en Europe. Les Allemands ont cet honneur, l'Allemagne édite 5,500 feuilles périodiques, parmi lesquelles 800 sont quotidiennes. Les journaux de dogme religieux, de cultes, de théories scientifiques foisonnent. Le plus ancien journal allemand est la *Gazette des Postes* de Francfort, née en 1616; le plus répandu, *le Berliner Tageblatt*, n'est que de 55,000 exemplaires.

Après l'Allemagne vient l'Angleterre qui édite 3,000 périodiques dont 809 quotidiens. La France suit avec un nombre à peu près égal : il est officiellement de 2.819, dont un quart seulement est quotidien, bi- ou tri-hebdomadaire.

L'Italie tient le quatrième rang; elle possède 1,400 journaux : 200 paraissent à Rome, 140 à Milan, 120 à Naples, 94 à Turin, 79 à Florence. 170 de ces feuilles sont quotidiennes. Le plus ancien est la *Gazetta di Genova*, fondée en 1797.

1,200 journaux paraissent en Autriche-Hongrie; 150 sont quotidiens. Une feuille des plus curieuses dans ce pays, c'est l'*Actum comparationis litterarum universarum*, qui s'imprime en toutes les langues connues.

Sur 850 feuilles, en Espagne, un tiers est périodique. Ce furent des aveugles qui colportèrent les premiers échantillons des gazettes appelées alors *relaciones;* elles paraissaient à des époques indéterminées et prenaient souvent la forme de romances, que les aveugles chantaient et vendaient dans les rues.

La Russie ne possède que 800 journaux dont 200 paraissent à Saint-Pétersbourg et 75 à Moscou. Une infinité de langues sont représentées dans la presse russe.

En Grèce, les journaux sont proportionnellement nombreux. Chaque bourgade en a un. Athènes en possède 54 qui sont quotidiens.

450 journaux voient le jour en Suisse. La Belgique et la Hollande fournissent un nombre à peu près égal de publications. En Suède, en Norvège, en Portugal, la presse tient peu de place. Le mouvement du journalisme turc est assez actif.

En somme l'Europe possède 20,000 journaux.

En Asie, on ne trouve pas moins de 3,000 publications périodiques. La plupart paraissent au Japon et dans les Indes anglaises.

La Chine est peu féconde; elle n'a que le *King-Pau*, journal officiel de Pékin, qui publie trois éditions par jour, sur papier de couleurs différentes, plus un journal à Shang-haï et un en Corée. L'apparition de cette dernière feuille nommée *Hu-Rao* a été cause d'une discussion grave. Il s'agissait de savoir en quel idiome elle serait rédigée. On la rédigea en chinois, il y eut des réclamations; elle est rédigée actuellement en chinois et en coréen.

Le Japon possède 1,500 journaux, nous en citerons quatre savoir : le *Hotchishimbown*, le *Nitchinitchksmboun*, le *Tchoyashimboun*, le *Maïnitchishimboun.* Ce dernier est l'organe du parti radical japonais.

Il y a trois journaux français, l'un en Cochinchine, l'autre aux Indes, l'autre au Tonkin, l'*Avenir*, récemment fondé.

Voici quelques-uns des titres poétiquement donnés aux journaux des Indes :

Le *Réflecteur de la lumière,* les *Montagnes lumineuses,* le *Soleil brillant*, le *Lever de la pleine lune*, la *Lumière de la moralité*, l'*Arbre merveilleux*, l'*Océan de la sagesse,* la *Mer des sciences médicales*, etc.

Dans le Beloutchistan et l'Afghanistan, pas de journaux. En revanche, il y en a six en Perse.

En matière de presse, l'Afrique est déshéritée. Elle ne donne le jour qu'à deux cents journaux,

dont trente publiés en Égypte et le reste dans les colonies européennes.

Mais comme bien on pense, une large part revient à l'Amérique. Il y a aux États-Unis seuls, 12,500 journaux, dont un millier sont quotidiens.

Le premier journal américain apparut à Boston en 1704 sous le nom de *Boston News*. Après s'être fort peu développée jusqu'en 1800, époque à laquelle il n'y avait encore que 200 journaux, la presse des États de l'Union a fait des progrès rapides depuis le commencement de ce siècle. On comptait, en effet, 1,630 journaux en 1840 et en 1960 leur nombre était de quatre mille. On voit que, depuis lors, le chiffre est plus que triplé.

Il y a sept cents journaux au Canada, la plupart en français. A part le Mexique et le Brésil, où se publient une assez grande quantité de journaux, il ne nous reste qu'à citer la république Argentine, dont la presse est représentée par soixante publications.

Un dernier détail sur le journalisme en Amérique. Il existe aux États-Unis cent vingt journaux administrés, édités et rédigés par des nègres. La plus ancienne de ces feuilles est l'*Elevator*, qui vit le jour à San Francisco, il y a dix-huit ans.

On ne trouve en Océanie que peu de journaux; ils sont rédigés par les colons européens. Citons entre autres l'Australie, où il y a 700 feuilles, toutes en anglais, et les îles Sandwich, dont la capitale est Honolulu qui possède 8 journaux, 5 en anglais et 3 en haouaïen.

On a calculé, étant connue la population du globe, qu'il existe un journal pour 82,600 individus.



Belgique. — La classe des lettres de l'Académie royale a décerné une médaille d'or d'une valeur de 800 francs à M. Henri Lonchay, auteur du meilleur travail sur l'*histoire des relations politiques du pays de Liège au* XVIIe *et au* XVIIIe *siècle avec la France, les Pays-Bas espagnols et les Pays-Bas autrichiens*, et une autre médaille d'or (800 fr.) à M. P.-J. Waltzing pour son mémoire sur *l'organisation, les devoirs et l'influence des corporations d'ouvriers et d'artistes chez les Romains*.

États-Unis. — Le périodique mensuel, intitulé *The Book-Lover*, de New-York a suspendu sa publication pendant les mois d'été, ne faisant en cela, dit-il, que se conformer à une coutume de plus en plus commune aux États-Unis.

Italie. — Le plus ancien des journaux politiques quotidiens d'Italie est, comme nous le disions tout à l'heure, la *Gazette di Genova*, fondée en 1798.

Le plus ancien périodique date de 1604; il a pour titre : *Atti della R. Academia dei Lincei;* après ces *Actes* vient *il Cracas*, de Rome, fondé en 1716.

Une spirituelle réclamation. — L'*Arte della Stampa*, de Florence, fait circuler, sur une jolie bande de papier rose, un appel d'une telle grâce et d'une si aimable bonne humeur que nous nous reprocherions de ne pas nous en faire l'écho.

« Distingué collègue, dit cette très intéressante feuille typographique, l'argent est le sang qui répand la vie dans l'industrie; — et l'*Arte della Stampa* est une entreprise technique, industrielle et éducatrice qui me paraît mériter d'être propagée et encouragée.

« Encouragez-la, propagez-la donc, en m'envoyant le montant des abonnements échus et de l'abonnement courant, lesquels s'élèvent à 16 *lire.*

... « Cette petite circulaire est pour vous en particulier, et j'espère que vous lui ferez bon visage, en considération du sens de vraie justice qui se trouve dans l'aphorisme latin : *Do ut des*, et aussi pour ne jamais faire mentir la parole biblique : *Pulsate et aperietur vobis !* — Aussi frappé-je à votre bourse pour qu'elle s'ouvre.

« Dans cette attente, je vous salue affectueusement.

« 4 juin 1889. » *Signé :* S. Laudi. »

Voilà qui n'est pas bête, et qui mérite d'être signalé aux administrateurs-gérants!

La maison Trèves et son peintre. — M. Amaldo Farraguti, jeune peintre romain déjà célèbre par ses aquarelles et ses pastels, s'est embarqué le 3 juillet sur le *Nord-America*, de la compagnie la Veloce, à destination de Buenos-Ayres. Il fait ce voyage dans l'intérêt et aux frais de la maison Trèves, de Milan, pour illustrer le livre de de Amicis *Sul l'Oceano*, dont nous avons rendu compte ici-même, et qui est parvenu à sa 15e édi-

© 2007 Lyon — Éditions « Les marronniers du temps » — http://editions.arbre-a-livres.fr

tion. Il semble qu'il vaille la peine de signaler ce fait nouveau dans les annales de la librairie italienne, d'une maison d'édition faisant traverser l'Océan à un peintre dans le but exprès d'avoir des illustrations originales pour un écrivain contemporain.

Russie. — Une statistique officielle nous apprend qu'il existe à Saint-Pétersbourg 125 typographies, 126 établissements lithographiques, 11 fonderies de caractères, 6 établissements métallographiques, 8 établissements photozincographiques et zincographiques, 1 établissement xylographique, 4 établissements de phototypie, 14 fabriques de timbres en caoutchouc, 87 établissements photographiques, 51 maisons de librairie, 66 magasins de librairie, 7 boutiques d'achat et de vente de vieux livres, 20 magasins de musique, 39 cabinets de lecture, 23 magasins d'instruments typographiques, 2 magasins d'appareils à copier, 6 kiosques pour la vente des journaux, et 136 boutiques pour la vente des livres, journaux, etc. — On voit qu'à Saint-Pétersbourg il n'y a point de maison fabriquant des machines d'imprimerie.

A TRAVERS JOURNAUX ET PÉRIODIQUES

FRANCE

Art et Critique publie dans son numéro du 6 juillet des souvenirs intimes de M. E. Bazire sur le sculpteur Rodin, que son exposition rue de Sèze, encore plus que son très personnel et puissant talent, met en ce moment fort en vue.

— Dans la *Chronique indépendante* du 20 juin, M. Charles Buet réunit des notes curieuses sur la carrière de journaliste de Jules Barbey d'Aurevilly et sur les attaques et épigrammes auxquelles le fougueux et grand critique fut en bute. — Un autre numéro contient une jolie comédie du politicien poète, Clovis Hugues, intitulée *une Nuit de Molière*.

— *Le Correspondant* du 25 juin publie la préface du livre de l'archevêque de Tours, M. Meignan, sur *David roi, psalmiste, prophète*. M. Renan y est, comme on s'y attend bien, vigoureusement pris à partie, et avec lui, tout le bataillon des exégètes allemands. On peut s'étonner que l'auteur, dans une polémique de cette nature, ignore le grand travail de traduction et d'élucidation entrepris avec tant de succès par M. Ledrain.

— *L'Indépendant littéraire* termine, dans son numéro du 1er juillet, une remarquable étude de M. Eugène Hallberg sur la poésie lyrique contemporaine en Allemagne, et M. Magnabal y donne la fin de son travail sur le théâtre espagnol.

— On lira avec plaisir, pour peu qu'on ne dédaigne pas trop les antiquités latines et grecques, comme il est assez de mode de le faire quand on les ignore ou qu'on les sait trop, une étude sur *Ovide imitateur d'Homère*, que M. L. Lehanneur a donnée à l'*Instruction publique* du 29 juin. — Le même journal, dans son numéro du 6 juillet, insère un intéressant essai de M. Emmanuel des Essarts sur *les Théories littéraires de Benjamin Constant*.

— Le numéro 6 de *la Plume* (1er juillet) contient, outre de fort beaux vers de M. Jean Rameau (*le Vent*), une étude à lire sur *le Disciple*, de M. Paul Bourget, signée Georges Bonnamour.

— Il faut signaler dans *la Quinzaine littéraire et politique* (1er juillet) le travail de M. E. Tissot sur la littérature russe et en particulier sur Nikolaï

Alekseivitch Nekrassov, et un article de M. J. Appleton sur les *Épopées rustiques*.

— La *Revue bleue* du 22 juin est encore plus intéressante que d'ordinaire. On y remarque particulièrement de fort bonnes réflexions de M. Ernest Lavisse sur le discours prononcé par M. Renan au congrès des Sociétés savantes, une étude sur la Sainte-Wehme et les tribunaux secrets, par M. Jules Zeller, et un charmant conte oriental de M. Pontsevrez intitulé *les Deux existences de Khalil*.

— *La Revue de Bretagne, de Vendée et d'Anjou*, publiée par la Société des bibliophiles bretons, dont le siège est à Nantes et qui a pour secrétaire notre collaborateur M. O. de Gourcuff, publie dans son numéro de juin un bon compte rendu par M. Edmond Beaufils, de la belle publication que MM. Louis Tiercelin et Guy Ropartz nous ont récemment donnée sous le titre : *le Parnasse breton contemporain*, et une étude sur un poète angevin du XVIe siècle très peu connu, Paschal Robin du Faux, par M. Olivier de Gourcuff.

— La *Revue de la France moderne* (juin) a fort intelligemment extrait du bel ouvrage de M. E. Quantin-Bauchart sur les femmes bibliophiles le chapitre concernant Mme de Verrue.

— La *Revue de l'enseignement des langues vivantes*, dirigée par M. A. Wolfromm (le Havre, 9, rue Casimir-Perier) est grosse, ce mois-ci (juillet), d'articles intéressants. Nous citerons : *les Romans écossais de Walter Scott*, par M. Ch. Lemarquis — mais pourquoi l'auteur a-t-il l'air de dire au début que, sans les romans irlandais de miss Edgeworth, Walter Scott n'aurait pas songé à faire des romans écossais? — La *Vie de Sheridan et la Critique de l'École de la Médisance*, par M. G. Vallat, qui, ayant fait une étude particulière de Th. Moore et de son temps, est un de ceux qui peuvent le mieux traiter ces questions dans notre pays; enfin une fantaisie où, sous le titre de *Curiosité linguistique et littéraire*, M. L.-E. Hallberg, professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Toulouse, prouve, avec une ingéniosité d'autant plus piquante qu'elle défie toute contradiction, l'influence de la langue française chez nos bons amis de Berlin.

— On ne lira pas sans intérêt, dans la *Revue du monde latin* (1er juillet), un article de M. Louis Farges sur les *Dernières années de Stendhal*, d'après des documents inédits.

— A signaler dans la *Revue illustrée* du 1er juillet un article de M. Octave Mirbeau sur Auguste Rodin, avec un portrait de Raffaëlli, et un compte rendu du *Livre du centenaire du journal des Débats*, signé Memor.

— La *Samedi-Revue* du 6 juillet donne deux articles que nous devons signaler : *les Types de la rue*, de notre collaborateur Victor Fournel, et un compte rendu du *Parnasse breton contemporain*, par M. A. Le Roux.

— *La Tradition*, cette précieuse et érudite publication consacrée au *Folk-Lore* dans le sens le plus étendu qu'on puisse donner à ce mot, donne, dans son numéro du 15 juin, la description d'un vieil almanach génevois du XVIe siècle.

Nous avons noté, dans la presse quotidienne :

— *Débats*. 23 juin : l'article que M. Paul Desjardins consacre sous la rubrique *Notes contemporaines*, au Musée de la Révolution, et qui, disons-le pour prévenir toute déception, est fort ironique et fort peu sympathique à l'entreprise;

27 juin : une étude sur *Fort comme la mort*, de M. Guy de Maupassant, signée J. Bourdeau.

1er juillet : la semaine dramatique de M. Jules Lemaître à propos de la reprise de *l'Étrangère*.

3 juillet : *Rabelais, sa personne, son génie, son œuvre*, par M. Paul Stapfer, étudié par M. Henri Chantavoine.

11 juillet : Une étude historique de M. Lavisse sur *les Survivants de l'empire romain au moyen âge*.

— *Écho de Paris*. 19 juin : *A propos d'une préface*, critique de la préface que M. Paul Bourget a mis à son livre récent *le Disciple*, signée Tabar.

24 juin : Une chronique sur le même *Disciple*, par Colomba, *alias* M. Henry Fouquier.

28 juin : *Don Juan Psychologue*, par M. Henry Bauer.

2 juillet : Compte rendu, par M. E. Lepelletier, du livre de M. Paul Bourget, *le Disciple*. — On en parle bien longtemps!

11 juillet : *Marcellin Desboutin*, à propos de son exposition, par M. Armand Silvestre.

Figaro. 25 juin : *la Galerie Michel-Ange,* par M. Philippe Gille.

28 juin : *le Dieu Shakespeare,* ou M. Henry Fouquier en faisant le procès aux admirateurs quand même du grand poète dramatique anglais, indique bien les limites de son propre esprit.

1er juillet : *Mon projet,* fantaisie de Caliban, qui n'a pas encore digéré le dernier échec scénique de M. Bergerat.

13 juillet : *Gustave Flaubert à Croisset,* souvenirs intimes, par M. B. F. Lapierre.

— *Gazette de France.* 16 juin : *le Roman contemporain,* étude de M. Armand de Pontmartin sur *la Confession d'un père,* par M. Victor Fournel.

— *Gil-Blas.* 26 juin : *En prison,* souvenirs politiques sur Blanqui et d'autres révolutionnaires, par M. Louis Davyl.

2 juillet : *les Joyeux pendus,* ballade d'une belle raideur, par J. Richepin.

Liberté. 19 juin : *A travers champs,* par P. P., à propos du roman de M. Guy de Maupassant, *Fort comme la mort.*

2 juin : Du même, sur Désiré Nisard et son livre posthume, *Ægri somnia.*

2 juillet : *Paul Verlaine,* par Adrien Remâcle.

— *Moniteur universel.* 15 juin : *l'Architecture religieuse et la Renaissance,* par M. Emmanuel Cosquin, à propos de la seconde édition de *Die Katholische Kirche und die Renaissance,* par Johann Graus (Herder, Fribourg-en-Brisgau, 1888).

— *Mot d'ordre.* 14 juin : *une Comédienne,* compte rendu du roman de M. Henry Bauer par M. Mario Proth.

— *National.* 19 juin : *l'École et les traditions populaires,* par Louis Mainars.

— *Paris.* 18 juin : *le Jeu des vingt volumes,* où M. Gustave Isambert raille aimablement cette manie, venue d'Angleterre, de concentrer en un nombre limité de volumes choisis la quintessence de la science et de la sagesse humaine.

25 juin : *le Disciple,* par M. Gustave Isambert. Toujours le livre de M. Paul Bourget!

2 juillet : *la Prosodie indépendante,* par le même critique.

— *Parti national.* 2 juillet : causerie théâtrale de M. Adolphe Brisson sur *la Gourme* par M. Félicien Champsaur.

— *Patrie.* 1er juillet : revue dramatique de M. A. Claveau, consacrée au livre de M. J.-J. Weiss : *le Théâtre et les mœurs.*

— *République française.* 24 juin : Revue dramatique et littéraire, où M. Paul Ginisty parle, entre autres choses, de l'éternel *Disciple,* et du vieux théâtre français de la salle de la Scala.

— *Soleil.* 12 juillet : *A propos d'un livre,* par M. Charles Canivet. Ce livre est *le Disciple,* de M. Paul Bourget.

— *Temps,* 15 juin : *la Vie à Paris,* signé H. L. R. (Hugues Le Roux?) où il est question de *Fort comme la mort,* du caractère normand, d'un séminaire, des astres, des insectes et *quibusdam aliis.*

2 juillet : *Christophe Colomb revendiqué par une ville de Corse* (Calvi), par le comte Colonna Ceccaldi.

7 juillet : *la Vie à Paris* de M. Anatole France, article consacré à MM. Paul Bourget et Ferdinand Brunetière, *Arcades ambo.*

14 juillet : Étude du même éminent critique sur *Adolphe* de Benjamin Constant, à propos de l'édition nouvelle que vient d'en donner Lemerre, et sur Jules Tellier et ses œuvres posthumes.

ÉTRANGER

Allemagne. — Sous ce titre : *Ein Kriegsbield,* la *Deutsche Revue* de juillet donne une traduction vigoureusement exécutée par M. B. von Suttner d'un des épisodes les plus piquants du *Calvaire* de M. Octave Mirbeau.

Angleterre. — Nous lisons dans *the Academy* du 29 juin : « On trouve dans le *Livre* de juin un article, non sans intérêt, sur l'un des sonnettistes et faiseurs de rondeaux du XVIe siècle, l'évêque de Rieux, où l'on s'efforce de dégager la personnalité de l'auteur, et la suite du catalogue dressé par M. Drujon des livres qui ont, pour une raison ou pour une autre, été détruits par leurs auteurs. L'un et l'autre, sont dignes d'être notés, mais l'article capital du mois est incontestablement la notice consacrée par le rédacteur en chef à ce singulier homme de lettres, M. Barbey d'Aurevilly, mort l'autre jour, — notice accompagnée d'un excellent portrait. On ne connaissait que peu de chose en Angleterre,—si ce n'est parmi les personnes qui s'adonnent spécialement à la littérature française,—de l'auteur de *l'Ensorcelée;* et il est à craindre qu'à l'avenir, trop de ces per-

© 2007 Lyon — Editions « Les marionnettes du temps » — http://editions.marionnettes.fr

sonnes-mêmes n'aillent puiser leurs notions à son sujet dans une étude, très bien faite, mais nullement judicieuse, de M. Jules Lemaître, laquelle vient d'être réimprimée. Le défaut de Barbey d'Aurevilly était qu'il ne voulait point consentir à n'avoir qu'autant de talent qu'il en avait réellement; mais il y a des infirmités auxquelles de nobles esprits sont moins enclins qu'à celle-ci. »

— *The Athenæum* du 6 juillet contient son compte rendu annuel de la littérature sur le continent (juillet 1888 à juin 1889). La France a été confiée cette année à M. Joseph Reinach; les Anglais qui suivent avec soin le mouvement littéraire de notre pays, reconnaîtront avec nous qu'on est habitué, à l'*Athenæum*, à la voir en de meilleures mains.

Nous remarquons, dans le numéro du 13, une étude sympathique et flatteuse sur l'ouvrage de notre collaborateur, M. Adolphe Jullien, *Hector Berlioz, sa vie et ses œuvres.*

— Nous remarquons dans *The Bookworm* (Londres, Elliot Stock; un numéro, 60 centimes), au milieu de plusieurs notes et articles utiles ou piquants, la traduction de quelques pages de M. Octave Uzanne sur le *Prêt des livres* (*Lending Books*), due à Mr. Halket Lord, un essai suggestif, mais comme on le pense bien nullement *exhaustif,* sur les origines de l'histoire du livre en Espagne (*the Early History of Books in Spain*) et un article intitulé *French Booklovers' Societies,* où notre savant ami Mr. William Roberts, après avoir donné des détails sur la « Société des amis des Livres » à Paris et à Lyon, parle avec une aimable sympathie de la fondation de la société des « Bibliophiles contemporains », en regrettant que rien de pareil n'existe en Grande-Bretagne, où, pourtant, les bibliophiles ne manquent pas.

— Deux articles nous ont particulièrement intéressé dans *the Fortnightly Review* de juillet: l'un est du grand poète Algernon Charles Swinburne et traite du vieux dramaturge Philippe Massinger; l'autre a pour titre *Gœthe and the French Revolution;* il est dû au savant professeur Dowden.

— Nous notons, dans *the Gentleman's Magazine* de juillet, un article où M. Gerald Moriartz résume rapidement et d'une façon intéressante pour des lecteurs anglais ce que l'on sait sur la vie matrimoniale de Molière et sur sa femme (*the Wife of Molière*), une revue des livres condamnés au feu pendant le XVIe siècle (*Sixteenth-Century Book-Fires*) par Mr. J. A. Farrer, et quelques bonnes pages sur les sources historiques de la Grande-Bretagne (*Our Archives*) par M. Alexandre Charles Ewald.

— *The Graphic* vient de publier son numéro exceptionnel pour les vacances, son *Summer Number.* Il est plein d'illustrations humoristiques en couleurs, et, dans son ensemble et ses détails, gravures et texte, fort amusant.

— *Notes and Queries* (22 juin) nous consacre, comme à l'ordinaire, des notes fort aimables : « *Le Livre* du 10 juin, dit cet intéressant et utile journal, contient un excellent portrait de Jules Barbey d'Aurevilly par M. Henri Toussaint, accompagnant un brillant croquis de l'éminent poète et romancier par M. Uzanne. Portrait et article pris ensemble fournissent le tableau vivant et d'après nature d'une individualité originale, distinguée et frappante. M. Fernand Drujon continue son étude, profondément intéressante, sur la « Bibliolytie », ou destruction volontaire des livres. » Et ailleurs (20 juillet) : « M. Octave Uzanne donne au *Livre* un singulièrement brillant « Roman de chevalerie franco-japonais », illustré par M. Albert Robida, dont les dessins sont d'une extravagance amusante. M. Aimé Vingtrinier expose, relativement à la vie troublée d'Étienne Dolet, un fait curieux et intéressant que nous recommandons au biographe de Dolet, notre ami le chancelier Christie. Une note bibliographique intéressante sur une édition de *les Lunettes des princes,* de Jean Meschinot, paraît aussi dans cette admirable livraison. » — Les numéros du 6 et du 20 juillet contiennent de nouvelles contributions à la bibliographie des livres sur les jeux de cartes (*Books on Gaming*), entreprise par Mr. Julian Marshall.

— *The Saturday Review* du 22 juin contient un bien amusant article sur M. Jules Lemaître et son volume comme écrivain et comme critique. Malheureusement M. Jules Lemaître ne sait pas l'anglais et ne peut pas lire cet article. Nous souhaitons que quelqu'un le lui traduise, et regrettons de ne pas être assez de ses amis pour lui rendre ce service.

© BnF Lyon — Editions « Les marionnettes du temps » — editions-silvaplana.fr

— Les bibliophiles cosmopolites liront avec profit dans *The Scotch Observer* du 6 juillet (Edimbourg, 9, Thistle Street; (un numéro : 0 fr. 65), un article sur les livres imprimés en Écosse et sur leur valeur marchande actuelle : *Scottish Books and their Market Values.* Les éléments de cet article sont puisés pour la plupart dans le récent volume *Book-Prices Current*, publié par l'éditeur londonien, Mr. Elliot Stock.

Belgique. — A lire dans *l'Art moderne*, de Bruxelles (30 juin), une étude vigoureusement écrite et originalement pensée sur M. L. Hennique et son livre récent : *un Caractère.* L'article de tête du 7 juillet est consacré à l'œuvre du peintre Monet et du sculpteur Rodin, à propos de l'exposition qui en est faite rue de Sèze. Nous allions oublier, dans le numéro du 23 juin, de belles pages intitulées *les Prophètes dans la Bible*, à propos de la traduction si sincère et si poétiquement rude de M. Ledrain, et du livre posthume de G. Tridon : *le Molochisme juif.*

États-Unis. — La grande et belle publication mensuelle de New York consacrée à « l'Art dans la maison » et intitulée *the Art Amateur* est, en juillet, au niveau des mois précédents, si elle ne se surpasse pas. On y trouve un compte rendu du Salon de Paris par le critique d'art bien connu, Mr. Theodore Child, des notes sur l'Exposition centennale, des conseils pratiques sur l'art de l'aquarelliste, et une quantité de renseignements, de suggestions et de modèles relatifs à la peinture sur porcelaine, à l'art d'enluminer les livres, à la tapisserie, à la décoration et au choix des meubles, etc., etc. Deux grandes planches en couleur et une foule de dessins ingénieusement choisis et parfaitement exécutés font de ce journal une publication tout à fait remarquable et à laquelle nous avons le regret de ne point voir d'équivalent dans notre pays. Le numéro, qui contient 25 pages in-folio de texte et de gravures, coûte 1 fr. 75, et l'abonnement annuel est de 4 dollars, soit 20 francs. (New-York, 23, Union Square; Montague Marks, éditeur.)

— *The Forum*, revue mensuelle publiée à New York, nous envoie un numéro de juillet fort intéressant. On y remarque entre autres articles : *The Scholar in American Life* (l'Érudit dans la vie américaine) par l'évêque Henry C. Potter, *A Market for Books*, où Mr. Edward Everett Hale explique comment les États-Unis sont devenus un des pays où il se vend le plus de livres, et les conditions auxquelles les éditeurs anglais peuvent le mieux y vendre leurs publications; *the Ethics of Journalism*, par Mr. W. S. Lilly; et *the Attitude of French Canadians*, par M. Honoré Beaugrand.

— *The Nation* (New-York) du 27 juin nous consacre un assez long paragraphe : « Le seul grand article du *Livre* pour le mois de mai, dit-il, a une valeur particulière en ce qu'il est un inventaire des catalogues accessibles à la Bibliothèque nationale, laquelle n'a pas de catalogue général pour son immense collection. M. E. Pierret le rédige en un ordre correspondant aux différents départements de la Bibliothèque, imprimés, manuscrits, estampes et médailles... *Le Livre* contient aussi une notice élogieuse sur l'ouvrage du professeur H. C. Bolton, *Counting-out Rhymes of Children* »...

Italie. — La revue publiée à Bologne sous le titre de *il Bibliofilo* donne, dans son numéro de mai-juin, une étude bibliographique intéressante de M. C. Lozzi à propos du *Catalogo de' Manoscritti dell' Angelica*, compilato dal P. Bibliotecario Enrico Narducci.

Mexique. — Une très intéressante et savante publication, dont nous avons eu l'occasion de parler plus d'une fois, les *Anales del Museo Michoacano*, rédigée à Morelia (Mexique) par le Dr Nicolas Léon, donne, dans son numéro du 28 février, la notice de deux impressions mexicaines du XVe et du XVIe siècle dont voici les titres, que les *Anales* reproduisent en fac-simile : *Emmanuelis* || *Alvarie* || *Societate Jesu de Octo partium orationis* || *Constructione.* || *Liber II.* || *Mexici.* || *Ex Officina Petri Balli*, 1595, in-4°; et une autre édition de la même grammaire avec un titre modifié : *De* || *Constru* || *ctione octo* || *partium Orationis.* || *P. Emanuelis Alvari Lusitanie Societate* || *Jesu.* || *Mexici.* || *Cum Licentia, Apud Antonium Ricardum Anno* || M. D. LXXIX; in-8°. La marque de la Compagnie de Jésus : I H S est dans un cartouche entouré de cette double devise : DULCE TUUM NOSTRO DEFIGAS PECTORE NOMEN NAMO3 (*sic*) TUO CONSTAT NOMINE NOSTRA SALUS.



FRANCE

— Un orientaliste distingué, élève de M. Oppert, M. Arthur Amiaud, est mort à Paris le 30 mai.

— On annonce la mort de M. Auguste Aymard, archiviste départemental honoraire, ancien président de la Société académique du Puy et membre de la Société des antiquaires de France. Il était âgé de quatre-vingt-un ans (juillet).

— Nous apprenons la mort de M. Victor Chauffour, conseiller d'État, ancien représentant du peuple, un des membres les plus éminents de la colonie alsacienne à Paris.

M. Victor Chauffour, né à Colmar en 1819, laisse un remarquable ouvrage sur les réformateurs du seizième siècle, Ulrich de Hutten et Zwingle.

— La comtesse O. Chodzko, femme de lettres dont le salon fut très fréquenté sous le second Empire, est morte au commencement de juillet.

— Le 3 juillet est mort M. Edme Cougny, docteur ès lettres, inspecteur honoraire de l'Académie de Paris, à l'âge de soixante et onze ans.

Helléniste distingué, élève, ami et collaborateur de M. Egger, M. Cougny avait été chargé par MM. Didot de compléter l'*Anthologie grecque*, avec traduction latine et commentaires, dont les deux premiers volumes sont l'œuvre de Dübner. Il laisse entièrement achevé, mais non encore publié, le troisième volume, qui contient les documents épigraphiques les plus récemment découverts et restaurés.

La Société de l'Histoire de France lui avait confié la publication d'une édition nouvelle, avec traduction française, des *Extraits des auteurs grecs concernant l'histoire et la géographie des Gaules*. Cinq volumes de cet ouvrage, qui renouvelle et complète l'œuvre de dom Bouquet, ont été publiés jusqu'ici.

— Nous avons le regret d'apprendre la mort subite de M. E. Lalouette, le libraire-éditeur du passage Verdeau, qui a succombé aux suites d'une attaque d'apoplexie (juillet).

— *La Typologie-Tucker* (15 juin) nous annonce la mort, à Versailles, de son collaborateur (2 juin), M. John Patrick Auguste Madden, agrégé de l'Université, membre de la Société des sciences naturelles de Seine-et-Oise. Il était dans sa quatre-vingt-deuxième année.

— Nous apprenons la mort subite de M. Charles Nisard. Il était âgé de quatre-vingt-un ans. Il avait contribué, pour une large part, à la *Collection des classiques latins* de son frère, et on lui doit des œuvres remarquables, qui lui valurent, en 1876, de succéder à M. A. Firmin-Didot, à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Parmi ces œuvres citons : *la Camera lucida*, portraits contemporains en 1845 ; *le Triumvirat littéraire; les Ennemis de Voltaire ; l'Histoire des livres populaires* du quinzième siècle jusqu'en 1852 ; *Curiosités de l'étymologie française ; Étude sur le langage populaire ou patois de Paris*, etc.

Il préparait, en ce moment, un volume sur Sainte Radegonde et Fortunat.

— M. Norbert Billiart, ancien directeur du *Journal officiel* sous l'Empire, vient de mourir en sa propriété de Beuzeval, à l'âge de soixante-quatre ans.

M. Norbert-Billiard, avocat à Paris, fut secrétaire et ami de M. Billaut et de M. Rouher. Il publia une série de portraits et d'actualités dans une revue bimensuelle : *le Monde judiciaire*, revue qui eut un très grand succès.

Nommé directeur du *Journal officiel*, il exerça ce poste difficile pendant plusieurs années, et se retira lors du 4 septembre.

— M. Louis Pierotti, secrétaire de la rédaction du *Petit Provençal*, a été tué en duel par M. Belz de Villas, rédacteur du *Bulletin officiel* du comité revisionniste des Bouches-du-Rhône. Il avait trente-deux ans (juillet).

— On annonce la mort de M. Félix Taylor, homme

de lettres, fils du baron Taylor, le fondateur des Associations de secours pour les artistes, et qui faisait lui-même partie de ces Associations à titre de secrétaire perpétuel.

ÉTRANGER

Angleterre. — M. Henry William Bristow, géologue éminent, est mort le 14 juin, à l'âge de soixante-douze ans.

— Un théologien de renom chez nos voisins « Canon » Cook, d'Exeter, éditeur du *Speaker's Commentary*, et auteur de *The Origin of Religion and Language*, est mort récemment (juin).

— Un naturaliste de mérite, grand collectionneur de pièces ichthyologiques, Mr. Francis Day, est mort le 10 juillet. On a de lui *The Fishes of Malabar* (1865) et *The Fishes of India* (1868).

— Un économiste anglais, collaborateur assidu de plusieurs revues telles que *the Lancet*, *the Assurance Magazine* et *the Philosophical Magazine*, Mr. Thomas Rowe Edmonds, est mort le 6 mars. Il était né en 1803.

— Mr. Charles Hardwick, auteur de *Manual for Friendly Societies; History of Preston; Ancient Battlefields of Lancashire; Traditions, Superstitions, and Folk-Lore, chiefly Lancashire, etc.*, est mort à Manchester le 8 juillet. Il était né à Preston, où son père était aubergiste, le 10 septembre 1817.

— Le major général W. Nassau Lees, qui dirigea pendant longtemps le journal *Times of India*, et qui a publié beaucoup de textes persans et arabes de grande importance, est mort le 9 mars, à Londres.

— Mr. Cornelius Nicholson, qui débuta comme libraire et s'occupa plus tard activement de la construction des chemins de fer, vient de mourir. Il est l'auteur des *Annals of Kendal*, et d'autres ouvrages estimés (juillet).

— On annonce la mort d'un des premiers minéralogistes de ce temps, le Dr J. Percy (22 juin). Il était né en 1817. Outre les travaux sur les mines et les minerais qui ont rendu son nom célèbre, on lui doit aussi des recherches et des mémoires sur différentes branches de l'histoire naturelle et de la physiologie.

— Sir James Allanson Picton, membre de la société des Archéologues, auteur de *Memorial of Liverpool*, est mort le 15 juillet. Il était né en 1805.

— Mr. Franz Thimm, Autrichien établi en Angleterre, libraire-éditeur, peintre et auteur, est mort à Londres le 6 juillet. On a de lui un intéressant volume de *Shakspeariana* de 1564 à 1871, et *The Literature of Germany from its Earliest Period to the Present Time*.

Autriche. — On annonce la mort du poète et auteur dramatique Robert Hamerling, à Gratz (juillet), auteur du poème philosophique célèbre *Ahasveras in Rom*.

— Un littérateur autrichien de talent, Édouard Mautner, vient de mourir à Baden, près Vienne, à l'âge de soixante-quatre ans (juillet).

Parmi ses compositions, nous citerons : *la Pièce comique couronnée, Églantine, la Comtesse Aurore*. Il avait traduit aussi en allemand un grand nombre de pièces françaises, entre autres : *Froufrou, Fernande*, puis *la Grève des Forgerons*. En 1859, il avait publié une série de sonnets satiriques où il prenait à partie la politique de Napoléon III. Dans ces derniers temps. il donnait des chroniques aux grands journaux de Vienne.

Belgique. — On annonce de Bruxelles (28 juin), la mort d'un éditeur érudit et d'un goût audacieux, M. Ferdinand Lanier.

États-Unis. — Miss Maria Mitchell, qui s'était acquis en Amérique une bonne réputation d'astronome et qui remplissait les fonctions de professeur et de directeur à l'observatoire de Vassar College, est morte. le 28 juin. Elle était née en 1818. Outre ses mémoires scientifiques, elle laisse des poésies qui ont été publiées dans un recueil ayant pour titre : *Seaweeds from the Shores of Nantucket*.

— Mr. Francis S. Saltus, connu sous le pseudonyme de « Cupid Jones », est mort le 25 juin. C'était un polyglotte distingué, versifiant en français, en allemand, en anglais et en italien. Il était aussi musicien et il a composé quatre opéras-comiques. Il était né à New York en 1849.

— Un helléniste de premier ordre, le Dr Théodore Dwight Woolsen, né à New York en 1801, professeur à Yale College, dont il fut élu président en 1846, est mort au commencement de juillet. Outre ses éditions grecques, on a de lui plusieurs ouvrages de droit et de morale.

Russie. — On annonce de Saint-Pétersbourg la mort du professeur Orest Müller (14 juin).

L'Administrateur-Gérant : A. Sauphar.

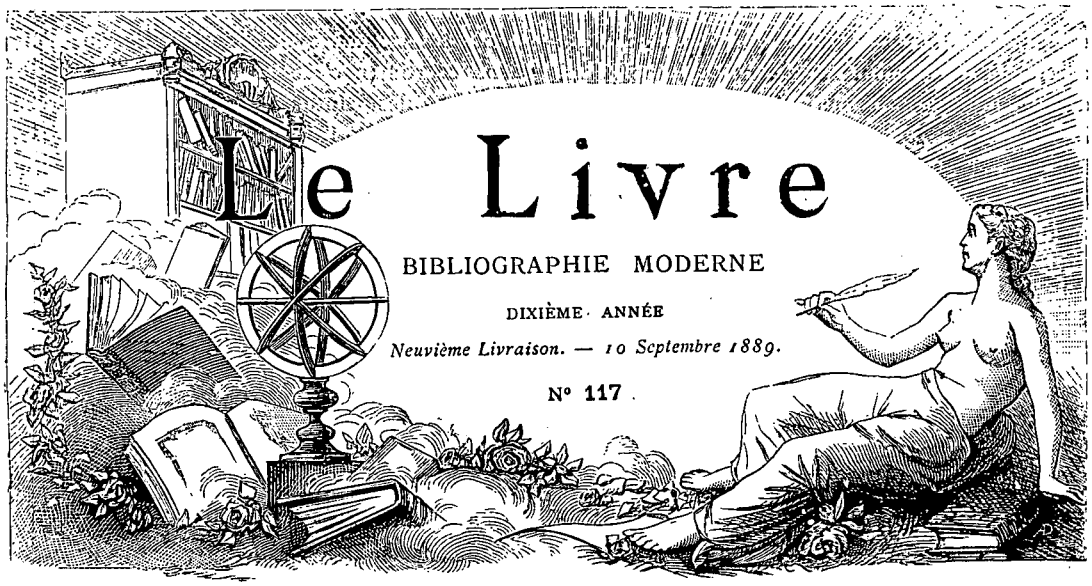

L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Histoire. — Beaux-Arts. — Géographie. — Bibliographie. — Mélanges. — Gazette bibliographique. — Causerie. — Documents bibliographiques, etc.

— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

La Chèvre d'or, roman inédit, par PAUL ARÈNE, illustration de A. Gorguet et G. Scott, Paris, Marpon et Flammarion. Un vol. in-16. — Prix : 3 fr. 50.

M. Paul Arène nous présente sa nouvelle œuvre comme « un roman romanesque », et il a raison. Il y a là beaucoup de romanesque et même un peu de fantastique. Mais il s'y mêle aussi tant de réalité, de tableaux d'après nature, que l'auteur y reste comme toujours le peintre par excellence de la nature et des mœurs du midi de la France. Son héros, qui s'en est allé à Arles et sur les bords de la Méditerranée chercher les traces que les Maures y ont laissées, est servi à souhait. Sur une sorte de rocher inaccessible, il découvre toute une population d'origine mauresque. Ses amours avec la fille de son hôte, forment une délicieuse idylle, avec la mer pour horizon, à laquelle ne nuit pas l'histoire de trésor caché, dont une chèvre — la chèvre d'or — porte le secret gravé sur le collier de sa clochette. Tout est bien qui finit bien, et, malgré quelque traverse, nos amoureux s'épousent, l'amant sacrifiant à sa maîtresse la découverte d'un prétendu trésor, qui n'était peut-être qu'une ruse de la jeune fille pour obtenir ce témoignage d'amour. Tout cela très finement conté, avec cette puissance de coloris, qui fait de M. Paul Arène le peintre par excellence de la Provence.

Balthasar, par ANATOLE FRANCE, Paris, Calmann Lévy, 1889. Un vol. in-16. Prix : 3 fr. 50.

Ce recueil de six nouvelles auxquelles la première sert de titre, est une des plus agréables lectures qui se puissent faire. Le maître écrivain, le lettré exquis qu'est M. Anatole France, s'y montre dans toute la variété et la souplesse de son talent. A la fois simple et très raffiné, croyant et sceptique, poète et érudit, attendri et

railleur, M. Anatole France est certes un des esprits les plus complexes de notre temps. Ami des légendes et du merveilleux, comme dans *Balthasar* et *Abeille* — un délicieux conte de fées à rendre jaloux Perrault et Mme d'Aulnoy, — il y a aussi du Voltaire dans ses récits de *Lœta Acilia,* de *M. Pigeonneau,* et de *la Fille de Lilith.* La seconde de ces trois dernières nouvelles est un récit très amusant de suggestion et d'hypnotisme; le premier, bien différent, nous transporte en Gaule, au temps des martyrs chrétiens, et nous montre une Marie-Madeleine, très touchante et très étudiée dans sa réalité archaïque. Le troisième, où est tracée une originale figure de prêtre érudit et un peu hérésiarque offre un très curieux mélange d'analyse, de passion et de légende préhistorique. *Le Réséda du curé*, n'a que quatre pages : mais c'est un vrai chef-d'œuvre de finesse. Ce n'est pas que ces nouvelles doivent nous faire oublier les romans de M. Anatole France, mais nous lui dirons : Vous qui contez si bien, contez donc plus souvent. Mais alors M. Anatole France serait-il encore Anatole France?

Poradowska (Mme Marie) : Demoiselle Micia. *Mœurs galiciennes.* 1 vol. in-16, br. (Librairie Hachette et Cie.) — Prix : 3 fr. 50.

Après nous avoir fait assister aux mystérieuses métamorphoses qui transforment peu à peu une âme naïve d'enfant en une âme délicate de jeune fille, ce roman galicien, dont les scènes se déroulent tour à tour à Lemberg et dans les monts Carpathes, suscite un double problème, moral et industriel : qu'adviendra-t-il, d'une part, de l'amour de Conrad et de la petite Micia et, d'autre part, de ce puits de mine que le jeune ingénieur travaille à forer? C'est au poignant épisode, sur lequel se clôt ce récit aux fortes et agrestes senteurs, qu'il faut demander le mot de l'une et l'autre énigme.

Suzanne Rameau, par Maurice de Fos. Un vol. petit in-8° carré, illustré par André Sirvel. Paris 1889. Dalou, édit.

Suzanne Rameau est une jeune Française ayant dans les veines le sang et dans le cœur l'audace aventureuse d'un père militaire. Les circonstances l'ont amenée à occuper en Grèce l'emploi d'institutrice dans la maison d'un vénérable pallikare.

M. Alfred Mézières, sollicité d'écrire une préface à ce roman, disait tout d'abord : « Je n'ai rien à dire de la fiction en elle-même qui me paraît la partie secondaire de l'œuvre. Ce que j'aime dans ce roman c'est la vérité des descriptions locales et des peintures de mœurs. La Grèce y revit telle que je l'ai connue dans ma jeunesse. »

Pour nous qui n'avons point connu encore la Grèce, nous nous laissons tout naïvement prendre également au charme pénétrant des pages descriptives et à l'intérêt de la fiction. Les personnages ont des caractères fort habilement posés et dessinés; ils sont honnêtes sans être bêtes, passionnés sans brutalité; les événements se déroulent en péripéties tantôt gaies, tantôt dramatiques. Et quoique M. Mézières juge avec raison que *Suzanne Rameau* n'est point un modèle à proposer à toutes les jeunes Lorraines, ses compatriotes, nous nous sentons un faible pour cette jolie fille très énergique, très loyale, et qui meurt si héroïquement.

Les dessins de M. André Sirvet ajoutent une séduction de plus à cet ouvrage qui mérite d'être tiré hors de la fosse commune des romans mort-nés dont les libraires s'obstinent à encombrer le marché. Il est la fois bien composé, bien écrit, sauf quelques légères taches, d'une invention gracieuse et rempli de détails agréables ou émouvants. P.Z.

Plaire, roman, par Paul de Champville. Paris, Librairie moderne, 7, rue Saint-Benoît. Un vol. grand in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Plaire ! voilà un titre qui va tenter la curiosité de toutes les femmes, et bien légitimement, hâtons-nous de le dire. L'auteur ne s'est pas contenté en effet de dissimuler sa délicate analyse sous des tableaux d'une grâce et d'une gaieté charmantes, ou d'une intense passion comme ceux qu'on avait tant remarqués dans *Charles d'Arin,* son premier roman; il a aussi donné une telle vie à son œuvre que les dernières pages atteignent le plus haut degré de l'émotion. Un jeune homme du monde, poète, aux prises avec trois amours : une femme mariée, une cantatrice, et une idéale jeune fille, toutes trois armées d'un charme différent mais irrésistible, s'unissant, sans se connaître, pour lui faire éprouver les joies les plus exquises ou les plus intimes douleurs, et donnant ainsi l'essor suprême à son génie! Laquelle triomphera? Nous n'avons pas le droit d'être indiscret, mais nous assurons aux lectrices que ce sera celle de leur choix...

Ce livre éclôt en plein soleil; c'est bien naturel puisque l'action se passe en Algérie. Dans l'intérêt et la sympathie qu'éveille tout ce qui se rattache à notre chère colonie, le roman de

© BnF Lyon - Editions « Les marionnettes du temps » - http://editions.arlequin.fr

M. Paul de Champville puise une nouvelle raison de *Plaire...*

Sainte Nitouche, par ARSÈNE ARUSS, préface par M. Albert Millaud. Un vol. Paris. E. Kolb. In-18. —Prix: 3 fr. 50.

Une couverture sémillante, une sorte de voilette à pois blancs, jetée sur fond bleu turquoise attire l'attention sur ce joli recueil de nouvelles ouvrées avec autant d'art que de finesse et d'esprit par une main légère, délicate et féminine.

Quatorze nouvelles en un livre de 250 pages ! On juge du peu de consistance de chacune d'elles; mais, sous forme d'historiettes ou d'études furtives, ces jolis riens sont attirants comme ces fins bijoux montés avec grâce et sertis avec goût. Ce sont toutes des fantaisies qui tiennent littérairement de « l'Article de Paris », gentilles digressions légères et montées de ton semblables à des meringues à la vanille ; mais, sous la mousse fouettée de ces entremets agréables, on sent que l'auteur a glissé une pointe d'ironie continue contre la mondanité parisienne et les vices élégants, et sa philosophie souriante dissimule à peine la satire prête à partir en guerre.

Beaucoup d'observation profonde dosée en malicieuse et superficielle boutade, et surtout une grande variété de facture dans l'ordonnance de ces petites comédies humaines si vivement mises en scène.

Livre à lire et à mettre dans sa valise de bains de mer. Il est de ceux qu'on prend et qu'on laisse et qui ne lasse jamais l'attention. Je ne parlerai pas de la préface de Millaud, l'art de ne rien rien dire s'y lit entre les lignes. U.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

La Jungle, par Alcide Bonneveau. Paris, Albert Savine. Un vol. — Prix : 3 fr. 50.

Loin de la vie, par François Fauvy. Paris, T. Kolb. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Double-blanc, par Fortuné du Boisgobey. Paris, Plon et Nourrit. Deux vol. — Prix : 7 francs.

Le Mystère du sang, par Henri Desportes. Paris, A. Savine. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Suzanne Dulue, par Attale du Cournau. Un vol. in-18. J. Ducher, éditeur. — Prix : 1 franc.

Fatalité, traduit de mistress Braddon. Paris, Hachette. In-18. — Prix : 1 fr. 25.

Louk Loukitch, par Henry Gréville. Paris, Plon et Cie. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Aux Trois Boules d'or, par Baring Goxld. Paris, Plon et Cie. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

La Boscotte, roman nouveau, par Georges Maldague. Paris, E. Kolb. — Prix : 3 fr. 50.

Rastaquouères, par Georges Nazim. Paris, E. Kolb. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Les Jolies Actrices de Paris, 5e série, par Paul Mahalin. Paris, Tresse et Stock. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le Soldat Chapuzot, scènes de la vie de caserne, par Jean Drault. Paris, V. Lecoffre. In-8°. — Prix : 2 francs.



Les Fleurs noires (1876-18..), par BOYER D'AGEN; Paris, Victor Havard, 1889. Un vol. in-16; 360 pages. — Prix : 3 fr. 50.

Le poète est connu, comme le romancier. On sait ce qu'il y a de chaud, de vibrant et de sincère, en même temps que ce qu'il y a d'observé, de compris et de rendu dans les écrits de ce provincial d'Agen, qui n'est pas plus parisien que les ducs de Rohan n'étaient princes. Ce n'est pas que j'accepte tout dans ses poèmes. J'en admire la force, l'ampleur à certains endroits, la hauteur de conception, la hardiesse d'exécution. Mais, quant à l'écriture, comme disent nos stylistes d'aujourd'hui, je fais mes réserves. La force y produit des tours de force; l'ampleur y devient du vague et de l'obscurité; la conception si haute monte à des sommets apocalyptiques où ceux-là seuls, qui sont quelque peu fous d'avance, n'ont pas le vertige; l'audace des images et des termes pourrait, en maints endroits, s'appeler incohérence et incarnation. Tel quel, le livre est d'un poète vigoureux et ardent que l'âge assagira sans l'émasculer, j'en ai la conviction. Je recommande tout particulièrement aux lettrés qui recherchent les affinités entre les esprits et les rapports, entre les harmonies et les rythmes, l'essai de traduction de la Divine Comédie que M. Boyer d'Agen nous donne à la page 181 de son recueil.

Voici, comme échantillon pris au hasard de

cette poésie originale et savoureuse, sept vers qui sont un exquis portrait :

J'ai rêvé qu'elle était très moderne et très vierge
Et qu'elle avait, dans sa chapelle, à deux genoux,
La clarté du vitrail et la splendeur du cierge;
Et qu'ainsi qu'un lis blanc entre les sombres houx,
Son corps blanc s'élançait d'un simple et noir corsage,
Et que son âme allait plus haut, priant pour nous;

Et qu'elle avait quinze ans de cœur et de visage.

B.-H.-G.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Œuvres complètes de Victor Hugo. Édition in-18 à 2 francs le volume. **Cromwell**, 1 vol. — **Hernani**, 1 vol. — Paris, J. Hetzel et Cie, 18, rue Jacob, et Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît.

La nouvelle et charmante édition à 2 francs des Œuvres de Victor Hugo, que le public a si rapidement adoptée, vient de s'augmenter de deux ouvrages, les deux premiers tomes du Théâtre, *Cromwell* et *Hernani*. *Cromwell* forme un volume de plus de 400 pages, vendu pour la première fois à ce prix modique. *Hernani*, le chef-d'œuvre consacré, est publié aussi pour la première fois à part dans ce format commode et élégant.

Rezinsec et Strophazier. Théâtre lyrico-naturaliste, par Léon Durocher. Un vol. in-18 Jésus. Paris, 1888. A. Dupont, édit. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume contient : 1° sous forme de préface une dilution de soixante-cinq pages sur le *Lyrisme et les Fantaisies comiques*, que l'auteur a eu le grand tort d'ébaucher en zigzaguant à travers son sujet : il a manqué l'occasion de composer une étude originale et piquante, dont les éléments étaient en sa possession : — 2° des saynètes et des monologues d'un genre d'esprit suffisamment caractérisé par le procédé dont use M. Durocher pour former les noms des personnages qui fournissent son titre au volume. Ce sont, comme il le dit lui-même, bluettes et portraits, sur la valeur desquels il ne nous en fait pas accroire ; il souhaite seulement au lecteur la moitié du plaisir qu'il a éprouvé à les barbouiller... *Barbouiller* est sans doute un mot d'auteur qui exagère la modestie, pour qu'on lui reproche d'être modeste même un peu ; il est à craindre que le lecteur ne prenne le mot pour exact, et cependant M. Durocher qui « tourne facilement le vers », comme on dit encore en province, a fait quelques heureuses rencontres qui suffisent pour qu'on ne méjuge pas son esprit et que l'on attende mieux de son talent ; — trois illustrations amusantes, inégalement, dont la plus réussie est celle de la couverture.

Adam Mickiewicz, sa vie et son œuvre, par Ladislas Mickiewicz, avec un portrait, par Théophile Bérengier. Un vol. in-18 jésus, Paris, 1888. Alb. Savine, édit. — Prix : 3 fr. 50.

Avec une piété filiale dont on ne saurait trop le louer, M. Ladislas Mickiewicz a recueilli les souvenirs et correspondances propres à composer une biographie exacte de son illustre père. On connaît plus aujourd'hui le nom que les œuvres du poète polonais à qui la France fut si hospitalière qu'elle lui donna même une chaire dans le premier de ses établissements d'enseignement supérieur. Une foule de détails curieux rapportés dans ce livre mettent en relief le caractère élevé et le cœur ardent d'Adam Mickiewicz ; sa mémoire est donc bien honorée par son fils, qui l'a fait revivre parmi la postérité.

L'appendice de ce volume est fort curieux : c'est d'abord un extrait du dossier d'Adam Mickiewicz à la préfecture de police. Au lendemain du 4 septembre 1870, son fils dut à l'entremise

de M. H. Carnot de pouvoir consulter ce dossier, — brûlé quelques mois plus tard par la Commune, — et il en copia certaines pièces qu'il qualifie de romans, de calomnies et d'absurdités; puis quelques documents officiels relatifs aux rapports de Mickiewicz avec le gouvernement français, et l'acte de son décès daté du 27 novembre 1855. Le poète était mort du choléra à Constantinople. PZ.

Les manuscrits de Léonard de Vinci. Publiés en fac-similés, traduction française, par M. Charles Ravaisson-Mollien. *Quatrième volume* (un grand in-folio colombier). — Paris, Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît. Prix : 150 francs.

Le tome IV qui vient de paraître de cette savante publication des écrits autographes de Léonard de Vinci, et qui porte à huit le nombre des manuscrits déjà édités, contient les manuscrits F et I de la Bibliothèque de l'Institut, soit 472 fac-similés phototypiques avec 472 transcriptions littérales, traductions françaises, avant-propos et tables méthodiques.

Plus curieux, s'il est possible, que les trois précédents, ce nouveau volume met, pour ainsi dire, encore mieux à nu l'âme du génie de Léonard de Vinci, où la fusion de l'artiste et du savant est si parfaite que l'un ne va jamais sans l'autre. Dans cette mise en œuvre, on suit pas à pas le patient investigateur scrutant les lois de l'univers dans ses études mathématiques, son système pour acquérir toutes les connaissances indispensables au peintre et à l'ingénieur, ses efforts pour s'emparer des secrets de la nature. On ne peut que féliciter M. Ravaisson-Mollien de la méthode qui lui a permis d'arriver à une telle perfection au point de vue de la transcription littérale, du contrôle, du groupement et de la traduction des textes originaux.

Quant au procédé employé pour les reproductions, il suffit de dire qu'il est d'une vérité absolue et qu'il rend avec force et précision le texte et les figures qui l'accompagnent.

Pour mener ce travail à bonne fin, il a fallu à la maison Quantin une intelligente et persévérante volonté. Aussi un puissant encouragement est-il venu consacrer ces louables efforts ; l'Académie Française a décerné à l'ouvrage le prix Bordin total « spécialement consacré à encourager la haute littérature ». Voilà qui recommande amplement aux savants et aux curieux cette belle publication des *Manuscrits de Léonard de Vinci*.

La Librairie de l'Art poursuit la publication de ses *Monographies d'artistes célèbres* habilement dirigée par M. Eugène Müntz. Deux volumes nouveaux viennent d'enrichir la collection.

Le premier est consacré à *Van der Meer* et est écrit par M. Henry Havard. L'existence du peintre de Delft nous est aujourd'hui, comme le dit l'auteur, révélée d'année en année. Trop modeste, l'auteur devrait dire qu'il vient de la révéler lui-même, et par ce livre et par tant d'autres qu'il a consacrés à l'école hollandaise avec une autorité reconnue. Si la mémoire de Johannes Vermeer, plus célèbre sous le nom de Van der Meer, jouit aujourd'hui de la réputation qu'elle mérite, il n'en a pas toujours été ainsi. Pendant deux cents ans son nom est demeuré dans l'oubli le plus complet. Ses œuvres ont cependant paru les meilleurs de cette école où la lumière, l'honnêteté, la perfection du dessin se réunissent pour donner aux petits comme aux grands morceaux ce caractère d'intimité qui en fait le charme.

On ne peut cependant cacher que le second ouvrage intéressera davantage. Il est consacré à François Rude, une de nos gloires nationales. Le statuaire français a toujours brillé d'un éclat sans rival. C'est à nos artistes qu'est venu en ligne droite l'héritage des Grecs et des Romains et ils y ont ajouté, au moment de la Renaissance, une note personnelle et caractéristique. Les salles de la Renaissance au musée du Louvre, pour obscure et mal placées qu'elles sont, n'en captivent pas moins le visiteur qui y a pénétré comme par hasard. J'ai maintes fois constaté sur le visage d'étrangers un sentiment de surprise admirative causé par cette réunion de chefs-d'œuvre. François Rude a sa place indiquée à côté de Puget. S'il est moderne et de son temps, gracieux dans son *Hébé jouant avec l'aigle de Jupiter*, réaliste avec son *Jésus crucifié* du calvaire de Saint-Vincent-de-Paul, c'est un antique dans ses pures bas-reliefs de *la Chasse de Méléagre* et de *l'Histoire d'Achille* du château de Terwuerez, et l'on croirait reconnaître des œuvres des plus admirables maîtres de la Renaissance dans son tombeau de *Godefroy Cavaignac* au cimetière Montmartre, ou dans son *Mercure* du Louvre au moins égal à celui de Jean de Bologne.

Né à Dijon le 4 janvier 1784, Rude fut un franc Bourguignon, vrai type de travailleur, de bonté cachée sous une rudesse apparente, de patriotisme, de rectitude de vie, de franchise en toutes choses, dans ses paroles comme dans son art. C'est cette franchise sans doute qui lui a attiré quelques ennemis. M. Alexis Bertrand, dont le travail est tout à fait remarquable, chante la gloire

de son héros dans un véritable dithyrambe. Mais, comme il est écrit d'un style parfait, sobre dans les expressions de son admiration; comme surtout il est plein de faits et de preuves, les sentiments de l'auteur deviennent communicatifs. Qui donc d'ailleurs resterait froid devant l'homme qui a donné non seulement le mouvement au marbre, mais qui l'a fait chanter, comme il chante sur l'Arc de Triomphe avec le Départ des Volontaires de 1792 ?

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Rêve d'empire, par Paul Gaulot. *La vérité sur l'expédition du Mexique*, d'après les documents inédits de Ernest Louet, payeur en chef du corps expéditionnaire. Un vol. in-18, 338 pages. — Librairie Paul Ollendorf, 1880.

En certain mois d'une certaine année, dont nous nous rappelons exactement la date, sans tenir à la préciser davantage, nous nous promenions dans Versailles, au bras du vieux poète romantique qui était venu *retraiter* « dans cette ville de tant de silence après trop de bruit, une inspiration lyrique citée dans *la Pléiade*. — Quelque chose de grave, nous dit-il, se passe aujourd'hui dans nos murs et sous nos arbres. L'empereur Napoléon III, sous prétexte de chasse, est à cette heure en train de décider l'archiduc Maximilien à ceindre la couronne du Mexique. Cela finira mal pour tous deux... et pour nous. » . Ce Mexique était alors de toutes les conversations. Tous les mois, depuis trois ans, l'arrivée de chaque transatlantique de la Vera-Cruz à Saint-Nazaire était impatiemment guettée par les familles de nos soldats, et aussi par le gouvernement et par l'opposition, dont le rôle, en cette affaire, s'empoisonna du venin que distillait comme naturellement, le maladroit et néfaste Jules Favre.

A quatre années de cet entretien dans la ville au bois dormant, nous visitions avec un ami le caveau du couvent des capucins à Vienne. Un moine, armé d'une chandelle, passait rapide devant chaque cercueil en marmottant des : *Keyser Ferdinand, keyser Leopold, keyserin Louisa,* etc. Outre ces *anciens*, d'un intérêt vague pour nous, il y a aussi dans ce caveau : Marie-Thérèse, Joseph II, Marie-Louise et le fils de Napoléon Ier. Comme nous allions nous retirer, je remarquai dans un coin du souterrain, une caisse solitaire, neuve, couverte de fleurs de la veille, et de la veille déposée elle-même dans cet asile de repos et d'ombre, après avoir été battue des flots qui séparent Trieste et Miramar de la Vera-Cruz. Nous murmurâmes : *Queretaro?* interrogeant du regard le brave religieux. Avec un parfait détachement, il nous répondit en humant une prise : *Ia, ia, Maximilian.* Ces souvenirs, et bien d'autres images suggérées par les mots : Expédition du Mexique, nous revenaient avec un charme amer, en lisant ligne à ligne le remarquable et saisissant ouvrage de M. Paul Gaulot.

Sans doute, l'auteur avait déjà fait ses preuves de talent en maint autres travaux soit d'imagination, soit d'histoire (exemple : *un Complot sous la Terreur, Marie-Antoinette, Toulan, Jarjayes);* mais ses très réelles qualités d'intelligence, de bon sens et de rédaction, appliquées aux études historiques, nous apparaissent ici dans leur meilleur jour. M. Paul Gaulot ne dissimule aucunement, et même il proclame très haut la part qui revient de notre gratitude de lecteur à la mémoire de Ernest Louet, membre très distingué de l'administration des finances, qui « fit partie de la trésorerie de l'armée d'Italie, dirigea ce service pendant la campagne de Syrie, et partit dès le début de l'intervention, comme payeur en chef du corps expéditionnaire au Mexique. » M. Louet avait la tête aussi lucide que le cœur vaillant; il avait beaucoup vu et beaucoup retenu de ces affaires mexicaines, objet de tant de légendes et de mensonges intéressés. Rendu à lui-même, il se promettait de dire en toute vérité les causes et les péripéties de l'expédition et l'aventure tragique de Maximilien. A ses vues exactes, à ses souvenirs fidèles, il entendait ajouter les notes directes, par lui prises à Bruxelles, à Vienne, à Trieste, à Miramar et surtout à Madrid, auprès de Bazaine qui lui remit des pièces de la plus rare impor-

© BNF Lyon — Editions « Les marronniers du temps » — editions-grimaud.fr

tance : lettres confidentielles de Napoléon III, de Maximilien et du maréchal Randon, etc., etc. Au moment où M. Louet allait, muni de toutes pièces, entreprendre l'œuvre à laquelle il était attaché déjà par certaine tendresse pour les personnages du drame et surtout par l'amour de la vérité, la mort le saisit, au courant du mois d'avril de l'année dernière. Le bulletin de la société des gens de lettres lui consacre, à cette date, un article nécrologique, où pleine justice est rendue aux mérites du sociétaire qui faisait partie de ses membres depuis l'année 1859, et au courage de l'homme qui, en 1870, quittant sa trésorerie de Foix, demanda du service et fut porté, par son général, pour la croix de commandeur de la Légion d'honneur. Plus tard, révoqué brutalement, comme le fut plus d'un honnête homme, par les politiciens des nouvelles couches, il avait pris la direction d'un journal de Seine-et-Oise : *le Postillon*.

Après la mort de M. Louet, son trésor de précieux documents a été confié à M. Paul Gaulot qui l'a mis en œuvre, avec un soin et un talent dignes de tous nos éloges, et ce qui vaut mieux, dignes du succès réel qu'obtient l'ouvrage. C'est de beaucoup l'un des meilleurs travaux que l'on connaisse sur l'expédition du Mexique, depuis ses lointaines origines jusqu'à l'entrée en scène de Maximilien. Ce livre jette à flots la lumière sur bien des faits obscurcis par la passion ou par l'ignorance, et désormais pas un polémiste de bonne foi, pas un historien consciencieux ne traitera de ces choses sans interroger ces pages véridiques et substantielles. Elles nous font mieux connaître aussi des hommes considérables sur qui l'on pensait avoir épuisé toutes les sources d'informations. Tel ce Napoléon III, si mal jugé, qui connut toutes les extrémités de la fortune, vit la France et l'univers à ses pieds. La magie d'un nom unique dans l'histoire l'avait porté d'un cachot de conspirateur au plus beau trône du monde ; il voulait être grand et le fut par d'infinis malheurs; alors les outrages de pleuvoir. Au temps de sa force, le *Times* l'appelait *the most wonderful man of the age*, et l'opposant à son oncle, hésitait à nommer le plus admirable des deux. Son ombre pâle doit sourire en voyant ceux qui l'ont remplacé, et qui ont fait leur chemin en injuriant sa politique, user avec fierté de la violence qu'ils flétrissaient jadis avec une indignation peu drôle et une ardeur bien comique. A citer aussi, les dernières entrevues de Maximilien et de François-Joseph.

—❀—

La question d'orient au XVIIIe siècle (*Le partage de la Pologne et le traité de Kaïnardji*), par ALBERT SOREL. Deuxième édition revue par l'auteur. Un vol. in-18, 288 pages. — Paris, librairie Plon, 1889.

Ce que l'on appelle les problèmes historiques, nous est toujours apparu sous la forme de *ce boulet chargé de toute éternité* dont parle un orateur sacré du XVIIe siècle. Le fait lui-même que nous voyons pousser d'un seul coup sous nos yeux, comme un arbre de féerie, a des racines qui s'enfoncent jusque dans la profondeur des vieux âges. Nous avons ici même, exposé là dessus notre sentiment, en contradiction avec les historiens à courte vue, qui s'imaginent, par exemple, que la Révolution française, prédite et attendue comme inévitable depuis soixante années, aurait pu être empêchée par telle mesure ministérielle ou par telle attitude du pauvre Louis XVI. Toute déviation sensible et remuante du courant de l'esprit public, — ne le voyons-nous pas, à cette heure même de nos yeux? — a toujours des causes puissantes, et plus fortes que toutes les résistances des intérêts contraires que ne soutient plus l'âme des choses. Ce que l'on ne saurait mettre en doute, cependant, c'est que ces mêmes problèmes se trouvent posés, sinon résolus, à des dates précises, *originaires*, si l'on veut, pour l'ignorante galerie et sous l'action de certains personnages plus pressés ou bien lancés sur le théâtre du monde pour tenir ce rôle particulier. La *Question d'Orient*, entre autres, dont tous les gens de ce siècle (depuis son premier jour jusqu'au jour présent), ont eu la cervelle rebattue, la *Question d'Orient* du combat de Navarin, de Sébastopol, du traité de Berlin et du divorce de Milan, la *Question d'Orient*, un mot que l'on croirait tissé dans la trame de nos idées et de nos souvenirs fut incontestablement posée au XVIIIe siècle par ces trois personnages d'inégale grandeur, mais tous les trois sacrés grands par leurs peuples et par l'histoire : Frédéric II, roi de Prusse; Catherine II, tzarine de Russie; Marie-Thérèse, reine de Hongrie, impératrice d'Autriche. Ainsi que le fait très justement observer M. Albert Sorel : « Dès qu'il y eut des Turcs en Europe, il y eut une question d'Orient; et dès que la Russie fut une puissance européenne, elle prétendit résoudre cette question à son profit. ». Certes, il y avait une question d'Orient, lorsque, au grand scandale de la chrétienté, François Ier acceptait l'alliance de Soliman; un siècle et demi plus tard, lorsque les Turcs assiégeaient Vienne, il y avait une question d'Orient aussi. Mais, avant de la léguer si menaçante et si confuse à notre siècle, le siècle précédent a mar-

qué cette affaire à sa marque, par deux faits décisifs : la guerre russo-turque et le partage de la Pologne.

Un des maîtres de notre nouvelle école historique, M. Albert Sorel, a traité ce sujet avec un talent récompensé par de beaux succès, et une conscience qu'atteste cette seconde édition d'un livre paru voici tantôt dix années, et que son auteur a voulu faire bénéficier des travaux importants publiés dans l'intervalle, tels que : *le Secret du roi*, par M. le duc de Broglie, « ouvrage qui a jeté une éclatante lumière sur la politique de Louis XV, dans la question d'Orient et dans le partage de la Pologne ». L'écrivain de haut mérite à qui nous devons : *l'histoire diplomatique de la guerre franco-allemande*, *les Essais d'histoire et de critique*, *le Précis du droit des gens*, *le traité de Paris du 20 novembre 1815*, *le Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France en Autriche*, *Montesquieu*, *l'Europe et la Révolution française*, etc., etc., à la fois chercheur érudit et bon historien, — ce qui n'est pas la même chose et ce qui souvent même s'exclut, — n'excelle pas seulement à nous rendre avec une merveilleuse lucidité, « un récit à peu près entièrement composé — comme celui-ci — avec les correspondances et les documents diplomatiques »; il est pareillement un maître dans l'art de dessiner les hautes figures du passé. Dans cet ordre, les portraits esquissés de la pratique et clairvoyante Catherine, de l'infernal Frédéric, de la féconde Marie-Thérèse, aux scrupules si durement livrés au rire, par son *bon frère* de Berlin (« *elle pleurait et prenait toujours* », disait ce monstre admirable) ; ces pages, disons-nous, sont dignes de tout éloge, et mieux, de toute confiance.

La nouvelle édition de *la Question d'Orient*, par M. Albert Sorel, comprend vingt-deux chapitres qui nous rendent successivement : l'alliance de la Prusse et de la Russie (1756-1764); la révolution de Pologne et la guerre d'Orient (1764-1768); rapprochement entre la Prusse et l'Autriche (octobre 1768, janvier 1769); les desseins du grand Frédéric et les projets de triple alliance (février-mai 1769); la guerre d'Orient et les précautions militaires de l'Autriche (janvier-août 1769); l'entrevue de Frédéric et de Joseph II à Neisse (août 1769) ; — à signaler particulièrement, dans ce chapitre, le récit fait par Joseph II, du dîner et du souper qui durent chacun trois heures, pendant lesquels « le roi parla tout le temps ». Joseph II ajoute : « L'air servile que son frère et son neveu ont devant lui est incroyable. » — Les autres chapitres traitent de : la diplomatie du grand Frédéric et sa philosophie de l'histoire (octobre 1769, janvier 1770); l'Angleterre et la question d'Orient (1769-1770); les victoires de la Russie et la demande de médiation (février-août 1770); l'entrevue de Neustadt (septembre 1770); la médiation (septembre 1770-janvier 1771); les préliminaires du partage de la Pologne (novembre 1770, janvier 1771); les ouvertures officielles de paix et de partage (janvier-juin 1771) ; l'alliance austro-turc et les projets de démembrement (janvier-octobre 1771); les embarras de l'Autriche (octobre 1771-janvier 1772) ; le principe de la triple alliance, l'égalité des parts (janvier-février 1772); la répartition des lots (janvier-mai 1772); la consécration de l'alliance, le traité de partage (mai-août 1772); les congrès de Focktchang et de Bukarest (mai 1772-mars 1773); le traité de Kaïnardji (juin 1773-septembre 1774); l'annexion de la Bukovine (septembre 1774-juillet 1776); la triple alliance. Notre embarras serait grand si nous devions faire un choix entre les traits *suggestifs* dont est si riche ce volume. Bornons-nous à citer ces lignes : « Les instructions de Swieten sont datées du 8 décembre 1770; *Kaunitz avait jugé devoir les coucher en français, parce que c'est dans cette langue qu'il est d'usage de parler au roi de Prusse.* »

Les Élections et les Cahiers de Paris en 1789, par Ch.-L. Chassin. — Tome III : *L'Assemblée des trois ordres et l'Assemblée générale des électeurs de Paris au 14 juillet.* Un vol. in-8° raisin de 732 pages. — Tome IV : *Les Élections et les Cahiers de Paris-Hors-Murs.* Un vol. in-8° raisin de 536 pages. Paris, Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît. — Prix, broché : 7 fr. 50 le volume. L'ouvrage complet en 4 volumes, 30 francs.

Le troisième volume complète, par les procès-verbaux et cahiers des trois ordres, les deux précédents consacrés à la Convocation et aux Assemblées primaires de la ville et des faubourgs. A côté du cahier officiel municipal sont groupées les notions et notes manuscrites, déposées dans le coffre de l'Hôtel-de-Ville et l'armoire du Châtelet, ainsi que les diverses propositions imprimées sur les griefs et les vœux des habitants de la commune de Paris, capitale de la France.

Le quatrième volume résume le mouvement électoral des villes et communes qui faisaient, en 1789, partie de la Prévôté-Vicomté de Paris et qui se trouvent dispersées dans les départements de la Seine, de Seine-et-Oise de Seine-et-Marne, de l'Oise, de l'Aisne. Il contient des documents nouveaux du plus vif intérêt, sur l'état des

campagnes, les souffrances et les haines des paysans de l'Ile-de-France ; sur les aspirations du bas clergé et les opinions de la noblesse.

Histoire des Grecs, par Louis Ménard, docteur ès lettres. Deux vol. in-12, brochés, Ch. Delagrave, édit. Paris, 1886.

L'ouvrage que publie M. Louis Ménard n'est pas un aide-manuel, un abrégé étroit et ennuyeux : c'est véritablement une histoire, assez développée pour contenir la vie, assez habilement resserrée pour ne pas noyer le lecteur. Le grand attrait de cette histoire, composée au demeurant pour les jeunes intelligences, c'est qu'elle fait revivre le peuple, qu'elle galvanise pour ainsi dire la poussière du passé, et donne la sensation de l'actualité. M. Louis Ménard s'est en effet guidé par la méthode nouvelle qui ne prend pas des faits pour des phénomènes soudains, mais refuse de les séparer de leurs causes multiples : l'histoire se fait par les mœurs et les intérêts, car ce sont les mœurs et les intérêts, les idées et les passions de chaque peuple qui déterminent ses mouvements et le caractère de ses relations avec les autres peuples. Quand il s'agit des Grecs l'éducation esthétique, le goût des arts, pour un rôle plus important que partout ailleurs M. Louis Ménard n'a eu garde de l'oublier. Très versé dans l'archéologie, très érudit des arts, comme en bien d'autres choses, il a donné une large et légitime place aux manifestations du génie grec. De nombreuses illustrations d'après les monuments forment un commentaire aussi agréable qu'instructif. M. Louis Ménard a cru devoir rétablir dans les noms propres l'orthographe originelle, à la façon de Lecomte de Lisle. Ce n'est pas un mal si ce n'est pas un bien. Al*ki*biade, Antigon*os,* Cassandr*os*, R*h*oxan*è*, Dar*eios*, etc., ne sont ni plus ni moins familiers aux écoliers qu'Alcibiade, Antigone, Cassandre, Roxane, Darius, etc. On comprend mieux la restitution quand il s'agit d'une réforme dans l'intérieur même des noms : il peut y avoir là souci de vérité historique : ainsi M. Ménard nous apprend que le roi *du* Pont et non *de* Pont s'appelait Mith*ra*date, avec un *a* et non un *i*, et c'est l'erreur d'un graveur de médailles qui fut cause de la substitution. Mais si c'est là l'originalité qui saute aux yeux d'abord, ce n'est point par là seulement que ce travail est original. La clarté de l'exposition, l'intérêt répandu dans le récit, la nouveauté et l'étendue des points de vue sont des qualités beaucoup plus dignes d'être appréciées et qui ne permettent pas de confondre cette *Histoire des Grecs* avec les produits de métier de certains fabricants plus industriels que professeurs, plus commerçants que pédagogues. PZ.

Histoire du Portugal, par P. Coquelle. Paris. Ollendorff.

L'auteur dit avec raison que les Français connaissent peu l'histoire de ce peuple ami et la confondent volontiers avec celle de l'Espagne. Il y a cependant entre les deux la distance qui sépare l'oppresseur de l'opprimé et, pour être un petit pays continental, le Portugal n'en a pas moins eu de chères et larges destinées.

Elles sont clairement résumées dans ce livre, court, mais substantiel. La maison de Bragance, qui a eu la glorieuse mémoire d'affranchir le Portugal et qui, chose rare en ce temps, n'a pas cessé de jouir de la reconnaissance de son peuple, n'a pas cessé non plus de mériter son estime.

Le peuple portugais a eu une grande expansion coloniale surtout. Elle semble s'être rétrécie pour toujours. Mais, pour être bornés, ses horizons ne sont point assombris. Comme les hommes qui n'ont pas d'histoire, il est et demeurera un peuple heureux.

Dans sa seconde édition nous demanderons seulement à l'auteur de faire une place plus large à la littérature et aux arts.

L'Enseignement secondaire à Troyes, du moyen âge à la Révolution, *Thèse présentée à la Faculté des Lettres de Paris,* par Gustave Carré. Un vol. in-8°. Paris, Hachette 1888.

Les candidats au doctorat ès lettres ont pris l'heureuse habitude, depuis bon nombre d'années déjà, d'offrir à leurs juges, ou plutôt au public, sous prétexte de thèses, d'excellents ouvrages d'histoire et de critiques littéraires. Pour ne citer que les derniers, les études de M. Lanson sur La Chaussée, de M. Morillot sur Scarron, ont obtenu un légitime succès auprès du monde érudit et lettré.

La thèse de M. Gustave Carré s'adresse à un public plus restreint. On peut s'intéresser à Scarron, à La Chaussée, dont les noms sont plus connus que les œuvres, et prendre plaisir à compléter ou à rectifier le peu qu'on sait de leur vie, de leurs ouvrages, de leur place au milieu de leurs contemporains. Mais c'est une étude plus sérieuse et moins attrayante que celle d'une histoire de l'enseignement secondaire, surtout si

cette histoire est limitée à une seule ville. Beaucoup ne l'aborderont pas sans hésiter. Ceux-là auraient tort qui se laisseraient aller à reculer, effrayés par un sujet qui se prête à bien plus de développements qu'on ne le croirait à première vue et dont la portée est bien plus grande qu'on ne le supposerait d'abord.

Il est certain que l'histoire d'une ville n'est pas l'histoire de toutes les villes; mais il est certain aussi que les points de ressemblance sont plus nombreux entre elles que les dissemblances. On connaît à peu près l'organisation de l'enseignement dans tonte la France quand on la voit fonctionner à Troyes avec ses petites écoles, où l'on apprenait à lire, écrire, prier et *jeter*, c'est-à-dire compter, avec ses grandes écoles, où on apprenait un peu de latin, puis avec son collège conduisant ses élèves jusqu'en philosophie. Quelles luttes homériques autour de cette jeunesse qu'on veut accaparer! qui l'emportera, les jésuites ou les maîtres libres? Ni les uns ni les autres, malgré les intrigues et l'opiniâtreté des premiers, malgré la résistance des seconds : c'est aux oratoriens que sera confiée l'éducation de la jeunesse troyenne, dans ce vaste collège légué à la ville par l'illustre et savant Pithou.

M. Carré a exposé avec beaucoup de soin les méthodes d'enseignement des oratoriens; il nous a dit les matières professées, les livres mis entre les mains des élèves, la discipline, les congés, la vie des enfants et de leurs maîtres. Il semble trouver que l'éducation, plus brillante chez les jésuites, était plus solide chez les oratoriens. Puisqu'il n'a pu, dans les limites de son ouvrage, faire la comparaison des deux enseignements, il lui reste un intéressant chapitre à traiter dans une revue, par exemple *la Revue de l'Enseignement supérieur*. Nous l'y attendons.

A l'ouvrage de M. Carré s'ajoute un choix très intéressant de pièces justificatives; nous y relevons, entre autres, le Règlement des écoles de Troyes publié en 1436 par l'évêque Jean Léguisé, le testament de François Pithou, l'état du personnel de l'ancien collège, un aperçu du prix de quelques livres de classe au XVIIIe siècle, une liste des classiques latins et grecs, des devoirs d'élèves, etc. — L'auteur a utilisé avec un soin extrême toutes les ressources dont il pouvait disposer. Il serait à désirer que son exemple fût suivi par d'autres professeurs avec autant d'ingénieuse sagacité et de conscience : une pareille enquête dans un grand nombre de villes, donnerait, comme il le dit fort bien, les éléments d'une véritable histoire de l'Instruction publique.

CG.-L.L.

De Dante à l'Arétin, la *Société italienne de la Renaissance*, par LEFEBVRE SAINT-OGAN. Un vol. in-18. Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît, Paris. — Prix : 3 fr. 50.

« Les maux que nous souffrons, dit Quinet, l'Italie les a épuisés; les questions qui nous agitent, elle les a traversées : révolutions politiques et sociales, guerres de classes, combats séculaires des bourgeois et des ouvriers, etc. »

M. Lefebvre Saint-Ogan, frappé sans doute, lui aussi, des analogies que présente l'histoire agitée des anciennes démocraties italiennes avec celle de temps plus à portée de nos yeux, a retracé dans son livre *de Dante à l'Arétin*, un curieux et vivant tableau de cette époque. Les vieux conteurs, les chroniques, des documents de diverses sortes lui ont permis de la reconstituer de toutes pièces. L'auteur qui, en fin moraliste, ne tire pas lui-même ses conclusions, n'a rien épargné en revanche de ce qui peut donner de l'agrément au récit, toujours rapide, animé et coloré. Pas de longueurs, pas de dissertations inutiles : des faits et des formules.

Le livre s'ouvre par une étude sur le caractère national italien, à laquelle les circonstances donnent un intérêt particulier en ce moment. Nous recommandons les chapitres sur *la Vie politique* au XVe siècle, où plus d'un politicien moderne pourra se reconnaître, et sur *la Tyrannie*, où M. Lefebvre Saint-Ogan nous révèle dans la brillante et anarchique Italie d'alors, un état d'esprit voisin du boulangisme. Les causes du phénomène sont fort habilement déduites et analysées. Citons encore les Chapitres sur *les Cours italiennes grandes et petites;* sur *les Lettres* au milieu desquels se détache en haut relief l'étrange figure de l'Arétin, ce précurseur et véritable inventeur du journalisme; sur *les Femmes, la Famille, les Fêtes, etc.* La vie sociale est envisagée sous toutes ses formes.

Marie-Antoinette. *Sa vie, sa mort, 1755-1793*, par F. DE VYRÉ. Un vol. in-8° de 484 pages. Paris. Librairie Plon, 1889.

Nous avons éprouvé toujours en parcourant l'histoire individuelle des rois et des reines, la même impression qu'en visitant leurs palais. C'est une impression de lourde mélancolie, à la pensée de ces pauvres gens qui n'ont jamais le plaisir d'être eux-mêmes ni d'être chez eux, qui ne peuvent jamais reporter à leur *moi* les discours et les démarches de personne, qui traversent le monde à l'état de symboles et non d'êtres, et qui meurent d'ennui, soûls des choses et des

© 2007 Lyon Editions « Les marionnettes du temps » http://editions.arbre-gris.fr

hommes, desquels ils n'ont rien connu dans leur vérité. Dans un drame romantique de nos jeunes années, dont nous retrouvions naguère le manuscrit au fond d'un tiroir, nous venons de sourire en relisant ces mots, qui auraient pu n'être alors qu'un tribut de notre initiation au génie de l'antithèse, mais qui étaient bien réellement le témoignage de notre invariable sentiment : *Triste comme un roi*. Peut-être ne serions nous pas bien fier en relisant toutes ces pages anciennes; mais nous n'en reproduisons pas sans fierté cette preuve de la persistance de certaines de nos idées. Nous n'avons jamais pu voir dans ces augustes mortels, — sans parler même des tragédies réelles qui viennent seules rompre la monotonie de leur vie factice, — que des malheureux condamnés à ne pas manger des mets qu'ils aiment et à voir des gens qu'ils n'aiment pas. Trois seules royautés nous paraissent dignes d'une convoitise ou d'un regret : celles de l'homme de beaucoup d'esprit, de la femme très jolie, ou du bon Parisien orné de cent mille livres de rentes qui ne doivent rien à personne, comme dit l'honnête peuple. Que si l'on trouve notre compassion vraiment excessive pour les têtes couronnées, ce n'est point l'exemple de la royale martyre, objet du livre que nous annonçons, dont on pourra s'armer pour combattre nos dires. Marie-Antoinette sera dans la durée des âges le proverbial type du malheur extrême, et l'on imagine rien de plus atroce que ses dernières années. Elles ont dû lui faire paraître douce n'importe quelle mort. La frivolité de ses plaisirs et de ses compagnies au début, — on nous permettra de dédaigner des accusations plus graves touchant la fidélité conjugale de la reine, — ne devait pas empêcher la plus héroïque noblesse d'âme devant les plus effroyables rigueurs de la destinée. Aussi la postérité tiendra toujours pour un digne sujet d'admiration la fin de Marie-Antoinette. Nous laissons aux émules de *Bouvard* et *Pécuchet*, le soin d'étudier les causes de la Révolution française, de les voir toutes contemporaines de l'événement lui-même et d'imaginer que telle modification dans l'attitude du Roi aurait pu détourner ce « boulet chargé de toute éternité, » et que je vois commencer sa parabole un siècle au moins avant qu'il ne s'abattît sur la maison de nos grands-pères, pour la détruire et la renouveler. Mais il est certes un fait que l'on peut, en toute tranquillité de conscience, faire immédiatement responsable des épreuves de la jeune Autrichienne, devenue l'épouse du Dauphin, successeur prochain de Louis XV. C'est l'accueil que la princesse étrangère reçut dans sa nouvelle famille et la malveillance qu'elle ne devait pas cesser de rencontrer dans l'entourage royal et dans une partie de la noblesse. Nous écrivons ces lignes à quelques pas du bizarre monument, dit *expiatoire*, élevé à la mémoire des deux souverains décapités. Cependant, le véritable, l'unique monument, c'est notre souvenir, c'est l'occupation de notre cerveau par telle figure ou tel nom. A ce titre, Marie-Antoinette est une des plus richement partagées entre les grandes images du passé. Constamment elle revient dans nos entretiens; ses malheurs ont éveillé autant de passions posthumes que sa beauté, — laquelle, soit dit en passant, nous semble avoir dû beaucoup aux atours et aux falbalas, — soulevait d'adorateurs, dans les journées riantes (très rapides et très courtes) de son émouvante carrière. On composerait toute une bibliothèque rien qu'avec les ouvrages romanesques et documentaires consacrés à cette mémoire. Sans parler du livre nerveux et coloré de MM. de Goncourt, nous mentionnions dernièrement : *un Complot sous la Terreur*, de M. Paul Gaulot. Plus près de nous encore, c'est-à-dire, paru d'hier, voici l'ouvrage de M. F. de Vyré. L'on pourrait en critiquer l'arrangement un peu naïf et parfois l'éloquence d'académie de province; mais l'auteur nous pardonnera, je pense, ces réserves légitimes, en considération du plaisir très sincère que nous apportons à recommander l'ensemble de son travail, comme une lecture très saine, et aussi fort instructive, sans aucun étalage d'érudition. On voit que M. de Vyré a bien lu tout ce qui de près ou de loin intéresse son sujet; on voit aussi que la profondeur de ses attachements et même de ses convictions, ne trouble pas son lucide jugement. Le livre coupé en trente chapitres, subdivisés eux-mêmes en quantité de morceaux portant chacun l'indication de son thème spécial, aborde successivement : la naissance et l'éducation de Marie-Antoinette, son mariage, la famille royale, Marie-Antoinette à Versailles, la Dauphine, la mort de Louis XV; — Marie-Antoinette reine de France, la reine à Trianon, premières années du règne, la reine et la société du XVIIIe siècle, l'empereur d'Autriche à Versailles; la dynastie royale, la guerre et la paix, la guerre, mort de Marie-Thérèse, naissance du Dauphin, la paix avec l'Angleterre; — la reine avant la Révolution, la reine et ses enfants, la reine et la politique, la reine et les États Généraux, la reine aux journées d'octobre; — Marie-Antoinette aux Tuileries, la reine et Mirabeau, la reine et l'Émigration, Varennes; — le roi et la reine à Paris, la reine aux journées des 20 juin et 10 août, la famille royale au Temple, mort de Louis XVI, le Temple et la Conciergerie, mort

de la Reine. Quelle succession de lugubres fantômes dans cette maison d'Autriche : Marie-Antoinette, Maximilien, l'archiduc Rodolphe!!! Heureusement, il y a eu Marie-Louise, maîtresse en l'art de se consoler. L. D.

La Conquête de l'Algérie (1841-1857), par M. Camille Rousset, de l'Académie française. Deux vol. in-8°, formant 794 pages, et un atlas comprenant dix planches. Paris, librairie Plon, 1889.

On imagine avec raison que l'âme d'un historien digne de ce nom, par son commerce ordinaire avec l'intimité du tableau changeant des âges, avec le hasard de toutes les grandeurs et la rançon de toutes les gloires, doit être la plus philosophiquement établie qui soit, contre les assauts de la vanité. C'est, malgré tout, une joie réelle que la conscience d'être le meilleur dans sa profession. L'auteur de *l'Histoire de Louvois*, de *la Guerre de Crimée*, etc., connaît cette émotion puissante. Il n'est pas seulement salué chez nous du titre de notre premier historien militaire; à l'étranger même, il est mis en tête des classiques du genre et cité comme un maître qui laissera, dans l'art de dire les faits de guerre, des modèles dignes de traverser les siècles. Nous avons eu déjà l'occasion d'écrire, ici-même, que M. Camille Rousset avait entrepris un nouvel ouvrage très considérable, qui promettait d'atteindre au mérite des autres... et, puisqu'il n'était guère possible de le dépasser, pareille promesse nous contentait pleinement. Cet ouvrage embrasse les vingt-sept années, si grosses et l'on pourrait dire *fumantes* d'événements, qui, de 1830 à 1857, nous rendent tous les actes du beau drame algérien, coupés, au lieu des *repos* du théâtre littéraire, par deux révolutions : 1830 et 1848. On peut dire des révolutions, avec autant de justesse que le vieux dicton l'affirme des livres, qu'elles ont leurs destins. Ainsi, 1830 passe pour héroïque et presque divin; 1848, pour presque idiot. L'observateur des éruptions périodiques du corps social ne saurait avoir là dessus que des notions de médecin : guetter les symptômes, adoucir les accès, arrêter la fièvre. Mais distribuer des prix et des accessits entre ces soulèvements (mystérieux et spontanés, comme la lutte de la vie et de la mort dans nos machines individuelles), cela nous semble d'une candeur agaçante. Donc, *la Conquête de l'Algérie*, reproduite dans le livre excellent et définitif que nous annonçons, offre d'abord cette particularité saisissante, qu'elle vit tomber, presque le même jour, le trône du monarque victorieux, et celui de son offenseur terrassé. La première partie du grand travail de M. Camille Rousset, intitulée : *les Commencements d'une conquête*, nous rendait *l'Algérie de 1830 à 1840*. Les deux autres volumes, tout récemment publiés : *la Conquête de l'Algérie*, vont de 1841 à 1857; on les lit d'abord avec passion... une seconde lecture en fait mieux ressortir l'arrangement magistral d'épisodes serrés et innombrables, la mise en œuvre lucide de documents contradictoires, et l'équitable et pénétrante estimation des hommes, dont ce mot prestigieux : *l'Armée d'Afrique*, fait comme d'eux-mêmes, jaillir les noms dans notre cerveau fasciné. L'épopée, — unique dans l'histoire du monde, — des guerres impériales, fut suivie à peu d'années, de ce poème tout à fait digne de sa formidable aînée. Au reste, on y vit figurer nombre des soldats façonnés par la main de Napoléon. Le grand homme, l'incontestable grand homme de cette histoire : *Bugeaud*, était caporal aux vélites de la garde, à la bataille d'Austerlitz, où le quatrième corps était commandé par ce même maréchal Soult, le ministre de la guerre, avec lequel correspondait l'ancien caporal, devenu général en chef de l'armée d'Afrique. Bugeaud portait le signe évident de l'ère magique où il avait grandi; mais, en outre de cette influence générale, il avait aussi reçu du ciel *l'influence secrète*, qui fait les poètes... et les vrais hommes de guerre. On ne compare personne à Napoléon. Cependant le premier chef militaire du monde aurait reconnu, dans Bugeaud, un des meilleurs de son *école*, et s'il eût morigéné parfois cette tête obstinée et cette humeur brusque, il eût dignement apprécié tant de méthode, de clairvoyance et de sang-froid s'alliant à l'énergie! De son côté, Bugeaud, très cordialement acquis à la dynastie de Juillet, parla toujours de Napoléon avec un sentiment que l'on peut deviner à travers des lignes telles que celles-ci : « Aucun des Khalefas, écrivait-il vers 1843, au maréchal Soult, n'a fait la moindre démarche auprès de moi; malgré leur défaite et leur extrême détresse, ils ont maintenu leur dignité personnelle et leur fidélité à Abd-el-Kader. Ils n'ont pas donné les odieux exemples qu'ont fournis certains lieutenants de l'Empereur. » Que de noms chers à la patrie, et glorieux pour elle, et dont certains nous rappellent des figures amies entrevues dans notre enfance, reviennent dans les pages de M. Camille Rousset : Lamoricière, Négrier, Mac-Mahon! Arrêtons-nous à Changarnier, dont l'impartial et véridique historien expose fidèlement, sans la juger, la singulière physionomie. Nul ne met en doute les talents militaires du général, et moins encore sa bra-

© 2007 Lyon — Éditions « Les passeurs du temps » — tous droits réservés

voure, qui n'était pas un trait distinctif parmi nos officiers ; mais son caractère n'avait pas droit aux mêmes compliments. Il était la preuve vivante, — lui, et beaucoup d'autres, au reste, — de cette vérité, que la valeur professionnelle d'un homme, n'implique pas au même degré sa valeur intime et sa qualité d'âme. Nous avions fait, comme de juste, la part de ce qui revenait à l'esprit d'opposition dans la popularité fabriquée pour Changarnier sous le second empire, dont le *Thomas Diafoirus*, comme il l'appelait, l'avait si justement mis en posture de prophète ridicule ; nous savions déjà que l'infatuation de Changarnier (dont ses *Mémoires*, sont, paraît-il, le témoignage inouï) en faisait un comique du genre... non applaudi ; nous savions encore que le personnage politique des dernières années fut durement livré au rire, et son démêlé final avec M. Thiers couronne toutes les malechances de Changarnier, qui eut si peu d'amis et les fâcha tous. Mais la lecture du livre de M. Camille Rousset et les dépêches de Bugeaud, où, pour mieux dire le miroir des faits, nous montre au naturel, l'humeur de l'homme, qui, pour la noblesse du cœur, fut un assez pauvre homme. Pour justifier ce dire, nous référerons simplement le lecteur à la page 178 du tome Ier. On y trouvera le récit d'une rencontre et d'un bout de dialogue, à Miliana, entre Changarnier et le général de Bourjolly. Ce peu de lignes racontent toute une âme. Il y aurait beaucoup d'autres traits à citer dans les deux volumes de : *la Conquête de l'Algérie ;* mais le manque d'espace nous épargne l'embarras du choix. Ces deux volumes comprennent dix substantiels chapitres qui abordent successivement : I. Le gouvernement du général Bugeaud. Campagne de 1841. (Attitude singulière de Changarnier ; ses altercations avec le gouverneur ; M. Guizot et le général Bugeaud.) — II. Campagne de 1842. (Activité de Lamoricière. Héroïsme du sergent Blandan. Mort du duc d'Orléans.) — III. Campagne de 1843. (Insurrections. Le duc d'Aumale et l'enlèvement de la Smala. Le général Bugeaud nommé maréchal de France. Insubordination de Changarnier. Sa rupture avec le maréchal Bugeaud. Son départ.) — IV. Constantine. Les oasis. Les bureaux arabes. La Kabylie. (Le général de Négrier à Constantine, le général Randon, à Bône.) — V. Guerre avec le Maroc. (Bombardement de Tanger. Bataille d'Isly. Prise de Mogador. Bugeaud, Lamoricière et Cavaignac. Campagne d'automne en Kabylie. Le maréchal Bugeaud à Paris. Discours du 24 janvier 1845.) — VI. La grande insurrection. (Affaire de Sidi-bel-Abbès. Le colonel Pélissier. Les grottes du Dahra. Le vrai et les faux Bou-Maza. Le lieutenant-colonel de Martagnac. *Sidi-Brahim.* Ab-del-Kader rentre au Maroc. — VII. La dernière année du maréchal Bugeaud en Afrique. (Reddition de Bou-Maza. Échec du projet de colonisation militaire. Démission du maréchal Bugeaud. Ses adieux. La statue du maréchal. — VIII. Gouvernement du duc d'Aumale. (Reddition d'Ab-del-Kader. L'émir embarqué pour la France. Discours de M. Guizot. Attitude nouvelle d'Ab-del-Kader. Révolution de février. Adieux et départ du duc d'Aumale. — IX. L'Algérie de 1848 à 1851. (Belle attitude de l'armée. Le colonel Canrobert. Les généraux d'Hautpoul, Saint-Arnaud, Randon. — X. Achèvement de la conquête. (Bosquet, Mac-Mahon, Randon, Saint-Arnaud. Contribution de l'armée d'Afrique à la guerre de Crimée. Campagne décisive dans la grande Kabylie. Conclusion. La conquête du sol est achevée. Reste à faire la conquête morale. — Si les Français, comme le prétend Voltaire, n'ont pas la tête épique, on voit du moins que leur vaillance est toujours digne d'une Iliade, *qu'Homère n'inventerait pas,* comme a dit Théophile Gautier dans ses vers superbes sur nos vieux soldats. Une autre réflexion nous occupait durant cette lecture du livre durable de M. Camille Rousset. Les hommes glorieux et les grandes choses qui viennent de passer sous nos regards éblouis, furent, dans leur temps, à la tribune et dans la presse, couverts de calomnies et d'injures. Toute politique à part, cela nous fait y regarder à deux fois avant de juger les entreprises ultérieures du même ordre... Soit dit, sans aucune intention d'hommage au politicien dont le nom symbolise le plus récent de ces exploits et qui se défend, au reste, d'en avoir été le père et trouve assez bon de l'avoir pour parrain.

L. D.

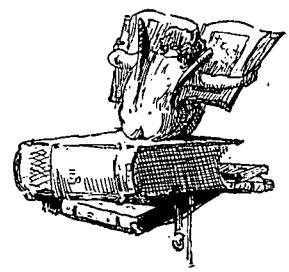

BEAUX-ARTS

Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts. — *La Tapisserie*, par Eugène Müntz, conservateur de l'École nationale des Beaux-Arts. 3e édition, revue et augmentée. Un vol. de 390 pages, orné de 96 reproductions de tapisseries et d'environ 160 fac-similés de monogrammes ou marques. Paris, Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît. — Prix : broché, 3 fr. 50; relié, 4 fr. 50.

Cette troisième édition n'a pas été seulement tenue, avec le soin le plus rigoureux, au courant des découvertes récentes, l'auteur l'a encore enrichie de près de cent monogrammes ou marques de tapisseries que l'on chercherait vainement ailleurs. La collection de fac-similés qu'il a ainsi réunie, et qu'il a classée dans un mode absolument nouveau, fait de cet élégant volume un guide indispensable aux antiquaires, aux amateurs, aux gens du monde, dont les salons s'ouvrent de plus en plus aux merveilleuses productions de la haute et de la basse lisse.

Guide de l'École Nationale des Beaux-Arts, par M. Eugène Müntz, conservateur de la bibliothèque, des archives et du musée de l'École. — Un vol. in-8° de 300 pages, illustré de nombreuses gravures. Paris, Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît. — Prix : 5 francs.

Notre École des beaux-Arts qui, à côté de ses inappréciables séries de copies de tableaux de maîtres et de moulages, possède un choix si riche d'œuvres originales, peintures, sculptures antiques, sculptures du moyen âge, de la Renaissance, dessins, etc., n'avait fait jusqu'ici l'objet d'aucun travail d'ensemble. Cette lacune vient d'être comblée par le savant et zélé conservateur de notre grand établissement d'instruction artistique, M. Eugène Müntz. Dans un guide d'un format portatif et qui arrive à point pour rendre service aux étrangers attirés à Paris par l'Exposition universelle, il a donné la description des œuvres d'art de toute nature, depuis les portails de Gaillon et d'Anet jusqu'aux grands prix de Rome, qui ornent le palais de la rue Bonaparte.

On remarquera surtout le catalogue, absolument nouveau, des dessins de maîtres, qui ont été donnés à l'École par MM. His de la Salle, Gatteaux, Jean Gigoux et par une foule d'autres collectionneurs.

Une notice sur l'histoire de l'École, qui a été fondée, comme on sait, en 1648, et une notice sur l'histoire des bâtiments, qui ont servi tour à tour de couvent et de musée, des documents de toute sorte sur les anciens élèves de l'École, ainsi que de nombreuses illustrations, recommandent tout particulièrement le travail de M. Müntz aux artistes, aux amateurs, aux gens du monde désireux de connaître de plus près un des plus riches musées de la capitale.

Toujours soucieuse de bien faire, la Maison Quantin a imprimé ce charmant volume avec le soin et le goût qu'il méritait.

GÉOGRAPHIE

— Voyages — Mœurs et Coutumes —

La Vie et les mœurs à la Plata, par Émile Daireaux. Deuxième édition revue et augmentée. Paris, Hachette et Cie, 1889, 2 vol. in-8°. Vol. I : xii-432 p.; vol. II : 475 p.; 48 gravures hors texte. Prix : 15 fr.

Il y a un an à peine que M. Émile Daireaux donnait la première édition de cet ouvrage qui a conquis sa place au premier rang de ceux qui s'occupent de l'Amérique latine.

Rien n'est surprenant comme les modifications rapides qui se produisent, depuis quelques années, dans la République Argentine, où les villages, en quelques mois, deviennent des villes ; les lignes de chemins de fer s'étendent là où, il y a six ou sept ans, l'homme civilisé n'avait pas

pénétré ; le désert est mis en culture avec un si prodigieux entrain, qu'il semble qu'un homme y fasse la besogne de dix ; les ateliers d'Europe ne peuvent suffire à fournir l'outillage que ce pays nouveau demande ; les capitaux émigrent avec un tel élan vers cette terre nouvelle que la Banque d'Angleterre et la Banque de France ont à protéger leur encaisse ; les possesseurs du sol voient s'élever à de telles hauteurs le prix de leurs immenses domaines qu'ils ne savent trop quel emploi donner à cette affluence inattendue de capitaux.

Dans les ports d'Italie vingt mille émigrants demandent passage sans pouvoir l'obtenir ; les plaines de l'Aragon, les montagnes de l'Auvergne fournissent leur contingent ; on cite en France un village de 426 habitants dont tous sont partis jusqu'au dernier, emmenant le maître d'école, le maire et le curé.

On trouve dans l'ouvrage de M. Émile Daireaux l'explication des causes qui ont déterminé ce mouvement et qui accélèrent la marche de la Plata vers les destinées les plus brillantes. Il est naturel, à ce propos, que l'esprit se reporte à la splendide manifestation de son goût et de ses richesses que la République Argentine donne à l'Exposition qui a lieu cette année à Paris. Le pavillon — le chatoyant palais — qui contient les échantillons des trésors de son sol, de son industrie et de son art, est une merveille de goût moderne. Sans doute, ce n'est pas un Argentin qui en a fait le plan ni qui l'a construit ; mais c'est le gouvernement argentin qui l'a choisi et en a assuré l'exécution, et, si les peuples ont le gouvernement qu'ils méritent, les gouvernements ont les artistes et les œuvres d'art dont ils sont dignes.

Le premier volume de cet important ouvrage a pour sous-titre : *la Société des Villes*, et pour subdivision : les grands fleuves et les grandes régions ; les races disparues et les nations modernes ; la vie extérieure et la vie de famille ; le monde politique et judiciaire ; la presse et la littérature ; le commerce et les finances.

Le volume II, consacré plus particulièrement aux industries et aux productions du pays, traite successivement de l'industrie des villes ; de la condition sociale et légale des étrangers ; des ouvriers et artisans ; de l'industrie pastorale ; des grandes cultures et de la colonisation.

Cette brève analyse suffira à montrer l'importance du livre, importance qui se rehaussera encore dans l'esprit du lecteur, s'il veut bien se rappeler que c'est surtout vers la France que se tourne l'Amérique latine, que son luxe, ses plaisirs mondains, sa littérature, ses œuvres d'art, ses bibelots, ses vins, ses jouets, ses modes et ses meubles sont français, et, le plus possible, parisiens.

B.-H.-G.

Cinq ans de séjour au Soudan français, par EUGENE BÉCHET. Paris, 1889. E. Plon, Nourrit et Cie. Un vol. in-18 jésus, avec une carte.

Au reproche si légèrement lancé à la France par ses propres citoyens de manquer de colonisateurs, on peut opposer comme un formel démenti les exemples nombreux de nos hardis explorateurs. M. Eugène Béchet s'ajoute à la phalange. Autre chose est sans doute de parcourir un pays en curieux, allant à sa découverte, autre chose de s'y fixer, d'y employer son activité et son intelligence à l'agriculture, au négoce, etc.

L'intérêt sérieux du livre de M. Béchet est précisément de montrer les résultats d'une résidence consécutive de cinq années dans l'une de ces contrées mystérieuses, où, comme il le dit justement, la France dépense chaque année de son sang et de son argent.

Il a étudié la vie réelle des peuplades du Haut-Sénégal : ce n'est pas seulement le côté pittoresque qui saute aux yeux d'abord, c'est les mœurs traditionnelles, la façon d'user la vie et de l'entretenir, c'est l'agriculture, les productions du sol, les moyens de l'améliorer, qu'il a voulu connaître. Les renseignements qu'il nous apporte sur tous ces points sont d'une grande importance : ils permettent d'évaluer les chances de colonisation ; cette expérience d'autant plus digne de foi, que M. Béchet, ayant appris la langue des indigènes, a pu se mieux instruire de leurs procédés, est un capital fourni à ceux qui seraient tentés d'entreprendre là-bas une exploitation. Le sol est très fertile ; dès que les voies de communication seront ouvertes, M. Béchet est convaincu qu'un grand avenir est réservé aux terres du Haut-Sénégal.

La question grave est celle du climat. Lui même, par un cas exceptionnel, a pu résider cinq ans de suite dans ce pays sans être atteint d'aucune maladie. Il avait été bronzé, il faut tout dire, par ses voyages précédents et la vie aventureuse menée par lui dès l'âge de quatorze ans.

Son livre est fort bon à lire ; je ne dirai pas tout à fait attrayant, c'est moins par la forme et par les détails qu'il vaut, que par l'intérêt essentiel du fond.

PZ.

© 2007 Lyon — Éditions « les passerelles du temps » — editions.ainay@free.fr

Les Colonies françaises. Notices illustrées, publiées sous la direction de M. Louis Henrique, commissaire spécial de l'Exposition coloniale. — Vol. I. *Colonies de l'océan Indien*, comprenant 4 cartes, 120 dessins et 4 fascicules. — Paris, Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît. — Prix du volume : 3 fr. 50. — Prix du fascicule, avec carte : 1 fr.

La Maison Quantin vient de mettre en vente le premier volume d'un ouvrage préparé sur l'ordre du sous-secrétaire d'État des Colonies, par les soins du Commissariat de l'Exposition coloniale de 1889, et intitulé « les Colonies françaises ». Cette publication, enrichie de nombreuses gravures inédites et de cartes nouvelles d'une rigoureuse exactitude, nous semble appelée à un grand et légitime succès : elle comprendra cinq volumes, dont le premier est consacré à nos possessions de l'océan Indien, soit : la Réunion, Mayotte, les Comores, Nossi-Bé, Diego-Suarez, Sainte-Marie de Madagascar, Madagascar et l'Inde française.

Ce premier volume contient 4 cartes et 120 dessins et se divise en 4 fascicules; chaque fascicule, avec sa carte, *se vend séparément*.

C'est une description fidèle et attrayante de nos colonies, la peinture exacte des habitants qui peuplent ces dépendances lointaines de la France, une sorte d'inventaire de nos richesses coloniales.

Le négociant, le voyageur, le colon, y trouveront une source de documents précieux sur le climat, l'alimentation, l'hygiène, le prix des denrées, le taux des salaires, les genres de culture, les produits et objets d'échange, les voies et moyens de transport, le coût des voyages. C'est certainement la première fois que tous ces renseignements se trouvent réunis dans des monographies d'une lecture facile et intéressante.

Coïncidant avec l'Exposition coloniale, si curieuse et si complète de l'Esplanade des Invalides, cette publication contribuera certainement au développement de l'esprit colonisateur en France; à ce titre, elle fait honneur à l'administration des colonies qui l'a inspirée, au commissariat de l'Exposition coloniale qui, sous la direction de M. Louis Henrique, a mené cette œuvre à bonne fin, à l'éditeur qui l'a exécutée avec son goût accoutumé.

Les autres volumes, concernant nos possessions d'Amérique, d'Indo-Chine, de l'océan Pacifique, de l'Afrique continentale, paraîtront très prochainement.

Le Congo français. — *Du Gabon à Brazzaville* par Léon Guiral. — Un vol. in-18 jésus, orné de gravures et d'une carte. Paris, 1889. Plon, Nourrit et Cie, éditeurs.

Pendant trois années, M. Léon Guiral attaché à la mission scientifique de l'Ogoué et du Congo, a exploré le pays des Bakalès et celui des Batikès, puis celui des Bakouyas. Au prix de fatigues et de souffrances inouïes, il a réussi à parcourir la contrée où M. de Brazza a fondé un État. Il nous en rapporte des descriptions très intéressantes, des renseignements très curieux sur les productions du sol et sur le caractère et les mœurs des habitants.

La partie anecdotique n'est pas moins attrayante que le côté sérieux n'est instructif. Les détails sur les lois et coutumes régissant le mariage sont par exemple assez piquants.

Ce n'est pas sans tristesse qu'on ferme ce volume en songeant qu'il clôt la vie d'un homme. L'auteur, en effet, n'a pas échappé à l'influence pernicieuse du climat d'Afrique. Tout jeune, Léon Guiral est mort loin des siens, en novembre 1885; son collaborateur Moleyre succombait presque en même temps : l'un avait vingt-sept ans, l'autre vingt-six.

La préface de M. Künckel d'Herculaïs, est un pieux hommage à ces courageux aventuriers de la science qui ont payé de leur vie la satisfaction de pénétrer dans l'inconnu. On ne peut la lire sans être ému et sans éprouver un surcroît de sympathie et d'admiration pour les jeunes explorateurs, dont les notes et les correspondances constituent le fond essentiel de cet ouvrage.

P. Z.

La Consolation philosophique de Boëce. Traduction nouvelle par Octave Cottreau, d'après l'édition de René Vallin (Lugd. Batavorum, anno MDCLVI) et celle de Rudolfus Peiper (Leipsick, MDCCCLXXI), combinées avec une préface de Théog. Cerfbeer. Un vol. in-4°. Paris, Maison Quantin, 1889. — Prix : 12 francs.

L'ouvrage est édité avec goût. L'édition est belle, de cette beauté sévère qui seule pouvait convenir.

Point de fleurons ni de culs-de-lampe, seulement des lettres ornées au début de la préface et de chacun des cinq livres, et, hors texte, les reproductions photographiques de six miniatures insérées dans un exemplaire d'un imprimé de 1494, qui, enluminé pour le roi Charles VIII, se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque nationale, galerie Mazarine, n° 266. De ses six miniatures, la première nous fait voir le roi au moment où *le Grand Boëce de consolation* lui est présenté. — « Le grand Boëce de consolation », c'est le titre de l'imprimé, un commentaire du fameux traité, — et les cinq autres miniatures illustrent les cinq livres, le miniaturiste ayant fait sortir de la bouche de ses personnages quelques mots empruntés au texte latin de ces mêmes livres. Les six compositions ont été très habilement reproduites par M. Fernand Hérard.

Faut-il vanter le dessin des caractères, la netteté de l'impression? faut-il parler du papier heureusement choisi et des grandes marges ménagées? mais on sait le soin apporté par les directeurs de la Maison Quantin à toutes les publications qu'ils offrent aux amis des beaux livres, et il nous est difficile, ici, d'insister. Disons qu'ils ont voulu assurer, pour les yeux, une vraie joie, et qu'ils ont pleinement réussi.

Le traité de la *Consolation philosophique* est traduit de la façon la plus heureuse.

L'auteur de la préface loue M. Cottreau de ne s'être pas astreint au mot à mot, « une double trahison ». Une bonne traduction, dit-il, ne peut être qu'un compromis entre la fidélité due au texte et le respect des lois de l'instrument qui le traduit. M. Cerfbeer a raison, indiquant comme il fait la tâche de quiconque s'efforce de translater une œuvre d'une langue dans une autre, et raison encore d'estimer que M. Cottreau a su excellemment s'acquitter de la tâche indiquée.

Nous aimons toute la préface, au reste. Sans doute, nous ne porterions pas tous les jugements qu'a portés M. Cerfbeer; nous n'écririons pas que « tout effort de pensée est libérateur », n'étant, nous, nullement intellectualiste; et nous ne tiendrions pas davantage pour « controversable la question de savoir si la *philosophie* du captif de Pavie est chrétienne ou païenne », Boëce ayant été précisément ce que nous ne sommes pas. Il nous eût paru plutôt intéressant de rechercher comment il s'est pu faire que le « paganisme » ait à ce point pénétré le christianisme de saint Paul qu'on se soit demandé si Boëce n'était pas chrétien et qu'on ne se demande même pas si saint Thomas l'est bien. Mais de regarder au fondement de la morale chez Boëce, à la part faite par lui à sa volonté, à sa notion du mal qui n'est pas une notion du péché, point n'est utile assurément : M. Cerfbeer ne vante pas plus qu'il ne convient le traité de la *Consolation philosophique*. Le traité trahit un état d'âme ou d'esprit à un certain moment de l'histoire de l'humanité : il a sa place dans les bibliothèques de ceux qui ne recherchent pas seulement les belles éditions, qui sont jaloux encore de posséder les monuments de l'art et de la pensée aux différentes époques de notre histoire.

La Philosophie de Gassendi, par P. Félix Thomas, docteur ès lettres, agrégé de philosophie, professeur au lycée de Brest. Un vol. in-8° de la *Collection historique des grands philosophes*. Paris, Félix Alcan; 1889. — Prix : 6 francs.

Serait-il vrai, comme le déclare l'auteur de cette étude, toute digne, d'ailleurs, d'appeler et de retenir l'attention, que Gassendi n'eût point encore obtenu « la place qui lui appartient », et dans l'histoire générale de la pensée humaine, et dans l'histoire particulière de la pensée française? Il faudrait d'abord s'entendre. Quelle est la place qui, suivant M. Thomas, appartient, nous ne dirons pas au philosophe du *Syntagma*, mais au critique d'Aristote, au critique de Descartes? Elle

n'est pas au centre, sans doute, mais encore au premier rang. M. Thomas ne l'oserait affirmer, et s'il ne dispute pas, comme nous croyons, pour faire obtenir à Gassendi une place tout à fait en vue, que ne s'en tient-il à cette remarque qu'il fait quelque part : « Dans les études qui ont été consacrées à Descartes par nos philosophes contemporains, » — et il les nomme : ce sont MM. Liard, Rabier, Pillon, Renouvier, — « il ne se trouve pas une objection que Gassendi n'ait déjà faite, fort peu qu'ils n'acceptent comme irréfutables. »

Il y a bien quelque exagération à prétendre que les philosophes contemporains désignés ont accepté purement et simplement les *objections* de Gassendi ; M. Renouvier, de qui l'on sait les ingénieuses critiques touchant l'idée de l'infini, estime que le P. Buffier a opposé à certaines des thèses contenues dans les *Méditations*, des arguments d'une bien autre valeur. Quoi qu'il en soit, M. Thomas le constate, Gassendi a été lu, ses jugements ont été invoqués, reproduits, commentés ; cela, qui est « à son éloge », nous n'y contredisons, n'est pas pour permettre, d'autre part, de donner à croire qu'on fasse trop peu de cas du philosophe du XVIIe siècle.

Sa doctrine n'est plus en crédit, il faut le regretter. On a eu tort de la qualifier de doctrine de *juste milieu*, elle est plus intéressante qu'on est porté à l'admettre. Nous ne sommes nullement, mais nullement de cet avis.

Nous n'acceptons pas les conclusions de l'étude ; d'autres que nous la peuvent goûter. L'étude est bien faite ; pour le reconnaître, il n'y aura qu'une voix.

Trois grandes divisions de l'ouvrage, trois livres.

Dans le premier, très court, M. Thomas regarde à la logique de Gassendi ; il montre comme le philosophe résolvait le problème de la connaissance, comme il expliquait l'origine des idées.

Dans le deuxième, de beaucoup le plus développé, il analyse les théories du « Maître » touchant l'espace et le temps, la matière et le mouvement, la génération et la vie, touchant la sensibilité, l'imagination, l'entendement, la passion, la volonté, la nature de l'âme, l'immortalité de de l'âme, d'une manière plus générale, touchant le monde et l'homme.

Le troisième livre est intitulé : *Morale et théologie naturelles ;* M. Thomas expose l'éthique de Gassendi, renouvelée, tout comme sa physique, d'Épicure.

Aux dernières pages, il vante l'unité de cette doctrine ; il y met de la bonne volonté. Cette doctrine, dit-il, est « également éloignée des affirmations audacieuses des matérialistes et des hypothèses chimériques des idéalistes mystiques ». Elle semble, dit-il plus loin, « avoir voulu réconcilier dans une synthèse supérieure les théories les plus opposées ». N'insistons pas sur ces deux jugements. Nous souscrivons, par contre, volontiers à cet autre : « Le grand mérite de la philosophie de Gassendi » ; — il ne s'agit pas d'une philosophie à proprement parler, il ne s'agit pas de système ; passons, — « réside dans les aperçus ingénieux, les vues neuves et fécondes que, chemin faisant, le philosophe nous découvre, dans les hypothèses originales et suggestives qu'il propose. » M. Thomas rappelle la critique des facultés occultes, les hypothèses sur l'animation universelle, les recherches sur la nature de la force motrice, l'origine de l'instinct et de l'habitude, l'influence de l'hérédité, la théorie de la raison et de la liberté, enfin les analyses des passions. Vues neuves, hypothèses originales, analyses ingénieuses, au temps où elles étaient exposées, cela est hors de doute. Mais que l'auteur du livre veuille bien avouer que les idéalistes, mystiques ou non, n'ont pas été les derniers à reconnaître chez Gassendi une certaine vigueur de pensée.

F. G.

SCIENCES DIVERSES

— Physique — Mathématiques — Sciences occultes —
Sciences appliquées à l'industrie — Technologie

Les Industries d'amateurs, par H. de Graffigny. — Prix: 3 fr. 50.

La Librairie J.-B. Baillière et fils poursuit activement la publication de sa *Bibliothèque des connaissances utiles*, et le nouvel ouvrage sera le bienvenu des amateurs à qui il est dédié. Ces amateurs sont innombrables; car une foule des petites industries, dont l'énumération seule serait trop longue ici, sont traitées dans ce volume. *Utile dulci*, telle pourrait être sa devise, car les renseignements pratiques et sérieux se joignent aux petites recettes susceptibles de faire la joie des familles. M. de Graffigny est un infatigable, et, depuis quelques mois, sa production ne s'interrompt pas. On voit son nom chez tous les éditeurs, ce qui veut dire sans doute que le public lui fait bon accueil partout. Il en sera encore ainsi pour ce volume, que MM. Baillière ont d'ailleurs illustré à profusion de près de 400 figures.

Indicateur du bâtiment et de la propriété foncière dans Paris, par M. Petibon, 60, rue de Provence.

Cet ouvrage commercial ne semble pas rentrer dans le cadre de nos comptes rendus habituels. Nous le signalons cependant à nos lecteurs parisiens, qui, s'ils aiment les livres, aiment aussi leur bonne ville de Paris. Nombre d'entre eux sont aussi propriétaires, et ils y trouveront des renseignements précieux. Enfin le prix du terrain n'est pas indifférent à des gens qui sont exposés à voir leur bibliothèque réclamer de jour en jour un espace plus considérable. De crainte d'être petit à petit chassé par elle, Louis-Philippe se refusa à laisser installer au Louvre la Bibliothèque nationale.

On trouvera surtout dans ce livre ce qui ne se trouve nulle part ailleurs, aussi condensé et aussi complet: l'historique des rues de Paris et l'étymologie de leurs noms. Où ce souvenir de Gutenberg pouvait-il être mieux placé que le long du nouvel Hôtel des Postes, qui, mieux que tout éditeur, répand par millions de prospectus les bienfaits de son invention!

Le Transformisme, par Edmond Perrier, professeur au Muséum d'histoire naturelle de Paris. Un vol. in-16. Paris, 1888. J.-B. Baillière et fils, édit. — Prix: 3 fr. 50.

Ce volume fait partie d'une nouvelle bibliothèque scientifique contemporaine dont quarante volumes déjà sont en vente.

On peut le présenter comme un modèle d'exposition scientifique. M. Edmond Perrier n'a eu d'autre but que de dresser, pour ainsi dire, les pièces les plus authentiques et de recueillir les témoignages les plus autorisés du grand procès de l'origine des espèces. Il va hardiment au fond de toutes les hypothèses et n'en dissimule ni les probabilités ni les invraisemblances; et aussi prudent quand il s'agit de conclure que hardi quand il s'agit d'analyser, il avoue des ignorances encore invaincues et, comme il dit fort justement: « L'art de distinguer les réalités des fantômes de l'imagination est ce qui a fait la science actuelle si grande, ce qui l'a rendue si puissante. Elle est assez forte pour s'honorer par l'aveu même des ignorances, et c'est parce qu'on la voit s'efforcer d'être toujours vraie qu'on s'habitue peu à peu à ne plus la croire dangereuse. »

Intercalées dans le texte, quatre-vingt-huit figures donnent une forme sensible aux explications très claires par elles-mêmes du distingué professeur du Muséum. PZ.

Traité d'ostéologie comparée, par G. Pouchet, professeur d'anatomie comparée au Muséum, et H. Beauregard, aide-naturaliste de la chaire. Un vol. grand in-8°, avec 331 figures dans le texte. Paris, G. Masson; 1889.

Ce traité est le résumé d'un cours professé pendant deux ans au Muséum. M. Pouchet est le professeur qui a enseigné; M. le Dr Beauregard est le rédacteur des leçons.

De l'*Introduction*, — elle est du maître éminent qui occupe la chaire d'anatomie comparée, *d'anatomie des animaux*, pour lui donner son vrai titre, — nous détachons ces lignes: « Nous comprenons sous le nom d'*ostéologie* l'étude des parties dures,

© BnF/Gallica Éditions Les marronniers du temps Editions-les-marronniers-du-temps.fr

internes le plus ordinairement, qui servent de soutiens aux corps vertébrés : os, cartilages, dents, écailles, etc... Notre but a été de condenser et de rapprocher tout ce qui a trait à la forme et à l'agencement des organes solides qui composent ce qu'on nomme, chez les animaux vertébrés, le squelette... la meilleure façon d'étudier ou d'enseigner l'ostéologie n'étant point de prendre tel organe, c'est-à-dire tel os, ni même tel appareil, c'est-à-dire la tête ou l'épaule, ou le membre, et de considérer cet organe ou cet appareil indépendamment du reste du squelette dans la série des vertébrés, mais de s'attacher au contraire à la connaissance de la charpente solide tout entière du corps dans les divers types de chaque classe, en marquant les principales différences qu'elle présente d'un groupe à l'autre. » M. Pouchet affirme, après Geoffroy Saint-Hilaire, l'importance des connexions. Il n'entend pas que l'anatomie comparée, avec l'ostéologie qui en est comme le premier chapitre, ait pour but essentiel de considérer successivement le même organe dans tous les êtres et d'en montrer les perfectionnements ou la décadence progressive le long de l'échelle animale, et aux zoologistes qui ont pensé pouvoir donner un tel but aux études anatomiques, il répond assez vivement qu'il n'y a aucune bonne raison d'en agir comme ils font, aucune bonne raison de comparer les uns aux autres, les *organes* plutôt que les appareils où les *appareils* plutôt que les systèmes. C'est un texte, dit-il d'autre part, une conception qui ne soutient pas l'examen, que cette prétendue simplicité relative des formes animales inférieures. « En quoi le crâne d'un Saurien ou d'un Crocodilien nous présente-il une simplification relative comparée au crâne d'un mammifère quelconque et de l'homme lui-même? C'est le contraire qui est la vérité. Il faut convenir que nos appréciations de dignité organique des formes regardées comme inférieures ou supérieures, primitives ou dérivées, ont la plupart du temps leur source dans des impressions toutes subjectives, ou dans l'importance variable attribuée selon l'état de la science et la mode du jour à tel ou tel système organique, à tel ou tel appareil. »

M. Pouchet affirme encore ce fait incontesté aujourd'hui des variations étendues et fréquentes sous des formes extérieures identiques, c'est-à-dire dans la même espèce, et nous invite à nous défier des groupements taxonomiques, quels qu'ils soient, fondés sur la considération du squelette, et, d'une manière plus générale, sur toute particularité anatomique profonde. « Point de catégorisation meilleure que celle qui s'appuie sur les signes visibles au dehors. »

Passons au traité.

Il est divisé en vingt et un chapitres. Au premier, des considérations générales touchant les tissus cartilagineux et osseux, l'ossification, la composition des os, celle des dents et la genèse de la dentive, de l'émail, du cément. Dans les chapitres II à XV, les auteurs regardent aux squelettes des mammifères, à celui de l'homme d'abord, considérant successivement les différentes parties de la tête osseuse, l'appareil hyoïdien, la colonne vertébrale, le thorax, les ceintures supérieure et pelvienne et les divers membres, enfin à la dentition, puis à ces mêmes éléments ostéologiques, pris singulièrement ou d'ensemble, chez les quadrumanes, les chéiroptères, les insectivores, les carnassiers, les rongeurs, les taxéopodes, les proboscidiens, les amblypodes, les ongulés proprement dits, les sirénides, les cétacés, les édentés et les mammifères implacentaires. Trois chapitres sont consacrés aux sauropsides et trois encore aux ichthyopsides.

Point de vues philosophiques, nul essai d'explication ; le maître avec le disciple décrivent, rapprochent, composent, distinguent, et, faisant œuvre de science, ils s'en tiennent à la constatation pure et simple des différences et des ressemblances. F. G.

Le Langage équestre, par JULES PELLIER. Delagrave.

Ce titre est modeste, et l'auteur aurait pu appeler son livre un *Traité de l'art équestre*. Il est inutile de présenter M. Jules Pellier aux lecteurs. Il appartient à une famille qui, depuis plus d'un siècle, est célèbre dans la noblesse de l'équitation. Le chef de la dynastie, M. Louis Pellier, né en 1722, fut attaché à la grande écurie de Louis XV. Ce fut lui qui fit et gagna le célèbre pari de franchir à cheval et au pas demi-rassemblé la plateforme de l'aqueduc de Buc dans toute sa longueur. M. Jules Pellier, que tout Paris connaît aujourd'hui, est l'arrière-petit-fils de ce grand maître.

Il a donné à son ouvrage la forme d'un dictionnaire, en ce sens que les termes d'équitation y sont présentés par ordre alphabétique. Cette disposition étonne au premier abord, mais la surprise fait vite place à l'approbation de cette méthode dès la lecture des premiers articles. Loin d'être aride, cet ordre est au contraire captivant et varié : la forme didactique des traités ordinaires n'y est sans doute pas observée, mais le résultat est plus sûrement atteint. Combien de fois arrive-t-il, en effet, que l'on commence avec d'excellentes dispositions les premiers chapitres

d'un ouvrage méthodique et que la lassitude vienne bientôt interrompre l'étude qui reste inachevée? Ici, c'est le phénomène contraire. Les premiers articles s'abordent avec l'idée qu'on sautera peut-être de l'un à l'autre, et l'intérêt se trouve pris, captivé, la lecture s'achève jusqu'au bout et les préceptes se gravent d'eux-mêmes dans la mémoire. Certaines répétitions inévitables aident même à les fixer.

L'artiste qui est dans M. Pellier se révèle sans doute, mais, de plus, le professeur se montre dans la clarté de ses explications. Plaisir et profit pour le lecteur : double résultat dont il faut féliciter l'auteur.

En plus des reproductions de vieilles estampes, M. Pierre Gavarni a illustré ce livre d'un grand nombre de dessins où la grâce se mêle à la précision. M. Pierre Gavarni est un artiste de race et, dans un autre genre, il sait porter la lourdeur des gloires de l'héritage paternel. C'est le peintre des élégances modernes. Il y a dans ce livre une grande planche figurant une demi-volte de haute école, dans le manège Pellier, exécutée par des amazones qui sont la fine fleur du gratin, le fin du fin. C'est absolument charmant.

Cours d'économie rurale, par Édouard Lecouteux. Librairie agricole. Deux vol. in-18. — Prix : 7 francs.

Les lecteurs du *Livre* accepteront que nous leur parlions de cet ouvrage, bien qu'il s'écarte du cadre habituel de nos études. C'est qu'il est d'une haute portée, et ils voudront bien se rappeler, pour choisir une excuse littéraire, que Virgile chantait les champs et leurs bienfaits. Dans notre vieille Europe et notre vieille France, la question agricole se pose de jour en jour au premier plan. Pour mieux dire, on l'y voit de mieux en mieux, car elle y a toujours été. Nous ne saurions être une pure république des lettres et des arts, sous peine de mourir de faim ou de payer trop chèrement la nourriture qui nous viendrait des nouveaux mondes.

Sans y entendre grande malice, M. Lecouteux glisse cette assertion dans son livre qu'un jour viendra où, pour briguer le suffrage de ses concitoyens, il faudra se prévaloir de quelque mérite agricole. Les politiciens en seront marris, mais le *poireau* y gagnera en honneur, et le pays en profitera. Un jour prochain viendra aussi où cet enseignement occupera une large part, non dans les études spéciales où il s'est déjà grandement développé depuis quelques années, mais aussi dans les études préparatoires des lycées, là où l'on ne fait, à bien prendre, qu'ouvrir l'esprit aux connaissances futures.

Il s'agit, en effet, d'un système d'ensemble. Tout se tient dans la science agricole, qui est une véritable carrière. Il faut la vocation et une perception claire de ce que l'on va entreprendre.

Nul ouvrage, mieux que celui de M. Lecouteux, n'est propre à éclairer la question. Qu'un débutant le lise : il y comprendra une chose capitale, c'est qu'il ne s'agit pas d'un apprentissage pour rire. Pour le praticien et le théoricien déjà au courant, ils y augmenteront leur savoir et y puiseront les plus justes notions d'équilibre et de sagesse qu'il soit possible de posséder.

Au-dessus de l'économie rurale, cet ouvrage traite de l'économie politique, de l'économie sociale. Il dégage de l'étude des faits, par la meilleure des méthodes expérimentales, la philosophie du principe. Supportant une lecture d'ensemble, il sera encore consulté à chaque pas de la vie agricole.

Tout y étant abordé et substantiellement traité, l'analyse n'en saurait être que la copie de sa longue table des matières.

Nous en recommandons l'acquisition et, même pour les bibliophiles, une bonne reliure, une reliure campagnarde, en peau de truie, de celles que l'on réserve aux livres de fatigue, souvent repris et feuilletés. Q.

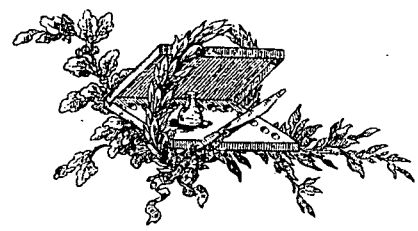

PETITE GAZETTE DU BIBLIOPHILE

Livres de luxe récemment publiés.

Avec le brouhaha cosmopolite de l'Exposition du Centenaire, cette pauvre librairie française semble attendre des jours meilleurs, des périodes plus calmes qui permettent aux yeux de discerner, aux oreilles d'entendre, à l'esprit de juger. — Aujourd'hui tout est à la grande Kermesse du Champ de Mars et à l'illustration ethnographique des Invalides. Il s'agit bien de livres, alors que le temps est absorbé par tous les concours internationaux et par l'éreintement des exhibitions polymorphes à passer en revue ; la littérature est dans le sixième dessous, c'est à peine si l'on se soucie des feuilles publiques et des *politiquailleries* oiseuses ; la formule générale est : *Étourdissons-nous !* C'est le cri des fins de siècle, et l'on s'étourdit si bien qu'on n'a pas la fixité nécessaire à l'intellect pour s'occuper des livres d'art et du goût artistique des livres.

Cependant, il y a quelques ouvrages remarquablement publiés qui se sont risqués par cette troublante canicule « d'universelle ». Comment sont-ils accueillis par le public distrait, ceci n'est point mon affaire ; ce qui m'incombe, c'est de les faire passer à la parade et de vous les signaler. Nous y voici :

Les éditeurs Émile Testard et Cie viennent de publier le deuxième volume de leur collection artistique : **les Chouans**, par H. de Balzac. — (1 vol., 40 fr.)

C'est un nouveau succès pour cette jeune librairie, succès aussi pour le puissant illustrateur Julien Le Blant. Nous pouvons affirmer, en effet, sans crainte de nous tromper, que les amateurs accueilleront *les Chouans* avec la même faveur que *la Chronique du règne de Charles IX*, ce remarquable volume à peu près épuisé aujourd'hui.

Il nous semble inutile de parler du livre en lui-même. Il suffira de rappeler qu'il fut écrit sur le terrain du drame, au milieu de souvenirs récents encore, parmi les ruines. Ce fut le premier succès de l'écrivain. On y voit Balzac, — ce n'est pas là un médiocre intérêt, — commençant à fouiller le sillon duquel il ne devait plus sortir. *Les Chouans* datent de 1827. Ils parurent à deux années de là. Dans ce récit enfiévré et sinistrement mystérieux des suprêmes convulsions de la guerre civile en Bretagne, on trouve largement développées déjà l'acuité de vision, l'intensité du réel, la description patiente et minutieuse, la finesse d'induction, la force d'analyse, l'observation tenace et impitoyable, la pénétration physiologique et psychologique qui firent la puissance de l'auteur de la *Comédie humaine*. Même parvenu à l'épanouissement complet de sa manière, rarement Balzac évoqua de son cerveau des types mieux accusés, mieux tout d'une pièce que *Marche-à-terre*, le chouan féroce, et *Hulot*, le commandant républicain.

Si M. Le Blant s'est senti à l'aise pour illustrer l'œuvre de Balzac, il n'est pas besoin de le dire. Dès la première page, il se trouve comme chez lui. Nulle part la lutte, le dédale des événements, la foule des acteurs et des comparses ne l'intimident. Il est à tout et partout. Il se prodigue, l'esprit alerte, l'œil grand ouvert sur les personnes et les choses, et, d'un crayon bien aiguisé, suivant le texte pas à pas, dessine cent images, tantôt violentes et passionnées, tantôt gracieuses et charmantes. On jurerait que toutes les compositions sont prises sur le vif, au moment précis de l'épisode, tant elles ont le tour juste, l'accent exact de la vérité. En un mot, c'est l'instantanéité de l'attitude, du geste, de l'expression, avec, en plus, la certaine note personnelle qui signe toujours de son empreinte l'originalité d'un artiste de race.

Le peintre du *Bataillon carré* et de *la Mort de d'Elbée* a trouvé dans le livre si intéressant de Balzac un cadre s'adaptant parfaitement au milieu qu'il a si consciencieusement fouillé. Il n'a pas manqué de déployer à souhait, sous toutes leurs faces, les qualités maîtresses de son pittoresque et souple talent.

Nous sommes heureux aussi de donner à

M. Léveillé, le graveur de tous les dessins, les éloges qu'il mérite. M. Le Blant a trouvé en lui un interprète du plus sérieux savoir. Ses bois, d'un dessin ferme et précis, dénotent également la puissance d'un coloriste. Sans compter, il a mis au service de l'œuvre toutes les ressources d'un art où il rencontre peu de rivaux.

Avec de tels auxiliaires, le tirage étant limité à mille exemplaires, nous pensons que le succès du livre est assuré. Nous savons, du reste, que la majeure partie de l'édition est déjà souscrite, que les grands papiers font prime, et ce n'est que justice. Tous les vrais amateurs veulent joindre aux beaux livres de leur bibliothèque *les Chouans* de *Balzac*, édités avec le soin le plus scrupuleux par Émile Testard, et illustrés de sujets à cette marque en partie double : *Invenit Le Blant, Léveillé incisit.*

Conquet lui-même n'a pas craint, par ce temps de rastaquouérisme à outrance, de mettre au jour un livre délicatement parachevé comme impression et illustration ; je veux parler de son édition nouvelle de la **Princesse de Clèves,** par Mme de Lafayette avec préface par Anatole France, accompagnée de douze illustrations hors texte et dans le texte gravées au burin et à l'eau-forte par A. Lamotte, d'après de charmantes compositions de Jules Garnier (1 vol. in-8° écu, 40 francs, — les grands papiers souscrits).

J'ignore l'accueil fait par les amateurs à ce livre d'un si parfait ensemble, mais, pour ma part, j'avoue le priser furieusement, comme on disait au temps de son si sentimental auteur. Les vignettes de Jules Garnier mises en têtes de pages sont tout particulièrement exquises et bien en harmonie avec le texte. C'est un livre d'art simple, élégant, comme il convient, sans fla-fla, mais d'une belle venue, d'une allure distinguée et d'une correction absolue comme composition et gravure. M. Anatole France a mis en tête de ce livre-bijou une notice, depuis reproduite dans *le Temps* et où toutes les qualités de ce maître écrivain érudit se trouvent condensées en de remarquables pages d'une rare élévation de critique et d'un bel esprit de bien-disance.

J'ai joint à mon exemplaire une série de strophes manuscrites dues à un jeune littérateur dix-septième siécliste, M. Georges Doncieux, dont quelques-unes sont fort réussies. Dans cette pièce poétique, la princesse de Clèves s'adresse à une dame moderne... Oyez son langage :

Votre temps, touché de l'effet
Grossier, non des subtiles causes,
Pour me comprendre est fort peu fait
Et veut le solide des choses.

Quelle pitié que ses amours!
Les généreux princes de Clèves,
Les galants et tendres Nemours,
Las! ont émigré pour toujours
(Je crois bien) au pays des rêves.

. . . . . .

Sœur, en admirant ma vertu,
Ma vertu quintessenciée,
Peut-être bien trouveras-tu
Que d'un scrupule trop têtu
Je me suis mélancoliée.

Mais si de ces mourantes fleurs
Tu sais respirer l'âme, et lire
Tout ce poème de douleurs,
Ayant d'abord ri de mes pleurs,
Tu pleureras d'avoir pu rire!

Le roman de la *Princesse de Clèves* est bien le livre fait pour être lu et compris par les femmes. C'est de la casuistique de délicatesse amoureuse, une fleur de loyauté et de noblesse sentimentales.

Ce chef-d'œuvre consacré avait été édité et réédité d'innombrables fois avec toutes les tentatives de l'illustration. L'édition de M. Conquet laisse bien loin derrière elle toutes les publications de ce même livre exécutées pour les bibliophiles. C'est le parangon du genre.

MM. Marius Michel, relieurs-doreurs, ne sont pas seulement de très habiles bibliopégistes, ayant l'estime d'un grand nombre de bibliophiles des deux mondes ; encore veulent-ils manier la plume à l'égal du petit fer et démontrer *urbi* et *orbi* la valeur de leur manière et la théorie mathématique et géométrique de leurs procédés d'ornementation. — C'est là leur tort : non pas qu'ils ne démontrent avec clarté, méthode et raison la préexcellence de leurs idées, mais parce qu'ils embêtent l'amateur qui généralement n'aime pas les longues démonstrations en matière de goût.

Un bibliophile a le droit d'aimer, par le seul tact de son œil et l'affinité de son goût, tel ou tel genre de reliure, de préférer tel type d'ornementation à tel autre, de s'enthousiasmer pour tel ouvrier relieur silencieux qui pousse bien ses fers créés dans un style nouveau, sans qu'on vienne lui déclarer qu'il n'existe point de type de beau parfait en dehors de certaines règles logiques et subordonnées à des combinaisons inéluctables. Cette déclaration faite par un relieur d'art en un ouvrage spécial met en défiance nerveuse, surtout étant donné l'esprit de personnalité absolue de MM. Marius Michel. C'est pourquoi, avec la meilleure volonté du monde, j'ai hésité à parler jusqu'ici en toute liberté d'opinion

du livre publié il y a deux mois par MM. Marius Michel sous le titre **de l'Ornementation des reliures modernes** (1 vol. in-8° carré, tirage à 300 exemplaires, prix 20 francs ; 50 japon à 100 francs). Ce livre, évidemment, est excellent en soi, il n'offre pas des idées rétrogrades, il combat pour le goût du moderne à introniser dans la décoration des livres, il remue quantité d'idées justes, mais aussi il pontifie trop, et ce défaut, qui pourrait être excusable chez un écrivain d'art, a un je ne sais quoi de très spécialement énervant lorsqu'on sent le *Prenez mon ours!* du praticien par derrière.

MM. Marius Michel légifèrent trop dans le domaine de la reliure ; ils approuvent ceci, désapprouvent cela, nient le genre allégorique, vantent la sobriété du décor, tranchent, rognent avec autorité sur les arabesques, les entrelacs, les mosaïques et la flore ornementale. C'est là un ton qui serait respectable chez un relieur honoraire, servant son expérience à des néophytes inconnus ; mais chez un praticien militant, chez un récidiviste qui a déjà produit deux volumes sur la matière, l'allure doctorale peut n'être pas goûtée de tout le monde.— Une belle reliure, par sa grâce, son harmonie parlante et par l'éclat de ses dorures, est plus éloquente, dira-t-on, que toutes les dissertations sur les conditions voulues de ce beau et de cette harmonie. Trautz-Bauzonnet s'est-il jamais avisé de soutenir de la plume le mérite de son compas? J'estime fort le mérite de MM. Marius Michel, qui sont au nombre de mes relations aimables, et je serais désolé qu'ils prissent en mauvaise part ces observations sincères ; mais je crois, en les faisant, résumer la sensation du plus grand nombre des bibliophiles, qui semblent leur dire: Faites de l'art et ne faites plus de théories inutiles, pour nous du moins qui avons l'éducation de l'œil et ce sentiment de la mesure et du beau qui ne s'argumente pas.

Le volume de MM. Marius Michel, qui ne compte guère plus au demeurant de quatre-vingts pages, est enrichi d'un très grand nombre de planches en héliogravure, reproduisant les plus belles reliures récemment exécutées par ces messieurs. Imprimé luxueusement sur superbe papier à la forme, admirablement tiré par Chamerot, ce beau livre est digne d'entrer dans toutes les bibliothèques ; il est de plus très suggestif pour le bibliophile chercheur de types à commander sur les ouvrages à faire habiller.

Les Confessions de J.-J. Rousseau, avec illustrations de Maurice Leloir, publiées par la librairie Launette, sont aujourd'hui entièrement terminées. Le livre douzième vient de paraître. Je ne pourrais que me répéter en jetant des fleurs de rhétorique sur cette édition hors ligne. Je ne fais donc que faire tinter ici la clochette du souvenir dans l'esprit de ceux qui n'ont pas encore parcouru cette publication très remarquable.

Un des plus brillants souvenirs de l'Exposition de 1889 sera, sans contredit, le beau volume publié sous le titre de **Dix années du Salon de peinture et de sculpture** (1879-1888), et qui correspond à l'exposition décennale des beaux-arts installée actuellement au Champs de Mars. Cet ouvrage, dont le texte est dû à la plume compétente de M. G. Lafenestre, est une courte et pittoresque histoire de notre école française de peinture et de sculpture pendant les dix dernières années, et les quarante planches qu'elle contient, gravées à l'eau-forte par nos premiers artistes, reproduisent les œuvres principales qui ont paru dans cette période.

C'est un superbe volume, élégamment imprimé sur beau papier vélin, avec des ornements de texte de Claudius Popelin, et qui fait le plus grand honneur aux presses de la maison Jouaust. — Prix : 30 francs.

Les amateurs qui ne possèdent pas les dix années successives des *Livres d'or du Salon* auront ici la quintescence de cette utile et si élégante publication.

A signaler un curieux essai d'impression illustrée au Tonkin fait par MM. Lemercier et Cie, à Hanoi. Il s'agit des **Croquis tonkinois** de L. Gann, récits publiés par l'*Avenir du Tonkin*, et qui viennent d'être imprimés là-bas sur des presses encore primitives, avec des éléments défectueux. Cette première tentative mérite d'être encouragée. Cette édition incunable tonkinoise, malgré son aspect naïf, vaut d'être recueillie par le collectionneur.

Autre tentative de décentralisation chez Clouzot, à Niort, celle-ci très heureuse. Ce sont des notes de voyage en yacht, prises par M. de Kadoré et publiées sous ce titre : **En Sèvre** (1 vol. in-8°, tiré à 250 ex. sur japon). Ce coquet petit ouvrage, écrit d'un style aimable et sans prétention, est illustré de cinquante dessins très bien reproduits. La couverture en couleur, par Fraipont, est délicieuse de fraîcheur et de pittoresque.

La librairie Émile Testard et Cie vient de publier, dans les œuvres de Victor Hugo, le *quatrième fascicule* de sa belle édition de **Notre-**

Dame de Paris, illustrée par Luc-Olivier Merson.

Ce fascicule ne contient pas moins de neuf eaux-fortes de M. Géry-Bichard.

En tête, une grande composition représentant Louis XI et Jacques Coictier, avec Claude Frollo, dans la cellule canonicale du cloître Notre-Dame. La fenêtre de la cellule est ouverte, laissant voir dans la nuit la silhouette des tours Notre-Dame.

Composition d'un grand caractère et d'une superbe couleur.

Puis, dans le texte, huit autres planches gravées par Géry-Bichard : Claude Frollo et son petit frère Jehan chez la nourrice, — Quasimodo allant fouiller dans le ventre de quelque gorgone sculptée au plus haut d'une des tours, pour dénicher des corbeaux ; — le Chien et son maître ; — Claude Frollo contemplant les sculptures du portail Notre-Dame ; — Impopularité ; — *Abbas beati Martini ;* — Ceci tuera Cela.

Cette publication de *Notre-Dame de Paris* mérite réellement de fixer l'attention des bibliophiles. Merson y fait preuve d'un savoir et d'un talent incomparables.

Dans le recueil des *Pièces de Molière*, publiées séparément par la librairie des Bibliophiles, vient de paraître la quatrième petite plaquette qui contient *Sganarelle*, avec une belle gravure de Louis Leloir. Très jolie collection, de format élégant et dont le texte est d'une grande correction, chose si rare aujourd'hui où les correcteurs surchargés laissent fleurir la coquille typographique dans les ouvrages les plus luxueux.

O. U.



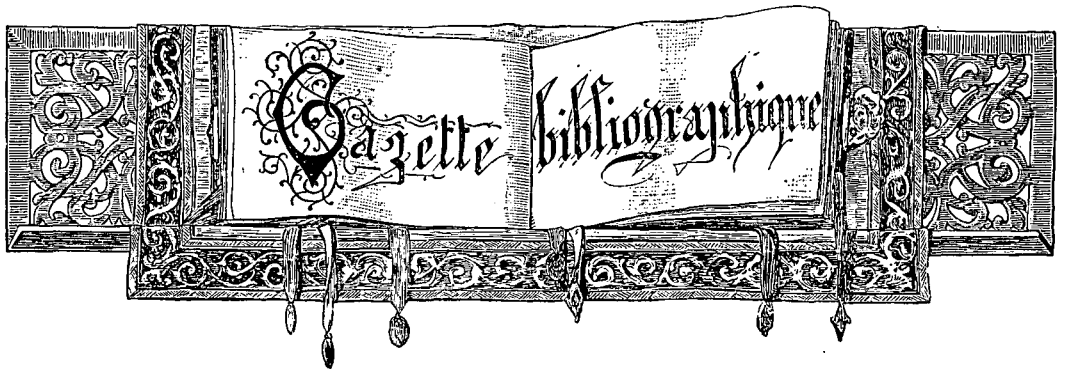

Sommaire. — Chronique bibliographique. — Bulletin des Bibliothèques : *Ventes. — Bibliographies. — Catalogues.* — Publications nouvelles (*Bibliographie du mois. — Ouvrages signalés de l'étranger. — Publications annoncées ou en préparation, tant en France qu'en Europe*). — Nouvelles littéraires diverses : *Miscellanées.* — A travers Journaux et Périodiques. — Nécrologie *des hommes de lettres et de science récemment décédés.*

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Sommaire. — M. E. Ledrain et sa version française de la *Bible*. — Les legs Saintous. — Tacite et l'Académie des inscriptions. — Académie des sciences morales et politiques : Prix Andéoud. — Prix Doniol. — Missions littéraires et scientifiques.

Au moment où M. E. Ledrain, ayant achevé les deux premières parties de sa version de la Bible, — les livres historiques et les livres législatifs, — entame la troisième avec les prophètes Isaïe et Jérémie, nous croyons qu'il plaira au lecteur de s'arrêter avec nous entre les étapes parcourues et la nouvelle étape qui commence, et de jeter alternativement les yeux sur ces deux segments de la si longue route où le traducteur s'avance d'un pas égal, sûr et jamais las.

On a déjà, dans *le Livre*, signalé, à l'époque de son apparition, le quatrième volume, qui contient la fin de l'Hexateuque : le *Lévitique*, les *Nombres*, le *Deutéronome* et *Josué*. Ces livres, où, en y ajoutant la *Genèse* et l'*Exode*, se trouvent, éparses et plus d'une fois répétées, les lois civiles et religieuses de la nation juive, présentent, surtout les trois premiers, le caractère de codes ou recueils de règles pour les rapports sociaux et pour les cérémonies du culte. C'est ainsi que le *Lévitique* est un véritable « rituel des sacrifices » ; que les *Nombres*, entre le cens de la nation et les dispositions à observer pendant la marche dans le désert, contiennent des ordonnances et des prescriptions particulières à certains cas et à certaines personnes, et que le *Deutéronome*, — lequel, malgré son nom, fut la première loi promulguée, — expose les prescriptions imposées par Iaveh à son peuple et détermine les devoirs de l'Israélite envers son Dieu, envers ses compatriotes et vis-à-vis des étrangers. Sans doute, les matières ne sont point réparties avec cette netteté dans les livres hébraïques; ils se pénètrent, se reprennent et se complètent les uns les autres; et le rituel, comme il est naturel dans cette théocratie de nomades, se retrouve, plus ou moins, partout. Mais partout aussi se mêle le récit des aventures des tribus dans leur migration vers Chanaan. Les *Nombres* sont en grande partie une relation de voyage ; le *Deutéronome* raconte les derniers jours de Moïse, et, dans le *Lévitique*, entre le récit de l'établissement du sacerdoce dans la famille d'Aaron et des cérémonies qui l'accompagnèrent, on rencontre des anecdotes comme celle-ci :

> Le fils d'une Israélite et d'un Miçrite (Égyptien) vint au milieu des Benê-Israël et se querella dans le camp avec le fils d'une Israélite et d'un Ismaélite. Comme il prononça avec injure le *Nom*, on l'amena à Mosché (Moïse). — Sa mère s'appelait Schelomith, fille de Dibri, de la tribu de Dan. — On le mit sous garde jusqu'à ce que Iahvé eût fait connaître sa volonté.
>
> Iahvé s'adressa à Mosché : « Tire hors du camp, lui dit-il, cet insulteur; que quiconque l'a entendu impose la main sur sa tête, et que toute la communauté le lapide. Alors tu diras aux Benê-Israël : « Qui « injuriera son Elohim en portera la peine, et qui « outragera le *Nom* de Iahvé subira la mort, toute la « réunion le lapidant; aussi bien colon qu'indigène, « il mourra en punition de ce qu'il a insulté le « *Nom*. »

Comme le fait remarquer M. E. Ledrain dans une de ces brèves notes qu'il laisse tomber comme un jet de lumière sur les points obscurs, c'est là un précepte donné sous forme narrative; mais c'est aussi, — les détails de noms, de filiation et de tribus en font foi, — une légende introduite dans le livre de l'*Hexateuque*, où les règlements, les prescriptions et les rites sont le plus rigoureusement et le plus continûment codifiés.

Le traducteur a pris soin de planter des jalons, de marquer des points de répère dans cet enchevêtrement de préceptes hiératiques, de lois sociales, de chants lyriques et de récits. Chaque fois que l'allure du texte change, il vous en avertit par une sorte de titre au sommaire concis, marquant autant de divisions dans la continuité de la rédaction hébraïque telle quelle nous est parvenue. Par exemple, le *Lévitique* se partage, et, si je puis dire, s'étiquète ainsi : Rituel des sacrifices : — Holocauste ; — Minha ou oblations ; — Schelamim ou sacrifices d'actions de grâces ; — Hattath ou sacrifice de péché ; — Ascham ou sacrifice de coulpe ; — Rituel supplémentaire sur les sacrifices. — Établissement du sacerdoce. — Lois de pureté et jour d'expiation. — Code sinaïtique : — Vœux volontaires.

Nous avons d'autant moins de scrupules à reproduire ces indications qu'on ne les retrouve pas dans la table des matières de ce volume, si bien exécuté à tous autres égards. On ne peut se défendre du regret que cause une déception, quand on s'aperçoit que le guide qu'on espérait trouver là fait défaut. Essayons de l'épargner, du moins aux lecteurs du *Livre*, en poursuivant cette tabulation.

Les *Nombres* sont divisés comme suit : Dénombrement des douze tribus. Ordre de leurs campements et de leur marche : — Dénombrement des Lévites. Leur service respectif dans le sanctuaire ; — Ordonnances diverses. — Prescriptions sur le vœu de Naziréat. — Ordonnances supplémentaires concernant le Pavillon saint : — Manière de placer les lampes sur le chandelier ; — Consécration des Lévites et règlement de leur temps de service ; — Ordonnance sur la Pâque ; — Indication par les étapes et départs du peuple ; — Ordre d'user de trompettes d'argent. — Voyage du Sinaï à Moab : — Du Sinaï à Pâran ; — Exploration du pays de Chanaan et châtiment du peuple révolté ; — Règlements sur les sacrifices, les prémices, la violation du Sabbat, les franges des habits ; — Châtiment de Dathan et Abiram. Celui de Coré et de sa bande. Droit de la famille d'Aaron ; — Offices, droits et revenus des prêtres et des Lévites ; — Eau de purification et impuretés provenant des cadavres ; — Israël à Qadesch, et son voyage jusqu'au désert de Moab. — Balaam bénit Israël. — Prostitutions sacrées à Sittim et zèle de Phinehas. — Dénombrement du peuple dans les plaines de Moab ; — Ordonnance rendue à l'occasion des filles de Celofhad ; — Annonce de la mort de Moïse et désignation de Josué pour lui succéder ; — Ordonnance sur les sacrifices quotidiens et sur ceux des fêtes ; — Ordonnance sur l'accomplissement des vœux, surtout des vœux féminins ; — Guerre contre les Madianites ; — Arrangement à l'est du Jourdain ; — Stations d'Israël, de Ramsès aux plaines de Moab ; — Ordonnance concernant la prise et le partage de Chanaan ; — Bourgs d'habitation pour les Lévites, et bourgs de refuge pour les meurtriers ; — Règlement sur le mariage des filles héritières.

Dans le *Deutéronome* : Introduction au Deutéronome. — La seconde Loi : — Partie générale de la loi. — Partie spéciale de la seconde Loi : — Loi contre le service des dieux étrangers et contre la multiplicité des lieux de culte ; — Lois sur ce qu'Israël, comme peuple saint, doit éviter et accomplir ; — Droit criminel et droit de guerre ; — Lois diverses. — Bénédictions ou malédictions selon que l'on obéit à la Loi ou qu'on l'enfreint : — Recommandations de Moïse âgé à Israël et à Josué ; — Cantique de Moïse. Préparation de sa mort. — Bénédiction de Moïse : — Mort de Moïse.

Enfin, les chapitres découpés dans *Josué* ont pour titre : Conquête du pays de Chanaan. — Partie géographique du livre de Josué. Le territoire idéalement partagé aux tribus : — Partage du reste de la contrée à Schilo, et en particulier territoire de Benjamin ; — Le territoire des six autres tribus ; — Établissement des bourgs de refuge, ainsi que des bourgs des prêtres et des Lévites ; — Congé donné aux tribus transjordaniques, érection par celles-ci d'un autel ; — Dernières paroles de Josué au peuple et sa mort.

Telle est cette analyse, très succincte, mais très utile en ce qu'elle nous fait embrasser d'un coup d'œil les méandres de la rédaction juive et les efforts pénibles, souvent infructueux, des différents rédacteurs pour donner à l'ensemble d'un texte formé de fragments si éloignés par leurs dates et par le génie des écrivains successifs une unité qu'il ne comporte point.

Mais à côté de la science de M. E. Ledrain, et de la sûreté pénétrante de sa critique, il y a quelque chose qui nous frappe davantage et nous émeut : c'est le sens ethnique, si profond et si vrai, qui lui donne le pouvoir de faire revivre ces

peuples morts dans toute l'âpreté de leur barbarie, avec leurs mœurs, leurs superstitions, leur concept sauvage d'un Dieu étroit, impitoyable et jaloux, leurs sentiments non fardés, non altérés, en dépit de tant de siècles, comme si une momie de l'antique Égypte se dressait tout à coup hors du sarcophage, et, rejetant ses bandelettes, nous apparaissait avec les couleurs et le mouvement de la vie. C'est aussi la sincérité implacable de cette traduction, pour laquelle tout est rendu sans atténuation, non point brutalement, comme l'a dit quelqu'un qui prenait la brutalité pour la force, mais loyalement et à l'aide d'une langue forgée exprès, où toutes les étrangetés, toutes les audaces, toutes les naïvetés, toutes les images du texte hébreu se moulent sous la fausse.

Écoutez Moïse parlant au peuple devant Dathan et Abiram qui ont péché contre Iahvé : « Si le sol dilate sa gueule pour les engloutir, eux et tout ce qui est à eux, et qu'ils descendent vivants au Scheöl, alors vous saurez que ces hommes ont méprisé Iahvé. » La farouche énergie de l'hébreu ne vibre-t-elle pas dans ce français ? Où trouver rien qui donne mieux le sentiment de la divinité telle que la concevaient ces nomades toujours guerroyants, que ces lignes du cantique de Moïse dans la version de M. Ledrain :

Voyez, moi, je suis,
Et il n'y a point d'autre Elohim que moi.
Moi, je fais mourir et je fais vivre,
Je déchire et je guéris.
Et nul ne s'échappe de ma main,
Et je dirai : Vive moi pour jamais !
Lorsque j'aiguise l'éclair de mon glaive,
Et que mon bras le saisit pour le jugement,
Alors je fais éclater ma vengeance sur ceux qui [me pressent,
Et à mes ennemis je donne la rétribution.
Alors, j'enivre mes flèches de sang,
Et mon glaive dévore la chair;
C'est le sang des percés et des captifs,
C'est la tête chevelue de l'ennemi.

Ces beautés, nous les rencontrons à jet continu, pour ainsi dire, dans le cinquième volume, avec les deux prophètes Isaïe et Jérémie. Non pas que le traducteur y soit plus particulièrement pittoresque et vigoureux; il se montre d'un bout à l'autre égal à lui-même; mais la manière prophétique est faite de violences, d'images et d'élans, et M. Ledrain y a de quoi y déployer, avec sa merveilleuse intelligence de l'allure générale et des nuances du texte, les ressources de sa langue si souple et si ferme à la fois.

Quelques mots de préface ouvrent du premier coup les horizons, comme un rideau levé par une main preste découvre les décors d'une scène admirable et sont comme les placages d'accord avant le concert, où les musiciens et les auditeurs se donnent le *la*. Le prophète, dit M. Ledrain, était la conscience et la voix d'Israël. « En lui vivait toujours en éveil le sentiment de la destinée et des devoirs de la race. Chaque fois que le peuple semblait s'écarter de la route assignée, le prophète élevait la voix. Qu'il s'agît de politique intérieure, d'alliances, de morale, de dogme, il avertissait Israël quand celui-ci s'engageait par un mauvais sentier... Ces poètes hébreux, s'inspirant toujours des événements et seulevés par eux, ont fait de la poésie vivante... De leurs lèvres, sans qu'ils l'aient voulu, sans aucune prétention à l'art d'écrire, — sans rien de ce qui marque les époques de décadence littéraire, — les mots merveilleux jaillissent, parce qu'ils sont incapables de les contenir, parce qu'ils souffrent devant la douleur du lion, qu'ils s'indignent de ses déportements, ou qu'une vision terrible ou douce passe devant leurs yeux. Poètes de génie, inconscients, emportés et roulés par le torrent, ils ont écrit, ne pouvant faire autrement. On n'est grand, classé en dehors du vulgaire troupeau des hommes de lettres, qu'à cette condition. »

Et lui-même, emporté au delà du sujet par l'élan de sa pensée qui, du passé étudié, fouillé, compris, su ou reproduit, bondit irrésistiblement au présent, le poète-interprète ajoute : « Les nabis (prophètes) restent la parure et la force du vieil Israël. Ce qui sauvè celui-ci et l'empêche de se laisser totalement conduire par les appétits matériels, c'est, en réalité, la pensée ancienne de ses prophètes. Misérable, traqué à travers les nations, plein de fureur et de menaces, maudissant le genre humain, desséché par la haine, abaissé par le négoce, en proie à la frénésie du jeu, le vieux peuple a gardé, malgré tout, en dedans de lui, je ne sais quelle flamme vacillante, mais immortelle. Le charbon d'Isaïe n'a cessé de brûler en son cœur et d'envoyer au monde son parfum. Famille dangereuse et charmante; occupée de vils intérêts, sans toutefois renoncer à l'idéal; produisant des artistes et des marchands; les pieds et les mains dans la boue, mais la tête dans le bleu du ciel, Israël doit le meilleur de lui-même aux grands poètes de sa race, qui furent en même temps des consciences fermes. »

Quand on a lu cette belle page, on en sait plus sur le caractère et les destinées des Juifs qu'après avoir compulsé vingt volumes de polémique pour ou contre le sémitisme. Nous nous permettrons seulement d'ajouter ce qui saute à l'esprit de tout le monde, c'est que le prophétisme semble bien tari dans sa source, que les nabis sont loin et qu'il

© 2007 Lyon — Editions « Les marionnettes du temps » — http://editions.arlequin.fr

n'en naît plus, qu'enfin l'influence des consciences fausses et des cœurs épris du devoir ressemble à ces cercles concentriques produits par une pierre tombant dans l'eau, qui plus ils sont étendus, plus ils deviennent faibles.

Nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer en passant combien de ces traits de nature — prophétisme à part — conviennent à nos voisins les Anglais. On a soutenu dans de gros livres que la race anglo-saxonne descendait d'une des tribus d'Israël. La filiation semble difficile à prouver ; mais les derniers coups de pinceau dont M. Ledrain peint l'Hébreu sont justement ceux qui compléteraient le portrait du *Britisher*.

Pour revenir aux qualités de la traduction, on ne peut mieux les faire comprendre qu'en comparant la version de M. Ledrain à celles qui l'ont précédée. Ce serait un travail curieux et plein d'intérêt ; il faudrait y comprendre la version des Septante et la Vulgate même, d'une poésie si concentrée pourtant ; on y joindrait la *Bible allemande*, celle de Wycliff, et les deux versions anglaises autorisées. Malheureusement, en ce temps de vacances, dans une maisonnette isolée entre l'Océan qui bat le pied et les sables couverts de pins qui l'enveloppent par derrière, les éléments nous manquent, et nous devons laisser à nos lecteurs le soin de faire, chacun pour soi et dans la mesure qui lui conviendra, cet intéressant parallèle. Nous trouvons cependant dans un journal qui nous a suivi jusqu'en ce pays perdu (*l'Art moderne*, de Bruxelles ; 28 juillet) une partie de la besogne faite, et nous en profitons. C'est la comparaison d'un paysage d'Isaïe dans la version Ledrain et dans la version Le Maistre de Sacy. Voici la première :

Parce qu'elles sont hautaines, les filles de Çion,
qu'elles vont la gorge tendue,
et jetant des regards effrontés,
dans leur marche à petits pas frappant la terre ·
et faisant sonner les chaînettes de leurs pieds,
à cause de cela le Seigneur rendra leur tête chauve,
et Iahvé découvrira leur nudité.
En ce jour-là le Seigneur enlèvera la parure,
les anneaux, les petits soleils et les petites lunes,
les pendants d'oreilles, les bracelets et les voiles,
les diadèmes, les chaînettes du pied et les ceintures,
les boîtes de parfums et les amulettes,
les anneaux des doigts et les anneaux du nez,
les habits de fêtes et les tuniques,
les manteaux et les sacs,
les miroirs et les chemises fines,
les turbans et les couvre-chefs.
Au lieu d'aromates, il y aura de la pourriture ;

au lieu de ceinture, une corde ;
au lieu de boucles tournées, la calvitie ;
au lieu de la bande couvrant le sein, un cilice ;
une cicatrice de brûlure au lieu de la beauté !

Lisons maintenant l'arrangement de Le Maistre de Sacy :

Parce que les filles de Sion se sont élevées, qu'elles ont marché la tête haute en faisant des signes des yeux et des gestes des mains, qu'elles ont mesuré tous leurs pas et étudié toutes leurs démarches,

Le Seigneur rendra chauve la tête des filles de Sion, et il fera tomber tous leurs cheveux.

En ce jour-là le Seigneur leur ôtera leurs chaussures magnifiques, leurs croissants d'or,

Leurs colliers, leurs filets de perles, leurs bracelets, leurs coiffes,

Leurs rubans de cheveux, leurs jarretières, leurs chaînes d'or, leurs boîtes de parfums, leurs pendants d'oreilles,

Leurs bagues, leurs pierreries qui leur pendent sur le front,

Leurs robes magnifiques, leurs écharpes, leurs beaux linges, leurs poinçons de diamants,

Leurs miroirs, leurs chemises de grand prix, leurs bandeaux et leurs habillements légers qu'elles portent en été ;

Et leur parfum sera changé en puanteur, leur ceinture d'or en une corde, leurs cheveux frisés en une tête nue et sans cheveux, et leurs riches corps de jupe en un cilice.

Où est le sincère et hautain sentiment de l'art ? Où la recherche mensongère d'une fausse élégance ? Faire la réponse serait injurieux pour le lecteur.

Le volume se termine par les cinq chants de deuil sur la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor, l'an 588, que l'on connaît sous le nom de *Lamentations de Jérémie*. Lamentations, à coup sûr ; mais M. Ledrain nous déclare en note que ces morceaux, d'esprit prophétique et composés à une certaine distance de l'événement, ne sauraient guère être attribués à Jérémie. D'où qu'ils viennent, ils exhalent avec une singulière force les gémissements d'Israël humilié :

Moi, je suis l'homme qu'a éprouvé le mal
sous le bâton de sa fureur.
. . . . . .
Il a vieilli ma chair et ma peau,
et broyé mes os.
. . . . . .
Dans les lieux sombres il m'a installé,
comme les morts anciens.

Il a fait autour de moi une cloison
pour que je ne puisse sortir ;
Il m'a chargé de chaînes d'airain.
Même quand je crie et implore, il repousse ma prière ;
avec des pierres de taille il ferme mes chemins
et comble mes sentiers.

Un ours en embuscade, voilà ce qu'il est pour moi,
un lion dans ses cachettes.
Me tirant de mon chemin, il m'a mis en pièces.
De moi il a fait une désolation.
Il a tendu son arc,
moi-même servant de but à la flèche.

© 2007 Lyon — Éditions « Les marronniers du temps » — http://editions.arbre-gallimard.fr

Il a dans mes reins enfoncé
les fils de son carquois.
Je suis la risée des nations,
et leur objet de chanson tout le jour.
Il m'a rassasié d'amertumes
et enivré d'absinthe.

A mes dents il a fait mordre les cailloux,
et m'a chargé de cendres,
tellement que mon âme a ignoré la prospérité
et que j'ai oublié le bonheur.
« Elle est perdue, ma force, ai-je dit,
et mon espérance en Iahvé.

Nous arrêterons là nos citations, satisfait d'avoir signalé une fois de plus cette œuvre gigantesque de persévérance, de savoir et d'art, dans laquelle M. Ledrain ouvre à tous les sources hébraïques, sans les clarifier à travers le filtre d'un prétendu bon goût, sans en ralentir le flot torrentiel par les digues d'un hypocrite respect et d'une impuissante modération, sans en modifier la teinte et les reflets, sans en corriger la saveur en les canalisant au service de telle ou telle doctrine, comme on détourne un fleuve pour faire marcher un moulin.

Il est arrivé presque à moitié de sa formidable tâche. Dans le volume prochain, il nous donnera les autres prophètes, le grand Ezéchiel, et les petits Osée, Joël, Amos, Abdias, Michée, Natum. Habacuc, Sophonie, Aggée, Zacharie, Malachie. Les tomes VII et VIII contiendront les œuvres morales et lyriques, c'est-à-dire la fin de l'Ancien Testament, depuis les *Proverbes* jusqu'à *Job*, que M. Ledrain place à la fin de la série, et à propos duquel, ainsi que du *Cantique des cantiques*, il sera piquant de se reporter aux travaux de M. Renan. Les deux volumes suivant seront consacrés au Nouveau Testament. Le onzième enfin commencera et illuminera l'ensemble de l'œuvre par une étude critique où l'on peut s'attendre à des vues originales et fortement entourées de preuves; mais où l'on trouvera toujours les raisons qui ont décidé l'auteur dans les cas douteux, et le jugement d'ensemble qui se dégage pour lui de cette longue étude des jugements littéraires, juridiques et religieux du peuple juif. Alors seulement on pourra pleinement apprécier jusqu'où M. Ledrain pousse l'amour du vrai, l'audace de l'impartialité.

*
* *

Et maintenant *paulo minora canamus!*

Les cinq Académies de l'Institut de France viennent d'être autorisées, par décrets, à accepter les legs que leur a faits M. Joseph Saintous pour la fondation de prix annuels, de 1,000 francs chacun, à décerner sous son nom. Chaque Académie a la faculté de proposer tel sujet de prix qui lui conviendra.

A l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le concours du prix Bordin (Étude sur les sources qui ont servi à Tacite pour écrire les Annales et les Histoires) est ajourné à un an. Le dépôt des mémoires devra être effectué au secrétariat de l'Institut avant le 1er janvier 1891.

A l'Académie des sciences morales et politiques, le concours du prix Andéoud est destiné, aux termes de la fondation, à encourager les études, les travaux et les services relatifs à l'amélioration du sort des classes ouvrières et au soulagement des pauvres, soit par des lois ou des actes administratifs, soit par l'initiative privée, et le progrès de toutes les sciences.

L'Académie vient de décerner pour la première fois ce prix. Sur les ouvrages envoyés au concours, elle en a récompensé six; elle a accordé des mentions honorables à M. Crouzel, docteur en droit (*Étude historique, économique et juridique sur les coalitions et les grèves dans l'industrie. — La participation des ouvriers aux bénéfices de l'entreprise*), et à M. A. Trombert, pour sa traduction de l'allemand d'un ouvrage de M. V. Bohmert sur la participation aux bénéfices.

En outre, quatre médailles d'or d'un type unique ont été attribuées : 1° à M. Hippolyte Maze, sénateur (ouvrages sur le paupérisme, la prévoyance et la mutualité); 2° à M. Eugène Rostand (*les Questions d'économie sociale dans une grande ville*); 3° à M. René Lavallée (*les Classes ouvrières en Europe*); 4° à la Société internationale des études pratiques d'économie sociale, fondée par M. Leplay, pour l'ensemble des publications faites par cette société.

L'Académie a décerné également, sans indiquer d'ordre de mérite, sept médailles d'or à des œuvres ou à des établissements qui ne s'étaient pas fait inscrire au concours :

A la Société philanthropique, président le prince d'Arenberg;

A la Société mulhousienne des cités ouvrières, M. Jean Dollfus, fondateur; président actuel, M. Ernest Engel;

A la Compagnie des mines d'Anzin;

A la blanchisserie et teinturerie de Thaon;

A la maison Baille-Lemaire;

A l'ancienne maison Leclaire;

A la maison du Bon-Marché.

La même Académie propose pour le prix Doniol, d'une valeur de 2,000 francs, à décerner en 1892, le sujet de concours suivant :

« Faire l'histoire du droit des neutres et de son introduction dans la législation moderne de l'Europe. »

***

Le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts vient de donner les missions suivantes :

M. Bougenot, archiviste paléographe, est chargé d'une mission en Autriche, à l'effet d'étudier les chroniques du moyen âge, intéressant la France, qui sont conservées à la Bibliothèque impériale de Vienne, et de rechercher les lettres missives et les actes de François Ier qui se trouvent en originaux ou en copies à la Bibliothèque et aux archives de cette ville.

M. de Coubertin, secrétaire général du comité pour la propagation des exercices physiques dans l'éducation, est chargé d'une mission aux États-Unis et au Canada, à l'effet d'y visiter les Universités et les collèges, et d'y étudier l'organisation et le fonctionnement des associations athlétiques formées par les jeunes gens de ces deux pays.

M. Hart, drogman de l'ambassade de France à Constantinople, est chargé d'une mission en Asie Mineure, à l'effet d'étudier les monuments datant de l'époque des Seldjoucides, et de rechercher les manuscrits orientaux relatifs à l'histoire de cette dynastie.

M. Bourgeois, professeur à la Faculté des lettres de Lyon, est chargé d'une mission en Italie, à l'effet de rechercher à la Bibliothèque de Naples, au palais San Severino, la collection des papiers d'Alberoni et d'en dresser l'inventaire.

M. Jacques de Morgan, ingénieur civil des mines, est chargé d'une mission en Asie, à l'effet d'explorer les régions qui s'étendent entre le sud de la mer Caspienne, l'Arménie, le golfe d'Alexandrette et l'Anti-Taurus.

M. Candelier est chargé d'une mission en Colombie, à l'effet d'y poursuivre des recherches ethnographiques et d'y recueillir des collections destinées à l'État.

M. de Nolhac, maître de conférences à l'École des hautes études, attaché au musée de Versailles, a été chargé par le ministre de l'instruction publique d'aller faire, dans les bibliothèques publiques et privées de l'Italie, des recherches sur Plutarque et sur les origines de l'humanisme.

B.-H. G.

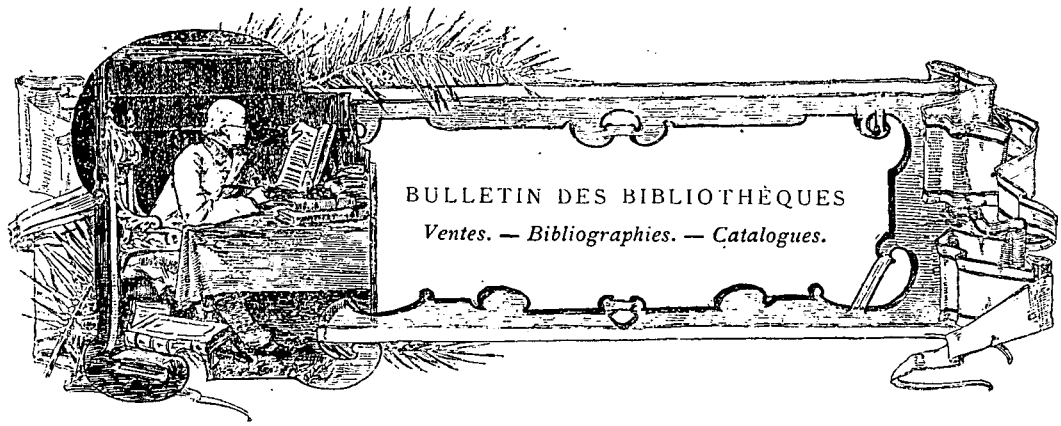

FRANCE

Un ancien règlement de la bibliothèque Sainte-Geneviève. — Nous empruntons à la *bibliothèque des Chartes*, mai-juin 1889, l'analyse suivante que donne M. Ch. Rohler d'un règlement tiré d'un ancien *Liber ordinis*[1] de l'abbaye de Sainte-Geneviève à Paris, où sont déterminées les fonctions du bibliothécaire (*armarius*) de cette abbaye, au commencement du XIIIe siècle, et dont il publie le texte latin original :

« Remarquons d'abord, dit M. Ch. Kohler, que les fonctions du bibliothécaire étaient plus variées qu'elles ne le sont aujourd'hui. En dehors de la conservation des volumes, il avait à en surveiller la confection, qui consistait dans le découpage et le polissage du parchemin, la copie et la reliure, toutes choses qui étaient faites dans l'intérieur de l'abbaye, et généralement par des frères génovéfains. C'était à lui qu'incombait en outre le soin de régler quotidiennement les offices liturgiques.

« Son rôle, en ce qui touche la conservation des volumes, est fixé de la façon suivante :

« Tous les volumes doivent être catalogués.

1. Bibliothèque Sainte-Geneviève, ms. E. l. 4°, 11, fol. 27-30.

Deux ou trois fois par an, ils seront examinés un à un pour voir s'ils n'ont pas subi quelque détérioration. Les armoires destinées à les recevoir seront tendues d'étoffes, de façon à les préserver de l'humidité. L'ordre par matières sera observé dans l'arrangement sur les rayons. Aucun volume ne sera prêté au dehors sans qu'il soit perçu sur l'emprunteur un gage qui, pour les inconnus, devra être équivalent à la valeur du manuscrit. Les livres précieux ne seront pas prêtés sans une autorisation spéciale de l'abbé. Il sera tenu un registre de prêt. Les livres d'un usage journalier, ainsi que ceux qui servent plus spécialement à l'instruction et à l'édification des frères, seront placés hors des armoires, à la disposition de tous. Les autres ne seront sortis des armoires que sur une demande spéciale; le prêt, bien que fait à l'intérieur de l'abbaye, sera inscrit sur un registre; l'emprunteur devra garder soigneusement le volume, ne pas le prêter, ni le laisser traîner, et le rapporter lui-même au bibliothécaire.

« Dans la confection des livres, l'intervention du bibliothécaire est obligatoire, même pour les plus petits détails. Aucune écriture, qu'il s'agisse de livres ou de pièces détachées, ne doit se faire ni à l'intérieur de l'abbaye, ni à l'extérieur pour l'abbaye sans qu'il en ait donné l'ordre. C'est lui qui embauche des copistes au dehors, lorsque le nombre des frères sachant copier est insuffisant. Il doit fournir aux copistes tout ce qu'il faut pour écrire et leur défendre de se servir de matériaux autres que ceux fournis par lui, ou d'écrire autre chose que ce qui leur a été ordonné. Les copies doivent se faire sous sa direction, à l'intérieur de l'abbaye, dans des locaux aménagés de façon que les travailleurs ne soient troublés par aucun bruit. A ceux-ci, il est enjoint d'observer le plus complet silence et de ne point aller vaguer sans motif en dehors du local. Seuls, l'abbé, le prieur, le sous-prieur et le bibliothécaire peuvent entrer dans leur salle de travail. Enfin, comme nous l'avons dit, le découpage et le polissage du parchemin, ainsi que la reliure des volumes, doivent être exécutés sous la surveillance du bibliothécaire.

« La troisième partie des fonctions du bibliothécaire consiste dans la direction des offices liturgiques. Non seulement ce fonctionnaire doit veiller à ce que ces offices aient lieu suivant l'ordre canonique, mais encore il est chargé de reprendre les frères qui font des fautes en chantant ou en lisant, et, pour s'acquitter aisément de cette tâche, il est tenu de savoir par cœur tous les offices. Il lui est ordonné de prendre toutes les précautions nécessaires pour que les livres liturgiques soient rédigés avec une grande clarté et une parfaite correction, de manière que les officiants ne risquent pas d'être induits en erreur. Pour l'exécution des chants religieux, ses attributions semblent se confondre avec celles du préchantre. — Le règlement de l'abbaye de Saint-Victor[1], à Paris, présente la plus grande analogie avec celui-ci. »

Bibliothèque de l'Académie nationale de musique. — La bibliothèque et le musée de l'Opéra, qui avaient été fermés pour cause de vacances, sont rouverts au public depuis le 16 août.

Antiquité de l'imprimerie de Provins. — M. Henri Stein a découvert deux petits livrets gothiques, conservés sous la cote A. 2164 dans la bibliothèque d'Auxerre, qui tendent à prouver que les premiers imprimeurs de Provins n'ont pas été, comme on le croyait jusqu'ici, Guillaume Tavernier, l'imprimeur de la *Règle des marchans* (1496) et la veuve Jean Trumeau, dont on ne connaissait d'ailleurs qu'un volume : *Cura clericalis* (1521) à l'état d'exemplaire unique. M. Henri Stein signale pour la première fois, de la même officine, un volume rarissime, qui est une réimpression d'un ouvrage du célèbre Josse Bade d'Assche.

On lit au folio 1 recto :

CARMEN LUGUBRE
PHILIPPI BEROALDI DE DOMINICE PASSIONIS DIE. EIUSDEM PENES SIVE CANTICUM DE LAUDIBUS DIVE VIRGINIS ET VIRI PRUDENTIS OFFICIA : AB ASCENSIO DILUCIDE EXPLANATA.

Au-dessus, un bois représente la *Salutation angélique*. La suscription, folio 15 verso :

Imprime à Prouins
Par la Ueufue Jehan
Trumeau. *Z* Guillaume
Trumeau. Libraire demourāt a Lhôme Sauluaige. Pres le Pont au
Poysson. M.CCCCC.XXVI.

est, comme le dit M. Henri Stein, particulièrement intéressante, car elle nous donne la preuve que la veuve Trumeau exerçait encore en 1526, associée à son fils Guillaume.

Mais la veuve Trumeau ne faisait, elle-même, que continuer la profession de son mari, que l'on

1. Voyez Franklin, *les Anciennes bibliothèques de Paris*, t. I, pp. 150-151. — L. Delisle, *le Cabinet des manuscrits*, t. II, p. 225.

connaissait jusqu'ici seulement comme libraire, mais qui était aussi réellement imprimeur. En effet, on trouve dans un recueil factice de la librairie d'Auxerre deux livrets gothiques dont voici la description d'après M. Stein :

I. *Les sept pseaulmes en fran | çois Nouellemēt. Imprimees A provins*, in-8° gothique, 12 feuilles, 26 lignes à la page, avec gravure sur bois représentant David agenouillé, avec sa harpe à côté de lui, et entouré d'anges et de séraphins; au bas on lit : *Spes mea Deus;* le même bois est répété au verso, avec la légende : *le Roy David.* — Filets rouges en bordure. — Les feuillets sont signés au premier : A. II; au deuxième, A. III; au sixième, B. I; au septième, B. II; au huitième, B. III; cette signature est placée dans l'intervalle du double encadrement rouge.

Cette plaquette, comprenant les litanies des saints, les dix commandements, etc., débute ainsi :

Domine ne in furore tuo
Sire en ta fureur ne me
argure et en ton ire ne me
corrige. Miserere mei.

. . . . . .

et se termine, au recto du dernier feuillet, par ces trois lignes :

Cy finissent. les sept pseaulmes en fran çois translatees au plus pres du latin Et ont este nouvellement Imprimes a provins.

Au verso du même feuillet se voit une nouvelle gravure sur bois représentant le Messie annonçant l'Évangile; le Père et le Fils, ayant tous deux le nimbe crucifère, sont entourés des élus debout à gauche, et des damnés à genoux avec le diable, à droite. Une banderole, partant de la main droite du Père, porte ces mots : *Hic est filius meus dilectus;* une autre, partant de la main droite du Fils, porte : *Exivi a patre et veni in mundum.*

II. *Les vigiles des mors | En françois*, in-8° gothique, 6 feuilles, 32 lignes à la page, avec gravure sur bois. — Les feuillets sont signés au deuxième : A. II, et au troisième, A. III.

Sur le titre est reproduit un fragment de Danse des morts, avec la légende : *Spes mea Deus*, et de chaque côté l'on voit des fleurons divers à fleurs et à animaux.

Au verso du titre on lit :

Sensuiuēt les vigilles des tres-
passes trālatees du latin en frācoys.

La suscription est :

Cy finissent les vigilles des tres-passez translatees du latin en francoys. Imprimees a prouīs par. Jehan trumeau Libraire demourant sur le pont au poysson.

La similitude des caractères employés et du filigrane du papier prouvent, sans qu'il soit possible d'en douter, que les deux plaquettes sortent de la même officine. Mais elles ne sont pas datées et si l'on peut affirmer qu'elles ont été imprimées avant 1500, on ne saurait décider si elles sont antérieures à 1496, date du premier livre connu imprimé par Guillaume Tavernier. Cependant comme on trouve Jean Trumeau, libraire à Provins, dès le milieu du XVe siècle, la probabilité est fort en faveur de cette hypothèse, qui, si elle venait à être prouvée, pourrait faire monter de quelques places la ville de Provins dans la liste chronologique des villes de France, qui ont possédé les premières des imprimeurs, où elle occupe jusqu'ici le vingt-huitième rang. A ce propos, M. Henri Stein, dans la remarquable étude que nous venons d'analyser (*Recherches sur les débuts de l'imprimerie à Provins;* bibliothèque de l'École des chartes, mai-juin 1889, p. 218), veut bien rappeler que le dernier tableau chronologique de l'établissement de l'imprimerie dans les différentes villes de France qui ait été publié a paru dans *le Livre*, en décembre 1884, p. 397.

Nous lisons dans le *Journal des savants* (juillet) : *Manuscrits relatifs à l'histoire de France, conservés dans la bibliothèque de sir Thomas Phillips à Cheltenham*; notices par M. Omont, — Paris, Picard, 1889, 71 p. in-8°.

Les manuscrits que sir Thomas Phillips avait, pendant soixante ans, entassés dans sa célèbre bibliothèque, étaient, en 1886, au nombre de 35,316. Il n'y avait, dans aucun lieu du monde, un tel trésor en la possession d'un particulier. Ces manuscrits ayant, après la mort de sir Thomas Phillips, a été mis en vente, la Prusse, la Belgique, la Hollande en ont acquis un assez grand nombre. La France ne sera-t-elle pas également curieuse de recouvrer ceux dont l'ont dépouillée, en divers temps, des mains coupables, et qui lui sont offerts aujourd'hui par l'héritier du grand collectionneur? Voici le catalogue, dressé par M. Omont, des volumes qui contiennent des pièces relatives à la France. Elles sont nombreuses, et il y en a de toute date. Beaucoup de nos provinces, de nos villes, se sont laissé ravir, surtout dans le dernier siècle,

les plus précieux monuments de leur histoire; ils ne sont pas perdus, M. Omont les en informe, ils sont à Cheltenham. Qu'elles s'emploient à se les faire restituer.

ÉTRANGER

Angleterre. — *Une vacance au British Museum.* — On annonce que le conservateur du département des imprimés, au British Museum, M. Bullen, va prendre sa retraite.

États-Unis. — Nous avons reçu le dix-septième rapport annuel publié par le conseil, directeur de la bibliothèque publique de Chicago. Cet établissement est en pleine prospérité. Il contient 149,166 volumes, dont 10,255 sont des acquisitions faites durant l'année. Il a été visité par 117,810 lecteurs et a donné en lecture, soit à l'intérieur, soit au dehors 1,114,964 ouvrages.

Grèce. — *Le manuscrit de Saint-Jean de Paturos.* — La Société philologique athénienne connue sous le nom de « Parnasse » a résolu de publier le catalogue des manuscrits conservés au monastère de Saint-Jean, à Paturos, dressé depuis longtemps déjà par M. J. Sakellion, conservateur des manuscrits à la bibliothèque national d'Athènes. Le volume paraîtra à la fin de l'année.

Russie. — *La Bibliothèque impériale à Saint-Pétersbourg.* — Un correspondant de *the Library Journal,* de New-York, nous expose, dans le numéro de juillet de ce journal, ses doléances à propos des déceptions éprouvées par lui dans les grandes bibliothèques de Berlin et de Saint-Pétersbourg. La lettre est amusante, avec ses exagérations humoristiques et son ton d'amour-propre national. « J'ai, dit le correspondant, une fois passé une demi-heure dans la bibliothèque de Berlin. Je ne vis aucun livre; je reconnus qu'il n'y fallait pas songer sans un certificat d'un professeur de l'Université, du ministre américain ou de quelque autre personne ne sachant rien du tout sur mon compte. Il eût été plus simple de se diriger vers l'autre extrémité de l'édifice, — le palais, — et de prier l'aimable empereur Guillaume Ier de se porter garant. Je me contentai donc d'admirer le savoir dont témoignaient cinq fantaisistes balafres sur la joue d'un étudiant qui entrait, de faire demi-tour et de contempler trois autres balafres sur son autre joue, et de m'éloigner, me demandant seulement si la bibliothèque possédait des instruments aussi vulgaires qu'un plumeau à épousseter et une brosse à frotter. Je pensais que je trouverais assez de livres à Saint-Pétersbourg.

« Il y a quantité de livres, — environ vingt milles de rayons en longueur et un million et demi de livres, sans compter les manuscrits, — dans la Bibliothèque impériale publique. Ils sont si nombreux qu'ils ont absolument débordé les bibliothécaires et les lecteurs. Les bibliothécaires sont extrêmement obligeants; mais le système dans son ensemble est si radicalement défectueux que les efforts individuels ne peuvent avoir grand effet. Il y a de 300 à 400 lecteurs par jour, en moyenne, — 120,000 par an; — et ce nombre s'accroît si rapidement qu'il faudra bientôt agrandir de nouveau la salle de lecture. Il y a un bon nombre de besoins criants; mais le réel besoin, le besoin qui crie le plus haut, qui hurle, c'est celui d'un catalogue. Pour l'instant, il n'y en a, pratiquement, pas du tout. La manière de procéder est la suivante : à la porte d'entrée, le soldat, qui prend votre manteau et vos chaussures, vous donne une feuille de papier sur laquelle il note le numéro du porte-manteau qui vous est assigné. Vous ne serez autorisé à réclamer vos vêtements et à sortir de l'édifice que si le papier porte l'estampille indiquant que vous avez rendu tous les livres. Sur ce papier, vous écrivez votre nom et le numéro de votre carte. Cette carte, disons-le en passant, vous est remise contre votre signature et votre adresse, sans avoir à en appeler aux professeurs, ministres plénipotentiaires et autres potentats. En cela, la bibliothèque de Saint-Pétersbourg a décidément l'avantage sur celle de Berlin. Sur votre papier, le fonctionnaire de service au bureau écrit les titres de tous les livres communiqués, après que vous les avez reçus. Après que vous les avez reçus! C'est là que gît l'enclouure. Au haut du grand escalier, en dehors de la salle de lecture, sur le palier, se trouvent quelques pupitres pourvus de quelques catalogues d'après des divisions comme : littérature russe, littérature étrangère, dictionnaires, et un petit nombre d'autres semblables. Comme il est nécessaire de parcourir l'alphabet plusieurs fois, dans certains de ces feuillets, pour s'assurer qu'on n'a pas passé le livre qu'on désire, la recherche est parfois assez longue, et à certaines époques et à certaines heures il y a plus d'aspirants aux catalogues que de catalogues mêmes. Si vous trouvez votre livre, vous en écrivez le titre, l'auteur, la date, le numéro lorsqu'il est donné, etc., sur une petite fiche de papier, en y ajoutant le numéro de votre carte et la date de la demande. Si vous ne le trouvez pas, et que

vous soyez assez au courant pour les demander, vous pouvez obtenir une autre série de feuillets qui sont communiqués au bureau sur demande spéciale. Ils consistent en deux listes annuelles d'acquisitions d'ouvrages étrangers (1856-1857), et en des listes semestrielles commençant en 1863 et finissant, non sans quelques irrégularités et lacunes, au n° 19 qui contient les acquisitions pour 1882-1883. Après cette date, il n'y a plus rien.

« Quand vos fiches sont prêtes, vous les glissez dans l'ouverture *ad hoc* du bureau des périodiques et des livres, et vous cherchez un siège aussi près que possible, ou vous vous promenez en attendant les ouvrages. Aucune femme n'est employée dans l'établissement, et il n'y a point pour vous servir de petits garçons aux figures angéliques, comme dans notre bienheureuse Bibliothèque publique de Boston. (J'ai cru parfois que ces enfants étaient des démons; mais je suis aujourd'hui fermement convaincu que ce sont des chérubins ailés.) Non. Chacun prend ses livres au bureau. Comme pas un dictionnaire, pas une encyclopédie, pas un livre de référence ne peut s'obtenir que par la filière officielle régulière, cela exige parfois pas mal de travail physique aussi bien que mental. Il faut présenter le papier reçu du portier de la salle en prenant les livres; le titre de chacun y est soigneusement noté. A mesure qu'on retourne les ouvrages, un reçu vous est délivré, soit écrit, soit imprimé et timbré.

« S'il arrive que les livres demandés soient dans la section de la salle de lecture, on les a promptement. Autrement, on ne peut les avoir qu'après trois heures, ou le lendemain matin, — *pourvu que* la demande ait été remise avant une heure : les heures de travail sont de dix heures du matin à neuf heures du soir. — S'il se trouve que le lendemain soit un dimanche ou un jour de fête, on ne peut avoir le livre, bien que la bibliothèque soit ouverte, ces jours-là, de midi à trois heures; il faut attendre le premier jour de travail ordinaire. La bibliothèque est hermétiquement fermée pendant une semaine aux vacances de Noël, le même espace de temps environ à Pâques, si je me rappelle bien, et quelques jours encore à un autre moment de l'année, quand on « fait l'inventaire ». On fait bien de n'être pas pressé à ces époques-là; mais la nature humaine est contrariante, et c'est quelquefois juste à ce moment qu'on désire le plus un livre.

« Certains ouvrages ne sont jamais communiqués aux lecteurs, — du moins dans la salle de lecture. — Aucun livre n'est jamais prêté au dehors, d'après le règlement. Nous reviendrons sur ce sujet et sur d'autres, lorsque ce qui concerne le public en général aura été exposé. En mettant à part les livres censurés, les exemplaires uniques, les ouvrages d'une nature particulière et les ouvrages en cours de publication paraissant en livraisons, lesquels sont hors de question, la section interdite comprend « les romans, les nouvelles, les ouvrages poétiques et dramatiques dans une langue vivante quelconque ». Les journaux quotidiens et les revues mensuelles sont néanmoins mis à la disposition du public, — celles-ci dans des reliures mobiles, — aussitôt que reçus. Mais, bien que cette bibliothèque, comme la Bibliothèque nationale de Washington, reçoive, en vertu d'une loi, tout ce qui s'imprime en Russie, les livres ne viennent pas directement des auteurs; ils sont expédiés du bureau de la censure et restent parfois des journées et des semaines en chemin. Le chemin n'est pas long, un pâté de maisons environ. — On me dit à la Bibliothèque que ces retards venaient uniquement de ce que les censeurs laissent s'accumuler les ouvrages en tas commodes à transporter. Lorsqu'on me donna ce renseignement, j'avais demandé le dernier numéro d'un périodique de Moscou, et l'on m'en apportait un vieux de deux mois. Pour les livres étrangers, l'opération est plus longue, naturellement, comme partout. Il faut donner le temps de faire le choix, de faire la commande, etc. Et je suppose que les relieurs ont à peu près le même effet sur tous les points de notre planète; de sorte qu'il est inutile de parler de cette attristante question comme d'un trait particulier à l'institution dont je m'occupe. On s'est plaint récemment que, sur les 82,649 roubles alloués annuellement pour la Bibliothèque, 16,000 seulement sont dépensés en livres; encore les manuscrits absorbent-ils la plus grande partie de cette somme; ce qui ne laisse pas grand'chose pour l'acquisition des ouvrages nouveaux publiés à l'étranger.

« Les romans sont interdits, — probablement de peur que la salle de lecture ne soit remplie de liseurs de littérature légère, lesquels finiraient par prendre toute la place des autres. — Mais les romans se publient d'abord par fragments dans les revues mensuelles. Il en résulte que les amateurs arrivent de bonne heure, s'emparent de tous les numéros des périodiques à romans, et les lisent à loisir. Au commencement, j'essayai d'attendre que ces personnes se fatiguassent ou eussent faim, lorsqu'il y avait dans un des numéros un article sérieux que je désirais lire. C'était avant que j'eusse compris la puissance d'endurance que possèdent l'estomac et le cerveau russe.

« Un matin, à dix heures, je demandai un livre.
« Vous l'aurez après trois heures cet après-midi.
— Mais je ne veux ni rester jusque-là, ni revenir.
— Demain, alors. — Demain est un jour de fête.

— Le jour suivant. — Mais c'est maintenant que j'en ai besoin. » Nous discutâmes. Je conclus en disant : « Nous faisons cela beaucoup mieux en Amérique. — Comment ? » J'esquissai brièvement, mais vigoureusement, la conception américaine d'une bibliothèque publique gratuite, et plusieurs fonctionnaires m'écoutèrent, stupéfaits de la liberté et des façons autoritaires des lecteurs. Je m'assis pour lire, et, dix minutes plus tard, le livre impossible à obtenir était discrètement déposé près de mon coude. J'étais encore tout plein de cette affaire, lorsque je rencontrai le directeur de la Bibliothèque en descendant l'escalier. J'oublie ses titres nombreux et distingués; celui du plus aimable des bibliothécaires suffira. « Puis-je vous être d'aucune utilité, aujourd'hui? me demanda-t-il en s'arrêtant pour une poignée de mains. — Oui, s'il vous plaît de dire à tout le monde ici de me donner tout ce dont j'ai besoin, et, quand j'en ai besoin, sans attendre l'après-midi ou le lendemain. — Mais aucune bibliothèque ne peut faire cela. » Alors je le favorisai, lui aussi, d'une brève esquisse américaine, où était compris le petit garçon qui doit vous mettre dans les mains le volume le plus caché au bout de dix minutes au plus. « Des petits garçons! fit-il, béant; ils doivent faire un affreux gâchis. — Pas du tout; et l'avantage d'avoir des enfants commissionnaires, c'est qu'ils sont censés avoir des ailes aux talons. Et s'ils n'en ont pas, on peut mieux les gronder qu'on ne gronderait un garçon de plus forte taille. — Mais nous avons si peu de lecteurs qu'on ne saurait servir promptement. — J'aurais fait le raisonnement diamétralement opposé », répliquai-je. L'aimable directeur admit que je paraissais raisonnable, en somme, et donna des ordres. Un des premiers résultats qu'ils eurent fut qu'un employé de la salle de lecture me conseilla de prendre mes renseignements pour mon travail du jour sur le rayon même, au rez-de-chaussée, au lieu de perdre vingt minutes ou une demi-heure à me faire monter les gros volumes. Je profitai avec joie de ce privilège sous les yeux du sous-bibliothécaire chargé de ce département; mais un jour il m'arriva de rencontrer le bibliothécaire en chef, lequel, à ma stupéfaction, me traita comme un intrus. Une discussion prolongée s'ensuivit, à laquelle je mis fin en prenant la porte et en ordonnant au soldat de me conduire à « Son Excellence » le directeur. Traversant, au milieu de l'étonnement des employés au travail, les profondeurs du bâtiment, j'atteignis le sanctuaire, exposai mon cas, et revins avec l'ordre général et fort aimable de me laisser faire tout ce que je voudrais. Néanmoins, je refusai énergiquement de profiter de l'invitation que me faisait le soldat de garde de me promener seul à loisir au milieu de ces vieux et précieux volumes. Je m'en tins aux heures réglementaires, de onze heures et demie à trois heures.

« Je raconte cet incident parce qu'il exerça plus tard une influence importante sur un autre côté particulier de mes expériences dans cette bibliothèque. Comme je l'ai dit, le règlement ne permet pas d'emporter chez soi aucun livre. Cependant, si l'on connaît un bibliothécaire qui prenne les livres à son nom et s'en rende responsable, on peut en avoir en quantité et les garder à son plaisir. On peut aussi se faire communiquer les ouvrages de littérature étrangère, ce qui autrement est impossible, par le même moyen. L'été dernier, je fus obligé de consulter quelques livres étrangers. J'allai exprès pour cela à la ville. Le directeur était absent; de même le bibliothécaire en chef; un ami, sur qui je comptais, ne devait pas arriver avant cinq heures, s'il arrivait. Le seul bibliothécaire présent refusa net de me laisser voir les livres. « C'était contraire au règlement; il ne savait pas où ils étaient; ce n'était pas de son département, et les convenances lui défendaient de toucher à rien de ce qui n'était pas strictement de sa dépendance; et puis... il ignorait qui j'étais; il ne se rappelait aucun ordre spécial à mon endroit. — Ces soldats et les autres qui sont en bas et les employés de la salle de lecture me connaissent tous, disais-je. J'ai manqué mon déjeuner, et vous me demandez maintenant d'attendre trois heures et demie, jusqu'à ce que M. X. soit venu, s'il vient, de refaire ensuite mes trente verstes de chemin, et de manquer aussi mon dîner, peut-être inutilement! » Il n'était pas ému le moins du monde, mais moi, je commençais à l'être, lorsque le bibliothécaire avec lequel j'avais eu cette longue discussion à propos des livres consultés aux rayons mêmes, et qui depuis avait été d'une prévenance presque accablante, apparut dans l'escalier. Il eut vite fait de supprimer mon ennemi, qui se montrait dès lors disposé à se relâcher de sa rigueur, m'entraîna avec lui, envahit, en dépit des convenances, le département d'un collègue, et me donna tant de choses que j'avais peur de manquer mon train par trop d'attention, au lieu de le manquer par trop peu... »

Catalogues. — *Catalogues idéologiques.* — Nous recevons de M. F. Nizet, le savant attaché à la Bibliothèque royale de Bruxelles, si connu des catalographes, des *Notes bibliographiques sur les habitations ouvrières et le grisou extraites du Catalogue idéologique* qu'il prépare depuis longtemps. Tout incomplet que soit forcément ce

travail, il n'en donne pas moins de précieuses indications pour l'étude de questions qui prennent chaque jour une importance plus considérable dans nos sociétés.

« Si, comme le dit M. F. Nizet, toutes les grandes bibliothèques consentaient à faire le travail qu'il a exécuté à la Bibliothèque royale de Bruxelles, on pourrait dresser pour toutes les matières imaginables des bibliographies absolument complètes qui ne laisseraient pas une idée dans l'ombre, pas un pouce de terrain sans culture dans les champs de la pensée humaine. »

Catalogues de vente. — MM. Sotheby, Wilkinson et Hodge ont vendu à Londres, du 6 au 12 août, une importante collection de livres provenant de sources diverses, parmi lesquels on remarquait un manuscrit autographe de Burns, des livres illustrés par Cruikshank, Bervick, Roowlandson, Leech, Phiz, etc., des livres français illustrés du XVIIIe et du XIXe siècle, les *Arabian Nights* de la version Burton, un exemplaire des *Howe Virginis Mariæ* de G. Hardouyn (1534), et un autre du XVe siècle manuscrit, avec miniatures, etc.

PUBLICATIONS NOUVELLES ET ANNONCÉES
en France et à l'Étranger

FRANCE

— *Recueil de fac-similés pouvant servir à l'étude de la paléographie moderne* (XVIIe et XVIIIe siècles), publiés d'après les originaux conservés principalement aux archives du ministère des affaires étrangères, par MM. Jean Kaulek et Eugène Plantet. (1 vol. in-folio avec vingt planches en photogravure. Armand Colin et Cie, éditeurs; prix : 20 fr.)

Les études d'histoire moderne sont traitées aujourd'hui avec la même rigueur scientifique que celles qui ont l'antiquité ou le moyen âge pour objet. La connaissance des documents originaux s'impose donc à tous ceux qui veulent connaître à fond notre histoire nationale. Mais la lecture de ces documents présente des difficultés avec lesquelles il est bon de se familiariser par l'étude des anciennes écritures.

Le Recueil des fac-similés que MM. Kaulek et Plantet ont choisis avec soin parmi les pièces les plus intéressantes des archives du ministère des affaires étrangères présente une excellente série d'exercices de lecture paléographique.

En même temps, les pièces reproduites avec une admirable fidélité offrent généralement, qu'elles soient déjà connues ou inédites, un haut intérêt historique.

Pour chacune d'elles, les auteurs donnent une transcription du texte et l'accompagnent, lorsqu'il en est besoin, de notes et d'éclaircissements fort sobres sur les signataires des lettres ou leurs correspondants, souverains, ministres, diplomates, personnages ayant joué, au cours des deux derniers siècles, un rôle dans l'histoire de notre pays.

— Les *Reliques scientifiques* d'Arsène Darmesteter paraissent, non chez l'éditeur Delagrave, mais chez Léopold Cerf, rue Médicis, 13. Les deux volumes qui les composent seront mis en vente avant la fin de l'année. Le prix de souscription est de 30 francs.

— *Un manuel nautique international.* — Notre collègue et ami M. Alfred Legrand vient de publier un livre destiné à rendre de grands services aux marins de France et d'Angleterre. C'est un *Manuel français-anglais de termes et locutions de marine à l'usage des candidats à l'École navale, des élèves de cette école et des officiers de la flotte* (Paris, Librairie européenne de Baudry, 3, quai Voltaire; 1 vol. in-8°). Ce petit volume, juste assez complet pour ne l'être pas trop, a une utilité pédagogique que nous n'avons pas à faire ressortir ici; mais il va plus loin et constitue un excellent moment que pourront toujours consulter avec fruit les marins de deux nations dans les fréquents rapports qu'ils ont à entretenir les uns avec les autres dans toutes les mers où flottent le pavillon de la France et celui du Royaume-Uni.

— *Le Poème*, cette publication mensuelle en vers, audacieusement entreprise par M. Victor Barrucand, en était, au mois d'août, à son 4e fascicule (Maurice Dreyfous, éditeur). Cette fois le

poème est intitulé *Triomphe :* c'est le triomphe de l'homme par le travail.

— Le *deuxième supplément* du *Grand Dictionnaire universel* de Pierre Larousse avance rapidement; le 39e fascicule vient de paraître.

Cet important ouvrage est le véritable Dictionnaire des contemporains. On trouve dans le dernier fascicule la biographie de Lisbonne, Lissagaray, Littré, Lockroy, Louis II de Bavière, Loyson (père Hyacinthe), sir Morel Mackensie, Mac-Mahon, Madier de Montjau, de Mahy, etc.

C'est la seule Encyclopédie qui donne jusqu'à l'heure présente les faits politiques et sociaux contemporains, français et étrangers (Ligue des patriotes, Ligue des primeveres, Madhi, Madagascar, 16 Mai, etc.).

C'est l'Enregistreur instantané des découvertes et nouveautés scientifiques et géographiques (lumière, lune, lombrics, machines à vapeur, machines électriques, machines à calculer, magnétisme, Loangoua, Loma, Lopez, Lout-chou, Maddalena, etc.).

C'est l'Analyste complet des œuvres les plus récentes dans les lettres, les sciences et les arts (Louis XV et Élisabeth de Russie (Albert Vandal), Mlle de Bressier (Albert Delpit), Mme Favart (Chivot et Duru), le Maître de forges (Georges Ohnet), Mme dé Maintenon (Geffroy), la Linguistique (Hovelacque), Maladie de la volonté, de la personnalité (Th. Ribot), etc.

— Parmi les meilleures publications scientifiques éditées cette semaine, nous relevons deux études très importantes de paléontologie végétale sur les *Calamariées* et les *Calamodendrées*, dues à M. Paul Maury, et un travail fort distingué de M. Ch. Vélain sur le *Calcaire*, dans la 193e livraison de la *Grande Encyclopédie*. — Une livraison spécimen est envoyée contre 1 franc en timbres-poste. — La 194e livraison présente un nombre considérable d'articles intéressants. Citons au hasard : *Calcul* (Mathématiques, — Pédagogie. — Astronomie, — Chimie, — Pathologie); une remarquable biographie du célèbre poète espagnol *Calderon;* une étude historique très développée sur le *Calendrier* chez tous les peuples et dans tous les temps, etc.

Dans la 195e, on trouvera un intéressant article de technologie sur le mot *Calibrage;* puis les articles *Calice* (liturgie, archéologie et botanique), *Caliche* (mines), une monographie fort complète de la *Californie*, des études sur l'empereur romain *Caligula*, sur les *Callosités* (au point de vue anatomique), et sur *Callot*, le maître graveur. — Lire enfin dans la 196e livraison, l'article sur la *Calomnie*, et sur la jurisprudence de cette matière chez les Grecs et chez les Romains. Cette livraison contient également les articles *Calorimètre* et *Calorimétrie* par M. Berthelot, l'illustre chimiste, et enfin une monographie du département du *Calvados*, avec une fort jolie carte en couleur hors texte.

— *Paris, sa vie et ses plaisirs*, par un Parisien du Pré aux Clercs, avec cinq plans et une très élégante reliure. Bien que nous soyons à l'époque des guides, en voici un qui mérite d'être particulièrement signalé. L'auteur, après avoir étudié Paris sur toutes ses faces, conduit le lecteur à l'Exposition universelle dont il fait un compte rendu clair et complet. Ce volume est un *vade-mecum* indispensable à tous les étrangers. Il sera utile aussi à beaucoup de Parisiens.

— Les sciences occultes tendent à prendre dans notre littérature une place qui trop longtemps leur a été refusée. Une collection d'œuvres hermétiques, sous la direction de M. Jules Lermina, est inaugurée aujourd'hui par un très curieux ouvrage de M. Tiffereau, *l'Or et la transmutation des métaux*, prouvant la réalité de la pierre philosophale et indiquant les moyens pratiques de réaliser le Grand Œuvre. L'éditeur Chacornac, 11, quai Saint-Michel, annonce en même temps la publication d'ouvrages tant anciens que modernes, remettant en lumière des travaux auxquels les récentes études de M. Berthelot sur l'alchimie ont rendu toute leur actualité. Le livre de M. Tiffereau est précédé d'une dissertation sur Paracelse et l'Alchimie au XVIe siècle, par M. Franck, de l'Institut, l'auteur si connu de la *Kaballe*.

— *Une histoire sans nom*, du grand écrivain Barbey d'Aurevilly, paraît à la suite de ses autres œuvres dans la *Petite Bibliothèque littéraire* d'A. Lemerre. C'est une des conceptions les plus étranges, un des livres les plus vivants et les plus originaux de ce maître dans l'art de bien dire et de vigoureusement peindre. Tout lettré et tout homme du monde se fera un devoir de posséder dans sa bibliothèque l'*Histoire sans nom*.

— *Jack*, d'Alphonse Daudet, ce livre merveilleux de style et d'une sensibilité exquise, vient de paraître chez Marpon et Flammarion.

© 2007 Lyon — Editions « les passerelles du temps » — editions.ainay@free.fr

Cent dessins de Myrbach illustrent le roman, un des joyaux de la collection Guillaume.

En publiant *Jack* en un seul beau volume à 3 fr. 50, les éditeurs ont fait un effort digne de notre grande Exposition. L'ouvrage renferme, en effet, plus de 700 pages imprimées avec la perfection qui a fait le succès de *Sapho, Tartarin*, des *Souvenirs d'un homme de lettres*, etc., publiés dans la même collection.

— Les éditeurs Tresse et Stock mettent en vente un nouveau volume de M. Gustave Nadaud intitulé *Nouvelles Chansons à dire ou à chanter*.

Outre les amateurs de monologues qui trouveront à satisfaire leur goût avec ce recueil inédit du chansonnier, tous les musiciens sont autorisés, par l'auteur, à mettre en musique et à publier toutes les chansons contenues dans ce volume, à la seule condition qu'ils verseront la somme de 25 francs, par chanson, à la Petite Caisse des Chansonniers, 16, rue Hérold, à Paris.

— Voici un volume vraiment intéressant que la librairie E. Kolb, 8, rue Saint-Joseph, vient de mettre en vente sous le titre de *Pauvre Islande!* par Victor Meignan, auteur de l'ouvrage intitulé *de Paris à Pékin par terre*, qui obtint lors de son apparition un si gros et si légitime succès. M. Victor Meignan voyage pour son plaisir, et son plaisir est de parcourir les contrées les moins fréquentées et par conséquent les plus intéressantes tant par la difficulté d'y pénétrer que par l'étrangeté des mœurs restées elles-mêmes, sans contact avec notre civilisation.

Dans le présent volume, M. Victor Meignan, nous décrit un voyage en Islande qu'il fit non comme beaucoup de touristes ou marins qui vont voir les geysers ou l'Hécla, excursions classiques, mais bien d'une façon plus complète et plus curieuse en ce sens qu'il a traversé cette île dans toute son étendue malgré les difficultés et les dangers qui s'offraient à lui chaque jour.

Grâce à Pierre Loti, qui ne connaît à présent les mers d'Islande, leurs clartés étranges, leurs attraits, leurs dangers? Mais personne ne songe à cette terre même pleine de mystère et dont l'horreur attire, à cette patrie inculte, à ces habitants rivés à leurs maigres pâturages, condamnés pendant six mois d'hiver à la solitude, à une obscurité constante et glaciale. Voilà ce que M. Victor Meignan nous décrit avec une sincérité, une émotion, un charme qui font de *Pauvre Islande!* un ouvrage des plus remarquables et dont la lecture a un attrait des plus séduisants.

— Parmi les publications faites en 1889 et relatives à la Révolution française, nous devons particulièrement attirer l'attention des lecteurs sur l'*Album du Centenaire*, que la maison Jouvet et Cie vient de publier dans des conditions de bon marché surprenantes.

Cet ouvrage est dû à M. Augustin Challamel, l'éminent auteur de l'*Histoire de la Liberté en France* et des *Mémoires du peuple français*, et à M. Désiré Lacroix, dont le public connaît les travaux savants et consciencieux, notamment ceux qui ont trait à l'histoire militaire de notre pays.

L'*Album du Centenaire de 1789* forme un beau volume grand in-8, édité avec le plus grand soin, renfermant une foule de portraits et de scènes historiques, 436, c'est tout dire, composés et gravés par nos meilleurs artistes. C'est un musée complet des hommes et des choses de la Révolution française, un musée qui retrace par la plume et le crayon cette époque de tous points mémorable, commençant aux précurseurs du mouvement de 1789, et finissant à la rupture du traité d'Amiens, en 1803. Chaque page de cet ouvrage saisissant contient un événement important, raconté avec une impartialité rare, et les portraits des hommes célèbres de l'époque sont authentiques.

L'*Album du Centenaire* obtient un succès mérité; il est digne de figurer sur les rayons de toutes les bibliothèques et d'être placé entre les mains de tous, car il importe d'imprimer aussi agréablement que profondément dans la mémoire des Français tout ce qui se rattache à leur émancipation politique et sociale, aux luttes, aux grandeurs, aux sacrifices, et aux succès ou aux revers de leurs ancêtres immédiats.

— Le grand ouvrage de M. Louis Figuier, *les Merveilles de la Science*, publié en quatre volumes depuis un certain nombre d'années, avait besoin d'être mis au courant des inventions récentes. C'est dans ce but que l'auteur et les éditeurs publient le *Supplément* à cet ouvrage, qui est destiné à exposer les découvertes scientifiques faites depuis l'année 1870 jusqu'à ce jour. Ce supplément sera complet en deux volumes; le premier vient d'être mis en vente à la librairie Jouvet et Cie. Ce nouvel ouvrage a sa vie propre, car certaines découvertes datent de peu d'années, quelques-unes même de peu de mois. Il est toutefois le complément indispensable des *Merveilles de la Science* dont il doit former les tomes V et VI. En effet, il continue, complète et conduit jusqu'aux derniers progrès de la science l'exposé

des admirables découvertes scientifiques qui, dans ces derniers temps, ont transformé jusqu'à la perfection les machines et appareils qui ont produit le grand essor industriel dont nous sommes les témoins. Le premier volume du *Supplément aux Merveilles de la Science*, illustré de 536 gravures, est établi dans les mêmes conditions de bon marché que les volumes des *Merveilles de la Science*. Il renferme le supplément à la machine à vapeur, aux bateaux à vapeur, à la locomotive et aux chemins de fer, aux locomobiles, à la machine électrique, au paratonnerre, à la pile de Volta, à l'électro-magnétisme et aux aérostats. Au moment où l'Exposition universelle passionne et enthousiasme les esprits, chacun voudra consulter et étudier le *Supplément aux Merveilles de la Science*, où la plupart des machines et appareils qu'on y admire se trouvent exactement dessinés et étudiés.

— L'éditeur Ollendorff vient de mettre en vente *Sigilla*, un volume de vers qui a attiré déjà l'attention de tout le monde lettré. Il est signé du comte Abel de Montferrier, le petit-fils de Villemain. Il se dégage de cette œuvre, illustrée de curieux dessins de l'auteur, un profond sentiment de tendresse et en même temps de rare vigueur. A la fin du volume se trouvent sous ce titre : *Petits drames et tableaux*, une suite de pièces à dire qui ont déjà obtenu un très grand succès dans les salons, par exemple : *le Duel*, *le Bilboquet*, qui sont encore présents à toutes les mémoires.

— Parmi les livres nouveaux publiés par la maison Macmillan et Cie, de Londres, pendant le mois de juillet dernier, nous remarquons un nouveau roman de F. Marion Crawford, auteur que de récentes traductions ont fait apprécier du public français; l'ouvrage est intitulé *Sant'Ilario* (3 vol. in-8°, 38 fr. 75), et une relation de voyages et de travaux apostoliques : *Father Damien, a Journey from Cashmere to his home in Hawaii*, par Edward Clifford (1 vol. in-8°, 3 fr. 10).

— M. Frederic Wedmore prépare une étude sur Balzac. Ce travail paraîtra probablement vers la fin de l'année.

— Le bruit court à Londres que sir Morell Mackensie écrit en ce moment un ouvrage dont le titre sera : *Six months Residence at the Court of the Crown Prince and the German Emperor*. L'ouvrage sera très complet, le docteur ayant pris note de toutes les conversations auxquelles il prit part ou auxquelles il assista.

Mais ces souvenirs ne seront pas publiés du vivant de l'impératrice Frédéric.

— M. W. Davenport Adams a sous presse, pour être édité par Elliot Stock, un volume intitulé : *Ramblers in Bookland* (Vagabondage au pays des Livres). Nous aurons certainement à en reparler.

— On annonce à Londres un nouveau journal, avec M. Wemyss Reid pour rédacteur en chef. Aussitôt que M. Reid aura terminé la vie de lord Houghton, qu'il achève en ce moment, le journal paraîtra. Il sera, comme le *Spectator* et la *Saturday Review*, à la fois politique et littéraire.

États-Unis. — Les grands imprimeurs-éditeurs américains Houghton, Mifflin et Cie annoncent une série de publications consacrées aux légendes et mythes populaires (*Popular Stories and Myths*). Les deux premiers volumes en vente sont : *Irihs Wonders* (les Prodiges de l'Irlande), par D. R. M. Anally, avec illustrations de H. R. Heaton (1 vol. pet. in-4°; prix : 10 fr.), et *Negro Myths of the Georgia Coast* (*Mythes des nègres de la côte de Géorgie*), recueillis par Charles C. Jones (1 vol. in-16; prix : 5 fr.).

— *Caspar's Directory*. — Cette énorme publication, entreprise par un librairie de Milwaukee (Wisconsin), et dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs, a été récemment mise en vente au prix de 40 francs pour les souscripteurs, et de 60 francs pour le commun des acheteurs. Parmi la masse prodigieuse de renseignements intéressant le commerce international des livres et la bibliographie sous tous ses aspects et dans toutes ses branches, nous appelons l'attention sur un « Vocabulaire des termes, locutions et abréviations en anglais, allemand, français, hollandais, latin, etc., employés dans les lettres, les arts graphiques, le commerce des livres et du papier, l'imprimerie, etc. ». Ce dictionnaire polyglotte spécial sera à l'occasion d'une véritable utilité pour tous ceux qui s'occupent de livres et d'estampes.

Italie. — *L'Exposition parisienne en Italie.* — Trois journaux italiens sont consacrés à la revue de notre Exposition internationale. L'un, publié

par l'éditeur Sonzogno, s'attache à reproduire les illustrations des journaux français analogues; l'autre, celui de Perino, à Rome, se fait remarquer par son bon marché : il ne coûte qu'un sou le numéro; le troisième enfin, entrepris par les frères Treves, de Milan, et intitulé *Parigi e l'Esposizione universale del 1889*, est une publication sérieuse et originale, tant par son texte que par ses gravures. Il contient, toutefois, d'une façon régulière, la traduction des articles que M. H. de Parville donne au *Journal des Débats*, et des études que M. Gaston Tissandier écrit pour *la Nature*. La souscription est de 8 francs pour 40 numéros, et le prix de chaque numéro 20 centimes.

— M. Gabriele d'Anunzio, dont le livre intitulé *Piacere* a eu dernièrement un très vif succès, met la dernière main à un nouveau roman qui aura pour titre : *l'Invincibile*.

Japon. — Il vient d'être publié au Japon un ouvrage qui renferme les équivalents japonais des principaux termes scientifiques des langues française, anglaise et allemande. Trente-six Japonais ont travaillé à ce vocabulaire pendant six ans.

Vient de paraître chez Quantin : *l'Annuaire de la Presse française* (1889, 10e année), publié sous la direction de M. Henri Avenel. Un volume grand in-12, relié toile anglaise; prix: 12 francs.

Connaître les diverses manifestations de la presse, qui occupe dans le monde contemporain une si grande place, est chose intéressante et même utile, aussi bien pour l'homme pratique que pour le philosophe ou le curieux. C'est cette idée qui a donné naissance à *l'Annuaire de la Presse française*, fondé en 1879 par le regretté Émile Mermet.

M. Henri Avenel, l'homme de France qui connaît le mieux les hommes et les choses du journalisme, vient de faire paraître le dixième volume de l'Annuaire. En prenant pour son propre compte la direction de l'œuvre d'E. Mermet, M. H. Avenel, sans toucher à l'économie générale de la publication, a su y introduire quelques innovations heureuses.

A part les divers renseignements tenus à jour avec la plus stricte régularité, et qui sont la base même de l'ouvrage, il y a en tête une préface d'Édouard Lockroy — vrai régal de gourmets de lettres — sur le journalisme contemporain, où l'on peut voir que l'esprit proverbial de l'écrivain ne s'est pas ressenti des luttes politiques du ministre; il y a en plus, sortis des presses de chez Sylvestre et Cie, de magnifiques portraits en glyptographie de certains membres les plus en vue de la corporation de la presse, tels que MM. Hébrard, Hervé, Ranc, etc., portraits qui, s'augmentant chaque année, formeront par la suite une sorte de *Panthéon illustré* de la presse française.

Quant aux renseignements eux-mêmes, ils fourmillent et sont, toutefois, classés avec la plus grande méthode. Documents sur nos grandes administrations et nos grandes écoles, nomenclature des journalistes français, table analytique détaillée donnant la division du volume et les titres des chapitres, triple table par localité, par journaux et par noms de journalistes, voilà plus qu'il n'en faut pour montrer de quel puissant secours est cet annuaire, même pour les personnes en dehors de la presse; car ce volume donne comme les pulsations de la vie intellectuelle du pays au point de vue politique, littéraire, financier, artistique, etc.

Ajoutons qu'étant en vente à la maison Quantin, dont les débouchés sont si vastes, *l'Annuaire de la Presse 1889* peut être assuré de son succès.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

Le concours sur la liberté de conscience. — On sait qu'un concours a été ouvert l'année dernière par un généreux anonyme, qui offrait une somme de 10,000 francs pour récompenser le meilleur mémoire manuscrit sur la liberté de conscience.

Le jury, dont faisaient partie MM. Ad. Frank, J. Simon, Paul Janet, Frary, etc., vient de statuer sur ce concours.

328 mémoires avaient été présentés.

Le prix a été décerné *ex æquo* :

A. M. B. Bourdon, professeur de philosophie au lycée de Valenciennes, auteur du mémoire n° 92 (devise : *Otée la cause, ôté l'effet*);

© 2007 Lyon — Editions « Les marronniers du temps » — http://editions.gmarronniers.fr

Et à M. D. Brévot, instituteur à Colombé-le-Sec (Aube), auteur du mémoire n° 139 (*les Eglises libres dans l'État libre*).

Le prix étant de 10,000 fr., les auteurs de ces deux mémoires recevront chacun 5,000 francs.

Des récompenses ont, en outre, été attribuées aux mémoires suivants :

2,000 fr. au n° 233 (*Sincérité et tolérance*).

1,000 fr. à chacun des n°s 86 (*Oculis subjecta fidelibus*), 132 (*Spiritus flat ubi vult*) et 138 (*C'est ici un livre de bonne foi*).

Les enveloppes renfermant les noms des auteurs de ces quatre Mémoires ne seront ouvertes que s'ils en expriment le désir.

Les manuscrits non récompensés sont à la disposition de leurs auteurs, qui peuvent les retirer au secrétariat de l'Institut, de deux heures à quatre heures, tous les jours, excepté les dimanches et fêtes, à partir du 1er août.

Les auteurs des mémoires n°s 26, 78, 95, 99, 109, 110, 113, 123, 125, 146, 158, 159, 160, 161, 166, 167, 177, 185, 187, 194, 197, 203, 211, 212, 218, 231, 238, 262, 263, 280, 282, 285, sont priés de les laisser provisoirement s'ils désirent qu'il en soit parlé dans le rapport.

France et Italie. — M. Angelo de Gubernatis, le grand écrivain bien connu des lecteurs du *Livre*, vient d'adresser cette lettre au *Figaro :*

Paris, 11, boulevard des Italiens,
5 août 1889.

Monsieur,

« Moi aussi, comme tant d'autres, comme tout le monde, je me trouve à Paris. Je m'y trouve, parce que la France et son Exposition m'attirent, mais surtout parce que depuis longtemps je désire écrire un livre sur la *France contemporaine*, dans l'intention de montrer et de prouver, à mes Italiens surtout, combien elle est grande et belle et digne de nos sympathies et de notre admiration. Je reviens après quelques années d'absence respirer de nouveau cet air de France; je me suis toujours intéressé à votre littérature, et par la littérature, j'ai appris à aimer et à apprécier votre pays; maintenant je traverse la France pour sentir son souffle vivifiant, avant de reprendre la plume et de me mettre en campagne pour elle.

« Presque tous mes amis glorieux sont absents de Paris en ce moment; je le regrette, mais je sens tout de même leur esprit supérieur planer sur la grande ville et sourire à mon projet; je sens leur grande âme pénétrer toute la vie parisienne, et je désire qu'ils sachent que, même absents, ils m'inspirent toute cette sympathie qui me fait, en Italien civilisé, bénir la France, comme source de tous les grands sentiments modernes. Avant d'aller représenter mon pays et mon gouvernement au Congrès international des orientalistes à Stockholm, je me suis imposé ce détour. Dans toute œuvre internationale, Paris tient la tête du monde; et puisque je passe pour l'écrivain le plus international de mon pays, c'est ici que je viens chaque fois retremper mon esprit de *patriote international*.

« Le *Figaro*, sans que j'aie l'honneur de connaître personnellement ses spirituels rédacteurs, s'est occupé souvent avec bienveillance de mes efforts littéraires au delà des Alpes. C'est par *le Figaro*, que je salue donc tous mes chers confrères de France. Ah! si la sympathie, si facile à naître entre les écrivains, pouvait seulement s'étendre jusqu'aux hommes d'État, quelle bonne politique on pourrait alors faire dans l'intérêt de nos deux pays! car la meilleure politique est encore et toujours celle qu'on fait par le sentiment; si ce sentiment est généreux, on gagne grand jeu des deux côtés, et la France n'a jamais été surprise en défaut de générosité.

« En tous les cas, monsieur, j'avais besoin de crier vers quelqu'un mon *Vive la France!* et vous me pardonnerez de m'être adressé à vous.

« Angelo de Gubernatis. »

Espagne. — *Calligraphie castillane.* — On lit dans le *Boletin Bibliografico* de Lima (1er juillet) : Un habile calligraphe sévillan a copié très exactement l'œuvre de Cervantès, *D. Quijote de la Mancha*, dans un cahier de papier à cigarettes de cent vingt feuilles. Ce travail était destiné à l'Exposition de Paris. Ce microscopique chef-d'œuvre se trouve, sans doute, dans l'immense espace qui s'étend des bornes du Champ de Mars à celle de l'Esplanade et du Trocadéro; mais nous avouons ne l'y avoir point vu.

A TRAVERS JOURNAUX ET PÉRIODIQUES

FRANCE

— La sixième revue hebdomadaire intitulée *Art et Critique* donne (3 août), sous la signature Jacques Donzelle, quelques pages intéressantes et semées de citations bien choisies, à propos du récent volume du poète Paul Verlaine: *Parallèlement.*

— A lire tout spécialement, dans le *Bulletin critique* publié chez l'éditeur Ernest Thorin (1er août), un article bien amusant sur M. Jules Lemaître, signé Gabriel Audiat.

— Le Bulletin des comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres pour janvier-février contient un fragment de l'ouvrage auquel M. Charles Nisard mettait la dernière main lorsque la mort est venue le surprendre. Il est intitulé: « Des rapports d'intimité entre Fortunat, sainte Radegonde et l'abbesse Agnès. »

— On lira avec intérêt, dans *le Correspondant* du 10 août, l'article du vicomte de Meaux sur le *centenaire du journal des Débats.*

— L'*Instruction publique* (3-10 août) publie une étude de M. F. Thomas sur *Descartes et Gassendi* et la fin du rapport de M. O. Gréard, *De l'éducation morale et physique dans les lycées.* Dans son numéro du 20 juillet, le même journal donnait, sous le titre: *le Vieux théâtre anglais: une vengeance de femme*, quelques pages intéressantes consacrées par M. A. Büchner à Beaumont et Fletcher et à leur pièce *the Maid's Tragedy.*

— La *Revue bleue* du 3 août contient une étude de M. Anatole France sur le *Faust* de Gœthe, sous forme de lettre adressée au nouveau traducteur du grand poète allemand, M. Camille Benoît.

— La *Revue critique*, dirigée par M. A. Choquet, rend compte (15 juillet) d'un curieux ouvrage de M. Karl Gustaf Andresen, intitulé *Ueber deutsche Volksetymologie* (l'Étymologie populaire en Allemagne). A ce propos, le *Reviewer*, M. H. Gaidoz, cite des exemples fort amusants, en français, en anglais, voire en latin, en grec et en arabe, de dérivations qui sont de véritables décorations.

— M. Anatole France, dans la *Revue de famille* de ce jour, évoque d'une façon originale et toute nouvelle la figure du frère Richard, un Franciscain de l'entourage de Jeanne d'Arc.

— La *Revue de l'École des chartes* (mai-juin) a plusieurs articles fort intéressants. Nous citerons particulièrement une note de l'abbé L. Duchesne « sur l'origine du *cursus* ou rythme prosaïque suivi dans la rédaction des bulles pontificales », note que nous recommandons à M. H. P. Liddon, le nouvel éditeur anglais de l'*Imitation de Jésus-Christ* (Londres, Elliot Stock, éditeur. Voir la *Chronique bibliographique* du *Livre* du mois dernier); la fin de l'étude de M. H. Omont sur les « Manuscrits relatifs à l'histoire de France conservés dans la bibliothèque de sir Thomas Phillips à Cheltenham »; des « Recherches sur les débuts de l'imprimerie à Provins », par M. Henri Stein, et « Un ancien règlement de la bibliothèque Sainte-Geneviève » mis au jour par M. Ch. Kohler, dont on a trouvé l'analyse plus haut.

— La *Revue indépendante* de juillet contient un curieux article de M. Charles Mauras sur Théodore Aubanel. Y lire aussi, dans la *critique littéraire*, ce que M. J.-H. Rosny pense de M. Paul Bourget et de son livre récent *le Disciple.*

— La *Revue socialiste*, que dirige M. Benoît Malon, publie, dans son numéro de juillet, la

conférence faite par le Dr Bourneville, à la Société de la libre-pensée du Ve arrondissement, le 18 mai, sur Étienne Dolet. Le morceau, fortement empreint de parti pris politique, n'en mérite pas moins d'être lu.

— Nous avons à signaler, dans le *Samedi-Revue* du 3 août, la causerie littéraire de M. Victor Fournel sur « Une nouvelle biographie de Molière ». Il s'agit de la biographie écrite par M. Paul Mesnard et formant le tome X du *Molière* des « Grands écrivains de France ». (Hachette et Cie.)

Articles notés dans les journaux quotidiens :

— *Autorité.* 24 juillet : Une chronique où, à propos du livre de M. Ch. de Ribes, *Une grande dame dans son ménage*, Jean Balva trace un tableau de la vie domestique dans la haute société à la fin du XVIIe siècle.

— *Débats.* 23 juillet : Compte rendu du livre de M. Harry Alis, *Quelques fous*, par M. Paul Bourget. S'il est un peu tardif, l'honneur n'est pas mince !

3 août : Sous ce titre *Hors de France*, M. Arvède Barine étudie Olivier Goldsmith et aussi, dit le sous-titre, « le roman anglais contemporain » ; mais il nous a été impossible de trouver dans l'article autre chose que le *Vicaire de Wakefield.*

14 août : Compte rendu d'un roman de Vernon Lee, *Miss Brown*, traduit par Robert de Cérisy, avec préface de Paul Bouget, par M. J. Bourdeau.

— *XIXe Siècle.* 7 août : Chronique miel et vinaigre de M. Paul Ginisty sur Félix Pyat et son théâtre.

— *Écho de Paris.* 20 juillet : Une poignante étude psychologique d'un cas de folie intitulée *Arachné*, par M. Marcel Shwob.

23 juillet : La critique d'*Un homme libre* de Maurice Barrès, par M. E. Lepelletier.

30 juillet : Un conte de Théodore de Banville intitulé *Seulement...*

6 août : *La Femme du peintre*, par Octave Mirbeau.

— *Événement.* 5 août : *le Roman et le Monde*, par Pierre de Lano.

— *Figaro.* 10 août : *Le Meilleur Amour*, nouvelle par le comte de Villiers de l'Isle-Adam.

— *France.* 31 juillet : Chronique de M. Francisque Sarcey sur la distribution du concours général à la Sorbonne.

4 août : Critique du livre de Paul Bourget, *le Disciple*, par M. Raoul Frary.

— *Gazette de France.* 11 août : Semaine littéraire de M. Armand de Pontmartin à propos des études sur le Théâtre contemporain de Paul de Saint-Victor.

— *Gil Blas.* 30 juillet : Une saisissante ballade, de Jean Richepin intitulée *les Tristes Noces.*

6 août : *La Pompe à vapeur*, récit amèrement gai, où Jean Richepin esquisse avec son relief et sa couleur ordinaires un type de *cabot* bien particulier.

9 août : *Félix Pyat,* par Jacqueline ; et la causerie littéraire où M. Paul de Ginisty parle surtout du livre de M. Julien Tiersot, *Histoire de la chanson populaire en France.*

— *Matin.* 10 août : Chronique parisienne où Aurélien Scholl parle avec une amicale sympathie de Félix Pyat.

— *Moniteur universel.* 5 août : *Un parvenu sous Henri VI* (Jean de Vienne), par le vicomte de Gérard.

— *Paris.* 2 août : *Billets du matin, au cousin T. du Temps*, par M. Georges Montorgueil.

12 août : *Les Jeunes,* par le même.

— *Parti national.* 21 juillet : *Réforme orthographique*, par M. B. Lafargue.

27 juillet : Causerie littéraire de M. Francisque Sarcey sur les *Lettres de l'inconnue.*

13 août : Causerie théâtrale de M. Adolphe Brisson sur le quatorzième volume des *Annales du théâtre et de la musique,* publiées par MM. Edmond Stoulhy et Edmond Noël.

14 août : *Paris qui passe*, article de M. Georges Price sur Villiers de l'Isle-Adam.

— *République française.* 26 juillet : *Edgar Quinet depuis l'exil*, par le Dr J. Elie Pécaut.

— *Temps.* 28 juillet : *La Vie littéraire* de M. Anatole France, où il étudie les contes chinois.

12 août : Chronique théâtrale de Francisque Sarcey, à propos du *Maître Guérin* d'Emile Augier.

14 août : *Chansons populaires ; le Soldat*, par M. Anatole France, à propos du livre de M. Tiersot : *Histoire de la chanson populaire en France.*

ÉTRANGER

Allemagne. — Un journal hebdomadaire de bibliographie publié à Leipzig chez l'éditeur Julius Wiesenthal, et dirigé par M. Julius Steinschneider, *Das Archiv*, donne une sorte de

supplément qu'il intitule *Literarhistorisches Beiblatt*, et qui contient, dans les numéros 31 et 37 de cette année, une étude fort bien faite et remarquablement écrite en français sur Jean-Jacques Rousseau et *le Contrat social*. L'auteur de cette étude est le professeur Louis Feller, qui vient de fonder à Berlin (A. Dressel, éditeur) un journal rédigé en français et paraissant trois fois par mois, sous le titre *le Salon et la Famille*. Cette nouvelle et intelligente entreprise est un nouvel indice que la langue française ne perd pas de terrain dans l'empire de Sa Majesté Guillaume II. Nous citerons aussi le numéro 37 de *Das Archiv*, une étude sur les chants de l'Edda *(Neue Versuche zur Deutung der eddischen Lieder)*, par M. Rudolf Gœtte, à propos du livre que M. C. Aug. B. Schierenberg a récemment publié (Francfort-sur-le-Mein, Reiz et Kœhler) sous ce titre bizarre : *Der Ariadnefaden für das Labyrinth der Edda oder die Edda eine Tochter des Teutoburger Waldes.*

— Outre la suite de la « bibliographie militaire belge » que nous avons déjà signalée, nous remarquons dans le *Centralblatt für Bibliothekswesen* du Dr O. Harting (août) un article étudié sur le livre si original et si curieux de Richard de Bury, *the Philobiblon*, à propos de l'édition qu'en a récemment donnée à Londres M. E.-C. Thomas.

— La *Deutsche Revue*, que dirige M. Richard Fleischer, publie un article de M. Camille Flammarion sur la tour Eiffel et son importance scientifique : *Der Eiffelturm und Seine Bedentung für die Wissenschaft.*

— La *Deutsche Rundschau* d'août contient plusieurs articles qui méritent d'être signalés : *Die Deutschen und die Französische Revolution*, par lady Blennerhassett ; un essai sur Mary Wollstonecraft, signé Helen Zimmem, et une étude de M. Julius Lessing sur le nouveau Musée d'art industriel de Vienne : *Die Ausstellung des Oesterreichischen Museums für Kunst und Industrie in Wien.*

— *Nord und Süd*, la revue dirigée par M. Paul Lindau, à Breslau, publie (août) une traduction assez bien faite d'un petit ouvrage en prose de M. François Coppée : *Une idylle pendant le siège.*

Angleterre. — *The Athenæum* du 3 août contient un bon compte rendu de la deuxième série de la correspondance de Gustave Flaubert, parue récemment.

— Sous le titre collectif de *Bookworms of Yesterday and To-day*, le bibliographe distingué qui rédige en chef la jolie et utile publication de M. Elliot Stock, *the Bookworm*, publie, sous la signature *A. Bookhunter*, des notes piquantes sur la bibliothèque de notre éminent collaborateur M. Henry Spencer Ashbee. Nous croyons savoir, cependant, que le savant bibliophile n'a point ouvert à notre confrère les portes de son *enfer*, ni ne l'a invité à feuilleter certains catalogues raisonnés qui ont illustré le pseudonyme de Fraxinus Pisani.

— Deux articles ressortent, dans *the Gentleman's Magazine* d'août, pour le lecteur français : *D'Israeli the Novelist*, par M. William E.-A. Axon, et *Dumas' Henri Trois*, par M. H. Schütz Wilson. Ajoutons-y *A Dream of Dante* (Un Rêve de Dante), poésie lyrique par Isabella J. Postgate.

— *Murray's Magazine* a commencé au mois de juillet une étude bien faite sur l'*Art de la récitation* (*the Art of Recitation*), par M. Cliffard Harrison.

— Nous recommandons la lecture, dans *the Nineteenth Century* pour le mois d'août d'un article bien spirituel et bien plein de sens à la fois, intitulé *A Breakfast-Party in Paris* (Un déjeuner à Paris) par M. Frederic Harrison.

États-Unis. — A noter tout particulièrement dans *the Atlantic Monthly*, de Boston (août), une étude très sympathique en somme et malgré des réserves dont on ne saurait s'étonner, sur *A Paet of French Canada*, M. Fréchette, l'auteur, que nous commençons à connaître, de *Pêle-Mêle* (Montréal, 1877), *les Fleurs boréales ; les Oiseaux de neige* (Paris, 1881) ; *Légende d'un peuple* (1887), etc. L'auteur, M. Paul T. Lafleur, a un nom français ; il connaît et sent la littérature française, et c'est plaisir que d'entendre parler de soi par de telles bouches et en de tels termes en pays étrangers. Nous signalerons également dans le même numéro quelques pages sur la vie d'Emerson à Concord, à propos d'un livre récent, et un court article sur Mme de Staël.

— Les heureux possesseurs du livre de M. Octave Uzanne, *l'Éventail*, et tous ceux qui s'inté-

ressent à ces charmants et luxueux bibelots, liront avec plaisir, dans le *Harper's Magazine* d'août, un article gentiment illustré, intitulé *the Fan* et signé Louisa Parr. Nous remarquons, dans le même numéro, une belle étude de M. Théodore Child sur l'art russe (*the Kremlin and Russian Art*).

— Nous avons lu avec intérêt dans *the Nation* du 1er août une assez longue étude sur l'*Histoire de Guillaume II* de M. Edouard Simon, signée J. K. P. et datée de Berlin. Le *Reviewer* se félicite du jugement hautement favorable que M. Simon porte sur le jeune empereur.

— Nous signalerons, dans *the North American Review* d'août, quelques pages poignantes où M. O. B. Bunce cherche à déterminer l'influence que peut avoir la critique sur la vente d'un livre nouveau, *the Cash Value of a Book Review*, et un article de M. Henry Bernard Carpenter sur un sujet qui appartient de plus en plus à l'histoire ancienne : *the Poetry of Poverty*.

Italie. — La *Nuova Antologia* de Rome contient, dans son numéro du 1er août, plusieurs articles intéressants pour le public français : un essai sur Silvio Pellico, par Enrico Panzacchi ; une étude sur les institutions de la France depuis 1789 (*le Costituzioni della Francia dal 1789*), par Luigi Palma, et *l'Italia nel canto di G. Leopardi e ne, canti de'poeti anteriori*, par G.-A. Cesareo.

Suisse. — A lire dans la *Bibliothèque universelle et Revue suisse* du mois d'août un article remarquable comme tout ce qui sort de la plume de M. Rod : *la Jeunesse de Gœthe ; Gœthe et Herder à Strasbourg*.

NECROLOGIE

FRANCE

— On annonce la mort du capitaine de frégate Baudens, décédé à Cherbourg, à l'âge de quarante-cinq ans (juillet). Il avait publié sur l'extrême Orient quelques études remarquables.

— Nous apprenons (juillet) la mort de M. Amédée Boitel, inspecteur général honoraire de l'enseignement agricole, professeur à l'Institut agronomique, membre de la Société nationale d'agriculture, ancien élève de l'école de Grignon, professeur à l'Institut agronomique de Versailles, chargé de l'inspection agricole des établissements pénitentiaires. M. Boitel laisse de sa carrière administrative et de son enseignement des souvenirs durables, notamment dans son ouvrage intitulé : *Herbages et prairies naturelles*. En ces dernières années, il avait préparé la publication de son cours, remarquable par la précision des connaissances, par la portée des vues et surtout par un sens éminemment pratique; nous espérons que le livre paraîtra.

— Le docteur Cabrol, ancien médecin principal des armées, commandeur de la Légion d'honneur, vient de mourir dans sa soixante-seizième année (août).

Cinq fois lauréat de l'Académie de médecine pour ses travaux hydrologiques; médecin en chef, pendant la guerre de 1870, de l'hôpital militaire Saint-Martin, il avait la haute direction médicale des hôpitaux et ambulances de la rive droite de la Seine.

— M. Bouscatel, qui, sous le pseudonyme d'Édouard de Sutil, s'était fait une place distinguée de *reporter* dans la presse parisienne, vient de succomber subitement (août). Il était dans sa soixante-cinquième année.

— On annonce la mort de M. Wladimir Gagneur, député du Jura (août).

M. Gagneur était né à Poligny. En 1848, il publia divers écrits : *le Crédit à bon marché, la Monarchie et la République passées au crible par un paysan du Jura*, etc.

Il fut une des victimes du coup d'État de décembre. Pris les armes à la main dans le Jura, où il venait de coopérer à la résistance, il fut condamné à la déportation à Cayenne. Mais il tomba malade, et on se

© 2007 Lyon — Editions « Les marionnettes du temps » — editions-silvy@free.fr

borna à l'exil en Belgique, où il fit encore quelques publications.

Élu député en 1869 par les républicains du Jura, il fut secrétaire du comité central antiplébiscitaire, et l'un des dix députés qui votèrent contre la guerre néfaste de 1870.

L'Empire tomba, et Gagneur fut chargé du classement et de la publication des *Papiers et correspondances de la famille impériale.*

Depuis 1873, les électeurs du Jura n'ont jamais cessé de l'avoir pour représentant.

En 1876, une brochure, *la Politique du bon sens*, tirée à un million d'exemplaires et répandue à flots dans les campagnes, contribua puissamment à la réélection des 363.

Infatigable, quoique déjà souffrant, il venait d'en terminer une appropriée à la solution actuelle. Il a voulu être incinéré.

— M. Armand Hayem, conseiller général de Seine-et-Oise, s'est donné la mort pour se délivrer des douleurs d'un mal qu'il croyait incurable (1er août).

Né le 25 juillet 1846, M. Armand Hayem était entré dans la politique vers 1871. Il fut, à cette époque, nommé conseiller général du canton de Montmorency, qu'il n'a cessé de représenter à ce titre jusqu'ici.

Il a écrit et publié de nombreuses études sur des questions de philosophie politique, entre autres un mémoire sur le *Mariage*, couronné par l'Institut.

Il laisse, en outre, une étude psychologique, le *Don juanisme*, et un drame, *Don Juan de Marana*, écrits dans une langue rappelant un peu celle de son maître Barbey d'Aurevilly.

— On annonce la mort de M. Gabriel Hugelmann. Il était âgé de trente-trois ans (1er août). Comme son père, mort lui-même il y a peu de temps, M. Hugelmann avait rédigé des journaux financiers. Ses lettres de faire part portent qu'il s'appelait le baron des Deux-Ponts.

— M. Hippolyte Leplay, le savant chimiste, vient de mourir. Il était né à Autretot (Seine-Inférieure), en 1813, d'une famille protestante. Il devint interne des hôpitaux à Paris et entra ensuite dans le laboratoire de M. Dubrunfaut, d'où sont sortis de si remarquables travaux auxquels M. Leplay participa, d'abord comme élève, comme collaborateur, puis comme allié, par son union avec une nièce de M. Dubrunfaut.

Plus tard, M. Leplay entreprit seul des travaux sur le mode de formation du sucre dans les plantes saccharigènes. Il laisse de nombreux travaux sur ce sujet, sur la fabrication sucrière et sur la distillerie.

— M. Gaston de Léris est mort récemment (août), à Vichy, après une longue et douloureuse maladie.

Depuis plusieurs années secrétaire de la rédaction au *Moniteur universel*, M. de Léris s'était fait, en outre, connaître par une suite d'articles et de livres fort remarqués sur les beaux-arts, parmi lesquels nous citerons *l'Italie du Nord.*

Il avait pris une part considérable à la fondation de l'*Association des journalistes parisiens*, dont il était secrétaire.

— On annonce la mort de M. Joseph de Ludger. Fils d'un commandant de vaisseau au service de la Russie, où il est né, polyglotte remarquable, Joseph de Ludger a fait partie de la rédaction du *Globe* et est entré ensuite à l'agence Havas. Depuis quelque temps, il était chef de bureau à la Compagnie du canal de Suez.

Ayant voulu descendre d'une tapissière pendant qu'elle était en marche, il tomba sous les roues, qui lui passèrent sur les cuisses.

Il est mort à l'hôpital Beaujon, où il avait été transporté (août).

— Félix Pyat est mort dernièrement (août), à Saint-Gratien.

Il était âgé de soixante-dix-neuf ans.

Fils d'un avocat légitimiste de Vierzon, Félix Pyat, alors qu'il n'était encore qu'étudiant en droit, se jeta dans le mouvement révolutionnaire et fit une guerre acharnée au gouvernement de Charles X.

Après la révolution de Juillet, il se fit inscrire au barreau ; mais, renonçant bien vite à cette carrière, il entra dans le journalisme militant.

Il collabora successivement au *Charivari*, au *Figaro*, à la *Revue de Paris*, au *Siècle*, où il fut chargé du feuilleton ; en 1838 au *National*, à la *Revue Britannique*, dont il devint directeur, etc., etc.

Beaucoup de ses articles furent très remarqués. Néanmoins, ce fut à ses productions dramatiques qu'il dut sa réputation littéraire et le bruit qui se fit autour de son nom sous le règne de Louis-Philippe.

Sa première pièce, *la Révolution d'autrefois*, qu'il écrivit en collaboration avec Th. Burette, fut interdite dès le lendemain.

Félix Pyat écrivit une quinzaine de pièces, dont les plus célèbres sont *les Deux Serruriers* et *le Chiffonnier de Paris.*

Élu, au mois d'avril 1848, représentant du Cher, il alla siéger parmi les démocrates les plus avancés de la Chambre.

En 1849, il signa l'appel aux armes rédigé par Ledru-Rollin, et à la suite de l'échauffourée du Conservatoire des arts et métiers, fut condamné par contumace à la déportation par la Haute-Cour de justice.

Son exil dura vingt ans.

A la suite de l'amnistie générale de 1869, il rentra en France et devint un des rédacteurs du *Rappel.* Mais en dix-sept jours frappé de quatre condamnations, puis condamné par la Haute-Cour de Blois à cinq ans de prison, Félix Pyat réussit à passer en Angleterre.

Il en revient à la chute de l'Empire, se lance dans la Commune, est condamné à mort par contumace le 27 mars 1873 par le 9e conseil de guerre, et ne revient qu'à l'amnistie.

© 2007 Lyon — Editions « les passerelles du temps » — editions.ainay@free.fr

Aux dernières élections, il avait été élu député des Bouches-du-Rhône.

— Le 20 août dernier est mort, à Paris, le comte Villiers de l'Isle-Adam.

Descendant d'une vieille famille française, le comte Villiers de l'Isle-Adam était né vers 1833.

Depuis un certain temps, il souffrait d'un cancer à l'estomac. Après avoir passé quelques jours à la campagne, chez M. Stéphane Mallarmé, il dut, sur l'ordre des médecins, aller en villégiature à Dieppe, où il séjourna deux mois.

A son retour à Paris, la maladie s'étant aggravée, il fut transporté chez les frères de Saint-Jean de Dieu, où il s'est éteint à deux heures de l'après-midi.

Quelques jours avant sa mort, il épousait Mme Joseph Bregeron.

M. Villiers de l'Isle-Adam se lança dans la littérature en 1856, par un volume : *Premières poésies.* Puis il publia : *Fantaisies nocturnes, Contes cruels, Contes insolites, Axel, Isis, Tribulat Bonhomet.*

Comme auteur dramatique, il a fait *Elen,* pièce en trois actes; *Morgan,* en cinq actes; *la Révolte,* en un acte, et le *Nouveau Monde,* en quatre actes. Cette dernière pièce avait valu à son auteur, en 1876, un prix de 2,000 francs au concours Michaëlis.

En dernier lieu, M. Villiers de l'Isle-Adam collaborait au *Gil Blas,* où il écrivait des nouvelles et des contes très remarqués.

Le littérateur de grand talent qui vient de disparaître ne laisse aucune fortune. Il était de la race de ces poètes qui ont toujours ignoré les côtés pratiques de l'existence.

La maison Quantin prépare une nouvelle édition d'*Axel,* qui paraîtra très prochainement.

ÉTRANGER

Allemagne. — On annonce la mort du conseiller Günther, membre du Reichstag et de la Société d'agriculture allemande. C'était un écrivain qui faisait autorité dans les questions de finance et d'économie rurale.

— Le jurisconsulte R. E. John, professeur de droit criminel à Gœttingen et auteur de nombreux ouvrages de jurisprudence, vient de mourir.

— Le professeur E. Lübbert, de Bonn, connu par ses travaux sur la philosophie et sur l'histoire de la Grèce et de Rome, est mort récemment.

Angleterre. — On annonce la mort d'un savant naturaliste anglais, M. Spence Bate, à Plymouth, le 29 juillet. On a de lui un *Catalogue of amphipodous crustacea in the British Museum* (1868), une *Monograph of the Sessile-eyed crustacea,* avec le professeur Westwood (1868); un rapport important sur les *Crustacea Macrura* recueillis par le *Challenger* (1888), etc.

— Un botaniste distingué, qui s'était consacré à l'étude spéciale des cryptogames, le Rev. J. Berkeley, est mort à Sibbertoft, le 30 juillet.

— Le Dr Horatius Bonat, théologien éminent, auteur de *Hymas of Faith and Hope* et d'un long poème en vers blancs intitulé *My old Letters,* est mort à Édimbourg le 31 juillet, dans sa quatre-vingt-unième année.

— On annonce la mort d'une femme poète, Fanny Forrester. Elle était sortie d'une famille d'ouvriers du Lancashire.

— M. John Ingram Lockhart, auteur d'*Attica and the Athenians;* d'un roman : *The Wife's Peril,* d'un curieux poème : *The Triple Angel,* et d'autres ouvrages, vient de mourir à Londres, âgé de soixante-dix-sept ans.

— William Ralston Shedden Ralston, un des premiers vulgarisateurs de la littérature russe en Angleterre, est mort à Londres, le 6 août. Il était né en 1828. Depuis son premier livre, *Kriloff and his Fables* (1869), il a publié un grand nombre d'ouvrages originaux et de traductions, parmi lesquels on peut citer *Liza,* roman traduit de Tourgueneff (1869), *Songs of the Russian People* (1872), *Russian Folk-Tales* (1873) et *Early Russian History* (1874). Il était un des collaborateurs habituels de la revue hebdomadaire *The Academy.*

— Nous apprenons la mort du baron Joseph de Witte (juillet), écrivain belge distingué, né à Anvers le 24 février 1808, membre de l'Académie royale de Belgique et associé de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Le baron de Witte était auteur d'un grand nombre de *Catalogues* estimés; il avait collaboré, en outre, à de nombreux bulletins, annales et revues.

États-Unis. — Le professeur d'économie politique de Princeton College, M. Alexander Johnston, auteur de l'*History of American Politics, The Genesis of a New-England State, History of Connecticut,* etc., est mort le 20 juillet. Il avait collaboré à l'*Encyclopedia Britannica.* Il était né en 1849.

— James Riker, auteur d'*Annals of Newtown,* de l'*History of Harlem, N.-Y.,* est mort à Waverley (État de New-York), le 3 juillet. Il était né en 1822.

L'Administrateur-Gérant : A. Sauphar.

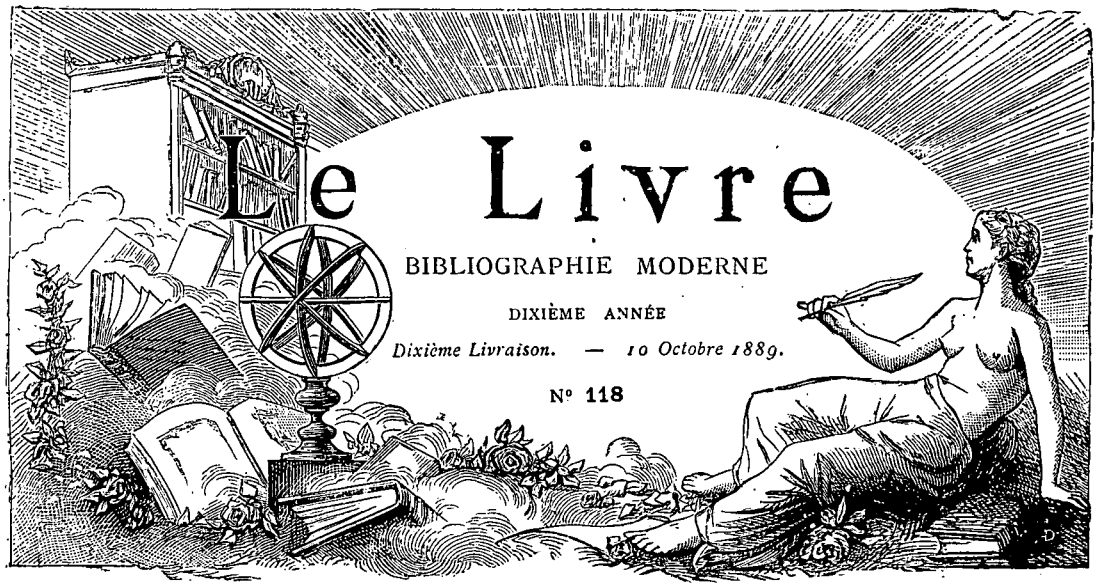

L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Le Livre à l'Exposition : la Reliure d'art, par OCTAVE UZANNE. — **Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Histoire. — Beaux-Arts. — Géographie. — Bibliographie. — Mélanges. — Gazette bibliographique. — Causerie. — Documents bibliographiques, etc.**

LE LIVRE A L'EXPOSITION

NOTA. — *Nous avons publié dernièrement dans le journal* L'Illustration *une étude sur les reliures d'art à l'Exposition universelle, que beaucoup de nos lecteurs nous ont prié de vouloir bien reproduire en entier dans cette Revue. Nous déférons d'autant plus volontiers à ce désir qu'après la distribution des récompenses il nous est permis d'ajouter ici et là quelques lignes à notre article primitif. Nous sommes heureux de pouvoir constater que le jury de la Reliure, sauf une ou deux récompenses distribuées avec plus ou moins de raison, s'est rencontré entièrement avec le jugement que nous avons émis il y a plus d'un mois sur l'exposition des Relieurs d'art.*

LES RELIEURS D'ART

RELÉGUÉE au premier étage, à la suite de la papeterie, dans l'un des angles du Palais des Arts libéraux, l'exposition de la Reliure n'attire guère que les Bibliophiles cosmopolites et les praticiens pareurs et doreurs de maroquin, qui aiment à constater les efforts progressistes de cet art dont la France peut si justement s'enorgueillir du XVIe siècle à nos jours, grâce au talent prestigieux des Ève, des Le Gascon, des Du Seuil, des Boyet, des Padeloup, des Thouvenin et des Bauzonnet-Trautz.

Les vitrines sont peu nombreuses et trop perdues dans le milieu des expositions de la papeterie cigarière et les rouleaux pour appareils Morse. — La place a été mesurée et l'on peut regretter de voir tant d'éclatants chefs-d'œuvre sur maroquin si mal enveloppés par le cadre vraiment trop banal et *très bazar* de cette partie d'exposition d'art intime qui reste cependant si en dehors du profane.

Les livres somptueusement vêtus veulent être vus et admirés dans le jour discret d'un cabinet d'amateur, avec la décoration artistique et bibelotière qui convient à ces délicats joyaux de maroquinerie; les ors des petits fers ne sont point faits pour éclater au jour brutal des « montres » publiques, mais pour rayonner dans la pénombre des cabinets d'étude, parmi la soie, le velours, les bronzes et les couleurs anémiées des anciennes estampes.

Ici, aux Arts libéraux, en dépit du vélum et des tentures des vitrines, la lumière est implacable et meurtrière pour tous ces cuirs ciselés et mosaïqués qui se portent déjà nuisance les uns aux autres par le seul rapprochement des styles, des manières et des procédés de facture. — Puis, ces vitrines en hauteur et à quatre faces de cristal ne sont point propices pour la mise en valeur de livres dont on ne voit plus que la carcasse, le corps du volume disparaissant souvent sous le pupitre d'appui. Il est donc assez malaisé pour un bibliophile délicat de n'être pas quelque peu choqué par l'installation générale de cette exposition particulière, et de ne point protester par esprit de libre critique et par sincère revendication de goût blessé, — ce que je fais ici, sans détours.

***

En étudiant l'histoire de la Reliure, on peut se convaincre qu'à chaque renouveau de siècle, cet art, qui semble résumer en un petit rectangle l'expression décorative d'une époque, a toujours suivi les transformations du livre, en s'identifiant au caractère idéologique, au mode et au style de la pensée qui s'y trouvait imprimée. — Depuis la reliure janséniste qui convenait aux écrits de Messieurs de Port-Royal, jusqu'à la reliure à la Du Seuil rutilante comme la devise superbe *nec pluribus impar;* depuis la reliure mosaïque, rococo et tout en emblèmes et enrubannements galants de la Padeloup, jusqu'aux combinaisons romantiques, gothiques et cathédralesques de Thouvenin, il est facile de remarquer que le style des petits fers à froid, à dorure ou à compartiments, a toujours marché de concert avec la mode littéraire et la mode capricieuse du costume et de l'art décoratit.

Cependant, on peut émettre en principe que les grands amateurs ont toujours créé les grands relieurs, aussi bien que les maîtres dandys, de la suprême élégance, ont généralement inspiré les plus originales audaces dans la transformation de la mode masculine. Les Grolier, les Lavallière, les d'Hoym, furent des maîtres incontestés en élégances de bibliophilie affinée, et ils ne contribuèrent pas moins que Mme la duchesse du Maine, Mme la comtesse de Verrue et la marquise de Pompadour, — ces grandes coquettes de leurs livres, — aux heureuses combinaisons qui furent exécutées d'après leurs conceptions ou suivant leurs conseils sur tant de livres jalousement possédés, orgueils de nos modernes bibliothèques. — Faut-il penser que les grands amateurs de ces soixante dernières années n'ont pas été à la hauteur de leurs devanciers, ou doit-on conclure que le goût du livre, en se répandant davantage, en se démocratisant dans des classes moins dirigeantes, n'a plus inspiré d'aussi vives passions de ploutocratie distinguée? Toujours est-il que, depuis Thouvenin et ses successeurs directs, l'ajustement du livre a cessé de suivre, avec ensemble et d'une même poussée, l'inspiration qui régit tous les arts somptuaires; les plus experts ouvriers relieurs ne se sont plus efforcés de transfigurer l'ornementation extérieure des ouvrages de littérature nouvelle confiés à leurs soins, la recherche s'est arrêtée; on a trop longtemps vécu sur les traditions du passé, sans rien innover dans le décor, dans l'expression des lignes, dans le contour des fers gravés; on n'a point fait éclore un genre éminemment *dix-neuvième siècle;* on ne semble pas avoir compris enfin qu'un livre moderne doit être relié d'une façon toute moderne, accommodé

selon le goût du jour, vêtu d'un costume richement brodé selon l'esthétique actuelle, avec cette conception d'ornementation qui a pris son germe et son guide dans la flore nouvelle, dans la perspective des décorateurs d'extrême Orient et plus encore dans la simplicité exquise des ornemanistes japonais.

On commence à peine la création d'une formule jusqu'ici assez mal dégagée. — Depuis quelques années, les relieurs se sont ralliés à l'idée de faire du nouveau, mais ce n'a pas été sans difficulté; le souffle ardent de l'ancienne et bienfaisante corporation n'est plus là pour réunir tous les praticiens du même art sous le drapeau du progrès voulu et recherché en commun; il y a les rivalités, l'esprit critique des tentatives individuelles, les jalousies mesquines, la peur de l'originalité trop vite confondue avec l'excentricité. Aussi chacun marche-t-il d'un pied boiteux, le regard inquiété par le voisin, le cerveau tyrannisé par la routine, en proie à l'angoisse d'aller trop vite et de dépasser le but.

C'est par un sens de timidité, ou plutôt par un effrayant manque d'audace que, depuis cinquante ans, tous les relieurs de la métropole et du monde entier recopient sans fin les anciens modèles des derniers siècles, mélangeant les styles, fusionnant les genres, combinant un art décoratif hideusement bâtard qui stupéfiera assurément nos arrière-petits-neveux, si tant soit que ceux-ci s'occupent encore de l'enveloppe de nos pensées actuelles et de l'expression de cette enveloppe, sous des arabesques dorées.

L'exposition des relieurs en 1889 est donc particulièrement intéressante en ce sens qu'elle témoigne d'un état d'art très spécial qui tâtonne encore et cherche une voie, mais dont, on le sent, sortira bientôt une école de reliure florissante qui imposera ses théories nouvelles aux deux mondes. Il est permis d'espérer que cette fin de siècle verra cet encourageant renouveau qui nous fera alors par la suite indulgenter la monotonie et la trop diffuse décoration routinière dont les plus éminents relieurs de ces derniers temps n'ont pas été suffisamment exempts.

***

Six relieurs d'art ou de luxe ont campé leurs vitrines dans la classe X des arts industriels. Ce sont MM. Francisque Cuzin, Marius Michel, Lucien Magnin, de Lyon; Ruban, Michel Ritter et Giraudon. — Je place en première ligne M. Cuzin, car, en en raison même de l'éclat et de la beauté absolue de son exposition, il m'a toujours semblé de toute justice désigné pour la médaille d'honneur, qu'il vient du reste d'obtenir. — M. Cuzin a pris, auprès des bibliophiles les plus distingués de l'école contemporaine, la succession du célèbre Trautz-Bauzonnet. Je dirai même qu'il est plus hardi que le maître défunt, moins acquis au convenu et au poncif, moins réfractaire aux conseils éclairés des amateurs, et aussi plus décorateur. Pour la mise en forme du livre, le choix des maroquins, la combinaison des plats, la richesse parachevée des doublures, la qualité merveilleuse des dorures et la sertissure des mosaïques, on ne peut, sans esprit de parti, lui refuser la perfection de l'exécution et la distinction du goût. M. Cuzin a exposé une dizaine de volumes hors ligne comme grâce et comme art de fin habillement bibliopégique.

Parmi ceux-ci, je puis signaler la *Pucelle*, édition Cazin, reliure en superbe maroquin rouge tomate, avec dorure à compartiments Louis XVI. La doublure de maroquin bleu, à trois tons, forme une exquise mosaïque très douce en camaïeu, faite de guirlandes de roses et de petites fleurettes du style de l'époque, dont les fers ont été gravés exprès, et dont tous les filets, fleurs et feuilles ont été poussés un à un et de plusieurs faces, ce qui donne un extraordinaire éclat à cette foisonnante dorure.

Une autre série d'ouvrages remarquablement vêtus par M. Cuzin, ce sont les *Œuvres de François Coppée*, édition grand in-4°, Lemerre, 1883. Qu'on se représente un plein maroquin bleu de roi, avec dos et plats à compartiments de filets, la doublure de maroquin pourpre décorée d'une des plus extraordinaires dentelles dix-neuvième siècle qui aient été exécutées jusqu'ici.

C'est vraiment une des meilleures reliures et dorures de M. Cuzin, dont je dois encore

© 2007 Lyon – Éditions « Les marronniers du temps » – http://editions.arbre-a-livres.fr

citer des œuvres de très haut goût combinées sur les *Lettres persanes*, Jouaust 1885, sur le *Dernier Abbé*, sans date, sur la *Sylvie*, de Gérard de Nerval, publiée par Conquet, sur *Monsieur, Madame et Bébé*, 1878, et enfin sur l'*Origine des Grâces*, 1777. La plupart de ces éditions si somptueusement vêtues appartiennent à M. Henry Béraldi, l'un des marquis de Carabas de l'iconophilie et de la bibliofolie modernes, un des amateurs soucieux de faire du neuf et aussi le plus malicieux des iconographes, dont on connaît le curieux ouvrage en cours : les *Graveurs du dix-neuvième siècle*, un dictionnaire considérable et qui rendra de grands services à l'avenir à tous les iconomanes, friands des œuvres gravées de ce temps.

Quels que soient les éloges que nous décernions à M. Cuzin, nous ne prétendons point qu'il soit l'un de ceux qui se sont le plus avancés dans le sillon de la reliure moderne; il y chemine, mais très lentement et non pas à l'avant-garde : aussi est-il à désirer qu'étant donnée son extrême habileté d'exécution, il s'affranchisse des copies rétrospectives pour se consacrer entièrement à des créations entièrement nouvelles et dignes de son talent.

Je sais bien que sa situation l'oblige à beaucoup de prudence, que les livres qu'on lui confie sont anciens et trop précieux pour qu'on puisse risquer impunément de donner pour eux un faux coup de barre, mais M. Cuzin pourrait prendre sur lui de résumer les conceptions qu'il peut avoir et de mettre en pratique ses théories d'art indépendant sur plus d'un ouvrage de ce temps. — Je souhaite que par la suite il s'y consacre.

MM. Marius Michel et fils arrivent presque *ex æquo* avec M. Cuzin qui les dépasse à peine de plusieurs filets — et le jury a ratifié notre opinion en accordant à MM. Marius Michel le même diplôme d'honneur qu'à M. Cuzin. — On sait la grande notoriété de ces relieurs qui savent lutter par la plume et le crayon en faveur de leurs idées graphiques, et dont plusieurs ouvrages techniques ont déjà été publiés sur la reliure artistique et industrielle. — Avec une grande habileté de faire, un dessin généralement savant, une grande solidité dans la préparation du volume, MM. Marius Michel ont un grand souci de faire *nouveau* en persistant à s'appuyer sur la méthode et la logique mathématiques des anciens. Ils argumentent sur les courbes, sur les lignes, sur les filets, sur les entrelacs, sur toutes les combinaisons de tracés imaginables et ils réalisent des plats qui sont impeccables comme pondération de décoration géométriquement voulue, mais dont la grâce légère et ce *je ne sais quoi* d'art qui s'appuie sur des riens, sont, à mon sentiment, trop souvent exclus.

L'un des défauts de ces reliures est d'offrir un aspect trop lourd, par suite d'une série de cartons coupés en biseau et qui donnent la sensation des anciens ais de bois du quinzième siècle. — La décoration le plus souvent exécutée sur le premier plat — sans répétition sur le plat du dos — n'est pas toujours heureuse et évoque bien vite l'idée de ces albums de photographie très richement décorés et faits pour la table de salon, alors que le volume est exclusivement fait pour être placé de champ, sur les rayons d'une bibliothèque, et non de plat, comme un bibelot, sous la glace d'une vitrine.

MM. Marius Michel ont inventé cependant une reliure superbe et qui convient surtout aux livres du moyen âge et de la renaissance romantique, je veux parler du cuir incisé et ciselé, puis rehaussé de couleurs, dont ils nous donnent plusieurs spécimens d'une rare beauté sous leur vitrine si richement composée. La plus largement conçue revêt un exemplaire du *Cantique des Cantiques*. — L'*Histoire des quatre fils Aymon*, publiée par Launette, avec aquarelles de Grasset, a été également habillée par eux en fort cuir de bœuf damasquiné et ouvré d'arabesques magistrales; c'est une merveille d'exécution et aussi de goût, et qui fait un véritable honneur à ces consciencieux et ingénieux chercheurs dans la voie des procédés retrouvés et remis au jour avec l'addition des connaissances acquises.

MM. Marius Michel sont, du reste, familiers à tous les genres et ne dédaignent point les mosaïques jetées par tons à plat à la japonaise; ils savent non moins sûrement exécuter une ornementation à filets entrelacés dans

le genre Maïoli, et leur vitrine est d'une variété incomparable.

M. Lucien Magnin, de Lyon, encore inconnu à Paris, a, sous une petite vitrine d'un mètre carré, fait une exposition fort suggestive et qui méritait bien de lui valoir une médaille d'or alors qu'il ne lui a été accordé qu'une médaille d'argent. — On peut aimer ou non la manière de « relieur mosaïste », inventée par M. Magnin, mais il est hors de doute que cet ouvrier d'art — en dépit d'un manque de fermeté dans le poussé de ses dorures — tient la tête de l'exposition, sinon par l'exécution souvent fautive, du moins par l'originalité ou la hardiesse de ses compositions décoratives et par le curieux procédé de ses mosaïques ombrées et dégradées au pinceau par des moyens de coloration d'une solidité à défier le temps et le soleil. — Ses reliures exécutées sur la *Mireille* de Mistral, édition Hachette in-folio, avec les figures mosaïquées de *Mireio* et de *Vincèn* sur les plats ainsi que la décoration polychrome du cadre, est absolument nouvelle. Sa doublure maroquinée et multicolore de *Paul et Virginie* est éblouissante comme un vitrail moderne; enfin, ses deux reliures extraordinaires qui enveloppent la *Française du siècle* et *Son Altesse la Femme* sont d'une exécution ornementale très riche, très brillante et surtout entièrement nouvelle. Je voudrais m'étendre davantage sur l'exposition de M. Magnin, qui pourrait servir de point de départ à une longue étude sur la reliure d'art de demain, mais je ne dois pas oublier que je dois ici concentrer mes idées en colonnes et non les développer en tirailleuses. Ce pourquoi je me condense.

M. Ruban, l'un des derniers venus parmi les préparateurs de maroquin plein, est en train de former sa réputation à Paris aussi bien que dans les deux Amériques. C'est un jeune, un actif, un fringant, prêt à s'élancer sur la moindre piste où l'entraîne le collectionneur. Il comprend, il saisit d'un mot et ne se refuse à rien sous l'éternel prétexte réduit en niaise formule, que *ça ne s'est jamais fait*. — Il expose une *Dame aux Camélias*, reliée « à l'emblème », avec un léger bouquet de la fleur préférée par Marie Duplessis, fleur dont les pétales et les feuilles sont fort joliment mosaïqués; sa reliure du *Miroir du monde*, très sérieusement exécutée, est d'une grâce absolue, mais ce qui me frappe le plus dans ma profonde révolte contre la tradition, ce sont les plats de ses maroquins avec appliques de médaillons anciens, miniatures féminines larges comme l'ongle d'un pouce, et ses petits bronzes japonais, éventails et papillons sertis dans le cuir même et s'harmonisant délicieusement avec l'ornementation de la dorure.

M. Ruban avait droit à tous les encouragements du jury et à tous les éloges des amateurs; il lui a été accordé une médaille d'argent. Il laisse concevoir des manières nouvelles vers lesquelles MM. Edmond de Goncourt, Popelin, Philippe Burty et moi-même avons souvent poussé les ouvriers relieurs, et qui consistent à marier au maroquin les émaux, les miniatures sur ivoire, les médailles anciennes, les broderies d'Orient et toutes les curiosités délicatement ouvragées et rares qui peuvent s'incruster dans la peau avec un très léger relief en plus.

La vitrine de M. Michel Ritter a de grandes prétentions à l'effet et attire tout d'abord le visiteur, mais elle ne justifie son éclat trompeur ni par le bon goût, ni par l'exécution, ni même par l'innovation. M. Ritter fait le cuir ciselé d'après le procédé de MM. Marius Michel, mais combien inférieur! Il fait des mosaïques comme M. Magnier, mais quel tour déplorable! il emprunte aux uns et aux autres, mais il ne sait rien personnifier avec une supériorité caractéristique. Je mettrai cependant hors de cause chez lui un maître ouvrier ciseleur sur cuir, M. Charles Meunier, dont quelques spécimens d'ornementation sont dignes d'intérêt.

Je ne parlerai de M. Giraudon que pour mémoire. M. Giraudon est un maroquinier pour la fashion et l'exportation beaucoup plus qu'un relieur d'art; la plupart des ouvrages qu'il expose ont été exécutés il y a douze ans, par un relieur de très réel mérite et de haute originalité, M. Amand, aujourd'hui retraité, dont M. Giraudon a repris le fond et la clientèle.

© 2007 Lyon — Editions « les passerelles du temps » — editions.ainay@free.fr

Ces reliures de M. Amand avaient déjà été exposées en 1878. — Comment le jury d'admission en a-t-il accepté le placement à l'exposition actuelle et leur a-t-il accordé une médaille de bronze?

Il me reste à résumer ces notes hâtives. — L'exposition des relieurs en 1889 montre des chefs-d'œuvre inspirés par l'art des prédécesseurs des XVIIe et XVIIIe siècles, mais elle ne fait que donner des promesses pour la création d'un genre indiscutablement nouveau et d'un style d'allure toute moderne.

On ne saurait donc trop engager les bibliophiles, qui sont gens de savoir et de goût, à tenter des coups d'audace pour la reliure de leurs livres modernes. — C'est d'eux, en définitive, que dépend la solution de la question, car les relieurs font moins ce qu'ils veulent que ce qu'il leur est ingénieusement commandé et pour ainsi dire imposé, avec la perspective de voir leur labeur largement rétribué.

Il n'est point de mosaïques, d'effets nouveaux, de petits fers originaux, de gravures finement exécutées, sans argent largement dépensé. Les collectionneurs soucieux de leur renom ne doivent pas hésiter à se lancer dans l'individualisme absolu de leurs reliures. — Ce sont les grands amateurs, je le répète, qui toujours ont créé les grands relieurs; Grolier, Longepierre, d'Hoym, Lavallière et tant d'autres étaient les surintendants passionnés de leurs bibliothèques, et c'est à leur initiative ardente que nous devons les beaux livres qu'ils nous ont légués.

OCTAVE UZANNE.



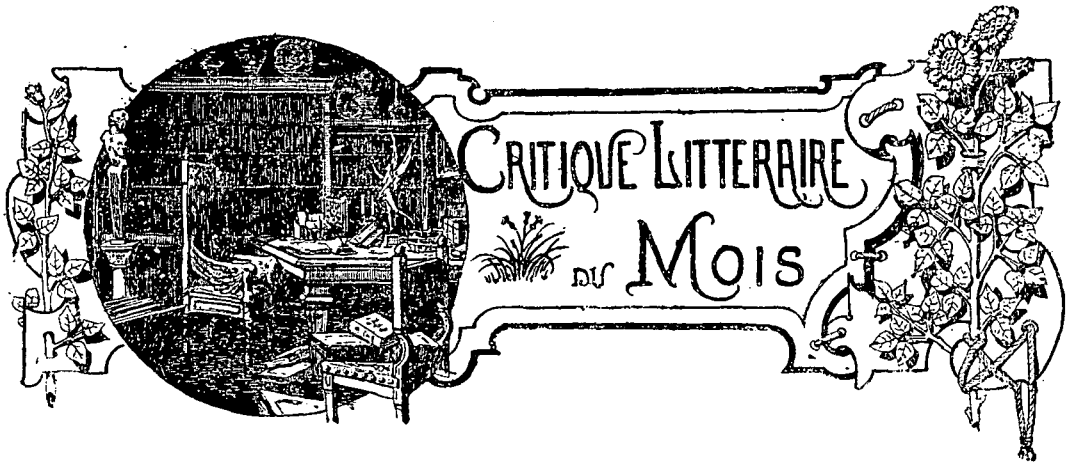

ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES

Henriette, par François Coppée. Paris, Alphonse Lemerre, 1889. Un vol. in-16. — Prix : 3 fr. 50.

Il est rare que les grands poètes soient aussi de grands prosateurs : les écrivains qui ont eu ce double génie et cette double gloire sont l'exception. M. François Coppée sera une de ces exceptions. La première œuvre où il mit de côté le secours du rythme et de la rime — et par certains côtés, c'est bien là un secours — fut *Une Idylle pendant le siège,* parue peu après l'année terrible, en 1875. On y rencontrait déjà de grandes qualités, l'émotion, la rapidité du récit : mais l'on sentait que l'auteur n'était pas aussi maître de la forme que quand il maniait le vers, où dès lors il était un maître. Trois volumes de nouvelles suivirent, à des intervalles plus ou moins longs : *Contes en prose,* en 1882 ; *Vingt contes nouveaux,* en 1883 ; *Contes rapides,* au commencement de 1889. Au total, quarante-six contes, que M. François Coppée avait travaillés avec amour, et dans lesquels il s'était montré artiste consommé. Dans les derniers, *les Contes rapides,* il était vraiment parvenu à la pleine possession de la forme, sans que cette perfection nuisît en rien à ce don d'émotion, à cette fleur de sentiment qui donnait tant de charme et aussi tant de supériorité à ses écrits. Dans tous, du reste, comme dans un de ses recueils poétiques les plus justement célèbres, il s'y montrait en général le peintre des *humbles :* mais combien la touche vraie, le naturel, la tendresse de cœur jaillissant de sa source même, et non d'un procédé d'art si parfait et si dissimulé qu'il soit, relevaient ces modestes tableaux et leur donnaient de noblesse ! Chez l'écrivain, aussi bien que chez le peintre, la simplicité du sujet et celle des moyens a toujours été la marque distinctive de la supériorité de l'œuvre et de l'ouvrier. Voyez *Manon Lescaut,* voyez *Paul et Virginie.* Cette marque est celle que portent les Contes de M. François Coppée.

Nous la reconnaissons également empreinte dans sa dernière œuvre en prose : *Henriette,* dont l'étendue dépasse celle du conte et atteint la dimension de la nouvelle. Rien de plus simple que le sujet. Combien touchant et dramatique cependant !

Bernard des Vignes, un viveur auquel la guerre de 1870 a communiqué un instant d'héroïsme, mais qui s'est bien vite replongé dans son vice, vient de mourir, laissant une veuve, la belle Mme Bernard, beauté sculpturale et caractère stoïque, qui n'a jamais failli, moins par amour pour ce triste mari, que par respect d'elle-même. Aussi la médisance ne l'a-t-elle jamais effleurée, et les assiduités d'un ami, le colonel de Voris, lui ont à peine révélé la profonde passion de ce cœur de soldat loyal et dévoué. Devenue libre par le veuvage, la femme accueillerait cet amour si longtemps silencieux : mais la mère hésite. Le regard d'effroi que son fils, Armand, jette sur cet étranger, par un secret pressentiment, la décide à ne pas partager son cœur, à n'y donner de place qu'à sa tendresse pour cet enfant qui a été sa consolation de femme trahie et délaissée. La mère et le fils s'adorent. Armand avait été instinctivement et inconsciemment jaloux de l'homme qui allait être le second mari de sa mère : celle-ci le devient aussi, à son tour, lorsque s'éveille dans le cœur de son fils un autre amour. Chaste, comme le sont ces enfants privilégiés dont les premières années se sont écoulées dans le goût de l'étude et dans les saines affections de la famille, Armand n'en est que plus accessible au charme pénétrant d'une jeune fille, une simple ouvrière, que sa mère a accueillie chez elle, et qui a toute la grâce de la jeunesse aimante et naïve. Ces deux cœurs se donnent l'un à

l'autre, sans calcul chez l'un, sans coquetterie chez l'autre. C'est une idylle charmante, comme en sait peindre M. François Coppée, tout en se tenant dans la réalité, sans affectation, sans mièvrerie. Son Henriette Perrin est très parisienne, et cependant très simple, très chaste même dans sa passion. Nous dirions presque dans sa faute. Mais voilà ce que Mme Bernard ne peut, ne veut pas comprendre. Henriette pour elle n'est qu'une petite grisette, sans vertu comme sans orthographe, qui lui a volé le cœur de son fils; qu'elle accusera bientôt de la mort de ce fils, lorsque celui-ci succombera sous les étreintes de la fièvre typhoïde. L'amour de la mère ne saurait admettre cet autre amour, qui n'est à ses yeux que le libertinage d'une vulgaire maîtresse. Et cependant c'est ce pauvre amour, si méprisé de sa mère, qui se montrera, à la grande épreuve de la mort, plus grand, plus profond que l'autre. La mère se remarie, la mère épouse le colonel de Voris, devenu général : mais le jour où elle va à l'autel, est celui où Henriette Perrin, brisée par le coup qu'elle a reçu en apprenant la mort d'Armand Bernard, meurt à l'hospice qui l'a recueillie, et d'où elle adresse, sur son lit d'agonie, à la mère de son amant, une lettre touchante pour lui demander son pardon pour une faute involontaire, et dont son cœur seul a été complice. Cette lettre est un chef-d'œuvre. Nous ne croyons pas qu'il y ait dans la littérature rien de plus simple, de plus noble, de plus émouvant. Les livres de M. François Coppée ont cela de particulier qu'ils ne font pas seulement aimer ses héros, ils font aussi aimer l'auteur. Celui-ci a produit sur nous la même impression à cet égard que tous les autres. Cependant il pourra bien se rencontrer quelques mères qui lui en voudront de l'infériorité qu'il a donnée dans cette œuvre à l'amour maternel. Mais est-ce bien une infériorité ? L'amour maternel a son caractère propre, et il ne doit pas jalouser l'autre amour.

La Hanterie, par Paul Harel. Paris, Alphonse Lemerre, 1889. Un vol. in-16. — Prix : 3 francs.

M. Paul Harel, le poète-hôtelier dont l'Académie française a couronné récemment un volume de vers, vient de publier un recueil de nouvelles.

L'auteur de *Sous les pommiers,* on le voit, va à la gloire par tous les chemins. Nous lui souhaitons bonne fortune : c'est un aimable homme, un bon et sain esprit. M. Paul Harel a aujourd'hui trente-cinq ans. Né dans l'Orne, à Échauffour, il appartient à cette pléiade d'écrivains normands qui s'appellent Gustave Le Vavasseur, les deux Fremine, Auguste Dorchain, etc. Il débuta dans les lettres, en 1879, par un recueil de vers, *Sous les pommiers,* que suivirent *Gousses d'ail et Fleurs de Serpolet,* en 1881; *Rimes de broche et d'épée,* en 1883; *Aux champs*, en 1887.

Comme poète, il a une saveur très particulière de terroir, qui, en y ajoutant l'originalité de sa double profession, n'a pas peu contribué à attirer sur lui l'attention. Les reporteurs de journaux lui furent favorables, sans compter d'autres personnages plus importants et plus illustres. Aujourd'hui M. Paul Harel dédie ses nouvelles au duc d'Audiffret-Pasquier, à M. Léon de La Sicotière, au comte Gérard de Contades : c'est presque une table de l'armorial de France.

La Normandie avait bien réussi aux vers de M. Paul Harel : on y sentait comme une douce odeur de pommiers en fleur. Il n'a pas été ingrat envers la Normandie, et c'est encore à elle qu'il emprunte la plupart des cadres où il place les récits en prose de ce nouveau volume. Ils sont au nombre de huit : *La Hanterie, le Punch de Ballandard, Entre deux scrutins, Flambron, le Maire de Pont-Éclembourg, le Charbonnier, Jean Chassagne* et *la Canne du vicomte.*

La première de ces nouvelles, qui sert de titre au volume, est la plus importante, comme aussi la plus remarquable. L'auteur y a voulu peindre ce type de paysan que possède l'âpre passion de s'agrandir, de s'arrondir, de transmettre sa terre à un héritier unique qui s'agrandira et s'arrondira aussi à son tour. Son Onésiphore Beauplan, dit La Hanterie, est une figure énergiquement peinte, qui fait d'autant mieux ressortir celle de son fils, le doux et rêveur Octave, que son père pousse au barreau, et qu'il ne voudra jamais marier à sa cousine, la belle et aimable Germaine. Elle a le grand tort d'être fille d'un « laboureur », père de cinq enfants, tandis que lut, Onésiphore, est un « herbager », propriétaire du *Parc-au-Vent*, le meilleur herbage du pays, et qui plus est père d'un fils unique, auquel ira tout l'héritage. Mais l'ambitieux « terrien » est puni dans sa sotte ambition. Son fils meurt de chagrin, et Germaine, qui n'a jamais eu pour lui que les sentiments d'une sœur, épouse Jacques Troël, le neveu du saint curé de Sainte-Colombe, qui par dévouement pour son ami, Octave Beauplan, s'était éloigné de Germaine, qu'il aimait du plus profond de son cœur, mais dont il ne se savait pas aimé. Quelques scènes de cette vulgarité paysanne, dans ce patois normand que Guy de Maupassant a mis à la mode, ne déparent pas trop cet excellent récit.

E. A.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La Confession d'un père, par VICTOR FOURNEL. Un vol. in-18, chez Calmann-Lévy.

Maman-capitaine. Un vol. 18, chez Perrin.

A deux mois d'intervalle, M. Victor Fournel vient de publier les deux romans dont nous avons donné les titres : ce n'est pas trop mal pour un homme qui n'en fait pas sa spécialité. L'auteur, en effet, a conquis sa réputation, qui ne le sait ? dans les critiques et l'histoire littéraire, sans préjudice de la chronique, où l'on se rappelle les brillantes campagnes de Bernadille, et où, depuis bientôt une vingtaine d'années, il contribue au succès du *Correspondant*. Ce n'est pas d'aujourd'hui pourtant qu'il entre dans cette nouvelle carrière où il semble vouloir rattraper le temps perdu ; mais *l'Ancêtre*, publié il y a quelques années, était moins un roman proprement qu'un livre d'actualité satirique revêtu des formes d'une fiction ingénieuse et piquante.

Si nous ne nous trompons, des deux récits que nous allons présenter au lecteur, c'est le dernier publié qui est le plus ancien, et c'est lui dont nous nous occuperons d'abord. *Maman-capitaine*, dit l'auteur dans une courte préface, eût s'intituler *Un cœur simple*, comme le conte de Flaubert, ou *Simple histoire*, comme le récit populaire de miss Inchbald. Son héros, en effet, s'il est permis d'employer un tel mot pour un brave homme dont l'humble personnalité a tenu si peu de place dans l'histoire, et qui n'a nulle prétention à l'héroïsme, quoiqu'il y atteigne sans le savoir, est une nature simple, dont la vie est simple comme son âme, et simple aussi le sentiment qui l'inspire, le dévouement qui la remplit. M. Victor Fournel l'a racontée lui-même avec la simplicité congruente au sujet, sans aucun étalage de psychologie ; mais c'est cette simplicité même qui arrive à un effet singulièrement pathétique et parfois poignant. Il y a là des pages qu'il est bien difficile de lire sans sentir son œil se mouiller, et si l'on trouvait, dans un roman anglais, le récit de l'Hercule du Nord racontant au second violon du Théâtre-Lyrique les derniers jours de son camarade, l'ancien lieutenant légionnaire tombé de chute en chute à l'orchestre d'une baraque de saltimbanque, on le citerait comme un chef-d'œuvre d'humour où le comique se mêle à la sensibilité.

La *Confession d'un père* a plus d'importance, comme conception et comme étendue. Elle est écrite sous forme de Mémoire autobiographique et posthume adressé par un père à ses deux fils, l'un magistrat, l'autre prêtre, pour leur révéler le douloureux secret d'une faute qu'il a commise dans l'entraînement de son amour paternel, et qu'il a cruellement expiée. C'est une étude d'une psychologie pénétrante et profonde, mais très dramatique, pleine de mouvement et de vie dans ses développements, du remords dans une âme foncièrement honnête et faible, qui a succombé à une tentation terrible, au milieu de circonstances trop fortes pour elle, mais qui s'est ressaisie et qui rentre dans l'honneur avec l'effort désespéré d'un naufragé s'accrochant des pieds et des mains aux rochers du rivage, et ne lâchant pas prise sous l'effort des vagues furieuses qui lui meurtrissent la chair.

Toute la partie centrale du roman, les cent à cent cinquante pages où M. Victor Fournel étudie, lui aussi, dans ses trois phases successives, — la tentation, la chute, le remords, — sa tempête sous un crâne, est d'une force d'analyse et d'observation qu'on ne dépassera pas. André Gilbert n'est qu'un modeste sous-chef de bureau. Il a une fille charmante, mais sans dot, en train de coiffer sainte Catherine. Toutes les espérances avortent les une après les autres : c'est le désespoir de la mère ; ce sera sa mort. Après un dernier échec, plus cruel que les autres, elle a frisé la folie. Sur ces entrefaites, on apprend le décès d'un oncle, fabricant de pâtes d'Italie à Gênes. André est mandé par télégramme ; l'espoir renaît : cet oncle, d'une avarice sordide et fort riche, est en même temps son parrain. Mais il a tout légué à un enfant naturel, sauf un souvenir dérisoire de trois mille francs à son filleul. Comment revenir porter le coup mortel à sa femme ? Au retour, André les joue à Monte-Carlo, et les perd. Il est sur le point de se suicider, quand un hasard ingénieusement amené met sous sa main un portefeuille tombé de la poche d'un voyageur infirme et paralysé, que des domestiques descendent à Cannes. Son premier mouvement, et même son second, sont de courir après le voyageur : il est retenu par l'employé, car le train repart. Aux stations suivantes, on l'empêche de descendre, parce que le temps manque. Et cependant sa tête travaille ; une grande lutte se livre dans son âme. Le portefeuille contient 60,000 francs ; c'est la dot de sa fille ; c'est la vie de sa femme. La marche de ses idées, ses révoltes de plus en plus molles, ses compromis, les sophismes par lesquels il essaye de tromper sa conscience, toutes les alternatives par lesquelles il passe sont rendues avec une finesse et une vérité étonnantes, jusqu'à ce qu'enfin il soit rivé à sa faute, comme d'un coup de marteau, par la joie de sa femme, qui lui avoue qu'elle était à bout de force et qu'elle serait morte d'une nouvelle déception.

Mais alors la tâche du remords commence. Il

prend toutes les formes, il se traduit de mille façons diverses. Il le poursuit, le traque, l'énerve, ne lui laisse pas une minute de repos, et s'empare surtout de son être tout entier lorsque sa volonté est désarmée par le sommeil. Il a des rêves et des hallucinations à donner le vertige. Ce sont des angoisses perpétuelles, dés peurs, des allusions soupçonnées partout, des protestations maladroites, des colères sans causes apparentes où il est sur le point de se trahir. Il y a là vraiment une peinture du remords, dans ses effets physiques autant que moraux, qui est l'une des plus extraordinaires qu'on puisse voir. Enfin, vaincu, désemparé, désarmé de toutes ses forces de résistance, il ne peut plus retenir son secret : il faut qu'il le crie et qu'il s'en décharge, et alors c'est sa femme elle-même qui lui dicte son devoir, sans plus songer à ni sa fille, ni à elle. Il s'agit de retrouver le voyageur au portefeuille. Ici le roman, jusqu'alors tout d'observation impitoyable, verse un peu dans la fantaisie. M. Victor Fournel nous fait passer par l'agence Bérard et faire connaissance avec un Anglais fort original, lord William Coverley, célibataire et colossalement riche, pour qui 60,000 francs ne sont qu'un fétu de paille, qui tient essentiellement à avoir été volé par un Français, et accueille la tentative de restitution par une scène violente. Je laisse au lecteur le plaisir de rechercher les dernières péripéties du récit et le dénouement des plus dramatiques. L'auteur accable son héros sous le poids d'une expiation bien cruelle, ou plutôt il le redresse et l'épure.

Malgré la gaieté de quelques épisodes et la verve avec laquelle sont tracées certaines physionomies, cette histoire est triste, mais elle n'est pas pessimiste; elle est même tout le contraire. Rien de plus sain et de plus ferme ; rien aussi de plus saisissant. Il est bien vrai que, comme l'a dit le critique de *la Saturday-Review*, *la Confession d'un père* diffère extraordinairement de la plupart des autres romans français actuels : n'est-ce pas une raison de plus pour la lire et pour l'apprécier à sa valeur? L. G.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

Le Bonheur des autres, par Catulle Mendès, illustrations de Métivet. Paris, Marpon et Flammarion. — Prix : 3 fr. 50.

Dinah Samuel, par Félicien Champsaur. Paris, Ollendorf. In-18. — Prix 3 fr. 50.

Le Père Anselme, par le Comte de Saint-Aulaire, 1 vol. in-18, V. Havard. — Prix : 3 fr. 50.

Mademoiselle Ève, par Gyp. Paris, C. Lévy, 1 vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Causeries limousines, par Émile Fage. Paris. P. Ollendorf. — Prix : 3 fr. 50.

L'Amour artificiel, par Jules Case. Paris, V.-Havard. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Qui lira rira, par Armand Silvestre. Paris, E. Kolb. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Ce qui divise. — Roman de mœurs, par Marie-Joseph Fabron. In-18, Marpon et Cᵉ. — Prix : 3 fr. 50.

Études de femmes, par André Mellerio. Paris, A. Lemerre. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Amour sans nom, par Charles Lomon. Paris, Plon et Cᵉ. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

L'Age de papier. — Roman social, par Charles Legrand. Paris, E. Kolb. — Prix : 3 fr. 50.

Presentée. — Roman traduit de l'anglais de Hamilton Aïdé. Hachette. — Prix 1: fr. 25.

Le Mystère d'un Hansom cab. — Traduit de Fergus W. Hume. Hachette. — Prix : 1 fr. 25.

Ce Lutin! — Petite folle! — Nouvelles traduites de J. Strange Winter. Hachette. — Prix : 1 fr. 25.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Pour bien voir Paris, par Edmond Deschaumes, un vol. in-18 jésus illustré. Paris, 1889. Maurice Dreyfous, édit. — Prix : 3 fr. 50.

Si jamais quelqu'un se doute le moins du monde de la modestie de M. Edmond Deschaumes, voici pour la lui prouver avec évidence. Son ouvrage qu'il intitule : *Pour bien voir Paris*, s'appellerait justement : *Pour bien connaître Paris*. Il ne s'est pas en effet borné à guider le visiteur à travers notre capitale, de façon à lui épargner les pas inutiles et à lui mettre tout de suite les yeux sur le monument célèbre ou la particularité

curieuse. Il a su, sans enfler outre mesure le volume, sans le surcharger de détails jusqu'à l'importunité, joindre l'histoire et l'anecdote à la description.

Les 150 gravures et les 25 plans semés à travers les 600 pages de ce livre sont une aide intéressante et un complément très agréable du texte, qui constitue la compilation la plus sobre et la plus substantielle en même temps de l'histoire de Paris, jusqu'aux jours les plus proches de nous, puisque l'actualité d'hier et même celle d'aujourd'hui y sont indiquées, et celle de demain pressentie! Jugez donc! P. Z.

En Batterie! Carnet d'un Artilleur, par Étoupille. Un vol. in-18. Paris, 1889. Librairie Ch. Lavauzelle.

Le pseudonyme d'Étoupille, dont nous ne révélerions pas le mystère, alors même qu'il nous serait connu, afin de ne pas attirer les foudres du ministre de la guerre sur la tête du coupable, masque la spirituelle et joyeuse personnalité de quelque jeune lieutenant d'artillerie, frais émoulu de l'École d'application. Grisé des ivresses trop tôt dissipées du premier commandement, de l'uniforme, de l'âge, de sa gaieté intarissable et de son esprit naturel, Étoupille a noté sur son carnet une vingtaine d'anecdotes qui ont dû défrayer la causerie, portes closes, au mess des lieutenants de la batterie, portes closes, assurément, car l'auteur de ces récits ne se pique pas de vénération profonde à l'égard des travers et des ridicules de ses chefs, non plus que de discrétion sur leurs infortunes domestiques. N'est-ce pas au début d'une mésaventure conjugale qu'il pose ce principe : Courtiser (il emploie un mot plus brutal) la femme d'un subordonné est un crime, d'un égal est un droit, d'un supérieur est un devoir. Le livre amusera tout lecteur qui a traversé un régiment de quelque arme que ce soit. E. C.

Les Sports à Paris, par A. de Saint-Albin. Paris, Librairie moderne, 7, rue Saint-Benoît. Un vol. grand in-18 jésus avec dessin de Jean Béraud. — Prix : 3 fr. 50.

Avec une compétence indiscutable, acquise par vingt-cinq années de pratique, M. Albert de Saint-Albin initie le lecteur à tous les sports qui se pratiquent en France. C'est un livre aussi instructif qu'amusant, comme il n'en avait pas été écrit depuis Eugène Chapus, ce grand initiateur du sport, passé maître en l'art de décrire tout ce qui, sous forme de plaisir, constitue la vie hygiénique des grandes cités. Si les Anglais ont, de bonne heure, compris l'importance des exercices du sport et s'ils en ont perfectionné quelques-uns de manière à laisser derrière eux toutes les nationalités rivales, il en est maintenant un très grand nombre dans lesquels la France les suit de près. C'est de cette phase brillante du sport chez nous que M. Albert de Saint-Albin, dont le père a fondé le journal *Le Sport*, nous donne une description pittoresque et serrée. « Les Sports à Paris » serviront de *vademecum* à tous ceux qui voudront s'initier aux plaisirs qu'imposent le mouvement et les obligations d'une existence virile.

Le Théâtre contemporain, par J. Barbey d'Aurevilly, t. III. Un vol. in-18 de 360 pages. Paris, maison Quantin, Compagnie générale d'impression et d'édition, 7, rue Saint-Benoît. — Prix, broché, 3 fr. 50.

Jules Barbey d'Aurevilly appartient maintenant à la postérité. En publiant le lendemain de sa mort le tome III de son *Théâtre contemporain*, la maison Quantin a voulu rendre au brillant styliste le plus bel hommage qu'il eût pu souhaiter et mettre en lumière un talent original trop méconnu du vivant de l'écrivain.

Jules Barbey d'Aurevilly est loin d'être tout entier dans ses romans et dans ses poésies. L'auteur d'*Une Vieille Maîtresse* et des *Diaboliques* a jugé supérieurement en critique indépendant et fier le mouvement dramatique de la fin du second empire. Ce sont ces pages vivantes, colorées, si franches d'allure, si nettes de style que l'éditeur offre aujourd'hui à la curiosité et à l'érudition des connaisseurs. A parcourir ce volume, bien des légendes tomberont; en lisant particulièrement le chapitre relatif à l'*Auberge des Adrets*, on se fera une idée vraie de la façon large et un peu hautaine, mais sincère et souvent émue, dont le maître entendait la critique théâtrale. La sévérité apparente de ses jugements n'a jamais été qu'une conséquence de l'élévation de son idéal.

Ce volume, imprimé par la maison Quantin, avec le goût et le soin qu'il méritait, sera vite enlevé par les amateurs.

Les Annales du théâtre et de la musique, *avec une préface d'Hector Pessard,* par Édouard Noel et Edmond Stoullig. Paris, Charpentier, 1889. Un vol. in-16. — Prix : 3 fr. 50.

L'on sait que chacune de ces années théâtrales est précédée d'une préface que les auteurs ont demandée à quelque écrivain très en vue :

Sardou, Sarcey, Claretie, Zola, de Pène, Jules Barbier. Aujourd'hui c'est M. Hector Pessard qu'ils mettent ainsi en vedette sur leur nouveau volume.

Ce n'est pas l'écrivain le moins apprécié de tous ceux qui se sont occupés des choses du théâtre, comme de beaucoup d'autres choses encore. Sa préface est des plus intéressantes. C'est une excellente étude sur cette création au moins nouvelle de nom, que l'on a appelée *le Théâtre libre*. Bien que ce théâtre remonte déjà à 1887, c'est seulement dans le volume de l'année 1888 que les auteurs des *Annales* ont jugé à propos de s'en occuper spécialement. Ce qu'on avait pu croire une simple étoile filante étant devenu une étoile de première grandeur, la critique théâtrale a cru devoir braquer sur elle sa lorgnette avec gravité, et approfondir les origines, les raisons d'être du nouvel astre. Nous ne disons pas ça particulièrement pour M. Hector Pessard : au contraire ! Le spirituel et fin critique, en effet, ne lui trouve guère de raisons d'être à ce théâtre libre. Il l'estime une de ces nouveautés qui n'ont de nouveauté que le nom, et où la liberté pourrait s'appeler plus justement la licence, du moins si l'on considère les premières œuvres qui y ont été interprétées. Voilà le fond de sa pensée ; mais avec toutes sortes d'agréments parfois un peu railleurs dans la forme. « Les surprises et la déception — c'est sa conclusion — ont été grandes quand il a fallu constater que les nouveaux ne se distinguaient en réalité de ceux qu'ils aspirent à remplacer que par leur inexpérience et l'infériorité de leur talent, et que les plus habiles étaient des clairs de lune de Labiche ou des reflets de Dennery. A part deux ou trois essais, les pièces représentées au théâtre libre ont été jusqu'à ce jour des vaudevilles ou des drames coulés dans le moule ancien. » Nous ne sommes pas un critique de théâtre, mais il nous semble que M. Hector Pessard est un peu trop prévenu contre le théâtre libre, et qu'il aurait pu élargir le cercle de ses exceptions bienveillantes. Il n'y a pas à dire, le drame de M. Léon Hennique, la *Mort du duc d'Enghien*, est un vrai chef-d'œuvre, et par cela même ne ressemble pas du tout aux pièces de M. Dennery. Aussi M. Hector Pessard lui rend-il pleine justice. Mais il nous semble que pour d'autres il aurait pu être plus encourageant. Quant à la part que MM. Noël et Stoullig ont eue dans ce volume, elle est la même que dans les volumes précédents : c'est-à-dire qu'ils ont fait avec un talent, une précision de renseignement tout à fait remarquable, l'histoire du théâtre en 1888. Combien leur collection sera précieuse dans quelques années !

Souvenirs de la vie parisienne sous l'Empire, par MARCELIN. Paris, Victor-Havard, 1889. Un vol. in-16. — Prix : 3 fr. 50.

Les articles que Marcelin a publiés dans son journal *la Vie Parisienne* méritent de ne pas périr avec lui, et l'éditeur Victor-Havard a bien servi l'intérêt des lettres, et même de l'histoire, en recueillant les principaux en volumes. Le second, qui vient de paraître, *Sous l'Empire*, ne sera pas inutile à ceux qui voudront, plus tard, avoir un tableau fidèle de la société de cette époque. Dès aujourd'hui il est d'une lecture fort agréable et fort piquante. Par ce temps d'Exposition universelle, il est curieux de lire le récit de la représentation solennelle qui eut lieu au nouvel Opéra, récemment inauguré, pendant l'Exposition de 1867, et à laquelle assista l'empereur Alexandre II. « Le czar, dit Marcelin, est d'une taille imposante, mais n'a rien du type légendaire de l'ogre autocrate de toutes les Russies. Les yeux sont doux, clairs, comme indifférents aux choses extérieures ; le nez droit, un peu relevé, la moustache rejoignant les favoris, mais sans le moindre hérissement farouche. Uniforme sobre, maintien calme et droit. L'impératrice cause et sourit avec ce calme de belle statue qui daigne descendre de son piédestal et se mêler aux jeux des mortels... L'empereur reste dans le fond de son fauteuil, la tête penchée, les yeux à demi fermés, comme gouailleurs. » Que sont devenues ces majestés de la terre ? Le czar a péri sous la balle des assassins, son hôte magnifique est mort, empereur sans empire, après avoir été le prisonnier du souverain, peu magnanime, auquel il faisait naguère les honneurs de ses palais et de la France. *Et nunc reges erudimini*. Dans le même ordre d'idée, il faut encore citer de brillants croquis de la plage de Biarritz, alors si élégante, si à la mode ; d'une revue au camp de Châlons ; d'une visite à l'exposition de la galerie du feu duc de Morny avant la vente. Mais le plus intéressant est, sans contredit, une série de lettres adressées d'outre-Rhin par l'auteur, pendant la guerre austro-prussienne de 1866, et au mois de juillet 1870, quelques jours avant l'ouverture des hostilités entre la France et l'Allemagne.

Marcelin était tranquillement à Bade, y goûtant les plaisirs d'une société cosmopolite pour qui le verre d'eau du Kursaal n'est qu'un prétexte, et se livrant à des excursions moins mondaines dans la Forêt-Noire, lorsque lui arrivèrent de Paris les premiers bruits de guerre. Se hâtant de faire sa malle, il reprit le chemin de Paris, non sans un certain nombre de haltes, qui lui ont permis de peindre de curieux tableaux de

© 2007 Lyon — Éditions « Les marionnettes du temps » — http://editions.arbre-gris.fr

l'Allemagne en armes et préparée — trop bien préparée — à fondre sur la France. A Mayence, transformée depuis longtemps déjà en formidable citadelle, et en ouvrage avancé contre nous, il constate le changement qui, depuis Sadowa, s'est opéré dans le caractère et dans l'aspect extérieur du soldat prussien. « Soit la vie oisive de la garnison, dit-il, soit orgueil venu, je ne leur trouve plus cet air bonhomme, sérieux et ferme que je leur ai vu lors de la guerre d'Allemagne ; leur succès les surprit alors tous les premiers ; aujourd'hui, c'est chose acquise. Donc quelque chose de faraud, lourd et vulgaire, prêt à ricaner. » Son chauvinisme ne lui cache pas cependant les qualités de cette armée allemande, et il n'est pas de ceux qui péchèrent alors en France par trop de confiance en nos soldats qu'ils considéraient comme sans égaux. « Il n'y a pas à dire, rien de plus militaire, continue-t-il, que ces fantassins trapus, larges d'épaules et bas sur jambes, à l'uniforme sévère, noir-bleu, à peine agrémenté de rouge au col et à l'épaule. Les officiers, des figures régulières et réfléchies, auxquelles la barbe, que beaucoup portent entière, donne la tranquille majesté de nos sapeurs; quelque fats comme partout, bellâtres de cavalerie aux culottes extra-collantes dans des bottes à la houzarde, mais le plus grand nombre de grand air et de belle tenue. » Il n'est pas jusqu'à l'*ordinaire* du soldat prussien qui ne l'ait ravi. « J'ai vu passer les soupes d'un poste ; rien de plus séduisant, au moins à l'air, que ces portions de viande et de bouillon servies dans des gamelles émaillées blanc. » Les réflexions qu'il fait sur des sujets plus importants encore sont toujours bonnes à lire : « Ceux-ci du moins ne se laissent pas surprendre. Je viens de visiter les fortifications extérieures. Cela serre le cœur. Quel entassement et quelle ingéniosité! Combien des nôtres et des leurs resteront dans ces fossés, profonds comme des vallées! » Les impressions que reçoit l'auteur, les spectacles qu'il a sous les yeux à Ems, à Coblentz, à Cologne, lorsque la déclaration de guerre est connue, font de ces lettres un des documents les plus précieux qui existent sur cette époque, et de ce livre un livre qui restera.

L'éducation athénienne, au ve et au ive siècle avant J.-C., par Paul Girard. Paris, Hachette, 1889. Un vol. grand in-8°.

Cet ouvrage est le résultat d'un concours ouvert par l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1886. Le mémoire de M. Paul Girard, aujourd'hui maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris, fut alors couronné, et c'est lui que son auteur nous présente sous la forme d'un volume, mais fort augmenté. L'intérêt que l'on accorde, depuis plusieurs années déjà, aux questions d'instruction et d'éducation, ne messervira pas la fortune du livre de M. Paul Girard. Plus d'un de ses collègues de l'Université a dû à de semblables travaux la situation élevée qu'ils occupent : ce n'est pas là un précédent décourageant. Il est vrai que la faveur dont jouissent certains sujets, à des moments donnés, a bien aussi son inconvénient et son danger. La liberté de l'esprit et des jugements y est souvent moins à l'aise: malgré soi il peut arriver que l'on suive le courant de l'opinion plutôt que le fil si délicat de l'histoire, et finalement que l'on fasse un livre de parti plus qu'un livre de science. Si c'est là un accueil, il n'en rend que plus méritant M. Paul Girard, qui l'a si heureusement évité que l'on peut, en le lisant, se demander s'il l'a jamais rencontré sur sa route. Son œuvre est exclusivement une œuvre de science, et de la science la plus sûre, la plus complète. M. Paul Girard s'est montré aussi fort habile à faire usage de cette science. Je ne vous accable pas sous ses documents, soucieux seulement de les accumuler : avant de les utiliser, il a longuement réfléchi sur eux et en tire avec justesse et clarté les conclusions qu'ils comportent pour l'histoire. Il sait faire la synthèse des connaissances qu'il possède, ce qui n'est pas donné à tous les érudits. « Les Athéniens, dit-il, ont eu des qualités très personnelles, qu'ils ont portées dans leur pédagogie. Ce sont ces qualités que j'ai essayé de mettre en lumière, moins soucieux de tout dire que de présenter une vue d'ensemble qui permît de concevoir comment se formaient, à Athènes, les jeunes esprits, par quels moyens ils acquéraient cette pénétrante justesse, ce sentiment délicat de l'ordre et de la mesure, ce goût de la beauté littéraire, et de la beauté morale qui distinguent les Attiques et font qu'ils ont été les modèles et les éducateurs de la Grèce. » Tel est le programme que s'est tracé M. Girard, et il s'y est fidèlement tenu. Nous n'avons pas besoin de dire qu'il a fait largement usage des monuments figurés et épigraphiques qui occupent aujourd'hui une si grande place dans les études sur l'antiquité.

Son livre présente trois divisions qui sortent des entrailles même du sujet : une introduction qui fixe tout d'abord le caractère de l'éducation athénienne, en faisant connaître très nettement les idées que les Grecs avaient sur l'éducation et le but qu'ils s'y proposaient ; une première partie relative aux rapports de l'État athénien avec cette éducation, et une seconde partie, la plus considérable, où cette éducation est étudiée

© 2007 Lyon — Éditions « Les marionnettes du temps » — http://editions-lyon.fr

et jugée. Cette dernière partie se subdivise elle-même en deux livres : le premier relatif à l'éducation jusqu'à l'éphébie, le second consacré exclusivement à l'éphébie, c'est-à-dire à l'éducation du jeune Athénien parvenu à sa dix-huitième année, et qui était donnée par l'État, et surtout militaire.

Le travail de M. Girard sur l'éphébie est particulièrement remarquable. Le programme du concours tracé par l'Académie des inscriptions ne comprenait pas cette partie de l'éducation : les concurrents ne devant pas suivre le jeune Athénien au delà de la dix-huitième année. Tout ce second livre a été ajouté par l'auteur à son mémoire originaire. En 1875, M. Dumont avait sans doute déjà abordé ce sujet tout nouveau dans son *Traité sur l'éphébie attique*, et un Allemand, M. Grasberger, en 1881, dans son livre l'*Éducation et l'Instruction dans l'antiquité classique* (*Erziehung und Unterricht im klass. Alterthum*) ; mais il restait plus d'un point à éclaircir, et le travail de M. Paul Girard n'aura pas laissé de contribuer à ce progrès de la science historique.

Les Grecs en général, et les Athéniens en particulier, attachaient sans doute une grande importance au développement des qualités corporelles, aux exercices du corps, et on a pu nous les donner en exemple pour stimuler notre trop grande indifférence à cet égard. Il ne faudrait pas croire cependant qu'ils donnassent la prépondérance à cette partie de l'éducation. Ils avaient d'eux-mêmes une opinion trop haute, pour regarder la gymnastique comme le fond de l'éducation, et tous les Grecs partageaient leur sentiment. En étudiant de près leurs modes d'exercices physiques, l'on reste persuadé qu'ils étaient pour eux un moyen d'élever les cœurs. En résumé, et telle est la conclusion de M. Paul Girard, les Grecs considéraient l'éducation comme une chose essentielle, mais par éducation ils entendaient avant tout l'éducation intellectuelle.

Quant au but que devait se proposer cette éducation, c'était particulièrement dans leurs idées, le bonheur et la grandeur de l'État. De là pour celui-ci le droit et le devoir de s'occuper de cette éducation. Mais si l'on proclamait bien haut à Athènes la toute-puissance de l'État à cet égard, il ne faudrait pas croire qu'en pratique ce droit allât bien loin. La vérité, c'est qu'en dehors de l'éphébie, qui était une véritable institution publique, l'ingérence de l'État dans l'éducation des enfants jusqu'à l'âge de dix-huit ans était à peu près nulle. Au témoignage des textes rapportés par M. Paul Girard, chacun à Athènes élevait son fils comme il l'entendait, sans être gêné dans cette tâche délicate par de despotiques règlements. La théorie autoritaire des philosophes et des législateurs s'était arrêtée devant le principe de liberté, et surtout devant le zèle que chaque père de famille avait pour l'éducation de ses fils. Le sentiment public n'avait nul besoin d'être stimulé sur ce point. Les différents degrés qui existaient en fait dans l'éducation répondaient exactement aux aptitudes et aux nécessités de chacun, la société y trouvait une plus grande harmonie, et l'on n'y connaissait guère ce que chez nous on appelle les déclassés. C'est donc la liberté qui était le fondement de l'éducation athénienne. L'État ne se montre et n'agit que quand il faut former les jeunes gens au métier de soldat. Alors commence le régime obligatoire de l'éphébie.

A dix-huit ans, le jeune Athénien appartient à l'État : c'est l'État qui l'instruit, le prépare à « défendre le territoire, les temples, les tombeaux, les institutions, les coutumes, toutes ces choses sacrées qui constituent la patrie ». Jusque-là il relevait seulement de son père et de son maître. A ce libéralisme de l'État correspondait un autre libéralisme non moins remarquable : celui des méthodes. A l'école, au gymnase, comme à la palestre, la plus grande latitude était laissée à l'enfant, tant à l'égard du sujet de ses études que de leur succession et de leur mélange. En dehors des leçons, qui sont courtes, l'écolier étudie quand il lui plaît, comme il lui plaît, entremêlant l'étude de jeux, de récréations qui le détendent, variant ses travaux. Cette liberté a trouvé des détracteurs, même à Athènes. Platon, Aristote, ont conseillé des méthodes d'éducation plus rigoureuses, plus autoritaires. Ils ne furent pas suivis ; et c'est peut-être à cette pratique, qu'ils censuraient, qu'est due cette grâce, cette harmonie du génie athénien où, dans l'art comme dans les lettres, ne se sent jamais la gêne et la contrainte. Cependant il faut dire que ce serait là, dans nos sociétés modernes, un exemple dangereux à imiter. Mais du moins les programmes d'études doivent-ils s'inspirer d'une pratique d'éducation où, en ne surchargeant pas l'esprit, on lui laissait toute son élasticité, où l'objet en vue était moins encore d'apprendre que d'apprendre à apprendre, où l'on n'avait pas la prétention de tout enseigner à la jeunesse, mais de fortifier son esprit par une gymnastique qui le rendît apte à tout ce qu'on peut attendre de lui.

Cette éducation, qui nous semble si peu sévère, commençait de bonne heure. C'était de la bouche même de sa nourrice que l'enfant athénien apprenait ce qui pouvait contribuer à ouvrir, et même à former son esprit. Les chansons,

© 2007 Lyon — Éditions « Les personnages du temps » — http://edition.arlima.net

les contes, qu'on lui faisait alors entendre, étaient choisis avec soin. Bientôt ses jeux avaient pour la plupart un but utile. Quand l'école le recevait, — école qui se tenait souvent en plein air, à l'ombre d'un platane, ou sous les arcades d'un portique — le grammatiste, son premier maître, ne lui enseignait pas seulement la lecture, l'écriture et l'arithmétique, mais il l'initiait à l'étude des poètes. Platon s'est plaint de cette importance donnée aux poètes et à leurs fictions dans l'éducation athénienne. M. Paul Girard répond avec bon sens, ce nous semble, à cette critique. Cette poésie répond à un besoin de l'enfant, qui, incapable encore de comprendre la réalité, ne conçoit bien et n'aime que la fiction, lors même qu'il n'en est qu'à moitié dupe. Il faut, selon lui, satisfaire ce besoin d'idéal, qui est le principe d'un mouvement fécond. Les connaissances positives, données avant le temps où l'esprit et le caractère sont mûrs pour elles, ont un grand danger. Obliger les enfants au terre à terre d'une science précise, les tenir prisonniers dans le domaine des faits réels, « ce n'est pas seulement, dit-il, risquer de les rendre sérieux avant le temps; c'est réprimer l'élan qui les emporte et les entretient dans une salutaire activité. » Dans une certaine mesure la réflexion est fort juste. Craignons ces générations de petits utilitaires, qui plus tard mesureront tout au profit immédiat et ne connaîtront ni les hautes pensées, ni les salutaires émotions, ni les sublimes folies.

Presque en même temps que le grammatiste, souvent même auparavant, le cithariste s'emparait de l'enfant athénien, pour lui enseigner le chant, la flûte ou la lyre. L'on sait en effet la grande place que la musique tenait dans les mœurs grecques. Pendant longtemps on l'avait considérée comme la forme la plus parfaite de la culture intellectuelle, et elle resta toujours un des plus nobles et des plus délicats plaisirs du peuple grec. Il élevait les cœurs et les affranchissait des pensées mesquines. Enfin venait l'éducation spécialement corporelle qui se donnait dans la palestre pour les enfants, au gymnase pour les adolescents, et qui comprenait, sous un maître qui s'appelait le pédotribe, la lutte, la course, le saut, l'exercice du disque, du javelot, la danse. A ces programmes de l'éducation, au IVe siècle on ajouta le dessin, la philologie, les sciences et la philosophie.

C'était vraiment dans l'éphébie, comme nous l'avons vu, que commençait le rôle de l'État en matière d'éducation. C'est là qu'on formait le jeune Athénien au métier des armes, auquel d'ailleurs l'avaient déjà préparé les exercices de la palestre et du gymnase. Athènes dut à cette institution une grande partie de la gloire de ses armes. C'est peut-être, avec les changements nécessaires que la guerre moderne a introduits dans l'éducation militaire, la partie de l'enseignement où il y aurait le plus à apprendre encore des Athéniens. C'est aussi à ce chapitre du beau livre de M. Paul Girard que nous renvoyons surtout nos lecteurs.

E. A.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

Paris sur scène. — Saison dramatique de 1888; par Saint-Maur. Paris, E. Kolb. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Nouveau théâtre d'enfants, par Ad. Carcassonne. Paris, Marpon et Flammarion. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

POÉSIES

Chansons pour toi; par CLAUDE COUTURIER. Un vol. in-18. Paris, Charpentier, éditeur; 1889. — Prix : 3 fr. 50.

Très gentils et d'un accent tout moderne, les vers des *Chansons pour toi*. M. de Banville a consenti à présenter l'auteur au public; le public n'a que faire de ces présentations. Il sait bien que les préfaces sont toujours des compliments d'ami.

Heureusement pour M. Couturier, ceux qu'une préface ne détourne pas d'ouvrir un livre trouvent dans le sien des poèmes alertes, où l'ironie tempère la sentimentalité, comme dans *le Camelot*, marchand de cœurs au rabais, on aiguise la satire, comme dans la *Ballade des gens de tous métiers,* dont l'ENVOI est joliment jeté :

S'il est pourtant, blêmes routiers,
Voyous à la voix de rogomme,
Un état que vous regrettiez,
C'est le dur métier d'honnête homme.

M. Claude Couturier possède l'art de peindre, à preuve la pièce qui débute ainsi :

Près de l'étang qui dort au milieu des roseaux,
Dans l'immobilité des mornes lassitudes,
Les grands bœufs somnolents aux calmes attitudes
Sont couchés; on ne voit bouger que leurs naseaux.

Bouger n'est pas un terme heureux, et les épithètes s'accumulent, mais le tableau existe.

Lucrèce, traduction complète en vers, par Édouard Miélet. Un vol. in-18 jésus. Paris, Perrin et Cie, éditeurs; 1889. — Prix : 3 fr. 50.

Traduire Lucrèce en vers français, rude entreprise; Sully Prudhomme lui-même, qui la tenta, se lassa bientôt et ne dépassa point le second livre du poète-philosophe latin.

M. Édouard Miélet, en consacrant à cette œuvre unique toute sa force littéraire et tous ses loisirs, l'a pu mener à bonne fin.

Bonne fin n'a pas ici le sens étroit de *terminaison;* il y a dans ces vers la preuve non seulement d'une intelligence sagace qui a pénétré les intentions du poète de la *Nature du monde,* mais aussi d'un talent poétique fort au-dessus du commun niveau.

La traduction de M. Miélet est présentée au public lettré par M. Georges Renard, professeur à l'Université de Lausanne; il nous apprend que cette publication est posthume. Le traducteur n'a pas eu la consolation de voir son œuvre éditée. Tout jeune encore, il est mort épuisé par les fatigues de l'enseignement. Ce qui reste de lui suffit à le faire regretter des esprits d'élite. PZ.

Sigilla, par le comte Abel de Montferrier. Un vol. in-8°. Paris, Paul Ollendorf; 1889.

Pourquoi, de préférence aux deux autres, le titre de la seconde partie de ce livre, qui en a trois, a-t-il pris place sur la couverture et baptisé l'œuvre? Il n'y a pas de motif. Le hasard peut-être ou la fantaisie en auront décidé; car il n'y a pas moins de talent dans *le Sentier* que dans *Sigilla,* ni plus de talent dans *Sigilla* que dans *Petits drames et tableaux.* Voici, à titre d'exemple, un de ces tableaux :

Le soir, Ben-Taleb, le vieux nègre,
Ayant fait son salamalec,
S'asseyait, pliant son corps maigre,
Raccorni comme du cuir sec.

Il grattait de son ongle allègre
Sur une sorte de rebec,
Et chantait un petit air aigre
Qui sortait de son nez en bec.

Les astres clairs, harmonieux,
Se balançaient au fond des cieux;
Mais Taleb, en chanteur intègre,

Dans l'apaisement vespéral,
Poussait son refrain guttural
Qui mordait comme du vinaigre.

Ce sonnet donne la mesure, sinon complète, au moins suffisante, de la facture point du tout pédante ni laborieuse, facile au contraire et bon enfant de M. le comte Abel de Montferrier. Que nous restera-t-il, à nous, gens de roture, si la noblesse se met à écarteler ses blasons avec la lyre? Il est vrai que M. A. de Montferrier peut invoquer d'illustres précédents, l'un des plus grands poètes de ce siècle étant le comte Alfred de Vigny. — Gambetta, en ses bons jours, rêvait d'une « république ouverte » qui fût une « république athénienne ». En politique, il s'en faut du tout au tout que son rêve se soit réalisé; autrement, c'était depuis longtemps chose faite en la République des lettres. E. C.

Le Bréviaire d'amour. Poésies par Henry Rey. Un vol. in-18. Paris, Alphonse Lemerre; 1889.

Vers faciles, jeunes, amoureux, lestes et lestement tournés, le volume que tout lettré a fait à vingt ans et ne refera plus.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Une Colonie féodale en Amérique, par Rameau de Saint-Père. Paris, Plon et Montréal, Granger 1889. Deux vol. in-18. — Prix : 7 francs.

Sous ce titre un peu long, M. Rameau de Saint-Père publie en réalité l'histoire très complète de cette colonie française, l'Acadie, découverte en 1497 par Sébastien Cabot, où nous nous établîmes dès 1598, que nous perdîmes à la paix d'Utrecht en 1713, et qui changea alors son nom en celui de Nouvelle-Écosse. Mais ni les mœurs, ni le sang français n'en ont disparu; et le grand poète américain, Longfellow, en a immortalisé le

souvenir dans les vers d'*Évangeline*. C'est donc bien une contribution à l'histoire de la France, à son expansion coloniale, que nous donne l'auteur dans une nouvelle édition fort augmentée et fort améliorée. La première, parue en 1877 (Paris, Didier), ne formait qu'un volume de 367 pages, celle d'aujourd'hui en comprend deux de 365-425 pages. Dans le premier volume, nous remarquons deux chapitres entièrement nouveaux, l'un sur les colonies féodales en Amérique, l'autre sur les colonies françaises et les colonies anglaises comparées entre elles, et étudiées dans leurs diversités mêmes. Ce dernier tableau est plein d'enseignement et fort honorable pour le génie français. Si, en effet, M. Rameau de Saint-Père constate que la France a moins fourni à la colonisation que l'Angleterre, il montre aussi que les colons français ont toujours été de qualité supérieure comme individus. Plus vigoureux de corps, plus énergiques d'esprit, souvent plus industrieux, et toujours plus *débrouillards,* comme on dit à présent, que les colons anglais, ils tinrent ceux-ci en échec pendant 150 ans et furent bien près même de conquérir la Nouvelle-Angleterre. Et cependant, en 1706, les colons français de l'Amérique du Nord étaient au plus 19.000 contre 260.000 colons anglais. Quant à l'ancien caractère féodal des établissements français de l'Acadie, c'est un des traits les plus curieux à étudier de leur histoire. On se l'explique du reste facilement en se rappelant que les Français qui, à la fin du XVIe siècle, émigrèrent sur les côtes de l'Acadie, y apportèrent avec eux les institutions de la mère patrie, en particulier la constitution de la propriété telle qu'elle existait alors en France, et les y conservèrent pures d'autant plus de tout mélange, qu'ils vécurent plus isolés. Restés longtemps abandonnés à eux-mêmes, leur établissement fournit un type complet et bien défini du système et des procédés de colonisation suivis alors par les Français et connus par les Anglais et les Hollandais. Or ce système était celui même de la division du sol, de la propriété du foyer domestique, qui s'était de plus en plus répandu en France depuis l'affranchissement des serfs du XIe au XIVe siècle : système qui se rapprochait beaucoup de ce qui a été l'idée américaine du *home-stead*. Avant M. Rameau de Saint-Père, qui en apporte ici de nouvelles preuves, M. Léopold Delisle avait déja établi, dans son *Histoire des classes agricoles*, que c'est cette situation des esprits et des choses qui servit de point de départ aux fondateurs de colonies dans l'Amérique du Nord. Dans les premières colonies françaises, comme dans les colonies anglaises et hollandaises, on retrouve partout le même système : un homme ou une compagnie recevant l'investiture seigneuriale sur une région déterminée, puis sous-concédant des fiefs à des gentilshommes, à des *free-holders*, lesquels font de même à des familles de travailleurs, de colons, moyennant une rente perpétuelle, qui était généralement de 1 sol par arpent. Le système réussit très bien, et c'est à lui qu'il faut en grande partie attribuer le prompt développement de ces premières colonies.

Après ces considérations sociales et politiques, l'auteur entre dans le détail des événements historiques qui se produisirent sous les premiers chefs de la colonisation acadienne, le baron de Poutrincourt et son fils Biencourt au commencement du XVIIe siècle; le commandeur de Razilly et le comte de Menou d'Aulnoy de 1632 à 1670; M. de Grandfontaine qui fut le premier gouverneur de l'Acadie, Villebon, de Brouillant, Pierre Thibeaudeau, un meunier devenu fondateur de colonie. Dans sa première édition, l'auteur s'était arrêté à l'année 1713, qui vit la fin de la domination française en Acadie. Dans celle-ci il a consacré tout le second volume au tableau de la situation de ce pays sous l'autorité anglaise, et aux diverses tentatives qui furent faites par les colons d'origine française pour s'affranchir.

Rien n'est plus touchant que le récit de ces courageux et patriotiques efforts, que nos désastres de la guerre de Sept-Ans rendirent malheureusement inutiles. E. A.

L'État de Paris en 1789, *Études et documents sur l'ancien régime à Paris*, par H. MONIN; un vol. in-8° raisin de 700 pages. (Paris, D. Jouaust, éditeur, rue de Lille, 7; Ch. Noblet, rue Cujas, 13; et maison Quantin, rue Saint-Benoît, 7). — Prix : 7 fr. 50.

On sait que la Ville a récemment entrepris de publier une collection de documents relatifs à l'histoire de Paris pendant la Révolution française. En même temps que se poursuit l'intéressante publication de M. Chassin, *les Élections et les cahiers de Paris*, la maison Jouaust vient de faire paraître *l'État de Paris en 1789, études et documents sur l'ancien régime*, par H. Monin, ouvrage qui, par son objet, sert d'introduction à la collection tout entière.

Un aussi vaste sujet, pour tenir dans un volume, demandait à être bien défini. C'est ce qu'a compris l'auteur. Il ne s'est agi pour lui ni d'études de mœurs (nous n'en manquons pas), ni de la topographie du vieux Paris, œuvre de longue patience, partagée d'ailleurs entre de bonnes et nombreuses mains. M. H. Monin s'est placé au point de vue de la politique générale,

de l'administration, de l'économie sociale ; il a étudié avec soin la genèse des idées révolutionnaires qui allaient rendre à Paris ses droits de *capitale* par la rentrée du roi et de l'assemblée, et faire de la première des *bonnes villes royales* la première des *communes modernes*. La moitié du volume se rapporte aux droits et aux institutions de la *capitale*, ce sont : l'introduction (Royauté et Paris) et dix chapitres sur le Parlement considéré d'abord comme cour supérieure de justice, puis dans ses attributions de grande police relatives à l'Église, à l'Université, à la Librairie, aux Gens de lettres, à la Santé publique, à l'approvisionnement. Vient ensuite Paris *bonne ville* (Le Châtelet, le Ministre de Paris, la Lieutenance générale de police). La troisième partie montre ce qu'était devenue l'ancienne *commune* (Hôtel de Ville, Juridictions spéciales, Impositions, droits et emprunts, Fêtes officielles et esprit parisien). — Chaque chapitre est précédé d'un préambule historique et se compose de textes ou d'analyses de textes dont la plupart sont inédits. — Les sources sont indiquées avec le plus grand soin. — Une table analytique de 40 pages serrées, sur deux colonnes, témoigne de l'abondance et de la variété des matières que M. H. Monin a dû coordonner ; l'article *Bastille* (pour ne citer que cet exemple) nous renvoie à vingt passages ; les actes officiels (Arrêts du Conseil, du Parlement, etc.) sont classés par ordre de dates.

L'intérêt scientifique de cet ouvrage se double d'un intérêt d'actualité : le Paris du Centenaire, tel que nous le voyons aujourd'hui, ne reporte-t-il pas invinciblement notre esprit vers le Paris de l'ancien régime ? « Si la France s'était accrue comme Paris depuis un siècle, elle aurait 100 millions d'âmes ; si Paris n'eût augmenté que dans la proportion générale, il dépasserait à peine le million. » M. Monin a étudié avec soin les causes de cet « accroissement organique », que la monarchie absolue n'a pu entraver, que la Révolution a précipité, et d'où est sortie la première grande République qui n'ait point été fédérative.

Comment se sont formés les dogmes, *Conférences sur l'histoire de l'Église,* par V. Courdaveaux, professeur à la Faculté des lettres de Lille. Un vol. in-18 jésus. Paris 1889. Fischbacher, éditeur.

En d'autres temps le livre de M. V. Courdaveaux eût suscité d'ardentes polémiques.

Il en explique lui-même, dans sa préface, l'origine, la genèse et le but.

Le grand ouvrage de M. Renan sur l'histoire de l'Église lui suggéra l'idée, pour compléter le travail d'ensemble du maître, et en faire pénétrer plus sûrement les résultats dans le public soucieux de s'instruire, d'écrire sur les différents points de cette vaste histoire autant de monographies précises qui permissent au lecteur de suivre pas à pas et sans peine la façon dont chaque dogme s'était formé.

Il ne s'est pas borné à les écrire ; il a, de chaque sujet traité dans ce volume fait la matière d'une conférence devant différents publics, et surtout devant celui des loges maçonniques.

Nous n'avons pas à discuter ici les tendances de l'ouvrage : il suffit d'en indiquer les éléments, en prévenant toutefois le lecteur que l'auteur apporte, avec une érudition sûre et une grande liberté d'esprit une bonne foi indiscutable et, dans la forme, un profond respect des consciences.

La loi de formation des dogmes a été, selon lui, la même pour tous ; il la ramène à deux forces convergentes.

Dans l'imagination et le cœur des simples fidèles le besoin incessant de grandir leurs idoles presque aux dernières limites du possible et de l'impossible même.

Chez les chefs, qui participaient comme les autres à cet entraînement, la nécessité, en plus, pour donner quelque apparence de rigueur à ces dogmes, d'essayer de mettre d'accord des textes de toutes provenances et sans rapports entre eux, que l'imagination populaire avait transformés petit à petit en la voix même de Dieu.

Aussi c'est quatre cents ans qu'il a fallu aux soixante-quinze livres disparates dont se compose la Bible orthodoxe pour se faire accepter par l'Église latine, sans garanties et sans preuves, par le seul effet du temps, *vetustate et usu*.

Le dogme de la Trinité a mis pareillement quatre cents ans à se constituer dans l'Église latine. Le dogme du Péché originel, absent de l'Ancien Testament et des Évangiles, inconnu à tant de Pères et compris de tant de façons différentes par d'autres, ne s'est trouvé fixé qu'au ve siècle ; la suprématie du Pape, l'éternité des peines, autres dogmes qui n'ont pas suivi une voie moins embarrassée ni moins diverse avant d'être reconnus et imposés.

Telles sont, impartialement relevées, les thèses de M. Courdaveaux. Il applique à leur démonstration une dialectique serrée, qui n'exclut ni l'esprit ni la chaleur. Croyants et incrédules prendront un égal intérêt à la lecture de ce livre. Il se peut que, comme résultat final, les uns et les autres n'en soient que plus enfermés dans leurs opinions ou leurs sentiments. Mais il ne se peut qu'ils ne reconnaissent le sincère effort de

© Cnrs Éditions « Les manuscrits du temps » http://publications.ehess.fr

l'auteur vers la vérité, et ne l'honorent à cause de cela. PZ.

Ambroise Paré, d'après de nouveaux documents, *découverts aux Archives nationales et des papiers de famille,* par le Dr Le Paulmier, avec un portrait inédit de Paré. Un vol. in-8°. Paris, 1887; libr. Perrin.

Déjà l'illustre Malgaigne, dans une introduction aux *Œuvres complètes d'Ambroise Paré*, a tracé un tableau magistral des progrès que le grand chirurgien a fait faire à la science opératoire de son temps. Mais sa vie restait fort mal connue. Sans doute, ses *Œuvres* mêmes, le *Dictionnaire* de Jal, la *France protestante,* les *Vies des Savants illustres de la Renaissance,* du docteur Chéreau, les *Commentaires de la Faculté de médecine* contenaient de précieux renseignements. Mais c'est au dépôt des Archives nationales que M. le Dr Le Paulmier a découvert les documents concernant les deux mariages, les filles, les gendres, le neveu et la nièce d'Ambroise Paré; et au château de Paley, des pièces originales en un volume manuscrit contenant l'histoire détaillée des descendants de Catherine Paré et de Claude Hédelin, son mari. C'est au château de Paley également qu'il a trouvé le seul autographe connu d'Ambroise Paré, ainsi que son portrait authentique, portrait et autographe reproduits dans ce volume. Il existe aussi une copie de ses papiers de famille que Louis, le secrétaire de l'Académie de chirurgie, avait fait relever; elle est entre les mains du Dr Ém. Bégin où elle demeure malheureusement inédite. M. Le Paulmier enfin a fait de nombreuses et vaines démarches pour obtenir communication d'actes notariés conservés dans les archives de quelques anciennes études. Son échec nous remet en mémoire les luttes épiques qu'Eudore Soulié engagea, il y a quelque trente années, contre l'honorable corporation des notaires des villes où Molière a séjourné. Est-ce que les actes d'une date reculée ne seraient pas infiniment mieux placés au dépôt des Archives nationales que dans les greniers de ces officiers ministériels où ils sont inaccessibles? Nous regrettions tout à l'heure que le Dr Bégin n'ait pas publié les papiers dont il dispose; le Dr Le Paulmier ne nous laisse pas de tels regrets. Il n'a rien gardé pour lui de ses découvertes; sur les 418 pages de son livre, son propre texte en occupe 140 et les pièces justificatives 278.

Études sur les Pays-Bas au XVIe siècle : *Charles-Quint, Commencements de Philippe II, Marguerite de Parme et Granvelle*, par Louis Wiesener. Un vol. in-8°. Paris, 1889. Librairie Hachette.

Il semble que tout ait été dit sur les hommes et les choses du XVIe siècle, et que l'historien n'ait que de bien rares et maigres épis à recueillir dans un champ moissonné depuis longtemps et glané mainte et mainte fois. Mais ce champ était si vaste et si fécond que l'observateur attentif, le chercheur patient manque rarement à y découvrir quelque partie inexplorée ou insuffisamment étudiée, qui lui réserve encore une belle récolte. Tel est, dans *l'Histoire des Pays-Bas au XVIe siècle*, le régime intérieur sous Charles-Quint : la grande prospérité de l'industrie et du commerce des dix-sept provinces, en regard de leurs libertés politiques, est en opposition avec les premières rigueurs en matière de religion, — les hommes décapités, les femmes enterrées vives, les obstinés des deux sexes brûlés vifs (quoique nous nous demandions à quel signe se pouvait distinguer l'obstination des délinquants au préalable enterrés vifs ou décapités). Le *fer*, la *fosse*, le *feu*, telle était la formule de l'édit de 1550. Ces rigueurs devaient engendrer les troubles furieux qui ensanglanteront la dernière moitié du siècle. M. Louis Wiesener consacre la seconde de ses *Études sur les Pays-Bas au XVIe siècle* aux premières années du règne de Philippe II. Celui-ci a vingt-huit ans quand son père lui transmet les Provinces. Il n'est pas alors le personnage triste et morose qu'il devint plus tard. Il est jeune et vivant et même joyeux. Il ne s'est pas encore séquestré du monde. Il recherche avidement les distractions, les mascarades, les bals, les facéties, les bons mots. Mais bientôt se manifestent les premiers malentendus entre la couronne et la haute aristocratie des Pays-Bas. Le roi, retournant en Espagne, donne le gouvernement des Provinces à sa sœur naturelle Marguerite de Parme, en lui adjoignant un conseil dont le véritable chef est le Franc-Comtois Granvelle, évêque d'Arras, et bientôt cardinal. Mais les grands, le prince d'Orange, le comte d'Egmont, ne peuvent accepter, la trouvant intolérable, cette domination, dans leur pays, d'un ministre qu'ils qualifient d' « étranger ». Ils entament contre lui une lutte où ils réussissent à mettre Marguerite de Parme de leur côté, et à faire plier la volonté de Philippe II, forcé de sacrifier son fidèle ministre, mais qui le leur fera expier plus tard. Le ministère de Granvelle, qui dura cinq ans, constitue la partie principale du

volume de M. Louis Wiesener, et présente un réel intérêt.

Il trace un tableau saisissant de cette querelle dans laquelle les grands, luttant pour l'autonomie des Pays-Bas, parlent au roi d'un ton impérieux et le font reculer. Avec l'appui de documents authentiques publiés depuis quelques années, l'auteur a pu saisir et montrer le véritable caractère des personnages; de la sorte, sans prétendre à réhabiliter l'étranger Granvelle, il nous fait voir le cardinal franc-comtois à son avantage et vraiment moins noir que ne l'avaient dépeint ses ennemis. Granvelle était né à Besançon, « vieille ville espagnole », comme Victor Hugo nous l'a appris. Aujourd'hui, c'est une illustration dont bénéficie la patrie française.

L'archiduc Rodolphe, le Kronprinz, l'Écrivain, par A. de Bertha. Un vol. in-8°, avec gravures, dont une eau-forte de H. Manesse. Paris, 1889. Louis Westhausser.

Dans la nuit du 30 janvier de la présente année 1889, l'archiduc Rodolphe, kronprinz d'Autriche-Hongrie, tombait foudroyé, frappé d'une balle mortelle. S'était-il tué? l'avait-on tué? Sans aucun doute, on se rappelle encore à quels récits romanesques et divers à l'infini, mais reproduisant tous une version quelconque d'amours illicites, donna lieu le drame imprévu du château de Meyerling. La presse allemande témoigna, en cette circonstance, d'une particulière richesse d'imagination fécondée par la haine. Elle n'avait pas oublié que si, autrefois, il s'était établi entre le petit-fils de l'empereur Guillaume Ier et le fils de l'empereur François-Joseph certains rapports d'amitié que l'inconscience, l'inexpérience et la confiance de la jeunesse devaient engendrer entre deux princes impériaux de même âge, la suite des années avait transformé du tout au tout la nature de ces rapports. Elle n'avait pas oublié comment l'héritier de la couronne d'Autriche s'était éloigné de Vienne tout à coup, au moment où Guillaume II y arrivait en grand apparat. Elle n'avait pas pardonné l'affront que le départ subit du brillant cavalier autrichien avait infligé à la morgue du caporal prussien. Les reporters allemands, gens d'austère pudeur, comme chacun sait, se voilèrent donc la face devant le mystère de cette mort, et,

Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des *piétistes?*

leur faculté d'invention se donnant carrière, ils salirent à l'envi la mémoire de l'archiduc Rodolphe, multipliant les hypothèses les plus saugrenues et faisant entendre qu'une telle mort était la digne fin d'une telle vie, à ce point dissolue.

La vérité sur les causes du suicide, — car ce fut un suicide, — nous la trouvons dans un livre français que vient de publier M. A. de Bertha. Cet écrivain doit à sa nationalité, étant Hongrois, et à ses relations, d'avoir sur les choses de la cour d'Autriche des informations personnelles très sûres, déjà attestées en un récent ouvrage dont nous avons rendu compte : *François-Joseph Ier et son règne*. Son nouveau livre, intitulé *l'Archiduc Rodolphe, le Kronprinz, l'Écrivain*, réduit à néant toutes ces fables teutonnes, toutes ces calomnies reptiliennes.

Ce n'est pas que M. de Bertha ait entrepris de les réfuter. Il leur eût ainsi donné une publicité nouvelle et plus durable. Très sagement, il n'y fait même pas allusion. Procédant avec une rigueur en quelque sorte scientifique, il réunit tous les éléments de la solution à laquelle il veut nous conduire, et nous laisse le soin de conclure nous-mêmes à la malveillante ineptie de racontars qui, malheureusement, n'ont pas tous pris naissance dans les feuilles berlinoises. Il en est, dans le nombre, cela est triste à dire, dont la responsabilité remonte à la plus haute classe de la société viennoise. C'est que la suffisance et l'orgueilleuse nullité de certains personnages, sans autre titre que leur blason aux fonctions élevées qu'ils occupaient, étaient parfois l'objet des sarcasme du prince, que ses vastes connaissances, son esprit et ses dons naturels, développés par une culture intensive à l'excès avaient fait supérieur au rang, si haut pourtant, où le hasard de la naissance l'avait lui-même appelé.

Voilà qui est étrange à lire, et bien caractéristique de l'état moral particulier à notre fin de siècle, de ce défaut d'équilibre qui, semble-t-il, choisit ses victimes parmi les plus belles intelligences. — M. A. de Bertha, avec un remarquable talent d'analyse psychologique, nous montre, dans la première moitié de son œuvre, le prince soumis dès l'enfance à un système d'éducation écrasant par l'étendue des études qu'il embrassait. Le système devait être d'autant plus dangereux dans ses effets, que les facultés vraiment exceptionnelles de l'élève stimulaient le zèle de ses professeurs, et que sa robuste constitution ne laissait rien voir ni prévoir des ravages que cette pression à outrance exerçait dans son organisme. Pour être lente, l'action d'un tel surmenage n'en était pas moins sûre; elle se manifesta, sans aucun avertissement préalable, par le coup de foudre de la nuit du 30 janvier.

L'on ne saurait, en vérité, considérer comme

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des indices d'affaiblissement physique ou moral, d'une part un rhumatisme articulaire — il n'eut jamais d'autre maladie — et d'autre part, certain assombrissement qui se produisit dans son caractère en ces derniers temps. Des tristesses, des irritations contenues qu'il éprouva vers la fin de sa vie, M. de Bertha, observateur très subtil, nous dévoile la cause mystérieuse. L'héritier du trône des Habsbourg dissimulait sous son manteau de prince impérial une secrète blessure qui s'envenimait avec les années.

Ayant conscience de sa supériorité intellectuelle, il souffrait cruellement de ne remplir qu'un rôle passif dans la direction de l'État, et bien plus encore de l'attitude politique en contradiction avec ses vues personnelles à laquelle il devait conformer ses actes. De là, un découragement profond, que la névrose accrut et aggrava jusqu'au désespoir. L'orgueil de ne point tolérer qu'on assimilât ses faiblesses aux faiblesses des simples mortels fit le reste. Touchant au rang suprême, il voulut goûter une volupté inconnue à faire un sacrifice comme nul ne pouvait en faire.— On est allé chercher bien loin les motifs qui ont armé la main du prince contre lui-même. « Voilà, dit M. de Bertha, la seule, la vraie explication. » La mémoire du malheureux archiduc sort de l'ouvrage de l'écrivain hongrois complètement lavée, aux yeux des lecteurs de bonne foi, des souillures dont on a voulu la flétrir.

La seconde partie du volume n'est pas moins intéressante que la première. Elle se compose de nombreux fragments traduits, empruntés aux écrits du prince. Si dans une traduction les hautes qualités littéraires qu'on leur attribue nous échappent, nous y trouvons tout au moins le témoignage subsistant de ses qualités d'observation, d'un amour profond de la nature, d'un sentiment poétique et en même temps d'une faculté de vision pittoresque extrêmement remarquables. — Les amis de l'archiduc Rodolphe doivent savoir gré à M. A. de Bertha d'avoir réhabilité sa mémoire en ce livre décisif qui fera foi pour l'histoire.

Petite bibliothèque de l'Armée française : Historique du 139e régiment d'infanterie, rédigé par le capitaine J.-C.-A. Clerc. Un vol. in-32. Paris, 1889. Autres publications récentes de la Librairie militaire, H.-Ch. Lavauzelle.

Rendant compte, il y a quelques mois, de l'*Historique du 9e régiment de cuirassiers,* par M. R. de Martimprey, nous regrettions que l'auteur et l'éditeur eussent publié cet intéressant travail en un format trop somptueux, et par suite d'un prix trop élevé pour la destination de cette sorte de livres. L'*Historique du 139e régiment d'infanterie*, que nous annonçons aujourd'hui, par le prix, par le format, répond absolument à son objet. Il n'est pas un soldat qui ne puisse faire le sacrifice de trente centimes, et qui ne le fasse avec joie au moment de rentrer chez lui, pour emporter ce récit des hauts faits de son régiment, dont la gloire ainsi perpétuée rayonne jusque sur lui. Le volume du capitaine Clerc porte à 27 le nombre des *Historiques* publiés dans la *Petite bibliothèque de l'Armée française,* et fait honneur à la série. L'auteur, s'effaçant autant que possible pour céder la parole aux procès-verbaux officiels, aux rapports des généraux, aux pièces d'archives, a fait de ce petit récit un modèle de narration précise, concise, claire et d'une piquante variété.

La même librairie a publié une 15e édition du *Règlement sur le service intérieur des troupes d'infanterie*, rendue nécessaire par les nombreuses modifications que divers règlements et décisions ont apportées au texte primitif du décret du 28 décembre 1883. Nous signalons aussi à l'attention des intéressés la *15e Liste des sous-officiers candidats à des emplois civils ou militaires,* classés par la commision composée conformément aux prescriptions de la loi du 18 mars 1889; et enfin le texte officiel de la loi du 15 juillet 1889 sur le Recrutement de l'armée, précédée d'une Étude sur le Recrutement en France de 1789 à 1889.

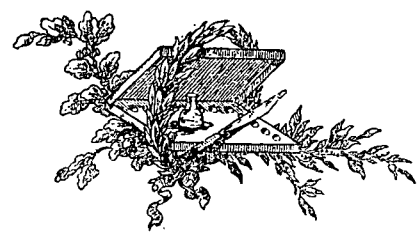

SCIENCES

— Philosophie — Morale —

La Morale d'Aristote, par Mme Jules Favre (née Velten). Un vol. in-18. Paris, 1889. Librairie Félix Alcan.

La concision est certainement un mérite dans un titre; mais celui-ci, *la Morale d'Aristote*, par Mme Jules Favre, même en y ajoutant « née Velten », est peut-être un peu trop concis. Au premier aspect, il est difficile de ne pas croire que le livre est un travail d'exposition et d'analyse critique ayant pour objet la morale dans la philosophie d'Aristote. Certes l'entreprise est de nature à tenter un esprit sérieux, et surtout préparé, car elle exige une somme d'études préalables, de connaissances spéciales, qui ne forment pas le fonds commun de l'éducation des femmes, même en ce temps-ci. Il se pouvait, il est vrai, que Mme Jules Favre fît exception et eût longtemps errré dans le *Jardin des racines grecques*. Mais non : l'œuvre est moins ardue et, le dirai-je, plus utile, faite pour rendre plus de services.

C'est un recueil de morceaux choisis dans Aristote et classés sous quatre rubriques générales : 1° la Vertu; 2° les Vertus individuelles et sociales; 3° les Affections; 4° Dieu. Mme Jules Favre établit ensuite les subdivisions que chacun de ces cadres comporte. Les vertus individuelles et sociales, par exemple, occupent six chapitres : *a*. Courage, témérité, lâcheté; *b*. Tempérance; *c*. Magnanimité; *d*. Prudence; *e*. Justice; *f*. Équité; *g*. Libéralité. L'auteur du recueil n'avait pas à se mettre en peine de traduire à nouveau les textes du vieux philosophe. Outre qu'ils ne sont pas précisément commodes, elle pouvait relever dans les traductions de M. Barthélemy-Saint-Hilaire et de M. Thuriot tous les passages dont la collection donnerait une notion suffisante de la morale d'Aristote. Et c'est ce qu'elle a fait. Ainsi comprise, et réalisée avec une attentive intelligence, l'œuvre de Mme Jules Favre doit entrer et demeurer dans le répertoire des ouvrages classiques.

E. C.

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

Manuel pratique de la liquidation judiciaire et de la faillite, commentaire d'ensemble de la loi du 4 mars 1889 et des lois antérieures, avec un formulaire des actes usuels, par M. Louis André, substitut, ancien avocat à la Cour de Paris. *Ouvrage honoré d'une souscription par le Ministère de la Justice*. Paris, Maison Quantin et Chevalier-Marescq. — Un vol. in-18. Prix : 4 fr.

Un caractère d'actualité évident, un intérêt pratique incontestable, tels sont avant tout les mérites de l'ouvrage que nous signalons.

La loi toute récente du 4 mars 1889, en créant à côté de la procédure de la faillite la procédure moins rigoureuse de la liquidation judiciaire, a consacré une réforme importante, qui était depuis longtemps réclamée par le monde du commerce et du travail. Le livre de M. Louis André contient un commentaire très complet de la loi du 4 mars. Mais il se distingue des commentaires de cette loi déjà parus par deux caractères tout personnels : il signale toutes les décisions que, jusqu'à ce jour, la jurisprudence a rendues en interprétation de la loi nouvelle; d'autre part, il ne se borne pas à l'explication de la loi du 4 mars : toutes les diverses lois antérieures relatives à la matière des faillites et banqueroutes, et notamment la loi de 1838, restée la loi fondamentale, s'y trouvent codifiées pour ainsi dire; elles forment un tout logiquement ordonné et sont l'objet d'un commentaire d'ensemble du plus réel intérêt pratique.

Le manuel est très bien conçu. Sa forme nette et concise, dégagée de tous les développements de pure doctrine, en fait pour les négociants,

© 2007 Lyon — Editions « Les marronniers du temps » — http://editions.arbre-a-livres.fr

pour les hommes d'affaires, un guide des plus précieux; son plan essentiellement méthodique et son exposé raisonné sont appelés à rendre aussi d'appréciables services aux étudiants; les légistes eux-mêmes y trouveront des indications utiles, particulièrement dans l'étude attentive à laquelle l'auteur s'est livré des travaux préparatoires de la loi sur la liquidation judicaire.

Pour l'établissement du formulaire qui complète le traité, l'auteur s'est inspiré des conseils de praticiens.

D'ailleurs, la souscription dont le ministère de la justice a honoré la publication nouvelle, en met la valeur suffisamment en relief.

Annuaire de l'armée territoriale (*Infanterie*). Un vol. in-8°, et autres publications récentes. Paris et Limoges, librairie militaire, H.-Ch. Lavauzelle. — Prix broché : 6 francs.

Tout le monde connaît, au moins de nom, l'*Annuaire militaire*, le seul livre, disait-on jadis, que les officiers de l'ancienne armée ouvrissent jamais, leur unique lecture aux longues heures oisives de la vie de café dans les garnisons de province. MM. les officiers de l'armée territoriale n'ont plus à ce sujet rien à envier désormais aux officiers de l'armée active. Un éditeur militaire, en effet, vient de publier l'*Annuaire de l'armée territoriale*, lourde tâche dont il faut savoir gré à M. H.-Ch. Lavauzelle d'avoir pris l'initiative, non sans courage, à raison de l'aléa. C'est un volume de près de 900 pages qui donne la situation des cadres de notre armée de seconde ligne, pour l'infanterie seulement, quant à présent. Que MM. les officiers des autres armes prennent patience, tout fait espérer que le succès de cette première tentative déterminera l'éditeur à compléter son œuvre par la publication des autres annuaires.

Une table alphabétique détaillée rend les recherches faciles et promptes.

Parmi les plus récentes publications de la librairie H.-Ch. Lavauzelle, nous signalerons de nouvelles éditions revues, corrigées et mises à jour, d'un certain nombre de règlements qui doivent être entre les mains de tous les gradés actifs, réservistes et territoriaux, et même des simples soldats intelligents, *curieux* de comprendre les mouvements qu'on leur fait *exécuter*, ne fût-ce que pour le mieux faire et ne point marcher avec l'inconscience de moutons qu'on mène à l'abattoir. Tels sont notamment le nouveau *titre V*, du *règlement sur les exercices et manœuvres de* l'*Infanterie*, autrement dit l'*École de régiment*, plus concis que l'ancien; puis, pour l'artillerie, le *Règlement sur l'instruction à pied*, et le *Règlement sur les manœuvres des batteries attelées;* enfin deux *Instructions* spéciales d'un intérêt capital, l'une *pour le transport des troupes* de cavalerie, l'autre d'artillerie et du train des équipages *par les voies ferrées*. Tous ces volumes sont accompagnés de nombreux dessins hors texte et dans le texte, sans nulle recherche d'art, — l'art, ici, n'a que faire, — mais avec une exactitude naïve, une précision géométrique et une clarté qui sont les conditions indispensables pour l'usage de tels documents. Nous recommanderons en dernier lieu une *Instruction pour le maniement et l'emploi de la lance*. La lecture de cette petite brochure de 12 pages in-32 aidera chacun à se former une opinion sur l'opportunité de la renaissance de cette arme offensive par excellence, supprimée dans notre cavalerie après que les Allemands l'eurent supprimée dans la leur, à la suite de la guerre, et que nous reprenons comme ils la reprennent. — Et s'il leur venait la fantaisie de porter l'éperon en boucle d'oreille, ferions-nous de même ? Nous sommes de ceux qui ayant regretté la disparition de la lance sont heureux de la voir reparaître; mais comment se défendre d'un mouvement d'humeur en constatant que nous n'agissons jamais qu'à la remorque du Teuton ?

E. C.

La politique Israélite. *Politiciens. — Journalistes. — Banquiers. — Le Judaïsme et la France. — Étude psychologique*, par Kimou. Un vol. in-18. Paris, 1889, A. Savine.

Il n'y avait pas assez déjà des sujets de haine, assez des prétextes à se déchirer, à se diffamer, à se salir les uns les autres que la politique intérieure a introduits parmi nous; les motifs de guerre intestine, si proche voisine de la guerre civile, que la division des parties suspend comme une menace permanente sur notre pays, n'étaient pas encore assez brûlants ni assez multiples; nous étions trop forts par le nombre, nous formions un faisceau trop compact devant l'étranger; quelques cerveaux sont hantés par l'idée fixe de revoir les beaux jours des guerres de religion, d'introduire en notre généreuse France les abominations, les hontes de l'antisémitisme. M. Édouard Drumont, qui a levé le drapeau, avait l'excuse d'une ardente passion et le double mérite de venir le premier et de combattre à visage découvert. Ceux que ses lauriers empêchent de dormir ou plutôt qui envient les forts tirages de ses livres devraient, au moins en cela aussi, l'imiter. L'écrivain qui signe « Kimou » affirme que par fatalité de race l'influence des juifs, en

politique, ne peut être que pernicieuse, que la polémique de leurs journaux est essentiellement haineuse, que leur concours financier et politique est forcément une cause infaillible de ruine pour les gouvernements et pour les parties qu'ils circonviennent; il leur attribue bien d'autres méfaits encore. Mais l'impersonnalité de l'accusateur nous laisse froids devant l'accusation. Pour prêcher la croisade, on s'appelle saint Bernard, Pierre l'Hermite et même, si l'on veut, Édouard Drumont, on ne s'appelle pas Kimou.

F. C.

Malthus. — Essai sur le principe de population. Un vol. in-16 de la *petite Bibliothèque économique française et étrangère*. Paris, Guillaumin et Cᵉ. — Prix : 2 francs.

On invoque souvent Malthus, on rejette et condamne plus souvent les théories par lui émises il y a tantôt quatre-vingt-dix ans; mais combien ont lu l'*Essai sur le principe de population*, et combien, l'ayant lu, se sont donné la peine de rechercher dans quelles circonstances, pour répondre à quelles préoccupations, le travail fut écrit et publié?

Dans une savante *Introduction*, M. de Molinari met en pleine lumière les conflits d'opinion qui divisaient les penseurs anglais au moment où la France se débattait au milieu des difficultés politiques et économiques. Après avoir consacré à l'auteur de l'*Essai* une notice biographique très complète, il dit l'histoire de ces discussions touchant l'action légitime ou non de l'État, il rappelle les réflexions de Burke, les écrits de Godwin ; force était de faire un choix entre le socialisme et l'individualisme, et Malthus de prendre alors parti ; il est individualiste à de certains égards, — non à tous — ; aux prétentions affirmées par nos jacobins d'assurer le bonheur du genre humain, prétentions que certains, dans sa patrie, affirment à leur tour, il oppose des principes : l'État ne peut rien pour enrayer le paupérisme, il ne doit rien aux pauvres; aux pauvres de pourvoir et de prévoir. Il se fait que l'Essai est considéré comme un pamphlet, qu'on le discute comme tel : l'auteur remanie son travail. Paraît une deuxième édition, — celle qui nous est offerte par le directeur de la *Petite Bibliothèque*, — le travail semble alors vraiment une œuvre didactique.

Après l'histoire, la critique. M. de Molinari s'est peut-être bien montré un peu trop réservé quand il se contente de contester le « principe » de population; il reste économiste. A plusieurs fois, au cours de sa longue carrière, il n'a pas hésité à aborder des problèmes de morale pratique, politique ou sociale; il pouvait, c'était le cas ou jamais, parler en moraliste de cette «contrainte morale » devenue en France, dans nos grandes villes et dans nombre de nos départements, dans celui de la Manche notamment, ce qu'il faut bien appeler par son nom: la stérilité volontaire. Ils ne sont pas très nobles les sentiments qui incitent les populations à assurer cette stérilité, et, triste conséquence, se trouvent taries dans leur source tant de vertus qui font la grandeur d'une nation, le dévouement, l'esprit d'initiative, l'énergie. C'est un grand mal. Et nous ne parlons pas d'autres conséquences, celles-là d'ordre économique : nous sommes le pays de l'Europe dont la population s'accroît de beaucoup le plus lentement.

Mais loin de nous le désir de combler les lacunes signalées. L'*Introduction* nous plaît encore telle quelle. Telle quelle, elle illustre encore fort bien un essai assez justement célèbre et qu'il faut lire.

F. G.

F. Bastiat. — Œuvres choisies. Un vol. in-16 de la *Petite Bibliothèque économique française et étrangère*. Paris, Guillaumin et Cⁱᵉ. — Prix : 2 francs.

Le grand nom de Bastiat appartient à l'histoire des études d'économie politique, et qui se livre à ces mêmes études ne doit pas négliger de consulter les sept volumes, enfermant, ou à peu près, les œuvres complètes de l'auteur des *Sophismes* et des *Harmonies*. Mais lire sept volumes c'est une tâche, et puisqu'il ne saurait être mauvais que la jeunesse de nos écoles d'aujourd'hui communiât en quelque sorte avec ceux-là, qui, jeunes il y a cinquante ans, discutaient avec fièvre, au sortir des cours de l'école de droit, les derniers apologues de Bastiat et les derniers paradoxes de Proudhon, remercions vivement le directeur de la *Petite Bibliothèque économique* de n'avoir pas hésité à publier un choix des œuvres de l'économiste le plus avisé et le plus sagace.

Pour nous qui n'avons guère eu le loisir de les connaître, — c'était Laboulaye, c'était Stuart Mill et Dupont-White que nous lisions, — nous sommes heureux de retrouver sous un même volume les sophismes, pamphlets et apologues qui ont pour titres : *Pétition des fabricants de chandelles*, *Contes chinois*, *La main droite et la main gauche*, *Le sac de blé*, *Le rabot;* puis, sous le titre général : « Ce qu'on voit et ce qu'on ne voit pas », les pages intitulées : *La Vitre cassée, Travaux publics*, *Les machines*, *Crédit*, *Lettre à Lamartine;* enfin, des fragments des *Harmonies*.

C'est M. de Faville qui s'est chargé d'écrire l'*Introduction*. Elle est excellente. Transcrivons-en un passage. « Bastiat a été comparé à la Fontaine et à Voltaire : nous ne voudrions pas, dans son intérêt même, insister sur de tels parallèles. Disons du moins — et nous n'aurons plus à craindre d'être taxé d'exagération — qu'il y a dans Bastiat, avec quelque chose de plus, du Benjamin Franklin et du Paul-Louis Courier. L'épigramme chez Courier paraît plus aiguisée encore ; mais elle est acerbe et sanglante. La sagesse de Franklin, d'autre part, est peut-être plus paternelle et plus évangélique ; mais sa plume est moins incisive et moins alerte. A coup sûr, c'est un rare mérite que d'avoir su ressembler en même temps à deux maîtres qui se ressemblent si peu. » On souscrira à ce jugement. F. G.

Bruno le Fileur. par Joseph Reinach. Un vol. in-18, Paris, Victor-Havard, éditeur. — Prix : 3 fr. 50.

Vient de paraître chez Victor-Havard le troisième volume des *Petites Catilinaires*, par Joseph Reinach, directeur de la *République française*.

Ce troisième volume a pour titre *Bruno le Fileur*. M. Joseph Reinach y a retracé, au jour le jour, l'histoire des événements qui se sont succédé depuis le moment où M. Boulanger a jugé bon de « filer » sous le nom de M. Bruno et de mettre ainsi la frontière entre lui et les gendarmes qui le guettaient pour l'empoigner au collet et le traîner devant ses juges.

On retrouvera, dans ces pages animées d'un grand souffle patriotique, toute la vigueur de logique, la verve débordante et puissante qui ont assuré un si grand succès aux précédents volumes des *Petites Catilinaires*. M. Joseph Reinach va droit son chemin, flagellant impitoyablement le boulangisme, critiquant avec une haute indépendance chacun des actes qui lui semblent impolitiques, appelant tous les républicains à l'union contre le danger commun. Ce livre est, en même temps qu'un éloquent réquisitoire contre le césarisme, un ouvrage documentaire d'une grande importance pour l'histoire de notre pays.

SCIENCES DIVERSES

— Physique — Mathématiques — Sciences occultes — Sciences appliquées à l'industrie — Technologie

Code du bâtiment. *Dictionnaire juridique et pratique de la propriété bâtie : lois, usages, coutumes, jurisprudence du bâtiment et du voisinage*, par MM. Henri Ravon, architecte, et G. Collet-Corbinière, avocat à la Cour d'appel de Paris. Volume troisième, premier fascicule. Librairie générale d'architecture, André Daly fils et Cie.

Nous avons suivi fascicule par fascicule la publication de ce dictionnaire appelé à rendre tant de services aux architectes, aux entrepreneurs, à toutes les industries du bâtiment, aux propriétaires, aux avocats, aux juges eux-mêmes, aux municipalités. L'œuvre touche à sa fin. Nous avons entre les mains la première moitié du troisième et dernier volume ; elle commence au mot *Jalousie* et se termine par le mot *Octroi*. Cette partie comprend un certain nombre de sujets importants traités en conséquence avec tout le développement nécessaire. Tels sont par exemple les mots : *Jardins, Juge de paix, Logements insalubres, Louage, Loyers, Marché, Mur mitoyen*, etc, E. C.

La Vie des plantes, par sir John Lubbock, membre de la Société royale, vice-président de la Société linnéenne. Ouvrage traduit et annoté par M. Edmond Bordage, avec 271 figures intercalées dans le texte. Un vol. in-8°. Paris, J.-B. Ballière et fils, 1889. — Prix : 6 francs.

Dans un article publié en août dernier dans le journal *le Temps*, sous le titre d'*Examen de conscience philosophique*, M. Renan ne proposait rien de moins, pour la plus grande satisfaction possible de nos deux besoins de savoir et de vivre, qu'une conciliation assez étrange de deux doctrines difficilement conciliables, celle de l'évolution et celle des postulats ; l'acceptation néces-

saire, suivant lui, de la première de ces deux doctrines, et l'acceptation bénévole de l'autre, étaient pauvrement justifiées, légitimées; mais, si nombre d'universitaires et si quelques-uns de ceux qui, sans appartenir à l'Université, s'adonnent à l'étude des questions philosophiques, n'ont pu s'empêcher de sourire à la lecture de ces pages toutes charmantes, les dernières qu'ait données le maître écrivain, nous n'avons pas à le rechercher, et, puisque aussi bien deux à trois phrases de la première partie de l'article nous semblent pouvoir servir comme d'introduction à l'ouvrage de M. Lubbock, aujourd'hui traduit en français, n'hésitons pas à les emprunter, à les reproduire. « L'amour, écrivait M. Renan, est le premier de ces grands instincts révélateurs qui dominent toute la création. Sa grande excellence, c'est que tous les êtres y participent et qu'on en voit évidemment le lien avec les fins de l'univers. Son premier nid paraît bien avoir été, aux origines de la vie, dans la cellule. Le commencement de la dualité des sexes y donna une direction qui ne changea plus et produisit de merveilleuses éclosions. La dissonance des deux sexes se réunissant à une certaine hauteur en une consonnance divine, d'où naît l'accord parfait de la création, est la loi fondamentale du monde. Dans le règne végétal, ces aspirations mystérieuses se résument en la fleur : la fleur, ce problème sans égal, devant lequel notre étourderie passe avec une inattention stupide; la fleur, langage splendide ou charmant, mais absolument énigmatique, qui semble bien un acte d'adoration de la terre à un amant invisible, selon un rite toujours le même... »

L'amour, la loi fondamentale du monde, soit; l'amour, un instinct révélateur, soit encore; mais une autre loi, également fondamentale, un autre instinct, révélateur lui aussi : être, conserver l'existence. C'est avant, c'est après l'œuvre d'amour qu'il s'agit de se défendre; c'est dans le dessein de préparer, d'assurer la fécondation qu'il s'agit de se ménager des alliés pour la lutte contre tant d'ennemis divers; et M. Lubbock nous force de nous arrêter devant la fleur, « ce problème sans égal », comme dit M. Renan.

Flowers, Fruits and Leaves, tel est le titre de l'ouvrage du savant anglais. A la traduction de cet ouvrage, qui compte, de l'autre côté de la Manche, plusieurs éditions déjà, M. Bordage a joint la traduction encore de deux mémoires sur les graines et les plantules; d'où cette division en deux parties adoptée pour le travail qu'il nous est permis de connaître et de goûter : d'abord l'étude, de lecture si aisée, sur les fleurs, fruits et feuilles; ensuite les deux mémoires écrits à l'adresse de botanistes exercés et regardant aux formes diverses des cotylédons.

Signalons à l'attention du lecteur, parmi tant de pages si propres à piquer sa curiosité, celles où l'auteur traite, en savant qui a longtemps observé, peut-être aussi en poète qui induit et explique quelque peu témérairement, — qu'importe! M. Renan a parlé de mystère, — et des relations entre les plantes et certains des êtres animés, et de la pollenisation des fleurs par les insectes; de l'utilité du nectar, de l'origine des fleurs, de la dissémination des graines par les plantes elles-mêmes, des causes de la variété des formes de la feuille. Mais ne prenons pas tant de peine; rien ne nous sert de signaler telles ou telles pages; on les lira toutes avidement.

F. G.

L'Art équestre, par E. Barroil, avec une préface du commandant Bonnal, et 85 vignettes et dessins par Gustave Parquet, d'après les photographies instantanées de Delton. Tome II. Un vol. in-8°. Paris; 1889. J. Rothschild, éditeur.

La deuxième partie du magistral traité d'équitation de haute école de M. E. Barroil était impatiemment attendue. La science si complète, si sûre, si prudente, dont il a fait preuve dans le premier volume, consacré à l'étude analytique des allures du cheval, inspirait à tous ceux qui l'ont lu le vif désir de posséder les principes de dressage et d'équitation, travail à pied et travail du cavalier monté, que M. Barroil a tirés des leçons du regretté capitaine Raabe et de sa propre expérience.

La matière est trop spéciale pour que nous puissions ici exposer longuement la doctrine de M. Barroil et la méthode qu'il indique pour lui faire produire tous ses bons effets. Notons toutefois que l'attente de ses lecteurs n'est nullement déçue : la deuxième partie est la digne suite de la première.

Il n'est du reste pas un cavalier, pas un écuyer qui ne soit intéressé à étudier ce savant et clair ouvrage.

Mais il importe de le signaler aux bibliophiles en raison de sa parfaite élégance. Les culs-de-jatte eux-mêmes, que le dressage raisonné du cheval ne saurait passionner, prendraient un plaisir extrême à examiner le luxe de typographie, de papier, et les exquises vignettes de M. G. Parquet, qui font des deux volumes de l'*Art équestre* un bijou de bibliothèque.

PZ.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

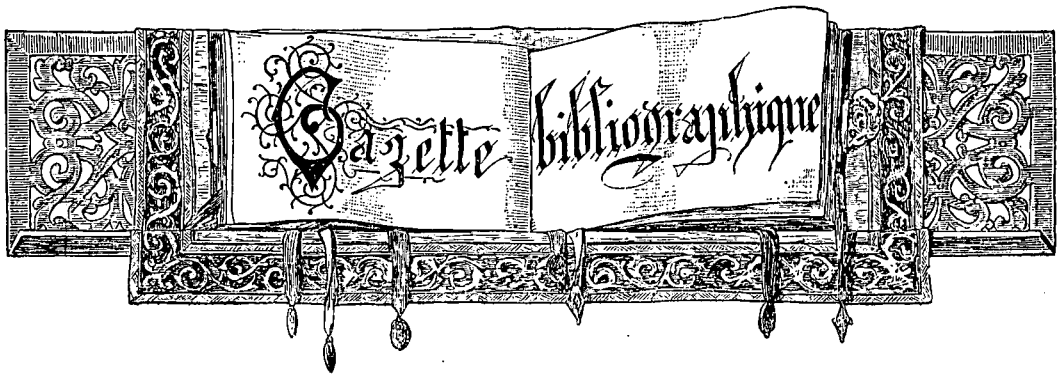

Sommaire. — Chronique bibliographique. — Bulletin des Bibliothèques : *Ventes. — Bibliographies. — Catalogues.* — Publications nouvelles (*Bibliographie du mois. — Ouvrages signalés de l'étranger. — Publications annoncées ou en préparation, tant en France qu'en Europe*). — Nouvelles littéraires diverses : *Miscellanées.* — A travers Journaux et Périodiques. — Nécrologie *des hommes de lettres et de science récemment décédés.*

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Sommaire. — Disette académique. — L'Académie des Sciences et le prix Leconte. — Deux livres *privately printed.* — Phallisme et Ophiolatrie. — L'homme dans la planète Mars. — La vie de frontières dans l'Ouest américain. — *A Girl Graduate,* étude de mœurs aux États-Unis. — La pêche aux coquilles.

Par ce temps de vacances et d'élections législatives, les Académies parlent moins et ne font pas du tout parler d'elles. Quand nous aurons annoncé que l'Académie des sciences doit décerner, dans sa prochaine séance publique annuelle, le prix Leconte, qui est de cinquante mille francs et revient tous les trois ans, nous aurons donné toutes les nouvelles de nos congrégations d'immortels qui peuvent intéresser le public.

Ce prix, qui ne peut être morcelé, se donne, sans préférence de nationalité, au plus méritant parmi : 1° Les auteurs de découvertes récentes et capitales en mathématiques, physique, chimie, histoire naturelle ou science médicale ; 2° à l'auteur d'applications nouvelles de ces sciences, à condition que ces applications donnent des résultats de beaucoup supérieurs à ceux qui ont été obtenus jusque là.

***

On sait la pudibonderie farouche qu'affecte le monde officiel — et superficiel — anglais pour ce qui touche la littérature et les arts. A l'heure où nous écrivons, un pauvre vieil éditeur expie dans une geôle, en écharpillant l'étoupe des vieux cordages (*picking oakum*), ou en tournant comme un écureuil dans le *treading-mill*, ou en épuisant ses forces à quelque autre stérile *hard labour*, le crime d'avoir vendu des traductions de Daudet et de Zola aux habitants du Royaume-Uni. Peu désireux d'un pareil traitement, de très honorables libraires de Londres, connus depuis longtemps sur le marché international des livres et parfaitement estimés de tous, se sont mis à brûler leurs exemplaires de Rabelais, de Boccace, de la Reine de Navarre et des autres conteurs italiens et français. Du coup, la morale est encore sauvée une fois, et le commerce clandestin des obscénités imprimées ne s'en portera pas plus mal. Pour ceux qui ne croient pas que les bonnes mœurs consistent à se priver de la lecture des chefs-d'œuvre et à les détruire, ils en seront quittes pour faire venir du continent les grands livres sans quoi nulle bibliothèque n'est complète, ou pour les y aller chercher. Telle est commercialement la moralité de toute cette morale.

Nous ne savons si la vigilance de la société de ce nom se porte jusque sur les livres *privately printed,* c'est-à-dire non mis dans le commerce et imprimés dans un intérêt de science ou de curiosité pure. Elle trouverait peut-être, à ce faire, quelques difficultés légales, et à coup sûr, elle se taillerait une besogne à laquelle tous les Hercules décapiteurs d'hydres ne suffiraient pas. C'est dommage. L'histoire des peuples, l'histoire des religions, présentent des obscénités incomparablement plus fortes qu'un conte de la Fontaine ou que *la Terre* de Zola, et ce serait un amu-

sant spectacle que de voir cette vigilante association d'Anglo-Saxons angéliques mettre en branle *solicitors, attorneys, advocates,* tous les *Inns* et tous les *Benches* du Royaume, pour faire condamner des audacieux qui auraient, en vue d'un cercle d'érudits ou d'étudiants, commenté le chapitre où Loth refuse de livrer ses hôtes aux amateurs sodomites, ou recherché l'origine de la dévotion des dames romaines pour Priape, fécondateur des jardins.

C'est d'un travail de ce genre que nous avons à entretenir nos lecteurs. Un savant, dont nous devons respecter l'anonyme, vient d'écrire deux volumes substantiels sur le culte du phallus et du serpent, celui-ci n'étant, la plupart du temps, que le symbole de celui-là [1]. Dès la préface du premier volume, *Phallism*, l'auteur prévoit l'objection de manque d'importance, de futilité même, que certains seraient tentés de faire au sujet qu'il a choisi, et il y répond. « Un sujet qui s'étend, dit-il, de l'aube la plus lointaine de l'histoire, à travers de longs siècles pleins d'événements, jusqu'à l'époque contemporaine, qui intéresse presque tous les pays, dans le passé et dans le présent, aux quatre coins de la terre, et qui est si étroitement mêlé à la vie morale, sociale et religieuse des vastes possessions britanniques en Orient, doit forcément avoir son importance propre. En outre, ce n'est que grâce à la connaissance des faits relatifs à ce culte, que l'on arrive à interpréter tant d'inscriptions, de statues, de monuments symboliques que les fouilles des explorateurs à tout moment mettent au jour. »

Ayant ainsi établi l'utilité de son étude, l'auteur divise son livre en sept chapitres qui, disons-le tout de suite, se pénètrent un peu les uns les autres à la façon de pierres qui, jetées ensemble dans l'eau, segmentent et enchevêtrent leurs cercles concentriques ; ce qui produit à l'œil, comme l'ordonnance de l'ouvrage le fait à l'esprit, une assez fâcheuse confusion. Mais n'insistons point sur des défauts si communs dans les livres d'érudition étrangers qu'il s'en est peu fallu naguère que les érudits français ne se les assimilassent comme des qualités.

Le chapitre Ier traite de la nature et de l'origine du phallisme. L'auteur y parle des Phallophores, de l'antique rite du serment prêté la main posée sur le haut de la cuisse de celui qui le reçoit, de Pégase et des statues de Bacchus, de Lucien et de la Déesse syrienne, du phallisme dans le Dahomey, des usages superstitieux encore répandus en Angleterre et dérivant de cet ancien culte. Il raconte, chemin faisant, la légende hindoue de Shiva et de Prakrìti, où se trouve symbolisée l'origine du culte phallique dans la religion des brahmes. Ce ne sont pas, d'ailleurs, les parties mâles seules qui font l'objet de ce culte. Une coutume bizarre, qu'on retrouve dans les campagnes d'Angleterre aussi bien que dans l'Inde, et qui consiste à faire passer les enfants atteints de hernies à travers une pierre trouée ou un tronc d'arbre fendu juste assez pour leur donner passage, le démontrerait suffisamment si l'on n'avait pas ailleurs des documents précis qui ne laissent place à aucun doute, comme on peut le voir un peu plus loin.

Le chapitre II, *le Phallisme en divers pays*, nous promène à travers l'Égypte, le pays de Galles, Rome, la Grèce, la France, l'Inde, l'Angleterre, le Mexique, l'Amérique centrale, etc. On y insiste sur l'hermaphroditisme de ce culte en plusieurs de ses manifestations. On y rappelle ce que dit Hérodote des orgies ou fêtes de Bacchus, on y cite Horace et Catulle à propos de Priape, et on s'étend — mais toujours discrètement — sur les excès et les déviations du phallisme, particulièrement chez les Égyptiens et chez les Romains. L'autorité de saint Augustin est à plusieurs reprises invoquée dans la description succincte et sévère que l'auteur donne des excès priapiques à Rome. Venant à des temps plus modernes, il raconte comment saint Potin, premier évêque de Lyon, est devenu, pour les populations campagnardes du sud-est de la France, saint Foutin, qu'on honorait en déposant sur son autel de petits phallus en cire, et qui avait pour spécialité de guérir la stérilité des femmes. Ailleurs, la statue en bois du saint patron du village est pourvue de ses organes ; et les femmes en grattent l'extrémité pour en avaler les raclures dans de l'eau, potion qui ne manque pas de les rendre fécondes.

Les trois chapitres suivants sont consacrés à l'Inde, où ce culte, également suivi par les dévots à Shiva et par les dévots à Vischnou, prend les deux formes, mâle et femelle, *Lingam* et *Yoni*, séparées ou réunies, conformément aux paroles de Brahma rapportées dans la première partie du

1. *Phallism* : a Description of the Worship of Lingam-Yoni in various parts of the World, and in different Ages : with an Account of Ancient and Modern Crosses, particularly of the Crux Ansata (or Handled Cross), and other Symbols connected with the Mysteries of Sex-Worship. London, Privately printed ; 1889 ; 1 vol. in-8°, 85 pages.

Ophiolatreia : an Account of the Rites and Mysteries connected with the origin, rise, and development of Serpent-Worship in various parts of the World, enriched with interesting Traditions, and a full Description of the celebrated Serpent Mounds and Temples, the whole forming an Exposition of one of the phases of Phallic, or Sex-Worship. Privately printed ; London ; 1889 ; 1 vol. in-8°, 103 pages.

Shiva-Pouran : Les dieux dirent : « O Seigneur, quel moyen devons-nous adopter? » Brahma répondit : « Rendez-vous propice par l'adoration la déesse née d'une montagne, et alors elle prendra la forme de la *Yoni* et recevra ce *Lingam*, seul moyen qui puisse le rendre inoffensif. Si vous obtenez ainsi son aide favorable, alors formez un vase avec les huit sortes de feuilles, placez-y du riz bouilli et des plantes sacrées, et, l'ayant rempli d'eau sanctifiée, consacrez le tout par les prières et les invocations convenables, et de cette eau, en répétant en même temps des prières appropriées, aspergez le *Lingam*. Et aussi, après que Parvati aura, sous la forme de la *Yoni*, reçu le *Lingam*, érigez et consacrez la forme du *Lingam* dans la *Yoni* (*Linioni*) et, en l'adorant avec des offrandes de fleurs, de parfums et de choses semblables, en allumant des lampes devant, en chantant et en faisant de la musique, rendez-vous propice Mahechwa, et ainsi le pardon et la faveur de ce dieu seront indubitablement obtenus. » Ayant entendu ces paroles, les dieux et les sages s'empressèrent d'implorer la protection de Shiva et l'aide de Parvati, suivant les instructions de Brahma; et ces déités ayant été rendues propices, Parvati, sous la forme de la *Yoni*, reçut le *Lingam*, et ainsi en apaisa le feu consumant, et en commémoration de cet événement fut institué le culte de *Lingam*. »

Dans le chapitre VI, par une transition que le lecteur n'aperçoit pas et dont l'auteur ne semble point se soucier, nous arrivons à l'histoire mythique de la croix et plus spécialement de la croix bouclée ou *crux ansata*, symbole que l'on retrouve dans presque toutes les religions, et qui remonte à la plus haute antiquité. Se rattachant en quelques circonstances au culte phallique, il semble en être, dans son essence et son origine, tout à fait indépendant. On ne peut dire néanmoins que la question soit absolument éclaircie dans les pages que nous analysons.

Enfin l'auteur considère le phallisme dans ses rapports avec le peuple hébreu, et en cherche les traces à travers les livres sacrés et les écrits talmudiques.

L'ouvrage se termine par une liste des « autorités » invoquées dans le texte. Cette liste est loin d'être complète. Creuser, Munster, Sanci, Boissart, d'autres encore sont cités dans le cours des chapitres, qui ne figurent point au répertoire, lequel n'est, du reste, qu'une *rough list*, sans ordre alphabétique ou autre.

Le volume destiné à compléter celui dont nous venons de parler s'occupe de l'ophiolatrie (*Ophiolatreia*), ou culte du serpent. Beaucoup attribuent à ce culte une origine phallique. L'auteur a voulu, sans prendre parti lui-même, exposer cette opinion et les vues contraires, en recueillant et en coordonnant le plus grand nombre possible de faits relatifs à ce symbole et aux rites qui en dépendent. Cet ouvrage présente les défauts et les qualités de l'autre. Le sujet, étant plus limité, y est traité avec une unité plus grande, mais les lignes du plan, s'il y en a un, n'apparaissent pas avec plus de netteté. On cherche en vain le fil conducteur à travers ces onze chapitres, dans le premier desquels il est question d'Olympias, mère d'Alexandre, et des traditions grecques, et dont le dernier reproduit des fragments du prospectus d'une exposition d'antiquités mexicaines organisée à Londres, il y a plus de soixante ans, par un Mr. W. Bullock. Nous ne suivrons pas l'auteur dans les méandres de son exposé, qui courent par tous les âges et toutes les nations, pour arriver jusqu'à nos jours, où l'ophiolatrie est encore, dans l'Inde, un culte florissant.

En résumé, il y a dans ces deux traités une énorme somme de recherches, une accumulation de faits témoignant d'une érudition curieuse et infatigable. L'histoire du phallisme et de l'ophiolatrie n'y est pas faite, mais tous les matériaux y sont triés, dégrossis et amenés à pied d'œuvre. Chaque lecteur peut construire lui même l'édifice dans son esprit, et ce n'est pas une mince jouissance que le savant anglais procure ainsi à l'artiste et au penseur.

D'une impression un peu compacte, mais très lisible, ces deux volumes sont bien exécutés typographiquement, et, dans leur cartonnage original, orné d'une *crux ansata* et d'un caducée en rouge, font honneur à Mr. Arthur Reader, le libraire d'Orange Street, Red Lion Square, à Londres.

***

Passer de l'histoire mythique à l'histoire des mœurs contemporaines n'a rien d'effrayant pour l'esprit qui, par sa puissance d'évocation, se fait de l'enchaînement des faits humains à travers les siècles un spectacle aussi présent que les choses d'hier ou d'aujourd'hui. C'est donc sans difficulté que nos lecteurs nous suivront du *Sex and Serpent-Worship* au volume où M. Philip Gilbert Hamerton trace, en les comparant, les portraits du Français et de l'Anglais[1]. Le sujet est à la mode. L'éditeur Nutt publiait naguère un livre d'un Américain, Mr. W. C. Brownell, intitulé

1. *French and English.* A Comparison. By Gilbert Hamerton. London, Macmillan and C°, 1889. 1 vol. petit in-8°, XXII-468 pages.

French Traits, où l'auteur proclame la cohésion sociale de la France, la sincérité intellectuelle, et même la moralité, différente mais réelle, de notre race. Il en admire aussi le patriotisme, qui est dit-il, la religion des Français et qu'il définit ainsi : « C'est l'instinct social sublimé à un degré plus élevé et d'une façon plus éclatante que le sentiment patriotique ne l'est chez aucun autre peuple du monde. Dans la sphère de cet instinct, le calcul se perd dans le sentiment, et l'intérêt se mue en abnégation. Toute pensée purement personnelle s'y absorbe; toute aspiration personnelle y trouve sa satisfaction. »

Cette bonne foi dans l'analyse des caractéristiques d'un peuple étranger, cette force intellectuelle, qui permet de se débarrasser des préjugés nationaux et de voir sous leur angle vrai les choses d'outre-frontière, fussent-elles directement contraires aux conventions sociales et aux idées reçues dès l'enfance, ce besoin qu'on a de se connaître de nation à nation, la facilité croissante qu'on trouve à se comprendre et, se comprenant, à s'estimer, ce sont là des traits que nos sceptiques et nos satiriques négligent en dessinant leurs types *fin de siècle*, traits qui n'en marquent pas moins profondément la physionomie de notre époque, et qui préparent pour l'avenir une transformation dont on ne saurait prévoir l'évolution ni la portée.

Le livre de Mr. Hamerton aura sa part dans ce travail, qui est un inappréciable progrès. L'écrivain anglais ne croit pas que le meilleur patriotisme consiste à parler mal des autres pays, mais bien à servir le sien. Il y a beaucoup d'espèces de services. Celui que doit rendre un écrivain, c'est avant tout de dire la vérité et de ne pas tromper ses compatriotes, même quand ils désirent l'être. Ce n'est pas que Mr. Hamerton nourrisse des illusions quant à l'amitié entre les nations. Il n'y aura jamais, pense-t-il, d'amitié solide entre l'Angleterre et la France; un engouement momentané lui inspirerait plutôt des craintes, comme devant être inévitablement suivi d'une réaction. Tout ce qu'il espère et tout ce qui lui semble réellement désirable, c'est une réciprocité d'estime et de considération.

Dans ce but, il s'est sagement et sévèrement refusé toute ironie aussi bien que toute passion. La caricature, comique ou odieuse, n'est point son fait. Il dédaigne de se concilier ses lecteurs en les faisant rire des ridicules, ou s'indigner des vices du voisin. Il s'efforce de montrer les ressemblances réelles qui existent souvent entre les coutumes et les institutions des deux peuples. sous une apparence de diversité. Dans le domaine politique et dans le domaine religieux, Mr. Hamerton dégage ces ressemblances avec beaucoup d'imprévu et de netteté. Il insiste — et il a grandement raison — sur les influences qui s'exercent de pays à pays, et croit que, sans cesser d'être deux grandes nations indépendantes, les Français et les Anglais multiplieront leurs points de rapport et se ressembleront de plus.

French and English se divise en neuf parties, qui comprennent, sous des chefs généraux, toutes les conditions et tous les modes de manifestation de la vie des peuples : éducation, patriotisme, politique, religion, vertus (sincérité, justice, pureté dans les mœurs, tempérance, économie, propreté, courage), coutumes, société, succès, variété, — ce dernier titre, un peu vague, comprenant les diversités dans le paysage, dans l'aspect des villes, dans la configuration des côtes, dans le climat, dans la population, et les variations locales de mœurs et de tournure d'esprit qui n'ont pas trouvé place aux chapitres précédents.

Un passage qui intéressera particulièrement est celui où l'auteur parle du roman français et de son immoralité prétendue. « Je ne peux, dit-il, suivre l'habitude anglaise de prendre les romans français comme preuve de la corruption générale en France, » et il en déduit les raisons, qui, pour être exposées avec une bonhomie un peu lourde, n'en sont pas moins les meilleures du monde.

Tout ce qu'il dit de la littérature, de l'art, de l'instruction dans les différentes classes sociales, n'a pas un moindre intérêt. Là, comme partout d'ailleurs, nulle prétention à la théorie, nulle recherche d'effets ; tout est simplement dit, tel qu'il l'a vu, et sur un ton d'honnête conversation. Ajoutons qu'il voit bien et qu'il a vu beaucoup.

Sa conclusion est encourageante, et, dès qu'on y réfléchit, semble vraie. « Les tendances dominantes dans les deux pays, dit-il, paraissent être celles-ci. Les Anglais deviennent plus ouverts d'esprit et les Français gagnent en sens pratique et en prudence. Les Anglais avancent en liberté religieuse, et les Français en liberté politique. Un progrès matériel dans tous les sens est évident et remarquable chez les uns comme chez les autres. »

Bon livre, plein de choses peu connues et utiles à tous, écrit par un honnête homme qui sait observer, comprendre et démontrer.

***

M. Hugh Mac Coll, lui, sait inventer. Il a, croyons-nous, pris quelques leçons à l'école de notre Verne, et il aurait lu *les Aventures d'un savant Russe* dans le soleil et les planètes, de MM. G. Le Faure et H. de Graffigny, que nous

n'en serions pas autrement étonné. Mais en somme il a sa note bien personnelle parmi les conteurs qui mettent à contribution l'astronomie, la chimie, la physique et les mathématiques dans toutes leurs branches, pour faire un cadre à leurs imaginations. *Mr. Stranger's sealed Packet*, « Le pli cacheté de Mr. Stranger »[1], est l'histoire d'un savant aventureux qui, ayant construit une machine aéronautique dirigeable, imperméable, soustraite aux lois de la pesanteur, et facilement approvisionnée d'air respirable, pousse une pointe dans la planète Mars. Il y trouve deux races d'êtres humains, descendues de « Terrestres » qui y ont été jetés par une commotion cosmique, et ennemies l'une de l'autre. Il s'y éprend d'une jeune fille qu'il épouse. Pour voyage de noces, il lui offre une excursion sur la terre, au retour de laquelle la jeune femme, incapable de résister au changement d'air et de régime, meurt dans la machine aérienne. Cette partie de l'histoire est toute semée de massacres et d'aventures tragiques. Cependant Mr. Stranger, lorsqu'il a enterré toute sa famille marsiaise et rétabli la paix dans la planète, revient sur la terre, raconte son histoire, et, comme il ne peut en prouver la véracité parce que sa gouvernante est montée dans son véhicule et s'est perdue avec au sein des espaces, se fait enfermer dans une maison de fous. Il s'échappe, et devient professeur de physique dans une école anglaise, d'où il disparaît le jour où il s'aperçoit que le directeur de l'école a pour beau-frère le médecin aliéniste de l'asile où il a été détenu. Quelque temps après sa disparition, — inépuisable sujet de commentaires entre les autres professeurs de l'établissement, — celui de ses ex-collègues qui lui avait témoigné le plus de sympathie reçoit un pli cacheté, *sealed packet*, contenant la relation des merveilleux événements dont nous venons de donner un aperçu fort écourté et décoloré.

Le premier chapitre, où l'auteur esquisse l'intérieur d'une école anglaise avec ses différents types de maîtres, est de la vie réelle, et véritablement nature. On se prend à regretter, en le relisant après avoir parcouru tout le livre, que M. Mac Coll ait cherché le succès dans une affabulation ultra-lunaire, et non dans la mise en œuvre de ses facultés d'observation, que relèvent un tour d'esprit innocemment satirique et un véritable talent d'écrivain.

***

La maison Chatto et Windus aime les livres d'aventures. En voici encore un[1]. Mais cette fois les aventures ne se passent ni dans la lune, ni dans le soleil, ni dans Mars. Elles se déroulent sur la terre, commençant dans l'État de Virginie et se poursuivant dans les prairies de l'Ouest américain Mr. Harrington O'Reilly, l'écrivain qui signe le livre, nous déclare qu'il n'a été, pour ainsi dire, que le secrétaire de son héros, John Y. Nelson, respectant l'allure de son récit et même son langage plein de mots d'argot et de locutions mi-partie saxonnes, mi-partie indiennes. John Y. Nelson est, en effet, un de ces Anglo-Saxons aventureux, qui, sans perdre le sentiment de la nationalité d'origine, se tenaient audacieusement sur les confins de la civilisation, et cherchaient, en vivant de la vie des Indiens, à rassasier leur faim d'indépendance, d'espace et de mouvement.

Ce livre est réellement un chapitre de l'histoire des frontières des États-Unis. Des emplacements, où s'élèvent aujourd'hui des villages, des bourgs et des villes, étaient familiers à Nelson comme lieux de campement, longtemps avant que la marche de la civilisation eût franchi la vaste étendue de terrain que les cartes des États-Unis indiquaient naguère avec cette mention pleine de mystères et de promesses : « Unexplored ».

En le lisant, on se trouvera dans un monde tout différent de celui que nous nous imaginons d'après Fenimore Cooper et ses imitateurs français. Nelson montre les choses toutes nues, telles qu'elles sont, sans les enrubanner de métaphores et d'images, et sans les poétiser de sentiment. Adopté par les Sioux, il prend parmi eux plusieurs *squaws*, en est abandonné, en reprend d'autres, jusqu'à ce qu'il se laisse marier légalement à l'une d'elles par un clergyman que le hasard met sur son chemin. Les atrocités de la guerre de frontières, les soûleries de whisky, les querelles et tueries des tripots, la brutalité omniforme de la vie dans les convois d'immigrants, sous les *tepees* des naturels, chez les trappeurs nomades, parmi les garnisons des forts, et surtout les exactions et les rapines que les fonctionnaires envoyés de Washington exerçaient à l'envi et impunément sur les pauvres Indiens, tout cela est présenté simplement, avec la naïveté d'une quasi-inconscience et la force de la vérité.

John Y. Nelson fut, paraît-il, le guide de Brigham Young au Lac Salé, et les détails qu'il donne sur l'installation première des Mormons

1. *Mr. Stranger's sealed Packet.* By Hugh Mac Coll. London, Chatto and Windus, 1889 ; 1 vol. petit in-8°.

1. *Fifty Years on the Trail.* A True Story of Modern Life, by Harrington O'Reilly. With over one hundred Illustrations by Paul Frenzeny. London, Chatto and Windus, 1889 ; 1 vol. petit in-8°, XVI-381 pages. Prix : 4 fr. 35.

ne peuvent manquer d'exciter la curiosité, en même temps qu'ils ajoutent quelque lueur à l'histoire, encore si peu élucidée, de ces « saints des derniers jours ».

Le volume est illustré d'un grand nombre de jolis dessins dus à M. Paul Frenzeny, un des artistes qui connaissent le mieux les types de l'homme et les aspects de la nature dans les états de l'Ouest.

***

Nous ne quitterons pas l'Amérique sans dire un mot d'un roman récemment publié chez MM. Houghton, Mifflin et Cie, sous ce titre *A Girl Graduate,* c'est-à-dire une jeune fille qui a passé ses examens d'institutrice, ou, d'un mot concis, *Une brevetée!*[1]

C'est un tableau finement tracé, qui semble assez complet, de la vie sociale dans une de ces villes neuves des États-Unis, formées presque subitement d'éléments disparates, branches mortes ou rameaux provignés d'une civilisation vieillie. On n'y est pas étonné d'y rencontrer le même jeu de passions, de sentiments, d'intérêts, de vanités, de convoitises et d'appétits que dans les antiques cités de nos pays européens. Il s'y ajoute un je ne sais quoi d'imprévu, d'effaré, d'instable et de précipité, qui donne du piquant et du montant à des événements qu'on trouverait parfaitement insipides partout ailleurs.

L'intérêt particulier du roman de Miss Celia Parker Woolley, outre le développement du caractère de l'innocente coquette Maggie Dean, la *Girl graduate*, et l'histoire de son amour inconscient et traversé avec Henry Parson, *a self-made young man*, jeune homme fils de ses œuvres, consiste en ce qu'il montre avec quelles facilités une jeune personne peut, tout en étant instruite et en ayant des goûts bien au-dessus de sa position, se plier aux soins d'un humble ménage ; et, d'un autre côté, quels efforts personnels et quelles circonstances heureuses sont nécessaires, même dans une nouvelle ville du nouveau monde, pour gravir les échelons sociaux et faire taire autour de soi les préjugés de la naissance et du rang. L'argent, là-bas comme chez nous, — peut-être un peu plus là-bas, mais pas beaucoup, — est l'aide tout-puissant; et le mérite personnel qui ne commence pas par se munir de ce levier a bien des chances de ne percer jamais.

Le roman, avec ses longueurs prédicantes et moralisantes, ingrédients si universellement et libéralement employés qu'on les dirait indispensables pour faire digérer la littérature aux cervelles anglo-saxonnes, est écrit d'un style ferme, conduit avec un art soutenu, semé de situations plaisantes ou touchantes qui concourent toutes, non seulement à la marche de l'action, mais encore à la peinture plus vive et plus précise des caractères. La soirée qui suit l'examen où Maggie Dean obtient son diplôme, la promenade en voiture avec l'élégant Sidney Gale, la révolte des ouvriers de l'usine domptée par la courageuse intervention de Maggie, fille de leur ancien et respecté contremaître, la fête du cinquantenaire de la fondation de la ville, la conversation décisive entre la jeune fille et Henry Parson, où tout malentendu se dissipe dans l'effusion spontanée d'un sentiment longtemps incompris et contenu, sont autant de tableaux achevés, pris sur le vif et rendus au naturel. On pourrait en citer d'autres, mais le lecteur les trouvera sans nous. Il suffit de l'avoir prévenu qu'ils y sont nombreux.

Nous avons dit que ce beau et bon roman sort de la maison Houghton, Mifflin et Cie, qui fabrique elle-même, dans son établissement modèle de Cambridge, *The Riverside Press*, les livres qu'elle édite. Il est donc superflu d'en vanter l'exécution typographique, car MM. Houghton et Mifflin sont fidèles à leur honnête et fière devise : « Tout bien ou rien. »

***

Il nous sera permis de garder un instant la parole pour un fait personnel. Nous n'avons pas l'habitude de relever les fautes d'impression qui s'insinuent çà et là dans nos chroniques. Comme le disait dernièrement notre rédacteur en chef, « aujourd'hui les correcteurs surchargés laissent fleurir la coquille typographique dans les ouvrages les plus luxueux » ; et nous n'avons pas la prétention d'y échapper. Mais jamais floraison n'avait été aussi touffue que dans le numéro de septembre ; le sens se perd sous la luxuriance de ces mauvaises herbes, tellement que nous nous sentons obligé de le rétablir. Sans parler de notre compte rendu du livre de M. Boyer d'Agen, *les Fleurs noires* (p. 435), où *incohérence et incohésion* se changent bizarrement en « incohérence et incarnation », on imprime dans notre chronique (p. 458, col. I, lig. 22), « entre » au lieu de *outre;* (p. 460, col. I, lig. 10) : « pour » au lieu de *par,* et (lig. 16) : « sous la fausse », au lieu de *sans la fausser* ; (p. 461, col. I, lig. 2) « des consciences fausses », remplacent *des consciences fermes*, et (lig. 34) : *un passage* devient « un paysage » ; enfin (p. 462, col. I, lig. 38) : « commencera » est

1. *A Girl Graduate,* by Celia Parker Woolley. Boston and New-York. Houghton, Mifflin and Company. 89; 1 vol. petit in-8°, 459 pages.

mis pour *couronnera* et (lig. 44) : « jugements » pour *documents*.

Que les compositeurs ne sachent pas ce qu'ils impriment, c'est leur affaire ; mais il est pénible pour un écrivain d'avoir l'air, sans le faire exprès, de ne pas savoir ce qu'il dit.

B.-H. GAUSSERON.

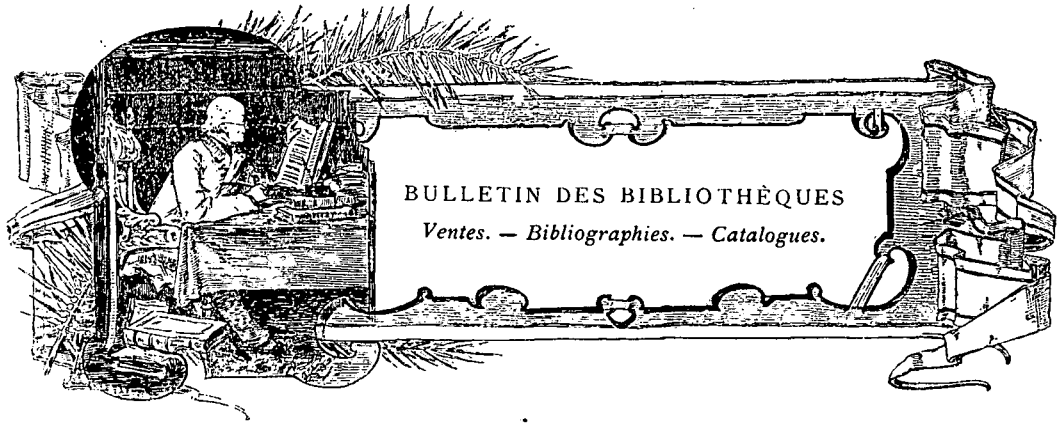

FRANCE

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE. — *Ce que cachent les reliures.* — D'après un rapport que vient de faire à l'Académie des inscriptions et belles-lettres M. Léopold Delisle, administrateur de la Bibliothèque nationale, on aurait découvert récemment dans un vieux livre donné à la reliure de précieux parchemins contenant des fragments d'un registre des enquêteurs de saint Louis. A ce sujet, M. Delisle rappelle qu'on s'est souvent indigné sur la barbarie des relieurs qui, à toutes les époques, ont sacrifié des parchemins intéressants pour fabriquer leurs cartonnages. Il est à remarquer, cependant, qu'en agissant ainsi, ils nous ont conservé de précieux documents. Aujourd'hui encore, c'est dans une reliure de livre classique que M. Alfred Richard, archiviste de Vienne, bien connu par les services qu'il a rendus à l'histoire du Poitou, a trouvé des parchemins sur lesquels il avait reconnu des fragments d'enquête écrits en caractères du treizième siècle. Le chef de l'atelier de reliure de la Bibliothèque nationale a pu dégager trois doubles feuillets de parchemin appartenant à un registre qui devait contenir une partie des enquêtes faites, avant le départ de saint Louis pour la croisade, dans les bailliages d'Amiens et du Vermandois. Les documents découverts parlent, en effet, de Geoffroi de Milli, qui fut bailli d'Amiens de 1231 à 1243.

Les procès-verbaux des enquêteurs sont surtout curieux par les renseignements qu'ils fournissent sur les événements publics, sur le droit féodal, sur l'administration et une foule de détails de la vie privée à la ville et à la campagne.

Le volume qui était relié avec ces précieux documents est une *Chrestomathie grecque*, de M. Victor Leclercq : il est daté de 1823. C'est donc à cette époque, vers 1823 ou 1824, qu'un registre des enquêteurs fut abandonné à des relieurs chargés des cartonnages classiques de la maison Delalain. Peut-être existe-t-il d'autres exemplaires de cet ouvrage reliés avec des feuillets du même registre ; M. Delisle espère que les possesseurs de ces exemplaires se feraient un honneur d'enrichir l'érudition en mettant au jour des fragments qui compléteraient ceux de M. Alfred Richard.

ÉTRANGER

Allemagne. — *Musée Beethoven.* — Il vient de se former à Bonn une Société de la maison de Beethoven, à l'effet d'acheter et de restaurer la maison où naquit l'illustre compositeur, et d'y réunir les différentes éditions de ses œuvres, ses manuscrits, ses lettres, les objets lui ayant appartenu, et les biographies et études critiques dont il a été ou sera le sujet.

La bibliographie des meilleurs livres. — Un libraire de Berlin, M. Friedrich Pfeilstücker, a trouvé, dans les discussions récemment soulevées en Angleterre et en France à propos des vingt ou cent meilleurs livres de tous les temps et de toutes les littératures, l'idée d'une bonne petite spéculation. Il a demandé aux littérateurs les plus en vue de l'Allemagne la liste des ouvrages qu'ils jugent les meilleurs pour tout le monde ou qu'ils ont reconnus les plus profitables pour eux en particulier, et il a obtenu trente-six réponses, plus ou moins développées, qu'il publie en une

brochure in-4° de 108 pages, dont 16 d'annonces, en y ajoutant une table alphabétique des auteurs cités et des œuvres de chacun d'eux avec les prix. Il a soin d'avertir, sur la couverture et la page de titre, que tous les livres recommandés dans ces listes sont en vente chez lui ou qu'il peut les fournir dans le plus bref délai (*Die besten Bücher aller Zeiten und Litteraturen*. Ein deutsches Gegenstück zu den englischen « Listen der 100 besten Bücher). La spéculation est fort légitime, d'ailleurs, et nous lui souhaitons tout succès. Parmi les auteurs français préconisés dans ces listes, en outre de Molière, Corneille, Racine, Lesage, qui figurent presque partout, et des ouvrages consacrés comme les *Pensées* de Pascal, les *Maximes* de La Rochefoucauld, les *Caractères* de la Bruyère, les *Fables* de la Fontaine, les Œuvres de Boileau, *Corinne* et *l'Allemagne* de Mme de Staël, qui reviennent de temps en temps, on rencontre assez souvent Balzac, G. Sand, Musset, Zola, Daudet, Guizot, Michelet, Taine. D'autres sont plus rares. Ainsi, dans le relevé nécessairement rapide que nous avons fait, Bossuet ne paraît qu'une fois; de même Montesquieu, Diderot avec *la Religieuse*, Bernardin de Saint-Pierre avec *Paul et Virginie*, André Chénier et Mérimée. Rabelais et Fénelon ont deux mentions; autant pour *la Folle journée* de Beaumarchais et pour Alfred de Vigny. Voltaire est cité une fois pour ses *Satires et épigrammes*, une fois pour le *Dictionnaire philosophique*, deux fois pour *Candide;* l'un ne voit dans son œuvre que l'histoire de Charles XII à citer, un autre que *Micromégas;* un troisième, M. George Weber, de Heidelberg, a des sympathies plus vastes et unit dans la même admiration *Zaïre, Mahomet, la Henriade* et les Remarques sur les mœurs et l'esprit des nations. Rousseau est cité deux fois pour l'*Émile*, une fois pour la *Nouvelle Héloïse*, et une fois pour les *Promenades solitaires (sic);* Lamartine revient trois fois et jamais sans l'*Histoire des Girondins;* Béranger, cinq fois; Eugène Süe, trois fois; Dumas père, une fois avec *Monte-Cristo*. Chateaubriand figure une fois pour *René*, et une fois pour le *Génie du christianisme;* Victor Hugo, quatre fois. Rapportons à ce propos une remarque de M. Karl Bleibtreu, de Charlottenburg, où il déclare que « personne n'a besoin de connaître Chateaubriand et Hugo. » Auguste Comte a un fervent dans la personne de M. Dagobert von Gerhardt, de Potsdam, lequel met, au nombre des livres italiens essentiels, l'*Hygiène de l'amour* de Mantegazza. Mignet, Henri Martin, nos vieux Mémoires tiennent leur place parmi les historiens; on y rencontre une fois Duruy, pour son *Histoire de l'Empire romain*, ainsi que la *Lutte des Papes et des Empereurs souabes* de Chéruel. *Les Moines d'Occident* de Montalembert, Lacordaire, Renan, reviennent deux ou trois fois. Il y a un hygiéniste, le docteur Paul Niemeyer, de Berlin, qui met au premier rang la *Physiologie et hygiène des hommes livrés aux travaux de l'esprit*, par Reveillé-Parise, Bruxelles, 1840. Un autre, qui cultive la magie et l'hypnotisme, M. Karl du Prel, de Munich, choisit, entre toutes nos œuvres littéraires: *De la suggestion et de son application à la thérapeutique*, par Bernheim; *Recherches psychologiques sur le magnétisme animal*, par Billot; *Physiologie, médecine et métaphysique du magnétisme*, par Charpignon; *Histoire critique du magnétisme animal*, et *Instruction pratique du magnétisme* par Deleuze; *Histoire du Somnambulisme*, par Gauthier; *De la suggestion et du somnambulisme*, par Liégeois; *la Magie dévoilée*, par du Potet; et enfin les *Mémoires* de Puységur, avec *Du magnétisme animal* et *Recherches physiologiques sur l'homme*, par le même auteur. Ce sont là des goûts spéciaux qui s'expliquent; mais il y a des choix infiniment plus bizarres. C'est ainsi, sans parler du *Code civil* et de Lavoisier, que Scribe est recommandé deux fois, que le *Rabagas* de Sardou figure dans une liste, et que M. Julius Grosse, de Munich, place au nombre des meilleurs livres français, avec *Mon oncle Benjamin*, de Tillier, l'*Ermite de la Chaussée d'Antin*, de Jouy, le *Cours de belles-lettres*, de Batteux, *la Pluralité des mondes habités*, de Flammarion, et l'*Histoire des Révolutions* de Dutertre! Disons en finissant que le nom de ce dernier auteur, de même que celui du physiologiste Billot, manque dans l'*Alphabetisches Verzeichniss der genannten Bücher*. Serait-ce que ces ouvrages manquent au stock de ceux que l'éditeur a *vorrätig* ou qu'il s'offre à fournir *in kurzer Frist?*

Angleterre. — *Les lecteurs au British Museum.* — On vient de publier les papiers parlementaires relatifs au British Museum. Le journal *The Bookworm* en extrait quelques renseignements qui nous paraissent mériter d'être reproduits ici. La salle de lecture a reçu l'année dernière 188,432 lecteurs, soit une moyenne de 622 par jour. En 1887, il n'y en avait eu que 182,778. On afflue surtout entre onze heures et une heure. Le nouveau règlement, qui interdit la communication des romans publiés dans les cinq dernières années, à moins d'une autorisation spéciale accordée sur demande motivée, n'empêche pas qu'on ne se dispute les sièges. Néanmoins le nom-

bre des volumes communiqués a diminué : il était de 1,221,298 en 1887, et, en 1888, seulement de 1,208,709. La salle particulière affectée à la lecture des journaux a reçu 14,499 lecteurs. Le nombre des journaux publiés dans le Royaume-Uni et dont le service est fait au British Museum en vertu du « Copyright Act », a été de 2,244, formant 157,166 numéros. — Les trois dons les plus importants reçus par la Bibliothèque pendant l'année sont : une série de trois années de 71 journaux coloniaux offerts par le « Colonial Institute » ; une collection d'affiches du théâtre de Drury Lane de 1744 à 1862, donnée par Mr. Augustus Harris, et les Mémoires de l'Académie belge.

Une exposition au British Museum : *L'Histoire de l'Alphabet.* — Le British Museum a ouvert, sous le titre de *The History of Alphabets*, dans la partie de ses bâtiments affectée à la *King's Library,* une exposition dont l'intérêt, pour être spécial, n'en est pas moins grand pour les philologues et pour les bibliophiles. L'installation qui avait déjà servi à la « Stuart Exhibition » a été utilisée pour celle-ci. L'*Athenæum* donne à ce sujet les détails suivants. Les pièces rassemblées sont quelques peu hétérogènes ; elles consistent en reproductions autotypes de photographies dues à la « Palæographical Society », en fac-similés lithographiques en couleurs ou en noir, en tableaux comparatifs des variations subies par les lettres dans leurs formes suivant les différents lieux, et en grammaires de divers langages ouvertes aux pages qui traitent de l'alphabet. On y trouve les plus importantes des diverses méthodes qui ont été employées pour représenter les sons articulés sur la surface du monde depuis les anciens temps jusqu'à nos jours. L'écriture égyptienne comprend une vieille planche donnant une partie de la *Pierre de Rosette* en caractères hiéroglyphiques et démotiques, une page de la *Chrestomathie* de Rougé, et une lithographie d'après le Papyrus de Harris. Parmi les plus anciens spécimens cunéiformes, on remarque les briques d'Ur en Chaldée, datant de 2900 avant J.-C. environ. Les planches contenant les inscriptions de l'époque de Tiglath-Phalasar et de Sennachérib ne sont, bien entendu, que des à peu près de fac-similés ; on y a suivi l'écriture conventionnelle adoptée pour les reproductions lithographiques, dans un but de facilité de lecture. Les formes koufiques primitives et les formes arabiques plus récentes sont tirées d'un grand nombre de beaux manuscrits. Il en est de même du spécimen syriaque de 411 avant J.-C., en caractères « Estrangelo ». Puis viennent des échantillons d'écriture himyaritique (100 avant J.-C. environ) ; du zend du XIVe siècle ; des tableaux tirés du *Corpus Inscriptionum Indicarum* et de l'*Archæological Survey of Western India;* des spécimens de bengali (1199 av. J.-C.), de nâgari, et beaucoup d'autres formes indiennes. On juge bien de la diversité de ces formes même à l'époque actuelle en feuilletant l'ouvrage de Hutchinson, *Specimens of vernacular characters passing through the Post Office in India.* Une découverte très remarquable est celle d'un caractère en forme de fer de flèche, trouvé par Mr. Bendall dans un ancien manuscrit du Népaul. L'alphabet grec avec ses nombreuses variétés commence par l'inscription de Corcyre (600 ans av. J.-C.), celle de Lygdamis (460-455 ans av. J.-C.), le traité d'Élée (vers 500 av. J.-C.), et l'inscription laconienne du IVe siècle av. J.-C. De là, par une brusque transition, on passe aux évangiles gothiques d'Upsala et aux caractères runiques. Les alphabets cypriotes et lyciens ne sont point représentés.

La série latine comprend l'alphabet osque (90 av. J.-C.), le rustique, les capitales carrées du IVe et du Ve siècle, l'inscription de Makter (IVe siècle environ). Puis viennent le Bède du VIIIe siècle, les Évangiles de Lindisfarne, et la Chronique anglo-saxonne. La cursive romaine est représentée par le papyrus de Ravenne (572 av. J.-C.) et par les homélies de saint Maxime de la bibliothèque Ambrosienne, à Milan (VIIe siècle). Les formes dérivées comprennent l'alphabet visigothique du VIIIe siècle, des ouvrages du XVe siècle démontrant la similitude entre les formes imprimées et les formes manuscrites au début de l'imprimerie, et quelques échantillons d'écriture ornée de l'école anglaise.

Les alphabets chinois, phéniciens, hébreux et d'autres alphabets sémitiques complètent cette exposition fort curieuse et utile, mais qu'on regrette de ne pas voir plus complète.

Une exposition à la Maison des libraires. — Il y a ce mois-ci, à Stationer's Hall, à Londres, une exposition de l'art de l'imprimerie. On y remarque, entre autres choses intéressantes, des reproductions de miniatures du XVe siècle, tirées de la bibliothèque impériale de Vienne ; de beaux spécimens typographiques de MM. Heinrich Knofler et fils, les imprimeurs artistes de Vienne, et des ouvrages de premier ordre exécutés par les imprimeries impériales d'Allemagne, d'Autriche et de Russie.

© 2007 Lyon — Éditions « Les personnages du temps » — http://edition.arlima.net

Legs d'un bibliophile. — Le « Canon » (chanoine, dans l'Église anglicane) Cook, orientaliste distingué, à légué sa riche bibliothèque au chapitre d'Exeter.

Publications bibliographiques. — Mr. E. S. Shuckburgh, bibliothécaire d'Emmanuel College, à Cambridge, vient de publier, chez Elliot Stock, le fac-similé d'un abécédaire unique, appartenant à la bibliothèque du collège, et qu'on croît être le plus ancien abécédaire anglais existant. Il porte comme nom d'imprimeur Thomas Petyt, sans date ; mais on pense qu'il a dû être imprimé vers 1538.

Le même éditeur a récemment mis en vente un beau volume in-4°, intitulé: *The Library of Mary Queen of Scots*, par Julian Sharman, avec une introduction historique et la reproduction d'un portrait rare et intéressant de Mary Stuart. Nous reviendrons le mois prochain sur cette remarquable publication.

Danemark.— *Un Nouveau Testament islandais* — La bibliothèque de l'Université de Copenhague a récemment acquis un exemplaire complet du premier Nouveau Testament imprimé en islandais. La traduction est due à Oddur, et il a été publié à Roeskilde en 1540. Cet exemplaire, trouvé dans une maison de paysan, près de Copenhague, où il avait été rapporté d'Islande en 1820, a coûté à la bibliothèque 34 francs environ.

États-Unis. — *Publications bibliographiques.* — Les éditeurs Lippincott et C°, de Philadelphie, préparent un volume supplémentaire au *Dictionary of English Literature* d'Allibone, l'illustre bibliographe qui vient de mourir à Lucerne; cela portera à quatre le nombre des volumes de ce grand répertoire, qui sera ainsi mis à jour. Mais la publication n'en aura lieu probablement que l'année prochaine.

Mr. Paul L. Ford, de Brooklyn, publie, dans l'*American bibliography* de septembre, une liste de bibliographies, catalogues, écrits et écrivains traitant des livres et des questions relatives à l'Amérique. Il a aussi rédigé une *Franklin Bibliography*.

L'interprète-traducteur du Bureau américain d'éducation, à Washington, Miss Frances Graham French, prépare le catalogue raisonné de 30,000 ouvrages étrangers, en une vingtaine de langues différentes, que renferment la bibliothèque de cette institution. Miss French parle et écrit le français, l'allemand, l'italien et l'espagnol; elle sait les langues scandinaves, le hongrois, le hollandais, le portugais, le russe, le latin et quelques idiomes orientaux.

Suède. — On annonce pour cet automne, à Stockholm, une exposition de gravures et de livres illustrés.

Publication bibliographique. — A l'occasion du congrès des Orientalistes à Stockholm, M. Auguste Strindberg a écrit une *Notice sur le manuscrit de la première traduction de la Chronique d'Abulghâsi-Behâder* (Stockholm, P. A. Norstedt et fils, 1889; 12°, 14 pages), qu'il a bien voulu nous envoyer. Il y revendique, avec preuves à l'appui, la découverte et la traduction première en une langue européenne de cette chronique, si précieuse pour l'histoire de la Turquie orientale, en faveur des Suédois Strahlenberg et Schönström.

PUBLICATIONS NOUVELLES ET ANNONCÉES
en France et à l'Étranger

FRANCE

Léon Cladel, vient de publier une œuvre qui sera goûtée des artistes et des amateurs de l'art d'écrire, sous ce titre :

Seize morceaux de littérature.

Ces pièces détachées, tableaux, scènes, drames rapides et poignants, fines études passionnelles, sont autant de peintures écrites du plus intense coloris. L'ouvrage, luxueusement édité, forme un joli volume petit in-8° carré, illustré par Eugène Rapp. — Dentu, éditeur.

Sous ce titre : *La Bataille littéraire*, Philippe Gille vient de publier chez Victor-Havard une première série de ses revues bibliographiques des années 1875 à 1878.

Ce livre est appelé à un très grand succès, non seulement par la valeur indiscutable des critiques et la très grande notoriété de l'auteur, mais aussi par le choix des citations qu'il a su faire des ouvrages de tous ceux qui ont joué un rôle dans notre littérature depuis quinze ans.

Ce premier volume contient les articles relatifs aux œuvres de A. Dumas, A. Daudet, Gustave Droz, Émile Zola, Edmond de Goncourt, Octave Feuillet, Tourgueneff, Balzac, Cherbuliez, Offenbach, Coppée, Jules Claretie, Francis Magnard, Mario Uchard, Flaubert, Sarcey, H. Monnier, Maxime du Camp, Doudan, Fromentin, Michelet, Banville, Stendhal, Hector Malot, etc., etc.

Sa place est donc tout indiquée, non seulement dans la bibliothèque des érudits, mais aussi de ceux qui, à quelque titre que ce soit, s'intéressent au mouvement littéraire : ils trouveront dans ce livre les plus belles pages de la littérature contemporaine.

—❀—

La Grande Encyclopédie. — Parmi les articles les plus importants parus dans les livraisons 197-200 de cette savante publication, on peut citer : la biographie du célèbre réformateur *Calvin*, par M. A. Lefranc, archiviste aux Archives nationales; celle du révolutionnaire Pierre *Cambon*, par M. Bornarel, agrégé de l'Université; une monographie très précise et très détaillée du *Cambodge*, par M. Henri Cordier, professeur à l'École des langues orientales; une savante étude géologique de M. Ch. Vélain sur le mot *Cambrien*; les articles *Cambyse*, *Camée*, *Caméléon*, *Camisards*, *Camoens* et *Camp*, qui offrent une grande diversité de lectures en même temps qu'un grand intérêt; une étude dans laquelle M. Paul Mantz nous fait connaître les *Campagnola*, famille de peintres italiens presque ignorée aujourd'hui; un article sur le bois de *Campêche* et ses applications industrielles, avec figures à l'appui; toute une série d'articles sur le *Camphre* et ses dérivés, par l'éminent chimiste M. Bourgoin; une étude historique et géographique très importante sur le *Canada*, et un travail technique très complet et très développé sur les *Canaux*. *La Grande Encyclopédie* ne pouvait mieux terminer son huitième volume.

Le neuvième volume, qui débute par la 201e livraison, contient : une étude médicale du plus vif intérêt sur le *Cancer*, par le Dr Hermann; un article de droit, tout d'actualité, sur la *Candidature*, par M. Glasson, de l'Institut, et un travail de géodésie sur le *Canevas*, par M. de Villedeuil, dont nous recommandons tout particulièrement la lecture aux spécialistes et aux géographes.

—❀—

Le Français au Maroc et au Japon. — La Société de géographie de Paris a reçu hommage d'un « Guide du touriste et du voyageur au Maroc », par M. Kerdec Cheny, rédacteur en chef du journal *le Réveil du Maroc*; cet ouvrage, qui contient tous les renseignements pratiques nécessaires, est le premier livre en langue française publié à Tanger. — Une autre curiosité est le premier numéro d'un journal français quotidien, publié au Japon, à Yokohama, par un de nos compatriotes, M. Saltarel, membre de la Société; cette feuille est politique, littéraire, commerciale, etc.

—❀—

ÉTRANGER

Allemagne. — On annonce une édition populaire, en livraisons, des œuvres de Luther, sous ce titre : *Luther's Werke für das christliche Haus*. La collection complète comprendra trois séries, dont chacune sera ornée d'un portrait différent du réformateur. Une vie de Luther complétera cette publication, confiée aux soins des savants théologiens Buchwald, Köstlin, Rade et Ewald.

—❀—

L'ouvrage de Wilhelm Jensen sur la forêt Noire, annoncé dans notre livraison de mai, a commencé à paraître.

Nous avons sous les yeux le premier fascicule comprenant 24 pages de texte petit in-4, 20 gravures dans ce texte, 2 beaux bois hors texte — vues de Fribourg en Brisgau et de Wildbad — et une photogravure : jeune fille de Muhlenbach. Pour le moment nous ne dirons rien du texte; nous attendrons que l'œuvre soit complète pour la juger sous ce rapport dans son ensemble; dès à présent nous sommes persuadé qu'elle sera intéressante et digne du nom dont elle sera signée. Nous pouvons en revanche juger de l'exécution matérielle qui est absolument remarquable, surtout au point de vue de la gravure. Les artistes auxquels l'éditeur, H. Reuther, de Berlin, a fait appel, ont prouvé qu'ils savaient manier le burin comme peu : leurs bois sont fins, moelleux, vaporeux même. Nous n'en voulons pour témoin que la ravissante vignette de la page 17 : une Romaine du Zavelstein. Il y a là une conscience qui ne nous étonne pas de l'Allemagne, et une légèreté, une délicatesse, un velouté de main qui

© 2007 Lyon — Editions et les partenaires du livre — BnF — patrimoine.enssib.fr

par contre nous surprend. La photogravure est également d'une exécution presque parfaite.

En somme une œuvre qui fait grand honneur à l'éditeur.

L'éditeur E. A. Seemann, de Leipzig, a fait paraître les trois premiers volumes de ses *Kunstgewerbliche Handbücher*. Ces volumes, de format in-8°, sont d'une bonne exécution, d'une illustration remarquablement abondante ; le cartonnage est à la fois simple, élégant et solide, le prix très modique en considération de la matière offerte.

Ces trois premiers *Manuels d'art industriel* comprennent :

Gold und Silber (l'Or et l'Argent) par F. Luthmer (272 pages, 151 gravures, prix : 3.60 marcs), qui s'adresse autant à l'amateur qu'à l'artisan; c'est pour l'amateur surtout que se développent les chapitres des procédés techniques et de la partie historique. Luthmer s'occupe plus longuement, par prédilection personnelle, des bijoux, mais l'ensemble démontre amplement que l'auteur possède bien son sujet.

Schmiedkunst (Serrurerie) de F. S. Mayer, (204 pages, 196 gravures, prix : 4 marcs) et *Ornamentik*, du même auteur (616 pages, 300 planches, prix : 10.50 marcs) sont en revanche appelés à rendre de nombreux services aux artisans : le texte est rédigé avec la plus haute compétence ; les dessins, exécutés en grande partie par l'auteur, offrent un choix infini de modèles, pour la plupart du meilleur goût.

La librairie (catholique) Herder, de Fribourg en Brisgau nous fait parvenir quelques-unes de ses dernières publications. Il ne nous est malheureusement guère possible d'en dire grand bien, si ce n'est au point de vue de l'exécution typographique.

Das Mittelmeer (la Méditerranée)de Schweiger-Lerchenfeld (316 pages, 55 gravures, prix : 6 m.) est une œuvre absolument superficielle, ayant au point de vue ethnographique et géographique autant de valeur que les « études » cosmopolites de notre V. Tissot.

Calderon, de E. Günthner (2 vol. de XLVIII-774 pages, prix : 8 marcs) ne se distingue que par la conscience avec laquelle l'auteur s'efforce de développer le caractère religieux dans les œuvres du grand dramaturge espagnol. L'ouvrage s'ouvre par une bibliographie internationale qui n'est pas sans mérites, car elle n'offre que peu de lacunes, mais c'est là tout.

Nous espérons que cet éditeur prendra sa revanche prochainement.

— Ce mois-ci a paru à Berlin le 1er numéro d'un journal hebdomadaire, plus politique que littéraire, intitulé *Die Neue Revue* et dont M. F. Mauthner est le rédacteur en chef.

— Nous apprenons l'apparition prochaine d'un journal socialiste allemand à Zurich, avec ce titre expressif : *Achtstundentag* (la journée de huit heures).

Angleterre. — *Les Anglais dans la Révolution française.* — Sous ce titre : *Englishmen in the French Revolution* (London, Sampson Low and C°; 1889), un correspondant du *Times*, Mr. John Alger, publie un volume de renseignements très précis et parfois très curieux sur les personnalités britanniques qui se trouvèrent mêlées à la Révolution française.

Les notes de Mr. Alger, puisées à des sources toutes neuves, jettent, de temps à autre, un jour très vif sur les événements.

— On annonce pour ce mois-ci un nouveau volume de poésies par Mr. Browning.

— Le 25 de ce mois doit paraître une vie de Thackeray, écrite par Mr. Herman Merivale pour la collection des *Great Writers*. Elle sera suivie des biographies de Lessing, par Mr. T. W. Rolleston, et de Milton, par le Dr Garnett. Mr. Moncure Conway a promis un travail sur Hawthorne pour la même série.

— L'*Athenæum* nous apprend que Mr. J. Ingram Lockhart, dont nous avons annoncé la mort récente, a laissé un volumineux manuscrit, intitulé *The Author Metamorphosed, by Gaspar le Franc de Berkhey ;* l'ouvrage d'un caractère très original doit être publié prochainement.

— La « Folk-Lore Society » vient de distribuer à ses membres le volume de légendes magyares recueillies et éditées par le Rev. W. H. Jones et Mr. Lewis Kropf.

— Mr. William Morris a sous presse un nouvel ouvrage intitulé *The Roots of the Mountains* («Les racines des montagnes »). C'est un récit en

prose entremêlé de vers lyriques. Une édition de luxe à 250 exemplaires en sera publiée par MM. Reeves et Turner.

— Les éditeurs Sonnenschein et Cᵉ annoncent un volume des écrits non encore recueillis de l'auteur du *Mangeur d'opium* (*The Uncollected Writings of Thomas de Quincey*), avec notes et préface de Mr. James Hogg, qui fut le collaborateur de de Quincey.

— Mr. Elliot Stock prépare une édition fac-similé de la première édition des *Country Rhymes* de John Bunyan, livre dont la découverte est toute récente et qui a été acquis par le British Museum. Le volume sera augmenté d'une introduction bibliographique par le Rev. John Brown, de Bedford.

Autriche. — Le comte de Lamkvrowsky, membre de la Chambre des Seigneurs de Vienne, et hôte habituel de Paris, revient de faire le tour du monde. Il prépare un ouvrage sur les anciennes villes de l'Asie Mineure dont il a exploré les ruines et dessiné les plans et les monuments.

Belgique. — M. René Ghil, pontife d'une église qui semble n'avoir plus que lui pour fidèle, vient de publier en brochure un travail théorique dont voici le titre complet : *Méthode évolutive-instrumentiste d'une poésie rationnelle*, article-commentaire au *Traité du Verbe* (édition intégrale de Bruxelles), paru à la *Revue indépendante* (Paris, Albert Savine, 1889; in-8°, 22 pp). Nous reproduisons, en manière de table analytique, les titres des divisions de cette « Méthode évolutive-instrumentiste » :

Une Philosophie évolutive. — Nature. — I. *Dire du Mieux*. i. Le Meilleur Devenir. ii. Le Geste ingénu. iii. La Preuve égoïste. iv. Le Soin de vivre. v. Le Geste grand. — II. *Dire de la Glose*. i. Le Millier. ii. Les Génitures. iii. Le Geste plein. iv. Le Manque. v. Le Devenir. — *Dire de la loi*. i. La Loi.

L'instrumentation poétique.

Ces intitulés sont encore ce qu'il y a de plus clair dans l'exposé des théories de M. René Ghil, qui finit en s'écriant : « J'ai le temps, et mon temps viendra ». Puisse le nôtre être, alors, tout à fait passé !

États-Unis. — Mr. Frederick Saunders, bibliothécaire de l'Astorg Library, à New York, auteur de *The History of some famous Books*, dont nous avons parlé lors de son apparition, publie un nouveau volume intitulé *Stray Leaves of Literature* (« Feuilles éparses de littérature »).

Roumanie. — Signalons l'apparition, qui date déjà de deux mois, du premier numéro d'une revue roumaine, *Archiva Societatii Stiintifice si Literare din Jasi* (« Archives de la Société scientifique et littéraire de Jassy »).

Russie. — Le premier volume du grand ouvrage de M. N. Grodekow sur les Kirghiz de la province du Syr Daria, vient d'être publié à Tachkent. Il est illustré de nombreuses lithographies représentant des types kirghiz.

Siam. — Les *Mille et une nuits* vont être traduites en siamois. C'est le frère du roi de Siam, le prince Warawan, qui a entrepris ce travail, dont la première partie a déjà paru, avec des illustrations. On ne dit pas si le prince suit le texte dont s'est servi le capitaine Burton pour sa si curieuse traduction anglaise.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

Un hommage. — M. Gaston Pâris, de l'Institut l'un des maître de la philologie romane, vient de recevoir, à l'occasion de son 50ᵉ anniversaire, la croix de commandeur de l'ordre suédois de l'Étoile du Nord. En même temps, un groupe de romanistes suédois, ses élèves, a offert à l'illustre professeur un *Recueil de Mémoires philologiques*, spécialement rédigé pour la circonstance. Ce recueil, tiré à petit nombre, contient des études fort curieuses sur les origines de notre langue,

© 2007 Lyon — Editions « Les marronniers du temps » — http://www.editions-marronniers.fr

par MM. Geijer, Euren, Vising, Fr. Wulff, et autres. Le savant éditeur des *Enfances Vivien*, le docteur Carl Wahlund, y a inséré deux plaquettes rarissimes qui manquent à toutes nos grandes bibliothèques, et qu'on ne trouve guère que dans la sienne, à Upsal : une *Oratio de gente et lingua francica* de Guillaume Rabot, Dauphinois, professeur à Vittemberg en 1572; et une brochure de Cordier de Saint-Firmin, imprimée à Paris en 1806. L'éditeur a joint à ces opuscules de savantes notices qui seront très remarquées des bibliophiles.

Poésie royale. — On a parlé de Marie-Antoinette musicienne et actrice au théâtre de Trianon, mais qui connaît Marie-Antoinette poète ? Voici pourtant, d'après l'*Intermédiaire des curieux*, des vers d'elle, les premiers qui aient été découverts. Ils sont écrits de sa main sur un agenda qui a appartenu au comte de Fersen, à côté d'une miniature de la reine, signée *Boquet*, 1788 :

Qu'écrivez-vous sur ces tablettes?
Quels secrets leur confierez-vous?
Ah! sans doute elles furent faites
Pour les souvenirs les plus doux!
En attendant qu'à cet usage
Ce souvenir soit employé,
Qu'il soit permis à l'amitié
D'en remplir la première page.

La statue de Musset. — Alfred de Musset va décidément avoir sa statue sur la place Saint-Augustin, ce qui entraînera la suppression du bassin actuel.

M. Carnot a signé le décret donnant l'autorisation que sollicitait le Conseil municipal.

Prix et concours. — La Société nationale d'Encouragement au Bien vient de couronner un intéressant ouvrage de Mme Leone Delisle : *la Patrie et la Femme*, en vente à la librairie Marpon et Flammarion.

Un nouveau concours est ouvert par la ville de Paris, pour la production d'un poème destiné à servir de livret à une composition musicale en plusieurs parties, avec soli et chœurs.

Le sujet, auquel on aura la faculté de donner la forme historique, légendaire ou symbolique, devra offrir un caractère national et exprimer les sentiments de l'ordre le plus élevé.

Les auteurs peuvent se procurer à l'hôtel de ville, bureau des beaux-arts, le programme de ce concours, dont le prix est de 1,000 francs.

Le dernier délai pour la remise des manuscrits est fixé au 15 novembre prochain.

Le *Bouquin*, revue littéraire, ouvre un concours de monologues, poésies et nouvelles. Prière d'envoyer les manuscrits à M. Paul Franck, au bureau du *Bouquin*, 61, passage Brady.

ÉTRANGER

Allemagne. — *Un concours international.* — L'Académie royale de Berlin a, conformément au legs du comte Joseph Loubat, à décerner un prix de 3000 francs à un ouvrage traitant de la colonisation de l'Amérique du nord et de l'histoire récente de ce continent, publié entre le 1er juillet 1888 et le 1er juillet 1889. Les ouvrages peuvent être écrits en anglais, en français, en allemand ou en hollandais. Ils doivent parvenir à l'Académie avant le 1er juillet 1890.

— L'éditeur Ehlermann, de Dresde, a repris depuis quelque temps la publication de deux revues d'outre-Rhin fort appréciées, la *Deutsche Dichtung*, et le *Magazin für die Litteratur des In-und Auslandes.*

La *Deutsche Dichtung*, fondée et dirigée par K. E. Franzos, un romancier de talent, vient de terminer sa troisième année. Grâce à l'unité de direction, cette publication bi-mensuelle s'est toujours maintenue jusqu'à présent à peu près au même niveau, un niveau assez élevé. Cette troisième année (deux volumes in-4° de chacun 300 pages avec six portraits et de nombreux autographes en fac-similé) contient des nouvelles signées W. Jensen, O. Roquette, H. Lingg, etc. des poèmes de H. Kruse, P. Heyse, A. Schack, W. Jordan, R. Leander, etc.; des œuvres dramatiques de P. Heyse, Bauernfeld, O. Roquette, c'est-à-dire que toute l'élite de la littérature contemporaine allemande y est représentée. L'innovation qu'a apportée à la *Deutsche Dichtung* son nouvel éditeur, M. Ehlermann, consiste dans la publication simultanée en deux formats : l'un, in-4°, ancien format, et l'autre, in-8°, plus maniable. Le succès est désormais acquis sous les deux formes.

Quant au *Magazin für die Litteratur*, c'est une véritable résurrection, grâce au sang nouveau que lui a transfusé l'énergique M. Ehlermann. Le *Magazin*, aujourd'hui dans sa cinquante-huitième année, était tombé au plus bas, surtout matériellement, entre les mains de l'éditeur pré-

cédent; imprimé sans aucun soin sur un papier détestable, ce n'était plus qu'une sorte de pamphlet entre les mains des nombreux rédacteurs en chef qui s'y succédaient rapidement. Aujourd'hui le *Magazin* réjouit l'œil par une exécution typographique sans pareille, et l'esprit par une attitude plus correcte et plus indépendante de toute coterie. Et ceci est l'œuvre personnelle de M. Ehlermann qui, sous ce rapport, a bien mérité des lettres.

A l'instar de Paris, Berlin a voulu son *Théâtre-Libre*, et c'est à l'instar de Paris que la capitale allemande l'a dénommé *Freie Bühne*, destiné à fonctionner de la même manière et à représenter pour ainsi dire les mêmes auteurs. Le programme comporte en effet des pièces de : Auzengruber, Augier, Brandes, Bjarnson, Bleibtreu, Bulthaupt, Conrad, Dernburg, Fitzer, Gerberg, Goncourt, Hart, Ibsen, Kielland, Kretzer, Mauthner, Mendès, Spielhagen, Strindberg, Tolstoï, Turgeniev, Zola : la compagnie est un peu de tous les pays, mais on n'y coudoie pas le premier venu, comme nos lecteurs peuvent en juger. Si nous ne nous trompons, une grande part dans la formation de cette *Scène libre* revient à un intelligent éditeur berlinois, S. Fischer.

La Librairie à Stuttgart. — En ces derniers temps, un mouvement typique de concentration s'est produit dans la librairie, à Stuttgart. A la suite du décès du baron de Cotta, dernier propriétaire de la maison de ce nom, celle-ci est passée, pour la plus grande partie de ses éditions, aux mains des frères Kröner, eux-mêmes grands éditeurs, grands imprimeurs et de plus propriétaires de la maison Keil, de Leipzig, et par conséquent de la *Gartenlaube*, le journal illustré si populaire. Les frères Kröner viennent, de concert avec M. W. Spemann, le plus énergique et le plus audacieux des éditeurs, également fixé à Stuttgard, de créer une société par actions au capital de 5 millions de marcs, pour la régie en commun des maisons Cotta, Spemann, Kröner et Keil, qui continuent cependant leur existence particulière.

Kürschner for ever! — Nos lecteurs n'en sont plus à se demander quel est M. J. Kürschner, tant ce nom revient souvent dans nos colonnes, à propos d'œuvres méritantes, d'entreprises littéraires considérables. Aujourd'hui M. Kürschner, un travailleur comme on n'en trouve pas beaucoup, malheureusement, passe à la tête de la direction littéraire de la *Deutsche Verlags-Anstalt*, la maison d'édition la plus considérable de Stuttgart. M. Kürschner y est tout particulièrement chargé des rapports avec les auteurs et les artistes : il a de plus la direction littéraire des quatre grands journaux qu'édite la maison. Cette nomination fait honneur à l'intelligence des administrateurs de cette librairie, qui font en M. Kürschner une excellente acquisition.

Ajoutons, puisque l'occasion s'en présente, que M. Kürschner a obtenu pour ses travaux lexicographiques une première médaille à l'Exposition internationale de Melbourne, cette année même, et du grand-duc de Bade, la croix de chevalier de l'ordre du Lion de Zähringen.

Un éditeur reconnaissant. — Que nos lecteurs qui seraient auteurs n'aient point un sourire de scepticisme : dernièrement, l'Union des arts industriels de Munich exposait une coupe magnifique en argent ciselé commandée par l'éditeur A. G. Liebeskind et destinée à être offerte par lui à l'écrivain R. Baumbach, dont les succès littéraires lui ont procuré une certaine aisance... si l'on en juge d'après la richesse du cadeau.

Souhaitons aux auteurs, nos lecteurs, autant de succès pour que leurs éditeurs n'hésitent pas à montrer autant de gratitude.

Anniversaires. — Il y a quelques temps, deux écrivains de grand talent atteignaient leur soixante-dixième année, et leurs admirateurs n'ont pas manqué cette occasion de manifester une admiration bien compréhensible : Gottfried Keller s'est vu offrir une médaille commémorative en or de grand module (70 millim. de diamètre), et Frédéric Bodensted, une somme de 43,529 marcs (environ 54,400 francs) produite par une souscription publique et destinée à mettre ses vieux jours à l'abri du besoin.

Angleterre. — *Carlyle posthume.* — Le *Manchester Guardian* signale l'existence d'un manuscrit inédit de Thomas Carlyle.

C'est un recueil de douze conférence faites par le célèbre écrivain en 1838 et qui traitent de la littérature européenne : Grèce, Italie, Espagne, France, Allemagne et Angleterre.

Le Droit de Grâce et la Littérature. — Un grand nombre de littérateurs et d'éditeurs anglais avaient adressé une pétition au ministre de l'intérieur pour obtenir la grâce de Mr. Vizetelly,

© 2007 Lyon — Éditions « Les personnages du temps » — http://edition.arlima.net

condamné très durement, on se le rappelle, sur les poursuites d'une société soi-disant protectrice des bonnes mœurs, pour avoir vendu les romans de Zola et d'autres auteurs «immoraux» traduits en anglais. Le ministre a répondu qu'il ne croyait pas compatible avec ses devoirs de conseiller à Sa Majesté de modifier le verdict.

États-Unis. — *L'Histoire naturelle des bibliophiles.* — Nous trouvons, dans le journal américain *The Bookmart*, la classification suivante (juillet, p. 57) :

Il y a huit classes de bibliomaniaques, à savoir :

1° Les *bibliophiles;* ce sont ceux qui aiment les livres et les collectionnent pour ce qu'ils ont de bon en soi. Ce sont des gens bienveillants, tolérants et infatigables.

2° Les *bibliofols* (bibliophools), ce sont ceux qui essayent de faire croire aux autres qu'ils sont amateurs de livres et qui, pour soutenir ce mensonge, achètent toutes sortes de fatras, mais ne lisent jamais rien.

3° Les *bibliophrodisiaques*, appelés quelquefois *allumeurs* (teazers); ce sont ceux qui, aimant les livres, excitent les autres à l'amour et à l'achat des livres. Il n'y a point de femmes parmi ceux-là.

4° Les *bibliotoqués* (bibliocranks); ce sont ceux qui ne voient que sottise dans tout dada qui n'est pas le leur. S'ils collectionnent des *americana*, ils regardent les vieilles ballades anglaises comme une ordure, et ne peuvent supporter aucune toquade qui n'est pas une toquade du même genre que la leur.

5° Les *biblioparansiaques;* ce sont ceux qui se plaisent à passer pour protecteurs des lettres; mais ceux-là n'achètent que très peu. Il y en a des foules autour de nous.

6° Les *bibliofrénétiques;* ce sont ceux qui s'imaginent être bibliophiles simplement parce qu'ils lisent d'anciens catalogues.

7° Les *bibliophobiaques;* ce sont ceux qui achètent et détruisent les autres exemplaires afin que les livres qu'ils possèdent deviennent uniques; classe extravagante, dangereuse et incurable.

8° Les *bibliopèges* (bibliopelts); ce sont les bibliofols vulgaires qui mettent leur gloire à avoir des reliures chères, sans égard pour le goût. Ils enferment des réimpressions de quarante sous dans des couvertures de cent francs. Les *bibliopèges* ne sont que trop nombreux.

Bien entendu, nous laissons la responsabilité de la classification et de la nomenclature à notre confrère d'outre-océan. L'article, intitulé *Bibliohipponoustics*, est signé Eugene Field, et a paru d'abord dans le journal *Chicago News*.

Un catalogue de publicité. — Mr. J. Walter Thompson, l'un des plus grands agents de publicité des États-Unis, n° 38, Park Row, New York, vient de publier un magnifique catalogue des principaux journaux d'Amérique, magazines illustrés, journaux quotidiens et hebdomadaires, périodiques religieux et agricoles. Le livre en question renferme des renseignements complets sur ces diverses publications, sur leur circulation, le tarif de leur publicité, etc., avec accompagnement du *fac-similé* de la première page de chacune d'entre elles ou de leur titre; l'ouvrage est imprimé en deux langues, français et anglais, et constitue une très remarquable production de la typographie américaine.

Nous apprenons que la partie française de cet ouvrage est, à quelques pages près, l'œuvre de M. Gustave P. Fresnel de Paris, qui, depuis trois ans, appartient à la rédaction du journal français le *Courrier des États-Unis*, publié à New York.

Mr. Thompson enverra sur demande, et dans n'importe quelle partie du monde, un exemplaire de ce catalogue à toute maison de commerce désirant se créer des débouchés sur le marché américain.

Indes. — Le docteur Gerson da Cunha, de Bombay, vient d'envoyer à Londres, pour y être vendue, la plus riche collection de numismatique orientale que possède un particulier. Cette collection contient 1,092 monnaies des khalifes, dont 375 d'or; la Bibliothèque nationale en a 1,206, dont 186 d'or; le British Museum, 732, dont 214 d'or. Elle comprend encore 800 Sassanides, une centaine de gréco-bactriens, dont nombre de médailles, entre autres un doublet du fameux Eucratidès d'or, de la Bibliothèque nationale. Elle compte en tout 8,300 numéros et a absorbé par achat la collection de deux collectionneurs émérites, James Gibb et Bhan Daji; elle représente par suite une recherche de plus d'un demi-siècle.

Inde. — *Euclide en sanscrit.* — On vient de découvrir à Jeypore, dans l'Inde, une traduction d'Euclide en sanscrit qui comprend, paraît-il, les livres perdus du grand géomètre.

A TRAVERS JOURNAUX ET PÉRIODIQUES

FRANCE

— *L'Art* du 1er septembre contient une belle étude sur Troyon par M. A. Hustin, et une revue de la danse et des théâtres à l'Exposition par M. Pierre Gauthiez. M. A. Hustin y étudie aussi *les Peintres du centenaire.*

— Voici le sommaire du *Bulletin du Bibliophile et du Bibliothécaire*, publié par la librairie Techener (juillet-août) : *Bibliographie d'un amateur,* description et analyse de livres anciens, rares et curieux, par M. A. D. (suite) ; *le Dogue du duc de la Vallière*, par M. Robert Reboul ; *Un Bourguignon et un Orléanais érudits au* XVIIe *siècle*, lettres inédites de B. de La Monnoye à Nicolas Thoynard, de 1679 à 1697, publiées par M. E. Du Boys (fin) ; *Étude sur les livres à figures vénitiens* de la fin du XVe siècle et du commencement du XVIe, par M. le duc de Rivoli (suite). On voit quel intérêt présente cette publication.

— Le *Correspondant* du 25 août publie un essai de M. Félix Klein sur *la Poésie et le temps présent.* Le sujet est loin d'être épuisé dans cette étude peu compréhensive et que nos voisins appelleraient *one-sided.* — A lire, dans le numéro du 10 septembre, une étude sur Henri Blaze de Bury, par M. A. de Pontmartin.

— Nous avons lu avec intérêt, dans le numéro du 15 août d'un nouveau journal bi mensuel, le *Courrier libre* (19, rue de Rome ; un an : 10 fr.), un article intitulé *Bourget prédicateur*, et signé C. B. (Charles Boès ?). Le même numéro contient le commencement d'une étude sur Émile Bergerat et Villiers de l'Isle-Adam, par M. Royer Desouches, et un conte de Théodore de Banville intitulé *Enfantillages.*

— La *Pléiade*, dont le rédacteur en chef est M. Louis-Pilate de Brinn' Gaubast, réimprime, dans son numéro du 7 octobre, le beau poème de Baudelaire : *Femmes damnées.*

— Nous tenons à signaler dans la *Revue bleue* du 7 septembre, un « croquis fin de siècle » signé Snarpy et intitulé *le Désabonnement de M. Cyprien Parminou*, et une étude de M. Louis Farges sur *Stendhal diplomate,* d'après sa correspondance officielle inédite.

— La *Revue Indépendante*, que dirige M. François de Nion et que publie l'éditeur Savine (12, rue des Pyramides) contient, dans son numéro d'août, une éloquente invective contre l'architecture contemporaine à propos des constructions en fer à l'Exposition : *le Fer*, par J. K. Huysmans, et un curieux travail métaphysico-esthétique de M. J. H. Rosny, intitulé *Légende sceptique.* On y trouve encore la continuation de l'étude de M. Charles Maurras sur Théodore Aubanel.

— Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur un article de M. Francis Galton, intitulé *la Science de l'hérédité*, dans la *Revue rose* ou *Revue scientifique* du 17 août.

— *Samedi-Revue* (31 août) : *Bibliothèque de château*, — il y a deux cents ans, — par L. de la Brière.

— Nous remarquons dans *la Tradition* du 15 août, outre le compte rendu des travaux du Congrès international des traditions populaires, tenu au Trocadéro du 29 juillet au 3 août, un essai de M. Émile Blémont sur *les Contes d'animaux dans les romans du Renard.*

— La presse quotidienne, bien qu'absorbée par les luttes politiques et la préparation des élections, s'est beaucoup occupée — et à juste titre — de M. Villiers de l'Isle-Adam, dont nous avons

annoncé la mort. Nous indiquons ici quelques-uns des principaux articles, très divers de ton et d'appréciations, qui lui ont été consacrés. *Chronique des livres : Villiers de l'Isle-Adam ; Œuvres*, par E. Lepelletier (*Echo de Paris*, 27 août) ; — *Villiers de l'Isle-Adam*, par Georges Rodenbach (*Figaro*, 20 août) ; — *M. Villiers de l'Isle-Adam*, par Henry Fouquier (*Figaro*, 26 août) ; — *Villiers de l'Isle-Adam intime*, par Gustave Guiches (*Figaro*, 31 août) ; — *Causerie*, par Gallus (*Moniteur universel*, 29 août).

Nous avons remarqué en outre :

— *Débats*. 24 août : Notes contemporaines *sur les lettres d'un prince*, par Paul Desjardins, à propos de la publication des lettres du duc d'Orléans.

26 août : La semaine dramatique. *Théâtre d'Ibsen*, par Jules Lemaître.

— *Écho de Paris*. 27 août : *Blasphèmes*, par Théodore de Banville.

— *Figaro*. 19 août : *Un Conspirateur littéraire*, (Henri Rochefort), par Henry Fouquier.

24 août : *Le Feu*, par Maurice Rollinat.

26 août : *Un journal*, par Ph. de Grandlieu, à propos du centenaire du *Journal des Débats*.

6 septembre : *La Main du major Müller*, par Paul Verlaine.

14 septembre : *Une après-midi à Médan chez M. Émile Zola*, par Ange Galdemar.

— *Gil Blas*. 25 août : *La Jeune fille moderne*, par Émile Bergerat, à propos du roman de Jules Case *l'Amour artificiel*.

21 août : *Misères !* par Louis Davyl.

11 septembre : *Choucroute et jambon*, où le même écrivain apprécie la querelle qui s'est élevée entre MM. Erckmann et Chatrian.

Et les contes si curieux et si variés que Jean Richepin donne chaque lundi, tantôt vers, tantôt prose, tels que *la Boussole*, *le Dernier inventeur*, *Mademoiselle*, *Elvire vengée*, etc.

— *République française*. 9 septembre : *Revue dramatique et littéraire. Les Pantomimes de Debureau publiées par M. Émile Goby*, par Paul Ginisty.

— *Temps*. 18 août : *La Vie littéraire*, où Anatole France continue son étude sur l'*Histoire de la chanson populaire en France*, par Julien Tiersot.

19 août : *Chronique théâtrale : l'Art théâtral*, *poème didactique en huit chants*, *par M. Samson*, *de la Comédie Française*, par Francisque Sarcey.

Pendant que nous y sommes, nous ne pouvons résister au désir de faire jouir le lecteur du passage suivant, découpé dans la Chronique théâtrale que le vénéré critique a donnée au *Temps* le 26 août. Il est digne d'être ajouté au déjà volumineux *Sarceyana* qu'un éditeur intelligent ne peut manquer de publier quelque jour. Il s'agit du vaudeville de MM. Milher et Numès, *les Petits mystères de l'Exposition* :

« Au second acte, nous sommes, naturellement chez Olympe Elle nous conte une histoire, dans le détail de laquelle je n'entre point, et, à vrai dire, je ne me la rappelle plus, de laquelle il résulte qu'elle a chez elle trois barbes postiches et qu'elle les garde comme des reliques. Ces trois barbes, il faut bien le dire, viennent là comme des cheveux sur la *soupe*. Mais je me disais, en souriant dans la *mienne* : « Voilà qui va bien ! On ne les a pas mises pour des prunes. Attendons ! »

Dans le *Temps* encore, 7 septembre : *le Vice de l'opium ; Notes d'un médecin*, par le docteur V...

15 septembre : *La Vie littéraire*, où M. Anatole France rend compte de la vie du moine égyptien Schnoudi, par E. Amélineau.

— *Voltaire*. 29 août : *Le Roman judiciaire*, par Paul d'Armon.

ÉTRANGER

Allemagne. — La *Deutsche Revue*, dirigée par M. Richard Fleischer (Breslau et Berlin), continue dans son numéro de septembre l'intéressante publication des lettres d'Edmond Flegel à son frère pendant les années 1876-1885.

Angleterre. — Dans *the Academy* du 17 août, Mr. Afred W. Pollard rend compte de la savante édition que Mr. Walter W. Skeat a récemment donnée de *The Legend of Good Women* de Chaucer (Clarendon Press, Oxford), et Mr. Frank T. Marzials consacre un article à la traduction des *Lettres d'une inconnue*, publiée par l'éditeur Macmillan (*An Author's Love*. Being the *Unpublished Letters of Prosper Merimee's « Inconnue »*).

— Nous relevons dans *The Athenæum*, parmi quantité d'articles intéressants (17 août) : un compte rendu de l'ouvrage de Mr. Edmund

Goldsmid sur les Elzevirs : *Bibliotheca curiosa : a Complete Collection of all the Publications of the Elzevier Presses at Leyden, Amsterdam, the Hague, and Utrecht* (3 vol. non mis dans le commerce); une belle et sympathique étude sur *les Jumeaux* de Victor Hugo, par le grand poète Swinburne ; — (24 août) un compte rendu de *la Rhétorique et son histoire*, par A. Ed. Chaignet (Paris, Vieweg), une courte notice sur le philologue et historien bohème Josef Jireczek, par A. H. Wratislaw ; — (31 août) : un compte rendu d'un livre curieux sur les mœurs françaises, *French Traits* par W. C. Brownell (Lond., Nutt); — (7 août): compte rendu du livre édité par le comte Théodore de Gontaut Biron, chez Champion et Picard, *Ambassade en Turquie de Jean de Gontaut Biron, baron de Salignac;* une notice nécrologique signée J. H. I., sur Villiers de l'Isle-Adam ; — (14 septembre) : une spirituelle critique de l'*Illusion*, par Jean Lahor et de l'*Illusion*, par H. Cazalis, deux poètes qui n'en font qu'un, et deux volumes qui se répètent; une étude sur le beau et étrange livre de William Morris, *The House of the Wolfings and the Kindrede of the Mark*, et un remarquable poème de Mr. Swinburne, *The Ballad of Dead men's Bay*.

— On lira avec plaisir, dans le *Blackwood's Edinburgh Magazine* de septembre, de jolies poésies d'après Sully-Prudhomme et Théophile Gautier, signées Florence Henniker.

— *The Bookworm* de septembre donne, sous les initiales amies W. R., une esquisse de bibliomane à Oxford, *A Book-hunter at Oxford*. Citons aussi dans le même numéro, *Charles Dickens in London*, et des renseignements sur les prix de vente des premières éditions des pièces de Shakespeare.

— Les bibliographes liront avec intérêt, dans le *Gentleman's Magazine* (septembre), un article où, sous le titre de *A Royal Book-Burner*, Mr. J. A. Farrer passe en revue les livres condamnés au feu sous le règne de Jacques Ier.

— Un écrivain anonyme donne à ses compatriotes, dans la revue *London Society* d'août, d'excellents conseils à suivre quand ils sont à l'étranger. L'article est intitulé *English people abroad*. L'auteur a cru sans doute que la pilule offerte serait amère à avaler, car il l'a enveloppée d'une épaisse couche de sucre et de miel.

— Le numéro de septembre du *Murray's Magazine* est exceptionnellement intéressant. Nons citerons les articles suivants : *Dramatic opinions*, première partie d'une étude importante par Mrs. Kendal; *Books and Book-buying* (Des livres et de l'achat des livres) par lord Brabourne, et un article intitulé la *Comédie Française*, où Mr. A. Strobel expose la constitution, les ressorts intérieurs et les ressources matérielles de cette institution.

— *The Nineteenth Century* (septembre) donne deux articles littéraires d'une haute valeur; l'un a pour titre *Criticism as a Trade* (la critique en tant que métier), et est dû au professeur Knight ; l'autre, par le professeur Minto, étudie Wordsworth et montre que ce grand poète et ce grand penseur s'est trompé en ne visant pas aussi haut qu'il pouvait atteindre. Ce travail est intitulé *Wordsworth's Great Failure*.

— Dans son numéro du 24 août, notre ami *Notes and Queries* rend un nouveau service aux bibliographes en donnant une liste d'ouvrages traitant des cadrans, horloges et autres appareils à mesurer le temps (*The Bibliography of Dialling*) dressée par Mr. Charles T. Gatty, et en continuant la publication du catalogue des livres sur le jeu (*Books on Gaming*) de Mr. Julian Marshall, dont une nouvelle portion paraît encore dans le numéro du 14 septembre.

— Nous avons reçu les numéros d'août de *the Publisher's Circular*, ou archives générales de littérature britannique et étrangère, utile publication, dont MM. Sampson Low, Marston, Searle et Rivington sont les éditeurs (prix : 0 fr. 30). Le numéro du 15 est spécialement consacré aux ouvrages d'éducation et forme une livraison in-8° de près de 200 pages. Outre des renseignements abondants et qui intéressent ceux qui achètent ou lisent les livres non moins que ceux qui les vendent, nous remarquons, dans ces deux numéros, le commencement d'une piquante monographie intitulée *An Edition and its Life*, « Une édition et sa vie », chapitre de l'histoire du commerce des livres.

© 2007 Lyon — Éditions « Les marchands du temps » — http://editions.silvae.fr

Belgique. — Nous avons lu, avec un intérêt peut-être un peu méchant, dans l'*Art moderne* de Bruxelles (15 septembre), un article critique — et sévère — sur *le Disciple*, de M. Paul Bourget.

— M. Charles Buet publie, dans *la Jeune Belgique* de Bruxelles, une étude poignante intitulée *la Vie et la mort d'un poète.*

États-Unis. — Nous signalerons dans *Lippincott's Monthly Magazine*, pour septembre, un essai sur la technique des auteurs dramatiques, intitulé *How Plays are made*, et signé Julian Magnus.

— Dans le journal de New York *The Nation*, du 22 août : un compte rendu de l'ouvrage de lady Blennerhasser : *Mme de Staël : her Friends and her Influence in Politics and Literature* (Lond., 3 vol. in-8°).

— Dans *The North American Review* de septembre, Mr. James M. Hubbard répond presque par la négative à cette question : *Are Public Libraries a Blessing?* (Les bibliothèques publiques sont-elles un bienfait ?) On lira aussi avec intérêt, dans le même numéro, un article de Mr. Frederic Harrison, intitulé *The Transformation of Paris.*



NECROLOGIE



FRANCE

— Le docteur Cottard, bien connu parmi les libres-penseurs et les socialistes, est mort en août dernier. Il laisse plusieurs ouvrages de médecine mentale estimés. Il s'est tué en sauvant, par des insufflations multipliées, sa petite fille atteinte du croup. Il était dans sa cinquantième année.

— L'auteur de la *Cité antique* et de l'*Histoire des institutions politiques et populaires de l'ancienne France*, M. Fustel de Coulanges, est mort à l'âge de cinquante-neuf ans (septembre).

— M. Peyrot, ancien professeur d'histoire au lycée Louis-le-Grand, ancien recteur d'académie, vient de succomber aux suites d'une paralysie (septembre).

Il était âgé de soixante-seize ans.

— Le courriériste théâtral du *Figaro*, M. Jules Prével, est mort le 13 septembre. M. Prével était, avec M. Albert Wolf et M. Francisque Magnard, un des plus anciens collaborateurs du *Figaro*. Quand il arriva à Paris, du collège d'Angers, où il était maître d'étude, il entra comme secrétaire chez Mme Augustine Brohan, n'y resta que peu de temps et devint très rapidement rédacteur du *Figaro-Programme*, que M. de Villemessant venait de fonder.

Outre son métier de courriériste, qu'il a exercé sans interruption à l'*Événement* et au *Figaro* depuis 1865, M. Prével a aussi abordé le théâtre avec des fortunes diverses. Parmi ses succès, il faut compter *le Mari qui pleure*, qui est au répertoire du Théâtre-Français, *le Grand Casimir*, aux Variétés, *l'Amour mouillé*, aux Nouveautés, les *Mousquetaires au couvent*, les *Petits Mousquetaires*, etc., etc.

Il était âgé de cinquante-cinq ans.

— M. Maurice Sand est mort à Nohant dans les premiers jours de septembre.

Le fils de George Sand, Maurice Dudevant de son vrai nom, était dans sa soixante-sixième année.

Après s'être adonné d'abord à la peinture et au dessin, le goût lui vint du théâtre et il écrivit une longue série de charades et de proverbes qui furent longtemps joués et applaudis dans les salons. En 1858, il inventa les fameuses marionnettes pupazzi, figures de bois françaises et modernes qui différaient autant de leurs aïeules italiennes que des classiques guignols français : elles obtinrent un grand succès dans l'atelier de la rue Boursault, puis sur le petit théâtre de Nohant.

En 1862, il avait épousé Mlle Lina Calamatta, dont le père, peintre de mérite et graveur de talent, était depuis longtemps l'ami de la maison. George Sand a fait, dans sa correspondance, le tableau le plus curieux et le plus touchant de ce mariage.

Maurice Sand laisse plusieurs ouvrages : *la Fille du singe*, *Augusta*, *Masques et bouffons;* un roman étrange, *Callirhoë*, publié dans la *Revue des Deux Mondes*, *Raoul de la Chastre*, *Miss Mary*, *le Coq aux cheveux d'or*, *Mademoiselle Azote*, *Mademoiselle de Cérignan*, *Six mille lieues à toute vapeur*, etc.

— Le *New York Herald* annonce la mort d'un disparu, le professeur Charles-Marie Villa, qui exerçait une grande influence parmi les Français d'Amérique et collaborait au *Courrier des États-Unis*.

Ami d'Émile de Girardin, Villa écrivit de virulents articles contre le prince Louis-Napoléon et fut un des ardents défenseurs de la candidature Cavaignac.

Au coup d'État, il quitta Paris et se réfugia à Genève.

En 1858, il alla à New York où il se fit professeur de français et où il fonda un journal, *the Franco-American*.

ÉTRANGER

Allemagne. — On annonce la mort du doyen du journalisme allemand, M. F. Hollinger, né en 1818.

— Le Dr G. Weil, professeur de littérature orientale à l'université d'Heidelberg, est mort à Fribourg, le 29 août. On lui doit un ouvrage sur Mahomet (1843), une histoire des Califes (1846-62), et une histoire des Islamites, de Mahomet au sultan Sélim (1886).

© 2007 Lyon — Éditions « les passerelles du temps » — editions.ainay@free.fr

— L'historien Julius Weizäcker, professeur à l'université de Berlin, vient de mourir à l'âge de soixante et un ans.

Angleterre. — Un écrivain dramatique spirituel, l'auteur de *Two Roses*, Mr. James Albery, est mort le 16 août à Londres.

— Le Dr Samuel Beal, professeur de chinois à University College, Londres, et auteur d'un grand nombre d'ouvrages sur la littérature et la religion des Chinois, est mort le 20 août, près de Towcester, dans le Northamptonshire. Il était né en 1825.

— On annonce la mort de Mr. Edward Laman Blanchard, écrivain fécond qui a surtout travaillé pour les théâtres et le journal. Il était né en 1820.

— Nous apprenons la mort du Dr Samuel Osborne Habershon, président de la Société médicale de Londres (1873), et auteur de nombreux ouvrages qui font autorité en pathologie. Il était né en 1825.

— Nous apprenons la mort de miss Amy Levy, écrivain israélite, dont les romans sur la vie juive eurent un réel succès.

Miss Amy Levy n'avait que vingt-sept ans. Elle a ordonné que ses restes fussent incinérés (septembre.)

— Un archéologue distingué, Mr. Walford Dakin Selby, est mort le 3 août, âgé seulement de quarante-cinq ans. On lui doit, entre autres publications, de curieuses études sur Chaucer : *The Robberies of Chaucer*, dans les *Records* de la *Chaucer Society*. Il était employé aux Archives nationales (*Public Record Office*).

Espagne. — Le marquis de Molins, grand d'Espagne, ancien ambassadeur d'Espagne à Paris, est mort à Madrid au commencement de septembre.

C'était une haute personnalité littéraire, ancien directeur de l'Académie espagnole, auteur dramatique et romancier éminent.

États-Unis. — L'auteur du grand répertoire bibliographique anglo-saxon (*Dictionary of English Literature*) qui, comme nous l'annonçons dans ce numéro même, va s'enrichir d'un volume supplémentaire, le Dr Samuel Austin Allibone, vient de mourir à Lucerne. Il était né à Philadelphie en 1816.

— Un philologue de renom, Mr. Adley H. Cummins, est mort récemment à San-Francisco.

— On annonce la mort du Dr Élias Loomis, professeur de physique et d'astronomie à Yale College, dans le Connecticut, et auteur d'un grand nombre d'excellents traités scientifiques. Il venait d'accomplir sa soixante-dix-huitième année.

Italie. — Un érudit de premier ordre, membre associé de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, orientaliste distingué, auteur d'une *Histoire des Musulmans de Sicile* et d'un beau travail sur les Vêpres siciliennes, ancien ministre de l'instruction publique et sénateur, M. Michel Amari, est mort à Florence en juillet dernier.

— On annonce la mort (18 juillet) du directeur (*prefetto*) de la Bibliothèque nationale de Milan, le commandeur Isaia Ghiron. Il était né en 1837. Il laisse un grand nombre de *Mémoires* sur des sujets littéraires et bibliographiques, et des *Annali d'Italia*, pour faire suite à celles de Muratori et de Coppi. Les deux premiers volumes (1861-1866) en ont paru chez l'éditeur Hoepli.

Pérou. — Nous apprenons de Lima la mort d'un écrivain pédagogique distingué, M. D. Severiano Galindo, directeur d'une des écoles municipales de cette ville.

Russie. — Le père du journalisme russe, le fondateur du *Golos*, M. André Alexandrovitch Kraievski est mort le 22 août à Paulovsk, près de Pétersbourg, dans sa soixante-dix-neuvième année.

Serbie. — Nous apprenons la mort de M. Nicolas Marinovitch, second fils de l'ancien ministre de Serbie à Paris (juillet).

M. Nicolas Marinovitch avait fait toutes ses études à Paris, au lycée Henri IV et à l'École centrale. Longtemps ingénieur des chemins de fer serbes, il avait, depuis deux ans, pris la carrière diplomatique et était attaché au ministère des affaires étrangères à Belgrade.

Très connaisseur en littérature française, il employait ses loisirs à traduire ou adapter des pièces de notre théâtre pour la scène de Belgrade. Il avait fait applaudir, l'an dernier, une traduction du *Passant*.

Suisse. — Le Dr H. Gelzer-Sarasin, historien et critique suisse, de langue allemande, est mort à Eptingen, dans le canton de Bâle, le 15 août, dans sa soixante-seizième année. Il laisse des ouvrages considérables, entre lesquels il faut citer : *Die Deutsche Literatur seit Klopstock und Lessing* et *Ueber die drei letzten Jahrhunderte der Schweizergeschichte*.

Le Directeur-Gérant : Octave Uzanne.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

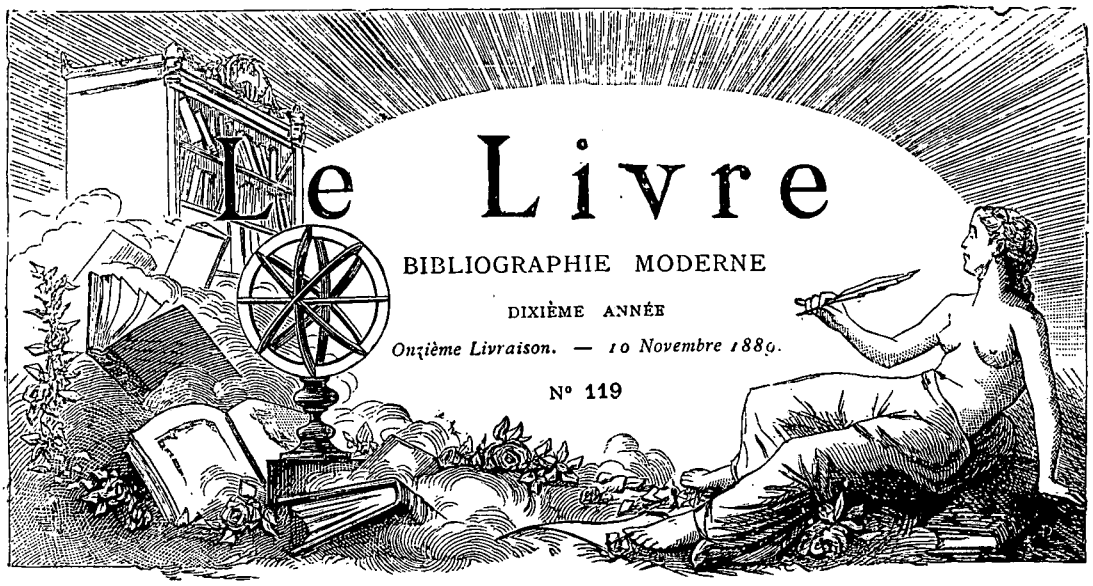

L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Histoire. — Beaux-Arts. — Géographie. — Bibliographie. — Mélanges. — Gazette bibliographique. — Causerie. — Documents bibliographiques, etc.

— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

Histoire de la comtesse de Savoie, par Mme DE FONTAINES, nouvelle édition, publiée avec notices et commentaires par Charles Buet. Moutiers et Brides-les-Bains, F. Ducloz, 1889. Un vol. grand in-8°.

Voilà un volume qui fait le plus grand honneur à la typographie savoisienne, et qui, à l'Exposition universelle, disputera certainement le prix aux imprimeries les plus réputées. M. Charles Buet, l'auteur des notices et des commentaires, et que connaissent bien les lecteurs parisiens sans parler des autres, M. F. Ducloz, l'intelligent éditeur, sont des Savoisiens, et c'est à la terre de Savoie qu'est élevé ce remarquable monument de l'art typographique. Il n'est pas jusqu'au papier, un japon magnifique, fabriqué spécialement pour ce volume, et une élégante couverture en peau d'âne, qui n'aient été fournipar l'industrie du pays, par les papeteries Aussedat, de Cran, et Forest, de Chambéry. L'aspect du volume est aussi majestueux que séduisant. C'est un grand in-8 carré, dont la couverture peau d'âne est des plus élégantes avec son titre noir rouge et or. Si nous l'ouvrons, les caractères nous frappent par leur sobre élégance, leur netteté, la régularité parfaite de leur disposition, par la sveltesse de leur encadrement. Notons aussi cette particularité que chaque partie a été tirée en encre de différentes couleurs. La dédicace est en lettres d'or avec filets bleus; l'introduction est imprimée en bistre, lettre ornée bleu et or, encadrement rose de Chine, la notice sur Mme de Fontaines et l'épître de Voltaire, en lettres bleu-azur, encadrement rouge-brun; le texte en caractères violets, encadrement vert-pré; l'étude sur le comte Odon de Savoie, en lettres bistre, encadrement bleu. Enfin le tirage ne dépasse pas 500 exemplaires, ce qui en fera bientôt une rareté de bibliophile.

Mais venons au contenu qui est tout à fait digne de ces somptuosités typographiques. L'*Histoire de la comtesse de Savoie*, qui remonte à 1713, était d'une aimable personne dont Voltaire parle plus d'une fois dans ses écrits, et dont il a dit

dans l'épitre qu'il lui a adressée, et où il la compare à Mme de La Fayette :

...Quel dieu, charmant auteur
Quel Dieu vous a donné ce langage enchanteur,
La force et la délicatesse,
La simplicité, la noblesse,
Que Fénelon seul avoit joint,
Ce naturel aisé dont l'art n'approche point ?

Il est vrai que Voltaire pouvait avoir quelque partialité pour ce roman. Partialité de père, s'il est vrai, comme on l'a prétendu quelquefois, qu'il ait été pour quelque chose dans sa naissance. La lecture n'est pas faite pour démentir cette opinion. L'œuvre a beaucoup de délicatesse, de sentiment et d'esprit. Par ce dernier côté elle peut bien appartenir à Voltaire, si par les deux autres une femme peut la réclamer. L'auteur, Marie-Louise-Charlotte de Pilard de Givry, qui épousa Nicolas comte des Fontaines, maréchal de camp, était fille d'un gouverneur de Metz. Voltaire avait dix-neuf ans quand il lui adressa l'épitre que nous venons de citer. Elle mourut en 1730. Voilà tout ce que l'on sait à peu près d'elle : et c'est bien peu. Si son roman de la *Comtesse de Savoie* est tombé dans l'oubli sous cette forme, il a eu une plus brillante destinée sous celle de la tragédie. C'est en effet à cette *Histoire de la comtesse de Savoie* de Mme des Fontaines, que Voltaire a emprunté le sujet et le plan de son *Tancrède* (1760), et quarante ans plus tôt, en 1720, ceux de son *Artémice*. M. Charles Buet a écrit pour cette édition nouvelle du roman de Mme des Fontaines une remarquable préface sur les femmes du XVIIe siècle, et une savante étude sur Odon, comte de Maurienne et de Savoie. De tous points cette réimpression est ainsi parfaite. E. A.

L'Amour artificiel, par JULES CASE, Paris, Victor-Havard, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le talent de Jules Case s'affine et se perfectionne singulièrement à chacune des nouvelles œuvres qu'il nous donne, et le romancier marche victorieusement vers le succès avec une assurance de plus en plus persuasive. Toutes les qualités qui se trouvaient en germe dans ses volumes de début, maintenant mûries, semblent toutes prêtes de toucher à leur complet développement. Chez lui la pensée s'est élevée, l'analyse s'est faite plus profonde, plus incisive, allant fouiller aux plus intimes replis du cœur, aux plus ténébreuses circonvolutions du siège de l'âme. Le style si souple, si frais, si simple, si charmant, a acquis un mordant et une force qu'on ne lui connaissait pas : on sent que l'écrivain possède admirablement son outil et le dirige à son gré comme le graveur guide son burin sur la planche de cuivre, appuyant ici, effleurant là, d'une main sûre et savante.

Dans *Ame en peine* le psychologue avait fait chez Jules Case des progrès remarquables, dans l'*Amour artificiel* il va plus loin, plus haut encore. L'étude était particulièrement originale, pas encore tentée et ne pouvait être traitée que par un analyste subtil et délicat ; personne, avant lui, n'avait eu l'idée de chercher à rendre cette âme et ce cœur de la jeune fille moderne étudiant sur elle-même l'amour, l'essayant sur l'un et sur l'autre tour à tour comme on fait vibrer un verre pour s'amuser du son qu'il rend. Stella, à cet égard, est une création saisissante, absolument personnelle ; une inconsciente cruauté se dégage d'elle, comme le poison émane d'une fleur dangereuse des tropiques ; elle peut empoisonner, tuer, mais elle peut aussi succomber elle-même à la violence de ce même poison. Dans le livre le lecteur la suit avec une anxiété mêlée de trouble, un peu ainsi que l'on suit dans les airs la marche d'un danseur de corde planant à une hauteur formidable ; à chaque page la chute est là, sous ses pas, et elle ne tombe pas, et elle résiste : il faut l'excès de la lassitude, la complicité des sens surexcités à l'aigu, l'avivement de la curiosité atteignant son paroxysme, pour que, enfin, elle s'abatte, vaincue, palpitante, sur la poitrine du mâle, de Charles Fanti. Puis, après, c'est le réveil, le vide du cœur toujours le même, toujours et partout pas d'amour vrai, seul l'*amour artificiel*.

A côté de Charles Fanti et de Stella Lemeillan, Jules Case a placé un autre couple, Paul Catrousse et Marthe Lanquais, d'un très séduisant intérêt ; un joli type de maîtresse de piano, cette Marthe, qui court les rues et le cachet depuis l'âge de dix-huit ans, effleurant toutes les convoitises masculines, se frottant aux hommes, excitant les désirs, et conservant, à défaut de chasteté, une inattaquable virginité, réservée à l'époux qu'elle saura cueillir dans les maisons où on la reçoit. Sensuelle, pas jolie, mais voluptueuse d'airs et de façons, de bouche et d'œil, elle appartient à la race de ces singesses qui grisent et affolent le mâle mieux que les beautés impeccables et correctes ; Paul Catrousse, repoussé par sa cousine Stella, agrippé par Marthe, adorera celle-ci, se fera aimer d'elle et ne sortira de l'aventure que marié. Dans Charles Fanti, l'écrivain a esquissé une silhouette très vraie de l'homme de lettres moderne, aux prises avec la pauvreté, avec l'éditeur, avec les tentations de l'argent plus facile au moyen de concessions à

faire au public. Au milieu du roman bourdonne le tapage louche des affaires financières, la rumeur malsaine de la Bourse, représentée par le père Lemeillan et par ce colonel Révil, cinquantenaire retraité qui épousera Stella.

C'est là non seulement le roman le plus âpre et le plus puissant de Jules Case, mais un des meilleurs romans de ces derniers temps, une œuvre qui achèvera d'établir la réputation méritée de celui qui l'a tracée d'une plume consciencieuse, implacable et forte.

Étude de Femmes, par André Mellerio, Paris, A. Lemerre, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix: 3 fr. 50.

Il y a un joli sentiment d'art dans les cinq *Études de Femmes* que vient de publier André Mellerio, et on y retrouve cette distinction, cette élégance, que nous avions déjà remarquées dans sa précédente œuvre, *Contes psychologiques*. On suit avec intérêt le déroulement très simple des histoires d'amour contées par l'écrivain et se poursuivant à travers des paysages adroitement esquissés. Peut-être seulement abuse-t-il du procédé artistique préconisé dans sa préface, et sa préoccupation de la Tache brillante donne-t-elle à sa littérature sensationniste les défauts principaux de l'impressionnisme en peinture, le papillotage des couleurs et des formes poussé à l'excès. Nous pourrions aussi relever dans le style la fréquence trop grande de certains mots, de certaines tournures, de certaines manières de commencer les phrases, qui se répètent à quelques lignes de distance ; mais ce sont là de petites négligences faciles à corriger et qui n'enlèvent rien à l'allure générale de ces nouvelles, d'une gracieuse et attrayante venue. G. T.

Fin de Rêve, par Georges Duruy, Paris, Paul Ollendorff, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix: 3 fr. 50.

C'est tout un coin d'histoire contemporaine que Georges Duruy enferme dans ce roman si curieux et si moderne qu'il intitule *Fin de Rêve*. Prenant pour héros la magistrale figure du grand tribun patriote Gambetta, aisément reconnaissable dans Michel Costalla, il le montre dans le dernier épisode de sa vie, montant au pouvoir pour en tomber bientôt et mourir d'une mort presque mystérieuse, emporté en pleine fin de drame, au milieu d'une auréole énigmatique. Autour de cette figure principale, si vivante, si agissante qu'on la croirait voir aller et venir à travers les différentes scènes, tendres, glorieuses ou tragiques du livre, l'auteur, usant du droit du romancier, a groupé des personnages du plus haut intérêt, des figures connues de la politique, s'aidant des événements inoubliables de ces derniers temps pour augmenter l'intérêt de son œuvre, et groupant habilement les faits récents auprès des faits anciens pour donner plus de force, plus d'émotion à l'ensemble. C'est pourquoi l'on retrouvera là des scandales dont nous sommes encore bouleversés, des silhouettes gravées dans tous les souvenirs, à côté de la cantinière de la commune, Aurélie Vidalin, visiblement inspirée de Louise Michel, le frère de Costalla, maître Morgan, au physique et au moral, portrait saisissant du fameux député tombé d'une des plus hautes situations en entraînant le chef de l'État dans sa chute. Sur l'ensemble du roman flotte l'image douce et charmante de celle qui fut l'Égérie du grand homme. *Fin de rêve*, écrit d'une plume élégante, tantôt ardente et passionnée, tantôt poétique et tendre, est appelé à un succès assuré, autant par la manière dont l'œuvre a été conçue, que par les souvenirs qu'elle ravive, que par les belles pages où flambe le plus pur patriotisme, et par le caressant parfum d'amour qui se dégage çà et là des pages entre les péripéties de l'action.

Double, par Francis Poictevin, Paris, A. Lemerre, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Un brouillard épais cachant le ciel, cachant l'horizon, masquant la masse générale des choses, et au sein duquel s'agiteraient de vagues et pâles fantômes, sans contours précis, sans voix, sans couleur, telle est l'impression bizarre et désagréable causée par le nouveau livre de M. Francis Poictevin. On ne sait ni où l'on est ni où l'on va, ni ce que l'auteur veut dire ; cà et là, au milieu de l'épaisseur hallucinante de la brume, on perçoit quelque chose ; on cherche à voir mieux, on essaye de comprendre, déjà le mur floconneux, mouvant, s'est refermé et l'on se heurte à de l'impalpable, à du néant. Ce n'est ni un roman, ni une œuvre philosophique, ni une peinture vivante, c'est une suite de petits tableaux informes, à peine indiqués d'une plume qui s'arrête à mi-chemin, une série de paysages inquiétants par leur trompeuse apparence de réalité, par le commencement de lignes qui y est indiqué, de lignes fuyantes ou brisées avant l'éclosion complète, disparaissant ainsi à l'improviste sans jamais aboutir. A l'incompréhensible, au torturant tortillé de ses précédents volumes, M. Francis Poictevin paraît avoir voulu ajouter encore, en plongeant le tout dans l'obscurité d'insondables brumes ; il est dangereux de le suivre à travers

cette fantasmagorie. C'est en vain que nous avons essayé de pénétrer dans le brouillard dont il s'enveloppe jalousement, en dieu de l'Iliade, et nous laissons aux Œdipes le soin de déchiffrer ce sphinx de la littérature moderne.

Le Vœu d'une morte, par Émile Zola, Paris, G. Charpentier et Cie, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

L'éditeur Charpentier vient de rééditer pour la satisfaction des curieux le premier livre d'Émile Zola, *le Vœu d'une morte;* il ne saurait être question de donner ici l'analyse de cette œuvre de jeunesse, qui ne faisait nullement augurer de l'avenir du maître. Nous croyons qu'il a voulu se donner le plaisir de montrer à ses admirateurs l'énorme distance qui sépare ses débuts de la place qu'il occupe aujourd'hui, à la tête de la littérature. Les gourmets de lettres trouveront un vif intérêt à le constater en relisant cette œuvre que beaucoup ignorent et qu'on a bien fait de nous redonner.

Mariage riche, par Hector Malot, Paris, Marpon et Flammarion, 1889. Un vol. illustré, in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Mariage riche est une étrange et saisissante histoire; en même temps qu'elle nous montre une étude passionnelle contée avec art, elle éclaire d'un jour spécial le cœur de la jeune fille, cette Suzanne, qui s'est laissé séduire par un garçon riche, dans le but et l'espoir de se faire ainsi épouser forcément et de sortir de la situation modeste et monotone à laquelle la contraint le peu de fortune de ses parents. Hector Malot a choisi pour cadre de ce drame à la fois émouvant et inquiétant le petit port de Diélette, près de la falaise de Flamanville, en face de Jersey et des Écrehons. C'est là, entre la mer et le ciel pour ainsi dire, que se débat la jeune fille, là que se déroulent les péripéties fort simples de sa tragique aventure et que nous la voyons, en apprenant la ruine de son séducteur, refuser de partager sa pauvreté et préférer la mort. Les hésitations de l'heure suprême, les angoisses qui précèdent le suicide sont peintes avec un véritable talent qui fait subir au lecteur le contagieux frisson de cette lutte et l'amène tout remué à l'expiation suprême. Six nouvelles également traitées avec le même bonheur complètent ce joli volume que des illustratations de Duez, de Jeanniot, de Fraipont accompagnent, soulignent et mouvementent; nous croyons que ce ne sera pas là l'œuvre la moins attrayante du romancier connu, car il s'est affirmé, dans ce volume, nouvelliste ému, original et attachant.

G. T.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

Les femmes de Paris, par Montjoyeux. Paris, Ollendorf. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Mon Oncle et mon Curé, par Jean de la Brète. Paris, Plon et Cie. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Madame d'Épone, par Brada. Paris, Plon et Cie. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Madame Mathurin, par Jérome Monti. Paris, B. Simon. Un vol. in-18. — Prix : 1 fr. 50.

Chochotte, par Alexis Bouvier. Paris, Marpon et Flammarion. 2 vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Marie Bas-de-Laine, par Fortuné du Boisgobey. Paris, Plon et Cie. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le Vœu d'une Morte, par Émile Zola. Paris Charpentier. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Mariage Riche, par Hector Malot. Paris, Marpon et Flammarion. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

L'Avenir d'Aline, par Henry Gréville. Paris, Plon et Cie. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Sous l'Empire, par Marcelin. Paris, Victor-Havard, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le Père Anselme, par le Comte A. de Saint-Aulaire. Paris, Victor-Havard, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Bruno-le-Fileur, par Joseph Reinach. Paris, Victor-Havard, 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

© BnF Lyon - Editions « Les marionnettes du temps » - editions-silvaplana.fr

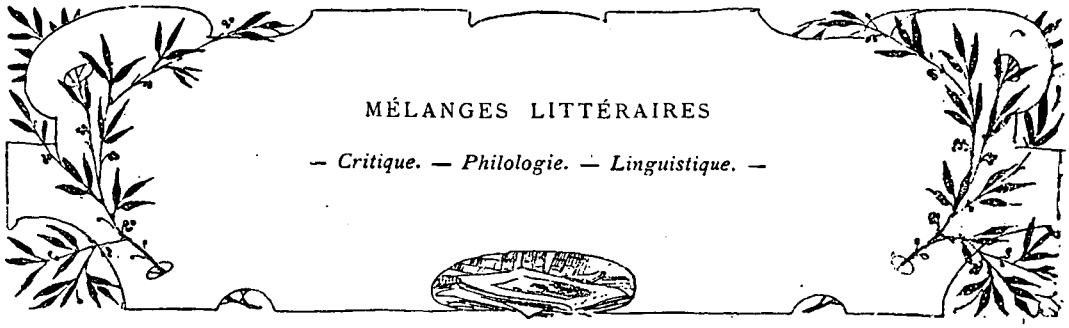

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Pensées et Essais, par JESSE SHEPARD. Paris, Librairie documentaire; 1889. Un vol. in-18 jésus.

Essays and Pen-Pictures, by JESSE SHEPARD. Paris, Symonds; 1889. Un vol. in-18 jésus.

M. Jesse Shepard vient de faire paraître deux volumes, l'un en anglais, l'autre en français, des plus curieux et qui sont comme un symptôme caractéristique de la préoccupation nouvelle des jeunes esprits à l'étranger aussi bien qu'en France; c'est par des œuvres de critique que nos jeunes gens débutent à présent chez nous, c'est par des *Pensées et Essais*, par des *Essays and Pen-Pictures* que M. Jesse Shepard débute en littérature, âprement préoccupé de l'Idée, de la Philosophie, de l'Esprit, et prenant ainsi sa part du réveil d'âme qui souffle en ce moment sur nous et que Gustave Flaubert semble avoir prévu, comme en fait foi l'une des lettres de sa correspondance. La même préoccupation métaphysique se retrouve dans chacun des sujets intéressants traités par lui, aussi bien dans la première partie du volume spécialement consacrée aux *Pensées*, et prouvant un esprit délicat, éclairé, très tourmenté par les problèmes littéraires, par les idées d'impressionnisme, de pessimisme et d'art, que dans la deuxième, *Essais*, où nous trouvons des études sur Wagner, Shakspeare, Byron, Carlyle, Tolstoï, Victor Hugo, Gœthe, etc., etc., pleines de souffle et de science. M. Jesse Shepard mérite d'être signalé à nos lecteurs, à nos lettrés, comme un penseur, un philosophe et un artiste.

La Bataille littéraire, par PHILIPPE GILLE (1875-1878). Paris, Victor-Havard; 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Voici l'un des plus curieux et des plus précieux recueils que l'on ait jusqu'ici donnés sur notre grand mouvement littéraire contemporain; il a cela de particulièrement original qu'il nous présente, à côté de l'analyse critique sobrement résumée avec une justesse de vue, une expérience incontestables, un esprit très fin et très français, de courts échantillons des œuvres les plus importantes de notre temps. C'est bien *la Bataille littéraire* que Philippe Gille, avec l'art charmant et éclairé qui lui est propre, étale sous nos yeux, faisant manœuvrer les écrivains des différentes écoles les uns en face des autres, opposant les réalistes aux spiritualistes, les romantiques aux naturalistes, et complétant admirablement son intéressant volume par le compte rendu sagace et l'exposé des ouvrages de toute sorte, compris sous le titre de littérature historique, philosophique et documentaire, où l'on retrouve les mémoires d'Odilon Barrot, la correspondance de Balzac, les lettres de Mérimée, le Napoléon de Stendhal, Michelet, Maxime Du Camp, Fromentin.

Comme nous l'avons dit, ce livre n'est pas seulement une réunion d'articles bibliographiques concernant tous les noms glorieux de la littérature moderne, c'est en même temps une œuvre à portée philosophique de haute importance, par l'idée qui a présidé à sa formation. Le groupement raisonné des noms, le choix délicat des œuvres étudiées, parmi lesquelles domine naturellement le roman, qui sera peut-être plus tard le meilleur cours d'histoire, la plus exacte peinture de nos mœurs et de notre vie, montrent la préoccupation toute littéraire de l'auteur; sans parti pris, avec le plus intelligent, le plus louable éclectisme, il a voulu surtout soumettre au lecteur le fidèle exposé de notre situation, de nos variations, de nos progrès, de nos luttes dans le domaine de la pensée. Aux Goncourt, à Zola, à Daudet, à Flaubert, classés parmi les soucieux de l'observation, de la vie réelle, du document parfois brutal, il oppose tous les épris d'idéal, d'imagination, de poésie, comme Dumas fils, Feuillet, Cherbuliez, de Banville; il débute en 1875, à l'époque où naît le naturalisme, où la lutte s'engage sérieusement et croît peu à peu, plus ardente, plus violente, à mesure que les années marchent, que de nouveaux adhérents se joignent à Zola, que des jeunes se révèlent.

Ce premier volume, qui s'arrête en 1878, et

dans lequel on voit *l'Assommoir*, *la Fille Élisa*, *le Nabab* s'avancer contre *Thérèse*, *les Amours d'une femme*, *l'Idée de Jean Tèterol*, est comme la première partie, les préliminaires foudroyants de cette campagne énorme qui va gagner, s'étendre, envahir la France, l'étranger et embraser tous ceux que tourmente la noble fièvre des lettres; nous le signalons à tous les passionnés d'art, à tous les lettrés, à tous les bibliophiles, mais aussi à tous les lecteurs qui, en ce volume, trouveront un régal varié, unique, par le choix merveilleux des passages cités, donnant une rare saveur au livre, le rendant amusant, pittoresque, et en faisant le résumé exact de tous les talents et de tous les genres de notre littérature contemporaine. G. T.

Aristophane et la Comédie ancienne, par E. Couat. Chez Lecène et Oudin. Un vol.

Il est malheureusement assez rare de trouver réunis un vrai sens littéraire et une érudition solide. On peut compter les travaux remarquables à ce double point de vue. Les plus distingués de nos universitaires nous ont donné pourtant quelques livres excellents sur la littérature grecque; je citerai en première ligne les travaux de M. Jules Girard et de MM. Croiset. L'*Aristophane* de M. Couat n'a pas une moindre valeur au point de vue de la sûreté dans l'érudition et de la délicatesse du goût; et je trouve chez l'auteur, avec de hautes qualités de pensée, un sens profond de la vie. C'est, en effet, une antiquité bien vivante que nous fait connaître M. Couat, et non pas une antiquité de marbre, pure et froide. Il a envisagé l'œuvre d'Aristophane dans ses multiples rapports avec la société de son temps; et il a su être évocateur en gardant l'impartialité. L'admiration du critique pour le poète est profonde; elle reste entière sans qu'il néglige de discuter et de réduire à sa juste valeur le jugement passionné que porta le grand comique sur la démocratie athénienne. Les conditions dans lesquelles se produisit la comédie antique, la nécessité où se trouvaient les poètes de soutenir quand même le parti oligarchique sont nettement mises en lumière dans le livre de M. Couat. Si Aristophane (dont l'auteur s'occupe surtout, bien qu'il cite fréquemment des rivaux) ne sort point diminué en tant que poète de ce pénétrant examen, il faut avouer que l'homme y perd quelque chose. Il n'en garde pas moins sa claire vision des dangers qu'offrait la démocratie triomphante, quelques indignations de bon aloi, un sincère et noble patriotisme en face des malheurs de la cité. Il faut remarquer aussi qu'en vieillissant, Aristophane se fait moins âpre, moins cruellement agressif. Je pense que la vérité doit passer avant tout, et qu'il faut savoir gré à M. Couat d'avoir précisé le degré de bonne foi d'Aristophane. L'auteur nous montre qu'au point de vue de la comédie ancienne, faite de personnalités directes, le poète, ayant à combattre toutes les nouveautés, dans la religion, la pensée, la littérature aussi bien que dans la politique, trouvait en Socrate le seul type possible d'une comédie dirigée contre les sophistes. Les autres novateurs qui professaient à Athènes n'étaient point citoyens de la ville; et, de plus, la figure de Socrate, universellement populaire, se prêtait on ne peut mieux à une puissante caricature. Il faut convenir qu'Aristophane est de fort mauvaise foi dans la façon dont il présente Socrate; mais il est bien probable aussi que la haute valeur du grand moraliste lui échappait comme à l'immense majorité de ses contemporains. Je ne vois rien à redire à ce jugement de M. Couat sur l'illustre comique : grand poète, âme moyenne. Rien n'est plus sagace et plus délicat que l'analyse faite par le critique des croyances d'Aristophane. Chargé de défendre la vieille religion comme les mœurs antiques, Aristophane était un homme nouveau; et, s'il respecte profondément les divinités protectrices de la cité, s'il a parfois une religion inspirée qui s'exhale en un lyrisme digne de Pindare, il n'en est pas moins gagné par l'esprit du siècle et par ces nouveautés qu'il combat; il ne peut se tenir de parler sans respect des plus grands dieux, et les arguments qu'il met dans la bouche des impies sont souvent plus forts que les siens propres. De même, il a plus d'affinité réelle avec cet Euripide, si cruellement bafoué par lui, qu'avec le vénérable et grandiloque Eschyle; il a une façon bien ambiguë de défendre et de couronner le vieux poète.

Le résumé trop rapide que je viens de faire du livre de M. Couat inspirera, je l'espère, à nos lecteurs le désir de le lire eux-mêmes; ils y trouveront autant de plaisir que de profit.

Nul pédantisme n'en gâte les rares qualités; et quand l'auteur y rappelle les origines de la comédie ancienne et son naturalisme puissant, lorsqu'il y étudie le rôle des femmes dans la société ou dans la comédie attiques, il est aussi loin de la pruderie que de l'indécence. Je ne sais point d'ouvrage qui donne une impression plus vivante de la grande cité hellénique au temps de sa merveilleuse efflorescence, entre son âge héroïque et sa décadence rapide. M. B.

Œuvres de Molière. *Illustrations* par JACQUES LEMAN; *Notices* par ANATOLE DE MONTAIGLON. XV. — **L'Amour médecin.** Un vol. in-4°. Paris, Émile Testard et Cie.

Il vient de paraître, chez l'éditeur Émile Testard, une nouvelle livraison des *Œuvres de Molière*, illustrées par Jacques Leman et accompagnées de notices par Anatole de Montaiglon; cette livraison contient *l'Amour médecin.* La notice de M. de Montaiglon se distingue, comme toutes ses aînées, par une érudition toujours sûre; l'auteur y expose l'historique et le vrai caractère de la pièce; il en recherche les sources, et enfin lève le voile sous lequel se dissimulent les médecins dont Molière s'est raillé. C'est une page fort intéressante.

Quant aux illustrations de Jacques Leman, elles comprennent plus de vingt vignettes imprimées en taille-douce dans le texte, et une grande planche hors texte gravée à l'eau-forte, avec un soin infini et une couleur rare, par Géry-Bichard. A l'occasion de la publication de chacune des pièces précédentes, nous avons dit combien sont ingénieux les dessins de Jacques Leman et quelle connaissance approfondie ils révèlent de l'époque, de ses mœurs, de ses costumes, du milieu où se meuvent les personnages de Molière. Nous ne pouvons que répéter nos éloges, en appelant de nouveau l'attention sur la pureté du dessin et l'inépuisable variété des compositions.

L'éditeur nous promet sous peu *le Misanthrope :* nous attendons un nouveau chef-d'œuvre. CH.-L. L.

La Bohème du travail, par J. BARBERET. Paris, Hetzel; 1889. Un vol. in-16. — Prix : 3 francs.

M. J. Barberet, qui est chef du bureau des Sociétés de secours mutuels au ministère de l'intérieur, et que ses goûts sans doute autant que ses fonctions publiques ont poussé vers l'étude des mœurs et des conditions économiques des classes ouvrières, a entrepris depuis 1885 une suite de monographies professionnelles, où il nous fait la peinture à la fois des métiers et de ceux qui les exercent. M. Le Play était déjà entré dans cette voie avec son bel ouvrage des *Ouvriers européens,* publié en 1855. Six volumes de cette collection ont paru jusqu'ici et comprennent, par ordre alphabétique, toutes les professions qui appartiennent nominalement aux lettres A-C. Le nouveau volume, *la Bohème du travail*, que nous donne aujourd'hui M. Barberet, nous semble placé en dehors de ce cadre primitif et appartenir davantage à la fantaisie que les précédents : fantaisie non pas de la part de l'auteur, qui s'y montre historien tout aussi fidèle et exact que dans ses précédents ouvrages, mais de la part de ceux qui exercent ces professions, ou soi-disant telles, et qui sont très heureusement qualifiés ici de *bohèmes du travail.* Ce livre a beaucoup d'analogie avec ceux qu'écrivait, en 1854, sous le titre de *Paris-Anecdote* et de *Paris inconnu*, ce malheureux Privat-d'Anglemont, dont la vie de bohème a si bien été racontée par Alfred Delvau, un autre bohème, et qui mourut en 1859 à quarante-quatre ans. Privat a peint en traits inoubliables ces industries inconnues qui existent dans Paris, aussi variables que les mœurs et surtout les vices d'une grande capitale. C'est aussi ce que fait ici M. Barberet, mettant ainsi en quelque sorte au point ce tableau si particulier du travail moderne. M. Barberet, qui est né en 1837, est entré assez tard dans les lettres; mais l'on voit qu'il rattrape le temps perdu.

Connaissiez-vous l'industrie des faiseurs de nœuds de cravate? Non, sans doute. Eh bien, M. Barberet vous la fera connaître, et d'une façon très amusante. Ce sont des garçons coiffeurs, de la catégorie de ceux qu'on appelle dans l'argot parisien des « salonniers », qui ne se contentent pas de tailler les cheveux de leurs clients à la dernière mode, mais qui leur vendent en outre des faux-cols de chemise spéciaux et se réservent de leur confectionner séance tenante des nœuds de cravate « harmonique » appropriés auxdits faux-cols et à la physionomie des personnes qui les portent. Nombre de ces « salonniers » désertent la boutique du patron pour aller en ville faire le nœud de cravate des jeunes élégants, suivant les prescriptions ou les inspirations de ce grand art. Quant aux autres industriels de même acabit que nous décrit M. Barberet, ils ont tous ce caractère commun : ce sont des gens, en majeure partie, sans profession ou qui, en ayant eu une, l'ont abandonnée. Ils dissimulent le plus possible ce qu'ils font; ils s'efforcent d'en limiter le plus possible la vulgarisation, afin d'éviter la concurrence. Certains de leurs *trucs* sont plus ou moins avouables, d'autres sont honnêtes. L'énumération de ces industriels, sans industrie, de ces *truqueurs,* comme ils s'appellent volontiers, serait longue. Citons-en quelques-uns. Les *réveilleurs*, dont la besogne consiste à réveiller les ouvriers, les gens de travail, que leur métier oblige à partir de très bonne heure de chez eux, pour se rendre à l'usine ou à la fabrique, et qui ne se sentiraient pas assez sûrs d'eux-mêmes pour avoir le courage de s'arracher du lit avant l'aurore. Les « accoucheurs

© 2007 Lyon — Éditions « Les marronniers du temps » — www.editions-grand-siecle.fr

de vipères », ou plutôt les chasseurs de vipères, qui, pour gagner les 30 centimes que les municipalités allouent par tête de vipère morte, ne se contentent pas de tuer ces bêtes dangereuses, mais accouchent les femelles pour toucher la même prime pour chaque petit qu'ils arrachent du ventre de la mère. Les « mireurs d'œufs », qui accomplissent leur travail dans le sous-sol du pavillon 10 des grandes Halles, et dans une obscurité complète, n'ayant devant eux qu'une chandelle. Ils regardent chaque œuf, en en prenant trois à la fois dans chaque main, au travers de la flamme de la chandelle, et distinguent de la sorte si les œufs sont frais ou gâtés. Les « galvauds » qui, à l'abord des gares de marchandises, attendent les expéditeurs et les destinataires pour décharger ou charger leurs voitures, et dont la main quelquefois s'égare sur des objets déposés en gare, ce qui les fait consigner à la porte par les chefs de quai. Les « mouilleurs de lait », dont le nom dit assez l'honnête métier; les « faisans » et les « fusilleurs de vin », dont les premiers ont aussi le nom de « frères de la côte », et qui mettent en œuvre toutes les roueries et les falsifications dont le vin est l'objet de la part des petits débitants; les « marchands de chiens », qui vendent surtout des bêtes volées ou qu'ils voleront ensuite pour les revendre à d'autres; les « guides d'aveugles », qui seraient presque de bons Samaritains, s'ils n'étaient pas souvent des complices; enfin la « bande noire de l'hôtel des ventes », qui ne laisse à ceux qui n'en font pas partie que les objets dont ses membres ne veulent pas ou qu'ils ont fait monter à des prix exagérés : odieuse association que la police ne poursuit pas assez, et pour laquelle les commissaires-priseurs ont trop de complaisance. Que de petits mystères nous dévoile M. Barberet, et combien son livre est instructif sans cesser d'être très agréable.

E. A.

Œuvres complètes de Victor Hugo (édition définitive) : **Torquemada, Amy Robsart, les Jumeaux.** Un vol. in-8°. Paris, J. Hetzel et Cie, 18, rue Jacob, et Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît. — Prix : 7 fr. 50.

Le drame de *Torquemada*, publié isolément et ne formant qu'un mince volume, n'avait pu jusqu'ici être réuni à la belle Édition définitive, format grand in-8°, des Œuvres complètes de Victor Hugo. La publication des deux drames inédits, *Amy Robsart* et *les Jumeaux,* permet aujourd'hui de combler cette lacune et complète, dans le Théâtre du poète, un cinquième tome, indispensable à tous les possesseurs des précédentes œuvres. Ce nouveau volume, qui n'est certainement pas le moins intéressant et le moins curieux de la série, vient de paraître chez les éditeurs Hetzel et Quantin.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Le Vivarais aux États Généraux de 1789, par Henry Vaschalde. Paris, Émile Lechevalier, 1889. Un vol. in-8°.

Voici encore un livre à inscrire sur la liste de tous ceux qu'a fait naître l'année du centenaire. Ce n'est pas cependant la première fois que M. Vaschalde, un historien émérite du Vivarais, a abordé, au moins en partie, le sujet qu'il traite à fond aujourd'hui. Ses deux volumes : *le Vivarais à la représentation nationale,* et *De Launay, comte d'Antraigues,* qui datent, celui-ci de 1882, celui-là de 1880, étaient comme des annexes qui aujourd'hui font corps avec son nouvel ouvrage et le complètent. M. Vaschalde nous présente ici le tableau du mouvement qui se produisit dans le Vivarais lors de la convocation des États Généraux. Il nous raconte minutieusement ce qui se passa aux assemblées préparatoires qui eurent lieu à Annonay et à Villeneuve-de-Berg; puis les diverses péripéties qu'offrirent les élections du Haut-Vivarais et du Bas-Vivarais, et termine cette première partie par un excellent résumé des cahiers de doléances qui furent alors rédigés. Une seconde partie, aussi intéressante et peut-être d'un coloris plus vif, nous donne la biographie des députés des trois ordres que la province envoya aux États Généraux. Parmi ces députés

au nombre de vingt, nous remarquons ce fameux comte d'Antraigues, dont la vie aventureuse devait être terminée si tragiquement, en même temps que celle de sa femme, la Saint-Huberty, par le poignard d'un valet de chambre, qui ne fut peut-être que l'instrument de la politique. Puis Boissy d'Anglas, l'ami de Malesherbes et de Florian, le héros futur de Prairial, les frères Monneron, avec le nom desquels le peuple baptisa les gros sous nouvellement émis, le comte de Vogüé, et enfin Madier de Montjau, dont l'ardent royaliste fait contraste avec l'opinion, bien différente, que professe parmi nous son descendant. De tous les historiens qui se sont occupés jusqu'à présent de l'histoire de la convocation des États Généraux de 1789 et des opérations auxquelles elle donna lieu, M. Vaschalde est le premier, croyons-nous, qui ait mentionné les frais qui en furent les conséquences. C'est là sans doute un détail secondaire, mais il n'est pas sans intérêt ni sans valeur cependant. Aujourd'hui que les dépenses électorales semblent tendre à s'accroître assez notablement pour les municipalités, il est curieux de voir ce qu'elles étaient au début du régime fondé sur le droit électoral des populations.

Histoire de la chanson populaire en France, par JULIEN TIERSOT. Paris, Plon et Heugel, 1889. Un vol. in-8°.

Le titre qu'a choisi l'auteur de ce livre ne donne peut-être pas une complète idée de ce qui y est contenu. Ce n'est pas, en effet, seulement une histoire littéraire de la chanson que nous donne M. Julien Tiersot, c'en est aussi une histoire musicale : autrement dit les airs sur lesquels ces chansons populaires étaient chantées ne l'occupent pas moins que les paroles. Cela explique comment ce sujet avait été offert en concours par l'Académie des Beaux-Arts. M. Tiersot a obtenu le prix dans ce concours. Ce n'est pas cependant son mémoire tel qu'il a été couronné qu'il publie aujourd'hui ; mais ce mémoire revu et fort augmenté. Le programme du concours ne s'occupait de la chanson populaire que depuis le commencement du seizième siècle jusqu'à la fin du dix-huitième. Le livre, lui, comprend l'histoire de la chanson depuis ses origines, c'est-à-dire depuis le moyen âge jusqu'à l'époque actuelle. En remontant ainsi aux premières années du moyen âge, M. Tiersot a eu grandement raison : le rôle que la chanson populaire a eu dans la formation et le développement de l'art musical est prépondérant surtout à cette époque, et l'auteur a vraiment embrassé tout son sujet en donnant à son livre ce nouveau chapitre. Le travail très considérable qui s'est fait, depuis plusieurs années, touchant les traditions, les légendes de nos diverses provinces, a aussi permis à M. Tiersot d'ajouter un certain nombres de genres de chansons populaires à ceux qu'il avait précédemment étudiés : telles sont les *Chansons de métiers*, les *Chansons de fêtes* et les *Chansons narratives*.

Telle qu'elle se présente à nous maintenant, son œuvre se divise ainsi. Dans la première partie l'auteur examine tour à tour la chanson dans son union intime avec la mélodie et la poésie, sous les différents aspects qu'elle présente, dans les différents genres qu'elle a formés : chansons narratives, chansons d'amour, chansons de danse, berceuses, chansons de fêtes, de métiers, cantiques, chants religieux ou nationaux. Cette partie on le voit, est particulièrement littéraire, et vient compléter et synthétiser les précédents travaux de Leroux de Lincy, Léon Gautier, Bartsch, Gaston Paris, E. Rolland, Champfleury et Weckerlin, du Meril, etc., sur la chanson populaire en général ; et sur les chansons de nos provinces, ceux plus spéciaux de MM. Arband, Guillou, Bladé, J. Fleury, Luzel, Bujeaud, de Puymaigre, Bourgault-Ducoudray, Gagnon, Fouquet, Tarbé pour la Provence, l'Ain, l'Armagnac, la Normandie, la Bretagne et les provinces de l'ouest, le pays Messin, le Canada, la Champagne, etc.

La seconde partie, plus exclusivement musicale et technique, traite des différentes manières d'être de la mélodie populaire relativement aux formes tonales et rythmiques, ainsi que de ses origines au même point de vue, et de ses transformations. C'est ici vraiment une histoire musicale que l'auteur a écrite de la chanson populaire : c'est aussi la partie la plus neuve, la plus originale, la plus curieuse de son livre. Enfin, dans la troisième, M. Tiersot détermine l'influence qu'a eue la mélodie populaire sur la formation de la musique moderne et sur son évolution depuis l'époque la plus reculée jusqu'à nos jours.

Presque toutes les paroles de chansons populaires que cite M. Tiersot sont remarquables les unes par le sentiment, les autres par l'expression littéraire, telles sont celles-ci empruntées à une chanson de danse :

Mais les lauriers du bois, — les lairons-nous faner ?
Non : chacun à son tour — ira les ramasser.
Si la cigale y dort, — ne faut pas la blesser.
Le chant du rossignol — la viendra réveiller ;
Et aussi la fauvette — avec son doux gosier,
Et la jeune bergère — avec son blanc panier,
Allant cueillir la fraise — et la fleur d'églantier.
Cigale, ma cigale, — allons, il faut chanter ;
Car les lauriers du bois — sont déjà repoussés.

© 2007 Lyon — Editions « les passerelles du temps » — editions.ainay@free.fr

Nous avons cité ce couplet parce qu'il fait partie de la ronde célèbre *Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés*, mais qu'il est lui-même assez peu connu.

Quelle a été l'influence de la chanson populaire sur la musique en France et sur son développement? Cette influence a été immense, et l'on ne s'en étonnera pas si l'on considère que le chant populaire fut bien réellement la base même de notre art musical, le *substratum* sur lequel se sont accumulées les couches successives de la musique. Il en fut ainsi en France, comme partout ailleurs, qu'il s'agisse de l'antiquité ou des temps modernes. C'est le chant populaire, produit naturel de l'imagination de l'homme non encore poli par la civilisation, qui a été l'unique forme de la musique et de la poésie chez les peuples naissants. Mais il faut ajouter aussitôt qu'en France cet élément populaire s'est mêlé dès l'origine à l'élément classique et étranger qui nous venait soit des Romains et des Grecs implantés sur le sol de la Gaule, soit des Germains qui l'envahirent. Démêler cet élément, le bien déterminer, était difficile. M. Tiersot y est à peu près parvenu. Et cet à peu près était tout ce qu'il pouvait faire, en raison de l'obscurité qui règne et régnera toujours sur un pareil sujet. C'est surtout, ou plutôt presque exclusivement, dans les chants religieux de certains diocèses de France, comme les diocèses de Paris, de Troyes, de Lyon, de Sens, etc., chants qui se sont conservés jusqu'à la récente réforme du pape Pie IX, et qui différaient beaucoup du chant grégorien, que se retrouvaient les traces de ces premières mélodies nationales populaires. Ces restes du chant gallican primitif sont aussi très souvent les restes de mélodies populaires laïques.

Comme le dit M. Tiersot, le plain-chant et la mélodie populaire ont, en effet, longtemps vécu en bonne intelligence, et côte à côte. C'est ainsi que l'on retrouve le même type mélodique à la fois dans le psaume *In exitu*, tel qu'il était chanté dans certains diocèses, dans une chanson des noces du Berry, et dans la chanson célèbre *Rossignolet du bois*. Nul doute que ces cantilènes primitives, sur les quelles furent plus tard composées par des trouvères ce qu'on a appelé les *Chansons de geste*, et la plus célèbre d'entre elles, *la Chanson de Roland*, n'aient été des chansons populaires dont la mélodie, ou du moins un certain type de cette mélodie, était très répandu à cette époque reculée. On ne saura probablement jamais sur quel air étaient chantées ces chansons de geste. Cependant M. Tiersot fait à cet égard une conjecture fort ingénieuse. S'appuyant d'une parodie d'une de nos chansons contenue dans le poème d'Adam de la Halle, *le Jeu de Robin et de Marion*, et dont la mélodie a été notée, il pense que cette notation reproduit véritablement l'un de ces anciens airs populaires. Il n'y a pas là de certitude, mais une simple présomption, que des découvertes ultérieures viendront peut-être confirmer.

Si nous suivons le cours des siècles, nous voyons toujours quelque chanson populaire se produire dans la musique savante qui a pris naissance. Les compositeurs du XVe et du XVIe siècle s'en inspirent ou même en copient simplement certains motifs. Au XVIIe, Lully fait de même comme plus tard Rameau. Au XVIIIe le souvenir, l'imitation, sont plus fréquents encore. L'Opéra-Comique, le Vaudeville, qui sont nés, vivent pour ainsi dire d'airs populaires. Les chansons : *Je veux garder ma liberté; Quand la Bergère vient des champs; Il faut que je file, file; Rossignolet du vert bocage*, étaient depuis longtemps chantées dans nos campagnes et le sont encore. Au XIXe, la chanson populaire n'est pas seulement reproduite, imitée à la dérobée : elle est réhabilitée, glorifiée. Une foule de romances de la première moitié de ce siècle sont composées sur des airs populaires bretons, béarnais, auvergnats, russes, écossais, polonais, vénitiens, napolitains, etc. Boieldieu, dans la *Dame blanche*, a introduit plusieurs airs écossais; et dans les *Voitures versées* des variations sur le vieil air français *Au clair de la lune*. Dans *Jeannot et Colin*, de Nicolo, tout un duo est fait sur le dessin d'une *montagnarde* auvergnate. C'est sur un chant provenant d'une mélodie populaire française que Berlioz a composé la litanie des femmes de sa *Damnation de Faust*. De tous les compositeurs contemporains Bizet est celui qui a le plus tiré parti des chansons et des airs populaires. Dans l'*Arlésienne*, il a mis à contribution les mélodies populaires provençales, comme les mélodies populaires espagnoles dans *Carmen*. On retrouve des thèmes anglais et écossais dans le *Henri VIII* de Saint-Saëns; des airs norvégiens dans le ballet d'*Hulda* de M. César Franck; hindous dans le *Lakmé* de Léo Delibes, bretons dans le *Roi d'Ys* de M. G. Lalo. M. Massenet, dans ses *Scènes alsaciennes*, a reproduit des airs alsaciens, et M. Saint-Saëns a composé sur des mélodies populaires de nos provinces sa *Rapsodie d'Auvergne* et ses *Rapsodies sur les cantiques bretons*. Un chant des bergers des Cévennes sert de fond mélodique à la *Symphonie sur un thème montagnard* de M. Vincent d'Indy.

Pour nous résumer sur le livre de M. Tiersot, nous dirons qu'il ne plaira pas moins aux littérateurs qu'aux musiciens.

© 2007 Lyon « Editions » les personnages du temps » http://edition.arlima.net

Le duc de Penthièvre, *mémoires de dom Courdemanche, documents inédits sur la fin du* XVIIIe *siècle*, par ÉTIENNE ALLAIRE. Paris, Plon, 1889. Un vol. in-8°.

Une des figures les plus intéressantes de la seconde moitié du XVIIIe siècle est assurément celle du duc de Penthièvre, ce dernier descendant mâle du comte de Toulouse, le fils adultérin de Louis XIV et de Mme de Montespan, sur la tête duquel s'était réunie l'immense fortune que les largesses de Louis XIV et le testament un peu forcé de la Grande Mademoiselle avaient accumulée sur le comte de Toulouse et sur son frère aîné le duc du Maine. Simple, cœur excellent, bienfaisant entre tous, ami des lettres qu'il protégea dans la personne du chevalier de Florian, le duc de Penthièvre semblait fait pour ne connaître que les témoignages de la reconnaissance, et le bonheur d'un noble cœur qui a toujours cherché à faire celui des autres. Nulle vie cependant ne fut plus que la sienne en butte aux coups de la fortune. Né en 1725, il n'avait que douze ans quand il perdit son père, dont il était l'unique enfant issu de son mariage avec Mlle de Noailles, sœur du maréchal. Marié en 1744, n'ayant encore que dix-neuf ans, à une princesse de Modène, d'une année plus jeune que lui, il éprouva pour elle un amour aussi profond qu'il fut durable et quand il la perdit dix ans plus tard, en 1754, il ne put jamais se consoler de cette perte. Des sept enfants que lui donna cette princesse, deux seulement échappèrent aux maladies du jeune âge, un fils, le prince de Lamballe, et une fille qui devait devenir duchesse d'Orléans, et dont descendent tous les princes de ce nom. Ce jeune prince de Lamballe, l'espoir de sa maison, mourut, en 1768, à vingt et un ans, et le duc de Penthièvre devait voir la tête de sa belle-fille portée sur les piques des septembriseurs. Peut-être lui-même aurait-il péri sur l'échafaud révolutionnaire, si la douleur n'eût abrégé ses jours. Il mourut en son château de Vernon, le 4 mars 1793 : six mois après la princesse de Lamballe, quarante-cinq jours après Louis XVI, le chef de sa race. Dans sa jeunesse, il s'était distingué par son courage aux batailles de Fontenoi et de Dettingen, et, dans son âge mûr, il avait fait de ses belles résidences de Sceaux, de Rambouillet, de Vernon et d'Anet l'asile des lettres, des arts et des plaisirs décents.

Telle est le prince que M. Étienne Allaire, connu déjà par une belle étude sur La Bruyère, a voulu peindre dans le livre qu'il publie. Le duc de Penthièvre jusqu'ici avait eu peu d'historiens; seul M. Honoré Bonhomme lui avait consacré une excellente étude, faite sur des documents inédits. Le sujet n'était pas cependant épuisé, et ne le sera même pas après M. Étienne Allaire. Son livre est, en effet, d'un caractère assez peu défini : c'est une œuvre qui n'est ni véritablement une biographie, une histoire, ni la publication d'un simple document : elle tient des deux. L'auteur était devenu possesseur, par suite d'un legs que lui avait fait M. Auguste Trognon, l'ancien précepteur attaché à la famille d'Orléans, d'un manuscrit de dom Courdemanche. Le religieux y racontait par le menu l'histoire de ses rapports avec le duc de Penthièvre au sujet d'un long procès qui avait existé entre ce prince, en sa qualité de seigneur de Gisors et de Vernon, et l'abbaye de Jumièges qui en relevait féodalement. M. Allaire aurait pu publier intégralement ce document qui a pour titre : *Correspondance de dom Courdemanche avec S. A. S. le duc de Penthièvre et son Conseil*, en l'éclairant des notes et des commentaires, où il aurait donné sur les personnages et sur les choses les renseignements les plus détaillés et les plus approfondis. Il a préféré à cette méthode celle qui consiste à fondre dans un récit le document inédit que l'on veut faire connaître, et en y joignant ce que l'on a pu recueillir d'ailleurs. Le volume de M. Allaire y a gagné peut-être plus d'agrément, mais perdu aussi de la précision et de l'autorité. Ceux qui écriront après lui pourront regretter de n'avoir pas sous les yeux un texte complet, sans mélange, d'où ils auraient pu tirer, sur d'autres sujets et sur ce sujet même, des lumières nouvelles et particulières. D'un autre côté, en prenant pour occasion de son livre, et aussi pour guide le manuscrit de dom Courdemanche, il s'est trouvé que M. Allaire s'est beaucoup étendu sur ce débat judiciaire de l'abbaye de Jumièges, qui n'offre pas un très grand intérêt; laissant de côté ou effleurant à peine la partie militaire et politique de la vie du duc de Penthièvre : sa jeunesse si brillante à Fontenoy et à Dettingen, ce tableau si touchant et alors si rare, si exceptionnel, de l'amour dans le mariage, qui caractérisa son union avec la princesse de Modène, ses rapports avec son fils, ce malheureux prince de Lamballe, que sa jeunesse ne défendit pas contre des exemples de corruptions peut-être calculées, comme le bruit en courut alors; avec la veuve de ce fils, qui seule donna alors quelque vie aux vastes solitudes de l'hôtel de Toulouse et du château de Sceaux, avec sa fille enfin qui, devenue seule héritière de la fortune des deux branches des *Légitimes*, épousa, à seize ans, onze mois après la mort de son frère, ce duc de Chartres, alors âgé de vingt-deux ans, qui devait périr révolutionnairement

© 2007 Lyon — Éditions « Les marionnettes du temps » — http://editions-temps.fr

sous le nom de Philippe-Égalité. Avec les lacunes que nous venons de signaler, le livre de M. Étienne Allaire est néanmoins encore fort intéressant; surtout dans sa seconde partie, où l'auteur, sorti des démêlés de l'affaire de Jumièges, nous peint, avec dom Courdemanche, l'intérieur de l'aimable cour de Sceaux et de l'hôtel de Toulouse.

Anne, duc de Montmorency, pair et connétable de France, par FRANCIS DECRUE. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1889. Un vol. in-8°. — Prix : 8 fr.

Dans un précédent volume paru en 1885 et que l'Académie française a couronné, M. Francis Decrue avait étudié la jeunesse du connétable Anne de Montmorency, et cette première partie de sa vie politique et militaire qui prend fin avec le règne de François Ier lui-même. L'auteur, né à Genève en 1854, était alors maître de conférences à la Faculté des lettres de Rennes, et ce premier ouvrage était, si nous ne nous trompons, sa thèse de doctorat. L'ouvrage attestait de nombreuses et attentives recherches, une habileté littéraire suffisante, et une impartialité d'autant plus méritoire, que le jeune historien était né dans un milieu protestant peu sympathique d'ordinaire à ce chef du parti catholique au XVIe siècle. Il est vrai que M. Decrue nous a représenté depuis, dans le livre même que nous avons sous les yeux, le célèbre connétable bien plutôt comme le promoteur de ce parti modéré et de juste milieu, que l'on a appelé le parti des politiques. Quoi qu'il en soit, cette première étude sur Anne de Montmorency, fut fort bien accueilli, et l'on souhaitait vivement que l'auteur l'achevât, en conduisant son héros jusqu'à sa mort en 1567.

C'est cette fin d'un travail si bien commencé que nous donne aujourd'hui M. Francis Decrue. Son livre comprend un espace de vingt années 1547-1567, remplies par des événements dont quelques-uns comptent parmi les plus importants de notre histoire. Né en 1492, Anne de Montmorency avait cinquante-cinq ans, lorsque le roi Henri II succéda à François Ier. Il était connétable depuis 1528, mais en disgrâce depuis sept ans déjà. Partisan d'un rapprochement entre François Ier et Charles-Quint, que, sur ses conseils, le roi de France avait laissé passer dans ses États pour aller châtier la révolte des Gantois, il avait subi les conséquences du manque de foi de l'Empereur, qui, une fois les Gantois soumis, avait failli à toutes les promesses faites à François Ier. Avec l'avènement de Henri II non seulement la disgrâce du connétable cessa, mais sa faveur fut plus grande que jamais. Étroitement uni à la maîtresse du roi, Diane de Poitiers, il fut créé duc et pair en 1551, et maria, en 1557, son fils aîné à une fille naturelle du roi, Diane de France, veuve d'Horace Farnèse, duc de Castro. Si en 1557 il perdit la malheureuse bataille de Saint-Quentin, suivie du traité de Cateau-Cambrésis qui fut si désavantageux à la France, il est juste de dire qu'il avait en 1552 contribué plus que personne à conquérir et à donner à la France le pays des Trois-Évêchés, c'est-à-dire ces trois villes, Toul, Verdun et Metz, dont la première fut vainement assiégée par le duc d'Albe, qui, après d'immenses efforts, dut se mettre enfin en pleine retraite. La mort de Henri II, en 1559, et l'éloignement de Diane de Poitiers de la cour, furent pour Montmorency le commencement d'une nouvelle disgrâce. Il dut céder au duc de Guise sa fonction de grand maître qu'il occupait depuis 1526. Cette seconde disgrâce dura ce que dura le règne éphémère du jeune François II, c'est-à-dire dix-huit mois, du 10 juillet 1559 au 15 décembre 1560. Dans l'intervalle avait eu lieu cette conjuration d'Amboise et cette punition sanglante des conjurés qui ouvrirent réellement l'ère des guerres civiles en France. Sa réconciliation avec le duc de Guise au commencement du règne de Charles IX (1561) donna lieu à ce triumvirat à la faveur duquel, uni au duc de Guise et au maréchal de Saint-André, il gouverna vraiment la France. La première guerre civile qui éclata en 1562, peu après ce qu'on a appelé le massacre de Vassy, ne fut pas heureuse pour le connétable. Fait prisonnier à la bataille de Dreux, où les protestants cependant furent battus, il recouvra la liberté à la paix d'Amboise, et reprit l'année même la ville du Havre sur les Anglais. Ce fut la dernière faveur de la fortune qu'il devait recevoir. Le 10 novembre 1567 il était tué à la bataille de Saint-Denis livrée contre les huguenots, et dans laquelle le second duc de Guise ne fit donner toutes les forces dont il disposait qu'après que son rival politique eut été mortellement frappé.

Les nouvelles lumières que l'étude approfondie de M. Decrue a jetées sur le rôle et le caractère du connétable de Montmorency, ont été en somme plus favorables que désavantageuses à la mémoire de cet homme célèbre, objet jusqu'ici d'appréciations si contraires. Il ne fut certes exempt ni de passions ni de défauts. Mais les qualités l'emportent certainement en lui sur les défauts, et les passions qui l'animèrent furent en partie celles de tous ses contemporains. Ce qu'il ne faut pas oublier aujourd'hui, c'est sa défense heureuse de la Provence contre l'invasion des

Italiens de Charles-Quint et sa conquête de Metz. E. A.

Don Pedro II, empereur du Brésil, par B. Mossé. Un vol. in-18. Paris, 1889, librairie Firmin-Didot.

L'Exposition universelle de 1889 a révélé avec éclat à l'immense majorité des visiteurs, fort éloignés de le soupçonner, un fait considérable dans l'histoire du XIXe siècle; c'est que l'Amérique latine a secoué enfin la torpeur où elle végétait. Il n'y a pas un des pays qui la composent dont on n'ait pu voir au champ de Mars le palais particulier plein de richesses. Le premier exemple de ce retour à l'activité qui fait les nations prospères, a été donné par le Brésil sous l'impulsion de l'empereur don Pedro II, de ce prince éclairé qui pendant son séjour à Paris, l'an dernier, venait familièrement s'asseoir à la table commune avec ses collègues de l'Institut et prendre part aux travaux de l'Académie des sciences. Il est peu de souverains aussi populaires que celui auquel M. Mossé vient de consacrer le volume que nous annonçons ici. Néanmoins, ce n'est pas le souverain proprement dit, l'empereur constitutionnel du Brésil que M. Mossé s'attache à faire connaître; il considère, de préférence, le philosophe, le philanthrope, l'ami de l'humanité, le bienfaiteur de sa patrie. Ce sera, en effet, l'éternel honneur de ce prince d'avoir aboli l'esclavage dans ses États, et de l'avoir fait non par un acte soudain de capricieuse générosité, qui pouvait ruiner à jamais le pays, mais par une série de mesures d'affranchissement progressif sagement concertées. Le nombre des esclaves était encore de 1,510,806, en 1872, date du dernier recensement; il était tombé à 723,419, quand fut promulguée la loi du 13 mai 1888, qui les émancipait définitivement, et que l'on a baptisée du beau nom de « loi dorée ». Loi dorée, à tous les points de vue : car, contrairement aux prédictions de mauvais augure, qui ne manquèrent pas de se produire, au début, c'est-à-dire, il y a vingt-cinq ans, la disparition graduelle de la main-d'œuvre servile — remplacée par le travail de l'immigrant européen — accrut singulièrement la force productive du Brésil au lieu de la ruiner, comme on l'avait annoncé. C'est ainsi, pour en citer un exemple frappant, que la production du café qui fut de 177 millions de kilos pendant la période quinquennale 1872-1877 s'est élevée à 400 millions, pendant la période 1882-1887. M. Mossé, après avoir montré l'état du Brésil sous don Pedro Ier et à l'avènement de don Pedro II, retrace à grandes lignes la géographie physique et politique de l'empire, nous fait assister à sa pacification intérieure, à la guerre de 1851-1852 contre Rosas, le dictateur de Buenos-Ayres, puis aux guerres de l'Uruguay et du Paraguay, pour arriver enfin à la grande œuvre de civilisation que don Pedro II poursuit avec une volonté persistante et réfléchie secondée par une incessante activité. L'abolition de l'esclavage n'est pas la seule manifestation de cette œuvre de progrès; mais elle en est le témoignage le plus retentissant. C'est pourquoi, sans doute, le jury de l'Exposition universelle a choisi ce titre pour décerner un grand prix à l'empereur don Pedro II et à la princesse impériale du Brésil qui effectivement a joué un rôle important dans cette réforme.

Si le portrait peint par M. Mossé en ce livre est fidèle, — et nous n'avons aucune raison de ne pas le croire tel, — don Pedro II, type de pur patriotisme, de désintéressement, animé de l'amour de la liberté, dévoué à son peuple, dévoué à tous les progrès, laissera une page glorieuse et d'une gloire enviable dans l'histoire de la monarchie. Ce monarque, en effet, ou plutôt, comme dit M. Mossé, ce chef d'une démocratie couronné, homme de bien, intelligence et cœur d'élite, savant et philosophe, semble avoir pris à tâche de justifier la vérité du mot de Platon : « Les peuples ne seront heureux que quand les philosophes seront rois. »

Recueil des Actes du Comité de Salut public, avec la Correspondance officielle des Représentants en mission et le Registre du Conseil exécutif provisoire, publié par F.-A. Aulard, chargé du cours d'histoire de la Révolution française à la Faculté des lettres de Paris. — Tome Ier, 10 août 1792, 21 janvier 1793. Un vol. in-8° de 512 pages. Paris, Imprimerie nationale MDCCCLXXXIX. — Collection des *Documents inédits sur l'Histoire de France*, publiés par les soins du ministère de l'Instruction publique. Se trouve chez Hachette.

Chargé du cours d'histoire de la Révolution française à la Faculté des lettres de Paris, M. F.-A. Aulard, en travaillant aux Archives, à la préparation de ses leçons, s'est tout de suite rendu compte de l'intérêt supérieur que présentaient, dans leur nudité même, et malgré l'immense quantité de documents déjà publiés, les pièces originales qu'il avait sous les yeux. En livrant à la publicité simultanément les *Actes du Comité de Salut public*, la *Correspondance officielle des Représentants en mission* et le *Registre du Conseil exécutif provisoire*, il nous livre le fonds et le

tréfonds de l'histoire du gouvernement de la France pendant la Convention. Éditeur modeste et généreux, il nous le livre sans commentaire personnel, estimant que son rôle, en publiant de nouveaux documents, est moins de faire œuvre d'historien que de fournir matière à des livres nouveaux. Mais l'expérience, la sûreté de coup d'œil de l'homme à qui l'étude de l'histoire est familière, se trahissent non seulement dans la réunion en un même volume des trois séries de pièces ci-dessus nommées, mais pour le moins autant dans leur classement. Il ne suffisait pas, en effet, pour les mettre en pleine valeur qu'on les trouvât rapprochées, placées bout à bout dans l'ordre successif, elles perdaient la moitié de leur prix. M. Aulard a vu et bien vu qu'elles devaient être juxtaposées, présentées dans l'ordre chronologique, jour par jour, que de la sorte seulement séances du Comité, séances du Conseil et correspondance des Représentants s'éclairent, se complètent, se commentent l'une l'autre.

La publication du tome Ier commence nécessairement au 1er août 1792 et s'arrête au procès-verbal de l'exécution de Louis XVI, le 21 janvier 1793. Quand un nom paraît pour la première fois, l'éditeur — je veux dire M. Aulard — ajoute en note la biographie succincte du personnage. Qu'on ouvre le volume au hasard, et l'on est aussitôt pris par l'intérêt le plus puissant, on poursuit la lecture page à page, journée après journée, on court aux dates célèbres, saisi d'émotion au spectacle de la vie même de l'époque de ses grandeurs et de ses petitesses, de ses vertus et de ses crimes; et çà et là, on sourit, la phraséologie du temps aidant, de la naïveté d'illusions dont il faut, quand même, admirer le généreux désintéressement. C'est ainsi, par exemple, que le 15 décembre 1792, un décret de la Convention dicte à nos généraux la « Proclamation à faire aux Peuples conquis à la Liberté » dont voici les premières lignes :

« Le peuple français au peuple...

« Frères et Amis, nous avons conquis la liberté et nous la maintiendrons. Nous offrons de vous faire jouir de ce bien inestimable, qui vous a toujours appartenu et que vos oppresseurs n'ont pu vous ravir sans crime. Nous avons chassé vos tyrans; montrez-vous hommes libres, et nous vous garantirons de leur vengeance, de leurs projets et de leur retour... »

Et le bon peuple français promet à ces peuples inconnus — auquel préalablement il aura appliqué une forte pile — la suppression des autorités civiles et militaires, des impôts, des privilèges, nommément, ceux de chasse et de pêche, puis des corvées, de la gabelle, des péages, des octrois et finalement de toutes contributions dont ils furent chargés par des usurpateurs. — Et ce langage retentissait effectivement au cœur des peuples, car, bien peu de temps après, la Convention est officiellement informée que les « États libres », — ancien évêché de Bâle, — « rompant les liens existant entre eux et l'Empire, se sont constitués en république libre et indépendante, sous le nom de République de la Rauracie. » — Nous confessons humblement notre ignorance : mais sans le *Recueil des Actes du Comité de Salut public, etc.*, nous serions encore à savoir qu'il exista jamais un tel État sous un tel nom. Si nous devions être lapidé par les lecteurs qui connaissaient déjà la République de la Rauracie, nous croyons que nous pourrions affronter sans grande terreur le sort de saint Étienne, c'est-à-dire sans péril. Ce n'est pas, d'ailleurs, la seule chose que nous ait révélée la précieuse publication de M. F.-A. Aulard.

Histoire de la Renaissance artistique en Italie, par Charles Blanc de l'Académie française, revisée et publiée par Maurice Faucon, ancien membre de l'École française de Rome. Deux vol. in-8°. Paris, 1889. Librairie Firmin-Didot.

Quand Charles Blanc eut quitté la direction des beaux-arts, au terme, sauf erreur, du sous-secrétariat de M. Turquet, il eut assez de crédit encore pour obtenir la fondation d'une chaire « d'Esthétique et d'Histoire de l'art » au Collège de France et s'en faire nommer titulaire. L'ouvrage posthume, que M. Maurice Faucon publie aujourd'hui, se compose précisément de la suite de leçons qu'il fit dans cette chaire. Il avait choisi pour objet de son cours l'Histoire de l'Art en Italie; mais la mort ne lui permit point d'achever et l'œuvre écourtée, privée de son glorieux couronnement, n'est plus qu'une Histoire de la Renaissance artistique en Italie. Cette histoire va du XIIe siècle au milieu du XVe, de Grégoire IX à Pie II, de Nicolas Pisano, à Antonio Filarete et à Paolo Romano, du Cimabue à Pinturricchio, de Dante à l'invention de l'imprimerie et de la gravure des estampes à Maso Finiguerra et Mantegna.

M. Maurice Faucon, qui s'est chargé de revoir et de préparer pour l'impression les manuscrits de Charles Blanc, est un ancien élève de l'École française de Rome; en même temps qu'il revisait minutieusement le texte, il le complétait, nous dit-il, par des notes, précisait les dates, rectifiait détails et citations, terminait certains chapitres,

© 2007 Lyon — Éditions « Les marionnettes du temps » — http://editions-temps.fr

évitait enfin par des interversions et des coupures les répétitions que permet l'enseignement. Eh bien, M. Faucon peut se flatter d'avoir fait acte de dévouement, car la tâche devait être lourde. En effet, Charles Blanc pouvait écrire sur les arts avec goût, d'une plume élégante et diserte, il était prompt à s'enflammer devant une belle œuvre, en raisonnait bien; mais en matière d'histoire et de critique il n'appartenait pas à l'école du document, loin de là : le scrupule de l'exactitude ne le tenait que de sorte, et le tourment du monogramme ne lui a jamais causé d'insomnie. D'où je conclus que M. Faucon aura eu fort à faire pour mettre les leçons de Ch. Blanc d'accord avec les découvertes de l'érudition contemporaine. Mais sa participation ne s'est pas bornée à ce travail d'éditeur savant et soigneux. Pendant son séjour en Italie, dans le temps qu'il parcourait les petites villes toscanes de San Gimignano, Prato, Arezzo Pienta, Borgo san Sepolcro, Urbin, Urbania, il envoyait à son ami, qui l'en pressait, des notes sur les chefs-d'œuvre des primitifs : et celles-là étaient précises et le professeur au Collège de France pouvait s'y fier. Plus tard ils firent ensemble un voyage en Italie où la pondération d'esprit du jeune érudit ne dut pas nuire, en les réglant, aux enthousiasmes du vieux critique. Précieuse collaboration, en vérité, car en lisant ces chapitres où se rencontrent tant de pages heureuses sur Pisano, Giotto, Orcagna, les Lorenzetti, Masaccia, Benozo Gozzoli, Mino da Fiesole, les Civitali, Ghiberti et Donatello, les Lippi et Piero della Francesca, on peut goûter avec sécurité le charme de la diction, la finesse des aperçus, l'ingéniosité des développements, l'élégance et parfois l'éloquence du style qui ont fait le succès légitime du talent de Charles Blanc, malgré les lacunes de son savoir, comme en dépit de théories souvent hasardées et d'affirmations esthétiques souvent douteuses. Il faisait aimer l'art.

L'Empereur Guillaume II et la première année de son règne, par M. Édouard Simon. Un vol. in-18. Paris, 1889. W. Hinrichsen.

« Rechercher la vérité des faits et les raconter sans parti pris », l'auteur de *l'Empereur Guillaume II* ne pouvait — dit-il en avant-propos — se proposer d'autre but en ce livre. Nous dirons, à notre tour, que l'historien ne pouvait, en effet, proposer à son ambition un but plus légitime ni plus digne de ses efforts. Mais, d'autre part, le nom de M. Édouard Simon offre mieux qu'une présomption, il est une garantie absolue d'exactitude et d'impartialité pour tous ceux qui connaissent ses premières études sur l'histoire de la Prusse et de l'Allemagne contemporaines. L'histoire de *l'Empereur Guillaume Ier et son règne*, celle du *Prince de Bismarck* et de *l'Empereur Frédéric* sont déjà classées parmi les livres auxquels on peut se fier en toute sûreté, et à ce titre citées et consultées chaque jour. L'éminent directeur du *Mémorial diplomatique* ne se méprend pas à propos de son dernier ouvrage, il nous trouve d'avance persuadés, lorsqu'il nous donne à entendre que le sujet ne présente pas la même sorte d'intérêt que les sujets précédemment traités par lui. Dans les volumes précédents, effectivement, ce sont les récits d'un passé douloureux pour nous, mais exceptionnellement mémorable, qui nous occupent. Dans le présent travail, au contraire, ce qui nous préoccupe, c'est l'avenir. En ce tableau où M. Édouard Simon a retracé l'enfance, la jeunesse et la première année du règne d'un souverain de trente ans; en ce que fut l'enfant, en ce que fut le jeune homme pendant ses « années d'apprentissage », nous cherchons des clartés de ce que sera l'homme appelé à disposer de la puissance militaire réputée la plus forte de l'Europe, l'empereur allemand avec lequel le monde entier et en particulier la France devront compter pendant longtemps, puisque, « selon toutes les prévisions humaines, il sera donné à deux générations nouvelles d'accompagner le règne du jeune souverain ».

Mais si l'intérêt n'est pas le même, il n'est pas moindre non plus, tant s'en faut; car ce n'est point chose de médiocre importance pour nous que de connaître Guillaume II avant son avènement, de savoir quelles dispositions d'esprit, quelle somme d'aptitudes il apporte à ce métier de souverain, et de déduire de tels éléments des lumières sur ce que l'on peut attendre de son règne. Ces éléments, le livre de M. Édouard Simon nous les fournit aussi abondants, aussi complets que possible en quatre chapitres copieux, correspondant aux grandes époques de la vie du prince : d'abord *Enfance et jeunesse* (1859-1881) c'est-à-dire le système d'éducation, les études, l'entrée du prince dans l'armée, l'analyse de son caractère où domine la volonté, une volonté dont on peut mesurer l'énergie sur ce témoignage de M. Hinzpeter. Son ancien précepteur rapporte que « par suite d'une lésion au moment de sa naissance qui a eu pour conséquence une faiblesse irrémédiable du bras gauche, son développement physique et psychique a rencontré des obstacles particuliers... Il s'agissait de vaincre un sentiment naturel de gaucherie physique et la timidité qui en résultait. » Eh bien, si l'infirmité n'a pas disparu, elle n'a pas empêché le prince

© 2007 Lyon — Éditions « Les marionnettes du temps » — http://editions-temps.fr

de devenir un tireur, un nageur, un cavalier de premier ordre, et de faire de cette infirmité de naissance un élément de force et d'énergie. Le second chapitre intitulé *le Prince et la Princesse Guillaume*, parcourt les sept années suivantes (1881-1887) et raconte le mariage avec la princesse Augusta-Victoria, la vie militaire et la vie privée du prince. Le troisième chapitre (1881) est exclusivement consacré au *Prince impérial Frédéric*, à sa maladie, à ses rapports avec son fils et à sa mort. Dans le dernier enfin, *l'Empereur Guillaume II* (1888-1889), sont retracés tous les événements de cette première année de règne qui s'ouvre le 16 juin 1888, au milieu des inquiétudes et des appréhensions qu'inspirait à l'Europe entière et même aux souverains allemands la jeunesse du nouvel empereur, dont les tendances paraissaient à la fois absolues et belliqueuses. Il faut le dire, et M. Édouard Simon y insiste avec raison, ces craintes n'ont pas été justifiées par les faits, qui ont plutôt confirmé les prévisions de ceux qui, placés auprès du futur héritier d'une couronne impériale, avaient favorablement auguré de ses qualités de souverain. « Possédé d'une ambition qui n'aurait pas surpris chez un prince jeune et exalté par un tel exemple (celui de son grand-père), ajoute M. Simon, il aurait couru à des entreprises belliqueuses qui eussent de nouveau remué l'Europe, à peine remise de secousses formidables. On l'en croyait capable, et son avènement inquiétait bien des esprits. Ces craintes heureusement se sont montrées vaines jusqu'ici, et rien ne fait prévoir qu'elles soient près de se réaliser. » C'est sur ce dernier mot optimiste que nous fermerons le livre qui complète l'œuvre antérieure de l'auteur, et que nous voulons considérer comme le premier d'une nouvelle série où nous suivrons le développement des prémisses posées dans celui-ci.

L'Exemple de l'Amérique : Washington et son œuvre, par E. Masseras. Un vol. in-18. Paris, 1889, librairie Plon.

M. E. Masseras, ancien rédacteur en chef du *Courrier des États-Unis*, a qualité pour nous entretenir de l'Amérique et de sa constitution, de l'œuvre admirable de Washington, intacte après un siècle d'expérience, ayant glorieusement résisté à la longue secousse de la guerre de sécession, terrible épreuve à laquelle peu de systèmes politiques auraient survécu. En publiant cette étude de la constitution américaine, de la guerre de sécession et de la dette des États-Unis, M. Masseras a voulu, sans doute, nous montrer, comme le titre de son livre l'indique, l'exemple d'une république dont l'organisation gouvernementale a su rallier à elle et s'attacher à jamais, peut-on croire, la majorité des citoyens, donner satisfaction aux intérêts les plus divers, et assurer la prospérité générale du pays. Malgré la différence fondamentale du principe de chacune des deux républiques, — la nôtre restée « une et indivisible » de son origine, l'autre fédérative, — cet exemple de l'Amérique nous est présenté fort à propos en ce temps de crise politique, où tant d'esprits agitent le grave problème de la revision de la constitution. Revision ou non, il est incontestable que nous aurions tout bénéfice à suivre en plus d'un point l'exemple de l'Amérique, ne fût-ce que dans l'administration des finances publiques où il est de principe de ne léguer aucune charge aux générations à venir. C'est en vertu de ce principe que la dette des États-Unis, après avoir été formidable par suite de la guerre, est aujourd'hui réduite à zéro. Le livre de M. Masseras contient bien des enseignements de cette sorte. Assurément les faits étaient connus, mais il est bon de les rappeler de temps à autre et de les offrir aux méditations de nos hommes politiques ; l'auteur de *l'Exemple de l'Amérique* a choisi pour le faire le moment opportun.

Esquisse historique des sièges de Tlemcen, par M. Tridon, capitaine de gendarmerie. Plaquette de 16 pages in-8°. Paris, 1889. *Méthode d'instruction individuelle sur le service en campagne*. Librairie militaire H.-Ch. Lavauzelle.

Comment Tlemcen, qui fut une ville célèbre entre toutes, enviée, chantée dans tout le monde arabe, renommée non seulement pour la beauté de ses jardins fruitiers (les Romains l'avaient appelée *Pomaria*), pour la richesse de son commerce et la puissance de ses sultans, mais aussi par l'illustration de ses savants et le nombre de ses écoles, comment la belle Tlemcen qui, aux XIVe et XVe siècles, ne comptait pas beaucoup moins de 150.000 habitants, est-elle déchue au point de n'être plus qu'une ville de 20.000 âmes, un simple chef-lieu d'arrondissement de notre province d'Oran, désormais sans avenir, s'il faut en croire M. Onésime Reclus dont l'ouvrage *Nos colonies* nous a livré les détails qui précèdent ? *L'Esquisse historique des sièges de Tlemcen*, par M. le capitaine Tridon, contient implicitement l'explication de cette décadence. M. Tridon, en effet, ne s'arrête pas seulement à la prise de Tlemcen par le maréchal Clauzel et au siège que le capitaine Cavaignac y soutint contre les partisans d'Abd-el-Kader. A l'aide du grand historien arabe Ibn

© 2007 Lyon — Éditions « Les marronniers du temps » — www.editions-arbre-a-lettres.fr

Khaldoun, parcourant l'histoire de la ville à partir de la conquête musulmane, il rappelle et décrit sommairement les sièges qu'elle eut à subir. En moins de deux siècles, de 1148 à 1337, je n'en compte pas moins de dix, dont l'un dure trois ans et un autre huit ans, trois mois et cinq jours. Depuis, Tlemcen fut sans cesse attaquée, prise, reprise, tantôt par les Marocains, tantôt par les Espagnols, tantôt par les Turcs, toujours dévastée, pillée, les habitants passés au fil de l'épée. Asservie par les Turcs, sa ruine définitive était consommée. Sous sa forme rapide et concise, l'*Esquisse historique* du capitaine Tridon est aussi complète que possible et très intéressante. Nous ne sommes pas surpris qu'elle ait paru d'abord dans la *Revue d'infanterie*.

Nous recommandons à l'attention des officiers de réserve l'excellent travail anonyme publié sous le titre de *Méthode d'instruction individuelle sur le service en campagne*.

Il est impossible de rien imaginer de plus simple, de plus clair, ni qui se classe plus aisément dans la mémoire que la rédaction de cette méthode d'instruction à la fois théorique et pratique sur le service de sûreté d'une troupe en marche et en station. E. C.

Henry de Rohan. Son rôle politique et militaire sous Louis XIII (1579-1638), par Auguste Laugel. Un vol. in-18, 445 pages. Librairie Firmin-Didot. Paris, 1889.

« La maison de Rohan est une des plus illustres de la Bretagne. Elle se perd dans la nuit des temps; dans les romans de *la Table-Ronde*, il y a un Tristan, prince de Léon, qui a pour tuteur son parent Rohan. Un généalogiste fait remonter l'origine de cette maison à Rahan ou Rohan, fils puîné de Conan Mériadec, premier roi de Bretagne, et d'Ursule, fille d'un roi d'Angleterre, environ vers l'an 400, quelque peu avant la naissance de la monarchie française. »

Ainsi parle M. Laugel au début de l'ouvrage que nous annonçons. Si pareil témoignage est flatteur pour les héritiers actuels du nom, d'autre part on n'imagine pas comme le reste du monde a peu de souci des maisons les plus anciennes et les plus fameuses, et comme il en ignore tout absolument. Pour celle-ci, dont le prestige héraldique est incontestable, nous gagerions que nul ne nous contredira si nous avançons que, parmi les lettrés eux-mêmes, le nom de Rohan, brusquement jeté dans la conversation, ne rappellera pas autre chose que les trois ou quatre traits vulgarisés par les recueils d'anecdotes.

C'est d'abord la proverbiale devise : *roi ne puis, prince ne daigne, Rohan suis;* ce sont ensuite les amours chansonnés de la *belle Soubise* avec un de nos rois; et puis les coups de bâton administrés à Voltaire par les estafiers d'un *chevalier de Rohan;* c'est enfin le cardinal de Rohan de *l'affaire du Collier*, cette affaire que les archives nous rendraient, il est permis de le croire, plus curieuse que ne l'ont faite romans, pamphlets et chroniques. Ajoutons-y le *Soubise*, vaincu de Rosbach, dont l'incapacité néfaste rappelle une piquante anecdote des souvenirs absolument *inauthentiques* (mais d'autant plus amusants) *de la marquise de Créquy*. « Ce que je vous dirai sur le célèbre M. Rouelle, c'est qu'il était le chimiste du jardin du roi, et qu'il revendiquait toujours toutes les découvertes qui se faisaient de son temps. Il accusait tout le monde, et surtout les physiciens allemands, de lui voler toutes ses idées, et l'épithète de *plagiaire* était pour lui le synonyme du mot *scélérat*. Pour exprimer l'horreur qu'il éprouva du crime de Damiens, il avait dit que c'était un *plagiaire;* et comme il était grand patriote, il ne manqua pas d'appliquer la même épithète au maréchal de Soubise après la bataille de Rosbach. — Mais lui disait M. de Buffon, ce n'est pas un plagiat que de s'être laissé battre par les Prussiens, c'est au contraire une invention toute nouvelle de M. de Soubise. »

Hélas! nous avons, depuis, perfectionné cette invention!

En fait, les deux personnages les plus notables de cette maison : le duc Henry de Rohan, et son frère Benjamin de Soubise, qui occupèrent les premiers rôles dans la résistance extrême du protestantisme français au roi de France, ne sont connus que des étudiants, des professeurs et de ceux « de la religion ». M. Laugel, incité par M. de Loménie (qui s'était passionné pour la figure d'Henry de Rohan, et que la maladie a empêché de lui consacrer un livre), a reçu de cet écrivain de mérite le présent de ses notes et de la copie d'une correspondance vraiment précieuse.

M. Laugel, que l'on devine personnellement ami de la cause dont Henry de Rohan fut le dernier héros militaire parmi nous, s'est animé du même enthousiasme que M. de Loménie pour cet homme présomptueux et morne, type supérieur du calviniste français. Il le traite couramment de grand homme. Richelieu, qui en était un autre, — et d'une autre grandeur aussi, — Richelieu, qui battit Rohan, ne l'estima guère et reçut de lui les plus humbles hommage, Richelieu dit simplement : « M. de Rohan qui a fait tant de mal à la France. » Le duc appartient à cette catégorie malheureuse de *héros* qui ont

imploré l'étranger contre les Français devenus *l'ennemi*. On a beau me ressasser que l'idée de patrie n'existait point alors telle que nous la comprenons aujourd'hui, je vois toujours un point noir dans la vie d'un Français qui a appelé les Français *l'ennemi*. Je ne dis pas cela seulement du répugnant *jacobin* Bernadotte, devenu le *bon frère* des rois de la *Sainte Alliance*, ni de Moreau, tué dans l'état-major des envahisseurs de la France. Ces deux hommes ne sont que des types de fanfaronnade et de jalousie... et malheureusement la tache d'avoir appelé l'étranger sur notre sol ternit de plus belles gloires que celles-là. Du moins la légende de Napoléon, même chez ses pires haïsseurs, ne se voit pas infliger cette souillure, et dans toute l'histoire de l'empereur on ne voit qu'amour sans réserve pour toute la France, et non pas pour telle classe du pays. Il nous mènerait trop loin d'analyser le substantiel ouvrage de M. Laugel; ses longs chapitres relatifs à la jeunesse de Rohan, au siège de La Rochelle, aux séjours de Rohan en Suisse et en Italie, méritent qu'on les lise en entier dans le livre lui-même, et le lecteur n'aura pas perdu son temps. Il ne s'intéressera pas moins que nous l'avons fait nous-même aux aventures privées du personnage, à sa femme, à sa fille, à son frère. La duchesse Henry de Rohan est une physionomie très captivante pour le psychologue, comme on parle à présent. « Cette femme, en un pays où l'adultère eût été permis, eût été une femme fort raisonnable », dit avec une railleuse profondeur Tallemant des Réaulx, dans la pensée de qui le duc fut le plus... trompé des hommes; mais, trompé comme époux seulement, car la duchesse n'a pas cessé d'être pour son mari l'amie la plus constante, la plus active et fidèle alliée. Elle avait tous ses secrets, comme la moitié de son âme; elle exécutait tous ses plans et ordres, comme un lieutenant infaillible. *Ma femme, laquelle est plus Rohaniste que celles qui en portent le nom*, déclare Henry de Rohan, dans une lettre à son frère Soubise.

Avis aux gens à opinions transmises, qui ne jugent point d'après la nature et les réalités, mais d'après des systèmes. Il y eut ensuite la fille du duc, fille unique, la plus riche héritière du royaume, et dont il disait qu'il « aimerait mieux apprendre la mort que son mariage avec un papiste ». Eh bien, cette fille donna sa main et ses biens à un bon catholique, M. de Chabot. C'est au cours de son opposition à ce mariage que la duchesse, veuve de Henry, produisit, comme *Deus ex machina*, un *Tancrède de Rohan*, fils (à la naissance dissimulée, prétendait-elle) du feu duc de Rohan; mais plus vraisemblablement, insinue-t-on, fruit des amours de la duchesse et de Candale. Il y eut encore Benjamin de Soubise, le frère de Rohan et son allié dans la lutte contre le pouvoir royal. Ce Soubise, vraie figure d'homme de mer, précurseur héraldique, pour l'audace et la détermination, du plébéien Jean Bart, s'en alla végéter à Londres après sa défaite. Ce volume se termine par le recueil des lettres de Rohan à sa mère, lettres datées de Padoue, en 1630-1631, où le héros se préoccupe beaucoup de la peste qui sévissait alors en Italie; très curieuses aussi les lettres de Soubise à sa mère, celles de la duchesse Henry et de sa fille, plus tard Rohan-Chabot, à leur belle-mère et aïeule; et surtout très curieuses les lettres ou Rohan veut amener Soubise à ses vues sur un partage de biens.

L. D.

Précis d'histoire juive, depuis les origines jusqu'à l'époque persane (ve siècle avant J.-C.), par MAURICE VERNES, directeur adjoint à l'école pratique des hautes études.

Tout en tenant en très haute considération les travaux des Reust, des Kuenen, des Wielhausen, M. Vernes, un hébraïsant, lui aussi, n'a pas cru devoir en user pour écrire son histoire. Ce n'est pas qu'il se soit défendu de citer à l'occasion des pages entières empruntées aux écrits, de ces savants exégètes et à leurs écrits, à ceux des deux premiers surtout, il nous renvoie à peu près constamment, mais il n'accepte pas tant s'en faut, tous les résultats obtenus par les écoles critiques de la théologie protestante et la méthode qu'elles ont adoptée, il la rejette complètement.

L'histoire juive, dans sa partie la plus ancienne, depuis l'époque des premiers juges jusqu'à celle de la captivité, est tout entière dans la Bible et elle n'est que là. Très importante, par suite, la détermination de la date des divers livres bibliques.

M. Maurice Vernes part systématiquement de la supposition de la plus basse date, c'est-à-dire que constatant l'époque pour laquelle l'existence d'un ouvrage est absolument certaine, il remonte à partir de cette date relativement moderne, jusqu'à ce qu'il trouve des circonstances applicables à la formation de l'ouvrage et de nature à en rendre compte. En de tels livres que le *Pentateuque*, que les *Rois*, on distingue des compositions de diverses époques, des interpolations après coup; systématiquement encore, sans nier ce qu'il y a de fondé dans ce qu'on a appelé la thèse de l'émiettement, M. Vernes suppose d'abord avec l'unité de date, l'unité de composition pour n'indiquer qu'ensuite les réserves qu'il est sage

de faire. Ainsi la méthode régressive au lieu de la méthode jusqu'ici suivie, et l'hypothèse de l'unité au lieu de la dislocation.

Aussi importante que la détermination de la date des divers écrits bibliques est l'interprétation de ces mêmes écrits.

M. Vernes réprouve l'interprétation « rationaliste »; toutes les fois que ses devanciers se sont trouvés en présence d'événements présentés sous un aspect surnaturel, merveilleux ou mythique, ils ont prétendu y reconnaître le souvenir défiguré ou transformé de la réalité; ils ont interprété la sublime légende des origines israélites, en ramenant les personnages depuis Abraham jusqu'à Moïse, de Josué à Samuel et à Élie, et les hauts faits qui leur sont attribués, aux mesquines proportions de l'humanité en chair et en os; pour eux, il y a des « traditions » antiques, que la critique parviendra certainement un jour ou l'autre à dégager de la forme populaire sous laquelle elles nous seraient parvenues. M. Vernes, tout au contraire, voit, dans la légende israélite, une œuvre admirable de poésie, d'inspiration morale et religieuse; il y trouve dans un cadre d'événements matériels, comme il dit, les hautes leçons qu'ont entendu donner des hommes de génie, d'éminents docteurs, des écrivains accomplis, des théologiens tour à tour éloquents et subtils; pour lui, les leçons sont tout et le cadre rien. A l'hypothèse « rationaliste » de vieux souvenirs conservés sous une forme altérée et se surchargeant au cours des siècles d'éléments étrangers, il substitue la théorie d'une création libre présentant le dogme religieux ou l'avertissement moral sous une forme dramatique.

Le *Précis* est divisé en quatre livres qui portent comme titres : La légende des origines, — l'Ancien Royaume israélite, — Les Royaumes de Juda et d'Israël, — Les temps de la restauration et du second temple.

« Une famille syrienne, amenée par une cause inconnue en Égypte, s'y développant dans des circonstances favorables, puis échappant, par un concours d'événements où l'on vit de bonne heure l'intervention du Dieu national, à l'oppression que l'on voulait faire peser sur elle et s'établissant dans le pays de Chanaan, voilà, réduit à sa plus simple expression, le thème que les prophètes et les prêtres devaient si magnifiquement transformer. C'est là également le *maximum* de ce que l'on peut être tenté d'affirmer touchant le commencement d'une nation dont le rôle devait être si grand dans l'histoire morale et intellectuelle du monde. Mais ce maximum, nous croyons, écrit M. Vernes, qu'il est à propos de rester au-dessous et de n'admettre que sous bénéfice d'inventaire soit la migration première des bords de l'Euphrate en Palestine, soit l'établissement en Égypte, soit la conquête du pays de Chanaan. »

Avec Saül et David on commence seulement d'entrer dans le domaine de l'histoire proprement dite. Encore des leçons et des exemples sous couleur de récits historiques, et les faits à retenir sont peu nombreux. Notons les jugements portés sur les premiers rois.

Du troisième livre, le dernier chapitre est tout entier consacré à l'étude des idées religieuses, du sacerdoce et du culte du xe au vi^e^ siècle. Quelques vues nouvelles; le chapitre est des plus curieux.

Signalons encore, au dernier livre, les chapitres II et III. Ce sont les institutions civiles et religieuses du second Temple, c'est la « Loi de Moïse », c'est la théologie et c'est la philosophie de la Bible qui se trouvent analysées, exposées, dans le premier de ces chapitres, et, dans l'autre, M. Vernes traite du contenu et de la formation de la Bible, il nous donne une étude bibliographique et critique des écrits bibliques, regardant successivement aux livres *législatifs*, livres de *Moïse*, *Josué, Juges*, *Samuel, Rois*, aux livres HISTORIQUES, livres des *Chroniques*, *Esdras*, *Néhémise*, aux LIVRES DE PROPHÉTIES, *Isaïe*, *Jérémie*, *Ezéchiel*, les *Douze petits prophètes, Daniel*, aux livres MORAUX ET POÉTIQUES, enfin : *Job*, les *Proverbes*, l'*Ecclésiaste*, les *Psaumes,* le *Cantique,* les *Lamentations*, *Ruth*, *Esther*.

M. Maspéro, un égyptologue, M. Ménard, un helléniste, ont, dans leurs histoires des peuples anciens, parlé encore assez longuement des Israélites. Une comparaison des jugements qu'ils ont portés à leur endroit avec ceux que M. Vernes vient d'émettre ne serait assurément pas sans intérêt.

L'Égypte au temps des Pharaons. *La vie, les sciences et l'art,* par VICTOR LORET, ancien membre de l'École française du Caire, maître de conférences à la Faculté des lettres de Lyon, avec 18 photogravures. Paris, J.-B. Baillière et fils; 1889. — Prix : 3 fr. 50.

Dans le volume, six études, ou, si l'on aime mieux, six conférences. Et ces conférences ont été reproduites telles qu'elles avaient été prononcées pendant les hivers 87 et 88 à la Faculté des lettres de Lyon.

L'auteur, au moment de livrer son manuscrit à l'impression, s'était demandé s'il ne devait pas ajouter des notes à son texte pour indiquer les sources, renvoyer aux auteurs; mais ces additions et éclaircissements eussent presque doublé

les dimensions du livre, M. Loret a préféré s'abstenir, et c'est tant mieux. Des notes nous eussent gâté notre plaisir; elles nous auraient prouvé la grande érudition de l'égyptologue, quand les études, la laissant seulement deviner, semblent les causeries tout aimables d'un homme de goût à la fois très curieux et très délicat.

La première, et nous voici introduits en Égypte au temps où régnait Aménophis III. Nous voyons vivre autour de nous les humbles et les grands, des humbles encore auprès de celui qui est le maître de tous, qui est Dieu. Nous passons devant un temple; aux murailles, des images peintes, c'est l'histoire, non pas l'histoire vraie, mais l'histoire mystique, la seule que les consciences égyptiennes puissent aimer de recueillir, de la conception et de la naissance du Pharaon, très puissant, très divin, qui commande aux prêtres, aux guerriers, aux scribes, à la foule des agriculteurs. Un cortège passe et nous nous arrêtons pour voir défiler la suite des chars, les longues théories de soldats, de vieillards, de jeunes filles.

Deuxième causerie : Il s'agit des animaux que l'Égyptien chassait, vénérait ou élevait, des plantes qui surgissaient du sol entre les deux longues chaînes brûlées du soleil, de la faune et de la flore. La troisième est consacrée aux instruments de musique et à la musique elle-même, à la danse en même temps; la suivante, aux raffinements de la coquetterie féminine, aux fards et parfums. La médecine et la sorcellerie, deux termes pour une même chose, voilà ce qui fait l'objet de la cinquième étude, et, dans la dernière, tout ce qui a trait aux sépultures.

Le texte est illustré par dix-huit photogravures, dont douze d'après les dessins à la plume et à la sépia de M. Charles Loret, le frère de l'auteur.

F. G.

Souvenirs sur la Révolution, l'Empire et la Restauration, par le général DE ROCHECHOUART, aide de camp du duc de Richelieu, aide de camp de l'empereur Alexandre Ier, commandant la place de Paris sous Louis XVIII. Mémoires inédits, publiés par son fils. Ouvrage orné de deux portraits. (*Rochechouart*, par Mansion, et *le duc de Richelieu*, par Laurence). Un vol. in-8°. 540 pages. Paris, librairie Plon; 1889.

Nous avons ici même parlé, durant ces derniers mois, de deux hommes dont le seul nom suggérait toute sorte d'idées sur l'âme du *royaliste* et de *l'homme de cour*, d'avant et pendant la Révolution; nous refusant, malgré l'éditeur de l'un d'eux, à caractériser de l'épithète de courtisan — le courtisan, triste animal de tous les temps et de toutes les politiques — un homme d'esprit, un homme de vues, un homme aux brusques incartades, tel que Vaudreuil. Dans le courtisan, malgré la noblesse de la race et la beauté des alliances, la psychologie la plus subtile, reconnaît un fond quémandeur, domestiqué, instinctivement lâcheur à la fois et agenouillé. Le courtisan ne s'étonne d'aucun des titres que lui décerne la faveur; il ne regarde pas à ridiculiser ses plus proches pour égayer le monde; il n'est malheureux que de ne pas s'incliner et ne rougit que de le faire à contre-coup. Certes il aime d'obtenir; mais sa vraie vocation est surtout de demander. Son âme, *pommadée*, si j'ose dire, est conforme à ces têtes roses et frisées de la Restauration, qu'on voyait aux *Portraits* du siècle et dont celui du comte de Forbin est demeuré pour nous exhilarant et suspect.

Il y aurait de l'excès à dire que tous ces traits s'ajustent à l'aristocrate « vieux jeu », dont voici les mémoires. Sans doute, on ne relève dans ces pages aucun accent personnel, pas trace d'esprit français, ni d'une philosophie quelconque; par contre, une infatuation presque naïve. Tout l'intérêt du volume vient de la présence, dans les coulisses, d'un homme remarquable : le duc de Richelieu. Entre ces gens-là, vraiment, et la France dont nous sommes, il y a — République à part — contraste et séparation pour toujours. Ce Rochechouart, si vain de sa famille, et cousin de Richelieu, — et qui déprécie sa propre cousine, femme dudit Richelieu, parce qu'elle déplaît au patron, — nous le voyons, avec ivresse, donner du « Monseigneur » à Bernadotte, une des plus laides figures de notre histoire, ce jacobin qui, dans son ambassade à Vienne, se fit presque lapider pour ses offenses envers la monarchique Autriche, et vingt ans plus tard appelait « ses bons frères » les bourreaux dynastiques de la France envahie. Du moins, l'auteur de ces *Souvenirs*, dont le livre a failli plusieurs fois nous tomber des mains de dégoût, le digne serviteur de l'implacable Épicurien qui fit fusiller le maréchal Ney, ce Louis XVIII que l'on appelait *un bel esprit de café de province*, — a-t-il pour excuse, — comparé au renégat Bernadotte, — d'appartenir à une caste ou la patrie, c'était le roi.

Les passages les plus intéressants de cette autobiographie, sans relief, de courtisan, sont consacrés à l'histoire de Richelieu en Russie pendant l'émigration, et au récit de l'exécution du maréchal Ney, exécution confiée à la surveillance de Rochechouart, qui n'en perdit pas un détail. Or, ces détails, très minutieux, avaient été réglés avec une férocité singulière par un certain général Despinois, dont nous ne connaissons pas les

autres exploits. Je conseille aux ennemis du temps présent de relire les jugements terribles que porte le duc de Richelieu sur la France de 1813 et de 1816; ils ne dépareraient pas les lettres irritées, pleines de mépris et d'inquiétude, du Lamennais de 1822 à 1830.

Pour conclure plus gaiement, voici quelque chose de drôle : « Les puissances alliées désignèrent chacune un commissaire, chargé de surveiller Napoléon à Sainte-Hélène. Le prince de Talleyrand, dans le but de se venger de Napoléon, proposa au roi M. de Montchenu, bavard insupportable, complètement nul. Cette nomination causa un étonnement général. Le ministre répondit aux amis qui lui demandaient le motif de ce choix : « C'est la seule vengeance que je veuille tirer des procédés de Napoléon à mon égard. Du reste, elle est terrible. Quel supplice pour un homme de la trempe de Bonaparte d'être obligé de vivre avec un bavard ignorant et pédant! Je le connais; il ne résistera pas à cet ennui, il en sera malade et en mourra à petit feu. » L. D.

BEAUX-ARTS

Les Beaux-Arts en Auvergne et à Paris, 1868-1889, par M. Gabriel Marc. Un vol. in-18. Paris, 1889. A. Lemerre.

La tentative est louable, et surtout d'un bon fils; mais, hélas! à peu près vaine. Malgré son généreux effort, M. Gabriel Marc nous fera bien difficilement partager ses illusions au sujet de son pays natal. Même après avoir lu *les Beaux-Arts en Auvergne*, nous ne pouvons considérer l'Auvergne comme une province d'art privilégiée. Nous regrettons de rester sourd ainsi à la parole de M. Gabriel Marc. Mais le moyen d'aller contre l'évidence? Aux premières pages du livre — d'ailleurs spirituelles et charmantes — l'auteur rappelle qu'il y a eu dans tous les temps des terres injustement méprisées, calomniées; il compare l'Auvergne et l'antique Béotie, et se plaît à énumérer les témoignages de la fécondité physique à la fois et intellectuelle de l'un et de l'autre pays, très semblables entre eux. Lorsqu'il en vient aux preuves, il peut citer à l'honneur de l'Auvergne hellénique les noms illustres d'Hésiode et de Pandore parmi les poètes, d'Épaminondas et de Pélopidas parmi les guerriers, de Plutarque, à un moindre rang, parmi les moralistes et les historiens. Mais les illustrations de la Béotie française ne sont elles pas vraiment d'ordre secondaire? M. G. Marc lui accorde, un peu complaisamment peut-être, les Troubadours, sans en nommer un seul; mais soit! Ensuite il est forcé de franchir trois ou quatre siècles pour rencontrer Chamfort, l'homme d'esprit par excellence, certes; mais ensuite, qui? le bon abbé Delille représentant la Poésie; — et puis? M. de Barante représentant l'Histoire; — et enfin? deux peintres représentant les Arts : un pâle et sage disciple de David, le classique Guérin, l'un des trois G : Gérard, Girodet, et ce Guérin dont l'enseignement fut supérieur au talent et qui fit plus d'élèves que d'œuvres remarquables. Le second de ces artistes est Marilhat, qui eut la bonne fortune d'être un précurseur de nos peintres orientalistes; mais dont on a vite fait de prendre la mesure. Eh bien, depuis vingt ans, M. Gabriel Marc, rendant compte des Salons annuels, y cherche vainement parmi ses compatriotes un nom d'artiste vivant qu'il puisse placer au rang des précédents; s'il trouve quelque peintre des sévères beautés de l'Auvergne dont le talent s'élève au-dessus de la commune moyenne, l'ironie du destin le désigne entre les Parisiens de Paris, comme le vaillant et sincère paysagiste Jean Desbrosses, ou l'ami dont il fut le cher et dévoué disciple, Chintreuil, le doux maître des verts audacieux.

— La cause dont M. Gabriel Marc s'est bénévolement chargé était trop ingrate pour être gagnée; mais il la plaide avec tant de verve, d'esprit et de chaleur en ce livre, son talent est si vibrant de l'amour du sol natal, que *les Beaux-Arts en Auvergne*, cette dernière œuvre du poète des *Poèmes d'Auvergne* et du conteur de *Liandette, Contes du pays natal*, pourrait bien être en soi le meilleur argument de la thèse soutenue par ce critique érudit et lettré. E. C.

GEOGRAPHIE

— Voyages — Mœurs et Coutumes —

L'océan Pacifique, par C. DE VARIGNY. Un vol. in-16, Paris, 1888. Hachette et Cᵉ éditeurs. — Prix : 3 fr. 50.

L'ouvrage de M. de Varigny est d'une lecture très attachante, il charme et il instruit, il amuse et il évoque, par la peinture de ces pays lointains et des races qui les peuplent, ou mieux qui les peuplaient, car la colonisation européenne les refoule et les détruit graduellement. M. de Varigny connaît à merveille le continent australien et les milliers d'îles semées, ou plutôt poussées au milieu des flots de l'océan Pacifique. Il en parle en naturaliste, en géographe, en économiste et en artiste. On peut faire ample provision d'idées en lisant ce livre copieux, de près de quatre cents pages dont pas une n'est superflue.

L'ouvrage comprend deux parties, la première nous fait connaître les archipels du Pacifique : les Fiji, Touga, Pitcairn, Norfolk, les îles Banks, les Pomothou, les Marquises, Tahiti, la Nouvelle-Calédonie, l'Australie et la Nouvelle-Zélande ; puis l'archipel d'Asie, Java, Sumatra, l'île d'Or, Bornéo, les Célèbes, l'archipel des Philippines, etc., etc., enfin l'océan Pacifique du Nord et l'archipel Havaïen ou des Sandwich.

La seconde partie est consacrée à la Californie, à l'histoire des *placers* et de l'immigration des Français chercheurs d'or. Très curieuses et caractéristiques les biographies de ces spéculateurs comme Henry Meiggs, de ces banquiers comme Ralston, le fondateur de la fameuse *Bank of California*.

M. de Varigny a étudié de près et avec une patriotique attention le mode d'établissement et d'administration de nos colonies échelonnées dans l'océan Pacifique.

Les critiques qu'il adresse à notre système paraissent trop bien fondées, et l'abus du fonctionnarisme qu'il signale est une plaie que, non contents d'entretenir et d'élargir dans la métropole, nous avons étendue sur toutes nos possessions extérieures.

Une carte très claire de l'océan Pacifique, des continents qu'il baigne et des îles qu'il enveloppe complète le volume.

Mille traits de mœurs de ces populations que nous qualifions dédaigneusement de sauvages donnent du piquant au récit du voyageur ; nous n'apprenons pas moins de choses intéressantes sur l'homme, et de choses propres à modifier nos préjugés, que sur le régime de formation des terres nouvelles et le perpétuel enfantement des forces sous-marines.

Le livre de M. de Varigny se distingue, par le sérieux scientifique et le grand mérite du style, de la presque totalité des récits de voyage qui abondent davantage de mois en mois, et ne sont le plus souvent que les notes hâtives d'un touriste qui fait le tour du monde en moins de quatre-vingts jours et n'aperçoit par conséquent qu'un aspect superficiel des êtres et des choses. Ici l'œuvre a du fonds, elle inspire confiance, l'auteur a de l'autorité. P. Z.

Répertoire archéologique de l'arrondissement de Vendôme par G. LAUNAY. Typographie Lemercier.

Nous signalons cet ouvrage comme un modèle qui devrait être partout suivi. Sans fracas ni prétention, avec la simplicité d'une science qui sait cependant éviter la sécheresse, M. Launay a décrit toutes les communes de l'arrondissement de Vendôme, un des plus pittoresques de France et des plus riches en vestiges des temps passés.

Cet ouvrage a obtenu une médaille d'argent au concours des sociétés savantes à la Sorbonne. Mais le gouvernement devrait prendre l'initiative d'une pareille étude pour tous nos départements. Elle compléterait merveilleusement le grand inventaire des richesses d'art de la France.

SCIENCES

— Philosophie — Morale —

Principes de philosophie morale, *suivis d'éclaircissements et d'extraits de lecture*, par Jules Thomas, professeur agrégé de philosophie au lycée d'Annecy. Un vol. in-8°; Paris, Félix Alcan; 1890. — Prix : 3 fr. 50.

Les *Principes* sont exposés conformément aux programmes de l'enseignement secondaire spécial (6e année), de l'enseignement secondaire des jeunes filles (4e année) et des écoles normales primaires (2e année). La doctrine présentée est celle de l'école criticiste, l'école de Kant, l'école de M. Renouvier; c'est la morale de l'impératif catégorique et des postulats.

M. Thomas a distribué ses leçons en trois livres : Les principes de la morale, les principes du droit, les principes de la religion naturelle.

L'irréductibilité des faits psychiques et moraux nettement établie, il traite de la liberté qui n'est ni un fait, ni un théorème, des conditions, limites et degrés de la responsabilité, de la personnalité, des fins de l'activité, du devoir enfin.

Puis, viennent les leçons touchant la dignité humaine, fondement de tout devoir, sur la justice et la charité, l'esclavage, la propriété, la famille, l'État.

Des leçons encore sur les sanctions, sur l'existence de Dieu, sur l'immortalité de l'âme.

C'est à M. Renouvier, à M. Fillon, aussi à MM. Vacherot, Huxley, Taine, Tyndall, Jules Simon, Ravaisson, Boutroux, Duruy, Levisse, Renan, Sully-Prudhomme, aussi à Platon, Aristote, Descartes, Pascal, Leibniz, Kant, Benjamin Constant, Lequier, Fustel de Coulanges, qu'il emprunte, pour éclaircissements, des passages de leurs œuvres.

Nous avons trop souvent déclaré professer le criticisme, pour oser faire du livre de M. Thomas tout l'éloge qu'il mérite certainement, mais, question de doctrine mise à part, peu de cours de philosophie morale sont poursuivis avec une pareille dépense de talent; les difficultés et les problèmes ne sont pas esquissés, les leçons s'adressant à des intelligences déjà ouvertes, et l'exposition des principes est, du commencement à la fin, d'une clarté parfaite. F. G.

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

L'Année financière (*septième année*). **Histoire des événements financiers de 1888**, par Louis Reynaud. Un vol. in-18. Paris, 1889. Chevalier-Marescq et Cie.

Encouragé par le succès, M. Louis Reynaud vient d'ajouter un septième chapitre à l'histoire annuelle de nos finances dont il a commencé la publication par l'année 1882. Or, la condition absolue du succès dans une entreprise de cette sorte, c'est que l'auteur soit, pour ainsi dire, absent de son œuvre. Celle-ci doit être une collection très complète de documents exacts, que l'on puisse consulter, sans craindre d'y rencontrer des opinions, des jugements, des prévisions qui n'échapperaient pas au soupçon d'une partialité inspirée par un intérêt de spéculation. Des pièces officielles et des chiffres, le public d'un tel livre n'exige rien de plus. Le rôle de l'auteur consiste à choisir les événements financiers dont le souvenir mérite d'être conservé et à les classer avec méthode. M. Louis Reynaud a adopté une classification tout indiquée en rangeant les matières par ordre d'importance : Finances publiques, chemins de fer, sociétés financières, sociétés de crédit, sociétés hypothécaires, sociétés étrangères, valeurs industrielles, sociétés en débâcle, parmi lesquelles, hélas ! Panama et le Comptoir d'escompte), canaux, Compagnies d'assurances, enfin un dernier chapitre est consacré aux documents divers qui n'ont pu trouver place sous les autres rubriques, comme le rendement des impôts, le commerce extérieur, les Caisses d'épargne, les achats et vente de rentes,

© 2007 Lyon — Editions « Les marionnettes du temps » — http://www.temps-editions.fr

un tableau comparatif des cours, les émissions, les sociétés en faillite, les dividendes distribués, et, finalement, le texte du projet d'impôt sur le revenu. — *L'Année financière* de M. Louis Reynaud sera souvent feuilletée par un public composé des éléments les plus divers et en particulier par nos hommes d'État, députés et sénateurs. Puissent-ils y apprendre par l'étude du passé le secret de nous faire de bonnes finances dans l'avenir, puisque ce secret est en même temps celui d'une bonne politique, s'il faut en croire un mot célèbre. E. C.

Les populations agricoles de la France.

M. H. Baudrillart poursuit, à la librairie Guillaumin, ses études sur les populations agricoles de la France, dont le premier volume, consacré à la Normandie et à la Bretagne, a été si remarqué.

Le Maine, l'Anjou, la Touraine, le Poitou et, revenant au Nord, la Flandre, l'Artois, la Picardie et l'Ile-de-France sont les provinces étudiées dans ce volume. L'ouvrage se continuera, et M. Baudrillart est homme à tenir sa parole; mais il forme déjà un tout complet, comprenant le Nord-Ouest de la France.

Ce n'est pas de son fauteuil, ou de l'intérieur des bibliothèques, mais sur place, voyageant à pied ou en modeste carriole que le savant et consciencieux membre de l'Institut a accompli l'enquête dont l'avaient chargé ses collègues. Consultant les intéressés, faisant causer petits et grands, petits surtout, voyant tout de ses yeux qui savent voir, M. Baudrillart s'est visiblement passionné pour cette passionnante étude du fond véritable de notre pays. Plus on connaît notre France et plus on l'aime. Nulle part on ne saurait rencontrer nature plus aimable, nulle part non plus caractère plus franc. L'ouvrier agricole, vingt millions de Français, a été critiqué, calomnié par des politiciens atteints de fièvre urbaine ou par des romanciers qui parlaient de choses qu'ils ne connaissaient point. M. Baudrillart fait justice, non par des phrases mais par des faits, de ces allégations mensongères, et nous sommes heureux de répéter avec lui que les populations rurales de la France sont de *bonnes populations*.

On suit pas à pas ce livre, géographie morale et économique, avec un intérêt soutenu. Ce qui étonne le plus c'est l'absence de répétitions. On aurait pu croire que la limitation du cadre eut ramené souvent les mêmes tableaux, et il n'en est rien. Chaque province française a si bien sa physionomie propre que de la Bretagne au Maine, du Maine à la Touraine, les aspects de la nature, la physionomie des hommes, l'expression des mœurs, sont variés. Et tout se fond cependant dans cet ensemble harmonieux qui constitue la Patrie.

Nous ne suivrons pas l'auteur dans les détails de son enquête agricole, renvoyant à l'ouvrage lui-même. Il se contente modestement de l'épigraphe « Passé et Présent », semblant vouloir se défendre de prévoir l'avenir. Il ressort cependant de ses observation, d'une façon assez claire et assez philosophique. Trop longtemps les propriétaires du sol se sont désintéressés de leurs terres ; des nécessités financières, plus fortes que la paresse ou les préjugés, les y ramèneront. La grande propriété deviendra de plus en plus une exception et la France sera partagée en petites propriétés et en moyennes. Les petites continueront à fructifier entre les mains du paysan propriétaire. Les moyennes, dont l'étendue variera de 50 à 150 hectares suivant les régions et les cultures, ne seront plus louées à ferme comme aujourd'hui mais cultivées, au grand profit de la fortune et de la moralité publiques, par les propriétaires, soit directement à l'aide d'ouvriers agricoles, soit de préférence par l'excellent système du métayage. De pareils progrès se font sans doute par la force des choses ; mais des livres comme celui-ci sont aussi faits pour y aider.

L'Ouvrier. — *La vie de famille. — L'ouvrier logé chez lui. — Accession à la propriété*, par Ch. Bertheau, docteur en droit, substitut du procureur général à Dijon. Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques (Concours Bordin). Un vol. in-8°. Paris, A. Chevalier-Marescq, 1889.

Le sujet proposé, qui était « l'amélioration des logements d'ouvriers dans ses rapports avec le rétablissement de l'esprit de famille », a été traité par M. Bertheau de la façon la plus remarquable.

Les sociologistes relèvent, à peu près tous, de l'école utilitaire : ils méconnaissent ce que nous appelons la valeur morale de la personne; et les socialistes subordonnent tous, absolument tous, l'individu à la société, se régissant elle-même ou elle-même subordonnée à l'Église : pour eux, qu'ils l'avouent, ou non, la liberté est le mal. M. Bertheau estime, lui, que l'homme est une personne qui a droit au respect et qui a le devoir de se respecter elle-même; il tient, par suite, pour la liberté individuelle, qui n'est pas une fin en soi, mais qui est le moyen pour chacun de tendre à son plus grand perfectionnement moral.

Dans une première partie de son travail, il re-

© 2007 Lyon — Editions « Les marionnettes du temps » — http://editions.arbre-gallimard.fr

cherche et signale les causes de la misère morale et matérielle de la population ouvrière des grandes villes. Il ne nie pas, certes, que la grande industrie, source de tant de bienfaits, n'ait été dommageable en quelque manière, mais l'affaiblissement de l'esprit de famille, mais la disparition de croyances ou d'aspirations un peu relevées et dépassant les besoins de la pure conservation, les désirs légitimes du bien-être, mais l'émigration des paysans dans les cités avec l'encombrement et le mauvais état des logements, mais l'ivrognerie avec le libertinage, ont fait plus que tout le reste pour déterminer l'état de crise où nous nous trouvons, nous et la plupart des autres pays de l'ancien et du nouveau monde. Les conditions du travail et de la production des richesses ont changé en ce siècle, mais la crise est morale, elle n'est pas économique. Pas de problème à résoudre comme celui de la répartition des richesses, et l'intelligence n'a guère à intervenir ; trop d'utopistes généreux et naïfs ont proposé des plans d'organisation qui devaient assurer le bonheur universel ; trop d'ambitieux ont exploité la crédulité des foules, leurs souffrances réelles et leurs passions mauvaises. Le malaise tient, au vrai, au manque de bon vouloir aussi bien de la part de ceux qui possèdent que de celle des déshérités, comme on dit ; il tient aux sentiments d'égoïsme chez les uns, aux sentiments de basse envie chez les autres. Abandonnés, les ouvriers s'abandonnent eux-mêmes ; la charité est grande, elle est trop grande, il faudrait l'appui moral, comme il faudrait le ressort moral à ceux qu'on soutient d'une façon inintelligente, quand on les soutient.

Comment conjurer la crise ? C'est la question que se pose M. Bertheau dans la deuxième partie. Il y répond : l'amélioration des logements d'ouvriers est, notamment au point de vue du rétablissement de l'esprit de famille, la plus efficace des œuvres philanthropiques. Il dit alors les tentatives faites et les résultats obtenus, le rôle joué par les gouvernements, les municipalités, les bureaux de bienfaisance, l'intervention des caisses d'épargne et de quelques sociétés de secours mutuels ; l'initiative prise par nombre de chefs d'établissements industriels, puis par certaines sociétés coopératives de construction ; il rapporte des chiffres, donne plusieurs tableaux. La conclusion, elle est que, « si on regarde à l'amélioration des logements uniquement au point de vue hygiénique, tous les systèmes sont bons, qui tendent à combattre ou à prévenir l'insalubrité et l'encombrement », mais que si on se propose de rendre possible aux ouvriers la possession d'un *home*, la jouissance des joies de la famille, un seul système est alors à préconiser, le système mulhousien.

Les voies et moyens pour l'application de ce système sout édudiés dans la dernière partie. Résumons-la : l'initiative doit appartenir aux associations, aux ouvriers eux-mêmes ; très limité, le rôle de l'État ; il n'a qu'à faciliter le groupement de toutes les bonnes volontés.

Le travail de M. Bertheau est pour les provoquer. Nous le recommandons. F. G

Les Colonies françaises. Notices illustrées publiées sous la direction de M. Louis Henrique, commissaire spécial de l'Exposition coloniale. — Vol. I. *Colonies de l'océan Indien*, comprenant 4 cartes, 120 dessins et 4 fascicules. — Paris, Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît. Prix du volume : 3 fr. 50. — Prix du fascicule, avec carte : 1 fr.

La Maison Quantin vient de mettre en vente le premier volume d'un ouvrage préparé sur l'ordre du sous-secrétaire d'État des Colonies par les soins du Commissariat de l'Exposition coloniale de 1889, et intitulé : *les Colonies françaises*. Cette publication, enrichie de nombreuses gravures inédites et de cartes nouvelles d'une rigoureuse exactitude, nous semble appelée à un grand et légitime succès ; elle comprendra cinq volumes dont le premier est consacré à nos possessions de l'océan Indien, soit . la Réunion, Mayotte, les Comores, Nossi-Bé, Diego-Suarez, Sainte-Marie de Madagascar, Madagascar et l'Inde française.

Ce premier volume contient 4 cartes et 120 dessins et se divise en 4 fascicules ; chaque fascicule, avec sa carte, *se vend séparément*.

C'est une description fidèle et attrayante de nos colonies, la peinture exacte des habitants qui peuplent ces dépendances lointaines de la France, une sorte d'inventaire de nos richesses coloniales.

Le négociant, le voyageur, le colon, y trouveront une source de documents précieux sur le climat, l'alimentation, l'hygiène, le prix des denrées, le taux des salaires, les genres de culture, les produits et objets d'échange, les voies et moyens de transport, le coût des voyages. C'est certainement la première fois que tous ces renseignements se trouvent réunis dans des monographies d'une lecture facile et intéressante.

Coïncidant avec l'Exposition coloniale, si curieuse et si complète de l'esplanade des Invalides, cette publication contribuera certainement au développement de l'esprit colonisateur en France ; à ce titre, elle fait honneur à l'Administration

des colonies qui l'a inspirée, au Commissariat de l'Exposition coloniale qui, sous la direction de M. Louis Henrique, a mené cette œuvre à bonne fin, à l'éditeur qui l'a exécutée avec son goût accoutumé.

Les autres volumes, concernant nos possessions d'Amérique, d'Indo-Chine, de l'océan Pacifique, de l'Afrique continentale, paraîtront très prochainement.

Les Colonies françaises. Notices illustrées, publiées sous la direction de M. Louis Henrique, commissaire spécial de l'Exposition coloniale. — Vol. II. *Colonies de l'Amérique.* — Paris, Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît. — Prix du volume : 3 fr. 50. — Prix du fascicule, avec carte : 1 franc.

Le deuxième volume des *Colonies françaises* vient d'être mis en vente par la Maison Quantin.

Ce volume nous transporte en plein Atlantique et nous fait visiter tour à tour la Martinique, la Guadeloupe, la Guyane française et les îles Saint-Pierre et Miquelon.

Le légitime succès de cet ouvrage, qui fait grand honneur à l'administration des colonies au Commissaire de l'Exposition coloniale, M. Louis Henrique, et à l'éditeur, va chaque jour en grandissant.

Du traitement des aliénés dans les familles, par Ch. Féré, médecin de Bicêtre. Un vol. in-16. Paris, Félix Alcan; 1889. — Prix : 2 fr. 50.

Que le nombre des aliénés par rapport au chiffre de la population ait augmenté en ce siècle, M. Féré ne l'affirme pas; il ne le nie pas non plus; son attention s'est portée sur ce fait incontestable; l'augmentation du nombre des aliénés assistés, et puisque, autre fait que l'on ne conteste pas, leur entretien est devenu une charge excessive pour les contribuables, il tente de faire connaître aux contribuables les moyens, d'ailleurs expérimentés, d'abaisser, dans une notable proportion les dépenses effectuées de ce chef.

L'isolement, qu'il ne faut pas confondre, explique-t-il fort clairement, avec la séquestration, l'isolement, si nécessaire, déclare-t-il, et on peut le croire, à un grand nombre de déments, ne saurait être assuré, il le prouve, dans nos grands établissements publics. Il l'est mal dans les établissements privés. A ne plus parler donc des dépenses occasionnées par le séjour dans les asiles, il serait encore humain de n'y interner que ceux des malades de qui l'état de démence nécessite une surveillance et des soins très spéciaux. Pour les autres malades, comment les isoler? Trois modes d'isolement ont été éprouvés, et M. Féré expose, au triple point de vue médical, financier, administratif, les systèmes belge, écossais, américain.

La colonie de Gheel, qu'on avait dite inimitable, a été imitée. Sur le modèle de la vieille colonie établie depuis des siècles en pays flamand, une colonie s'est fondée, il y a moins de cinq ans, dans cette partie de la Belgique qui ne parle que notre langue. La colonie de Lierneux donne déjà d'excellents résultats, et là, chez ceux qui demandent à recevoir et à soigner de pauvres fous, point de traditions, point de dispositions héritées. Les médecins aliénistes connaissent ces colonies; le public les ignore. De pareilles colonies pourraient être établies dans notre propre pays.

Le système écossais, l'isolement dans les habitions privées, et le système américain, l'isolement dans les familles, présentent des avantages et aussi des inconvénients.

Les inconvénients, il n'est pas tout à fait malaisé d'y parer. A l'administration d'imposer aux médecins l'obligation de visiter souvent les malades, d'exiger de ceux qui obtiennent la faculté de les soigner une connaissance suffisante des soins à donner journellement et dans certains cas particuliers. Dans la dernière partie de son travail M. Féré indique précisément quels malades peuvent profiter du traitement familial, à quelles personnes peut être confiée la tâche, toujours délicate et parfois dangereuse, d'appliquer ce traitement, comment enfin il le faut appliquer.

F. G.

La Politique conservatrice, par M. le Mis de Castellane, ancien membre de l'assemblée législative. Paris, Plon, 1889. Un vol. in-8°.

M. le marquis de Castellane, n'est pas tendre pour le parti conservateur ; et l'ancien maréchal de Castellane ferait certainement la grimace en lisant le livre de son parent. Pour l'auteur, ce parti n'a cessé depuis 1830 de s'émietter, et en s'émiettant il a perdu sa sève. Il ne sait plus ce qu'il veut, encore moins ce qu'il peut. M. le marquis de Castellane pense cependant que cela peut cesser, que cela doit cesser. Le moment, à ses yeux, est venu de donner aux conservateurs la cohésion qui leur manque. La question, telle qu'il la pose, est aujourd'hui de savoir si les radicaux seront les syndics de la République, ce qui perdrait la France; ou si les conservateurs la sauveraient en continuant l'œuvre de 1789, qui, en somme, a été une révolution jusqu'à un certain point conservatrice. « La France de la Ré-

© 2007 Lyon — Editions « les passerelles du temps » — editions.ainay@free.fr

volution, dit-il, appartient aux idées conservatrices. Ces idées, il faut les formuler à nouveau, les expliquer, les réaliser. Le malheur est que l'on discutera toujours sur le caractère de la révolution, et que cette révolution qui, pour les uns, est à la fois un commencement et une fin, n'est pour les autres qu'un commencement.

E. A.

PETITE GAZETTE DU BIBLIOPHILE

Livres de luxe récemment publiés.

La librairie Rouquette préparait depuis une année, sinon davantage, une nouvelle édition du conte ravissant de Vivant-Denon : **Point de Lendemain**, et notre ami Paul Avril s'escrimait de son mieux dans la cuisine de ses quatorze gravures sur cuivre destinées à éclairer la grâce typographique du texte.

Ce petit livre a enfin été mis en vente il y a tantôt un mois, et nous nous étonnerions fort si son tirage à cinq cents exemplaires n'était déjà entièrement souscrit et épuisé. C'est à vrai dire un livre exquis que celui que vient de publier Rouquette. Paul Avril s'est vraiment surpassé comme gentillesse de composition et comme esprit de gravure, car il a su faire de la gravure personnelle, de la gravure cherchée, truquée, mariée à l'aquatinte et à la pointe sèche, de cette gravure qui nous est chère et que nous ne cesserons de préconiser, car c'est la seule qui convienne à la vignette et à l'illustration du livre de ce temps.

Ce joli livre, plaquette de 38 pages, est imprimé par Chamerot, sur vergé de format in-8° raisin, et tiré à trois cents exemplaires sur hollande ordinaire (prix : 30 fr.); le reliquat du tirage formant diverses séries de papiers de luxe trop longues à énumérer. L'illustration de Paul Avril comprend un portrait délicieusement entouré à la façon allégorique, une vignette de titre, deux têtes de chapitre, deux culs-de-lampe et huit sujets gravés placés dans le texte. Il était difficile de faire plus galamment les honneurs de ce livre coquet, qui se trouve ainsi illustré à point avec un art consommé qui charmera évidemment tous les amis des livres, plus difficiles aujourd'hui que naguère. Nous ne pouvons que féliciter M. Rouquette de cette élégante publication qui ne restera pas longtemps dans ses magasins, et nous adressons à Paul Avril des compliments sincères pour sa facture de vignettiste de naissance et son talent travaillé de graveur moderne. Cette réimpression du conte de Vivant-Denon prend la première place dans la suite des éditions successives de cette aventure galante mise en historiette. Aucune autre, à notre connaissance, ne lui peut être comparée.

Le grand succès obtenu par les *Confessions* de Rousseau, avec les eaux-fortes d'Hédouin, publiées par la Librairie des Bibliophiles, appelait nécessairement la publication de **la Nouvelle Héloïse** dans les mêmes conditions, et c'est par des raisons entièrement indépendantes de la volonté de M. Jouaust que ce roman vient seulement aujourd'hui prendre dans sa *Petite Bibliothèque artistique* la place qui lui était réservée depuis longtemps.

« Nous n'avions pas à hésiter, dit l'éditeur dans son avant-propos, sur le choix de l'édition qui devait servir à notre réimpression : la première, celle de 1761, passe à bon droit pour la meilleure; Rousseau lui-même l'a reconnue comme telle en plus d'une circonstance, et dernièrement encore M. Charavay mettait en vente une lettre de lui adressée à son imprimeur et dans laquelle il dit : « Je ne connais qu'une seule édition de *la Nouvelle Héloïse* qui soit supportable, c'est la première. »

La bibliothèque de la Chambre des députés possède un manuscrit de *la Nouvelle Héloïse*, véritable œuvre de calligraphie, fait par Rousseau pour la maréchale de Luxembourg en 1759-60, et dans lequel sont intercalés les dessins orignaux de Gravelot. A la même bibliothèque se trouve aussi un curieux exemplaire, malheureusement incomplet, du tome II de l'édition de 1764, portant des corrections de la main de Rousseau, qui a encore écrit au revers du frontispice de Cochin : « Cette édition est pleine de fautes, et je ne doute point que celui qui a revu cet exemplaire n'en ait laissé beaucoup; c'est pourquoi je voudrais qu'on le conférât avec la première édition, qui est la meilleure. »

Le manuscrit de la maréchale de Luxembourg, antérieur à cette première édition que Rousseau déclare la meilleure, présente avec elle de notables différences, et n'a donc pas un grand carac-

© 2007 Lyon — Éditions « Les marionnettes du temps » — http://editions.arlequin.fr

tère d'autorité. Il n'a pas été négligé : dans les passages du texte de 1761, imprimé avec assez peu de soin, qui ont paru fautifs, on a eu recours à lui, et surtout à l'exemplaire de 1764, corrigé de la main de Rousseau. C'est ainsi un texte aussi exact que possible. »

L'éditeur s'est également conformé, pour le mode de publication, à l'édition originale, en faisant, comme elle, un volume séparé de chacune des six parties.

Il n'a maintenu au bas des pages que les notes figurant dans l'édition originale ; quant à celles qui ont paru dans les éditions suivantes et qui sont, pour la plus grande partie, des traductions des citations en langue étrangère, elles ont été reportées à la fin de chaque partie avec les notes personnelles, très rares, suivies de la mention *Éd.* entre parenthèses.

Quoique l'intention de M. Jouaust fût de donner, pour *la Nouvelle Héloïse,* douze eaux-fortes, ainsi que pour les *Confessions*, il n'a demandé à M. Hédouin que de faire d'abord une composition pour chaque partie. Bien lui en a pris, puisque cette première série de sujets a été terminée lorsque la mort est venue le surprendre. Hédouin a gravé deux planches, et c'est M. Toussaint qui, par la douceur et le charme avec lesquels sa pointe sait caresser le cuivre, a paru digne de continuer l'œuvre du maître regretté.

Quoi qu'il en soit, six planches, même signées par Hédouin, n'auraient pas été, dans un roman aussi considérable que *la Nouvelle Héloïse*, un bien grand régal pour les iconophiles. Aussi l'éditeur avait demandé à M. Lalauze de faire pour chaque partie un en-tête et un cul-de-lampe. Conçues et exécutées dans des données toutes différentes, ses compositions ne gênent pas celles de M. Hédouin et ne souffrent pas de leur voisinage ; aussi cette édition, publiée ainsi en six volumes, contenant chacun une planche hors texte et deux gravures imprimées dans le texte, offre aux amateurs une double interprétation de *la Nouvelle Héloïse* qui en fait une très curieuse et très intéressante publication.

La Nouvelle Héloïse, précédée d'une notice de M. Grand-Carteret, est réimprimée, conformément à l'édition originale, en six volumes. Le premier vient de paraître. Le prix de chaque volume, du format in-16, imprimé sur papier de Hollande, est de 7 fr. 50. Il y a aussi des exemplaires en grand papier et sur papiers Whatman, de Chine et du Japon.

A la même Librairie des Bibliophiles il nous faut signaler parmi la série des *Pièces de Molière* publiées séparément, **Don Garcie de Navarre,** cinquième publication de la série (1 vol., 5 fr. 50). Mentionnons aussi les **Mémoires de Louvet,** publiés dans la *Bibliothèque des Mémoires relatifs à l'Histoire de France.*

Après les *Mémoires d'Agrippa d'Aubigné*, publiés par Ludovic Lalanne, la Librairie des Bibliophiles fait paraître aujourd'hui les *Mémoires de Louvet,* si importants pour l'histoire de la Révolution, si intéressants par leur caractère anecdotique et romanesque, et dont on n'avait eu jusqu'ici que des éditions incomplètes. Le texte définitif de ce charmant ouvrage de l'auteur de *Faublas* a été établi par les soins de M. Aulard, professeur à la Faculté des lettres de Paris, qui l'a rectifié sur plus d'un point de détail, et l'a augmenté d'une partie inédite d'après le manuscrit conservé à la Bibliothèque nationale. Il est peu de lectures plus attrayantes que ces confidences à la fois intimes et politiques du romancier spirituel, de l'amant de Lodoïska, devenu membre de la Convention nationale, proscrit en 1793, et forcé d'errer sous un déguisement au milieu de vicissitudes tour à tour tragiques et risibles.

Les *Mémoires de Louvet* forment deux volumes du format in-16 elzévirien, et sont vendus 6 francs. Il y a aussi des exemplaires sur papier de Hollande, à 12 francs, et sur papier de Chine ou papier Whatman, à 20 francs.

La maison Quantin vient de mettre en vente une splendide publication de luxe d'un goût très moderne ; il s'agit de **Cinq-Mars,** par le comte Alfred de Vigny. Édition illustrée de dix eaux-fortes d'après les compositions de Dawant, et de très nombreux dessins décoratifs d'E. Mas. — 2 vol. grand in-8°, tirage à 1,000 exemplaires numérotés. — Prix : 40 francs ; 50 exemplaires sur japon, prix : 160 francs.

Cinq-Mars est peut-être le meilleur des romans historiques dont soit dotée notre littérature. Alfred de Vigny a su y encadrer le plus beau et le plus terrible portrait du cardinal de Richelieu qui soit, un Richelieu despote, haineux, tyrannique, organisant le meurtre et l'espionnage, pour mieux asseoir sa redoutable puissance. L'histoire de cette conjuration forme le drame le plus passionnant qui ait jamais été mis au point par un maître écrivain ; c'est un chef-d'œuvre sans faiblesse où l'historien psychologue se montre à la hauteur du romancier spiritualiste. De Vigny a su dessiner avec un art précis et affiné les figures de Louis XIII, de De Thou et du gracieux fils du maréchal d'Effiat ; son portrait du

père Joseph est saisissant et inoubliable. L'auteur de *Stello* sait voir de près ses personnages et les faire jouer humainement dans la lumière historique. C'est un réaliste selon l'art et l'histoire. Ce beau livre, qui est demeuré fixé dans la mémoire de tous les lettrés, vient pour la première fois d'être imprimé en une édition digne de l'œuvre et illustré avec un luxe et un goût indiscutable en deux volumes in-8°. Les couvertures, tout à fait nouvelles et très originales, sont ornées chacune d'un médaillon : l'un bleuté, l'autre en bistre.

C'est à M. Dawant, le peintre des *Émigrants* et des *Enfants de chœur*, que la maison Quantin a confié la tâche de cette grande illustration moitié histoire, moitié fantaisie, et le jeune maître s'est tiré à son honneur des dix grandes compositions qu'il a pu concevoir d'après l'évocation magnifique d'Alfred de Vigny. Il a choisi les sujets capitaux du livre et en a rendu le dramatique avec un talent véritable de metteur en scène et d'exécutant. Ses dix tableaux s'encadrent superbement dans cette édition qu'il était si malaisé de décorer avec une imposante perfection.

C'est M. E. Gaujean qui a gravé ces dix compositions, et l'on ne peut trop admirer, cette interprétation d'aqua-fortiste ; c'est le fin du fin, la légèreté de la pointe sèche s'y allie avec la précision et la vigueur du burin. C'est plaisir que de détailler ces dix planches vibrantes d'exécution. Chaque chapitre est en outre ingénieusement décoré d'une tête de page, d'une lettre ornée et d'un cul-de-lampe par Émile Mas, d'après des dessins de Sébastien Leclère.

Ces deux beaux volumes vont faire sensation dans le monde des bibliophiles, et nous pensons, étant donné le petit tirage, qu'ils deviendront avant peu des raretés bibliographiques que les délicats seront fiers de posséder.

Les éditeurs Émile Testard et Cie viennent de publier, dans leur superbe édition des *Œuvres complètes de Molière*, illustrées par Jacques Leman, la quinzième pièce : **l'Amour médecin.**

L'importante illustration de *l'Amour médecin* comprend plus de vingt jolies vignettes imprimées en taille-douce daus le texte et une grande planche hors texte gravée à l'eau-forte par Géry-Bichard.

Il serait superflu de vanter aujourd'hui le talent si personnel et si consciencieux de M. Jacques Leman. Toutes ses compositions de texte : lettres ornées, en-têtes, culs-de-lampe, sont remarquables par l'ingéniosité de l'arrangement, la pureté du dessin et le charme de la couleur. Il serait difficile, pour ne pas dire impossible, de se montrer à la fois plus spirituel et plus érudit. Le *grand titre* notamment de cette pièce, avec son merveilleux encadrement, est un chef-d'œuvre.

Il faut citer aussi les dessins si délicats de la *Liste des Personnages* et du *Prologue*, et surtout la grande composition hors texte si bien rendue par Géry-Bichard, qui se place désormais au premier rang de nos aqua-fortistes français.

Signalons en terminant l'intéressante préface de M. Anatole de Montaiglon, qui vient encore ajouter à l'attrait de cette magnifique réimpression de *l'Amour médecin.*

Les éditeurs Émile Testard et Cie publieront dans deux mois la seizième pièce : **le Misanthrope.**

L'ouverture de l'Exposition a donné lieu, comme il fallait s'y attendre, à quantité de publications fort intéressantes. Parmi celles-ci, nous n'en savons pas de meilleure et de plus attachante que celle qui vient d'être mise en vente par M. Ernest Maindron, attaché au secrétariat de l'Institut et chef du service du catalogue de l'Exposition.

Le Champ de Mars, 1751-1889 (L. Baschet, éditeur, 12, rue de l'Abbaye), retrace tous les événements qui ont eu lieu au champ de Mars depuis sa création jusqu'à nos jours. Les documents historiques que M. Ernest Maindron a recueillis à cette occasion sont éclairés par un nombre considérable de reproductions d'estampes. Les revues sous Louis XV et Louis XVI, les expériences aérostatiques et les ascensions célèbres, les fêtes de la Révolution, celles du premier et du second empire, la fête de la Concorde et les ateliers nationaux en 1848, les expositions, les courses de chevaux y sont relatées.



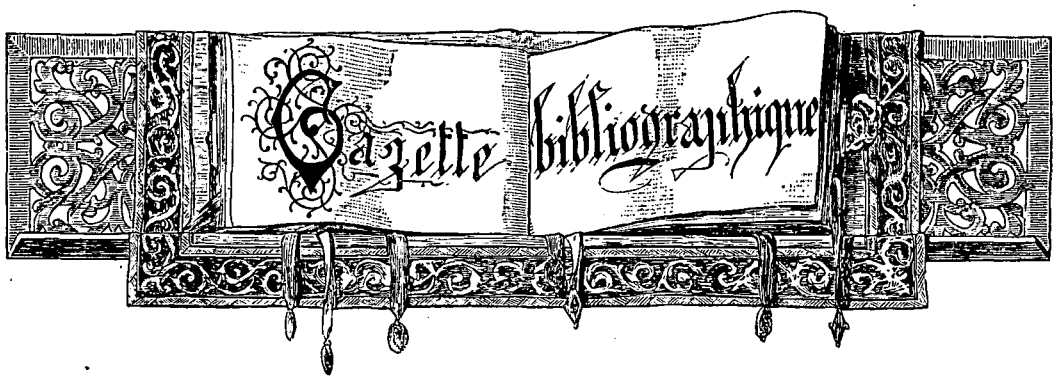

Sommaire. — Chronique bibliographique. — Bulletin des Bibliothèques : *Ventes. — Bibliographies. — Catalogues.* — Publications nouvelles (*Bibliographie du mois. — Ouvrages signalés de l'étranger. — Publications annoncées ou en préparation, tant en France qu'en Europe*). — Nouvelles littéraires diverses : *Miscellanées.* — A travers Journaux et Périodiques. — Nécrologie *des hommes de lettres et de science récemment décédés.*

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Sommaire. — Les bibliothèques de Marie Stuart. — Nouvelles études sur de vieux sujets. — La chronique de Geoffrey le Baker. — Le reste des Plaisirs de la vie, d'après sir John Lubbock. — Un chapitre du Folk-Lore italien.

Nous annoncions, dans notre dernier numéro, le travail de reconstitution auquel s'est livré Mr. Julian Sharman sur la bibliothèque de Marie Stuart en Écosse[1]. L'intérêt qui s'attache à la figure, si attrayante et si inquiétante dans sa complexité, de la victime d'Élizabeth, double ici celui que tous nos lecteurs portent aux livres et à leur histoire. Nous avons donc plus d'un motif pour faire connaître en détail l'ouvrage que nous ne pouvions que signaler succinctement naguère.

Mr. Julian Sharman a pris pour épigraphe cette phrase des *Curiosités de la Littérature* de Disraeli, le père de lord Beaconsfield : « Il y a peu de choses par quoi l'on puisse si bien remonter l'histoire de l'esprit humain que par un catalogue méthodique de livres. Chaque livre, quel que soit son caractère, peut être considéré comme une nouvelle expérience faite par l'entendement humain. » Son ouvrage est vraiment l'illustration de cette vérité.

Après nous avoir avertis, par un scrupule presque excessif, que la découverte du catalogue des livres de Marie Stuart ne lui appartient pas, puisqu'une partie en avait été publiée par l'archéologue Thomas Thomson dans les *Miscellanies* du Maitland Club en 1834, et que Joseph Robertson l'avait donné tout entier dans ses *Inventaires de la Royne Descosse*, imprimés pour le Bannatyne Club en 1863, Mr. Julian Sharman établit par de solides arguments que le noyau de la collection avait été apporté de France par Marie, et que plusieurs de ces volumes provenaient de la succession de son royal époux, François II, les reliures en étant frappées aux armes de la reine et du roi.

Avant l'arrivée de Marie, il n'y a point trace d'une bibliothèque royale en Écosse. Notre bibliographe en est quelque peu mortifié. « A une époque, dit-il, où les fondements des plus grandes collections du continent étaient depuis longtemps posés, où les bibliothèques de Laurent de Médicis, du duc d'Urbin, et les magnifiques collections de Matthias Corvin, roi de Hongrie, avaient fait de l'accumulation des livres un sujet d'émulation entre les princes, nulle trace de ce mouvement n'apparaît chez les Écossais, malgré leur alliance avec une nation qui, en bibliophilie, tenait alors le premier rang. » — Cet *alors* est plus suggestif que flatteur, et Mr. Sharman devrait bien, soit dit en passant, nous faire savoir quel rang cette nation occupe, d'après lui, maintenant.

Cette première bibliothèque écossaise, venue de France avec Marie Stuart, se trouvait divisée en deux portions, l'une dans le palais de Holy-

1. *The Library of Mary Queen of Scots*, by Julian Sharman. With an Historical Introduction and a rare Portrait of the Queen. London, Elliot Stock, 1889; 1 vol. in-4°, 180 p. Prix : 19 francs.

rood, et l'autre, la plus importante par la nature et la variété des ouvrages, dans le château d'Édimbourg. Il est probable que, lorsque Marie vint résider au château, en 1566, elle y fit transporter les meubles et objets auxquels elle tenait le plus. La précaution n'était pas inutile, car, tandis que, sur l'ordre et avec la participation du régent Murray, les livres du palais étaient enlevés dès novembre 1569, ceux du château restaient en place, ignorés ou respectés, si bien que le régent Morton les livrait intacts au jeune roi Jacques en mars 1578.

De là deux inventaires, dressés aux deux époques que nous venons d'indiquer. Le premier, dont l'original est conservé aux Archives d'Édimbourg (*Register House*), forme la seconde portion du catalogue dans le livre de Mr. Sharman. Il se termine par la mention de six livres de messe que Murray saisit et livra immédiatement aux flammes, de ses propres mains. Le second, qu'en raison de son intérêt l'éditeur a étudié tout d'abord, se conserve aussi à la *Register House,* et a été rédigé à l'avènement de Jacques V.

Que sont devenus tous ces livres de la reine d'Écosse, qui seraient si précieux aujourd'hui? C'est à peine si l'on en connaît trois ou quatre, dispersés dans les grandes bibliothèques de l'Europe. Le plus célèbre est un exemplaire de la *Confessione della Fede Christiana*, de Théodore de Bèze (1560), qui fut donné par Marie à Sir James Melville, son ambassadeur auprès de la cour d'Angleterre, et qui, par conséquent, ne figure pas dans les catalogues imprimés ici. Ce livre, qui porte l'autographe de Melville, et sur ses plats, le nom MARIA R. SCOTORŪ frappé en or, a été, il y a quelques années, adjugé en vente publique au prix de 145 livres sterling, plus de 3,625 fr. Il fait aujourd'hui partie de la collection où Mr. Guild, de Glasgow, s'efforce de réunir tous les documents et morceaux littéraires relatifs à Marie Stuart. Le British Museum s'enorgueillit de posséder les *Actis and Constitutionis* (Edinburgh, 1566), dont la reliure est une merveille. Mr. Sharman penche à croire que l'exemplaire de la *Cosmography* de Sebastian Munster (1556), conservé à la bibliothèque de Caen dans une reliure aux armes de Diane de Poitiers, est le même que celui qui figure à l'inventaire du château d'Édimbourg; mais on ne peut voir là qu'une ingénieuse supposition. La Bibliothèque impériale de Pétersbourg possède un livre de prières en français et en latin, du XVe siècle, écrit sur vélin, avec arabesques et miniatures. Il porte la mention « ce livre est à moy, Marie, 1554 », et contient des vers composés par elle durant sa captivité. Ce manuscrit est porté non pas dans nos catalogues, mais dans l'inventaire des effets de la reine dressé à Chartley en 1586, lorsqu'elle quitta cette prison pour le château de Fotheringay, sa douzième et dernière étape vers l'échafaud. Ajoutons à ces quelques volumes la *Cronique de Savoye* (Lyon, G. Paradin, 1552) qui faisait partie naguère de la collection J. T. Gibson Craig, fut achetée par le grand libraire Quaritch, et dont Mr. Sharman a désormais perdu la trace (voir : Gibson Craig's *Facsimiles of old Book-bin ding*, 1882), et un manuscrit, *Officia Liturgica,* de la bibliothèque d'Ashburnham Place, et l'on aura énuméré tout ce qui reste d'authentique des livres de Marie Stuart.

Non seulement la bibliothèque de Marie fut la première qui ait été fondée par un souverain écossais, mais il n'y avait, avant elle, nulle part en Écosse, de bibliothèque digne de ce nom. On pourrait croire que les Universités possédaient des collections de livres ayant une valeur scientifique. La vérité est que l'Université d'Édimbourg ne possédait rien ou à peu près, et que celle de St Andrew's n'avait que de pesants traités d'une théologie surannée. Aussi était-ce un véritable bienfait que la reine méditait en faveur de St Andrew's en lui léguant, par un testament que les événements annulèrent, ses livres grecs et latins. Les bibliophiles du monde entier peuvent regretter qu'il n'ait pas eu d'effet, car bien des livres précieux par eux-mêmes et par les souvenirs qui y seraient restés attachés, auraient, sans doute, échappé à la destruction.

La tâche que Mr. Julian Sharman s'est imposée n'est pas simplement d'éditer, avec une élucidation historique, les catalogues manuscrits conservés à la Register House. Il s'est efforcé d'identifier les ouvrages brièvement et grossièrement inventoriés par le scribe écossais, et d'en donner, chaque fois qu'il était possible, le signalement bibliographique. Il s'est acquitté de ce travail, souvent délicat, à son crédit. La reine possédait des chroniques, des romans de chevalerie, le Plutarque, l'Hippocrate, le Boëce, etc. en français, des livres italiens, et surtout de nombreux volumes, vers ou prose, de ses amis de la Pléiade, sans en exclure celui que la Pléiade éclipsa, Clément Marot. Pour tous ceux-là, et d'autres encore, parmi lesquels on peut ranger les classiques grecs et latins, l'identification ne présentait que des difficultés possibles à surmonter; aussi Mr. Sharman les surmonte-t-il presque toujours, et, s'il ne peut atteindre la certitude, il avoue ses hypothèses nettement.

Chemin faisant, il redresse des erreurs ou pro-

© 2007 Lyon – Éditions « Les personnalités du temps » – http://elt.enssib.fr

pose des problèmes, comme lorsqu'il met en doute une assertion de l'évêque Montagu (Préface des œuvres de Jacques Ier, 1616), reproduite par Sanderson en 1656 (p. 36), ou lorsqu'il se demande si l'on a jamais songé à faire le relevé des différentes adresses qu'Antoine Vérard prodigue, avec une si amusante fantaisie, à la fin de ses livres (p. 43).

A propos des *Erreurs amoureuses* de Pontus de Tyard, Mr. Sharman nous dit que ce poète semble avoir employé le premier une forme poétique « appelée *sizain*, strophe de quatre vers, contenant six rimes sur le même mot. » *Quandoque bonus dormitat Homerus.* Mr. Sharman, qui n'est pas Homère, nous pardonnera si nous le soupçonnons d'avoir écrit cette phrase bizarre en sommeillant.

Nous n'avons point goût, d'ailleurs, à cette besogne de *fault-finding*. Au lieu de chercher la petite bête, il sera plus utile de donner ici la liste des ouvrages que Mr. Sharman, malgré sa grande érudition bibliographique, n'a pu reconnaître sous les titres dont le rédacteur écossais les affubla. Nous laissons de côté, bien entendu, les manuscrits, ainsi que les recueils de pièces détachées et autres miscellanées, à propos desquels tout est supposable et rien n'est certain. Voici les mentions des catalogues originaux, qui pourront exercer la sagacité des lecteurs.

The Buik of Hunting.

Mr. Sharman penche à croire qu'il s'agit du livre sur la chasse dû à dame Juliana Berners et imprimé à St Albans en 1486.

The Explanatioun of the Charter of Calice. *Calice* est probablement une forme corrompue de Calais.

Cronicle of the Empriouris and Kingis of Austrice. L'éditeur y voit un livre de Nicolaus Schradin : « *Cronigk diss Kiergs, gegen dem allerdurchlüchtigisten hern Romschen Konig, als ertzhertz ogen zu Osterich* (Sursee, 1500). Ce serait le seul livre en langue allemande de la collection.

The Triumphe of Pallas.

Ane Answer to the Objectioun of the Protestantis be Regier Brontanis.

Ane Turk Buik of Paintrie.

Ane Epistle to the Quene written in Frenche be Diodet Sarell.

The Institutioun of Lentren.

Mr. Sharpman y voit l'*Italicæ Grammatices Institutio* de Scipio Lentulus (Genève, 1568).

The Manuel of Morall Vertewis.

Remonstrance of the Catholick nobilitie to the King.

The Buik of Africt and the Negotiatiounis. Peut-être le livre attribué à Hirtius, *De Bello Africano*, qui s'ajoute aux *Commentaires* de César.

The Institutioun of Patience.

Probablement les *Institutiones* de Pacianus (Paris, 1538).

Ce volume, parfaitement imprimé (nous y relevons pourtant une faute d'impression à la première ligne de la page VI : *Royue*, pour *Royne*) sur beau papier à grandes marges, dans un élégant cartonnage entoilé, est orné d'un portrait peu connu qui sera apprécié des iconographes, et fait grand honneur au savant bibliographe qui l'a composé aussi bien qu'au libraire intelligent et artiste qui l'édite.

***

Nous retrouvons Marie Stuart et le Château de Fotheringay dans un autre livre également sorti de la maison Elliot Stock et portant la marque d'élégance particulière à cette maison[1]. Nous n'en parlerons cependant qu'en passant; ce volume devant être à bref délai complété par un autre, il sera préférable d'examiner les deux à la fois. Qu'il nous suffise de dire que cette publication luxueuse n'est tirée qu'à 250 exemplaires, et coûtera aux souscripteurs 3 livres 13 shillings 6 pence, soit 90 fr. environ. Les sujets, traités d'une main à la fois érudite et légère, sont, pour ce premier volume : les Outils de la guerre; la Bonne Reine Berthe; Bède le Vénérable; saint Hilderferth; l'archevêque Becket; le Pèlerin et la Châsse (suite du précédent article); Mary Stuart; le Château de Fotheringay; l'Histoire de l'Armada, 1588; le Brasseur et sa Bière; Vieilles Pipes et vieux Fumeurs; Quelques anciennes Dédicaces d'églises; les Bancs d'église de l'ancien temps; Cuivres et bronzes gravés; les Guildes religieuses; le Prieuré de Dartford, Kent; les Châteaux normands.

On voit déjà que l'auteur ne manque pas, suivant l'heureuse expression anglaise, de *versatility*.

***

L'étude des antiquités du moyen âge sous toutes leurs formes, malgré l'ardeur que, depuis le commencement du siècle, on y apporte de toutes parts, est loin d'être épuisée, et, si les redites y sont trop fréquentes, ce n'est pas faute d'éléments inexplorés ou inconnus. C'est ainsi que, bien que le docteur Giles eût donné, dès 1847,

1. *New Studies in Old Subjects*, by J. A. Sparvel-Baily. London, Elliot Stock, 1889; 1 vol. pet. in-8°; 234 p.

dans les publications de la *Caxton Society*, une édition de la Chronique latine de Geoffrey le Baker, de Swinbrook (village du comté d'Oxford), le véritable texte du vieux chroniqueur n'en était pas moins imparfaitement connu, le docteur Giles n'ayant pas eu recours aux deux manuscrits originaux conservés au British Museum, et s'étant contenté d'une copie fautive. Mr. Edward Maunde Thompson, bibliothécaire principal du grand dépôt de livres anglais, a donc rendu un service à la science historique en imprimant cette chronique à nouveau[1]. Il a fait mieux : sans compter le *Chroniculum*, autre œuvre de le Baker qui n'a pas autrement d'importance, n'étant qu'une sèche énumération d'événements arbitrairement enregistrés depuis la création du monde jusqu'en 1336-37, il a enrichi la Chronique proprement dite de plus de cent trente pages de « Notes et Illustrations » où s'entassent des trésors d'érudition. Deux cartes, l'une donnant la marche d'Édouard III dans son invasion du 12 juillet au 4 septembre 1346, l'autre celle du Prince-Noir en Languedoc du 5 octobre au 2 décembre 1355, et un plan de la bataille de Poitiers, ajoutent au commentaire la clarté de la démonstration graphique. Le volume est terminé par un Index comme on ne dédaigne pas d'en faire en Angleterre, pour la plus grande commodité des travailleurs.

La Chronique de le Baker a été souvent mise à contribution par l'historien John Stow, qui en a traduit plus ou moins fidèlement de longs passages dans ses *Annales* (édition de 1605). Mr. Maunde Thompson a pris soin de transcrire les plus importants de ces passages dans ses notes.

Les points sur lesquels le vieux chroniqueur des règnes d'Édouard II et d'Édouard III peut être consulté avec le plus de fruit sont : la bataille de Bannockburn; l'invasion de la reine Isabelle, ses intrigues, le renversement et le meurtre d'Édouard II; la chute de Mortimer; la bataille de Halidon Hill; la bataille de Sluys; la marche d'Édouard III à travers le nord de la France et la bataille de Crécy; la bataille de Neville's Cross; le siège et la prise de Calais; la Peste noire; la fondation de l'ordre de la Jarretière; le combat naval contre les Espagnols à la hauteur de Winchelsea; le duel de Thomas de la Marche; la prise du château de Guines; la bataille de Mauron; le combat singulier entre le duc de Lancester et Otho de Brunswick; la marche, plus détaillée que partout ailleurs, du Prince-Noir de Bordeaux à Narbonne et son retour, et enfin la bataille de Poitiers, qui est décrite avec une précision tout à fait remarquable.

Notre histoire nationale n'est donc pas moins intéressée que celle de nos voisins à cette publication. On ne s'étonnera pas de la partialité de l'auteur, qui appelle Philippe de Valois *tirannicus Francorum* et n'accorde nulle part le titre de roi à Jean le Bon. Rien de plus naturel de la part d'un chroniqueur anglais. Les sources d'information n'en sont pas moins sûres et ses renseignements n'en ont pas moins de valeur.

On a longtemps cru que la Chronique de *le Baker* n'était, en partie du moins, que la traduction latine d'un ouvrage écrit en français par sir Thomas de la More, dont il existe de nombreuses copies du XVIe siècle sous ce titre : *Vita et Mors Edwardi secundi*, Gallice conscripta a generosissimo milite, Thomas de la Moore, » et dont on a deux éditions, l'une donnée par Camden en 1603, et l'autre par William Stubbs dans les *Chronicles of the Reigns of Edward I and Edward II* (*Rolls Series*). Mr. Thompson a de bonnes raisons de croire que Thomas de la Moore ou de la More, qui fut le protecteur de Geoffrey le Baker, a simplement fourni au chroniqueur une relation de la mort d'Édouard II, dont il avait été témoin, et que le *Vita et Mors Edwardi secundi* connu sous son nom est, au contraire, traduit et abrégé du texte original de le Baker.

Typographiquement, ce volume est fort beau et d'une parfaite exécution.

***

D'un intérêt plus moderne et plus général est la seconde partie des essais que sir John Lubbock a réunis sous le titre de *The Pleasures of life* « Les Plaisirs de la vie »[1]. Nous avons annoncé, lors de son apparition, le premier volume, faisant ressortir tout ce que ces pages alertes et familières contiennent de spirituel bon sens et d'enseignement d'autant plus salutaire qu'il est sans prétention.

Dans une courte préface, l'auteur se défend contre deux reproches : l'excès d'optimisme et l'abus des citations. Il admet volontiers ce der-

1. *Chronicon Galfridi le Baker de Swynebroke*, edited with Notes, by Edward Maunde Thompson, Hon. LL. D. St Andrews; Hon. D. C. L. Durham; F. S. A. Principal Librarian of the British Museum. Oxford, at the Clarendon Press, 1889; 1 vol. in-4°, XVII-340 p. Prix : 22 fr. 50.

The Pleasures of life. Part II. By Sir John Lubbock, Bart., M. P., F. R. S., LL. D., Vice-Chairman of the London County Council, Principal of the London Working-Men's College, and President of the London Chamber of Commerce. London, Macmillan and C°, 1889; 1 vol. petit in-8°, VIII-280 p. Prix : 4 fr. 35.

nier, mais il le tourne en compliment. Il n'a, en effet, voulu que procurer aux autres le plaisir et les consolations qu'il avait rencontrés lui-même dans la lecture des penseurs et des poètes qu'il aime à citer. Son but est atteint autant qu'il peut l'être; les quatorze éditions du premier volume et les trois que le second a déjà eues, du mois d'avril au mois de juin de cette année, en sont une preuve sans réplique.

Quant à son optimisme, qui vient, au dire des critiques, de ce que sa vie a été une suite exceptionnelle de bonnes chances et de succès, Sir John Lubbock fait très judicieusement remarquer que, s'il a été très heureux, il est tout naturel qu'il se plaise à parler du bonheur, et que d'ailleurs il a reçu, comme tout le monde, sa part d'épreuves et de chagrins.

Pour nous, une figure souriante est préférable au rictus de l'ironie et au regard farouche du désespoir. Si les pessimistes voulaient nous faire une grâce, après avoir bien détaillé toutes les affres de l'existence, ce serait de s'en retirer. Cela vaudrait mieux que de s'évertuer plus longtemps à empoisonner les joies de ceux qui, sentant le bien de vivre, croient naïvement que la vie est un bien. Nous avons horreur de ces tristes sires qui, parce qu'ils sont dégoûtés d'eux-mêmes, veulent nous empêcher de penser et de dire avec le poëte :

Oui, la Terre est joyeuse, et douce et maternelle;
Oui, je suis son enfant, j'ai foi, j'espère en elle;
Je veux dans son giron trouver mon paradis.

Voici les sujets traités par Sir John Lubbock dans ce bon et sain volume, auquel s'appliquent tous les éloges que nous avons donnés à son aîné: l'ambition; la richesse; la santé; l'amour; l'art; la poésie; la musique; les beautés de la nature; les épreuves de la vie; le travail et le repos; la religion; l'espoir dans le progrès; la destinée de l'homme.

En achevant la lecture de ces pages attrayantes, on arrive forcément à la conclusion que celui-là qui a su goûter et apprécier noblement, pleinement, selon ses besoins et ses facultés, sans jalousie et sans haine, les plaisirs de la vie, est le seul qui sache, quand l'heure est venue, la quitter sans amertume et sans effroi.

***

Pour être simples et modestes, les joies que les paysans trouvent dans l'existence, si dure et si laborieuse qu'ils la mènent, n'en sont pas moins vives et profondes. Vivre, c'est encore ce qu'on a trouvé de mieux ici-bas, tel est leur sentiment. Il ne faut pas demeurer longtemps au milieu d'eux pour en être assuré, et, à défaut d'expérience personnelle, il suffit de lire les ouvrages où des observateurs à l'esprit ouvert et sympathique ont consigné leurs observations. Tel est le livre que Mme Caterina Pigorini-Beri vient de publier chez l'éditeur Lapi, de Città di Castello [1].

Elle y expose, sous une forme anecdotique, vivante, et, toutes les fois qu'elle le peut, dans le langage même de ceux qu'elle peint, les coutumes, les légendes, les superstitions, tout ce que les Anglais comprennent dans le terme si heureusement trouvé par l'ancien directeur de *Notes and Queries*, Mr. Thom, le *Folk-Lore,* des paysans des Marches romaines.

Les noces; la religion et la médecine — réunies ici dans le même chapitre comme elles le sont dans les esprits de tous les primitifs; — les proverbes et les locutions proverbiales; les contes, satires, devinailles et chants populaires; la *scampanata,* charivari mystérieux et nocturne dont sont assaillis les veufs ou veuves qui reconvolent; la métive; les vendanges; la veille de Noël; les cérémonies de la mort et de la naissance, sont passés en revue par Mme Pigorini-Beri avec une abondance de détails et une vivacité de style qui font de la lecture de son livre la plus instructive des récréations ou le plus récréatif des enseignements.

Un dernier chapitre donné en appendice, sous le titre *I tatuagi sacri e profani della Santa Casa di Loreto,* traite des tatouages dont les populations des Marches ont l'habitude de se marquer certaines parties du corps en l'honneur de Notre-Dame de Lorette, ou dans quelque autre but de superstition. Ces signes ont été recueillis avec soin par l'auteur et fidèlement reproduits, dans leur grossièreté naïve, en douze planches qui ne contiennent pas moins de cent trois figures, y compris celle de l'instrument à l'aide duquel ces tatouages s'exécutent.

Ajouter un index à cet intéressant et utile travail, serait une vraie bonne œuvre. Quand on n'épargne rien pour faire une belle lanterne, comment se fait-il qu'on oublie de l'éclairer?

B.-H. GAUSSERON.

1. Caterina Pigorini-Beri. *Costumi e Superstizioni dell'Appennino Marchigiano.* Città di Castello, S. Lapi, 1889; 1 vol. in-8°, XVI-304 p. et XII planches. Prix: 3 fr. 50.

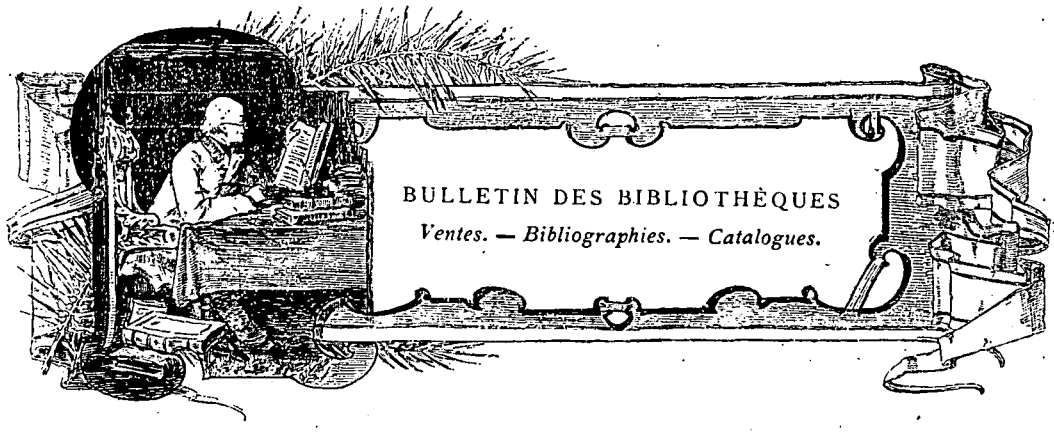

FRANCE

La Bibliothèque nationale. — D'après un rapport que vient de publier l'administrateur général de la Bibliothèque nationale, cet établissement possède aujourd'hui, avec les dernières acquisitions inscrites au répertoire, 2,078,000 volumes, tandis que le *British Museum* dépasse à peine le million. Les autres bibliothèques les plus importantes sont celles de Munich, qui a environ 800,000 volumes; de Berlin, qui en a 700,000; de Dresde, 500,000, et de Vienne, 300,000. La bibliothèque du Vatican n'a que 30,000 volumes, mais elle possède en outre 25,000 manuscrits d'un intérêt considérable.

Il faut désormais ajouter aux richesses de notre grande Bibliothèque les derniers manuscrits de V. Hugo qui, suivant le vœu du poète, viennent d'y être déposés par ses exécuteurs testamentaires.

— En attendant l'achèvement du catalogue général, dont la rédaction avance lentement, l'administration fait établir, pour faciliter les recherches, un catalogue de tous les ouvrages bibliographiques, avec un classement méthodique par ordre de matières pour les bibliographies spéciales.

La Bibliographie à l'Académie de médecine. — Dans la séance du 24 septembre, à propos de la découverte faite par le Dr Pagel, de la Bibliothèque royale de Berlin, du manuscrit en latin d'un ouvrage sur l'anatomie écrit en 1304, par Henri de Mondeville, chirurgien de Philippe le Bel, M. Corlieu a fait l'histoire de divers manuscrits d'Henri de Mondeville que possède la Bibliothèque nationale de Paris.

Catalogue des manuscrits de Grenoble.— L'un des derniers volumes parus du *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France* est le tome VII de la série départementale (Paris, librairie Plon. 1889, in-8° de LX et 803 p.). Ce volume, consacré à la bibliothèque de Grenoble, mérite d'être particulièrement signalé, aussi bien pour l'intérêt des 2,089 manuscrits dont il contient la notice que pour le soin avec lequel il a été composé. L'histoire de la collection a été très complètement et très exactement retracée dans l'introduction par M. Paul Fournier, à qui nous devons, en outre, la notice des manuscrits antérieurs au milieu du XVIe siècle. Les autres notices ont été rédigées par M. Maignien, conservateur de la bibliothèque, et par M. Prudhomme, archiviste du département de l'Isère.

Les Manuscrits de Fabri de Peiresc. — On lit dans le *Bulletin des bibliophiles :* M. Henri Omont, en tête de sa notice sur *les Manuscrits et les Livres annotés de Fabri de Peiresc* (Toulouse, Edouard Privat, gr. in-8°, 27 p.). rappelle que la bibliothèque de l'illustre conseiller au parlement de Provence comptait plus de 5,000 volumes, parmi lesquels devaient se trouver environ 200 manuscrits. Le plus grand nombre de ces manuscrits fut acheté par Gabriel Naudé pour Mazarin, et entra, en 1668, dans la bibliothèque du roi avec les autres manuscrits du cardinal. Le savant paléographe nous donne, dans sa brochure : 1° la liste des manuscrits de Peiresc, au nombre de 152; la liste des livres imprimés annotés de la main de l'éminent bibliophile, au nombre de 44, et, à l'appendice, deux notes de la main de ce dernier tirées, l'une, des papiers de Libri, « que M. Delisle vient de faire si heureusement rentrer en France », l'autre, du registre II de la collection des papiers de Peiresc, conservés en la bibliothèque de Carpentras, notes qui ajoutent de remarquables témoignages « aux témoignages déjà connus » de sa libéralité. L'excellent travail de M. Omont sera utilement rapproché, par les travailleurs, de la mémorable no-

tice de M. Delisle sur *Un grand Amateur français du* XVIIe *siècle.*

La Bibliothèque de la grande Chartreuse. — M. Paul Fournier a récemment publié, en une brochure à part (Grenoble, 82 p.), une *Notice sur la Bibliothèque de la grande Chartreuse au moyen âge, suivie d'un Catalogue de cette Bibliothèque au* XVe *siècle,* qui avait primitivement paru dans le *Bulletin de l'Académie delphinale.*

ÉTRANGER

Allemagne. — *Musée Bismarck.* — Les journaux allemands annoncent la création d'un musée Bismarck, dont l'inauguration aurait lieu le 1er avril prochain. A cette date le chancelier entrera dans sa soixante-seizième année. Ce musée contiendra une bibliothèque et une iconographie complète de tout ce qui a paru sur le chancelier, ainsi qu'une collection d'objets industriels auxquels on a attaché le nom de Bismarck.

Un répertoire biographique des libraires d'Allemagne. — Sous ce titre : *Biographisches Lexikon des Deutschen Buchhandels der Gegenwart,* MM. Karl Fr. Pfau et Hugo Rösch ont entrepris un dictionnaire où seront enregistrées toutes les maisons de librairies d'Allemagne, d'Autriche et de Suisse, avec leur historique, la biographie de leurs propriétaires, patrons ou associés, l'indication des principaux ouvrages publiés par elles, et des détails sur les auteurs importants dont elles ont édité des œuvres. L'époque contemporaine sera traitée le plus complètement possible; mais une part sera faite au passé ainsi qu'aux pays de langue étrangère. La première livraison que l'éditeur, M. Friedrich Pfau, vient de nous envoyer ne laisse aucun doute sur la manière satisfaisante dont ce programme sera rempli. Les auteurs se sont entourés de tous les matériaux utiles et puisent directement aux sources originales. Nous ne ferons qu'une légère réserve : les portraits dont on a eu l'heureuse idée d'enrichir les articles biographiques, ne sont pas toujours d'une parfaite netteté d'exécution. Les progrès des arts graphiques permettent de montrer aujourd'hui, à cet égard, une exigence qu'on n'aurait pas eue il y a vingt ans pour une publication à bon marché comme celle-ci. La livraison ne coûte en effet que 50 pfennig, et comme l'ouvrage comprendra de douze à quinze livraisons, le prix n'en sera que de 6 à 7 marks et demi, soit de 9 fr. 30 à 11 fr. 20.

Échos de la vente Carlo Morbio, à Leipzig. — La Bibliothèque publique de Berlin a acquis à cette vente deux manuscrits importants : l'un contient le commentaire *Super Matheum,* de Remigius, et date du Xe ou du XIe siècle. On ne connaissait qu'une copie de cet ouvrage, écrite au XVIe siècle, et encore cette copie est-elle aujourd'hui perdue. L'autre se compose des commentaires d'Eustathe et d'autres commentaires sur l'*Éthique* d'Aristote. Il date du XVe siècle. L'Académie de Berlin, qui prépare une édition des commentaires d'Aristote, y trouvera des éléments inattendus pour son travail.

A la même vente, l'Université de Halle a acheté 400 manuscrits sur parchemin, quelques-uns remontant au Xe siècle, qui intéressent l'histoire de l'Allemagne et de l'Autriche.

Enfin la Bibliothèque des Juristes, de Leipzig, s'est fait adjuger plusieurs manuscrits italiens d'un intérêt spécial pour l'histoire du droit en Allemagne.

En Italie, la Bibliothèque Braidense, de Milan, a acquis 106 manuscrits relatifs à l'histoire de la Lombardie, dont le plus précieux est le *Codice della Cronaca di Ottone Morena,* du XIVe siècle, dont Iaffé s'est servi dans les *Monumenta Germaniæ historica* .Elle a acheté, en outre, quantité d'opuscules, statuts, manifestes, guides, feuilles volantes, imprimés se rapportant à l'histoire de la Lombardie et de Milan en particulier.

Angleterre. — *Manuscrits récemment entrés au Musée britannique.* — M. L. Delisle fournit à la *Bibliothèque de l'École des chartes* une note à laquelle nous empruntons ce qui suit :

L'administration du Musée britannique vient de publier en un gros volume le catalogue des manuscrits, des chartes et rouleaux, des sceaux et des papyrus qui sont entrés dans les collections de cet établissement pendant les années 1882-1887 : *Catalogue of Additions to the Manuscripts in the British Museum in the years MDCCCLXXXII-MDCCCLXXXVII* (London, 1889, in-8°). Ce volume a été rédigé sous la direction de Mr. E. Maunde Thompson, aujourd'hui directeur du Musée britannique, et sous celle de Mr. Ed. J. L. Scott, qui a succédé en 1888 à Mr. Thompson dans la charge de conservateur des manuscrits.

Les 383 premières pages sont remplies par la notice des manuscrits, chartes, etc., suivant l'ordre des cotes qui leur ont été assignées dans les séries des manuscrits additionnels, des chartes additionnelles, des sceaux, des papyrus et du fonds Egerton.

© 2007 Lyon — Éditions « Les marronniers du temps » — www.editions-arbre-a-pain.fr

Cette notice comprend 2,026 manuscrits, sans compter les papyrus, les chartes, les rouleaux et les sceaux. Il convient de signaler la correspondance relative aux affaires d'Écosse, principalement pendant les années 1532-1545, qui vient de la collection Hamilton (nos 32646-32657), et un volumineux recueil de papiers d'État, donné par le comte de Chichester : ce dernier recueil (nos 32679 et suiv.) consiste en 548 volumes dans lesquels on a classé, entre autres pièces, la correspondance du duc de Newcastle, qui fut ministre d'État pendant quarante-neuf ans, sous les règnes de Georges Ier, Georges II et Georges III, et qui mourut en 1768. Il y a là beaucoup de documents précieux pour notre histoire du XVIIIe siècle. Le catalogue proprement dit n'en donne pas le détail ; mais les noms des signataires des innombrables lettres de cette collection ont été très soigneusement relevés dans la table alphabétique qui termine le volume et qui ne remplit pas moins de 757 pages. C'est ainsi, pour ne citer qu'un exemple, qu'on y trouvera, au mot *Fleury*, l'indication d'une centaine de lettres du cardinal de Fleury.

Cette table alphabétique, dont les proportions sont effrayantes, se fait remarquer par le soin qu'on a pris de bien identifier les noms de lieux et de personnes.

L'Association des Bibliothécaires du Royaume-Uni. — La « Library Association of the United Kingdom » a tenu son congrès annuel au commencement d'octobre, à Londres. C'est le douzième *meeting* de l'Association. L'année prochaine il se tiendra à Reading. Quelques changements administratifs ont été décidés à la troisième et dernière séance du Congrès. Mr. Maunde Thompson, bibliothécaire principal du British Museum, a été élu président, et la souscription annuelle a été portée à une guinée, au lieu d'une demi-guinée qu'elle était auparavant. De même la souscription à vie est désormais de quinze guinées au lieu de huit.

Parmi les travaux qui ont été lus en séances, nous signalerons tout spécialement une étude, par le Dr Garnett, du British Museum, *On some Colophons of the Early Printers,* pleine de détails oubliés et curieux. On sait que les bibliographes anglais appellent *Colophon* la mention mise par l'imprimeur à la fin de son livre, et où il donne, en termes plus ou moins originaux, son adresse et la date de l'impression.

Citons encore un travail de Mr. John Taylor, de Bristol, sur le *Monastic Scriptorium*, et un projet de Mr. Hutton bibliothécaire de la Gladstone Library, tendant à remplacer les termes in-folio, in-4°, in-8°, etc., qui ne répondent plus à la réalité, par les lettres de l'alphabet. Convention pour convention, la vieille, qui a toujours sa raison d'être pour les livres anciens, nous semble aussi bonne que celle que propose Mr. Hutton pour les nouveaux.

La Bibliographie de Ruskin. — Mr. Thomas J. Wise est l'auteur d'une *Bibliography of the Writings in Prose and Verse of John Ruskin*, le si célèbre critique d'art anglais. Cette œuvre, publiée avec le plus grand luxe, n'est tirée qu'à 250 exemplaires, tous souscrits. La première partie, qui a récemment paru, fait bien augurer de l'ensemble du travail. Ce sera un monument bibliographique et typographique à la fois.

Autriche. — Le libraire-éditeur Ch. D. Lippe, à Vienne, nous donne un *Bibliographisches Lexicon der gesammten Literatur der Gegenwart*, qui comprend les années 1880-1889. Le second volume, qui vient de paraître, renferme les années 1887-1889 en 19 pages. La bibliographie commence par *Abarbanel* et s'arrête à *Mgale-Tmurin*.

Hollande. — *Bibliographie vaudoise.* — Le Dr W. N. du Rieu, bibliothécaire de l'Université de Leyde, secrétaire de la commission de l'Histoire des Églises wallonnes, vient de publier à La Haye, chez Martinus Nijhoff, une brochure in-8° (39 p.), intitulée *Essai bibliographique concernant tout ce qui a paru dans les Pays-Bas au sujet et en faveur des Vaudois.* Ce remarquable travail est orné d'une grande planche, reproduction d'une vieille gravure représentant la collecte faite pour les Vaudois en Hollande le 10 septembre 1731. Bien qu'ayant écarté de sa liste les pièces archivales et manuscrites et les articles de journaux et de revues, le Dr W. N. du Rieu n'enregistre pas moins de 123 ouvrages, dont la collection est très précieuse pour l'historien épris de ces questions passionnantes où la liberté morale de l'homme est en jeu.

Italie. — *Les Catalogues des manuscrits orientaux d'Italie.* — Lors de la quatrième réunion du Congrès des orientalistes, tenu à Florence en 1878, avait été commencée, sous les auspices du ministère de l'instruction publique et sous la direction du professeur Fausto Lasinio, la publication des catalogues des manuscrits orientaux (*Cataloghi dei Codici orientali*), conservés dans les bibliothèques publiques d'Italie. Le quatrième

© 2007 Lyon — Éditions « Les personnages du temps » — http://edition.sdv.fr

ascicule, récemment imprimé chez les successeurs de Le Monnier, à Florence, comprend le catalogue des manuscrits hébraïques de la Bibliothèque universitaire de Bologne, dressé par Leonello Modona, et celui des manuscrits orientaux de la Bibliothèque nationale de Palerme, par l'abbé Bartolomeo Lagumina. Les fascicules précédents contiennent, rappelons-le, les catalogues des bibliothèques Victor Emmanuel, Angélique et Alexandrine de Rome, Palatine de Parme, Nationale de Naples, Marcienne de Venise, Nationale-Centrale et Mediceo-Laurenzienne de Florence.

Bibliographie musicale de la chapelle papale. — F. X. Haberl, rédacteur d'un journal de musique ecclésiastique, a profité de la permission du Souverain Pontife pour composer un catalague bibliographique des pièces de musique contenues dans les archives de la chapelle pontificale. Le manuscrit le plus ancien date de 1460. L'éditeur donne la description de 269 manuscrits.

Bibliothèque de Palerme. — L'abbé Luigi Boglino, conservateur paléographe de la bibliothèque communale de Palerme, a publié le second volume du catalogue des manuscrits que possède cette bibliothèque (Palerme, typographie Virzi). Ce volume va de la lettre D à la lettre L. Le premier date de 1884.

Pologne. — *Le Commerce des livres.* — M. L. de Gadon, de la Société historique et littéraire polonaise, dont la Bibliothèque a été reconnue d'utilité publique par décret du 10 juin 1866, nous communique la note suivante :

« Les vieux livres polonais ou sur la Pologne sont généralement très recherchés, mais leur trafic se fait en grande partie par les mains des bouquinistes juifs qui, tout en possédant un flair étonnant pour dénicher les « corbeaux blancs », sont presque entièrement illettrés. M. M. Stankiewicz, qui s'est déjà fait connaître par plusieurs travaux bibliographiques, vient enfin d'ouvrir, à Cracovie, le centre du mouvement scientifique polonais, une maison de librairie ancienne (Antiquariat) qu'il se propose de diriger d'après les mêmes principes que les établissements analogues en France et en Allemagne. Son premier catalogue, récemment distribué, contient, parmi ses 700 numéros, maint ouvrage rare et curieux. »

Turquie. — *Bibliothèque impériale de Constantinople.* — Une mission scientifique française, autorisée à faire des recherches dans la Bibliothèque impériale de Constantinople, vient d'y trouver des documents de valeur. On a découvert, notamment, une histoire inédite de la Hongrie, de Mathias Corvin.

Catalogues. — La maison Brockhaus, de Leipzig, vient de publier plusieurs catalogues sur lesquels nous appelons l'attention de nos lecteurs : 1° Histoire du moyen âge; 2° *Orientalia* (bibliothèque de feu Bertheau); 3° *Égyptologie* langues, géographie, ethnographie de l'Afrique; 4° *Bibliographie* (bibliothèque de Louis Mohr, de Strasbourg), et collections de revues et de publications de Sociétés savantes; 5° *Botanique* (bibliothèque de C. et Ed. Morren, de Liège).

Nous donnerons aussi une mention particulière au beau *Portrait Catalogue* que publie annuellement, depuis 1882, la maison Houghton, Mifflin et Cie, de Cambridge et Boston, États-Unis. Ce volume, de 132 pages in-8°, ne contient pas moins de 35 portraits des célébrités littéraires d'Amérique. Il est muni d'un index qui rend les recherches très faciles.

Parmi les catalogues français que nous recevons régulièrement, nous citerons en courant ceux de MM. Th. Belin (29, quai Voltaire), A. Chossonnery (47, quai des Grands-Augustins), et L. Clouzot, de Niort.

Mais il faut s'arrêter un instant sur une publication de luxe (64 pages in-4°) sur grand papier à la forme, ornée d'une curieuse estampe, et mise en circulation par Mr. Thomas Marvell, libraire à Londres, 98, Great Russell Street, sous ce titre compliqué : « Thesaurus Incantatus. — The Enchanted Treasure; or, the Spagyric Quest of Beroaldus Cosmopolita, in which is sophically and mystagorically declared the First Matter of the Stone. With a List of Choice Books on Alchemy, Magic, Talismans, Gems, Mystics, Neoplatonison, Ancient Worships, Rosicrucians, Occult Sciences, etc., etc. » L'ouvrage commence par la *Recherche spagyrique de Béroalde le Cosmopolite*, tissu amusant de divagations alchimistes et mystagogiques, et, à partir de la page 17, se déroule une liste raisonnée, fort bien rédigée et très intéressante, de livres rares et curieux sur les sciences occultes, avec les prix marqués. Ces prix sont, en général, modérés; mais ce qui ne l'est pas, c'est l'excentricité luxueuse de la publicité que pratique Mr. Thomas Marvell.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le dernier article de ce catalogue, d'espèce peu commune, est un exemplaire de la traduction anglaise des *Mille et une Nuits*, en seize volumes, par sir Richard F. Burton. Il est coté 30 livres sterling, c'est-à-dire plus de 750 francs. L'ouvrage est de ceux dont la valeur ne peut qu'augmenter.

PUBLICATIONS NOUVELLES ET ANNONCÉES
en France et à l'Étranger

FRANCE

Les Juvenilia de M. Zola. — Avant de faire paraître le nouveau livre d'Émile Zola : *la Bête humaine*, l'éditeur Charpentier a obtenu de lui l'autorisation de republier le premier roman qu'il ait écrit : *le Vœu d'une morte*.

Ce roman, qui vient de paraître, avait été demandé à Émile Zola par M. de Villemessant, en 1866, alors qu'il était directeur de l'*Événement*, et c'est dans sa propriété de Seine-Port que le futur auteur de *l'Assommoir* vint lui lire le scénario du *Vœu d'une morte*.

En guise de préface de sa première œuvre, Émile Zola a écrit les lignes suivantes :

« Ce roman de ma jeunesse, publié en 1867, était le seul de tous mes livres qui restait épuisé, et dont je refusais de laisser paraître une nouvelle édition.

« Je me décide à le rendre au public, non pour son mérite, certes, mais pour la comparaison intéressante que les curieux de littérature pourront être tentés de faire un jour entre ces premières pages et celles que j'ai écrites plus tard.

« Émile Zola.

« Médan, le 1er septembre 1889. »

Le « Larousse ». — Le fascicule 41 du *Deuxième supplément* au *Larousse* se signale par sa richesse en comptes rendus de livres célèbres. La philosophie et l'histoire sont représentés par des ouvrages de Schopenhauer, Spencer, Secrétan, Guyau, Buchner, Tolstoï, Popof, etc.; la science par *l'Origine du monde*, de M. Faye; le roman et le théâtre par *Mon frère Yves*, *le Monde où l'on s'ennuie*, *Monsieur Isaacs*, *Monsieur Jean*, *Monsieur le ministre*, *Monsieur Scapin*, *les Mousquetaires au couvent*, avec musique, *le Nabab*, *Namouna*, *Nana*, *Nana-Sahib*, etc.; la poésie, par *Nerto*, de Frédéric Mistral, *les Névroses*, de Maurice Rollinat, etc.

La Grande Encyclopédie. — Le huitième volume de la *Grande Encyclopédie* vient de paraître; il comprend la fin du B et la première partie du C. Nous avons déjà maintes fois signalé à nos lecteurs l'abondance exceptionnelle et la précision des renseignements qu'ils sont sûrs de trouver dans cette œuvre qui fait honneur à notre pays. On se rappelle avec quel enthousiasme les Anglais fêtaient, récemment, l'achèvement de leur *Encyclopædia Britannica*, laquelle peut rivaliser avec la *Grande Encyclopédie* pour les articles d'ensemble sur les grands problèmes scientifiques, historiques ou philosophiques, mais qui ne contient pas le quart des informations de détail accumulées dans l'ouvrage français. Parmi les milliers de biographies, nous relèverons dans le nouveau volume celles de la famille de Broglie, du poète Calderon, de Caligula, de Camoëns; aux savants nous signalerons les articles *Calorimètre* et *Calorimétrie*, de M. Berthelot; *Calcaire*, de M. Vélain; aux industriels, les monographies de M. Ch. Girard sur l'industrie du *Bronze*, les couleurs *Brunes*, les *Cacao* et le *Café*; aux historiens, les substantielles études de M. Bayet sur *l'Empire et l'art byzantin*, de M. Lœb, sur la *Cabbale juive*, de M. Champon, sur les *Cahiers des États généraux*; une série d'études très complètes sur tous les *Calendriers*; aux artistes, les monographies de *Brunellesco*, par M. Muntz; de *Callot*, par M. Tourneux; des *Campagnola*, par M. Paul Mantz. Les personnes de plus en plus nombreuses qui s'intéressent à l'histoire religieuse liront avec fruit, outre les articles *Cabbale* et *Calendrier*, celui de M. Hild sur les *Cabires*, les biographies de Brigham Young, le prophète des Mormons, et de Calvin.

On sait avec quel soin sont rédigés les articles consacrés aux différents pays; les notices *Bulgarie*, de M. Leger, *Cambodge*, de M. Cordier, *Canada*, de M. Salone, seront remarquées. Pour l'administration et la politique, le nouveau volume renferme des études du plus vif intérêt sur des questions bien moins connues qu'elles ne de-

vraient l'être : un véritable traité du *Budget*, signé C. Dreyfus; un grand nombre de pages consacrées aux acceptions variées des mots *Bureau* et *Caisse*, et au *Cadastre*.

D'amusants détails sont donnés aux mots *Brigandage, Cabaret, Café;* ces articles, de variété historique, contribuent avec les nombreuses illustrations, d'une exécution très soignée, à égayer la *Grande Encyclopédie*. Pour celui qui ne se laisse pas effrayer par le titre, peu de lectures sont plus attrayantes que celle de ce gros volume.

Les livraisons continuent à se succéder régulièrement. Dans les trois dernières (203-205) nous remarquous particulièrement une notice très complète sur le département du *Cantal*, avec une belle carte en couleurs hors texte. Un travail scientifique important sur le *Caoutchouc* (botanique, horticulture, chimie, industrie) avec un grand nombre de figures explicatives, une étude sur la *Capitation*, où M. Fournier de Flaix trace l'historique de cet impôt chez les Perses, à Carthage, en Égypte, dans l'Inde, en Chine, à Athènes, à Rome, et le suit dans la société féodale, puis dans les divers États de l'Europe, une intéressante monographie de la colonie anglaise du *Cap*, par M. C. Delavaud, avec carte en couleurs hors texte, et un article de M. A. Joannis, sur la *Capillarité*.

Arithmographe Troncet, calculateur mécanique instantané. — Ce merveilleux appareil (V. Exposition universelle, palais des Arts libéraux) fait instantanément les additions et les soustractions les plus longues; il a, dans son enveloppe, la forme d'un petit livre de luxe doré sur tranche. (Prix : 2 fr. 50. Ve P. Larousse et Cie, éditeurs, 19, rue Montparnasse, Paris.)

ÉTRANGER

Allemagne. — Le professeur J. von Dœllinger va publier un travail historique sur les Vaudois et les Cathari, intitulé *Beitræge zur Ketzergeschichte des Mittelalters*.

— Les archives privées de la province de Brandebourg préparent un ouvrage sur le roi Frédéric-Guillaume Ier.

Cet ouvrage contiendra un grand nombre d'ordres de cabinet du roi, politiques et non politiques, qui donneront un portrait complet et détaillé de ce souverain éminemment pratique et curieux de détails.

Voici un de ces ordres de cabinet non politiques. Il est adressé à un marchand de vin de Berlin :

« J'ai dernièrement bu à Berlin, en divers lieux, un vin de 1719, vraiment excellent, qui ne se vend pas plus de 60 thalers le muid (140 litres environ). Si donc nous devons faire affaire ensemble, vous verrez à ne pas me faire un prix exorbitant. » Et voilà comment se font les bonnes maisons!

— Le romancier Gustav Freytag publiera incessamment un petit ouvrage sur l'empereur Frederick, rédigé d'après des notes pendant la guerre et d'après sa correspondance, jusqu'à l'élection de l'empereur allemand à Versailles.

— On annonce une nouvelle biographie de Jean-Paul Richter, due au Dr P. Nerrlich, et contenant beaucoup de documents inédits.

— Le Dr Albert Hermann Post, juge au tribunal provincial de Brême, vient de publier, sous le titre de *Studien zur Entwicklungsgeschichte des Familienrechts* (Oldenbourg et Leipzig, A. Schwartz, 1890, 1 vol. in-8°, VIII-368-VII p. Prix : 6 marks), un essai sur l'évolution du droit familial à travers les âges et chez tous les peuples. Cette étude que le Dr Post déclare lui-même n'avoir pas la prétention de présenter comme complète, mais seulement comme une *contribution* (*Beitrag*), comme un apport de matériaux pour la construction d'un édifice parfait, n'en est pas moins un livre qui atteste des recherches assidues et un grand labeur. En voici les divisions principales : I. La parenté. — II. Les liens de l'association des sexes. — III. Les modes de relations légitimes entre les sexes. — IV. Les mariages consanguins. — V. La communauté légale dans l'association des sexes. — VI. — La vendetta (*die Blutrache*). — VII. Le rapt des femmes. — VIII. Les Fiançailles. — IX. La célébration du mariage. — X. La dissolution du mariage. — XI. Le régime de la propriété dans la famille. — XII. Les relations des membres de la famille entre eux. — XIII. Rapports sexuels en dehors du mariage. — Un index (*Register*) des noms propres cités termine cet important travail.

— Sous le titre de *Amateur*, paraît depuis le mois d'octobre, chez l'éditeur Schœner, Vienne-Doebling, Mariengasse, 27, en français, anglais et allemand, une *Revue internationale des*

Collectionneurs en tout genre et qui s'occupe surtout de timbres-poste, livres, ethnologie, sciences naturelles, etc. Cette revue mensuelle, qui promet de devenir l'organe des collectionneurs de tous les pays, ne coûte que 6 marks (8 fr.).

Angleterre. — MM. Macmillan annoncent un nouveau volume de poésies par le poète lauréat, lord Alfred Tennyson.

Autriche. — Le professeur Minor, de Vienne, va commencer la publication d'une *Vie de Schiller* en quatre volumes, à laquelle il travaille depuis longtemps.

États-Unis. — Parmi les nombreux ouvrages mis en vente depuis deux mois par la maison Houghton, Mifflin et Cie, de Boston, nous citons les suivants comme les plus propres à intéresser nos lecteurs : *Racollections of Mississippi*, par l'honorable Reuben Davis (1 vol. in-8°, 15 fr.); le sixième fascicule des *English and Scottish Popular Ballads*, éditées par le professeur Francis J. Child, de Harvard University (édition de luxe tirée à 1,000 ex., gr. in-4°, 23 fr. pour les souscripteurs), *the Heritage of Dedlow Marsh and other Tales*, par Bret Harte (1 vol. in-16, 6 fr. 25); *Our Cats and all about Them*, monographie très complète du chat domestique, par Harrison Weir, avec illustrations (1 vol. in-12, 10 fr.), et une nouvelle édition de l'ouvrage si populaire de Mr. Olivier Wendell Holmes, *the Autocrat of the Breakfast Table* (2e vol. in-16, 12 fr. 50).

— Le mois de septembre a vu naître à Boston une nouvelle revue : le *New England Magazine*, publié sous la direction de MM. Edward Everett Hale et Edwin D. Meal, et surtout, mais non exclusivement, consacré au passé de la Nouvelle-Angleterre.

— Une autre revue, *No Name Magazine*, que la Compagnie de la presse américaine de Baltimore publie à partir du mois d'octobre, ne recevra les articles qui lui seront envoyés que sur le mérite qu'ils présenteront et non sur le nom d'un auteur connu. Elle fait ainsi appel à tous les talents ignorés qu'elle se propose de produire au grand jour. Les incompris n'ont qu'à se bien tenir !

— Signalons enfin une revue exclusivement écrite par des femmes et pour les femmes sous le titre significatif : *She*. Est-ce par imitation qu'une Française vient d'annoncer, à Paris, une publication analogue intitulée : *l'Esprit des femmes ?*

Pologne. — M. de Gladon nous écrit : « La Pologne possède un savant numismate de premier ordre, Lelewel, l'auteur de la *Numismatique du moyen âge*, parue à Paris en 1835; mais jusqu'ici elle n'avait pas d'écrit périodique spécialement consacré à la science des monnaies. Cette lacune vient d'être comblée. Depuis juillet dernier ont commencé à paraître, à Cracovie, les *Informations numismatiques et archéologiques* (« Wiadonosci Numizmatyczno-Archeologiczne»), organe de la Société numismatique polonaise, rédigé par M. Bartynowski. Cette publication est trimestrielle et illustrée; à côté des objets indiqués dans le titre, elle promet de s'occuper aussi de sphragistique, de la science héraldique et de paléographie.

Suisse. — La maison Orell Füssli et Cie, de Zurich, vient d'ajouter à la collection, déjà importante, de guides qu'elle publie sous le titre de *l'Europe illustrée*, une nouvelle brochure : *le Chemin de fer du Pilate*, par J. Hardmeyer, avec 32 illustrations par J. Weber, et une carte. Cette livraison a toutes les qualités de ses aînées et sera précieuse pour le touriste, qui peut aujourd'hui gravir le Pilate, comme le Righi, en chemin de fer.

Uruguay. — Nous avons reçu les trois premiers numéros (août-octobre) de la *Revista de la Liga patriótica de Enseñanza*, publication nouvelle scientifique, pédagogique et littéraire, qui paraît à Montevideo, sous la direction de MM. Ramon López Lomba et Evarista G. Ciganda. Cette revue répond fort bien à son titre et servira certainement avec efficacité la cause de l'enseignement, non seulement dans l'Uruguay, mais dans toute l'Amérique portugaise et espagnole.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

Missions. — Le ministre de l'instruction publique vient de confier à M. Charles Salomon, docteur en droit, une mission en Orient. M. Salomon est chargé d'étudier les institutions juridiques de l'Inde, de l'Indo-Chine, de la Chine, du Japon et de la Sibérie.

Concours littéraire de l'Académie des beaux-arts. — Dans sa première séance d'octobre l'Académie des beaux-arts a choisi le sujet suivant pour le concours Bordin de 1891 :

Démontrer l'erreur ou la vérité contenue dans l'exclamation suivante de Pascal :

« Quelle vanité que la peinture qui attire l'admiration par la ressemblance des choses dont on n'admire pas les originaux. »

Les mémoires devront être déposés à l'Institut avant le 1er janvier 1891.

L'Académie rappelle que le sujet proposé pour 1890 est :

« De la musique en France et particulièrement de la musique dramatique, depuis le milieu du XVIIIe siècle jusqu'à nos jours, en y comprenant les œuvres des compositeurs étrangers exécutées ou représentées en France. »

Rectifications. — M. Aimé Vingtrinier, de la grande Bibliothèque de la ville de Lyon, nous écrit :

« Il n'y a pas de petite erreur. Telle assertion, donnée légèrement et sans preuve, peut être relevée par un érudit, un curieux, un chercheur, et donnée comme une opinion sérieuse, un avis certain, une vérité.

« C'est un danger à combattre; élevons-nous contre lui, quand nous le pouvons.

« Le *Bibliophile de Guienne*, dans son numéro de septembre 1889, annonce l'ouvrage suivant :

« *Le voyage et les aventures de François Le Guat, gentilomme bressan;* deux tomes in-12, « en un volume... »

Puis, il fait suivre ces trois lignes de la réflexion suivante :

« François Le Guat serait un auteur supposé. L'ouvrage est attribué à Maxime Misson. »

Il résulterait de là que François Le Guat, ou de Le Guat n'a jamais existé.

« N'en déplaise à la sympathique et savante directrice du *Bibliophile de Guienne*, le croire serait une erreur.

« Le Guat a existé et il a écrit.

« Né, en 1638, à Saint-Jeux-sur-Veyle, près de Mâcon, de parents protestants, il fut obligé d'émigrer, lors de la révocation de l'Édit de Nantes. Réfugié en Hollande, il fit partie d'une petite colonie de coreligionnaires français qui se rendait à l'île Bourbon. Les fugitifs ne purent s'y établir à cause de leur croyance. Ils furent débarqués, au nombre de onze, dans l'île Rodriguez et abandonnés avec d'assez médiocres provisions.

« Au bout d'un an ou deux, s'y trouvant mal, ils la quittèrent et abordèrent à l'île Maurice, commandée alors pour les Hollandais par un Genevois nommé Diodati qui les dépouilla, les fit jeter sur un îlot brûlant puis les expédia sur Batavia, où ils furent aussi maltraités.

« Voulant se faire rendre justice, ils revinrent en Hollande, mais ils n'étaient plus que trois; les autres étaient morts de chagrin, de fatigue et de misère. Le Guat, plus robuste que ses compagnons, avait survécu. Les trois malheureux réclamèrent, ce fut en vain; on ne les écouta pas.

« Le Guat vécut comme il put, en Hollande, où il resta de 1698 à 1707. Cette année-là, il se rendit en Angleterre et y publia ses *Mémoires* qui parurent en 1708. Il mourut à Londres, en 1735, presque centenaire.

« Ses voyages ont eu plusieurs éditions, et ont été traduits en plusieurs langues. Sa famille n'a jamais douté de leur authenticité. — C'était notre arrière-grand-oncle.

« Autre erreur.

« Une Maison de librairie a publié aussi son

© 2007 Lyon — Editions « Les merveilles du temps » — http://editions-lyon-alpes.fr

catalogue, il y a quelques temps, et nous y avons trouvé :

« N° 3044. Lyon, Péricaud. *Le cimetière de Loyasse*. Lyon, 1834, in-8°.

« Très rare volume, description des monuments et des principales inscriptions qui y sont gravées; illustré de onze planches et d'un plan TYPOGRAPHIQUE (*sic*). »

« Et d'abord, donnons le titre exact et voyons si l'auteur s'y est nommé :

« *Le cimetière de Loyasse ou description de tous les monuments qui existent dans ce cimetière*, par P. Lyon, Pierre Bœuf. 1834, in-8, planches. »

« Il n'est pas question ici de M. Péricaud.

« Pourquoi attribuer à M. Péricaud cette spéculation de librairie, sans recherches, sans style et sans valeur? Cette majuscule P vous l'indique? Cette lettre peut aussi bien appartenir à MM. Passant, Passeron, Pitt, Pic, Pezzani, Pérouse où Pérenon qui tous ont écrit à Lyon, à cette époque féconde, qu'à l'érudit bibliothécaire lyonnais.

« — C'est l'avis de Barbier, direz-vous.

« Barbier a tort. Voyez la liste nombreuse des ouvrages dus à la plume de M. Péricaud et vous n'y trouverez pas le *Cimetière de Loyasse*.

« Ce petit volume est l'œuvre de M. Pierre Beuf, natif de Villefranche-sur-Saône, libraire à Lyon, rue de la Reine, 38, qui pensa qu'une telle publication aurait une certaine chance de succès. Il l'écrivit, l'édita et la vendit. Tirée à petit nombre, elle fut vite enlevée; elle est donc assez rare, ce qui ne la rend ni plus intéressante ni meilleure.

« Nous sommes heureux d'en laver la mémoire de M. Péricaud et de la rendre à son auteur; qu'il nous le pardonne.

« AIMÉ VINGTRINIER. »

A TRAVERS JOURNAUX ET PÉRIODIQUES

FRANCE

La Bibliothèque de l'École des Chartes (juillet-octobre) contient deux études d'un intérêt capital pour nos lecteurs : *la Bibliothèque de l'Abbaye de Saint-Claude du Jura*, par M. A. Castan, et *les Manuscrits à peintures de la bibliothèque de sir Thomas Philipps à Cheltenham*, par M. P. Durrieu.

— Le *Bulletin littéraire*, publié sous la direction de M. Léon Mention chez les éditeurs Armand Colin et Cie (abonnement 7 fr.) contient, dans son numéro du 10 octobre, un substantiel et judicieux article de M. Georges Pellissier sur *la Pléiade du XVIe siècle et le Cénacle romantique*.

— Les *Écrits pour l'art* du 15 octobre contiennent, sous le titre *les Deux genres poétiques d'avenir*, une de ces dissertations dont M. René Ghil a le secret, si abstrusement pensées et si laborieusement écrites que les bonnes gens peu au courant de l'évolution instrumentiste n'y voient goutte. Nous avons cru y comprendre cependant que M. René Ghil reconnaît, dans l'œuvre d'Auguste Comte, les mêmes principes philosophiques et poétiques qu'il a lui-même découverts et proclamés. M. René Ghil fait à Auguste Comte beaucoup d'honneur.

— Dans la *Grande Revue* du 10 octobre, M. Alphonse Karr commence son dernier roman, *Hélène*, et M. Arsène Houssaye continue, par le portrait de Mérimée sa galerie des *Quarante du siècle*. Signalons aussi *l'Idée de la mort en Bretagne*, par Louise d'Isole.

— Nous appelons l'attention sur l'étude que M. Gaston Paris fait des *Chants populaires du Piémont* dans le *Journal des savants* de septembre.

— La Revue bi-mensuelle *la Plume* consacre son numéro du 1er octobre à une première série d'écrivains normands, parmi lesquels nous remarquons M. Paul Harel, avec trois sonnets, et M. Gustave Le Vavasseur répondant à M. Ernest Millet qui lui dédie un poème sur « Horatius Flaccus ». Le numéro a pour illustration le portrait d'Adolphe Vard, le poète graisseur de wagons, à qui M. Florentin Loriot consacre une notice.

— La *Revue bleue* du 21 septembre contient une étude sur Villiers de l'Isle-Adam par M. Henry Laujol. Dans le numéro du 28, nous remarquons un travail de M. Liard, directeur de l'enseignement supérieur, sur *l'Université impériale et l'Enseignement supérieur.*

— La *Revue contemporaine* a fait sa réapparition, sous la direction de M. Albert Lepingleux-Deshayes. Le 15 août elle en était à son numéro 2. Puisse ce nouvel avatar être un succès!

— A citer dans la *Revue de Bretagne et d'Anjou* de septembre, comme intéressant plus particulièrement les bibliophiles, quelques pages de notre collaborateur, M. O. de Gourcuff, sur le général Mellinet, un des présidents d'honneur de la Société des bibliophiles bretons, de la part de qui le ministère de la guerre recevait, il y a quelque temps, un don de dix mille volumes. Mentionnons aussi une belle poésie de M. L. Tiercelin intitulé *le Travail.*

— Il faut signaler dans la *Revue de la Révolution* (juillet-octobre) un très intéressant travail de M. Eugène Asse sur *Benjamin Constant et le Directoire.* C'est la première fois que cette période peu connue de la vie du célèbre publiciste a été étudiée d'aussi près et sur des documents aussi nouveaux. Les pages relatives à ses deux duels avec Bertin de Veaux et Sibuet, à sa candidature au Conseil des Cinq-Cents, surtout à sa participation au 18 fructidor, sont particulièrement curieuses.

— Dans son numéro 9, la *Revue d'histoire contemporaine*, dirigée par M. Auguste Bouvard (11, rue de Cluny; abonnement 6 fr.), continue l'étude sur la morale dans le roman et le théâtre contemporains de son rédacteur en chef. C'est de M. Alexandre Dumas fils que M. Bouvard s'occupe cette fois.

— *La Revue générale* du 1er octobre est d'un intérêt plus qu'ordinaire, avec les morceaux suivants : *Lettres inédites des académiciens Charles Nodier et Legendre*, par le comte E. de Kératry; *Don Juan : étude de littérature comparée*, par Ernest Tissot, et les *Débuts diplomatiques de Stendhal*, par Louis Farges. Il faut signaler encore, dans le numéro du 15, un bon article de M. Ch. de Larivière, intitulé : *la Littérature de demain : Esthètes et Ephèbes*, à propos du livre récent de M. Ch. Morice.

— *La Revue illustrée* du 1er octobre contient, entre autres articles, *Faust* (fin) par Ivan Tourgueneff, traduction de E. Halperine-Kaminsky; et *Pierre Loti*, biographie par Fauque de Jonquières.

— On lira avec fruit, dans la *Revue philosophique* d'octobre, un article de M. P. Gauthiez sur Giordano Bruno et sur les travaux auxquels il a récemment donné lieu.

— La *Revue scientifique* (*Revue rose*) a publié, le 12 octobre, une remarquable conférence sur *le transformiste français Lamarck,* faite à la Société d'anthropologie de Paris, par M. Mathias Duval.

— Le *Samedi-Revue* du 5 août contient une étude de M. Victor Fournel sur le romancier anglais mort récemment : *Wilkie Collins et le Roman à secret;* dans le numéro du 21 septembre, nous remarquons l'article de M. Edmond Biré sur M. *Victor Fournel et ses derniers Romans.*

Principaux articles de la presse quotidienne:

— *Débats.* 14 septembre : *la Maison de vie* de Dante Rossetti, par M. Paul Desjardins.

20-25 septembre : *l'Armée française avant la Révolution,* à propos de deux ouvrages récents : *l'Armée royale en 1789*, d'Albert Duruy, et *la Vie militaire sous l'ancien régime,* d'Albert Babeau, par M. Henry Houssaye.

30 septembre : *la Semaine dramatique* de M. Jules Lemaître, à l'occasion de la reprise du drame de M. Eugène Manuel, *les Ouvriers.*

7 septembre, 4 octobre : *les Plaisirs de la vie*, par sir John Lubbock, par M. Arvède Barine.

— *Le XIXe siècle,* 15 octobre : *Chronique* à propos de *Point de lendemain* de Vivant Denon, par M. Francisque Sarcey.

© 2007 Lyon — Éditions « Les marionnettes du temps » — http://editions.arvay.fr/

— *Écho de Paris.* Les *Contes* et les *Petites odes* de M. Théodore de Banville.

— *Éclair.* 10 octobre : *Vauban solliciteur.*

— *Figaro.* 5 octobre : *les Moutons*, poème par Maurice Rollinat.

— *France.* 25 septembre : *Chronique* de M. Francisque Sarcey sur la réforme de l'orthographe.

— *Gazette de France.* 22 septembre : *M. Jules Barbey d'Aurevilly*, par M. Armand de Pontmartin, qui a pris le temps de la réflexion pour publier cet éreintement d'un mort.

6 octobre : *Ludovic Halévy. Notes et souvenirs*, par le même.

Notons aussi la longue citation que la *Gazette*, dans ses *Actualités bibliograpiques* du 2 octobre veut bien tirer d'une étude sur la bibliothèque de Saint-Germain en Laye, publiée par *le Livre* du mois de septembre.

— *Gil-Blas.* 4 octobre : *le Mal des gais*, à propos de Sapeck, par Jacqueline, et *Aux femmes savantes*, par Paul Arène.

7 octobre : *les Gaietés de la semaine*, où Grosclaude égaye lui et les autres à houspiller M. Henry Fouquier.

Les *Contes* du lundi de Jean Richepin.

— *Moniteur universel.* 26 septembre : *Gustave Le Vavasseur et l'Ecole normande*, par M. J. Angot des Rotours.

— *National.* 2-3 octobre : *Un poète* (M. Maurice Rollinat), par M. Jean-Jacques Pradher.

— *Observateur français.* 4 octobre : *Un Discours de Néron*, retrouvé par M. Maurice Holleaux.

— *Paix.* 7 octobre : *l'École Estienne* ou École du livre, par Eclectic.

— *Paris.* 27 septembre : *la Fin d'une religion*, à propos de la disparition de la revue *le Lotus*, par M. Georges Montorgueil.

14 octobre : *Un Chambige parlementaire* (M. Maurice Barrès), par le même.

— *Parisien.* 17 septembre : *les Derniers romantiques* (Barbey d'Aurevilly et Villiers de l'Isle-Adam), par Crocq.

— *Parti National.* 27 septembre : Causerie littéraire sur *Elève-Martyr* de Marcel Luguet, par M. Francisque Sarcey.

4 octobre : Causerie littéraire du même sur *le Songe de l'amour*, par Paul Meurice et *Ægri Somnia* par Désiré Nisard.

— *Temps.* 22 septembre : *Idéalisme d'un naturaliste*, à propos du livre de M. Léon Hennique, *un Caractère*, par M. Anatole France.

29 septembre : *A propos d'une étude de M. Donaldson sur la « Femme dans le monde chrétien » : Béatrice*, par le même.

ÉTRANGER

Allemagne. — Nous avons reçu de Berlin (Rich. Bong, éditeur) une belle publication mensuelle in-folio. Les illustrations dans le texte, toutes exécutées par la photogravure, sont d'une grande délicatesse, et les gravures sur bois à pleines pages se font remarquer par leur vigueur et leur netteté. Le numéro du *Moderne Kunst in Neisterholzschnitten* coûte 1 mark, soit 1 fr. 25.

Angleterre. — *The Bookworm* d'octobre contient, entre autres articles et notes d'intérêt pour les bibliophiles et bibliomanes, une petite nouvelle inédite de de Quincey, le Mangeur d'opium, un court essai sur les livres mis en loteries (*Book Lotteries*), quelques détails sur la bibliothèque de l'auteur des *Voyages de Gulliver* et un article sur le sort présent des dessins originaux qui ont servi à illustrer les œuvres de Dickens : *Illustrations to Dickens in the Market.*

— *The English illustrated Magazine* d'octobre donne à ses lecteurs la primeur d'un poème de Mr. Algernon Charles Swinburne, intitulé *On the South Coast*, « Sur la côte sud ».

— Nous signalons particulièrement dans *the Fortnightly Review* de septembre, une étude du professeur E. Dowden sur Coleridge poète, *Coleridge as a Poet*, et quelques pages de Mr. W. M. Gattie sur les lectures favorites en Angleterre, *What English People read.* Le numéro d'octobre contient un remarquable article du romancier naturaliste George Moore sur Balzac, *Some of Balzac's minor Pieces;* l'auteur ne voit que Shakespeare qu'on puisse mettre en comparaison avec Balzac; encore donnerait-il *Hamlet*, *Macbeth*, *Romeo and Juliet*, etc., pour les livres du romancier français.

— Nous devons citer dans *the Gentleman's Magazine* d'octobre *The Second Part of « Faust »*, par H. Schütz Wilson, et *Some Reminiscences of the Author of « Jane Eyre »* [Charlotte Brontë] par Francis H. Candy.

© 2007 Lyon — Editions « Les marionnettes du temps » — http://editions.univ-lyon2.fr

— *The Leisure Hour* pour octobre contient une étude sur l'Algérie, *Algeria as it is*, par P. L. Sclater ; « Personnages de la Révolution française » (*Personalia of the French Revolution*) par Richard Heath, avec portraits ; une étude de graphologie sur l'écriture des souverains de la Grande-Bretagne : *The Handwriting of our Kings and Queens*, par W. J. Hardy, avec fac-similés, etc.

— On lira avec plaisir et non sans fruit, dans *Murray's Magazine* pour octobre, une étude sur Rabelais, par F. Brierley.

— *The Nineteenth Centary* d'octobre contient quelques articles d'un intérêt particulier : *Journal de Marie Bashkirtseff*, par W. E. Gladstone, le *Great Old Man; On some War-Songs of Europe*, par miss Laura A. Smith; *Mental and Physical Training of Children*, par Mrs. Jessie Walter, née Huxley, et *Lady Toad*, ou *Frau Kröte*, en français, « Madame Crapaud », — légende allemande contée par le professeur Max Müller.

— *Notes and Queries* du 21 septembre insère une curieuse note, signée W. A. Clouston, sur les versions bohémiennes du conte de la Laitière et le pot au lait. Le numéro du 12 octobre contient une longue liste d'animaux symbolisant des vertus ou des qualités au moyen âge : *Animal Symbolism in the middle ages*, par Mr. J. Maskell.

États-Unis. — Coquelin le Grand, qui vient de reconquérir la Comédie française, a fait insérer sous son nom, dans *The Century Magazine* d'octobre, un article intitulé *Molière and Shakespeare*, illustré de portraits de Molière, d'après Mignard, et de Coquelin lui-même en Mascarille.

— *The Forum*, revue mensuelle publiée à New York sous la direction de Mr. Lorettus S. Metcalf, publie, dans son numéro d'octobre, un intéressant article de Mr. Edmund Gosse, l'historien de la littérature anglaise au XVIIIe siècle, sur la façon de se faire un nom dans les lettres : *Making a Name in Literature*. Citons, dans le même numéro et dans un ordre d'idées analogues, *The Love of Notoriety*, par Mr. Frances Power Cobbe.

— A recommander dans le *Harper's Monthly Magazine*, de New York, pour octobre : *The Fair of Nijnii-Novgorod*, par Theodore Child; *Hierapolis and its White Terrace*, par Tristram Ellis; *The Building of the Church of St-Denis*, par Charles Eliot Norton; et *A Corner of Scotland worth Knowing*, par le professeur W. G. Blaikie. Les illustrations, très nombreuses, sont presque toujours pittoresques, originales et remarquablement exécutées.

— On lira avec plaisir dans le *Lippincott's Monthly Magazine*, de Philadelphie (octobre) l'article humoristique de Mr. Junius Henri Browne sur les tribulations des directeurs de revues, *the Trials of Magazine Editors*. Citons aussi une étude de Mr. S. B. Wister sur la correspondance de l'historien John Lothrop Motley.

Hollande. — Le journal de vulgarisation artistique et littéraire que publie, à Leyde, la librairie A. W. Sijthoff, sous le titre de *Kunstkronick*, donne une traduction hollandaise d'un roman de Ouida, *Moufflon*. Une des deux gravures, qui représente le sauvetage d'une téméraire cueilleuse d'*edelweiss*, est, bien qu'un peu dure, d'une exécution et d'un effet remarquables.

Hongrie. — On écrit de Hongrie. « La *Revue philologique hongroise* qui a un grand nombre de collaborateurs, publie depuis cette année, à l'exemple des *Jahrbücher* de Fleckeisen, des suppléments, dont le premier fascicule (240 p.), vient de paraître. Nous y trouvons une dissertation de M. Hittrich, sur les *Anacréontiques grecs du moyen âge*, quelques notes critiques, en latin, sur les *Distiques de Caton*, par M. Némethy, un travail de M. Thëisz sur *la Jeunesse de Racine*, plusieurs traductions élégantes de l'Anthologie grecque par M. Thewrewk de Ponor et des travaux sur la littérature hongroise.

Italie. — Nous remarquons dans l'*Arte Sebezia*, revue bi-mensuelle de littérature et d'art publiée à Naples, un article de M. F. Benevento sur Henri Heine : *A proposito di due poesie di E. Heine*.

République Argentine. — *El Poligrafo*, journal mensuel des arts graphiques, publié à Buenos-Ayres, sous la direction de M. Rodolfo Soucup, commence, dans son numéro 6 (6e année), une intéressante étude sur l'origine des journaux quotidiens et des périodiques en Europe et en Amérique.

© 2007 Lyon — Editions « Les marionnettes du temps » — http://editions.arlima.net

NECROLOGIE

FRANCE

— M. Amédée Goyet de Cesena, rédacteur en chef honoraire du journal le *Soleil*, vient de mourir à l'âge de soixante-dix-neuf ans.

— Un écrivain royaliste, dont la réputation a été grande, M. Albert du Boys, propriétaire, dans le Grésivaudan, du château de la Combe où mourut l'évêque Dupanloup, vient de succomber dans sa quatre-vingt-cinquième année.

Il fut l'un des premiers collaborateurs du *Correspondant*, puis entra avec Mgr Dupanloup à la *Défense*. Il laisse plusieurs ouvrages remarqués : une *Histoire du droit criminel chez les peuples anciens et modernes ;* une *Histoire de Catherine d'Aragon* qui fut couronnée par l'Académie, une *Vie de dom Bosco*, un volume sur l'Église et l'État en Angleterre, etc. etc.

— Le général Faidherbe, grand chancelier de la Légion d'honneur, linguiste, ethnographe et épigraphiste distingué, est mort à la fin de septembre. On lui doit, entre autres écrits, un très beau travail sur le Sénégal.

— On annonce la mort de M. H. Hamet, fondateur et secrétaire général de la Société d'apiculture et d'insectologie. Il était professeur d'apiculture au jardin du Luxembourg, doyen des apiculteurs de France et directeur du journal *l'Apiculture* (octobre).

— Le général Lebrun, auteur d'un livre remarquable intitulé : *Bazeilles-Sedan,* est mort le mois dernier.

— Don Louis Paquelin, bénédictin de l'abbaye de Solesmes et auteur de nombreux écrits historiques et mystiques, est mort le 8 septembre. Il était né en 1820.

— Mme Loïsa Puget vient de mourir à Pau ; elle était âgée de soixante-dix-sept ans (octobre).

— Nous apprenons la mort (septembre) de M. Maxime Ribaud, rédacteur en chef du *Publicateur de la Vendée.*

ÉTRANGER

Allemagne. — Le professeur Théodore Harnach, de Dorpat, théologien renommé, vient de mourir à un âge avancé.

— On annonce la mort du professeur Reuter, de Gœttingue, le fondateur de la revue *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, et l'auteur de plusieurs ouvrages ecclésiastiques (octobre).

— On annonce la mort (octobre) du romancier Max Vogler.

— Le Dr H. Gustave Weil, orientaliste, est mort à Fribourg-en-Brisgau le 3 septembre, à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

Angleterre. — Un écrivain de sport, qui jouissait d'une grande autorité dans les questions de canotage et de chasse, Mr. Latham C. N. Percy Brickwood, est mort le 13 septembre à l'âge de quarante-huit ans.

— Mr. John Bridgeman, l'auteur dramatique bien connu, est mort à Londres dans sa soixante-dixième année.

Il dirigeait depuis plus de trente ans le *Musical World* et s'était fait remarquer par plusieurs traductions d'œuvres d'Hector Berlioz et de Richard Wagner.

— Nous avons appris la mort de miss Elisa Cook, dont les poésies, depuis son premier volume, *Melaia and other Poems*, 1840, ont toujours été populaires dans les pays de langue anglo-saxonne.

— Un physicien de grand mérite, connu surtout pour ses travaux sur l'électricité, le Dr Joule, est mort le mois dernier.

— Mr. Murphy, auteur d'ouvrages apologétiques, est mort à Clepton le 11 septembre. Il avait soixante-treize ans.

— Le rédacteur en chef du journal *the Tablet*,

© 2007 Lyon — Editions « Les carnettes du temps » — http://editions.arlima.net

Mr. Elliot Ranken, est mort dans la première semaine d'octobre.

— Sir G. K. Richards, qui fut professeur d'économie politique à Oxford de 1851 à 1856, est mort dernièrement (septembre). Outre quelques ouvrages d'économie, on a de lui, en collaboration avec lord Ravensworth, une traduction de l'*Énéide* en vers blancs anglais.

— Nous apprenons la mort du Rev. J. E. Tenison-Woods, auteur de plusieurs ouvrages de géographie et de géologie (octobre).

Autriche. — Le voyageur naturaliste J. J. von Tschudi est mort le mois dernier, âgé de soixante et onze ans.

Belgique. — Un artiste, qui a joui longtemps d'une grande réputation en Belgique et qui a formé nombre d'élèves distingués, François Bossuet, est décédé à Saint-Josse-ten-Noode, faubourg de Bruxelles, le 28 septembre. Il était né à Ypres en 1798. Il est l'auteur d'un *Traité de perspective* qui est considéré comme un des ouvrages classiques de l'enseignement des Beaux-Arts.

États-Unis. — Mr. William Allan, ancien lieutenant-colonel pendant la guerre de sécession, historien, ingénieur, mathématicien, collaborateur au journal *the Nation*, et principal de Mc Donogh School, près de Baltimore, est mort le 17 septembre.

— Mr. J. J. Thomas, l'auteur d'un pamphlet contre Mr. Froude intitulé *Froudacity*, est mort au mois de septembre. Cet écrivain était de race nègre.

Grèce. — M. Euthymios Castorchis, ancien professeur de philologie latine à l'Université et ancien président de la Société archéologique, vient de mourir à l'âge de soixante-quinze ans.

Italie. — Une dépêche de Rome nous annonce la mort du cardinal Schiaffino (septembre).

Le cardinal Schiaffino, écrivain distingué, était président de l'Académie des nobles ecclésiastiques.

Portugal. — Nous avons à annoncer la mort du traducteur portugais de Shakespeare, Sa Majesté Louis-Philippe-Marie-Ferdinand-Pierre d'Alcantara-Antoine-Michel-Raphaël-Gonzague-Xavier-François d'Assise-Jean-Jules-Auguste-Wolfando de Bragance-Bourbon, roi de Portugal et des Algarves, en deçà et au delà de la mer en Afrique, seigneur de la Guinée, etc., duc de Saxe, né le 23 octobre 1838, décédé le 29 octobre 1889.

Salvador. — M. José-Maria Torres Caïcedo, ancien ministre pénipotentiaire de la République du Salvador, membre correspondant de l'Institut de France, grand officier de la Légion d'honneur, a succombé dans sa villa du boulevard Montmorency, à Auteuil, aux suites d'une maladie de langueur (septembre).

M. Torres Caïcedo était un poète et un littérateur remarquable. Il était né en 1830 à Bogota (Amérique); dès l'âge de dix-sept ans, il débuta dans la presse et rédigea peu après *el Progreso* et *el Dia*.



Le Directeur-Gérant : Octave Uzanne.

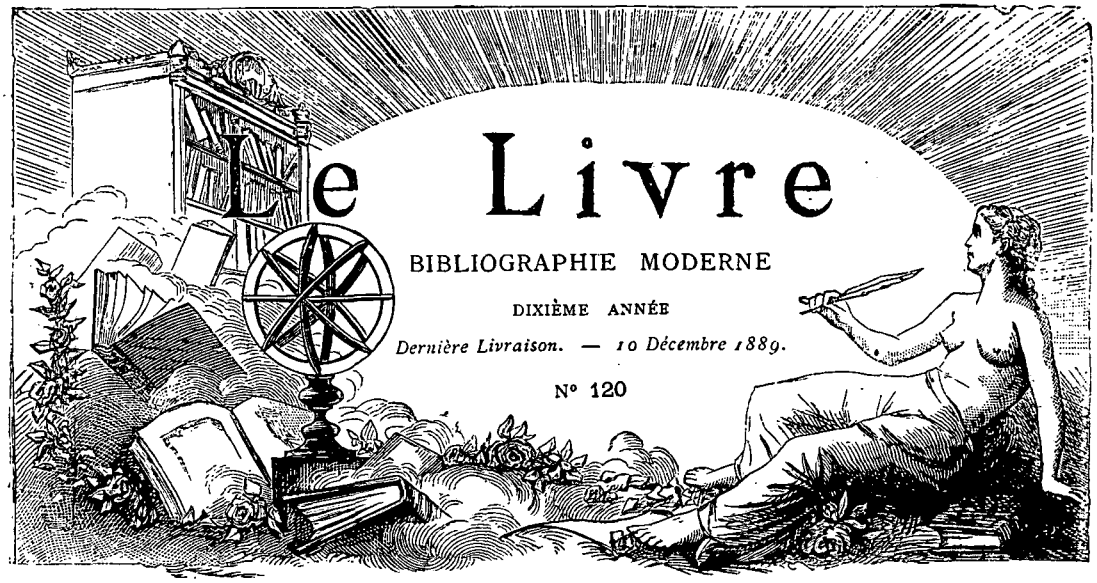

L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Les Livres d'Étrennes pour 1890. — Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Histoire. — Beaux-Arts. — Géographie. — Bibliographie. — Mélanges. — Gazette bibliographique. — Causerie. — Dooument bibliographiques, etc.

LES LIVRES D'ÉTRENNES POUR 1890

L'HOMME, et le bibliophile plus particulièrement, est un animal fort malaisé à satisfaire et dont le naturaliste aux manchettes, le châtelain de Montbart, n'a pas montré les bizarreries insensées. Chaque année, aux approches du nouvel an, nous voyons libraires et amateurs feuilleter les nouvelles publications avec une moue de dédain et de mauvaise humeur aucunement déguisée, et déclarer d'un ton doctoral *qu'il n'y a rien, mais là, absolument rien, cette année-là, en librairie,* que tout livre *marquant* fait défaut et qu'il ne vaut pas la peine de s'occuper des nombreuses publications industrielles qui sortent des grandes fabriques de papier imprimé de la capitale.

Cependant, l'injustice de ces blasés, de ces rassasiés, de ces dysphagiques bibliophiles, apparaît avec une réelle amertume, car non seulement la production ne cesse pas, mais encore les efforts sont-ils visibles, continus et dignes d'être encouragés. Je veux bien admettre que l'ingéniosité décorative des publications fasse un peu défaut dans les œuvres nouvelles, et je reconnais que la plupart des éditeurs ne se mettent pas en frais considérables de combinaisons vraiment nouvelles dans la forme et l'expression même de l'illustration; mais aussi est-il juste de dire qu'étant donné l'esprit routinier et ennemi de l'inventif que manifeste le gros du public français, le monde de l'édition peut se mon-

trer fortement timoré pour innover avec l'hypothèse anxieuse de manquer une affaire.

Somme toute, des publications comme le *Boileau* et le *Tolla* de la maison Hachette, comme le *Polyeucte* de Mame et fils, et comme le *Paris* et le *Tunis* de la maison Quantin, sont des œuvres dignes de respect et de sympathie, car ces cinq gros volumes représentent à eux seuls plus de six cent mille francs d'aventurés pour la satisfaction des amateurs de beaux livres; et j'aime à croire que ceux qui font la moue sont en minorité, qu'ils forment un groupe aussi restreint que celui de ces vieux célibataires qui, excédés de cuisine affinée, déclarent qu'on ne peut plus manger en France, que la cuisine des maîtres restaurateurs est exécrable, et que l'art de Carême et de Grimarct de La Reynière est en pleine dégénérescence. Il faut laisser dire tous ces *geigneurs,* et aussi les plaindre, car ils ne savent plus jouir avec la pleine satisfaction naïve et fraîche des amis des livres de province et de l'étranger, lesquels jugent plus sainement des œuvres nouvelles. Jamais peut-être la librairie française ne s'est plus hardiment portée en avant avec le désir de bien faire, jamais elle n'a engagé d'aussi lourds capitaux pour créer des publications d'art, et il est peu équitable de ne pas sembler lui en tenir compte largement.

Les courriéristes de théâtre parlent fréquemment avec une admiration béate d'une pièce de théâtre nouvelle en faveur de laquelle un directeur vient de débourser plus de cent mille francs pour monter les décors, les costumes et régler la figuration; le public s'extasie et paraît applaudir à l'avance. *Cent mille francs*, va-t-on répétant, *savez-vous qu'Un Tel a dépensé cent mille francs pour monter la pièce qui va passer?* Tout le monde du cabotinage escompte les splendeurs à venir et indulgente à l'avance l'entrepreneur.

Eh bien, ce qui se dit dans le public du théâtre ne s'imprime jamais sur les choses de la librairie; et cependant les sommes que coûte un bel ouvrage de luxe sont proportionnellement bien autrement élevées que celles des ouvrages dramatiques. Si l'on calculait ce qu'ont coûté les *Saints Évangiles* à la maison Hachette, *la Terre Sainte* ou le *Saint François d'Assises* à Plon, l'*Édition nationale du Victor Hugo* à Testard, le *Jean-Jacques Rousseau* à Launette, la *Porcelaine de Sèvres* à la maison Quantin, on conviendrait que le capital nécessaire à une entreprise théâtrale est infiniment inférieur à celui engagé dans la publication illustrée, et l'on verrait que le théâtre, le *Victor Hugo* par exemple, est aussi onéreux à bien publier, comme Conquet vient de le faire en partie, qu'à mettre à la scène du Théâtre-Français ou de l'Odéon.

Mais le public ignore ces choses et on doit les lui dire; il feuillette le plus souvent avec trop de négligence et d'apathie des livres qui ont demandé des années de travail et de mise en œuvre, et qui ont immobilisé des fortunes véritables. Il ignore trop les choses de l'impression et les peines sans nombre qu'il faut supporter, les obstacles à soulever, les recherches et les retouches innombrables à vaincre pour arriver à ne mettre au jour souvent qu'une œuvre médiocre et très éloignée de l'idéal qu'on s'était proposé.

Pour tous ceux qui ont le sentiment des misères du métier d'éditeur, il est pénible et énervant de voir regarder un livre avec légèreté et en tourner les feuillets du bout des doigts; cela fait froid et donne la sensation cruelle d'un barbare malmenant une œuvre d'art; aussi devons-nous inviter tous les amis des curiosités littéraires et tous nos lecteurs en général à beaucoup d'indulgence vis-à-vis des productions nouvelles.

Dans son ensemble de productions de nouvel an, la librairie française est encore la première du monde, la plus généreusement ardente et la plus audacieuse. Au lendemain même de l'Exposition, de cette fête universelle qui a aiguisé tous les gros appétits matériels et qui a mis en interdit, durant plus de six mois, les commerces d'art et d'esprit, il est bon de nous reprendre, de nous rapprocher des publications littéraires et d'encourager de notre mieux tous ceux qui vivent de la pensée.

Librairie Hachette et Cie. — Cette maison, toujours à son rang à la tête de la librairie parisienne, publie, cette année, beaucoup de livres plus ou moins somptueusement illustrés et destinés aux étrennes des différents âges et des dif-

férentes classes sociales. Nous parlerons d'abord de *Tolla* et des *Œuvres* de Boileau. Ce sont les deux plus belles pièces de cette librairie.

Tolla, le roman bien connu d'Edmond About, donne lieu à une publication luxueuse, format in-4°, avec 10 planches hors texte gravées sur bois, d'après les aquarelles de Félicien de Myrbach, par MM. Barbaut, Ch. Baude, Florian, Stéphane Pannemaker, L. Rousseau et Ruffe; le portrait d'Edmond About par Paul Baudry, gravé par Florian, et trente-cinq ornements typographiques tirés en noir, gris et rose, d'après A. Giraldoni (Prix : 80 fr.). Il y a des exemplaires sur papiers de choix, avec des suites de figures en différents états, dont les prix varient de 800 francs à 130 francs. Le papier des exemplaires ordinaires est en vélin blanc du Marais de belle fabrication, contenant en filigrane le nom de l'ouvrage et des éditeurs, suivant une mode qui se généralise; les ornements sont élégants et délicatement décoratifs; les grands bois, avec lettre et avant lettre, ont suffisamment de relief et de netteté; quelques-uns mêmes ont une belle vigueur, tandis que d'autres se font remarquer par beaucoup de finesse et de fouillé; l'ensemble enfin constitue un magnifique volume, d'aspect à la fois artistique et cossu, de qualité substantielle et telle que nul acheteur ne sera tenté de dire qu'il n'en a pas pour son argent.

La gravure sur bois, qui a produit tant d'œuvres intéressantes, tant de chefs-d'œuvre même dans les premiers âges de la typographie, qui a marqué d'une façon si originale et parfois si charmante les livres romantiques, n'a pas dit son dernier mot. C'est un grand honneur pour la maison Hachette de l'avoir recueillie, de n'en avoir jamais désespéré, d'y avoir eu recours pour des illustrations de tout ordre, et de lui avoir ainsi ménagé une véritable renaissance, dont ce volume de *Tolla* est une éclatante manifestation. Ce n'est pas ici le lieu de s'étendre sur les ressources et les avantages que ce genre de gravure peut présenter, ni même d'expliquer comment, pour les amateurs qui apprécient surtout la personnalité et le « volontaire » de l'interprétation, les tailles de l'artiste seront toujours plus intéressantes que les décalques de la photogravure ou de l'héliotypie. Mais nous sommes heureux de saisir l'occasion de reconnaître le service que rend la maison Hachette en maintenant avec tant d'autorité et de succès les traditions de l'illustration sur bois.

Le second livre d'étrennes dont nous sommes appelé à parler est une édition, de grand luxe aussi, des *Œuvres poétiques* de Boileau-Despréaux, avec une introduction et des notes par F. Brunetière. C'est un volume in-4° illustré de 27 eaux-fortes d'après Madeleine Lemaire, Bida, Bonnat, G. Boulanger, Cabanel, Chapu, Chevignard, Delort, F. Flameng, Français, Galland, Gérôme, Hédouin, Heilbuth, J.-P. Laurens, J. Le Blant, Lhermitte, Maignan, L.-O. Merson et Vibert, par des graveurs dont la renommée n'est plus à faire, tels que Boilvin, Boisson, Champollion, Ach. Jacquet, Lalauze, Lerat, Muller, Toussaint, etc. (Prix : 125 fr.). Il a été tiré un exemplaire sur peau de vélin, en vente au prix de 4,000 francs, et 200 exemplaires sur papiers de choix à 300 francs, 250 francs et 200 francs, selon qu'ils sont sur japon, sur chine ou sur vélin à la forme des papeteries du Marais et de Sainte-Marie.

Il n'était guère possible de trouver à Boileau un commentateur plus apte à le comprendre et à l'expliquer que le critique classique de la *Revue des Deux Mondes*, M. F. Brunetière. Si l'expression n'était vulgaire et ne frisait l'irrespect, nous dirions volontiers que, toutes proportions gardées, les deux critiques, — le poète et le prosateur, — font la paire. L'exécution matérielle typographique est également en harmonie avec la nature de l'œuvre et le talent de l'annotateur. Les caractères, d'un gros œil et d'un type pur et net, ont été gravés spécialement par M. Viel-Cazal, qui a dirigé l'impression du livre, exécutée chez M. Lahure, sur du papier des fabriques du Marais.

En feuilles dans un solide carton où rien n'est sacrifié à une fausse élégance, ce gros volume a un aspect riche et austère tel qu'il convient à un recueil des vers d'un écrivain dont les éditeurs disent avec conviction : « Nul mieux que lui n'a su, après avoir fixé les bonnes règles de la poésie française, en donner de meilleurs exemples avec un talent plus simple ni plus varié, sachant plus agréablement

Passer du grave au doux, du plaisant au sévère;

aucune œuvre plus imagée que la sienne n'évoque plus volontiers l'image; jamais pièces n'avaient été mieux faites pour tenter le crayon de l'artiste que les scènes épiques du *Lutrin* ou la satire du *Festin ridicule*. »

Ainsi, en publiant cette nouvelle édition des *Œuvres poétiques* de Boileau, la maison Hachette n'a-t-elle pas eu seulement en vue de donner un texte absolument correct du fameux écrivain. Faisant appel aux artistes les plus habiles, à des maîtres justement renommés, elle a voulu publier, avec leur aide, une édition illustrée des œuvres du poète comme on n'avait pas encore essayé de le faire. Elle y a incontestablement réussi. Mais cette

illustration porte forcément la marque de son origine multiple. Tandis que l'œuvre littéraire, texte et notes, et l'exécution typographique, ont un sain et robuste caractère d'homogénéité, les planches reflètent les personnalités les plus diverses. Prises une à une, elles ont toutes un rare mérite, et plusieurs sont d'une grande beauté; mais ce sont des *pièces* pour illustrer Boileau, ce n'est pas, ce ne peut pas être une *illustration* de l'œuvre du poète. Nous entendons par là un commentaire graphique dirigé par une même conception d'ensemble et exécuté d'un bout à l'autre dans le même esprit et la même teneur.

A ce point de vue, l'illustration de *Tolla* est bien plus *une*, et quoique plus modeste, préférable. Non seulement, en effet, elle est due à un seul artiste; mais encore elle a été confiée à un des hommes qui joignent à un sincère talent d'observation la souplesse et la franchise d'exécution si goûtées des amateurs de livres illustrés. On a pu voir à l'Exposition du Champ de Mars les aquarelles de M. Félicien de Myrbach, d'après lesquelles les bois de *Tolla* ont été gravés; la vie des personnages, la vérité des décors y étaient frappants. Ces qualités ont été admirablement reproduites par la gravure sur bois, qui est encore, après tout, grâce à la douceur et au velouté des tailles et à l'éclat de l'impression, le procédé par lequel il est le plus facile de rendre sans couleurs, quand on le manie en artiste, le charme des colorations de l'aquarelle.

A la librairie Hachette, nous devons comme tous les ans mentionner l'année 1889 du *Tour du monde*, avec 500 gravures et 20 cartes (1 vol., 25 fr.)

Au siècle dernier, au début de l'ère des découvertes géographiques accomplies par les navigateurs, on mettait trois ou quatre ans à faire le tour du monde; aujourd'hui, les touristes pressés peuvent l'accomplir, grâce aux progrès des moyens de locomotion, en deux mois et quelques jours. Voici trente ans, cependant, que les rédacteurs du *Tour du monde* poursuivent leur voyage sans interruption, et ils ne l'ont pas encore achevé. C'est que non seulement ce monde si infime, qu'il ne tient pas dans la masse de l'univers plus de place qu'un atome de poussière, est si grand pour l'homme qu'il ne lui a pas encore révélé tous ses secrets; mais c'est encore qu'il se modifie sans cesse, que ses aspects changent avec les progrès de l'humanité, et que, pour se flatter de le bien connaître, il faut le parcourir sans cesse, sans trêve ni repos, comme le voyageur errant.

Une autre publication périodique que nous signalons chaque année avec un nouveau plaisir, c'est le *Journal de la jeunesse*, qui forme deux volumes illustrés de 500 gravures (in-8°, prix : 20 fr.).

Ce journal contente la curiosité des jeunes gens en les initiant aux péripéties de l'existence par la lecture de nouvelles, de récits dans lesquels les auteurs s'attachent à montrer les bons résultats que l'on peut attendre du jeu des nobles passions, des sentiments généreux et élevés; il complète leur instruction en leur apportant un complément de connaissances nécessaires sous une forme intéressante à propos des événements qui attirent le plus l'attention.

C'est ainsi que, cette année, l'Exposition et ses merveilles y ont été décrites avec le plus grand soin et avec un luxe d'illustrations qui perpétueront avec une exactitude minutieuse le souvenir de cette grande manifestation nationale. Et tout en accordant à cette revue la place qu'elle méritait de prendre dans ses colonnes, le *Journal de la jeunesse* n'a cependant pas empiété sur le terrain habituellement concédé aux œuvres de l'imagination. Ses jeunes lecteurs y trouveront d'intéressantes nouvelles.

Une publication importante dont il nous reste à parler, c'est le bel ouvrage du lieutenant de vaisseau Victor Giraud, *les Lacs de l'Afrique équatoriale* (1 vol. in-8° jésus illustré de 150 gravures, 15 fr.)

La mort de Livingstone dans les marais qui bordent le lac Bangouéolo avait laissé imparfaitement connue toute une région située au centre de l'Afrique, à l'ouest des lacs Nyassa et Tanganycka. La persistance de cette tache blanche sur la carte du continent noir irrita la curiosité d'un lieutenant de vaisseau de la marine française, M. Victor Giraud, qui résolut de reprendre la découverte au point où Livinsgtone l'avait laissée.

Parti de Zanzibar au mois de décembre 1882, il était de retour à Quilimane, sur les rives de l'océan Indien, à l'embouchure du Zambèze, au mois de novembre 1884. Il avait donc mis deux ans à accomplir son projet, au milieu de fatigues, de péripéties et de périls sans nombre. Au point de vue géographique, il confirmait l'existence de deux lacs de dimensions moyennes, les lacs Bangouéolo et Moëro, dans le haut bassin du Congo, à l'ouest des grands lacs déjà découverts et colonisés par les Anglais.

Mais on trouvera peut-être encore son récit de voyage, alerte et vif, plus intéressant par l'art avec lequel il nous met au fait de l'état d'esprit de ces populations noires de l'Afrique centrale. Il abonde en observations caractéristiques, en anecdotes frappantes, qui, mieux que toutes les démonstrations ou toutes les conclusions, jettent

une vive lumière dans l'esprit du lecteur sur les idées qu'il doit se former de ces pays à peine connus, de leurs populations barbares, de leur présent, du rôle que l'Europe joue déjà et jouera de plus en plus dans l'avenir dans cette quatrième partie du monde qui s'ouvre, de nos jours, à son activité.

La place nous fait défaut pour donner le compte rendu détaillé des belles publications pour la jeunesse publiées par notre première maison d'édition; nous en fournirons cependant le catalogue sommaire à nos lecteurs désireux de choisir par eux-mêmes leurs livres d'étrennes.

Cœur muet, par Mlle Zénaïde Fleuriot, 1 vol. in-8° jésus, avec 60 gravures, 1re série; broché, 7 francs.

Mon oncle d'Amérique, par Mme J. Colomb, 1 vol. in-8° raisin, avec 115 gravures, 2e série; broché, 4 francs.

Le Bronze, par Vuillaume, 1 vol. avec 70 gravures; broché, 2 fr. 25.

Tout droit, par l'auteur de la *Neuvaine de Colette*, 1 vol. in-8° raisin, avec 112 gravures, 2e série; broché, 4 francs.

Le Toit du monde, par E. Capus, 1 vol. avec 40 gravures; broché, 2 fr. 25.

Le Désert, par Mellion, 1 vol. avec 30 gravures; broché, 2 fr. 25.

La Famille Le Jarriel, par Guillemette Desgranges, 1 vol. avec 30 gravures; broché, 2 fr. 25.

Enfin, dans la bibliothèque enfantine à 2 fr. 25, mentionnons *les Enfants de la tour du Roc*, par Mme de Witt, née Guizot, et *le Château du Roc-Salé*, par Mme Chéron de La Bruyère.

Librairie Firmin-Didot et Cie. — Outre les ouvrages en cours de publication et qui s'augmentent d'un volume pour cette fin d'année, ouvrages parmi lesquels un rappel spécial est dû au Walter Scott, qui en est à son 18e volume, *les Aventures de Nigel*, avec de jolis dessins de M. Edmond Toudouze (gr. in-8°; 10 fr.). Cette importante maison d'édition publie un grand ouvrage qui ne peut manquer d'attirer la curiosité par son titre même : *la Sainte Russie*, par le comte Paul Vasili (in-4°; 30 fr.), est un livre dans le format de la collection pittoresque entreprise par le bibliophile Jacob (*les Arts au moyen âge*, etc.), bien qu'il n'en fasse pas partie, où l'auteur passe successivement en revue la cour, l'armée, la marine, les grandes institutions, la noblesse, le clergé, les églises, les monastères et les couvents, la bourgeoisie, le peuple, les fêtes et les plaisirs, les théâtres, les costumes. Il est illustré de quatre chromolithographies et de 200 gravures dans le texte et hors texte, qui, pour n'être pas toutes d'une grande originalité artistique, n'en sont pas moins intéressantes et souvent précieuses pour l'exactitude des indications : costumes, scènes de mœurs, types, portraits, paysages, monuments. En dehors de son très réel mérite comme publication de luxe, ce livre vient à point en un moment où la Russie iutéresse tous les Français, et où, au milieu d'une quantité d'études spéciales et de monographies érudites, on manque encore d'un tableau d'ensemble qui permette au grand public de se renseigner sur ce qu'il désire ardemment savoir. Grâce au comte Vasili et à la maison Firmin-Didot, cette lacune n'existe plus.

Un autte bel ouvrage, d'un intérêt moins actuel et moins général peut-être, mais à coup sûr non moins durable, a pour titre : *les Grands peintres des Flandres, de la Hollande, de l'Italie et de la France* (1 vol. gr. in-8°; 12 fr.) et pour auteurs M. Th. de Wyzewa, dont les lecteurs du *Livre* n'ignorent pas la compétence, et M. X. Perreau, critique d'art d'une autorité reconnue. On ne cherchera pas, naturellement, dans un seul volume de quatre à cinq cents pages, une histoire complète et détaillée de la peinture dans l'Europe occidentale. L'éditeur en avertit dans la préface : il a voulu, en tenant compte des divers travaux de la science, donner d'une façon sérieuse, en même temps qu'accessible, une connaissance élémentaire de l'art, de ses époques et de ses monuments. Dans ce but, les auteurs ont dû éviter les discussions esthétiques ou historiques, et s'attacher à n'omettre aucun des faits définitivement acquis à l'histoire. Ils ont résumé les principaux événements de la vie des peintres, indiqué les traits généraux de leur art, analysé leurs ouvrages les plus caractéristiques. Enfin ils ont donné à leur récit la forme la plus claire et la plus attrayante, sans rien sacrifier de l'exactitude et du sérieux qui conviennent à une œuvre d'instruction. Trois cent quatre-vingt-six gravures, dont beaucoup à pleine page, reproduisent les principales œuvres des maîtres des quatre écoles étudiées, et font de ce livre historique et descriptif un véritable album d'art.

Les souvenirs de la dernière guerre sont encore aussi vifs qu'au premier jour. Les travaux spéciaux auxquels les opérations des belligérants ont donné lieu en Allemagne comme en France ont élucidé bien des points obscurs, et de nombreux mémoires particuliers ont apporté des documents dont l'historien vulgarisateur sait faire jaillir la lumière lorsqu'il a l'esprit critique et la volonté d'être impartial. Telles sont les qualités que l'on trouvera dans le livre de M. Gustave

Marchal sur *le Drame de Metz* (grand in-8°; 8 fr.), illustré de 20 gravures hors texte et de 4 cartes par Demki. L'auteur a déjà publié chez les mêmes éditeurs une histoire de *la Guerre de Crimée* qui lui a, du premier coup, assigné un rang très honorable parmi les narrateurs historiques dont le but est de répandre la connaissance de nos faits d'armes, victoires ou revers, et d'accroître ainsi le patriotisme dans la masse de la nation.

C'est un livre patriotique aussi que celui qu'a écrit M. Edmond Deschaumes sur le siège de Paris par les Allemands : *Journal d'un lycéen de quatorze ans pendant le siège de Paris* (1 vol. gr. in-8°; prix : 8 fr.). L'auteur termine sa préface par un conseil qui donne bien la note de son récit, et qu'on ne saurait trop répéter : « Je souhaite, dit-il aux parents, à propos de leurs enfants, que vous leur donniez par l'éducation de l'esprit et du corps, avec la force morale et la force physique, qui les feront craindre et respecter, la passion du droit et l'amour de la justice, sans lesquels les nations ne peuvent se développer par la liberté et le progrès, et sans lesquels non plus il ne saurait y avoir pour l'homme ni bonheur, ni indépendance, ni fierté. » Ce livre, qui intéresse tous les enfants parce qu'il est écrit dans une langue qu'ils comprennent sans peine et qu'il est inspiré par les sentiments mêmes de l'adolescence, est d'une lecture fortifiante, et nous ne saurions trop le recommander aux petits lecteurs — et aux grands. Il est illustré d'une bonne carte du siège de Paris et de 20 gravures hors texte inédites par Eug. Courbain qui constituent, pour parler franchement, l'illustration qui nous a fait le plus de plaisir entre toutes celles dont la maison Firmin-Didot a enrichi, cette année, nos volumes d'étrennes.

Maison Quantin. — Formidable, la production de cette imprimerie-librairie, qui touche à tout avec un égal succès : littérature, art, histoire, architecture, librairie enfantine, ouvrages d'amateurs et de vulgarisation ! Fondée à peine depuis onze années, elle s'est établie en maîtresse à côté des Hachette, des Didot, et a rivalisé avec les plus vastes maisons d'édition de France. Le jury de l'Exposition lui a décerné avec raison le grand prix d'honneur, et elle a tenu à prouver le bien-fondé de ce témoignage d'estime public en publiant un livre extraordinaire sous ce titre : *Paris*, par Auguste Vitu, grand in-4° imprimé avec luxe, comprenant 500 pages de texte et 450 dessins inédits exécutés d'après nature par les meilleurs artistes, avec un plan de Paris et une carte de ses enceintes successives. Trente grandes planches hors texte. Chapitre illustré relatif à l'Exposition de 1889. Prix : dans un cartonnage imprimé en aquarelle remplaçant une reliure, 25 francs ; avec reliure d'amateur, 40 francs. On n'a jamais pu dire, à aucune époque, qu'un ouvrage sur Paris manquât d'actualité : on peut le dire aujourd'hui moins que jamais. Les transformations de toute nature qu'a subies la ville dans ces vingt dernières années, les changements introduits peu à peu dans l'organisme de ce grand corps, dans l'économie de sa vie sociale, dans le mouvement de ses mœurs et de ses idées, enfin le magnifique spectacle de prospérité matérielle et d'union morale qu'elle a récemment donné au monde : tout concourait à appeler l'attention de l'histoire pour fixer d'une façon durable la physionomie en 1889 de la ville de Paris.

C'est dans cet esprit que la Maison Quantin s'est adressée à M. Auguste Vitu, ancien président de la *Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France*, l'écrivain qui, pour une pareille tâche, pouvait le mieux allier à la grâce et à l'élégance du style les connaissances spéciales, la science profonde de l'archéologie parisienne.

La méthode suivie est excellente, et les proportions de l'ouvrage sont adroitement observées en ce sens que les développements sont proportionnés à l'importance des sujets, importance dont l'auteur, avec sa haute compétence, est et demeure le juge le plus éclairé. Après une vue générale de Paris à vol d'oiseau et une promenade sur les bords de la Seine, M. Vitu fait connaître au lecteur les rues de l'ancien et du nouveau Paris, la Cité, ce glorieux berceau de la Ville moderne, les quartiers si différents dans leur physionomie de la rive gauche et de la rive droite, le tout animé de descriptions faites avec un enthousiasme communicatif, retraçant le tableau fidèle et pris sur le vif de ce qui alimente l'activité d'une grande ville. Quelques pages sur l'Exposition du Centenaire datent ce volume de la dernière heure ; un index alphabétique facilite toutes les recherches.

Dans un pareil ouvrage, le texte a besoin d'être éclairé et complété par une illustration toujours en rapport avec le sujet. A cet effet, la Maison Quantin, avec une audace déjà récompensée par l'empressement des acheteurs, n'a pas reculé devant les plus lourds sacrifices : tous les dessins, — et il y en a plus de 450 et 30 grandes planches hors texte, — ont été exécutés d'après nature avec les plus grands soins : ce qui donne à ces vues un cachet d'*inédit* et un aspect *vrai* et *vivant* que l'on ne rencontre guère dans les ouvrages similaires. Chaque sujet de l'illustration a été scrupuleusement reproduit dans toute sa vérité par l'artiste dessinateur et par le

graveur; enfin le mariage des gravures avec le texte dénote un goût exquis et une habile sûreté de main.

Voilà bien des éléments de succès ; ce n'est pas tout. Nous avons encore à signaler aux amateurs de beaux livres le format magnifique du volume, le choix du papier, fabriqué spécialement pour une impression typographique digne des anciens maîtres du genre, et enfin, — véritable innovation, — un cartonnage artistique imprimé en aquarelle, remplaçant une reliure d'amateur et habillant d'une façon pittoresque et gaie, — bien parisienne en un mot, — un ouvrage qui est à la fois un splendide album et un livre de littérature agréablement érudite.

Maintenant qu'après avoir analysé ce volume et feuilleté avec intérêt ses pages si heureusement illustrées, nous le refermons dans son cartonnage coquet, une chose nous frappe : c'est la modicité de son prix vraiment extraordinaire. Ce splendide volume, en dépit de sa richesse de fabrication, ne coûte que 25 francs, alors qu'il ne peut être comparé pour son luxe et son format qu'aux in-folio de 100 francs.

Le public se fera vite à cette idée qu'un ouvrage peut être excellent de tous points et coûter un prix relativement modique. Le *Paris* de la Maison Quantin l'en convaincra aisément, car il nous semble être le dernier mot du bon marché allant de pair avec l'excellence intrinsèque de l'ouvrage.

A côté de cette publication hors ligne, la Maison Quantin a voulu égayer nos regards en éditant un livre, reflet du pays du soleil, ouvrage très enluminé ; nous voulons parler de : *Tunis et ses environs*, texte et dessins d'après nature par M. Charles Lallemand. — Un volume de luxe in-4° raisin, illustré de 150 aquarelles tirées en couleurs. Prix : broché, 35 francs ; relié, 45 francs. Ce volume dépasse tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour par la chromotypographie ; 150 aquarelles y sont reproduites et, d'un bout à l'autre, c'est la magie des couleurs de l'Orient. Ceux qui ont vu le volume de : *Tunis et ses environs,* et qui connaissent notre belle colonie de l'Afrique du Nord, ont été frappés par la sincérité de ces aquarelles. Feuilleter ce volume et le lire, c'est faire chez soi une visite à *Tunis la Sainte*, *la Glorieuse*, *le Burnou du Prophète*, comme l'appellent les Arabes. C'est bien là la ville aux mille tableaux, le kaléidoscope toujours secoué dont les brillantes facettes se disposent en compositions à l'infini, pittoresques et colorées, tantôt baignées dans l'éblouissante lumière du soleil africain, tantôt éclairées par un rayon comme une toile de Rembrandt. Dans son volume *Tunis et ses environs*, M. Charles Lallemand nous montre cette ville incomparable, animée et grouillante, où les musulmanes voilées et mystérieuses se promènent au milieu d'une foule colorée, où des négresses aux vêtements bariolés vendent des friandises ou du pain, où d'innombrables marchands ambulants crient les gâteaux, les pains sucrés, les oranges, les citrons, les piments, etc., etc.

M. Charles Lallemand a eu la bonne fortune de pouvoir interroger presque tous les *amines* ou chefs de corporation, et nous montrer ainsi sur le vif un état corporatif actuel assez semblable à celui dans lequel se trouvaient jadis les artisans européens.

Ajoutons à tous ces tableaux les mystères de la vie musulmane, les traces de Carthage, les ruines romaines, byzantines et arabes innombrables, les riches et plantureuses montagnes du massif de Zaghouan et de la Khroumirie.

Il fallait de la couleur pour rendre les mille et un sujets de peinture qui fourmillent en Tunisie ; aussi la Maison Quantin n'a-t-elle pas hésité à appliquer toutes les ressources de ses ateliers de chromotypographie à la confection du volume de *Tunis et ses environs;* et, chose nouvelle en librairie, toutes les illustrations sans exception sont en couleur.

La chromotypographie est un art presque nouveau ; la Maison Quantin en a résumé tous les progrès. Son nom seul est un sûr garant d'une exécution parfaite.

Tunis et ses environs est une œuvre d'aspect nouveau, consciencieusement écrite, dessinée avec la plus scrupuleuse exactitude, éditée avec luxe et mise au jour, — malgré ses 150 aquarelles, — à un prix très abordable.

L'*Encyclopédie enfantine*, où la Maison Quantin a, depuis plusieurs années, conquis d'emblée la première place, est toujours un émerveillement pour les jeunes yeux et les jeunes esprits par le charme du récit et le chatoiement varié de l'illustration.

Outre des albums de tous formats et de tous prix pour les tout petits, voici, pour les adultes, *la Journée d'un écolier au moyen âge*, dont l'auteur, M. Moireau, nous transporte dans le monde des maîtres et des étudiants parisiens de la fin du XIIe siècle, sur la montagne Sainte-Geneviève, au Pré-au-Clercs, à la foire du Lendit, etc.

La *Bibliothèque de la famille* s'est enrichie des *Mémoires de Léda*, histoire d'une vieille jument de haute origine publiée par un nouvel auteur, le baron de Doumy. Celui-ci, *donnant la parole* à son héroïne, nous fait assister à des péripéties qui ne manqueront pas d'un haut intérêt pour ce

© 2007 Lyon — Éditions « Les passionnés du temps » — http://editions.passionnes.fr

jeune public si friand aujourd'hui des choses du sport. Triomphes hippiques, hauts faits de guerre, revers et misères, Léda a tout vu, tout éprouvé dans sa longue carrière, et sait à l'occasion tirer de ces événements une haute moralité.

L'ouvrage, orné de charmantes illustrations dues aux crayons bien connus de Job, Dunki, Godefroy, est certainement le cadeau le plus agréable qu'on puisse faire à un garçonnet pour ses étrennes, en même temps qu'il constituera le plus charmant ornement de sa bibliothèque.

Dans la *Bibliothèque de l'éducation maternelle*, deux œuvres des plus attrayantes, *l'Histoire d'un garçon*, par Mme Audebert de Bovet, et *le Fils de l'amiral*, par Mme Ferdinand Le Roy, sont d'amusantes leçons de morale prises dans la vie active et présentées avec les séductions irrésistibles de dessinateurs tels que Chovin, Lacker, etc.

Enfin, sous le titre de *la Chatte de mademoiselle Ilda*, Mme de Paloff ajoute à la *Bibliothèque enfantine* un volume nouveau où elle raconte les exploits d'une chatte merveilleuse avec une verve tour à tour gaie, entraînante et instructive.

Nous ne pouvons mieux terminer qu'en signalant *l'Imagerie artistique* à un sou, où vient de paraître la seconde série des *Fables de La Fontaine*, avec personnages costumés à la mode des contemporains de l'auteur ; ajoutons que, pour satisfaire une nombreuse clientèle minuscule de taille et déjà fort exigeante, la Maison Quantin a dû réunir toutes les images parues (il y a plus de 120 titres) en plusieurs albums, où elles sont imprimées sur un papier beaucoup plus fort avec une couverture en couleur tirée à part et variant avec chaque album. Cinq ont déjà paru ; le prix de l'album est de 3 fr. 50.

Nos lecteurs peuvent se rendre compte qu'on peut choisir des étrennes pour tous les âges et les deux sexes sans sortir des magasins de librairie de la Maison Quantin.

En dehors des livres exclusivement d'étrennes, nous ne pouvons passer sous silence un ouvrage de très haute valeur archéologique : *la Restauration d'Olympie*, par M. Victor Laloux et M. Paul Monceaux, in-4° colombier, 20 grandes héliogravures hors texte, 80 gravures dans le texte, exécutées d'après les originaux. (Prix : broché, 100 fr.; cartonné, 110 fr.) On connaît de réputation les merveilleuses découvertes d'Olympie. Les efforts successifs des savants français et allemands ont fait sortir du sol une étonnante variété de monuments, des temples, des chapelles, des portiques, des autels, des ex-voto, des milliers de bronzes et de terres cuites peintes, une riche collection de documents historiques, enfin d'admirables sculptures comme les frontons du temple de Zeus, la victoire de Péonios et l'Hermès de Praxitèle. Toutes ces richesses, restées en Morée, font aujourd'hui d'Olympie la rivale d'Athènes et une des mines les plus précieuses pour l'étude de l'antiquité et de l'art grec.

Deux de nos compatriotes, M. Victor Laloux, architecte, ancien pensionnaire de la Villa Médicis, et M. Paul Monceaux, docteur ès lettres, ancien membre de l'école d'Athènes, ont entrepris une reconstitution générale de l'ancienne Olympie. Ils présentent aujourd'hui au public le résultat de travaux qui ont duré plusieurs années, relevés sur le terrain des ruines, étude des textes, des monuments et des œuvres d'art.

L'ouvrage comprend trois parties. Dans la première, les auteurs ont rétabli l'histoire politique, religieuse et artistique d'Olympie, depuis les origines les plus lointaines jusqu'à nos jours. Dans la seconde, ils ont reconstruit toute l'enceinte de Zeus, avec ses routes et ses portes, ses murs, son bois sacré, ses temples, ses dépôts d'offrandes, ses portiques, ses autels et ses ex-voto, ses palais de magistrats et de prêtres, ses gymnases et ses champs de courses. Dans la troisième partie revivent l'administration, le culte, les fêtes et ces célèbres jeux olympiques où se rencontraient les représentants de tous les peuples civilisés. Les recherches historiques les plus précises s'allient partout aux préoccupations d'art dans cette hardie évocation d'un glorieux passé.

De magnifiques planches mettent sous les yeux du lecteur le plan actuel et le plan restauré des monuments, les détails de décoration, les sculptures, les terres cuites et les bronzes. A signaler surtout les grandes héliogravures qui reproduisent les frontons d'Alcamène et de Péonios, l'Hermès de Praxitèle, la restitution de Zeus de Phidias, le plan d'ensemble et la façade générale de l'enceinte sacrée. Par le soin apporté à la typographie et aux illustrations, la *Restauration d'Olympie* prend place parmi les plus beaux ouvrages qui soient sortis des ateliers de la Maison Quantin.

Librairie Alfred Mame et fils, à Tours. — Un livre considérable suffira à la gloire de cette maison d'édition pour cette année ; mais un livre inoubliable, une véritable édition de bibliophile du *Polyeucte* de Pierre Corneille, avec une introduction par M. Léon Gautier, membre de l'Institut, et des éclaircissements de MM. Paul Allard, Édouard Garnier et Léon Legrand.

Ce volume, de format grand in-4°, est orné d'un portrait de Corneille gravé par Burney et

de cinq eaux-fortes de Boilvin, Bracquemont, Le Couteux et Waltner, d'après les compositions d'Albert Maignan. En outre, de nombreuses gravures sur bois pour l'ornementation des têtes de chapitres et les lettres ornées ont été gravées par M. Léon Rousseau, d'après les dessins d'Édouard Garnier.

Le tirage a été limité à 800 exemplaires, dont 100 sur papier du Japon à 200 francs, et 700 sur papier vélin blanc du Marais à 100 francs.

Les éditeurs de cette admirable publication (qu'apprécieront tous les amis des livres hors pair) nous racontent que lorsqu'ils se sont décidés à prendre une part active à l'Exposition universelle de 1889, ils ont voulu profiter de cette occasion pour mettre en lumière les efforts qu'ils avaient tentés, comme aussi les progrès qu'ils avaient réalisés depuis le grand concours international de 1878. L'idée leur est donc venue d'exécuter une œuvre de quelque importance, qui permît au public d'encourager leurs efforts et, s'il y avait lieu, de constater leur progrès.

Ils ont dû tout d'abord faire choix du livre à imprimer, et l'on comprendra aisément pourquoi ils ont choisi *Polyeucte*. Dès le premier jour de sa fondation, leur librairie a été sincèrement catholique et classique. Le chef-d'œuvre de Corneille répond bien à ce double caractère de leur maison.

Quelle forme donnerait-on à l'œuvre nouvelle? C'est ce qu'il restait à déterminer.

Il y a longtemps que MM. Mame se proposaient de remettre en honneur ces nobles caractères, ces types si profondément français auxquels est resté attaché le nom des Didot, mais à la condition toutefois de leur faire subir certaines modifications qui, sans leur rien ôter de leur physionomie essentielle, leur donnassent plus de solidité et plus de grâce. C'est ce qu'a entrepris pour eux un des premiers fondeurs de Paris, M. Turlot, et ils ont pu ici offrir au public la primeur de ces caractères dont la netteté et l'ampleur sont faites pour rappeler les éditions du Louvre et réjouir les yeux de tous les vrais typographes.

Pour l'illustration documentaire, MM. Mame et fils ont voulu reproduire, d'après les peintures des catacombes, les scènes les plus dramatiques du procès des martyrs et, d'après les maquettes conservées à la Comédie française ou à l'Opéra, les décors et les costumes des différents *Polyeuctes*. Ce travail de patience, et qui demandait un crayon érudit, est dû tout entier à la collaboration de M. Édouard Garnier.

Mais là s'arrête cette partie de l'illustration, qui est purement technique et scientifique.

Or il est manifeste qu'il fallait ici autre chose que la science, et que l'archaïsme et le « document » étaient insuffisants à parer dignement un aussi noble ouvrage. Il importait enfin de faire appel à l'art, et les éditeurs ont convié d'éminents artistes à donner ce suprême cachet à leur livre.

A Ferdinand Gaillard, à ce prince des graveurs de notre temps, était réservé le portrait de Corneille; mais la mort est venue soudain glacer cette main d'où tant de chefs-d'œuvre avaient déjà jailli. Son meilleur élève, M. F.-E. Burney, a gravé l'œuvre du maître aimé, et l'on peut constater qu'entre les mains de l'élève le burin n'a pas dégénéré.

C'est à M. Albert Maignan, c'est à l'auteur de tant d'illustres toiles qu'incombait la mission la plus difficile, et c'est à lui qu'on doit, en effet, les cinq grandes compositions qui correspondent aux cinq actes du drame. En réalité, ce sont là cinq tableaux qui, interprétés par des aquafortistes tels que Boilvin, Bracquemond, Le Couteux et Waltner, n'ont rien perdu, chose rare, à une interprétation qui est toujours si compliquée et souvent si périlleuse. Le public en juge avec admiration.

Telle est l'œuvre à laquelle la librairie Mame a consacré plusieurs années d'un labeur constant et parfois ingrat. Nous souhaitons que ce labeur ne soit pas infécond, et que, dans la grande lutte des livres d'étrennes, le *Polyeucte*, comme jadis la *Touraine*, contribue à honorer ce doux pays de France, digne objet de tant d'efforts, de tant de sacrifices, de tant d'amour, et que MM. Mame viennent de doter d'un chef-d'œuvre de plus.

Librairie J. Hetzel et Cie. — La librairie Hetzel, fidèle à une longue tradition, vient encore offrir cette année à sa clientèle un choix remarquable de livres et albums qui méritent en tous points les préférences des familles attentives.

Depuis vingt-cinq ans, les plus célèbres écrivains apportent à l'envi leur concours à la *Bibliothèque d'Éducation et de Récréation*. Il n'est pas un seul des quatre ou cinq cents volumes qui la composent qui ne marche au but commun, qui ne fasse sa partie dans un concert d'utilité et d'agrément, qui n'ait son rôle dans cette véritable encyclopédie du foyer. C'est pourquoi les familles y puisent en toute confiance, certaines qu'elles ne peuvent fournir à l'esprit et au cœur de leurs enfants une nourriture littéraire plus délicate et plus saine.

Nous allons présenter brièvement à nos lecteurs toute une moisson nouvelle de beaux et aimables livres, parmi lesquels enfants, adoles-

© 2007 Lyon — Editions « Les merveilles du temps » — www.editions-lyon-illustre.fr

cents, jeunes gens et jeunes filles trouveront leur compte ; l'âge mûr saura s'arranger de l'ensemble. Ce qui a qualité d'art et de littérture est pour tous. Il n'est pas de petit sujet, sitôt qu'il est traité de main de maître.

Signalons en première ligne le volume nouveau de Jules Verne, le bon Dieu de la maison Hetzel. Le titre de l'ouvrage à succès est *Famille sans nom* (1 vol. in-8° illustré; prix, broché : 9 fr.).

La donnée de ce récit, empruntée à l'histoire nationale du Canada, est une des plus émouvantes qu'il soit possible de mettre en œuvre. Les nombreux admirateurs de Jules Verne, qui ont lu et relu *Mathias*, *Sandorf*, *Nord contre Sud*, etc., retrouveront ici les mêmes émotions patriotiques doublées d'un intérêt dramatique encore plus puissant. La fiction, — si fiction il y a, — est encadrée dans des événements historiques qui datent à peine de quarante ans, alors que le Canada, avec une indomptable énergie, luttait pour son indépendance. Un dessinateur de talent et d'érudition, M. G. Tiret-Bognet, qu'un long séjour au Canada a mis à même de recueillir de précieux documents, a illustré ce livre. Aussi, à côté du charme des dessins, sera-t-on assuré de la rigoureuse exactitude des costumes, des types, des portraits même et des sites si pittoresques et si peu connus du Canada. *Famille sans nom* est un succès de plus à l'avoir du célèbre conteur, qui en compte tant d'inépuisables.

Parmi les *Romans d'aventures* d'André Laurie, la maison Hetzel édite cette année *De New-York à Brest en sept heures* (vol. broché : 7 fr.).

C'est le roman d'aventures poussé jusqu'à son extrême expression, à travers les péripéties les plus multipliées et une succession de surprises extraordinaires, même pour les lecteurs habitués à la merveilleuse imagination d'André Laurie. L'auteur de tant de récits attachants s'est surpassé dans ce merveilleux roman, que nous qualifierions volontiers de féerie scientifique, si la science ne nous avait appris à ne pas douter d'elle.

Riou a rivalisé d'exactitude et d'imagination avec l'auteur pour rendre les scènes étranges de ce livre.

Du même auteur et aux mêmes conditions et prix de publication, mentionnons également la *Vie de collège dans tous les pays*, et qui a provoqué dans le public, un si vif sentiment de curiosité. André Laurie, dans ce nouveau récit, n'est pas resté au-dessous de lui-même, et les *Mémoires d'un collégien russe* accroîtront brillamment la collection. La tournure des événements et l'irrésistible mouvement qui pousse, l'une vers l'autre, les deux grandes nations de l'Orient et de l'Occident de l'Europe, assurent à ce nouvel ouvrage d'André Laurie, en dehors même de la partie technique, comme toujours supérieurement traitée, une vogue bien justifiée. Les dessins de Georges Roux, d'après nature et d'après des documents précis, embellissent encore ce beau livre d'André Laurie.

N'oublions pas enfin *le Marchand d'allumettes* (1 vol. in-8°, broché : 7 fr.), par A. Gennevraye, un de ces récits pleins de naturel et de sensibilité, aussi d'enseignement moral, où excelle l'auteur de tant de jolies choses littéraires, bien connues et appréciées des fidèles clients de la maison. Celui-ci, nous ne craignons pas de le dire, peut compter parmi les meilleurs et les plus complets. Qui ne prendrait plaisir à la lecture des aventures de ce petit vagabond amené au bien par un vieux soldat, et qui doit au hasard d'une rencontre et à la sollicitude de cet invalide une vie d'honneur au service de la patrie ? Il n'y aura jamais, chez nous, trop de livres comme celui-ci, capables d'inspirer aux jeunes lecteurs les plus nobles sentiments.

Les jolis dessins de J. Geoffroy ajoutent leur charme à celui de ces pages.

La libraire Hetzel publie encore *Ce qu'on dit à la maison*, leçons qui ne se trouvent pas dans le Noël et Chapsal (1 vol. broché : 7 fr.), par Dupin de Saint-André; l'*Histoire d'un casse-noisette*, par Alexandre Dumas (1 vol. broché : 4 fr. 50); *l'Aînée*, par J. Lermont (1 vol. : 4 fr. 50), et toute la série des petits *Albums Stahl : la Première chasse de Jujules; Scènes familières au château*, *les Chagrins de Dick* et *les Animaux domestiques*.

Nous parlerons enfin, ainsi que chaque année, du *Magasin d'Éducation et de Récréation*.

Ce journal, qui a précédé tous ceux du même genre, la seule œuvre collective qu'ait couronnée, jusqu'à présent, l'Académie française, entre dans sa vingt-sixième année d'existence, puisque les tomes LIX et L viennent de paraître.

C'est se répéter que d'en dire tout le bien qu'on en pense, et de placer en tête des publications similaires le *Magasin d'Éducation*, qui, depuis un quart de siècle, a publié des récits signés des noms les plus autorisés de la littérature contemporaine.

Il est à remarquer, chose rare, que ce recueil, inauguré sous l'inspiration directe de P.-J. Stahl, de Jules Verne et de Jean Macé, n'a pas eu un instant de défaillance pendant cette très longue carrière, et qu'il est aujourd'hui ce qu'il était hier, ce qu'il sera demain, c'est-à-dire l'encyclopédie *sui generis* la plus complète et la mieux pondérée.

L'année 1890 offrira aux jeunes abonnés la

primeur d'une des conceptions les plus originales de l'auteur célèbre des *Voyages extraordinaires: Un Voyage à reculons*, et d'un roman d'André Laurie : *Kitty et Bo* de Lermont; *les Jeunes Aventuriers de la Floride*, de Brunet, accompagnés d'œuvres variées signées E. Legouvé, Bentzon, P. Perrault, Dupin de Saint-André, etc.

Librairie H. Lecène et Oudin. — Un seul volume mais très original et de haute valeur. *Dix contes*, par Jules Lemaître, un magnifique volume grand in-8° jésus; broché, 20 francs. Ce livre est un de ceux qui seront le plus appréciés par les gens du monde et les personnes que les choses de la littérature alliée à l'art du dessin ne laissent pas indifférentes : c'est à la fois un beau livre d'amateur et un magnifique cadeau d'étrennes.

L'auteur, M. Jules Lemaître, occupe aujourd'hui dans la critique littéraire le premier rang : on estimera certainement après la lecture de ce nouveau livre, que le conteur ne le cède en rien au critique.

Ce volume contient une série de dix récits fins et délicats. La fantaisie charmante de l'auteur transporte le lecteur en Orient (*Charité*), en Grèce et à Rome (*Hellé et Myrrha*).

L'*Imagier* est un conte du moyen âge ; *Sophie de Montcernay* fait revivre la société brillante et frivole du XVIIIe siècle; *Képis et Cornettes, Mélie* et la *Chapelle blanche* sont des récits actuels.

Quant à l'illustration, confiée à des artistes différents, elle a été aussi variée de ton que le sont les récits eux-mêmes.

Luc-Olivier Merson a fait de l'*Imagier* une merveille d'art. Son élève, Cornillier, a donné à *Myrrha* la couleur vigoureuse et saisissante qui convenait à un récit dont Néron est un des acteurs principaux. G. Clairin, F.-H. Lucas et Loevy ont rivalisé de force, de finesse, de grâce et d'esprit.

Grasset, ce maître délicat, a dessiné une couverture en couleur d'un grand effet dans sa simplicité.

Tel qu'il est, ce volume, sorti des presses de Chamerot, se recommande à l'attention des connaisseurs les plus difficiles, et il sera certainement apprécié comme la nouveauté la plus séduisante de cette année.

Librairie Furne, Jouvet et Cie. — Les livres d'étrennes que la librairie Jouvet et Cie publie à l'occasion du jour de l'an sont cette année particulièrement originaux et séduisants; aussi leur succès nous paraît-il dès à présent assuré, car la maison Furne-Jouvet, l'une des plus anciennes de Paris, tient à assurer son bon renom, et même à augmenter sa popularité.

La Marine, croquis humoristiques, marins et navires anciens et modernes, par Sahib (1 vol.; 10 fr.), est une peinture vivement enlevée des différents types de marins et de bâtiments depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours. L'auteur, qui, à la fois, a écrit le texte et dessiné les gravures, a plutôt eu l'intention de soumettre au public un luxueux album qu'un livre. Son but a été de grouper, dans un espace relativement restreint, le plus grand nombre possible de marins des diverses époques, avec leurs navires et leurs costumes, et cela au moyen de très nombreux dessins en noir dans le texte et d'aquarelles tirées à part. Son intention n'a point été de faire ressortir le côté « charge », nos braves marins et leurs officiers ne devant inspirer que sympathie et déférence, mais au contraire de mettre en lumière le côté saillant propre à chaque individu, suivant sa situation et son temps. Sans doute, le côté plastique et mouvementé d'une profession si complexe donne des tournures amusantes aux personnages, mais c'est ainsi qu'il en doit être, le propre du marin n'étant pas d'être guindé, surtout chez lui. Bien entendu Sahib, dont tout le monde connaît, au point de vue maritime, le crayon soigneux et spirituel en même temps que la compétence technique, n'a pas voulu faire une histoire de la marine, mais il a décrit les navires dans leur forme exacte, toujours en rapport avec le goût du moment et le degré de science de l'époque.

Le livre de Sahib fera la joie du monde maritime, et il sera d'autre part aussi bien accueilli à Paris qu'à Toulon et à Cherbourg, où il divertira toute la brave population de nos matelots et de leurs chefs.

Les Aventuriers de l'Amazone. — La région du grand fleuve de l'Amazone, avec ses immenses forêts remplies de serpents d'une longueur et d'une grosseur inconnues ailleurs, de caïmans de jaguars, de couguars féroces, de rapaces terribles, de singes, d'insectes, de tamanoirs, de tatous et de tant d'autres animaux curieux, ou la végétation dépasse en splendeur tout ce qu'on peut rever et qu'habitent des Indiens anthropophages, tel est le cadre merveilleux dans lequel se déroule une des œuvres les plus attachantes, les plus instructives et les plus morales d'Armand Dubarry, *les Aventuriers de l'Amazone* (1 vol. in-8°; 10 fr.). Ne pouvant analyser ici ce livre avec grands détails, il suffit de dire que ses deux héros, un ingénieur français et une fillette indienne d'un dévouement sublime, que persécutent et chassent une bande de forbans exotiques et des

© BnF Lyon — Editions « Les marionnettes du temps » — editions-silvana.fr

sauvages cannibales y jouent, à travers de poignantes péripéties, des rôles aussi touchants qu'émouvants. Alexandre de Bar et Sahib ont représenté et animé dans de charmants dessins ces magnifiques contrées si peu connues du public français.

La maison Jouvet et Cie, qui a édité les plus célèbres histoires de la Révolution française, celles qui ont pour auteurs Thiers, Henri Martin, Louis Blanc, Lamartine, Ernest Hamel, ne pouvait laisser passer le Centenaire de 1789, sans le marquer par une de ces publications populaires, libérales dans le fond et artistiques dans la forme, dont elle a la spécialité depuis de longues années. L'*Album du Centenaire de 1789*, dû à la collaboration de MM. Augustin Challamel et Désiré Lacroix, forme un beau volume in-4° renfermant 436 scènes historiques, monuments ou portraits authentiques dessinés par d'éminents artistes : A. de Neuville, Bayard, Philippoteaux, Thorigny, Clerget, Rousseau, etc., etc. C'est un musée complet des hommes et des choses de la Révolution française, qui retrace par la plume et le crayon cette époque de tous points mémorable, commençant aux précurseurs du mouvement de 1789 et finissant à la rupture du traité d'Amiens, en 1803. Chaque page de cet ouvrage contient un important événement ou des biographies racontées avec une rare impartialité. Ce livre saisissant gravera dans la mémoire des Français tout ce qui se rattache à leur émancipation politique et sociale, aux luttes, aux grandeurs, aux sacrifices et aux succès ou aux revers de leurs ancêtres immédiats.

Le grand ouvrage de M. Louis Figuier, les *Merveilles de la science*, (5 fr.), publié en quatre volumes depuis un certain nombre d'années, et dont le succès a été considérable, avait besoin d'être mis au courant des inventions récentes. C'est dans ce but qu'est mis en vente le *Supplément* à cet ouvrage destiné à exposer les découvertes scientifiques faites depuis l'année 1870 jusqu'à ce jour. Ce supplément sera complet en deux volumes. Sans doute, ce nouvel ouvrage a sa vie propre, car certaines découvertes datent de peu de mois; mais il est toutefois le complément indispensable des *Merveilles de la science* dont il doit former les tomes V et VI. En effet, il continue, complète et conduit jusqu'aux derniers progrès de la science l'exposé des admirables découvertes scientifiques qui, dans ces derniers temps, ont transformé jusqu'à la perfection les machines et appareils qui ont produit le grand essor industriel dont nous venons d'être les témoins. Le premier volume du *Supplément aux Merveilles de la science* (10 fr.), illustré de 536 gravures, qui est paru, renferme le supplément à la machine à vapeur, aux bateaux à vapeur, à la locomotive et aux chemins de fer, aux locomobiles, à la machine électrique, au paratonnerre, à la pile de Volta, à l'électro-magnétisme, aux aérostats, aux diverses télégraphies, le téléphone, etc., etc. Il représente, en outre, et décrit la plupart des chefs-d'œuvre de mécanique que l'Exposition universelle vient de nous montrer dans toute leur splendeur.

Rappelons, en terminant, les succès de l'année dernière; dans la série des volumes in-4°, illustrés avec luxe, les *Contes de la mer et des grèves*, par Jean de Nivelle (Charles Canivet), le quatrième ouvrage couronné par l'Académie française, de cette charmante collection, qui contient déjà neuf volumes : *Nos petits braves*, par C.-E. Matthis; *Nos petits amis*, par Albert Girard, ces derniers volumes, 6 fr. 50, et le volume gr. in-8° de Jules Gourdault, *De Paris à Paris à travers les deux mondes*, dont les magnifiques illustrations, le texte intéressant et curieux ont été appréciés par les amateurs de bons et beaux livres (10 fr.).

A. Hennuyer. — L'imprimeur-éditeur de la rue Laffitte, M. A. Hennuyer, nous envoie deux beaux volumes élégamment cartonnés.

Paris. Promenade dans les vingt arrondissements (1 vol. pet. in-8°; prix, br. 13 fr.), par Alexis Martin, est orné de 44 gravures hors texte et de 21 plans coloriés. Palais, monuments civils, églises, temples, lycées, collèges, écoles, hôpitaux, hospices, institutions de charité, musées, théâtres, parcs, jardins, squares, monuments commémoratifs et statues, l'auteur a tout vu et tout décrit. Il a su grouper dans un espace relativement restreint, avec l'aide, disons-le, d'une typographie compacte sans être lourde et sans cesser d'être agréablement lisible, les renseignements et les appréciations qui peuvent servir à fixer la physionomie du Paris actuel. Les figures sont d'une grande netteté, les sujets en sont intelligemment saisis et donnent bien l'impression qu'elles sont chargées de communiquer.

L'autre volume est une réédition d'un écrit qui a eu déjà beaucoup de succès parmi les jeunes lecteurs : *l'Hetman Maxime*, par Étienne Marcel (gr. in-8°; prix : br. 7 fr.). Cette nouvelle édition est illustrée de 35 gravures, dont 16 hors texte, par Paul Merwart. C'est un charmant livre d'étrennes, qui a sa réputation faite et sur lequel il est, par conséquent, superflu d'insister.

Librairie d'éducation de la jeunesse. — Cette maison, récemment fondée rue de l'Abbaye,

a déjà à son actif un bon nombre de publications qui lui font honneur et justifient pleinement le titre qu'elle a pris. Pour les étrennes de cette année, elle met en vente un récit de M. Fernand Caluettes, intitulé *Sœur aînée* (gr. in-8°; prix : 9 fr.), illustré de 20 grandes compositions sur bois. C'est l'histoire d'une jeune fille qui, par sa tendresse et son énergique douceur, aplanit à ceux qui l'entourent les difficultés d'une vie de misère et finit par vaincre le sort. L'auteur a déjà, l'an dernier, publié à la même librairie un volume d'inspiration analogue : *Brave fille,* qui a été jugé, par l'Académie, digne d'une part dans la distribution des prix Montyon.

Dans une autre note, et pour les garçons cette fois, M. Henri de Brisay donne un pendant à son *Histoire d'un bonnet à poil* dans l'amusant et captivant récit de cape et d'épée qu'il intitula *Flamberge au vent* (1 vol. gr. in-8°; prix : 9 fr.). Les aventures les plus extraordinaires s'y succèdent sans interruption jusqu'au dénouement, qui se place au milieu du triomphe de Fontenoy. Ce livre, d'allure bien française, est très joliment illustré par Job, qui dessine de spirituels et vivants personnages dans les décors d'un XVIIIe siècle pimpant.

Ces deux volumes sont d'une belle facture typographique et méritent d'être recherchés des parents désireux de s'assurer une longue reconnaissance pour leurs cadeaux du jour de l'an.

Librairie des bibliophiles. — *Éditions Jouaust*. — Ainsi que nous avons eu plusieurs fois l'occasion de le faire remarquer, la librairie des Bibliophiles ne fait pas paraître ce qu'on appelle ordinairement des livres d'étrennes, mais elle n'en réserve pas moins pour la fin de l'année ses plus belles publications à gravures. Fidèle à cette tradition, elle se présente encore cette fois au public amateur avec plusieurs ouvrages dignes de fixer son attention.

Nous signalerons d'abord, dans la *Bibliothèque artistique moderne,* qui doit comprendre les principaux chefs-d'œuvre littéraires du XIXe siècle, le tome Ier du *Théâtre d'Alfred de Musset,* qui formera quatre volumes. On ne peut que féliciter l'éditeur d'avoir voulu représenter Alfred de Musset dans sa collection par cette partie si vivante, si variée et si originale de son œuvre, et les bibliophiles vont accueillir avec joie cette édition qui leur était promise depuis si longtemps. Le volume qui vient de paraître débute par une attrayante étude de M. Jules Lemaître sur l'auteur des *Comédies et Proverbes*.

M. Ch. Delort, l'auteur des dessins placés en tête de chaque pièce, a rendu avec beaucoup de finesse et d'exactitude les scènes qu'il avait à traduire, et il a trouvé dans M. Boilvin, aujourd'hui le grand-maître de l'eau-forte, un admirable interprète de ses compositions. Le prix du volume est de 25 francs.

Il est fâcheux, sans doute, que le *Théâtre de Musset* n'ait pu paraître en entier pour la fin de cette année, car les quatre volumes qui doivent le composer auraient fait le plus merveilleux cadeau qu'on pût offrir dans le monde des amateurs. Mais un cadeau de ce genre peut se faire en plusieurs fois; et puis les personnes qui tiendront à acheter un ouvrage complet n'auront que l'embarras du choix parmi ceux qui sont déjà entrés dans la *Bibliothèque artistique moderne*. Ce sont : les *Contes d'Alphonse Daudet* (1 vol., 30 fr.), avec eaux-fortes de Burnand; — *le Roi des montagnes*, d'About (1 vol., 30 fr.), et *le Capitaine Fracasse*, de Th. Gauthier (3 vol., 75 fr.), ces deux ouvrages avec des dessins de Delort gravés par Mongin; — *Une page d'amour,* de Zola (2 vol.) et bien d'autres publications curieuses.

Dans la *Petite Bibliothèque artistique*, déjà si riche en ouvrages de toute sorte, on trouve cette année *la Nouvelle Héloïse*, qui vient faire le pendant des *Confessions*, publiées il y a quelques années. Cette fois encore, c'est Hédouin qui a été appelé à interpréter l'œuvre de Rousseau; mais il n'a pu faire que six compositions, une pour chaque partie, la mort étant venue le surprendre au moment où il s'apprêtait à en doubler le nombre. Aussi l'éditeur a-t-il cru devoir joindre aux planches d'Hédouin, tirées hors texte, douze en-têtes et culs-de-lampe de Lalauze, qui représentent aussi des scènes du roman. Ces deux suites d'eaux-fortes, conçues dans un esprit différent, viennent se compléter sans se nuire, et concourent à faire de cette publication un des ouvrages les plus curieux qui aient été offerts depuis longtemps aux amateurs de livres à gravures.

La Nouvelle Héloïse est réimprimée en six volumes, conformément à l'édition originale, dont on a suivi fidèlement le texte, le seul que l'auteur ait reconnu comme exact. Le tome Ier contient une très intéressante préface de M. Grand-Carteret, si justement estimé pour ses travaux sur la vie et les œuvres de Rousseau.

Dans le format de la *Petite Bibliothèque artistique*, il ne faut pas oublier la collection plus modeste des *Chefs-d'œuvre inconnus,* dont les eaux-fortes de Lalauze ne sont pas le moindre attrait. Cette charmante collection vient de donner *l'Almanach des bizarreries humaines,* une piquante fantaisie du conventionnel Bailleul, remise au jour par M. A. Aulard, l'un des hommes

les plus compétents pour tout ce qui se rapporte à l'histoire de la Révolution française.

Bien des amateurs ont une prédilection marquée pour la jolie *Collection-Bijou*, dont les séduisants volumes, avec leur texte encadré de filets rouges et orné d'eaux-fortes et de gravures sur bois, semblent faits spécialement pour être offerts à des personnes dont le goût artistique se plaît à un luxe discret et de bon aloi. Aussi sommes-nous heureux de signaler comme venant de paraître dans cette collection une ravissante édition de l'*Orestie* d'Eschyle, précédée d'une notice de Jules Lemaître, et ornée de dessins de Rochegrosse. Ces dessins, aussi remarquables par l'ingéniosité de la composition que par leur profond sentiment de l'antiquité, ont été merveilleusement gravés à l'eau-forte par Champollion. Jusqu'à présent, la *Collection-Bijou* n'avait guère donné que des ouvrages ayant un carcatère idyllique et pastoral; mais l'éditeur, voulant avec raison sortir d'un cadre aussi restreint, a pris le parti d'y faire entrer toute œuvre qui, par ses petites dimensions et sa grande valeur, mérite d'être placée dans un écrin.

Les livres qui ont paru précédemment sont : *Paul et Virginie* (25 fr.), *Atala* et *René* (20 fr.), *la Psyché* de La Fontaine (20 fr.), *l'Aminte* du Tasse (20 fr.), *Anacréon* (20 fr.), *Théocrite* (20 fr.). Le *Daphnis et Chloé*, qui avait inauguré la collection, est épuisé depuis longtemps.

Les amateurs de livres d'art retrouveront avec plaisir le *Livre d'or du Salon de peinture et de sculpture* (prix : 25 fr.), rédigé par M. Georges Lafenestre, et contenant la reproduction à l'eau-forte des principales œuvres du Salon annuel. On comprend l'importance et l'intérêt toujours plus grands que prend cette publication, qui en est à sa onzième année et dont la collection formera l'histoire en même temps la plus exacte et la plus pittoresque de l'art à notre époque.

Librairie Charles Delagrave. — La maison Delagrave nous fait parvenir en dernière heure ses publications d'étrennes, de telle façon que, pris par le temps et la mise sous presse, nous ne pouvons que parcourir ses nouveautés pour 1890.

Nous avons déjà parlé, il y a quelques mois, dans le corps de cette revue, de la belle publication d'Hippolyte Gautier, *l'An 1789* (grand in-4°, 50 fr.); aussi n'y reviendrons-nous qu'à titre de simple mention. Nous prêterons plus d'attention à *la Farce du pâté et de la tarte*, comédie du XVe siècle, arrangée en vers modernes par Gassier de Brulier, avec 9 planches en taille-douce de Geoffroy (1 album in-8°, 8 fr.). Ce joli recueil fait la suite de cette ingénieuse série entreprise par M. Delagrave et qui compte déjà *la Farce du cuvier* et *la Farce de Maître Pathelin*, si délicieusement illustrée par Boutet de Monvel.

Dans la note du pittoresque, la maison Delagrave publie *les Cévennes*, par E. Martel, avec de nombreuses illustrations et cartes (1 vol. in-8°, 5 fr.); très joli et intéressant ouvrage qui est la digne continuation des *Alpes*, par Émile Levavasseur, publication de la même librairie. A la hâte indiquons les titres des nouveautés enfantines : *le Guignol des Champs-Élysées*, par Arsène Alexandre et Adolphe Tavernier (1 vol. petit in-4°, 5 fr.); *le Tueur de daims*, d'après Fenimore Cooper, par Meryem Cecil, illustrations de Zier (1 vol. petit in-4°, 2 fr. 50); puis enfin *l'Histoire de praline*, de H. Pravaz; *Mam'zelle Frizette* de A. Piazzi (1 fr. 90), etc., etc. La librairie Delagrave s'est, on le voit, presque spécialisée cette année dans le petit monde.

La **Librairie Plon et Cie** et diverses autres maisons d'édition apportent un tel retard dans leur mise en vente d'ouvrages d'étrennes que nous ne pouvons attendre ni signaler les nouveaux livres dont ils ont doté l'édition française ; c'est donc avec regret que nous passons outre, sans pouvoir cette fois-ci donner au grand complet la liste des beaux livres d'étrennes pour 1890. On conviendra, cependant, par l'abondance de ces colonnes, que les imprimeries n'ont point chômé en ces derniers mois. X. Y. Z.



ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES

Sous-Offs, par Lucien Descaves. Paris, Tresse et Stock; 1890. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

C'est un livre terrible et d'un intérêt douloureusement passionnant que l'importante étude que Lucien Descaves vient de consacrer au monde militaire sous ce titre bref, mais bien significatif, *Sous-Offs*. Jusqu'à ce jour, les œuvres similaires, ou tout au moins, pour dire mieux, car le livre de Descaves ne ressemble à aucun autre, les œuvres dans lesquelles on a étudié l'armée se préoccupaient surtout du simple soldat, de la monotonie et de l'ennui de l'existence militaire, des vices et des tyrannies des officiers; celle-ci, plus vitriolante, plus révélatrice, va fouiller une des plaies les plus atroces de cette grande servitude moderne, de ce grand esclavage blanc, voulu par la tyrannie aveugle des guerres, en peignant la vie du sous-officier, et principalement celle du sous-officier comptable, du fourrier, du sergent-major. Par ouï-dire, tout le monde connaît vaguement ce mot d'argot troupier *gourbi*, qui est dans l'armée ce que l'anse du panier est dans le civil; mais il n'avait pas encore été permis de pénétrer jusqu'au fond de l'abîme, d'en connaître les coins et recoins, d'en explorer le fond vaseux. Lucien Descaves, dans un livre d'implacable conscience philosophique, de haute probité humaine, met à nu le mal hideux, l'analyse sans miséricorde, indifférent aux hurlements de fureur qu'il va soulever, aux rugissements de douleur qu'il arrachera à ceux qu'il stigmatise d'une plume rougie à blanc. Ce roman n'est ni une œuvre de rancune ni une œuvre de haine, c'est le cri de révolte naturelle arraché à un esprit soucieux avant tout de la dignité humaine, préoccupé aussi des remèdes de toute sorte que l'on doit apporter à un des plus monstrueux état de choses existant. Remédier à d'aussi abominables abus, les divulguer par une fidèle peinture des êtres, des choses, des milieux, tel est le but élevé de ce volume, d'une vérité impitoyable, d'une saisissante et rude moralité. On sort de cette lecture comme d'un cercle de l'enfer du Dante, qui épouvante et qui attire, avec le frémissement d'une âme inquiétée, remuée jusqu'aux fibres, mais aussi avec la persuasion que l'écrivain de talent a fait œuvre de pitié et de justice en jetant un peu de lumière dans ce cachot obscur, en réclamant aussi éloquemment en faveur de ces déshérités ensevelis sous les grands mots ronflants de discipline et d'honneur, comme un confus amas de morts et de blessés oubliés sous les plis flottants et claquants du drapeau de la patrie.

Dernier amour, par Georges Ohnet. Paris, Paul Ollendorff; 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le nouveau volume de Georges Ohnet se distingue de ses précédentes œuvres par l'effort visible qu'on y constate de simplifier l'action, de la réduire aux quelques scènes principales et d'étudier surtout l'intimité psychologique, le cerveau et le cœur de ceux dont il nous conte l'histoire. *Dernier amour,* c'est la lutte suprême de la femme, à laquelle la jeunesse échappe, qui a continué de vieillir, elle, quand son mari restait toujours aussi jeune, toujours aussi séduisant. Cette femme si heureuse, si comblée de tout jusque-là, cette femme qui a connu tous les triomphes de la beauté, qui a goûté toutes les satisfactions de la richesse, tous les orgueils du rang, toutes les joies enivrantes de l'amour partagé, se heurte à la jalousie comme à l'écueil fatal contre lequel elle se perdra inévitablement. Son mari, qui l'a

© 2007 Lyon — Editions « Les marionnettes du temps » — http://editions.arbre-a-lettres.fr

adorée, qui l'a eue pour maîtresse avant de l'avoir pour femme légitime, cesse de l'aimer, adore une autre femme plus jeune, plus belle, une cousine d'Amérique subitement retrouvée, qu'il voit d'abord en cachette et qui, du premier jour, du premier coup d'œil, lui cueille le cœur comme un fruit mûr. Désormais pour lui, plus rien n'existe du passé; mais comme c'est un homme d'honneur, il lutte, il souffre, il combat. La femme surprend son secret, met tout en œuvre pour briser cet amour, pour ramener à elle celui qui la fuit. Rien n'est plus touchant que cette lutte longue et pénible, que les mille péripéties de ce drame du cœur, à la fin duquel son cœur se brisera pour toujours, et elle ira chercher dans la mort le repos qu'il lui est impossible de retrouver sur la terre. Des personnages intéressants à divers titres gravitent autour des trois héros du roman, mais en leur laissant bien tout leur relief; et sur le fond sombre de cette tragédie domestique se détachent très nettement en vigueur les figures du comte de Fontenay, de la comtesse et de la jolie Américaine, Lucie Audrimont. C'est un livre trempé de larmes, dont la communicative émotion assure le succès.

Scènes de la vie cosmopolite, par Édouard Rod. Paris, Perrin et Cie; 1889. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Sous ce titre, Édouard Rod vient de faire paraître une série de très remarquables nouvelles, qui tranchent sur la masse des productions habituelles par leur forme charmante, par leur haute saveur philosophique et en même temps par l'intensité de vie qui s'en dégage. Rien de plus simple, de moins compliqué que les sujets traités par l'écrivain, mais cependant rien de plus pénétrant, rien qui vienne mieux caresser les fibres les plus intimes de l'âme et du cœur. Il y a de tout dans ces singulières et attrayantes histoires qui s'appellent : *Lilith, l'Eau et le feu, l'Idéal de M. Gindre, le Pardon, la Dernière idylle, Noces d'or :* de l'émotion, du rire, des larmes. Le comique s'y mêle parfois, dans une mesure très légère, mais très adroite, au sentiment, sans jamais empiéter sur lui, ni lui causer le moindre préjudice. Il y a du Topffer dans Édouard Rod, mais un Topffer modernisé, ne poussant pas la raillerie trop loin, n'allant jamais jusqu'à la caricature. On peut sourire à l'esquisse plaisante qu'il trace d'un amoureux, on ne s'en moque jamais, que ce soit l'excellent M. Gindre ou l'adorateur de Lilith. Une observation très aiguë analyse les défauts humains, M. Walter des *Noces d'or* est terrible d'égoïsme persévérant, de tyrannie domestique, autant que sa pauvre femme est attendrissante. *Le Pardon* est un drame saisissant en sa brièveté, et *la Dernière idylle* adorablement touchante. Nous estimons que ce recueil est une des meilleures œuvres d'Édouard Rod et qu'elle ne contribuera pas peu à justifier sa réputation méritée. G. T.

Mademoiselle de Bardelys, la Dame du beau logis, par Paul Perret. Un vol. in-18. Paris, 1889; Alphonse Lemerre, éditeur. — Prix : 3 fr. 50.

Deux récits pleins de péripéties, pleins d'intérêt par conséquent pour qui aime les péripéties; le petit malheur, c'est qu'ils manquent de nouveauté dans les détails comme dans la donnée. Le premier nous reporte à la fin de la Fronde en Bretagne, le second à la guerre de Vendée.

L'aventure de Mlle de Bardelys, contée avec plus de méthode, tourne court et semble tronquée; celle, — beaucoup moins noble de Mme d'Assérac, — s'allonge dans la confusion. M. Perret y peint en pied un Charette très curieux, en ce qu'il ne ressemble guère à un héros chrétien, mais a tout l'air d'un forban turc, religieusement fanatique, ignominieusement chercheur de femmes, et, sous couleur de politique, odieusement criminel. P. Z.

La Décadence latine. — Éthopée. — VI. La victoire de Marie. Avec commémoration de Jules Barbey d'Aurevilly et son médaillon inédit, par la comtesse Antoinette de Guerre, par Joséphin Péladan. Un vol. in-18°, xxxvi-249. Paris, E Dentu, 1889. — Prix : 3 fr. 50.

Dans la « Parabase » de ce sixième livre de l' « Éthopée », l' « éthopoète » Péladan accuse « le silence ou la négation » qui accueille son œuvre, tout en annonçant qu'il « continuera ses psychologies héroïques, y mêlant toujours un arcane de la sainte magie », et en se déclarant « satisfait pleinement d'être l'élu du petit nombre et le coryphée de l'Aristie ».

Ce contentement, pour hautain qu'il soit, est à la portée de tout le monde :

Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

et puise assez de bon sens dans sa vanité pour s'écrier : « Celui-ci seul a du goût! »

Ce n'est point pour M. Joséphin Péladan que je dis cela, qu'on ne le suppose pas un instant. Je voudrais seulement indiquer combien est futile cette prétention aux suffrages d'une élite, et avec

quelle facilité les plus déterminés cacographes peuvent se faire des mines au miroir en s'y trouvant l'air exquis d'un « Ariste ».

M. Péladan mérite mieux que l'encens d'une petite chapelle. Son talent n'est pas la pâle lampe piquant d'un point clair la pénombre d'un sanctuaire infréquenté. C'est bien plutôt le panache fuligineux, chargé de vapeurs et de scories, mais pénétré de flammes et couronné de lueurs, qui surgit au sommet volcanique et tourmenté d'un mont.

Cette lumière ne plaît pas à tous les yeux; elle effraye les uns, rebute les autres; peu sont les hardis et les curieux qui la prennent pour phare ou se plaisent à explorer, sur ses bords et dans son fond, ce cratère; mais enfin elle brille, et quiconque passe la voit.

Ne parlons donc ni de silence ni de négation. M. Joséphin Péladan écrit des livres dont la destinée est d'être discutés, critiqués, raillés, condamnés même par certains avec haine ou colère, parce que, langue, style, pensée, théories, tout y est contestable, hormis le talent. Ce sixième volume de ce qu'il appelle, — j'avoue que je n'en ai pas encore bien saisi la raison, — son éthopée de la décadence latine, ne fait pas exception dans son œuvre. *La Victoire du mari* est, comme tout le reste, de la psychologie passionnelle et, si je puis dire, physiologique, emmêlée de magie, de thaumaturgie, d'hypnotisme, de magnétisme, d'incantations, de suggestions, de symbolisme musical et wagnérien; et le *Deus ex machinâ* des épopées classiques y est remplacé par le *perisprit* de feu Allan Kardec. Seulement, chez M. Joséphin Péladan, cette projection éthéréenne de l'âme s'appelle « corps astral », et est formée de « coagulats fluidiques », donnant sous les doigts « l'impression d'un très mince caoutchouc tiède ».

C'est avec son corps astral que le docteur Sexthental abuse de la femme de son disciple Adar, pendant que celui-ci veille auprès du corps terrestre du docteur, et, le poignard à la main, empêche, en l'absence de l'âme, les « élémentaux » d'y entrer. Mais le disciple se vengera du maître et le frappera précisément dans son péché. Après une longue préparation d'études, au milieu des creusets et des in-folio, Adar évoque, de Nuremberg en son château bordelais de Mussidan, où il s'est réfugié avec Izel après le naufrage de leur amour, le corps astral du docteur allemand. Sexthental, ou plutôt son âme projetée, arrive par la fenêtre ouverte, dans la chambre où Izel, « toute vêtue sur son lit, attendait, atrocement palpitante ». — « Tout à coup, Adar leva l'épée et pointa dans le vide; ce fut un éclair, calme; puis se tournant vers elle: — Vous êtes vengée, Izel! » — « Sa pointe d'acier, crevant le coagulat fluidique », avait rompu « l'ombilication de l'âme avec le corps » où elle ne pouvait plus rentrer désormais; car « la mort n'est rien qu'une morsure faite à l'âme et qui la démarre du corps ».

Ni cette exécution impalpable ni cette explication limpide n'ont le pouvoir de faire revivre dans le cœur d'Izel son premier amour pour le justicier. Mais Adar, prouvant la vérité de la théorie de M. Joséphin Péladan que, si la femme est l'intuition, l'homme est la raison, se décide, non sans lamentation, thème mortuaire, télétie et péan, à résoudre sa science magique en passion humaine, à échanger ses évocations et ses projections spirituelles contre de sensationnelles étreintes, et à prendre ainsi le vieux moyen naturel, éternel, très banal et seul bon, qui lui permette, ayant vengé sa femme en mage, de la reconquérir en amant.

L'impression qui reste de ses pages étranges est comparable à l'engourdissement voluptueux et hagard qui succède aux violences convulsives des embrassements où le corps s'épuise sans s'assouvir, ou aux assauts de cauchemars que la fièvre pousse au cerveau des sanguins.

Par un sentiment de piété littéraire et d'amitié personnelle qui fait grand honneur à l'homme et à l'écrivain, M. Péladan a mis en tête de son livre une étude émue et vibrante en « commémoration du connétable des lettres françaises, duc de Normandie, maître de Malte, grand-vidame de France, Jules Barbey d'Aurevilly ». L'excentricité où s'emporte l'éloge de l'éthopoète peut parfois inquiéter le profane et faire sourire le sceptique; mais on est, quand même, gagné par sa chaleur et sa sincérité. Seulement, il est permis de le dire, M. Péladan se montre un peu trop le disciple de d'Aurevilly, et les fidèles du Maître défunt se permettent un vague sourire en lisant le langage que l'auteur prête à l'illustre mort qui était en véritable inimitié avec M. Péladan bien avant son départ pour la glorieuse éternité.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Figures littéraires, par PAUL DESCHANEL, député. Un vol. in-16. Paris, Calmann Lévy; 1889. — Prix : 3 fr. 50.

Quand nous parlions ici même, au commencement de cette année, des *Figures de femmes*, que venait de publier le jeune et aimable écrivain, et où il avait peint surtout des femmes du passé, nous exprimions le vœu que l'auteur y ajoutât quelques figures prises parmi nos plus illustres ou nos plus charmantes contemporaines. Notre espérance ne s'est pas réalisée. *Figures littéraires,* tel est le titre du nouveau volume que présente aujourd'hui au public M. Paul Deschanel. Nous ne nous en plaindrons pas. Nous y trouvons la preuve du talent très varié de l'auteur, qui, après avoir tracé avec beaucoup de finesse et de goût les portraits de Mme du Deffand et de Mme d'Épinoy, de Mme Récamier et de Mme de Beaumont, entre lesquelles se partagea le cœur de Chateaubriand, de la reine Élisabeth et de l'impératrice Joséphine, sait aujourd'hui nous peindre d'un pinceau savant et ferme des portraits de Rabelais et de Diderot, de Sainte-Beuve et de Paul Bourget, de Mignet et de Paul Dubois l'universitaire, d'Edgar Quinet et de M. Renan.

Indépendamment du mérite littéraire, très considérable, que possède ce volume, et des qualités critiques remarquables qu'il révèle chez son auteur, il se recommande encore à un autre titre. L'on y trouve l'article par lequel M. Paul Deschanel débuta, il y a quatorze ans, dans les lettres. C'est une étude sur Rabelais, qui parut en 1875 dans la *Revue politique et littéraire,* la *Revue bleue,* comme on dit aujourd'hui. L'auteur avait alors dix-neuf ans, et ni M. Gebhart ni M. Stopfer n'avaient encore publié sur Rabelais les importants ouvrages qui portent leur nom. Le jeune écrivain n'en traita pas moins très complètement son sujet; et même, après ces deux livres sur Rabelais, son travail conserva un très grand prix. Il a su très bien indiquer comment *Gargantua* et *Pantagruel,* dont le pêle-mêle nous paraît souvent si étrange, s'expliquent par le milieu dans lequel ils ont été composés, par les mœurs, les événements, le caractère de ce XVIe siècle, où tant d'éléments divers sont en quelque sorte en fusion pour produire quelques œuvres admirables.

En recueillant ces divers articles critiques, M. Paul Deschanel n'a pas suivi l'ordre chronologique. Nous nous sommes donné le plaisir de le rétablir, pour suivre mieux l'écrivain dans le développement de son esprit et de son talent. Cette sorte de transposition ne nous a d'ailleurs révélé aucune faiblesse, aucune lacune dans les qualités littéraires dont il est doué à un si haut degré. Dans l'étude sur Rabelais, nous trouvons la même maturité d'esprit que dans l'étude sur Paul Bourget, écrite neuf ans plus tard, et dans celle-ci autant de cette charmante fleur de jeunesse qu'il peut y en avoir dans celle-là.

A propos du romancier et du critique psychologue qui a composé *le Disciple* et les *Essais de psychologie contemporaine*, M. Paul Deschanel a écrit sur la génération nouvelle, à laquelle il appartient lui-même, une page tout à fait magistrale. Quand on a débuté dans la vie par le spectacle des terribles événements qui ont laissé la France mutilée, il a raison de dire qu'on pense à autre chose qu'à Julien Sorel et à Mme Bovary, et qu'on se fait une autre conception de la vie que s'en faisaient les héros romanesques de Stendhal et Flaubert. On n'est ni rêveur ni pessimiste, et l'on trouve qu'étudier ces maladies des civilisations raffinées, c'est peut-être leur accorder une attention qui serait mieux employée ailleurs. M. Paul Deschanel donne à l'existence des hommes d'aujourd'hui un but à la fois plus noble et plus pratique. Ce but, il nous le montre comme écrivain; nous sommes persuadé qu'il saura l'atteindre, ou plutôt qu'il l'a déjà atteint comme député.

E. A.

Mathématiques et Mathématiciens. Pensées et curiosités recueillies par A. REBIÈRE. Un vol. in-8°, 281 pages. Paris, Nony et Cie; 1889. — Prix : 3 fr. 50.

Comme nous le dit l'auteur dans un court avant-propos, ce livre, sans figures et sans équations, peut être facilement parcouru par le lecteur. Il y trouvera profit et agrément. Dans la première partie, qui est la plus importante,

© 2007 Lyon — Éditions « les passerelles du temps » — editions.ainay@free.fr

M. A. Rebière a réuni divers aperçus sur les mathématiques, empruntés aux philosophes, aux historiens, et surtout aux mathématiciens eux-mêmes. Dans les deux parties suivantes se trouvent les anecdotes, les paradoxes et les singularités. Enfin les deux dernières parties contiennent un choix de problèmes célèbres ou piquants.

On le voit, ce livre n'est pas, à proprement parler, un ouvrage de mathématiques, mais il complète heureusement tous les traités et écrits techniques sur la matière, et il est fait pour charmer tous les esprits cultivés.

Personne n'a été oublié dans ce savant et aimable recueil. Les bibliographes y trouveront, en appendice, une liste de livres peu communs ou peu connus, pour la plupart, sur la philosophie, l'histoire, les applications, l'enseignement et les curiosités des mathématiques. Un index ou table analytique, comprenant les noms de choses et ceux de personnes, permet de suivre, en se reportant aux divers renvois, le même sujet à travers les divisions du livre tout entier.

Un des écrivains cités par M. A. Rebière dit que les mathématiques sont comparables à un moulin à café qui rend parfaitement trituré tout ce qu'on lui a donné, mais qui ne rend que cela. La comparaison est fort juste : les mathématiques rendent, dans ce livre de M. A. Rebière, tout l'esprit qu'il sait si bien leur donner. B.-H. G.

D'Alembert, par Joseph Bertrand, de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences. Un vol. in-16. Paris, Hachette, éditeur; 1889. — Prix : 2 francs.

Ce volume fait partie de la petite collection des grands écrivains français, si heureusement inaugurée par le livre de M. Jules Simon sur Victor Cousin, celui de Caro sur George Sand, celui de M. Léon Say sur Turgot.

M. Joseph Bertrand était l'homme qu'il fallait pour parler congrument de cet esprit complet qui fut d'Alembert, géomètre et littérateur. Il le fait revivre dans ces pages; il le juge avec indépendance; il s'efforce d'être impartial, c'est-à-dire que cette étude biographique n'est pas un panégyrique. Mais si M. Bertrand ne dissimule pas les imperfections du talent et du caractère de son personnage, du moins il les explique, ce qui est presque les excuser, sinon les justifier. Avec raison il lui reproche d'être un peu verbeux, reproche gros, car s'il fallait prendre à la lettre la sentence de Boileau, pour n'avoir point su se borner, d'Alembert ne devrait point prendre rang dans cette collection des *grands écrivains*.

D'Alembert, en allongeant des développements, avait à cœur de montrer qu'il n'est pas vrai « qu'en pénétrant dans le domaine étroit des vérités démontrées, on se condamne à n'en plus sortir, et que l'habitude de la ligne droite rende l'esprit mauvais juge des gracieux détours de la fantaisie ».

Nous ne ferons pas un crime à M. Bertrand, mathématicien, d'avoir fait comme d'Alembert, et insisté trop sur les détails anecdotiques et sur les controverses littéraires. Il l'a fait avec goût, avec sincérité; et, tout en se plaisant à donner la preuve de la connaissance large qu'il possède de l'entourage de d'Alembert, — idées, choses et gens, — il instruit le lecteur en même temps qu'il l'intéresse et parfois même l'amuse.

PZ.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Un libre penseur du XVIe siècle : Érasme, par Émile Amiel. Un vol. in-18, XII-452 pages. Paris, Alphonse Lemerre; 1889.

M. Émile Amiel, qui, après s'être essayé dans l'histoire de l'éloquence de la Rome antique, paraît s'être cantonné dans l'étude des érudits de la Renaissance, et qui publiait naguère une étude remarquée sur Juste Lipse, vient de donner un travail analogue sur Érasme.

Les grands sujets littéraires sont comme une bonne terre qui, plus elle est travaillée, plus elle donne de récoltes et dépasse les espérances. C'est ainsi que, à propos d'un homme qui paraissait étudié sous toutes les faces, et dans une époque fouillée en tous sens avec acharnement depuis

près d'un siècle, M. Amiel trouve à présenter, sinon des faits inconnus, au moins des aperçus nouveaux. Il ne se borne, en effet, à retracer, avec plus ou moins d'éclat de style et de talent d'exposition, la vie du grand humaniste de la Renaissance ; il fait, le premier, ressortir l'unité de cette vie, que beaucoup ont soupçonnée d'inconséquence ou de timidité, parce qu'Érasme, partisan de toutes les réformes, se tint obstinément en deçà de la Réformation. Le grand effort de ce libre et ingénieux, mais nullement subversif esprit, fut de séculariser les intelligences, d'établir, sans rébellion ni déchirement, les droits de la recherche indépendante, et de substituer la fécondité de la méthode rationnelle à la stérilité de la scholastique. Érasme a mené de front les questions littéraires et les questions religieuses; partisan du libre examen, il a, avec l'entraînement d'une logique plus apparente que réelle, soutenu contre Luther le libre arbitre; et il est en Europe un des plus anciens et des plus évidents précurseurs de la doctrine de l'évolution.

Cette figure d'Érasme, familière depuis longtemps, prend ainsi, sous la plume de M. Amiel, des traits particuliers, une expression plus intime et plus rare, où l'on peut mieux lire le fond même de l'homme. M. Amiel, en traçant ce beau et ressemblant portrait, a eu encore, il le proclame dans sa préface, un autre but : il a voulu montrer, en un de leurs plus accomplis représentants, la puissance éducatrice des « bonnes lettres », si attaquées, si décriées, si profondément sapées de nos jours. Ce faisant, il reste, comme le grand esprit qu'il analyse, dans la modération qui, entre l'antagonisme et les contradictions des irréalisables absolus, constitue l'humaine vérité. La solution des questions si controversées d'enseignement secondaire, d'enseignement spécial et d'enseignement professionnel, est indiquée dans ces quelques pages, nettes et justes, que nous recommandons aux méditations du conseil supérieur chargé de l'élaboration des réformes et de la rédaction des programmes.

Nous ne reprendrons qu'un mot dans l'ouvrage de M. Amiel, et ce mot, qui revient en conclusion à la dernière page, est celui du titre : « Un libre penseur. » Sans doute Érasme pensa librement, mais sa liberté ne dépassa jamais les limites de la foi. Jusqu'à l'heure de sa mort, M. Amiel lui-même le rapporte, il fut plein de soumission à la volonté de Dieu, mettant toute son espérance dans le Christ. Ici, nulle équivoque n'est permise : Érasme libre penseur ne cessa jamais d'être chrétien.

La libre pensée contemporaine ne s'entend guère dans ce sens-là.

B.-H. G.

BEAUX-ARTS

Recherches pour servir à l'histoire des arts en Poitou, par Jos. Berthelé, archiviste du département des Deux-Sèvres, directeur de la *Revue poitevine et saintongeoise,* correspondant du ministère. Ouvrage couronné par la Société française d'archéologie. Melle, Ed. Lacuve, 1889. Un vol. in-8°, IV-498 p.

L'éminent archiviste de Niort, M. Jos. Berthelé, si connu des archéologues et des architectes érudits, donne, sous le titre collectif que nous transcrivons plus haut, un ouvrage important où il est traité de l'histoire de l'architecture et de l'histoire du mobilier dans l'ouest de la France. Nous ne pouvons mieux faire que de lui emprunter le résumé de son travail.

La partie *architecture*, dit-il, comprend tout d'abord trois chapitres de chronologie archéologique, où il s'est efforcé de préciser les dates de trois monuments poitevins d'une importance spéciale : 1° la crypte de Saint-Léger à Saint-Maixent (VIIe siècle) ; 2° l'église de Gourgé (époque carlovingienne et romane); 3° l'église d'Airvault (X^e, XIe, XIIe et XIIIe siècles).

Viennent ensuite trois chapitres de généalogie archéologique, où il essaye d'expliquer certaines particularités non poitevines que présentent quelques églises romanes de la Vienne, des Deux-Sèvres et de la Vendée,, particularités qui se retrouvent dans plusieurs églises de la Charente-Inférieure. M. J. Berthelé les rattache, avec beaucoup de vraisemblance et de discernement, à des influences auvergnates, limousines, périgourdines, angoumoisines et champenoises.

Cette première partie se termine par un long chapitre, qui appartient à la fois à la chronologie et à la généalogie, et dans lequel l'auteur suit, depuis sa naissance jusqu'à ses dernières manifestations, cette élégante architecture *Plantagenet*, qui a couvert de chefs-d'œuvre l'Anjou, le Poitou, la Touraine, etc. Les voûtes domicales et leurs dérivés avaient été jusqu'ici à peine étudiées dans leurs caractères techniques et leur filiation. M. J. Berthelé s'efforce d'en analyser et d'en étudier les évolutions successives, du XIIe au XVIIe siècle.

La seconde partie, *Mobilier*, débute par trois chapitres qui se rattachent à l'histoire de l'orfèvrerie. Les listes de *reliquaires-chefs*, de *bras-reliquaires* et de *vases sacrés* antérieurs à la Révolution éviteront des recherches à travers des inventaires anciens publiés un peu partout, et ajoutent aux objets déjà décrits l'indication d'un certain nombre de pièces inédites, qu'il sera désormais facile aux spécialistes d'aller étudier.

Les huit derniers chapitres sont consacrés aux cloches poitevines du XIIe au XIXe siècle et aux fondeurs de cloches ayant travaillé ou travaillant encore pour le Poitou. Ces chapitres, qui forment plus de la moitié du volume, présentent d'abondants matériaux pour l'épigraphie de la province, ainsi que des renseignements utiles pour l'histoire des familles. Cependant l'auteur s'est appliqué surtout à apporter des documents sur un art industriel insuffisamment étudié jusqu'ici, et à faire connaître davantage une catégorie d'artistes et artisans auxquels les érudits français, au contraire de leurs confrères d'outre-Manche et d'outre-Rhin, se sont assez peu intéressés.

On voit, par ce rapide exposé, l'intérêt qu'offre ce savant volume. Cet intérêt ne serait pas augmenté, sans doute, mais aurait bien plus de commodité à se satisfaire si ce beau livre, soigneusement imprimé par M. Lacuve, de Melle, était pourvu d'une table analytique ou index détaillé. Que de fois ai-je eu, dans les dix années d'existence de notre Revue, l'occasion de déplorer l'absence de cette partie si utile, qui dans un ouvrage est comme la verrière par où s'éclaire tout l'édifice. P.-H. G.

BIBLIOGRAPHIE — MONOGRAPHIE

— Singularités — Compilations — Curiosités littéraires —

Voltaire. — *Bibliographie de ses Œuvres*, par Georges Bengesco. Tome IIIe. Paris, Perrin et Cie; 1889. In-8° de XI-611 pages, avec deux fac-similés. Tiré à 500 exemplaires sur papier vélin. — Prix 20 francs. — Plus 50 exemplaires sur papier de Hollande.

Ce troisième volume de l'œuvre si courageusement entreprise et si bien exécutée par M. Georges Bengesco est digne en tous points de ses devanciers. Il est consacré tout entier à la *Correspondance* de Voltaire et constitue, sans conteste, la partie la plus difficile de tout l'ouvrage, par cette raison qu'ici tout était à faire, le sujet n'ayant jamais été sérieusement abordé. A peine, en effet, Quérard a-t-il écrit sur la bibliographie des lettres de Voltaire deux pages et demie remplies d'inexactitudes, de confusion et d'erreurs; et, en dehors de lui, aucun travailleur ne s'est attaché à cette étude. Il ne fallait rien moins que la sagacité, le savoir et la persévérance de M. Georges Bengesco pour mener à bonne fin une tâche de cette nature; nous allons voir, d'après lui-même, comment il l'a comprise et comment il l'a exécutée. La bibliographie de la *Correspondance* de Voltaire embrasse une période de soixante-sept années (1711-1778) et comprend la description et le classement d'environ 10,500 lettres et billets; elle se divise en cinq parties principales. Dans la première sont décrites les lettres imprimées séparément, de 1738 à 1880 (32 pièces). La seconde partie donne, sous la forme d'un catalogue alphabétique des correspondants auxquels elles sont adressées, l'indica-

tion des lettres de Voltaire recueillies, de son vivant, dans les diverses collections de ses *Œuvres complètes* (pages 57-81). La troisième comprend la bibliographie des principaux recueils spécialement consacrés à la correspondance et publiés de 1765 à 1887 (47 articles); chacun de ces recueils est décrit, lettre par lettre, avec le numéro correspondant, en regard de chaque lettre, de l'excellente édition Moland, que M. Georges Bengesco a très judicieusement choisie pour guide. On trouve, dans la quatrième partie, l'énumération des principaux ouvrages (autres que les recueils spéciaux) publiés en France, de 1784 à 1888, et contenant incidemment des lettres de Voltaire (101 articles). Bien que, d'une façon générale, l'auteur ait dû laisser de côté les nombreux journaux, les revues, les magazines, etc., où se trouvent imprimées des lettres de Voltaire, ainsi que les ouvrages édités à l'étranger, il n'a pas cru devoir passer sous silence certaines publications périodiques importantes, qui ont apporté un contingent précieux à la masse de la *Correspondance*. Il a mentionné de même plusieurs ouvrages publiés à l'étranger et d'où les éditeurs modernes ont extrait un nombre plus ou moins considérable de lettres de Voltaire.

Il a de plus passé en revue les *Œuvres complètes* d'un grand nombre d'écrivains considérables du XVIIIe siècle, qui ont été en correspondance avec celui-ci, et il a relevé très exactement toutes les lettres du grand homme que renferment ces diverses collections. Enfin, la bibliographie des principales éditions des *Lettres choisies* fait l'objet de la cinquième et dernière partie de ce volume (14 articles). Telles sont les grandes divisions de cette étude, qui, limitée à ce labeur, serait déjà d'une extrême importance; M. Bengesco, s'imposant un surcroît de labeur, a trouvé le moyen de la rendre plus attachante et plus utile encore.

Remarquant d'abord que, malgré le soin apporté par M. Moland à réunir toutes les lettres de Voltaire, il en est cependant qui ont échappé à ce savant éditeur; il a cru, avec raison, devoir réimprimer les plus importantes d'entre elles. C'est ainsi que ce troisième volume de la bibliographie voltairienne se trouve enrichi de plus de cent lettres de Voltaire, qui sont pour ainsi dire *inédites*, n'ayant jamais figuré dans aucune édition de ses *Œuvres complètes*. Ces lettres, extraites de journaux, recueils et ouvrages soigneusement décrits par l'auteur, occupent les pages 284 à 365 du volume. Il y a dans ces pièces bien des choses curieuses et piquantes que nous ne pouvons que signaler à l'attention des lecteurs, le défaut d'espace nous empêchant d'en donner ici le moindre extrait.

D'autre part, M. G. Bengesco a entrepris de combler une lacune qu'aucun éditeur de Voltaire n'a songé jusqu'à présent à remplir : « Nous possédons aujourd'hui, nous dit-il, plus de 10,500 lettres imprimées de Voltaire; mais quelle est la source de chacune d'elles? dans quelle édition, dans quel recueil, à quelle époque chacune d'elles a-t-elle paru pour la première fois? » Ni les éditeurs de Kehl ni les éditeurs modernes n'ont pris la peine de nous l'apprendre, sauf M. Moland, qui, toutefois, ne l'a fait que partiellement et parfois d'une manière inexacte. C'est pour suppléer à ce qui manque à toutes ces éditions et pour rectifier bien des erreurs que M. Bengesco a composé, Dieu sait au prix de quelle labeur! l'admirable *Répertoire chronologique de la Correspondance de Voltaire, de 1711 à 1778*, qui occupe les pages 377 à 589 de son volume. Ce précieux travail sera de la plus grande utilité, non seulement aux lecteurs de tout ordre, mais aussi aux futurs éditeurs de la *Correspondance*. Il leur permettra de remonter aux origines de chaque lettre et d'avoir, pour ainsi dire, son *état civil* sous les yeux. En comparant le texte actuel à celui des premières éditions, ils seront à même de corriger, en plus d'un endroit, les fautes assez nombreuses qui se sont glissées dans l'impression de la *Correspondance* et qui se sont transmises et perpétuées d'édition en édition, parce que les éditeurs ont ignoré le plus souvent la source authentique et exacte de chaque lettre.

Telle est, bien sommairement, la composition de ce troisième tome de la bibliographie voltairienne que termine un *Index alphabétique des ouvrages cités*. Répétons, en terminant, que ce merveilleux travail est l'une des plus belles productions dont puisse s'honorer la bibliographie contemporaine, et que plus M. Georges Bengesco avance dans l'accomplissement de sa tâche, plus il nous en fait désirer l'intégrale exécution. C'est ce qu'il nous donnera, d'ailleurs, avec un quatrième et dernier tome, qu'il nous promet pour 1891, et qui sera consacré à la description des *Œuvres complètes*, des *Œuvres choisies* et des principaux *Extraits* de Voltaire.

Répertoire général de bio-bibliographie bretonne, par RENÉ KERVILER, bibliophile breton. Rennes, Plihon et Hervé; 1889, septième fascicule. In-8° de 410 pages. — Prix : 5 francs, et sur hollande, 7 fr. 50.

Nous avons plusieurs fois déjà fait connaître le but et le plan de ce remarquable ouvrage; il

serait donc superflu de revenir sur ce que nous en avons dit, mais il convient de renouveler, pour ce septième fascicule, les justes éloges que nous avons précédemment adressés à son auteur et de rappeler que, malgré son titre et son objet, ce magnifique répertoire n'intéresse pas seulement les lettrés originaires de la vieille province de Bretagne, mais aussi tous les érudits et travailleurs soucieux de bien connaître ses illustrations, ses richesses littéraires, ainsi que ses nombreux et intimes rapports avec l'histoire de toute la France. Avec ce septième fascicule se termine le troisième tome de cet ouvrage considérable, qui se poursuit avec une régularité du meilleur augure. Au surplus, voici quel est l'état de sa publication : commencée vers le milieu de 1886, la *Bio-Bibliographie bretonne* se compose actuellement de trois volumes (soit un volume par an), renfermant ensemble 2,388 articles et comprenant les lettres A à BLI. On voit que les prévisions de l'auteur, qui pense accomplir son œuvre en une quinzaine de volumes, ne sont aucunement téméraires, le plus grand nombre des lettres de l'alphabet étant beaucoup moins chargé que les deux premières. M. Kerviler a, dès maintenant, réuni les éléments nécessaires pour mener sa tâche à bonne fin; toutes ses mesures sont prises pour arriver sans encombre au résultat définitif, et l'on n'a point à craindre de voir demeurer interrompue ou inachevée une œuvre d'une si haute importance et d'un si grand intérêt.

C'est un encouragement pour les bibliophiles, qui ne doivent pas hésiter à souscrire à tout l'ouvrage; ils feront bien d'ailleurs de se hâter, car le chiffre fixé pour arrêter la liste de souscription est bien près d'être atteint, et l'on sait qu'une fois la souscription close, le prix de chaque volume sera notablement augmenté.

La Bibliomanie en 1886-1887-1888-1889. — Bibliographie rétrospective des adjudications les plus remarquables faites en ces années et de la valeur primitive de ces ouvrages, par PHILOMNESTE JUNIOR (M. Gustave Brunet). Bordeaux, veuve Moquet, 45, rue Porte-Dijeaux; 1889. In-12 de 153 pages, tiré à 350 exemplaires. — Prix : 5 francs.

Il n'est pas besoin d'entrer en de longs détails sur cet agréable petit volume; c'est le septième tome de ces élégantes *Bibliomanies*, si connues et appréciées des amateurs, que l'infatigable bibliographe bordelais nous a données, presque annuellement, depuis 1878. Une cruelle maladie des yeux l'ayant empêché, depuis quatre ans, de poursuivre son travail favori, en dépouillant les catalogues des ventes célèbres, il vient aujourd'hui regagner le temps perdu, en nous offrant d'un coup le tableau des « folies bibliophilesques » depuis 1885, date de son dernier essai, jusqu'à l'heure présente. La période qu'embrasse son nouveau recueil laissera des traces impérissables dans les fastes de la bibliophilie : après les prix, regardés souvent comme excessifs, payés aux grandes ventes qui ont eu lieu depuis un quart de siècle, on eût pu croire que la valeur des livres précieux était arrivée à des hauteurs qu'elle ne pouvait guère franchir. Il n'en est rien, tant s'en faut, comme on le verra bien en feuilletant le livret de Philomneste Junior. Il faut dire aussi que les bibliothèques soumises aux enchères pendant cette « olympiade » présentaient un exceptionnel intérêt par la richesse de leur contenu; les noms de quelques-uns de leurs possesseurs suffiront à en donner l'idée; tels sont, pour ne citer que les principaux, les noms de Techener, La Roche-Lacarelle, Noilly, baron Seillière, etc. Toutes les limites connues jusqu'ici ont été dépassées; on a vu des livres fort minces trouver amateur à 6,000, à 8,000, à 15,000 francs, c'est-à-dire bien au delà de ce fameux « poids de l'or », considéré, il y a trente ans, comme le maximum de la folie du livre; on a, enfin, enregistré des adjudications avoisinant le chiffre de 30,000 francs! Toutefois, s'il est bien vrai que la passion des riches amateurs ne connaît plus de bornes, si les enchères, loin de diminuer, s'accroissent dans des proportions invraisemblables, il est bien certain aussi que de notables évolutions se sont produites et se produisent chaque jour dans la bibliophilie. Le livre précieux, comme tout ce qui est bibelot (et pour certains collectionneurs, ce n'est guère autre chose), subit les fluctuations de la mode. Ce qu'on recherchait à l'envi au commencement du siècle n'est plus guère disputé maintenant; les dédaignés de cette époque sont devenus les favoris d'aujourd'hui, en attendant qu'ils retombent plus ou moins en discrédit. Ce sont toutes ces vicissitudes de la bibliomanie que M. Gustave Brunet a retracées, avec force exemples à l'appui, dans un spirituel chapitre qui termine son petit livre. Rien n'est plus curieux et plus instructif que cette essai de quelques pages sur un sujet qui fournirait la matière d'un volume et dont, avec son goût habituel, l'érudit écrivain s'est contenté de ne prendre que la fleur.

Dictionnaire des ouvrages anonymes, suivi des *Supercheries littéraires dévoilées*. Supplément à la dernière édition de ces deux ouvrages (édition Daffis), par GUSTAVE BRUNET, avec le concours des bibliophiles et des bibliographes les plus distingués. Paris, F.-J. Féchoz, 5, rue des Saints-Pères; 1889. In-8° de 556 pages à deux colonnes. — Prix : 12 francs.

Voici un excellent volume, depuis longtemps attendu avec impatience par les travailleurs, et qui vient compléter de la façon la plus utile les excellents ouvrages de Barbier et de Quérard. Il y a plusieurs années déjà que M. G. Brunet a commencé l'exécution de ce *Supplément* que, pour les raisons indiquées dans le précédent article, il lui a fallu interrompre à diverses reprises. Il se décide à nous le donner maintenant, non parce qu'il le trouve aussi complet et aussi parfait qu'il voulait le faire, mais parce qu'il craignait, en attendant davantage, de voir perdre le fruit de tant de laborieuses recherches. Tel qu'il est, du reste, ce *Supplément* a de quoi nous satisfaire, car il contient quantité d'ouvrages qui ont paru sans nom d'auteur depuis la publication de l'édition Daffis; on y trouve également un nombre considérable *d'anonymes* que les trois éditions successives de 1806, 1824 et 1873 n'avaient point dévoilés. La seconde partie du travail de M. G. Brunet concerne les *pseudonymes*. Il s'est particulièrement attaché à recueillir des pseudonymes antérieurs au XIXe siècle, partie que Quérard, beaucoup plus au fait de la littérature contemporaine que de celle antérieure à l'an 1700, avait à peu près laissée de côté. On peut, sans exagération, évaluer à plus de trois mille le nombre des ouvrages anonymes ou pseudonymes décrits (le plus souvent avec des notes excellentes) par M. Gustave Brunet. Est-ce à dire pour cela que notre auteur ait prétendu épuiser la matière et qu'il ne reste plus rien à découvrir en ce genre de livres? Assurément non, et Philomneste Junior lui-même en est si convaincu, qu'il n'a pas hésité à nous communiquer ses insuccès. C'est ainsi que, dans une troisième partie de son ouvrage, intitulée *Appel aux bibliophiles, aux érudits et aux curieux*, il a recueilli, sans prétendre choisir, plusieurs centaines d'ouvrages anonymes et pseudonymes qui restent encore un mystère, mystère dont la clef a échappé à ses consciencieuses investigations et qu'il livre à la bonne volonté et à la sagacité des amis de ce genre d'études. On ne peut que lui savoir gré d'une modestie qui aura pour effet de stimuler la curiosité des lettrés et l'émulation des bibliographes, et pour résultat probable d'arriver à la solution de quelques-unes de ces énigmes. Mais ce n'est pas tout encore : il a paru bon à M. G. Brunet de joindre à son travail quelques autres essais qui se rattachent de près à l'objet de son étude. Ainsi, les *Livres imaginaires*, qui rentrent dans la catégorie des *Supercheries* et qui ne portent en général aucun nom d'auteur, lui ont semblé devoir être signalés à part; il s'est également fait un plaisir de reproduire une notice fort curieuse de M. Gustave Mouravit sur les *devises* qu'ont choisies pour déguiser leurs noms de nombreux poètes du XVIe siècle. Enfin, un dernier chapitre est consacré à divers artifices employés par les littérateurs, soit pour se déguiser, soit pour dérouter la curiosité du public. Les *Supercheries typographiques* occupent une place importante dans cette intéressante et dernière étude. Nous ne pouvons, faute d'espace, nous étendre davantage sur ce bon ouvrage; les quelques lignes que l'on vient de lire semblent suffisantes pour permettre d'en apprécier le mérite et l'incontestable utilité. Grâce au *Supplément* de Philomneste Junior, l'œuvre de Barbier et de Quérard est, sinon définitivement complète (chose absolument impossible), du moins rajeunie et à peu près mise à jour. Il ne nous reste plus qu'un vœu à exprimer, qui s'adresse plus spécialement à l'éditeur de cet excellent livre, c'est qu'il nous donne le plus tôt possible une *Table générale* de tous les noms (réels ou déguisés) que l'on rencontre dans les sept volumes et le supplément de l'œuvre de Quérard et de Barbier. Sans doute, c'est une tâche considérable et, il faut le reconnaître, passablement ingrate; mais l'exécution en serait si utile: elle rendrait de tels services à tous les bibliophiles et gens d'étude que nous ne désespérons pas de la voir entreprendre par quelque laborieux érudit. A un autre point de vue, moins élevé sans doute, mais respectable cependant, ce serait pour l'éditeur une très bonne affaire, car il n'est pas un possesseur du *Dictionnaire des anonymes et pseudonymes*, qui hésiterait à acquérir, quel qu'en fût le prix, un si commode et si précieux instrument de travail.

PHIL. MIN.

Évolution et transformisme, des origines de l'état sauvage, *étude d'anthropologie*, par le Dr P. Jousset. Ouvrage précédé d'une lettre du T. R. P. Monsabré, des Frères Prêcheurs. Un vol. in-16; Paris, J.-B. Baillière et fils; 1889.

Création, évolution, deux concepts purement philosophiques, suivant nous, et c'est s'abuser, toujours suivant nous, que penser demander à l'expérience, à l'induction, une réponse au problème des origines. L'évolution n'est pas une donnée scientifique, et la création, que nous admettons de préférence, ne saurait davantage être prouvée scientifiquement.

Les intellectualistes des deux écoles spiritualiste et matérialiste, dualiste et moniste, pensent combattre pour ou contre le christianisme en tentant de légitimer, les uns, le premier de ces concepts, les autres, le second; — nous ne parlons pas, bien entendu, de ceux des savants qui émettent les résultats de leurs recherches, bien ou mal conduites, sans se préoccuper de quelque doctrine philosophique, de quelque aspiration religieuse; que ce soit — et, pour nous, le christianisme n'est nullement en cause dans le débat engagé : il nous importe relativement fort peu que Dieu soit, ou non, le créateur de « toutes choses »; le Dieu auquel nous *voulons croire*, auquel nous avons *besoin de croire*, est un Dieu vivant, la personne qui juge et récompense l'effort des personnes humaines pour se libérer du mal.

Les intellectualistes se flattent, les uns de faire reconnaître des actes d'intelligence de la part de tous les êtres animés, et des végétaux eux-mêmes; les autres, d'établir que l'intelligence, la raison, appartient à l'homme seul. Nous sommes, nous, moraliste, et si nous distinguons entre l'homme et les animaux, notre distinction nous la faisons porter sur ce fait que l'homme est capable de se sentir obligé à quelque action, à quelque abstention, qu'il peut avoir conscience d'un devoir-faire, d'un devoir-s'abstenir, et que, pour l'animal, il n'est pas d'impératif catégorique.

Tout ceci dit, non pour justifier un complet désintéressement, — la curiosité ne perd jamais ses droits, — mais pour laisser comprendre que nous ne saurions partager le zèle dont brûle M. le Dr Jousset.

Son but a été de démontrer que la science contemporaine, au dépit de quelques biologistes, physiologistes et préhistoriens qui protestent, confirme pleinement les traditions bibliques : tous les êtres organisés *ont été créés* dans un ordre harmonique, *chacun suivant son espèce.* Nous estimons « qu'il eût dû laisser aux apologistes de la doctrine chrétienne », puisque, pour beaucoup, « doctrine » il y a, le soin de rechercher dans les données positives des diverses sciences naturelles une confirmation des vues générales consignées dans la Bible touchant le monde, l'homme et Dieu.

Poursuivant le but qu'il s'était proposé d'atteindre, il a fait œuvre à la fois de critique philosophique et œuvre de discussion scientifique. Nous estimons encore qu'il eût dû choisir entre les deux tâches, d'autant que, pour les avoir conduites de front et pour n'avoir opposé à l'explication évolutionniste comme à la théorie transformiste que des arguments de même ordre, s'attachant surtout aux conclusions, il peut bien sembler n'avoir pas suffisamment distingué entre ce qui relève de la métaphysique et ce qui est du domaine de l'expérience.

Évolutionnisme, transformisme, darwinisme, constituent pour lui trois aspects d'une seule et même doctrine dont la caractéristique est d'expliquer par les lois naturelles le développement du monde inorganique et organique, et de nier la création. Trois aspects d'une même doctrine? Ce n'est point tout à fait notre avis.

Dans *la première partie* de son travail, il expose, d'après la théorie de l'évolution, la formation du monde organique et du premier être vivant; puis, d'après la théorie du darwinisme, la transformation et le développement successif des êtres organisés. Dans *la deuxième*, il oppose la doctrine contraire; nécessité d'un créateur et immutabilité des espèces. *La troisième* est consacrée à la réfutation du darwinisme; *la quatrième* a pour objet la différence radicale qui sépare l'homme

du singe anthropomorphe; et dans *la cinquième*, la dernière, M. Jousset démontre que le sauvage est un civilisé dégénéré.

Sur la couverture du volume figurent ces mots, en manière de sous-titre : *Étude d'anthropologie;* nous regrettons que M. Jousset ait voulu tenir plus qu'il n'avait promis. Très remarquables sont les troisième et quatrième parties de son travail; il se fût contenté de les développer que son ouvrage eût été alors très digne de fixer l'attention, non pas seulement de ceux qui repoussent, en plus ou moins grande connaissance des hypothèses qu'elles impliquent, les théories de Darwin, mais aussi et surtout de ceux qui les admettent. Ouvrage de polémique, s'écrieront ces derniers; nous en avons peur; et ils négligeront de le lire. C'est grand dommage. F. G.

Le Tarot des bohémiens, *le plus ancien livre du monde, à l'usage exclusif des initiés,* par M. Papus. Paris, Georges Carré; 1889. Un vol. grand in-8°.

Malgré le titre de ce livre, qui nous le présente comme exclusivement à l'usage des initiés, il est intéressant pour tout le monde, pour tous ceux du moins qui ont quelque curiosité, de connaître cette partie mystérieuse de l'art cabalistique. Suivant l'auteur, le *Tarot* ne serait ni plus ni moins que la synthèse de toutes les sciences, telles du moins que ces sciences existaient dans l'antiquité : car le Tarot remonterait à la plus haute antiquité. Posséder le Tarot serait donc posséder la science même. La science, dans cette haute antiquité, était la possession de quelques initiés seulement, des prêtres en particulier; elle était, par conséquent, cachée au vulgaire : de là le nom de *science occulte* donné par les contemporains à la synthèse antique. Lorsque les initiés sentirent approcher le moment où toutes ces connaissances pouvaient être perdues par suite des invasions ou des révolutions, ils cherchèrent à sauver cette synthèse. Trois moyens, suivant notre auteur, furent employés par eux à cet effet : les sociétés secrètes, les cultes extérieurs, le peuple par une tradition inconsciente et mystérieuse. Ce peuple fut le *peuple bohémien*, et la bible de ce peuple fut le *Tarot.* Ce jeu de cartes nommé Tarot, que possèdent les bohémiens est la bible des bibles. Rien que cela ! « C'est le livre de Tot Hormès Trismégiste; c'est le livre d'Adam, c'est le livre de la révélation primitive des anciennes civilisations. » Connaître le Tarot, c'est avoir la clef qui permet d'expliquer tous les symbolismes sans difficulté. Telle est là conviction de Papus, lequel nous affirme que c'était aussi celle de Raymond Lulle, qui fonde sur le Tarot son *Ars Magna;* de Jérôme Cardan, qui écrit sur les clefs du Tarot un traité de la stabilité; de Guillaume Postel et même de Saint-Martin, le « philosophe inconnu », à la fin du XVIIIe siècle. Enfin le Tarot lui-même ne serait construit que sur les célèbres paroles, HIRAM, — INRI, — disposées en roue, ROTA (Taro).

Tout cela ne laisse pas d'être un peu étrange : mais nous ne sommes pas pour rien au pays de Bohême. Après cette échappée sur l'antiquité la plus reculée, et cette affirmation de l'origine, pour ainsi dire, préhistorique du Tarot, l'auteur continue par une étude sur les éléments de la Kabbale, sur les nombres et leur puissance; puis il expose dans tous ses détails la construction du Tarot, abordant successivement d'abord chacune des pièces qui le composent, et ensuite l'action de ces pièces les unes sur les autres. Passant alors à l'application, l'auteur donne des exemples de cette application, mais quelques-uns seulement, laissant aux véritables chercheurs, à ceux qui aspirent au titre d'initiés, le soin de découvrir les autres. La première partie comprend ainsi : 1° la connaissance des quatre couleurs, des quatre figures et des dix nombres : autrement dit la clef des arcanes mineurs; 2° la clef des arcanes majeurs : le 1er et le 2e ternaire, le 1er et le 2e septenaire, les trois septenaires et le ternaire de transition ; enfin les rapports des arcanes majeurs et mineurs. La deuxième partie nous montre l'application du Tarot à la théogonie, à l'androgonie, à la cosmogonie. Nous ne dirons pas que la lecture de ce livre soit toujours très facile, mais la curiosité en sort satisfaite. E. A.

Comment on fait parler les sourds-muets, par L. Goguillot, professeur à l'Institut national des sourds-muets de Paris, précédé d'une *préface* par M. le Dr Ladreit de La Charrière, médecin en chef de l'Institut des sourds-muets et de la clinique otologique. Un vol. in-8°, avec 76 figures. Paris, 1889. G. Masson, éditeur.

Parmi les êtres déshérités de la nature dès leur entrée en ce monde, il n'en est peut-être pas qui, plus que les sourds-muets, aient éveillé la pitié et la sollicitude des cœurs généreux. Depuis le vénérable abbé de l'Épée, les dotant du silencieux langage des signes, la science et la charité se piquant d'émulation, l'un l'autre s'inspirant ont cherché sans relâche à étendre, à simplifier, à généraliser les moyens de les faire communiquer avec les autres hommes. Tant de zèle et d'efforts devaient être récompensés. Notre temps

a réalisé ce miracle, non, hélas ! de leur rendre l'ouïe et la voix, mais de les mettre en possession de facultés à peu près équivalentes, de remplacer la voix naturelle absente par une voix méthodiquement façonnée au moyen de procédés pédagogiques, et d'exercer la vue à remplir les fonctions de l'ouïe absente, c'est-à-dire à transmettre au cerveau du sourd-muet les paroles prononcées par son interlocuteur. Comment l'on obtient ce phénomène merveilleux, *Comment on fait parler les sourds-muets*, tel est précisément le titre du livre consolant où M. L. Goguillot apprend aux intéressés comment tant de malheureux, naguère parias de la société, peuvent lire la parole sur les lèvres de chacun et s'exprimer dans le langage de tous.

Après avoir retracé un aperçu historique suivi du tableau de l'état actuel de l'enseignement des sourds-muets en France et à l'étranger, exposé la possibilité de les faire parler, la vue et le toucher suppléant l'ouïe, et fourni quelques notions sur la physique du son et la physiologie de la voix, l'éminent professeur aborde la période préparatoire de l'éducation. Si l'état physique et intellectuel de l'élève n'y oppose pas d'obstacle absolu, on procède à l'éducation spéciale de l'œil, éducation préalable rigoureusement nécessaire, ainsi que celle du toucher. Celle-ci est d'autant plus indispensable que, chez le sourd-muet, la sensibilité du tact est très minime ; cependant, fût-il même d'intelligence médiocre, on l'amène ainsi à distinguer et à reconnaître au toucher des objets très semblables. M. L. Goguillot traite ensuite de la préparation de l'organe vocal, de l'art d'émettre le souffle, des moyens de provoquer la voix, d'en corriger les défauts, de l'utilisation et de l'éducation du sens auditif, des éléments de la parole et du moyen de les enseigner par l'inscription des mouvements phonétiques, par l'observation de l'aspect du visage et du jeu des organes dans l'émission des sons. L'auteur, pénétrant enfin dans le détail pratique de l'enseignement, résout les difficultés provenant de la déformation des sons dans leurs accouplements, celles qui proviennent de l'orthographe, de la liaison des mots, des élisions, de la ponctuation, de la respiration et de l'accentuation. On le voit, le livre de M. L. Goguillot est un traité complet de la matière. M. le Dr Ladreit de La Charrière en son introduction étudie les causes et les effets de la surdi-mutité. Ce livre ira aux mains de tous ceux qui se consacrent à l'éducation des sourds-muets et consolera bien des familles. E. C.

La Science pratique, par Gaston Tissandier. Masson, éditeur.

Si Robinson Crusoé était débarqué dans son île avec des petits manuels comme il s'en publie aujourd'hui, tout lui aurait été si simplifié que... De Foë n'eut pas écrit son histoire. Sa vie même eût été trop agréable, par l'abondance des distractions. L'ouvrage de M. Tissandier se recommande par le choix judicieux des recettes expliquées et la garantie que leur donne son autorité.





Sommaire. — Chronique bibliographique. — Bulletin des Bibliothèques : *Ventes. — Bibliographies. — Catalogues.* — Publications nouvelles (*Bibliographie du mois. — Ouvrages signalés de l'étranger. — Publications annoncées ou en préparation, tant en France qu'en Europe*). — Nouvelles littéraires diverses : *Miscellanées.* — A travers Journaux et Périodiques. — Nécrologie *des hommes de lettres et de science récemment décédés.*

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Sommaire. — Mort et renaissance du « *Livre* ». — Pour les enthousiastes à Bayreuth. — Albert Dürer littérateur. — Une épopée contemporaine. — La pêche à la ligne et son poète. — Un Anglais en France de 1787 à 1789. — Propos de table d'un Américain. — La vie de Mrs. Beecher Stowe. — Prisons et prisonniers en Angleterre. — Les réserves pour l'an prochain. — Au revoir et rendez-vous au *Livre moderne.*

Nous voudrions, en cette fin d'année qui marque la fin du *Livre* sous sa présente forme, nous acquitter envers tous les beaux livres, toutes les publications intéressantes à des titres divers qui nous sont venus de l'étranger, et, comme on dit, liquider la situation. Mais l'espace nous manque, et nous sommes forcé de n'accorder à beaucoup qu'un bref signe de reconnaissance, nous promettant de les retrouver l'année prochaine quand, des cendres du vieux *Livre* défunt aura surgi le *Livre moderne.*

***

Saluons d'abord au passage un chef-d'œuvre de typographie portant la marque néo-aldine du dauphin, si fièrement adoptée et si vaillamment méritée par les Pickering. C'est un monument élevé à la gloire de Bayreuth par l'honorable Mrs. Burrell. Le titre fait croire tout d'abord qu'il s'agit de quelque dithyranbe ou apothéose wagnérien[1]. Jusqu'à présent, du moins, il n'en est pas question. Il est vrai que l'ouvrage paraît chapitre par chapitre, dans une belle couverture de vélin immaculé, avec attaches en ruban et les armes de Bayreuth en rouge sur les plats. Quoi qu'il leur soit donné en pâture plus tard, les enthousiastes à Bayreuth ne trouvent, entre les larges marges de ces feuillets de pâte résistante et sonore, pour nourrir leur esprit, que des pensées rétrospectives, des souvenirs reculés, ou, pour employer le terme si expressif des Anglais, de lointaines *associations.*

Le premier chapitre est tout entier consacré à l'archéologie et à l'histoire des origines de Bayreuth et de ses margraves, si intimement alliés à la famille des Hohenzollern.

Le second, plus volumineux, a pour nous, Français, un attrait plus puissant; il en a un tout spécial pour les bibliophiles. Il est plein des mémoires et de la correspondance de Frédérique-Sophie-Wilhelmine, margravine de Bayreuth et sœur de Frédéric le Grand. Il y a déjà longtemps que Sainte-Beuve signalait la princesse comme un écrivain français dont les confidences sont à mettre à côté des *Mémoires de Grammont.* Mrs. Burrell, par les nombreuses citations qu'elle en fait, ne laisse pas place à un doute à ce sujet. Les mémoires, sinon la correspondance, ont, d'ailleurs, été déjà publiés plus d'une fois; les différentes éditions présentent même des différences notables, et la bibliographie en est ici

1. *Thoughts for Enthusiasts at Bayreuth.* Collected in Memory of 1882 and 1883 by the Honourable Mrs. Burrell. Lond., Pickering and Chatto; 1888; deux parties pet. in-fol.; tiré à 100 exemplaires.

© 2007 Lyon — Editions « Les marionnettes du temps » — Editions numériques

dressée avec soin. Mais la question d'authenticité ou de priorité de rédaction restait obscure. Elle ne l'est plus aujourd'hui. Mrs. Mary Burrell nous donne une description détaillée du manuscrit original, avec les corrections assez maladroites que Superville et quelque autre cuistre inconnu y ont successivement apportées, tel qu'il est conservé à la Bibliothèque royale de Berlin.

Le texte, d'une impression magnifique, tantôt en rouge, tantôt en noir, est abondamment illustré de plans, de portraits, de cartes, de reproductions de toute sorte exécutés avec le plus grand soin, et auxquels on ne peut reprocher que de rendre avec trop d'exactitude l'air passé ou usé que présentent parfois les originaux.

Le livre de Mrs. Burrell est plein de choses intéressantes pour l'esprit; mais, qu'on le lise ou qu'on ne le lise pas, des yeux qui l'examinent et des doigts qui le feuillettent se glisse dans les moelles du bibliophile une volupté.

***

Tout en restant avec les Anglais, ne quittons pas encore l'Allemagne. Il nous suffira de passer de Bayreuth à Nuremberg, et, cette fois, l'image d'Albert Dürer, si intimement associée à ce nom géographique, ne surgira pas en vain dans notre esprit. Mr. William-Martin Conway, qui professe les beaux-arts au collège de l'Université à Liverpool, et dont l'autorité comme critique d'art est reconnue partout, étudie les restes littéraires du grand peintre et dessinateur allemand[1].

C'était l'usage, en ces temps héroïques de la Renaissance, de poursuivre et de posséder toutes les muses. L'artiste maniait aussi bien l'ébauchoir que le pinceau; il construisait des palais et des églises pour loger ses tableaux et ses statues; il enchantait ses loisirs, berçait son cœur, charmait ses amours par la musique et les vers. La tradition ne s'est point perdue tout entière, et l'on trouverait dans nos ateliers modernes des mains habiles et robustes à qui nulle plastique n'est étrangère, des esprits larges et subtils capables de recevoir toutes les impressions et de les représenter dans toutes les langues de l'art. Mais c'est d'Albert Dürer que nous avons à parler ici, ou plutôt du beau livre que Mr. Conway lui a consacré.

Dans la nécessité où nous sommes de nous restreindre, nous ne pouvons mieux faire, pour donner au lecteur une idée juste du plan et de la portée de l'ouvrage, que d'indiquer en deux mots le sujet de chaque chapitre. Chapitre I. Le siècle d'Albert Dürer. — II. Le lieu de naissance de Dürer; son entourage. — III. Enfance et jeunesse. — IV. Dürer à Venise. Ses grands tableaux. — V. Continuation du même sujet. Les lettres de Heller. — VI. Livres à figures sur bois. — VII. Voyage de Dürer aux Pays-Bas. — VIII. Dernières années de Dürer. — IX. Développement intellectuel et religieux d'Albert Dürer. — X. Progrès des idées de Dürer sur l'art. — XI. Enseignement des mensurations par la règle et le compas. — XII. Les quatre livres des proportions de l'homme. — XIII. Théorie de la fortification. — Et enfin les vers d'Albert Dürer dans la traduction qu'en avait déjà donnée Mrs. Charles Heaton.

On voit nettement la division : l'histoire de la vie d'Albert Dürer et l'histoire de son art, celle-là éclairant celle-ci.

Les manuscrits conservés au British-Museum, déjà étudiés par A. von Zorhn (V. *Jahrbücher für Kunstwissenschaft*, I, 183, 361), ceux de la Bibliothèque royale de Dresde ont été compulsés avec le plus grand soin pour cet ouvrage par miss Lina Eckenstein, à qui l'on doit aussi, comme M. Conway se plaît à le reconnaître, les passages des chapitres x, xi et xii, qui traitent de la théorie des proportions.

De curieuses reproductions d'autographes, d'esquisses architecturales, de dessins avec échelles de proportions contribuent à donner au texte, bourré d'ailleurs de citations et appuyé sur de très longs et très nombreux extraits, la clarté et l'utilité pratique d'un livre d'étude, tandis que la correction typographique, le soin des détails matériels, la belle justification, la netteté des caractères et l'égalité du tirage en font un livre de luxe.

***

Le créateur de la *Melancholia* ne s'effarouchera pas du voisinage de la *Tragédie humaine* (*the Human Tragedy*), dont Mr. Alfred Austin vient de donner une édition revue chez ses éditeurs, MM. Macmillan[1]. Ceux qui lisent les vers connaissent ce poème grandiose de 250 huitains animés d'un seul souffle. Il est trop tard, et il serait trop long d'en parler comme il conviendrait. Nous ne pouvons cependant nous empêcher d'exprimer, en passant, notre admiration pour cette littérature anglaise, dont la frondaison est toujours aussi touffue, la floraison toujours aussi luxuriante, et qui suscite dans un peuple mercantile les plus infatigables lecteurs

1. *Literary Remains of Albrecht Dürer*, by William Martin Comvay; with Transcripts from the British Museum Manuscripts and Notes upon them by Lina Eckenstein. Cambridge, University Press, 1889; 1 vol. gr. in-8°, xi-288 p.

1. 1 vol. pet. in-8°, xlii-315 p.

de poésies et de fictions qu'il y ait dans l'univers. Et cependant le poète accuse son public de froideur, d'indifférence pour la poésie, tout comme s'il s'adressait aux lecteurs de France. Mais le poète a sa fonction et il y est fidèle. Il chante : tant pis pour qui ne l'écoute pas. Il a soin, d'ailleurs, de choisir pour sujet de ses chants les événements qui ont le plus retenti au cœur de ses contemporains, et il fait de l'histoire européenne entre 1859 et 1871 la trame de son épopée. C'est ce qu'il explique dans une magistrale étude qu'il met en tête de cette édition nouvelle, et qu'il intitule : « De la situation présente et de l'avenir de la poésie » (*On the Position and Prospects of Poetry*). C'est un morceau de haute critique, éclairé par la seconde vue et échauffé de la flamme d'enthousiasme qui sont l'apanage du poète.

***

A côté du poème narratif, exprimant, avec l'esprit du temps présent, la synthèse de tous les âges, Mr. Alfred Austin ne refuse pas la place à la poésie lyrique, personnelle, où chantent les admirations, les haines, les chagrins les passions superficielles ou profondes de l'individu. C'est à cet ordre de poésie qu'appartiennent les *Chants de pêche* (*Angling Songs*) que miss Anna Stoddart vient de republier avec une biographie de son père, toute charmante de fraîcheur et de spirituelle naïveté[1].

Thomas Tod Staddart qui, quand on lui demandait sa profession, répondait : « Je suis pêcheur », était aussi un écrivain de talent original et sincère. Vivant le long des cours d'eau et des lacs d'Écosse, s'initiant chaque jour davantage aux mœurs de leurs habitants, constamment entouré et comme enveloppé par la nature agreste et forestière, il sort dans tous ces écrits la clarté des eaux vives, le parfum des bois, l'air limpide et sain des champs. Il essaya une fois du roman, sans y réussir beaucoup (*Abel Massinger, or the Aeronaut;* Edimbourg, J. Menzies, 1846). Il revint bien vite à un thème fourni, qu'il n'abandonna plus. *L'Art de la pêche* (*the Art of Angling*), les *Réminiscences, les Excursions d'un pêcheur* (*An Angler's Rambles*), *le Compagnon du pêcheur* (*the Angler's Companion*) et une foule d'articles épars dans les revues du temps, surtout dans la *Blackwood's Magazine,* et traitant, sans fatigue pour l'écrivain ni pour le lecteur, du sport qu'il affectionnait, tels sont les vrais titres de cet Isaac Walton de l'Écosse contemporaine. Ajoutons-y, sans parler des poèmes plus ambitieux, ses *Chants de pêche,* qui sont comme l'essence sublimée de son esprit.

La première édition, qui parut en 1839, chez MM. Blackwood, n'a guère reçu d'addition depuis; il y avait mis du premier coup la fleur de son talent. Ces petits poèmes restent des chefs-d'œuvre du genre; ils sont, comme le disait un critique, « pleins de sentiment et dictés par le cœur ». Et, en effet, la pêche, la pêche à la ligne, fut la passion de Stoddard, et la capture d'une truite ou d'un saumon lui donna jusqu'à la fin des émotions plus violentes et plus chères que ne l'auraient fait les baisers d'une maîtresse.

Un joli portrait du vieux pêcheur amorçant sa ligne orne heureusement cet aimable volume.

***

Une réédition d'une autre nature, mais qui sera accueillie avec reconnaissance par tous ceux qui s'occupent de l'histoire des événements et des mœurs, est celle des *Voyages en France* d'Arthur Young pendant les années 1787, 1788 et 1789[1]. Cette description minutieuse et fidèle d'un étranger intelligent et particulièrement versé dans les questions d'agriculture et de commerce, à la veille des grands événements qui devaient substituer à l'ancien état social un nouvel ordre de choses, a une immense valeur. C'est un document inique, qui contrôle et éclaire, en bien des cas, les documents officiels de nos archives ou de nos chartriers et les vues de nos écrivains nationaux.

Cette édition populaire d'un ouvrage devenu rare est précédée d'une étude intéressante où miss Betham-Edwards s'attache à tracer le tableau des changements et des progrès que les provinces de France présentent depuis le voyage d'Arthur Young. Nous craignons, remarquons-le en passant, qu'elle ne confonde le Pays bleu avec la Vendée proprement dite, et la Vendée militaire avec la Vendée topographique; et nous prenons la liberté de lui signaler la bizarre faute d'impression qui lui fait dire qu'il y a quinze ans on était obligé « de traverser les grandes plaines vendéennes, de Poitou (*sic*) à Bressuire, en diligence ».

Les citations françaises, très nombreuses dans l'ouvrage d'Arthur Young, sont presque toujours admirablement estropiées, tandis que celles des

1. *Angling Songs* by Thomas Tod Stoddart. With a Memoir by Anna M. Stoddart. Edinburgh and London; William Blackwood and sons; 1 vol. pet. in-8°, 324 p.

1. *Travels in France,* by Arthur Young during the years 1787, 1788, 1789. With an Introduction, Biographical Sketch, and Notes by M. Betham-Edwards. Lond., George Bell and sons; 1 vol. pel. in-8°, lix-366 p. Prix : 4 fr. 35.

notes sont au contraire d'une correction remarquable. Enfin, pour en finir avec les critiques, on regrettera de ne pas trouver ici la reproduction des trois cartes de l'édition originale.

***

En Amérique le poète, humoriste, polygraphe, Olivier Wendell Holmes, est toujours un des écrivains les plus populaires, parce qu'il est un des plus naturels, des plus abondants et des plus vivants. Nous ne nous étonnerons donc pas que les éditions de ses œuvres se multiplient, et nous nous contenterons de donner à MM. Houghton, Mifflin et Cie leur tribut ordinaire de compliments pour les deux coquets volumes, à titres historiés et gravés, dans lesquels ils nous présentent à nouveau *the Autocrat of the Breakfast-Table*. Ces propos de table, dont Luther a laissé un inoubliable modèle que notre Michelet n'a pas voulu nous laisser ignorer, prennent sous la plume, nous allions dire dans la bouche, de l'aimable auteur américain un laisser-aller, une spontanéité, une grâce un peu prolixe, mais tout à fait charmante. Supposez un Addison moderne... et bavard, et vous aurez une idée assez exacte de cet autocrate dont la tyrannie consiste à se faire écouter pendant les repas, ou lire après.

***

D'Amérique également nous vient un beau volume in-octavo carré, dont la couverture un peu voyante avec son or, son rouge, son noir et son blanc, nous semble ce qu'il y a de moins réussi dans l'ouvrage, et où Mrs. Florine Thayer Mc Cray nous raconte la vie et l'œuvre négro-philo-littéraire de Mrs. Harriet Beecher Stowe, l'auteur d'un livre aussi connu que *Robinson* ou *Gulliver*, *la Case de l'oncle Tom*[1].

Nous n'insisterons pas sur une publication de ce genre; elle ne peut que participer à la popularité de l'écrivain dont elle narre la vie si simple et si digne, et dont elle analyse les écrits si pathétiques et généreux. Mrs F. Thayer Mc Cray a mis son cœur dans la biographie de cette femme dont le cœur dirigea toujours le talent. Son livre est désormais l'appendice obligé des œuvres de Mrs. Stowe.

Ce volume, de bonne et sérieuse typographie, est illustré de vues et de portraits. La gravure qui sert de frontispice, et qui représente Mrs. Stowe encore jeune femme, est un délicieux portrait, qu'on prendra plaisir à comparer avec deux autres, — photogravés ceux-là, — où l'auteur de *la Case de l'oncle Tom* a changé sa fleur de jeunesse par la beauté des vieillards.

***

Nous ne ferons que mentionner aujourd'hui les *Scenes from a silent World* (Édimbourg et Londres, W. Blackwood, un vol. petit in-8°) tableau saisissant de la vie de prison en Angleterre, par un ancien prisonnier qui signe François Sconga.

Ces études, publiées d'abord dans le *Blackwood's Magazine*, ont causé, dans le Royaume-Uni, une profonde et douloureuse sensation. Avec les additions qui y ont été faites, notamment celle d'un chapitre sur la peine capitale, elles n'auront pas, réunies en un volume, un moindre succès.

***

Il faut clore ici cette revue trop rapide. Nous ne le ferons pas sans remercier les lecteurs du *Livre* qui, depuis plus de huit années, ont bien voulu s'intéresser aux études et aux renseignements de toute nature que celui qui signe ces lignes a eu chaque mois à leur présenter. Il aurait voulu pouvoir aujourd'hui parler encore d'un livre anecdotique et amusant sur la vie d'étudiant à l'Université de Cambridge[1]; du nouveau roman du célèbre *novelist* Robert-Louis Stevenson, *the Master of Ballantræ* (Lond., Cassell et Cie; 1 vol. pet. in-8°); d'un volume de nouvelles par le conteur humoriste américain Bret Harte[2]; d'un traité sur l'immoralité de l'idolâtrie[3] et de deux nouvelles publications du libraire A. Reader sur le culte phallique, toutes choses, romans et cultes, qui ne sortent pas du domaine de la fiction; mais quelque élastique que soit un numéro de notre cher *Livre*, celui-ci, — le dernier, — est déjà trop bourré de matières, grâce aux livres d'étrennes et aux tables de l'année qui finit. Nous donnons donc aux curieux de littérature cosmo-

1. *The Life-Work of the Author of Uncle Tom's Cabin*, by Florine Thayer Mc Cray. New-York and London; Funk and Wagnalls; 1 vol. in-8° carré; VII-440 p.

1. *In Cap and Gown*. Thee centuries of Cambridge' wit. edited with an introduction by Charles Whibley. Lond., Kegan Paul. Trench and Co; 1 vol. pet. in-8°.

2. *The Heritage of Dedlow Marsh and other Tales*. Boston and New-York; Hughton, Miffin et Co; 1 vol. in-16.

3. *A Treatise on the Immorality of Idolatry*. Section one : The metaphysics of Christiany. Lond., W. Ridgweny; 1 vol. in-8°.

polite rendez-vous dans le temple neuf que M. Octave Uzanne élève au *Livre moderne*. C'est aussi à cette revue nouvelle que nous réservons ce que nous avons à dire à l'éloge du beau livre de critique que le poète Algernon-Charles Swinburne vient d'écrire sur le vieux poète Ben Jonson, et, à l'encontre de certaines assertions hasardées sur nos mœurs littéraires qu'on est tout surpris d'y rencontrer[1].

B.-H. GAUSSERON.

1. *A Study of Ben Jonson.* Lond., Chatto and Windus ; 1 vol. pet. in-8°.

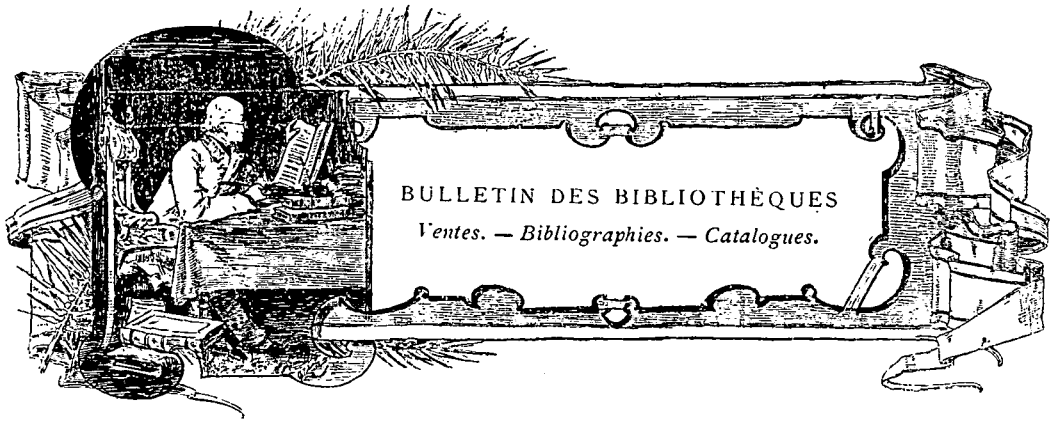

FRANCE

Bibliothèque nationale. — On écrit de Genève au *Journal des Débats* que la Ligue internationale de la paix et de la liberté vient de décider que la collection des documents (livres, journaux, graphiques, brochures), pour laquelle le jury des récompenses de l'Exposition universelle lui a décerné une médaille d'or, serait offerte à la République française et destinée à la Bibliothèque nationale.

— Le bibliographe et paléographe bien connu, M. Henri Omont, publie chez Ernest Leroux un album de cent planches in-4° contenant, avec un texte explicatif, cent vingt reproductions en héliotypie de manuscrits grecs (*fac-similés de manuscrits grecs datés de la Bibliothèque nationale du* IXe *au* XVe *siècle*). Cet album donne un spécimen de tous les manuscrits grecs à date certaine, du IXe au XIIIe siècle, avec un choix de ceux du XIVe siècle, conservés à la Bibliothèque nationale. Il forme ainsi le recueil le plus complet publié jusqu'à ce jour pour l'étude de la paléographie grecque.

Archives du ministère des affaires étrangères. — M. Ernest Daudet, qui, en vue de ses travaux sur l'émigration pendant la Révolution française, avait été autorisé par le gouvernement russe à prendre copie, aux archives du ministère des affaires étrangères à Saint-Pétersbourg et à Moscou, des pièces composant le fonds dit des émigrés, vient d'offrir cette importante collection au dépôt du ministère des affaires étrangères de France.

ÉTRANGER

Allemagne. — *Lettres de Luther et de Mélanchthon.* — On vient, paraît-il, de découvrir plusieurs lettres importantes de Luther et de Mélanchthon dans la bibliothèque de l'église de Neustadt sur l'Aisch, en Bavière. Elles ont été déposées au *Germanisches Museum*, à Munich.

Bibliothèque de Bamberg. — Le Dr Friedrich Leitschuh vient de publier la seconde édition de son *Führer durch die Konigliche Bibliothek zu Bamberg* (Guide de la Bibliothèque royale de Bamberg), chez l'éditeur Buchner, avec illustrations dans le texte. Cette bibliothèque possède 2,000 manuscrits précieux sur parchemin, 2,180 sur papier, 3,000 incunables et 300,000 volumes divers.

Angleterre. — *British-Museum.* — Le British-Museum vient d'entrer en possession de l'importante collection de livres en langue coréenne qu'il avait récemment acquis. Cette collection, qui comprend plus de cent volumes, contient des éditions coréennes, des classiques chinois, des ouvrages historiques et des romans.

Une curiosité bibliographique : les deux « Gentleman's Magazines ». — Mr. William Roberts,

© BnF Lyon - Editions « Les marchands du temps » - http://editions.marchandsdutemps.fr

le jeune et très érudit bibliographe qui dirige le *Bookworm* (Londres, Elliot Stock) et à qui l'on doit des études si remarquables sur l'histoire du commerce des livres en Angleterre et en Écosse, a révélé, dans l'*Atenæum* du 26 octobre (p. 560, *the Gentleman's Magazine and its Rivals*), le fait curieux et peu connu de la co-existence de deux *Gentleman's Magazine* rivaux, de 1736 à 1738, et peut-être après. L'éditeur primitif, Cave, ayant donné congé à un de ses rédacteurs, celui-ci lui opposa une vigoureuse concurrence, sous le même titre, chez le libraire Jacob Hive, d'Aldersgate. Mr. William Roberts n'est pas arrivé à reconstituer la collection complète de ce faux et adventice *Gentleman's Magazine*. Nous serions surpris si l'ambition d'y parvenir ne poignait pas le cœur de plus d'un *book-hunter*.

Publications bibliographiques. — L'infatigable éditeur Elliot Stock vient de mettre en vente, presque coup sur coup, deux nouveaux volumes intéressants à divers titres pour les bibliographes et bibliophiles. L'un, intitulé *Rambles in Book-Land* (Excursions dans le pays des livres) a pour auteur Mr. Davenport Adams, dont nous signalions naguère un autre ouvrage du même genre : *By-Ways in Book-Land*. Ce sont de courtes études littéraires (*shorts essays*) sur les sujets les plus variés; mais qui, tous, se rattachent à l'amour et à la connaissance des livres, comme les titres de quelques chapitres le feront voir : Le traitement des livres. — Initiales. — Aménités d'écrivains. — Livres de poche. — Poètes excentriques. — La lecture en hiver. — L'esprit dans les citations. — *L'Esprit dans les allusions*, etc.

L'autre, qui est une précieuse addition à la *Book-Lover's Library* dont nous avons eu si souvent l'occasion de parler, est l'œuvre de M. H. B. Wheatley, le même qui dirige cette collection, et a pour titre : *How to Catalogue a Library* (Comment cataloguer une bibliothèque). Mr. H. B. Wheatley, qui avait déjà écrit un volume sur la manière de former une bibliothèque (*How to form a Library*), s'engageait par cela même à nous apprendre le moyen de s'en servir. Un catalogue bien dressé est, en effet, l'instrument indispensable à l'aide duquel on peut tirer d'une collection de livres toute l'utilité qu'elle comporte. Il ne s'est pas montré au-dessous de cette tâche, beaucoup plus laborieuse et compliquée qu'elle ne le paraît à ceux qui ne l'ont jamais tentée. Nous ne pouvons, malgré nos désirs, étudier aujourd'hui ce judicieux et substantiel ouvrage en détail. Mais nous espérons bien y revenir, ainsi que sur le volume de Mr. Davenport Adams, dans *le Livre moderne*.

Nous n'en avons pourtant pas fini avec Mr. H. B. Wheatley. Il nous faut encore citer le beau livre qu'il vient de publier chez Sampson Low, à Londres, et qui est en vente, à Paris, chez Gruel et Engelmann, sur les plus remarquables reliures du British Museum, soit pour leur beauté, soit pour les souvenirs historiques qu'elles éveillent (*Remarkable Bindings in the British Museum*). L'ouvrage est illustré de soixante-deux planches représentant des reliures dont le choix a été fait par Mr. Joseph Cundall; ces planches ont été tirées, à Paris, sous la direction de M. Léon Gruel.

Belgique. — *Bibliothèque de Harvard University.* — Le Bulletin de Harvard University pour octobre nous est parvenu. Outre les notices d'intérêt spécial et la liste, toujours considérable, des récentes acquisitions de la bibliothèque, on y remarque une note sur un manuscrit de la main de Shelley contenant un certain nombre de ses poésies avec d'intéressantes variantes. Cette note est suivie de la reproduction fac-simile de la pièce *A une Alouette* (*To a Sky-Lark*) telle qu'elle se trouve dans le manuscrit.

Italie. — *Histoire de l'imprimerie.* — M. C. Castellani, préfet de la bibliothèque de Saint-Marc, à Venise, a publié chez F. Ongania deux ouvrages sur les origines de la typographie; l'un a pour titre : *La Stampa in Venezia dalla sua origine alla morte di Aldo Manuzio Semore;* l'autre : *L'Origine tedesca e l'origine olandese della invenzione della stampa.*

Pologne. — M. L. de Gadon nous communique la note suivante : Un groupe d'hommes de lettres a remis, le 24 novembre, une médaille commémorative à M. Charles Estreicher, directeur de la bibliothèque de l'Université de Cracovie, en reconnaissance des services rendus par lui à la bibliographie polonaise. M. Estreicher est l'auteur de la grande *Bibliographie polonaise du* XVIe *au* XIXe *siècle*. Cet ouvrage ne forme pas moins de dix gros volumes; il cite au XVe siècle 200 imprimés polonais, au XVIe siècle 7,250, au XVIIe siècle 21,000, au XVIIIe siècle 44,000, et au XIXe siècle 70,000. D'après la progression constante de la production littéraire, on peut aisément prévoir qu'à la fin du siècle la littérature polonaise comptera à son avoir un total d'environ 160,000 publications.

FRANCE

L'argot français. — M. Marcel Schwob publie chez Bouillon, successeur de Vieweg, une étude sur l'argot français, à laquelle avait aussi travaillé son ami Georges Guieysse, mort si malheureusement en mai dernier.

Cette étude, dédiée à M. Michel Bréal, est surtout l'indication de la méthode générale que M. Schwob compte suivre dans ses travaux. On y trouve de curieuses explications sur les lois qui gouvernent les langues secrètes et les procédés employés par les *archi-suppôts.*

— *Charles Monselet.* On lit dans un journal du matin :

« Le conseil municipal de Bordeaux vient, par arrêté, de donner le nom de Charles Monselet à une des principales rues bordelaises.

« Charles Monselet ne saurait être un *oublié* ni un *dédaigné!* Notre confrère, M. André Monselet, termine un important ouvrage, sous ce titre : *Charles Monselet, sa vie, son œuvre,* qui ne peut manquer de ramener l'attention sur ce charmant esprit.

« MM. Jules Claretie et Octave Uzanne, usant de l'autorité qu'ils ont dans le monde des lettres et des bibliophiles, présenteront ce livre au lecteur et s'attacheront à remettre à sa juste place une des plus curieuses et des plus séduisantes physionomies de notre époque. »

Collection internationale de la Tradition. — Le second volume de cette curieuse série vient d'être publié aux bureaux de la *Tradition,* 33 rue Vavin. Il a pour titre : *Les livres de Divination, traduits sur un manuscrit turc inédit,* par Jules Nicolaïdes. On sait que ces jolis volumes ne se tirent qu'à 300 exemplaires, dont 250 seulement sont mis en vente (3 fr. 50).

La prise de Cherbourg. — Sous ce titre, l'éditeur Albert Savine, 12, rue des Pyramides, a dernièrement mis en vente un curieux volume (in-18, 317 p., prix 3 fr. 50), dont l'auteur, qui se dissimule sous le pseudonyme de commandant ***, serait une personnalité en vue, appartenant au monde politique militaire. Dans ce livre, sorte de contre-partie de la *Bataille de Dorking,* l'auteur, prenant comme un fait accompli l'hypothèse d'une guerre déclarée à la France, à propos des îlots de Minquiers, par l'Angleterre germanophile de lord Salisbury, nous montre l'Europe malade de la fièvre des armements, et surtout signale un des points faibles de notre défense sur lequel l'attention des pouvoirs publics devrait bien se porter.

A ce propos, il est tout naturel de rappeler qu'un homme qui pour être un grand bibliophile, n'en est pas moins un patriote ardent et un esprit plein de clairvoyance, M. A. Piat, fait depuis des années des efforts que rien ne décourage pour doter la France d'un grand port de guerre et de commerce sur la Manche, à Cabourg, tout près du Havre, dont l'accès devient de plus en plus difficile et qui, au point de vue de la défense, est de nulle valeur.

La grande Encyclopédie. — Parmi les articles d'un intérêt plus spécialement littéraire ou artistique, parus dans les dernières livraisons de cette grandiose publication, nous pouvons citer, outre la biographie du grand Carnot, par M. Étienne Charavay, qui a eu à sa disposition une foule de documents inédits et les archives de la famille, l'histoire de la Caricature à travers tous les siècles et tous les pays, avec nombreuses illustrations, par M. Victor Champier, et une étude biographique et critique sur le sculpteur Carpeaux par M. Paul Leprieur.

— Un nouveau journal hebdomadaire illustré, la *Vie au château,* vient de paraître. Il a pour principaux collaborateurs : MM. le marquis de Cherville, Gourdon de Genouillac et le Dr Jousset de Bellesme, directeur du service de pisciculture de la ville de Paris.

Le directeur de la *Vie au château* est M. La Fare, l'éditeur de l'*Annuaire des châteaux.*

ÉTRANGER

Allemagne. — *Le Codex Ada,* l'un des plus célèbres manuscrits illustrés carlovingiens, datant du VIIIe siècle et qui se trouve dans la bibliothèque

de la ville de Trèves, a été reproduit par la Société historique du Rhin et vient de paraître chez A. Durr, Leipzig. Outre la reproduction des 17 miniatures du manuscrit (dont trois en couleurs), il contient 21 planches tirées d'autres manuscrits de la même période; ce qui fait une description complète du développement de la miniature à l'époque des Carlovingiens.

— On annonce la publication d'une histoire de l'Allemagne de 1815 à 1840 (*Fünfundzwanzig Jahre Deutscher Geschichte, 1815 bis 1840*) par le professeur K. Biedermann, dont on connaît l'histoire de trente ans, *Dreissig Jahre Deutscher Geschichter, 1840 bis 1871*.

— Le Dr Wetzel publie les lettres de Friedrich Schlegel à son frère August Wilhelm Schlegel, qui étaient conservées dans la Bibliothèque de Dresde.

— Le romancier Félix Dahn, connu surtout par un livre intitulé : *Ein Kampf um Rom,* va publier un nouveau roman historique sous le titre de *Weltuntergang,* dont l'action se passe dix siècles avant l'ère chrétienne.

Publications de la maison Schwartz. — Sous le titre de *Russische Wanderbilder*, le Dr Alfred Charpentier vient de publier chez l'éditeur A. Schwartz (Oldenburg et Leipzig, in-18; prix : 2 fr. 50), un joli volume d'impressions de voyage en Russie. Il conduit le lecteur à travers tout l'empire russe, de Pétersbourg à Sébastopol pour le ramener par Moscou à Varsovie; mais, c'est à Moscou qu'il s'arrête avec le plus de complaisance et qu'il accorde le plus de détails.

La même maison d'édition a fait paraître le troisième volume (in-8°, Prix : 7 fr. 50) de la *Dramaturgie des Schauspiels* de M. Heinrich Bulthaupt. Ce volume, consacré à Grillpazer, Hebbel, Ludwig, Gutzkow et Laude, termine dignement une série dont nous avons déjà plusieurs fois parlé avec éloges. Un bon index permet de trouver rapidement, dans les trois volumes, les renseignements, dont on a besoin.

Enfin M. A. Schwartz met aussi en vente le premier volume d'une description historique des vieux couvents et châteaux de l'Oldenbourg (*Das Oldenburgische Münsterland in seiner geschichtlighen Entwickelung;* in-18, VIII-190 p., avec carte), par le Dr C. L. Niemann.

Angleterre. — *The Athenæum* publie (2 nov.) cette information : Miss Amélie Rives Chandler, auteur de *The Quick and the Dead*, est à Paris, où elle travaille à un nouveau roman en collaboration avec M. Catulle Mendès.

Une Vie de Milton. — Walter Scott annonce, dans sa *Collection des Grands Écrivains*, (the Great Writers Series), une biographie de Balzac (*Life of Balzac*), par Frederich Wedmore, pour le mois de janvier. Le volume de décembre, *Life of Milton*, par le Dr Richard Garnett (1 vol. petit in-8°, XXXIX-205 p.), est une petite merveille de typographie à bon marché. Le prix n'est, en effet, que d'un schilling, soit 1 fr. 25. Il y une édition de bibliothèque sur plus grand papier, à 2 sh. 6 d., ou 3 fr. 10. L'auteur a mis à profit les grands travaux dont Milton a été l'objet dans ces dernières années, particulièrement ceux du professeur Masson, de Keighley et de l'Allemand Stein; mais il s'est surtout attaché à ne pas abstraire dans Milton le poète de l'homme, et à montrer l'influence de l'époque et des couvents politiques et religieux sur les manifestations de son génie littéraire. Une bibliographie, très bien faite par M. John P. Anderson, du British Museum, clôt le volume et le rend précieux pour tous ceux qu'intéresse l'histoire des livres. Elle est d'ailleurs loin d'être complète en ce qui regarde les écrits publiés hors de l'Angleterre.

Publication de la maison Macmillan. — Cette importante maison d'édition met en vente un superbe volume in-4° (prix : 92 francs) intitulé : *Pen Drawing and pen Draughtsmen, their methods; a Study of the Art to-day with technical suggestions*, par Joseph Pennell. Ce volume est un traité complet, historique et technique, du dessin à la plume par un des maîtres les plus renommés de cet art. L'auteur ne se confine pas dans un pays ni dans une école : il étudie tour à tour les caractères spéciaux des grands artistes d'Espagne et d'Italie, d'Allemagne, de France, d'Angleterre et d'Amérique. Le livre est complété par 158 illustrations dans le texte et hors texte, dont 12 grandes planches en photogravure.

Parmi les autres publications récentes de ces éditions, nous citerons une histoire politique des États-Unis depuis la fin de la guerre de l'indépendance jusqu'à l'adoption de la constitution fédérale sous ce titre : *The Critical Period in American History* (1783-1789), par John Fiske.

Un livre qui a paru déjà depuis quelque temps et que nous nous reprocherions de ne pas signaler à nos lecteurs, c'est l'exposition de la théorie scientifique de la sélection par M. Alfred Russel Wal-

© 2007 Lyon — Éditions « les passerelles du temps » — editions.ainay.free.fr

lace (*Daruvinism. con Exposition of natural Selection with some of its Applications;* in-8°, XVI-494 p.). M. A. R. Wallace n'est pas un simple vulgarisateur. Il est un des maîtres contemporains dans les sciences naturelles, et il a ses vues propres et originales. On ne risque donc pas de s'enliser ici dans des analyses d'œuvres connues et dans des redites engourdissantes. La littérature de nos jours, aussi bien que la doctrine philosophique, a des relations de plus en plus intimes avec la physiologie ; ce n'est donc pas nous écarter de notre domaine que d'appeler l'attention sur un ouvrage où la science physiologique trouve sa formule clairement condensée, et qui, sans parler des horizons nouveaux et particuliers qu'il ouvre, mettra une foule de gens, s'ils veulent se donner la peine de le lire, à même de ne plus parler de ces grandes questions sans en connaître le premier mot. Une carte donnant la ligne des grandes profondeurs marines autour des continents, de nombreux diagrammes, et des figures autrement mais judicieusement distribuées, contribuent à faire de ce livre un manuel des connaissances acquises en même temps qu'un travail de progrès dans les connaissances à acquérir.

— *Place aux jeunes!* Il vient de paraître à Londres le premier numéro d'une revue intitulée *Sunrise* (Soleil levant) et destinée à la jeunesse. Cette revue est rédigée, imprimée et éditée par une seule et même personne, un garçon de quatorze ans, nommé Arthur Ferdinand Baker. Le jeune rédacteur en chef, dont le portrait orne le premier numéro du *Sunrise,* déclare vouloir considérer sa revue non pas comme un jouet, mais comme une affaire.

Le *Sunrise* enregistrera tous les faits de la vie sociale en Angleterre qui peuvent intéresser le jeune âge, mais il s'abstiendra de toute discussion.

États-Unis. — On dit que Stanley a déjà traité avec un libraire pour la vente de son livre sur le voyage qu'il vient de faire. Le prix convenu serait d'un million de francs. Rarement les éditeurs s'étaient disputé avec une pareille ardeur le droit de publier un ouvrage. La compétition parmi les éditeurs scientifiques serait encore plus vive pour éditer l'ouvrage que va écrire Emin pacha Une maison de Leipzig aurait envoyé à cet effet un de ses agents à Zanzibar.

Publications de la maison Houghton, Mifflin et Cie. — Les propriétaires de la *Riverside Press* ont mis en vente, à la fin d'octobre, plusieurs livres nouveaux, parmi lesquels nous avons à signaler : *Origin and Growth of the English Constitution* (« Origine et développement de la Constitution anglaise »), par Hannis Taylor (in-8°, 22 fr. 50). Dans cet ouvrage remarquable, l'auteur s'attache à mettre en lumière la filiation de la constitution de la République fédérale des États-Unis, dont la constitution anglaise est véritablement la mère. — *The Last Assembly Ball; and the Fate of a Voice* (in-16, 6 fr. 25), deux petits romans où M. Mary Hallock Foote retrace des scènes émouvantes de la vie des mineurs dans les montagnes rocheuses.

Nous avons reçu de la même maison un volume d'*Essays of Government*, par A. Lawrence Lowell (in-16, 229 p. ; prix : 6 fr. 25). La nature de cette publication ne nous permet guère de nous étendre sur des ouvrages de théorie gouvernementale comme celui-ci. Qu'il nous suffise de dire que M. A. Lawrence Lowell, en exposant les principes qui dominent les constitutions des États modernes et en appréciant les doctrines des écrivains politiques qui l'ont précédé, a fait un livre que devront étudier tous les écrivains politiques qui viendront après lui.

Un autre volume, qui touche à la fois à la politique et à la diplomatie, mais toujours populaire en France, est l'étude sur Benjamin Franklin que M. John T. Morse junior a écrite pour la série intitulée : *American Statesmen* (« Hommes d'État américains; 1 vol. in-16; 428 p. Prix : 6 fr. 25). L'auteur s'excuse tout d'abord d'avoir tenté une nouvelle biographie du grand Américain après celle qu'a donnée Parton, et il reconnaît qu'il lui doit beaucoup. Comme le veut la collection dont elle fait partie, cette biographie de Franklin nous montre surtout l'homme politique se passionnant pour tout ce qui touche à la vie sociale et aux relations internationales de ses compatriotes. Malgré ce point de vue spécial et un peu exclusif, le livre est d'une lecture agréable et plus d'un, quelque connue que soit la vie de Franklin, y trouvera, avec des faits à apprendre, ample matière à réflexion.

— Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur une belle publication bi-mensuelle dont le premier numéro a paru en octobre, à Boston, sous ce titre : *The Transatlantic, a Mirror of European life and letters.* Ce journal de luxe, dont la première page est ornée d'un beau portrait de littérateur ou d'artiste en renom, coûte deux dollars par an, soit 10 francs. Il a pour but de tenir le lecteur américain au courant du mouvement intellectuel en Europe, en lui offrant des

spécimens des productions les plus récentes et les plus remarquables. Le numéro du 15 novembre contient : l'*Hymne d'amour* d'Augusta Holmès, paroles et musique, une nouvelle de Guy de Maupassant, un roman (à suivre) de Henrik Ibsen, des articles de critique par Louis Besson et Jean Lorrain, un tableau de la situation politique européenne par Émile Castelar, et une très remarquable traduction en vers, par M. E. Cavazza, du beau poème philosophique *la Boussole* (« The Compass ») que Jean Richepin a récemment donné au *Gil Blas*.

Les Moniteurs de la Curiosité. — Nous signalions, dans notre dernier numéro, un journal mensuel, publié à Vienne, en trois langues (J. G. Schoener, Vienne-Dœbling, 8 francs), sous ce titre : « *Amateur*. Revue internationale pour collectionneurs, » et consacrée à tout ce qui peut passionner les curieux : numismatique, sceaux et armoiries, estampes, autographes, livres, objets d'art, antiquités, et jusqu'aux timbres-poste. Le second numéro de cette revue, qui offre, à des conditions très douces, une publicité précieuse pour les offres d'achat ou de vente, contient, outre un grand nombre de renseignements très variés, une note substantielle sur la connaissance des pierres gravées en *dactyliologie*, et un aperçu historique sur les collections d'autographes européens de tous les temps.

En même temps que l'*Amateur* trilingue se fondait en Autriche, M. Alfred Trumble (151 west 35me rue, New-York, city) commençait en Amérique la publication de *The Collector* (5 fr. par an), destiné à être un centre d'information sûre en tout ce qui concerne l'art, la bibliographie et la curiosité. Son succès a été tel dès l'apparition que, dans son second numéro, il avertit ses lecteurs qu'il devient bi-mensuel, au moins jusqu'au mois de juin, quitte à ne paraître qu'une fois pendant la période de villégiature et de vacances.

Pologne. — Nous devons à M. L. de Gadon, de la « Société historique et littéraire polonaise », les informations suivantes :

— Parmi les travaux publiés dans le dernier (VII) volume des Mémoires de la classe de philologie, de l'Académie des sciences de Cracovie, nous remarquons d'intéressantes *Études comparatives sur la Rhétorique romane* de M. Kawczynski.

— La Société historique et littéraire (Bibliothèque polonaise) établie à Paris a publié récemment un travail sur les *Relations diplomatiques entre la France et la Pologne au* XVIIe *siècle* (Cracovie, imp. de l'Université), par M. K. Waliszewski. Ce volume contient plus de deux cents documents, tirés des Archives nationales, des Archives du ministère des affaires étrangères, de l'Arsenal, de Chantilly et des collections privées du baron d'Hunolstein et de M. Fr. Masson.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

Concours académiques. — Dans sa séance du 23 octobre, l'Académie des inscriptions et belles-lettres a mis au concours pour le prix ordinaire (1892), et pour les prix Delalande-Guérineau et Bordin (1892), les questions suivantes :

1° Prix ordinaire : Étude sur les ouvrages composés en France et en Angleterre qui sont généralement connus sous le nom d'*Ars dictaminis*.

2° Prix Delalande-Guérineau : Il sera décerné au meilleur ouvrage de critique sur des documents imprimés ou manuscrits relatifs à l'histoire ecclésiastique ou à l'histoire civile du moyen âge.

3° Prix Bordin : Rechercher ce que Catulle doit aux poètes alexandrins et ce qu'il doit aux vieux lyriques grecs.

L'Académie de Goncourt. — Dans une entrevue

qu'il a eue récemment avec un journaliste, M. Edmond de Goncourt a donné des détails intéressants sur l'organisation de l'académie pour laquelle son frère et lui se sont imposé de grands sacrifices. C'est, dit-on, pour assurer le fonctionnement et la durée de cette institution que M. Edmond de Goncourt ne s'est jamais marié.

On avait dit que les poètes seraient exclus de ce cénacle : M. de Goncourt a déclaré le contraire, tout en avouant sa préférence pour les romanciers. Le seul titre à l'admission dans l'académie des Goncourt sera le talent littéraire. Les portes en seront rigoureusement fermées « aux hommes politiques et aux grands seigneurs ». Toute l'organisation de la future académie est réglée par le testament des frères de Goncourt, dont M. Alphonse Daudet sera l'exécuteur testamentaire. Le capital de 65,000 livres de rente, nécessaire à son entretien, sera réalisé par la vente des collections de l'hôtel du boulevard Montmorency, estimées ainsi qu'il suit : celle des dessins, 500,000 francs ; celle des japonaiseries, 500,000 ; celle des livres anciens et modernes, plus d'un million. A ces ressources, il convient d'ajouter pour 500,000 francs de dons, promis à M. de Goncourt par diverses personnalités qui ne se feront connaître que lorsque l'académie sera fondée. Les néo-académiciens seront au nombre de dix seulement : trois sont déjà connus, ce sont MM. Daudet, de Banville et Zola.

Si ce dernier est nommé de l'Académie française, il va sans dire qu'il devra renoncer à celle de Goncourt. Les autres noms ne seront publiés qu'après la mort de M. Edmond de Goncourt ; celui-ci se réserve, en effet, de modifier la liste à sa convenance.

Notre académie, a dit M. de Goncourt, à part trois ou quatre noms célèbres, sera accessible aux jeunes littérateurs que les hasards de la fortune, les nécessités de la vie, mettent dans une situation inférieure et obligent d'accepter, pour vivre, un emploi quelconque décroché au hasard des découvertes.

Notre idée a été d'aider à l'éclosion des talents, de les tirer des difficultés matérielles de la vie, de les mettre en mesure de travailler efficacement ; en un mot, de leur faciliter la tâche de produire une œuvre littéraire.

Malgré ce qu'on en a dit, l'académie des Goncourt ne sera pas une académie exclusivement réaliste. Toutes les écoles littéraires peuvent y être représentées ; la meilleure preuve, c'est que Théodore de Banville, l'incomparable sertisseur de joyaux littéraires, y a déjà sa place toute marquée. Flaubert devait en être ; aussi Veuillot, le farouche et âpre polémiste, à qui l'on peut trouver du talent jusque dans les verrues, aussi Barbey d'Aurevilly.

Chacun des dix académiciens recevra un traitement de six mille francs par an jusqu'à sa mort ou son entrée à l'Académie française. Un prix de cinq mille francs sera décerné tous les cinq ans à l'auteur du meilleur ouvrage en prose, autant que possible à un roman.

C'est à M. Daudet que reviendrait non pas la fortune personnelle de M. de Goncourt (dix mille francs de revenu), mais le petit hôtel qu'il habite.

Un nouveau club. — Sous la dénomination de Club de l'art social, quelques littérateurs et quelques artistes viennent de fonder une société internationale, dont le but est de grouper les écrivains et les artistes que sollicitent les grandes idées sociales ; de marquer nettement l'évolution qui entraîne les intelligences vers leur étude ; de suivre en commun les travaux scientifiques se rapportant à la biologie et à la sociologie.

Le siège provisoire du Club de l'art social est situé, 8, rue des Martyrs. Le lundi et le vendredi, de dix heures à midi le secrétaire se tient à la disposition des littérateurs et artistes.

Parmi les adhésions déjà recueillies, citons celles de MM. Robert Bernier, Léon Cladel, Henri Fèvre, Georges Renard, J.-H. Rosny, Ad. Tabaraut, etc.

L'épitaphe de Ricord. — Voici l'épitaphe que Ricord a composée pour être gravée sur son tombeau, au cimetière du Père-Lachaise :

Aux portes de l'éternité,
Quand j'aurai fini ma carrière,
S'il me reste un peu de poussière
De cette triste humanité,
Que le tombeau seul s'en empare,
Que de mon âme se sépare
Cette cause de mes douleurs ;
Car l'âme pure et sans matière
Doit être un rayon de lumière
Que ne troubleront plus les pleurs.

Casanova et son nouveau critique. — *La Revue historique* de novembre-décembre publie un intéressant article de M. Charles Henry intitulé *Jacques Casanova de Seingalt et la critique historique*, où il s'attache à démontrer, après d'autres, l'authenticité et la véracité des récits du célèbre aventurier. Puisque M. Charles Henry nous avertit en note que cette étude, écrite il y a plusieurs années, n'est que l'esquisse d'un travail plus développé », nous croyons lui rendre service en lui signalant les importantes recherches dont les résultats ont été consignés, à différentes

époques, dans *le Livre*, sous la signature de MM. Armand Baschet, Ettore Mola et Octave Uzanne. Il y a là de véritables découvertes qu'il n'est permis à aucun critique étudiant Casanova d'ignorer ou de négliger.

ÉTRANGER

Allemagne. — Un Allemand qui habite Paris, M. Henri Krohn, vient de mettre 125,000 francs à la disposition du gouvernement allemand pour la fondation d'une académie allemande.

Le siège serait à Berlin : il y aurait quarante membres ; la mission de l'Académie serait de veiller à la pureté de la langue allemande ; et, comme la hiérarchie ne perd jamais ses droits en Allemagne, le président de l'Académie serait le chancelier de l'empire.

Un scandale littéraire en Allemagne. — Un gros scandale vient d'éclater dans le monde littéraire autrichien et allemand. Depuis un certain temps, le bruit courait qu'un écrivain allemand peu connu, du nom de Hedrich, allait lancer une publication où il chercherait à démontrer que le célèbre poète autrichien Alfred Meissner, qui a conquis une des premières places dans la littérature contemporaine non seulement par ses vers, mais encore par ses romans, n'était pas l'auteur de ces dernières productions, et qu'il s'était contenté de les signer de son nom. La publication de M. Hedrich vient de paraître chez un éditeur de Berlin. M. Hedrich soutient que c'est à lui-même que revient l'honneur d'avoir composé les romans portant le nom d'Alfred Meissner. Le poète se serait contenté d'y introduire certains remaniements tout à fait insignifiants et qui, dans certains cas, n'auraient même pas été heureux. M. Hedrich ajoute que les *Souvenirs sur Henri Heine,* publiés également par Meissner, ne sont pas plus de lui que ses autres œuvres en prose.

Les amis de M. Meissner répondent que, si les assertions de M. Hedrich étaient vraies, il n'aurait pas laissé s'écouler quatre ans depuis la mort du poète avant de faire valoir ses droits.

L'affaire, qui fait grand bruit à Vienne et à Berlin, va être tranchée par la justice. M. Hedrich réclame, en effet, des droits d'auteur sur la vente des ouvrages dont il revendique la paternité.

Angleterre. — Nous empruntons à *Notes and Queries* (26 octobre) la description d'une curiosité bibliopégique. Un petit livre de chansons comiques anglaises, imprimé à Derby par Thomas Richardson, est relié en cuir rouge avec un fermoir double en cuivre. Quand on ouvre le fermoir et qu'on soulève un des plats, on tourne le livre ; mais l'autre sert de couvercle à une tabatière doublée d'une mince feuille de cuivre. Cette reliure *à compartiments* ne porte pas de date, non plus que le livre ; mais elle semble avoir été exécutée vers le commencement du siècle. L'auteur de la note demande si l'on connaît d'autres exemples de livres à tabatière.

États-Unis. — *Le New-York commercial advertiser* publie cette recette, qui ne le fait pas mentir à son titre : La manière de gagner de l'argent en littérature, c'est de pas être un homme littéraire. Qu'on acquière d'abord de la notoriété, n'importe comment, et puis, qu'on écrive son livre ! Si encore l'Amérique avait le mérite d'avoir inventé le procédé, et surtout un privilège exclusif d'exploitation !

Pologne. — *Le Volapück détrôné.* — Une nouvelle langue universelle, l'*Internacia,* a pour père le docteur Espéranto, de Varsovie.

Il paraît qu'elle a déjà conquis d'innombrables adeptes. Elle a pour initiateur à Paris M. Auguste Demongat, qui fut, je crois, un volapückiste militant, et qui aurait reconnu les avantages du principe Espéranto : s'en tenir aux formes connues des langues romanes.

Il est certain que *la formo de la tero estas rondo* est beaucoup plus facile à comprendre pour un Français que *fom tala binom glopick.*

Mais c'est l'opinion des Chinois, des Arabes et des Malgaches qu'il importerait d'avoir.

Russie. — *Concours et prix.* — Un nouveau prix a été fondé par Engelhardt pour les meilleurs ouvrages sur l'astronomie ou astrophysique. Il sera décerné par l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg tous les trois ans, et s'élèvera à 1,500 roubles.

— Le prix Cyrille et Méthode, fondé en 1885 par le Comité slave de Pétersbourg, n'ayant pas été attribué, le concours a été prorogé au 11 mai 1890. Le premier prix est de 1,500 roubles, le second, de 500. Il n'est pas inutile de rappeler ici que le sujet à traiter se réduit en définitive à la question suivante : « L'unité littéraire des peuples slaves est-elle possible, est-elle nécessaire ? » Les analogies historiques qu'offrent les

langues littéraires des autres peuples civilisés anciens et modernes, et que les concurrents doivent exposer en détail, indiquent assez le sens de la réponse à faire.

— Le même comité de la Société slave de bienfaisance a mis au concours, pour le prix Hilferding de 1,000 roubles, le thème suivant : « Faire une esquisse géographique et ethnographique de la Macédoine actuelle, en ayant spécialement en vue les dialectes de la population slave ; exposer, d'après les sources, les destinées de la Macédoine depuis les VI-VIIe siècles jusqu'au XVe; y joindre un index des localités et une courte description des monuments d'antiquité byzantine et slave datant de ladite époque. » Les ouvrages doivent être écrits en langue russe et présentés au Comité avant le 11 mai 1890. Le Comité se réserve le droit de la première édition de l'ouvrage couronné, en mettant à la disposition de l'auteur de 300 à 400 exemplaires. Le prix pourra être partagé en deux parties de 700 à 300 roubles à partager entre les auteurs qui n'auront pas entièrement rempli les conditions voulues.

Le testament de Kraïevski. — Nous empruntons au *Soir* les détails suivants :

« Kraïevski, l'écrivain russe bien connu, n'a pas compté seulement sur ses ouvrages pour faire vivre sa mémoire. Il a pris le bon moyen d'être non seulement admiré, mais aimé après sa mort ; son testament fait beaucoup d'heureux.

« Le défunt a légué :

« 1° 6,000 roubles à l'Université de Moscou pour la fondation d'une bourse destinée à l'un des plus pauvres étudiants de la Faculté de droit de cette Université ;

« 2° 6,000 roubles à l'Université de Saint-Pétersbourg pour la fondation d'une bourse identique ;

« 3° 10,000 roubles à la Société des Gens de lettres ;

« 4° 10,000 roubles à la Société de secours aux élèves pauvres des écoles municipales ;

« 5° 10,000 roubles à la Société des Artistes des théâtres ;

« 6° 6,000 roubles à la Société d'encouragement des Beaux-Arts ;

« 7° 300 roubles à toute personne qui a passé au service du défunt plus de trois années consécutives ;

« 8° Des sommes diverses à des particuliers et à des parents ;

« 9° Les livres du défunt sont tous légués à la bibliothèque des écoles municipales ;

« 10° Tous les manuscrits ayant une valeur historique sont offerts à la Bibliothèque impériale publique. Les documents émanant de débiteurs du défunt sont annulés. »

— Le prix Pierre le Grand a été décerné : 1° à M. Polivanof, pour son édition des œuvres de Pouchkine, en 5 volumes, destinée aux familles et aux écoles, et accompagnée d'un triple commentaire historique, analytique et critique ; — 2° aux éditeurs du *Cours d'histoire universelle de feu M. Petrof*, en 3 volumes, dont le premier (histoire ancienne), a été rédigé par Derevitski, le second (moyen âge), par Nadler, et le troisième (temps modernes), par Bouzescoulu, professeurs à l'Université de Kharkof.





FRANCE

— Émile Augier est mort le 25 octobre dernier. Il était né à Valence (Drôme), le 17 septembre 1820. Petit-fils de Pigault-Lebrun, destiné au barreau par sa famille, il abandonna bientôt les études de droit et présenta à la Comédie-Française une pièce en deux actes et en vers : *la Ciguë*. Refusée rue de Richelieu, cette comédie passa à l'Odéon où elle obtint un grand succès (1844). Presque chaque année, pendant trente ans, Émile Augier donna, soit au Gymnase, soit à l'Odéon, soit surtout à la Comédie-Française, une pièce nouvelle presque toujours applaudie. En voici la liste : *l'Homme de bien* (1845); *l'Aventurière* (1848); *Gabrielle* (1849); *le Joueur de flûte* (un acte en vers, 1850); *Diane* (1852); *la Pierre de touche* et *Philiberte* (1853); *le Mariage d'Olympe* (1855); *le Gendre de Monsieur Poirier* (1856); *Ceinture dorée* (1857); *la Jeunesse* et *les Lionnes pauvres* (1858); *un Beau mariage* (1859); *les Effrontés* (1861); *le Fils de Giboyer* (1862); *Maitre Guérin* (1864); *la Contagion* (1866); *Paul Forestier* (1868); *le Post-Scriptum* (1869); *Lions et Renards* (1870); *Jean de Thommeray* (1873); *Mme Caverlet* (1876); *le Prix Martin* (1876); *les Fourchambault* (1878), *la Ciguë*, *l'Aventurière*, *le Gendre de M. Poirier* et *les Effrontés* sont au répertoire de la Comédie-Française.

Émile Augier était entré à l'Académie en 1858. Depuis 1878, il considérait sa carrière comme terminée et se contentait de surveiller les reprises qu'on faisait de ses anciennes pièces. Il a donné le rare exemple de s'arrêter en plein succès.

— Nous apprenons la mort de M. Octave Ber, de la rédaction de *la Liberté*.

— Le célèbre pasteur protestant Eugène Bersier vient de mourir.

— M. Chaumelin, directeur de la douane de Paris, vient de mourir à l'âge de cinquante-six ans.

Avant de se consacrer à l'administration des douanes, M. Chaumelin s'était occupé de littérature et de journalisme.

En 1855, il fonda la *Revue bibliographique du Midi de la France*, qu'il remplaça bientôt par un journal littéraire : *le Phocéen*, auquel collaborèrent plusieurs jeunes écrivains marseillais.

Chaumelin avait aussi collaboré très activement à la monumentale *Histoire des peintres*, publiée sous la direction de Charles Blanc, et au Dictionnaire Larousse; il y rédigea de nombreux articles d'histoire et de critique artistiques.

On lui doit aussi la traduction d'un traité satirique du XVIe siècle, les *Quinze joies du mariage*, qu'il fit paraître en un volume sous le pseudonyme de Gaston de Paray.

— M. Aurélien de Courson de la Villeneuve, l'historien de la Bretagne, est mort à Bayonne au commencement de novembre. Il était conservateur-adjoint à la Bibliothèque nationale.

— Un des doyens du journalisme théâtral, Achille Denis, vient de mourir dans sa soixante-treizième année. Il était né à Liège; mais il vint dès 1829 à Paris, et fut un des premiers à organiser dans la presse le reportage théâtral. En 1835, il fonda l'*Entracte*, dont il est resté jusqu'à la dernière heure le rédacteur en chef.

— On annonce la mort de M. Félix Dunal, avocat, rédacteur de l'*Autorité*.

— M. Auguste Havas, fils de Charles Havas, fondateur de l'agence de ce nom, est mort dans sa soixante-quinzième année. Depuis 1879, il vivait dans la retraite.

— Nous apprenons la mort de M. Ernest Lefèvre, ancien député du dixième arrondissement, administrateur du journal *le Rappel*, et neveu de M. Auguste Vacquerie.

— On annonce la mort de M. Léouzon-Leduc, un des doyens du journalisme, connu surtout par ses travaux historiques et ses ouvrages sur la littérature scandinave.

— Le docteur Augustin Quesneville, doyen des journalistes scientifiques français, vient de s'éteindre dans sa quatre-vingtième année.

© 2007 Lyon — Editions « Les marionnettes du temps » — http://editions-temps.fr

— Un autre médecin bien plus célèbre, le docteur Ricord (Philippe) est mort le 21 octobre dernier. Il était né le 10 décembre 1800 à Baltimore (États-Unis), où son père, armateur français de la Compagnie des Indes, s'était fixé en 1790.

Venu en France en 1820, il eut des débuts assez pénibles. Mais sa nomination, en 1831, de chirurgien en chef de l'hôpital du Midi le mit sur le théâtre où ses facultés pouvaient se déployer le plus librement et avec le plus de fruit.

Le docteur Ricord laisse un grand nombre d'ouvrages médicaux presque tous relatifs au traitement des maladies spéciales. On lui doit également de nombreuses observations et communications insérées la plupart dans les Mémoires et Bulletins de l'Académie de médecine de 1834 à 1850.

— On annonce la mort de M. J.-B. Scard, ancien directeur du *Petit Provençal*.

— M. Templier, avocat à la Cour d'appel de Paris, membre du comité consultatif de la Ville de Paris, conservateur de la bibliothèque des avocats, est mort âgé de soixante-dix-neuf ans.

Il était le frère de M. Émile Templier, un des directeurs de la librairie Hachette.

ÉTRANGER

Allemagne. — Le savant historien et orientaliste R.-A. Gosche, de Halles, est mort le 29 octobre, à l'âge de soixante-cinq ans.

— Nous apprenons la mort de M. Timothée Merkel, directeur de *la Reale Schule* de Fribourg en Brisgau, auteur d'excellents écrits pédagogiques et correspondant de la Société française pour l'étude des questions d'enseignement secondaire.

— On annonce la mort, à l'âge de soixante-quinze ans, de M. Rumelin, professeur de philosophie, chancelier de l'université de Tubingue (Wurtemberg).

M. Rumelin avait publié des travaux intéressants sur différentes parties de la psychologie, des ouvrages littéraires parmi lesquels il faut citer surtout ses *Études sur Shakespeare*.

— Wilhelm Studemund, connu par ses études sur Plaute et Graius et par d'autres ouvrages d'érudition, est mort à Breslau le 8 août. Il était né en 1843.

— Un romancier et dramaturge populaire, A. von Winterfeld, est mort récemment. Il était né en 1824.

Angleterre. — Un helléniste distingué, le Dr Hatich, auteur des *Essays en Biblical Greek*, est mort récemment.

— Le doyen des collaborateurs du *Punch*, M. Percival Leigh, est mort à la fin d'octobre.

— Le Dr Muirhead, éditeur de Guains, et pendant longtemps professeur de droit civil à l'Université d'Édimbourg, est mort dernièrement.

— On annonce la mort du colonel Joseph Onseley, professeur d'arabe et de persan à East Indian College.

— On annonce la mort de M. W. Sargent, auteur des *Essays by a Birmingham manufactures*, et d'autres ouvrages. Il était né en 1809.

— On annonce la mort d'un vétéran du journalisme, M. R. Whelan-Boyle. Il était directeur du *Daily Chronicle*.

Autriche. — M. Giuseppe Revere, littérateur autrichien né à Trieste, vient de mourir à Rome.

États-Unis. — Mrs. Helen Nitzch, née Catherine Owen, auteur de nombreux ouvrages d'économie domestique, est morte à Plainfield, New Jersey, le 28 octobre.

— Le directeur du Fattes College, le Dr A. W. Potts, auteur de quelques ouvrages d'exégèse et d'érudition, vient de mourir en Angleterre.

— M. Samuel Rockwell Reed, journaliste de mérite et auteur de *The Was of 1886* et d'autres ouvrages, est mort le 6 octobre sur le steamer *Lahu*, en route pour l'Europe.

— Un écrivain russe qui traita les questions sociales sous les formes les plus diverses, et dont on se rappelle le roman *Que faire?* Nikolaï Gavrilovitch Tchernischevski, est mort en exil le 31 octobre à l'âge de soixante-dix ans.

FIN

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA BIBLIOGRAPHIE MODERNE

(Année 1889.)

A

Abbé (l') Coqueluche, par Léo Trézenick, 390.
Agenda de la curiosité, des artistes et des amateurs, par Auguste Delligny, 38.
Agonie (l'), par Jean Lombard, 3.
A la Côte, par Franz Jourdain, 226.
Alambert (d'), par Joseph Bertrand, 595.
Allemagne (l') et la Réforme, par Jean Janssen, 183.
Alpes (les) et les grandes ascensions, par E. Levasseur, 355.
Ame (l') des choses, par Auguste Blondel, 172.
Amiral (l') Courbet, par Félix Julien, 136.
Amour (l') artificiel, par Jules Case, 530.
Amour (l') des livres, par Léon G. Pellisson, 40.
Amour (l') médecin, par Molière, 534.
Amoureux (l') de la préfète, par André Theuriet, 122.
Amy Robsart, les Jumeaux, par Victor Hugo, par B.-H. Gausseron, 385.
Ancient Rome, par Rodolfo Lanciani, 67.
Anglais (les) dans la vallée du Nil, 31.
Annales (les) du théâtre et de la musique, par Édouard Noël et Edmond Stoullig, 491.
Anne, duc de Montmorency, par Francis Decrue, 540.
Année (l') financière, par Louis Reynaud, 551.
Année (l') littéraire, par Paul Ginisty, 399.
Année (l') scientifique et industrielle (1888), par Louis Figuier, 254.
Annuaire de l'armée territoriale, 503.
Annuaire de l'économie politique, par Maurice Block, 197.
Apulée, par Paul Marceaux, 181.
Archéologie (l') préhistorique, par le baron J. de Baye, 26.
Argot and Slang, par Albert Barrère, 320.
Aristophane et la Comédie ancienne, par E. Couat, 534.
Armée (l') russe et ses chefs en 1888, 201.
Art (l') équestre, par E. Barroil, 506.
Assyria, from the Rise of the Empire to the fall of Nineveh, par Zénaïde A. Ragozin, 239.
A travers journaux et périodiques, 53, 106, 161, 217, 277, 331, 380, 426, 475, 523, 571.
A travers Lyon, par M. Josse, 140.
A travers prés et souvenirs, par O. Justin, 63.
Autour de Molière, par Auguste Baluffe, 178.
Autour du monde, par Mme E. Dupuis, 345.
Aux États-Unis, par Frédéric Moreau, 191, 247.

B

Balthazar, par Anatole France, 433.
Barthélemy (Papiers de), publiés par Jean Kaulek, 71.
Barye (A.-L.), par Arsène Alexandre, 315.
Bataille (la) de Damvillers, 128.
Bataille (la) littéraire, par Philippe Gille, 533.
Batory (Étienne) en 1585, par Alexandre Kraushar, 69.
Beaux-Arts (les) en Auvergne et à Paris, par Gabriel Marc, 549.
Belfield (les), par miss Braddon, 173.
Beit (the) Plays of the old Dramatists : James Shirley, 133.
Bible (la), traduite par E. Ledrain, 133, 458.
Bibliographie générale des Gaules, par Ch.-E. Ruelle, 190.
Bibliomanie (la) de 1886 à 1889, par G. Brunet, 599.
Bibliothèque des professions industrielles, cammerciales et agricoles, 255.
Biologie (la) végétale, par Paul Vuillemin, 202.
Boëce (la Consolation philosophique de), traduite par Octave Cottreau, 449.
Bohème (la) du travail, par J. Barberet, 535.
Boileau, Charles Perrault, par Émile Deschanel, 59.
Bonaparte (le prince Lucien) et sa famille, 65.
Bourse plate, par Joseph Maire, 340.
Brèche (la) aux buffles, par le baron E. de Mandat-Grancey 247.
Bréviaire (le) d'amour, par Henri Rey, 496.
Bruno le fileur, par Joseph Reinach, 505.
Buffon, par H. Lebasteur, 130.
Bulletin des bibliothèques. — Ventes. — Bibliographies. — Catalogues, 39, 92, 146, 264, 322, 368, 413, 463, 513, 563, 608.

C

Calvaire (le) d'une femme, par Laurent Doillet, 228.
Campagne dans le haut Sénégal, par le colonel E. Frey, 24.
Catalogue général de la Librairie française depuis 1840, par Otto Lorenz, 189.
Catalogue illustré de l'exposition de portraits d'auteurs et acteurs au théâtre d'application, 315.
Causeries scientifiques de Henri de Parville, 84.
Cent ans de représentation bretonne, par Robert Kerviler, 350.
Centenaire (le) de 1789, par Georges Guéroult, 242.
Ceux de la glèbe, par Camille Lemonnier, 123.
Chaleur (la) animale, par Charles Richet, 403.
Chanson (la) lemouzina, par Joseph Roux, 132.
Chansons pour toi, par Claude Couturier, 495.
Chants et chansons de Paul Avenel, 308.
Charles-Albert (la Jeunesse du roi), par le marquis Costa de Beauregard, 70.
Charles Dickens. « *l'Inimitable Boz* », par Octave Uzanne, 113.
Charles X et Louis XIX en exil, par le marquis de Villeneuve, 311.
Chemins (les) de fer, par Pol Lefèvre, 204.
Chemin (le) du crime, par Hugues Le Roux, 395.
Cheval (le), par E. Lavalard, 361.
Chèvre (la) d'or, par Paul Arène, 433.
Chronicon Gaifridi le Baker de Swynabruke, édité par E. M. Thompson, 561.
Chronique bibliographique, par B.-H. Gausseron, 33, 87, 140, 260, 319, 366, 406, 458, 507, 558, 604.
Chroniqueurs (les), par A. Debidour, 129.
Cimetières (les) au point de vue de l'hygiène et de l'administration, par L. Bertoglio, 304.
Cinq ans de séjour au Soudan français, par Eugène Béchet, 447.
Code du bâtiment, par Henri Ravon et G. Collet-Corbinière, 505.
Colonies (les) françaises, par Louis Henrique, 448, 553, 554.
Comédies (les) de Molière en Allemagne, par Auguste Ehrhard, 178.
Comédies de paravent, par Henry Gréville, 6.
Comment se sont formés les dogmes, par V. Courdaveaux, 498.
Comment on fait parler les sourds-muets, par E. Goguillot, 602.
Complainte (la) de l'être, par Edmond Thiaudière, 78.
Complainte (la) humaine, par Jean Thorel, 347.
Confession (la) d'un jeune Anglais, par George Moore, 395.
Confession (la) d'un père, par Victor Fournel, 489.
Congo (le) français, par Léon Guiral, 448.
Congrégation (la), par M. Geoffroy de Grandmaison, 351.
Conquête (la) de l'Algérie, par Camille Rousset, 444.
Conquête (la) pacifique de l'intérieur africain, par le colonel Philebert, 246.
Contemporains (les), par Jules Lemaître, 307.
Contes du Chat-Noir, par Rodolphe Salis, 57.
Contes espagnols, 400.
Contes rapides, par François Coppée, 126.
Corneille et la poétique d'Aristote, par Jules Lemaître, 230.
Correspondance de Gustave Flaubert, 304.
Correspondance diplomatique de Talleyrand, 312.
Corruptrice, par Émile Goudeau, 298.
Costumi e Superstizioni dell' Apennino Marchigiano, par Caterina Pigorini-Beri, 562.
Coulisses (les) de l'Exposition, par Camille Debruet, 346.
Counting-out (the) Rhymes of Children, par Henry Carrington Bolton, 232.
Cours d'économie rurale, par Édouard Lecouteux, 453.
Cours de philosophie à l'usage du baccalauréat, par l'abbé Berthaud, 79.
Crime (le), par Henry Joly, 198.
Critique littéraire du mois, 3, 57, 122, 169, 225, 297, 337, 390, 431, 487, 529.
Croix (la) rouge de France, par Maxime Du Camp, 253.
Cromwell, par Victor Hugo, 436.

D

Dans le mariage, par Jules Lisme, 229.
Danton (le portrait de), par le Dr Robinet, 190.
Darboy (Histoire de la vie et des œuvres de Mr), par Mr Foulon, 349.
Débats (le centenaire du *journal des*), 210.
De Dante à l'Arétin, par Lefebvre Saint-Ogan, 442.
Défense de Dantzig en 1813, 186.
Définitions (des) géométriques et des définitions empiriques, par Louis Liard, 363.
Delle rime di M. Nicolo Franco contro Pietro Aretino, 174.
Demoiselle Micia, par Mme Maria Poradowska, 434.
Dernier amour, par Georges Ohnet, 591.
Dernières publications. Ouvrages signalés, 4, 127, 173, 229, 302, 342, 434, 490, 495, 532.
Dernier (le) roi légitime de France, par Henri Provins, 310.
Deux (les) missions Flatters, par Henri Brosselard, 192.
Deux sœurs, par André Theuriet, 338.
Devant l'ennemi, par E. d'Avesne, 135.
Dictionnaire abrégé des siences physiques et naturelles, par Évariste Thévenin, 254.
Dictionnaire de l'ameublement et de la décoration, par Henry Havard, 351.
Dictionnaire des ouvrages anonymes (supplément par Gustave Brunet), 600.
Dictionnaire usuel de législation, par Ernest Cadet, 252.
Dieu et l'Être universel, par Arthur d'Anglemont, 359.
Dieux (les) en voyage, 5.
Dime royale de Vauban, 17.
Disciple (le), par Paul Bourget, 302.
Divorce (le) de Napoléon, par Henri Welschinger, 235.
Dix-neuvième siècle (le), par Robida, 18.
Docteur (le) Rameau, par Georges Ohnet, 123.
Double, par Francis Poitevin, 531.
Dupont de Nemours et l'école physiocratique, par G. Schelle, 195.

E

Earlier (the) History of English Bookselling, W. Robertson, 157, 268.
École (l') d'amour, par Gabriel Prévost, 211.
Éducation (l') athénienne, par Paul Girard, 493.
Éducation (l') en Angleterre : Collèges et Universités, par Pierre de Cuibertin, 73.
Éducation (l') morale dès le berceau, par Bernard Perez, 81.
Égypte (l') au temps des Pharaons, par Victor Loret, 547.
Elections (les) et les Cahiers de Paris en 1789, par Ch.-L. Chassin, 410.
Éléments de sociologie, par Combes de Lestrade, 252.
Elzevir Bibliography, par Richard Copley Christie, 44.
Empire (l') d'Annam, par J. Silvestre, 356.
Empire (l') des Tzars et les Russes, par Anatole Leroy-Beaulieu, 360.
En batterie! Carnet d'un artilleur, par Étoupille, 491.
En colonne, par L. Huguet, 8.
En croisière, par George Bastard, 297.
Enemies (the) of Books, par William Blades, 232.
Enfants et mères, par Mme Alphonse Daudet, 228.
Enseignement (l') secondaire à Troyes, par Gustave Carré, 441.

© BnF Lyon – Editions « Les marionnettes du temps » – editions-silvana.fr

Époques (les) de l'éloquence judiciaire en France, par Munier-Jolain, 22.
Esquisses et impressions, par Paul Desjardins, 129.
Esquisse historique des sièges de Tlemcen, 514.
Essais sur la liberté morale, par E. Joyau, 76.
Essais sur la méthode en métaphysique, par Paul Dubuc, 251.
Essai sur le principe de population, par Malthus, 504.
Essays and Pen-Pictures, par Jesu Shepard, 533.
Essays chiefly literary and ethical, par Aubrey de Vere, 408.
Esthétique (l') du mouvement, par P. Souriau, 357.
État de la France en 1789, par Paul Boiteau, 311.
Etat (l') de Paris en 1789, par H. Monin, 497.
État du Danube et des Balkans, par Léon Rousset, 27.
Éternelle (l') chanson, par Paul Jousset, 347.
Études de femmes, par André Mellerio, 531.
Étude de littérature et d'histoire, par Joseph Reinach, 232.
Études et portraits, par Paul Bourget, 8.
Études sur la France contemporaine, par Georges Renard, 230.
Études sur la raison, par Félix Cellarier, 79.
Études sur le XIXe siècle, par Edouard Red, 344.
Études sur les Pays-Bas au XVIe siècle, par Louis Wiesener, 499.
Études sur les temps antéhistoriques, par le colonel, E. Carette, 17.
Évolution et transformisme des origines des peuples : l'état sauvage, par le Dr P. Jousset, 601.
Excursions en Turkestan, par le comte ds Cholet, 249.
Expéditions (les) françaises au Tonkin, par Pierre Lehautcourt, 15.

F

Falloux (le comte de) et ses Mémoires, par Eugène Veuillot, 6.
Famille (la) de Mme de Sévigné en Provence, par le marquis de Saporta, 306.
Fiancée (la), par Ponson-Gerval, 227.
Fifty years on the Trail, par Harington O'Reilly, 511.
Figarisme de Caliban, par Emile Bergerat, 128.
Figures de femmes, par Paul Deschanel, 177.
Figures littéraires, par Paul Deschanel, 594.
Fin de rêve, par Georges Duruy, 531.
Fleur bleue (la), par Gustave Toudouze, 391.
Fleurs (les) noires, par Boyer d'Agen, 435.
Florence (histoire de), par F. T. Parrens, 14, 400.
Fort comme la Mort, par Guy de Maupassant, 338.
France (la) dans l'Afrique du Nord, par Louis Vignon, 246.
France (la) du centenaire, par Edouard Goumy, 234.
France (la) en 1789, par le comte de Chaudordy, 238.
France (la) provinciale, par René Millet, 7.
France (la) sous l'ancien régime, par le vicomte de Broc, 314.
François Coppée, par de Lescure, 305.
Franczia (A.) Konyvdisz a renaissance Korban. L'ornementation des livres en France à l'époque de la Renaissance, par Joseph Danko, 256.
French and English, par Gilbert Hamerton, 509.
Freppel (Œuvres polémiques de M^r), 10.

G

Gassendi (la philosophie de), par Félix Thomas, 449.
Gazette bibliographique, 33, 87, 141, 209, 260, 319, 366, 407, 458, 507, 604.
Général (le) Marceau, par Hippolyte Maze, 135.
Gens (les) de mer, par Léopold Pallu de La Barrière, 169.
Géographie économique de la France, par Marcel Dubois, 192.
Gril (A.) graduate, par Célia Parker Woolley, 512.
Glossaire petit pour servir à l'intelligence des auteurs décadents et symbolistes, par Jacques Plowert, 9.
Goncourt (les), par Alidor Delzant, 303.
Gosse (la), par Olivier Marthini, 228.
Grandes (les) Écoles et le Collège d'Abbeville, par E. Prarond, 231.
Guerre (la), par Vservolod Garchine, 395.
Guide de l'École nationale des Beaux-Arts, par Eugène Müntz, 446.
Guide pratique du compositeur et de l'imprimeur typographes, par Théotiste Lefèvre, 74.
Guillaume (l'Empereur) et la première année de son règne, par Edouard Simon, 543.

H

Haute (la), par Manchecourt, 337.
Hanterie (la), par Paul Harel, 488.
Heartsease and Rue, par James Russell, 173.
Henriette, par François Coppée, 487.
Henry de Rohan, par Auguste Laugel, 545.
Hernani, par Victor Hugo, 436.
Histoire de Bordeaux, par Henri Gradis, 313.
Histoire de la chanson populaire en France, par Julien Tiersot, 537.
Histoire de la comtesse de Savoie, par Mme de Fontaines, 529.
Histoire de la littérature française, par Charles Gidel, 60.
Histoire de la littérature hindoue, par Jean Lahor, 18.
Histoire de la monarchie de Juillet, par Paul Thureau-Dangin, 348.
Histoire de l'Autriche-Hongrie, par Louis Léger, 240.
Histoire de la Renaissance artistique en Italie, par Charles Blanc, 542.
Histoire de l'établissement du protestantisme en France, par L. Aguesse, 16.
Histoire des beaux-arts et des arts appliqués à l'industrie par François Bournand, 73.
Histoire des Grecs, par Louis Ménard, 441.
Histoire du Portugal, par P. Coquelle, 441.
Histoire du réalisme et du naturalisme dans la poésie et dans l'art, par Paul Lenoir, 135.
Histoire résumée de l'Allemagne et de l'Empire germanique, par Jules Zeller, 240.
Historique du 139e d'infanterie, par le capitaine J.-C.-A. Clerc, 501.
History (A.) of Eighteenth Century Literature, par Edmond Gosse, 313.
Houille (la) et ses dérivés, par O. Chemin, 203.
Hypnotisme, par Coste de Lagrave, 82.

I

Iconographie bretonne, par le marquis de Granges de Surgères, 187.
Idéalisme (l') en Angleterre au XVIIIe siècle, par Georges Lyon, 18.
Imitations (the) of Christ, par H. P. Liddon, 407.
Impressions de théâtre, par Jules Lemaître, 129.
Inconnaissable (l'), par E. de Roberty, 361.
Indicateur du bâtiment et de la propriété foncière dans Paris, par Petibon, 451.
Indoor Studies, par John Burroughs, 409.
Industries (les) d'amateurs, par H. de Graffigny, 451.
Inimitable (l') Boz, par Robert du Pontavice de Heussey, 87.
Inventaire analytique des archives du ministère des affaires étrangères. Papiers de Barthélemy, par Jean Kaulek, 71.
Inventaire général des richesses d'art de la France, 76.
Irlande (l') et l'Angleterre depuis l'acte d'union, par Francis de Pressensé, 134

Irresponsables (les) devant la justice, par A. Riant, 197.
Istar, par Joséphin Péladan, 126.

J

John Francis; publisher of the Athenæum, par John C. Francis, 261.
John Wilkes, Patriot, 175.
Journal des prisons de mon père, de ma mère et des miennes, par Mme la duchesse de Duras, 69.
Jours d'épreuve, par Paul Margueritte, 122.
Judaïsme et l'histoire du peuple juif, par Charles Bellangé, 66.
Jules Barbey d'Aurevilly, par Octave Uzanne, 281.
Justice, par Hector Malot, 227.
Justice humaine, par Philippe Chaperon, 299.

L

Lamiel, par Stendhal, 170.
Langage (le) Equestre, par Jules Peltier, 452.
Léonard de Vinci (les Manuscrits de), 437.
Leopardi (la Poésie de), par Aug. Lacaussade, 344.
Lettere inedite de Giacomo Leopardi, 132.
Lettres sur l'Inde, par James Darmesteter, 193.
Library (the) of Mary Queen of Scots, par Julian Sharnau, 558.
Livres d'Étrennes (les) pour 1890, 577.
Livre (le) à l'Exposition. Les Relieurs d'art, par Octave Uzanne, 481.
Livre (le) belge, 38, 140.
Livres de bibliophiles. Derniers ouvrages parus, par Octave Uzanne, 205.
Livre (le) des métiers manuels, par J.-P. Houzé, 202.
Livre (le) du Centenaire de 1889, par le Dr L. C. Pax, 128.
Louis de Frotté et les insurrections normandes, par L. de la Sicotière, 314.
Louis Lambert by Balzac, translated by K. P. Wormeley, 142.
Louis-Philippe (Histoire du règne), par Ernest Hamel, 185.
Lucrèce, traduction en vers par Édouard Miélet, 496.

M

Madagascar, par H. Le Chartier et G. Pellerin, 29.
Madame de la Seyne, par Maurice Jouannin, 225.
Madame de Sévigné, par Vallery-Radot, 130.
Madame Heurteloup, par André Theuriet, 171.
Madame Jauffre, par Marcel Prévost, 124.
Mademoiselle de Bardelyr, par Paul Perret, 592.
Main (la) gauche, par Guy de Maupassant, 212, 225.
Maisons (les) historiques de Paris, par Alfred Copin, 27.
Maman Capitaine, 489.
Manuel d'archéologie orientale, par Ernest Babelon, 191.
Manuel pratique de la liquidation judiciaire et de la faillite, par Louis André, 502.
Mariage riche, par Hector Malot, 532.
Marie-Antoinette, par E. de Vyré, 442.
Marie-Madeleine, par Jean Bartheroy, 62.
Marine (la) et les progrès modernes, par A. Bocher, 30.
Maximilien au Mexique, par le Dr S. Basch, 15.
Médecins (les) à Pougues aux XVIe, XVIIe et XVIIIe *siècles*, par le Dr Paul Rodet, 8.
Memoir of Peter de Wint, par Walter Amstrong, 242.
Mes campagnes, par le colonel Pion des Loches, 350.
Mesdemoiselles de Barberic, par le marquis de Castellane, 229.
Mickiewicz (Adam), par Ladislas Mickiewicz, 436.
Mignet (François), par Édouard Petit, 210, 343.
Mr. Stranger's Sealed Packet, par Hugh Mac Col, 510.
Mœurs et monuments des peuples préhistoriques, par le marquis de Nadaillhac, 86.
Mœurs populaires de la Flandre française, par Desrousseaux, 176.
Molière, par H. Durand, 130.
Mondaine, par Hector Malot, 3.
Morale (la) d'Aristote, par Mme Jules Favre, 502.
Morale (la), l'art et la religion, d'après M. Guyau, par Alfred Fouillée, 250.
Mozart (Lettres de V.-A.), traduction par Henri de Curzon, 9.
Myrrha-Maria, par Oscar Méténier, 229.

N

Napoléon, par Antoine Guillois, 134.
Nécrologie, 55, 110, 166, 223, 279, 335, 383, 441, 478, 527, 575, 617.
New Studies in Old Subjects, par J.-A. Sparvel-Baily, 560.
Norine, par Ferdinand Fabre, 170.
Nos ancêtres, tragédie par Amédée Rolland, 210.
Nos zouaves, par Paul Laurencin, 235.
Notions de typographie à l'usage des écoles professionnelles, par E. Desormes, 71.
Nouveau journal d'un officier d'ordonnance, par le comte d'Hérisson, 350.
Nouvelles littéraires diverses, miscellanées françaises et étrangères, 51, 103, 159, 215, 275, 376, 423, 473, 519, 570, 613.

O

Océan (l') Pacifique, par C. de Varigny, 550.
Œuvres choisies de F. Bastiat, 504.
Ohé! les psychologues, par Gyp, 300.
Ophiolatreia, 508.
Orient (l'), par George Rodier, 394.
Origine (l') du français, par l'abbé J. Espagnolle, 66.
Ouvrier (l'), par Ch. Bertheru, 552.

P

Paré (Ambroise), d'après des nouveaux documents, par le Dr Le Paulmier, 499.
Paris! voici Paris! par Maurice du Seigneur, 302.
Parnasse (le) breton contemporain, 366.
Passionnément, par Albert Delpit, 391.
Passions (les) étranges, par Jean Berleux, 394.
Pastels, par Paul Bourget, 172, 212.
Pedro (Dom) II, empereur du Brésil, par B. Mossé, 541.
Pensées et Essais, par Jesse Shepard, 532.
Période (la) glaciaire, par A. Falsan, 364.
Petit Bleu, par Gyp, 126.
Petite Gazette du Bibliophile, par Octave Uzanne, 137, 317, 455, 555.
Phallisme, 508.
Philosophie (la) dans ses rapports avec les sciences et la religion, par J. Barthélemy Saint-Hilaire, 358.
Philosophie (la) de Platon, par Alfred Fouillée, 194.
Philosophie et Philosophes, par E. Caro, 194.
Plaies d'Égypte : les Anglais dans la vallée du Nil, par Eugène Chesnel, 31.
Plaire, par Paul de Champoille, 434.
Pleasures (the) of life, par sir John Lubbock, 561.
Poèmes de Bourgogne, par Lucien Paté, 346.
Poème (le) du XIXe *siècle ou le Doute*, par Marc Bonnefoy, 61.
Poésies complètes, par Claudius Popelin, 308.
Politique (la) conservatrice, par le marquis de Castellane, 554.
Politique israélite, par Kimou, 503.
Populations (les) agricoles de le France, par H. Baudrillart, 552.

Porcelaine (la) tendre de Sèvres, par Édouard Garnier, 402.
Pour bien voir Paris, par Édouard Descharmes, 490.
Précis d'histoire juive, par Maurice Vernes, 546.
Précoces (les), Par Th. Dostoïewsky, 297.
Princesses (les) artistes, par Antony Valabrègue, 27.
Principes (les) de 1789 et la science sociale, par Th. Ferneuil, 199.
Principes de philosophie morale, par Jules Thomas, 551.
Prison (la) de Saint-Lazare depuis vingt ans, par Pauline de Grandpré, 308.
Procédés de reproductions graphiques appliquées à l'imprimerie, par A.-L. Monet, 75.
Profils étrangers, par Victor Cherbuliez, 399.
Pro formâ, par O. U., 1.
Promenade (la) de Saint-Cloud, par Gabriel Guéret, 178.
Proverbs, maxims and phrases of all ages, par Robert Christy, 263.
Psychologie de l'attention, par Ch. Ribot, 404.
P'tit Mi, par René Maizeroy, 390.
Publications nouvelles et annoncées en France et à l'étranger, 48, 97, 155, 209, 270, 325, 372, 418, 469, 516, 567, 610.
Pur Sang, par le comte Léonce de Larmandie, 301.

Q

Quelques fous, par Harry Alis, 228.
Questions (les) d'économie sociale dans une grande ville populaire, par Eugène Rostand, 196.
Questions de morale pratique, par Francisque Bouillier, 250.
Question (la) d'Orient au XVIIIe siècle, par Albert Sorel, 439.
Quinquagenaria sacerdotii Emin. ac R. R. D. Joannis Simor cardinalis, tituli Sti Bartholomæi, in Insula, Hungariæ primatis, 242.
Quinze (les) premières années du règne de la reine Victoria, traduction par Mlle Marie-Anne de Bovet, 194.

R

Realistic Idealism in Philosophy itself, par Nathaniel Holmes, 249.
Recherches pour servir à l'histoire des arts en Poitou, par J. Berthelé, 596.
Recherches sur l'administration municipale de Rennes au temps de Henri IV, par Henri Carré, 238.
Récits mexicains, par Salvador Quevedo y Zulieta, 13.
Recueil des actes du Comité de salut public, publié par F.-A. Aulard, 541.
Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution, par Gabriel Hanotaux, 72.
Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France depuis le traité de Westphalie jusqu'à la Révolution française, Pologne, par Louis Farges, 182.
Recueil, Politique, Religion, Duel, par le prince Georges Bibesco, 231.
Régions (les) invisibles du globe et des espaces célestes, par A. Daubrée, 82.
Relieurs (les) d'art, par Octave Uzanne, 481.
Renaissance (la) de la poésie anglaise, par Gabriel Sarrasin, 345.
Renaissance (la) en France, par Léon Palustre, 245.
Renaissance physique, par Philippe Daryl, 73.
Renonciation des Bourbons d'Espagne au trône de France, par le marquis de Courcy, 236.
Répertoire archéologique de l'arrondissement de Vendôme, par G. Launay, 550.
Répertoire général de bio-bibliographie bretonne, par René Kerviller, 188, 598.
Représentants (les) du peuple en mission et la justice révolutionnaire dans les départements en l'an II, par Henri Wallon, 23, 181, 401.
Rêve d'empire, par Paul Gaulot, 438.
Revision (la), par Andrieux, 316.
Révolution (la) française, par H. Carnot, 26.
Reynsie et Strophazier, par Léon Durocher, 436.
Rhétorique (la) et son histoire, par A.-Ed. Chaignet, 68.
Rodolphe (l'archiduc), par A. de Bertha, 500.
Roma nei proverbi e nei modi di dire, par Marco Besso, 264.
Roussin (l'amiral), par le vice-amiral Jurien de la Gravière, 64.

S

Scènes de la vie médicale, par le Dr Jules Cyr, 230.
Scènes de la vie cosmopolite, par Edouard Rod, 592.
Sciences (les) expérimentales en 1889, par O. Badoureau, 283.
Science pratique (la), par Gaston Tissandier, 603.
Secret amour, par Adolphe Chenevière, 3.
« *Selectæ* » *(le) français*, par E.-C. Coutant, 9.
Sénégal (le), par le général Faidherbe, 355.
Sens (le) de la vie, par Édouard Rod, 125.
Séraphita, par Balzac, traduction en anglais par miss Katharine P. Wormely, 368.
Shakespeare, par James Darmesteter, 345.
Shakespeare (les Sonnets de), traduction par Alfred Copin, 62.
Shakespeare's Sonnets (the Secret Drama of), par Gerald Massey, 60.
Siam et les Siamois, par l'abbé Simélien Chevillard, 248.
Sigilla, par le comte Abel de Montferrier, 496.
Sire, par Henri Lavedan, 2.
Sketches from a Tour through Holland and Germany, par J. P. Mahaffy et J. E. Rogers, 249.
Société (la) des concerts, 1860-1885, par E.-M.-E. Deldevez, 345.
Sodome, par Henri d'Argès, 58.
Songe (le) de l'amour, par Paul Meurice, 339.
Sonnets insolents, par L.-P. de Brinn' Gaubast, 234.
Sous la robe, par Georges Beaume, 298.
Sous-Offs, par Lucien Descaves, 591.
Souvenirs intimes de la cour des Tuileries, par Mme Carette, née Bouvet, 133.
Souvenirs de la vie parisienne sous l'Empire, par Marcelin, 492
Souvenirs sur la Révolution, l'Empire et la Restauration, 548.
Souviens-toi du Deux Décembre, par Jules Simon, 201.
Sports (les) à Paris, par A. de Saint-Albin, 491.
Suffrage (le) universel et le régime parlementaire, par Paul Laffitte, 200.
Surintendante (la), par Abel Hermant, 123.
Surmenage (le) intellectuel et les exercices physiques, par le Dr A. Riant, 363.
Suzanne Rameau, par Maurice de Fos, 434.

T

Tableaux (les) historiques de la Révolution, par Maurice Tourneux, 190.
Tapisserie (la), par Eugène Müntz, 446.
Tarot des bohémiens (le), par Papus, 602.

© 2007 Lyon — Éditions « Les marronniers du temps » — http://editions-arbre-a-lettres.fr

Théâtres (les) contemporains, par J. Barbey d'Aurevilly, 491.
Théâtre d'Alphouse Daudet, 175.
Théo-Critt à Saumur, par Théodore Cahu, 130.
Théories (les) dramatiques au XVIIe siècle, Étude sur la vie et les œuvres de l'abbé d'Aubignac, par Ch. Armand, 7.
Torquemada; Amy Robsart; les Jumeaux, par Victor Hugo, 536.
Traité d'ostéologie comparée, par G. Pouchet, 451.
Traité élémentaire de zoologie, par Paul Maisonneuve, 84.
Traitement (du) des aliénés dans les familles, par Ch. Féré, 554.
Transformisme (le), par Edmond Perrier, 451.
Trésor (le) du bibliophile lorrain, 317.
Tresse (la) blonde, par Gilbert-Augustin Thierry, 172.
Trop pur, par Jean d'Oc, 299.
Twilight (the) of the Gods, par Richard Garnett, 171.

U

Un brelan d'excommuniés, par Léon Bloy, 58.
Un caractère, par Léon Henrique, 226.
Un chancelier d'ancien régime : M. de Metternich, par Ch. de Mazade, 237.
Un coin de province, par Albert Cim, 300.
Un complot sous la Terreur, par Paul Gaulot, 184.
Un couple, par Jacques Madeleine, 169.
Une colonie féodale en Amérique, par Rameau de Saint-Père, 496.
Une comédienne, par Henry Bauer, 338.
Un homme libre, par Maurice Barrès, 298.
Université (l') de Paris et les Jésuites, par A. Douarche, 179.
Uu libre penseur au XVIe siècle, Érasme, par Émile Amiel, 595.
Un premier amant, par Armand Silvestre, 171.
Un roi qui s'amusait et la cour de Westphalie, 60.

V

Valerandi Varanii de Gestis Johannæ Virginis, édité par E. Prarond, 305.
Variations de la personnalité, par les docteurs H. Bourru et P. Burot, 30.
Variétés littéraires, par E. Caro, 231.
Venins et poisons, par A. Coutance, 83.
Véra Nicole, par Camille Le Senne, 297.
Victor Hugo, par E. Dupuy, 129.
Victoire du mari (la), par Joséphin Peladan, 592.
Vie (la) des êtres animés, par Émile Blanchard, 85.
Vie (la) des plantes, par sir John Lubbock, 505.
Vie de Toussaint-Louverture, par V. Schœlcher, 311.
Vie (la) et les Mœurs à La Plata, par Émile Daireaux, 446.
Vie (la) littéraire, par Anatole France, 10.
Villars, d'après sa correspondance et des documents inédits, par le marquis de Vogüé, 71.
Vivarais (le) aux États Généraux de 1789, par Henri Vaschalde, 536.
Voltaire, bibliographie de ses œuvres, par Georges Brugesco, 597.
Vocabolario etimologico italiano, par Francesco Zambaldi, 321.
Vœu (le) d'une morte, par Émile Zola, 532.
Voltaire, par F. Lhomme, 398.
Voyage archéologique de Philippe Le Bas en Grèce et en Asie Mineure, 241.
Voyages et littérature, par Xavier Marmier, 12.

W

Washington et son œuvre, par E. Masseras, 544.
White (a) Umbrella in Mexico, par F. Hopkinson Smith, 410.

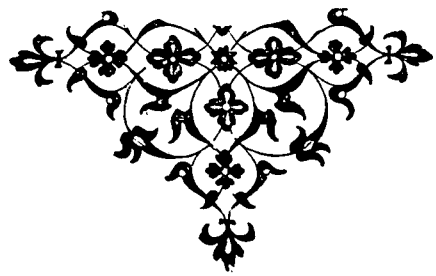

Le Directeur-Gérant : Octave UZANNE

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

— Archives des Écrits de ce temps —

BIBLIOGRAPHIE RÉTROSPECTIVE

DIXIÈME ANNÉE



PARIS

MAISON QUANTIN
Imprimeur-Éditeur

OCTAVE UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

1889



Contes pour les Bibliophiles

UN *ALMANACH DES MUSES* DE 1789

I. — Roman marginal.

Si l'on prétend que dans les longues rangées de bouquins alignées sur le parapet des quais il n'y a plus rien à glaner, c'est bien à tort certainement, car voici le petit roman réel découvert le mois dernier, dans la boîte à douze sous, parmi les brochures dépenaillées, les romans de concierge à couvertures maculées et les recueils solennels de harangues et discours des hommes politiques naguère célèbres, ayant



valu jadis (les volumes et non les politiques) sept jolis francs et cinquante centimes.

C'était un pauvre petit volume broché de l'antique *Almanach des Muses,* qui n'avait rien de bien attirant, étant très peu frais, mais qui portait dans le frontispice gravé du titre, au-dessous des Amours armés d'arcs et de flèches, au-dessus de la tête laurée d'Apollon, les quatre chiffres de la date fatidique 1789. — Le contraste entre ces Muses, les guirlandes de fleurs, les souriants petits Amours et les idées moins roses qu'évoquait la date du grand bouleversement, fit ouvrir d'abord ce volume avec une curiosité un peu mélancolique.



Le temps était gris et froid, des nuées montaient dans le ciel triste, et les aigres souffles d'une bise de novembre mêlée de gouttes de pluie fouettaient le visage des passants et les couvercles des boîtes à livres. Fallait-il pour douze sous laisser grelotter les innocents Amours de cet *Almanach des Muses*, dernière fleur éclose jadis au bord du précipice? Pouvait-on les laisser sous l'ondée menaçante fondre et périr définitivement peut-être? L'achat sentimental du pauvre petit bouquin fut donc une bonne action, une espèce de sauvetage, et vraiment le sauveteur n'eut pas à le regretter, malgré les apparences, quand il examina l'objet au coin de la cheminée.

L'habit, ou plutôt ce qui restait de l'habit de ce volume, montrait la corde; le dos, recouvert encore par places d'un papier à fleurs bleues, laissait passer et pendre les ficelles du brochage; les feuillets de garde n'existaient plus, et les coins de pages usés et jaunis se roulaient et se recroquevillaient lamentablement; et cependant, sous son désastreux aspect de personne distinguée tombée dans le malheur, ce dernier représentant des Muses gracieuses d'avant le cataclysme conservait quelque chose de particulier et de point banal.

Il avait vécu, il avait été lu, feuilleté; il était l'ultime sourire d'une société heureuse sur qui tout à coup les catastrophes allaient tomber; sans doute, mais, en plus de cela, cette épave des coquetteries de jadis



A.Robida del.

Maison Quantin

gardait un air discret et presque mystérieux de livre qui aurait conservé le culte de son secret.

Tout d'abord, d'une sorte de sachet fait de deux pages légèrement collées sur les marges et ouvertes avec précaution, un ruban déteint, fané, décoloré, un ruban dont on n'aurait pu difficilement discerner la couleur primitive, rose ou violette, et deux cheveux longs, fins et blonds, avaient glissé. Trouver un ruban, une fleur ou même une tresse de cheveux dans un vieux livre, cela n'a rien de bien rare; ce fut sans doute la date de l'almanach, 1789, qui fit regarder un instant avec émotion par le fureteur et ensuite replacer dans le sachet, où ils étaient restés pressés pendant tant d'années, ces cheveux et ce ruban fané.



Mais en feuilletant le livre avec un intérêt déjà vaguement éveillé, des annotations au crayon apparurent de page en page, des renvois sautant aux yeux, des vers soulignés qui semblaient se répondre. En suivant avec ordre les indications crayonnées : « Page 159 » ou « Voir réponse p. 28 », en sautant d'une épigramme du chevalier de P... « contre un auteur qui avoit fait supprimer des écrits où il étoit maltraité », à un impromptu de M. Marmontel, secrétaire perpétuel de l'Académie française, « à Mme la comtesse de F... qui venoit de jouer de la harpe », en passant d'une ode anacréontique de M. le comte d'Aguilar, capitaine au régiment Royal-Pologne-Cavalerie, *à Sophie abandonnée,* chanson par M. Carnot, capitaine au corps royal du génie, de l'Académie de Dijon, à travers les deux cents pièces plus ou moins gracieusement rimées de ce recueil aimé des classes versifiantes, — bourgeoisie lettrée ou aristocratie pinçant de la petite lyre, — peu à peu l'ensemble des vers soulignés parut constituer une sorte de dialogue entre deux lecteurs, ou plutôt entre un lecteur et une lectrice qui se repassaient le livre l'un à l'autre et causaient avec une certaine animation d'abord, puis plus doucement, par l'organe des poètes de l'almanach, en empruntant sans façon la lyre de M. de Florian, de l'Académie française, celle du « petit vieillard », de la ba-



ronne de Bourdic ou de M. de Cubières, écuyer de Mme la comtesse d'Artois, auteur de la pièce qui clôt l'*Almanach de 1789*, un petit poème intitulé *les États généraux de Cythère*, et commençant ainsi :

Les bergers n'allaient plus sur les vertes fougères
Célébrer les appas de leurs jeunes bergères ;
Les plaisirs et les jeux n'habitaient plus les champs...

Hélas ! ils allaient avoir bien autre chose à faire les bons bergers ; ils allaient avoir à prendre le fusil pour les levées en masses prochaines, et les jeunes bergères pouvaient se préparer à pleurer.

La méthode est une belle chose ; avec un peu de patience, en remontant de réponse en réponse, grâce aux indications « voir page tant », les premières phrases du dialogue furent retrouvées, et elles fournissaient une indication bien précise sur la qualité des dialogueurs et leur état d'esprit.

La conversation s'ouvrait ainsi :

Après un long éloignement
Votre présence fortunée
Me rend ici l'enchantement...

En marge de ces vers, annotation d'une main féminine : « Réponse page 80 ». La page trouvée, réponse de la bergère au berger :

Pleins d'inconstance et de légèreté,
Ils se lassent bientôt de la même bergère ;
Leur amour n'est que vanité :
A peine sont-ils sûrs de plaire,
Qu'ils vont porter ailleurs leur infidélité.

Oh ! oh ! pas le moindre doute, c'est une dispute, une vive et jolie querelle d'amour, dont l'écho endormi se réveille après cent ans écoulés, alors que les disputeurs sont depuis longtemps redevenus poussière. Pauvres amoureux d'autrefois, prêtons une indiscrète mais sympathique oreille aux reproches, aux protestations, aux transports rimés qu'ils empruntent aux poètes de l'*Almanach des Muses*.

II

Dans un espace blanc, sous la liste des fêtes mobiles pour l'an 1789, deux lignes écrites d'une encre jaunie à peine visible maintenant, tombant sous les yeux du fureteur, éclairèrent tout à coup la scène et permirent de placer les personnages devinés dans un cadre connu :

« *S. de L..., château des Islettes à Beauval.* »

© 2007 Lyon « Editions « les passerelles du temps » editions-passerelles.fr

Et plus bas d'une autre écriture :

« *Pornic 1793.* »

Les Islettes! Beauval! deux noms familiers. Le dernier n'évoque d'abord que l'idée d'une vulgaire ville de fabriques à quelque trente lieues de Paris, une ville de noires usines, de cheminées de briques crachant dans le ciel bleu des tourbillons de fumée sale, une petite ville jadis riante et gaie, parée d'un manteau de verdure et traversée par une petite rivière qui se contentait alors de faire tourner, en les lutinant au passage, les roues d'innocents moulins à farine, aujourd'hui pauvre petite ville noircie, bruyante, respirant l'huile chaude et le charbon de terre, vouée au dur travail, secouée par les courroies de transmission, les chaudières, les pistons, haletant sous les griffes de fer du monstre moderne Industrie.



Mais Beauval, le Beauval de jadis, fut une douce ville se laissant vivre joyeusement au soleil, et le château des Islettes, à deux kilomètres du centre usinier d'aujourd'hui, garda jusqu'en ces dernières années, avant le morcelage et le lotissement de son grand parc, son caractère de petit château XVIIIe siècle, réunissant à la fois, dans un cadre de charmilles et de jardins, l'idéal de Boucher et celui de Rousseau.

Voici les Islettes de jadis, les Islettes d'il y a quelques années encore :

A l'extrémité d'une avenue d'ormes chenus, un pont jeté sur un bras de petite rivière qui coule lentement sous les roseaux, les grandes herbes et les plaques jaunes des nénuphars, et au bout du pont une vieille grille de fer d'un dessin rococo, flanquée de deux énormes masses vertes qui sont les ruines de deux grands vases de pierre disparaissant sous un fouillis de lierre, de ronces et de plantes folles grimpant jusque-là du lit de la rivière. Le pont manque un peu de solidité, mais ses lézardes sont masquées par des lianes qui brodent de verdure le parapet branlant. Du côté du parc, une terrasse également lézardée trempant dans l'eau montre une ligne de balustres un peu ébréchée, avec d'autres boules

vertes qui furent des vases décoratifs, et de vieilles charmilles devenues un inextricable enchevêtrement de vigne vierge, de clématite, de chèvrefeuille, d'aristoloches.

Cette terrasse s'arrête à quelque vingt-cinq mètres, pour laisser passer un autre bras de la rivière qui court dans le parc, dessine des méandres capricieux à travers une prairie, passe sous des ponts rustiques et forme de petites îles gracieuses, les *Islettes,* qui ont donné le nom au château. L'une de ces islettes montrait, sortant d'un taillis bien peigné, un petit édicule ionique baptisé le *Temple de la Nature,* qui formait le pendant d'une vieille petite chapelle toute neuve, d'un faux style gothique, appelée l'*Ermitage de la tendre Héloïse.* Dans une troisième île plus petite, au sommet d'une grotte de rocaille, un petit Cupidon, inscrivant le mot *Amour* sur un cippe de marbre encadré de lierre, complétait l'ensemble : la Nature, la Religion, l'Amour! En ces dernières années, il ne restait plus de Cupidon qu'une jambe verdie par la mousse, mais l'inscription était encore visible, ou plutôt les inscriptions, car à un certain moment l'inscription *Amour* fut grattée et remplacée par *Philosophie,* laquelle ne triompha pas longtemps, car, depuis 93 sans doute, le pauvre Cupidon, sans-culotte inconscient, inscrivait gravement sur son cippe le mot *Civisme!*

Le château s'aperçoit derrière une rangée d'ifs taillés; c'est une très simple bâtisse, une longue façade sans profondeur, avec un pavillon central à fronton et deux pavillons d'angle un peu en avant-corps, décorés de pilastres entre les hautes fenêtres à petits carreaux. Un seul étage en grande partie mansardé et prenant une bonne partie des combles.

En arrivant par le pont, on aperçoit, à travers le vitrage de la porte, les verdures du parc de l'autre côté; et, le soir, quand, derrière les massifs arrondis, derrière les peupliers des prés, le soleil se couche, le château paraît transparent et illuminé du haut en bas; il redevient presque jeune, presque gai, et perd pour un instant son aspect de maison oubliée languissant dans les mélancolies de la vieillesse.

Voici le cadre; fermons un instant les yeux, et reportons-nous à cent ans en arrière, quand tout cela était jeune, les ifs, les charmilles et le château, alors que cet *Almanach des Muses,* dans toute la fraîcheur de son papier, était lu sous ces ombrages par de jolis yeux et manié par de gracieuses mains serties de dentelles. Les personnages, on les devine, on les voit. Ce fut par un bel après-midi d'été, en juillet, peut-être le 14, un mardi consacré dans le calendrier, — plaisanterie du hasard, — à saint Bonaventure, sous cette charmille à présent vermoulue, que commença le dialogue à coups de versiculets entre *Elle* et *Lui.*

Ils sont là tous les deux, *Elle* allongée languissamment sur le banc de bois, le col, légèrement décolleté, caressé par de petits éclats de soleil et chatouillé par des bouquets de chèvrefeuille; *Lui* assis à quel-

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - www.editions-passerelles.fr

que distance, l'air nerveux, et tapotant d'une main distraite sur la table du jardin peinte en vert tendre.

Piqué par l'ironie des reproches sans doute mérités, ceux-là seuls qui touchent, il a pris l'*Almanach des Muses*, et, cherchant une réponse, il



n'a trouvé à souligner que ces deux pauvres vers d'un quatrain de M. le marquis de Fulvy :

Ce doit être un bien triste vœu
Que le vœu de plaisanterie!

Contre cette accusation de gaieté, *Elle*, secouant tristement la tête, a tout aussitôt protesté par ce vers pris dans une pièce du *Petit Veillard*, adressée

A Monsieur ***

Qui me faisoit compliment sur ma prétendue gaieté :

Je n'ai de la gaieté que comme on a la fièvre.

Et *Elle* s'est levée d'un air de fierté offensée, et elle est rentrée au château, tandis que *Lui* restait sous la charmille, le sourcil froncé, plus nerveux qu'avant et continuant machinalement à feuilleter l'*Almanach des Muses*.

Mais ne pourrait-on trouver les noms de ces amoureux disputeurs,

© 2007 Lyon - Éditions « Les passeurs du temps » - www.editions-passeurs.fr

compléter au moins les initiales S. de L. ? Voici sur le département où se trouve le centre usinier Beauval un volume de recherches historiques, des *Mélanges d'histoire locale.*

Feuilletons ces *Mélanges :*

« ... Les Islettes sous Beauval... des fragments de poteries, des armes, des médailles de l'époque gallo-romaine prouvent que les Romains ont eu un établissement sur le territoire bordé par... » Passons... « Villa mérovingienne, simple rendez-vous de chasse sous Charlemagne, les



Islettes furent ensuite fief dépendant de l'abbaye de... Le château fort élevé au XIIIe siècle par les sires de Beauval, après avoir souffert cinq ou six sièges, sacs ou incendies, tombait en ruine au siècle dernier lorsque le dernier des Beauval vendit sa terre à M. de Ligneul, un aimable homme, philosophe épicurien et quelque peu poète léger à la Boufflers, qui s'empressa de jeter bas les restes du donjon pour construire le château actuel et créer dans les prairies jusqu'alors marécageuses le joli parc des Islettes. M. de Ligneul eut l'esprit de mourir d'apoplexie au commencement de 1789, juste au moment où ses douces habitudes eussent été fortement gênées par les circonstances ; il laissait peu de fortune, les Islettes échurent à une nièce, Mlle Sylvie de Ligneul, qui épousa peu après M. de Coudray, officier dans Bourgogne-Cavalerie. »

Restons en là ; *Elle*, c'est Sylvie de Ligneul, et *Lui*, c'est le jeune officier de Bourgogne-Cavalerie.

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - www.editions-passerelles.fr

III

M. de Coudray quitte la charmille à son tour, laissant bien en vue sur la table l'*Almanach des Muses* ouvert à la page 127, où se trouve le tendre distique suivant :

Oh! puisse dans tes yeux une larme rouler,
Qui brillera d'amour et n'osera couler!

Il est parti; il s'égare mélancoliquement dans le parc et baisse la tête en passant devant le triomphant Cupidon du temple de l'Amour. Bourgogne-Cavalerie est bien ému; se peut-il, fier dragon, qu'un simple trait de l'archer malin vous désarçonne ainsi et vous mette aussi complètement l'âme à l'envers? — Il revient le cœur troublé vers la charmille et sursaute en trouvant Sylvie en train de crayonner la réponse :



Vous qui vantez l'amour fidèle,
Cœurs sensibles et généreux,
Venez admirer le modèle
D'un amour tendre et malheureux.

Et le dialogue reprend :

J'eus beau fuir, j'emportai le trait qui me déchire!

répond M. de Coudray avouant ainsi des torts dont nous ne connaissons pas le détail, mais qui sans doute ne parurent pas inexpiables, car Sylvie s'attendrit bien vite, et elle souligne dans *Sophie abandonnée*, chanson de M. Carnot, capitaine au corps royal du génie, les deux vers suivants :

Loin de ta fidèle Sophie,
En vain, ingrat, tu cherches le bonheur...

Et de Coudray de s'écrier bien vite :

Et si tu l'aimas une fois,
Tu ne pourras plus aimer qu'elle!

Mais Sylvie soupire encore, un reste de tristesse au cœur :

Ah! peut-on être heureux lorsqu'on est infidèle?

Bourgogne-Cavalerie s'aventure alors, du moins il est permis de le

supposer, à presser la main de Sylvie, à baiser tendrement cette main qui s'abandonne, il croit avoir ville prise, et il lui montre souligné ce vers, commençant une petite pièce fort médiocre :

Je sais aimer, vous savez plaire...

Fausse manœuvre ; cette fadeur a soudain refroidi Sylvie, qui riposte par ces deux vers légèrement modifiés au crayon, une véritable douche d'eau froide pour le madrigalisant officier :

Non, Céladon perdroit et son temps et sa peine,
Ses plus longues amours vont jusqu'à la huitaine.

Bourgogne-Cavalerie repart en guerre :

Tu fuis l'amour, belle Thémire;
On n'échappe point à ses fers...

Mais Sylvie secoue la tête d'un air désenchanté; elle se souvient d'une trahison, la pauvre Sylvie, et d'une ligne légèrement tremblée elle souligne ces vers :

A l'amitié tu fis verser des larmes
Et gémir tendrement l'amour!

LUI.

De grâce, laisse-moi le tourment qui m'accable;
Oh! ton sensible cœur me reste impitoyable!
Aux mortelles langueurs d'un incurable amour
Laisse-moi me livrer jusqu'à mon dernier jour!

ELLE.

De ses destins l'homme se plaint sans cesse...

LUI.

Falloit-il l'adorer et la fuir pour toujours?
Eh! pouvois-je échapper au feu qui me dévore?
Ses attraits, sa douceur, ses précoces talents,
Et sa voix si touchante et ses regards brûlants...

Bourgogne-Cavalerie s'emballe, c'est lui qui devient brûlant; *Elle* essaye de glisser encore un mot ironique :

De tout revers prompt à te consoler...

Évidemment, sur ce mot elle s'est levée pour quitter la charmille. Peut-être quelque amie en villégiature aux Islettes, quelque parente, quelque petite comtesse ou marquisette, est-elle venue déranger le duo poétique par son babillage, ou bien peut-être tout simplement le soir venait-il, le soleil commençant à baisser derrière les collines, une brise

© 2007 Lyon « Editions « les passerelles du temps » » editions-passerelles.fr

plus fraîche agitait les hautes branches des arbres du parc et ridait les eaux de la petite rivière au pied de la terrasse. Plus de libellules, elles s'étaient cachées sous les grandes feuilles. Il fallait rentrer aussi ; Sylvie regagne le château.

Dans le grand salon aux boiseries blanches, à trumeaux et dessus de portes ornés de pastorales galantes à la Boucher, Sylvie, songeant



toujours à l'*Almanach des Muses*, suit d'une oreille distraite la conversation. Il y a là quelques personnes, des amis de feu M. de Ligneul, l'oncle épicurien de qui l'ombre tranquille plane encore sur les Islettes, sa création. Une dame plaisante légèrement M. de Coudray qui vient de rentrer et qu'elle appelle le Dragon transi, car il lui paraît avoir perdu depuis peu ses allures cavalières de don Juan de garnison ; deux gentilshommes campagnards causent chasse et chevaux ; une petite baronne, Parisienne très élégante, en veste de gourgouran rose, avec très large ceinture coquelicot, coiffée de cadenettes et d'un très long catogan, — tout à fait un Debucourt, — explique à deux provinciales à toilette un peu arriérée les beautés de la mode nouvelle, les redingotes jaune citron à deux ou trois collets, les caracos, les négligés et les demi-négligés, les nouveaux chapeaux en bateau renversé, ou aux trois ordres, lorsqu'un parent de Sylvie, un gros homme fleuri, à ventre de financier, un aimable vivant comme feu de Ligneul, se précipite essoufflé dans le salon. Une lettre de Paris lui apporte de graves nouvelles : la veille ou peut-être l'avant-veille, on a eu émeute, bousculade et bataille dans Paris, les Parisiens ont fait du bruit au Palais-Royal et enlevé la Bastille !

Il y a un mouvement de surprise, puis on raille le porteur de mauvaises nouvelles sur sa mine défaite.

© 2007 Lyon « Editions « les passerelles du temps » » editions-passerelles.fr

— Bah! quelque tapage, une petite sédition tout au plus, dit l'officier de Bourgogne-Cavalerie, un orage de juillet qui passe vite; vienne une fête, une dispute littéraire, un joli crime ou un opéra nouveau, la girouette tournera, et les Parisiens ne songeront plus guère aux émeutes.

Et le fil de la conversation se renoue dans le salon rasséréné.

Sylvie a fait sans doute un peu de toilette pour le souper, car M. de Coudray, revenu près d'elle, se penche au-dessus de son fauteuil et lui souligne ces vers de l'Almanach :



Pour qui tous ces parfums, cette tresse élégante,
L'or qui luit sous l'azur de ta robe ondoyante?

Ici une lacune. Pas de réponse dans l'Almanach. Qu'a pu dire en prose l'officier de Bourgogne-Cavalerie?

Sylvie ne paraît plus aussi farouche que sous la charmille. Les mauvaises nouvelles venues de Paris lui ont peut-être fait confusément penser qu'il fallait se hâter de saisir le bonheur qui passe... L'âme de la belle s'est attendrie; elle montre à Lindor ce vers qui est presque un aveu, elle le murmure tout bas peut-être, en laissant derrière son fauteuil sa main dans celle de l'officier :

De quels doux souvenirs mon âme est attendrie!

Sur ce, coup de clairon de Bourgogne-Cavalerie :

Je ne sais pas encor si la jeune Hébé m'aime,
Mais ses yeux sont si doux quand nous nous regardons!...

Sylvie murmure :

... Au joug de l'hyménée
Parmi nous une belle est à peine enchaînée
Qu'elle prend un despote et non pas un époux.

— Non, proteste M. de Coudray.

Croyez-moi, changez de pensée
Prenez de plus doux sentiments!

Hallali. Le cœur de Sylvie qui, depuis le matin, parbleu, ne demandait que la défaite, avoue ceci :

Il est d'heureux moments, des moments où le cœur
Est ouvert sans défense et n'attend qu'un vainqueur...

Et M. de Coudray, retroussant sa moustache en galant officier de Bourgogne-Cavalerie, entonne la fanfare de triomphe :

Et quand on songe à s'embrasser,
Oh! qu'il est ennuyeux d'écrire!

Oh! oh! Halte là! Pas de suppositions aventurées. Ce roman vrai du XVIIIe siècle est un roman honnête, l'*Almanach des Muses* fut un entremetteur matrimonial; les *Mélanges d'histoire locale*, déjà consultés tout à l'heure, le constatent, M. de Coudray et Mlle Sylvie de Ligneul se marièrent aux Islettes vers le milieu de cette belle année 1789.



La phrase finale et naïve des anciens contes peut-elle leur être appliquée? Furent-ils heureux et eurent-ils beaucoup d'enfants? Sans nul doute, l'avenir devait leur tenir en réserve de longues années de joies paisibles et douces; ils avaient l'amour, la jeunesse, la beauté, une honnête fortune, une habitation charmante, les beaux ombrages des Islettes,... le bonheur, enfin!

Cupidon, sur son autel en rocaille, devait sourire et se préparer à rayer le mot *Philosophie* pour rétablir l'invocation primitive : *Amour!*

IV

Ouvrons encore les *Mélanges d'histoire locale*, et voyons ce qu'il y avait sur le livre du destin pour chacun des deux époux :

« ... Pendant la période révolutionnaire, les Islettes eurent une existence agitée. Les nouveaux propriétaires s'y calfeutrèrent pour laisser passer l'orage, mais le tonnerre les atteignit. M. de Coudray, qui avait donné sa démission d'officier, paraît s'être jeté bientôt, et vigoureusement, dans le mouvement contre-révolutionnaire ; blessé au 10 août, menacé d'arrestation, il resta quelque temps caché aux Islettes auprès de sa femme, puis passa en Angleterre, d'où il gagna la Vendée. Pris à l'attaque du château de Pornic, il fut, quatre jours après, guillotiné à Nantes, dans une fournée de Vendéens, et Mme de Coudray, restée aux Islettes, faillit avoir le même sort. Arrêtée sur la dénonciation d'un comité, accusée de détenir aux Islettes un dépôt d'armes, les perquisitionneurs ayant mis la main sur les fusils de chasse de M. de Coudray, elle fut, heureusement pour elle,

© 2007 Lyon « Editions « les passerelles du temps » editions-passerelles.fr

oubliée quelques mois dans la prison de Beauval et ne partit à Paris, avec un convoi de Carmélites, qu'à la veille même de Thermidor.

Délivrée mais complètement ruinée, elle revint s'enfermer aux Islettes qu'elle quitta en 1809 pour se remarier à un magistrat de la ville, M. F... Elle mourut plus qu'octogénaire, vers 1860... »

Mme F....! — Ainsi la Sylvie de Ligneul de l'*Almanach des Muses,*

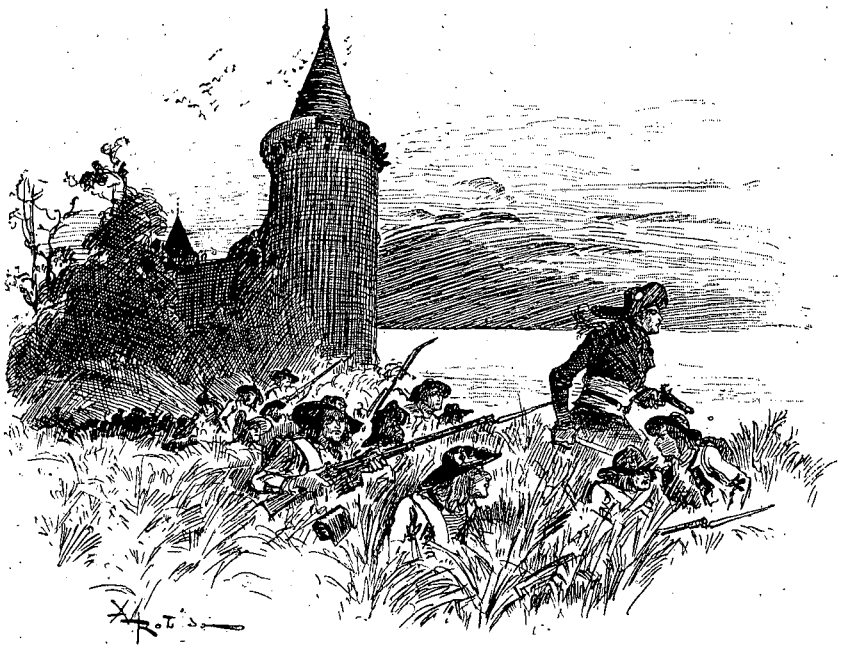

c'était la vieille Mlle F... entrevue aux jours d'enfance dans les rues de Beauval, une petite vieille mince et frêle qui se faisait, le dimanche, rouler à l'église dans une vinaigrette par un Caleb presque également vénérable ! La vieille dame dans son antique véhicule, espèce de chaise à porteurs montée sur roues, était une des curiosités de la ville ; sa figure encore rose et peu ridée, impassible, figée dans une expression de distraction dédaigneuse, encadrée avec une sorte de coquetterie de dentelles et d'épaisses boucles blanches, apparaissait aux gens de Beauval, à travers le carreau de la vinaigrette, comme la personnification d'un passé fabuleusement lointain.

Avait-elle dû penser à Bourgogne-Cavalerie au doux temps de sa jeunesse, rêver aux ombrages des Islettes, pendant sa longue vie, aux côtés d'un vieux magistrat rigide, dans sa vieille maison étroite et froide plantée au fond d'une ruelle solitaire, aux grands murs moisis!

Pauvre Bourgogne-Cavalerie ! pauvre Sylvie !

Ainsi le souffle du destin avait brutalement balayé leurs rêves ; ils

avaient été pris, les deux amoureux, par la tempête formidable et roulés dans la grande catastrophe faite de millions de catastrophes particulières. Le pimpant officier de 1789, en quittant les Islettes pour se lancer dans la chouannerie, emporta l'*Almanach des Muses*, en souvenir des jours heureux, et, jusqu'au voyage final, de Pornic aux rues sanglantes de Nantes, il relut sans doute bien souvent, avec un amer sourire aux lèvres en songeant aux douces heures passées sous la charmille à côté de Sylvie, les poésies légères, les pastorales et les madrigaux d'avant le déluge.



Les Islettes, divisées en une quinzaine de lots, ne sont plus les Islettes; le château contient les bureaux et l'habitation d'un gros manufacturier, qui de la charmille surveille les cheminées de son usine noircissant l'azur à 500 mètres au delà. Le parc bouleversé, coupé en tranches égales, en jardins carrés et niaisement combinés contient deux belles rangées de maisons bien régulières, des cubes d'un bourgeoisisme effréné, avec des boules de verre devant les portes et des statuettes de galants jardiniers en zinc. Disparu, le temple de la Nature! écroulé définitivement, le petit Amour rococo! finies, les Islettes!

Et toi, pauvre *Almanach des Muses*, qui, du salon des Islettes, en passant par les plaines de la Vendée guerroyante et par les sinistres prisons de Nantes, t'en vins échouer dans la boîte à 12 sous des quais, repose en paix maintenant chez un ami, à l'abri pour le plus longtemps possible, je l'espère, dans un bon coin, sur le rayon le plus tranquille et le plus poétique de la bibliothèque.

OCTAVE UZANNE.
ALBERT ROBIDA.



© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions-passerelles.fr

GEORGE ELIOT

LA FEMME, LE ROMANCIER, LE POÈTE

I

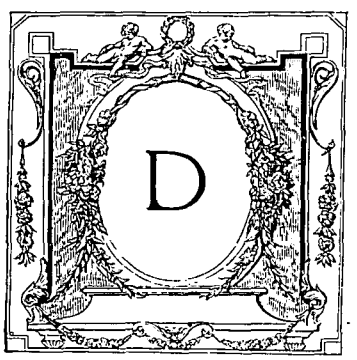

ANS une charmante étude sur les femmes de lettres publiée en 1854 dans le *Westminster Review*, George Eliot n'hésite pas à décerner la palme de la supériorité intellectuelle aux Françaises : « Les Françaises seules, écrit-elle, ont eu une véritable influence sur le développement de la littérature dans leur pays ; en France seulement l'esprit de la femme a passé, comme un courant électrique, à travers le langage, rendant brillant, clair et défini, ce qui, d'ailleurs, est lourd, terne et trouble. Si l'on supprimait l'œuvre de la femme de lettres française, on créerait un vide sérieux dans l'histoire intellectuelle de cette nation. »

L'auteur d'*Adam Bede* est une exception triomphante à cette assertion généreuse en faveur de nos compatriotes : aucun de nos « bas-bleus » les plus illustres n'a surpassé cette profondeur de pensée, cette netteté de vision, cette puissance d'observation, qui sont les traits distinctifs de l'écrivain anglais ; George Sand elle-même ne nous paraît pas

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - www.editions-passerelles.fr

aussi complète que George Eliot. Il serait d'ailleurs assez curieux d'établir une comparaison, un parallèle, comme on dit dans les classes de rhétorique, entre ces deux esprits. — George Eliot possède une force d'imagination objective qui lui permet de s'identifier avec les types les plus variés, les plus opposés à sa propre nature ; George Sand ne devient admirable que lorsque les personnages qu'elle trace lui sont absolument sympathiques. George Eliot est la plus grande réaliste, George Sand la plus grande idéaliste de son sexe. Les œuvres de la Française sont plutôt des poèmes en prose que de véritables romans ; ce ne sont pas à proprement parler des études de la vie, c'est la vie interprétée par la vision du poète : George Sand ne saurait nous donner une description d'une scène de la nature, de ses propres sensations, d'un caractère d'homme, sans l'éclairer d'une sorte d'effet magique — tels des objets ou des personnages, aperçus sous la clarté de la lune, à la lueur des éclairs. George Eliot aime à baigner ses productions dans la large et impitoyable lumière du Midi qui ne laisse nulle place à l'illusion et révèle la nature dans toute sa franche réalité. Toutes les ressources de son art lui servent pour l'affirmation de la même morale, elle enseigne toujours la même leçon des lois inexorables qui gouvernent la vie de l'homme. Elle dévoile sans réticence les incalculables effets de la transmission héréditaire et les responsabilités qui résultent de cette transmission. Enfin, en nous dépeignant l'intime tristesse, les imperfections de notre race, elle proclame que la résignation est notre première vertu.

A une époque de transition comme la nôtre, où la société et l'art, vieillis et épuisés, semblent chercher partout quelque formule nouvelle où ils puissent retrouver la vie qui leur échappe, un écrivain aussi puissant, aussi original, aussi convaincu de la justesse de ses théories, mérite d'être étudié dans sa vie, dans son œuvre, dans ses rêves mêmes : c'est ce que nous allons tenter de faire dans les pages suivantes.

Marie-Anne Evans, connue en littérature sous le nom de George Eliot, naquit le 22 novembre 1819 à *South-Farm*, situé à un mille de Griff, dans la paroisse de Colton, Warwickshire : son père, originaire du pays de Galles, avait débuté dans la vie comme simple charpentier; sa fille a retracé les principaux incidents de sa carrière et les traits saillants de son caractère dans *Caleb Garth, Monsieur Hackit,* et principalement dans *Adam Bede :* de même qu'Adam Bede, M. Evans fut successivement charpentier, garde forestier, puis régisseur ou *receveur ;* c'est en cette dernière qualité qu'il s'était établi dans le Warwickshire. Quelque temps auparavant il avait épousé en secondes noces une jeune fille du nom de Pearson, qui fut la mère de George Eliot; elle revit dans les *Scènes de la vie cléricale,* sous le nom de mistress Hackit, cette femme aux traits accentués, au cœur tendre, aux vives réparties. De ce

second mariage, M. Evans eut trois enfants, Christine, Isaac et Marie-Anne. La maison familiale, celle où miss Evans passa les vingt premières années de sa vie, est située au sein d'un paysage riche et verdoyant où les grandes haies de séparation semblent donner à chaque champ un caractère particulier. Le logis des Evans, moitié manoir, moitié ferme, était une construction ancienne en briques, élevée de deux étages, aux murs entièrement tapissés par des lierres vigoureux; les dépendances et les bâtiments de l'exploitation entouraient cette pittoresque demeure. C'est dans ce cercle restreint que l'enfant reçut les premières impressions de la vie rustique anglaise, dont elle devait plus tard être l'admirable interprète. On a peu de détails sur les particularités de son enfance; à l'âge de douze ans son père la plaça comme pensionnaire dans un établissement tenu par les miss Franklin à Coventry; elle y resta trois ans, taciturne, repliée sur elle-même, vivant dans son rêve, se mêlant peu à ses camarades; une d'entre elles, qui a atteint une certaine notoriété comme « blue stocking », miss Bradley Jenkins, résume ainsi son impression : « En la regardant, j'éprouvais la même sensation qu'en regardant une montagne ».

Vers l'âge de quinze ans, Marie-Anne quitta l'établissement des miss Franklin, et peu après elle eut la douleur de perdre sa mère, qui mourut dans sa quarante-neuvième année. L'année suivante, sa sœur aînée et son frère se marièrent et quittèrent le pays. La jeune fille resta seule avec son père dans la ferme-manoir et fit son éducation de fermière, éducation bien complète à en juger par les descriptions si admirablement vécues qu'elle donne de cette existence campagnarde dans ses romans les plus célèbres. Enfin, en 1841, M. Evans abandonna son exploitation au fils qu'il avait eu d'un premier mariage et se retira avec Marie-Anne dans la villa de Foleshill, située dans un des faubourgs de Coventry.

La période qui sépare la trentième de la vingtième année, est la plus importante dans l'histoire intellectuelle d'un grand artiste. — L'activité du cœur rivalise avec celle de l'esprit; c'est l'âge des amitiés enthousiastes, des amours passionnées, comme souvent aussi, hélas! des durs désenchantements, des désillusions cruelles! Pour George Eliot, ce premier acte dans la tragédie de l'existence eut pour décor la vieille ville ecclésiastique de Coventry et le paisible paysage qui environne la petite villa de Foleshill. C'est là qu'elle acquit cette prestigieuse érudition, ce savoir presque universel qui la distingue de la foule des femmes de lettres anglaises. Il est difficile, pour un Français, de se former une idée exacte de ce que peut être la vie intellectuelle dans certaines villes provinciales d'Angleterre. Chez nous, pour l'artiste, pour le penseur, pour l'homme d'action ou de spéculation, la province est une mort lente; toutes les sources de la vie se concentrent à Paris : il n'en est pas ainsi chez nos

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - www.editions-passerelles.fr

voisins d'outre-Manche, Londres n'a nullement le monopole de l'intelligence, de l'art, de la science. Pour ne point parler des cités universitaires d'Oxford et de Cambridge, il y a nombre de villes semblant dormir à l'abri des tours d'une vieille cathédrale qui sont pourtant de véritables centres intellectuels. A l'époque où miss Evans vint s'installer à Foleshill avec son père, Coventry était de ce nombre. Tout d'abord elle y trouve des professeurs de premier ordre : le révérend E. Sheepshanks, directeur du collège, lui donna des leçons de latin, de grec et même d'hébreu ; un Italien, plein de talent, le signor Bressi, lui apprit le français, l'allemand, l'italien ; enfin, un musicien qui avait des lueurs de génie, Simmy, organiste de la cathédrale, l'initia aux secrets de l'harmonie, de la mélodie et du contrepoint.

Mais une liaison nouvelle bien plus importante allait apporter un élément vivifiant dans l'esprit de la jeune fille et donner un stimulant à son cœur ; nous voulons parler de l'union étroite qu'elle forma avec la famille de M. Bray ; cette famille, qui se composait de M. Bray, de sa femme et de sa belle-sœur, habitait la villa de Rosehill, admirablement située sur une des collines verdoyantes qui dominent l'antique cité ; rien ne saurait peindre le charme de cet intérieur dont chaque membre avait consacré sa vie à l'étude de quelque grande question philosophique, religieuse ou artistique. M. Bray était à la tête d'une grande manufacture de rubans, qu'il tenait de son père, mais, dès sa jeunesse, il s'était passionné pour l'étude des questions métaphysiques et théologiques ; on sait que dans le protestantisme la discussion est libre ; il s'ensuit que nombre d'esprits spéculatifs se plongent dans le chaos de la théogonie et de la théologie. M. Bray, à force d'examiner les dogmes qui servaient de base à ses croyances, arriva peu à peu à se persuader qu'ils ne résistaient pas à la logique et au raisonnement. Ses arguments poussèrent son beau-frère, M. Hennel, à rechercher le principe de tous les dogmes de la théologie populaire. Le résultat de ces patientes investigations fut un ouvrage considérable devenu classique en Angleterre, et intitulé : *Recherches sur les origines du christianisme*. Mme Bray, bien que d'un naturel essentiellement religieux, arriva à partager les opinions de son mari et de son père ; sans se soucier de l'opinion publique, elle abandonna la pratique des rites extérieurs, tout en menant une vie de pureté et de dévotion intimes exemplaire. L'exquise beauté de sa nature morale attira visiblement Marie-Anne, mais elle fut encore plus complètement séduite par l'autre sœur, miss Sara Hennel. Les deux jeunes filles devinrent bientôt inséparables ; miss Hennel était une créature singulière, merveilleusement douée des qualités les plus rares du cœur et de l'esprit, enthousiaste, nerveuse, emportée, apportant toutes les ardeurs de la passion dans une vie de pensées austères ; ces deux admirables types de femmes

© 2007 Lyon - Editions « les passerelles du temps » - www.editions-passerelles.fr

ne pouvaient échapper au pinceau de George Eliot. Elle les a peintes dans le roman *Daniel Deronda*. Ces détails sur les nouvelles amitiés formées par miss Evans à cette époque ne sont point oiseux ; l'influence de ces êtres supérieurs aida, plus que toute autre circonstance, la croissance et la formation de son esprit.

Il existe une aquarelle de Mme Bray qui donne une idée de ce qu'était George Eliot à cette époque ; c'est, sous une masse de cheveux brun-pâle très soyeux, tombant en boucles sur les épaules, une physionomie pensive, sérieuse, mélancolique ; la tête est massive, les traits sont puissants, nettement accentués, la bouche est grande, bien modelée, pleine de bonté ; la mâchoire est singulièrement carrée pour une femme, les yeux sont gris-bleu. Dans l'ensemble il y a quelque chose de lourd et la carnation est terne. — Un des grands charmes de miss Evans était sa voix ; comme celle de la Dorothée de Gœthe, c'était la voix d'une âme ayant vécu jadis dans une harpe éolienne.

Les premiers travaux littéraires auxquels se livra miss Evans, dénotent un esprit éminemment sérieux. Elle commença à Coventry sa remarquable traduction du philosophe allemand Strauss : *Leben Jesu*. A la vie de Jésus succédèrent la traduction de l'*Essence du christianisme*, par Ludwig Feuerbach et du *de Deo* de Spinosa. En appliquant ainsi ses puissances intellectuelles au dur labeur de rendre en anglais des œuvres aussi profondément philosophiques, la jeune fille essayait d'élucider pour elle-même quelques-uns de ces problèmes vitaux qui s'emparent de l'esprit lorsqu'on se dégage des croyanees purement traditionnelles. Ces travaux l'occupèrent jusqu'en 1849 ; ce fut cette année-là que mourut son père ; sa douleur fut profonde, silencieuse ; pour tenter de la distraire, les excellents habitants de Foleshill l'emmenèrent en Italie et en Suisse, mais la maladie d'un parent rappela brusquement M. et Mme Bray en Angleterre. Avant leur départ ils installèrent leur amie à Genève dans une famille avec laquelle elle continua jusqu'à sa mort à avoir les relations les plus cordiales, les d'Albret. M. d'Albret devint, par la suite, le traducteur français des œuvres de Georges Eliot. Là, au milieu de ces scènes où le génie humain a laissé ses ineffacables empreintes, sous l'influence sublime de la nature, le futur auteur de *Romola* retrouva la paix du cœur. Lorsque Marie-Anne, après une absence de huit mois, revint au pays natal, elle était sinon consolée, du moins résignée ; malgré son affection pour Coventry, ce fut un dur moment pour elle que cette rentrée au foyer familial où le fauteuil du père était vide ; en regardant la vie, elle voyait le présent triste et sans joie, l'avenir incertain et plein de dangers ; où habiterait-elle désormais ? vers quel but tournerait-elle ce génie à peine soupçonné, mais dont les ailes s'agitaient dans son cerveau comme celles d'un aigle renfermé dans une cage ?... C'est à ce moment critique qu'un événement vint décider de sa

© 2007 Lyon - Editions « les passerelles du temps » - editions-passerelles.fr

vie entière. M. Bray avait pour ami intime le célèbre Dr John Chapman qui, le premier, osa fonder une revue philosophique dans le royaume du *Cant*. Le docteur, au cours de ses nombreuses visites à Rosehill, avait vivement admiré les qualités intellectuelles de miss Evans; il avait formé le projet de l'attacher aux importants travaux qu'il méditait, et lorsqu'il prit des mains de John Mill la direction de la fameuse *Westminster Review*, il vint à Coventry proposer à la jeune fille d'être son bras droit dans l'administration de ce périodique important. Marie-Anne accepta sans hésiter; cette proposition avait été comme un coup de lumière lui montrant son avenir; elle quitta Foleshill pour Londres au printemps de 1851.

A cette époque, le docteur Chapman et sa femme avaient pour habitude d'admettre dans leur large demeure du Strand quelques pensionnaires triés sur le volet et presque tous gens de lettres; ils offrirent à miss Evans d'habiter avec eux. Elle se trouva donc, dès le début, au centre d'un cercle qui se composait des penseurs les plus avancés et des littérateurs les plus brillants du jour. Enfin on peut dire que c'est de ces débuts dans le *Westminster Review* que date véritablement sa vie littéraire et sa vie sentimentale. C'est là que sa plume rencontra ses premiers grands succès, et c'est au foyer du docteur Chapman qu'elle vit pour la première fois l'homme étrange et séduisant auquel elle devait vouer toute son existence, George-Henri Lewes, dont il convient de donner ici un crayon rapide.

II

Il était natif de Londres et de deux ans plus âgé que miss Evans; élevé à Greenwich dans une école renommée pour ses études classiques, il fut ensuite placé par son père dans les bureaux d'un grand marchand de la Cité; ce genre d'occupation le dégoûta vite; il quitta le commerce pour la médecine qu'il étudia pendant quelque temps; les spéculations philosophiques l'attirèrent de bonne heure et nous le voyons, dès l'âge de dix-neuf ans, assister aux réunions d'un étrange petit club de métaphysiciens qui, pour ses conférences, avait adopté l'arrière-salle d'une taverne située dans Red Lion Square, Holborn; ce club, que G. Eliot a dépeint dans *Daniel Deronda*, était plein des contrastes les plus extraordinaires; on y voyait un tailleur philosophe discutant amicalement avec un étudiant en médecine, un bouquiniste orateur se prenait de querelle avec un Yankee, confit en mysticisme, ou trinquait avec un horloger juif, fervent disciple de Spinosa. Ce juif, nommé Cohen, était l'âme de l'assemblée, le grand homme de la réunion. Il est impossible de ne pas le reconnaître dans le « Mordecaï » du roman que nous venons de citer.

© 2007 Lyon « Editions « les passerelles du temps » » editions-passerelles.fr

C'est à ce juif que Lewes dut sa première connaissance de Spinosa; un certain passage cité par Cohen éveilla dans l'esprit du jeune homme un ardent désir d'en savoir davantage. Peu à peu cette envie de posséder les œuvres du grand philosophe israélite, qu'on tenait alors en odeur de damnation, s'empara de lui comme une véritable passion; ce fut par une brumeuse soirée de novembre qu'il découvrit enfin les précieux volumes parmi l'étalage d'un bouquiniste. A la lueur du gaz le jeune Lewes sentit le cœur lui battre en lisant, sur le dos d'un petit in-quarto relié en cuir fauve, ces mots magiques : « Spinosa : *Opera posthuma* ». Il était pauvre à cette époque et le prix de l'ouvrage était de vingt schellings, mais pour le posséder il eût volontiers sacrifié sa dernière pièce de six pence; il paya vite, rentra chez lui, s'enferma à double tour, et s'asseyant à sa table de travail il se mit, sans désemparer, à traduire l'Esthétique.

Cette étude acharnée l'amena à publier dans le *Westminster Review*, en 1843, un article sur la vie et l'œuvre du célèbre philosophe qui, à cette époque, était encore parfaitement inconnu du public anglais. Bien que ce fût là sa première production importante, les débuts de H. Lewes dans la presse remontaient à 1839. Nul ne possédait à un plus haut degré que lui ces qualités spéciales qui font le grand journaliste. Spirituel, brillant, incisif, il possédait une puissance d'assimilation tellement prodigieuse, qu'un de ses amis disait de lui : « Lewes sait tout excepté la peinture, et, s'il lui plaisait, dans une semaine il serait peintre ». Cette extrême mobilité d'un esprit apte à tout saisir devait retarder sa popularité. M. Lewes eut le courage de mépriser le succès immédiat; il préféra laisser le libre essor à son génie prime-sautier; le public en a profité, car son chef-d'œuvre, la *Vie de Gœthe*, n'eût pas été cette prodigieuse et merveilleuse biographie, si son auteur ne s'était pas essayé et pour ainsi dire éduqué en traitant une multitude de sujets. Il commença cette vie de Gœthe en 1845, à la suite d'un premier séjour en Allemagne, mais elle ne fut publiée que dix ans plus tard, en 1855; le manuscrit fut ignominieusement repoussé par les grands éditeurs; enfin un jeune libraire de courage dont le nom mérite d'être cité, M. David Mill, consentit à faire les frais de la publication; il n'eut pas lieu de s'en repentir.

Une esquisse aussi rapide que celle-ci suffit pourtant à montrer toutes les immenses ressources, toute la prodigieuse variété d'esprit de cet écrivain. A l'âge de trente ans il s'était déjà essayé dans la critique, le roman, la biographie, le théâtre, la philosophie; il avait acquis une connaissance profonde du cœur humain par de nombreux voyages à travers l'Europe; il avait parlé à la classe studieuse du haut de la chaire académique, et aux masses du haut d'une estrade publique; il avait eu le dangereux honneur d'être plusieurs fois directeur de journal et de

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions-passerelles.fr

revue, « enfin, s'écriait Thackeray, si je rencontrais Lewes, en plein Piccadilly, monté sur un éléphant blanc, je n'en serais pas étonné! »

Cette mobilité intellectuelle donnait à Henri Lewes une certaine ressemblance avec nos encyclopédistes français du XVIIIe siècle. C'était un homme frêle, d'une charpente légère; ses cheveux touffus et bouclés, ses sourcils épais, sa barbe dont aucune brosse ne domptait la révolte, lui donnaient un peu l'aspect de ces jolis terriers écossais qui sont la coqueluche des grandes dames d'Angleterre; il avait des lèvres proéminentes, des yeux gris lumineux sous l'arcade profonde des sourcils, dominée par un front ample, fermement découpé. La vie de Lewes va se mêler bientôt si intimement à celle de Marie-Anne Evans, que cette courte incursion dans son passé ne paraîtra sans doute pas inutile au lecteur.

A l'époque où ils se rencontrèrent dans la maison du docteur Chapman, M. Lewes, qui s'était marié très jeune, venait de se séparer de sa femme. Il n'entre pas dans notre intention de rechercher ici les causes de cette séparation; il nous suffira de dire que dans ses premiers rapports avec une femme d'une intelligence aussi merveilleuse, si pleine de talent, d'une sympathie si exquise, le journaliste découvrit une communauté d'idées, un support moral qui, jusque-là, avaient cruellement manqué à son existence. A beaucoup de points de vue, ces deux natures si différentes par le caractère, par les dispositions de l'esprit, semblaient avoir besoin l'une de l'autre pour le complet épanouissement de ce qu'il y avait de meilleur en elles. Voici donc qu'une crise décisive se préparait dans la vie de miss Evans; elle allait être appelée à se faire une loi de son jugement personnel; elle allait avoir à régler ses actions en harmonie seulement avec les convictions de sa conscience sur le bien et le mal.

Pour nous servir des expressions mêmes de l'écrivain, l'union entre G.-H. Lewes et Marie-Anne Evans fut formée dans la maturité de la pensée et du sentiment; mais cette union ne pouvait avoir la sanction de la loi; M. Lewes, bien que virtuellement séparé, n'était pas dans des conditions qui lui permissent d'obtenir le divorce. Il semble, au bout d'un certain temps, avoir écrit à la jeune fille une lettre dans laquelle, après lui avoir pleinement expliqué sa position, il se servait de toute son éloquence persuasive pour la déterminer à devenir librement la compagne de toute sa vie. Miss Evans, certaine qu'en acceptant elle ne faisait de tort matériel à personne, consentit à ce qu'il lui demandait; à partir de ce jour, elle porta le nom de M. Lewes et devint sa femme dans toute l'acception du mot, excepté dans l'acception légale.

On concevra sans peine la consternation qu'une résolution semblable dut causer parmi les amis de la jeune fille, particulièrement parmi les habitants de Rosehill; pendant quelques années Mme Bray et sa

© 2007 Lyon - Editions « les passerelles du temps » - editions.passerelles.fr

sœur cessèrent toute relation avec leur ancienne compagne; cependant elles étaient d'une intelligence trop supérieure pour s'obstiner longtemps dans leur rigorisme; le temps émoussa la vivacité de leurs premières impressions, elles redevinrent bientôt ce qu'elles avaient été pour Marie-Anne avant qu'elle eût fait ce pas décisif. Je ne pense pas pour ma part que, comme l'ont écrit certaines femmes fortes d'Angleterre, George Eliot ait voulu, en agissant ainsi, se donner en exemple à l'humanité. Il est probable que, si Lewes eût été mariable, elle l'eût épousé et eût préféré cette solution; elle refusa de reculer devant l'obstacle social qui se dressait entre elle et son bonheur, mais elle y fut bien plutôt poussée par son amour que par ses principes. Certes, elle croyait être dans le juste en agissant comme elle le fit, je crois cependant qu'elle était plus en faveur des choses telles qu'elles sont que telles qu'elles pourraient être; c'est dans son œuvre que je puise cette croyance; cette femme supérieure qui, dans sa vie privée, a suivi toujours des voies indépendantes, devient dans ses livres l'éloquent défenseur des lois, de la propriété, de l'autorité; elle nous enseigne la soumission à toutes les croyances, à tous les liens, à tous les préjugés de la famille au milieu de laquelle le sort nous a fait naître.

III

A peine unis, M. Lewes et Marie-Anne partirent pour l'Allemagne, où ils passèrent l'année 1854, séjournant à Berlin, Munich et Weimar; c'est dans cette petite ville de Saxe que Lewes remania sa *Vie de Gœthe;* George Eliot, au cours de son voyage, adressa à la *Westminster Review* différentes études sur la vie et la littérature allemandes, mais les temps étaient proches où le grand écrivain allait enfin découvrir sa véritable voie. Ils étaient tous deux de retour à Londres et s'étaient mis vaillamment à l'œuvre, faisant de la littérature leur métier et leur gagne-pain; mais tous ceux qui ont l'expérience des lettres savent qu'en dépit de quelques triomphantes exceptions la haute littérature rapporte moins que la haute épicerie; les débuts du ménage furent donc difficiles, d'autant plus que Lewes avait à subvenir à l'éducation de deux fils déjà grandets, dont il avait obtenu la garde. Un jour (c'est George Eliot elle-même qui le raconte), il dit à sa compagne : « Ma chère, je crois que vous écririez très bien un roman. » — Elle eut une sorte de tressaillement et ne répondit pas; quelques jours après, ils devaient dîner dehors; au moment du départ elle dit à Lewes : « Décidément je ne sortirai pas ce soir, excusez-moi près de nos amis et ne faites pas de bruit en rentrant, je serai très occupée. » Et c'est ainsi, cette nuit-là même, que les premières pages des *Scènes de la vie cléricale* furent écrites.

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions-passerelles.fr

Bien que ce recueil soit la première manifestation du génie de G. Eliot comme romancier, nous ne nous y arrêterons pas.

Nous dirons seulement que ces scènes parurent d'abord dans la *Revue* de l'éditeur Blackwood. Ce fut en les publiant que miss Evans adopta le pseudonyme masculin de George Eliot, qu'elle ne devait plus quitter. Les *Scènes de la vie cléricale* eurent un succès immense; les conjectures les plus fantaisistes furent faites sur la personnalité de l'auteur. Dickens pourtant, ce profond connaisseur du cœur humain, ne s'y trompa pas. Dans une lettre écrite à George Eliot pour la remercier de l'envoi de son livre, il lui exprime une admiration très grande de cette première œuvre, mais il ajoute que tout, dans ces scènes, lui indique l'esprit subtil, la délicatesse et le cœur d'une véritable femme.

Désormais la vie de l'écrivain se mêle intimement à son œuvre écrite; ses romans deviennent les événements capitaux de son existence; les passer en revue, du moins les principaux, dire leur histoire et rechercher leurs tendances, ce sera raconter la carrière littéraire, intellectuelle et morale de leur auteur.

Adam Bede, le premier roman de longue haleine de George Eliot, est aussi celui qui est demeuré le plus célèbre.

Dans ce beau livre, le principal objet de l'auteur est d'engager notre sympathie par la peinture des aspects les plus ordinaires de la vie humaine, de nous émouvoir en retraçant les faits et gestes de gens que nous rencontrons journellement dans les champs, dans les usines, dans les chaumières d'Angleterre; cette consciencieuse fidélité d'observation, ce désir anxieux de peindre la vérité, rien que la vérité, comme un témoin qui a prêté serment, donnent aux paysages et aux personnages d'*Adam Bede* une réalité saisissante, une vie et une passion extraordinaires; ici, en effet, l'auteur s'est contenté de calquer la nature et les faits; *Adam Bede*, cela est hors de doute aujourd'hui, est une histoire véritable dont les principaux événements se sont déroulés dans la famille de George Eliot elle-même : appuyons cette assertion de quelques preuves.

D'abord le décor du drame, le village d'Hayslope, n'est autre que le bourg d'Ellaston, près d'Ashbourne, dans le Staffordshire; le touriste y voit encore la fameuse auberge des armes de Donnithorne, telle exactement qu'elle est décrite dans le roman. Samuel, William et Robert Evans (père du romancier) naquirent tous trois dans ce village, et tous trois commencèrent la vie comme menuisiers, dans l'établi paternel. Samuel Evans devint un méthodiste zélé; c'est le Seth du roman comme Robert Evans est Adam Bede; toute la différence entre la fiction et la réalité, c'est que, dans la réalité, c'est Samuel qui épousa Dinah Moris, car cette admirable figure n'est point une création imaginaire; elle aussi a existé, elle s'est appelée Élisabeth Evans, et elle était la tante du

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - www.editions-passerelles.fr

romancier. Cette physionomie curieuse mérite qu'on s'y arrête quelques instants. Élisabeth était native de Newbold, dans le Leicestershire; elle abandonna la maison paternelle à quatorze ans pour joindre la secte des méthodistes en 1797, et renonça, dès ce jour, à toutes les joies et à toutes les amitiés de ce monde. « Je vis que c'était mon devoir, écrit-elle, d'abandonner tout ornement dans ma toilette, j'arrachai mes bagues, je coupai les longues boucles de ma chevelure, je déchirai mes dentelles, et je trouvai à cette destruction un plaisir ineffable; je compris que je pouvais faire un meilleur usage de mon temps et de mon argent que de suivre les modes d'une société pleine de vanité. » Alors qu'elle était encore dans tout le rayonnement de sa beauté, revêtue du bonnet et de la robe des quakeresses, elle allait franchissant les hautes collines du Devonshire, qui semblent si tristes et si désolées dans leur nudité morne et grise; elle allait de village en village, assemblant les pauvres autour d'elle et leur parlant avec une conviction si intime, une passion si brûlante que, comme elle le dit : « Beaucoup furent amenés au Seigneur ». Le lecteur d'*Adam Bede* ne manquera pas d'être frappé par les points de ressemblance qui existent entre le personnage réel et le personnage du roman, Dinah Moris; leur phraséologie même est souvent identique. George Eliot a caressé avec amour cette création de Dinah Moris; rien n'est plus touchant et plus admirable à la fois que cette jeune apôtre dont l'éloquence n'est que la manifestation naturelle et presque involontaire d'une âme sublime; dans cette fille céleste, la source d'amour est si abondante qu'elle déborde les limites étroites du cercle de la famille; elle se répand en flots bienfaisants sur la multitude des êtres souffrants et pauvres, elle leur donne la pitié, la tendresse et leur apporte l'espérance; il fallait être une femme pour décrire avec justesse une femme pareille, une femme dont le cœur se concentre sur un idéal impersonnel, au lieu de se consumer dans un amour individuel. Dinah, au point de vue romanesque, est rendue plus intéressante encore par son contraste avec Hetty Sorrel. George Eliot n'a jamais tracé un portrait plus saisissant que celui de cette jolie Hetty, qui cache un petit cœur si dur sous la peau soyeuse de sa poitrine rebondie. Les attraits de cette jeune fille sont décrits avec des expressions qui reflètent la vie elle-même; mais, pendant que sa beauté nous charme, l'auteur ne nous laisse pas oublier un instant que cette Hetty, pour nous servir de l'expression de la fameuse Mrs Poyser, « n'est qu'une belle cerise rose avec un dur noyau à l'intérieur ».

Le retentissant succès d'*Adam Bede* augmenta encore la curiosité du public au sujet de son auteur. A ce moment paraît en scène un personnage assez comique, resté célèbre pour avoir essayé de se parer des plumes d'un aigle. Pendant que les *Scènes de la vie cléricale* paraissaient dans le *Blackwood's Magazine,* les habitants de Nuneaton et des

environs étaient intrigués au plus haut point par ces descriptions absolument précises non seulement des endroits, mais des personnages qu'ils voyaient et coudoyaient chaque jour. Dans Amos Barton, ils reconnaissaient le titulaire de la paroisse de Coton; dans M. Pelpin, un bon docteur légendaire dans tout le pays; et ainsi dans chaque nouveau caractère, un portrait d'après nature d'une étonnante fidélité. Il était clair qu'un de leurs concitoyens seulement avait pu décrire, avec des détails aussi précis, leur existence de tous les jours. Mais le seul individu qu'avec un peu d'imagination on pût prendre pour un homme de lettres était un certain monsieur du nom de Liggins. Il avait été à l'Université de Cambridge; il avait mangé toute sa fortune; il était fort pauvre; c'était là, à n'en point douter, des qualités qui constituent un homme de génie, et l'*Écho de l'île de Man,* feuille hebdomadaire, n'hésita pas à déclarer que l'auteur des *Scènes* n'était autre que M. Liggins. Liggins commença par nier doucement; mais, après l'apparition d'*Adam Bede,* il semble avoir succombé à la tentation. Comment le pauvre homme aurait-il résisté? Lui, auquel personne ne faisait attention, recevait maintenant des invitations pour tous les dîners; on le plaçait à la droite de la maîtresse de maison; les plus jolies femmes faisaient cercle autour de lui; on organisa même une souscription pour lui offrir une plume d'or et un encrier d'argent! Deux ministres dissidents arrivèrent de Coventry pour « interviewer » le « grand auteur » et pour savoir si c'était bien réellement lui qui avait écrit *Adam Bede,* il répondit : « Si ce n'est pas moi, c'est le diable! » Hélas! pauvre Liggins, la vérité éclata trop vite, et, lorsque la lumière fut faite, le malheureux geai, dépouillé de son faux plumage, retomba dans l'obscurité et dans la misère, et finit tristement ses jours dans une maison de charité. Ce ridicule incident décida George Eliot à soulever le voile qui, jusque-là, l'avait cachée à tous les yeux, et, lorsque parut son second roman : *le Moulin sur le Floss,* toute la presse avait raconté que le célèbre auteur d'*Adam Bede* était une jeune fille, miss Marie-Anne Evans, qui avait longtemps habité les environs de Nuneaton, dans le Warwickshire.

Nous passerons, sans nous y arrêter, sur les deux années qui suivirent et qui sont marquées par la publication du *Moulin sur le Floss* et de *Silas Marner, ou le Tisserand de Raveloe.* Dans ces deux romans, George Eliot ne s'écarte pas de sa première manière; mais avec *Romola* elle abandonne le présent pour se retourner vers le passé; elle quitte le sol natal et le récit des événements familiers pour entrer dans le domaine de l'histoire et dans la description de mœurs étrangères. La première partie de *Romola* parut, pendant l'été de 1862, dans le *Cornhill Magazine,* qui en continua la publication pendant toute l'année. Avant d'écrire son livre, George Eliot avait passé six semaines à Florence pour se familiariser avec les manières et les conversations du peuple. Elle n'y a

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - www.editions-passerelles.fr

cependant pas absolument réussi. Un grand critique, Anglais par goût, mais Florentin de naissance et d'esprit, le célèbre Dante Rosetti, a placé *Romola* très au-dessous de *Adam Bede* et de *Silas Marner;* il considère, non sans raison, que l'auteur a rapetissé la colossale figure de Savonarole; il lui reproche d'avoir créé des Italiens du XIXe siècle habillés à la mode du XVe, et de n'avoir pas cette admirable intuition du passé qui fait la grandeur et le charme de Walter Scott. Enfin, selon lui et pour nous servir de ses propres expressions, ce livre n'est pas *natif.* Pourtant c'est une œuvre grandiose; le plan a quelque chose de majestueux dans sa simplicité; l'érudition déployée dans *Romola,* la connaissance vaste et cependant précise de la façon d'être et de penser des Florentins à cette époque, sont véritablement surprenantes. Que dire du principal personnage, de Romola elle-même? Elle nous produit l'effet d'une statue antique; elle est à la fois d'une beauté sublime et d'une imposante indifférence; il est difficile d'analyser l'impression de froideur que nous laisse ce personnage. Cela tient sans doute à ce qu'elle ressemble plutôt à une conception philosophique qu'à une créature vivante et telle qu'elle est sortie des mains de la nature; ce qui nous émeut, en revanche, c'est l'admirable et subtile description de la vie conjugale de cette héroïne, c'est le contraste saisissant de ces deux caractères liés l'un à l'autre pour toute la vie, Romola et son mari Tito. Tito, le beau Grec insinuant et souple, est peut-être la création la plus originale du roman contemporain; dans cet être arrivé peu à peu au dernier degré de la bassesse morale, l'auteur nous montre comment l'égoïsme, la crainte de la douleur, peuvent mener insensiblement un homme, qui n'est pas né méchant, de la faiblesse au mensonge et du mensonge à l'infamie. Et cependant cet homme que nous voyons graduellement s'endurcir dans le crime est si admirablement doué de toutes les séductions de l'esprit et de la personne, qu'en dépit de sa dégénérescence morale il nous fascine, comme dans le roman il fascine tous les personnages, grands et petits, hommes et femmes, qui en approchent; seule sa femme, dès les premiers jours de leur union, a comme un pressentiment secret, une intuition de l'âme vicieuse cachée sous d'aussi séduisants dehors. Elle essaye de lutter, elle fait de suprêmes efforts pour empêcher son amour de s'envoler, jusqu'au jour où elle s'aperçoit que son instinct avait raison; alors, dès sa première découverte de la bassesse de son mari, elle s'écarte violemment, irrévocablement de lui.

IV

Les éléments extérieurs paraissent à peine dans l'existence de George Eliot; la publication de ses différents romans en marquent les étapes principales. Cependant l'année 1865 se distingua par des circonstances ayant

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - www.editions-passerelles.fr

une certaine importance. Ce fut pendant cette année que Lewes prit définitivement la direction du *Fortnightly Review*.

Avec le succès, l'aisance était arrivée. Le couple abandonna le modeste appartement de Blanford Square pour une jolie maison très spacieuse située dans Saint-John's Wood, qui est le quartier des artistes et des hommes de lettres à Londres. Là, dans ses élégants salons décorés par le célèbre peintre préraphaélite Owen Jones, George Eliot tenait ses réceptions des dimanches, et les hommes les plus éminents dans les arts, les sciences et les lettres, y faisaient leur cour à la maîtresse de maison. Pour le reste, sa vie s'écoulait calme, régulière, soumise à la routine rigoureuse de chaque jour. La matinée, jusqu'à l'heure du lunch, était invariablement consacrée à la composition; dans l'après-midi, tantôt elle sortait en voiture pendant deux heures, plus souvent elle se promenait à pied avec Lewes dans Regent's Park; c'était un couple étrange que chacun regardait. Ils passaient sans rien voir autour d'eux, marchant à grandes enjambées, les bras ballants, se causant avec une animation extraordinaire : elle l'air sibyllin, un peu égaré; lui saccadé, nerveux dans ses mouvements, ressemblant avec sa chevelure et sa barbe en broussaille à quelque réfugié polonais.

Tous deux aimaient passionnément les voyages, et, chaque fois que cela était possible, ils fuyaient à l'étranger ou dans quelque tranquille retraite rustique en Angleterre, loin du bruit et du tumulte de Londres; on les rencontrait par vaux et par chemins dans les longues journées de l'été, flânant rêveusement à travers les antiques et paisibles cités de la Hollande, autour des vieilles et mystiques cathédrales de France et de Belgique. En 1865, ils visitèrent ainsi la Normandie, la Bretagne et la Touraine. Deux années plus tard, ils partirent pour l'Espagne; ce pays devait posséder pour eux une attraction particulière. En 1846, Lewes avait publié un charmant petit livre sur le *Drame espagnol,* et, en 1864, un an seulement après *Romola,* George Eliot avait écrit les premières pages de *the Spanish Gipsy;* mais en contemplant le berceau des vieux romanceros, ses impressions se modifièrent tellement qu'elle recommença tout son poème, qui ne fut publié qu'en 1868.

On a retrouvé, parmi les papiers de l'illustre femme de lettres, quelques notes au sujet de ce poème qui nous semblent bien caractéristiques de son esprit, de sa façon de concevoir et d'exécuter; nous en détachons quelques passages qui expliqueront mieux que nous l'idée mère de cette œuvre puissante et passionnée :

« Le sujet de *the Spanish Gipsy* me fut suggéré d'abord par un tableau qui se trouve placé dans la Scuola di San Rocco, à Venise, au-dessus de la porte de la grande salle contenant les fresques du Tintoret. C'est une *Annonciation* peinte par le Titien. Bien entendu j'avais vu auparavant beaucoup de peintures sur le même sujet, et ce sujet m'avait

toujours attirée. Mais dans ma seconde visite à la Scuola di Rocco, ce petit tableau du Titien fit germer dans mon esprit toute une suite d'idées nouvelles. Il me sembla qu'il y avait là un grand motif dramatique analogue à ceux dont se servaient les Tragiques grecs et cependant différent en plusieurs points. Une jeune vierge, se croyant à la veille du plus important événement de son existence, à la veille du mariage, sur le point de partager la destinée commune de toutes les femmes, pleine de son jeune espoir, apprend soudainement qu'elle a été choisie pour accomplir une grande destinée, la mettant terriblement à part de tous les autres êtres de son sexe; elle est choisie, non par un arbitraire momentané, mais comme résultat immuable de conditions héréditaires; elle obéit : « Je suis la servante du Seigneur ». Là, pensai-je, se trouve un sujet plus grandiose que celui d'Iphigénie, et on ne s'en est jamais servi. Je revins en Angleterre l'esprit plein de cette idée, je voulais la revêtir de certains événements historiques et locaux. J'eus beau réfléchir, je ne trouvai rien, excepté ce moment dans l'histoire d'Espagne où la lutte avec les Maures atteignait son apogée, et où la race des Bohémiens se trouvait dans des conditions telles qu'elles me permettaient de choisir parmi elle mon héroïne et d'y découvrir les conditions d'hérédité qui m'étaient nécessaires. Il me fallait l'opposition des races pour donner une raison du renoncement au mariage projeté. Je ne pouvais me servir ni des Juifs ni des Maures, parce que les événements de leur histoire auraient été trop en désaccord avec ma catastrophe. . . . . .

Certes, si de grandes pensées suffisaient à constituer un grand poème, nul ne serait plus grandiose que celui-ci; mais malgré toutes ses qualités supérieures, ses sentiments d'une morale sublime, ses descriptions pleines de feu et de vérité, cette œuvre manque de ce don particulier des poètes qu'on nomme l'inspiration; les pensées de l'auteur n'ont pas ces ailes enthousiastes et mélodieuses du génie poétique, et ceci s'applique à presque tout ce qu'Éliot a écrit en vers; elle a une très grande correction du rythme, mais on sent que cette perfection du mètre est le résultat d'un effort constant. Ses poèmes cependant méritent d'être étudiés par ceux qui désirent approfondir son génie. C'est là surtout que nous apercevons bien avec quelle immense tristesse elle considère la vie humaine; c'est là qu'elle proclame la nécessité de la résignation et du sacrifice de soi-même, et qu'elle nous enseigne que le devoir de l'individu est de subordonner son bonheur personnel au bien social.

L'espace nous manque pour parler ici des deux romans qui suivirent *the Spanish Gipsy : Félix Holt* et *Middlemarch.* Ce sont d'ailleurs les deux œuvres inférieures de George Eliot.

Mais avec sa dernière œuvre, *Daniel Deronda*, le génie du romancier anglais redevient plus brillant, plus puissant qu'aux jours d'*Adam Bede;* il occupe une place à part dans l'œuvre de Georges Eliot, il mé-

rite d'autant mieux d'arrêter notre attention, que la question juive que l'auteur traite avec une si grande indépendance, une largeur de vue qui n'exclut pas la passion et l'attendrissement, est revenue d'une actualité brûlante depuis la publication des livres enflammés, hardis, mais souvent parfaitement injustes de notre courageux confrère Drumont : « Je considère les Juifs, écrivait Georges Eliot à un ami quelque temps avant la publication de *Deronda*, comme appartenant à une belle race antique qui a fait de grandes choses pour l'humanité : J'éprouve pour eux une admiration égale à celle que je ressens pour les Florentins; tout dernièrement j'ai appris avec une grande satisfaction qu'un membre influent de la société juive a entrepris une émigration de ses coreligionnaires en Palestine. »

Cette dernière phrase nous donne la clef du principal motif de *Daniel Deronda*. L'ardent désir de Mordecaï de fonder un nouvel État national en Palestine n'est pas la réalisation dramatique des rêves d'un utopiste, c'est l'expression exacte des sentiments de l'auteur lui-même sur ce sujet. L'apôtre juif représente les opinions de Georges Eliot sur la question juive; Mordecaï est une sorte de Mazzini israélite. Il a la conscience qu'il porte en lui l'avenir de sa nation; il se sent destiné à devenir le sauveur de sa race, cependant malgré ses harangues passionnées il n'arrive à convaincre personne; il n'a qu'un seul disciple : *Daniel Deronda*, le héros destiné à réaliser ses aspirations.

Daniel Deronda, la dernière grande œuvre d'imagination tombée de la plume de George Eliot, parut en livraisons mensuelles et chaque nouvelle livraison fut saluée comme un événement littéraire; la célébrité de la femme de lettres égalait celle des plus illustres écrivains de son temps, et ses après-midi du dimanche devenaient le rendez-vous de tous les esprits les plus brillants de la capitale de l'Angleterre. A ces réceptions, Lewes jouait le rôle de trait d'union entre toutes ces opinions différentes qui s'entre-croisaient et se heurtaient souvent. Sa vivacité, son tact exquis, le charme de ses manières, exerçaient sur tous les invités une sorte de fascination qui leur faisait oublier leurs rancunes; c'était un raconteur inimitable, dramatique et spirituel. Ses trois amis connus, outre M. Cross, qui devait devenir son mari à la mort de Lewes, furent lord Tennyson, qui lut pour la première fois le poëme de *Maud* dans une de ces réceptions du dimanche dont nous avons parlé; le grand poète Browning, qui avait avec elle des discussions très vives sur le rythme et la prosodie, enfin Rosetti, qui lui dédiait ses poèmes et lui soumettait les esquisses de ses tableaux. Ceux qui avaient le privilège d'être admis dans l'intimité de George Eliot et de Lewes étaient frappés de l'immense admiration qu'ils avaient l'un pour l'autre. La tendresse de Lewes avait quelque chose de la fidélité du chien. De son côté la grande femme de lettres ne s'animait un peu dans la discussion que lorsqu'on attaquait les théories

© 2007 Lyon - Editions « les passerelles du temps » - www.editions-passerelles.fr

favorites de l'ami de toute sa vie, qu'elle devait avoir la douleur de voir mourir avant elle. Ce fut dans l'été de 1878, au retour d'une charmante excursion à Whitley, que ce grand malheur la frappa; à la suite d'un refroidissement Lewes fut obligé de s'aliter et, après une très courte maladie, ce brillant esprit, ce penseur profond, cet infatigable écrivain mourut dans sa soixante-deuxième année. Il serait inutile de tenter d'exprimer la violence du chagrin éprouvé par Georges Eliot... Elle ne put trouver quelque allégement à ses souffrances qu'en reprenant ses habitudes de travail mental continuel qui était devenu sa seconde nature; elle se mit à écrire un nouveau livre empreint de scepticisme, de tristesse et de découragement, et qu'elle a intitulé : « Les impressions et opinions de Theophrasus Such... » Deux ans se passèrent au milieu de ces labeurs,... ses amis commençaient à la revoir de loin en loin; elle sortait de sa solitude, se reprenait à vivre; soudain elle étonna tout le monde, même le cercle de ses intimes, par son union, très régulière cette fois, avec M. John Walter Cross, employé supérieur de l'administration des postes. Ses relations avec cet homme distingué auquel nous devons la publication des mémoires et de la correspondance qui nous ont servi pour ce travail, dataient de 1867 et s'étaient vite changées en une amitié profonde; on a peine à comprendre cependant les motifs de cet extraordinaire mariage, qui fut célébré à Londres le 6 mai 1880. Les nouveaux époux ne jouirent pas longtemps de leur bonheur. Le samedi 18 décembre de la même année, George Eliot prit froid en sortant des concerts populaires. La même fatale maladie qui avait enlevé Lewes à son affection la cloua pendant quelques jours sur son lit de douleur. On s'aperçut bien vite que l'inflammation avait gagné le cœur et que tout était perdu. Elle mourut quelques minutes avant minuit, le 22 décembre 1880.

On raconte que pendant cette dernière nuit deux célèbres médecins veillaient à son chevet; elle semblait avoir perdu toute conscience; l'un des docteurs se penchant vers son confrère lui dit en latin à demi-voix : « *Quid sperandum?* » La malade ouvrit alors pour la dernière fois ses yeux qu'éclairait déjà la lueur de l'éternité, et d'une voix faible, mais distincte, elle répondit : « *Nihil,* » puis elle expira.

ROBERT DU PONTAVICE DE HEUSSEY.

Rennes, novembre-décembre 1888.



PROJET DE FORMATION

D'UNE

SOCIÉTÉ D'AMATEURS DE LIVRES

SOUS CETTE DÉNOMINATION :

LES BIBLIOPHILES CONTEMPORAINS

Origine du projet.

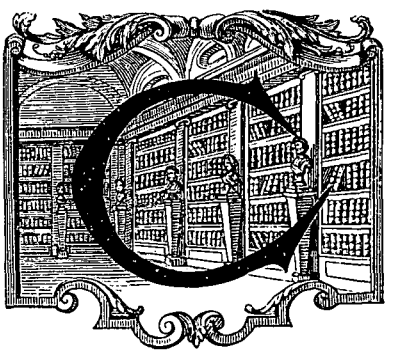

Ce fut, il y a quelques mois à peine que l'idée m'en vint, au cours d'un bavardage sur les livres, la librairie, le Monde des Lettres et des Arts.

La réunion se montrait amicale et sans contrainte; l'atmosphère était chaudement propice à l'éclosion des châteaux en Espagne.

Nous agitions entre nous les questions chères aux Amoureux des Livres, glosant particulièrement sur l'état présent de la Bibliophilie, où, comme en politique, une lassitude se fait sentir, où un dégoût se manifeste en raison de l'excès de la production de luxe et aussi de la baisse considérable d'ouvrages dont naguère on se plaisait à escompter la rareté. — Chacun constatait les difficultés de l'heure présente, la routine courante, l'incertitude du lendemain; l'on se disait qu'ici comme ailleurs on attendait quelque chose, un mouvement, une poussée d'initiative, un groupement de lettrés et d'artistes capables de créer du nouveau, d'imposer des formules révolutionnaires essentiellement *fin du Siècle*... et de se montrer assez remuants pour sortir enfin d'un idéal malheureusement trop borné par les belles créations de nos prédécesseurs.

« *Assez de Dix-Huitième!... Assez de 1840 et de 1850 !* criaient les plus intransigeants ! — Ne croyons pas qu'après les Curmer, les Bourdin, les Dubochet, les Perrotin et leurs humbles disciples, il faille tirer l'échelle; redressons-la bien au contraire, afin d'atteindre beaucoup plus haut dans un domaine d'Art plus éthéré, plus vivant, plus coloré, plus chaud, en plus intime communion avec la prodigieuse multiplicité des talents, des procédés et des interprétations du jour. »

Comme les plus ardents m'incitaient à me prononcer sur la ques-

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions-passerelles.fr

tion, je me pris à ébaucher un projet d'organisation de Société de Bibliophiles fervents, amis de la littérature moderne dans son reliquat de spiritualisme et d'idéalité; je parlai d'une réunion d'Amateurs progressistes d'instinct, amoureux des formes et des expressions nouvelles du livre, susceptibles de composer une puissante Académie lettrée de Cent cinquante à Deux Cents Membres au maximum, dans le but de publier annuellement un ou plusieurs ouvrages peu connus, sinon inédits, imprimés avec un suprême luxe et tirés au nombre même des Sociétaires.

Je montrais avec complaisance tout ce qu'une pareille Société active pouvait faire : Publications limitées, Annuaires vivants, nourris de faits, de renseignements pratiques, de divulgations curieuses et d'opinions indépendantes; Recueils formant Intermédiaires sur toutes questions de Bibliographie à agiter entre les Membres... Que sais-encore? La part de l'imprévu et du hasard, largement faite, venait grossir sans fin les projets les plus variés.

Cette Société, je la concevais souverainement compétente, autoritaire et autorisée, active, pleine de jeunesse et d'entrain, formée par une Élite d'Amateurs de la nouvelle École, c'est-à-dire ouverts à toutes les idées d'élégance artistique, dignes en un mot de constituer le *Livre d'or* des Bibliophiles actuels de France et de l'Étranger.—J'y tolérais également les Dames, pour apporter plus de grâce et de civilité galante à nos Décamérons; je me plaisais encore à assigner à cette Académie nouvelle un rôle prépotent dans l'histoire des publications de ces futures années et je poussais même l'ambition jusqu'à en faire l'instigatrice véritable du Livre-Type encore incréé du XXe siècle.

Je chevauchais, à vrai dire, un dada favori, et je m'emballais peut-être, au milieu des virevoltes et des voltiges, sur l'hippodrome du paradoxe, tout en cavalcadant sur les praticables des Statuts et Règlements largement échafaudés; je voyais enfin, car telle était l'Enseigne de notre raison sociale, les BIBLIOPHILES CONTEMPORAINS glorieusement constitués avec l'apothéose des rêves qu'on dresse dans le bleu indécis de l'horizon.

« Mais les *Amis des Livres*... les *Cinquante?* objecta quelqu'un.

— *Les Cinquante*, dont je m'honore de faire partie, répliquai-je, verront sans déplaisir une Société confraternelle pousser comme un vert rejeton, avec une sève nouvelle, à côté de la leur; ils resteront toujours, sous la Présidence d'honneur du duc d'Aumale, les représentants de la Bibliophilie assise, les Magistrats du livre; ils regarderont avec un intérêt d'aînés les efforts des hardis *Struggle-lifeurs* de la jeune génération. Tandis qu'à nos yeux ils apparaîtront comme des Sénateurs inamovibles et respectés, Nous, les chercheurs de voies nouvelles, nous marquerons vis-à-vis d'eux déférence et amitié, et nous ouvrirons volontiers nos rangs à ceux des *Amis des Livres* qui, tout en demeurant des *Traditionnaires*, consentiront à cumuler et à devenir des *Contemporains*. »

© 2007 Lyon — Éditions « les passerelles du temps » — editions-passerelles.fr

Premiers symptômes de groupement.

Je ne me doutais guère du résultat de cette causerie entre amis. — Le projet s'ébruita de droite à gauche, grossi et poussé par la force des potinières de Bibliophiles; l'idée fit son chemin à grands pas, et de Paris gagna les provinces. On en parla avec plus ou moins de bienveillance à tous les *five o'clock* des libraires à la mode, sur les boulevards et dans les passages, chez Rouquette, chez Sevin, chez Morgand, chez Conquet, chez les Marpon *des Italiens*, chez Greppe et ailleurs. — On regarda même la chose en principe comme faite ; sur la rive gauche, à la *Librairie des Amateurs,* un Bibliopole qui tient en haleine une partie de la clientèle du faubourg Saint-Germain, M. Ferroud, fit rage, se multiplia jusqu'à inscrire de nombreux adhérents ; à Lyon, Bernoux et Cumin contînrent avec peine l'effervescence de quelques adeptes très résolus à s'enrôler ; partout, à dire franc, il y eut un éveil flatteur; je reçus tant de lettres d'inconnus, me questionnant sur cette fameuse Société nouvelle, que mon indépendance fut menacée; ... je devins avec terreur Chef de file malgré moi.

Il y eut bien à Paris quelques libraires à la mode et éditeurs de luxe qui, sans déclarer ouvertement la guerre à la société projetée, sentirent une inquiétude profonde à l'annonce de cette création dans laquelle ils ne découvraient point précisément leur intérêt personnel et direct; aussi firent-ils campagne sourdement contre l'Académie en germe, s'ingéniant à y découvrir mille choses qui n'y pourraient jamais naître, et s'efforçant à l'avance de dissuader les enthousiastes d'y adhérer au jour de la convocation. — Ces libraires-publicateurs auraient dû comprendre que toute Aristocratie formée dans un corps social ne peut qu'accroître les ardeurs, les ambitions, les poussées des nouveaux contingents, et activer par là même la passion générale; ils savent cependant la puissance de la mode en matière de curiosité et n'ignorent point qu'il faut des initiateurs pour le public, des conducteurs de goût sans lesquels toutes les affaires ploutocratiques seraient stagnantes, inertes et presque nulles.

Tentative de formation.

Aujourd'hui *les Bibliophiles Contemporains* vont enfin prendre Date en paraissant projetés ici avec une publicité réelle et une propagande efficace. — Très fataliste par idiosyncrasie, je crois au destin mystérieux qui assure le succès des choses et je me laisse volontiers guider par la force occulte qui pèse parfois sur nos sensations de paresse, de quiétude et d'indifférence aux heures des déterminations volontaires. — Depuis plusieurs mois je reçois des mises en demeure d'aller de l'a-

© 2007 Lyon - Éditions « Les passeurs du temps » - editions-passeurs.fr

vant, des provocations à me manifester dans un programme ; des lettres d'adhésion m'arrivent de tous côtés qui représentent déjà plus d'un tiers des membres à assembler, de très hautes notabilités et de toutes les professions libérales se sont inscrites et je suis assuré de rencontrer moitié plus d'Appelés que d'Élus ; cependant, je subis la poussée vers la formation pratique *presque à regret*, comme si je menaçais mon repos, mon indépendance, ma liberté future par l'établissement de cette grande Société de Bibliophiles dont il faudra soutenir hautement et noblement l'étendard iconographié. A ce moment, le prisme éblouissant du projet initial s'efface peu à peu, voilé par la gestation montante, qui me paraît exorbitante ; néanmoins, je ne veux point faiblir ; ... je coupe l'amarre en donnant le *bon à tirer* qui est le « *Levez l'Ancre!* » de cet Appel motivé ; le vent est en poupe et je vais à l'inconnu, ce fascinateur, avec le vieux cri des anciens : *Vogue la Galée!*

Simples notes pour servir à l'élaboration des Statuts.

Voici sur quelles bases générales seront établis, lors de l'Assemblée Constitutive, les Statuts et Règlements intérieurs de la nouvelle Société.

1° *Les Bibliophiles Contemporains* se recruteront parmi les grands Amateurs de livres curieux et rares, enrichis de vignettes, de dessins originaux, connus par la richesse de leur bibliothèque et par leur goût dominant pour les livres de ce siècle ; les lettrés, les artistes, les érudits et critiques, les iconophiles et autographophiles seront accueillis dans la Société, quelle que soit leur nationalité, pourvu qu'ils témoignent de leur amour pour la littérature et les livres français conçus dans un style magistral et exécutés avec une vive expression d'art.

Les Dames d'une honorabilité incontestée seront admises parmi les *Bibliophiles Contemporains,* lorsqu'elles justifieront d'une bibliothèque personnelle, et d'un goût assuré pour les ouvrages de valeur ; leur nombre sera cependant limité, et ne saurait représenter en aucun cas plus d'un dixième de la Société.

2° Le nombre total des Membres de la Société sera de Cent cinquante à Deux cents au maximum. — Il n'y aura pas de membres correspondants. Tous les Membres dont se composera la Société à ses débuts auront qualité de *Membres Fondateurs* et, à ce titre, ils n'auront pas à payer le Droit d'entrée, qui sera exigible de tous leurs successeurs, sans exception. — Ce futur droit d'entrée sera de *Cinq cents francs* au moins. — La cotisation annuelle sera seule réclamée aux Membres fondateurs après l'Assemblée Constitutive : cette cotisation sera environ de Quarante à Cinquante francs.

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - www.editions-passerelles.fr

— L'emploi de cette cotisation servira à la formation d'un grand Annuaire, à des publications diverses, aux frais de bureau, etc.

3° Les *Bibliophiles Contemporains* se réuniront à Paris, deux ou trois fois l'an, en Assemblées dînatoires, à l'issue desquelles le comité exposera la situation, les travaux en cours d'exécution, les projets d'ouvrages à publier, et montrera des épreuves des ouvrages à l'impression.

4° Une commission sera chargée de pourvoir aux vacances par décès ou démission et de statuer sur les candidatures qui se présenteraient.

5° Ne pourront faire partie de cette Académie de Bibliophiles, les libraires et éditeurs, relieurs, imprimeurs, et tous autres négociants se rattachant à l'industrie du Livre. Toutefois, certains anciens éditeurs d'élite, entièrement retirés des affaires et pouvant apporter l'appui de leurs connaissances spéciales, pourront être agréés dans la Société.

6° Toutes les questions relatives à la formation du Comité, à la gestation des fonds, aux détails de réglementation intérieure de la Société, à la rédaction réelle des Statuts par articles nets et précis, au mode de vote, etc., *seront discutées et élucidées définitivement dans l'Assemblée Constitutive* qui sera convoquée en avril ou mai prochain au plus tard.

— Le Fondateur des *Bibliophiles Contemporains* exposera à cette Assemblée Constitutive ses projets, ses vues, ses opinions, ses idées générales sur tous les points, sans mettre, plus que de raison, sa personnalité en avant. — Il ne prétendra point s'imposer à la Présidence effective de la Société qu'il aura créée, et il ne réclamera que la Présidence honoraire et le titre inaliénable de *Fondateur des Bibliophiles Contemporains*. — Il tient surtout à ce que la sympathie ou l'antipathie qui pourraient se manifester sur son nom au reçu de cet appel, ne soient pas une cause déterminante d'adhésion ou de non-sanction. Son rôle est purement initiateur et convocateur. Le mouvement imprimé, l'élan donné, la Société établie, il ne demandera qu'à jouir des mêmes avantages que ses collègues, sans autre privilège que l'agrément des relations établies entre eux.

Toutes réserves faites pour les divers Règlements à déterminer par la suite, voici succinctement une vue d'ensemble sur le But et les Publications de la Société nouvelle.

Du but de la société et de ses publications.

Le but de la Société sera : De réunir dans un même intérêt de nombreux Gentlemen-Bibliophiles appelés à se connaître et à s'éclairer mutuellement sur le goût et la valeur de certains livres, à échanger leurs idées sur toutes les questions courantes de la librairie, à parfaire leur éducation dans le domaine des procédés artistiques, de reproduction et d'impression, ainsi que pour toutes les questions de tirage typographique et en taille-douce.

© 2007 Lyon « Editions « les passerelles du temps » editions-passerelles.fr

Individuellement les Amateurs contemporains ne peuvent rien contre les fraudes et les abus de toute nature dont souvent leur passion lettrée les rend victimes. — Réunis dans une Assemblée nombreuse, ils peuvent devenir tout-puissants, former une sorte de « Congrégation de l'Index », décerner l'éloge et le blâme, encourager les efforts et désespérer les supercheries.

— Leurs rapports, en dépit des réunions fréquentes, pourront être suivis au moyen de correspondances sur tous sujets bibliographiques dont on trouverait le Résumé dans une Revue périodique officieuse, ou concentrés dans l'Annuaire qui paraîtrait en janvier et serait aussitôt adressé à tous les Membres de la Société.

— Cet Annuaire, très important, contiendrait le procès-verbal de toutes les Réunions, l'état financier de la Société, la revue de tous les événements bibliophiliques de l'année, le résumé des projets de publications à faire et l'exposé des ouvrages sous presse; il ajouterait à la liste des membres, des portraits succincts bibliothécographiques des principaux collègues, il publierait des biographies d'Amateurs, des études curieuses sur des procédés nouveaux, des notes de toute espèce, des Questions et des Réponses; il donnerait enfin des gravures, des fac-similés de dessins et d'autographes, des tirages hors texte nombreux, et il s'emploierait à faciliter aux *Bibliophiles Contemporains* l'illustration originale dans les marges de leurs livres, à leur signaler les artistes de valeur et encore peu connus, les relieurs classiques ou fantaisistes, les achats de manuscrits à faire aux auteurs, en un mot, cet Annuaire serait à la fois un livre d'art pratique, un guide, un conseiller, un anecdotier, un divulgateur, un critique et un intermédiaire.

— Le but de la Société sera principalement : De publier annuellement un ou plusieurs ouvrages, de gros ou moyen format, depuis la plaquette jusqu'au volume normal, avec de nombreuses illustrations par interprétation artistique nouvelle ou sans illustration, si le type même de l'ouvrage choisi ne semblait devoir se prêter qu'à une éclatante manifestation de typographie.

— Le choix des ouvrages à publier sera indiqué d'après les propositions faites par les membres eux-mêmes, et arrêté par décision d'une *Commission de Publications* nommée en Assemblée générale.

— Les *Bibliophiles Contemporains* ne publieront que des ouvrages de fiction, de psychologie ou de fantaisie, sinon entièrement inédits (et par là il faut entendre n'ayant paru que dans des journaux ou revues), tout au moins des œuvres peu connues et n'ayant encore jamais tenté les combinaisons des éditeurs de luxe.

— Ces publications, autant que possible, resteraient contemporaines et appartiendraient exclusivement, en édition de luxe, à la Société, par

© 2007 Lyon « Editions « les passerelles du temps » » editions-passerelles.fr

traité signé d'accord avec l'auteur; toutefois l'Académie nouvelle ne s'engagera pas à négliger de recourir aux publications rétrospectives, lorsque des œuvres romancières, psychologiques, morales, dans toutes les expressions de la littérature d'imagination et d'esthétique intellectuelle, lui paraîtront réunir des conditions hors ligne tant comme valeur littéraire que comme ouvrage inconnu, méconnu ou oublié.

— Tous les livres publiés par « *Les Contemporains* » (car c'est ainsi que seront désignés les *Néo-Bibliophiles*), tous ceux qui porteront leur *Marque* auront au moins, en dehors de la beauté de l'édition et de la rareté qui les fera convoiter dès leur origine, le mérite de n'être point littérairement banaux, ressassés, déjà lus, et de ne pouvoir fournir carrière à aucune bibliographie sérieuse. Les livres de la *Société* auront un véritable caractère de *Bibliognosie;* on sentira qu'ils n'ont pas été choisis à la légère, ni tirés du nombre des chefs-d'œuvre consacrés par les traditions de librairie. Ils seront extraits parfois du fatras de longues dissertations impubliables, comme *Manon Lescaut* fut sortie des longues théories des *Mémoires d'un homme de qualité,* et comme *Paul et Virginie* a été tiré des *Études de la nature* de Bernardin de Saint-Pierre. A côté des jeunes, il sera loisible d'extraire des perles incomparables de quantité d'ouvrages tombés dans le domaine public et dont les titres nouveaux, sous la forme de volumes à part, constitueront une Bibliothèque précieuse et sans rivale.

Conditions des publications.

Les ouvrages publiés par la Société seront à la charge des Sociétaires qui ne pourront se soustraire à l'obligation de prendre possession des ouvrages édités à leur nom, et dont la valeur commerciale sera toujours, dès l'apparition, assez supérieure au prix d'émission pour qu'il n'y ait pour eux, en cas de non-convenance à leur goût personnel, de regret trop accentué à manifester. (Deux faux titres avec et sans le nom du Sociétaire seront tirés pour réserver toute la liberté de celui-ci.)

Le prix des publications décidées par la commission sera déterminé par un devis approximatif. Ce prix ira de 20 francs à 200 francs maximum. Il sera réalisable par versement de moitié lors du début de la mise en œuvre, le reliquat étant recouvrable avec la livraison de l'ouvrage.

Ces publications seront tirées au Nombre exact des Sociétaires, plus *Dix Exemplaires* destinés aux libraires de la Société, et qui serviront de base à une spéculation destinée à flatter les vanités légitimes des Sociétaires-souscripteurs. Ces dix exemplaires seront acquis par les libraires de la Société le double du prix payé par les Sociétaires. Le prix marchand sera ainsi aussitôt porté à cent pour cent de plus-value.

La Société ne thésaurisera pas; les fonds de réserve serviront à enri-

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - www.editions-passerelles.fr

chir les éditions en cours d'exécution, à augmenter la valeur artistique des Annuaires et à doter, sous forme de livres, chaque membre fondateur du bénéfice des droits d'entrée et des opérations générales prévues ou imprévues.

Il se pourra donc faire que certains livres ou plaquettes soient servis gratuitement aux Membres Sociétaires, lorsque les comptes du trésorier offriront une assez grande extension de l'actif social pour permettre cette distribution d'un dividende bibliographique.

Conclusion.

Telle est, dans ses grandes lignes, la conception de cette *Société des Bibliophiles Contemporains* qui, j'en ai bon espoir, sera définitivement constituée et en pleine activité d'ici quelques mois. Il ne me reste qu'à prier les intéressés de me faire crédit pour les réponses à donner aux mille questions qu'ils ne manqueront pas de m'adresser. — J'ai assurément omis de préciser plus d'un point important, mais on ne doit pas oublier que je dresse ici un projet approximatif, que je fais une convocation sur un terrain confraternel, émettant des idées qui, pour être formulées en principe, seront discutées en détail par les Constituants, c'est-à-dire par les Adhérents eux-mêmes.

Je ne pourrai donc rien répondre en personne, ni satisfaire aux interrogations. Je ne réclame que la signature en masse des *Bulletins de Sanction* ci-joints ; du nombre de ces Bulletins, de la personnalité des signataires dépend tout le succès de la Société nouvelle.

Signez donc, mes chers futurs collègues, en vous conformant aux indications de l'imprimé, et puissions-nous ensemble et bientôt constituer une Société modèle, unie, idéale, une Société polie, uniquement conduite par l'amour du beau et ne devant le charme de ses impressions qu'à la communauté de notre passion pour les lettres et les livres.

Octave Uzanne.

Paris, le 6 février, 1889.

Réclamer le *Bulletin de sanction* encarté dans cet Exposé des motifs.

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - www.editions-passerelles.fr

EUGÈNE RENDUEL

ET LA LIBRAIRIE ROMANTIQUE

Lassailly
A failli
Faire un livre.
Il n'a tenu qu'à Renduel
Que cet homme immortel
Pût vivre!

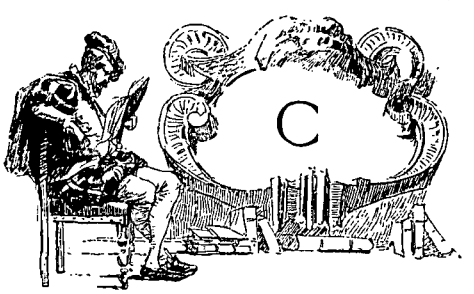

Ce sixain, rimé par Alfred de Musset sur l'air du Menuet d'Exaudet à propos d'un des écrivains les plus extravagants de l'école romantique, montre assez quelle importance avait le libraire Eugène Renduel et comment, aux yeux des auteurs comme à ceux du public, toute la librairie, alors s'incarnait en lui. Musset savait bien avec quelle impatience il avait attendu la réponse du célèbre éditeur lorsque lui, l'auteur des *Contes d'Espagne et d'Italie* publiés chez Levavasseur, il avait voulu trouver accès dans la librairie romantique par excellence et fait offrir par son frère, à Renduel, deux ébauches de pièces en vers sous le titre de *Spectacle dans un fauteuil.*

Renduel finit par accepter, par égard sans doute envers Paul de Musset avec lequel il était en rapports suivis et dont il avait déjà publié les premiers volumes : *la Table de nuit*, équipées parisiennes, et *Samuel*, roman sérieux. Or, l'honneur qu'Alfred de Musset avait voulu et su obtenir, soit une petite place sur les rayons de la librairie en vogue, une

© 2007 Lyon - Éditions « Les passeurs du temps » - www.editions-passeurs.fr

mention sur les catalogues de l'éditeur à la mode, presque tous les écrivains, poètes et prosateurs de cette époque en étaient aussi désireux, alors même qu'ils avaient eu déjà quelque volume édité par d'autres libraires, et ils usaient de tous les moyens : instances, cadeaux, recommandations, pour en venir à leurs fins. C'est que la marque : *Eugène Renduel*, au bas d'un livre, était alors comme une cocarde littéraire, comme une consécration pour l'écrivain qui pouvait l'obtenir.

Et ces auteurs ne se trompaient pas. Non seulement cette marque augmentait leurs chances de succès dans le temps même où paraissaient leurs ouvrages; mais, à défaut de toute valeur littéraire, elle leur assurait longue vie dans l'avenir et grande estime auprès des bibliophiles, grâce aux piquantes vignettes, aux vigoureuses eaux-fortes dont l'éditeur se plaisait à les parer. Assurément, tous les écrivains qui venaient assiéger la porte de son cabinet ne faisaient pas ce calcul modeste, ils étaient bien trop persuadés de leur mérite pour croire qu'une vignette des Johannot, d'Henri Monnier ou de Devéria, qu'une eau-forte de Nanteuil ou de Boisselat, dût par la suite ajouter grand prix à leur prose ou à leurs vers; mais c'était la parure enviée de tous, et comme aucun autre éditeur ne se prêtait d'aussi bonne grâce aux sollicitations des auteurs sur ce chapitre, ils allaient tous implorer de lui bon accueil et belles éditions.

Pour nous, à présent, Renduel est le libraire par excellence de l'école romantique, et plus de la moitié des livres de cette période qu'on recherche avec tant d'ardeur dans les ventes portent son estampille. C'est qu'à lui seul il en a mis au jour de ces ouvrages devenus précieux pour les bibliomanes autant et plus que tous les autres éditeurs de Paris réunis. Il semble qu'il ait pressenti quelle force acquerrait le mouvement littéraire qui ne faisait que de naître; en tout cas, il eut l'habileté de réunir dans sa maison tous ces auteurs célèbres aujourd'hui, alors modestes débutants, qui allaient frapper à la porte des différents libraires pour leur glisser subrepticement quelques volumes de prose ou de vers : il comprit qu'il fallait s'imposer, se faire en quelque sorte une spécialité de ces livres abhorrés du bourgeois classique, les publier franchement tous, au lieu d'en produire timidement un ou deux, comme ses confrères l'avaient fait jusque-là.

C'est seulement en 1830 que le nom de Renduel commença à se répandre dans le monde des lettres. Étant venu trop tard dans la librairie pour posséder les premières productions des plus grands de ces écrivains, il eut le talent de les attirer chez lui, de les enlever aux libraires qui avaient lancé leurs livres de début, de retirer l'un à Ladvocat, l'autre à Gosselin, celui-ci à Paulin, celui-là à Levavasseur; de publier, sans distinction d'auteur, tous les ouvrages qui lui semblaient avoir l'ombre de mérite, laissant au hasard ou au public le soin de décider lesquels auraient le plus de succès et le dédommageraient des pertes occasionnées

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - www.editions-passerelles.fr

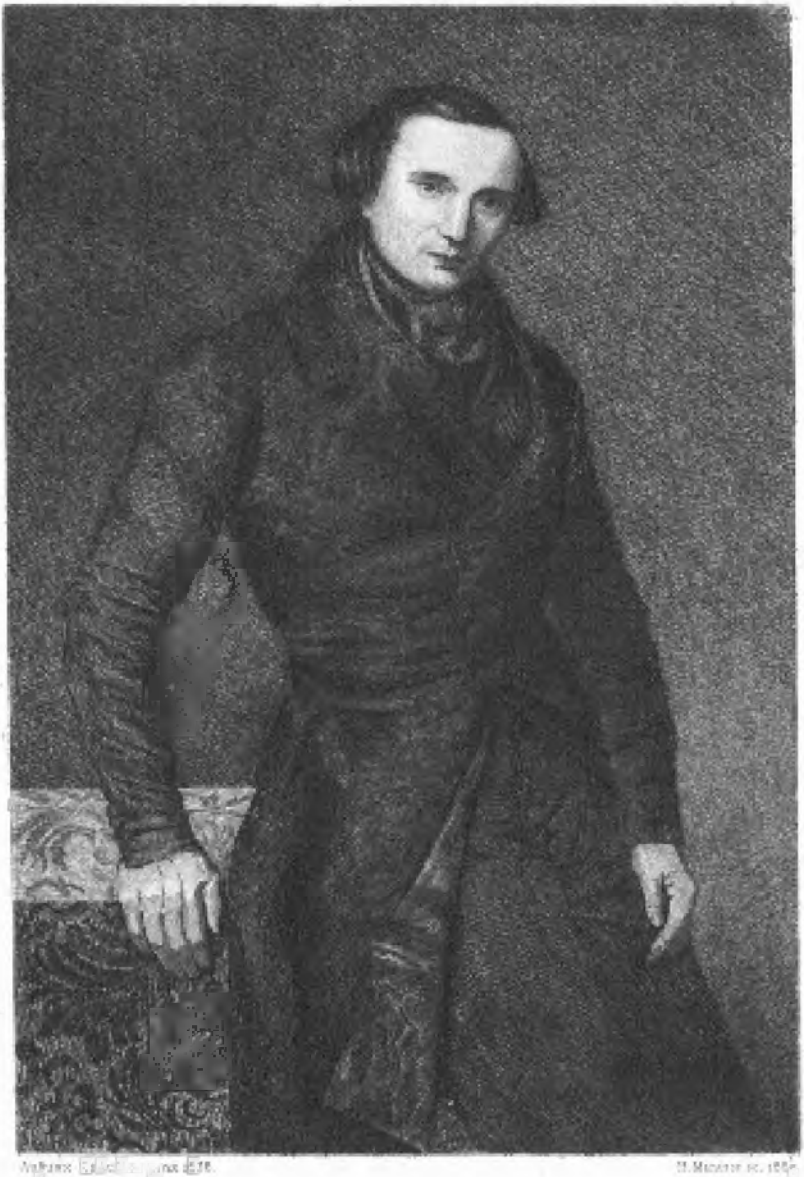

par les autres. Et c'est ainsi qu'il méritait le surnom de : « Célèbre éditeur de l'Europe littéraire pour la France », que Gautier lui décernait pompeusement par lettre, en plaisantant sur le titre officiel que la société de l'*Europe littéraire* avait décerné à Renduel.

Certains auteurs de ce temps, et non des moindres, Mérimée et George Sand, sont cependant demeurés en dehors de la librairie Renduel; il faut placer dans la même catégorie Alexandre Dumas et Jules Janin, qui étaient pourtant en bons termes avec l'éditeur en vogue et ne se gênaient pas, Dumas surtout, pour lui demander des services d'argent.



MÉDAILLON D'EUGÈNE RENDUEL, PAR JEHAN DUSEIGNEUR (1832).

Mais en regard de ces dissidents, combien d'ouvrages de valeur Renduel fit-il paraître, combien d'auteurs de génie ou de talent virent leur premier ouvrage édité par lui ou le vinrent successivement trouver par la force même des choses! Victor Hugo d'abord, puis Sainte-Beuve, Lamennais, Théophile Gautier, Henri Heine, Alfred et Paul de Musset, Gérard de Nerval, Alfred de Vigny, Jules et Paul Lacroix, Charles Nodier, Petrus Borel, Frédéric Soulié, Eugène Süe, Léon Gozlan, Alphonse Royer, d'Ortigue, le vicomte d'Arlincourt, Michel Masson, Louis de Maynard, Raymond Brucker, etc.

Il était parti de bien bas, ce libraire qui avait su conquérir une si grande position dans le Paris de 1830 et dont le nom nous arrive entouré d'une si glorieuse auréole de noms illustres. Il était né, le 23 no-

vembre 1798, au gros village de Lormes, situé sous les montagnes, aux confins des bois du Morvan. Fils de petits bourgeois campagnards, presque des paysans, d'abord clerc chez un notaire de Lormes, puis chez un avoué de Clamecy, il était venu tenter la fortune à Paris, après s'être fait remplacer sous les drapeaux. Par suite de recommandations, il s'était tourné du côté de la librairie, et, après s'être essayé dans deux maisons de peu d'importance, il avait trouvé une place assez avantageuse auprès du colonel Touquet, le Touquet du *Voltaire* et des *Tabatières à la Charte*, qui venait d'installer, rue de la Huchette, une librairie libérale où il voulait publier surtout des ouvrages déplaisant au gouvernement et combattant les idées religieuses en faveur sous la Restauration.

Renduel, alors, se rendait fréquemment chez un imprimeur de la rue du Pot-de-Fer-Saint-Sulpice, du nom de Laurens : il fut vivement frappé par la beauté de sa fille cadette et prétendit l'obtenir. Mais la position du jeune commis n'avait rien de sûr; la librairie de Touquet, après un moment de succès éphémère, allait déclinant chaque jour; le colonel était forcé de se réfugier en Belgique et Renduel, sur le conseil de Laurens, entrait à la librairie Hautecœur jeune, afin de se mettre, en voyageant, bien au courant des affaires de la librairie. Il espérait bientôt se marier et s'établir; mais ce double espoir fut déçu : Laurens transmit son brevet d'imprimeur à Honoré de Balzac, et Renduel dut attendre encore avant d'épouser Mlle Laurens [1].

Il en arriva pourtant à ses fins, et vaillamment secondé par sa femme, qui lisait et corrigeait avec un soin minutieux les épreuves des ouvrages en cours d'impression, il installa le plus modestement du monde, au numéro 22 de la rue des Grands-Augustins, ce cabinet de librairie qui devait être, peu d'années après, le rendez-vous de toutes les célébrités littéraires et artistiques. Un tout petit code et des contes de Berquin, publiés de moitié avec un ami, furent les premiers volumes qu'il fit paraître en 1828; mais les deux ouvrages qui mirent sa librairie à flot et le firent voguer à pleines voiles, furent les *Soirées de Walter Scott à*

1. Mme veuve Renduel, née Rose-Célestine Laurens de Pérignac (son père avait abandonné ce second nom pendant la Révolution et ne l'avait jamais repris), était née à Paris le 21 septembre 1801, au n° 211 de la rue d'Argenteuil, où M. Laurens avait alors sa maison d'imprimerie; elle a survécu treize ans à son mari et est morte au château de Beuvron, le 14 juillet 1887. Par testament, elle a légué au Musée historique de la Ville de Paris le grand portrait de son mari fait par le peintre-poète Auguste de Chatillon, en 1836, et reproduit ici pour la première fois. En cette même année 1836, Chatillon peignait aussi le portrait de Victor Hugo avec son fils François-Victor entre les genoux, qui attira tellement l'attention des visiteurs à l'Exposition des portraits du siècle, en 1883. Le portrait de Renduel, scrupuleusement vêtu à la mode romantique, sans laisser voir le plus petit morceau de linge, n'est pas moins curieux et avait sa place indiquée dans un Musée consacré aux gens qui, par leur naissance ou leur réputation, se rattachent à l'histoire de Paris.

© 2007 Lyon « Editions « les passerelles du temps » » editions-passerelles.fr

Paris, du bibliophile Jacob, que Renduel publia dès l'année suivante, et les *Paroles d'un croyant*, de Lamennais.

Presque du jour au lendemain sa maison conquit une situation très importante, et elle n'en déchut pas durant les dix ou douze années qu'elle subsista; car cette librairie, demeurée plus célèbre qu'aucune autre du même temps, ne fut pas de longue durée. En 1837, au plus fort de sa réputation, Renduel transféra sa maison au numéro 3 de la rue Christine; mais il souffrait déjà d'une maladie de foie et les médecins, d'un avis unanime, lui conseillèrent de se retirer à la campagne, s'il ne voulait pas que la lame usât entièrement le fourreau : un peu avant 1840, il acheta le château et la terre de Beuvron, situés dans l'étroite vallée du Beuvron, à trois lieues au-dessus de Clamecy et non loin du Morvan, son pays natal.

Il essaya d'abord de continuer à mener de front sa librairie à Paris, sa culture aux champs; il venait passer l'hiver dans la capitale et retournait pour les beaux jours à Beuvron; mais il dut bientôt, par raison de santé, prendre une détermination radicale. Il céda à divers confrères les ouvrages dont il était propriétaire et se retira définitivement dans ses terres où il se livra avec passion à l'agriculture, propageant les inventions nouvelles, remportant des prix dans les comices agricoles, élu maire à différentes reprises par les gens de son village, obtenant enfin, pour ce pays si difficile à parcourir, d'utiles secours et de beaux chemins... C'est là qu'il vivait oublié de tous et se complaisant dans cet éloignement, dans cet oubli du monde; c'est là qu'il mourut, emporté par une attaque d'apoplexie, le 19 octobre 1874.

Les librairies, en ce temps, ne représentaient pas, même embryonnairement, ce que nous voyons aujourd'hui : à part la maison Didot, déjà puissante et réputée, c'étaient de modestes installations où le patron et quelques employés suffisaient à la besogne, à la différence des grandes maisons actuelles qui sont de véritables petits états. C'était même alors, dans ce Paris plus resserré et moins tapageur que le nôtre, un luxe inusité chez un commerçant, surtout chez un marchand de livres, que d'avoir voiture à sa porte : aussi s'explique-t-on que Gautier, dans ses notes sur le Romantisme, parle avec admiration du « célèbre éditeur au cabriolet d'ébène et d'acier ».

D'ailleurs, certains libraires, dont le nom nous est arrivé grâce à quelques ouvrages romantiques, n'étaient que de simples vendeurs qui se risquaient de temps à autre à publier un volume; tel Levavasseur, au Palais-Royal, qui avait édité le premier petit volume de Pétrus Borel, *Rhapsodies*, puis s'était assuré le concours d'Urbain Canel pour publier le premier recueil de Musset : *Contes d'Espagne et d'Italie* et les *Scènes populaires* d'Henri Monnier. Mais c'étaient de véritables libraires que Paulin, qui demeurait place de la Bourse et avait édité l'*Albertus* de

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions-passerelles.fr

Gautier; qu'Hector Bossange, installé sur le quai Voltaire et qui, après avoir repris les *Odes et ballades* de Victor Hugo, lancées à l'origine par Pélicier et Ladvocat, se chargeait avec Gosselin de faire paraître les *Orientales* et le *Dernier jour d'un condamné;* que Delangle enfin, qui publiait d'originalles *Vie, poésies et pensées de Joseph Delorme* et l'*Histoire du roi de Bohême et de ses sept Châteaux.*

Voilà quels étaient les principaux éditeurs de poésies et de romans, au moment où Renduel fonda sa librairie. Au bout de quelques années et quand il songea à prendre sa retraite, il en avait surgi d'autres qui avaient remplacé ou éclipsé les précédents. C'était Bonnaire, en première ligne, qui avait accaparé George Sand en publiant *Mauprat*, les *Lettres d'un voyageur*, en rééditant *Valentine* et *Lélia* après Dupuy et Tenré, premiers acquéreurs de ces romans; c'était Ollivier, qui mettait au jour la *Valérie* de Mme de Krüdner et la *Madame Putiphar* de Petrus Borel ; c'était Delloye enfin, qui allait éditer *Ruy Blas*, *les Rayons et les Ombres* et à qui Renduel cédait ses droits sur les œuvres précédentes de Victor Hugo.

Car il les avait toutes rassemblées dans sa librairie, et c'est là ce qui fait croire que les volumes de Victor Hugo furent la principale source de prospérité pour l'entreprise de Renduel : il n'en est rien, et ce monopole était pour lui bien plus une façon de drapeau qu'une source de revenus. Dès ce temps-là, Hugo cherchait et parvenait à vendre ses ouvrages extrêmement cher, en s'appuyant sur le grand succès remporté par ses premiers recueils de vers, avant que Renduel n'eût monté sa maison de librairie. Celui-ci, en effet, ne put éditer dès l'origine que trois des volumes de poésies : les *Feuilles d'automne,* les *Chants du crépuscule* et les *Voix intérieures,* tandis qu'il mit en vente les premières éditions de cinq drames : *Marion Delorme, le Roi s'amuse, Lucrèce Borgia*, *Marie Tudor* et *Angelo.* Ajoutons, pour être complet, les deux volumes de *Littérature et philosophie mêlées.*

Renduel avait un intérêt évident à réunir en faisceau dans son magasin toutes les œuvres du poète, afin de devenir son éditeur exclusif, et il y arriva au prix de sacrifices pécuniaires qui n'étaient pas toujours suivis de bénéfices. Hugo se faisait payer également cher — et pour un temps très court — ses poésies et ses drames; mais autant les unes avaient de débit, autant les autres se vendaient mal, même *Marion,* même *le Roi s'amuse,* en sorte que le libraire perdait forcément d'un côté ce qu'il gagnait de l'autre. Encore Renduel me disait-il qu'en débattant ces divers contrats et pour ne pas se laisser entraîner à la ruine, il reportait toujours sa pensée sur Mame-Delaunay qui, ébloui, fasciné, étourdi par le bruit qu'on menait autour d'*Hernani,* avait fait la folie de le payer 6,000 francs et les avait perdus, la vente ayant couvert tout juste les frais de publication.

© 2007 Lyon — Editions « les passerelles du temps » — editions.ainay@free.fr

Renduel, en éditant ou en réimprimant les divers drames et romans d'Hugo, leur donnait un éclat particulier. Sans même parler de cette publication spéciale d'eaux-fortes de Célestin Nanteuil, qui paraît ne pas avoir eu de succès, puisque le second fascicule ne vit jamais le jour, il joignait une vignette de Johannot au *Roi s'amuse*, des eaux-fortes de Nanteuil à *Lucrèce Borgia*, à *Marie-Tudor;* enfin il publiait cette belle édition-keepsake de *Notre-Dame de Paris* avec douze gravures sur acier des frères Finden, d'après les compositions des Johannot, de Raffet, de Rogier, de Louis Boulanger, etc; puis il payait 2 et 300 francs pièce, à ce dernier, de belles compositions à la sépia, pour illustrer *Hernani*, *Marion Delorme* et *Lucrèce Borgia*, dans le théâtre complet d'Hugo, réuni en six volumes, — sans parler d'autres scènes commandées à Camille Rogier, à Markl, etc.

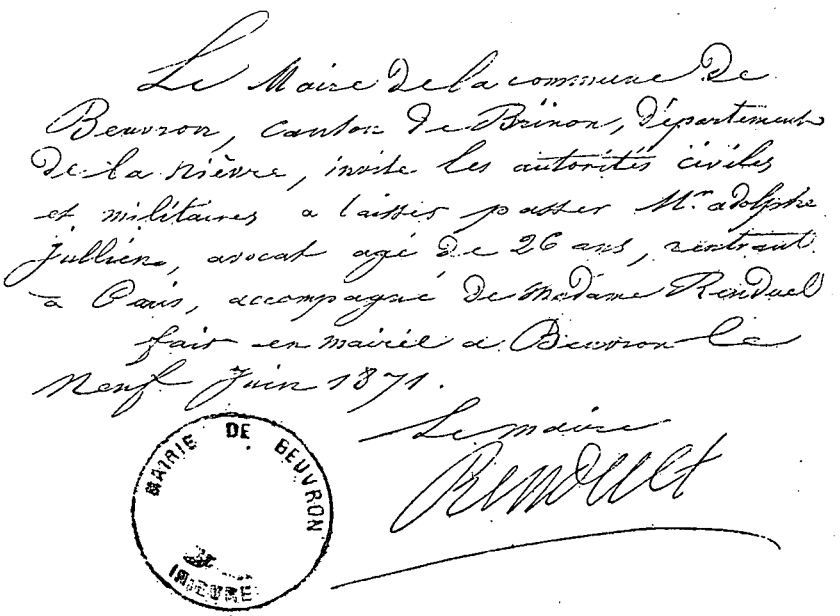
Le Maire de la commune de
Beuvron, canton de Prémon, département
de la Nièvre, invite les autorités civiles
et militaires à laisser passer Mr Adolphe
Jullien, avocat âgé de 26 ans, résidant
à Paris, accompagné de Madame Renduel
fait en mairie de Beuvron le
Neuf Juin 1871.
Le maire
Renduel
MAIRIE DE BEUVRON
(NIÈVRE)

AUTOGRAPHE D'EUGÈNE RENDUEL.

Lorsque Renduel mourut, Victor Hugo étant encore en vie, il parut ans le journal inféodé au grand poète une note assez singulière où, sans accorder la moindre marque de sympathie à la mémoire de l'ancien libraire, on insistait sur ce qu'il avait su gagner une fortune à la remorque de l'école romantique : « Un château! des terres! des troupeaux! et tout cela acquis en moins de dix ans! à éditer les écrivains dits romantiques! C'est ainsi que les écrivains, et particulièrement les écrivains dits romantiques, servent leurs éditeurs. » C'était là jouer sur les mots pour répondre à une question que personne n'avait soulevée. Assurément, Renduel avait un château, mais un château déchu

de sa splendeur passée, et tel que n'en voudrait pas tel ou tel gros fermier beaucoup plus riche; assurément, Renduel avait des terres et des troupeaux; mais cela constitue-t-il une fortune à la campagne, et le rédacteur du *Rappel*, qui souhaitait si gaiement bon voyage à l'éditeur romantique, aurait-il volontiers troqué sa part d'intérêts dans le journal contre tout le revenu du fortuné châtelain de Beuvron?

Sainte-Beuve et Charles Nodier, Henri Heine et Théophile Gautier s'étaient ralliés des premiers à la librairie Renduel et ils s'étaient si bien trouvés de leurs relations avec le nouvel éditeur, qu'ils ne se séparèrent de lui que par la force des choses et quand Renduel alla vivre à la campagne. Sainte-Beuve était venu trouver Renduel pour réimprimer *Vie, poésies et pensées de Joseph Delorme*, dont le premier tirage avait été épuisé en moins d'un an, grâce au scandale soulevé dans le camp classique par cet ouvrage, qui attira sur l'auteur les foudres vengeresses de Jay; et les deux nouveaux amis se convinrent si bien, que Renduel se chargea de rééditer les *Consolations* et que Sainte-Beuve lui vendit dès l'origine *Volupté*, cinq volumes de *Critiques et portraits littéraires*, les *Pensées d'août*, enfin son grand travail sur *Port-Royal*.

Quant à Gautier, il était resté celui de tous « ses auteurs », dont Renduel avait gardé le meilleur souvenir : ils s'étaient rencontrés chez Victor Hugo et Renduel lui avait demandé quelque chose parce qu'il le trouvait « drôle », à ce que Gautier racontait lui-même. Et tout aussitôt Théophile, heureux d'avoir accès dans la librairie modèle, apportait à Renduel *les Jeunes-France*, puis *Mademoiselle de Maupin* et s'engageait à lui faire, avec Gérard de Nerval, un grand roman : *Confessions galantes de deux gentilshommes périgourdins*. L'éditeur avait pris ses précautions par traité et ne devait payer les deux auteurs qu'au fur et à mesure de la copie remise : il reçut d'eux quelques bouts de papier griffonnés, leur compta cinq cents francs et plus jamais n'entendit parler des *Gentilshommes périgourdins*. Et pourtant Renduel ne leur en avait nullement gardé rancune, car, chaque fois qu'il parlait de Gautier, c'était pour vanter sa bonne et franche nature, son humeur égale, son excellent caractère : « Quel bon garçon, avait-il coutume de dire, et quel brave cœur! »

Théophile Gautier et Charles Nodier étaient — avec Dumas, sans oublier Hugo, ni Soulié — les deux plus grands quémandeurs d'argent qui se puissent voir : ils étaient toujours à court de monnaie et n'étaient jamais à court de raisons pour en demander. Mais le premier le faisait avec une telle faconde, en se moquant de lui-même avec tant de fantaisie burlesque, qu'on se laissait gagner par sa belle humeur; le second, au contraire, apportait dans ses requêtes une allure compassée, un air désespéré qui semblait rendre sa démarche plus pénible et plus humiliante. Renduel, cependant, lui ouvrait toujours sa bourse, et Charles Nodier, étant

© 2007 Lyon — Éditions « les passerelles du temps » — www.editions-passerelles.fr

un des écrivains dont il avait tenu à rassembler toutes les productions dans sa librairie, fut un de ceux qui lui demeurèrent attachés jusqu'au jour du départ : nouvelles romanesques, fantaisies surnaturelles, études historiques, travaux philologiques, tout arrivait ou reparaissait à la librairie Renduel, car Nodier était d'une génération antérieure et son nom comme la plupart de ses ouvrages étaient déjà célèbres, lorsque Renduel avait fondé sa maison.

Pour Henri Heine, c'est tout le contraire, et ce fut Renduel qui, avec un rare esprit d'initiative, demanda au critique, alors connu seulement par quelques articles de la *Revue des Deux Mondes*, de réunir en volume ses études sur notre pays : de là le premier livre de Heine, imprimé en 1833 et intitulé : *De la France*. Le succès n'avait pas trompé l'attente de l'éditeur qui traita ensuite avec Heine pour publier ses œuvres complètes et qui les fit paraître effectivement, dans le cours des deux années suivantes, en cinq volumes, dont un sur la *France*, deux sur l'*Allemagne* et deux de *Reisebilder*. Et ce qui prouve qu'il y avait alors un certain mérite à apprécier Henri Heine, un certain courage à l'éditer, c'est qu'après la retraite de Renduel le critique eut beaucoup de peine à trouver un autre acquéreur. Hachette n'avait pris qu'en dépôt le restant de l'édition ; alors Heine, redevenu maître de placer ses ouvrages où il voudrait, les proposa vainement à Charpentier et fut tout aise, à la fin, de les céder à Michel Lévy, qui ne fit pas ce jour-là une mauvaise opération.

Et ne fallait-il pas aussi quelque goût littéraire, quelque audace commerciale pour faire traduire et pour publier en vingt volumes tous les contes d'Hoffmann, dont la lecture avait charmé Renduel? Ne fallait-il pas avoir confiance en cette publication de longue durée pour l'enrichir de deux jolies vignettes de Tony Johannot, l'une tirée de *Maître Floh*, l'autre représentant le chat Murr, et pour faire dessiner par le jeune Henriquel-Dupont un beau portrait de l'auteur, d'après une silhouette d'Hoffmann par lui-même. La personne qui consentait à se dessaisir un moment de cette curieuse gravure allemande, écrivait au dos une recommandation essentielle : « Renvoyez-la-moi vite, car j'y tiens beaucoup. » Il y a cinquante-cinq ans de cela, et le prêteur, s'il vit encore, attend toujours... Utile enseignement pour les collectionneurs.

Ce n'étaient pas seulement les coryphées du romantisme qui prenaient d'assaut la librairie Renduel. Viennet lui-même, ennemi déclaré du romantisme, avait trouvé bon accueil auprès du libraire — par opposition contre la royauté aux fleurs de lys — et avait fait paraître chez lui deux épîtres politiques en 1829 : l'*Épître aux convenances* et celle : *Aux mules de don Miguel*, dirigée contre l'effroyable guerre civile que l'ambition du fils de Jean VI avait déchaînée sur le Portugal. Et le comte Amédée de Pastoret, qui n'avait aucun point d'attache avec le roman-

tisme, était venu, lui aussi, trouver Renduel par dépit contre Ladvocat qui avait publié en 1825 son *Duc de Guise à Naples*. Il avait été si mécontent de ce dernier, qu'il lui avait défendu de vendre l'ouvrage, qu'il avait retiré les exemplaires de sa librairie et tout fait pour empêcher les journaux d'en rendre compte : vit-on jamais beaucoup d'auteurs de cette trempe? Il s'accorda sensiblement mieux avec Renduel qui, pourtant, n'était pas toujours facile, et c'est chez lui qu'il publia son grand roman *Raoul de Pellevé, esquisses du temps de la Ligue,* auquel deux belles eaux-fortes de Boisselat, tout à fait dignes de Nanteuil, donnent un cachet romantique indiscutable; et M. de Pastoret, cette fois, ne retira pas ses deux volumes de la circulation.

Tel était alors le crédit des livres marqués de l'estampille : *Eugène Renduel*, tel était leur retentissement même hors de Paris, que nombre d'écrivains de province accablaient le libraire de propositions pour publier leurs précieux essais, en l'assurant que ces productions feraient grand bruit dans le monde et vaudraient beaucoup de gloire à l'éditeur aussi bien qu'à l'auteur. Telle était la fureur avec laquelle on se jetait, dans les cabinets de lecture des départements, sur les livres récemment parus chez Renduel, que leur lecture enflammait l'imagination de certains amateurs qui prenaient leur crayon, traçaient sur le papier les scènes les plus saisissantes et envoyaient ces ébauches à l'éditeur avec licence de les faire graver pour les joindre au volume : ainsi de cet amateur de Lyon, qui, transporté par les Contes du bibliophile Jacob, adressait à Renduel deux dessins dont le réalisme outré ne rachetait pas l'inexpérience et dont le premier, même, était d'une impudeur audacieuse.

Dans les premiers temps de sa retraite à Beuvron, Renduel correspondait encore assez activement, pour régler ses affaires, avec les libraires de Paris, Charles Gosselin, Hachette, etc., mais surtout avec Charpentier qui était pour lui mieux qu'un ancien confrère, un ami. Charpentier était un peu plus jeune que Renduel et débutait alors assez modestement; mais, soit sympathie de caractère, soit communauté d'idées, les deux libraires s'étaient convenus et rapidement liés. Ils avaient publié ensemble quelques ouvrages, dont un *André Chénier* en deux volumes; enfin, Renduel, déjà près de se retirer et ne pouvant pas recommencer toute sa collection sur nouveaux frais, avait vivement engagé son confrère à tenter une révolution capitale dans la librairie, à choisir pour ses livres courants un format intermédiaire entre l'*in-octavo* romantique et l'in-18 ordinaire, à adopter enfin ce format si maniable qui a dû son succès à sa commodité et qui s'appelle encore aujourd'hui du nom de son inventeur : *Format Charpentier*. L'idée, à ce qu'on vit par la suite, avait du bon, car elle a bouleversé le commerce des livres.

Durant sa longue retraite à la campagne et tout en menant une vie d'ermite au milieu de paysans qui ne soupçonnaient rien de notre litté-

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - www.editions-passerelles.fr

rature, sachant eux-mêmes à peine lire, Renduel ne se désintéressait pas des événements qui se produisaient dans le monde littéraire, et le soir, une fois les bêtes rentrées et les gens couchés, il aimait retrouver dans son journal les noms des auteurs qu'il avait connus, édités, soutenus au temps de leurs débuts. Il avait la tête pleine de souvenirs, mais il fallait qu'on fût bien de son intimité pour qu'il se décidât à les évoquer; ordinairement, il préférait les garder pour lui seul et se complaisait à y rêver parfois. Cet oubli complet n'était pas pour lui déplaire et l'idée que tant d'anciens amis auraient juré qu'il était mort le faisait volontiers sourire : il était pourtant bien en vie et devait durer plus longtemps que la plupart d'entre eux.

Mais lorsqu'il apprenait par son journal la disparition d'un des écrivains qu'il avait connus et qui le croyaient déjà sous terre, il en était sincèrement affecté; la mort des derniers survivants, celle de Sainte-Beuve, de Jules Janin, celle de Gautier surtout, lui avaient causé une impression durable. Il retombait alors dans ses pensées et se rappelait les luttes littéraires auxquelles il avait pris une part si active. Il pouvait bien pressentir que son nom resterait attaché à l'histoire du grand mouvement littéraire de notre siècle et que le souvenir de sa librairie aurait quelque durée, grâce à tant de belles œuvres qu'il n'avait pas refusé d'accueillir; il se disait peut-être à part lui que ce renom posthume serait le juste prix de sa clairvoyance, mais il n'en laissait rien percer dans ses discours. Et s'il se remémorait parfois le délicieux sonnet qu'Aloysius Bertrand lui avait laissé certain jour en guise de carte de visite, encore ignorait-il que d'autres poètes l'eussent célébré et que Théodore de Banville, après Alfred de Musset, eût consacré son souvenir dans la jolie pièce intitulée *Aube romantique :*

Redis-nous cette guerre,
Les livres faits naguère
Selon le rituel
De Renduel.

ADOLPHE JULLIEN.

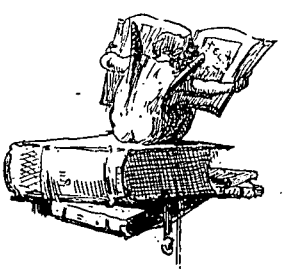

© 2007 Lyon « Éditions « les passerelles du temps » » editions-passerelles.fr

CASANOVA INÉDIT

LETTRES DU PRINCE DE LIGNE A JACQUES CASANOVA

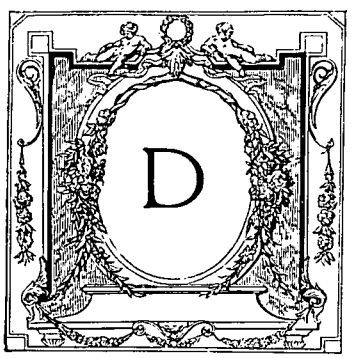

EPUIS trop longtemps nous n'avions point donné à nos lecteurs de nouveaux extraits des précieux et importants manuscrits relatifs à Casanova que nous avons acquis au Château de Dux, en Bohême, il y a environ deux ans.

Lentement, cependant, mettant à profit nos plus courts instants de loisir, nous avons pu inventorier et annoter les principaux dossiers contenus dans ces volumineuses paperasses, et plus particulièrement surtout les liasses de correspondances qui forment les lots les moins négligeables de ces pièces inédites.

Nous publions aujourd'hui la première partie d'une série de lettres qui, bien que ne portant pas de signature, proviennent, à n'en point douter, de Charles Joseph, prince de Ligne, le guerrier illustre, le causeur incomparable, le penseur subtil et le brillant écrivain polygraphe. Le prince de Ligne, aussi bien dans les fragments imprimés de ses *Mémoires* que dans son *Recueil de lettres* publiées à Weimar en 1812, parle de son affection profonde pour Casanova; il a, d'autre part, écrit, sous le nom d'*Aventuros*, un portrait trop psychologiquement observé pour laisser des doutes sur l'intimité qui l'unissait au célèbre aventurier, à peine dissimulé sous ce masque à l'espagnol. Les lettres qui suivent sont donc adressées à *Aventuros* par le prince de Ligne, qui se trouvait à

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - www.editions-passerelles.fr

Vienne en 1794, mettant en ordre ses *Mélanges militaires, littéraires et sentimentaires,* qui parurent à Dresde en 1797. Il n'est pas un fait consigné dans ces épîtres qui ne révèle le prince de Ligne, militaire belge au service de l'Autriche. Le doute n'est point possible pour les érudits.

Voici, du reste, ces missives à l'orthographe desquelles, si bizarre qu'elle fût parfois, nous nous sommes fait un scrupule de ne point toucher. Nous n'y avons ajouté que les annotations nécessaires à l'éclaircissement de certains passages.

I

« Vienne, le 22 novembre 1794.

« Je ne sens pas le même plaisir, mon cher ami, à vous écrire qu'à Tœplitz, parce que vous même vous m'apportiés la réponse. Et l'incertitude et la lenteur de la poste m'en décourage ordinairement : mais j'aime mieux en courir les risques, que de ne pas vous dire que notre engagement de nous donner de nos nouvelles, une fois par mois, me fait le plus grand plaisir.

« Votre ancien camarade d'aventure, de littérature, de couvent et d'espèce vient de mourir à Rome. J'en suis fâché; vous m'aviés appris à l'aimer davantage, puisqu'il vous a toujours constament aimé[1].

« Il y a quelques semaines que j'étais à Feldsberg, à la chasse : et il y avait comme de raison le grand veneur, Hardegg. Je vais le matin pour le voir dans sa chambre, il en était sorti : mais je trouve dans un fauteuil un grand nez, devant un miroir : et des yeux qui n'étaient pas faits peut-être pour être vifs, et même presque spirituels, mais qui semblaient avoir été inoculés par quelqu'un qui a ceux de l'aigle et du génie. Je dis à ce grand nez : *Bonjour, M. Casti,* vous ne pouvés pas vous représenter son étonnement : *Comment diable savez-vous mon nom? — Je sais plus : ie sais vos aventures : vos malheurs, vos voyages, vos coups de poing avec le duc, votre courage contre les voleurs en sortant de Cologne, etc.*

« Il m'a cru sorcier. Je finis par lui dire, après l'avoir vu un peu embarassé que vous m'aviés dit beaucoup de bien de lui : de sa fidélité, valeur, esprit discrétion et attachement[2].

« C'était le moyen de lui faire dire du bien de vous : et comme j'aime à l'entendre, il m'a servi à merveille, et n'a plus tari sur vos louanges. C'est ce que je fais sans être M. Casti. Je dis à tout le monde le plaisir que j'ai eu à vous voir, vous entendre et vous lire.

1. Il s'agit ici du cardinal de Bernis, qui mourut à Rome assez misérablement, le 2 novembre 1794, à l'âge de soixante-dix-neuf ans. On se souvient du rôle si piquant joué par le cardinal dans les parties galantes de Casanova avec les religieuses d'Italie. (Voir les *Mémoires.*)

2. L'abbé Casti vivait à la cour de Joseph II. Le prince de Ligne a laissé de lui un portrait-anecdote en vingt lignes.

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - www.editions-passerelles.fr

« Le général Souvaroff vient de faire votre quatrième tome, mon cher ami. Come on ne peut guère lire des caractères de sang (car il y en a bien eu de répandu dans le fauxbourg de Varsovie), j'assemblerai tous les matériaux possibles que je vous apporterai l'été prochain, pour que vous écriviés tout cela, avec vos caractères de feu.

« L'Europe n'en va pas moins à tous les diables : la Hollande y est déjà. Il faut s'en consoler avec notre ami Horace qui a toujours pour principe de prendre le tems comme il vient, et de profiter de chaque minute de la vie, *dum res, et actas et fila trium patiuntur etra.*

« Vous serez un peu embarassé de faire la pépinière à dresser pour Mme d'Urfé [1] et pour M. B. O. Il y a d'autres cabales qui détruisent toutes ces conjectures, ce sont celles des cours et des armées, une prédiction sera que vous pouvés faire; c'est que je vous serai bien tendrement attaché de tout mon cœur, tout le reste de ma vie. »

DEUXIÈME LETTRE.

(Sans date.)

« Je n'ai jamais vu un jugement aussi profond, aussi fin, aussi prompt que celui de M. de Cazanova sur Catherine le Grand. Elle a plus de génie que d'esprit, dit des choses douces, simples, presque communes, jusqu'à ce que sa conversation amène quelque trait d'élévation ou de sensibilité, ou de sublime, elle n'a jamais dit de bons mots : mais de beaux mots. Par exemple, un jour dans sa visite de ses gouvernemens en quittant Puttava, où elle avait fait des remerciemens à quantité de membres de l'administration, je lui dis : Votre Majesté paraît bien contente de ces messieurs. Mon principe, me répondit-elle, est de louer tout haut, et de gronder tout bas [2].

« Elle me demanda un jour quelle idée je m'étais faite d'elle. Avant de la voir je lui dis que je lui croyais un pied de plus, un grand vertugadin : le nez en l'air, et toujours de l'esprit, de l'esprit, de l'esprit; et qu'il faudrait toujours avoir le sien, sous les armes avec elle. Au lieu de cela, lui dis-je, le mien se repose très souvent avec Votre Majesté qui aime qu'on dise des bêtises, et qui a le bon esprit d'en rire. Ainsi, me dit-elle, mon esprit est de n'en pas avoir. Comme vous voudrés, Madame. Eh bien, m'ajouta-t-elle, vous dites quelquefois que j'ai du mérite. Quel est le mérite que j'ai ?

« Celui de l'à-propos, Madame, parce que Votre Majesté saisit ce qu'il y a à faire, ou à dire, au moment même; et que sa montre ne retarde, ni n'avance.

« Et mon caractère me dit-elle ? — Imperturbable, Madame.

« Elle repeta trois ou quatre fois tout cela en se trompant fort drôle-

1. Sans doute l'arbre généalogique de Mme D'Urfé à dresser (?).
2. Voir le *Portrait de Catherine le Grand*, par le prince de Ligne.

© 2007 Lyon « Editions « les passerelles du temps » www.editions-passerelles.fr

ment, et confondant tout ce que je lui avais dit, et qu'enfin je parvins à lui apprendre avec bien de la peine : car son visage est serein : et quelquefois son âme ne l'est pas, étant agitée de tant de choses qui se passent dans l'univers, et son intérieur. Elle a la présence d'esprit pour ce qu'elle dit : mais pas pour ce qu'elle entend. Elle est distraite, sans en avoir jamais l'air; elle me disait un jour : je ne sais pas pourquoi les souverains ont quelquefois l'air d'être intriguans dans leur cour. Ils sont tantôt pour l'un, tantôt contre l'autre. Je suis pour tout le monde, moi. Quelquefois je traite bien un général, un sénateur, ce général, ce sénateur a des ennemis. Ces ennemis se croyent perdus; point du tout : je les traite bien aussi, et je ris. Je dis pourquoi n'encouragerais-pas le mérite des uns et des autres, ou ne les remercierais-je pas des services qu'ils m'ont rendu ?

« Tant pis pour eux s'ils se détestent.

« L'impératrice n'a jamais connu la vengeance, la méchanceté, la méfiance, la susceptibilité, l'inégalité, l'humeur : et son régime de cœur, de corps et d'esprit la fera vivre trente ans, jusqu'à ce que la mort la rende immortelle.

« Je ne la justifierais pas des trois crimes imaginaires dont la calomnie la plus affreuse l'a accusée. Qu'on la regarde, qu'on l'entende, cela suffit. D'ailleurs, cependant, sans les chercher, j'ai eu des preuves que Catherine le Grand n'a pas été plus coupable au sujet de Pierre III, que du prince Ivan et de la grande duchesse. Le plus petit malheur qu'elle apprend se peint dans l'instant sur son front : et ce n'est que le mal qui épouvente les autres, qui peut troubler le bonheur de sa vie.

« Vos bouts rimés, cher ami, sont admirables, heureux, bien faits. Je vous renvoye ce qui prouve en vous une supériorité bien marquée, surtout sur moi[1]; et vous crois plus que le credo. »

TROISIÈME LETTRE.

« Vienne, ce 17 décembre 1794.

« Quoique je sois dans l'heureuse situation de ne recevoir, ny de donner d'ordre à personne, je me suis avisé de vous en donner un, mon cher Cazanova : non, de par le Roy : mais de par mon cœur; et vous ne m'avés pas obei. C'était de ne plus me parler de votre fin qui heureusement est diablement éloignée.

« Vous vous êtes si bien trouvé de n'être pas chatré, pourquoi voulés-vous que vos ouvrages le soyent. Laissés l'*histoire de votre Vie* comme elle est. D'ici à ce que vous la fassiés imprimer, le peu de personnes vivantes ne le seront plus, ou auront oublié des anecdotes qui s'éloignent d'elles de plus en plus.

« Nous n'aurions point l'*Histoire amoureuse des Gaules,* si Bussy

1. Casanova avait la passion des bouts-rimés.

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions-passerelles.fr

avait voulu, comme vous, brûler ses mémoires. Faites comme moi, vendés-vous de votre vivant, portés vos manuscrits aux frères Walter, à Dresde[1] : qu'il vous en donne cent ducats de rente viagère, ou moins, s'il le faut absolument : et quand dans vingt ans, vous partirez d'icy, vos charmans mémoires lui en vaudront quatre ou cinq milles pour le moins. Dites que vous les avés brûlés. Mettés vous au lit. Faites venir un capucin : et qu'il jette quelques rames de papier dans le feu, en disant que vous sacrifiés vos ouvrages à la vierge Marie.

« Mon cher neveu s'en désolera[2], s'il a fait là dessus une spéculation. Mais une confession générale... votre conscience... un capucin... Walter vous tiendra sûrement le secret. Il me donne deux cents exemplaires de ce qu'il imprime, pour ce qu'il imprimera après ma mort, qui arrivera vraissemblablement à peu près dans le même tems que la vôtre, et peut-être, où nous serons, nous rirons de la mine des gens qui nous liront.

« Je ne vous dirai jamais assés, mon cher ami, à quel point je vous suis tendrement attaché. »

QUATRIÈME LETTRE.

(*A une année de distance.*)

« Vienne, le 16 décembre 1795.

« Mes puces grandissent et sautent de joye de trouver notre cher Cazanova cet été icy à la porte de la cour-manège, pour les jockeis, et au risque d'avoir un coup de pied de cheval, venir embrasser son ami, qui lui dira, mettés vite votre perruque, je vous mène à Tœplitz.

« Dieu vous dira la même chose : en ajoutant *sequere amicum.* — Tous les Ligne, et les Clary se réjouissent de vous voir. Voiés la première fois que vous rentrés dans le port, sans naufrage. Je vois bien que vous n'avez pas escamotté la fille, ny la femme de votre prochain, ny cassé le lit de personne, ny remontré de savetier à gentilhomme. Usons du tems qui voudrait et ne pourra pas nous user. Que votre nez, l'espion de votre palais, se plaise encore au parfum des fraizes. On n'est jamais vieux avec votre cœur, votre génie et votre estomac.

« Quand nous pourrons *sequere Deum*[3] à Bélœil[4], nous l'y accompagnerons. En attendant, portés vous, et aimés moi à votre ordinaire. Venés à Vienne, si vous trouvés un Christian ministre de la providence. Alleluia, alleluia ; montrés vous à tant de gens, à qui je ne cesse de parler de vous. Accompagnés notre héros et patron, le grand moderne Waldstein : et pensés souvent, mon cher ami, à mon tendre attachement. »

1. Éditeur des *Mélanges littéraires* du prince.
2. Le comte de Walstein, neveu du prince.
3. Devise stoïcienne de Casanova.
4. Maison de plaisance du prince de Ligne.

© 2007 Lyon « Editions « les passerelles du temps » www.editions-passerelles.fr

CINQUIÈME LETTRE.

(*Sans date.*)

Pourquoi parler sans cesse de ta mort
A mon âme attendrie
Apprends, pour te prouver ton sort
Que vingt ans pour ton corps, autant pour ton génie
Feront encore durer ta vie.

« Vous voulés du Bonneval, je vais vous en donner à mon tour. Une cabale orgueuilleuse autrichienne et superstitieuse espagnole, jalouse de ce qu'il avait le plus contribué aux victoires de Turin, l'anné six, de Peterwardein, et l'année seize, de Belgrade, et l'an dix-sept de la tendre amitié du prince Eugène, cherche à le brouiller avec lui. Le prince n'était pas dévot : mais ses deux amies, Mmes de Bathyany, et de Strattmann, qui faisaient tous les jours sa partie de piquet, et chez qui il se consolait du crédit qu'il perdait à la cour, avaient pris quelque ascendant sur lui. Le prince dégoûté de plus en plus des affaires avait laissé beaucoup trop d'autorité à trois commis Kock, Brouckanfen et Ettel. — Bonneval demanda le gouvernement d'Esseck. Le second de ces messieurs à qui les manières françaises ne devaient pas plaire dit *Wass ! der francose Esseck ? Dreck : und nicht Esseck !* et cela prononcé avec toute la délicatesse de l'idiome autrichien. — Bonneval soupait tous les jours avec le duc d'Aremberg, mon père, mon oncle, et Rousseau, au cabaret ; car c'était le bon tems. Jean-Baptiste n'était pas un buveur d'eau comme Jean-Jacques. Le vin d'Hongrie valait mieux que le vin de Palerme du Rousseau latin, les faisans de Bohème que les paons de Mecenas, et le Schille que les petits poissons du Tybre.

« On chantait au dessert : et Bonneval, un jour, enfanta ces malheureux couplets qui, quelques jours après, le firent employer suivant mon grade, et le sien, au Pays-Bas : sur l'air de *lampons*, *lampons*, qui en France, en a bien fait disgracier d'autres : ainsi que les *alleluia* [1].

Connaissés vous monsieur Kock
Qui met toutte affaire au croc
Et jamais ne la décroche,
Qu'il n'ait votre argent en poche.

Lampons, lampons, camarades, lampons.

1. On sait que le prince de Ligne a publié un *Mémoire sur M. le comte de Bonneval*, ci-devant général-felzengmeister des empereurs Joseph et Charles VI, et puis connu sous le nom d'Achmet-Bacha. L'anecdote et les couplets cités ici sont reproduits presque sans variantes dans ce *Mémoire sur M. de Bonneval*, page 15 et suivantes des éditions in-12.

© 2007 Lyon « Editions « les passerelles du temps » editions-passerelles.fr

Quoique Ettel ne soit qu'un sot,
Et de plus un franc bigot,
Quoiqu'il soit mangeur d'hostie,
Sans argent, il vous oublie.

Lampons, etc.

Le secrétaire est hautein,
Avare, fourbe et malin.
Le maître, d'un ton farouche,
Dit-il, parle par ma bouche.

Lampons, etc.

Bonneval aura du *Dreck :*
Et Pétrarch aura Esseck :
Près de ce référendaire
L'or d'Esclavonie opère.

Lampons, etc.

Hongrois, Espagnols, Flamands,
Italiens, et Allemands,
Aux pieds de ces trois idoles,
Apportés tous vos pistoles.

Lampons, etc.

Bien sot qui sert l'empereur,
Par un principe d'honneur.
Sans se donner tant de peine,
Achetés l'honneur à Vienne.

Lampons, lampons, camarade, lampons,

« Un vieux général de quatre-vingt-dix ans qui soupait, buvait, et chantait aussi, m'ayant appris cette anecdote, je m'avisai de continuer.

Sur le même air.

Sait-on pourquoi Bonneval
Cet excellent général
A l'oreille ayant la puce
Se fit couper le prépuce [1],

Lampons, etc.

C'est qu'il chanta monsieur Kock
Qui n'était qu'un franc escroc
Et quelque référendaire
Dont on baisait le derrière.

Lampons, etc.

1. Allusion au mahométanisme de Bonneval.

© 2007 Lyon « Editions « les passerelles du temps » editions-passerelles.fr

Le prince Eugène eut grand tort
De s'en courousser si fort
Ne savait-il pas qu'en France
Toujours l'on chante ou l'on danse.

Lampons, etc.

Ils étaient tous deux français
Jadis s'aimant à l'excès
Mais souvent en Allemagne
On bat ainsi la campagne.

Lampons, etc.

Bonneval n'a pas raison
De dire dans sa chanson
Qu'on se donne moins de peine
Achetant l'honneur à Vienne.

Lampons, etc.

Car c'est leur en supposer
D'en douter je puis oser.
Au moins pour justice rendre
Ils n'en ont pas à revendre.

Lampons, etc.

« Bonneval arriva à Bruxelles avec beaucoup d'humeur, et d'ailleurs très mauvaise tête il prit le sot prétexte de la reine d'Espagne pour éclater. Il fut arrêté dans ma maison, mon père, mon oncle et quelques autres qui ne faisaient pas plus de cas des ministres, et de la faveur l'accompagnèrent dans leur voiture. Son régiment qui l'adorait, jettait les crosses de leur fusil, contre terre, pour les briser quand on l'assembla pour le réformer : et tout ce pays là qui était encore honnête et franc dans ce temps là, s'attendrit sur le sort d'un des plus valeureux et aimables hommes de la terre. »

SIXIÈME LETTRE.

« On ne compte pas avec ses amis. Suis-je au bout du mois? Je n'en sais rien, mais ce qui prouve que vos lettres sont les seules que je garde, c'est que j'y répons.

« J'approuve bien les deux années (des *Mémoires*) que vous faites imprimer. Lâchés nous en, comme cela de tems en tems en petites feuilles, vous verrés comme cela sera couru, acheté, lu, et dévoré.

« Vous ne m'avés, mon cher Jacques qui n'êtes pas un Jean, mais plus profond que les deux, d'autre obligation que celle de vous avoir appris ce que vous valés. Les femmes vous l'ont montré ; mais les

© 2007 Lyon « Editions « les passerelles du temps » » editions-passerelles.fr

hommes presque toujours jaloux vous l'ont caché ; je voudrais être avec vous : et quand je rencontre les sots et les méchans dont la terre abonde, je voudrais être seul comme vous. Je le suis jusqu'à quatre heure, et je travaille depuis neuf à envoyer mes pauvres ouvrages que je corrige, et raccourcis pour être imprimés.

« Faites imprimer MM. et LL. puisque A. S. est mort. Henriette, votre bonne Esther, d'Urfé W..., et imprimés vous bien, mon cher ami, que vous êtes bien imprimé dans mon cœur, jusqu'à notre mort qui arrivera l'an 1825 [1], le jour de Pâques. *Vale et me ama.*

« Vienne, ce 24 janvier 1796. »

SEPTIÈME LETTRE.

« Vite des nouvelles de votre santé, mon cher ami. La mienne exige qu'elles soyent bonnes : car elle est altérée par les souffrances que vous éprouvés. Rassurés moi par un bon régime, peut-être les eaux de Bilin, beaucoup de transpiration, une nourriture sèche, légère, et en petite quantité.

« Je veux vous retrouver sans douleur : car sans cela, adieu tout mon plaisir de Tœplitz. Notre cher général est donc parti, rassurés Fanni et ses parents, j'ai écrit en Russie une lettre qui j'espère, produira quelque effet.

« Je pense bien souvent à vous. Nous vous aimons tous de notre cœur.

« Vienne, le 21 mars (1796). »

Nous publierons, dans une des prochaines livraisons du *Livre,* avec les annotations littéraires, les dix ou douze dernières lettres du prince de Ligne à Casanova, et l'on conviendra que ce ne sont pas les moins intéressantes. Toutes portent comme suscription :

A M. Casanova de Seingalt, bibliothécaire de M. le comte de Walstein, à Dux (Bohême), par Prague.

OCTAVE UZANNE.

1. Prédiction faite dans le monde de Mme d'Urfé. Le prince de Ligne mourut en 1814, longtemps après son ami.

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - www.editions-passerelles.fr

CHRONIQUE DU LIVRE

RENSEIGNEMENTS ET MISCELLANÉES

Dans le mois de décembre dernier, du 19 au 22, la librairie Durel a fait, à l'hôtel des commissaires-priseurs, rue Drouot, une vente intéressante de livres modernes, provenant de la bibliothèque de M. P. de R. (amateur habitant la province). Quelques articles, notamment les livres ornés de dessins originaux sur les marges (c'est depuis quelques années la mode), ont été vivement disputés.

Nous suivrons dans le compte rendu l'ordre du catalogue, en rappelant le numéro de chaque article pour faciliter les recherches.

4. About. *Les Mariages de Paris*, dessins de Piguet; gravés sur bois par Hujot. Paris, imprimé pour les Amis des livres, par Lahure, 1887, petit in-8°, br. Édition tirée à 115 exempl. sur papier de Chine, avec la suite des bois tirés à part, 86 fr.

46. Balzac (H. de). *Eugénie Grandet,* ouvrage orné de 8 dessins dessinés par Dagnan-Bouveret, gravés à l'eau forte par Lerat. Paris, imprimé pour les Amis des livres, par Motteroz, 1883, gr. in-8°, br. Édition tirée à 115 exempl. avec les grav. en double état, 228 fr.

65. Béranger, *Chansons*. Paris 1821-33, 7 tomes en 6 vol. in-18, reliés sur brochure par Chambolle-Duru, contenant 143 vignettes, 406 fr.

66. Béranger. *Œuvres complètes*. Paris, Perrotin, 1847-60, 5 vol. in-8°, y compris le vol. de musique, reliés sur br. par Champs, contenant 347 pièces, 289 fr.

89. Boufflers. *Aline, reine de Golconde*, in-8°, pap. vergé, texte et fig. gravés. Paris, impr. pour les Amis des livres, par A. Quantin, 1887, tiré à 115 exempl., 153 fr.

90. Brillat-Savarin. *Physiologie du goût*. Eaux-fortes par Lalauze. Paris, Jouaust, 1879, 2 vol. in-8°, reliés par Cuzin, 385 fr.

L'un des 20 exemplaires sur papier Whatman, avec la suite des vignettes tirée à part sur papier de Chine.

103. *Caricature* (*La*) du 4 novembre 1830 au 27 août 1833, 251 n°s, pl. noires et color., reliés en 5 vol., 450 fr.

Ouvrage très important que tout bibliophile doit vouloir posséder, avec les 24 pl. de la lithographie mensuelle. Ces dernières sont devenues rares.

© 2007 Lyon - Éditions « Les passeurs du temps » - www.editions-passeurs.fr

122. *Chants et Chansons populaires de la France,* Paris, Delloye. 1843-44, 3 vol. gr. in-8°, reliure de Chambolle, 281 fr.

132. Chevigné (Comte de). *Les Contes rémois,* dessins de Meissonier. Paris, Michel-Lévy frères, 1858, gr. in-8°, pap. vélin, reliés par David, 146 fr.

166. Coppée. *Poésies.* Paris, Lemerre, 1883, in-4°, exempl. sur pap. de Chine, avec la suite en triple état et 12 planches d'états intermédiaires; cart., non rogné, 170 fr.

184. Daudet (A.) *Sapho.* Paris, Charpentier, 1884, in-12. L'un des 175 exempl. sur papier de Hollande, orné sur les marges de *70 compositions originales* de Proost, à la plume et en couleur, 205 fr.

185. Daudet (A.) *Fromont jeune et Rissler aîné,* orné de 12 compositions par Bayard, gravées à l'eau-forte par Massard. Paris, Conquet, 1885, 2 vol. in-8°, sur pap. du Japon, contenant 4 états des gravures, 100 fr.

209. Diderot. *Jacques le fataliste et son Maître,* 12 dessins de Maurice Leloir, gravés à l'eau-forte par Courtry, Los Rios, Mongin, Teyssonnières. Paris, impr. pour les Amis des livres, par Chamerot, 1884, in-4°, tiré à 138 exempl. sur pap. du Japon, contenant deux suites de grav. 222 fr.

259. Feuillet (Octave). *Julia de Trécœur,* édition illustrée de 1 front. et 15 vig. dessinés par Henriot, gravés par Clapès. Paris, Calmann Lévy, 1885, petit in-8°, l'un des 325 exempl. sur pap. vélin, avec trois états des planches et une *aquarelle originale* d'Henriot, 159 fr.

284-285. Gautier (Th.) *Émaux et Camées*, 113 dessins de Fraipont. Paris, Conquet, 1887, in-16, exempl. sur japon, avec une *aquarelle originale* de Fraipont et une suite tirée à part des dessins, 115 fr.

287. Gautier (Th.). *L'Eldorado ou Fortunio.* Paris, impr. pour les Amis des livres, par Motteroz, 1880, gr. in-8°, contenant les eaux-fortes de Milius et les vig. d'Avril en double état, tiré à 115 exempl. 555 fr.

288. Gautier. (Th.) *Mademoiselle de Maupin,* 3 portraits et 17 grandes compositions de Toudouze, gravés à l'eau-forte par Champollion. Paris, Conquet, 1883, 2 vol. grand in-8°, sur papier du Japon, avec les grav. en double état, 399 fr.

289. Gautier (Th.). *Militona*, 1 portrait et 10 compositions d'Adrien Moreau, gravés au burin par Lamotte. Paris, Conquet, 1887, in-8°, exempl. en gr. pap. vélin, contenant les grav. en double état, 155 fr.

295-296. Gérard de Nerval. *Sylvie*, préface de L. Halévy, 42 compo-

sitions dessinées et gravées à l'eau-forte par Rudaux. Paris, Conquet, 1886, in-16. L'un des 150 exempl. sur grand papier du Japon, avec une *aquarelle originale* par Rudaux et la suite tirée à part en deux états, 296 fr.

326. Grandville. *Les Métamorphoses du jour.* Paris, Bulla, 1829, in-4°, obl. cart., contenant 73 lith. color.. 140 fr.

Recueil très rare en bonne condition ; encore un livre qu'il faut avoir.

341. Halévy (L.) *Deux Mariages.* Paris, Calmann Lévy, 1883, in-12, br., l'un des 50 exempl. sur papier du Japon, orné sur les marges de 98 *compositions originales* de H. Simon, 350 fr.

344. Halévy (L.) *La Famille Cardinal.* Paris, Calmann Lévy, 1883, pet. in-8°, br. L'un des 50 exempl. sur papier du Japon, orné de 177 *aquarelles originales et de 27 dessins à la plume* par Henriot, 650 fr.

347. Halévy (L.). *Trois coups de foudre,* 10 dessins de Kauffman, gravés par T. de Marc. Paris, Conquet, 1886, in-16, br., exempl. sur pap. du Japon, avec trois états des grav. et une *aquarelle inédite,* 100 fr.

349. Hamilton. *Mémoire du comte de Grammont,* 1 portrait et 33 compositions de Delort, gravés au burin par Boisson. Paris, Conquet, 1888, gr. in-8°, br., exempl. sur papier du Japon, avec deux états des pl., 230 fr.

369. Hugo (V.). *Notre-Dame de Paris.* Édition illustrée d'après les dessins de T. Johannot, de Lemud, Meissonier, etc. Paris, Perrotin, 1844, 1 vol. grand in-8°, relié par Chambolle, 161 fr.

373. Hugo (V.). *Les Orientales,* illustrées de 8 compositions de Gérôme et Benjamin Constant, gravées à l'eau-forte par de Los Rios. Paris, impr. pour les Amis des livres, par Chamerot, 1882, gr. in-4°, tiré à 135 exempl. sur pap. du Japon, avec les eaux-fortes en double état, 179 fr.

424. *Lazarille de Tormes (Vie de),* nombreuses illustr. et eaux-fortes de Maurice Leloir. Paris, Launette, 1886, gr. in-8°, br. L'un des 50 ex. sur pap. du Japon, 165 fr.

447. Loti (P.) *Les Trois Dames de la Kasbah.* Paris, Calmann Lévy, 1884, pet. in-12, tiré in-4°. L'un des 10 exempl. sur papier du Japon, orné de 53 *aquarelles originales ou dessins* par G. Bourgoin. 835 fr.

475. Maupassant (Guy de). *Bel ami.* Paris, G. Havard, 1883, in-12, br. Édition originale sur papier de Hollande, ornée de 249 *compositions inédites* (aquarelles et dessins) par Henriot, 600 fr.

476. Meilhac et Halévy. *Les Sonnettes.* Comédie en un acte. Paris,

© 2007 Lyon - Éditions « Les passerelles du temps » - www.editions-passerelles.fr

MM. Lévy frères, 1873, in-12, br. L'un des 40 exempl. sur papier de Hollande, orné de 11 *aquarelles originales* de Robida, 164 fr.

485. Michelet. *L'Insecte,* 140 vig. sur bois d'après H. Giacomelli. Paris, Hachette, 1876, in-4°, br., pap. de Chine, 148 fr.

490. Mistral. *Mireille.* Paris, Hachette, 1884, in-fol. L'un des 150 exempl. sur pap. du Japon, relié par Chambolle, 400 fr.

507. Monnier (H.). *Les bas-fonds de la société.* Paris, Claye, 1862, in-8°, pap. vergé, orné de 122 *compositions originales* de Robaudi, 515 fr.

521. *Monument du costume.* Paris, Conquet, 1883, gr. in-8°, relié par Cuzin. L'un des 20 exempl. du tirage exceptionnel, contenant trois états des grav. 445 fr.

525. Muller. *La Mionette,* 2 front. et 26 eaux-fortes de Cortazzo, gravés par Abot et Clapès. Paris, Conquet, 1885, in-12, br. Exempl. sur pap. du Japon, avec deux états des fig., 130 fr.

526. Mürger (H.). *Scènes de la bohème,* 1 front. et 12 grav. à l'eau-forte par Bichard. Paris, impr. pour les Amis des livres, par Jouaust, 1879, in-8°, br., tiré à 118 exempl., 355 fr.

531. Musset (A. de) *Œuvres complètes.* Paris, Charpentier, 1868, 10 vol. gr. in-8°, rel., pap. de Hollande, figures ajoutées, 365 fr.

535. Musset (A. de). *Nouvelles,* 1 portrait et 15 compositions gravés à l'eau-forte par Mordant et Lucas. Paris, Conquet, 1887, in-8°, br. L'un des 150 exempl. sur gr. pap. vélin, avec deux états des grav. et une *aquarelle originale* de Cortazzo, 151 fr.

538. Nodier (Ch.). *Journal de l'expédition des Portes de fer,* ill. de 200 vig. gravées sur bois d'après Raffet et de 40 grands sujets tirés à part sur pap. de Chine. Paris, Impr. royale, 1844, gr. in-8°, pap. vélin. cart., 435 fr.

Les gravures de ce volume, comme dessin et comme exécution, ne laissent rien à désirer.

549. *Parfait préfet (Le).* Silhouette de haute administration. Haussmann-Ville (Paris, 1866), in-4°, cart., texte et dessins autographiés, tiré à petit nombre, 165 fr.

JULES BRIVOIS
(des Amis des livres).

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - www.editions-passerelles.fr

ÉTAT ACTUEL

DE LA

SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES CONTEMPORAINS

LES ADHÉSIONS



La Société de Bibliophiles modernes et progressistes — dont le projet de formation a été publié ici même le dix février dernier, — aurait pu être constituée de fait le surlendemain même de cette publicité, tant les intéressés apportèrent d'entrain, d'ardent enthousiasme et même d'impatience dans l'envoi de leurs Bulletins de sanction, munis de références détaillées. — J'étais, je l'avoue, loin de m'attendre à un succès aussi rapide et à des témoignages d'aussi profonde et démonstrative sympathie. — Je tiens donc à envoyer à tous mes Correspondants l'expression de ma gratitude pour la confiance absolue dont leurs lettres témoignent, et aussi pour les paroles flatteuses dont ils ont bien voulu paraphraser leurs adhésions.

Tous peuvent être assurés, dès aujourd'hui, de l'entière réussite et de la prospérité future, je dirai même du triomphe véritable des *Bibliophiles Contemporains*. — Quoi qu'on puisse dire ou qu'on veuille sous-entendre, dans certains petits milieux de bibliomanes mesquinement hostiles, jaloux et épeurés par le succès des nouveaux venus (décidés à rompre en visière avec les anciennes routines et les vieux clichés), quoi qu'on puisse avancer insidieusement, j'affirme aujourd'hui et je me porte garant que la Société sera solidement et noblement établie d'ici trois mois environ. J'atteste que sa constitution sera régulièrement faite et j'espère même que ses premières publications seront dès lors à l'étude, sinon déjà en cours d'élaboration et d'impression.

D'ici cette époque, cependant, que de difficultés seront vaincues! — Il s'agira, en premier lieu, parmi les 270 adhésions reçues à ce jour, de

faire une enquête sur certaines candidatures préalablement mises de côté pour insuffisance de notoriété; de décider du nombre définitif des *Membres Fondateurs,* — qui sera fixé soit à Cent cinquante soit à Deux Cents, — d'apporter beaucoup de tact et de justice dans le choix des derniers élus, pris parmi les candidatures discutables et à l'égard desquelles il sera (à mérites égaux) procédé par tirage au sort. — Les candidats qui seraient évincés, avec des regrets motivés, seront inscrits par ordre de date de leur adhésion, de façon qu'ils puissent profiter des désistements qui, à la dernière heure, pourraient se produire chez quelques Élus fondateurs. — Cet important travail de validation terminé, une Commission de Dix Membres sera convoquée pour la Réglementation intérieure de la Société et la rédaction des Statuts, mais seulement après que — sur notre demande instante — chaque Membre Fondateur, élu et informé de sa nomination, aura pu nous envoyer par lettre les articles et règlements qu'il verrait avec plaisir introduire dans notre contrat social.

Cette Commission de Dix membres, pour l'établissement de nos règles et devoirs de solidarité, sera choisie parmi ceux des Membres fondateurs que leurs fonctions rattachent à la jurisprudence, à l'administration ou aux études journalières de bibliophilie technique.

C'est alors que seront lus en *Assemblée Générale Constitutive* les Règlements et Statuts de la Société des Bibliophiles Contemporains, élaborés par cette Commission d'hommes indiscutablement compétents; et il appartiendra aux Membres Fondateurs de les approuver ou de les modifier. — Dans cette même Assemblée générale seront nommés également les Membres du Comité administrateur : *Président*, *Vice-président*, *Trésorier*, *Secrétaire et Assesseurs;* les votes étant facilités par la présentation d'une ou plusieurs listes de Candidats Administrateurs ayant les qualités requises pour la bonne gestion de la Compagnie.

D'ici deux mois ou dix semaines, au plus, je puis dire que cette période préparatoire sera traversée. — Les *Bibliophiles Contemporains* auront enfin conquis leur État aristocratique, établi leurs Lois, dressé leur Police, assuré leur Gouvernement, si toutefois le parlementarisme et les vains bavardages ont pu être réprimés par la majorité des Constituants, car les Délibérations désordonnées des Assemblées entravent presque toujours la décision, stérilisent l'action, lassent les volontés directrices et finissent toujours par la ruine sociale ou l'impuissance.

La Société des *Bibliophiles Contemporains* — si l'on veut bien admettre plusieurs projets dont je compte la doter à sa naissance — sera bientôt riche, enviable et enviée comme une Académie heureuse, prospère et inattaquable. Les Groupes sympathiques s'y formeront vite, si j'en juge par la liste des *Cent premiers membres*, dès ce moment pleinement assurés de leur élection, — car il est des noms qui honorent et ne se discutent pas, des noms qu'on salue et qu'on accueille aussitôt.

© 2007 Lyon — Éditions « les passerelles du temps » — editions-passerelles.fr

Il y aura le Groupe Diplomatique Étranger, présidé par Son Excellence Lord Lytton, Ambassadeur d'Angleterre. Dans ce groupe figureront le Général Read, naguère Ministre des États-Unis à Paris; Paz, Ministre de la République Argentine; François de Corcelle; Luis Maneyro, Consul du Mexique; Georges Bengesco, secrétaire d'ambassade, etc., etc.

Le Groupe des cumulards, *Amis des Livres*, comptera son vice-président Charles Cousin, le *toqué* exquis, Alfred Piet, l'archiviste-trésorier, Henry Houssaye, Eugène Rodrigues, Henry Cherrier, Charles Delafosse, Lucas, Paul Arbaud, le comte A. Werlé, Paul de Bormans, Ouachée, Victor Deséglise, etc., etc.

Le Monde Littéraire sera représenté par Edmond de Goncourt, Jules Claretie, Jean Richepin, Francisque Sarcey, Albert Delpit, Houssaye, Philippe Gille, le bibliographe du *Figaro*, Catulle Mendès, Henri Lavedan, Gaston Tissandier, Armand Hayem, Henri Ferrari, Paul Eudel, Vigeant, l'écrivain escrimeur, et bien d'autres encore, qui désirent jusqu'à l'heure concluante demeurer dans l'ombre.

Dans le Monde des Arts se grouperont Maurice Leloir, Madeleine Lemaire, Jacques Leman, le *Moliériste*, Auguste Delierre, le *Lafontainien*, Guillaume Dubufe fils et le comte de l'Aigle, député de l'Oise, un illustrateur émérite.

La Faculté de médecine déléguera parmi nous le Dr Cornil, professeur et Sénateur, les Professeurs Charles Richet, Paul Segond, Édouard Brissaud, C. Ollivier, les Drs Bougard et David, etc.

Deux anciens Éditeurs nous assisteront dans notre constante recherche du nouveau, deux jeunes retraités, très ardents, MM. A. Quantin et Henry Launette, qui souvent dans la pratique nous seront d'utile appui.

Le clan des Bibliographes et Archéologues littéraires sera nombreux et prêt à faire de savants assauts dans L'ANNUAIRE; nous y comptons dès aujourd'hui : Paul Lacombe, le *Bibliographe parisien*, Jules Le Petit, le fin discoureur de l'*Art d'aimer les livres,* Georges Bengesco, le *Bibliographe de l'Œuvre de Voltaire,* le marquis de Granges de Surgères, l'icono-bibliographe Breton, Maurice Quantin-Bauchart, l'auteur des *Femmes bibliophiles*, le comte de Contades, le généalogiste affiné de la *Dame aux Camélias*, et aussi le bibliographe de Poulet-Malassis, H.-S. Ashbee, célèbre sous un pseudonyme connu de Londres à Saint-Pétersbourg; Georges Vicaire, le bibliographe de la *Gastronomie*, Alfred Bovet, le prince des autographophiles, Joseph Knight, un journaliste *book-hunter* acharné d'outre-Manche, et Richard Coppley-Christie, l'historiographe d'Étienne Dolet, chancelor de Manchester et membre du *Rabelais-Club* de Londres. — J'en passe et non des moindres.

Les *Amis des Livres de Lyon* seront tous *Contemporains,* y compris leur propre président, Gustave Rubattel, directeur de l'Escompte du

Crédit Lyonnais de Paris. Les *Bibliophiles Rouennais,* très bien accueillis par nous, rencontreront dans la nouvelle Académie un nombre respectable de *Bibliophiles Bretons*, à commencer par leur vice-président Henri-le-Meignen, qui préside également la *Société archéologique* de Nantes; il n'est pas jusqu'aux Bibliophiles Belges, Hollandais et Hongrois qui n'aient tenu à nous envoyer d'aimables et savants représentants.

Enfin parmi les grands noms des *Bibliophiles Contemporains* nous saluerons au passage de sincères amoureux du livre, qui peuvent frapper leurs maroquins pleins du soleil de leurs armoiries ou du fer de leur devise. Tels sont : S. A. le Prince Roland Bonaparte, le Prince Alexandre Bibesco, le comte Paul de Boissy, le comte René de l'Esperonnière, le comte du Pontavice de Heussey, le baron Bezuel d'Esneval, le baron du Charmel, A. de la Devansayre, L'Huillier de Lamardelle, le comte de Toulgaët-Treanna, le baron Henri de Pommereul, Louis de Loriol, la marquise de Lambaye, le comte de Clapiers, le comte Guy de Berlaymont, Ulric-Richard Desaix, Paul du Ruy, Étienne de Salvert-Bellenave, le baron Lafaurie, etc., etc.

Des Députés, des Sénateurs, des Banquiers et Agents de change, en nombre estimable. — La liste en serait longue et la place nous fait, hélas! défaut.

Il est permis d'attendre encore JUSQU'AU 20 MARS certaines adhésions tardives, en raison des lettres qui nous viendront bientôt d'Amérique et des provinces lointaines; mais, à cette date précise, il sera temps de clore définitivement la réception des bulletins de sanction et de faire un tri définitif, qui sera d'autant plus sévère que les dernières adhésions auront été plus nombreuses et émaneront de personnalités plus ou moins haut placées. — Nous attendons la gracieuse Adhésion de Sa Majesté La Reine Élisabeth de Roumanie, et nous espérons également que le plus noble Bibliophile de France, S. A. Monseigneur le Duc d'Aumale, voudra bien prendre place à la présidence d'honneur de notre Société.

Que dirai-je de plus? — D'ici un mois, il ne me restera qu'à publier à cette place la *Liste définitive des Membres Fondateurs des* BIBLIOPHILES CONTEMPORAINS, dont la Société, dès ce moment, se dressera dans le monde lettré comme une Citadelle Académique; on ne tiendra aucunement à en sortir, mais on sera ambitieux d'y prendre rang et fort contrit de n'y pouvoir entrer; les vacances y seront guettées avec des yeux jaloux, et je me réjouis de voir la figure déconfite de ceux qui auront prédit l'insuccès de notre entreprise et la rancune mal déguisée des Bibliophiles aujourd'hui indécis contre les maladroits qui les auront dissuadés de venir à nous : — *Tarde venientibus ossa!*

OCTAVE UZANNE.

Paris, 8 mars 1889.

CASANOVA INÉDIT

LETTRES DU PRINCE DE LIGNE A JACQUES CASANOVA

(Suite.)

HUITIÈME LETTRE.

A Mon-Refuge[1], ce 8 may 1795.

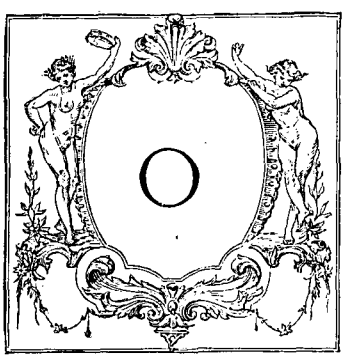

On ne compte pas avec ses amis. Peut-être, mon cher Cazanova, que j'ai déjà laissé passer un mois sans vous écrire : mais surement pas un jour, sans penser à vous. Quand, par hasard, je rencontre (chose rare icy) un homme d'esprit, je dis : mon ami en a cent fois plus que vous. Quand je rencontre un sot, je dis quel malheur de ne pas passer ma vie avec celui qui en est la terreur ! — Mes oreilles s'ouvrent déjà pour vous entendre ; mes yeux pour voir le feu qui brille dans les votres, et qui se peint dans vos écrits. Voilà bientot le tems que nous irons en Boheme, et que vous me ferés oublier quelques M.M., quelques C.C., quelques Henriette, Nanette et gouvernante que je laisse icy ; en attendant, je fais gemir la presse, à Dresde, pour ne pas faire gemir mes créanciers à Vienne. Je fais un tome de plus pour payer une petite grotte que je fais sur ma chère montagne, et si je batis encore une petite cabane, malheur à mes contemporains qui me la payeront, et à la posterité qui me lira. Mais mes ouvrages sur

1. Le Prince de Ligne datait ses lettres et ses œuvres toujours ainsi : *A Mon-Refuge, sur le Léopolberg, près Vienne.*

le papier, et sur la terre, n'iront pas jusqu'à elle ; et je ne m'en soucie pas. Ce qui me tient plus à cœur c'est que mon cher Seingal, mon cher Jacomius, mon cher Jacques qui n'est pas au bain, rende justice à mon etonnement d'avoir trouvé encore au monde un homme tel que lui, et à mon tendre attachement pour sa rare, aimable et sublime personne que j'aime de tout mon cœur. »

NEUVIÈME LETTRE.

« La belle comtesse qui s'interesse tant à mon cher Cazanova m'a remis sa lettre, et moi ses intentions au seigneur de Dux, qui après avoir compté sur ses doigts a vu qu'il ne devait plus rien vous retenir pour la guerre, ny la paix, ny ne troubler en rien votre tranquillité ; il m'a promis positivement que vous auriez ce qu'il est très naturel que vous desiriez, cher ami, pour pouvoir renoncer à de plus gros avantages, mais achetés au prix de votre repos. Vous savés que ce cher neveu vous aime plus qu'il ne croit, et que vous ne croyés. Soyés paisible et heureux dans votre port où j'irai aborder au mois de juillet, avec tout l'empressement de revoir l'homme qu'on admire, et qu'on cherit le plus.

« La poste part et mes puces meurent d'envie de vous sauter au cou ! »

Prague, ce 12 janvier 1796.

DIXIÈME LETTRE.

« J'ai dévoré votre poeme hier au soir en me couchant ; et dans l'instant, votre preface, homme aimable, célèbre et profond. Vous avés, à ce qu'il me semble, autant de logique qu'un esprit froid et autant de chaleur qu'un volcan. Je crois que j'aurai le merite de vous entendre. Mais que vous avés souvent été obligé de vous recrier aussi comme Rousseau : *Oh ! Jean-Jacques, ils ne vous entendent pas.*

« Une de vos phrases peut produire des volumes, à ce qu'il me paroit. Ne parlés pas de la fin de votre vie. Reservés un tome pour tout ce qui doit vous arriver encore d'agreable. D'ailleurs lorsque j'ai lu ce passage, ou vous cités vos années qui ne sont pas un si grand fardeau ; je vous ai assés vu hier, pour m'attendrir.

« Je vais vous en dire davantage et vous embrasser. Vous m'embrasserés, et m'embrazerés, va e servi. Je quitte l'espèce pour la matière, et vous prie de m'aimer autant que je vous admire. »

(Sans date.)

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - www.editions-passerelles.fr

ONZIÈME LETTRE.

Vienne, ce 21 mars 179...

« Je me suis bien apperçu que ma petite rente était retardée. Cela arrive à tous les souverains et à tous les Etats : mais c'est faute du fonds ; or, si mon cher Casanova a été quinze jours de plus, sans me payer, ce n'est pas que sa cassette ne soit rempli d'esprit et d'amitié.

« Savés vous que je ne vois pas de différence entre un pauvre diable d'auteur, et un ministre. On a autant de peine a éguiser une pensée, qu'une coalition, a arrondir une période, qu'une province, à animer son style que la guerre, et à choisir ses mots que ses generaux. Ceux-ci sont vraisemblablement plus difficile encore a trouver, car grace au talents des notres, nous sommes bien mal. Tous les jours, les honnêtes gens me donnent une armée a commander : et la canaille d'intrigans me l'ote. On dit qu'il s'en est fallu du très peu que je n'aye été envoyé en Italie.

« En attendant, je viens de finir mes deux premiers volumes sur la guerre et les deux sur les jardins qui sont achevés et qui se debitent déja seront plutot entre vos mains qu'entre les miennes. On voit bien que les freres Walther ont été formés par M. de Voltaire : car il n'y a nulle part une imprimerie, comme la leur, je n'ai jamais un mot ny une ponctuation à corriger : et s'il y a quelque faute, c'est moi qui, par distraction, ou plutot mon copiste, l'aurai faite dans le manuscrit.

« Quel plaisir j'aurai a achever cet été cy, ma chère lecture du votre ? Faites imprimer tout, croyés moi, en detail, année par année. Gazez vos plaisirs si vous voulés : mais ne les voilés pas. Votre souper des jolis petits abbés de Rome, n'est pas plus fort que celui de Trimalcion. Soyés quelquefois Petrone, vous qui en même tems êtes souvent Horace, Montesquieu et Jean-Jacques.

« J'aime mieux le Jacques qui n'est pas un Jean, car vous êtes gay, il est arbitraire. Vous êtes gourmand, il met de la vertu dans des légumes. Vous avés cueilli trente roses de virginité, il n'a cueilli que de la pervenche. Vous êtes reconnaissant, sensible et confiant, il était ingrat et soupçonneux. Vous avés toujours fou..; et, ainsi qu'il nous le dit gravement, mais avec eloquence, il s'est toujours bran...

« Vous me demandés de nouvelles prophéties. Cela est bien aisé Devinés tous ce que vous ne pouvés pas croire, — et vous verrés le reste de la guerre, et la paix dans quatre ou cinq mois. D'icy là, Luxembourg rendu faute de vivres dans un mois. Mayence évacué, par je ne sais quelle raison diabolique qu'on dira peut-être, car il y a 36,000 hommes, et le Rhin pour barrière. L'Angleterre criera, Pitt disputera, Fox aboyera, ils auront les possessions des Hollandais aux Indes : et pour les consoler, on réunira les Pays-Bas à la République de Hollande amie, et alliée de la République française.

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions-passerelles.fr

« Amusés vous, occupés vous toujours, mon cher Casanova. Ne faites jamais que des reflexions comiques sur la lanterne magique de la vie, et pour le bonheur de la mienne, la votre durera quinze ou vingt ans plus que vous ne pensés; *vale et me ama*[1]. »

DOUZIÈME LETTRE.

(Sans date.)

« Le Prince Potemkin, dont je vous ai déja parlé, mon cher Casanova, avait tant d'ambition qu'il n'en avait pas : il voyait qu'il etait plus qu'un Empereur de Russie, etant l'ami le plus intime de L'imperatrice; et ne pouvant pas être Dieu, il n'a voulu être ny Roy de Pologne, ny Hospodar de Moldavie ny Duc de Courlande. Il etait et se croyait superieur a ceux-ci. Vous verrés son portrait dans un de mes ouvrages. N'etant pas né pour etre brave, il l'a eté 4 fois en m'a presence, devant Orzekoff, par esprit et peut-etre sacré à la predestination.

« Il etait bigot, au point de craindre le tonnere quand j'etois chez lui et d'en vouloir aux conducteurs de la foudre, parce qu'il disait que c'étoit enlever au ciel sa vengeance : et malgré cela, tant l'esprit de L'homme est inconséquent; c'etoit un homme du plus grand genie.

« Il voulut soutenir le Roy de Pologne, contre Branicki son neveu et les deux Potocki, qui l'avoient tourmenté à La Diette de 1786. Il le fit bien traiter à L'entrevue avec l'Imperatrice à Kanieff. Ce pauvre Prince y passa 3 mois et depensa 3 millions pour ne la voir que 3 heures, et lui donner un feu d'artifice qui ne dura que 3 minutes!

« L'Imperatrice ainsi que j'en avais prevenu le Roy, ne voulut pas lui parler d'affaires : et parut n'etre pas fachée que moi, ou un autre, se mit en tiers, dans leur conversation.

« Le Diner sur la galere de L'Imperatrice fut fort gay. Nous bumes la santé du Roy aprés diner il cherchait son chapeau, l'Imperatrice le trouva, et en le lui donnant avec grace Le Roy en mit beaucoup aussi, en lui disant ; c'est trop de bonté de La part de votre Majesté Imperiale de donner un chapeau aprés avoir donné une couronne. Le Roy a eu le maintien un peu trop Royal, dans la galerie de L'Imperatrice et y donnait la main à baiser à des polonais, et des polonaises qui eurent la permission d'y monter. — Il avait pourtant bien commencé; en entrant dans la chaloupe que l'Imperatrice lui envoya pour le chercher, il dit

1. Au-dessous de la suscription de cette lettre, Casanova a écrit de sa main cette note, qu'il est difficile de rattacher au Prince de Ligne, mais que nous reproduisons fidèlement à titre curieux :

« Il est le fruit d'un respect aux lois qu'une bonne éducation a insinué dans une belle âme et d'un sentiment naturel qui nous excite à accorder, à ceux pour lesquels nous avons de l'amitié, les mêmes biens que nous désirons à nous-mêmes. »

© 2007 Lyon « Editions « les passerelles du temps » editions-passerelles.fr

aux grands officiers Russes qui vinrent le complimenter ; Messieurs, Le Roy de Pologne m'a chargé de vous recommander le Comte Poniatowsky.

« C'etait la veille de St. Stanislas; le Roy me disait à chaque instant ; engagés le Prince Potemkin à engager l'Imperatrice de rester un jour de plus, parceque cela me donnera un grand credit dans mon Royaume.

« Je fis ce que je pus auprés de S. M. I. pour lui faire voir le bien que cela lui ferait. Elle ne voulut pas parceque L'Empereur Joseph l'attendait à Charson.

« Le Roy fut desolé, quand je lui appris que cela ne se pouvait pas. Je retournai avec lui dans sa barque, pour souper chez lui à Kanieff. Il fut triste à mort. Je lui dis à l'orcille, n'ayés donc pas cet air affligé. Vous faites triompher La Cour qui vous entoure, et vous deteste. Voyés l'air satisfait de vos amis.

« J'affectai au contraire de parler de La manière amicale dont il avait eté traité : et Je dis tout haut : S. M. L'Imperatrice a bu deux fois aujourdhui La santé de votre Majesté, comme frere, et voisin, et puis comme Stanislas, dont nous avons aujourdhui celebré La fête.

« Jamais les Polonais avaient eu moins a se plaindre de la Russie, que Lorsqu'ils ont voulu se jetter à la Tete de la Prusse. Et c'est Potocki marechal de Lithuanie, qui peu content de l'accueil de L'Imperatrice à Kieff, pour se venger, est cause de tous les malheurs qu'eprouve à present son pays. »

TREIZIÈME LETTRE.

(Sans date.)

« Un Tiers de ce charmant Tome Second, mon cher ami, m'a fait rire, un tiers m'a fait ban..., un tiers m'a fait penser. Les deux premiers vous font aimer à la folie, et le dernier vous font admirer. Vous l'emportés sur Montagne. C'est le plus grand eloge, selon moi.

« Vous me convainqués comme physicien habile. Vous me subjugués comme metaphysicien profond; mais vous me desobligés comme anti-phisicien timide, peu digne de votre pays. Pourquoi avés vous refusé Ismaël, negligé Petrone, et avés vous été bien aise que Bellisse fut une fille?

« Envoyés moi bien vite le 3e Tome. Le comte de Salmour qui vous fait mille complimens a devoré celui-cy; et veut les devorer tous. Votre conversation avec Jusuff est sublime : et vos reflexions aussi sur le bonheur.

« Je croyais comme vous à la superiorité de la somme du bien sur celle du mal. Mais il y a deux ans aujourdhui, jour le plus malheureux de ma vie que j'appris que mon pauvre Charles avait perdu la sienne;

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - www.editions-passerelles.fr

que j'eprouve que tous mes bonheurs reunis (et j'en ai eus prodigieusement) ne m'ont pas fait ny en gros, ny en detail la millième partie de plaisir, que cette perte affreuse m'a fait, et me fera de peine.

« Otez moi cette espece de depouillement d'une partie de mon être, Je suis de votre avis. La perte des plus belles possessions et de ma fortune entiere, ne m'a pas fait autant de mal que le baiser d'une Juive de 17 ans, m'a fait de bien hier, dans le Jardin de Tœplitz. Tous les plaisirs du corps, de l'ame, et de l'esprit sont un bien; et il n'y a que deux maux reels. Maladie, et pauvreté au point de n'avoir pas de quoi diner. Tant pis pour les sots qui en connaissent d'autres.

« Puis-je mettre la vie de mon pauvre Charles, lui-même à coté de sa mort? Je l'adorais pour sa valeur, son caractère sa naive et drôle de gayeté communicative : mais il ne m'a jamais fait autant de plaisir, en vivant, qu'il m'a fait de mal en ne vivant plus.

« Pardon, mon cher ami, Je ne m'attendais pas à finir si tristement après avoir commencé autrement. Je me secoue. Voilà encore que le mauvais moment se passe.

« Venés bientot vous faire rosser aux dames, et voir celles qui comme moi, sont toujours si aises de vous voir. »

QUATORZIÈME LETTRE.

(Sans date.)

En lisant au couvent ton illustre fredaine
Je vois que Père et Fils ont eu la même aubaine :
Car par le Saint-Esprit tous deux furent cocus,

Leurs femmes jouissant des plaisirs deffendus.
M. M. en passion devait mieux s'y connaître.

Aussi la sainte vierge en fit très peu paraître.
Tu fus plus délicat que le divin pigeon.
L'épouse de Jésus ne fit point de poupon.

« Après le regret de vous quitter, ce sera *votre vie* dont j'aurai de la peine à me separer : Car l'histoire *de votre vie* est charmante. Si notre cher Waldstein ne vient pas à Vienne, cet hiver, ou il me donnerait de vos nouvelles, donnés m'en une fois par mois — pour la première fois j'apprendrai à repondre. Mais je vous prends pour Ciceron, ce qui est très simple; et je me fais Atticus. Prenés moi pour lui, quoiqu'il vaille mieux que moi. Vous avés trop de caractere pour etre *humble et obeissant serviteur*. C'est votre seul mensonge. Ainsi, si bene vales, bene valeo. Vale, et me ama. »

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - www.editions-passerelles.fr

QUINZIÈME LETTRE.

« Mon cœur, mon esprit, et mes cou..... vous baisent les mains pour le 3e Tome, et attendent le 4e mon cher Ami, avec impatience.

« Salmour vous demande pardon de n'avoir pas renvoyé le 1r. il m'a promis que ce serait demain, ou après demain. Vous n'avés pas, selon moi, fait un seul peché. Jusqu'icy le seul tort c'est d'avoir un peu balayé cette fille qui retirait le cul. Vous avés l'air d'un diable pour la vengeance. Vous en parlés : et vous ne l'apercévés-pas. Vous avés de la reconoissance, de la bonté, de la compassion, et de la generosité.

« Heureusement que vous n'avés pas cent mille ecus à me prêter : car moi qui suis un gueux à present, on pourrait croire que je vous flatte.

« Ne vous repentés pas de vos Italianismes : ils ont plus de force que la sotte grammaire française; vieille radoteuse qui a perdu *ses regles*.

« Nous sommes encore aujourdhui aux lievres et aux perdrix. J'espère etre demain toute la journée à mon cher, aimable, et sublime Cazanova que j'aime plus que tous les senateurs discrets, et les coquines voluptueuses, ne l'ont jamais aimé. »

Tiëplitz, ce samedi (sans date).

Ainsi finit la correspondance du Prince de Ligne avec Casanova de Seingalt. La plupart de ces lettres sont extrêmement intéressantes, telle celle qui annonce et prédit les événements de guerre; d'autres sont piquantes et même assez vives pour que nous nous soyons vu forcé de mettre sur *certains mots* la feuille de vigne typographique, représentée par plusieurs points.

Nous aurions pu fournir des notes abondantes et très explicatives sur quantité de passages de ces épîtres, mais nous avons pensé que ceux qui ne connaissaient point les *Mémoires* de Casanova par le menu, ne sauraient s'intéresser à cette correspondance, et quant aux autres, la lecture leur en devient aisée : il ne leur reste qu'à jeter un coup d'œil sur les œuvres choisies du général Prince de Ligne et d'être au fait de tous les événements de la fin du XVIIIe siècle pour apprécier en dégustateurs l'esprit et la finesse du portraitiste d'*Aventuros*.

Nous publierons bientôt la correspondance variée de Casanova, trouvée au château de Dux. La lumière se fera ainsi peu à peu sur le célèbre aventurier, dont un érudit trop fantaisiste s'était avisé de considérer les *Mémoires* comme apocryphes, afin d'en donner la paternité à Stendhal ou à Mérimée, — un comble d'imagination, en vérité.

OCTAVE UZANNE.

© 2007 Lyon - Éditions « Les passerelles du temps » - www.editions-passerelles.fr



L'ŒUVRE POÉTIQUE

D'ALEXANDRE DUMAS

En 1834, la librairie Charpentier, établie alors rue Montesquieu, 4, près le Palais-Royal, mettait en souscription les Œuvres complètes d'Alexandre Dumas, qui devaient former six volumes in-8°; le catalogue de cette maison, annexé à l'édition originale du drame d'*Angèle*, annonçait même comme étant sous presse les *Poésies* de cet écrivain, en un volume in-8°, du prix de 7 fr. 50.

Dans le prospectus signé de Charles Nodier, qui se disait assuré de ne jamais mourir dans la mémoire des hommes parce qu'il était l'ami de Dumas, nous rencontrons les lignes suivantes : « On retrouvera dans l'édition annoncée toutes ces délicieuses pièces de vers qu'empreint, pour le grand nombre au moins, la sensibilité la plus douce et la plus gracieuse; car la grâce et la douceur sont deux des facultés suprêmes de la force; et c'est peut-être pour cela que les Anciens représentaient Hercule avec un enfant dans ses bras. Hercule et l'enfant, c'est Alexandre Dumas. »

Malgré les promesses du catalogue, il est absolument certain que le volume des *Poésies d'Alexandre Dumas* n'a jamais été imprimé.

Quatre ans plus tard, au mois de mai 1838, une revue ayant mani-

© 2007 Lyon - Éditions « Les passerelles du temps » - www.editions-passerelles.fr



ALEXANDRE DUMAS

A L'AGE DE VINGT-NEUF ANS

D'après une lithographie de 1832

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



ALEXANDRE DUMAS

A L'AGE DE TRENTE-CINQ ANS

D'après GIRAUD

Lithographie de 1838

Publiée dans l'*Écho des Feuilletons*

festé l'intention de publier quelques-unes de ses poésies, Dumas adressa à son directeur la lettre suivante, nous provenant de la collection d'autographes de M. Georges Leyste, vendue le 8 décembre 1888 à l'hôtel Drouot :

« Mon cher monsieur Bissette,

« Voulez-vous bien rectifier dans un de vos prochains numéros une erreur que je vois commise à mon égard sur la couverture de la *Revue coloniale ;* elle annonce comme devant paraître dans un de ses prochains numéros des poésies de moi. D'abord, monsieur, je ne fais pas de poésies, excepté au théâtre, puis ensuite je n'ai rien promis à la *Revue coloniale* qui ne m'a rien demandé. Toutes mes sympathies, au contraire, sont instinctivement et nationalement pour les adversaires des principes que défendent ces messieurs. C'est ce que je désire que l'on sache parfaitement, non seulement en France, mais partout où je compte des frères de race et des amis de couleur.

« Veuillez agréer, etc.

« AL. DUMAS. »

Enfin, dans une chronique d'Alexandre Dumas publiée par le *Petit Journal* du 8 novembre 1864, on lit textuellement :

« Un jour Hugo me disait :
— Vous avez fait au moins un volume de vers ?
— Deux ou trois, cher ami.
— Pourquoi ne les imprimez-vous point ?
— Avec vous, je puis penser tout haut, n'est-ce pas ?
— Pardieu !
— Eh bien ! je n'imprime point mes vers, parce que je suis aussi bon romancier que vous, mais que vous êtes meilleur poète que moi. Excusez-moi, cher ami, mais c'est bien assez que sur ce point je reconnaisse mon infériorité sans la faire connaître aux autres. »

Au théâtre, on le sait, Dumas a produit tantôt seul, tantôt en collaboration, quelques œuvres en vers, qu'il nous suffira de rappeler en passant : *Christine* (1830), *Charles VII chez ses grands vassaux* (1831), *Caligula* (1837), *l'Alchimiste* (1839), *Hamlet* (1847) et *l'Orestie* (1856), sans compter deux vaudevilles : *la Chasse et l'Amour* (1825) et *la Noce et l'Enterrement* (1826) ; un mystère, *Don Juan de Marana* (1836) et un drame fantastique, *le Vampire* (1851), dans lesquels les vers alternent avec la prose ; plus deux opéras-comiques : *Piquillo* (1837), musique de Monpou, et *le Roman d'Elvire* (1860), dont M. Ambroise Thomas a écrit la partition.

© 2007 Lyon « Editions « les passerelles du temps » editions-passerelles.fr

A ces œuvres, dont plusieurs ont leur glorieuse histoire et qui figurent dans le théâtre complet de Dumas édité par la maison Calmann Lévy, il convient d'ajouter :

1° *Le Roi Robert et la Belle Édith*, drame en cinq actes et en vers, écrit vers 1831 par Dumas, auquel il avait été inspiré par une toile envoyée de Rome par Horace Vernet et représentant Édith aux longs cheveux cherchant le corps d'Harold sur le champ de bataille d'Hastings, et aussi par la lecture d'un roman d'Auguste Lafontaine. Refusé successivement par Harel et par le comité du Théâtre-Français, ce drame inspira à son auteur la pièce de *Catherine Howard*. Nous possédons du *Roi Robert et* de *la Belle Édith* le texte autographe au crayon sur un modeste registre relié en vert, où nous retrouverons également deux poésies du même écrivain, *l'Embarquement* et *Sur la Loire*.

2° Un fragment de *Fiesque*, drame de Schiller que Dumas avait eu, vers 1827, le courage de traduire entièrement en vers; le manuscrit autographe de ce fragment, contenant la scène troisième du quatrième acte entre Fiesque et Léonor, est détaché de l'album de Mme Mélanie Waldor. Il nous a été communiqué par le savant historien des œuvres de Balzac et de Gautier, M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, à qui nous sommes redevable d'une foule de documents et d'indications relatives à notre travail. Qu'il en soit remercié !

3° Deux fragments d'une imitation de *Roméo et Juliette*, de Shakspeare, la scène du jardin et la scène du balcon, dont les manuscrits ont été acquis par nous à l'hôtel Drouot le 16 mai 1887. *Le Petit Moniteur universel*, dans son numéro du 2 février 1869, avait reproduit, avec quelques variantes insignifiantes, les quarante et un premiers vers de la scène du balcon.

Il est à supposer que le traducteur ne s'est pas borné à ces deux scènes, car il écrivait à une personne, la même peut-être qui lui avait inspiré vers 1857 un retour à la poésie : « J'ai à ajouter la valeur d'un acte à peu près à ce que je t'ai donné de *Roméo et Juliette ;* je n'ose te l'envoyer de peur que cela ne se perde, n'en ayant point de double. Viens le prendre. Bien à toi. Alex. Dumas. »

Espérons que l'acte en question n'est pas perdu pour tout le monde !

Et 4° Les cinq premières scènes du premier acte d'une tragédie de *Phèdre*, imitée d'Euripide, dont nous possédons le manuscrit provenant de la vente d'autographes du littérateur Antoine de La Tour. Cette traduction, comme celle de *Roméo*, renferme en maint endroit de très beaux vers et l'imitation s'y élève parfois jusqu'à la hauteur du modèle.

Cette distinction nécessaire étant faite, nous demandons la permission d'indiquer aux curieux et même aux lettrés qu'une recherche de

© 2007 Lyon « Éditions « les passerelles du temps » » editions-passerelles.fr

cette nature ne saurait laisser indifférents, les sources auxquelles nous avons puisé pour réunir les productions éparses du poète.

Un certain nombre de vers d'Alexandre Dumas, disséminés dans des revues et des journaux du temps ou demeurés manuscrits, méritent d'ailleurs d'être conservés. En 1866, Charles Asselineau, dans ses *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque romantique,* exprimait le regret qu'on ne possédât pas un recueil des poésies de l'illustre romancier.



ALEXANDRE DUMAS A 26 ANS.
D'après un médaillon de David (1829).

Nos lecteurs pourront voir qu'Asselineau était loin de compte en signalant seulement quatre pièces insérées dans les *Annales romantiques* et une autre en vers libres écrite par Dumas sur les marges de l'exemplaire des Poésies de Ronsard donné par Sainte-Beuve à Victor Hugo en 1829. C'est en effet quelque chose comme cent vingt-neuf poésies du maître que nous sommes parvenu à retrouver en dehors de ses œuvres théâtrales.

Les poésies d'Alexandre Dumas ont principalement été publiées dans les *Annales romantiques* précédemment indiquées, et aussi dans :

1° *La Psyché*, choix de pièces en vers et en prose, dédiée aux dames, dont le premier numéro parut en mars 1826 et sortait de l'imprimerie de Sétier, cour des Fontaines, n° 7 ; les couvertures annonçaient que ce recueil mensuel en 1 volume in-18 de 144 pages était imprimé sur papier grand raisin satiné. Cette publication, qui a eu plusieurs éditeurs et en dernier lieu Corréard jeune, rue Richelieu, 21, a dû cesser à la fin de l'année 1829.

2° *Le Mousquetaire*, journal de M. Alexandre Dumas, dont la première série a paru du 12 novembre 1853 au 7 février 1857.

3° *Le Monte-Cristo*, journal hebdomadaire, rédigé par Alexandre Dumas seul (23 avril 1857 au 3 mai 1860).

4° *Impressions de voyage. — En Russie*, publiées en 4 vol. gr. in-18, par MM. Michel Lévy frères en 1865 et 1866. L'édition à laquelle nous renvoyons plus loin nos lecteurs pour la pagination a paru chez Calmann Lévy : en 1876, pour les deux premiers volumes, et en 1884, pour les deux derniers.

Et 5° *Impressions de voyage. — Le Caucase*, suite du précédent ouvrage. Paris, Michel Lévy frères, 1865 ; 3 vol. gr. in-18. L'édition sur laquelle ont été prises nos indications a été publiée chez Calmann Lévy en 1884.

Il convient de signaler, d'autre part, un précieux manuscrit, entièrement de la main de Dumas, contenant 150 pages, de format in-8°, sur papier Whatman, au filigrane de 1819, relié en maroquin violet, trois filets or sur les plats, tranche dorée. Au dos : *Préludes poétiques.* — Alex. Dumas. — Sur le plat, en lettres dorées : Mme Waldor.

Les deux premières pages sont en blanc ; la troisième page porte ce titre : *Préludes poétiques*, par Alex. Dumas ;

Et cette épigraphe :

Dans la femme qu'on aime est tout notre génie.

Sur le dernier feuillet de garde, Dumas a écrit et signé les douze vers qui forment l'épigraphe de son théâtre.

Cet album, qui a dû être composé entre 1826 et 1830 et que M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul a la bonne fortune de posséder, contient les seize pièces de vers dont nous donnons plus loin l'indication. Elles présentent des différences, parfois notables, avec les textes imprimés.

Enfin, nous ferons remarquer que dans notre étude ayant pour titre : *Alexandre Dumas et son œuvre, notes biographiques et bibliographiques*, parue en 1885, à la librairie Michaud, à Reims, nous avons reproduit le texte des pièces de vers portant dans l'énumération ci-après les n°s 2, 6, 7, 9, 11, partie du n° 14, les n°s 16, 17, 18, 22, 29, 49, 50, 58, 59, 61, 68, 69, 72, 76, 77, 84, 88, 90, 93, 98, 102, partie du n° 106, les n°s 108, 110, 111, 114, 116 et 119.

La bibliographie des poésies détachées de Dumas peut être établie de la manière suivante[1] :

1. Nous avons préféré l'ordre alphabétique à l'ordre chronologique, certaines dates de composition et de publication étant parfois difficiles à préciser.

1. — A ANA, A PETRA, A CARMEN. Ces vers, qui sont charmants et pleins de couleur locale, furent improvisés à Séville à la sortie d'un bal et publiés dans *l'Indépendant* de la même ville le 12 novembre 1846. Ils ont reparu le 25 novembre 1846 dans *la Presse* et le 15 janvier 1888 dans *la Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg*, sous ce titre : *la Danse*.

2. — A CYNTHIE, œuvre de début en douze vers dont nous possédons l'autographe non signé.

3. — A DES DÉCEMBRISTES EXILÉS EN SIBÉRIE, traduction de Pouschkine. — *Monte-Cristo* du 25 novembre 1858. — *Russie*. T. II, p. 30 et 31.

4. — A ERNEST LEGOUVÉ, *après la représentation du « Pamphlet »*. — *Monte-Cristo* du 22 octobre 1857.

5. — A I... Les huit premiers vers de cette pièce, signés de leur auteur, ont figuré dans *la Revue des autographes*, numéro de janvier 1886, publiée par M. Eugène Charavay. Elle avait paru en entier dans le journal *le Foyer*, numéro du 8 janvier 1843.

6. — A LA PRINCESSE GROUSKA. — *Russie*. T. IV, p. 78.

7. — A LA PRINCESSE TOUMAINE. — *Russie*. T. IV, p. 77.

8. — A LA REINE, *en lui envoyant une pétition*.

Lisez avec le cœur cette plainte touchante
Qu'en humble ambassadeur je mets à vos genoux.
Toute chose ici-bas, madame, suit sa pente,
L'aiguille tourne au pôle et le malheur à vous.

Ce quatrain, autographe et signé, figurait sur un album provenant d'Antoine de Latour et vendu le 10 juin 1886 à l'hôtel Drouot (M. Étienne Charavay, expert).

9. — A MADAME I. F. (Ida Ferrier). Cette pièce de vers se trouve en tête de *l'Alchimiste*, représenté à la Renaissance le 10 avril 1839 et dans lequel Ida Ferrier, la future femme de l'auteur, jouait le rôle de Francesca.

Cette même pièce, dédiée cette fois, avec une variante qui s'imposait, à Mme E. de H. (la comtesse de Hanska, née Éveline de Rzewuska) a repassé sous le titre de : *Obéissance*, dans la *Sylphide* de 1841, et dans le Keepsake publié par *la Chronique* de 1842.

10. — A MADAME LA COMTESSE B. A. *qui avait un sphinx peint sur son éventail* (*Revue des lettres et des arts*, du 24 novembre 1867).

O Sphinx, que me veux-tu? Pourquoi sur mon passage
Te dresser tout à coup, demandant mon secret?
Le secret du poète est caché sous son âge,
A vingt ans, c'est amour; à soixante ans, regret.

Regret! non pas d'avoir, prodigalité folle,
Jeté comme la cendre aux quatre vents de l'air
L'ambition, l'argent, les pleurs, l'or, la parole
Et ces beaux jours de mai passés comme l'éclair;

Mais regret de sentir dans le fond de son âme
Brûler, comme un volcan sous la neige allumé,
De ses jeunes désirs la dévorante flamme
Et de ne pouvoir plus, quoiqu'il aime, être aimé!

11. — A MON AMI SAINTE-BEUVE. Ode publiée dans : *le Mercure de France au XIXe siècle*, 1829, t. XXV, pages 25 et 53, *l'Almanach des Muses* pour 1830 et *le Cabinet de lecture*, du 4 janvier 1830.

12. — A SOULARY (*Paris-Journal* du 17 mars et *Petit Moniteur* du 1er oct. 1869).

Tu demandes comment je suis du temps vainqueur
Et quel est le secret par qui ma force dure?
Je puise chaque jour, par l'esprit et le cœur,
La vie aux deux t..... de la Mère Nature.

13. — A TOI, l'un des plus beaux joyaux de l'écrin poétique de Dumas, a paru dans *la France littéraire* de 1832, t. IV, p. 203 à 205, et dans *le Livre* du 10 octobre 1886. C'est à cette pièce que Dumas a emprunté douze vers pour former l'épigraphe de son théâtre publié par Charpentier en 1834.

14. — A VICTOR HUGO. Portant la date du 17 août 1829, cette pièce avait été insérée en entier dans *le Sylphe* du 20 du même mois. Le texte manuscrit se trouve en marge de l'exemplaire du fameux Ronsard in-folio offert à Victor Hugo par Sainte-Beuve et qui a successivement appartenu à MM. Charles Giraud et Maxime du Camp. Un fragment de cette poésie a paru dans *la Correspondance littéraire* du 5 février 1857.

15. — *Addio Teresa*, chanson sicilienne, musique d'Hippolyte Monpou, éditée par Bernard Latte, 2, passage de l'Opéra, a été reproduite dans *le Monde parisien* du 5 novembre 1837; elle devait, d'après un article d'Auguste Morel, faire partie de trois romances réunies sous le titre de *Souvenirs de Naples*.

16. — *L'Adolescent malade* (*la Psyché*, mars 1826); sous ce titre : *l'Enfant malade*, elle forme la 2e pièce, dédiée à Mme Desbordes-Valmore, avec quatre vers de celle-ci comme épigraphe, de l'album manuscrit : *Préludes poétiques*.

17. — *L'Aigle blessé* (*la Psyché*, avril 1826); 6e pièce des *Préludes poétiques*, avec dédicace « à Monsieur Arnault père » et quatre vers de ce dernier comme épigraphe.

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions-passerelles.fr

18. — *Les Ames* (*Annales romantiques;* Paris, Louis Janet, 1832); 12e pièce manuscrite des *Préludes poétiques.*

19. — *Amour*, neuf vers traduits de Pouschkine ; *le Monte-Cristo*, du 25 novembre 1858; *En Russie*, t. II, p. 32.

20. — *Amour, Printemps. — Printemps, Amour! 1866.*

Où vont ces deux amants, côte à côte, en silence,
Les yeux baissés à terre et la main dans la main,
Sans voir la nuit tombant dans la forêt immense,
Sans songer qu'ils sont seuls, éloignés du chemin?

Avril sourit et la nature,
S'éveillant à l'air printanier,
Revêt sa robe de verdure
Fanée à l'automne dernier,
Et, sur l'aile du vent qui passe,
Aussi fraîche qu'au premier jour,
Une voix chante dans l'espace :
Amour, printemps ; printemps, amour!

Hier, on entendit une rose,
Ouvrant son calice vermeil,
Dire à sa sœur à peine éclose :
« Ouvre-toi, voici le soleil. »
Et l'hirondelle, dans la nue,
Pour nous annoncer le beau temps,
Chanter de sa voix bien connue :
Printemps, amour; amour, printemps!

Ce doux cri, mystère suprême,
Nos amants l'avaient entendu,
Lui disait : « M'aimes-tu? Je t'aime! »
Elle : « Je t'aime! M'aimes-tu? »
Et perdus dans la forêt sombre,
On les entendit à leur tour
Ensemble murmurer dans l'ombre :
Amour, printemps; printemps, amour!

21. — *L'Ange de poésie*, portant la date du 18 décembre 1833, figure parmi les autographes composant l'album de Mme Mennessier-Nodier.

Publié dans un livre d'étrennes in-12 intitulé *Leben Sie wohl*, édité par MM. Taxile Delord et Adolphe Carle et imprimé à Marseille par Feissat aîné et Demonchy, 1835, *l'Ange de poésie* se trouve également dans *le Perce-Neige*, choix de morceaux de poésie moderne fait par Mme Mennessier, p. 60, un vol. in-18 ; Paris, Heideloff et Campé, 1836. Il a été mis en musique par Ch. Plantade et chanté par Duprez. La vignette du titre est de Devéria.

© 2007 Lyon — Éditions « les passerelles du temps » — editions-passerelles.fr

22. — *Arrangement à l'amiable*, c'est la sérénade de l'acte II, scène Ire, de *Don Juan de Marana*, mystère en cinq actes, joué à la Porte-Saint-Martin le 30 avril 1836, musique de Piccini. Paris, Marchant, 1836.

Cette poésie, mise en musique par Henri Reber, chantée par François Wartel, a paru sous ce titre : *l'Échange*, ariette, dédiée à Amaury Duval, paroles imitées d'une chanson napolitaine; Paris, S. Richault, boulevard Poissonnière, 26.

23. — *Aux Poètes de Grenade,* paru en 1846.

Pourquoi, quand le Seigneur eut d'amour et de miel
Fait Grenade, la sœur des deux fières Castilles,
A-t il voulu semer sous ses noires mantilles
La moitié des rayons qu'il gardait pour son ciel?

Pourquoi, donnant jadis la douce sérénade
Aux anciens troubadours chantant les anciens preux,
Donne-t-il aujourd'hui les poètes heureux
Qui parfument encor les jardins de Grenade?

C'est que Dieu n'a créé Grenade et l'Alhambra
Que pour le jour où Dieu du ciel se lassera.

24. — *La Ballade de Rou; le Monte-Cristo*, du 28 mai 1857.

25. — *La Belle Isabeau,* conte pendant l'orage; musique d'Hector Berlioz.

26. — *Billet d'Hamlet à Ophélie*, ce quatrain paru dans *l'Autographe*, p. 195, n° 23 du 1er novembre 1864, et tiré de l'album Arnault, n'est autre que la scène VI du premier acte d'*Hamlet*, prince de Danemark; Théâtre-Historique, 15 décembre 1847.

27. — *Le Blessé*, dont nous possédons le manuscrit, se trouve à la page 266, t. II du *Caucase*.

28. — *Boutade*, comme le numéro précédent.

29. — *Canaris*, dithyrambe avec épigraphe qui se vendait au profit des Grecs; Paris, imp. Sétier, chez Sanson, 1826, in-12 de 10 p., frontispice et portrait de Canaris lithographiés par L. Jolly; reproduit dans *la Psyché*, mai 1826. *Canaris*, avec dédicace à Casimir Delavigne, mais sans épigraphe, forme la quatrième pièce manuscrite des *Préludes poétiques.*

30. — *La Chanson du roi don Fernand.* — *Le Mousquetaire*, du 5 février 1854, n° 77.

31. — *Chanson Saxonne; le Monte-Cristo*, du 23 avril 1857.

32. — *Chanson sicilienne;* nous possédons un fac-similé du manus-

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - www.editions-passerelles.fr

crit; Messine, 1835. — Cette chanson a été mise en musique sous le titre de *Lamento* par Hippolyte Monpou; Paris, chez Bernard Latte (*le Monde musical*, 6e année, n° 36); elle a été reproduite dans *le Monte-Cristo*, du 15 septembre 1859.

33. — *Chant d'Alcée à Bacchus.* — *Les Étoiles du monde;* Paris, Garnier, 1858, article *Sapho*, p. 292; — *le Monte-Cristo*, du 7 janvier 1858.

34. — *Le Chasse-neige;* traduit du russe. — *En Russie*, t. III, p. 291 et 292.

35. — *Le chœur des Girondins,* scène Ire et Ve du 5e acte du *Chevalier de Maison-Rouge*, drame joué au Théâtre-Historique le 3 août 1847. Musique de Rouget de l'Isle pour le refrain et de M. Varney pour les couplets. Ce chant fut comme la *Marseillaise* de la Révolution de 1848.

36. — *Le Cid*, du 12 juin 1835 ou du 5 mars 1836, a paru dans *le Pays*, n° du 23 juin 1864, sous le nom de : *la Romance du Cid.*

37. — *Comment dona Chimène écrivit au roi don Ferdinand.* — *Le Monte-Cristo,* du 2 juillet 1857.

38. — *Le comte Belfégor,* chanson espagnole. Musique d'Ernest Reyer, chantée par Édouard Beaucé de l'Opéra-Comique, et à lui dédiée. — Paris, Philipp, boulevard des Italiens, 19.

39. — *Le Conseil du mauvais ange* (Voir le numéro ci-après).

40. — *La Coquette.* — Album des Beaux-Arts, 1843. Cette pièce a été publiée avec deux dessins dont l'un de Dauzats, 1838, représente la mosquée de Cordoue, l'autre une caravane; dans un encadrement est le fac-similé du manuscrit. — Dans le *Ne m'oubliez pas*, Keepsake, Paris, Louis Janet, sans date, figure, aux pages 107 et 108, *le Conseil du mauvais ange* qui n'est autre que *la Coquette*, avec une strophe en plus et deux variantes.

La Coquette est tirée de *Don Juan de Marana*, acte III, scène IV.

41. — *Curiosités.* — Sous ce titre, *le Semeur*, revue littéraire et artistique, 9, place des Vosges, à Paris, a publié, dans son numéro du 25 décembre 1887, douze vers d'Alexandre Dumas père consacrés à une déclaration d'amour.

42. — *Les Derniers adieux* (*Revue des Deux Mondes,* avril 1830).

43. — *Les Deux Corbeaux* (traduit de Pouschkine). *Le Monte-Cristo*, du 25 novembre 1858. — *En Russie,* t. II, p. 33 et 34.

44. — *Les Deux Cousines*, chez Bernard Latte, musique de Monpou, paraît avoir fait partie des *Souvenirs de Naples.*

© 2007 Lyon « Éditions « les passerelles du temps » editions-passerelles.fr

45. — *La Dispute*, traduit de Lermontof. — *Le Caucase*, t. II, p. 261 à 264. — Nous en possédons le manuscrit.

46. — *Les Dons du Terek*, traduit de Lermontof. — *En Russie*, t. III, p. 242 à 245.

47. — *L'Écho*, traduit de Pouschkine; *le Monte-Cristo* du 25 novembre 1858. — *En Russie*, t. II, p. 32 et 33.

48. — *Élégie*, traduit de Runeberg. — *En Russie*, p. 35, t. III.

49. — *Élégie sur la mort du général Foy;* Paris, Sétier, imprimeur-libraire et Lemoine, libraire, 1825, in-8° de 16 pages. L'une des premières œuvres de Dumas, dédiée à la veuve de son illustre protecteur.

Elle forme la première pièce manuscrite des *Préludes poétiques* sous ce titre : *Foy* et ne contient pas de dédicace.

50. — *L'Embarquement*, paru en 1830 dans la *Revue des Deux Mondes*, fut publié dans *le Sélam*, 1834; F. Astoin et A. Levavasseur et dans *le Talisman*, 2e année; Félix Astoin, 1835.

Alexandre Dumas a écrit au crayon sur le cahier où nous avons déjà signalé *le Roi Robert et la Belle Édith* et que nous possédons, les premiers essais de *l'Embarquement* et le texte définitif, sauf les deux dernières strophes. Le manuscrit porte : « A bord de *la Pauline*, le 10 mai 1829. »

51. — *Épigramme*, traduit de Pouschkine. — *Le Monte-Cristo* du 25 novembre 1858. — *En Russie*, t. II, p. 24 et 25.

52. — *Épigramme contre l'empereur Nicolas.* — *Le Monte-Cristo* du 17 février 1859. — *En Russie*, p. 197, t. II (traduit de Poléjaïef).

53. — *L'Étoile qui meurt* (traduit du russe). — *En Russie*, t. III, p. 292.

54. — *Éveille-toi*, sérénade en cinq couplets; musique de Louis Abadie. Paris, chez A. Cotelle, rue Saint-Honoré, 137.

55. — *La Fille de l'hôtesse*, traduit de la ballade de Uhland. — *Le Monte-Cristo* du 29 décembre 1859.

56. — *La Fleur et la Vie*, élégie « à son excellent ami Hector Bonnet », musique d'Émile Louis; Paris, Énoch, père et fils, 30, rue Meslay et 23, boulevard Saint-Martin.

57. — *La Fleur sacrée*, charmante poésie adressée par Prati au roi Victor-Emmanuel à l'occasion de son arrivée à Naples et traduite par Dumas avec un rare bonheur. Cette traduction, dont M. J. Mahias avait envoyé la primeur à *la Presse* le 29 avril, fut insérée dans ce journal le 4 mai 1862.

58. — *Fragment* (*la Psyché*), quatrième vol., 2e année, avril 1829.

59. — *Les Génies*, cette belle pièce a été imprimée dans *la Psyché*, 1er vol, 2e année, 1829.

Elle forme le numéro 16 du manuscrit des : *Préludes poétiques* avec une épigraphe et une strophe qui ne se rencontrent pas dans l'imprimé. En outre, elle fait partie de l'album d'autographes de Mme Mennessier-Nodier.

60. — *Le Giaour*, paru vers 1840; musique de L. Graziani; chez E. Gérard, ancienne maison Meissonier.

61. — *La Grande Chartreuse; Annales romantiques*, Paris, Louis Janet, 1835, p. 130 à 136, un vol. in-18. Reproduite le 8 novembre 1864, dans *le Petit Journal*, par Dumas qui, dans son commentaire sur cette poésie, affirme qu'elle a été écrite en 1832.

62. — *Hymne à la Vierge* (*le Mousquetaire*, du 24 janvier 1855). — Sous ce titre : *l'Ange de Marana*, la maison du Ménestrel, 2 *bis*, rue Vivienne, Heugel et Cie, a publié une prière, musique de J.-B. Wekerlin, dédiée à Mme Pauline Lauters.

L'hymne et la prière sont tirées de la scène unique du troisième tableau, deuxième acte, de *Don Juan de Marana*.

63. — *Invocation de Sapho à Vénus*. — *Les Étoiles du monde;* Garnier, 1858; art. *Sapho*, p. 296 et 297. — *Le Monte-Cristo* du 7 janvier 1858.

64. — *Le Jardin*, chanté par François Wartel, musique de Henri Reber; chez Richault, boulevard Poissonnière, 26, au premier.

65. — *Le Jardinier*, imitation d'une chanson populaire napolitaine; musique de V. Capecelatro; *Écho de Sorrente*, album Capecelatro. A Mario, de l'Académie roy. de musique; chez Brandus et Dufour, 103, rue de Richelieu.

66. — *Je chante*, musique de Wekerlin. Chanson de Topaze dans la comédie non jouée : *la Jeunesse de Louis XV*.

67. — *Jeanne d'Arc au bûcher* (musique de Listz); chantée par Mme Ugalde dans un concert en 1846.

68. — *La Peyrouse;* a paru successivement dans : *la Revue encyclopédique*, juillet 1828; *la Psyché*, mai 1829; *Paris-Londres*, *Keepsake français*, 1840-41, 4e vol.; H.-L. Delloye, in-8°.

Le manuscrit autographe de l'ode de Dumas fait partie de la collection de M. Ernest Lemaître, avocat à Laon.

69. — *Leipsick;* cette remarquable poésie a été imprimée dans *la Psyché*, 1827, 10me volume; elle forme la neuvième pièce manuscrite de l'album *les Préludes poétiques*, où elle est dédiée « à Monsieur le baron Fain », et contient, dans ce manuscrit, une attaque vigoureuse en neuf

vers contre Bernadotte, remplacée dans *la Psyché* par une ligne de points. Voici ces vers inédits :

A l'aspect menaçant de ces hordes sauvages
Que du Nord contre nous ont vomi (*sic*) les rivages,
Nos soldats accourus inondent les remparts,
Et, sur ces rangs épais prolongeant leurs regards,
Se montrent, indignés, les royales bannières
D'un guerrier qui jadis partagea leurs exploits,
Mais que l'on vit depuis, trahissant nos misères
Avec un fer trempé dans le sang de ses frères,
Inscrire un nom flétri sur la liste des rois!

70. — *La Lettre;* elle forme la quinzième pièce du manuscrit : *Préludes poétiques,* et nous l'avons reproduite dans *le Livre* le 10 octobre 1886, p. 293 et 294.

71. — *Ma pauvre amie* (traduit de Nikrassof). *Le Monte-Cristo* du 10 mars 1859. *En Russie.* Tome II, p. 263 à 265.

72. — *Le Mancenillier,* dédié à Mme M. Waldor, avec deux vers de celle-ci pour épigraphe, formant la cinquième pièce du manuscrit : *Préludes poétiques.* — Imprimé dans *la Psyché* 1829, 1er vol. 2e année; reproduit dans *le Talisman,* Paris, A. Levavasseur et F. Astoin, 1832, mais avec des modifications de texte nombreuses dans ce dernier recueil.

73. — *La Marguerite au Rouet,* musique de Masini; chez Bernard Latte, 1843; a également paru sous le titre de *Marguerite,* romance, musique de V. Capecelatro, chez Pacini, boulevard des Italiens; cette romance fut introduite dans la scène première du premier acte de *la Veillée allemande,* drame en un acte de Bernard Lopez, dont Dumas était le collaborateur anonyme, drame représenté au théâtre de Belleville le 21 novembre 1863 et édité par Dentu en 1864; à cette même romance il faut rattacher *l'Absence,* mélodie, qui n'en diffère que par des variantes et des transpositions; mise en musique par Arthur de Sinéty, dédiée à madame la comtesse de Sinéty, sa belle-sœur, *l'Absence* a paru chez Sylvain Saint-Étienne, rue du Faubourg-Montmartre, 31 *bis,* ancienne maison Aulagnier.

74. — *Marguerite de Branksome* (Lai du dernier Ménestrel). — *Les Femmes de Walter Scott,* un vol., 1839; rééditées à Paris, chez Marchant, un vol. in-8°, 1842.

75. — *Les Mercis* (trad. de Lermontof). — *Le Caucase,* tome II, p. 266 et 267. Nous en possédons le manuscrit autographe.

76. — *Misraël; la Psyché,* novembre 1829; *Keepsake français,* 1831; *Annales romantiques,* un vol. in-18; Paris, Louis Janet, 1831.

77. — *La Néréide, Élégie antique* (*la Psyché,* mars 1826); elle a été insérée, sans le sous-titre de l'imprimé, mais avec dédicace « à Mon-

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - www.editions-passerelles.fr

sieur de Pongerville », dans le manuscrit *Préludes poétiques* dont elle forme la 10e pièce.

78. — *Nouvelle amertume.* (Traduit de Nikrassoff.) — *Le Monte-Cristo* du 10 mars 1859. — *En Russie*, tome II, p. 265 à 267.

79. — *Les Nuages* (traduit de Lermontof). — *Le Caucase;* tome II, p. 265. Nous possédons le manuscrit autographe de cette pièce.

80. — *Les Nuits de Saint-Pétersbourg* (traduit de Pouschkine). — *Le Monte-Cristo*, du 7 octobre 1858. — *En Russie*, tome I, p. 238 et 239.

81. — *Ode sur la Russie* (traduit du prince Viazensky). — *Le Monte-Cristo* du 30 septembre 1858. — *En Russie*, tome I, p. 223 et 224.

82. — *Page d'Album.* A madame la comtesse Revisky. — *La Chronique*, 1842; *Paris-Londres*, *Keepsake français*, 1842, in-8°; Paris, H.-L. Delloye et Garnier frères, p. 63 et 64; *le Mousquetaire* du 15 mars 1854.

83. — *Le Palais-Rouge* (traduit de Pouschkine). *Le Monte-Cristo* du 11 novembre 1858. — *En Russie*, tome I, p. 303 et 304.

84. — *Le Pâtre; la Psyché*, août 1826; treizième pièce du manuscrit : *les Préludes poétiques;* la dédicace : « A mon ami Th. Villenave », et l'épigraphe n'existent pas dans l'imprimé, reproduit dans les *Mémoires* de Dumas, édition in-18, tome IV, pages 241 à 244.

85. — *Pensée* (traduit de Lermontof). — A. *En Russie*, tome III, p. 213 et 214. — B. *Le Caucase*, tome II, p. 259 et 260, sous ce titre : *la Pensée.* — Nous possédons le manuscrit autographe de cette pièce.

86. — *Pierre le Grand* (traduit de Pouschkine). — *Le Monte-Cristo* du 26 août 1858. — *En Russie*, tome I, p. 131 et 132.

87. — *Poème de Voinaromfsky.* (Extrait.) (Traduit de Conrad Ryleieff). *Le Monte-Cristo* du 3 février 1859. — *En Russie*, p. 168 et 169, tome II.

88. — *Le Poète. La Psyché*, octobre 1826; huitième pièce du manuscrit des *Préludes poétiques*, portant cette dédicace qui n'existe pas dans l'imprimé : « A mon ami Frédéric Soulié. »

89. — *Le Porteur d'eau*, couplet napolitain.

Que ne suis-je, hélas! l'enfant sans demeure
Qui marche courbé sous son tombereau!
Devant ton palais j'irais à toute heure
Criant : « Qui veut d' l'eau? Je suis porteur d'eau. »
Tu dirais : « Quel est cet enfant qui crie?
« De cette eau qu'il vend qu'il me monte un seau! »
Et je répondrais : « Cruelle Marie,
Ce sont pleurs d'amour et non pas de l'eau. »

Nous possédons cette page signée et détachée d'un album; au verso se trouvent des vers, également autographes, de Mme Hermance Lesguillon.

90. — *Préface d'Antony*, drame joué à la porte Saint-Martin le 3 mai 1831.

91. — *Première Runa,* traduction. — *En Russie*, tome III, p. 19 à 23.

92. — *Quatrain sur Buloz* (reproduit dans *la Liberté,* du 13 juillet 1875).

Buloz était devenu la bête noire de Dumas; ce dernier lui consacra dans *le Mousquetaire* une série de *Buloz-y-en a* qui le fit condamner le 27 janvier 1854, par la 7e chambre, à 200 francs d'amende pour diffamation.

93. — *Quatrain sur Émilie Dubois;* paru dans *le Décaméron dramatique* ou *Album du Théâtre-Français*, publié au *Ménestrel*, 2 *bis*, rue Vivienne, reproduit dans *le Mousquetaire* du 29 mars 1855; le manuscrit autographe de ce quatrain a été vendu récemment à l'hôtel Drouot par les soins de M. Eug. Charavay.

94. — *Quatrain sur Mme Person* (reproduit dans *l'Événement* du 13 juin 1883.)

95. — *Quatrain sur un mariage,* à rapprocher d'une épigramme imitée de Pouschkine, insérée dans *le Monte-Cristo* du 25 novembre 1858 et ainsi conçue :

A***

Épousez la belle duchesse,
Vous êtes riche, elle n'a rien;
Elle ira bien à la richesse
Et les cornes vous iront bien.

96. — *Quatrains à Mlle Ernestine Aubourg.* Écrits sur l'album de la fille de l'aubergiste de Saint-Jouin près Étretat (Seine-Inférieure) et reproduits dans *la France* du 7 septembre 1874, ces deux quatrains sont imités l'un de Petœfi Sandor et l'autre de Pouschkine.

Le premier est ainsi conçu :

Deux choses, ici-bas, me font aimer le jour :
L'amour! la liberté! seuls trésors que j'envie,
Pour l'amour, au besoin, je donnerais ma vie,
Mais pour la liberté je donnerais l'amour.

Ce quatrain, écrit de la main de Dumas sur l'album de Mlle Jeanne Lallart, appartient depuis 1874 à M. Collet, conservateur du musée de Soissons.

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - www.editions-passerelles.fr

97. — *Les Rameurs;* musique d'Auguste Morel; Bernard Latte, éditeur, 1844.

98. — *Reichenau; la Psyché,* février 1829; *Keepsake français,* 1832.

99. — *Le Retour du Saunier.* Rêverie. Musique d'Édouard Garnier; à Alfred Hignard, avec une épigraphe tirée des *Mémoires d'un médecin;* chez J. Benacci-Peschier, 6, rue Laffitte.

100. — *Le Rêve de Mignon,* mélodie, paroles imitées de Gœthe, musique d'Edmond Membrée. — A Madame H. Bertaut. Au *Ménestrel,* 2 *bis,* rue Vivienne; dite par Suzanne de Valgeneuse, au troisième tableau, acte premier, scène troisième, des *Mohicans de Paris;* Gaîté, 20 août 1864; musique d'A. de Mirecourt, 1865; *Journal de Monaco,* du 26 novembre 1866.

101. — *Rêverie,* n° 14 du manuscrit : *Préludes poétiques,* reproduit dans *le Livre* du 10 octobre 1886. Cette poésie commence ainsi :

O toi que si souvent j'avais vue en mes songes, etc.

102. — *Rêverie* (*la Psyché,* janvier 1829); cette pièce qu'il ne faut pas confondre avec la précédente, commence ainsi :

L'Océan tour à tour ou s'élève ou s'abaisse.

Elle figure sous ce titre : *les Ruines,* dans la collection d'autographes de M. Ernest Lemaître, de Laon, elle présente quelques variantes et une strophe en plus que dans *la Psyché.*

103. — *La Revue nocturne;* imitation libre de la ballade allemande de Zedlitz. — *Monte-Cristo,* des 16 et 23 juillet 1857; *Propos d'art et de cuisine;* Calmann Lévy, 1877, p. 254 à 257. La dernière stance manque dans ce dernier ouvrage. — Reproduite dans le *Dict. de Larousse* à l'article *Ballade,* mais avec des suppressions et des variantes.

104. — *Le Rocher qui pleure* (traduit de Lermontof). — *Le Caucase;* tome II, p. 264 et 265.

Nous possédons le manuscrit autographe de cette poésie.

105. — *La Romance du Saule* (*le Monte-Cristo,* du 1er octobre 1857).

106. — *Le Siècle et la Poésie,* 1827; publié en entier en cette même année, dans *le Mercure du XIXe siècle,* tome XIX, p. 385 et suivantes.

Un fragment de cette pièce, comprenant les vingt-huit derniers vers, a paru dans *la Psyché,* 9e vol., 1827.

107. — *Le Signe de Croix,* tradition populaire, avec une épigraphe reproduisant six vers de Victor Hugo; n° 11 du manuscrit *les Préludes*

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - www.editions-passerelles.fr

poétiques. Cette pièce autographe contient 333 vers : c'est sa longueur même qui ne nous en permet pas la reproduction.

La romance intercalée dans *le Signe de Croix* a paru dans *la Psyché*, juin 1826, p. 118 à 120; on la retrouve dans *le Chansonnier des Grâces*, 1827; Paris, F. Louis (air du vaudeville de *l'Actrice*) sous ce titre : *le Plaisir est une rose*.

108. — *Souvenirs; la Psyché*, juillet 1826; cette pièce a paru sous le titre de *Souvenir* dans le manuscrit : *Préludes poétiques* dont elle forme le numéro sept. Elle porte pour dédicace : « A ma sœur et, pour épigraphe, quatre vers de Lamartine. Les strophes 19 à 24 n'existent que dans le manuscrit.

109. — *Suicide*. Le 19 novembre 1831, Dumas écrivait à Ladvocat, l'éditeur de *Paris ou le Livre des Cent-Un*, la lettre suivante :

« Mon cher Ladvocat, vous est-il égal que je vous envoie, pour ce numéro, la pièce de vers intitulée *Suicide* et que, pour l'autre volume, je vous donne *le Cocher de cabriolet*. C'est un joli article à faire qui perdrait à être fait vite; une note indiquerait cette transposition qui me rendrait service. Répondez-moi poste pour poste.

« Tout à vous, Alexandre Dumas, rue Saint-Lazare, 40. »

Le Cocher de cabriolet a en effet paru dans *le Livre des Cent-Un;* 2e volume, 1832; mais *le Suicide* ne se trouve dans aucun des 15 volumes de cette publication, et nous nous demandons ce qu'est devenue cette poésie que la lettre ci-dessus, dont nous possédons l'original, ne permettait pas de passer sous silence.

110. — *Sur la Loire; la Psyché*, juin 1829; sur le registre que nous possédons et que nous avons déjà signalé, Dumas a jeté au crayon les premiers essais de cette pièce, puis l'a transcrite à l'encre en deux pages et demie, en y ajoutant quelques corrections au crayon qui seraient difficiles à lire, si elles n'étaient rapprochées du texte imprimé.

111. — *Sur la mort de Mme Dumas mère; Alexandre Dumas*, par H. Blaze de Bury; Paris, Calmann-Lévy, 1885, grand in-18, p. 314.

112. — *Sur la mort de Paul Ier* (*Extrait d'une Ode à la Liberté*) (traduit de Pouschkine). — *Le Monte-Cristo*, du 25 novembre 1858. — *En Russie*, tome II, p. 25 et 26.

113. — *Sur la mort d'une jeune fille* (traduit de Joukovsky). — *Le Monte-Cristo*, du 20 janvier 1859. — *En Russie*, tome II, p. 139.

114. — *Sur la tombe d'Oline Nesterzof*. — *Le Caucase;* p. 292, t. Ier.

Elle atteignait vingt ans; elle aimait, était belle,
Un soir, elle tomba, rose effeuillée aux vents.
O terre de la mort, ne pèse pas sur elle;
Elle a si peu pesé sur celle des vivants.

Nous possédons une lettre autographe de Dumas, non signée, dont nous détachons les passages suivants : « Fleurs cueillies à Derbend le 17 novembre (1858), en face de la mer Caspienne sur la tombe d'une jeune fille tuée par son amant (Bestuchef). » Et plus loin : « Tu vois qu'il y a du géranium partout, même en Asie. »

Une fleur de géranium desséchée se trouve jointe à la lettre en question.

C'est le 29 janvier 1888 que M. Eugène Charavay nous a cédé ce précieux autographe, dont les parties ci-dessus reproduites ne sont pas les seules curieuses.

115. — *Sur Yermolof* (traduit de Marlinsky). — *Le Caucase,* tome III, p. 32.

116. — *Le Sylphe; la Psyché,* février 1829; *Annales romantiques;* Paris, Louis Janet, 1830; n° 3 de l'album manuscrit : *Préludes poétiques.*

117. — *Toast à des décembristes envoyés en Sibérie* (traduit de Pouschkine); *le Monte-Cristo,* du 25 novembre 1858; — *En Russie,* tome II, p. 30.

118. — *Traduction de Sapho; les Étoiles du monde*, Paris, Garnier frères, 1858, p. 294 et 295; *le Monte-Cristo*, du 7 janvier 1858; *l'Artiste*, juillet 1876.

119. — *Les Trois Dons de la Péri. — Premier Don. La Psyché,* mars 1829. — Les vers de Dumas sont imités du poème de *Lala Rookh,* de Moore. — *La Psyché* de mars 1826 avait publié une traduction, en prose, des *Trois Dons de la Péri*, par Mme Sétier, femme de l'imprimeur de ce recueil littéraire.

120. — *Une Pensée sur mon tombeau* (traduit de Choraus); *En Russie*, tome III, p. 30 et 31.

121. — *Venise* (*l'Avenir national*, 26 juin 1866); reproduit avec des variantes sous ce titre : *Salut, Venise! Adieu, Venise!* par la *Grande Revue. — Paris et Saint-Pétersbourg,* du 15 septembre 1888.

122. — *Vers écrits sur l'album de M. de Beauchesne* (*Mémoires d'Alexandre Dumas*, tome V, p. 253, édition Michel Lévy, 1867).

123. — *Vers inédits adressés par Dumas à lui-même en apprenant la mort de Méry.* (*Le Gaulois,* 5 novembre 1883.)

Cette attribution n'est pas exacte. Méry est mort le 17 juin 1866; or Dumas avait déjà publié ces vers, traduits de Lermontof, sous ce titre : *le Sommet des montagnes,* dans ses *Impressions de voyage en Russie*, parues en 1865. On les trouvera dans *le Caucase,* tome II,

p. 266, sous ce titre de *Gornaia-Verchina*. Nous en possédons le manuscrit.

124. — *Les Vers menaçants d'Alcée; les Étoiles du Monde;* Paris, Garnier frères, 1858, art. *Sapho*, p. 290 et 291. — *Le Monte-Cristo*, du 7 janvier 1858.

125. — *La Vierge de Guérande,* prière bretonne, à Mme Stoltz; musique d'Auguste Morel; J. Meissonnier et Bernard Latte.

126. — *Le Vieux Cheik,* mélodie, musique d'Ernest Reyer, chantée par Edouard Beaucé de l'Opéra-Comique; C. Philipp, boulevard des Italiens, 19.

127. — *Le Village abandonné* (traduit de Nikrassof). — *Le Monte-Cristo* du 10 mars 1859; — *En Russie,* tome II, p. 261 à 263.

128. — *Vision;* nous possédons le manuscrit, probablement inédit, de cette poésie qui a dû être composée vers 1858 ou 1859. — Il provient du cabinet d'un amateur parisien qui l'a vendu à l'hôtel Drouot le 19 janvier 1887 (M. Eugène Charavay, expert).

Nous croyons que nos lecteurs liront ces vers avec intérêt :

VISION.

J'eus une vision, sombre, effroyable, ardente,
Mon regard, plus perçant que le regard de Dante,
Pouvait, plein de terreur et de compassion,
Assister à la fin des choses et des hommes
Et voir le dernier jour de la terre où nous sommes
Comme Adam vit celui de la Création.

Car cette voix de Dieu qui jadis dit au monde,
Ordonné jusque-là dans une nuit profonde :
« Terre, roule au milieu de mes astres élus,
« Prends au soleil la vie, à l'éternité l'âme, »
Sur ce monde soufflant comme sur une flamme,
Un jour lui dira : « Meurs! » et rien ne sera plus.

Et c'est ce jour fatal que je vis dans mon rêve!
Le soleil expirant ne jetait sur la grève
Qu'un regard, par la nuit déjà presque vaincu,
Et des peuples éteints les cadavres sans nombre
Entouraient sur la terre agonisante et sombre
Le dernier des humains qui leur eût survécu.

De ces morts, étendus sur leurs dernières couches,
Les uns en combattant étaient tombés; leurs bouches
Gardaient — suprême insulte! — un sourire impuissant;
Comme leurs mains jadis de haines enflammées,
Au delà du trépas gardaient, inanimées,
Entre leurs doigts osseux un fer rouillé de sang.

© 2007 Lyon « Editions « les passerelles du temps » editions-passerelles.fr

Pâle sœur de la guerre, à son tour la famine
Avait, pour concourir à l'immense ruine,
Mordu parmi la foule avec ses dents de fer;
Enfin, venant après la famine, la peste
Avait dans son filet emporté tout le reste
Comme fait un pêcheur des poissons de la mer.

Le silence était roi de la vaste hécatombe;
Le soleil se couchait dans l'Océan, sa tombe,
Après le mouvement la lumière expirait,
Et l'on n'entendait plus d'autre rumeur sur l'onde
Que celle que faisait, rasant la mer profonde,
Le vent dont la dernière haleine l'effleurait.

Et l'on n'entendait plus d'autre bruit sur la terre
Que la morne action du funèbre mystère
Que présidait la mort impitoyablement.
Bruit vague, continu, désespéré, stérile,
Que troublait tout à coup celui de quelque ville
S'écroulant dans la nuit et dans l'isolement.

Je me trompe pourtant, on entendait encore
Dans cette sombre nuit, veuve de son aurore,
Une voix qui parlait sans crainte, et cette voix
Faisait frémir, passant comme un souffle d'orage,
Les cheveux de ces morts couchés sur le rivage
Et la feuille séchée aux rameaux dans les bois.

Cette voix qui semblait la plainte de la terre,
C'était le chant de mort de l'homme solitaire
Qui survivait à tout, cités et nations,
Et qui, sur ce chaos seul relevant la tête,
La croix entre les bras, debout comme un prophète,
Au silence jetait ses lamentations.

*
* *

Il disait : « Nous mourons ensemble, astre sublime,
« Nous descendons ensemble, ô soleil, dans l'abîme;
« Ton disque va s'éteindre en ses gouffres béants,
« Sans doute la pitié te dit de disparaître,
« Toi qui vis, dix mille ans, naître, mourir, renaître
« Ces hommes dont les pleurs ont fait deux océans.

« Tout était vain, hélas! orgueil, gloire, science,
« Les trésors du savoir et de l'expérience
« Ont échoué sans cesse à l'écueil des douleurs,
« Et si docte que fût la parole de l'homme,
« Qu'elle vînt de Memphis, ou d'Athènes, ou de Rome,
« Elle n'a pu sécher ni prévenir nos pleurs!

« Meurs et dis à la nuit qui voile la nature,
« Que tu laissas mourante une humble créature
« Qui, la croix sur son cœur, survivait même à toi,

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions-passerelles.fr

« Et l'œil au ciel, le pied sur le gouffre suprême
« Défiait le trépas, le néant, Satan même,
« D'éteindre son espoir et d'ébranler sa foi! »

*
* *

Tout fut dit. — A son tour cet homme solitaire
Exhala son dernier soupir et sur la terre
Avec lui s'éteignit tout bruit, toute lueur,
Au milieu du chaos je me trouvai perdue,
Et je me réveillai frissonnante, éperdue,
Criant : « Ayez pitié de moi, Seigneur! Seigneur! »

129. — *Zawiska le Noir,* chant historique, mis en vers français. Ce chant (1820) fait partie de l'ouvrage intitulé *la Vieille Pologne*, album historique et poétique, etc. 12 livraisons gr. in-4°, Paris, 1834; deuxième édition, Treuttel et Wurtz, Bossange, Didot, etc. 1836; troisième édition, Paris et Leipzig, chez Brockaus et Avenarius, 1839.

Ici s'arrête cette bibliographie, sinon complète, du moins aussi avancée que possible, des poésies détachées d'Alexandre Dumas père. Nous avons transcrit et nous possédons les textes de ces poésies, avec les additions, suppressions, transpositions et variantes. Il y a bien là, comme l'écrivait Dumas, matière à deux ou trois volumes de librairie.

Certes, Dumas ne saurait lutter de vigueur avec Hugo, d'harmonie avec Lamartine, d'originalité avec Musset, de couleur avec Gautier; il était trop épris de romantisme pour se souvenir du précepte de l'auteur de *l'Art poétique* et pour prendre de la forme un souci auquel sont enfin revenus ses successeurs. Il faut donc accepter, avec leurs qualités et leurs défauts mêlés, ses poésies, inspirées par les événements dont il était le témoin, par les pays qu'il visitait, par les sentiments et les passions plus ou moins durables qu'il éprouvait ou qu'il savait inspirer.

Qu'il nous soit permis en terminant d'exprimer un vœu, c'est que l'ensemble de ces poésies puisse un jour être placé sous les yeux des nombreux admirateurs de Dumas, et qu'un futur historien de la littérature française pendant le XIXe siècle tout entier soit ainsi mis à même de porter un jugement définitif sur cette partie de l'œuvre gigantesque de l'un de nos plus illustres et de nos plus sympathiques écrivains.

CHARLES GLINEL.

© 2007 Lyon « Editions « les passerelles du temps » www.editions-passerelles.fr

SOCIÉTÉ

DES

BIBLIOPHILES CONTEMPORAINS

ACADÉMIE DES BEAUX LIVRES

ÉTAT PRÉSENT DE LA SOCIÉTÉ

La Société des *Bibliophiles contemporains* est dès aujourd'hui définitivement formée, au nombre de *cent soixante membres*, plus la présidence d'honneur acceptée par Mgr le Duc d'Aumale, et la personnalité du fondateur mise également hors cadre.

La place nous fait malheureusement défaut en tête de cette livraison pour accorder comme nous le désirions l'hospitalité à la longue liste des cent soixante élus fondateurs, ainsi qu'à la nomenclature des vingt-cinq candidats qui attendent par ordre de numéro, soit une défection, soit une vacance prématurée de l'un des élus, avant la constitution sociale.

Cette liste est actuellement sous presse et sera envoyée séparément dès demain à tous ceux qui ont bien voulu nous adresser leur bulletin de sanction.

Nous avons dû, à notre très vif regret, éliminer plus de cent quarante candidats, ayant des raisons très judicieuses pour borner ainsi qu'il a été fait le nombre des sociétaires.

Nous nous livrons en ce moment à l'élaboration des *Statuts* et du *Règlement intérieur* qui seront soumis sous forme imprimée le mois prochain à tous les fondateurs, avant l'Assemblée constitutive, dont nous pouvons dès lors, annoncer la réunion pour la première quinzaine de juin.

Toutes les notes, remarques, ébauches et projets qui nous parviendraient en vue d'attirer notre attention sur certains points des *Statuts* seront très favorablement accueillis par nous et nous faisons appel aux idées personnelles de tous nos lecteurs pour la constitution minutieuse de notre *Académie des beaux livres*.

Nous donnerons à nos abonnés, qui regardent en curieux la formation de cette assemblée de Bibliophiles modernes, la liste des fondateurs avec la publication intégrale des Statuts et du Règlement intérieur dont la réunion constitutive du mois de juin prochain aura à discuter les articles.

Les Amis du Livre ne peuvent se désintéresser complètement de cette entreprise des amoureux des livres.

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions-passerelles.fr

LES

CARICATURES FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES

SUR

RICHARD WAGNER ET HECTOR BERLIOZ

A PROPOS DE DEUX LIVRES RÉCENTS

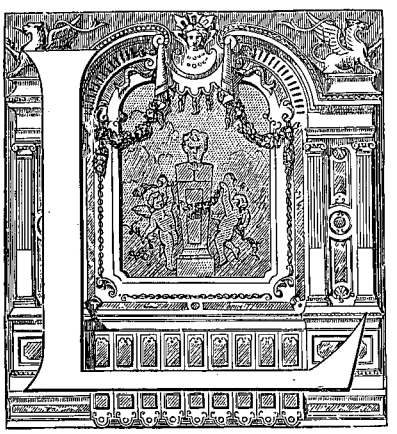

AMARTINE, un jour qu'on lui demandait permission de le tourner en charge, répondit de sa plume la plus noble : « On ne doit jamais autoriser personne à faire grimacer le visage de l'homme, seule créature faite à l'image de Dieu. » Sans même examiner combien ce prétendu respect de la divinité cachait d'orgueil et d'adoration de soi-même, il est bien clair que Lamartine, en lançant de haut cette fière réponse, se méprenait totalement sur la portée et le vrai sens de la caricature à notre époque. Et comme il est heureux, ajouterons-nous, que nombre de gens illustres ou simplement réputés n'aient pas eu de ces scrupules dans le temps où l'on ne pouvait publier la charge d'aucune personne sans y être expressément autorisé, car nous aurions perdu, à ce compte, une innombrable série de caricatures plus

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - www.editions-passerelles.fr

intéressantes, en bien des cas, pour l'histoire artistique, politique ou littéraire, que maints portraits sérieux! Le portrait, en effet, ne donne que l'image plus ou moins fidèle de l'individu, tandis que la caricature, ordinairement, indique au moyen d'un accessoire, d'un détail, par suite de quelles circonstances tel ou tel homme a suffisamment frappé l'attention générale pour exciter la verve des parodistes, et, presque toujours aussi, elle marque quel courant suivait à tel moment donné l'opinion publique et si le personnage ainsi mis sur la sellette était vraiment pour elle un objet de franche risée ou de secrète envie.



RICHARD WAGNER.
(*The Hornet*, de Londres, 1877.)

Car il peut y avoir de ces deux sentiments chez l'artiste qui dessine aussi bien que chez le flâneur qui regarde, et, dans la plupart des cas, la charge graphique prête au personnage ainsi grossi, déformé pour égayer le public, une importance, un relief que les simples discussions imprimées n'auraient su lui donner; le crayon, en effet, est bien préférable à la plume pour répandre dans les masses la figure en même temps que le nom d'un individu. C'est ainsi que la caricature, en multipliant ses attaques, en s'acharnant contre tel artiste, tel homme politique ou tel littérateur, lui procure une célébrité qui sera purement éphémère, si le personnage ainsi visé n'a qu'un talent médiocre, et qui peut grandir au contraire avec le temps, si le patient possède une valeur exceptionnelle, un vrai génie auxquels la postérité rendra justice avec plus de clairvoyance que n'auront fait ses contemporains.

La parodie dessinée et s'attaquant aux défauts physiques de la personne est donc devenue, à notre époque, un indice, un gage de notoriété, que celle-ci soit accidentelle ou durable, et c'est, dans tous les cas, un document historique des plus curieux, abstraction faite de l'attaque plus ou moins vive, du trait plus ou moins envenimé qu'elle dirige contre l'homme public ou privé. Voilà ce qu'a très bien compris et fait valoir M. Adolphe Jullien lorsqu'il a publié, à deux années de distance, ces magnifiques ouvrages sur Richard Wagner et sur Hector Berlioz, établis

sur un plan tout nouveau, accompagnés d'une illustration très riche où la fantaisie n'avait aucune part, conçus enfin de façon que le document-image vînt compléter et corroborer le document écrit, le jugement du critique ou le récit de l'historien.

Certes, un travail aussi compétent, aussi complet que celui sur Richard Wagner n'avait pas besoin d'une telle accumulation de portraits inédits, d'autographes précieux, de caricatures oubliées, de gravures inconnues pour frapper l'attention du monde musical et provoquer les chauds éloges de tous les journalistes sérieux, français ou étrangers. Mais si l'audace était grande à M. Jullien, qui fut de tout temps un défenseur convaincu de Richard Wagner, de vouloir devenir son historien fidèle et son juge impartial dans le moment même où tout un clan d'illuminés affectait de voir en Wagner plus qu'un homme et presque un dieu; si son ouvrage, écrit sans passion, dans un esprit de libre examen, était tout à fait propre à rallier au grand compositeur les gens dégagés de parti pris en leur expliquant bien ce qu'il fallait penser de Wagner et comme homme, et comme polémiste, et comme créateur; la magnifique parure artistique dont notre confrère a su revêtir ce grand travail de critique et d'histoire lui prêtait un agrément singulier et ne dut pas peu contribuer à son succès universel [1].



HECTOR BERLIOZ, par Carjat (1863).

Richard Wagner et Berlioz furent certainement, avec Rossini, les

1. *Richard Wagner, sa vie et ses œuvres*, par M. Adolphe Jullien; un volume grand in-8° de 400 pages, orné de 14 lithographies originales par M. Fantin-Latour, de 15 portraits de Richard-Wagner, de 4 eaux-fortes et de 120 gravures, scènes d'opéras, caricatures, vues de théâtre, autographes, etc. (Paris, Librairie de l'Art, 29, cité d'Antin.)

deux compositeurs sur lesquels les dessinateurs s'acharnèrent le plus; mais il faut noter une différence essentielle, à ce point de vue, entre eux et le maître italien. Les charges dirigées contre l'auteur d'*Otello*, contre « il signor Vacarmini », ne sont jamais blessantes; elles conservent un caractère bon enfant et ne prétendent nullement porter atteinte à son génie. Elles le proclament bien plutôt et le sanctionnent, tout en plaisantant son amour de la grosse caisse et des cymbales ou sa passion pour la bonne chère, en exagérant à plaisir sa rotondité physique et son glorieux toupet. Au contraire, les parodies qui s'attaquent à Richard Wagner ou à Berlioz ont, pour la plupart, un ton très agressif et ne gardent aucune mesure, tant ceux qui les ont crayonnées étaient sûrs de leur fait, et certains que jamais, au grand jamais, le public ne reviendrait sur le compte de ces méchants croque-notes, qui se donnaient pour des génies méconnus et dont il importait de rabaisser la suffisance.



Quelle aurait dû être la composition de l'orchestre dirigé par M. Berlioz dans la salle de l'Exposition universelle.

(Caricature de Cham, 1855.)

Avec Rossini, d'humeur joviale et toujours prêt à rire avec les rieurs, les satiriques du crayon ne faisaient que s'amuser et ne tendaient qu'à divertir un instant les gens du monde, encore qu'ils fussent très épris de sa musique; ils fredonnaient ses motifs les plus gais, peut-être, en s'escrimant contre lui. Avec Wagner et Berlioz, ces mêmes dessinateurs se prenaient au sérieux et se posaient en justiciers, en vengeurs du bon goût offensé : ils leur donnaient donc de la férule en public, avec énergie et conviction, moins pour égayer la galerie que pour les châtier, eux, de leur fol orgueil.

Voilà pourquoi la caricature, à laquelle on n'attachait, jusqu'à ce jour, presque aucune importance comme document historique, offre, au contraire, un intérêt capital en ce qui concerne et Richard Wagner et Berlioz; voilà pourquoi M. Adolphe Jullien a été des mieux inspirés quand il a entrepris de rechercher et de republier un grand nombre de ces charges que leurs auteurs, s'ils vivaient encore, auraient presque

honte d'avoir imaginées[1]. « Pour qu'un ouvrage ainsi entendu sur Richard Wagner — dit-il dans sa préface — mît bien en lumière le génie auquel on tentait de rendre un juste hommage, il fallait marquer mieux que par le récit, par des dessins, quelle opposition le maître avait rencontrée en tout pays, et quelle énergie il avait dû dépenser pour venir à bout des nombreux obstacles qui se dressaient devant lui, par sa faute assez souvent, par suite de son caractère absolu. Or rien ne montre mieux que le dessin, qui saute aux yeux, quel revirement s'est fait dans l'opinion publique au sujet de Richard Wagner. La caricature ici devait donc venir en aide au texte écrit, et comme nul compositeur, pas même Rossini ni Berlioz, n'a plus inspiré la verve railleuse de ses contemporains, il n'y avait qu'à choisir parmi toutes les caricatures écloses en Allemagne, en France, en Angleterre, etc., mais en évitant toujours d'en reproduire qui fussent trop grossières ou le moins du monde blessantes pour des personnes encores vivantes. »



A UNE RÉPÉTITION DE « THANNHÆUSER ».

Sapristi, monsieur Wagner, votre musique fait trop de tapage !

— Ya ! moi fouloir être entendu d'ici en Allemagne !

(Caricature de Cham, 1861.)

Cette restriction dernière, très judicieuse et très opportune à l'égard de Richard Wagner, aurait été bien superflue en ce qui concerne Berlioz. Remarquez, en effet, que celui-ci, même au moment où il était constamment en butte aux railleries acerbes de ses contemporains, ne fut jamais vilipendé que comme un compositeur écrivant de la musique incompréhensible,

1. Par les dix caricatures que nous donnons ici et que nous devons à l'obligeance de M. Adolphe Jullien d'avoir pu choisir, entre cent, dans ses deux ouvrages, nos lecteurs pourront bien juger des différents caractères propres à ces satires par le crayon, en même temps qu'ils auront un avant goût de cette illustration si riche et si variée. Nous devions nous en tenir, par notre sujet même, aux planches comiques; sans quoi, nous eussions eu plaisir à donner également quelqu'un de ces portraits rares, de ces autographes inconnus, quelqu'une de ces belles compositions en lithographie ou brillent la poétique imagination et le savant crayon de M. Fantin-Latour, aussi fervent admirateur de Richard Wagner que d'Hector Berlioz... Nous laissons aux amateurs et aux curieux le plaisir de chercher toutes ces belles choses dans ces deux volumes qui sont aussi comme deux musées à la gloire de Richard Wagner et de Berlioz.

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - www.editions-passerelles.fr

comme un artiste aimant furieusement la réclame et faisant un bruit d'enfer : l'homme, à proprement parler, n'eut pas à souffrir d'attaques personnelles. Il en va tout différemment pour Richard Wagner : la



BERLIOZ, L'HOMME-ORCHESTRE.
(Caricature de Benjamin, 1838.)

personne privée, chez ce dernier, est souvent tournée en ridicule avec une acrimonie extrême, et ici nous ne parlons pas seulement de maintes caricatures françaises où l'on injuriait l'Allemand, où l'on se vengeait

sur lui des blessures faites à notre amour-propre national ; nous pensons surtout à certains dessins publiés dans les journaux d'Allemagne et d'Autriche, où les personnes qui touchent de près à Richard Wagner ont été, elles aussi, prises à partie et traitées de façon fort peu civile. Il y aurait donc mauvaise grâce à nous reprocher, à nous Français, quelques écarts de plume ou de crayon qui pourraient s'expliquer par la passion patriotique, alors que les dessinateurs des pays allemands n'auraient pas de



M. Berlioz allant embaucher des recrues pour son orchestre dans l'artillerie de la garnison...



— Et où a-t-elle gagné tout ça?
— Dans les cotons. Elle a eu l'idée d'en vendre à la porte du concert monstre Berlioz.

(Caricatures de Nadar, 1856.)

motifs plausibles à faire valoir pour excuser un tel oubli des convenances envers leur illustre compatriote et ses plus proches alliés.

Sur ce point d'ailleurs, M. Adolphe Jullien a été d'une réserve très scrupuleuse et tout en faisant large place aux caricatures dans son ouvrage, il a su les choisir avec tact, sans jamais se départir de la règle qu'il a si bien formulée. Il eut cependant, de ce chef, à subir tout d'abord quelques observations. Cette innovation, qui consistait à introduire de plaisants croquis dans un ouvrage sérieux, à prêter une nouvelle vie à des charges éphémères en les insérant dans un travail assuré de vivre longtemps; cette idée, si louable à tous égards, de republier ces dessins dont les années, en s'écoulant, ont modifié le caractère et qui, d'injurieux, sont devenus presque glorieux pour le personnage ainsi bafoué, ne furent pas sans déconcerter un moment la critique et les lecteurs. En Allemagne au moins, car en France cette reproduction parut toute naturelle et l'on s'en amusa sans arrière-pensée, — au détriment des caricaturistes, non de leur victime.

Il y a là la différence de deux tempéraments, de deux races, et nous



LE LITRE — 8e ANNÉE. Maison QUANTIN.

PORTRAIT DE M. ADOLPHE JULLIEN

DESSIN DE FANTIN-LATOUR

D'après son tableau exposé au Salon de 1887

© 2007 Lyon · Éditions « les passerelles du temps » · editions.ainay@free.fr

qui sommes de la même race que M. Adolphe Jullien, nous avons clairement vu son intention du premier coup, tandis que les écrivains d'outre-Rhin, si gagnés qu'ils fussent par la chaleur de son admiration pour Richard Wagner, ont dû se raisonner pour admettre que des caricatures pussent trouver place dans un livre destiné à glorifier un homme. A leurs yeux, du moment que l'auteur était dans l'intention d'écrire un ouvrage favorable à ce grand compositeur et d'exalter ses chefs-d'œuvre, il aurait dû garder un silence absolu sur toutes les attaques de la plume ou du crayon que le maître eut à subir durant sa vie, et ne pas plus s'en occuper que si elles ne se fussent jamais produites. Pour nous, au contraire, et pour M. Jullien, ces quolibets ainsi rétorqués par le temps sont les meilleures assises de la gloire du maître, et nous aurions jugé la réparation due au génie incomplète, si l'on avait omis d'exhumer tant de satires imprimées, tant de charges lancées pour divertir le public à ses dépens.



WAGNER DANS LE FEU DE LA COMPOSITION.

(Caricature du *Kikeriki*, de Vienne, 1876.)

Ces observations, du reste, étaient fort courtoises, et la plupart des journalistes allemands, si fort que cette innovation les eût d'abord troublés, finirent par se rendre aux raisons données par M. Jullien, et par avouer « qu'en somme c'était une excellente idée que de traiter les caricatures comme des documents sérieux ». C'était l'avis, après réflexion, de la *Gazette de Francfort*, et c'était aussi celui de la *Deutsche Rundschau*, où M. Julius Rodenberg reconnaissait que cette longue série de dessins comiques offrait un intérêt singulier, tout en se félicitant que le *Charivari* de France se distinguât dans le nombre par sa violence et le *Kladderadatsch* de Berlin par son absence, le célèbre caricaturiste Ernst Dohm ayant toujours été un des partisans les plus zélés de Richard Wagner. M. Théophile Zolling, de son côté, écrivait, dans la *Gegenwart* de Berlin, que dussent les wagnériens allemands gémir de voir exhumer tant de caricatures de Paris et de Londres, de Vienne et de Munich, où leur idole était cruellement bafouée, il s'associait, pour lui, à la pensée de M. Jullien et jugeait que ces témoignages historiques d'un nouveau genre avaient grande importance et méritaient d'être pris au sérieux :

« On se console aisément, disait-il avec esprit, de la facilité qu'ont les grandes choses à être tournées en ridicule en pensant que les petites sont déjà ridicules par elles-mêmes. »

Assurément, les ultra-wagnériens, en deçà et au delà des Vosges, crièrent au scandale et jouèrent une sainte indignation ; mais tous les esprits droits, une fois le premier mouvement passé, reconnurent que c'était là une excellente façon d'élucider l'histoire et qu'il n'en était pas de meilleure, après tout, pour faire une enquête impartiale et pour établir un livre sérieux sur des bases durables. Au surplus, Wagner lui-même, qui ne s'entendait pas trop mal à défendre ses intérêts, n'a jamais réclamé contre la parodie écrite ou crayonnée. Il savait trop bien qu'elle lui serait, au présent comme au futur, d'un précieux secours, et certes il ne devait pas voir d'un œil indifférent ce déluge de croquis facétieux sur lui-même et sur ses œuvres : en frappant les regards des innombrables gens qui n'auraient jamais eu le loisir ou le goût de lire un article, ils aidaient plus à propager son nom que des centaines d'écrits n'auraient pu le faire. Alors, de quel droit viendrait-on, maintenant qu'il est mort et glorifié, rayer de son histoire tant de caricatures qui furent un moyen de diffusion des plus actifs pour son nom comme pour son œuvre, et quel étroit esprit ce serait montrer que de vouloir effacer tout ce qu'il a, sinon provoqué, du moins accepté sans déplaisir tant qu'il fut en vie et libre de protester?



LE ROI DE BAVIÈRE ET RICHARD WAGNER.

Le roi Louis : « Maître, changeons, je suis mieux ici. Laisse-moi faire de la musique à Bayreuth, et *toi*, va régner à Munich. »

(Grætz, *der Floh*, de Vienne)

De la lecture des différents articles consacrés au livre de M. Adolphe Jullien et qui, tous, contenaient quelque prudente réserve au sujet des caricatures, il se dégageait un double sentiment : quelque peu de confusion à l'idée de voir un Français rendre un hommage aussi considérable au maître allemand ; puis une admiration très sincère pour le travail en lui-même et l'aveu très franc que c'était bien là l'ouvrage impartial, complet et définitif qu'on devait forcément écrire un jour sur Richard Wagner. Compliments significatifs sous la plume des critiques d'Alle-

magne, et d'autant plus flatteurs qu'ils prouvaient que, même dans le pays de Richard Wagner, il y avait place, en ce qui le concernait, pour un jugement sain, pour une admiration réfléchie, également distante des affolements d'enthousiasme et des violentes négations de parti pris.

Nulle part peut-être cette double impression ne se traduisit avec plus de louable franchise que dans l'excellent article de la *Post*, de Berlin, auquel la signature de M. Adolphe Rosenberg prêtait une importance exceptionnelle : « Un Allemand quelque peu chatouilleux sur le patriotisme, écrivait-il, n'est pas sans éprouver un sentiment désagréable quand il lui faut annoncer à ses lecteurs que *c'est un Français qui vient d'écrire, à propos de Richard Wagner, la première biographie digne de ce nom*, c'est-à-dire un ouvrage où les qualités du maître sont exposées clairement, jugées avec impartialité et où l'on n'a pas cherché à dissimuler ses défauts..... En feuilletant ce livre que l'auteur, M. Adolphe Jullien, m'a adressé, j'ai été péniblement impressionné par le grand nombre de caricatures insérées dans le texte; bien que l'auteur fût, à ma connaissance et depuis de longues années, un des plus chauds partisans à Paris de la cause wagnérienne, j'eus quelques doutes sur l'esprit qui avait guidé sa plume. Mais la lecture attentive de l'ouvrage, dont la composition témoigne d'une somme de travail extraordinaire, eut bientôt fait de dissiper mes appréhensions. *Nous nous trouvons en présence d'une œuvre inspirée par la piété la plus noble et qui obtiendra sûrement un vif succès international, justifié par l'application vraiment étonnante dont il porte la marque à chaque page.* »

Richard Wagner, disions-nous plus haut, n'a jamais manifesté d'irritation contre cette pluie ininterrompue de dessins satiriques sur sa personne et ses œuvres. Comment n'aurait-il pas été fier, au contraire, en constatant de quelle renommée universelle ils étaient le gage, en voyant tant de journaux réputés : le *Charivari* et le *Journal amusant* de Paris, le *Kikeriki* et le *Floh* de Vienne, le *Pück* de Leipzig, le *Punsch* et les *Fliegende Blætter* de Munich ; tant de dessinateurs en vogue : les Cham, les Bertall, les Nadar, les Gill, les Grætz, les Gustave Gaul, les Scholz, sans oublier Martin Schleich, lui accorder une si grande place et ne jamais craindre, apparemment, d'ennuyer le monde en publiant toujours de nouvelles charges sur ses opéras, ses toilettes, ses habitudes, ses reparties ? Et quel artiste, au milieu d'un tel débordement de glorieuses attaques, n'aurait pas senti lui monter au cerveau de grosses bouffées d'orgueil ?

Bien mieux, si Wagner avait nourri contre Berlioz une haine égale à celle que l'auteur des *Troyens* lui avait vouée, il aurait pu trouver dans ces innombrables caricatures la preuve qu'il avait, même sur le terrain français, battu, réduit à néant son ancien allié, devenu son plus redoutable adversaire. On a souvent dit de Berlioz et de Wagner que c'étaient deux frères ennemis et la comparaison ne manque pas d'à-propos,

© 2007 Lyon « Editions « les passerelles du temps » www.editions-passerelles.fr

malgré des dissemblances primordiales; car même après que Berlioz se fut séparé de Wagner par une rupture éclatante et l'eut combattu sans rémission, le public, ne jugeant toujours que sur les apparences et les trouvant aussi bruyants, aussi inintelligibles l'un que l'autre, continua à les mettre dans le même sac et ne voulut faire aucune différence entre *Tannhœuser* et *les Troyens*. Cette caricature de Cham, où le chevalier Tannhœuser demande à embrasser son petit frère *les Troyens*, un



BAYREUTHIANA.

Comment celui qui n'est pas initié se représente la chevauchée des Valkyries.

Devise : Que sert-il de regarder, si l'on n'y peut toucher?

(Caricature du *Püch*, de Leipzig, 1876.)

poupon que Berlioz tient dans ses bras, ne prouve-t-elle pas avec la dernière évidence que la musique de Wagner ou celle de Berlioz, bruit pour bruit, c'était tout un pour la masse des auditeurs?

Fort bien, mais encore ici l'avantage était du côté de Wagner et même en France, aussitôt qu'il y fut venu donner des concerts, c'est lui qui demeura comme le type unique, absolu du musicien-chaudronnier dont les compositions font fuir les auditeurs, éclater les salles et hurler les exécutants. Jusqu'aux approches de 1860, et tant que ni le nom ni la musique de Wagner n'étaient connus chez nous, c'est Berlioz qui avait servi de cible à tous les quolibets des journalistes ou des dessinateurs, et la fameuse caricature où Daumier le représente en homme-orchestre, frappant d'une main sur un chaudron, écrivant de l'autre un article à sa louange, — elle remonte à 1838, au moment de *Benvenuto Cellini*, — fut mainte fois reproduite, imitée, utilisée par tous les crayonneurs en quête d'une comparaison bruyante. Mais, à partir des concerts de Richard

Wagner aux Italiens, à plus forte raison après les représentations du *Tannhæuser*, ce dernier détrôna complétement Berlioz comme personnification de la musique assourdissante, et les journaux satiriques, à tout propos, à propos d'électricité, de chemin de fer, de fusillade ou d'exposition, le mirent constamment en scène et sans merci. Quant au malheureux Berlioz, il était déchu même de ce cruel honneur, et, pour qu'on lui prête encore un peu d'attention, pour qu'on lui fasse l'aumône de nouvelles caricatures, il faudra qu'il les paye de son sang et de sa vie, au prix de ce douloureux échec des *Troyens*, qui lui fut mortel.

Ce furent alors quatre ou cinq mois d'éclipse ou de répit, comme on voudra, pour Richard Wagner. Mais, en tout autre temps, ce dernier, toujours sur la brèche et bataillant toujours par des brochures qui faisaient scandale ou des opéras qui faisaient tapage, occupait bien autrement l'attention du monde que le pauvre Berlioz dont les opéras ne se jouaient nulle part, dont les compositions symphoniques figuraient très rarement dans les concerts et qui en était réduit, pour faire entendre un peu de sa musique, à courir jusqu'en Russie. Aussi s'explique-t-on fort bien que les caricatures sur Richard Wagner aient surgi dans tous les pays avec une abondance inimaginable, en Allemagne, en Autriche, en France, en Angleterre, en Amérique, partout enfin où sa musique soulevait de violentes réprobations et d'ardents enthousiasmes; aussi comprend-on à merveille que ces dessins aient rapidement pris un caractère agressif très personnel et n'aient plus épargné ni ses amis ni ses proches, Wagner excellant par ses boutades, son humeur encombrante et son train de vie, à choquer l'opinion publique, à susciter des inimitiés tenaces dans tous les pays où les hasards de l'existence lui faisaient dresser sa tente.

Ces différences essentielles, entre Wagner et Berlioz, — à n'envisager que les caricatures dont ils furent harcelés, — sautent aux yeux lorsqu'on suit avec attention la double série de ces croquis facétieux dans les deux ouvrages de M. Adolphe Jullien. Car vous vous doutez bien qu'après avoir ainsi reçu l'approbation même de ses confrères allemands touchant Richard Wagner, M. Jullien s'est bien gardé d'agir différemment lorsqu'il entreprit d'écrire un ouvrage non moins considérable sur Hector Berlioz. D'abord parce que cette façon de procéder était la bonne; ensuite parce que, s'il s'en fût le moins du monde écarté, les partisans exclusifs de Richard Wagner n'auraient pas manqué de jeter les hauts cris, en l'accusant de montrer plus d'égards et de respect pour le grand musicien français que pour le maître allemand.

Et puis, ce que souhaitaient les admirateurs de Berlioz en pressant M. Jullien de se remettre au travail, ce que lui-même entendait réaliser s'il cédait à ces flatteuses sollicitations, c'était un volume identiquement semblable au premier, un ouvrage où Berlioz fût aussi soigneusement

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - www.editions-passerelles.fr

étudié, aussi sincèrement jugé que l'avait été Wagner, par un partisan d'ancienne date et qui, dès qu'il avait pris une plume, avait contribué de tout son pouvoir à la réhabilitation du génie méconnu, que ce génie eût nom Schumann, Berlioz ou Wagner. Donc, et c'est tout dire en un mot, tel était le *Richard Wagner* de M. Adolphe Jullien, tel devait être et fut en effet son *Hector Berlioz* : même esprit d'indépendance absolue et d'admiration réfléchie, égal souci de l'exactitude historique, patience et persévérance égales pour remonter aux bonnes sources, pour démêler le vrai du faux au milieu des récits romanesques du héros lui-même ou des inventions perfides de ses ennemis[1].

Presque autant de portraits, cela va sans dire, et tout autant de caricatures. Aussi bien pour Hector Berlioz que pour Richard Wagner, il était instructif et piquant d'ouvrir, en regard de la série des véritables portraits, une sorte de galerie comique où les charges crayonnées sur sa personne, où les caricatures suggérées par sa musique et ses opéras vinssent témoigner de l'attention qu'on avait dû lui prêter dès la première heure et des glorieuses attaques auxquelles il fut constamment en butte. « Aujourd'hui, dit très justement M. Jullien, la caricature, par l'extension qu'elle a prise en France et même à l'étranger depuis le second tiers du siècle, est devenue comme la pierre de touche de la célébrité, et si les faux talents demeurent accablés sous ses attaques, les vrais génies, en revanche, à l'heure de la réparation, sont grandis en quelque sorte par les parodies qu'ils ont inspirées... Et quelle consécration plus complète, à ce compte-là, que celle à laquelle ont successivement aidé tous les maîtres de la caricature et tous les virtuoses du crayon : Dantan jeune et Traviès; Benjamin, Grandville et Daumier; Cham, Nadar et Carjat; Marcelin, Grévin, Bertall et Gustave Doré! »

Quelle heureuse époque, si rapprochée et déjà si loin de nous, que celle où la politique n'absorbait pas à ce point l'attention qu'on ne pût s'occuper d'autre chose! Il semble, en parcourant ces amusantes séries de caricatures sur Berlioz et sur Wagner, qu'on vit dans un temps éloigné où les préoccupations d'art n'étaient pas éteintes par l'action courante de chaque jour. A cette époque, — un de nos plus distingués confrères, M. G. de Léris, en faisait dernièrement la remarque, — à cette époque où l'on déployait plus d'esprit qu'on ne répandait de fiel, où la satire était fine et restait généralement courtoise, la politique ne vous valait pas seule l'honneur d'être caricaturé. Car c'était un honneur alors, et chacun y pouvait prétendre, à la condition de se distinguer de la foule par une œuvre

1. *Hector Berlioz, sa vie et ses œuvres*, par M. Adolphe Jullien; un volume grand in-8° de 400 pages, orné de 14 lithographies originales par M. Fantin-Latour, de 12 portraits d'Hector Berlioz, de 3 planches hors texte et de 122 gravures, scènes théâtrales, caricatures, portraits d'artistes, autographes, etc. (Paris, Librairie de l'Art, 29, cité d'Antin.)

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions.passerelles.fr

maîtresse en littérature ou en art, au barreau comme à la Chambre, ou de s'imposer seulement à l'attention par l'originalité de sa vie et l'excentricité de son esprit.

Berlioz et Wagner étaient dignes de cet honneur à plus d'un point de vue; ils méritaient à tous égards que le crayon moqueur de leurs contemporains s'acharnât sur eux tant qu'ils seraient de ce monde et qu'un peu plus tard ces caricatures, aussi bien que leurs images sérieuses, fussent remises en lumière afin de contribuer à leur glorification. Il devait être instructif de revoir ces deux grands musiciens, les seuls qui passionnent aujourd'hui la foule, dans les différents états de leur développement physique et intellectuel, de reconstituer en quelque sorte autour d'eux la physionomie extérieure de la société, du monde où s'est manifesté leur génie. Et voilà comment, de l'aveu même d'un confrère étranger, les deux volumes que M. Adolphe Jullien leur a consacrés, ces deux volumes surprenants par le nombre et la variété des pièces curieuses ainsi rassemblées, sont des ouvrages absolument nouveaux, tout à fait modernes et conformes au goût d'une époque où la science et l'esprit d'investigation ont pris un développement extraordinaire, amené des résultats merveilleux.

Ils vivraient aujourd'hui, ces deux grands artistes, qu'ils n'obtiendraient certainement pas un pareil honneur ou que, du moins, ils ne trouveraient pas d'aussi bons caricaturistes pour transmettre à la postérité leurs traits passablement déformés. A présent, la caricature a rarement le cachet d'élégance et d'originalité qu'elle avait au temps des Daumier, des Cham, des Bertall. La charge grossière et mal dessinée est de facture courante, l'enluminure est devenue indispensable, la vraie caricature, spirituelle et fine, est infiniment rare. Allons! Si ces deux ennemis se sont réconciliés aux régions de la paix éternelle, ils peuvent se complimenter d'avoir quitté ce bas monde à temps: ils n'auraient rien gagné, ni l'un ni l'autre, à durer davantage et peut-être y auraient-ils sensiblement perdu.

FRANCIS RÉNIER.

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions.passerelles.fr



LES

RENCONTRES D'UN BIBLIOPHILE

UNE MYSTIFICATON SOUS LOUIS XIV

La curiosité chercheuse et fureteuse qui possède les bibliophiles, si elle a tiré de l'oubli plus d'une édition rare, ou sauvé souvent quelque merveille typographique que l'ignorance condamnait fatalement à périr, a mis aussi plus d'une fois sur la trace de faits intéressants pour l'histoire elle-même. Le bibliophile a des rencontres qui servent également l'historien. C'est là une vérité d'expérience bibliophilesque sur laquelle il n'est pas besoin d'insister. Nous venons de l'éprouver, pour notre très grande satisfaction et édification historique.

Le démon de la curiosité nous ayant conduit à rechercher les éditions originales des discours prononcés à l'Académie française, nous constatâmes bientôt d'assez nombreuses lacunes, qui toutes n'étaient pas dues à la rareté de l'édition, mais à des circonstances plus personnelles, plus intimes. Tel est le cas du discours de l'abbé de Caumartin au XVIIe siècle, qui fut un des incidents les plus singuliers de l'histoire de l'Académie française à cette époque.

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - www.editions-passerelles.fr

I

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'à l'Académie française l'on s'égaye aux dépens d'un récipiendaire, et que le discours de l'académicien qui répond au nouvel élu est émaillé de plus d'une épigramme à l'adresse du patient. La réception d'Alfred de Vigny est restée célèbre à cet égard, et le comte Molé, cet homme de si bonne compagnie d'ordinaire, faillit ce jour-là à sa réputation. MM. Cuvillier-Fleury et John Lemoine ont fourni des modèles de réceptions épigrammatiques.

Soyons juste cependant. Ils n'étaient pas les inventeurs de ce genre particulier d'éloquence académique; ils avaient eu des devanciers. Le premier en date paraît avoir été un ecclésiastique, l'abbé de Caumartin, homme certainement de plus d'esprit que de charité. Ce bel exemple d'éloquence épigrammatique, sinon de mansuétude chrétienne, fut donné sous Louis XIV, en 1694, à la réception d'un autre homme d'Église, l'évêque de Noyon; ce qui complète ce piquant tableau.

Cet abbé de Caumartin était un des plus jeunes membres de l'Académie française. Né en 1668, il avait été élu en 1694, n'ayant encore que vingt-six ans, à la place de l'abbé de Lavau, dont un historien de l'Académie, l'abbé d'Olivet, — encore un abbé, — a dit que « ses confrères, après l'avoir possédé quelque temps, reconnurent que la supériorité des talents pouvoit être utilement compensée par la douceur des mœurs et par le secret de se rendre aimable », ce qui ressemble assez à une benoîte épigramme.

Si le mérite littéraire de l'abbé de Caumartin, à n'en juger que par l'âge, avait lui-même besoin d'une compensation, ce n'est pas de ce côté que ses nouveaux confrères, ou tout au moins celui que l'Académie le chargea bientôt de recevoir, devaient la trouver.

Un homme d'esprit, d'ailleurs, que ce jeune académicien, et qui avait de qui tenir. Son père était ce Caumartin, ami, grand conseilleur, et un peu parent du cardinal de Retz; sa mère, une Verthamon, femme d'intelligence, de monde, comme telle non moins appréciée du célèbre frondeur, qui lui a dédié ses mémoires et tint son fils sur les fonts de baptême. Élevé avec un soin particulier par un père ami des lettres, il avait été confié de bonne heure à d'excellents maîtres. Entre l'éducation sous le toit paternel et celle du collège, ses parents n'avaient choisi ni l'une ni l'autre. Ils avaient loué au faubourg Saint-Jacques une maison que leur fils habita avec ses maîtres, et où il recevait à sa table des savants et des lettrés. Encore écolier, le jeune Caumartin se trouva ainsi être une sorte de Mécène.

Cela ne lui nuisit pas plus tard pour entrer à l'Académie; dès lors,

il s'en préparait les voies en se faisant une réputation de jeune prodige. A treize ans, on vantait déjà ses sermons. Et pourquoi n'aurait-il pas prêché à cet âge? A cinq ans il était bien abbé de Buzay, une abbaye du diocèse de Nantes dont son parrain s'était défait en sa faveur. Ce qui, à cette époque, était plus rare chez un futur prélat, c'était une connaissance très étendue des langues vivantes; il sut jusqu'au polonais, dont, sur le tard, il prit le goût en fréquentant à Tours le roi et la reine de Pologne, alors réfugiés en France, où leur fille devait un jour être reine. Mais c'était surtout par l'agrément de l'esprit, par le charme des manières, qu'il se faisait remarquer. Moncrif, qui lui succéda à l'Académie française, a dit de lui, en invoquant le témoignage de ses confrères : « Vous savez combien sa conversation était solide en matière de science et de littérature, mais vous avez surtout éprouvé ce charme qu'il savait répandre sur les choses les plus dépourvues d'agrément par elles-mêmes, cet art inexplicable qui ne s'acquiert que par l'habitude de vivre avec les personnes en qui il réside..., espèce de magie qui n'est point attachée à l'esprit supérieur, qui peut servir à l'embellir, et qui, le plus souvent, réussit encore mieux que lui. »

Le même écrivain le représente « né avec une pénétration vive, qui saisit d'abord dans les choses ce qu'elles ont d'essentiel », et « doué d'une imagination heureuse, qui sait orner avec mesure ce qu'elle présente ».

Sa réception à l'Académie ne démentit pas sa jeune réputation. Elle avait eu lieu le 8 mai 1694, et est racontée ainsi par *le Mercure :*

« Il y vint prendre place le samedy, et fit un remerciement plein d'esprit et tourné d'une manière si délicate, qu'il remplit avec beaucoup de gloire pour luy l'opinion avantageuse qui l'avoit fait trouver digne d'estre receu dans ce corps illustre. »

L'expression de sa gratitude envers la Compagnie manque cependant de finesse, et est plus recherchée que naturelle : « Qui peut, disait-il, s'en acquitter d'une manière digne de vous? Le bienfait est tel que, pour en parler dignement, il faudroit vous faire parler vous-mêmes. »

Le passage le plus intéressant de son discours est celui où il fait allusion à la querelle des Anciens et des Modernes, alors à ses débuts :

« C'est ce qui partage aujourd'hui nos meilleurs critiques, entre lesquels il ne m'appartient pas de prendre parti, ou, si j'en prends un, de le dire. Il me sera au moins permis de remarquer que différents siècles, différents pays, ont produit les grands personnages qui sont le juste sujet de nos admirations. Icy, dans un même royaume, dans une même ville, dans un même lieu, l'Académie nous fait voir, d'un coup d'œil, des hommes que, pour le poème dramatique, on peut comparer à Sophocle et à Euripide; pour la poésie lyrique et satyrique, à Horace et à Juvénal; pour la poésie naïve et galante, à Anacréon et à Ovide; à Démosthènes et à Cicéron par l'éloquence... Heureux assemblage, inouï dans les siècles

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - www.editions-passerelles.fr

passés, qu'on n'a pas vu dans le siècle d'argent, et qui sera, dans la suite du temps, le caractère du siècle de Louis-le-Grand. »

L'académicien chargé de le recevoir était Charles Perrault, l'aimable auteur des *Contes de Fées,* qui, dans la querelle des Anciens et des Modernes, avait, avec éclat, pris parti pour les Modernes. L'on comprend assez pourquoi le récipiendiaire avait mis tant de réserve en touchant à ce sujet délicat. Il donnait ainsi une preuve de cet esprit et de cette urbanité qu'on lui reconnaissait.

Comment Perrault aussi n'aurait-il pas trouvé que l'abbé de Caumartin était le meilleur des académiciens? Sa réponse se ressent de ces dispositions : « Après nous avoir parlé si éloquemment de notre douleur, vous n'avez rien dit de notre consolation. » Tel fut le début de son discours, et la suite ne le démentit pas. Sans oublier les « ancêtres de l'abbé de Caumartin, dont il avait hérité si heureusement de toutes les vertus », il le présente lui-même comme un résumé de la perfection civile et religieuse : « Nous trouvons dans vous seul, dit-il, ce qui suffirait à plusieurs pour mériter notre choix : un sens exquis qui ne se trompe point dans ses jugements, une vaste et profonde érudition, et enfin une vive éloquence, dont les premiers essais surpassent les chefs-d'œuvre des plus habiles, et viennent de charmer une Compagnie où il n'y a guère plus d'auditeurs que de maîtres dans ce bel art. »

Malgré sa jeunesse, l'abbé de Caumartin, apparenté aux d'Argenson, aux Pontchartrain, était donc une sorte de personnage, lorsque, sept mois après sa réception, il fut appelé à répondre à l'évêque de Noyon. Ce prélat venait d'être élu en remplacement d'un académicien assez obscur, Barbier d'Aucour, qui s'était d'abord surtout fait connaître, dans les querelles entre jésuites et jansénistes, par un poème satirique, *l'Onguent pour la brûlure* (1664); plus tard, par une autre satire, *Apollon vendeur de mithridate*, dirigée contre Racine (1676), qu'il avait déjà attaqué une première fois à propos de sa *Lettre à l'auteur des Hérésies imaginaires.*

François de Clermont-Tonnerre, évêque-comte de Noyon depuis 1661, était alors âgé de soixante-cinq ans. Ce ne fut pas un des côtés les moins étranges de cette séance académique, que le spectacle de ce vieillard reçu et berné par ce jeune homme, nous serions tenté de dire par cet enfant. Que M. de Noyon ait été enclin au péché de vanité, c'est bien possible. Qu'il fût fort entêté de ses ancêtres et de ce blason aux deux clefs en sautoir qui leur avait été donné au XIIe siècle par le pape Calixte II, défendu par Clermont-Tonnerre contre l'antipape Grégoire VIII, il faut le croire, puisqu'un célèbre mémorialiste l'affirme. Mais le dernier à lui jeter la pierre eût dû être Saint-Simon, fort entiché lui-même d'orgueil nobiliaire. Ainsi n'a pas fait le noble duc, qui l'a fort ridiculisé : « Toute sa maison, dit-il, était remplie de ses armes, jusqu'aux plafonds et aux planchers; des manteaux de comte et pair dans

tous les lambris sans chapeau d'évêque; des clefs partout, qui sont ses armes, jusque sur le tabernacle de sa chapelle; ses armes sur sa cheminée... Il me montra ces merveilles, que j'admirai à la hâte dans un autre sens que lui... Sa vanité eût été étrangement mortifiée s'il eût prévu ses successeurs. » Il paraît qu'à sa mort, en 1701, on trouva dans ses papiers des brouillons de sa propre oraison funèbre. Il n'avait voulu s'en fier qu'à lui d'éclairer ses panégyristes sur ses mérites. Saint-Simon l'affirme, et, en 1745, on publia, dans un recueil de pièces rares et curieuses, un « *Mé- moire* dicté par lui à un M. Lucas, prêtre chanoine de la cathédrale de Noyon, son secrétaire », où se trouvent les traits de la vanité la plus amusante. Cette oraison funèbre devait être en six points. Voici le canevas des deux derniers :

5° Le Clergé se vante de l'avoir pour président,
La Cour pour comte,
Le Sénat pour juge,
La France pour pair.

6° L'État l'honore comme conseiller,
L'Ordre comme commandeur,
L'Académie comme un oracle,
Et le monde comme un prodige.

Il faut dans tout cela faire la part de la malignité, et nous ne voudrions pas nous porter fort de l'authenticité du Mémoire dicté à l'abbé Lucas. Ce qui est plus certain, c'est que M. de Clermont-Tonnerre fut un excellent évêque, fort appliqué à ses devoirs religieux, un de ces prélats, rares alors, qui résidaient dans leur diocèse. Tout en se moquant de ses travers de vanité, Saint-Simon l'estimait beaucoup. Il a corrigé la satire par cet éloge : « D'ailleurs docte, fort honnête homme, très homme de bien, bon évêque et de beaucoup d'esprit, il ne laissa pas d'être regretté et beaucoup dans son diocèse. » Et plus loin encore : « C'étoit un homme d'esprit et de savoir, mais d'un savoir brouillé et confus, homme d'honneur et de bien, et bon évêque, charitable, résidant, appliqué à ses devoirs et gouvernant bien et sagement. »

Possédé comme il l'était de gloriole nobiliaire, M. de Noyon brigua le titre d'académicien, moins sans doute pour l'honneur de succéder à Barbier d'Aucour, un mince avocat, connu seulement par quelques pamphlets jansénistes, et qu'il traitera de haut, que pour s'asseoir à côté des princes de l'Église, qui faisaient alors partie de l'Académie, du cardinal d'Estrées, de Bossuet, de Fléchier, de Harlay, archevêque de Paris, de Philippe de Chaumont, évêque d'Acqs. Si tant est, qu'il ne se considérât pas, par sa naissance, fort au-dessus de ces prélats bourgeois ou de petite noblesse, « évêques du second ordre », suivant une classification et une expression qu'il avait inventées.

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions.passerelles.fr

Mais le véritable promoteur de son élection fut Louis XIV. Bien que le roi eût alors cinquante-six ans, et que son mariage secret avec Mme de Maintenon, en 1684, eût, depuis dix ans déjà, clos pour la Cour l'ère des plaisirs et de la gaieté, le roi ne se refusait pas quelques plaisanteries contre ses courtisans. Il aimait parfois à rire à leurs dépens. L'élection de M. de Noyon lui sembla une excellente occasion de mettre dans son jour la vanité du prélat, et de s'en égayer. Elle avait déjà fourni à la Cour bien des « scènes », dont le roi « s'était diverti ». On pouvait bien en susciter une nouvelle, et qui serait d'autant plus piquante que le candidat n'avait rien d'académique, ses titres consistant en des mandements que *le Mercure* qualifie de « tout singuliers », et en un éloge de sa sœur, l'abbesse de Saint-Paul de Beauvais, qui prouvait plus de science généalogique que de littérature. C'est bien sur quoi comptait le grand roi, qui, après avoir trouvé le sujet de la comédie, ne dédaigna pas d'en diriger la mise en scène.

« Le roi, dit Saint-Simon, s'amusoit de sa vanité, qui lui faisoit prendre tout pour distinction... Il vaqua une place à l'Académie française et le roi voulut qu'il en fût!... Il ordonna à Dangeau, qui en étoit, de s'en expliquer de sa part aux académiciens, ce qui n'étoit jamais arrivé. »

Depuis la mort du chancelier Séguier (1672), dont le protectorat avait succédé à celui de Richelieu, c'était le roi lui-même qui avait le titre de protecteur de l'Académie française, et, jusque-là, il s'était abstenu d'exercer aucune influence sur les élections. Pour la première fois il sortit de cette neutralité en faveur de M. de Noyon. L'on comprend si la vanité du prélat dut en être flattée et si elle s'en accrut. Tel qu'on connaît l'homme, on se figure aisément le personnage qu'il fit. Mme de Coulanges, donnant à Mme de Sévigné des nouvelles de la Cour, écrivait : « M. de Noyon y fait une figure principale; il est le seul présentement qui y soit, et la Cour a toujours besoin d'un pareil amusement. »

L'Académie avait déféré déjà aux désirs de Colbert dans l'élection de Bergeret (1685), dont le seul mérite consistait à être le premier commis de M. de Croissy, frère du puissant ministre; et tout récemment à la recommandation moins discrète encore de Pontchartrain, dans celles de Tourreil (1692), de l'abbé Bignon, son neveu, de La Loubère (1693), celui-ci secrétaire, celui-là neveu du ministre, réalisant en ce dernier la prédiction satirique de Chaulieu :

Messieurs, vous aurez La Loubère :
L'intérêt veut qu'on le préfère
Au mérite le plus certain.
Il entrera, quoiqu'on en die;
C'est un impôt que Pontchartrain
Veut mettre sur l'Académie.

© 2007 Lyon « Editions « les passerelles du temps » » editions-passerelles.fr

Elle ne pouvait se montrer moins empressée envers un protégé du roi lui-même, qui, d'ailleurs, se départit cette fois seulement de sa réserve à l'égard de l'Académie et de ses libres choix.

L'évêque de Noyon fut élu par acclamation. C'est ce que constate un passage du procès-verbal de la séance du 15 novembre 1694 : « Ce jour-là, la Compagnie ayant été convoquée par billets, on a procédé au second scrutin sur la place vacante par la mort de M. d'Aucour, pour laquelle M. de Noyon avait été proposé, et il a été élu par tous les suffrages. »

Le roi en fit savoir sa satisfaction à l'Académie. Dangeau, qui avait, nous ne dirons pas négocié cette élection, le mot ne peindrait pas l'empressement des académiciens à ouvrir leurs rangs au protégé de Louis XIV, mais qui avait été auprès d'eux l'interprète du désir royal, dit de son côté dans son *Journal :* « M. de Noyon fut hier choisi pour remplir la place de M. d'Aucour, et le roi a témoigné qu'on lui avoit fait plaisir d'élire M. de Noyon. »

Les airs de candidat sûr du succès, et auquel l'Académie allait rendre seulement un hommage qui lui était dû, avaient, dès avant l'élection, fort amusé le roi et la cour. « M. de Noyon, qui se piquoit de savoir, dit Saint-Simon, en fut comblé et ne vit pas que le roi se vouloit divertir. »

Mais ce n'était qu'un commencement, comme un premier acte de comédie. On s'attendait à mieux pour la séance de réception.

II

Comme un auteur intéressé au succès de la pièce qu'on va jouer, Louis XIV prit soin de « faire sa salle », pour nous servir de l'expression moderne. « Il convia, raconte Saint-Simon, Monsieur le Prince (*le fils du grand Condé*) et plusieurs gens de la Cour à sa réception, comptant bien qu'elle fourniroit quelque amusement. » Et dans un autre passage des *Mémoires,* avec une variante très expressive : « Le roi témoigna à Monsieur le Prince et à tout ce qu'il y avoit de distingué à la Cour qu'il seroit bien aise qu'ils se trouvassent à sa réception. » Le récit de Mme de Coulanges est plus expressif encore : « Il sera reçu lundi à l'Académie; le roi lui a dit qu'il s'attendoit à être seul ce jour-là. » Après de telles paroles, l'on peut juger si M. de Noyon était disposé à s'en faire accroire. Car, il ne faut pas s'y tromper, tout cela était exceptionnel, sans précédent. Saint-Simon n'exagérait pas en disant : « Ainsi M. de Noyon fut le premier du choix du roi dans l'Académie, sans que lui-même y eût auparavant pensé, et le premier encore à la réception duquel le roi eût pris soin de convier. »

Le hasard lui-même sembla entrer dans les vues de Louis XIV, en

© 2007 Lyon « Editions « les passerelles du temps » » editions-passerelles.fr

appelant un jeune homme comme l'abbé de Caumartin à répondre à M. de Noyon. La séance du 13 décembre, dans laquelle eut lieu sa réception, aurait dû être présidée par La Fontaine, qui, comme directeur en exercice, aurait aussi prononcé le discours. Mais La Fontaine, atteint de la maladie qui allait l'emporter trois mois plus tard (13 avril 1695), avait été remplacé par l'abbé de Caumartin, alors chancelier. Peut-être le Bon homme ne se serait-il pas facilement prêté à jouer un rôle dans cette petite comédie académique, et aurait tout bonassement et tout simplement accueilli le récipiendaire avec les compliments d'usage. Celui qui a dit :

L'enfance est sans pitié,

aurait été plus pitoyable que le jeune abbé de Caumartin à la vanité inoffensive de M. de Noyon.

L'abbé de Caumartin ne le fut pas du tout. Soit vivacité de jeunesse, soit désir de faire sa cour au roi, soit mouvement naturel d'un esprit alerte et malicieux, soit, peut-être aussi, amitié pour M. de Harlay, l'archevêque de Paris, qui était autant son ami qu'il l'était peu de l'évêque de Noyon, toujours est-il que non seulement il entra en plein dans la plaisanterie royale, mais qu'il la poussa beaucoup plus loin qu'il n'aurait convenu à Louis XIV. Cet excès de zèle, ou de témérité, tourna contre lui, peut-être plus encore que contre M. de Clermont-Tonnerre, et nous verrons qu'il eut lieu de s'en repentir. Frère du Caumartin, marquis de Saint-Ange, intendant des finances, « homme de beaucoup de monde, et très nécessaire dans sa partie »; proche parent du contrôleur général Pontchartrain, alors tout puissant, l'abbé comptait peut-être sur cette licence pour faire sa fortune épiscopale. Ce fut le contraire qui advint. Que n'existait-il alors un Talleyrand pour lui souffler le mot célèbre : « Surtout, pas de zèle! »

Son procédé comique fut ailleurs aussi simple qu'il devait être d'un effet infaillible. C'était d'outrer la louange jusqu'à l'invraisemblable, et, grâce à la vanité sans bornes du récipiendaire, de lui faire prendre pour argent comptant des éloges qui n'étaient en réalité que de mordantes épigrammes. Mais, pour que ce discours à double entente et à double détente, fût possible, il fallait que le prélat fît lui-même le jeu de son malin confrère. En bon apôtre qu'il était, l'abbé, pour obtenir ce résultat, alla lire à M. de Noyon, avec toute sorte de déférence admiratrice, ce discours trompeur où la victime était littéralement couronnée de fleurs. Tout ce manège est admirablement raconté par Saint-Simon.

« Se comptant sûr d'être approuvé du monde, l'abbé se proposa de divertir le public aux dépens de l'évêque qu'il avoit à recevoir. Il composa donc un discours confus et imité au possible du style de M. de Noyon, qui ne fut qu'un tissu de louanges les plus outrées et de compa-

© 2007 Lyon - Editions « les passerelles du temps » - editions.passerelles.fr

raisons emphatiques, dont le pompeux galimatias fut une satire continuelle de la vanité du prélat, qui le tournoit pleinement en ridicule.

« Cependant, après avoir relu son ouvrage, il en eut peur, tant il le trouva au delà de toute mesure; pour se rassurer, il le porta à M. de Noyon, comme un écolier à son maître et comme un jeune homme à un grand prélat qui ne vouloit rien omettre des louanges qui lui étoient dues, ni rien dire aussi qui ne fût de son goût et qui ne méritât son approbation. Ce respect si attentif combla l'évêque : il lut et relut le discours; il en fut charmé, mais il ne laissa pas d'y faire quelques corrections pour le style et d'y ajouter quelques traits de sa propre louange. L'abbé revit son ouvrage de retour entre ses mains avec grand plaisir; mais, quand il y trouva les additions de la main de M. de Noyon et ses ratures, il fut comblé à son tour du succès du piège qu'il lui avoit tendu, et d'avoir en main un témoignage de son approbation qui le mettoit à couvert de toute plainte[1]. »

III

Le grand jour venu — ce fut le lundi 13 décembre — le résultat dépassa l'attente de ceux qui étaient dans le secret du complot. Jamais l'Académie n'avait vu un tel concours à ses séances, qui n'étaient publiques que depuis le 12 janvier 1673, comme nous l'a si agréablement raconté M. Ludovic Halévy. La cour et la ville s'y trouvèrent en foule. « Le lieu, dit Saint-Simon, fut plus que rempli de tout ce que la cour et la ville avoit de plus distingué : on s'y portoit dans le désir de faire sa cour au roi et dans l'espérance de s'y divertir. » L'Académie tenait ses séances au Louvre, ou plutôt, comme on disait alors, « était logée au Louvre ». Le roi lui avoit affecté deux grandes salles occupées jadis par le conseil : événement qui avait été commémoré par une médaille portant en exergue : ACADEMIA GALLICA INTRA REGIAM EXCEPTA. Les jours de réception « les portes étaient ouvertes à tous les honnêtes gens ». Ces honnêtes gens, lisez la société polie, le « tout-Paris » d'aujourd'hui, se tenaient debout, car il n'y avoit de sièges, et encore de simples tabourets, qu'autour d'une grande table pour les académiciens. Les fauteuils, ces célèbres fauteuils — réduits aujourd'hui à l'état de métaphores — ne vinrent que plus tard, en 1713, don de Louis XIV à la réception de la Monnoye, et les tribunes pour les femmes en 1702, à celle de Chamillart, évêque de Senlis, frère du ministre de ce nom. « Au milieu de la salle, dit un contemporain, le P. Léonard, il y a un grand bureau, sur

1. *Mémoires* édit. Boislisle, t. II, p. 194. Il faut y ajouter aussi les *Additions* du même au *Journal* de Dangeau; *idem* p. 395.

© 2007 Lyon « Editions « les passerelles du temps » www.editions-passerelles.fr

lequel, ce jour-là, on met un beau tapis. Il y a des chaises d'un côté et d'autre pour les académiciens seulement. Ceux du dehors sont au second et au troisième rang. » A un bout de ce bureau, ou mieux de cette longue table, était assis, sur une « chaise à bras », le directeur de l'Académie; à l'autre bout, sur « une chaise sans bras », comme tous ses autres collègues, — excepté le directeur, le chancelier et le secrétaire perpétuel, appelés les « trois officiers de l'Académie », — le récipiendaire, qui, à trois heures sonnant, était introduit par « le libraire de l'Académie », le Pingard du temps. Après avoir salué l'assemblée, le récipiendaire se couvrait et commençait son discours, ne se découvrant que quand ce discours était fini. Après lui, le directeur prenait la parole, et la séance s'achevait par la lecture « de quelques pièces de la composition de quelques-uns des académiciens ».

Tels étaient l'ordre et l'aspect d'une séance académique au XVIIe siècle. Une jolie gravure servant de frontispice à l'édition de 1714 du *Recueil des harangues prononcées par MM. les académiciens*, nous en a conservé la fidèle image. Sur ce théâtre, que maintenant nous connaissons, va se jouer la pièce comique si impatiemment attendue par cet auditoire de courtisans.

M. de Noyon fit son entrée avec une pompe inusitée. « Il parut, dit Saint-Simon, avec une nombreuse suite, saluant et remarquant l'illustre et nombreuse compagnie avec une satisfaction qu'il ne dissimula pas. » Était-il revêtu de ses habits épiscopaux? On pourrait l'induire du caractère du personnage. Nous aimons mieux croire qu'il se conforma à l'usage, qui était, comme nous l'apprend le duc de Luynes, que « les évêques et prêtres y fussent », à l'ordinaire, « en habit court »; et « un évêque, le jour de sa réception, en habit noir long ».

Si nous en croyions Saint-Simon, le discours du nouvel élu aurait été parfaitement ridicule. « Il prononça, dit-il, sa harangue avec sa confiance ordinaire, dont la confusion et le langage remplirent l'attente de l'auditoire. » *La Gazette de France* est plus favorable à l'évêque de Noyon qui, selon son rédacteur, « fit un discours plein d'éloquence et d'érudition, en présence d'un grand nombre de personnes de qualités ». De Vizé, dans *le Mercure galant*, ne tint pas un langage très différent. Mais il faut remarquer que c'étaient là des feuilles plus ou moins officielles, qui ne disaient que ce que le ministre leur laissait dire. Cependant, quand on lit aujourd'hui son discours, l'on est disposé à croire, même en lui prêtant le ton de suffisance que le caractère de son auteur peut faire imaginer, qu'il y eut quelque déception de ce côté, ou que, si l'emphase du récipiendaire fit sourire, ce ne fut pas à ses seuls dépens. D'après les règles essentielles de l'Académie, le nouvel élu devait nécessairement parler dans son discours du cardinal de Richelieu, fondateur de l'Académie, du chancelier Séguier, du roi, et de l'académi-

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - www.editions-passerelles.fr

cien auquel il succédait. Sur ce dernier point, il n'est pas très certain que M. de Noyon ait respecté la tradition et les convenances. Moréri prétend « qu'il affecta de ne rien dire » de M. d'Aucour, parce que celui-ci était « d'une naissance commune »; mais que Caumartin répara cette omission, et que l'Académie fit entendre au prélat qu'il devait la réparer, lui aussi, dans le discours imprimé. Cependant, dans *le Mercure* du mois de décembre, nous voyons que M. de Noyon « parla avec beaucoup d'avantage de M. d'Aucour ». Mais, comme ce recueil s'est contenté d'analyser très sommairement le discours de l'abbé de Caumartin, tandis qu'il donne de copieux fragments de celui du récipiendaire, sa partialité rend son témoignage un peu suspect. Que l'éloge de Barbier d'Aucour ait fait partie originairement du discours ou y ait été ajouté après coup, dans tous les cas, il est fort mince. Le prélat se borne à dire que « les talents de son prédécesseur lui seroient nécessaires pour expliquer tous ceux qui l'ont rendu si recommandable à l'Académie ».

Ce qui n'est pas douteux, c'est l'excès de zèle avec lequel M. de Noyon remplit les trois autres points imposés à sa harangue. Son discours, qui forme quatorze pages, et dépasse les proportions ordinaires de l'éloquence académique alors fort sobre, est consacré en effet presque tout entier à l'éloge du roi. C'est d'abord au monarque qu'il fait remonter l'honneur qu'il a d'être reçu dans l'illustre Compagnie.

« S'il y avait quelque rapport entre la foiblesse des paroles et la force des sentiments, ma bouche deviendroit aujourd'hui le fidèle organe de mon cœur, et vous feroit connoître aisément tout ce que je ne puis assez reconnoître. Il est vrai, je l'avoue, et qui ne le sait, le sublime Génie qui anime et soutient cet illustre corps m'a seul inspiré le glorieux dessein d'en être membre; et comme étant supérieur à tout, il n'a que de grandes vues, j'en reçois heureusement celles que je n'aurois osé prendre de mon chef et que vous avez bien voulu rendre effectives. »

Après avoir dépêché l'éloge de Richelieu et de Séguier, passé très probablement sur celui de Barbier d'Aucour, M. de Noyon revient encore à son véritable « héros », à Louis le Grand, dont il trace successivement un double portrait de l'homme et du prince. Voici celui de l'homme, qui ne dut pas déplaire au modèle :

« Rare et inimitable original! Son air charmant et majestueux se répand sur toutes ses actions; sa maison royale emprunte quelques rayons de sa gloire; son âge est mûr et parfait, le travail infatigable lui est devenu naturel; sa sagesse n'a point eu d'exemple dans les siècles passés, et les siècles à venir ne pourront jamais lui donner de rivaux. Son auguste visage n'est pas moins connu et révéré des étrangers que de ses sujets; il partage souvent les deux saisons, de l'été en campagne et de l'hiver en ses palais, pour faire également la terreur de ses ennemis et les délices de ses peuples. Son amour extrême pour nous sacrifice

© 2007 Lyon — Éditions « les passerelles du temps » — editions-passerelles.fr

toutes ses veilles à notre repos, et s'il abrège et méprise le temps du sommeil, c'est parce qu'il le passe sans nous. Son mérite personnel épuise le fonds de la plus riche éloquence, ou ingrate à sa vertu, ou onéreuse à sa modestie. »

En ces années où le sentiment monarchique était poussé presque jusqu'à l'idolâtrie, où La Feuillade faisait dresser sur la place des Victoires cette statue de Louis-le-Grand, près de laquelle une lampe brûlait constamment comme celle d'un sanctuaire, « le langage du prélat ne remplit peut-être pas l'attente » maligne « de l'auditoire », autant que le prétend Saint-Simon. Ou bien, si l'emphase de M. de Noyon fit sourire, ces sourires étaient presque aussi blessants pour le monarque que pour son maladroit panégyriste.

Il se produisit certainement alors, dans l'esprit de Louis XIV, un revirement, qui peut seul expliquer le dénoûment qu'allait avoir cette facétie académique. Le roi avait bien voulu se divertir, il ne lui aurait pas déplu que la cour s'égayât un instant de la vanité de l'évêque de Noyon; mais il ne comptait pas que cette vanité s'abriterait derrière le panégyrique royal, et que la majesté du trône serait compromise dans cette mystification.

C'est cependant ce qui arriva. L'abbé de Caumartin, ne se bornant pas à abandonner le style plus ou moins ampoulé du récipiendaire au sort que lui réservait le bon goût, se mit à en faire dans sa réponse une véritable parodie, dont les traits tombaient fatalement aussi bien sur le roi que sur M. de Clermont-Tonnerre.

IV

Quand l'abbé de Caumartin se leva pour répondre au récipiendaire, la situation était absolument changée. Qu'il le sentît ou non, il lui fallut aller jusqu'au bout. Les conséquences devaient être d'autant plus funestes pour lui, qu'il avait mieux préparé la mystification et qu'il y avait employé plus d'esprit. Rien ne manqua à la mise en scène. Elle ne fut que trop parfaite. Saint-Simon nous la rend au vif. « L'abbé de Caumartin répondit d'un air modeste, d'un ton mesuré, et, par de légères inflexions de voix aux endroits les plus ridicules ou les plus marqués aux coins du prélat, auroit réveillé l'attention de tout ce qui l'écoutoit, si la malignité publique avoit pu être un instant distraite. Celle de l'abbé, toute brillante d'esprit et d'art, surpassa tout ce qu'on auroit pu attendre si on avoit prévu la hardiesse de son dessein, dont la surprise ajouta infiniment au plaisir qu'on y prit. L'applaudissement fut donc extrême et général, et chacun, comme de concert, enivroit

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions-passerelles.fr

M. de Noyon de plus en plus, en lui faisant accroire que son discours méritoit tout par lui-même, et que celui de l'abbé n'étoit goûté que parce qu'il avoit su le louer dignement. »

Dans ses *Additions* au *Journal* de Dangeau, le mordant chroniqueur accentue encore la note; « la foule n'auroit pu contenir ses risées et du discours de Caumartin et des airs et des tons dont il l'ornoit jusqu'au plus grossier ridicule ». D'après un autre témoignage, celui de d'Argenson, Fénelon, reçu à l'Académie l'année précédente, et qui n'était encore que l'abbé de Fénelon, aurait dit à Caumartin en sortant de la séance : « Je vous ai entendu et entendu. » Nous trouvons également dans Voltaire la trace des impressions facétieuses que cette réception avait laissées. Le fait est donc certain, sauf le grossissement que, selon sa coutume, Saint-Simon a pu lui donner. *La Gazette de France*, il est vrai, se borne à dire que « l'abbé de Caumartin répondit avec beaucoup d'esprit et d'éloquence ». Mais cet esprit pouvait être épigrammatique, et, à tout prendre, elle ne nie pas positivement les méchancetés de l'abbé. Dangeau, qui avait été dans la confidence de Louis XIV, voudrait faire croire que le récipiendaire prit d'abord tout au pied de la lettre, et comprit seulement après coup. « L'abbé de Caumartin, dit-il, répondit à la harangue de M. de Noyon ; il en fut content quand il l'entendit, et même il l'avoit vue et approuvée auparavant; » — ainsi, ce jeu de l'approbation est certain — « cependant, on lui persuada depuis qu'il avoit sujet de s'en plaindre, et il s'en plaignit au roi. Ce discours de l'abbé de Caumartin étoit fort éloquent et fort agréable, plein de louanges; mais on prétend qu'elles étoient malignes ».

Cette impression fut si bien l'impression générale, et ce qui ne devait être qu'un petit divertissement tourna si manifestement au scandale, que, soit par ordre, soit par prudence, le discours de Caumartin ne fut pas publié. Il brille encore par son absence dans le recueil de 1698. Il ne fut imprimé qu'en 1714 pour la première fois, et probablement avec des adoucissements.

Le silence du recueil de 1698 est d'autant plus significatif qu'il contient le discours de M. de Clermont-Tonnerre. Cette suppression ne laissa pas d'être remarquée. L'on écrivait, le 6 janvier 1695, à la *Gazette d'Amsterdam :* « On est surpris que cette réponse n'ait pas été imprimée, et cela augmente d'autant plus la curiosité de la voir que des gens ont voulu prendre ce prétexte pour faire croire, sans doute fort injustement, qu'il y a quelque chose d'équivoque dans l'éloge en faveur de ce prélat. »

Ce texte de 1714, si adouci qu'il ait pu être, laisse encore percer bien des traits ironiques. Dès les premières lignes, l'allusion à la vanité du prélat est sensible :

« Si les places de l'Académie françoise n'étoient considérées que par

les dignités de ceux qui les ont remplies, nous n'aurions osé vous offrir celle dont vous venez prendre possession, et peut-être n'auriez-vous pas eu vous-même tout l'empressement que vous avez témoigné pour l'avoir. »

C'était dire que M. de Noyon se considérait, par son nom et par sa naissance, bien au-dessus des prélats et des grands seigneurs que l'Académie comptait dans ses rangs. Comment ne pas voir une épigramme dirigée par le jeune abbé contre le vaniteux prélat, quand il ajoute :

« Nous connaissons, monsieur, votre sang illustre, en qui toutes les grandeurs de la terre se trouvent rassemblées, et qui tient par tant d'endroits à tant de maisons souveraines. Nous vous voyons revêtu de ce titre auguste qu'un de nos rois a dit être le plus glorieux qu'on pût donner à un fils de France. »

Après s'être égayé aux dépens de la manie nobiliaire du récipiendaire, l'abbé de Caumartin passe à ses titres académiques, et ne leur épargne pas davantage ses flatteries épigrammatiques :

« Ce n'est pas à toutes ces qualités éclatantes que vous devez les suffrages de notre compagnie, c'est à un esprit plus noble encore que votre sang, plus relevé que votre rang. Nous ne craignons pas de vous déplaire en vous dépouillant, pour ainsi dire, de tant de grandeurs. Est-ce d'aujourd'hui que vous marchez sans elle? et la qualité d'Académicien est-elle la première où vous êtes parvenu comme un autre homme qui ne seroit pas né ce que vous êtes? C'est un pompeux cortège qui vous accompagne et qui ne vous mène pas; vous le prenez et vous le quittez selon qu'il vous convient, et il est de l'intérêt de votre gloire de vous en détacher quelquefois, afin que les honneurs qu'on vous rend ne soient attribués qu'à votre seul mérite. »

Les actes, les discours, la conduite du prélat lui-même ne sont pas ménagés par le terrible abbé.

« Les Ordonnances et les Instructions pastorales destinées au seul gouvernement des âmes, au lieu d'une simplicité négligée qu'elles avoient avant vous, sont devenues chez vous des chefs-d'œuvre de l'esprit humain. »

. . . . . .

« La véritable éloquence doit convenir à la personne de l'orateur. La vôtre ne laisse pas ignorer d'où vous venez, et ce que vous êtes. Si votre style est noble, il est encore plus épiscopal; par là vous faites voir d'heureuses applications de l'Écriture, de doctes citations des Pères. »

Mais de témérité en témérité, l'abbé de Caumartin en allait venir à atteindre de ses épigrammes le roi lui-même, par-dessus la tête du prélat :

« Que de puissants motifs à l'Académie pour vous choisir? et quel bonheur pour elle de pouvoir, en vous associant, satisfaire en même

temps à la justice, à son inclination, et à la volonté de son auguste protecteur. »

Ce protecteur était Louis XIV.

« Il sait mieux que personne ce que vous valez, il vous connoît à fond, il aime à vous entretenir, et lorsqu'il vous a parlé, une joie se répand sur son visage dont tout le monde s'aperçoit. Il a souhaité que vous fussiez de cette compagnie, et nous avons répondu à ses désirs par un consentement unanime. »

Le trait de la fin était plus direct encore; Louis XIV dut se sentir atteint lui-même :

« Pendant qu'il soutient seul le droit des Rois (*Affaire de Jacques II*) et la cause de la Religion, il veut bien encore être attentif à la perte que nous avons faite, et la réparer dignement, en nous donnant un sujet auquel, sans lui, nous n'aurions jamais osé penser. »

Le récipiendaire, comme on l'a vu, avait été fort satisfait de l'abbé de Caumartin, ou du moins avait paru l'être; car, comme il était homme d'esprit, malgré sa vanité, nous ne voudrions pas répondre qu'il n'ait pas senti le sarcasme et joué le naïf pour ne pas ajouter au succès et au plaisir de son jeune mystificateur. Mais il ne put conserver cette attitude composée ou sincère, lorsqu'on eut pris soin de l'éclairer sur le sens des louanges qui lui avaient été prodiguées. La bonne âme qui eut cette attention fut l'archevêque de Paris, Harlay de Champvalon. L'évêque de Noyon avait froissé en maintes circonstances l'orgueil de ce prélat, qui ne le lui pardonnait pas. Ces deux orgueils ne pouvaient se souffrir, et l'on raconte de leurs démêlés des traits si forts, qu'ils semblent peu croyables. M. de Harlay, qui était membre de l'Académie française, se plut donc à dissiper les illusions dans lesquelles pouvait être encore l'évêque de Noyon. Pour lui rendre ce service, il choisit le moment où celui-ci vint lui rendre visite, et semblait triompher de son succès académique. « Il tourna longtemps, raconte Saint-Simon, sans pouvoir être entendu par un homme si rempli de soi-même et si loin d'imaginer qu'il fût possible de s'en moquer; à la fin pourtant, il se fit écouter, et, pour l'honneur de l'épiscopat, insulté, disoit-il, par un jeune homme, il le pria de n'en pas augmenter la victoire par une plus longue duperie, et de consulter ses vrais amis. M. de Noyon jargonna longtemps avant de se rendre, mais à la fin il ne put se défendre de soupçons, et de remercier l'archevêque. »

V

L'évêque de Noyon avait promis à M. de Harlay de consulter sur cette affaire le père de la Chaise, confesseur du roi. Il en fut confirmé dans la désagréable vérité que l'archevêque de Paris lui avait apprise.

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions-passerelles.fr

Hors de lui, M. de Clermont-Tonnerre s'en alla trouver le roi, à Versailles, et lui demanda justice de l'impertinent abbé, « d'un petit bourgeois, d'un petit prestolet, qui, abusant de sa bonté et de sa facilité, avait eu l'audace de tourner en ridicule public un évêque de son âge, de son mérite, de sa qualité ». Cette démarche paraît certaine par les effets qu'elle eut bientôt. Voltaire, qui avait été très lié avec les deux Caumartin qu'il visitait souvent à la terre de Sainte-Ange, et dont il tenait une foule d'anecdotes qu'il a utilisées pour son *Siècle de Louis XIV*, prétend même que M. de Noyon aurait présenté ses plaintes au roi dans les termes suivants :

« Sire, l'abbé de Caumartin, pressé, poussé, possédé par le diable, a prononcé à l'Académie un discours critique, satirique, caustique, ironique, excentrique; la charité chrétienne me défend d'en faire une censure affirmative, mais la vérité chrétienne m'oblige de dire, sinon ce qu'il est, du moins ce qu'il n'est pas. Il n'est ni sacerdotal par rapport à lui, ni épiscopal par rapport à moi, ni royal par rapport à Votre Majesté. Il n'est point sacerdotal, puisqu'il n'y dit pas un mot de l'Écriture ni des saints Pères; il n'est point épiscopal, puisqu'il tourne un évêque en ridicule; il n'est point royal, puisqu'il ne dit rien de Votre Majesté, sinon que vous vous mettez à rire toutes les fois que vous me voyez. »

Ce discours n'est très probablement qu'une facétie de Voltaire; mais il a dû être fait par lui dans le ton ordinaire à M. de Noyon, et dans le genre d'esprit qu'avait ce prélat. Car, comme l'attestent les contemporains, il était loin d'en manquer.

Le roi accueillit d'autant plus facilement les plaintes de l'évêque qu'il sentait quelque remords d'avoir cherché lui-même à s'en divertir, et qu'il en voulait à l'abbé de Caumartin d'avoir poussé aussi loin la plaisanterie. Il s'en était déjà ouvert à son ministre Pontchartrain. Saint-Simon explique très bien ce revirement du roi, qui, en somme, est à son honneur. « Le roi, dit-il, qui avoit bien voulu se divertir un peu, mais qui vouloit toujours partout un certain ordre et une certaine bienséance, avoit déjà su ce qui s'étoit passé, et l'avoit trouvé fort mauvais. Ces plaintes l'irritèrent d'autant plus qu'il se sentit la cause innocente d'une scène si ridicule et si publique, et que, quoiqu'il aimât à s'amuser des folies de M. de Noyon, il ne laissoit pas d'avoir pour lui de la bonté et de la considération. »

Louis XIV ordonna donc à Pontchartrain de « laver rudement la tête » de l'abbé. Il fut même, paraît-il, un instant question de l'exiler à son abbaye de Buzay, en Bretagne. Mais, soit adresse de Pontchartrain à détourner le coup, soit qu'elle n'ait jamais été prise, l'abbé de Caumartin ne fut pas relégué chez ses moines. Il continua à résider à la cour, pour laquelle il avait un goût très vif. Mais il dut aller faire des excuses à M. de Noyon, qui ne le reçut pas. Le prélat se reprocha même cette petite vengeance. L'année suivante, étant tombé gravement malade, il

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions-passerelles.fr

voulut se réconcilier avec l'abbé, le manda près de lui à cet effet, et étant revenu à la santé, devint le plus chaud protecteur de son jeune confrère. « Avant de recevoir les sacrements, dit Saint-Simon, il envoya chercher l'abbé de Caumartin, l'embrassa, tira de son doigt un beau diamant, qu'il le pria de porter pour l'amour de lui; et quand il fut guéri, il fit, auprès du Roi, tout ce qu'il put pour le recommander : il y a travaillé toute sa vie avec chaleur et persévérance, et n'a rien oublié pour le faire évêque. »

En résumé, le beau rôle dans cette affaire fut pour l'évêque de Noyon.

L'abbé de Caumartin, il est vrai, ne devint pas évêque avant la mort de son protecteur inespéré, ni même de longtemps après. Ce fut seulement sous la Régence, en 1717, qu'il obtint le siège de Vannes, puis presque aussitôt celui de Blois. Mais si, tant que vécut Louis XIV, il ne parvint pas à l'épiscopat, nous croyons que ce fut moins en punition d'une mystification académique, pour laquelle au fond le roi dut avoir quelque indulgence, qu'en raison de ses mœurs trop mondaines. L'abbé de Caumartin était un de ces abbés de cour dont le roi se défiait, et auxquels il avait résolu de ne jamais confier l'administration d'un diocèse. Il aimait les prélats « résidents ». Ce n'est pas nous, hommes du XIXe siècle, qui devons l'en blâmer.

EUGÈNE ASSE.

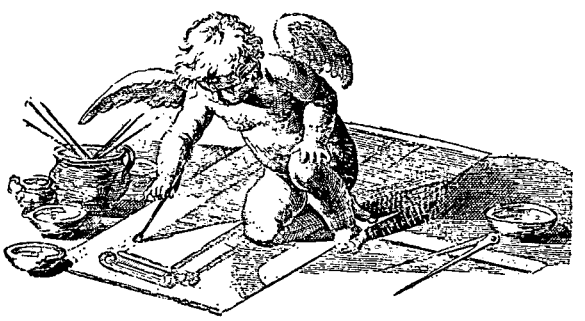

SOCIÉTÉ

DES

BIBLIOPHILES CONTEMPORAINS

ACADÉMIE DES BEAUX LIVRES

LISTE DES MEMBRES FONDATEURS

FONDATEUR DE LA SOCIÉTÉ

OCTAVE UZANNE

PRÉSIDENCE D'HONNEUR

S. M. la Reine Élisabeth de Roumanie

S. A. R. Mgr le duc d'Aumale

MEMBRE D'HONNEUR

S. E. Lord Lytton, Ambassadeur d'Angleterre

MEMBRES FONDATEURS

L'Aigle (Le comte de), député de l'Oise. Paris.
Arbaud (Paul) (des Amis des Livres). Aix en Provence.
Archbold-Aspol (Charles), à Cette (Hérault).
Arnal (Albert) (des Amis des Livres). Paris.
Ashbee (H. S). (Society of Antiquaries). Londres.

Bellemain (André), architecte (des Amis des Livres de Lyon). Lyon.
Bellon (Camille), rentier (des Amis des Livres de Lyon). Lyon.
Bengesco (Georges), secrétaire de la légation de Roumanie. Paris.
Beraldi (Pierre-Louis), ancien sénateur. Paris.
Beraldi (Henri) (des Amis des Livres). Paris.

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - www.editions-passerelles.fr

Berlaymont (Comte Guy de) (des Bibliophiles de Belgique). Hamois-Condroz (Belgique).
Bernard (Vicomte de), ancien officier de marine, Bellerive (Puy-de-Dôme).
Bezuel d'Esvenal (Baron). Paris.
Bibesco (Prince Alexandre). Paris.
Blacque (Valentin), banquier et président du *Book fellow Club*. New-York.
Blondeau (Paul), banquier. Paris.
Bocquin (Émile), ingénieur, Paris.
Boissy (Paul de). Paris.
Bonaparte (Prince Roland). Paris.
Bonnefoy (Pierre), ingénieur. Ismaïlia (Égypte).
Bormans (Paul van der Vrecken de), secrétaire d'ambassade. Paris.
Bougard (Dr Émile) (des Amis des Livres). Bourbonne-les-Bains.
Boulland (Georges), commissaire-priseur. Paris.
Bovet (Alfred), Autographophile. Valentigney (Doubs).
Brissaud (Dr Édouard), médecin du chemin de fer d'Orléans. Paris.
Brivois (Jules) (des Amis des Livres). Paris.

Cartier (Alfred) (Société d'Histoire de Genève). Genève (Suisse).
Charmel (Baron Fernand de). Château de Vaussieux (Calvados).
Chaze (Ernest). Paris.
Cheret (Jules), dessinateur lithographe. Paris.
Cherrier (Henri), notaire (des Amis des Livres). Paris.
Chevereau (Albert), notaire. Tours.
Christie (Richard Copley), président de « The Chetham Society », Rochampton, près Londres.
Clapiers (Comte de). Paris.
Claretie (Jules) (de l'Académie française). Paris.
Collet (Émile), avoué. Paris.
Colomb (Victor), de la Société d'archéologie de la Drôme. Valence.
Comte (Jules), directeur des Bâtiments civils. Paris.
Contades (Comte de). Paris.
Corcelle (François de), conseiller d'ambassade. Paris.
Cornil (Dr A.-V), professeur à la Faculté de médecine, sénateur. Paris.
Cousin (Charles), vice-président des Amis des Livres. Paris.

David (Dr T.-H). Paris.
Delacroix (Norbert), professeur à l'École spéciale de Varsovie (Pologne).
Delafosse (Charles), avocat (des Amis des Livres). Paris.
Delaverière (Gustave), industriel, à Valenciennes (Nord).
Delierre (Auguste), artiste peintre. Paris.
Delpit (Albert), homme de lettres. Paris.
Demory (Georges), propriétaire. Paris.
Derville (Stéphane), juge au Tribunal de commerce. Paris.
Desaix (Ulrich-Richard), propriétaire à Issoudun (Indre).
Déséglise (Victor) (des Amis des Livres). Paris.
Doby (L'abbé), vicaire à Saint-Thomas-d'Aquin. Paris.

© 2007 Lyon « Éditions « les passerelles du temps » » editions-passerelles.fr

Droin (Ernest) (des Amis des Livres). Paris.
Drujon (A. Fernand) (des Amis des Livres). Paris.
Dubois (Henri), négociant. Lille.
Dubufe fils (Guillaume), artiste peintre. Paris.
Durand (Armand). Paris.

Esperonnière (Comte René de l'). Château de la Soulaye (Maine-et-Loire).
Eudel (Paul), critique d'art. Paris.

Fabre (Auguste) (des Amis des Livres de Lyon). Miribel (Ain).
Ferrari (Henri), homme de lettres. Paris.
Forest (George Beach de) (du Grolier-Club). New-York.
Fournier (Dr Alfred), membre de l'Académie de médecine. Paris.
Fournier (P.-L. Ange), substitut du procureur de la république. Paris.

Gadala (Charles), agent de change. Paris.
Garon (Henri) (des Amis des Livres de Lyon). Lyon.
Gausseron (B.-H.), professeur de l'Université. Paris.
Gille (Philippe), auteur dramatique. Paris.
Giraudeau (Dr Abel) (des Amis des Livres). Paris.
Goncourt (Edmond de), homme de lettres. Paris.
Granges de Surgères (Marquis de). Nantes.

Haggin (Blanche B.). Paris.
Hanotaux (Gabriel), ministre plénipotentiaire, député de l'Aisne. Paris.
Hayem (Armand), publiciste, conseiller général de Seine-et-Oise. Paris.
Hellot (M. Alexandre), ancien officier d'artillerie. Paris.
Hettier (Charles). Caen (Calvados).
Hornung-Brasseur (A.). Chartres.
Houssaye (Henry), homme de lettres. Paris.
Houvret (Henri), substitut du procureur de la république. Argentan (Orne).

Imhoof Blumer (Frédéric). Winterthur (Suisse).

Jacob (Eugène-Amédée), notaire honoraire. Angerville (Seine-et-Oise).
Jametel (Maurice), professeur à l'École des langues orientales. Paris.

Knight (Joseph), homme de lettres. Londres.
Kuhnholtz-Lordat (Achille). Montpellier (Hérault).

Lacombe (Paul), bibliographe parisien. Paris.
Lacroix-Laval (Vicomte de), capitaine au 11e dragons. Tarascon.
Lafaurie (Baron). Paris.
Lagarrigue (Fernand), consul honoraire. Château-de-Mur (Hérault).
Launette (Henri), ancien éditeur. Paris.
Lavedan (Henri), homme de lettres. Paris.
Leclaire (Joseph), ingénieur. Paris.
Leir (Commandeur C. Auguste), directeur du musée de Porcelio. Venise.
Leiris (Louis de), avocat. Lyon.
Leloir (Maurice), artiste peintre. Paris.

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - www.editions-passerelles.fr

LEMAIRE (Mme MADELEINE), artiste peintre. Paris.
LEMAN (JACQUES), artiste peintre. Paris.
LEPETIT (JULES), bibliographe. Paris.
LOMBARD (L.-FÉLIX), député de l'Isère. Paris.
LOMBAY (DOLORÈS TELLER GIRON, Marquise DE). Biarritz.
LORIOL (LOUIS DE), ingénieur (des Amis des Livres de Lyon). Lyon.
LUCAS (PAUL) (des Amis des Livres). Paris.
LUDLOW (THOMAS-WILLIAM). New-York.

MAGNARD (CHARLES), notaire. Dardilly (Rhône).
MANCHON (LÉON), rentier. Paris.
MANEYRO (LUIS), consul du Mexique. Bordeaux.
MARIANI (ANGELO). Paris.
MARSHALL (JULIAN), homme de lettres. Londres.
MASSIGLI (CHARLES), professeur à la Faculté de droit. Paris.
MEIGNEN (HENRI LE), vice-président des Bibliophiles bretons. Nantes.
MENDÈS (CATULLE), homme de lettres. Paris.
MERCIER (L. VICTOR), juge au Tribunal civil de la Seine, Paris.
MEURICE (PAUL), homme de lettres. Paris.
MONCEAU (JULIE DE). Paris.
MONNEREAU (Dr ARTHUR). Barbezieux (Charente).
MONTOZON (J. DE), avocat. Paris.

NEVEZ (FRANCISCO). Lisbonne (Portugal).
NOËL (ARTHUR). Le Havre (Seine-Inférieure).

ODINET (ERNEST). Le Havre (Seine-Inférieure).
OLLIVIER (Dr AUGUSTE), professeur à la Faculté de médecine. Paris.
OLOMBEL (PHILIPPE), manufacturier. Paris.
OUACHÉE (CHARLES), juge au Tribunal de commerce. Paris.

PAILLET (EUGÈNE), président des Amis des Livres. Paris.
PASQUIER (J.-H.), avocat. Paris.
PAZ (JOSÉ), ministre plénipotentiaire de la République Argentine. Paris.
PELAY (ÉDOUARD), ex-président de la Société rouennaise des Bibliophiles. Rouen.
PERALTA (MANUEL DE LA), ministre plénipotentiaire de Costa-Rica. Bruxelles.
PIAT (ALFRED), notaire honoraire. Paris.
PIET (ALFRED), archiviste-trésorier des Amis des Livres. Paris.
POCHET (GEORGES). Paris.
POMMEREUL (Baron DE). Paris.
PONTAVICE DE HEUSSEY (Comte DU), capitaine au 10e d'artillerie. Rennes (Ille-et-Vilaine).
PUY (PAUL DU), maire de Vivy (Maine-et-Loire). Paris.

QUANTIN (ALBERT), ancien éditeur. Paris.
QUENTIN-BAUCHARD (MAURICE). Paris.

READ (Général MEREDITH), ancien ministre des États-Unis. Paris.

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - www.editions-passerelles.fr

Refuge (Edgar Gourio de), ex-receveur des Finances. Paris.
Revertegat, lieutenant de vaisseau, Indo-Chine.
Riboud (Léon), avocat. Lyon.
Richepin (Jean), homme de lettres. Paris.
Richet (Charles), professeur à la Faculté de médecine. Paris.
Ridder (Gustave de), avocat. Paris.
Robert (Julien) (des Amis des Livres). Font-Lade (Var).
Rodrigues (Eugène), avocat (des Amis des Livres). Paris.
Rubattel (Gustave), président des Amis des Livres de Lyon. Paris.

Salvert-Bellenave (Étienne de), ingénieur de la marine. Paris.
Sarcey (Francisque), homme de lettres. Paris.
Schück (Léon). Marseille.
Segond (Paul), professeur à la Faculté de médecine. Paris.
Socquet (Jules), médecin expert près le Tribunal de 1re instance de la Seine. Paris.
Szemère (Attila de), bibliophile hongrois. Budapest.

Thévenin (Marcel), directeur à l'École des hautes études. Paris.
Thuile (Henri), chef de district aux chemins de fer de l'État. Bressuire (Deux-Sèvres).
Tissandier (Gaston), homme de lettres. Paris.
Toulgoet-Treanna (Comte de). Paris.

Vever (Henri), joaillier. Paris.
Vicaire (Georges), homme de lettres. Paris.
Vigeant (Arsène), bibliographe de l'escrime. Paris.
Vigneaux (Henri), assureur maritime. Bordeaux (Gironde).

Werlé (Comte A.) (des Amis des Livres). Reims (Marne).

Les *Statuts* et *Règlements* à proposer à l'Assemblée constitutive des Bibliophiles contemporains (laquelle Assemblée aura lieu à Paris au mois de juin prochain) seront envoyés à tous les membres fondateurs de l'Académie des Beaux Livres.

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions.passerelles.fr

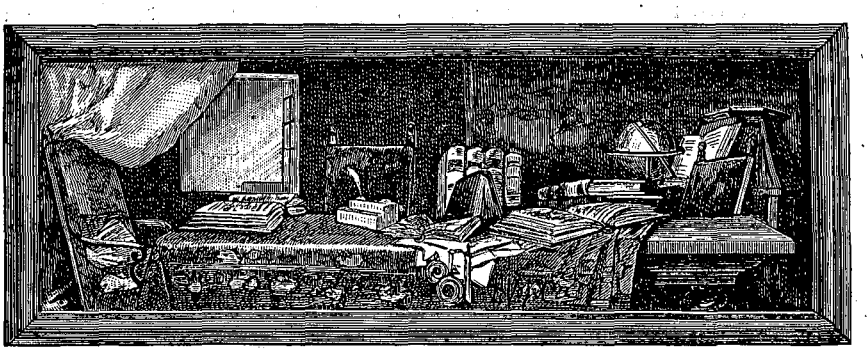

INVENTAIRE DÉTAILLÉ

DES CATALOGUES USUELS

DE LA

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

La Bibliothèque Nationale ne possède pas de catalogue général de ses collections. Bon nombre de lecteurs, en arrivant à la Bibliothèque, s'apprêtent tout d'abord à feuilleter le monument précieux qui leur fournira toutes les indications bibliographiques nécessaires à leur travail, qui leur mettra en main le fil conducteur de ce labyrinthe d'un nouveau genre, où les seuls volumes concernant l'histoire de France occupent une longueur de rayons pas moindre de cinq kilomètres et demi, et l'ensemble des volumes imprimés un total de trente-quatre kilomètres [1].

Le catalogue, en effet, est la clef d'une bibliothèque, et le besoin s'en fait d'autant plus vivement sentir que la bibliothèque est plus nombreuse et partant les recherches plus compliquées.

Comment donc la Bibliothèque Nationale, qui passe en tête de toute autre, ne possède-t-elle pas cet instrument de première nécessité? — On s'en étonne. Cependant, les raisons qui expliquent cet état de choses sont multiples, et leur énoncé fournirait matière d'un intéressant mais long chapitre d'histoire dans lequel on rappellerait, en même temps que les origines lointaines de la Bibliothèque de la rue de Richelieu, les tra-

1. Rapport de M. Delisle du 3 juin 1885.

© 2007 Lyon - Éditions « Les passerelles du temps » - www.editions-passerelles.fr

vaux de catalogue autrefois entrepris, puis restés inachevés, l'accroissement subit, hors de toute proportion et de toute prévision, des richesses de la Bibliothèque à l'époque révolutionnaire par suite des confiscations des bibliothèques des religieux et des émigrés, et la confusion qui s'ensuivit. On exposerait aussi les difficultés sans nombre, les questions complexes et très délicates que soulève l'adoption d'une méthode pour dresser d'après un plan invariable le catalogue de plusieurs millions de livres, surtout si l'on veut réfléchir que la Bibliothèque Nationale, tant par l'apport du dépôt légal que par celui des dons et des acquisitions, fait entrer annuellement plus de 70,000 volumes nouveaux dans ses magasins, volumes auxquels il faut, avant tout autre travail, donner leur cote et assigner leur place sur les rayons et dans les catalogues, et qu'en outre elle ne peut être fermée un jour au public. Or ce public exige un service de livres très actif, puisqu'il est représenté, dans l'année 1888, par un total de 63,832 lecteurs pour la salle publique, auxquels il a été communiqué 93,775 volumes, et de 98,656 lecteurs pour la salle réservée, auxquels il a été communiqué 381,409 volumes.

Toutefois, à défaut de catalogue général, la Bibliothèque possède aujourd'hui bon nombre d'inventaires, de catalogues spéciaux relatifs à certains fonds, à certaines catégories de ses collections ou à des collections particulières importantes qui lui ont été données ou léguées. Ces catalogues, dont la liste est assez longue pour pouvoir faire l'objet d'une bibliographie spéciale, et qui offrent déjà de précieuses ressources au public, ne sont en général que très imparfaitement connus, bien que M. Ulysse Robert en ait donné l'indication sommaire, il y a quelques années, dans l'*Etat des catalogues des bibliothèques publiques de France*, puis dans l'*Annuaire des bibliothèques et des archives* et tout récemment M. C. Couderc dans un article de la *Grande Encyclopédie*.

De plus, il nous a paru qu'il ne serait pas inutile de remplacer ces mentions sommaires par un inventaire détaillé qui donnerait non seulement le titre de ces catalogues, mais permettrait en même temps de prendre une connaissance exacte des ressources qu'ils offrent, sans avoir besoin de recourir aux catalogues eux-mêmes.

C'est pourquoi nous avons rédigé ce travail que nous présentons au lecteur.

La division des collections de la Bibliothèque en quatre départements (imprimés, manuscrits, estampes et médailles) a été tout naturellement observée. Dans chacun de ces départements on a groupé les catalogues d'un même fonds ou d'une même catégorie en suivant l'ordre chronologique de leur publication.

Suivant l'usage observé à la Bibliothèque Nationale, pour les collections particulières, nous avons traité comme auteur et porté à son nom, non pas l'auteur du catalogue imprimé de la collection, mais le collec-

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tionneur lui-même. Ainsi, l'*Inventaire de la collection Edouard Fleury*, par M. Bouchot, a été porté à *Fleury* et non à *Bouchot*.

Disons enfin que la plupart de ces catalogues se trouvent à la disposition des lecteurs dans le département qu'ils concernent.

E. PIERRET.

Ouvrages communs aux divers départements.

Bibliothèque Nationale. — Imprimés, manuscrits, estampes. Notices des objets exposés. — Paris, H. Champion, 1881, in-8° de 146-84 et 38 p.

IMPRIMÉS. — Impressions xylographiques. — Origines de l'imprimerie. — Livres à figures. — Reliures. — Table.

MANUSCRITS. — Manuscrits. — Peinture des manuscrits. — Reliures. — Autographes. — Table alphabétique et table chronologique. — Table des divisions de la notice.

ESTAMPES. — Estampes des différentes écoles. Table.

ROBERT (Ulysse). — État des catalogues des bibliothèques publiques de France. (*Signé :* Ulysse Robert.) — (S. l. n. d.), in-8° de 27 p.

État des catalogues de la Bibliothèque nationale, p. 17.

Imprimés.

Catalogues d'histoire.

Bibliothèque Impériale. — Département des Imprimés. Catalogue de l'histoire de France, publié par ordre de l'empereur, t. I-XI. — Paris, F. Didot, 1855-79, 11 vol. in-4° de XXIV-637, 781, 811, 707, 807, 817, 819, 759, 799, 779 et 747 p.

T. I.

Chap. I. — Préliminaires et généralités. L^{1-46}.
Chap. II. — Histoire par époques. La^{1-38}.
Chap. III. — Histoire par règnes (jusqu'à Louis XIII). Lb^{1-36}.

T. II.

Chap. III (suite). — Histoire par règnes. (Louis XIV — Commune de Paris.) Lb^{37-40}.

T. III.

Chap. III (suite). — Histoire par règnes. (République française — Gouvernement de juillet.) Lb^{41-51}.

T. IV.

Chap. III (suite). — Histoire par règnes. (Seconde république — Second empire.) Lb^{52-56}.
Chap. IV. — Journaux et publications périodiques. Lc^{1-37}.

T. V.

Chap. V. — Histoire religieuse de France
Culte catholique. Ld^{1-173}.
Cultes non catholiques. $Ld^{174-195}$.

T. VI.

Chap. VI. — Histoire constitutionnelle de France. Le^{1-63}.

T. VII.

Chap. VI (suite). Le^{64-84}.
Chap. VII. — Histoire administrative de France.
Administration française sous l'ancien régime. Lf^{1-95}.
Administration française depuis la Révolution. Lf^{96-269}.
Chap. VIII. — Histoire diplomatique de France. Lg^{1-6}.
Chap. IX. — Histoire militaire de France. Lh^{1-9}.
Chap. X. — Mœurs et coutumes des Français. Li^{1-33}.
Chap. XI. — Archéologie française. Lj^{1-42}.

T. VIII.

Chap. XII. — Histoire locale. Lk^{1-13}.

T. IX.

Chap. XII (suite). Lk^{14-19}.
Chap. XIII. — Histoire des classes en France. Ll^{1-25}.
Chap. XIV. — Histoire des familles françaises. Lm^{1-3}.

Chap. XV. — Biographie française. Ln^{1-26}.
Biographies individuelles par ordre alphabétique des noms de personnes (A.-L.). Ln^{27}.

T. X.

Chap. XV (suite) (M.-Z.). Ln^{27}.
Supplément. $L\text{-}Lb^{40}$.

T. XI.

Supplément (suite). Lb^{41-57}—Lc^{1-7}.

Bibliothèque Nationale. — Département des Imprimés. Catalogue de l'histoire de France. Biographies. (Lm et Ln) Supplément. — Paris, 1884, in-4° de 953 p. autographiées.

Bibliothèque Nationale. — Département des Imprimés. Catalogue de l'histoire de France. Histoire locale (LH.). Supplément. — Paris, 1880, in-4° de 733 p. autographiées.

Bibliothèque Nationale. — Département des Imprimés. Catalogue de l'histoire de France. Mœurs et archéologie. (Li et Lj.) Supplément. — Paris, 1885, in-4° de 273 p. autographiées.

Bibliothèque Nationale. — Catalogue de l'histoire de la Grande-Bretagne (N.). — Paris, 1878, in-4° de 681 p. autographiées.

Chap. I. — Descriptions générales. N.
— II. — Histoires générales. Na.
— III. — Histoires par époques. Nb.
— IV. — Détails de l'histoire. Nc.
— V. — Journaux politiques. Nd.
— VI. — Annuaires politiques. Ne.
— VII. — Histoire religieuse. Nf.
— VIII. — Histoire constitutionnelle. Ng.
— IX. — Histoire administrative. Nh.
— X. — Histoire diplomatique. Ni.
— XI. — Histoire militaire. Nj.
— XII. — Mœurs et coutumes. Nk.
— XIII. — Archéologie. Nl.
— XIV. — Histoire d'Écosse. Nm.
— XV. — Histoire du Pays de Galles. Nn.
Chap. XVI. — Histoire d'Irlande. No.
— XVII. — Histoire des provinces et comtés. Np.
— XVIII. — Histoire des diocèses. Nq.
— XIX. — Histoire des îles anglaises. Nr.
— XX. — Histoire des localités. Ns.
— XXI. — Histoire des colonies. Nt.
— XXII. — Histoire des classes. Nu.
— XXIII. — Histoire généalogique. Nv.
— XXIV. — Biographie. Nx.

Bibliothèque Nationale. — Département des Imprimés. Catalogue de l'histoire d'Espagne et de Portugal (O). — Paris, 1883, in-4° de 507 et 126 p. autographiées.

HISTOIRE D'ESPAGNE.

Chap. I. — Descriptions générales. O.
— II. — Histoires générales. Oa.
— III. — Histoires par époques. Ob.
— IV. — Détails de l'histoire. Oc.
— V. — Périodiques. Od.
— VI. — Histoire religieuse. Oe.
— VII. — Histoire constitutionnelle. Of.
— VIII. — Histoire administrative. Og.
— IX. — Histoire diplomatique. Oh.
— X. — Histoire militaire. Oi.
— XI. — Mœurs et coutumes. Oj.
— XII. — Archéologie. Ok.
— XIII. — Histoire locale. Ol.
— XIV. — Histoire des classes. Om.
— XV. — Histoire des familles. On.
— XVI. — Biographie. Oo.

HISTOIRE DU PORTUGAL.

Chap. I. — Descriptions générales. Op.
— II. — Histoires générales. Oq.
— III. — Détails de l'histoire. Or.
— IV. — Périodiques. Os.
— V. — Histoire religieuse. Ot.
— VI. — Histoire constitutionnelle et administrative. Ou.
— VII. — Histoire diplomatique. Ov.
— VIII. — Histoire militaire. Ow.
— IX. — Mœurs et archéologie. Ox.
— X. — Histoire locale. Oy.
— XI. — Histoire des classes, des familles et des individus. Oz.

Inventaire alphabétique de l'histoire générale (G.). — (S. l. n. d.), 5 vol.

in-4° de 399, 414, 463, 483, 458 p. autographiées.

Les volumes sont paginés :
I, p. 1-399.
II, p. 400-813.
III, p. 814-1276.
IV, p. 1277-1759.
V, p. 1760-2217.

Inventaire alphabétique de l'histoire générale (G.). Anonymes. — (S. l. n. d.), 2 vol. in-4° de 498 et 464 p. autographiées.

Les volumes sont paginés :
I, p. 2218-2715.
II, p. 2716-3179.

Inventaire alphabétique de l'histoire d'Italie (K.). — (S. l. n. d.), 3 vol. in-4° de 421, 325 et 316 p. autographiées.

Les volumes sont paginés :
I, p. 1-421.
II, p. 422-746.
III, p. 747-1062.

Inventaire alphabétique de l'histoire d'Italie (K.). Anonymes. — (S. l. n. d.), 2 vol. in-4° de 361 et 359 p. autographiées.

Les volumes sont paginés :
I, p. 1-361.
II, p. 362-720.

Bourmont (Comte de). — Index processuum authenticorum beatificationis et canonizationis qui asservantur in Bibliotheca nationali Parisiensi, confecit et edidit Amedeus comes de Bourmont. Bruxellis, typ. Polleunis, 1886, in-8° de 19 p.

Excerptum ex Analectis Bollandianis, t. V, (1886).

Catalogues divers.

Catalogue des livres imprimés de la Bibliothèque du Roy. — Paris, Imp. royale, 1739-53, 7 vol. in-fol. de LXXXII-(IV ff.)-405 et 106, VIII-501, VIII-258 et 141, XVI-604, VIII-208 et 326, VIII-4-327-98 et 113 p.

THÉOLOGIE.

T. I.

A. Écriture sainte et interprètes.
B. Liturgies et conciles.
C. Pères de l'Église.
Table alphabétique par ordre de noms d'auteurs.

T. II.

D. Théologiens orthodoxes.

T. III.

D². Théologiens hétérodoxes.
Table alphabétique par ordre de noms d'auteurs des ouvrages mentionnés dans les tomes II et III.

JURISPRUDENCE.

T. I.

E. Droit canonique.
E*. Droit de la nature et des gens.
Table alphabétique par ordre de noms d'auteurs.

T. II.

F. Droit civil. (N'a pas été publié.)

BELLES-LETTRES.

T. Ier.

X. Grammairiens ; rhéteurs et orateurs.
Y. Poésie. (Cette division comprend le théâtre.)

T. II.

Y². Romans.
Z. Philologie et polygraphes.
Table alphabétique par ordre de noms d'auteurs des ouvrages mentionnés dans les deux volumes.

(Van Praet.) — Catalogue des livres imprimés sur vélin de la Bibliothèque du Roi, t. I-V, et un supplément. — Paris, de Bure, 1822-28, 5 vol. in-8° de XI-IV-348, III-84, VIII-332, III-380 et 223 p.

T. I. — Théologie, nos 1-475.
— II. — Jurisprudence, nos 1-178.
— III. — Sciences et arts, nos 1-120.
— IV. — Belles-lettres, nos 1-494.
— V. — Histoire, nos 1-198.
Table alphabétique : 1° des noms d'auteurs ; 2° des ouvrages anonymes.
Table chronologique des éditeurs du XVe siècle.

Table alphabétique : 1° des noms de villes; 2° des imprimeurs et libraires; 3° des personnes auxquelles les ouvrages sont dédiés; 4° des bibliothèques citées; 5° des auteurs et des ouvrages cités.

T. VI. — Supplément et table du supplément.

Inventaire alphabétique des livres imprimés sur vélin de la Bibliothèque Nationale. Complément du catalogue publié par Van Praet. — Paris, H. Champion, 1877, in-8° de 174 p.

A la fin de chacune des notices est inscrite la cote du volume dans la série des vélins, ainsi qu'un renvoi aux descriptions de Van Praet.

Bibliothèque Impériale. — Département des Imprimés. Catalogue des sciences médicales, publié par ordre de l'empereur (T.). — Paris, F. Didot, 1857-73, 2 vol. in-4° de IV-795 et 779 p.

T. I.

Préliminaires et généralités. T^{1-18}.

Première partie. — Étude de l'organisme humain.

Livre. I. — Anatomie.

Chap. Ier. — Préliminaires et généralités de l'anatomie. Ta^{1-14}.
Chap. II. — Anatomie générale. Ta^{15-17}.
— III. — Appareil de la locomotion. Ta^{18-26}.
— IV. — Appareil de la circulation. Ta^{27-31}.
— V. — Appareil de l'innervation et des sensations. Ta^{32-44}.
Chap. VI. — Splanchnologie ou anatomie des viscères. Ta^{45-58}.
Chap. VII. — Anomalies anatomiques. Ta^{59}.
— VIII. — Art de l'anatomiste. Ta^{60-64}.

Livre II. — Physiologie :

Chap. Ier. — Préliminaires et généralités. Tb^{1-10}.
— II. — De la vie chez l'être humain. Tb^{11-13}.
— III. — Des fluides animaux, de leur composition et de leur rôle. Tb^{14-26}.
Chap. IV. — Fonctions de nutrition. Tb^{27-44}.
— V. — Fonctions de relation. Tb^{45-66}.
— VI. — Fonctions relatives à la reproduction et au développement de l'espèce. Tb^{67-78}.

Deuxième partie. — Hygiène.

Chap. Ier. — Préliminaires et généralités. Tc^{1-7}.
— II. — Hygiène privée. Tc^{8-37}.
— III. — Hygiène publique et police médicale. Tc^{38-55}.

Troisième partie. — Pathologie.

Livre I. — Préliminaires et généralités. Td^{1-8}.
— II. — Pathologie générale. Td^{9-27}.
— III. — Pathologie spéciale :
Chap. Ier. — Pathologie et clinique médicales. Td^{28-68}.

T. II.

Troisième partie (suite). — *Pathologie.*

Livre III (suite). — Pathologie spéciale.
Chap. II. — Pathologie et cliniques chirurgicales, ou chirurgie proprement dite. Td^{69-83}.
Chap. III. — Affections propres aux différents appareils de l'économie. Td^{84-135}.
Livre IV. — Médecine militaire. $Td^{136-140}$.

Quatrième partie. — Thérapeutique et matière médicale.

Livre Ier. — Préliminaires et généralités. Te^{1-5}.
— II. — Thérapeutique générale. Te^{6-15}.
— III. — Thérapeutique spéciale.
Chap. Ier. — Thérapeutique médicale. Te^{16-34}
— II. — Thérapeutique chirurgicale ou médecine opératoire. Te^{35-45}.
Chap. III. — Thérapeutique des affections pouvant affecter plusieurs systèmes de l'économie. Te^{46-62}.
Chap. IV. — Thérapeutique des affections propres aux différents appareils de l'économie. Te^{63-119}.
Chap. V. — Accouchements. $Te^{120-127}$.
— VI. — Instruments, bandages et appareils. $Te^{128-129}$.
Chap. VII. — Médecine astrologique et magique. Te^{130}.
Chap. VIII. — Médecine spagyrique, hermétique, alchimique, chimique, etc. Te^{131}.
Chap. IX. — Homéopathie. $Te^{132-135}$.
Livre IV. — Matière médicale et pharmacie. $Te^{136-151}$.
— V. — Sciences appliquées à la médecine. $Te^{152-153}$.

T. III.

Quatrième partie (suite). — *Thérapeutique et matière médicale.*

Livre VI. — Hydrologie médicale. Te^{154-16}.

— VII. — Stations médicales et hivernales. Te165.

Cinquième partie. — Médecine légale, jurisprudence médicale et toxicologie.

Livre Ier. — Médecine légale et jurisprudence médicale. Tf1-17.

Livre II. — Toxicologie. Tf18-21.

Sixième partie. — Art vétérinaire.

Chap. Ier. — Préliminaires et généralités.
— II. — Race chevaline.
— III. — Race bovine.
— IV. — Race ovine.
— V. — Race porcine.
— VI. — Race canine.
— VII. — Race féline.
— VIII. — Animaux de basse-cour.

Le troisième volume, en cours d'impression, est sur le point d'être publié.

Bibliothèque Nationale. — Bulletin mensuel des récentes publications françaises, avec un appendice contenant l'indication des cartes géographiques et des livres anciens nouvellement entrés au Département des Imprimés (janvier 1882). — Paris, H. Champion, 1882-87, 6 vol. in-8°.

Cette publication périodique se continue. A la fin de l'année, elle forme un volume qui est mis à la disposition des lecteurs dans la salle de travail.

Bulletin mensuel des publications étrangères reçues par le Département des Imprimés de la Bibliothèque Nationale (novembre 1874). — Paris, C. Klincksieck, 1874-87, 12 vol. in-8°.

Cette publication périodique se continue. A la fin de l'année, elle forme un volume qui est mis à la disposition des lecteurs dans la salle de travail.

Table des matières des publications françaises et ouvrages anciens reçus à la Bibliothèque Nationale depuis 1882.

Cette table est composée de fiches réunies dans des reliures mobiles et tenue constamment à jour.

Elle est formée des découpures des titres d'ouvrages imprimés dans le « Bulletin mensuel des publications françaises » publié par la Bibliothèque nationale. Ces découpures, collées sur fiches, sont rangées au mot typique du titre de l'ouvrage, de façon à former une table méthodique des matières.

Table des auteurs et des anonymes des publications françaises et ouvrages anciens reçus à la Bibliothèque Nationale depuis 1882.

Cette table, composée de fiches mobiles, est tenue à jour comme la table des matières.

Les noms d'auteurs sont rangés par ordre alphabétique. — Les ouvrages anonymes sont classés au premier mot du titre.

Bibliothèque Nationale. — Département des Imprimés. Cadre de classement de la table méthodique du « Bulletin mensuel des publications étrangères reçues par le Département des Imprimés de la Bibliothèque nationale » (novembre 1879). Paris, typ. P. Schmidt, in-8° de 12 p.

Se trouve sur la « Table des périodiques », dans la salle de travail.

Table méthodique des ouvrages étrangers reçus à la Bibliothèque Nationale depuis 1874.

Ces ouvrages sont classés d'après l'ordre indiqué dans le *Cadre de classement de la table méthodique du « Bulletin mensuel des publications étrangères »*.

Cette table, disposée sur fiches, est constamment tenue à jour comme celle des publications françaises.

Table alphabétique des ouvrages étrangers reçus à la Bibliothèque Nationale depuis 1874.

Ces ouvrages sont classés par ordre alphabétique de nom d'auteur et, pour les ouvrages anonymes, au premier mot du titre.

Cette table est tenue à jour.

Bibliothèque Impériale. — Département

des Imprimés. Liste des ouvrages mis à la libre disposition du public dans la salle de travail. — Paris, impr. Ad. Laîné, 1869, in-8° de 13 p.

Contient aussi la liste des journaux et recueils périodiques.

Bibliothèque Nationale. — Département des Imprimés. Catalogue alphabétique des ouvrages mis à la disposition des lecteurs admis dans la salle de travail, précédé d'un avertissement, suivi du règlement officiel et accompagné d'un plan de la salle. — Paris, H. Champion, 1879, in-8° de XX-257 p.

A la fin : 1° Catalogues de la Bibliothèque Nationale mis à la disposition des lecteurs dans la salle de travail.

2° Liste des publications périodiques dont la dernière livraison reçue est à la disposition des lecteurs sur la table des périodiques.

3° Extrait du règlement ministériel du 5 mai 1868.

2e édition en 1886, de XXIV-127 p.

Ne contient pas l'extrait du règlement ministériel du 5 mai 1868.

Catalogue d'une collection de thèses publiées dans les Pays-Bas donnée à la Bibliothèque Nationale par le service des échanges internationaux au ministère de l'instruction publique (Direction du secrétariat, 3e bureau), t. I et II. — Paris, C. Klincksieck, 1884-85, in-8° de 69 et 49 p.

I. — Droit.

II. — Théologie. — Philosophie. — Sciences mathématiques et naturelles. — Médecine.

Catalogue des dissertations et écrits académiques provenant des échanges avec les universités étrangères et reçus par la Bibliothèque Nationale en 1882. — Paris, C. Klincksieck, 1884, in-8° de 100 p.

Avertissement et table.

Les publications sont groupées par universités, dans l'ordre alphabétique des noms des villes sièges de ces établissements.

Liste d'ouvrages donnés à la Bibliothèque Nationale par le ministère de l'instruction publique en août 1879. — (S. l. n. d.), in-4° de 111 p. autographiées.

Liste des périodiques étrangers reçus par le Département des Imprimés de la Bibliothèque Nationale. — Paris, C. Klincksieck, 1882, in-8° de 28 p.

Liste des périodiques étrangers reçus par le Département des Imprimés de la Bibliothèque nationale. Supplément, 1882-1885. — Paris, C. Klincksieck, 1886, in-8° de 15 p.

Bibliothèque Nationale. — Département des Imprimés. Notice des objets exposés. — Paris, H. Champion, 1878, in-12 de 130 p.

669 numéros. Table.

Exposition des récentes acquisitions de la Bibliothèque Nationale (1879). — Impr. Gouverneur, G. Daupeley, à Nogent-le-Rotrou, (s. d.), in-8° de 4 p.

DELISLE (L.). — Bibliothèque Nationale. Notice des objets exposés dans la salle du Parnasse français à l'occasion du second centenaire de la mort de Pierre Corneille, octobre 1884. (*Signé :* L. D.) — Paris, typ. Chamerot, 1884, in-8° de 55 p.

232 articles comprenant : 1° Éditions originales des pièces de théâtre de Corneille. — 2° Pièces de théâtre auxquelles Corneille a collaboré. — 3° Ouvrages de piété. — 4° Ouvrages divers de Corneille publiés à part. — 5° Pièces diverses concernant le *Cid*. — 6° Principales éditions collectives des œuvres de Corneille

publiées au XVIIe et au XVIIIe siècle. — 7° Pièces et documents sur Corneille. — 8° Portraits. — 9° Médailles.

Bibliothèque Nationale. — Département des Imprimés. Liste des ouvrages communiqués dans la salle publique de lecture. — Lille, impr. Danel, 1887, in-8° de 376 p.

Liste par ordre alphabétique de noms d'auteurs.

Collections particulières.

ANGRAND. — Bibliothèque Nationale. Département des Imprimés. — Inventaire des livres et documents relatifs à l'Amérique, recueillis et légués à la Bibliothèque Nationale par M. Angrand. — Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley-Gouverneur, 1887, in-8° de 75 p.

Par son testament en date du 8 mai 1885, M. Angrand a légué à la Bibliothèque la collection de livres et documents qu'il a formée sur la topographie et l'histoire de l'Amérique, avec une somme de 60,000 francs dont les intérêts serviront partie à accroître la collection qui doit former un fonds distinct portant le nom du donateur, partie à doter un prix quinquennal de 5,000 francs en faveur du meilleur ouvrage sur les langues, l'histoire et les antiquités américaines des temps antérieurs à la découverte de Christophe Colomb.

DAVILLIER (Ch.). — Catalogue de la collection léguée à la Bibliothèque nationale par M. le baron Ch. Davillier. — Nogent-le-Rotrou, impr. Gouverneur (1886), in-8° de 75 p.

Cette collection se compose de volumes et pièces imprimés, de cartes, de manuscrits et d'estampes.

Elle comprend une série de catalogues de musées et d'expositions et une suite importante de catalogues de vente de tableaux, objets d'art, etc. Les volumes se rapportant à ces deux séries ont été groupés et la liste en est imprimée à la fin de la première partie de ce catalogue.

Les catalogues de musées ont été classés par ordre alphabétique des noms des villes qui les possèdent, et les catalogues de vente de tableaux par ordre alphabétique des noms des collectionneurs ou, à défaut de ces noms, par ordre chronologique des dates de vente.

LA BÉDOYÈRE (M. le comte H. DE). — Description historique et bibliographique de la collection de feu M. le comte H. de La Bédoyère,... ancien officier supérieur des gardes du corps des rois Louis XVIII et Charles X,... membre de la Société des bibliophiles français, sur la Révolution française, l'Empire et la Restauration, rédigée par France. (Paris, le 10 novembre 1862.) — Paris, France, 1862, in-8° de XVI-687 p.

Catalogue de 3,129 numéros.

Cette collection, acquise par la Bibliothèque en 1863, se compose de : Journaux. — Brochures historiques. — Pamphlets. — Satires et facéties. — Placards-affiches gr. in-fol. — Gravures historiques. — Portraits et caricatures. — Assignats et autographes Le tout publié de 1787 à 1829, mais plus particulièrement de 1789 à 1800. Elle comprend : Brochures, plus de 100,000; journaux, environ 2,000; gravures et caricatures, plus de 4,000; 85 dossiers d'autographes. Le tout formant plus de 15,500 volumes ou cartons de tous formats.

PAYEN (Dr J.-F.). — Inventaire de la collection des ouvrages et documents sur Michel de Montaigne, réunis par le Dr J.-F. Payen et conservés à la Bibliothèque Nationale, rédigé et précédé d'une notice par Gabriel Richoux, archiviste-paléographe, conservateur de la Bibliothèque de la Cour de cassation. (Paris, le 20 novembre 1875). — Bordeaux, Imp. générale d'Emile Crugy, 1877, in-8° de XVII-274 p.

1,467 numéros.

Catalogue divisé en 10 sections : 1° Œuvres de Montaigne. — 2° Traduction des œuvres de

Montaigne en langues allemande, anglaise, hollandaise et italienne. — 3° Ouvrages ayant appartenu à Montaigne, portant sa signature ou quelques lignes de sa main. — 4° Ouvrages des parents, amis et contemporains de Montaigne. — 5° Ouvrages manuscrits et imprimés de M.-J.-F. Payen. — 6° Ouvrages se rapportant spécialement ou incidemment à Montaigne, à ses parents et à ses amis. — 7° Ouvrages anonymes se rapportant spécialement ou incidemment à Montaigne et à ses parents, etc. — 8° Ouvrages divers. — 9° Autographes, chartes, portefeuilles. — 10° Portraits, statuettes, médailles.

A la fin. Renseignements sur la collection de M. J.-B. Bastide pour une nouvelle édition des œuvres de Montaigne. Collection conservée au Département des manuscrits de la Bibliothèque nationale.

SCHŒLCHER (N.). — Bibliothèque Nationale. Catalogue des ouvrages donnés par M. N. Schœlcher, sénateur, 1884. — Nogent-le-Rotrou, impr. Daupeley-Gouverneur (s. d.), in-8° de 99 p.

1,776 numéros. — Collection d'ouvrag.s relatifs à la question de l'esclavage et aux possessions coloniales françaises.

Cartes.

Catalogue des cartes géographiques, françaises ou étrangères.

Ce catalogue est publié chaque mois, depuis 1882, à la suite du *Bulletin mensuel des récentes publications françaises.*

Musique.

Depuis 1882, la musique figure dans le *Bulletin mensuel des récentes publications françaises.*

Manuscrits.

CATALOGUES COMPRENANT PLUSIEURS FONDS.

MONTFAUCON. — *Bibliotheca regia parisiensis.*

Dans *Bibliotheca bibliothecarum manuscriptorum nova* de Montfaucon (1739), t. II, p. 709-1040.

Manuscrits orientaux.	1-1619.
— grecs.	1801-3543.
— latins.	3561-6700.
Manuscrits français, italiens et autres langues modernes.	6701-9433.
Bibliotheca Colbertina.	1-9849.
Catalogue des manuscrits arméniens, dressé en 1735 par M. l'abbé de Villefroy.	1-128.
Suppléments,	p. 1025-1040.

Catalogus codicum manuscriptorum Bibliothecæ regiæ, t. I-IV. — *Parisiis, ex typographia regia*, 1739-44, 4 vol. in-4° de 458 p., plus la table, 626-xlv, 632 et 536-CXXXVIII p.

T. Ier. — *Codices mss. Orientales.*

Hebraici, 510. — *Samaritani*, 6. — *Syriaci*, 169. — *Coptici*, 51. — *Æthiopici*, 7. — *Armeni*, 138. — *Arabici Christiani*, 171. — *Arabici Mahummedani*, 1626. — *Persici*, 388. — *Turcici*, 396. — *Sirici*, 403. — *Tartarici*. 6. — *Siamenses*, 9. — *Indici*, 287.

Appendix prior, p. 339-367.

Appendix altera, p. 449-458.

Index scriptorum.

T. II. — *Codices mss. Græcos.*

3,006 numéros. — *Index scriptorum — anonymorum — sanctorum.*

T. III. — *Codices mss. Latinos.* 1-4793.

T. IV. — *Codices mss. Latinos.* 4794-8822.

Appendix, p. 497-536. — *Index authorum — operum — anonymorum.*

Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du Roi, lus au Comité établi par Sa Majesté dans l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres. — Paris, Imp. royale, 1787-1883, 31 vol. in-4°.

Cette publication se continue.

Le t. XV contient la table alphabétique des matières enfermées dans les quatorze premiers volumes. — Cette table est divisée en deux parties, d'après la division même qui a prévalu pour les *Notices et extraits des manuscrits* à partir du t. VII et qui se fonde sur la distinction naturelle et historique de l'Orient et de l'Occident.

Il n'a pas été publié de table pour les volumes suivants.

DELISLE (Léopold). — Mélanges de paléographie et de bibliographie, par Léopold Delisle,... directeur de la Bibliothèque Nationale. — Paris, Champion, 1880, in-8° de IX-505 p.

Chap. XV. — Manuscrits divers acquis par la Bibliothèque nationale en 1876, 1877 et 1878, p. 359-499.

I. — Fonds français.

A. — ANCIEN FONDS.

Environ 26,500 volumes.

PARIS (Paulin). — Les manuscrits français de la Bibliothèque du Roi, leur histoire et celle des textes allemands, anglais, hollandais, italiens, espagnols de la même collection, par M. Paulin Paris. — Paris, Techener, 1836-48, 7 vol. in-8° de XXXII-394, XXXII-408, VII-429, III-469, 511, VIII-499, 473 p.

I. — 6701-6817. In-fol. *maximo.*
II. — 6818-6970. — *magno.*
III. — 6971-7018[3]. — — et commencement des fol. *mediocri.*
IV. — 7018[4]-7068. In-fol. *mediocri.*
V. — 7068[3]-7169[3·4]. — —
VI. — 7170-7224. — —
VII. — 7224[2]-7310. — —

Chaque volume contient une table des noms de lieux et de personnes. — Le t. V contient en outre la table méthodique de tous les ouvrages contenus dans les cinq premiers volumes. Cette table méthodique est jointe pour chaque volume aux t VI et VII. — Le t. VII contient une « Table des saints dont la vie se trouve dans les manuscrits jusqu'à présent examinés ».

Bibliothèque Impériale. — Département des Manuscrits. Catalogue des manuscrits français. Ancien fonds, publié par ordre de l'empereur. — Paris, F. Didot, 1868-81, 4 vol. in-4° de IX-783, 810 et 800 p.

T. Ier, n°s 1-3130.
— II. — 3131-3766.
— III. — 3767-4586.
— IV. — En cours de publication.

Un catalogue manuscrit fait suite à ce catalogue imprimé et va du n° 4901 au n° 26484.

Une table alphabétique des auteurs et des matières, également manuscrite, en 10 vol., sert aux deux catalogues imprimés et manuscrits. — Elle est tenue à jour pour les nouvelles acquisitions.

DELISLE (Léopold). — Inventaire général et méthodique des manuscrits français de la Bibliothèque Nationale, par Léopold Delisle, membre de l'Institut, directeur de la Bibliothèque Nationale, t. I et II. — Paris, H. Champion, 1876, in-8° de CLIX-201 et 355 p.

T. I.

Théologie. — 2,428 mss.

Division de l'introduction :

I. — But et plan de l'inventaire.
II. — Résumé de l'histoire du Département des manuscrits.
III. — État des collections du Département des manuscrits au 1er mai 1876.
IV. — Liste alphabétique des principaux bibliothécaires, bibliophiles et établissements littéraires dont les noms sont cités dans l'inventaire.

Inventaire des manuscrits de théologie.

I. Écriture sainte. Textes et compilations du moyen âge. — II. Ecriture sainte. Textes, compilations et travaux modernes. — III. Liturgie. — IV. Conciles. — V. Pères de l'Église. — VI. Théologie dogmatique. Textes du moyen âge. — VIII. Théologie mystique. Textes du moyen âge. — IX. Mélanges de théologie du moyen âge en prose et en vers. — X. Sermons, prônes et catéchisme. Textes du moyen âge et des temps modernes. — XI. Théologie moderne. Ouvrages ou recueils de divers auteurs. — XII. Théologie moderne. Mélanges. — XIII. Théologie moderne. Dogme. — XIV. Traités sur la grâce, le jansénisme, le quiétisme et les affaires de Port-Royal. — XV. Théologie moderne. Morale. — XVI. Traités de piété modernes. — XVII. Théologie polémique. — XVIII. Hétérodoxes.

T. II.

Jurisprudence : 3,805.
Sciences et arts : 1,575.
Inventaire des manuscrits relatifs à la Jurisprudence :

I. Introduction. Droit naturel. Droit des gens. — II. Droit romain. — III. Droit canonique

© 2007 Lyon — Editions « les passerelles du temps » — editions-passerelles.fr

— IV. Droit étranger. — V. Droit français du moyen âge. — VI. Ordonnances. — VII. Suite des ordonnances. Extraits et tables des registres du Parlement. — VIII. Coutumes. — IX. Traités et recueils généraux sur le droit français. — X. Traités sur des points particuliers. — XI. Traités et recueils sur la police. — XII. Traités et recueils relatifs à l'administration de la justice. — XIII. Parlements et juridictions en général. — XIV. Grand Conseil. Requêtes de l'hôtel. — XV. Parlement de Paris. — XVI. Extraits des actes du Parlement de Paris. — XVII. Lits de justice. Grands jours. — XVIII. Chambres de justice. — XIX. Parlements des provinces et diverses juridictions. — XX. Pièces sur les avocats. Plaidoyers. Mémoires. Arrêts. — XXI. Procès. — XXII. Mélanges relatifs au droit criminel. — XXIII. Traités et recueils sur les duels.

Inventaire des manuscrits relatifs aux sciences et aux arts.

I. Philosophie grecque. — II. Philosophie latine. — III. Encyclopédie du moyen âge. — IV. Philosophie du moyen âge. — V. Philosophie moderne. —VI. Sciences politiques et économiques. — VII. Sciences en général et mélanges. — VIII. Physique et météorologie. — IX. Chimie. — X. Alchimie. — XI. Histoire naturelle. — XII. Agriculture, horticulture, art vétérinaire. — XIII. Médecine du moyen âge. — XIV. Médecine moderne. — XV. Mathématiques. — XVI. Mécanique. — XVII. Astronomie. — XVIII. Astrologie. — XIX. Optique et perspective. — XX. Marine. — XXI. — Art militaire. — XXII. Suite de l'art militaire. — XXIII. Sciences occultes. — XXIV. Arts de la mémoire et de l'écriture. — XXV. Beaux-arts. — XXVI. Musique. — XXVII. Cuisine. — XXVIII. Escrime et danse. — XXIX. Chasse et fauconnerie. — XXX. Jeux.

Appendice :

I. — Manuscrits de la politique et de l'Économique de Nicole Oresme.

II. — Anciennes traductions françaises de la « Consolation » de Boèce.

Additions et corrections.

Table.

RAYNAUD (Gaston). — Bibliographie des chansonniers français des XIIIe et XIVe siècles, comprenant la description de tous les manuscrits, la table des chansons, classées par ordre alphabétique de rimes, et la liste des trouvères, par Gaston Raynaud. — Paris, F. Vieweg, 1884, 2 vol. in-8° de XIII-252 p. et XVIII-246 p.

T. Ier. — Description des manuscrits.

— II. — Table des chansons. Liste des Trouvères.

Manuscrits français de la Bibliothèque nationale décrits :

765, 844, 845, 846, 847, 1109, 1591, 12483, 12581, 12615, 20050, 22928, 24406, 25566. Nouv. acq. fr. : 1050.

Appendice : 24391, 22495, 1374 et 1553, 1593. Lat. : 11412, 11724.

BOURRÉ (Jean). — Notice biographique sur Jean Bourré, suivie du catalogue chronologique du fonds manuscrit de la Bibliothèque Nationale, auquel il a donné son nom, par Joseph Vaesen. — Paris (Nogent-le-Rotrou, impr. de Daupeley-Gouverneur), 1885, in-8° de 217 p.

Extrait de la Bibliothèque de l'École des chartes, années 1882-1885.

1566 numéros. — Le catalogue a été dressé dans l'ordre chronologique.

Catalogués autrefois sous les nos 368-384 du fonds Gaignières, auquel ils appartenaient, ces documents le sont aujourd'hui sous les nos 20483-20499 du fonds français.

OMONT (H.). — Inventaire sommaire des archives de la Chambre syndicale de la librairie et imprimerie de Paris. Manuscrits français 21813-22060 de la Bibliothèque Nationale, publié par H. Omont. — Paris (Nogent-le-Rotrou, impr. Daupeley-Gouverneur), 1886, in-8° de 22 p.

Volumes acquis par la Bibliothèque nationale l'an IX de la République.

A cet inventaire est jointe la description de sept autres manuscrits (Franç. et nouv. acq. fr.) intéressant l'imprimerie et la librairie à Paris.

Extrait du *Bulletin* de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France, 1886, t. XIII, p. 151-159 et 174-187.

B. — Nouvelles acquisitions françaises.

BASTARD D'ESTANG (DE). — Les collections de Bastard d'Estang à la Bibliothèque Nationale. Catalogue analytique, par Léopold Delisle... Administrateur général de la Bibliothèque Nationale. Chartes. Sceaux. Peintures et ornements des Manuscrits. Recueils divers. — Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley-Gouverneur, 1885, in-8° de XXII-336 p.

Cette collection comprend, outre 11 grands vol. contenant les reproductions des peintures et ornements des manuscrits, environ 5,500 documents qui fournissent « une masse énorme de renseignements précis et authentiques sur la chronologie des événements, la biographie des grands hommes, l'histoire des institutions, des usages, des lettres et des arts, principalement au XIVe et au XVe siècle ».

Table des noms d'hommes et de lieux.

Liste des Mss. employés par M. le comte de Bastard pour ses travaux sur les peintures et ornements des manuscrits.

DELISLE. — Manuscrits divers acquis par la Bibliothèque Nationale en 1876, 1877 et 1878.

Dans les *Mélanges de paléographie et de bibliographie, p. 359-499.*

II. — Fonds latin.

A. — ANCIEN FONDS.

19,580 volumes.

Voy. t. III et IV du *Catalogus codicum manuscriptorum biblioth. regiæ* de 1744.

DELISLE (Léopold). — Inventaire des manuscrits latins conservés à la Bibliothèque Nationale sous les numéros 8823-18613, et faisant suite à la série dont le catalogue a été publié en 1744, par Léopold Delisle, membre de l'Institut, conservateur au Département des Manuscrits de la Bibliothèque Nationale. — Paris, A. Durand et Pedone-Lauriel, 1863-1871, in-8° de 127, 132, 79, 77, 105, XLIII et 16 p.

Divisions de l'Inventaire

(1863) I. N°s 8823-11503. Supplément latin. P. 1-127.

(1868) II. N°s 11504-14231. Saint-Germain-des-Prés. P. 1-132.

(1869) III. N°s 14242-15175. Saint-Victor, p. 1-79.

(1870) IV. N°s 15176-16718. Sorbonne, p. 1-77.

(1871) V. N°s 16719-18613. Notre-Dame et autres petits fonds, p. 1-105.

Appendice. Etat des manuscrits latins au 1er août 1871, p. I-XLIII.

Inventaires des manuscrits latins de la Bibliothèque nationale insérés au fond des nouvelles acquisitions du 1er août 1871 au 1er mars 1874, p. 1-16.

Cet inventaire, faisant suite aux 8,822 numéros décrits dans les tomes III et IV du catalogue imprimé de 1739 à 1744 (catalogus codicum manuscriptorum bibliothecæ regiæ Parisiensis), complète la description de l'ancien fonds latin.

Il a été publié dans la *Bibliothèque de l'Ecole des chartes*, années 1862-1870, 5e série, t. III et IV. 6e série, t. I, III et IV. 6e série, t. V et XXXI.

ROBERT (Ulysse). — Inventaire des cartulaires conservés dans les bibliothèques de Paris et aux archives nationales, par Ulysse Robert, suivi d'une bibliographie des cartulaires publiés en France depuis 1840. — Paris, A. Picard, 1878, in-8° de VII-107-12 p.

Extrait du *Cabinet historique*. T. XXIII, catalogue, p. 126-235.

Tiré à 350 exemplaires dont 50 sur papier vergé.

B. — Nouvelles acquisitions.

Volumes entrés à la Bibliothèque depuis 1868.

DELISLE. — Etat des manuscrits latins de la Bibliothèque Nationale au 1er août 1871. — Fonds latin des nouvelles acquisitions.

Bibliothèque de l'École des chartes, 1871, t XXXII, p. 50-59. 87 numéros.

DELISLE. — Inventaire des manuscrits latins de la Bibliothèque Nationale insérés au fonds des nouvelles acquisitions du 1er août 1871 au 1er mars 1874.

Bibliothèque de l'École des chartes, 1874, t. XXXV, p. 76-92.

137 numéros.

DELISLE. — La Bibliothèque Nationale en 1875. — Accroissements du fonds latin pendant l'année 1875.

Bibliothèque de l'École des chartes, 1876, t. XXXVII, p. 78-82 et tirage à part de 52 p.

19 numéros.

DELISLE. — Manuscrits divers acquis par la Bibliothèque Nationale en 1876, 1877 et 1878.

Dans les *Mélanges de paléographie et de bibliographie*, p. 359-499.

ROBERT (Ulysse). — Inventaire des manuscrits latins de la Bibliothèque Nationale insérés au fonds des nouvelles acquisitions, du 1er mars 1874 au 31 décembre 1881, par Ulysse Robert.

Dans le CABINET HISTORIQUE, t. XXVIII, p. 52-74, 164-190, 293-296.

Petit	format,	118 mss.
Moyen	—	199 mss.
Grand	—	115 mss.
Très grand	—	18 mss.

DELISLE (Léopold). — Inventaire des manuscrits de la Bibliothèque Nationale. Fonds de Cluni, par Léopold Delisle..., directeur de la Bibliothèque Nationale. — Paris, H. Champion, 1884, in-8° de XXV-413 p.

226 articles.

Divisions de l'Inventaire : Écriture sainte. — Liturgie. — Ouvrage des Pères. — Théologie du moyen âge, moderne. — Sermons. — Droit canonique. — Droit civil. — Philosophie. — Médecine. — Histoire.

Appendice. Catalogue de la Bibliothèque de Cluni (milieu du XIIe siècle).

DESNOYERS (Jules). — Collections de M. Jules Desnoyers. Catalogue des manuscrits anciens et des chartes, par Léopold Delisle. — Paris, juin 1888, in-8° de VIII-53 p.

XLIX articles conservés à la Bibliothèque nationale. Le titre porte encore : Notice sur un recueil historique du XVIIIe siècle par Marcel de Fréville.

DELISLE. — Bibliothèque Nationale. Notice d'un choix de manuscrits des fonds Libri et Barrois exposés dans la salle du Parnasse français. Avril 1888. — Paris, typ. G. Chamerot, 1888, in-8° de 31 p.

121 articles du fonds Libri et du fonds Barrois, qui, d'après des indices plus ou moins certains, avaient été reconnus et signalés en 1883 comme indûment sortis de nos dépôts publics. Ils avaient été acquis par lord Ashburnham.

DELISLE (Léopold). — Bibliothèque Nationale. Catalogue des manuscrits des fonds Libri et Barrois, par Léopold Delisle,... — Paris, H. Champion, 1888, in-8° de XCVI-330 p.

7 planches de fac-similés.

Tableau des manuscrits du fonds Libri et du fonds Barrois recouvrés par la Bibliothèque nationale.

Liste des mêmes manuscrits suivant l'ordre des cotes qu'ils portent à la Bibliothèque nationale.

Explication des planches.

Table alphabétique.

La publication de ce catalogue clôt la célèbre affaire en litige depuis 40 ans et connue sous le nom « d'affaire Libri » ou « Ashburnham ».

Dans sa très intéressante préface, M. Delisle, s'appuyant sur des preuves écrites, établit d'une façon péremptoire la culpabilité de Libri. Il résume avec la plus grande clarté l'historique des péripéties sans nombre qui ont suivi les vols multipliés de Libri, la vente de sa collection à lord Ashburnham, le procès de Libri et les tentatives qui, après la mort de lord Ashburnham, furent faites à plusieurs reprises par la France pour rentrer en possession des volumes précieux soustraits à ses bibliothèques publiques.

© 2007 Lyon — Éditions « les passerelles du temps » — editions-passerelles.fr

Cette longue et compliquée affaire reçut enfin tout dernièrement sa solution espérée. Par l'entremise d'un libraire, M. Trübner, la Bibliothèque, en échange d'un manuscrit du XIVe siècle — le recueil de poésies allemandes de Roger Manessé — et d'une somme d'argent de 150,000 francs, recouvra tous les manuscrits des collections Libri et Barrois qui lui avaient été dérobés.

Ce sont ces manuscrits, réintégrés à la Bibliothèque nationale le 23 février 1888, qui font l'objet du catalogue de M. Delisle.

Il a été fait un tirage à part de la préface sous le titre suivant : *Les manuscrits des fonds Libri et Barrois à la Bibliothèque Nationale. Extrait du catalogue de ces manuscrits.*

III. — Fonds grec.

4,640 volumes.

CATALOGUE GÉNÉRAL.

OMONT (Henri). — Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque Nationale, par Henri Omont, sous-bibliothécaire au département des manuscrits. Tomes I-III. — Paris, A. Picard, 1886-88, 3 vol. in-8° de VI-299, 280 et 384 p.

1re Partie. — Ancien fonds grec. — Théologie, nos 1-1318.

2e Partie. — Ancien fonds grec. — Droit. Histoire. Science, nos 1319-2541.

3e Partie. — Ancien fonds grec. — Belles-Lettres, nos 2542-3117.

Manuscrits grecs de Coislin, nos 1-400. (Voy. fonds Coislin.)

Manuscrits du supplément grec, nos 1-1100. (Les manuscrits ont été portés au catalogue du supplément grec suivant leur ordre d'entrée à la Bibliothèque nationale [novembre 1888]).

Manuscrits grecs conservés dans divers fonds de la Bibliothèque nationale (23 numéros).

Suit l'inventaire sommaire des manuscrits grecs des bibliothèques de Paris et des départements.

Dans chaque vol. tableau de classement des manuscrits grecs.

Le quatrième et dernier volume est en préparation.

A. — Ancien Fonds.

3,117 volumes.

Voyez t. II du *Catalogus codicum manuscriptorum Bibliothecæ regiæ.*

OMONT. — Inventaire sommaire des manuscrits du fonds grec.

Ancien fonds. T. I-III.

B. — Fonds Coislin.

400 volumes.

COISLIN. — Bibliotheca Coisliniana olim Segueriana, seu manuscriptorum omnium græcorum quæ in ea continentur accurata descriptio, ubi operum singulorum notitia datur, ætas cujusque manuscripti indicatur, vetustiorum specimina exhibentur, aliaque multa annotantur quæ ad paleographiam pertinent... operâ et studio Bern. de Montfaucon,... — Parisiis, 1715, in-fol. de XXIV-810 p.

Fonds Coislin composé de 400 vol.

Pars Prima (gr. in-fol.)

Cap. I. — Sacra scriptura et catenæ.
— II. — Synodi, libri canonum et rituum.
— III. — Patres et scriptores ecclesiastici.
— IV. — Historia tum ecclesiastica tum prophana.
— V. — Jus canonicum et civile.
— VI. Philosophi, medici, astronomi, mathematici, geographi et poetæ aliquot.
Cap. VII. — Grammatici, lexica et rhetores.

Pars secunda (pet. in-fol. et in-4°).

Cap. I. — Sacra scriptura et catenæ.
— II. — Canones synodorum et libri rituum ecclesiasticorum.
Cap. III. — Patres et scriptores ecclesiastici.
— IV. — Historia et vita sanctorum, item Historia tum sacra tum prophana.
Cap. V. — Philosophi, medici et mathematici.
— VI. — Oratores, rhetores, lexica, grammatici, poetæ.

Pars tertia (in-8° et aliquot appendices).

Cap. I. — Biblia sacra, libri rituum et canones ecclesiastici.
Cap. II. — Scripta patrum et asceticorum.
— III. — Historia et vitæ sanctorum.
— IV. Philosophi, rhetores et miscellanea quædam.
Cap. V. — Lexica et grammatici.
Appendices.

© 2007 Lyon « Éditions « les passerelles du temps » » editions-passerelles.fr

OMONT (Henri). — Inventaire sommaire des manuscrits grecs de Coislin.

Dans l'*Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale*. T. III, p. 111. 400 numéros.

C. — Fonds du supplément.

OMONT (Henri). — Inventaire sommaire des manuscrits du supplément grec de la Bibliothèque Nationale, par Henri Omont. — Paris, A. Picard, 1883, in-8° de XVI-137 p.

1,010 numéros.

Le fonds du supplément grec comprend (sauf les manuscrits de Coislin) tous les manuscrits grecs entrés à la Bibliothèque depuis 1740 jusqu'en 1883.

L'introduction donne l'indication, à leurs dates, des accroissements successifs du fonds du supplément grec. — Elle contient en outre la table des copistes dont on rencontre les noms dans les manuscrits du supplément grec ; et la liste des manuscrits à date certaine.

A la fin : Index alphabétique.

OMONT (Henri). — Inventaire sommaire des manuscrits du supplément grec.

Dans l'*Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale*. T. III, p. 201, nos 1-1100.

D. — Divers.

BORDIER (Henri). — Description des peintures et autres ornements contenus dans les manuscrits grecs de la Bibliothèque Nationale, par Henri Bordier, bibliothécaire honoraire au département des manuscrits. — Paris, H. Champion, 1883, in-4° de VIII-336 p.

L'ouvrage comprend deux parties : 1° Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale, ornés de peintures. — 2° Détail des principaux manuscrits en suivant l'ordre chronologique.

163 vol. décrits du Ve au XVIIe siècle.

Table des matières.

IV. — Fonds en diverses langues modernes.

OCHOA (Eugenio de). — Catalogo razionado de los manuscritos Españoles existentes en la Biblioteca Real de Paris, seguido de un suplemento que contiene los de las otras tres bibliotecas publicas (del Arsenal, de Santa Genoveva y Mazarina), por Eugenio de Ochoa. — Paris, imp. Real, 1844, in-4° de X-703 p.

I. Seccion. Teologia, nos 1-28.
II. — Histoire, geografia, etc., nos 29-101
III. — Jurisprudencia. — Politica, nos 102-149.
IV. Seccion. Ciencias y artes. — Heraldica, nos 150-181.
V. Seccion. Amena literatura, nos 182-202.
VI. — Varias materias, nos 203-297.
Apendice, nos 298-332.
Table des matières.

MOREL-FATIO (Alfred). — Catalogue des manuscrits espagnols de la Bibliothèque Nationale, par M. Alfred Morel Fatio (1re livraison). — Paris, Imp. nationale, 1881, in-4° de 243 p.

I. — Théologie, nos 1-39.
II. — Jurisprudence, nos 40-78.
III. — Sciences et arts, nos 79-118.
IV. — Histoire, nos 119-584.
V. — Belles-lettres, nos 585-635.

La deuxième et dernière livraison contiendra l'introduction, l'appendice, le supplément et les tables.

Le catalogue des manuscrits portugais, pour faire suite au catalogue des manuscrits espagnols, est imprimé, mais n'a pas encore été publié (111 numéros).

MARTINOF (Le P.). — Les manuscrits slaves de la Bibliothèque Impériale de Paris, par le P. Martinof, de la Compagnie de Jésus, avec un calque. — Paris, Julien, Lanier ; Cosnard et Cie, 1858, in-8° de 113 p.

27 numéros.

Appendice : Indication par ordre chronologique des manuscrits slaves de la Bibliothèque impériale de Paris.

MARSAND (Dottore Antonio). — I manoscritti italiani della regia biblioteca parigina descritti ed illustrati dal dottore Antonio Marsand, professore emerito dell' imper. et reale Univers. di Padova. — Parigi, Stamp. reale, 1835, in-4° de XIIj-864 p.

703 numéros.
Tables des noms propres de personnes, de lieux, des matières.

RAYNAUD (Gaston). — Inventaire des manuscrits italiens de la Bibliothèque Nationale qui ne figurent pas dans le catalogue de Marsand, par Gaston Raynaud, employé au département des manuscrits de la Bibliothèque Nationale. — Paris, A. Picard et H. Champion, 1882, in-8° de 152 p.

Extrait du *Cabinet historique* (1881).
1,691 articles.

RAYNAUD (Gaston). — Inventaire sommaire des dépêches des ambassadeurs vénitiens relatives à la France, déposées au département des manuscrits de la Bibliothèque Nationale, par Gaston Raynaud (31 décembre 1879). — Paris, A. Picard, 1878, in-8° de 15 p. numérotées 1-14 et 217.

Extrait du *Cabinet historique*. T. XXIV.
Cet inventaire sera complété lorsque les copies des 258 liasses qui composent la série des dépêches françaises émanant des ambassadeurs vénitiens, et poursuivies par les soins de M. l'administrateur général, auront été terminées et déposées au départ. des manuscrits.

SARFATTI (Attilio). — I codici veneti delle Biblioteche di Parigi ricerche di Attilio Sarfatti (Per incarico di S E. il Ministro della P. I.). — Roma, Forzani, 1888, in-8° de XI-198 p.

Bibliothèque nationale : Notice historique, p. 13-22.
I codici veneti della Nazionale, p. 23-146.

RAYNAUD (Gaston). — Catalogue des manuscrits anglais de la Bibliothèque Nationale, par Gaston Raynaud, employé au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale. — Paris, H. Champion, 1884, in-8° de 30 p.

95 numéros.
Table des matières.

HUET (Gédéon). — Catalogue des manuscrits néerlandais de la Bibliothèque nationale, par Gédéon Huet, archiviste-paléographe. — Paris (Lille, imp. Danel), 1886, in-8° de 74 p.

109 numéros.

SKÆBNE (Olaf). — Catalogue des Manuscrits danois, islandais, norvégiens et suédois de la Bibliothèque Nationale de Paris, par Olaf Skæbne [H. Omont]. — Skalholt [Angers], P. Hammer Bogtrykkeri, 1887, in-8° de VII-21 p.

28 numéros se rapportant à la théologie, à la jurisprudence, aux sciences, aux belles-lettres et à l'histoire.

V. — Collections de province.

DELISLE. — Notice sur des collections manuscrites de la Bibliothèque Nationale. — (S. l. n. d.), in-8° de 54 p.

Extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. XXXII, p. 237-290
Cette notice comprend les collections relatives à l'histoire des provinces, savoir :

Bourgogne : nos 1-111.
Bretagne : mss. fr., nos 22308-22359.
Champagne : nos 1-154.
Flandre : nos 1-195.
Languedoc : collect. de Doat : nos 1,258.
— collect. de Languedoc : nos 1-199.
Lorraine : nos 1-984.
Périgord : — 1-114.
Picardie : — 1-352.

Poitou : mss. cat., nos 18376-18404.
Touraine : nos 1-31.
Vexin : — 1-79.

HOUSSEAU (Dom). — Catalogue analytique des diplômes, chartes et actes relatifs à l'histoire de Touraine contenus dans la collection de Dom Housseau, par Emile Mabille, employé à la Bibliothèque impériale. — Tours, imp. Ladevèze, 1863, in-8° de VI-748 p.

Publié par la *Société archéologique de Touraine*. T. XIV.

TABLE DES VOLUMES

T. I. Chartes de l'an 433 à l'an 1000.
T. II. (1) — de l'an 1000 à 1050.
T. II. (2) — de 1050 à 1075.
T. III. — de 1075 à 1100.
T. IV. — de 1100 à 1139.
T. V. — de 1139 à 1199.
T. VI. — de 1199 à 1250.
T. VII. — de 1250 à 1299.
T. VIII. — de 1299 à 1400.
T. IX. — de 1400 à 1547.
T. X. — de 1547 à 1575.
T. XI. — de 1575 à 1746.
T. XII (1). Extraits de cartulaires et d'archives seigneuriales.
T. XII (2). Extraits de cartulaires et d'archives seigneuriales.
T. XIII (1). Extraits de cartulaires.
T. XIII (2). — —
T. XIV. Topographie.
T. XV. Archevêques de Tours.
T. XVI. Évêques d'Angers.
T. XVII. État des bénéfices de l'Anjou.
T. XVIII. Abbayes.
T. XIX. Notes et dissertations sur l'histoire ecclésiastique.
T. XX. Extraits de divers recueils, pour l'histoire de la Touraine.
T. XXI (1). Chroniques d'Anjou.
T. XXI (2). Notes biographiques.
T. XXII. Extrait pour l'histoire du XVIe siècle.
T. XXIII. Histoire littéraire de la Touraine.
T. XXIV (1). Histoire littéraire.
T. XXIV (2). — —
T. XXV (1). Histoire manuscrite de Touraine.
T. XXV (2). — — —
T. XXVI. Dissertations historiques.
T. XXVII. Extraits divers (1100-1547).
T. XXVIII (1). Pièces détachées.
T. XXVIII (2). — —
T. XXIX. Lettres originales.
T. XXX. Répertoire chronol. de l'histoire de Touraine.
T. XXXI. Chartes originelles.
Table des chartes rangées par abbayes.
Table alphabétique des noms de lieux.
Table alphabétique des noms de personnes.

ROBERT (Ulysse). — Catalogue des manuscrits relatifs à la Franche-Comté, qui sont conservés dans les bibliothèques publiques de Paris, par M. Ulysse Robert, attaché au département des manuscrits de la Bibliothèque Nationale. — Paris, Champion, 1878, in-8° de 296 p.

Extrait des *Mémoires de la Société d'émulation du Jura*.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE.

Fonds latin, p. 7-68.
Fonds français, p. 68-125.
Nouvelles acquisitions françaises, p. 125-160.
Collections diverses, p. 161-251.
On a ajouté à la fin du catalogue deux notices de M. Bordier, l'une sur l'apocalypse de Saint-Lupicin (ms. lat. 9384), l'autre sur le lectionnaire de Luxeuil (ms. lat. 9427).

VI. — Collections diverses.

DELISLE. — Notice sur des collections manuscrites de la Bibliothèque Nationale : Baluze, Bréquigny et Brienne.

Dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. XXXV, p. 266-325.
Baluze, 398 nos.
Bréquigny, 165 nos.
Brienne, 362 nos.

CLAIRAMBAULT. — Inventaire des sceaux de la collection Clairambault à la Bibliothèque Nationale, par G. Demay, chef de la section historique aux Archives Nationales... T. I et II. — Paris, Impr. nationale, 1885-86, 2 vol. in-4° de II-700 et 667 p.

Troisième série — Archéologie — de la collec-

tion de documents inédits sur l'histoire de France publiée par le ministère de l'instruction publique.

La collection des titres scellés de Clairambault, dont les premiers actes datent de 1280, comprend 227 vol. formant trois groupes principaux : la guerre de Cent ans, et particulièrement l'occupation de la Normandie par les Anglais ; les compagnies d'ordonnance.

L'inventaire est fait suivant l'ordre alphabétique.

T. I, nos 1-6619.

T. II, nos 6620-9709.

Exposé chronologique sommaire des sceaux par ordre alphabétique de provinces.

Tableau systématique des sceaux de Clairambault.

Table héraldique des sceaux de Clairambault.

CLAIRAMBAULT. — Bibliothèque Nationale. Département des estampes. Inventaire des pièces dessinées ou gravées relatives à l'histoire de France, conservées au département des manuscrits dans la collection Clairambault sur l'ordre du Saint-Esprit, rédigé par M. A. Flandrin, sous-bibliothécaire au département des estampes. — Paris, Hachette et Cie, 1887, in-8° de VI-575.

5,060 articles compris dans les 129 volumes qui composent le fonds dit du Saint-Esprit dans la collection Clairambault.

N° 1111 au n° 1239 de la collection.

Table alphabétique détaillée.

DUPUY. — Inventaire abrégé de la collection Dupuy (par Léopold Delisle).

Dans le *Cabinet historique*, 1882, t. Ier, p. 527-555.

958 numéros.

Pièces juridiques, littéraires et historiques qui ont formé cette célèbre collection dont la Bibliothèque du roi s'enrichit en 1656.

FLEURY (Joly DE). — Inventaire sommaire de la collection Joly de Fleury, par A. Molinier. — Paris, A. Picard, 1881, in-8° de XXXXVI-114 p.

Dans le *Cabinet historique*, t. XXVI et XXVII.

2,555 numéros.

Cette collection se compose de 2,555 vol. in-folio, contenant en moyenne 400 feuillets. Les documents qu'elle renferme se rapportent, sauf quelques exceptions, à l'administration de la France pendant le XVIIIe siècle, et la plupart proviennent du cabinet des procureurs généraux au Parlement de Paris.

FONTANIEU. — Table des portefeuilles de Fontanieu.

Dans la *Bibliothèque historique* du P. Lelong, édition 1768-78, t. IV, deuxième partie, p. 1-11.

Collections ne possédant que des inventaires manuscrits :

Colbert. Cinq-Cents.	500 numéros.
Colbert. Mélanges.	1.416 —
De Camps,	125 —
Duchesne,	121 —
Fontanieu,	881 —
Lancelot,	195 —
Moreau,	1.834 —
Parlement,	696 —
Picot,	123 —
Renaudot,	45 —

(va être imprimé dans la *Revue d'histoire diplomatique*.)

Visconti.	35 numéros.

VII. — Cabinet des titres.

HOZIER (D'). — Indicateur nobiliaire ou table alphabétique des noms des familles nobles, susceptibles d'être enregistrées dans l'armorial général de feu M. d'Hozier, dont une nouvelle édition est sous presse à l'Imprimerie royale. — Paris, impr. de Doublet, 1818, in-8° de 264 p.

PARIS (Louis). — Indicateur du grand armorial général de France, recueil officiel dressé en vertu de l'édit de 1696 (34 volumes de texte et 35 volumes d'armoiries) par Charles d'Hozier, juge d'armes, ou Table alphabétique de tous les noms des personnes, villes, communautés et corporations dont les armoiries ont été portées, peintes et blasonnées aux registres inédits dont se compose l'armorial général de France, conservé au Cabinet des titres, à la Bibliothèque impériale de Paris, avec l'indication des

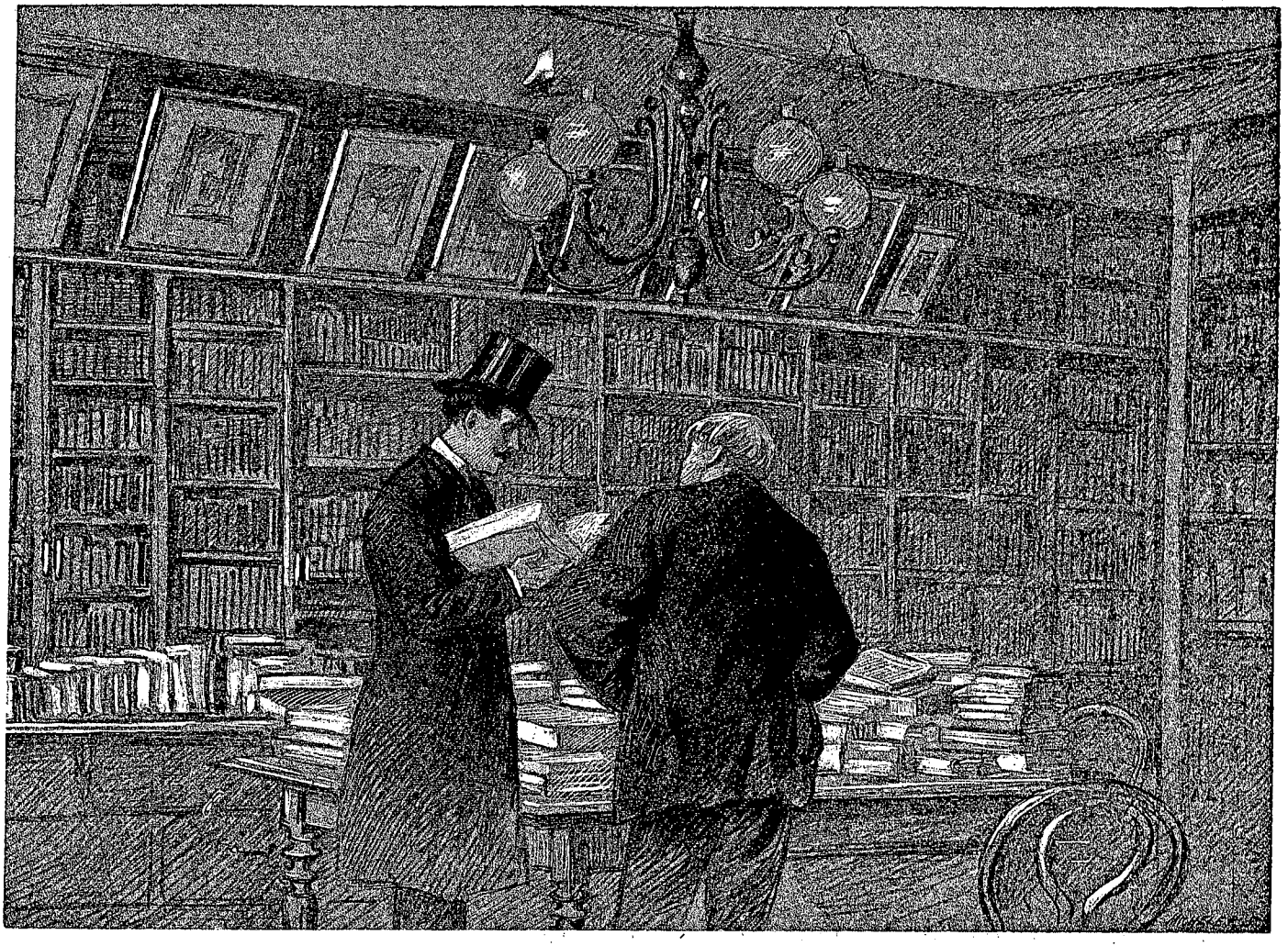

UNE LIBRAIRIE PARISIENNE

CHEZ CONQUET

provinces où les familles ont fait officiellement reconnaître leurs blasons, publié sous la direction de M. Louis Paris.

On y a joint une table générale des généalogies comprises dans le *Grand Armorial de France*, imprimé en 1738, par MM. d'Hozier, et publié en 10 volumes in-folio, ainsi qu'une liste des familles qui ne se trouvent mentionnées que dans l'*Indicateur nobiliaire* de d'Hozier comme pouvant être enregistrées dans une réimpression de l'*Armorial général*. — Paris, Bachelin-Deflorenne, 1865, 2 vol. in-8° de VIII-285 et 327 p.

PARIS (L.). — Table de l'Armorial général de France. — (S. l. n. d.), in-8° de 299 p.

Dans le *Cabinet historique*, neuvième année, avril 1863.

ROBERT (Ulysse). — Indicateur des armoiries des villes, bourgs, villages, monastères, communautés, corporations, etc., contenues dans l'armorial général de d'Hozier, par Ulysse Robert, ancien élève de l'École des chartes,... — Paris, A. Picard, 1879, in-8°, de II-190 p.

Alsace. — Auvergne. — Béarn. — Bourbonnais. — Bourges. — Bourgogne — Bretagne. — Champagne. — Dauphiné. — Flandre. — — Guyenne. — Languedoc. — Limousin. — Lorraine. — Lyonnais. — Normandie. — Orléanais. — Paris. — Picardie. — Poitou. — Provence. — Rochelle (La). — Soissons. — Tours. — Versailles.

ROBERT (Ulysse). — Inventaire sommaire des nouvelles collections de titres originaux de la Bibliothèque nationale, par Ulysse Robert.

Extrait du *Cabinet historique*, t. XXIII, II, p. 1-103.

Mss. fr., 25697-26484.

Les collections du cabinet des titres se composent de la façon suivante :

1° Volumes reliés. 1,367 numéros
2° Pièces originales. 3,061 volumes.
3° Chérin. 214 —
4° Carrés de d'Hozier en cours de classement; 608 volumes sont déjà reliés.
5° Dossiers bleus, 18,273.
6° Dossiers du nouveau d'Hozier. 7870.
7° Dossiers du cabinet de d'Hozier en cours de classement.

Les dossiers de ces trois dernières séries ne sont, aux termes du règlement, communiqués qu'aux familles intéressées ou à leurs fondés de pouvoir.

VIII. — Fonds orientaux.

FOURMONT (Étienne). — Catalogus librorum Bibliothecæ regiæ Sinicorum, p. 345-505 du Linguæ Sinarum mandarinicæ hieroglyphicæ grammatica duplex,... author Stephanus Fourmont, arabicæ linguæ in regio Francorum collegio professor;... — Lutetiæ Parisiorum, chez H.-L. Guérin, 1742, in-fol. de XL-IV-516 p.

378 numéros.

Inventaire des manuscrits chinois :

I. Grammatici ac philologici. — II. Geographici. — III. Historici. — IV. Libri classici et canonici. — V. Libri morales de jure, officiisque. — VI. Theologici, sectarum variarum, ac præcipue a christianis compositi. — VII. Libri philosophici. — VIII. Medici. — IX. Mathematici. — X. Artium cæterarum.

Libri Japonenses, nos 379-381.
Libri Tartarici, nos 382-388.

(Voy. aussi Mss. Histoire : Abel-Rémusat — *Mémoire sur les livres chinois de la Bibliothèque du roi... avec des remarques critiques sur le catalogue publié par E. Fourmont, en 1742.*

LANGLÈS (L.). — Notice des ouvrages élémentaires manuscrits sur la langue chinoise, que possède la Bibliothèque nationale, par L. Langlès, conservateur des manuscrits orientaux. — (s. l. n. d.), in-8° de 13 p.

14 numéros décrits.

HAMILTON (Alexandre) et LANGLÈS (L.). — Catalogue des manuscrits sanscrits de la Bibliothèque Impériale, avec des notices du contenu de la plupart des ouvrages, etc., par MM. Alexandre Hamilton, membre de la Société asiatique de Calcutta,... et L. Langlès, membre de l'Institut de France, conservateur des manuscrits orientaux de la Bibliothèque impériale, etc. — Paris, Impr. bibliographique, 1807, in-8° de 118 p.

242 numéros.
Ouvrages écrits en caractères dêvanâgari : nos I-XLIV.
Mss. sanscrits en caractères bengali : nos I-CLXXIX.
Supplément des mss. en dêvanâgari : nos XLV-XLIX.
Mss. en langue et en caractères bengalis : nos I-XIV.
Table aphabétique des auteurs et des ouvrages cités dans ce catalogue.

BURNOUF. — Catalogue des livres imprimés et manuscrits composant la bibliothèque de feu M. Eugène Burnouf, membre de l'Institut,... — Paris, B. Duprat, 1854, in-8° de 358 p.

218 numéros.
Les manuscrits au nombre de 218, pour la plupart en dialectes indiens, ont été acquis en 1854 par la Bibliothèque nationale. Ils figurent sous les pages 321-353 de ce catalogue.
Manuscrits zends.
Manuscrit sanscrits en caractère devanagari.
— — — tamoul.
— — — singhalais.
Manuscrits bouddhiques népalais.
Pali en caractères barmans.
Manuscrits palis en caractères siamois.
— — — singhalais.
Manuscrits en dialectes indiens.
A. En radjpouti.
B. En mahratte.
C. En telinga.
D. En tamoul.
Manuscrits barmans, — siamois, — singhalais, — thibétain, — français.

ZOTENBERG. — Manuscrits orientaux. Catalogue des manuscrits hébreux et samaritains de la Bibliothèque Impériale. — (Paris.) Impr. nationale, 1866, in-4° de VIII-260 p.

Fonds hébreu : 1,313 numéros.
Fonds samaritain : 11 numéros.

Manuscrits du fonds hébreu.

I. — Texte et traduction de l'Écriture sainte.
II. — Concordances, ouvrages massorétiques et commentaires. — III. Halakha. Talmud, droit canon et droit civil, pratiques religieuses. — IV. Livres liturgiques. — V. Théologie. — VI. Cabale. — VII. Sciences philosophiques. — VIII. Mathématiques, physique, astronomie, astrologie. — IX. Médecine et chirurgie. — X. Philologie. — XI. Histoire. — XII. Poésie. — XIII. Lettres et formulaires. — XIX. Bibliographie.
Supplément.

Manuscrits du fonds samaritain.

Table des divisions du catalogue du fonds hébreu et des matières se rattachant à chacune d'elles.
Table alphabétique des titres hébreux.
Table alphabétique des auteurs (fonds hébreu), avec indication en français de leurs ouvrages.
Additions et corrections.

ZOTENBERG. — Catalogue des manuscrits syriaques et sabéens (mandaïtes) de la Bibliothèque Nationale. — Imprim. nationale, 1874, in-4° de VIII-246 p.

Fonds syriaque : nos 1-288.
Fonds sabéen : nos 1-19.

Manuscrits du fonds syriaque.

I. Bible. — II. Livres apocryphes. — III. Exégèse biblique. — IV. Liturgies. — V. Rituels. et pontificaux: (A. rituel melkites [Εὐχολόγια] B. Rituels et pontificaux jacobites. C. Rituels et pontificaux maronites). — VI. Office des morts. — VII. Offices : (A. Rite melkite. B. Rite jacobite. C. Offices nestoriens). — VIII. Homélies. — IX. Traités de théologie. — X. Conciles et canons. — XI. Histoire. Vie des saints. — XII. Cosmographie. Philosophie. — XIII. Grammaires et dictionnaires. — XIV. Ouvrages divers. — XV. Bibliographie.
Table des divisions du catalogue des fonds syriaque et sabéen et des matières se rattachant à chacune d'elles.

Table alphabétique des auteurs et des ouvrages.
— — des scribes mentionnés dans les manuscrits.
Table alphabétique des patriarches, métropolitains et évêques mentionnés dans les manuscrits.
Table alphabétique des villes et couvents mentionnés dans les manuscrits.
Table des matières.

ZOTENBERG (H.). — Manuscrits orientaux. Catalogue des manuscrits éthiopiens (Gheez et Amharique) de la Bibliothèque Nationale. — Impr. nationale, 1877, in-4° de v-285 p.

Manuscrits du fonds éthiopien.

1. Bible. — 2. Livres apocryphes et pseudépigraphes. — 3. Commentaires de la Bible. — 4. Liturgies. — 5. Rituels. — 6. Offices, hymnes et prières. — 7. Théologie. — 8. Canons. — 9. Vie des saints. — 10. Histoire. — 11. Grammaires et dictionnaires. — 12. Ouvrages divers et supplément.
Table des divisions du catalogue du fonds éthiopien et des matières se rattachant à chacune d'elles.
Table alphabétique des auteurs et des ouvrages.
— — — scribes mentionnés dans les manuscrits.
Table alphabétique des patriarches métropolitains, évêques et abbés mentionnés dans ce catalogue.
Table alphabétique des possesseurs des manuscrits, des donateurs et autres personnages cités dans ce catalogue.
Table alphabétique des couvents mentionnés dans ce catalogue.
Table alphabétique des noms des rois d'Abyssinie mentionnés dans ce catalogue.
Additions et corrections.

HENNECART. — La collection Hennecart de la Bibliothèque nationale, par M. L. Feer. Traductions et autres travaux du Dr A. Hennecart. — Paris, Imprimerie nationale, 1877, in-8° de 74 p.

Extrait du *Journal asiatique*, année 1877, n° 5.
I. Manuscrits sur feuilles de palmier.
II. Manuscrits sur papier.

FEER (Léon). — List of Pali Mss. in the Bibliothèque Nationale, Paris, by M. Léon Feer — dans Journal of the Pali text Society, 1882, edited by T. W. Rhys Davids. — London, H. Frowde, 1882, in-8° de 128 p.

La liste des manuscrits figure sous les pages 32-37 de ce volume.

Inventaire des manuscrits.

I. Pitaka books (texts and commentaries). — II. Extra-canonical works. — III. Grammars, etc.

RIANT (Comte). — Inventaire sommaire des manuscrits relatifs à l'histoire et à la géographie de l'Orient latin. I. France. — A. Paris. — Gênes, imprimerie de l'Institut royal des sourds-muets, 1882, grand in-8° de 81 p.

Extrait des *Archives de l'Orient latin*, t. II. 1882, p. 131-204.
Bibliothèque nationale, p. 7-53.
A. Fonds latin. — B. Fonds français. — C. Collections. — D. Fonds occident. — E. Fonds grec. — F. Fonds orientaux. — Cartes et estampes.

SLANE (Baron DE). — Catalogue des manuscrits arabes de la Bibliothèque nationale, par M. le baron de Slane, membre de l'Institut (1er fascicule). — Imprimerie nationale, 1883, in-4° de 336 p.

1,868 numéros.

A. — *Ouvrages chrétiens.*

I. Bible. — II. Livres apocryphes et pseudépigraphes. — III. Commentaires de la Bible. — IV. Liturgies et rituels. — V. Offices et prières. — VI. Homélies. — VII. Traités de théologie. — VIII. Conciles et canons. — IX. Vies des saints. — X. Histoire. — XI. Ouvrages divers.

B. — *Ouvrages musulmans.*

I. Coran. — II. Commentaires du Coran. — III. Traditions. — IV. Droit : A. Principes du droit. — B. Droit spécial (Dr. Hanéfite. 2. Schaféite. 3. Malékite. 4. Hanbalite. 5. Schiite. 6. Ecoles non déterminées). — V. Théologie. (1° Traités sur la prière. 2. Prières et invocations. 3. Théologie dogmatique et scolastique. 4. Théologie mo-

rale. 5. Théologique mystique. 6. Matières diverses de théologie. 7. Croyances hétérodoxes. 8. Controverse). — VI. Histoire (1. Histoire universelle. 2. Histoire des Califes. 3. Histoire des villes saintes. 4. Histoire du Yémen. 5. Histoire de la Syrie. 6. Histoire d'Egypte. 7. Histoire de l'Afrique et de l'Espagne).

CROIZIER (Marquis de). — Notice des manuscrits siamois de la Bibliothèque Nationale, par le marquis de Croizier, président de la Société académique indo-chinoise de France. — Paris, Challamel aîné et E. Leroux, 1885, in-8° de 84 p.

60 numéros.

Manuscrits du fonds siamois.

Ire Série. — Religions : Bouddhisme. — Christianisme.

IIe. Série. — Jurisprudence : Droit siamois. — Droit international. — Droit canonique chrétien.

IIIe Série. — Sciences et arts : Philosophie. Morale. — Astronomie. — Astrologie. — Prédications et pronostics. — Documents statistiques.

IVe série. — Belles-lettres : Linguistique. — Fictions en vers et en prose.

Ve Série. — Histoire : Histoire nationale et étrangères.

Annexe du fonds siamois : Manuscrit en langue karieng, nos 61-62.

Fonds orientaux ne possédant que des inventaires manuscrits :

Africain :	6	numéros
Américain :	73	—
Arménien. Ancien fonds	138	—
— Supplément	157	—
Batta.	11	—
Berbère.	17	—
Birman.	70	—
Bougui.	1	—
Cambodgien.	96	—
Géorgien	24	—
Hindostani.	42	—
Indien relié.	118	—
Indien sur rôles.	19	—
Inscriptions des Pyramides.	10	cartons.
Japonais.	98	numéros.
Lolo.	1	—
Madécasse.	11	—
Malais et Javanais.	173	—
Mexicain.	15	—
Papyrus Egyptiens.	235	—
Persan. Ancien fonds.	388	—
Persan. Supplément.	1107	numéros.
Polynésien.	1	—
Sabéen.	19	—
Singhalais.	46	—
Tamoul.	554	—
Telinga	59	—
Tibétain.	139	—
Turc. Ancien fonds.	396	—
Turc supplément.	789	—

IX. — Papiers d'orientalistes et fonds des traductions.

Liste des noms des orientalistes dont les papiers sont conservés au département des manuscrits :

Anquetil, — Ariel, — Botta, — Burnouf, — Champollion, — Deshauterayes, — d'Ochoa, — Dujardin, — Fourmont, — Hennecart, — Langlès, — Nestor l'Hôte, — Prisse d'Avesnes, — Sacy, — Saint-Martin, — Salvolini, — — Schulz, — Venture de Paradis.

Estampes

Catalogue des volumes d'estampes dont les planches sont à la Bibliothèque du Roy. — Paris, Imprimerie royale, 1743, in-folio de 34 p.

Catalogue du recueil célèbre connu sous le titre de *Cabinet du roi,* entrepris par les soins de Colbert.

Ces planches ne sont plus à la Bibliothèque nationale depuis 1812, époque à laquelle l'administration des musées impériaux en réclama et en obtint la cession.

FEVRET DE FONTETTE. — Détail d'un recueil d'estampes dessins, etc., représentant une suite des événements de l'histoire de France, à commencer depuis les Gaulois jusques et compris le règne de Louis XV. [Ce recueil, formé par M. Fevret de Fontette, est aujourd'hui à la Bibliothèque du Roi.]

Dans la *Bibliothèque historique de la France du P. Lelong, nouvelle édition, augmentée par Fevret de Fontette (1768).* T. IV, p. 109 (2e partie).

Cette collection, donnée à la Bibliothèque en 1770, compte 12,000 pièces. — Elle comprend, outre des portraits, des estampes reproduisant les événements militaires et politiques de la France, des faits épisodiques, etc. C'est surtout pour l'époque contemporaine du donateur que cette collection est précieuse pour son intérêt historique et la sûreté de ses renseignements.

GAIGNIÈRES. — Table générale du recueil de portraits des rois et reines de France, des princes, princesses, seigneurs et dames, et des personnes de toutes sortes de professions ; dessinés à la main ou peints en miniature et pris sur des monumens qui font connoître les différens habillemens de chaque règne. [Ce recueil a été fait par les soins de M. de Gaignières, et est maintenant dans la Bibliothèque du Roi, au Cabinet des estampes.]

Dans la *Bibliothèque historique de la France du P. Lelong*, édition de 1768, t. IV, p. 110-134 (2e partie).

La Bibliothèque fit l'acquisition en 1715 des 2,679 volumes ou portefeuilles contenant des mss., des dessins et des estampes, que la mort de Gaignières lui donnait par legs. — Ce n'est qu'en 1740 que la collection Gaignières est divisée et répartie dans chacun des départements de la bibliothèque qui lui convenait. (L'organisation du département des estampes ne date que de 1720.)

Gaignières n'avait voulu rien moins que constituer un inventaire complet de toutes les œuvres d'art relatives à l'histoire de la monarchie française, mais son entreprise resta inachevée.

Liste alphabétique de portraits des Français et Françaises illustres... qui sont tant à la Bibliothèque du Roi que dans le cabinet de M. de Fontette.

Dans la *Bibliothèque historique de la France du P. Lelong*, édition 1768, t. IV, 2e partie, p. 134-285.

DUCHESNE. — Description des estampes exposées dans la galerie de la Bibliothèque impériale formant un aperçu historique des productions de l'art et de la gravure accompagnée de recherches sur l'origine, l'accroissement et la disposition méthodique de la collection, par J. Duchesne aîné, conservateur, précédée d'une notice biographique sur sa vie et ses ouvrages. — Paris, imprimerie Simon Raçon et Cie, 1855, in-8° de XXXVII-XVI-210 p.

413 numéros décrits. Pièces du XVe au XVIIIe siècles.

Suit une table alphabétique des noms et des matières.

Cet ouvrage a eu plusieurs éditions. Nous indiquons la dernière qui est la plus complète.

DELABORDE (vicomte HENRI). — Le département des estampes à la Bibliothèque nationale. Notice historique suivie d'un catalogue des estampes exposées dans les salles de ce département, par le vicomte Henri Delaborde, conservateur, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts. — Paris, E. Plon et Cie, 1875, in-4° de III-442 p.

Le catalogue comprend les écoles italienne, — allemande, — hollandaise, — flamande, — espagnole, — anglaise et française.

HENNIN (Michel). — Inventaire de la collection d'estampes relatives à l'histoire de France léguée en 1863 à la Bibliothèque nationale par M. Michel Hennin, rédigé par M. Georges Duplessis, conservateur, sous-directeur adjoint au département des Estampes à la Bibliothèque Nationale, t. I-IV. — Paris, A. Picard, 1877-1884, 5 vol. in-8° de VIII et VII, 479, 464, 449, 488 et 428 p.

Cette collection d'estampes est une des plus considérables qui ait jamais été réunie. — Elle forme 169 volumes contenant plus de 15,000 pièces qui embrassent un ensemble de 1370 ans (481-1851).

Ces pièces ont été classées suivant l'ordre chronologique sous une série de numéros allant de 1 à 14,805.

Le cinquième et dernier volume de l'inventaire contient une table générale alphabétique de toutes les pièces décrites et de tous les artistes ou éditeurs dont les noms sont cités.

DELOYNES. — Catalogue de la collection de pièces sur les beaux-arts imprimées et manuscrites, recueillie par Pierre-Jean Mariette, Charles-Nicolas Cochin et M. Deloynes, auditeur des comptes, et acquise récemment par le département des estampes de la Bibliothèque Nationale, par Georges Duplessis, conservateur, sous-directeur adjoint au département des estampes (Paris, 25 février 1880). — Paris, A. Picard, 1881, in-8° de 224 p.

Collection de 56 volumes. Elle se compose de tous les livrets des expositions de l'Académie Royale depuis 1673 jusqu'en 1808.

Le catalogue comprend 2,069 numéros et est suivi d'une table alphabétique des matières.

Extrait du *Cabinet historique*, t. XXVI.)

BOUCHOT (Henri). — Les portraits aux crayons des XVIe et XVIIe siècles conservés à la Bibliothèque Nationale (1525-1646). Notice, catalogue et appendice, par Henri Bouchot, ancien élève de l'École des chartes, attaché au Cabinet des Estampes, avec deux portraits en fac-similé. — Paris, H. Oudin et Ce, 1884, grand-in-8° de 412 p.

Ce catalogue, précédé d'une étude détaillée sur les crayons de la Bibliothèque Nationale, est la détermination aussi approfondie que possible des noms et des qualités des personnages dessinés par les anciens artistes.

Appendice : Liste de crayons ou de peintures conservés dans des collections publiques ou privées étrangères à la Bibliothèque Nationale, tant en France qu'à l'étranger.

Table alphabétique des personnages dont les portraits ont été catalogués.

MARTELLANGE (Étienne). — Notice sur la vie et les travaux d'Étienne Martellange, architecte des jésuites (1569-1641) d'après des documents inédits conservée au cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale, suivie du catalogue de ses dessins précédemment attribués à François Stella, par Henri Bouchot. — Paris (Nogent-le-Rotrou, imprimerie Daupeley-Gouverneur), in-8° de 54 p.

Extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. XLVII, 1886.

Catalogue de 174 numéros.

FLEURY (Edouard). — Bibliothèque Nationale. Département des Estampes. Inventaire des dessins et estampes relatifs au département de l'Aisne recueillis et légués à la Bibliothèque Nationale par M. Edouard Fleury, rédigé par M. H. Bouchot, sous-bibliothécaire au département des Estampes. — Paris, Hachette et Ce, 1887, in-8° de IV-335 p.

4,396 numéros. — Table alphabétique détaillée.

Bibliothèque Nationale. — Département des Estampes. — Notice des objets exposés. — Paris, H. Champion, 1878, in-12 de 38 p.

164 numéros. — Table.

Médailles.

DUMERSAN. — Notice des monuments exposés dans le cabinet des médailles, antiques et pierres gravées et dans la Bibliothèque royale, avec l'histoire du cabinet des médailles et une notice abrégée sur les départements des

livres imprimés, des manuscrits et du cabinet des estampes, cartes et plans. — Paris, chez l'auteur, imprimerie Delanchy, 1840, in-8° de XVI-191 p.

Cet ouvrage a eu plusieurs éditions. Nous indiquons la dernière qui est la plus complète.

DUCHALAIS (Adolphe). — Description des médailles gauloises faisant partie des collections de la Bibliothèque royale, accompagnée de notes explicatives, par Adolphe Duchalais, ancien élève de l'Ecole des chartes, membre de la Société royale des Antiquaires de France. — Paris, typ. de F. Didot fr., 1846, in-8° de X-348 p.

2 planches, 812 numéros.
Autre édition. — *Paris, chez Rollin et chez F. Didot frères*, 1846, in-8 de X-487 p.
Cette édition contient en plus :
Le catalogue des monnaies pannoniennes, 115 numéros avec 2 planches.
La description des planches — une note additionnelle — la table des degrés de rareté des médailles gauloises et des monnaies pannoniennes — une table détaillée des matières et une table générale.

CHABOUILLET. — Catalogue général et raisonné des camées et pierres gravées de la Bibliothèque impériale, suivi de la description des autres monuments exposés dans le Cabinet des Médailles et Antiques, publié sous les auspices de S. Exc. le ministre de l'instruction publique, par M. Chabouillet, conservateur adjoint du Cabinet des Médailles et Antiques. Paris, J. Claye, 1858, in-8° de VIII-634 p.

1re Partie. — Catalogue général des camées et pierres gravées.
2e Partie. — Catalogue général et raisonné de vases, bustes, statuettes et autres ornements.

VATTEMARE (Alexandre). — Collection de monnaies et médailles de l'Amérique du Nord de 1652 à 1858, offerte à la Bibliothèque impériale tant au nom du gouvernement fédéral et des citoyens des divers États de l'Union Américaine qu'en son propre nom, par Alexandre Vattemare,... Catalogue avec notices historiques et biographiques. — Paris, imprimerie de Ad. Lainé et J. Havard, 1861, in-8° de 134 p.

PARTIE I. — MONNAIES.
Introduction.
1re Période (1652-1775) : 12 pièces.
2e — régime révolutionnaire ou continental (1775-1793) : 58 pièces.
3e Période, régime fédéral (1793-1858) : 170 p.
4e — pièces taractiques : 16 pièces.
Table alphabétique des monnaies.

PARTIE II. — MÉDAILLES.
Introduction.
126 pages décrites avec le supplément.
Liste des présidents de 1789 à 1857.
Table chronologique et table alphabétique des médailles.
Liste des graveurs dont les œuvres se trouvent dans cette collection. — Table des matières.

LAVOIX (Henri). — Catalogue des monnaies musulmanes de la Bibliothèque Nationale publié par ordre du ministre de l'instruction publique, par M. Henri Lavoix, conservateur adjoint du département des Médailles, Pierres gravées et Antiques. Khalifes orientaux (octobre 1887). — Paris, Imprimerie nationale, 1887, gr. in-8° de L-547 p. et X planches.

En tête : Liste des Khalifes et sommaire.
A la fin : Table des matières. — Index des années, des villes et des noms propres. — 10 planches de fac-similé de médailles en héliogravure.

BABELON (Ernest). — Le Cabinet des Antiques à la Bibliothèque Nationale. Choix des principaux monuments de

l'antiquité, du moyen âge et de la Renaissance conservés dans le département des Médailles et Antiques de la Bibliothèque Nationale, par M. Ernest Babelon, bibliothécaire au département des Médailles et Antiques de la Bibliothèque Nationale. — Paris, A. Lévy, 1888, 2 fasc. in-fol. de XIX-60 p. et 20 planches en héliogravure et 72 p. et 20 planches.

Frontispice, culs-de-lampe, lettres ornées.

Dans l'introduction, l'auteur fait l'historique du Cabinet des Médailles.

L'ouvrage complet se composera de 4 fascicules.

Département des médailles et antiques. — Notice des monuments exposés dans le Cabinet des Médailles et Antiques de la Bibliothèque du Roi. — Paris, 1819, in-8° de 76 p.

Bibliothèque Impériale. — Département des Médailles, pierres gravées et Antiques. Description sommaire des monuments exposés. — Paris, A. Laîné, 1867, in-8° de 162 p.

Monnaies et médailles. — Vases peints. — Terres cuites. — Monuments de verre et d'ivoire. — Donation de Janzé. — Salle de Luynes : Camées antiques, statuettes, armes, etc.

Table des divisions et table des numéros.

ÉMILE PIERRET.



LES SONNETS-RONDEAUX

DE L'ÉVÊQUE DE RIEUX

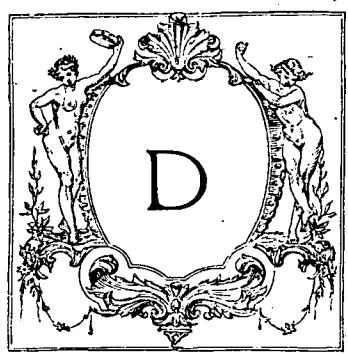

ANS le tome II d'un *Recueil poëtique* manuscrit, que son possesseur, M. Octave Uzanne, a eu l'obligeance de me communiquer, — le manuscrit, in-quarto, relié en vélin, paraît être de la main de Valentin Conrart et doit provenir de ses papiers — on lit quatre prétendus rondeaux antiques, lesquels jouirent pendant le XVIIe siècle d'une certaine célébrité. Ils sont écrits en l'honneur de quatre preux dont les aventures légendaires, narrées d'abord dans nos chansons de geste ou nos romans de chevalerie, se sont perpétuées dans les contes de la *Bibliothèque bleue :* le premier a rapport à Richard sans Peur, marié en premières noces avec un diable femelle; le second aux amours traversées, et finalement couronnées, de Pierre de Provence; le troisième à la bâtardise de Galien le Restoré, né, comme on sait, du commerce d'Olivier avec la fille de l'empereur de Constantinople; le quatrième à Ogier le Danois miraculeusement rajeuni par la vertu de l'eau de Jouvence. Le principal agrément de ces quatre pièces, fort semblables pour la facture et le tour d'esprit, consiste dans l'espèce de moralité, naïve et gaillarde, par où le poète conclut chacune des légendes qu'il a résumées. Ce poète relève visiblement de Marot.

Nous avons plusieurs versions de ces rondeaux. Imprimés pour la première fois en tête d'un livret rarissime, *Recueil de divers Rondeaux*, Aug. Courbé, 1639, ils le furent de nouveau vers la fin du siècle suivant, au tome troisième des *Pièces intéressantes et peu connues* du compilateur de La Place, 1785; dans l'intervalle, le premier et le dernier de ces

poèmes avaient été insérés par La Bruyère à la fin du quatorzième chapitre des *Caractères* (De quelques Usages), 1688, puis reproduits un peu plus tard dans le *Menagiana* (le rondeau d'Ogier dans l'édition originale de 1693, les deux rondeaux à partir de l'édition de 1694). Enfin Edouard Fournier[1] a découvert la série complète dans la deuxième partie d'un cahier manuscrit provenant des papiers Gaignières (Bibl. nat. Fr. 24,320), recueil de pièces en vers et en prose exécuté pour Mme de Villarceaux dans la première moitié du xviie siècle.

Il n'y a pas à tenir compte du *Menagiana*[2], qui copie purement et simplement La Bruyère. Quant au texte représenté plus ou moins inexactement par les autres versions, il n'a jamais été établi d'une façon critique; c'est à quoi du reste on ne pouvait que mal réussir sans l'aide du manuscrit Conrart, jusqu'à présent inédit. Je transcris ici les rondeaux d'après cette précieuse forme de texte, me bornant à corriger trois lapsus manifestes que je signale, à ajouter la ponctuation qui manque dans le manuscrit, et aussi la division en quatrains et en tercets, qui met en évidence la structure singulière de ces petits poèmes. On trouvera, après chaque pièce, la collation des textes imprimés de Courbé, de La Bruyère et de La Place et du manuscrit Villarceaux.

I

POUR RICHARD SANS PEUR.

De cestuy preux maints grands clercs ont escrit
Qu'oncques danger n'estonna son courage :
Abusé fut *par*[3] un malin esprit,
Qu'il espousa sous feminin visage.

Si piteux cas à la fin descouvrit
Sans un seul brin de peur ny de dommage,
Dont grand renom par tout le monde il prit,
Tant qu'on tenoit fort honneste langage
De cettuy preux.

Bien tost après de son amour s'esprit
Fille de roy, qui volontiers s'offrit
Au bon Richard par second mariage.

Donc s'il vaut mieux ou diable ou femme avoir
Et quel des deux bruit plus dans un mesnage,
Ceux qui voudront si le pourront scavoir
De cettuy preux.

1. *La Comédie de J. de La Bruyère*, I, p. 69.

2. Edition de 1694 et suivantes (1715, etc.). Dans la première édition, le texte du rondeau d'Ogier est identique à celui que donne le ms. Conrart.

3. Dans le ms.: *d'un*, faute évidente, qui n'est pas imputable à notre copie, parce qu'on la trouve aussi dans le ms. Villarceaux, lequel ne dérive pas du ms. Conrart.

Titre. Dans La Place : Sur *au lieu de* Pour. Même observation pour le titre des trois autres pièces. — Dans La Bruyère, pas de titre. Même observation pour le rondeau IV. || Vers 3. par un Courbé, La Place. par le La Bruyère || 7.....monde acquit C. La P. La B. Ms.-Villarceaux. || 8. Si qu'on C. La P. La B., Ms-V. || *ibid.* très honneste La B. || 9 et 10. Fille de roy s'éprit De son amour La B. || 11. en second La B. || 12. Dont Ms-V. || *ibid.* de diable La B. || 13. Et qui... brüit plus en ménage La B. ||

II

Pour Pierre de Provence.

De tout le monde en mon temps reclamé,
Fus parangon dhaute chevalerie,
Qui pour l'amour eüz mainte fascherie,
Encor que bien et loyaument aymé.

A la parfin s'appaisa la furie
Du fier destin contre nous animé,
Et fut l'accord nuptial consommé
Avecque moy et la dame cherie
De tout le monde.

Francs chevaliers, qui parmy vos amours
Souffrez meshain, traverses et clamours,
Souvenés-vous de Pierre de Provence.

Ainsy que luy, joye, soulas, respit
D'amour aurés, s'avez bonne constance,
Malgré fortune et mesmes en dépit
De tout le monde.

Vers 3. eut La P. || 8. Madame, chérie C. || 14. mesme C. ||

III

Pour Galien restauré.

Pardessus tout le siècle[1] ancien prise
L'enfant Galien, hardy advanturier,
Qui mit à chef mainte haute entreprise
Pour *los*[2] acquerre et immortel laurier.

1. Dans le ms.: *ciècle,* lapsus sans importance.

2. Dans le ms.: *les,* faute de copiste, qu'on trouve aussi dans le texte de La Place, quoique celui-ci procède d'un manuscrit qui avait la leçon correcte; mais la bévue a pu être commise par plusieurs copistes indépendants.

Bastard estoit, car rien on ne desguize,
Et toutefois moult fut noble guerrier :
Dont, sans mentir, il semble en bonne guise
Que telles gens sont à gloriffier
Pardessus tout.

Car Hercules, Romulus et Bacchus,
Qui ont jadis tant de peuples vaincus,
Furent bastards comme cestuy preudhomme.

Belles pourtant, qui pouvez fruit porter,
Sans regarder si fort de qui ny comme,
D'avoir bastards bien devez souhaiter
Pardessus tout.

Vers 4. les La P., los C. Ms-V. || 6. toutefois fut un C. La P. || 12. partant La P. || *ibid.* qui savez C. La P. Ms-V. || 14. devez bien C. La P. ||

IV

Pour Oger le Danois.

Bien à propos s'en vint Oger en France
Pour le pays des mescreans monder :
Je n'ay mestier de conter sa vaillance
Puisque ennemis n'osoyent le regarder.

Après qu'il eut tout mis en assurance,
De voyager se voulut hazarder;
En paradis trouva l'eau de Jouvance,
Dont il se sceut de vieillesse engarder
Bien à propos.

Car par cette eau son corps tout décrepite
Fut transmué par manière subite
En jeune gars, frais, gracieux et droict.

Grand dommage est que cecy soit sornettes :
Filles cognoys qui ne sont pas jeunettes,
A qui cette eau de Jouvance viendroit
Bien à propos.

Vers 2. de mécréans C. La B. La P. Ms.-V. || 3. Jà n'est besoin C. La B. La P. Ms-V. || 5. Or quand il eut La B. || 6. il voulut s'enharder La B. || 9. Puis par La B. || *ibid.* si décrépite C. La P. Ms-V. || 10. Transmué fut La B. Fut transformé La P. ||

La collation montre qu'entre les diverses formes de texte celle de La Bruyère est de beaucoup la plus mauvaise, et celle de notre manuscrit la meilleure. Sans parler d'une foule d'altérations graves, La Bruyère

introduit dans les vingt-huit vers qu'il cite un barbarisme et une faute de versification : I, v. 12, *brüit plus en mesnage* au lieu de *bruit plus dans un mesnage* (*bruit*, verbe aussi bien que substantif, est encore au XVIIe siècle constamment monosyllabe), IV, v. 6, *s'enharder* au lieu de *se... hazarder* (*enharder* n'a jamais existé en français, il faudrait *enhardir* ou *enhardier*); en somme les deux rondeaux sont tellement maltraités chez La Bruyère, qu'on a de la peine à imputer ces interpolations à un copiste : je croirais volontiers que l'auteur des *Caractères* n'a point eu de manuscrit sous les yeux et citait de mémoire. Au contraire le manuscrit Conrart fournit trois leçons excellentes qu'on ne trouve nulle part ailleurs. I, v. 7 (*grand renon par tout le monde*) *il prit* : au lieu de *acquit* étant données les habitudes de versification de l'auteur, qui rime, à la mode de Marot, d'une façon peu variée mais très exacte, *acquit* n'est guère admissible : la consonne d'appui pour une rime aussi simple est nécessaire, et, sur six vers du même rondeau qui ont cette rime, les cinq autres finissent en *rit* : *il prit* est donc la vraie leçon. — III, v. 12, *qui pouvez fruit porter* au lieu de *qui savez...* : il s'agit des filles capables de concevoir, *qui savez* n'a pas de sens. — IV, v. 3, *Je n'ay mestier* au lieu de *Jà n'est besoin. Jà n'est* est bien dans le style du morceau et semble préférable à *Je n'ay*, mais c'est certainement *mestier* qu'il faut lire, plutôt que *besoin* : à la vérité les deux mots dans cette acception existent pareillement en vieux français; mais si *besoin* était la leçon originale, il n'y a pas apparence qu'un copiste du XVIIe siècle y eût substitué une expression archaïque et difficile à comprendre; c'est l'inverse qui est logique.

Quant à la généalogie des cinq formes de texte connues, on peut les figurer de la façon suivante :

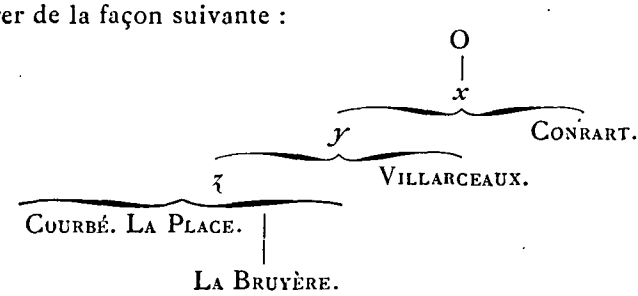

LA PLACE n'est pas issu de COURBÉ, parce que celui-ci contient deux fautes que LA PLACE ne reproduit pas, mais il est avec lui dans un rapport étroit, aussi bien qu'avec le manuscrit partiellement et très inexactement représenté par LA BRUYÈRE[1]. L'auteur commun de ces trois textes est parent lui-même du manuscrit VILLARCEAUX. Le manuscrit CONRART,

1. C'est une particularité commune à ces trois versions, qu'elles donnent la division en quatrains et tercets; on ne la trouve ni dans VILLARCEAUX ni dans CONRART.

à cause des trois leçons examinées plus haut, doit être rangé à part; il représente à lui seul une deuxième famille, et conséquemment son autorité égale celle de toutes les autres versions réunies. Moyennant les corrections légères que j'ai introduites en trois endroits et le changement de *Je n'ay* en *Jà n'est* (IV, 3), nous avons dans le manuscrit Conrart le texte original des rondeaux.

Je n'aurais pas donné tant d'attention à ce peu de vers, s'ils ne soulevaient un petit problème d'histoire littéraire, que La Bruyère a posé sans le résoudre. Comparant les bons ouvrages de son siècle aux bons ouvrages du précédent : « Il faudrait opposer, dit-il, les meilleurs rondeaux de Benserade ou de Voiture à ces deux-ci, qu'une tradition nous a conservés sans nous en marquer le temps ni l'auteur », et il copie à la suite les rondeaux *Pour Ogier le Danois* et *pour Richard sans Peur*.

Pour le temps, l'examen des quatre pièces au point de vue linguistique et rythmique permet de le fixer approximativement. L'éditeur du *Menagiana* (La Monnoie) observait déjà à propos du rondeau IV : « Une preuve indubitable qu'il est moderne, c'est que dans tous les anciens rondeaux le vers qui précède la chute a toujours un sens fini, qui ne laisse pas de se joindre agréablement à la chute sans qu'il en dépende nécessairement; et c'est ce que l'auteur n'a point observé dans ce vers..., où l'on voit que le sens est suspendu et se trouve engagé avec celui de la chute. » La remarque est assez inutile : en effet, la règle énoncée par La Monnoie n'était déjà plus suivie à la fin du XVe siècle, comme il paraît par les rondeaux de Jean Marot; or, il n'y a nul doute que nos poèmes datent d'une époque notablement postérieure, et c'est ce que suffiraient à montrer les mots *nuptial*, *décrépite*[1], la forme verbale *souvenez-vous* (pour *qu'il vous souvienne*), l'adjectif *haut* avec *h* muette (*d'haute chevalerie*), toutes expressions qui n'entrèrent pas dans la langue avant le XVIe siècle.

Mais ce que l'on n'a point remarqué, c'est qu'en dépit de leur titre ces pièces ne sont rien moins que des rondeaux. Le rondeau est essentiellement écrit sur deux rimes et comprend au plus treize vers, deux strophes symétriques (généralement de 5 vers) séparées par une petite strophe (généralement de 3 vers). Ici nous avons quatorze vers, répartis en deux quatrains et deux tercets consécutifs, les quatrains écrits sur deux rimes seulement, les tercets sur trois autres rimes : mais c'est là justement la définition du sonnet, et — si l'on fait abstraction de la double chute propre au rondeau, ajoutée ici après le second quatrain et après le second tercet — nos poèmes sont de véritables sonnets, un peu irréguliers toute-

1. *Décrépite*, au masculin. Telle est la forme première, qu'on trouve encore dans le Dict. de Nicot, 1606.

fois, en ce que dans le Ier, le III et le IV les rimes des quatrains sont enchaînées au lieu d'être croisées, et que dans le II ces rimes sont bien croisées, mais la seconde fois dans un ordre inverse. L'auteur évidemment a eu la bizarre idée de réunir en une seule deux formes poétiques différentes, de refondre, en quelque sorte, le vieux rondeau dans le moule neuf du sonnet[1]. Or l'on sait que le sonnet fut importé d'Italie par Melin de Saint-Gelais sous le règne de François Ier. Il y a plus, nos poèmes offrent l'alternance régulière des rimes masculines et féminines; mais cette loi, qui n'est observée ni dans les sonnets de Saint-Gelais et de Clément Marot, ni même dans ceux de J. du Bellay, Ronsard fut le premier à la mettre en vigueur dans son recueil de sonnets amoureux publié en 1552 : il s'ensuit que nos poèmes sont postérieurs à cette date. D'autre part, comme on y relève quatre hiatus (II, *moy et;* III, *hardy advanturier — et immortel — qui ont*)[2], il faut qu'ils soient antérieurs au moment où, sous l'influence de Malherbe, l'hiatus disparut de la versification française. On peut donc affirmer que les sonnets-rondeaux pour quatre Preux furent composés entre les débuts de Ronsard et la réforme de Malherbe, c'est-à-dire pendant la seconde moitié du XVIe siècle. Mais par qui ? A ceci encore il n'est pas impossible de répondre.

Pas plus que La Bruyère, le manuscrit Villarceaux ni le recueil de Courbé ne font mention de l'auteur. Mais Ménage attribue le rondeau d'Ogier le Danois à « un évêque de Rieux en Languedoc » ; et le recueil de La Place (peut-être d'après le *Menagiana*) répète le même renseignement, en l'étendant, comme il est juste, aux quatre rondeaux. Ces autorités, qui en elles-mêmes pourraient sembler médiocres, sont confirmées pleinement par notre manuscrit : on y lit en effet au bas de chaque morceau la mention : *l'Evesque* (ou *l'E.*) *de Rieux*. Ce point acquis, reste à déterminer dans la suite chronologique des évêques de Rieux un personnage tel, qu'il ait pu composer les vers en question entre l'an 1552 et les premières années du XVIIe siècle.

La *Gallia Christiana* (t. XIII) indique trois noms :

1° François du Bourg, fils du chancelier de France Antoine du Bourg, qui occupa le siège de Rieux de 1538 à 1564.

2° Jean-Baptiste du Bourg, frère puiné (ou, moins probablement, neveu) du précédent, 1566-1602.

3° Jean de Bertier, qui succéda à ce dernier l'an 1602.

1. La tentative au reste n'est pas des plus heureuses, et je ne pense pas qu'aucun poète s'avise jamais de la reprendre. L'effet principal du sonnet gît dans le dernier vers, celui du rondeau dans le refrain final : accumuler l'un sur l'autre, c'est sacrifier le premier; et tout le charme du sonnet s'évanouit, sans que le rondeau gagne à être ainsi allongé.

2. Paulin Paris ne connaissait que les rondeaux I et IV, cités par La Bruyère, et n'y trouvant point d'hiatus, se fondait sur ce fait négatif pour avancer la date des poèmes jusqu'au XVIIe siècle : à tort, comme on le voit.

Pour le premier et le troisième[1], nous ne savons rien de leurs talents littéraires. Et d'ailleurs il n'est pas à supposer que F. du Bourg, mort en 1568, ait rimé si vertement dans le déclin de l'âge; d'autre part J. de Bertier, né en 1556, appartient à une génération nourrie dans le mépris de Marot et où chacun ronsardisait à l'envi, et des vers si nettement marotiques, écrits par un contemporain de Desportes et de Bertaut, constitueraient un bien étrange anachronisme. Par son âge le second évêque, J.-B. du Bourg, convient beaucoup mieux; mais une raison décisive en sa faveur, c'est la phrase par où les auteurs de la *Gallia Christiana* terminent son article : « *Leguntur quædam poemata latina ab eo antistite elucubrata, quæ summam venustatem redolent.* » Le prélat qui tournait de si jolis vers latins n'est-il pas le même qui fit les rondeaux des quatre Preux? Je vois à cela d'autant plus d'apparence, qu'en ce temps-là les beaux esprits qui se piquaient de poésie s'exercaient volontiers dans les deux langues : témoin les du Bellay, les Passerat, les Desportes, les du Perron, etc. Et ce serait merveille qu'un fin lettré, qui montra tant de talent poétique en latin, n'eût pas quelquefois tenté la rime française.

En somme, ce Jean-Baptiste du Bourg, qui paraît n'avoir pas été sans mérite comme administrateur, doit être rangé, selon toute probabilité, par l'historien littéraire entre les derniers disciples de Marot; quant aux quatre sonnets-rondeaux qui lui méritent cette place, il me semble que, soit comme curiosités poétiques, soit pour leur sujet populaire et leur tour ingénieux et plaisant, ces petits poèmes ne dépareraient point quelque anthologie des poètes français du XVIe siècle.

GEORGE DONCIEUX.

1. Bertier était un canoniste renommé; il fut mêlé à la politique et joua un rôle dans les affaires domestiques de Henri IV et de la reine Marguerite.





JULES BARBEY D'AUREVILLY

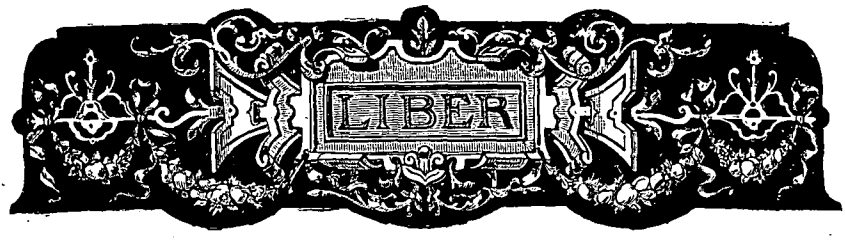

DE LA

DESTRUCTION VOLONTAIRE DES LIVRES

OU BIBLIOLYTIE

(2e *article.*)

---

100. — *Observations sur un livre intitulé :* « De l'Esprit des Lois », divisées en trois parties. Paris, Guérin et Delatour, 1757-58. 3 minces vol. in-8°, tirés à 500 exemplaires.

Cet ouvrage, qui ne porte que sur ce qui concerne le commerce et les finances, est du fermier-général Claude Dupin, et a été revu par les PP. Plesse et Berthier. C'est une refonte complète de l'écrit du même auteur intitulé *Réflexions*, dont il sera parlé plus loin (n° 123). Dupin, qui avait, avant la mise en vente, distribué secrètement une trentaine d'exemplaires de cette critique, apprenant que Madame de Pompadour prenait sous sa protection *Montesquieu* et son *Esprit des Lois*, se hâta de faire brûler les 470 exemplaires environ qui restaient des *Observations*.

101. — *Œuvres d'un désœuvré*, par le Prieur du Val. Paris, au Comptoir des Imprimeurs-Unis, 1845. Gr. in-8° de 474 p.

Ce recueil de prose et de vers est de Jules Lefèvre-Deumier, qui l'avait déjà publié, trois ans auparavant sous le titre de : *Vespres de l'Abbaye du Val*, Paris, 1842, deux volumes grand in-8°. Cette première édition avait été mise en vente par l'auteur, chez le très habile libraire H.-L. Delloye, qui, malgré tous ses soins, ne le vendit guère. Aussi Jules Lefèvre, rebuté par cet insuccès, renonça à donner à ses *Vespres* une suite de 2 ou 4 volumes qu'il avait déjà préparée ; il retira son manuscrit de l'impression et fit impitoyable-

ment mettre tout ce qui restait de l'édition au vieux papier. Pris de regret, ou peut-être poussé par un secret espoir de réussite, il commença en 1842 la réimpression ci-dessus décrite; mais à peine le premier volume des *Œuvres d'un désœuvré* était-il composé et tiré que, changeant d'avis, il le fit intégralement détruire, et cette nouvelle édition, moins favorisée encore que la première, n'a laissé d'autre vestige de son existence que l'annonce du dépôt dans le *Journal de la Librairie.* Nous retrouverons plus loin (*Poésies,* n° 114), le nom de Lefèvre-Deumier, écrivain d'un mérite réel et d'une certaine originalité. Pour se bien rendre compte des déceptions littéraires de cet homme d'honneur et de talent, il faut lire l'intéressante étude que lui a consacrée le regretté Paul Lacroix, remarquable notice insérée en tête de la belle édition de *Sir Lionel d'Arquenay,* publiée en 1884, par la maison Firmin-Didot, comme un hommage à la mémoire de ce grand méconnu.

102. — *Œuvres de Louis-Napoléon Bonaparte*, publiées par Charles-Édouard Tremblaire. Paris, 1848, 3 vol. in-8°.

Le troisième volume manque à la plupart des exemplaires et ne se rencontre que bien rarement séparé. Il s'y trouve, paraît-il, des pièces qui n'ont pas été reproduites dans l'édition de 1854, pièces de nature à gêner quelque peu le nouvel empereur des Français. On sait du reste que c'est à l'instigation même de Napoléon III que ce troisième volume de l'édition originale de ses œuvres a été recherché et supprimé sans bruit, autant que possible.

103. — *Opérations de l'armée du Roi, dans les Pays-Bas*, en 1748. — La Haye (Gand), chez J.-B. Scheurleer (P. de Goesin), 1749. In-8° de II ff.-148 p.

Cet ouvrage est du marquis de Puységur, alors aide-de-camp du maréchal de Saxe. L'auteur, aussitôt après l'impression, condamna toute l'édition au feu, et six exemplaires seulement échappèrent à cette destruction dont on ignore les motifs.

104. — *Onyx;* poésies, par Charles Coran. Paris, chez P. Masgana, 1840. In-18 de 216 p.

105. — *Rimes galantes;* par le même. Paris, Amyot, 1847. In-8°.

106. — *Dernières élégances;* poésies, par le même. Paris, Lemerre, 1868. In-8°

Encore un poète qui n'a pas eu à se louer beaucoup de l'empressement du public. « On me distingua peu, dit-il lui-même en parlant de ces trois recueils, et c'était justice. Aussi, frappé de leur insuffisance, je repoussai mes livres dès leur apparition; au bout de quelques mois de librairie, je les détruisais. » Cela n'a pas empêché M. Charles Coran, à l'âge de soixante ans, de faire réimprimer luxueusement, à ses frais, avec augmentations, ces pauvres enfants dédaignés de sa jeunesse, sous le titre général de : *Poésies de Charles Coran.* Paris, 1884. Trois volumes in-12, imprimés à Versailles, chez Cerf et fils, sur magnifique papier satiné.

107. — *Organt*, poëme en vingt chants. Au Vatican (Paris), 1789. 2 vol. in-18.

Ce poème, aussi médiocre et insipide que licencieux, est l'œuvre du célèbre conventionnel Saint-Just. Il est extrêmement rare, l'édition originale ayant, dit-on, été détruite, aussi exactement que possible, par les soins de l'auteur. « La Bibliothèque du roi même ne la possède pas », dit le savant rédacteur du catalogue Pixérécourt. Une réimpression de cette production lubrique a été faite en Belgique, il y a quelques années. Elle est assez jolie et est devenue elle-même assez rare.

108. — *Osservationi nella volgar lingua* di Lodovico Dolce. Vinegia, Gab. Giolito, 1550. In-8°.

Edition originale de l'ouvrage qui fixa le mieux les lois de la langue toscane, au XVIe siècle; il eut, en treize années, huit éditions devenues toutes fort peu communes, car, par un scrupule bien rare autant que louable, l'auteur se ruina presque à en retirer de la circulation, autant qu'il le put, tous les exemplaires, à cause des erreurs qui lui étaient échappées.

109. — *Le Parvenu*, légende composée de la nature, du présent, passé et avenir, avec évidence pure et simple de tout ce qui sert à former l'esprit; où verra-t-on (*sic*) que cil qui a l'intelect (*sic*) dur sera confondu par son ignorance, tout ainsi comme le docte aura pouvoir de s'endoctriner d'iceux mistères (*sic*) Alpha et Omega. Imprimé vers la fin de la trente-huitième année de l'auteur, en Philopotamie, s. d. In-12.

Ce fragment d'un ouvrage composé par son auteur, à l'aide d'une petite presse portative, ne consiste qu'en vingt-deux pages chiffrées, plus le frontispice au verso duquel est une épître dédicatoire de dix-neuf lignes. Si l'on en juge par le titre, cet écrit pourrait permettre de classer son auteur anonyme dans un rang honorable parmi les fous littéraires. D'après Brunet, le seul exemplaire connu provient de la bibliothèque du duc de La Vallière et appartenait, en dernier lieu, à M. Hubaud, de Marseille. On y trouve cette note manuscrite : « Il n'y a jamais eu que ceci d'imprimé et c'est le seul fragment qui existe de l'ouvrage, la planche ayant été rompue et le reste du manuscrit ayant été brûlé par l'auteur, qui craignait d'être surpris en l'imprimant lui-même. »

110. — *Péchés de jeunesse*, par Alexandre Dumas fils. Paris, Fellens et Dufour, 1847. Gr. in-8°.

Ces poésies, imprimées d'abord sous le titre de *Préface de la vie*, titre qu'on retrouve en haut de toutes les pages, ont été recherchées et supprimées par l'illustre écrivain. M. Ch. Monselet en possédait un exemplaire auquel il avait joint une lettre, à lui adressée par l'auteur, se terminant ainsi : « ...Où diable vous êtes-vous procuré ce volume? Il s'en est vendu en tout quatorze exemplaires. »

111. — *Pharus Galliæ antiquæ,* ex Cæsare, Hirtio, Strabone, Plinio, Ptolemæo, Itinerariis, Notitiis, etc., etc... Quadripartito indice geographico cum interpretatione vernaculâ. Auctore Philippo Labbe, Biturigo. Molinis, P. Vernoy, 1644. In-12.

Cet ouvrage causa bien des chagrins à son auteur, le P. Labbe, jésuite, qui y attaquait les notes que Sanson avait faites sur la carte des Gaules au temps de César. Le célèbre géographe riposta vivement et releva, dans les deux seules premières lettres de l'alphabet, un grand nombre d'erreurs du P. Labbe ; celui-ci supprima son livre le mieux qu'il put et voulut en donner une nouvelle édition, mais elle n'a jamais paru.

112. — *Poemata varia,* quorum nonnulla nunc primùm in lucem eduntur. Londini, 1781. In-12.

Ces poésies latines sont l'œuvre d'un bibliophile distingué, M. J. Fazackerly, qui les fit imprimer à ses frais, mais qui supprima toute l'édition presque immédiatement après la publication. Quelques rarissimes exemplaires ont échappé à la destruction.

113. — *Poems upon various occasions,* written for the entertainment of the author, and printed for the amusement of a few friends, prejudic'd in his favour. Oxford, 1737. Petit in-8°.

Édition devenue fort rare, l'auteur, William Shenstone, en ayant détruit le plus d'exemplaires qu'il put. Ces poésies ont été souvent réimprimées depuis, avec de grandes augmentations; en 1777, elles en étaient déjà à leur cinquième édition en trois volumes petit in-8°.

114. — *Poésies,* par Jules Lefèvre-Deumier. Paris, au comptoir des Imprimeurs Unis, 1844. Gr. in-8° de xxx-598 p.

Ce magnifique volume contient les recueils suivants : *La Crédence,* (1813-1831), dédiée à Ch. de Lacretelle; — *L'Herbier* (1819-1832), dédiée à Alexandre Guiraud; — *Les Confidences,* (pas de dates), livre dédié à Soumet. Il devait être suivi d'un second volume qui fut imprimé en partie, mais qui n'a jamais paru, et qui eût contenu aussi trois recueils : *Le Rosaire,* dédié à Émile Deschamps; — *Les Feuilles mortes,* à Henri de Latouche; — *La Voix de la nuit,* destinée à un autre poète non encore choisi. — Lefèvre-Deumier, dont il est parlé plus haut (n° 101), renonça à l'impression de ce deuxième volume, en voyant que le premier ne s'était vendu qu'à quelques exemplaires et que les présents qu'il en avait faits étaient aussi vite oubliés que reçus. Tous ces dédains, cette sorte de conspiration du silence dont il fut toute sa vie la victime, l'écœurèrent profondément et il fit mettre au pilon toute l'édition de son premier volume, ainsi que les dix ou douze feuilles déjà tirées du second.

115. — *Précis de la conduite de madame de Genlis,* depuis la Révolution, suivi d'une lettre à M. de Chartres, et de réflexions sur la critique. Hambourg, S. d. (1797). In-12 de 335 p.

Volume fort curieux que Mme de Genlis écrivit, lorsqu'elle habitait Hambourg, dans l'intention de le présenter au Directoire comme document à l'ap-

pui de sa demande de radiation de la liste des émigrés. Elle y abandonne et y renie publiquement la famille d'Orléans, dont on sait pourtant qu'elle n'avait guère à se plaindre. Aussi, quand les événements changèrent la face des choses, on peut juger avec quel empressement le célèbre bas-bleu s'efforça de retirer de la circulation et de supprimer ce prétendu mémoire justificatif devenu ainsi assez rare.

116-117. — *Publication (De la) des lettres écrites en 1786 et 1789.* Paris, imp. de Jules Didot, 1835. In-12 de 35 p.

Cet opuscule est très rare ; il a été détruit, dit-on, par l'auteur, Nicolas Louis-Marie Magon, marquis de La Gervaisais, à qui l'on doit force brochures politico-économiques qui lui attirèrent bien des déboires. Il ne conserva de l'écrit ci-dessus que les pages 25 à 80, pour les placer en tête de la première édition des lettres sus-indiquées, à lui adressées par la princesse Louise-Adélaïde de Condé.

118. — *Quinze (Les) livres des Deipnosophistes d'Athénée*, de la ville de Naucrate en Egypte, et presque le plus savant des Grecs, ouvrage délicieux, agréablement diversifié et rempli de narrations sur toutes sortes de matières et de sujets, traduit pour la première fois en français, d'après les versions latines de Natalis Comes de Padoue et de Jacques d'Alechamp de Caen; par Michel de Marolles, abbé de Villeloin. Paris, Jacques Langlois, 1680. In-4°, avec portrait gr. par Nanteuil.

Livre rare, tiré à 25 exemplaires seulement suivant l'abbé d'Artigny. Mais David Clément conteste cette allégation avec une certaine vraisemblance, en disant que le pauvre abbé de Marolles, fatigué du peu d'accueil fait par le public à ses déplorables traductions et notamment à celle-ci, qui vaut peut-être encore moins que les autres, se détermina à retirer et à faire détruire tous les exemplaires *invendus*. Cette dernière circonstance expliquerait très bien à elle seule la rareté de cet ouvrage délicieux et agréablement diversifié.

119. — *Ramassis*, S. l. Sens, Tarbé, 1783. In-12.

Par le vicomte de La Rochefoucauld. — Tiré à petit nombre et devenu fort rare, l'auteur l'ayant fait supprimer en partie. Il faut consulter, sur ce singulier recueil de pièces imprimées successivement, Barbier et le catalogue Pixérécourt (n° 180).

120. — *Recherches historiques sur l'ordre équestre* de la principauté de Liège, où l'on examine quelle a été et quelle doit être l'organisation de ce corps, par M. le baron de Villenfagne, bourgmestre-régent de la Cité de Liège. Liège, G.-J. Loxhay, 1792. In-8 de v-152 p.

Ouvrage rare qui n'a jamais été mis dans le commerce. L'auteur, partisan de l'opportunisme en littérature, dit à ce sujet dans ses Mélanges (édition de de 1810, p. 189) : « Ces recherches n'ont point été publiées quoiqu'elles aient été imprimées à Liège en 1792 ; j'en ai distribué seulement sept ou huit

exemplaires. Dans un temps où je croyais que cet ouvrage pouvait encore être de quelque utilité, je me suis occupé à en préparer une nouvelle édition beaucoup plus considérable ; mais il serait sans doute peu lu aujourd'hui, ce qui me détermine à ne point le livrer à la presse. »

121. — *Récit abrégé des campagnes* des deux et troisième années républicaines. Hazebrouck, Itzweire Debaecker, S. d. In-4°.

Très rare édition originale du journal des campagnes du général Vandamme, journal rédigé par lui-même, mais dont toute l'édition fut détruite par son ordre, sans doute pour motifs politiques. La réimpression de ces mémoires, publiée avec le nom de l'auteur, à Courtrai (1838, in-8), n'a même pas été faite sur un exemplaire de cette première édition. Les nouveaux éditeurs ne purent s'en procurer un et durent se contenter d'une copie manuscrite et incomplète, que leur remit le secrétaire du général.

122. *Recueil de différentes choses*, par le marquis de Lassay. Imprimé au château de Lassay, S. d. (1727). 2 vol. in-4°.

L'auteur, qui avait fait imprimer sous ses yeux et tirer à très petit nombre ce livre un peu singulier, dont la rareté fait le principal mérite, en a lui-même détruit ou décomplété plusieurs exemplaires. Une réimpression donnée à Lausanne, en 1756 (4 vol. in-8° ou in-4°), par les soins de l'abbé Pérau, est fort peu recherchée aujourd'hui.

123. — *Réflexions sur quelques parties d'un livre* intitulé : « De l'Esprit des lois. Paris, Benjamin Serpentin (impr. de Jacques Guérin), 1749. 2 vol. in-8°.

C'est le premier texte de l'ouvrage du fermier général Claude Dupin, dont il est parlé plus haut (n° 100), et intitulé : « Observations sur un livre, etc, etc.» Les « Réflexions » ne furent tirées, assure-t-on, qu'à six exemplaires, distribués d'abord à des amis, puis retirés et détruits tous par l'auteur, à l'exception du sixième qu'il ne put jamais ravoir.

124. *Reginaldi Poli, Cardinalis Britanni*, ad Henricum octavum, Britanniæ regem, pro ecclesiasticæ unitatis defensione libri quatuor. (à la fin :) Excursum Romæ, apud Antonium Bladum Asulanum, S. d. (vers 1536). In-folio, imprimé en lettres rondes. Très rare.

Le cardinal Pole a fait supprimer autant que possible tous les exemplaires de cet ouvrage, composé dans un but des plus louables, mais où se trouvaient, paraît-il, des propositions de nature à déplaire à un monarque qui n'aimait guère que l'on contrecarrât ses opinions ou ses desseins.

125. — *Les Représentants en déroute*, ou le Deux-Décembre, par Edouard Turquety. Paris, Ledoyen, 1852.

Ce petit poème en cinq chants, dit M. Tourneux, forme une espèce de libelle que l'excellent auteur, qui l'avait candidement publié, fit bientôt disparaître, « cédant au généreux regret d'avoir insulté (sans mauvaise intention à coup sûr) ceux qui firent alors leur devoir ».

126. — *Salon de 1845*, par Baudelaire-Dufays. Paris, 1845. In-12. — *Salon de 1846*, par le même; id. id. 1846.

Ces deux salons, dit M. Monselet, sont extrêmement rares, le futur auteur des *Fleurs du Mal*, qui signait alors : Baudelaire-Dufays, en ayant détruit beaucoup d'exemplaires. Ils ont dû être réimprimés dans ses œuvres complètes.

127. — *Sapho*, par Æmilia Julia (Miss Emily Clarke). Paris, librairie nouvelle 1857. In-8° de 100 p.

Ouvrage qu'il ne faut pas confondre avec la *Sapho* publiée, l'année suivante, sous le nom de la comtesse de Chabrillant, (Paris, Lévy, in-18.)

Lamartine, qui protégeait les débuts littéraires de cette jeune et charmante Anglaise, l'engagea à supprimer sa *Sapho* comme étant fort au-dessous de ses moyens. Miss Clarke dut suivre ce conseil du maître, à en juger par l'extrême rareté de son petit livre.

128. — *Scénologie de Liège,* ou lettre sur les théâtres et leurs modifications, depuis la fin du moyen âge jusqu'à nos jours... (par Frédéric Rouveroy). Liège, impr. N. Redoulé, 1844. In-12 de 280 p.

Ouvrage devenu assez rare, l'auteur ayant retiré tous les exemplaires mis dans le commerce. Il avait emprunté presque tout ce qu'il dit sur le théâtre liégeois au XVIIIe siècle à un travail inédit de H. Hamal, dernier maître de chapelle de la cathédrale de Saint-Rambert. L'étendue et la révélation de cet emprunt n'ont peut-être pas été étrangers à la détermination prise par Rouveroy à l'égard de son livre.

129. *Science (La) sans-culottisée,* premier essai sur les moyens de faciliter l'étude de l'astronomie et d'opérer une révolution dans l'enseignement par le citoyen Decremps. Paris, An II. In-8°.

Livre singulier et rare ; l'auteur, revenu plus tard à des sentiments moins exaltés, fit, tant par lui-même que par ses amis, tous ses efforts pour rechercher et détruire cette curieuse plaquette, témoignage importun de son sans-culottisme d'antan.

130. — *Suite de la Panhypocrisiade,* le spectacle infernal du XIXe siècle par Népomucène-Lemercier, membre de l'Institut de France. Paris, Doyen, 1832. Gr. in-8° de 119 p. plus le titre.

Ce poème n'a pas été mis en vente ; l'auteur menacé de saisie et de poursuites correctionnelles, renonça à le faire paraître et le fit en partie détruire ; il se contenta d'en offrir, discrètement quelques exemplaires à des amis sûrs, notamment à Charles Nodier, son collègue à l'Académie.

131. — *Suite du quatrième livre de l'Odyssée d'Homère*, ou les Aventures de Télémaque, fils d'Ulysse. Paris, veuve Claude Barbin, 1699. 5 vol. pet. in-12.

D'après Charles Nodier, cette véritable première édition complète du *Télémaque,* critiquée et poursuivie comme l'on sait, aurait été, suivant toute apparence, retirée du commerce par l'auteur lui-même. — La famille de Fénelon en aurait de son côté fait disparaître nombre d'exemplaires.

132. — *Titi Petronii Satyricon* (absque notâ). In-12.

Édition préparée par Lallemant, dit le *Manuel du libraire*, pour faire suite à la collection Barbou. Elle n'a point été terminée, et il ne s'est conservé que très peu d'exemplaires de ce fragment que l'érudit éditeur a fait détruire.

133. — *Titi Petronii Arbitri Satyricon* quotquot hodiè supersunt fragmenta ad duorum optimæ notæ manuscriptorum codicem recensita. S. l. n. d. (Parisiis Baudoin, 1796-1800). In-8°, gr. papier vélin.

Cette édition a été donnée par La Porte du Theil; elle est très rare, dit l'érudit rédacteur du catalogue Luzarche, car elle a été presque entièrement brûlée par ordre de l'éditeur. On ne connaît que quatre ou cinq exemplaires de ce volume inachevé ; il contient le texte de Pétrone qui se termine à la page 192 et est suivi d'observations qui vont jusqu'à la page 320.

134 — *Satire de Pétrone*, traduite par la Porte du Theil. 3 vol. in-8°.

Voici, au sujet de ces volumes qui ne sont cités nulle part, les indications données par le catalogue de Manne (n° 794) « On lit sur la garde du volume : « M. le chevalier de la Porte du Theil, fâché avec juste raison de « s'être occupé de répandre un tel auteur, fit brûler toute l'édition déjà impri- « mée. Les épreuves seules, sur lesquelles il avait mis son bon à tirer, lui res- « tèrent, et, de son cabinet, sont passées dans la bibliothèque de M. de Manne. » Le baron de Sainte-Croix fut un de ceux qui éveillèrent chez du Theil des scrupules sur sa publication. Son esprit religieux triompha sans retour sur l'esprit de l'homme. Ces trois volumes peuvent donc être considérés comme une curiosité unique, ainsi que la seule inspection le confirme ; toutes les corrections sont de la main de La Porte du Theil et un petit mot signé de ses initiales en rend un évident témoignage.

135. — *Théâtre. — Mélanges*, etc. — Paris, Didot l'aîné, 1782. 8 vol. gr. in-8°, Tirés à 12 exemplaires.

Le curieux catalogue de Renouard (t. III, p. 50) donne des détails intéressants, mais un peu longs, sur ces volumes, dûs à la plume de Mme de Montesson. La seule indication à retenir ici, c'est que la pauvre dame, très dépitée du complet insuccès de ses livres, édités à un nombre si modeste, les retira autant que possible des mains de ses amis et les relégua au grenier, où elle les laissa pourrir.

136. — *Tour through the South of England*, Wales and part of Ireland, made during the summer of 1791. London, 1793. In-8° orné de planches à l'aqua-tinta ; quelques exemplaires in-4°, avec planches coloriées.

Cet ouvrage anonyme est la première production du célèbre voyageur Edward Clarke, qui était encore mineur quand il le composa. Il fit, par la suite, détruire un grand nombre d'exemplaires de ce livre qu'il jugea sans doute indigne de lui.

137. — *Vallée (La) de Sarnen.* Paris, 1821. In-12.

Cet ouvrage est de Mme Jeanny Bastide ; il n'a été tiré qu'à 500 exemplaires et est devenu fort rare, l'auteur, assure Quérard, en ayant fait détruire 475, on ne sait pour quel motif.

138. — *Vergy ou l'Interrègne*, depuis 1792 jusqu'à 1814; poème en XII chants, par M. le comte Proisy d'Eppe. Paris, 1814. In-8°, avec une curieuse figure de Garnier, gravée par Godefroy.

Suivant Beuchot, l'auteur a fait détruire, on ignore pourquoi, presque toute l'édition de son poème, qui est suivi de notes bien faites et qui ne sont pas sans importance pour l'histoire de la Révolution.

139. — *Véridique (Le)* (royaliste), ou l'Antidote des journaux (révolutionnaires). S. l. Paris, in-4°, composé de dix numéros (tout ce qui a paru) allant du mois d'octobre 1792 à mars 1793.

« On connaît à peine, dit M. Leber, trois exemplaires complets de ce journal, le plus rare des écrits de la période révolutionnaire. Barbier et Deschiens l'attribuent à Husson, mais on le croit plus généralement de Jacques Corentin Royou, l'un des rédacteurs de l'*Ami du Roi*. L'auteur osa le publier au moment où le canon du dix août venait d'imposer silence à tous les organes royalistes, même au *Petit Gautier* et au *Journal à deux liards*, qui avaient disparu à l'aspect de la Convention. — Revenu de son premier mouvement d'exaltation, Royou, ne voyant plus que l'échafaud qui le menaçait, fut tellement effrayé de son propre ouvrage, qu'il brûla tous les exemplaires dont il put disposer, et comme ceux qui en avait furtivement reçu des livraisons n'avaient pas attendu son exemple, l'édition fut presque totalement détruite. A la mort de Royou, on ne trouva aucune trace de ce journal, pas même son exemplaire, et son catalogue (Paris, 1829,) n'en parle pas.

140. — *Vie de Mlle Anne de Meleun*, par J. Grondet. Paris, 1687. In-8°.

Première édition de ce livre, devenue fort rare, dit M. G. Brunet, l'auteur l'ayant lui-même retirée de la circulation.

Tels sont les 140 ouvrages que j'ai cru devoir faire figurer dans la première partie de cette étude; il m'eût été facile d'en citer plusieurs autres, mais je n'ai pu trouver de preuve suffisante de leur destruction pour les accueillir et les consigner ici. Il vaut mieux s'abstenir que d'avancer un fait douteux, et d'ailleurs, s'il est bon en toutes choses de savoir se borner, c'est peut-être surtout en bibliographie, puisqu'en cette matière, on est toujours assuré de n'être jamais complet.

Nous remarquerons, avant d'aller plus loin, combien sont multiples et variées les causes qui ont déterminé des auteurs à supprimer leurs ouvrages ; dans la seconde partie, nous retrouverons à peu près les mêmes mobiles, mais

souvent mêlés à des sentiments moins honorables. Enfin, il est un fait que nous noterons en terminant : c'est que, malgré toutes leurs précautions, les auteurs bibliolytes n'ont pu jamais accomplir entièrement leur entreprise destructrice et que toujours un exemplaire au moins, échappé à leurs atteintes, est parvenu jusqu'à nous comme un irrécusable témoin de l'œuvre qu'ils prétendaient anéantir. N'est-ce point chose admirable que le livre, ce fragile composé d'une matière légère, survive malgré tout à tant d'obstacles et d'efforts destructeurs, et ne peut-on à juste titre appliquer à ce messager de la pensée, qu'il formule et propage, ce qu'Horace disait de la parole : *Nescit vox missa reverti!*

II

Bien que les ouvrages qui vont être cités dans ce deuxième article soient un peu moins nombreux que ceux décrits dans le premier, il ne faudrait pas en conclure que les auteurs aient été de plus grands bibliolytes que les éditeurs ou les particuliers ; il y a tout lieu de penser, au contraire, que le plus grand nombre d'ouvrages a été détruit par ces derniers, et, si je n'en ai pas mentionné plus, j'avoue tout bonnement que c'est parce que je n'en ai pu découvrir davantage. D'ailleurs, les mêmes scrupules qui ont déterminé mon choix dans la première partie de ce modeste essai m'ont également guidé pour la seconde. Je n'ai voulu y relever que les cas les plus certains et je me suis gardé d'y introduire des faits qui ne rentraient pas strictement dans mon cadre. Ainsi, je ne pouvais y faire figurer certaines productions détruites, volontairement et sans jugement, il est vrai, mais à l'instigation plus que pressante de la censure ou de l'autorité supérieure. Tel est, par exemple, le *Segraisiana*, ou Mélange d'histoire et de littérature, recueilli des entretiens de M. de Segrais, etc., etc. (Paris, Compagnie des libraires associés, 1721, 2 tomes en 1 vol. pet. in-8°), livre devenu rare sous cette date parce que l'édition fut en grande partie détruite par les libraires, à la requête du duc de Noailles, à cause de quelques passages où Mme de Maintenon était traitée fort irrespectueusement. Telles sont encore les *Lettres sur un voyage en Espagne,* par *** (C. Coste d'Arnobat), Pampelune (Paris), 1756, in-12, dont l'édition fut presque entièrement supprimée par ordre, sur les instances de l'ambassadeur d'Espagne en France.

Il ne pouvait non plus être question ici de certaines éditions mises sous séquestre et probablement destinées à périr, si les circonstances qui ont motivé cette mesure spéciale ne se modifient point de manière à en permettre le retrait. On n'a point oublié, pour ne citer que ces deux faits, qu'en 1873, le troisième volume des *Papiers et Correspondances trouvés aux Tuileries*, après les événements du 4 septembre 1870, a été revendiqué par l'État et mis sous séquestre pour ce motif, je crois, que les pouvoirs de la Commission précédemment chargée de diriger cette publication avaient pris fin depuis long-

temps ; on doit se souvenir encore qu'en 1883 un ouvrage de M. le comte d'Hérisson, *l'Expédition de Chine,* d'après la correspondance confidentielle du général Cousin de Montauban, comte de Palikao, a été mis aussi sous séquestre, puis racheté par le ministère de la guerre qui en a retenu jusqu'à présent tous les exemplaires.

A côté de ces livres ainsi supprimés de la circulation par de respectables raisons d'État, il en est d'autres dont la publication a été suspendue pour des motifs d'intérêts purement privés. J'en sais deux, notamment, intitulés : *la Maîtresse de miss Fanny* et *Paris inconvenant*, dont il serait curieux de raconter l'histoire ; mais je me bornerai à en citer les titres, la justice pouvant être appelée à statuer sur le différend survenu entre leurs auteurs et leur éditeur ; qu'il suffise de dire que toute l'édition de ces deux malheureux in-12 attend, chez le brocheur, une destruction plus que probable.

Enfin, en matière de suppression ou de « suspension » de livres faites à l'instigation sinon par ordre d'un gouvernement, il existe un cas de suppression « intermittente » qu'il n'est point hors de propos rappeler ici, ne fût-ce qu'en raison de sa singularité. Il s'agit de l'ouvrage du sieur de Wicquefort intitulé : *Advis fidelle aux véritables Hollandois,* tout ce qui s'est passé dans les villages de Bodegrave et Swammerdam, et les cruautés inouïes que les François y ont exercées, avec un Mémoire de la dernière marche du roy en Brabant et en Flandre. S. l. (Hollande), 1673, in-4° figures. Ce livre, d'après la *Bibliothèque historique de la France*, eut une bizarre destinée ; quand les Hollandais étaient en guerre avec la France, les magistrats le faisaient distribuer dans les écoles, afin d'exalter l'imagination des enfants qui échauffaient alors la haine de leurs parents contre nous et facilitaient ainsi la levée des subsides ; la paix faite, les mêmes magistrats retiraient le livre des écoles et le conservaient pour s'en resservir de même au besoin. Nous n'aurons plus jamais sans doute la guerre avec les Pays-Bas, mais qui pourrait affirmer que le procédé patriotique et pratique des Hollandais n'a pas trouvé d'imitateurs ?...

Tout ceci dit, il est temps, sous peine de fatiguer le lecteur, de passer à la description des livres qu'il m'a paru convenable de classer dans le second chapitre de ce rapide essai ; les voici :

LIVRES DÉTRUITS

PAR LES ÉDITEURS ET PAR DES PARTICULIERS

141. — *Abel de Laflaie,* par Pierre Oreb. Paris, Renduel, 1838. In-8°.

Ce roman a pour véritable auteur Mme Leluault-Mancelière, qui l'avait fait imprimer à son compte et qui avait jugé prudent de se cacher sous un pseudonyme. Quand il fallut le publier, l'éditeur le trouva tellement médiocre qu'il ne put se décider à le mettre en vente. Il en fit simplement brocher deux exemplaires pour le dépôt légal et toute l'édition fut supprimée.

142. — *Académie des Dames.* Venise, l'Arétin, s. d. In-8° de 420 p.

143. — *La Fille de joie*, ou Mémoires de miss Fanny, écrits par elle-même. A Paris, chez Mme Gourdan, 1786. In-8° de 235 p., en deux parties, avec 33 planches gravées.

144. — *Histoire de Gouberdon*, portier des Chartreux. Nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée sous les yeux du Saint-Père. A Rome, 1786. In-8° en deux parties de 179 p., 12 planches et 123 p., 11 planches.

145. — *Thérèse Philosophe,* ou Mémoires pour servir à l'histoire de Dirrag et de Mlle Eradice (avec *l'Histoire de Mme Bois-Laurier*). S. l. n. d. (Vers 1786 ?) 2 vol. in-8° de 182-87 p. avec 28 planches, y compris le frontispice et les titres gravés.

Ces quatre productions obscènes ont été en partie détruites dans les circonstances suivantes, rapportées par Ulysse Capitaine, dans le *Bibliophile belge* (T. VIII, année 1851, p. 484-485).

« Au commencement de 1851, mourut subitement, à Liège, dans un âge avancé, Mme veuve Huet, bien connue des bibliophiles liégeois. Cette dame avait la monomanie des livres, ou plutôt du papier imprimé, et, pendant trente années, acheta indistinctement aux ventes, tout ce qui se vendait au poids du papier, entassant le tout dans huit grandes chambres de sa maison de la rue Table-de-Pierre. Elle avait ainsi acquis plusieurs fonds de librairies et une incroyable quantité de livres incomplets ou en pitoyable état. La bonne vieille dame avait en outre, dans un grenier fermant à clef, une sorte d'*enfer* où personne ne fut admis de son vivant. M. Ulysse Capitaine y pénétra le premier, après la mort de Mme Huet, et, à son grand désappointement, dit-il, n'y trouva que quelques centaines d'exemplaires des quatre immondes productions ci-dessus décrites. Ces ouvrages, publiés sous de fausses rubriques, sortaient clandestinement des presses d'un sieur B..., imprimeur liégeois, qui exploita, le plus qu'il put, la licence de la période révolutionnaire, pour répandre ces ignobles livres qu'il osa même annoncer dans son catalogue de 1793. — Les héritiers de Mme veuve Huet, mus par le plus louable sentiment, firent impitoyablement détruire tous les exemplaires qu'ils trouvèrent dans l'enfer de leur vieille parente. »

146. — *Admiranda Archimedis monumenta omnia mathematica* quæ extant... ex traditione D. Francisci Maurolyci : opus præclarissimum, non priùs typis commissum. Panormi, apud Cyllenium Hespericum, 1685. In-folio de IV-296 p.

Maurolyco, célèbre mathématicien, avait laissé en mourant une traduction latine ou plutôt une nouvelle rédaction de neuf ouvrages d'Archimède. C'est ce travail resté inédit que J.-Alph. Borelli faisait imprimer à Messine, chez Paul Bonacotta, de 1670 à 1672, lorsqu'une révolution arrivée dans ce pays le força de quitter la Sicile en laissant inachevée l'impression des six premiers traités. Le nouveau gouvernement s'empara de l'édition qui, paraît-il, fut dé-

truite. Un exemplaire heureusement retrouvé en 1681 permit à Cyllenius de donner l'édition complète, ci-dessus décrite.

147. — *Alphabet de Cadmus*, avec deux dissertations sur la ponctuation de l'hébreu (Paris, Hérissant, 1755). Gr. in-4°.

L'impression de cet ouvrage était presque achevée quand elle se trouva arrêtée, à la dernière feuille, par des différends survenus entre l'auteur, le P. René Olivier, oratorien, et l'imprimeur Hérissant.

L'affaire fut portée au Châtelet de Paris ; mais, avant que ce tribunal eût prononcé, tous les exemplaires furent saisis et détruits par ordre des supérieurs de la congrégation de l'Oratoire, tout simplement parce que l'auteur n'avait pas obtenu d'eux le permis d'imprimer. L'affaire, cependant, se poursuivant en justice, le P. Olivier remit à son procureur, Me de Milly, son exemplaire d'épreuve, que l'on considère comme unique et qui s'est depuis vendu très cher à diverses ventes.

148. — *Amours (Les) de Charlot et de Toinette*, pièce dérobée à V... (Versailles). Paris (Londres), 1779. In-8° de 8 p. avec 2 figures.

Édition originale de cet odieux libelle dirigé contre le comte d'Artois et Marie-Antoinette, réimprimé trois ou quatre fois depuis. Elle fut achetée, par ordre de la cour, par l'entremise du fameux conseiller Goetzmann, et payée, au libraire Boissière, la somme de 17,000 livres, non compris les menus frais et le pot-de-vin (*sic*). Quelques exemplaires échappés au pilon de la Bastille permirent de faire la réimpression de 1789.

149. — *Ane (L') qui prend la peau du lion,* fourberie florentine à quatre personnages, histoire véridique dont la moralité est que les quatre personnages susdits en sont complètement dépourvus, par Charvet. Paris. Lacroix-Verboeckhoven et Cie, 1868. Gr. in-8° de 32 p. avec portrait et planche.

Brochure satirique dirigée contre M. de Nieuwerkerke, alors directeur des Beaux-Arts, qui avait acheté pour authentique un buste de Bibiena qui n'était qu'un pastiche moderne. Ce malicieux écrit ne fut pas mis dans le commerce et est devenu très rare aujourd'hui, le fonctionnaire satirisé et ses amis ayant, dit-on, fait tous leurs efforts pour le faire disparaître.

150. — *Angleterre (L') vue à Londres* et dans ses provinces, par le général Pillet. Paris, 1815. In-8°.

Ce livre, dit M. Dinaux, pensa coûter la vie à son auteur. Les Anglais poursuivirent cet ouvrage, qui leur était peu favorable, partout où ils purent le trouver et le détruisirent, cela lui valut d'ailleurs un grand succès ; on le vendait sous le manteau et fort cher ; les exemplaires furent portés à plus d'un louis, encore n'en pouvait-on fournir à tous ceux qui voulaient savoir ce qui faisait entrer les vainqueurs de Waterloo dans une si belle fureur.

151. — *Anthologie sceptique, critique et récréative...*, par M. G... T... Paris, Dentu, 1814. In-8°.

Il n'existe que trois exemplaires de ce livre qui n'a jamais été ni pu être publié. C'est ce que constate, dit M. Leber, une note signée de l'éditeur qui lui avait donné son exemplaire. L'impression, commencée sous l'Empire, n'ayant été terminée qu'après le 30 mars 1814, les circonstances en firent d'abord suspendre la publication, et, bientôt après, l'éditeur-propriétaire en détruisit lui-même toute l'édition, sauf les trois exemplaires en question qui restèrent dans sa famille. Le titre et la table de cet ouvrage satirique n'ont point été imprimés.

152. — *Antoniana Margarita*, opus nempè physicis, medicis ac theologis non minus utile quam necessarium; auctore Gomezio Pereira. Methymnæ Campi (Medina del Campo), in officinâ. Guill. de Myllis, 1554. In-folio de 16 f. dont 9 pour l'index et 832 colonnes.

Gomez Pereira, par une singularité peut-être unique, a formé le titre de son livre du nom de ses père et mère, prénommés Antoine et Marguerite; ceci, soit dit en passant, a fait commettre une bonne bévue à J.-C. Ebert, qui, prenant ces deux noms réunis pour le nom d'une seule et même personne, les a classés, comme tel, dans son ouvrage allemand intitulé *le Cabinet des femmes savantes* (p. 23). Le livre de M. G. Pereira est devenu peu commun et très cher. Parmi les causes de sa grande rareté, on indique la suivante, qu'il faut bien noter ici quoique très peu vraisemblable. On prétend que notre grand Descartes, ayant puisé dans l'*Antoniana Margarita*, une partie de ses idées sur l'âme des bêtes, aurait résolu de faire disparaître l'ouvrage qu'il avait pillé ; à cet effet il aurait, ainsi que ses amis et ses disciples, voyagé en Espagne, pour rechercher et détruire l'œuvre de son devancier. Bayle a rapporté cette légende dans son *Dictionnaire*, mais il s'exprime de telle façon qu'on voit bien qu'il n'y croit pas beaucoup lui-même.

153. — *Antonii Panormitæ Hermaphroditus.* Primus in Germaniâ edidit et apophoreta adjecit Carol. Forbergius. Coburgi, Sumptibus Meuseliorum, 1824. In-8°.

Cette réimpression du fameux poème d'Antoine Beccatello, dit Panormita, est devenue rare ; malgré son peu d'élégance matérielle, elle est curieuse et fort recherchée des amateurs de poésie érotique latine, en raison des longs et scabreux commentaires dont le savant Charles Forberg a illustré un texte plus que lubrique, avec autant d'érudition que de naïveté. C'est précisément de là que vient la rareté de l'édition ; Charles Nodier pense, en effet, que d'un côté, l'autorité en fit secrètement détruire nombre d'exemplaires, et que de l'autre, les Meusel, redoutant des poursuites, en firent également supprimer le plus qu'ils purent.

154. — *Apocalypse (L') de Meliton*, ou Révélation des mystères cénobitiques, par Meliton. Saint-Léger, 1665. In-12, frontispice gravé.

Voltaire s'est trompé en attribuant ce livre à Le Camus, évêque de Bellay; il est du P. Pithoys, qui s'est effectivement beaucoup aidé des œuvres du

fécond prélat. Les moines ont, assure-t-on, détruit maints exemplaires de cette production qui leur est peu favorable et qui contient, sur le monachisme, des révélations et des critiques d'autant plus désagréables qu'elles provenaient d'un homme engagé lui-même dans les ordres.

155. — *Ars signorum,* vulgó character universalis et lingua philosophica, etc., etc. (Auctore *Dalgarno.*) Londini, J. Hayes, 1661. Pet. in-8° de IV-127 p., avec une carte repliée.

Ouvrage si rare que Locke considérait son exemplaire comme unique; d'une part, l'incendie de Londres, en 1666, n'épargna aucun des exemplaires restés presque tous en magasin; de l'autre, le célèbre John Wilkins, évêque de Chester, s'étant emparé sans façon, dès 1668, de la pensée du fou *Dalgarno* dont il avait été le souscripteur et l'adepte, aurait, par tous les moyens en son pouvoir, fait rechercher et détruire les quelques exemplaires vendus avant l'incendie, et qui menaçaient tôt ou tard son hardi plagiat d'une fâcheuse révélation. Il est certain que, dans son livre : *Essay towards a real character and a philosophical language* (London, 1668, in-folio), Wilkins n'a nullement indiqué à quelle source il avait puisé ses idées.

156. — *Au Roy et aux Commissaires du conseil* députés par arrêt du 4 déc. 1723, pour connoître de l'appel comme d'abus du décret d'union et incorporation du collège des Jésuites de Reims à l'Université de cette ville. — Paris, C.-L. Thiboust, 1724. In-folio de 180 p. Signé : Dagoumer, recteur, et Me Godefroy, avocat.

On lit la note suivante sur la garde de l'exemplaire de la bibliothèque Sainte-Geneviève : « Cette requeste fut présentée par l'Université à M. Darmenonville *(sic)*, garde des sceaux, qui l'ayant communiquée aux Jésuites, ils *(sic)* supplièrent ce magistrat d'engager l'Université de supprimer cette requête en promettant de ne point suivre davantage l'affaire de l'Université de Reims. Cela fut convenu ainsi, mais M. Dagoumer dit au magistrat qu'il en avoit distribué cinq ou six exemplaires. Tout le reste fut détruit; celui-ci est un des distribués. »

157. *Bibliothèque universelle des Romans*, contenant l'analyse raisonnée des romans anciens et modernes, français et étrangers, etc. — Paris (impr. de Didot l'aîné), 1782, 3 vol. in-4°.

Le comte de *Villa Hermosa*, gentilhomme espagnol enthousiasmé pour la *Bibliothèque des romans* (in-12), avait chargé Bastide, l'un des rédacteurs et propriétaires de cette collection, d'en faire une édition in-4° complète, du plus grand luxe et tirée seulement à 50 exemplaires. La mort du Mécène, arrivée pendant l'impression du 3e volume, arrêta cette entreprise plus somptueuse qu'utile. L'édition fut presque entièrement détruite, et surtout le tome III, dont 20 feuilles seulement étaient achevées. Je ne possède que les deux premiers volumes; mais Renouard avait un exemplaire complet de l'ouvrage et en connaissait deux autres en cet état.

158. — *Catéchisme des gens mariez*. S. L. N. D. (Caen, Le Roy, 1782), in-12° de 53 p. Réimprimé à Bruxelles, chez Gay, il y a cinq ans et tiré à petit nombre.

Le P. Féline, missionnnaire, est l'auteur de ce catéchisme destiné aux jeunes époux. Parmi d'excellents préceptes moraux et religieux, on y trouve des détails fort déplacés et des questions bien scabreuses pour les imaginations ardentes. Aussi l'autorité ecclésiastique en fit-elle racheter et détruire le plus d'exemplaires possible, presque aussitôt après la publication.

159. — *Catéchisme du citoyen français*, composé de l'esprit et de la lettre de la nouvelle Constitution; par M. l'abbé Auger. — Paris, s. d., Crapard (Didot fils aîné, 1790) in-18°. Rarissime.

Cette production, bien innocente à tous égards, au moyen de laquelle le bon Auger cherchait, de la meilleure foi du monde, à concilier Dieu et le diable, les royalistes et les révolutionnaires, fut presque totalement détruite dans une *expédition populaire* faite en 1791 ou 1792, chez le libraire Crapart, suspect de contre-révolutionnarisme, et dont les magasins furent saccagés et détruits avec leur contenu.

160. — *Chant du Sacre*, ou la veille des armes, par A. de Lamartine. — Paris, Baudouin frères et Carrel, 1825, in-8°, papier vélin.

Édition originale de ce chant célèbre; elle fut, on le sait, achetée presque tout entière à l'éditeur pour être anéantie à cause de quelque vers, des pages 19 et 20, qui étaient blessants pour la famille d'Orléans. Dans la réimpression, dûment corrigée, la page 19 n'a que 11 vers au lieu de 13, et la page 20, 8 vers au lieu de 10.

161. — *Chants (les) de Maldoror*, par le comte de Lautréamont. — Paris et Bruxelles, 1874, in-12.

Poème en prose composé, dit M. J.-J. Gay, par un fou érotico-mystique; les exemplaires ont été retirés du commerce par la famille de l'auteur et supprimés.

162. — *Chroniques (les) de Froissart*. — Paris, imprimerie royale, vers 1788, in-folio.

Cette belle édition, entreprise par Dacier, ne put être terminée; 632 pages seulement du premier volume ont été imprimées, et tout le tirage a été vendu au poids et détruit pendant la Révolution.

163. — *Commentarium de origine* et statu antiquissimæ civitatis Augustæ-Trevirorum, S. l. n. d. (Coloniæ, vers 1576-1580). in-folio de VIII-250 p. plus un f. d'errata.

Première édition de cet ouvrage intéressant de Guillaume Kyriander; elle est extrêment rare, parce que Jacob, archevêque de Cologne, en fit acheter et détruire presque tous les exemplaires, on ne sait pour quel motif. L'ouvrage de Kyriander a été plusieurs fois réimprimé, de 1603 à 1625.

164. — *Conciliorum Galliæ* tam editorum quam ineditorum Collectio, operâ et studio monachorum congregationis S. Mauri. — Parisiis, 1789, in-folio.

Le P. Daniel Labat dirigeait la publication de ce bel ouvrage, qui devait avoir huit volumes, mais dont le premier seul fut publié; il s'étend de l'an 177 à l'année 591. — La moitié du tome second était déjà composée, assure-t-on, quand la révolution vint interrompre cette précieuse publication dont tout le tirage existant fut détruit.

165. — *Contes et nouvelles en vers* de M. de Lafontaine. Paris, Louys Billaine, 1669. Gr. in-12 de 6 f. et 249 p.

L'auteur des *Sentimens critiques sur La Bruyère* (édit. de 1701, p. 301) rapporte « que le libraire qui s'étoit d'abord chargé d'imprimer ces contes en eut du scrupule, et qu'il brûla, par le conseil de son directeur, tous les exemplaires qui lui en restoient ». — Le motif de cette destruction serait, d'après Brunet et Walckenaër, qu'à la page 119, où finit *la Servante justifiée*, ce conte est terminé par deux lignes fort mal rimées, qu'on ne croit pas de Lafontaine, et qui sont d'une obscénité telle que Charles Nodier ne les a pas reproduites, « par la simple raison qu'on ne peut pas les copier ».

166. — *Contes turcs en langue turque*, extraits du roman intitulé *les Quarante Visirs;* par M. B. Belletête. Paris, de l'Imprimerie Impériale, Debure père et fils, 1812. In-4°.

A la fin de cette édition en langue turque était une partie de 48 pages, précédée d'un titre spécial, contenant un commencement de traduction française, par Belletête. La mort empêcha ce savant de mener à bonne fin sa traduction et les éditeurs ont supprimé de l'édition les pages françaises déjà parues.

167. — *Correspondance de la Reine avec d'illustres personnages.* S. l. 1790. In-18°, portrait.

Ce pamphlet, dirigé contre Marie-Antoinette, sort de la fabrique des amis de la fameuse comtesse de La Motte, « cette femme, dit la préface, aussi innocente que malheureuse ». Mais on peut assurer, dit M. Millot, « que des lettres de la reine, non moins compromettantes, quoique plus honorables que celles-ci, ont réellement existé et que le roi Charles X les racheta en 1828 pour les détruire au moment où un libraire se préparait à les publier; c'est un fait que l'éditeur M. Baudouin pourrait certifier ». M. Baudouin, cependant, ne fait aucune allusion à ceci dans ses *Souvenirs*.

168. — *Cour (la) de Hollande* sous le règne de Louis Bonaparte; par un auditeur (A. Garnier). Paris, 1827, in-8°.

Ce livre, écrit sous la Restauration et contenant maints passages blessants sur les rapports très tendus qui existèrent entre Napoléon Ier et son frère, le roi de Hollande, est devenu assez rare, un grand nombre d'exemplaires ayant

été recherchés depuis et soigneusement détruits par les descendants des deux monarques.

169. — *Cours des principaux fleuves et rivières de l'Europe*, composé et imprimé par Sa Majesté Louis XV. Dirigé par Jean Colombat. Paris, dans le cabinet de Sa Majesté, 1718, pet. in-4°, avec un rarissime portrait de Louis XV enfant.

Vers 1805, dit Renouard, on retrouva environ 150 exemplaires de cet opuscule assez insignifiant. Mis en vente, ils furent rachetés par un particulier qui, paraît-il, les détruisit presque tous pour rendre plus précieux les quelques exemplaires qu'il lui plut de conserver.

170. — *Curialia*, or an historical account of some branches of the royal household, etc. By Samuel Pegge. London, 1791, in-4°.

Ce livre ne contient ordinairement que trois parties publiées en 1782, 1784 et 1791, avec un titre général, mais J. Nichols, ayant acheté les manuscrits de l'auteur, fit imprimer en 1806 une quatrième et une cinquième parties dont malheureusement presque tous les exemplaires ont été détruits, on ne sait pourquoi. — Un exemplaire bien complet des cinq parties des *Curialia* est aussi rare que coûteux.

171. — *Découverte (la) de l'origine* et de l'étymologie de tous les mots composant la langue française, par M. Le Sellier, médecin à Nesle. Saint-Quentin, 1846, in-8°.

Livre singulier et rare, la famille de l'auteur ayant détruit tous les exemplaires qu'elle a pu trouver.

172. — *Découverte (la) des nouveaux mondes*, ou l'Astrologue curieux. Par le sieur de Saint-Hilaire. Rouen, Barthelier, 1667, in-12.

Sous le pseudonyme de Saint-Hilaire, se cache le P. Porphyre Marie d'Aix, capucin, homme instruit et d'une grande imagination, sur lequel on trouve un curieux article dans le *Dictionnaire des hommes illustres de la Provence*, (Marseille, 1786, in-4°, t. II). Les supérieurs de l'auteur firent supprimer soigneusement son ouvrage à cause de l'hypothèse de la pluralité des mondes, qui y est longuement développée; on y trouve aussi l'idée des globes aérostatiques et celle du magnétisme animal. Ces nouveautés ne plurent guère aux supérieurs du pauvre religieux et la suppression de son livre fut si exacte que Quérard pense qu'il n'en existe qu'un exemplaire.

173. — *Description de la Lorraine et du Barrois*, par Durival l'aîné. Nancy, 1778-1783. 4 vol. in-4°.

Livre rare, mais surtout avec le quatrième volume qui manque presque toujours et dont l'édition fut vendue à un épicier pendant la Révolution.

174. — *Description générale du département de l'Isère*, par F.-M. Perrin du Lac. Grenoble, 1806. 2 vol. in-8°.

L'inexactitude de ce médiocre ouvrage ayant été démontrée dans un rapport fait au Conseil général de l'Isère, d'après l'ensemble des bonnes feuilles qu'avait présentées l'auteur, le Conseil refusa toute subvention. Le livre ne fut pas terminé et ce qui en avait été imprimé fut détruit à l'exception de trois ou quatre exemplaires.

175. — *Description historique et chronologique* de l'église métropolitaine de Paris... (par l'avocat Charpentier). Paris, Delormel, 1767. In-folio, planches.

Le tome premier seul de cet ouvrage a été imprimé; il n'a pas été mis en circulation et l'on ne sait ce qu'est devenue l'édition. Quant au tome second il n'en a jamais existé que les planches.

176. — *Dialogue entre le Maheustre et le Manant*, contenant les raisons de leurs débats et questions en ces présens troubles de France. S. l. (Paris). 1594, pet. in-8°, fig.

Édition originale de ce libelle, le plus curieux qu'ait vu paraître la Ligue; il a pour auteur Louis Morin, dit Cromé et a été plusieurs fois réimprimé. Quant à cette édition, elle est devenue fort rare parce que, d'un côté, les amis du duc de Mayenne et de l'autre les partisans d'Henri IV, cachés sous le nom de *Politiques*, s'efforcèrent également d'en rechercher les exemplaires et de les détruire.

177. — *Dictionnaire abrégé français-arménien et arménien-français*, par le P. Pascal Aucher. Venise, de l'imprimerie de l'Académie arménienne, 1812 et 1817. 2 vol. in-8.

Suivant le catalogue Langlès, le second volume de cet ouvrage serait devenu introuvable parce que l'édition entière aurait été détruite. Cette allégation semble un peu exagérée.

178. — *Dictionnaire de géographie ancienne et moderne* à l'usage du libraire et de l'amateur de livres, etc., etc.; Paris, librairie de Firmin-Didot (1866). Gr. in-8° à 2 colonnes.

Cet excellent ouvrage, qui sert de supplément au *Manuel* de J.-C. Brunet, est, comme on sait, de M. P. Deschamps, et a été publié d'abord en livraisons. A peine la première eut-elle paru, que la *Revue critique d'histoire et de littérature* (n° 47, 24 novembre 1866) donna à son sujet un article contenant diverses observations aussi justes que sévèrement formulées; l'auteur de cet article, signé P. M., signalait notamment de fortes bévues aux articles : *Angers*, *Andrinople*, *Caprera*, etc., etc. — La maison Didot n'hésita pas à faire détruire immédiatement tout ce qui lui restait de cette première livraison, qui fut soigneusement corrigée et réimprimée. C'est celle que l'on trouve maintenant

dans tous les exemplaires du *Dictionnaire de Géographie*, où elle a fort avantageusement remplacé le premier travail de M. P. Deschamps.

179. — *Dictionnaire de la noblesse*, contenant les généalogies, etc., des familles nobles de France ; par fr. Alex. La Chenaye-Desbois. Paris, veuve Duchesne et l'auteur, 1770-1786. 15 vols. in-4°.

On rencontre assez souvent les douze premiers volumes de ce précieux ouvrage ; mais il est presque impossible de se procurer les trois volumes de supplément, donnés par l'abbé Bardier, et dont presque tous les exemplaires ont été détruits pendant la première révolution.

180. — *Dictionnaire des arbitrages simples*, considérés, par rapport à la France, dans les changes entre les villes commerçantes, par F. Corbeaux. Paris, 1802. 2 vol. gr. in-4°.

L'auteur de ce travail peu pratiqué et médiocrement conçu avait fondé de telles espérances sur sa publication qu'il ne se détermina qu'à grand'peine, sur les conseils de son imprimeur, à le tirer à 2,000 exemplaires seulement (!). Il en fit de nombreux présents qui, avec ce qu'on put vendre, épuisèrent à peu près le quart de l'édition. Les 1,500 autres exemplaires ne se vendirent pas du tout et l'imprimeur dut les utiliser pour la maculature. Corbeaux qui, dès la mise en vente de son *Dictionnaire*, s'était occupé d'en préparer une seconde édition largement augmentée, dut renoncer à ce projet, en présence du mauvais accueil que lui avait fait le public.

181. — *Didascalia Christianiki* na lejete apô ta Jesuitomathitopula is ti chio Proseochi Thachini Ke aletines Evlavie. En Zanclifi, 1754. In-12 (Titre en grec).

Ce petit livre est un catéchisme en grec vulgaire que les Jésuites avaient composé pour l'usage des Grecs catholiques de l'île de Chio. Les Capucins l'attaquèrent, par rivalité d'ordre, comme contenant des hérésies, et le firent détruire avec le plus grand soin. Cette supression a été si exacte que l'on ne connaît, en France, qu'un exemplaire de ce catéchisme, qui a successivement appartenu à M. Marin, ancien secrétaire général de la librairie et à Arthur Dinaux.

182. — *Diplomata*, *Chartæ*, *Epistolæ* et alia monumenta ad res francicas pertinentia, ex diversis archivis eruta : Notis illustrarunt et ediderunt L.-G.-O. Feudrix de Bréquigny et F.-J.-G. de La Porte du Theil. Parisiis, Nyon, 1791. 3 vol. in-folio.

Encore un de ces magnifiques et précieux ouvrages dont les exemplaires ont été en grande partie détruits par suite des événements révolutionnaires.

183. — *Disputatio medico-diætetica* de aere et esculentis necnon de potu ; auctore Joan.-Franc. Rauch. Viennæ-Austriæ, 1622-1624. In-4° de 36 p. Très rare.

Dans ce curieux petit traité, l'auteur, médecin estimé établi à Vienne, soutint que le chocolat et le vin devaient être formellement interdits aux

moines, comme les excitant trop au libertinage, et que, par cette défense, on éviterait de grands scandales. On juge si les moines de tous ordres goûtèrent beaucoup cette dissertation, aussi rivalisèrent-ils de zèle pour en détruire tous les exemplaires qu'ils purent atteindre.

184. — *Dissertations féodales*, par P.-Paul-Nic. Henrion de Pansey. Paris, Théophile Barrois jeune, 1789. In-4°. T. Ier et II, seuls publiés.

Cet ouvrage inachevé, et dont la publication a coïncidé avec la suppression de la féodalité en France, n'offre plus d'autre utilité que sa partie historique qui est pleine d'érudition et présente toujours un véritable intérêt. Malheureusement les exemplaires en sont devenus assez rares, la presque totalité de l'édition ayant été détruite pendant la révolution.

185. — *Diverses (Les) Poésies* du sieur de La Fresnaye-Vauquelin. Caen, Ch. Macé, 1605. In-8° (et 1612, avec un nouveau titre.)

Ce recueil est très rare en cette édition, la famille de l'auteur, suivant le *Segraisiana*, p. 102, ayant détruit tous les exemplaires qu'elle a pu retirer des mains du public.

186. — *Énéide (L') de Publius Virgile*, en vers français, par Frécot Saint-Edme. S. l. Paris, l'auteur et Lenormand, an XII. In-8° de VIII-448 p.

Charles Nodier a consacré un curieux article dans *la Décade* (1803, 1er trimestre, p. 493), à cette traduction d'un grotesque achevé et qui commence par le vers fameux : « Moi, celui qui, jadis, sur un pipeau champêtre... » — Elle est devenue extrêmement rare, la famille de l'auteur ayant retiré et détruit tous les exemplaires qu'elle a pu récupérer. — Frécot Saint-Edme, ancien lieutenant-général au baillage de Dijon, est mort à Heloup, près d'Alençon, vers 1812.

187. — *Errata Petri Alcyonii in interpretatione Aristotelis*, à Jo. Genesio Sepulveda collecta...

Dans ce petit livre, Jean Genès de Sepulveda, de Cordoue, avait sévèrement relevé les erreurs commises par Pierre-Ange Alcionio, de Venise, dans sa traduction des œuvres d'Aristote, Venise, 1521, in-folio. Le traducteur fut si mortifié de ces critiques et du ridicule qu'elles lui donnèrent, ainsi que de l'approbation que leur accordèrent les savants, que, suivant Paul Jove et le P. Niceron, il n'eut d'autre ressource que de courir les boutiques des libraires, pour racheter à grands frais et jeter au feu tous les exemplaires des *Errata*. — C'est donc la critique satirique de Sepulveda, et non, comme on l'a prétendu, sa propre traduction qu'Alcionio a détruite.

188. — *Ericij Puteani de Conviviorum luxu epistola*. Lovanii, 1608. In-16.

Ce livret fit grand bruit. Les Anversois, grands amis de la bonne chère, se crurent personnellement visés et outragés par l'auteur ; aussi, comme firent plus tard les moines attaqués par le Dr Rauch (voir ci-dessus n° 174), ils mirent

tous leurs soins à détruire les exemplaires de cet opuscule devenu vraiment fort rare.

189. — *Essai historique sur la puissance temporelle des papes*, par Daunou. Troisième édition. Paris, Le Normant, imprimerie du Gouvernement, 1811. In-8°.

Cette édition, faite à l'Imprimerie impériale et en quelque sorte sous les auspices du gouvernement, fut cependant détruite par son ordre, au commencement de 1813, les circonstances ayant changé. — Quérard pense, qu'outre ceux distribués par l'auteur, une soixantaine d'exemplaires ont pu être sauvés.

190. — *Essais historiques sur la vie de Marie-Antoinette*, reine de France. En deux parties : la première, s. l. n. d.; la deuxième, Versailles. Paris, chez la Montensier, hôtel des Courtisanes, 1789. In-8°.

L'inspecteur de police Jacquet, dit le catalogue Leber, après avoir fait imprimer secrètement cet odieux libelle par le fameux libraire Boissière, le dénonça à son chef, le lieutenant de police. — Comme il y comptait bien, il fut chargé de racheter l'édition à tout prix. Il partit pour Londres et en revint avec deux ballots ; l'un, contenant soi-disant tous les exemplaires du libelle, fut remis au lieutenant de police ; mais l'autre, contenant la moitié de l'édition, fut mis en lieu sûr et vendu peu à peu sous le manteau ; bien entendu Jacquet et Boissière partagèrent les bénéfices de cette fructueuse opération. Manuel, dans sa *Police dévoilée*, dit que ce fut l'agent Receveur qui fut chargé de la négociation avec Boissière. C'est possible, mais peu importe le nom du misérable qui commit cette double infamie.

191. — *Etrennes binchoises* pour l'an 1829, par C.-E. de B***. Binche, impr. d'Hip. Fontaine. S. d. Pet. in-18 de 60 p. et 2 tableaux.

Ce rarissime almanach, qui ne parut qu'une année, est de M. Eugène de Biseau de Hauteville. On y trouve un peu de tout et notamment des facéties un peu grasses qui déterminèrent les parents de l'auteur à retirer et à détruire tous les exemplaires qu'ils purent se procurer.

192. — *Examen de conscience pour un roi*, par Fénelon. Ouvrage qui devait paraître à la suite du beau *Télémaque* in-folio, publié en 1734, à Amsterdam chez Wetstein, Smith et Châtelain.

D'après Barbier, on aurait imprimé séparément 350 exemplaires de l'*Examen de conscience*, mais ils auraient tous été supprimés sur les réquisitions de la famille de Fénelon qui avait, du reste, reçu des instructions en ce sens de la cour de France. Ce livre a été publié depuis, à diverses reprises, et, pour la première fois, à La Haye, en 1747, sous le titre de : *Directions pour la conscience d'un roi*, composées pour l'instruction du duc de Bourgogne, par Fénelon. In-8° et in-12.

193. — *Explication de l'énigme du roman* de M. Montjoye, intitulé : *Histoire de la conjuration de Louis-Philippe-Joseph d'Orléans.* — Vérédishtad. (Paris). S. d. Trois parties en 4 vol. in-8° de 229, VIII-296, VIII-359 et XXVII-387 p.

Cet ouvrage attribué à Jacques-Marie Rouzet de Folmon, ex-conventionnel, fut imprimé avant 1814 aux frais de la duchesse-douairière d'Orléans. Aucun exemplaire, dit Barbier, ne fut mis en vente du vivant de cette princesse, et tout porte à croire que l'édition a été supprimée pour la plus grande partie. De rarissimes exemplaires, parus dans les ventes il y a quelques années, se sont vendus jusqu'à 150 fr. Il est parlé plus loin (n° 195) de l'ouvrage de Montjoye.

194. — *Explication de quelques endroits* des anciens statuts de l'Ordre des Chartreux. A la Correrie, André Galle. S. d. (vers 1683). In-4° de 166 p.

Ce très rare volume, imprimé aux presses particulières des Chartreux, est de Dom Masson ; il paraît que les supérieurs de l'auteur, mécontents de certaines propositions qui y étaient contenues, firent supprimer toute l'édition.

Fille (La) de joie. — Voir : *Académie des Dames.*

195. — *Filostrato (Il)*, poema di Gio. Boccaccio, ora per la prima volta dato in luce (dal P. Luigi Baroni, Servita). Parigi, presso fr. Ambr. Didot il maggiore, 1789. In-8°.

Cette édition du poème de Boccace eut un assez triste sort : d'abord elle parut à une époque peu favorable à son débit ; puis son auteur, le P. Baroni, fut assez vertement critiqué pour avoir présenté comme inédit un ouvrage, rare il est vrai, mais dont il existait déjà trois éditions au moins ; enfin, sur 1,000 exemplaires dont elle se composait, on n'en vendit pas 150. En 1804, Renouard en racheta d'un coup 845 ; trois ans après, ne les voyant pas partir de chez lui, il les mit tous à la rame, sauf une cinquantaine des plus beaux, de telle sorte qu'il n'en reste pas en tout 200 en circulation aujourd'hui.

196. — *Galerie (La) des femmes*, collection incomplète de huit tableaux recueillis par un amateur (de Jouy). Hambourg. Paris, 1799 (?). 2 vol. in-12 de 170 et 154 p.

On assure que presque tous les exemplaires de la première édition de ces huit nouvelles assez légères ont été retirés et supprimés, peut-être par l'auteur qui regrettait cette publication, peut-être par le libraire qui craignait d'être inquiété. — Une réimpression a été faite à Bruxelles, en 1867. Pet. in-8° de 237 p., par un éditeur moins scrupuleux.

197. — *Glossaire de la langue française*, par La Curne de Sainte-Palaye, continué par Mouchet. In-4°.

Ce magnifique et gigantesque lexique, dont un habile éditeur nous a récemment donné une si belle impression, fut commencé peu de temps avant

la révolution. Le tome Ier, allant jusqu'à la page 735 et s'arrêtant au mot *asseureté*, était presque terminé lorsque les événements interrompirent cette précieuse publication, et tout le tirage fut dispersé et détruit, sauf quelques rares exemplaires.

198. — *Harmonie des prophéties et des prédictions* tant anciennes que modernes sur la durée des souffrances de l'Église. An VI. In-8°.

Cet ouvrage ne s'est pas vendu, dit le catalogue Barbier (n° 19) ; le curé de Dammerville fit brûler tout ce qui en restait, à la mort de l'éditeur survenue vers 1809.

199. — *Hippocratis de Officinâ medici* et de fractis libri duo, græcè et latiné, edente fr. Mar. Bosquillon. Parisiis, Ant.-Aug. Renouard, 1816. In-4°, frontispice et in-8°.

Ce n'est qu'un fragment de l'édition que Bosquillon se proposa de continuer, pendant plus de trente ans. A sa mort, il n'avait encore fait imprimer que quelques feuilles. Renouard, acquéreur de tous les exemplaires, n'en garda que 120 in-8°, 30 in-4°, y fit mettre un frontispice et détruisit tout le reste.

200. — *Histoire amoureuse des Gaules*, par Bussy-Rabutin.

On lit dans les Mémoires de Daniel de Cosnac, évêque de Valence, ami et confident d'Henriette d'Angleterre, que cette princesse le pria de faire racheter aux libraires de Hollande, vers 1666, tous les exemplaires d'un libelle dirigé contre elle. Il s'agit sans doute des *Amours de Madame et du comte de Guiche*, si souvent réimprimés dans le célèbre ouvrage de Bussy-Rabutin. — Daniel de Cosnac chargea Charles Patin de la négociation. Ce dernier se rendit en Hollande, obtint des États défense de réimprimer ce petit livre et en rapporta, à Paris, 1,800 exemplaires qu'il remit à l'évêque. Toutefois, il en aurait conservé pour lui quelques-uns dont la divulgation lui attira plus tard maintes disgrâces. — Les bibliographes et biographes ne sont pas d'accord sur les détails de cette affaire, encore assez obscure, et qu'il serait fort curieux d'élucider dans une étude spéciale.

(A suivre.)

FERNAND DRUJON.

CONTES

POUR LES BIBLIOPHILES

UN ROMAN DE CHEVALERIE

FRANCO-JAPONAIS

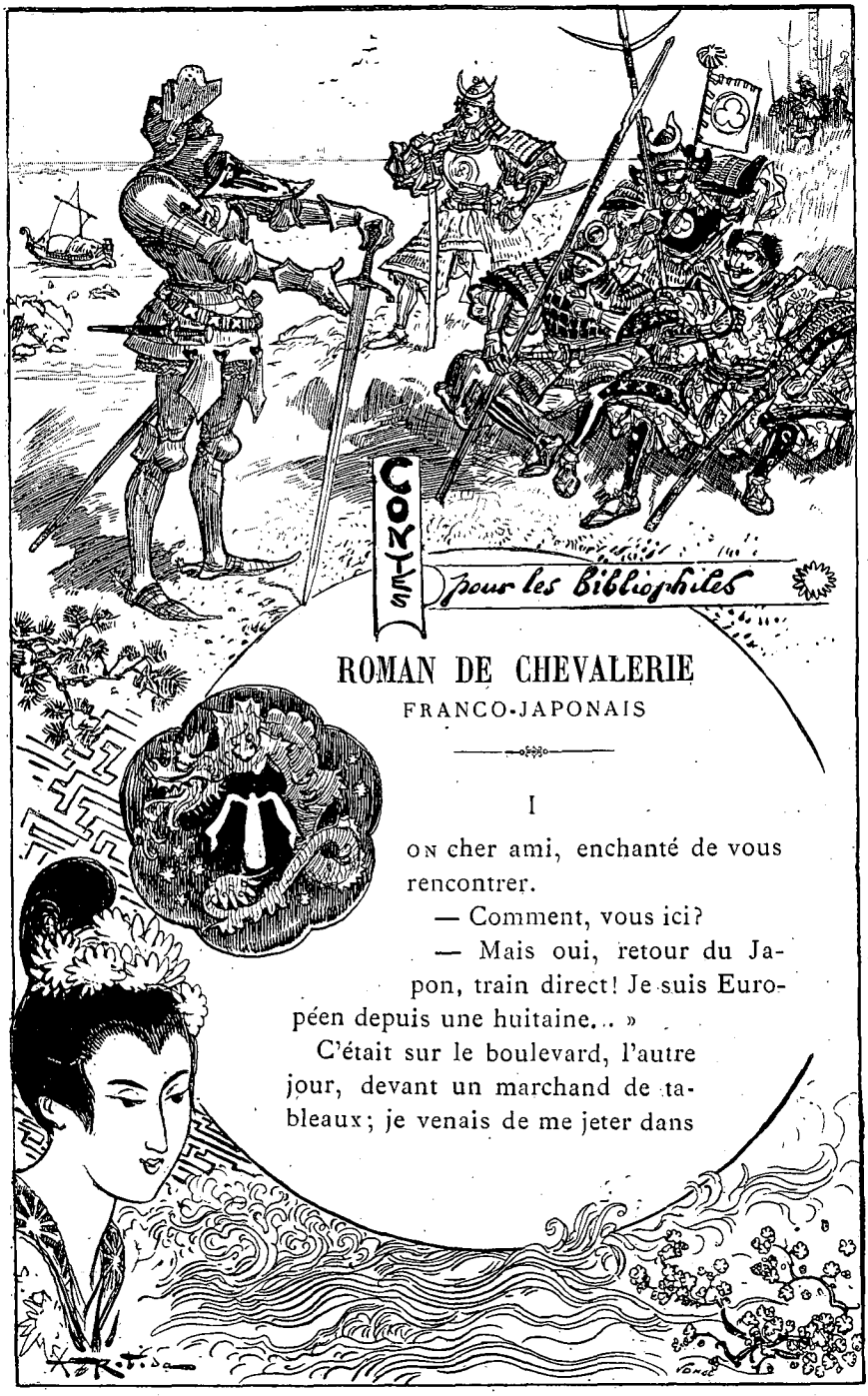

ROMAN DE CHEVALERIE

FRANCO-JAPONAIS

I

ON cher ami, enchanté de vous rencontrer.

— Comment, vous ici?

— Mais oui, retour du Japon, train direct! Je suis Européen depuis une huitaine... »

C'était sur le boulevard, l'autre jour, devant un marchand de tableaux; je venais de me jeter dans

les jambes d'un vieil ami que je croyais bien loin. Avocat, docteur en droit, mais érudit et fantaisiste plutôt qu'homme de chicane, mon ami Larribe se consolait d'une obstinée pénurie de causes en plongeant délicieusement au plus profond des poudreux bouquins des bibliothèques, et prenait ainsi avec une douce philosophie son parti de la fameuse maladie, *faulte d'argent,* passée chez lui à l'état chronique, lorsque tout à coup une occasion lui procurait une chaire bien appointée de professeur de droit français à l'Université de... Yeddo !

« Allez, malfaiteur, lui avais-je dit en guise d'adieu, allez corrompre ces braves Japonais, allez leur révéler les codes hérissés et ténébreux, pleins d'embûches pour les naïfs et percés pour les malins de petits sentiers circulant à l'aise entre les dix mille articles broussailleux... Oh ! comme je vous condamnerais à faire hara-kiri dès votre débarquement dans la terre du soleil levant si j'étais le Mikado !

— C'est lui qui m'appelle et me couvre d'or... Au revoir. »

Il était parti, et, pendant six années, je n'avais pas une seule fois entendu parler de lui. — Et je le retrouvais sur le boulevard, allègre et bien portant, un peu bruni seulement pour un ancien rat de bibliothèque.

« Et vous avez, j'espère, rapporté de là-bas, en plus des billets de banque, une riche collection de curiosités et d'objets d'art, bronzes et porcelaines, ivoires et bois sculptés avec des et cætera nombreux ? Allons voir vos bibelots, n'est-ce pas ? Allons faire l'inventaire de vos caisses ?...

— Pas la moindre collection, mais mieux que cela, me dit mystérieusement Larribe ; j'ai rapporté une thèse à soutenir et un ami... Voici toujours l'ami... »

Il tira par le bras un monsieur qui, pendant notre entretien, était resté penché sur la vitrine du marchand de tableaux. Teint mat, petites moustaches noires, les yeux vifs tirés obliquement vers le haut de l'oreille, le monsieur était un Japonais, mais pas trop Japonais, c'est-à-dire quelque peu différent des petits hommes jaunes, aux allures presque simiesques dans leur veston européen, des bazars japonais de nos grandes villes. Celui-ci était plus grand et plus taillé selon nos idées, il parlait français sans trop d'accent, et me serra cordialement la main pendant que Larribe faisait d'un ton cérémonieux les présentations :

« Monsieur Ogata Ritzou, fils d'un daïmio de la province de Ksiou, de l'une des grandes maisons féodales du Japon, et, — contenez votre étonnement, — dernier descendant de nos fameux sires de Coucy... »

Pendant que je riais malgré moi, Larribe continua imperturbablement :

« ...Mon ami et mon élève, avocat au barreau de Nangasaki !... Êtes-vous remis de votre ébahissement ? Oui... mon Dieu oui, deux races puissantes et batailleuses, de leurs deux nobles sangs confondus, ont produit ce petit chicanous exotique ; voici le descendant des princes de

Fokio en Nippon et des seigneurs de Coucy en France armé pour la bataille à coups de pandectes, institutes et codes civils! Noblesse d'épée et de sabre à deux mains devenue de robe! Que voulez-vous, le malheur des temps, la révolution césarienne là-bas, la vieille féodalité vaincue par le Mikado!

« Mais ne disons pas de mal du Mikado, qui me payait de superbes appointements!... Voici donc mon ami franco-japonais; quant à ma thèse, elle tourne autour dudit ami et vous en aurez l'étrenne, si vous voulez venir de ce pas dîner avec nous, et, le café pris, passer dans notre chambre pour nous prêter une oreille attentive d'abord, et ensuite examiner avec impartialité les nombreuses pièces justificatives apportées du doux et invraisemblable pays où, sous la neige rose des fleurs tombant des arbres, les gentilles mousmées prennent le thé dans leurs minuscules tasses de porcelaine.



— Je vous suis! Mais, avant la thèse, l'histoire de M. Ritzou? dis-je en marchant entre le professeur de droit à l'Université de Yeddo et le Japonais descendant des sires de Coucy.

— C'est bien simple, dit le Japonais, vous allez voir...

— Non pas! interrompit Me Larribe, l'histoire de mon élève et ami Ogata Ritzou de Coucy, appuyée des papiers et albums de famille que nous sommes prêts à fournir, c'est le complément de ma thèse, c'est la preuve triomphante, le coup de massue aux contradicteurs qui se présenteront; elle doit donc logiquement venir après...

— Cependant, reprit le Japonais, je tiens à établir tout de suite devant monsieur que je ne suis pas un...

— Dites le mot, — je vous ai qualifié ainsi moi-même au début de notre connaissance, mais j'ai fait amende honorable...



— un blagueur, c'est du bon français; vos aïeux français du XIVe siècle ne connaissaient pas le mot, car ils n'avaient pas de journalistes et n'appréciaient pas suffisamment les historiens!... Nous établirons ceci tout à l'heure, impétueux Coucy d'extrême Orient! Tenez, je commence ma thèse tout en marchant... Mon cher ami, voici la chose : l'art japonais n'est pas du tout ce qu'érudits, artistes et critiques égarés pensent, un produit purement asiatique, une fleur éclose toute seule au pied du Fousihama, un art sorti du sol, à peine influencé par quelques idées chinoises... Non! l'art du Japon est le fils — naturel — de l'art gothique français du XIVe siècle!

— Vraiment!

— Six années passées au Japon, six années d'études sérieuses, obstinées, pénétrantes, si j'ose dire, six années de fouilles, de comparaisons, de découvertes, m'ont conduit, d'inductions en évidences, à proclamer

cette grande vérité : l'art du Japon, celui des peintres surtout, — et vous allez comprendre tout à l'heure comment, — descend en droite ligne de notre art français du moyen âge; c'est un rameau transplanté sur un sol lointain, très différent du sol natal, un rameau égaré qui a poussé superbement et qui, nourri de façon différente, a produit des fruits différents, mais aussi magnifiques, aussi savoureux que ceux de l'arbre paternel lui-même! Vous pensiez qu'entre l'Europe du moyen âge et l'Empire du soleil levant, séparés par tant de terres et d'eaux, nulle relation n'avait été possible? Erreur! La vieille Europe a connu le Japon, vaguement c'est vrai, mais elle l'a connu, et, même avant l'arrivée des aventuriers portugais du XVIe siècle, le Japon a connu l'Europe. On oublie trop la grande ambassade japonaise qui visita Lisbonne, Madrid et Rome en 1584 et que les troubles de la Ligue empêchèrent de venir à Paris. Est-ce que le Japon aurait songé à envoyer une ambassade en Europe si le monde occidental ne lui avait pas été déjà révélé? Le spectacle peu édifiant et peu rassurant offert par l'Europe à cette époque arrêta les sympathies, et le Japon éleva contre nous et nos idées la barrière qui le protégea jusqu'en 1868 et qu'il se repentira sans doute d'avoir imprudemment supprimée juste au moment où l'Europe présente un spectacle encore moins édifiant et moins rassurant que du temps de Philippe II... Mais pas de politique! Donc, premier point, des relations peu suivies, et tout accidentelles, il est vrai, ont existé entre l'ancienne Europe et le Japon. Deuxième point, des Européens ont porté l'art européen, — français, comme vous le verrez tout à l'heure, — aux Japonais du XVe siècle. Ce deuxième point sera établi par moi aussi indiscutablement que le premier. Pour le moment, je m'appuierai seulement, pour arriver à glisser un commencement de persuasion dans votre esprit, sur les analogies évidentes qui existent entre les œuvres d'art des deux pays...

— Oh! oh!

— Attendez, particulièrement dans la peinture et le dessin. Pour les autres arts, les liens de parenté sont moindres pour des raisons que vous comprendrez tout à l'heure, et s'ils n'en existent pas moins, plus vagues et plus faibles, je ne puis cependant vous les faire toucher du doigt : on ne peut importer en Europe les grands temples accrochés au flanc des montagnes sous les cèdres centenaires... La sculpture et l'architecture obéissent là-bas à d'autres lois et répondent à d'autres idées que chez nous, et pourtant il y a tels détails d'architecture, tel encorbellement, tel linteau, tel arbalétrier ou poinçon, telles moulures et tels chanfreins de poutres qui rappellent les membrures ou les dispositions décoratives de nos grandes salles ogivales... Ces analogies, noyées sous une fantastique efflorescence de détails purement japonais, n'apparaissent qu'aux yeux chercheurs et fouilleurs. Pour le dessin et la peinture, on peut rapprocher plus facilement les points de comparaison. Allez voir au musée

de Cluny les tapisseries de la dame de la Licorne, du pur xve siècle français, et considérez ensuite telles images japonaises de la bonne époque, et vous conclurez avec moi que c'est le même art large et franc, les mêmes contours un peu raides et les mêmes teintes plates étalées sans grand modelé ; feuilletez les vieux albums japonais et rappelez-vous nos manuscrits enluminés, nos premiers essais de gravure sur bois et nos premiers livres imprimés, eh bien, les anciens artistes japonais eurent évidemment sous les yeux des manuscrits enluminés de notre moyen âge ; leurs premiers maîtres furent peut-être des Chinois, mais les seconds, ceux qui déterminèrent la brusque éclosion d'un art plus sain et plus libre, dégagé des formes vieillottes et falottes de l'art chinois, furent tout simplement de braves enlumineurs ou ymaigiers des Gaules... Paradoxe, dites-vous? Plaît-il? Supposition amusante, mais dépourvue de tout étai raisonnable ? Vous verrez tout à l'heure! Même si je n'avais pas mes preuves...

— Authentiques, dit à ce moment M. Ogata Ritzou, archives de ma maison...

— Aussi indiscutables que les chartes de nos archives nationales! Même sans ces preuves victorieuses, je pourrais soutenir la discussion ; il me suffirait d'étaler en ordre chronologique une suite d'albums japonais, partant des paysages d'Hiroschigué, des caricatures de Hokkeï, des étincelantes, étourdissantes et bien japonaises conceptions de l'illustre Houkousaï, — un génie universel, celui-là, un géant qui peut crânement se placer dans le panthéon de l'art à côté des plus grands artistes européens de tous les temps, — et remontant par les productions d'Yosaï, Outamaro, Shiounsho, Soukenobou, Motonobou, aux plus anciens livres, puis aux plus anciens albums connus, pour dégager peu à peu les traces de la filiation et retrouver le point de départ sous les capricieuses et poétiques étrangetés de la fantaisie ou, si vous voulez, de l'esthétique japonaise. Donc, au Japon, l'art part du même point que chez nous, mais, prenant un chemin différent, arrive à des résultats différents...



— Chez nous, pas de formule ni de règle, ou plutôt une seule : interprétation de la nature avec toute liberté dans les moyens, interrompit Ogata Ritzou ; nous suivions la bonne route...

— Heureusement pour vous, elle ne passait point par Rome, reprit Me Larribe. Mais reprenons notre discussion : Avez-vous déjà médité, mon ami, devant des armures japonaises, non pas des armures de paco-

tille apportées par des commis voyageurs, mais devant de belles armures un peu âgées? Est-ce que ces vieux harnais de guerre des chevaliers du Japon féodal n'ont point évoqué dans votre esprit l'image des bons-hommes de fer de notre moyen âge, des braves gens d'armes dont les dures carapaces, meurtries, bosselées ou trouées, vides maintenant des cœurs vaillants et des poitrines solides de jadis, remplissent nos Armerias nationales ou particulières? La ressemblance des unes et des autres m'a frappé pourtant. C'est le même équipement offensif et défensif, les mêmes armes, la même façon de défendre le corps... Le casque à couvre-nuque de l'homme de guerre japonais, c'est notre vieux heaume, couronné là-bas comme chez nous de cimiers, de figures héraldiques plus ou moins étranges; nos cottes d'armes, hauberts ou cuirasses se retrouvent de même, l'armure commune à petites tassettes du Japon, c'est le vieux gambison de nos soudards arrangé au goût japonais. Les spallières ou les garde-bras sont devenues ces grandes plaques qui protègent les épaules, en un mot toutes les pièces de l'armure française se retrouvent presque identiques dans l'armure japonaise. Il en est de même pour l'armure des femmes : les belles robes d'étoffe brochée couvertes d'un semis de fleurs éclatantes ou de motifs d'ornement de la plus exquise fantaisie me rappellent absolument les robes des nobles dames des cours de France ou de Bourgogne telles que nous les voyons dans les livres ou sur les tapisseries, les bliauts ou surcots des châtelaines, les péliçons dont les manches sont exactement coupées comme celles des robes japonaises. Mais revenons aux hommes. Sans entrer dans le détail de l'organisation féodale, des fiefs, des suzerainetés et vassalités, du ban et de l'arrière-ban organisés dans chaque terre, dites-moi si les pennons des chevaliers japonais, les bannières flottant au vent derrière les seigneurs, les emblèmes blasonnant les écus, les armoiries adoptées par chaque famille vous semblent très asiatiques? Et les grands sentiments chevaleresques du pays du soleil levant, l'extrême bravoure et l'esprit de sacrifice, la fidélité au suzerain, à la parole donnée, la loyauté à l'européenne des daïmios, des officiers, des yakounines, trouvez-vous cela chez les Chinois ou les Mongols, par hasard? Sans prétendre que ces grands sentiments soient tout à fait d'importation européenne, j'ima-



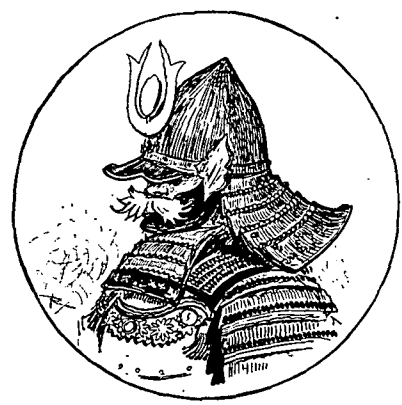

gigne que les relations entre les Français du moyen âge et le Japon, — relations dont je vais fournir la preuve, — n'y ont pas nui... Ah! ah! vous ne soulevez pas d'objections?

— Je reconnais que votre raisonnement ne me semble plus aussi paradoxal que tout à l'heure...

— J'ai une base, une base solide, parbleu! Vous allez être écrasé tout à fait bientôt.

II

Après un dîner pendant lequel l'intarissable Larribe n'avait cessé de discourir verveusement, passant de pures considérations artistiques à un véritable cours

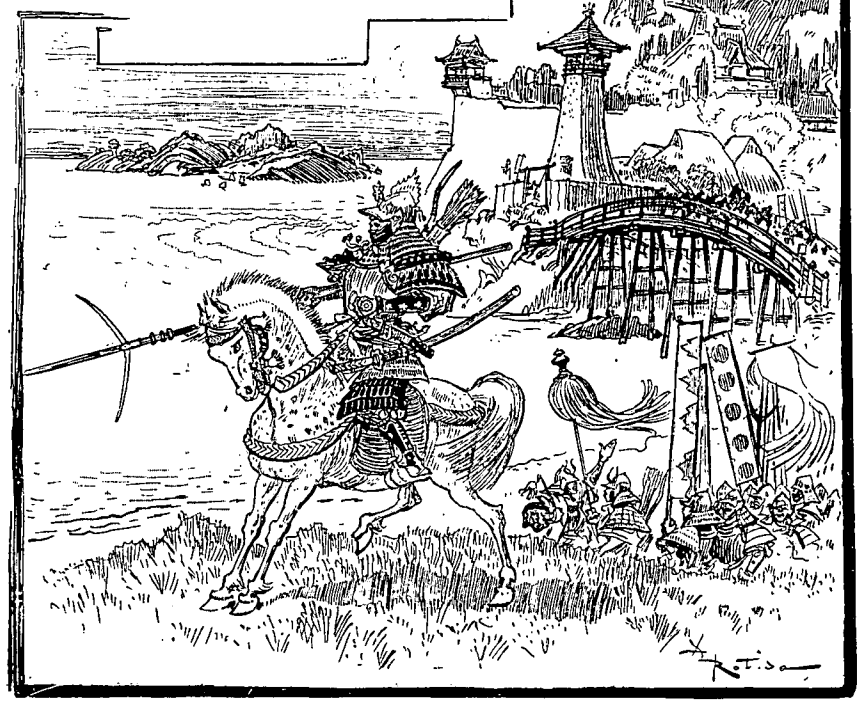

d'histoire du Japon, de l'étude des différentes écoles de peinture au récit des guerres civiles d'avant le grand Shiogoun Yoritomo, nous étions montés dans la chambre de Me Ogata Ritzou, avocat au barreau de Yeddo.

Ritzou ouvrant une valise de cuir bordée de cuivre, d'apparence solide, mais sans rien de japonais, en vida respectueusement le contenu sur la table, rangeant en ordre de vieux livres japonais, des albums un peu effilochés, des rouleaux de parchemins d'Europe avec de larges sceaux

de cire craquelée, des livres vénérables ressemblant à des missels gothiques un peu fatigués, dont les reliures de peau étaient zébrées de signes ou de cachets japonais, et différents objets parmi lesquels une aumônière blasonnée et une croix d'or.

— Voilà, dit Me Larribe, les archives de la maison de Fokio, jadis si florissante et dominant de son castel plus de quarante lieues de montagnes et de plaines,



de rivages et d'îles dans la province de Ksiou... — presque Coucy, — mais ne nous attendrissons pas et passons aux preuves qui vont justifier mes théories... Ritzou, préparez vos papiers, moi je parle !... En l'an de grâce 1395, le croissant menaçant la croix, les hordes ottomanes du victorieux sultan Bajazet lancées sur les provinces du Danube, menaçant de destruction toute la chrétienté, un grand nombre de chevaliers français, et des plus illustres, reprirent la tradition des croisades et marchèrent au secours de Sigismond de Hongrie. Vous savez comment, sur le champ de carnage de Nicopolis, périt toute cette vaillante chevauchée. Sous des tas de cadavres, sous les armures écrasées vomissant de larges ruisseaux rouges, les Turcs recueillirent quelques blessés bons à

rançonner; le sire Enguerrand VII de Coucy, un rude batailleur de cinquante-cinq ans, était du nombre. Conduit à Brousse en Bithynie, il guérit lentement ses blessures en attendant les sacs d'or de sa rançon; ces sacs arrivés, Enguerrand de Coucy se préparait à regagner la France, lorsque la fantaisie lui vint de faire, avant de rentrer, un pèlerinage aux Lieux-Saints. Muni de firmans des pachas, Enguerrand, avec quelques chevaliers ou soldats échappés comme lui au désastre de Nicopolis, s'embarqua pour Saint-Jean-d'Acre. Des aventures ou des hasards de navigation jetèrent la petite troupe sur la côte d'Égypte. Ne pouvant voir Jérusalem, Enguerrand de Coucy voulut au moins gravir les pentes sacrées du mont Sinaï qu'il croyait tout proche. Traité d'abord avec courtoisie par le pacha d'Égypte, le très peu commode Enguerrand se brouilla sans doute avec lui, car un beau jour, sur une plage brûlée de la mer Rouge, la petite troupe chrétienne fut brusquement attaquée et, sous les flèches, sous les coups de sabre des assaillants, n'eut que la ressource de se jeter dans une felouque arabe en forçant l'équipage à pousser au large. La situation n'était pas belle. Par bonheur on avait recueilli en Égypte quelques matelots provençaux enlevés par la piraterie, et le chapelain d'Enguerrand, natif des environs de Dieppe, n'était pas dépourvu de connaissances géographiques. La felouque, fuyant les terres inhospitalières, poussa droit vers le sud. L'imperturbable Enguerrand avait l'intention de faire le tour de l'Afrique, qu'il n'imaginait pas si formidablement grande ; mais, abandonnée par son équipage arabe, perdue dans les immensités, la felouque ne sut bientôt plus de quel côté tourner sa proue. Elle toucha des contrées étranges, presque fantastiques pour des Européens d'alors, se procura des vivres comme elle put, reprit la mer, traversa des détroits, doubla des pointes, dansa sur bien des mers au souffle embrasé des tempêtes. Des flots, toujours des flots, des terres et toujours des terres inconnues, et jamais la terre de France tant espérée. Enfin, épuisée, abîmée, disjointe, n'ayant plus de voiles ni de vivres, la felouque aborda un sol riant et fleuri, peuplé de gens surpris, mais non agressifs. C'était le Japon. Des bannières flottant sur des castels, des enceintes fortifiées, des princes et des chevaliers, des gens d'armes par les champs, Enguerrand dut être assez bien impressionné par le Japon d'alors qui lui rappelait sa vieille France...

— Parfait, mais tous ces détails, d'où les tenez-vous?

— Notre histoire à nous suit Enguerrand de Coucy jusqu'à Nicopolis. Comme il ne revit jamais la France, on le crut mort captif en Bithynie. Tout ce que je vous ai raconté à partir de Nicopolis, je l'ai puisé dans les papiers de famille de mon ami Ritzou...

— Les voici, dit Ritzou étalant sur la table une liasse de vieux parchemins mêlés à des papiers japonais, les uns et les autres couverts de vieilles écritures gothiques à fioritures, à paraphes et lettres ornementales

et voici, pour en attester l'authenticité, le seing d'Enguerrand de Coucy que nous avons pu comparer aux mêmes seings apposés au bas de chartes conservées à Laon et à Paris... Le sceau lui-même est resté dans notre famille et je puis vous le montrer...

— Jetez un coup d'œil sur ces parchemins, reprit Larribe, vous déchiffrerez à votre aise tout à l'heure; voyez seulement le début :

« Moi, Estienne Le Blanc, clerc du diocèse de Laon, notaire et chapelain du haut et puissant seigneur Enguerrand, sire de Coucy en France au delà des mers et de Fioko en Nippon, vouant humblement mon âme à madame la Vierge et à tous les saints pour me soutenir en pays infidèles, j'ai sur le commandement de Monseigneur escript ce qui cy-après vient pour ce que n'en ignore la descendance que Dieu voulut bien accorder audict sire Enguerrand au loing de terres et châteaux de ses pères, dans son second mariage avec noble dame Assaga, très honorée fille de monseigneur Ogata, grand et redouté prince en Nippon... »

... Et je reprends la suite du roman d'Enguerrand. En débarquant au Japon, le sire de Coucy, comme je vous le disais tout à l'heure, trouvait un pays assez semblable à la France qu'il avait quittée, une féodalité très forte et très guerroyante, des troubles civils, des guerres de seigneur à seigneur, des révoltes... Il tombait justement avec sa petite troupe de Français encore assez solidement armés, au milieu d'une bagarre. Le seigneur Ogata, nommé tout à l'heure, aux prises avec quelques princes voisins, après une campagne malheureuse, luttait encore devant le castel de ses pères, presque cerné par l'ennemi, à l'entrée d'une presqu'île où ses vassaux s'étaient réfugiés. Enguerrand, reçu avec courtoisie par le seigneur japonais, n'hésita pas à embrasser sa cause, et le jour de la bataille, les ennemis d'Ogata virent avec étonnement se ruer sur eux en avant de tous les autres, un petit escadron serré d'une vingtaine d'hommes aux blanches armures de fer. C'étaient Enguerrand et ses compagnons aussi bien montés que possible sur des petits chevaux du pays. Les lances d'abord, les épées ensuite et les haches d'armes firent une jolie trouée dans les rangs ennemis, trouée que le seigneur Ogata et ses hommes, profitant de l'effet produit, s'efforcèrent d'élargir. Le castel d'Ogata dégagé de cette façon inespérée, la guerre prit une meilleure tournure. Oyez un peu : l'un des épisodes de cette lutte va vous montrer que la poigne de ce terrible gaillard d'Enguerrand ne se rouilla pas au Japon. Un château dans lequel le seigneur Ogata croyait avoir mis en sûreté ses pécunes et sa fille courait le risque d'être enlevé par les daïmios ennemis. Enguerrand avec ses hommes et quelques archers japonais, cherchait à se jeter dans la place pour soutenir la petite garnison épuisée et donner le temps d'arriver aux milices du daïmio Ogata. Arrêté par les enceintes palissadées des assiégeants, Enguerrand parvint à gagner à la faveur de la nuit le sommet des rochers boisés dominant à courte

distance la place et le vallon occupés par l'ennemi. Les archers, à coups de flèches, établirent une communication avec le castel, et bientôt un câble solide put être tendu par-dessus les postes ennemis. On fit passer à la garnison des vivres d'abord, puis dans de légers paniers suspendus par des cordelettes glissant sur le câble, quelques hommes se risquèrent, et à la force des poignets se halèrent jusqu'au sommet d'une tour. Enguerrand et ses hommes passèrent les derniers. Ils étaient ainsi suspendus en l'air, en situation difficile et gênés par le poids de leurs armes, lorsqu'une

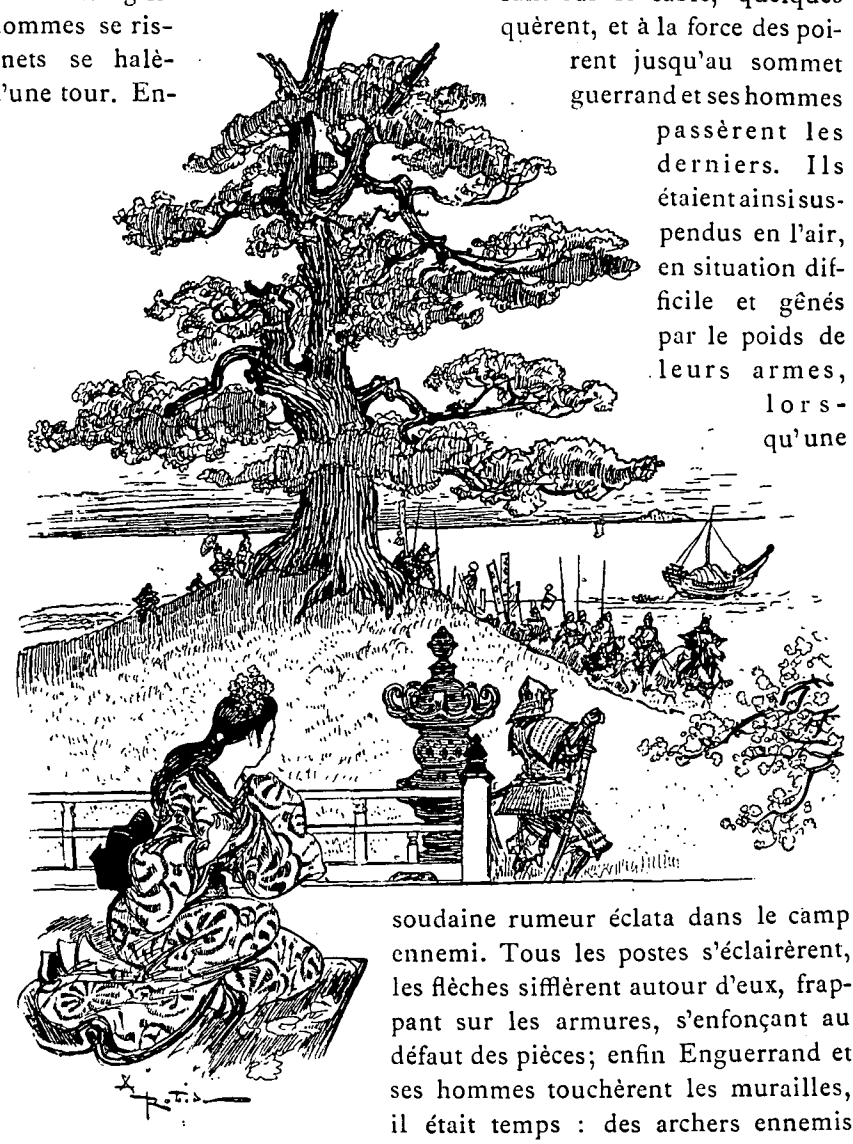

soudaine rumeur éclata dans le camp ennemi. Tous les postes s'éclairèrent, les flèches sifflèrent autour d'eux, frappant sur les armures, s'enfonçant au défaut des pièces; enfin Enguerrand et ses hommes touchèrent les murailles, il était temps : des archers ennemis escaladaient le rocher pour couper le câble! Presque tous les hommes d'Enguerrand avaient été touchés, très légèrement par bonheur, mais la place était sauvée. Quelle vengeance deux jours après quand, les enseignes d'Ogata aperçues dans la plaine, Enguerrand, à la tête d'une furieuse sortie, tomba sur le camp ennemi! Vous verrez tout à l'heure comme

cet épisode fameux a excité la verve des poètes et des artistes japonais.

Cependant Enguerrand dut, au bout de quelque temps, reconnaître l'impossibilité de jamais revoir le pays de ses pères et la formidable tour assise sur la colline de Coucy; il se résigna, de même que les compagnons de sa fortune, à rester au Japon. Ogata, plein d'admiration pour ce vaillant allié tombé du ciel, l'adopta pour fils malgré ses onze lustres passés et lui donna sa fille Assaga en mariage. Les archives de la maison de Fioko contiennent un certain nombre de pièces rédigées par Me Estienne le Blanc, chapelain et notaire d'Enguerrand, qui mettent en pleine lumière tous les détails de l'installation définitive d'Enguer-

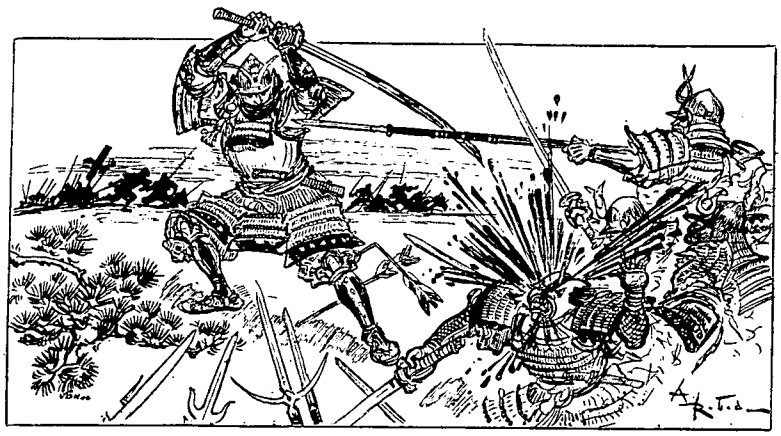

rand dans le fabuleux Nippon. Le turbulent chevalier qui, depuis l'âge de treize ans, chevauchait et guerroyait un peu partout, qui, pour le plaisir de cogner sur les Turcs, quittait à cinquante-cinq ans son donjon et ses deux filles, semble avoir pris assez vite son parti de la transplantation de sa race sur le sol de l'empire fleuri. D'ailleurs, il ne manqua pas d'occupations : sa femme lui donna trois fils, et les daïmios ses voisins lui firent de nombreuses visites à main armée dans ses terres et châteaux de Fioko, politesses qu'Enguerrand de Coucy ne manqua point de leur rendre.

Examinez ces parchemins de Me Estienne le Blanc ornés de miniatures purement françaises, car le digne clerc, ymaigier habile, paraît avoir employé sa vieillesse à enrichir les archives de son maître d'enluminures illustrant les différents épisodes de sa vie.

Voici deux manuscrits français du XIVe siècle, qui nous reviennent après un long séjour dans la chambre aux archives de la maison de Fioko, ce sont deux livres d'heures, l'un assez ordinaire, orné seulement de lettrines coloriées, porte la date de 1388 et le nom d'Estienne le Blanc, moine de Laon; l'autre, aux armes d'Enguerrand VII et beau-

coup plus luxueux, comme vous le pouvez voir par ses lettres capitales, par ses bordures et encadrements de page relevés de pourpre et d'or, comporte une quarantaine de miniatures très soignées, en partie de la main du même Estienne le Blanc, ainsi que le révèle une mention de la dernière page :

« Escript et peint pour Monseigneur Enguerrand de Coucy, achevé le XIIIe jour de mars de l'an 1396 par Estienne le Blanc, clerc serviteur de Dieu.

Daigne la Vierge notre dame
Maintenir en garde son âme! »

Voici maintenant sur le feuillet de garde de ce livre d'heures, toujours de la main d'Estienne le Blanc, les actes de baptême des fils de Coucy et d'Assaga, et dans cette charte relative au castel de Fioko, un portrait de Coucy dans son armure française, avec une vue du castel dans le fond. Voici une autre charte qui accorde des bâtiments à Fioko et quelques privilèges à des armuriers japonais travaillant sous la direction d'un certain Jehan Miron, natif de Laon. Je n'ai pu retrouver malheureusement tous les noms des compagnons de Coucy, mais tournez les feuillets et lisez la page où Estienne le Blanc relate l'enterrement de trois chevaliers tués en défendant un des castels d'Enguerrand :

« Ce jourduy que par la faulte des adventures souffertes sur les grandes mers océanes, je ne peux justement dater, mais approchant quinzième de janvier 1415 ont été mis en terre messire Odon de Picquigny natif de Picardie non loing d'Amiens, Messire Raoul Obry chevalier normand et Guyot de Brécy, escuyer, noble homme de Picardie, iadis pourvus de biens et honneurs en la terre de France et en dernier tenant en fief de Monseigneur Enguerrand castels et cités en sa terre de Fioko en Nippon... »

Ces feuillets de vieille écriture française, dont le dernier porte la date de 1426, étaient encore indéchiffrables pour mon ami Ogata Ritzou il y a six ans; il savait par des traditions de famille qu'un de ses ancêtres était venu de la lointaine Europe, mais rien de plus; il parlait un vague français alors, mais il devint mon élève, nous causâmes jurisprudence et beaux-arts ensemble, et un beau jour le dernier descendant des Coucy-Fioko m'ouvrit ses archives. Ravissement de ma part pour la démonstration que ces paperasses apportaient à mes théories encore vagues! Étonnement de Ritzou devant mes révélations sur cet ancêtre européen, sur le haut et puissant seigneur qui fut Enguerrand VII de Coucy... Il y avait de quoi, songez-y! Pour compléter l'étrange histoire, je dois vous apprendre que le père de Ritzou fut, il y a une vingtaine d'années, malgré le sang demi-européen de ses veines, un des daïmios du parti féodal les plus opposés à l'ouverture du Japon aux étrangers,

un de ceux qui, amenant aux armées taïkounales le ban et l'arrière-ban de leurs vassaux, comme au moyen âge, combattirent avec le plus d'acharnement dans la grande guerre civile qui aboutit au triomphe du Mikado! Résultat : la vieille féodalité écrasée, les daïmios réduits à l'état de gros propriétaires tout simplement ou de fonctionnaires, le Japon ouvert et transformé... Enfin, ô tristesse, résultat particulier : le dernier descendant des orgueilleux seigneurs de Fioko et de Coucy, devenu juriste et docteur en chicane, obligé par la confiscation de ses biens, par la transformation de son état social, par le bouleversement général des choses, à s'occuper de contentieux commercial, de litiges mesquins, des menues affaires du mercantilisme vulgaire infiltré au Japon moderne! »

Ritzou eut un sourire légèrement piteux.

« Dame, c'est assez dur, continua Me Larribe, d'autant plus qu'à peine débarqués ici, je lui ai fait faire un pèlerinage au château de ses aïeux français, les terribles Coucy de la grosse tour aujourd'hui encore debout, grand cadavre de pierre qui se dresse avec obstination sur une guirlande de tours éventrées, et regarde par les trous de ses brèches les vastes plaines arrachées à sa domination. Il est bien permis à mon ami de marquer quelque mélancolie tout de même et de songer devant les ruines du donjon de ses ancêtres d'ici aux ruines plus récentes, mais plus achevées, du castel de ses ancêtres de là-bas, à Fioko en Nippon... Mais ne nous attendrissons pas, le passé est passé et revenons à notre thèse... Ainsi donc, des Européens sont allés au Japon bien avant les aventuriers portugais, bien avant les Hollandais; ainsi donc, cela est prouvé maintenant par les documents que nous apportons, l'art et l'industrie des Japonais ont pu tirer quelque profit des connaissances spéciales apportées par quelques-uns des compagnons de Coucy, comme Estienne le Blanc ou l'armurier Jehan Miron; les solides armures des chevaliers français ont certainement influencé les fabricants japonais qui se sont mis à en imiter ou arranger les différentes pièces à l'usage des daïmios.

L'architecture, comme je vous l'ai dit, pouvait moins facilement recevoir des modifications européennes, dans ce pays de Nippon secoué par de fréquents tremblements de terre. Il était interdit au sire de Coucy de songer à édifier quelque chose de comparable à sa grosse tour du Valois; cela était matériellement impossible, et il dut se contenter des légères tours carrées assises sur de larges soubassements de pierre ou sur une croupe de colline. Cependant le castel de Fioko, dont on lui attribuait la construction, dura quatre siècles, et il fallut les canons européens du Mikado pour le renverser en 1868. Le père de Ritzou périt en le défendant; sans l'obstination du farouche daïmio, ce Coucy japonais serait aujourd'hui quelque chose comme préfet de son département, son fils Ritzou n'aurait pas eu besoin d'étudier le droit et nous ignore-

rions encore ces détails... Passons. Enguerrand apporta-t-il au Japon la science du blason ou les Japonais avaient-ils avant lui le goût des armoiries? Ce point peut être controversé; je crois que la vue de l'aigle éployée des Coucy planant dans les combats des siècles passés et restée jusqu'en 1868 sur les bannières invaincues des daïmios de Fioko, contribua quelque peu à cette éclosion d'emblèmes et de symboles variés des féodaux japonais.

Pour en revenir aux beaux-arts, les miniatures de Me Estienne le

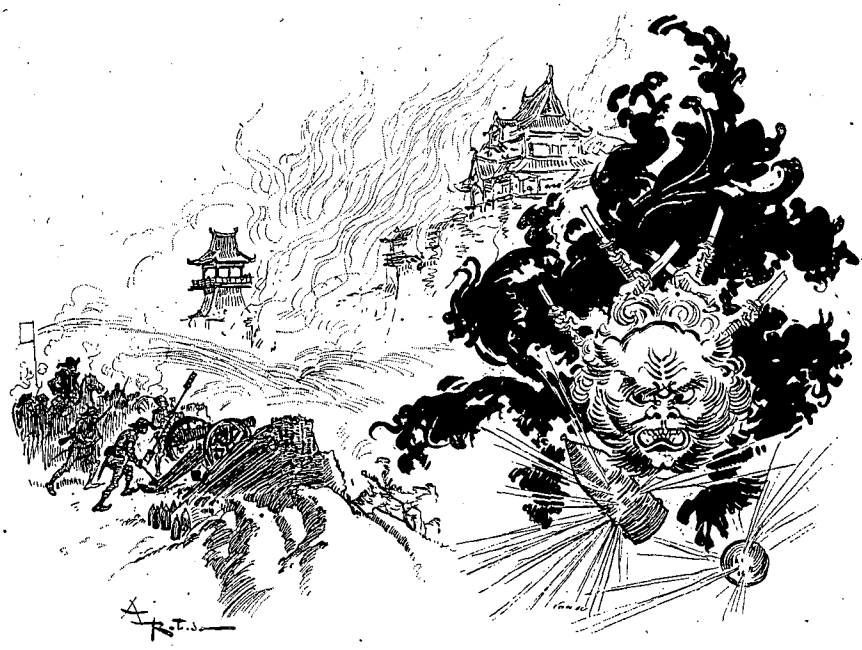

Blanc ont fait école aussi, et les artistes d'alors, se dégageant de l'imitation chinoise, ont créé le style japonais, si vivant et si spirituel, tourmenté peut-être et asiatique, mais avec quelque chose de mâle que ne possèdent pas les autres styles d'Asie, avec une pointe de gothique aisément reconnaissable.

Placez maintenant ces vénérables albums à côté des manuscrits d'Estienne le Blanc, et voyez la parenté entre les œuvres du miniaturiste français et les plus anciennes aquarelles japonaises. Évidemment les artistes japonais ont travaillé sous la direction du patient enlumineur, ou du moins ont eu sous les yeux ses travaux. Voyez, même perspective conventionnelle, même simplification des contours; ici et là, un modelé sommaire, les ombres à peu près supprimées. Ces principes de nos anciens enlumineurs de manuscrits, des bons du moins, l'art japonais les fera siens, et sous le pinceau de ses artistes, dans le grand épanouis-

sement de l'art embellissant toutes choses là-bas, naîtront les albums merveilleux, les délicates aquarelles, les kakémonos étincelants qui jettent devant nos yeux en fête de si ravissants défilés de femmes, de si fraîches et si vivantes jonchées de fleurs, ou de si délicieux vols d'oiseaux dans des ciels roses de féerie d'extrême Orient.

Voici maintenant tout un lot de livres japonais, albums dessinés par de grands artistes, ou romans populaires consacrés aux aventures merveilleuses du quasi fabuleux seigneur venu des mers lointaines. Artistes et poètes ont à l'envi célébré sa gloire et ses hauts faits, c'est un de leurs thèmes favoris comme la fameuse histoire des quarante-sept Ronins. Nous avons là, traités par vingt artistes, entre autres épisodes, le secours aérien apporté par Coucy au castel assiégé d'Ogata, la première entrevue de Coucy avec la fille d'Ogata, et les prouesses de la terrible épée de l'étranger dans l'attaque du camp ennemi. Les mêmes faits ont été traités par Estienne le Blanc dans les illustrations de la chronique consacrée aux aventures de son maître; après lui, les premiers artistes du Nippon ont encore conservé aux vaillants aven-

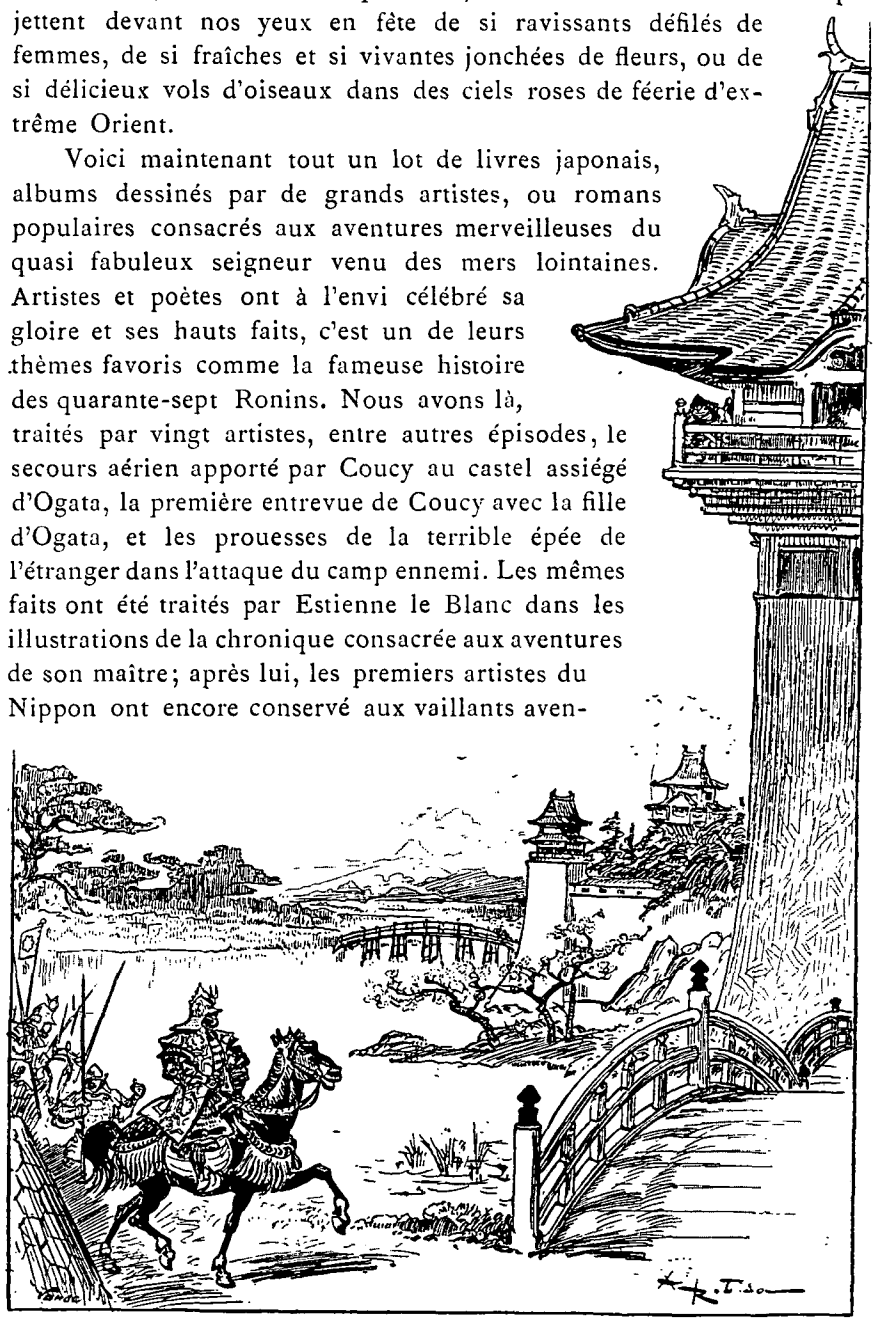

turiers une apparence européenne, puis, peu à peu, le type est devenu purement japonais... »

III

« Êtes-vous édifié maintenant? me dit Me Larribe pendant que Me Ogata Ritzou rangeait soigneusement les livres d'heures de son ancêtre européen, ses chartes, ses albums et papiers de famille.

— Complètement.

— Ai-je suffisamment établi le bien-fondé de ma thèse et les droits de mon ami Ritzou à relever, s'il y prétend, le nom et les armes des Coucy?

— Diable! N'allez-vous pas réclamer aussi le château, entré depuis si longtemps dans le domaine de l'État?

— Non, répondit très sérieusement Ritzou, je n'aime pas les procès — pour moi du moins — je ne suis pas venu en Europe pour réclamer le château de mes pères; j'ai des goûts simples, je gagne convenablement ma vie et l'on reviendra peut-être un jour sur la confiscation de mes biens au Japon... Mon véritable but en venant ici avec mon maître et ami Larribe, c'est...

— C'est?

— C'est de trouver un éditeur pour un roman de chevalerie franco-japonais consacré aux aventures de mon aïeul, roman qui paraîtrait en vers japonais à Yokohama et en prose française à Paris, avec une illustration dont je fournirais, vous le savez, facilement les éléments...

— Ne vous sauvez pas, dit Larribe, ce roman-poème est écrit, mais nous ne le lirons pas, vous en connaissez le résumé... Nous vous l'enverrons quand il paraîtra, enveloppé dans ma thèse... J'espère cependant que vous viendrez aux conférences que je me propose de faire sur l'histoire, l'art et les mœurs du Japon?

— Parbleu! Et vous ne retournerez pas au Japon?

— Non, je suis très suffisamment riche, j'ai rapporté de là-bas quelques petites rentes que j'ai l'intention de manger avec...

— Malheureux! avec de folles danseuses?

— Non, avec des bouquinistes! J'ai divorcé avec la jurisprudence. Mon cœur appartient désormais aux beaux-arts et mon âme à la littérature. Je suis un vieux garçon bien sage et bien rangé... Mais, si mon ami Ritzou y consent, j'ai des projets sur lui. Le descendant des Ogata de Fioko et des sires de Coucy, quel parti magnifique et séduisant! Des quartiers de noblesse en Europe et en Asie, de la noblesse à en revendre! Deux superbes collections d'aïeux comme pas une maison princière n'en peut montrer, deux races héroïques résumées en lui, les plus belles pages dans l'histoire de France et dans l'histoire du Japon! S'il y con-

sent, je lui cherche une jolie petite Américaine un peu milliardaire, d'une race toute neuve, mais très dorée comme il y en a tant. Que je la rencontre et, bien vite, en faisant sonner nos titres, étinceler nos couronnes, avancer en deux corps d'armée nos ancêtres sous les bannières aux lions passants et aux aigles éployées des chevaliers de France et de Nippon, nous la séduisons, nous élevons ses millions jusqu'à nous, nous les épousons, et nous relevons le vieil écusson des Coucy !...

Et si l'État ne veut pas nous rendre de bonne grâce le donjon de nos pères, nous le lui achetons, parbleu,... en y mettant le prix, dans un de ces moments, qui ne sont pas rares, où les fonds sont bas dans le panier percé du budget.

— Amen. Et vive le sire de Fioko-Coucy ! »

Octave Uzanne.
Albert Robida.

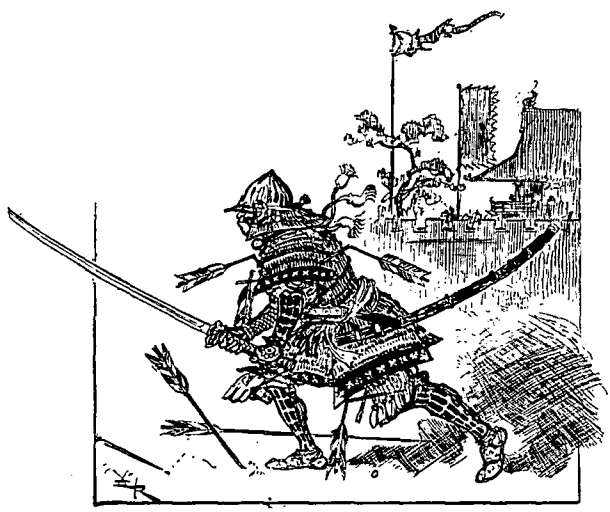

UN LIVRE DE DOLET

BRULÉ

DANS UN AUTODAFÉ

La ville de Paris vient d'ériger une statue à Étienne Dolet, le hardi penseur, le violent écrivain, l'habile imprimeur, le savant de premier ordre qui avait été, non pas brûlé vif, ainsi qu'on l'a dit et répété si haut, trop haut pour l'honneur de l'humanité, mais étranglé, pendu, puis brûlé, avec ses livres, sur la place Maubert, le 3 août 1546. A ce sujet, une tempête a éclaté. Les amis et les ennemis de ce malheureux se sont rués les uns sur les

autres. On a essayé de le porter aux nues ou de le traîner dans la boue. Qu'on nous permette, en attendant la lumière, de ne pas nous jeter dans la mêlée. Rien n'est encore élucidé! Était-il athée? avait-il travesti un mot de Platon? Était-il tout simplement un meurtrier? Pour lequel de ses crimes est-il mort? Espérons que l'histoire le dira un jour. En ce moment, nul n'est sûr de la vérité.

Ce qui est certain, c'est qu'à Lyon il avait vécu comme à Toulouse, comme en Italie. Partout, il avait prêté le flanc aux jalousies et aux rivalités, quand il ne les avait pas provoquées. Il était turbulent, indiscipliné, contempteur des croyances et des lois. Il se plaisait à braver l'opinion. A ce jeu, ordinairement, on succombe. En pleine rue, il avait tué un peintre, son ennemi, en se défendant, affirmait-il; en l'attaquant par surprise et en l'assassinant, disent ses antagonistes. Était-ce bien la raison de son emprisonnement, de son jugement, de sa condamnation? Nous n'osons le croire. A cette époque, à Paris, à Florence, à Rome, artistes et gentilshommes avaient habituellement l'épée à la main. On s'entr'égorgeait sans qu'on y prît garde; c'était dans les coutumes et les mœurs. Mais le Parlement et la Sorbonne en voulaient à l'incorrigible railleur, Il fut pris, jugé, gracié, repris et, la passion des hommes aidant, malgré les protestations du pauvre infortuné qui niait les accusations portées contre lui, exécuté par la main du bourreau qui, comme le canon, est la suprême raison du plus fort.

Ses livres, nous l'avons dit, furent brûlés avec lui.

Y eut-il autodafé à Lyon? je l'ignore, mais je ne le présume pas.

Lorsque, quatre ans auparavant, c'est-à-dire le 2 octobre 1542, il avait été livré au bras séculier par le grand inquisiteur Matthieu Orry et par Etienne Faye, vicaire général du cardinal de Ferrare, Hippolyte d'Est, archevêque de Lyon, il n'y avait pas eu exécution. Dolet avait été simplement mis en prison, mais il en était sorti par ordre exprès de François Ier.

Ses livres avaient donc été, cette fois, sauvés du feu.

Cependant la Bibliothèque de la ville de Lyon possède un volume doublement précieux : il a été imprimé par Dolet; il a été arraché aux flammes avant d'être consumé.

Ce sont les *Epîtres de Cicéron.*

Déjà en 1536, Gryphe avait imprimé les *Discours* de l'orateur latin, avec une dédicace, adressée au cardinal de Bellay, qui est certainement de Dolet.

Les *Epîtres* sont autrement dignes d'attention et de respect, car elles ont été traduites et annotées par le célèbre et malheureux imprimeur, et, après le privilège, est une lettre au lecteur que nous nous empresserons de donner tout entière, non seulement parce qu'elle est de Dolet, mais parce que la flamme l'a mordue, ce qui la revêt d'un caractère sacré.

Voici ce livre :

LES

ÉPISTRES

familiaires de
Marc Tulle Cicero, père
d'éloquence
latine.

Nouvellement traduictes de Latin en Françoys

par ESTIENNE DOLET, natif d'Orléans

avec leurs sommaires et arguments, pour plus
grande intelligence d'ycelles

(marque de l'imprimeur, la doloire tenue par une main qui sort d'un nuage et un arbre renversé)

A LYON

CHÉS ESTIENNE DOLET

1542

avec privilège pour dix a...

Le bois n'a pas d'autre encadrement que la devise :

Scabra et impolita
ad Amussim dolo
atque perfolio.

Au verso du frontispice est l'*Extrait du Priuileige : ! ! !* donné à Moulins le vi^e^ iour de Mars l'an de grace mil cinq ans trente, et sept et de ce Regne le vingt et quatriesme

Par le Roy, Monseigneur
le Cardinal de Tournon
présent
Signé de la Chesnaye
et scellé du grand sceau
en cyre iaulne.

Les feuillets 2 et 2 contiennent l'épître :

ESTIENNE
Dolet au
Lecteur. Salut.

« Tant est mon propos certain, et ferme (o Lecteur) quand i'entreprends quelque chose honneste, et uertueuse, que pour chose quelcôque (soit aduerse, ou prospere) ie ne me destourne facilement (et moins que tout Humain) de ma premiere entreprinse. Quant à ycelle, qui peult

seruir icy à mon propos, elle est telle, que si i'ay trauaillé pour acquerir los et bruict en la langue Latine, ie ne ueulx efforcer moins (et ce pour plaisir, sans m'abastardir de l'aultre) à me faire renommer en la mienne (maternelle Françoise). Ce poursuiuaut, ie ne prétends seulement produire ce, qui entierement est sorty de moy (comme desia on a ueu par troy.. Traictés de mon Orateur Francoys : et comm.. on le uoirra entier au commencement du g... (1) Dictionnaire uulgaire que bientost imprim... côme aussi on uoirra aux Tusculanes de..... ro, par moy traduictes) mais pareillement touts aultres bons liures, que congnoistray sortir de bonne forge, Latine ou Italienne, soient Autheurs antiques, ou modernes : naïfs ou honslatés. De ce mien uouloir sera tesmoing ce present Oeuure de Cicero depuis quelcque temps par moy traduict en nostre langue. Lequel Œuure ie n'ignore pas auuoir aultre foys este imprime souls aultre traduction. Mais seais-tu quelle? Certainement faicte en despit des Muses latines et Francoyses : car oultre ce, que le langaige n'en uault rien du tout, le gentil traducteur premier a si bien compri le sens, qu'il fauldroit ung Apollo, pour deuiner ce qu'il veult dire. Qui est chose par trop contraire à la diuine facilité et perspicuité de Cicero. Je croy, que le troueras ung petit moyeulx accoustre. Ey, et puis tu en iugeras plus deurement. Et te garde de tomber en la resuerie, et cacquet importun d'aulcuns sots qui disent la traduction de ces Epistres estre de nul effect, et sans proffit. Lesquels pauures gens morfondus de ceruau se mescontent en cela, car pour le moyns la jeunesse Francoyse y peult profiter conferant sa langue avec la Latine, et pour parler plus hault... ose affermer, que sans l'intelligence des Epistres... miliaires il est impossible de bien entendre les.... ces Œuures de Cicero, quant au sens, et plusieurs histoires qui y sont. Mais si ces maistres reuerends font des braues et ne voulent crocquer que Latin, ie ne trouve cela que bon, moyennant que par semblable modestie ils se deportent de mesdire de chose, qu'ils n'entendêt pas bien, et reprennent leur sot langage en cas louables et uertueux.

« Au demeurant ie ueulx aduertir, que la langue Francoyse n'est si copieuse, qu'elle puisse exprimer beau coup de choses en telle briesueté, que la Latine. Parquoy si quelcques foys i'use de circonlocutions commodes, tu ne le trouueras estrange, puis qu'aultrement ne se peult faire. Ce qui aduient pour la diuersité des langues : car ce que l'une exprime en ung mot, l'aultre l'exprime en plusieurs. Et ce que icelle a en plusieurs, l'aultre l'a en cing. En quoy il faut auoir raison de la phrase et proprieté de chasque langue, pour se trouuer excellent interpreteur, et parfaict.

« D'avantage si en ce liure tu trouues quelques mots d'antiquité,

1. Les parties pointées ont été comprimées par la flamme, ainsi que la marge entière.

comme auspices, augures, sesterces, terunces, comices, Calendes, Ides, Nones, Consuls, Questeurs, Preteurs Dictateurs, Tribunes, Ædiles et plusieurs aultres dictions du si..cle Rommain, garde toy de les uouloir reprêdre ou reiecter : car cela seroit confondre la .... nerable antiquité. Qui plus est, ils ne se peuuent aultrement traduire en nostre langue et si tu en ueulx scavoir et entendre la signification, il te fault avoir recours aux Autheurs Latins, ou Francoys, qui expliquent tels termes. Et faisant ton deuoir de lire et entendre, tu n'ignoreras rien de touts ces mots antiques. Qui est ung des principaulx poincts qui te conduit à la uraye intelligence des bons autheurs de la langue latine, si tu y adioutes la congnoissance des Magistrats, des Offices publiques, de la création et function d'iceulx, de l'ordre des Iuges, Senateurs et Preteurs, Et generalement de tout ce qui esclercist le sens des histoires. Adieu Lecteur. De Lyon ce premier iour de Mars 1542. »

La page a vingt-huit lignes et la ligne trente-neuf lettres. La justification des onze dernières lignes a été fidèlement conservée.

On lit au colophon, isolé au milieu de 208 feuilles :

Ce present Oeuure fut acheué d'imprimer le XXVIII, d'Apuril 1542. A Lyon chés Estienne Dolet, pour lors demeurant en rue Merciere a l'enseigne de la Dolouere d'or. Lequel Dolet mesme a esté traducteur de ces Epistres familiaires de Cicero.

Au verso de ce 208e feuillet, se trouve la grande marque de Dolet : La doloire tenue par une main, sortant d'un nuage, à dextre, et frappant le tronc rugueux d'un arbre couché à terre.

La marque est encadrée dans une riche bordure de femmes, d'oiseaux, de feuillages enroulés, mais sans la célèbre devise *Scabra et impolita*... deja citée.

Au-dessous est seulement ce mot :

DOLET

En majuscules et, plus bas, la devise douloureuse qui n'est pas celle d'un homme qui ne croit à rien :

Preserue moy, ô Seigneur, des calomnies des hommes.

Comment concilier cet élan ascétique avec la fameuse traduction :

Post mortem nihil est
Après la mort, il n'y a plus rien DU TOUT.

Ce *du tout* qui l'a fait brûler?

Comment à Lyon, était-il si lié avec les trois Vauzelles dont l'orthodoxie et la vie austère n'ont jamais été discutées?

Le petit volume de la Bibliothèque de Lyon, ce modeste in-8°: *Les Epistres familiaires de Ciceron,* traduites et imprimées par Dolet, a 150 millimètres de hauteur, 97 de largeur.

Il est recouvert d'une reliure en parchemin qui n'a pas eu trop à souffrir des flammes; mais les huit premiers feuillets sont incendiés jusqu'au texte, malgré la bonne largeur des marges; les feuillets suivants sont simplement roussis.

Jeté dans le brasier par une main fanatique, il en a été aussitôt arraché, avant d'avoir beaucoup souffert.

Est-ce à Paris, que ce livre aurait été mis au feu?

Je ne le pense pas.

A Paris, l'exécution eut lieu publiquement et juridiquement sous la protection de la force armée.

Il n'eût pas été prudent de s'opposer à cet acte de l'autorité et d'ailleurs la foule devait être tenue à distance.

Mais si ce volume ne sort pas des brasiers de Paris, on peut être certain qu'il vient de ceux de Lyon.

Si la Bibliothèque de Dolet ne fut pas livrée aux flammes, dans cette dernière ville, si elle échappa, grâce à la clémence du roi, Jean II de Tournes, qui n'eût pas le temps de recourir à la justice du souverain, et qui n'eût sans doute rien obtenu de la faiblesse du jeune Charles IX, ou plutôt de la terrible Catherine, sa mère, vit son imprimerie pillée, sa bibliothèque, ses livres, ses meubles, ses outils, ses papiers incendiés dans une de ces émeutes affreuses comme Lyon en a tant vu passer. C'est de cette catastrophe que nos *Epîtres de Cicéron* gardent le souvenir.

A la fin de septembre 1567, les catholiques avaient failli être surpris par les calvinistes qui entouraient la ville. Les protestants de l'intérieur devaient ouvrir les portes comme minuit sonnerait à l'église de Saint-Nizier. Prévenu du complot, le Père Edmond Auger, qui, après avoir installé les jésuites au collège de la Trinité, était allé se reposer à Tournon, revint en toute hâte à Lyon, se rendit chez M. de Birague, lieutenant général de la province de Lyonnais, fit armer les bourgeois, qui accoururent au milieu de la nuit et, pour plus de sûreté, employa une ruse qui eut le meilleur succès.

Il fit appeler les horlogers de la ville, ordonna d'arrêter l'horloge

de Saint-Nizier d'où devait partir le signal, et fit changer l'heure de toutes les autres paroisses.

Les calvinistes entendant sonner onze heures, deux heures ou trois heures, suivant le point où ils étaient réunis, n'osèrent attaquer la ville et coururent sur Vienne et Valence, qu'ils mirent au pillage.

Au jour, le 1er octobre 1567, les catholiques exaspérés rasèrent les deux temples protestants et le lendemain saccagèrent le logis de quelques religionnaires parmi lesquels celui du célèbre imprimeur, qui demeurait rue Raisin, à l'enseigne des deux Vipères.

Son mobilier, ses livres, ses papiers furent brûlés tout à côté de sa demeure, sur la place des Jacobins, en face du couvent des Dominicains. Lui-même eût été peut-être massacré si on ne l'eût de suite enfermé dans le couvent des Célestins et de là emprisonné dans le fort de Saint-Sébastien, au-dessus du Rhône.

Moins habile imprimeur que son père, mais plus érudit, Jean II de Tournes était lié avec toutes les célébrités lyonnaises. On lui doit plusieurs traductions, des notes sur Pétrone et de belles éditions parmi lesquelles cette *Chronique de Savoye,* par Claude Paradin, dont la *Continuation* souleva tant de clameurs et de violences littéraires.

On peut penser que sa bibliothèque était fort belle puisqu'on estime à 4.000 livres de ce temps-là le prix des ouvrages qui furent saccagés et incendiés.

Amateur sérieux et devinant la valeur qu'on donnerait plus tard aux livres de Dolet, il possédait les œuvres et les impressions de son infortuné confrère. Au milieu de l'émeute, on se rua sur ces volumes; on les lacéra, on les mit en pièces, on les jeta dans le brasier; mais dans la foule il y avait des calvinistes, des savants, des bibliophiles, des amateurs. Rien d'étonnant que nombre de ces pauvres ouvrages n'aient été enlevés aux flammes avant d'être consumés.

Dernièrement à la vente Techener, un livre imprimé par Dolet, la *Plaisante et joyeuse histoyre du grand Géant Guargantua,* par Rabelais, a été poussé jusqu'à la somme de quatorze mille francs.

A quelle mise pousserait-on les *Epîtres familières* après le baptême de feu qu'elles ont eu à subir!

AIMÉ VINGTRINIER.



NOTE

SUR UNE ÉDITION PEU CONNUE

DES

LUNETTES DES PRINCES

DE JEAN MESCHINOT

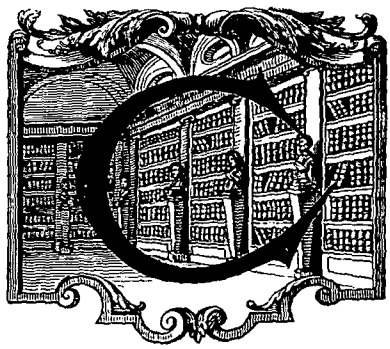

C'EST le cas ou jamais de répéter, pour *les Lunettes des Princes* de Jean Meschinot, le fameux aphorisme :

Habent sua fata libelli.

Avoir joui d'une vogue égale à celle qui accueillit l'*Alphabet de la mort* de Hans Holbein, avoir été le livre de chevet d'Anne de Bretagne et de Charles-Quint, et ne plus exciter que l'attention des bibliographes, qui en ont lu tout juste le premier vers,

Après beau temps vient la pluye et tempeste ;

il y a là de quoi faire réfléchir sur l'instabilité des jugements humains, les décadents très illustres, voire les parnassiens très précieux. Pareil et aussi profond oubli a noyé l'autre grand succès de la librairie française au XVIe siècle, le *Théâtre du monde* de Pierre Boaistuau. Qui lit aujourd'hui ces deux Bretons, ces deux Nantais, Meschinot, Boaistuau ?

Au moins, les bibliographes n'ont pas cessé de donner la chasse aux éditions gothiques des *Lunettes des Princes;* De Bure, Fournier les recommandaient déjà à l'attention des curieux. Brunet leur a consacré une fort savante dissertation, où il en examine et décrit une trentaine; plus récemment, MM. de la Borderie et Claudin ont étudié les éditions nantaises d'Estienne Larcher (1493 et 1494). Nous voudrions apporter notre petite part à la bibliographie des incunables en examinant une édition parisienne de 1495, autrefois signalée, mais dont l'existence a été contestée, niée même par Brunet. Nous établirons qu'il faut bien rendre à Mignard ce que l'auteur du *Manuel du libraire* est tenté de donner à Symon Vostre et à Philippe Pigouchet.

F. de Bure, dans sa *Bibliographie instructive,* avait cité une édition des *Lunettes* imprimée à Paris, par Mignard, sous la date de 1495; de Fr. Ign. Fournier, dans son *Dictionnaire de bibliographie* (1809), avait reparlé de cette « édition rare » et l'avait estimée *douze livres,* un joli prix pour son époque. Mais Brunet ne voulant pas admettre qu'une seule impression des *Lunettes* eût échappé à ses recherches, ne fit aucun cas de ces dires; il attribua l'assertion de De Bure, la seule dont il daignât s'occuper, à un simple *lapsus calami;* pour lui, il n'y a eu, et il n'a pu y avoir, en cette année 1495, que l'édition suivante : *les Lunettes des Princes, avec aulcunes ballades et additions.* Paris, Philippe Pigouchet pour Symon Vostre, libraire, 1495, in-8° gothique de 108 feuillets non chiffrés, signature A. O. — L'attribution à Mignard d'une autre impression parisienne de la même année, venant immédiatement après les deux éditions nantaises (dont il n'a connu que la première, celle de 1493), lui semble une pure fantaisie de son prédécesseur.

Cette édition existe pourtant; nous en avons sous les yeux un exemplaire complet moins le titre, qui a été adroitement refait à la main, et, comme elle offre des particularités curieuses, nous en donnerons un aperçu sommaire.

A dater de la deuxième édition (Nantes, Estienne Larcher, 1494), les *Lunettes des Princes* annoncent sur leur titre : *aulcunes Ballades et Additions,* composées par Jehan Meschinot. Cela fait donc trois parties distinctes et dans l'ordre suivant : 1° les *Lunettes* proprement dites, suite de petites pièces de douze, puis de sept vers, terminée, soit par une souscription portant le nom de l'imprimeur, soit simplement par le mot *Amen;* 2° *les Nouvelles additions,* dont les parties les plus notables sont la *supplication* (en prose) « que fist Meschinot au duc de Bretaigne son souverain seigneur », « la petite et briefve lamentation et complainte de la mort de Madame de Bourgongne, faicte à la requeste de Monseigneur de Crouy, quand il vint en Bretaigne devers le duc », et une ballade écrite à l'occasion de l'arrivée de la duchesse Marguerite de Foix en Bretagne, 3° vingt-cinq ballades composées par Meschinot sur des refrains

que lui avait envoyés *Messire Georges l'Adventurier, serviteur du duc de Bourgongne,* les dites ballades suivies de vingt-trois autres petits poèmes du même genre, de douzains développant chacun une phrase latine de l'Écriture, de la *commémoration,* toujours en douzains, de la *Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ* et de la fameuse oraison à la Vierge, « qui se peult lire en trente-deux manières différentes et plus », et où Meschinot prend un rang distingué parmi les jongleurs de rimes, les équilibristes de mots. — Notre édition renferme bien ces trois parties énoncées séparément, sous leurs rubriques ordinaires, mais elle les intervertit, et, contrairement à l'ordre indiqué dans le titre général, fait passer les *Ballades* avant les *Nouvelles additions.* Celles-ci terminent le volume; nous croyons cette disposition unique.

L'édition des *Lunettes des Princes* de Mignard est un moyen in-8° gothique de 124 feuillets non chiffrés, se suivant sans interruption de A à Q. Il y a vingt-huit lignes à la page, qui mesure $0^{m},132$ de hauteur. Les quinze premiers cahiers, *a, b, c, d, e, f, g, h, i, j, k, l, m, n, o, p,* ont huit feuillets chacun, et la signature est apposée aux trois premiers feuillets *bi, bii, biii;* le seizième et dernier cahier, *q,* n'a que quatre feuillets. Le poème des *Lunettes* s'arrête au feuillet 60 (verso) sur le mot *Amen;* les *Ballades* commencent au bas de ce feuillet, et vont jusqu'au bas du feuillet 99 (recto), et les *Nouvelles additions* commencent au haut du verso de ce même feuillet. Il n'y a de suscription ni après les *Lunettes* ni après les *Ballades,* mais les titres des diverses parties sont presque identiques à ceux qu'a reproduits M. Claudin dans sa description de l'édition nantaise de 1494 (*l'Imprimerie en Bretagne au XVe siècle*, pages 109-113). Voici le colophon, qui se lit au milieu du feuillet 124 (recto), au-dessous du mot *Finis* imprimé en majuscules gothiques : « Cy finissent les *Lunettes des Princes,* impri || mées à Paris par Mignart, l'an M. CCCC. Qua||tre vingt quinze. »

Quant au titre du volume, nous avons dit qu'il avait été refait à la main dans notre exemplaire; il est fort possible que le copiste l'ait altéré à sa guise, et nous nous étonnons que l'auteur, mort en 1491, n'y soit pas nommé, comme dans les éditions nantaises, FEU *Jehan Meschinot,* EN SON VIVANT *maistre d'hostel*; c'est donc sous les plus expresses réserves que nous reproduisons ce titre : *les Lunettes des prices* || Avecques aulcunes Ballades et Ad || ditions, composées par Jehan Mes | chinot, maistre d'hostel de la Royne || de France. Lan M. CCCC. quatre vingt quinze || . — Cette date, isolée par un simple point de ce qui précède, désigne évidemment celle de l'impression. Les mots de la première ligne : *les Lunettes des Princes,* sont peints en rouges, *rubriqués,* comme disent les Anglais. Au-dessous du titre est une gravure sur bois de $0^{m},081$ de long et $0^{m},070$ de large, représentant un personnage assis, méditant, dans lequel nous aimerions à voir le premier et le seul portrait

connu de Jehan Meschinot. Le personnage en question est vêtu d'un costume mi-partie laïque et ecclésiastique, longue robe avec pèlerine de fourrures; il est coiffé d'une calotte. Son coude droit repose sur une table finement sculptée. A la gauche est un pupitre élevé, supportant un énorme livre, et un autre livre est à portée de sa main, dans une sorte de casier. La salle, avec ses fenêtres ogivales, donne l'idée d'une vaste salle de chapitre ou de couvent.

Au folio 99, vis-à-vis de l'oraison à la Vierge, se trouve un petit bois oblong, qui, si nous en jugeons par l'étoile très apparente et l'aspect rustique de l'homme agenouillé devant la Madone, doit représenter l'*Adoration des bergers*. Le texte est orné d'un grand nombre de lettres majuscules grises sur fond noir, avec bordures ou entrelacs de fleurs et de feuillages. L'impression gothique de Mignard (que nous ne connaissons que par ce spécimen) est assez belle, mais il s'est servi de caractères que leur emploi dans des livres d'heures avait dû passablement user.

Nous avons restreint à la bibliographie cet examen du célèbre ouvrage de Jean Meschinot. La littérature aussi réclame cet écrivain original, qu'on ne peut, — dit très bien M. Arthur de La Borderie, — « aborder de biais et incidemment ». Avec leur satire rude et fruste, leur franc parler qui n'épargne aucun des puissants du monde, *les Lunettes des Princes,* si pittoresquement intitulées, nous représentent quelque chose comme une *Danse des morts* en poésie.

OLIVIER DE GOURCUFF.

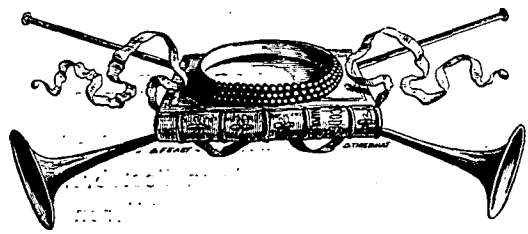

AVIS A NOS ABONNÉS

Nous recevons la lettre suivante :

Monsieur Octave Uzanne, Directeur du *Livre*.

Paris, 2 juillet 1889.

Mon cher confrère,

Depuis plusieurs mois, vous servez le *Bulletin des Sommaires* aux abonnés du *Livre* encarté dans le numéro. Je crois le moment venu, pour moi, de donner à ma publication une plus entière indépendance.

Nous supprimerons l'encartage; mais nous ne cesserons pas pour cela nos relations : les abonnés du *Livre* pourront continuer à être tenus au courant des sommaires des revues et des articles intéressants des quotidiens. Il suffira pour cela qu'ils me demandent à recevoir Gratuitement le *Bulletin des Sommaires* à mon adresse ci-dessous.

Veuillez agréer, mon cher confrère, l'assurance de mes meilleurs sentiments,

CHARLES-M. LIMOUSIN,
Directeur du *Bulletin des Sommaires*,
44, rue Beaunier, 44.

NOTA. — Ceux de nos Abonnés qui s'intéressent audit *Bulletin* recevront donc à l'avenir directement le petit périodique hebdomadaire sous la condition par eux d'écrire à son directeur. Nous cesserons, en conséquence, l'encartage à dater d'août; — un seul numéro reste encarté dans cette livraison.

SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES CONTEMPORAINS

Sur la demande de la majorité des membres fondateurs, la convocation des sociétaires n'aura lieu que sur la fin d'octobre, pour Constitution de cette *Académie des Beaux Livres*. Nous publierons d'ici là les Statuts et Règlements.

Une Lettre d'Avis a été adressée à tous les sociétaires le mois dernier leur portant communication de cette décision.

D'ici là, le Fondatenr de la Société s'occupera activement de la préparation de l'*Annuaire* et des publications à soumettre à l'assemblée prochaine.

L'ESTAMPE FRANÇAISE MODERNE



Il existe à Paris de nombreuses Sociétés d'Amateurs de livres créées avec diverses tendances et dirigées par des esprits amoureux d'un même art, mais cependant, selon les milieux, différant de caractère, d'époque, de style et d'expression. Il n'existait pas encore, à vrai dire, une véritable association d'Amateurs d'estampes originales.

Ce n'est pas que souventes fois des tentatives n'aient été faites par des iconophiles distingués, par des graveurs de talent et même par des marchands d'épreuves de taille-douce, mais nous ne connaissions pas jusqu'ici de Société d'Amis de belles Estampes sérieusement constituée, solidement assise, dont on puisse signaler l'existence, les travaux et les aspirations.

Un groupement reste à opérer parmi les iconophiles. Au moment même où les *Bibliophiles Contemporains* viennent de se concentrer en une Académie très brillante et qui promet de réaliser des Livres si éminemment modernes, il semblait qu'il y eût dans l'air une idée analogue et parallèle pour constituer une Société d'Amateurs d'Estampes pour la publication à très petit nombre de planches bien vivantes d'expression et d'exécution reproduisant toutes des sujets exclusivement contemporains.

Cette idée en germe, ce microbe de l'*Iconobiophilie* a trouvé un terrain tout préparé et a reçu une culture très savante dans le cerveau à haute température de notre collègue Henri Béraldi, l'auto-iconographe du charmant livre : *Mes estampes,* l'ingénieux auteur des *Graveurs du XIXe siècle* que tous nos lecteurs connaissent.

M. Henri Béraldi a pensé à toutes les difficultés qui allaient se hérisser sur son chemin pour la formation d'un groupe d'amateurs distingués; il s'est dit, non sans raison, que, sa Société une fois formée, il y aurait discussion ou mauvaise entente pour le choix des publications; il a songé aux tracas des convocations, des comités, des ambitions à satisfaire, des vaines commissions d'examen; il a de plus observé que toutes les Sociétés d'amateurs existantes produisent d'autant plus lentement qu'elles sont formées par une collectivité de Direction, et qu'elles sont divisées par des intérêts qui les poussent souvent à s'opposer à la destruction des planches et, par suite, à leur rareté véritable.

En conséquence, cet iconophile dévoué et résolu s'est arrêté à cet axiome qu'Agir est le fait d'un seul et que la volonté ne conserve toute sa vigueur que dans l'indépendance de son jeu solitaire. Il s'est écrié, un beau matin, après avoir longtemps cherché une solution possible : *Cette Société, ce sera Moi,* et il s'est mis à développer ses vues dans un soliloque napoléonien.

« Cette société de publication, que je nommerai *l'Estampe française contemporaine*, je l'entreprendrai seul, *munificentia*, *gustu et sumptibus meis;* je représenterai en ma personne toute la société; j'en serai à la fois le président, ce dont ma vanité se soucie peu; le trésorier, ce qui est infiniment plus grave; et les membres fondateurs, ce qui me permettra de choisir les sujets à publier, de commander les planches à ma guise, de contrôler sagement la bonne exécution, de faire tirer, sous mes yeux, un nombre excessivement limité d'épreuves, et enfin d'effectuer en dernier lieu la destruction des planches pour arriver à une absolue et indiscutable rareté. . .

Ainsi fut fondée, par le Dieu Béraldi, digne d'être nommé l'*Homme-Estampe,* cette société d'avenir, à laquelle il ne manque plus, comme pour les plages en formation, qu'un petit nombre de souscripteurs artistes qui assureront la prospérité de l'entreprise iconographique.

Ils y viendront, peu à peu, un à un, si le fondateur sait résister à la tentation des tirages et si ceux qu'il a déjà effectués ne dépassent pas le nombre de quarante à cinquante épreuves, pour être bornés plus tard à cent ou cent vingt au maximum, et j'espère bien que tel est son avis arrêté et inébranlable, — toutes planches aussitôt détruites.

Cette publication d'estampes obligatoirement rares comprendra les formats les plus variés et tous les procédés connus ou à connaître pour l'interprétation des grandes œuvres d'art ou l'exécution originale des compositions commandées. Les planches seront ainsi absolument indépendantes les unes des autres et ne formeront pas série; c'est dire que les amateurs ne seront pas tenus de posséder une planche comme complément de celles déjà acquises. — Chaque estampe aura sa valeur intrin-

sèque et son caractère spécial qui proviendra d'un sujet pittoresque de la vie contemporaine.

L'iconophile Béraldi entend consacrer *l'Estampe française* à la vie moderne et aux grandes manifestations des fêtes parisiennes. Pour commencer, il a demandé à Auguste Lepère, le maître graveur sur bois, la reproduction de la grande aquarelle de Henri Baron qui est au Musée du Luxembourg : *Fête officielle donnée pour l'Exposition de 1867*. C'est d'hier, et cependant cela évoque tout un monde disparu. Comme estampe de mœurs, rien de plus typique, et il faut féliciter « *Celui de l'Estampe française* » de cette première tentative heureuse, qui a peut-être valu à elle seule la première médaille décernée à Lepère pour son Exposition de la Décennale.

Autre commande faite par l'Iconophile fondateur au fantaisiste A. Robida qui manifestait devant lui tout haut son désir d'essayer la lithographie originale; *l'Estampe française* le prend au mot et accapare la première pierre mise à mal par Robida : *les Amoureuses de la tour Eiffel*. Cette fantaisie a été tirée à cinquante épreuves, puis la pierre effacée.

Ce n'est pas tout : Béraldi a su faire composer par Jules Chéret, le joyeux polychromiste de nos murailles parisiennes, un éventail exquis qui a été lithographié à cent épreuves, la pierre effacée aussitôt.

Quoi encore? J'allais oublier l'*Inauguration du nouvel Opéra,* reproduction gravée sur bois par Léveillé du joli dessin de Detaille conservé au Luxembourg. C'est un sujet contemporain s'il en fut jamais. Le graveur Léveillé a sur bois la même finesse d'exécution que Gaillard avait sur cuivre, et une même conscience. Cette dernière gravure est en cours d'exécution et l'épreuve figurera au salon de 1890.

Ce début de *l'Estampe française* est toutefois timide, car le Fondateur-Directeur-Société a besoin d'être soutenu par la souscription d'un petit nombre. Il s'agit de grouper une élite de cent iconophiles déterminés derrière ce capitaine d'aventure déjà parti en avant-garde au pays du burin, de l'eau-forte et du crayon gras. Si ces cent iconophiles, amis du rare, se font inscrire chez Conquet, l'intermédiaire social, *l'Estampe française,* encouragée, pourra corser ses entreprises, sûre de rentrer dans ses débours, sans prétendre à des bénéfices, car elle se considère comme un Amateur, non comme un éditeur.

Alors Béraldi, l'*Homme-Estampe,* rêve pour elle de glorieuses destinées; il entrevoit des jours mémorables où, sûre d'elle-même et de ses souscripteurs, *l'Estampe française moderne,* renonçant à la reproduction, commandera des dessins sur la vie contemporaine destinés à n'être interprétés que pour elle seule, et ces dessins, il les comprend aussi largement que ceux exécutés pour le roi Louis XV; il voit des fêtes, des carrousels, des revues à Longchamps, des courses, des bals à l'Élysée, des retours de Londres d'Ernest Ier. Que sais-je?

Ce qui est certain, c'est que *l'Estampe française* mérite d'être mise en lumière et d'attirer l'attention de tous nos lecteurs; cette société constituera plus tard, si le succès lui sourit, un véritable musée d'estampes originales à l'usage exclusif d'un petit nombre de curieux; elle rendra en outre les plus grands services à la *Gravure française* dans tous ses genres et procédés; les bibliophiles doivent donc prêter leur concours dévoué à cet appel hardi du directeur.

Je devais à mon collègue Béraldi, le Bibliophile Contemporain, cette petite mise en vedette de son ingénieuse Société. Je serais heureux si je pouvais inoculer à cent de mes amis inconnus la résolution de s'enrôler sans hésitation sous ses bannières déployées.

OCTAVE UZANNE.

ALFRED DE MUSSET INÉDIT

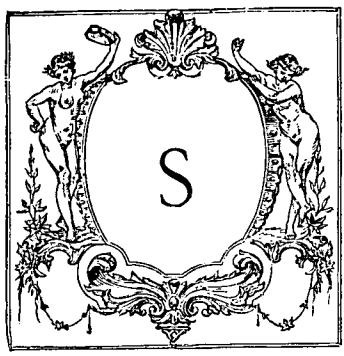

ous ce titre, le rédacteur de la gazette bibliographique du *Livre,* dans la livraison du 10 avril dernier (page 215 de la Bibliographie moderne), reproduisait pour ses lecteurs un sonnet adressé par Alfred de Musset à George Sand, et leur signalait un fragment dramatique du poète intitulé *Derniers moments de François Ier*, en se promettant d'y revenir quelque jour.

Le sonnet en question où, disons-le en passant, il faut substituer, dans le deuxième vers du deuxième quatrain, *renoué* à *remué,* est daté du mois d'août 1833. A.-J. Pons, après l'avoir copié dans la correspondance des deux amants, l'inséra à la page 119 de son livre : *Sainte-Beuve et ses inconnues,* publié en 1879 par Paul Ollendorff.

Quant aux *Derniers moments de François Ier*, Henri Blaze de Bury s'en est occupé dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er février 1883 pour rapprocher ce fragment de *la Mort de François Ier*, de Félix Arvers (juin 1831), et du drame de Victor Hugo, *le Roi s'amuse*, joué au Théâtre-Français le 22 novembre 1832. Le savant critique traite l'œuvre d'Alfred de Musset de « rapsodie enfantine », déclare que ses vers sont « faibles » et ne les cite que « comme signe des temps ».

M. Maurice Clouard, dans sa *Bibliographie des œuvres d'Alfred de Musset*[1], suppose, sous toutes réserves, que ce fragment de drame est daté de 1830.

1. Paris, P. Rouquette, 1883.

Dans le catalogue de la vente de M. J. Noilly[1], nous trouvons, sous le numéro 921, — *Alfred de Musset, recueil factice de pièces diverses publiées de 1832 à 1857* (dont la plupart n'ont jamais été reproduites dans les œuvres du poète), — les renseignements bibliographiques qui suivent :

1. DERNIERS MOMENTS DE FRANÇOIS Ier. Pièce en vers à deux personnages (le Roi, le Fol), extraite du *Keepsake français de 1831* (pages 243 à 248).

On a joint à cette pièce le titre gravé et le titre imprimé du *Keepsake de 1832*, une gravure pour une pièce de vers ayant pour titre : « Curiosité » qui se trouve à la suite de la pièce de Musset, et une LETTRE AUTOGRAPHE signée de Paul de Musset, datée du 6 décembre 1876, une page in-8°, relative aux *Derniers moments de François Ier* et dont voici la plus grande partie : « Dans le tome Xe des deux éditions in-4° et in-8° des œuvres de mon frère, vous trouverez une lettre de lui à l'éditeur Charpentier (lettre XXXI), dans laquelle il parle des *Derniers moments de François Ier* comme d'une production de sa première jeunesse qu'il condamne à l'oubli et refuse de laisser réimprimer. J'ignorais que ce morceau eût été publié du vivant de l'auteur, et je croirais volontiers qu'il l'a été par quelque indiscret. Pour obéir aux volontés du poète, j'ai dû, après sa mort, m'opposer à la réimpression de cet ouvrage... »

Nous avons recherché dans le *Keepsake français ou Souvenirs de littérature contemporaine,* 1832, deuxième année (la première porte le millésime de 1830), Paris, Victor Morlot, éditeur, passage Vivienne, 26, l'essai poétique et scénique d'Alfred de Musset. Nous le copions fidèlement à titre de document littéraire[2].

DERNIERS MOMENTS DE FRANÇOIS Ier

LE ROI, LE FOL.

LE ROI.

La peste[1]... Un fils de France! O mes aïeux bénis!
La peste à moi, François!... Monseigneur saint Denis,
Avoir couru les camps, et l'Église, et la chasse,
Sans dépister ce chien qui me suit, à ma trace!
Avoir vu Rambouillet, Loches, Tours et Paris!
— Je veux aller à Rome à pied, si j'en guéris!

LE FOL (*Il chante*).

Je ne suis qu'un ignare,
N'ayant jamais porté
En hiver de simarre,
Ni de barbe l'été.

1. Labitte, mars 1886.

2. Le *Keepsake français* de 1832, qui semble ne faire qu'un avec celui de 1831 dont il reproduit la pagination, porte cette mention : « Dédié à la reine des Français, par ses très humbles et très obéissants serviteurs, Giraldon-Bovinet et comp. »

3. François Ier croyait être attaqué de la peste.

Mais hier, à la nuit noire,
Quelqu'un parlait de toi:
Nul ne sait son histoire
Que Belzébuth et moi;
Et qui peut te l'apprendre
Peut aussi faire pendre
Un avocat du roi[1].

LE ROI.

Dieu du saint Évangile! ô Dieu!... J'ai fait pourtant
Brûler par Bonneval tout un bourg protestant!
Dans un pourpoint de fer, certes, je fus à l'aise;
Maintenant je suis mort... ma cuirasse me pèse.
O mon cousin Bayard! — Il mourut tout poudreux,
Les reins tout fracassés... Il était bien heureux!

(*Délirant*).

Oh! parmi les tournois, les écharpes dorées!...
Les vieux barons de fer, les femmes adorées!
O soleil d'Italie! ô mon beau Milanais!
Où trouver, pour mourir, tes champs si je renais?
Mourir, la dague au poing! mourir, le casque en tête,
Des éclairs que l'acier croise dans la tempête!
En bas d'un palefroi saillir contre un sol dur,
Et tomber sur le dos, sous un beau ciel d'azur! —
Hardi, mes preux sans peur! ma vaillante noblesse!
Hardi, mes lansquenets dans la mêlée épaisse!
Hardi! — C'est d'Alençon sur la colline assis!
C'est Chabanne et ses gens, de poussière noircis!
Bien combattu, Dunois! Comme il court, comme il vole!
Je te fais duc et pair, Dunois, sur ma parole!
Trivulce! — A Marignan et tant d'autres endroits,
Mes féaux serviteurs, on vous a vus tous trois! —
Marignan laissa-t-il entre vos cicatrices
De quoi sur votre cœur écrire vos services?
Quelle bataille, amis!... Elle dura deux jours!
Un soir vint... puis un autre... On se battait toujours;
Et de faim, ni de soif, nul ne sentait l'envie!
Deux jours! nul ne songea qu'à sa mort ou sa vie;
Et les bataillons noirs se heurtaient dans la nuit,
Et fatigués du bruit n'entendaient plus le bruit;
On se battait. — Quand vint un matin le silence,
Comme, tout étonné, je restais sur ma lance,
La Trimouille arriva qui me dit: « Ils sont morts! »
Et je vis, en effet, que l'on comptait les corps...

LE FOL (*Il chante*).

Maître! oyez sur ce point
Une âme détrompée
Qui porte mieux au poing
Un faucon qu'une épée:

1. Le mari de la belle Ferronnière était *avocat du roi*.

J'ai pour armée un chien,
Mon pourpoint pour royaume,
Pour dieu, le majordome,
Et pour maîtresse, rien.
Or, ferais-je grand'chose
D'un médecin de rois,
Moi qui n'ai pas de rose
Pour me piquer les doigts?
Si mon esprit trébuche,
Je m'en vais, de ce pas,
Consulter ma perruche
Qui me parle tout bas.
J'entends aussi le dire
De mon rouge écureuil :
Car il rit de mon rire
Et dort dans mon fauteuil.
Si donc Mélancolie
Vient chez le potentat,
Il trouve la Folie
Dans son conseil d'État;
Et qu'importe à ma vie
Marignan ou Pavie,
Le flux ou le reflux!
Je veux, quand chaque année
Ma marotte est fanée,
A la nouvelle née
Mettre un grelot de plus.

LE ROI.

C'est toi, mon pauvre Fol, Tu ris? — Ah! mon mignon,
Je meurs.

LE FOL.

Je meurs aussi : suis-je ton compagnon?
Vite! dis-nous ton mal, maître! afin que j'en meure.
Notre aïeul Charlemagne est-il à sa demeure?
Nous allons y frapper et souper avec lui... —
Çà, de quoi mourons-nous? de plaisir ou d'ennui?
La première heure est triste, égayons la dernière.

LE ROI.

Bien dit! — Mon page, amène ici la Ferronnière.

LE FOL.

Ce conseil est mauvais : si tu meurs aujourd'hui
De plaisir, — moi, demain, je vais mourir d'ennui.

LE ROI.

Ma maîtresse! — Je veux, puisque mon soir s'achève,
Au sommeil éternel m'en aller par un rêve,
Et qu'empruntant une aile aux suaves concerts
Mon âme, comme un chant, s'exhale dans les airs.

Ha! s'il nous faut mourir en justaucorps de soie,
A défaut de la gloire, amis, prenons la joie;
Car la joie, après tout, c'est le meilleur des biens :
Des fleurs! — Du vin de Chypre! — Et mes Italiens!
Rions!... O Dieu vengeur! ô l'horrible souffrance!
Un prêtre, un aumônier!... Adieu, ma belle France!...

Et du page qui court, une torche à la main,
Le mantel d'or pourtant flotte sur le chemin. —
Car il sait avertir de loin la Ferronnière. —
Mais dans sa chambre, où dort la lampe funéraire,
L'avocat à l'œil dur est en habits de deuil;
Il se penche pour voir sa femme en son cercueil,
Et dit : « Le duc d'Étampe eut pour lui sa Bretagne :
Bien; au lieu du remords, le mépris l'accompagne;
Chateaubriand eut peur et n'ouvrit qu'un tombeau;
Sa vengeance boiteuse oublia le plus beau.
Mais certes qui verrait cette femme en sa couche,
Avec ce maigre corps, ces longs bras, cette bouche
Convulsive, où la mort ressemble à la douleur,
Qui n'a plus rien d'humain, pas même la pâleur;
Qui verrait ce cadavre, et se souvient de l'ange,
Celui-là frémirait, sachant comme on se venge. —
François, si tu la veux, je vais te la porter;
Puisqu'au jour de mourir il te faudra compter
Par maîtresse une tombe, allons! et qu'à l'envie
La peste affreuse et blême au plaisir vous convie;
Qui fut vierge en tes bras, comme un fantôme en sort,
Et ton royal amour n'a donné que la mort. —
La voilà. — Quand sa mère au ciel rendit son âme,
Ses mains, avec ses pleurs, en avaient fait ma femme;
Elle, hors la pauvre enfant, n'avait pas d'autres biens. —
Et la voilà. — Son corps ferait horreur aux chiens. —
Tant mieux! Et que le roi la suive, et que la terre
Comprenne la leçon puissante et salutaire!
— Mais si le roi pourtant ne devait pas mourir? »
— Et de la part du roi quelqu'un cria d'ouvrir :
Il tressaillit, et, comme il allait à la porte,
Se retourna deux fois, disant : « Elle est bien morte. »

ALFRED DE MUSSET.

Aux curieux qui aimeraient à connaître d'autres œuvres plus ou moins inédites du chantre des *Nuits*, nous indiquerons comme source d'informations le travail bibliographique de M. Maurice Clouard et, de plus, le catalogue complet de la vente Noilly, pages 110 et 286 à 311.

Dans ce catalogue, au numéro 921 déjà cité, figurent deux œuvres dramatiques en prose d'Alfred de Musset : 1° *la Matinée de don Juan*, qui parut successivement dans la *France littéraire* de 1833 et dans les *Annales romantiques* de 1834; et 2° *Faire sans dire,* proverbe à quatre

personnages : Mariani, musicien, l'abbé Fiorasanta, le comte Appiani et Julie.

Faire sans dire, dont la scène se passe à Rome, remplit les 27 premières pages du second et dernier tome du *Dodécaton, ou le livre des Douze,* publié par Victor Magen, en 1837.

Ce proverbe a été réimprimé dans les *Soirées du faubourg Saint-Germain,* éditées en 1842 par J. Lacoste et qui semblent être la reproduction du *Dodécaton.*

Charles Monselet, dans le catalogue de la vente « des Livres rares et curieux d'un homme de lettres bien connu », paru en 1871 chez René Pincebourde, écrivait, sous le numéro 108 relatif aux *Soirées du faubourg Saint-Germain,* les lignes suivantes : « Je regrette ces recueils qui étaient comme des résumés de la littérature d'une période, sinon d'une époque. Celui-ci contient le *Rog,* de Léon Gozlan, les *Ames du Purgatoire,* de Prosper Mérimée, *Beata,* d'Auguste Barbier, et ce proverbe d'Alfred de Musset : *Faire sans dire,* qui a échappé jusqu'à présent à l'attention des directeurs de théâtre, quoiqu'il soit très facile à jouer. »

Voilà donc une curiosité bibliographique que nous signalons, avec Monselet pour répondant, aux amateurs de raretés et aux *impresarii* dans l'embarras !

CHARLES GLINEL.



ESSAI BIBLIOGRAPHIQUE

SUR

QUELQUES PAGES PEU CONNUES DE MACHIAVEL

(*Ritratti delle cose della Francia, composti per N. Machiavelli.*)

(Éd. de *la Testina.*)



Les nombreux travaux de Machiavel, bien peu ont eu le privilège d'échapper à une critique sévère, à des réfutations passionnées, à un oubli profond. Philosophique ou littéraire son bagage a subi le sort commun de ces écrivains, dont le nom porte, comme une sorte de stigmate, le souvenir des agitations et des drames politiques, au milieu desquels ou sur lesquels ils ont écrit. Il semble qu'après avoir passionné outre mesure, l'oubli posthume doive être leur lot définitif; et, pour n'en citer qu'un exemple, chez nous et bien près de nous, voyez Chateaubriand : est-il une page de ce grand oublié qui n'ait charmé ou irrité nos pères ? en est-il une à laquelle la génération actuelle ne soit indifférente ? Tel fut, en son temps, Machiavel. Lu avec avidité, tour à tour adulé et vilipendé, porté jusqu'aux nues et précipité aux gémonies, puis oublié; au point que, sans le livre du *Prince,* que la politique a sauvé du naufrage, on ne connaîtrait peut-être aujourd'hui ni Machiavel,

ni ce que l'on flétrit, inconsciemment parfois, du nom de machiavélisme.

A l'exception de quelques rares érudits, en effet, fortement cuirassés contre de sots préjugés, il est permis d'affirmer que ses *Histoires florentines* « d'un style si fleuri et si châtié » que Paul Jove le préférait à celui de Boccace, — ses *Discours sur Tite-Live,* ses sept livres sur l'*Art militaire,* et, — dans un genre moins sévère, — sa *Mandragore,* son *Ane d'or* et son *Belphégor* sont à peine consultés, nous dirions presque à peine connus. Avec plus de certitude encore le dirons-nous d'un très curieux opuscule, que le hasard nous a fait découvrir dans un vieil exemplaire de la *Testina,* en parfait état de conservation, non dépareillé, mais égaré sur un étalage du quai Voltaire, et acquis par nous pour la modeste somme de soixante-dix centimes.

Il faut bien le dire, ce qui nous décida à faire cette dépense, ce ne fut pas tant sa modicité, que deux circonstances particulières qui attirèrent notre attention : la *Testina* d'abord, c'est-à-dire l'édition rare, portant l'image de Machiavel, gravée en taille-douce en sous-titre au premier feuillet de chaque volume et au-dessus du millésime M. D. L.; ce fut ensuite la promesse alléchante des riches matières que contenait le volume qui, le premier, nous tomba sous la main. Qu'on en juge : il renfermait 116 pages, et, dans ces 116 pages, *Le Prince*, la *Vie de Castracani,* le *Meurtre de Vitellozzo et autres seigneurs par le duc de Valentinois* (César Borgia), et enfin ceci, tout nouveau pour nous : *Ritratti delle cose della Francia* ou *Tableau de la situation de la France,* et *Ritratti delle cose della Alamagna* ou *Tableau de la situation de l'Allemagne,* que nous n'avions vu dans aucune édition moderne et dont l'existence ne nous fut révélée que sur le quai Voltaire. Dans le pénible rapprochement que nous fîmes des situations réciproques des deux nations depuis dix ans, nous ne pouvions hésiter à satisfaire une curiosité bien naturelle. Une lecture attentive de ces pages nous donna raison, et peut-être — nous le désirons du moins — les quelques lignes que nous leur consacrons ici, feront-elles partager notre surprise et notre satisfaction.

Machiavel, historiographe et secrétaire de la République de Florence, fut, à plusieurs reprises, chargé par son gouvernement de missions diplomatiques en France : ses voyages fréquents à la cour de Louis XII lui permirent d'étudier *de visu* les institutions et la situation politique de notre pays, et les notes qu'il a laissées sous le titre d'*Esquisses* ou *Ritratti,* etc., prouvent un observateur sagace, pénétrant et qui s'inquiète du pourquoi de chaque chose.

Ce qui le frappe d'abord, c'est la richesse et la puissance de la Monarchie française. A l'âge où il écrit, vers 1512 environ, Machiavel a déjà vu trois règnes : il a vu le sombre et farouche Louis XI, auquel,

moins le faste et le luxe, il a bien pu emprunter quelques traits pour son fameux idéal du *Prince;* l'aventureux Charles VIII, jeune, brave et magnifique, rêvant des conquêtes et les perdant dans les ivresses mêmes de ses triomphes; il a vu Louis XII, le parcimonieux, adoré de son peuple, mais dont les courtisans, couverts d'or et de soie, raillent le manteau modeste et usé, et il s'écrie : *Hoggi sono più ricchi e più potenti che moi.* Aujourd'hui la Couronne et les rois de France sont plus riches et plus puissants que jamais.

Tel est, dans son ensemble, le cri d'admiration que lui arrache le spectacle de la monarchie française, et il en explique les raisons : le régime féodal expire, les grands vassaux ont disparu ; il n'y a plus à craindre qu'un duc de Bourgogne ou de Bretagne tende la main à l'ennemi héréditaire ; les héritages, les conquêtes, les supplices ont restitué à la Couronne ces riches et belles provinces, que des révoltes ou des partages en avaient détachées ; en un mot l'unité monarchique est fondée.

Une des raisons, entre autres, qu'a trouvées Machiavel, de cette richesse et de cette puissance, mérite que l'on s'y arrête : elle contient, en effet, un enseignement précieux, une remarque fine et judicieuse, controversable sans doute, mais à coup sûr d'un haut intérêt : « ... c'est, dit-il, que les Barons de France ne partagent pas leurs biens entre des héritiers, comme cela a lieu en Allemagne et dans quelques contrées de l'Italie ; ces biens passent directement au fils aîné qui, en réalité, hérite seul ; les autres frères acceptent cette infériorité, mais, secondés par leur aîné, ils embrassent la carrière des armes, où ils tâchent de parvenir à des grades et à une condition qui leur permette d'acheter un État *(uno Stato),* espoir qui ne les abandonne jamais. C'est ce qui fait que les gens d'armes de France sont aujourd'hui les meilleurs, et toujours aptes à parvenir à quelque dignité que ce soit. » Certes, si l'on veut bien se rappeler les éclatants prodiges de valeur personnelle qui, depuis Marignan jusqu'à Fontenoy, ont porté si haut la réputation de la noblesse française, on conviendra facilement que les déductions tirées du raisonnement de Machiavel ne sont pas sans quelque valeur.

Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, que ses observations ont un but ; qu'il est chargé de renseigner la république de Florence sur les forces dont le roi de France dispose, au moment d'entrer dans la grande lutte qu'à l'instigation du pape Jules II l'Empereur, les Vénitiens et le roi d'Angleterre engagent contre lui et les Florentins, ses alliés. Pour nous, Français du XIXe siècle, elles n'ont certainement qu'un simple attrait de curiosité, celui de savoir comment on nous jugeait à cette époque ; en un mot, quelle idée pouvait concevoir un étranger si compétent de notre caractère national, de nos mœurs, de nos coutumes et de nos institutions.

Il ne suffisait pas aux Italiens, et surtout à ces fiers négociants de Florence, qui, du haut de leurs comptoirs, présidaient aux destinées de leur petite mais florissante République, de nous avoir vu plusieurs fois nous ruer, comme un torrent impétueux, sur la péninsule, ceindre au pas de course la Couronne de fer des ducs de Milan, et, sur le front des rois d'Aragon, prendre du même coup celle des rois de Naples; ils avaient vu aussi le revers de cette *furia francese* si brillante, si merveilleuse, si irrésistible, et cependant toujours vaine et suivie de désastres. Ils voulaient, avant de nous suivre dans nos aventures, avant de nous prêter des hommes et surtout des florins, se rendre compte de nos forces et du secret de nos faiblesses.

Prenez garde, — leur écrit Machiavel, — pour la bravoure, pour la témérité, les Français n'ont pas de rivaux, mais ils manquent de constance et de solidité; leurs hommes d'armes sont invincibles, mais leurs fantassins sont plutôt pillards que bons soldats; médiocres en rase campagne, ils ont pourtant quelque valeur dans l'attaque ou la défense des places. Il a soin, d'ailleurs, de bien faire remarquer que les fantassins se recrutent dans les bas-fonds des villes, qu'ils sont indisciplinés et quelquefois gênants dans les grandes batailles. Mais il y a un trait de leur caractère qui ne lui a pas échappé, à ce fin observateur : « Le Français, dit-il, aime naturellement le bien d'autrui, et il en est aussi prodigue que du sien; s'il dérobe avec adresse, c'est pour gaspiller, festoyer et se réjouir même avec celui qu'il a dépouillé. » Sauvons notre amour-propre, soit; mais ne dirait-on pas que Machiavel va nous raconter quelques bonnes prouesses de nos zouaves d'Afrique? Puis, il reprend avec un air de mépris : « Ah! quelle différence avec le soldat espagnol! celui-là, vous ne reverrez jamais rien de ce qu'il vous aura pris. »

Florence veut aussi qu'on lui dise ce que le roi de France peut avoir à redouter de ses voisins, précaution sage pour un peuple habitué à modifier ses alliances et à passer d'un camp à l'autre du jour au lendemain. Machiavel aborde ici des considérations où la politique, la stratégie et la tactique militaire ont chacune leur place.

De l'Angleterre, les Français n'ont rien à craindre, et voici pourquoi : depuis cinquante ans environ, elle a désappris la guerre, et l'on ne trouverait pas, en 1512, un Anglais « qui ait vu en face le visage d'un ennemi »; mais notre homme n'en a pas moins remarqué que le nom Anglais, par le souvenir des grandes incursions qui ont désolé la France jusqu'à Charles VII, est resté, pour les populations, un sujet de terreur. Il nous raille presque à propos de cette frayeur, et trouve ce sentiment non justifié. Chose étrange! à quelque temps de là les Anglais nous battaient à Guinegate : le rusé Florentin n'avait pas pressenti la journée des Éperons (Août 1513).

Des Espagnols, l'infanterie seule est pour nous redoutable, mais

elle a deux grands obstacles à surmonter pour assaillir la France : les Pyrénées, et, avant d'arriver aux Pyrénées, un pays si pauvre et si aride qu'une armée n'y peut pas subsister.

Les peuples de la Flandre sont pauvres; ils vivent du travail de leurs mains; le grain leur manque et ils le font venir de Picardie ou de Bourgogne; de plus, ils écoulent à Paris, à Lyon et sur toutes nos foires leurs produits facturés, si bien qu'une guerre avec la France leur fermerait tous les débouchés dont ils ne peuvent se passer ; ils ne la lui feront donc pas.

Mais il importe à la France de se méfier des Suisses, « dont les attaques sont si soudaines et si promptes qu'il est impossible de les prévoir ». Cependant, comme ils n'ont ni artillerie ni cavalerie, ils ne sont à craindre que dans une bataille rangée, c'est-à-dire en rase campagne, et encore ne peuvent-ils s'avancer trop loin de leurs frontières, sans laisser derrière eux des places fortes qui leur fermeraient la retraite : pressentiment justifié de l'irruption des Suisses dans le duché de Bourgogne, d'où La Trémouille les expulsa par le traité de Dijon (Septembre 1513).

Quant à l'Italie, la France en est garantie par la chaîne des Alpes et par la grande quantité de villes fortifiées qu'elle possède au pied des monts ; mais ce ne serait rien, la véritable raison, — respectons ce cri du patriotisme endolori, — « c'est qu'il manque à l'Italie un Prince et l'unité dont elle jouissait du temps des Romains ».

La clarté, la concision, la justesse de l'expression, sont les qualités dominantes du style de Machiavel. Sa langue lui est facile et naturellement élégante, c'est la langue de Florence et le plus pur toscan, fait pour charmer l'oreille et pour persuader. Voici un exemple de concision et de clarté pris au hasard dans un passage que nous traduisons mot à mot :

« Je n'ai pu savoir quel est le revenu ordinaire et extraordinaire de la Couronne; je l'ai demandé à beaucoup de personnes qui, toutes, m'ont répondu qu'il n'avait d'autres limites que la volonté du Roi. Cependant, quelqu'un m'a dit qu'une partie de l'ordinaire, celle qu'on nomme Aides du Roi et qu'on tire du produit des gabelles, comme pain, vin, viande et autres denrées, s'élève à un million sept cent mille écus. Si cela ne suffit pas, on fait des emprunts, qui sont rarement rendus, et que l'on demande par Lettres-Royales ainsi conçues : « Le Roi, notre Sire, se recommande à vous, et comme il a besoin d'argent, il vous prie de lui prêter la somme énoncée dans la présente Lettre. » Nous ne croyons pas qu'il soit possible d'être à la fois plus clair et plus concis.

L'espace nous est trop petitement mesuré pour que nous puissions nous étendre sur la multitude de renseignements recueillis là par Machiavel : ces quelques pages en fourmillent et confondent ceux qui osent

dire que la statistique est un art moderne. Comment saurions-nous, par exemple, que la France de Louis XII comptait un million sept cents paroisses, 740 abbayes, 146 évêchés, 18 archevêchés et tant de prieurés, « qu'on ne les comptait pas » ? C'est Machiavel qui nous l'apprend.

Supposez encore que nous voulions comparer le traitement de nos ministres actuels avec celui du grand chancelier, chef suprême de la justice et qui concentrait dans ses mains toute l'autorité royale. Ce grand officier de la Couronne recevait *dicci mila franchi di salario,* dix mille francs de traitement, plus onze mille francs pour frais de table *(per tener tavola).* Machiavel explique ce qu'on entend par tenir table : c'est donner à dîner et à souper à tous avocats et gentilshommes de sa suite, chaque fois que cela leur plaît, « ce dont ils usent considérablement », ajoute-t-il avec une pointe de malice.

On peut — où n'y en a-t-il pas? — y relever cependant quelques erreurs. C'est ainsi que, dans la nomenclature des Parlements, il oublie ceux d'Aix et de Dijon; qu'il place une Université à Tours qui n'en avait pas, etc., erreurs de détail qui n'ôtent rien à l'intérêt de l'ensemble.

Ces pages, nous le répétons à dessein, ne sont qu'un recueil de notes qu'il n'a pas eu probablement occasion de compléter; la contexture même des phrases l'indique; elles sont brèves et tranchées en alinéas, contrairement à tous ses autres ouvrages et à la coutume de plusieurs anciens auteurs italiens qui n'en usaient jamais, témoin Davila, qui a écrit 1,054 pages de texte fin et serré sans autres alinéas que les en-têtes de ses chapitres.

Disons, en terminant, que cet opuscule, en y comprenant un aperçu sommaire sur l'Allemagne, renferme 18 pages de texte, ayant 33 lignes chacune en caractères italiques, comme toute l'édition. Il forme la dernière partie de l'un des trois volumes de la *Testina,* lequel contient, ainsi que nous l'avons dit : *Le Prince*, 68 pages; *La Vie de Castruccio Castracani, tyran de Lucques*, 25 ; *La relation du meurtre commis par le duc de Valentinois sur Vitellozzo Vitelli, Oliverotto da Fermo, le seigneur Pagolo et le duc de Gravina Orsini,* 5; *Les Tableaux de la situation de la France et de l'Allemagne,* 18 : total, 116 pages qui, à notre avis, mériteraient quelque chose de plus qu'un simple commentaire.

HENRI DE ROCHESSAUVRE.

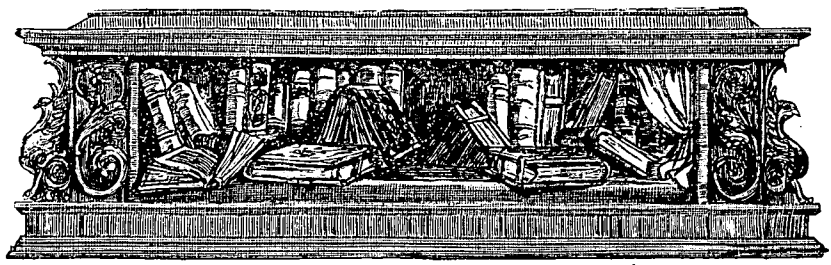

DE LA

DESTRUCTION VOLONTAIRE DES LIVRES

OU BIBLIOLYTIE

(*3e article.*)

Histoire de Gouberdon. Voir *Académie des Dames.*

201. — *Histoire de la papesse Jeanne,* fidèlement tirée de la dissertation latine de Spanheim, par Lenfant. Cologne, 1695. In-12.

D'après Arthur Dinaux, les catholiques et surtout les supérieurs ecclésiastiques auraient supprimé un grand nombre d'exemplaires de ce livre aujourd'hui peu commun.

202. — *Histoire de la Sainte-Chapelle royale du Palais*, par S.-J. Mornand. Paris, Clousier, 1790. In-4°, fig.

Cet ouvrage intéressant et recherché encore aujourd'hui, surtout pour ses nombreuses figures, est devenu assez rare, une bonne partie de l'édition ayant été détruite pendant la Révolution.

203. — *Histoire générale de la France,* écrite d'après les principes qui ont opéré la Révolution, par Cl.-J.-B. Dagneaux, ci-devant Dom Devienne. Paris, Gueffier, 1791. 2 vol. in-8°.

Ce ne sont, dit Brunet, que les deux premiers volumes d'un ouvrage qui devait en avoir bien plus, qui n'a pas été achevé et dont l'édition a été en grande partie détruite. Il s'arrête à l'année 1359.

204. — *Histoire de l'Ordre teutonique*, par un chevalier de l'Ordre. A Paris, chez la veuve Valade, et à Reims, chez Cazin, imprimeur-libraire, 1784-1790. 8 vol. in-8° avec deux cartes et un tableau généalogique.

L'auteur de cet ouvrage, qui fut, en réalité, imprimé à Liège, chez Tutot, est le baron Guill.-Eug.-Jos. de Wall. Le livre est devenu rare parce qu'une partie des exemplaires et surtout des derniers volumes, a été détruite pendant la Révolution.

205. — *Histoire de la conjuration de Louis-Philippe-Joseph d'Orléans*, premier prince du sang, duc d'Orléans, de Chartres, de Nemours, de Montpensier et d'Étampes, comte de Vermandois et de Soissons, surnommé *Égalité*, par l'auteur de la conjuration de Maximilien Robespierre (Fr.-L.-C. Montjoye). Paris, 1796. 3 vol. in-8°.

Ce livre, dont il a été question plus haut (n° 183), est devenu très rare, dit M. Duputel, par suite de l'intérêt qu'une famille puissante avait eu à le faire disparaître. On le payait fort cher, avant la réimpression qui en a été faite depuis la Révolution de 1830 et qui est bien moins recherchée que la première édition.

206. — *Histoire de Mme la marquise de Pompadour*, traduite de l'anglais, Londres (Hollande), aux dépens de S. Hooper, à la tête de César, 1759. Deux part. en 1 vol. pet. in-8° de 160 p. Autre édition, même titre, même date. In-8° de 189 p.

Cette biographie plus que critique, où l'aigreur et l'exagération se font trop sentir, mais qui contient beaucoup d'anecdotes et de faits exacts, est une traduction supposée. Elle aurait été en réalité composée par Mlle Fauque, ex-religieuse, auteur de divers ouvrages, notamment d'un livre allégorique satirico-politique : *la Dernière guerre des bêtes ;* toutefois, cette attribution n'est pas certaine. — Bien qu'il y ait deux éditions de l'*Histoire de Mme de Pompadour*, sous les mêmes rubriques et avec la même date, les exemplaires n'en sont pas moins fort rares ; ils ont été, en effet, rachetés, sur l'ordre de la cour, par les soins du comte d'Affri, alors ministre de France en Hollande, et rigoureusement détruits.

207. — *Histoire ecclésiastique de la province de Normandie*, par Charles Trigan, curé de Digoville. Caen, Poisson et Chalopin, 1750-1761. 4 vol. in-4°.

Excellent ouvrage, qui ne va que jusqu'au XIIe siècle, et qui a exigé des recherches immenses. Il fut cependant assez froidement accueilli par le public, et, au commencement de la Révolution, les éditeurs découragés firent vendre au poids du papier tous les exemplaires qui leur restaient ; ceux qui ont échappé à la destruction sont recherchés aujourd'hui. — L'auteur a laissé une continuation de son *Histoire ecclésiastique*, qui finit au XVe siècle, et qui n'a jamais été imprimée.

208. — *Historiarum Poloniæ et M. D. Lithuaniæ* scriptorum quotquot ab initio reipublicæ Poloniæ ad nostra usque tempora exstant omnium collectio magna, ordine chronologico digesta, etc. Varsoviæ, 1761-69. 4 vol. in-folio.

Ces quatre volumes, très rares même en Pologne, sont presque introuvables partout ailleurs ; un cinquième volume, qui était sous presse à la mort de l'auteur, Mizler de Kolof, n'a pu être achevé et la veuve de ce laborieux compilateur se résigna à faire mettre en maculatures les feuilles déjà tirées.

209. — *Humour out of Breath*, a Comedy, by John Day, acted by the Children of the Revels, 1608. From the original edition. Printed for the Percy Library, by T. Richards, 1860. In-8°.

Cette jolie pièce fut la première et unique production destinée à la collection de la *Percy Library*. Le libraire Percy, ayant renoncé à son projet de donner, sous son nom, une série de réimpressions curieuses, se décida à faire disparaître ce premier spécimen, tiré à 500 exemplaires ; il en fit donc détruire 450 et n'en conserva que 50, sur chacun desquels une note manuscrite indique ce qui précède.

210. — *Joseph ou l'Esclave fidèle*, poème. Turin, 1679. In-12, fig. Autre édition. Bréda, chez Pierre et Jean Jacques, imprimé sous la presse, 1705. Pet. in-12.

Ce singulier poème est du bénédictin Dom Morillon. On y trouve quelques gaillardises, notamment dans le passage où la femme de Putiphar fait à Joseph des avances un peu trop libres ; scandalisés de voir un tel ouvrage sortir de la plume d'un religieux, les confrères de l'auteur retirèrent du commerce et détruisirent le plus d'exemplaires qu'ils purent. Il est assez vraisemblable du reste que le bon Morillon avait composé tout naïvement ce poème, sans songer aucunement à mal.

211. — *Juifs (les) rois de l'époque.* Histoire de la féodalité financière, par A. Toussenel. Paris, G. de Gonet, 1845. 2 vol. in-8°. Autre édition en 1847, également in-8°.

A l'époque où parut ce livre, notre plus grand banquier israélite aurait fait racheter presque tous les exemplaires pour les détruire ; il est douteux qu'il y soit parvenu, l'ouvrage n'étant pas des plus rares. En tout cas, comme le remarque fort bien M. Jules Richard (*Figaro* du 24 avril 1885), il est certain que les successeurs de l'illustre financier ne songent guère maintenant à faire disparaître les exemplaires qui peuvent encore être en circulation.

212. — *Juliani Imp. Opera quæ supersunt omnia,* et S. Cyrilli contra imp. Jul. libri decem, græcè et latinè. Accedunt Dionysii Petavii in Julianum notæ, et aliorum in aliquot ejusdem imperatoris libros, præfationes ac notæ. Ezechiel Spanhemius græcum Juliani contextum recensuit et observationes addidit. — Lipsiæ, sumptibus hæredum M. G. Weidmanni et J. Lud. Gleditschii, 1696. Un vol. en 2 tomes in-folio, très rare.

Renouard rapporte que Wetstein, autrefois libraire à Leyde, lui avait affirmé que, dans sa jeunesse, alors qu'il était apprenti chez Gaspard Fritsch, de

Leipsick, il avait vu mettre en maculature nombre d'exemplaires de cette savante édition qu'on ne parvenait plus à vendre.

213. — *Julii Cæsaris Scaligeri adversus Erasmum,* orationes duæ Eloquentiæ Romanæ vindices, cum ejusdem Epistolis et opusculis. Tolosæ, 1621, in-4°.

Les deux harangues dont il s'agit ici sont dirigées contre le *Ciceronianus sive de optimo dicendi genere*, d'Érasme. La première parut, pour la première fois, à Paris, chez Pierre Vidoue, 1531, la seconde, également à Paris, chez le même éditeur, en 1537. Toutes deux ont été détruites aussi soigneusement que possible par un motif des plus respectables. Ce fut Joseph Scaliger, fils de Jules César, qui prit l'initiative de cette destruction, désolé de voir son père si acrimonieux et si injuste pour un si grand homme. Voici du reste ce qu'il écrivait à ce sujet, dans une lettre reproduite en partie dans le *Scaligerana :* « Mon père avoit escrit beaucoup d'Epistres contre Erasme, qui estoient imprimées ; mais je les ay fait supprimer et en ay les exemplaires céans, qui m'ont cousté 72 escus d'or, 36 doubles pistolettes ; — j'ay commandé à Jonas de les brusler après sa mort. — Mon père attaque Erasme en soldat. Depuis, après avoir estudié, il vit qu'Erasme estoit un grand personnage. Peut-être mon père n'avoit pas leu ou n'entendoit pas Erasme. Il vit sa faute.... » Malgré tous ses soins, Joseph Scaliger ne put atteindre tous les exemplaires de ces regrettables écrits ; ils furent réimprimés à Toulouse, par Maussac, en 1620, et quoique cette édition soit devenue elle-même bien rare, il en reste encore assez d'exemplaires pour conserver le témoignage de la violence et de l'injustice de J. C. Scaliger envers le grand Érasme.

214. — *Leçons de botanique*, faites au jardin royal de Montpellier, par M. Imbert, professeur et chancelier de l'Université de Médecine, et recueillies par M. Dupuy des Esquiles, maître-ez-arts et ancien étudiant en chirurgie. Hollande, aux dépens des libraires (Avignon, Simon Tournel), 1762, in-12.

Satire virulente composée par P. Cussan, A. Gouan et P.-E. Crassous, contre le professeur Imbert. Ils étaient indignés, dit M. Du Petit-Thouars, de voir qu'un homme qu'ils regardaient comme inepte et ignorant, eût été revêtu de la dignité de chancelier et nommé professeur de botanique. Cette mordante critique est devenue très rare parce que les auteurs, par suite d'un accommodement, livrèrent la plus grande partie des exemplaires à M. Imbert qui, naturellement, s'empressa de les détruire.

215. — *Lee*, a poem. By John Hallinan. 1822, in-8° de 14 pages. (Lee Priory press.)

M. T. B. Brydges Barrett, fils aîné de sir Egerton Brydges, fondateur de la *Lee Priory Press*, avait fait imprimer ce petit poème à douze exemplaires seulement. Au moment d'en commencer la distribution, il se ravisa, par suite de certaines réflexions que contenait cet opuscule sur les catholiques-romains, et détruisit toute l'édition.

216. — *Lettre d'un jurisconsulte hollandais*, sur la réforme constitutionnelle des Pays-Bas; par un ancien député françois. Paris, 1839, in-8°.

L'auteur de cette rarissime brochure de propagande politique contre la réforme constitutionnelle est Louis van Gobbelschroy, ancien ministre de l'intérieur, en Hollande, sous Guillaume Ier. A peine terminée à Paris, l'édition entière fut envoyée en Hollande et fut détruite, dès l'arrivée, par le parti même contre lequel l'ouvrage était dirigé. En effet, le libraire destinataire du ballot n'était autre que l'agent le plus dévoué, mais non connu comme tel, des partisans de la réforme.

217. — *Life of Antony Ashley Cooper,* first Earl of Shaftesbury, in-4°. *Privately printed*, between the years 1789 and 1795.

Cette première édition de ces curieux mémoires fut rédigée par Benjamin Martyn et revue par Gregory Sharp et Kippis. A peine l'ouvrage et l'introduction du Dr Kippis furent-ils sortis de la presse, qu'il s'éleva entre ces derniers et la famille du comte un différend par suite duquel l'édition entière fut détruite, avant que le titre eût été tiré. On ne connaît qu'un exemplaire échappé à cette suppression, offert en vente, en juin 1830, par le libraire Evans. — L'ouvrage a d'ailleurs été réimprimé par les soins de W. Coocke : London, Bentley, 1836. 2 vol. in-8°, portrait.

218. — *Lothaire et Valrade*, ou le royaume mis en interdit; tragédie en cinq actes, par P.-P. Gudin de la Brunellerie. Amsterdam, D.-J. Changuyon, 1768, pet. in-8° de 88 p. — Autre édition : Genève, 1769.

Cette pièce, où l'auteur avait introduit d'énergiques tirades contre l'ambition du clergé et contre les crimes imputés aux Jésuites, fut brûlée à Rome, en 1768, par décret de l'Inquisition. Gudin la fit réimprimer, en 1777, sous la rubrique de Rome (Genève), avec une préface apologétique; enfin, il en donna encore une édition : Paris, 1801, in-18. — Par une singularité peut-être sans exemple, à peine cette dernière édition fut-elle mise en vente que tous les exemplaires furent subitement enlevés, sans que l'auteur ait jamais pu savoir par quelle voie ils s'étaient écoulés.

219. — *Madame Dorvigny*, ou les amours d'un colonel de cavalerie, par Dupouy. Paris, 1833. 2 vol. in-8°.

Le seul exemplaire connu de ce livre figurait à la dernière vente de M. Ch. Monselet, qui l'avait acheté après la mort du libraire Barraud, ce dernier n'ayant jamais voulu le lui céder de son vivant. C'est un bien étrange roman dont l'héroïne, qui, au dire de l'auteur, aurait véritablement vécu à Marseille, est une hermaphrodite. Ses aventures, passablement libertines, y sont racontées en style fort vif; aussi M. G. Brunox, l'heureux acquéreur de cet unique exemplaire, a-t-il présumé, d'après ces diverses circonstances, que toute l'édition a été détruite. Cela paraît en effet très vraisemblable, surtout s'il est vrai que l'original de *Madame Dorvigny* a réellement existé.

220. — *Magnétiseur (le) amoureux*, par un membre de la société harmonique du régiment de Metz, du corps royal de l'artillerie (Charles de Villers). Genève (Besançon), s. d. (1787), in-8°, ou in-12, de VIII-229 p.

Cette édition est très rare, M. de Breteuil, alors ministre, en ayant, on ne sait pourquoi, fait pilonner la plus grande partie.

Le marquis A.-M.-J. Chastenet de Puységur a fait depuis réimprimer cet ouvrage avec des changements assez considérables et d'importantes additions (Paris, Dentu, 1824, 2 vol. in-12), et, d'après Quérard, il en aurait fait également supprimer beaucoup d'exemplaires.

221. — *Malagrida*, tragédie (par l'abbé de Longchamps). Lisbonne, 1763. In-12. — Plusieurs réimpressions.

Cette première édition d'une pièce d'abord attribuée à Leblanc de Gaillet est devenue rare. Les jésuites y sont directement visés et fort malmenés; aussi les amis et partisans de la célèbre Compagnie firent-ils tous leurs efforts pour retirer et détruire le plus d'exemplaires possible.

222. — *Maria Stella*, ou échange criminel d'une demoiselle du plus haut rang contre un garçon de la condition la plus vile. — Se vend à Paris et dans les départements, chez les principaux libraires, au profit des pauvres. 1830. In-8°, portrait.

Publié après la Révolution de 1830, ce livre avait pour but de contester la légitimité de la naissance du nouveau roi. D'après cette histoire, ou ce roman, Louis-Philippe Ier n'était pas le fils du duc de Chartres, l'enfant de ce prince étant une fille, laquelle fut changée contre un garçon, lors du voyage fait en Italie, par la duchesse de Chartres, sous le nom de comtesse de Joinville. — Sévèrement prohibé pendant tout le règne de Louis-Philippe, cet ouvrage fut soigneusement recherché et détruit, non seulement par l'autorité, mais aussi par les amis et partisans du nouveau régime. Il est donc devenu relativement rare, mais ce mérite a disparu, le journal *la France* l'ayant republié dans ses colonnes, à la veille des élections générales de 1885.

223. — *Medico (De) Hebræo enarratio apologica*. Auctore Dav. de Pomis. Venetiis, apud Joannem Variscum, 1588. In-4°.

Volume très rare qu'un saint zèle aurait, dit-on, fait supprimer en détail, comme étant une apologie des médecins juifs et de toute la nation israélite.

224. — *Mémoire justificatif de la comtesse de La Motte*, écrit par elle-même. Londres, 1788. In-8°, plus un cahier de 40 p. contenant les pièces justificatives. *Second Mémoire justificatif*, etc. Londres, 1789. In-8° de 78 p. Traduits en anglais et en allemand.

Ces *Mémoires*, dit la *Biographie Michaud*, furent rachetés par ordre de la cour et brûlés, par les soins de l'intendant de la liste civile, dans le four de la

manufacture de Sèvres, le 30 mai 1792. — Précaution bien inutile, car un seul exemplaire, échappé au feu, permit de les réimprimer textuellement sous le titre de : *Vie de la comtesse de la Motte*, avec plusieurs particularités propres à éclaircir les transactions mystérieuses relatives au collier de diamants. Paris, 1793. 2 vol. in-8°.

225. — *Mémoires de Mademoiselle Bertin* sur la reine Marie-Antoinette, avec des notes et des éclaircissements (par Jacques Peuchet). Paris et Leipzig, Bossange frères, 1824. In-8°.

Les libraires-éditeurs, ayant acquis la certitude que ces mémoires de la modiste de la reine étaient apocryphes, bien que Peuchet (très sujet à caution en pareille matière) les leur eût donnés comme autographes, ont fait, de leur propre mouvement, remise de la presque totalité de l'édition aux parents de Mlle Bertin. C'est un bel exemple d'honnêteté et de désintéressement.

226. — *Mémoires du duc de Rohan*, sur les choses advenues en France depuis la mort de Henry le Grand, jusques à la paix faite avec les réformez au mois de juin 1629.... 1634. In-12.

Cette première édition, faite par les soins de Sorbière, sur un manuscrit incorrect et incomplet, disparut au moment même de sa publication. Le prince de Condé, qui était fort maltraité dans ces mémoires, acheta toute l'édition et la fit détruire sous ses yeux. Ils ont été réimprimés en 1646, en Hollande (3 part. en un vol. pet. in-12).

227. — *Mémoires et journal du marquis de Dangeau,* publiés pour la première fois sur les manuscrits originaux, avec les notes du duc de Saint-Simon (par P. Lacroix et A. Pichot). Paris, Mame et Delaunay-Vallée, 1830. 4 vol. in-8°.

Il n'a paru que les quatre premiers volumes de cette édition, qui devait en avoir au moins douze. On ne les trouve plus dans le commerce, car il s'en est vendu très peu, et tout ce qui restait de l'édition a été mis au pilon, par suite de la faillite du libraire.

228. — *New (A) and Merrie Prognostication*, being a metrical satire supposititiously assigned to Will Summers the Jester, and three others, now first reprinted from the very rare edition of 1623. Thomas Richards, 1860. In-8°.

Ce petit livre, le 53e de la série des *Halliwell's Reprints of rare Books,* n'a été tiré qu'à 100 exemplaires. Cependant l'éditeur, après avoir choisi les plus beaux, en a détruit 70, ainsi que l'atteste une note manuscrite apposée sur chacun des 30 exemplaires conservés.

229. — *Notice historique des événements* qui se sont passés dans l'administration de l'Opéra, la nuit du 13 février 1820, par Roullet. Paris, impr. de P. Didot l'aîné, chevalier de l'Ordre royal de Saint-Michel, imprimeur du roi, 1820. In-8°, 2 fr.

Cette relation, où se trouvent des détails d'un ridicule incroyable sur l'assassinat du duc de Berry par Louvel, pouvant produire un tout autre effet

que celui qu'en attendait le très naïf auteur, fut supprimée avec soin, dès son apparition, tant par l'autorité que par les amis de la monarchie. Quelques exemplaires échappés à la destruction ont permis de réimprimer ce récit cocasse, notamment chez Poulet-Malassis, en 1862 (in-16).

230. — *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique*, contenant l'origine, les mœurs, la religion et le gouvernement des habitants anciens et modernes. Les événements singuliers qui y sont arrivés pendant le long séjour que l'auteur y a fait, par le P. Labat. La Haye, 1724. 2 vol. in-4°, planches.

Ouvrage rempli de belles et curieuses figures, mais devenu peu commun, un grand nombre d'exemplaires ayant été détruits par des familles du pays, mécontentes de la manière dont elles étaient traitées.

231. — *Nouvelles fables de Phèdre*, traduites en italien par M. Petronj et en prose française par M. Biagioli; précédées d'une préface de Ginguené. Paris, impr. de Didot, 1812. In-12, assez rare.

Les savants s'étant prononcés contre l'authenticité de ces *Nouvelles fables*, une grande partie des exemplaires a été détruite tant par les auteurs que par l'éditeur.

232. — *Numismata ærea maximi moduli*, primique XII Augusti ex auro, dudum Romæ in cœnobio cartusiæ, nunc Viennæ Austriæ in gaza cæsarea. S. l. n. d. (Rome, vers 1727?) in-folio.

Ce volume, qui n'a point de texte, se compose de 89 planches et un frontispice gravés par Gaetano Piccino. Ce fut, dit le *Manuel du Libraire*, le P. de Rochefort, procureur général des Chartreux à Rome, qui les fit exécuter d'après la collection de médailles qu'il avait formée et dans l'intention de les publier. Mais, à sa mort, les Chartreux vendirent à l'empereur Charles VI et les médailles et les planches gravées. C'est alors qu'on tira, furtivement et sans l'autorisation de l'empereur, quelques exemplaires de ces planches, qui furent bientôt soigneusement supprimés; on s'aperçut en effet que, non seulement les inscriptions de ces figures étaient remplies de fautes grossières, mais encore que plus de 200 de ces médailles étaient fausses.

233. — *Œuvres d'Arnaud Daubasse*, peignier en corne. Villeneuve, chez le citoyen Currius fils, imprimeur, MDCCLXXXXXVI (*sic* 1796?). In-8°.

Une grande partie de ces poésies, dont l'auteur est né à Moissac-sur-le-Tarn, sont en patois de l'Agenais. Ce volume est très rare et à peine connu dans le pays qui l'a vu paraître. Il est probable, dit le catalogue Luzarches, que l'édition entière a été mise au pilon, les quelques exemplaires échappés à la destruction n'ont été vus que dans des ventes faites à Paris; un d'entre eux s'est vendu à Londres, il y a plus de vingt ans, et a atteint le prix de 125 fr.

234. — *Opera Guil. King*, L. L. D., Aulæ B. M. V. apud Oxonienses, olim Principi MDCCLIV. In-4° de VIII-239 p.

John Martin, dans son intéressante étude sur les livres *privately printed*, dit que Guillaume King, après avoir fait imprimer ce volume, ne voulut plus le publier. Ses héritiers, se conformant en partie à sa volonté, firent détruire l'édition à l'exception de 60 exemplaires qui, lorsqu'on en rencontre, ne se vendent pas moins de 75 fr. et plus.

235. — *Passé (Le), le Présent, l'Avenir*, comédies, chacune en un acte et en vers, reçues au théâtre de la Nation, le 30 juillet 1791 ; par L.-B. Picard. Paris, de l'imprimerie du Postillon, s. d. (1791). In-8°.

Cet ouvrage est devenu fort rare et s'est vendu parfois jusqu'à 48 livres, parce que presque tous les exemplaires furent retirés et furtivement détruits par les soins de la police impériale. Il a été réimprimé, en 1832 (Paris, in-8°), dans le théâtre, soi-disant posthume, de l'auteur, publié par Ch. Lemesle et P. Lacroix.

236. — *Persii Satyræ*. S. l. n. d. Pet. in-4°.

« En 1792, dit M. Renouard, j'ai vu à Londres des feuilles d'un Persius, avec la traduction en vers anglais de *Brewster*, élégamment imprimé par Bulmer, et qui paraît n'avoir jamais été publié. Il est probable que l'éditeur, que je crois être M. Richard Heber, n'aura pas été satisfait, ou de son travail, ou de l'impression, et qu'il aura détruit tout le tirage. »

237. — *Petits-Bordeaux (Les)*. Bordeaux-artiste. Bordeaux, 1855. Pet. in-32 de 64 p., avec couverture illustrée.

On lit, au sujet de ce livre, la note suivante dans le premier catalogue de M. Charles Monselet, rédigé, comme on sait, en partie par lui-même : « Petite monographie anonyme, écrite par M. Charles Monselet, pendant un séjour de six mois qu'il fit à Bordeaux, en l'an 1854. L'éditeur-imprimeur, A. Picot (successeur de Mme Duviella), ayant craint de soulever certaines susceptibilités de clocher, l'édition fut mise au pilon. Il n'en a été sauvé qu'un petit nombre d'exemplaires, qui n'ont jamais paru dans le commerce. Bordeaux-artiste devait inaugurer une série de Petits-Bordeaux : Bordeaux-négociant, Bordeaux-grisette, Bordeaux-boursier, etc. Cette publication est restée à l'état de projet. Le petit livre de M. Monselet abonde en révélations piquantes sur les célébrités bordelaises de tout genre : Félix Solar, Rosa Bonheur, A. Scholl, Diaz, et... Charles Monselet... »

M. A. Laporte, dit l' « Apôtre bibliographe », mais qui n'est pas toujours d'une bienveillance apostolique dans ses réflexions, insinue, dans sa *Bibliographie contemporaine* (p. 289), que le pilon et la non-mise en vente dont il est question ci-dessus sont des habiletés de réclame, et que Pincebourde, l'éditeur du catalogue Monselet, avait et doit avoir encore en réserve pas mal de Petits-Bordeaux.

238. — *Philosophe (Le) anglais,* ou Histoire de M. Cleveland, fils naturel de Cromwell (par l'abbé Prévost). Utrecht, Neaulme, 1732-1739. 7 vol. in-12.

M. Leber dit que le volume V, qui porte la date de 1734, et qui contient les livres VIII à XI de l'ouvrage, a été supprimé et refait tel qu'on le trouve dans les éditions suivantes. Le premier texte, rempli de réflexions hardies sur la politique et la religion, réflexions qui avaient donné lieu à de sévères censures, n'a plus reparu depuis. Les jésuites, qui y sont attaqués sous le masque d'un vicieux personnage affublé de leur robe, n'auraient pas, assure-t-on, peu contribué à cette suppression.

239. — *Physique du monde*, par Marivetz (Ét. Clément) et Goussier. Paris, 1780-1887. 5 tomes en 7 parties in-4°, fig.

Ouvrage peu recherché, dit le *Manuel du Libraire*, mais que l'on trouve difficilement complet, parce qu'une grande partie des exemplaires a été détruite.

240. — *Poesie volgare di Lorenzo de' Medici.* Vinegia, Aldo, 1534. In-8°.

Les *Aldes*, pendant le tirage de ce beau livre, se repentirent d'avoir inséré dans la feuille O, composée de huit feuillets, des poésies assez licencieuses. Ils la réimprimèrent, expurgée et en quatre feuillets seulement, et détruisirent tout ce premier tirage. Quelques feuilles O avec le texte primitif échappèrent cependant à leur zèle, et les très rares exemplaires qui le possèdent sont aujourd'hui hors de prix.

241. — *Prise (La) de Toulon,* tableau patriotique mêlé d'ariettes (musique de Dalayrac), par Picar (*sic*). Paris, Huet, an II. In-8°, fig.

Pièce très rare, dit le catalogue Pixérécourt, tous les exemplaires ayant été secrètement retirés et détruits pendant la Restauration, et surtout depuis l'avènement de Charles X, qui, paraît-il, avait été mis en scène dans cette espèce d'opéra-comique.

242. — *Projet d'une nouvelle machine hydraulique* pour remplacer celle de Marly, par Baader. Paris, 1806. In-4°.

Renouard signale cet ouvrage, qui devait en effet s'adresser à bien peu de lecteurs, comme ayant été sacrifié en grande partie ; la plupart des exemplaires invendus ont été mis en maculatures.

243. — *Pucelle (La)* or *the Maid of Orleans,* with the Author's Preface and original notes. S. l. (Dublin), 1796-1797. 2 vol. in-8° ; privately printed.

Cette traduction du fameux poème de Voltaire porte, paraît-il, le nom de lady Charleville. 55 exemplaires, dont 5 sur grand papier, furent donnés en présent, puis tout le reste de l'édition fut détruit en raison des passages licencieux qui se trouvaient dans la traduction. Lady Charleville ainsi que ses

parents, nièrent toujours qu'elle en fût l'auteur et firent tous leurs efforts pour démentir formellement cette attribution. (Voir notamment le *Gentleman's Magazine,* nouvelle série, vol. XXXV, p. 429.) En 1861, la célèbre *Revue d'Édimbourg* publia également un article au sujet de cette dame fort respectable, morte en 1849, dans un âge avancé, et insinua que l'auteur de la malencontreuse traduction pouvait bien n'être autre que le mari de lady Charleville, sans grandes preuves à l'appui toutefois. Enfin, Lownde indique encore, comme pouvant aider à résoudre ce petit problème d'histoire littéraire, l'ouvrage intitulé : *Literary life of the countess of Blessington.* (Vol. III, p. 447.)

244. — *Quelques (De) changements politiques* opérés ou projetés en France pendant les années 1789, 1790 et 1791, ou discours sur divers points importants de la Constitution et de la nouvelle législation du royaume, par Delandine, bibliothécaire de Lyon, des Académies de Londres, de Dijon, de Rouen, et député à l'Assemblée nationale de 1789. Paris, 1791. In-8° de 324 p.

Il ne reste plus de cet ouvrage, recommandable dit-on, que 15 exemplaires donnés par l'auteur; tout le reste de l'édition périt dans l'incendie des magasins du libraire Gattey, chargé de la vente, à l'exception de 50 exemplaires mis en dépôt chez des libraires de Lyon. Mais, pendant la Terreur, ces derniers se hâtèrent de jeter au feu ces exemplaires échappés une première fois aux flammes, de peur qu'on ne trouvât chez eux un ouvrage aussi dangereux à ce moment.

245. — *Quippes for Upstart new-fangled Gentlewomen,* by Stephen Gosson, Parson of great Wyborowe, in Essex. S. l. n. d. (London, Richard Jhones. 1595.) In-4° de 14 p. impr. gothique, frontis. Réimpression faite vers 185. (?), *Percy Society*, n° 94, 250 ex.

Cet opuscule en vers est une vigoureuse satire contre les nouvelles modes féminines du temps de la reine Élisabeth. Il faut croire que le curé Gosson ne ménageait guère les gros mots, car la réimpression ci-dessus décrite ne vit jamais le jour, et tous les exemplaires en furent détruits par les éditeurs, à cause des expressions trop salées qu'elle renferme. Suivant Quaritch, cependant, une douzaine d'exemplaires auraient échappé à la suppression.

246. — *Recherches sur l'analogie de la musique* avec les arts qui ont pour objet l'imitation du langage, par Villoteau. Paris, de l'Imprimerie impériale, 1807. 2 vol. in-8°.

Les éditeurs ayant perdu tout espoir de débiter ce singulier ouvrage, qui ne trouvait pas d'amateurs, se virent forcés de le vendre au prix du papier. Renouard, qui en avait racheté 163 exemplaires, dont 33 sur vélin, dut se résigner à prendre le même parti.

247. — *Réclamation de Louis-Joseph-Xavier* contre la spoliation de ses biens. Paris, Dentu, 1817. In-8° de 1 f. et 58 p.

Cette brochure est l'œuvre d'un pauvre fou de Namur, connu sous le nom de d'Aché ou Dachet, qui prétendait n'être rien moins que le frère aîné de

Louis XVI, et par conséquent, l'héritier seul légitime de Louis XV. Nodier et Quérard ont consacré d'intéressantes notices à ce singulier personnage, qui avait déjà fait paraître, à l'appui de ses prétentions, le volumineux ouvrage suivant : *Tableau historique des malheurs de la substitution,* par M. d'Aché. Voroux-Goreux (près Liège), chez l'auteur, 1809-1812. 6 vol. in-8° de 434, 388, 399, 368, 416, 342 p., plus les deux premières feuilles du tome VII. Napoléon Ier, qui ne plaisantait pas plus avec les faux princes qu'avec les prétendants légitimes, fit saisir et détruire, sauf deux laissés à d'Aché, les 400 exemplaires de son ouvrage. Quant à la brochure ci-dessus, l'éditeur ne voulut jamais se dessaisir d'aucun des exemplaires qui furent, sans nul doute, anéantis plus tard. Beuchot en possédait un, provenant des cinq exemplaires du dépôt légal, les seuls probablement qui ont échappé à la destruction.

248. — *Recueil de fragmants académiques,* théologiques, juridiques, moraux, politiques, tragi-comiques, échapez à l'indifférence de l'auteur. Par un antique Jantil-ome, ami de l'umanité (*sic*). Première partie. A. Villefranche, imprimerie de Partout, libraire des Savii, à l'anseigne de la Candeur, IV, M. VC. LXVII (1767-?). In-8°, fig. et port. de l'auteur.

Quérard et Barbier s'accordent à dire que cette bizarre production aurait pour auteur un certain marquis (?) de Bessar, qui l'aurait composée et tirée lui-même, à 100 exemplaires, à l'aide d'une imprimerie clandestine. Ils ajoutent que le tout fut exactement supprimé par M. de Maurepas, qui n'en aurait conservé qu'un unique exemplaire pour sa bibliothèque.

249. — *Relation de la courte campagne de 1815,* en Brabant méridional, par L.-J. de Prouvy, général-major pentionné (*sic*) honorablement au louable service de l'auguste maison d'Autriche. Evrehailles, près de Dinant-sur-Meuse, deuxième arrondissement de la province de Namur au royaume des Pays-Bas, le 18 juin 1827, à douze ans de l'action. Dinant, imprimerie de A. Rosolani. Pet. in-8° de 67 p.

Livre ébouriffant d'excentricité, sans points, ni virgules, ni liaison aucune, et dont les vingt-deux chapitres ne forment chacun qu'une seule phrase. Cet incroyable radotage d'un vieillard de quatre-vingt-trois ans est devenu introuvable; la famille du pauvre vieux général, par un sentiment des plus respectables, a fait rechercher et détruire tous les exemplaires qui avaient été mis en circulation; ceux qui étaient restés en magasin ont été également supprimés.

250. — *Revision de la carte de l'Europe.* Paris, Plon frères, 1854.

Cet ouvrage, faussement attribué à Napoléon III, et qui contenait des aperçus dangereux pour la politique du moment, a été retiré de la circulation et détruit. Il est en réalité de M. Charles Flor O'Squarr, rédacteur à la *Gazette belge,* qui l'a fait réimprimer, la même année, à Bruxelles. (Rozez, in-12 de 31 p.)

251. — *Rhyming Satire on the Pride and Vices of Women* now a days, by Charles Bansley (1540). Réimpression faite en 1841, pour la *Percy Society*. In-8°.

Cette satire, beaucoup trop libre contre les femmes, n'a pas été publiée, pour les mêmes motifs et dans les mêmes conditions que l'écrit cité plus haut *Quippes*, etc. (n° 245). Tout le tirage a été supprimé par les éditeurs.

252. — *Sallustii (C. C.) conjuratio Catilinaria.* Parisiis, L. St-Herhan stereotypis, 1801. In-12.

On voulait, dit M. Renouard, publier une irréprochable édition de Salluste comme premier essai du procédé nouveau de la stéréotypie; mais diverses circonstances retardèrent l'exécution de ce projet et le firent ensuite abandonner, alors que le *Catilina* seulement était composé. Tous les exemplaires tirés furent détruits par les éditeurs, les planches furent fondues et, de ce beau spécimen, il n'est resté que les quelques exemplaires formés à l'aide des feuilles détachées et distribuées en présents au cours de l'impression.

253. — *Scriptores Erotici græci.* Biponti, 1782-1794. 4 vol. in-8°.

On sait combien les éditions dites de *Deux-Ponts* sont communes; celle-ci fait exception. L'époque à laquelle elle fut publiée ne fut pas favorable à la vente; on perdit tout espoir de l'écouler, et les nombreux exemplaires invendus durent être sacrifiés. Renouard, qui en possédait une partie, en choisit quelques-uns pour les conserver et fit mettre le reste en maculatures.

254. — *Taxæ Cancellariæ Apostolicæ* et Taxæ sacræ penitentiariæ... etc., etc. Parisiis, Denis Toussaint, 1520.

Ouvrage qui eut d'assez nombreuses éditions et qui fut traduit en diverses langues, notamment en français, par Antoine du Pinet, sous le titre de : *Taxes des parties casuelles de la boutique du Pape*. Lyon (Genève), 1564. Pet. in-8°. Pour plusieurs motifs aisés à comprendre, ce livre, surtout traduit, fut répandu le moins possible dans le public. Schelhorn, dans ses *Amœnitates Litterariæ*, déclare que cette taxe de la chancellerie romaine a toujours été soigneusement cachée, notamment aux protestants; pendant longtemps, les ecclésiastiques et les évêques, à l'usage desquels elle avait été publiée, firent tous leurs efforts pour retirer, sinon pour détruire, les exemplaires imprudemment mis en circulation.

255. — *Télégraphe (Le)*, satire, par V.-M. Hugo. « Ici des machines qui parlent; — là des bêtes qu'on adore. » Paris, Delaunay, 1819. In-8°. 75 centimes.

Cette pièce est si peu connue que Quérard même ne l'a pas citée dans *La France littéraire*. Elle est devenue rarissime, et M. Tourneux pense que son illustre auteur a contribué à la faire disparaître. N'est-il pas aussi vraisemblable que des motifs politiques ont pu déterminer l'éditeur ou le libraire à

ne pas trop la répandre ou même à la supprimer? Ce qui est bien certain, c'est que jamais Victor Hugo ne l'a fait réimprimer.

256. — *Théorie des lois politiques* de la monarchie française, par Mlle de La Lézardière. Paris, Nyon l'aîné et fils, 1792. 8 vol. in-8°.

C'est tout ce qui a paru de cet ouvrage qui devait avoir au moins 16 volumes. Il ne s'étend que de l'origine de la monarchie au règne de Charles le Chauve. On comprend que les circonstances au milieu desquelles il parut furent peu favorables à son succès ; elles lui furent même si contraires, que la plus grande partie de l'édition, enfouie d'abord en magasin, fut détruite par suite des événements de la Révolution.

Thérèse philosophe. (Voir : *Académie des Dames.*)

257. — *Traité des monnoies des barons*, ou représentation et explication de toutes les monnoies qu'ont fait frapper les possesseurs de grands fiefs, pairs, évêques, abbés, chapitres, villes et autres seigneurs de France. Par Tobiesen Duby. Paris, de l'Imprimerie royale, 1790. 2 vol. in-folio ou gr. in-4°, planches.

258. — *Recueil général des pièces obsidionales et de nécessité,* gravées dans l'ordre chronologique des événemens, avec l'explication des faits historiques qui ont donné lieu à leur fabrication. Par Tobiesen Duby. Paris, 1786. In-folio ou gr. in-4°, planches.

Ces deux ouvrages du même auteur offrent autant d'intérêt que d'utilité pour l'histoire particulière des villes et des provinces de France; ils eurent cependant un triste destin. Il s'en était si peu vendu, lors de leur publication, que, vers 1794, la famille de l'auteur, les considérant sans doute comme des bouquins embarrassants et sans valeur, en fit détruire une assez bonne partie. Quelques années plus tard, en 1807, Renouard acquit tout le restant de l'édition, c'est-à-dire environ 600 exemplaires en plus ou moins bon état. Il en choisit 150 et fit détruire les autres. Le *Recueil des pièces obsidionales* est encore plus rare que le *Traité des monnoies*, car, pour ce premier ouvrage, Renouard n'eut que des planches et très peu de texte, et put à peine compléter quelques exemplaires.

259. — *Trophées tant sacrés que profanes* de la duché de Brabant, par Butkens. Anvers, 1641. In-folio, fig.

Ce volume, le seul publié de cet important ouvrage, contient l'exposé complet de la succession des ducs de Lorraine. Certaines pièces justificatives qu'il renferme, certaines attributions héraldiques, blessèrent les prétentions de diverses familles puissantes qui les firent rechercher et détruire le plus possible. Déjà Butkens avait détruit lui-même un de ses ouvrages. (Voir plus haut, n° 6.)

260. — *Tutti i trionfi, carri, mascherate* o canti carnascialeschi andati per Firenze, dal tempo del magnifico Lorenzo vecchio de Medici; quando egli ebbero prima cominciamento, per infine a questo anno presente 1559. In Firenzo, 1559. In-8°.

Tout le monde, dit Ch. Nodier, sait l'histoire de ce curieux volume, dans lequel la famille de l'*Ottomajo* eut le crédit de faire supprimer et lacérer 98 pages, qui contenaient les Canzoni de ce poète, mort pendant l'impression du volume.

261. — *Vedova* (*La*), commedia facetissima di Niccolo Buonaparte, cittadino fiorentino. Parigi, 1803. In-8°.

Cette pièce parut, à l'origine, à Florence, en 1568 et 1592 (in-8°). La gloire nouvelle acquise par le nom de Bonaparte donna l'idée de la réimprimer. Daillant de La Touche fut même chargé de la traduire en français, peu de temps après, pour l'amusement de la nouvelle cour, et son travail lui fut payé par le bibliothécaire de l'empereur. Mais Napoléon, qui avait commandé la traduction de cette comédie plus leste que facétieuse, eut le bon esprit de ne pas vouloir qu'elle fût imprimée, et elle est restée manuscrite. Ce fut également par son ordre qu'on retira en grande partie de la circulation les exemplaires de la réimpression de 1803, qui est devenue assez rare.

262. — *Vie de madame de La Mothe-Guion,* écrite par elle-même (rédigée par Poiret). Cologne, 1720. 3 vol. in-12.

La plupart des exemplaires, suivant M. G. Brunet, ont été retirés du commerce par les soins de la duchesse de Sully et de Mme de Sardières.

263. — *Vie* (*La*) *et l'Esprit de M. Benoît de Spinosa* (par Vroese). S. d. (Ch. Levier, libraire à La Haye), 1719. Pet. in-8°.

Dans un avertissement qui suit l'intitulé, on dit qu'on en a tiré si peu d'exemplaires que ce livre ne sera pas moins rare que s'il était resté en manuscrit. Ceci est quelque peu exagéré: P. Marchand fait connaître que ce livre avait été imprimé aux frais de Ch. Levier, qui le vendait une pistole, et ajoute qu'à sa mort ce libraire ordonna qu'on brûlât tout ce qui en restait. Or, Marchand affirme en avoir livré au feu 300 exemplaires que lui remirent les héritiers. Il réserva toutefois la première partie de l'ouvrage : *Vie de M. de Spinosa,* qui fut rééditée avec un nouveau titre à la date de 1735.

264. — *Vie* (*La*) *du vénérable R. Dom Claude Martin,* religieux bénédictin, mort en odeur de sainteté au monastère de Marmoutiers, le 9 du mois d'août 1696, par un de ses disciples (par Dom Martene). Tours, Masson, 1697, et Tours, 1698. In-8°.

Ce livre, dit Quérard, a été supprimé par ordre des supérieurs de l'auteur.

265. — *Virgilii opera.* Parisiis, impr. fr. Ambr. Didot. vers 1784. 64 p. in-4°.

Gouttard, amateur français très distingué, avait, dit Renouard, destiné 24,000 francs à l'impression d'un Virgile qui devait être supérieur à celui de Baskerville. Malheureusement, il mourut en 1779 et son projet avec lui. Didot, chargé de l'impression, essaya de continuer l'entreprise; mais, en 1784, il n'avait encore composé que huit feuilles superbes de ce bel ouvrage. A son tour, il renonça à la tâche, et tout le tirage, peu nombreux d'ailleurs, fut supprimé, à l'exception de quelques rarissimes exemplaires.

266. — *Voleurs (Les), les mouchards et les pendus.* Paris. S. d. (vers 1829). In-8°, fig.

Cet ouvrage singulier et hardi est de Beurier; il aurait été imprimé en Belgique, dit A. Dinaux, qui ajoute que presque tous les exemplaires ont été détruits à leur naissance et que le très petit nombre qui restait n'a pas été mis dans le commerce.

267. — *Vrai (Le) intérêt des princes chrétiens,* depuis le changement arrivé en Angleterre par l'élévation du prince d'Orange sur le trône. La Haye, Meyndert Uytwerf, 1689. Pet. in-12 de 84 p.

De tous les écrits de l'époque publiés sous le titre *Intérêts des princes...*, celui-ci est le seul rare. Il y a lieu de supposer que la plupart des exemplaires ont été détruits par les soins des agents de Louis XIV, blessé au vif des traits calomnieux de cette satire, et peut-être aussi des vérités qu'elle contenait. Il eut la faiblesse de s'en affliger et ne jugea pas au-dessous de lui de les faire réfuter par l'écrit suivant : *le Paravent de la France contre le vent du nord* sur un livre anonyme intitulé : *le Vrai intérêt des princes chrétiens* (par Moret de La Fayolle). Poitiers, Jean Fleuriau, 1692. In-12. Cette réfutation, répandue outre-Rhin à profusion, n'est pas devenue moins rare que l'écrit précédent, les ennemis du grand roi l'ayant sans doute fait détruire à leur tour.

268. — *Vrai (Le) recueil des Sarcelades.* Mémoires, notes et anedoctes intéressants sur la conduite de l'archevêque de Paris et de quelques autres prélats français pendant le règne de la ci-devant soi-disant Société de Jésus (par Nicolas Jouin, de Chartres, banquier à Paris). *Le Philotanus et le Portefeuille du Diable* (par Grécourt). Amsterdam, 1764. 3 vol. in-12.

Belle édition de ces curieuses satires jansénistes, versifiées en patois des environs de Paris, et qui eurent dès leur apparition une vogue immense. Les bibliographes ne connaissent que 2 volumes de Sarcelades. Il en existe cependant un troisième qui, s'il faut s'en rapporter à un catalogue publié par M. Schlesinger en 1871, contient des anecdotes fort scandaleuses, pour ne rien dire de plus, notamment aux pages 196 à 202. Il y a donc lieu de penser que ce troisième volume a particulièrement excité la colère des jésuites et de leurs amis, qui en auront racheté et supprimé tous les exemplaires qu'ils ont pu se procurer.

FERNAND DRUJON.

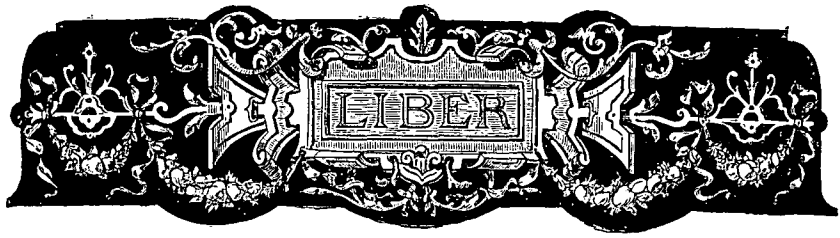

UN ÉDITEUR AU XVe SIÈCLE[1]

I



L'IMPRIMERIE elle-même était à peine née quand Anthoni Koberger vint au monde à Nuremberg, vers 1445.

Sa famille comptait parmi les plus anciennes et les plus honorables de la cité, car, dès 1349, un Koberger surgit dans les annales de la ville; selon toute probabilité, Anthoni ne se voua pas tout d'abord au métier qui devait transmettre son nom aux siècles futurs, mais ce fut sans doute un de ces orfèvres comme le moyen âge en eut tant. Du moins son frère Hans travaillait le noble métal et ainsi firent deux de ses propres fils après sa mort.

Marié pour la première fois en 1470, il eut huit enfants de cette union, auxquels se joignirent dix-sept autres issus d'un second mariage contracté en 1492, un an après le trépas de sa première femme. Dès 1488, il fut du *grand conseil* de Nuremberg et, grâce à l'extension extraordinaire qu'il sut donner à ses affaires, il acquit une fortune considérable constatée, non seulement par les dires des chroniques locales, mais encore par la fréquence et l'importance de ses achats d'immeubles. Lorsque, par la suite des temps, le pape Pie II avança dans ses lettres

1. Ce travail n'est en somme que la condensation d'un très beau livre intitulé *Die Koberger, eine Darstellung des buchhändlerichen Geschäftsbetriebes in der Zeit des Ueberganges vom Mittelalter zur Neuzeit, von Oscar Hase. Leipzig, Breitkopf und Haertel.* Un vol. grand in-8° de 462-CLIV pages.

que « ce serait désirable pour les rois d'Écosse d'être aussi bien lotis que les membres de la moyenne bourgeoisie nurembergeoise », il faisait probablement allusion à Anthoni Koberger qu'il eut pour éditeur et qu'il connut personnellement.

Cependant aucun contemporain ne laissa sur lui de renseignements biographiques précis. Les dédicaces que ses auteurs lui adressaient en phrases élogieuses et sonores, ont trait plus à ses connaissances et à son érudition qu'à son caractère; ce n'est que dans celle-ci, due à Hans Amerbach, de Bâle, que l'on trouve une note plus intime :

« Si je ne savais par nos relations suivies et les preuves de ta loyauté, ta haute valeur et ton éminente probité, les ouvrages remarquables que tu imprimes suffiraient pour me faire pénétrer dans ton âme et me convaincre que tu es un homme bon, un homme droit, un homme juste, un homme grave et l'ami le plus dévoué de la communauté chrétienne. »

Le célèbre Iodocus Badius le traitait de « prince des libraires » dans une dédicace placée en tête des *Lettres de Politien,* datée de 1499 et reprise vingt ans plus tard dans une édition des œuvres de ce même auteur, ce qui tend à prouver que le sentiment qui la lui avait dictée était sérieux et durable. Quoi qu'il en soit et quoi qu'il faille peut-être en rabattre de tout cet encens prodigué à un homme dont la grande fortune rendait l'amitié précieuse en certains cas, la correspondance même d'Anthoni Koberger montre en lui un éditeur suffisamment lettré pour connaître ses publications et les provoquer si besoin était, assez instruit en latin pour ne point se trouver embarrassé par les nombreuses épîtres dédicatoires qui lui étaient adressées en cette langue.

Une audace indiscutable, une ténacité à toute épreuve, semblent être les traits caractéristiques du « prince des éditeurs »; d'ailleurs ces deux qualités découlent de la production considérable qu'il sut obtenir à une époque où l'imprimerie était encore dans les tâtonnements des débuts et les circonstances peu favorables au développement des affaires commerciales. Son activité ne se ralentit pas avec l'âge; jusque dans ses dernières années il voyagea beaucoup, presque toujours à cheval, et ne prétexta aucune maladie pour se dispenser de se rendre deux fois par an aux grandes foires du printemps et de l'automne.

Quand il mourut le 3 octobre 1513, il laissa treize enfants pour se partager les richesses importantes qu'il avait acquises et continuer l'œuvre qu'il avait commencée. Aucun des fils n'était majeur; la direction de la maison fut confiée à Hans Koberger, un cousin d'Anthoni qui, sans doute, n'y était pas resté complètement étranger jusqu'à cette date, car des documents intimes établissent que Hans avait représenté la maison à Lyon et qu'en 1510, différents ouvrages parurent à Paris comme étant en vente chez lui. Sa gestion dura de 1514 à 1525, mais

AFFICHE D'UN LIBRAIRE AMBULANT
AU XVe SIÈCLE

Cupiẽtes emere libros infra notatos veniant ad hospi-cium subnotatum. Venditorem habitur i largissimum.

Cum plurimor ꝓfor ſnia ſit. oibus in actõnib maiorẽ curã adhibẽdã eſſe. vt vitæ ꝑpetuitatẽ ꝓſtare poſſim⁹: ad hãc quitẽ ꝓſeq̃ndã. q̃libet mortalis tenet̃ totis viribus inſudare. Qd et aſſeq̃ poſſe. a nr̃is maioribꝫ creditũ ẽ: ſi ſingl̃is meditatõnibꝫ opibuſqꝫ honeſti foꝛa accuratiſſime ꝑponat̃. Sed in hm̃oi pl̃imar affectõnũ genẽ a nõnullis illuſtribꝫ viris. huiuſcemõi gl̃a diuerſo calle q̃ſita eſt. Naz ab alijs ꝓhia natalis. vt platõe et areſtotele: alijs morat̃. vt ſeneca: nõnullis poemata. vt fama ẽ de homero ⁊ virgilio: pleriſqꝫ etiã eloq̃ntia. vt demoſtene ⁊ cicerone. Alijs tũ edẽ dis. tũ ꝙuerſãdis admiſtrãdiſqꝫ legibꝫ. delegit̃ de ligurdo. ſolone. et trayano impatore: necnõ de iuſtiniano. q̃ ꝓfuſuz iuris corp⁹ in lucẽ reduxit. q̃ reductõe q̃plures iuriſcõſulti. vitæ ꝑpetuitatẽ ꝓſeq̃ arbitrati ſũt: veluti Quint⁹ muti⁹. paul⁹ vlpian⁹. mltiqꝫ ꝑterea q̃s lõgũ eẽt recẽſere. Dep qz theologia ſacra olim ſciar coꝛona ẽ: maxime circa mateꝛiã q̃ exigit canõibꝫ legibuſue fulcita. Quibꝫ em̃ ꝓficit hõ ſi naturali. poeſi. eloq̃ntia ſup aſtra volitãs: ſi apicibꝫ vſuſqꝫ iuris diuitias ꝓgreget: etiã ſi vniuerſũ r õm lucret̃: aia vo ſui detrimẽtũ patiat̃! Si xp̃m ſcis (ait melliſluus doctor) ſatis ẽ. et ſi cetera neſcis. Quo ꝑmot⁹ vir ꝓfilior clariſſim⁹: dñs Antonin⁹ olim cauſar romãe ſedis pitiſſim⁹: demũ archiep̃s floꝛẽtin⁹. Sũmã egregiã i q̃tuor ꝑtes diſtinctã ꝓgeſſit: q̃ vt vere vitæ ꝑpetuitatẽ ꝓſeq̃ facile poſſem⁹. Partẽ prima creatoris imenſitatẽ. creatarq̃ hũane nobilitatẽ. atqꝫ ne ab ea laboret̃ diuĩa lege fulcitã ꝑduxit. Secũda ꝑte crimioſas enormitates q̃bꝫ hõ a ſua nobilitate etiaꝫ hodie labit̃: ſubiũxit. Tercia ꝑte ſtatibꝫ vniuerſior ſacmẽtalia remedia q̃bꝫ q̃libet reſtituerẽt: ꝓſcripſit. Et q̃rta ꝑte ne recidiuũ paterẽt ꝓhuatiua ẽtutũ. grar ⁊ donor ſpũſſcti: coadiũxit. Et qz ſapiẽtiſſimo teſte q̃ addit ſciam: addit ⁊ laborẽ. pl'es deterriti magno ſũptu q̃ i ꝓpãdis volumĩbꝫ impẽẽd⁹ erat. otio aut ignauie ꝺeditι. vel ad alia ſe poti⁹ opa trãſtulerẽt. Quor tandẽ nccitati: ſiue hũano artificio: ſiue diuĩa ope ſubuẽtũ ẽ: vt iuenta nr̃a etatæ hac ip̃rimẽdi lr̃ar facilitatẽ. pleriqꝫ ſe ſtudijs dedicarũt: q̃ quo ſũptu pl'ima libror volumĩa: breui tpe ꝓfitẽs. i viros claros euadẽ nituntẽ. Et q̃uis iã de magno voluminũ nũero p bar lr̃ar impſſoꝛes ꝓficẽ volẽtiũ nccitati puiſũ ſit: nẽo tñ eor id nouiſſimũ (qd qz modernũ ⁊ vtilimũ) op⁹ er integro aggreſſ⁹ẽ: deterriti (vt opinor) magna codicũ ⁊ lr̃ar mltitudĩe. Reuoluẽtes igit̃ hoc i aĩo. theologie ſacre quidẽ alumni. rez ſatiſdignã. ⁊ tanq̃ nouis morbis. nouis ãtidotis neceſſariã. hac lr̃ar effigie characterizata op⁹ ꝑfectũ ⁊ cor rectũ diligẽter explicarũt. Quare volẽtes i ſuip⁹ agnitõe ꝓficere. ⁊ ſaluti ꝓrimor ſalubriter ꝓſulere: omi conamĩe curare debẽt hmõi ſũmã Antoninã ſe penes hr̃e. Cupiẽtesq̃ ſibi ꝓpare ab hoſpitiũ ſeſe recipiãt ſubſcriptũ vẽditorẽ hituri benignũ;

In theologia

Sũmaz Antonini egregiã in q̃tuor ꝑtes diſtinctã. vt ſupra claret.
Pantheologiã id ẽ totã theologiã.
Biblias ameniſſime impſſas.
Gloſam ordinariaz Petri Lombardi ſuper pſalterio.
Specula vincencij quatuor.
Item Vitaſpatrum
Sũmã piſani alꝫ piſanella
Rationale diuinor officior.
Queſtiões ꝺ potẽtia dei. b. Thome
Secundã ſecunde beati Thome.
Concordantias maiores Biblie.
Item vitam xp̃i.

Sermones

Diſcipulum de tempe ⁊ ſanctis per totum annum.
Hugonez de Prato per totũ annũ.
Leonhardũ de Altino de ſanctis.
Quadrageſimale leõhardi ꝺ vtino.
Quadrageſimale gritſch denuo correctũ fideliẽq̃ ip̃ſius doctoris eximij
Vocabulariũ Salomonis
Boeciũ de conſolatõne phie

In medicinis

Auicennam.
Aggregatorem.
Pandecta;

© 2007 Livre « Editions » les passionnés du temps « http://www.editions-sans-limites.fr

sur ces douze années, il y en eut six, de 1515 à 1522, pendant lesquelles Anthoni Koberger, le fils, reprit sa part dans les travaux. Sur les quatorze ouvrages portant comme nom d'éditeur celui d'Anthoni Koberger *le jeune*, dix furent imprimés à Lyon. Le continuateur du « prince des libraires » fut loin de mener une vie exemplaire, si l'on en croit les actes de la bonne cité de Nuremberg; son frère Hans, surnommé *le jeune* également, ne suivit point la même ligne de conduite et porta fièrement le nom que lui avait laissé son père. Hans et Anthoni furent les deux seuls qui s'adonnèrent à la profession de libraire, car il ne peut être sérieusement tenu compte de l'essai que leur cadet, Melchior, fit en 1540 en publiant une Bible : depuis quatorze ans, depuis 1526, les Koberger n'avaient plus rien édité.

M. Hase relève 289 ouvrages dont la publication leur est due ou peut leur être attribuée.

II

Nuremberg est, au xve siècle, la ville qui compte le plus d'imprimeurs en Allemagne.

Anthoni Koberger s'installe vers 1470; il est imité la même année par Johann Sensenschmidt auquel s'associe deux ans plus tard Henrich Kefer, le premier auxiliaire connu de Gutenberg, et, en 1473, par Fritz Creussner; mais l'activité de Koberger ne tarde pas à mettre celui-ci en pleine lumière et à faire l'ombre autour de ceux-là. La bibliothèque de l'université de Leipzig possède plus d'ouvrages (70), sortis des seules presses d'Anthoni Koberger que de tous les autres imprimeurs de la même ville : elle n'en renferme que vingt-cinq de Fritz Creussner, vingt de Sensenschmidt et de ses associés.

Grâce à Anthoni Koberger, l'imprimerie prend là un développement extraordinaire : avant que le siècle soit fini, il a imprimé quelque deux cents de ces énormes ouvrages bardés de fer, pour la plupart, en plusieurs volumes chacun et de format in-folio; sa production est régulière et les années où elle se ralentit un peu, c'est par suite de la préparation, pour les années suivantes, d'œuvres plus considérables encore. Dès 1480, il publie plus que Scheffer lui-même, l'associé de Gutenberg, et dès lors, il se maintient à la tête des libraires de son pays. Aussi Koberger n'est point mécontent, et c'est en ces termes assez pompeux qu'il déclare, en 1483, à la fin d'un volume : *Subtili ingenio et industria Antonii Koberger, non abs arte ac imprimendi summa peritia, hoc opus dignissimum Repertorium iuris dni Johannis Bertachini de Firmo... extitit completum et finitum in Imperiali urbe Nurembergk quam non solum reipublicæ honestas, verum etiam præfati Antonii imprimentis subtilitas reddit famatissimam.*

La maison dont les voûtes solides abritèrent l'industrie d'Anthoni Koberger, existe encore aujourd'hui à Nuremberg où elle porte les numéros 9, 11, 13 sur l'Ægidienplatz. Elle est encore le point extrême d'un aqueduc souterrain creusé à travers la roche, amenant jadis sous une voûte à hauteur d'homme, la quantité d'eau nécessaire à l'imprimerie. Le grand conseil de la cité n'entra dans l'établissement de cet ouvrage d'art que pour l'autorisation : les frais en furent entièrement supportés par Anthoni Koberger qui savait, comme on le voit, dépenser à propos.

Un contemporain prétend que Koberger occupait vingt-quatre presses et cent ouvriers; ces chiffres sont peut-être exagérés; ils n'en constatent pas moins la saisissante impression que la visite des ateliers avait produite sur le narrateur. Le personnel comprenait des compositeurs, des correcteurs, des imprimeurs, des enlumineurs et des relieurs : l'industrie du livre y était donc représentée avec ses professions auxiliaires et, comme l'importance de la maison était considérable, la série des diverses manipulations qu'un ouvrage subissait chez Anthoni Koberger peut, à elle seule, donner une idée du métier à cette époque.

Dans ces temps primitifs, le manuscrit tenait encore une trop large place dans les bibliothèques, pour que le livre imprimé ne fût pas autre chose qu'une sorte d'initiation, de contrefaçon du manuscrit. Le format des éditions Koberger est presque invariablement l'in-folio, comme pour les manuscrits, et le texte, massé, compact, sans alinéas pendant des chapitres entiers, est bordé, comme dans les manuscrits, d'une belle marge, si commode pour recevoir les notes manuscrites. Quant au papier employé, il est blanc, épais, solide, un de ces papiers de lin qui bravent impunément les années et les siècles. Il existe aussi des exemplaires sur parchemin, mais en petit nombre, tenant lieu sans doute des tirages de luxe que l'on a coutume de faire aujourd'hui sur papiers de choix. Ce n'était pas sans peine cependant que Koberger parvenait à se procurer « de bon papier pour de bons ouvrages » ainsi qu'il s'exprime lui-même; sa correspondance renferme plus d'une récrimination à l'adresse des marchands de papier, plus d'une protestation violente contre tel ou tel qui l'a indignement trompé; fréquemment il ordonne à son imprimeur, s'il n'imprime pas lui-même, de ne point utiliser les ballots fournis, de les retourner à l'occasion « en se faisant rembourser les frais subis; fréquemment il change de fournisseur : c'est ainsi qu'un volume in-4° édité par lui (*Lettres* d'Énéas Sylvius) comprenant soixante-deux feuilles, semble d'une régularité assez grande à première vue et n'en est pas moins tiré, pour certains exemplaires, sur onze papiers différents.

Ces difficultés paraissent n'être que peu de chose toutefois auprès de celles qu'il rencontre lorsqu'il veut obtenir les manuscrits indispensables, le texte des publications qu'il se propose d'entreprendre. Les manuscrits avaient alors une valeur considérable; ceux qui les déte-

naient ne consentaient point toujours, il s'en faut, à en laisser prendre des copies, bien moins encore à s'en séparer pour un certain temps. Koberger en réclame à tous les échos, il écrit à Lyon, à Paris, à Londres même; il en est réduit souvent à agir de ruse : un de ses imprimeurs, Hans Grüninger de Strasbourg, lui communique un manuscrit dont le prêt lui a été fait pour un laps de temps très court; bien que l'ouvrage contienne 208 pages, Koberger l'achève en quelques semaines au plus. Pourtant l'édition est correcte, et ce n'est pas un mince mérite, si l'on se souvient des embarras que la correction des épreuves valait aux éditeurs de l'époque, si la malechance voulait qu'ils n'eussent pas sous la main l'un ou l'autre de ces savants humanistes qui daignaient, par lucre quelquefois et le plus fréquemment par amour de la science, se charger de cette besogne ardue et ingrate. Koberger n'y échappait pas plus que ses confrères, à cette disette de correcteurs lettrés relisant, revisant, rétablissant les textes dénaturés par les inadvertances ou les ignorances de clercs inhabiles : sa grande Bible allemande lui demandait neuf années de travail avant d'arriver à son achèvement, tandis que la seconde édition, augmentée d'un index cependant, était terminée en deux ans.

Non content de publier beaucoup, de soigner consciencieusement les livres marqués de son estampille, Koberger s'attache aussi à l'ornementation typographique de ses éditions, contrastant en ceci avec les Alde et tant d'autres de l'époque qui ne s'engagent pas dans cette voie. Il est même l'un des premiers, l'un des plus ardents à agrémenter ses livres de gravures. Comme exemple d'une ornementation du goût le plus éclairé, je citerai la disposition de la *Biblia latina* imprimée en quatre types dont l'un spécial au texte, le second, plus petit, au commentaire, le troisième, plus petit encore que le précédent, a un autre commentaire interlinéaire et le quatrième, en capitales, pour les en-têtes des colonnes et les lignes initiales des chapitres, le tirage est en noir et rouge. En ce qui concerne l'illustration, il me suffira de signaler le *Liber chronicarum*, de Hartmann Schedel, publié en 1493 — édition allemande la même année — qui ne comporte pas moins de 2,250 bois sur les dessins de Wolgennet, artiste alors dans toute la force de son talent, qui eut pour élève Albert Dürer, le filleul d'Anthoni Koberger.

A ce propos, un détail typique caractérise bien les tendances de l'époque au point de vue littéraire dans l'établissement des comptes relatifs aux frais de cette chronique : il est bien parlé du bailleur de fonds, du dessinateur, du graveur, de l'imprimeur, mais nullement de l'auteur Hermann Schedel, ni de Georg Alt, qui traduisit l'ouvrage pour l'édition en langue vulgaire, publiée la même année. Ceci tend à bien établir que les écrivains n'étaient point habitués à être rétribués de leurs peines alors. Souvent même, ils en étaient réduits, pour des œuvres de leur

cru, de faire les frais de l'édition, tant le marché était envahi par les publications des auteurs classiques auxquelles les savants humanistes consacraient tout leur zèle. Un auteur avait les plus grandes difficultés à « percer »; en revanche, ses services étaient accueillis avec le plus grand empressement quand il consentait à garder le rôle, plus modeste, d'annotateur ou de correcteur. Ses services obtenaient une sérieuse rémunération, et Koberger, qui se refusait à payer quoi que ce fût pour un ouvrage inédit du jurisconsulte Ulrich Zazius, fort en renöm en ce moment, n'hésitait pas à offrir vingt florins à Reuchlin pour la seule correction des passages grecs ou hébreux d'une édition de saint Jérôme; Luther, lui-même, ne recevait pour tous honoraires qu'un certain nombre d'exemplaires gratuits, mode de paiement fort à la mode alors chez les éditeurs. Il est vrai que, par suite des échanges de politesse entre les personnages en vue, ce nombre d'exemplaires était beaucoup plus considérable que celui des volumes offerts par nos auteurs modernes et, fréquemment, on vit ce fait assez singulier de Luther achetant toute une édition pour la distribuer entre ses amis et ses connaissances.

Fréquemment il arrivait que l'éditeur était alors un simple commissionnaire; Anthoni Koberger procédait lui-même de cette façon le cas échéant, et la *Chronique* de Schedel parut dans ces conditions, par suite de l'association de deux riches Nurembergeois avec le dessinateur et le graveur qui devaient fournir l'illustration de ce remarquable ouvrage; le contrat, signé le 29 décembre 1491, ne mentionne même pas le nom de Koberger chez lequel la publication devait se faire. Il est à noter d'ailleurs qu'en cette occasion l'éditeur semblait intentionnellement se désintéresser des destinées d'une œuvre qui n'entre pas dans le cadre de ses éditions accoutumées; il ne figure pas parmi ceux qui sont présents à la reddition des comptes, il ne s'est même pas sans doute occupé activement de la vente, car, au bout de seize années, les associés avaient encore plus de deux mille florins à faire rentrer et près de cinq cents exemplaires à placer alors que d'autres éditeurs, ayant réimprimé la *Chronique*, avaient su en écouler plusieurs éditions dans le même laps de temps.

Comme il ne pouvait être alors question de propriété littéraire, les réimpressions et les contrefaçons jouaient un rôle redoutable dans la librairie à cette époque : Koberger, en homme avisé, se faisait tenir au courant par son personnel et ses correspondants, de tous les bruits qui circulaient sur le marché à ce sujet; il prenait des mesures préventives contre une réimpression prématurée, et par conséquent désastreuse pour lui, en achetant les éditions en bloc, en forçant ses imprimeurs à rester pour ainsi dire ses associés, par ce seul fait, qu'il ne se libérait envers eux qu'à longs termes et sous certaines conditions; la preuve en est établie par une lettre de A. Rusch, s'efforçant de dissuader un imprimeur de Bâle de donner une seconde édition de la grande Bible aux deux glosses :

« Cette affaire me porterait grand préjudice et vous servirait peu, car j'ai conservé par devers moi, à l'insu de Koberger, une centaine d'exemplaires pour ne pas être complètement sans ressources et pouvoir me procurer ainsi au jour le jour, l'argent nécessaire pour vivre; où et quand les vendrai-je, si vous en offrez de votre côté à trois ou quatre florins? De plus vous savez que Koberger tient toute ma fortune dans ses mains et qu'il ne s'est engagé à me payer qu'à des époques éloignées; si on lui fait tort, surtout de cette façon, qui me payera? Selon toute probabilité, il en prendra prétexte pour ne jamais se libérer entièrement. Je ne saurais assez te demander de vouloir bien peser ceci et de ne point me rendre le mal pour les nombreux services que je t'ai rendus d'un cœur si léger, car ce serait me ruiner complètement et je ne suis pas cause si vous éprouvez quelque rancune contre Anthoni Koberger... »

Koberger, était, il faut le dire d'ailleurs, un des rares éditeurs que la contrefaçon atteignait au plus vif de leurs intérêts à cause même de l'importance de leurs tirages : la plupart de ses éditions, même pour les ouvrages les plus considérables, ne descendaient pas au-dessous de mille exemplaires, beaucoup allaient à seize cents, et l'on ne saurait trop insister sur l'indomptable énergie d'un homme qui, par des temps aussi tourmentés, avec une clientèle aussi incertaine, aussi défiante, des moyens de communication aussi insuffisants, parvenait cependant à établir d'une façon stable un trafic aussi actif sur un champ d'opération aussi vaste, car Koberger avait des ramifications de sa maison s'étendant au nord jusqu'à Lubeck et Anvers, à l'est jusqu'à Ofen et Cracovie, au sud jusqu'à Milan et Venise et à l'ouest jusqu'à Lyon et Paris.

A l'intérieur de ces limites extrêmes où des agents comme Blumenstock, *alias* Heidelberg, à Paris et Hans Koberger à Lyon, s'occupaient directement de la vente sur place ou aux foires, Anthoni Koberger multipliait ses voyageurs, ses colporteurs qui s'en allaient de ville en ville, s'installant sur les places publiques, sur les marchés, sous les portails des églises, annonçant leur marchandise ou l'affichant au moyen de quelque énumération pompeuse et alléchante dans le genre de celle que nous reproduisons en fac-similé et qui date, probablement, de 1487. Anthoni lui-même n'épargnait ni son temps, ni sa peine; fréquemment il escortait en personne ses envois les plus importants, rarement il manquait une foire.

Aussi, comme ses descendants n'eurent ni son énergie ni son âpreté au travail, la maison disparut avec lui, laissant cependant assez de belles preuves de son existence pour que le nom de Koberger vive longtemps encore.

LOUIS DE HESSEM.

LA BIBLIOTHÈQUE

DE LA

VILLE DE SAINT-GERMAIN EN LAYE

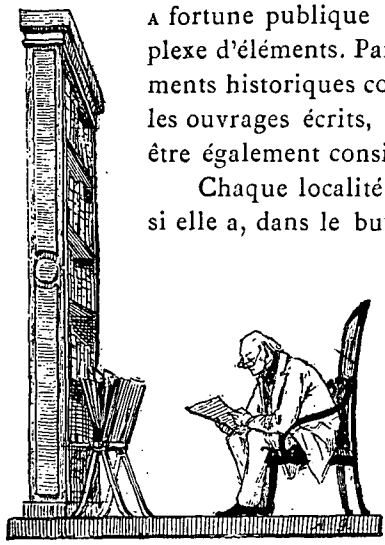

La fortune publique d'une nation se compose d'une foule complexe d'éléments. Parmi ceux-ci on a toujours rangé les monuments historiques comme tenant une place d'honneur, et tous les ouvrages écrits, se rapportant à l'histoire passée, doivent être également considérés comme appartenant à cette catégorie.

Chaque localité a donc sa vie tout entière à raconter, et si elle a, dans le but louable de l'apprendre aux générations futurs, groupé tout d'adord tout ce qui était susceptible de donner les renseignements les plus détaillés, elle a fait œuvre de prévoyance, et préparé les recherches des érudits, voire même des simples curieux.

Il est certain que, dans ces conditions particulières, en dehors des grandes villes, les bibliothèques renferment des documents qui se rapportent plus spécialement au pays où elles se trouvent; en réunissant toutes ces richesses divisées on forme un tout considérable qui est la somme de la richesse bibliographique du pays tout entier.

D'ailleurs si on a la curiosité ou la bonne fortune de mettre le nez dans une de ces petites collections, il est rare qu'on n'en soit pas récompensé par une trouvaille plus ou moins précieuse et c'est ici justement le cas.

La bibliothèque publique de la ville de Saint-Germain en Laye n'a pas d'histoire remontant au delà de 1836; jusqu'à cette époque, quelques livres déposés dans les greniers de l'immeuble servant à la mairie constituaient toute la richesse bibliographique de la commune.

En 1836, M. de Breuvery, maire de la ville, organisa une bibliothèque publique, et surtout songea à la meubler afin que les habitants pussent en profiter ; sur sa demande adressée à M. le ministre de l'intérieur de cette époque, un premier cadeau fut envoyé consistant en l'ouvrage remarquable intitulé : *Paléographie universelle* de Silvestre, avec explications historiques de M. Champollion-Figeac, de la typographie de Firmin-Didot frères.

Jusqu'en 1844, il n'y eut pas de bibliothécaire attitré, et la garde des ouvrages réunis à la mairie fut confiée au secrétaire; l'immeuble d'alors ne comportait pas un local pouvant être spécialement affecté à la bibliothèque.

En 1844, la municipalité fit l'acquisition de l'hôtel de La Rochefoucauld pour y transporter ses divers services; il fut alors possible d'y installer une bibliothèque publique au second étage, et on nomma à cette occasion un bibliothécaire qui fut M. Paul Morin, depuis sénateur, et qui vient de mourir récemment.

On doit aussi à M. Paul Morin la découverte de l'aluminium et ses diverses applications industrielles.

Déjà la bibliothèque comptait 600 ouvrages, mais elle tenait dans deux petites pièces et le public ne pouvait encore être admis à y travailler. Malgré les efforts de M. Morin, ce n'est pas sous son administration que cet établissement d'utilité publique indispensable devait prendre son entier développement.

L'époque glorieuse de la bibliothèque de Saint-Germain date de 1848; c'est à ce moment que M. Eugène Bunont, encore aujourd'hui titulaire, fut nommé à la conservation et à l'augmentation des richesses de ce petit musée. M. Bunont est un artiste et un érudit, et il a si bien travaillé que le ministre de l'instruction publique, lors des derniers recensements des monuments de la fortune nationale, a cru devoir récompenser M. Bunont de son zèle et de ses travaux en le nommant officier d'académie.

M. Bunont à pris l'administration de la bibliothèque publique de Saint-Germain en Laye alors qu'elle comptait 800 ouvrages et aujourd'hui, elle en renferme 8.000.

Pour arriver à ce résultat, M. le maire de la ville commença par faire appel à la générosité des habitants, et le premier donna l'exemple; des dons importants furent faits, et l'on a compté deux cents personnes ayant contribué volontairement à augmenter le nombre des ouvrages; nous ne pouvons moins faire ici que de citer quelques noms, d'autant

que ces donataires sont morts, et que c'est rendre simplement hommage à leur générosité.

M. Robiniot, conseiller municipal, légua 500 volumes; M. le baron Trémont, une rente annuelle de 149 francs; enfin M. Ducastel, ancien notaire, une collection complète, comprenant nombre d'ouvrages curieux, des bronzes, des terres cuites, un médaillon commencé, et en particulier quelques tableaux qui ont été la base d'un musée qui va tous les jours en s'augmentant en quantité et en valeur.

Ces noms suffisent pour indiquer que les bonnes volontés répondirent de toutes parts à l'appel du chef de la municipalité de la ville; les autres dons, moins importants individuellement, le furent par leur réunion, car c'est à eux que l'on doit cette modification des chiffres que nous avons indiquée ci-dessus.

En voyant les efforts faits par tous pour arriver à un résultat sérieux, les ministères ont bien voulu s'intéresser au progrès en cours, et on leur doit aussi des dons auxquels, ajoutant les quelques acquisitions rendues possibles par la disposition des fonds remis à la commission administrative, on est arrivé au total actuel des ouvrages classés régulièrement dans trois catalogues.

Les deux petites pièces d'origine se sont bientôt trouvées insuffisantes pour contenir tout ce qui arrivait journellement, et il a fallu réserver à la bibliothèque un local convenable, en ce sens surtout qu'il n'était plus dès lors question seulement de loger ce qu'on possédait, mais qu'il devenait indispensable de recevoir le public et de le mettre à même de consulter sur les lieux les ouvrages intéressants pour lui.

Telle qu'elle est aujourd'hui, la bibliothèque de Saint-Germain en Laye date de 1872. Elle est renfermée dans quatre grandes salles ouvertes à tous de dix heures du matin à quatre heures du soir.

La première sert spécialement de musée et renferme le portrait de quelques souverains, des gravures anciennes, des échantillons de céramiques et autres objets curieux de toute nature.

La seconde, affectée spécialement à la lecture et dans laquelle deux longues tables de travail sont disposées pour les visiteurs est garnie de vitrines renfermant les ouvrages de science et de bēlles-lettres.

La troisième est plus spécialement affectée aux ouvrages historiques et une vitrine est occupée par des échantillons de céramique et de numismatique.

La quatrième renferme les tableaux constituant le musée, et dont la plus grande partie est due à la générosité de M. Ducastel; on y a adjoint les dons annuels des ministères et d'autres personnes; quelques beaux bronzes de grandeur naturelle ornent les salles.

Nous avons annoncé que, dans le nombre des ouvrages renfermés dans la bibliothèque de Saint-Germain en Laye, il y en avait quelques-

uns qui méritaient d'être cités, et qui seuls auraient suffi à expliquer une visite spéciale de cette collection. Nous en devons une courte énumération à nos lecteurs.

1° Un manuscrit de la fin du XVIe siècle, renfermant les statuts de l'Ordre du très chrétien roy de France Loys unzième, à l'honneur de Saint-Michel.

Ce manuscrit, admirablement conservé est un chef-d'œuvre. Il se compose de cinquante-neuf feuillets de vélin, y compris deux feuillets de gardes. La reliure en maroquin rouge du Levant est décoré d'arabesques de couleurs diverses dans le style dit d'Henri II.

Au milieu de la couverture, on voit un obélisque surmonté d'un croissant et autour duquel s'enroule un lierre avec cette devise :

Te stante vivebo
Tant que tu seras debout, je vivrai (verdirai)

Le frontispice montre une charmante copie du saint Michel de Raphael, peinte avec une finesse admirable; au centre d'un grand cartel à motifs d'architecture, décoré d'emblèmes, fruits, fleurs, mascarons, dont un surmonté d'un croissant, enfin sur les côtés, deux figures de femmes dans le style de Jean Goujon.

La vue du Mont-Saint-Michel, qui forme le fond de la composition est délicieuse de finesse et de détails.

Après la table des chapitres du livre de « l'Ordre du très chrétien roy de France, Loys le unzième », se trouve une autre grande miniature représentant le roy Henri II présidant la réunion des chevaliers de l'ordre.

Le roy, assis sur son trône est revêtu du manteau de l'ordre, et coiffé d'une toque en velours noir, costume que portent également dix-sept autres chevaliers rangés en cercle autour de lui.

Un chevalier, tête nue, en cotte d'armes fleurdelisée est debout à droite; au centre, le greffier de l'ordre donne lecture des pièces déposées sur la table devant laquelle il est assis, et qui est couverte d'un tapis fleurdelisé.

Ce tableau est, comme le premier, placé dans un cartel très richement décoré. Un des camaïeux qui l'ornent représente Diane appuyée sur son arc.

Henri II est représenté ici fort jeune; ce doit être au commencement de son règne, vers 1547, époque où il succéda à son père François Ier et n'avait que vingt-neuf ans.

2° Un manuscrit, *Heures latines*, volume de seize centimètres de hauteur sur dix centimètres de largeur, en très bon état de conservation, ayant été réparé et relié par Dura en 1849, paginé.

Il en a été offert trente mille francs à la ville de Saint-Germain en Laye.

Ce précieux manuscrit, de la fin du XIVe siècle, sur vélin, renferme soixante-cinq miniatures qui, toutes, occupent une page entière. Un grand nombre de lettres et de fleurons sont intercalés dans le texte.

Il est attribué à Giovanni Angelico de Fiosole, plus connu sous le nom de Guido, lequel a laissé un nom illustre à la fois comme peintre et comme religieux.

On conserve à Santa Maria del Fiore deux énormes livres ornés par Fra Giovanni de miniatures vraiment divines, qu'on ne montre qu'aux jours de grande solennité.

On pense que ce volume provient d'un des seigneurs venus en France à la suite de Jacques II d'Angleterre.

Rien n'est plus beau que ces miniatures comme composition et exécution; il est presque impossible d'en donner une idée par une reproduction, car le coloris est tellement fin et délicat, qu'on ne peut s'en rendre compte d'après une simple description.

Nous avons essayé de reproduire en noir une de ces miniatures, c'est une copie sans valeur aucune et qui ne dit rien auprès de l'original, si ce n'est qu'elle peut donner aux curieux le désir d'aller par eux-mêmes voir cette petite merveille accessible à tous ceux qui en font la demande.

Ce manuscrit est inscrit au catalogue à la lettre A··· 24. A.

3° Manuscrit renfermant un fragment des belles oraisons de saint Pierre de Luxembourg; manuscrit sur vélin du commencement du XVe siècle. Lettres capitales et initiales, fleurons et vignettes en or et en couleur.

Quatre feuillets de dix-neuf centimètres de hauteur sur quatorze centimètres de largeur.

Ce fragment est inscrit au catalogue à la lettre A··· 24. A..

4° Un manuscrit renfermant des prières; manuscrit gothique du XVe siècle, sur vélin. Initiales et encadrements en couleur et or.

Seize médaillons sont intercalés dans le texte; les feuillets ont dix-sept centimètres de hauteur sur douze centimètres de largeur, reliure italienne gaufrée.

Ce manuscrit est inscrit au catalogue à la lettre A··· 24. A..

5° Pièce unique. Manuscrit d'un seul feuillet.

La délivrance d'Ogier le Danois, fragment d'une chanson de geste.

Ce fragment de poème est écrit en bons caractères du XIVe siècle sur une feuille de vélin de 426 milimètres de hauteur sur 225 millimètres de largeur.

Le manuscrit devait offrir primitivement, recto et verso trois colonnes de 59 lignes chacune. Un tiers environ du feuillet a été enlevé dans le

sens de la longueur, en sorte qu'il ne subsiste plus maintenant tant au verso qu'au recto que quatre colonnes de vers de dix syllabes, lesquelles heureusement se font suite.

On aperçoit encore au verso des portions de lettres capitales qui devaient appartenir à la troisième colonne.

Le parchemin a été mutilé lorsqu'on l'a employé à servir de couverture à quelque livre de format oblong; aussi est-il entaillé, usé et taché en divers endroits de telle façon que la lecture de certains mots est devenue fort difficile.

Ce feuillet précieux à plusieurs titres porte sur un côté et en haut une miniature un peu effacée et qui représente un géant, recouvert d'une armure de chevalier et armé d'un fléau en fer.

6° Un manuscrit arabe, exemplaire du Coran, trouvé à Médéah, lors de la prise de cette ville par les Français.

7° Un autre manuscrit arabe. *Poésies mystiques* par ordre alphabétique de rimes, formules superstitieuses sur le nom de Mahomet, et traditions sur la vie du prophète par des écrivains de Tlemcen; provient du général Clausel.

8° Deux copies d'un manuscrit intitulé : *Antiquités et origines de Saint-Germain et de ses environs*, avec la relation de la maladie et de la mort de Louis XIII, roy de France, par Antoine l'aîné, garçon de la chambre du feu roy.

L'une est reliée en veau plein, in-folio, présentant les caractères de l'écriture du commencement du XVIIIe siècle; elle paraît avoir été transcrite en 1712, sous les yeux de Jacques-Antoine, âgé alors de soixante-dix-sept ans, fils d'Antoine l'aîné.

L'autre copie, in-quarto, reliée en veau plein, tranches rouges, n'est que la copie corrigée du précédent manuscrit; l'écriture est plus moulée, le style plus soigné; sous prétexte même d'élégance et de correction, sa rédaction se trouve dénaturée; elle n'a plus ce cachet d'authenticité qui apparaît à chaque page de l'autre copie.

La bibliothèque du Louvre en possédait un exemplaire pareil qui a disparu lors de l'incendie de la Commune en 1871.

9° Un manuscrit de Thévenet, intitulé : *Mélanges littéraires*, du XVIIe siècle.

Citons encore parmi les livres curieux :

1° *Les mémoires de d'Artagnan*, qui ont servi à Alexandre Dumas pour écrire ses *Trois Mousquetaires*;

2° *L'Inventaire de l'histoire de France*, relié en parchemin par Jean de Serres, portant la date de MDC.

3° *Le livre d'heures de Mme de Maintenon*, sur la garde intérieure ces mots :

« Ce livre appartient à Françoise d'Aubigné-Maintenon. »

Offert par Mlle Marie Blount.

Ce livre, de 1680 est du père Le Bossu, de la Compagnie de Jésus. Paris, A. Soubron, libraire ordinaire de la reine. Au palais, galerie des prisonniers, à l'image de Nostre-Dame.

4° *La défense de Louis XVI*, annotée par la reine. Exemplaire de la reine, renfermant plusieurs ouvrages manuscrits et imprimés, savoir :

Mémoires particuliers sur la captivité de la famille royale.

Mémoires de Mme la duchesse de Polignac, contenant des anecdotes sur la reine.

La famille royale preservee au Temple.

Fragments des mémoires de Weber.

Martyre de la reine de France.

Notices historiques sur les testamens du Roy et de la Reine.

Éclaircissements sur l'annotation de la reine.

Ce livre a été donné à la bibliothèque par André Thomas Barbier, le 14 novembre 1854. M. Barbier était un ancien secrétaire des bibliothèques royales et impériales.

Dans la couverture, au centre est enchâssée une médaille sous verre, le côté exposé au recto représente un génie s'élevant d'un autel et tendant une couronne :

En exergue, en haut, ces mots : *Quam reddat hæredi.* En dessous : *Ludovicus XVII in vinculis occumbit.*

Le côté du verso représente Louis XVIII, assis sur son trône et donnant la charte à la France, casquée et debout devant lui.

En exergue, en haut, ces mots : *fundamenta libertalis publicæ,* et en dessous : *Charta constitutionis a rege tradita.*

5° Un ancien testament en langue hébraïque, offert à la bibliothèque par le docteur Lediez, et venant de M. Perin, officier de marine, lequel le prit à Kertch, lors de l'expédition dans la mer d'Azoff.

En dehors des livres, quelques documents offrent encore un intérêt marqué.

1° Dans la collection du *Moniteur universel* depuis sa fondation, un exemplaire, portant la date du 20 janvier 1814, rectifié par l'Empereur, de retour à Paris pendant la campagne de France. Ce numéro est extrêmement rare.

2° Un fac-similé d'un brevet qui fait don à monseigneur le comte d'Artois du château neuf de Saint-Germain en Laye.

3° Un authographe de Boufflers, le poète académicien qui habitait la ville de Saint-Germain.

4° Une lettre autographe de l'impératrice Joséphine, adressée de la Malmaison à son intendant M. Pierbot, et datée du 6 avril 1811.

Cette lettre est sur papier argenté, avec un entourage gaufré, dans

lequel on voit le portrait et le chiffre de l'impératrice surmonté de la couronne impériale.

Enfin, nous avons découvert deux pièces originales que nous devons reproduire : ce sont des affiches de théâtre, telles qu'elles étaient utilisées à cette époque; on les a trouvées en démolissant les planchers du château vieux, lors des travaux de restauration.

PAR PERMISSION

de Monseigneur le maréchal duc de Noailles.

LES COMÉDIENS

DONNERONT AUJOURD'HUI 7 MAI 1789.

LE DÉSERTEUR, opéra.

Précédé du *Retour de Clitandre*, scène lirique[1] de M. de Valigny, dans laquelle l'auteur remplira le rôle de Clitandre.

On commencera par *les Chasseurs* et *la Laitière.*

On prendra 40 sols aux premières loges et orchestre, 24 sols aux deuxièmes et 20 sols au parterre,

On commencera à 5 heures 1/2 précises.

C'est à la salle des spectacles au château.

L'autre affiche est du 24 mai 1789.
On donnait :

Les Étourdis ou *le Mort supposé*, comédie nouvelle en trois actes, suivie de *Blaise et Babet*, opéra nouveau et deux actes, musique de M. Dezède, en attendant *Azémia*, ou *les Sauvages*, opéra nouveau, et *le Pessimiste* ou *l'Homme mécontent de tout*, comédie nouvelle.

Nous ne saurions terminer cette trop courte notice sans remercier M. Bunont, le bibliothécaire, pour la gracieuseté qu'il a mise à nous donner tous les renseignements utiles et nous montrer les richesses confiées à sa garde.

XXX.

1. Orthographe de la pièce.



LETTRES D'UN PÉDANT

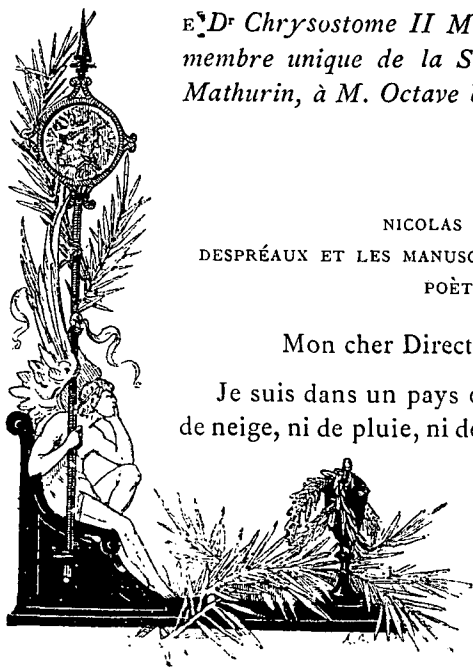

Le Dr Chrysostome II Mathanasius, président-fondateur et membre unique de la Société des Bibliophiles de Saint-Mathurin, à M. Octave Uzanne, directeur du Livre.

III

NICOLAS BOILEAU-DESPRÉAUX.
DESPRÉAUX ET LES MANUSCRITS. — DESPRÉAUX ET SES ENNEMIS, POÈTES ET JÉSUITES.

Mon cher Directeur,

Je suis dans un pays où l'on ne manque ni de vent, ni de neige, ni de pluie, ni de grêle, ni de tonnerre, ni d'éclairs, mais les livres y font absolument défaut. A Nice, l'année dernière, j'ai pu faire une assez ample récolte; à Biarritz, ni à Bayonne, je ne trouve rien, et j'en conclus qu'il n'y a rien, rien, rien, car s'il y avait si peu que ce soit, mon amour-propre de chasseur se persuade facilement que je l'aurais trouvé.

Je suis réduit à deux recueils manuscrits et quelques livres imprimés que j'avais, par précaution, emportés avec moi; pour ne pas me laisser trop longtemps oublier, je vais les dépouiller à votre intention.

Le plus ancien de mes recueils manuscrits a été formé de 1660 à 1670 par un homme de goût, empressé à prendre copie, à mesure qu'elles paraissaient, de toutes les pièces qu'il était d'usage de faire circuler, dans un temps où aucun journal littéraire n'existait et ne pouvait donner aux auteurs un moyen de se produire. Si, plus tard, il les retrouvait impri-

mées, il avait grand soin de les collationner avec son texte et d'en relever les variantes en surcharge, entre les lignes.

C'est de ce recueil qu'ont été tirées et publiées dans l'*Athenæum français,* il y a quelque vingt-cinq ans, de fort intéressantes leçons d'une ou deux satires de ce Despréaux que nous nommons plutôt aujourd'hui Boileau, je ne sais trop pourquoi : — sans penser que ses contemporains n'ont presque jamais donné ce nom de Boileau qu'à son frère Gilles, poète aussi et célèbre par ses querelles avec Ménage; à son autre frère l'abbé Jacques Boileau, l'auteur de la curieuse et peu pudique histoire des Flagellants, et enfin à un autre abbé Boileau, prédicateur assez distingué, mais qui n'était pas de la même famille; — sans penser non plus que toutes les premières éditions de ses œuvres, publiées sans nom d'auteur, portent une initiale et que cette initiale est la lettre D (Despréaux) et non B (Boileau); — sans penser enfin que, au XVIIe siècle, il était aussi difficile de reconnaître Despréaux sous le nom de Boileau qu'un Montmorency sous son nom patronymique de Bouchard, ou, au contraire, le duc de Villemor ou le marquis de Belle-Ile sans un autre nom que leur nom patronymique de Seguier ou de Fouquet : l'usage avait de ces caprices.

Et, à ce propos, voulez-vous me permettre une rapide digression.

Un jour, un homme d'esprit et de savoir, M. Génin, feuilletant une des collections manuscrites de la bibliothèque de l'Arsenal, trouve un certain nombre de pièces de vers signées Boileau. Il s'extasie sur leur mérite, — naturellement; — s'assure qu'elles ont été omises dans les œuvres de Nicolas Boileau-Despréaux, et se hâte, sans plus d'examen, sans plus de réflexion, de les communiquer à l'*Athenæum* qui, de son côté, s'empresse de les imprimer.

Dès le lendemain, un de mes amis intimes courait à l'*Athenæum* et montrait les poésies en question qui figuraient tout au long dans les œuvres de M. Boileau, c'est-à-dire de Gilles Boileau : elles étaient donc bien, en effet, de Boileau, mais non de Despréaux.

Je reviens à mon recueil. J'y relèverai tout d'abord, dans la copie des *Stances à Molière* remises par Despréaux à son ami le 1er janvier 1663, après l'*École des Femmes,* une stance qui n'a pas paru dans les *Œuvres :*

Après le premier sixain :

> En vain mille jaloux esprits, etc.

vient celui-ci :

> Tant que l'univers durera
> Avecque plaisir on lira
> Que, quoyqu'une femme complotte,
> Un mary ne doibt dire mot,
> Et qu'assés souvent la plus sotte
> Est habile pour faire un sot.

Sans doute Despréaux s'est rendu compte qu'il avait mal compris et mal rendu la pensée de Molière, et qu'un pareil éloge ressemblait fort à une critique : il a donc bien fait de ne pas conserver ces vers; mais n'ont-ils pas leur petit intérêt de curiosité?

Notre collectionneur admirait beaucoup Despréaux; il recueillit, avec les *Stances à Molière*, plusieurs de ses satires, et aussi cinq petites pièces que nous avons lieu de croire inédites. Il est surprenant que le poète, avare de ses vers comme il l'était, et qui ne laissait pas même perdre de sottes épigrammes comme :

Après l'Agésilas,
Hélas!

n'ait pas admis ces petites poésies parmi les œuvres. Qu'avait-il à craindre? Elles valent bien l'énigme de *la Puce* ou l'épigramme sur *l'Amateur d'horloges* qu'il a reconnues. Elles sont signées Despréaux, ce qui n'est pas une preuve absolument convaincante; mais si elles ne sont pas de lui, ce sont du moins de très fidèles pastiches de la manière de l'auteur, une imitation très réussie de sa forme et de sa manière. Nous les offrons aux trop rares curieux qui savent encore apprécier à sa valeur l'œuvre de Despréaux :

I

A une fille qui se vouloit faire religieuse.

MADRIGAL.

Quoy, vous quittés le monde, et vostre ame sans peine
Pour se donner à Dieu va nous abandonner!
Vous allés vous sauver, trop aimable inhumaine,
Mais vous allés me faire damner.

—

Sur la mort d'une fille.

ÉPITAPHE.

Icy gît qui brava la mort et les tourmens,
Et qui, d'un œil riant, vit la Fortune ingrate
Trancher ses jours avant le temps.
Passant, tu crois que c'est ou Zenon ou Socrate :
C'est une fille de vingt ans.

—

Pour Philis en luy envoyant des vers.

ESTREINES.

Allés en ce beau jour, Amour vous en convie,
De ma part en secret entretenir Sylvie,
Muses, dont la douceur entretient mon loisir.
Je seray trop heureux si, pour toutes mes peines,
Vous luy pouvez, pour ses estreines,
Donner un moment de plaisir.

A PHILIS

Sur ce que je n'allois point la voir.

Philis, ne m'accusez de rien
Si chez vous rarement vous me voyez paroistre ;
Si je crains tant de vous connoistre,
C'est que je vous connois trop bien.

—

ÉPITAPHE D'UN FRÈRE D'IRIS.

Icy gît que, sans le connoistre,
J'ay mille fois souhaité d'estre,
Et de qui mesme apres sa mort
Je souhaite encore le sort.
Je ne sçay s'il fut beau de taille et de visage,
S'il fut grand, comme on dit, et d'esprit et de cœur ;
Mais il fut aimé de sa sœur,
Et je n'en veux pas davantage.

Outre l'analogie qu'on remarquera entre les vers qui précèdent, tout faibles qu'ils sont, et ceux qui forment les « poésies diverses » de Despréaux et qui, en général, ne valent guère mieux, quelque chose encore peut faire accepter la signature que leur attribue l'auteur du recueil. C'est qu'il ne met un nom au bas d'une pièce qu'autant qu'il en est sûr; nous croyons pouvoir l'affirmer après avoir vérifié sur les imprimés, quand nous les avons retrouvés, que les pièces signées étaient bien des auteurs dont il avait donné les noms. Il serait surprenant qu'il ne se fût trompé que pour Despréaux.

Ajoutons enfin que notre recueil avait été donné à M. Lair, avocat au Parlement en 1780, par le marquis de Quincy, et cette origine est une garantie de plus du soin avec lequel il a été formé.

Le dieu Hasard, en mettant le nom de Despréaux sur ma route, m'invite à exploiter une mine encore très riche : je n'en abuserai pas; mais je vous demande la permission de suivre seulement un ou deux filons.

Je m'adresserai d'abord aux bibliographes et leur poserai un problème que je n'ai pas ici les ressources nécessaires pour élucider. Connaissent-ils un sieur L. H. D. L. qui faisait des traductions en français et en latin, et qui, le 18 avril 1667, obtint du Roi, alors à Saint-Germain en Laye, un privilège de sept années pour les publier? — A la date du 12 juillet 1668, « Ledit sieur a cédé le privilège cy dessus à Pierre Le Petit, imprimeur et libraire ordinaire du Roy, pour un livre intitulé : *Recueil de vers...* » — Jusqu'ici, rien qui concerne Despréaux, à ce qu'il semble; mais poursuivons : — « ... à la charge qu'il imprimera séparément deux pièces en vers : l'une *pour le Roy*, et l'autre intitulée : *Satire à M. etc.* » — Quelle est la pièce « pour le Roy? » S'agit-il du *Discours*

au Roy composé par Despréaux en 1665? C'est possible; mais nous n'en savons rien. Quant à la *Satire à M. etc.* », il s'agit évidemment de la satire classée la septième dans les œuvres de Despréaux, et qui commence ainsi :

De tous les animaux qui s'elèvent dans l'air...

Et la preuve, c'est que l'extrait du privilège que nous venons de rappeler est attaché précisément à cette satire.

Le problème se complique et donne lieu à trois questions : 1° qui est le sieur L. H. D. L.? 2° quels liens l'attachaient à Despréaux assez étroitement pour qu'il réservât un tirage à part d'une ou deux de ses poésies en cédant un privilège? — 3° quel est le recueil de vers d'où ont été détachées, pour être publiées séparément, avec un titre particulier et leur pagination propre, une pièce de vers pour le roi et une satire de Despréaux?

C'est pour ces trois questions que nous faisons appel au savoir obligeant des bibliographes.

De Despréaux, nous passerons maintenant à quelques-uns de ses adversaires. J'en ai trois sous la main; d'abord Desmarets de Saint-Sorlin, l'auteur de la comédie des *Visionnaires* et du poème de *Clovis;* puis

. . . Pradon et Bonnecorse,
Grands écrivains de même force,

comme le dit Despréaux dans une de ses épigrammes.

Desmarets n'a point signé *la Défense du poëme héroïque, avec quelques Remarques sur les Œuvres satyriques du sieur D... Dialogues en vers et en prose,* Paris, Jacques Le Gras, au Palais (1675). Le dernier de ces dialogues est en vers; l'auteur y met en scène Despréaux et Molière : celui-ci traite fort durement le satirique :

Un ingrat comme toy n'eut jamais de courage.
Ton humeur satyrique est plustost une rage.
Cœur lâche qui poursuis les vivans et les morts,
Tu m'adorois vivant; maintenant, quand je dors,
Tu me lances les traits d'une aspre calomnie :
Du titre de bouffon tu noircis mon génie.
Autrefois, à genoux, forcé de m'estimer,
Tu t'adressois à moy pour apprendre à rimer;
Tu m'appellois alors ton juge, ton arbitre;
« Rare et fameux esprit », c'est le front de l'Épitre.
Si tost que je suis mort, tu prétens me braver,
Et sur moy, me blasmant, tu penses t'élever.
Mais de nos deux talens, on sçait la difference.
Un bel art fut le mien; le tien, la medisance...

Ces vers sont assez peu dignes de Molière, et il aurait fallu un autre poète que Desmarets pour le faire parler; pourtant nous n'avons pas

hésité à faire cet emprunt, parce qu'on y voit combien était jugé sévèrement le passage où Despréaux, après la mort de Molière, avait fait sur son compte des réserves auxquelles il n'avait pas songé de son vivant.

D'autres extraits seraient à faire de l'opuscule de Desmarets; il serait curieux, par exemple, de comparer l'entretien de Pyrrhus et Cinéas, puis le récit du passage du Rhin dans Despréaux et ensuite dans Desmarets, qui a refait ces deux morceaux (pages 62 et 70). Mais la perle de cette critique, c'est le reproche adressé à Despréaux d'avoir dédié au Roi sa traduction du *Traité du sublime* sans en avoir supprimé le passage où, mettant en regard la monarchie et la république, Longin juge la république plus favorable que la monarchie au progrès des lettres. Nous donnerons encore ce passage, bien qu'il touche un peu à la politique, et même à notre politique contemporaine.

« Il est impossible de ne pas remarquer le peu de jugement du traducteur, d'avoir osé faire présenter au Roy ce Traité, et de n'avoir pas considéré son dernier chapitre, qui a pour titre : *Des Causes de la décadence des esprits,* et qui traite pourquoy il ne se trouvoit plus d'esprits qui s'élevassent fort haut dans le sublime, comme Homère pour la poésie et Démosthène pour l'éloquence; et il dit que « *c'est le gouvernement populaire qui nourrit et forme les grands génies, et qu'il n'y a rien qui élève davantage l'âme des grands hommes que la liberté, ny qui excite et réveille plus puissamment en nous ce sentiment naturel qui nous porte à l'émulation et cette noble ardeur de se voir élevé au-dessus des autres. Ajoutez que les prix qui se proposent dans les Républiques aiguisent et achèvent de polir l'esprit, etc.*

« *Mais nous*, continue-t-il, *qui avons appris à souffrir le joug d'une domination légitime, qui avons esté comme enveloppez par les coûtumes et les façons de faire de la monarchie,... et qui n'avons jamais gouté de cette vive et féconde source de l'éloquence, je veux dire de la liberté, ce qui arrive ordinairement de nous, c'est que nous nous rendons de grands et magnifiques flatteurs... car un esprit abbatu et comme domté par l'accoutumance au joug, n'oseroit plus s'enhardir à rien : tout ce qu'il avoit de vigueur s'évapore de soy-mesme, et il demeure toujours comme en prison.* » — Où est le jugement de cet homme de rapporter la cause de la décadence des esprits à l'État monarchique, et la cause de l'élévation des esprits à la liberté, à l'état populaire et aux prix que les républiques proposoient, puisque, vivant sous un bon et sage Roy, nous jouissons bien plus de la liberté que les peuples n'en jouissoient dans leurs assemblées tumultueuses... »

Qui eût jamais pensé que Despréaux pût être signalé comme un républicain dangereux et maladroit! Et cela pour n'avoir pas altéré ou supprimé les passages qui, dans le texte d'un auteur qu'il traduisait,

pouvaient déplaire au roi! Certes, de telles critiques ont dû moins inquiéter Despréaux que celles de Dacier.

Passons à Pradon. C'est en 1684 que parut à Lyon, sans nom de libraire, sans privilège ni permis d'imprimer, et sortant probablement de quelque imprimerie clandestine, une plaquette de 88 pages in-8° : *le Triomphe de Pradon,* où l'heureux rival de Racine, — heureux dans la coterie du duc de Nevers, — au lieu de chanter ses succès, comme on pourrait le croire d'après le titre, tombe à bras raccourcis sur Despréaux : c'est la défaite de l'un qui fait la victoire de l'autre.

Si les œuvres de Despréaux avaient toutes été détruites par quelque accident et que nous les connussions seulement par Pradon, nous aurions de lui cette idée qu'il n'a aucune imagination, qu'il répète constamment les mêmes formes tirées du même moule, et ceci n'est pas absolument faux; mais nous serions tentés, traduisant les phrases de Pradon dans notre style moderne, de voir dans Despréaux une sorte de romantique amoureux de la rime riche, dédaigneux des formes solennelles de son temps, prodigue de métaphores risquées, fantaisiste dans le choix d'expressions par trop naturalistes, empruntées aux badins du Pont-Neuf et de la place Dauphine, et ici notre jugement ne paraîtrait pas sans appel en admettant que quelque exemplaire de ces œuvres perdues vînt à se retrouver.

Si Despréaux dit (discours au Roy) :

> Attendant que pour Toy l'âge ait meuri ma Muse.
> Sur de moindre sujets, je l'exerce et l'amuse...

Pradon reprend : « Rime riche! et qui joue bien; comme en ces vers qu'il a ingénieusement imités : il s'amuse à la muse et la muse l'amuse. »

Despréaux se plaît-il à voir la sagesse du Roi

> Fouler aux pieds l'orgueil et du Tage et du Tibre,
> Nous faire de la mer une campagne libre...

Pradon, s'acharnant sur toute cette fin du discours au Roi, critique toutes ces métaphores hardies, mal suivies, et il y découvre « une multitude et une confusion d'images sans raison, sans liaison et sans ordre, et d'où l'esprit du lecteur a bien de la peine à se sauver ».

Lorsque, dans la satire Ire, Damon quitte Paris et laisse en partant ces adieux :

> Puisqu'en ce lieu jadis aux Muses si commode,
> Le mérite et l'esprit ne sont plus à la mode;
> Qu'un poète, dit-il, s'y voit maudit de Dieu,
> Et qu'ici la vertu n'a plus ni feu ni lieu...

Pradon ne manque pas de reconnaître Despréaux dans ce poète crotté de la satire, « puisqu'il s'y est voulu peindre luy-mesme en beaucoup d'en-

droits ». Plus loin, il dit : « *S'y voit maudit de Dieu :* quelle façon de parler basse! mais, de plus, forcée : *S'y void maudit* pour *Y est maudit.* Quand on se sert de ces sortes de quolibets de carrefours, il faut, du moins, les employer naturellement, sans les rendre encore plus mauvais en les estropiant. Cependant ce vers, tout méchant qu'il est, peut passer en comparaison de l'autre, qui est bien pire. *La vertu n'a ni feu ni lieu :* déclamation du Pont-Neuf qui ne pourroit estre soufferte que dans un impromptu de corps de garde. »

Comme tout est relatif dans les jugements des hommes! Qui donc, de nos jours, s'aviserait de penser qu'il a pu se rencontrer au XVIIe siècle, à la fin du XVIIe siècle, un poète non sans quelque talent, un homme du métier, qui a trouvé Despréaux trop exact dans ses rimes, trop hardi dans ses métaphores, trop vulgaire dans le choix des expressions?

Nous ne quitterons pas Pradon sans lui emprunter encore quelques traits relatifs cette fois, non plus à Despréaux, mais à Molière et à Racine.

C'est dans la satire III (satire du *Repas)* que Pradon les rencontre l'un et l'autre : « Qu'il y a une grande différence, s'écrie-t-il, du festin de Regnier à celui-ci! Le ridicule qu'introduit Regnier est de tous les temps et de toutes les nations : car c'est un pédant dont le ridicule est connu partout. Mais pour un Marquis, un Campagnard et un méchant Traiteur, ces sortes de personnages sont particuliers à la France et ne sont point connus des autres nations. Avant Molière, on ne connoissoit ni Marquis ni Précieuses. » — Plus loin, bien qu'il semble, en général, favorable à Molière et que quelque part, comme l'avait fait Desmarets, il reproche à Despréaux son ingratitude pour le poète mort, adoré vivant, Pradon ne veut pas laisser échapper une méchanceté sans la saisir au vol. — « *Molière avec* Tartufe *y doit jouer son rôle...* : Pourquoi en faire deux personnages? Molière et Tartufe ne font qu'un. »

Ailleurs enfin, dans la même satire, le Campagnard ayant dit :

Je ne sçay pas pourquoy l'on vante l'*Alexandre*...

Pradon reprend, avec la dureté d'une jalousie en éveil : « Cette tragédie ne s'est pas acquis une approbation si générale que l'autheur le veut faire penser; jamais Quinault n'a tant répandu de sucre et de miel dans ses opéras que le grand Racine en a mis dans son *Alexandre,* nous faisant du plus grand héros de l'antiquité un ferluquet amoureux... Peut estre mesme qu'il n'y a rien qui soit plus dans le genre de la vraie tragédie que l'est *Astrate.* Je ne sai si l'Anneau royal est plus mauvais que l'Espée de Phèdre et que la défaillance poétique qu'on donne à cette Reine. Mais il est aisé de tourner tout en méchant ridicule, en disant seulement quelque mot au hasard et sans rien approfondir. »

Assez, Pradon. Bonnecorse, paraissez : votre tour est venu d'enga-

ger le fer avec Despréaux. Sans doute, vous ne vous battrez pas à armes égales; mais quand on a écrit l'*Épitre à Damon* et le *Lutrigot,* on peut se défendre, et la défaite même n'est pas sans honneur.

Le *Lutrigot, poème héroï-comique,* parut à Marseille, chez Charles Brebion, imprimeur du Roy, de Monseigneur l'Évesque, du Clergé et de la Ville, en 1686, avec permission. Ce petit volume, de 56 pages in-8°, contient en outre une *Épistre à Damon.* Il s'ouvre par un *Avis au lecteur :* « Ayant recouvré, dit l'Imprimeur, ces deux Pièces, j'ay cru devoir les donner au Public. Elles sont d'un honneste Homme qui ne peut souffrir qu'on attaque sans sujet le Mérite et le Sçavoir. »

Dans l'Épistre à Damon, l'auteur vante le séjour de la campagne, la tranquillité, la liberté dont on y jouit :

Je ne veux pas pourtant vanter mal à propos
Une oisiveté lâche, un indigne repos;
J'estime ces esprits, qui, par des soins utiles,
Honorent leur patrie et reforment les villes...
J'espererois en vain de si nobles emplois;
Je ne fus jamais propre à débrouiller les loix...
On ne doit se mêler que de ce qu'on sçait faire;
Un innocent loisir m'est un bien nécessaire;
Mon sort est d'estre libre, et je serois fâché
Qu'à de pénibles soins mon cœur fût attaché;
Il faut que le repos jusqu'au bout m'accompagne;
Je veux encore passer ma vie à la campagne,
Et, s'il plaît au Destin d'en prolonger le cours,
Je veux vivre pour moy le reste de mes jours.
Là, sous des orangers, quand je suis las de lire,
J'aiguise sans chagrin quelque trait de satyre;
J'aime la vérité, mais en homme d'honneur;
Je ne sçay point trahir la raison ni mon cœur.
A tous les vicieux je ne veux jamais plaire
Et j'en dirai du mal s'ils ne cessent d'en faire.

Si j'ai cité ce morceau, peut-être un peu long, c'est qu'il m'a paru donner une idée aimable de son auteur et le venger du dédain affecté de Despréaux; sous l'épicurien qu'était Bonnecorse, on trouve l'homme d'esprit et l'homme de cœur; si, essayant une satire, il imite Despréaux, du moins dans la liberté que sa muse se donne, dit-il,

Elle attaque le vice et non pas la personne.

Voyons comment il suivra cette règle dans son *Lutrigot.*

Ce petit poème est divisé en cinq chants. Comme il est peu commun et peu connu, je vous en offrirai une rapide analyse.

Chant Ier. — Le premier chant s'ouvre, comme tous les poèmes épiques, par une invocation :

Je chante Lutrigot, ce héros du Parnasse,
Dont la France indignée a condamné l'audace ..
Muses, dont le secours est toujours necessaire
A quiconque ose écrire et cherche l'art de plaire,
J'implore ce secours!...

Un jour que les neuf sœurs, dans le sacré Vallon,
Celebroient une feste en l'honneur d'Apollon...
Chaque muse à son tour louoit quelque poëte :
Par Terpsichore enfin Lutrigot fut vanté.

Apollon proteste contre l'éloge de Lutrigot par Terpsichore :

Pourquoi, s'il est sçavant, ne pas le témoigner
En pratiquant cet art qu'il prétend enseigner?
Qu'avons-nous vû de lui conforme à ses maximes?

Terpsichore n'ose répondre à Apollon; mais elle va consulter le livre du Destin, et là elle apprend que Lutrigot doit un jour enfanter un poème; déguisée en *Nanon l'Horlogère,*

L'espouse de *la Tour*, héros à redouter,
Que ce fameux autheur devoit bien-tost chanter.

elle vole à Paris.

Une maison étroite et dont l'architecture
Semble vouloir choquer et l'art, et la nature,
Et qui paroît de loin plus haute qu'une Tour,
Est du grand Lutrigot l'ordinaire séjour.

Telle est la maison « toute singulière », dit une note, que Despréaux s'était fait bâtir.

Mais Lutrigot n'y est pas; il est « aux Bons Enfans », c'est-à-dire au cabaret; quand il rentre chez lui, il trouve la Muse, sous l'habit de Nanon, qui lui conseille d'abandonner la satire pour tenter des œuvres plus importantes, et qui, ensuite, disparaît changée « en un corps de lumière ». Lutrigot resté seul se promet de faire éclater son mérite, se couche, s'endort et voit en rêve autour de lui

Des autheurs supplians que sa verve menace
Et le siècle, à genoux, qui lui demande grace.

Chant II. — Terpsichore remonte auprès d'Apollon :

— Ma sœur, lui dit ce dieu, de quoi vous plaignez-vous?
— Je me plains, répond-elle, et je ne dois plus feindre;
Oui, de vous-même enfin, j'ai sujet de me plaindre.
Faut-il que par un dieu Lutrigot soit blâmé,
Lui dont, à ce qu'on dit, le public est charmé?

Sans doute, il a fait peu jusqu'ici, et fait surtout preuve de mémoire :

> Mais bientôt cet autheur, animé par sa verve,
> Sans s'amuser encore à parler mal d'autrui
> Fera voir des escrits qui seront tout de lui.
> Qu'en croïez-vous, mes sœurs? — Ni l'amour ni la haine
> Ne me previennent point, lui répond Melpomene,
> Et s'il faut m'expliquer, je diray franchement,
> Que ce Poëte altier chante trop foiblement;
> Le cothurne est trop haut et n'est pas son affaire.
> — Et moins le brodequin, dit Thalie en colère;
> Lui qui blâme Molière, ose-t-il se flatter
> D'égaler ses portraits ou de les imiter?

Pendant cet entretien, Lutrigot dormait; mais le soleil paraît; il se lève et, appelant son fidèle Colin, il l'envoie chez Garrine et Rigelle, c'est-à-dire chez Racine et Chapelle, et les invite à venir dîner avec lui à *l'Alliance*.

> Muses, racontez-moi les grands exploits qu'ils firent,
> Leurs charmants entretiens, tous les bons mots qu'ils dirent,
> Combien par ces heros, à medire obstinez,
> Furent de gens d'honneur hautement condamnez.

Mais les éloges qu'ils refusaient aux autres, ils se les prodiguaient à eux-mêmes :

> Les vers de Lutrigot n'étoient que des merveilles,
> Garrine etoit divin et valoit cent Corneilles.

Enfin, Lutrigot annonce son grand projet : Terpsichore l'a visité; elle exige de lui un ouvrage achevé :

> Assez et trop longtemps, dans mes doctes caprices,
> Ma plume redoutable a gourmandé les vices;
> A de plus grands exploits je prétens aspirer :
> Après m'être fait craindre, on me doit admirer.

Garrine approuve : que Lutrigot fasse donc un poème héroïque! L'antiquité lui fournira des sujets. « Non, reprend le sincère Rigelle; point de héros antiques :

> Ces heros étoient-ils plus heros que Louis?
> Qu'ont-ils exécuté de si digne d'envie
> Que ce grand Roi n'ait fait dans le cours de sa vie?
> Tu peux de ses exploits t'occuper noblement;
> Mais ne va point surtout lui dire sottement :
> « Jeune et vaillant heros, dont la haute sagesse
> « N'est point le fruit tardif d'une lente vieillesse... »

— Je ne chanterai pas les héros de l'antiquité, dit alors Lutrigot :

ils sont usés; ni les merveilles du règne de Louis : le sujet est trop facile : je chanterai un lutrin :

C'est l'ouvrage inouï d'un poëte fertile.

Chant III. — Garrine et Rigelle, Racine et Chapelle, quittant Lutrigot, vont aux Tuileries; leur ami seul occupe leur pensée; ils passent en revue ses ouvrages, et l'éloge railleur qu'ils en font en est une mordante critique.

Que son *Discours au Roi* paroît noble et charmant!...
Ouy, tout ce qu'il adresse à ce vaillant monarque
D'une verve sublime est une illustre marque.
Est-il rien de si juste et rien de si prudent
Que ce que dit Pirrhus avec son confident?
Cet endroit est aimable autant qu'il le peut être :
Il me sèmble d'ouïr Jodelet et son maître.
Et qui, sans notre autheur, auroit jamais pensé
Qu'au lieu d'être vaillant Pirrhus est insensé?
Lutrigot n'aime point tous ces heros de guerre,
Qui portent la terreur aux deux bouts de la terre;
A ces hardis desseins il n'applaudit jamais,
Il n'admire en ses vers que les heros de paix :
Il veut qu'un roi s'engraisse et que, dans son empire,
Il goûte un doux repos et ne songe qu'à rire...

Garrine alloit poursuivre, et le prudent Rigelle
Se plaisoit au recit de ce censeur fidelle,

lorsqu'un bruit de voix les interrompt. Ils écoutent : c'est Garbin le libraire, c'est-à-dire Barbin, à qui Lutrigot veut persuader d'imprimer son nouveau poème :

Je sçai, repart Garbin, que les autheurs souvent
Promettent des monts d'or et nous donnent du vent.
Vous nous vantez ici vôtre Poëme épique;
Que n'avez-vous pas dit de vôtre Poëtique?
Et de vôtre Longin, ce sublime traité
Que par ses beaux escrits Dacier nous a gâté?
Il auroit bien fait pis, si, d'un trait de prudence,
Vous n'eussiez à genoux imploré sa clémence.

Garrine et Rigelle interviennent et les mettent d'accord :

La troupe se sépare, et le sage Garbin
Promet avec serment d'imprimer le Lutrin.

Chant IV. — Assuré de l'impression de son poème et rêvant le succès, Lutrigot a hâte de le faire connaître :

Il le lit à Garrine, il le lit à Rigelle;
Il va le réciter de ruelle en ruelle;

Il mendie en tous lieux quelque applaudissement,
Et par son ton de voix il impose aisément :
Tel avec moins de bruit, moins d'art et moins d'haleine,
Le Savoyard chantoit sous la Samaritaine.

Déjà les rieurs avaient porté jusqu'aux cieux le nom de Lutrigot : Terpsichore, ravie, va faire son éloge à Apollon, et le dieu, voulant juger lui-même, la charge de lui amener son protégé. Pendant son voyage, dieux et déesses se déguisent,

Et pour mieux se masquer, les Muses avoient pris
Les habits negligez de plusieurs beaux esprits.
Dans leurs noirs vestemens la modestie éclate ;
L'une porte un rabat et l'autre une cravate ;
L'une est en juste-au-corps, cette autre est en manteau ;
Plusieurs ont la soutane, et toutes le chapeau.

Enfin Lutrigot, monté sur Pégase, arrive à l'Olympe et est présenté par Terpsichore à Apollon : le poète prend la parole et s'applique à faire connaître au dieu des vers tous ses mérites :

Ma pensée au grand jour partout s'offre et s'expose ;
Le moindre de mes vers *dit toujours quelque chose.*
Jamais mortel n'a pris un si pénible soin
Pour ennoblir sa verve et la porter plus loin.
Aussi mes nobles vers *sont lus dans les provinces,*
Sont recherchez du peuple et receus chez les princes.
Et qui dans l'univers n'a pas vû mes escrits ?
Mes satires ont pleu, chacun en est épris ;
Il n'est point aujourd'hui de courtaut de boutique
Qui n'ait et mon Longin et mon Art poétique...

Apollon, outré de tant d'outrecuidance, feint, pour se jouer de lui, d'être un de ses admirateurs :

Quand le grand Lutrigot a la plume à la main,
Qu'il enfante les vers d'une docte satire,
Chacun cache les siens et n'oseroit plus lire.
Que tous se taisent donc devant lui, et qu'il lise son *Lutrin.*

Chant V. — Lutrigot lit son ouvrage :

Il compose son geste, il mesure sa voix
Et dit éloquemment qu'un *Énorme Pupitre*
Est du poëme entier le sujet et le titre...
Quand il décrit *l'Oiseau qui prône les merveilles,*
Il enleve les cœurs et charme les oreilles,
Et ses vers sont pressans et ne sont pas moins beaux
Quand il peint la Mollesse au milieu de Cisteaux,
Qui demande en pleurant *quel démon sur la terre*
Souffle dans tous les cœurs la fatigue et la guerre?

On n'admire pas moins ce pieux sentiment,
Marque de sa sagesse et de son jugement,
Lorsqu'il dit, par l'excès d'une sainte franchise,
Que de tout abîmer *c'est l'esprit de l'Eglise.*

L'assemblée est enthousiasmée; Apollon décide que l'auteur sera porté en triomphe; il prétend enfin

Qu'on le mette à cheval sur un vaste lutrin.

Ainsi dit, ainsi fait; le cortège se forme; en tête,

. . . . . une longue séquelle
De poëtes nouveaux, dignes imitateurs
Du sçavant Lutrigot, le phénix des autheurs.
Ils crioient tous ensemble et d'une force extrême :
Vive le roi des vers et son divin poëme!

Ensuite l'on voïoit tous les autheurs fameux,
Grecs, Latins et François, qui, marchant deux à deux,
Recitoient ou chantoient, en differens langages,
Tout ce que Lutrigot a pris dans leurs ouvrages.

Sur quatre chars, parez d'une étoffe de prix,
Estoient du triomphant les immenses escrits.
L'un portoit son Longin, et son Poëme épique;
L'autre, les doctes chants de son Art poëtique;
Ses Satires, dans l'un, effraïoient les autheurs;
Ses Epistres, dans l'autre, étonnoient les flateurs.

Venait enfin le cortège des dieux et déesses, formant un orchestre : Apollon

Tout grave qu'il étoit, jouoit du violon.
On voïoit Uranie avec une musete;
Polimnie, en dansant, jouoit de la trompete;
Calliope faisoit quelque bas de balet,
Et suivoit Apollon au son du flageolet.
Clio battoit la caisse et paroissoit en masque...

Le char venoit après, chargé de la Machine,
Sur quoi le fier autheur, avec sa sombre mine,
Paroissoit à cheval, et d'un air serieux,
Saluoit, en passant, de la teste et des yeux.
Les essieux gemissoient sous un poids si terrible :
Ils portoient un autheur aussi grand qu'invincible!

Des deux côtez du char marchoient par pelotons
Les chantres du Pont neuf armez de longs bâtons.
Tout autour paroissoient des satires burlesques,
Qui faisoient en dansant des postures crotesques,
Et derrière on voïoit cent autheurs inconnus
Que le grand Lutrigot avoit jadis vaincus...

Mais toute médaille a son revers :

Et comme en un triomphe il est permis à tous
De railler le heros sans craindre son courroux,
Ces autheurs à l'envi lui reprochent sans cesse
Son esprit aigre et fier, son peu de politesse,
De ses vers medisans l'aspre malignité,
Ses larcins découverts, son sçavoir emprunté;
Que tout son grec consiste dans son dictionnaire,
Et qu'il n'est qu'un censeur injuste et téméraire.

Le char, au milieu des *vivat* des uns, des injures des autres, poursuivait sa course quand un hibou, le hibou du *Lutrin*, sans doute, sortant d'une vieille tour,

Volle vers Lutrigot, se perche sur sa teste,
Et, pour le couronner, il portoit dans son bec
Un rameau tortueux d'un laurier déjà sec.
Tout le monde à l'aspect d'une telle figure
Jette des cris en l'air, rit de cette aventure.
L'Hélicon retentit de ces cris éclatants;
Pegaze s'effarouche et prend le frein aux dents;
Il court, il saute, il ruë, et, dans ses algarades,
Il brise enfin le char à force de ruades,
Et le grand Lutrigot, en poussant maint hélas
Tombe, et tout effrayé voit le Lutrin à bas.

Ainsi finit ce petit poème, qui n'est pas sans esprit, et où l'on n'aura pas manqué de noter un assez bon nombre de vers bien frappés; la raillerie y est de bon goût; les critiques généralement justes; l'auteur, suivant en cela l'exemple de Despréaux, s'en prend à son œuvre et non à sa personne et ne vient point

Distiller sur sa vie un venin dangereux.

En s'attaquant aux mauvais poètes, Despréaux était sûr d'avoir le dernier mot; les rieurs étaient pour lui. Mais, sur la fin de sa vie, il devait engager une partie avec un adversaire bien autrement redoutable. Cet ennemi s'appelait Légion : c'était l'ordre des jésuites. Comment avait-il blessé leur susceptibilité? Comment osa-t-il riposter à leurs attaques, sachant que l'un d'eux était toujours confesseur du Roi, en France comme en Espagne, en Portugal et dans tous les pays catholiques, et que leur crédit était tout puissant? Tout cela a été dit; l'histoire de cette lutte, qui se termina par un compromis, se trouve tout au long dans l'édition des œuvres de Despréaux données par Saint-Marc, et nous ne la recommencerons pas.

Mais Saint-Marc, qui a rapporté un certain nombre de lettres, d'épigrammes et autres poésies satiriques, n'a pas donné cependant toutes les pièces du débat : j'en ai retrouvé plusieurs dans le second des manuscrits

dont je vous ai parlé au commencement de cette lettre, et je vous les envoie pour compléter, autant que je le puis, cet envoi de documents inédits dont vous êtes friand.

MADRIGAL A DESPRÉAUX.

Cher Despréaux, de quoy t'avises-tu
D'oser menacer les jesuites ?
Ah ! tu n'en prevois pas les suites.
Leur haine epargne-t-elle et savoir et vertu ?
Tu t'es vu vénéré de tous ces molinistes
Comme un homme d'honneur, un auteur sans défaut ;
Bientôt dans leurs esprits tu seras un Perrault,
Qui pis est, mis encore au rang des jansenistes
Et plus persécuté qu'Arnauld [1].

Les jésuites, craignant que Despréaux ne voulût lancer contre eux de nouvelles *Provinciales,* voulurent d'avance parer le coup et firent circuler une épigramme qui se terminait ainsi :

Qu'il ne soit pas dit dans l'histoire
Qu'ayant depuis longtemps copié Juvénal
Tu deviennes enfin le singe de Pascal.

Mon manuscrit me fournit une réponse.

RÉPLIQUE DE L'AMY POUR DESPRÉAUX.

La superbe société
Contre toy fait paroitre une folle fierté ;
Ce qu'elle dit n'est qu'imposture.
L'on te voit egaler Horace et Juvenal ;
Mais croit-elle te faire injure,
Boileau, de t'appeller le singe de Pascal ?
En fait de bel esprit, c'est être original.

Je m'arrête ici, mon cher Directeur, et je me sépare enfin de ce Despréaux dont le nom occupe toute cette longue lettre. Je ne le fréquente plus beaucoup; mais je ne le rencontre jamais sans plaisir et ne le quitte jamais sans quelque regret. Je lui dois beaucoup, en effet; il m'a rendu service. Si le XVIIe siècle, comme a bien voulu le dire Sainte-Beuve, il y a, hélas! quelque vingt-cinq ans, est devenu « ma province », c'est Despréaux qui m'en a ouvert l'accès. Vous dirai-je à quelle occasion?

Je faisais ma rhétorique au lycée d'Angers; par un accord tacite avec mon digne professeur, M. D. Saucié, je n'apprenais jamais par cœur une leçon, sachant qu'il n'aurait pas l'imprudence de me la demander; je ne faisais pas de « devoirs », excepté les jours de « composition ». Mais je lisais, je lisais! ce que j'ai lu dans cette seule année, la plume à la main, formerait une bibliothèque : tout Bossuet, tout Fénelon, tout

1. Saint-Marc a publié de ce madrigal, ou plutôt de cette épigramme, un texte tout différent.

Daguesseau, — neuf volumes in-4° qui m'étaient tombés sous la main, — tout Racine, tout Corneille, tous les cours de littérature, Laharpe, Marmontel, Nepomucène Lemercier, Villemain, et combien d'autres encore, historiens, poètes, orateurs, critiques! Despréaux, qui me faisait passer sous les yeux tout un long défilé d'auteurs inconnus, m'attirait beaucoup. J'admirai d'abord, de confiance, *in verba magistri.* Puis je réfléchis; je me permis de discuter certains arrêts; il me parut exorbitant que, dans un passage, Voiture fût comparé à Horace; que, dans un autre, Voiture et Sarrasin fussent mis sur la même ligne que La Fontaine; je trouvais charmants deux vers de Saint-Amant, l'auteur du *Moïse sauvé*, et m'étonnais qu'ils eussent fait traiter de fou leur auteur, ces vers où il

> Peint le petit enfant qui va, saute, revient,
> Et, joyeux, à sa mere offre un caillou qu'il tient.

Mais où trouver Voiture? et Sarrasin? et Saint-Amant? Ce ne sont point des classiques, et la bibliothèque du lycée ne les possédait pas. Heureusement, et c'est là, à cette époque déjà bien lointaine (1845), que se firent, — aux jours de sortie, s'il vous plaît, — mes premières études sur les écrivains secondaires du XVIIe siècle. Vous le voyez donc : c'est à Despréaux que je dois de m'y être engagé, peut-être par esprit de contradiction, certainement par esprit de contrôle indépendant et de libre examen.

Après cette excursion faite à travers mes souvenirs et que votre amitié me pardonnera, je m'arrête, mon cher Directeur, et vous prie de croire à mes meilleurs sentiments.

CHRYSOSTOME II MATHANASIUS.

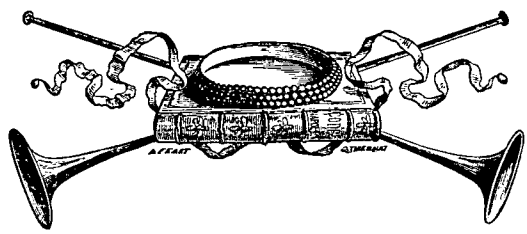

A NOS ABONNÉS

LES DIX ANNÉES DU LIVRE

Collection terminée

NOTRE NOUVELLE REVUE EN 1890

Avec la Livraison de Décembre prochain (n° 120 de la Série), le *Livre* aura clos sa Dixième Année d'existence.

La Collection complète de cette importante publication, la plus spécialement littéraire des revues de ce temps, formera dès lors un ensemble de vingt forts volumes grand in-8°, véritable Encyclopédie critique de la fin du XIXe siècle.

Grâce au succès qui l'accueillit dès son début, et qui ne s'est point démenti jusqu'à ce moment, nous avons pu sérieusement maintenir cette Revue avec une véritable indépendance au milieu de cette République des Lettres si foisonnante d'écrivains et de *brocheurs* de livres éphémères. — Il nous a été possible d'élever sans bruit, mois par mois, ce solide monument; mais l'esprit de raison et de vérité nous donne aujourd'hui l'inspiration de couronner notre œuvre.

Qui ne sait se borner ne sut jamais construire.

C'est pourquoi, par crainte de voir s'effondrer l'édifice érigé avec tant de soins, de travail et d'efforts, et, dans le désir de ne pas encombrer outre mesure le logis de nos fidèles abonnés d'origine, nous arrêterons la publication du *Livre*, — sous le format actuel, — à dater de l'année qui accourt portant le 9 à la troisième place dans le millésime décennale du siècle.

Nous ne nous attarderons pas à disserter sur les mérites et

les imperfections du Recueil qui va disparaître. Il convient d'être indulgent pour ceux qui partent et de joindre à la mélancolie de la séparation les regrets qui accompagnent tout ancien compagnon subitement exilé de nos habitudes.

A dater de Décembre 1889, le *Livre*, avec ses deux parties, la *Moderne* et la *Rétrospective*, aura force de Collection révolue. Les bibliographes pourront cataloguer cette vaste et abondante publication à côté des grands périodiques et *magazines* littéraires, près du *Bulletin du Bibliophile* et de l'ancien *Athenæum français*, au premier rang des Revues de Littérature et de Bibliographie.

Nous avons le pressentiment que notre cher vieil enfant se présentera avec une belle et fière allure aux yeux des générations futures et qu'on rendra pleine justice à l'énorme production, au constant labeur qui se dégagent de cette Collection en vingt volumes complets, dont l'ensemble offrira alors l'attrait des œuvres définitivement accomplies.

Nous faisons en outre dresser une *Table décennale* très complète, qui sera la clef indispensable de ces Archives littéraires recueillies pendant dix années successives. Cette table, mise en souscription parmi nos Abonnés, sera publiée (si les souscripteurs sont assez nombreux pour permettre de l'établir) dans les premiers mois de 1890.

* * *

Nous avons apporté — pourquoi ne pas l'avouer? — un réel amour-propre, une volonté tenace à poursuivre jusqu'à cette dixième année la publication régulière et ininterrompue de cette Revue si lourde, si complexe de rédaction, qui compte, il faut bien le dire, plus de lecteurs fervents et de sincères admirateurs à l'Étranger qu'en son pays d'origine.

Ce n'est point que l'entreprise ne nous ait souvent paru difficile à conduire, asservissante et sujette à de bien étroites obligations; mais nous ne voulions pas abandonner la partie avant d'avoir fermé le cycle fatidique de ces dix années et composé le bataillon carré de ces vingt gros volumes qui garderont ferme-

ment leur position bien établie sur le terrain de l'Érudition, de l'Histoire littéraire et d'une Critique aussi sincère et indépendante que le caractère, l'état d'esprit et les convictions vacillantes de ce temps la pouvaient comporter.

Aujourd'hui, sur le point d'achever notre œuvre, nous pouvons déjà nous écrier : — *Le Livre est mort*, *Vive le Livre !*

En effet, si le *Livre* actuel va cesser de paraître, avec son grand format encombrant, avec l'universalité de sa rédaction, la confusion de ses deux parties, l'affluence ou la monotonie des questions traitées et la mêlée de ses comptes rendus critiques, une autre Revue va naître, moins sévère, plus enjouée, plus légère, plus expressive et plus personnelle à la fois, portant même titre, mais sur petit format in-8°, imprimée comme un livre de haut luxe, en caractères modernes de Didot[1], sur papier vergé de Hollande à la forme, comprenant mensuellement quatre feuilles d'impression, ou 64 pages d'une composition variée, non compris les annexes que nous comptons y joindre.

Cette Publication nouvelle — un peu moindre de dimension (pour prendre une base de comparaison) que la *Revue des Deux Mondes* — sera, en quelque sorte, chez nous ce que le *Gentleman's Magazine* est chez nos voisins d'outre-Manche, un Recueil des choses littéraires de bon goût, spécialement consacré à ce qu'on pourrait appeler le *Sport bibliophilique*, c'est-à-dire dévoué aux questions de dilettantisme artistique et de curiosité lettrée, ne s'adressant qu'aux amoureux de l'expression et de la forme, aux abstracteurs de quintessence littéraire, aux affinés Bibliophiles Contemporains assez soucieux des formules nouvelles pour vouloir enrichir l'Art du Livre dans toutes ses manifestations.

Cette Revue prime-sautière, militante, polémique, toujours sincère sous une forme brève et piquante, tenue au fait de tout ce qui concerne le monde des lettres et des livres, ne contiendra pas de longs articles de fond, en dehors d'une causerie initiale de bibliologie artistique; mais elle renfermera — sans programme monotone arrêté à l'avance — de nombreux chapitres imprévus et des notes bibliographiques curieuses et inédites sur nombre

1. Semblables à ceux dont cet avis est composé.

d'excentriques et d'auteurs oubliés ou dédaignés du courant de ce siècle.

Dans sa nouvelle expression, *le Livre* restera éminemment de son temps et ne remontera point le courant des âges pour épousseter des mémoires et faire revivre des physionomies d'avant la Révolution; il sera jeune ou, pour mieux dire, il ne vieillira qu'avec ses Contemporains. — Comme études et monographies, il donnera des portraits légèrement tracés de Bibliophiles de la nouvelle école, d'artistes illustrateurs en renom, d'écrivains de la veille ou du lendemain; il tracera des silhouettes d'éditeurs, de libraires, d'experts, d'amateurs divers et de graveurs et des petits croquis de maîtres relieurs dignes d'être encouragés. Il laissera, en un mot, des traits précis et précieux sur les hommes et les choses de cette époque des physiologies vivantes et malicieuses.

Dans une autre note, il s'efforcera d'être aussi anecdotier, aussi curieux, aussi dénicheur, aussi indiscret même que l'ancienne *Petite Revue* ou cette *Revue anecdotique* dont Poulet-Malassis avait su faire une publication si difficile à égaler et qui, par la profusion et l'esprit des documents littéraires accumulés, nous intéresse et nous amuse encore considérablement.

Nous ne négligerons rien de ce qui tenait une place si importante dans la publication actuelle qui disparaît; mais tout sera condensé, élagué, mis au point voulu. — Nous ne nous mettrons en frais de rédaction que pour les œuvres hors ligne, et notre critique ne s'exercera point comme par le passé sur des ouvrages séparés, mais sur un ensemble de publications récentes. Les romans nouveaux seront jugés par revue générale en une phrase ou deux, relevées par le souffle de l'éloge ou par la pointe de l'ironie. Plus de dissertations sur la valeur de l'auteur ni d'analyse approfondie de l'œuvre..., quelques mots succincts sur chacun, ainsi que fait un inspecteur à la parade. — Avec la prodigieuse éclosion d'ouvrages qui surchargent à cette époque les librairies, tout autre procédé n'intéresse vraiment que la vanité des auteurs eux-mêmes. — Puis, disons-le, en dehors du signalement hâtif, la critique conduit trop vite aujourd'hui à la banalité de la réclame.

Ce qui nous importera, c'est que le lecteur puisse être renseigné loyalement sur tous les points où sa curiosité reste en éveil, et cela, nous ferons en sorte d'y satisfaire par la création d'un grand nombre de petites rubriques variées d'une actualité sans cesse renouvelable. Nous publierons de courts *bulletins mensuels littéraires, artistiques* et *anecdotiques,* des notes sur les *Coulisses de l'édition,* des renseignements précis sur les *livres à l'horizon,* mentionnant tous les ouvrages en cours ou à paraître; nous donnerons l'aperçu des enchères de la veille, la physionomie des ventes ainsi que celle des acquéreurs; livres et autographes modernes, ex-dono curieux, singularités bibliographiques, manuscrits inédits, etc., etc.; — tout ce qui sera de notre domaine de fureteurs et d'amis du rare aura accès dans notre nouvelle Revue qu'un Théveneau de Morande n'eût point manqué d'intituler au siècle dernier *l'Espion des Bibliothèques.*

Au surplus, les programmes, pour séduisants qu'ils soient à tracer, ne prouvent rien, et le lecteur peut avec raison, vis-à-vis d'eux, se tenir sur ses gardes. Nous accomplirons donc nôtre tâche sans grands mots inutiles. La nouvelle série, petit format du *Livre,* qui paraîtra dès le 10 janvier prochain, exprimera mieux que nous ne le ferions ici sa nature, son esprit, sa forme artistique et la portée de ses vues diverses. Nous ne saurions nous engager, par une horreur des longues collections que doivent partager nombre de nos amis bibliophiles, à poursuivre longtemps cette nouvelle série sous le dernier format adopté; nous varierons peut-être encore l'une des années suivantes la forme et le type même de notre revue, de façon à former des tomaisons intéressantes à conserver et d'une rareté réelle, au lieu de ces collections en « peloton » qui se déploient en trop longues lignes de front sur la surface de nos bibliothèques.

* * *

Notre nouvelle publication méritera en tant qu'œuvre de luxe d'être aussi recherchée que possible, car, ayant alors titre de directeur-éditeur, *agissant seul,* sans l'appui d'aucune maison d'impression intéressée dans l'entreprise, par conséquent entière-

ment indépendant de tout esprit commercial, nous pouvons dès janvier prochain garantir notre tirage et assurer nos souscripteurs de la réalisation de nos promesses. Nous nous engageons donc à ne tirer la nouvelle série du *Livre* qu'au nombre limité de *mille* exemplaires au maximum, plus 50 exemplaires de luxe comprenant 20 exemplaires sur papier du Japon, 15 sur papier de Chine et 15 sur whatman.

Ces 1,050 Exemplaires seront tous numérotés de 1 à 1000 pour les ordinaires, de I à L pour les papiers de choix.

Il ne sera pas reçu plus de 1,000 abonnements, et si le chiffre des demandes venait à dépasser celui du tirage limité, notre publication périodique offrirait cette suprême originalité de se refuser inexorablement aux derniers venus.

D'autre part, si le nombre des Abonnés n'atteignait pas le chiffre du tirage, les exemplaires restants de l'année écoulée seraient brochés en volumes et mis en vente avec une majoration d'un quart au-dessus du prix fixé pour l'abonné.

Les exemplaires invendus seraient, soit réservés aux abonnés des années suivantes, soit détruits, et, *sous aucun prétexte,* il ne sortirait une seule année complète à des conditions *au-dessous du prix fort fixé pour les non souscripteurs.*

De la sorte, nos Abonnés futurs seront prémunis contre l'ennui ou la désillusion des mauvaises petites spéculations qui sont, quoi qu'on dise, toujours excessivement cruelles pour la légitime vanité d'un amateur.

Les prix de l'abonnement sont fixés sur le bulletin d'adhésion encarté dans cet article.

* * *

Le *Livre,* dans son nouveau type, comprendra quatre feuilles d'impression in-8° raisin, soit soixante-quatre pages sur papier vergé, plus un catalogue de huit pages donnant la nomenclature bibliographique de tous les ouvrages publiés en France dans le cours du mois précédent. — Il formera 2 volumes annuels de près de 400 pages chacun.

Nous ne donnerons pas plus de six ou sept illustrations hors

texte par an, ne voulant pas nous contraindre à illustrer *quand même* et hors de saison chaque livraison.

Les gravures que nous publierons, selon l'opportunité et en raison des convenances de l'actualité, seront très finement traitées avec autant de souci d'art que d'ingéniosité dans la variété de l'interprétation. Nous ferons graver des portraits, des reliures, des compositions diverses décoratives, des autographes en fac-similé, des intérieurs de cabinets d'étude, etc., etc. Nous ne nous engageons pas à donner ces gravures autrement qu'à leur heure et il se pourra faire que trois livraisons se suivent sans illustrations alors que les trois suivantes en seront dotées.

Chaque livraison se présentera sous une couverture de couleur, dont la tonalité variera tous les mois pour éviter la monotonie ou plutôt la monochromie fade d'une même enveloppe extérieure d'aspect fatigant à la longue.

Nous préparons déjà depuis deux mois cette transformation complète du *Livre* qui se présentera en janvier sous son aspect moderne et aimable d'allure et d'arrangement. — Tout sera absolument soigné dans l'ensemble et les détails de cette revue nouvelle; aussi nous comptons que la majorité de nos anciens Abonnés nous suivront dans cette récente demeure plus mignonne, plus dégagée, plus délicatement ornée et plus personnelle sous tous les rapports.

Cependant, il est urgent que nous puissions au plus tôt tabler sur le nombre de nos futurs souscripteurs, et nous prions tous ceux qui auront foi dans *le Livre* rajeuni et dans l'impulsion de son directeur, de vouloir bien nous retourner le bulletin présentement encarté au milieu de cet Exposé des Motifs.

Nous reparlerons en novembre prochain de notre Revue régénérée et des adhésions qui nous seront alors parvenues.

OCTAVE UZANNE.

CASANOVA INÉDIT

LES CORRESPONDANTS DE JACQUES CASANOVA DE SEINGALT

LE COMTE DE KŒNIG

Nous avons déjà commencé la série des correspondances adressées à Casanova. Nous publions ici le dossier des lettres du comte de Kœnig, sans rien changer à l'orthographe ni aux barbarismes, aux solécismes et à toute la cacographie amusante de ces épîtres, qui ont, dans leur teneur originale, un étrange caractère de cosmopolitisme, un jargon spécial d'*Écumeurs d'Europe* qui conviennent si bien aux correspondants de notre ami l'aventurier :

Bareith, ce 11me avril 1795.

« J'ai differé, mon cher ami, à vous repondre cette fois ici, parce que j'allois me preparer pour un fort long voyage, que le fils de notre Ministre, le baron de Hardenberg-Reventlon, m'avoit proposé. C'etoit la Suisse, et l'Italie (sans toucher l'etat de Venise, comme vous sentez bien) que nous devions parcourir. Tout étoit prêt, pour une absence de dix-huit mois. Mais hélas! notre projet vient de manquer, par des causes imprevues, qui demandent incessamment la presence du jeune baron, dans le pays de Holstein, où il a ses terres.

« Je demeure donc en partie d'un dedommagement, dans ma première Resolution, de passer cet été à Carlsbad, et de me procurer alors, s'il est possible, le plaisir de vous embrasser.

« Madame Tronchin fut aussi bien que moi sensible, de ce qu'il vous a plu satisfaire notre curiosité, à l'égard du séjour dangereux, et des annectodes très interessantes, du comte de Waldstein à Paris. Nous vous en faisons bien nos remerciements. S'il n'y eût pas de l'indiscretion, je vous prierois de me decrire un peu plus la personne du comte Carletti, c'est l'homme qui joue dans ce moment-ci un Rôle dans le monde. Je ne connois pas toutes les circonstances qui le caracterisent, et moins encore, ce que vous ne faites qu'indiquer au sujet de sa sœur à Rome. J'espere que vous aurez la bonté de m'en rendre instruit.

« J'ai consulté notre fameux Gazettier, joint au maistre de postes, pour vous faire parvenir une Gazette françoise, nous avons jugé tout d'accord, que celle de Deux-Ponts, qui maintenant s'imprime à Manheim vous conviendroit le mieux, et à l'heure qu'il est, vous aurez reçu, par la voie du maistre de postes de Toeplitz, quelques numeros, des dattes les plus fraiches, dont le Gazettier d'ici s'en est privé, pour me faire plaisir, en attendant que l'exemplaire pour vous, à commencer le premier du Janvier arrive, et puisse vous être envoyé après, régulierement.

« L'on dit que le ministre de Hardenberg à Basle, a conclu la paix avec les Carmagnoles, et que, dans la semaine qui vient, on commencera par des raisons raisonnantes, à ne publier que l'armistice qui doit avoir été signé, le 28 du passé. Plusieurs lettres, même du côté de Wesel confirment ce fait, et il n'est par là presque plus permis d'en douter. On a ajouté aussi, que le general Pichegru fit part à son armée, que dorenavant on ne tirera plus sur les habits bleus, mais toujours avec plus d'acharnement contre les blancs. Cependant le dit ministre fait venir sa femme à Bâsle, cela prouve, que son sejour dans cette ville sera de longue durée.

« Malgré la victoire remporté sur mer des Anglois, l'escadre françoise vient de sortir de nouveau de Toulon, et la flotte Angloise avec un renfort considerable est à sa poursuite. Cette nouvelle est sure, et nous apprendrons bientôt, si un combat aura lieu, le sort qui doit attendre l'Italie en general, et la Corse.

« Alvise Querini el Savio Cassier, ira remplacer M. le procureur Pisani à Paris, avec le titre de Nobile. Tous les deux sont mes créatures très favorites. Le Chanoine baron de Busseck, ne s'attendoit pas de devenir prince éveque de Damberg. Il y a eu certainement une cabale, dont j'ignore jusqu'ici le but. L'électeur de Mayence s'est donné beaucoup de mouvement pour succéder à son frère, il eut huit suffrages. On dit beaucoup de bien du nouvel évéque de Wirzburg, le baron de Fechenbach. Quant à l'autre c'est un très bon viellard, qui fut president de la Regence et directeur de la police. Le dit Fechenbach, Schaumberg, Hutten et Stauffenberg, étoient les vraies concurents. Dans l'intention de

vous rendre un service, je vous envoye ci-joint les feuilles que j'ai reçues hier. Agréez du reste les assurances de mon inviolable attachement, car je suis,

« Tout à vous, KOENIG. »

« *P. S.* — Je viens d'apprendre que M. de Schaumberg avoit autant de suffrages que l'électeur de Mayence, et que pour ne pas faire du tort à celui ci les suffrages de l'un et de l'autre se sont reuni en faveur de M. de Busseck, qui au commencement ne voulut pas le croire, ni l'accepter. On dit que tout le monde se mit à rire, lorsqu'on l'a proclamé, même le nouvel elu. Il falloit ce mezzo termine, pour se defaire de l'électeur.

« Si vous avez connu mon intime ami le chevalier Angiolini de Pise, à Venise, je vous apprends, qu'il est à cette heure envoyé du grand duc de Toscane à Rome.

« Ma pauvre baronne de Mahuet est toujours sans engagement et meurt de faim. »

Bareith, ce 23 juin 1795.

« Très cher ami,

« Je ne fais qu'arriver ici, de mon voyage en Suabe, et suis sur le point de partir pour celui de Carlsbad. Vos deux lettres me sont parvenues, l'une à Ulm et l'autre à Stuttgard, où j'ai fait ma cour au nouveau duc notre ci-devant gouverneur, qui a été fort gracieux vers moi, et m'a comblé des distinctions. Ce prince commence bien son regne et se fait beaucoup aimer par son affabilité, mais surtout par son activité surprenante. Il se lève à quatre heures du matin, et ne se couche jamais avant les onzes heures du soir. Le prince hereditaire a montré depuis peu beaucoup plus d'esprit qu'on n'en doutoit, et s'est déjà captivé l'amour de ses futurs vassaux. Il assiste son pére avec beaucoup de zéle, et previent son monde parfaitement bien. Tout les sujets du pays de Wurtemberg sont jusqu'ici contents de leur nouveau souverain, et se promettent des bien belles choses de son Gouvernement. Le duc défunt ignoroit tout à fait, tout ce qu'il possedoit de mieux à sa cour, les beaux arts, et les belles lettres furent nullement encouragés, il ne s'en soucioit guerre de rien. Il n'en vouloit pas à personne, mais n'en faisoit pas du bien non plus. Un célèbre sculpteur nommé professeur Scheffhauer, dont le merite est fort connu ailleurs, me dit, que peu de jours avant la mort du duc, quelqu'un de la cour fit question de lui, et que là-dessus son Altesse dit, qu'il n'avoit jamais entendu parler de cet homme là.

« L'on ne peut voir rien de plus beau, que cet amas de richesse, et de goût, qui regne au chateau et dans le jardin de Hohenheim. Il y a une profusion de magnificence; le seul défaut que je trouve dans le jardin, c'est que les fabriques sont trop proches l'une de l'autre, et par consequent

trop surchargé. A Ulm j'ai manqué de voir M. le comte Leopold Curti de Venise, qui demeure à cette heure à Memingen, aussi en Suabe. Je vous ferai tenir un livre qu'il a écrit en françois sur la revolution françoise. Je l'ai toujours soupçonné pour démocrate, mais d'après ce livre il ne l'est pas. Je prendrai les eaux de Carlsbad, dont j'en ai fort besoin, et ensuite si les circonstances les permettront, j'irai vous voir, ou à Dux ou à Toeplitz. Je loge à Carlsbad, *im grünen Daum in der Kirchen Gasse* n° 210. Toutte traduction seroit sujette à caution, ainsi marquez-le bien. N'oubliez pas de me donner des notions raport au Comte Carletti, car je ne connois pas malheureusement, ni vos Stalle riputite, non plus que votre Cane Latrante.

« Rappellez-moi au souvenir du baron Pittoni, mon ancien ami, quand vous lui écrirez.

« Bareith est devenu un désert, après que la Cour est partie, c'est à present un très triste séjour que celui-ci, l'avenir ne sera pas meilleur.

« Le gazettier d'ici ignore l'auteur des vers latins que vous me demandez, on les lui a envoyés de Durlach.

« Je ne vous parlerai pas de politique, la gazette doit vous en satisfaire, mes pensées sont maintenant en captivité. Vous aurez appris, ce nouveau grand incendie à Copenhagen, la prise de Luxembourg, et la mort du petit roi Louis XVII. Voilà, Monsieur, Roi.

« Si la duchesse de Mecklembourg est déja arrivée à Toeplitz, nommez moi les personnes de sa suite; dites-moi aussi si Elle viendra à Carlsbad. Je vous prie de me rapeller au souvenir du comte de Waldstein et du prince Clari, et de me croire parfaitement

« Tout à vous,

« KOENIG. »

« A Stuttgard l'on n'est pas sans inquiétude, de peur que les françois puissent passer le Rhin du coté de Huningen. »

Carlsbad, ce 23 août 1795.

« N'allez pas dire, mon cher ami, que je suis inconstant, mais plutôt que les volontés ne sont pas toujours libres, voilà le cas. J'avois projeté le plaisir de vous voir, et au moment de l'effectuer, je ne le puis pas. Une affaire d'interêt m'appelle, où une longue absence, demande ma presence aussi necessaire que prompte. Je vous prie de vouloir bien temoigner mes regrêts, à M. le comte de Waldstein, et de le remercier pour sa gracieuse invitation, dont je suis fort sensible.

« Je vous envoye ce livre de Curti, dont il en étoit question dans ma dernière lettre, qui ne vous instruira pas du tout, mais qui vous fera entrevoir, comment cet homme put agir et penser differemment. Après

l'avoir parcouru, vous le ferez remettre à M. le baron de Kettenbourg de Bayreuth, actuellement à Toeplitz, où il s'arretera quinze jours, pour que je l'aye de retour à son tems. Vous voilà dans une epoque fort interessante en politique, on ne peut pas porter des jugements, qui ne soient precaires, et sujets à caution. Je m'amuserai à voir arranger d'une maniére ou l'autre le grand equilibre. Il est plus que jamais question de nous troquer, c'est à dire le pays d'Ansbac et Bareith avec celui de Mecklembourg, on ajoute même, qu'il n'en faut que la ratification de l'Empereur.

« J'ai ouï dire aussi, que le Margrave est parti pour Berlin de Londres, pour faire des protestations là dessus.

« Quant à moi, je crois que tout ceci, sont des contes; de même, qu'on veut assurer que le Roi de Prusse vient de demander des subsides à l'Angleterre, pour rompre de nouveau avec les françois. Ce qui est sur est, que Madame Royale de France sort du Temple, et va s'être transportée à Vienne, où Elle occupera un appartement à coté de l'Archiduchesse Marianne. Les prussiens ont évacuer Cracovie et les Autrichiens y sont entrés. Parcontre les Russes s'etendent de plus en plus. Toute la Lithuanie et Vohlidien est occupée par Eux. Le debarquement de 4,000 emigrés sur la côte de Quiberon est certain, ils ont été parfaitement reçus des habitants qui ont battu les patriotes, ils tachent actuellement de se réunir à l'armée des Chouans commandée par la Bourdonnaie.

« Charette vient de nouveau de rompre la paix, et a battu les patriotes près de Nantes. Vous savez surement les victoires des Autrichiens sur Kellerman qui a été repoussé jusqu'à Nice avec une perte très considérable.

« Une nouvelle Insurrection vient d'eclater dans le Rovergne et les montagnes du Geraudan, en tout l'Assemblée paroit très embarassée. Pichegru a dit en plein Conseil qu'il n'osoit passer le Rhin, à cause de la désertion qui deviendroit trop grande dans son armée, en effet ils desertent par trentaine tous les jours à Mayence.

« Je vous prie de dire à Madame la comtesse de Foachta mille belles choses de ma part, et de faire agréer mes hommages à la maison de Clari.

« Si vous ne connoissez pas dejà Madame de Grudner, qui doit étre arrivée à Toeplitz aussi, tachez de faire sa connoissance, vous m'aurez de l'obligation. Si l'abbe Rebel, un emigré, est avec elle, faites lui bien des compliments pour moi.

« Conservez-moi votre amitié, et n'oubliez pas

« Votre ami,

« Le Comte de KOENIG. »

Bareith, ce 29 septembre 1795.

« Vous pardonnerez, Cher ami, que j'ai gardé si long tems le silence. Des absences à plusieurs reprises et des étrangers qui me furent adressés les uns après les autres, en sont la cause.

« J'ai manqué de voir, le comte de Pückler, parce qu'il ne fit que passer la nuit ici, et j'en ai été très faché.

« J'ai trouvé à Stuttgard le grand Chambellan qui porte le même nom, fort aimable, de même que sa femme.

« Que j'ai du regret, mon ami, de ne vous avoir pas vu cet été à Dux, pourvu qu'il n'en soit pas de même l'année qui vient, car vraisemblablement les armées Autrichiennes vont se retirer dans votre pays, pour le couvrir. Que dites vous de tout ce qui s'est passé depuis peu dans la politique? Quant à moi, je vous avoue que je n'y comprends rien. Je suppose que vous soyez instruit des demarches qu'on fait d'une part et d'autre. Manhein a capitulé, Mayence ne tardera pas de se rendre aussi; la Hesse a fait sa paix, Wurtemberg vient de la publier, à ce qu'on m'écrit, et dans des pareils circonstances, il paroît que l'Empereur veut laisser en abandon l'Empire, pour prendre ailleurs sa revenche. On dit que les françois ont planté l'aigle prussienne à Juliers, Berguen, Dusseldorff, Elberfeld, et qu'ils feront la même chose à Francfort. Tout le monde croit ici, que Wirzbourg, Bamberg, et Nuremberg, tombera en partage au Roi de Prusse, cela lui conviendroit au moins beaucoup, mais la chose ne me parroit pas bien faisable.

« L'on vient de me dire que la cour de Carlsruhe se sauve à Ansbac. Elle est à present à Ulm.

« Vous pouvez d'ailleurs être bien sur, que c'est Leopoldo Curti l'auteur de la brochure en question. Des personnes qui ont assisté à Ulm, pendant qu'il corrigeoit son ouvrage, me l'ont attesté. Il se trouve à cette heure à Memingen, autre ville de l'Empire à deux postes d'Ulm, où il ne fait que jouer et boire. Le beau metier, quand on veut reposer sur ses lauriers.

« Avez vous connu à Toeplitz Madame la comtesse de Bernstorff? peut être qu'elle y est encore. C'est une femme comme il y en a peu, belle, charmante, plein d'ésprit, de douceur, en un mot, accomplie, qui faut aimer dès qu'on la connoit. Si vous La voyez vous en seriez enchanté, et si occupé d'Elle, que je crains, il ne vous resteroit pas le tems, de me rappeller à l'honneur de son souvenir, dont maintenant je vous en charge.

« Donnez moi de vos nouvelles, faites agréer mes civilités à M. le comte de Waldstein, et soyez assuré de mon sincere et parfait attachement.

« Le comte de KOENIG. »

« L'on vient de m'assurer, que les princes de l'Empire se disposent de faire la paix separement, l'un après l'autre. C'est aussi le *mezzo termine* qu'il falloit prendre, pour que le chef ne soit point de tout responsable, à dedomager ceux qui ont eu des possessions au delà de la rive gauche du Rhin. Je commence à comprendre, ce qui signifie cette retraite partout. Hier l'armée de Wurmser étoit devant Wurzbourg. »

Bayreuth, ce 5 décembre 1795.

« Mon cher ami,

« L'on s'attend à l'ordinaire, d'un homme qui vient de faire au delà de 400 lieux, qu'il aille donner un recit de ses voyages. Je n'entrerai pas en detail, de crainte a ne pas tenir ordre, et de vous ennuyer, et d'être aussi par là la victime de mon amour propre. Je me bornerai simplement à vous dire que j'ai reçu votre lettre du 6 octobre, étant à Hambourg, ville très opulente, qui le fut toujours, mais surtout après la Revolution françoise, et qui a augmenté depuis, de vingt et plus mille ames, de sa population. Il n'est pas étonant après cela, de trouver là un monde, qui en affectant d'être une des plus impertinentes arristocraties, soit clandestinement porté pour la plus insolante Démocratie. La bourse d'un étranger, y est attaquée furieusement, et la cherté est inouie. Cependant c'est une ville où l'on pourroit très bien s'amuser, quand on y auroit fait un plus long sejour, et je suis sur qu'alors on porteroit un autre jugement. Le spectacle françois m'a beaucoup diverti, c'est la Trouppe qui ci-devant fut établie à Bruxelles, et qui a beaucoup de succés.

« J'ai assisté à la cour de Ludwigslust, residence du duc de Mecklembourg-Schwerin, aux fiançailles de la princesse qui épousera le printems prochain le jeune roi de Suede. J'y fus reçu, et logé, le mieux du monde. Les fétes, à la vérité, ont été brillantes. Son Altesse Royale, sans étre une des premieres beautés est très jolie, et sans avoir infiniment beaucoup d'esprit possède des grands talents. Pleine de bonté et de douceur, qui plaira assurement cômme souveraine. Elle peint superieurement bien, fit son propre portrait, l'envoya au roi qui, en fut ravi, doublement même, après avoir reçu celui fait par un peintre des plus habiles, car il trouva que le premier n'étoit point de tout flatté ; preuve de grande modestie de la part d'Elle.

« Que vous dirai-je de Berlin? mais à propos, Mme la comtesse de Czettriz ainsi que Mlle Meyer m'ont dit que vous y avez été avant moi. C'est comme ça donc, que j'ai manqué de vous voir à Leipsic et à Berlin aussi. Je n'ai pas vu non plus Mme l'aimable comtesse de Bernstorff. Quelle nouvelle avez vous d'Elle? Est-il vrai ce que j'ai appris par hazard à Berlin, qu'Elle soit promise à un jeune comte Loeben? Je ne connois qu'un comte Loeben qui fut envoyé au couronnement de l'Empereur à

Francfort, mais celui là, n'eut pas d'enfants, à ce que je sais. Je lui souhaite le sort qu'Elle merite, c'est une personne accomplie, qui n'avoit qu'un seul defaut lorsque je l'ai connue, c'étoit celui de prendre et même trop souvent du tabac. Je vous prie, de me rappeller à l'honneur de son souvenir.

« L'on me mande, que le Senat de Venise écrivit il n'y a pas long tems au magistrat de la ville impériale de Memingue, qu'il falloit chasser de chez Elle, un pernicieux sujet, le comte Leopold Curti, comme homme mechant et turbulent. Le magistrat craignant de ne pas trouver des armées coalisées pour s'unir à lui, quoique elles fassent plus de mal que du bien, crut de ne pouvoir pas mieux faire, que d'acconsentir à si fortes instances, et de lui intimer le *consilium abeundi*, sans forme de procés. Ce fameux Expatricien dut obeïr à cet ordre imposant, malgré bon gré, et j'ignore où il ait mis pied à terre. Il doit avoir écrit un livre, qui porte en frontispice le titre *Histoire politique de la Republique de Venise.*

« L'ambassadeur d'Espagne reçut une quantité d'exemplaires et même les Inquisiteurs d'Etat. On dit que des personnes en poste, sont fort mal traittées. Zaguri vous en aura fait part. Un des mes amis, m'a promis de m'envoyer ce livre, et je l'attends à tout moment, avec une grande impatience. Que dites vous des prodiges qu'ont fait en peu de tems les Autrichiens? Quant à moi je voudrois bien vous dire encore bien des choses, mais le tems presse, et pour aujourd'hui, je n'ai que celui de vous repeter que je suis et serai à jamais

« Tout à vous,

« KOENIG. »

« Bien mes compliments à M. le comte de Waldstein. »

Bayreuth, ce 12me décembre 1795.

« Je suis charmé, mon ami, que nos esprits, pour ainsi dire, se rencontrent, un mutuel accord regne dans nos pensées, car voilà de nouveau que de nos lettres se sont croisés, ne doutant pas que vous aurez reçu celle que je vous ai écrit, il y a quelques jours. Mais mon bon ami, vous me parroissez étre triste, et très mecontant de votre sort et de votre situation, tandis que je vous ai cru dans les Élisées. Hélas! les apparences nous trompent souvent, j'aurai de quoi me plaindre beaucoup aussi, si je n'avois pas pris depuis long tems un parti, à braver tout insulte de la fortune. Rien ne sauroit alterer ce projet pour l'avenir. On ne devient pas heureux pour cela, j'en conviens, mais bien moindre malheureux, cela est sur. Je conçois fort bien que ce degré de philosophie n'est pas propre pour chaque individu, et ne sauroit pas vous con-

forter, mais cependant, votre esprit et vos expériences dans le monde, feront tête à toutte sorte de desastres, et il suffit qu'on n'aye pas à se reprocher d'avoir été la cause de ses chagrins. Consolez vous d'avoir des amis, qui vous rendront toujours la justice que vous méritez.

« Voici de retour la lettre que vous avez bien voulu me communiquer, et au sujet de la personne qui l'a écrite, je ne puis que vous porter toujours envie, du plaisir que vous aurez de La voir de nouveau, et de correspondre avec un si charmant objet. Je m'estimerois fort heureux, si je pouvois Lui étre utile en quelque chose, et en attendant, me fais une fête d'avance, en cas que le bruit de son future mariage n'eût nul fondement, de pouvoir lui faire ma cour l'année qui vient à Carlsbad.

« Ce livre de Curti, ne m'est pas encore parvenu, ainsi je ne puis rien vous dire de son contenu. Vous aurez appris en attendant la mort du fils unique de votre Zaguri à Venise, j'en suis très faché, car je m'imagine que le pere en sera inconsolable.

« Je n'entrerai pas en detail, rapport aux noces de ma fille, qui se tiendront ici le 15; ce seroit vouloir rapeller sans cesse une folie que j'ai faite dans ma jeunesse, pour contenter une mére, qui avoit le droit alors, de tout exiger de moi, même le plus grand sacrifice. Cette bonne femme ne prévoyoit pas les suites funestes, qu'il en résulteroit, par un mariage qui ne me convenoit point, par aucun rapport. La disparité étant trop grande. Il falloit savoir prendre son parti, dans la suite, et rendre mon existence, moins dure que possible. Je vous permets d'instruire sur cela tout le monde, quand il en fût question, mais de maniére qu'on n'aille pas en abuser pour ne pas troubler mon repos.

« En attendant au plutôt des vos nouvelles, je suis à la hâte,

« Tout à vous,

« KOENIG. »

Bayreuth, ce 13mo février 1795.

« Mon cher ami,

« Mlle de Schuckmann va vous prouver, combien Elle a été nchantée de votre lettre, par sa prompte reponse. C'est Elle que vous avez vu à la Bibliotheque avec M. de Heinitz, à ce qu'Elle assure, l'an 1786. Alors M. le comte de Waldstein n'y étoit pas. Je n'ajouterai rien à la description morale deja faite, elle dût vous étre satisfaisante, quant au reste pour ce qui regarde la partie phisique, je ne me sens pas assez habile, pour vous contenter. Differents traits, d'après Lavater, designent differents caractéres. Souvent par un jugement trop hazardé, on risque de porter atteinte au talent, et comme je prefere celui-ci à tout autre don de la nature, pour converser, qu'importe, si sa phisionomie soit plus ou moins reguliére, je ne veux pas examiner de si près. Je me vante en

attendant, de vous avoir donné une grande preuve de mon amitié, en Vous procurant un commerce epistolaire avec Elle, et par cette raison, j'ai lieu à espérer que Vous serez reconnoissant à Votre tour, et ne negligerez pas dans la suite une personne, pour favoriser l'autre, quoique à tout égard bien plus interessante, que la mienne. Je n'eus que des petits moments d'entretient avec le baron d'Enzeler, ses affaires, et sa courte apparition m'ont privé du plaisir de profiter de son amabilité. D'ailleurs comme jesuite Il auroit été moins gené ici, qu'en officier autrichien. Je voudrois bien l'avoir connu un peu plus, malgré cela je vous suis redevable de Votre bonne intention. Il m'a dit, que vous vous portez à merveille, et que vous venez d'achever un DRAMA SERIO. Dites moi, quelle idée est la Vôtres là-dessus? Quel sujet avez vous pris? et apprenez moi aussi, que ce qu'est devenu de l'abbé Casti? Seroit-il toujours attaché au prince de Rosemberg? Auriez vous par hazard ses NOVELLE? La même personne qui m'a envoyé en dernier lieu le livre de Curti, m'avoit auparavant assuré de bouche, qu'Elle ait vu rediger L'autre écrit à Ulm, sur la Revolution françoise, quoique cependant en Italien. Je suppose par là, qu'il s'est servi d'un traducteur pour le premier, et s'avisé de ecrire lui même en françois le second, car réelment, le style est trop différent l'un de l'autre.

« Vous étes heureux, mon Cher ami, de pouvoir faire la cour de nouveau à Mme la comtesse de Bernstorff, ne m'en soyez pas mauvais gré, si je Vous en porte envie, au contraire daignez de lui adresser mes hommages, et dites lui, qu'il seroit très possible que j'aille avant d'aller à Carlsbad, à Ratisbonne, d'où on m'attend depuis long tems, et que je ne demanderai pas mieux que de lui être utile en quelque chose.

« On dit le comte hereditaire de Pappenheim est promis avec Mlle de Hardenberg-Reventlon, fille du ministre, cependant la mère qui demeure ici, ne dit pas le mot, et j'ai peine à le croire. Je vous prie à l'occasion d'écrire mille belles choses à M. Zaguri, et de le remercier pour son bon souvenir.

« Si l'on doit croire à une lettre de Manheim, les hostilités auroient lieu de nouveau le 15 de ce mois. Pichegru doit avoir fait avertir le général Wurmser de renforcer ses avant-postes, parcequ'il ne pouvoit plus répondre des siens. Le fameux Charles Duval à Paris, un des plus grands gueux d'aujourd'hui dans une des ses feuilles, annonce que les bons Republicains sont prêts à se ruer en désespérés sur 50 à 60 mille gredins seulement qui chantent le Reveil du peuple, pour exterminer toute cette race de réveilleurs, qui les croit endormis.

« On doit savoir gré à ce journaliste de se contenter de 50 à 60 mille victimes. Marat, de massacrante mémoire, en vouloit 170 mille. On voit que l'esprit de modération commence à gagner... Au propos du serment qu'on a fait prêter aux salariés de la République, l'anniversaire de l'in-

fortuné roi Louis XVI, quelqu'un a remarqué que c'est une promesse à tenir quand on voudra. C'est ainsi, dit-il, qu'il est conçu : « Je soussigné jure d'être sincèrement attaché (quand?) à la République (laquelle?) et de vouer (quand?) une haine éternelle à la royauté. » Si l'armistice est prolongé jusqu'au mois de may, alors j'espère que nous aurons beau jeu, c'est Pitt qui doit l'avoir dit aussi, mais si nous allons être attaqués tout de suite avec force, comme il est à craindre, tout sera perdu. L'emprunt forcé a fourni des moyens pour le moment, mais il ne suffira pas, pour toute une campagne. Aujourd'hui puisqu'ils manquent en France de cavalerie ils vont prendre le trentième cheval de labour dans chaque communes et tous les chevaux de luxe. Il importe disent-ils au Conseil de Cinq Cents d'assurer aux Belges que jamais il ne cesseront de faire partie integrante de la République françoise.

« Des attentifs observateure et connoisseurs du tems et du Baromêtre, nous predisent un tremblement de terre quelque part. Dieu vous en préserve aussi bien que moi, et vous aye dans sa sainte et digne garde.

« KŒNIG. »

« Voici un tableau de la ci-devant opulente ville de Lyon en datte du 22 janvier.

« L'horison très chargé; abandon de domicile; fermeture de magazins; des arrestations; des cernements, bras sans nombre devenus tout à coup oisifs; beaucoup de revenans à sinistre figure; quelques hurlemens de Vandales au spectacle. »

Bayreuth, ce 2 avrill 1796.

« Il est très probable, mon cher ami, que je sois obligé en août, d'aller aussi à Vienne, pour une affaire d'intérêt, je voudrois bien que cela fût plutôt, pour pouvoir faire ce voyage avec vous. Le service le plus essentiel que vous pourrez bien me rendre, ce sera de m'écrire quand vous serez arrivé dans ce pays-là, tout ce que vous apprendrez de plus nouveau et d'interessant; mais n'oubliez pas en attendant, de me donner votre addresse. Vous direz mille belles choses de ma part au baron Pittoni, j'espère qu'Il ne desavouera pas celui qui Lui fut toujours attaché. Rappelez-moi au souvenir de Mme la baronne de Zois, forte musicienne, Elle logeoit il y a quatre ans, au Stock am Eisen platz. Il faut que la lettre que vous avez écrit à Mlle de Schuckmann se soit perdu, car Elle n'en a pas reçu et en est très fâchée. Elle me prie de vous en rendre instruit, et de tacher de decouvrir d'où peut devenir la faute. Aussi votre lettre du 19me ne m'est parvenu que le 29me. Mme de Bernstorff est vraiment à plaindre, d'après ce que vous me dites. Quand au comte de Pap-

penheim, ses fiançailles avec Mlle de Hardenberg-Reventlon ont eu lieu ces jours-ci à Ansbac. Elle a écrit en dernier lieu à Mme de Kettenbourg ici, qu'Elle iroit à Hamburg au devant de sa sœur, pour la mener à Dresde et La marier au comte Loos, qu'ensuite Elle comptoit d'aller à Carlsbaad. Sa mauvaise santé et sa situation m'inquiète beaucoup. Je n'ai plus rien entendu parler de M. Curti. Sa sœur Bettina Renier, et non pas Cattina, mourrut il y a quelques ans. Je l'ai beaucoup connu, mais j'avois toujours préféré l'Esprit plus solide de Cattina Renier, une née Berlendis et qui vit encore. On prétend que le comte Castelli, après avoir quitté Paris, fit un séjour à Zuric et qu'ensuite, aussitôt qu'Il fut arrivé à Florence le grand Duc l'eût relégué à Monte pulciano, dans le lieu de sa naissance, j'avoue que j'ai peine à croire cela. Quelles gazettes lisez-vous maintenant? Je ne sais pas si vous avez appris que lé célèbre abbé Raynal est mort le 6 du mois passé à Passy, dans sa quatre-vingt-quatrième année. Il se promenoit encore à pied dans Paris huit jours auparavant, refusa une voiture qu'on lui avoit offerte pour retourner chez Lui, car il ne possédoit que 50 livres en assignats, reste de sa fortune, et n'auroit pas eu de quoi donner une étrenne au cocher, il gagna un rhume par là, et à la suite un catarre. Il gardoit le lit depuis quelques jours, dans la journée du 6, il s'est levé comme de coutûme, il s'est rasé lui-même et habillé. Vers six heures du soir il étoit au lit, il a entendu la lecture du journal, a fait quelques observations critiques sur les opérations qu'il annonçoit. A dix heures il n'étoit plus.

« Il travailloit à une nouvelle édition de son Histoire philosophique. On sait qu'il a laissé parmi les manuscrits une histoire de la révocation de l'Edit de Nantes, en quatre volumes, mais on assure que sous la tirranie decemvirale, il avait brulé une partie de ses papiers.

« L'on me mande de Venise, qu'aussitôt M. Battagia étoit entré, comme conseiller, dans l'Inquisitoriat, il y eut une dame, avec laquelle je ne suis pas en correspondance, mais de la plus haute volée, qui persuada le dit ami de vouloir s'interesser pour moi, afin que j'obtienne la permission de retourner à Venise. Vous ne sauriez pas vous imaginer combien cela m'a touché. J'attends chaque jour des nouvelles rapport à cela, et j'ignore jusqu'ici, si les tentatives ont étées infructueuses ou non. En tout cas je crois, que faisant parvenir une requête aux Inquisiteurs, lorsque je serois determiné de m'y rendre, sous pretexte de quelques affaires, l'on ne seroit pas si rigoureux après onze ans d'exil, de m'interdire touttefois l'entrée, dans le lieu de ma naissance. Qu'en pensez-vous? Au fond, je n'ai rien fait pour être en abomination à personne. M. François Battagia étoit aussi franc-maçon de la Loge de Venise et montroit toujours joint au pr. Albrizzi, beaucoup d'amitié pour moi.

« Est-il vrai, que la comtesse Fritsch à Dresde se marie avec le baron Jaube et Mlle de Hopfgarten, a un Danois, dont je ne sais pas le

nom? Pourquoi est-ce que le comte de Stolberg a quitté? Je connois Dresde assez et les nouvelles de ce pays-là m'interesseront beaucoup, quand vous n'avez pas d'autres. Pour aujourd'hui je ne puis pas vous écrire d'avantage, excepté que je suis et serai à jamais

« Tout à vous.

« KŒNIG. »

Bayreuth, ce 11 juin 1796.

« Je me hâte, mon cher ami, d'aller à Carlsbad : Les eaux m'ont toujours fait du bien, tant au phisique qu'au moral, et j'en ai un grand besoin. Je suis depuis quelque tems d'une humeur la plus insuportable. Je vois tout deperir, tout s'aneantir, enfin il faut voir venir la fin du monde, tout se présente dans un aspect bien noir. Permettés que je vous rappelle votre promesse, c'est de m'envoyer à Carlsbad où je serai avant que celle ci vous arrive, *im Wallfisch, auf der Wiese n° 304*, les dialogues sur le départ du frère de l'infortuné Louis XVI, de Verone, vos sonnets et ces vers françois sur le marriage de Mlle de Feber, et le Livret, memoires justificatives de M. Curti. Tout ceci sera une bonne recette pour mes maux.

« On a arrêté à Berlin un jeune secrétaire du College de guerre, qui avoit coupé les galons d'or au portrait du Roi, coupé la tête, arraché le crachat et ouvert le ventre. Un juif qui venoit d'acheter ces galons l'a denoncé, et on m'écrit qu'au depart de la poste il avoit tout avoué et que c'étoit par intrigation des Jacobins à Paris, des quels il étoit gagné. Ce vol a été comis la veille du jour qu'on avoit convoqué une assemblée extraordinaire, dans la salle des séances, au sujet de cette nouvelle ligne de demarcation qui doit avoir encore lieu incessament.

« A Varsovie il y eut aussi des troubles, des generaux polonais ont étés arrêtés, joint à d'autres personnes de distinction, et transferés sans forme de procés à Spandau.

« A Milan et à Pavie plusieurs habitans se sont soulevés contre les françois, il y a eu beaucoup de sang répandu, mais il falloit céder à la force.

« Buonaparte a fait piller Bignasco où l'émeutte étoit la plus forte et ensuite l'incendier, de même qu'en plusieurs autres endroits.

« Les Tyroliens s'arment en masse, il montrent beaucoup de courage et d'énergie, ils ne leur faut que des armes.

« L'on se berce dans l'espoir que les Anglois iront faire une diversion sur la rivière de Génes, et dans le comté de Nice. Quant à moi, je ne vois pas qu'il y ait une possibilité, pour mettre pied à terre.

« Les Autrichiens ne sont pas plus heureux le long du Rhin qu'en Italie, j'espere et desire la paix dans peu.

« Contentés vous de ces peu de lignes, ma tête est absolument incapable aujourd'hui d'aucune application.

« Mlle de Schuckmann m'a assuré de vous avoir écrit il n'y a pas long tems.

« Tout à Vous,

« KŒNIG. »

Carlsbad, ce 6 juillet 1796.

« Mon cher ami,

« Je prends ici les eaux, et je me trouve dans une agreable et fort nombreuse societé, voilà assez de quoi pour justifier mon silence vis à vis de vous. Je voudrois bien vous répondre à vos trois lettres et satisfaire à tous vos questions. Je ne vous le promet pas, mais j'essayerai. Ma santé ainsi que mon humeur, prennent d'abord une tournure favorable, aussitôt que je sors de Bayreuth et le séjour d'ici, pendant la saison, m'a été touttes les fois fort salutaire. J'ai eu plaisir de faire la connoissance de Mme Stelzel, et même du comte de Monte Vecchio, que Vous m'avez procuré. Le duc et la duchesse de Courlande, quoique sous le nom de comte et comtesse de Nachod, sont fêtés ici comme les souverains du pays : par contre, nous jouïssons des Bals gratis à plusieurs reprises.

« L'apologie de L. Curti m'a parrue absurde. Quand on a ouvertement tort, il est ridicule qu'on cherche des vains pretextes, pour se défendre. J'avoue, que je n'ai pas pitié de Lui.

« J'ai remis à Mlle de Schuckmann Votre lettre cachetée, Elle est ici, et Mme de Borch aussi. Je n'ose pas faire la déffinition de ces dames, car ma franchise, et ma sincérité pourroient blesser l'amitié que je lui porte.

« Vous devriez Les connoitre personnellement pour en mieux juger.

« Vos sonnets, et la chansonette m'ont extrêmement plu, et je vous en remercie. J'espère toujours de Vous embrasser le mois prochain, à Dux, ou à Toeplitz. Je resterai ici jusqu'il y aura du monde, en attendant que je puisse regler mes autres projets pour cet été.

« Mme de Bernstorff n'est pas ici et je doute qu'Elle arrive, car Elle a donné son fils dans les mains d'un chirurgien de Dresde, pour raccomoder son néz : hier quelqu'un m'a dit que le fils a été heureusement curé, et qu'Elle ira en Dannemarck.

« Les François ont passé le Rhin du côté de Strasbourg, et ont penetré jusqu'a Offenbourg; l'armée imperiale commandée par le général Stein, s'est laissé prendre 90 pièces de canons. Si la paix ne se fait pas, tout est perdu.

« Je m'étoit proposé de vous écrire bien au long aujourd'hui, mais au lieu de cela, je fini par Vous dire adieu.

« KŒNIG. »

Carlsbad, ce 4 août 1796.

« Qui l'aurés cru, mon cher ami, qu'en partant en dernier lieu de Bayreuth, je serois obligé après l'espace de sept semaines, d'y retourner à cause des armées autrichiennes et françoises, qui troublent le repos de ce pays-là. C'en est fait, je serai privé même cette année ici, du plaisir de vous embrasser, vu que les circonstances exigent, que je sois chez moi le plutôt possible. Je suis désolé de ce contre tems, mais les reproches auxquelles l'on s'exposent, de faire à soi-même sont plus inexorables, que celles des autres; et en ayant déjà un reste, il ne faut pas les accumuler d'avantage. Bayreuth possède dans ce moment ici le prétendant de la couronne de France et nombre infini des fugitifs, de sorte que tous les logements sont pris, et je courerois risque, si je differerois mon depart, de ne pouvoir plus occuper mon appartement, car on le prendrois de vive force.

« Je ne vous parle pas du courant des affaires publiques, crainte de demeurer court.

« Le comte de Langenan de Dresde, vous aura remis le livre de Curti, que vous avez bien voulu me prêter.

« Mme la comtesse de Münster veut avoir la bonté de se charger de cette lettre pour vous. Vous connoitrés en Elle une dame d'un mérite distingué, très aimable et douée d'un esprit et d'un talent que vous saurez bien apprécier. Elle desire de faire votre connoissance, et vous me serez redevable, de vous avoir procuré la sienne.

« Vous recevrez mes nouvelles de Bayreuth quand j'aurai un moment de tranquillité, en attendant, donnez moi les votres, plaignez-moi du reste, et continuez de m'etre tel que je suis,

« Tout à vous,

« Kœnig. »

Bareuth, ce 23 août 1796.

« Mon cher ami,

« Nous avons conservé tous les deux, un trop long silence. Il faut le rompre. Mme la comtesse de Münster Vous aura remis ma lettre de Carlsbad, et je suis sûr que vous m'en saurez bon gré, de Vous avoir procuré cette connoissance. Me voilà de nouveau dans mon espèce d'exil, ne sachant dans ce moment ici où mettre pied à terre ailleurs, pour demeurer tranquillement.

« J'ai eu bien du chagrin de ne pas voir réaliser le projet de vous embrasser, il a fallu me rendre ici malgré bongré. Bayreuth est la ville qui donne à cette heure un azyle à des fugitifs de toutte part.

« Nous en avons tants, qu'il est impossible de loger d'autres, mais

l'on s'y voit fort peu, c'est à peu près comme à Toeplitz pendant la saison, sans que les bains ici l'empeche.

« La situation de toutte l'Europe se trouve dans une crise mortelle, on ne peut pas prévoir la fin de tout ceci; en raisonnant je déraisonne, vû que mon peu de discernement est disparu tout à fait, je n'ose plus dire ce que je pense.

« Il est sur cependant que nous sommes à la veille de grands evenements, et si la paix se fera, des partages sans fin seront la suite. Peut étre qu'avec le tems, malheur aura été bon à quelque chose, mais à l'heure qu'il est, si vous ne voyez pas clair, moi je ne vois que noir. Le premier d'Août le genéral Wurmser eut un brillant succès, Il a dégagé Mantone, pris toutte l'artillerie à l'ennemi, et celui-ci battu à platte couture. Par contre, le 5, il perdit un monde infini dans une bataille, qu'eut lieu devant Bresse, de manière que, au lieu de l'entendre arrivé à Milan, il fut poussé en arrière jusqu'à Volargno, quoique on a pu sauver pourtant tout ce que les françois avoient perdu devant la forteresse.

« Il y a du guignon dans touttes les entreprises decisives.

« La colonne du général Wartensleben doit occuper dans ce moment Ratisbonne, elle étoit toujours poursuivie par le corps du général Jourdan. Les officiers françois qui sont passés par Erlang, ont tous un mauvais pressentiment et craignent que la fin ne sera pas si glorieuse pour Eux comme le comencement et la suite. Jourdan a déclaré nulle la paix stipulée par le général Ernoul, avec les députés des États, pour le cercle de franconie et par conséquent, au lieu de 8 millions de Livres il lui faut payer à cette heure, neuf. C'est comme si on étoit convenu, de mettre dans l'impossibilité de payer, pour que ce pays aye recours à un autre voisin. Ce que je dis là, n'est pas si faux je crois. Le tems nous tirera de cette erreur.

« Je viens d'apprendre que la ville de Nuremberg et son territoire s'est livrée sous la domination prussienne, avec condition que tous les dicastéres, soient transférés dans cette ville. Francfort est en négociation avec le Landgrave de Hesse Casssel, pour le même but, et Damberg et Wirzburg ne tarderont pas, à ce qu'on dit, de suivre cet exemple.

« Je suis avec les sentiments que vous me connoissez,

« Tout à vous.

« KŒNIG. »

Bayreuth, 13 septembre 1796.

« Ayant trois lettres à vous repondre, à la fois, cher ami, ma conscience se trouve compromise, et voudroit bien me faire des reproches là dessus, mais, pour le coup, elle a tort cette fois ici, j'ai cependant à me louer de votre diligence, dont je suis très flatté, et fort reconnoissant.

« Vous parroissez avoir été content de Mme de Munster, j'en suis bien aise. C'est une femme qui a un grand caractère, et une bonté rare, malgré cela, rien que moins heureuse. Au sujet de son mari, avec Mme de B., c'est sûr qu'il y avoit quelque chose d'entamé, mais Elle sait très bien tirer parti de sa situation. Si vous allez la voir à Koenigsbruck dites lui bien des belles choses de ma part.

« Je n'ai pas encore fréquenté du tout le général Sprengporten, car, entre nous soit dit, Il étoit en horreur à tout le monde, excepté qu'à Mme de Reck, pour avoir été un de ceux qui attenter à la vie du feu le roi de Suède son maître, et d'être passé ensuite comme traitre, au service de la Russie.

« Voilà ce qu'on a débité sur son compte, et la raison pourquoi je l'ai évité autant que possible. Mme de Damnitz n'est pas la femme non plus, qui pourroit le remettre en crédit. Mme de Reck, il y a à peu près trois ans, fit un tour en Dannemark, par tout et même à la cour de Copenhagen, Elle disoit tout le mal possible de l'Imperatrice de Russie, et avoit en abomination tout ce qui portait le nom de Russe. Tout d'un coup, Mme de R. disparue, et après quelque tems, on apprend qu'Elle étoit arrivée à Pétersbourg, reçue on ne peut pas mieux, de l'Imperatrice et de toutte la cour, fêtée, adorée, et partant de là, comblée des bienfaits, et de riches présents, fort considérables, en terres, ne peut plus souffrir les polonais qu'Elle aimoit autrefois par preference de toutte autre nation, et se borne pour ainsi dire, à distinguer les Russes qu'Elle détestoit ci-devant.

« Je vous avoue, que malgré le talent qui les rendent intéressantes dans la société, je ne saurois vaincre une répugnance que j'ai pour ces sortes de personnes sans caractère.

« Mme Calvesi dont vous me parlez, n'étoit pas à Carlsbad de mon tems, c'est la femme vraisemblablement du chanteur qui est à Vienne? je ne la connois pas.

« Votre Mme Stölzl est une femme trop à prétention, ce qui est fort ridicule à son âge, je pense qu'Elle m'a fait l'honneur d'être fâchée contre moi, de ce que je ne lui fis pas ma cour, comme Elle auroit désiré peut-être.

« Les Autrichiens ont fait en très peu de tems, beaucoup de prodiges. Wartensleben avec son corps, qu'on disoit détruit, se trouvant le 24 d'août persécuté jusqu'au delà d'Amberg, près de Ratisbonne, moyennant un petit renfort de l'armée de l'Arciduc Charles, parvint à chasser les françois, victorieux, et en grand nombre, à l'heure qu'il est, au delà du Rhin, de manière que Francfort étoit évacué le 8, et les siéges de Manheim et Mayence levés le 10 et l' 11 de ce mois. C'est incroyable, mais pourtant vrai. L'armée de Moreau qui étoit entrée en Bavière, vient d'être battue aussi, et la retraitte se fait aussi, à ce qu'on assure, si pré-

cipitament, comme celle de Jourdan. Wurmser n'attendoit en Tyrol que les renforts qui lui sont destinés, pour se porter de nouveau en avant. Cela prouve qu'une nation n'est jamais plus forte, que quand elle se trouve seule. En attendant la ville et territoire de Nuremberg est passée sous la domination prussienne, et il parroit qu'on ne veuille pas disputer cette acquisition. Le roi de Sardaigne et le duc de Wurtemberg, sans nommer d'autres, sont à plaindre, je suis sur qu'ils ont fait *i conti senza l'oste*.

« D'ailleurs, Vous savez ce bon mot, que Zaguri avoit tant de fois repeté, et qui finit par *je suis de l'avis de l'Aspide*, quant à moi, je voudrois bien qu'on fit la paix, et cela avant la fin de la campagne, mais j'en doute. On dit qu'à la fin, la marche de 100/m Russes se vérifie, que l'Impératrice garantit à la porte ses possessions en Perse, et qu'une alliance contre la France, ou plutôt pour mettre les choses dans le stato quo, eut lieu entre la Russie, Svede, Dannemarck, conjointement avec les Turcs. Rien ne m'étonne plus dans ce monde ici.

« La poste arrive, et je viens de recevoir plusieurs Lettres, qui exigent une prompte réponse. Ainsi, adieu. Tout va bien, même en Italie, Buonaparte n'a que 38/m homes.

« KŒNIG. »

« Des prisonniers françois au nombre de 2 à 3000 sont passé par ici, aujourd'hui et avant hier, avec des généraux, dont l'un Bonnard, de l'artillerie. »

(A suivre.)

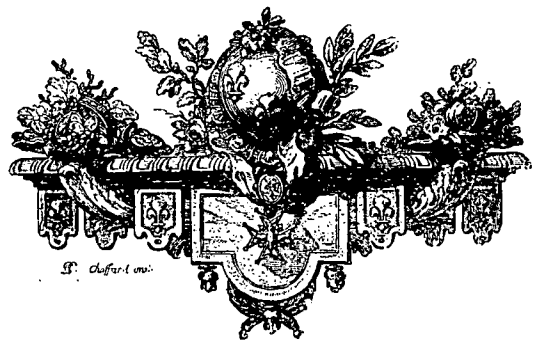

UN

PORTRAIT INÉDIT D'EDGAR POE



ANS un numéro récent (mars 1889), le *Harper's New Monthly Magazine* publiait des révélations assez curieuses sur les premières amours du grand écrivain et du malheureux homme qui fut Edgar Allan Poe. La revue américaine donnait en même temps un portrait inédit du poète, d'après une photographie originale. Nous avons obtenu des éditeurs, MM. Harper et frères, de New York, le droit de reproduire ce portrait, singulièrement vivant et caractéristique, et nous croyons ne pouvoir mieux faire, pour l'encadrer, que d'initier nos lecteurs aux confidences que Mr. Augustus van Cleef a reçues et livrées à la publicité.

Ces confidences viennent d'une dame inconnue à tous les biographes de Poe et morte en 1877, qui appartenait à une honorable famille de Baltimore. Ce fut probablement vers 1832 qu'elle vit pour la première fois celui qu'elle aimait à appeler *Eddie*, diminutif familier du nom Edgar. C'était l'époque où Poe, brouillé avec Mr. Allan, son second père, était venu habiter chez sa tante, Mrs. Clemm, pauvre femme qui vivait de ses travaux d'aiguille et occupait avec sa fille, Virginia, l'étage supérieur d'une maison voisine de celle de Mary. Mais laissons celle-ci parler, tout en élaguant, deci et delà, son récit.

« Nous nous connaissions déjà de vue, Mr. Poe et moi; nous avions même pris l'habitude de *flirter* par la fenêtre du grenier de nos maisons. Nous nous faisions des signes avec nos mouchoirs, et nous nous adressions des baisers. Il m'avait envoyé par sa petite cousine Virginia

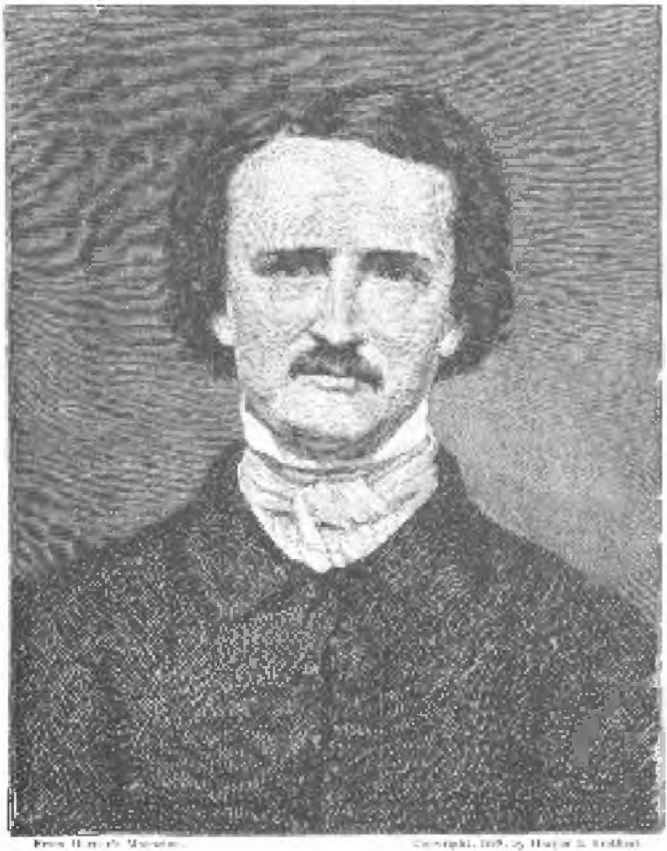

From Harper's Magazine. Copyright, 1895, by Harper & Brothers.

EDGAR POE

PORTRAIT IVÉNIE

© 2007 Lyon · Editions « les passerelles du temps » · editions.ainay@free.fr

— celle qu'il épousa plus tard — une boucle de ses cheveux, et je lui en avais envoyé une des miens. Mais nous ne nous étions jamais parlé. Un jour que nous bavardions, d'un perron à l'autre, ma voisine Mary Newman et moi, il passa devant nous et salua. Mon amie me demanda si je le connaissais. Je lui répondis que non. Elle me dit alors que c'était Edgar Poe, récemment venu de West Point. Elle me dit aussi qu'il faisait des vers. « C'est pour vous qu'il passe, et non pour moi, ajouta-t-elle. N'est-ce pas qu'il est beau? » — Il était beau, en effet, mais d'une beauté intellectuelle. Ce n'était point un joli homme. Il avait le don d'attirer tout le monde. Il exerçait une grande fascination, et il n'est point de jeune fille qui ne fût tombée amoureuse de lui.

« Il traversa la rue et s'avança jusqu'au perron des Newman. Moi, je tournai le dos, car j'étais alors jeune et timide. Cependant miss Newman me le présenta; mais à peine avait-elle eu le temps de le faire qu'on l'appela dans l'intérieur de la maison. Aussitôt Mr. Poe sauta par-dessus la balustrade qui séparait les deux perrons, et s'assit auprès de moi. Il me dit que j'avais la plus belle chevelure qu'il eût jamais vue, de ces cheveux dont les poètes sont fous. Dès lors, il vint me voir tous les soirs pendant une année, et durant tout ce temps jusqu'au soir de notre querelle définitive, il ne but jamais, à ma connaissance du moins.

« Mr. Poe avait environ cinq pieds huit pouces. Ses cheveux étaient sombres, presque noirs, aussi fins que de la soie; il les portait longs et rejetés derrière les oreilles, à la façon des étudiants. Ses yeux étaient grands, bien ouverts, gris et perçants. Il était alors, je crois, entièrement rasé. Il avait le nez long et droit, et les traits finement modelés. Il y avait une beauté particulière dans l'expression de sa bouche. Sa peau, d'une pâleur mate, avait un beau ton clair d'olive. Son air était triste et mélancolique. Il était très mince, quand je le connus; d'ailleurs, il avait une belle taille, le port militaire, le pas vif. Mais c'étaient ses manières qui charmaient surtout. Elles étaient pleines d'élégance. Lorsqu'il vous regardait, on eût dit qu'il lisait vos pensées secrètes. Sa voix était musicale et agréable, sans être profonde.

« Il portait toujours une redingote noire boutonnée jusqu'en haut, avec un collet de coupe militaire, un col de chemise bas et rabattu, et une cravate noire lâchement nouée. Il ne suivait pas la mode des autres; il en avait une à lui. C'était une sorte de manière négligée, comme s'il ne s'inquiétait pas de ses vêtements.

« Mon intimité avec Mr. Poe m'isolait beaucoup. Mes amies avaient, pour la plupart, peur de lui et me négligeaient à cause de cela. Il méprisait les gens ignorants, et n'avait aucun goût pour les taquineries et les bavardages futiles. Il aimait avec une sorte de frénésie. Tendre et très affectueux, il avait un caractère vif et emporté, et il était très jaloux. Ses sentiments étaient intenses, et il n'avait que peu de force pour les

dominer. Il raillait toutes les choses sacrées et n'allait jamais à l'église. S'il avait eu la religion pour le guider, il aurait été meilleur. Il disait souvent qu'il y avait, suspendu au-dessus de lui, un mystère qu'il ne pouvait pénétrer. Il se croyait né pour souffrir, et cela empoisonnait toute son existence. Mrs. Clemm aussi parlait vaguement de certain mystère de famille, de je ne sais quel malheur caché.

« Mr. Poe me donna une fois une lettre de Mr. Allan dans laquelle celui-ci lui disait, parlant de moi, que s'il épousait jamais une telle personne, il romprait avec lui et le laisserait sans un sou.

« Eddie et moi, nous ne parlions jamais de ses vers. Il n'aurait pas voulu; il aurait trouvé cela vaniteux et fat. Nous étions jeunes et ne pensions qu'à notre amour. C'était toujours Virginia qui m'apportait ses billets. Je n'en ai gardé aucun. Comment l'aurais-je fait, après mon mariage? Il citait souvent Burns, pour qui il avait une grande admiration. Nous avions l'habitude de nous promener ensemble, le soir; nous sortions souvent de la ville et allions nous asseoir sur les collines environnantes.

« Un soir d'été, qu'il faisait clair de lune, nous traversions le pont, non loin de notre maison. A l'autre bout du pont se trouvait la demeure d'un ministre. Eddie me tira par le bras, en disant : « Venez, Mary, « allons nous faire marier; autant nous marier maintenant que plus « tard. » Deux pâtés de maisons seulement nous séparaient de chez moi. Je fus surprise et effrayée et je m'enfuis à la maison. Il me suivit et entra derrière moi.

« Nous n'avions pas d'engagement précis; mais c'était affaire entendue entre nous. Il n'était pas alors en position de se marier. Quand mon père s'aperçut qu'il venait si souvent, il me dit : « Vous n'irez pas « épouser cet homme, Mary? J'aimerais mieux vous voir morte que sa « femme. Il n'a pas de quoi vivre tout seul, à plus forte raison avec « vous. » Aussi romanesque qu'Eddie, je répliquai : « J'aimerais mieux « une croûte de pain avec lui qu'un palais avec un autre. »

« L'anecdote suivante montre quel être impulsif était Mr. Poe. Un jour, après de grosses pluies, les rues étaient inondées et presque impraticables. Une jeune fille se tenait à un coin de rue, se demandant comment elle pourrait traverser. A l'improviste, Eddie arriva derrière elle, la souleva dans ses bras et la porta de l'autre côté, en se mouillant les pieds. La demoiselle était une riche héritière. Elle demanda à Mr. Poe à qui elle était redevable. Il tira sa carte et la lui donna, et, bien qu'elle ne l'eût jamais vu auparavant, elle tomba amoureuse de lui.

« Pour vous faire voir combien il était jaloux, je vais vous raconter une de nos querelles. Un soir, un ami de mon frère, un Mr. Morris, était en visite chez nous. Il savait que le morceau favori de Mr. Poe, que je lui chantais souvent, était *Come rest in this bosom (Viens, repos, dans*

ce cœur). Il me demanda de le lui chanter, pour taquiner Mr. Poe. Je me mis au piano. Mr. Morris, debout auprès de moi, tournait les feuillets. Mr. Poe arpentait la chambre de long en large, une main derrière le dos, et se mordant les ongles de l'autre jusqu'au vif, comme il faisait toujours quand il était ému. A la fin, il vint au piano, arracha la musique et la jeta sur le plancher. Je dis que cela ne faisait rien, que je savais le morceau par cœur, et je continuai à chanter. Il resta après Mr. Morris pour me quereller.

« Notre scène de rupture se produisit ainsi : un soir, je l'attendais seule dans le *parloir;* il ne venait pas. Ma mère entra vers dix heures, et me dit : « Allons, Mary, il est temps de se coucher. » Les fenêtres étaient ouvertes, et j'étais appuyée sur une des tablettes, la tête posée sur mes bras. J'avais pleuré. Eddie arriva un moment après. Il avait bu. C'est la seule fois dans toute cette année que je m'aperçus qu'il eût pris quelque chose. Il trouva la porte d'entrée fermée. Il vint alors à la fenêtre où j'étais, et ouvrit les volets qui étaient presque clos. Il me releva la tête et me dit où il avait été. Il avait rencontré sur le pont quelques cadets de West Point. C'étaient de vieux amis qui l'avaient emmené au Barnum's Hotel, où ils avaient soupé au champagne. Il s'était échappé le plus vite possible pour venir m'expliquer les choses. Un verre le grisait, et il avait bu plus d'un verre ce soir-là. Quant à être un ivrogne habituel, il ne le fut jamais aussi longtemps que je le connus.

« J'allai ouvrir la porte et je m'assis avec lui sur le perron, au clair de lune. Une discussion s'éleva entre nous, sur un certain sujet dont je ne me soucie pas de parler. Le résultat fut que je sautai à bas du perron, fis le tour en courant par un passage jusque derrière la maison, et me réfugiai dans la chambre où ma mère était.

« Mary, Mary, qu'est-ce qu'il y a? » dit-elle.

« Mr. Poe, qui m'avait suivie, entra dans la chambre. J'étais très effrayée. Ma mère me dit de monter, ce que je fis.

« Mr. Poe lui dit alors : « J'ai besoin de parler à votre fille. Si vous « ne lui dites pas de descendre, j'irai la trouver. J'en ai le droit. »

« Ma mère était une femme de haute taille; elle se mit le dos contre la porte de l'escalier et dit : « Vous n'avez aucun droit. Vous n'irez pas « en haut. »

« Mr. Poe répondit : « J'en ai le droit. Elle est ma femme aux yeux « du ciel, maintenant. »

« Ma mère lui dit alors qu'il ferait mieux de rentrer chez lui et de se coucher, et il s'en alla.

« Après cette scène, je rompis toutes relations avec Mr. Poe et je lui renvoyai ses lettres sans les ouvrir. J'en ouvris cependant une dans laquelle il m'appelait cérémonieusement « Miss », et me gourmandait en termes sarcastiques de mon manque de cœur et de mon caractère

rancunier. Je fis voir cette lettre à ma mère, qui la montra à ma grand'-mère, laquelle la porta à mon oncle James. Mon oncle fut si indigné qu'il écrivit à mon insu à Mr. Poe une lettre très dure et très piquante. Ce qui avait encore augmenté son indignation, c'est que M. Poe venait de publier, dans un journal de Baltimore, une pièce de vers de six ou huit stances, adressée à Mary..., avec l'initiale de mon nom de famille, où il parlait fort durement de légèreté et d'inconstance. A la réception de cette lettre, Mr. Poe entra tellement en fureur qu'il acheta une lanière et vint en frapper mon oncle dans son magasin. Mon oncle était un homme de plus de cinquante ans, à l'époque. Ma tante et ses deux fils se précipitèrent à son secours, et, dans la lutte, déchirèrent la redingote noire de l'agresseur dans le dos, depuis la jupe jusqu'au collet. Mr. Poe mit alors la lanière sous son paletot, dans sa manche, et se dirigea vers notre maison avec ses pans déchirés et une foule de gamins à ses trousses. Arrivé chez nous, il demanda à voir mon père. Il lui dit ce qu'il venait de faire, et, comme j'étais descendue, il tira la lanière de sa manche et la jeta à mes pieds en disant : « Tenez, je vous fais cadeau de cela ! »

« Je ne le revis plus qu'après son mariage avec Virginia. J'étais mariée moi-même et résidais à New York. Dans un voyage à Philadelphie, plusieurs années après, je rencontrai Mr. Poe avec sa femme et Mrs. Clemm. Je m'arrêtai pour leur parler. Ils m'invitèrent à aller les voir. J'y allai avec une jeune cousine à moi. Ils occupaient dans la Septième Rue le derrière d'une petite maison. Eddie me pria de lui chanter un de mes anciens morceaux. Je lui demandai lequel. *Come rest in this bosom.* Je le chantai, et il me remercia. Nous passâmes une agréable soirée, et Mr. Poe nous reconduisit jusque chez ma cousine.

« Quelques années plus tard, demeurant à Jersey City, je revis Mr. Poe. Il habitait toujours Philadelphie. Il était venu à New York, dans la maison de commerce de mon mari pour savoir où nous demeurions. Mais il était dans un de ses accès de débauche, et il avait oublié l'adresse avant d'avoir traversé le fleuve. Il fit plusieurs fois la traversée, aller et retour dans le bac, demandant aux passagers s'ils savaient où je demeurais. A la fin, il trouva un commis aux écritures qui, par hasard, le savait et le lui dit. Mr. Poe proclamait qu'il était décidé à me trouver, dût-il aller en enfer pour cela. Lorsque mon mari revint à la maison, on lui dit sur le bateau qu'un fou cherchait sa femme.

« Nous étions absentes, ma sœur et moi, quand Mr. Poe arriva chez nous, et ce fut lui qui nous ouvrit la porte, à notre retour. Nous vîmes qu'il était dans une de ses crises, et qu'il venait de passer plusieurs jours hors de chez lui. Il me dit : « Ainsi vous avez épousé ce maudit .... « L'aimez-vous vraiment? L'avez-vous épousé par amour? » Je répondis : « Cela ne regarde personne. C'est une affaire entre mon mari et moi. »

Il reprit : « Vous ne l'aimez pas. C'est moi que vous aimez. Vous savez « que c'est vrai. »

« Mr. Poe resta prendre le thé avec nous. Il s'excita en causant, et, saisissant un couteau de table, il se mit à hacher des radis placés devant lui. Il les coupa tous en pièces, et les morceaux volaient sur la table, à l'amusement de tout le monde. Après le thé, il me demanda si je ne voudrais pas lui jouer et lui chanter quelque chose, e je lui chantai encore son morceau favori.

« Quelques jours après, Mrs. Clemm vint me voir, très en peine au sujet de son Eddie chéri, comme elle l'appelait toujours. Elle ne savait pas où il était, et sa femme était presque folle d'inquiétude. Je dis à Mrs. Clemm qu'il était venu me voir. On fit des recherches, et on finit par le trouver dans les bois qui environnent Jersey City, errant çà et là comme un insensé. Mrs. Clemm le remmena à Philadelphie. C'était au printemps de 1842.

« J'allai les voir ensuite à New York, dans Amity Street, et au cottage de Fordham. Le cottage était très pauvre; on n'aurait pas cru que des personnes convenables pussent y vivre ; et pourtant il y avait je ne sais quel air de recherche raffinée dans les moindres choses.

« Lorsque Eddie composait des vers, il marchait de long en large dans le petit *parloir,* une main derrière le dos, et se mordant les ongles de l'autre main jusqu'à ce que le sang jaillît. Quand il tenait ce qu'il voulait, il s'asseyait, écrivait et reprenait sa promenade. J'ai entendu dire que, quelquefois, après la mort de Virginia, lorsqu'il ne parvenait pas à vendre une pièce de vers, il disait à celui à qui il l'offrait : « Alors « donnez-moi un verre d'eau-de-vie et prenez-la. »

« La veille de la mort de Virginia, je la trouvai dans le *parloir*. Je lui dis : « Vous sentez-vous un peu mieux aujourd'hui? » et je m'assis près du grand fauteuil où elle était. Mr. Poe était assis de l'autre côté d'elle. J'avais ma main dans les siennes; elle l'attira et la plaça dans celles de Mr. Poe, en disant : « Mary, soyez une amie pour Eddie; ne « l'oubliez pas. Il vous a toujours aimée... n'est-ce pas, Eddie? » Nous étions seuls tous les trois, — Mrs. Clemm se trouvant dans la cuisine.

« Ils étaient si pauvres que Mrs. Clemm me dit que, pour avoir de l'argent pour vivre, elle ramassait les manuscrits que Mr. Poe jetait au panier, et qu'elle les vendait à son insu. Lorsque ma fille fut pour être mariée, je désirais qu'Eddie et Mrs. Clemm vinssent au mariage. Elle me dit qu'ils ne pouvaient pas, parce que ni elle ni lui n'avaient de vêtements. Elle voulait me faire acheter le dé d'or de Virginia pour dix dollars, mais je n'avais pas assez d'argent, ayant beaucoup d'achats à faire.

La bonne dame, dont nous venons de reproduire, d'après Mr. Augustus van Cleef, son parent, le naïf et intéressant récit, parlait aussi des portraits de Poe; elle ne trouvait de ressemblants que celui qui orne un

volume de poésies publié du vivant du poète, — Mr. van Cleef ne précise pas davantage, et nous le regrettons, — et la gravure sur acier qui se trouve dans la *Vie de Poe*, par Mr. George E. Woodberry, volume qui fait partie de la collection intitulée *American Men of Letters*. Mais celui qu'elle déclarait le meilleur de tous, le plus vivant, avec l'expression la plus vraie, c'était la photographie d'après laquelle a été gravé le bois que nous donnons ici. Tous les autres étaient, à ses yeux, des caricatures.

Et maintenant, Poe sort-il diminué ou grandi de ces confidences inattendues? Ce pauvre merveilleux artiste, mal équilibré sans doute, mais pour qui la vie se montra si dure et dont le cadavre fut insulté par ceux mêmes qui se disaient ses amis, apparaît singulièrement sympathique jusqu'en ses écarts dans ces souvenirs d'une honnête femme qui l'aima. Il était aussi prompt à s'enflammer d'amour que de colère; il secourait la faiblesse avec la même spontanéité d'impulsion qu'il châtiait un insulteur; s'il cédait à la violence de ses impressions, — dont l'intensité échappait à son contrôle, surtout lorsqu'un verre d'alcool lui incendiait le cerveau, — il suffisait, même alors, d'un mot de calme bon sens pour le mater. Il a le suprême tact de ne point fatiguer ses interlocuteurs en les entretenant de ses ouvrages; il n'en parle jamais; il trouve cela de mauvais goût, vaniteux et niais. Enfin et surtout, sa conscience littéraire est d'une absolue intégrité. Il jette au panier tout ce qui ne lui paraît pas bien venu, suffisamment fini; et si quelques-unes de ses poésies restées imparfaites ont été publiées, ce n'est pas à lui qu'il faut s'en prendre. Son orgueil, excessif à tant d'égards, l'a ici servi noblement. En proie à une noire misère, entouré de tentations presque irrésistibles, il dédaigna toujours de battre monnaie avec son talent en sacrifiant quelque chose de sa conception de l'art. Aussi ne pouvons-nous mieux conclure qu'en répétant les paroles du critique américain que nous citions tout à l'heure : « Ce malheureux homme, dont la mémoire est encore si peu aimée de ses concitoyens, est cependant un exemple pour tout homme qui écrit, — un exemple et un reproche. Là seulement est la véritable importance de la vie de Poe. »

D'autres jeunes gens ont été extravagants, de mœurs grossières, débauchés, et le monde ne s'en est pas inquiété. Peu d'autres furent aussi fidèles au génie qu'ils tenaient du sort; peu d'autres refusèrent aussi franchement de trafiquer de leur nom, de gagner de l'argent en produisant des œuvres inférieures. Plus les arts, dans toutes leurs branches, deviennent des métiers, plus le mérite de l'artiste se mesure au prix marchand de ses ouvrages — et plus on doit honorer l'orgueil et l'honnêteté littéraire d'Edgar Poe.

B.-H. G.

NOTRE NOUVELLE REVUE

EN 1890

Nous prions avec instance ceux de nos Abonnés qui n'auraient apporté qu'une attention distraite à la lecture de la dernière livraison du *Livre* d'octobre, de vouloir bien prendre connaissance de l'Article de début, au cours duquel nous fournissons toutes les raisons de la transformation de cette Revue, en donnant les indications suffisantes sur l'aspect, l'esprit et la nature de notre nouveau petit recueil de luxe qui paraîtra à la date du 10 janvier prochain.

Nous préparons un spécimen de quelques pages qui sera adressé au début de décembre à tous les anciens Abonnés de cette Revue, ainsi qu'aux principaux libraires français et étrangers.

Nous insistons cependant auprès de ceux de nos lecteurs qui approuvent notre programme, pour qu'ils veuillent bien nous retourner le petit bulletin de sanction qui se trouve encarté dans la dernière livraison.

Nous avons déjà reçu un nombre très élevé de ces circulaires signées, mais, afin d'éviter des retards dans l'envoi du premier numéro de la revue nouvelle, nous tenons à pouvoir établir à l'avance la liste de tous ceux qui nous restent fidèles, nous désirons fixer notre tirage à un chiffre qui nous sera fourni par des espérances judicieusement équilibrées.

Les souscriptions à la *Table Décennale du Livre* nous sont venues également en nombre suffisant pour qu'il nous soit permis d'annoncer sûrement la réalisation de cette Table qui sera la clef de voûte de notre édifice. La rédaction en est dès aujourd'hui terminée et ne demande qu'à être tenue à jour. Fin décembre prochain, cette Table sera mise à l'impression pour être livrée le plus promptement possible aux souscripteurs qui seront favorisés par le prix et le choix d'un papier qui leur sera réservé.

En Décembre prochain nous parlerons amplement de notre Revue nouvelle et de ses adhérents qui, comme les Mages suiveurs d'étoiles, sont chargés des soins du culte, de la garde du feu sacré et des offrandes indispensables à l'éclat du Sacerdoce.

LES

BIBLIOPHILES CONTEMPORAINS

ÉTAT DE LA SOCIÉTÉ

Depuis un mois environ, les lettres nous arrivent nombreuses, chargées d'interrogations : *Et la société? — Quand nous réunissez-vous? — Quels livres prépare-t-on?* — On sent que parmi les membres fondateurs il y a des ardents, des impétueux, pressés d'aller de l'avant et de se sentir attachés à une académie littéraire constituée vivement et mise presque aussitôt en pleine activité.

Ces bouillants amoureux des livres peuvent dès lors maîtriser leur impatience : les lettres de convocation sont lancées depuis deux jours à tous les Membres fondateurs pour la réunion de l'Assemblée constitutive qui aura lieu le lundi 18 novembre prochain à neuf heures précises du soir. L'ordre du jour portera :

1° La lecture et approbation des Statuts.

2° La nomination d'un Comité de dix membres : un président, deux vice-présidents, un archiviste trésorier, deux secrétaires et quatre assesseurs.

3° Examen et adoption du Règlement intérieur.

4° Le choix des publications à imprimer durant le premier exercice 1889-90

5° La fixation d'une date et les conditions diverses pour un premier dîner social.

Nous avons également adressé à tous les Sociétaires fondateurs un exemplaire, imprimé sur hollande, des *Statuts et Règlement*, qui ne comprennent pas moins de vingt-huit pages, ce qui est considérable, quel qu'ait pu être notre souci de rendre la rédaction de nos articles législatifs aussi sobre et concise que possible.

Nous espérions pouvoir publier ici, pour nos nombreux lecteurs, le texte intégral de notre règlement intérieur, mais la place nous fait défaut. Nous en donnerons donc, pour satisfaire la curiosité de tous ceux qui ne font pas partie de *l'Académie des Beaux Livres*, les seuls articles ayant trait aux publications de la Société.



Igg. Quantin

BIBLIOTHÈQUE DE L'ANCIEN COLLÈGE DES JÉSUITES DE REIMS

1885

(Aujourd'hui Ingénie de l'Hôpital Général)

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions.ainay@free.fr

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ.

De l'Annuaire.

Art. 12.

Le montant des droits d'entrées et des cotisations sera employé aux frais de publication d'un *Annuaire*.

Art. 13.

L'*Annuaire*, dont la direction sera confiée au Président et qui constituera par lui-même une publication de luxe et de valeur, sera divisée en deux parties : la première contiendra les statuts et règlement, la composition du Comité, la liste des membres, le compte rendu annuel de l'Archiviste-Trésorier, le rapport du Secrétaire, le rapport du Président et tous autres documents pouvant intéresser la Société, ainsi que de courtes notices biographiques sur les membres décédés ; — la seconde partie, contenant plusieurs illustrations, se composera d'une suite de Variétés littéraires, artistiques, bibliographiques, ayant toutes trait à la science et à l'art du Livre, et toutes dues exclusivement à des Membres de la Société.

Art. 14.

L'Annuaire sera distribué gratuitement à chaque sociétaire, dans le courant du mois d'octobre.

Le comité en fixera le tirage qui ne pourra dépasser 250 exemplaires, dont 25 seront éventuellement réservés aux membres futurs ; le surplus sera mis en vente, chez des libraires *souscripteurs* agréés par le Comité, à un prix déterminé par celui-ci et qui ne pourra être moindre de la moitié, ni supérieur au montant total d'une cotisation annuelle.

LIVRES DE LA SOCIÉTÉ.

Art. 15.

La Société publie, chaque année, un ou, s'il est possible, plusieurs ouvrages.

Tout sociétaire est apte à présenter, par écrit, au Président un projet de publication.

De concert avec le Comité et les sociétaires (deux à six) auxquels il croit devoir faire appel en raison de leur compétence, le Président examine chaque proposition, tant sous le rapport du mérite de l'œuvre proposée qu'au point de vue de la dépense que nécessiterait son exécution.

Toute proposition qui n'est point écartée par le Comité ainsi constitué est soumise alors à l'approbation des sociétaires que le Président *consulte* dans la forme suivante : il adresse à chaque membre une lettre circulaire contenant un aperçu sommaire de la publication proposée et une évaluation approximative des frais qu'elle entraînerait. — Chaque sociétaire retourne, dans la quinzaine, sa réponse, signée, sur un bulletin préparé *ad hoc* et joint à la circulaire.

Tout projet de publication réunissant contre lui l'opposition du tiers au moins des sociétaires (soit 54 suffrages) est ajourné ; il ne peut être représenté qu'au bout d'une année révolue, pour être soumis aux mêmes formalités que la première fois.

Si plusieurs ouvrages obtiennent, pendant un même exercice, l'approbation de la Société, c'est au Comité qu'il appartient de déterminer leur ordre de classement.

Conformément aux dispositions statutaires, aucune publication ne peut être mise en train si elle n'est adoptée et si la dépense n'en est votée par l'Assemblée générale.

EXÉCUTION DES OUVRAGES.

Art. 16.

Le Président a pleine liberté d'action pour l'exécution des livres acceptés par l'Assemblée générale ; il s'adjoint, s'il le juge utile, un ou plusieurs collaborateurs pris parmi les membres de l'association, choisit les artistes et industriels qui doivent exécuter l'ouvrage, surveille et dirige leurs travaux, accepte ceux-ci ou les refuse, selon qu'il le juge à propos. Il ne peut toutefois engager la Société au delà des ressources existant en caisse.

D'ailleurs, le prix de revient de la ou des publications d'une même année ne peut dépasser 200 francs par sociétaire. Si, cependant, une publication exigeait une dépense plus élevée et s'il existait en caisse des fonds libres, le Comité pourrait, *par exception*, autoriser le Président à prélever sur ce fonds la somme nécessaire pour couvrir la totalité de la dépense; mais les Sociétaires n'auraient point alors à contribuer au solde de cet excédent de frais.

Dans aucun cas le sociétaire ne peut être tenu au delà de 250 francs par année, cotisation et contribution comprises.

Art. 17.

Les artistes choisis pour illustrer les ouvrages publiés par la Société devront s'engager par écrit à livrer au Président :

1° Leurs dessins originaux, avec leurs esquisses, ébauches, projets, etc.; 2° leurs ébauches et les planches refusées ; 3° tous leurs essais, épreuves refusées, épreuves d'état, épreuves d'artistes, de telle sorte qu'aucune trace de leur travail ne puisse subsister en dehors de la Société.

Les éditeurs et imprimeurs s'engageront également par écrit à ne tirer que le nombre d'exemplaires fixé par l'Assemblée et à remettre tous les défets.

Art. 18.

Les exemplaires des ouvrages publiés par la Société seront uniformes; aucune épreuve d'essai, d'état, etc., ni autres documents préparatoires ne peuvent être mis à la disposition d'un sociétaire; tous ces documents doivent être conservés aux Archives.

Les exemplaires sont numérotés à la presse et portent également imprimées les mentions suivantes : *justification du tirage, titre de la Société, noms des destinataires.*

Le tirage de chaque publication est limité à Cent soixante-six exemplaires, dont la répartition a lieu comme suit : 160 exemplaires pour les membres de la Société, un pour ses Archives, deux pour le Dépôt légal. — Les trois autres exemplaires sont offerts, à titre gratuit : 1° à l'auteur du texte de l'ouvrage ou à ses ayants droit; 2° à la Bibliothèque Carnavalet; 3° à M. Octave Uzanne, *Premier fondateur.*

Le Comité pourra, après examen, décider s'il y a lieu de faire un tirage supplémentaire d'exemplaires, destinés tant aux membres futurs (qui seraient tenus d'en acquitter la valeur), qu'à être offerts en hommage aux Présidents et aux membres d'honneur de la Société; ce tirage ne pourrait s'élever à plus de 25 exemplaires au maximum. Aucun de ces exemplaires ne pourra être mis en vente.

Le Comité déterminera et fera connaître aux sociétaires la date et le mode de distribution de chaque publication.

LIQUIDATION DES PUBLICATIONS.

Art. 19.

A l'Assemblée générale qui suivra la distribution d'un ouvrage, le Président fera un rapport sommaire et justifiera de l'emploi de tous les exemplaires tirés.

Il fera en même temps procéder, sous les yeux de l'Assemblée, à la destruction de toutes les planches refusées ou ayant servi à l'illustration, des volumes restés sans emploi, des projets, ébauches, esquisses, dessins refusés, tous les essais, épreuves d'état, d'artistes, épreuves refusées et de tous autres défets.

Art. 20.

Les dessins *originaux* (numérotés et paraphés par le Président) seront, dans la même Assemblée, vendus aux enchères parmi les sociétaires. La vente aura lieu au comptant et le procès-verbal de la réunion mentionnera le nom de l'acquéreur et le prix obtenu par les dessins.

En aucun cas, ces dessins ne pourront être adjugés à un prix inférieur à la moitié de celui qu'ils auront coûté à la Société. S'ils ne trouvaient pas d'acquéreur à ce prix, ils seraient brûlés devant l'Assemblée générale.

CASANOVA INÉDIT

LES CORRESPONDANTS DE JACQUES CASANOVA DE SEINGALT

LE COMTE DE KŒNIG

Nous continuons la publication des lettres du comte de Kœnig à Casanova qui prendra fin dans cette livraison, Nous conservons ainsi que dans la précédente livraison notre respect pour l'orthographe fantaisiste de ce bizarre correspondant.

Bayreuth, ce 25 octobre 1796.

« Mon cher ami,

« J'ai compté aujourd'hui de vous annoncer la paix, mais malheureusement mon attente fut trompée. Un Courrier expédié du Directoire à Paris à Buonaparte en Italie, arriva à Vienne le 7, et partit le 11e sans avoir pu penetré l'objet de sa mission. En meme tems plusieurs autres, allèrent à Copenhagen, Stockholm, Petersbourg et à Berlin. Le sieur Jackson de Londres arriva à Paris, pour negocier la paix. Il y eut question après, de deux autres membres du Parlement, qui doivent passer en Angleterre. Le discours, que Vous aurez lu, du Roi, aussi beau que celui de Fox et Pitt en son genre, donne à connoître, combien on est disposé de faire la paix. Les brillans succès de l'Archiduc Charles, l'armée de Moreau, pressée de plus en plus, et le nombreux renfort arrivé à Quosdanovich et Davidwich en Italie, tout contribuera de mettre fin à cette malheureuse guerre.

« Je voudrois bien, pouvoir étre le premier, à Vous apprendre une

si bonne nouvelle. Comme les Lettres restent si long tems en chemin, je Vous adresse celle-ci a Dux, au lieu de Dresde, crainte de ne Vous y trouver plus. J'ai appris avec plaisir ces jours ici, que le chevalier de Quinônes est revenu de sa maladie. Cela auroit été une grande perte pour ceux qui aiment faire la bonne Chère. Il est bon, honnête, mais le mariage du prince de Radziwill avec une princesse Royale, l'a rendu malheureux, car sa santé a souffert par là notablement : « punto d'un « Contrasto di vari Affetti, ahi che dolore! »

« Avez-vous vu Mme de Munster? Comment se porte Elle?

« Qu'avez-vous entendu parler de Mme de Bernstorff? Je m'interesse, cômme de raison, pour les femmes aimables, mais je voudrois en même tems leur pouvoir être utile, d'une manière ou l'autre. Voilà les corvées aux quelles je m'assujetis volontairement. Nous avons eu ici une foule d'Etrangers, qui se sont refugiés, pendant que Jourdan étoit encore dans la franconie. La pluspart sont partis, presque tous, des gens fort aimables et comme il faut. Il ne nous reste, entre les princes, que toute la famille de Nassau-Weilburg, celle de Isenbourg, et puis une Charmante Societé, de tous les Barons et Baronesses de Wambolt, dont le plus vieux, et le grand Chambellan de l'Electeur de Mayence. Nous avons le prince de Stollberg aussi, qui n'est pas plus sobre qu'il étoit ci devant. Il m'a fait rire, par sa naïveté. Il dit, qu'il aimeroit pouvoir se louer, des effets des Eaux de Carlsbad, comme la plûpart d'ici, qui en ont fait usage cette année, en même tems que lui, mais qu'il n'en pouvoit dire autant, quoiqu'il trouve que cette Cure seroit pour tout le monde très efficace, si Elle ne demandât pas un regime des plus severes. Apparrament que ce regime ne s'accorde pas avec le sien. C'est un Etre singulier, « un Contrasto della natura ». Je pardonne à Mme de Reck, ses principes incoherents, en faveur de son sexe, et d'ailleurs de son talent. On pardonne tout d'une femme, aussitôt qu'elle fait apercevoir de l'Esprit et des Connoissances, mais on n'est pas si indulgent, vis-à-vis des hommes. J'aime à croire tout ce que vous dites, raport au general de Sprengporten, cependant vous auriez du entendre parler M. de Vreden, Major Suedois, sur son compte, à Carlsbad, son récit, étoit bien différent du Vôtres. Le general ne peut pas ignorer les propos que ce major a tenu contre lui, puisque celui-ci les a debités publiquement, et qui pis est, ayant été invité un jour a diner chez lui, il doit avoir repondu au domestique, qu'il n'iroit jamais dinner chez un J.... f..... La chose n'eut pas de suite, et elle est restée-là. Je ne vous garantis pas le fait, mais tout ce beau monde que je frequentai journellement le disoit pour sûr. Je vous prie, de garder cela pour vous, et de jamais me compromettre. A Venise on est dans une position fort critique, l'armement coute des sommes immenses, et les degâts des françois sont fort considerables, si cela dure encore long tems ainsi, je prevois une fin desas-

treuse, le Senat est entre l'enclume et le marteau, menacé par les françois, et les Autrichiens. Qu'est-ce que Zaguri Vous mande là-dessus? Mes correspondents sont trop circonspects.

« Ecrivez-moi le plus souvent que possible, je suis

« Tout à vous,

« KŒNIG. »

Bayreuth, ce 6 décembre 1796.

« Votre Lettre, mon Cher Ami, du 24 du passé, m'a fait, comme à l'ordinaire un des plus grands plaisirs, jugez par cette consolation, quel est mon chagrin, quand je dois en être privé. N'allez jamais douter de ma sincerité, je suis trop fidelement attaché à mes principes, et je Vous dirai tout franchement par là, si Votre reponse au Livre en question m'a fait rire ou non. Pour donner au juste mon suffrage, il faudroit avoir auparavant lu ce Livre, qui Vous a determiné d'y faire réponse. Si vous le jugéz à propos, envoyez moi, l'un aussi bien que l'autre. Je Vous promets qu'il sera lu, de tout ce peu de monde que je frequents le plus, et soyez sur, que je ne le donnerai point, à aucune personne, qui ne soit pas en état, de le gouter, et de discerner.

« Chaque fois que vous irez à Dresde, n'oubliez pas je Vous prie, de me rappeller au bon souvenir du baron de Racknitz. Comment se trouve-t-il dans le Lien matrimonial? Est ce que son epouse est aimable? J'espere que le chevalier Quinones me donnera encore a manger, s'Il n'est pas mort?

« Mlle de Schuckmann Vous donnera des details, concernant la Baronne de Krüdner, étant en correspondance avec Elle.

« Il n'y a pas long tems qu'Elle étoit à Lausanne, elle passera l'hyver en Suisse, je crois, mais il seroit en vain de demander, où Elle compte d'aller après, car il est à parier qu'Elle ne le sache pas non plus.

« J'envoie au comte de Münster le bonheur d'être aimé par sa femme, et Mme de Bernstorff en même tems; il faut avoir un grand merite, et beaucoup de talent, pour savoir maintenir une telle harmonie. Si Mme de Münster n'aimoit pas son mari, ou qu'Elle ne fût pas aimée de Lui, je pense qu'Elle seroit restée chez Elle, et n'auroit pas accompagné le Comte à Copenhague. Qu'en dites Vous?

« J'ai trop peu connu les dames Irlandoisés Birmingham à Carlsbad, pour Vous parler d'Elles.

« Quant au titre de *Grands et chers Amis*, dont le nouveau Roi de Sardaigne honora les membres du directoire de la Republique de France, c'etoit d'usage, et l'Etiquette dont les souverains se servent vis-à-vis des Republiques, mais je fus bien étonné qu'on se permit de reprocité; jamais une Republique se crut en droit de s'addresser comme cela à des Rois. C'est pour cela, qu'ils veulent Les extirper, et qu'ils ont commencé

par les tuer. Une chose très humiliante pour la famille Royale du Piemont fut, en cedant des principautés aux françois, d'être en necessité de changer leur titres, et de duc et prince, devenu des marquis et comtes. Nous sommes bien heureux, de ne savoir pas ce que c'est que regner.

« Les choses en Italie sont allés bien jusqu'au 17 du mois passé mais le jour après Davidovich et Alvinzi, furent obligés de faire un mouvement retrograde, près de Verone; cependant on assure aujourd'hui, que ces deux Corps ont avancés de nouveau. Ce seroit bien dommage, si Verone dût être bombardée.

« Je voudrois que Buonaparte fût tué, ou pris, car c'est un Insolent, un vrai Jacobin; il exagere toujours ses victoires, d'une maniére fort rebutante. Je trouve que le roi de Naples agît très noblement, il parroit qu'il veut sacrifier ses propres interêts, pour l'amour de son Allié et Voisin, le Pape.

« La paix a été signée a Paris par son ministre, mais pas ratifiée encore par Lui, quoique fort avantageuse. Je persiste dans mon avis, que quand on est dans la dure necessité, en quelque maniere de faire la paix, il faut s'y prendre comme le Roi de Naples, et l'Electeur de Saxe, ramasser touttes ses forces et jamais s'abaisser.

« Kehl n'est pas encore pris, et dieu sait combien de Monde il en coutera. Un nouveau phenomene pour la paix, c'est l'envoy du general Clarke, un Irlandois, chef du bureau typografique à Paris, par le directoire, à Vienne.

« Il est intimement lié avec Carnot.

« Mlle de Schuckmann vient de m'envoyer la Lettre ci-jointe pour Vous. On m'aprenne à l'instant, que le Directoire a notifié par un messager au Conseil des Anciens, la ratification de paix avec le Roi de Naples : j'aime à croire, que cela ne soit pas vrai. L'envoy fait à Vienne d'un negociateur militaire, a été, dit-on, pour proposer à l'Empereur et traiter d'un armistice general entre ses armées, et celles de la Republique. La premiere fois, que je Vous écrirai de nouveau, nous verrons tous les deux plus clairs. En attendant, je Vous embrasse mon Cher ami, avec le même Cœur, que j'espere et désire trouver en Vous,

« KŒNIG. »

« La Tête de pont près de Neuvied doit être prise, par les Autrichiens le 29.

Bareith, ce 4 février 1797.

« J'ai bien reçu, mon cher ami, Votre Lettre du 21 du mois passé, mais rien de plus. J'ignore ce qu'il Vous a fait garder pour long tems le silence, et par quel Canal, que je recevrai le petit ouvrage en question.

« Mlle de Schuckmann parroit être dans le même cas.

« Il me tarde de voir, ce qui Vous occupe dans ce moment ici, et je Vous dirai après tout franchement, ce que j'en pense.

« Je ne sais pas de quoi il s'agit, mais je suis sûr d'avance, que Vos refutations seront justes, et que nous autres Italiens gouteront plus aisement les Coups de pattes que Vous donnerez.

« D'ailleurs le jugement des Allemands est souvent baroque, quoique melé d'Esprit. Un auteur qui n'a pas excellé dans la Tragédie, en fit representer une à Berlin, en dernier lieu, que l'on ne gouta point. Il disoit à un autre, la scène est en Cappadoce, il faut se transporter dans ce pays là et entrer dans le genie de la nation, pour bien juger de ma piece. Vous avez raison, repondit ce second, franchement je crois qu'elle n'est bonne qu'à étre jouée sur le Lieu[1]. C'est une signification equivoque, car en Allemand on peut le tourner comme l'on veut. Lorsque j'étois à Trieste, un Grec et un Allemand disputoient de l'Excellence de leur nation. Le Grec pour preuve que la sienne surpassoit toutes les autres, disoit : que c'étoit de la Grece que tous les Sages et les philosophes étoient sortis. Il est vrai, repondit l'Allemand, car on n'y en trouve plus. Je vois parroître de tems en tems des brochures sottes, et spirituelles, écrites souvent par un seul auteur, il semble qu'on veuille sommer la critique, pour avoir le plaisir de repondre mieux qu'on n'y pense.

« Nous sommes ici dans un deuil profond, à cause de la mort du fils du Roi et de la Reine douairiere. Il durera jusqu'en Juillet. Cela m'est egal, car les plaisirs de ce pays ici, sont de nature qu'ils ne m'amusent point. En Carême j'irai en Suabe, et s'il est possible plus loin, pour étre à la fin de Juin à Carlsbad, et avoir le plaisir de vous embrasser en Août à Tœplitz. Donnez-moi cependant toujours de Vos nouvelles ici. Notre Gouverneur prince de Wirtemberg, qui a fait divorce avec la princesse Czarterinsky, vient de se remarier avec une princesse de Nassau Weilbourg.

« Je Vous envoye la Lettre ci-jointe qui m'a fait plaisir, et dont je Vous remercie. Les Autrichiens depuis l'11 jusqu'17 passé ont été fort malheureux en Italie, ils furent obligés de se retirer à Ala, avec une perte très considérable. Cependant un Corps de 15/m hommes, détaché sous les ordres du general Provera, est parvenu à se frayer un chemin sur Mantoue, et l'on assure, qu'il s'est reuni avec le G[l] Wurmser. Par Consequence on attend tous les jours des nouvelles fort interessantes de ce côté là.

« Je ne vous parle pas d'autres Evenements en politique, car je suppose que Vous en êtes instruit par les Gazzettes.

1. Sie haben Recht, gewiss, ich glaube, das Stück ist wert am Platze gegeben zu werden.

« Dans ce moment, on vient me dire, qu'une Lettre de Verone en date du 18 du passé mande, que le Gl Provera avec son Corps, a du se rendre prisonnier au General Serrurier, si cela se verifie, je prevois des Evenements très funestes.

« A Dieu ne plaise pas.

« J'ai lu dans un des papiers françois, les vers suivants, qui m'ont fait rire.

L'autre jour au marché passant,
J'entendis un propos plaisant;
J'en ai conservé la memoire,
Et vous l'adresse incontinent.
— Oh! oh! que m'a-t-on dit? — Messieurs du Directoire
Dans deux mois vont tirer au sort;
(Disoit une Poissarde à l'autre.)
— Ma Joie est égale à la Vôtre;
Ouï ma Commére, un d'entre eux sort.
— Ce sera donc comme une Lotterie?
— Ouï ma Commére, et j'en ris fort.
— Oh bien, dans ce Cas, ma Voisine
De bon Cœur je forme un Souhait;
Qu'avons nous besoin d'un Extrait?
Plût à Dieu qu'il sortît le quine!

« Adieu mon Ami, ne m'oubliez pas. Je suis votre

« KŒNIG. »

Bayreuth, ce 25 mars 1797.

« Mon cher Ami,

« Je reponds tout de suite à Votre Lettre du 15 que je viens de recevoir, quoique je crains, d'après Votre Calcul, qu'elle ne vous trouvera plus à Dresde, en ce cas, celui, chez qui elle est adressée, aura le soin de Vous la faire parvenir. Mon départ n'est pas fixé, et pas encore bien sur, je crois toujours, que mes pas seront plutôt dirigés vers Vous, qu'en Suabe. Je n'aime pas les voyages inutiles, j'en ai fait assez. Envoyez moi donc, ce que j'attends depuis long tems avec grande Impatience. Mlle de Schuckmann, quoiqu'Elle en fait un mystere, je sais de bonne main, qu'Elle ira rejoindre Made de Krudner à Lausanne, vers la fin du mois prochain, pour n'en revenir plus, à ce que je crois. Touttes les Lettres que je reçois de Venise à present, sont d'une vieille date, et qui pis est, on garde un silence profond sur les Evenements en politique. Vous aurez appris par les Gazzettes, la paix que le pape a fait avec les françois et à quel Condition? Il n'y a pas de doute, que les Venitiens sont très mal à leur aise, et qu'à la fin, malgré toutte la sagesse possible, ils seront obligés de ceder au plus fort. Ce ne sont que les Anglois qui se moquent des autres, et qui se tirent les mieux d'affaire. Jugez d'après la Bataille sur mer, qui a eu lieu le 14 du mois passé, entre l'admiral Jervis, et

Don Cordova, Commandant de la flotte Espagnol. Celle ci étoit forte de 27 vaisseaux de Ligne et plusieurs fregattes, et l'angloise n'en avoit que 15. Sur la flotte Espagnole il y eut au delà de 2,000 piéces de Canons, et les Anglois n'en eurent que 1,203, quelle disparité! Le Coup étoit hardi, il est vrai, lisez la notte officielle de l'admiral Jervis, mais Il a reussi, et tout est dit. Quattre Vaisseaux ont été pris, 2 de 112 Canons, un de 90, et un autre de 74. L'Action eut lieu sur la hauteur de Saint-Vincent, près de Cadix, et le dit Admiral fut nommé d'abord Lord Saint-Vincent. La Campagne s'ouvre incessamment, elle decidera du sort de l'Allemagne et de l'Italie. Il y a hélas! tout à craindre, et rien à esperer. Comme j'ai dit, je n'ai pas des nouvelles directes, mais le bruit avoit courru, que la Republique de Venise se proposoit de prendre une part active à la Guerre, et qu'en Consequence, elle alloit rassembler des forces considerables, tirées de la Dalmatie. Quelque precaire que soit dans ce moment la situation de cette Republique, il est à presumer qu'elle ne se departira pas de sa neutralité. La Crise où elle se trouve, va être sans doute encore augmentée par les nouveaux Chocs qui vont avoir lieu entre les parties belligerants sur son territoire. L'on apprend d'un autre coté que la regence d'Alger est sur le point de declarer la guerre aux Venitiens, à cause de differentes difficultés qui sont survenus; et que le soi-disant prince de Nassau, s'est offert pour commander leur Trouppes de Terre et sur Mer. Les Jacobins de l'Italie ne sont pas contents du traité de paix, qui vient d'être conclu avec le pape; ils remarquent avec raison qu'il n'y est nullement question de leurs Republique Transpadane, et Cispadane, et que les provinces cedées à la France par ce Traité, semblent devenir une propriété absolue de cette derniere et non une aquisition destinée à faire partie des Republiques susdites. L'on en conclue que les gouvernements françois se reservent *in petto* à prononcer sur le sort de toutes ces conquetes et que les Evenements ulterieurs influeront pour beaucoup sur leur determination. Les dernieres Gazzettes de Paris contiennent des Articles fort plaisans, en voici deux.

« Dans un moment où le bon peuple parisien pousse jusqu'à la fureur le goût de la danse, un de nos journalistes propose plaisamment pour les Elections prochaines le Citoyen Vestris. Je pense (dit-il) que d'après nos disposition actuelles, nous ne saurions être plus agreablement representés que par cet admirable danseur, qui vaut infiniment mieux, par Exemple, que le Citoyen Louvet, lequel fait très-souvent de faux pas, et nous donne continuellement des crocs en jambes. Je desirerois en general, que nos meilleur danseurs fussent tous appellés à la representations nationale. Cela formeroit une Contredanse legislative, pour la quelle nous payerons les violons avec plaisir, et à la quelle nous nous reunirions pour danser de Concert; ce qui donneroit à l'univers le spectacle d'un petit ballet de 25 millions d'hommes.....

« Lorsque le tirage qui exclut la moitié des Exconventionels fut terminé, nous disent quelques Journeaux, les spectateurs crièrent : bis, bis. Louvet étant exclu, Mad. Lodoiska sa femme ecrit un Billet à Daunon, et dont voici un petit Extrait : « Mon mari est incosolable, et il me tourmente comme une Ame damnée. Ces Boissy, me repete-t-il continuellement, ces André-Dumond, ces Lanjuinais, ces Mailhe, ces Maulde, et tant d'autres clichiens à la devotion de Louis XVIII, seront reélus par les Agens de la contrerevolution, tandis qu'un homme comme moi... La Colere le suffoque... Il dit souvent : Quantum mutatus ab illo! Je n'entends pas le Latin : mais je presume que ce mutatus ab illo signifie un home ému par la bile.

« Est ce que le Comte de Waldstein est toujours à Vienne? Donnez moi des nouvelles en tout genre de Dresde.

« Je viens de recevoir une Lettre de Venise en date du 8, dans la quelle l'on ne me mande rien d'interessant, excepté, que les derniers jours du Carnaval, les officiers de l'Etat major au service de la Republique, ont donné a leur Quartier General *Al Lido* aux Dames de la premiere Classe de Venise, des Bals, après l'opera de la Phônix. Voilà dans cette saison, quelque Chose de nouveau, et extraordinaire. On écrit de Strasbourg du 11 du Courant, ce qui suit, et dont j'ai de la peine à le croire. « Le desir de la paix est si vif à Paris, que l'on accueille avec empressement tout ce qui paroît en donner l'espoir. Hier, l'on disoit que le ministre de Prusse avoit fait au Directoire une declaration très serieuse, et dans la quelle il l'engageoit a se preter enfin à des voies conciliatoires qui fissent cesser l'effusion du sang. L'on ajoutoit que la Cour de Berlin avoit été engagée à cette demarche par le nouvel Empereur de Russie, qui est resolu dit-on, de s'interposer puissament pour l'effectuation d'une pacification génerale. Aujourd'hui l'on repand le bruit, qu'il étoit descendu à l'hôtel de Modéne, faubourg Saint-Germain, un Courier venant de Vienne, et qui est chargé de preparer des logements pour deux Envoyés qui doivent arriver par Bâle.

« Je Vous ai parlé assez de politique. Adieu, conservez Vous en bonne santé, et à moi Votre Amitié.

« KŒNIG. »

Bayreuth, ce 22 avril 1797.

« Cher Jacques,

« J'ai reçu Vos Lignes datées de Dresde du premier du Courrant le 3; jamais une Lettre ne m'est parvenu si vîte de cet endroit là, que celle ci, et deux jours aprés, les Brochures, que Vous eûtes la bonté de m'envoyer. J'ai remis d'abord l'un, à Mlle de Schuckmann, et je me suis beaucoup amusé, en lisant l'autre. L'on y trouve, même trop frequemment, que Vous étes vieux et on a de la peine, à se persuader, par l'énergie que Vous y mettez.

« Rendre un sujet mesquin, par une refutation interessante, en même tems qu'utile, et agreable, voilà le vrai talent, et ce que l'auteur Vous en sera redevable. Je suis charmé d'ailleurs, que Vous ayez fait usage souvent, des mots, qui ne sont pas les plus usités, quoique point *additionels,* mais crées dans son Origine, parceque, c'est tout ce que le Sieur Snettlage auroit à se venger, et Vous serez obligé alors, de nous fournir, d'un autre Ouvrage digne de Vous. Grand merci, mon cher Ami, pour Votre cadeau.

« La paix est à l'ordre du jour, on attend à tout moment qu'elle soit adoptée, avec Impatience.

« Si l'armée de l'Arciduc étoit dans ce moment ci plus forte, un des plus grands Coups seroit porté sur toutte l'Armée des françois, car ceux-ci se retirent, depuis que Loudon et Kerpen les ont chassés du Tyrol, dans le Frioul Venitien, et peuvent très aisement étre coupés, par ces divisions, qui ont étés postés jusqu'ici à Salisbourg. Bonaparte n'oseroit pas non plus se porter plus en avant il sait mieux que nous, ce qu'ont éprouvé Moreau et Jourdan l'Année passée, mais malgré cela, *oggidi, tutto sembra voler conginrare, à danno de' Tventurati.*

« Si l'on doit croire à une lettre de Milan, après une proclamation de Francesco Battagia, Sopraproveditor' alle Armate, les Venitiens, avec leurs Dalmatiens et Sclavons auroient repris les Villes qui s'étoient revolutionnées, et ammenées les Chefs à Venise, pour les juger. Je n'ai pas des Lettres, et je doute que cela soit vrai.

« Adieu, mon ami, le tems ne me permet pas de Vous écrire davantage, pour aujourd'hui. A une autre fois; en attendant donnez moi des Vos nouvelles, et soyez tel que je suis.

« Votre fidel Ami

« KŒNIG. »

Bareith, ce 27 may 1797.

« Mon Cher Ami,

« Tout nouvel Essay, est inutile. Je n'ai reçu Votre Lettre du 15, par la Voie de Dresde, qu'avant hier. Ainsi il faut avoir patience. Je suis faché de ne pouvoir pas m'arranger avec le Gazettier d'ici, faute de n'avoir trouvé jusqu'à ces jours le moyen de correspondre dans l'autre Monde. Si Votre Lettre m'étoit parvenue de quelque(s) jour(s) plutôt, j'aurois pu Lui en parler; c'est donc un nouveau malheur, sans compter la perte réelle que je fais, en la personne de cet homme, unique dans son genre.

« Mlle de Schuckmann nous a quitté au comencement de ce mois, on dit qu'Elle est de retour en Mecklenbourg chez son père; ce que Mme de Reck pourra Vous apprendre plus precisement. D'ici en trois semaines j'irai à Carlsbad, où je logerai, comme l'Année passée, *im Wallfisch* ver-

balement, dans la Baleine. Mon projet est de Vous embrasser dans le Mois d'Août, si le Ciel voudra bien m'être propice. En Juillet, Carlsbad sera rempli des personnes aimables de ma Connoissance; Vous devriez accroitre le Nombre. Tachez de faire d'abord la Connoissance à Toeplitz, de Made de Stadion, et sa famille, lorsqu'Elle parroitra, Elle doit être fort interessante, et je n'en doute nullement, car je connois toutte la famille de Wambolt, dont Elle est née, qui merite bien une distinction particulière, et pour la quelle, j'avoue, d'avoir un tendre et respectueux devouement.

« Le Sort de Venise et de la Terre ferme sera decidé, à l'heure qu'il est. Mes Lettres de cet endroit, sont toujours datées, à leurs arrivée ici, de 3 à 4 semaines. Tout étoit le 29 du mois passé dans le plus grand allarme, le Senat esperoit cependant d'arranger les Affaires avec Bonaparte, à l'amiable, et à cet effet un rendez Vous étoit donné, à Malghera, dont j'ignore l'Issue. Les papiers publics parlent dejà, que la Constitution a été changée en democratie, que le doge avoit quitté, que partie de la Terre ferme, savoir le Frioul, Treviso, Padoue, Vicenza, Verone, Bassano etc. auroit l'Empereur, que l'Istrie et la Dalmatie formeroit une Republique à part, et Venise seroit comprise dans celle qu'on nomme Cispadane, c'est à dire, di quà del po, et que la Lombardie, ou republique Transpadane recevroit dans son sein, les Villes de Brescia, Bergamo, et Crema etc. Je Vous avoue, mon cher Ami, que tout ceci me parroit un Conte bleu; j'ai trop de peine à y ajouter foi; en attendant, l'Armée Imperiale se trouve postée à l'heure qu'il est, aux frontières de l'Etat de Venise, et on ne doit plus étonner si de telles monstrueuses revolutions aurions lieu dans un pays quelconque. La Gazzetta de Milan, que je viens de lire, contient ce qui suit. « On a oublié ici le 8 un « manifeste du General en Chef Bonaparte, daté du Quartier-general de « Palmanova le 3 may. Cette piece contient une longue recapitulation « des griefs de la republique françoise, contre le gouvernement Venitien. « Le General termine en ordonnant au Ministre de France à Venise de « quitter aussitôt cette Ville; il enjoint aux agens de la republique de « Venise dans la Lombardie et la Terre ferme Venitienne, d'en sortir « dans les 24 heures. Ordre à tous les Generaux de divisions de traiter « comme ennemies les troupes Venitiennes, et de faire abbattre dans « toute la Terre-ferme le Lion de Saint-Marc. Ce fut après la publication « de cette proclamation, que Bonaparte consentit à accorder un armis- « tice au gouvernement Venitien. Les deputés chargés par ce dernier de « negocier un arrangement definitif, sont Mocenigo, Donà, et Zustinian. « Le Senat a fait arrêter, dit-on, les trois Inquisiteurs d'Etat, accusés « d'avoir été d'intelligence avec les insurgés qui massacrèrent les fran- « çois à Verone; on doit instruire leur procès. Les deputés susdits ont « aussi, à ce qu'on assure, des pleins-pouvoirs pour convenir d'une

« reforme dans le gouvernement Venitien. Des Lettres de Venise, en date « du 3 s'expriment ainsi : Tout est ici dans la plus grande Confusion : « Le grand Conseil a remis son autorité à un Comité de 30 personnes « (Consulta); pendant cet acte, des Canons étoient braqués devant les « portes du Senat. Nous sommes entierement investis du côté de Terre, et « Bonaparte nous menace. Ce General a demandé la suppression du « Senat, du Conseil de Dix, l'Arrestation des 3 Inquisiteurs d'Etat, du « proveditor de Venise et du Commandant du Lido, qui fit tirer sur un « Vaisseau françois; la mise en Liberté de tous ceux qui sont detenus « pour opinion politique; et le desarmement de la Ville. C'est ce soir « que l'on doit faire une reponse; suivant toutte apparence, notre gou- « vernement consentira à tout. »

« Le Journal des patriotes de l'Italie dit, il est très certain que l'Arbre de la Liberté a été arboré à Venise sur la place de Saint-Marc. Padoue et Vicence demandent formellement leur reunion avec la Republique Lombarde. Voici quelle est maintenant la position des troupes françoises. Le General Massena est à Vicence, Foubert à Bassano, Serrurier à Sacile, Augereau à Padoue, et Victor à Verone.

Des frontières de l'Italie, du 9 may.

« Le Senat Venitien a cru devoir prendre les mesures les plus extrêmes pour conjurer l'orage qui le menaçoit. Le 1er de ce mois, tous les Nobles se rassemblerent au nombre de plus de 600, pour deliberer sur les demandes faites par le General en Chef Bonaparte, et dont l'une portoit sur un Changement absolu dans la forme du gouvernement. Il y eut 593 Voix pour l'Etablissement de la democratie; et 7 pour le maintien de l'Aristocratie; les autres n'opinerent point. Aussitôt après, le doge se demit de son autorité, et l'on envoya 3 deputés au general Buonaparte pour l'instruire de la decision. Une des suites de cet Evenement, a été le Licentiement de la milice Venitienne et le desarmement des Vaisseaux. Suivant des Avis ulterieurs de Venise en date du 9, l'on y attendoit les françois, et lors de leur entrée, l'arbre de la Liberté devoit étre elevé dans cette Ville.

du 15 may.

« On assure generalement, que le general Augereau est entré à Venise avec 800 hommes de troupes; aussitôt après son arrivée, l'arbre de la Liberte a été planté au milieu de cette Ville, et il a été fait d'autres dispositions tendantes à l'Etablissement du regime democratique. Le General en Chef Buonaparte doit se rendre, dit-on, a Padoue, où il recevra les 3 deputés du Senat, et leur prescrira ce qui reste à faire pour l'acheminement à un arrangement definitif. L'on croit qu'il se relâchera d'une partie de ses pretentions. Il est certain que dans ces conjonctures cri-

tiques, le Senat ne pouvoit faire d'avantage que de renoncer à la Souveraineté et de se mettre à la discretion des françois.

« Il parroit, au reste, certain que les Venitiens devront faire des grands sacrifices pecuniaires, ainsi que la Cession d'une grande partie de territoire. Dans touttes les Villes de Terre-ferme, il y a maintenant des garnisons francoises, des municipalités, des juges de paix, etc. Les habitans doivent tout fournir aux soldats : pain, viande, vin, fourrages et habillements. Les Nobles ont dû remettre leurs Chevaux, voitures et autres objets de Luxe. Il y a dans ce moment beaucoup de troupes autrichiennes à Trente, Valsugana, Roveredo. »

« Vous voyez, mon cher Ami, que touttes ces nouvelles, par l'endroit où elles partent, sont un peu suspectes, et sujettes à caution. Je suis très curieux par là, ce que Zaguri Vous mandera. Je Vous prie de m'en faire part tout de suite, mot pour mot. Si je recevrai aussi des nouvelles sures, je vous les manderai d'abord.

« Je suis à même de vous communiquer des nouvelles plus fraiches, que je viens de recevoir du Tyrol, et que je fais inserrer tout de suite dans la Gazzette d'ici, d'aujourd'hui; les voila, par extrait. C'est un de mes cousins qui m'écrit de Milan, le 13 may, Enfin les deputés Venitiens sont arrivés pour negocier la paix avec Bonaparte. Les Conditions sont, que la terre ferme apartiendra aux françois pour en disposer. Le fort au Lido sera occupé par des trouppes françoise; La rep. de Venise payera 80 millions des Livres de france, et mettra en Liberté tout ceux qui sont detenus, pour des opinions differentes en politique. La forme du gouvernement sera changée, le Conseil de X, et le Senat aboli, pendant qu'une Administration provisoire auroit lieu.

« Les 3 Inquisiteurs seront arretés et attendront leur punition.

de Venise le 12 may.

« La Ville est dans le plus grand allarme. Les trouppes de Dalmatie ont été renvoyées chez eux, quelque soldat a commis avant de nous quitter par ci par là des vols. Le vent leur etoit favorable, ne pouvant pas appareiller, ils vinrent mettre piéd à terre, et se permirent toutte sorte d'excés. Aujourd'hui le grand Conseil donnera une autre forme de Gouvernement à la republique, le Senat remettra son autorité au peuple, comme il y a 500 ans. Le peuple en attendant s'est soulevé en masse, et voulant demontrer son attachement à son souverain, alloit d'abord chez le Libraire foglierini, qui debitoit des manifeste en françois, contre notre Republique. Sa Boutique et sa maison fut pillé et rasée. Le même succeda des maisons du marchand Pierro Zorzi, du marchand Spada, et de l'avocat Gallino, qui fut en même tems blessé. Un *Luganegher* fut trainé entre les Colonnes de Saint-Marc, où on lui faisoit grace de la vie, en l'envoyant à la Galére de Venise le 13 may, Hier dans le

Conseil il a été décidé, que la Regence sera democratique, et qu'on prieroit les françois d'entrer en Ville pour retablir les Choses en ordre. Jusqu'aujourd'hui à midi tout étoit tranquille, mais après qu'on a affiché la publication de la municipalité, sur le pied françois, le peuple joint aux Sclavons, s'emparerent de l'Arsenal, armerent des barques Canonieres, et les posterent aux avenus de Venise, du Coté de la Terre ferme; malgré cela, la maison de l'Envoyé de France demeura intacte.

« L'on cherchoit le Doge, afin de le forcer de reprendre sa dignité et ses fonctions, mais on ne le trouva pas.

de Venise le 14 may.

« Hier les troubles et les Inquietudes durerent jusqu'à minuit. On a pillé avant hier encore d'autres maisons, par exemple celle de foscarini, et de l'avocat *Cromer*. Aujourd'hui on parroit plus tranquil. Le ponte de Rialto est garni des Canons, et il est defendu de le passer a quiquonque. Les maisons pillées, sont ruinées, du fond en comble. Le doge n'a pas parru encore. Notre presente situation, ressemble à une Enigme difficile à deviner. Ce qu'il y a de sûr c'est, que notre Republique ne sera plus, ce qu'elle a été depuis 1400 années : d'ailleurs on travaille tant en cachette, qu'il est impossible de pouvoir transpirer la moindre Chose. Malheureusement que les francois ont comme par tout, ici, une multitude des Attachés et bons amis. Une Armée de 40/mille hommes, Autrichiens, se trouve sur nos frontieres.

d'Inspruck le 17 may.

« Des nos frontieres nous venons de recevoir la nouvelle que les trouppes Imperiales se sont emparées, du Frioul, Vicenza, Verona, Brescia et Bergamo. Dans ces deux provinces, Laodon trouva de la resistance, mais a la fin les Insurgés se sont rendus.

« Que dites vous de tout ceci? Curti ne manquera pas d'en profiter. Adieu.

« Votre Kœnig. »

Bayreuth ce 31 octobre 1797.

« Depuis la fatale Revolution de Venise, cher ami, je n'eus pas un moment de repos. On m'a conseillé d'abord de me defaire au mieux possible de tout ce qui m'appartiens dans ce pays là; La perte fut fort considerable, mais necessaire, pour ne pas risquer le tout. Il ne me reste à present, qu'une maison, dont le Loyer est au profit de la Caisse nationale, pour une année et demie. C'est comme cela, que j'ai été recompensé des torts soufferts sous le Gouvernement anéanti, par celui d'aujourd'hui. Ajoutez à cette Catastrophe un procès de divorce que je mène avec ma femme, et qui sera decidé j'espere dans peu, alors il vous est aisé de concevoir, de quelle maniere j'ai été tracassé, depuis mon sejour

de Carlsbad, et combien je le suis toujours, pour ne penser qu'à regler mes affaires, s'il est possible. Voilà en peu de mots, la raison qui justifie mon silence. J'ai senti pourtant vivement, la privation des vos nouvelles; ainsi jugez le plaisir que, m'a fait Votre Lettre du 23. la quelle cette fois ici, m'est parvenue, en 5 jours.

« Mandez moi tout ce que le Cit, Zaguri vous écrira, sur Venise et ses habitans, car les Choses qui se passent dans cette malheureuse Ville, ont un grand intérêt pour moi, surtout dans ce moment ici, que la paix avec l'Empereur est faite.

« Je suis très curieux de savoir, quels en seront les Conditions, et quel est votre projet, dont il en est question dans votre Lettre? Il est bon d'ailleurs de vous prevenir que dans ma situation presente, j'abonde plus en bonne volonté, qu'en fait d'argent.

« Le 12 de ce mois, on a arrêté plus de 70 personnes à Venise, la plus-part des Ex-nobles, des Curés, et même des Municipaux; à ce qu'on veut faire accroire, ils voulurent livrer la Ville à l'Empereur; nommement :

MUNICIPALISTI

Iavovich.
Spada, Gio? Andrea.
Marconi, Salvador.
Mocenigo, Aloise.
Zustinian, Lunardo.
Bembo, pierr'Antonio.
Bulla, paolo.
Signoretti l'Abbate.
Chiorco.
Calegari, Antonio.

ECCLESIASTICI

Piovano di St Lio.
— St Fantin.
— St Angelo.
— St Basso.
— St Silvestro.
— St Polo.
— Sta Margherita.
— St Zuane Degolà.
— St Formosa.

EX NOBILI ET ALTRI

Zuane Zusto.
Lunardo Valmarana et Steffano.
Carlo Angaran.
Ant^{o} Ruzzini.
Fran^{co} Lippomano.
Marco et Banalerio Zen.
Andrea Trevisan.
Dom^{co} Morosini.
Mattio Dandol^{o}.
Fil^{o} Grimani.
2 fratelli Querini polo et Girolano.
Sebastian Zustinian.
Le Zotto Zustinian, Gir^{o}.
Zorzi Grimani.
Pierro Canal.
Anzolo Diedo.
Zorzi Constarini.
Fabio Gritti.
And^{a} Dolfin.
Zuane Pesaro.
Fran^{co} Mora.
Gir. Asc^{o} Molin.
Tom^{o} Condulmer.
Filippo Calbo.
4 fratelli Mora.
Anzolo Zorzi, fù 40.
Errizzo, guardato à vista.
Luigi Rocaretti.
Ten. Col^{o} Rivanelli.
Gaetano Scotti.
Zuanne Caponi.
Benetto Zusto.
Zorzi Grimani.
Pierro Dona.
Ant^{o} Caminer.
D^{r} pietro fracasso.
Nicolo Mª Sabacchi.
Maggior Castelli.
Luiggi Belloni.
Ant^{o} Rizzi, e molti altri guardati a vista per sospetto, dont on n'a pas envoyé le nom.

« Quelles sont les Dames, qui vous ont parlé de moi? Si vous faites une Course à Eisenberg, je vous prie de me rappeler au souvenir du prince et de l'aimable princesse de Loblowitz, et leur faire agréer mes homages. Je Leur suis attaché de Cœur et d'Ame.

« Voila la flotte hollandoise tout à fait abimée, l'Espagnole tôt ou tard courera le même sort, j'en suis sur, alors les Anglois deviendront plus fiers que jamais, et nous nous en ressentirons plus ou moins. En attendant que les Articles de la paix, ne soient rendus publics, je n'aventure pas d'avancer mon jugement. Je continuerai à rester ici, à cause de ma vieille mére, qui a droit d'exiger tout de moi, sans cela, j'irai à Prague, et alors je vous verrai le plus souvent.

« J'attends sans cesse de vos nouvelles et suis en perpetuité,

« Votre affectionné, « KŒNIG. »

« *P. S.* — C'est le Citoyen Cecchini qui a eventé, dit-on, la mine; et la vigilation de la police, et les mesures du general Balland ont empeché l'Explosion. »

« Voici l'Extrait d'une Lettre que je viens de recevoir de Venise, dont je vous en fais literalement part.

Venezia li 20 octobre.

« Questa mattina scoppiò un magazino di polvere, con 75 mila bombe, non sappiamo oltre il spavento, qual sia il danno ch'abbia reccato à questa misera Città; et in questo momento si suona Campana Martello, la Confusione è tale, che non si seppe dirmi, ove il fuoco apiccò. Corsono le pattuglic con offrire 100 Zecchini, à chi riuscirà d'estinguerlo, bisogna ch'il pericolo sia grande. Non mi rimane il tempo, che per rendervi inteso dell Esito, sull' ultima Catastrofe.

« Il Generale Balland dopo avere il di 16 con sua Lettera partecipato alla municipalità, che venezia trovandosi ora del tutto tranquilla credeva ben fatto di non trattenere ulteriormente nell' fiola di Sn Giorgio Maggiore, l'arrestati Ostaggi come subito sequi, con paollo Bulla, municipalista Zuanne Zusto, piovan de Sn Silvestro, et di Carlo Angaran; adunò tutti li altri nel Cortile del Convento, e tenne loro, il sequente discorso, doppo avergli nei giorni precedenti concesso alli medesimi, la Libertà di valersi de' loro domestici, di girar liberamente per l'Isola e Convento, di conversar fra di loro si di giorno che di notte, e di ricevervi Visite d'Amici ò parenti, col divieto per altro di non sortire di là, sulla loro parola d'onore,

« Voi foste le Vittime della Malevolenza, ma io vi chiedo in nome della Vostra patria di dimenticare tutti i vostri particolari, e generali motivi di rissentimento, come pure di vegliare al bene, ed alla Sicu-

rezza della patria stessa. So manterrò ognor il buon' ordine finchè resto tra voi: quest' è il mio dovere; i briganti, gli Anarchisti, i controrivoluzionari saranno sempre da me persequitati. Voi intanto potete andarvene liberamente quando vi piaccia, etc. »

« In nome di tutti gl'Astaggi rispose à tal grazioso discorso il municipalista Andrea Spada, e infine lo pregò di voler' intervenire ed onorare nella susseguente mattina un pranzo patriotico, ch' essi destinato avevano di dare; ma essendo Egli stato improvisamente richiamato dal Generale in Capite Bonaparte non potè accettare l'invito, e dovette dirigersi ancora nella stessa notte al quartier generale di Passereano, e rimettere il Comando di questa Comune al generale Serrurier, à tal fine qui già pervenuto. Il Cittadino Berthollet è stats Deputato dal generale Bonaparte, per radunare il Congresso Centrale, che qui deve tenersi, e Sabate fu' convocato per la prima volta con l'Intervento di tutt'i membri eletti dà rispettivi dipartimenti dell' Ex Stato Veneto, con ample plenipotenze, niente però si è potuto traspirare sul risultato di detta sessione detratone l'Unione che dicesi strabilita della Nazione Veneta alla republica Cisalpina, e questa con la concorde ed unanime volontà di tutt' i votanti. »

« I Detenuti nelle Carceri come congiurati o compromessi nelle Carte gia esaminate, relativamente all' ultima Scoperta trama sono : pietro Cercatto, Capo della Cospirazione; 4 fratelli moro; Tiboni detto il Segretario, Colonello Mialovich; Collonello Medin, Magior Sudarovich, Capitan Niccolo Zorzetto; Capitan Subottich di Marina; Zavovitz Municipalista; Niccolo Papafava Sergente, i quali tutti verran o giudicate dal Tribunale d'alta Giustizia. Fu ordinato il richiamo de' Cittadini pesaro da Roma, Querini da Torino, Dattagia da passereano, e sanfermo da parrigi. Sulla Mozione di Zorzi si è decretato di sequestrare i Beni mobili, e Stabili degl' Emigranti Cittadini Zuanne Labia, Agostin Garzoni, e di sua Moglio pisana Querini q^m Andrea, di Odoardo Collalto, e di pietro Venier; rispetto peri à quest ultimo fù stabilito che la Comissione debba nel termine di 3 giorni recare un più dettagliato rapporto. Ora arriva la nuova per Stafetta, mandata dai Deputati Dattagia e Dandolo d'Udine, che la pace è stata conclusa tra li plenipotenzieri dell' Imperatore, e Bonaparte, ma non si sà quali sieno le Condizioni.

« L'armata francese s'incamina già per quello che vien' aggiunto verso milano.

Bayreuth ce 23 décembre 1797.

« Votre Lettre du 7, mon ami, ne m'est parvenu qu'avant hier. Pardonnez que je n'ai pas repondu à Votre precedente, je n'eus pas un moment de Loisir, tant mes affaires se sont accumulées depuis. Je Vous

renvoye la Lettre de M. l'Expatricien, et Citoyen Zaguri, et j'attends l'autre d'une datte plus fraiche. Quant à moi, je ne puis vous mander rien sur le Changement qui aura eu lieu à Venise, n'ayant pas encore reçu des Lettres.

« Mon procés de Divorce touche à sa fin, et j'espére d'étre en Etat de vous l'apprendre sous peu. Il ne me rendra point du tout fort à mon aise, comme vous pouvez bien y penser, mais je vivrai paisiblement, et beaucoup plus content. Les fraix qu'il me cause et la perte considerable, que j'ai du souffrir, premierement pour les imenses Contributions, et ensuite pour m'avoir defait de tout ce que je possedois à Venise, à tout prix, ne me permettent pas de songer à un voyage quelconque; et une fois de retour dans mon pays natal, je n'aurai pas la force de le quitter jamais. Je me suis reservé à cet effet une maison qui est la seule à cette heure qui m'appartienne encore, pour y loger avec le tems, située entre les deux palais Michieli e SSti Appostoli, sur le grand Canal. Une autre difficulte pour étre de votre partie, c'est l'attachement que j'ai pour ma vieille mére, agée de 76 ans; si j'étois capable de l'abandoner, je ne serois pas digne ni de vous, ni de personne.

« Donnez-moi des nouvelles de la famille de Lobkowitz, Vous savez que je Les estime trop, pour ne pas m'interesser.

« Le journal de francfort porte l'article suivant de Venise, en date du 8 décembre :

« Le noble Querini, ci-devant ministre de Venise près la Republique françoise, a été arrêté le 4 et conduit à Milan, d'où il doit étre transferé a paris. On parle diversement sur les motifs de cette arrestation.

« L'on apprend de padoue, que toutes les trouppes françoises qui se trouvoient dans cette Ville, en sont parties le 4 pour se porter sur Brescia, où l'on dit qu'il a éclaté des troubles serieux.

« Je suis trop distrait aujourd'hui, pour m'entretenir plus au long avec vous. Je finis par Vous assurer de mon amitié.

« KŒNIG. »

(Fin.)

SOUVENIRS

A TRAVERS

LES RAYONS DE MA BIBLIOTHÈQUE

LE THÉATRE DE LA RUE DE LA SANTÉ.

Il a paru en Belgique, vers 1864, un petit livre orné de deux eaux-fortes très libres de Félicien Rops, intitulé : *Théâtre érotique de la rue de la Santé* et dont l'éditeur, le *noticier* et surtout l'arrangeur — mettons le dérangeur — était Poulet-Malassis. De ce livre, dont les pièces n'ont jamais été destinées à l'impression, nous ne dirions rien — car il est de ceux qui se cachent dans l'*enfer* des bibliothèques — si l'éditeur, dans un but de spéculation blâmable, n'avait

commis l'indiscrétion de révéler plus ou moins exactement le nom des auteurs, qui ont été surpris autant que blessés de semblables révélations. Mais qu'y faire? A qui se plaindre? Et pourquoi se plaindre? Les auteurs nommés gardèrent donc le silence; la plupart sont morts aujourd'hui et ce qui reste d'eux suffit pour faire oublier ces grosses charges d'atelier, que la littérature moderne met ouvertement à la mode aujourd'hui.

Mais puisque le mal est fait, il serait peut-être bon de rectifier la légende imaginée par l'éditeur et de dire tout d'abord que, sans être le moindrement chastes, la plupart de ces élucubrations n'ont jamais eu le caractère ordurier que l'impression leur a donné. Très libres, soit; mais canailles, jamais!

Donc, au numéro 54 de la rue de la Santé, aux Batignolles, se trouvait une petite maison enfouie au fond d'un jardin long et étroit, espèce de petit bois de lilas, dans laquelle quatre amis avaient fixé leur résidence. C'étaient Amédée Rolland, Jean du Boys, Edmond Wittersheim et Camille Weinscheink. Sur les quatre, deux s'occupaient de littérature : Amédée Rolland, l'auteur des *Vacances du Docteur*, de *l'Usurier de village* et de bon nombre de pièces en vers et en prose jouées à l'Odéon et ailleurs, et Jean du Boys, qui fit jouer à l'Odéon *la Volonté, le Mariage de Vadé*, et s'adonna ensuite au roman-feuilleton. Edmond Wittersheim, frère de l'imprimeur du *Journal officiel*, s'occupait d'industrie, et Camille Weinscheink (4025, comme on l'appelait) ne faisait rien. Il admirait Rolland.

On était jeune, on était gai, on s'amusait tout en travaillant. Par malheur, on n'était pas riche et les huissiers vinrent plus d'une fois interrompre l'inspiration des poètes, — on interna même un clerc d'huissier pendant toute une nuit, sous le prétexte que c'était son patron qui eût dû se présenter lui-même, — mais ces orages passagers étaient vite conjurés et n'arrêtaient ni le travail ni le plaisir. Les amis étaient souvent conviés à partager le repas très simple, mais plantureux, et les amies — le dimanche en général — venaient s'y refaire, ce qu'on ne pourrait pas précisément appeler une virginité.

Les amis n'étaient pas les premiers venus : c'étaient Tisserand et Demarsy de l'Odéon et de la Porte-Saint-Martin, Henri Monnier, Alphonse de Launay, Alcide Dusolier, aujourd'hui sénateur, Carjat, Monselet, Bizet, Darjou, Durandeau, Henry Delaage, Théodore de Banville, Champfleury, Paul Féval, — oui, Paul Féval! — Noriac, Jules Moinaux, A. Pothey, le commandant Lafont, William Busnach, La Rounat, Auguste de Châtillon, Duranty, Albert Glatigny, charles Bataille, etc.

Les amies étaient moins illustres : c'étaient Eulalie, Estelle, surnommée la Dinde, puis quelques actrices : Georgette Ollivier, Mosé, Suzanne Lagier. L'élément féminin ne dominait pas.

Le jour, on travaillait. Le soir, on causait littérature, on faisait des

projets, on critiquait les confrères. Rolland, qui commençait à percer, car il se faisait jouer, était le grand prêtre de cette petite église. Il avait formé le projet, avec du Boys et Bataille, d'accaparer tous les théâtres, de placer des pièces partout. Tous devaient collaborer et participer aux bénéfices, un seul serait nommé. Rolland signerait les pièces de l'Odéon et du Français ; Bataille, le drame ; du Boys, la comédie ; et moi-même, à l'occasion, le vaudeville et les Revues.

Cette association littéraire fut aussitôt rompue que formée. Les commandes manquaient.

C'était dans la salle à manger, car il n'y avait pas de salon, qu'avaient lieu ces réunions amicales, autour d'une table où, grâce à l'hospitalité des hôtes, il fallait toujours mettre des rallonges. L'été, on causait dans le jardin. Rolland, qui aimait ses aises, imagina, au printemps de 1862, d'agrandir son domaine. Il fit élever une vitrine sur le devant de la maison et eut ainsi un hall bitumé, couvert et clos, dans lequel on se tint.

Dans une maison où l'on fait du théâtre, on parle théâtre et l'on voudrait même avoir un théâtre. De l'idée à l'exécution, il n'y a qu'un pas, pour des gens qui ont tellement de créanciers qu'un de plus ne paraît pas dans le nombre; aussi, peu de temps après, le hall fut-il diminué par la construction d'un châssis peint par Darjou et qui forma la devanture d'un théâtre de marionnettes. Dans les coulisses, on dressa des portants, on établit des coulisses, des toiles de fond, et du Boys, qui se piquait d'être ingénieux, machina le théâtre à sa façon. A dire vrai, il était très incommode ; on ne pouvait s'y tenir debout, il fallait jouer assis. Demarsy, qui était sculpteur, tailla dans des bûches fort lourdes la tête des principaux personnages qui étaient : *Le Procureur du Roi, Mlle Pimprenelle, Jean Coutaudier, le Président des assises, Matius Brancart dit Ras d'argent,* etc., une quinzaine environ qui, en changeant les costumes, servirent pour toutes les pièces. Les amies de la maison firent les costumes et apportèrent des étoffes. Des bouts de bougie formaient l'éclairage.

Dans le hall on installa un piano, ce qui prit encore de la place et réduisit le nombre de spectateurs à 21. Il y avait une stalle de cheminée. Sur les murs de la maison, j'avais grossièrement peint une galerie pleine de spectateurs qui étaient les charges de nos amis.

Mais ce théâtre, commencé d'abord avec enthousiasme, traîna un certain temps à cause des occupations sérieuses des entrepreneurs, et ce ne fut que lorsque je m'en mêlai que l'organisation devint définitive et que l'on put jouer.

C'est le 27 mai 1862 qu'eut lieu l'inauguration. Edmond Wittersheim fabriquait les affiches, manuscrites bien entendu. Elles avaient la dimension d'un petit in-quarto. Elles étaient bleues avec des bandes

blanches. Les lettres imitant les caractères d'imprimerie étaient peintes de diverses couleurs.

Voici le fac-similé d'une de ces affiches :

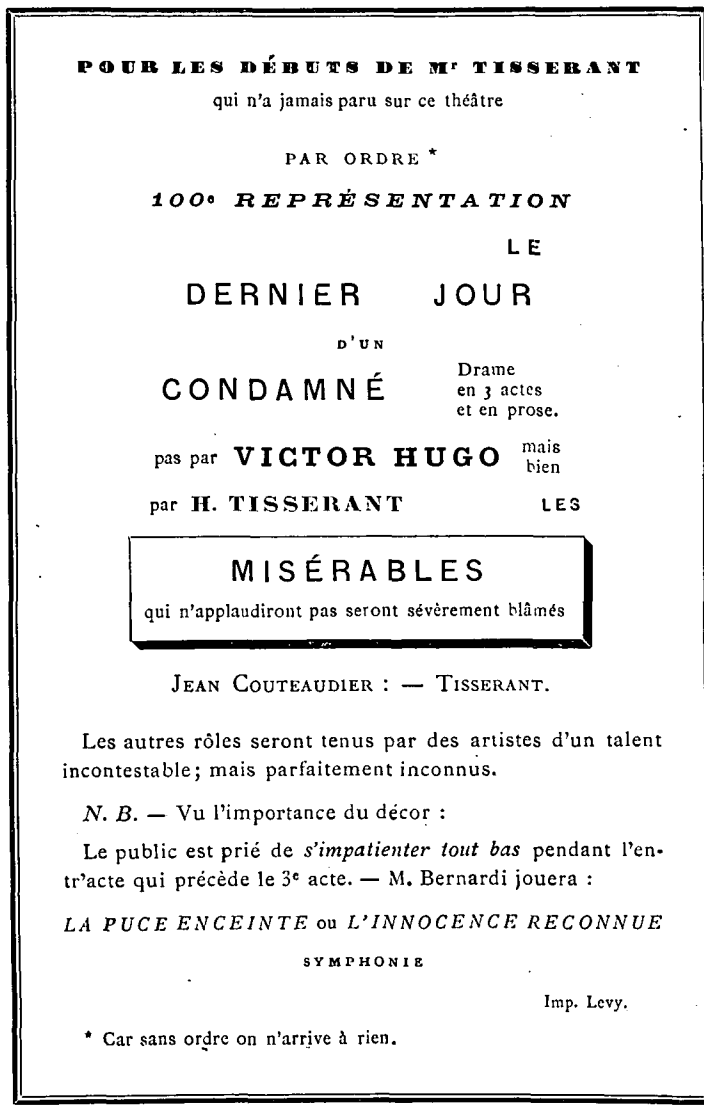

POUR LES DÉBUTS DE Mr TISSERANT

qui n'a jamais paru sur ce théâtre

PAR ORDRE *

100e REPRÉSENTATION

LE

DERNIER JOUR

D'UN

CONDAMNÉ

Drame en 3 actes et en prose.

pas par VICTOR HUGO mais bien

par H. TISSERANT LES

MISÉRABLES

qui n'applaudiront pas seront sévèrement blâmés

JEAN COUTEAUDIER : — TISSERANT.

Les autres rôles seront tenus par des artistes d'un talent incontestable; mais parfaitement inconnus.

N. B. — Vu l'importance du décor :

Le public est prié de *s'impatienter tout bas* pendant l'entr'acte qui précède le 3e acte. — M. Bernardi jouera :

LA PUCE ENCEINTE ou *L'INNOCENCE RECONNUE*

SYMPHONIE

Imp. Levy.

* Car sans ordre on n'arrive à rien.

Pour comprendre le post-scriptum de l'affiche, il faut qu'on sache que du Boys était le désordre incarné, que Rolland ne s'occupait que de ses pièces et n'avait aucun souci du reste, que Weinscheink était plus paresseux qu'un lézard et n'aurait pas ramassé une allumette par terre, enfin que Wittersheim n'était jamais là. Les bonnes — il y en avait deux : Aimée, la cuisinière, et Tronquette, la femme de chambre — en prenaient à

leur aise. On ne retrouvait jamais rien dans la maison. Quand les amis devaient *descendre sur Paris*, et par conséquent s'habiller, c'étaient des réclamations à n'en plus finir : — Tronquette! ma cravate! — Tronquette, mes souliers! — Tronquette, mon habit! Et Tronquette courait de l'un à l'autre, donnant les souliers à celui qui demandait sa cravate et l'habit à celui qui demandait ses souliers. Rolland, pour mettre fin à ces négligences et aussi pour rappeler sans cesse la nécessité qu'il y avait d'avoir moins de désordre à l'avenir, fit écrire sur toutes les portes de la maison :

SANS ORDRE ON N'ARRIVE A RIEN.

Cet apophthegme revenait en outre sans cesse dans la conversation, à propos de rien et l'on entendait couramment des phrases ainsi conçues :

— La Rounat me demande des changements au deuxième acte. Il trouve que la jeune première est trop naïve, nous en ferons une courtisane, car... sans ordre on n'arrive à rien.

A un certain moment, ces balourdises ne faisaient plus rire... et on les disait tout de même.

Pour la première représentation Rolland fit des frais. Il y eut des lettres d'invitation, imprimées chez Claye et frappées d'un timbre gravé exprès. Il représentait un petit amour tenant d'une main un flambeau et de l'autre le masque de la comédie. En exergue on lisait : **EPOTIKON ΘEATPON.** On joua un prologue en vers de du Boys et *Signe d'argent*, comédie en trois actes du même.

Il y avait en tout quinze spectateurs qui étaient : Monselet, Champfleury, Duranty, Poulet-Malassis, Glatigny, Bizet, Carjat, Durandeau, Debillemont, Dusolier, Busnach, Bataille, de Launay, Demarsy, Darjou, Bernardi et Gibouin, ces deux derniers parfaitement inconnus. Bizet tenait le piano.

Le prologue très littéraire et la pièce, ultra-bouffonne, eurent un grand succès. Dans la pièce il y avait un coin aristophanesque qui fit hurler l'auditoire, il peut se citer. Le marquis avait à confectionner un certain plat et l'assaisonnait avec toute la littérature contemporaine. La marionnette apportait en scène une grande casserole sans fond et mettait dedans les livres des divers auteurs qu'il nommait :

Voici le passage en question.

Ah! j'aperçois une bibliothèque,
Comme cuisine elle peut me servir...
Près de *Louvet* j'y vois placé *Sénèque*,
Et *Blum et Flan* à côté de *Saphir*.

Mais dans mon choix vraiment tout m'embarrasse...
Prenons d'abord des feuilles de laurier :

Cet *Aminta* me servira de Tasse,
Cet *Arétin* vaut tout un poivrier.

En fait de sel, je vois ici *Molière;*
Je vois *Clairville*... oh! mais c'est du gros sel!
Grangé, Thiboust dans la même salière
Avec *Crémieux* sont présents à l'appel.

Ce *Monselet* servira de muscade.
Si vous l'aimez, je vous en mets partout;
Pour que mon plat ne demeure pas fade
J'y joins encor ce girofle : *Babou.*

Lions le tout avec une ficelle :
Chez *Dennery* je la trouve, ma foi;
Mais un auteur heureux, je crois, m'appelle
Et *papillonne* assez autour de moi.

C'est toi, *Sardou,* c'est toi, couvert de gloire,
Perle, bijou... de succès constellé.
Eh bien, Sardou, malgré ta *Perle noire*,
Je te prendrai pour un oignon brûlé.

Quoi donc encor? L'ail, qu'à tort on repousse,
Est un parfum réel, quand avec art
Il se combine avec la sauce rousse :
L'ail le meilleur nous vient de *Molinchart!*

Ajoutons-y *Banville*, dont la crème
N'a pas tourné, malgré le mauvais temps;
Et pour lier cette sauce suprême
Cassons cet œuf : *Moinaux* sera dedans.

. . . . . .

Et cela continuait ainsi pendant une soixantaine de vers. Après la représentation on buvait des bocks offerts par l'administration et on partait vers les minuit en se donnant rendez-vous à la prochaine première.

Le théâtre n'eut pas une longue durée : on donna une dizaine de représentations tout au plus pendant l'été de 1862 et au commencement de l'hiver de 1863. Tisserant, en juin 1862, demanda une lecture pour sa pièce intitulée *le Dernier jour d'un Condamné.* On lui accorda *un tour de faveur*, quoiqu'on n'eût aucune pièce que la sienne à lire. Elle fut reçue à l'unanimité et montée tout de suite, la première eut lieu le 8 juillet. C'était une pièce à grand spectacle qui nous fit beaucoup travailler. Le premier acte se passait à la cour d'assises, le second à la Conciergerie, et le troisième sur la place de la Roquette. Mais pour ce der-

nier tableau nous avions peint un panorama de trois mètres de long qui représentait le parcours de la charrette du condamné depuis le Palais de justice jusqu'à la Roquette. On le déroulait lentement pendant que sur la charrette, placée à l'avant-scène, le condamné parlait avec l'aumônier. A la fin, on apercevait la guillotine *praticable*, car Jean Couteaudier y laissait sa tête. Dans la coulisse, assis, se tenait Tisserant qui lisait son rôle, du Boys et moi qui tenions les marionnettes et Weinscheink qui s'occupait du rideau et des accessoires et pendant que le public se tordait, nous ne riions pas, je vous jure.

Cet essai de mise en scène, qui réussit pleinement, nous mit en goût. Nous voulûmes monter un grand drame en cinq actes et dix-huit tableaux intitulé :

LE SUIF DE VENISE

OU

LA CHANDELLE DES DIX

A titre de curiosité, voici la nomenclature des tableaux :

PREMIER ACTE.

1er tableau. — Chez le Doge. — Intérieur moyen âge.
2e — — Chez la Driatique. — Intérieur de salon.
3e — — Une noce à Venise. — Mer et gondoles.

DEUXIÈME ACTE.

4e tableau. — Le Sorcier.
5e — — Les Ruines.
6e — — Les Rochers.
7e — — La Forêt de nuit.

TROISIÈME ACTE.

8e tableau. — Ville moyen âge.
9e — — Ballet des balais, décor de la cour de Fontainebleau.
10e — — Palais romain.

QUATRIÈME ACTE.

11e tableau. — A Madagascar.
12e — — La Prison.
13e — — Le Pont des soupirs.
14e — — Le Consul.
15e — — Le Four.

CINQUIÈME ACTE.

16e tableau. — Les Lagunes.
17e — — La Cabane de Gaspardo.
18e — — Les Ruines de Paris.

Les personnages étaient :

PERAGALLO PERAGALLI, doge.
ANICETI BOURGEOISO, sauveteur.
LEONI LAYATO, traître.
PAOLO FEVALE.
EUGENIO DI RUBENTE-PIFFARDO.
PREMIER CONSPIRATEUR.
DEUXIÈME CONSPIRATEUR.
TROISIÈME CONSPIRATEUR.
LE GRAND MARÉCHAL DU PALAIS.
LE GRAND CHAMBELLAN.
LE GRAND TOURMENTEUR.
LA DRIATIQUE, fiancée du doge.

L'action de ce drame était insensée : nous fourrions dans la pièce tout ce qui nous passait par la tête. C'était à peu près ceci : le doge PERAGALLO PERAGALLI prêtait de l'argent aux seigneurs de Venise et n'était jamais remboursé; comme il devenait exigeant, une conspiration s'ourdit contre lui, LEONI LAYATO à la tête. On devait profiter de son mariage avec la Driatique pour s'emparer de sa personne et le précipiter dans la mer. Mais ANICETI BOURGEOISO veillait : il découvre la conspiration, les seigneurs sont traqués, on les poursuit dans les ruines d'un vieux château, on leur fait la chasse dans les rochers, dans la forêt; ils vont succomber, quand PAOLO FEVALE a une idée : — Réfugions-nous dans le passé, dit-il, là on n'ira pas nous chercher! Et en effet, au tableau suivant, la pièce recommence dans une ville moyen âge. Alors l'action devient d'une incohérence rare. Le Doge a reçu d'un sorcier une chandelle magique qui lui fait découvrir la retraite des conspirateurs; il y a des meurtres, des assassinats à chaque tableau, en même temps que la Driatique met au monde une foule d'enfants qui lui sont enlevés, qu'elle retrouve et qu'on lui reprend. A un moment donné, il n'y a plus de pièce, plus d'action, plus rien. Le Doge, qui ne retrouve ni sa femme ni ses enfants, ni ses conspirateurs, ni Venise, veut en finir avec la vie et met le feu à Paris avec la chandelle du sorcier. Il meurt englouti sous les ruines.

Faut-il le dire? Cette incohérence, qui n'a jamais été écrite, nous parut très drôle à combiner; nous avons passé de joyeuses soirées à imaginer les situations les plus invraisemblables. La pièce ne s'écrivait pas, mais nous fabriquions les décors. Celui de la mer avec les gondoles illuminées se balançant sur l'eau fut terminé et nous produisit un effet fantastique. Il nous parut si beau, que nous jugeâmes d'un commun accord qu'il nuirait au dialogue : nous en fîmes un tableau muet.

Ces gamineries touchaient à leur fin. On avait donné congé à la bande joyeuse qui payait trop mal ses termes. Il fallait déguerpir.

Pourtant il y eut encore une représentation de l'Erotikon Theatron, mais elle eut lieu dans un cadre plus large. Ce fut au théâtre de la Porte-Saint-Martin, à la 200e du *Bossu* de *Paul Féval et Anicet Bourgeois* que le directeur, Marc Fournier, appela le petit théâtre et lui offrit l'hospitalité après un bal des plus animés. Rolland avait écrit la parodie du

Bossu, et Demarsy et moi étions chargés de jouer la pièce. Nous avions fait un théâtre improvisé avec des décors en papier. La pièce en huit tableaux très courts fut jugée très drôle, surtout pour des artistes qui venaient de jouer les mêmes rôles qu'on parodiait. Le rôle de Mélingue était composé de fragments de toutes ses créations et Demarsy l'imitait très bien. Il y avait aussi la charge d'une actrice, Mlle Defodon, qui abusait du maquillage; on lui faisait chanter ce couplet :

Air : *A la façon de Barbari.*

BLANCHE DE NEVERS.

Vous demandez en ce moment,
Monsieur de Largardère,
Si je préfère mon amant
A l'amour de ma mère.
Moi, l'on m'appelle Defodon
La faridondaine, la faridondon.

LAGARDÈRE *l'interrompant (parlé).*

Alors qui aimes-tu mieux?

BLANCHE DE NEVERS.

J'aime mieux la poudre de riz,
Biribi,
Et la façon de barbari
Mon ami!

La pièce se terminait par des couplets de la fin que chantaient Paul Féval, Anicet Bourgeois et Marc Fournier, le directeur.

Air : *Adrien, c' n'est pas bien.*

PAUL FÉVAL.

Anicet,
C'est parfait!
Ta machine
A bonne mine.
Anicet,
C'est parfait!
J' te dois mon succès.

ANICET *avec modestie.*

C'est dans l'œuvre première,
Trop aimable garçon,
Je te l' dis sans façon
Qu' j'ai trouvé la pièce entière.

Ensemble.

ANICET BOURGEOIS.

Paul Féval,
C'est pas mal,
Ta machine
C'est un' mine.
Paul Féval,
C'est pas mal,
C'est original!

PAUL FÉVAL.

Anicet,
C'est parfait,
Ta machine
A bonne mine.
Anicet,
C'est parfait,
J' te dois mon succès.

MARC FOURNIER *entrant.*

C'est le coup d'épatance,
J'en ris comme un bossu
Qu' a l' dos rempli d'écus.
Anicet qui mal y pense!

TRIO.

Amis c'est
Anicet,
Sa machine
A bonn' mine.
Paul Féval,
C'est pas mal,
C'est original!

Comme on le voit, ces improvisations n'avaient pas une grande valeur littéraire; mais, n'étant pas destinées à la publicité, cela nous importait peu.

Vingt-six ans sont passés depuis ces folies; je parcours la liste de nos amis et je vois avec tristesse qu'il en reste bien peu : Rolland mourut d'une maladie de cœur en 1868, il n'avait que trente-neuf ans. Du Boys, plus jeune de sept ans, est mort aussi un peu plus tard d'une paralysie du cerveau, comme Charles Bataille, et les autres : Tisserand, Demarsy, Henri Monnier, Darjou, Bizet, Durandeau, Glatigny, Delaage, Noriac, Féval, Monselet... aussi sont morts.

Ceux qui restent ne se voient plus que rarement... aux enterrements! Ils ont vieilli : ils se regardent curieusement, peut-être étonnés de se reconnaître encore! Les cheveux blonds ou bruns maintenant sont blancs, cela change la physionomie; cependant ils s'abordent avec un sourire et, en suivant le convoi de celui qui vient de partir, ils essayent de se reporter à l'ancien temps, au temps du rire gai! — ils n'ont plus que le rire triste! Puis quand ils se quittent, après s'être donné une poignée de main, — de main maigre et osseuse, — chacun dit à part soi : Ce pauvre X... il a bien vieilli!

Je ne voudrais pourtant pas terminer cet article par une note triste.

Les anciens dans leurs repas les plus gais faisaient figurer l'image de la mort, mais nous sommes trop modernes pour avoir une idée aussi philosophique. J'ai parlé plus haut des deux bonnes de la maison : Aimée, la cuisinière, était mariée, mais vivait peu avec son mari; Tronquette, plus jeune, n'avait point prononcé de vœux : elle effeuillait son cœur tantôt avec le charbonnier, tantôt avec le garçon boucher... Car les garçons bouchers ravagent les cuisines! Tronquette avait l'œil effronté, le nez retroussé, la figure ronde et de vilaines dents, mais ses cheveux frisés étaient soignés et elle se mettait avec coquetterie. Quand les amis se séparèrent, elle se réfugia chez son dernier amant, un garçon boucher bel homme, qu'elle adorait et qui devait la battre. Un beau jour il l'épousa. Ce garçon, assez fainéant, se fit renvoyer de chez son patron et comme il était très fort, il se mit à courir les foires en qualité d'Hercule ; Tronquette, jalouse, ne le quittait pas. Un jour qu'il avait bu par trop, il laissa maladroitement tomber un poids de vingt kilos sur sa jambe. Après un mois d'hôpital, la gangrène s'étant mise dans la plaie, il fallut lui couper la cuisse. Quand il retourna près de Tronquette, il avait une jambe de bois ; mais Tronquette l'aimait toujours.

Il y a une dizaine d'années, le jour de la fête d'Auvers, petit village des environs de Pontoise, je m'arrêtai devant un guignol assez propret qui faisait la joie des enfants du pays. Le spectacle était gratuit, mais on *faisait la manche*, c'est-à-dire une quête. Quand la femme du *Castelier* s'arrêta devant moi, je reconnus Tronquette, mais Tronquette vieillie, ayant toujours ses cheveux frisés, mais blanchis, et sa mise coquette. En souvenir du temps passé, je mis une pièce de dix sous dans sa soucoupe. Comme elle s'apprêtait à me rendre, je lui dis de garder tout ; alors elle me regarda.

Après le spectacle, son homme sortit de la baraque, il avait une jambe de bois.

Je m'approchai alors, et c'est ainsi que j'appris l'histoire de Tronquette.

— Ah! me dit-elle en finissant, si vous vouliez jouer une pièce d'autrefois, quelle recette je ferais! C'est égal, nous gagnons notre vie tout de même!

Allons! Le théâtre de la rue de la Santé aura au moins servi à quelque chose!

L. Lemercier de Neuville.

L'ASSEMBLÉE CONSTITUTIVE

DES

BIBLIOPHILES CONTEMPORAINS

ACADÉMIE DES BEAUX-LIVRES

Dans les premiers jours du mois dernier, les Cent soixante Membres fondateurs de l'Académie des Beaux-Livres recevaient, par les soins du directeur, M. Octave Uzanne, une convocation pour le 18 novembre, à l'effet de voter les Statuts et Règlement, dont une plaquette élégante leur avait apporté le texte, et de prendre les autres décisions primordiales qui font passer une association des limbes du projet à la vie de l'activité.

Cette convocation, déjà peu banale par le nombre et les noms de ses destinataires, était encadrée dans des marges à l'eau-forte qui en font un objet de délectation pour l'amateur, et la première pièce curieusement artistique de nos Archives. La reproduction de ces encadrements aurait pu fournir un imprévu et délicieux ornement à cette livraison suprême de notre cher *Livre*, et eût été comme un anneau de plus pour le rattacher au *Livre moderne*, son cadet, dont les initiés entendent déjà les premiers vagissements. Mais les *Bibliophiles Contemporains* sont jaloux de leur œuvre, et la lettre de convocation n'a été tirée qu'à 164 exemplaires, juste de quoi en envoyer à tous les Membres, y compris les deux Présidents et les deux Membres d'honneur. Rappelons, en passant, que les présidences d'honneur ont été gracieusement acceptées par la Reine Élisabeth de Roumanie (Carmen Sylva) et par le duc d'Aumale, et que les deux Membres d'honneur sont l'Ambassadeur d'Angleterre, lord Lytton, et le directeur de la Bibliothèque nationale, M. Léopold Delisle.

Ce soin précieux de l'Académie des Beaux-Livres à conserver exclusivement pour ses membres les produits de ses travaux est un trait caractéristique. Il est bien mis en relief par l'article 18 du Règlement intérieur, qui, après avoir restreint rigoureusement le tirage des ouvrages à publier, porte qu' « aucun de ces exemplaires ne pourra être mis en vente ». C'est à peine si on laisse à quelques libraires choisis une cinquantaine d'exemplaires de l'*Annuaire*, lequel se tire à deux cent cinquante. Plus une liqueur est condensée et plus elle est forte; il en est de même de l'influence. Notre Société ne l'ignore pas. Ce n'est pas en jetant sur le marché les résultats de ses efforts innovateurs qu'elle contribuerait efficacement à pousser en avant l'art typographique et les arts qui s'y rattachent, non plus qu'à renouveler les courants de la bibliophilie. Qu'elle produise seulement des volumes dont l'originalité soit heureuse dans son audace, des chefs-d'œuvre, s'il se peut, — et c'est à proportion que ces œuvres seront rares, étroitement gardées, à peine entrevues au dehors, que plus vif

sera l'aiguillon dont se sentiront férus amateurs, éditeurs et imprimeurs, pour nous suivre, nous égaler et — je le leur souhaite — nous dépasser dans les nouvelles voies.

A cet appel du Premier Fondateur la grande majorité des Membres s'est empressée de se rendre. Quelques-uns, vivant hors Paris, ou hors de France, ont envoyé leur adhésion formelle au projet de Statuts. Cette adhésion entière et explicite de cinquante-cinq bibliophiles éminents, avant toute discussion, est une preuve flatteuse de l'intelligence avec laquelle ce projet avait été rédigé et de la confiance que les nouveaux sociétaires s'accordent mutuellement.

Quarante-cinq membres, dont on trouvera la liste plus loin, étaient présents, et, comme on l'a fait remarquer avec une grande justesse, ils sont rares ceux qui, par le prestige de leur nom, ou l'attrait de l'idée qu'ils proposent, peuvent réunir, dans la même soirée, une élite de quarante-cinq Parisiens. Il n'en est pas un, certainement, qui n'ait eu à sacrifier une affaire ou un plaisir à ce premier rendez-vous des Bibliophiles contemporains.

Lorsque la petite salle, au rez-de-chaussée de l'hôtel de la Société d'Encouragement, 44, rue de Rennes, fut à peu près pleine, le promoteur de la réunion déclara la séance ouverte, et le bureau fut constitué ainsi :

M. Charles Counis, président;
MM. Jules Brivois et Alfred Piat, assesseurs.

Avoir pour Président d'une séance d'inauguration l'auteur du *Voyage dans un Grenier* et des *Racontars illustrés d'un vieux collectionneur*, le polyphile a l'esprit omnivore, — comme le disait, il y a environ un an, M. Octave Uzanne, — cet archéologue que tout intéresse, tout tente et tout passionne, qui s'est donné à lui-même, avec une conscience sûre de son fait, le beau titre, si bravement porté, de *Toqué*, — Toqué du beau, — c'est être sûr que l'assemblée ne dormira pas et que tous y profiteront.

Et, en effet, — en dépit de la monotonie de la lecture des Statuts et Règlement, dont le signataire de ces lignes, agissant comme secrétaire, s'est acquitté de son mieux, — l'intérêt s'est soutenu vivant d'un bout à l'autre, et, l'ordre du jour épuisé, chacun a eu l'impression que le moment de se séparer était trop vite venu.

La bonne volonté, l'ardeur unanime créait un courant d'entente entre la salle et le bureau. Les propositions, les objections, les questions se formulaient, amicales et spontanées, dans ce naturel et cet abandon qu'on a seulement quand on se sent « entre soi ». A toutes, le Président, avec son enthousiaste chaleur et son bon sens à l'eau-forte, faisait la réponse topique, la relevant, l'épiçant de traits anecdotiques, de mots qui fusent et pétillent, courtoisement chargés de bonté sarcastique et d'indulgente ironie, éclairant et avivant tour à tour de cette flamme qui met à son visage les plus fraîches couleurs de la jeunesse sous le casque dru de ses cheveux blancs.

Les Statuts, le Règlement intérieur, les frais de premier établissement, toutes ces phases difficiles par où doit passer l'enfantement d'une société, ne furent qu'un jeu, grâce au charme impétueux, à la dextérité diserte et entraînante de ce Toqué très subtil, qui, entre ses innombrables toquades, a celle d'être délicatement sensible à la raison.

Quand vient le moment de procéder à la formation du Comité, il prononce le premier le nom qui était sur toutes les bouches, et, énumérant avec une énergique brièveté les titres de M. Octave Uzanne à la reconnaissance et à la confiance des Bibliophiles, il le proposa pour la Présidence triennale, aux acclamations unanimes de l'Assemblée.

Le même vent d'enthousiasme enleva son élection comme vice-président, conjointement avec M. Henri Beraldi, le savant et si originalement humoristique iconographe des *Graveurs du* XIXe *siècle.*

On nomma ensuite, sur sa proposition, toujours accompagnée d'un mot flatteur et touchant juste, M. Jules Brivois, — qui a si souvent régalé tous nos lecteurs de ses piquants comptes rendus de ventes, — Archiviste-Trésorier, l'éminent et affable bibliophile M. Alfred Piat, secrétaire, avec M. B.-H. Gausseron comme secrétaire adjoint, et, pour assesseurs, MM. Gustave Rubattel, le président des *Amis des Livres*, de Lyon, Paul Lacombe, Henry Houssaye et Maurice Quentin-Bauchart, tous bien connus du public qu'intéressent les questions de littérature et d'art, tous célèbres parmi les bibliographes et les bibliophiles.

Quelques paroles chaleureusement émues de M. Octave Uzanne, remerciant l'assemblée de son vote, permirent à M. Charles Cousin de reprendre haleine avant de passer à la proposition des ouvrages que la Société devrait exécuter dans le cours du premier exercice. Le choix s'arrêta définitivement sur les trois publications suggérées, par le Fondateur :

1° *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*, conte de Gustave Flaubert, avec illustrations de Luc-Olivier Merson;

2° *L'Abbesse de Castro,* de Stendhal (H. Beyle), avec nombreuses compositions d'Eugène Courboin;

3° *Les Débuts de César Borgia,* roman historique de Jean Richepin, avec illustrations de Rochegrosse.

Ce n'est pas une indiscrétion de dire que le plan tout entier de la première publication est arrêté, et que, par la qualité et la texture extraordinaires du papier, par l'audacieux imprévu des frontispices, par l'ordonnance typographique et l'illustration du texte, ce livre sera un régal nouveau pour les gourmets les plus blasés.

Nous savons, en outre, que Richepin, à qui les affinités électives destinaient de tout temps M. Rochegrosse pour illustrateur, se propose de supprimer, dans les éditions à venir de ses œuvres, *les Débuts de César Borgia,* afin d'en assurer, autant qu'il le peut, la jouissance exclusive à la Société dont il fait partie.

Tels sont les travaux qui, avec l'*Annuaire,* occuperont, pendant cette première année, l'activité de l'Académie des Beaux-Livres. L'*Annuaire,* seule publication dont quelques exemplaires seront mis en vente, ne sera pas un simple recueil de noms propres et d'actes administratifs. Ce sera, de plus, un beau livre, digne de la Société qui le publie. Une seconde partie, ayant sa pagination propre, pourra être conservée seule par les amateurs que nos petites affaires domestiques intéressent peu. Elle se composera d'articles spécialement écrits pour l'*Annuaire* par les Bibliophiles contemporains sur les sujets divers qui font l'objet de leurs recherches et de leurs études, et sera illustrée de portraits et de gravures exécutés comme il convient à un livre que devront se disputer les passionnés et les délicats.

Enfin s'est agitée la question émouvante d'une réunion prandiale. On en proposait une par an. A la réclamation générale, il a été décidé qu'il y en aurait deux, dont la première devait avoir lieu avant le 20 décembre suivant.

L'ordre du jour était épuisé. M. Octave Uzanne voulut une fois de plus témoigner à l'Assemblée sa gratitude et son dévouement à l'œuvre si énergique. ment et si heureusement entreprise par lui. Après quoi la séance fut levée, et, en s'en allant, chacun des assistants tint à attester par sa signature sa présence

et la part qu'il venait de prendre à la constitution définitive de la Société des Bibliophiles contemporains.

Le relevé de ces signatures nous donne, par ordre alphabétique, la liste suivante :

MM. Beraldi (Henri).
Beraldi (Louis).
Blondeau (P.).
Boissy (P. de).
Bonaparte (Prince Roland).
Brivois (Jules).
Chaze (E.).
Chéret.
Cherrier.
Collet (Émile).
Corcelle (F.).
Cousin (Charles).
Delafosse (Ch.).
Démory (G.).
Doby (Abbé).
Droin (E.).
Drujon.
Durand (A.).
Eudel (Paul).
Ferrari (Henri).
Gausseron (B.-H.).
Giraueau (Dr Abel).
Houssaye (Henry).
Lafaurie (Baron).
Leloir (Maurice).
Leman (Jacques).
Lucas (P.).
Manchon (Léon).
Mariani (A.).
Mercier (V.).
Montonzon (G. de).
Pasquier.
Pelay (E.).
Peralta (Manuel de).
Piat (Alfred).
Pochet (G.).
Pradeau (F).
Püy (Paul du).
Quentin-Bauchard (M.).
Refuge (E. Gouris de).
Rubattel (Gustave).
Socquet.
Uzanne (Octave).
Vever (Henri).
Vicaire (Georges).

Pendant que finit de s'imprimer le dernier numéro du *Livre*, le premier Dîner des Bibliophiles contemporains a lieu (18 décembre) au café Riche. Nous ajournons donc nos lecteurs au numéro inaugural du *Livre Moderne* pour leur donner les renseignements auxquels ils ont droit sur cet épulatoire et bibliophilesque meeting.

B. H. G.



LES ROMANTIQUES INCONNUS

D'AUTANT qu'il m'en souvienne, ce fut au retour d'une excursion de quinzaine en Vénétie, que, au milieu du désespérant fouillis de papiers déposés sur ma table en mon absence, je trouvai, pliée en six, sous bande, une large affiche rouge de papier pelure d'oignon, que j'ouvris aussitôt, — Dieu sait pourquoi! — de préférence à d'autres prospectus, et je lus, avec une attention soutenue sur le corps noir et gras des pataudes bas-de-casse des imprimeries provinciales, la mention suivante dont j'ai conservé précieusement le texte:

VENTE PUBLIQUE

POUR CAUSE DE DÉCÈS

Le dimanche 27 mai 188... et jours suivants, à une heure et demie du soir, Adjudication de LA BIBLIOTHÈQUE DE FEU M. LÉON BERNARD D'ISGNY, *ancien Lieutenant de Louveterie. — La Dite Bibliothèque composée d'environ Douze Mille volumes rares et curieux, livres anciens et modernes, ouvrages de littérature, d'histoire, de religion, voyages, romans, mémoires, traités de chasse, de fauconnerie, d'équitation; histoire des provinces, nombreux livres illustrés du* XIXe *siècle, collection précieuse d'écrivains romantiques, etc., etc., dont la vente aura lieu au Château d'Isgny, par Ouville-la-Rivière, à 16 kilomètres de Dieppe. — Notaire, M. Grandcourt, à Varangeville.*

C'était tout, — mais, dans la concision de sa teneur, cette affiche me bouleversait littéralement. — Bernard d'Isgny était mort, sa bibliothèque mise à l'encan, ses Romantiques dispersés!... Cette simple succession de faits logiques appris par cette banale annonce m'ahurissait et j'hésitais à y donner croyance. — J'écrivis donc aussitôt à Me Grandcourt, à Varangeville, qui s'empressa de me confirmer la véracité de ces nouvelles troublantes. Bernard d'Isgny était mort au mois de janvier précédent, ne laissant aucun Testament, et ses héritières indirectes, les demoiselles Bellefeuille de Saint-Aubin-Offranville, avaient decidé la vente à l'amiable du Château et la mise aux enchères de la Bibliothèque.

* * *

Le pauvre vieux Lieutenant de Louveterie! Je ne pouvais me faire à l'idée de cette disparition! — Je l'avais connu dix ans auparavant sur la petite plage déserte de Quiberville, où il avait campé un petit chalet dominant la mer, sur la falaise de Sainte-Marguerite, aux avant-postes de sa propriété, à six kilomètres de son manoir.



Nous nous étions liés, grâce à la solitude de notre villégiature, dans le bercement un peu brutal d'une mer houleuse, à huit cents mètres au large, et tous deux nageant avec force, en dominant la houppée du flot, nous étions revenus au rivage, à travers les courants de la marée montante, bavardant à distance d'une voix forte au milieu du jeu d'escarpolette des hautes vagues.

Aussitôt revêtus, nous avions fait une réaction commune sur le galet, en lançant, dans les arrêts d'une promenade hâtive, des pierres au loin. — C'était un grand quinquagénaire maigre, mais solidement découplé, la chevelure grise en broussaille, la moustache retroussée et la barbiche en pointe, comme un capitan de Velazquez.

La voix était un peu voilée de mélancolie, comme la voix des solitaires plus habituée aux soliloques intimes qu'aux discours animés des conversations, qui sont l'escrime des cordes vocales. Mais cette voix était



douce, nuancée, harmonieuse et séduisante; elle sonnait un ton de franchise loyale qui faisait le bonhomme irrémédiablement sympathique.

Je le revis presque chaque jour à *l'heure du flot,* comme il disait, à cette heure qui est aussi attirante pour les amoureux de la mer que *l'heure de la verte* pour les amants de l'absinthe. Nous devisions jusqu'à la brune sur le galet; sa causerie était brillante, imagée, caustique et très délicatement lettrée. Il semblait muni intellectuellement sur toutes ques-

tions qui se présentaient; il aimait à citer ses auteurs, mais en dehors des citations courantes et des textes banaux, avec grâce, sans pédanterie, d'un ton enjoué qui aérait ce que son érudition pouvait avoir de renfermé, de lentement accumulé et d'austère.

Le jour où je lui parlais des attractions toujours renaissantes de la passion bouquinière et du compagnonnage fidèle et fortifiant de nos amis les Livres, son œil s'alluma tout à coup comme un phare tournant :

« — Vous les aimez? m'interrogea-t-il, avec un éclat de joie.

— Si je les aime!... lui dis-je, mais je les chéris à l'égal de la Grande Bleue qui nous captive, car ils représentent l'infini de l'entendement humain et l'océan des idées; un océan à la fois soulevé par le vent de la douleur et de la désespérance, caressé par la brise des ambitions morales, un océan berceur dont jamais nous ne nous lassons, car il recèle la houle tumultueuse du génie, l'azur limpide du talent et la petite vague frisée de la fantaisie... Si j'aime les livres!... mais vous-même? »

Pour toute réponse, il me tendit franchement la main à l'anglaise. « — Venez demain, dit-il, là-bas, à Isgny; vous verrez mon Océan, l'autre, celui dont vous parlez si bien. Soyez là, à l'heure du déjeuner, nous aurons l'après-midi à nous, pour nous plonger et nager à pleines brasses dans l'infini des pensers élevés. N'y manquez pas. Je vous attends. »

* * *

Le Château d'Isgny était une solide demeure normande, bâtie en silex et en briques, couverte d'ardoises découpées en losange, avec de vastes communs et un vieux parc à hautes futaies relié naturellement à des prairies lointaines. Cette antique gentilhommière bien située, à mi-côte, et arrosée par la rivière la Sane, dont les eaux vives et transparentes miraient le ciel et le feuillage, avait les apparences d'une retraite calme et heureuse qui mettait en appétit d'y vivre et de s'y reposer dans une philosophie digne d'Horace et de Virgile.



L'ancien Lieutenant de Louveterie y avait borné son existence dans un célibat très réfléchi, après avoir donné la première partie de sa vie au tourbillon du monde et à l'intérêt des voyages. Peu de valetaille dans cette solitude, et, pour tout équipage, un cabriolet très Louis-Philippe encore assez confortable et qu'une vieille jument du Calvados emportait vivement dans la poussière


LE BOUCHER
de
Bélinane
par
SAINT MEGRIN
PARIS


LA
FILLE D'OPHÉLIE
OU LE
FANTOME D'ELSEMEUR
PAR ALPHONSE GIRAUD.
CELESTIN NANTEUIL 1831
PARIS
EUGÈNE RENDUEL, LIBRAIRE
RUE DES GRANDS AUGUSTINS N° 22.
1831

des routes. — M. Bernard d'Isgny me reçut avec affabilité dans son verdoyant domaine dont j'eus à visiter l'étendue cadastrale. Après le déjeuner, servi dans une salle toute tapissée de très riantes et très rares faïences de tous styles, de toutes provenances et très ingénieusement disposées sur les dressoirs, les buffets, les crédences anciennes et sur les murailles, l'excellent homme, la mine épanouie, l'œil en gaieté, me mit la main sur l'épaule avec une cordialité émue.

« — Et maintenant, dit-il, allons prendre le café dans *la pharmacie des remèdes de l'âme,* comme disait si sagement le Roi Osymandias; passons, si vous le voulez bien, à la Bibliothèque, chez nos grands Amis d'élection; suivez-moi. »



Vignette de Tony Johannot pour LE PONT DE LA VIE.

Au premier étage du Château, s'ouvrant, par deux larges fenêtres à petites vitres anciennes, sur un délicieux tapis de verdure borné à l'horizon par de blanches futaies d'ypréaux, la Bibliothèque d'Isgny occupait plus de cent vingt mètres carrés de murailles. Les livres reposaient par deux rangs sur de profonds rayons de bois clair, où chaque volume jouait à l'aise, sans trop de compression ou de mise à l'alignement. On ne sentait pas la bibliothèque de parade, mais l'agencement méthodique et sans prétention du véritable bibliophile abstracteur de quintessences littéraires. La lumière égayante du dehors se répandait également de toute part avec la placidité radieuse des intérieurs hollandais. C'était bien le décor rêvé par le philosophe qui se veut retirer du monde, et, dès l'entrée, le charme de cette thébaïde me pénétra si vivement que je ne pus dissimuler mon ravissement au vieux châtelain, qui épiait malicieusement mon étonnement mêlé d'envie.

« — Bravo! le nid vous plaît! cria-t-il avec un éclat de belle humeur. — Voyez-vous, c'est ainsi que j'aime passer en revue mes bataillons d'auteurs aimés, en pleine lumière rustique, dans le miroitement du soleil, sur ces solides rayons qui supportent tant de gloires! Je n'ai point, comme dans vos petits intérieurs parisiens, des bibliothèques damerettes où les reliures montrent leurs ors sous des vitrines noyées dans le clair-obscur; il me semble que tout le jour du ciel, tout l'air de la nature, conviennent mieux à ces brillants écrits où l'âme humaine s'agite, se soulève, chante, pleure où se met en ironie d'elle-même. La postérité, que nous représentons vis-à-vis de ces livres, c'est déjà le jugement dernier, et le décor me paraît aussi lumineux qu'il convient.

« Permettez-moi de vous guider : Ici, à gauche : *Taïaut! taïaut!* ce sont les livres de vénerie, de chasse, d'équitation, d'escrime,

de fauconnerie; tous les sports des gentilshommes normands, mis en traités et imprimés dans la Province; en avançant un peu, vous arrivez aux vieux poètes des XVIe et XVIIe siècles, des amis qui m'accompagnent

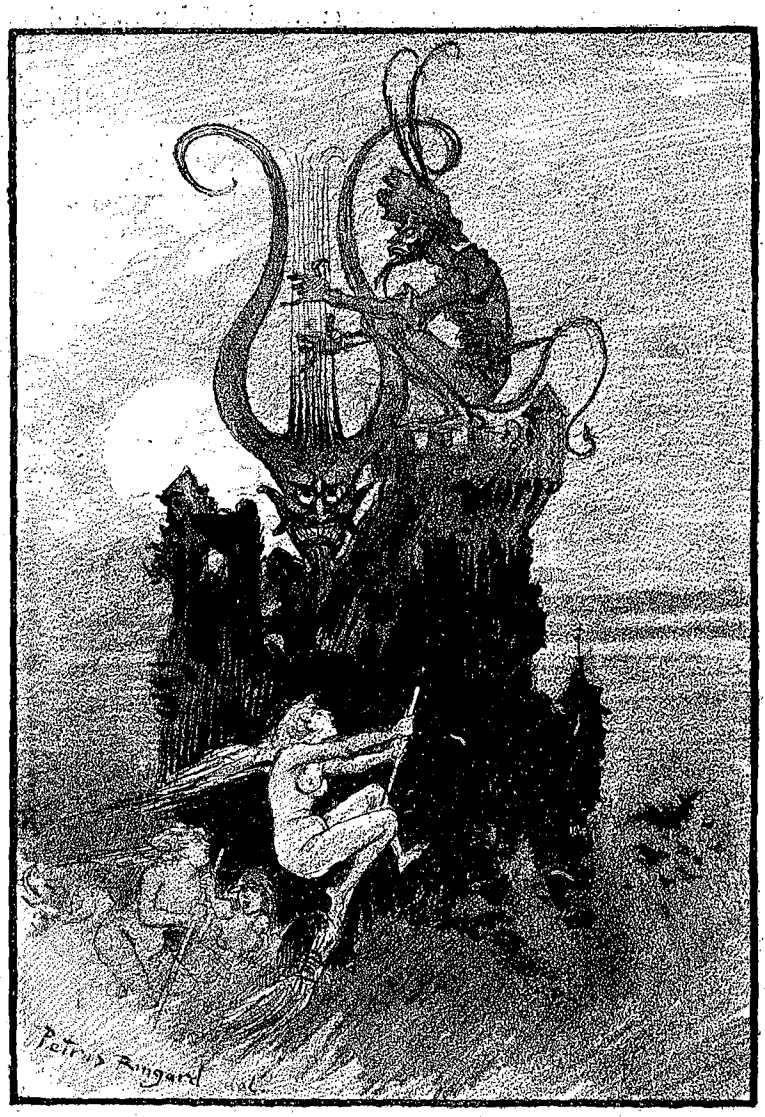

FRONTISPICE LITHOGRAPHIÉ DE LA LYRE DU DIABLE

Poésies infernales.

souvent sous les taillis du parc et qui me laissent désencager leur Muse sans en prendre ombrage, je vous jure; — plus loin, Messieurs du Clergé! Vous reconnaissez les robes mauves de la théologie et des thèses diocésaines. A quelques mètres au delà, la pourpre des cartonnages vous

signale l'Histoire et les historiens, ces narrateurs de vérités dramatiques et sanglantes qui, malgré toute la froideur des documents accumulés, apparaissent plus invraisemblables que les légendes les plus imaginaires. Vous vous arrêtez en ce moment devant les philologues et les bibliognostes... J'ai tout Gabriel Peignot et le bon Nodier, l'austère J. Brunet et le ponctuel Quérard ; je vous avouerai que je les ai maintes fois annotés, les ayant surpris en péchés mignons, mais... *errare humanum!* Vous avancez hardiment et vous n'avez point tort, vous faites face, cher Monsieur, aux romanciers et plus particulièrement aux *Romantiques* dont mon catalogue signale plus de 500 ouvrages, parmi les quels, et c'est là ma fierté, plus de trente publications très curieuses sont totalement inconnues à vos Asselineau et autres *Romanticographes.* »



Vignette des ORGIES D'HÉLIOGABALE

* * *

« — Des oubliés, poursuivit-il ; mais notre foisonnante littérature possède, on peut le dire sans paradoxe, presque autant de génies et de talents ignorés ou dédaignés que de grands hommes reconnus ; il s'agit de les découvrir et de ne relever, dans ses recherches, que de son propre jugement. — A l'âge romantique, Hugo le Titan s'est dressé si puissamment et si hautement dans la poussée des lettres, comme un chêne miraculeux, qu'il a englouti dans son ombre portée nombre d'écrivains exquis et vigoureux qui se sont éteints et alanguis loin du soleil de la publicité. »

Durant toute cette après-dînée le vieux Lieutenant de Louveterie s'était montré étourdissant aussi bien comme lettré que comme bibliophile. Il me tirait de ses rayons des exemplaires d'auteurs étranges et obscurs de nom, dont il déclamait largement des pages superbes qu'il semblait avoir apprises de longue date ; il chantait des sonnets sonores, *claironnait* des stances guerrières, susurrait des idylles fraîches de Jeunes-France totalement inconnus, et, bouleversant avec une ardeur fougueuse les étages de sa bibliothèque, il me sortait avec joie des exemplaires frontispicés de bizarres eaux-fortes et de mirifiques lithographies, lançant avec fièvre ce cri du possesseur :

« ... Et celui-là, vous l'ignoriez !... Un superbe Nanteuil et de la bonne époque ! — mais ce n'est rien encore ; regardez ceci : quel truculent

Johannot! il n'est signalé nulle part; je ne veux pas omettre de vous faire également admirer ces fines vignettes de Gigoux, de Louis Boulanger, de Devéria, de Wattier et autres, sur des ouvrages que je crois être le seul à posséder; tous ces exemplaires non rognés, avec couvertures, selon les grands principes conservateurs; ... vous êtes ébloui, renversé, je suppose, et ma Romanticomanie s'exalte devant votre ahurissement, car, possédant tant de volumes inconnus de tous, je m'enorgueillis souvent jusqu'à me croire le Saint Pierre vigilant du Purgatoire Romantique! » .

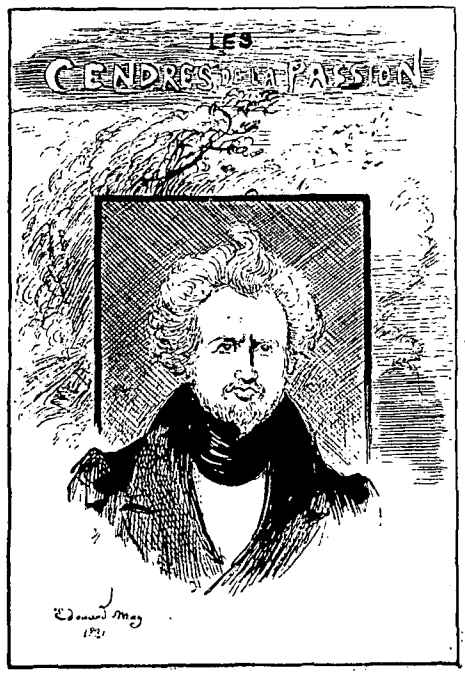

PORTRAIT DE PHILOTHÉE O'NEDDY

De fait, j'étais littéralement aplati, grisé de surprises jusqu'à la fatigue cérébrale et travaillé par ce papillotement de l'œil qui décèle l'engourdissement comateux. Il m'avait fallu inconsciemment venir en pleine campagne normande, dans ce Château perdu dans la verdure, pour reconstituer comme dans un rêve toute une bibliographie romantique d'un ordre très intéressant et d'une illustration suprêmement fantastique! — Car, il n'y avait pas à barguigner ou à discuter : Bernard d'Isgny me mettait en main des ouvrages d'origine incontestable et qui, Dieu sait comment, avaient pu échapper aux investigations de tous les catalographes pour mystérieusement prendre rang dans cette belle bibliothèque de gentilhomme campagnard, laborieux et fureteur.



Vignette de E. Lami pour
MONSIEUR JOSEPH

Lorsque je pris congé de lui, j'étais comme le dormeur éveillé de la légende orientale, très incertain de mes visions, et mon inquiétude d'inconscience ne fit que s'exaspérer par la suite, quand, au contact de mes amis bibliophiles, je percevais l'hilarité qui saluait le récit de cette visite à des Romantiques inglorieux et ignorés, bien vite taxés d'imaginaires. Plus je citais de titres et plus je glosais sur ces

œuvres inapercevables, plus j'étais taxé d'illuminé ou de Gascon fantaisiste — « Connaissez-vous, me disaient les plus malicieux, un des plus rares de tous, édité à Marseille, chez Marius De Crac, sur la Canebière, sous le titre : *le Château des Merles Blancs ou les Nouveaux Contes*



à dormir debout? » — Je rougissais et rugissais d'indignation de me voir aussi méconnu que les Romantiques du sieur d'Isgny. — C'est pourquoi, lorsque, après dix années de honte bue, je reçus cette affiche de vente publique de la Bibliothèque de l'ex-Lieutenant de Louveterie, récemment décédé, on comprendra que je n'hésitai pas une seconde. Je résolus de pousser la charge au feu des enchères pour la possession et la mise

en lumière de ces ouvrages indépendants qui n'avaient point su se laisser immatriculer ni par Pigoreau, ni par Asselineau, ni même par le *Journal officiel de la Librairie. — Mystère insondable! Mystère profond comme l'Abîme!* eût clamé Pétrus Borel, le Lycanthrope!

II

Malgré la proximité et la facilité du voyage opéré par un temps radieux, je dois avouer que les amateurs et la librairie parisienne ne me firent guère concurrence le 27 mai 188.. au Château d'Isgny. Le notaire, Me Grandcourt, de Varangeville, avait, je pense, maigrement fait sa publicité, car le monde des acquéreurs était clairsemé et plus particulièrement composé de curieux Dieppois et de Bibliophiles Rouennais qui se disputèrent, avec un noble acharnement, les traités de Vénerie et les vieilles chroniques normandes portant la marque des anciens imprimeurs de Caen, d'Évreux, de Lisieux et de Rouen.

Sur le terrain littéraire et Romantique, je vainquis sans péril et triomphai sans gloire. — Selon l'expression rustique, je réalisai toutes mes convoitises « pour un morceau de pain », et je revins au logis plus fier qu'Artaban, ayant dans ma valise plus de trente volumes extravagants, ruisselants d'inouïsme, ténébreusement inconnus de tous, et que je me fis un plaisir d'inventorier avec un ronronnement de félin satisfait.

J'apportai dès lors une réelle arrogance vis-à-vis de ces mêmes co-Bibliophiles qui m'avaient jadis si vertement raillé sans pitié, et je convoquai le ban et l'arrière-ban des *Amis du XIXe*. Tous s'en allèrent confondus, ayant mal au foie, criant vengeance contre les bibliographes et les historiens de la révolution littéraire de 1830. La beauté incomparable des frontispices de Célestin Nanteuil, de Tony Johannot et d'Eugène Lami leur glissa dans la bile l'encre amère de l'envie, et je bus vraiment du lait durant un moment, à la vue de ces damnés de l'Enfer des Bibliofols qui se tordaient devant les couvertures immaculées, les épreuves sur chine et les marges à pleines barbes, sans une tare ni une piqûre dans la pâte du papier; ils maniaient les exemplaires avec rage, râlant d'une voix rauque qui m'apostrophait : *L'Animal veinard! et non coupé, par-dessus le marché!* — Pendant six mois ce fut une apothéose.

Les libraires de la jeune Bibliophilie *pschuteuse* se succédèrent dans mon cabinet apportant, avec l'espérance de cessions possibles, toutes les séductions et tous les transformismes des Jupiters mythologiques; portefeuilles nourris comme pour une foire aux bestiaux, offres d'échanges, tantalismes d'ouvrages du siècle dernier, dessins originaux. Que sais-je encore? — J'apprenais que le petit B... agonisait de dépit, que le vieux

K... jaunissait dans l'attente, que le gros M. avait juré de compléter ses Nanteuil par les miens, et je demeurais fier comme Albion et inexpugnable comme elle sur mon îlot d'exemplaires uniques.

Peu à peu cependant l'effervescence se calma, il y eut armistice et la feinte indifférence des combattants me semble aujourd'hui si pénible, mon abandon de bibliophile si amer après les branle-bas de naguère, que je me suis juré de réveiller de nouveau les hostilités en démasquant très ouvertement ainsi que des batteries mes principales richesses au monde des curieux, en ce moment en pleine accalmie.

De ce sentiment de combativité provient le récit qui précède et le catalogue sommaire que je vais exposer aux yeux allumés des Romanticolâtres. — J'aime assez à tisonner l'envie, à m'éclairer du reflet de ses flammes et à écouter la musique par pétarades de ses étincelles. — En avant donc! Que l'esprit d'Asselineau me seconde! Voici la nomenclature des Romantiques inconnus du château d'Isgny.



Vignette non signée pour
LES LARMES DE L'ATHÉE OU LE RETOUR AU CRUCIFIX

* * *

1° *Les Gondoles du cœur ou les Bercements de l'Amour*, poésies, par Joseph d'Ortigues. Paris, Eugène Renduel; 1831. In-8° de VI et 295 p. — Très beau frontispice de Célestin Nanteuil, en double état sur Chine; couverture bleu d'eau, avec vignette sur bois représentant une gondole fermée; pour épigraphe, ces vers sur le gondolier :

Un beau chant, alterné comme une flûte antique,
S'en vient saisir votre âme et vous enlève aux cieux;
Vous pensez que ce chant, cet air mélodieux
Est le reflet naïf de quelque âme plaintive,
Qui ne pouvant le jour, dans la ville craintive,
Épancher à loisir le flot de ses ennuis,
Par la douceur de l'air et la beauté des nuits
S'abandonne sans peine à la musique folle,
Et, la rame à la main, doucement se console.

A. B.

Exemplaires à toutes marges :

2° *Les Crinières romantiques ou les Lions de Paris*, par Abel Hugo. Paris, Persan; 1823. In-18 de 312 p. Exempl. broché, avec portraits de Nodier, Guiraud, Ancelot, A. Soumet, etc. (de toute fraîcheur).

3° Tiberge (Abbé). — *Un Bal chez la Reine Amélie*, roman, par l'auteur d'*une Fille de joie*. 2 vol. in-8° (Imprimerie Cassegrain, au Marais). Paris, Dumont; 1831. Superbe frontispice d'Eugène Lami, représentant un bal à la Cour, avec les portraits distincts des membres de la famille royale. Vignette non signée sur le titre. Broché, non coupé.

4° *La Fille d'Ophélie ou le Fantôme d'Elseneur*, par Alphonse Giraud. 1 vol.



in-8° de 418 p., impression gothique. Paris, Eugène Renduel; 1831. — Frontispice de Célestin Nanteuil, le plus beau connu, dont nous donnons la reproduction. Épreuve sur Chine volant. Très bel exemplaire avec sa couverture originale. Sur le titre, un château en ruine et ces mots de Shakespeare formant épigraphe : — « Ne soupirez plus, femmes ! ne soupirez plus ! les hommes furent toujours trompeurs, un pied dans la mer, l'autre sur le rivage. Constants en une chose : jamais ! »

5° *Les Tortures de Don Juan ou la victime des femmes*, contes par Paul Foucher. Paris, G. Barba; 1832. 1 vol. in-8° de IV et 247 p. Frontispice gravé sur

bois, non signé. — Sur le titre en épigraphe : *Il n'y eut jamais de séducteurs, toujours des hommes séduits.*

6° *L'Armagnac noire*, légendes de la vieille France, par Ernest Fouinet. In-8°, Paris, Silvestre; 1832. Lithographie de Jehan Parlin. — Sur le titre, cache de cabinet de lecture. La couverture manque.

7° *La Mansarde du Proscrit ou les Veillées de Montmartre*, par P.-L. Jacob, bibliophile. 1 vol. in-12. Paris, Delaunay; 1837. Exemplaire relié et rogné. *Ex dono* du Bibliophile Jacob à M. de Salvandy.



8° *La Grisette des Lilas*, par Louis Huart. Paris, Abel Ledoux; 1833. 1 vol. in-8°, avec vignettes sûr chine, de Boisselat. — Broché dans un étui de percaline. — Exemplaire aussi frais que possible.

9° *La Chasteté des Musés*, poésies par M. de Tercy, auteur de *la Prière du soir*. 1 vol. in-8° de 204 p. Paris, Cabassol; 1839. — Vignette de Camille Rogier, gravée par Cherrier. Couverture rose tendre sans fleuron. Broché, d'une belle conservation.

10° *Le Pont de la Vie*, par le baron de Lesser. Délicieuse vignette de Tony Johannot, gravée par Thompson. 1 vol. in-8°. Paris, Giraudat; 1839. — Roman très curieux et dramatique, dont Bouchardy s'est inspiré pour l'un de ses principaux drames. Relié avec dos en maroquin anglais.



Vignettes de Gigoux pour les SOUTERRAINS DE L'ABBAYE.

11° *La Lyre du Diable*, poésies infernales par Henri Berthoud, 1 vol. in-8° de 367 p. Paris, Ledrain; 1827. Joli frontispice composé par Pétrus Ringard. Exemplaire intact avec sa couverture rouge et noire. — Nous reproduisons l'étonnant frontispice de Pétrus Ringard.

12° *Les Orgies d'Héliogabale*, contes féroces, par Jules de Saint-Félix. 1 vol. in-8°. Paris, Pelicier; 1828. Ravissante vignette de E. Wattier, formant cul-de-lampe. — Exemplaire cartonné, non rogné.

13° *Le Boucher de Béthune*, roman, par de Saint-Mégrin (?) 2 vol. in-8°. Paris, Busquin-Desessart; 1834. Ouvrage des plus curieux, orné d'un saisissant frontispice d'une rare beauté d'exécution et non signé, mais qu'on pourrait

attribuer à Delacroix dans sa première manière. Exemplaire avec sa couverture. — Épigraphe du titre : *Du sang ! du sang ! du sang ! à la brute altérée !*

On trouvera en gravure hors texte la reproduction du frontispice.



14° *Les Cendres de la Passion*, poésies, par Philothée O'Neddy, avec un portrait de l'Auteur de *Feu et flammes*. Paris, imprimerie de Dondey-Dupré; 1831. 1 vol. in-8° de 398 p., avec une épître dédicatoire au lecteur en forme de rondeau. — Seul portrait connu de Théophile Dondey. Sur le faux titre, ces vers du catéchisme bousingot de Philothée l'hirsute :

Amour, enthousiasme, étude, poésie !
C'est là qu'en votre extase, océan d'ambroisie,
Se miraient nos âmes de feu !
C'est là que je saurais, fort d'un génie étrange,
Dans la création d'un bonheur sans mélange,
Être plus artiste que Dieu !!!

RODOMONTADE.

15° *Monsieur Joseph ou la Pudeur alarmée*, par l'auteur de *Madame Putiphar* Petrus Borel). 2 vol. petit in-8° cavalier. Paris, Eugène Renduel; 1839. Imprimerie de Terzuolo. Vignettes sur bois de Louis Boulanger. Frontispice d'Eugène Lami, gravé par Porret. — Sur les deux couvertures, l'épigraphe choisie par le Lycanthrope est : *Madame ! Madame ! que faites-vous ?* — Superbe exemplaire sur papier jonquille.

16° *Les Frissons du tombeau ou les Résurrections*, contes funèbres, par Charles de Lourcy. Cherbourg, chez Alcide Lebieu ; 1829. Frontispice non signé, à la manière noire. 1 vol. in-18. État de neuf. Contes très étranges, qui révèlent un réel talent de styliste coloré et vibrant. — Nous reproduisons le frontispice.



Vignettes de Gigoux pour le FILS DE CROMWELL.

17° *Les Larmes de l'Athée ou le Retour au Crucifix*, roman tumultueux et moral, par M. ***. Paris, Ladvocat; 1833. 1 vol. in-8° de 338 p. — L'auteur inconnu de cet étonnant torrent d'idées blasphématoires et recueillies pourrait bien être Regnier-Destourbet, dont on retrouve plus d'une analogie de style. Cet ouvrage mériterait une étude;

c'est le livre de la plus grande véhémence romantique que nous connaissions jusqu'ici.

18° *Edgard le Taciturne ou l'Étrangleur de femmes,* légende du XIe siècle, par Julius Sorel. Illustration de Tony Johannot, gravée par Porret. Paris, Desessart; 1832. 2 vol. in-8° raisin.

Genre troubadour et Anne Radcliffe. — Ces deux volumes brochés. Légères mouillures sur le faux titre du tome II.

19° *Alma et Clodamir*, par M. Bouchardat. Roman de 293 p. in-12. Caen; 1827. Vignette de Colin, lithographiée par Bertrand, Rue froide. Petit roman vertueux, sentimental et très dessus de pendule. Genre Restauration, à peine éclairé par l'aurore du Romantisme.

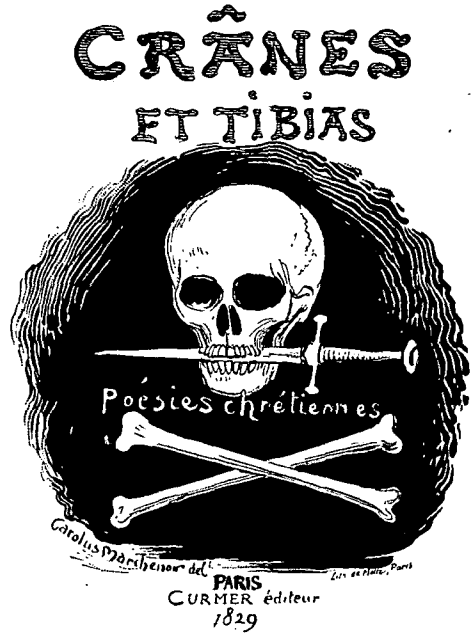

20° *Crânes et Tibias*, poésies chrétiennes, par Jean Polonius, avec un dessin de Carolus Marchenoir, lithographie de Motte. Paris, Curmer; 1829. 1 vol. in-8°. — Sur le faux titre, un scoliaste a écrit : « L'auteur de ces poésies est étranger, mais son style n'en est pas moins élégant, et beaucoup de nationaux envieraient sa pureté. »

21° *Les Souterrains de l'Abbaye,* par Alphonse Brot. Paris, Auguste Labot; 1835. 1 vol. petit in-8°. Illustration de Gigoux, gravée par Porret. — Roman humide et sternutatoire, ainsi que son titre l'indique. Exemplaire dont la couverture est maculée d'un cachet singulier sur lequel on lit : ***Bibliothèque du Bagne.***

22° *Les Amours d'un Squelette*, poésies d'outre-tombe, par Timoléon Aubiernet. Vignette lithographiée par Porret. 1 vol. in-12. Paris, Pelicier ; 1827. Ce livre est dédié à *Dorothée* *** avec les vers suivants :

Ah !... ma flamme ressemble à la lampe des morts ;
Sans fin comme elle, et comme elle invisible,
Rien ne pourra l'éteindre; aux soucis, aux remords,
Son triste feu survit inextinguible.

Un souvenir de toi, voilà ce que ma tombe
Veut pour reliques et pour tous ornements.
Mais ton oubli !... mon cœur à ce penser succombe,
Lui qui brava la vie et ses tourments.

23° *Le Dernier des Mérovingiens,* tragédie en cinq actes, en vers, par Charles Huret. Paris, Tenré; 1833. In-8°. Grande lithographie de A. de Pujol. Drame shakespearien, formidablement sanguinaire, où tous les personnages meurent assassinés les uns par les autres. Le héros, Méruald, succombe le dernier. Après avoir, durant cinq actes, perpétré les crimes les plus noirs, il s'écrie, blessé à mort, avant la chute du rideau :

J'ai fauché tous les miens ; ô gerbes magnifiques!
Leurs têtes, lourds épis, reposent pacifiques
Et je vais m'endormir : *Deus sit cum illis!*
Calme comme Bacchus dans son dégobillis.

24° *Édith, la Belle au cou de cygne, ou le chant d'Hasting,* poème, par Ulric Guttinguer. Composition de Deveria, gravée par Brevière. Paris, Charles Gosselin ; 1830. 1 vol. in-8°. Au crayon, sur les gardes, se trouve écrite cette réflexion :

« Poème assez fade et nébuleux de l'ami auquel Alfred de Musset adressa tant de charmants vers. — On sent que l'auteur, en appliquant son talent à ce sujet septentrional, a rendu sa muse poitrinaire et défaillante. »



25° *Le Fils de Cromwell, ou la Galerie de Whitehall,* drame en cinq actes, en vers, par M. d'Epagny. Vignette de Gigoux sur le titre. 1 vol. in-8°. Paris, chez Bossange père ; 1830. Exemplaire en très bel état, non rogné ni piqué.

Sur la première page, on a collé cet extrait de journal :

« L'intrigue de ce drame est trop compliquée pour que nous puissions l'analyser ici ; *le Fils de Cromwell* a réussi au Théâtre-Historique; cependant, il a été interrompu par suite de la fermeture du théâtre, et n'a pas été repris. »

26° *Les Fiancés de Devonshire,* conte, par Victor Boreau. Vignette de Louis Boulanger sur le titre. Paris, chez Hivert, quai des Grands-Augustins ; in-8°.

27° *Les Ruines du Château ou les Charmes de la solitude,* roman, par Albert Desbordeliers. Paris, Louis Janet; 1830. 1 vol. in-12. Joli petit frontispice signé de Deveria, gravé par Quarteley.

La première page s'ouvre par ces vers :

Salut, murs que couronne et la ronce et le lierre!
L'homme ne voit en vous qu'un vain amas de pierre
Qu'habite le reptile et que ronge le temps ;
Mais le sage, à qui Dieu révèle sa pensée,
Voit dans tous vos débris la piété tracée
En caractères éclatants.

. . . . . .

Oh ! comme dans ces lieux, lorsque règne l'automne,
Le voyageur bercé par le bruit monotone
Des dépouilles des bois qui jonchent le wallon,
Aime à livrer son âme aux sombres rêveries,
S'il voit le jour s'enfuir et les feuilles flétries
Suivre le vol de l'aquilon !

Exemplaire sur papier vert pâle, non rogné.

28° *Le Cimetière des Damnés*, roman scandinave, par le comte Gaspard de Pons. 1 vol. in-18, avec vignette non signée. Paris, Ambroise Dupont; 1831. Légende véritablement trop mortuaire et qui décèle chez son auteur une nécrophilie déréglée et incurable.

Admirable lithographie frontispice non signée, représentant des squelettes et des potences. — On la trouvera reproduite dans ce catalogue.



29° *Macias l'Enamorado* ou Amour et Destinée, par Ferdinand Denis. A Saragosse (?), chez Luiz Gaspar y Pelez; 1834. In-16 de 400 p. — Le lieu d'impression nous semble devoir être une supercherie. Il est bon de la signaler à M. Gustave Brunet, de Bordeaux, qui vient de terminer le supplément au Barbier et au Quérard.

30° *Soulas et Plaisir*, Rondeaux et Ballades, Parangon des Poésies du bon vieux temps, par M. de Baour-Lormian. 1 vol. in-8° de 296 p. Impression gothique, dans un encadrement ogival de style feuillu. Paris, Gosselin; 1832.

Poésies remplies des images éclatantes chères à Baour-Lormian, qui fut un M. de Jouy rongé par les vers. Ce ne sont que « globes d'albâtre », « cheveux que des lis teint l'éclat argenté », « palais de porphyre », « vierges de lumière et réseaux d'ébène de la nuit ». Genre éminemment Pompier, mais le plus curieux de tous les Baour-Lormian comme note exaspérée de la métaphore.

Tels sont les trente volumes qu'il me fut donné d'acquérir au Château de mon défunt compagnon de natation, Bernard d'Isgny. Je puis affirmer que ces trente exemplaires sont absolument uniques, ayant depuis

de longs mois remué en vain la Bibliothèque nationale, l'Arsenal, Carnavalet et lu tous les catalogues à prix marqués et autres bibliographies et Répertoires mis en circulation publique et privée. Tous les limiers de la librairie mis en marche active, toutes les demandes en forme de *desiderata* insérées dans les publications les plus répandues n'ont servi jus-

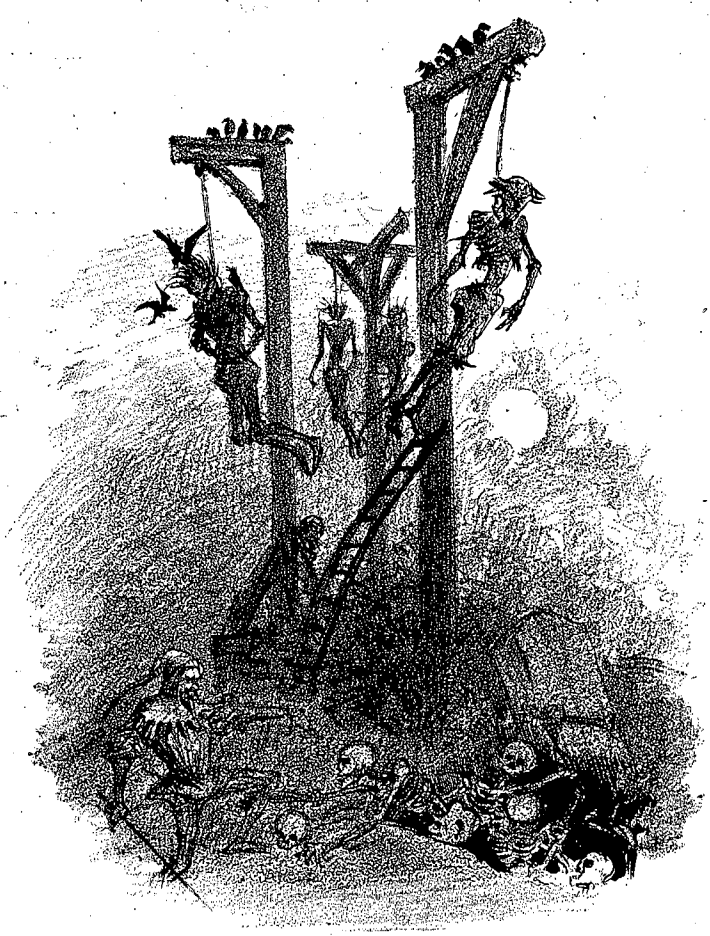

Lithographie. Frontispice non signé du CIMETIÈRE DES DAMNÉS.

qu'ici qu'à me confirmer plus amplement de l'état unique et mystérieux de mes Romantiques inconnus. C'est en vain que j'ai fait réclamer en vedette dans les feuilles *curieuses* de France et de l'étranger, des frères jumeaux de ces enfants égarés, c'est inutilement que de vive voix j'ai fanfaré leurs louanges; ces *merles blancs* n'ont point de semblables. Je ne saurais dire évidemment par quelles aventures bibliolithiques ils sont ainsi solitaires; je ne veux point m'aviser de penser qu'ils aient été faits pour le

plaisir de feu Bernard d'Isgny, ou qu'ils soient les seuls survivants de ces lots innombrables de livres qui, si j'en crois Frédéric Soulié, étaient vers 1840, immergés par milliers en haute mer pour désencombrer les éditeurs. — *Ils sont uniques ! uniques! uniques !* Je le puis proclamer. — Aussi je songe avec une morgue très castillane à l'ahurissement des bibliographes futurs, lorsque ces ouvrages singuliers apparaîtront dans ma vente *post mortem* avec des demi-reliures genre Thouvenin, exécutées par le maître Cuzin, ou vêtus de plein cuir ciselé avec des rinceaux et des rosaces cathédralesques, exécutés par les plus habiles relieurs faussaires de cette époque. — Quel tapage, alors, mes amis, chez la gent bouquinière! — *La Bibliographie des ouvrages illustrés du* XIXe *siècle* sera toute à refaire et l'âme de Jules Brivois hurlera plaintive, lointaine et désespérée dans les profondeurs inconcevables de l'Enfer des Bibliophiles.

OCTAVE UZANNE.

ALBERT ROBIDA.



Vignette de Louis Boulanger pour les FIANCÉS DE DEVONSHIRE.

P. P. C.

Nous *ne jetterons pas la moindre pelletée de mots sur* le Livre *qui disparaît avec cette Livraison. Notre oraison ne saurait se montrer funèbre, ne pouvant être hypocrite. Nous avons expliqué les raisons de cette mise à fin de notre recueil après dix années d'existence.* Le Livre *meurt en pleine vie, il entre dans le passé, en pleins succès, il emporte dans l'incertitude des âges futurs la conscience de sa force et l'ignorance des amertumes, des critiques, des désillusions qui se fussent assurément dressées peu à peu devant son encombrante longévité, avec toute l'âpre injustice qui s'attaque aux choses qui durent trop.— Il disparaît à temps pour récolter des regrets et pour donner à ses fidèles le plaisir de posséder une collection complète et définitivement classée dans les bibliothèques.*

Son plus grand éloge ne peut être fait par nous d'une plus éloquente manière que par la publication de la Table décennale *qui couronnera cette œuvre en vingt volumes et qui assurera les recherches dans ce grenier d'abondance où l'esprit critique de toute la littérature de ces dix dernières années a été emmagasiné mois par mois avec sûreté et méthode.*

Le Livre moderne *va naître à la vie; il aura besoin de tous les sourires, de toute la force et de toute l'espiéglerie de ses premières dents pour vaincre les défiances, les présomptions et les calculs intéressés du public. Il devra défier avec courage la comparaison entre la sveltesse de ses formes et l'imposante allure de son aîné. Mais il aura pour lui l'audace de ses moyens et la fraîcheur engageante de sa jeunesse.*

Dès le 10 janvier prochain, le nouveau venu entrera dans le monde, il fera visite en guise de présentation et de politique politesse à tous les abonnnés du Livre *défunt, et nous espérons qu'il sera bien accueilli sans autre lettre de crédit, par tous les amis du grand disparu.*

On trouvera encarté dans cette Livraison dernière un extrait de naissance du Livre moderne *ainsi que les conditions de convocation à son baptême de tous ses parrains, nombrés à mille titulaires, qui seront appelés à constituer ses assurances sur la vie.*

O. U.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

DE LA BIBLIOGRAPHIE RÉTROSPECTIVE

(Année 1889.)

I

TABLE DES MATIÈRES PAR LIVRAISONS

JANVIER.

Contes pour les bibliophiles. Un almanach des Muses de 1789, par Octave Uzanne et Albert Robida.
George Eliot : La Femme, le Romancier, le Poète, par Robert du Pontavice de Heussey.

FÉVRIER.

Les Bibliophiles contemporains, projet de Société d'amateurs de livres, par Octave Uzanne.
Eugène Renduel et les livres romantiques, par Adolphe Julien.
Casanova inédit. Lettres du prince de Ligne à Casanova, publiées pour la première fois par Octave Uzanne.
Chronique : Ventes aux enchères, par Jules Brivois.

MARS.

Les Bibliophiles contemporains; état actuel de la Société : les adhésions, par Octave Uzanne.
Casanova inédit : Lettres du prince de Ligne à Casanova (suite), publiées pour la première fois, par Octave Uzanne.
L'OEuvre poétique d'Alexandre Dumas, par Charles Glinel.

AVRIL.

Les Bibliophiles contemporains.
Les Caricatures sur Richard Wagner et Hector Berlioz, par Francis Rénier.
Les Rencontres d'un bibliophile, par Eugène Asse.

MAI.

Liste des membres fondateurs des Bibliophiles contemporains.
Inventaire détaillé des Catalogues usuels de la Bibliothèque nationale, par Émile Pierret.

JUIN.

Les Sonnets-Rondeaux de l'évêque de Rieux, par G. Doncieux.
La destruction volontaire des livres ou la bibliolytie (2e article), par Fernand Drujon.

JUILLET.

Contes pour les Bibliophiles. Un roman de chevalerie franco-japonais, par Octave Uzanne et Albert Robida.
Un livre de Dolet brûlé dans un autodafé, par Aimé Vingtrinier.
Note sur une édition peu connue des *Lunettes des Princes*, de Jean Meschinot, par Olivier de Gourcuff.

AOUT.

L'estampe française moderne, par Octave Uzanne.
Alfred de Musset inédit, par Charles Glinel.
Essai bibliographique sur quelques pages peu connues de Machiavel, par Henri de Rochessauvre.
De la destruction volontaire des livres ou bibliolytie (3e article), par Fernand Drujon.

SEPTEMBRE.

Un éditeur au xve siècle, par Louis de Hessem.
La Bibliothèque de Saint-Germain-en-Laye, par X. X. X.
Lettres d'un pédant, par Chrysostome II Mathanasius.

OCTOBRE.

A nos abonnés. Notre nouvelle Revue en 1890, par Octave Uzanne.
Casanova inédit. Les lettres du comte de Kœnig.
Un portrait inédit d'Edgar Poë, par B.-H. G.

NOVEMBRE.

Notre Revue en 1890.
Les Bibliophiles contemporains : État de la Société.
Casanova inédit : Les lettres du comte de Kœnig.
Le Théâtre de la rue de la Santé, par Lemercier de Neuville.

DÉCEMBRE.

L'Assemblée constitutive des Bibliophiles contemporains, par B.-H. G.

Contes pour les Bibliophiles : les Romantiques inconnus, par Octave Uzanne et A. Robida.

P. P. C.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Edgar Poë. Portrait inédit (octobre).

Affiche d'un libraire ambulant au xve siècle (septembre).

Reliure en maroquin plein, exécutée par Ruban sur un exemplaire de *Son Altesse la Femme* (août).

Robida. Illustrations dans le texte des *Contes pour les bibliophiles* (janvier et juillet).

Barbey d'Aurevilly. Portrait à l'eau-forte, par Henri Toussaint (juin).

Librairie (Une) parisienne; chez Conquet. Composition de A. Lévy (mai).

Julien (Adolphe). Portrait, d'après le tableau de Fantin-Latour (avril).

Caricatures sur Richard Wagner et Hector Berlioz; illustrations dans le texte (avril).

Dumas (Alexandre). Portraits, d'après des lithographies de 1832 et de 1838 (mars).

Portrait, d'après Robida (janvier).

Renduel (Eugène), portrait inédit, gravé par H. Manesse, d'après Auguste de Châtillon (février).

Bibliothèque de l'ancien collège des jésuites de Reims (1685) (novembre).

Frontispice de la *Fille d'Ophélie* ou le Fantôme d'Elseneur, par A. Robida (Décembre).

Frontispice du *Boucher de Béthune*, par Robida (Décembre).

ACHEVÉ D'IMPRIMER

CETTE DIXIÈME ET DERNIÈRE ANNÉE

DU

LIVRE

SUR LES PRESSES DE LA MAISON QUANTIN

Ce 20 décembre 1889.

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions.ainay@free.fr

1889

10e ANNÉE

PREMIÈRE LIVRAISON

10 JANVIER

No 109

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

A. SAUPHAR
Administrateur-Gérant

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.



LE LIVRE

— DIXIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 JANVIER 1889

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — CONTES POUR LES BIBLIOPHILES. — UN ALMANACH DES MUSES DE 1789 : *Roman marginal.* par OCTAVE UZANNE et ALBERT ROBIDA.

II. — GEORGE ELIOT : *La Femme, le Romancier, le Poète,* par ROBERT DU PONTAVICE DE HEUSSEY.

Illustrations hors texte : PORTRAIT gravé d'après ROBIDA.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Pro-Forma,** par O. U.

II. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges.*

III. — **Gazette bibliographique** : *Chronique bibliographique. — Bulletin des bibliothèques. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — A travers les Journaux et Revues. — Nécrologie.*

IV. — *Encartages du* "**Bulletin des Sommaires**".

MÉDAILLE D'OR, PARIS 1878

JOSEPH GILLOTT

DE BIRMINGHAM

recommande ses excellentes

PLUMES D'ACIER

connues du Monde entier sous les

N°s 303 et 404

En vente chez tous les Papetiers

DÉPOT : 131, B^d^ SÉBASTOPOL

PARIS



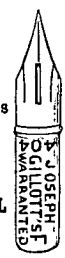

Administration du LIVRE

7, RUE SAINT-BENOIT

Pour répondre au désir de plusieurs de nos abonnés, nous donnons ci-après le prix de nos reliures et de nos cartonnages :

Reliure 1/2 chagrin, tête dorée, fers spéciaux . . . . . **7** fr. le vol.

Reliure 1/2 maroquin, avec coins, fers spéciaux . . . . . **12** fr. le vol.

Cartonnages d'amateur. . . . . **5** fr. le vol.

Chaque année forme 2 volumes.

Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne,** Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Sauphar,** administrateur-gérant.

AVIS. — Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les 9 années parues, en volumes brochés, au prix total de 270 fr.

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION, 7, RUE SAINT-BENOIT, PARIS

BIBLIOTHÈQUE DE L'ENSEIGNEMENT DES BEAUX-ARTS

PUBLIÉE SOUS LE PATRONAGE DE L'ADMINISTRATION DES BEAUX-ARTS

Couronnée par l'Académie française et l'Académie des Beaux-Arts,
Adoptée par le ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts
ET PAR LA VILLE DE PARIS

POUR LES DISTRIBUTIONS DE PRIX, LES BIBLIOTHÈQUES POPULAIRES ET SCOLAIRES, ETC.

VIENT DE PARAITRE

LEXIQUE DES TERMES D'ART

Par J. ADELINE

NOUVELLE EDITION

Entièrement refondue et revue avec le plus grand soin.

Un volume in-4° anglais de plus de 400 pages, illustré d'environ 2,000 dessins reproduisant les sujets les plus variés. — Broché . . . . . 3 fr. 50
Avec un cartonnage artistique en toile reliure. . . . . 4 fr. 50
Relié avec fers spéciaux et écussons pour distributions de prix . . . . . 5 fr. »
Demi-reliure d'amateur. . . . . 6 fr. »

31 volumes de la collection publiés à ce jour.

Librairie de la **REVUE INDÉPENDANTE**, Paris, 11, Chaussée-d'Antin.

PUBLICATIONS DE LA REVUE INDÉPENDANTE

PUBLICATIONS DE BIBLIOPHILE

Tirées à 420 exemplaires numérotés sur vélin anglais in-18 jésus, avec portrait des auteurs gravés à l'eau-forte

Prix : 6 francs

(Les 20 premiers exemplaires, sur grand vélin à la cuve : **20** francs)

ONT PARU :

JULES LAFORGUE : **Moralités légendaires,** 6 contes. . . . . 1 vol.
ÉDOUARD DUJARDIN : **Les Lauriers sont coupés,** roman. . . . . 1 vol.
FRANCIS POICTEVIN : **Paysages** et **Nouveaux Songes**. . . . . 1 vol

SOUS PRESSE :

EDMOND DE GONCOURT : **Notes sur l'Italie en rêve**. . . . . 1 vol.

COLLECTION DE GRANDES PLAQUETTES DE LUXE

IN-8° JÉSUS

Tirées à 55 exemplaires sur vélin à la cuve avec frontispices, au prix de **10** francs.
(Les 5 premiers exemplaires, grand papier, à **20** francs)

A PARU :

ÉDOUARD DUJARDIN : **A la gloire d'Antonia,** poème en prose, frontispice de ROPS. 1 vol.

VIENT DE PARAITRE dans cette Collection

ÉDOUARD DUJARDIN

POUR LA VIERGE DU ROC ARDENT

Poème en prose et en vers, avec un grand Frontispice à la pointe sèche rehaussé d'aquarelle

Par LOUIS ANQUETIN

Les exemplaires sont en vente au prix marqué de 10 fr.

Em. TERQUEM, rue Scribe, 19, à Paris

Les plus jolies Étrennes utiles à offrir

SONT LES

BIBLIOTHÈQUES TOURNANTES

BREVETÉES S. G. D. G.

DIX-NEUF MODÈLES SONT ACTUELLEMENT EN VENTE, OFFRANT A TOUS LES INTÉRESSÉS LES DISPOSITIONS LES PLUS VARIÉES

MODÈLE N° 6

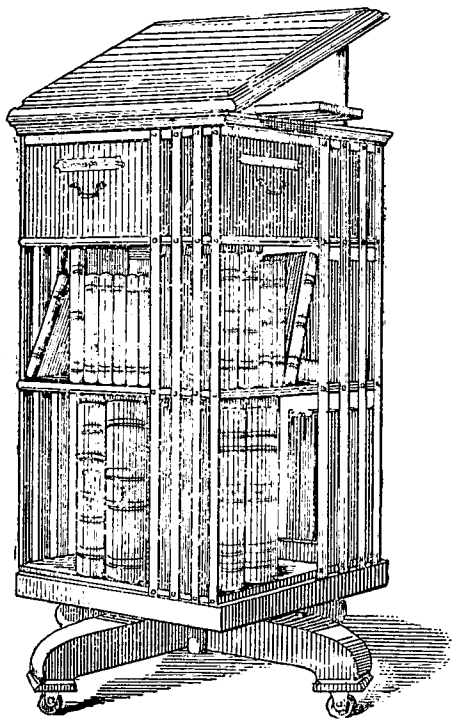

PRIX

En noyer d'Amérique (avec 4 cartons). . 250 fr.
En bois noir ciré — . . 300 fr.

(Toutes les bibliothèques se font en bois de toute espèce et sont susceptibles de changement au gré de l'acquéreur; les devis et croquis sont envoyés sur demande.)

MODELE N° 11

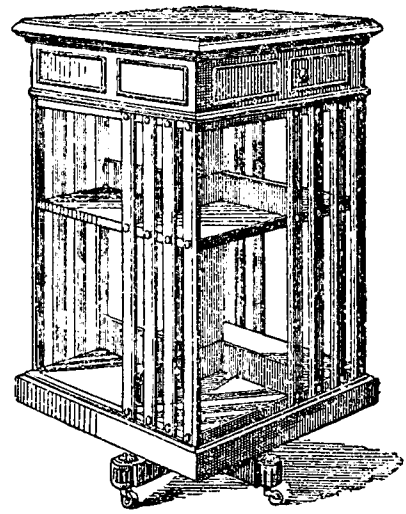

PRIX

Acajou, moulures cuivre,
Meuble de grand luxe. . . . . 300 fr.

APPUI-LIVRES A COULISSE

Cet article, très élégamment fini, est un complément d'étagère sur une table ou sur un bureau

AU CHOIX :

NOYER

BOIS NOIR

ACAJOU

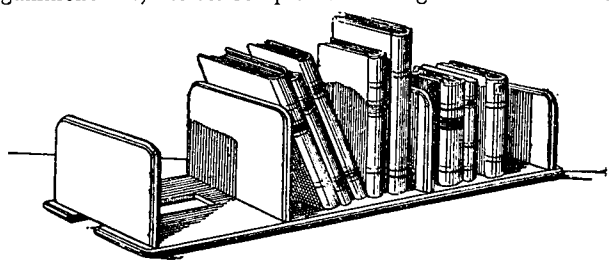

ENVOI FRANCO

CONTRE

Mandat de poste

3 MODÈLES EN VENTE

MODÈLE A. — *Dimensions :* Longueur 0m35, largeur 0m13. . . . . 10 fr.
— B. — — — 0m40, — 0m15. . . . . 15 fr.
— C. — — — 0m60, — 0m18. . . . . 20 fr.

Autres articles brevetés s. g. d. g. exploités par la maison

Appui-livres mobiles. Prix, 2, 3 et 3 fr. 50 la paire.
Chevalet. . . . . 20, 25 et 40 fr.
Reliure mobile. . . . . 3 à 7 fr.
Presse-relieur . . . . . 6 fr.
Porte-Dictionnaire . . . . . 35 fr.
" Scrap-book". . . . . 4 à 15 fr.

Envoi franco du Catalogue illustré. — Em. TERQUEM, rue Scribe, 19, Paris.

L'Administrateur-gérant : A. SAUPHAR.

Price 1s mouthly.

STNICHOLAS FOR YOUNG FOLKS, conducted by MARY MAPES DODGE,

For 1888 contains a large number of thales, Interesting Papers Fumly Stories, and Pictures xy many well-known Authors and Artiste, among whom are Mrs. Frances Hodson Burnett, Frank R. Stockten, Jœl Chandler Earris, Amelia B. Barr, H. H. Boyesen, Miss. F. C. Baylor, and Palmer Cox.

Price 1s. Monthly. Post iree 44s. a year.

ST. NICHOLAS Volume fort 1887-1888, in Two Paris,

Price 8s. each.

THE CENTURY ILLUSTRATED MAGASINE.

In addition to the many Papers on Political, Artistic, and Social Quesiions, ihe Critical and Biographicnl Articles on Literary Men. the Illustrated Tales and Sketches, may be mentioned, as special features, Eeorge Kennan's account of

SIBERIA AND THE EXILE SYSTEM, Illustratem frem the Life by Mr. Frost.

ENOLISCH CATHEDRALS. Illustrated by Joseph Pennel.

RANCH LIFE IN THE FAR WRST. By T. Roosewelt.

PALESTINE. By Edward L« Wilson (the explorer of Petra), who describes many places he reached on his late visit to the Holy Land.

Subscription for One Year, post free, 19s. Single Copy, 1s. 4d.; pest free, 1s. 7d.

"UNWIN'S NOVEL SERIES."

These volumes average about 300 pp. each, small crown 8vo, and are clearly printed, and strongly bound in limp cloth, price 2s. each.

Volume I.

GLADYS FANE. By T. WEMYSS REID. Fifth Edition

"Mr. Wemyss Reid has certainly by this book gained a place well to the front among the novelists of the class now living and writing among us." — *Saturday Review.*

Volume II.

Mrs. KEITH'S CRIME. By Mrs. W. K. CLIFFORD. Third Edition.

"The irresistible fascination of this story renders it specially suited to the form in which it now appears. *Sheffield independent.*

Volume III.

CONCERNING OLIVER KNOX. By G. COLMORE. "A well-written and fascinating story." — *Star.*

THE STORY OF THE NATIONS.

Crown 8vo, Cloth, Illustrated, and furnished with Maps and Indexes, 5s. each; Presentation Edition, gilt enges, 5s. 6d.

ROME. By ARTHUR GILMAN, M.A. *3rd. Edition.*

"The author succeeds admirably in reproducing the 'Grandeur that was Rome.'" — *Sydney Morning Herald.*

THE JEWS. By Prof. J. K. HOSMER. *2nd Edition.*

"The book possesses much of the interest, the suggestiveness, and the charm of romance." — *Saturday Review.*

GERMANY. By Rev. S. BARING-GOULD. *2nd Edition.*

"Mr. Baring-Gould tells his stirring tale with knowledge and perspicuity. He is a thorough master of his subject." — *Globe.*

"A decided success." — *Athenaum.*

CARTHAGE. By Prof. ALFREDJ. CHURCH. *3rd Edition.*

"Tsld with admirable lucidity." — *Observer.*

ALEXANDER'S EMPIRE. By Prof. J. P. MAHAFFI. *3rd Edition.*

"An admirable epitome." — *Melbourne Argus.*

THE MOORS IN SPAIN. By STANLEY LANE-POOLE. *2nd Edition.*

"The best, the fulles, the most acurate, and most readable history of the Moors in Spain fsr general readers." — *St. James's Gazette.*

ANCIENT EGYPT. By Prof. GEORCE RAWLINSON. *3rd Edition.*

"The story is told of the land, people. and rulers, with vivid colouring and consommate litterary skill." — *Neœ York Critic*

HUNGARY. By Prof. ARMINIUS VAMBÉRY. *2nd Edition.*

"The volume which he has contributed to 'The Story of the most interesting and picturesque of that useful series." — *Times.*

THE SARACENS. By ARTHUR GILMAN, M.A.

"Le livre de M. Gilman est destiné à être lu avidement par un grand nombre de gens pour lesquels l'étude des nombreux ouvrages déjà parus serait impossible." — *Journal des Débats.*

IRELAND. By ihe Hon. EMILY LAWLESS. *2nd Edition.*

"This clear and temperete narrative." *Spectator.*

CHALDEA. By ZÉNAÏDR A. RAGOZIN.

"One the most interesting numbers of the sories in which it appears." — *Scotsman.*

THE GOTHS. By HENRY BRADELEY.

"It has the merits of care and accuracy. Iis style is simple and vigorous. Mr. Bradley makes the history interesting to general readers. The work is well illustrated, and forms a valuable addition to the series." — *Scotsman.*

ASSYRIA. By ZÉNAÏDE A. RAGOZIN.

"Madame Ragozin has performed her task in it as admirably as she has done in her earlier volume on 'Chaldea.' Assyriologist, as well as the general public, will find her book a charming one to read." — *Extract from Letter from Prof. Sayce.*

TURKEY. By STANLEY LANE-POOLE. *2nd Edition.*

"Decidedly one of the most valuable additions to a noble series. The illustrations, as in previous volumes of the course, are not onlv numerous, but well selected and really hulpful." — *Glasgow Mail.*

HOLLAND. By Prof. J. E. THOROLD ROGERS.

"This vigorously-written book is of distinct value as a bold and careful study of the rise and growth of Holland." — *Leeds Meceury.*

MEDIÆVAL FRANCE. By the late Prof. GUSTAVE MASSON.

"The volume is throughout carefuliy written and contains much that is calculated to interest even the general reader." — *Morning Post.*

PERSIA. By S. G. W. BENJAMIN.

"Mr. Benjamin Tells his story in a very bright and lucide style." — *Dundee Advertiser.*

PHŒNICIA. By CANOW RAWLINSON.

Other Volumes in Preparation. Prospectuses, etc., post free on application.

By A. MAAY F. ROBINSON (Madame Darmesteter).

THE END OF THE MIDDLE AGES : Essays and Questions in History.

Demy 8vo, cloth, 10s. 6d.

"It is an inspiriting and agreeable companion." — *Manchester Guardian.*

SECOND YEAR OF ISSUE. — Crown 8vo, cloth, 6s.

THE GOVERNMENT YEAR-BOOK, 1889.

A YEARLY RECORD OF THE FORMS AND METHODS OF GOVERNMENT IN GREAT BRITAIN, HER COLONIES, AND FOREIGN COUNTRIES.

Edited by LEWIS SERGEANT.

RIDES AND STUDIES IN THE CANARY ISLES.

By CHARLES EDWARDES.

With many Illustrations and Maps. Crown 8vo, cloth, 12s.

In 2 vols. demy 8vo, cloth, 32s.

THE LIFE AND TIMES OF SAVONAROLA.

By Professor PASQUALE VILLARI. Translated by LINDA VILLARI.

With many Portraits and Illustrations.

"It deserves the close attention of everybody who wishes to understand aright the character and work, even yet strangely mysunderstood, of Savonarola." — *Scottish Leader.*

SEVENTH EDITION, crown 8vo, cloth elegant, 7s 6d.

TWO ROYAL LIVES : Gleanings from the Lives of the Emperor and Empress Frederick of Germany.

With many Portraits aud Illustrations.

"Within the compass of the single handy volume the authoress skilfully coutrives to glance at a large number of personal and national topics. She draw a pretty picture of' *unser* Fritz." — *Daily Chronicle.*

The above books may be obtained of the English and Foreign Booksellers in Paris, Leipzig, Florence & Berlin.

London : T. FISHER UNWIN, 26, Paternoster Square, E. C.

LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE

ET **Librairie VICTOR PALMÉ**, RUE DES SAINTS-PÈRES, 76, PARIS

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE DES GAULES

Répertoire systématique et alphabétique des ouvrages, mémoires et notices concernant l'histoire, la topographie, la religion, les antiquités et le langage de la Gaule jusqu'à la fin du Ve siècle.

Publications faites depuis l'origine de l'imprimerie jusqu'en 1870 inclusivement.

Par **CH. ÉMILE RUELLE**

Bibliothécaire à la Bibliothèque Sainte-Geneviève.

4 volumes grand in-8°. — Prix .... 40 fr.

GLOSSAIRE ARCHÉOLOGIQUE

DU MOYEN AGE ET DE LA RENAISSANCE

Par **VICTOR GAY**

Ancien architecte du gouvernement, associé correspondant de la Société des Antiquaires de France.

2 Volumes grand in-8° de 800 pages, ornés de plus de 2,000 figures

Prix de la souscription :

Format grand in-8°.... **90** fr. — Format in-4° grand papier...., **150** fr.

L'ouvrage paraîtra en **10** fascicules, du prix de **9** fr. et de **15** fr. pour le grand papier

EN VENTE : *Tome I*, comprenant les Fascicules 1, 2, 3, 4 et 5.

LA VIE DES SAINTS

Par **Mgr PAUL GUÉRIN**, auteur des *Petits Bollandistes*

Édition illustrée avec le plus grand soin par YAN'DARGENT. — 12 aquarelles, groupant les Apôtres, les Martyrs, les saints Ouvriers, les saintes Femmes, les saintes Pénitentes, etc. — 24 lettres ornées. — 12 titres symboliques. — 365 encadrements, avec environ mille sujets inédits se rapportant à la vie de chaque Saint. — L'élite des grands artistes graveurs et chromolithographes a prêté son concours à l'exécution de ce volume.

2 splendides volumes in-4°. Prix broché.... **60** fr. | Demi-reliure chagrin, plaque spéciale..... **80** fr.
Cartonné toile, plaque spéciale...«.«..... **70** fr. | Demi-reliure amateur..... **80** fr.

LE LITTORAL DE LA FRANCE

Par **V. VATTIER D'AMBROYSE** (✠)

Ouvrage couronné par l'Académie française (Prix Marcelin Guérin)

ILLUSTRATIONS par SCOTT, BRUN, LALANNE, TOUSSAINT, FRAIPONT, CIAPPORI, CAUSSIN, DUBRÉ, CHAPON, KARL, SAINT-ELME-GAUTIER

Ouvrage complet, six volumes in-4° : **120** *fr.*

1re PARTIE. — UN VOLUME

COTES NORMANDES

DE DUNKERQUE AU MONT-SAINT-MICHEL

2e PARTIE. — UN VOLUME

COTES BRETONNES

DU MONT-SAINT-MICHEL A LORIENT

3e PARTIE. — UN VOLUME

COTES VENDÉENNES

DE LORIENT A LA ROCHELLE

4e PARTIE. — UN VOLUME

COTES GASCONNES

DE LA ROCHELLE A HENDAYE

5e PARTIE. — UN VOLUME

COTES LANGUEDOCIENNES

DU CAP CERBÈRE A MARSEILLE

6e PARTIE. — UN VOLUME

COTES PROVENÇALES

DE MARSEILLE A LA FRONTIÈRE D'ITALIE

Chaque partie se vend séparément

Et forme un volume d'environ 600 pages, orné de plus de 300 gravures dans le texte et de nombreuses planches hors texte et cartes, tirées en couleur. — Br., **20** fr.

Cart., plaques spéc., tr. dorées, **25** fr. — Relié dos chagrin, plaq. spéc., tr. dor., **30** fr.

L'Administrateur-Gerant : A. SAUPHAR.

1889

10e ANNÉE

DEUXIÈME LIVRAISON

10 FÉVRIER

N° 110

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

A. SAUPHAR
Administrateur-Gérant

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

PRUNAIRE. SC. P. AVRIL. DEL.

LE LIVRE

— DIXIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 FÉVRIER 1889

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — LES BIBLIOPHILES CONTEMPORAINS, *projet de Société d'amateurs de livres*, par OCTAVE UZANNE.

II. — EUGÈNE RENDUEL ET LES LIVRES ROMANTIQUES, par ADOLPHE JULLIEN.

III. — CASANOVA INÉDIT. LETTRES DU PRINCE DE LIGNE A CASANOVA, **publiées pour la première fois**, par OCTAVE UZANNE.

IV. — CHRONIQUE : *Ventes aux enchères*, par JULES BRIVOIS.

Illustrations hors texte : PORTRAIT INÉDIT D'EUGÈNE RENDUEL, gravé spécialement à l'eau-forte pour le *Livre*, par H. MANESSE, d'après AUGUSTE DE CHATILLON.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges.*

II. — **Gazette bibliographique** : *Chronique bibliographique. — Bulletin des bibliothèques. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — A travers les Journaux et Revues. — Nécrologie.*

III. — *Encartages du* "**Bulletin des Sommaires**".

MÉDAILLE D'OR, PARIS 1878

JOSEPH GILLOTT

DE BIRMINGHAM

recommande ses excellentes

PLUMES D'ACIER

connues du Monde entier sous les

N°s 303 et 404

En vente chez tous les Papetiers

DÉPOT : 131, B^d^ SÉBASTOPOL

PARIS



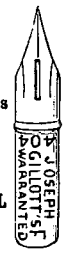

Administration du LIVRE

7, RUE SAINT-BENOIT

Pour répondre au désir de plusieurs de nos abonnés, nous donnons ci-après le prix de nos reliures et de nos cartonnages :

Reliure 1/2 chagrin, tête dorée, fers spéciaux. . . . . **7** fr. le vol.

Reliure 1/2 maroquin, avec coins, fers spéciaux . . . . . **12** fr. le vol.

Cartonnages d'amateur. . . . . **5** fr. le vol.

Chaque année forme 2 volumes.

Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne**, Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Sauphar**, administrateur-gérant.

AVIS.— Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les 9 années parues, en volumes brochés, au prix total de 270 fr.

MAISON QUANTIN
COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION, 7, RUE SAINT-BENOIT, PARIS

PUBLICATIONS NOUVELLES :

BIBLIOTHÈQUE DES CHEFS-D'ŒUVRE DU ROMAN CONTEMPORAIN

Vient de paraître (**Collection Calmann Lévy**)

GEORGE SAND

LA MARE AU DIABLE

Édition illustrée de 17 Compositions dessinées et gravées à l'eau-forte par EDMOND RUDAUX

Tirage à 1,000 exemplaires numérotés sur papier des fabriques du Marais. Prix, broché. **25** fr.
Demi-reliure d'amateur, avec coins, tête dorée..... **32** fr.
Tirage restreint à 50 exemplaires numérotés sur papier du Japon, réimposés sur format grand in-4°, avec double suite des eaux-fortes. Prix, broché..... **100** fr.

VIENT DE PARAITRE

UN MAITRE DU ROMAN CONTEMPORAIN

L'INIMITABLE BOZ

ÉTUDE HISTORIQUE ET ANECDOTIQUE

SUR LA VIE ET L'ŒUVRE

DE

CHARLES DICKENS

PAR

Robert du Pontavice de Heussey

UN VOLUME GRAND IN-OCTAVO DE 400 PAGES

ORNÉ DE PORTRAITS SUR LA COUVERTURE ET LE TITRE

Reproduction d'estampes curieuses

ET ENRICHI D'UNE EAU-FORTE DE **F. COURBOIN**

Où sont groupés trois médaillons représentant DICKENS en 1831, 1839 et 1868.

Prix : 7 fr. 50

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

25 exemplaires numérotés sur papier du Japon. Prix de l'exemplaire..... **25fr.**

MAISON QUANTIN
COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION, 7, RUE SAINT-BENOIT, PARIS.

AVIS

PORTRAIT D'EUGÈNE RENDUEL

Désirant être agréable à ses abonnés, l'administration du **Livre** a l'honneur de les informer que *huit exemplaires sur japon avant la lettre* sont mis en vente au prix de **5** fr. l'exemplaire.

Prix de l'exemplaire ordinaire sur papier vergé, **3** fr.

CHEMINS DE FER FRANÇAIS DE L'EST

DE LONDRES EN ITALIE

1° Par Calais, Reims, Delle, Bâle et le Saint-Gothard;

2° Par Calais, Paris, Troyes, Delle, Bâle et le Saint-Gothard.

Les services par trains rapides entre Londres et Milan (*Lacs des Quatre-Cantons, Majeur, de Lugano et de Côme*) sont organisés de la manière suivante :

1° Itinéraire par Calais, Laon, Chaumont, Belfort, Delle, Bâle, Lucerne et le Saint-Gothard.

Route la plus courte et la plus rapide.

ALLER			RETOUR		
Londres	départ	11.00 matin	**Milan** (heure italienne)	départ	9.40 matin
Milan (heure italienne)	arrivée	5.35 soir	**Londres**	arrivée	4.50 soir

Des voitures directes de 1re et de 2e classe ainsi que des coupés-lits toilette font le service direct entre Calais et Bâle et entre Bâle et Milan.

2° Itinéraire par Calais, Paris, Troyes, Belfort, Delle, Bâle, Lucerne et le Saint-Gothard.

ALLER		matin	soir	RETOUR		matin	soir
Londres	départ	11.00	8.00	**Milan** (heure italienne)	départ	9.40	8.00
Paris (Nord)	arrivée	7.25 soir	5.50 matin	**Paris** (Est)	arrivée	6.34 matin	6.00 soir
Paris (Est)	départ	8.40 soir	8.45 matin	**Paris** (Nord)	départ	8.22 matin	7.45 soir
Milan (heure italienne)	arrivée	5.35 soir	7.38 matin	**Londres**	arrivée	4.50 soir	5.55 matin

Des voitures directes de 1re classe circulent entre Paris et Milan au train partant de Paris (Est) à 8 h. 40 soir et pour le retour au train quittant Milan à 9 h. 40 matin.

A Milan, les voyageurs trouvent des correspondances pour toute l'Italie.

Les deux itinéraires ci-dessus dispensent les voyageurs du passeport pour l'Alsace-Lorraine.

L'administrateur-gérant : A. SAUPHAR.

MR. T. FISHER UNWIN'S SELECTED LIST.

In 2 vols., demy 8vo, cloth, 32s.

THE LIFE AND TIMES OF SAVONAROLA.

By Prof. PASQUALE VILLARI. Translated by LINDA VILLARI.

With many Portraits and Illustrations.

"Not only a masterly portrait of Savonarola, but a graphic and picturesque delineation of a very remarkable period of Italian history. No more interesting book has been issued during the present season." — *Pall Mall Gazette.*

Now ready, illustrated, demy 8vo, cloth, 21s.

ENGLISH WAYFARING LIFE IN THE MIDDLE AGES.

(FOURTEENTH CENTURY.)

By J. J. JUSSERAND. Translated from the French by LUCY TOULMIN SMITH.

EDITION DE LUXE, Consisting of 65 copies (only 50 of which are for sale). Printed on Japan paper, bound in vellum, numbered and signed. *Terms on application.*

"His delightful volume." — *Glasgow Herald.*

"This really delightful book." — *Morning Post.*

By the Rev. AUGUSTUS JESSOPP, D. D.

Third Edition.

THE COMING OF THE FRIARS :

And other Mediæval Sketches.

Crown 8vo, cloth, 7s. 6d.

In this volume Dr. Jessopp devotes to the elucidation of bygone ages the same keenness of observation, vivid presentation of detail, and rich sense of humour that made his former work on contemporary 'Arcady' so memorable."
Murray's Magazine.

Fourth Edition.

ARCADY :

For Better, For Worse.

Crown 8vo, cloth, 3s. 6d.

"A volume which is, to our minds, one of the most delightful ever published in English." — *Spectator.*

"A capital book, abounding in true wisdom and humour.... Excellent and amusing." — *Melbourne Argus.*

Crown 8vo, cloth, 10s. 6s.

RIDES AND STUDIES IN THE CANARY ISLES.

By CHARLES EDWARDES. With many Illustrations and Maps.

"His book fills the imagination with glowing pictures to the credit of Canary Land." — *Spectator.*

Crown 8vo, cloth, 6s.

INDIAN LIFE : RELIGIOUS AND SOCIAL.

By JOHN CAMPBELL OMAN, Professor of Natural Science in Gov. College, Lahore.

By the Author of "Hunting Trips of a Ranchman."

RANCH LIFE AND THE HUNTING TRAIL.

By THEODORE ROOSEVELT. Profusely Illustrated, small 4to, cloth elegant, 21s.

"Spirited descriptions, admirably printed and copiously illustrated." — *Pall Mall Gazette.*

A Reference Book for Clergymen, Journalists, and Students. 2 vols., large crown 8vo, half cloth, gilt top, 21s.

PROVERBS, MAXIMS, AND PHRASES OF ALL AGES.

Classified subjectively, and arranged alphabetically.

By ROBERT CHRISTY.

"This collection is unquestionably good, and deserves every attention from the book-buyer." — *Record.*

VOLUME XVIII OF

THE STORY OF THE NATIONS.

JUST READY.

PHŒNICIA.

By Rev. Canon RAWLINSON.

Maps and Illustrations. Large crown 8vo, cloth, 5s. gilt edges, 5s. 6d.

Other Volumes in the Series.

ROME. By ARTHUR GILMAN.
THE JEWS. By Prof. J. K HOSMER.
CARTHAGE. By Prof. A. J. CHURCH.
GERMANY. By Rev. S. BARING-GOULD.
ALEXANDER'S EMPIRE. By Prof. J. MAHAFFY.
THE MOORS IN SPAIN. By STANLEY LANE-POOLE.
ANCIENT EGYPT. By Canon RAWLINSON.
HUNGARY. By A. VAMBERY.
THE SARACENS. By ARTHUR GILMAN.
IRELAND. By Hon. EMILY LAWLESS.
CHALDEA. By ZENAIDE A. RAGOZIN.
THE GOTHS. By HENRY BRADLEY.
ASSYRIA. By ZENAIDE A. RAGOZIN.
TURKEY. By STANLEY LANE-POOLE.
HOLLAND. By Prof. THOROLD ROGERS.
MEDIÆVAL FRANCE By GUSTAVE MASSON
PERSIA. By S. G. W. BENJAMIN.

Other Volumes in preparation. Prospectus, etc., post-free.

London : T. FISHER UNWIN, 26, Paternoster Square, E. C.

Librairie **HACHETTE & Cie**, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

HENRI WALLON
Membre de l'Institut.

LES REPRÉSENTANTS DU PEUPLE
EN MISSION
ET
LA JUSTICE RÉVOLUTIONNAIRE DANS LES DÉPARTEMENTS
EN L'AN II (1793-1794)
Tome deuxième
L'OUEST ET LE SUD-OUEST

Un volume in-8, broché..... 7 fr. 50

EN VENTE :
Tome premier : **LA VENDÉE**
Un volume in-8, broché..... 7 fr. 50

E. CARO
De l'Académie française.

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES

L'ABBÉ GALIANI EN EXIL ET SA CORRESPONDANCE.
RIVAROL ET LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE. — LA PHILOSOPHIE DE RIVAROL.
GUSTAVE MERLET. — ALBERT DE BROGLIE. — MIGNET. — M. FRANCK. — M. GUIZOT.
L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS. — LACORDAIRE. — M. DE LAMARTINE. — LÉON ROCHES.
Un volume in-16, broché..... 3 fr. 50

TH. FERNEUIL

LES PRINCIPES DE 1789
ET LA SCIENCE SOCIALE
Un volume in-16, broché..... 3 fr. 50

PIERRE DE COUBERTIN

L'ÉDUCATION ANGLAISE EN FRANCE
AVEC UNE PRÉFACE
de **M. Jules SIMON**, de l'Académie française.
Un volume in-16, broché..... 3 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE DES MEILLEURS ROMANS ÉTRANGERS
Chaque volume in-16, broché..... 1 fr. 25

B.-L. FARJEON
LE
Mystère de Porter Square
Roman traduit de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur
Par **MARY GIR.**
Un volume in-16, broché..... 1 fr. 25

HELEN CLIFFORD
ÉPISODE DE LA VIE MODERNE
Roman adapté de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur
Par **Mme MARIE DRONSART.**
Un volume in-16, broché..... 1 fr. 25

L'Administrateur-Gérant : A. SAUPHAR.

1889

10e ANNÉE

TROISIÈME LIVRAISON

10 MARS

N° 111

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

A. SAUPHAR
Administrateur-Gérant

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

PRUNAIRE. SC. P. AVRIL. DEL.

LE LIVRE

— DIXIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 MARS 1889

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — LES BIBLIOPHILES CONTEMPORAINS, état actuel de la Société : *les adhésions*, par OCTAVE UZANNE.

II. — CASANOVA INÉDIT. LETTRES DU PRINCE DE LIGNE A CASANOVA (suite), **publiées pour la première fois**, par OCTAVE UZANNE.

III. — L'ŒUVRE POÉTIQUE D'ALEXANDRE DUMAS, par CHARLES GLINEL.

Illustrations hors texte : PORTRAITS D'ALEXANDRE DUMAS aux âges de 29 et de 35 ans, d'après des lithographies de 1832 et de 1838.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Charles Dickens,** *l'inimitable Boz*, par OCTAVE UZANNE.

II. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges.*

III. — **Gazette bibliographique** : *Chronique bibliographique. — Bulletin des bibliothèques. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — A travers les Journaux et Revues. — Nécrologie.*

IV. — *Encartages du* **" Bulletin des Sommaires ".**

MÉDAILLE D'OR, PARIS 1878

JOSEPH GILLOTT

DE BIRMINGHAM

recommande ses excellentes

PLUMES D'ACIER

connues du Monde entier sous les

Nos 303 et 404

En vente chez tous les Papetiers

DÉPOT : 131, Bd SÉBASTOPOL

PARIS





Administration du LIVRE

7, RUE SAINT-BENOIT

Pour répondre au désir de plusieurs de nos abonnés, nous donnons ci-après le prix de nos reliures et de nos cartonnages :

Reliure 1/2 chagrin, tête dorée, fers spéciaux . . . . . **7** fr. le vol.

Reliure 1/2 maroquin, avec coins, fers spéciaux . . . . . **12** fr. le vol.

Cartonnages d'amateur . . . . . **5** fr. le vol.

Chaque année forme 2 volumes.

Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne,** Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Sauphar,** administrateur-gérant.

AVIS.— Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les 9 années parues, en volumes brochés, au prix total de 270 fr.

MAISON QUANTIN
COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION, 7, RUE SAINT-BENOIT, PARIS

LA RENAISSANCE EN FRANCE

PAR

LÉON PALUSTRE

DIRECTEUR HONORAIRE DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ARCHÉOLOGIE

Illustrations sous la direction d'EUGÈNE SADOUX

L'Auteur et les Éditeurs ont voulu que la *Renaissance en France* pût former, par Région, un tout complet. Toutes les livraisons se rapportant à une même Région forment donc un ouvrage complet pouvant s'acheter séparément.

Trois volumes parus

LA RENAISSANCE

DANS LE NORD DE LA FRANCE

DEUX VOLUMES COMPRENANT

Flandre, Artois, Picardie (Nord, Pas-de-Calais, Somme).
Ile-de-France (Oise, Aisne, Seine-et-Marne, Seine-et-Oise, Seine).
Normandie (Seine-Inférieure, Eure, Orne, Calvados, Manche).

Prix des deux volumes, brochés. . . . . **250** fr.
Dans un cartonnage artistique. . . . . **275** fr.

LA RENAISSANCE

DANS L'OUEST DE LA FRANCE

UN VOLUME COMPRENANT

Bretagne (Ille-et-Vilaine, Côtes-du-Nord, Finistère, Morbihan, Loire-Inférieure).
Maine et Anjou (Sarthe, Mayenne, Maine-et-Loire).
Poitou (Vienne, Deux-Sèvres, Vendée).
Saintonge, Aunis, Angoumois (Charente-Inférieure, Charente).

Prix du volume, broché. . . . . **125** fr. »
Dans un cartonnage artistique . . . . . **137** fr. **50**

VIENT DE PARAITRE

LA LIVRAISON XVe QUI CLOT LE VOLUME

LA RENAISSANCE DANS L'OUEST DE LA FRANCE

Prix de cette livraison, in-folio broché. . . . . **25** fr.

ISIDORE **LISEUX**, libraire-éditeur, 19, Passage Choiseul, Paris

ENGLISH EDITIONS OF RARE AND CURIOUS WORKS

Accurately printed on Dutch ribbed paper

Post-free on receipt of Cheque, Money Order or Postal Order

DEMONIALITY, or Incubi and Succubi, by the Rey, Father SINISTRARI (XVIIth century) . . . . . **12** fr. **50** = **10***s*

THE FACETIÆ, or Jocose Tales of POGGIO (XVth century), 2 vols . . . . . **25** fr. » = **20***s*

PROVERBS IN JESTS, or the Tales of CORNAZANO (XVth century) . . . . . **12** fr. **50** = **10***s*

TALES OF FIRENZUOLA (XVIth century) . . . . . **12** fr. **50** = **10***s*

OPUS SADICUM, a philosophical Romance; 8vo (400 pages). **50** fr. » = **£ 2**

All these works are for the first time translated into English.

MEMOIRS OF FANNY HILL, by JOHN CLELAND; 2 parts in one volume (340 pages). A truly complete and genuine edition from the original text (*London*, 1749) . . . **25** fr. » = **20***s*

Cash with order respectfully requested

CHEMINS DE FER FRANÇAIS DE L'EST

DE LONDRES EN ITALIE

1° Par Calais, Reims, Delle, Bâle et le Saint-Gothard;
2° Par Calais, Paris, Troyes, Delle, Bâle et le Saint-Gothard.

Les services par trains rapides entre Londres et Milan (*Lacs des Quatre-Cantons, Majeur, de Lugano et de Côme*) sont organisés de la manière suivante :

1° **Itinéraire par Calais, Laon, Chaumont, Belfort, Delle, Bâle, Lucerne et le Saint-Gothard.**

Route la plus courte et la plus rapide.

ALLER		RETOUR	
Londres ..... départ	11.00 matin	**Milan** (heure italienne)..... départ	9.40 matin
Milan (heure italienne)..... arrivée	5.35 soir	**Londres** ..... arrivée	4.50 soir

Des voitures directes de 1re et de 2e classe ainsi que des coupés-lits toilette font le service direct entre Calais et Bâle et entre Bâle et Milan.

2° **Itinéraire par Calais, Paris, Troyes, Belfort, Delle, Bâle, Lucerne et le Saint-Gothard.**

ALLER			RETOUR		
	matin	soir		matin	soir
Londres..... départ	11.00	8.00	**Milan** (heure italienne)..... départ	9.40	8.00
Paris (Nord)..... arrivée	7.25 soir	5.50 matin	**Paris** (Est)..... arrivée	6.34 matin	6.00 soir
Paris (Est)..... départ	8.40 soir	8.45 matin	**Paris** (Nord).. . ..... départ	8.22 matin	7.45 soir
Milan (heure italienne)..... arrivée	5.35 soir	7.38 matin	**Londres**..... arrivée	4.50 soir	5.55 matin

Des voitures directes de 1re classe circulent entre Paris et Milan au train partant de Paris (Est) à 8 h. 40 soir et pour le retour au train quittant Milan à 9 h. 40 matin.

A Milan, les voyageurs trouvent des correspondances pour toute l'Italie.

Les deux itinéraires ci-dessus dispensent les voyageurs du passeport pour l'Alsace-Lorraine.

L'administrateur-gérant : A. SAUPHAR.

MR. T. FISHER UNWIN'S LIST.

Illustrated, Demy 8vo., cloth, 21s.

ENGLISH WAYFARING LIFE IN THE MIDDLE AGES

(FOURTEENTH CENTURY.)

By J. J. JUSSERAND. Translated by LUCY TOULMIN SMITH.

Edition de Luxe, consisting of 65 copies (50 only being for sale), printed on Japan paper, bound in vellum, and numbered and signed. Terms on application.

"Have you seen a book just published by M. Jusserand, of the French Embassy, entitled 'English Wayfaring Life in the Middle Ages'? If not, let me assure you that the sooner you get it the better for yourself and your friends, for you are certain to talk about it and talk *out* of it, and in proportion as you do so will the liveliness of your conversation be remarked upon! The book is a translation and an amplification of one of those enchanting volumes which only Frenchmen seem able to flash out upon literature. 'La Vie Nomade' was published in 1884. It was a gem, written in a style that provokes and worries some of us, because it is so lucid, so simple, so vigorous, that we island folk feel in despair of attaining to such graceful precision of language as we read. Now the book appears in an English form and whith its English title, very much increased in bulk, and one of the best illustrated volumes of the season — dressed, in fact, in purple and fine linen — a pleasure to handle, a joy to read, and bearing with it, when one gets to the end of it, a conviction that one has become a much more learned man than one was a week ago, for that somehow one has absorbed a great deal that the outer world knows little about. Pray do not order this volume at the library. Buy it if you are wise, and keep it as a joy for ever." — DR JESSOPP, in the *Nineteenth Century*, February.

BY THE AUTHOR OF "HOW TO BE HAPPY THOUGH MARRIED." SECOND EDITION.

THE FIVE TALENTS OF WOMAN: a Book for Girls and Young Women. Square imperial 16mo., cloth. 6s.; Presentation Edition, bevelled boards, gilt edges, in box, 7s. 6d.

THIRD AND CHEAPER EDITION.

INSPIRATION and the BIBLE: an Inquiry. By ROBERT HORTON, M. A. Crown 8vo., cloth, 3s. 6d.

"The churches owe him a debt of gratitude for this powerful apologia." *Pall Mall Gazette.*

BY THE REV. AUGUSTUS JESSOPP, D.D. — THIRD EDITION.

THE COMING of the FRIARS; and other Mediæval Sketches. Crown 8vo, cloth, 7s. 6d.

INDIAN LIFE: Religious and Social. By JOHN CAMPBELL OMAN, Professor of National Science in Government College, Lahore. Crown 8vo., cloth, 6s.

"Full of interest and instruction... The literary and scholarly qualities of the book are of a high order. It is a valuable contribution to the class of popular and yet solid works calculated to increase our knowledge of our Indian fellow-subjects." — *Scotsman.*

Now ready.

A PLAY UPON PEOPLE. Crown 8vo., cloth, 5s.

In 2 vols., demy 8vo, cloth, 32s.

THE LIFE and TIMES OF SAVONAROLA. By Prof. PASQUALE VILLARI. Translated by LINDA VILLARI. Many Portraits and Illustrations.

"Thus to the advantages in the mode of presentation are added the author's learning, research, un failing enthusiasm restrained by scholarly feeling, and an easy style... A book which is not likely to be forgotten." — *Athenæum.*

Just Ready, Vol. XIX, of "THE STORY OF THE NATIONS."

MEDIA

By ZENAIDE A. RAGOZIN.

Maps and Illustrations. Large crown 8vo, cloth, 5s; gilt edges, 5s. 6d.

Also, recently issued, in same Series.

PHŒNICIA

By Rev. Canon RAWLINSON.

SECOND YEAR of ISSUE — Now ready, crown 8vo, cloth, 6s.

THE GOVERNMENT YEAR-BOOK

A RECORD OF THE FORMS AND METHODS OF GOVERNMENT IN GREAT BRITAIN, HER COLONIES, AND FOREIGN COUNTRIES.

1889.

With an Introduction on the Diffusion of Popular Government over the Surface of the Globe, and on the Nature and Extent of International Jurisdictions. To which is added a Review of the Chief Occurrences affecting National and International Government in 1888.

Edited by LEWIS SERGEANT,
Author of "New Greece," "England's Policy: its Traditions and Problems," &c.

London: T. FISHER UNWIN, 26, Paternoster Square, E. C.

Librairie **HACHETTE & Cie**, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

MISE EN VENTE PAR LIVRAISONS

A PARTIR DU 2 MARS 1889

DES

RÉCITS

DES

TEMPS MÉROVINGIENS

PAR

AUGUSTIN THIERRY

Un magnifique volume in-4°

CONTENANT 42 DESSINS DE JEAN-PAUL LAURENS

REPRODUITS PAR LES PROCÉDÉS DE M. POIREL

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

Les *Récits des Temps Mérovingiens* forment un magnifique volume in-4°, illustré de 42 gravures hors texte d'après les dessins de *Jean-Paul Laurens* reproduits par les procédés de M. Poirel. Ce volume comprend 30 livraisons; chaque livraison contient de 4 à 6 pages de texte, une ou deux planches en phototypie, et est protégée par une couverture.

Le prix de chaque livraison sera de 1 franc.

Il paraîtra régulièrement une livraison par semaine, le samedi, à partir du 2 mars 1889.

On peut se procurer dès à présent l'ouvrage complet.

Prix: broché, 30 francs; cartonné, tranches dorées, 40 francs.

C. DE VARIGNY

LES

Grandes Fortunes

AUX ÉTATS-UNIS

ET EN ANGLETERRE

Un volume in-16, broché. . . . . **3 fr. 50**

ÉDOUARD GOUMY

LA

FRANCE DU CENTENAIRE

Un volume in-16, broché. . . . . **3 fr. 50**

L'Administrateur-Gérant : A. SAUPHAR.

1889

10e ANNÉE

QUATRIÈME LIVRAISON

10 AVRIL

No 112

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

A. SAUPHAR
Administrateur-Gérant

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

PRUNAIRE. SC. P. AVRIL. DEL.

LE LIVRE

— DIXIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 AVRIL 1889

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — LES BIBLIOPHILES CONTEMPORAINS.

II. — LES CARICATURES SUR RICHARD WAGNER ET HECTOR BERLIOZ, par FRANCIS RÉNIER.

III. — LES RENCONTRES D'UN BIBLIOPHILE, par EUGÈNE ASSE.

Illustrations hors texte : PORTRAIT DE M. ADOLPHE JULLIEN, d'après le tableau de FANTIN-LATOUR.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges. — Livres de Bibliophiles,* par O. U.

II. — **Gazette bibliographique** : *Chronique bibliographique. — Bulletin des bibliothèques. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — A travers les Journaux et Revues. — Nécrologie.*

III. — *Encartages du* **"Bulletin des Sommaires"**.

MÉDAILLE D'OR, PARIS 1878

JOSEPH GILLOTT

DE BIRMINGHAM

recommande ses excellentes

PLUMES D'ACIER

connues du Monde entier sous les

N°s 303 et 404

En vente chez tous les Papetiers

DÉPOT : 131, B^d^ SÉBASTOPOL

PARIS



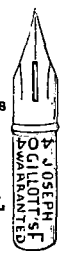

Administration du LIVRE

7, RUE SAINT-BENOIT

Pour répondre au désir de plusieurs de nos abonnés, nous donnons ci-après le prix de nos reliures et de nos cartonnages :

Reliure 1/2 chagrin, tête dorée, fers spéciaux. . . . . **7** fr. le vol.

Reliure 1/2 maroquin, avec coins, fers spéciaux . . . . . **12** fr. le vol.

Cartonnages d'amateur. . . . . **5** fr. le vol.

Chaque année forme 2 volumes.

Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne,** Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Sauphar,** administrateur-gérant.

AVIS.— Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les 9 années parues, en volumes brochés, au prix total de 270 fr.

MAISON QUANTIN
COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION, 7, RUE SAINT-BENOIT, PARIS

Vient de paraître

CHAMPFLEURY

CONTES CHOISIS

LES TROUVAILLES DE M. BRETONCEL
LA SONNETTE DE M. BERLOQUIN — MONSIEUR TRINGLE

ÉDITION DE GRAND LUXE

ILLUSTRÉE DE

Trois eaux-fortes et nombreux dessins dans le texte

PAR

ÉVERT VAN MUYDEN

ET D'UN

PORTRAIT DE CHAMPFLEURY

TIRÉ EN TAILLE-DOUCE

Un volume in-8 carré. — Prix ..... **15 fr.**

Tirage à 1,000 exemplaires numérotés sur vélin du Marais.

IL A ÉTÉ TIRÉ EN OUTRE :

45 exemplaires sur grand japon. — L'exemplaire ..... **30 fr.**
5 — sur japon avec aquarelles originales sur le faux-titre. L'ex. **100 fr.**

MAISON QUANTIN
COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION, 7, RUE SAINT-BENOIT, PARIS.

GUIDES-ALBUMS DU TOURISTE
Par Constant DE TOURS

Pour paraître le 6 mai prochain

PARIS ET L'EXPOSITION DE 1889

Un joli Album, de format oblong, illustré de 200 dessins d'après nature par les meilleurs artistes
Dans une reliure artistique, avec fers spéciaux..... **3 fr. 50**

VACANCES DE PAQUES

Billets d'aller et retour à prix réduits

A l'occasion des Vacances de Pâques, la Compagnie a décidé que les billets d'aller et retour à prix réduits, délivrés du mardi 16 avril au lundi 29 du même mois, seront tous indistinctement valables au retour, jusqu'aux derniers trains du mercredi 1er mai prochain.

Les billets d'aller et retour, délivrés de ou pour Paris, conserveront la durée de validité qui leur est attribuée lorsqu'elle sera supérieure à celle fixée ci-dessus.

BILLETS D'ALLER ET RETOUR

DE PARIS A NICE ET MENTON

Valables pendant 30 jours non compris le jour du départ

1re CLASSE. — PRIX : 190 FRANCS

Faculté de prolongation d'une période unique de 15 jours, moyennant le paiement d'un supplément de 10 0/0.

Billets délivrés du 11 au 20 avril 1889 inclusivement, et donnant aux voyageurs le droit de s'arrêter, tant à l'aller qu'au retour, à toutes les gares comprises dans le parcours, ainsi qu'à Hyères. Ils sont valables pour tous les trains, à l'exception des trains rapides Nos 7 et 10 partant : le premier, de Paris à 7 h. 15 soir; le second, de Menton à 11 h. 25 matin et de Nice à midi 37.

Les voyageurs porteurs de ces billets peuvent également prendre, moyennant le paiement du supplément perçu des voyageurs porteurs de billets à plein tarif, les trains de luxe composés de Lits-Salons et de Sleeping-Cars.

Transport gratuit de 30 kilogrammes de bagages.

On peut se procurer des billets et des prospectus détaillés à la gare de P.-L.-M., dans les bureaux-succursales de la Compagnie et dans les bureaux-agences : Wagons-Lits, 3, place de l'Opéra ; Lubin, 36, boulevard Haussmann ; Cook et fils, 9, rue Scribe ; Voyages Economiques, 10, rue Auber.

SEMAINE SAINTE A ROME

BILLETS D'ALLER ET RETOUR

DE PARIS A ROME

(VIA MONT-CENIS)

Valables pendant 30 jours

1re CLASSE : 250 FRANCS; 2e CLASSE : 180 FRANCS

Billets délivrés du 7 au 17 avril 1889, valables pour tous les trains et donnant accès dans les places de luxe, moyennant le supplément.

Les voyageurs peuvent, soit à l'aller à Rome, soit au retour de Rome, effectuer le trajet de Pise-Florence-Pise ou bien celui Pise-Florence-Empoli-Sienne-Montepescali. Ils peuvent, en outre, se procurer à Rome des billets d'aller et retour, dont la durée de validité durera tant que celle de leur billet ne sera pas expirée.

Au prix de **41** fr. **95** en 1re classe et de **29** fr. **40** en 2e classe pour Naples ;

Au prix de **45** fr. en 1re classe et de **31** fr. **50** en 2e classe pour Naples-Pompéï ou Vallée de Pompéï.

Transport gratuit de 30 kilogrammes de bagages sur le parcours français. Il n'est accordé aucune franchise sur le parcours italien.

Ces billets et des prospectus détaillés sont délivrés à la gare de Paris et dans les bureaux-succursales et agences de la Compagnie P.-L.-M.

L'Administrateur-gérant : A. SAUPHAR.

MR. T. FISHER UNWIN'S LIST.

Illustrated, Demy 8vo., cloth, 21s.

ENGLISH WAYFARING LIFE IN THE MIDDLE AGES

(FOURTEENTH CENTURY.)

By J. J. JUSSERAND. Translated by LUCY TOULMIN SMITH.

Edition de Luxe, consisting of 65 copies (50 only being for sale), printed on Japan paper, bound in vellum, and numbered and signed. Terms on application.

"Have you seen a book just published by M. Jusserand, of the French Embassy, entitled 'English Wayfaring Life in the Middle Ages'? If not, let me assure you that the sooner you get it the better for yourself and your friends, for you are certain to talk about it and talk *out* of it, and in proportion as you do so will the liveliness of your conversation be remarked upon! The book is a translation and an amplification of one of those enchanting volumes which only Frenchmen seem able to flash out upon literature. 'La Vie Nomade' was published in 1884. It was a gem, written in a style that provokes and worries some of us, because it is so lucid, so simple, so vigorous, that we island folk feel in despair of attaining to such graceful precision of language as we read. Now the book appears in an English form and whith its English title, very much increased in bulk, and one of the best illustrated volumes of the season — dressed, in fact, in purple and fine linen — a pleasure to handle, a joy to read, and bearing with it, when one gets to the end of it, a conviction that one has become a much more learned man than one was a week ago, for that somehow one has absorbed a great deal that the outer world knows little about. Pray do not order this volume at the library. Buy it if you are wise, and keep it as a joy for ever." — DR JESSOPP, in the *Nineteenth Century*, February.

BY THE AUTHOR OF "HOW TO BE HAPPY THOUGH MARRIED." SECOND EDITION.

THE FIVE TALENTS OF WOMAN : a Book for Girls and Young Women. Square imperial 16mo., cloth. 6s.; Presentation Edition, bevelled boards, gilt edges, in box, 7s. 6d.

THIRD AND CHEAPER EDITION.

INSPIRATION and the BIBLE : an Inquiry. By ROBERT HORTON, M. A. Crown 8vo., cloth, 3s. 6d.

"The churches owe him a debt of gratitude for this powerful apologia." *Pall Mall Gazette.*

BY THE REV. AUGUSTUS JESSOPP, D.D. — THIRD EDITION.

THE COMING of the FRIARS; and other Mediæval Sketches. Crown 8vo, cloth, 7s. 6d.

INDIAN LIFE : Religious and Social. By JOHN CAMPBELL OMAN, Professor of National Science in Government College, Lahore. Crown 8vo., cloth, 6s.

"Full of interest and instruction... The literary and scholarly qualities of the book are of a high order. It is a valuable contribution to the class of popular and yet solid works calculated to increase our knowledge of our Indian fellow-subjects." — *Scotsman.*

Now ready.

A PLAY UPON PEOPLE. Crown 8vo., cloth, 5s.

In 2 vols., demy 8vo, cloth, 32s.

THE LIFE and TIMES OF SAVONAROLA. By Prof. PASQUALE VILLARI. Translated by LINDA VILLARI. Many Portraits and Illustrations.

"Thus to the advantages in the mode of presentation are added the author's learning, research, un failing enthusiasm restrained by scholarly feeling, and an easy style... A book which is not likely to be forgotten." — *Athenæum.*

Just Ready, Vol. XIX, of "THE STORY OF THE NATIONS."

MEDIA

By ZENAIDE A. RAGOZIN.

Maps and Illustrations. Large crown 8vo, cloth, 5s; gilt edges, 5s. 6d.

Also, recently issued, in same Series.

PHŒNICIA

By Rev. Canon RAWLINSON.

SECOND YEAR of ISSUE — Now ready, crown 8vo, cloth, 6s.

THE GOVERNMENT YEAR-BOOK

A RECORD OF THE FORMS AND METHODS OF GOVERNMENT IN GREAT BRITAIN, HER COLONIES, AND FOREIGN COUNTRIES.

1889.

With an Introduction on the Diffusion of Popular Government over the Surface of the Globe, and on the Nature and Extent of International Jurisdictions. To which is added a Review of the Chief Occurrences affecting National and International Government in 1888.

Edited by LEWIS SERGEANT,
Author of "New Greece," "England's Policy : its Traditions and Problems," &c.

London : T. FISHER UNWIN, 26, Paternoster Square, E. C.

Librairie **HACHETTE** et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris

MAXIME DU CAMP
De l'Académie française

LA CROIX ROUGE DE FRANCE

SOCIÉTÉ DE SECOURS

AUX BLESSÉS MILITAIRES DE TERRE ET DE MER

Un volume in-16, broché..... **3 fr. 50**

FRANCISQUE BOUILLIER
Membre de l'Institut

QUESTIONS DE MORALE PRATIQUE

I. DES ALTÉRATIONS DU SENS MORAL OU DE LA FAUSSE CONSCIENCE
II. PETITS PLAISIRS ET PETITS DÉPLAISIRS
III. DE LA CIVILISATION SANS LA MORALE ET DE LA MORALE SANS LA RELIGION
IV. DE L'ENCOURAGEMENT AU BIEN ET DES PRIX DE VERTU
V. DU MENSONGE — VI. DE L'HYPOCRISIE

Un volume in-16, broché..... **3 fr. 50**

JOSEPH REINACH

ÉTUDES
DE
LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE

FRANCE ET ALLEMAGNE — MARIVAUX
HISTORIENS FRANÇAIS CONTEMPORAINS — WILLIAM HAMILTON ET LA LOGIQUE PARLEMENTAIRE
GAMBETTA ORATEUR — NOTES ET SOUVENIRS

Un volume in-16, broché..... **3 fr. 50**

BIBLIOTHÈQUE DES MEILLEURS ROMANS ÉTRANGERS

GEORGE ELIOT

SILAS MARNER
LE TISSERAND DE RAVELOE

ROMAN TRADUIT DE L'ANGLAIS
Par **AUGUSTE MALFROY**

Un volume in-16, broché..... **1 fr. 25**

DU MÊME AUTEUR :

Adam Bede. 2 volumes in-16, brochés..... **2 fr. 50**
La Conversion de Jeanne. 1 vol. in-16, broché..... **1 fr. 25**
Tribulations du Révérend A. Barton. 1 vol. in-16, broché..... **1 fr. 25**
Le Moulin sur la Floss. 2 volumes in-16, brochés..... **2 fr. 50**
Romola. 2 volumes in-16, brochés..... **2 fr. 50**

D. PEDRO A. DE ALARCON
DE LA R. ACADÉMIE ESPAGNOLE

L'ENFANT A LA BOULE
(EL NIÑO DE LA BOLA)

Roman traduit de l'espagnol avec l'autorisation de l'auteur
Par **MAX DELEYNE**
Un volume in-16, broché ..... **1 fr. 25**

SACHER-MASOCH

LA
PÊCHEUSE D'AMES

Roman traduit de l'allemand avec l'autorisation de l'auteur
Par **L.-C. COLOMB**
Un volume in-16, broché..... **1 fr. 25**

L'Administrateur-Gérant : A. SAUPHAR.

1889

10e ANNÉE

CINQUIÈME LIVRAISON

10 MAI

No 113

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

A. SAUPHAR
Administrateur-Gérant

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

PRUNAIRE. SC.

P. AVRIL. DEL.

LE LIVRE

— DIXIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 MAI 1889

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — LISTE DES MEMBRES FONDATEURS DES BIBLIOPHILES CONTEMPORAINS.

II. — INVENTAIRE DETAILLÉ DES CATALOGUES USUELS DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE.

Illustrations hors texte : UNE LIBRAIRIE PARISIENNE. CHEZ CONQUET. Composition de A. Lévy.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges.*

II. — **Gazette bibliographique** : *Chronique bibliographique. — Bulletin des bibliothèques. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — A travers les Journaux et Revues. — Nécrologie.*

III. — *Encartages du* **"Bulletin des Sommaires"**.

MÉDAILLE D'OR, PARIS 1878

JOSEPH GILLOTT

DE BIRMINGHAM

recommande ses excellentes

PLUMES D'ACIER

connues du Monde entier sous les

Nos 303 et 404

En vente chez tous les Papetiers

DÉPOT : 131, Bd SÉBASTOPOL

PARIS





L'INDÉPENDANT LITTÉRAIRE

Revue bi-mensuelle (4e Année).

24 pages, 48 colonnes.

Direction : 31, rue de Poissy, Paris.

Cette Revue universellement répandue aujourd'hui, publie des études de littérature française et étrangère, articles d'art, actualités, nouvelles, bibliographie, théâtre, rend compte des Académies et de l'Institut. Sa collaboration d'écrivains de talent, de *Professeurs de Facultés et d'Universités étrangères* la recommandent aux amateurs et aux esprits cultivés. Le prix d'abonnement, fort modique, met l'**Indépendant Littéraire** à la portée de tous.

France, **10 fr.** — Etranger, **12 fr.**

On s'abonne à la Direction et chez les principaux libraires de France et de l'Etranger.

Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne**, Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Sauphar**, administrateur-gérant.

AVIS. — Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les 9 années parues, en volumes brochés, au prix total de 270 fr.

EXPOSITION DE PARIS 1889

SECTION ANGLAISE. — **LIBRAIRIE** —

Les ouvrages indiqués sur cette liste peuvent être commandés aux Représentants

EXTRAIT CHOISI DU CATALOGUE DE M. J. FISHER UNWIN

HISTOIRE DES NATIONS

Un volume in-8° couronne, relié en toile. Nombreuses illustrations. — L'ouvrage contient des cartes et une table. — PRIX . . . . . 6 fr. »

Édition pour cadeaux, tranches dorées. . . . . 6 fr. 60

OPINION DE LA PRESSE:

« L'intéressante série, l'HISTOIRE DES NATIONS, formera un cours d'histoire universelle d'une très grande valeur. » — *Journal des Débats.*

« La remarquable série. » — *New York Critic.*

« Cette utile série. » — *The Times.*

« Une admirable série. » — *Spectator.*

« Cette excellente série. » — *Guardian.*

« Chaque école tiendra certainement à posséder cette série dans sa bibliothèque. » — *Pall Mall Gazette.*

« Cette série d'une grande valeur. » — *Monconformist.*

« Admirables séries de monographies historiques. » — *Echo.*

« M. Unwin rend un grand service en publiant sa série l'HISTOIRE DES NATIONS. » — *Western Free Press.*

« Une excellente série. » — *Birmingham Daily Post.*

« L'excellente série. » — *Literary World.*

1. **ROME**, par Arthur Gilman. M. A. — Troisième édition.
2. **LES JUIFS**, par le professeur J.-K. Hosmos. — 2e édition.
3. **L'ALLEMAGNE**, par le rev. S. Baring-Gould. — 3e édition.
4. **CARTHAGE**, par le professeur J.-P. Church. — 3e édition.
5. **L'EMPIRE D'ALEXANDRE**, par le professeur I. P. Mahaffy. — 3e édition.
6. **LES MAURES EN ESPAGNE**, par Stanley Lane-Poole. — 3e édition.
7. **L'ÉGYPTE ANCIENNE**, par le professeur H. Rawlinson. — 3e édition.
8. **LA HONGRIE**, par le professeur Arminius Vambéry. — 2e édition.
9. **LES SARRAZINS**, par Arthur Gilman. M. A.
10. **L'IRLANDE**, par l'honorable Emily Lawlers. — 2e édition.
11. **LA CHALDÉE**, par Zennaïde A. Ragosin.
12. **LES GOTHS**, par H. Bradley.
13. **L'ASSYRIE**, par Zenaïde A. Ragosin.
14. **LA TURQUIE**, par Stanley Lane-Poole.
15. **LA HOLLANDE**, par le professeur I.-E. Thorold Rogers. — 2e édition.
16. **LA FRANCE AU MOYEN AGE**, par Gustave Masson.
17. **LA PERSE**, par G.-S.-W. Benjamin.
18. **LA PHÉNICIE**, par le professeur G. Rawlinson.
19. **LA MÉDIE**, par Zenaïde A Ragozin.
20. **LES VILLES HANSÉATIQUES**, par Helen Zinnum.

EN PRÉPARATION:

21. **LA BRETAGNE ANCIENNE**, par le professeur A.-J. Church. | 22. **LA RUSSIE**, par W.-R. Morfill. M. A.

DEUXIÈME ÉDITION DE

LA VIE ET L'ÉPOQUE DE SAVONAROLE

Par le professeur PASQUALE VILLARI. — Traduit par LINDA VILLARI. — 2 volumes 1/2 in-8° avec portraits et illustrations. — Relié toile: **40 fr.** — La plus intéressante biographie religieuse des temps modernes « *Saturday Review* ».

DEUXIÈME ÉDITION A PRIX RÉDUIT

LA VIE ERRANTE EN ANGLETERRE AU MOYEN-AGE

(XIVe siècle). — Par J.-J. JUSSERAND. — Traduit du français par LUCY TOULMIN SMITH.

Un volume 1/2 in-8° relié en toile: **15 fr. 25.** — (Le livre est rempli de renseignements de toutes sortes, et l'attrait qu'il présente est grandement accru par les illustrations. — « *Spectator* ».

QUATRIÈME ÉDITION

L'Avènement des Moines et autres croquis du moyen âge par le Rév. Dr, JESSOPP. 1 vol. in-8°, cour. rel. toile **8 25**

Une peinture de grande valeur de l'Histoire d'Angleterre. « Guardian »

LA FIN DU MOYEN AGE

Essais et questions d'histoires, par A. MARY F. ROBINSSON. Mme DARMESTETER, 1 vol. 1/2 8° rel. toile..... **10 fr.**

Ces essais sont à la fois, solides et brillants. Personne n'était plus habile que l'auteur pour écrire l'histoire des Français en Italie. — M. GASTON PARIS.

SÉRIE DES ROMANS « UNWIN »

Format petit in-8°, couronne relié toile. — Prix..... **2 fr. 40**

VOLUME I.

GLADYS JANE,. — Par T. WEEYSS REID. (Cinquième édition)

VOLUME II.

LE CRIME DE MADAME KEITH, par Mme W. R. CLIFFORD. — Troisième édition.

VOLUME III.

A PROPOS D'OLIVIER KNOX, par G. COLMORE.

VOLUME IV.

LE ROMAN DE MISS BAYLE ou UNE HÉRITIÈRE AMÉRICAINE EN EUROPE, par W. FRASER RAL. — (Deuxième édition).

LONDRES. — *Fisher Unwin, 26, Paternoster Square, E. C.*

Tous ces ouvrages se trouvent chez les libraires de Paris et des principales villes d'Europe.

Librairie **HACHETTE & Cie**, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

LES GRANDS ÉCRIVAINS DE LA FRANCE

NOUVELLES ÉDITIONS REVUES SUR LES AUTOGRAPHES ET SUR LES PLUS ANCIENNES IMPRESSIONS
AUGMENTÉES DE VARIANTES, DE NOTICES, DE NOTES,
D'UN LEXIQUE DES MOTS ET LOCUTIONS REMARQUABLES, D'UN PORTRAIT, DE FAC-SIMILÉS
Par M. Adolphe RÉGNIER

ŒUVRES DE LA FONTAINE

Mise en vente du tome V

Comprenant : *Contes et nouvelles (Suite)*

Nouvelle Édition publiée par M. Henri RÉGNIER

Un volume in-8°, broché . . . . . 7 fr. 50

EN VENTE :

Tome Ier : Avertissement. — Notice biographique. — A Monseigneur le Dauphin. — Préface. — La vie d'Esope le Phrygien. — A Monseigneur le Dauphin. — Fables (livres I à V).

Tome II : Avertissement. — Fables (livres VI à IX). — Appendice.
Tome III : Fables (livres X à XII). — Appendice.
Tome IV : Contes et nouvelles.

Chaque volume in-8°, broché . . . . . 7 fr. 50

AD. FRANCK

MEMBRE DE L'INSTITUT

LA KABBALE

ET LA

PHILOSOPHIE RELIGIEUSE DES HÉBREUX

NOUVELLE ÉDITION

Un volume in-8°, broché . . . . . 7 fr. 50

ÉMILE MONTÉGUT

ÉCRIVAINS MODERNES

DE L'ANGLETERRE

Deuxième série

MISTRESS GASKELL. — MISTRESS BROWNING. — GEORGE BORROW. — ALFRED TENNYSSON

Un volume in-16, broché . . . . . 3 fr. 50

EN VENTE : **Première série**

GEORGE ELIOT. — CHARLOTTE BRONTE. — UN ROMAN DE LA VIE MONDAINE

Un volume in-16, broché . . . . . 3 fr. 50

SACHER MASOCH

SASCHA ET SASCHKA

LA MÈRE DE DIEU

NOUVELLE TRADUITE DE L'ALLEMAND AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

Par Mlle STREBINGER

Un volume in-16, broché . . . . . 1 fr. 25

DU MÊME AUTEUR :

La Pêcheuse d'Ames. 1 vol. in-16 broché . . . . . 1 fr. 25
Le Legs de Caïn. 1 vol. in-16, broché . . . . . 1 fr. 25
Le Nouveau Job. 1 vol. in-16, broché . . . . . 1 fr. 25
A Kolomea. 1 vol. in-16, broché, ... 1 fr. 25
Entre deux fenêtres. 1 vol. in-16, broché . . . . . 1 fr. 25

BIBLIOTHÈQUE DES MEILLEURS ROMANS ÉTRANGERS

JULIUS STINDE

LA

FAMILLE BUCHHOLZ

Roman traduit de l'allemand avec l'autorisation de l'auteur

Par JULES GOURDAULT

Un volume in-16, broché . . . . . 1 fr. 25

CARMEN SYLVA

NOUVELLES

Traduites de l'allemand avec l'autorisation de l'auteur
ET PRÉCÉDÉES D'UNE ÉTUDE BIOGRAPHIQUE
D'APRÈS LES DOCUMENTS ORIGINAUX

Par FÉLIX SALLES

Un volume in-16, broché . . . . . 1 fr. 25

L'Administrateur-Gérant : A. SAUPHAR.

1889

10e ANNÉE

SIXIÈME LIVRAISON

10 JUIN

No 114

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

A. SAUPHAR
Administrateur-Gérant

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

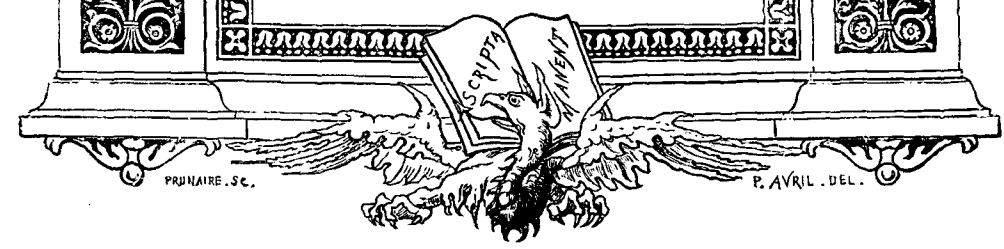

LE LIVRE

— DIXIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 JUIN 1889

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — LES SONNETS-RONDEAUX DE L'ÉVÊQUE DE RIEUX, par G. Doncieux.

II. — LA DESTRUCTION VOLONTAIRE DES LIVRES OU LA BIBLIOLYTIE (2e *article*), par Fernand Drujon.

Illustrations hors texte : PORTRAIT DE JULES BARBEY D'AUREVILLY, gravé à l'eau-forte, par Henri Toussaint.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Jules Barbey d'Aurevilly,** *Notes et souvenirs*, par Octave Uzanne.

II. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges.*

III. — **Gazette bibliographique** : *Chronique bibliographique. — Bulletin des bibliothèques. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — A travers les Journaux et Revues. — Nécrologie.*

IV. — *Encartages du* "**Bulletin des Sommaires**".

MÉDAILLE D'OR, PARIS 1878

JOSEPH GILLOTT

DE BIRMINGHAM

recommande ses excellentes

PLUMES D'ACIER

connues du Monde entier sous les

Nos 303 et 404

En vente chez tous les Papetiers

DÉPOT : 131, Bd SÉBASTOPOL

PARIS

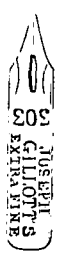



L'INDÉPENDANT LITTÉRAIRE

Revue bi-mensuelle 4e Année.

24 pages, 48 colonnes.

Direction : 31, rue de Poissy, Paris.

Cette Revue universellement répandue aujourd'hui, publie des études de littérature française et étrangère, articles d'art, actualités, nouvelles, bibliographie, théâtre, rend compte des Académies et de l'Institut. Sa collaboration d'écrivains de talent, de *Professeurs de Facultés et d'Universités étrangères* la recommandent aux amateurs et aux esprits cultivés. Le prix d'abonnement, fort modique, met l'**Indépendant Littéraire** à la portée de tous.

France, **10 fr.** — Etranger, **12 fr.**

On s'abonne à la Direction et chez les principaux libraires de France et de l'Etranger.

Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne,** Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Sauphar,** administrateur-gérant.

AVIS. — **Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les 9 années parues, en volumes brochés, au prix total de 270 fr.**

Supplément au LIVRE (nº du 10 juin 1889).

LIBRAIRIE GÉNÉRALE DE L'ARCHITECTURE ET DES TRAVAUX PUBLICS

ANDRÉ, DALY FILS & Cie

ÉDITEURS

51, RUE DES ÉCOLES, 51

PARIS



ARTISTIQUE ET HISTORIQUE

AU

PALAIS DE FONTAINEBLEAU

PAR

RODOLPHE PFNOR

Auteur des Monographies du Palais de Fontainebleau, du Château d'Anet, du Château de Vaux, du Mobilier de la Couronne, de l'Époque Louis XVI, etc.

PRÉCÉDÉ D'UNE PRÉFACE PAR

ANATOLE FRANCE

Édition de luxe, grand in-4

Beau volume comprenant 25 planches gravées sur acier, tirées à la main, 150 pages de texte, illustré de 70 gravures intercalées.

Prix : en carton. . . . . 45 fr.
relié richement. . . . . 50 fr.

Édition ordinaire, format grand in-8

224 pages de texte, illustré par 95 gravures intercalées, précédé d'un plan sur grand papier.

Prix : broché. . . . . 4 fr.
cartonné à l'anglaise. . . . . 5 fr.

PRÉFACE

PAR

ANATOLE FRANCE

Je n'imagine pas de plaisir plus noble et plus charmant à la fois qu'une visite au château de Fontainebleau. S'il est vrai qu'aux temps évangéliques les pierres criaient la gloire de Dieu, elles chantent les beautés de la France, et c'est un émerveillement que de marcher parmi ces témoignages somptueux d'un passé tragique ou galant, magnifique ou terrible. Depuis François Ier jusqu'à Napoléon, tous les souverains y ont laissé des souvenirs de leur passage et des monuments de leur magnificence. L'art de la Renaissance l'a doté de ses plus riches merveilles et le goût Louis XVI de ses plus délicats ornements. Il garde, dans son silence, un air de fête et de courtoisie.

L'histoire s'y lit mieux que dans un livre. Ces salles ont gardé d'antiques échos. La Galerie de Henri II trahit, par mille chiffres enlacés, de royales amours. Dans ce pavillon retentit la dispute solennelle dans laquelle Duplessis-Mornay fut vaincu. Dans ce cabinet, Henri IV sacrifia un compagnon d'armes au bien de l'État ; dans cette chambre, Mme de Maintenon décida, en faisant de la tapisserie, du sort de l'Espagne. Dans cette salle de spectacle, le *Devin du village* fut représenté devant le roi. Cette cour vit les adieux héroïques de l'Empereur déchu après trente victoires « blessées à mort ».

Quels spectacles et quels souvenirs! En est-il de plus propres à charmer les yeux, à remplir l'esprit, à gonfler les cœurs?

Je voudrais, pour ma part, que tous les Français fissent le pèlerinage de Fontainebleau. Ils y apprendraient à respecter, à admirer, à aimer l'ancienne France, qui a enfanté ces prodiges. Nous croyons trop aisément que la France ne date que de la Révolution. Quelle erreur détestable et funeste! C'est de la vieille France que la nouvelle est sortie. Ne serait-ce que pour cela, il faudrait la chérir. Il n'y a de salut pour nous que dans la réconciliation de l'ancien esprit et du nouveau. Il me semble que, bien mieux que partout ailleurs, c'est à Fontainebleau que cette réconciliation pourrait s'opérer par un coup de la grâce. C'est pourquoi je supplie tous mes compatriotes d'aller passer une journée dans ce

illusion nous montre opposés entre eux, mais qui, e réalité, sortent naturellement, nécessairemeut l'u de l'autre. Ils s'en iraient de là, j'en suis sûr, dans u heureux état d'esprit, aimant leur temps, qui es ingénieux, inventif, tolérant, spirituel, et respectan les vieux âges et leur fécondité magnifique.

Ils ne manqueront pas, au sortir du Palais, de s promener dans la forêt, dont les arbres séculaires qui verdoient pour nous, verdiront encore pour no enfants et nous enseignent que la vie est trop court pour qu'on doive l'occuper d'autre chose que de c qui élève et de ce qui console.

Et vraiment, nous avons maintenant pour nou accompagner dans notre visite au Palais de Fontai nebleau, un guide sûr, un compagnon excellent. J l'ai éprouvé par moi-même. Un artiste, un savant qu ses vastes travaux ont mis dans les premiers rangs d notre École d'architecture archéologique, l'auteu d'une grande Monographie du Palais de Fontainebleau admirée des connaisseurs, M. Rodolphe Pfnor, après avoir travaillé trente ans pour des spécialistes, a dans un élan de sympathie, composé un petit livre qui s'adresse à tout le monde : une description du Palais de Fontainebleau, le *Guide artistique e historique*. C'est un itinéraire tout à fait pratique e qui nous conduit de salle en salle, dans l'ordre déterminé par les règlements. Chaque salle es décrite, son histoire contée avec agrément et bonhomie. C'est un artiste qui parle, et cet artiste es historien, même philosophe au besoin, et toujours galant homme. Et puis, songez qu'il a étudié ving ans son Fontainebleau, qu'il l'aime, qu'il en connai toutes les pierres, qu'il en évoque tous les souvenirs. Aussi son livre a-t-il le charme des choses faites avec amour. Un des principaux mérites de cet ouvrage est dans les figures qui sont d'une finesse merveilleuse et telles qu'on devait les attendre d'un dessinateur aussi habile que M. Rodolphe Pfnor. Au retour vous pourrez feuilleter votre *Guide* et vous croirez être encore dans la Galerie de Henri II ou dans la Chambre de Marie-Antoinette.

J'ai les gravures sous les yeux et je ne me lasse pas de les examiner, d'y chercher les moindres détails des moulures et des sculptures ou de l'ameublement, et c'est avec une entière satisfaction que je

GUIDE AU PALAIS DE FONTAINEBLEAU

SPÉCIMEN DES GRAVURES DE LA PETITE ÉDITION

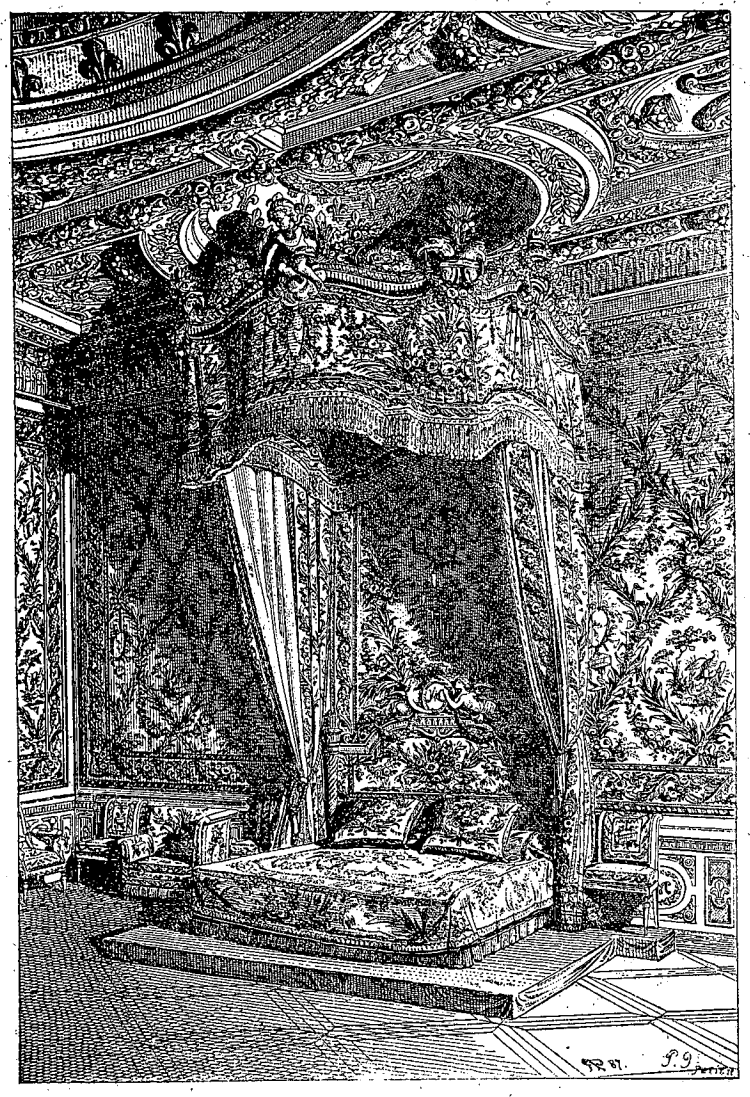

L'IT DE MARIE-ANTOINETTE.

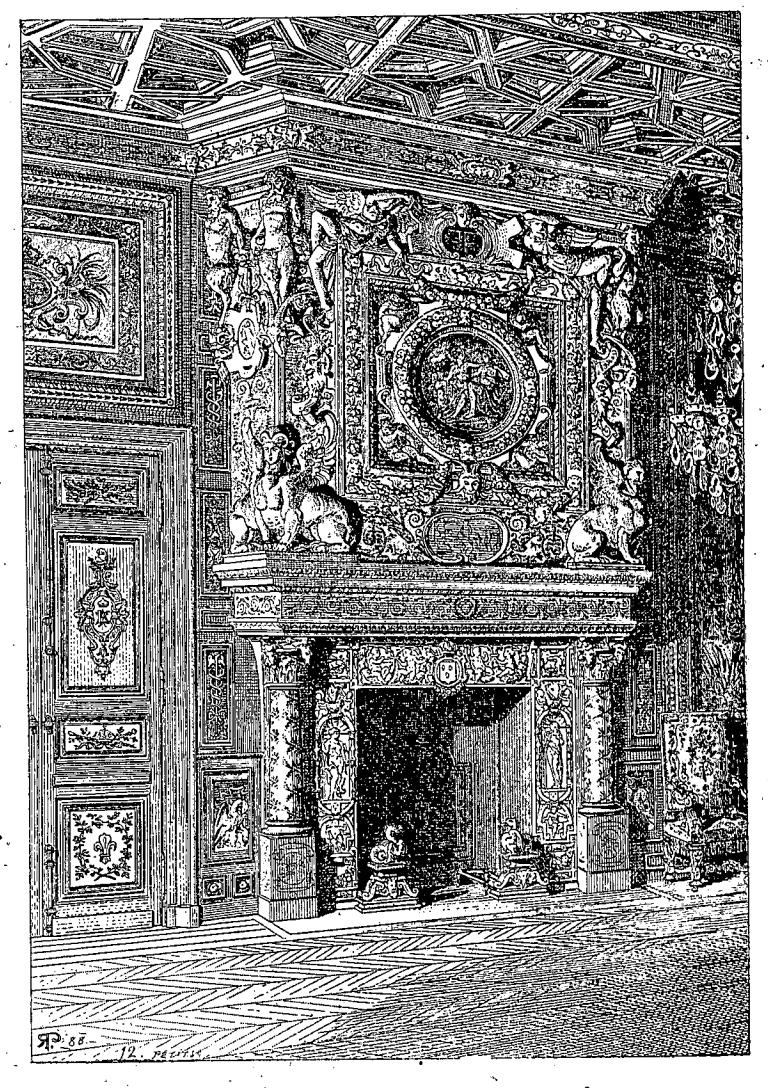

CHEMINÉE DU SALON DE FRANÇOIS Ier.

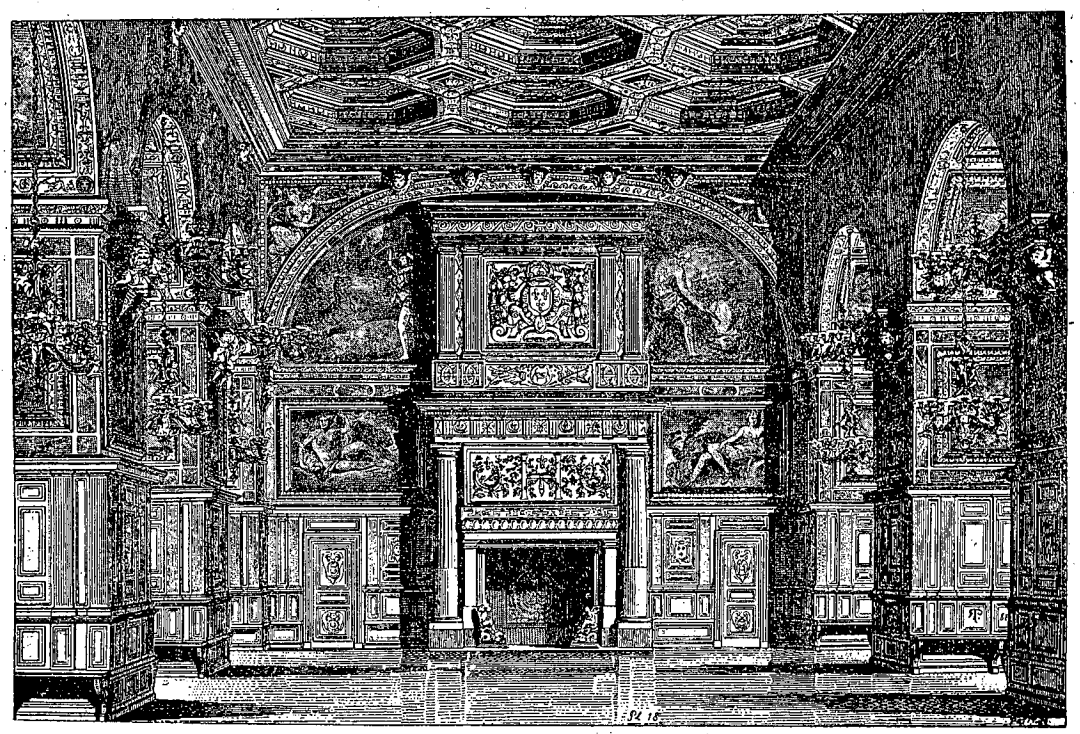

GALERIE DE HENRI II OU SALLE DES FÊTES.

© 2007 Lyon - "Editions « les passerelles du temps »" - editions-passerelles.fr

LIBRAIRIE GÉNÉRALE DE L'ARCHITECTURE ET DES TRAVAUX PUBLICS

ANDRÉ, DALY FILS & CIE, ÉDITEURS

PARIS — 51, rue des Écoles, 51 — PARIS

EXTRAIT DU CATALOGUE

Qui est adressé franco sur toute demande

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

La Revue générale de l'Architecture et des Travaux publics, mensuel, 48 années d'existence.

Les Croquis d'Architecture, mensuel, 22 années d'existence.

Le Recueil d'Architecture, mensuel, 17 années d'exist.

Les Annales industrielles, hebdomadaire, 22 années d'existence.

L'Art et l'Industrie, mensuel, 11 années d'existence.

L'Art pratique, mensuel, 10 années d'existence.

Le Magasin des Arts et de l'Industrie.

La Semaine des Constructeurs, hebdomadaire, 14 ann d'existence.

Les Matériaux et Documents d'Architecture, mensuel, 18 années d'existence.

Le Recueil de Menuiserie pratique, mensuel, 13 année d'existence.

Le Recueil de Serrurerie pratique, mensuel, 12 année d'existence.

Le Recueil d'Ébénisterie, mensuel, 7 années d'existence

Les Métaux ouvrés, mensuel, 7 années d'existence.

OUVRAGES DIVERS

Motifs historiques d'Architecture et de Sculpture d'ornement.

Première série : Extérieurs. 2 vol., 200 planches gravées.

Seconde série : Intérieurs. 2 v., 200 pl. gr. ou en couleurs.

L'Architecture funéraire au XIXe siècle, précédée d'une étude esthétique. 1 vol., 120 planches gravées ou en couleurs.

Les Châteaux historiques :

ANET. 1 vol., 60 planches gravées et texte.

BLOIS. 1 vol., 60 planches dont 35 photographies, 12 chromolithographies et une planche gravée.

FONTAINEBLEAU. 1 vol., 30 belles photographies.

FONTAINEBLEAU (Époques Louis XV et Louis XVI). 1 vol., 80 planches gravées ou en couleurs.

PIERREFONDS. 1 vol., 12 belles photographies.

CHAMBORD. 1 vol., 12 belles photographies.

VAUX-LE-VICOMTE. 1 vol., 30 planches et texte.

MONTAL. 1 vol., 25 belles photographies.

MARLY-LE-ROI. 1 vol. de poche, texte, plan et vue générale gravée.

MONT SAINT-MICHEL (*Guide*). Nombreuses gravures dans le texte.

Tours et Clochers de tous les pays et de tous les styles. 1 vol., 80 planches en lithographie.

Histoire universelle par le dessin. 1 vol., 100 planches et plus de 1,000 motifs différents.

L'Ornement des Tissus. 1 vol., 100 planches en couleurs texte historique et explicatif.

La Décoration arabe. 1 vol., 118 planches en couleurs

L'Ornement par la nature. 1 vol., 80 planches e héliogravure.

Les Statues des 12 Apôtres. 1 vol., 12 belles photogr

L'Ancien Hôtel de Ville de Paris. 1 vol., 88 planche gravées.

Les Tissus anciens. 1 vol., 50 planches en héliogravure

Le Mobilier de la Couronne et des grandes Collections. 3 vol. de chacun 40 planches gravées. (Chaqu volume se vend à part.)

Album de Lettres anciennes (6e édition). 1 volume 24 planches, dont plusieurs en couleurs.

Les Meubles anciens du Louvre et de Cluny. 1 vol. 50 planches reproduites en héliogravure.

La Décoration géométrique. Petit album, plus d 500 motifs.

Monographie du Nouvel Opéra de Paris. 2 vol. d texte, 2 vol. de planches gravées dont 12 en couleurs.

Étude sur l'Ameublement ancien et moderne. 1 vol. 100 planches autographiques.

Les Maisons d'artistes. 1 vol., 31 planches, texte e anglais.

Théorie de l'Ornement. (*Nouvelle édition.*) 1 vol., plus de 1,500 motifs.

Dictionnaire des Architectes. 1 fort vol. broché.

GRAMMAIRE ÉLÉMENTAIRE DU DESSIN, par L. CERNESSON

Adoptée par M. le Ministre de l'Instruction publique, honorée des souscriptions de la Ville de Paris et des Administrations supérieures, Médaille d'or à l'Exposition universelle de Londres. — 1 volume, 30 planches gravées, texte explicatif avec de nombreuses figures. Cette grammaire est complétée par la collection de cahiers dressés conformément au programme industriel : *Cours élémentaire*, 2 cahiers; *Cours moyen*, 2 cahiers; *Cours supérieur*, 2 cahiers. Cahier complémentaire pour l'étude du lavis.

TRAITÉ PRATIQUE D'AQUARELLE ENSEIGNÉE PAR L'ASPECT

La Figure et le Genre

22 leçons et 12 aquarelles. — Adopté par la Ville de Paris pour les écoles de dessin. — Plusieurs médailles aux expositions. Complété par une notice explicative de 70 pages.

La Reliure ancienne et moderne. — Les Hautes Études en architecture. — L'École industrielle. — Le Monument de Gambetta, à Paris. — De la Protection des Œuvres de la pensée : Dessins et Conceptions d'Architecture. — Traité des Paratonnerres. — Traité de Sylviculture. — Traité des Réparations locatives.

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION, 7, RUE SAINT-BENOIT, PARIS

EN SOUSCRIPTION

LA PORCELAINE TENDRE

DE

SÈVRES

Par ÉDOUARD GARNIER

Album grand in-4° colombier de 50 planches.

CONTENANT PLUS DE 250 MOTIFS REPRODUITS EN AQUARELLES

PRÉCÉDÉS D'UNE IMPORTANTE NOTICE HISTORIQUE

ET D'UN TABLEAU DES MARQUES ET MONOGRAMMES DES PEINTRES, DÉCORATEURS ET DOREURS DE LA MANUFACTURE DE SÈVRES, DE 1753 A 1800

Honoré de la souscription du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

L'ouvrage formera DIX LIVRAISONS

Prix de chaque livraison . . . . . **20 fr.**

La première livraison contenant CINQ planches vient de paraître.

VIENT DE PARAITRE

LA CONSOLATION PHILOSOPHIQUE

DE

BOÈCE

Traduction nouvelle par OCTAVE COTTREAU

D'après l'édition de René Vallin (Lugd. Batavorum, Anno MDCLVI) et celle de Rudolfus Peiper (Lelpsick, MDCCCLXXI) combinées

PRÉFACE DE Théog. GERFBERR, AVEC SIX ILLUSTRATIONS HORS TEXTE

REPRODUCTION PHOTOGRAPHIQUE DE MINIATURES EXISTANT A LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Un volume in-4° de plus de 150 pages. Prix . . . . . **12 fr.**

TIRAGE TRÈS RESTREINT

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

En même temps qu'elle offre au public une gare neuve et largement aménagée, la Compagnie de l'Ouest va apporter, à dater du 1er juin, dans la marche des trains des lignes de Normandie, des améliorations intéressantes qui seront certainement accueillies avec faveur par le public.

La durée du trajet de la plupart des trains rapides et express de Paris au Havre, Dieppe et Fécamp et vice-versa sera abrégée de 15 à 20 minutes environ, abréviation importante si l'on considère qu'il s'agit de parcours d'une étendue relativement restreinte.

En outre, les heures de départ de plusieurs des principaux trains seront avantageusement modifiées comme il suit :

Les trains express qui partaient de Paris pour le Havre à 6 h. 30 et pour Dieppe à 6 h. 45 ne partiront plus : le premier qu'à 6 h. 45 et le second qu'à 6 h. 55, tout en arrivant à la même heure à leur destination. Les voyageurs auront ainsi un peu plus de temps pour terminer leurs affaires à Paris, ayant d'ailleurs à leur disposition un wagon-restaurant placé dans le train du Havre.

Le train express n° 55 de Paris à Caen, Trouville, Beuzeval, Cabourg partira de Paris-Saint-Lazare à 6 h. 30' soir, au lieu de 6 h. 55', et arrivera 30' plus tôt. Cette avance d'une demi-heure permettra d'arriver à destination à une heure moins avancée de la nuit.

Au service d'été, c'est-à-dire à partir du 1er juillet, les trains express partant actuellement de Dieppe pour Paris à 7 h. 15' soir et de Saint-Valery pour Paris à 6 h. 14' soir ne partiront plus : le premier qu'à 7 h. 51' et le second qu'à 7 h. 10', soit 36 et 55 minutes plus tard, ce qui donnera plus de temps pour dîner avant de partir, la durée du trajet étant d'ailleurs abrégée de 15' à 18'.

Les trains omnibus n'ont pas été oubliés et les voyageurs de 3e classe profiteront également d'une certaine accélération de vitesse à partir du 1er juin.

Nous citerons, notamment, les trains nos 26 du Havre à Paris et 10 du Havre et de Dieppe à Paris. Le premier, qui séjournait en été, pendant 47 minutes à Mantes pour laisser passer deux express, continuera directement sur Paris où il arrivera à 3 h. 55 au lieu de 4 h. 52. Le second partira du Havre à 6 h. 15 matin, au lieu de 5 h. 35, et de Dieppe à 6 h. 43, au lieu de 6 h. 34, pour arriver à Paris à 1 h. 30 soir, au lieu de 1 h. 50', soit une abréviation d'une heure dans le parcours pour les voyageurs du Havre à Paris et de 29' pour ceux de Dieppe à Paris.

Enfin, à partir de la même date, 1er juin, un double service de jour et de nuit sera assuré à heures fixes entre Paris et Londres, par Dieppe et Newhaven, comme il suit :

PARIS A LONDRES

Départs de Paris.....		Arrivées à Londres...	
	9 h. matin.		7 h. soir.
	8 h. 50 soir.		7 h. 40 matin.

LONDRES A PARIS

Départs de Londres...		Arrivées à Paris.....	
	9 h. matin.		6 h. 30 soir.
	9 h. soir.		8 h. matin.

Les prix sont en 1re et 2e classe pour le Service de Jour et de Nuit indistinctement.
En 3e classe pour le Service de Nuit seulement :

	1re Classe	2e Classe	3e Classe
Billets simples.....	43 25	32 »	23 25
Aller et Retour.....	72 75	52 75	41 50

Ces prix comprennent la taxe perçue au profit des ports de Dieppe et de Newhaven

En outre, à l'occasion de l'Exposition universelle et pendant toute la durée de cette Exposition, des billets d'aller et retour, valables pendant 14 jours, seront délivrés tous les samedis à Londres pour Paris aux prix très réduits de :

49 fr. **05** en 1re cl. — **37** fr. **80** en 2e cl. — **29** fr. **05** en 3e cl.

y compris les taxes des ports.

EXPOSITION UNIVERSELLE ET FÊTE DE LA PENTECOTE

A l'occasion de l'Exposition universelle et des Fêtes de la Pentecôte, la Compagnie délivrera pour Paris, dans toutes les gares du réseau, **du 20 Mai au 20 Juin** inclusivement, des billets d'aller et retour de 1re, 2e et 3e classes, avec 25 p. 100 de réduction, dont la durée de validité sera de :

4 jours, pour un parcours de 200 kilomètres, ou moins;
6 — — de 201 à 300 kilomètres;
8 — — de 301 à 400 kilomètres;
10 — — de 401 à 500 kilomètres;
12 — — supérieur à 500 kilomètres,

le jour du départ compris.

Ces billets seront admis dans tous les trains — express et rapides compris — au même titre que les billets à plein tarif.

La durée de validité fixée ci-dessus pourra être prolongée de moitié à deux reprises, moyennant le paiement, pour chaque prolongation, d'un supplément égal à 10 pour 100 du prix des billets.

BILLETS D'ALLER ET RETOUR

DE PARIS A TURIN

(VIA MONT-CENIS)

Valables pendant 30 jours avec prolongation de 15 jours lorsque les voyageurs justifieront de la possession d'un livret de voyage circulaire intérieur italien pris à Turin. — Prix : 1re classe, 160 fr.; 2e classe, 125 fr.

DE PARIS A MILAN

(VIA MONT-CENIS)

Valables 30 jours. — Prix : 1re classe, 172 francs; 2e classe, 125 francs.

ALLER				RETOUR			
Paris.	dép.	11 h. 15 mat.	9 h. » soir	Milan.	dép.	10 h. 30 mat.	4 h. 20 soir
Turin.	arr.	7 h. 54 mat.	1 h. 58 soir	Turin.	dép.	2 h. 15 soir	8 h. 10 soir
Milan.	arr.	11 h. 45 mat.	5 h. 30 soir	Paris.	arr.	7 h. 05 mat.	5 h. 41 soir

Ces billets délivrés toute l'année donnent droit d'arrêt dans toutes les gares du parcours et sont valables pour tous les trains. — Franchise de 30 kilos de bagages sur P.-L.-M. seulement.

DE PARIS A ÉVIAN

(VIA MACON)

Délivrés du 1er juin au 30 septembre dans le sens de Paris sur Évian seulement. Ces billets qui donnent accès dans tous les trains sont valables pendant 40 jours avec faculté d'être prolongés deux fois de moitié moyennant le paiement d'un supplément de 10 pour 100 chaque fois. — Franchise de 30 kilos de bagages. — Prix : 1re classe, 135 fr.; 2e classe, 100 fr.

ALLER				RETOUR			
Paris.	dép.	7 h. 15 soir	9 h. 15 soir	Evian.	dép.	midi 46 mat.	5 h. 53 soir
Evian.	arr.	7 h. 48 mat.	11 h. 01 mat.	Paris.	arr.	4 h. 55 soir	6 h. 50 mat.

DE PARIS A BERNE ET A INTERLAKEN

(VIA PONTARLIER-NEUCHATEL)

Délivrés jusqu'au 15 octobre et donnant droit d'arrêt dans toutes les gares du parcours. — Valables pour tous les trains. (Les trains de nuit comprennent un sleeping-car.) — Durée de validité, 60 jours. — Franchise de 30 kilos de bagages sur tout le parcours.

		1re classe		2e classe
PRIX :	Paris à Berne.	113 fr. 50	—	85 fr. 50
	Paris à Interlaken.	127 fr. 25	—	97 fr. 15

ALLER				RETOUR			
Paris.	dép.	8 h. 50 mat.	7 h. » soir	Interlaken. . . .	dép.	5 h. 25 mat.	3 h. 30 soir
Berne.	arr.	9 h. 15 soir	7 h. 05 mat.	Berne.	dép.	11 h. 20 mat.	7 h. 10 soir
Interlaken. . .	arr.	11 h. 20 mat.	»	Paris.	arr.	11 h. 52 soir	6 h. 50 mat.

On peut se procurer des billets : à la **Gare de Paris P.-L.-M.**, dans les **Bureaux succursales de la Compagnie** et dans les Bureaux des Agences : **Wagons-Lits**, 3, place de l'Opéra; **Lubin**, boulevard Haussmann, 36; **Cook et Fils**, rue Scribe, 9, et Grand-Hôtel, boulevard des Capucines; **Gaze et Fils**, rue Scribe, 7; **Voyages économiques**, rue Auber, 10.

MAISON QUANTIN
COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION, 7, RUE SAINT-BENOIT, PARIS.

En préparation

PARIS

Par Auguste VITU

UN MAGNIFIQUE VOLUME GRAND IN-QUARTO IMPRIMÉ AVEC LUXE

COMPRENANT 500 PAGES DE TEXTE ET 500 DESSINS INÉDITS

EXÉCUTÉS D'APRÈS NATURE PAR LES MEILLEURS ARTISTES

SIX AQUARELLES

Un Plan de Paris et une Carte de ses agrandissements successifs

Complètent la riche illustration de cet ouvrage

Dans une reliure souple, d'un genre absolument nouveau

Prix : 25 francs.

CHEMINS DE FER DE L'EST

VOITURES-RESTAURANT

Depuis le 1er novembre dernier, la Compagnie de l'Est fait circuler, entre Paris et Châlons-sur-Marne, une **voiture-restaurant** qui part de Paris au train de 5 h. 20 du soir et revient de Châlons à Paris au train de 9 h. 35 du matin.

Cet essai ayant réussi, la Compagnie de l'Est a l'intention de l'étendre, à partir du 1er juin prochain, aux deux trains express partant, l'un de Paris pour Nancy à 8 h. 10 du matin, et l'autre de Nancy pour Paris à 3 h. 42 du soir. On pourra ainsi partir, le matin de Paris pour Nancy, et revenir à Paris le même jour, à 9 h. 50 du soir, après avoir déjeuné et dîné en route, sans perte de temps. Les prix du déjeuner et du dîner sont très modérés **(3 fr. 50 et 4 fr. 50, sans le vin).**

La **Compagnie de l'Ouest** qui, pendant la durée de l'Exposition universelle, délivre aux Exposants, pour un minimum de parcours de 50 kilom. (soit 100 kilom. aller et retour), des cartes d'abonnement de 1re, 2e et 3e classe sur Paris, valables pendant 3 mois et comportant une réduction de 40 pour 100 sur les prix ordinaires de l'abonnement trimestriel, vient de soumettre à l'Administration supérieure une proposition ayant pour objet d'étendre cette mesure, dans les mêmes conditions de parcours et de durée, à toute personne qui en fera la demande.

MAISON QUANTIN
COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION, 7, RUE SAINT-BENOIT, PARIS.

GUIDES-ALBUMS DU TOURISTE
Par Constant DE TOURS

PARIS ET L'EXPOSITION DE 1889

Un joli Album, de format oblong, illustré de 200 dessins d'après nature par les meilleurs artistes
Dans une reliure artistique, avec fers spéciaux..... 3 fr. 50

L'Administrateur-gérant A. SAUPHAR.

EXPOSITION DE PARIS 1889

SECTION ANGLAISE. — LIBRAIRIE —

Les ouvrages indiqués sur cette liste peuvent être commandés aux Représentants

EXTRAIT CHOISI DU CATALOGUE DE **M. J. FISHER UNWIN**

HISTOIRE DES NATIONS

Un volume in-8° couronne, relié en toile. Nombreuses illustrations. — L'ouvrage contient des cartes et une table. — PRIX . . . . . 6 fr. »
Édition pour cadeaux, tranches dorées. . . . . 6 fr. 60

OPINION DE LA PRESSE:

« L'intéressante série, l'HISTOIRE DES NATIONS, formera un cours d'histoire universelle d'une très grande valeur. » — *Journal des Débats.*
« La remarquable série. » — *New York Critic.*
« Cette utile série. » — *The Times.*
« Une admirable série. » — *Spectator.*
« Cette excellente série. » — *Guardian.*
« Chaque école tiendra certainement à posséder cette série dans sa bibliothèque. » — *Pall Mall Gazette.*
« Cette série d'une grande valeur. » *Nonconformist.*
« Admirables séries de monographies historiques. » — *Echo.*
« M. Unwin rend un grand service en publiant sa série l'HISTOIRE DES NATIONS. » — *Western Free Press.*
« Une excellente série. » — *Birmingham Daily Post.*
« L'excellente série. » — *Literary World.*

1. **ROME,** par Arthur Gilman. M. A. — Troisième édition.
2. **LES JUIFS,** par le professeur J.-K. Hosmos. — 2e édition.
3. **L'ALLEMAGNE,** par le rev. S. Baring-Gould. — 3e édition.
4. **CARTHAGE,** par le professeur J.-P. Church. — 3e édition.
5. **L'EMPIRE D'ALEXANDRE,** par le professeur I. P. Mahaffy. — 3e édition.
6. **LES MAURES EN ESPAGNE,** par Stanley Lane-Poole. — 3e édition.
7. **L'ÉGYPTE ANCIENNE,** par le professeur H. Rawlinson. — 3e édition.
8. **LA HONGRIE,** par le professeur Arminius Vambéry. — 2e édition.
9. **LES SARRAZINS,** par Arthur Gilman. M. A.
10. **L'IRLANDE,** par l'honorable Emily Lawlers. — 2e édition.
11. **LA CHALDÉE,** par Zennaïde A. Ragosin.
12. **LES GOTHS,** par H. Bradley.
13. **L'ASSYRIE,** par Zenaïde A. Ragosin.
14. **LA TURQUIE,** par Stanley Lane-Poole.
15. **LA HOLLANDE,** par le professeur I.-E. Thorold Rogers. — 2e édition.
16. **LA FRANCE AU MOYEN AGE,** par Gustave Masson.
17. **LA PERSE.** par G.-S.-W. Benjamin.
18. **LA PHÉNICIE,** par le professeur G. Rawlinson.
19. **LA MÉDIE,** par Zenaïde A Ragozin.
20. **LES VILLES HANSÉATIQUES,** par Helen Zinnum.

EN PRÉPARATION:

21. **LA BRETAGNE ANCIENNE,** par le professeur A.-J. Church. | 22. **LA RUSSIE,** par W.-R. Morfill. M. A.

DEUXIÈME ÉDITION DE

LA VIE ET L'ÉPOQUE DE SAVONAROLE

Par le professeur PASQUALE VILLARI. — Traduit par LINDA VILLARI. — 2 volumes 1/2 in-8° avec portraits et illustrations. — Relié toile: **40** fr. — La plus intéressante biographie religieuse des temps modernes « *Saturday Review* ».

DEUXIÈME ÉDITION A PRIX RÉDUIT

LA VIE ERRANTE EN ANGLETERRE AU MOYEN-AGE

(XIVe siècle). — Par J.-J. JUSSERAND. — Traduit du français par LUCY TOULMIN SMITH.
Un volume 1/2 in-8° relié en toile: **15** fr. **25**. — (Le livre est rempli de renseignements de toutes sortes, et l'attrait qu'il présente est grandement accru par les illustrations. — « *Spectator* ».

QUATRIÈME ÉDITION

L'Avènement des Moines et autres croquis du moyen âge par le Rév. Dr, JESSOPP. 1 vol. in-8°, cour. rel. toile **8 25**
Une peinture de grande valeur de l'Histoire d'Angleterre. « Guardian »

LA FIN DU MOYEN AGE

Essais et questions d'histoires, par A. MARY F. ROBINSSON. Mme DARMESTETER, 1 vol. 1/2 8° rel. toile.. ..... **10** fr.
Ces essais sont à la fois, solides et brillants. Personne n'était plus habile que l'auteur pour écrire l'histoire des Français en Italie. — M. GASTON PARIS.

SÉRIE DES ROMANS « UNWIN »

Format petit in-8°, couronne relié toile. — Prix..... **2 fr. 40**

VOLUME I.

GLADYS JANE,. — Par T. WEBYSS REID. (Cinquième édition)

VOLUME II.

LE CRIME DE MADAME KEITH, par Mme W. R. CLIFFORD. — Troisième édition.

VOLUME III.

A PROPOS D'OLIVIER KNOX, par G. COLMORE.

VOLUME IV.

LE ROMAN DE MISS BAYLE ou UNE HÉRITIÈRE AMÉRICAINE EN EUROPE, par W. FRASER RAL. — (Deuxième édition).

LONDRES. — *Fisher Unwin, 26, Paternoster Square, E. C.*

Tous ces ouvrages se trouvent chez les libraires de Paris
et des principales villes d'Europe.

Librairie **HACHETTE** et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris

LES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

ÉTUDE SUR LA VIE, LES OEUVRES
ET L'INFLUENCE DES PRINCIPAUX AUTEURS DE NOTRE LITTÉRATURE

Mise en vente de

A. THIERS

Par P. DE RÉMUSAT
SÉNATEUR

Un volume in-16, avec un portrait en photogravure, broché..... 2 fr.

En vente

VICTOR COUSIN

Par M. Jules SIMON
De l'Académie française.

MADAME DE SÉVIGNÉ

Par M. Gaston BOISSIER
De l'Académie française.

MONTESQUIEU

Par M. Albert SOREL

GEORGE SAND

Par M. E. CARO, de l'Académie française.

TURGOT

Par M. Léon SAY, de l'Académie française.

Chaque volume in-16, avec un portrait en photogravure, broché..... 2 fr.

En préparation

Villon, par M. Gaston PARIS, membre de l'Institut.
Agrippa d'Aubigné, par M. Guillaume GUIZOT, professeur au Collège de France.
Calvin, par François DE PRESSENSÉ.
Malherbe, par M. G. COGORDAN, ministre plénipotentiaire.
Corneille, par M. Francisque SARCEY.
Pascal, par M. SULLY-PRUDHOMME, de l'Académie française.
Arnauld, par M. GRÉARD, de l'Académie française, vice-recteur de l'Académie française.
Madame de La Fayette, par le comte D'HAUSSONVILLE, de l'Académie française.
Racine, par M. Anatole FRANCE.
La Bruyère, par M. Albert DELPIT.
Saint-Simon, par M. Gaston BOISSIER, de l'Académie française.
Vauvenargues, par M. Maurice PALÉOLOGUE.
Marivaux, par M. Louis GANDERAX.
D'Alembert, par M. Joseph BERTRAND, de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences.
Voltaire, par Ferd. BRUNETIÈRE.
Rousseau, par M. CHERBULIEZ, de l'Acad. franç.
Bernardin de St-Pierre, par M. A. BARINE.
Mirabeau, par M. ROUSSE, de l'Acad. française.
Chénier, par M. José-Maria DE HEREDIA.
Madame de Staël, par M. Albert SOREL.
Chateaubriand, par M. DE LESCURE
Joseph de Maistre, par M. EUG.-MELCHIOR DE VOGUÉ.
Lamennais, par M. SPULLER, député.
Balzac, par M. Paul BOURGET.
Musset, par M. Jules LEMAITRE.
Sainte-Beuve, par M. TAINE, de l'Acad. franç.
Guizot, par M. R. MILLET, ministre plénipotentiaire.
Victor Hugo, par M. L. MABILLEAU.
Etc., etc., etc.

L'Administrateur-Gérant : A. SAUPHAR.

1889

10e ANNÉE

SEPTIÈME LIVRAISON

10 JUILLET

No 115

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

A. SAUPHAR
Administrateur-Gérant

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.



LE LIVRE

— DIXIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 JUILLET 1889

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — CONTES POUR LES BIBLIOPHILES. — Un roman de chevalerie franco-japonais, par OCTAVE UZANNE et ALBERT ROBIDA.

II. — UN LIVRE DE DOLET BRULÉ DANS UN AUTODAFÉ, par AIMÉ VINGTRINIER.

III. — NOTE SUR UNE ÉDITION PEU CONNUE DES *Lunettes des Princes*, DE JEAN MESCHINOT, par OLIVIER DE GOURCUFF.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges.*

II. — **Gazette bibliographique** : *Chronique bibliographique. — Bulletin des bibliothèques. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — A travers les Journaux et Revues. — Nécrologie.*

III. — *Encartage du* **"Bulletin des Sommaires"**.

MÉDAILLE D'OR, PARIS 1878

JOSEPH GILLOTT

DE BIRMINGHAM

recommande ses excellentes

PLUMES D'ACIER

connues du Monde entier sous les

Nos 303 et 404

En vente chez tous les Papetiers

DÉPOT : 131, Bd SÉBASTOPOL

PARIS

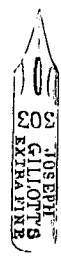

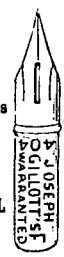

L'INDÉPENDANT LITTÉRAIRE

Revue bi-mensuelle (4e Année).

24 pages, 48 colonnes.

Direction : 31, rue de Poissy, Paris.

Cette Revue universellement répandue aujourd'hui, publie des études de littérature française et étrangère, articles d'art, actualités, nouvelles, bibliographie, théâtre, rend compte des Académies et de l'Institut. Sa collaboration d'écrivains de talent, de *Professeurs de Facultés et d'Universités étrangères* la recommandent aux amateurs et aux esprits cultivés. Le prix d'abonnement, fort modique, met l'Indépendant Littéraire à la portée de tous.

France, 10 fr. — Etranger, 12 fr.

On s'abonne à la Direction et chez les principaux libraires de France et de l'Etranger.

Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne**, Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Sauphar**, administrateur-gérant.

AVIS. — **Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les 9 années parues, en volumes brochés, au prix total de 270 fr.**

Vient de paraître

LES MANUSCRITS
DE
LÉONARD DE VINCI

QUATRIÈME VOLUME

Manuscrits F et I de la Bibliothèque de l'Institut contenant 192 fac-similés phototypiques
avec 192 transcriptions littérales
traductions françaises, avant-propos et tables méthodiques

Par CHARLES RAVAISSON-MOLLIEN

Un volume grand in-folio colombier. . . . . **150** fr.

Ouvrage couronné par l'Académie française

Précédemment parus

MANUSCRIT A. — Un volume in-folio. . . . . **100** fr.
MANUSCRITS B et D. — Un volume in-folio. . . . . **150** fr.
MANUSCRITS C, E et K. — Un volume in-folio. . . . . **150** fr.

Les autres Manuscrits du Maître sont en voie de préparation

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

FÊTE NATIONALE DU 14 JUILLET

BILLETS D'ALLER ET RETOUR A PRIX RÉDUITS.

La Compagnie voulant faciliter les voyages sur son réseau, à l'occasion de la Fête Nationale du 14 juillet, a décidé que les billets d'aller et retour à prix réduits, qui seront délivrés du 6 au 16 juillet, seront tous indistinctement valables, pour le retour, jusqu'aux derniers trains de la journée du 18 juillet.

La durée de validité fixée ci-dessus pourra être prolongée à deux reprises et de moitié (les fractions de jour comptant pour un jour), moyennant le paiement d'un supplément égal à 10 0/0 du prix des billets.

Les billets d'aller et retour de ou pour Paris, Lyon et Marseille, conserveront, bien entendu, leur durée normale de validité lorsquelle sera supérieure à celle fixée ci-dessus.

CHEMINS DE FER DE L'EST

Nous sommes informés qu'à l'occasion de l'Exposition Universelle, dont l'éclatant succès s'affirme de plus en plus, la Compagnie des Chemins de fer de l'Est, désireuse de faciliter les nombreux déplacements qui s'annoncent, mettra en marche, pendant la durée de l'Exposition, une série de *trains spéciaux* se dirigeant vers Paris.

Les dates auxquelles ces trains auront lieu ainsi que leur marche, tant à l'aller qu'au retour, seront indiquées par des affiches apposées au moins 10 jours à l'avance.

Les trains comprendront des voitures de 2e et de 3e classe dans lesquelles les voyageurs seront admis avec des billets spéciaux *à prix très réduits*. La durée de validité de ces billets permettra de rester à Paris pendant 4 ou 5 jours, selon l'éloignement du point de départ fixé pour chaque train.

Lavage et encollage de Livres et Gravures. — Montage de Dessins et Encadrements artistiques.

POUR CAUSE D'AGRANDISSEMENT

Les Ateliers de **M. G. BISSON** Ancionnement 20, RUE MADAME, 20

Sont transférés 89, Rue de RIVOLI, 89.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1889

ABONNEMENTS TRIMESTRIELS

A PRIX RÉDUITS

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest vient d'étendre à toute personne qui en fera la demande la **réduction de 10 0/0** — réduction qui n'était consentie qu'en faveur des exposants — sur les prix ordinaires de l'abonnement trimestriel sur **Paris, en 1re, 2e et 3e classe.**

Ces abonnements, délivrés pour un minimum de parcours de 50 kilomètres (*soit 100 kilomètres aller et retour*), pourront être renouvelés pour une seconde période **de trois mois** — mais ils cesseront d'être valables après la clôture de l'Exposition Universelle.

EXCURSIONS SUR LES CÔTES DE NORMANDIE, EN BRETAGNE ET A L'ILE DE JERSEY

1° Billets d'Excursion. valables pendant **un mois** (1) avec itinéraires fixés comme suit :

1er ITINÉRAIRE — 1re CLASSE. **60** fr. — 2e CLASSE. **45** fr.
Paris. — Rouen. — Le Havre — Fécamp. — St-Valery. — Dieppe. — Le Tréport. — Arques. — Forges-les-Eaux. — Gisors. — Paris.

2e ITINÉRAIRE — **60** fr. — **45** fr.
Paris. — Rouen. — Dieppe. — Saint-Valery. — Fécamp. — Le Havre. — Rouen. — Honfleur ou Trouville-Deauville. — Caen. — Paris.

3e ITINÉRAIRE — **80** fr. — **65** fr.
Paris. — Rouen. — Dieppe. — Saint-Valery. — Fécamp. — Le Havre. — Rouen — Honfleur ou Trouville. — Cherbourg. — Caen. — Paris.

4e ITINÉRAIRE — **90** fr. — **70** fr.
Paris. — Granville. — Avranches. — Mont-St-Michel — Dol. — Saint-Malo. — Dinard. — Dinan. — Rennes. — Le Mans. — Paris.

5e ITINÉRAIRE — **100** fr. — **80** fr.
Paris. — Cherbourg. — Coutances. — Granville. — Avranches. — Mont-St-Michel. — Dol. — St-Malo — Dinard — Dinan. — Rennes. — Le Mans. — Paris.

6e ITINÉRAIRE — **100** fr. — **30** fr.
Paris. — Rouen. — Dieppe. — St-Valery. — Fécamp. — Le Havre. — Rouen. — Honfleur ou Trouville — Caen. — Cherbourg. — Coutances. — Granville. — Dreux. — Paris.

7e ITINÉRAIRE — 1re CLASSE. **120** fr. — 2e CLASSE. **100** fr.
Paris. — Rouen. — Dieppe. — St-Valery. — Fécamp. — Le Havre. — Rouen. — Honfleur ou Trouville. — Caen. — Cherbourg. — Coutances. — Granville. — Avranches. — Mont-St-Michel. — Dol. — St-Malo. — Dinard. — Dinan. — Rennes. — Laval. — Le Mans. — Chartres. — Paris.

8e ITINÉRAIRE — **120** fr. — **100** fr.
Paris. — Granville. — Avranches. — Mont-St-Michel. — Dol. — St-Malo. — Dinard. — Dinan. — St-Brieuc. — Lannion. — Morlaix. — Roscoff. — Brest. — Rennes. — Le Mans. — Paris.

9e ITINÉRAIRE — **130** fr. — **110** fr.
Paris. — Caen. — Cherbourg. — Coutances. — Granville. — Avranches. — Mont-St-Michel. — Dol. — St-Malo. — Dinard. — Dinan. — St-Brieuc. — Lannion. — Morlaix. — Roscoff. — Brest. — Rennes. — Vitré. — Laval. — Le Mans. — Chartres. — Paris.

Les 10e, 11e et 12e itinéraires sont délivrés au départ du Mans, de Rouen et d'Angers.

13e ITINÉRAIRE — **105** fr. — **80** fr.
Paris. — Granville. — Jersey (St-Hélier). St-Malo-St-Servan. Pontorson. — Le Mont-St-Michel. — St-Malo-St-Servan. — Dinard. — Dinan. — St-Brieuc. — Rennes. — Vitré. — Laval. — Le Mans. — Chartres. — Paris.

Les Billets sont délivrés à Paris, aux Gares Saint-Lazare et Montparnasse, et aux Bureaux de Ville de la Compagnie.
(1) La durée de ces billets peut être prolongée d'un mois, moyennant la perception d'un supplément de 10 0/0, si la prolongation est demandée, aux principales gares dénommées aux itinéraires, pour un billet non périmé.

2° Billets d'Excursion, valables de **30 à 60 jours**, avec itinéraire établi au gré du Voyageur, sur les grands réseaux
Minimum de parcours : 300 kilomètres.
Réduction de 20 à 60 p. 100, selon la longueur du parcours, sur les billets individuels.
Réduction supplémentaire variant entre 5 et 25 p. 100 sur les billets collectifs.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST ET DU LONDON BRIGHTON

SERVICES DE PARIS A **LONDRES** PAR ROUEN, DIEPPE ET NEWHAVEN

En **9 HEURES 1/2** par Service de **JOUR** — En **11 HEURES** par Service de **NUIT**

Service à heures fixes toute l'année :

Départs de PARIS : 9 h. matin et 8 h. 50 soir. — Départs de LONDRES : 9 h. matin et 9 h. soir.

Billets Simples valables pendant 7 jours.

1re Classe	2e Classe	3e Classe
41 fr. 25	30 fr.	21 fr. 25

Plus 2 fr. par billet pour droits de port à Dieppe et à Newhaven

Billets d'Aller et Retour valables pour un mois.

1re Classe	2e Classe	3e Classe
68 fr. 75	48 fr. 75	37 fr. 50

Plus 4 fr. par billet pour droits de port à Dieppe et à Newhaven

L'Administrateur-gérant : A. SAUPHAR.

MR. T. FISHER UNWIN'S SELECTED LIST.

"THE ONE HISTORY OF THE WORLD'S GREATEST WAR."

BATTLES AND LEADERS OF THE AMERICAN CIVIL WAR

Edited by ROBERT U. JOHNSON and CLARENCE C. BUEL, of the Editorial Staff of *The Century Magazine.*

In Four Volumes, Royal 8vo., cloth, gilt tops, £5 5s.

CHOPIN; AND OTHER MUSICAL ESSAYS. By HENRY T. FINCK, Author of "Romantic Love and Personal Beauty." Small crown 8vo, cloth, 6s.

"There are six essays in this compact and well-printed volume. They are all written with great thoroughness, and the interest of each one is admirably sustained throughout." — *Freeman's Journal.*

THE STORY OF THE NATIONS.

Crown 8vo, Cloth, Illustrated, and furnished with Maps and Indexes, price 5s. each; Presentation Edition, gilt edges, 5s. 6d.

New Volume (the Iwentieth) now ready,

The Hansa Towns.

By HELEN ZIMMERN

1. **ROME.** By ARTHUR GILMAN, M.A. Third Ed.
2. **THE JEWS.** By Prof. J. K. HOSMER. Second Edition,
3. **GERMANY.** By Rev. S. BARING-GOULD. Second Edition.
4. **CARTHAGE.** By Prof. ALFRED, J. CHURCH, Third Edition.
5. **ALEXANDER'S EMPIRE.** By Prof. J.P. MAHAFFI. Fourth Edition.
6. **THE MOORS IN SPAIN.** By STANLEY LANE-POOLE. Third Edition.
7. **ANCIENT EGYPT.** By Prof. GEORGE RAWLINSON. Third Edition.
8. **HUNGARY.** By Prof. ARMINIUS VAMBÉRY. Second Edition.
9. **THE SARACENS.** By ARTHUR GILMAN, M. A.
10. **IRELAND.** By the Hon. EMILY LAWLESS. Third Edition.
11. **CHALDEA.** By ZÉNAÏDE A. RAGOZIN. Second Edition.
12. **THE GOTHS.** By HENRY BRADLEY. Second Edition,
13. **ASSYRIA.** By ZÉNAÏDE A. RAGOZIN.
14. **TURKEY.** By STANLEY LANE-POOLE, Second Edition.
15. **HOLLAND.** By Prof. J. E. THOROLD. ROGERS. Second Edition.
16. **MEDIÆVAL FRANCE.** By GUSTAVE MASSON. Second Edition.
17. **PERSIA.** By S. G. W. BENJAMIN. Second Edition.
18. **PHŒNICIA.** By GEORGE RAWLINSON.
19. **MEDIA.** By ZENAIDE, A. RAGOZIN.
20. **EARLY BRITAIN.** By Prof. ALERED J. CHURCH. *[In August.*
21. **RUSSIA.** By W. R. MORFILL, M. A. *[In September.*

Other Volumes in Preparation.

By A. MARY F. ROBINSON (Mdme Darmesteter).

THE END OF THE MIDDLE AGES : Essays and Questions in History.

Demy 8vo, cloth, 10s. 6d.

"We travel from convent to palace, and fuid ourselves amonqall the goodness, the wiodom, the wildness, the wickedness, the worst and the best of that womderful time. We meet with devoted sanits and desperate sinners..... We seem to have made many new acquaintances whom before we ouly Knew by name amonq the names of history..... We can heartily recommend this book to every one whocares for the study of history, especially in its most curious and fascinating period, the later Middle Age." — *Spectator.*

"UNWIN'S NOVEL SERIES."

These volumes average about 300 pp. each, are clearly printed, and strongly bound in cloth price 2s. each.

Volume IV. Now ready.

MISS BAYLE'S ROMANCE;

Or, An American Heiress in Europe. By W. FRASER RAE. Second et Revised Edition.

"Mr. J. Fisher Unwin has reproduced this extremely clever story in his unique Novel Series, and thereby has greatly added to the attractions of his abready well-established publications..... It is ouly necessary now to mention that it is published at the ridiculously small sum of two shillings to insure a spirited demand for the various editions it is sure to pass through."
Whitehall Review.

Vol. 1. **GLADYS FANE.** By T. WEMYSS REID. Fifth Edition.

Vol. 2. **Mrs. KEITH'S CRIME.** By Mrs. W. K. CLIFFORD. Fourth Edition.

Vol. 3. **CONCERNING OLIVER KNOX.** By G. COLMORE.

Vol. 5. **ISAAC ELLER'S MONEY.** By Mrs. ANDREW DEAN. *[In July.*

Vol. 6. **CHRONICLES OF A HEALTH RESORT.** A. NOVEL. By A. HELDER. *[In August.*

ST. NICHOLAS FOR YOUNG FOLKS

conducted by MARY MAPES DODGE,

Monthly, price 1s.

Subscription for One Year, 14 s. post free (Within the Postal Union). Single Copy, post free, 1s. 2d. Half-Yearly vol. price 8s. each.

THE CENTURY ILLUSTRATED MONTHLY MAGAZINE.

Price 1s. 4d.

Each number contains 160 pp. et about 50 illustrations. Subscription for One Year, 19s. post free, (Within the Postal Union). Single Copy, post free, 1s. 7d. Bound volumes, price 10s. 6d. each.

London : T. FISHER UNWIN, 26 Paternoster Square, E.C.

The Abone books may be obtained at the Bookseller and Librairies in Paris and the Principal European Cities.

Librairie **HACHETTE & Cie**, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

LES GRANDS ÉCRIVAINS DE LA FRANCE

Nouvelles éditions, revues sur les autographes et sur les plus anciennes impressions

AUGMENTÉE DE VARIANTES, DE NOTICES, DE NOTES,

D'UN LEXIQUE DES MOTS ET LOCUTIONS REMARQUABLES, D'UN PORTRAIT, DE FAC-SIMILÉ, ETC.

PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION

De M. ADOLPHE RÉGNIER

Membre de l'Institut

Revues par Eugène DESPOIS et Paul MESNARD

Chaque volume in-8 broché..... 7 fr. 50

MOLIÈRE

ŒUVRES

Mise en vente du Tome X

Ce volume comprend : *Notice biographique sur Molière. — Additions et corrections*

Un volume in-8, broché..... 7 fr. 50

En vente :

Tome I : Avertissement. — Préface de l'édition de Molière de 1682. — Notice biographique. — Premières farces attribuées à Molière. — L'Étourdi ou les Contre-temps. — Le Dépit amoureux.

Tome II : Les Précieuses ridicules. — Sganarelle ou le Cocu imaginaire. — Dom Garcie de Navarre ou le Prince jaloux. — L'École des maris.

Tome III : Les Fâcheux. — L'École des femmes. — La critique de l'École des femmes. — L'Impromptu de Versailles.

Tome IV : Le Mariage forcé. — Les Plaisirs de l'île enchantée. — La Princesse d'Élide. — Le Tartuffe ou l'Imposteur.

Tome V : Don Juan ou le Festin de Pierre. — L'Amour médecin. — Le Misanthrope.

Tome VI : Le Médecin malgré lui. — Mélicerte. — Pastorales comiques. — Le Sicilien ou l'Amour peintre. — Ballet des Muses. — Amphitryon. — Georges Dandin ou le Mari confondu.

Tome VII : L'Avare. — Monsieur de Pourceaugnac. — Les Amants magnifiques.

Tome VIII : Le Bourgeois gentilhomme. — Ballet des Nations. — Appendice au Bourgeois gentilhomme. — Psyché. — Appendice à Psyché. — Les Fourberies de Scapin. — La comtesse d'Escarbagnas.

Tome IX : Les femmes savantes. — Le malade imaginaire. — La gloire du dôme du Val-de-Grâce. — Poésies diverses. — Table alphabétique des œuvres de Molière et des noms propres qui s'y rencontrent.

Chaque volume in-8, broché.. ..... 7 fr. 50

HENRI WALLON

MEMBRE DE L'INSTITUT

LES REPRÉSENTANTS DU PEUPLE EN MISSION

ET LA

Justice Révolutionnaire dans les Départements

EN L'AN II

(1793-1794)

TOME TROISIÈME : **Le Sud-Est, l'Est et la Région de Paris**

Un volume in-8, broché..... 7 fr. 50

EN VENTE :

TOME PREMIER : **La Vendée.** Un volume in-8, broché..... 7 fr. 50

TOME DEUXIÈME : **L'Ouest et le Sud-Ouest.** Un volume in-8, broché. 7 fr. 50

GEORGES PELLISSIER

LE

Mouvement Littéraire au XIXe Siècle

Un volume in-16, broché..... 3 fr. 50

L'Administrateur-Gérant : A. SAUPHAR

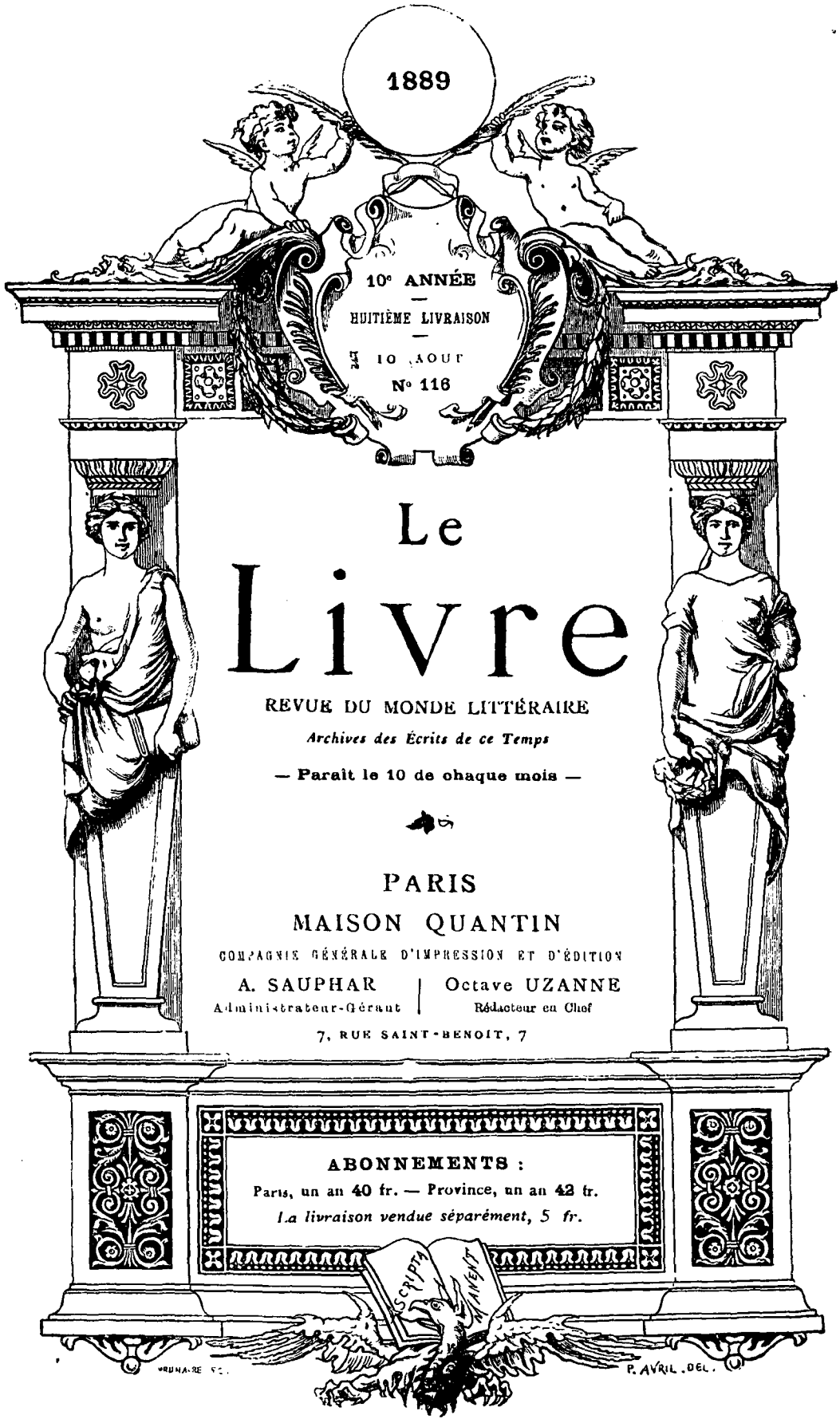
1889
10e ANNÉE
HUITIÈME LIVRAISON
10 AOUT
N° 116
Le
Livre
REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE
Archives des Écrits de ce Temps
— Paraît le 10 de chaque mois —
PARIS
MAISON QUANTIN
COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION
A. SAUPHAR
Administrateur-Gérant
Octave UZANNE
Rédacteur en Chef
7, RUE SAINT-BENOIT, 7
ABONNEMENTS :
Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.
La livraison vendue séparément, 5 fr.
SCRIPTA MANENT
P. AVRIL. DEL.

LE LIVRE

— DIXIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 AOUT 1889

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — L'ESTAMPE FRANÇAISE MODERNE, par OCTAVE UZANNE.

II. — ALFRED DE MUSSET INÉDIT, par CHARLES GLINEL.

III. — ESSAI BIBLIOGRAPHIQUE SUR QUELQUES PAGES PEU CONNUES DE MACHIAVEL, par HENRI DE ROCHESSAUVRE.

IV. — DE LA DESTRUCTION VOLONTAIRE DES LIVRES OU BIBLIOLYTIE (3e article), par FERNAND DRUJON.

Illustrations hors texte : Reliure en maroquin plein, exécutée par RUBAN sur un exemplaire de SON ALTESSE LA FEMME.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Le Livre du jour** (*Amy Robsart* ; *les Jumeaux*, de V. Hugo), par B. H. GAUSSERON.

II. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges.*

III. — **Gazette bibliographique** : *Chronique bibliographique. — Bulletin des bibliothèques. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — A travers les Journaux et Revues. — Nécrologie.*

MÉDAILLE D'OR, PARIS 1878

JOSEPH GILLOTT

DE BIRMINGHAM

recommande ses excellentes

PLUMES D'ACIER

connues du Monde entier sous les

Nos 303 et 404

En vente chez tous les Papetiers

DÉPOT : 131, Bd SÉBASTOPOL

PARIS

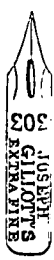



L'INDÉPENDANT LITTÉRAIRE

Revue bi-mensuelle (4e Année).

24 pages, 48 colonnes.

Direction : 31, rue de Poissy, Paris.

Cette Revue universellement répandue aujourd'hui, publie des études de littérature française et étrangère, articles d'art, actualités, nouvelles, bibliographie, théâtre, rend compte des Académies et de l'Institut. Sa collaboration d'écrivains de talent, de *Professeurs de Facultés et d'Universités étrangères* la recommandent aux amateurs et aux esprits cultivés. Le prix d'abonnement, fort modique, met l'**Indépendant Littéraire** à la portée de tous.

France, **10 fr.** — Etranger, **12 fr.**

On s'abonne à la Direction et chez les principaux libraires de France et de l'Etranger.

Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne**, Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Sauphar**, administrateur-gérant.

AVIS.— Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les 9 années parues, en volumes brochés, au prix total de 270 fr.

Supplément au numéro du « Livre » du 10 Août 1889

LE PETIT THÉATRE
(THÉATRE DE MARIONNETTES)

Opinion de la Presse

Ne pouvant donner ici tous les articles qui ont paru à chaque série de représentations du Petit-Théâtre, nous avons fait choix des extraits suivants : on pourra juger par eux du bon accueil que la Presse a fait à notre entreprise.

Les marionnettes de M. Henri Signoret viennent de nous donner la *Tempête* de Shakespeare Il y a une heure à peine que la toile du Petit-Théâtre est tombée sur le groupe harmonieux de Ferdinand et de Miranda. Je suis sous le charme et, comme dit Prospero, « je me ressens encore des illusions de cette île ». L'aimable spectacle ! Et qu'il est vrai que les choses exquises, quand elles sont naïves, sont deux fois exquises. M. Signoret se propose de faire jouer par ses petits acteurs les chefs-d'œuvre, je dirai les saintes œuvres de tous les théâtres. Hier, Aristophane; aujourd'hui, Shakespeare ; demain, Kalidasa. Ses petits acteurs sont de bois, comme les dieux que détestait Polyeucte. Mais Polyeucte était un fanatique ; il n'entendait rien aux arts et il ignorait tout ce qu'un dieu de bois peut contenir de divin et d'adorable...

M. Belloc, elève de Mercié, a modelé pour le Petit-Théâtre des têtes d'un grotesque puissant ou d'une pureté charmante. Sa Miranda a la grâce fine d'une figure de la première renaissance italienne et le parfum des vierges de ce bienheureux quinzième siècle qui fit refleurir pour la seconde fois la beauté dans le monde. Son Ariel rappelle dans sa tunique de gaze lamée d'argent, les figurines de Tanagra, parce que sans doute, l'élégance aérienne des formes appartient en propre au déclin de l'art hellénique.

Ces deux jolis tantoches parlaient par les voix pures de Mlles Paule Verne et Cécile Dorelle. Quant aux plus mâles acteurs du drame, Prospero, Caliban, Stéphano, c'était des poètes tels que M. Maurice Bouchor, Raoul Ponchon, Amédée Pigeon, Félix Rabbe qui les faisaient parler. Sans compter Coquelin Cadet, qui n'a point dédaigné de dire le prologue, ainsi que le gai rôle du bouffon Trinculo.

Les décors, certes, avaient aussi leur poésie, M. Lucien Doucet a représenté la grotte de Prospero avec cette grâce savante qui est un des caractères de son talent. Le bleu qui chantait dans ce tableau délicieux ajoutait une harmonie à la poésie de Shakespeare.

La traduction de la *Tempête*, que nous venons d'entendre, est de M. Maurice Bouchor. Elle m'a beaucoup plu et j'ai grande envie de la lire à loisir. Elle est en prose, mais d'une prose rythmée et imagée.

Il fallait M. Bouchor pour nous donner quelque idée de ce style shakespearien que Carlyle a si bien nommé un style de fête... ANATOLE FRANCE (*Le Temps*).

Vous n'êtes pas sans connaître, au moins pas ouï-dire, les marionnettes de M. Signoret. Sur les tréteaux minuscules de la Galerie Vivienne, un groupe d'amis de l'art dramatique s'est donné la tâche de vulgariser, avec les artifices de feu Séraphin, les chefs-d'œuvre injoués et réputés injouables du théâtre étranger et du nôtre. Déjà l'an dernier, les *Oiseaux* d'Aristophane avaient fait recette malgré la saison et l'absence de publicité. Cette année, le cadre s'élargit : en ce moment on joue la *Tempête*, cette merveilleuse comédie de Shakespeare. Et on nous promet pour cet hiver le *Prométhée* d'Eschyle, des pièces indiennes et chinoises, une légende biblique arrangée par le poète Maurice Bouchor et un acte de Jean Richepin. On voit que ces marionnettes, par leur haute ambition littéraire, méritent un encouragement et s'imposent à la sympathie du public.

C'était l'avis des lettrés qui, le soir de l'inauguration, s'étaient donné rendez-vous salle Vivienne. Ernest Renan était du nombre. Guignol a de tous temps, passionné les plus grands esprits. Aussi n'y a-t-il pas lieu de s'étonner que l'auteur de *Caliban* et de l'*Eau de Jouvence* ait pris un vif plaisir à cette *Tempête* d'où sont issus ces deux beaux drames philosophiques...

PARISIS (*Le Figaro*).

Si nous jetons un regard sur la petite salle du Passage Vivienne, le jour de la « première » de la *Tempête,* nous y trouverons nombreuse compagnie, et pas trop mauvaise... Je constate que les habitués du Petit-Théâtre, pendant cette saison, s'appelleront Lord Lytton, Ernest Renan, Puvis de Chavannes, Théodore de Banville, Anatole France, Henry Lerolle, Ch. Lamoureux, Richepin, Ganderax, J. Lemaître, etc.

Quand la toile se lève, quand un régisseur fort bien stylé, dont la voix ressemble à s'y méprendre (et pour cause) à celle de Coquelin Cadet, vient nous adresser quelques bonnes paroles dextrement rimées par le poète traducteur de la *Tempête*, applaudissements et rires s'élèvent à l'envi et se confondent en une joyeuse rumeur...

Et l'œuvre admirable se déroule, sur laquelle je n'ai pas à m'étendre. Mais j'insisterai un peu sur la musique de M. Ernest Chausson. Elle est charmante cette musique, à la fois simple et raffinée ; elle a la fraîcheur des brises de la mer, l'arôme des plantes sauvages..

CAMILLE BENOIT (*Le Guide Musical*).

La *Tempête* de Shakespeare, jouée par les marionnettes de la Galerie Vivienne, avait attiré un public d'élite vendredi dernier. Toute l'Académie française, présente et future, semblait s'y être donné un rendez-vous de « noble compagnie, » comme c'est le cas ou jamais de le dire. Le but est désormais atteint, que j'ai vivement désiré, comme on sait ; les marionnettes de la Galerie Vivienne sont « *chic.* » Etre *chic*, ou n'être pas *chic*, vous savez assez qu'à Paris tout est là. Les marionnettes de la galerie Vivienne, désormais, sont *chic*, et il n'y a pas à revenir là-dessus. Cela, maintenant, ira tout seul.

FAGUET (*Le Soleil*)

... Cette représentation de la *Tempête* est un spectacle exquis. On pourrait craindre que les marionnettes, si comiques quand elles ont joué, il y a quelques mois, de l'Aristophane, ne le fussent un peu trop pour représenter et le noble duc de Milan, et le bon seigneur Gonzalo, et l'aérien, le subtil, l'invisible Ariel, et Ferdinand, et surtout Miranda, la vierge ingénue... Eh bien ! l'illusion a été complète ! Prospero nous a enfermés dans le cercle magique et nous avons trouvé Miranda charmante de naturel, de finesse, jolie à tourner la tête à M. Renan avec son profil fier et la caresse de ses yeux...

MARCEL FOUQUIER (*La France*)

Seriez-vous curieux de voir l'humanité par le trou d'une aiguille ? Allez regarder Shakespeare chez M. Signoret.

C'est un radieux spectacle que celui que nous offre le poète de l'*Aurore* sur la scène immense et minuscule agencée par M. Signoret. C'est une représentation délicate ; le Paris littéraire lui doit quelques heures ravissantes...

GEORGES MONTORGUEIL (*Paris*).

« ..... J'ai vu deux fois les marionnettes de la rue Vivienne et j'y ai pris un grand plaisir. Je leur sais un gré infini de remplacer les acteurs vivants. S'il faut dire toute ma pensée, les acteurs me gâtent la comédie. J'entends les bons acteurs. Je m'accomoderais encore des autres, mais ce sont les artistes excellents, comme il s'en trouve à la Comédie-Française, que décidément je ne puis souffrir. Leur talent est trop grand ; il couvre tout. Il n'y a qu'eux. Leur personne efface l'œuvre qu'ils représentent. Ils sont considérables. Je voudrais qu'un acteur ne fût considérable que quand il a du génie. Je rêve de chefs-d'œuvre joués à la diable dans des granges par des comédiens nomades. Mais peut-être n'ai-je aucune idée de ce que c'est que le théâtre. Il vaut bien mieux que je laisse à M. Sarcey le soin d'en parler. Je ne veux discourir que de marionnettes. C'est un sujet qui me convient et dans lequel M. Sarcey ne vaudrait rien. Il y mettrait de la raison.

© 2007 Lyon « Passages » et personnages du temps » - Tous droits réservés

« . . . . . Elles sont divines les poupées de M. Signoret, et dignes de donner une forme aux rêves du poète, dont l'âme était, dit Platon, « le sanctuaire des Charites.»

« Grâce à elles, nous avons un Aristophane en miniature. Lorsque la toile s'est levée sur un paysage aérien et que nous avons vu les deux demi-chœurs des oiseaux prendre place des deux côtés du tymélé, nous nous sommes fait quelque idée du théâtre de Bacchus.

« La belle représentation !

« Un des deux coryphées des oiseaux, se tournant vers les spectateurs, prononce ces paroles :

« Faibles hommes, semblables à la feuille, vaines créatures pétries de limon et drivées d'ailes, malheureux mortels condamnés à une vie éphémère et fugitive, ombres, songes légers. . . . . »

« C'est la première fois, je pense, que des marionnettes parlent avec cette gravité mélancolique. » ANATOLE FRANCE (*Le Temps*).

« . . . . . Assez d'esprits sont fatigués du mélodrame, du vaudeville et de tout l'appareil scénique du XIXe siècle. . . . . N'ai-je pas vu, la semaine dernière, au Petit-Théâtre de la rue Vivienne, des raffinés applaudir le *Gardien vigilant* de Cervantes et les *Oiseaux* d'Aristophane — joués par des marionnettes. »

L. GANDERAX (*Revue des Deux-Mondes*)

« . . . . . Ce sont des poupées de quatre-vingts centimètres, je pense, fort exactement habillées à la grecque, qui portent le masque comique muni de son embouchure et qui peuvent se mouvoir dans tous les sens et faire cinq ou six gestes essentiels, très clairs et très expressifs. . . . .

« Peu à peu le charme opère. Au premier chœur qui éclate, on est tout à fait gagné par la richesse et la grâce de cette poésie, par ce mélange unique de naïveté, de malice et de libre imagination..... Et, si l'on ferme à demi les yeux, on arrive à songer que ce théâtre de marionnettes est encore ce qui peut nous donner l'idée la plus approchante de la représentation d'une comédie grecque au temps de Périclès.....»

JULES LEMAITRE (*Journal des Débats*).

« . . . . . Les marionnettes de M. Signoret sont les plus savamment articulées qu'il y ait au monde. Grandes d'un mètre de haut à peu près, elles sont empalées, à l'orientale, sur des barres de fer grosses comme le pouce qui leur servent de colonne vertébrale. Au ras des pieds de la poupée, cette barre de fer entre dans un socle de bois assez semblable au « terrain » qui supporte les sapins de copeau dans les bergeries d'enfants. Sur ce socle, tout un clavier de pédales que le montreur de marionnettes, qui se promène dans les sous-sols du théâtre, touche avec les doigts. Chaque note de ce petit piano fait mouvoir un fil, qui remue un membre, qui esquisse un geste. La gamme de ces sept notes, parcourue par un impressario habile, suffit à exprimer toutes les passions humaines.....» HUGUES LE ROUX (*Le Temps*).

« Quelques personnes privilégiées recevaient la semaine dernière, une invitation pour un théâtre inconnu et minuscule, perdu dans le passage Vivienne. Le *Petit-Théâtre* est son nom. La représentation comportait une pièce en un acte de Cervantès, le *Gardien vigilant*, traduction de M. Amédée Pagès et les *Oiseaux* d'Aristophane, traduction de M. Félix Rabbe.

« Acteurs : des marionnettes, de mirifiques marionnettes, hautes comme une canne, aussi richement et exactement costumées que les pensionnaires de la Comédie-Française, articulées comme de véritables chrétiens, musulmans ou boudhistes, sans fils visibles, se mouvant libres sur la scène, inclinant ou secouant la tête, accompagnant le débit de gestes de bras, d'attitudes compliquées, de physionomies; répondant aux bravos du public par des saluts fort convenables, ayant même des voix propres qui, il faut le dire cependant, rappelaient terriblement celles de Maurice Bouchor, Ponchon, de Signoret d'Amédée Pigeon. Mais l'analogie seule frappait, car il n'est pas un spectateur qui ait eu le soupçon d'une supercherie : d'ailleurs excusable, à cet égard. Oui, c'était bien

les jolies et merveilleuses marionnettes qui parlaient. Et elles parlaient le mieux du monde..... »

JULES CASE (*L'Estafette*).

«..... Il me reste à remercier les deux excellents poètes Maurice Bouchor et Raoul Ponchon dont j'ai cru reconnaître la voix quand la Huppe ou le Geai ouvraient le bec pour nous réciter devant l'autel de Bacchus, et comme si nous eussions été des Athéniens, ces éblouissantes parabases où se jouent en langage digne des dieux le lyrisme d'Aristophane et sa hautaine fantaisie. »

PAUL ARÈNE (*L'Illustré moderne*).

La " saison " dernière, le Théâtre de la rue Vivienne a donné *Les Oiseaux* d'Aristophane, et *La Tempête* de Shakespeare, traduite par M. Maurice Bouchor. Pour sa réouverture, le Théâtre des Marionnettes nous réservait une surprise plus extraordinaire encore, la représentation d'un mystère chrétien du Xe siècle, d'*Abraham l'Ermite*, le chef d'œuvre dramatique de la religieuse de l'abbaye de Gandersheim, Hroswitha. Je vous assure qu'on ne s'est point ennuyé.

MARCEL FOUQUIER (*La France*).

Nous avons revu, avec plaisir, comme vous pouvez croire, les marionnettes de la Galerie Vivienne. Elles sont décidément bien jolies, bien artistement sculptées et attifées. Elles ont les physionomies les plus expressives et les plus plaisantes du monde. Il y a dans le *Gardien vigilant* un soldat de la bataille de Lépante qui est " du temps " à ravir, et un sacristain sonneur de cloches et batailleur qui a le ventre le plus imposant et la figure la plus importante qui se puisse. Il y a dans *Abraham l'Ermite* un... comment faut-il dire ? Loin de moi le vocabulaire du *Théâtre libre ancien*, et même celui du *Théâtre libre* moderne... un hôtelier complaisant, un gardien de sérail libre (j'espère que je m'exprime, comme on dit à l'Académie, avec une délicatesse suffisante) qui a la figure, et toute la personne, la plus onctueuse, la plus grassouillette, la plus savoureuse qu'il soit possible d'imaginer, et l'on ne saurait sans doute accomoder plus savamment une honnête marionnette à la maître d'hôtel.

Tout cela est tout à fait agréable à regarder, d'autant plus que c'est merveilleusement encadré. La petite ville espagnole du *Gardien vigilant* est d'une charmante vérité de détails et du plus joli concert babillard et gai de couleurs. Elle fait honneur au décorateur, M. G. Rochegrosse. Le désert, un peu trop africain, peut-être, mais d'un si joli ton et si profond, avec sa piste indéfinie de l'horizon, qui sert de toile de fond au premier acte d'*Abraham l'Ermite*, est tout à fait heureusement traité, avec largeur, avec ampleur, malgré l'exiguité du cadre, et il a été applaudi avec insistance. Le désert a eu du succès. Il aurait pu venir saluer à la rampe. Mais le desert n'est pas cabotin. Il est rêveur et mélancolique. Il ne s'inquiète pas des bruits du monde.....

La représentation était précédée d'un prologue de Richepin, qui est fort agréable. Le poëte y suppose que les acteurs de la galerie Vivienne se sont mis en grève contre une direction tyrannique, car pour être en bois on en est pas moins acteur, et que la direction a été forcée à toutes sortes de capitulations humiliantes. Tout ce qu'elle a promis à ses pensionnaires elle demande au public de le leur accorder. Elle, elle ne peut guère satisfaire les insatiables prétentions de ces artistes ambitieux et avides. Elle est composée de poètes, et « Le ventre du poète est fait pour qu'on le brosse »; mais c'est au public qu'il appartient de satisfaire les exigences du petit peuple turbulent des coulisses. Qu'il soit bon pour eux, qu'il les écoute, qu'il les applaudisse quand ils seront mauvais, qu'il prenne leurs gaucheries pour des traits de génie, comme s'ils étaient décadents, et enfin, conclusion naturelle et nécessaire « Pour les traiter en vrais acteurs... qu'on les décore ! »

Cette fantaisie a beaucoup plu. Richepin, derrière le rideau flottant de l'avant-scène, l'a dit de sa belle voix sonore et profonde, qui donne au moindre vers — et les siens ne sont jamais moindres — un relief si puissant et comme une personnalité. C'était inaugurer de la manière la plus séduisante une très agréable soirée.

EMILE FAGUET (*Le Soleil*)

PARIS, IMP. PICHON ET LEVACHER 2, RUE DE LA VRILLIÈRE

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

BAINS DE MER

1° Billets d'Aller et Retour à Prix réduits valables du Vendredi au Lundi

De PARIS aux Gares suivantes:	1re classe	2e classe
	FR.	FR.
DIEPPE (Criel, Fuys, Pourville, Berneval)	30 »	22 »
LE TRÉPORT (Mers)	33 20	23 60
CANY (Veulettes, les Petites-Dalles, SAINT-VALERY-EN-CAUX (Veules) LE HAVRE (Ste-Adresse, Bruneval) FÉCAMP, LES IFS (Yport, Étretat), TROUVILLE, DEAUVILLE, VILLERS-SUR-MER, HONFLEUR, CAEN	33 »	24 »
CABOURG (Le Home-Varaville)	37 »	27 »
DIVES, BEUZEVAL (Houlgate)		
LUC-Lion-sur-Mer, LANGRUNE (Prix pour le parcours total.)		
St-AUBIN, BERNIÈRES COURSEULES, (Vers-Mer) (Prix pour le parcours total.)	38 »	28 »
BAYEUX (Arromanches, Asnelles), etc.	40 »	30 »
ISIGNY (Grandcamp, Ste-Marie-du-Mont)	44 »	33 »

De PARIS aux Gares suivantes:	1re classe	2e classe
	FR.	FR.
MONTEBOURG et VALOGNES (St-Vaast de la Hougue, Quinéville)	50 »	38 »
CHERBOURG	55 »	42 »
COUTANCES (Agon, Coutainville, Règneville)	57 »	44 »
GRANVILLE (St-Pair, Donville)	50 »	38 »
St-MALO-St-Servan (Paramé DINARD (St-Enogat, St-Lunaire, St-Briac) LAMBALLE (Erquy-Val-André, la Garde-de-St-Cast, Pléneuf, St-Jacut-de-la Mer)	66 »	50 »
SAINT-BRIEUC (Portrieux, St-Quay)	68 »	51 »
LANNION (Perros, Guirec)	79 »	59 »
MORLAIX (St-Jean-du-Doigt)	81 »	61 »
ROSCOFF (Ile de Batz)	85 »	64 »
SAINT-NAZAIRE	66 »	50 »
EAUX THERMALES		
BAGNOLES de l'Orne, par Briouze	45 »	34 »
FORGES-LES-EAUX (S.-Inférieure)	21 45	16 05

Départ du Vendredi au Dimanche — Toutefois, ces Billets sont valables le Jeudi par les trains partant de Paris dès 6 h. 30 du soir. — Retour le Dimanche et Lundi seulement. — Les billets pour **St-Malo, Dinard, Lamballe, St-Brieuc, Lannion, Morlaix, Roscoff** et **St-Nazaire** sont valables, au retour, jusqu'au mardi inclus. — Les deux coupons d'un billet d'*aller* et *retour* ne sont valables qu'à la condition d'être utilisés *par la même personne*; en conséquence, la *vente* et l'*achat* des coupons de retour sont interdit.

2° Billets collectifs dits « Billets de Famille » comportant 40 0/0 de réduction.

(Minima de perception par place : **61** fr. **60** en 1re classe ou **46** fr. **20** en 2e classe, aller et retour).
Ces billets sont délivrés aux familles comprenant quatre personnes au moins pour les Stations balnéaires distantes de plus de 250 kilomètres. — Ils sont valables pendant **33 jours** et peuvent être prolongés une ou deux fois de **30 jours**, moyennant le paiement, pour chacune de ces périodes, d'un supplément égal à 10 0/0 du prix du billet.

SERVICES QUOTIDIENS RAPIDES ENTRE PARIS ET LONDRES

Par DIEPPE et NEWHAVEN

Les importants travaux exécutés récemment dans les ports de Dieppe et de Newhaven, en donnant la facilité d'organiser, dans ces deux ports, des départs à heures fixes, **quelle que soit l'heure de la marée,** ont permis aux Compagnies de l'Ouest et de Brighton de réduire considérablement la durée du trajet entre **PARIS** et **LONDRES** et de créer des services rapides qui fonctionnent tous les jours, sauf le cas de force majeure, aux heures indiquées ci-dessous :

DE PARIS A LONDRES

	JOUR 1re, 2e cl.	NUIT 1re, 2, 3e cl.
DÉPART DE PARIS Saint-Lazare	9 heures du matin.	8 h. 50 du soir.
DÉPART DE DIEPPE	Midi 45.	1 heure du matin.
ARRIVÉE A LONDRES — Gare de London-Bridge	7 heures du soir.	7 h. 40 du matin.
ARRIVÉE A LONDRES — Gare de Victoria	7 heures du soir.	7 h. 50 du matin.

DE LONDRES A PARIS

DÉPART DE LONDRES — Gare de Victoria	9 heures du matin.	8 h. 50 du soir.
DÉPART DE LONDRES — Gare de London-Bridge	9 heures du matin.	9 heures du soir.
DÉPART DE NEWHAVEN	10 h. 35 du matin.	11 heures du soir.
ARRIVÉE A PARIS Saint-Lazare	6 h. 30 du soir.	8 heures du matin.

Prix des Billets

BILLETS SIMPLES, VALABLES PENDANT 7 JOURS

1re classe, **41** fr. **25** — 2e classe, **30** fr. — 3e classe, **21** fr. **25.**

Plus 2 fr. par billet, pour droits de port à Dieppe et à Newhaven.

BILLETS D'ALLER ET RETOUR, VALABLES PENDANT UN MOIS

1re classe, **68** fr. **75** — 2e classe, **48** fr. **75** — 3e classe, **37** fr. **50.**

Plus 4 fr. par billet, pour droits de port à Dieppe et à Newhaven.

Ces billets donnent le droit de s'arrêter à ROUEN, DIEPPE, NEWHAVEN et BRIGHTON.

© 2007 Livre « Supplément au numéro du livre » - Tous droits réservés

Excursions sur les COTES DE NORMANDIE, EN BRETAGNE ET A L'ILE DE JERSEY

1° **Billets d'Excursion**, valables pendant **un mois** (1) avec itinéraires fixés comme suit :

1er ITINÉRAIRE — 1re CLASSE. **60** fr. — 2e CLASSE. **45** fr.
Paris. — Rouen. — Le Havre — Fécamp. — St-Valery. — Dieppe. — Le Tréport. — Arques. — Forges-les-Eaux. — Gisors. — Paris.

2e ITINÉRAIRE — 1re CLASSE. **60** fr. — 2e CLASSE. **45** fr.
Paris. — Rouen. — Dieppe. Saint-Valery. — Fécamp. — Le Havre. — Rouen. Honfleur ou Trouville-Deauville. — Caen. — Paris.

3e ITINÉRAIRE — 1re CLASSE. **80** fr. — 2e CLASSE. **65** fr.
Paris. — Rouen. — Dieppe. — Saint-Valery. — Fécamp. — Le Havre. — Rouen. — Honfleur ou Trouville. — Cherbourg. — Caen. — Paris.

4e ITINÉRAIRE — 1re CLASSE. **90** fr. — 2e CLASSE. **70** fr.
Paris. — Granville. — Avranches. — Mont-St-Michel — Dol. — Saint-Malo. — Dinard. — Dinan. — Rennes. — Le Mans. — Paris.

5e ITINÉRAIRE — 1re CLASSE. **100** fr. — 2e CLASSE. **80** fr.
Paris. — Cherbourg. — Coutances. — Granville. — Avranches. — Mont-St-Michel. — Dol. — St-Malo — Dinard — Dinan. — Rennes. — Le Mans. — Paris.

6e ITINÉRAIRE — 1re CLASSE. **100** fr. — 2e CLASSE. **80** fr.
Paris. — Rouen. — Dieppe. — St-Valery. — Fécamp. — Le Havre. — Rouen. — Honfleur ou Trouville — Caen. — Cherbourg. — Coutances. — Granville. — Dreux. — Paris.

7e ITINÉRAIRE — 1re CLASSE. **120** fr. — 2e CLASSE. **100** fr.
Paris. — Rouen. — Dieppe. — St-Valery. — Fécamp. — Le Havre. — Rouen. — Honfleur ou Trouville. — Caen. — Cherbourg. — Coutances. — Granville. — Avranches. — Mont-St-Michel. — Dol. — St-Malo. — Dinard. — Rennes. — Laval. — Le Mans. — Chartres. — Paris.

8e ITINÉRAIRE — 1re CLASSE. **120** fr. — 2e CLASSE. **100** fr.
Paris. — Granville. — Avranches. — Mont-St-Michel. — Dol. — St-Malo. — Dinard. — Dinan — St-Brieuc. — Lannion. — Morlaix. — Roscoff. — Brest. — Rennes. — Le Mans. — Paris.

9e ITINÉRAIRE — 1re CLASSE. **130** fr. — 2e CLASSE. **110** fr.
Paris. — Caen. — Cherbourg. — Coutances. — Granville. — Avranches. — Mont-St-Michel. — Dol. — St-Malo. — Dinard. — Dinan. — St-Brieuc. — Lannion. — Morlaix. — Roscoff. — Brest. — Rennes. — Vitré. — Laval. — Le Mans. — Chartres. — Paris.

Les 10e, 11e et 12e itinéraires sont délivrés au départ du Mans, de Rouen et d'Angers.

13e ITINÉRAIRE — 1re CLASSE. **105** fr. — 2e CLASSE. **80** fr.
Paris. — Granville — Jersey (St-Hélier). — St-Malo-St-Servan. — Pontorson. — Le Mont-St-Michel. — St-Malo-St-Servan. — Dinard. — Dinan. — St-Brieuc. — Rennes. — Vitré. — Laval. — Le Mans. — Chartres. — Paris.

Les Billets sont délivrés à Paris, aux Gares Saint-Lazare et Montparnasse, et aux Bureaux de Ville de la Compagnie.
(1) La durée de ces billets peut être prolongée d'un mois, moyennant la perception d'un supplément de 10 0/0, si la prolongation est demandée, aux principales gares désignées aux itinéraires, pour un billet non périmé.

2° **Billets d'Excursion**, valables de **30** à **60 jours**, avec itinéraire établi au gré du Voyageur, sur les grands réseaux.
Minimum de parcours : 300 kilomètres.
Réduction de 20 à 60 p. 100, selon la longueur du parcours, sur les billets individuels.
Réduction supplémentaire variant entre 5 et 25 p. 100 sur les billets collectifs.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST ET DU LONDON BRIGHTON

SERVICES DE PARIS A **LONDRES** PAR ROUEN, DIEPPE ET NEWHAVEN

En **9 HEURES 1/2** par Service de **JOUR** — En **11 HEURES** par Service de **NUIT**

Service à heures fixes toute l'année :

Départs de PARIS : 9 h. matin et 8 h. 50 soir. — Départs de LONDRES : 9 h. matin et 9 h. soir.

Billets Simples valables pendant 7 jours.

1re Classe	2e Classe	3e Classe
41 fr. 25	30 fr.	21 fr. 25

Plus 2 fr. par billet pour droits de port à Dieppe et à Newhaven

Billets d'Aller et Retour valables pour un mois.

1re Classe	2e Classe	3e Classe
68 fr. 75	48 fr. 75	37 fr. 50

Plus 4 fr. par billet pour droits de port à Dieppe et à Newhaven

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

La Compagnie met à la disposition des voyageurs, dans chacun des compartiments de ses voitures de 1re et 2e classe, un **Guide-Album.**

Ce volume, suspendu sous le filet par de légères courroies faciles à décrocher, donne la description de toutes les villes du réseau et contient, en outre, une partie historique et anecdotique largement développée, qui rend aussi attrayante qu'instructive la lecture du **Guide-Album**.

L'Administrateur-gérant : A. SAUPHAR.

© 2007 Lyon 1re Diffusion - Les photographies du verso - © Editions Lyon Diffusion

MR. T. FISHER UNWIN'S SELECTED LIST.

"THE ONE HISTORY OF THE WORLD'S GREATEST WAR."

BATTLES AND LEADERS OF THE AMERICAN CIVIL WAR

Edited by ROBERT U. JOHNSON and CLARENCE C. BUEL, of the Editorial Staff of *The Century Magazine*.

In Four Volumes, Royal 8vo., cloth, gilt tops, £5 5s.

CHOPIN AND OTHER MUSICAL ESSAYS. By HENRY T. FINCK, Author of "Romantic Love and Personal Beauty." Small crown 8vo, cloth, 6s.

"There are six essays in this compact and well-printed volume. They are all written with great thoroughness, and the interest of each one is admirably sustained throughout." — *Freeman's Journal.*

THE STORY OF THE NATIONS.

Crown 8vo, Cloth, Illustrated, and furnished with Maps and Indexes, price 5s. each; Presentation Edition, gilt edges, 5s. 6d.

New Volume (the Twentieth) now ready,

The Hansa Towns.

By HELEN ZIMMERN

1. **ROME.** By ARTHUR GILMAN, M.A. Third Ed.
2. **THE JEWS.** By Prof. J. K. HOSMER. Second Edition,
3. **GERMANY.** By Rev. S. BARING-GOULD. Second Edition.
4. **CARTHAGE.** By Prof. ALFRED, J. CHURCH, Third Edition.
5. **ALEXANDER'S EMPIRE.** By Prof. J.P. MAHAFFI. Fourth Edition.
6. **THE MOORS IN SPAIN.** By STANLEY LANE-POOLE. Third Edition.
7. **ANCIENT EGYPT.** By Prof. GEORGE RAWLINSON. Third Edition.
8. **HUNGARY.** By Prof. ARMINIUS VAMBÉRY. Second Edition.
9. **THE SARACENS.** By ARTHUR GILMAN, M.A.
10. **IRELAND.** By the Hon. EMILY LAWLESS. Third Edition.
11. **CHALDEA.** By ZÉNAÏDE A. RAGOZIN. Second Edition.
12. **THE GOTHS.** By HENRY BRADLEY. Second Edition,
13. **ASSYRIA.** By ZÉNAÏDE A. RAGOZIN.
14. **TURKEY.** By STANLEY LANE-POOLE, Second Edition.

Other Volumes in Preparation.

15. **HOLLAND.** By Prof. J. E. THOROLD ROGERS. Second Edition.
16. **MEDIÆVAL FRANCE.** By GUSTAVE MASSON. Second Edition.
17. **PERSIA.** By S. G. W. BENJAMIN. Second Edition.
18. **PHŒNICIA.** By GEORGE RAWLINSON.
19. **MEDIA.** By ZENAIDE, A. RAGOZIN.
20. **EARLY BRITAIN.** By Prof. ALFRED J. CHURCH. *[In August.*
21. **RUSSIA.** By W. R. MORFILL, M. A. *[In September.*

By A. MARY F. ROBINSON (Mdme Darmesteter).

THE END OF THE MIDDLE AGES : Essays and Questions in History.

Demy 8vo, cloth, 10s. 6d.

"We travel from convent to palace, and fuid ourselves amonqall the goodness, the wiodom, the wildness, the wickedness, the worst and the best of that womderful time. We meet with devoted sanits and desperate sinners..... We seem to have made many new acquaintances whom before we ouly Knew by name amonq the names of history..... We can heartily recommend this book to every one whocares for the study of history, especially in its most curious and fascinating period, the later Middle Age." — *Spectator.*

"UNWIN'S NOVEL SERIES."

These volumes average about 300 pp. each, are clearly printed, and strongly bound in cloth price 2s. each.

Volume IV. Now ready.

MISS BAYLE'S ROM NCE;

Or, An American Heiress in Europe. By W. FRASER RAE. Second et Revised Edition.

"Mr. J. Fisher Unwin has reproduced this extremely clever story in his unique Novel Series, and thereby has greatly added to the attractions of his abready well-established publications..... It is ouly necessary now to mention that it is published at the ridiculously small sum of two shillings to insure a spirited demand for the various editions it is sure to pass through." *Whitehall Review.*

Vol. 1. **GLADYS FANE.** By T. WEMYSS REID. Fifth Edition.

Vol. 2. **Mrs. KEITH'S CRIME.** By Mrs. W. K. CLIFFORD. Fourth Edition.

Vol. 3. **CONCERNING OLIVER KNOX.** By G. COLMORE.

Vol. 5. **ISAAC ELLER'S MONEY.** By Mrs. ANDREW DEAN. *[In July.*

Vol. 6. **CHRONICLES OF A HEALTH RESORT.** A NOVEL. By A. HELDER. *[In August.*

ST. NICHOLAS FOR YOUNG FOLKS

conducted by MARY MAPES DODGE,

Monthly, price 1s.

Subscription for One Year, 14 s. post free (Within the Postal Union). Single Copy, post free, 1s. 2d. Half-Yearly vol. price 8s. each.

THE CENTURY ILLUSTRATED MONTHLY MAGAZINE.

Price 1s. 4d.

Each number contains 160 pp. et about 50 illustrations Subscription for One Year, 19s. post free, (Within the Postal Union). Single Copy, post free, 1s. 7d. Bound volumes, price 10s. 6d. each.

London : T. FISHER UNWIN, 26 Paternoster Square, E.C.

The Abone books may be obtained at the Bookseller and Librairies in Paris and the Principal European Cities.

Librairie **HACHETTE & Cie**, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

MÉMOIRES
DU
MARQUIS DE SOURCHES
SUR LE RÈGNE DE LOUIS XIV
PUBLIÉS D'APRÈS LE MANUSCRIT AUTHENTIQUE APPARTENANT A M. LE DUC DES CARS
PAR
LE COMTE DE COSNAC
ET
ÉDOUARD PONTAL
Archiviste-Paléographe
TOME NEUVIÈME
JANVIER 1703. — JUIN 1704

Un volume in-8, broché ..... 7 fr. 50

LES NEUF PREMIERS VOLUMES SONT EN VENTE

Chaque volume in-8, broché ..... 7 fr. 50

VICTOR CHERBULIEZ
De l'Académie française
PROFILS ÉTRANGERS
HEGEL ET SA CORRESPONDANCE, LE PRINCE DE BISMARCK ET M. MORITZ BUSCH, LORD BEACONSFIELD
GUILLAUME DE HUMBOLDT ET CHARLOTTE DIEDE, UN BOURGMESTRE DE STRALSUND AU XVIe SIÈCLE, M. DE BEUST ET SES MÉMOIRES
LE ROI LOUIS II DE BAVIÈRE, CHARLES GORDON, LÉOPOLD RANKE, M. GEFFCKEN ET LE JOURNAL DE L'EMPEREUR FRÉDÉRIC
M. FRANCESCO CRISPI ET SA POLITIQUE, UN MISSIONNAIRE ÉCOSSAIS, LE POÈTE DON SÉRAPHIN ESTEBANEZ
L'ESPRIT CHINOIS, LA FAMILLE BUCHHOLZ.

Un volume in-16, broché ..... 3 fr. 50

MAURICE VERNES
Directeur-Adjoint à l'École pratique des Hautes-Études
PRÉCIS D'HISTOIRE JUIVE
DEPUIS LES ORIGINES JUSQU'A L'ÉPOQUE PERSANE
(Ve SIÈCLE AVANT J.-C.)

Un volume in-16, avec deux cartes, broché ..... 6 fr.

BIBLIOTHÈQUE DES MEILLEURS ROMANS ÉTRANGERS

FERGUS W. HUME
LE MYSTÈRE D'UN HANSOM CAB
MELBOURNE, AUSTRALIE
ROMAN TRADUIT DE L'ANGLAIS AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR
Par LÉON BOCHET

Un volume in-16, broché ..... 1 fr. 25

HAMILTON AÏDÉ
PRÉSENTÉE
Roman traduit de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur
Par M***

Un volume in-16, broché ..... 1 fr. 25

JOHN STRANGE WINTER
CE LUTIN
PETITE FOLLE
Roman traduit de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur
Par M***

Un volume in-16, broché ..... 1 fr. 25

L'Administrateur-Gérant : A. SAUPHAR.

1889

10e ANNÉE

NEUVIÈME LIVRAISON

10 SEPTEMBRE

N° 117

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

A. SAUPHAR
Administrateur-Gérant

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

PRUNAIRE. SC. P. AVRIL. DEL.

LE LIVRE

— DIXIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 SEPTEMBRE 1889

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — UN ÉDITEUR AU XVe SIÈCLE, par Louis de Hessem.

II. — LA BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE DE SAINT-GERMAIN-EN-LAYE, par X. X. X.

III. — LETTRES D'UN PÉDANT, par Chrysostome II Mathanasius.

Illustrations hors texte : AFFICHE D'UN LIBRAIRE AMBULANT AU XVe SIÈCLE.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges.*

II. — **Gazette bibliographique :** *Petite Gazette du Bibliophile,* par O. U. — *Chronique bibliographique. — Bulletin des bibliothèques. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — A travers les Journaux et Revues. — Nécrologie.*

MÉDAILLE D'OR, PARIS 1878

JOSEPH GILLOTT

DE BIRMINGHAM

recommande ses excellentes

PLUMES D'ACIER

connues du Monde entier sous les

N°s 303 et 404

En vente chez tous les Papetiers

DÉPOT : 131, B^d SÉBASTOPOL

PARIS





L'INDÉPENDANT LITTÉRAIRE

Revue bi-mensuelle (4e Année).

24 pages, 48 colonnes.

Direction : 31, rue de Poissy, Paris.

Cette Revue universellement répandue aujourd'hui, publie des études de littérature française et étrangère, articles d'art, actualités, nouvelles, bibliographie, théâtre, rend compte des Académies et de l'Institut. Sa collaboration d'écrivains de talent, de *Professeurs de Facultés et d'Universités étrangères* la recommandent aux amateurs et aux esprits cultivés. Le prix d'abonnement, fort modique, met l'Indépendant Littéraire à la portée de tous.

France, **10 fr.** — Etranger, **12 fr.**

On s'abonne à la Direction et chez les principaux libraires de France et de l'Etranger.

Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne,** Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Sauphar,** administrateur-gérant.

AVIS. — Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les 9 années parues, en volumes brochés, au prix total de 270 fr.

MR. T. FISHER UNWIN'S SELECTED LIST.

"THE ONE HISTORY OF THE WORLD'S GREATEST WAR."

BATTLES AND LEADERS OF THE AMERICAN CIVIL WAR

Edited by ROBERT U. JOHNSON and CLARENCE C. BUEL, of the Editorial Staff of *The Century Magazine.*

In Four Volumes, Royal 8vo., cloth, gilt tops, £5 5s.

CHOPIN AND OTHER MUSICAL ESSAYS. By HENRY T. FINCK, Author of "Romantic Love and Personal Beauty." Small crown 8vo, cloth, 6s.

"There are six essays in this compact and well-printed volume. They are all written with great thoroughness, and the interest of each one is admirably sustained throughout." — *Freeman's Journal.*

THE STORY OF THE NATIONS.

Crown 8vo, Cloth, Illustrated, and furnished with Maps and Indexes, price 5s. each; Presentation Edition, gilt edges, 5s. 6d.

New Volume (the Twentieth) now ready,

The Hansa Towns.

By HELEN ZIMMERN

1. **ROME.** By ARTHUR GILMAN, M.A. Third Ed.
2. **THE JEWS.** By Prof. J. K. HOSMER. Second Edition,
3. **GERMANY.** By Rev. S. BARING-GOULD. Second Edition.
4. **CARTHAGE.** By Prof. ALFRED J. CHURCH. Third Edition.
5. **ALEXANDER'S EMPIRE.** By Prof. J.P. MAHAFFI. Fourth Edition.
6. **THE MOORS IN SPAIN.** By STANLEY LANE-POOLE. Third Edition.
7. **ANCIENT EGYPT.** By Prof. GEORGE RAWLINSON. Third Edition.
8. **HUNGARY.** By Prof. ARMINIUS VAMBÉRY. Second Edition.
9. **THE SARACENS.** By ARTHUR GILMAN, M. A.
10. **IRELAND.** By the Hon. EMILY LAWLESS. Third Edition.
11. **CHALDEA.** By ZÉNAÏDE A. RAGOZIN. Second Edition.
12. **THE GOTHS.** By HENRY BRADLEY. Second Edition,
13. **ASSYRIA.** By ZÉNAÏDE A. RAGOZIN.
14. **TURKEY.** By STANLEY LANE-POOLE, Second Edition.

Other Volumes in Preparation.

15. **HOLLAND.** By Prof. J. E. THOROLD. ROGERS. Second Edition.
16. **MEDIÆVAL FRANCE.** By GUSTAVE MASSON. Second Edition.
17. **PERSIA.** By S. G. W. BENJAMIN. Second Edition.
18. **PHŒNICIA.** By GEORGE RAWLINSON.
19. **MEDIA.** By ZENAIDE, A. RAGOZIN.
20. **EARLY BRITAIN.** By Prof. ALFRED J. CHURCH. *[In August.*
21. **RUSSIA.** By W. R. MORFILL, M. A. *[In September.*

By A. MARY F. ROBINSON (Mdme Darmesteter).

THE END OF THE MIDDLE AGES : Essays and Questions in History.

Demy 8vo, cloth, 10s. 6d.

"We travel from convent to palace, and fuid ourselves amonqall the goodness, the wiodom, the wildness, the wickedness, the worst and the best of that womderful time. We meet with devoted sanits and desperate sinners..... We seem te have made many new acquaintances whom before we ouly Knew by name amonq the names of history..... We can heartily recommend this book to every one whocares for the study of history, especially in its most curious and fascinating période, the later Middle Age." — *Spectator.*

"UNWIN'S NOVEL SERIES."

These volumes average about 300 pp. each, are clearly printed, and strongly bound in cloth price 2s. each.

Volume IV. Now ready.

MISS BAYLE'S ROMANCE;

Or, An American Heiress in Europe. By W. FRASER RAE. Second et Revised Edition.

"Mr. J. Fisher Unwin has reproduced this extremely clever story in his unique Novel Series, and thereby has greatly added to the attractions of his abready well-established publications..... It is ouly necessary now to mention that it is published at the ridiculously small sum of two shillings to insure a spirited demand for the various editions it is sure to pass through." *Whitehall Review.*

Vol. 1. **GLADYS FANE.** By T. WEMYSS REID Fifth Edition.

Vol. 2. **Mrs. KEITH'S CRIME.** By Mrs. W. K. CLIFFORD. Fourth Edition.

Vol. 3. **CONCERNING OLIVER KNOX.** By G. COLMORE.

Vol. 5 **ISAAC ELLER'S MONEY.** By Mrs. ANDREW DEAN. *[In July.*

Vol. 6. **CHRONICLES OF A HEALTH RESORT.** A. NOVEL. By A. HELDER. *[In August.*

ST. NICHOLAS FOR YOUNG FOLKS

conducted by MARY MAPES DODGE,

Monthly, price 1s.

Subscription for One Year, 14 s. post free (Within the Postal Union). Single Copy, post free, 1s. 2d. Half-Yearly vol. price 8s. each.

THE CENTURY ILLUSTRATED MONTHLY MAGAZINE.

Price 1s. 4d.

Each number contains 160 pp. et about 50 illustrations Subscription for One Year, 19s. post free, (Within the Postal Union). Single Copy, post free, 1s. 7d. Bound volumes, price 10s. 6d. each.

London : T. FISHER UNWIN, 26 Paternoster Square, E.C.

The Abone books may be obtained at the Booksseller and Librairies in Paris and the Principal European Cities.

J. HETZEL & Cie — 18, RUE JACOB.
Maison QUANTIN — 7, RUE SAINT-BENOIT.
— PARIS —

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
VICTOR HUGO

FORMAT IN-18

ÉDITION DÉFINITIVE

D'APRÈS LES MANUSCRITS ORIGINAUX, DEVANT COMPRENDRE ENVIRON 70 VOLUMES

Prix du volume : 2 francs



Vient de paraître :

NAPOLÉON LE PETIT
UN VOLUME

PARUS PRÉCÉDEMMENT

LES MISÉRABLES — HUIT VOLUMES
LA LÉGENDE DES SIÈCLES — QUATRE VOLUMES
L'ART D'ÊTRE GRAND-PÈRE — UN VOLUME
QUATREVINGT-TREIZE — DEUX VOLUMES
NOTRE-DAME DE PARIS — DEUX VOLUMES
HERNANI — UN VOLUME
ODES ET BALLADES — UN VOLUME
CROMWELL — UN VOLUME
LES ORIENTALES — UN VOLUME
LES CHANTS DU CRÉPUSCULE — UN VOLUME
FEUILLES D'AUTOMNE — UN VOLUME

N.-B. — Il paraît au moins un ou deux volumes par mois

L'Administrateur-Gérant : A. SAUPHAR.

1889

10e ANNÉE

DIXIÈME LIVRAISON

10 OCTOBRE

N° 118

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

OCTAVE UZANNE

Directeur-Gérant

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

PRUNAIRE. SC. P. AVRIL. DEL

LE LIVRE

— DIXIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 OCTOBRE 1889

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — A NOS ABONNÉS. NOTRE NOUVELLE REVUE EN 1889, par Octave Uzanne.

II. — CASANOVA INEDIT. LES LETTRES DU COMTE DE KŒNIG.

III. — UN PORTRAIT INÉDIT D'EDGARD POË, par B. H. G.

Illustrations hors texte : PORTRAIT INÉDIT D'EDGARD POË.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **La reliure d'art à l'Exposition,** par Octave Uzanne.

II. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges.*

III. — **Gazette bibliographique :** *Petite Gazette du Bibliophile,* par O. U. — *Chronique bibliographique. — Bulletin des bibliothèques. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — A travers les Journaux et Revues. — Nécrologie.*

MÉDAILLE D'OR, PARIS 1878

JOSEPH GILLOTT

DE BIRMINGHAM

recommande ses excellentes

PLUMES D'ACIER

connues du Monde entier sous les

Nos 303 et 404

En vente chez tous les Papetiers

DÉPOT : 131, Bd SÉBASTOPOL

PARIS

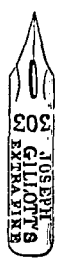



L'INDÉPENDANT LITTÉRAIRE

Revue bi-mensuelle (4e Année).

24 pages, 48 colonnes.

Direction : 31, rue de Poissy, Paris.

Cette Revue universellement répandue aujourd'hui, publie des études de littérature française et étrangère, articles d'art, actualités, nouvelles, bibliographie, théâtre, rend compte des Académies et de l'Institut. Sa collaboration d'écrivains de talent, de *Professeurs de Facultés et d'Universités étrangères* la recommandent aux amateurs et aux esprits cultivés. Le prix d'abonnement, fort modique, met l'**Indépendant Littéraire** à la portée de tous.

France, **10 fr.** — Etranger, **12 fr.**

On s'abonne à la Direction et chez les principaux libraires de France et de l'Etranger.

Pour toute communication relative à la Direction, à la Rédaction ainsi qu'à l'Administration, s'adresser à **M. Octave Uzanne,** Directeur littéraire, Gérant.

AVIS.— Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent à titre de prime, les 9 années parues, en volumes brochés, au prix total de 270 fr.

EN SOUSCRIPTION

Pour paraître en Avril 1890

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LES DIX ANNÉES **DU LIVRE**

1880-1889

Nous répondons à un vœu qui nous a été exprimé bien des fois en faisant préparer en un fort volume à deux colonnes, du même format que *le Livre*, une table très complète des volumes qui composent la collection de notre revue arrivée à la fin de sa dixième année et arrêtée là sous ce format trop encombrant pour une plus longue série.

Il serait inutile, croyons-nous, de vouloir mettre en relief aux yeux de nos lecteurs l'importance et les difficultés exceptionnelles d'un travail de ce genre. — *Le Livre* s'étant toujours efforcé de justifier ses sous-titres de *Revue du Monde littéraire* et d'*Archives des Écrits de ce temps*, cette *Table décennale* condensera l'histoire complète de notre Littérature Nationale et l'histoire essentielle des Littératures Étrangères au cours de ces dix années.

Pour qu'un ouvrage de cette nature pût être utilement consulté, deux qualités surtout lui étaient nécessaires : la sûreté et la clarté du renseignement demandé. Pour y arriver, nous avons repris tous les volumes parus page par page, afin de ne point nous exposer à reproduire les erreurs qui ont pu se glisser dans la rédaction des tables annuelles, c'était le moyen le plus rationnel pour obtenir l'exactitude; nous avons éliminé ensuite de cette table décennale toutes les données n'ayant qu'une importance secondaire pour la généralité, de cette façon nous avons obtenu la clarté.

Telle qu'elle est conçue, *la Table décennale analytique du Livre* se présentera sous la forme d'un beau volume grand in-8°, d'environ deux cents pages à deux colonnes, comprenant :

1° *Index du volume.*

2° Table chronologique avec date et pagination par livraisons (utile principalement pour la recherche des numéros détachés).

3° Table alphabétique, analytique et méthodique des volumes de la *Partie rétrospective.*

4° Table alphabétique, analytique et méthodique des volumes de la *Partie moderne.*

Cette dernière table étant celle qui sera le plus fréquemment consultée, nous l'avons rédigée aussi complète que possible. Chaque ouvrage analysé ou signalé dans *le Livre* y figure quatre fois : 1° à la lettre alphabétique de son auteur; 2° à celle de la rubrique générale (Géographie, Histoire, Jurisprudence, etc.) dans laquelle il est classé; 3° à celle de son éditeur; 4° à celle de son pays d'origine. De cette façon nous avons cru faire de notre mieux pour abréger les recherches et venir en aide aux investigations de tous les travailleurs.

Le prix de ce volume de Tables est *provisoirement* fixé à **12** francs. En aucun cas ce prix ne dépassera 20 francs.

Le tirage sera fait à petit nombre : *quelques exemplaires seulement* seront mis dans le commerce, mais à un prix supérieur d'un quart à celui fixé pour les Souscripteurs. — Nous engageons donc nos lecteurs à nous retourner *le Bulletin de souscription suivant, dans le plus bref délai,* car nous ne saurions commencer l'impression de cet onéreux travail sans être assuré d'un nombre suffisant de Souscripteurs.

Je soussigné . . . . . .

. . . . . *désire recevoir* . . . . *exemplaire de la* **Table décennale**

du Livre, *payable à réception suivant les conditions du prospectus ci-dessus.*

. . . . . *le* . . . . . *1889.*

THE CENTURY DICTIONARY

IN 24 MONTHLY PARTS, PRICE 10S. 6D. EACH.

Part I. Now Ready.

When completed the work will form Six Volumes, price £2 . 2s. each.

A LIBRARY IN ONE BOOK.

Purchasers of this Dictionary will obtain a reference library which does away with a great number of other books. They will have—

1. A COMPLETE DEFINING DICTIONARY OF ENGLISH WORDS.
2. A DICTIONARY OF ETYMOLOGIES, UNEQUALLED BY ANY WORK YET PUBLISHED.
3. A STANDARD DICTIONARY OF SPELLING AND PRONUNCIATION.
4. AN ENCYCLOPÆDIA OF GENERAL INFORMATION, PARTICULARLY RICH IN HISTORICAL MATERIAL.
5. A STANDARD DICTIONARY OF MECHANICAL TERMS.
6. A COMPREHENSIVE DICTIONARY OF THE PRACTICAL ARTS AND TRADES, COMMERCE, FINANCE, ETC.
7. A DICTIONARY OF SCIENTIFIC TERMS, GIVING THE RESULT OF THE VERY LATEST THOUGHT IN EVERY DEPARTMENT OF SCIENCE, AS BIOLOGY, BOTANY, ZOOLOGY, MINERALOGY, PHYSICS, ETC.
8. A DICTIONARY OF MEDICINE, SURGERY, PHYSIOLOGY, ANATOMY, ETC.
9. A DICTIONARY OF THEOLOGICAL TERMS.
10. A DICTIONARY OF ART AND ARCHÆOLOGY, MYTHOLOGY, SCULPTURE, MUSIC, ETC., EXQUISITELY ILLUSTRATED.
11. A LAW DICTIONARY.
12. A STANDARD REFERENCE BOOK OF ENGLISH GRAMMAR AND PHILOLOGY.
13. A DICTIONARY OF SYNONYMS.
14. A TREASURY OF QUOTATIONS.

From "THE ATHENÆUM," June 22nd, 1889.

"The general plan of the 'Century Dictionary' has been to furnish a complete vocabulary of English words and phrases, particularly of terms used in the various sciences and in all branches of business, not excluding, though carefully discriminating, colloquialisms, Anglicisms, Americanisms, slang and such foreign words as are in popular or technical use; to carefully define and illustrate by abundant citations from the whole range of English literature the different meanings of each word; to furnish etymologies which shall represent the most recent results of philological research; to take an advanced ground in orthography and pronunciation; to give full lists of synonyms and indicate their proper use; to give more fully than has hitherto been done the proper combination, in special phrases, of prepositions with verbs and adjectives, and of nouns with their appropriate verbs; to furnish a large number of carefully-executed illustrations and diagrams which shall really assist the reader to an understanding of the text; to provide, not only a lexicon, but an encyclopædia, by adding to the formal definitions of a large number of scientific and other terms general explanations of the facts or objects of which they are the names; in short to produce an encyclopædic dictionary which shall meet the wants of all classes."

THE DICTIONARY will be published by subscription and in twenty-four parts or "sections," to be finally bound into six quarto volumes. Although the printer have been engaged upon the type-setting for more than two years, the publishers have waited until the labor of making the plates is so well advanced that the work can be regularly issued at intervals of about one month and completed within two years. The subscription price is be 10/6 for each part.

The parts will be strongly bound in flexible cloth, which will bear constant use, and will form a complete working edition of the book bound in twenty-four thin, flexible volumes. They will be issued so rapidly (once a month) that the Dictionary will soon be a usable part of the library of any subscriber. We therefore renommend that it be taken in parts in preference to waiting for the issue of the volumes.

For Terms and Prospectuses apply to

T. FISHER UNWIN, 11, Paternoster Buildings, Paternoster Sq., London, E.C.

J. HETZEL ET Cie
Rue Jacob, 18, Paris.

MAISON QUANTIN
Rue Saint-Benoît, 7, Paris.

Mise en vente du **48e** *et* **DERNIER** *volume*

DES

ŒUVRES COMPLÈTES DE VICTOR HUGO

ÉDITION DÉFINITIVE (**HETZEL-QUANTIN**)

D'APRÈS LES MANUSCRITS ORIGINAUX, COMPLÈTE EN 48 VOLUMES

Vient de paraître

PARIS — MES FILS

Un volume formant le 48e et DERNIER volume de la collection, le 2e volume de **Depuis l'exil** (1876-1885), et le tome IV des **Actes et Paroles.**

Précédemment paru

TORQUEMADA — AMY ROBSART — LES JUMEAUX

Un volume formant le 47e volume de la collection et le tome V du **Drame.**

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CHACUN DES DEUX VOLUMES CI-DESSUS

100 ex. sur hollande. . 20 fr. l'ex. — 15 ex. sur chine . . 30 fr. l'ex.
25 exemplaires sur whatman . . . . . 40 fr. l'exemplaire.

INDICATION ET TOMAISON PAR GENRE DES 47 VOLUMES DÉJA PARUS

POÉSIE

I. — **Odes et ballades.**
II. — **Orientales. — Feuilles d'Automne.**
III. — **Chants du Crépuscule. — Voix intérieures. — Rayons et Ombres.**
IV. — **Les Châtiments.**
V, VI. — **Les Contemplations.**
VII, VIII, IX, X. — **La Légende des Siècles.**
XI. — **Chansons des Rues et des Bois.**
XII. — **L'année terrible.**
XIII. — **L'art d'être Grand-Père.**
XIV. — **Le Pape. — La Pitié suprême. — Religions et Religion. — L'Ane.**
XV, XVI. — **Les quatre vents de l'Esprit.**

PHILOSOPHIE

I. — **Littérature et Philosophie mêlées.**
II. — **William Shakespeare.**

HISTOIRE

I. — **Napoléon le Petit.**
II, III. — **Histoire d'un Crime.**

VOYAGE

I, II. — **Le Rhin.**

DRAME

I. — **Cromwell.**
II. — **Hernani. — Marion de Lorme. — Le Roi s'amuse.**
III. — **Lucrèce Borgia. — Marie Tudor. — Angelo.**
IV. — **La Esmeralda. — Ruy Blas. — Les Burgraves.**
V. — **Torquemada. — Amy Robsart. — Les Jumeaux.**

ROMAN

I. — **Han d'Islande.**
II. — **Burg-Jargal. — Le Dernier jour d'un condamné. — Claude Gueux.**
III, IV. — **Notre-Dame de Paris.**
V, VI, VII, VIII, IX. — **Les Misérables.**
X, XI. — **Les Travailleurs de la Mer.**
XII, XIII. — **L'Homme qui rit.**
XIV. — **Quatrevingt-Treize.**

ACTES ET PAROLES

I. — **Avant l'Exil.**
II. — **Pendant l'Exil.**
III. — **Depuis l'Exil.**

ŒUVRES DIVERSES

I, II. — **Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie. — Œuvres de la première jeunesse.**

Chaque volume in-8, imprimé avec luxe, format de bibliothèque . . . . . 7 fr. 50
Demi-reliure d'amateur, à coins et tête dorée (par volume). . . . . 3 fr.

Le Directeur-Gérant : OCTAVE UZANNE.

1889

10e ANNÉE

ONZIÈME LIVRAISON

10 NOVEMBRE

No 119

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

OCTAVE UZANNE

Directeur-Gérant

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

PRUNAIRE. SC. P. AVRIL. DEL.

LE LIVRE

— DIXIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 NOVEMBRE 1889

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — NOTRE REVUE EN 1890.

II. — LES BIBLIOPHILES CONTEMPORAINS : *État de la Société.*

III. — CASANOVA INÉDIT. LES LETTRES DU COMTE DE KOENIG.

IV. — LE THÉATRE DE LA RUE DE LA SANTÉ, par LEMERCIER DE NEUVILLE.

Illustrations hors texte : BIBLIOTHÈQUE DE L'ANCIEN COLLÈGE DES JÉSUITES DE REIMS (1685).

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges.*

II. — **Gazette bibliographique** : *Petite Gazette du Bibliophile,* par O. U. — *Chronique bibliographique. — Bulletin des bibliothèques. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — A travers les Journaux et Revues. — Nécrologie.*

MÉDAILLE D'OR, PARIS 1878

JOSEPH GILLOTT

DE BIRMINGHAM

recommande ses excellentes

PLUMES D'ACIER

connues du Monde entier sous les

N°s 303 et 404

En vente chez tous les Papetiers

DÉPOT : 131, B^d^ SÉBASTOPOL

PARIS

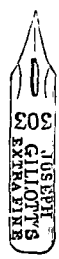



L'INDÉPENDANT LITTÉRAIRE

Revue bi-mensuelle (4e Année).

24 pages, 48 colonnes.

Direction : 31, rue de Poissy, Paris.

Cette Revue universellement répandue aujourd'hui, publie des études de littérature française et étrangère, articles d'art, actualités, nouvelles, bibliographie, théâtre, rend compte des Académies et de l'Institut. Sa collaboration d'écrivains de talent, de *Professeurs de Facultés et d'Universités étrangères* la recommandent aux amateurs et aux esprits cultivés. Le prix d'abonnement, fort modique, met l'**Indépendant Littéraire** à la portée de tous.

France, **10 fr.** — Etranger, **12 fr.**

On s'abonne à la Direction et chez les principaux libraires de France et de l'Etranger.

Pour toute communication relative à la Direction, à la Rédaction ainsi qu'à l'Administration, s'adresser à **M. Octave Uzanne,** Directeur littéraire, Gérant.

AVIS.— Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent à titre de prime, les 9 années parues, en volumes brochés, au prix total de 270 fr.

EN SOUSCRIPTION

Pour paraître en Avril 1890

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LES DIX ANNÉES DU LIVRE

1880-1889

Nous répondons à un vœu qui nous a été exprimé bien des fois en faisant préparer en un fort volume à deux colonnes, du même format que *le Livre*, une table très complète des volumes qui composent la collection de notre revue arrivée à la fin de sa dixième année et arrêtée là sous ce format trop encombrant pour une plus longue série.

Il serait inutile, croyons-nous, de vouloir mettre en relief aux yeux de nos lecteurs l'importance et les difficultés exceptionnelles d'un travail de ce genre. — *Le Livre* s'étant toujours efforcé de justifier ses sous-titres de *Revue du Monde littéraire* et d'*Archives des Écrits de ce temps*, cette *Table décennale* condensera l'histoire complète de notre Littérature Nationale et l'histoire essentielle des Littératures Étrangères au cours de ces dix années.

Pour qu'un ouvrage de cette nature pût être utilement consulté, deux qualités surtout lui étaient nécessaires : la sûreté et la clarté du renseignement demandé. Pour y arriver, nous avons repris tous les volumes parus page par page, afin de ne point nous exposer à reproduire les erreur qui ont pu se glisser dans la rédaction des tables annuelles, c'était le moyen le plus rationnel pour obtenir l'exactitude; nous avons éliminé ensuite de cette table décennale toutes les données n'ayant qu'une importance secondaire pour la généralité, de cette façon nous avons obtenu la clarté.

Telle qu'elle est conçue, *la Table décennale analytique du Livre* se présentera sous la forme d'un beau volume grand in-8°, d'environ deux cents pages à deux colonnes, comprenant :

1° *Index du volume.*

2° Table chronologique avec date et pagination par livraisons (utile principalement pour la recherche des numéros détachés).

3° Table alphabétique, analytique et méthodique des volumes de la *Partie rétrospective.*

4° Table alphabétique, analytique et méthodique des volumes de la *Partie moderne.*

Cette dernière table étant celle qui sera le plus fréquemment consultée, nous l'avons rédigée aussi complète que possible. Chaque ouvrage analysé ou signalé dans *le Livre* y figure quatre fois : 1° à la lettre alphabétique de son auteur; 2° à celle de la rubrique générale (Géographie, Histoire, Jurisprudence, etc.) dans laquelle il est classé; 3° à celle de son éditeur; 4° à celle de son pays d'origine. De cette façon nous avons cru faire de notre mieux pour abréger les recherches et venir en aide aux investigations de tous les travailleurs.

Le prix de ce volume de Tables est *provisoirement* fixé à **12** francs. En aucun cas ce prix ne dépassera 20 francs.

Le tirage sera fait à petit nombre : *quelques exemplaires seulement* seront mis dans le commerce, mais à un prix supérieur d'un quart à celui fixé pour les Souscripteurs. — Nous engageons donc nos lecteurs à nous retourner *le Bulletin de souscription suivant, dans le plus bref délai,* car nous ne saurions commencer l'impression de cet onéreux travail sans être assuré d'un nombre suffisant de Souscripteurs.

Je soussigné _____

_____ *désire recevoir* _____ *exemplaire de la* **Table décennale**

du Livre, *payable à réception suivant les conditions du prospectus ci-dessus.*

_____ *le* _____ *1889.*

THE CENTURY DICTIONARY

IN 24 MONTHLY PARTS, PRICE 10S. 6D. EACH.

Part I. Now Ready.

When completed the work will form Six Volumes, price £2 . 2s. each.

A LIBRARY IN ONE BOOK.

Purchasers of this Dictionary will obtain a reference library which does away with a great number of other books. They will have—

1. A COMPLETE DEFINING DICTIONARY OF ENGLISH WORDS.
2. A DICTIONARY OF ETYMOLOGIES, UNEQUALLED BY ANY WORK YET PUBLISHED.
3. A STANDARD DICTIONARY OF SPELLING AND PRONUNCIATION.
4. AN ENCYCLOPÆDIA OF GENERAL INFORMATION, PARTICULARLY RICH IN HISTORICAL MATERIAL.
5. A STANDARD DICTIONARY OF MECHANICAL TERMS.
6. A COMPREHENSIVE DICTIONARY OF THE PRACTICAL ARTS AND TRADES, COMMERCE, FINANCE, ETC.
7. A DICTIONARY OF SCIENTIFIC TERMS, GIVING THE RESULT OF THE VERY LATEST THOUGHT IN EVERY DEPARTMENT OF SCIENCE, AS BIOLOGY, BOTANY, ZOOLOGY, MINERALOGY, PHYSICS, ETC.
8. A DICTIONARY OF MEDICINE, SURGERY, PHYSIOLOGY, ANATOMY, ETC.
9. A DICTIONARY OF THEOLOGICAL TERMS.
10. A DICTIONARY OF ART AND ARCHÆOLOGY, MYTHOLOGY, SCULPTURE, MUSIC, ETC., EXQUISITELY ILLUSTRATED.
11. A LAW DICTIONARY.
12. A STANDARD REFERENCE BOOK OF ENGLISH GRAMMAR AND PHILOLOGY.
13. A DICTIONARY OF SYNONYMS.
14. A TREASURY OF QUOTATIONS.

From "THE ATHENÆUM," June 22nd, 1889.

"The general plan of the 'Century Dictionary' has been to furnish a complete vocabulary of English words and phrases, particularly of terms used in the various sciences and in all branches of business, not excluding, though carefully discriminating, colloquialisms, Anglicisms, Americanisms, slang and such foreign words as are in popular or technical use; to carefully define and illustrate by abundant citations from the whole range of English literature the different meanings of each word; to furnish etymologies which shall represent the most recent results of philological research; to take an advanced ground in orthography and pronunciation; to give full lists of synonyms and indicate their proper use; to give more fully than has hitherto been done the proper combination, in special phrases, of prepositions with verbs and adjectives, and of nouns with their appropriate verbs; to furnish a large number of carefully-executed illustrations and diagrams which shall really assist the reader to an understanding of the text; to provide, not only a lexicon, but an encyclopædia, by adding to the formal definitions of a large number of scientific and other terms general explanations of the facts or objects of which they are the names; in short to produce an encyclopædic dictionary which shall meet the wants of all classes."

THE DICTIONARY will be published by subscription and in twenty-four parts or "sections," to be finally bound into six quarto volumes. Although the printer have been engaged upon the type-setting for more than two years, the publishers have waited until the labor of making the plates is so well advanced that the work can be regularly issued at intervals of about one month and completed within two years. The subscription price is be 10/6 for each part.

The parts will be strongly bound in flexible cloth, which will bear constant use, and will form a complete working edition of the book bound in twenty-four thin, flexible volumes. They will be issued so rapidly (once a month) that the Dictionary will soon be a usable part of the library of any subscriber. We therefore renommend that it be taken in parts in preference to waiting for the issue of the volumes.

For Terms and Prospectuses apply to

T. FISHER UNWIN, 11, Paternoster Buildings, Paternoster Sq., London, E.C.

Librairie **HACHETTE & Cie**, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

LES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

ÉTUDES SUR LA VIE, LES ŒUVRES ET L'INFLUENCE DES PRINCIPAUX AUTEURS DE NOTRE LITTÉRATURE

Chaque volume est consacré à un écrivain différend et se vend séparément

Prix du volume, avec un portrait en photogravure..... 2 fr.

Vient de paraître :

D'ALEMBERT

Par M. Joseph BERTRAND

De l'Académie française. Secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences.

En vente :

VICTOR COUSIN
Par **M. Jules SIMON**, de l'Académie française.

MADAME DE SÉVIGNÉ
Par **M. Gaston BOISSIER**, de l'Académie française.

MONTESQUIEU
Par **M. Albert SOREL.**

GEORGE SAND
Par **M. E. CARO**, de l'Académie française.

TURGOT
Par **M. Léon SAY**, de l'Académie française.

A. THIERS
Par **M. P. de RÉMUSAT**, Sénateur.

En préparation :

Villon, par M. GASTON PARIS, membre de l'Institut.
Calvin, par M. FRANCIS DE PRESSENSÉ.
Agrippa d'Aubigné, par M. GUILLAUME GUIZOT, professeur au Collège de France.
Malherbe, par M. G. COGORDAN, ministre plénipotentiaire.
Corneille, par M. FRANCISQUE SARCEY.
Pascal, par M. SULLY-PRUDHOMME, de l'Académie française.
Arnault, par M. CRÉARD, de l'Académie française, vice-recteur de l'Académie de Paris.
Madame de la Fayette, par le comte d'HAUSSONVILLE, de l'Académie française.
Racine, par M. ANATOLE FRANCE.
La Bruyère, par M. ALBERT DELPIT.
Saint-Simon, par M. GASTON BOISSIER, de l'Académie française.
Marivaux, par M. LOUIS GANDERAX.
Voltaire, par M. FERDINAND BRUNETIÈRE.
Rousseau, par M. CHERBULIEZ, de l'Académie française.
Bernardin de Saint-Pierre, par M. ARVÈDE BARINE.
Mirabeau, par M. ROUSSE, de l'Académie française.
Chénier, par M. JOSE-MARIA DE HEREDIA.
Madame de Staël, par M. ALBERT SOREL.
Joseph de Maistre, par le vicomte EUG.-MELCHIOR DE VOGUÉ, de l'Académie française.
Chateaubriand, par M. DE LESCURE.
Lamennais, par M. SPULLER, député.
Balzac, par M. PAUL BOURGET.
Musset, par M. JULES LEMAITRE.
Sainte-Beuve, par M. TAINE, de l'Académie française.
Guizot, par M. RENÉ MILLET, ministre plénipotentiaire.
Victor Hugo, par M. L. MABILLEAU. Etc., etc., etc.

MISE EN VENTE DE LA 6e LIVRAISON

ATLAS DE GÉOGRAPHIE MODERNE

Ouvrage contenant 64 cartes en couleur, accompagnées d'un texte de géographie statistique et etnographique et d'un grand nombre de cartes de détail

Par F. SCHRADER

Directeur des travaux cartographiques de la librairie Hachette et Cie

F. PRUDENT
Chef de bataillon du génie au service géographique de l'Armée.

E. ANTHOINE
Ingénieur en chef du service de la carte de France et de la statistique graphique au Ministère de l'Intérieur.

LA 6e LIVRAISON COMPREND

AMÉRIQUE DU NORD PHYSIQUE — AMÉRIQUE DU NORD POLITIQUE — ÉTATS-UNIS

Mode et conditions de la publication

Cet atlas sera complet en 20 livraisons, composées chacune de trois cartes doubles et de six pages de notices renfermant un grand nombre de planches insérées dans le texte. La dernière livraison, composée de 4 cartes, comprendra en outre, sans augmentation de prix, un **index alphabétique** des noms contenus dans l'atlas, qui, à l'aide de renvois, permettra de trouver immédiatement le nom cherché sur la carte.

Il paraît **au moins une livraison par mois**, depuis le 6 juin 1889.

Prix de chaque livraison de 3 cartes avec 6 pages de notice, protégée par une couverture . . . . . 1 fr.
Prix de l'atlas complet en feuilles . . . . . 20 fr.
— *Relié* . . . . . 25 fr.

MINERVA

INTRODUCTION A L'ÉTUDE

DES CLASSIQUES SCOLAIRES GRECS ET LATINS

Par le docteur JAMES GOW

Principal du Collège de Nottingham

OUVRAGE ADAPTÉ AUX BESOINS DES ÉCOLES FRANÇAISES

Par SALOMON REINACH

Agrégé de l'Université, ancien membre de l'Ecole d'Athènes

Un volume in-16, cartonnage toile. . . . . 3 francs.

Le Directeur-Gérant : OCTAVE UZANNE.

1889

10e ANNÉE

DERNIÈRE LIVRAISON

10 DÉCEMBRE

No 120

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

OCTAVE UZANNE

Directeur-Gérant

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

PRUNAIRE. SC. P. AVRIL. DEL.

LE LIVRE

— DIXIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 DÉCEMBRE 1889

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — L'ASSEMBLÉE CONSTITUTIVE DES BIBLIOPHILES CONTEMPORAINS, par B. H. G.

II. — CONTES POUR LES BIBLIOPHILES : *Les Romantiques inconnus*, par OCTAVE UZANNE et A. ROBIDA.

III. — TABLE DES MATIÈRES.

IV. — P. P. C., par O. U.

Gravures hors texte, par ROBIDA.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Les Livres d'Étrennes pour 1890.**

II — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Theologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges.*

III. — **Gazette bibliographique** : *Petite Gazette du Bibliophile*, par O. U. — *Chronique bibliographique. — Bulletin des bibliothèques. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — A travers les Journaux et Revues. — Nécrologie.*

MÉDAILLE D'OR, PARIS 1878

JOSEPH GILLOTT

DE BIRMINGHAM

recommande ses excellentes

PLUMES D'ACIER

connues du Monde entier sous les

N°s 303 et 404

En vente chez tous les Papetiers

DÉPOT : 131, B^d^ SÉBASTOPOL

PARIS

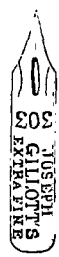

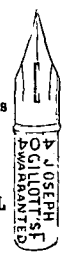

L'INDÉPENDANT LITTÉRAIRE

Revue bi-mensuelle 4e Année).

24 pages, 48 colonnes.

Direction : 31, rue de Poissy, Paris.

Cette Revue universellement répandue aujourd'hui, publie des études de littérature française et étrangère, articles d'art, actualités, nouvelles, bibliographie, théâtre, rend compte des Académies et de l'Institut. Sa collaboration d'écrivains de talent, de *Professeurs de Facultés et d'Universités étrangères* la recommandent aux amateurs et aux esprits cultivés. Le prix d'abonnement, fort modique, met l'**Indépendant Littéraire** à la portée de tous.

France, **10 fr.** — Etranger, **12 fr.**

On s'abonne à la Direction et chez les principaux libraires de France et de l'Etranger.

Pour toute communication relative à la Direction, à la Rédaction ainsi qu'à l'Administration, s'adresser à **M. Octave Uzanne**, Directeur littéraire, Gérant.

AVIS. — Chaque année antérieure prise séparement, 60 fr. — Nos nouveaux abonnes reçoivent à titre de prime, les 10 années parues, en volumes brochés, au prix total de 300 fr.

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, PARIS

ÉDITION DE GRAND LUXE

ŒUVRES POÉTIQUES
DE
BOILEAU-DESPRÉAUX

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

Par F. BRUNETIÈRE

Édition in-4 illustrée de 27 eaux-fortes

D'APRÈS

Mme Madeleine LEMAIRE, MM. BIDA, BONNAT, G. BOULANGER, CABANEL, CHAPU, CHEVIGNARD
DELORT, FLAMENG (Fr.), FRANÇAIS, GALLAND, GÉROME, HÉDOUIN
HEILBUTH, J. P. LAURENS, J. LE BLANT, LHERMITTE, MAIGNAN, L. O. MERSON, VIBERT

PAR

Mme LOUVEAU-ROUVEYRE, MM. ABOT, BLANCHARD, BOILOT, BOILVIN, BOISSON, BOULARD
CHAMPOLLION, CHAUVEL, COURTRY, L. FLAMENG, HAUSSOULLIER, HÉDOUIN, ACH. JACQUET, LALAUZE, LEFORT, LERAT
LEVASSEUR, MATHEY, MONGIN, MULLER, TOUSSAINT, WALTNER

Prix du volume broché : 125 francs

Il a été tiré outre cette édition :

Un exemplaire unique sur peau de vélin	4000 fr.
Nos 1 à 25, exemplaires sur papier du Japon impérial, avec deux états des planches	(souscrits)
Nos 26 à 125, exemplaires sur papier du Japon impérial	300 fr.
Nos 126 à 150, exemplaires sur papier de Chine	250
Nos 151 à 200, exemplaires sur papier vélin à la forme des papeteries du Marais et de Sainte-Marie	200

Format grand in-folio

LE

TEMPLE DE JÉRUSALEM

ET LA

MAISON DU BOIS-LIBAN

RESTITUÉS D'APRÈS ÉZÉCHIEL ET LE LIVRE DES ROIS

PAR

CHARLES CHIPIEZ
ARCHITECTE DU GOUVERNEMENT

GEORGES PERROT
MEMBRE DE L'INSTITUT

OUVRAGE

publié avec le concours de la Société des études juives

CONTENANT 12 GRANDES PLANCHES GRAVÉES SUR CUIVRE, 1 TAILLE-DOUCE EN COULEURS

ET 38 GRAVURES INTERCALÉES DANS LE TEXTE

UN MAGNIFIQUE VOLUME GRAND IN-FOLIO

RENFERMÉ DANS UN CARTON

175 EXEMPLAIRES SEULEMENT SONT MIS DANS LE COMMERCE

savoir :

50 exemplaires sur japon et 125 exemplaires sur papier du Marais

Prix de l'exemplaire sur japon : **150** francs.
Prix de l'exemplaire sur papier du Marais : **100** francs.

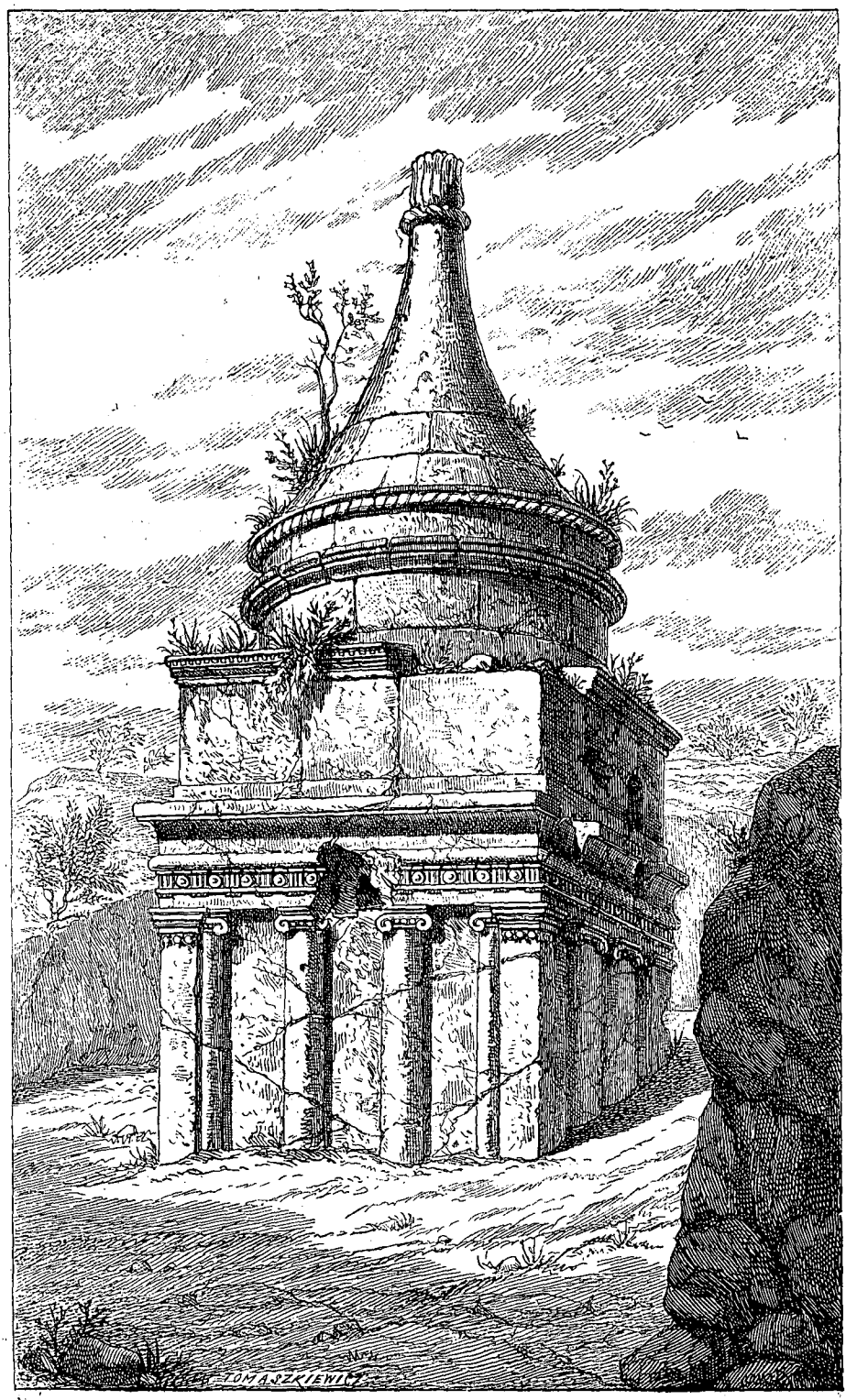

Le tombeau d'Absalom.
Gravure extraite du *Temple de Jérusalem*.

Format in-4

ÉDITION DE GRAND LUXE

EDMOND ABOUT

TOLLA

OUVRAGE CONTENANT

10 planches hors texte gravées sur bois d'après les aquarelles de

FÉLICIEN DE MYRBACH

PAR

MM. BARBANT, CH. BAUDE, FLORIAN, STÉPHANE PANNEMAKER, L. ROUSSEAU ET RUFFE

LE PORTRAIT D'EDMOND ABOUT

Par PAUL BAUDRY

et 55 ornements typographiques composés par A. GIRALDON

GRAVÉS SUR BOIS PAR ROBERT DE LUEDERS ET TIRÉS EN NOIR, EN GRIS ET EN ROSE



TIRAGE A 900 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS

10 exemplaires de choix (1 à 10) sur papier du Japon, avec quatre suites des planches hors texte : sur japon fort, sur japon mince appliqué, sur chine et sur papier du Marais couché spécialement pour cette édition. — Ces dix exemplaires renfermeront de plus, sur japon mince appliqué, les états successifs des tirages en gris, en noir et en rose des ornements typographiques. Prix avec une couverture en velours de Gênes. (*Souscrits en partie.*) . . . . . 800 fr.

Chacun de ces dix exemplaires contiendra l'aquarelle de M. de Myrbach et les trois dessins de M. Giraldon composant l'illustration complète d'un chapitre. Les originaux seront attribués aux exemplaires par voie de tirage au sort.

5 exemplaires sur papier de Chine (11 à 15), avec trois suites des planches hors texte : sur chine, sur japon et sur papier du Marais couché spécialement. Ces cinq exemplaires renfermeront de plus sur papier de Chine les états successifs des tirages en gris, en noir et en rose des ornements typographiques . . . . . (*Souscrits*)

140 exemplaires sur papier du Japon (16 à 155), avec trois suites des planches hors texte : sur japon, sur chine et sur papier du Marais couché spécialement. Prix avec la couverture en velours de Gênes . . . . . 190 fr.

145 exemplaires sur papier vélin blanc du Marais (156 à 300), avec deux suites des planches hors texte, l'une sur papier du Marais, l'autre sur papier couché spécialement. Prix avec la couverture en velours de Gênes. . . . . 130 fr.

600 exemplaires sur papier vélin blanc du Marais (301 à 900), avec deux suites des planches hors texte : l'une sur papier du Marais, l'autre sur papier couché spécialement. Prix, broché . . . . . 80 fr

Cette édition ne sera pas réimprimée.



Gravure extraite de *Tolla*

Format in-4

LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET TRÈS RICHEMENT ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

ANNÉE 1889

Elle contient les voyages

Du Dr Hocquard, au Tonkin ; du Marquis degli Albizzi, à Madère ; du capitaine Brosselard, dans la Sénégambie ; de M. Thouar, dans le delta du Pilcomayo, de Buenos Aires à Sucre et dans le Chaco boréal ; de M. E. del Monte, à Hildelsheim ; de M. Carl Lumholtz, chez les cannibales de l'Australie ; de M. Janssen, aux Grands-Mulets ; de M. E. Cotteau, au pic de Ténériffe ; de M. de Mauprix, chez les Traras ; de Mme Lydie Paschkoff, à Sinope ; de M. G. Vuillier, à Majorque ; de M. Audon, au Choa ; de M. Ern. Chantre, de Beyrouth à Tiflis par la Syrie, la Haute-Mésopotamie et le Kurdistan ; et du colonel Gallieni dans le Soudan français.

Est illustrée de 500 gravures sur bois

Dessinées par

A. DE BAR — BARCLAY — CLERGET — DOSSO — A. FAGUET
E. GIRARDET — GOBIN — LANCELOT — P. LANGLOIS — F. DE MYRBACH — A. PARIS
Y. PRANISHNIKOFF — F. RÉGAMEY — RIOU — RONJAT — A. SLOM — TAYLOR — THIRIAT
TOFANI — VUILLIER — TH. WEBER

Et renferme 20 cartes ou plans

Prix de l'année 1889, brochée en un ou deux volumes, 25 francs

Le cartonnage en percaline se paye en sus : En un volume, 3 fr. — En deux volumes, 4 fr.
La demi-reliure chagrin, tranches dorées : En un volume, 6 fr. — En deux volumes, 10 fr.
La demi-reliure chagrin, tranches rouges semées d'or : En un volume, 7 fr. — En deux volumes, 12 fr.

LES TRENTE PREMIÈRES ANNÉES SONT EN VENTE

Les années 1870 et 1871 ne formant ensemble qu'un seul volume, la collection comprend actuellement 29 volumes, qui contiennent 361 voyages, environ 16 000 gravures, 650 cartes ou plans, et se vendent chacun le même prix que l'année ci-dessus annoncée.

La table analytique et alphabétique des 28 premiers volumes est en vente en un volume.
Prix : Broché **10** fr. Cartonné, **13** fr. Relié, **16** fr.



Retour de la fontaine.
Gravure extraite du *Tour du Monde* (Voyage aux îles Baléares de M. Vuillier).

Format grand in-8

LE JOURNAL
DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

POUR LES ENFANTS DE 10 A 15 ANS

ANNÉE 1889

Les dix-sept premières années de ce nouveau recueil forment trente-quatre magnifiques volumes grand in-8 et sont une des lectures les plus attrayantes que l'on puisse mettre entre les mains de la jeunesse. Elles contiennent des nouvelles, des contes, des biographies, des récits d'aventures et de voyages, des causeries sur l'histoire naturelle, la géographie, l'astronomie, les arts et l'industrie, etc., par

Mmes BARBÉ, S. BLANDY, CAZIN, CHÉRON DE LA BRUYÈRE, COLOMB, GUSTAVE DEMOULIN
EMMA D'ERWIN, ZÉNAÏDE FLEURIOT, ANDRÉ GÉRARD
JULIE GOURAUD, MARIE MARÉCHAL, L. MUSSAT, P. DE NANTEUIL, OUIDA, DE WITT NÉE GUIZOT
MM. ASSOLLANT, H. DE LA BLANCHÈRE, LÉON CAHUN, RICHARD CORTAMBERT, ERNEST DAUDET, F. DILLAYE
MAXIME DU CAMP, LOUIS ÉNAULT, J. GIRARDIN, AIMÉ GIRON, A. GUILLEMIN, H. JACOTTET
CH. JOLIET, ALBERT LÉVY, XAVIER MARMIER, MAYNE-REID, ERNEST MENAULT, H. MEYER
F. MULLER, P. PELET, L. ROUSSELET, G. TISSANDIER, ETC.

et sont

ILLUSTRÉES DE 9000 GRAVURES SUR BOIS

DESSINÉES PAR

É. BAYARD, BERTALL, BUSSON, CAIN, H. CASTELLI, CATENACCI, CRAFTY, C. DAVID, C. DELORT
A. FAGUET, J. FÉRAT, A. FERDINANDUS, GODEFROY-DURAND, C. GILBERT, GOBIN, HUBERT-CLERGET
JEANNIOT, P. KAUFFMANN, A. LEMAISTRE, F. LIX, A. MARIE, MYRBACH
A. DE NEUVILLE, PHILIPPOTEAUX, F. POIRSON, Y. PRANISHNIKOFF, F. RÉGAMEY, P. RENOUARD
P. RICHNER, RIOU, E. RONJAT, SAHIB, E. THÉROND, TOFANI, G. VUILLIER, TH. WEBER, E. ZIER

Prix de chaque année brochée en deux volumes : 20 fr.

Chaque semestre, formant un volume, se vend séparément, 10 fr.
Le cartonnage en percaline rouge, tranches dorées, se paye en sus par volume, **3 fr.**

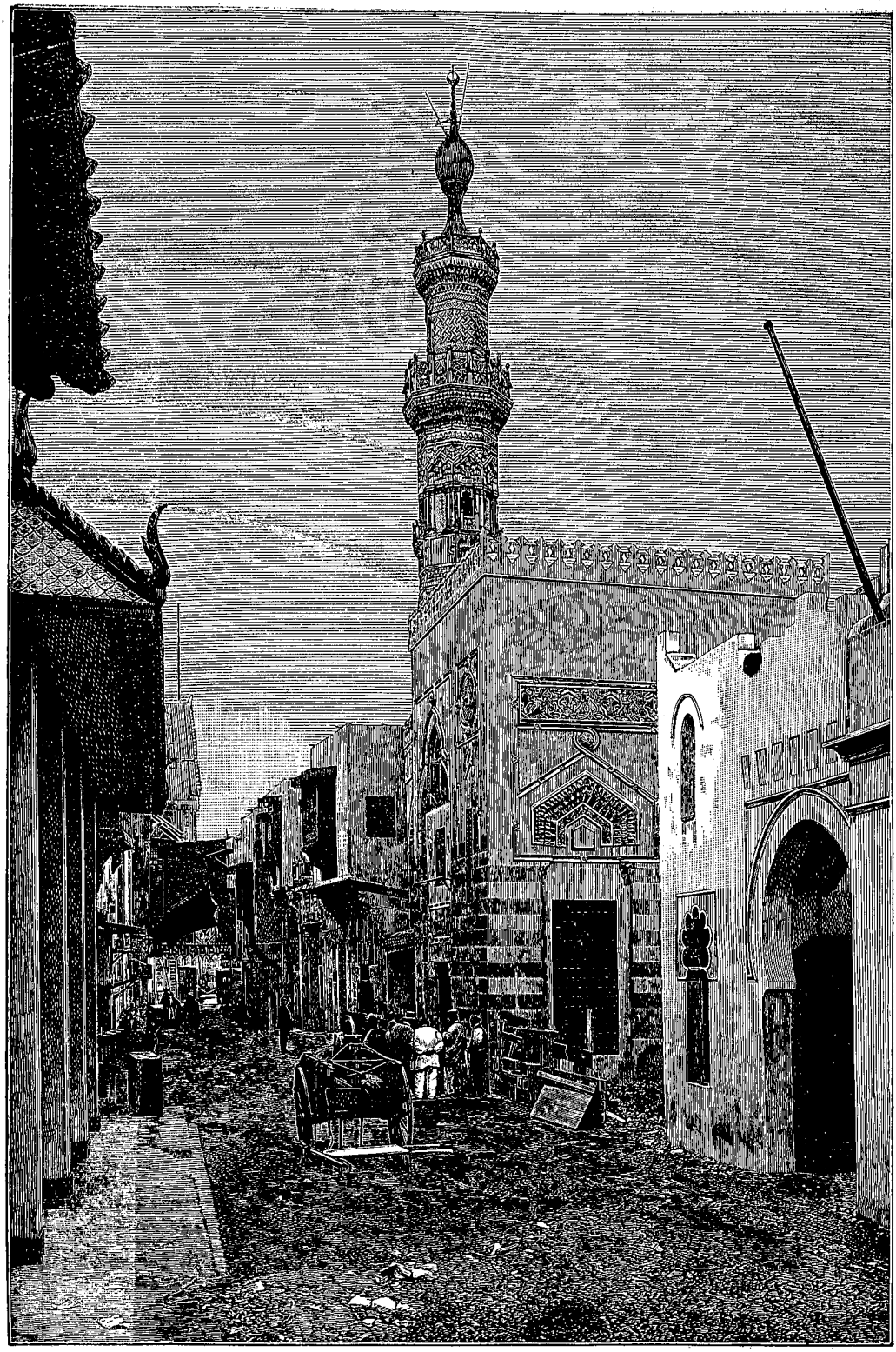

La rue du Caire à l'Exposition universelle de 1889.
Gravure extraite du *Journal de la Jeunesse.*

Format grand in-8

ÉLISÉE RECLUS

NOUVELLE
GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

LA TERRE ET LES HOMMES

TOME XV : AMÉRIQUE BORÉALE

GROENLAND, ARCHIPEL POLAIRE, ALASKA, PUISSANCE DU CANADA, TERRE-NEUVE

Un magnifique volume in-8 jésus

CONTENANT 4 CARTES EN COULEURS, 160 CARTES INSÉRÉES DANS LE TEXTE ET 55 GRAVURES SUR BOIS

Broché, **20** fr. — Relié richement, avec fers spéciaux, tranches dorées, **27** fr.

GÉOGRAPHIE DE L'EUROPE

Complète en 5 volumes

TOME Ier : **L'EUROPE MÉRIDIONALE**

GRÈCE, TURQUIE, PAYS DES BULGARES, ROUMANIE, SERBIE ET MONTAGNE NOIRE, ITALIE, ESPAGNE ET PORTUGAL

Nouvelle édition revue et corrigée

contenant 6 cartes en couleurs, 178 cartes dans le texte, et 85 vues et types gravés sur bois, 30 fr.

TOME II : **LA FRANCE**

NOUVELLE ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE

contenant une grande carte de France, 10 cartes en couleurs, 218 cartes dans le texte et 87 vues et types gravés sur bois, 30 fr.

TOME III : **L'EUROPE CENTRALE**

SUISSE, AUSTRO-HONGRIE ET ALLEMAGNE

contenant 10 cartes en couleurs, 220 cartes dans le texte, et 78 vues et types gravés sur bois, 30 fr.

TOME IV : **L'EUROPE DU NORD-OUEST**

BELGIQUE, HOLLANDE, ILES BRITANNIQUES

contenant 7 cartes en couleurs, 210 cartes dans le texte, et 81 vues et types gravés sur bois, 30 fr.

TOME V : **L'EUROPE SCANDINAVE ET RUSSE**

contenant 9 cartes en couleurs, 200 cartes dans le texte, et 76 vues et types gravés sur bois, 30 fr.

GÉOGRAPHIE DE L'ASIE

Complète en 4 volumes

TOME VI : **L'ASIE RUSSE**

CAUCASIE, TURKESTAN ET SIBÉRIE

contenant 8 cartes en couleurs, 182 cartes dans le texte, et 89 vues et types gravés sur bois, 30 fr.

TOME VII : **L'ASIE ORIENTALE**

EMPIRE CHINOIS, CORÉE ET JAPON

contenant 7 cartes en couleurs, 162 cartes dans le texte, et 80 vues et types gravés sur bois, 30 fr.

TOME VIII : **L'INDE ET L'INDO-CHINE**

contenant 7 cartes en couleurs, 205 cartes dans le texte, et 85 vues et types gravés sur bois, 30 fr.

TOME IX : **L'ASIE ANTÉRIEURE**

AFGHANISTAN, BÉLOUCHISTAN, PERSE, TURQUIE D'ASIE ARABIE

contenant 5 cartes en couleurs, 163 cartes dans le texte, et 85 vues et types gravés sur bois, 30 fr.

GÉOGRAPHIE DE L'AFRIQUE

Complète en 4 volumes

TOME X : **L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE**

1re *Partie* : BASSIN DU NIL

SOUDAN ÉGYPTIEN, ÉTHIOPIE, NUBIE, ÉGYPTE

contenant 3 cartes en couleurs, 111 cartes dans le texte, et 57 vues et types gravés sur bois, 20 fr.

TOME XI : **L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE**

2e *Partie* : TRIPOLITAINE, TUNISIE, ALGÉRIE MAROC ET SAHARA.

contenant 4 cartes en couleurs, 160 cartes dans le texte, et 81 vues et types gravés sur bois, 30 fr.

TOME XII : **L'AFRIQUE OCCIDENTALE**

ARCHIPELS ATLANTIQUES

SÉNÉGAMBIE ET SOUDAN OCCIDENTAL

contenant une carte d'ensemble, 3 cartes en couleurs, 126 cartes et 65 gravures et types gravés sur bois, 20 fr.

TOME XIII : **L'AFRIQUE MÉRIDIONALE**

ILES DE L'ATLANTIQUE AUSTRAL, GABONIE, CONGO, ANGOLA CAP, ZAMBÈZE, ZANZIBAR, CÔTE DE SOMAL

contenant une carte d'ensemble, 5 cartes en couleurs, 90 cartes dans le texte, 78 vues et types gravés sur bois, 30 fr.

GÉOGRAPHIE DE L'OCÉANIE

Complète en 1 volume

TOME XIV : **OCÉAN ET TERRES OCÉANIQUES**

ILES DE L'OCÉAN INDIEN, INSULINDE, PHILIPPINES, MICRONÉSIE, NOUVELLE GUINÉE, MÉLANÉSIE, NOUVELLE-CALÉDONIE, AUSTRALIE, POLYNÉSIE

Contenant 4 cartes en couleurs tirées à part, 201 cartes intercalées dans le texte et 80 vues ou types gravés sur bois

Broché, **30** fr. Relié richement, avec fers spéciaux, tranches dorées, **37** fr.

La reliure avec fers spéciaux, tranches dorées, se paye en sus 7 fr. par volume.

CONDITIONS ET MODE DE PUBLICATION

La *Nouvelle Géographie universelle* est publiée par livraisons. Chaque livraison, composée de 16 pages et d'une couverture, se vend 50 centimes. Il paraît une livraison par semaine.

Format grand in-8

HISTOIRE DE L'ART

DANS L'ANTIQUITÉ

ÉGYPTE — ASSYRIE — PHÉNICIE

PERSE — ASIE MINEURE — GRÈCE — ÉTRURIE — ROME

PAR

GEORGES PERROT

Membre de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres de Paris, directeur de l'École normale supérieure,

ET

CHARLES CHIPIEZ

Architecte du gouvernement, inspecteur de l'enseignement du dessin.

TOME V

PHRYGIE — LYDIE ET CARIE — LYCIE

PERSE

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-8 JÉSUS

contenant 8 planches en noir tirées à part et 400 gravures intercalées dans le texte

Dessinées d'après les originaux ou d'après les documents les plus authentiques

Broché : **30** fr. — Relié richement, avec fers spéciaux, tranches dorées, **37** fr.

EN VENTE :

Tome I. Égypte (5 planches en couleurs, 9 planches en noir et 616 gravures).
Tome II. Chaldée — Assyrie (4 planches en couleurs, 11 planches en noir et 402 gravures).
Tome III. Phénicie — Cypre (9 planches en couleurs, 1 planche en noir, 654 gravures).
Tome IV. Judée — Sardaigne — Syrie — Cappadoce (8 planches en noir, 594 gravures).

Chaque volume se vend séparément : Broché, **30** fr. — Relié, **37** fr.

IL A ÉTÉ TIRÉ DANS LE FORMAT IN-4 :

50 exemplaires sur papier Whatman, 10 exemplaires sur papier de Chine et 25 exemplaires sur papier du Japon. Tous les exemplaires sont numérotés. Prix de chaque exemplaire : sur papier Whatman, **60** fr.; sur papier de Chine, **80** fr.; sur papier du Japon, **100** fr.

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

L'*Histoire de l'Art dans l'antiquité* formera environ 350 livraisons, soit sept ou huit beaux volumes grand in-8, contenant plus de 6000 gravures.

Chaque livraison, composée de 16 pages, contenant en général plusieurs gravures, et protégée par une couverture, se vend **50** centimes; ce prix sera porté à **1** franc pour les quelques livraisons qui seront accompagnées d'une planche en couleurs.

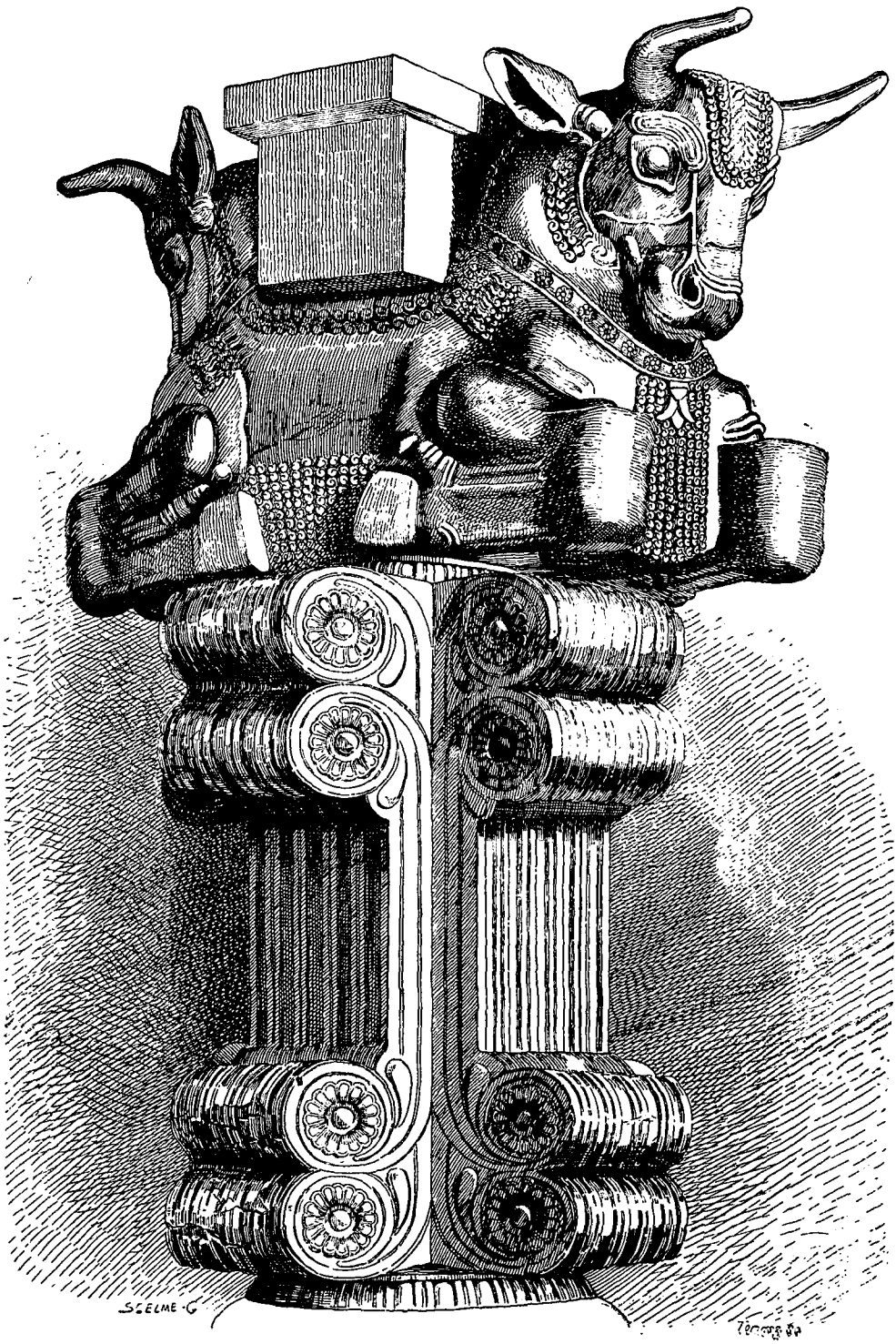

Chapiteau de Persépolis.
Gravure extraite de *l'Histoire de l'Art dans l'antiquité.*

Format grand in-8

OUVRAGE COMPLET

LA

FRANCE ET SES COLONIES

PAR ONÉSIME RECLUS

TOME II : NOS COLONIES

Un volume in-8 jésus, contenant 252 gravures et 18 cartes

Broché, **13** francs. — Cartonné avec fers spéciaux, tranches dorées, **18** francs.

En vente : Tome I. **EN FRANCE**. 1 volume in-8 jésus, contenant 250 gravures et 12 cartes

Broché, **13** fr. — Cartonné, **18** fr.

LES LACS
DE L'AFRIQUE ÉQUATORIALE

VOYAGE D'EXPLORATION EXÉCUTÉ DE 1883 A 1885

PAR VICTOR GIRAUD

Lieutenant de vaisseau

Un magnifique volume in-8 jésus, contenant 150 gravures et 2 cartes; broché, **15** fr.; relié, **20** fr

---

AU PAYS DES CANNIBALES

VOYAGE D'EXPLORATION

CHEZ LES INDIGÈNES DE L'AUSTRALIE ORIENTALE

PAR CARL LUMHOLTZ

TRADUIT DU NORVÉGIEN AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

Par V. et W. MOLARD

Un magnifique volume in-8, contenant 150 gravures et 2 cartes

Broché, **15** fr. — Relié, **20** fr.

MANUEL DE VÉNERIE FRANÇAISE

PAR LE Cte LE COUTEULX DE CANTELEU

Un volume in-8 écu, contenant 52 types d'animaux d'après K. Bodmer et O. de Penne et des vignettes d'après K. Bodmer et Crafty.

Broché : **7** fr. **50**. — Cartonné, tranches dorées, **9** fr.

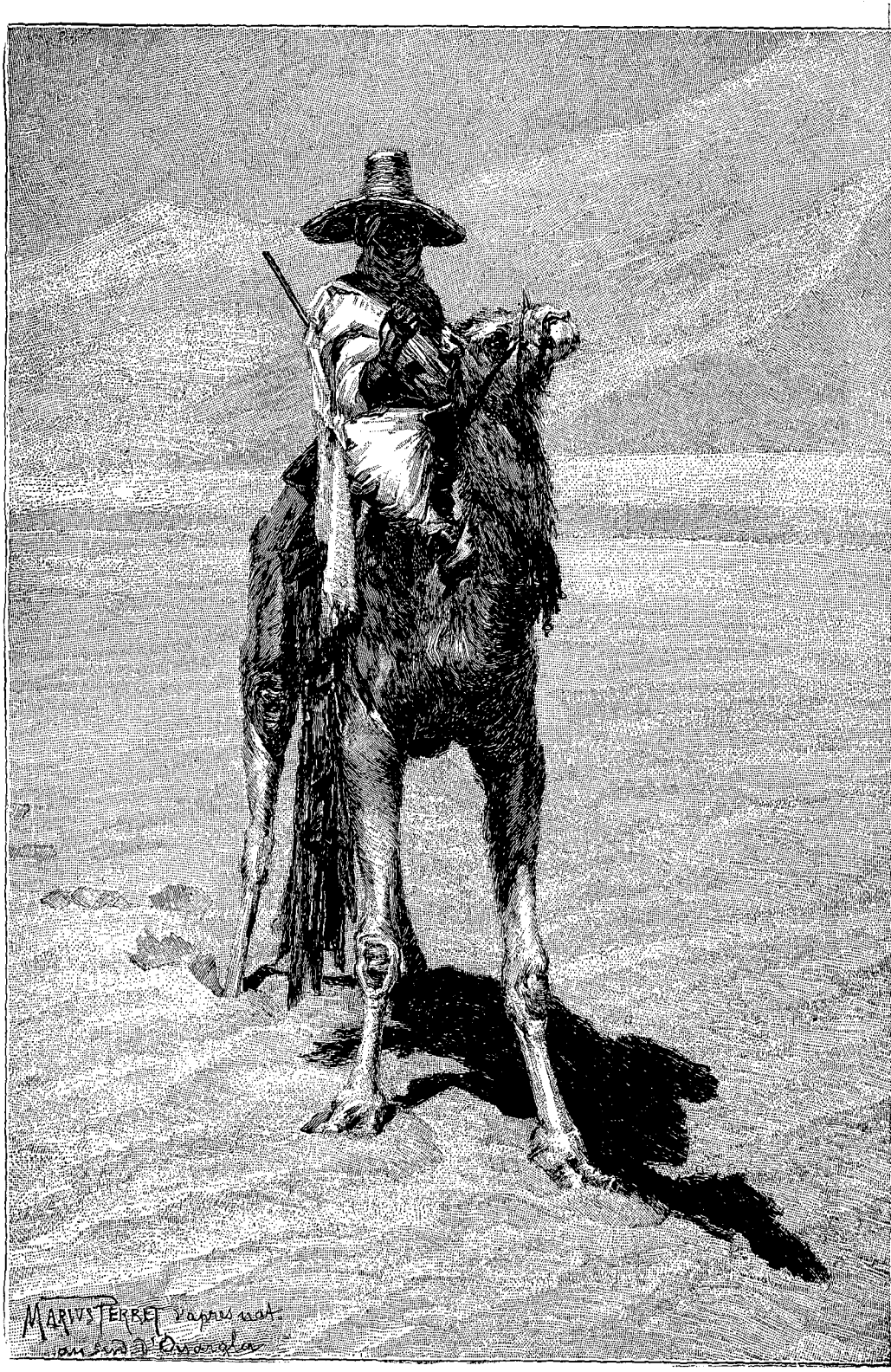

Un Chaambi.
Gravure extraite de *Nos Colonies*, par O. Reclus.

NOUVELLE COLLECTION IN-8 A L'USAGE DE LA JEUNESSE

Ire SÉRIE. — FORMAT IN-8 JÉSUS

Chaque volume : Broché, 7 fr. — Cartonné en percaline à biseaux, tranches dorées, 10 fr.

CŒUR MUET

PAR Mme ZÉNAIDE FLEURIOT

Un volume illustré de 60 gravures d'après ADRIEN MARIE.

LES FIANCÉS

PAR MANZONI

Édition abrégée par Mme J. COLOMB.
Un volume illustré de 40 gravures.

IIe SÉRIE. — FORMAT IN-8 RAISIN

Chaque volume : Broché, 4 fr. — Cartonné en percaline à biseaux, tranches dorées, 6 fr

LE COMMIS DE M. BOUVAT

PAR J. GIRARDIN

Un volume illustré de 119 gravures d'après TOFANI.

L'ÉPAVE MYSTÉRIEUSE

PAR Mme P. DE NANTEUIL

Un volume illustré de 80 gravures d'après MYRBACH.

TOUT DROIT

PAR L'AUTEUR DE LA « NEUVAINE DE COLETTE »

Un volume illustré de 112 gravures d'après E. ZIER.

MON ONCLE D'AMÉRIQUE

PAR Mme J. COLOMB

Un volume illustré de 115 gravures d'après TOFANI.

JEUX ET PASSE-TEMPS

AVEC 24 PLANCHES EN COULEURS D'APRÈS KATE GREENAWAY

Un magnifique volume in-8 cartonné, 4 francs.

LE BON TOTO ET LE MÉCHANT TOM

OU LA JOURNÉE DE DEUX PETITS GARÇONS

PAR TRIM

Avec 35 gravures en couleurs par Eugène LE MOUEL et 35 silhouettes en noir par SEMEGHINI

Un album petit in-4 avec couverture en couleur, cartonné, 4 francs.

MON JOURNAL

RECUEIL MENSUEL POUR LES ENFANTS DE CINQ A DIX ANS

Publié sous la direction de Mme Pauline KERGOMARD et de M. Charles DEFODON

8e ANNÉE, 1888-1889

Un volume in-8, illustré de nombreuses gravures sur bois. — Cartonné, 2 fr. 50

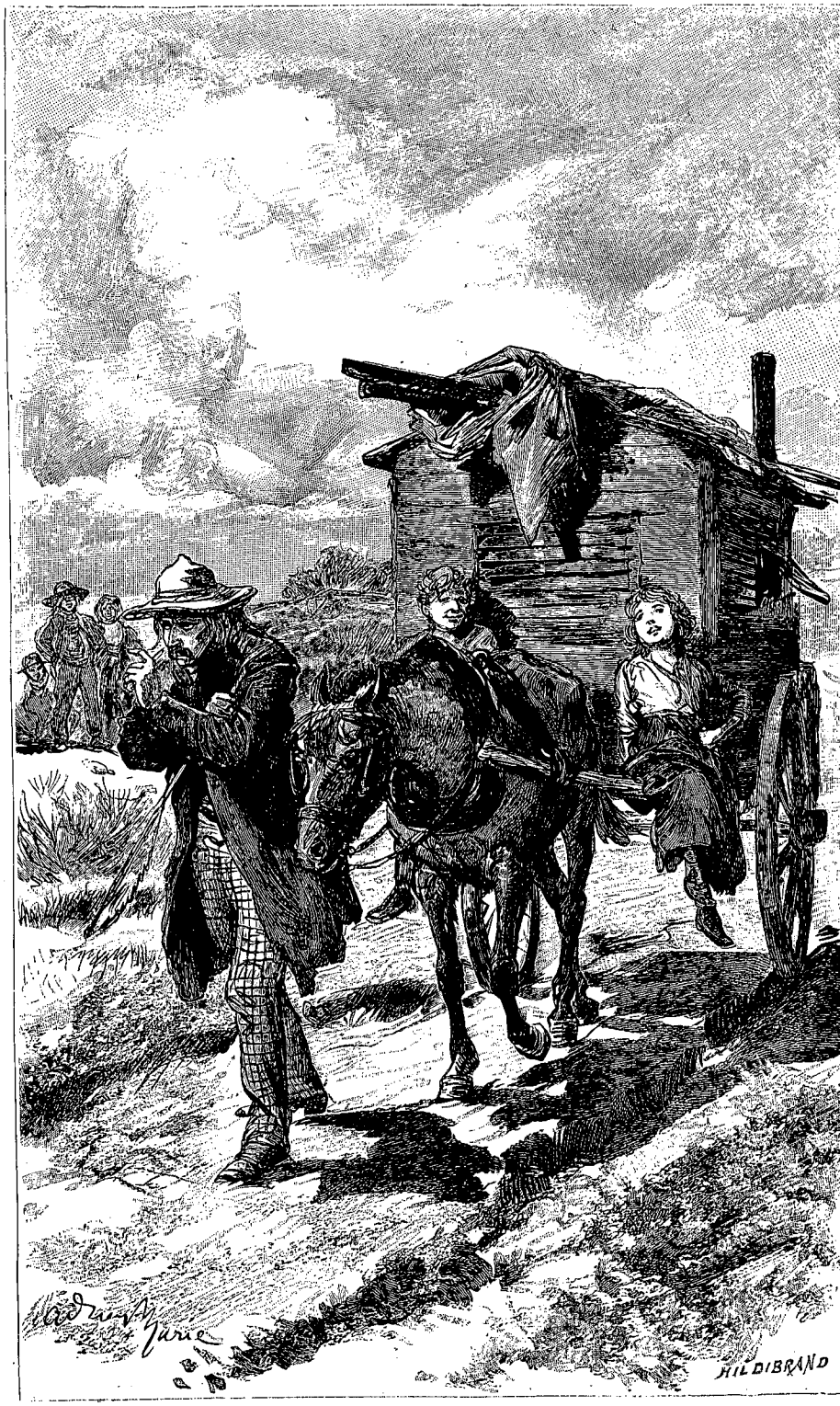

Gravure extraite de *Cœur muet*.

LIBRAIRIE DE LA CONSTRUCTION MODERNE
DUJARDIN et Cie, Editeurs, rue Bonaparte, 17, Paris.

EN COURS DE PUBLICATION

ENCYCLOPÉDIE

DE

L'ARCHITECTURE

ET DE

LA CONSTRUCTION

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

P. PLANAT

SIX FORTS VOLUMES PUBLIÉS EN DOUZE FASCICULES

GRAND IN-8 IMPRIMÉS A DEUX COLONNES

COMPRENANT 600 PLANCHES HORS TEXTE ET 4 000 DESSINS

Prix de la souscription à l'ouvrage complet (12 fascicules) . . . . . 300 fr.
— — Étranger . . . . . 360 fr.

Payables au fur et à mesure de la mise en vente des fascicules.

Le 5e fascicule (1er du tome III) vient de paraître.

Cette encyclopédie embrasse le champ complet des connaissances artistiques et pratiques que comporte l'étude de l'art architectural dans tous les temps et dans tous les pays. On sait combien est vaste cet ensemble, qui s'intéresse à toutes les manifestations de l'art et qui repose sur ces deux bases, l'histoire et la science.

Aussi, pour venir à bout d'une tâche si considérable, a-t-il fallu s'adresser à des collaborateurs d'une haute compétence, et que leurs travaux antérieurs désignaient pour traiter particulièrement tel ou tel sujet. C'est ainsi que pour les études de l'art dans les pays étrangers, l'on s'est adressé à des nationaux qui avaient sous les yeux le thème même de leurs articles.

Parmi les articles publiés dans les volumes déjà parus, nous signalerons les architectures arabe, allemande, anglaise, autrichienne, l'architecture civile, funéraire, religieuse, militaire dans tous les pays; des notices sur les principaux châteaux de France; des études sur des motifs de décoration architectonique, chapiteaux, cheminées, cariatides, bronzes, etc. Enfin des articles techniques, juridiques et des biographies des architectes de tous les pays.

LIBRAIRIE DE LA CONSTRUCTION MODERNE

DUJARDIN et Cᵉ, ÉDITEURS, rue Bonaparte, 17, Paris.

HABITATIONS PARTICULIÈRES

PAR

P. PLANAT

HOTELS PRIVÉS

UN VOLUME IN-FOLIO

COMPRENANT

80 PLANCHES EN COULEUR, TRAITÉES PAR DES PROCÉDÉS NOUVEAUX

SOUS FORME DE *rendus* D'ARCHITECTURE

Façades, Coupes et Plans, Décorations intérieures,

Ameublement

TEXTE ET NOMBREUX DESSINS COMPLÉMENTAIRES DANS LE TEXTE

Prix. . . . . **160** fr.

Les *Hôtels privés* forment un ouvrage conçu d'après des données toutes nouvelles qui réalisent plusieurs desiderata longtemps cherchés. Les documents judicieusement choisis parmi les constructions récentes les plus remarquables sont présentés sous la forme de rendus artistiques lavés à l'aquarelle. Les planches en couleur donnent le vues extérieures et intérieures des Hôtels, et sont accompagnées d'un texte utile, considérable, où se trouvent tous les renseignements intéressants, concernant chaque construction, et tous les dessins, coupes, plans complémentaires, détails, vues d'intérieurs, qui n'avaient pu trouver leur place dans les planches coloriées.

Cette magnifique publication s'adresse à tous : architectes ou gens du monde, artistes ou propriétaires, à tous ceux qui aiment la réalité présentée sous son aspect pittoresque.

LIBRAIRIE **VICTOR PALMÉ**, RUE DES S.-PÈRES, 76, A PARIS.

LE

LITTORAL DE LA FRANCE

PAR

V. VATTIER D'AMBROYSE (✠)

OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Ouvrage deux fois couronné par l'Académie française (Prix Marcelin Guérin et Montyon)

ILLUSTRATION

PAR SCOTT, BRUN, LALANNE, TOUSSAINT, FRAIPONT, CIAPPORI, CAUSSIN, DUBRÉ
CHAPON, KARL, SAINT-ELME-GAUTIER

Ouvrage complet, six volumes in-4 : **120** *fr.*

1re PARTIE. — UN VOLUME

COTES NORMANDES

DE DUNKERQUE AU MONT-SAINT-MICHEL

2e PARTIE. — UN VOLUME

COTES BRETONNES

DU MONT-SAINT-MICHEL A LORIENT

3e PARTIE. — UN VOLUME

COTES VENDÉENNES

DE LORIENT A LA ROCHELLE

4e PARTIE. — UN VOLUME

COTES GASCONNES

DE LA ROCHELLE A HENDAYE

5e PARTIE. — UN VOLUME

COTES LANGUEDOCIENNES

DU CAP CERBÈRE A MARSEILLE

6e PARTIE. — UN VOLUME

COTES PROVENÇALES

DE MARSEILLE A LA FRONTIÈRE D'ITALIE

CHAQUE PARTIE SE VEND SÉPARÉMENT

Et forme un volume d'environ 600 pages, orné de plus de 300 gravures dans le texte et de nombreuses planches hors texte et cartes, tirées en couleur. — Br., **20** fr.
Cart., plaques spéc., tr. dorées, **25** fr. — Relié dos chagrin, plaq. spéc., tr. dor., **30** fr.

A TRAVERS L'HÉMISPHÈRE SUD

OU

MON SECOND VOYAGE AUTOUR DU MONDE

Par Ernest MICHEL

Ire Série : *Portugal, Sénégal, Brésil, République Argentine, Chili, Pérou.*
2e série : *Equateur, Panama, Antilles, Mexique, Iles Sandwich, Nouvelle-Zelande, Tasmanie, Australie.*

Deux magnifiques volumes in-8 de 500 pages, illustrés de nombreuses vignettes dans le texte et hors texte. Prix du volume broché, 6 fr.; relié, 8 fr.; demi-chagrin, 10 fr.

LIBRAIRIE **VICTOR PALMÉ**, RUE DES SAINTS-PÈRES, 76, A PARIS.

ÉDITION ARTISTIQUE

DE LA

VIE DES SAINTS

PAR

Mgr PAUL GUÉRIN

AUTEUR DES PETITS BOLLANDISTES

ILLUSTRÉE AVEC LE PLUS GRAND SOIN PAR **YAN' DARGENT**

12 aquarelles groupant les Apôtres, les Martyrs, les saints Ouvriers, les saintes Femmes, les saintes Pénitentes, etc. — 24 lettres ornées. — 12 titres symboliques.

365 encadrements, avec environ 100 sujets inédits se rapportant à la vie de chaque Saint.

DEUX VOLUMES IN-4

PRIX

Broché . . . . . **60** fr.

Riche cartonnage, plaques spéciales, tranches dorées . . . . . **70** fr.

Reliure demi-chagrin, plaques spéciales, tranches dorées . . . **80** fr.

LE MÊME OUVRAGE, relié en un seul volume. . . . . **65** et **70** fr.

Il a été tiré 50 exemplaires sur japon. Les deux vol., brochés . . . **200** fr.

CENTENAIRE DE 1892

CHRISTOPHE COLOMB

PAR

Le comte **ROSELLY DE LORGUES**

TROISIÈME GRANDE ÉDITION

UN BEAU VOLUME IN-4

Illustré d'encadrements variés à chaque page, de chromolithographies, culs-de-lampe et têtes de chapitres de YAN' DARGENT, CIAPPORI, VIERGE, etc.

PRIX

Broché. . . . . **25** fr.

Cartonné toile, avec plaques spéciales. . . . . **30** fr.

Relié dos chagrin, tranches et ornements dorés . . . . . **35** fr.

Relié amateur, dos et coins chagrin, tranche supérieure dorée . . . **35** fr.

A. ROGER ET F. CHERNOVIZ, Éditeurs

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 7, A PARIS

PUBLICATION TERMINÉE

LES LIVRES SAINTS

ET LA CRITIQUE RATIONALISTE

HISTOIRE ET RÉFUTATION DES OBJECTIONS DES INCRÉDULES CONTRE LA BIBLE

Par l'abbé F. VIGOUROUX

Prêtre de Saint-Sulpice, auteur du *Manuel biblique*

AVEC DES ILLUSTRATIONS D'APRÈS LES MONUMENTS

Par M. l'abbé L. DOUILLARD

Architecte, membre du jury de l'École des Beaux-Arts

Édition de luxe, papier teinté. 4 vol. in-8. . . . . 28 fr.
Édition économique, papier teinté. 4 vol. in-16. . . . . 16 fr.
Il a été tiré 50 ex. in-8° sur hollande, 60 fr.; 10 ex. sur japon. . . 100 fr.

Les *deux premiers* volumes de cet ouvrage racontent la guerre faite par les incrédules aux Livres Saints. Le *troisième* répond aux objections de tout genre soulevées par les libre-penseurs contre le *Pentateuque*, au sujet de la cosmogonie mosaïque, de la chronologie primitive, de l'unité de l'espèce humaine, du déluge, de la sortie d'Egypte, etc. Le *quatrième* et dernier expose et résout toutes les difficultés de quelque importance tirées des livres historiques de l'Ancien Testament, depuis Josué jusqu'aux Machabées, des livres didactiques, sapientiaux et prophétiques. Les objections des plus célèbres incrédules français et allemands relatives aux Evangiles, aux Actes des Apôtres, aux Epîtres de saint Paul, aux Epîtres catholiques et à l'Apocalypse sont discutées dans la seconde partie du volume. Tous les lecteurs peuvent aisément suivre cette discussion et se rendre compte par eux-mêmes combien sont vaines et mal fondées les raisons allégées par les incroyants contre la crédibilité et la vérité des Saintes Ecritures.



Plus de 150 gravures, dont plusieurs hors texte, permettent de suivre avec plus d'intérêt et plus de fruit l'exposition de l'auteur.

Camées représentant les batailles et les généraux d'Alexandre le Grand. (Livre des Machabées, I, VI, VII.)

Abbés BACUEZ et VIGOUROUX

6e ÉDITION

MANUEL BIBLIQUE

4 vol. in-12, avec fig. explicatives, br., 14 fr. — Avec carte de la Palestine. . . . 14 fr. 50

REVUE DE FAMILLE

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

PARIS. — 8, RUE DE LA CHAUSSÉE-D'ANTIN, 8. — PARIS.

Directeur : JULES SIMON

La *Revue de Famille* doit son succès au soin qu'elle apporte à justifier son titre, tout en répondant aux exigences les plus délicates en matière d'art et de littérature.

Sous la direction de M. JULES SIMON, la *Revue de Famille* a vu se grouper autour d'elle les écrivains les plus illustres et les plus aimés du public ; elle est devenue ainsi une publication littéraire de premier ordre.

Il suffit pour s'en convaincre de parcourir la liste de

Supplément au N° du LIVRE du 10 Décembre 1889.

quelques-unes des dernières œuvres dont elle a eu la primeur :

JULES SIMON	*L'Education des Femmes.*
FRANÇOIS COPPÉE. . . .	*Le Convalescent.*
LUDOVIC HALÉVY.. . . .	*Guignol.*
JULES CLARETIE.	*Monsieur Steiner.*
ANDRÉ THEURIET. . . .	*Le Plat d'Argent.*
PAUL BOURGET.	*Un Remords.*
ANATOLE FRANCE. . . .	*Frère Richard.*
FRANCISQUE SARCEY . .	*Les Imaginations des Enfants.*
ERNEST LAVISSE	*Les Associations d'Étudiants*
JACQUES NORMAND. . .	*Les Cahiers de Jeannine.*
LÉON DE TINSEAU . . .	*Strass et Diamants.*
HENRY GRÉVILLE	*L'Avenir d'Aline.*

Chaque numéro contient un article de l'éminent M. Jules Simon ; une chronique régulière de M. Henry Fouquier — un roi de la chronique — tient les lecteurs de la *Revue de Famille* au courant de tous les bruits de Paris qui peuvent être répétés, pendant que des Causeries de M. Charles Benoist permettent de suivre le mouvement littéraire contemporain.

La *Revue de Famille* ne publie que des œuvres inédites.

Son texte est accompagné d'ornements artistiques gravés et le luxe avec lequel elle est éditée en fait, pour un prix modéré, le plus élégant des grands recueils périodiques.

APPRÉCIATIONS DE LA PRESSE

Le Figaro. — La *Revue de Famille* qui ne fait concurrence à aucune des revues existantes, mais qui prend seulement une place libre, paraît dans de rares conditions de succès; en effet les écrivains les plus célèbres y poursuivent, chacun selon la forme de son talent, une idée unique, celle de la conservation, de la consolidation de la famille.....

Dans la *Revue de Famille* on écrit comme on parle, à voix haute, dans un salon honnête de choses honnêtes et belles.

Le Temps. — Le succès de la *Revue de Famille* est grand. Tout ceux qui ont le souci du bien et du beau la posséderont.

La *Revue de Famille* sera dans tous les salons.

Le Soleil. — Signalons à l'attention du public lettré la *Revue de Famille*. C'est un succès, et très mérité. Dans ce moment de littérature pimentée, un recueil de lettres honnêtes n'est point à dédaigner. Celui-ci remplit toutes les conditions désirables; c'est, comme l'indique son titre, la Revue de Famille par excellence, et qui a pris, dans le mouvement littéraire actuel, une place méritée.

Journal des Débats. — La *Revue de Famille* est venue combler une lacune dans notre littérature périodique. Les noms qui y figurent, les sujets qui y sont traités attestent à la fois le charme et la valeur de cette importante publication.

Journal de Genève. — La *Revue de Famille* n'a pas tardé à se faire sa place. Ses fondateurs se proposaient de combattre les deux fléaux du siècle, le communisme et le scepticisme, en relevant l'esprit de famille. Ils ont tenu leurs promesses et la France est maintenant dotée d'un recueil vraiment littéraire, qui sait mêler l'agréable à l'utile, et peut être mis entre toutes les mains.

L'Indépendance belge. — La *Revue de Famille* est digne de son titre par le goût et le tact qui président au choix de ses essais, de ses articles, de ses chroniques, et notamment de ses nouvelles et romans qu'elle demande cependant aux plus brillants conteurs, aux maîtres des lettres contemporaines.

Journal de Saint-Pétersbourg. — La *Revue de Famille* est celle qu'on peut laisser sur toutes les tables, qui instruit, qui amuse, qui récrée sans ces crudités prétendues scientifiques qui vous poursuivent! C'est une Revue qu'on peut lire tout haut, à tous, qui s'inspire des meilleurs sentiments et qui, en même temps, vous tient sous le charme.

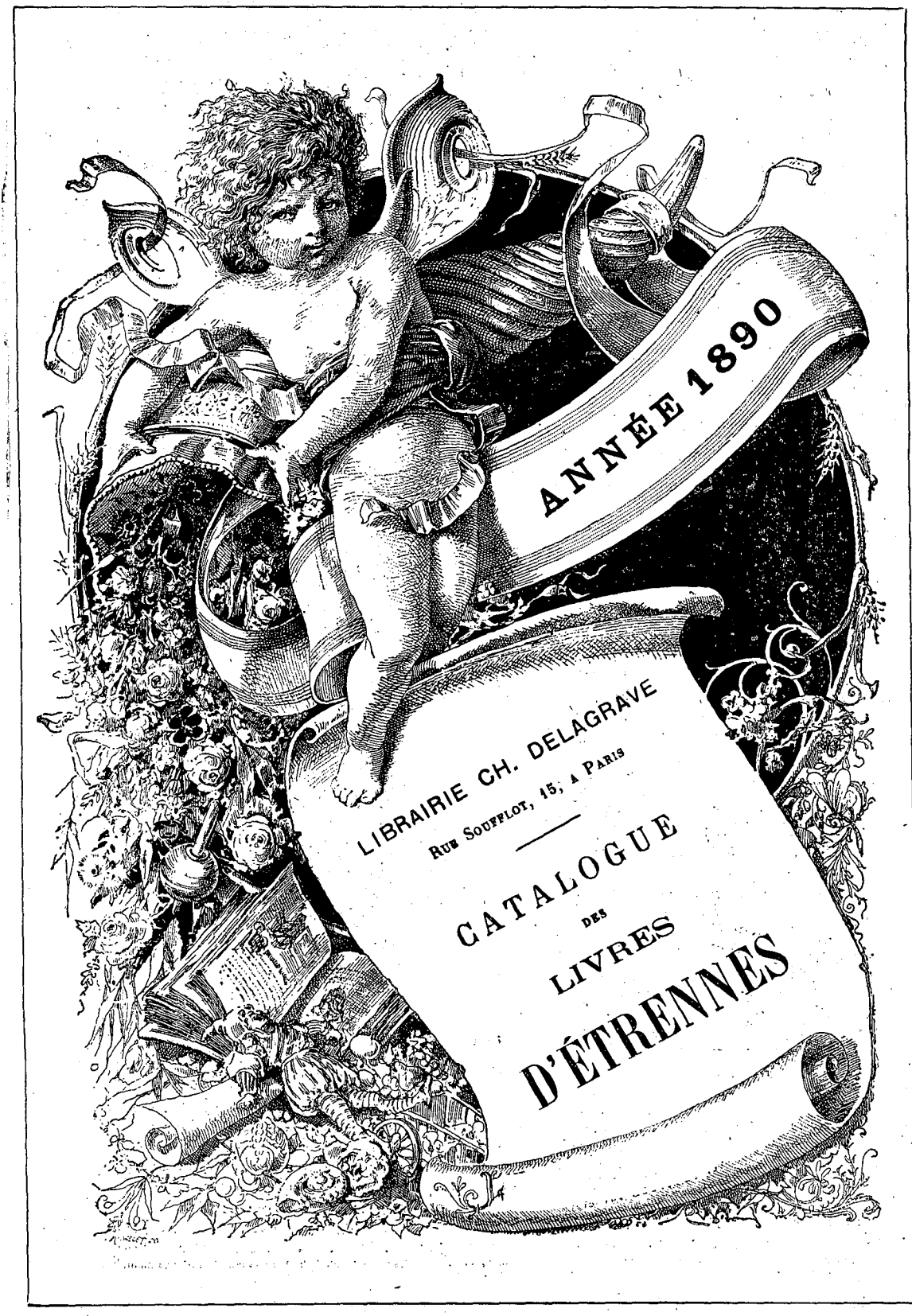
ANNÉE 1890
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
RUE SOUFFLOT, 15, A PARIS
CATALOGUE
DES
LIVRES
D'ÉTRENNES

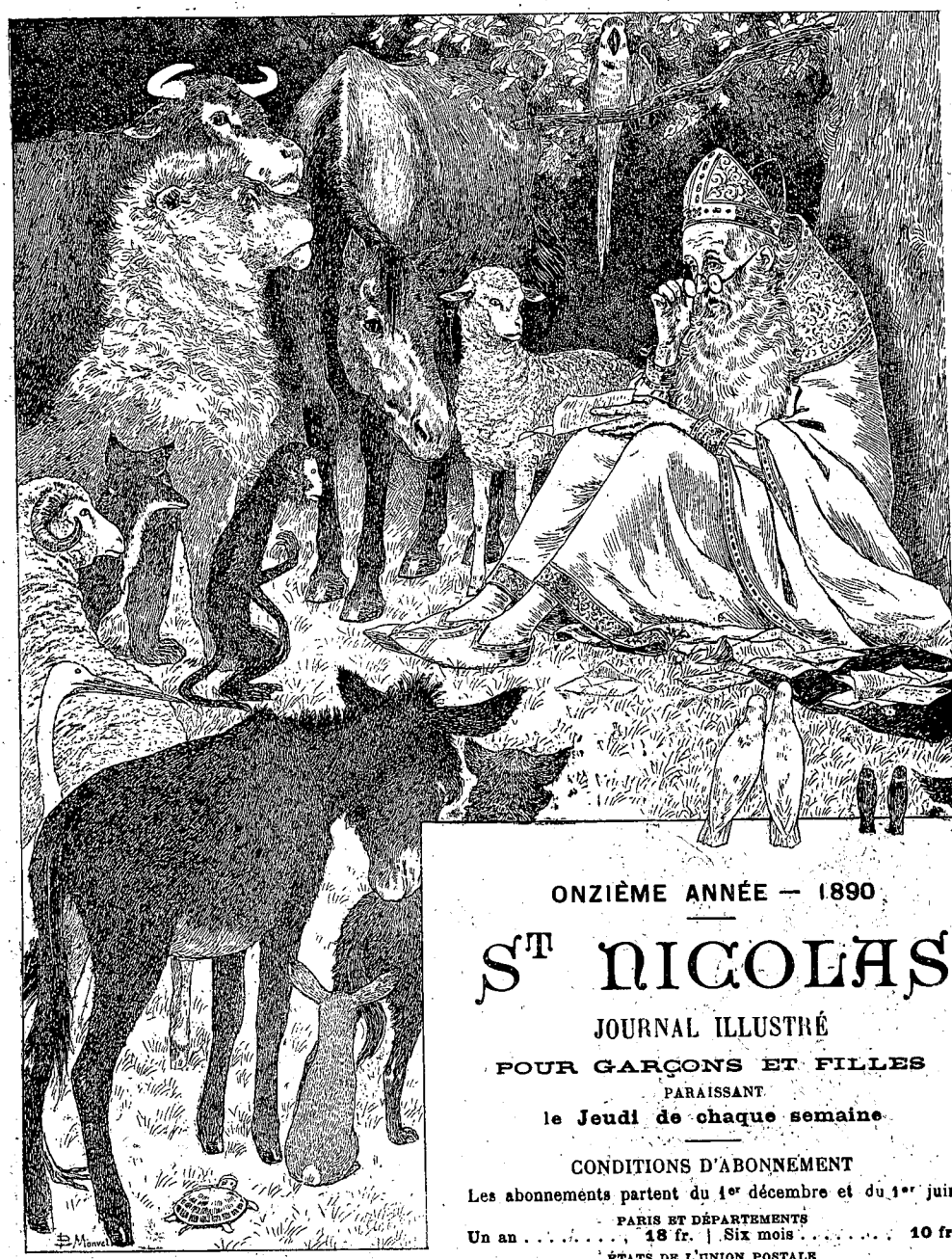

Dessin de B. de Monvel extrait de *St Nicolas*.

ONZIÈME ANNÉE — 1890

S^T NICOLAS

JOURNAL ILLUSTRÉ

POUR GARÇONS ET FILLES

PARAISSANT

le **Jeudi de chaque semaine**

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin

PARIS ET DÉPARTEMENTS

Un an . . . . . 18 fr. | Six mois . . . . . 10 fr.

ÉTATS DE L'UNION POSTALE

Un an. . . . . 20 fr. | Six mois. . . . . 12 fr.

Un numéro. . . . . 35 cent.

COLLECTION.—Les dix années parues (1880-1889) forment chacune un volume petit in-4, magnifiquement illustré
Chaque vol. br., 18 fr.—Avec belle rel., fers spéc., 22 fr. Avec belle rel., fers spéc., tr. dor., 23 fr.
Envoi gratuit d'un spécimen sur demande.

PORTRAIT DE SAINT NICOLAS

Dessiné par BOUTET DE MONVEL, gravé par Louis MULLER.

Prix des épreuves : sur hollande, 10 fr.; — sur japon, 20 fr. — sur satin soie, 30 fr.; — sur parchemin, 35 fr.

Les mêmes épreuves encadrées avec moulures dorées, en sus. Net. . . . . 10 fr.



Gravure extraite de *Saint Nicolas*.

St NICOLAS — NOUVELLES ILLUSTRÉES

TRÈS ÉLÉGANT ALBUM AVEC RELIURE SPÉCIALE. — PRIX : 1 FR. 25

Texte par V. AURY, PROTCHE DE VIVILLE, LAFENESTRE, E. DUPUIS, CH. SÉGARD, LÉON GUILLEMET, S. BLANDY, JEAN AICARD, H. GRÉVILLE, MARTHE BERTIN, E. D'HERVILLY, C. NORBERT, BERTHE VADIER, etc. — **Illustrations** par BOUTET DE MONVEL, CLINTON, CHURCH, FARNY, MOSER, BIRCH, FERDINANDUS. GEOFFROY, ROBERT-TINANT, NUGENT, PALMER COX, WELCH, BENETT, etc. — **Musique** de J. MASSENET, Léopold DAUPHIN, etc. — **Aquarelle hors texte** de J. GEOFFROY.



1890 **MUSÉE** 57e Année

DES FAMILLES

LECTURES DU SOIR

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois

PAR LIVRAISONS ILLUSTRÉES DE 32 PAGES SUR 2 COLONNES

Cette magnifique publication qui forme ainsi deux beaux volumes par an est à meilleur marché que toutes les autres publications de ce genre.

Envoi gratuit d'un spécimen sur demande.

ABONNEMENTS	
UN AN. Paris.	14 fr.
— Départements	16 fr.
— Union postale	18 fr.
Un numéro : Paris, 60 c. — Départements, 70 c.	

COLLECTIONS

63 volumes sont en vente.

Les 45 premiers volumes du *Musée des Familles* se vendent brochés, chacun 4 fr.

Les tomes 46 à 63 brochés, chacun 7 fr.

Depuis 1883 *le* **Musée des Familles** *forme par an deux beaux volumes.*

Chaque volume broché. . . . . 7 fr.

Reliure ordinaire, 1 fr. 50 par vol.; reliure nouvelle, toile pleine à biseaux, tr. blanches, en plus 3 fr. 50; avec tranches dorées, 4 fr. 50. — Reliure en un volume de chaque année, à partir de 1883, toile à biseaux, tranches blanches, 4 fr.; tranches dorées, 5 fr.

GRAND ALMANACH FRANÇAIS illustré, publié par le **Musée des Familles**. 2e ANNÉE, 1890. — Ce joli volume forme une sorte d'encyclopédie où se trouvent, traités par les meilleurs auteurs, tous les sujets qui peuvent instruire ou distraire. Romans, notices historiques ou scientifiques, géographie, articles de vulgarisation, anecdotes, bons mots, origine des coutumes et des locutions, conseils utiles, recettes, etc., accompagnés de belles et artistiques gravures.

Un volume de 416 pages. format grand in-8, broché, 1 fr. 50 (*franco*, 2 fr.). — Relié, 2 fr. 50 (*franco*, 3 fr.). Cartonné toile, tranches rouges, 2 fr. 25 (franco, 2 fr. 75).

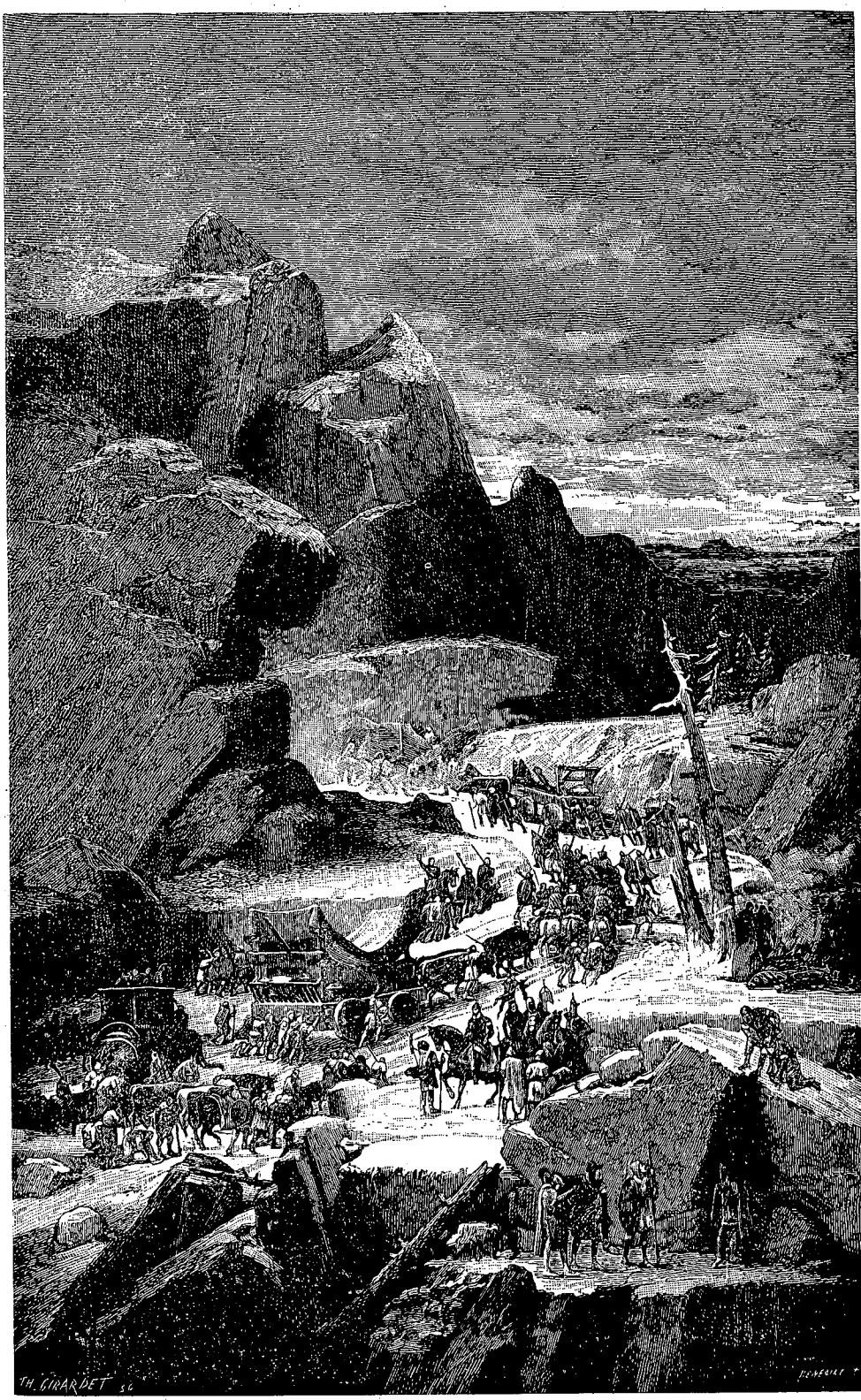

Gravure extraite du *Musée des Familles*.

L'AN 1789

PAR

HIPPOLYTE GAUTIER

MAGNIFIQUE VOLUME GRAND IN-4

RENFERMANT

650 gravures dont 100 tirées à part sur papier vélin en noir ou en couleur

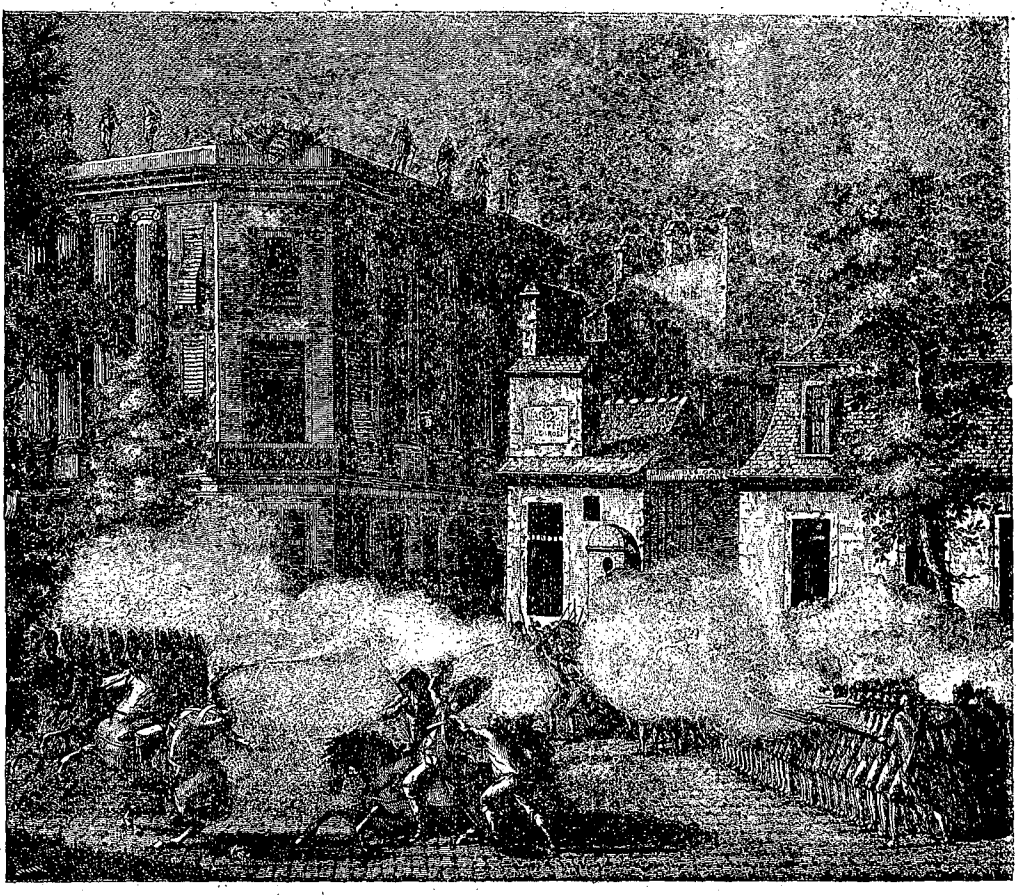

REPRODUISANT

Des estampes, tableaux ou vignettes de la fin du XVIIIe siècle, 4 cartes de la France de 1789 et des plans de Paris

UN TRÈS FORT VOLUME DE 800 PAGES DE TEXTE TIRÉ SUR PAPIER DE LUXE, FORMAT GRAND IN-4

Prix : Broché, avec couverture de luxe, parchemin gaufré, titre doré, 50 fr.

Avec reliure demi-chagrin, fers spéciaux, tranches dorées ou d'amateur, maroquin, avec coins, tête dorée, 65 fr.

IL A ÉTÉ TIRÉ :

22 exemplaires sur papier du Japon des manufactures impériales numérotés de 1 à 22 et imprimés au nom des souscripteurs au prix de 200 francs l'exemplaire.

Gravure extraite de *L'An 1789*.

LE LANGAGE ÉQUESTRE

PAR

JULES PELLIER

OUVRAGE RENFERMANT

61 COMPOSITIONS INÉDITES PAR PIERRE GAVARNI

18 *reproductions de photographies instantanées*

52 GRAVURES DES MAITRES DE L'ÉQUITATION

ET DEUX PLANCHES EN TAILLE-DOUCE

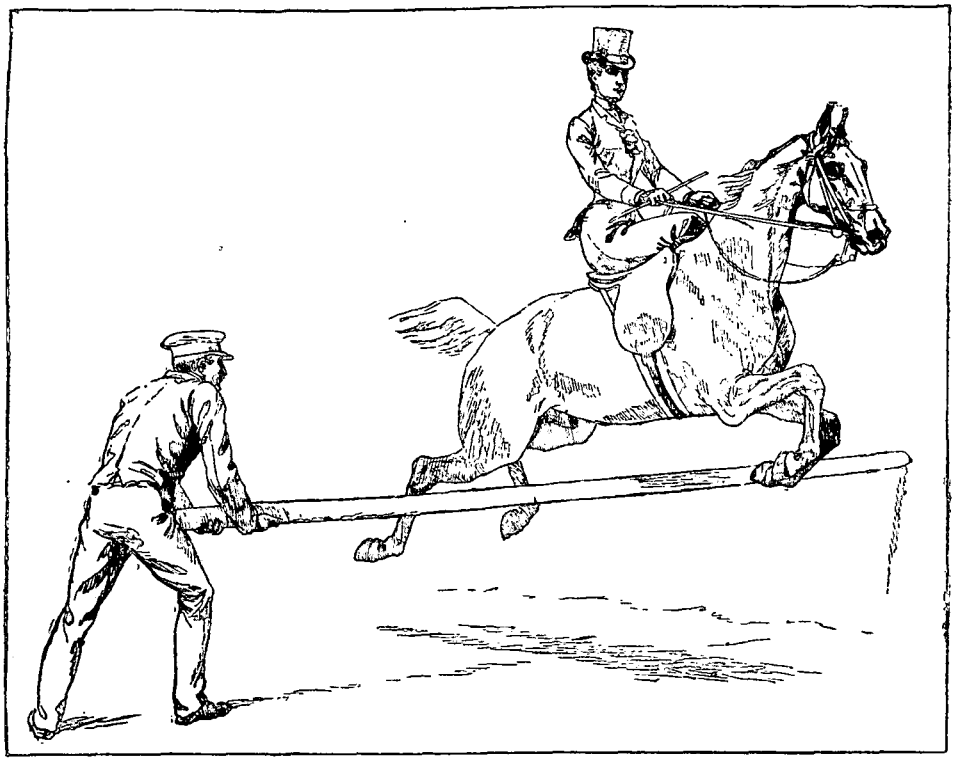

Gravure extraite du *Langage équestre*.

Magnifique volume in-8 jésus, broché, 25 fr. — Relié amateur, coins, tête dorée. . 30 fr.

HISTOIRE

DE

L'École spéciale Militaire de Saint-Cyr

PAR

UN ANCIEN SAINT-CYRIEN

52 PLANCHES HORS TEXTE EN PHOTOTYPIE, DESSINS DE JAZET

Un magnifique volume grand in-8. Broché, 20 fr. Relié toile, tranches dorées, 25 fr.

Avec reliure demi-chagrin, tr. dorées, 28 fr. — Avec rel. amateur, tête dorée, tranche ébarbée, 30 fr. — Exemplaires numérotés, sur papier de Hollande, 50 fr.; sur papier du Japon, 80 fr.

LA FARCE

Du Pâté et de la Tarte

COMÉDIE DU XVe SIÈCLE ARRANGÉE EN VERS MODERNES

PAR

GASSIES DES BRULIES

AVEC 9 PLANCHES EN TAILLE-DOUCE DE J. GEOFFROY

UN BEL ALBUM IN-8 : 8 FRANCS

Exemplaires sur papier du Japon. . . . . 30 fr.



Reproduction d'une gravure en taille-douce, extraite de *la Farce de la Tarte et du Pâté.*

LA

FARCE DU CUVIER

Comédie du XVIe siècle

ARRANGÉE EN VERS MODERNES

PAR

GASSIES DES BRULIES

Avec 7 planches en taille-douce de J. GEOFFROY

UN BEL ALBUM IN-8 : 6 FR.

Sur japon. . . . . 25 fr.

LA FARCE

DE MAITRE PATHELIN

Comédie du Moyen âge

ARRANGÉE EN VERS MODERNES

PAR

GASSIES DES BRULIES

Avec 16 pl. en taille-douce de BOUTET DE MONVEL

UN BEL ALBUM IN-8 : 10 FR.

Sur japon. . . . . 40 fr.

VOLUMES ILLUSTRÉS FORMAT IN-8 JÉSUS

Chaque vol., br., 10 fr. — Relié toile, biseaux, fers spéc., tr. dor., 13 fr. — Demi-rel., fers spéc., tr. dor., 14 fr.

H. GRÉVILLE
LE VŒU DE NADIA
Illustrations d'A. MARIE

E. DUPUIS
Les Héritiers de Montmercy
Illustrations de BIRCH et SANDOZ

CH. DE CHARLIEU
La Mission du Capitaine
Illustrations de SANDOZ

S. BLANDY
MONT SALVAGE
Illustrations de SANDOZ

E. DUPUIS
UN DÉSHÉRITÉ
Illustrations de SANDOZ

LOUIS ULBACH
L'ESPION DES ÉCOLES
Illustrations de C. LARSSON

E. DUPUIS
LE PETIT LORD
Illustrations de BIRCH et SANDOZ

F. DILLAYE
LES HÉRITIERS DE JEANNE D'ARC
Illustrations de SANDOZ

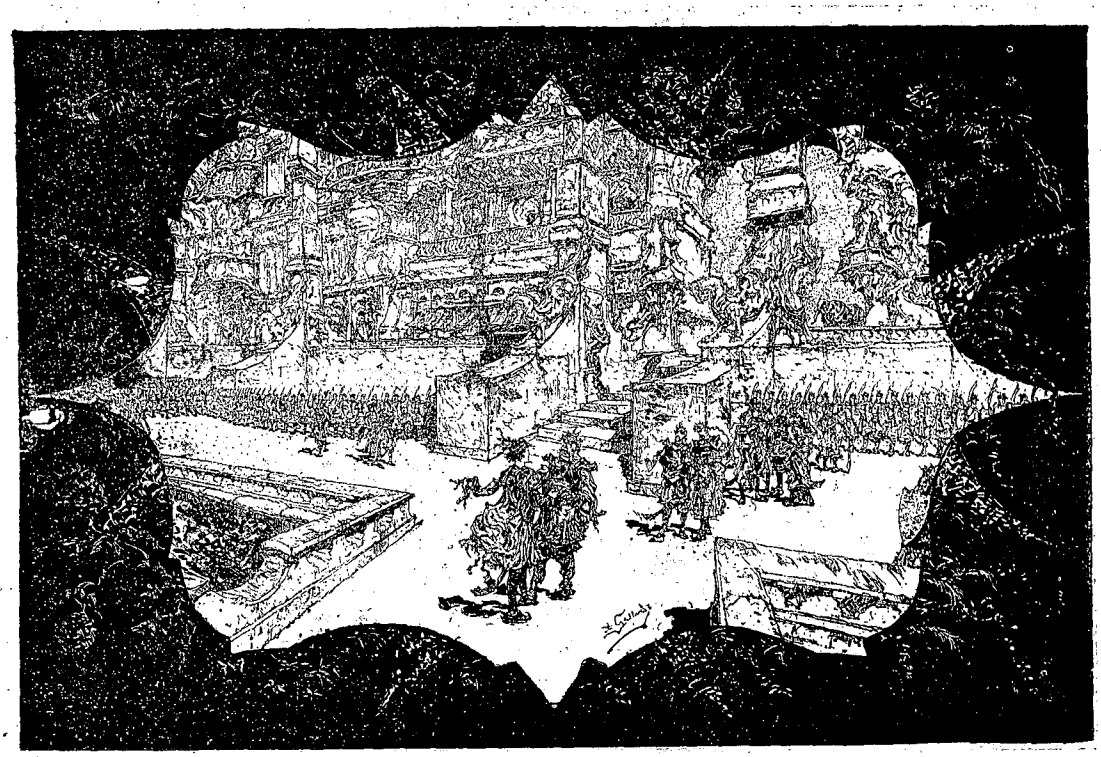

Gravure extraite des *Mille et un jours.*

PÉTIS DE LA CROIX

Les Mille et un Jours

CONTES PERSANS

ÉDITION A L'USAGE DE LA JEUNESSE PAR **EUDOXIE DUPUIS**

Avec plus de cinq cents compositions par **Gaillard**

Un magnifique volume in-8, broché . . . . 25 fr.
Relié toile pleine, biseaux, tr. dor. . . . . 30 fr.
Relié demi-chagrin, fers spéciaux, tr. dor. . 32 fr.
Ex. numér. sur vélin : 50 fr. — Sur japon. 100 fr.

COLLECTION DE VOLUMES ILLUSTRÉS PETIT IN-4°

Brochés, 5 fr., reliés, fers spéciaux, tranches dorées . . . . . 7 fr. 50

Le Guignol des Champs-Élysées

PAR

Arsène ALEXANDRE et Adolphe TAVERNIER

ILLUSTRATIONS DE J. GEOFFROY

Préface de JULES CLARETIE, de l'Adadémie française.



Gravure extraite du *Guignol des Champs-Élysées*.

JEAN DÉPERET

Par Mme A. LION

Illustrations de FERDINANDUS

LE LIVRE DES PETITS

Poésies, par Jean AICARD

53 COMPOSITIONS DE GEOFFROY

Les trois petits Mousquetaires, par E.n. DESBEAUX. Préface d'ALEXANDRE DUMAS fils

Illustrations de Bayard, Ferdinandus, Scott, Giacomelli, Monginot, Somechini, etc.

BIBLIOTHÈQUE DE RÉCRÉATION DU BIBLIOPHILE JACOB

VOLUMES ILLUSTRÉS DE NOMBREUX DESSINS ET DE GRAVURES COLORIÉES HORS-TEXTE

Chaque vol. br., 7 fr. 50; relié toile, fers spéc., tr, dor., 10 fr.; demi-ch., fers spéc., tr., dor., 12 fr.

Les Enfants dans la famille, illustrations de FERDINANDUS.

Histoires d'autrefois, illustrations de KAUFFMANN.

Contes littéraires du bibliophile Jacob, illustrations de KAUFFMANN.

Aventures d'un petit orphelin, illustrations de FERDINANDUS.

DANS MILLE ANS

Par E. CALVET

ILLUSTRATIONS DE NEHLIG

SOUVENIRS MARITIMES

Traduits de l'amiral Werner par NOE

ILLUSTRATIONS DE GINOS

Chaque ouvrage, un magnifique vol. grand in-8 jésus, broché : 12 fr. 50; rel. toile, fers spéc., tr. dor. : 16 fr. 50; demi-chagrin, tr. dor. : 17 fr. 50; avec fers spéc. : 18 fr. 50.

RENÉ MÉNARD

LA MYTHOLOGIE

DANS L'ART ANCIEN ET MODERNE

Ouvrage orné de 600 gravures dont 32 hors texte.

Le Monde vu par les Artistes

GÉOGRAPHIE ARTISTIQUE

Ouvrage orné de plus de 600 grav. et de nombreuses cartes.

Chaque ouvrage : Très fort volume in-8 jésus, br., 25 fr. — Avec riche rel., fers spéc., tr. dor., 32 fr. Avec rel. amateur, tête dor., tr. ébarbées, 35 fr. — Exemplaires numérotés sur papier de Hollande, br. 50 fr.

VOYAGE AU CAMBODGE

L'ARCHITECTURE KHMER

PAR L. DELAPORTE

Lieutenant de vaisseau, chef de la mission d'exploration aux monuments Khmers (1873)

Un beau vol. gr. in-8 jésus, orné de gravures hors texte, de nombreux dessins et d'une carte. Br. 20 fr.
Relié, dos chagrin, plats et tr. dor., fers spéciaux, 28 fr. — Exemplaires numérotés sur vélin. Br. 40 fr.

CHARLES-A. FARÉ

LETTRES D'UN JEUNE OFFICIER

A SA MÈRE

1803-1814

AVEC UNE PRÉFACE ET DES NOTES PAR **H. FARÉ**

Un beau volume in-8, broché, avec eaux-fortes . . . . . 10 fr.
Le même ouvrage, avec une seule eau-forte . . . . . 6 fr.

DAI NIPPON. LE JAPON

Par E. DE VILLARET

Ouvrage accompagné de 3 cartes hors texte.

Un volume in-8, broché. 7 fr. 50

LE BRÉSIL EN 1889

Avec une carte de l'empire en chromolithographie, des tableaux statistiques, des graphiques et des cartes — Publié sous la direction de M. F.-J. de Santa Anna Nery.

Un fort volume in-8, broché. . . 7 fr.

LA COMÉDIE ENFANTINE

Par **Louis RATISBONNE.** 137 compositions de B. de Monvel

Ouvrage couronné par l'Académie française.

1 vol. in-12, br., 3 fr. 75; rel. perc., tr. dor., 5 fr. 50

Album-Confidences du Musée des Familles

Joli vol. in-12 obl. mouton plein, titre et tr. dorés, 5 fr.

La feuille de confidences, 10 c. — 23 f. av. tit. et tab. 1 50
50 feuilles, 2 75. — 100 feuilles, 5 fr.

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Par PAUL JANET

Un beau volume avec 12 portraits. In-12, broché. . . . 3 fr. 50

© 2007 Lyon — Editions « les passerelles du temps » — editions.ainay@free.fr

Supplément au LIVRE, numéro de décembre 1889.

Librairie CHARLES DELAGRAVE, 15, rue Soufflot, PARIS

UN CADET DE NORMANDIE

AU XVIIe SIÈCLE

GRAND ROMAN HISTORIQUE

PAR

F. DU BOISGOBEY

PARAITRA DANS LE

MUSÉE DES FAMILLES

A dater du 1er Janvier 1890

Sous le titre de *Un cadet de Normandie au* XVIIe *siècle,* un romancier qui a su conquérir une très grande et très honorable popularité, en restant toujours un élégant écrivain, soucieux des véritables traditions littéraires, M. F. du Boisgobey, a écrit pour le *Musée des Familles*, avec l'originalité de conception, avec la verve de bon goût, qui lui sont coutumières, une histoire à la fois très mouvementée et très finement étudiée, dont le sujet est emprunté à la jeunesse d'un illustre marin du grand siècle: fière et pittoresque figure, profondément sympathique qui d'incidents curieux en péripéties étranges, en situations terribles, s'en va, par une voie pleine d'héroïques aventures, à la plus glorieuse renommée,

Dans la même sphère rayonne une touchante héroïne, création inoubliable, idéalisant, avec tout le charme de la beauté physique et morale, la pure passion qui fit Jeanne d'Arc et qui brille là du plus noble éclat.

Aux grands personnages fidèlement historiques, qui prennent part à cette jeune et généreuse épopée, s'entremêlent maintes physionomies, où se reflètent avec la plus parfaite réalité les mœurs contemporaines.

Véritable historien en sa fiction, l'auteur a su donner aux régions, aux milieux dans lesquels se meut son action, tout le relief qui concourt à la vraisemblance de ses tableaux.

Pour rendre plus saisissants les types et les épisodes de cette histoire, le *Musée des Familles* a fait appel au traducteur par excellence des figures pittoresques, des scènes animées, M. Adrien Marie, dont le crayon a fait une fois de plus merveille, en mariant à l'œuvre si bien réussie de l'écrivain, une œuvre remarquable de dessinateur.

Nul doute donc que la publication de *Un Cadet de Normandie au* XVIIe *siècle*, ne soit un des événements littéraires et artistiques de l'année 1890.

EN SE CHERCHANT, est le titre d'un récit tout empreint de fantaisie qui, dans le même recueil, contrastera avec le récit historique, et dont les péripéties humouristiques devront certainement captiver au plus haut point l'intérêt. Etant donné une situation première, à la fois très bizarre et pourtant très vraisemblable,

© 2007 Lyon - Editions « les passerelles du temps » - editions.ainay@free.fr

SPÉCIMEN DES GRAVURES

DE

UN CADET DE NORMANDIE

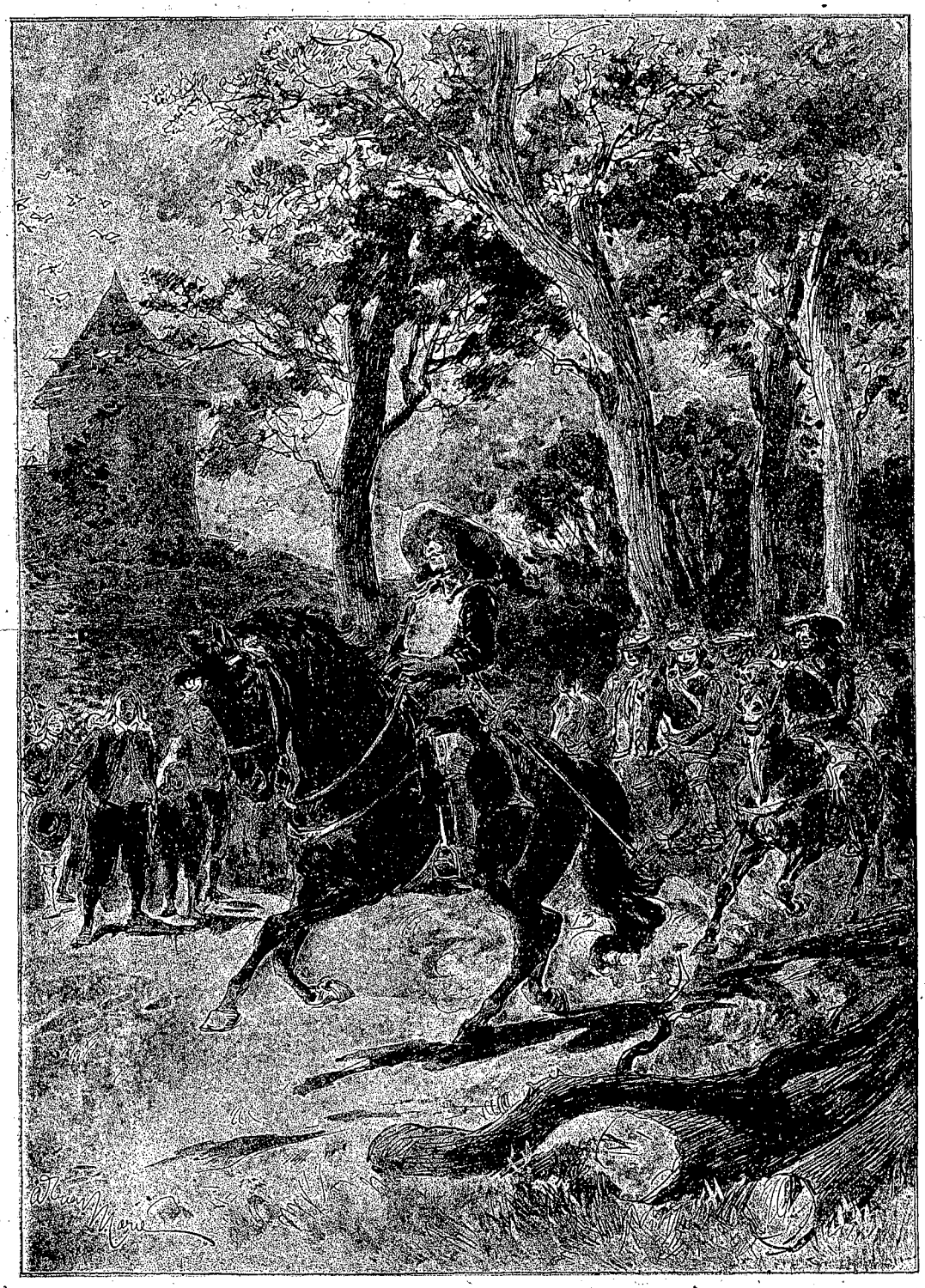

GRAND ROMAN HISTORIQUE

Par F. DU BOISGOBEY

lancer à travers le monde plusieurs personnages qui, intéressés, les uns à se rejoindre, les autres à se fuir, voient sans cesse le hasard se jeter, le plus naturellement possible, à la traverse de leurs désirs et compliquer de plus en plus les comiques embarras de leurs positions respectives.

Sur ce thème, M. Hip. Gautier, qui a fait maintes fois preuve de talent subtil et d'imaginative primesautière, a su broder les variations les plus imprévues ; et pour incarner aux yeux les détails de la joviale odyssée, un jeune artiste, dont les récents débuts ont été de vrais coups de maître, M. Albert Guillaume, s'est évertué d'un crayon qui est tout d'esprit et de délicatesse, et qui a porté au comble le caractère amusant du récit.

Le *Musée des Familles* — doyen des recueils illustrés français, puisqu'il entre dans sa cinquante-septième année — s'est toujours assuré le succès en restant fidèle aux principes littéraires et moraux qui ont présidé à sa fondation. Il a tenu sans cesse à justifier son titre, qui implique l'heureuse idée d'une publication très luxeuse et très variée, où les yeux, l'esprit et le cœur trouvent en même temps ce qui peut les distraire, les charmer, les instruire.

Si, dès son apparition, le *Musée des Familles* a occupé le premier rang, et s'il n'en a jamais déchu, c'est qu'en se défendant d'obéir à la mode, quand elle lui a semblé consacrer des tendances ridicules ou malsaines, il s'est constamment tenu au courant et à la hauteur de tout ce qui méritait l'attention et l'adoption ; en d'autres termes, il a su toujours être de son temps, mais dans la bonne, dans la meilleure acception du mot.

On peut constater, en effet, en parcourant la collection de ses soixante-trois volumes, que la liste de ses collaborateurs se composa toujours, aux diverses périodes de son existence, des personnalités les plus justement et sympathiquement remarquées. Aucun écrivain, aucun illustrateur de talent réel dont le nom n'y figure.

Combien, qui devaient conquérir les plus hautes places, apportèrent au *Musée des Familles* leurs premières inspirations, tout empreintes du charme de jeunesse : d'autre part, combien d'œuvres furent mises là en lumière, qui depuis vivent en pleine renommée. A ce double titre d'ailleurs, la collection du *Musée des Familles* (qu'on peut encore acquérir entière) constitue une des plus curieuses galeries littéraires et artistiques de notre siècle.

Tel fut ce recueil, tel il est encore; c'est-à-dire en quête constante de grouper dans son œuvre collective les mêmes éléments d'intérêt, et faisant constamment appel aux plus habiles, aux meilleurs, parmi ceux qui, tenant la plume ou le crayon, sont habitués au succès de bon aloi, ou, nouveaux venus, doivent en être dignes.

Chaque année, en même temps qu'il donne une large place aux sujets les plus divers : histoire, voyages, beaux-arts, vulgarisation scientifique, poésie, théâtre, musique, nouvelles, contes, chroniques d'actualité, par les écrivains les plus compétents, les plus estimés, et illustrés par les artistes les plus habiles, le *Musée des Familles* consacre dans chacune de ses livraisons une partie toute spéciale à des *Concours illustrés, historiques, scientifiques et littéraires,* où des problèmes (essentiellement instructifs et non d'insignifiants casse-tête mécaniques), sont posés aux souscripteurs, qui, en les résolvant ou en les fournissant aux concours, peuvent mériter les nombreux prix qui sont décernés tous les trois mois, et qui consistent en lots importants de beaux et bons livres à choisir dans le riche catalogue de la Librairie Delagrave.

Le *Musée des Familles* qui, jusqu'en 1883, ne donnait qu'une livraison par mois et ne formait qu'un volume par an, paraît depuis cette époque le 1er et le 15 de chaque mois, et forme au bout de l'année deux magnifiques volumes de près de 400 pages chacun.

Conditions d'Abonnement. — Un An : Paris, **14** fr.; Département, **16** fr.; Union postale, **18** fr.

IMP. NOIZETTE, 8, RUE CAMPAGNE-PREMIÈRE, PARIS.

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions.ainay@free.fr

VOLUMES ILLUSTRÉS, FORMAT GRAND IN-8 PITTORESQUE

Br., 5 fr.; — reliés toile, fers spéciaux, tr. jasp., 6 fr. 75; — tr. dor., 7 fr. 50

LES CÉVENNES

Par E. MARTEL

AVEC NOMBREUSES ILLUSTRATIONS ET CARTES

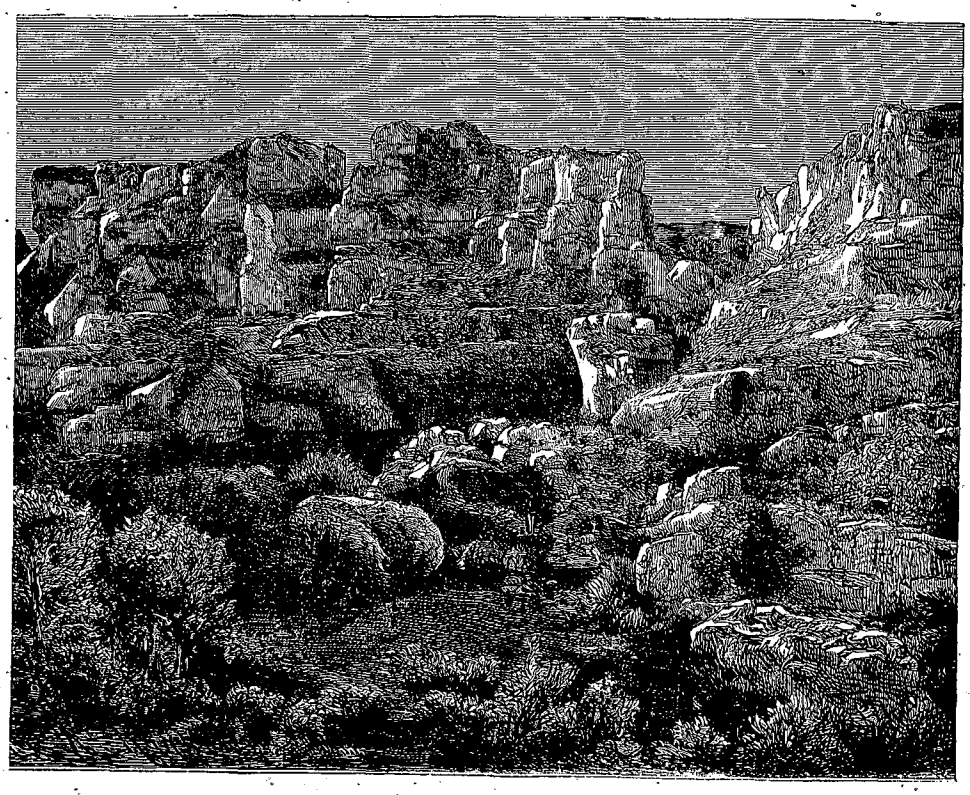

Gravure extraite du volume *Les Cévennes.*

Les Alpes, par Émile LEVASSEUR, avec nombreuses illustrations et cortes.
Le Tonkin, par Stéphane DUMOULIN. illustrations de DICK DE LONLAY.
L'Afrique pittoresque, par V. TISSOT,, illustrations de DE BAR, KIRSCHNER, etc.
Voyage scientifique autour de ma chambre, par Arthur MANGIN, illustr. de Lix, Adrien Marie, Rouyer, etc.
La Comédie des animaux, par MÉRY, illustrations de Bombled, Kirschner, Ed. Morin, Specht, etc.
A la Recherche de la pierre philosophale, voyages et aventures d'un Français et d'un Américain, par Ed. LABLANC, illustrations de Besnier, Émile Max, P. de Laubarède, Vignal, etc.
La Guerre, récit épisodique d'un siège au XVIe siècle, par Carlo DU MONGE; suivi de : *le Secret du fer*, par Protch de Viville, et *les Lansquenets*, par Ernest d'Hervilly, illustrations de Poirson, Atalaya, Rochling.

LES ALPES, par ÉMILE LEVASSEUR, édition de luxe, avec appendices. 1 très fort volume grand in-8 pittoresque, broché . . . . . 10 fr.

NAPOLÉON Ier

SA VIE, SON ŒUVRE

D'après les travaux historiques les plus récents

Par Léon MEYNIEL

1 volume in-8° avec 8 portraits; broché. . . 5 fr.

LE MÉMORIAL

DU CENTENAIRE

Illustré de 60 reproductions de gravures de 1789

Par Hippolyte GAUTIER

Un fascicule in-4°, relié toile souple. . . . . 1 fr.

COLLECTION DE VOLUMES ILLUSTRÉS PETIT IN-4

Brochés, 1 fr. 90; reliés tranches jaspées, 3 fr. 25; tranches dorées. . . . . 4 fr.

E. DUPUIS

PROMENADES DE DEUX ENFANTS A L'EXPOSITION

ILLUSTRATIONS DE MÈS

H. PRAVAZ

HISTOIRE DE PRALINE

Illustrations de J. GIRARDET

A. PIAZZI

MAMZELLE FRISETTE

Illustrations de H. Van MUYDEN



Gravure extraite de *Mamzelle Frisette.*

M. STRAHL

GETTE

Illustrations de GEOFFROY

M. BERTIN

MALTAVERNE

Illustrations de GEOFFROY

Contes pour endormir ma petite fille, par la princesse Cantacuzène ALTIERI, illustrations de Ferdinandus.

Qui est-elle ? par Marthe BERTIN, illustrations de Duplais-Destouches.

Les 4 fils Aymon, par Pierre DU CHATEAU, illustrations de Sandoz.

Vie et aventures de Trompette, par G. ANCEAUX, illustrations de Boulet de Monvel.

La Chasse aux lions, par A. ASSOLANT, illustrations de J. Girardet.

Madame Grammaire et ses enfants, par Marthe BERTIN, illustrations de Ginos.

La Petite maison rustique, par Marthe BERTIN, illustrations de Clérice.

Le Roman de Christian, par Pierre DU CHATEAU, illustrations de Sandoz.

Pharos, par A. PIAZZI, illustrations de Sandoz.

La Succession du roi Guilleri, par Ch. SÉGARD, illustrations de B. de Monvel.

La Rose et l'Anneau, par TITMARSH, illustrations de V. Poirson.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

COLLECTION DE VOLUMES ILLUSTRÉS PETIT IN-4

Brochés, 2 fr. 90. — Reliés tranches dorées, 4 fr. 75

LE DIEU PÉPÉTIUS

PAR

Le BIBLIOPHILE JACOB

Illustrations de A. PARYS.

LE TUEUR DE DAIMS

(D'APRÈS FENIMORE COOPER)

Par MÉRYEM CECIL

Illustrations de ZIER.

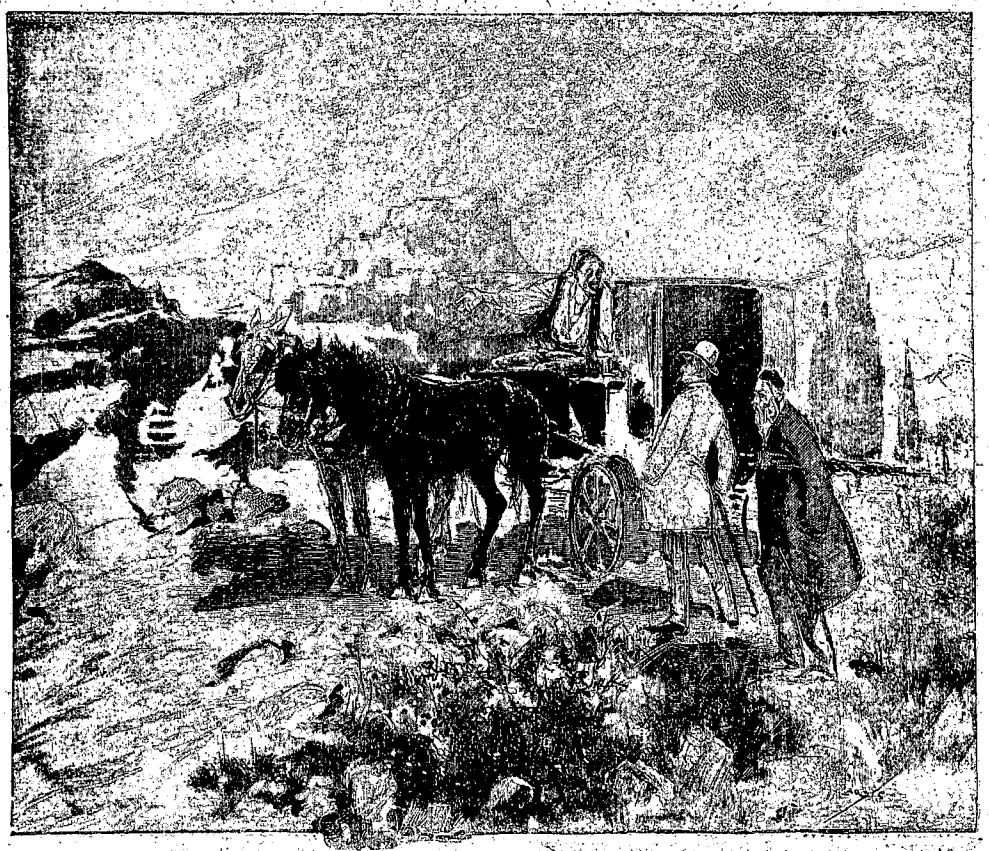

Gravure extraite du *Dieu Pépétius*.

Les deux Auberges, (L'Ours et l'Ange), par Jacques PORCHAT, illustrations de F. Régamey.
Un An à Alger, par J. BAUDEL, illustrations de De Bar, Specht, etc.
La Chasse au phénix, par Daniel BERNARD, illustrations H. Clerget, Vierge, etc.
Souvenirs d'un petit Alsacien, par Pierre DU CHATEAU, illustrations de J. Girardet.
Les Disciples d'Eusèbe, par E. DUPUIS, illustrations de Courboin.
Les Entreprises d'Harry, par E. DUPUIS, illustrations de Beard, Juncling, etc.
A la recherche d'une ménagerie, par E. DUPUIS, illustrations de Faber.
La Nouvelle Scheherazade, par Leïla HANOUM, illustrations de Ferdinandus.
Impressions et Souvenirs de voyages dans les pays du Nord, illustrations de Breton, H. Clerget, Lix, etc.
Histoire d'une ferme, par F. NARJOUX, illustrations de l'auteur.
Scènes villageoises, par Eugène MULLER, illustrations de GAILDREAU et LIX.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

VOLUMES FORMAT GRAND IN-8 RAISIN

Illustrés par Bertall, de Bar, Bocourt, Ferdinandus, Gilbert, Hubert-Clerget, Janet-Lange, Kauffmann, etc., etc.
Chaque vol., br., 2 fr. 60. — Relié, toile anglaise, tr. jaspées, 3 fr. 40 : tr. dorées, 3 fr. 80.
Relié demi-chagrin, tr. jaspées, 5 fr. 75 ; tr. dorées, 6 fr. 65.

ALLOU (M.)..... En Chine,
ANTICHAN (P.)..... La Tunisie autrefois et aujourd'hui.
BEAUGRAND (CH.)..... Les promenades du Dr Bob.
BESNERAY (MARIE DE). Les Grandes Epoques de la Peinture.
BONNAL..... Les Armées de la République
CHALLAMEL (A.)..... Les Grandes Compagnies.
DESLYS (CH.)..... Les Récits de la Greve.
FRANÇOIS (H.)..... Scènes de la Revolution française.
GIRARD (J.)..... Les rivages de la France autrefois et aujourd'hui.
GRAFFIGNY (H. DE).... Récits d'un Aéronaute.
JACOB (le bibliophile).. Contes littéraires (2 vol.).
— Histoires d'autrefois (2 vol.).
JANIN (J.)..... Contes, récits et nouvelles.
— Causeries littéraires.
LA BLANCHÈRE (H. DE) Les animaux racontés par eux-mêmes.
LA BLANCHÈRE (H. DE). Sous les eaux.
LA LANDELLE (G. DE).. Histoires maritimes.
LINDEN (A.)..... Comment les bêtes travaillent.
— Curiosités de l'Histoire des bêtes.
— Le Magot de la Chine.
MULLER (E.)..... Mémoires d'un Fr.-Tireur.
— Un Français en Sibérie.
— Les Ecoliers de Châlons.
— Voyages à travers l'histoire et le langage.
NAVERY (R. DE)..... Histoires chevaleresques.
REYMOND (W.)..... Histoire de l'Art.
TISSOT (V.)..... Curiosités de l'Allemagne du Nord.
— Curiosités de l'Allemagne du Sud.
TISSOT (A.)..... Les Poetes du foyer.
— Les Conteurs amusants.

VOLUMES FORMAT GRAND IN-8 RAISIN

Volumes illustrés par Clément, Donzel, Ferdinandus, Kauffmann, etc.

Prix de chaque volume, broché, 2 fr. — Avec reliure souple, genre maroquin, fers spéciaux, 2.30. — Relié, toile anglaise, fers spéciaux, tranches jaspées, 2,80 — Relié toile anglaise, fers spéciaux, tranches dorées, 3 fr.

FABRE H..... Les Auxiliaires. Récits sur les animaux utiles.
JACOB (Bibliophile).... Les hauts faits de Charles d'Assoucy.
— L'Hospice du Mont Saint-Bernard.
JACOB (Bibliop.), Le Revenant du Château de la Garde.
— Mme de Sévigné et ses Enfants.
— La Vocation de Jameray Duval.
MULLER (EUG.). En Famille chez les Fleurs.
PORCHAT (J.)... Trois Mois sous la Neige.

VOLUMES FORMAT IN-8 CAVALIER

Illustrés par de Bar, Gaillard, Godefroy-Durand, Hubert-Clerget, Lix, B. de Monvel, Ed. Morin, etc.

Chaque vol., br. : 1 75. — *Relié toile anglaise, fers spéciaux, tr. jaspées* : 2 60. — *Tr. dor.* : 2 95.

Dr BEAUREGARD..... Nos Parasites.
Dr BERNARD..... De Cherbourg à Brest.
— De Lorient à Toulon.
BLOCH (M.)..... Les Mères des grands hommes.
— Epouses et Sœurs.
COCHERIS (Mme P.).... Histoires sérieuses sur une pointe d'aiguille,
DELTOUR (F.) et RINN. La Tragédie grecque.
FÉNELON..... Les Aventures de Télémaque
FONT-RÉAULX (H. DE). Carnot.
FRÉDÉ (P.)..... Voyage au cap Nord.
— Excursions en Sicile.
GRAFFIGNY (H. DE).... Voyages fantastiques.
HAMEAU (Mme)..... Une enfant sans mère.
LA BLANCHÈRE (H. DE) Les Amis des plantes et leurs ennemis
— Récits de pêche et de voyages
LA FONTAINE..... Fables choisies.
LE GOFFIC et TELLIER.. Les Mémoires de Saint-Simon (Extraits).
MARTIN..... Origine et explication de 200 locutions et proverbes.
MULLER (E.)..... Entretiens de science familière.
— Le Prince du feu.
RASSAT (J.)..... La très joyeuse et très plaisante histoire des faits, gestes et prouesses du bon chevalier Bayard, par le Loyal serviteur, arrangée et traduite en style moderne.
THIERRY (AUG.)..... Récits des temps mérovingiens, extraits avec notice spéciale.

VOLUMES FORMAT IN-8 CARRÉ

Illustrés par de Bar, Duplais-Destouches, Hubert-Clerget, Kirschner, Lix, Adrien Marie, Scott, etc., etc.

Chaque vol., br. : 1 15. — *Relié toile anglaise, fers spéciaux, tr. jaspées* : 1 80. — *Tr. dorées* : 2 10.

ANTICHAN (P.)..... Le Pays des Kroumirs.
BARTHÉLEMY .. .. Les Armées européennes.
COOTE (W.)..... L'Océan Pacifique.
DESLYS (CH.) ..... Les Orfèvres français.
— Jacques Cœur.
FONT-RÉAULX (H. DE). Riquet et le canal des Deux-Mers.
FRÉDÉ (P.)..... Chasses aux pirates malais.
— Voyage en Arménie et en Perse.
GENEVAY (A.)..... La Chute d'une dynastie.
— La Fin de l'esclavage aux Etats-Unis.
— Les Deux Frères de Witt.
GIDEL (CH.)..... Morceaux choisis de prosateurs français. depuis le XVIIe siècle (2 volumes).
GRAND (G.)..... Nouvelles anglaises.
GRANGEON (Mme)..... De la Cave au Grenier, excursions enfantines à travers la maison.
HARDY..... Les Origines de notre langue.
— L'esprit de la langue française.
KOHN-ABREST (F.).... L'Egypte et la Tripolitaine.
— En Algérie.
LABICHE..... Les Armes portatives.
MANGIN (A.)..... La Pluie et le Beau temps.
— Voyage à la Nlle-Calédonie
MARCEL (ETIENNE).... Chroniques d'autrefois.
MULLER (E)..... Causeries sur les grandes découvertes modernes.
— Causeries familières sur la nature et les sciences.
NAVERY (RAOUL DE).. Les Mystères de Jumièges.
NEUKOMM (ED.)..... Les Etapes d'un bataillon scolaire.
PORCHAT (J.)..... La Vie et la Mort de Jeanne d'Arc.
— Vie de saint Louis.
SÉGALAS (A.)... ..... Récits des Antilles. — Le Bois de la Soufrière.
VITU (AUG.)..... Histoire de la Typographie.
WALLUT (CH.)..... Sur les rives de l'Amazone.
— L'Oasis.

© 2007 Lyon - Editions et les passionnés du livre - editions-delagrave.fr

COLLECTION DE VOLUMES ILLUSTRÉS PETIT IN-4

Brochés, 1 fr. 50; Reliés percaline, fers spéciaux, tranches jaspées, 2 fr. 75; tranches dorées, 3 fr. 50

AURY (V.) . . . . . **De Fil en Aiguille**, illustrations de GAILLARD, KAUFFMANN.
BERTIN (MARTHE) . . . **Les Épreuves de Jean**, illustrations de E. DE LIPHART.
DAUPHIN (L.). . . . . **L'Éducation musicale de mon cousin Jean Garrigou**, illustrations de LÉONCE PETIT.
LEONCE PETIT. . . . . **Les Comédiens malgré eux**, illustrations de l'auteur.
NAJAC (R. DE) . . . . **Le Nid de Pinson**, illustrations de GEOFFROY, KAUFFMANN.
PIAZZI (Adriana). . . . **Sans souci**, illustrations de B. DE MONVEL.
— . . . . **Les petites Conteuses**, illustrations de GILBERT, KAUFFMANN.
PROTCHE DE VIVILLE . **Ilias**, illustrations de POIRSON.
SÉGARD (Ch.). . . . . **Bébés et Papas**, illustrations de FERDINANDUS.
TALANDIER (M.). . . . **Histoire des mois**, illustrations de KAUFFMANN.

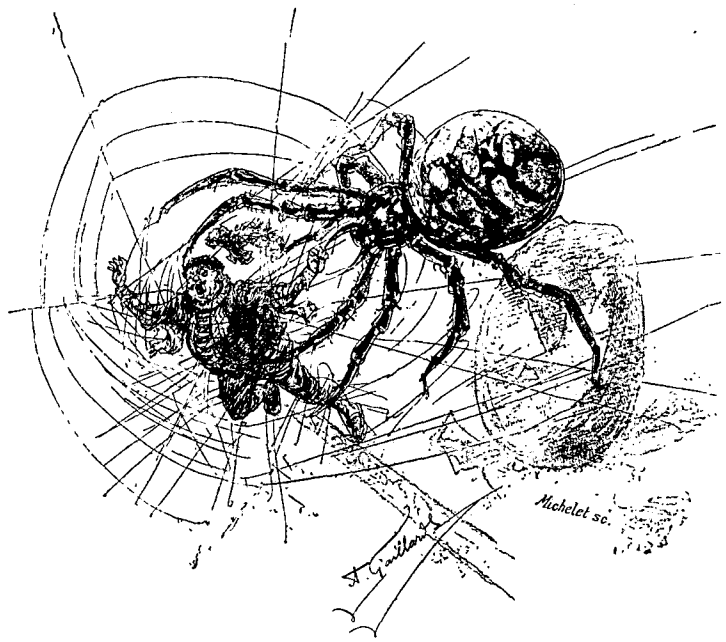

Gravure extraite des *Aventures du prince Frangipane.*

COLLECTION DE VOLUMES ILLUSTRÉS PETIT IN-4

Brochés, 1 fr. 25; Reliés percaline, fers spéciaux, tranches jaspées, 2 fr. 25; tranches dorées, 2 fr. 75

ERNEST D'HERVILLY

LA
VISION DE L'ÉCOLIER PUNI
Illustrations de GEOFFROY

LES AVENTURES
DU PRINCE FRANGIPANE
Illustrations de GAILLARD

AURY (V.) . . . . . **La Mésange**, illustrations de JUNDT.
DUPUIS (E.). . . . . **Les Souhaits de Tommy**, illustrations de BEARD, SÉMÉCHINI.
— . . . . . **Un peu paresseuse**, illustrations de HOPKINS, FABER, etc.
— . . . . . **La Danse des lettres**, illustrations de TOFANI, B. DE MONVEL, etc.
— . . . . . **Le Cirque en Chambre**, illustrations de BEARD, KAUFFMANN.
— . . . . . **Hors de l'œuf**, illustrations de DONZEL, GEOFFROY, etc.
LABESSE ET PIERRET. . **Le Nid de Grand-Maman**, illustrations de FRAIPONT.
LÉONCE PETIT. . . . . **Les Sept métiers du Petit Charles**, illustrations de l'auteur.
NAJAC (R. DE). . . . . **Les Lettres d'oiseaux**, illustrations de KAUFFMANN, TRAVIÈS, etc.
PROTCHE DE VIVILLE. . **Le Sosie**, illustrations de V.-A. POIRSON.
RATISBONNE (L.). . . . **Les petits Hommes**, illustrations de DE BEAUMONT.
— . . . . **Les petites Femmes**, illustrations de DE BEAUMONT.

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions.ainay@free.fr

COLLECTIONS D'ALBUMS

Péripéties cynégétiques de M. Mac-Aron, par NIDRACH. Magnifique album in-4 oblong, 32 dessins dont 8 en chromo. . . . . 10 fr. »
Nichées d'enfants, texte en vers par Ernest d'HERVILLY, illustrations en couleur de KLEINMICHEL, album in-4, relié. . . . . 6 fr. 50

ALBUMS EN COULEUR par ANDRÉ et E. LAWSON, texte par E. DUPUIS

Chaque album in-4 cartonné. . . . . 5 fr.

En Remontant — Vieux proverbes sur de nouveaux airs — Huit jours dans un aquarium
Le Tour du monde en coquille de noix.

ALBUMS HUMORISTIQUES

Dessins en chromo par ROBERT-TINANT. — Chaque album in-4, cartonné. . . 5 fr.

L'Affaire Arlequin, triolets par Léon VALADE.
Fantaisies moyen âge, facéties colligées par Messire Richard BAILLEVENT.
Aux trousses du diable, par Ernest D'HERVILLY.
Deux contre un, ou les suites d'une consultation, divertissement moliéresque et médical, par Ernest D'HERVILLY.
Nouvelles fantaisies moyen âge, farces de fous racontées par MAGGUENOUSSE.

Toinette et Toto à la campagne, par A. LINDEN. 14 grav. en coul. par KAUFFMANN. Un alb. in-4, cart. 1 fr. »
Aventures extraordinaires de Serpolet et de son ami Coinc in, par LINDEN. Gravures en couleur de MOREL. Un album in-4, cart. . . . . 1 fr. »
Dictons et proverbes populaires, par A. LINDEN. 15 grav. en coul. par A. FERDINANDUS. 1 alb. in-4, c. 1 fr. »

MONSIEUR STRONG. Album fantaisiste, dessins par E. GUILLAUME, relié. . . . . 1 fr. 25

PRÉDICTIONS ET CONSEILS DE SAINT NICOLAS

ORACLE DES ENFANTS

Ce recueil constitue un véritable oracle qui, pour être particulièrement à l'usage des enfants, n'en est pas moins destiné à la distraction de la famille entière. Dans une longue liste de questions très diverses, le consultant choisit celle qu'il veut adresser à l'oracle. Il fait ensuite intervenir le hasard en piquant, les yeux fermés, sur des tableaux de *points*, dont le nombre se retranche du chiffre correspondant à la question. Le nombre restant le renvoie à tel ou tel des tableaux ou, par suite de combinaisons très ingénieuses, il arrive sans erreur possible à la réponse de l'oracle; cette réponse — sous un tour généralement plaisant et enjoué — prend la forme soit de la prévision proprement dite, soit du conseil, soit du trait malicieux, qui égaye sans blesser jamais.

Les Prédictions et Conseils de Saint Nicolas, élégant et portatif album, illustré par B. DE MONVEL, tirage de luxe, noir et rouge, couverture en couleur gélatinée. Prix : **5** fr.

COLLECTIONS D'ALBUMS IN-4 CART. à 3 FR.

Les Proverbes de Pierrot

PAR

Tante NICOLE

DOUZE COMPOSITIONS DE J. GEOFFROY

LA JOURNÉE DU BON ET DU MAUVAIS ÉCOLIER
Par Tante NICOLE
11 compositions de J. GEOFFROY.

L'ÉDUCATION DE PETIT PIERROT
Par Tante NICOLE
12 compositions de J. GEOFFROY.

RONDES DE SAINT NICOLAS, par Léon VALADE, musique de Léopold DAUPHIN, illustrations de BOUTET DE MONVEL

COMÉDIES ENFANTINES, à 2, 3, 4 et 5 personnages, pour les enfants de 6 à 12 ans, par **Eudoxie** DUPUIS. 1 volume in-12, broché, 3 fr. 50; relié. . . . . 4 fr. 75

HISTOIRE DU MONT-BLANC et de la vallée de Chamonix, par STEPHEN D'ARVE. 1 vol. in-12, broché. . . . . 3 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE LILAS. Volumes in-12 illustrés, percaline anglaise, fers spéciaux, tranches dorées. . . . . 3 fr. 50

Mme AMIS. *Le Carnet d'Hélène.* — ASSOLANT (A.). *Récits de la vieille France.* — DUPUIS (E.). *La Merlette, la France en zigzag.* — FABRE (H.). *Le Ciel, la Terre, la Physique, les Auxiliaires, les Serviteurs, Zoologie, Botanique, l'Industrie, le Ménage, la Plante, le Livre des champs.* — GAVARD et PÉRIER. *Vie et voyage de Livingstone.* — HÉMENT (F.) *Menus propos sur les sciences. — De l'Instinct et de l'Intelligence.* — LAMY (DE). *Les Causeries du juge de paix.* — LINDEN (A.). *Les Historiettes du grand-papa Gilbert.* — MESPLET. *Une année à la ferme.* — MONTMAHOU (C. DE). *Notions de botanique.* — NAJAC (R. DE). *Contes à mon perroquet.*

AVANT LE COLLÈGE, par C. LAMARRE, In-12, br. 3 fr. 50 | **AU COLLÈGE**, par C. LAMARRE. In-12, br. Prix. . . . . 3 fr. 50

PETITE BIBLIOTHÈQUE DES CONNAISSANCES UTILES, par A. LINDEN. 25 albums de 16 pages in-8, avec gravures coloriées dans le texte; chaque album. . . . . 0 fr. 30

© 2007 Lyon ... Editions Delagrave



Gravure extraite des *Proverbes de Pierrot*. (Voir page 18.)

ENCYCLOPÉDIE
EN TROIS GRANDS DICTIONNAIRES GÉNÉRAUX

Dictionnaire général des Lettres

DES BEAUX-ARTS ET DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

Par MM. Th. BACHELET et Ch. DEZOBRY

Lettres : Grammaire; — Linguistique; — Rhétorique; Poétique et versification; — Critique : théorie et histoire des différents genres de littératures anciennes et modernes; — Notices analytiques sur les grandes œuvres littéraires; — Paléographie et Diplomatique, etc. — **Beaux-Arts** : Architecture, Peinture, Musique, Gravure, avec leur histoire; — Numismatique; — Dessin, Lithographie, Photographie; — Descriptions des monuments; — Arts et jeux. — **Sciences morales et politiques** : Philosophie; — Religions, cultes et liturgie; — Droit civil, politique, pénal et international; — Législation, etc. — Science politique; — Institutions administratives; — Blason; — Economie politique; — Statistique; — Pédagogie, etc.

4e édit. 2 vol. gr. in-8 jésus, de 1,800 pages à 2 col. avec figures. Brochés, 25 fr.

La demi-reliure en chagrin, pour les deux volumes, se paye 6 fr. 50; en percaline anglaise : 4 fr. 50.

Dictionnaire général des Sciences

THÉORIQUES ET APPLIQUÉES

Par MM. PRIVAT-DESCHANEL et FOCILLON

Mathématiques : Arithmétique, Algèbre, Géométrie pure et appliquée, Calcul infinitésimal, Calcul des probabilités, Astronomie, etc. — **Physique et Chimie** : Chaleur, Electricité, etc.; Instruments d'optique, Photographie, etc.; Météorologie, etc.; Chimie, Fabrication des produits chimiques, etc. — **Mécanique et Technologie** : Machines à vapeur; Moteurs hydrauliques et autres; Machines-outils, etc.; Art militaire; Art naval, etc.; Imprimerie; Lithographie, etc. — **Histoire naturelle** : Zoologie, Botanique; Minéralogie; Géologie; Paléontologie; Géographie animale et végétale; Hygiène; Médecine; Chirurgie; Art vétérinaire; Pharmacie; Matière médicale; Matière légale, etc. — **Agriculture.**

7e édit. 2 vol. gr. in-8 jésus, de 2,600 pages à 2 col., ill. d'environ 3,000 grav. Brochés, 32 fr.

La demi-reliure en chagrin se paye pour les 2 vol., 8 fr. en percaline anglaise : 5 fr.

DICTIONNAIRE GÉNÉRAL
DE
BIOGRAPHIE ET D'HISTOIRE
DE MYTHOLOGIE
DE GÉOGRAPHIE ANCIENNE ET MODERNE COMPARÉE DES ANTIQUITÉS ET DES INSTITUTIONS
GRECQUES, ROMAINES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES

COMPRENANT

Biographie. — La vie des hommes célèbres par leurs actions, leurs vertus, leurs écrits, leurs talents, ou fameux par leurs crimes;

Histoire. — L'abrégé de l'histoire de tous les peuples ; la chronologie des dynasties et des familles illustres, la relation des guerres, batailles, traités, révolutions religieuses ou politiques, etc.;

Mythologie. — L'exposé des religions de l'antiquité et des cultes anciens ou modernes, avec les rites, les fêtes, les mystères, les livres sacrés, etc.;

Géographie. — La description de tous les lieux du Globe utiles à connaître pour l'histoire universelle, l'importance politique, industrielle et commerciale des empires, royaumes, provinces, villes, etc., et leur population; l'étude des plus célèbres monuments ; la concordance des noms anciens et modernes, etc.;

Antiquités et institutions. — Le tableau des usages et des coutumes de tous les peuples, leurs constitutions, gouvernements; cérémonies publiques; leurs établissements religieux, civils, politiques, militaires, littéraires, etc.; les ordres monastiques et de chevalerie : les sectes religieuses, philosophiques ; la nomenclature et l'histoire des charges, emplois, dignités religieuses, politiques, civiles, militaires, etc.

PAR

CH. DEZOBRY
AUTEUR
DE ROME AU SIÈCLE D'AUGUSTE

TH. BACHELET
AGRÉGÉ D'HISTOIRE
PROFESSEUR AU LYCÉE DE ROUEN

Dixième édition entièrement refondue

PAR

M. EUGÈNE DARSY
PROFESSEUR D'HISTOIRE AU LYCÉE LOUIS-LE-GRAND

Avec le concours d'une Société de Littérateurs, de Professeurs et de Savants

2 très forts volumes in-8 jésus de plus de 3,000 pages à 2 colonnes.

Prix : brochés, 25 fr. — La reliure se paye en sus, demi-chagrin, 8 fr.; percaline, 5 fr.

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions.ainay@free.fr

ATLAS
DE
GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE

AVEC NOTES STATISTIQUES, HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES

Par le colonel NIOX

Professeur à l'Ecole supérieure de guerre.

31 *cartes, dont* **17** *simples,* de 0m,30 sur 0m,40 et **14** *doubles* de 0m,40 sur 0m,60.

1 Planisphère. — 2. Bassin de la Méditerranée (double). — 3. Europe physique. — 4. Europe géologique. — 5. France politique. — 6. France géologique. — 7. France au 1.600.000e, partie nord (double). — 8. France au 1.600.000e, partie sud (double). — 9. Europe centrale (double). — 10. Allemagne au 1.600.000e, partie ouest (double) — 11. Allemagne au 1.600.000e, partie est (double). — 12. Grandes Alpes. — 13. Suisse. — 14. Italie. — 15. Péninsule des Balkans (double), — 16. Espagne et Portugal. — 17. Iles Britanniques. — 18. Russie, Suède et Norvège. — 19. Empire russe. — 20. Caucase et Pamir. — 21. Indo-Chine. — 22. Asie (double). — 23. Algérie et Tunisie (double) — 24. Sénégal et Niger. — 25. Zambèze et Congo. — 26. Afrique (double). — 27. Amérique anglaise. — 28. Etats-Unis (double). — 29. Amérique du Sud (double). — 30. Océanie (double). — 31-31 *bis*. Cartes ethnographiques.

Prix de l'atlas, relié toile pleine. . . . . 45 fr.
Avec reliure amateur, demi-chagrin avec coins.. . . . . 52 fr.

GLOBES TERRESTRES

NOTA. — *Le nickelage des 1/2 méridiens et des cercles et méridiens se paye* 20 0/0 *en sus du prix.*

NUMÉROS.	CIRCONFÉRENCES.	Montés sur pied bois. PRIX A Paris.	Montés sur pied bois. PRIX En province, *franco.*	Inclinés sur l'écliptique, pied bois. PRIX A Paris.	Inclinés sur l'écliptique, pied bois. PRIX En province, *franco.*	Inclinés sur l'écliptique, pied fonte bronzée. PRIX A Paris.	Inclinés sur l'écliptique, pied fonte bronzée. PRIX En province, *franco.*	Demi-méridien cuivre, pied bois. PRIX A Paris.	Demi-méridien cuivre, pied bois. PRIX En province, *franco.*	Cercle et méridien cuivre. PRIX A Paris.	Cercle et méridien cuivre. PRIX En province, *franco.*
Nouveaux Globes terrestres, dressés par M. E LEVASSEUR et dessinés par M. JUNG.											
1	1 60	52 »	64 »	56 »	68 »	57 »	72 »	72 »	84 »	142 »	157 »
Nouvelles Sphères terrestres, dressées par M. CH. PÉRIGOT, et dessinées par M. MOUREAUX,											
0	» 40	5 »	6 25	6 50	7 75	7 50	9 »	9 »	10 50	12 50	15 »
1	» 50	6 50	8 50	7 50	9 50	8 50	11 »	10 »	12 50	18 »	22 »
2	» 80	10 »	13 50	12 »	15 50	14 »	18 »	18 »	22 »	30 »	35 »
3	1 »	15 »	20 »	16 50	21 50	18 »	23 »	24 »	29 »	40 »	47 »
Sphères terrestres dressées par MM. CH. LAROCHETTE, et L. BONNEFOND.											
1	» 60	10 50	13 »	12 50	15 »	13 »	16 50	18 »	20 50	34 »	38 »
2	» 90	15 »	19 50	17 »	21 50	19 »	24 »	25 »	29 »	46 »	53 »
3	1 20	31 »	39 »	34 »	42 »	36 »	46 »	46 »	54 »	36 »	96 »
4	1 60	52 »	64 »	56 »	68 »	57 »	72 »	72 »	84 »	142 »	157 »
Sphère terrestre noms écrits en anglais, et méridien de *Greenwich*. — Dessiné par PARQUET.											
»	0 72	9 50	13 »	11 50	15 »	13 50	17 50	17 50	21 50	29 50	34 50
La même, avec les noms en français, portant le méridien de Greenwich en bleu et celui de Paris en noir.											
»	0 72	9 50	13 »	11 50	15 »	13 50	17 50	17 50	21 50	29 50	34 50

ATLAS DE GÉOGRAPHIE **générale** par le colonel NIOX, professeur à l'École supérieure de guerre, avec cartes historiques, par E. DARSY, professeur au lycée Louis-le-Grand.
48 cartes in-4°. Relié toile . . . . . 7 fr. 50

PETIT ATLAS **de géographie générale renfermant 25 cartes, et précédé de notices statistiques** : Superficies, mesures, populations, voies de communications, lignes télégraphiques, câbles, courants, températures, altitudes, budgets, armées, flottes, mesures, monnaies, etc.
FORMAT DE POCHE. 1 vol. in-8 écu, avec cart., toile souple, fers spéciaux, tr. rouges..... 3 fr.

© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions.ainay@free.fr

GRANDS ATLAS, dressés par A. BRUÉ.

Éditions revues et complétées par E. LEVASSEUR, de l'Institut, professeur au Collège de France.

1° **Atlas universel de géographie physique, politique**, ancienne, du moyen âge, moderne et contemporaine de toutes les parties du monde; 67 feuilles grand raisin donnant 69 cartes principales et 85 supplémentaires. 1 volume in-folio, demi-reliure, 75 fr.;

2° **Atlas de géographie moderne**, 59 feuilles grand raisin. 1 vol. in-folio, demi-reliure, 60 fr.;

3° **Atlas de géographie ancienne et moderne** 36 feuilles grand raisin. 1 vol. in-folio, demi-reliure, 40 fr.;

4° **Atlas de géographie moderne** 21 feuilles grand raisin. 1 vol. in-folio, demi-reliure, 25 fr.

OUVRAGES DE M. JOSEPH FABRE

Jeanne d'Arc libératrice de la France, avec fac-similé d'une lettre signée par Jeanne d'Arc. In-12 br. 3 fr 50

Procès de condamnation de Jeanne d'Arc, d'après les textes latins des procès-verbaux officiels, ouvrage accompagné du fac-similé des attestations autographes établissant l'authenticité du manuscrit du procès-verbal de condamnation qui se trouve à la bibliothèque de la Chambre des députés. In-12, broché. . . . . 3 fr. 50

Procès de réhabilitation de Jeanne d'Arc, d'après les textes latins authentiques des procès-verbaux officiels Traduction avec éclaircissements et avec appendice. 2 vol. in-12, brochés. . . . . 7 fr. »

Washington libérateur de l'Amérique, suivi de « la Révolution américaine et Washington ». In-12, br. 3 fr. 50

Les Libérateurs antiques, ou l'Héroïsme civique. In-12, broché. . . . . 2 fr. »

Un siècle de musique française, les poésies de Henri Heine, Robert Schumann, Mors et Vita, les chœurs bohémiens de Moscou, par C. BELLAIGUE In-12, br. 3 fr. 50

Le Roman au temps de Shakespeare, par J.-J. JUSSERAND. In-12, br. . . . . 2 fr.

Curiosités artistiques de Paris, par RENÉ MÉNARD. Un vol. in-12, br. 4 fr. — Relié percaline. . . . 5 fr.

Histoire des Beaux-Arts, par RENÉ MÉNARD. Art antique. Moyen âge. Temps modernes. 3 vol. in-12. Chaque vol., br. 2 fr. — Relié percaline. . . 2 fr. 60

Gian et Hans. Le dossier de Raimbaud, par MARC MONNIER. In-12, br. . . . . 3 fr. 50

La Justice du monde, par ALAIN D'ORLY. In-12, broché. . . . . 3 fr. 50

Scènes classiques et modernes et Monologues à 2, 3, 4 et 5 personnages, avec de nombreuses annotations sur la manière de dire et de jouer, par LÉON RICQUIER. In-12, br. . . . . 3 fr. 50

Salazie ou le piton d'Anchaine. Légende créole, par le docteur AUGUSTE VINSON. In-12, broché. . . 3 fr. 50

ROME AU SIÈCLE D'AUGUSTE

Voyage d'un Gaulois à Rome à l'époque du règne d'Auguste et pendant une partie du règne de Tibère, accompagné d'une description de Rome sous Auguste et sous Tibère, par **Ch. DEZOBRY**. 4 vol. in-8, vign. dans le texte et ill. en taille-douce. Br., 32 fr.; rel., 40 fr.

L'ANNÉE MUSICALE,

par C. BELLAIGUE 1re année (octobre 1886-octobre 1887), 2e année (octobre 1887-octobre 1888), 3e année (octobre 1888-octobre 1889). Chaque année, un beau vol. in-12, br., avec couverture en couleur, d'après une aquarelle de Dubuffe fils, 5 fr.

DICTIONNAIRE DE LA SANTÉ, ou Répertoire d'hygiène pratique à l'usage des familles et des écoles, par le docteur J.-B. FONSSAGRIVES. — 1 beau volume grand in-8 jésus à deux colonnes. — Prix : broché, 15 fr.; relié percaline, tranche jaspée, 17 fr. 50; relié demi-chagrin, tr. jaspée, 18 fr. 50.

L'AGRICULTURE FRANÇAISE, par Louis GOSSIN. 1 beau volume grand in-8, orné d'une carte agricole, de nombreuses gravures et de 40 planches d'animaux dessinées par Isidore Bonheur, Rouyer, Milhau, Mlle Rosa Bonheur, et gravées par Adrien Laveille et Leblanc. — Prix : broché, 30 fr.; relié en demi-chagrin, 34 fr.

LA PÊCHE ET LES POISSONS. Nouveau dictionnaire des pêches, par Henri DE LA BLANCHÈRE, précédé d'une préface par Auguste DUMÉRIL. Nouvelle édition entièrement refondue, avec nombreuses illustrations dans le texte, exécutées par A. MESNEL, d'après les photographies faites sur nature par l'auteur. Un fort volume in-8, broché. . . . . 30 fr.

LE LIVRE DE LA FERME ET DES MAISONS DE CAMPAGNE, formant une véritable encyclopédie de plus de 2,000 pages illustrées. . . . . 30 fr.

La grande et la petite culture, les meilleures méthodes et les instruments en usage, les moyens d'amélioration. Elevage des bestiaux, éducation des abeilles et des vers à soie, entretien des basses-cours, des volières et des colombiers, des étangs, laiteries et laitages, pisciculture. Animaux et insectes utiles ou nuisibles. Taille des arbres, pépinières, greffage, vigne, vendange, vinification. Jardinage, culture des fleurs, des légumes, des bosquets, des parterres. Chasse, pêche, gibier, poissons, meutes, lignes et filets. Hygiène domestique, plantes officinales, recettes. Economie rurale, comptabilité agricole, par M. P. Joigneaux. Nouvelle édition. 2 forts volumes in-8 jésus, brochés. . . . . 32 fr.

La demi-reliure en chagrin se paye en sus. . . 8 fr.

HISTOIRE NATURELLE DES CHAMPIGNONS comestibles et vénéneux, par G. SICARD, ouvrage renfermant 75 planches coloriées. In-4, broché. 50 fr. Relié. . . . . 55 fr.

VOYAGES DANS TOUS LES MONDES

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE M. EUGÈNE MULLER, CONSERVATEUR A LA BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL

Volumes in-16 de plus de 300 pages avec couverture en couleur.
Chaque volume, broché, 1 fr. Très élégamment relié, fers spéciaux, tête dorée. . . . 2 fr.

SONT EN VENTE

Histoire comique des états et empires de la Lune et du Soleil, par CYRANO DE BERGERAC.
Histoire des flibustiers-aventuriers américains au XVIIe siècle, par ŒXMELIN.
Voyages des poètes français aux XVIIe et XVIIIe siècles : Chapelle et Bachaumont. — La Fontaine. — Jean Racine. — Regnard. — J.-B. Rousseau. — Gresset. — Voltaire. — Lefranc de Pompignan. — Bertin.
La France à vol d'oiseau au moyen âge, par Aug CHALLAMEL.
Les grands Voyages de découvertes des anciens, par ANTICHAN.
Premier voyage de Levaillant dans l'intérieur de l'Afrique, chez les Hottentots et les Cafres.
Premier voyage autour du monde sur l'escadre de Magellan, par PIGAFETTA
Deux voyages en Asie au XIIIe siècle, par GUIL. DE RUBRUQUIS, envoyé de saint Louis, et MARCO POLO.
Les Aventures de Robinson Crusoé, par DANIEL DE FOE.
Voyage à l'Ile d'Utopie, par THOMAS MORUS. — **L'Arcadie**, par BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.
Découverte des sources du Sénégal et de la Gambie, en 1818, précédée d'un récit inédit du naufrage de la *Méduse*, par G. MOLLIEN, avec une notice sur l'auteur, par RAVAISSON-MOLLIEN.
Voyages, études et travaux de A.-M. Grêtry, racontés par lui-même.

© 2007 Lyon « Editions » et les partenaires du temps » - © editions-delagrave.fr

HISTOIRE GÉNÉRALE DU COSTUME civil, religieux, militaire ; du IVe au XIIIe siècle, par R. JACQUEMIN. Ouvrage orné de 48 planches hors texte, dessinées gravées et coloriées par l'auteur. Un beau vol. in-4 raisin. br. 30 fr. — Relié demi-chagrin, fers spéciaux. 40 fr. »

VOYAGE EN AUSTRALIE ET EN NOUVELLE-ZÉLANDE, par ANNA WICKERS. 1 vol. gr. in-8, avec illustrations, broché. 15 fr. — Relié toile, fers spéciaux tr. dorées, 19 fr. — Demi-chagrin, fers spéciaux, tr. dorées. . . . 21 fr. »

L'Instinct et l'Intelligence, par LE MÊME. 1 beau vol. illustré. Broché, 3 fr. 50 : cart. perc., tr. dor . 5 fr. »

Les Inventeurs et leurs inventions, par Henri FABRE. 1 beau vol. in-8. Br., 3 fr. 50 ; cart. perc. . 5 fr. »

Lectures scientifiques de botanique, par LE MÊME. 1 beau vol. in-8. Br. 3 fr. 50 ; cart. percaline . . 5 fr. »

Lectures scientifiques sur la zoologie, par LE MÊME. 1 beau vol. in-8. Br., 3 fr. 50 ; cart. percaline . 5 fr. »

Souvenirs entomologiques, par LE MÊME. 1 beau volume in-12. Br., 3 fr. 50 ; cartonné percaline. . . . 4 fr. 50

Nouveaux souvenirs entomologiques, par LE MÊME. 1 beau vol. in-12. Br. 3 fr. 50 ; cart. percaline. 4 fr. 50

Souvenirs entomologiques. Troisième série, par LE MÊME. In-8, broché . . . . . 5 fr. »

Simples notions sur la chimie à l'usage des gens du monde, par LE MÊME. 1 beau volume in-12. Broché, 3 fr. 50 ; cartonné percaline. . . . . 4 fr. 50

PLUTARQUE. Vie des hommes illustres de la Grèce (édition Dauban), 2 vol. in-8 rel. tr. dorées. 13 fr. 50

— **Vie des hommes illustres de Rome** (édition Dauban). 2 vol. in-8 rel. tr. dorées. . . . . 13 fr. 50

Histoire des anciens peuples de l'Orient, avec nombreuses illustrations d'après les monuments authentiques, par Louis MÉNARD. In-12, broché . . . . . 5 fr. »

Histoire des Israélites, d'après l'exégèse biblique, avec illustrations, par LE MÊME. In-12, broché. . . 2 fr. »

Histoire des Grecs, avec nombreuses illustrations, par LE MÊME. 2 vol. in-12, brochés. . . . . 7 fr. 50

LES GRANDES EPOQUES DE LA FRANCE, des origines à la Révolution, par MM G. HUBAULT et MARGUERIN. 1 vol. gr. in-8, orné de plus de 200 vignettes, par Godefroy-Durand, br., 12 fr. Cart. toile, tr. dor., 15 fr. — Demi-rel. chag. tr. dorées . . . . . 17 fr. »

NOS GLOIRES NATIONALES. Grands hommes et grandes journées, Images et Récits, par G. HUBAULT. Joli album, comprenant 24 gravures coloriées, texte en regard, avec belle couverture coloriée, cartonné, 3 fr. — Percaline, titre doré sur le plat. . . . . 4 fr. »

THÉATRE COMPLET DE RACINE, édition nouvelle par N.-M. BERNARDIN. 4 vol. in-12, br. . . 12 fr.
Cart. percaline et réunis dans un étui. . . . 16 fr.

THÉATRE DE PIERRE CORNEILLE, édition nouvelle, par M. Félix HÉMON. 4 vol. in-12, br. . . 12 fr.
Cart. percaline et réunis dans un étui . . . . 16 fr.

Chefs-d'œuvre des prosateurs français du dix-neuvième siècle, par V. TISSOT et L. COLLAS. In-12, broché. 5 fr. Cartonné percaline, 6 fr. 25. Relié, dos chagrin, plats toile. 7 fr.

ÉPHÉMÉRIDES P. JOIGNEAUX CALENDRIER A EFFEUILLER POUR 1890. Un beau bloc sur dessin en chromolithographie . . . . . 1 fr. 50

Dans ces nouvelles éphémérides, un des agronomes les plus distingués de notre temps, M. Pierre Joigneaux, a rédigé avec autant de clarté que de concision, pour chaque jour de l'année, les conseils qui intéressent toutes les personnes qui s'occupent à un degré quelconque des travaux des champs.

Les **Éphémérides Joigneaux** ont commencé à paraître en 1878. Chaque année, les travaux du mois et les plantes médicinales seront seuls maintenus, de telle manière qu'il y aura toujours environ 350e éphémérides nouvelles. Chaque année brochée en 1 vol. . . . . 1 fr. »

NÉCESSAIRE GÉOGRAPHIQUE

Il se compose d'une magnifique boîte façon ébène, avec l'écusson argenté de l'*Institut géographique de Paris*, double fond, serrure... Il renferme tout ce qui est indispensable pour le dessin, l'orientation, le coloris d'une carte géographique.

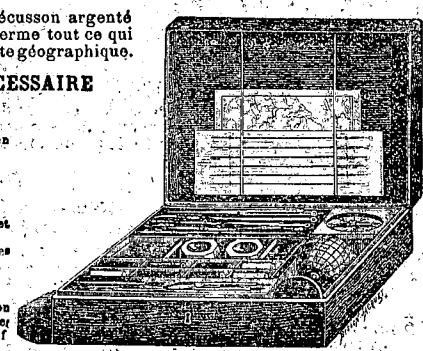

DÉTAIL DES ARTICLES CONTENUS DANS LE NÉCESSAIRE

Un petit globe miniature, par E. LEVASSEUR, monté sur pied, bois noir verni ;
Une collection de petites cartes-muettes ;
Une boussole de 0,07 carré, renfermée dans une boîte en acajou, avec chape en cuivre ;
Un compas de réduction ;
Un grand compas avec pièces de rechange, tire-lignes, porte-crayon, etc. ;
Un compas balustre avec tire-lignes et porte-crayon ;
Un tire-lignes ;
Un curvimètre, instrument de poche, servant à mesurer rigoureusement les lignes courbes sur les plans et cartes géographiques ;
Huit bâtons octogones de couleurs extra-fines pouvant donner toutes les teintes conventionnelles de l'état-major.
Un bâton d'encre de Chine superfine ;
Deux godets en cristal taillé ;
Des pinceaux, équerres, crayons, un double décimètre, un rapporteur, un bâton de colle à bouche, de la gomme, des punaises en cuivre, un pistolet, des plumes à dessin, etc., etc. — Prix, franco. . . . . 35 f

---

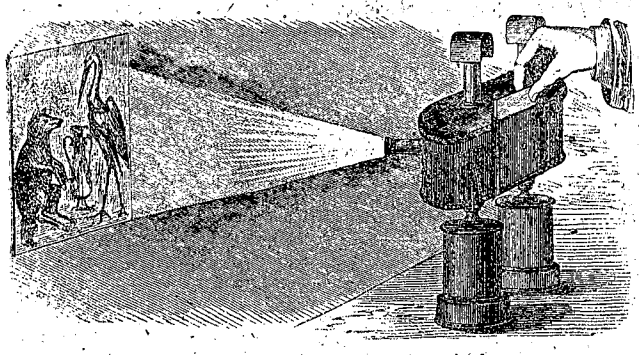

LAMPADORAMA

Servant à l'amusement et à l'instruction des enfants. — Indispensable aux dessinateurs et aux artistes.

Cet élégant appareil, qui se pose sur deux lampes ordinaires et se manie avec la plus grande facilité, projette avec un agrandissement considérable et avec leurs couleurs propres toutes les images et même les objets opaques qu'on lui présente.

Voir le prospectus spécial.

Grand modèle fer-blanc. . . . 30 fr.
— acajou. . . . . 40 fr.
Petit modèle fer-blanc . . . . 25 fr.
— acajou . . . . . 35 fr.
Modèle ordinaire. . . . . 10 fr.

© 2007 Lyon ... Editions ... tous droits réservés

JEUX GÉOGRAPHIQUES

Pour plus de détails et pour la règle des jeux, voir le prospectus spécial.

JEU DU TOUR DU MONDE

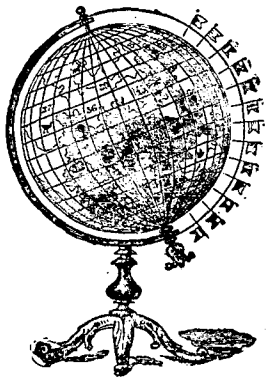

Ce jeu est à la fois instructif et récréatif pour les enfants. Il a été installé sur le GLOBE DE M. E. LEVASSEUR. Rien de plus ingénieux que les vignettes dessinées sur ce globe pour inspirer le goût de la géographie et donner aux enfants, tout en les amusant, des notions sur les voyages, les grandes découvertes, la faune et la flore des différentes contrées. On fait tourner le globe, et une petite roue dentée, placée au pôle Sud, règle ce mouvement : le drapeau du joueur, fiché dans un des trous pratiqués dans le cercle métallique qui entoure le globe, s'arrête au-dessus d'un désert que traverse une caravane, d'un volcan en éruption, d'un lac qu'a découvert Livingstone, etc. Que d'accidents essuyés ou évités! Toutes ces péripéties gravent profondément dans l'esprit le souvenir des principaux faits géographiques.

Prix du jeu, *franco* . . . . . 42 fr.
LE MÊME, très jolie monture nikelée (pied et cercle).. 65 fr.

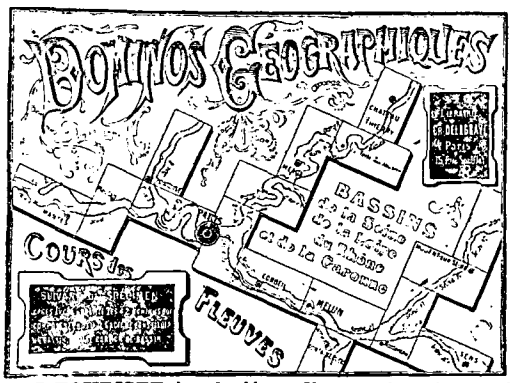

DOMINOS GÉOGRAPHIQUES

(brevetés s. g. d. g.)

BASSINS

de la Seine, 1 jeu	» 60
de la Loire, 3 jeux.	1 80
de la Garonne 2 jeux.	1 20
du Rhône, 2 jeux.	1 20
Les 4 bassins réunis dans une élégante boîte.	7 30
Soit supplément pour la boîte vide	1 50

Ce nouveau jeu n'est, pour débuter, qu'un simple jeu de patience; à l'aide du guide, tous les enfants peuvent facilement reconstituer un Bassin ou une fraction de Bassin, et le faire ensuite sans guide et assez rapidement, surtout si, pour piquer leur amour-propre, on leur promet une récompense lorsqu'ils y parviendront dans l'espace de cinq ou même dix minutes.

LE TOURISTE, jeu de dés. — Voyages circulaires sur les lignes de Chemins de fer de la France et de l'étranger. — Ce jeu est une série de voyages circulaires que deux voyageurs ou touristes doivent faire en concurrence l'un de l'autre, à qui, suivant le hasard des dés, sera le premier de retour à son point de départ.

Il se compose : 1° de deux jetons de couleurs différentes, dont un pour chaque touriste; 2° d'une carte dont chaque cercle représente 10 lieues ou 40 kilomètres; 3° d'un cornet et d'un dé pour chaque touriste. Chaque point de dé représente un cercle, soit 10 lieues ou 40 kilomètres. Exemple : Un 5, c'est cinq cercles ou 50 lieues à parcourir d'un seul trait.

EN VENTE

Carte n° 1. — Paris à Marseille, — N° 2. — Paris à Berlin. — N° 3. — Paris à Vienne, avec retour par Trieste, Milan et la Suisse. La carte simple avec cornet de dés et accessoires. . . . . » fr. 75
Le jeu cartonné avec dés et accessoires. . . . . 1 fr. »

LOTO NATIONAL. — Le loto national se compose :

1° De cinq cartes de France, ayant un rond sur l'emplacement de chaque préfecture. *La préfecture est indiquée en gros caractère et, sauf quelques exceptions, toujours directement sous ledit rond;*

2° De cinq petites boîtes contenant chacune 20 patins, dont 5 patins jaunes, 5 patins verts, 5 patins rouges et 5 patins noirs, plus des tubes en métal blanc, qui se posent sur les patins pour servir de marque;

3° D'un sac contenant les *boules de loto;* chaque boule portant la désignation d'une préfecture.

Le prix de ce jeu renfermé dans une élégante boîte est de. . . . . 15 fr.

FRANCE ÉLECTRIQUE

Prix.. . . . . 25 fr.
Pile de rechange. . . . . 5 fr.

Ce nouveau jeu, que nous mettons en vente, est sans contredit une des récréations géographiques les plus ingénieuses qui aient jamais été imaginées.

Il se compose :

1° D'une jolie carte de France physique et politique en chromolithographie tirée en six couleurs et encadrée dans un cadre en pitchpin verni;

2° D'un carillon électrique actionné par une pile sèche présentant par cela même une sécurité absolue.

L'emplacement de chaque préfecture est indiqué sur la carte par une petite tige métallique; à droite et à gauche, une liste contient les noms des départements, et en regard de chacun de ces noms se trouve également une petite tige métallique. Deux aiguilles à poignées sont reliées à l'appareil par un fil conducteur, l'une sert aux questions, l'autre aux réponses. L'enfant veut-il, par exemble, trouver le nom et la situation de la préfecture du Lot? il place l'aiguille des questions sur la tige en regard du nom de ce département. Puis il promène successivement l'autre aiguille sur chacun des noms indiquant les préfectures. Lorsqu'il arrive à Cahors, immédiatement la sonnerie électrique se fait entendre, lui annonçant qu'il se trouve sur la ville cherchée. Il va sans dire que la question peut être posée en sens inverse et que l'on peut trouver de la même façon de quel département une ville est le chef-lieu.

Il est inutile d'insister sur l'attrait exceptionnel que présente pour les enfants un pareil exercice. Ils cherchent ainsi rapidement les noms des départements et de leurs chefs-lieux, leur situation, et arrivent bientôt à répondre sans recherche aux questions qu'on leur pose.

Pour plusieurs enfants jouant ensemble, il y a là, nous ne craignons pas de l'affirmer, un bien puissant moyen d'émulation.

Imp. D. Dumoulin et Cie, à Paris.

© 2007 Lyon - Éditions « Les passeurs du temps » - © editions-delagrave.fr

NOUVELLE LIBRAIRIE DE LA JEUNESSE

Louis WESTHAUSSER, Éditeur, **10**, rue de l'Abbaye, **10**, Paris.

EXPOSITION DE 1889 — MÉDAILLE DE BRONZE

ÉTRENNES 1890

COLLECTION BLANCHE, FORMAT IN-4, A 6 FR. LE VOLUME

MAGNIFIQUES ILLUSTRATIONS EN COULEUR ET EN NOIR

*Ernest d'HERVILLY. **Nids et Berceaux.**
— **Quenottes et Menottes.**
— **Heures enfantines.**

* Louis CAROL. **Contes anciens et nouveaux.**
* Mme Marie de BOSGUERARD. **Les Surprises de Noël.**

Nous publions cette année **trois nouveaux volumes** dans cette jolie collection qui, dès son début, a obtenu un si rapide succès.

LIVRES D'IMAGES MÉCANIQUES A PERSONNAGES MOUVANTS OU A DÉPLOYER

Grand Cirque international. Prix. 12 fr.
***La Maison de Poupées** (à déployer). 12 fr.
La Nuit de Noel (à déployer). Prix. . . 6 fr.
Regardez-moi. 8 tableaux coloriés. Prix. 10 fr.
Martin l'Ours. 6 tableaux coloriés. Prix. 6 fr.

***Les Aventures extraordinaires du célèbre Peintre Raphaël de Rubensmouche et de son fidèle rapin Nicodème Pifenbraise.** Huit tableaux coloriés. Très comique! Texte d'Ernest d'Hervilly. Prix . . . 10 fr.
Les Surprises ou le Bien et le Mal. Prix. 6 fr.

*LIVRES D'IMAGES DÉCOUPÉS

1re Série. **Conte de Noël** (figurant un homme de neige). Prix . . . . . 1 fr. 50
— **Conte de Pâques** (figurant un lapin assis). Prix. . . . . 1 fr. 50
2e Série. **L'Arche de Noé.** Texte par Ernest d'Hervilly . Prix . . . . . 3 fr. »
— **Le Cheval à Bascule.** Texte par Ernest d'Hervilly. Prix . . . . . 1 fr. 50
— **La Maison de Mlle Poupée.** Texte par Ernest d'Hervilly. Prix . . . . . 1 fr. 50

Cette charmante collection, *de création toute nouvelle*, présente un double attrait, tant par ses belles illustrations que par l'originalité du format *qui figure l'objet de chacun des titres*.

*NOUVELLE COLLECTION BIJOU

Composée de six jolis volumes reliés, illustrés de belles gravures en couleur et en noir. Texte par Ernest d'Hervilly et Mlle H. Heinecke.

Un Grand favori.
Petit Rouge-Gorge.
Flocons de Neige
La Petite Berceuse.
Petits Minets.
Amis et Favoris.

Prix du volume . . . . . 1 fr.

*NOS BÉBÉS

Série de huit jolis chromos représentant des bustes d'enfants avec texte.
Prix de la collection, 6 fr. — Dans un emboîtage artistique avec des poésies d'Ernest d'Hervilly. 12 fr.

***Vive les Vacances!** par Mme Marie de Bosguérard.
Bel album, avec des illustrations très fines en couleur et en noir. Prix . . . . . 2 fr. 50

*CHOIX D'IMAGES ENFANTINES

Collection de 25 images très jolies, dans un élégant cartonnage in-folio. Prix. . . . . 2 fr.

DÉPLIANTS INDÉCHIRABLES

Une Journée chez Grand-papa s. cart., 5 fr.
Du Matin au Soir (sur toile). Prix. . . 3 fr.

*LITTLE MAIDS

Magnifique album grand in-4, composé de 6 jolies figurines, titre or et couleur (en anglais), emboîtage artistique avec rubans de soie; le tout dans un élégant carton. Prix . . . . . 20 fr.

Ad. de Chamisso. Histoire merveilleuse de **Pierre Schlémihl**, ou l'Homme qui a vendu son ombre, suivie d'un choix de poésies. Traduction par Auguste Dietrich. Un magnifique volume de luxe grand in-8, ill. de 104 dessins originaux de H. Pille. Prix : br., 15 fr.; cart. fers spéc., 20 fr.; rel. d'amat. 25 fr.

ALBUMS TIMBRES-POSTE

DEPUIS » **75** A **33** FR.

Pour les différentes éditions, consulter le catalogue général qui est envoyé franco sur demande.

* *Vient de paraître*

Un magnifique album (n° 27), illustré de 2500 vignettes de timbres-poste et de 95 armoiries. Un beau volume grand in-4 de plus de 800 pages, reliure toile, plaque en 7 couleurs et en or. Prix. . . . . 18 fr.
(Edition tres complète recommandée.)

N.B. Les volumes marqués d'un astérisque sont des nouveautés de cette année.

LIBRAIRIE ÉMILE TESTARD ET Cᵉ, ÉDITEURS, RUE DE CONDÉ, 10, PARIS

VOLUMES D'ÉTRENNES

L'ART D'ÊTRE GRAND-PÈRE

Par VICTOR HUGO

Un magnifique volume in-4 avec 68 photogravures dans le texte, d'après les dessins originaux de M. **Albert Fourié**, et 5 grandes planches hors texte, gravées à l'eau-forte par MM. **Lucas**, **Rudaux**, **Mongin**, **Champollion** et **Ruet**, d'après les dessins originaux de MM. **Thévenot**, **Rudaux**, **Dantan**, **Albert Fourié** et de Mᵐᵉ **Madeleine Lemaire**.

L'exemplaire broché. Prix. . . . . 30 fr.

L'exemplaire, avec reliure artistique. Prix. . . . . 38 fr.

Demander le prospectus spécimen.

NOTRE-DAME DE PARIS

Par VICTOR HUGO

Deux superbes volumes in-4 de chacun 400 pages environ, avec 73 planches gravées à l'eau-forte par M. **Géry-Bichard**, d'après les compositions de M. **Luc Olivier-Merson**.

Les 2 volumes brochés. Prix. . . . . 60 fr.

Les 2 volumes, avec reliure d'amateur. Prix. . . . . 80 fr.

Le second volume ne sera prêt qu'au commencement de 1890.

Chronique du règne de Charles IX

Par PROSPER MÉRIMÉE

Un magnifique volume in-8 jésus imprimé à *mille* exemplaires, et illustré par **Edouard Toudouze** de plus de 100 compositions gravées sur bois par MM. **Dutheil**, **Froment**, **Rousseau** et **Thomas**.

L'exemplaire broché. Prix. . . . . 40 fr.

LES CHOUANS

Par H. DE BALZAC

Un magnifique volume imprimé à 1000 exemplaires seulement, et illustré par **Julien Le Blant** de plus de 100 compositions gravées sur bois par **Leveillé**.

L'exemplaire broché. Prix. . . . . 40 fr.

LIBRAIRIE ÉMILE TESTARD ET Ce, ÉDITEURS, RUE DE CONDÉ, 10, PARIS

Œuvres de Victor Hugo

ÉDITION NATIONALE

L'Édition nationale des **Œuvres de Victor Hugo**, entreprise en Février 1885, et dont le succès s'affirme chaque jour davantage, sera en quelque sorte un incomparable monument du génie littéraire de la *France* au XIXe siècle, élevé avec les plus puissantes ressources de l'art et de l'industrie.

Déjà 19 volumes in-4 sont publiés, avec une richesse d'illustrations sans précédent; ce sont les suivants :

I

Poésies de Victor Hugo

15 VOLUMES

Tome I. Odes et Ballades.

Tome II. Les Orientales. — Les Feuilles d'automne.

Tome III. Les Chants du Crépuscule. — Les Voix intérieures. — Les Rayons et les Ombres.

Tome IV. Les Châtiments.

Tome V et VI. Les Contemplations (2 volumes).

Tome VII, VIII, IX et X. La Légende des Siècles (4 volumes).

Tome XI. Les Chansons des Rues et des Bois.

Tome XII. L'Année terrible.

Tome XIII. L'Art d'être Grand-Père.

Tome XIV. Le Pape. — La Pitié suprême. — Religions et Religion. — L'Ane.

Tome XV. Les Quatre Vents de l'Esprit

L'Illustration de ces 15 volumes comprend plus de 1000 vignettes imprimées en taille-douce dans le texte et 75 grandes eaux-fortes hors texte

Les illustrateurs principaux sont MM. **Gervex, Bayard, Benjamin Constant, Boulanger, Flameng, Glaize, Dalou, Français, Duez, Dagnan-Bouveret, Moreau, Émile Lévy, Raphaël Collin, Tony Robert-Fleury, Cabanel, Jean-Paul Laurens, Gérôme, Ribot, Cormon, Henner, Mercié, Rodin, Le Blant, Adan, Jules Lefebvre, Heilbuth, Besnard, Giacomelli, Fantin-Latour, Lhermitte, Mme Madeleine Lemaire**, etc., etc. — Et les graveurs sont MM. **Adrien Didier, Achille Jacquet, Flameng, Bracquemond, Chauvel, Courtry, Boilvin, Laguillermie, Lalauze, Le Couteux, Champollion, Le Rat**, etc.

Chaque volume. Prix . . . . . 30 fr.

Poésies de Victor Hugo (15 volumes). Prix . . . . 450 fr.

LIBRAIRIE ÉMILE TESTARD ET Cie, ÉDITEURS, RUE DE CONDÉ, 10, PARIS

II°

Théâtre de Victor Hugo

4 VOLUMES

Tome I. Cromwell.

Tome II. Hernani.— Marion de Lorme. — Le Roi s'amuse.

Tome III. Lucrèce Borgia. — Marie Tudor. — Angelo tyran de Padoue.

Tome IV. La Esméralda Ruy-Blas. — Les Burgraves.

L'illustration de ces 4 volumes comprend environ 75 eaux-fortes d'après les compositions des meilleurs artistes : **Bida, Bordes, Henri Pille, Maurice Leloir, Adrien Moreau, Albert Maignan, Moreau de Tours Henri Martin, Lucien Mélingue, Rochegrosse.**

Chaque volume. Prix. . . . . 30 fr.

Théâtre de Victor Hugo (4 volumes). Prix. . . . 120 fr.

La publication dans l'Edition Nationale des **Romans de Victor Hugo** est commencée. Cette publication aura lieu dans l'ordre suivant :

Notre-Dame de Paris — 2 volumes — avec 73 planches gravées à l'eau-forte par GÉRY-BICHARD, d'après les compositions de M. LUC OLIVIER-MERSON.

Han d'Islande — 1 volume, — avec 45 eaux-fortes.

Bug Jargal. — Le Dernier jour d'un Condamné. — Claude Gueux — 1 volume, — avec environ 50 eaux-fortes.

Les Misérables — 5 volumes, — avec environ 250 eaux-fortes.

Les Travailleurs de la mer — 2 volumes, — avec environ 90 eaux-fortes

L'Homme qui rit — 2 volumes, — avec environ 90 eaux-fortes.

Quatrevingt-Treize — 1 volume, — avec environ 50 eaux-fortes.

Chaque volume. Prix. . . . . 30 fr.

Le Roman de Victor Hugo (14 volumes). Prix. 420 fr.

Dans l'Édition nationale, chaque volume se vend séparément. Les souscripteurs aux œuvres complètes de **Victor Hugo** reçoivent une superbe prime. — L'Edition sera complète en 42 volumes in-4.

Demander le prospectus indiquant les conditions de la publication,

LIBRAIRIE ÉMILE TESTARD ET Cie, ÉDITEURS, RUE DE CONDÉ, 10, PARIS.

Œuvres de Molière

AVEC LES ILLUSTRATIONS DE

JACQUES LEMAN

Les œuvres complètes de **J.-B. P. de Molière**, en cours de publication, seront ornées de plus de 700 compositions inédites de **M. Jacques Leman**. Elles formeront une splendide édition, format in-4 raisin, imprimée en caractères elzéviriens du XVIIe siècle. C'est la réimpression textuelle des éditions originales, augmentée de notices par **M. Anatole de Montaiglon.**

Cette édition paraît par pièces détachées, complètes, avec titres et pagination spéciale. L'ensemble formera 32 fascicules, dont les 15 suivants sont déjà publiés :

I. **L'Estourdy.**
II. **Le Dépit Amoureux.**
III. **Les Précieuses ridicules.**
IV. **Sganarelle.**
V. **La Jalousie du Barbouillé. — Le Médecin volant.**
VI. **Dom Garcie de Navarre.**
VII. **L'Escole des Maris.**
VIII. **Les Fâcheux.**
IX. **L'Escole des Femmes.**
X. **La Critique de l'Escole des Femmes.**
XI. **L'Impromptu de Versailles.**
XII. **Le Mariage forcé.**
XIII. **Les Plaisirs de l'Isle enchantée.**
XIV. **Dom Juan.**
XV. **L'Amour médecin.**

Les autres pièces paraissent successivement, de trois mois en trois mois.

Prix de la collection complète (32 volumes) : **500 fr.**

(*Demander le catalogue illustré*)

VOLUME D'ÉTRENNES

MÉMOIRES DES AUTRES

PAR

JULES SIMON

Un joli volume in-18, illustré par **Noël Saunier** de 75 compositions gravées sur bois par **Méaulle** et **Charpentié**. Couverture dessinée par **Fraipont.**

L'exemplaire broché. Prix. . . . 3 fr. 50
— cartonné. Prix. . . 5 fr. »

LIBRAIRIE **Félix ALCAN**, boulevard Saint-Germain, 108, Paris.

BIBLIOTHÈQUE
SCIENTIFIQUE INTERNATIONALE

Beaux volumes in-8, la plupart illustrés, reliés en toile anglaise, avec fers spéciaux. **Prix : 6 francs.**

SCIENCES SOCIALES

HERBERT SPENCER. Introduction à la science sociale.
HERBERT SPENCER. Les Bases de la morale.
DRAPER. Les Conflits de la science et de la religion.
BAGEHOT. Lois du développement des nations.
DREYFUS. L'Évolution des mondes et des sociétés.
DE ROBERTY. La Sociologie.
A. BAIN. La Science de l'éducation.
WHITNEY. La Vie du langage.
STANLEY JEVONS. La Monnaie et l'Échange.
BRIALMONT. La Défense des États, *illustré.*

PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE

BAIN. L'Esprit et le Corps.
JAMES SULLY. Les Illusions, *illustré.*
BINET et FÉRÉ. Le Magnétisme animal, *illustré.*
LUYS. Le Cerveau et ses fonctions, *illustré.*
CHARLTON BASTIAN. Le Cerveau et la Pensée chez l'homme et les animaux. 2 vol. *illustrés.*
LÉON DUMONT. Théorie scientifique de la sensibilité.
MAUDSLEY. Le Crime et la Folie.

PHYSIOLOGIE

LAGRANGE. Physiologie des exercices du corps.
BERNSTEIN. Les Sens, *illustré.*
DE MEYER. Les Organes de la parole, *illustré.*
MANTEGAZZA. L'Expression des sentiments, *illustré.*
ROSENTHAL. Les Nerfs et les Muscles, *illustré.*
MAREY. La Machine animale, *illustré.*
PETTIGREW. La Locomotion chez les animaux, *illustré.*
RICHET. La Chaleur animale, *illustré.*
BEAUNIS. Les Sensations internes.

ANTHROPOLOGIE

DE QUATREFAGES. L'Espèce humaine.
LUBBOCK. L'Homme préhistorique, 2 vol. *illustrés.*
CARTAILHAC. La France préhistorique, *illustré.*
JOLY. L'Homme avant les métaux, *illustré.*
HARTMANN. Les Peuples de l'Afrique, *illustré.*
HARTMANN Les Singes anthropoïdes, *illustré.*

ZOOLOGIE

ROMANES. L'Intelligence des animaux. 2 vol. *illustrés.*
PERRIER. La Philosophie zoologique avant Darwin.
SCHMIDT. Descendance et Darwinisme, *illustré.*
SCHMIDT. Les Mammifères dans leurs rapports avec leurs ancêtres géologiques, *illustré.*
HUXLEY. L'Écrevisse (introduction à la zoologie), *ill.*
VAN BENEDEN. Commensaux et Parasites, *illustré.*
LUBBOCK. Fourmis, Abeilles et Guêpes. 2 vol. *illustrés.*

BOTANIQUE — GÉOLOGIE

DE LANESSAN. Le Sapin, *illustré.*
DE CANDOLLE. Origine des plantes cultivées.
COOKE et BERKELEY. Les Champignons, *illustré.*
DE SAPORTA et MARION. L'Évolution du règne végétal.
I. Les Cryptogames, *illustré.*
II-III. Les Phanérogames. 2 vol. *illustrés.*
FALSAN. La Période glaciaire, *illustré.*
DAUBRÉE. Les Régions invisibles, *illustré.*
FUCHS. Volcans et Tremblements de terre, *illustré.*

PHYSIQUE

TYNDALL. Les Glaciers et les Transformations de l'eau, *illustré.*
VOGEL. Photographie et Chimie de la lumière, *illustré.*
BALFOUR STEWART. Conservation de l'énergie, *illustré.*
STALLO. La Matière et la Physique moderne.

CHIMIE

BERTHELOT. La Synthèse chimique.
WURTZ. La Théorie atomique.
SCHUTZENBERGER. Les Fermentations, *illustré.*
TROUESSART. Microbes et Ferments, *illustré.*

ASTRONOMIE — MÉCANIQUE

SECCHI (le Père). Les Etoiles. 2 vol. *illustrés.*
YOUNG. Le Soleil, *illustré.*
THURSTON. La machine à vapeur. 2 vol. *illustrés.*

THÉORIE DES BEAUX-ARTS

BLASERNA et HELMHOLTZ. Le Son et la Musique, *ill.*
BRUCKE et HELMHOLTZ. Principes scientifiques des beaux-arts, *illustré.*
ROOD. Théorie scientifique des couleurs, *illustré.*

AUTRES OUVRAGES ILLUSTRÉS

GRIMAUX (Ed.). **Lavoisier** (1743-1794) d'après sa correspondance et des documents inédits. 1 vol. in-8 raisin avec 10 belles gravures. hors texte. . . . . 15 fr.

MAINDRON (Ern.). **L'Académie des sciences** (histoire, fondation, Bonaparte à l'Institut). 1 vol. in-8 cavalier avec 53 gravures hors texte et 2 autographes. . . . . 12 fr.

LUBBOCK (Sir John). **Les Origines de la civilisation**, état primitif de l'homme et mœurs des sauvages modernes. 1 vol. in-8 avec gravures . . . . . 15 fr.

BLANCHARD. **Mœurs, métamorphoses et instinct des insectes.** 1 vol. gr. in-8 avec 200 gravures dans le texte et 40 pl. hors texte. 2e édition . . . . . 25 fr.

HUXLEY. **La Physiographie**, introduction à l'étude de la nature. 1 vol. in-8 avec 128 gravures et 2 planches coloriées hors texte . . . . . 8 fr.

DARWIN (Ch.). **Les Récifs de corail**, leur structure et leur distribution. 1 vol. in-8 avec planches hors texte . . . . . 8 fr.

© 2007 Lyon « Editions » les paysanneries du temps » - © editions alcan.free.fr

LIBRAIRIE FURNE

JOUVET & CIE, RUE PALATINE, 5, A PARIS.

PUBLICATIONS NOUVELLES

LES AVENTURIERS DE L'AMAZONE

PAR ARMAND DUBARRY



« Héna et l'ingénieur se reposèrent sous de vieux arbres. »

Superbe vol. gr. in-8, 60 grav. dans le texte, 17 grav. hors texte., par A. DE BAR et SAHIB. Broché, 7 fr.; cartonné toile rouge avec plaque en plusieurs couleurs, tr. dor., 10 fr.; en demi-chagrin, tr. dorées, 10 fr. 75; reliure d'amateur, tête dorée, coins, 11 fr. 50.

Suite des Nouvelles Publications de la Librairie **JOUVET & Cie.**

Broché : 10 francs

La Marine

CROQUIS HUMORISTIQUES

Relié en toile rouge
avec plaques or, noir et blanc, 14 francs

MARINS ET NAVIRES

ANCIENS ET MODERNES



Le Whist au carré.

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-4

ILLUSTRÉ

de 200 dessins dans le texte

ET DE

HUIT AQUARELLES HORS TEXTE

Par SAHIB

Prix broché. . . . . 10 fr.

Relié en toile rouge avec plaque noir, or et blanc, tranches dorées, biseaux. . . . . 14 fr.

Relié en demi-chagrin, tranches dorées. . . . . 15 fr.

Reliure d'amateur, tête dorée et coins. . . . . 16 fr.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

45 exemplaires sur papier du Japon, numérotés à la presse. Br. . 50 fr.



Figure d'avant de la frégate *la Minerve*.

Suite des Nouvelles Publications de la Librairie **JOUVET et Cie**.

COLLECTION DE VOLUMES IN-4 ILLUSTRÉS

Brochés : 5 fr. — Reliés toile rouge, avec plaques or, argent et noir, tranches dorées, biseaux, 6 fr. 50

CONTES DE LA MER ET DES GRÈVES

Par JEAN DE NIVELLE (CHARLES CANIVET)

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Un vol. ill. de 61 grav. Dess. hors texte de A. GUILLEMET, DELAUNEY, FERDINANDUS et C.-E. MATTHIS.

NOS PETITES BRAVES

Par C.-E. MATTHIS

UN VOLUME ILLUSTRÉ DE 46 DESSINS DE L'AUTEUR

Il a été tiré de cet ouvrage 10 exempl. sur papier du Japon numérotés à la presse. Br. 25 fr.

NOS PETITS AMIS

Par ALBERT GIRARD

Ouvrage précédé d'une lettre-préface de M. LOUIS RATISBONNE

Un volume illustré de 48 gravures, dessins hors texte de FERDINANDUS.

L'EXPÉRIENCE DU GRAND-PAPA

Par ÉLIE BERTHET

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Un volume illustré de 101 grav. sur bois et de 7 grandes compositions, par C.-E. MATTHIS

LA TÂCHE DU PETIT PIERRE

Par JEANNE MAIRET (Mme CHARLES BIGOT)

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Un volume illustré de 46 gravures, dessins hors texte, par FERDINANDUS.

PIQUE TOTO, LA PAIX ET LA GUERRE

Par C.-E. MATTHIS

UN VOLUME ILLUSTRÉ DE 45 DESSINS PAR L'AUTEUR

a été tiré de cet ouvrage 25 exemplaires sur papier du Japon, numérotés à la presse. Prix, broché. 25 fr.

LA VEILLÉE AU PAYS BRETON

Par L. MANESSE

Deuxième édition. Un volume illustré de 82 gravures sur bois, dessins hors texte, par C.-E. MATTHIS

NOS PETITS DIABLES

OUVRAGE PRÉCÉDÉ D'UNE LETTRE DE M. FRANÇOIS COPPÉE, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

3e *édition.* — Un volume illustré de 82 gravures sur bois, dessins hors texte de F. BOURDIN.

LES DEUX GASPARDS

Par C.-E. MATTHIS

UN VOLUME ILLUSTRÉ DE 33 COMPOSITIONS PAR L'AUTEUR

Il a été tiré de cet ouvrage 45 exemplaires sur papier du Japon, numérotés à la presse. Prix : broché. 25 fr.

RÉVOLUTION FRANÇAISE

ALBUM DU CENTENAIRE

1789

Un fort volume in-4, illustré de 436 gravures sur bois
d'après les dessins de E. Bayard, H. Clerget, Yan' Dargent, Darjou, Férat, Ferdinandus, Lix, Philippoteaux, Raffet, H. Rousseau, Thorigny, Valnay.

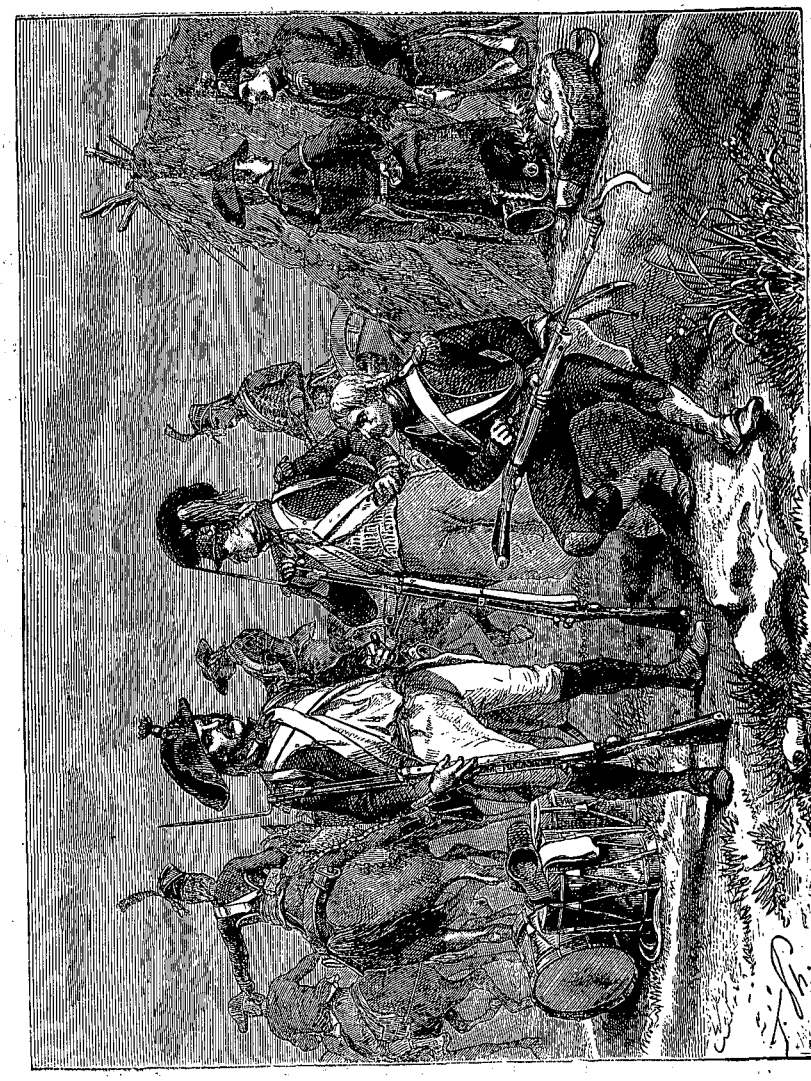

Costumes des soldats de la République en 1793 (infanterie et artillerie).

Edition populaire, impr. sur pap. teinté Chine, reliée en toile rouge, plaque, tr. jaspées. 5 fr.
— Reliée en toile rouge, genre amateur, plaque, coins . . . . . 5 fr.
Edition de luxe, impr. sur pap. vélin superfin, reliée en toile, plaque or, tr. dorées . . 8 fr.
— Reliée en toile rouge, genre amateur, tête dorée, coins . . . . . 8 fr.

Suite des Nouvelles Publications de la Librairie **JOUVET et Cie**.

DE PARIS A PARIS

A TRAVERS LES DEUX MONDES

Par JULES GOURDAULT

Un magnifique vol. grand in-8 jésus, illustré de 32 grav. hors texte, d'après les dessins de Hubert Clerget, et de 21 gravures dans le texte.

Broché, 10 fr. — Cartonné avec plaque en couleur, tr. dorées, biseaux, 14 fr.
Relié en demi-chagrin, tranches dorées, 15 fr. — Reliure d'amateur, avec coins, 16 fr.

GUIDE DE FRANCE EN OCÉANIE ET D'OCÉANIE EN FRANCE

Par H. LE CHARTIER et CH. LEGRAND

Un volume in-16, orné de 32 gravures et accompagné d'une carte et du tableau des prix de passage, des distances et de la durée du voyage; cartonné à l'anglaise. 3 fr. 50

Collection d'Albums in-4 écu, imprimés en couleur

Chaque album contient un conte inédit et seize compositions tirées en couleur.
Broché, 1 fr. 25. — Cartonnage toile, avec biseaux, 1 fr. 75

Texte et dessins par G. GAULARD

Porcinet et son cousin Marcassin.
Coco le Têtu.
Diane, Prestaud, Rustaud et Boulotte.
Histoire de Marcassin.
Pelé le Sale.
Guilleri, histoire d'un cheval.
Monsieur et Madame Cadichon, ânes savants.
La Mère Cadichon et ses quatre enfants.

ARMÉE FRANÇAISE

Par G. GAULARD

TEXTE PAR UN OFFICIER

Album oblong, composé de planches en couleur, représentant tous les uniformes de l'armée française, et accompagné d'un texte et de tableaux relatifs aux effectifs et aux tenues des diverses armes. — Relié en toile rouge, plaque or, biseaux, 5 fr.

LA CORBEILLE DES FÉES

Par Mme la vicomtesse DE FORSANZ

AVEC UNE PRÉFACE DE M. LE VICOMTE DE LA VILLEMARQUÉ, DE L'INSTITUT

Un joli volume in-16, illustré de 13 compositions hors texte par C.-E. Matthis.
Broché, 2 fr. 25. — Relié en toile rouge, plaques or et noir, tr. dorées, 3 fr. 50

Suite des Nouvelles Publications de la Librairie **JOUVET et Cie.**

LOUIS FIGUIER

SUPPLÉMENT
AUX
MERVEILLES DE LA SCIENCE
OU DESCRIPTION DES INVENTIONS SCIENTIFIQUES DEPUIS 1870

TOME PREMIER. Un superbe volume grand in-8 de 750 pages, illustré de 536 gravures, dessinées et gravées par les meilleurs artistes. (Ce volume forme le tome cinquième des *Merveilles de la science.*

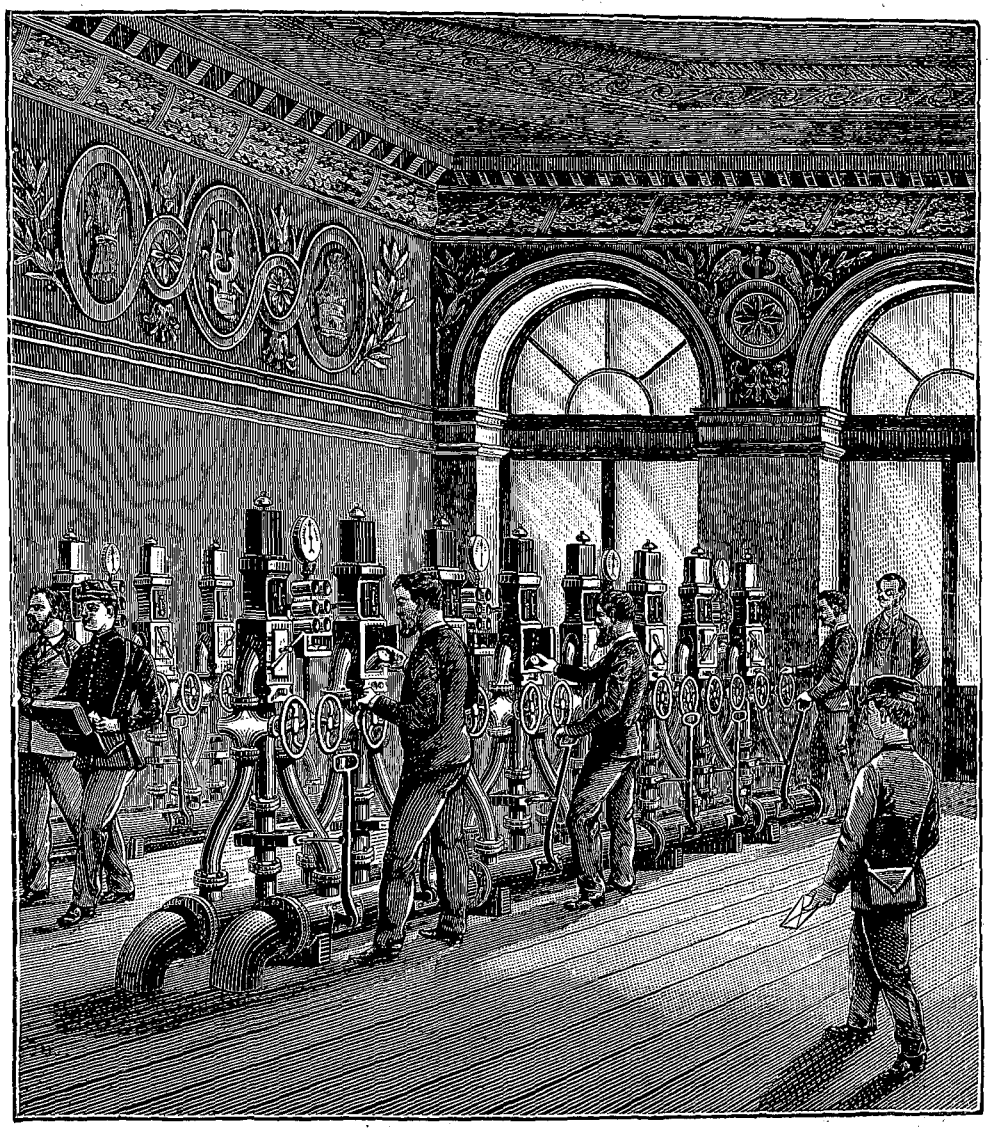

Le bureau de la poste pneumatique de la place de la Bourse, à Paris.

Matières contenues dans ce volume : Supplément à la machine à vapeur, aux bateaux à vapeur, à la locomotive et aux chemins de fer, aux locomobiles, à la machine électrique, au paratonnerre, à la pile de Volta, à l'électro-magnétisme, au moteur électrique, à la galvanoplastie, au télégraphe aérien, au télégraphe électrique, téléphone, télégraphie sous marine et câble atlantique, supplément aux aérostats.

Broché, 10 fr. — Relié en demi-chagrin, tr. jaspées, 14 fr. — Relié en demi-chagrin, tr. dorées, 15 fr.

Suite des Nouvelles Publications de la Librairie **JOUVET et Cie.**

BIBLIOTHÈQUE INSTRUCTIVE

NOUVEAUTÉS

Les deux Missions Flatters, au pays des Touareg-Azdjer et Hoggar, par le capitaine H. BROSSELARD. 1 volume, 52 gravures et une carte.

Le Japon, par G. DEPPING, bibliothécaire à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, 2e édition. 1 volume, 47 gravures et une carte.

COLLECTION

DE

volumes in-16

ILLUSTRÉS

32 volumes parus

2234 GRAVURES

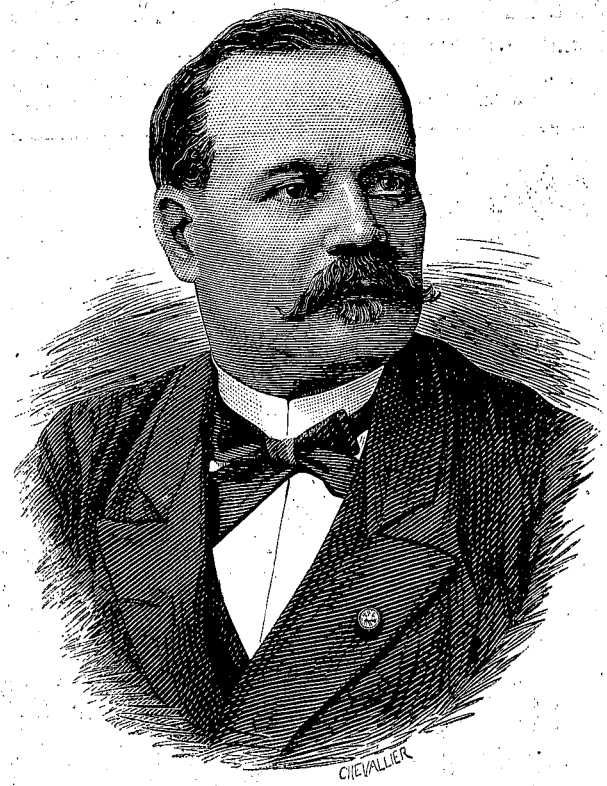

Colonel FLATTERS. (Gravure extraite des *Deux Missions Flatters*.)

Brochés. 2 fr. 25

Cartonnés en toile rouge avec plaque or et noir, tranches dor. 3 fr. 50

Reliure d'amateur, tête dor. 4 fr. 50

H. LE CHARTIER ET G. PELLERIN. **Madagascar**, depuis sa découverte jusqu'à nos jours. 1 vol., 60 gravures et une carte.

QUESNOY (Dr F.). **L'Algérie.** 1 volume, 100 gravures et une carte.

— **L'Armée d'Afrique** depuis la conquête d'Alger. 1 volume, 46 gravures et une carte.

BARBOU (A.). **Les Généraux de la République.** 1 volume, 30 gravures.

DESPREZ (A.). **Les Grandes Souveraines.** 1 volume, 50 gravures.

— **Les Grands Conquérants.** 1 vol., 50 gravures.

DUBARRY (A.). **La Mer.** 1 volume, 50 gravures.

— **Le Boire et le Manger.** 1 vol., 126 grav.

FABRE-DOMERGUE. **Les Invisibles.** 1 volume, 120 gravures.

FIGUIER (LOUIS). **L'Art de l'éclairage.** 1 v., 114 gravures.

— **Les Aérostats.** 1 volume, 53 gravures.

FONVIELLE (W. DE). **Histoire de la Chine.** 1 volume, 72 gravures.

GOURDAULT (J.). **L'Homme blanc au pays des noirs.** 1 volume, 70 gravures et une carte.

GRAFFIGNY (H. DE). **Le Liège** et ses applications. 1 volume, 50 gravures.

HERVÉ (J.). **L'Égypte.** 1 volume, 37 gravures et une carte.

LAIR (A.). **L'Héroïsme français.** 1 v. 55 grav.

LE CHARTIER (H.). **La Nouvelle-Calédonie et les Nouvelles-Hébrides.** 1 vol., 45 gravures et deux cartes.

— **Tahiti** et les colonies françaises de la Polynésie. 1 volume, 23 gravures et deux cartes.

LEPAGE (A.). **Nos Frontières perdues.** 1 volume, 80 gravures et 13 cartes.

MANESSE (L.). **Les Paysans et leurs seigneurs** avant 1789. 1 volume, 50 gravures.

MARGUERITTE (Général). **Les Chasses de l'Algérie.** 1 volume, 85 gravures.

MARTIN (HENRI). **Jeanne d'Arc.** 1 vol., 20 grav.

MENAULT (E.), **Les Insectes nuisibles à l'agriculture et à la viticulture.** 1 vol., 105 gravures.

CANIVET (CH.). **Les Colonies perdues** (le Canada et l'Inde) 1 volume, 65 gravures.

CERFBEER DE MEDELSHEIM. **L'Architecture en France.** 1 volume, 126 gravures.

RAWTON (O. DE). **Le Combat pour la vie.** (L'esprit des petites bêtes et des poissons). 1 vol., 90 gravures.

— **Les Plantes qui guérissent et les Plantes qui tuent.** 1 volume, 130 gravures.

SAUVAGE (Dr H.-E.). **La Grande Pêche** (les Poissons). 1 volume, 87 gravures.

— **La Grande Pêche** (Tortues de mer, Animaux inférieurs). 1 volume, 70 gravures.

TISSOT (VICTOR). **La Chine.** 1 volume, 65 grav.

L. HÉBERT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE PERRONET, 7, PARIS

Successeur de Ve Alexandre HOUSSIAUX.

ILLUSTRATION DES ŒUVRES COMPLÈTES

DE

VICTOR HUGO

(ÉDITION DÉFINITIVE HETZEL-QUANTIN)

SUITE DE 100 DESSINS

DE

FRANÇOIS FLAMENG

GRAVÉS A L'EAU-FORTE

Par DAUMONT, DESMOULIN, ALBERT DUVIVIER, LÉOPOLD FLAMENG, GAUJEAN, GÉRY-BICHARD, LALAUZE, H. LEFORT, DE LOS RIOS, Mme LOUVEAU-ROUYEYRE, L. LUCAS, J.-L. MASSARD, MONGIN, MULLER, RUET, TEYSSONNIÈRES, TOUSSAINT.

RÉUNIS DANS 4 ÉLÉGANTS CARTONS

et pouvant s'intercaler indistinctement dans toutes les éditions des Œuvres de

VICTOR HUGO

DEPUIS L'IN-18 JUSQU'A L'IN-4°

Prix : 150 francs.

Les Gravures se vendent séparément **1** fr. **50** chacune ou groupées comme suit :

Poésie. 34 gravures, dans un élégant carton . . . . . 51 fr. »	**Histoire.** 6 gravures. . . . . 9 fr.
Drame. 11 gravures, dans un élégant carton . . . . . 16 fr. 50	**Philosophie.** 4 gravures . . . . . 6 fr.
Roman. 29 gravures, dans un élégant carton. . . . . 43 fr. 50	**Actes et Paroles.** 8 gravures . . 12 fr.
	Le Rhin. 4 gravures . . . . . 6 fr.
	Victor Hugo raconté. 4 grav. . 6 fr.

CHAQUE GRAVURE EST PRÉCÉDÉE D'UNE FEUILLE DE GARDE SUR LAQUELLE EST IMPRIMÉE L'EXPLICATION DU SUJET.

Un spécimen est envoyé franco à toute personne qui en fera la demande.

Demander le prospectus pour les tirages de luxe.

22 Rue de la Banque PARIS

Veuve J. BOYVEAU
LIBRAIRIE ÉTRANGÈRE

22 Rue de la Banque PARIS

LANGUES ÉTRANGÈRES

GRAND CHOIX

DE

BEAUX VOLUMES EN LANGUES ÉTRANGÈRES

POUR

CADEAUX DE NOEL, JOUR DE L'AN, ETC.

Abonnements à tous les **JOURNAUX ÉTRANGERS, REVUES, MAGAZINES**, etc.

ENVOI GRATUIT DE CATALOGUES DÉTAILLÉS.

Ernest THORIN, Éditeur, rue de Médicis, 7, à Paris.



LA

NÉCROPOLE DE MYRINA

RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES EXÉCUTÉES
AU NOM DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'ATHÈNES
PAR E. POTTIER, S. REINACH, A. VEYRIES
TEXTE ET NOTICES
PAR
Edmond POTTIER et Salomon REINACH
Attachés des musées nationaux
SUIVIS D'UN

CATALOGUE DES TERRES CUITES

ET AUTRES ANTIQUITÉS DE MYRINA
EXPOSÉES AU MUSÉE DU LOUVRE

Ouvrage couronné de l'Institut (prix Delalande Guérineau). 2 volumes in-4 (un de *texte* et un de *planches*). . . . . 120 fr.

Le volume de **texte** se compose de **quatre-vingts feuilles**, avec 65 figures sur bois intercalées dans le texte.

Le volume de **planches** se compose de deux cartes de Myrina en couleur, et de 51 planches en héliogravure (Dujardin), dont deux en chromo; toutes ces planches, tirées avec le plus grand soin, sont sur **papier de Chine**.

Les titres de l'ouvrage sont imprimés en rouge et en noir.

HISTOIRE DE L'ÉDUCATION dans l'ancien Oratoire de France, par M. l'abbé PAUL LALLEMAND. Ouvrage couronné de l'Institut. 1 beau volume grand in-8 raisin. . . . . 10 fr.

L'EMPIRE DES FRANCS, depuis sa fondation jusqu'à son démembrement, par M. le général FAVÉ, de l'Institut. Ouvrage honoré des souscriptions des ministères de l'Instruction publique, de la Guerre, de la Marine, etc. 1 beau volume grand in-8 raisin . . . . . 15 fr.

LIBRAIRIE AGRICOLE DE LA MAISON RUSTIQUE
RUE JACOB, 26, A PARIS

MAISON RUSTIQUE DES DAMES

(*Treizième édition*)

Par Mme MILLET-ROBINET

Tenue du ménage. — Devoirs et travaux de la maîtresse de maison. — Des domestiques. — De l'ordre à établir dans la maison. — Recettes et dépenses du ménage. — La maison et son mobilier. — Chauffage ; Eclairage ; Cave et Vins ; Provisions du ménage ; Conserves.

Manuel de cuisine. — Manière d'ordonner un repas. — Potages. — Jus ; sauces ; garnitures — Viandes ; Gibier ; Poisson. — Légumes ; Purées ; Pâtes. — Entremets ; Pâtisserie. — Liste des mets classés par catégorie. Menus de déjeuners et dîners.

Médecine domestique. — Préparation et administration des médicaments. — Médecine et chirurgie. — Empoisonnements ; Morsures d'animaux et piqûres d'insectes. — Asphyxie.

Jardin. — Disposition générale du jardin. — Amélioration du sol ; Travaux de jardinage. — Jardin fruitier, potager, fleuriste. — Calendrier horticole.

Ferme. — La ferme et son mobilier. — Nourriture et boissons des gens de la ferme. — Basse-cour : poules, canards, pigeons, lapins, etc. — Vacherie, laiterie, fromagerie. — Bergerie ; porcherie. — Abeilles.

Deux vol. in-18 ensemble de 1,368 pages et 236 figures.

Prix des deux volumes : Brochés, **7** fr. **75**. — Reliés, **11** fr.

MAISON RUSTIQUE DES ENFANTS

Par Mme MILLET-ROBINET

Auteur de la *Maison rustique des Dames*

20 planches hors texte par MM. FOSTER et DALZIEL frères

120 dessins par MM. Em. BAYARD, Ch. JACQUE, H. LALAISSE, Eug. LAMBERT, Ol. de PENNE RIOCREUX, etc. Gravés par PANNEMAKER, MIDDERGGH, PÉGARD. etc.

1 très beau volume gr. in-8 de 320 pages. Prix, broché, **8** fr. — Relié, tranches dorées, **13** fr.

LE LIVRE DES JEUNES MÈRES

(LA NOURRICE ET LE NOURRISSON)

Par Mme MILLET-ROBINET et M. le Dr ÉMILE ALLIX

LE DEVOIR MATERNEL.

Le berceau et la layette. — Garniture ; méthodes diverses pour la layette ; planche de patrons.

La grossesse. — Durée ; signes ; hygiène.

L'accouchement. — Les préparatifs et la délivrance ; soins à la mère et au nouveau-né.

Les maux de sein. — Inflammation, abcès, gerçures et crevasses.

L'allaitement. — Allaitement maternel, le lait et la tétée, hygiène de la nourrice. — Allaitement mercenaire, nourrices sur lieu et nourrices de campagne, choix, surveillance. — Allaitement artificiel, modes divers, biberons, précautions à prendre.

Sevrage et dentition. — Précautions à prendre pour le nourrisson et la nourrice.

Hygiène du nourrisson. — Toilette, soins de propreté, bains, sorties, exercices, hochets, etc.

L'enfant en état de santé, *comment il vit, agit et se développe.* — Respiration, circulation, digestion, sensations, mouvements, développement.

Maladies de l'enfant. — Indigestion, diarrhée, constipation, vers, croup, bronchites, coqueluche, scarlatine, rougeole, convulsions, etc. etc. ; maladies de la peau, blessures, plaies, brûlures, etc.

Éducation morale de l'enfant.

La protection de l'enfance. — Crèches, sociétés de protection, sociétés maternelles.

1 vol. in-18 de 392 pages avec 48 figures et 1 planche de patrons pour la layette.

Broché, **3** fr. **75** — Relié, **5** fr.

PUBLICATIONS DE LA LIBRAIRIE FIRMIN-DIDOT ET Cᵉ

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56, PARIS.

NOUVELLE PUBLICATION

LA SAINTE RUSSIE

PAR

LE COMTE PAUL VASILI

COUR. — ARMÉE. — MARINE. — GRANDES INSTITUTIONS. — NOBLESSE
CLERGÉ. — ÉGLISES, MONASTÈRES. — COUVENTS. — BOURGEOISIE. — PEUPLE
FÊTES ET PLAISIRS. — THÉATRES. — COSTUMES

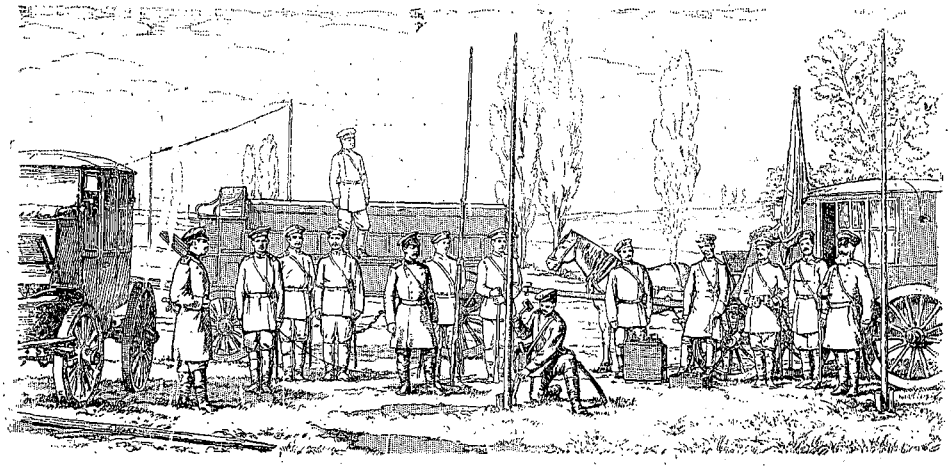

Télégraphistes militaires.

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 4 CHROMOLITHOGRAPHIES ET DE 200 GRAVURES DANS LE TEXTE ET HORS TEXTE

UN VOLUME IN-4 DE 600 PAGES

BROCHÉ : 30 FR.; RELIÉ AVEC PLAQUE SPÉCIALE : 40 FR.; RELIURE AMATEUR : 40 fr.

Il a été tiré 100 *exemplaires numérotés sur Japon. Prix* : 100 *fr.*

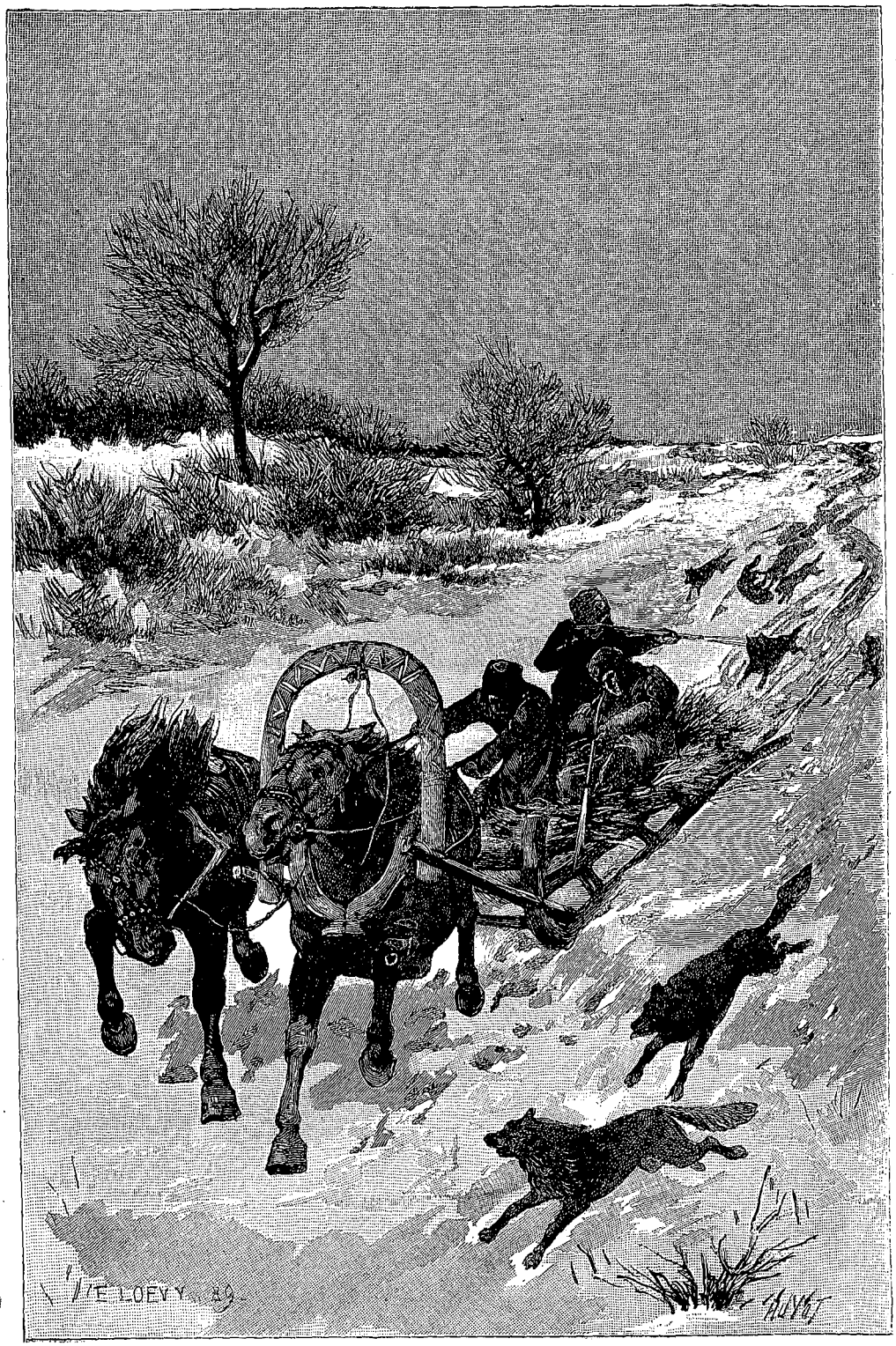

CHASSE AUX LOUPS.

Suite des Publications de la Librairie **FIRMIN-DIDOT et Cᵉ.**

NOUVELLES PUBLICATIONS

TH. DE WYZEWA & X. PERREAU

LES GRANDS PEINTRES

DES FLANDRES

DE LA HOLLANDE, DE L'ITALIE ET DE LA FRANCE

UN BEAU VOLUME GRAND IN-8 JÉSUS

ILLUSTRÉ DE 400 GRAVURES ENVIRON

D'APRÈS LES PRINCIPALES ŒUVRES DES MAITRES DE CES ÉCOLES

BROCHÉ, 12 FRANCS; RELIÉ, 18 FRANCS

Cet ouvrage se vend aussi en 3 volumes, *Voir ci-dessous.*

LES GRANDS PEINTRES DES FLANDRES ET DE LA HOLLANDE, par TH. DE WYZEWA. Un beau volume grand in-8 jésus illustré de 130 gravures environ, d'après les principales œuvres des maîtres de ces Ecoles. Prix : Broché, 4 francs. — Cartonné, tranches dorées, 5 fr. 50. — Relié, genre demi-reliure, 6 francs.

LES GRANDS PEINTRES DE L'ITALIE, par TH. DE WYZEWA. Un beau volume grand in 8 jésus illustré de 130 gravures environ, d'après les principales œuvres des maîtres de cette Ecole. — Prix : Broché, 4 francs. — Cartonné, tranches dorées, 5 fr. 50. — Relié, genre demi-reliure, 6 francs.

LES GRANDS PEINTRES DE LA FRANCE, par X. PERREAU. Un beau volume grand in-8 jésus illustré de 130 gravures environ, d'après les principales œuvres des maîtres de cette Ecole. — Prix : Broché, 4 francs. — Cartonné, tranches dorées, 5 fr. 50. — Relié, genre demi-reliure, 6 francs.

SPÉCIMEN DES GRAVURES DES « GRANDS PEINTRES »



L'Enfant prodigue, par DAVID TÉNIERS.



Etude à la plume, par LE GUERCHIN.

Suites des Publications de la Librairie **FIRMIN-DIDOT et Cᵉ**

NOUVELLES PUBLICATIONS

EDMOND DESCHAUMES

JOURNAL D'UN LYCÉEN DE 14 ANS

PENDANT LE SIÈGE DE PARIS

(1870-1871)

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 29 GRAVURES HORS TEXTE ET D'UNE CARTE

Par EUG. COURBOIN

Un fort volume in-8 jésus. — Prix : Broché, 8 francs. Cartonné, 12 francs. Relié, 13 francs.

GUSTAVE MARCHAL

LE DRAME DE METZ

(1870)

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 20 GRAVURES HORS TEXTE ET DE 4 CARTES

Par DUNKI

Un fort volume in-8 jésus. — Prix : Broché, 8 francs. Cartonné, 12 francs. Relié, 13 francs.

DANS LA MÊME SÉRIE

GUSTAVE MARCHAL

LA GUERRE DE CRIMÉE

OUVRAGE ILLUSTRÉ

de 26 gravures hors texte

PAR Q. DE BEAUREPAIRE

EDMOND DESCHAUMES

LA RETRAITE INFERNALE

(ARMÉE DE LA LOIRE) (1870-71)

Ouvrage illustré de 26 grav. hors texte

PAR Q. DE BEAUREPAIRE

SPÉCIMEN DES GRAVURES DU « JOURNAL D'UN LYCÉEN »



ÉCLAIREURS DE FRANCHETTI, ET HUSSARDS BLEUS.

(Gravure extraite du *Journal d'un Lycéen*).

ÉDITIONS JOUAUST

ÉDITIONS JOUAUST

ÉTRENNES D'AMATEURS

Librairie des BIBLIOPHILES, rue de Lille, 7, Paris.

OUVRAGES A GRAVURES IMPRIMÉS SUR PAPIER VERGÉ, CHINE, WHATMAN

GRANDES PUBLICATIONS ARTISTIQUES

Grand in-8, papier de Hollande.

La Fontaine (Fables de). *Édition des 12 peintres.* 12 dessins d'artistes contemporains. 2 vol. . . 70 fr.
Imitation de Jésus-Christ, traduction de Marillac. Dessins d'H. Lévy, gravés par Waltner. 1 vol. 30 fr.
Molière (Théatre de). Dessins de Louis Leloir, gravés à l'eau-forte par Flameng. 8 vol. . . . . 240 fr.
Faust, de Gœthe. Dessins de J.-P. Laurens, gravés par Champollion. 1 vol. . . . . 35 fr.

COLLECTION BIJOU

In-18 raisin, papier vélin de Hollande.

Dessins d'Ém. Lévy et Giacomelli. Couverture.

Atala, 1 vol. . . . . 20 fr.
Psyché,, de La Fontaine. 1 vol. . . . . 20 fr.
Aminte, du Tasse. 1 vol. . . . . 20 fr.
Anacréon, trad. et préf. de M. Albert. 1 vol. 20 fr.
Théocrite. Traduction de J. Girard. 1 vol. . . 20 fr.
L'Orestie, d'Eschyle. *Dessins de Rochegrosse*.. 20 fr.

PIBLIOTHÈQUE DES DAMES

In-16, papier de Hollande.

Un frontispice de Lalauze par volume.

La Princesse de Clèves, de Mme de Lafayette. 1 vol. . . . . 8 fr.
Contes des Fées, de Mme d'Aulnoy. 2 vol. . . 15 fr.
Mme des Houllières (Poésies de). 1 vol.. . . 7 fr.
Marianne (La Vie de), de Marivaux. 3 vol. . 25 fr.
Lambert (Mme de). Œuvres morales. 1 vol. . 7 fr. 50
Souvenirs de Mme de Caylus. 1 vol.. . . . . 7 fr.
Lettres à Émilie sur la Mythologie. 3 vol. . . 22 fr.
Valérie, de Mme de Krudener. 1 vol . . . . . 8 fr.
Mémoires de Mme Roland. 2 vol. . . . . 18 fr.
Éducation des Filles, de Fénelon, préface de O. Gréard. 1 vol. . . . . 7 fr. 50

PETITE BIBLIOTHÈQUE ARTISTIQUE

In-16, papier de Hollande.

Perrault (Contes). Eaux-fortes de Lalauze, 2 vol. 30 fr.
Robinson Crusoé, avec eaux-fortes de Mouilleron. 4 vol. . . . . 40 fr.
Paul et Virginie. Eaux-fortes de Laguillermie. 20 fr.
Gil Blas. Eaux-fortes de Los Rios. 4 vol. . . 45 fr.
Physiologie du goût, de Brillat-Savarin. *Cinquante et une planches à l'eau-forte*, par Lalauze, tirées dans le texte. 2 vol. . . . . 60 fr.
Chansons de G. Nadaud, avec eaux-fortes de Morin. 3 vol. . . . . 40 fr.
Diable boiteux. Eaux-fortes de Lalauze. 2 vol. 30 fr.
Roman comique. Eaux-fortes de Flameng. 3 vol. 35 fr.
Mille et une Nuits, avec eaux-fortes de Lalauze. 10 vol. . . . . 90 fr.
Le Diable amoureux, de Cazotte. Préface de Gérard de Nerval. Eaux-fortes de Lalauze.. . . . . 20 fr.
Contes fantastiques d'Hoffmann. Eaux-fortes de Lalauze. 2 vol. . . . . 36 fr.
Histoire de Don Quichotte. Dessins de J. Worms, gravés par de Los Rios. 6 vol.. . . . . 75 fr.
La Fontaine (Contes de). Dessins d'Ed. de Beaumont, gravés par Boilvin. 2 vol.. . . . . 35 fr.
La Fontaine (Fables de). Dessins d'Em. Adan, gravés par Le Rat. 2 vol. . . . . 40 fr.
Florian (Fables de). Dessins d'Em. Adan, gravés par Le Rat. . . . . 20 fr.
Werther, de Gœthe. Eaux-fortes de Lalauze. . 20 fr.
Mes Prisons, de Silvio Pellico. Dessins de Bramtot, gravés par Toussaint. . . . . 20 fr.
Le Vicaire de Wakefield, de Goldsmith. Trad. de Ch. Nodier. Eaux-fortes de Lalauze. 2 vol. . 25 fr.
La Nouvelle Héloïse. Eaux-fortes d'Hédouin hors texte. Eaux-fortes de Lalauze dans le texte. 6 vol. . 45 fr.

Voir ci-après la suite des Publications.)

Pour les listes complètes de ces collections et pour les exempl. de grand luxe, demander le CATALOGUE.

Publications diverses

LE LIVRE D'OR DU SALON

DE PEINTURE ET DE SCULPTURE

Catalogue descriptif du Salon de 1889, avec préface de G. Lafenestre. *Quatorze planches* à l'eau-forte reproduisant les principales œuvres du Salon. In-8 colombier (11e année). Prix. . . . . 25 fr.

Sur papier de Hollande, 35 fr. — Sur Whatman, *double épreuve des gravures*. . . 50 fr.

DIX ANNÉES DU SALON de peinture et de sculpture. Notices de G. Lafenestre. Quarante planches gravées à l'eau-forte. Même format que le *Livre dOr*. . . . 30 fr.

AVENTURES MERVEILLEUSES DE FORTUNATUS, avec 120 *dessins d'Edouard de Beaumont* dans le texte. Préface par H. Fouquier. 1 vol. in-8 colombier . 15 fr.
Cartonné. 17 fr.

PIERRE SCHLEMIHL, *ou l'Homme qui a perdu son ombre*, par Adelbert de Chamisso. *Dessins de Myrbach* dans le texte. Préface par H. Fouquier. In-8 colombier . . 15 fr.
Cartonné. 17 fr.

COMÉDIENS ET COMÉDIENNES : *Théâtres divers*. Texte par F. Sarcey. In-8 raisin, orné de *seize portraits* gravés par Gaucherel et Lalauze . . . . . 40 fr.

ACTEURS ET ACTRICES DU TEMPS PASSÉ : *La Comédie française*. Texte par Ch. Gueullette. In-8 raisin, orné de *quatorze portraits* gravés par Lalauze . . 35 fr.

PEINTRES ET SCULPTEURS. Première série : *Artistes décédés de 1870 à 1880*. Texte par Jules Claretie. In-8 raisin, orné de *seize portraits* gravés par Massard. 40 fr.
— Deuxième série : *Artistes vivants en janvier 1881* . . . . . 40 fr.

L'ÉPÉE ET LES FEMMES. Texte et fleurons par Ed. de Beaumont. *Cinq dessins originaux* de Meissonier. 1 volume in-8 colombier. . . . . 30 fr.

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE CLASSIQUE IN-16, 3 FR. LE VOL.

EXEMPLAIRES AVEC CARTONNAGE ARTISTIQUE, DORÉS EN TÊTE, LE VOL. : 4 FR.

Regnier. *Satires*. 1 vol.
Boileau. *Œuvres poétiques*. 2 vol.
Montesquieu. *Grandeur et Décadence des Romains*. 1 vol.
La Rochefoucauld. *Maximes*. 1 vol.
La Bruyère. *Les Caractères*. 2 vol.
Corneille. *Théâtre*. 5 vol.
Racine. *Théâtre*. 3 vol.
Regnard. *Théâtre*. 2 vol.
Molière. *Théâtre*. 8 vol.
Marivaux. *Théâtre*. 2 vol.
Malherbe. *Poésies*. 1 vol.
Satire Ménippée. 1 vol.
Hamilton. *Mémoires de Grammont*. 1 vol.
Diderot. *Œuvres choisies*. 6 vol.
Chamfort. *Œuvres choisies*. 6 vol.
Rivarol *Œuvres choisies*. 2 vol.
Courier (P.-L.). *Œuvres*. 2 vol.
Bossuet. *Oraisons funèbres*. 1 vol.
— *Discours sur l'histoire universelle*. 2 vol.
André Chénier. *Poésies* 1 vol.
Rabelais. 4 vol.
Montaigne. *Essais*. 7 vol.
Voltaire, en 12 vol. — Tomes I à VI.
Sterne. *Voyage sentimental*. 1 vol.
Sacountalá, de Câlidâsâ. 1 vol.

Ces éditions, très soignées comme texte et comme exécution typographique, et recouvertes de leur élégant cartonnage, sont un charmant cadeau qui unit le luxe au bon marché.

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES (Suite)

BIBLIOTHÈQUE ARTISTIQUE MODERNE

THÉATRE DE MUSSET

Publié en 4 volumes

Avec préface de **JULES LEMAITRE**

Dessins de Ch. DELORT, gravés par BOILVIN

Tome premier. In-8 écu, vélin de Hollande à la forme . . . . . 25 fr.
25 chine et 25 whatman, *double épreuve des gravures* . . . . . 50 fr.
Grand papier, in-8 raisin : 100 vélin de Hollande à la forme. . . . . 40 fr.
20 chine fort et 20 whatman, *double épreuve des gravures* . . . . . 80 fr.
10 Japon, *triple épreuve des gravures* . . . . . 120 fr.

Ont paru dans la même collection :

Contes d'Alphonse Daudet. *Eaux-fortes de Burnand*. 1 vol. . . . . 30 fr.

Le Roi des montagnes, d'Ed. About. *Dessins de Delort*, gr. par Mongin. 1 vol. 30 fr.

Le Capitaine Fracasse, de Th. Gautier. *Dessins de Delort*, gravés par Mongin. 3 vol. . . . . 75 fr.

Une Page d'amour, de Zola. *Dessins d'Ed. Dantan*, grav. par Duvivier. 2 vol. 45 fr.

Servitude et Grandeur militaires, d'Alf. de Vigny. *Dessins de Le Blant*, gravés par Champollion. 1 vol. . . . . 30 fr.

Le Chevalier des Touches, de Barbey d'Aurevilly. *Dessins de Le Blant*, gravés par Champollion. 1 vol. . . . 27 fr. 50

Jocelyn, de Lamartine. *Dessins de Besnard*, gravés par de Los Rios. 1 vol. . . 30 fr.

Graziella, de Lamartine. *Dessins de Bramtot*, gravés par Champollion. 1 vol. 25 fr.

Nouvelles de Mérimée (La Mosaïque), *Dessins de sept artistes différents*. 1 vol. 30 fr.

Les Filles du feu, de Gérard de Nerval. *Dessins d'Em. Adam*, gravés par Le Rat. 1 vol. . . . . 25 fr.

PETITE BIBLIOTHÈQUE ARTISTIQUE

LA NOUVELLE HÉLOISE

Publiée en 6 volumes

Avec préface par **J. GRAND-CARTERET**

Eaux-fortes d'HÉDOUIN hors texte

Eaux-fortes de LALAUZE dans le texte

Les 6 volumes in-16, papier de Hollande. . . . . 45 fr.

Pour les exemplaires de **grand luxe** *et en* **grand papier**, *ainsi que pour le détail de la collection, demander le* **Catalogue.**

COLLECTION BIJOU

L'ORESTIE, d'Eschyle

Dessins de ROCHEGROSSE, gravés par CHAMPOLLION

Petit in-18, vélin de Hollande à la forme, cadres rouges . . . . . 20 fr.
Sur papier de *Chine* ou sur *whatman*. . . . . 40 fr.

BIBLIOTHÈQUE CARDINAL

NOUVELLE INSTALLATION :

Rue de Rennes, 55; rue Madame, 1, et rue du Four, 45, Paris.

ABONNEMENTS POUR PARIS, LA PROVINCE, L'EUROPE ET LES COLONIES

Réorganisation et concentration des divers services. **Salle de travail.** Envois *franco* en province. Renseignements bibliographiques — 75 mille volumes. Grandes collections historiques, scientifiques et littéraires. Périodiques en toutes langues.

Catalogue méthodique et raisonné, donnant le contenu détaillé des principaux ouvrages et des collections importantes, notamment des collections relatives à l'Histoire de France et à l'Histoire étrangère. (Dom Bouquet, Le Cointe, Mabillon, Martène et Durand, Baluze, Lelong, *Ordonnances*, Bréquigny, etc.; Guizot, Buchon, Petitot, Michaud et Poujoulat, etc.; Pertz, Muratori, Florez, etc.) *Table des auteurs*. — Prix : 8 fr. (25 0/0).

Bulletin mensuel contenant des articles bibliographiques et littéraires, la liste des articles ou travaux importants parus dans le mois et celle de toutes les acquisitions nouvelles. Le premier numéro contiendra entre autres renseignements, un *conspectus* de la collection des *Scriptores*, de Pertz. — Prix de l'abonnement : 15 fr. Réduction pour les abonnés.

Envoi **franco** *d'une notice détaillée sur demande affranchie.*

LIBRAIRIE HENRI ANIÉRÉ

A. BROUSSOIS, RUE DUPUYTREN, 4, A PARIS

L'ART DE BIEN TENIR UNE MAISON

Par Madame la comtesse DE BASSANVILLE

UN BEAU VOLUME IN-12, BROCHÉ. 3 fr. 50

Il reste quelques exemplaires numérotés, format in-8 sur pap. de Hollande, de la 1re édit. Prix, broché. 6 fr.

Les Salons d'autrefois, souvenirs intimes par le même auteur; préface de Louis ENAULT. 4 vol. in-12. Prix broché. . . . . 10 fr.

CHAQUE SÉRIE SE VEND SÉPARÉMENT

1re SÉRIE : Madame la princesse de Vaudemont. — Isabey.— Madame la comtesse de Rumfort — M. de Bourienne. 1 vol. . . . . 2 fr. 50

2e SÉRIE : La comtesse Bagration. — La vicomtesse Merlin.— Madame de Mirbel.— Madame Campan. 1 vol. . . . . 2 fr. 50

3e SÉRIE : Casimir Delavigne. — La marquise d'Osmond. — Kalkbrenner. 1 vol. . . . . 2 fr. 50

4e SÉRIE : La duchesse de Laviano. — Madame Boscari de Villeplaine. — Madame Orfila. — Pradier. 1 vol. . . . . 2 fr. 50

ENCYCLOPÉDIE DE LA SANTÉ

Par le Docteur JULES MASSÉ

Chacun des volumes ci-dessous, format in-12 broché, se vend séparément. 2 fr. 50

L'Art de soigner les malades.
La Médecine des accidents.
Maladies virales.
Avis au clergé.
Petites et Grandes misères.
Petit Dictionnaire de la santé.

Magasin de l'Enfance chrétienne, par le même auteur, ouvrage illustré de nombreuses gravures. 4 vol. in-8 brochés. — Prix. . . . . 12 fr.

Le Consolateur, ou pieuses lectures adressées aux malades et à toute personne affligée, par le P. Joseph LAMBILLOTE. Un beau volume in-18 de 600 pages (gros caractères), broché. Prix. . . . . 1 fr. 50

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE GAUTHIER-VILLARS ET FILS
Quai des Grands-Augustins, 55, Paris.

Le Catalogue est envoyé franco sur demande.

PUBLICATIONS RÉCENTES

ANNALES DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR DE GRENOBLE, publiées par les *Facultés de Droit, des Sciences et des Lettres*, et par l'*Ecole de Médecine*. Grand in-8. T. II, 1890.

Ces *Annales*, fondées en 1889, comprennent annuellement 3 numéros de 16 à 18 feuilles chacun, paraissant le 1er mars, le 1er juin et le 1er décembre. Chaque numéro contient une Partie réservée au Droit, aux Lettres, ainsi qu'à la Chimie, aux Sciences naturelles et à la Médecine.

Prix de l'abonnement (3 NUMÉROS) :

France. . . . . 12 fr. | Etranger. . . . . 15 fr.

ANNALES DE L'OBSERVATOIRE DE BORDEAUX, publiées par RAYET, Directeur de l'Observatoire. (*Voir* le Catalogue.)

TOMES I, II et III. — Chaque tome . . . . . 30 fr,

Le TOME III, avec 3 planches (1889), vient de paraître.

ANNALES DE L'OBSERVATOIRE DE PARIS, fondées par U.-J. LE VERRIER, et publiées par l'amiral MOUCHEZ, directeur. **Observations.** TOMES I à XXXVIII, années 1800 à 1883. 38 volumes in-4 (en Tableaux); 1858 à 1889.

Chaque Volume se vend séparément . . . . . 40 fr.

Le TOME XXXVIII : *Observations de* 1883, vient de paraître.

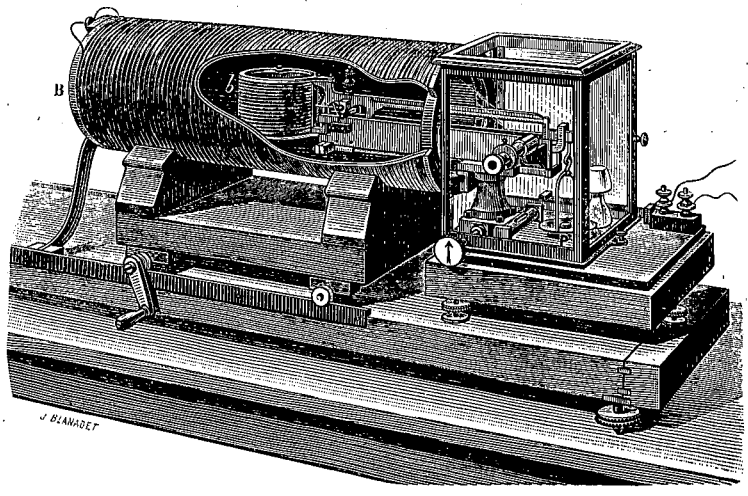

ANNALES DU CONSERVATOIRE NATIONAL DES ARTS ET MÉTIERS, publiées par les Professeurs. IIe Série. In-8 trimestriel. Tome II, 1890.

Cette deuxième Série, commencée en 1889, paraît chaque trimestre par fascicule de 6 feuilles in-8, avec figures et planches.

Prix par an (12 NUMÉROS)

France et Algérie. . . . . 12 fr.

Autres pays. . . . . 13 fr.

La publication des **Annales du Conservatoire**, interrompue depuis 1878, est reprise à part.r de 1889, pour se poursuivre désormais, sans interruption, par cahiers trimestriels de 100 pages environ, avec les figures et les planches nécessaires à l'intelligence du texte. Le but du Recueil est le même que celui de l'enseignement oral, si apprécié, donné dans les quinze chaires du Conservatoire des Arts et Métiers. Les **Annales** se proposent de faire connaître, dans toutes les branches des Sciences appliquées ou industrielles, les recherches poursuivies, les progrès réalisés, les découvertes capitales. *Rédigées par les Professeurs du Conservatoire*; elles contiendront aussi, occasionnellement, les travaux des Savants qui viennent, tous les ans, prendre la parole dans les amphithéâtres hospitaliers de ce grand Etablissement national.

Ce Recueil, consacré aux Sciences mathématiques et mécaniques, physiques, chimiques et technologiques, agricoles et économiques, dans ce qu'elles ont de plus utile et de plus élevé, répond aux besoins d'un public spécial toujours croissant; et le dévouement à leur œuvre des Professeurs rédacteurs est un sûr garant de l'intérêt qu'il présente.

Suite des Publications de la Librairie **GAUTHIER-VILLARS ET FILS.**

ANNUAIRE DE L'OBSERVATOIRE MUNICIPAL DE MONTSOURIS pour 1889; Météorologie, Chimie, Micrographie, Application à l'Hygiène (contenant le résumé des travaux de l'Observatoire durant l'année 1888). 18e année. In-18, avec figures.

Broché . . . . . 2 fr. | Cartonné . . . . . 2 fr. 50

Les années 1872, 1876, 1879, 1881, 1882, 1883 ne se vendent plus séparément.

BARILLOT (**Ernest**), membre de la Société chimique de Paris. — **Manuel de l'analyse des vins.** *Dosage des éléments naturels. Recherche analytique des falsifications.* Petit in-8, avec nombreuses figures et tables; 1889 . . . . . 3 fr. 50

BERTRAND (**J.**). — **Leçons sur la Théorie mathématique de l'Électricité.** Grand in-8; 1890 . . . . . 10 fr.

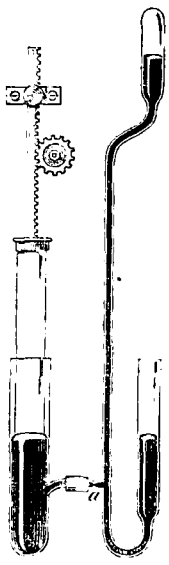

Ce livre est le résumé de leçons faites au Collège de France sur la théorie mathématique de l'Electricité. L'étude expérimentale des phénomènes n'est pas abordée, les résultats qu'on en a déduits sont supposés connus: ils servent de base aux théories et de données aux problèmes résolus. L'Auteur a écarté en même temps toute question de pure analyse. Sans sacrifier la rigueur au désir de simplifier ou d'abréger, il a toujours choisi la voie la plus directe, et l'a souvent simplifiée.

TITRES DES CHAPITRES : Attraction des sphères. La fonction potentielle. Surfaces sans action sur les points intérieurs. Les lignes de force. Electricité statique. Les aimants. Les courants. Actions électromagnétiques. Actions électrodynamiques. Applications. Théorie de l'induction. Machines électromagnétiques. Les unités électriques.

BOUSSINESQ (**J.**), Membre de l'Institut, Professeur à la Faculté des Sciences. — **Leçons synthétiques de Mécanique générale**, servant d'Introduction au *Cours de Mécanique physique* de la Faculté des Sciences de Paris. Publiées par les soins de MM. LEGAY et VIGNERON, élèves de la Faculté. Grand in-8; 1889 . . . . . 3 fr. 50

CARNOY, Professeur à l'Université de Louvain. — **Cours de Géométrie analytique.** 2 volumes gr. in-8, avec figures dans le texte. 22 fr.

On vend séparément :

Géométrie plane. 4e édition; 1885 . . . . . 11 fr.

Géométrie de l'espace. 4e édition; 1889 . . . . . 11 fr.

CAUCHY. — Œuvres complètes d'Augustin Cauchy. (*Voir* le Catalogue.)

Le Tome VII de la IIe Série. (*Anciens Exercices de mathématiques.* 2e année) vient de paraître. Prix . . . . . 25 fr.

HASLES, Membre de l'Institut. — **Aperçu historique sur l'origine et le développement des méthodes en Géométrie, particulièrement de celles qui se rapportent à la Géométrie moderne**, suivi d'un *Mémoire de Géométrie sur deux principes généraux de la Science, la Dualité et l'Homographie.* 3e édition, conforme à la première. Un beau volume in-4 de 850 pages; 1889 . . . . . 30 fr.

CONNAISSANCE DES TEMPS ou DES MOUVEMENTS CÉLESTES, à l'usage des Astronomes et des Navigateurs, publiée par le Bureau des Longitudes, **pour l'an 1891.** Grand in-8 de 900 pages avec Cartes; 1889.

Broché . . . . . 4 fr.
Cartonné . . . . . 4 fr. 75

Pour recevoir l'Ouvrage franco dans tous les pays faisant partie de l'Union postale, ajouter 1 fr.

Depuis le Volume pour l'année 1879, le prix de la CONNAISSANCE DES TEMPS a été abaissé à 4 francs, malgré les augmentations considérables introduites dans ce Recueil. — Les Mémoires qui composaient autrefois les *Additions* sont publiés dans les ANNALES DU BUREAU DES LONGITUDES ET DE L'OBSERVATOIRE ASTRONOMIQUE DE MONTSOURIS (*voir* p. 40).

La *Connaissance des Temps pour l'an* 1892 *est sous presse.*

— **EXTRAIT DE LA CONNAISSANCE DES TEMPS, à l'usage des Écoles d'hydrographie et des marins du Commerce, pour l'an 1891**, publié par le Bureau des Longitudes. Grand in-8; 1889 . . . . . 1 fr. 50

*L'***Extrait** *pour l'an* 1890 *est également en vente.* . . . . . 1 fr. 50

Par arrêté ministériel en date du 13 juillet 1887, l'emploi de cet EXTRAIT ou de la CONNAISSANCE DES TEMPS est prescrit comme base des calculs effectués par les aspirants aux grades de Capitaine au long cours et de Capitaine au cabotage.

DARBOUX (**G.**), membre de l'Institut, Professeur à la Faculté des Sciences. — **Leçons sur la théorie générale des surfaces et les applications géométriques du Calcul infinitésimal.** 3 volumes grand in-8, avec figures dans le texte, se vendant séparément :

Ire Partie ; 1887. . . . . 15 fr.
IIe Partie ; 1889. . . . . 15 fr.
IIIe Partie : *Lignes géodésiques et courbure géodésique. Invariants différentiels. Déformation des surfaces ;* 1890. Un premier fascicule vient de paraître. Prix pour les souscripteurs. . . . . 15 fr.

DESFORGES (J.), Professeur de travaux manuels à l'École industrielle de Versailles ; Ancien Garde d'Artillerie ; Ancien Chef aux Ateliers des Forges et Fonderies de la Marine de l'État, à Ruelle. — **Cours pratique d'enseignement manuel** à l'usage des candidats aux Ecoles nationales d'Arts et Métiers et aux Ecoles d'Apprentis et d'Elèves mécaniciens de la flotte, et à l'usage des Aspirants au certificat d'aptitude pour l'enseignement du travail manuel, des élèves des Ecoles professionnelles-industrielles, etc. **Ajustage. — Forge. — Fonderie. — Chaudronnerie. — Menuiserie** In-4° oblong, comprenant 76 planches de dessins avec texte explicatif ; 1889. . . . . 5 fr.

GIRARD (Aimé). — Recherches sur la culture de la pomme de terre industrielle. Grand in-8, avec figures et 6 belles planches en héliogravure ; 1889 . . . . . 8 fr.

GUILLAUME (Ch.-Ed.), Docteur ès Sciences, Attaché au Bureau international des Poids et

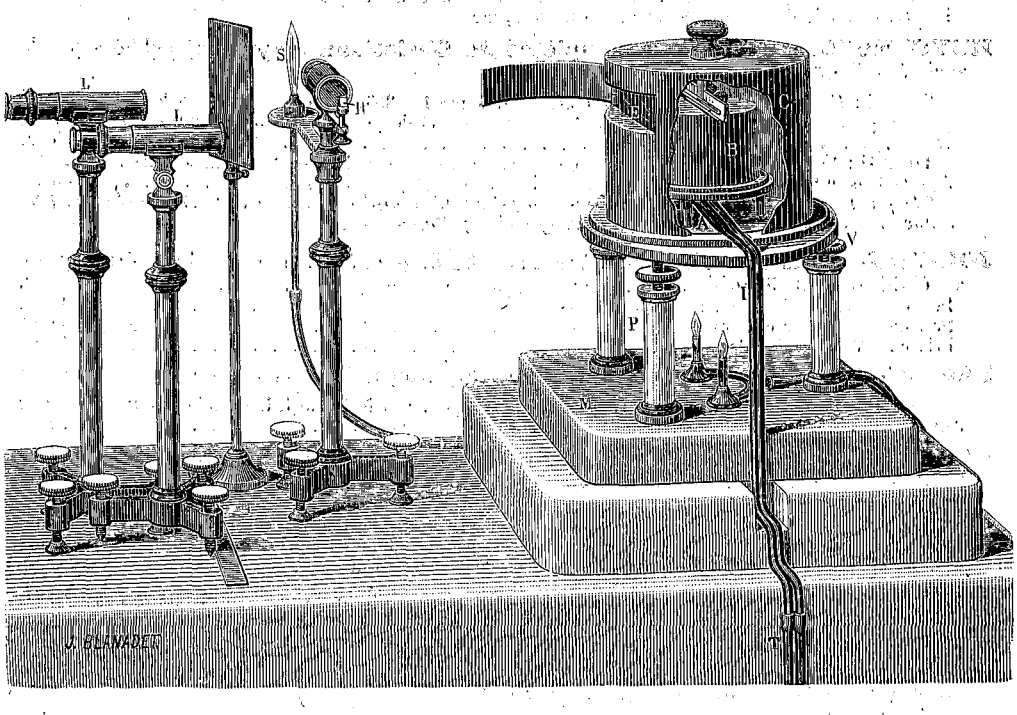

Mesures. — **Traité de la Thermométrie de Précision.** Grand in-8, avec 45 figures dans le texte et 4 planches sur cuivre ; 1889. . . . . 12 fr.

M. A. Cornu, en présentant à l'Académie des Sciences l'Ouvrage de M. le Dr Guillaume (1er juillet 1889), *s'est exprimé en ces termes :*

Jusqu'à ces dernières années, le thermomètre à mercure était de plus en plus décrié, tant on lui avait reconnu de défauts graves : marche progressive du zéro, variations des repères par l'application alternative des températures extrêmes, anomalies singulières et inexpliquées, etc.

La mesure d'un intervalle un peu étendu de température, même entre 0° et 100°, pouvait comporter une incertitude de 2 à 3 dixièmes de degré.

Grâce aux efforts des savants du Bureau international des Poids et Mesures, les lois de ces erreurs ont été démêlées, l'influence des anomalies réduite ou éliminée ; le mode de construction et les méthodes d'observation ont été perfectionnés à tel point que l'incertitude est devenue cent fois moindre : c'est maintenant dans les millièmes de degré et non plus dans les dixièmes que l'on pourchasse les erreurs résiduelles. Le thermomètre à mercure occupe donc désormais un rang élevé parmi les instruments délicats et précis.

Le *Traité* de M. Guillaume résume les travaux qui ont conduit à un résultat si important. L'auteur, dont les travaux personnels ont contribué largement à l'œuvre commune, décrit minutieusement les précautions à prendre, les méthodes à suivre pour atteindre la plus haute précision en Thermométrie.

Des exemples numériques nombreux et la description de tous les appareils accessoires (baromètre, thermomètre à gaz, comparateurs, dilatomètre, etc.), donnent à ce Livre un caractère pratique qui sera vivement apprécié.

Suite des Publications de la Librairie **GAUTHIER-VILLARS ET FILS.**

HENNIQUE (**P.-A.**), Capitaine de Frégate. — **Une Page d'Archéologie navale. — Les caboteurs et pêcheurs de la côte de Tunisie.** *Pêche des éponges.* Grand in-8, illustré de 55 demi-planches et 8 doubles; 1889.

Prix avec 63 planches en noir. (Cartonné.) . . . . . 10 fr.
Prix avec 51 planches en noir et 12 coloriées à la main. (Cartonné avec luxe.) . . . . . 12 fr.

HIRN (**G. A.**). — **La Constitution de l'espace céleste.** Grand in-4 de 350 pages, avec 1 planche; 1889. . . . . 20 fr.

La conclusion générale de tout l'Ouvrage, c'est que la matière pondérable ne se trouve plus dans l'espace céleste qu'à l'état sporadique; que celle qui, en quantité infinitésimale, peut s'y trouver à l'état diffus, en repos ou en mouvement, d'ailleurs, ne peut servir à rendre compte des relations, de toutes espèces, des astres entre eux. Les conséquences de cette donnée se trouvent développées, sous toutes les formes, dans l'Introduction.

Sous forme digressive, l'auteur montre quelle doit être la figure de la Lune, pour que le mouvement de révolution autour de l'axe reste toujours égal au mouvement de révolution autour de la Terre, quelle que soit l'accélération séculaire du mouvement du satellite. Sous forme digressive aussi, l'auteur indique une des causes possibles des perturbations de certains mouvements cométaires, le mode de formation de la queue des comètes, etc.

Le dernier Chapitre tout entier est consacré à l'étude de la température de l'espace, du Soleil et des Etoiles, à l'étude de la durée probable des mondes, etc.

HUYGENS (**C.**). — **Œuvres complètes de Christiaan Huygens**, publiées par la Société hollandaise des Sciences. In-4.

TOME I : *Correspondance de* 1638 *à* 1656. Lettres nos 1 à 365. — Supplément : 18 lettres. Avec une planche photogravée des portraits de Constantin Huygens et de ses cinq enfants, et figures dans le texte; 1888. . . . . 35 fr.

TOME II : *Correspondance de* 1657 *à* 1659. Lettres nos 366 à 701. — Supplément : 23 lettres, avec figures dans le texte, 3 planches et 2 fac-simile de lettres de Huygens; 1889. . . . . 35 fr.

Chaque Tome se termine par les listes suivantes : Liste alphabétique de la Correspondance; Personnes mentionnées dans les lettres; Ouvrages cités; Matières traitées.

JOURNAL DE L'ECOLE POLYTECHNIQUE, publié par le Conseil d'instruction de cet établissement. 57 cahiers in-4, avec figures et planches . . . . . 1000 fr.
Prix d'un des derniers cahiers jusqu'au LIVe inclus. . . . . 12 fr.
Prix de chacun des cahiers suivants (LVe à LVIIe). . . . . 14 fr.
Prix du LVIIIe cahier (1889). . . . . 10 fr.

LAGRANGE. — Œuvres complètes de Lagrange. (*Voir* catalogue.)

TOME XII : *Mécanique analytique* (IIe partie, Dynamique), avec Notes de J. Bertrand et G. Darboux. In-4; 1889. . . . . 20 fr.

LAGRANGE. — Mécanique analytique, avec Notes de *J. Bertrand*, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, et *G. Darboux*, membre de l'Institut. 2 vol. in-4, 1889, se vendant séparément. . . . . 20 fr.

Ces deux volumes ne sont autres que les tomes XI et XII de la collection des *Œuvres de Lagrange*. On a imprimé pour ces exemplaires des couvertures et titres spéciaux (tomes I et II), à destination des personnes qui désirent se procurer la *Mécanique analytique* en dehors de la collection.

LAURENT (**H.**), Examinateur d'admission à l'Ecole Polytechnique. — **Traité d'Analyse** 7 volumes in-8, avec figures dans le texte. (*Voir* catalogue.)

TOME I, 1885, 10 fr. — TOME II, 1887, 12 fr. — TOME III, 1888, 12 fr.
TOME IV : *Théorie des fonctions algébriques et de leurs intégrales*; 1889. . . . . 12 fr.
TOME V : *Equations différentielles ordinaires*; 1890. . . . . 10 fr.
TOMES VI et VII. . . . . (*Sous presse.*)

LAURENT (**H.**). — **Traité de Mécanique rationnelle**, à l'usage des candidats à l'Agrégation et à la Licence. 3e éd. 2 vol. in-8, avec fig.; 1889. . . . . 12 fr.

JAMIN (**J.**), secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, professeur de physique à l'Ecole Polytechnique, et **BOUTY**, professeur à la Faculté des Sciences. — **Cours de Physique de l'Ecole Polytechnique.** 3e édition, augmentée et entièrement refondue. 4 forts vol. in-8, de 4000 pages, avec plus de 1500 figures dans le texte et 14 planches sur acier, dont 2 en couleur. (*Voir* catalogue.) . . . . . 71 fr.

Les deux fascicules suivants viennent de paraître :

TOME IV (Ire partie), 2e fascicule. — *La pile. Phénomènes électrothermiques et électrochimiques*, avec 161 figures et 1 planche; 1889. . . . . 6 fr.
TOME IV (IIe partie), 3e fascicule. — *Les aimants. Magnétisme. Electromagnétisme. Induction*, avec 240 figures; 1889. . . . . 8 fr.

MASCART (**E.**), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, directeur du Bureau central météorologique. — **Traité d'optique.** Deux beaux volumes grand in-8, se vendant séparément :

TOME I, avec 199 figures dans le texte et 2 planches (*Spectre solaire de réfraction et Spectre normal, Triangle des couleurs*); 1889. . . . . 20 fr.
TOME II . . . . . (*Sous presse.*

L'auteur a traité, dans cet ouvrage, sous la forme qui convient à une publication, les questions d'Optique qui ont fait, à différentes reprises, l'objet de son enseignement au Collège de France.

Ce Traité comprend deux volumes. Il s'adresse aux élèves des Facultés et des Ecoles d'enseignement supérieur. L'auteur espère que les physiciens et les professeurs trouveront aussi quelque intérêt dans le mode d'exposition, le groupement des phénomènes, la discussion des expériences, et dans certaines questions que les publications analogues n'ont pas l'habitude de traiter.

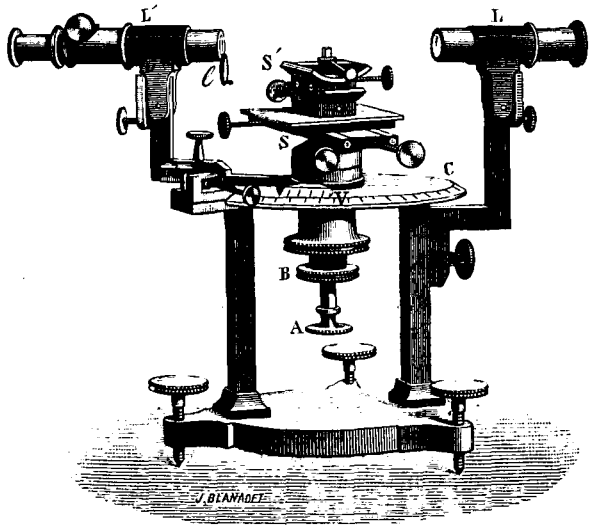

Titres des chapitres du tome I. — CHAP. I. *Préliminaires.* Principes de la théorie des ondulations. Théorèmes généraux. — CHAP. II. *Systèmes optiques.* Réflexion et réfraction. Télescopes et lunettes. — CHAP. III. *Interférences.* — CHAP. IV. *Propriétés des vibrations.* — CHAP. V. *Diffraction.* Ecrans à bords circulaires et à bords rectilignes. Diffraction des ondes planes. Différentes formes d'ouvertures. Systèmes irréguliers d'ouvertures ou d'écrans. Ouvertures identiques distribuées régulièrement. Fentes et stries parallèles. Réseaux. Arc-en-ciel. — CHAP. VI. *Interférences par les lames isotropes.* Franges localisées. Franges à l'infini. Interférences des ondes planes. Analyse spectrale des interférences. Interférences des rayons diffusés ou diffractés. — CHAP. VII. *Application des interférences.* — CHAP. VIII. *Polarisation.* — CHAP. IX. *Double réfraction.* Surface d'onde. Vérification expérimentale. Applications.

† **MAXWELL (James Clerk)**, Professeur de Physique expérimentale à l'Université de Cambridge. — **Traité de l'Electricité et du Magnétisme.** Traduit de l'anglais, sur la 2e édition, par M. SELIGMANN-LUI, ancien élève de l'Ecole Polytechnique, ingénieur des Télégraphes, avec *Notes et Eclaircissements* par MM. CORNU, membre de l'Institut, et POTIER, professeurs à l'Ecole Polytechnique, et suivi d'un *Appendice sur la Théorie des quaternions*, par M. E. SARRAU, membre de l'Institut, professeur à l'Ecole Polytechnique. Deux forts vol. grand in-8, avec figures et 20 planches dans le texte; 1885-1889 . . . . . 30 fr.
Chaque volume se vend séparément. . . . . 15 fr.

MOUREAUX (Th.), météorologiste adjoint au Bureau central, chargé du service magnétique à l'Observatoire du Parc Saint-Maur. — **Détermination des éléments magnétiques dans le bassin occidental de la Méditerranée.** Ouvrage accompagné de *nouvelles Cartes magnétiques*, dressées pour le 1er janvier 1888. In-4, avec figures dans le texte et 3 planches; 1889. . . . . 8 fr.

PARIS (l'amiral), Membre de l'Institut et du Bureau des Longitudes, Conservateur du Musée de Marine. — **Souvenirs de marine. — Collection de plans ou dessins de navires et de bateaux anciens et modernes, existants ou disparus**, *avec les éléments nécessaires à leur construction.* Quatre beaux albums reliés, contenant chacun 60 planches in-folio, 1882-1884-1886-1889, se vendant séparément. . . . . 25 fr.

(Le IVe album, 1889, vient de paraître.)

Le prospectus, contenant la liste des planches, est envoyé sur demande.

RESAL (H.), Membre de l'Institut, Ingénieur des Mines, adjoint au Comité d'Artillerie pour les études scientifiques. — **Traité de mécanique générale**, comprenant les *Leçons professées à l'École Polytechnique et à l'École des Mines.* 7 vol. in-8, se vendant séparément. (*Voir* Catalogue).

TOME I, 9 fr. 50. — TOME II, 9 fr. 50. — TOME III, 11 fr. — TOME IV, 15 fr. — TOME V, 12 fr. 50. — TOME VI, 15 fr. — TOME VII, 12 fr.

Le TOME VII (1889), qui vient de paraître, contient : *Développements sur la mécanique rationnelle et la cinématique, avec de nombreux exercices.*

SAINTE-CLAIRE DEVILLE (Henri). — Sa vie et ses travaux, par *Jules Gay*, Docteur ès sciences, ancien Elève de l'Ecole Normale supérieure, Professeur au Lycée Louis-le-Grand. Petit in-8, avec un portrait hors texte de Henri et Charles Sainte-Claire Deville; 1889. . . . . 2 fr. 50

SAINT-GERMAIN (de), Professeur de Mécanique à la Faculté des Sciences de Caen. — **Recueil d'Exercices sur la Mécanique rationnelle,** à l'usage des candidats à la Licence et à l'Agrégation des Sciences mathématiques. 2e édition, revue et augmentée. In-8, avec figures dans le texte; 1889. . . . . 9 fr. 50

SANGUET (J.-L.), Ingénieur-Géomètre, Président de la Société de Topographie parcellaire de France. — **Tables trigonométriques centésimales,** précédées des *Logarithmes des nombres de 1 à 10.000*, suivies d'un grand nombre de *Tables* relatives à la *transformation des coordonnées topographiques en coordonnées géographiques* et vice versa; aux *nivellements trigonométriques et barométriques*; au calcul de *l'azimut du Soleil et de l'étoile polaire, du temps et de la latitude*; au *tracé des courbes avec le tachéomètre*; etc., etc. A l'usage des Topographes, des Géomètres du Cadastre et des Agents des Ponts et Chaussées et des Mines. Petit in-8; 1889.

Broché. . . . . 7 fr. | Cartonné à l'anglaise . . 8 fr.

SERVICE GÉOGRAPHIQUE DE L'ARMÉE. — Nouvelles Tables de logarithmes à cinq décimales pour les lignes trigonométriques dans les deux systèmes de la division *centésimale* et de la division *sexagésimale* du quadrant et **pour les nombres de 1 à 12000,** suivies des mêmes *Tables à quatre décimales* et de diverses Tables et formules usuelles. Grand in-8; 1889.

Broché . . . . . 4 fr.
Cartonné. . . . . 4 fr. 50

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE PHYSIQUE. — Collection de Mémoires sur la Physique, publiés par la Société française de Physique. (*Voir* Catalogue).

Les TOMES I, 1884; II, 1885; III, 1887, se vendent séparément . . . . . 12 fr.

TOME IV : *Mémoires sur le pendule précédés d'une introduction historique et d'une Bibliographie* (publiés par les soins de *C. Wolf*). Ce volume contient des Mémoires de *La Condamine, Borda et Cassini, de Prony, Henry Kater, F. W. Bessel.* Grand in-8, avec figures et 7 planches; 1889. . . . . 12 fr.

TOME V : *Mémoires sur le pendule*, publiés par les soins de *C. Wolf*. Ce volume contient des Mémoires, *de Bessel, Sabine, Baily, Stokes*. Grand in-8. (*Sous presse.*)

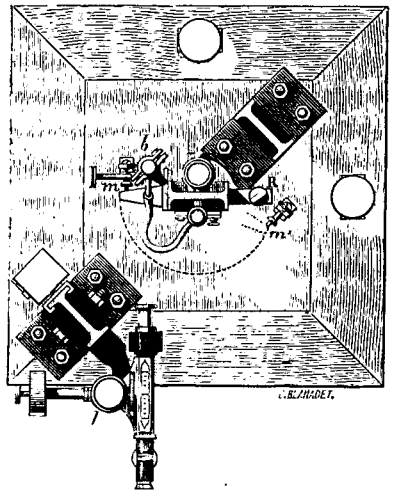

TISSERAND (F.). Membre de l'Institut et du Bureau des Longitudes. — **Traité de Mécanique céleste,** 3 volumes in-4.

TOME I : *Perturbations des planètes d'après la méthode des constantes arbitraires*; 1889.... 25 fr.
TOME II : *Figures des planètes. Mouvements de rotation des corps célestes*. . . . . (*Sous presse.*)
TOME III : *Perturbations des planètes d'après la méthode de Hansen. Théorie de la Lune.* (*En prép.*)

WEYHER (C.-L.). — Sur les tourbillons, trombes, tempêtes et sphères tournantes. Etudes et expériences. 2e édition. Grand in-8, avec 44 figures dans le texte et 3 planches, dont 2 en couleur; 1889. . . . . 3 fr. 50

WITZ (Aimé). — Exercices de Physique et applications, *préparatoires à la Licence* (L'ECOLE PRATIQUE DE PHYSIQUE). Un beau vol. in-8, avec 114 fig. dans le texte; 1889. 12 fr.

WYROUBOFF (G.). — Manuel pratique de Cristallographie. *Détermination des formes cristallines.* In-8, avec fig. dans le texte et 6 pl. sur cuivre; 1889. . . . . 12 fr.

NOUVEAUTÉS PHOTOGRAPHIQUES

AIDE-MÉMOIRE DE PHOTOGRAPHIE pour 1890, publié sous les auspices de la Société photographique de Toulouse, par C. FABRE. Quinzième année, contenant de nombreux renseignements sur les procédés rapides à employer pour portraits dans l'atelier, les émulsions au coton-poudre, à la gélatine, etc. In-18, avec spécimens et figures dans le texte; 1890. (*Paraîtra en janvier.*)

Broché . . . . . 1 fr. 75. | Cartonné . . . . . 2 fr. 25.

BALAGNY (George), Membre de la Société française de Photographie, docteur en droit. — **Traité de Photographie par les procédés pelliculaires :** 2 volumes grand in-8 avec figures; 1889.

ON VEND SÉPARÉMENT :

TOME I : *Généralités. — Plaques souples. — Théorie et pratique des trois développements au fer, à l'acide pyrogallique et à l'hydroquinone* . . . . . 4 fr.
Tome II : *Papiers pelliculaires. — Applications générales des procédés pelliculaires. — Phototypie. — Contre-types transparents*. . . . . 4 fr.

BONNET (G.), Chimiste, professeur à l'Association philotechnique. — **Manuel de Phototypie.** In-18 jésus, avec fig. dans le texte et 1 pl.; 1889 . . . . . 2 fr. 75

BONNET (G.). — Manuel d'Héliogravure et de Photogravure en relief. In-18 jésus, avec figures; 1889. . . . . 2 fr. 50

FABRE (C.), Docteur ès-sciences, auteur de l'*Aide-Mémoire de Photographie*. — **Traité encyclopédique de Photographie.** 4 beaux volumes grand in-8, illustrés de nombreuses figures; 1889-1890. (Les livraisons 1 à 5, formant le 1er Volume, ont paru.)

Le premier volume contient ce qui a trait à l'histoire générale de la Photographie, le *matériel* commun aux principaux procédés, et en particulier aux objectifs; un long chapitre est consacré au choix et au maniement de ces appareils.

Dans le deuxième volume, nous abordons l'étude du cliché photographique sur verre et autres supports de l'*image négative*. Le papier ciré, l'albumine, le collodion sec ou humide, les émulsions au coton-poudre, à la gélatine, etc., forment autant de chapitres spéciaux dans lesquels ces procédés sont soigneusement décrits.

L'obtention des *images positives* est exposée dans le troisième volume, qui contient depuis la description des moyens employés par Niepce pour obtenir à la chambre noire la première image photographique, jusqu'aux procédés de tirages industriels usités de nos jours.

Enfin les méthodes d'*agrandissements*, les applications scientifiques de la Photographie, les connaissances de Photochimie utiles aux opérateurs, les hypothèses émises sur la formation des images photographiques, font l'objet du quatrième volume.

Cet Ouvrage est le fruit d'un labeur incessant, poursuivi pendant une longue suite d'années. La rédaction de l'*Aide-Mémoire de Photographie* a permis à l'auteur d'amasser peu à peu des matériaux nombreux et précis qui ont grandement facilité son travail. On peut espérer que le public réservera à ce nouveau *Traité* la bienveillance avec laquelle il a accueilli les précédentes publications de M. C. Fabre.

MODE DE PUBLICATION :

Le *Traité encyclopédique de Photographie* est publié en vingt livraisons de 5 feuilles in-8 raisin (80 pages), paraissant régulièrement le 15 de chaque mois, depuis le 15 juin 1889.

Cinq livraisons formeront un volume de 400 pages. La Table des matières et la couverture du volume seront envoyées avec la 5e livraison.

L'Ouvrage entier (20 livraisons) se composera ainsi de quatre volumes de 400 pages.

Si l'abondance des matières force à faire des livraisons supplémentaires, celles-ci seront livrées gratuitement aux souscripteurs.

Tous les trois ans, un Supplément destiné à exposer les progrès accomplis pendant cette période viendra compléter ce Traité et le maintenir au courant des dernières découvertes.

CONDITIONS DE SOUSCRIPTION :

Le prix des 20 livraisons, c'est-à-dire des 4 volumes, est fixé pour les souscripteurs à **40** fr., payables (mandat-poste ou chèque sur Paris), savoir :

10 fr. en souscrivant; **10** fr. en recevant la 1re livraison du 2e volume; **10** fr. en recevant celle du 3e volume; **10** fr. en recevant celle du 4e volume.

Dès qu'un Ouvrage sera complet, il se vendra séparément **15** *fr.*

FERRET (l'Abbé), Docteur en Philosophie. — **La Photogravure facile et à bon marché.** In-18 jésus; 1889. . . . . 1 fr. 25

Suite des Publications de la Librairie **GAUTHIER-VILLARS ET FILS.**

GEYMET. — Héliographie vitrifiable, températures, supports perfectionnés, feu de coloris. In-18 jésus; 1889. . . . . 2 fr. 50

GEYMET. — Traité pratique de platinotypie sur émail, sur porcelaine et sur verre. In-18 jésus; 1889. . . . . 2 fr. 25

KLARY. — Les portraits au crayon, au fusain et au pastel obtenus au moyen des agrandissements photographiques. In-18 jésus; 1889 . . . . . 2 fr. 50

LA BAUME PLUVINEL (A. de). — Le développement de l'image latente. (Photographie au gélatinobromure d'argent). In-18 jésus; 1889. . . . . 2 fr. 50

LA BAUME PLUVINEL (A. de). — Le temps de pose (Photographie au gélatinobromure d'argent). In-18 jésus; 1890. Prix. . . . . 2 fr. 75

LE BON (Dr Gustave). — Les levers photographiques et la Photographie en voyage. 2 volumes in-18 jésus, avec figures dans le texte; 1889. . . . . 5 fr.

ON VEND SÉPARÉMENT :

Ire PARTIE : APPLICATION DE LA PHOTOGRAPHIE AU LEVERS DEX MONUMENTS ET A LA TOPOGRAPHIE. *Nouvelles méthodes photographiques de levers des monuments. — Transformation des images perspectives en images géométriques. — Topographie et nivellement. — Triangu ation photographique et Construction des cartes* . . . . . 2 fr. 75

IIe PARTIE : OPÉRATIONS COMPLÉMENTAIRES DES LEVERS TOPOGRAPHIQUES. *Description de nouveaux instruments. — Méthodes simplifiées de levers des monuments. — Construction de la carte des régions entourant les monuments. — Levers d'itinéraires. — Topographie pratique. — Technique photographique. — Photographie instantanée.* . . . . . 2 fr. 75

LONDE (Albert), Directeur du service photographique à la Salpêtrière. — **Traité pratique du développement. Étude raisonnée des divers révélateurs et de leur mode d'emploi.** In-18 jésus, avec figures dans le texte et 5 planches doubles en phototypie; 1889. . . . . 2 fr. 75

MOESSARD (P.), Commandant du Génie breveté, attaché au service géographique de l'armée. — **Le Cylindrographe.** *Appareil panoramique.* 2 vol. in-18 jésus, avec figures dans le texte, contenant chacun une grande planche photolypique; 1889. . . . . 3 fr.

ON VEND SÉPARÉMENT :

Ire PARTIE : *Le cylindrographe photographique. Chambre universelle pour portraits, groupes, paysages et panoramas* . . . . . 1 fr. 75

Ire PARTIE : *Le cylindrographe topographique. Application nouvelle de la Photographie aux levés topographiques* . . . . . 1 fr. 75

MOESSARD (P.). — Étude des lentilles et des objectifs photographiques. 2 volumes in-18 jésus.

ON VEND SÉPARÉMENT :

Ire PARTIE : *Étude expérimentale complète d'une lentille ou d'un objectif photographique au moyen de l'appareil dit* « Le tourniquet »[1], avec figures dans le texte et une grande planche (Feuille analytique); 1889. . . . . 1 fr. 75

Chaque feuille analytique seule . . . . . 25 c.

IIe PARTIE : *Étude théorique et pratique;* 1890 . . . . . (*Sous presse.*)

ROBINSON (H.-P.). — La Photographie en plein air. Comment le photographe devient un artiste. Traduit de l'anglais par HECTOR COLARD, membre de l'Association belge de photographie. 2e édition. 2 vol. grand in-8; 1889 . . . . . 5 fr.

ON VEND SÉPARÉMENT :

Ire PARTIE : *Des plaques à la gélatine. — Nos outils. — De l'ombre et de la lumière. — A la campagne. — Ce qu'il faut photographier. — Des modèles. — De la genèse d'un tableau. — De l'origine des idées.* Avec figures dans le texte et 2 planches photolithographiques. . . . . 2 fr. 75

IIe PARTIE : *Des sujets. — Qu'est-ce qu'un paysage? — Des figures dans le paysage. — Un effet de lumière. — Le soleil. — Sur terre et sur mer. — Le ciel. — Les animaux. — Vieux habits! — Du portrait fait en dehors de l'atelier. — Points forts et points faibles d'un tableau. — Conclusion.* Avec figures et 2 planches photolithographiques . . . . . 2 fr. 50

VIDAL (Léon), professeur à l'École nationale des Arts décoratifs. — **Manuel du touriste photographe.** 2e édition, revue et augmentée. 2 volumes in-18 jésus, avec figures; 1889.

Suite des Publications de la Librairie **GAUTHIER-VILLARS ET FILS.**

ON VEND SÉPARÉMENT :

Ire PARTIE : *Couches sensibles négatives. — Objectifs. — Appareils portatifs. — Obturateurs rapides. — Pose et Photométrie. — Développement et fixage. — Renforçateurs et réducteurs. — Vernissage et retouche des négatifs* . . . . . 6 fr.

IIe PARTIE : *Impressions positives aux sels d'argent et de platine. — Retouche et montage des épreuves. — Photographie instantanée. — Appendice indiquant les derniers perfectionnements. — Devis de la première dépense à faire pour l'achat d'un matériel photographique de campagne et prix courants des produits les plus usités* . . . . . 4 fr.

VIEUILLE (G.). — Nouveau guide pratique du photographe amateur. 2e édition, entièrement refondue. In-18 jésus; 1889. . . . . 2 fr. 75

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

TITRES DES PUBLICATIONS	FORMAT	PÉRIODICITÉ	PARIS	FRANCE et Algérie	UNION POSTALE
			fr.	fr.	fr.
Annales de la Faculté des Sciences de Toulouse	In-4	Trimestriel	25	2 8	28
Annales scientifiques de l'École normale supérieure	In-4	Mensuel	30	35	35
Annales de l'enseignement supérieur de Grenoble	Gr. in-8	3 Nos	12	15	15
Annales du Conservatoire national des Arts et Métiers	In-8	Trimestriel	12	13	13
Bulletin astronomique, publié sous les auspices de l'Observatoire de Paris, par *F. Tisserand*	Gr. in-8	Mensuel	16	18	18
Bulletin de la Société française de Photographie	Gr. in-8	Mensuel	12	12	15
Bulletin de la Société internationale des Électriciens	Gr. in-8	Mensuel	25	27	27
Bulletin de la Société mathématique de France	Gr. in-8	6 Nos	15	16	16
Bulletin des Sciences mathématiques, publié par *G. Darboux* et *J. Tannery*	Gr. in-8	Mensuel	18	20	20
Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des Sciences.	In-4	Hebdomad.	20	30	34
Journal de l'Ecole polytechnique. Prix de chaque cahier	In-4	Semestriel	14	14	14
Journal de Mathématiques pures et appliquées, fondé par *Liouville*, continué par *Resal*, et publié, depuis 1885, par *Camille Jordan*.	In-4	Trimestriel	30	35	35
Journal de Physique théorique et appliquée, fondé par D'ALMEIDA, publié par *E. Bouty*, *A. Cornu*, *E. Mascart* et *A. Potier*	Gr. in-8	Mensuel	15	15	15
Journal de l'industrie photographique, organe de la Chambre syndicale de la Photographie	Gr. in-8	Mensuel	7	7	7
L'Astronomie. Revue mensuelle d'Astronomie populaire, de Météorologie et de Physique du Globe, publiée par *Camille Flammarion*.	Gr. in-8	Mensuel	12	13	14
Nouvelles Annales de Mathématiques, rédigées par *Brisse* et *Rouché*.	In-8	Mensuel	15	17	17
American Journal of Mathematics pure and applied. Editor in chief *Simon Newcomb*	Gr. in-4	Trimestriel	30	30	30
Bulletin de l'Association belge de Photographie	Gr. in-8	Mensuel	27	27	27
Mathésis. Recueil mathématique à l'usage des écoles spéciales et des établissements d'instruction moyenne, publié par *Mansion* et *Neuberg*	Gr. in-8	Mensuel	9	9	9

Les abonnements sont faits pour un an et partent de Janvier. — Envoyer un mandat de poste ou valeur sur Paris à MM. GAUTHIER-VILLARS ET FILS, Éditeurs, quai des Grands-Augustins, 55, à Paris. On peut aussi s'abonner sans supplément de frais, en versant le prix de l'abonnement dans un des bureaux de poste de France et de l'Union postale. — Lorsque l'abonnement n'est pas payé en souscrivant, le prix est augmenté de 50 centimes pour frais de remboursement.

© 2007 Lyon - Bibliothèque de l'Institut - Mathdoc numérisation

LIBRAIRIE DE **G. MASSON**, boulevard Saint-Germain, 120, Paris

LA NATURE

REVUE DES SCIENCES

ET DE LEURS APPLICATIONS AUX ARTS ET A L'INDUSTRIE

DIRECTEUR : **GASTON TISSANDIER**



Puits Rolland (5 800 litres par minute) et jeunes palmiers à l'oasis nouvelle de Sidi-Jahid.
(D'après une photographie de M. le sous-lieutenant Clottu) Figure extraite du n° 823

La Nature va commencer la publication du 34e volume de sa collection : elle entre dans sa *dix-huitième année* d'existence avec l'année 1890. Depuis sa fondation, le public n'a cessé de lui faire un accueil de plus en plus empressé, puisque son succès va sans cesse grandissant et que son tirage augmente toujours. Son passé est la meilleure garantie que l'on puisse offrir de son avenir. Le lecteur y trouvera en 1890 comme dans les années précédentes l'écho de tous les travaux des savants et de toutes les conquêtes de la physique moderne. Rédigée d'une façon concise et claire, et illustrée par les meilleurs artistes, elle est une véritable encyclopédie de la science contemporaine : elle offre un tableau complet de tous les événements qui s'accomplissent dans son domaine.

L'année 1889 correspond aux volumes XXXII et XXXIII. (Prix du volume, **10** francs.)

L'abonnement pour 1890 part du 1er décembre 1889.

UN AN : Paris, 20 fr. — Départements, 25 fr. — Union postale, 26 fr.
SIX MOIS : Paris, 10 fr. — Départements, 12 fr. 50. — Union postale, 13 fr.

LIBRAIRIE DE **G. MASSON**, boulevard Saint-Germain, 120, Paris.

Choix de Publications illustrées

LE

VOL DES OISEAUX

PAR

E. J. MAREY

Membre de l'Institut et de l'Académie de médecine,
Professeur au Collège de France.

Un volume in-8 avec 1 planche et 164 figures dans le texte. . . . . 10 fr.

MŒURS ET MONUMENTS

DES

PEUPLES PRÉHISTORIQUES

Par le Marquis de NADAILLAC

Correspondant de l'Institut.

Un vol. in-8, avec figures. . . . . 7 fr. 50
Relié. . . . . 10 fr.

DICTIONNAIRE

DES

ARTS ET MANUFACTURES

ET DE L'AGRICULTURE

FORMANT UN TRAITÉ COMPLET DE TECHNOLOGIE

Par Ch. LABOULAYE

Sixième édition, revue et complétée.

4 forts volumes in-4 imprimés sur 2 col., avec 5 000 fig. Prix, broché. . . . . 100 fr.
Reliés demi-chagrin. . . . . 120 fr.

LA

PHOTOGRAPHIE MODERNE

PRATIQUE ET APPLICATIONS

Par Albert LONDE

Directeur du service photographique
à l'hospice de la Salpêtrière.

Un volume in-8 avec figures dans le texte et planches-spécimens de procédés de reproduction. Broché. . . . . 7 fr. 50
Relié. . . . . 10 fr.

L'ART INDUSTRIEL

OU

LES BEAUX-ARTS CONSIDÉRÉS DANS LEURS RAPPORTS AVEC L'INDUSTRIE MODERNE

Par Ch. LABOULAYE

Un volume grand in-8 avec 267 figures. 7 fr.
Relié. . . . . 10 fr.

L'Électricité dans la Maison

PAR

E. HOSPITALIER

Rédacteur en chef du journal *l'Électricien.*

Piles intermittentes et continues. — Sonneries. — Avertisseurs. — Téléphonie. — Horlogerie. — Éclairage électrique domestique. — Moteurs et locomotion. — Récréations scientifiques.

Un volume in-8 avec figures. . . . 7 fr. 50
Relié. . . . . 10 fr.

GASTON TISSANDIER

LES

RÉCRÉATIONS SCIENTIFIQUES

OU

L'ENSEIGNEMENT PAR LES JEUX

LA PHYSIQUE SANS APPAREIL — LA CHIMIE SANS LABORATOIRE
LES JEUX ET LES JOUETS

5e édition entièrement refondue. — Ouvrage couronné par l'Académie française.

Un volume in-8 avec nombreuses figures, 7 fr. 50; relié. . . . . 10 fr.

LIBRAIRIE Ve EUGÈNE BELIN & FILS,

RUE DE VAUGIRARD, 52, PARIS,

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1889. — GRAND PRIX. — DEUX MÉDAILLES D'OR ET UNE MÉDAILLE D'ARGENT

DICTIONNAIRE CLASSIQUE UNIVERSEL

FRANÇAIS, HISTORIQUE, BIOGRAPHIQUE, MYTHOLOGIQUE, GÉOGRAPHIQUE ET ÉTYMOLOGIQUE

De M. Th. BÉNARD

Chevalier de la Légion d'honneur, officier de l'Instruction publique, ancien chef de bureau au Ministère de l'Instruction publique.

53e *édition illustrée.* — *Ce Dictionnaire renferme :*

1° LE VOCABULAIRE FRANÇAIS

Avec les acceptions propres ou figurées, littéraires ou familières des mots, justifiées par des exemples ; les termes techniques et scientifiques : — la conjugaison des verbes irréguliers et défectueux ; — la prononciation de tous les mots difficiles ;

2° LES ÉTYMOLOGIES

Avec l'explication des locutions latines fréquemment employées dans le discours, etc. ;

3° DES NOTICES HISTORIQUES

Sur les peuples anciens et modernes, sur les grands événements (guerres, traités de paix, conciles, etc.), avec leur date ;

4° LA BIOGRAPHIE

Des personnages historiques de tous les pays et de tous les temps, celle des saints, des savants, des écrivains, des bienfaiteurs de l'humanité, etc. ;

5° LA MYTHOLOGIE

7° LA GÉOGRAPHIE ANCIENNE et MODERNE

Avec la population de tous les pays et de toutes les villes, les distances aux capitales, etc.

Il contient : 1 008 pages. — 42 600 mots. — 2 232 gravures intercalées dans le texte
12 Cartes géographiques et 18 grandes Figures synoptiques.

SPÉCIMEN DES DIX-HUIT FIGURES SYNOPTIQUES

NAVIRE A VOILES (TROIS-MATS)

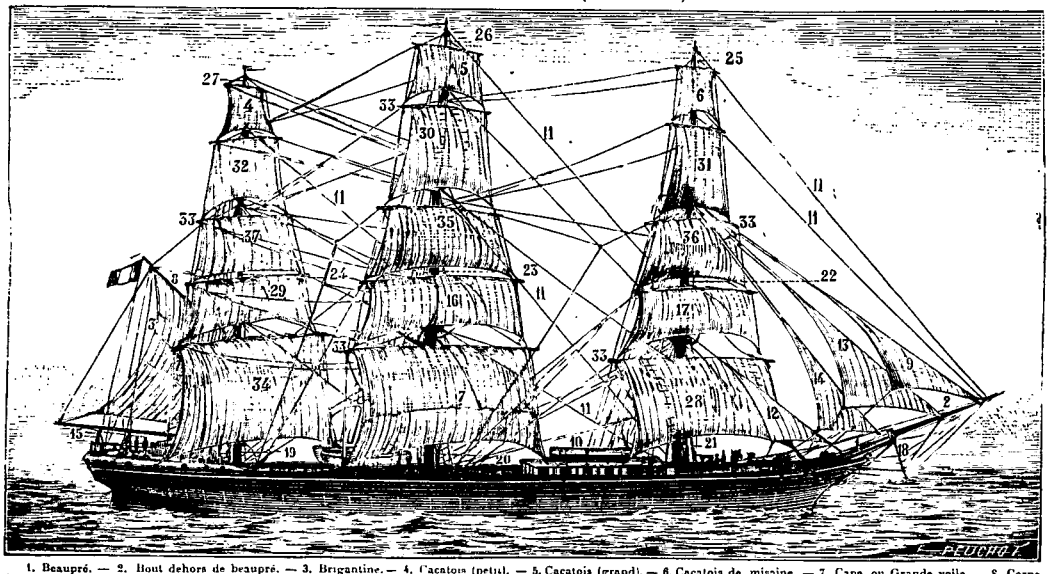

1. Beaupré. — 2. Bout dehors de beaupré. — 3. Brigantine. — 4. Cacatois (petit). — 5. Cacatois (grand). — 6. Cacatois de misaine. — 7. Cape ou Grande voile. — 8. Corne d'artimon. — 9. Clinfoc. — 10. Dunette. — 11. Etai. — 12. Foc. — 13. Foc (grand). — 14. Foc (petit). — 15. Gui ou Bôme. — 16. Hunier (grand). — 17. Hunier de misaine. — 18. Martingale. — 19. Mât d'artimon. — 20. Mât (grand). — 21. Mât de misaine. — 22. Mât de hune. — 23. Mât de hune (grand). — 24. Mât de hune (petit). — 25. Mât de perroquet. — 26. Mât de perroquet (grand). — 27. Mât de perruche. — 28. Misaine. — 29. Perroquet de fougue. — 30. Perroquet (grand). — 31. Perroquet de misaine. — 32. Perruche. — 33. Vergue. — 34. Voile d'artimon (grande). — 35. Volant du grand hunier. — 36. Volant du hunier de misaine. — 37. Volant du perroquet de fougue.

NOMENCLATURE DES CARTES

1. France. Bassin de la Manche.
2. France. Bassin de l'Atlantique.
3. France. Bassin du golfe de Gascogne.
4. France. Bassin de la Méditerranée.
5. France. Bassin du Rhin, de la Meuse et de l'Escaut.
6. France. Voies de communication.
7. Europe.
8. Asie. — Tonkin.
9. Afrique. — Algérie et Tunisie.
10. Océanie.
11. Amérique septentrionale. — Etats-Unis.
12. Amérique méridionale.

NOMENCLATURE DES TABLEAUX SYNOPTIQUES

1. Animaux de boucherie. Bœuf.
2. — Mouton.
3. — Veau.
4. Architecture (Les ordres d').
5. Armes de guerre. Canon.
6. — Fusil.
7. Blason.
8. Chemin de fer.
9. Cheval.
10. Géographie (Termes de).
11. Habitation.
12. Harnais.
13. Homme (appareil digestif).
14. — (squelette).
15. Machine à vapeur. Générateur
16. — Moteur.
17. Navire à vapeur. Cuirassé.
18. Navire à voiles. Trois-Mâts.

Un vol. in-18 raisin, relié toile pleine, fers spéciaux, tranche peigne. Prix . **3 fr. 20**

Suite des Publications de la Librairie **Veuve Eugène BELIN et FILS.**

CHOIX DE LECTURES DE GÉOGRAPHIE

ACCOMPAGNÉES

DE RÉSUMÉS, D'ANALYSES, DE NOTICES HISTORIQUES

ET DE NOTES EXPLICATIVES ET BIBLIOGRAPHIQUES

Par M. L. LANIER

Professeur agrégé d'histoire et de géographie au lycée Janson-de-Sailly et à l'École des hautes études commerciales, officier de l'instruction publique.

Les chiffres de statistique sont revus et corrigés à chaque nouvelle édition de ces ouvrages.

L'ASIE

Ouvrage orné de 50 vignettes, de 9 cartes tirées en couleur et de 40 cartes intercalées dans le texte.

PREMIÈRE PARTIE (Asie russe, Turkestan, Asie ottomane, Iran). — 1 vol. de 630 pages, in-12, br. . . . . **4 fr.**

Rel. toile, avec fers spéciaux, en plus.	1 fr. 60	Rel. d.-veau, plats annonay, en plus.	1 fr. 90
Rel d.-chagrin, plats toile, en plus .	1 fr. 90	Rel. d'amateur, tête dorée, en plus.	4 fr. 60

DEUXIÈME PARTIE. — 1 vol. in-12, br.. . . . . (*Sous presse.*)

L'EUROPE

(SANS LA FRANCE)

Ouvrage orné de 44 vignettes, de 10 cartes tirées en couleur et de 53 cartes intercalées dans le texte.

QUATRIÈME ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE. 1 fort vol. de 1 000 pages in-12, br. **7 fr.**

Rel. toile, avec fers spéciaux en plus.	1 fr. 90	Rel. d.-veau, plats annonay, en plus.	2 fr. 10
Rel. d.-chagrin, plats toile, en plus.	2 fr. 10	Rel. d'amateur, tête dorée, en plus.	4 fr. 60

Le même ouvrage se vend broché en deux volumes. Prix.. . . . . **7 fr.**

L'AMÉRIQUE

Ouvrage orné de 37 vignettes, de 9 cartes tirées en couleur et de 26 cartes intercalées dans le texte. Cinquième édition, corrigée. 1 fort vol. de 668 pages, in-12, br. . . . . 4 fr.

Rel. toile, avec fers spéciaux, en plus.	1 fr. 60
Rel. d.-chagrin, plats toile, en plus.	1 fr. 90
Rel. d.-veau, plats annonay, en plus.	1 fr. 90
Rel. d'amateur, tête dorée, en plus.	4 fr. 60

L'AFRIQUE

Ouvrage orné de 57 vignettes, de 11 cartes tirées en couleur et de 31 cartes intercalées dans le texte. Cinquième édition, corrigée. 1 fort vol. de 930 pages, in-12, br. 6 fr.

Rel. toile, avec fers spéciaux, en plus.	1 fr. 80
Rel. d.-chagrin, plats toile, en plus.	2 fr. 10
Rel. d.-veau, plats annonay, en plus.	2 fr. 10
Rel. d'amateur, tête dorée, en plus.	4 fr. 60

La France, 1 vol. in-12.. . . . . (*En préparation.*)

L'Océanie et les régions polaires. 1 vol. in-12.. . . . . (*En préparation.*)

Suite des Publications de la Librairie **Veuve Eugène BELIN et FILS**

ATLAS UNIVERSEL ET CLASSIQUE

DE GÉOGRAPHIE

ANCIENNE, ROMAINE, DU MOYEN AGE, MODERNE ET CONTEMPORAINE

Contenant 94 cartes et cartons coloriés

Par MM. DRIOUX et CH. LEROY

1 volume in-fol., demi-jésus, demi-reliure basane . . . . . 12 fr. 50
Reliure demi-chagrin, plats toile, en plus . . . . . 4 fr. »
Reliure d'amateur, tête dorée, en plus . . . . . 5 fr. »

MADAME DE MAINTENON

DANS LE MONDE ET A SAINT-CYR

Choix de ses Lettres et Entretiens, avec une Introduction et des Notes historiques et littéraires

Par M. P. JACQUINET

Ancien Maître de Conférences à l'École normale supérieure
Inspecteur général honoraire de l'instruction publique, recteur honoraire

1 volume in-12 broché . . . . . 3 fr. »
Relié en toile souple . . . . . 3 fr. 50

LES FEMMES DE FRANCE

POÈTES ET PROSATEURS

MORCEAUX CHOISIS

AVEC UNE INTRODUCTION, DES NOTICES BIOGRAPHIQUES ET LITTÉRAIRES ET DES NOTES PHILOLOGIQUES, LITTÉRAIRES ET HISTORIQUES

Par M. P. JACQUINET

1 volume in-8° broché . . . . . 7 fr. 50
Reliure d'amateur, tête dorée, en plus . . . . . 4 fr. »
Le même ouvrage. Édition in-12 broché . . . . . 4 fr. 50
Reliure demi-chagrin, plats toile, en plus . . . . . 2 fr. 10
Reliure demi-veau, plats annonay, en plus . . . . . 2 fr. 10

DES PRÉDICATEURS DU XVIIE SIÈCLE AVANT BOSSUET

Par M. P. JACQUINET

Ouvrage couronné par l'Académie française

DEUXIÈME ÉDITION

1 volume in-8°, broche . . . . . 7 fr. 50
Reliure d'amateur, tête dorée, en plus . . . . . 4 fr. »

HISTOIRE DE LA LANGUE ET DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISES

AU MOYEN AGE

D'après les travaux les plus récents

PAR

M. Charles AUBERTIN

Ancien Maître de Conférences de littérature française
à l'École normale supérieure, Recteur honoraire, correspondant de l'Institut
Professeur à la Faculté des lettres de Dijon

Ouvrage couronné par l'Académie française

DEUXIÈME ÉDITION

RlieRolvmes in-8°, broché . . . . . 16 fr. »
ue demi-chagrin, plats toile, en plus pour chaque volume . . . . . 2 fr. 60
u2 reliure d'amateur, tête dorée, en plus, pour chaque volume . . . . . 4 fr. »

Suite des Publications de la Librairie **Veuve EUGÈNE BELIN ET FILS.**

ÉTUDES PRÉHISTORIQUES

L'INDUSTRIE HUMAINE

SES ORIGINES, SES PREMIERS ESSAIS ET SES LÉGENDES

DEPUIS LES PREMIERS TEMPS JUSQU'AU DÉLUGE

PAR

M. A. DAUX

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR, COMMANDEUR DU NICHAN-IFTIKAR

Ouvrage illustré de 20 gravures hors texte et de 258 dessins

Par Émile BAYARD

Spécimen des gravures insérées dans le texte

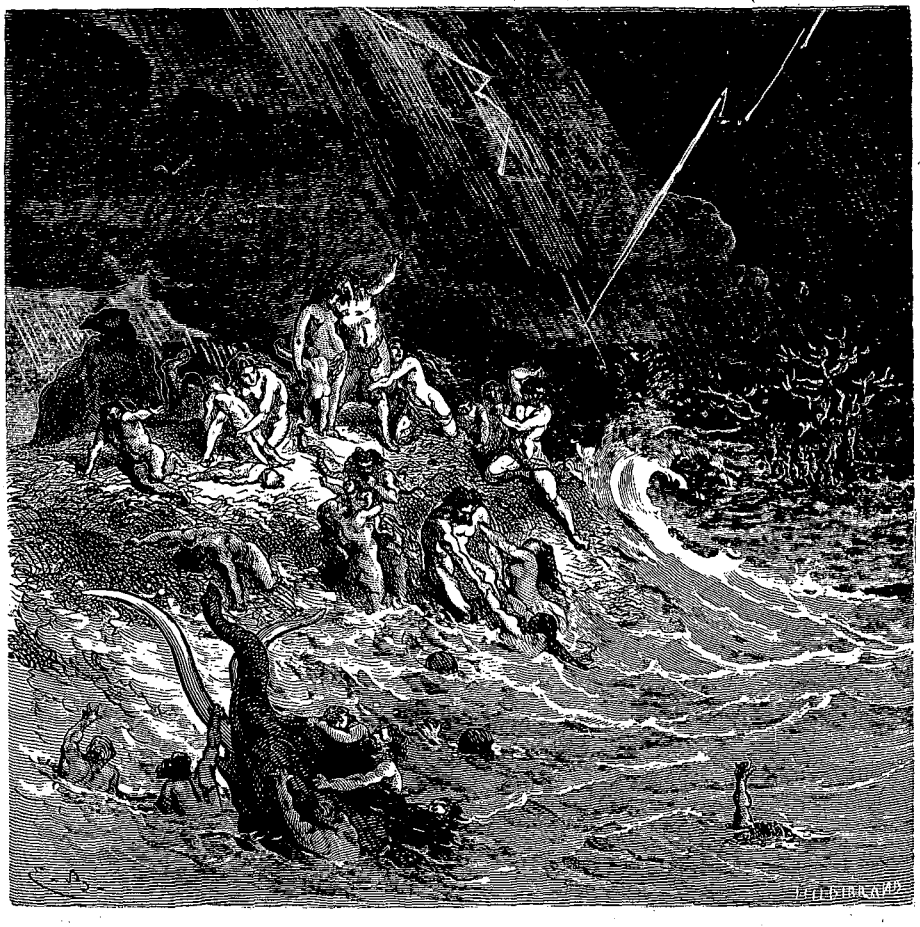

UNE INVASION DES EAUX.

Un fort volume de 390 pages, grand in-8, broché. . . . . 15 fr.
Reliure demi-chagrin, plats toile, tranche dorée, en plus . . . . . 6 fr.

A. HENNUYER, Imprimeur-Éditeur, rue Laffitte, 47, Paris.

HISTOIRE GÉNÉRALE DES RACES HUMAINES

INTRODUCTION A L'ÉTUDE
DES

RACES HUMAINES

QUESTIONS GÉNÉRALES ET CLASSIFICATION DES RACES HUMAINES

PAR

A. DE QUATREFAGES

MEMBRE DE L'INSTITUT (ACADÉMIE DES SCIENCES), PROFESSEUR AU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE.

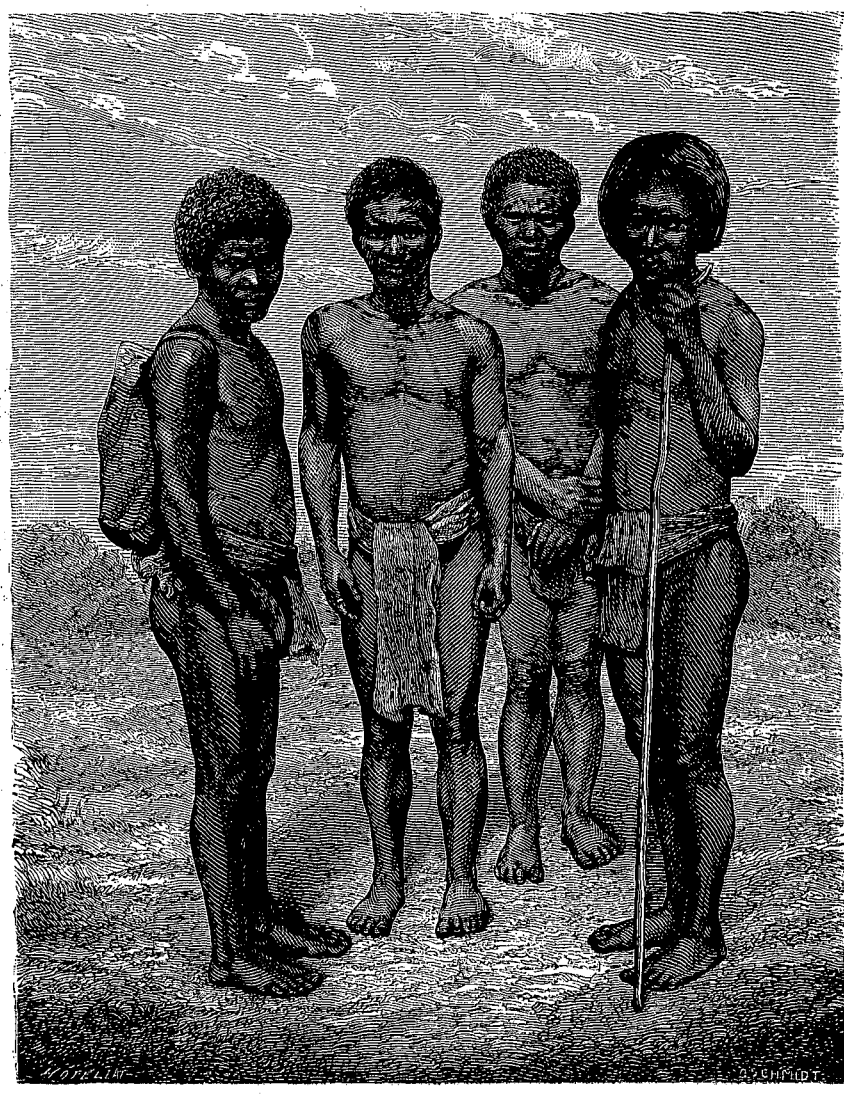

GROUPE DE SAKAYES.

Un volume grand in-8 raisin de XXXIV-618 pages, avec 441 gravures dans le texte, 6 planches et 7 cartes.
Prix : broché, 27 fr.; relié demi-chagrin, tête dorée, tranches ébarbées, 32 fr.

A. HENNUYER, Imprimeur-Editeur, rue Laffitte, 47, Paris.

DICTIONNAIRE POPULAIRE

ILLUSTRÉ

D'HISTOIRE NATURELLE

COMPRENANT

LA BOTANIQUE, LA ZOOLOGIE, L'ANTHROPOLOGIE,
L'ANATOMIE, LA PHYSIOLOGIE, LA PALÉONTOLOGIE, LA MINÉRALOGIE
avec les applications de ces sciences
A L'AGRICULTURE, A LA MÉDECINE, AUX ARTS ET A L'INDUSTRIE

ET LA BIOGRAPHIE DES PLUS CÉLÈBRES NATURALISTES

Par J. PIZZETTA
Officier d'Académie, lauréat de l'Institut.

AVEC UNE INTRODUCTION PAR M. EDMOND PERRIER
Professeur de zoologie au Muséum d'histoire naturelle.



Néflier.



Ouistiti.

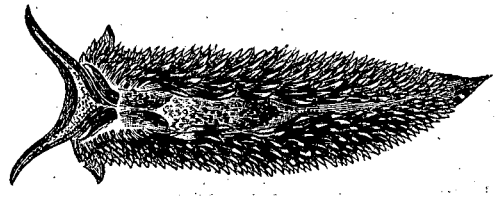

Eolide.

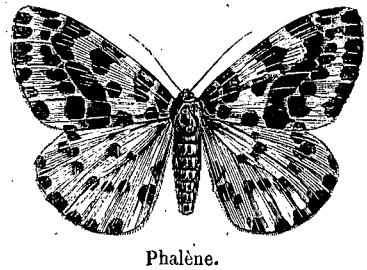

Phalène.

Un fort vol. in-4 à deux col. de près de 1200 pages, orné d'environ 1300 gravures dans le texte.
Prix : broché, 25 fr.; relié demi-chagrin, 30 fr.

A. HENNUYER, Imprimeur-Editeur, rue Laffitte, 47, Paris.

PARIS

PROMENADES DANS LES VINGT ARRONDISSEMENTS

Par ALEXIS MARTIN

Illustré de 44 gravures hors texte
d'après les dessins de F. Lix, Paul Merwart, V. Gilbert, J. Geoffroy, Jean Béraud, N. Gœneutte, A. Deroy, Touchemolin, Laissement, etc.
21 plans coloriés, dressés, gravés, par E. Morieu.



UNE SALLE DE L'HÔTEL DES VENTES.

Un fort volume petit in-8. Prix : broché, 13 fr.; relié toile, tête dorée, 15 fr.
Édition in-16. Prix, relié toile, 10 fr.

A. HENNUYER, Imprimeur-Editeur, rue Laffitte, 47, Paris

L'HETMAN MAXIME

Par ÉTIENNE MARCEL

NOUVELLE EDITION AVEC ILLUSTRATIONS PAR PAUL MERWART

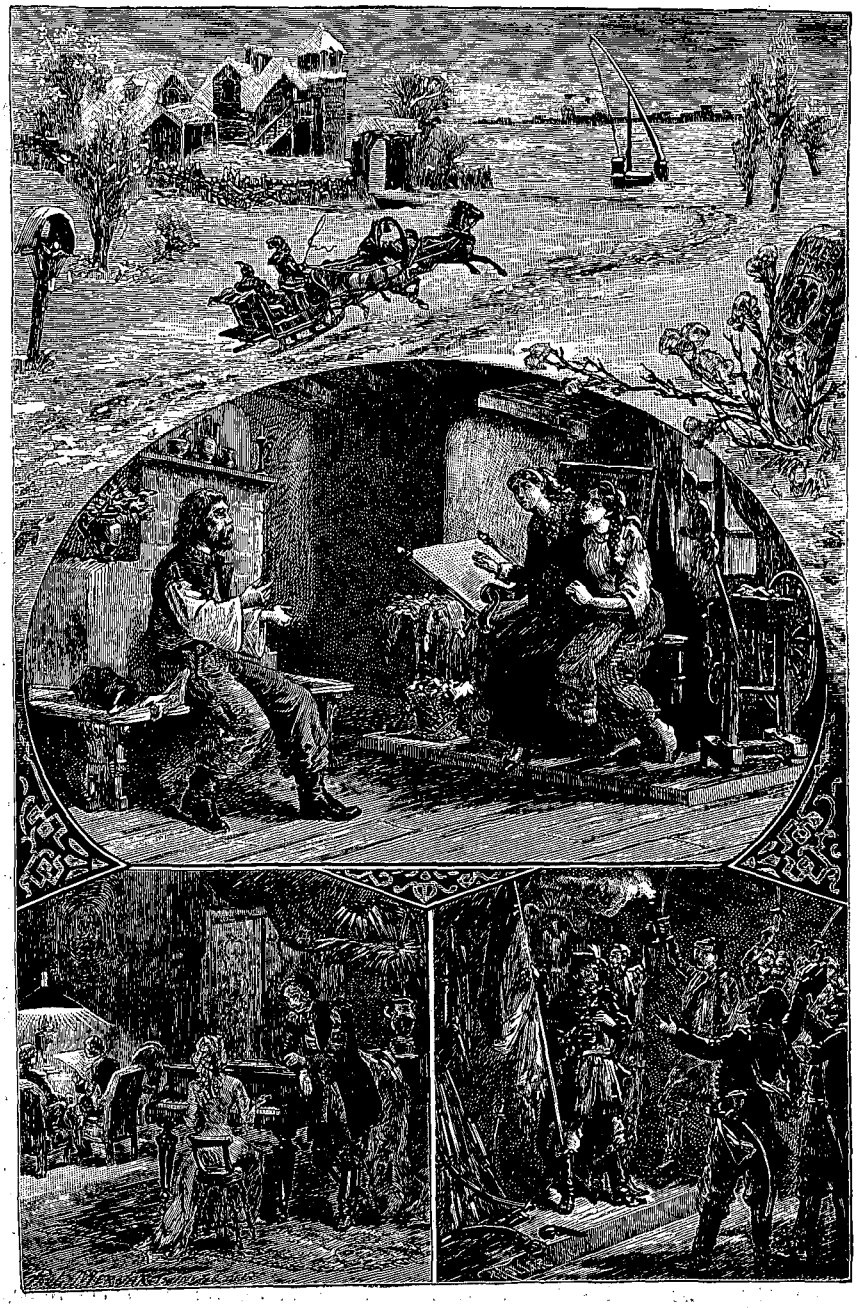

Un volume in-8 grand raisin, illustré de 35 gravures, dont 16 hors texte, par Paul MERWART.
Prix : broché, 7 fr.; demi-reliure, genre crocodile, tête dorée, 10 fr.

LA MODE ARTISTIQUE

RECUEIL DE MODES

LES PLUS NOUVELLES ET LES PLUS RECHERCHÉES

Dessinées et lithographiées avec le plus grand soin ; les épreuves sont imprimées à deux teintes sur papier extra-fin, coloriées et retouchées à l'aquarelle.

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois.

LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er ET DU 15 DE CHAQUE MOIS

Envoyer un mandat sur la Poste au nom de M. GUSTAVE JANET

Avenue de l'Observatoire, 14, à Paris.

PRIX DE L'ABONNEMENT

1re ÉDITION

PARIS : UN AN, 18 fr. : SIX MOIS, 9 fr. — DÉPARTEMENTS : UN AN, 22 fr. ; SIX MOIS, 11 fr.
ETRANGER. — *Union postale* : UN AN, 26 fr. ; SIX MOIS, 13 fr. — *Pays ne faisant pas partie de l'Union* : UN AN, 30 fr. ; SIX MOIS, 15 fr.

2e ÉDITION, avec Patrons découpés

PARIS : UN AN, 26 fr. ; SIX MOIS, 13 fr. — DÉPARTEMENTS : UN AN, 31 fr. ; SIX MOIS, 15 fr. 50
ETRANGER. — *Union postale* : UN AN, 36 fr. ; SIX MOIS, 18 fr. — *Pays ne faisant pas partie de l'Union* : UN AN, 42 fr. ; SIX MOIS, 21 fr.

ABONNEMENT AUX PATRONS SEULS

PARIS : UN AN, 8 fr. ; SIX MOIS, 4 fr. — DÉPARTEMENTS : UN AN. 9 fr. ; SIX MOIS, 4 fr. 50.
ETRANGER. — *Union postale* : UN AN, 10 fr. ; SIX MOIS, 5 fr. — *Pays ne faisant pas partie de l'Union* : UN AN, 12 fr. ; SIX MOIS, 6 fr.

PRIX DU NUMÉRO

1re édition.	— Paris :	1 fr. :	Départements :	1 fr. 25 ;	Etranger :	Union postale,	1 fr. 50 ;	Pays hors de l'Union,	2 fr.
2e	—	2 fr. ;	—	2 fr. 50 ;	—	—	3 fr. » ;	—	4 fr.
Patron.	—	1 fr. ;	—	1 fr. 25 ;	—	—	1 fr. 50 ;	—	2 fr.

MODES & COSTUMES HISTORIQUES FRANÇAIS & ÉTRANGERS

DESSINÉS ET GRAVÉS PAR PAUQUET FRÈRES

D'APRÈS LES MEILLEURS MAITRES DE CHAQUE ÉPOQUE ET LES DOCUMENTS LES PLUS AUTHENTIQUES

Premier volume. — COSTUMES FRANÇAIS depuis le ve siècle jusqu'à nos jours, contenant 93 planches, grand format, avec titre et table ; chaque planche coloriée à la main et retouchée à l'aquarelle :

En feuilles. . . . . 48 fr.
avec étui. . . . . 52 fr.
Reliure riche, tranche dorée. . . 60 fr.

Deuxième volume. — COSTUMES ÉTRANGERS de tous les pays du monde, contenant 96 planches grand format, avec titre et table ; chaque planche coloriée à la main et retouchée à l'aquarelle :

En feuilles. . . . . 48 fr.
— avec étui. . . . . 52 fr.
Reliure riche, tranche dorée. . 60 fr.

Ce n'est pas une œuvre vulgaire que nous recommandons ici aux abonnés de la MODE ARTISTIQUE, c'est le fruit du travail de plusieurs années de deux artistes émérites, dont l'éloge venant de notre bouche pourrait paraître suspect, si le talent qui a présidé à cette œuvre ne parlait plus haut que notre dire.

Cet album est un véritable musée historique, où l'on peut étudier les transformations du costume, qui ont suivi celle des mœurs et des usages, et dont la grande dame, tout aussi bien que la couturière, peut tirer grand profit pour créer des nouveautés, en mélangeant des fantaisies d'un siècle avec celles du siècle suivant, et en remettan. l'ensemble au goût du jour, qui, reconnaissons-le, cherche tout particulièrement les réminiscences des temps passés

Bureaux des MODES ET COSTUMES HISTORIQUES, avenue de l'Observatoire, 14

ALBUM DE CHASSE, dessiné et gravé par PAUQUET frères. Un vol. contenant 70 pages de texte et 8 planches coloriées à la main et retouchées à l'aquarelle ; reliure tr. dorée. 10 fr.

Une série de **COSTUMES DE LOUIS XVI** coloriés, composés de 24 planches. . . . 12 fr.

J. HETZEL & Ce, rue Jacob, 18. — **A. QUANTIN**, rue St-Benoît, 7.

ÉDITION DÉFINITIVE SUR LES MANUSCRITS ORIGINAUX

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
VICTOR HUGO

48 VOLUMES
IN-8 CAVALIER
De 500 à 600 pages



CHAQUE VOLUME
7 FR. 50
Relié 10 fr.

ÉDITION DE LUXE, COMPRENANT DE NOMBREUX PASSAGES INÉDITS

POÉSIE

I.	Odes et Ballades (*Préface inédite*)	1 vol.
II.	Orientales. — Les Feuilles d'automne	1 vol.
III.	Les Chants du crépuscule. — Les Voix intérieures. — Les Rayons et Ombres.	1 vol.
IV.	Les Châtiments	1 vol.
V-VI.	Les Contemplations	2 vol.
VII-X.	La Légende des siècles	4 vol.
XI.	Chansons des Rues et des Bois	1 vol.
XII.	L'Année terrible	1 vol.
XIII.	L'Art d'être Grand-Père	1 vol.
XIV.	Le Pape. — La Pitié suprême. — Religions et religion. — L'Ane	1 vol.
XV-XVI.	Les quatre Vents de l'Esprit	2 vol.

DRAME

I.	Cromwel	1 vol.
II.	Hernani. — Marion de Lorme. — Le Roi s'amuse	1 vol.
III.	Lucrèce Borgia. — Marie Tudor. — Angelo (*Un acte inédit.*)	1 vol.
IV.	Ruy Blas. — La Esméralda. — Les Burgraves	1 vol.
V.	Torquemada. — Amy Robsart. — Les Jumeaux	1 vol.

ROMAN

I.	Han d'Islande	1 vol.
II.	Bug-Jargal. — Le dernier jour d'un Condamné. — Claude Gueux	1 vol.
III-IV.	Notre-Dame de Paris	2 vol.
V-IX.	Les Misérables	5 vol.
X-XI.	Les Travailleurs de la mer (précédés de l'Archipel de la Manche)	2 vol.
XII-XIII.	L'Homme qui rit	2 vol.
XIV.	Quatrevingt-treize (complet)	1 vol.

HISTOIRE

I.	Napoléon le Petit	1 vol.
II-III.	Histoire d'un crime	2 vol.

PHILOSOPHIE

I.	Littérature et Philosophie mêlées	1 vol.
II.	William Shakespeare	1 vol.

ACTES ET PAROLES

I.	Avant l'exil (1841-1851)	1 vol.
II.	Pendant l'exil	1 vol.
III.	Depuis l'exil	1 vol.
IV.	Paris. — Mes fils	1 vol.
LE RHIN (complet)		1 vol.

ŒUVRES POSTHUMES INÉDITES

Le Théâtre en liberté		1 vol.
I. La fin de Satan		1 vol.
I. Choses vues		1 vol.

ANCIENNE LIBRAIRIE MÉRA. — Mme MONAVON, SUCCESSEUR
RUE DE LA RÉPUBLIQUE, 15, LYON

Pour paraître fin décembre prochain

EN SOUSCRIPTION

THÉATRE LYONNAIS
DE
GUIGNOL

NOUVELLE ÉDITION

Revue, corrigée, annotée par l'auteur et augmentée d'une préface,
ILLUSTRÉE
de dessins et culs-de-lampe, par ÉNAS D'ORLY

Le THÉATRE LYONNAIS DE GUIGNOL étant épuisé depuis plusieurs années, nous croyons répondre au désir des amateurs en publiant la réimpression de cet ouvrage.

Il n'est, en effet, personne qui ne désire enrichir sa bibliothèque de ce chef-d'œuvre de la gaieté lyonnaise, dernier vestige d'un langage complètement disparu, dernier souvenir des premiers rires de notre enfance.

La nouvelle édition que nous présentons au public est illustrée de gravures complètement inédites et reproduites par les procédés les plus récents. Un artiste plein de jeunesse et de verve, M. ENAS D'ORLY, nous a secondé dans cette tâche en enrichissant ce volume d'illustrations qui en feront un ouvrage d'amateur aussi bien qu'un livre d'étrennes.

CONDITIONS DE LA PUBLICATION

Il sera fait un tirage de luxe à 200 exemplaires numérotés sur papier du Japon.

Ces seuls exemplaires contiendront une double série des illustrations, hors texte, tirées en vert russe et en sanguine. Ils porteront, en outre, le nom des souscripteurs imprimés à la presse.

Tous ces exemplaires sont livrés brochés dans un élégant emboîtage soie. — Prix . . . . . **50** fr.

L'ouvrage imprimé sur papier vélin blanc, broché. — Prix. . . . . **12** fr.

Le même, avec emboîtage. — Prix. . . . . **15** fr.

A dater du 15 décembre, les prix seront augmentés.

E. BERTAUX, Editeur, rue Serpente, 25, à Paris.



GLOBES TERRESTRES ET CÉLESTES

PAR

DELAMARCHE et Ch. DIEN

Revus et corrigés par E. DESBUISSONS

Éditions très soignées. Prix réduits

GLOBE DELAMARCHE

33 cent. de diam., mod. n° 4. — Prix : 30 fr.

GLOBE DUBAIL

38 cent. de diam., mod. n° 4. — Prix : 45 fr.

GLOBE Ch. DIEN

50 cent. de diam., mod. n° 4. — Prix : 90 fr.

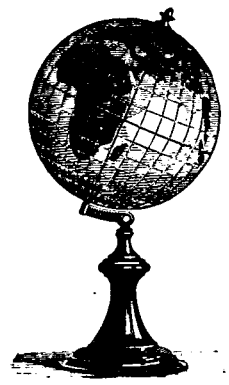

ATLAS DE GÉOGRAPHIE EN RELIEF

DRESSÉS SOUS LA DIRECTION

DE

HENRI MAGER

1° **Atlas élémentaire en relief.** 1 volume in-4, contenant 12 cartes gravées et coloriées dont 9 en relief. Cartonné, 4 fr. — Demi-reliure toile . . . . . 5 fr.

2° **Atlas complet en relief.** 1 volume in-4, contenant 28 cartes gravées et coloriées, dont 25 en relief. Cartonné, 8 fr. — Demi-reliure toile . . . . . 9 fr.

ATLAS UNIVERSEL

DE GÉOGRAPHIE PHYSIQUE, POLITIQUE ET HISTORIQUE

Par GROSSELIN-DELAMARCHE

Contenant 116 cartes gravées et coloriées, dont 10 cartes nouvelles

Un volume grand in-4, relié toile, avec fers spéciaux. Prix . . . . . 18 fr.

OBSERVATOIRE DES SALONS

OU L'ASTRONOMIE PAR LES IMAGES

Par J. LAURENDEAU

Monture en carton, 25 fr.; monture en métal, 30 fr.

Nota. — Les familles peuvent passer, avec cet appareil scientifique, une soirée pleine d'attraits et très instructive. On se sert de cet appareil en le posant devant une croisée pendant le jour; le soir, on place une bougie derrière, et l'on obtient alors l'aspect lumineux que les astres présentent au télescope; les étoiles étant perforées brillent avec l'illusion de la réalité. Une brochure ou légende explicative accompagne chaque appareil.

PLANISPHÈRE CÉLESTE MOBILE

Donnant pour chaque instant les étoiles visibles sur l'horizon de Paris

Dressé sous la direction de **CAMILLE FLAMMARION**, par Léon FENET

Carte mobile la plus grande et la plus complète, montée sur fort carton. Prix, 8 fr.

GARNIER Frères, rue des Saints-Pères, 6, à Paris.

NOTRE ARMÉE

HISTOIRE POPULAIRE ET ANECDOTIQUE DE L'INFANTERIE FRANÇAISE
DEPUIS LES GAULOIS JUSQU'A NOS JOURS

Par DICK DE LONLAY

Edition de luxe, fort volume in-8 jésus de 960 pages, illustré de 38 gravures en chromotypographie, et de nombreux dessins dans le texte. Broché, 12 fr. relié, doré. . . . . 16 fr.

FRANÇAIS ET ALLEMANDS

HISTOIRE ANECDOTIQUE DE LA GUERRE DE 1870-71

Grande édition populaire illustrée, revue et augmentée de nouveaux documents

Par DICK DE LONLAY

GRAVELOTTE. — REZONVILLE. — VIONVILLE. — MARS-LA-TOUR. — SAINT-MARCEL. — FLAVIGNY.
LES LIGNES D'AMANVILLERS. — SAINT-PRIVAT.
SAINTE-MARIE-AUX-CHÊNES. — MONTIGNY-LA-GRANGE. — MOSCOU. — SAINT-HUBERT. — LE POINT-DU-JOUR.

3 VOLUME DE LA COLLECTION

DESSINS DE L'AUTEUR, CARTES ET PLANS DE BATAILLES

Un beau volume grand in-8 jésus illustré de 121 gravures en chromotypographie. . . 12 fr.
Relié, doré. . . . . 16 fr.

Les Caractères de La Bruyère. Beau volume in-8 raisin, illustré de 150 gravures sur bois. Broché. . . . . 7 fr. 50

Le Plutarque de la jeunesse ou Abrégé de la vie des plus grands hommes de toutes les nations, par Pierre BLANCHARD. Nouv. éd. rev. et corr. Beau vol. in-8 raisin ill. de 8 belles grav. sur acier. Br 7 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE PATRIOTIQUE

Format in-8 carré, richement illustré. — 11 volumes sont en vente à 3 fr 50. — Relié, doré, 6 fr.

L'Allemagne en 1813, par H. GALLI. Préface de Paul Déroulède, dessins de Dick de Lonlay.

Nouvelle galerie des Enfants célèbres, par François TULOU. Ouvrage orné de gravures hors texte d'après les dessins de J. David. — Pic de la Mirandole, Michel-Ange, Bayard, Amyot, Newton, Madame Dacier, Vaucanson, Favart, Grétry, Sophie Germain, Duchesnois, Ingres, Rossini, Alexandre Dumas, Victor Hugo. 1 vol.

ALBUMS POUR LES ENFANTS

Format in-4, imprimé en chromo, cartonné toile, couverture chromo. . . . . 6 fr
Relié toile, tranche dorée, plaque spéciale. . . . . 8 fr.

Cette magnifique collection se compose de 11 volumes

1. Je saurai lire.
2. Je sais lire.
3. Petit voyage en France.
4. Contes de Mme d'Aulnoy.
5. Choix de Fables de La Fontaine.
6. Contes de Perrault.
7. Animaux sauvages et domestiques.
8. Robinson Crusoé.
9. Nouveau voyage en France.
10. Don Quichotte.
11. Voyages de Gulliver à Lilliput et à Brobdingnac.

CHANSONS ET RONDES ENFANTINES DES PROVINCES DE FRANCE

avec notices et accompagnement de piano, par J.-B. WECKERLIN, illustrations, aquarelles en chromotypographie de F. LIX. 1 vol. gr. in-8, 8 fr. Reliure étoffe riche dorée. . . . . 10 fr.

Cet extrait très sommaire est tiré de notre Catalogue d'étrennes qui sera envoyé à toute personne qui en fera la demande.

LIBRAIRIE HAAR et STEINERT, C. HAAR, successeur, rue Jacob, 9, Paris.



STIELER

GRAND

ATLAS UNIVERSEL



Édition pour la France, avec texte explicatif et un Vocabulaire allemand-français de termes de géographie

95 CARTES COLORIÉES GRAVÉES SUR CUIVRE

Un beau volume in-folio, demi-reliure cuir de Russie . . . . . 90 fr.

ATLAS GÉNÉRAL

37 CARTES COLORIÉES GRAVÉES SUR CUIVRE

Un beau volume grand in-8, relié . . . . . 8 fr.

Perthes, Taschen-Atlas (ATLAS DE POCHE). 27 cartes color. grav. sur cuivre, cart., 2 fr. 75



LE

LIVRE ILLUSTRÉ DES PATIENCES

60 JEUX DE PATIENCE

AVEC FIGURES INDIQUANT L'ARRANGEMENT DES CARTES, IMPRIMÉ EN ROUGE ET NOIR

Un beau volume in-8, relié . . . . . 6 fr. 50

LIVRES D'ÉTRENNES EN ALLEMAND

OUVRAGES DE LUXE

LIVRES POUR LA JEUNESSE

C. MARPON ET E. FLAMMARION, Imprimeurs-Éditeurs, rue Racine, 26, près de l'Odéon, Paris.
SUCCURSALES : **Galeries de l'Odéon, rue Rotrou, 4; rue de Vaugirard, 20; boulevard des Italiens, 12; rue Auber, 14; rue Marengo, 2, Paris.**

VIENT DE PARAITRE

COLONEL FREY

CÔTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE

VUES — SCÈNES — CROQUIS

ILLUSTRATIONS DE

BRETEGNIER, DARONDEAU, FERNANDO, JEANNIOT, NOUSVEAUX, PHILIPPE, ETC.

QUATRE GRANDES CARTES EN COULEURS

UN VOLUME GRAND IN-8 JÉSUS

Prix : broché, 10 fr. — Reliure toile, tr. dorées, plaque, 14 fr., *demi-chagrin*, 15 fr., amateur, 16 fr.

BERTALL

LES

PLAGES DE FRANCE

MANCHE — OCÉAN — MÉDITERRANÉE

ILLUSTRATIONS DE BERTALL, SCOTT, ETC.

UN VOLUME GRAND IN-8 JÉSUS

Prix :	Broché	10 fr.
—	Relié toile, tranches dorées, plaque	14 fr.
—	— demi-chagrin, tranches dorées	16 fr.

CAMILLE FLAMMARION

URANIE



Un volume in-8. — Prix, broché	10 fr.
En belle reliure d'amateur spéciale	15 fr.

ALBUM MAGIQUE

A SURPRISES ET CHANGEMENTS A VUES

70 DESSINS D'HENRIOT, COLORIÉS

Un très élégant volume cartonné. — Prix . . . . . 5 fr.

GUSTAVE GUÉRIN ET Cie, Éditeurs, rue des Boulangers, 22, PARIS.

G. PAULY & R. HAUSERMANN

LA FRANCE ET SES COLONIES

(Médaille d'argent, Exposition universelle de 1889.)

Atlas de Géographie Moderne contenant 45 jolies cartes tirées en chromolithographie, sept couleurs, texte explicatif de ces cartes, et 25 figures en noir.
In-4° couronne, reliure très élégante, plaque dorée. Prix . . . . . 3 fr. 50

Des mêmes auteurs

LE MONDE MOINS LA FRANCE

(Médaille d'Argent, Exposition universelle de 1889.)

Atlas de Géographie, contenant les cinq parties du monde en 42 jolies cartes, tirées en chromolithographie, sept couleurs, texte explicatif en regard de chacune des cartes et 25 figures en noir.
In-4 couronne, reliure très élégante. plaque dorée. Prix . . . . 3 fr. 50

Des mêmes auteurs

ATLAS UNIVERSEL

(Médaille d'argent. Exposition universelle de 1889.)

Atlas de Géographie Générale, contenant 87 cartes tirées en chromolithographie, sept couleurs, texte explicatif en regard de chacune de ces cartes, et 25 figures en noir.
In-4, reliure très élégante, plaque dorée. Prix. . . . . 6 fr.

ATLAS GÉOGRAPHIQUES IN-FOLIO

Dressés par G. PAULY

La France, Atlas contenant 17 cartes, tirage en sept couleurs. Prix . . . . . 3 fr. 75
Petit Atlas général de géographie moderne, contenant 10 cartes en sept couleurs. Prix. 2 fr. 50
La Terre moins la France, Atlas contenant 19 cartes en sept couleurs. Prix. . . . . 3 fr. 25
Grand Atlas général de géographie moderne, contenant 36 cartes en sept couleurs. Prix. 7 fr. »

OUVRAGES DIVERS

ÉLÉMENTS DE COMPOSITION DU TABLEAU, par Mlle VORUZ, professeur de dessin. Charmant Album in-4, papier teinté, contenant 71 sujets de composition, dessins lithographiés, avec texte explicatif, cartonnage soigné, couverture chromo. Prix . . . . . 1 fr. 50

FABLES DE LA FONTAINE ILLUSTRÉES. Collection nouvelle de jolis volumes in-18. Chaque volume contient 3 gravures, tirage en six couleurs. Prix. . . . . » fr. 10

TITRES PARUS. — *Perrette et le Pot an lait. — Le Meunier, son Fils et l'Ane. — Le Loup, la Mère et l'Enfant. — L'Ane vétu de la peau du Lion. — Le Gland et la Citrouille. — Le Lion et le Chasseur.*

LE PARADIS PERDU. Grand in-folio (45×35), 27 gravures sur acier, reliure riche. . . . . 50 fr. »

GALERIE DE RUBENS. Grand in-folio (49×32), 25 gravures sur acier, riche reliure. Prix 35 fr. »

LES CONQUÊTES DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Grand in-folio (51×34), 29 gravures tirées sur papier de Chine, *reliure pleine toile*. Prix. . . . . 35 fr. »

LES GLOIRES DE LA FRANCE. Gros in-folio, avec 100 gravures sur acier et 70 superbes gravures sur bois intercalées dans le texte. Reliure d'amateur. Prix. . . . . 70 fr. »

LES MAITRES DANS L'ART DU DESSIN. Édition grand in-folio, illustrée de 25 portraits gravés sur acier. Frontispice de PAUL VÉRONÈSE, reliure maroquin amateur. Prix . . . . . 50 fr. »

GRAVURES

Le Couronnement de la reine. Prix. . . . . 2 fr. 50
Apothéose de Henri IV, Régence de Marie de Médicis. Prix. . . . . 2 fr. 50

Ces deux gravures, tirées de la belle et unique Galerie de RUBENS, et gravées sur acier sont imprimées sur papier de Chine, format grand raisin de 65 × 50 centimètres,

ARTICLES DIVERS

Pochette des Écoles supérieures (marque G. GUÉRIN et Cie, déposée), contenant 7 pièces nickelées : Compas avec pièces de rechange, portecrayon, porte-mine, étui de mines, tire-lignes, rallonge, tire-lignes à manche. Prix. . . . . 6 fr. 50

Sous-Main de la Ville de Paris ou **Sous-Main français** (Déposé). Première grandeur, format pot (31 × 22), doré. Prix. . . . . 1 fr. »

— Deuxième grandeur, format tellière (34 × 23), doré. Prix. . . . . 1 fr. 25

J. BRICON, SUCCESSEUR DE SARLIT

RUE DE TOURNON, 19, PARIS.

Beaux vol. in-8, ornés de grav., br. 3 fr.; reliés percaline, tr. dor., 4 fr.

VIENT DE PARAITRE

F. DE NOCÉ, officier d'Académie.

JULIUS ET MIRIAM

ÉPISODE DU SIÈGE DE JÉRUSALEM

1 beau volume grand in-8 orné de gravures, encadrement rouge.

O'KENNEDY, lauréat de l'Académie et de la Société d'encouragement au bien.

BOUTON DE ROSE ET SOUCI

1 beau volume grand in-8, orné de 30 grav. par Pichot.

Troisième édition revue et considérablement augmentée.

INVENTAIRE DE MA CHAMBRE

Un beau volume in-8 de 350 pages, orné de 25 gravures par F. Pailliet.

Deuxième édition.

SOUVENIRS D'UNE PENSIONNAIRE

ET VOYAGE D'UN GATEAU

Un beau volume grand in-8, orné de 25 gravures par E. Pichot.

OUVRAGES COURONNÉS PAR LA SOCIÉTÉ D'INSTRUCTION ET D'ÉDUCATION ET HONORÉS DES PLUS HAUTES RECOMMANDATIONS.

COMÉDIES ET DRAMES POUR COLLÈGES, PENSIONNATS ET CERCLES

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

PIECES POUR JEUNES GENS

ANTONY MARS

Auteur des *Surprises du Divorce*.

Monsieur Gavroche, comédie-vaudeville en 2 actes, couplets . . . . . 1 fr.
Musique et accompagnement des couplets . 50 c.

Le Secret des Pardhaillan, folie-vaudeville en 1 acte, avec musique des couplets . . . 1 fr.

PAUL CROISET

Don José, drame en 4 actes et 5 tableaux, avec chœurs et couplets. . . . . 1 fr.
Musique et accompagnement des couplets. . 50 c.

AUTEUR du *Voyage à Boulogne-sur-Mer*.

Un Déjeuner sous bois, comédie en 1 acte avec chants et musique. . . . . 50 c.

La Torpille, comédie en 1 acte . . . . . 50 c.

DE GRANDMORIN

Poissons d'Avril, comédie en 2 actes. . 1 fr.

PIÈCES POUR JEUNES FILLES

ANTONY MARS

La Meunière du Moulin Joli, pièce en 2 actes avec couplets . . . . . 1 fr.
Musique et accompagnement des couplets. . 50 c.

MOUROT

Marie-Antoinette (SOURIRES ET TRISTESSES D'UNE REINE), drame en 3 actes . . . . . 90 c.

CHARLES LE ROY

Les Ambitions d'Églantine, divertissement-féerie en 2 actes . . . . . 80 c.

Madame Beaucordon a rêvé « chats »! comédie en 2 actes . . . . . 80 c.

BEAUGÉ

Au Nil! ou Moïse et Thermis, pièce en 3 actes avec musique des couplets . . . . 50 c.

Colombe et Vautour, drame en 3 actes, avec couplets et musique . . . . . 1 fr.

MONOLOGUES A 25 CENTIMES

Jean Bonhomme et la Tour Eiffel, monologue par MARIE GUERRIER DE HAUPT. In-18 raisin.
Le Pays des Merveilles, monologue par le même auteur. In-18 raisin.
Oh! la la! sapristi, monologue comique avec couplets et musique, par G. DE GRANDMORIN. In-18 raisin.

Le Catalogue général et détaillé est envoyé sur demande.

Mme C. MERMET, rue de Belzunce, 13, Paris.

MISSEL

DE PREMIÈRE COMMUNION, DE CONFIRMATION

ET DE MARIAGE

Ce livre, passé aux traits et destiné à être peint, contient 115 pages de texte, toutes de dessins différents, 2 pages hors texte, une vierge moyen-âge et le mariage de la Vierge.

On trouve dans cet ouvrage l'ordinaire de la messe, les prières et actes pour la première communion et la confirmation, la messe et les cérémonies du mariage.

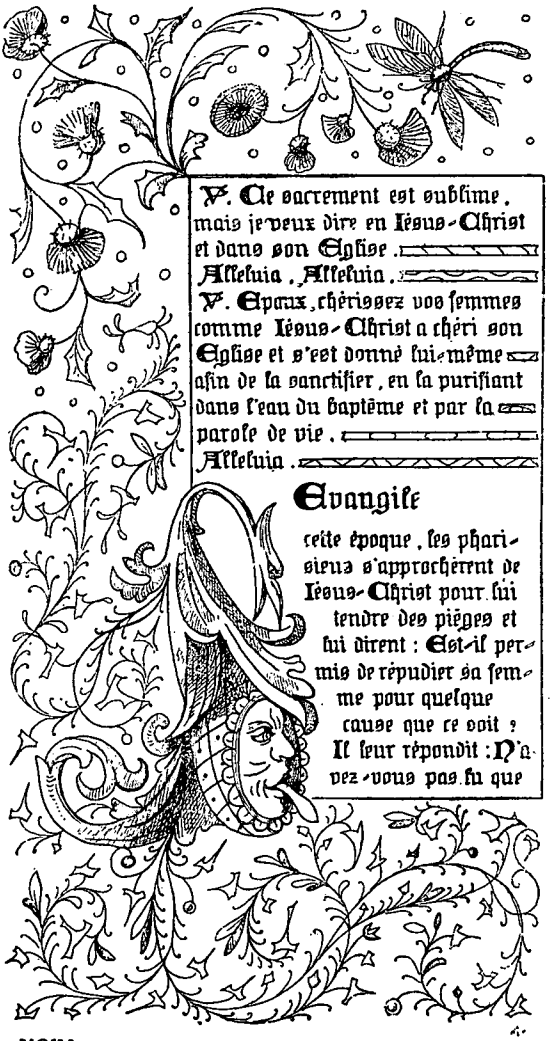

XCIV

Cet ouvrage se termine par un chapitre spécial de pages blanches encadrées de dessins pour y insérer les souvenirs de famille.

En portefeuille, pap. teinté vergé. Prix. . . 20 fr.

Papier fort. Prix. . . 25 fr.

Japon. 50 fr.

Mme C. MERMET et Mlle J. MERMET se chargent spécialement des peintures de manuscrits de tout style et de l'écriture gothique pour livres de première communion, de mariage, souvenirs mortuaires et autres.

Dépôt à Paris, chez Mme MERMET, rue de Belzunce, 13, et chez les principaux libraires de Paris et de la province.

UNIONE TIPOGRAFICO-EDITRICE TORINESE

TORINO — Via Carlo Alberto, 33 — TORINO

ROMA — Piazza San Silvestro, n. 75, piano primo — ROMA



NAPOLI — Calata Trinità Maggiore, 53, piano primo — NAPOLI

LA PATRIA, Geografia dell'Italia. Cenni storici — Costumi — Topografia — Prodotti — Industria — Commercio — Mari — Fiumi — Laghi — Canali — Strade — Ponti — Strade Ferrate — Porti — Monumenti — Dati statistici: popolazione — Istruzione — Bilanci Provinciali e Comunali — Istituti di Beneficenza — Edifizi pubblici, ecc. ecc. Opera compilata dal professore GUSTAVO STRAFFORELLO, colla collaborazione di altri distinti scrittori, e riccamente illustrata con molte figure nel testo, Carte Geografiche, Piani di città, ecc. — Pubblicata a disp. di 32 pag. a **L. 0,60** caduna. — Pubblicate 20 dispense.

Librairie C. REINWALD, RUE DES SAINTS-PÈRES, 15, PARIS.

LA VIE ET LA CORRESPONDANCE
DE
CHARLES DARWIN

Avec un chapitre autobiographique.

Publiés par son fils, **M. Francis DARWIN**

Traduit de l'anglais par HENRY-C. DE VARIGNY, docteur ès sciences.
2 vol. in-8, avec portraits, gravure et autographe, cart.: 20 fr.

OUVRAGES DE CH. DARWIN

L'Origine des espèces, ou la Lutte pour l'existence dans la nature. Traduit par E. BARBIER. 1 volume in-8, cartonné. 8 fr.

De la Variation des animaux et des plantes à l'état domestique. Traduit par E. BARBIER, préface par Carl Vogt. 2 vol. in-8, avec 43 gravures, cart. . . . 20 fr.

La Descendance de l'homme et la Sélection sexuelle. Traduit par E. BARBIER, préface de Carl Vogt. 1 vol. in-8 avec gravures, cartonné. . . . . 12 fr. 50

L'Expression des émotions chez l'homme et les animaux. Traduit par S. Pozzi et R. BENOIT. 1 vol. in-8, avec 21 gravures et 7 photographies, cart. . . . . 10 fr.

Voyage d'un naturaliste autour du monde, fait à bord du *Beagle*, de 1831 à 1836. Traduit par E. BARBIER. 1 volume in-8, avec gravures, cartonné . . . . . 10 fr.

Les Mouvements et les Habitudes des plantes grimpantes. Traduit par R. GORDON. 1 volume in-8 avec 13 figures, cartonné. . . . . 6 fr.

Les Plantes insectivores. Traduit par E. BARBIER, précédé d'une introduction de Ch. Martins. 1 volume in-8, avec 30 figures, cartonné . . . . . 10 fr.

Des Effets de la fécondation croisée et directe dans le règne végétal. Traduit par ED. HECKEL. 1 volume in-8, cartonné. . . . . 10 fr.

Des Différentes Formes de fleurs dans les plantes de la même espèce. Traduit par ED. HECKEL. 1 volume in-8 avec 15 gravures, cartonné. . . . . 8 fr.

La Faculté motrice dans les plantes, avec la collaboration de Fr. Darwin fils. Traduit par ED. HECKEL. 1 volume in-8, avec gravures, cartonné. . . . . 10 fr.

Rôle des vers de terre dans la formation de la terre végétale. Traduit par M. LEVÊQUE. 1 vol. in-8 avec 15 gravures, cart. . 7 fr.

Les Récifs de corail, leur structure et leur distribution. Traduit par M. L. COSSERAT. 1 volume in-8, avec 3 pl., cart. . . 8 fr.

Histoire de la création des êtres organisés d'après les lois naturelles. Conférences scientifiques sur la doctrine de l'évolution en général et celle de Darwin, Gœthe et Lamarck en particulier, par Ernest HAECKEL. Traduit par le docteur LETOURNEAU, et précédées d'une introduction par le professeur Ch. Martins. Troisième édition. 1 volume in-8 avec 15 planches, 19 gravures sur bois, 18 tableaux généalogiques et une carte chromolithographique, cartonné à l'anglaise . . . . . 12 fr. 50

Lettres d'un voyageur dans l'Inde, par Ernest HAECKEL. Traduites par le docteur LETOURNEAU. 1 volume in-8, cartonné à l'anglaise. . . . . 8 fr.

L'Homme selon la science, son passé, son présent, son avenir, ou D'où venons-nous? — Qui sommes-nous? — Où allons-nous? par le docteur BÜCHNER. Traduit par le docteur Ch. LETOURNEAU, orné de gravures sur bois. Quatrième édition. 1 volume in-8 . . . . . 7 fr.

Suite des Publications de la Librairie **C. REINWALD**, rue des Saints-Pères, 15, Paris.

LEÇONS
SUR
LES ANIMAUX UTILES ET NUISIBLES
LES BÊTES CALOMNIÉES ET MAL JUGÉES

Par le Professeur CARL VOGT

Traduites de l'allemand par M. G. BAYVET. Revues par l'auteur et accompagnées de gravures sur bois.

TROISIÈME ÉDITION

OUVRAGE COURONNÉ PAR LA SOCIÉTÉ PROTECTRICE DES ANIMAUX

Un volume in-12. — Prix, broché, 2 fr.; cartonné. . . . . 2 fr. 50

AUTRES OUVRAGES DE **CARL VOGT**

Lettres physiologiques. Première édition française de l'auteur. 1 vol. in-8 de 754 pages, 110 gravures sur bois. Cartonné toile. . . . . 12 fr. 50

Leçons sur l'Homme, sa place dans la création et dans l'histoire de la terre. Traduite par J.-J. Moulinié. 2e édition, revue par Edmond Barbier. 1 volume in-8, avec gravures intercalées dans le texte. Cartonné toile . . . . . 10 fr.

LE MONDE TERRESTRE
AU POINT ACTUEL DE LA CIVILISATION

NOUVEAU PRÉCIS DE GÉOGRAPHIE COMPARÉE, DESCRIPTIVE, POLITIQUE ET COMMERCIALE

Avec une Introduction, une Indication des Sources et Cartes et un Répertoire alphabétique

Par CHARLES VOGEL

L'ouvrage complet en 3 vol., divisés en cinq parties. Prix, broché, 60 fr.; cart. toile angl. 66 fr. relié en demi-maroquin . . . . . 72 fr.

LE LIVRE DE LA NATURE
OU

Leçons élémentaires de Physique, d'Astronomie, de Chimie, de Minéralogie, de Géologi; de Botanique, de Physiologie et de Zoologie, par le docteur FRÉDÉRIC SCHŒDLER. Traduit sur la 18e édition allemande, par ADOLPHE SCHELER et HENRI WELTER, 2 vol. in-8, avec 1026 grav. dans le texte, 2 cartes astronomiques et 2 planches coloriées. Broché . . . . . 12 fr.
Relié toile, tr. jaspées, 14 fr. Relié, avec plaque spéciale et tr. dorées, 16 fr.

MŒURS ROMAINES DU RÈGNE D'AUGUSTE A LA FIN DES ANTONINS

Par L. FRIEDLÆNDER, Professeur à l'Université de Kœnigsberg.

Traduction par **CH. VOGEL**

4 volumes in-8, brochés 28 fr.; reliés en maroquin . . . . . 35 fr.

TIRYNTHE
LE PALAIS PRÉHISTORIQUE DES ROIS DE TIRYNTHE

RÉSULTAT DES DERNIÈRES FOUILLES

Par HENRI SCHLIEMANN

AVEC UNE PRÉFACE DE M. LE PROFESSEUR F. ADLER ET DES CONTRIBUTIONS DU Dr W. DŒRPFELD

Un vol. gr. in-8 jésus. Illustré d'une carte, de 4 plans, de 24 planches en chromolithographie et de 188 grav. sur bois. Cartonnage anglais non rogné, avec titre en noir . . . . 32 fr.
Relié en demi-maroquin, plaques spéciales or et noir, doré sur tranches. . . . . 40 fr.

Suite des Publications de la Librairie **A. ROGER et F. CHERNOVIZ**

MONOGRAPHIE
DU
TEMPLE DE SALOMON
Par le R. P. PAILLOUX
DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-FOLIO, TEXTE ELZÉVIR, IMPRIMÉ PAR JOUAUST
Avec gravures sur bois par GUSMAN, lettrines historiées par CIAPPORI, et 26 planches et dessins hors texte par TOGNALLO

Papier vélin glacé, reliure toile, avec fers spéciaux . . . . . 100 fr.
Reliure amateur, demi-maroquin, coins, tête dorée . . . . . 125 fr.

TIRAGE DE LUXE AVEC ÉPREUVES DES GRAVURES AVANT LA LETTRE
50 exempl. numérotés sur hollande. . . . 150 fr. — 10 exempl. numérotés sur japon. . . . 200 fr.

MONSEIGNEUR FREPPEL
ÉVÊQUE D'ANGERS
ŒUVRES ORATOIRES ET PASTORALES
10 beaux volumes in-8. Prix, broché : 55 fr.; reliés demi-chagrin : 75 fr.

R. P. FÉLIX
CONFÉRENCES DE N.-D. DE PARIS
De Liége et de Toulouse de 1855 à 1872
17 vol. in-8, papier vélin glacé. — Prix, broché, 68 fr.; chaque vol. séparément, 4 fr.

LE SOCIALISME
3 volumes in-8, brochés. . . . . 12 fr.
Ces **20 volumes** reliés en 10, demi-chagrin rouge . . . . . 100 fr.

ŒUVRES COMPLÈTES FRANÇAISES
De l'abbé MARTINET
Édition uniforme, comprenant des œuvres inédites et une table générale des matières, publiée sous le haut patronage de Mgr **TURINAZ**, et honorée d'un bref de S. S. **LÉON XIII**.
10 beaux volumes in-8, papier glacé. 60 fr. | Reliés demi-chagrin. . . . . 80 fr.

LE NOUVEAU TESTAMENT
Traduction française avec notes, par M. l'abbé **GLAIRE**.
SEULE APPROUVÉE PAR LE SAINT-SIÈGE
Nouvelle édition, avec introductions et notes complémentaires, par M. l'abbé VIGOUROUX.
1 beau vol. in-8 cavalier, avec 7 gravures et 1 chromo. Prix, broché, 10 fr.

Relié demi-chagrin, plats toile. . 12 fr. 50	Chagrin plein, 1er choix. . . . . 18 fr. »
— — dor. sur tr. . 13 fr. 50	— riches dentelles. . 22 fr. »
Demi-cuir russe, coins, tr. rouges. 15 fr. »	Maroquin du Levant, grain aplati. 26 fr. »

Le même format in-18 *broché*, 2 fr.; toile, tranche rouge, 2 fr. 75.

ABBÉ GLAIRE. **La Sainte Bible.** 4 in-18, toile gothique. . . . . 13 fr.
R. P. ETCHEVERRY, S. J. **Nouvelles méditations** pour tous les jours et les principales fêtes de l'année. 4 jolis vol. petit in-12, 4 grav. acier, Broché, 10 fr. Toile . . . . . 13 fr.
L'ABBÉ DESBOS. **Livre d'or des âmes pieuses,** ou 5 livres en un seul 1 vol. in-18, reliure gothique. . . . . 4 fr. 90
L'ABBÉ LARFEUIL. **Œuvres complètes.** 7 vol. in-12, d.-ch., dor. sur tr.. . . . . 34 fr. 75
R. P. MATIGNON. **Conférences de N.-D. de Paris,** 3 vol. in-8, broché . . . . . 12 fr.
L'ABBÉ ALLEGRE. **Corbeille de légendes et d'histoires,** 5 vol. in-8, broché . . . . 25 fr.
R. P. ROUX. **Conférences de N.-D. de Paris.** *Le dix-neuvième siècle.* 2 vol. in-8 . . . . 8 fr.

THE CENTURY DICTIONARY

IN 24 MONTHLY PARTS, PRICE 10S. 6D. EACH.

Part I. Now Ready.

When completed the work will form Six Volumes, price £2 . 2s. each.

A LIBRARY IN ONE BOOK.

Purchasers of this Dictionary will obtain a reference library which does away with a great number of other books. They will have—

1. A COMPLETE DEFINING DICTIONARY OF ENGLISH WORDS.
2. A DICTIONARY OF ETYMOLOGIES, UNEQUALLED BY ANY WORK YET PUBLISHED.
3. A STANDARD DICTIONARY OF SPELLING AND PRONUNCIATION.
4. AN ENCYCLOPÆDIA OF GENERAL INFORMATION, PARTICULARLY RICH IN HISTORICAL MATERIAL.
5. A STANDARD DICTIONARY OF MECHANICAL TERMS.
6. A COMPREHENSIVE DICTIONARY OF THE PRACTICAL ARTS AND TRADES, COMMERCE, FINANCE, ETC.
7. A DICTIONARY OF SCIENTIFIC TERMS, GIVING THE RESULT OF THE VERY LATEST THOUGHT IN EVERY DEPARTMENT OF SCIENCE, AS BIOLOGY, BOTANY, ZOOLOGY, MINERALOGY, PHYSICS, ETC.
8. A DICTIONARY OF MEDICINE, SURGERY, PHYSIOLOGY, ANATOMY, ETC.
9. A DICTIONARY OF THEOLOGICAL TERMS.
10. A DICTIONARY OF ART AND ARCHÆOLOGY, MYTHOLOGY, SCULPTURE, MUSIC, ETC., EXQUISITELY ILLUSTRATED.
11. A LAW DICTIONARY.
12. A STANDARD REFERENCE BOOK OF ENGLISH GRAMMAR AND PHILOLOGY.
13. A DICTIONARY OF SYNONYMS.
14. A TREASURY OF QUOTATIONS.

From "THE ATHENÆUM," June 22nd, 1889.

"The general plan of the 'Century Dictionary' has been to furnish a complete vocabulary of English words and phrases, particularly of terms used in the various sciences and in all branches of business, not excluding, though carefully discriminating, colloquialisms, Anglicisms, Americanisms, slang and such foreign words as are in popular or technical use; to carefully define and illustrate by abundant citations from the whole range of English literature the different meanings of each word; to furnish etymologies which shall represent the most recent results of philological research; to take an advanced ground in orthography and pronunciation; to give full lists of synonyms and indicate their proper use; to give more fully than has hitherto been done the proper combination, in special phrases, of prepositions with verbs and adjectives, and of nouns with their appropriate verbs; to furnish a large number of carefully-executed illustrations and diagrams which shall really assist the reader to an understanding of the text; to provide, not only a lexicon, but an encyclopædia, by adding to the formal definitions of a large number of scientific and other terms general explanations of the facts or objects of which they are the names; in short to produce an encyclopædic dictionary which shall meet the wants of all classes."

THE DICTIONARY will be published by subscription and in twenty-four parts or "sections," to be finally bound into six quarto volumes. Although the printer have been engaged upon the type-setting for more than two years, the publishers have waited until the labor of making the plates is so well advanced that the work can be regularly issued at intervals of about one month and completed within two years. The subscription price is be 10/6 for each part.

The parts will be strongly bound in flexible cloth, which will bear constant use, and will form a complete working edition of the book bound in twenty-four thin, flexible volumes. They will be issued so rapidly (once a month) that the Dictionary will soon be a usable part of the library of any subscriber. We therefore renommend that it be taken in parts in preference to waiting for the issue of the volumes.

For Terms and Prospectuses apply to

T. FISHER UNWIN, 11, Paternoster Buildings, Paternoster Sq., London

TABLE ALPHABÉTIQUE
DES ÉDITEURS
DONT LES PUBLICATIONS SONT ANNONCÉES DANS LA PRÉSENTE LIVRAISON

	Pages.
Alcan (Félix)	6
Belin (Vᵉ Eugène) et fils	42-45
Bertaux (E.)	53
Boyveau (Vᵉ J.)	16
Bricon (J)	59
Broussois (A.)	28
Delagrave (Ch.)	Encartage.
Dujardin et Cⁱᵉ	En tête.
Firmin-Didot et Cⁱᵉ	18-23
Fischer Unwin	Couverture.
Foulard (Albert)	Couverture.
Garnier frères	54
Gauthier-Villars et fils	29-37
Guérin (Gustave) et Cⁱᵉ	58
Haar (C)	55
Hachette et Cⁱᵉ	En-tête.
Hébert (L.)	15
Hennuyer (A.)	46-49
Hetzel (J.) et Cⁱᵉ	Encartage.
Hetzel (J.)-Maison Quantin	51
Indépendant littéraire	Couverture.
Jouvet et Cⁱᵉ	7-14.
Lehec	Encartage.
Le Vasseur et Cⁱᵉ	En-tête.
Librairie agricole de la Maison rustique	17
Librairie de la Bibliothèque Cardinal	28
Librairie des Bibliophiles	24-27
Magasin Pittoresque	40-41
Maison Quantin	Encartages.
Marpon (C.) et Flammarion (E.)	56-57
Masson (G.)	38-39
Mermet (Mᵐᵉ C.)	60
Mode artistique (la)	50
Monavon (Mᵐᵉ), à Lyon	52
Palmé (Victor)	En-tête.
Reinwald (C.)	62-63
Roger (A.) et Chernoviz (F.)	En-tête et 64
Testard (Emile) et Cⁱᵉ	2-5
Union typographique éditrice à Turin	61
Westhausser (Louis)	1

A. FOULARD, libraire, 7, quai Malaquais, PARIS

La Fontaine. Contes et nouvelles en vers. Paris, imprimerie Didot, 1795, 2 vol. in-4°, demi-maroquin, avec coins, tête dorée, non rognés. (Smeers) **12,000 fr.**

Rarissime exemplaire qu'un amateur a mis quatorze années à composer, comprenant la suite proprement dite de l'édition plus 5 portefeuilles in-folio, contenant les épreuves de 6 planches terminées anciennes; portraits de La Fontaine et de Fragonard avant lettre, épreuves anciennes; trois suites modernes, eaux-fortes pures et épreuves terminées avant toute lettre et en bistre; enfin 34 épreuves anciennes à l'eau-forte pure (sur 37 connues), en tout 242 pièces.

Ovide. Métamorphoses, en latin et en français de l'abbé Banier, 1767-71, 4 vol. in-4°, veau pl., tr. dorée, avec les 140 fig. et 35 vignettes ou fleurons en premières épreuves. **550 fr.**

Gazette des Beaux-Arts, de l'origine, 1859, à 1889, 65 vol. gr. in-8°, demi-maroquin cavalier, coins, tête dorée, non rognés. **1100 fr.**

Le Musée Français, 1803-1809, 5 vol. gr. in-f°, demi-maroq. rouge, non rognés. Ex. sur grand papier vélin, figures avant lettre. **900 fr.**

Alf. de Musset. Œuvres complètes, 1866, 10 vol. in-4°, avec fig. de Bida avant lettre, cart. sur couverture, absolument non rognés. **320 fr.**

Lamartine. Œuvres poétiques, 1875-1879, 6 vol. in-8°, ex. sur chine avec lettre aut. signée. **120 fr.**

Ch. Blanc. Histoire des peintres, 14 vol. in-4°, percal. d'amateur, non rognés. **350 fr.**

Labarte. Histoire des arts industriels, 4 vol. gr. in-8° et 2 atlas 1/2 maroq. rouge. tête dorée, non rognés. **500 fr**

Melling et Cervini. Voyage dans les Pyrénées, 1826-30 2 vol. in-f° obl., 1/2 maroquin rouge (Simier). **350 fr.**

Exemplaire unique avec les 72 dessins originaux en couleurs.

Brunet. Manuel du libraire, dernière édition, avec supplément, 8 vol. grand in-8°, 1/2 maroq. vert, coins, tête dor., non rognées. **340 fr.**

Les évangiles des dimanches et fêtes. Édition Curmer, 3 vol. in-4°, en liv. de souscrip. **325 fr.**

Laborde. Chansons, réimp. sur Whatmann, 4 vol. in-4°. **120 fr.**

Tour du monde. De l'origine, 1860, à 1885, 50 tomes en 25 vol. in-4°, 1/2 veau fauve. **275 fr.**

Galerie de Florence et du Palais Pitti. 1789-1814, avec 200 pl. sur chine, 4 vol. in-8°, 1/2 chagrin, tranche dorée. **300 fr.**

Album de la Gazette des Beaux-Arts. Les deux premiers (rares) 2 vol. in-f°, en cartons. **125 fr.**

Collection de classiques français publiés par Plon. — 55 vol. in-32, demi-veau fauve, tête dorée, non rognés. **160 fr.**

Imitation de Jésus-Christ, éd. Curmer, 2 vol. in-4° maroquin, avec fermoirs (Engel). **275 fr.**

Audsley et Bowes. Céramique japonaise. Grande édition, avec les merveilleuses planches en chromo, 1877-80, 2 tomes en 1 volume in-fol., demi-chagrin rouge, tête dorée, non rogné. **225 fr.**

Monument du costume, pour servir à l'histoire des mœurs et des costumes des français dans le XVIIIᵉ siècle. Paris, Conquet, 1883, texte gravé et album gr. in-4° sur japon, en épreuves terminées. avec nom à la pointe. **75 fr.**

Spallart (Robert de) Tableau historique des costumes, des mœurs et des usages des principaux peuples de l'antiquité et du moyen âge, 1804-1809, 7 vol. in-8° et 7 atlas in-fol. oblong, demi-rel. **180 fr.**

Le Prince (J.-B). Œuvres, cont. 151 sujets de costumes gravés à l'eau forte. Paris, Baron, 1782. gr. in-fol., plein cuir de Russie, non rogné. **220 fr.**

Ménard. Vie privée des anciens, ornée de 2,000 fig. 1880-83, 4 vol. gr. in-8°, demi-maroq. vert, tête dorée, tranche ébarbée, exemplaire sur chine. **150 fr.**

Saints Evangiles (Les) illustrés, par Bida de 128 eaux-fortes. 2 vol. in-folio, en cart. **225 fr.**

Molière, édition illustrée par Leman. — Les 14 fascicules parus, sur papier vélin à la cuve. **175 fr.**

P. Véron. La troisième invasion 1870-71, avec les pl. de Lançon, 2 vol. in-folio en carton, sur Japon. **200 fr.**

Louandre. Les Arts somptuaires, 4 vol. in-4 br. avec 320 pl. en couleur. **200 fr.**

Héré. Monuments de la Lorraine, XVIIIᵉ siècle. Grand in-folio, plein maroq. rouge, aux armes de la duchesse de Lorraine, Mˢᵉ de Guise. **350 fr.**

Guichard. L'harmonie des couleurs. In-4°, percal. pl. de l'éditeur. **55 fr.**

Mathieu (Ch). Ornements des Manuscrits depuis le VIIIᵉ siècle jusqu'au XVIᵉ, reproduits en couleurs. 1867, 2 vol., in-8° pl. chag. rouge, tr. dorée. **125 fr.**

Catalogues à prix marqués depuis onze ans; en distribution, catalogue nº 64.

Le Directeur-Gérant : Octave Uzanne.